



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM
PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES;

PAR F.-X. DE FELLER.

Édition revue et continuée jusqu'en 1848.

SOUS LA DIRECTION

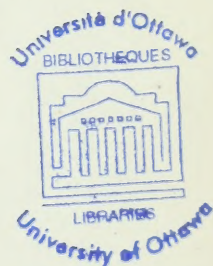
DE M. CH. WEISS,

CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BESANÇON, MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES,

ET DE M. L'ABBÉ BUSSON,

ANCIEN SECRÉTAIRE DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ECCLÉSIASTIQUES
ET VICAIRE-GÉNÉRAL HONORAIRE DE MONTAUBAN.

TOME V.



PARIS,

J. LEROUX, JOUBY ET C^e, LIBRAIRES, | GAUME FRERES, LIBRAIRES,
Rue des Grands-Augustins, 9. | Rue Cassette, 4.

OUTHENIN CHALANDRE, rue de Savoie, 5.

LILLE. L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

BESANÇON. OUTHENIN CHALANDRE FILS.

—
1849.



REF

CT

143

.F4

1847

V.5-6

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

K

KAAB. *Voy. CAAB.*

KABEL. *Voy. VANDER-KABEL.*

KAEMPFER, ou CAEMPFER (Engelbert), médecin et voyageur célèbre, né en 1651 à Lemgow en Westphalie, d'un ministre, passa en Suède, après s'être adonné pendant quelques années à l'étude de la médecine, de la physique et de l'histoire naturelle. On le sollicita vivement de s'arrêter dans ce royaume; mais sa passion extrême pour les voyages lui fit préférer à tous les emplois qu'on lui offrit la place de secrétaire d'ambassade, à la suite de Fabrice, que la cour de Suède envoyait au roi de Perse. Il partit de Stockholm en 1685, s'arrêta deux mois à Moscou, et passa deux ans à Ispahan, capitale de la Perse. Fabrice voulut l'engager à revenir avec lui en Europe; mais son goût pour les voyages augmentant les connaissances qu'il acquérait, il se mit sur la flotte de la compagnie hollandaise des Indes orientales, en qualité de chirurgien en chef. Kaempfer fut à portée de satisfaire sa curiosité, il poussa ses courses jusqu'au royaume de Siam et au Japon. De retour en Europe en 1695, il se fit recevoir docteur de la faculté de Leyde, et revint dans sa patrie. La composition de divers ouvrages, la pratique de la médecine, et l'emploi particulier de médecin du comte de Lippe, son souverain, l'occupèrent jusqu'à sa mort, arrivée en 1716. Parmi les ouvrages de cet observateur, on distingue : *Amenitatum exoticarum politico-physico-medicarum fasciculi quinque*, etc., Lemgow, 1712, in-4, avec un grand nombre de figures. Cet ouvrage qui est rare et recherché, entre dans un détail curieux et satisfaisant sur l'histoire civile et naturelle de la Perse et des autres pays orientaux. *Herbarium ultra-Gangelicum; Histoire naturelle, ecclésiastique et civile de l'empire du Japon*, en allemand; traduite en anglais par les soins de Scheuchzer; et en français sur cette version, par Desmaizeaux, La Haye, 1729, 2 vol. in-fol., avec quantité de figures, et 1751, 5 vol. in-12, avec les cartes seulement. Cette histoire n'est qu'un amas de matériaux informés, sans suite et souvent sans ordre; l'auteur était bien éloigné de donner à ses Journaux et à ses Mémoires le titre important sous lequel on les a imprimés après sa mort; il les a remplis des préjugés de sa secte, et l'histoire sous sa plume prend souvent la forme d'une satire contre

les catholiques. Il ne rougit pas de calomnier d'une manière atroce l'église naissante du Japon, qui a reproduit avec le courage des martyrs toutes les vertus des premiers chrétiens. Le P. Charlevoix a mis au jour une infinité de ses erreurs, contradictions et assertions, qui ne peuvent être sans mauvaise foi : il prouve son ignorance dans l'histoire, comme la petitesse de ses vues en politique; le *Recueil* de tous ses autres *Voyages*, Londres, 1756, en 2 vol. in-fol., avec fig. On y trouve des descriptions plus exactes que toutes celles qui avaient paru avant lui de la cour de l'empire de Perse, et de quelques autres contrées orientales.

* KAESTNER (Abraham-Gotthelf), mathématicien, et poète satirique, né à Leipsig en 1719, suivait à dix ans les cours de son père, professeur de droit à l'université. Il étudia les mathématiques sous le célèbre Hausen, qui lui fit adopter la méthode géométrique des anciens, à laquelle Kaestner s'est montré constamment attaché. En même temps il forma son style d'après les principes que Gottsched s'efforçait d'inspirer à ses concitoyens, en leur donnant le goût de la bonne littérature : en sorte qu'il apporta dans les ouvrages scientifiques une pureté de diction jusqu'alors inconnue. Nommé professeur de mathématiques à Göttingue, il se fit une grande réputation par la netteté et la clarté de son enseignement. Kaestner s'appliqua encore à l'astronomie et fit un grand nombre d'observations, d'abord avec un instrument grossier et imparfait : il s'occupa beaucoup de la comète de 1742; mais n'ayant pas cru devoir publier les observations faites avec un tel instrument, il les chanta dans une *Ode* qu'on trouve dans ses *Mélanges*. Muni d'une lunette qui grossissait 25 fois, il put étudier avec quelque succès la comète de 1744, et, lorsqu'il fut pourvu d'instruments meilleurs, il découvrit sur le soleil les taches blanchâtres que Schroeter de Lilienthal a observées aussi avec des télescopes de la plus grande perfection. Toutes ses études astronomiques étaient faites de concert avec l'opticien, J.-Chrétien Baumann, dont il épousa la sœur. Il devint directeur de l'observatoire de Göttingue. Kaestner cultiva aussi avec succès les belles-lettres et il a laissé un grand nombre d'épigrammes estimées, mais qui souvent ont jeté le trouble dans ses relations. On a de lui différentes traductions, entre autres,

celles des *Mémoires de l'académie de Suède*, de l'*Art de la teinture*, par Hellot; de l'*Optique de Smith*, etc. Il remporta un prix à l'académie de Berlin, pour une dissertation écrite en français, sur les devoirs qui résultent de la conviction que les événements fortuits dépendent de la volonté de Dieu. Etant parvenu avec Heyne à rapprocher les membres de la société littéraire de Göttingue, il en rédigea les *Mémoires* dans lesquels il inséra 47 dissertations de 1756 à 1766. C'est dans le 14^e volume que se trouve son *Specimen analyseos geometricæ cum algebraica comparatæ*. Il fut aussi l'un des rédacteurs de la *Gazette littéraire de Göttingue*, dans laquelle il donna d'excellents articles de mathématiques, de physique, d'astronomie, etc. La liste de ses ouvrages s'élève à plus de 200. Nous nous bornerons à citer : *Prima quæ post inventam typographiam prodit Euclidis editio*, Leipsig, 1750, in-4; *De habitu mathematicæ et physicæ ad religionem*, Leipsig, 1752; *Eléments de mathématiques*, etc., Göttingue, 1758 et années suiv., 6^e édit. 1800; *Nouvelle démonstration de l'immortalité de l'âme*, ib., 1767, in-4; *Eloges de Leibnitz, Tobie-Mayer, Lichtemberg*, etc. *Histoire des mathématiques* depuis la renaissance des sciences Göttingue, 1796-1800, 4 vol. in-8 : la mort de l'auteur ne lui permit pas d'achever ce savant ouvrage, qui s'arrête au milieu du xvi^e siècle; *Mélanges*, Altenbourg, 1755, in-8. Kaestner mourut le 20 juin 1800 : il avait lui-même écrit sa *vie* que Baldinger a insérée dans le tome 1^{er} des *Biographies des médecins et des naturalistes vivants*; elle se trouve aussi dans l'*Histoire de l'université de Göttingue*, par Putter. Heyne a publié l'*éloge* de Kaestner, dans le tome 15 du *Recueil de l'académie de Göttingue*. Le comte Guillaume 1^{er} de Schaumbourg et Lippe fit frapper en 1770 une médaille d'or à l'honneur de Kaestner. Ce savant professeur concourut puissamment à répandre en Allemagne le goût des sciences mathématiques. A l'époque où la doctrine de Kant occupait tous les esprits, Kaestner persistait à ne point vouloir l'étudier : *je possède*, disait-il à ceux qui lui reprochaient cette négligence pour un système dont la terminologie bizarre est le moindre défaut, *je possède douze langues tant anciennes que modernes; elles me suffisent : à mon âge je ne veux pas en apprendre une treizième*.

KAFOUR-EL-AKHCHYDY, noir et eunuque, parvint de l'esclavage à la royauté. Ce ne fut ni par la force des armes ni comme usurpateur qu'il devint roi d'Egypte et de Syrie, ce ne fut que par son seul mérite. Il avait été acheté 18 dinars par Aboubekr-Mohammed-Al-Ikhechid, souverain de ce royaume. Il fit des progrès si rapides dans les bonnes grâces de son maître, que ce dernier, à sa mort arrivée en 945, lui laissa la tutelle de ses deux fils et la régence du royaume, pendant la minorité d'Aboul-Cacem-Auoudjour, Kafour remplit ce double emploi avec sagesse, et sa conduite prouva tant de grandeur d'âme, que ses pupilles étant morts, il fut choisi d'un commun accord pour leur succéder. Son règne fut sage et paisible. On place sa mort en l'année 968. Elle fut le signal d'une révolution dans l'empire musulman, et de l'avènement des kalifes Fatimites au trône d'Alexandrie.

KAHLER (Wigand ou Jean), théologien luthérien, né à Wolmar, dans le landgraviat de Hesse-Cassel, en 1649, fut professeur de poésie, de mathématiques et de théologie à Rinteln, et membre de la société de Göttingen. Il mourut en 1729. On a de lui un grand nombre de *Dissertationes juveniles* sur des matières de théologie et de philosophie, Rinteln, 1710 et 1711, 2 vol. in-12.

KAIN. Voy. LERAIN.

KALDI (Georges), né à Tyrnau en Hongrie, l'an 1570, d'une ancienne famille, refusa la prévôté de Strigonie pour se faire jésuite, prêcha avec succès à Vienne, enseigna la théologie à Olmutz, et fit bâtir le collège de Presbourg, où il mourut le 20 octobre 1634, universellement regretté pour ses belles qualités et ses vertus. Pierre Pazmann, cardinal et archevêque de Strigonie, fit son *Eloge funèbre*. On a de lui : la *Bible*, traduite en hongrois, Vienne, 1622, in-fol.; des *Sermons* en hongrois, Presbourg, 1631, in-fol., et plusieurs ouvrages qui sont restés manuscrits.

* KALF (Guillaume), peintre, né à Amsterdam en 1650, élève de Henri Pot, mort des suites d'une chute, en 1695. Ses sujets ordinaires étaient des *vases* qu'il peignait avec la plus grande délicatesse et un éclat extraordinaire. On trouve beaucoup de ses ouvrages en Hollande et en Flandre, mais ils sont très-rares en France : les plus connus sont un *Melon coupé en deux*, le *Benedicite hollandais*, la *Batteuse de Beurre*. Le musée du Louvre possède de ce peintre un *Intérieur de cuisine*.

KALIL. Voy. PATRONA.

* KALKAR (Henri de), surnommé *Æger*, chartreux célèbre, originaire de Calcar dans le duché de Clèves, né vers 1528, fut reçu docteur à Paris, et peu de temps après obtint un canonicat de St.-Georges à Cologne. Il avait déjà trente-sept ans, quand il entra dans l'ordre des chartreux, où il remplit les emplois de prieur à Arnheim, à Cologne et à Strasbourg, et de recteur à Ruremonde. Afin d'établir une sage réforme dans les couvents de son ordre, il parcourut, en qualité de visiteur, la France et l'Angleterre, et mourut en odeur de sainteté, l'an 1428, âgé de 80 ans. Il a laissé : une chronique, de *ortu ac progressu ordinis cartusiensis*. On lit à la fin : *scriptum anno Domini 1598, circa festum B. Joh. Bapt.* L'auteur suit la tradition de la conversion miraculeuse de saint Bruno, telle qu'on la trouve (dit-il lui-même) dans le *Speculum historiale* du frère Vincent de Beauvais. Cette chronique est conservée dans la bibliothèque de Strasbourg. On doit en outre à Kalkar ; *Chronica priorum Cartusie majoris* ; *Epistolæ variæ ad diversos*. Ces lettres roulent la plupart sur des sujets ascétiques, et s'étendent de 1578 à 1407. Canisius fait mention de Kalkar dans son *Martyrologe allemand*, au 20 décembre. Il en est aussi parlé dans les *Mélanges* de Bonaventure d'Argonne. C'est un des nombreux auteurs à qui l'on a attribué l'*Imitation de J.-C.* (Voy. GERSON).

* KALKBRENNER (Christian), compositeur, naquit à Munden, dans la Hesse, en 1755, d'une famille juive : après avoir reçu des leçons de Bach, il fut attaché à la chapelle de l'électeur. Il passa

en Prusse en 1778 et fut successivement maître de chapelle de la reine et du prince Henri, qui le nomma directeur du théâtre italien de Berlin, où il fit exécuter plusieurs opéras, entre autres la *Veuve du Malabar*, *Démocrète*, la *Femme et le Secret*. En 1796 il quitta Berlin et visita l'Allemagne, l'Italie, la France, et s'étant fixé à Paris, fut reçu à l'Académie de musique. Il donna à ce théâtre *Olympie*, *Œnone*, *Saül*, *Don Juan*, etc. Il mourut le 10 août 1806. On a de lui un *Traité de la fugue et du contrepoint*, d'après le système de Richter, et une *Histoire de la musique*, Paris, 1802, 2 vol. in-8, estimée des connoisseurs.

* KALKREUTH (Adolphe-Frédéric, comte de), feld-maréchal prussien, né en 1756, fut, pendant la guerre de sept ans, attaché comme adjudant-général au prince Henri et lui fut très-utile par ses sages conseils. En 1789 il fut nommé commandant de l'armée de Pologne. Il s'opposa à la guerre contre la France; et lorsqu'elle eut été décidée, il n'en combattit pas moins avec distinction. En 1794, il s'empara de Trèves au nom du roi de Prusse: il en résulta d'assez vives discussions avec les généraux autrichiens qui lui reprochaient de vouloir affaiblir la maison d'Autriche: mais il repoussa victorieusement cette injuste accusation. Nommé en 1803 commandant de l'armée de Poméranie, il devint en 1806 gouverneur de Thorn et de Dantzig, puis inspecteur-général de la cavalerie et colonel en chef des dragons de la reine. A la bataille d'Iéna il commandait une partie de la réserve; il sollicita vainement alors de Napoléon un armistice de six semaines: n'ayant pu l'obtenir, il se retira sur Brunswick et défendit Dantzig assiégée par le maréchal Lefebvre. Le 27 mai 1807 il fut obligé de conclure une capitulation par laquelle il obtint que la garnison ne serait point prisonnière de guerre. (*Voy. LEFEBVRE.*) Le 24 juin suivant il signa le traité de Tilsitt. Il était en 1810 gouverneur de Berlin, lorsqu'il fut envoyé par le roi de Prusse complimenter Napoléon au sujet de son mariage avec Marie-Louise. A son retour, il devint gouverneur de Breslau et en 1814 du grand duché de Varsovie. Il l'était de Berlin lorsqu'il mourut le 10 juin 1818, à l'âge de 82 ans.

* KALRAAT (Abraham van), paysagiste, né à Dordrecht en 1645, mort en 1721, étudia la sculpture sous les frères Emile et Samuel Hulp; il s'appliqua cependant plus particulièrement à la peinture. Il a peint plusieurs vues des bords du Rhin; ses tableaux sont enrichis de figures et d'animaux dessinés avec beaucoup de goût.

KALTEYSEN (Henri), dominicain, né dans un château près de Coblenz, de parents nobles, fut maître du sacré palais, et inquisiteur général en Allemagne. Il parut avec éclat au concile de Bâle, où il réfuta avec force les hérétiques de Bohême, en 1453. Il devint ensuite archevêque de Drontheim en Norvège et de Césarée. Ce prélat se retira sur la fin de ses jours dans le couvent des frères-prêcheurs à Coblenz, où il mourut le 2 octobre 1463. Il nous reste de lui un *Discours*, qu'il prononça au concile de Bâle, sur la manière de prêcher la parole de Dieu. C'était un des hommes les plus laborieux de son ordre.

KAMKI. *Voy. KANG-HI.*

KAMPEN. *Voy. CAMPEN.*

* KAMPENHAUSEN (le baron Balthasar), né dans le district de Riga en 1772, mort à St.-Petersbourg, le 15 septembre 1825, occupa plusieurs fonctions importantes, entre autres celles de directeur de l'*Ecole du commerce*. On a de lui plusieurs ouvrages, tous écrits en allemand: *Principes du droit politique Russe*, Gœttingue, 1792, in-fol.; *Essai d'une description géographique-statistique de l'empire russe*; premier cahier renfermant le *gouvernement d'Olonetz*, Gœttingue, 1795, in-8; *Objets remarquables du gouvernement de St.-Petersbourg*, première partie, 1797: cet ouvrage et le précédent n'ont pas été achevés; *Magasin de Liconie*, Gotha, 1805, 1^{er} vol., le 2^e qui était entre les mains du libraire Ettlinger, ne s'est pas retrouvé; *Histoire généalogique et chronologique de la dynastie des Romanof*, Leipzig, 1805, in-8; Meusel, dans son *Allemagne savante*, lui attribue encore un recueil de *Poésies*, publié à Rével en 1788; mais il est probablement d'unonyme.

KANDLER (Jean-Joachim), commissaire de la cour électoral de Saxe, né en 1706 à Selingstadt, en Saxe, mort en 1776, fut le maître des modèles de la fabrique de porcelaine de Meissen. Il excella dans ce genre. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, exécutés par lui ou sur ses dessins, et on ne peut rien trouver de plus élégant et de plus moelleux. Tels sont l'*Apôtre saint Paul*, de grandeur naturelle; *Saint Xavier mourant*, la *Flagellation du Sauveur*, les 12 *Apôtres*, un *Carillon* tout de porcelaine, divers *crucifix*, etc. Il fut chargé par le roi Auguste d'apporter en présent à Louis XV un magnifique trumeau en glace de Dresde, avec un cadre de sa composition, orné de guirlandes et de fleurs en reliefs: on assure que cet ouvrage est son chef-d'œuvre.

KANG-HI 1^{er}, empereur de la Chine, petit-fils du prince tartare qui la conquit en 1644, appartient à la dynastie des Tsing ou Mandchous qui règne encore aujourd'hui sur cette vaste contrée: il naquit en 1653, d'une des femmes du 2^e rang de l'empereur Chun-Tchi. Il n'avait que 8 ans lorsque son père mourut (1661). Il monta alors sur le trône; mais, suivant les usages chinois, le gouvernement fut confié à quatre régents; l'un de ces derniers étant mort en 1666, Kang-Hi, âgé de 15 ans, saisit cette occasion pour prendre les rênes de l'état et secouer le joug des trois autres régents. Le prince justifia bientôt sa démarche par de grandes qualités. Peut-être outra-t-il l'orgueil et le faste des Asiatiques. Sa curiosité n'avait point de bornes, et voulait savoir jusqu'aux choses qu'il lui convenait d'ignorer. Un jour il voulut s'enivrer, pour connaître par lui-même l'effet du vin. Néanmoins les historiens nous représentent ce prince comme sage; mais c'est qu'à la Chine, pour mériter ce titre, il suffit de ne pas avoir tous les vices. Il aimait les missionnaires, et rendait justice à la religion chrétienne, en faveur de laquelle il donna un édit célèbre, qui contient les plus grands éloges de cette religion divine, la lumière et la consolation des mortels. Kang-Hi renchérit sur ceux qu'on lit dans

l'édit donné par un de ses prédécesseurs en 656, plus de mille ans auparavant. C'est lui qui fit mettre sur l'église chrétienne à Pékin, cette inscription, écrite de sa propre main, qui prouve combien l'idée de Dieu est exactement la même chez toutes les nations, dès le moment que la superstition et les passions ne l'altèrent pas. « AU VRAI » PRINCIPE DE TOUTES CHOSES. Il est infiniment bon » et infiniment juste ; il éclaire et soutient, il règle » tout avec une suprême autorité et avec une souveraine justice. Il n'a point eu de commencement, » et il n'aura point de fin ; il a produit toutes choses » dès le commencement : c'est lui qui les gouverne, » et qui en est le véritable seigneur. » (*Voy. SAADI*). C'est à tort qu'on l'a accusé d'avoir exigé par une suite de la vanité chinoise, que, dans les cartes géographiques, la Chine fût placée au milieu du monde : cette ridicule prétention est bien plus ancienne. Le P. Matthieu Ricci avait déjà dû s'y conformer dans la carte qu'il présenta à l'empereur Vanli, dans le siècle précédent. Kang-Hi eut à soutenir plusieurs guerres dont il sortit triomphant. Il vainquit le fameux Ou-San-Konei, kan tartare qui pouvait disposer d'une armée de quatre-vingt mille hommes, et fit périr son fils, qui avait tenté de soulever les esclaves de l'empire. Il défit Galdan-Contaïsch, prince mongol, qui avait conquis plusieurs provinces sur les Musulmans. Le père Gerbillon, jésuite, qui avait accompagné Kang-Hi dans deux expéditions contre ce prince, a écrit la relation de la dernière qui fut suivie de la dispersion des troupes nombreuses réunies par Galdan, et de la mort de ce dernier. Par l'entremise de la mission de Pékin, ses batailles contre Galdan furent gravées en France, d'après des dessins faits sur les lieux, et ensuite renvoyées en Chine avec des planches. Ce fut sous le règne de Kang-Hi, que la cour de Russie envoya un ambassadeur à Pékin, et que les procédés astronomiques des Européens furent déclarés préférables à ceux des Chinois : le P. Verbiest, jésuite, fut nommé président du bureau des astronomes de l'empire. Kang-Hi avait un esprit vaste et pénétrant, qui embrassait toutes nos sciences. Outre différents morceaux de poésie et de littérature recueillis avec soin et qui forment une collection de plus de 100 vol., on a encore de cet empereur un recueil de maximes pour le gouvernement des états, traduit en anglais, et publié sous le titre d'*Edits sacrés*, par M. Milne, missionnaire protestant. Il fut en quelque sorte le disciple des jésuites, qu'il protégeait spécialement et qui ont fait les plus grands éloges de ce monarque, dont le *Portrait historique* a été publié par le père Bouvet, en 1697. On peut consulter sur ce prince et ses ouvrages les *Mémoires* concernant les Chinois, où l'on trouve une traduction italienne des *Institutions morales*, laissées par Kang-Hi et publiées par son fils : d'après celle-ci, il en a été fait une en français.

KANOLD (Jean), médecin de Breslaw, mort en 1729, à 49 ans, laissa des *Mémoires* en allemand, sur la nature et sur les arts, très-curieux.

* KANT (Emmanuel), célèbre philosophe prussien, fondateur du nouveau système qui pendant

quelque temps a remplacé celui de Leibnitz en Allemagne, et auquel MM. Royer-Collard et Cousin ont donné quelque vogue en France, naquit le 22 avril 1724, à Königsberg ; il descendait d'une famille écossaise, et son père, après avoir été caporal au service de Suède, exerçait l'état de sellier. Il reçut sa première instruction dans une école de charité ; il entra ensuite au gymnase, puis à l'université de Königsberg. D'abord répétiteur, puis précepteur des enfants d'un ecclésiastique, il devint en 1770 professeur de philosophie. En 1786 recteur de l'université, il fut nommé l'année suivante membre de l'académie de Berlin, et mourut à Königsberg le 12 février 1804. L'histoire de sa vie est tout entière dans celle de ses travaux ; on y remarque deux époques bien distinctes : l'une dans laquelle il s'occupa avec le plus grand succès de l'enseignement de la physique, de l'astronomie, de la mécanique, de la géographie et de la philosophie : la seconde qui date de 1781, et dans laquelle il se livra exclusivement à la philosophie, et écrivit sur cette science les ouvrages qui lui ont fait tant de réputation. Ces ouvrages sont nombreux ; ce sont : *Critique de la raison pure*, Riga, 1781-1787, etc., in-8 ; *Prolegomènes ou préliminaires à toute métaphysique*, 1783 ; *Base d'une métaphysique des mœurs*, 1784 ; *Principes métaphysiques de la science de la nature*, 1786 ; *Critique de la raison pratique*, Riga, 1787 ; *Essai d'anthropologie*, 1788 ; *Critique du jugement* (où il traite spécialement du beau), 1790, in-8 ; *La religion d'accord avec la raison*, Königsberg, 1795 ; *Essai philosophique sur la paix perpétuelle*, ibid., 1795 ; *Principes métaphysiques de la science du droit*, 1796, in-8 ; *Principes métaphysiques de la doctrine de la vertu*, 1797. On a en outre un extrait de ses manuscrits ; un *Manuel pour l'enseignement de la Logique*, 1805, et un traité de l'éducation, publié sous le titre de *Pédagogique*, 1805. C'est dans ces ouvrages (traduits pour la plupart en franç. par M. Tissot), qu'il a exposé sa doctrine que l'on peut résumer en peu de mots ; car le trait caractéristique de ce philosophe, c'est d'avoir distingué dans nos connaissances ce qui appartient aux choses, aux objets (ce qu'il nomme l'*objectif*), de ce que notre esprit y ajoute et qui n'appartient qu'au sujet pensant (c'est là le *subjectif*) : c'est ainsi que Kant rapporte à l'esprit seul les notions de *nombre*, de *temps*, d'*espace*, de *causalité*, de *nécessité*, qui selon lui, en sont comme les *formes*, et dont, par une illusion naturelle, nous revêtons les choses (*matière*), comme si elles leur étaient propres. Le philosophe prussien passe en revue toutes nos connaissances pour faire dans chacune la séparation de l'*objectif* d'avec le *subjectif*, de la forme d'avec la matière ; et il arrive à cette conclusion que l'expérience seule peut donner la certitude de l'existence *réelle* ou *objective*, et que, même dans cet ordre de faits, nous ne pouvons être assurés que les choses soient telles qu'elles nous apparaissent. Cependant il fait une exception en faveur des vérités morales, de la loi du devoir, dont il nous est possible de percevoir la *réalité objective* et la certitude *absolue*. « Kant a » adopté, dit l'auteur des *Mémoires pour servir à*

» *l'histoire ecclésiastique pendant le xviii^e siècle*, une
 » métaphysique fort extraordinaire et peu aisée à
 » comprendre. Il se perd dans des abstractions et
 » dans une idéologie vague et obscure. Les uns
 » l'admirent ; les autres se plaignent qu'il ait dé-
 » truit la *religiosité* en voulant l'expliquer ; que sa
 » *raison pure* et sa *raison critique* ne soient autre
 » chose que le déisme pur : que l'auteur en ne vou-
 » lant considérer le christianisme que comme une re-
 » ligion purement *éthique* ou morale, annonce assez
 » qu'il n'en reconnaît pas les mystères ; qu'il fasse
 » de J.-C. un *idéal* dont il consent qu'on honore la
 » doctrine, mais dont il ne permet pas d'adorer la
 » personne : que l'église soit aussi un *idéal* ; qu'il
 » ne faille dans ce système, ni prières, ni sacri-
 » fices, ni cérémonies, etc. Au surplus toute cette
 » théorie est si embarrassée, que les disciples se
 » sont disputés pour savoir quelle était la doctrine
 » du maître. Schelling et Fichte prétendent l'avoir
 » perfectionnée. Kant n'avait fait que les mettre sur
 » la voie : ils se flattent de s'être élevés plus haut ;
 » ils ont chacun leur école, et on dispute aussi
 » pour savoir ce qu'ils ont pensé, tant ils ont mis
 » de prix à être entendus. Cependant cette doctrine
 » hiéroglyphique s'est répandue ; on l'a adoptée dans
 » plusieurs universités d'Allemagne, et on a beau-
 » coup écrit pour et contre. Il ne semble pas que
 » ces progrès du kantisme aient contribué à fortifier
 » la religion en Allemagne. La vogue de la *raison*
 » *pure*, parmi les professeurs et parmi les élèves, a
 » secondé au contraire la propagation de l'esprit
 » d'incrédulité. » A ce jugement vrai et modéré,
 nous ajouterons quelques observations peu sus-
 pectées. Elles nous sont fournies par un auteur qui
 se déclare assez hautement le partisan du *criti-*
cisme : après avoir exalté les découvertes idéolo-
 giques de Kant, et fait tous ses efforts pour établir
 qu'elles sont éminemment favorables à l'idée de Dieu,
 comme dirigeant et secondant l'éducation morale de
 l'espèce humaine, et que Kant n'a jamais nié ni
 l'impossibilité ni l'in vraisemblance d'une révéla-
 tion : « Cependant, ajoute-t-il, on est aussi étonné
 » qu'affligé de trouver dans ses livres la preuve de
 » sa répugnance à admettre l'origine surnaturelle
 » du christianisme... Dans sa critique de la raison
 » pure, il refuse à l'argument physico-théologique
 » pour l'existence de Dieu toute force probante...
 » Interrogé peu de temps avant sa mort sur ce qu'il
 » se promettait de la vie à venir : *Rien de déterminé*,
 » répondit-il après avoir réfléchi. *Je n'ai aucune no-*
tion de l'état futur, avait-il dit auparavant à une
 » pareille question qu'on lui avait adressée. Une
 » autre fois, il se déclara pour une espèce de mé-
 » tempsychose. » Le même auteur ne dissimule pas
 qu'un nombreux parti accuse Kant « d'avoir créé
 » une *terminologie* barbare ; innové sans nécessité,
 » en s'enveloppant à dessein d'une obscurité pres-
 » que impénétrable, enfanté des systèmes absurdes
 » ou funestes ; augmenté l'incertitude sur les inté-
 » rêts les plus graves de l'humanité ; d'avoir, par
 » le prestige du talent, détourné la jeunesse d'é-
 » tudes positives ; d'avoir, par son idéalisme trans-
 » cendental, conduit ses disciples rigoureusement
 » conséquents, les uns à l'idéalisme absolu, les

» autres au scepticisme, d'autres encore à un nou-
 » veau genre de spinosisme, tous à des systèmes
 » aussi absurdes que funestes. » Si les ouvrages de
 Kant sont dangereux sous le rapport religieux, ils
 ne le sont pas moins pour l'esprit qui cherche la
 lumière dans les questions naturellement obscures
 de la métaphysique. C'est, du consentement de
 tous ceux qui l'ont étudié, le plus obscur de tous
 les philosophes : sa *terminologie* est tellement neuve
 et peut-être si singulière, qu'avant de le lire, il
 faudrait apprendre son dictionnaire. Néanmoins
 Kant est devenu chef d'une école nombreuse qui le
 place à la tête des métaphysiciens du Nord et qui
 le révere comme un génie du premier ordre. Sa
 doctrine a été prêchée publiquement dans plu-
 sieurs églises de Königsberg, sous le nom bizarre
 de *Christianisme national*. Mais depuis que de nou-
 veaux systèmes ont été enfantés par le génie mé-
 taphysique des Allemands, Kant n'a plus qu'un
 petit nombre de partisans. Charles Villers est le
 premier qui introduisit en France la doctrine de
 Kant (voy. VILLERS) ; de Gérando, dans l'*Histoire*
comparée des systèmes de philosophie, ne s'en montre
 pas enthousiaste. Buhle dans l'*Histoire de la phi-*
losophie moderne, trad. par L. Jourdan, peut être
 aussi consulté avec avantage. Les ouvrages scien-
 tifiques de Kant sont : *Pensées sur la véritable*
évaluation des forces vives, et critique des démon-
strations employées par Leibnitz et d'autres mathé-
maticiens dans cette matière, in-8, avec deux pl.,
 1746 ; *Histoire naturelle du monde et théorie du ciel*
d'après les principes de Newton, 1755 ; *Théorie des*
vents, 1756, in-4 ; *Nouvelle Théorie du mouvement*
et du repos des corps, avec un essai de son applica-
tion aux éléments de la physique, 1758, in-4 ; *Essai*
sur les quantités négatives en philosophie, 1765,
 in-8 ; *Précis de géographie physique extrait de ses*
manuscrits, 1802, etc. Le professeur Tiefftrunk a
 recueilli une partie de ses ouvrages, Halle, 1799-
 1807, 4 vol. in-8. On en a publié aussi un choix
 sous le titre de *Opera ad philosophiam pertinentia*
lat. vert. F. G. Born, Leipzig, 1796-1798, 4 vol.
 in-8. Quelle que soit l'opinion que l'on ait sur les
 ouvrages de Kant, on ne peut s'empêcher de dire
 que pendant toute sa vie il se fit remarquer par
 ses vertus, sa probité et l'austérité de ses mœurs.

KANTEMIR. Voy. CANTEMIR.

KAPNION. Voy. REUCHLIN.

KAPOSI (Samuel), né en Hongrie d'un ministre,
 parcourut, pour étendre ses connaissances, l'Alle-
 magne, la Hollande et l'Angleterre. Doné d'une
 mémoire extraordinaire, il apprit le grec et l'hé-
 breu en très-peu de temps. De retour dans sa pa-
 trie, il fut fait professeur de l'écriture sainte à
 Alba Julia, aujourd'hui Carlsbourg, et mourut l'an
 1715, dans un âge peu avancé. On a de lui : *Me-*
moriale hebraicum, Coloswar, 1698, in-8, et Utrecht,
 1758. Ce sont des vers techniques qui renferment
 les règles de la langue hébraïque ; *Breviarum bibli-*
cum, Coloswar, 1699, et plusieurs ouvrages ma-
 nuscrits.

KAPRINAI (Etienne), né à Neuheusel, dans le
 comté de Neitra, en 1714, entra chez les jésuites
 en 1729, enseigna l'histoire et l'éloquence sacrée

dans l'université de Cassovie, et se fit connaître par plusieurs ouvrages, où l'érudition marche à côté de l'amour le plus ardent pour la patrie ; car c'est particulièrement à tirer de l'oubli les écrits et les monuments qui ont illustré la Hongrie, qu'il consacrait ses recherches et ses veilles. Il avait rassemblé avec des peines incroyables une collection très-précieuse de livres, de manuscrits, de chartres, de médailles, de monnaies propres à répandre la lumière dans les annales de cette brave et généreuse nation. Il s'en servit pour donner un grand nombre d'écrits relatifs à cet objet, parmi lesquels on distingue : *Hungaria diplomatica temporis Mathiæ de Hunyad, regis Hungariæ*, Vienne, 1767-1772, 2 vol. in-4. On a encore de lui : *De eloquentia sacra generatim*, Cassovie, in-8 ; *De eloquentia sacra speciatim, ex veterum ac recentiorum præceptionibus adornata*, ibid., in-8 ; un excellent *Discours sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie*, où il presse les calvinistes par ce dilemme : *Vel Christus est in Eucharistia, vel non est Deus*. Effectivement, les preuves de ces deux vérités sont les mêmes, et ceux qui rejettent la première ne peuvent tenir sans inconséquence à la seconde : raison pour laquelle le calvinisme dégénère partout dans le socinianisme. (Voy. LEXTULUS, MÉLANTHON, SERVET, VORSTIUS.) Il est mort au commencement de 1786. Le zèle pour la pureté de la foi, pour l'instruction du peuple chrétien, la franchise et les qualités sociales de cet homme estimable, égalaient son application et son savoir.

KARA-MEHMET, bacha ture, signala son courage aux sièges de Candie, de Kamienieck et de Vienne, et se distingua au combat donné à Choczim. Après avoir été pourvu du gouvernement de Bude en 1684, il fit une merveilleuse résistance contre les Impériaux, mais il mourut pendant le siège, d'un éclat de canon qu'il reçut en donnant des ordres sur les remparts. Il avait, peu de temps auparavant, fait tuer quarante esclaves chrétiens, en présence d'un officier qui l'était allé sommer de se rendre, de la part du prince Charles de Lorraine : action horrible qui ternit toute sa gloire.

KARA MUSTAPHA. Voy. KARAMUSTAPHA.

* KARAMZIN (Nicolas-Mikhaïlowitch), historiographe de l'empire de Russie, conseiller d'état, grand cordon de l'ordre de Ste-Anne, chevalier de St.-Wladimir, membre de l'académie russe, naquit le 1^{er} décembre 1765, d'une famille noble, dans le gouvernement de Simbirsk : il fit d'excellentes études, et débuta, jeune encore, dans la carrière des lettres, par des poésies qui annonçaient une imagination vive et brillante. A l'âge de 24 ans, il visita l'Allemagne, la Suisse, la France et l'Angleterre, et dans chacun de ces pays se mit en relation avec les hommes les plus distingués, notamment en Suisse, avec Bonnet, l'auteur de la *Palingénésie*, qu'il se proposait de traduire. De retour en Russie, il publia les *Lettres d'un voyageur russe*, qui, accueillies avec enthousiasme, obtinrent plusieurs éditions, et furent trad. en allemand. Ses *Souvenirs historiques* sur le

chemin de Moscou à Troïtza (1), *Marthe, Possadnitza* (2), ou la *Soumission de Nowogorod*, *Nathalie fille d'un boyard*, etc., prouvèrent qu'il avait su perfectionner la prose russe et lui donner un charme que l'on ne trouve dans aucun des écrivains qui l'ont précédé. Dans le même temps il concourait à la rédaction de plusieurs journaux, entr'autres du *Courrier de l'Europe* dont il fut le fondateur, et semblait voué exclusivement aux ouvrages d'imagination. L'empereur Alexandre le chargea d'écrire l'*Histoire de la Russie*. Après 14 années de recherches et de travaux assidus, Karamzin fit paraître la première partie. Cette publication produisit la plus vive sensation, non-seulement en Russie, mais dans toute l'Europe. Cet ouvrage ne laisse rien à désirer sous le rapport de la composition, des détails et du style : il doit prendre place à côté des chefs-d'œuvre des historiens modernes. Cependant une pareille entreprise offrait plus d'une difficulté ; car jusqu'alors on avait envisagé les commencements des annales russes, comme trop arides pour être étudiés. Malheureusement cette histoire reste inachevée. Pendant qu'il y travaillait, Karamzin se sentit accablé par la fatigue : l'empereur Nicolas, qui avait hérité de la bienveillance de son frère pour cet écrivain, par un ukase du 25 mai 1826, en l'invitant à aller rétablir sa santé dans un climat plus tempéré, lui assignait une pension annuelle de 50,000 roubles reversible à sa femme et à ses enfants, comme une récompense de ses travaux et de son dévouement à la personne du prince défunt ; mais Karamzin ne put jouir de ces avantages ; car il était mort trois jours auparavant, le 22 mai (5 juin) 1826. Outre son *Histoire de l'empire de Russie* traduite en français, les neuf premiers vol. par MM. St.-Thomas et Jauffret, 1819 et suiv., et les deux autres en 1826 par M. de Divoff, conseiller d'état et chambellan de l'empereur de Russie, Karamzin a publié un grand nombre d'ouvrages, dont trois éditions complètes ont paru à Moscou en 1804, 1815 et 1820 ; on y distingue des *nouvelles*, dont une (*Julie*) a été trad. en français par M. Bouilliers ; plusieurs *discours* ; le *Panthéon des auteurs russes* ; le *Panthéon de la littérature étrangère*, et la trad. en russe des contes de Marmontel et de M^{me} de Genlis.

KARG (Jean-Frédéric), ministre de Maximilien-Emanuel, électeur de Bavière, et ensuite chancelier de son frère Joseph-Clément, électeur de Cologne, mort en 1719, est connu par plusieurs ouvrages sur la politique et sur le droit canon. Celui qui lui a donné le plus de célébrité est *Pax religiosa*, Wurtzbourg, 1680. L'auteur envisage les religieux comme des corps auxiliaires, envoyés aux ministres de l'Eglise, et dont les services et le zèle ne peuvent qu'être d'une utilité très-marquée, pourvu qu'ils se déploient selon les règles et les constitutions de la hiérarchie ecclésiastique. Cette idée est heureusement exprimée dans une estampe qui est à la tête de l'ouvrage, où l'on voit dans un navire les apôtres occupés à tirer un filet si

(1) Ancien monastère aux environs de Moscou.

(2) *Possadnitza* veut dire femme de Possadnik, premier magistrat de la république de Nowogorod.

bien rempli, qu'ils sont obligés d'appeler à leur secours des pêcheurs qui étaient dans une barque voisine. *Et annuerunt iis qui erant in alia navi, ut venirent et adjuvarent.* Soit que, malgré sa circonspection, l'auteur eût montré quelque partialité contre les religieux, soit que les inquisiteurs de Rome aient jugé l'ouvrage avec un peu de sévérité, ils ont mis à l'index la *Pax religiosa, donec corrigatur.* Le docile auteur a corrigé en effet son ouvrage, et en le corrigeant, il l'a augmenté et enrichi de plusieurs traits d'érudition. Mais les imprimeurs de Venise, ignorant ces changements, ont imprimé, en 1778, le livre tel qu'il avait paru en 1680. Le manuscrit destiné à la nouvelle édition, est dans la bibliothèque de feu le baron de Clerc, à Liège. Le fameux Sébastien Leclerc a gravé la planche du frontispice; le sujet est le même que celui qu'on voit dans l'ancienne édition, mais il est mieux dessiné et exécuté d'une manière digne de cet artiste célèbre. On a encore de Karg, *Vues pacifiques sur la réunion des religions qui divisent l'Allemagne*, Wurtzbourg, in-16. Une *Vie de saint Jean Népomucène*, Bonn, 1702, in-12, etc.

KARIB-SCHAH descendait des anciens rois des Kileks, peuple de la province de Kilan, dans le royaume de Perse. Né avec de l'ambition et du courage, il voulait ôter la possession de cette province à Schah-Sophi, roi de Perse, successeur de Schah-Abbas, qui l'avait conquise en 1600. Il leva une armée de 14,000 hommes, et prit d'abord la ville de Rescht. Il occupa ensuite toutes les avenues de Kilan; mais le roi de Perse envoya contre lui une armée de 40,000 hommes, qui défait entièrement la sienne, et se saisit de sa personne : ce prince fut mené à Casbin, où était le Sophi, lequel ordonna qu'on lui fit, par dérision, une entrée magnifique : 500 courtisanes, qui l'accompagnaient dans cette ridicule cérémonie, lui firent essuyer mille indignités. Lorsqu'il eut été condamné à mort, on commença son exécution par un supplice assez extraordinaire. Il fut ferré aux pieds et aux mains comme un cheval; et, après qu'on l'eut laissé languir ainsi pendant trois jours, il fut attaché au bout d'une perche, et tué à coups de flèches. Le roi tira le premier coup : action bien propre à faire oublier les torts de l'usurpateur!

* KASSOU, l'un des plus vertueux prélats du v^e siècle, avait exercé le métier des armes pendant plusieurs années. Après la mort de son épouse, il embrassa l'état ecclésiastique; ses vertus et ses talents l'élevèrent à l'évêché de Daron, province de l'Arménie majeure. Il mourut vers l'an 478, en odeur de sainteté. Il a laissé deux ouvrages manuscrits, qui sont fort estimés; l'*Histoire de l'établissement du christianisme en Arménie*; *Réponse aux manichéens, et à ceux qui admettaient les deux principes.*

* KATEB (Ibn), ou mieux Ibn-AL-KHATIB, célèbre écrivain arabe-espagnol, plus connu sous le nom de *Lican-Eddyn* (la langue de la religion), naquit à Grenade l'an 715 de l'hégire (1515 de J.-C.). Il fut attaché à la cour d'Ibn-Alahmar, souverain de ce royaume, et rempli avec distinction les postes les plus éminents. Malgré son crédit et le haut rang

qu'il occupait, ayant été soupçonné de trahison, il fut décapité, sans avoir pu faire connaître son innocence. Il a laissé : *Histoire des rois de Grenade et de cette ville en particulier*; *Histoire des califes d'Espagne*; *Chronologie des califes d'Espagne et des rois d'Afrique*, en vers, avec un commentaire; *Table chronologique des aglabites et des fathimites qui ont régné en Afrique et sur la Sicile*, publiée avec une version latine dans l'*Histoire des Arabes en Sicile*, par dom Grégoire, in-fol.; *De l'utilité de l'histoire*; *De la monarchie*, ouvrage singulier, en 50 sections; *Bibliothèque arabe-espagnole*. Casiri en a inséré des extraits dans le 2^e vol. de sa *Bibliothèque*. Cinq des onze parties qu'il contient sont conservées à l'Escurial. Ibn Kateb a écrit aussi plusieurs ouvrages de médecine; un *Traité sur les devoirs d'un visir*; un *Poème sur le régime politique*; un *Recueil de poésies*, etc., etc. La bibliothèque du roi possède la *Vie* de cet écrivain, par Ahmed-Ben-Mohammed-Al-Mocry.

* KATONA (Etienne), chanoine allemand, mort vers 1798, a laissé en latin : une *Histoire critique des rois de Hongrie*, Pesth et Bude, 1779-1806, 41 vol. in-8; ouvrage rare en France; *Epitome chronologiæ rerum hungaricarum*, Bude, 1796, 5 volumes in-8.

* KAUFFMANN (Marie-Anne-Angelica-Catherine), dame célèbre par ses succès dans la peinture, naquit en 1741 à Coire, dans le pays des Grisons. Elle reçut les premières leçons de son père, artiste assez médiocre, et dès l'âge de 11 ans peignit le portrait avec un grand talent. S'étant perfectionnée à Rome où elle suivit un cours de perspective, elle passa en Angleterre où, après avoir eu l'honneur de peindre Georges III et la famille royale, elle fut admise à la société de peinture de Londres. Un peintre anglais qui l'avait recherchée en mariage, pour se venger de son refus, introduisit près d'elle un jeune homme de la dernière classe, auquel il avait appris à jouer le rôle de baronet, et qui, sous le nom de *Frédéric de Horn*, parvint à lui plaire et l'épousa. La fourberie dont elle était victime ayant été dévoilée, Angelica en fit punir l'auteur, et moyennant une pension, obtint d'être séparée de son indigne mari, dont les vices accélérèrent la mort. Devenue veuve, elle se remaria à un artiste vénitien, nommé Zucchi, et s'empressa de retourner à Rome. Sa maison était fréquentée par ce qu'il y avait de plus distingué; aucun étranger de marque n'aurait manqué de se faire présenter chez elle. Angelica peignait également l'histoire et le portrait, mais elle excellait dans ce dernier genre. La grâce, la chaleur et un coloris parfait, sont les qualités principales qui distinguent ses ouvrages, dont les principaux sont : la *mort de Léonard de Vinci*; le *retour d'Arminius vainqueur des légions de Varus*; la *pompe funèbre par laquelle Enée honore la dépouille de Pallas*. Cette célèbre artiste était aussi excellente musicienne : à 20 ans elle avait été sur le point de débiter sur un théâtre comme cantatrice : elle s'est représentée dans un de ses tableaux placée entre la *musique* et la *peinture*, et adressant de tendres adieux à la première. Elle mourut à Rome le 5 novembre 1807. Angelica

mena toujours une vie régulière, et on l'estima autant pour ses talents et ses mœurs que pour la douceur de son caractère. C.-S. Klopstock et Gessner ont célébré le mérite et les grâces de cette aimable artiste. Sa *vie* a été écrite par Gherardo de Rossi, Florence, 1810, in-8.

* KAUNITZ-RIETBERG (Venceslas prince de), ministre d'état, né en Autriche en 1710, avait été destiné à l'état ecclésiastique ; mais la mort de son frère aîné changea ces dispositions. L'empereur Charles VI, qui le fit son chambellan, l'employa dans des missions peu difficiles, et dont il s'acquitta avec succès. Envoyé au congrès d'Aix-la-Chapelle, il signa le fameux traité de 1748, qui rétablissait la paix en Europe. Bientôt après, chargé de détacher le cabinet de Versailles des intérêts de la Prusse, Kaunitz, plus adroit courtisan qu'habile diplomate, connut, dès son arrivée à Versailles, les ressorts qu'il fallait mettre en mouvement pour réussir dans son projet. M^{me} de Pompadour alors dominait l'esprit de Louis XV, et dirigeait par conséquent les opérations des ministres. Une mise recherchée, quelques agréments d'esprit, des flatteries bien ménagées, lui attirèrent la bienveillance de la marquise, qui ne tarda pas à adopter les vues du diplomate autrichien. En même temps, la fille de Charles VI, Marie-Thérèse, ne dédaigna pas d'écrire à la favorite des lettres, que M^{me} de Pompadour montrait et citait avec orgueil. Cette manœuvre réussit complètement ; et, après plus de deux siècles (depuis Charles-Quint et François I^{er}) d'une constante inimitié entre la France et l'Autriche, la paix fut conclue entre ces deux maisons. Louis XV, allié de Frédéric, roi de Prusse, devint son ennemi, et d'ancien ennemi de Marie-Thérèse, devint son allié. Ce traité, au grand étonnement de toute l'Europe, fut conclu à Versailles dans le mois de mai 1756. La destruction du grand édifice politique élevé par le cardinal de Richelieu, fut tout à l'avantage de l'Autriche, et la nouvelle alliance mérita justement le nom d'*union monstrueuse*. On en fit honneur à l'abbé de Bernis (depuis cardinal), alors ministre d'état, qui ne dissimula pas que ce traité deviendrait peut-être funeste à la France ; mais la favorite lui fit ôter le portefeuille. Kaunitz, en récompense de ses services, se vit élevé à la dignité de ministre, et en exerça les fonctions sous Marie-Thérèse et sous Joseph II. Il accompagna ce prince, lors de son entrevue à Neustadt, en 1770, avec le roi de Prusse. Dès la première conférence, Frédéric pénétra le ministre d'Autriche, et rendit compte à Joseph II de son entretien. En vain Kaunitz, dans les entrevues suivantes, fit usage de toute son adresse pour faire adopter ses projets ; Frédéric fut inébranlable, et la négociation échoua. Il en fut de même dans celles qui eurent lieu, en 1778, sur la succession de Bavière. Cet échec ne diminua en rien son crédit auprès de ses souverains, qui se virent contraints de signer la paix de Teschen. Cette dernière défaite éclaira les cabinets de l'Europe sur les talents tant vantés de Kaunitz. Il avait cependant des qualités estimables, et dans l'exercice de ses fonctions, il n'écoutait ni la jalousie, ni la vengeance ; on cite de lui, sous ce rapport, un trait qui

lui fait honneur. Un jour il proposa à l'impératrice un feld-maréchal pour être président du conseil autrique de guerre... « Mais cet homme, dit Marie-Thérèse, est votre ennemi. — Madame, reprit Kaunitz, il est l'ami de l'état, et c'est la seule chose qu'il faut prendre en considération. » Sa conduite postérieure ne mérita pas les mêmes éloges. Après la mort de Marie-Thérèse, en 1780, il gouverna presque en maître. Joseph II avait pour lui une déférence qui ressemblait au respect filial ; aussi donnait-il parfois le nom de père à son vieux ministre, qu'il visitait souvent, afin de ne pas le déranger, tandis qu'il s'occupait des affaires. Dans les fréquents voyages que ce prince entreprit, Kaunitz restait comme l'arbitre de l'état, et il fut généralement accusé d'avoir été le principal auteur des innovations que Joseph II voulut introduire dans les églises de son empire, et notamment dans les Pays-Bas (*voy.* JOSEPH II). Ce furent ces dangereuses innovations qui amenèrent Pie VI à Vienne, où il ne fut pas reçu ainsi qu'il devait l'être, comme chef de l'Eglise, ni même comme prince temporel. Pie VI oubliant un moment sa dignité, alla faire une visite à Kaunitz, qui n'avait pas cru devoir le prévenir, et qui, lorsque le pontife se retira, n'eut pas même l'attention de l'accompagner. Pie VI eut encore à souffrir d'autres mortifications de la part de cet orgueilleux favori ; il quitta donc Vienne, navré de douleur et sans avoir rien pu obtenir dans ses réclamations, objet d'un si long voyage. Kaunitz fut du petit nombre des ministres qui, pendant une longue carrière politique, ne subirent jamais de disgrâce. L'affection que lui portèrent les divers souverains qu'il servit, semblait être comme héréditaire, et passa successivement de Charles VI à Marie-Thérèse, de François I^{er} à Joseph II, à son frère, Léopold II, et enfin à François II, son fils et successeur. Chacun de ces princes le combla d'honneurs et de richesses. Kaunitz parvint à l'âge de 84 ans, sans avoir éprouvé de maladie sérieuse. Atteint, à cette époque, d'un rhume très-léger en apparence, mais qui devint bientôt une infirmité grave, il mourut le 24 juin 1794.

KAUT, fameux hérétique anabaptiste, qui s'éleva à Worms l'an 1550, et qui pensa plonger le palatinat dans de nouvelles guerres civiles. Il prêcha avec le même esprit que Muncer. Il annonça même qu'il fallait exterminer les princes, et qu'il avait reçu pour cela l'inspiration infaillible du Très-Haut. Tel était le fruit du fanatisme, qui fit éclore dans ce siècle une multitude de sectes conjurées contre l'Eglise catholique, et qui en même temps qu'il attaquait l'ancienne croyance, ébranlait les fondements de l'ordre civil. On tâcha vainement de gagner ce fanatique par la douceur, et on ménagea vainement ses turbulents disciples. La prison seule et les supplices délivrèrent le Palatinat d'une peste qui commençait à l'infecter : tant il est vrai que la rigueur bien dirigée ne sert pas à propager les sectes (comme de faux politiques l'ont avancé), mais qu'elle les étouffe dans leur berceau.

KAYE. *Voy.* CAIUS.

KAYUMARATS, premier roi de Perse. Il établit cet empire vers l'an 890 avant J.-C., malgré la ré-

sistance que lui opposèrent les Arabes et les Tartares, peuples sauvages voisins, et les habitants de ces contrées. Il choisit l'Alzerbaijan pour sa résidence, et on lui attribue la fondation d'Istakhar ou Persépolis. On dit que Kayoumarats, chef d'un peuple qu'il avait civilisé, était ce roi d'Elam dont parle l'écriture sainte. Il fonda la dynastie des Pychdâdyens. Cependant M. Langlès et d'autres savants croient que celle des Abadyens, qui régnait sur la Perse et sur l'Inde, est la première, et que les Pychdâdyens ne s'établirent que par le résultat d'une scission de pouvoir avec celle-ci.

* KAZWYNY (Zacharia Ben-Mohammed ben-Mahmoud), naturaliste et géographe, surnommé le *Plin des orientaux*, a laissé deux ouvrages dont le plus important est : l'*Adjaïb-al-Makhloucat wa Gharâib-al-Mawad*; plusieurs fragments en ont été publiés. Ideler a traduit en allemand ce qui concerne les constellations, Berlin, 1809, in-8. Le savant Bochart (*voy. ce nom*) a publié dans son *Hierozoïcon* les fragments relatifs aux animaux, reproduits par Jahn dans sa *Chrestomathie*; Whal et Ouseley en ont donné d'autres, l'un dans la *Neue Arabische anthologie* et l'autre, dans les *Oriental. collections*; enfin de Chezy en a traduit la *Description des trois règnes de la nature*, publiée par Sacy, dans le 3^e vol. de sa *Chrestomathie arabe*; son autre ouvrage a pour titre : l'*Athar al-Bilâd wa Akhbar al-Ibad* ou *Description de l'univers et Histoire de ses habitants*: c'est un très-long traité de géographie, précédé de prolégomènes. Kazwiny mourut vers l'an 682 de l'hégire (1285 de J.-C.), après avoir été khadi de Wacét et de Hillâh, dans l'Irak-Arabi. — KAZWYNY, Hamdo'llah ben Abybekr ben Hamdo'llah (Almostaoufy), mort l'an 1550 de notre ère, a écrit en persan un traité de géographie et d'histoire naturelle qui a pour titre : *Nozhato'lcoloub*; Langlès en avait entrepris la traduction.

* KEAN (Edmond), le plus célèbre des acteurs anglais du XIX^e siècle, né à Londres en 1775, d'un tailleur, joua dès son enfance au théâtre de Drury-Lane quelques petits rôles dans les pantomimes. Renvoyé peu de temps après de ce théâtre, il fut placé dans une école par sa mère qui voulait lui donner un peu d'éducation, afin de le rendre propre à quelque profession; mais il ne tarda pas à se dégoûter de la vie d'écolier, et reçu mousse à bord d'un bâtiment qui se rendait à Madère, se dégoûta encore de ce métier et revint à Londres, où il songea à reprendre sa première profession. Il débuta d'abord dans une troupe de bateleurs qui couraient les foires, et s'y distingua par la souplesse de ses membres et son talent mimique. Renonçant, au bout de sept ans, à un genre de vie aussi dégradant, il dut à la protection de miss Fidswel, actrice du théâtre de Drury-Lane, un engagement dans une troupe de province. Kean prit alors le nom de Carey, et parut successivement dans les rôles de *Hamlet*, de *Caton* et de *lord Hastings*; quoique âgé de treize ans seulement, il s'en acquitta de manière à s'attirer de nombreux applaudissements. Après avoir passé trois années au collège d'Eton où il fit des progrès assez remarquables dans la langue latine, il reparut sur la

scène dans diverses villes de province, et ensuite au théâtre de Drury-Lane où il obtint, le 26 janvier 1814, dans le rôle de *Shylock*, un succès d'enthousiasme. Une réussite non moins brillante l'attendait dans le rôle de *Richard III*, qu'il rendit avec une supériorité qui le fit universellement proclamer le premier acteur de Londres. Il soutint sa réputation dans *Hamlet*, *Othello*, *Jago*, *Macbeth* et dans une foule d'autres rôles des genres les plus variés. Il ne fut pas moins heureux dans la comédie de caractère. En 1818, il vint une première fois à Paris où il reçut de ses confrères du théâtre Français, l'accueil le plus flatteur. En 1820, il visita les Etats-Unis, où il obtint de nouveaux succès. Dans le printemps de 1828, il revint à Paris, et remplit plusieurs rôles tragiques et comiques dans la troupe anglaise établie au théâtre des Italiens; il y produisit beaucoup d'effet dans la comédie, mais fut moins goûté dans la tragédie, malgré la manière originale et supérieure dont il joua plusieurs scènes principales de diverses pièces. Il mourut vers 1850, à Londres. Kean était de petite taille et manquait de noblesse; sa voix même était rauque; mais son œil perçant, sa physionomie mobile et expressive, ses gestes animés et un organe susceptible des inflexions les plus tragiques, faisaient oublier tous ses défauts. La vie aventureuse et le caractère bizarre de cet acteur extraordinaire sous tous les rapports, a fourni à M. Alexandre Dumas, le sujet d'un drame, en cinq actes, représenté en 1856 au théâtre de la Porte Saint-Martin, sous ce titre : *Kean*, ou *Désordre et génie*.

KEATE (Georges), littérateur anglais, né en 1750, fit ses études au collège de Kingston, et visita ensuite les principaux états de l'Europe. Il vint à Genève, Voltaire, auquel il communiqua quelques-uns de ses essais. De retour en Angleterre, il suivit les cours de jurisprudence à Cambridge, et se livra quelque temps au barreau; mais, n'y obtenant pas de grands succès, il le quitta pour s'adonner à l'étude des antiquités et à la littérature. Keate, jouissant d'une honnête fortune, put, sans se mettre aux gages des libraires, travailler avec tranquillité, et donner ainsi à ses ouvrages cette élégance et ce *fini* qui en forment un des principaux ornements. Ce fut à Rome même qu'il composa le poème sur *Rome*, qui commença sa réputation. Il occupait la place d'assesseur au collège de droit du Temple, à Londres, où il mourut en 1797, âgé de soixante-sept ans. Il était membre de la société royale, et de celle des antiquaires. On a de lui : *Rome ancienne et moderne*, poème, Londres, 1760; *Tableau abrégé de l'histoire ancienne du gouvernement actuel et des lois de la république de Genève*, 1761, in-8. L'auteur dédia cet ouvrage à Voltaire, qui se proposait de le traduire en français. *Ferney, épître à M. de Voltaire*, 1769. Keate, dans cette épître, n'épargne pas les louanges au philosophe; mais il devait s'en tenir là, et ne point faire le panégyrique de Shakespeare. L'amour-propre très-susceptible de Voltaire, en fut vivement blessé. Le maire et les représentants de Stratford sur l'Avon, reconnaissants de l'éloge que Keate avait fait de leur illustre compatriote, lui donnèrent une écriture

montée en argent, et faite du bois du fameux mûrier planté par Shakespeare. *Les Alpes*, poème, 1765. C'est son meilleur ouvrage; *L'abbaye de Netley*, autre poème, 1764, 2^e édit., 1769; *Le Tombeau dans l'Arcadie*, poème dramatique, 1775; *Esquisses d'après nature, dessinées et coloriées dans un voyage à Margate*, 1779, 2 vol. in-12. C'est une heureuse imitation du *Voyage sentimental* de Sterne, et qui eut un grand succès: il a été traduit en français, 2 vol. in-8; *L'Helvétide*, 1780, fragment d'un poème sur la révolution suisse, et que, d'après l'avis de Voltaire, auquel il avait communiqué son plan, il n'acheva pas; *Relation des îles Pelew, composée sur les journaux et les communications du capit. Henri Wilson, et de plusieurs de ses officiers, qui en août 1785 y firent naufrage*, 1788, in-4. Keate entreprit cet ouvrage dans le but de venir en aide aux malheureux naufragés: elle a été traduite en français. Perceval Kockin ayant obtenu de nouveaux renseignements du capitaine Wilson, donna un supplément à cette relation, Londres, 1805, in-4, fig. Keate publia un *Recueil de ses œuvres poétiques*, Londres, 1781, 2 vol. in-8.

KEATING (Jeffery), docteur et prêtre catholique irlandais, natif de Tipperary, mort en 1650, est auteur d'une *Histoire des poètes* de sa nation, traduite de l'irlandais en anglais, imprimée magnifiquement à Londres, en 1758, in-fol., avec les généalogies des principales familles d'Irlande. Il a aussi laissé plusieurs ouvrages manuscrits parmi lesquels on distingue *Simon*, poème burlesque, dont son domestique était le héros.

KECKERMANN (Barthélemi), professeur d'hébreu à Heidelberg, et de philosophie à Dantzig, sa patrie, mourut dans cette ville en 1600, à 56 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, recueillis à Genève, 1614, 2 vol. in-fol., qui ne sont que des compilations. Les plus connus sont des *Traité*s sur la rhétorique; le premier publié d'abord en 1608, sous le titre de *Rhetoricæ ecclesiasticæ libri duo*, et le deuxième en 1606, sous le titre de *Systema rhetoricæ*. Ces deux productions sont assez méthodiques.

KEILL (Jean), professeur d'astronomie à Oxford, membre de la société royale de Londres, naquit en 1671 à Edimbourg, en Ecosse, et mourut en 1721, à 50 ans. C'était un philosophe modéré, ami de la retraite et de la paix. Il fut, dit-on, le premier qui enseigna les éléments de Newton, à Oxford, où il fut nommé professeur suppléant de philosophie naturelle en 1700 et professeur titulaire d'astronomie en 1710. Il eut dans cette université une discussion très-vive avec Leibnitz qui disputait à Newton l'honneur d'avoir inventé la *méthode des fluxions*. Avant de se livrer à l'enseignement, Keil avait publié (1698) l'*Examen de la théorie de la Terre* de Burnett, et il y joignit quelques remarques sur la *Nouvelle théorie de la Terre* de Whiston. Cet habile mathématicien laissa plusieurs ouvrages d'astronomie, de physique et de médecine, tous également estimés des connaisseurs. Le plus connu est son *Introduction à la véritable physique*, en 14 leçons, 1700, et en 16 leçons, 1705; en 1718 parut son *Introduction à la véritable astronomie*, qui devint classique en France, lorsque la philosophie new-

tonienne commença à s'y établir. M. le Monnier le fils, célèbre astronome, l'a traduite en français, Paris, 1746, in-4. Keill est un des premiers qui ait réfuté les visions de Kartsoeker et d'autres astronomes, touchant les villes, les forêts et les mers de la lune; il assure que toutes ces imaginations s'évanouissent au moyen d'un bon télescope, et que les taches de la lune sont l'effet des inégalités et des cavernosités de cette planète. Cet auteur était aussi religieux que savant; on lit, dans la préface de l'ouvrage que nous avons cité, le passage suivant: « De toutes les sciences que nous acquérons » par les lumières de la nature, il n'y en a aucune » qui nous conduise plus sûrement à la connaissance » d'un être souverain et tout parfait. » — Jacques KEILL, son frère, excellent médecin, né en 1675, mort à Northampton en 1719, à 46 ans, est auteur de plusieurs écrits sur son art, qui ont été recherchés, entre autres du *Tableau de la sécrétion animale*, etc., Londres, 1708, réimprimé en 1717 et traduit en latin. Voy. JURY.

KEITH (Georges), fameux quaker ou *trembleur*, né en Ecosse d'une famille obscure, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, fut presbytérien, puis quaker, et se distingua par la bizarrerie de ses opinions. Il niait l'éternité des peines de l'enfer, enseignait la métempsycose, et plusieurs autres idées extravagantes. Celle des *deux Christs* (l'un terrestre et corporel, fils de Marie, né dans le temps; l'autre spirituel, céleste et éternel, résidant dans tous les hommes, depuis la constitution du monde) lui causa de longues et fâcheuses affaires. Il parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Amérique, semant partout ses rêveries, qu'il mêlait avec les vérités les plus angustes. Cet insensé fut plusieurs fois condamné sans vouloir se soumettre. De retour en Europe, en 1694, il parut au synode général de la secte des trembleurs, tenu à Londres la même année, et y fut condamné malgré son enthousiasme et son babil. Quelque temps après, il rentra dans l'église anglicane, et publia un livre intitulé: *Examen de l'état des quakers*, Londres, 1702, in-8, pour prouver son orthodoxie. Il mourut dans l'obscurité. (Voy. les *Acta eruditorum*, année 1705, p. 590; Walch, *Bibliotheca theolog. sel. t. 2*; le Père Catrou, *Histoire du quakérisme*.)

KEITH (Jacques), feld-maréchal des armées du roi de Prusse, était fils cadet de Georges Keith, comte, maréchal d'Ecosse, et de Marie Drummond, fille du lord Perth, chancelier d'Ecosse sous le règne de Jacques II. Il naquit en 1696, à Fréteressa, dans le shérifsdon de Kincardine. Ayant pris parti avec son frère aîné pour le prétendant, et les entreprises de ce prince n'ayant pas été heureuses en 1715, il passa avec ce frère en Espagne. Il y fut officier dans les brigades irlandaises, pendant dix ans. Il alla ensuite en Moscovie, où la czarine le nomma brigadier-général, et peu de temps après lieutenant-général. Il signala son courage dans toutes les batailles qui se donnèrent entre les Turcs et les Russes sous le règne de cette princesse, et à la prise d'Oczakow, il fut le premier à la brèche, et fut blessé au talon. Dans la guerre entre les Russes et les Suédois, il servit en Finlande en qua-

lité de lieutenant général. Ce fut lui qui décida le gain de la bataille de Wilmanstrand, et qui chassa les Suédois des îles d'Aland, dans la mer Baltique. A la paix conclue à Abo en 1745, il fut envoyé ambassadeur à la cour de Stockholm, où il se distingua par sa magnificence. De retour à Pétersbourg, l'impératrice l'honora du bâton de maréchal ; mais ses appointements étant trop modiques, il se rendit auprès du roi de Prusse qui lui assura une forte pension, et le mit dans sa confiance la plus intime. Il parcourut avec lui la plus grande partie de l'Allemagne, de la Pologne et de la Hongrie. La guerre s'étant déclarée en 1756, Keith entra en Saxe en qualité de feld-maréchal de l'armée prussienne. Ce fut lui qui assura la belle retraite de cette armée, après la levée du siège d'Ohlmutz, en 1758. Il fut tué cette même année, lorsque le comte de Daun surprit le camp des Prussiens à Hockkirchen. Le général Keith était homme de tête et homme de main ; il avait médité beaucoup sur l'art militaire. — Son frère Georges KERTH, comte-maréchal d'Ecosse, nommé communément *Milord Maréchal*, suivit le parti du prétendant, qu'il quitta ensuite. Après avoir séjourné quelque temps en Espagne, à Avignon, à Venise, en Suisse, il mourut en Prusse, en 1778. Il ne serait guère connu sans un *Eloge* que d'Alembert s'avisait d'en faire, on ne sait pourquoi, en 1777, pièce remplie d'anachronismes, d'assertions fausses, de propos injurieux à de grands princes, et de toutes les petites gentilles philosophiques. Voy. l'Année littéraire, nos 42 et 47.

KELGREN (Henri), poète, né en Scanie, le 1^{er} décembre 1751, fit d'excellentes études à l'université d'Abo, où il obtint le titre de maître-es-arts, et donna quelque temps des leçons publiques. S'étant rendu à Stockholm, il y fut chargé de l'éducation des deux fils du comte de Meyerfeldt. Mais entraîné par son goût pour la poésie, il s'occupait bientôt exclusivement de littérature : alors le besoin se fit sentir, et il se vit en butte aux attaques des mauvais écrivains. Heureusement il trouva dans Gustave III un protecteur qui se chargea de sa fortune ; il fut pourvu d'emplois honorables, et nommé l'un des dix-huit premiers membres de l'académie suédoise, instituée, en 1786, par Gustave, sur le plan et dans le même but que l'académie française. Kelgren cultiva aussi avec succès l'histoire et la philosophie. Il mourut le 12 avril 1795. On plaça sur sa tombe cette inscription : *Poeta, philosopho, civi, amico lugentes amici*. Ses *OEuvres* ont été publiées à Stockholm en 4 vol. avec une *Notice sur sa vie* par Rosenstein : elles se composent d'*Odes*, d'*Epîtres*, de *Tragédies lyriques*, parmi lesquelles on remarque *Christine* et *Gustave-Wasa*, de *Traductions* d'*Horace*, de *Tibulle*, de *Voltaire*, et d'*Essais de philosophie morale*. Ses poésies se distinguent par l'élevation, la grâce et la finesse : ses ouvrages en prose, par un style clair et précis, et par des idées profondes ou des vérités utiles. Kelgren rédigea pendant quelque temps la partie littéraire du *Stockholm Posten*.

KELLER (Jacques), *Cellarius*, jésuite allemand, né à Seckingen, dans le diocèse de Constance, en 1568, mort à Munich en 1651, professa avec dis-

inction les belles-lettres, la philosophie, la théologie, devint recteur du collège de Ratisbonne, puis de celui de Munich, et fut longtemps confesseur du prince frère de l'électeur et de la princesse de Bavière ; il se signala dans les conférences de controverse, et disputa publiquement avec Jacques Hailbrunner, le plus célèbre ministre du duc de Neubourg. On a de lui divers ouvrages contre les luthériens et contre les puissances qui faisaient, en leur faveur, la guerre aux princes catholiques d'Allemagne. Il s'y déguise souvent sous les noms de *Jacob Sylvanus*, *Fabius Hercynianus*, par allusion au lieu de sa naissance qui est dans la Forêt-Noire, d'*Aurimontius* (traduction du mot Goldberg, nom allemand de sa mère), etc. Son ouvrage contre la France, intitulé *Mysteria politica*, 1625, in-4, fut brûlé par sentence du Châtelet, censuré en Sorbonne, et condamné par le clergé de France. Keller n'avait pu comprendre, sans recourir aux *mystères de la politique*, pourquoi la France prenait parti pour les hérétiques en Allemagne, tandis qu'elle les brûlait chez elle ; cela était effectivement peu facile à comprendre en bonne logique ; et, ce que ni le Châtelet, ni la Sorbonne, ni le clergé n'ont expliqué, le cardinal de Richelieu eût pu le faire ; mais il ne l'eût fait, comme Keller, que par les *mystères de la politique*. On a reproché à ce dernier quelques maximes contraires à l'indépendance des rois ; et c'est ce qui a fait condamner ses ouvrages au feu par le parlement de Paris. Voy. JOUVENCY, SANTAREL, la *Bibliothèque* du P. Sotwell, et le *Dictionnaire des livres condamnés au feu*, de Peignot, tom. 1^{er}, p. 202. Un des écrits les plus curieux de Keller a pour titre : *Tyrannicidium seu scitum catholicum de tyranni interecione*, Munich, 1611, in-4, où l'auteur s'attache à laver les jésuites du reproche d'avoir enseigné le régicide.

KELLER (Jean-Balthazar), né à Zurich en 1658, excellent ouvrier dans l'art de fondre en bronze, jeta en fonte la statue équestre de Louis XIV, que l'on voyait à Paris sur la place de Louis le Grand. Cette statue, haute de 20 pieds, et d'un seul jet, fut terminée le 1^{er} décembre 1692. Il fut fait inspecteur de la fonderie de l'arsenal, et mourut en 1702. — Jean-Jacques KELLER, son frère, était aussi très-habile dans le même art, et mourut commissaire d'artillerie du roi à Colmar en 1780, âgé de 65 ans. Plusieurs des statues en bronze qui décorent les jardins de Versailles et des Tuileries sont l'ouvrage de ces deux artistes.

* KELLERMANN (François-Christophe), duc de Valmy, pair et maréchal de France, né le 50 mai 1755 à Strasbourg, entra au service en 1752, et dans la guerre de sept ans obtint le grade de capitaine. Après avoir été chargé de différentes missions en Pologne et en Tartarie, en 1765 et 1766, il fut du nombre des officiers envoyés en Pologne, en 1771, pour seconder la confédération de Bar, et il se signala au combat de Cracovie. Avant la fin de 1785, il était maréchal-de-camp. S'étant déclaré en faveur de la révolution, il fut investi, en 1791, du commandement de l'Alsace, et pourvut à la défense de cette frontière. La ville de Landau lui décerna, en reconnaissance, une couronne civique et des

remercements solennels. Nommé général en chef, il opéra sa jonction avec Dumouriez, et remporta, le 20 septembre 1792, à Valmy, une victoire qui lui valut les éloges même des généraux ennemis. Employé sous Custine à l'armée de la Moselle, et dénoncé par lui pour ne s'être point emparé de Trèves et de Mayence, il écrivit, le 6 novembre, à la Convention « que cette dénonciation ne pouvait être que l'effet de la folie ou du vin. » Il lui fallut néanmoins comparaître le 14 novembre à la barre de l'assemblée, où il protesta de son dévouement. Une nouvelle dénonciation de Custine n'eut pas plus de succès. Kellermann nommé, le 21 mai 1795, au commandement en chef de l'armée des Alpes et d'Italie, délivra, en passant à Lyon, deux conventionnels, dont les jours étaient menacés, et se rendit à Nice pour se concerter avec Biron (*roy. ce nom*), qui commandait l'armée d'Italie. Lors du siège de Lyon, il fut obligé d'envoyer contre cette ville une partie assez considérable de son armée, et publia une proclamation pour en faire ouvrir les portes aux commissaires de la Convention. Il vint lui-même sous les murs de cette malheureuse ville; et sachant que les Lyonnais étaient encouragés dans leur résistance par l'espoir d'être secourus par les Piémontais, il écrivit à la Convention que c'était à la frontière que Lyon devait être prise. Mais ce ne fut que plus tard qu'il fut autorisé de quitter le siège pour aller à la rencontre de l'armée piémontaise, à qui la supériorité du nombre venait d'assurer quelques avantages. A la tête de huit mille hommes, il chassa l'ennemi de la Tarentaise et de la Maurienne, et lui enleva dix-sept pièces de canon et presque tous ses équipages. La ville de Lyon s'était rendue, et Kellermann avait reçu l'ordre d'aller prendre le commandement du siège de Toulon, lorsque tout-à-coup il fut destitué, arrêté et conduit à Paris. Le 9 thermidor lui sauva la vie. Acquitté après treize mois de détention, il fut envoyé à l'armée des Alpes et d'Italie; mais il dut se borner à la défense en présence d'un ennemi dont les forces étaient bien supérieures aux siennes. Il était enfin parvenu à obtenir les renforts qu'il n'avait cessé de solliciter du comité de salut public; mais au moment où il se disposait à pénétrer en Italie, il fut remplacé par Schérer. En 1797, il fut chargé de l'organisation de la gendarmerie, et nommé membre du bureau militaire établi près du Directoire. Il ne prit aucune part aux événements du 18 brumaire. Entré au sénat conservateur, il en fut élu président, le 2 août 1801. A la création de l'ordre de la légion-d'honneur, il en fut nommé grand-aigle, et plus tard il fut fait maréchal de France et duc de Valmy. En 1805, Kellermann alla organiser les gardes nationales de l'Alsace et les régiments provisoires à Mayence. En 1808, il obtint le commandement de l'armée de réserve d'Espagne, puis celui du corps d'observation de l'Elbe. Après la bataille de Hanau (30 et 31 octobre 1813), il prit le commandement des réserves à Metz. Il vota, le 1^{er} avril 1814, la déchéance de Napoléon et la création d'un gouvernement provisoire, et fut nommé pair de France. Resté sans emploi durant les Cent-jours, il rentra à la chambre

des pairs où il vota avec l'opposition. Il mourut le 12 septembre 1820, à l'âge de 85 ans. Par son testament, il demanda que son cœur fût déposé dans la plaine de Valmy: son fils a rempli ce vœu.

KELLERMANN (François-Etienne), duc de Valmy, pair de France et lieutenant-général, né à Metz vers 1770, achevait ses études lorsqu'il fut attaché en 1790 à l'ambassade de France aux Etats-Unis. Mais il quitta bientôt la carrière diplomatique pour celle des armes, et en 1795, il suivit son père dans sa campagne contre les Prussiens. En 1797, employé à l'armée d'Italie comme adjudant-général, il se distingua au passage du Tagliamento, et fut chargé par Bonaparte de porter à Paris les drapeaux conquis dans cette glorieuse journée. L'année suivante, élevé au grade de général de brigade, il contribua beaucoup, par l'audace de ses manœuvres, au succès du combat de Civitella-Castellana. Pendant cette guerre, il remporta encore plusieurs avantages sur différents corps de l'armée ennemie, et ce fut lui qui, pénétrant dans Naples, prit possession des forts Saint-Elme et Château-Neuf. Il combattit aussi à Marengo, et contribua puissamment au succès de cette journée qui lui valut le grade de général de division. En 1805, il fut blessé à Austerlitz. Envoyé en 1808 à l'armée de Portugal, il assista à la bataille de Vimiero, il facilita la retraite des troupes françaises en arrêtant l'ennemi avec un seul régiment et signa la convention de Cintra dont l'Angleterre se montra fort mécontente. En 1809, il effectua, de concert avec le maréchal Ney, l'expédition des Asturies, dans laquelle l'armée du marquis de la Romana fut dispersée et détruite. En 1815, il fit la campagne de Saxe, fut blessé en emportant le village de Klix, et eut plusieurs chevaux tués sous lui à la bataille de Bautzen. La campagne de France lui offrit de nouvelles occasions de se distinguer. Après le retour des Bourbons, il fut nommé inspecteur général de cavalerie. Pendant les cent-jours, il fit partie de la chambre des pairs, et combattit à Waterloo. Exclu de la chambre haute à la seconde restauration, il y rentra après la révolution de juillet. Il est mort à Paris le 2 juin 1855.

* KELLY (John), ecclésiastique anglais, né en 1730 à Douglas, dans l'île de Man, fut successivement gouverneur du marquis de Huntley, vicaire d'Ardleigh et recteur de Copford près de Colchester. Il s'adonna de bonne heure à l'étude de sa langue maternelle qui est un dialecte du celtique. A 17 ans, il entreprit d'en composer la *grammaire* et le *dictionnaire*, et peu de temps après se chargea de surveiller l'impression dans ce dialecte de différents livres de l'ancien Testament. Il publia en 1805: *Grammaire pratique de l'ancienne langue gallique ou de l'île de Man, vulgairement appelée le Manks*, et il faisait imprimer son *Dictionnaire triglotte des langues erse, irlandaise et manks*, quand un incendie qui dévora la maison de l'imprimeur détruisit les résultats de ses travaux. Kelly mourut du typhus, en 1809, à l'âge d'environ 60 ans.

* KEMBLE (Jean-Philippe), acteur célèbre, né en 1757, à Prescott, dans le Lancashire, à 10 ans débuta par le rôle du duc d'York de la tragédie de

Charles I^{er}, sur le théâtre de Worcester, dont son père était le directeur. Celui-ci voulant détourner son fils de cette carrière, l'envoya dans un séminaire catholique du comté de Stafford, puis en France au collège de Douai, où il termina son éducation, avant sa 20^e année. De retour en Angleterre, après avoir été employé dans un bureau de poste, il reparut au théâtre, joua à Sheffield et à Newcastle, prit avec l'acteur Tate Wilkinson la direction du théâtre d'Edimbourg et parut en 1782 sur celui de Dublin dans le rôle de *Hamlet*. Le succès qu'il obtint dans ce rôle, le détermina à venir l'année suivante à Londres jouer au théâtre de Drury-Lane où il ne fut pas moins applaudi. Chargé de la direction de ce théâtre en 1788, il s'empessa d'établir le système des décorations et des costumes conformes à la vérité historique. Il continuait à montrer un talent extraordinaire, entre autres dans *Macbeth* où il remplissait le rôle de *Malcolm*. En 1802 sa santé chancelante l'ayant décidé à passer sur le continent, il visita Madrid et Paris, se lia d'amitié avec Talma, et perfectionna son talent à l'école de ce grand acteur. De retour en Angleterre, il prit avec son frère la direction du théâtre de Covent-Garden dont il était devenu propriétaire, jusqu'au moment où il prit sa retraite (1817). Kemble mourut à Lausanne en 1825. Ses principaux rôles étaient *Caton*, *Brutus*, *Coriolan*, *Macbeth*, *Richard III*, le roi *Jean*, le roi *Lear*, *Pierre* (dans la *Roue de la fortune*), et surtout *Hamlet* dans lequel personne ne l'a surpassé. Kemble a laissé plusieurs ouvrages dramatiques : nous citerons le *Point d'honneur*, comédie, 1800, in-8; le *Vagabond*, histoire dramatique, 1808, in-8; *Intrigue et contre-intrigue*, farce, 1808, in-8; et des *Essais sur Macbeth et Richard III*, 1817, in-8. On a publié les *Mémoires* de ce grand acteur, Londres, 1825, 2 vol. in-8.

KEMNITIUS. Voy. CHEMNITZ.

KEMPELEN (Wolfgang, baron de), fameux mécanicien hongrois, né à Presbourg le 25 janvier 1754, se livra dès sa jeunesse à l'étude des sciences, et, s'occupant avec le plus grand succès de la mécanique, construisit des machines très-ingénieuses. Il fit voir en 1769 un automate qui jouait aux échecs et exécutait les combinaisons de ce jeu de manière à gagner un adversaire de force médiocre. En 1784 Kempelen l'amena à Paris où il excita la curiosité publique. L'automate était assis devant un bureau monté sur quatre roulettes et contenant un cylindre et des rouages; il levait le bras avec lenteur, l'avancait de même et enlevait avec dextérité la pièce que le jeu indiquait de prendre pour la transporter sur la case où elle devait être; lorsqu'une faute était commise par l'adversaire, il la faisait connaître par un mouvement de tête; la partie se continuait ainsi jusqu'à la fin. Cette figure répondait aussi aux diverses questions qu'on lui faisait, en indiquant les lettres propres à faire sa réponse. Les observateurs cherchèrent le secret d'un pareil mécanisme. Il y en eut qui supposèrent que c'était un nain caché qui dirigeait tous les mouvements; mais cette conjecture se trouva fautive. L. Dutens s'assura de l'impossibilité de cacher dans aucune des parties

de la machine, même l'enfant le plus petit. Kempelen en dirigeait, de son propre aveu, tous les mouvements, quoiqu'il se tint à six pieds de la machine; mais on ignore par quel moyen. Dupont a publié plusieurs lettres sur le joueur d'échecs automate; dans le *Mercure de France* et Goethe de Goindisch, dans les journaux allemands d'où elles ont été tirées et trad. en français par Chret. de Mechel, Bâle, 1785, in-12. Kempelen avait une autre figure qui, au moyen d'un soufflet et d'une trachée-artère, articulait quelques mots et même de petites phrases : il en donna lui-même la description : *Le mécanisme de la parole, suivi de la description d'une machine parlante, et enrichie de 27 planches*, Vienne, 1791, gr. in-8. Cet habile mécanicien composa plusieurs autres chefs-d'œuvre parmi lesquels on remarque sa presse à l'usage des aveugles. On a de lui des poésies allemandes, *Persée et Andromède*, drame, et *l'Inconnu bienfaisant*, comédie. Le baron de Kempelen était conseiller de finance de l'empereur d'Autriche, directeur des salines de Hongrie, et référendaire de la chancellerie hongroise à Vienne où il mourut au mois de mars 1806.

* KEMPER (Jean-Melchior), jurisconsulte, né en 1776 à Amsterdam, reçu docteur à Leyde en 1796, obtint en 1799 la chaire de droit civil et naturel à Harderwick, remplaça Cras en 1806 à l'Athénée d'Amsterdam, et fut appelé en 1809 à Leyde pour y professer le droit naturel et le droit de gens. Il avait applaudi aux premières manifestations de la révolution française; mais il ne tarda pas à se désabuser, et publia en 1806, sous le voile de l'anonyme, un *Recueil de lettres hollandaises* dans lequel il se prononça contre l'influence que le gouvernement français prenait de jour en jour sur la république batave. En 1815, à l'époque des revers de Bonaparte, il contribua par son influence à accélérer l'insurrection hollandaise. Le prince d'Orange récompensa ses services en lui conférant la dignité de recteur honorifique de l'université de Leyde, le collier de commandeur du Lion de Belgique, des lettres de noblesse et le titre de conseiller d'état honoraire. Chargé de l'organisation de l'université et des collèges, dans le même temps il rédigea le projet de code civil pour le nouveau royaume des Pays-Bas. Il fut député par la province de Hollande aux états-généraux en 1817, et il y fit preuve d'une grande étendue de connaissances et d'une modération rare, unie à une brillante élocution. Il mourut d'une attaque d'apoplexie le 20 juillet 1824. Kemper avait publié en 1810 le *Code criminel de la Hollande* avec une introduction et un commentaire qui lui valurent les suffrages de tous les jurisconsultes. On lui doit : *De jure naturæ immutabili et æterno*, Harderwick, 1799, in-4; *De populorum legibus, optimis incrementis vel decrescentis humanitatis indicibus*, Amsterd., 1806, in-4; *De ætatis nostræ fati exemplo gentibus ac præsertim Belgis nunquam negligendo*, Leyde, 1816, in-4. Un grand nombre de *Dissertations latines*, des *Discours* en langue hollandaise, sur différents sujets, dédiés au prince souverain des Pays-Bas, in-8; *Observations sur diverses parties*

du droit français; *Essai sur la nécessité des idées religieuses* qui lui valut une médaille d'argent au concours de 1801, et de *l'Influence qu'ont exercée les événements politiques sur les lumières, la religion et les mœurs des peuples de l'Europe*, couronné en 1818 par la société de Harlem, traduit en allemand sur la 2^e édition par Dietrich, Leipzig, 1825.

KEMPFFER. Voy. KEMPFER.

* KEMPFER (Gérard), poète, né vers 1680, fut professeur de l'école latine d'Alckmaër, et mourut vers 1740. On lui doit en hollandais une *Traduction d'Anacréon* en vers, 1726; un *Recueil d'Idylles; Hélène en Egypte*, tragédie imitée d'Euripide, 1737; des *Observations* sur les trois premières *églogues* de Calpurnius, dans l'édition des *Poete latini rei venaticæ scriptores et bucolici antiqui*, Leyde et La Haye, 1728, in-4. Enfin il a revu et continué la *Chronique d'Égmond*, ou *Annales des princes-abbés d'Égmond*, écrite en latin par Jean de Leyde, et traduite en hollandais par Corneille van Herk, Alckmaër, 1752, in-4.

KEMPIS (Thomas HEMMERLEIN ou HEMMERCHEN, en latin *Malleolus*, dit *de ou à*), né de parents pauvres, au village de Kempen, diocèse de Cologne, en 1580, fut disciple de Florent Radewin. Il entra, en 1599, dans le monastère des chanoines réguliers du Mont-Saint-Agnès, près de Zwol, dans l'Over-Yssel, où son frère était prieur. Il fut fait prêtre en 1415. Ses actions et ses paroles portaient à la vertu. Doux avec ses confrères, humble et soumis avec ses supérieurs, charitable et compatissant envers tous, il fut le modèle de cette piété aimable qui change en paradis l'enfer de ce monde. Son occupation principale était de copier des ouvrages de piété et particulièrement la Bible. Il fit aussi plusieurs manuscrits admirables sous le rapport calligraphique. Il composa en outre des ouvrages de piété. Ceux que nous avons de lui respirent une onction, une simplicité, qu'il est plus facile de sentir que de peindre. Les meilleures éditions que nous en ayons sont celles de Sommalius, jésuite, à Anvers, 1600 et 1615, 5 vol. in-8. La plus grande partie de ces excellentes productions a été traduite en français par l'abbé de Bellegarde, sous le titre de *Suite de l'Imitation de J.-C.*, in-24; et par le P. Valette, doctrinaire, sous celui d'*Élévation à J.-C. sur sa vie et ses mystères*, in-12. Les titres des originaux sont : *Soliloquium animæ; Vallis liliorum, De tribus tabernaculis; Gemitus et suspiria animæ penitentis; Cohortatio ad spiritualem profectum*. Thomas à-Kempis avait été sous-prieur (1425), puis prieur de son monastère (1448); il mourut saintement en 1471, à 91 ans. Son principal ouvrage est, selon quelques critiques, le livre de *l'Imitation de J.-C.*, qui ne prêche que la douceur et la concorde, et qui a été un sujet de querelle entre les bénédictins de Saint-Maur et les chanoines réguliers de Sainte-Genève. (Voy. NAUDÉ, GABRIEL, GERSEN, AMORT, QUATREMAIRE, ROSWEIDE.) Cet ouvrage admirable, malgré la négligence du style, touche beaucoup plus que les réflexions pétilantes de Sénèque, les arides moralités d'Épictète et de Marc-Aurèle. Il charme à la fois le chrétien et le philosophe. Il a été traduit dans toutes les

langues, et partout il a été infiniment goûté. On rapporte qu'un roi de Maroc l'avait dans sa bibliothèque, et qu'il le lisait avec complaisance (voy. SCUPOLI). La première édition latine est de 1471, in-fol., gothique. Il existait alors une vieille traduction française, sous le titre de *l'Internelle consolation*, dont le français a paru à quelques critiques aussi ancien que Thomas à-Kempis; mais il paraît qu'il est d'une date postérieure. L'abbé Lenglet a tiré de cette ancienne traduction un chapitre qui n'était pas dans les versions latines. Ce livre de *l'Internelle consolation* a été imprimé plusieurs fois dans le xvi^e siècle, in-8. L'abbé Valart publia une jolie édition de *l'Imitation*, chez Barbou, en 1758, in-12; mais en voulant mettre en bon latin les expressions négligées et un peu barbares, on lui paraissaient telles, en réformant ou supprimant celles qui démontrent que l'auteur était allemand, non-seulement il défigura l'original, mais il en affaiblit l'unction et dérogea à sa précieuse simplicité (voy. VALART). A cette édition, Beauzée en opposa une autre, conforme au texte primitif, et très-bien imprimée chez Barbou, 1787. Avant Valart, le protestant Castalion avait dénaturé cet ouvrage précieux d'une manière bien plus condamnable, en retranchant ou réformant tout ce qui était contraire aux erreurs de sa secte. On comprend ce que le quatrième livre, qui traite de l'enchâristie, est devenu dans cette opération. L'élégance grammaticale qu'il a substituée à la simplicité de l'original, a fait de tout l'ouvrage un didactisme aride, sans onction et sans suc. *Veræ pietatis gustum non habuit*, dit le P. Sommalius, *persuadendi efficaciam ademit, nervos virtutis incidit, denique ipsam quasi animam authoris elisit*. Nouvelle preuve que l'hérésie ne doit ni traiter de pareilles matières, ni toucher à de pareils ouvrages. (Voy. BARRAL, LABADIE, PASCAL.) Bassompierre a donné, à Liège, une bonne édition de ce livre, en 1785. Celle d'Elzévir, in-12, à Leyde, sans date, avec deux figures au frontispice, est recherchée. Il y en a eu aussi une édition au Louvre, 1640, in-fol., en gros caractère, dont l'impression est très-belle; mais elle n'est pas d'un usage commode, et ne peut servir que dans les bibliothèques. Une des plus belles éditions, parmi les différentes versions françaises qu'on en a faites, est celle de la traduction de Beuil (Saci), 1665, in-8, avec figures. Ceux qui désireront connaître les efforts que les bénédictins ont faits pour enlever cet ouvrage à Thomas à-Kempis, peuvent consulter la *dissertation* d'Eusèbe Amort, de l'abbé Ghesquière, et du Père Desbillons, sur cette matière. La dernière, la plus complète de toutes, a paru en 1780; elle est à la tête d'une édition très-exacte du texte original, mais qu'on aurait dû diviser par versets comme les autres; car cette division tient évidemment au style du livre, à la nature et au ton des sentences, et à l'intention de l'auteur, comme on l'a montré dans le *Journal historique et littéraire*, 13 mai 1788, p. 408. Le livre de *l'Imitation* a, depuis sa publication, attiré l'attention des savants, qui ont cherché à en connaître l'auteur. Le premier qui l'attribua à Thomas à-Kempis fut le savant Jodours Badius As-

censius, imprimeur à Paris, mais flamand de nation. Son sentiment fut suivi par François de Tol, chanoine régulier. D'un autre côté, le P. Possevin, jésuite, est le premier qui ait attribué cet ouvrage à J. Gerson, dans son *Apparat sacré*. Il fut imité par le P. Cajetan, religieux du Mont-Cassin, et par les bénédictins de Saint-Maur. On peut voir la relation curieuse de ce point de critique, donnée par dom Vincent Thuillier, bénédictin, à la tête du premier tome des *Œuvres* posthumes des P. Mabillon et Ruinart. Les critiques modernes ne se sont pas moins exercés sur cet ouvrage. M. Barbier a publié une *Dissertation sur les traductions françaises* qui en ont été faites, et M. Gence a fait paraître des *considérations sur l'auteur de ce précieux livre*. Les recherches de Barbier sont intéressantes et curieuses; et les raisons de Gence, en faveur de Gerson, qu'il regarde comme l'auteur de l'*Imitation*, sont solides, quoique peut-être pas toujours concluantes. Elles ne nous ont point paru démonstratives, quoiqu'elles aient fait naître bien des doutes dans notre esprit; et nous avons conclu de la lecture de sa dissertation, que l'auteur de l'*Imitation* a su s'envelopper de tant de ténèbres, qu'on ne pourra jamais le connaître avec certitude. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en rapportant ce que dit à cet égard le savant et modeste rédacteur de *L'Ami de la Religion* dans ses nos 2021 et 2054, à l'occasion d'une réimpression des *Considérations* de Gence. « Il est, comme on sait, trois personnes pour lesquels on revendique principalement l'honneur d'avoir composé l'*Imitation*. Ces personnages sont Thomas à-Kempis, chanoine régulier, Jean Gerson, chancelier de l'église et de l'université de Paris, et Jean Gersen, abbé de Verceil. L'existence de ce dernier personnage est assez douteuse. Le manuscrit d'Arone dans lequel seul Gersen est nommé et qualifié abbé est le titre principal qui fait supposer un auteur distinct du chancelier Gerson. Mais l'histoire et les monuments se taisent sur Gersen. On le suppose abbé de Saint-Etienne de Verceil, contemporain de saint François d'Assise et originaire de Caviglia ou Canabacum près Verceil; ces suppositions, il faut l'avouer, ne reposent que sur des indices bien faibles et sur des données fugitives. Le seul témoignage de quelque poids est le manuscrit d'Arone, manuscrit apporté de Gènes en 1579, et trouvé dans la maison des jésuites d'Arone, près Milan, qui était jadis un monastère de bénédictins. Ce manuscrit était regardé comme très-ancien; il fut apporté en France en 1686, et livré à l'examen de 19 savants, parmi lesquels Sainte-Beuve, le président Cousin, Ducange, Renaudot, Baluze, Alexandre, Elies Dupin, Hardouin, Bulteau, Chamillart, Oudin, etc., qui, réunis dans l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, déclarèrent dans une espèce de procès-verbal du 28 juillet 1687, que ce manuscrit avait au moins 500 ans d'antiquité. Mais d'autres savants ont depuis émis une opinion contraire; nous citerons, entr'autres, le professeur Hartzheim, le chanoine Amort et le jésuite Zaccaria. De plus Gence, ayant reçu de Vernazza, bibliothécaire de Turin, le *fac simile*

» de six pages du manuscrit d'Arone, l'a soumis à l'inspection de plusieurs savants modernes, qui l'ont jugé du *xv^e* siècle. Tel a été l'avis de Dacier, Gosselin, van Praët, Petit-Radet, Hase, etc. Dans ce *fac simile*, que Gence a reproduit dans son édition latine de l'*Imitation* de 1826, le nom de Gersen n'est même pas bien écrit, et on lirait plutôt Gessen. D'autres manuscrits portent le nom de Gessen, et quelques-uns lui donnent la qualification de *chancelier de Paris*, ce qui indiquerait que ce nom de Gersen était une faute de copiste, et que c'était Gerson que l'on voulait désigner. Cependant ce Gersen a eu de nombreux partisans; Cajetan, Valgrave, Metzler, Quatremaire, Delfau, Mabillon, le cardinal d'Aguirre, Valart, et en dernier lieu, Cancellieri, Napione et Grégori ont soutenu l'attribution de l'*Imitation* à Gersen. Serait-il vrai qu'ils eussent adopté ce sentiment parce qu'ils étaient bénédictins ou italiens, et que l'honneur de leur ordre et de leur patrie ait influé à ce point sur leur jugement et sur leur critique; c'est ce qu'il serait aussi injuste qu'impoli de dire de tous. Quoi qu'il en soit, M. Gence nous paraît assez fondé dans ce qu'il dit de la faiblesse des motifs sur lesquels repose l'attribution à Gersen. L'attribution au religieux à-Kempis est peut-être moins aisée à détruire..... M. Gence lui-même, qui ôte au bon religieux la gloire d'avoir composé l'*Imitation*, le cite comme auteur d'un assez grand nombre de sermons, etc.; du reste il le considère surtout comme un habile calligraphe. A-Kempis, dit-il, copia d'abord des livres de chant, puis deux Missels, puis une Bible entière en 4 vol. in-fol., qui se conservait au monastère du Corps-du-Christ, à Cologne. Il transcrivit ensuite le recueil où, en tête de plusieurs traités, se trouvent les quatre livres de l'*Imitation*. Ce recueil est souscrit de la même formule que la Bible : *Finitus et completus anno 1441, per manus fratris Thomæ Kemp.* Il est assez remarquable que la même formule se trouve sur la Bible transcrite par le bon religieux en 1459, sur le Missel et sur les opuscules de saint Bernard, copiés également par lui. D'où Gence conclut que à-Kempis n'a eu d'autre part à l'*Imitation* que de la copier avec plus d'habileté et d'intelligence. Le mot *per manus* semble en effet indiquer un travail tout-à-fait manuel. Dans la chronique du convent de Saint-Agnès, il est dit que à-Kempis écrivit la Bible en entier, et beaucoup d'autres livres, *pro modo et pretio*, c'est-à-dire sans doute pour l'usage de la maison, et pour les céder moyennant un prix à d'autres communautés : c'était un des revenus de la maison. Le recueil connu sous le nom de manuscrit d'Anvers existait chez les jésuites de cette ville, et a servi aux célèbres Bollandistes. Quatre éditions principales ont été faites sur ce manuscrit par Sommalinus, Rossweydes, Bollandus et Clifflét; elles ont été plusieurs fois réimprimées, et passent pour les plus soignées. Néanmoins Gence, dans son édition latine de l'*Imitation*, y a remarqué des variantes plus ou moins vicieuses. Ce manuscrit d'Anvers, dit Gence, est le plus an-

» cien connu avec le nom de Kempis; celui d'Augs-
 » bourg de 1440, supposé sans nom par Bollandus,
 » est réellement anonyme. Il n'en a pas été pro-
 » duit d'antérieur pendant et depuis la contesta-
 » tion élevée au xv^e siècle entre Fronteau, Quatre-
 » maire et Naudé, sur l'auteur de l'*Imitation*. Fron-
 » teau qui était parent d'à-Kempis, obtint un arrêté
 » du parlement de Paris, du 12 février 1632, qui,
 » sur la contestation entre les chanoines réguliers
 » et les bénédictins, ordonnait que les livres de l'*I-*
 » » *mitation* seraient dorénavant imprimés au nom
 » d'à-Kempis, et défendait d'y mettre le nom de
 » Gerson; jugement qui n'a pas empêché que plu-
 » sieurs éditions aient paru depuis sous le nom de
 » Gerson. Le manuscrit que Ghesquière a fait con-
 » naître et qui a appartenu depuis à van Hulthem,
 » ne porte de date plus ancienne, avec désignation
 » de nom, que dans une note ajoutée à la marge;
 » et le manuscrit de Louvain, cité par Desbillons
 » depuis Rosweyde, est anonyme et sans date.
 » Gence ne nous reprochera certainement pas d'a-
 » voir ici affaibli ses arguments contre à-Kempis;
 » car nous avons le plus souvent cité ses propres
 » paroles, tirées soit de ses *nouvelles considérations*,
 » soit de ses articles de la *Biographie universelle*.
 » Nous ne devons pas dissimuler néanmoins que à-
 » Kempis a eu un grand nombre de zélés défenseurs,
 » Sommalius, Rosweyde, Bolland, Chifflet, Fron-
 » teau, Naudé, Heser, Weslin, Raynaud, Amort,
 » Desbillons, Ghesquière, etc. Heser et Rosweyde
 » sont ceux qui ont soutenu cette cause avec le plus
 » de talent. Gence leur rend justice, tout en com-
 » battant leur sentiment; il discute quelques-uns
 » de leurs arguments, il examine entr'autres l'au-
 » torité de la chronique de Windesheim. Il remarque
 » qu'aucun manuscrit du texte daté n'offre d'attri-
 » bution directe de l'*Imitation* à Thomas, comme
 » auteur, que bien après 1441, si ce n'est après
 » 1471; et que l'*Imitation* ne se trouve point dans
 » la plus ancienne édition des œuvres de Kempis,
 » donnée à Utrecht même, peu de temps après sa
 » mort. Malgré cela, il faut avouer que l'opinion
 » qui fait honneur du livre au bon religieux est
 » fort répandue. Il y a des pays où l'*Imitation* s'ap-
 » pelle vulgairement l'à-Kempis. N'est-ce là qu'une
 » prétention populaire comme le croit Gence, c'est
 » ce que nous n'oserons décider... Gence, qui, dans
 » son édition latine de l'*Imitation*, a donné une
 » description des manuscrits et des éditions les
 » plus anciennes de l'*Imitation*, indique les ma-
 » nuscrits et les éditions qui portent le nom de
 » Gerson. Un manuscrit de Salzbourg, en 1465,
 » porte pour titre : *De Imitatione Christi, Joh. Gers.*,
 » abrégé sans doute de Jean Gerson. Le savant
 » Amort cite un manuscrit de Pollingen, sous le
 » nom de Gerson. Un manuscrit de Reichersberg,
 » en 1477, porte le nom de *Jean Gerson, chance-*
 » » *lier de Paris*; un autre, de *Jean Gersen, chance-*
 » » *lier de Paris*. Ici la méprise est évidente, et Gence
 » s'en sert pour montrer que plusieurs des manus-
 » crits qui portent le nom de *Gersen* peuvent être
 » regardés comme des témoignages en faveur de
 » *Gerson*. La langue et la prononciation allemande
 » ont pu contribuer à cette erreur. Gence a un

» manuscrit d'Augsbourg, sans date, où il est dit
 » que le compilateur de l'*Imitation* fut Thomas,
 » ou selon d'autres, Jean Gersen, chancelier de
 » Paris. Une édition à Ulm en 1487, et une à Nu-
 » remberg, en 1490, donnaient également l'*Imita-*
 » » *tion* à Gerson. Voilà pour l'Allemagne. En Bel-
 » gique, on cite une édition de Louvain, peut-
 » être avant 1474, époque où l'on commença à
 » mettre l'année sur les livres imprimés; le titre
 » commence ainsi : *Incipit liber magistri Johannis*
 » » *Gerson, Cancellarii Parisiensis...* Il y a à la bi-
 » bliothèque du roi deux exemplaires de cette édi-
 » tion; sur l'un on a effacé Gerson et mis à la place
 » Thomas à-Kempis. En France, on a le manus-
 » crit de l'abbaye de St.-Germain de Paris, de
 » 1460, avec le nom de Jean-Gerson; le manuscrit
 » Léchassier, qui appartient aujourd'hui à Gence,
 » et qui, outre le nom de Gerson, offre son por-
 » trait en habit de docteur (on croit que ce ma-
 » nuscrit peut être de 1472); le manuscrit de
 » Sainte-Geneviève, qui, en donnant l'*Imitation* à
 » saint Bernard, ajoute qu'on l'attribue à Jean Ger-
 » son, chancelier de Paris. Parmi les éditions qui
 » ont le nom de Gerson, on compte celle de Pa-
 » ris, peu après 1481, celle de Lyon vers 1488;
 » une version française de Toulouse, où l'on dit
 » que l'*Imitation* a été composée par saint Ber-
 » nard, mais qu'elle est attribuée à Gerson. En
 » Italie, deux manuscrits de Florence portent le
 » nom de *Gerson, chancelier de Paris*, un manus-
 » crit de Vérone, *Jean Gerson chancelier de Paris*;
 » un manuscrit de Turin, *Jean Gerson chancelier*
 » » *de Paris*; deux manuscrits de Venise, *J. Gerson*;
 » une édition *Princeps* de Venise en 1482, offre le
 » nom de *J. Gerson, chancelier de Paris*; il s'en
 » est fait dans la même ville plusieurs éditions
 » semblables. D'autres éditions du x^e siècle à Pa-
 » doue, à Brescia, à Milan, portent également le
 » nom de Gerson. Gence a fait un extrait du volu-
 » mineux index du Vatican, qui contient en plus
 » de 50 vol. in-folio l'indication de tous les livres
 » existants dans les bibliothèques des monastères
 » d'Italie avant 1600; il a remarqué qu'il ne s'est
 » guères écoulé d'années, depuis 1470 jusqu'à cette
 » époque, où il n'y ait eu plusieurs éditions latines
 » ou italiennes de l'*Imitation* avec le nom du chan-
 » » *lier de Paris*, à Venise, à Florence, à Rome ou
 » ailleurs, tandis qu'il ne s'en est trouvé aucune
 » sous celui de Gersen, et très-peu sous celui d'à-
 » Kempis. C'est d'après toutes ces autorités que
 » Gence a pu dire que Gerson est le plus ancien
 » auteur, sans en excepter saint Bernard, auquel
 » l'*Imitation* ait été attribuée. Il cite l'opinion de
 » Bossuet : *La vie de Gerson fut si sainte, et ses*
 » » *écrits si édifiants, qu'il mérita d'être regardé*
 » » *comme l'auteur de l'Imitation*. Daunou, qui a
 » examiné la question de l'auteur dans le *Journal*
 » » *des Savants*, de décembre 1826, croit que Ger-
 » son, réfugié en Allemagne, s'y est consolé de
 » ses disgrâces en composant le traité *De Consola-*
 » » *tione theologicæ*, et celui qui a pour titre : *De*
 » » *Imitatione Christi*, ou *Internarum consolationum*.
 » L'un et l'autre sont réunis dans un manuscrit de
 » 1421, trouvé en 1527 à l'abbaye de Moelk, en

» Autriche : et plusieurs autres copies de ses derniers ouvrages se conservaient dans le même monastère. On a trouvé dans cette abbaye jusqu'à dix manuscrits au moins de l'*Imitation*. Après avoir présenté cette idée sommaire de la discussion, nous dirons quelque chose de plus particulier sur les *Nouvelles Considérations* de Gence. Cet écrit est partagé en quatre sections : dans la première, l'auteur montre Gerson comme ayant la possession la plus ancienne, Kempis comme un simple copiste, et Gersen comme un être imaginaire, créé sur l'autorité d'une seule lettre, et adopté par esprit de corps ou par des affections de patrie ; dans la seconde section, il discute les raisons alléguées récemment, en faveur de Gersen, par quelques savants italiens ; dans la troisième section, il résume les preuves qui établissent, selon lui, que l'*Imitation* n'est ni d'un moine, ni du xiii^e siècle, et que cet admirable ouvrage, inconnu au xiv^e siècle, appartient au commencement du xv^e ; enfin, dans la quatrième section, Gence rassemble tous ses motifs pour attribuer l'ouvrage à Gerson, l'autorité des manuscrits, la comparaison de la doctrine et des maximes de l'*Imitation* avec celles des autres ouvrages de Gerson, plusieurs passages du livre qui semblent indiquer un docteur et un membre de l'université (*ubi sunt omnes illi domini et magistri...*), la piété du chancelier, sa vie retirée dans les derniers temps, les germanismes et les gallicismes du style, etc..... S'il nous était permis d'avoir une opinion sur la question, nous dirions que l'auteur des *Considérations* nous paraît plus fort quand il réfute les partisans d'à Kempis ou de Gersen, que quand il veut établir l'attribution à Gerson. Il rassemble beaucoup de probabilités en faveur de celui-ci ; mais il ne dissipe pas encore tous les nuages. » Nous avons aussi une bonne traduction française de l'*Imitation* par Gence. Plus récemment encore, Genoude et F. la Mennais, en ont publié de nouvelles traductions qui ont eu du succès. Voy. GERSON, GENCE, GRÉGORY.

KEN (Thomas), évêque de Bath, en Angleterre, instruisit son clergé, fonda des écoles, secourut les pauvres, et a laissé plusieurs ouvrages de piété, estimés par les anglicans. Il était né à Barhamstead, dans la province de Hereford, en 1647, et il mourut à Longe-Leate, en 1711, à 64 ans. Quelqu'un l'ayant accusé, auprès du roi, sur certaines propositions d'un sermon qu'il avait prêché à Wittehal, ce prince l'envoya chercher pour qu'il se lavât de ce reproche : l'évêque de Bath lui dit, sans s'ébranler : « Si votre majesté n'avait pas négligé son devoir, et qu'elle eût assisté au sermon, mes ennemis n'auraient pas eu occasion de m'accuser. » Il justifia ensuite ce qu'il avait dit dans son sermon, et le roi ne s'offensa point de sa liberté. Il obtint de la reine Anne une modique pension. Outre plusieurs ouvrages de polémique religieuse, il a laissé quelques pièces de poésie sacrée et un poème épique en 15 chants, intitulé *Edmond*. Tous ses écrits ont été recueillis après sa mort et imprimés en 1721, 4 vol.

KENNEDY (Jacques), illustre écossais, archevêque de Saint-André, issu de race royale par sa mère Marguerite, fille de Robert III, roi d'Ecosse, était né en 1401. Son père était sir William Kennedy, qui avait épousé cette princesse. Jacques Kennedy renonça à tous les avantages de sa naissance pour embrasser l'état ecclésiastique : il fut d'abord abbé d'Aberbrot-Wic. Appelé à la régence pendant la minorité de Jacques II, et à la place de chancelier d'Ecosse, il montra dans ces postes éminents autant de vertus que de capacité ; il aimait les sciences et protégeait les savants. Ayant été nommé archevêque de Saint-André, il édifia son diocèse par sa piété, et l'enrichit d'établissements utiles à la religion et aux lettres. Il fonda à Saint-André même le collège de Sainte-Marie, et le dota libéralement. Cet illustre prélat mourut en 1472.

KENNEDY (Jean), théologien de l'église anglicane, fut recteur de Bradley au comté de Derby, dans le siècle dernier. On a de lui une *Chronologie de l'Ecriture sainte*, 1731, in-8. On l'accuse de n'être point toujours exacte : un *Examen des antiquités chronologiques*, du R. M. Jackson, 1755, in-8 ; *Doctrine de la commensurabilité des mouvements diurnes et annuels*.

KENNET (White), évêque de Péterborough, né à Douvres en 1660, fonda une bibliothèque d'antiquités et d'histoire, dans sa ville épiscopale, se fit un nom par ses sermons et ses écrits. Les ouvrages qui restent de lui, presque tous en anglais, décèlent un homme savant et un bon littérateur. Ce sont : un petit *Poème contre les Wighs*, 1681 ; la traduction de l'*Eloge de la folie* d'Erasmus ; celle du *Panégyrique de Trajan* ; le 5^e vol. d'une *Histoire complète d'Angleterre*, commencée par Hughes, 1706, Londres, 3 vol. in-fol. L'ouvrage fut réimprimé en 1719. Il aida beaucoup Wood pour la rédaction de ses *Athenæ-Oxonienenses*. Il laissa aussi quelques manuscrits dont plusieurs passent pour avoir de l'importance. Il mourut en 1728.

KENNET (Basile), né en 1674 à Postling, dans le comté de Kent, frère du précédent, autant distingué par sa science que par la pureté de ses mœurs, mort à Oxford en 1744, où il venait d'être élu président du collège du Christ, laissa plusieurs ouvrages en anglais, parmi lesquels on distingue les *Vies des poètes grecs*, 1697, in-8 ; les *Antiquités romaines*, 1696, 2 vol. in-12 ; des *Sermons*, en 5 vol. in-8 ; *Paraphrase en vers des Psaumes*, 1706, in-8 ; et une *version* du Traité des lois de Puffendorf.

KENNICOTT (Benjamin), anglais, savant dans les langues, et habile critique, naquit en 1718 à Torness, au comté de Devon, fut d'abord maître des écoles de charité dans son pays natal. Il entra en 1744 à l'université d'Oxford, et acquit une telle réputation, même avant d'en être sorti, qu'il fut appelé comme professeur au collège d'Exeter. Il fut nommé ensuite successivement conservateur de la bibliothèque de Radcliffe, docteur en théologie, chanoine de l'église du Christ à Oxford, ministre à Culham, dans le même comté. Kennicott s'était d'abord fait connaître par des *Dissertations sur l'arbre de vie, et sur le sacrifice de Caïn et d'Abel*, 1747. Mais ce qui lui a fait une réputation parmi

les savants, c'est la *Bible hébraïque*, qu'il a publiée à Oxford, 1776-80, 2 vol. in-fol. Il a suivi l'édition de van der Hoogt, qui passe pour la plus correcte, et a rassemblé au bas des pages toutes les *variantes*, recueillies d'après tous les manuscrits hébreux, chaldaïques et samaritains. Il avait collationné lui-même 250 manuscrits, et sous sa direction et à ses frais les plus habiles hébraïsans de l'époque en collationnèrent 550, ce qui fait 600 manuscrits. Rien ne nous manque donc plus pour avoir le texte hébreu dans toute la correction dont il est susceptible aujourd'hui; mais qui, après tout ce qu'il a essuyé, ne peut en aucun sens avoir l'autorité des Septante ni de la Vulgate. (*Voy.* CAPPEL, ELÉAZAR, GOROPH, MASCLEF, MORIN, PTOLÉMÉE.) Kennicott mourut à Oxford, à 65 ans, le 18 septembre 1783.

* KENT (Edouard-Auguste, duc de), quatrième fils de Georges III, roi d'Angleterre, né à Londres, le 2 novembre 1767, fut envoyé en Allemagne à l'âge de 17 ans, pour y faire son éducation militaire. Il commença son service à Lunebourg, dans l'électorat de son père, en qualité de simple cadet; puis se rendit à Hanovre. Pendant deux années, il n'eut que mille livres sterling de revenu, dont son gouverneur disposait, deux guinées par semaine exceptées. A l'âge de vingt ans, il fut élevé au grade de capitaine aux gardes, sans que ses revenus fussent augmentés. Rappelé en 1790, en Angleterre, il fut créé colonel du 70^e de ligne; et, au bout de dix jours, il reçut de son père l'ordre de rejoindre son régiment à Gibraltar. Dans l'hiver de 1791, il s'embarqua pour le Canada; mais il reçut en route l'ordre d'aller se réunir à l'armée que commandait sir Charles Grey, dans les Indes Occidentales. Le duc de Kent fit ses premières armes dans cette expédition, et signala sa bravoure à l'attaque de la Martinique, de Sainte-Lucie et de la Guadeloupe. Il se rendit, en 1796, dans l'Amérique du nord, où il fut élevé au grade de lieutenant-général, et nommé gouverneur de la Nouvelle-Ecosse. Une chute de cheval qu'il fit à Halifax en 1799 le força de revenir en Angleterre, où il fut admis à la chambre des lords, et reçut les titres de duc de Kent et de Stratherne et de comte de Dublin. La même année, il eut le commandement en chef des armées anglaises en Amérique. Il s'y rendit de nouveau; mais une maladie bilieuse l'obligea de revenir en Angleterre, en 1802. Nommé gouverneur de Gibraltar, il soumit la garnison à la plus sévère discipline, donnant le premier l'exemple. Les soldats lui avaient envoyé une députation, pour le prier de leur permettre de passer en fête la nuit de Noël. Le duc refusa son consentement, et fit mettre la députation aux arrêts; à cette nouvelle, une partie de la garnison se révolta, et voulut faire embarquer le duc de Kent, et le remplacer par le général Barnet. Le 51^e régiment fit feu sur les séditeux, et rendit par là l'insurrection plus terrible; malgré les efforts du général Barnet, la nuit suivante, toute la garnison était soulevée. Le duc de Kent se mit alors à la tête de son régiment et suivi de deux pièces de campagne, attaqua les mutins. Le feu dura plusieurs heures: ceux-ci furent enfin dispersés,

et les principaux traduits devant une cour martiale. Le prince fut rappelé et en 1803 nommé feld-maréchal. Le duc de Kent avait contracté des dettes considérables, et ne pouvant les acquitter sur ses revenus, il en sollicita le paiement de la chambre des communes, par un mémoire qu'il rédigea d'accord avec ses cinq frères. Sa démarche n'ayant pas obtenu de succès, il se retira, en 1816, à Bruxelles, où il vécut en simple particulier. En 1818, il épousa Marie-Louise-Victorine de Saxe-Cobourg, veuve du prince de Linange, et sœur du prince Léopold, époux de la princesse Charlotte d'Angleterre. De retour à Londres, il y devint le protecteur des sociétés consacrées au soulagement et à l'instruction des classes des pauvres. On lui doit l'établissement des écoles régimentaires, dans les armées anglaises. Il fut emporté par une maladie aiguë le 25 janvier 1820, âgé de 55 ans, laissant deux filles de son mariage.

** KENTZINGER (l'abbé François-Joseph de), né en 1757 à Strasbourg, d'une famille noble, se fit d'abord connaître par son talent pour la prédication. Entré plus tard dans la carrière diplomatique, il fut chargé d'affaires de France à Hambourg, puis à Trèves; forcé par les événements de quitter cette ville, il se rendit à Vienne, où accueilli par le prince Esterhazy, qui s'empressa de lui offrir un asile; en reconnaissance il se chargea de remplir les fonctions de gouverneur de ses enfants. Il ne revint en France qu'après la restauration, et nommé chanoine de Saint-Denis, il partagea les dernières années de sa vie entre l'étude et ses devoirs religieux; il mourut à Paris, le 26 décembre 1838, à 81 ans. Outre quelques écrits politiques qui n'offrent plus d'intérêt, on lui doit la traduction de l'ouvrage du baron de Starck: *Entretiens philosophiques sur la réunion des différentes communions chrétiennes*, 1818, in-8.

KEPPEL. *Voy.* ALBEMARLE.

KEPLER en latin *Keplerus* (Jean), célèbre astronome, né le 27 décembre 1571, à Magstatt, village situé près de la petite ville de Weil, dans le Wurtemberg, d'une famille illustre, mais peu riche, étudia sous Mœstlin, et devint, à l'âge de 22 ans, professeur de mathématiques et de morale à Gratz (Styrie). S'étant attaché ensuite à la théologie, il fit au peuple quelques discours qui annonçaient moins de talent pour l'éloquence que pour d'autres études. Il en fut lui-même persuadé, et se livra exclusivement à l'astronomie. En 1594, il remplaça Stadt dans la chaire des mathématiques à Gratz. Un calendrier qu'il fit pour les grands de Styrie, auxquels il devait sa chaire, lui fit un nom distingué. Tycho-Brahé l'appela auprès de lui en Bohême, l'an 1600, et, pour qu'il se rendit plus vite à son invitation, il le fit nommer mathématicien de l'empereur Rodolphe II. Depuis, ces deux hommes ne se quittèrent plus. Si Tycho-Brahé fut d'un grand secours par ses lumières à Kepler, celui-ci ne lui fut pas moins utile par les siennes. La mort lui ayant enlevé cet illustre ami, ce généreux bienfaiteur, en 1601, Kepler manifesta ses regrets dans une *élogie* touchante. Le disciple survécut 50 ans à son maître, et mourut à Ratisbonne

le 15 novembre 1650, à 59 ans. Ce mathématicien fut le premier maître de Descartes en optique, et le précurseur de Newton en physique. On le regarde comme un législateur en astronomie. Tycho-Brahé lui avait donné le conseil de renoncer à ses vaines spéculations pour s'en tenir à l'observation. Kepler dont l'esprit rigoureux et méthodique ne s'accommodait pas des résultats isolés de l'astronomie de son temps, continua cependant ses tentatives et ses calculs pour trouver les lois qui gouvernent les révolutions des planètes, et il y parvint en 1618. C'est à lui qu'on doit la règle connue sous le nom de *Loi ou Règle de Kepler*, selon laquelle on suppose que les planètes se meuvent. Moins philosophe qu'astronome, Kepler croyait que les astres étaient animés; que les comètes naissaient dans l'éther comme les baleines dans l'Océan; que le soleil attirait à soi les planètes en tournant sur lui-même, mais qu'elles ne tombaient pas dans le soleil, parce qu'elles font aussi une révolution sur leur axe. « En faisant cette révolution, dit-il, elles présentent » au soleil tantôt un côté ami, tantôt un côté ennemi : le côté ami est attiré, et le côté ennemi » est repoussé, ce qui produit le cours annuel des » planètes dans l'écliptique. » Il faut avouer, pour l'humiliation de la philosophie, que c'est par de tels raisonnements que les hommes les plus célèbres ont tâché d'expliquer la nature. Kepler devina la rotation du soleil sur lui-même, plus de quinze ans avant que Galilée l'annonçât à l'aide des télescopes. On lui attribue aussi la découverte de la vraie cause de la pesanteur des corps; mais cette cause est encore inconnue, comme elle l'était du temps de Kepler, et il est d'ailleurs certain que l'expérience sur laquelle il fondait cette découverte est tout-à-fait illusoire et étrangère à son objet. (Voy. LEUCIPPE.) Il devança Descartes et Newton dans l'idée d'attribuer le flux et le reflux à l'action de la lune : explication dont Galilée se moqua, attribuant tout bonnement ce phénomène au mouvement de la terre. (Voy. EULER.) Kepler disait qu'il préférait la gloire de ses inventions à l'électorat de Saxe : vanité pardonnable dans un auteur et surtout dans un astronome, appréciant ses connaissances sur l'élévation de leur objet. Kepler consigna les premiers résultats de ses travaux d'abord dans son *Prodromus*, puis en 1619, dans son *Harmonique du monde*. « Le sort en est jeté, dit-il, » dans sa préface; j'écris mon livre, il sera lu par » l'âge présent ou par la postérité, peu m'importe; » il pourra attendre son lecteur : Dieu n'a-t-il pas » attendu 6,000 ans un contemplateur de ses œuvres ? » Ses principaux ouvrages sont : *Prodromus dissertationum cosmographicarum*, Tubingen, 1596, in-4. Il donna aussi à ce livre le titre de *Mysterium cosmographicum*; *Paralipomena quibus astronomiæ pars optica traditur*, 1604, in-4; *De stella nova in pede serpentarii*, Prague, 1606, in-4; *De cometis libri tres*, Augsbourg, 1611, in-4; *Eclogæ chronicae*, Francfort, 1615; *Ephemerides novæ*, Lintz, 1616, in-4; *Tabulæ Rodolphinæ*, Ulm, 1627, in-fol. : ouvrage qui lui coûta vingt ans de travail; *Epitome astronomiæ Copernicanae*, 1653, 2 vol. in-8; *Astronomia nova, seu physica cælestis tradita commentariis*

de motibus stellæ Martis ex observationibus G. V. Tychoonis Brahe, 1609, in-fol.; Lalande a dit que tout astronome devait lire cet ouvrage au moins une fois en sa vie. *Chilias logarithmorum*, etc., in-4; *Nova stereometria doliolum vinariorum*, etc., 1613, in-fol.; une *Dioptrique*, in-4; *De vero natali anno CHRISTI*, in-4. Kepler ordonna qu'on mit sur son tombeau cette épitaphe, qui ne donne pas une grande idée de sa poésie :

Mensus eram cœlos, nunc terræ melior umbras :
Mens cœlestis erat, corporis umbra jacet.

Mais on ignore si l'on mit même une pierre sur sa tombe; il n'en restait du moins aucun vestige lorsqu'on lui a élevé en 1808 un monument en marbre de Carrare, dans le cimetière de Saint-Pierre où il fut enterré, à Ratisbonne. Voyez sa *Vie* par M. Gott. Hanschius, à la tête de ses Lettres, imprimées en latin à Leipsig, 1718, in-fol., et *Narratio de Joh. Kepleri, theologia et religione*, par C. Fred. Standlin, Gœttingue, 1794, in-4, réimprimée avec des augmentations dans les *Mélanges* du même auteur, 1797, tome 1, n° 7.

KEPLER (Louis), fils du précédent, médecin à Königsberg en Prusse, publia l'ouvrage de son père, intitulé : *Somnium, seu De astronomia lunari*, Francfort, 1654, in-4. C'est dans cette production qu'il débite les rêveries dont nous avons parlé plus haut. Louis naquit à Prague en 1607, et mourut à Königsberg en 1665. On a de lui quelques écrits.

* KÉRALIO (Louis-Félix GUINÉMENT de), littérateur, etc., né à Rennes le 17 septembre 1751, embrassa la profession des armes, et parvenu au grade de lieutenant-colonel, prit sa retraite, et s'établit à Paris. Il s'était déjà fait connaître par quelques ouvrages lorsqu'il fut appelé, vers 1756, à Parme pour diriger, de concert avec Condillac, l'éducation de l'enfant don Ferdinand. La protection du duc de Choiseul lui fit ensuite obtenir la place de professeur à l'école militaire, dont il fut plus tard inspecteur. Il mourut à Grosley, dans la vallée de Montmorency, le 10 décembre 1795. Il était membre de l'académie des inscriptions et de celle de Stockholm. Outre les traductions de différents morceaux sur l'*histoire naturelle et civile des pays du Nord*, Paris, 1755, 2 vol. in-12, du *Voyage en Sibirie* de Gmelin, de l'*Histoire naturelle des glaciers* de Gruner, du tome 1^{er} des *Mémoires* de l'académie royale de Stockholm, etc., on a de lui entr'autres ouvrages; *Recherches sur les principe généraux de la tactique*, ibid., 1769, in-12; *Histoires de la guerre des Russes et des Turcs*, en 1756-59, et de la *paix de Belgrade qui la termina*, 1777, 2 vol. in-12, avec cartes et pl., trad. en allemand, Leipsig, 1778, 2 vol. in-8; *Histoire de la guerre entre la Russie et la Turquie*, et particulièrement de la campagne de 1739, avec des notes, etc., du prince de Galitzin, Pétersbourg (Amsterdam), 1775, in-4, in-8, et 2 vol. in-12; trad. en allemand, 1777-78, in-8. Cet ouvrage a été loué par Palissot et déprécié par La Harpe. Kéralio fut l'un des rédacteurs du *Journal des savants*, depuis 1783 jusqu'en 1792, époque de sa suppression, et du *Mercur National*. Il avait épousé Marie Françoise ABEILLE, qui a traduit de l'anglais les *Fables de Gay*, suivies du poème de

l'*Eventail*, Paris, 1753, in-12, et à qui l'on doit quelques romans, entr'autres le *Succès d'un fat*, ib., 1762.

* KERALIO (Louise-Félicité GUINEMENT de), fille des précédents, née à Paris en 1758, mariée à Robert (voy. ce nom), député à la convention, morte à Bruxelles en 1821. Elle a publié plusieurs ouvrages parmi lesquels on remarque : *Histoire d'Elizabeth, reine d'Angleterre*; *Collection des meilleurs ouvrages français composés par des femmes*, 1786-1789, 14 vol. in-8; *Amélie et Caroline, ou l'Amour et l'amitié*, 1808, 3 vol. in-12; *Alphonse et Mathilde, ou la Famille espagnole*, 1809, 4 vol. in-12, etc.; elle a en outre traduit de l'anglais et de l'italien : le *Voyage dans les Deux-Siciles*, par Swinburne, 1785, in-8; *Voyage en Hollande et dans le midi de l'Allemagne*, etc., ibid., 1809, 2 vol. in-8; *l'Etranger en Irlande, ou voyage*, etc., par John Carr, 1809, 2 vol. in-8; *Différents morceaux des mémoires de l'acad. de Sienne*, 1777, in-12; elle travailla avec son mari au *Censeur universel* et au *Mercur national*.

KERCADO. Voy. MOLAC.

KERCKRING (Théodore), célèbre médecin d'Amsterdam, membre de la société royale de Londres, se fit beaucoup d'honneur dans la pratique de la médecine, qu'il exerça longtemps dans la première de ces deux villes. Condisciple de Spinoza, il fut élève et ensuite gendre de François van Eude. Il embrassa la religion catholique, et quitta la Hollande pour passer en France, d'où il se rendit à Hambourg; il y mourut en 1695. Il se fit un nom par ses découvertes et par ses ouvrages. C'est lui qui trouva le secret d'amollir l'ambre jaune sans lui ôter sa transparence. Ses principales productions roulent sur l'anatomie : *Spicilegium anatomicum*, Amsterdam, 1670 et 1675, in-4; *Anthropogenia iconographia*, Amsterdam, 1670, in-4, où il soutient que l'on trouve dans le corps de toutes les femmes des œufs, dont, selon lui, les hommes sont engendrés. (Voy. GRAAF Reinier.). On lui attribue encore une *Anatomie*, imprimée en 1671, in-fol.

* KERGUELEN-TREMAREC (Yves-Joseph de), contre-amiral, né à Quimper vers 1743, était lieutenant de vaisseau à 22 ans. En 1767, chargé du commandement d'une frégate destinée à protéger la pêche de la morue sur les côtes d'Islande, il s'acquitta avec succès de cette mission, et se rendit à son retour en Angleterre, pour y faire des observations sur la construction navale; il fit de 1771 à 1774 deux voyages dans les mers australes et des Indes, dont le résultat fut la découverte d'une île de deux cents lieues, à laquelle le capitaine Cook donna le nom de *Kerguelen*. Accusé par un de ses officiers d'avoir abandonné une embarcation dans les parages déserts qu'il avait visités, quoique peut-être innocent il fut dégradé et enfermé au château de Saumur. Il obtint sa liberté et fit encore quelques courses sur mer avec ses deux fils. Kerguelen mourut en 1797. On a de lui : *Relation d'un voyage dans la mer du Nord, aux côtes d'Islande, du Groenland, de Ferro, de Schettland, des Orcades et de Norwège, fait en 1767 et 1768*, Paris, 1771; *Relation de deux voyages dans les mers australes et des Indes, faits de 1771 à*

1774, pour la vérification d'une nouvelle route à la Chine, Paris, 1782, in-8; *Relation des combats et des événements de la guerre maritime de 1778, entre la France et l'Angleterre*, Paris, 1796, in-8.

KERI (Jean), Hongrois, embrassa l'ordre de Saint-Paul, premier ermite, (ordre fondé en 1215 par Eusèbe, évêque de Strigonie), et qui n'existe qu'à Bude en Hongrie, s'y distingua par sa piété et par son zèle apostolique. Il fut ensuite fait successivement évêque de Sirmich et de Watzen, et mourut à Tyrnau l'an 1685, après avoir publié : *Ferocia Martis Turcici*. C'est une histoire de la guerre des Turcs en Hongrie de son temps; un *Cours de philosophie*, en 5 vol.

KERI (François-Borgia), né dans le comté de Zemplin en Hongrie, au commencement du XVIII^e siècle, se fit jésuite, et se distingua dans cette société par la variété de ses connaissances dans la philosophie et les mathématiques, qu'il professa, et par sa grande piété. Il mourut à Bude l'an 1769. On a de lui : une *Histoire des empereurs d'Orient, depuis Constantin le Grand jusqu'au dernier Constantin*, Tyrnau, 1744, in-fol., en latin, ornée de figures et de médailles; *Histoire des empereurs ottomans, depuis la prise de Constantinople*, Tyrnau, 1749, 9 petits volumes. Le P. Nicolas Schmith, jésuite, a continué cette *Histoire*, et en a publié 2 vol. in-fol. qui la conduisent jusqu'en 1718; *Disertations sur le vide, sur le mouvement des corps et sur les causes du mouvement*, Tyrnau, in-8. Il contribua beaucoup à perfectionner le télescope, et se fit un nom célèbre par ses observations astronomiques. M. Cassini de Thury l'ayant vu à Tyrnau, admira ses talents et le zèle qui l'animait pour faire briller dans sa patrie le flambeau des sciences. « Vous possédez chez vous, lui dit-il, dans une » lettre du 15 juillet 1761, des trésors immenses en » littérature; vous êtes le Mécène des sciences. Vous » avez posé des monuments éternels; et je désire- » rais que vous le fussiez aussi, pour le bonheur » de la société, pour le bien de la religion, et pour » le progrès des sciences. »

* KERIVALANT (Nicolas Le DÉIST de), né à Nantes en 1750, maître à la chambre des comptes de Bretagne, fut le rédacteur de plusieurs remontrances au roi dans des circonstances délicates. Privé de sa charge par la révolution, il chercha des distractions dans la culture des lettres et fut un des fondateurs de la société académique de Nantes. Il a fourni des vers à divers recueils; mais son principal ouvrage est une traduction en vers des *Épigrammes* d'Owen, publié par M. Labouisse, Lyon, 1819, in-18. Kerivalant était mort en 1815. Outre un *Essai sur l'origine, les progrès et le génie de la langue française*, resté manuscrit, on a encore de lui des traductions de différents morceaux d'Horace, de Tibulle, de Catulle, d'un grand nombre d'épigrammes de Martial, de l'*Hymne au créateur* de Thompson, et du *Cimetière* de Gray.

KERKHERDERE (Jean-Gérard), né vers 1678, à Fauquemont, petite ville du pays d'Outre-Meuse hollandais, à deux lieues de Maëstricht, fit de bonnes études dans cette dernière ville, étudia la philosophie et la théologie à Louvain, se consacra

à l'étude des langues savantes, de la critique sacrée et de l'antiquité; enseigna les belles-lettres pendant plusieurs années, donna des leçons d'histoire au collège des Trois-langues, fut fait historiographe de l'empereur Joseph I^{er}, en 1708, et mourut le 16 mars 1758. On a de lui : *Systema apocalypticum*, Louvain, 1708, in-12 : c'était comme un essai d'un ouvrage plus considérable, qu'il intitula : *De monarchia Romæ paganæ secundum concordiam inter sanctos prophetas Danielem et Joannem : consequens historia a monarchiæ conditoribus, usque ad urbis et imperii ruinam. Accessit series historiæ apocalypticæ*, Louvain, 1727, in-12 (voy. GUYAUX); *Prodromus danielicus, sive novi conatus historici, critici, in celeberrimas difficultates historiæ veteris Testamenti, monarchiarum Asiæ, etc., ac præcipue in Danielem prophetam*, Louvain, 1711, in-12. L'érudition est répandue à pleines mains dans ces deux ouvrages; les hypothèses qu'on y propose ont de grandes vraisemblances, et jetten beaucoup de jour sur les difficultés historiques, chronologiques et géographiques de l'Ecriture sainte. *De situ paradisi terrestis*, Louvain, 1751, in-12. Il place le paradis terrestre un peu au-dessus de la Babylonie, prend pour le Phison le bras occidental de l'Euphrate, jusqu'à son embouchure; et pour le Gehon, le bras oriental du même fleuve, depuis la ville de Cippara, où il se mêle à un bras du Tigre, jusqu'à l'embouchure du même Tigre, près de la ville et l'île de Charax : ce système, différent de celui de Huet, est peut-être aussi probable. Kerkherdère a fait précéder ce traité du *Conatus novus de Cephæ reprehensio*, où il soutient que ce Céphas est différent de saint Pierre. (Voy. CÉPHAS.) On trouve encore dans ce volume une *Dissertation* sur le nombre des années pendant lesquelles le Sauveur a instruit le peuple, et une autre intitulée : *De Cephæ ter correpto; Grammatica latina*, Louvain, 1706, in-12 de 117 pages, où il y a plus d'érudition que dans la plupart des grammaires, même volumineuses; un grand nombre de *Poésies latines*, qui lui assurent une place distinguée sur le Parnasse; plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres : *Quatuor ætates*, qui, s'il avait été imprimé, aurait pu éclaircir plusieurs endroits de la Genèse; *Opus quatuor monarchiarum*, auquel le *Monarchia Romæ paganæ* devait servir de 4^e partie; un *Traité des 70 semaines de Daniel*, qui était entre les mains du censeur lorsque l'auteur mourut.

KERLEREC (Louis BILLOUARD de), brigadier des armées navales de France, gouverneur de la Louisiane, né à Quimper en 1704, s'est acquis une considération distinguée par sa probité et la vigueur de son administration dans un pays lointain, où l'esprit des lois et les intérêts de l'état ne peuvent se soutenir que par la fermeté et la vertu. De retour en France, en 1764, après que la province dont il était gouverneur eut été aliénée par le traité de 1763, il acquit l'estime de ce qu'il y avait de plus respectable à Versailles et à Paris. Le dauphin, fils de Louis XV, et la reine, lui témoignèrent la plus grande confiance. Mais la franchise avec laquelle il s'exprima sur des matières d'état, et surtout sur la destruction des jésuites, lui fit un ennemi puissant dans la personne du ministre

Choiseul, qui, après avoir suscité contre lui divers accusateurs, lui défendit de leur répondre, sous prétexte que sa culpabilité était trop évidente. En août 1769, le conseil des dépêches exila l'ancien gouverneur, avec l'honorable témoignage par lequel on reconnaissait en lui des services militaires distingués et dignes d'éloges, de grands talents pour l'administration, une probité intacte et sans reproche. En 1779, il était parvenu à confondre ses adversaires, et à triompher avec éclat, lorsqu'il mourut à Paris, au mois de septembre de la même année.

* KERR (Robert), chirurgien et naturaliste écossais, n'est connu que par ses ouvrages. Plein d'estime pour nos savants, il a transporté dans sa langue maternelle un grand nombre de productions françaises : ainsi il a traduit : les *Eléments de chimie de Lavoisier*, 1795, in-8; l'*Essai sur la nouvelle méthode du blanchiment par l'acide muriatique oxigéné de Bertholet*; l'*Essai sur la théorie de la terre par Cuvier*. Cet ouvrage posthume a paru en 1815 par les soins du professeur Jameson qui y a ajouté une introduction et des notes. Les autres ouvrages de Kerr sont : le *Règne animal ou système zoologique de Linnée*, 1792, in-4; *Histoire naturelle des quadrupèdes et des serpents*, 4 vol. in-8; *Mémoires de la vie de M. William-Smellie*, 1811, 2 vol. in-8; *Histoire de l'Ecosse durant le règne de Robert Bruce*, 1811, 2 vol. in-8. Kerr avait commencé une *collection générale des voyages* qui devait avoir 18 vol. in-8. Il était membre de la société royale et de la société des antiquaires d'Edimbourg : il mourut dans cette ville en 1814.

* KERSAINT (Armand-Gui-Simon), capitaine de vaisseau, né à Paris vers 1741, avait servi dans la marine avec distinction. Il embrassa la cause de la révolution, et s'en montra un des plus ardents défenseurs. En 1791, il fut nommé administrateur du département de Paris et membre suppléant de l'assemblée législative où, en 1792, il remplaça Mosneron. Il dénonça le 25 juillet le pouvoir exécutif, pour n'avoir pas fait déclarer la guerre à la Sardaigne et demanda même que sa dénonciation fût renvoyée à une commission extraordinaire, pour examiner si le roi n'avait pas, à cette occasion, encouru la déchéance. Réélu à la Convention, après avoir proposé ou appuyé différentes mesures et fait décréter le 1^{er} janvier 1795 l'établissement d'un comité de sûreté générale, qui devint bientôt le fameux comité de salut public, il s'arrêta tout-à-coup dans la terrible voie où il était entré. Dans le procès de Louis XVI, il vota l'appel au peuple et la réclusion jusqu'à la paix. Le 20 janvier, il écrivit au président : « Si un enchaînement d'erreurs m'a réduit à être le collègue des panégyristes et des promoteurs des massacres de septembre, et de tous les excès qu'on a commis dans le cours de la révolution, je veux au moins tâcher de défendre ma mémoire du reproche d'avoir été leur complice; et il ne me reste plus qu'un moment : demain il ne serait plus temps; ainsi, monsieur, acceptez ma démission; je ne fais plus partie du corps que vous présidez. » Cette lettre excita le plus grand tumulte dans l'as-

semblée. Mandé à la barre, il y parut le 22 et se défendit avec fermeté. Ses amis, pour le sauver, essayèrent de le porter au ministère de la marine. Découvert dans la solitude où il s'était retiré, il fut traduit au tribunal révolutionnaire qui l'envoya à l'échafaud, le 4 décembre 1795 : il avait alors 52 ans. Victime d'une cause qu'il avait défendue avec tant d'ardeur, Kersaint eut le bonheur de réparer, par un noble dévouement, ses erreurs passées. Plus heureux encore, s'il put abjurer les doctrines philosophiques qu'il avait eu le malheur d'embrasser ! Il avait publié, en 1788, in-8, un opuscule intitulé *Le bon sens*, dans lequel il attaquait les privilèges, et même l'existence des deux premiers ordres de l'état. On a encore de lui : *Le Rubicon*, 1789, in-8 ; *Institutions navales, ou premières vues sur les classes et l'administration maritime*, 1790, in-8 ; *Considérations sur la force publique et l'institution des gardes nationales*, 1790 ; *Lettre en réponse à M. Alex. Lameth*. Il a concouru avec Condorcet, Dupont de Nemours, etc., à la rédaction du *Journal de la société* de 1789.

* KERVELEGAN (Auguste-Bernard-François le GOARRE de), né à Quimper le 29 septembre 1745, était sénchal du présidial de cette ville, et publia en 1789, un écrit intitulé *Réflexions d'un philosophe breton sur les affaires présentes*, qui fixa sur lui l'attention des électeurs. Député aux états-généraux, il fut l'un des fondateurs du fameux *comité breton*, formé des députés du tiers-état de sa province, mais auxquels se joignirent plusieurs démagogues. Il fit partie du comité chargé de l'aliénation des domaines nationaux, dans lesquels n'étaient alors compris que les biens ecclésiastiques, et soutint plusieurs discussions violentes contre ceux de ses collègues qui demandaient qu'on apportât une sage modération dans cette mesure ; il se battit même au pistolet avec le vicomte de Mirabeau, et le blessa. Après l'arrestation du roi à Varennes, il changea de conduite et se montra dès lors l'un des plus fermes appuis de la monarchie constitutionnelle. Député du Finistère à la Convention, il vota dans le procès de Louis XVI, pour la *détention* et le *bannissement* à la paix. Il fut nommé membre de la commission des douze, formée le 18 mai 1795 et chargée de rechercher les crimes dont s'était rendue coupable la commune de Paris et d'en provoquer la punition. Mais le parti des Montagnards l'emporta, et le 31 mai, un décret de proscription fut prononcé contre les Girondins. Dès le 28 Kervelegan, avait donné sa démission ; mais il n'en fut pas moins mis *hors la loi* avec ses autres collègues. Il parvint néanmoins à se soustraire aux poursuites dirigées contre lui et se réfugia dans son département, où il put procurer quelque temps un asile à ses amis proscrits. Obligés de quitter la Bretagne, la plupart tombèrent sous la hache de Robespierre. Après le 9 thermidor (28 juillet 1794), Kervelegan rentra dans la Convention, et devint membre du *comité de sûreté générale*. Il signala son courage dans la journée du 1^{er} prairial (20 mai 1796), où les jacobins tentèrent de ressaisir le pouvoir (*voy. FERRAUD*) et reçut une blessure. Nommé en septembre 1796 au conseil des Anciens, il passa, au mois de

mars 1799 à celui des Cinq-cents, donna son adhésion à la révolution du 18 brumaire et fit partie du corps législatif. Il y siégeait encore au retour des Bourbons ; mais depuis il cessa de prendre part aux affaires publiques, et retira dans ses propriétés, y mourut le 24 février 1825, à 80 ans.

KERVILLARS (Jean-Marin de), jésuite, né à Vannes en 1668, mort en 1745, à Paris, où il professait la philosophie, avait du goût et de la littérature. Nous avons de lui une bonne *Traduction des Fastes et Elégies d'Ovide*, 1724, 1726 et 1742, 3 vol. in-12. Il avait travaillé quelque temps aux *Mémoires de Trévoux*.

KESLER (André), théologien luthérien, pensionné par Jean-Casimir, duc de Saxe, naquit à Cobourg en 1595, et mourut en 1645, avec la réputation d'un bon prédicateur et d'un assez bon controversiste. Il laissa une *Philosophie*, en 3 vol. in-8, dont on ne parle plus ; et des *Commentaires sur la Bible*, in-4.

* KESSEL (Jean van), peintre, né à Anvers en 1626, excellait à rendre les fleurs, les oiseaux et les insectes. Le musée royal possède de ce maître : *Deux guirlandes de fleurs et de fruits dont l'une entoure de jeunes enfants soufflant des bulles de savon* (les figures sont de Téniers) ; et *l'autre encadre la Vierge, l'enfant Jésus et deux anges* (les figures sont de Frank le jeune). Ce peintre recherchait trop le fini : il en résulte quelquefois de la sécheresse. — Son fils, Ferdinand, né à Bréda en 1660, peignit dans le même genre que son père, mais il ne l'égalait pas ; il fut premier peintre de Jean Sobieski, roi de Pologne. On distingue parmi ses tableaux les 4 éléments et les 4 parties du monde. Le musée royal possédait de lui un *lièvre mort et des racines*, mais ce tableau a été revendiqué en 1815 par le duc de Brunswick.

* KETEL (Corneille), peintre, né à Gouda en 1548, vint jeune en France, et se vit obligé, à l'époque des troubles religieux qui signalèrent le règne de Châles IX, de passer en Angleterre où ses productions furent généralement estimées. Il peignit la reine Elizabeth, le comte d'Oxford et les principaux personnages de la cour. Il revint en 1580 en Hollande, où il eut la satisfaction de se voir apprécié par ses compatriotes qui lui firent de nombreuses commandes. On dit qu'il était si occupé, que, pour remplir ses engagements, il peignait avec ses doigts au lieu de pinceau ; mais cela ne paraît pas probable. Ketel mourut vers 1610. Il excellait dans le portrait.

KETT (Guillaume), chef d'une rébellion sous Edouard VI, roi d'Angleterre, était fils d'un tanneur et tanneur lui-même. Son esprit était au-dessus de sa naissance ; il était délié, souple, rusé, plein de hardiesse et de courage. S'étant mis à la tête du peuple de Norfolk, il s'empara de la ville de Norwich ; mais le duc de Warwick, ayant eu ordre de marcher contre lui, le prit et le fit pendre à un chêne, avec dix des principaux complices de cette révolte.

KETTLEWELL (Jean), théologien anglican, né dans la province d'York, mort de consomption en 1695, est connu dans son pays par plusieurs ou-

vrages, dont le plus célèbre est intitulé : *Les mesures de l'obéissance chrétienne*. Les Anglais républicains ne trouvent pas ces mesures tout-à-fait exactes. L'auteur était zélé royaliste. Il avait dédié son livre à Compton, évêque de Londres, partisan de l'autorité royale comme lui; mais ce prélat ayant changé de sentiment, et s'étant mis à la tête d'un régiment de gentilshommes contre leur prince, Kettlewell fit ôter la dédicace.

KEULEN. *Voy.* VAN KEULEN.

KEYLER (Jean-Georges), antiquaire allemand, né à Thornau, dans l'électorat de Hanovre en 1689, voyagea en France, en Angleterre, en Suisse, en Italie, en Hollande, en Allemagne, en Hongrie, et se fit estimer par son érudition. Il fut trouvé mort dans son lit en 1745, dans une terre appartenante à M. de Bornstorff, premier ministre du roi d'Angleterre, dans l'électorat de Hanovre. Il avait accompagné les petits-fils de ce seigneur dans leurs voyages, et il en a écrit la relation sous le titre de *Voyage instructif très-détaillé en Allemagne*, etc. Cet ouvrage a été traduit en anglais sur la 2^e édit., Londres, 1756, 4 vol. in-4, et in-8 avec fig. Son principal ouvrage fut publié en 1720 à Hanovre, sous le titre d'*Antiquitates selectæ septentrionales et celticæ*, in-8. On y voit une grande connaissance des antiquités. Keyler était membre de la société de Londres depuis 1718.

* KHADYDJAH, première femme du faux prophète Mahomet, naquit l'an 564 de notre ère. Fille de Khowailed, homme très-consideré dans la tribu des Coraïchites, et, veuve de deux maris, c'était une des riches marchandes du pays. Elle avait pour facteur le jeune Mahomet, actif et intelligent, mais qui, dépourvu de fortune, attendait tout de son oncle, Abou-Thaleb. Envoyé en Syrie par sa maîtresse, qui lui avait donné pour compagnon un esclave affidé, il vendit très-avantageusement ses marchandises à Damas, et en rapporta d'autres qu'il débita avec un égal succès à la Mecque. Khadydjah, très-contente de son facteur, qu'elle aimait déjà, lui donna le triple de la somme qui lui revenait pour sa spéculation commerciale. Ce voyage eut pour Mahomet un plus important résultat. Ambitieux, entreprenant et adroit, il avait déjà formé un plan pour s'élever au-dessus du commun des hommes, et il y réussit en les trompant. Soit que pendant le voyage il eût ébloui, par des récits merveilleux, l'esclave qui l'accompagnait; soit qu'il l'eût séduit en lui promettant une récompense, celui-ci ne cessait de raconter les prodiges que Dieu avait opérés, pendant la route, en faveur de Mahomet. L'imposteur se fit voir, en revenant chez Khadydjah, au milieu de deux anges qui le couraient de leurs ailes, pour le garantir de la chaleur du jour. Khadydjah fit, de sa terrasse, remarquer ce miracle à deux femmes qui se trouvaient avec elle, et depuis ce temps elle témoigna à Mahomet un respect digne de celui qu'elle appelait l'*Envoyé de Dieu*. Malgré ce respect, au bout de deux mois, elle se servit du même esclave pour annoncer à Mahomet son désir d'être sa femme. La réponse du facteur ne pouvait que lui être favorable; cependant elle lui envoya un second mes-

sage, avec un écrit contenant ces mots : *Epousez-moi*. Le jour des noces fut fixé : Abou-Thaleb vint chez Khadydjah, suivi des chefs de la tribu des Coraïchites; il unit son neveu avec Khadydjah, qui fut la première femme de Mahomet; tant qu'elle vécut, il n'en épousa pas d'autres. Il eut de ce mariage huit garçons, qui moururent en bas âge, et quatre filles, dont l'aînée Fatimeh, favorite de Mahomet, est encore en vénération parmi les Musulmans. Un matin, Mahomet conduisit Khadydjah auprès d'une fontaine, qu'il avait fait jaillir en frappant la terre de son pied, et, après s'y être purifiée, elle fit sa prière debout et se prosterna deux fois, à l'exemple de Mahomet, qui institua ainsi les ablutions pratiquées par les Musulmans, avec les mêmes cérémonies. Ils regardent Khadydjah comme leur mère, la citent comme le modèle des épouses, et l'invoquent dans leurs pressants besoins. Elle mourut, l'an 628 de notre ère, âgée de soixante-cinq ans, après une union de vingt-quatre ans et demi. Pour augmenter encore la vénération de ses sectaires envers sa femme, il leur fit accroire que, peu avant la mort de celle-ci, l'ange Gabriel était venu lui dire : « Puisque Khadydjah t'a enrichi de tous ses biens quand tu étais » dans l'indigence, salue-la de la part de Dieu et » de la mienne, et annonce-lui qu'on lui prépare » un palais bâti dans le ciel, et où elle n'éprouvera ni douleurs ni soucis. »

* KHANGHI. *Voy.* KANG-HI.

* KHIAN-LOUNG, (*Protection céleste*), empereur de la Chine, né en 1709, monta sur le trône en 1755, après la mort de son père, Young-Tching, et fut le troisième empereur de la dynastie des Mandchous, actuellement régnante. Il se montra d'abord ami de la justice, et son premier acte de souveraineté fut de rendre la liberté à plusieurs princes de sa famille, mis en prison ou envoyés en exil au commencement du règne de son prédécesseur. Pour terminer les querelles qui existaient entre deux princes tartares, Dawadji et Amoursanan, il entra, en 1756, dans leur pays avec une puissante armée, et fit couronner Amoursanan; mais ce prince, s'étant bientôt aperçu qu'il ne régnait que comme tributaire de la Chine, se révolta, et fut vainqueur par la défection des Tartares qui servaient dans l'armée des Chinois. Ceux-ci furent plus heureux dans leur seconde expédition, et Amoursanan, battu par le général Tchao-hoeï, fut obligé de fuir en Sibérie, où il mourut peu de temps après de la petite vérole. Khian-Loung, n'ayant pu le saisir vivant, voulait au moins avoir son cadavre. La cour de Russie en refusa l'extradition, et se borna à le faire montrer aux délégués de l'empereur. Par la chute et la mort d'Amoursanan, Khian-Loung agrandit son empire de vastes pays, et devint ainsi maître d'une immense portion de l'intérieur de l'Asie. Fier de ce triomphe, Khian-Loung remit en usage les anciennes cérémonies, qu'on pratiquait quand les armes chinoises avaient triomphé des ennemis. On éleva à dix lieues de Pékin, et sur la route par où devait passer le général vainqueur, un autel à la victoire, à côté duquel se trouvait une tente ma-

gnifique. L'empereur, suivi de toute la cour et de ses principaux officiers, mit pied à terre devant l'autel, et alla à la rencontre de Tchao-hoeï; il lui fit un gracieux compliment, rendit avec lui grâces à l'*Esprit de la victoire*, et conduisit ensuite le général dans sa tente, où de ses propres mains il lui présenta une tasse de thé. Le général voulut, d'après l'étiquette, recevoir à genoux la tasse; mais, l'empereur s'y opposa. Après cette cérémonie, le cortège reprit sa marche: le général, couvert de son casque et de sa cuirasse, marchait à cheval, un pas en avant de l'empereur, qui, assis sous un superbe dais, était porté par six mandarins. Le jour où l'empereur atteignit sa cinquantième année (en 1761), il y eut à Pékin de grandes fêtes; elles furent plus magnifiques encore six ans après, lors de la fameuse cérémonie du labourage, où l'empereur, comme on sait, pour encourager l'agriculture, conduisit une charrue, et fit un sillon. En 1770, la tribu Mongole des Tourgots établie sur les bords du Wolga, vint, à travers mille périls, s'offrir à la domination Chinoise; d'autres tribus suivirent cet exemple. Cet événement fut regardé par les Chinois comme des plus heureux; la rentrée de ses anciens sujets et l'arrivée des Tourgots eurent lieu le jour même où l'on célébrait le quatre-vingtième anniversaire de l'impératrice-mère; l'empereur fêta ce double événement par un discours qu'il composa en Mandchou, et que l'on traduisit en chinois, en mongol et en tibétain. Cette pièce d'éloquence (1) fut gravée sur une pierre que l'on plaça dans un temple dédié à Fo ou Foé, et sur une colonne élevée sur les rives de l'Ili, fleuve du pays des Tourgots. Le reste de cette nation, formant 260 mille âmes, arriva en Chine l'année suivante. Son chef fut appelé à la cour par Khian-Loung, qui le combla d'honneurs. Un autre événement, regardé aussi comme très-glorieux par les Chinois, fut la réduction, en 1777, des Miao-Tseu, nation de race tibétaine, qui habitait des lieux inaccessibles. Les Miao-Tseu avaient de fréquentes rixes avec les officiers chinois en garnison sur leurs frontières, ce qui leur faisait donner le nom de brigands. Khian-Loung voulut à tout prix les soumettre, et envoya contre eux le général Akhoui, qui, en un an et demi, ne put avancer que de douze lieues dans ces montagnes sauvages, où il était contraint de livrer à chaque instant un combat. Etant parvenu à faire monter l'artillerie sur les rochers de Miao-Tseu, il prit le Ruisseau-d'or, nom de leur ville capitale; s'empara ensuite de Karai, forteresse élevée sur des rocs, et jusqu'alors jugée inexpugnable. Repoussés jusqu'à leurs derniers retranchements, les Miao-Tseu, hommes, femmes, enfants, tous armés, livrèrent leur dernier combat, furent vaincus et presque tous exterminés. Ce qui restait des guerriers de malheureux peuple, fut conduit à Pékin, et mis à mort par ordre de l'empereur. Non content de cet acte barbare et d'un triomphe aussi sanglant, il le célébra par un chant en vers mandchous composés par lui-même. Il paraît que le ciel voulut punir Khian-Loung de son atrocité;

car il perdit en peu de temps sa mère, son premier ministre, homme d'un grand mérite, et son fils aîné, le prince héréditaire, qu'il aimait tendrement. Malgré son grand âge, il se livrait aux plus minutieuses cérémonies, et il en exigeait la pratique de tous ses sujets. Lorsque ses infirmités le retenaient chez lui, et qu'il ne pouvait s'acquitter de ses devoirs, il s'en justifiait par des manifestes publics. Il apportait la même assiduité aux affaires de l'état; et, quoiqu'il eût 80 ans, il se levait avant le soleil ou même pendant la nuit, pour donner audience ou pour tenir conseil avec ses ministres. Une vie aussi laborieuse dans un souverain et un vieillard si avancé en âge étonnait les ambassadeurs étrangers et les missionnaires qui l'approchaient. Dans le cours de son règne, il visita six fois les vastes provinces du midi; et, à l'occasion de son anniversaire ou de celui de sa mère, il accorda cinq fois la remise générale de tous les impôts, qu'on acquitte en or ou en argent, et trois fois celle des droits qu'on paie en nature, sans compter les remises faites à différentes provinces, ni les secours distribués aux pauvres consistant en plusieurs milliers d'onces d'or et d'argent. Il fit construire des digues pour contenir la mer, fit régler le cours des grands fleuves, l'Hoangho et le Kiang, et sut maintenir une longue paix dans ses états, qu'il agrandit par de rapides conquêtes. Il réprima l'orgueil des grands, et son règne fut encore illustré par les ambassades que lui envoyèrent la Grande-Bretagne et la Hollande. Son caractère était ferme, son esprit pénétrant; il se plaisait à rendre justice au plus humble de ses sujets. Cependant ces qualités furent ternies par ses mesures violentes contre les chrétiens, mesures qu'il parut cependant désavouer dans la suite, et par le sang des infortunés Miao-Tseu qu'il fit répandre. Il avait désiré jouir d'un règne aussi long que celui de son aïeul Khan-hi, et avait fait serment d'abdiquer quand il serait parvenu à ce terme: il tint parole, et, le 8 février 1796, il remit la couronne à son fils, et se retira des affaires. Kiang-Loung vécut encore trois ans, et mourut le 7 février 1799, après un règne de 64 ans. Il était savant, littérateur et poète, et a laissé plusieurs ouvrages très-estimés parmi les Chinois, tels que l'*Histoire de la conquête du royaume d'Olet* (1733); *La Transmigration des Tourgots*; *La Réduction des Miao-Tseu*, en vers, et une autre *Pièce* en vers sur le thé. Ces trois morceaux, traduits par le père Amiot (les deux premiers dans les *Mémoires sur les Chinois*, tom. 1^{er}, et le 3^e séparément), furent gravés sur des pierres par l'ordre de l'empereur et placés sur des monuments qu'il faisait élever pour éterniser les événements glorieux de son règne. Il composa en outre un *Eloge de la ville de Moukden*, en vers; trad. par Amiot (voy. ce nom). Un *Abrégé de l'histoire des Ming*; une *Collection* en cent volumes de monuments chinois, anciens et modernes, avec des *Explications* rédigées par l'empereur et par des savants et artistes chinois; un *Choix* de ce qu'il y a de mieux dans la littérature chinoise, qui était très-avancée en 1787, et qui devait contenir en tout 180,000 vol.; une *Edition* magnifique du *Thoung-Kian-Kang-*

¹ Elle a été traduite par le P. Amiot, tom. 4 des *Mém. sur les Chinois*.

Mou en chinois : une *Rédaction* soignée du *Miroir*, c'est-à-dire, d'un dictionnaire universel des mots mantchous et chinois, accompagné d'un *Index* et de suppléments qui contiennent les mots nouveaux inventés par l'empereur lui-même, pour exprimer les idées nouvelles que les Tartares ont acquises dans les livres et le commerce des Chinois : ces mots sont en mantchou avec la traduction en chinois. Non-seulement les nationaux, mais les étrangers eux-mêmes admiraient les grands talents de Khiang-Loung. En tête des *Mémoires sur les Chinois* est son portrait avec ces vers composés par les missionnaires.

Occupé sans relâche à tous les soins divers
D'un gouvernement qu'on admire,
Le plus grand potentat qui soit dans l'univers
Est le meilleur lettré qui soit dans son empire.

KHILKOFF (le prince André-Jacob-Levitch), historien russe, ambassadeur en Suède, y fut retenu prisonnier, lorsqu'en 1700 Pierre I^{er} commença la guerre contre Charles XII. Il tâcha de se désennuyer en composant pendant sa détention un *Abrégé de l'histoire russe*, qui se termine à la bataille de Pultawa. Ce petit ouvrage est estimé chez les Russes, et a été imprimé en 1770 à Moscou, in-8. Il mourut dans la prison de Vesteras en 1718, lorsqu'il était sur le point de recouvrer sa liberté.

KHUNRAT. Voy. KUNRATH.

KIDDER (Richard), prélat anglais, né en 1649 à Suffolk, d'abord ministre à Londres, doyen de Péterborough, ensuite évêque de Bath et de Wels, fut écrasé dans son lit avec sa femme par la chute d'une cheminée, qu'une grande tempête renversa le 26 novembre 1705. Ce prélat était profondément versé dans la littérature hébraïque et rabbinique. On lui doit : un savant *Commentaire* sur le Pentateuque, avec quelques *Lettres* contre Jean Le Clerc, 1694, en 2 vol. in-8 ; une *Démonstration de la venue du Messie*, en 5 vol. in-8, 1684-1700 ; des *Ouvrages de controverse* ; des *Livres de morale* ; des *Sermons*.

* **KIERINGS** (Alexandre), paysagiste, né à Utrecht en 1590, mort en 1646, a imité la nature avec une rare et scrupuleuse exactitude. Ses tableaux sont d'un fini parfait. Il s'attachait à rendre jusqu'à l'écorce, jusqu'aux plus petites fibres des arbres. Il travaillait ordinairement avec Poëmbourg, qui se chargeait de peindre les figures de ses tableaux.

KILIAN, ou van KIEL (Corneille), savant laborieux, né à Duffel, près de Malines, avant le milieu du xvi^e siècle, mort dans un âge avancé en 1607, fut pendant cinquante ans correcteur de l'imprimerie de Plantin, qui dut une partie de sa gloire à son attention scrupuleuse. Nous avons de lui : *Etymologicum linguae teutonicae*, Anvers, 1588, in-8. C'est un dictionnaire flamand-latin, le premier qui ait été fait avec soin ; Juste-Lipse en a parlé avec éloge. L'auteur y compare les mots teutoniques avec ceux des langues italienne, française, espagnole, anglaise, grecque et latine, qui ont quelque ressemblance, pour en découvrir les étymologies. Gérard Hasselt en a publié une nouvelle édition enrichie d'additions importantes, Utrecht, 1777, 2 vol. in-4 ; une traduction en flamand des

Mémoires de Commynes ; *Solitudo, sive Vitae foeminarum anachoretarum, carmine elegiaco explanatae*, in-fol. C'est un recueil d'estampes avec un quatrain au bas de chacune. Il a fait un grand nombre d'épigrammes latines ; une des plus heureuses est une Apologie des correcteurs d'imprimerie contre les auteurs ; on la trouve dans le *Theatrum vitae humanae* de Beyerlinck, tome 7.

KILIAN (Jacques), né à Prague, le 14 février 1714, entra chez les jésuites à Cracovie, en 1751, et fit de grands progrès dans la physique et la géométrie. Les ouvrages qu'il a laissés supposent les talents des Kircher, des Schott, des Bonanni et des Boscowich ; les principaux sont : *Causa efficiens motus astrorum ex principiis pyrotechnicae naturalis*, avec fig., Dantzic, 1769, in-12 ; *Prodromus physico-astronomicus pyrotechnici systematis vorticum*, Dantzic, 1770, in-8. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait dans ces ouvrages des idées systématiques, et si l'on veut paradoxales, mais aussi il y a bien de l'étude et du génie. La nouvelle hypothèse sur la cause du mouvement des astres suffit au moins pour affaiblir la confiance qu'on a pu donner aux autres. Il a écrit encore : *Ars demittendi se ab alto* ; *Navis horologia solaris* ; *Statua Memnonis, sibilo solem salutans* ; mais ces ouvrages restés en manuscrit sont perdus. Après la destruction de la société, il se retira chez un gentilhomme près de Kaunitz, et mourut en 1774.

* **KILMAINE** (Charles-Joseph), général, né à Dublin en 1754, d'une famille noble, passa au service de France, et suivit La Fayette en Amérique. Il était, en 1789, capitaine dans les hussards de Lauzun ; le désir de parvenir lui fit adopter les nouveaux principes. Son avancement fut rapide ; général de brigade, en 1791, il servit dans les armées des Ardennes et du Nord, et se fit remarquer à la bataille de Jemmapes. Il fut ensuite envoyé dans la Vendée, puis revint à l'armée du Nord, et se distingua à la bataille du camp de César ; mais bientôt dénoncé comme plusieurs autres généraux, il fut destitué et incarcéré pendant 18 mois. Rendu à la liberté après le 9 thermidor, il passa à l'armée d'Italie, et se signala de nouveau dans les plaines de Castiglione et de Mantoue. Il obtint ensuite le commandement de l'armée destinée à faire une descente en Angleterre. Ce projet n'ayant pas reçu d'exécution, il fut employé successivement dans l'intérieur, dans la Hollande et en Suisse. Enfin, remplacé par Masséna, il revint à Paris, où il mourut le 15 décembre 1799.

KIMCHI (David), rabbin espagnol, mort vers 1240, fut nommé en 1252, arbitre de la querelle survenue entre les synagogues d'Espagne et de France, au sujet des livres de Maimonides. C'est de tous les grammairiens juifs celui qui, avec Judas Ching, a été le plus suivi, même parmi les chrétiens, lesquels n'ont presque composé leurs dictionnaires et leurs versions de la Bible que sur les livres de ce savant rabbin. On estime particulièrement sa méthode, la netteté et l'énergie de son style : les Juifs modernes aussi le préfèrent à tous les grammairiens. Il s'est illustré par divers

ouvrages; une *grammaire hébraïque*, intitulée *Michtol*, C'est-à-dire *Perfection*, Venise, 1543, in-8; Leyde, 1651, in-12. C'est cette grammaire qui a servi de modèle à toutes les grammaires hébraïques; un livre des *Racines hébraïques*, 1555, in-8; ou in-fol., sans date; *Dictionarium talmudicum*, Venise, 1506, in-fol.; des *Commentaires* sur les Psaumes, sur la plupart des autres livres de l'ancien Testament, imprimés, au moins la plus considérable partie, dans les grandes Bibles de Venise et de Bâle. L'on n'y a pourtant point mis ses *Commentaires* sur les Psaumes, qui se trouvent imprimés séparément, en Allemagne. Dom Janvier, bénédictin de Saint-Maur, en a donné une version latine en 1669, in-4. Ces commentaires, ainsi que tous les autres de cet illustre rabbin, sont ce que les Juifs ont produit de meilleur et de plus raisonnable sur l'Écriture. Voyez pour les autres ouvrages de Kimchi la *Bibliothèque hébraïque* de Wolf, tom. 4, p. 501 et suiv. ou le *Dizionario storico de gli autori ebrei* de Rossi. David était fils de Joseph, et frère de Moïse KIMCHI, tous les deux savants docteurs juifs. On cite, entre autres ouvrages du premier, un *Commentaire* sur *Jérémie*, et du second, *Deliciae animæ*. On croit que le père et les deux fils moururent à Narbonne, où ils s'étaient établis.

KING (Jean), né en 1559 à Warnhall, dans le duché de Kinghamshire en Angleterre, devint chapelain de la reine Elizabeth, prédicateur du roi Jacques, doyen de l'église du Christ à Oxford, enfin évêque de Londres. Il mourut en 1621, après avoir donné plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue ses *Commentaires* sur Jonas, et des *Sermons*.

KING (Henri), fils du précédent, né à Warnhall en 1591, mort en 1669, évêque de Chichester, laissa différents ouvrages en anglais et en latin, en prose et en vers; les meilleurs sont des *Sermons*, une *Explication de l'Oraison dominicale*, et une *Traduction des Psaumes*.

KING (Guillaume), né à Autrim en Irlande, en 1652, d'une ancienne famille d'Ecosse, prit des leçons de philosophie et d'histoire sous le fameux Dodwel. Parker, archevêque de Toam (siège qui a été transféré à Gallowai), lui procura divers emplois, et enfin le doyenné de Dublin en 1688. King fut nommé par trois fois différentes, l'un des lords de justice d'Irlande; peu fidèle au roi Jacques II, son souverain, il manifesta ouvertement son attachement au prince d'Orange. Il fut mis en prison; mais quand le gendre eut détrôné le beau-père, il eut pour prix de sa félonie l'évêché de Derby, et ensuite l'archevêché de Dublin. Il mourut en 1729, à 79 ans, sans avoir jamais voulu se marier. Ses ouvrages sont : l'*Etat des protestants d'Irlande sous le règne du roi Jacques*, Londres, 1692, in-8, 5^e édition; ouvrage vanté par le fameux G. Burnet, mais dont M. Leslie, évêque de Ross, a fait une bonne réfutation; *Discours sur les inventions des hommes dans le culte de Dieu*, Dublin, 1694, souvent réimprimé; un *Traité de l'origine du mal*, en latin, ibid., 1702, in-4, 4^e édit. traduit en anglais par Edmond Law, 1752, réimprimé en 1759, 2 vol. in-8. Le traducteur a chargé sa version de longues *Notes*, dans lesquelles il prétend réfuter les objections que Bayle

et Leibnitz avaient faites contre ce traité. C'est le plus connu des ouvrages de King. Des *Ecrits polémiques*; des *Sermons*, etc.

KING. Voy. CHING.

KING (Guillaume), juriconsulte anglais, était d'une illustre famille. La reine Anne le fit son secrétaire, et il accompagna le comte de Pembroke en Irlande. Il aurait pu s'enrichir par les emplois importants qu'il exerça dans ce pays, mais il aimait mieux retourner en Angleterre pour cultiver les sciences et la littérature. L'étude n'affaiblit point sa gaieté naturelle. Il aimait à dire et à entendre de bons mots, et passait pour en être un excellent juge. Il mourut en 1712, et fut enterré à l'abbaye de Westminster. On a de lui un grand nombre d'écrits en anglais, remplis de saillies. Ses *Réflexions* sur le livre de Molesworth, touchant le Danemarck, furent fort goûtées : elles ont été traduites en français.

KING (Pierre), grand chancelier d'Angleterre, né à Excester dans le Devonshire, l'an 1669, était fils d'un épiciier, et exerça quelque temps la profession de son père; mais Locke, son parent, du côté maternel, ayant reconnu ses bonnes dispositions pour l'étude, l'encouragea à s'y consacrer entièrement, et lui laissa la moitié de sa bibliothèque; ce fut aux conseils de Locke que King dut son illustration et sa fortune. Ses progrès dans l'étude des lois et son mérite l'élevèrent à plusieurs dignités, et enfin à celle de grand-chancelier. Il mourut paralytique en 1754, à Ockam, après avoir publié en anglais deux ouvrages, où les critiques orthodoxes trouvent bien des inexactitudes : *Recherches sur la constitution, la discipline et l'unité du culte de la primitive Eglise, pendant les trois premiers siècles*, Londres, 1691, et suiv. 2 part. in-8; *Histoire du Symbole des apôtres, avec des réflexions critiques sur ses différents articles*, ibid., 1702, in-8, trad. en latin par Godefroy Olearius, Leipsig, 1706-1708.

KING (Jean-Glen), théologien anglican, né au comté de Norfolk en 1751, mort en 1787 à Wormley (Hertfordshire), fit ses études au collège de Caius, dans l'université de Cambridge, et y prit le degré de docteur. Il était habile numismate et savant dans les antiquités. L'impératrice de Russie lui confia la garde de son cabinet de médailles. Il a laissé plusieurs ouvrages importants, parmi lesquels on distingue : *Rites et cérémonies de l'Eglise grecque, contenant une exposition de sa doctrine, son culte et sa discipline*, 1772, in-4, fig.; *Observations sur le climat de la Russie et des autres contrées du Nord, avec une vue des montagnes voisines de Pétersbourg*, 1778; *Observations sur le vase Barberini*; ce dernier écrit se trouve dans le 8^e vol. des *Transactions de la société des antiquaires*.

KING (Edouard), savant anglais, né dans le comté de Norfolk en 1755, mort le 16 avril 1807, avait commencé ses études à Cambridge et les termina dans la société de jurisprudence du Temple. Il fut ensuite nommé greffier de Lynn. Un *Essai sur le gouvernement anglais* qu'il publia en 1767 lui ouvrit les portes de la société royale de Londres, et de celle des antiquaires en 1770, dont il

devint président en 1784. Son principal ouvrage est une *Histoire des anciens châteaux*, qu'il publia sous ce titre : *Munimenta antiqua, or observations on ancient castles*, Londres, 1799-1805, 4 vol. in-fol. fig.; ouvrage rempli d'érudition et de recherches, et en même temps d'idées singulières et de conjectures insoutenables; on trouve des singularités du même genre dans ses *Fragments littéraires*.

KINSCHOT (Henri de), juriconsulte, né en 1541, d'une bonne famille de Turnhout, près d'Anvers, mort à Bruxelles en 1608, a donné *Responsa sive Consilia juris*, Louvain, 1655, in-fol., qui ont été augmentés par son fils François de Kinschot, chancelier de Brabant, mort le 5 mai 1634, Bruxelles, 1635.

KINSCHOT (Gaspard), né à La Haye en 1622, s'appliqua avec succès aux belles-lettres et à la jurisprudence. Il fut un des sept députés des états-généraux pour la paix de Westphalie. Il mourut à La Haye en 1649, âgé seulement de 27 ans. On a de lui des *Poésies latines, distribuées en 4 livres*, La Haye, 1683, in-12. Il y a beaucoup d'imagination, de la netteté et de l'élégance.

* KINSBERGEN (Jean-Henri van), amiral hollandais, né le 1^{er} mai 1755 à Doesburg, entra au service à 9 ans dans l'armée de terre, et cinq ans après passa dans la marine : son avancement fut rapide; quelques actions d'éclat, une grande intelligence et des circonstances heureuses le firent parvenir au rang de vice-amiral. Ennuagé du repos auquel le condamnait la paix, il obtint la permission de passer au service de Russie, Catherine II lui confia le commandement d'une escadre. Bientôt l'occasion se présenta de se signaler contre les Turcs, et à deux reprises différentes, avec des forces inférieures, il défit leurs flottes dans la Mer-Noire. Malgré la perspective brillante qui lui était offerte, en Russie, après dix ans (1767-1776), il revint en Hollande, et chargé de négocier la paix avec l'empereur de Maroc, remplit cette mission avec talent et succès. La guerre ayant ensuite éclaté avec l'Angleterre, il fut mis à la tête d'une division et contribua puissamment à la victoire que remporta Koutman à Doggersbunk en 1781 sur l'amiral Parker, ses services furent récompensés par le titre de contre-amiral et par d'autres distinctions non moins flatteuses. Resté l'un des chefs les plus distingués de la marine hollandaise, il concourut en 1793 à préserver son pays de l'invasion des Français. Mais la Hollande ayant été conquise en 1795, il fut destitué, puis arrêté : ayant recouvré la liberté, il se retira en Danemarck et y resta jusqu'en 1806. A l'établissement du royaume de Hollande, Louis le nomma conseiller d'état, chambellan, et à ces distinctions ajouta le titre de comte de Doggersbunk, pour perpétuer le souvenir de la gloire dont il s'était couvert dans cette journée. Lors de la réunion de la Hollande à la France, Kinsbergen fut nommé sénateur. Il mourut en 1820 à 84 ans. La Hollande lui doit l'institut de marine à Amsterdam, l'institut des sourds-muets à Groningue, les académies d'Utrecht et de Harderwick, et une foule d'établissements utiles. Dans la guerre contre les Turcs, il avait fait l'essai d'un

nouvel ordre de bataille qui a été adopté plus tard par toutes les nations. Kinsbergen a composé plusieurs ouvrages dont quelques-uns ont été publiés sous le nom de ses élèves. Les principaux sont : *Ordre et instruction concernant le service de la marine*; *Exercice du canon sur un vaisseau de guerre*; *Manuel du marin*; *Service général du vaisseau*; *Principe de la tactique de mer*, publiés par C. A. Verhuel, trad. en russe par ordre de Catherine II; *Le grand livre général des signaux de jour et de nuit*, fig.; *l'Artillerie pratique de marine*; *Nouvelle carte de la Crimée, avec une description de cette province* (cette carte est très-estimée); *Carte de la mer de Marmara*; *Description de l'Archipel, avec une nouvelle carte générale*; *Introduction à la guerre de mer*, publié par A. Makay; *Manuel politique à l'usage des jeunes officiers de marine*, publié par J. H. Ollenhansen; *Sur la formation des batteries de mer*; *Projet de l'établissement d'un fonds pour les veuves de marins, sans frais pour l'état*; *Rêves d'un marin*; *Sur la nécessité de tenir eu service permanent un corps de matelots*; *Sur la formation d'une académie de marine*.

KIPPING (Henri), *Kippingius*, philologue allemand, né vers 1625, à Rostock, fut pris par les enrôleurs, qui l'obligèrent de porter les armes. Dans cette nouvelle profession, il ne laissa pas de s'adonner aux études. Un jour qu'il était en faction à Stade, dans le duché de Brême, M. Erseim, conseiller du roi de Suède, l'aperçut tenant d'une main un livre (c'était *Statius*), et de l'autre ses armes; il l'interrogea, s'aperçut facilement que c'était un homme de lettres, et le fit son bibliothécaire. Kipping mourut en 1678, sous-recteur du collège de Brême. Il est connu par plusieurs ouvrages. Les principaux sont : un *Supplément à l'Histoire ecclésiastique*, par Jean Pappus en allemand, 1677, in-fol.; un *Traité des antiquités romaines*, Leyde, 1715, in-8, en latin; un autre sur les *ouvrages de la création*, Francfort, 1676, in-4; plusieurs *Dissertations* ou *Exercitations* sur l'ancien et le nouveau Testament, etc.; des *Dissertations philosophiques sur le droit public*. (Henri Erh. Heeren a publié *Orat. de Henric Kippingio*, Brême, 1736, in-4.)

* KIPPIS (André), théologien et biographe anglais, né en 1725 à Nottingham, fit ses études à Northampton, sous le docteur Doddridge, célèbre théologien dissident. Il devint en 1746 ministre de Boston, au comté de Lincoln, et passa en 1750, à Dorking au comté de Sussex. Il était en 1755 pasteur d'une congrégation à Westminster. Il s'occupait en même temps d'objets de littérature, et travaillait au *Monthly magazine*. Il entreprit en 1761 un ouvrage périodique : *Bibliothèque* (*Library*). Cette spéculation ne lui ayant point réussi, il accepta une place de professeur dans une académie destinée à l'éducation d'ecclésiastiques dissidents. L'université d'Edimbourg lui fit offrir le grade de docteur, comme un hommage rendu à son rare savoir. Il était de la société royale, et de celle des antiquaires de Londres. C'était un écrivain recommandable par la pureté et la correction du style, et non moins laborieux qu'intelligent; mais du côté

des principes religieux, il était unitaire déclaré, et latitudinaire au dernier point. On a dit qu'il croyait à la révélation; il serait difficile de dire en quoi : il n'admettait ni la Trinité, ni l'éternité des peines, ni plusieurs autres dogmes essentiels du christianisme. Il n'a pas médiocrement contribué à la liberté d'opinions qui a prévalu dans l'église anglicane, et qui plus que jamais fait d'affreux ravages dans les églises protestantes. Kippis mourut à Westminster en 1793. On a de lui : *Défense des ministres protestants dissidents, relativement à leur dernière adresse au parlement*, 1765; ouvrage qui donna occasion à une discussion amiable entre Kippis et le docteur Tucker; une nouvelle *Edition de la Bibliothèque britannique*, 1778-95, dans laquelle il fit preuve d'érudition. Cinq volumes de cet ouvrage furent publiés pendant sa vie, et il avait, avant de mourir, préparé la plus grande partie du sixième (il devait y en avoir 15.) *Vie du capitaine Cook*, 1788, in-4, et 2 vol. in-8; on la joint ordinairement aux voyages de Cook; *Vie du docteur Lardner*, à la tête de ses œuvres, dont Kippis donna l'édition en 1788, 11 vol. in-8; *Histoire des connaissances et des progrès des sciences et du goût dans la Grande-Bretagne*, pour le *New annual register*; des *Editions nouvelles* des six discours de John Pringle, avec la *Vie* de l'auteur, 1782, in-8; des *Leçons et explications du nouveau Testament*, par le docteur Doddridge, avec la *Vie* de l'auteur, 1792. On a en outre de lui des *Sermons*, et une 2^e édition augmentée de la *Biographia britannica* (en anglais), 1778-95, 15 vol. in-fol.

KIRCH (Christ-Fried), astronome de la société royale des sciences de Berlin, correspondant de l'académie de Paris, naquit à Guben en 1694, acquit de la réputation aux observatoires de Dantzick et de Berlin, et mourut dans cette dernière ville où il était directeur de l'observatoire, en 1740, à 46 ans. Kirch, ainsi que Wolff, attribuait aux étoiles fixes un mouvement propre, et c'est peut-être à ce mouvement qu'il faut rapporter quelques apparences que d'autres astronomes ont tâché d'accorder avec d'autres causes. Kirch a laissé : un écrit *Sur le passage de Mercure autour du soleil*, pour le 6 mars 1720; des *Observations astronomiques* (*Observationes astronomicae selectiores*), Berlin, 1750, in-4; des *Mémoires*, etc. — Godefroi KIRCH, son père, et Marie-Marguerite WINCKELMANN, sa mère, s'étaient fait un nom par leurs observations astronomiques. Cette famille entretenait pour cet effet une correspondance dans toutes les parties de l'Europe. Les ouvrages qui nous restent d'elle en ce genre sont très-estimés. Il faut consulter sur les Kirch la *Bibliographie astronomique* de Lalande.

* KIRCHBERGER (Nicolas-Antoine), baron de Liebistorf, philosophe, né à Berne le 15 janvier 1759, d'une famille ancienne, fut pendant quelque temps au service de la Hollande. Au milieu même des camps, il se livra avec constance à son goût pour les lettres et les sciences philosophiques : il lut les écrits de Leibnitz et de Wolf, et conçut le plan d'un grand ouvrage dont il confia l'idée et l'exécution à son ami le conseiller Eckartshausen. En 1765 il prononça dans une réunion de jeunes

bernois un discours qui fut imprimé sous ce titre : *Histoire de la vertu helvétique*, Bâle, in-8. Il y célèbre l'humanité des habitants de Soleure qui, pendant le siège de leur ville en 1508, par Léopold 1^{er}, duc d'Autriche, voyant une troupe d'assiégeants tomber dans l'Aar, par la rupture du pont, volèrent à leur secours, parvinrent à les sauver, et les renvoyèrent sans rançon. Kirchberger était en relation avec J.-J. Rousseau qui parle de lui dans ses *Confessions*, livre 12, ainsi qu'avec Saint-Martin et s'occupait aussi des matières obscures de la théosophie. Il s'éleva avec force contre une secte d'*illuminants*, dont le chef était Fréd. Nicolai (*voy.* ce nom), qui se propageait en Allemagne. C'est d'après ses avis que Zimmermann rédigea contre ces novateurs des *Mémoires* qui déterminèrent l'empereur Joseph II à prendre, de concert avec la cour de Berlin, des mesures capables d'arrêter le progrès de ces dangereux sectaires. Kirchberger cultiva les sciences naturelles et surtout l'agriculture; il contribua surtout à éclairer les habitants de son pays sur l'emploi de certains procédés utiles. et propagea l'usage du gypse dans les prairies artificielles. Kirchberger parvint dans sa patrie aux charges les plus importantes. Il se délassait chaque année de ses fonctions, en allant jouir du repos, dans le sein de sa famille à Morat. Il mourut en 1800.

KIRCHER (Athanase), célèbre jésuite allemand, l'un des plus laborieux et des plus savants hommes de cet ordre, naquit à Geysen, près de Fulde, le 2 mai 1602, et entra chez les Pères de la compagnie à Mayence en 1618. Il professait la philosophie et les mathématiques à Würzburg, dans la Franconie, lorsque les Suédois troublèrent par leurs armes le repos dont il jouissait. Il se retira en France, passa à Avignon et de là à Rome, où il mourut en 1680, à 79 ans. Il ne cessa d'écrire qu'en cessant de vivre. Kircher avait embrassé toutes les sciences, physique, histoire naturelle, philosophie, mathématiques, théologie, antiquités, musique, langues anciennes et modernes : ses nombreux ouvrages se divisent en trois classes; 1^o sciences physiques et mathématiques; 2^o langues et hiéroglyphes; 3^o histoire et antiquités. Les principaux fruits de sa plume laborieuse et féconde sont : *Præfationes magneticae*, 1634, in-fol.; *Ars magna lucis et umbræ*, in-fol., Rome, 1645, 1646, 2 vol. : traité d'optique, profond et lumineux pour son temps, ainsi que le suivant : *Primitiæ gnomonicae catoptricae*, in-4; *Musurgia universalis, sive ars magna consoni et dissoni, in decem libros digesta*, ibid., 1650, in-fol., 2 vol.; *Obeliscus Pamphilius*, 1650, in-fol.; *Obeliscus ægyptiacus*, in-fol.; *Oedipus ægyptiacus*, Rome, 1652 et 1653, 4 vol. in-fol. C'est une explication d'un grand nombre d'hiéroglyphes, explication telle qu'on peut l'attendre d'un savant qui avait quelquefois une façon de voir toute particulière, mais toujours fondée en érudition et en raison. Ce livre est rare. *Iter extaticum*, 1657, in-4. C'est un voyage idéal dans les planètes et les régions supérieures du ciel. On conçoit que le voyageur n'a pu rien nous dire de bien positif, mais il en parle d'une manière pleine d'intérêt et de sentiment; son style est élégant, pur, riche, et semble s'élever avec les objets

dont l'auteur s'occupe. Il n'y a que le génie desséché par les calculs et les aridités géométriques, qui puisse avoir dicté à Maclaurin la censure dédaigneuse qu'il a faite de cet ouvrage. *Mundus subterraneus, in quo universæ naturæ majestas et divitiæ demonstrantur*, Amsterdam, 1664 ou 1668, 2 vol. in-fol., troisième édition, augmentée, 1678, 2 vol. in-fol., fig.; plein de recherches, écrit avec élégance et intérêt; on y voit quelques préjugés en matière de physique, mais c'étaient ceux de son siècle. Entre une infinité d'observations, on y trouve une théorie vaste et hardie de la génération des êtres, dont quelques vues sont reconnues pour fausses; d'autres sans être peut-être plus vraies, ont été adoptées par des hommes célèbres: le système des molécules, si éloquemment exposé par Buffon, y est pris entièrement quant au fond, et souvent même quant aux expressions, comme on l'a démontré dans l'*Examen impartial des époques de la nature*. (Voy. GRAAF Reinier, LEUWENHOEK, MUYS.) *China illustrata*, Amsterdam, 1667, in-fol. Struvius en porte ce jugement: *Kircheri China est vera auctoris phantasia; sic autem judicatur, eo quod Patres jesuitæ nuper reduces, facta pleraque in illo libro improbant*. Ce livre a été traduit en français par d'Alquié, 1670, in-fol. *Arca Noë*, in-fol.; *Turris Babel*, in-fol., Amsterdam, 1679. Cette production, peu commune et vraiment singulière, traite de la construction de la tour de Babel et de la dispersion des peuples; *Phonurgia nova de prodigiis sonorum effectibus et sermocinatione per machinas sonatas*, où l'on trouve des choses curieuses, 1675, in-fol.; *Ars magna sciendi*, 1669, in-fol.: ouvrage plus subtil qu'utile, plein de combinaisons pénibles et de spéculations techniques, moins propres à faire des savants qu'à dégoûter des sciences; *Polygraphia, seu artificium linguarum, quo cum omnibus populis totius mundi poterit quis correspondere*, Rome, 1665, in-fol.; *Latium*, 1671, in-fol.: ouvrage savant, et qui a coûté beaucoup de recherches; *Scrutinium physico-medicum contagiosæ luis*, Leipsig, 1671, avec une préface de Langius. C'est un traité sur la peste, fort utile et bien écrit. *Mundus magnus*, in-4, où l'on voit l'idée de l'attraction universelle; *Magia catoptrica*, où l'on trouve les miroirs d'Archimède et de Buffon (voy. ARCHIMÈDE); *Specula melitensis encyclica*, etc., Messine, 1658, in-42. C'est le plus rare de tous les ouvrages de Kircher. *Lingua ægyptiaca restituta, sive Institutiones grammaticales, et lexicon Copticum*, Rome, 1644, in-4. Cet ouvrage fut le premier qui répandit en Europe des notions exactes sur la langue copte. Il est rare et doit avoir un supplément, etc. Les connaissances extrêmement variées de ce jésuite, la manière grande, neuve et approfondie dont il a traité plusieurs sciences difficiles et peu cultivées jusqu'alors, l'eussent fait regarder comme un savant universel, s'il pouvait y en avoir, et si l'esprit de l'homme pouvait embrasser un espace dont l'imagination même ne saisit pas le terme. Son style est coulant, pur, abondant, vigoureux, animé par des citations en vers et en prose, ingénieusement appliquées à la matière qu'il traite. Lors même qu'il s'égare, soit par quelque erreur qui lui est propre, soit par

celles qui étaient universellement adoptées de son temps, on reconnaît encore le savant et l'homme de génie. Des écrivains modernes ont uni leurs efforts pour obscurcir la gloire de ce jésuite célèbre, qui a fourni bien des matériaux à leurs systèmes et à leurs spéculations. Au lieu de reconnaître leur bienfaiteur, ils ont cru qu'en le décriant, on ne soupçonnerait point qu'ils lui devaient quelque chose. Plin croyait au contraire « qu'il était de la » probité et de l'honneur de rendre une sorte » d'hommage à ceux dont on avait tiré quelque » secours et quelque lumière; et que c'était une » extrême petitesse d'esprit d'aimer mieux être sur- » pris honteusement dans le vol, que d'avouer in- » génument sa dette. » *Præf. hist. nat.* Cet homme rare et peut-être unique par la multitude et la variété de ses connaissances, avait manqué d'être renvoyé du noviciat, le recteur le jugeant inepte aux sciences. On voit encore à Mayence la chapelle où le novice désolé se retirait pour demander au Ciel les lumières nécessaires à l'état qu'il voulait embrasser. On peut dire qu'il a été exaucé au-delà de ses vœux. Le P. Kircher a occupé à Rome la chaire de mathématiques, au collège Romain. Son amour pour la science lui faisait braver les plus grands dangers. Dans un voyage à Naples, voulant connaître l'intérieur du Vésuve, il se fit descendre, par la première ouverture, par un homme vigoureux qui l'y tint suspendu à l'aide d'une corde, jusqu'à ce qu'il eût satisfait sa curiosité. Plusieurs souverains, et, entre autres, le duc de Brunswick, lui fournissaient les sommes nécessaires pour ses expériences, et lui envoyaient des raretés dont il composa un des plus beaux cabinets de l'Europe, décrit par Ph. Bonanni, Rome, 1709, in-fol. Battara a donné, en 1774, une nouvelle description des pièces relatives à l'histoire naturelle, qu'il renfermait. Ce laborieux jésuite a donné trente-deux ouvrages qui roulent sur presque toutes les sciences. On peut consulter sur ce savant jésuite le *mémoire* qu'il a donné lui-même sur sa *vie* et ses *ouvrages* dans le *Fasciculus epistolarum* de Langenmantel, pag. 65 et suiv.

KIRCHER (Conrad), théologien luthérien né dans le xvi^e siècle à Augsbourg, s'est rendu célèbre par sa *Concordance grecque* de l'ancien Testament, qu'il fit imprimer à Francfort, 1607, 2 vol. in-4. Cet ouvrage peut servir de dictionnaire hébreu. L'auteur met d'abord les noms hébreux, et ensuite l'interprétation que les Septante leur ont donnée, et cite les endroits de l'Écriture où ils se trouvent différemment interprétés. Le principal défaut est, sans contredit, d'y avoir suivi l'édition des Septante de Francfort, 1597, au lieu de suivre celle du Vatican, que tous les savants préfèrent. La *Concordance* de Trommius n'a pas fait tomber celle de Kircher, comme l'a démontré Jean Gagnier d'Oxford. Voy. TROMMIUS. Kircher a publié un abrégé de son ouvrage sous ce titre: *De concordantiarum biblicarum, maxime veteris Testamenti grecarum, hebræis vocibus respondentium, vario ac multiplici in sacro-sancta theologia usu*, Wittenberg, 1622, in-4. On ignore l'époque précise de sa mort.

KIRCHER (Jean), théologien né dans le xvii^e siècle

à Tubingen, publia en 1646, en latin, les *Motifs de sa conversion du luthéranisme à la religion catholique*, Vienne, 1640, in-8. Les luthériens ont vainement essayé de réfuter cet ouvrage.

KIRCHMANN (Jean), savant antiquaire allemand, né en 1575 à Lubeck, fut recteur de l'université de cette ville, exerça cet emploi avec beaucoup de distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1645, à 68 ans. Ses principaux écrits sont ; *De funeribus Romanorum libri IV*, Leyde, 1672, in-12 : traité savant, qui lui acquit une grande réputation, et lui procura un riche mariage ; *De annulis liber singularis*, Lubeck, 1625, in-8, et Leyde, 1672, in-12 ; ouvrage plus curieux qu'utile ; des *oraisons funèbres*, etc.

KIRCHMANN, professeur de physique à Pétersbourg, est devenu célèbre par ses expériences sur la matière électrique, et par le genre de mort qui termina ses jours, le 6 août 1755. Il avait dressé un conducteur pour soutirer la foudre ; un globe de feu en sortit au moment qu'il en approcha, et lui brûla la tête. Depuis cette époque, le système des conducteurs a éprouvé diverses destinées : tandis que les uns les regardent comme un préservatif contre le feu du ciel, d'autres, fondés sur des exemples multipliés, les envisagent comme une invention empirique et dangereuse. Les précautions infinies qu'il faut observer pour en prévenir les mauvais effets (et sur lesquelles on n'est rien moins que d'accord, les uns voulant une chose, les autres une autre), en rendent l'exécution presque impossible. Cependant les nouveaux progrès de la science ont levé toutes les difficultés, et l'usage des conducteurs est maintenant sans danger. *Voy. le Journ. hist. et litt.*, 15 juillet 1782, page 412 ; — 4^{er} mars 1785, page 557, et l'article Pringle. Un poète latin a fait à Kirchmann cette épitaphe imitée de Virgile, au 6^e livre de l'Enéide :

Vidi et crudeles dantem Salmoneæ pœnas,
Dum flammæ Jovis et sonitus non curat Olympi,
Demens, qui nimbos ac irritabile fulmen
Igneris filis ferroque lacessit acuto.
At Pater omnipotens densa inter nubila telum
Contorsit (non ille levis de culmine tecti
Scintillas) raptumque immani turbine volvit.

KIRSCHMAYER (Georges-Gaspard), professeur à Wittenberg, et membre des sociétés royales de Londres et de Vienne, naquit à Offenheim en Franconie, l'an 1655, et mourut en 1700, après avoir publié plusieurs ouvrages d'érudition et de physique. Les principaux sont : des *Commentaires* sur Cornélius Népos, Tacite, et d'autres auteurs classiques ; des *Oraisons* et des *Pièces de poésie* ; *De corallo, balsamo et saccharo*, 1661, in-4 ; *De tribulis*, 1692, in-4 ; six *Dissertations*, sous le titre de *Hexas disputationum zoologicarum*. Elles roulent sur le basilic, la licorne, le phénix, le béemoth et l'araignée. *Pathologia vetus et nova* ; *Philosophia metallica* ; *Institutiones metallica*, etc.

KIRSCHMAYER. *Voy. NAO-GEORGES*.

* KIRKLAND (Thomas), médecin et chirurgien, né en 1720, consacra toute sa vie à l'exercice de son art. Il prit part à toutes les discussions importantes qui s'agitèrent de son temps entre les médecins, et mourut à Ashby dans le mois de jan-

vier 1798, âgé d'environ 77 ans. Il était membre de la société royale d'Edimbourg et de plusieurs sociétés savantes. On a de lui plusieurs ouvrages dont aucun n'a été traduit en français ; le plus remarquable et le plus estimé est : *Examen de l'état présent de la chirurgie*, où il fait voir l'analogie entre les maladies internes et externes, et le danger qu'il y aurait à séparer deux branches d'un art qui ont entr'elles des rapports si intimes.

* KIRKPATRICK (James), major-général anglais, fut longtemps employé par la compagnie des Indes qui l'envoya son ambassadeur près des cours de Madadji-Scindiah et du grand Mogol Schah Aalem. Il résida aussi au nom de la même compagnie, auprès du Nizam, à Haïderabad. Pendant son séjour dans l'Inde, il en étudia les langues, et devint un habile orientaliste. On a de lui : *Biographie des poètes persans*, trad. de Daoulet-Schah dans le *New-Asiatic-Miscellany*, Calcutta, 1789, in-4 ; *Description du royaume de Népol* avec une carte et des pl. Londres, 1811, in-4 ; *Choix des lettres du sultan Tippoo-Saïb*, ibid., 1811, in-4. Kirkpatrick est mort le 22 mars 1812.

KIRSCHMEYER (Jean SIGISMOND), né à Alledorf en Hesse, l'an 1674, professeur de philosophie et de théologie à Marbourg, mourut en 1749. On a de lui : plusieurs *Dissertations académiques* ; un *Traité en latin contre les enthousiastes*, pour prouver que l'unique principe de la foi est la parole de Dieu. Les protestants en font cas ; mais les catholiques ont démontré que les principes de l'auteur justifient les sociniens et tous les hérétiques, puisqu'ils se fondent tous sur la parole de Dieu.

KIRSTEN (Pierre), médecin et orientaliste, né à Breslau en 1577, eut la direction des collèges de cette ville, après avoir acquis de vastes connaissances par des voyages dans toutes les parties de l'Europe, en Asie, et par l'étude des langues savantes, notamment de l'arabe, qu'il avait apprise pour entendre parfaitement Avicenne, et dans laquelle il se rendit fort habile. Son emploi lui déroba trop de temps, il se dévoua entièrement à la médecine, et se retira en Prusse avec sa famille. Le chancelier Oxenstiern l'y ayant connu, l'emmena en Suède, et lui procura la chaire de professeur en médecine dans l'université d'Upsal. Il y mourut en 1640, à 65 ans. Son application avait accéléré sa vieillesse, et il était déjà fort affaibli quand il se rendit en Suède. Son épitaphe porte qu'il *savait vingt six langues* ; cela peut être, mais il ne les connaissait pas certainement comme sa langue maternelle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : *Traité de l'usage et de l'abus de la médecine*, Francfort, 1610, in-8 ; *Les quatre évangélistes, tirés d'un ancien manuscrit arabe*, Francfort, 1609, in-fol. ; *Notes sur l'Evangile de saint Matthieu, confronté sur les textes arabe, syriaque, égyptien, grec et latin*, Breslau, 1615, in-fol., une *Grammaire arabe*, très-estimée.

KIRSTENIUS ou KIRSCHSTEIN (Georges), habile médecin et savant orientaliste, né à Stettin en 1615, fit longtemps et avec succès des exercices publics sur la physique, la médecine, la botanique, l'anatomie, etc. On fait cas de ses *Exercitationes philo-*

logice, Stettin, 1631, in-4. Il mourut en 1660, à 47 ans. On peut consulter sur ce médecin le tome 41 des *Mémoires* de Nicéron et le *Dictionnaire* de Chauffepié.

* KIRWAN (Richard), célèbre chimiste, né en Irlande, étudia d'abord la jurisprudence, mais son goût l'entraîna vers les sciences naturelles auxquelles il s'adonna tout entier. Il s'établit à Londres ou aux environs vers 1779, et lut, à la société royale, dont plus tard il devint membre, différents mémoires qui lui méritèrent, en 1781, la médaille, fondée par Copley. Il retourna dans son pays natal en 1789, et fut bientôt nommé président de la société royale de Dublin, et membre ou associé des premières compagnies littéraires ou savantes de l'Europe. Il mourut le 22 juin 1812. Kirwan a donné son nom à la *société Kirwanienne* qu'il institua dans le but de poursuivre les découvertes et leur application. Presque toutes les sciences naturelles doivent à ses travaux quelques progrès. Il publia un grand nombre d'ouvrages sur la chimie, la géologie, la minéralogie, la métaphysique etc.; quelques-uns se trouvent dans les *Transact. philosophiques d'Irlande*: on trouvera sur les autres de longs détails dans la *Bibliothèque britannique* imprimée à Genève. Nous citerons: *Estimation de la température de différents degrés de latitude*, trad. en français par Adet, Paris, 1789, 1 vol. in-8; *Essai de réponse à la question suivante: Quels sont les engrais qu'on peut appliquer avec plus d'avantage aux diverses espèces de sols, et quelles sont les causes de leurs bons effets dans chaque cas particulier?* 1794, couronné par l'acad. de Dublin, et traduit en franç. par F. G. Maurice, Genève, 1800, et 1806, in-8. *Réflexions sur l'état primitif du globe et la catastrophe qui lui a succédé*, 1796, ouvrage rempli de rapprochements ingénieux; on en trouve un extrait dans la *Bibliothèque britannique* (littérature), vol. 9^e, an 7, page 228. *Essai sur le phlogistique et sur la constitution des acides*, trad. en franç. par Mad. Lavoisier, avec des notes par Guyton-Morveau, etc., Paris, 1788, in-8; *Expérience sur une nouvelle terre trouvée près de Strontian, en Ecosse*, 1794. La *Strontiane*, comme on sait, est au nombre des terres élémentaires. *Eléments de minéralogie*, 1794, 2 vol. in-8, traduit par Gibelin, 1783, in-8; *Essais de métaphysique, contenant les principes et les objets fondamentaux de cette science*, 1806, in-8.

KLAPROTH (Martin-Henri), chimiste distingué, né à Berlin le 1^{er} décembre 1745, mort dans cette ville le 4 janvier 1817, exerça la profession de pharmacien jusqu'en 1788, époque à laquelle il fut nommé professeur de chimie et membre de l'académie des sciences. Il avait apprécié l'importance de l'analyse des minéraux pour établir une bonne classification de ces corps, et cette idée lumineuse le conduisit à d'importantes découvertes. C'est à lui que les chimistes doivent la découverte de la zircon, qu'il trouva dans le jargon de Ceylan, ainsi que celle du titane, de l'urane et du tellure. Il a démontré que la potasse existe dans les produits volcaniques et dans le grenat blanc, et que la mine d'argent rouge est un sulfure d'argent et d'antimoine. Il fit

connaître le molybdate de plomb et la sulfate de strontiane. Ses principaux ouvrages sont: *Mémoires de chimie*, trad. en français par Tassaert, Paris, 1807, 2 vol. in-8. *Dictionnaire de chimie* (avec F. Wolf), trad. par Bouillon Lagrange, Paris, 1810-1811, 2 vol. in-8. On lui doit en outre un grand nombre de mémoires consignés dans les recueils de la société d'histoire naturelle de l'académie des sciences de Berlin, dans les *Annales de chimie de Crell*, dans la *Bibliothèque physico-chimique* de Hermaestadt, etc. Il était chevalier de l'ordre de l'aigle rouge de 3^e classe et membre d'un grand nombre de sociétés savantes.

KLAPROTH (Henri-Jules), fils du précédent, né à Berlin en 1785, s'adonna jusqu'à l'âge de quinze ans à l'étude de la chimie et des sciences physiques que son père cultivait avec le plus grand succès. Mais la lecture de quelques livres d'histoire et de voyages le détermina à étudier les langues persane et chinoise. Après avoir passé deux ans à l'université de Halle, il se rendit en 1802 à Dresde, où il compulsa les manuscrits orientaux de la bibliothèque du palais japonais. Pendant son séjour dans cette ville, il commença la publication de son journal intitulé *Asiatische magasin* qui le fit avantageusement connaître. Il alla ensuite à Weimar, où il demeura jusqu'en 1804. Désirant connaître par lui-même cette Asie dont il avait fait de si bonne heure l'objet de ses curieuses investigations, il trouva une occasion favorable de la visiter dans l'ambassade que le gouvernement russe se décida, en 1805, à envoyer à Pékin. Malheureusement cette ambassade ne put pénétrer en Chine. Klaproth toutefois profita de son voyage pour recueillir des observations sur les langues de tous les peuples avec lesquels cette lointaine excursion l'avait mis en contact, et il y trouva les premiers matériaux de son bel ouvrage, qu'il publia plus tard sous le titre d'*Asia polyglotta*. L'étude qu'il avait fait précédemment de la langue mandschoue lui servit beaucoup dans ce voyage, et le séjour de dix mois qu'il fit à Irkoutsk, ville principale de la Sibérie, acheva de le familiariser avec les idiomes de l'Asie. En 1806, Klaproth se sépara de l'ambassade russe pour explorer seul une grande partie des frontières septentrionales de la Chine, et il ne fut de retour à Saint-Petersbourg qu'en 1807. L'académie de cette ville voulant honorer les découvertes qu'il avait faites, et lui donner un témoignage éclatant de son estime, lui décerna le diplôme d'académicien extraordinaire, et le choisit, sur la proposition du comte Jean Potocki, pour aller explorer les montagnes du Caucase, imparfaitement connues du gouvernement russe lui-même. Klaproth brava les fatigues et les périls pour accomplir cette mission dont il s'acquitta de la manière la plus satisfaisante. Quelques contrariétés qu'il éprouva à St.-Petersbourg lui firent désirer de quitter ce pays. Mais le ministère russe l'ayant invité à faire un catalogue raisonné des livres et manuscrits chinois et tartares qu'il avait recueillis dans ses voyages, pour la bibliothèque impériale, Klaproth dut prolonger son séjour en Russie, pour exécuter ce travail qui ne fut terminé qu'à la fin de 1810. Deux ans après il

obtint son congé définitif, non cependant sans quelques difficultés. Il se rendit en 1814 en Italie, et continua paisiblement ses recherches savantes au milieu de la crise politique qui ébranlait l'Europe. L'année suivante il vint à Paris avec les armées alliées et renonçant aux avantages qui lui étaient offerts dans sa patrie, vécut dès-lors en France, uniquement occupé des travaux auxquels il dut une réputation qui s'étendit dans toute l'Europe. Il est mort à Paris le 27 août 1853. Ce savant laborieux a laissé un grand nombre d'ouvrages dont les plus remarquables sont : *Asia polyglotta ou Classification des peuples de l'Asie, d'après l'affinité de leurs langues*, Paris, 1825, in-4, et atlas in-fol.; *Tableaux historiques de l'Asie, depuis la monarchie de Cyrus jusqu'à nos jours*, Paris, 1826, in-4, avec atlas; *Mémoires relatifs à l'Asie, contenant des recherches historiques, géographiques et philologiques sur les peuples de l'Orient*, 1824-1828, 5 vol. in-8; *Première et seconde lettre sur les hiéroglyphes*, 1827, in-8; l'auteur, dans ces deux lettres, a pour but de constater les découvertes de Champollion jeune. *Tableau historique, géographique, ethnographique et politique du Caucase*, 1827, in-8; *Voyage à Pékin à travers la Mongolie chinoise en 1820 et 1821 par Timbowski, traduit du russe par M. N...., publié avec des corrections et des notes*, Paris, 1827, 2 vol. in-8 et atlas; *Histoire de Kachmerfs, traduit de l'original sanscrit par M. Wilson, et publié avec des notes*, Paris, 1826, in-8. Klaproth a laissé manuscrit : *Nouveau Mithridates, ou Classification systématique de toutes les langues connues*, contenant un aperçu grammatical de chaque langue, ainsi qu'un vocabulaire polyglotte des cinq parties du monde, avec un atlas. Ce savant a inséré un grand nombre de mémoires dans le *Journal asiatique*. Il a de plus préparé une édition du voyage de Marco-Polo avec un commentaire. Klaproth était membre de la société asiatique et de l'académie de Besançon. *Voy. GULDENSTAEDT.*

KLÄUSWITZ (Benoit-Gottlieb), né à Leipsig en 1692, professeur de théologie à Hall, mourut en 1749. Il a donné : plusieurs *Dissertations académiques*; des *Explications* de divers passages de la Bible; un *Traité* en allemand sur la raison et l'écriture sainte, et sur l'usage que nous devons faire de ces deux grandes lumières.

* KLÉBER (Jean-Baptiste), général, né à Strasbourg en 1754, était fils d'un terrassier de la maison du cardinal de Rohan. Son père le destinant à l'état d'architecte, il vint étudier à Paris; mais une circonstance imprévue changea sa carrière. Se trouvant un jour dans un café où des étrangers étaient insultés, Kléber prit leur défense. C'étaient deux gentilshommes bavares, qui, reconnaissants du service qu'il leur avait rendu, l'invitèrent à les suivre à Munich où ils lui ouvrirent l'entrée de l'école militaire. Le général Kaunitz, fils du premier ministre, le prit en amitié, et, frappé de sa belle taille et de son esprit, l'emmena avec lui à Vienne, où il lui donna une lieutenance dans son régiment. Kléber fit la campagne de 1776, contre les Turcs; mais après 7 ans de service n'ayant pu obtenir d'avancement, il donna sa démission,

revint en Alsace, et par la protection de l'intendant Galaisière obtint la place d'inspecteur des bâtiments publics à Belfort. Il reprit alors l'étude de l'architecture. Après six ans d'une vie paisible, éclata la révolution dont il embrassa les principes. En 1792, il entra grenadier dans un bataillon de volontaires du Haut-Rhin, se fit bientôt remarquer, et servit comme adjudant-général au siège de Mayence. Après la prise de cette ville, Kléber, nommé général de brigade, fut envoyé dans la Vendée, rencontra l'armée royaliste à Torfou, et forcé de céder à la supériorité du nombre, après une vigoureuse résistance, fit une habile retraite. Il éprouva un nouvel échec au delà de la Loire; mais victorieux au Mans, il poussa de marche en marche les débris des Vendéens entre la Loire et la Vilaine, et dit : « C'est ici où je les voulais. » Les commissaires de la Convention lui ordonnent de commencer l'attaque de nuit : « Non, dit Kléber, » il est bon de voir clair dans une affaire sérieuse, » et celle-ci doit se décider au grand jour. » Il défit complètement les Vendéens près de Savenay et rétablit momentanément la tranquillité dans les provinces insurgées. A son entrée à Nantes, on lui donna une fête, et au moment où une couronne de laurier descendait sur son front, un des commissaires de la Convention s'écria : « Que ces lauriers n'étaient pas dus aux généraux, mais aux » soldats; » — Nous avons tous vaincu, répondit » Kléber; je prends cette couronne pour la suspendre au drapeau de l'armée. » L'indignation qu'il témoigna de voir massacrer les prisonniers en vertu des décrets homicides rendus par la Convention dans un moment de délire, le rendit suspect, et il fut remplacé à la Vendée; mais on avait besoin de ses talents et il fut successivement employé comme général de division à l'armée du Nord, puis à celle de Sambre-et-Meuse. A la bataille de Fleurus (26 juin 1794), il commandait l'aile gauche. S'étant porté sur Mons, il força le camp retranché du mont Panisel et le passage de la Roër, repoussa l'ennemi jusqu'à la rive droite du Rhin, et entra victorieux dans Maëstricht. Dans le mois d'octobre 1795, il dirigea le passage du Rhin devant Dusseldorf, et forcé de rétrograder montra dans sa retraite autant de sang-froid que d'habileté. Il seconda, en 1796, toutes les opérations de Jourdan, et contribua beaucoup à ses succès. Chargé pendant quelques jours du commandement de l'armée, il allait opérer sa jonction avec l'armée de Rhin-et-Moselle, par Heilbronn, et s'emparer de Francfort, lorsqu'une intrigue l'éloigna. On s'attendait, en 1797, à lui voir donner le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse; mais Hoche lui fut préféré. Kléber, mécontent du Directoire, se retira dans une maison de campagne qu'il avait achetée aux environs de Paris, et s'y occupait de rédiger des *mémoires* sur ses campagnes, lorsque Bonaparte l'engagea à le suivre en Egypte. Il débarqua le 30 juin 1798 devant Alexandrie, et reçut un coup de feu en en escaladant les remparts. Bonaparte, qui se portait sur le Caire, lui laissa le commandement de cette place. Kléber l'accompagna l'hiver suivant en Syrie, à la tête de l'avant-garde, prit le fort

d'El-Arisch, suivit sa route dans le désert, s'empara de Gaza, de la ville et des forts de Jaffa. Pendant le siège de Saint-Jean d'Acre, il fut détaché du camp, battit les Turcs au Mont-Thabor, et les força de se retirer vers le Jourdain. Après la levée du siège, il commanda l'arrière-garde, et protégea la retraite de l'armée. Il se signala de nouveau en Egypte, au combat d'Aboukir, où les Turcs furent entièrement défaits. A son départ pour l'Europe, Bonaparte lui remit le commandement. Kléber se trouvait dans la position la plus difficile. Les fréquents combats, les marches forcées dans le désert avaient affaibli notablement l'armée, tandis que le grand visir s'avavançait par la route de Damas avec 80 mille hommes. Ne pouvant ni obtenir de secours, ni conserver l'Egypte, Kléber continua les négociations entamées par Bonaparte avec les Ottomans; mais n'espérant aucun résultat sans l'entremise des Anglais, il choisit pour médiateur le commodore Smith. Le traité d'El-Arisch fut conclu: mais à peine Kléber eut-il remis aux Turcs la haute Egypte, comme il se disposait à évacuer le Caire, l'amiral Keith lui écrivit que son gouvernement lui défendait de permettre l'exécution d'aucun traité, à moins que l'armée française ne se rendit prisonnière de guerre. Kléber indigné fit imprimer cette lettre et y ajouta ces mots: « Sol- » dats, aux armes! vous répondrez à une telle » insulte par des victoires. » Depuis ce moment, Kléber vola de succès en succès. Ayant rapidement concentré son armée, il la développa dans les plaines de la Koubeh, défit l'avant-garde turque, rencontra l'armée du grand visir dix fois supérieure à la sienne, et remporta la célèbre victoire d'Héliopolis. La révolution du 18 brumaire lui faisait espérer de prompts secours. Sa victoire récente lui assurait la possession paisible de l'Egypte, au moins pour une année; l'armée elle-même montrait le désir de conserver cette conquête; tandis que les Egyptiens, étonnés de voir l'armée du grand visir battue par une poignée de Français, crurent désormais que ces derniers resteraient leurs maîtres. Les contributions extraordinaires imposées à la ville du Caire, en punition de sa révolte, mirent Kléber à portée de payer 11 millions d'arriéré, y compris la solde. Il forma une légion grecque, et un corps de Coptes, qu'il fit instruire et habiller à la française. Il établit un parc de 500 chameaux, et des ponts volans sur le Nil, pour en faciliter le passage aux troupes. S'occupant ensuite de la prospérité de l'Egypte, il mit un terme aux dilapidations, en établissant un comité administratif. Respecté par les peuples conquis, aimé de ses subalternes, chéri de ses soldats, il exerçait un pouvoir souverain et nullement disputé. Le 5 juin 1799, il quitta le Caire pour faire une tournée en Egypte; de retour au Caire, le 14, il se promenait sur la terrasse de son jardin, lorsqu'un jeune Turc, nommé Soleyman, égaré par son fanatisme, lui porta quatre coups de poignard, dont il expira quelques moments après. On arrêta l'assassin, qui semblait regarder ce meurtre atroce comme une action inspirée par le Ciel. Il fut condamné par une commission militaire à périr au mi-

lieu des tourments. Kléber est sans contredit un des plus grands hommes de guerre qu'ait produits la révolution. Une activité infatigable, un rare sang-froid, un coup d'œil juste, une connaissance profonde de la tactique, voilà les qualités qui le distinguaient comme général. Désintéressé, humain, d'un regard il arrêtait les séditions, le brigandage et l'effusion du sang. Peu de généraux ont établi une discipline aussi exacte parmi les soldats; et peu d'hommes, pouvant disposer des richesses conquises, ont mieux su les mépriser. Sa franchise, une certaine fierté, et un caractère impétueux, rendaient souvent son abord pénible; mais ses actions et son équité lui gagnaient bientôt l'estime. Ses restes, rapportés à Marseille, furent déposés au château d'If. Louis XVIII ordonna, en 1818, qu'ils fussent recueillis et placés dans le monument qui lui a été élevé dans sa ville natale. Son *Eloge funèbre* par Garat a été imprimé avec celui de Dessaix, Paris (an 9), in-8. Fourrier (*voy. ce nom*), alors membre de l'institut d'Egypte, avait déjà fait insérer dans la *Décade* qui s'imprimait au Caire, l'*Oraison funèbre* par lui prononcée lors de la cérémonie des funérailles, en juillet 1799. Une statue lui a été érigée récemment sur une des places de Strasbourg.

* KLEIN (Jacques-Théodore), naturaliste, né à Königsberg en 1683, et mort à Dantzick, secrétaire du sénat, le 27 février 1759, était membre de l'académie des sciences de Saint-Petersbourg, de la société royale de Londres, et de l'institut de Bologne. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages qui laissent désirer plus de goût, mais qui renferment presque tous quelques faits ou quelques figures qui les rendent utiles aux naturalistes. Les principaux sont: *Descriptiones tubulorum marinorum*, Dantzick, 1751, in-4, fig., 2^e édit., 1775, in-4; *Naturalis dispositio echinodermatum*, ibid., 1754, et Leipsig, 1778, in-4, fig., trad. en français (par La Chesnaye-des-Bois), sous ce titre: *Ordre naturel des oursins de mer*, Paris, 1754, in-8; *Historia naturalis piscium*, 1740-49, 3 part., in-4, fig. Les exemplaires avec un frontispice de 1802, diffèrent des autres par la réimpression du premier fascicule, augmenté d'une note au verso de la page 53, et par l'addition d'une 6^e partie. C'est celui des ouvrages de Klein que l'on consulte le plus; *Historia avium prodromus*, 1750, in-4; *Tentamen methodi ostracologicae*, Leyde, 1755, in-4, figures; *Stemmata avium*, 1759, in-4; *Uterior lucubratio subterranea de terris et mineralibus*, Petersbourg, 1760, in-4. C'est un des ouvrages les plus rares de l'auteur; *Ova avium plurimarum*, allem. et lat., 1766, fig. col.; *Specimen descriptionis petrefactorum gedanensium*, allem. et lat., Nuremberg, 1770, in-4, fig. col. Plusieurs de ces ouvrages ont été traduits en anglais et en hollandais.

* KLEIN (Ernest-Ferdinand), juriconsulte, né à Breslau en 1745, étudia dans le gymnase de sa ville natale et à l'université de Halle, et se fit recevoir avocat. Un recueil de *Mémoires sur le droit et sur la législation*, qu'il publia en 1779, fixa l'attention du chancelier Cramer qui l'appela à Berlin, pour coopérer à la rédaction du nouveau code. Il

en rédigea avec Suarez son ami les parties les plus importantes, entre autres celles qui concernent les délits et les peines. Klein devint ensuite directeur de l'université de Halle et membre ordinaire de la faculté de droit. Rappelé quelques années après à Berlin, il fut l'un des juges du tribunal suprême, puis conseiller privé et secrétaire d'état au département de la justice. Il mourut le 28 mars 1810. Il était membre de l'académie de Berlin qui avait couronné son *Mémoire sur la puissance paternelle*, et correspondant de la commission de législation à St.-Petersbourg. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages dont la liste se trouve avec son portrait dans la *Bibliothèque générale allemande*, 14^e vol.; nous citerons : *Annales de la législation et du droit dans les états prussiens*, Berlin, 1788-1807, 24 vol. in-8; *Principes du droit pénal allemand et prussien*, Halle, 1799, in-8; *Système du droit naturel*, Halle, 1797, in-8; *Système du droit civil prussien*, ibid., 1801, in-8; *Archives du droit criminel* (avec Kleinschrod), 1798-1809, 7 vol. in-8.

* KLEIN (Bernard), célèbre compositeur, né à Cologne, en 1794, enrichit l'art qu'il cultivait d'une grande collection de *sonates pour le piano*, d'*airs détachés* et de *chants religieux*. Parmi ses compositions dans un genre plus relevé, on cite l'*oratorio de Job*, et le grand opéra de *Didon*, écrit dans le style de Gluck. Il fit exécuter, en 1828, à la fête musicale de Cologne, l'*oratorio de Jephté*, qui produisit une vive sensation, et en 1850, à celle de Halle, l'*oratorio de David*, qui n'eut pas moins de succès. Klein mourut le 9 septembre 1852.

KLEINARTS. Voy. CLÉNARD.

KLEIST (Ewald-Christian de), militaire et poète allemand, né le 5 mars 1713, à Zellin en Poméranie, marcha sur les traces du célèbre Gessner, son ami; il a donné aux acteurs de ses *Idylles* les mêmes sentiments de vertu et de bienfaisance qui distinguent les bergers de Gessner, mais il ne s'est pas borné à des bergers : il a introduit dans l'épique des jardiniers et des pêcheurs, à l'exemple de Sannazar, de Grotius et de Théocrite lui-même. Kleist mourut en 1759, des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Kunnersdorf, où il commandait le régiment de Haussen, au service du roi de Prusse. Ce soldat poète était d'une intrépidité rare. Au moment qu'il tomba criblé de blessures, il s'écria aux soldats : « Mes enfants, n'abandonnez pas votre roi. » Sa perte excita les regrets de l'Allemagne entière. C'est un des poètes les plus distingués de sa nation, et un de ceux qui ont le plus contribué à former la langue allemande. Son principal ouvrage est le *Printemps*, 1749, in-8, poème où l'on trouve une peinture fidèle et animée des beautés de la nature. Il a été traduit en italien, en latin et en français. Cette dernière traduction, faible et décolorée, n'a cependant pas détruit toutes les beautés de l'original. Elle se trouve dans le *Choix des poésies allemandes* de Huber. Il a paru depuis deux nouvelles traductions françaises de ce poème; l'une à Berlin, 1781, in-8, l'autre en vers; mais elles ne valent pas mieux. On a encore de lui des *Odes*, des *Chansons*, des *Idylles*, des *Contes* et des *Fables*, diverses petites pièces de vers, plusieurs mor-

ceaux intitulés *Rapsodies*. Ces morceaux sont, avec le *Printemps*, ce qu'il a écrit de plus original et de plus poétique. *Cissidès et Pachès*, petite épopée qui n'a d'autre mérite que celui de peindre avec force le mérite guerrier; et quelques *fragments* en prose dans le genre du *Spectateur*. Le recueil de ses poésies a été souvent réimprimé sous le titre de *Poésies de l'auteur du Printemps*.

* KLEIST DE NOLLENDORF (Emile-Frédéric, comte de), général, né à Berlin en 1762, était colonel de hussards en 1795. Il se distingua à plusieurs reprises dans les campagnes sur le Rhin, notamment au siège de Mayence, à l'affaire de Monbach et à la bataille de Lautern (15 juillet 1794), où il fut blessé; nommé plus tard major-général, il contribua à la défaite des Polonais. Lieutenant-général en 1812, après la défection du général York, il commanda le corps prussien qui agit de concert avec les Français contre les Russes. Lorsqu'en 1815 le roi de Prusse se fut déclaré contre Napoléon, Kleist continua de commander une division à la tête de laquelle il se distingua dans la journée de Bautzen. Le 17 août il se signala devant Dresde, et, quelques jours après, à l'affaire de Culme où il mit en déroute et fit prisonnier le corps du général Vandamme : ce fut à la suite de cette affaire qu'il reçut le titre de comte de Nollendorf, du nom d'un village auprès duquel il avait attaqué les Français. Il se conduisit avec la même distinction à la bataille de Leipsig, où ses troupes faisaient partie de la colonne commandée par Barclay de Tolly. Le 1^{er} janvier 1814, il passa le Rhin, et assista à la bataille de Laon (9 mars 1814). Chargé de la principale attaque sur Paris, il s'empara le 30 mars de Saint-Denis, de la Villette et de la Chapelle, et il venait d'entrer dans ce village, lorsqu'il reçut la nouvelle de la cessation des hostilités. Le comte de Kleist, récompensé de ses services par le titre de gouverneur du grand duché de Berg, est mort à Berlin le 16 février 1825, avec la réputation d'un habile tacticien.

KLESCH (Christophe), fameux prédicant luthérien, né à Iglan, dans le comté de Scepus en Hongrie, et mort à Berlin en 1697, s'est fait connaître par un grand nombre d'ouvrages, dont les derniers sont remplis de visions et entachés d'un fanatisme qui marque assez le dérangement de sa tête. En assurant que le pape est la bête à sept têtes de l'Apocalypse, il montre que Louis XIV est la bête à dix cornes, comme roi de France et de Navarre. Il trouve dans le nom *Ludovicus* le nombre 666, dont il est parlé au verset 18 du chap. 13. Ce nombre y est effectivement selon la valeur des lettres romaines, et c'est ce qu'il y a de vrai dans le *Commentaire* de Klesch.

* KLIMRATH (Henri), jurisconsulte distingué, né en 1795, a rendu son nom recommandable par plusieurs publications estimées. On cite dans le nombre deux mémoires, l'un sur les *monuments inédits du droit français*; l'autre sur les *olim*. Son dernier ouvrage est intitulé : *Etudes sur les coutumes*. Klimrath mourut le 31 août 1854, laissant manuscrits deux ouvrages très-importants, l'un intitulé : *Histoire du droit français*, qui manque

encore à la science malgré quelques essais récents ; l'autre, *Le livre de justice et du prêt*. La plus grande partie de ses travaux se trouve consignée dans la *Revue de législation*, la *Revue étrangère*, la *Revue germanique*, et l'ancienne *Revue du progrès social*, où il a fait preuve d'études historiques aussi bien dirigées que consciencieusement approfondies.

KLING. Voy. CLING.

* KLINGER (Frédéric-Maximilien de), né à Francfort-sur-le-Mein, en 1755, résida d'abord à Weimar, où il composa quelques œuvres dramatiques, entr'autres les *Jumeaux*, pièce dans la manière de Shakespeare, et se rendit en Russie, pour y tenter la fortune. Nommé officier en 1780, il parvint de grade en grade à celui de lieutenant-général, qu'il occupait lorsqu'il mourut à Saint-Petersbourg, le 25 février 1851. Comme écrivain Klinger a pris une part active au mouvement qui fut imprimé de son temps à la littérature allemande. Ses œuvres contenant ses romans et son théâtre ont été publiées à Königsberg, 1809-16, 12 vol. in-8. Son théâtre avait paru de 1786 à 1794, en 8 vol. De ses romans le seul qui ait été trad. en franç. est les *aventures de Faust*.

* KLINGLIN (le baron de), maréchal-de-camp, fut chargé par M. de Bouillé des détails relatifs au départ de Louis XVI pour Varennes au mois de juin 1791. Décrété d'accusation, il alla se placer dans les rangs des émigrés, dont l'année suivante il commandait un corps. Nommé général-major au service de l'Autriche, il fit les campagnes du Rhin de 1796 et 1797 : la correspondance entre le prince de Condé et Pichegru trouvée, dans un de ses fourgons, par Moreau et publiée officiellement, devint la base de l'accusation qui fut portée contre Pichegru après le 18 fructidor (4 sept. 1797). Klinglin, qui doit à cet événement toute sa célébrité, est mort en Autriche après 1800.

* KLINGSPORRE (Maurice, baron de), feld-maréchal suédois, fit ses premières armes en France. De retour dans sa patrie en 1788, il mérita la faveur du roi Gustave III ; fut employé dans la guerre de Finlande, et l'année suivante, chargé du commissariat général et des approvisionnements de l'armée. En 1808, Gustave IV lui confia le commandement en chef de l'armée de Finlande, dans la funeste guerre qu'il venait de s'attirer avec la Russie. Klingsporre se contenta de harceler l'ennemi dans des affaires d'avant-postes, fit brûler la flottille des lacs qui se trouvait dans les ports de Saint-Michel et de Christine, et se battit avec opiniâtreté dans les défilés de Tawastéhus ; mais les Russes supérieurs en nombre s'emparèrent de presque toutes les places de la Finlande. Il obtint cependant à Sikojoki et à Kewolax des succès inespérés, à la suite desquels il reprit momentanément l'offensive. La fortune ne lui sourit pas longtemps. Il lui fallut battre en retraite : le désordre se mit dans les rangs de l'armée, et il eut beaucoup de difficulté à réunir quelques débris du corps qu'il commandait. La Suède se trouvait dans un état de combustion : l'armée de l'Ouest, opposée aux Danois et aux Norwégiens, venait de conclure un armistice et marchait sur Stockholm pour y changer le gou-

vernement. Dans cette conjoncture il ne restait d'autre moyen de salut à la Suède que de faire la paix avec la Russie ; mais le roi refusait d'entendre à cet égard aucun conseil, il avait même défendu de laisser entrer personne dans ses appartements ; le maréchal Klingsporre, suivi de deux autres officiers généraux, osa violer la consigne, eut un court entretien avec le roi, et peu d'instant après, Gustave IV avait abdiqué (15 février 1809). Les états du royaume donnèrent la couronne au duc de Sudermanie qui prit le nom de Charles XIII. (Voy. ce nom.) Klingsporre mourut en 1820, dans un âge très-avancé.

KLINGSTET (Claude-Gustave), peintre, né en 1637 à Riga en Livonie, mort à Paris en 1754, âgé de 77 ans, s'était destiné à la profession des armes sans négliger les talents qu'il avait pour la peinture, et qu'il eût bien fait d'exercer sur des sujets moins libres et moins offensants pour les mœurs. Attaché à Philippe d'Orléans, régent de France, il voulut que ses tableaux fussent conformes au goût dépravé de son protecteur et de cette époque de corruption. On ne peut point dire qu'il ait eu, dans un haut degré, la correction du dessin et le génie de l'invention ; cependant plusieurs des morceaux de sa composition sont assez bien traités. Ses ouvrages sont, pour l'ordinaire, à l'encre de la Chine. Il a excellé dans la miniature : il donnait beaucoup de relief et de caractère à ses figures. On l'appelaient le *Raphael des Tabatières*.

KLOPPENBURG (Jean). Voy. CLOPPENBURG.

* KLOPSTOCK (Frédéric-Gottlieb), un des plus célèbres poètes de l'Allemagne, naquit à Quedlimbourg le 2 juillet 1724, à l'abbaye de ce nom où son père avait un emploi. L'aîné de dix enfants, il fit ses premières études à l'école de Pforta près de Naumbourg, et après avoir achevé ses cours de théologie à Iéna et à Leyde, embrassa l'état ecclésiastique. Il avait de bonne heure révélé son génie poétique par des *odes* et des *pastorales* pleines de verve et d'harmonie ; et il n'avait point encore terminé ses cours de théologie quand il conçut le projet de doter l'Allemagne d'un poème épique. Le *Messie* fut le sujet qu'il choisit, et les trois premiers chants, imprimés en 1748 dans les journaux de Brême et de Halle, obtinrent un succès éclatant. Appelé à Zurich par Bodmer, Breitinger et Gessner, qui avaient formé dans cette ville une association littéraire, il y passa près d'une année qui ne fut point perdue pour ses travaux. A son retour il reçut de Frédéric V, roi de Danemarck, l'invitation de se rendre à Copenhague, où une pension de 2,000 francs lui était assurée (1751) : il devait cette faveur au comte de Bernstorff (voy. ce nom), qui n'avait pu lire sans admiration les premiers chants de la *Messie*, et qui en recommanda l'auteur à son souverain. Ce ministre ayant été disgracié, Klopstock vint habiter Hambourg qu'il ne quitta plus que pour faire quelques excursions à la cour du landgrave de Hesse qui s'était aussi déclaré son protecteur. Pendant son séjour en Danemarck, il avait continué la *Messie*, et les dix premiers chants furent imprimés en 1755 aux frais du roi. La muse lyrique lui inspira souvent aussi plus d'un chant

sublime, et plusieurs critiques ont placé ses *odes* au-dessus de son *épopée*. Il applaudit à l'élan de la révolution de 1789, qui lui semblait devoir réaliser ses rêves pour le bonheur de l'humanité, et ses chants patriotiques lui valurent le titre de citoyen français; mais, lorsqu'il vit les crimes que l'on commettait au nom de la liberté, il en renvoya le diplôme à la Convention. Dans son ode intitulée *les Deux Tombeaux*, consacrée à la mémoire du duc de Larochehoucault assassiné à Gisors, et de Charlotte Corday, il voue Marat à l'exécration publique. Klopstock possédait toutes les vertus qui honorent le talent, sans avoir aucun des défauts qui trop souvent le déparent. Il mourut le 15 mars 1805, vivement regretté par les habitants de Hambourg, qui célébrèrent ses funérailles avec une magnificence extraordinaire. La *Messie* est dans toutes les bibliothèques. Le choix du sujet, la manière neuve et brillante avec laquelle il est traité, la beauté des images, la profondeur des pensées, un style soutenu et souvent sublime, ont assigné à Klopstock un rang honorable parmi les plus grands poètes. Le sentiment religieux se montre partout exalté et profond dans cet ouvrage, qui toutefois est loin d'être sans défaut. On remarque dans la seconde partie l'épisode de la mort de *Marie sœur de Marthe et de Lazare* : (c'est le tableau de la mort du juste) que Klopstock, expirant, récitait d'une voix affaiblie. La *Messie* a été traduite plusieurs fois en français; notamment par M. J. d'Horrer, Paris, 1825-1826, 3 vol. in-8; la traduction la plus récente est celle de M^{me} la baronne A. de Carlowitz, Paris, 1840, gr. in-18. Outre ce poème qui lui avait coûté vingt années de travail, et ses odes qui lui ont mérité le surnom de *Pindare de l'Allemagne*, Klopstock composa quelques *tragédies* qui eurent du succès : la *Mort d'Adam*, dont il existe deux traductions françaises, l'une en prose par l'abbé Roman, avec un discours préliminaire, Paris, 1762, in-12; et l'autre en vers par l'abbé de St.-Elner, ibid, 1770, in-8; les *Bardits*, c'est le titre de trois pièces, dont le héros est *Arminius* ou *Hermann*, et qui sont d'un genre tout-à-fait nouveau; *Salomon*, *David*, etc. Les tragédies de Klopstock, les plus régulières du théâtre allemand, se distinguent par le style, par le plan, par des sentiments énergiques, et une extrême sensibilité. Ses *Oeuvres* ont été publiées à Leipzig, 1798-1809, 7 vol. in-4; et 1798 à 1817, 12 vol. in-8. Klopstock avait été nommé en 1802 associé étranger de l'institut. Dacier y lut son *Eloge* en 1805. Ohm-macht de Strasbourg, ami de Klopstock et statuaire habile, a fait le buste de ce poète. Klopstock, en allant à Copenhague en 1751, fit à Brunswick la connaissance de Marguerite MOLLER, femme spirituelle et aimable, plus connue sous le nom de *METTA*, qu'il épousa en 1754, et qu'il a souvent célébrée dans ses chants, sous le nom poétique de *Cidli*. Elle mourut en 1758, laissant diverses compositions que Klopstock a publiées en les faisant précéder d'une *Notice* sur la vie de cette femme qu'il avait tendrement aimée : on y distingue : *Lettres de morts à des vivants*, et la *mort d'Abel*, tragédie.

* KLOTZ (Chrétien-Adolphe), littérateur, né à Bischofswerda le 15 novembre 1758, était fils d'un ministre protestant, à qui l'on doit trois *Dissertations* latines très-estimées, sur Tyron, affranchi de Cicéron. Dès l'âge de sept ans il montra des dispositions, que son père s'empessa de cultiver. Il apprit les premiers éléments des lettres à Meissen et à Gorlitz, et se rendit ensuite à Leipzig, où il suivit peu les leçons publiques, trouvant mieux son compte à s'instruire lui-même dans les meilleurs livres. Il quitta Leipzig pour Iéna, où il était avantageusement connu par diverses publications. Cédant aux instances de plusieurs de ses amis, il y ouvrit un cours de littérature latine dans lequel il interpréta les ouvrages les plus difficiles d'Horace avec un plein succès. Peu de temps après, le roi d'Angleterre le nomma professeur de philosophie à Gottingue. Bientôt le prince de Darmstadt et le général Quintus Iulius (*voy. GUISSCHARDT*), au nom du roi de Prusse, lui offrirent en même temps, le premier, la chaire de langues orientales à Giessen; et le second, celle d'éloquence à l'université de Halle. Klotz préféra rester à Gottingue. Mais sur une nouvelle invitation de Frédéric II, il vint à Halle professer l'éloquence, et reçut le titre de conseiller aulique. Sa réputation s'étendant de jour en jour, le roi de Pologne, Stanislas-Auguste II, voulut l'attirer à Varsovie, où il se proposait d'établir une académie pour la jeune noblesse; mais Frédéric désirant le conserver dans ses états, augmenta ses appointements, et le nomma son conseiller intime. Le roi de Pologne, pour le gagner, renchérit sur les honneurs et sur les appointements; mais la reconnaissance le retint à Halle, où d'ailleurs il travaillait à plusieurs ouvrages importants. Quoiqu'il fût irascible et piquant dans ses écrits, Klotz était d'un caractère jovial et généreux. Tout-à-coup, et lorsqu'il eut atteint sa quarantième année, il devint avare et triste, sans qu'on pût en deviner d'abord la cause : mais on ne tarda guère à reconnaître, dans ce changement, les symptômes d'une maladie grave. Klotz sentant sa fin approcher, pria son ami Mangelsdorf de lui lire le Phédon de Mendelssohn; les raisons que donne ce philosophe pour prouver l'immortalité de l'âme, ne lui paraissant pas sans réplique, il dit en gémissant : « Ces discussions ne prouvent rien; la religion nous donnera de plus forts arguments. » Il fit appeler un ministre, dans les bras duquel il mourut, le 31 décembre 1771, à l'âge de 43 ans. L'assiduité de Klotz au travail était extraordinaire, ainsi qu'on le voit par les nombreux ouvrages qu'il a publiés dans une aussi courte carrière, et dans l'espace de douze ans. Nous nous bornerons à indiquer : *Dissertation* pour la défense du caractère de Cicéron, contre Dion-Cassius et Plutarque; *Lettre* sur Homère, dans laquelle il suppose que nous n'avons du poète grec qu'une édition corrigée et mutilée par Cynethus de Chio. *Les mœurs des érudits*; *Le Génie du siècle*; *les Ridicules littéraires*. Ces trois ouvrages satiriques, publiés de 1761 à 1762, suscitèrent à Klotz un grand nombre d'ennemis; un *Discours* où il défend la latinité de Juste-Lipse, Iéna, 1761; *Remarques sur les Caractères de Théophraste*, 1761.

Cet ouvrage, critiqué par Fischer, excita entre ces deux auteurs une vive discussion. *Anti-Burmannus*, l'éna et Utrecht, 1761, Burmann y riposta par son *Anti-Klotzius*; *Dissertation* sur l'heureuse hardiesse d'Horace, 1762, réimprimée, Londres, 1817, dans le *Classical Journal*, t. 15; *Vindiciæ horatianæ*, contre le P. Hardouin, 1764; nouvelle édit., corrigée et augmentée, sous le titre de *Lectiones Venusinæ*, 1770; *Fragments de Tyrtée*, 1764, accompagnés d'un commentaire trop prolixe, et cependant réimprimé en 1767; *Carmina omnia ed. emendata*, 1766, in-8; *Opuscula varia argumenti*, Altenbourg, 1766, in-8, contenant divers morceaux académiques, et entre autres des *Programmes* sur les défauts de Sénèque le tragique, sur le style d'Isocrate, sur le clinquant du Tasse, contre Boileau, sur l'interprétation des poètes anciens, sur le vrai caractère de l'histoire littéraire, sur le génie de Callimaque, etc. *Trois Traités numismatiques*, Altenbourg et Leipsig, 1765, 5 vol. in-8. Le premier est un supplément à la *Jurisprudentia numismatica* de Hommel. Le second l'histoire des médailles obsidionales; le troisième celle des médailles satiriques. *Miscellanea critica*, etc., Utrecht, 1765, in-8; *Acta litteraria*, Altenbourg, 1764-72, 7 vol. in-8, recueil de différentes pièces qui avaient déjà paru séparément. Ses *Opuscula philologica et oratoria*, ont été rassemblées après sa mort et publiées par son ami Mangelsdorf, Halle, 1772, in-8, et ses *Opuscula numaria*, 1772, in-8.

KLOTZIUS (Etienne), théologien luthérien, né à Lipstadt en 1606, gouverna, en qualité de surintendant-général, les églises des duchés de Sleswick et de Holstein, et eut beaucoup de crédit auprès de Frédéric III, roi de Danemarck. Il mourut à Flensbourg en 1668. On a de lui plusieurs ouvrages de théologie et de métaphysique, peu connus, entre autres *Pneumatica, seu Theologia naturalis de Deo*, 1640, in-8; *De doloribus animæ Christi in horto et in cruce*; *De sudore Christi*, 1750, in-4.

* KLUBER (Jean-Louis), publiciste, né à Berlin vers 1761, était au service du grand-duc de Bade, lorsqu'en 1814 le congrès de Vienne s'assembla pour régler le nouveau droit public de l'Europe. Son *Commentaire sur les actes du congrès*, 1814 et 1815, 8 vol. in-8, qui fit connaître des conventions destinées à demeurer secrètes, lui attira quelques désagréments. Nommé, en 1817, conseiller de légation en Prusse, il fit paraître alors un *Commentaire du droit public de la confédération germanique*. Les principes démocratiques qui régnaient dans cet ouvrage, l'ayant compromis aux yeux de son gouvernement, il quitta le service de la Prusse, après la mort de Hardenberg, son protecteur, et se retira à Francfort, où il mourut, le 16 février 1855.

* KLUGE (Frédéric-Guillaume), professeur au gymnase de Breslau, né en 1782, et mort le 21 août 1854, s'est fait un nom en Allemagne par un commentaire sur le *Traité de la politique d'Aristote*, et par un ouvrage sur le *Gouvernement de Carthage*. On lui doit encore une édition du *Periple d'Hannon* et une *Biographie du professeur Wolf*.

* KLUIT (Adrien), publiciste, né le 9 février 1755, à Dordrecht, après avoir fait ses premières études,

se rendit à Utrecht, pour y suivre les cours de médecine. Bientôt son goût pour l'histoire et la littérature donna une autre direction à ses travaux. En peu d'années, il devint profondément instruit dans l'histoire, la critique sacrée, la diplomatie, et les langues anciennes. A peine eut-il terminé ses études, qu'il fut nommé recteur des écoles *Latines*, à Rotterdam, puis à La Haye, à Alckmaër, à Leeuwarden, et à Middelbourg. A ce titre il joignit à Middelbourg celui de lecteur en éloquence et en langue grecque. Enfin, en 1776, il fut décoré du titre de professeur, objet de l'ambition de tous les savants hollandais. Il rangea dans un ordre exact les archives de Middelbourg, et y puisa de précieux documents. En 1779, nommé professeur d'histoire nationale à l'université de Leyde, il prit possession de sa chaire par un *Discours sur le droit qu'avaient eu les Hollandais d'abjurer la domination de Philippe II, leur légitime souverain et maître*. L'auteur aurait dû retrancher de son discours le mot *légitime*, puisque c'était prendre la défense de la rébellion. Nous n'examinerons pas si le souverain n'a pas, de son côté, le droit de punir des sujets rebelles; mais on ne peut nier que Philippe avait celui de combattre les fausses doctrines qui troublaient la Hollande, et de maintenir les habitants dans la religion de leurs pères. A d'autres époques (en 1785, 1793 et 1794), Kluit publia trois écrits dans lesquels il combat les opinions qui régnaient alors sur la liberté et l'indépendance des peuples, et ces écrits lui firent perdre sa chaire en 1795. Le courageux écrivain se borna donc à donner des leçons particulières jusqu'en 1802, que son titre de professeur lui fut rendu. Quatre ans après (1806), Louis Bonaparte créa pour lui une chaire de statistique du royaume de Hollande. Kluit jouissait d'une vie douce et tranquille, lorsqu'un funeste accident dont il fut la plus illustre victime vint répandre le deuil sur la ville de Leyde. Un bateau chargé de poudre, amarré près de sa maison, fit, vers le soir du 12 janvier 1807, une explosion et l'ensevelit avec sa femme sous les ruines. Kluit avait alors 71 ans. Son fils unique ne retrouva que des fragments des recueils et des manuscrits de son malheureux père, dont nous allons citer les principaux ouvrages: *Vindiciæ articuli*, 1, 2, 3, in *novo Testamento*, en 3 parties, Utrecht, 1768-71, in-8; *Traité sur les 70 semaines de Daniel*, sous le titre de *Vaticinium de Messia duce primarium*, Middelbourg, 1771, in-8; *Historia critica comitatûs Hollandiæ et Zelandiæ*, ibid., 1777-82, 2 tom. in-4; *La souveraineté des Etats de Hollande, maintenue contre la moderne doctrine de la souveraineté du peuple*, 1785; *Les droits de l'homme consacrés par la constitution hollandaise*, 1795; *Coup d'œil sur la guerre avec l'Angleterre et sur les intérêts du peuple hollandais*, 1794. Ce sont ces trois écrits qui lui firent perdre momentanément sa chaire. *Histoire de l'administration politique de la Hollande jusqu'en 1795*, Amsterdam, 1802-1805, 5 vol. in-8. Cet ouvrage est considéré comme son chef-d'œuvre; plusieurs *Discours* académiques, tels que: *pro imperatore Juliano apostata*, etc.; des *Opuscules* ou *Traité élémentaires*, des *Mémoires*, *Lettres*, *Discours*, etc.,

insérés dans les *OEuvres de la société de philologie hollandaise*, etc.

* KLUK (l'abbé Christophe), naturaliste polonais, né en 1759, à Ciechanowiec dans le palatinat de Podlaquie, se voua de bonne heure à l'état ecclésiastique et fut nommé successivement chapelain du prévôt de sa ville natale, doyen de Drohyczim, enfin chanoine de Kruschwitz. Il est mort en 1796, laissant les ouvrages suivants : *Dictionnaire des plantes utiles et particulièrement indigènes dont on peut faire usage et de la manière de les multiplier*, Varsovie, 1778-1780, 5 vol.; *La botanique à l'usage des écoles nationales*, 1783, fig.; *Dictionnaire des plantes selon Linnée*, Varsovie, 1788, 5 vol.; *Histoire naturelle des animaux domestiques et sauvages, particulièrement de ceux de la Pologne*, Varsovie, 1779-1780, 4 vol.; *Traité des minéraux*, Varsovie, 1781, 2 vol. Kluk, infatigable dans ses recherches, avait parcouru toute la Pologne dans les intérêts de la science, et ses ouvrages, qui sont devenus populaires, attestent les connaissances les plus étendues, en même temps qu'ils portent l'empreinte de l'originalité. Il a paru une édition de son *Dictionnaire des plantes*, corrigée et augmentée par le docteur Dziarkowski et le pharmacien Siennicki, Varsovie, 1825-1823, 4 vol. in-8.

KNAP (Jean). Voy. SERVICUS.

KNELLER (Godefroy), excellent peintre dans le portrait, naquit à Lubeck en 1648. Après s'être appliqué quelque temps aux tableaux d'histoire, il se livra tout entier au portrait, et passa en Angleterre, où il fut comblé de biens et d'honneurs. Il y devint premier peintre de Charles II, de Jacques II, de Guillaume, de la reine Anne, qui lui témoignèrent la plus grande bienveillance. Il fut créé chevalier par le roi Guillaume III, et enfin nommé baronnet. Il mourut à Londres au mois d'octobre 1725, et non en 1726, comme ont dit plusieurs biographes : cette date est confirmée par l'épithaphe que Pope, son ami, fit graver sur le tombeau qu'on lui éleva dans l'abbaye de Westminster. La touche de Kneller est ferme sans être dure. On a gravé d'après ce maître. Kneller fit les portraits de presque tous les souverains de l'Europe, et vint à Paris pour faire celui de Louis XIV. — Son frère Zacharie se distingua dans la peinture à fresque, et par son talent à représenter les monuments anciens.

* KNORR (Georges-Wolfgang), graveur, né à Nuremberg le 30 décembre 1703, et mort le 17 septembre 1761, cultiva aussi la peinture et peignit quelques paysages. Il a publié plusieurs recueils recherchés pour la beauté des estampes et dont les explications ont été traduites en français : *Thesaurus rei herbariæ hortensisque universalis*, etc., Nuremb., 1750, in-fol., avec 501 pl. col.; *Recueil des monuments des catastrophes que le globe de la terre a essuyées, contenant des pétrifications et d'autres pièces curieuses*, ibid., 1768-78, 5 tom. en 5 vol. in-fol., fig. col.; *Les délices des yeux et de l'esprit, ou collection des différentes espèces de coquillages que la mer renferme*, 1760-75, 6 part. en 5 vol. in-4, fig. col.; *Délices physiques choisies, ou Choix de tout ce que les trois règnes de la nature renfer-*

ment de plus digne des recherches d'un amateur curieux, 1766-67, 2 vol. in-fol., fig. color.

KNORR de ROSENROTH (Christian), savant allemand du xvi^e siècle, né à Alt-Ranten, près de Liegnitz en 1636, est connu principalement par un ouvrage qu'on lui attribue, et qui a pour titre : *Kabbala denudata*. L'auteur a approfondi et l'on peut dire épuisé la matière qu'il traite. Parmi les rêveries, les folies et les chimères qu'il discute, on trouve d'excellentes recherches sur la philosophie des Hébreux, et surtout des rabbins. Cet ouvrage est en 5 vol. in-4. Les 2 premiers furent imprimés à Sulzbach en 1677, le 3^e à Francfort en 1684 : ce dernier vol. est peu commun. Knorr mourut en 1689, à 55 ans.

KNOTT, dont le vrai nom est Mathias WILSON (Edouard), jésuite anglais, natif du Northumberland, en 1580, auteur d'un livre *sur la hiérarchie*, censuré par le clergé de France et par la Sorbonne. Ce livre, intitulé : *Modestes et courtes discussions de quelques propositions du docteur Kellisson par Nicolas Smith*, in-12, Anvers, 1631, est aujourd'hui parfaitement ignoré, ainsi que ses livres de controverse. Knott mourut en 1636.

KNOX (Jean), fameux ministre écossais, un des principaux boute-feux du calvinisme et du presbytérianisme en Ecosse, naquit à Gifford (Lothian oriental), en 1505, et fut d'abord chapelain d'Edouard VI. Chassé, à la mort de ce prince, par les catholiques, il se retira à Genève, où il aida puissamment Calvin. De retour dans son pays, où il fut rappelé par les chefs du parti protestant qui prenaient chaque jour de nouvelles forces, il seconda le comte de Murrat (voy. ce nom) dans ses attentats, ou plutôt il l'y prépara. Le clergé catholique d'Ecosse le cita deux fois devant son tribunal à Edimbourg. Ayant refusé d'y comparaître et s'étant réfugié de nouveau à Genève, il fut brûlé en effigie. C'était un moine apostat, accusé par plusieurs historiens d'un commerce infâme avec sa belle-mère, avec une multitude de dévotes abusées, et accusé même des plus abominables pratiques de la magie. Poussé par la fureur qu'inspire une conscience bourrelée par les crimes et les remords, il communiqua sa frénésie aux peuples et aux nobles, qu'il entraînait à sa suite par ses prêches forcenés et ses calomnieux blasphèmes. Il renversa les églises et les monastères, chassa les prêtres et les évêques, pilla les biens consacrés à Dieu, et commit contre les catholiques et les choses les plus saintes les profanations et les cruautés les plus inouïes. Passant du mépris de la religion à celui du diadème, il fit abroger l'autorité de la reine régente et la transféra aux chefs du parti, qu'on décora du titre de conseillers, et principalement au barbare comte de Murrat, qui n'aspirait qu'à ravir le trône à la jeune Marie, sa sœur. Il mourut en 1572, à 67 ans. On a de lui des *Ouvrages de controverse* marqués au coin du plus atroce fanatisme, ainsi qu'une *Histoire de la réformation de l'Eglise d'Ecosse*, Londres, 1644, in-fol. Ce monstre va jusqu'à appeler *joyeuse narration* la relation qu'il donne de l'assassinat du cardinal Bèton, que les Ecossais nomment Beatoun, archevêque de Saint-

André, qui fut lâchement massacré par les satellites de la réforme. Un des pamphlets qu'il lança contre Marie, reine d'Angleterre, avait pour titre : *Le premier son de la trompette contre le monstrueux gouvernement des femmes*. Il ne se montra pas moins acharné contre la reine d'Ecosse, et il contribua à sa mort : Tel est l'homme dont Bèze parle comme d'un apôtre.

* KNOX (Vicessimus), prédicateur anglais, né le 8 décembre 1732, à Newington-Green dans le comté de Middlesex, acquit la connaissance des lettres grecques et latines et reçut le grade de docteur en théologie, à la suite du succès populaire de ses *Essais de morale*. Il obtint quelques modestes bénéfices, et pendant 55 ans fut supérieur de l'école de Tunbridge. Il parut avec succès dans les chaires de Londres et fut constamment attaché au parti des whigs. En 1795, lorsque les esprits étaient le plus irrités contre les crimes qui souillaient la révolution française, il établit dans un sermon prononcé à Brighton, que toute guerre offensive est un attentat contre le christianisme et l'humanité. Knox est mort à Tunbridge, le 6 septembre 1821. On cite de lui : *Essais de morale et de littérature*, 1777, in-12; cet ouvrage, auquel il doit la réputation de bon écrivain et de penseur profond, a été souvent réimprimé; l'édition de Londres, 1795, 5 vol. in-8, est la 55^e : *Education libérale, ou Traité pratique sur les moyens d'acquérir une instruction utile et convenable*, 1785, 2 vol. in-8; *Soirées d'hiver*, 1787, 3 vol. in-8, réimpr. plusieurs fois; *Sermons sur la foi, l'espérance et la charité*, 1792, in-8; *Lectures de famille*, 1794, in-8; *Philosophie chrétienne*, 1795, 2 vol. in-12. On lui doit une édition d'Horace *expurgata* et des choix de *Morceaux en prose*, 1785, in-8; en vers, 1790, in-8, etc.

KNUTZEN ou KNUZEN (Mathias), fanatique du xvi^e siècle, né vers 1640 à Oldensworth, dans le duché de Sleswig, après avoir fait ses études à Königsberg en Prusse, s'avisait de courir le monde, et de s'ériger en nouvel apôtre de l'athéisme. En 1674, il répandit dans divers endroits de l'Allemagne, et surtout à Iéna, en Saxe et à Alldorf, une *Lettre latine*, et deux *Dialogues allemands*, qui contenaient les principes d'une nouvelle secte, qu'il voulait établir sous le nom de secte des *consciencieux*, c'est-à-dire des gens qui ne feraient profession de suivre en toutes choses que les lois de la conscience et de la raison. Ce chef des *consciencieux* niait l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, et par conséquent l'autorité de l'Ecriture sainte; comme si ces vérités étant ôtées, il pouvait rester dans l'homme quelque conscience et quelque principe de vertu. Les historiens ne nous apprennent pas quelle fut la fin de ce fanatisme.

KNUTZEN (Martin), né à Königsberg en 1715, y fut professeur en philosophie et bibliothécaire. Il mourut en 1751. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont la liste se trouve dans la *Bibliographie allemande*. Les uns sont en allemand, et les autres en latin. Les principaux de ceux-ci sont : *Systemata causarum efficientium*; *Elementa philosophiæ rationalis, methodo mathematicâ demonstrata*; *Theoremata de parabolis infinitis*, etc. Celui de ses

livres allemands qui lui fait le plus d'honneur est une *Défense de la religion chrétienne*, in-4.

BOBAD. Voy. CABADES.

* KOBELL (Ferdinand), peintre et graveur, né à Manheim en 1740, excellait dans le paysage. Ses tableaux se font remarquer par le choix des sites et la fraîcheur du coloris. On recherche aussi ses gravures, de petite et de moyenne grandeur qui représentent des scènes champêtres : elles sont au nombre de 60. Il mourut en 1796. Son caractère n'était pas moins estimable que ses talents. Il a laissé deux fils héritiers de ses vertus et de son talent.

* KOCH (Christophe-Guillaume de), professeur de droit public, né le 9 mai 1757, à Bouxwiller, chef-lieu de la seigneurie de Lichtenberg, en Alsace, qui appartenait alors au landgrave de Hesse-Darmstadt, était fils d'un conseiller de la chambre des finances de ce prince. A l'âge de 15 ans, il commença son cours de droit à l'université de Strasbourg, et se livra en même temps sous la direction de Schœpflin, à l'étude de la diplomatique. En 1762 il vint à Paris où il fut accueilli par les savants et profita de son séjour dans cette capitale pour rassembler des matériaux dans le but d'achever l'*Historia Zoeringo-Badensis*, dont Schœpflin (voy. ce nom) avait publié le premier volume. Par son testament Schœpflin avait légué son cabinet, et sa riche bibliothèque à la ville de Strasbourg, à condition que Koch en serait conservateur. Le legs fut accepté, et Koch qui en eut le dépôt obtint aussi la permission de continuer l'école d'école politique fondée par Schœpflin. En 1779 le gouvernement hanovrien lui offrit la chaire de droit public germanique à Gottingue; malgré les émoluments considérables que l'on avait attachés à cette place, Koch la refusa; mais peu de temps après il obtint la chaire de droit public à l'université de Strasbourg, et la remplit avec talent jusqu'à la suppression de cet établissement. En 1789, il fut chargé par les protestants d'Alsace d'aller solliciter de Louis XVI et de l'assemblée Constituante la conservation des droits civils et religieux, qu'ils avaient obtenus par des traités. Sa demande ne pouvait manquer d'être accueillie, et un décret du 17 août 1790, ratifia tous les privilèges de ses coréligionnaires. La révolution ayant fait désertir son école, cet habile professeur se livra dès lors aux affaires publiques et fut nommé député à l'assemblée législative; il s'y signala par un patriotisme véritable, et se prononça contre toutes les persécutions auxquelles les prêtres catholiques et les émigrés furent si longtemps en butte. Elu président du comité diplomatique, il tenta de s'opposer à la guerre contre l'Autriche (mars 1792); mais ses efforts furent vains. Après la terrible journée du 10 août, Koch ne craignit pas d'exprimer l'horreur qu'elle lui inspirait : cet acte de courage lui attira les persécutions des révolutionnaires qui le jetèrent dans les prisons où il languit jusqu'après le 9 thermidor. Membre du directoire de son département, il défendit les intérêts de ses administrés, et se signala dans toutes les circonstances par son amour de l'ordre. Rendu à ses travaux, il rouvrit en 1795 un cours de droit public,

qu'il continua jusqu'en 1802. Nommé membre du tribunal, il eut une grande part à l'organisation du culte protestant en France, et au rétablissement de l'académie protestante de Strasbourg. A la suppression du tribunal, Koch ne voulut accepter aucune place : mais le gouvernement, sans qu'il l'eût sollicité, lui assigna une pension de 5000 francs (1808) et lui confessa le titre de recteur honoraire de l'académie de Strasbourg (1810) : Koch mourut le 23 octobre 1815, à l'âge de 76 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Commentatio de collatione dignitatum et beneficiorum ecclesiasticorum in imperio romano germanico*, Strasbourg, 1761. C'est comme une introduction à sa *pragmatica sanction*; *Tables généalogiques des maisons souveraines de l'Europe*, Strasbourg, 1782, Paris, 1818, 2 vol. in-4. Le 2^e vol. a été publié par Schœll (voy. ce nom); *Sanctio pragmatica Germanorum illustrata*, ibid., 1789. Cet ouvrage fut très-bien accueilli par les catholiques allemands; *Abrégé de l'histoire des traités de paix entre les puissances de l'Europe*, depuis la paix de Westphalie, Bâle, 1796, 4 vol. in-8, continué par Schœll jusqu'au traité de 1815, 15 vol. in-8; *Table des traités entre la France et les puissances étrangères, depuis la paix de Westphalie*, etc. Bâle, 1802, 2 vol. in-8; *Tableau des révolutions de l'Europe, depuis le bouleversement de l'empire romain en Occident, jusqu'à nos jours*, 1807, 5 vol. in-8, nouvelle édit., Paris, 1815-1814, 4 vol. in-8; *Notice sur un code de réglemens ecclésiastiques*, écrit en 787, par ordre de Rachion, évêque de Strasbourg, et relatif à l'Histoire des fausses décrétales, dans le tome 7 des *Notices des manuscrits de la bibliothèque du roi*; *Mémoire sur la société littéraire que Jacques Weinpheling avait fondée à Strasbourg vers la fin du xv^e siècle*, dans le tom. IV^e, des *Mémoires de l'institut*, classe des sciences historiques. On a trouvé dans ses papiers des *Mémoires* sur sa vie, en allemand; et d'autres sur l'état et le régime des protestants, etc. Une *Vie de Koch*, in-8 de 78 pages, a été publiée par Schweighaenser fils, et Schœll a fait précéder la nouvelle édition des *Traité de paix*, etc., d'une notice sur ce savant distingué. Un monument en marbre blanc lui a été érigé dans le temple de St.-Thomas, à côté de ceux de Schœpflin et d'Oberlin, aux frais des professeurs de l'université de Strasbourg; l'exécution en est due à Ohmmacht, habile statuaire de cette ville.

KODDE (Jean, Adrien et Giber, van der). Voy. CODDE.

KOEBERGER (Wenceslas), premier peintre et architecte des archiducs Albert et Isabelle, à Bruxelles, né à Anvers en 1560, étudia l'architecture et la peinture sous Martin de Vos, et alla perfectionner son goût en Italie, où il séjourna quelque temps. De retour dans sa patrie, Koeberger construisit plusieurs églises à Bruxelles, à Louvain, à Anvers et ailleurs; il dessécha les marais des environs de Dunkerque et de Bergues-Saint-Vinox, fit écouler dans la mer plusieurs eaux dormantes qui infectaient l'air du canton, bâtit des fontaines, et eut beaucoup de part à l'établissement et à la construction des monts-de-piété, dont il obtint la surintendance générale. Cet artiste, mort en 1650, à

Bruxelles, était encore versé dans la connaissance des médailles. Il avait composé un ouvrage considérable sur la peinture, l'architecture, la sculpture, les images des dieux et les médailles impériales, dont on ignore le sort. En 1621, il publia en flamand à Malines, une *Apologie des monts-de-piété*, in-4. On lui doit les tableaux suivants : *Le Martyre de saint Sébastien*. *Le Christ détaché de la croix*. *Le Christ présenté au peuple*. *Le Christ au tombeau*, etc.

KOECHLIN (Jacques), petit-fils de Samuel, qui fonda, en 1746 à Mulhouse, la première manufacture d'indiennes, naquit dans cette ville vers 1770. Héritier des talents de son aïeul et de son père, il s'occupa de faire prospérer son établissement qui devint un des plus considérables du royaume. Il fonda dans sa ville natale un institut pour les orphelins, qu'il dota généreusement. Ses concitoyens l'appelèrent, en 1815, à la mairie de Mulhouse; mais il ne crut pas pouvoir conserver ses fonctions lors de l'invasion des armées étrangères. Réintégré en 1815, il fut destitué en 1820; les électeurs du Haut-Rhin l'envoyèrent la même année à la chambre des députés, où il prit place dans les rangs de l'opposition. Réélu en 1822, il déposa sur le bureau de la chambre une pétition de 152 électeurs demandant une enquête sur les causes de la conspiration de Belfort, terminée par la mort du colonel Carron (voy. ce nom). Cette pétition n'ayant point été prise en considération, Kœchlin fit imprimer, sous sa responsabilité, la relation de tout ce qui s'était à cette époque passé dans le Haut-Rhin. Cet écrit fut saisi et l'auteur condamné par défaut à 5,000 francs d'amende et à un an de prison. Sur son opposition l'arrêt fut réformé et Kœchlin ne subit qu'une peine légère. Le Haut-Rhin le chargea encore de le représenter en 1824; mais il ne fut point réélu en 1827. Il est mort à Mulhouse, le 16 novembre 1854.

KOEGLER (Ignace), né à Landsberg en Bavière en 1680, entra chez les jésuites en 1696, et se distingua particulièrement dans l'étude des mathématiques, qu'il enseigna avec beaucoup de réputation dans l'université d'Ingolstadt. Ayant désiré de se dévouer aux travaux des missions étrangères, il fut envoyé à la Chine en 1713, où il devint président du tribunal des mathématiques, et mandarin dans le tribunal des rites. Il jouit de la confiance et de la considération de l'empereur Yung-Tehing, au point que, durant la grande persécution que ce prince exerça contre les chrétiens, le P. Koepler fut presque le seul qui pût calmer ses fureurs. Ses forces commençant à s'épuiser, il obtint pour associé dans ses fonctions de président des mathématiques, le P. Augustin Hallerstein, qui lui succéda. Il mourut à Pékin en 1746, à l'âge de 66 ans. L'empereur lui fit faire des obsèques magnifiques. Ses *Observations astronomiques*, recueillies par le père Hallerstein, et envoyées à Vienne, ont été imprimées dans cette ville avec celle du P. Hallerstein, par les soins du P. Hell, 1768, 2 vol. in-4. On cite encore de ce missionnaire la *science des Eclipses*; *Notitiæ circa SS. Biblia Judæorum in Caifung-fu in imperio sinensi*, et *Litteræ patentes imperatoris*

Sinarum Kang-Hi, sinicè et latinè, publiées par de Murr, Nuremberg, 1802, in-8.

KOEMPFER. Voy. KÆMPFER.

KOENIG (Georges-Mathias), biographe allemand, né à Altdorf en 1616, mort dans cette ville en 1699, fut professeur de poésie et des langues latine et grecque, et bibliothécaire de l'université de sa patrie. La plupart des savants ne le connaissent guère que par sa *Bibliotheca vetus et nova e prima mundi origine*, gros in-fol. publié en 1678, à Altdorf. Cet ouvrage méritait d'être plus soigné. Ce qu'il y dit des auteurs est ou superficiel ou inexact, et a été relevé en grande partie par Jean Mollerus. Il publia en outre de nouvelles éditions du *Lexicon Trilingue* de Garth; des notes sur l'*Historia Evangelica* de Juvenius, etc. On trouve la Vie et la liste des ouvrages de cet auteur dans *Apini vitæ professorum philosophiæ, academiæ Altorfinæ*. — Son père, Georges KOENIG, natif de Hambourg, mort en 1654, à 64 ans, fut professeur de théologie à Altdorf, et a laissé un *Traité des cas de conscience*, 1675, in-4, et d'autres livres théologiques, tels que des *Commentaires* sur diverses parties de l'Écriture sainte; beaucoup de *Thèses* et de *Sermons*.

KOENIG (David), suisse de nation, mort à Rotterdam en 1727, à 22 ans, des coups qu'il reçut à Franeker. La populace l'entendant parler français, le prit pour un espion de la France, et l'eût mis en pièces, si le sénat académique ne l'avait arrachée à cette troupe mutinée; les blessures qu'il reçut le mirent au tombeau quelques mois après. On lui doit la *Traduction* latine des Tables que le docteur Arbuthnot mit au jour sur les monnaies des anciens, en 1727, in-4. Cet ouvrage ne fut publié qu'en 1756, in-4, par Reitz, professeur à Utrecht, qui l'orna d'une préface curieuse et utile.

KOENIG (Samuel), frère du précédent, né en 1712, se fit connaître de bonne heure par ses talents pour les mathématiques. Il alla demeurer quelque temps au château de Cirey, avec la marquise du Châtelet, et lui donna des leçons. Il obtint ensuite une chaire de philosophie et de droit naturel à Franeker, 1744. En 1747, on joignit à cette place celle de professeur de mathématiques. Il passa ensuite à la Haye pour être bibliothécaire du prince stathouder, et de la princesse d'Orange. L'académie de Berlin se l'associa, et le rejeta ensuite de son sein. On sait à quelle occasion Koenig disputa à Maupertuis sa découverte du *principe universel de la moindre action*. Il écrivit contre lui, et cita, en la réfutant, un fragment d'une lettre de Leibnitz, dans laquelle ce philosophe disait avoir remarqué que, dans les modifications du mouvement, l'action devient ordinairement un *maximum*, ou un *minimum*. Maupertuis fit sommer son adversaire par l'académie de Berlin, de produire l'original de cette lettre; l'original ne se trouvant plus, le philosophe suisse fut condamné par l'académie. Toute l'Europe a été instruite des suites de cette querelle. Koenig en appela au public, et son *Appel*, écrit avec la chaleur de style que donne le ressentiment, mit plusieurs personnes de son côté: le récit qu'on lit de cette affaire dans la première Vie de Frédéric II lui est favorable. En gé-

néral, quand un différend se décide par autorité, quand le manège des cours ou des académies intervient dans le jugement, les préjugés sont en faveur du condamné. « Rien, dit un auteur moderne, ne » nuit plus à une cause quelconque dans l'opinion » publique, que l'intervention de l'autorité et de la » force. Si de deux hommes qui ont un différend, » l'un est appuyé de la cour et ne rougit point » d'employer les moyens de violence, qui dans ces » foyers d'iniquités sont toujours prêts, on peut être » foncièrement convaincu que son adversaire a » pour lui la justice et la raison. » On a de Koenig d'autres ouvrages. Il mourut en 1757, regardé comme un des grands mathématiciens de ce siècle.

KOENIG (Emmanuel), célèbre médecin, professeur de physique et de médecine à Bâle sa patrie, mourut en 1751, à 75 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages sur son art, qui décèlent une vaste lecture. Le plus connu est son *Regnum minerale, generale et speciale*, Bâle, 1705, in-4, qui fut suivi du *Regnum vegetabile*, Bâle, 1708, in-4; et du *Regnum animale*, 1705, in-4.

KOEERTEN (Jeanne), femme de Block Adrien. Voy. BLOCK.

KOFFLER (Jean), missionnaire dans la Cochinchine; envoyé dans ce pays en 1741, par ses supérieurs, parvint au bout de quelques années à gagner la confiance du roi qui le choisit pour son médecin, emploi qu'il exerça pendant sept ans. De retour en Europe en 1755, il fut arrêté en Portugal, et profita de sa détention pour rédiger une *Description* succincte de la Cochinchine, qu'un de ses confrères, le P. Eckart, divisa en chapitres et publia avec des notes. Elle a été réimprimée par les soins de Chr. de Murr, en 1805, in-8. Ayant recouvré sa liberté, Koffler fut envoyé dans la Transylvanie, où il acheva ses jours et mourut en 1780. On trouve dans l'introduction de son ouvrage quelques particularités qui lui sont personnelles. Il y donne aussi des notions sur le collège Clémentin à Prague, tenu alors par les jésuites.

* KOHLMANN (Antoine), jésuite, né à Kaisersberg en 1771, fit ses premières études à Colmar. Porté par sa vocation vers l'état ecclésiastique, il quitta la France, lorsque la révolution éclata, et alla faire sa théologie au collège de Fribourg. Dès qu'il eut reçu la prêtrise, il entra dans l'association naissante du sacré-cœur et exerça le ministère à Hagembrunn, près Vienne, où il montra son zèle dans une épidémie qui ravagea le pays. La congrégation du sacré-cœur s'étant unie à une autre société qui s'était formée en Italie, Kohlmann fut envoyé à Vicence et à Pavie. En 1805, il se rendit à Dunebourg, où les jésuites avaient leur noviciat. Deux ans après, il fut envoyé aux États-Unis, où pendant vingt-deux années, il sut par son zèle et ses vertus mériter l'estime générale. En 1815, recteur de l'église de Saint-Pierre à New-York, il fut cité en justice pour révéler les auteurs d'un vol qu'il ne connaissait que par la confession. C'était une question toute nouvelle aux États-Unis, et il avait à l'exposer devant des juges protestants. Après de longs débats, il fut décidé que Kohlmann serait dispensé de parler. Il publia à ce sujet une bro-

chure intitulée : *Question catholique en Amérique*. Peu après, il publia un autre écrit contre les Unitaires à l'occasion d'un nouvel évangile qu'ils avaient fabriqué. Léon XII ayant rendu le collège Romain aux jésuites, le père Kohlmann fut appelé à y professer, et il y enseigna la théologie pendant cinq ans. Le même pontife le fit consultant des congrégations des affaires ecclésiastiques et des évêques irréguliers. Grégoire XVI le nomma qualificateur de l'inquisition. Une inflammation de poitrine, dont il fut atteint au mois d'avril 1836, le conduisit en trois jours au tombeau. Une notice sur sa vie et ses travaux a paru à Rome dans les *Annales des sciences religieuses*.

KOLBE (Pierre), célèbre voyageur, né en 1675, à Wunsiedel, dans le pays de Bayreuth, a donné une très-bonne *Description du Cap de Bonne-Espérance*, publiée par Jean Bertrand, Amsterdam, 1741, 3 vol. in-12, très-préférable à celle de M. le Vaillant, et même à celle de Sparmann. (*Voy. le Journal hist. et litt.*, 1790, pag. 432.) L'ouvrage de Kolbe avait d'abord paru à Nuremberg en 1719. Il y trace l'histoire de la découverte du pays, et de l'établissement des Hollandais; il y donne une description des mœurs, usages, origine et caractère des Hottentots. — Il ne faut pas le confondre avec le P. Kolbe, jésuite, dont on a une bonne histoire abrégée des papes, intitulée : *Series romanorum pontificum*.

* KOMARZEWSKY (Jean-Baptiste), écrivain polonais, né à Varsovie vers 1744, mort à Paris en 1809, suivit la carrière des armes et obtint la bienveillance du roi Stanislas Poniatowski, qui le nomma général en 1780. Chargé par ce prince de diverses missions diplomatiques, il remplit ensuite les fonctions de chef du bureau de la guerre, fut fait lieutenant-général, premier aide-de-camp du roi, et enfin intendait général des mines de Pologne. Il partagea tous les malheurs du souverain auquel il devait son élévation, et chercha des distractions dans la culture des sciences et dans les voyages. Après un séjour de quelques années à la cour de Catherine II, il visita l'Italie, l'Angleterre et plusieurs régions du Nord, et vint en 1806 à Paris où il se fit aimer des savants par ses talents et l'égalité de son caractère. Il y publia en 1809 la *Carte hydrographique de Pologne* qu'il avait dressée par ordre du roi. D'après l'invitation de l'institut il avait déjà fait paraître en 1805 le *Graphomètre souterrain*, accompagné de cartes et de gravures, instrument très-utile, et destiné à remplacer la boussole dans les travaux des mines. Aux titres de mathématicien et de minéralogiste, il joignit celui de littérateur. Son *Coup d'œil sur la révolution de Pologne*, 1806, in-8, a été promptement effacé par l'ouvrage de Rulhière (*voy. ce nom*). Un éloge de Komarzewski, prononcé sur sa tombe par Bazot, au nom de plusieurs sociétés de bienfaisance dont il faisait partie a été imprimé.

KOPERNIK. *Voy. COPERNIC*.

* KÖRF (le baron André), sénateur russe, né près de Mittau en 1763, mort à St.-Petersbourg le 12 décembre 1825, a publié un *Essai statistique sur la monarchie prussienne*, dédié à Frédéric-Guil-

laume II, 1791, in-8, 2^e édit., 1798; cet ouvrage écrit en français est le seul qu'il ait fait imprimer. Mais il a laissé manuscrits : *Histoire contemporaine*, de 1812 à 1825 (octobre), qui formerait plus de 10 vol. in-fol.; *Manuel de législation russe*; *Histoire de la hiérarchie russe*; *Recueil de toutes les notions relatives à la mort de Kotzebue*; *Description géographique, historique et politique de l'empire russe*, 1812, 5 part.; un grand nombre de cahiers de *géographie et de statistique*.

KORNMANN (Henri), jurisconsulte allemand, né vers la fin du xvi^e siècle à à Kircheim dans le Wurtemberg, visita la France et l'Italie, alla ensuite s'établir à Francfort, où il mourut postérieurement à 1620. Il publia divers livres au commencement du xvi^e siècle; *Templum naturæ, seu de miraculis quatuor elementorum*, Darmstadt, 1611, in-8; *De miraculis vivorum*, Kircheim, 1614, in-8; *De miraculis mortuorum*, 1620, in-8. Ces trois ouvrages, surtout les 2 derniers, sont curieux et difficiles à trouver; *De virginitate, virginum statu et jure tractatus jucundus*, 1610, in-8; *Linea amoris*, 1610, in-8. Quoique ce livre et le précédent soient superficiels, il s'y trouve des choses qui supposent des recherches. Ses *Œuvres complètes* ont paru sous le titre d'*Opera curiosa*, etc., Francfort, 1696 et 1726, in-8.

KORTHOLT (Christian), fameux théologien protestant, né en 1655 à Burg, dans l'île de Femeeren, professeur de grec à Rostock, en 1662, devint vice-chancelier perpétuel et professeur de théologie dans l'université nouvellement fondée à Kiel. Il mourut en 1694, à 61 ans, avec la réputation d'un homme érudit. On a de lui : *Tractatus de calumniis paganorum in veteres christianos*, Kiel, 1698, in-4 : ouvrage curieux et intéressant pour ceux qui aiment la religion; *Tractatus de origine et natura christianismi ex mente gentilium*, Kiel, 1672, in-4, livre non moins curieux que le précédent; *Tractatus de persecutionibus Ecclesiæ primitivæ, veterumque martyrum cruciatibus*, Kiel, 1689, in-4; *Tractatus de religione ethnica, mahummedana et judaica*, Kiel, 1663, in-4; *De Christo crucifixo, Judæis scandalo, gentilibus stultitia*, Kiel, 1678, in-4; *De tribus impostoribus magnis liber*, Edoardo Herbert, Thomæ Hobbes et Benedicto Spinosæ oppositus, dont la meilleure édition est de 1701, in-4, donnée à Hambourg par Sébastien Kortholt, son fils. L'auteur de ces savants ouvrages se déshonora par des *Traité*s de controverse, dont les titres annoncent le fanatisme et la fureur. *Le papisme plus noir que le charbon*; *Le Bézébut romain*; *Le pape schismatique*, etc. On trouve la *Vie* de ce théologien, écrite par Joachim Lindeman, son gendre, dans le livre de Gripping, intitulé : *Sacer decadam septenarius*, Leipsig, 1703, in-8. — Christian KORTHOLT, son petit-fils, travailla au *Journal de Leipsig* jusqu'en 1736, et mourut à l'âge de 40 ans, en 1731, professeur de théologie à Gottingen. On lui doit, une *Édition* des Lettres latines de Leibnitz, en 4 vol., des *Lettres françaises* du même, en un seul vol., et un *Recueil* de diverses pièces philosophiques, mathématiques et historiques de ce philosophe; *De Ecclesiis suburbicariis*; *De enthusiasmo Mahumme-*

dis; de savantes *Dissertations*; des *Sermons*, etc.

* KOSCIUSZKO (Thadée), l'un des plus illustres généraux polonais, né le 28 octobre 1746 en Lithuanie, d'une famille noble, mais peu riche, fut élevé à Varsovie, dans l'institution des *Cadets*, ou jeunes nobles qui se destinaient à la carrière militaire. Il s'y distingua par ses rapides progrès dans les mathématiques et le dessin, et mérita d'être désigné l'un des quatre élèves qui voyageaient aux frais de l'état, dans le but de perfectionner leurs études. Il vint passer plusieurs années en France, et, de retour dans sa patrie, il obtint le grade d'officier, puis celui de capitaine; une intrigue d'amour l'ayant forcé de s'expatrier, il se rendit dans l'Amérique du Nord, qui venait de secouer le joug de l'Angleterre, et se présenta à Washington, qui l'admit au nombre de ses adjudants. Le congrès le nomma, sur le rapport du comité de la guerre, ingénieur avec le rang de colonel; il obtint ensuite celui de général, et ne repassa en Europe qu'en 1785, lorsque l'indépendance américaine eut été reconnue. Il revint dans sa patrie et vécut dans la retraite jusqu'en 1789, époque à laquelle il fut nommé général-major par la diète, qui faisait de vains efforts pour s'opposer à l'influence des puissances étrangères. Commandant une division, sous les ordres du jeune Poniatowski, neveu du roi (*voy. PONIATOWSKI*), il excita l'enthousiasme de ses compatriotes, par sa noble conduite dans la bataille livrée aux Russes le 18 juin 1792, près de Zielence dans la Volhynie. Les Russes s'étant retirés sur le Bug, dirigèrent leur principale attaque contre Dubienka défendue par Kosciuszko, qui dans différentes affaires leur fit éprouver de grandes pertes. Mais les Russes ayant obtenu de l'Autriche la permission de diriger une de leurs attaques par la frontière de Galitzie, cet incident imprévu força le général polonais à la retraite, qu'il opéra dans le plus grand ordre jusqu'à Chelm. Mais Stanislas ayant accédé aux conditions imposées par la Russie, Kosciuszko donna sa démission, ainsi que plusieurs autres officiers supérieurs, et s'éloigna. Il vivait obscur à Leipsig, lorsqu'il apprit que l'assemblée législative de France, par un décret lui avait décerné le titre de citoyen français. La Pologne avait été soumise à un partage dans la diète de Grodno, et il y avait plus d'un an que Kosciuszko vivait en Saxe, lorsque ses compatriotes, qui se disposaient à secouer le joug des Russes, lui envoyèrent une députation pour l'inviter à se mettre à leur tête. Il accepta sans balancer ce périlleux honneur, conseillant toutefois de différer le signal de l'insurrection. Après un délai d'un mois, informé que l'ardeur des Polonais ne pouvait plus être contenue, il se rendit à Cracovie (24 mars 1794), au moment où les hostilités venaient d'être commencées, et où il venait d'être déclaré généralissime des armées de la république. L'acte d'indépendance nationale fut dressé, le jour même de son entrée dans cette ville. Investi d'un pouvoir illimité, il marcha contre les Russes avec 5000 hommes, et les mit en pleine déroute à Reslawice (4 avril). Ce premier succès enflamma les Polonais d'une nouvelle ardeur; les Russes évacuèrent

Varsovie, et Kosciuszko se vit à la tête de 50,000 combattants. Les Prussiens s'étant joints aux Russes, il ne put résister à des forces aussi supérieures. La lutte continua cependant encore, et il ne fallut pas moins que l'énergie de la nation polonaise pour balancer les revers. Enfin, attaqué par les Russes (le 10 octobre) près de Maciejowice, Kosciuszko, après avoir longtemps disputé la victoire, fut renversé de cheval, percé de coups, et cédant à sa mauvaise fortune s'écria : *Finis Poloniae!* Vêtu du costume d'un paysan, il allait expirer sous le fer des Cosaques, lorsqu'il fut reconnu par des officiers et conduit à Saint-Petersbourg, où il resta deux ans enfermé dans un cachot. A la mort de Catherine (novembre 1796), Paul 1^{er} lui rendit la liberté, le combla de témoignages d'estime, et lui fit même une pension dont le fier Polonais lui renvoya le brevet aussitôt qu'il eut quitté la Russie. Kosciuszko se rendit bientôt après en Angleterre, puis en Amérique, et revint en 1798, en France, où il fut reçu avec enthousiasme. Il contribua par ses démarches près du Directoire à opérer un rapprochement entre la France et les Etats-Unis, et proposa de procurer à la France un grand nombre d'auxiliaires parmi ses compatriotes, demandant en même temps que l'indépendance de la Pologne fût garantie lorsqu'on traiterait de la paix générale. Il vécut obscurément jusqu'en 1804, soit à Paris, soit dans une maison qu'il avait acquise près de Fontainebleau. Napoléon voulut, en 1806, se servir de son nom pour opérer un soulèvement en Pologne. Mais le brave général, comprenant le but du conquérant, répondit aux avances qui lui furent faites par un refus formel. On publia néanmoins dans les journaux une proclamation aux Polonais que l'on donnait comme émanée de lui, et les réclamations qu'il voulut élever dans cette circonstance ne furent point accueillies. A l'époque de l'invasion de 1814, les Russes lui témoignèrent des égards; l'empereur Alexandre, avec qui il eut une longue entrevue, le pressa de revenir dans sa patrie, et l'exilé à son tour demanda au monarque sa réintégration au rang des nations libres. Kosciuszko fit même un voyage à Vienne où toutes ses généreuses espérances achevèrent de s'évanouir; en quittant le congrès il s'établit en Suisse, et mourut à Soleure, le 15 octobre 1817. Ses restes transférés en Pologne, ont été déposés dans la cathédrale de Cracovie entre la tombe de Jean Sobieski et celle de Joseph Poniatowski. Par ses dernières dispositions, Kosciuszko affranchit les serfs de la petite terre qu'il possédait en Lithuanie, et fit au célèbre Jefferson un legs de 15,000 dollars pour fonder un collège destiné à l'instruction des noirs; cette volonté a reçu son exécution, l'établissement a été fondé à Newrk. A. Jullien a publié une *Notice biographique sur Kosciuszko*, Paris, 1818, in-8.

KOSROU et KOUROM. *Voy. GEHANGUIR.*

KOTTER (Christophe), corroyeur de Sprotau en Silésie, devint fameux dans le parti protestant par les visions qu'il disait avoir. Commenius ayant fait connaissance avec lui, se rendit promulgateur de ses prophéties. Comme elles annonçaient de grands malheurs à la maison d'Autriche, et de grands

avantages à ses ennemis, on le mit au pilori à Breslau, en 1627, et on le bannit ensuite des états de l'empereur. Cette légère punition ne le corrigea pas. Il passa dans la Lusace, et y prophétisa jusqu'à sa mort, arrivée en 1647, à 62 ans. Commenius publia les délires de ce visionnaire, et ceux de Drabitus et de Christine Poniatovia, sous le titre de *Lux in tenebris*, Amsterdam, 1663. L'édition de 1637 est beaucoup moins ample.

* KOTZEBUE ou KOTZBUE (Auguste-Frédéric-Ferdinand de), littérateur, né le 3 mai 1761 à Weimar, où son père était conseiller de légation, termina son éducation dans les écoles de Duisbourg et à l'université d'Iéna. Après avoir achevé avec succès son cours de droit, il paraissait devoir suivre la carrière de la magistrature; mais à l'âge de 20 ans, appelé à Saint-Petersbourg par le comte de Goertz, ami de son père, il fut placé dans les bureaux de M. de Bauer, général du génie. Ce général mourut deux ans après, en le recommandant à l'impératrice Catherine, qui, connaissant les talents de Kotzebue, le nomma conseiller titulaire à Revel en Estonie, où il devint en 1785 assesseur au premier tribunal, et ensuite président de l'administration civile avec le grade de lieutenant-colonel. Ayant donné sa démission en 1793, il se retira dans une petite propriété qu'il possédait près de Narva; puis accepta la place de directeur du théâtre de Vienne, qu'il quitta bientôt pour retourner à Weimar. Il s'était marié en Russie, et sa femme y était morte, lui laissant deux fils élevés au collège des cadets à Saint-Petersbourg. En 1800, il revenait voir ses enfants, lorsqu'il fut arrêté par ordre de Paul I^{er} qui le croyait auteur de pamphlets où il était personnellement insulté, et conduit à Kurgau en Sibérie. Cependant l'empereur ayant lu une de ses pièces intitulée : *le cocher de Paul I^{er}*, traduite en langue russe, le rappela de son exil, l'accueillit avec bienveillance, et lui donna la direction du théâtre de Saint-Petersbourg. Kotzebue désirant revoir sa famille, offrit bientôt la démission de cet emploi; mais il ne put l'obtenir qu'après la mort de l'empereur. A son arrivée à Weimar, il eut avec Goethe et les deux Schlegel quelques démêlés à la suite desquels il vint à Paris, où il fut accueilli par les littérateurs les plus distingués. Il visita ensuite l'Italie et l'Allemagne, et se trouvait à Berlin vers la fin de 1805. Il fut dès-lors un des agents politiques les plus actifs de la cour de Russie, et dans une foule de pamphlets combattit les vues du gouvernement français et l'influence qu'il exerçait en Allemagne. Dans la campagne de 1818, il suivit le quartier-général de l'empereur Alexandre en France, et ne quitta Paris qu'avec ce prince. Consul-général de Russie à Königsberg, puis attaché au ministère des affaires étrangères à Saint-Petersbourg, il revint, en 1817, à Weimar avec le titre de correspondant littéraire de l'empereur et une pension de 13,000 roubles. Il y jouissait tranquillement de sa fortune et de la réputation qu'il s'était faite comme écrivain dramatique, lorsqu'il fut assassiné le 25 mars 1819, de trois coups de poignard par un étudiant (voy. SAND). Kotzebue a lui-même raconté une partie de

son histoire dans l'*Année la plus remarquable de ma vie*; c'est la relation de son exil en Sibérie, ouvrage qui a toute l'apparence d'un roman, et que l'auteur des *Mémoires secrets de la Russie* (voy. Masson) a réfuté d'une manière victorieuse. Lorsque Kotzebue se rendit à Paris, le succès que venait d'y obtenir deux de ses comédies (*Misanthropie* et *les deux Frères*) lui avait préparé la réception la plus bienveillante. Il s'en montra néanmoins peu reconnaissant; et dans son ouvrage intitulé *Mes Souvenirs de Paris*, trad. en français par Guilbert de Pixérécourt, Paris, 1803, 2 vol. in-12, il insulte, il calomnie ceux-là même qui l'avaient admis dans leur intérieur avec confiance. Dans ses *Souvenirs de Rome et de Naples*, il ne ménage pas les Italiens; et plusieurs écrivains allemands n'ont pas été mieux traités par sa verve satirique. Parmi ses autres ouvrages, nous citerons : *Histoire de l'ancienne Prusse*, 1808, 4 vol. in-8 : elle s'arrête à la paix de Thorn en 1466. L'auteur avait eu à sa disposition les archives secrètes de l'ordre teutonique, et il en a tiré plusieurs morceaux intéressants; *Histoire de l'empire d'Allemagne*, inférieure à la précédente. Un grand nombre de *Romans* dont le plus connu a pour titre les *Malheurs de la famille d'Orthemberg*. On a sous le nom de Kotzebue plus de 500 tragédies, comédies, drames, opéras, farces, tant en vers qu'en prose. Mais on sait qu'il en a acheté la plus grande partie de pauvres étudiants, et qu'après les avoir retouchées, il les revendait très-cher. Plusieurs sont des imitations d'auteurs espagnols, italiens et français. *L'Homme de quarante ans* est tiré de la *Pupille* de Fagan, et la *Petite Ville* de la pièce de Picard. D'autres, telles que la *Fausse Honte*, la *Veuve* et le *Cheval*, sont de véritables satires, qui lui attirèrent beaucoup de désagréments. Ses tragédies les plus estimées sont : *Gustave-Wasa*, *Les Hussites*, *Octavie*; *Le Siège de Naumbourg*; *La Prêtresse du soleil* (imitée de la *Vergine del sole*); *Les Espagnols au Pérou*; *Hugo-Grotius*, etc. On distingue parmi ses drames, *Les deux Frères*, trad. en franç. par Weiss, et *Misanthropie et Repentir*, par M^{me} Molé, etc. Plusieurs autres de ses pièces ont été traduites ou imitées en français. Outre celles que nous avons citées, on remarqua dans le temps un petit drame intitulé : *Le club des jacobins*, où il retrace avec franchise le double caractère de folie et de scélératesse de ceux qui déshonoraient alors le nom de la liberté. Ses *Oeuvres dramatiques* ont été recueillies à Leipsig, 1797, 5 vol. in-8, et 1798-1819, 23 vol. in-8. On ne saurait exactement définir le caractère de Kotzebue; dans plusieurs occasions on lui reprocha justement d'être envieux, versatile et avide. Mais on ne peut lui refuser un talent remarquable surtout comme auteur dramatique. A une grande connaissance des effets de théâtre, il joint un style vif, animé et plein de coloris. Kotzebue s'est exercé dans presque tous les genres, excepté dans le genre épique. Henrichs a donné une *Notice* sur ce célèbre écrivain dans la *Revue encyclopédique*, tom. 6, p. 52. Son fils Otto de Kotzebue, célèbre navigateur, auquel on doit d'importantes découvertes, est mort à Reval (Russie) le 15 février

1846, à 58 ans. On a de lui deux *Voyages*, en allemand, l'un fait de 1813 à 1818, dans la partie septentrionale de l'Océan pacifique, Weimar, 1821, 3 vol. in-4, et l'autre autour du monde, dans les années 1825 à 1826, St.-Petersbourg, 1850, 2 vol. in-8, avec pl.

KOUCK (Pierre). *Voy. Coeck*.

KOULI-KAN (Thamas), roi de Perse, appelé aussi *Nadir-Schah*, naquit en 1688 (1100 de l'égire), à Calot, dans la province du Khorasan, une des plus orientales de la Perse, et sujette aux incursions des Tartares Usbecks contre lesquels il eut à combattre dès l'âge de 15 ans, pour défendre ses propriétés. Le père de Nadir était gouverneur de la forteresse de Calot : cette dignité depuis longtemps était héréditaire dans sa famille, et devait par conséquent revenir à son fils, qu'il laissa mineur à sa mort ; mais l'oncle de celui-ci s'empara du gouvernement, sous prétexte d'en prendre soin jusqu'à la majorité de son neveu. Nadir, indigné d'une telle conduite, s'expatria. Après divers exploits, plus dignes d'un brigand que d'un capitaine, il se distingua honorablement en repoussant les Tartares Usbecks qui ravageaient le Khorasan ; mais il irrita en même temps, par son orgueil, le gouverneur de cette province, au point que celui-ci lui fit donner la bastonnade sous la plante des pieds, jusqu'à ce que les ongles des orteils lui fussent tombés. Cet affront obligea Nadir à prendre la fuite ; il se joignit à deux voleurs de grand chemin, enrôla des bandits, et se vit dans peu à la tête de 500 hommes bien montés. Avec ce corps, il ravagea tout le pays, et brûla les maisons de tous ceux qui refusaient de contribuer. Les Aghwans s'étaient rendus maîtres d'Ispahan sous la conduite de Maghmud, qui venait d'envahir la Perse. Les Turcs et les Moscovites s'étaient, d'un autre côté, jetés sur divers états de la Perse ; de sorte que Schah-Thamas, légitime successeur de Houssein, n'avait plus que deux ou trois provinces. Un des généraux de son armée, dont il était mécontent, se retira secrètement auprès de Nadir avec 1500 hommes. L'oncle de Nadir, appréhendant alors qu'il ne vint le dépouiller du gouvernement à main armée, lui écrivit qu'il obtiendrait, s'il voulait, le pardon de tout ce qu'il avait fait, et qu'il pourrait entrer au service du roi. Il accepta cette offre, et partit sans différer pour Calot, avec le général fugitif et cent hommes d'élite. Il fut bien reçu, mais la nuit suivante il fit investir la place par 500 hommes, et étant monté dans la chambre de son oncle, il le tua en 1727. Schah-Thamas ayant besoin de monde, fit dire à Nadir qu'il lui pardonnerait encore ce crime, s'il venait le joindre, et qu'il le ferait Min-Baschi, ou commandant de mille chevaux. Nadir, ravi de cette proposition, se rendit auprès du monarque, s'excusa, et promit beaucoup de fidélité. Après s'être signalé en diverses rencontres contre les Turcs, il fut fait lieutenant-général. Il sut même si bien s'insinuer dans l'esprit du roi, et rendre suspect le général de ses troupes, que ce dernier ayant eu la tête tranchée, Nadir se vit général au commencement de l'an 1729. C'est alors qu'il déploya toute

l'étendue de ses talents, et le roi se reposa sur lui de toutes les affaires militaires. Dans le mois d'août de cette année, Thamas apprit qu'Aschruff, successeur de Maghmud, s'avancait avec trente mille hommes vers le Khorasan : Nadir marcha contre lui ; la bataille se donna, et Aschruff y ayant perdu 12,000 hommes, se retira à Ispahan avec environ le tiers de son armée. Thamas, pour récompenser de tels exploits, fit à son général le plus grand honneur qu'un roi de Perse puisse faire. Il lui ordonna de porter son nom ; de sorte qu'il fut nommé THAMAS-KULI ou KOULI, *l'esclave de Thamas*, en y ajoutant le mot KAN, qui signifie *seigneur*. L'esclave voulut bientôt être le maître. Kouli-Kan excita une révolte contre Thamas, le fit enlever dans une prison obscure, et se plaça sur le trône d'où il l'avait fait descendre. Il fut couronné en 1756, à Kasbin. Le Grand-Seigneur et le Mogol le reconnurent pour roi de Perse. Il partit au mois de décembre, avec une armée de plus de 80,000 hommes, ayant laissé son fils Beza-Kuli-Mirla, pour commander dans Ispahan pendant son absence. Il prit Kandahar après un siège de dix-huit mois. Quelques ministres de Mahommed-Schah, empereur du Mogol ou de l'Indostan, écrivirent à Kouli-Kan pour l'inviter à s'emparer d'un empire dont le monarque indolent et voluptueux n'était pas digne. Dès que le roi de Perse eut pris ses sûretés, il ne se refusa pas à cette conquête, si conforme à son inclination. Après s'être emparé des villes de Gorbundet et de Ghoznaw, il marcha droit à Cabul, capitale de la province du même nom, et frontière de l'Indostan, et s'en rendit maître : il y trouva d'immenses richesses. Il écrivit au Grand-Mogol que « tout ce qu'il venait de faire était pour » le soutien de la religion et de l'empereur. » Mahommed ne répondit à cette lettre qu'en levant des troupes. Kouli-Kan envoya un second ambassadeur pour demander environ 100 millions de notre monnaie et 4 provinces. L'empereur, fort nonchaland, et trahi par ses ministres, ne fit aucune diligence. Pendant ces tergiversations, le Persan se rendait devant Peishor, dont il s'empara, après avoir défait un corps de 7,000 hommes, campé devant cette place, au mois de novembre 1758. Le 19 janvier suivant il se vit maître de Lahor. Enfin, l'armée du Grand-Mogol s'ébranla, et le monarque partit de Dehli le 18 janvier. Kouli-Kan alla au-devant de lui. Son armée était d'environ 16,000 hommes de cavalerie. Il alla camper à une petite distance de celle de l'ennemi. Le combat se donna, et le Persan remporta une victoire complète, quoiqu'il n'eût fait agir qu'une partie de ses troupes. La consternation et la terreur se répandirent dans le camp de l'empereur. On tint un conseil, et on fit faire des propositions d'accommodement à Kouli-Kan, qui exigea qu'avant toutes choses le Grand-Mogol vint s'entretenir avec lui dans son camp. L'empereur fit ce qu'on demandait de lui ; et après que le roi de Perse l'eut fait asseoir à côté de lui dans le même siège, il lui parla en maître et le traita en sujet. Il ordonna ensuite à un détachement de cavalerie de s'emparer de toute l'artillerie du Grand-Mogol, et d'enlever tous les trésors, tous

les joyaux, toutes les armes et les munitions de l'empereur et des émirs. Les deux monarques se rendirent ensuite à Dehli, capitale de l'empire, et ils arrivèrent avec leurs troupes le 7 mars 1759. Le vainqueur enferma le vaincu dans une prison honorable, et se fit proclamer empereur des Indes. Tout se passa d'abord avec beaucoup de tranquillité; mais une taxe que l'on mit sur le blé causa un grand tumulte, et quelques-uns des gens du roi de Perse furent tués. Le lendemain 11, le tumulte fut plus grand encore. Kouli-Kan monta à cheval et envoya un gros détachement de ses troupes pour apaiser le tumulte, avec permission de faire main-basse sur les séditeux, après avoir employé la douceur et les menaces. S'étant rendu dans une mosquée, il y fut attaqué à coups de pierres; on tira même sur lui. Ce prince, se livrant alors à toute sa fureur, ordonna un massacre général; il le fit cesser enfin : mais ayant duré depuis 8 heures du matin, jusqu'à trois heures après-midi, il y eut un si grand carnage, que l'on compte qu'il y périt plus de 40,000 habitants. Pour se délivrer d'un hôte si formidable, il s'agissait de lui payer les sommes qui lui avaient été promises. Kouli-Kan eut pour sa part des richesses immenses en bijoux, en diamans. Il emporta beaucoup plus de trésors de Dehli que les Espagnols n'en prirent à la conquête du Mexique. Ces trésors, amassés par un brigandage de plusieurs siècles, furent enlevés par un autre brigandage. On fait monter le dommage que causa cette irruption des Persans, à 125 millions de livres sterling. Un dervis, touché des malheurs de sa patrie, osa présenter à Kouli-Kan la requête suivante : « Si tu es Dieu, agis en Dieu : si tu es » prophète, conduis-nous dans la voie du salut; si » tu es roi, rends les peuples heureux, et ne les » détruis pas. » Kouli-Kan répondit dans le style d'Attila : « Je ne suis pas Dieu, pour agir en Dieu ; » ni prophète, pour montrer le chemin du salut ; » ni roi, pour rendre les peuples heureux. Je suis » celui que Dieu envoie contre les nations sur les- » quelles il veut faire tomber sa vengeance (1). » Le monarque persan, qui était en droit de tout exiger de Mahommed, finit par lui demander en mariage une princesse de son sang pour son fils, avec la cession de toutes les provinces situées au-delà de la rivière d'Atek, et de celle de l'Indus, du côté de la Perse. Mahommed consentit à ce démembrement par un acte signé de sa main. Kouli-Kan se contenta de la cession de ces belles provinces, qui étaient contiguës à son royaume de Perse, et les préféra à des conquêtes plus vastes, qu'il eût conservées difficilement. Il laissa le nom d'empereur à Mahommed, mais il donna le gouvernement à un vice-roi. Comblé de richesses, il ne songea plus qu'à retourner en Perse. Il y arriva après une marche pénible, qui fut traversée par plusieurs obstacles, que sa valeur et sa fortune surmontèrent. Ses autres exploits sont peu connus. Cependant on

sait que son neveu Ali ayant levé l'étendard de la rébellion, Kouli-Kan marcha contre lui; il était campé à Feth-Abud, lorsque l'intendant de sa maison et plusieurs généraux l'attaquèrent de nuit dans sa tente; il se défendit vaillamment; mais, ayant fait une chute, il fut percé par leurs coups, et on lui trancha la tête le 20 juin 1747. « Les assassins », dit un historien persan, firent une balle » de paulme de cette tête que l'univers, peu de » temps auparavant, n'était pas capable de con- » tenir. » Son neveu Ali Kouli-Kan se fit proclamer roi de Perse. Ses conquêtes ne furent marquées que par des ravages. Il ne fut qu'un illustre scélérat. Il aimait excessivement les femmes, et semblait nourrir son humeur sanguinaire par la jouissance des plaisirs sensuels. Sa taille était de six pieds, sa constitution fort robuste, et sa voix extrêmement forte. L'histoire de ses exploits est une vérification bien sensible de la réflexion de Montesquieu. « Que l'on se mette devant les yeux, d'un » côté les massacres continuels des rois et des chefs » grecs et romains, et de l'autre la destruction des » peuples et des villes par ces mêmes chefs, Timur » et Gengis-Kan, qui ont dévasté l'Asie, et nous » verrons que nous devons au christianisme, dans » le gouvernement, un certain droit politique, et » dans la guerre, un certain droit des gens, que la » nature humaine ne saurait assez reconnaître. » Tout en aspirant à la monarchie universelle, Kouli-Kan eut le dessein de réunir par une même croyance les chrétiens, les juifs et les mahométans. Il est certain qu'il fit traduire en persan le *Pentateuque* et l'*Évangile*. Il voulut aussi introduire des innovations dans la religion musulmane, ce qui mécontenta beaucoup ses sujets. Menacé d'hydropsie, un médecin musulman le soigna avec succès. Après le départ de celui-ci, il se confia aux soins du frère Basin, jésuite, qui ne le quitta plus, et qui a donné une *Relation* exacte de ses dernières années. *L'histoire de Nadir-Sehah*, par Mahommed-Mahdy-Khan, écrite en persan, a été traduite en français, par William Jones, Londres, 1770, in-4.

** KOUMAS (Constantin-Michel), né vers 1775 à Larisse en Thessalie, après avoir terminé ses études, visita l'Allemagne, où il se lia avec les hommes les plus distingués. De retour dans sa patrie, il concourut de tous ses efforts à y ranimer le goût des lettres et des sciences par la publication d'utiles ouvrages destinés aux écoles et par conséquent écrits dans la langue vulgaire; mathématiques, physique, philosophie, histoire, linguistique, il n'est presque aucune partie dont il ne se soit occupé et avec succès. Nommé professeur au gymnase de Kouroutzermé sur le Bosphore, en réveillant dans l'esprit de ses élèves l'amour de la patrie et l'admiration de leurs ancêtres, il contribua beaucoup à l'insurrection de la Grèce (voy. COLETTI Jean), et put jouir des résultats de ses constants travaux. Il mourut le 13 mai 1856. Ses principaux ouvrages sont : *Dictionnaire grec ancien à l'usage des grecs modernes*, Vienne, 1826, 2 tom. in-4; la méthode, le plan et l'exécution en sont, dit-on, excellents. *Histoire pragmatique des hommes*,

(1) On doit ajouter qu'il se moquait de toutes les religions, même de la sienne. Un des chefs de cette dernière lui ayant remontré que, tout grand prince, tout invincible qu'il était, il n'avait pas le droit d'innover en religion, Kouli-Kan, pour toute réponse, le fit étrangler.

extraite des anciens auteurs et des meilleurs historiens d'Allemagne, ib., 1850-52, 12 vol. in-8.

* KOURAKIN (le prince Alexandre), ministre d'état né en 1752, d'une des familles les plus illustres de la Russie, fut élevé avec le grand-duc Paul, depuis empereur, qui eut toujours pour lui une grande bienveillance et qu'il accompagna dans ses voyages en Allemagne, en France et en Italie. Nommé en 1796 ministre et vice-chancelier de l'empire, il se démit de ses fonctions, après la mort violente de Paul 1^{er} (1801), et s'absenta quelque temps de la cour. Cependant, cédant aux ordres de l'empereur Alexandre, il accepta en 1802 l'ambassade de Vienne. Ce fut lui qui entama les négociations avec la France, et signa le traité de Tilsitt en 1807, et l'année suivante, il fut envoyé ambassadeur à Paris. Il faillit périr dans la fête que le prince de Schwartzemberg donnait à l'occasion du mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise. Le feu prit à la salle du bal, et dans la confusion générale, il tomba dans l'escalier, fut foulé aux pieds, et perdit connaissance. La Russie ne voulant plus adhérer au système continental, établi par Napoléon, la bonne harmonie fut altérée entre les deux empereurs. La guerre ayant été déclarée à la Russie en mai 1812, lorsqu'il lui fut permis de quitter la France, le prince Kourakin se rendit à Memel, où on lui refusa de nouveau des passeports; ce fut là qu'il apprit l'incendie de Moscou, qui lui causa des pertes considérables. La retraite désastreuse des Français lui permit enfin de rejoindre Alexandre, qui le nomma membre de son conseil d'état; et en 1817, lui permit de voyager à raison de sa santé. Il se trouvait à Paris au mois de septembre 1822; et retourna l'année suivante, à Saint-Petersbourg, où il mourut vers la fin de 1824, âgé de 75 ans. Sa mort fut vivement sentie par l'empereur Alexandre, qui avait en lui un sujet aussi distingué par ses talents que par sa loyauté et son zèle.

* KOUTOUSOFF-DE-SMOLENSK (Michel LAVRIO-NOVITCH-GOLENITCHEFF), général russe, né en 1745, termina son éducation à Strasbourg, où il apprit le français et l'allemand: il commença sa carrière militaire à 16 ans, servit d'abord dans l'artillerie comme caporal, et devint la même année lieutenant dans le régiment commandé par Suwarow. En 1764 il fut envoyé en Lithuanie avec le grade de capitaine, et fit cinq campagnes contre les Polonais. Il passa en 1770 à l'armée de Romanzoff, contre les Turcs et se distingua dans cette campagne par plusieurs faits d'armes. Vingt ans après il signala sa valeur au siège d'Ismailow (1790). Nommé l'année suivante lieutenant-général, il contribua au gain de la bataille de Matchine, qui amena la paix. Il se signala dans la guerre entre l'Autriche et la France, notamment à Crems, où le combat fut très-opiniâtre et le succès balancé. Mais il fut complètement défait à la bataille d'Austerlitz, qui fut livrée contre son avis. Plus heureux contre les Turcs en 1811, après quelques avantages, il parvint à envelopper le grand-visir Nazir-Pacha, et le força de se rendre à discrétion. Un succès si important lui valut le titre de comte;

mais il devait bientôt obtenir une gloire plus réelle et surtout plus utile à sa patrie. Il parvint par d'habiles négociations à conclure une paix devenue de la plus urgente nécessité. Il la signa à Bucharest, le 16 mai 1812. L'empereur Alexandre, pour le récompenser d'un si grand service, l'éleva à la dignité de prince. Nommé généralissime des armées russes, il livra, le 26 août 1812, à Napoléon, la bataille de la Moskowa, la plus sanglante qui ait été donnée dans cette guerre. Cependant Napoléon pénétrait dans Moscou; mais obligé par la rigueur de la saison d'opérer sa retraite, Koutousoff lui fit éprouver de grandes pertes. A la suite de cette terrible campagne, les Russes s'avancèrent en Prusse, et de là en Saxe; mais tandis qu'ils assuraient ainsi l'indépendance de l'Allemagne, Koutousoff atteint d'une maladie cruelle, mourut le 16 avril 1815, dans la petite ville de Bunzlau, en Silésie, au moment de voir ses travaux couronnés par les plus grands résultats. Livré dès l'enfance à l'étude de l'art militaire, il en avait longtemps médité les principes et pratiqué les opérations. Il ne donnait rien au hasard, et jamais il ne s'écartait des règles établies. Il parvint ainsi à porter la gloire des armes russes plus loin que tous ceux qui l'avaient précédé. Son caractère était liant, ses mœurs douces; il aimait la littérature française, cultivait les arts avec succès, et parlait purement plusieurs langues.

KRACHENINNIKOW ou KRASCHENINNIKOF (Etienne), voyageur russe, né à Moscou, en 1712, fut du nombre des jeunes élèves attachés aux professeurs de l'académie de St.-Petersbourg. Cette compagnie ayant envoyé quelques-uns de ses membres au Kamtschatka, par ordre de l'impératrice, en 1755, pour donner une relation de ce pays, le jeune Kracheninnikow suivit le professeur d'histoire naturelle. Il en revint en 1745, avec un certain nombre d'observations, dont quelques-unes peuvent paraître intéressantes. L'académie le nomma adjoint en 1745, et professeur de botanique et d'histoire naturelle en 1755. Il mourut en 1754; il avait été chargé par sa compagnie de dresser une *Relation* des découvertes des académiciens, et de la combiner avec celle de M. Stellert, qui était mort en 1745. C'est cet ouvrage dont la traduction forme le second volume du *Voyage de Sibérie*, de l'abbé Chappe d'Auteroche, Paris, 1768, 2 tom. en 5 vol. in-4, avec fig., magnifiquement exécuté. Il avait été publié séparément en 1767, 2 vol. in-12. La meilleure traduction est celle de Saint-Pré, Amsterdam, 1771, 2 vol. in-8.

* KRAFT (Jean-Charles), architecte, né à Brunnerfeld, le 19 juin 1764, et mort à Paris, au mois de décembre 1855. Son premier titre de naturalisation en France fut un traité d'*Architecture civile*, publié en 1804, qui contient la description des plus belles habitations des environs de Paris. Il publia ensuite un ouvrage *sur la charpente*; puis *Plans des plus beaux jardins pittoresques de France, d'Angleterre et d'Allemagne*; une curieuse *Notice sur les plus anciennes et plus remarquables portes cochères de Paris*; enfin le *Recueil des plus beaux monuments anciens et modernes*.

KRANTZ ou **CRANTZ** (Albert), chroniqueur allemand, professeur de philosophie et de théologie à Rostock, puis doyen de l'église de cette ville, qui était sa patrie, naquit vers le milieu du ^{xv}^e siècle, fut employé par les villes anséatiques dans diverses négociations, et s'en acquitta avec autant d'intelligence que de zèle. Il était l'arbitre des différends, la ressource des pauvres et l'exemple de son chapitre. Il fut choisi pour médiateur entre les rois de Danemarck et de Holstein, en 1500. Cet homme estimable mourut en 1517, laissant plusieurs ouvrages. Les plus connus sont : *Chronica regnorum Aquiloniorum Danie, Suecie, Norvegie*, Strasbourg, 1546, in-fol., réimprimée à Francfort dans le même format, par les soins de Jean Wolf; *Saxonia, sive De Saxonie gentis vetusta origine*, Francfort, 1575, 1580, 1621, in-fol.; *Wandalia, sive Historia Wandalorum*, Cologne, 1600, in-fol., réimprimée avec plus de soin en 1619, à Francfort, in-fol., par Wechel; *Metropolis, sive Historia ecclesiastica Saxonie*, Francfort, 1575, 1590 et 1627, in-fol. Elle ne regarde que l'histoire de Westphalie de Jutland. *Ordo missæ, secundum ritum Ecclesiæ Hamburgensis*, Rostock, 1505, in-fol., etc. Tous les ouvrages de cet auteur offrent beaucoup de recherches; mais il se perd quelquefois dans les origines des peuples, quoiqu'il soit le premier qui ait travaillé à purger l'histoire septentrionale des fables dont elle était farcie. Si ses *Histoires* ont été mises à l'*Index*, avec la clause *donec expurgentur*, c'est que les sectaires les ont défigurées : car Krantz était très-bon catholique, et mourut avant que Luther eût produit le triste schisme qui a désolé l'église d'Allemagne. Voy. les *Mémoires de Nicéron*, tom. 58.

KRASICKI (Ignace), comte de Siczen, évêque polonais, né à Doubiecko le 5 février 1755, d'une famille illustre dans les sciences et dans les armes, fut destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, et devint prince évêque de Warmie, puis archevêque de Gnesne. Krasicki fut un des plus célèbres littérateurs polonais du ^{xviii}^e siècle : ses vers et sa prose, qui se distinguent par le goût, l'agrément et la facilité, lui ont valu le surnom de *Voltaire de la Pologne*. Il excellait dans la peinture des ridicules; ne pouvant défendre sa patrie comme la plupart de ses amis, avec l'épée, il la défendit avec sa plume. Lorsque la Pologne eut été partagée pour la première fois en 1772, et que par suite de ce partage, il se trouva sous la dépendance de la Prusse et perdit en conséquence le titre de sénateur de la Pologne, il se retira à Berlin, où le fameux Frédéric l'honora de son amitié. Ce prince lui ayant dit un jour : *Monsieur l'archevêque, j'espère que vous me ferez entrer en paradis sous votre manteau épiscopal.* — Non, Sire, répondit le Prélat, *Votre Majesté me l'a rogné si court qu'il me serait impossible d'y cacher de la contrebande.* Le comte Krasicki est mort à Berlin le 14 mars 1801. On a de lui : *Les aventures de Nicolas Doswiczynski*, 1775, in-8; la *Mycheide*, 1776, 1780, in-8, poème héroï-comique en 10 chants, sur l'aventure du roi Popiel mangé par les rats, au rapport d'une ancienne chronique de l'évêque Kadlubek. Ce poème

a été traduit en français par Dubois en 1784, puis par J.-B. Lavoisier, sous le titre de la *Sourjade*, Paris, 1818, in-8; la *Monomachie ou la Guerre des Moines*, 1778, poème en 6 chants, qui passe pour son chef-d'œuvre et qui fut fait à la sollicitation de Frédéric; plusieurs livres de *Fables et Contes*, 1779, in-8; M. de Vienne en a traduit plusieurs en vers français, Paris, 1828, in-8; des *Satires*, 1780; la *Guerre de Chocim*, poème épique en 12 chants, 1780, in-8; c'est le premier poème épique en 12 chants qui ait paru en Pologne : le sujet est tiré des victoires remportées sous le règne de Sigismond III, par Chodkiewicz, sur le sultan Osman. Des *Lettres et Mélanges* en prose et en vers; *L'Histoire, partagée en deux livres*; la traduction en polonais d'une partie des *poésies d'Ossian*, celle des *Vies des grands hommes de Plutarque*, etc. Ses ouvrages ont été recueillis pour la plupart et publiés par François Dmochowski, Varsovie, de l'imprimerie des Pieristes, 1805 et suiv., 10 vol. in-8. Entre autres éditions faites plus récemment, nous devons mentionner celle qu'on a donnée à Paris en 1850. Le libraire Barbezat, qui a publié plusieurs ouvrages relatifs à la Pologne, a publié les *Œuvres complètes de Krasicki*, en un seul volume à deux colonnes, petit-texte, avec le portrait de l'auteur. J.-B. Lavoisier, chanoine de Mohilow, a traduit en français les *Aventures de Nic. Doswiczynski*, Paris, 1818, in-8, précédées de l'*Eloge de Krasicki* par Stanislas-Kostka Potocki, sénateur palatin (voy. POTOCKI).

KRATZ. Voy. FISCHET.

KRATZ (Georges), né à Schongau en Bavière, en 1714, jésuite en 1750, enseigna les mathématiques dans l'université d'Ingolstadt, avec une réputation extraordinaire, et mourut à Munich en 1766. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *De viribus corporum*; *De genuino principio æquilibrii corporum solidorum*, Ingolstadt, 1759; *Observatio transitus Veneris per discum solem*, 6 junii 1761; *Methodus cujuscumque non perfectæ quadrati radicem verè quam proximam brevi labore determinandi*, 1762; *De ratione motus mediæ lunæ a terra ad vires quibus in lunam premitur*, 1762. On a publié après sa mort, *Nova virium theoria de pressione fluidorum*, Ingolstadt, 1765, et *Principia hydraulica*, Ingolstadt, 1770.

KRAUS ou **KRAUSEN** (Jean-Ulrich), habile graveur allemand, né en 1645 à Augsbourg, dont nous avons l'ancien et le nouveau Testament, très-élégamment exécutés en taille-douce. La délicatesse des figures fait rechercher le recueil qu'on en fit à Augsbourg en 1705, 2 vol. in-fol., qui doivent contenir 155 planches. Les Epîtres et Evangiles sont gravés séparément en 1706, in-fol. L'explication étant en allemand, cet ouvrage ne peut être recherché de ceux qui ne savent pas cette langue, qu'à cause de la beauté des gravures. Voy. WEIGEL. Kraus est mort dans sa patrie en 1719.

KRAUS. Voy. CRASIUS.

* **KRAUSE** (Charles-Chrétien-Frédéric), savant professeur, né en 1781, à Eisenberg, dans le duché de Saxe-Gotha, suivit les cours de Fichte et de Schelling à l'université d'Iéna, où il donna lui-

même, de 1802 à 1804, des leçons de mathématiques, de philosophie et de droit naturel avec le titre de professeur extraordinaire. Il se rendit ensuite à Rudolstadt, où il examina en détail le musée du prince de Schwartzbourg, et de là à Dresde, où il se livra à des recherches sur l'histoire des beaux-arts. Les événements de la guerre l'en firent sortir en 1815, et il se rendit à Berlin, où il donna plusieurs cours gratuits et publics, et de concert avec quelques autres savants, fonda la société de la langue allemande, dont il rédigea les statuts, imprimés en 1817. L'accroissement de sa famille, et la difficulté d'obtenir en Prusse une place convenable, le déterminèrent à retourner à Dresde. Deux ouvrages qu'il y publia intitulés, l'un : *Les trois plus anciens monuments de l'art*, et l'autre : *Origine des idiomes du peuple allemand*, lui assignèrent un rang parmi les hommes les plus érudits de sa patrie. En 1817, il voyagea avec un de ses amis en Allemagne, en Italie et en France, puis obtint une chaire de philosophie à Göttingue. Etant venu à Munich dans l'espoir d'y rétablir sa santé, gravement altérée, il y mourut le 27 septembre 1852, âgé d'environ 52 ans. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : *Système de morale*, Leipsig, 1810; *Archétype de l'humanité*, 2^e édit., Dresde, 1819; *Géométrie transcendante*, Berlin, 1825; *Cours de philosophie*, Göttingue, 1828. Affilié à la franc-maçonnerie, Krause étudia l'histoire de cette société, et publia quelques brochures dans lesquelles il démontre combien la conduite mystérieuse des francs-maçons est ridicule.

* KRAY (baron de), général autrichien, né en Hongrie, d'une famille distinguée, fut, en récompense de sa belle conduite dans la guerre contre les Turcs, nommé général-major. Il servit ensuite d'une manière distinguée dans les Pays-Bas et sur le Rhin. Elevé en 1796 au grade de feld-maréchal-lieutenant, il se fit surtout remarquer par ses savantes manœuvres, aux batailles d'Altenkirchen, de Bamberg, Vetzlar et Giessen. Dans les premiers mois de 1797, l'armée dans laquelle servait Kray, mais qui était commandée par Werneck, fut mise en déroute par Hoche : presque tous les officiers supérieurs furent traduits devant un conseil de guerre à Vienne : Kray fut acquitté. En 1799, il fut envoyé en Italie, et par les avantages qu'il y obtint, prépara les succès de Mélas et de Suwarow ; il s'empara de Mantoue après deux mois de siège ; de retour à Vienne (1800), il reçut de l'empereur l'accueil le plus flatteur. Peu après il remplaça l'archiduc Charles à l'armée du Rhin ; mais ses succès ne furent pas aussi brillants dans cette campagne que dans les précédentes. Il mourut à Vienne, en janvier 1804, regardé comme un des plus habiles généraux qu'aient eu les Autrichiens pendant les guerres de la révolution.

KRESA (Jacques) jésuite, né en Moravie en 1648, avait fait ses premières études à Brinn. On ignore l'époque de son entrée dans la société ; mais peu de ceux qu'elle admit dans son sein contribuèrent davantage à son illustration. Le P. Kresa écrivait et parlait avec une singulière facilité le latin, le grec, l'hébreu, l'italien, le français, l'espagnol

et le portugais. Il possédait à fond la philosophie et la théologie, et était un des plus habiles mathématiciens de son siècle ; il fut professeur d'hébreu à Prague et à Olmutz. Appelé sur sa réputation, à Madrid, pour y professer les mathématiques, il occupa quinze ans cette chaire ; cela ne l'empêchait ni de prêcher ni de diriger les consciences. Il fut confesseur du roi et de la reine en Espagne, il l'avait été précédemment du roi et de la reine de Bohême. Il était allé en Bohême après la mort de Charles II, mais on le fit revenir sous son successeur. Cependant il retourna à Brinn, et y mourut en 1715, à 67 ans. Outre une *Traduction* d'Euclide en espagnol, on a de lui : *Analysis speciosa trigonometriæ sphericæ, primo mobili, triangulis rectilineis, progressioni arithmeticæ et geometricæ, aliisque problematibus*, Prague, 1721, in-4, œuvre posthume.

KRETZCHMER (Pierre) né dans le Brandebourg vers 1700, conseiller des domaines du roi de Prusse, mort en 1764, se distingua par sa patience en fait d'expériences économiques, d'agriculture, et par des observations plus curieuses qu'utiles et praticables. La plus fameuse est celle qu'il annonça dans un excellent *Mémoire* sur la multiplication d'un grain d'orge. Les tiges d'une touffe d'herbe, produite par ce grain semé au printemps, ayant été transplantées ailleurs, produisirent d'autres touffes ; et ainsi de suite par le même procédé, ce grain produisit jusqu'à 15,000 épis. On sent que cette découverte, si c'en est une (car on peut donner la même fécondité à toutes les plantes qui se propagent par marcottes), demande trop de bras pour être de quelque utilité. Ce même auteur s'était proposé d'introduire en Prusse le labourage à deux charrues : il le proposa dans un autre *Mémoire*. L'idée n'était pas neuve, Olivier de Serres en parle dans son *Théâtre d'agriculture* ; et il faut bien qu'on ne l'ait pas trouvée avantageuse, puisqu'on ne s'est point avisé de la réaliser.

* KREUZ, ou CREUZ (Frédéric-Charles-Casimir, baron de), poète allemand, l'Young de son pays, naquit à Hombourg sur le Hartz, en 1724, et mourut le 6 septembre 1770, à l'âge de 45 ans. Ses ouvrages, tous fort lugubres, ont été recueillis à Francfort, 1769, 2 vol. in-8. Les principaux sont : *Les Tombeaux*, poème philosophique en 6 chants. Nulle méthode, de l'obscurité, des vers par fois prosaïques et durs, de grandes beautés, des images sublimes, un sentiment profond du sujet, voilà les défauts et les qualités de cet ouvrage. Des *Odes* : la diction en est pure, noble ; mais on n'y trouve pas ce feu, cette élévation que demande la poésie lyrique ; *Sénèque*, tragédie en 5 actes, qui n'offre presque aucune situation intéressante ; *Essais sur l'homme*. L'auteur, après avoir parlé du bonheur en général, entre dans quelques détails sur celui qu'on peut trouver dans la culture des sciences et des arts ; et combat les principes que Rousseau a présentés sur ce sujet.

* KREUTZER (Rodolphe), compositeur dramatique et célèbre violoniste, naquit à Versailles en 1767 d'un musicien attaché à la chapelle du roi, et fut élevé par son père, puis par A. Stamitz. Dès

l'âge de 15 ans, il parut au concert spirituel et y exécuta avec un art et un aplomb qui excitèrent l'enthousiasme de l'auditoire un concerto de sa composition. Admis à la cour, il mérita la protection de la reine qui ne cessa de lui donner des marques de sa bienveillance. La révolution vint, il dut quitter Versailles pour Paris, où ses premiers opéras marquèrent sa place parmi les compositeurs les plus distingués. Il fit partie du conservatoire à sa création, fut envoyé en 1797 en Italie pour y recueillir les ouvrages des maîtres, et voyagea en Allemagne ainsi qu'en Hollande : à son retour il devint premier violon de la chapelle et de la musique particulière de l'empereur. La restauration le conserva dans ce poste ; en 1816, il remplaça Mehul à l'académie royale de musique, et continua de travailler jusqu'au moment où l'âge lui fit éprouver le besoin du repos. Il mourut à Genève, le 6 janvier 1851, à 64 ans. Outre trente à quarante pièces parmi lesquelles on distingue *Paul et Virginie* et *Lodoïska*, dont l'ouverture est connue de tout les amateurs, on a de Kreutzer des *concertos*, des *symphonies concertantes*, des *quatuor*, des *trios*, des *duos* et des *sonates* de violon. Il est auteur avec Baillot de l'excellente méthode de violon rédigée pour l'enseignement du conservatoire. — KREUTZER (Auguste), son frère et élève, fut aussi premier violon à l'Opéra, et membre de la chapelle du roi, et lui succéda comme professeur au Conservatoire. Il s'était distingué dans l'exécution des concertos de Viotti et de Rodolphe, et en composa lui-même un remarquable. Il est mort à Paris du choléra, en juillet 1852.

* KRIEG (Jean-Frédéric), général badois, né en 1750 à Lahr, dans la Souabe, entra dès l'âge de 16 ans au service de la France, et fit toutes les campagnes de la guerre d'Hanovre, sous le comte de Saxe. Il reçut sept blessures à la bataille de Rosbach, et y fut fait capitaine de cavalerie par le maréchal de Broglie, qui le nomma major à la bataille de Minden. A celle de Klostercamp, en protégeant la retraite de l'armée, il reçut seize blessures qui le mirent hors d'état de servir pendant trois ans. Une batterie flottante qu'il commandait au siège de Gibraltar, en 1782, ayant été détruite, il fut obligé de se sauver à la nage. Il commandait en second à Thionville, lorsque cette place fut assiégée par les Prussiens en 1792, et se signala dans les sorties. Ses nombreux services n'empêchèrent pas qu'il ne fût arrêté en 1795. On le transféra à Paris, où pendant 15 mois il languit dans les prisons. Nommé chef d'une armée dans la Vendée, il y donna de nouvelles preuves de sa valeur, et ne quitta ce poste que pour venir occuper celui de commandant en chef de Paris, qu'il garda 18 mois. Au bout de ce temps, il obtint sa retraite et s'établit à Bar-sur-Ornain, où il se montra le soutien des pauvres, après s'être montré le père des soldats. Il y mourut en 1800, ayant 54 ans de service effectif, et 55 blessures.

** KRILOFF (N.-A.), le Lafontaine russe, né en 1768 à Moscou, après avoir achevé ses études à Ewer, y obtint un emploi dans les bureaux de la régence. Venu en 1785 à St.-Petersbourg, quoique

chargé de diverses fonctions administratives, il continua de cultiver avec succès son goût pour les lettres. A l'âge de 16 ans, il travaillait déjà pour le théâtre ; et il a donné successivement plusieurs comédies, entr'autres : *La diseuse de bonne fortune* ; *la Famille extravagante* ; *l'Auteur dans l'anti-chambre* ; *le Magasin des modes* et *Une leçon à mes filles*. Le *Magasin des modes* a été traduit en français, par M. A. de Saint-Priest, dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. Mais c'est comme fabuliste que Kriloff s'est placé au premier rang des littérateurs russes. Parmi les nombreuses éditions de ses *Fables*, il faut distinguer celle que son compatriote le comte Orloff a donnée, Paris, 1825, 2 vol. in-8, avec des imitations en vers français et italiens par divers auteurs. Kriloff, tout en imitant Lafontaine, a su rester original, et plusieurs de ses fables sont entièrement de son invention ; celles-ci ont été trad. en français par Hipp. Masclet, Moscou, 1828, in-8. Ce penseur spirituel et profond mourut en 1844, à St.-Petersbourg, conservateur de la bibliothèque impériale, place qu'il remplissait depuis 1811, et qui lui avait laissé tous les loisirs nécessaires pour se livrer à son heureux génie.

KROMAYER (Jean), né en 1576, à Dobelen, en Misnie, fut ministre à Eisleben, prédicateur de la duchesse douairière de Saxe, et enfin surintendant à Weimar, où il mourut en 1645. On a de lui : *Harmonia Evangelistarum* ; *Historiæ ecclesiasticæ Compendium* ; une *Paraphrase* estimée, sur Jérémie et sur les Lamentations ; elle se trouve dans la Bible de Weimar.

KROMAYER (Jérôme), neveu du précédent, né à Zeitz en 1610, mort en 1670, à Leipsig, où il était professeur d'histoire, d'éloquence et de théologie, a donné plusieurs ouvrages infectés des erreurs de Luther, entre autres : *Theologia positivopolemica* ; *Historia ecclesiastica* ; *Polymathia theologica*, etc.

KROUST (Jean-Marie), entra chez les jésuites, fut professeur de théologie plusieurs années à Strasbourg, puis confesseur de Mesdames de France, et de madame la dauphine, mère des rois Louis XVI, Louis XVIII et Charles X. Il travailla quelque temps au *Journal de Trévoux*. Il mourut à Brumpt en Alsace, en 1770. On a de lui un ouvrage en latin, intitulé : *Institutio clericorum*, Augsbourg, 1767, 4 vol. in-8. Ce sont des méditations pour tous les jours de l'année, très-propres à former les prêtres à la sainteté de leur état, et au ministère de la chaire. Il en a encore donné un vol. in-8, contenant une *Retraite* de huit jours, à l'usage des ecclésiastiques ; réimprimée à Fribourg, en 1792. On trouve dans ces livres le langage onctueux de l'Ecriture et des Pères.

* KRUDENER (Julienne de WIETINGHOFF, baronne de), née en 1766 à Riga en Courlande, d'une famille noble et opulente, était fille du baron de Wietinghoff, gouverneur de cette ville, et arrière-petite fille du maréchal Munich. Elle fut conduite à Paris à l'âge de 9 ans par son père, dont le salon devint le rendez-vous des plus célèbres littérateurs. A 14 ans, elle était citée comme un modèle d'esprit et de beauté : mais on remarquait déjà en elle un caractère ardent

et une imagination exaltée. Mariée au baron de Krudener, elle le suivit à Venise où il resta plusieurs années comme ambassadeur de Russie. Une passion fatale qu'elle inspira au secrétaire de légation fit alors beaucoup de bruit. Le malheureux jeune homme se retira dans les montagnes de la Suisse où il mourut de consommation. M^{me} de Krudener avait des mœurs légères, mais au fond exemptes de blâme; elle avait un amour-propre assez vain pour désirer de faire des conquêtes et elle se plaisait même à en faire l'énumération. De là une foule d'aventures dont on trouve les détails plus ou moins amplifiés dans le roman qu'elle a publié sous le titre de *Valérie ou Lettres de Gustave de Linar à Ernest de G....* Paris, 1805, 5^e édit., 1805, 2 vol. in-12, et qui a été continué par le prince de Ligne. Elle était mère de deux enfants, lorsque son mari, qui n'avait pu changer son caractère, se sépara d'elle par un divorce. Au commencement de la révolution, elle habitait les provinces méridionales de la France. Les événements l'ayant forcée de s'éloigner, elle voyagea depuis en Allemagne, en Suisse, en Italie, et elle était à Berlin en 1805 : admise à l'intimité de la reine de Prusse, elle fut témoin de la mort de cette malheureuse princesse. Cet événement fit sur elle une forte impression, et tout-à-coup elle se jeta dans l'enthousiasme religieux le plus exagéré. Disciple du fameux visionnaire lung Stilling, dont elle outrepassa bientôt le mysticisme, elle commença ses excursions à Heidelberg en 1815; expulsée du royaume de Wurtemberg, elle eut le même sort dans le duché de Bade. M^{me} de Krudener se présentait comme une Madeleine pénitente : elle se disait envoyée de Dieu, pleurait sur les hommes, sur leurs erreurs, sur les siennes, et se croyait appelée à rétablir sur la terre le règne du Christ. En 1814, elle suivit à Paris l'empereur Alexandre, qu'elle appelait l'oint du Seigneur, et qu'elle regardait comme choisi d'en haut pour être le régénérateur du monde. Ce monarque assista plusieurs fois à la célébration de ses mystiques exercices. On a dit qu'elle exerçait sur Alexandre une grande influence, et on a été jusqu'à lui attribuer l'idée première de la *Sainte alliance*. En quittant Paris, elle s'associa un ministre de Genève nommé Empeytaz, avec lequel elle parcourut les bords du Rhin, prêchant et même prophétisant, si l'on en croit quelques-uns de ses admirateurs. Comme elle avait laissé dans le pays de Bade de nombreux prosélytes, elle demanda la permission d'y faire encore une mission : ne pouvant l'obtenir, elle écrivit, le 17 février 1817, au ministre du grand-duc une lettre, où l'on remarquait le passage suivant : « Je n'aurai pas à me » défendre là où je n'aurai pas à traverser le désert » de la civilisation, et à lutter contre des lois » réprouvées par le seul code que je reconnaisse, » celui du Dieu vivant. » Dans une autre lettre au même ministre elle s'exprime ainsi : « C'est au » Seigneur à ordonner, et à la créature à servir, » c'est lui qui expliquera pourquoi la voix d'une » faible femme a retenti devant les peuples, a fait » ployer le genou au nom de J.-C., arrêté le bras » du scélérat, fait pleurer l'aride désespoir, de-

» mandé et obtenu de quoi nourrir des milliers et » milliers d'affamés... Il fallait une mère pour avoir » soin des orphelins, et pour pleurer avec les » mères...; une femme élevée dans les demeures du » luxe, pour dire aux pauvres qu'elle était plus » heureuse sur un banc de pierre, en les servant...; » une femme simple et non aveuglée par le faux » savoir et qui pût confondre les sages.....; une » femme courageuse qui, ayant tout possédé sur » la terre, pût dire même aux rois que tout n'est » rien ; qui détronât les préjugés et les idoles des » salons, en rougissant d'avoir voulu briller par » quelques misérables talents..... » On conviendra qu'un pareil langage pouvait séduire des gens de bonne foi et surtout des paysans, dont M^{me} de Krudener s'attirait d'ailleurs la vénération par d'abondantes aumônes. En entrant en Suisse, elle s'arrêta à Bâle, et logea à l'auberge du *Sauvage*, où elle forma des exercices spirituels. Ces exercices, commencés dans sa chambre, furent transportés dans la grande salle de l'auberge, qui pouvait à peine contenir les auditeurs, dont le nombre augmentait de jour en jour. Après une longue oraison mentale, le ministre récitait une prière, suivie d'un discours que terminait une autre prière que les assistants faisaient à genoux. Les exercices publics, et surtout les conférences particulières, parurent suspects aux autorités, qui en défendirent la continuation. La prophétesse et son associé, n'ayant pu établir leurs missions aux environs de Bâle, se rendirent dans le canton d'Aarau, où ils formèrent un grand nombre de prosélytes. Les paysans désertaient leurs campagnes et venaient écouter les prédications; à ceux-ci se réunissaient une foule de mendiants et de vagabonds; on remarquait aussi des curieux ou des spéculateurs politiques, qui venaient examiner quel parti ils pourraient tirer de l'enthousiasme qu'excitait la sibylle russe. Mais tous ces rassemblements inquiétèrent à la fin les gouvernements suisses, et la prophétesse reçut l'ordre de quitter le pays. Expulsée d'un canton, elle passait dans un autre, entraînant à sa suite plus de trois cents personnes, la plupart couvertes de haillons. De toutes parts on accourait pour l'entendre, et les mendiants demandaient en route, où était la *bonne dame qui donnait de l'argent et apprenait à prier Dieu*. Elle occupa quelque temps une maison près de Lucerne, et l'on remarqua qu'elle y recevait beaucoup de lettres qui n'arrivaient pas par la poste, mais par des messagers qui venaient souvent de pays très-éloignés. En peu de temps, elle dépensa en Suisse plus de dix mille florins, et, avant de quitter ce pays, elle reçut des lettres de change pour toucher de grosses sommes, qui devaient sans doute avoir la même destination. Forcée à Schaffhouse de sortir de la ville, elle se rendit à pied à Rendegg, demanda l'hospitalité pour elle, tandis que sa suite alla loger à l'auberge; mais au milieu de la nuit, le bailli de Rodolphe lui envoya l'ordre de partir le lendemain avec tout son cortège. La nouvelle de l'arrivée de madame de Krudener s'était répandue en peu de temps dans tout le pays, et avant le jour, plusieurs personnes étaient arrivées à Rendegg, en voiture, à cheval,

ou à pied, et toutes demandèrent à voir et entendre la prophétesse. M^{me} de Krudener, à peine sortie de son lit, prit son costume de prêtresse, enveloppa une baguette d'une manière mystérieuse; et, après avoir fait mettre à genoux tous les siens et les nombreux étrangers, se promena au milieu d'eux en agitant la baguette, et menaça trois fois, du courroux du ciel, le bailli et un monde corrompu et impénitent. Parmi ses auditeurs se trouvaient quelques juifs, attirés par la curiosité; elle les reconnut, leur reprocha leur opiniâtreté et leur endurcissement. Après cet anathème et cette remontrance, la procession se mit lentement en marche vers Rodolphell, où elle arriva à dix heures. Le bailli, étonné de cette audace, et voyant tout ce monde qui était venu à la suite de M^{me} de Krudener, se transporta chez elle, et lui demanda où elle voulait aller avec ce cortège. Une conversation très-vive s'établit entre eux; le bailli la termina en lui signifiant l'ordre de partir. M^{me} de Krudener n'en fit aucun cas, et, le lendemain, toutes les auberges étaient encombrées des nouveaux voyageurs qui étaient venus entendre la sibylle: elle commença son sermon à l'aube du jour, se plaignit en même temps des persécutions qu'elle essayait, *de la dureté des cœurs, des suggestions de Satan, dont ses persécuteurs étaient l'organe*; elle n'oublia pas de placer le bailli parmi ces derniers. Forcée enfin de partir, elle fit donner deux écus neufs à l'administrateur de la paroisse (sa bourse était épuisée dans ce moment): mais les pauvres, qui connaissaient par expérience la générosité de la *bonne dame*, crurent qu'elle avait donné cent louis, et furent sur le point de saccager la maison de l'administrateur. Elle erra encore dans divers cantons, d'où elle fut également expulsée. Contrainte de quitter Zurich, elle se retourna vers la ville, et, étendant les bras... « Je te maudis, dit-elle; malheur à toi, ville profane, où les enfants eux-mêmes ont déjà des mines d'Holopherne.....! » C'était son usage de maudire les lieux qu'elle était forcée de quitter, elle secouait ensuite la poussière de ses pieds, reprochait aux magistrats qui l'expulsaient leur dureté envers l'envoyée du Seigneur; leur annonçait les derniers malheurs, les menaçait du feu du ciel, et de toutes les vengeances d'un Dieu irrité. Ne pouvant plus trouver en Suisse un seul endroit qui voulût lui donner asile, elle pénétra en France, et se présenta à Colmar; mais les autorités lui en défendirent l'entrée. M^{me} de Krudener était devenue un ennemi redoutable pour tous les gouvernements, et il est curieux de voir tous les souverains se réunir contre une faible femme, dont ils croyaient avoir à craindre l'ascendant. On ne doit voir dans M^{me} de Krudener qu'une enthousiaste qui aspirait à la gloire de devenir un jour chef d'une secte nombreuse. Abandonnée par ses prosélytes, elle trouva une retraite à Seckingen, dans le grand-duché de Bade, où elle était étroitement surveillée. Forcée pour la troisième fois de sortir de ce pays, M^{me} de Krudener retourna en Russie, où elle trouva un instant de repos dans l'une des terres qui lui restaient près de Riga. Ses communications sympathiques avec les Hernutes ou

frères moraves, qui habitent cette contrée, l'y retinrent d'abord: elle forma ensuite le projet d'aller fonder en Crimée un établissement chrétien de correction, pour les criminels et les pécheurs. Elle mourut à Karasou-Bazar le 15 décembre 1824. Outre son roman de *Valérie*, M^{me} de Krudener a publié le *Camp des vertus*, Paris et Lyon, 1813, in-8. Son adepte principal, M. Empeytaz, est devenu le chef de l'association connue en Suisse sous le nom de *momiers*: un autre de ses disciples, M. Liedner, de Leipsig, a publié un ouvrage intitulé: *Macbenac*, en faveur des opinions de M^{me} de Krudener. Peu de temps auparavant, le professeur Krug avait fait paraître ses *Entretiens avec M^{me} de Krudener*, Leipsig, 1818. Enfin M. Marignié a publié en 1817 une brochure in-8, sous ce titre: *Sur M^{me} de Krudener, en réponse à l'article sur cette dame, et contre M. de Bonald*, inséré dans le *Journal de Paris*, N^o du 30 mai 1817. On trouve une *lettre de M^{me} de Krudener à Bernardin de Saint-Pierre*, dans l'édition des *Ouvrages* de cet écrivain, publiées en 1821, par M. Aimé-Martin.

KRUGER (Jean-Christien, né à Berlin, de parents pauvres, mort à Hambourg, en 1750, âgé de 28 ans, a donné une *Traduction allemande* du Théâtre de Marivaux, et un recueil de *Poésies*, imprimé à Leipsig: les ouvrages qu'il contient sont ses *Poésies diverses*, ses *Prologues* et surtout ses *Comédies*, qui sont très-peu de chose.

* KRUNITZ (Jean-Georges), né à Berlin en 1728, étudia à Göttingue, Halle et Francfort-sur-l'Oder, où il se fit recevoir docteur en médecine. Le peu de succès qu'il y eut, soit comme praticien, soit comme professeur, lui fit prendre le parti de s'établir à Berlin, où il donna successivement un grand nombre de compilations écrites en général avec une prolixité fatigante. La plus considérable est l'*Encyclopédie éconómico-technologique*, qui ne devait être d'abord qu'une traduction de l'*Encyclopédie d'Yverdon*; mais trouvant trop de lacunes dans cet ouvrage, il résolut de marcher seul dans cette grande entreprise, et publia 72 gros vol. in-8, qui s'arrêtèrent à la lettre L. Cette collection a été continuée par les frères F.-J. et H.-G. Flørke. Elle diffère de l'*Encyclopédie française*, en ce que Krunitz n'a visé qu'à l'utile; mais son ouvrage n'est qu'un magasin informe, rempli de matériaux bruts, entassés sans mesure et sans choix. On y trouve cependant de précieux renseignements, qui attestent l'érudition de l'auteur; aussi a-t-il obtenu une 2^e édition en 1786. On en a publié un abrégé, qui est encore très-volumineux: plusieurs articles fort étendus ont été imprimés à part, le *curé de Campagne*, les *écoles rurales*, etc. Il a traduit de l'anglais l'*Histoire de l'électricité*, par Priestley, 1772; l'*Histoire naturelle des Coralines* par Ellis, 1767, in-4. Krunitz est mort en 1796.

KUHLMANN (Quirinus), fameux visionnaire, était né en 1651 à Breslau, en Silésie, avec un esprit sage et pénétrant; une maladie déranging ses organes à 18 ans; il se crut inspiré de Dieu, et s'imagina être dans un globe de lumière qui ne le quittait jamais; il ne voulut recevoir aucune leçon, parce que, disait-il, le *Saint-Esprit* était son maître.

Cet écervelé, qu'il aurait fallu enfermer, fut brûlé l'an 1689, à Moscou, pour quelques prédications séditieuses. Il avait parcouru auparavant l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Orient, et n'avait pas fait beaucoup de prosélytes. On a de ce visionnaire plusieurs ouvrages pleins de rêveries les plus absurdes. Il en préparait un qu'il devait intituler : *La clé de l'éternité et du temps*; c'était la suite d'un ouvrage qu'il avait publié en 1674, à Leyde, sous le titre de *Prodromus quinquennii mirabilis*. Voyez Adelung, *Histoire de la folie humaine*, tom. 5 p. 5-90.

KUHN (Joachim), en latin *Kuhnus*, professeur de grec et d'hébreu dans l'université de Strasbourg, né à Grispwald, en 1647, mort en 1695, laissa des *Notes sur Pollux, Pausanias, Elien, Diogène-Laërce*, et d'autres écrits dans lesquels on remarque un grand fonds d'érudition. Le plus connu est intitulé : *Quæstiones philosophicæ ex sacris veteris et novi Test. aliisque scriptoribus*, Strasbourg, 1698, 3 tom. in-4.

KULCZINSKI (Ignace), abbé de Grodno, né à Wlodimir en Pologne, l'an 1707, entra de bonne heure dans l'ordre de St.-Basile, et fut envoyé à Rome en qualité de procureur-général de cet ordre. Il mourut dans son abbaye de Grodno, en 1747, après s'être acquis une grande réputation par son *Specimen Ecclesiæ ruthenicæ*. On a encore de lui, en manuscrit, *Opus de vitis sanctorum ordinis Basilii magni*, 2 vol. in-fol.

KULPISCH (Jean-Georges), professeur en droit à Gieslein, puis à Strasbourg, assista au congrès de Ryswick en qualité d'envoyé du duc de Wurtemberg, et mourut en 1698. Le plus estimé de ses ouvrages est un *Commentaire*, in-4, sur Grotius, sous le titre de *Collegium Grotianum*, qui est très-estimé.

KUNADUS (André), théologien luthérien, né à Dobelen en Misnie, l'an 1602, fut professeur de théologie à Wittenberg et ministre général à Grimma. Il mourut en 1662. On a de lui : une *Explication de l'Épître aux Galates*, un *Abrégé des lieux communs de théologie*; des *Dissertations sur la tentation au désert*, sur la *confession de saint Pierre*..., sur ceux qui ressusciteront au temps de la passion, in-4, etc.

KUNCHEL de LOEWENSTERN (Jean), né à Hutten, dans le duché de Sleswick, en 1650, fut chimiste de l'électeur de Saxe, de celui de Brandebourg, et de Charles XI, roi de Suède. Ce monarque récompensa son mérite par des lettres de noblesse, et par le titre de conseiller métallique ou *conseiller des mines*. Si l'on en croit Boërhaave, il aurait peut-être surpassé Boyle, s'il eût été moins prévenu en faveur de l'alchimie. Kuncel mourut le 20 mars, en 1702, après avoir fait plusieurs découvertes, entre autres celle du *phosphore d'urine*. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a publiés en allemand, et dont quelques-uns ont été traduits en latin, on distingue ses *Observationes chimicæ*, Londres, 1678, in-12; et son *Art de la verrerie*, traduit en français par le baron d'Holbach, et imprimé à Paris, en 1752, in-4. Ils sont écrits d'un style fort bas et avec peu d'ordre. Les chimistes qui l'avaient précédé avaient cultivé la chimie pour augmenter les lumières de la médecine; Kuncel en fit usage

pour perfectionner les arts. C'était un artiste qui avait peu de théorie, mais qui portait dans la pratique une sagacité et une intelligence qui lui tenait lieu de savoir. Il s'attacha surtout à suivre le travail de Neri, sur la vitrification; et ses découvertes donnèrent beaucoup d'étendue à cette partie importante de la chimie. Une de ses expériences paraît démontrer, contre Buffon, que l'or n'est pas vitrifiable; Kuncel en a tenu dans un feu de verrerie pendant plus d'un mois, sans qu'il ait diminué d'un grain, ni reçu la moindre altération.

KUNRATH ou KHUENRATH (Henri), chimiste de la secte de Paracelse, et aussi visionnaire que son maître, né en 1560 dans la Saxe, fit beaucoup parler de lui au commencement du XVII^e siècle, et fut professeur en médecine à Leipsig, sa patrie. Mollerus prétend que Kunrath était un adepte qui possédait la *Pierre philosophale*. Il nous apprend lui-même « qu'il avait obtenu de Dieu le don de » discerner le bien et le mal dans la chimie. » Il mourut à Dresde, en 1603. On a de lui plusieurs ouvrages d'une obscurité impénétrable, qui ne servent qu'à montrer le fanatisme ou la charlatanerie de leur auteur. Les curieux recherchent son *Amphitheatrum sapientiæ æternæ, christiano-cabalisticum, divino-magicum*, Hanau, 1619, in-fol. On y mit un nouveau titre en 1635. Ce livre fut censuré par la faculté de théologie de Paris.

KUNZ de Kauffungen, gentilhomme saxon au XV^e siècle, après avoir fidèlement servi l'électeur de Saxe, Frédéric le Doux, reçut quelque mécontentement de ce prince, et, pour s'en venger, lui enleva ses deux fils Ernest et Albert. Ce dernier s'étant fait connaître à un charbonnier, dans une vaste forêt, celui-ci, aidé de ses compagnons, s'empara de Kunz, qui fut décapité. La postérité du charbonnier reçoit encore aujourd'hui deux muirs de seigle par an, à titre de récompense.

KURT SPRENGEL. Voy. SPRENGEL.

KUSTER (Ludolphe), philologue et commentateur, né à Blomberg, dans le comté de Lippe, en 1670, du premier magistrat de cette ville, se distingua de bonne heure par l'étendue de sa mémoire. Il fut d'abord précepteur des enfants du comte de Swerin, premier ministre du roi de Prusse; il voyagea ensuite pendant dix années : de retour à Berlin, un passe-droit qui lui fut fait l'engagea à se rendre à Paris, où l'abbé Bignon, son ami, l'invitait à venir. Les réflexions qu'il avait faites sur la nécessité de reconnaître une Eglise dont l'autorité infailible mit fin aux controverses, l'engagèrent à se faire catholique. La cérémonie de son abjuration se fit le 25 juillet 1715. L'abbé Bignon le présenta à Louis XIV, qui le gratifia d'une pension de 2,000 liv. L'académie des belles-lettres lui ouvrit ses portes, en qualité d'associé surnuméraire : distinction qu'elle n'avait faite à personne avant lui. Ce savant mourut peu de temps après, en 1716, à 47 ans. Ses ouvrages les plus estimés sont : une *Édition de Suidas*, en grec et en latin, Cambridge, 1703, formant 5 vol. in-fol. Cet ouvrage demandait une prodigieuse lecture : l'auteur n'épargna rien pour le rendre parfait en son genre. C'est aussi la meilleure édition que nous ayons du lexicographe grec. L'u-

niversité de Cambridge récompensa l'éditeur, en le mettant au nombre de ses docteurs. *Bibliotheca novorum librorum*, 3 vol. in-8. Il commença en avril 1697, et finit avec l'année 1699. L'auteur s'était associé, pour ce travail, Henri Sike. *Historia critica Homeri*, 1696, in-8, curieuse; *Jamblicus de vita Pythagoræ*, Amsterdam, en 1707, in-4; *Novum Testamentum*, en grec, 1710, Amsterdam, in-fol., avec les variantes de Mill, augmentées et rangées dans un ordre méthodique; une belle *Édition* d'Aristophane, en grec et en latin, 1710, in-fol. *Voy.* ARISTOPHANE.

* KUTTNER (Charles Gottlob), voyageur, né le 18 février 1755, à Wiedemar, dans la Saxe, après

avoir achevé ses études à Leipsig, fut instituteur à Bâle. Chargé de l'éducation d'un lord irlandais, il fit des voyages avec son élève dans les principales contrées de l'Europe : plus tard il en entreprit de nouveaux, avec de jeunes anglais, qui voulaient s'instruire dans des courses scientifiques. Il mourut dans la retraite à Leipsig, le 14 février 1805. On lui doit; *Lettres sur l'Irlande*, Leipsig, 1785, *Lettres d'un saxon, écrites de Suisse*, ibid., 1785, 3 vol.; *Voyage en Allemagne, en Danemarck, en Suède, en Norwège, et dans une partie de l'Italie*, 1801 et 1804; *Observations sur l'Angleterre, les Pays-Bas et la France*; Des *Extraits* et des *Mémoires* insérés dans les journaux littéraires d'Allemagne.

L

LAAR. *Voy.* LAER.

LABADIE (Jean), fanatique du XVII^e siècle, fils d'un soldat de la citadelle de Bourg, en Guienne, naquit en 1610. Les jésuites de Bordeaux, trompés par sa piété apparente, et charmés de son esprit, le reçurent dans la société, et il y resta quinze ans. Quoique dès lors son esprit donnât dans les rêveries de la plus folle mysticité, il sut si bien se déguiser que, lorsqu'il voulut quitter la société, les supérieurs et les inférieurs mirent tout en usage pour le retenir. Rendu au siècle, en 1659, il parcourut, en prêchant, plusieurs villes de la Guienne, prêcha aussi à Paris, et fut employé dans le diocèse d'Amiens, où M. de Caumartin, alors évêque de cette ville, lui donna une prébende dans l'église collégiale de Saint-Nicolas. Les succès qu'il obtint dans la chaire enflèrent son orgueil, et il se persuada qu'il était un nouveau Jean-Baptiste, envoyé au monde pour annoncer un second Messie. On le croyait un saint; mais un commerce criminel avec une dévote, et d'autres liaisons plus que suspectes, découvrirent en lui un scélérat hypocrite. L'évêque d'Amiens, Caumartin, allait le faire arrêter, lorsqu'il prit la fuite. Il se sauva à Paris, et se cacha quelque temps chez MM. de Port-Royal. Il demeura ensuite à Bazas; il passa de là à Toulouse, dont il trompa l'archevêque, qui lui confia la direction d'un couvent de religieuses; mais bientôt celui-ci, informé de ses désordres, dispersa les religieuses, poursuivit le corrupteur, qui alla se cacher dans un ermitage de carmes, près de Bazas, et s'y fit appeler *Jean de J.-C.*, parla en prophète, et y sema son enthousiasme et ses détestables pratiques. Contraint de s'enfuir, il se fit calviniste, en 1650, et exerça le ministère pendant 8 ans. « Après avoir été » fort estimé (dit Collet, *Vie de saint Vincent de » Paul*, t. 1^{er}, pag. 356) de l'abbé de Saint-Cyran, » et fort zélé pour les sentiments de Port-Royal, il » se fit huguenot à Montauban, et pour justifier » son apostasie, il publia un écrit, où il prouva » que du jansénisme dont il avait fait profession, » au calvinisme qu'il venait d'embrasser, il n'y

» avait qu'un pas à faire. » Labadie passa à Genève, d'où il fut encore expulsé, et de là à Middelbourg, où il épousa, dit-on, la célèbre Schurman, si habile dans les langues savantes, et qui attira à la secte des labadistes la princesse palatine Elizabeth. Après diverses courses et aventures en Allemagne et en Hollande, il mourut d'une colique violente à Altona, dans le Holstein, en 1674, âgé de 64 ans. Il avait été déposé, peu de temps auparavant, dans le synode de Dordrecht. Les ouvrages de ce fanatique sont en grand nombre. Voyez-en la liste au tom. 18 et 20 des *Mémoires de Nicéron*, et au t. 3. de la *Cimbria litterata*. Ils sont tombés dans l'oubli; il les intitulait singulièrement : *Le Hérault du grand roi Jésus*, Amsterdam, 1667, in-12; *Le véritable exorcisme, ou l'unique moyen de chasser le Diable du monde chrétien*, Amsterdam, 1667, in-12; *Le Chant Royal du roi Jésus-Christ*, Amsterdam, 1670, in-12; *Les saintes Décades*, Amsterdam, 1671, in-8; *L'Empire du Saint-Esprit*, Amsterdam, 1671, in-12; *Traité du soi, ou le renoncement à soi-même*, etc., etc. Les disciples de ce dévot libertin s'appelèrent *labadistes*; on assure qu'il y en avait encore il y a peu de temps dans le pays de Clèves; mais il est incertain s'il s'en trouve encore aujourd'hui. « Cette secte, dit un auteur moderne, n'a » vait fait que joindre quelques principes des ana- » baptistes à ceux des calvinistes, et la prétendue » spiritualité dont elle faisait profession était la » même que celle des piétistes et des hernutes. Le » langage de la piété, si énergique et si touchant » dans les principes de l'Eglise catholique, n'a plus » de sens, et paraît absurde, lorsqu'il est trans- » planté chez les sectes hérétiques; il ressemble » aux arbustes qui ne peuvent prospérer dans une » terre étrangère. » *Voy.* BARRAL, KEMPIS, PASCAL. » On a publié une *vie* de Jean Labadie, La Haye, 1670, in-12.

LABAN, fils de Bathuel et petit-fils de Nachor, demeurerait à Haran, en Mésopotamie. Il fut père de Lia et de Rachel, qu'il donna l'une et l'autre en mariage à Jacob, à condition qu'il le servirait pen-

dant quatorze ans. Comme Laban vit que ses biens fructifiaient sous les mains de Jacob, il voulut le garder encore plus longtemps par avarice; mais Jacob quitta son beau-père sans rien lui dire. Celui-ci courut après lui durant sept jours, dans le dessein de le maltraiter, et de ramener ensuite ses biens, ses fils et ses filles. Mais Dieu lui apparut en songe, et lui défendit de faire aucun mal à Jacob. L'ayant atteint sur la montagne de Galaad, ils offrirent ensemble des sacrifices, et se réconcilièrent. Laban redemanda seulement à son gendre les idoles qu'il l'accusa de lui avoir dérobées. Jacob, qui n'avait aucune connaissance de ce vol, lui permit de fouiller tout son bagage. Rachel assise dessus s'excusa de se lever, feignant d'être incommodée, pour ne pas restituer à son père un objet de superstition et de faux culte. Ils se séparèrent contents les uns des autres, l'an 1759 avant J.-C. On croit que Laban s'attacha dans la suite exclusivement à l'adoration du vrai Dieu, à l'exemple et par les exhortations de son gendre et de ses filles.

LABARRE. Voy. BEAUMARCHAIS.

* LABARTHE (Pierre), né le 9 juin 1760 à Dax, d'une famille noble, qui avait un établissement commercial à Bordeaux, fit ses études à l'université de cette ville, et suivit la carrière du barreau qu'il abandonna pour la place de secrétaire de l'intendant-général des colonies. De 1794 à 1808, il occupa la place de chef du bureau des colonies orientales et des côtes d'Afrique, qui le mit à même de recueillir de précieux matériaux dont il a composé différents ouvrages, et mourut à Paris le 6 juin 1824. On citera de lui : *Annales maritimes et coloniales*, 1799, in-8; *Voyage au Sénégal pendant les années 1784-85, d'après les mémoires de Lafaille, ancien officier de marine*, Paris, 1802, in-8, trad. en allemand, Weimar, 1802, in-8; *Voyage à la côte de Guinée*, 1805, in-8; *Harmonies maritimes et coloniales, contenant un précis des établissements français en Amérique, en Afrique et en Asie*, 1815, in-8. M. Allut a donné une *Notice sur la vie et les ouvrages de Labarthe* dans les *Annales maritimes et coloniales*, juillet et août 1824.

LABAT (Jean-Baptiste), dominicain parisien, né en 1665, fut d'abord professeur de philosophie à Nancy, puis il fut envoyé en Amérique l'an 1695. Il y gouverna sagement la cure de Macouba, et visita comme supérieur des missions de son ordre toute la chaîne des Antilles française, anglaise et hollandaise, depuis la Grenade jusqu'à Saint-Domingue. Les Anglais étant venus en 1703 attaquer la Guadeloupe où il se trouvait, le P. Labat donna ses preuves d'un grand courage, et contribua à la défense de la colonie par ses conseils éclairés. Etant revenu en France par l'Espagne, en 1705 et 1706, il se rendit à Rome en 1709 pour y veiller aux intérêts de la mission des Antilles. Il revint d'Italie à Paris en 1716, et mourut dans cette ville le 6 janvier 1758, à 76 ans, dans le couvent de son ordre, de la rue Saint-Honoré. On a de lui : *Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, contenant l'Histoire naturelle de ce pays, l'origine, les mœurs, la religion et le gouvernement des habitants anciens et modernes; les guerres et les événements singuliers qui y sont*

arrivés pendant le long séjour que l'auteur y a fait, le commerce, les manufactures qui y sont établies, et le moyen de les augmenter, avec une description exacte et curieuse de toutes ces îles, ornée de figures, Paris, 1722, 6 vol. in-12; La Haye, 1724, 6 vol. in-12, ou 1758, 2 vol. in-4; Paris, 1742, 8 vol. in-12. « Ce livre agréable et instructif (dit l'abbé des Fontaines) est écrit avec une liberté qui réjouit le lecteur. On y trouve des choses utiles, semées de traits historiques assez plaisants. Ce n'est peut-être pas un bon livre de voyage, mais c'est un bon livre de colonies. Tout ce qui concerne les nôtres, y est traité avec étendue. On y souhaiterait seulement un peu plus d'exactitude dans certains endroits. » On a critiqué la partie botanique. Il a été traduit en allemand par C. F. C. Schad, avec le *Voyage de Laborde aux îles Caraïbes*, Nuremberg, 1785-87, 6 vol. in-8, avec fig.; *Voyage en Espagne et en Italie*, Paris, 1750, 8 vol. in-12, fig., écrits avec autant de gaieté que le précédent. Ses plaisanteries cependant ne sont pas toujours de bon aloi, il prend quelquefois un ton satirique qui déroge à sa sagesse et à sa circonspection ordinaire. Ils ont été réimprimés à Amsterdam, 1751, 8 vol. in-12, fig., et traduits en allemand par C. F. Troltsch, Francfort, 1758-61, 8 volumes; *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, Paris, 1728, 3 vol. in-12, fig., composée sur les *Mémoires* qu'on lui avait fournis (de Brue) et par conséquent moins certaine que la Relation de son voyage en Amérique; *Voyage du chevalier Desmarchais en Guinée, îles voisines, et à Cayenne, avec des cartes et des figures*, Paris, 1750, 4 vol. in-12. On y donne une idée très-étendue du commerce de ce pays; *Relation historique de l'Ethiopie occidentale*, 1752, 4 vol. in-12. Cette Relation traduite de l'italien du capucin Cavazzi, est augmentée de plusieurs relations portugaises des meilleurs auteurs, et enrichie de notes, de cartes géographiques et de figures; *Mémoires du chevalier d'Arvieux, envoyé du roi de France à la Porte*, Paris, 1725, 6 vol. in-12. Le P. Labat a recueilli et mis en ordre les *Mémoires* de ce voyageur sur l'Asie, la Palestine, l'Égypte, la Barbarie. A peine ces Mémoires avaient-ils vu le jour, qu'il en parut une critique, par M. Pétis de la Croix, sous le nom d'un secrétaire de l'ambassadeur Méhémet-Effendi : cette critique est estimée. Le style de tous les ouvrages du P. Labat est en général assez coulant, mais un peu diffus. On peut le considérer comme un des voyageurs les plus dignes de la confiance du lecteur.

* LABAT (Pierre-Daniel), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1725 à Saint-Sever, en Gascogne, fit profession à Toulouse, en 1742. Prieur de la Daurade en 1768, il se distingua dans les conférences qui eurent lieu en 1769 à Marmoutier; mais elles furent interrompues à l'apparition d'un écrit sur la *Grâce*, de 24 pages in-4, où l'on reconnut quelques erreurs déjà combattues, et réfutées depuis près d'un siècle. En 1770, il accepta la proposition que lui fit D. Conjae, de travailler à la *Collection des conciles de France*, et venu à Paris se vit bientôt seul chargé de la direction de cet important ouvrage. Les temps étaient peu favo-

rables; mais, au moyen de quelques secours du gouvernement, et de quelques souscriptions, le premier volume parut en 1789. La moitié du suivant était imprimée quand la révolution dépouilla le clergé de ses biens, et força Labat d'abandonner cette entreprise. Peu d'exemplaires en ont été mis en circulation, et le travail du savant religieux est presque perdu. Fidèle à ses devoirs, il vécut ignoré à Saint-Denis, jusqu'à l'époque où il put, quoique fort âgé, reprendre l'exercice du ministère. Il mourut le 10 avril 1805, regardé comme un savant estimable, mais qui n'avait pas toujours été exempt d'esprit de parti. Dom Labat avait été d'un grand secours à dom Clément pour l'édition des *Œuvres de saint Grégoire de Nazianze* (voy. ce nom). Il publia en 1785, l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Polycarpe*, in-12, et aida l'abbé Rastignac dans ses ouvrages contre la constitution civile du clergé. Son éloge a été publié par Dom Brial.

** LABAT (Léon), médecin, né en 1805 à Agde (Hérault), avait à peine terminé ses études à Montpellier qu'il prit part à la rédaction des *Annales de médecine physiologique*. Il publia, vers la même époque, un *traité spécial de Rhinoplastie*, opération qu'il pratiqua depuis dans tout l'Orient. Entraîné par la passion des voyages, il parcourut successivement les deux Amériques, l'Afrique française et les deux régences, la Grèce, la Turquie, la Terre-Sainte, et fut pendant plusieurs années chirurgien en chef du vice-roi d'Egypte. A son retour en France, il fit imprimer une *Histoire de Mohammed-Ali; Route de l'Inde par l'Egypte et la mer rouge considérée sous le point de vue de la question d'Orient* (1840, in-8); un *Traité de la médecine et de l'hygiène des Arabes*. Dix-huit mois après, il se rendit en Perse auprès du Shah, dont il fut le premier médecin pendant quatre années, et qui par reconnaissance le décora de tous ses ordres, et même lui conféra le titre de *Mirza* (prince), en lui accordant rang immédiatement après les princes du sang et avant tous ses ministres. Labat se servit de sa position élevée pour être utile à ses compatriotes; les missionnaires lazariques en particulier lui furent redevables d'utiles encouragements. Sa santé s'étant affaiblie, il vint, dans l'espoir de la rétablir, à Nice, où il mourut le 16 janvier 1847, à 44 ans. En 1854, il avait fait imprimer, in-8, un mémoire curieux de *l'irritabilité des plantes, de l'analogie qu'elle présente avec la sensibilité organique des animaux, et du rôle important qu'elle joue dans les diverses maladies des tissus végétaux*, et dès 1852, une brochure sur le *choléra-morbus asiatique*.

LABAUME. Voy. BAUME (la).

LABBE (Philippe), jésuite, né à Bourges en 1607, professa les humanités, la philosophie et la théologie avec beaucoup de réputation. Il mourut à Paris le 25 mars 1667, dans sa 60^e année, avec la réputation d'un savant profond et d'un homme doux et poli. Le P. Commire lui fit cette épitaphe :

Labbeus hic situs est : vitam, moresque requiris ?
Vita libros illi scribere, morsque fuit.
O nimium felix ! qui patrum antiqua retractans
Concilia, accessit conciliis Superum.

Il avait une mémoire prodigieuse, une érudition fort variée, et une ardeur infatigable pour le travail. Toutes les années de sa vie furent marquées par des ouvrages, ou plutôt par des recueils de ce qu'il avait ramassé dans les livres des autres, ou de ce qu'il avait détérré dans les bibliothèques. La liste qu'on en a publiée contient 64 articles. Voyez le tome 25 des *Mémoires* de Nicéron. Ses principales compilations sont : *De Byzantinæ historiæ scriptoribus*, 1648, in-fol. C'est une notice et un catalogue des écrivains de l'histoire byzantine par ordre chronologique. *Nova bibliotheca manuscriptorum*, 1637, 2 vol. in-fol. : compilation de plusieurs morceaux qui n'avaient pas encore été imprimés; *Bibliotheca bibliothecarum*, 1664, 1672 et 1686, in-fol., et Genève, 1686, in-4, avec la *Biblioth. nummaria*, et un *Auctuarium*, imprimé en 1705; *Concordia chronologica*, 1670, 3 vol. in-fol. Les 4 premiers volumes de cet ouvrage, fort embrouillé, peu utile, mais bien imprimé, sont du P. Labbe, et le 5^e est du P. Briet. Cependant il y a des choses qu'on chercherait inutilement ailleurs : telle est l'*Ariadne chronologica*, qui est au premier volume. Cet ouvrage ne s'étant pas vendu d'abord, Cramoisy, séduit par l'esprit d'intérêt, en envoya inconsidérément une partie à la beurrière : c'est ce qui le rend rare aujourd'hui. *Le Chronologiste français*, 6 vol. in-12, 1666, assez exact, mais écrit avec peu d'agrément; *Abrégé royal de l'alliance chronologique de l'histoire sacrée et profane, avec le lignage d'Outre-mer*, 2 vol. in-4, 1651. Cet *Abrégé royal* est fort confus, mais on y trouve des extraits et des pièces qu'on ne pourrait découvrir ailleurs. *Concordia sacra et profana chronologica, ab orbe condito ad annum Christi 1658*, in-12; *Méthode aisée pour apprendre la chronique sacrée et profane*, in-12, en vers artificiels si mal construits, que cette *méthode aisée* deviendrait fort difficile pour un homme qui aurait du goût. En général, les vers techniques sont un mauvais moyen d'apprendre; on doit les employer tout au plus dans l'enseignement des langues : le mot, le genre, le régime, etc., faisant tout l'objet de la leçon, elle peut être tout entière renfermée dans un vers, mais il n'en est pas ainsi des traits historiques. Celui qui ne sait que les noms et les dates ne sait rien, et ces dates s'apprennent mieux dans la suite et l'ensemble de l'histoire, que dans ces espèces de grimoires rimés. Plusieurs *Ecrits sur l'histoire de France*, la plupart ensevelis dans la poussière : *La Clef d'or de l'histoire de France... Les Mélanges curieux... Les Eloges historiques*, etc.; *Pharus Gallie antiquæ*, 1668, in-12. L'auteur y relève quelques erreurs de Sanson; mais celui-ci répliqua vivement et attaqua le P. Labbe à son tour. Plusieurs autres ouvrages sur la *Géographie*; beaucoup d'écrits sur la grammaire et la poésie grecque, entre autres un excellent *Recueil de racines grecques*, et l'*Etymologie de plusieurs mots français*, 1661, in-12, contre le *Jardin des racines grecques de messieurs de Port-Royal*. Lancelot, dans une deuxième édition, défendit vigoureusement l'ouvrage attaqué. *Bibliotheca anti-janseniana*, in-4 : c'est un catalogue des écrits composés contre Jansénisme et ses défenseurs; *Notitia dignitatum omnium imperii romani*, 1651, in-12,

ouvrage utile; *De scriptoribus ecclesiasticis dissertationes*, en 2 vol. in-8. C'est une petite bibliothèque des écrivains ecclésiastiques, utile mais trop abrégée; on y trouve une bonne dissertation contre la papesse Jeanne (*Voy. BENOÎT III*). *Conciliorum collectio maxima*, 1672, 17 vol. in-fol., avec des notes. Les huit premiers volumes de cette collection sont du P. Labbe, les autres sont du P. Cosart son confrère, plus judicieux et meilleur critique que lui. On y a joint un 18^e volume. C'est le plus rare. Il est sous le titre de *Apparatus alter*, parce que le 17^e tome est aussi un apparat: cependant ce 18^e volume n'est autre chose que le *Traité des conciles* de Jacobatius. Cette collection est recherchée, quoiqu'elle renferme un assez grand nombre de fautes. Le jésuite Hardouin s'était chargé d'en donner une nouvelle; mais on peut voir dans son article comment il l'exécuta. Nicolas Coleti a donné une *Collection des conciles* plus ample, Venise, 1728 et 1752, 25 vol. in-fol., et Jean-Dominique Mansi a donné des *Suppléments* très-estimés de cette édition, Lucques, 1748; une édition des *Annales* de Michel Glicas, en grec et en latin, in-fol., et une de *l'Institution du roi chrétien* par Jonas, évêque d'Orléans; enfin ce savant et infatigable compilateur publia, en 1659, un *Tableau des jésuites illustres dans la république des lettres*, suivant l'ordre chronologique de leur mort: ouvrage sec, et qui ne peut avoir d'utilité que par rapport aux dates. En 1665, il mit encore au jour une *Bibliographie* des ouvrages que les savants de la société avaient publiés en France, dans le courant de 1661, et au commencement de 1662.

LABBE (Marin), né au village de Luc, près Caen, fut destiné, en 1678, à la mission de la Cochinchine. Rappelé en 1697, il fut nommé évêque de Tilopolis par le pape Innocent XII. Il remplit pendant 15 ans les devoirs de vicaire apostolique dans la Cochinchine, où il était retourné, et mourut en 1725. On a de lui une *Lettre* au pape Clément XI, sur le culte des Chinois; et un *Mémoire* qui, ainsi que la *Lettre*, semble annoncer certaines préventions, et un zèle un peu amer.

LABBEY DE POMPIÈRES. *Voy. POMPIÈRES*.

LABE (Sébastien), né à Rokyczan en Bohême le 26 février 1655, entra chez les jésuites en 1655, où il enseigna avec distinction les belles-lettres. Il fut pendant 15 ans prédicateur à Prague, et ensuite 20 ans missionnaire. Il mourut à Klattau en 1710, après avoir publié: *Sales epigrammatici*, dont on a fait plusieurs éditions; la dernière de Prague, 1701, in-8. On a encore de lui des *Cantiques spirituels* en langue bohémienne, fort répandus parmi le peuple, et qui ont produit de grands fruits.

LABÉ (Louise), surnommée la *belle Cordière*, parce qu'elle avait épousé un riche négociant en cables et en cordes, est née à Lyon en 1526. Son père Charly, dit Labé, lui donna une éducation très-soignée, lui fit apprendre la musique et plusieurs langues. Elle reçut des leçons d'équitation, et de tous les exercices militaires. A 16 ans, en 1542, elle figura parmi les guerriers français, au siège de Perpignan. Son nom de guerre était le *capitaine Loys*. Sa première campagne ne fut pas

heureuse; les Français ayant été obligé de lever le siège de Perpignan, elle renonça à la guerre, pour se livrer à l'étude. Ce fut alors qu'elle se maria. Son époux Ennemond Perrin, mort en 1563, sans enfants, l'a fit son héritière universelle. Elle ne lui survécut qu'un an, étant morte au mois de mars 1566. Les dispositions de son mari semblent contredire l'idée que des biographes ont voulu nous donner de ses mœurs. Son cabinet était rempli de livres italiens, français et espagnols. Elle faisait des vers dans ces trois langues. Les beaux-esprits de son siècle l'ont célébrée. Ses *Œuvres* furent imprimées à Lyon, en 1555, et réimprimées dans la même ville en 1762, in-12. Mais l'édition la plus récente et la plus estimée des *œuvres de Louise Labé*, est celle qu'a donnée M. Bregnot, Lyon, 1824, in-8, avec des notes et un glossaire. La meilleure pièce de ce recueil est intitulée: *Débats de Folie et d'Amour*, dialogue en prose. Ces deux divinités, qui devraient être fort unies, se disputent le pas à la porte du palais de Jupiter, qui avait invité tous les dieux à un festin. « Cet ouvrage, dit » l'auteur des *Trois Siècles*, est plein d'images, de » naturel, de finesse; le sujet est aussi ingénieux » que la morale en est utile... »

LABEAUMELLE. *Voy. BEAUMELLE*.

LABÉDOYÈRE. *Voy. BÉDOYÈRE*.

LABELLE (Pierre-François), prêtre de la congrégation de l'Oratoire, mort le 14 janvier 1760, âgé de 64 ans, est auteur du *Nécrologe des appelants et opposants à la bulle UNIGENITUS*, en 2 vol. in-12. Le titre de cet ouvrage suffit pour faire connaître ses sentiments, le caractère et l'objet de son zèle.

LABELLE (Etienne). *Voy. BELLE*.

LABEO, surnom commun à plusieurs familles romaines, qui exprimait un défaut, comme des taches de rousseurs *labes* ou des lèvres trop épaisses (*labia*). — LABEO (Q. Fabius-Labeus), d'abord questeur, puis consul romain, l'an 185 avant J.-C., fut homme de guerre et homme de lettres. Il remporta une victoire navale sur les Candiotes, et aida, dit-on, Térence dans ses comédies. Il fut plus illustre pour son courage que pour sa bonne foi.

LABEO (Caius-Antistius-Labeus), tribun du peuple, l'an 148 avant J.-C., voulut se venger du censeur Métellus, qui l'avait rayé de la liste des sénateurs. Il le condamna, sans forme de procès, à être précipité du roc Tarpéien; et il aurait fait exécuter son arrêt sur-le-champ sans un autre tribun qui survint et forma opposition, à la prière des parents de Métellus; car rien n'est plus terrible qu'un démocrate assuré du mobile et méprisable suffrage de la multitude. Non-seulement Labeo demeura impuni, mais il reprit sa place au sénat en vertu d'une nouvelle loi, par laquelle il fit statuer « que les tribuns auraient voix délibérative dans » cette compagnie; » et pour qu'il n'eût rien à désirer dans son triomphe, il prononça la confiscation des biens de Métellus, et les fit vendre sur la place à son de trompe. Tant il est vrai que dans les républiques, au moins dans celles où des ambitieux peuvent dominer le peuple, la violence et le despotisme sont souvent plus redoutables que

dans une monarchie, et qu'en général la liberté n'est qu'un vain nom.

LABEO (Antistius-Labeus), savant jurisconsulte, refusa le consulat qu'Auguste lui offrit. Il passait six mois de l'année à converser avec les savants, et les six autres mois à composer. Il laissa plusieurs ouvrages qui sont perdus. Son père avait été un des complices de l'assassinat de Jules-César, et s'était fait donner la mort après la perte de la bataille de Philippi, 31 ans avant J.-C.

LABERGERIE. Voy. BERGERIE.

LABÉRIUS (Decimus), chevalier romain, composait avec succès de petites comédies satiriques ou *mimes*, pour lesquelles son humeur caustique lui donnait beaucoup de talent. A Rome, un homme de naissance qui composait des poésies pour le théâtre ne se dégradait point, mais il ne pouvait les représenter lui-même sans se déshonorer. Jules-César pressa vivement Labérius de monter sur le théâtre pour y jouer une de ses pièces. Le poète s'en défendit en vain : il fallut céder. Dans le prologue de cette pièce, Labérius exhala sa douleur d'une manière fort respectueuse pour César, et en même temps fort touchante ; c'est un des plus beaux morceaux de l'antiquité, suivant Rollin : « Comment, dit-il, aurais-je pu refuser quelque chose à celui auquel les dieux mêmes n'ont rien » refusé. »

Etenim ipsi dii negare cui nihil potuerunt,
Hominem me denegare, quis posset pati !

Il déplora ensuite son sort en ces termes :

Ergo his tricenis actis sine nota,
Eques romanus lare egressus meo
Domum revertar minus.

Mais dans le cours de sa pièce, il lança contre César divers traits satiriques. Ce dictateur l'en punit, en donnant la préférence à Publius-Syrus, rival de Labérius. Cependant, lorsque la pièce fut finie, il lui donna un anneau, comme pour le rétablir dans la noblesse qu'il avait perdue. « Quel expédient, » dit un auteur moderne, employèrent Néron et les autres fléaux de Rome pour affermir leur empire odieux ? Ces monstres, pour abâtardir le peuple et le rendre insensible à ses maux, l'enivraient par la continuité et l'appareil des spectacles ; et l'aspect d'un mime en faveur faisait oublier les monceaux de victimes que la cruauté immolait tous les jours aux yeux du public. Et sans parler des tyrans et des fléaux de l'espèce humaine, tous les ennemis de la liberté et du droit public ont saisi ce moyen comme le plus efficace pour consolider leur usurpation. Jules-César regardait comme un chef-d'œuvre de politique l'invention de faire jouer sur le théâtre les chevaliers romains. Dans les beaux temps de la république, on n'avait point d'idée d'histrions : de quoi eussent servi les gesticulations et les *mi-gnardises* de ces gens-là aux Camille et aux Cincinnatus ? » Labérius, descendu du théâtre, alla chercher une place au quartier des chevaliers ; mais chacun jugeant qu'il s'était rendu indigne de ce rang, ils firent en sorte qu'il n'y en trouvât plus aucune. Cicéron le voyant dans l'embarras, le railla en disant et en faisant allusion au grand

nombre de sénateurs que César avait faits : *Recepissem te, nisi anguste sederem*. Labérius lui répondit : *Mirum si anguste sedes, qui soles duabus sellis sedere*. Il lui reprochait ainsi de n'avoir été ami ni de César ni de Pompée, quoiqu'il affectât de le paraître des deux. Labérius mourut à Pouzzole, 10 mois après Jules-César, 44 ans avant J.-C. Il avait coutume de dire : *Beneficium dando accepit, qui digno dedit*. On trouve quelques fragments de lui dans le *Corpus poetarum* de Maittaire ; la *Bibliothèque latine* de Fabricius contient les titres de 40 de ses mimes. Le prologue de celle de ces pièces qu'il joua devant César a été conservé par Macrobe, et Henri Etienne a donné plusieurs fragments de Labérius, Paris, 1564, in-8, réimprimés dans plusieurs recueils *Veterum poetarum*.

LABERTHONIE (Pierre-Thomas), dominicain, né à Toulon le 7 février 1708, prêcha avec succès à Paris, particulièrement contre les incrédules, et montra beaucoup de zèle pour le maintien de la régularité dans son ordre : ce zèle se manifeste dans l'ouvrage qu'il publia sous ce titre : *Exposé de l'état et obligation des frères prêcheurs*, 1767, in-4 et in-12. Les preuves de la religion qu'il avait exposées en chaire avec autant de lumière que de solidité, sont consignées dans la *Défense de la religion chrétienne contre les incrédules, les Juifs, etc.*, 1779, 3 vol. in-12. On a encore de lui la *Relation de la conversion et de la mort de Bouguer*, 1784. Les difficultés et les doutes de l'incrédule sont très-bien aplanis dans cet ouvrage (*Voy. BOUGUER*). Il a été réimprimé en 1811 sous le titre de *Supplément aux OEuvres du père Laberthonie, contenant conférence, avec un déiste : examen critique d'un écrit spinosiste sur l'existence de Dieu, etc.* Le père Laberthonie mourut en 1774.

* LABEY (Jean-Baptiste, mathématicien, né vers 1750, dans la Normandie, près de Caen, professeur à l'école militaire, fut à leur création professeur dans une des écoles centrales de la Seine, puis à l'école polytechnique et au lycée Napoléon, et mourut à Paris en 1825. Outre une trad. française avec des notes de l'*Introduction à l'analyse infinitésimale*, par Léon. Euler, Paris, 1796, 2 vol. in-4, on doit à Labey de bonnes éditions des *Leçons élémentaires de mathématiques* de La Caille, 1811 ; des *lettres d'Euler à une princesse d'Allemagne sur divers sujets de physique*, 1812, 2 vol. in-8 ; et un *Traité de statique*, 1812, in-8, fig.

LABIENUS (Titus), historien et orateur du temps d'Auguste, né l'an 98 avant J.-C., fut tribun l'an 63 avant J.-C., pendant le consulat de Cicéron. Suétone parle de lui dans la *Vie de Caligula*. Sénèque en fait mention dans la préface du 5^e livre des *Controverses*. On ne croit pas qu'il soit le même que LABIENUS, lieutenant de César dans les Gaules, qui suivit depuis le parti de Pompée, et qui fut tué en Espagne, comme on le voit dans les *Commentaires de César*, et dans la *Continuation de Hirtius*. Il s'était distingué sous César par un grand nombre d'exploits hardis et heureux, mais il n'eut pas les mêmes succès sous Pompée. Le comte de Turpin Crissé, dans ses *Notes sur les Commentaires de César*, parle ainsi de cette révolution dans les tra-

vaux militaires de Labiénus. « Pourquoi, dit-il, » Labiénus se montra-t-il dans la guerre civile si » différent de ce qu'il avait paru dans les Gaules ? » C'est le sort de ceux qui passent d'un parti à un » autre. L'histoire ancienne et moderne en fournit » mille exemples. La désertion, non-seulement est » une tache à la gloire, mais presque toujours elle » rend encore inutiles les plus heureuses qualités » et les plus beaux talents. » Il faut convenir cependant que la cause de Pompée étant celle de la république et de la patrie, la désertion de Labiénus ne manque pas de raisons justifiantes.

** LABILLARDIÈRE (Jacques-Julien Houton de), botaniste, né en 1755 à Alençon, après avoir terminé ses études au collège de sa ville natale, suivit les cours de l'école de médecine de Montpellier, puis de Paris, où il reçut le grade de docteur, vers 1780. A compter de cette époque, sa vie ne fut plus qu'une suite non interrompue de voyages ou de recherches pour la botanique. Il alla d'abord en Angleterre, rentra en France, explora les Alpes et les montagnes du Dauphiné, et passant à Turin, continua ses recherches dans les montagnes de la Savoie. Ces courses ne firent que lui donner plus d'ardeur pour en entreprendre de nouvelles; le 19 novembre 1786, il s'embarqua à Marseille pour l'île de Chypre, et se dirigea ensuite vers la Syrie. Mais arrêté tantôt par la peste, tantôt par la guerre, il dut se borner à visiter le Liban, recueillant des plantes et faisant des observations sur la culture et sur les mœurs des habitants. Après avoir parcouru les environs de Damas, il revint par l'île de Candie, la Sardaigne, la Corse, rapportant un grand nombre de plantes. Il s'occupait de publier le résultat de ses recherches, lorsqu'il fut nommé naturaliste de l'expédition destinée à la recherche de la Pérouse (voy. ce nom). Parti de Brest le 29 septembre 1791, il aborda à Ténériffe, visita son Pic fameux, relacha au cap de Bonne-Espérance en 1792, explora une partie des côtes de la Nouvelle-Hollande et plusieurs îles de la mer du sud, séjourna dans celle de Tonga-Tabou, et visita ensuite quelques-unes des îles de la Sonde. Partout il avait fait d'amples récoltes; il les aurait peut-être doublées s'il eût pu profiter du séjour qu'il fit dans la grande île de Java de 1795 à 1795. Mais, par suite des événements survenus en France, l'escadre ayant été mise en dépôt entre les mains du gouvernement hollandais, Labillardière fut en butte à des soupçons qui ne lui permirent pas de s'éloigner. Ses collections furent retenues; et livré comme prisonnier de guerre aux autorités hollandaises, il fut conduit à Samarang, et de là à Batavia. Ce ne fut que le 29 mars 1795 qu'on le rendit à la liberté, en le transportant à l'île de France. Arrivé à Paris, apprenant que ses collections avaient été conduites en Angleterre, il les fit réclamer par le gouvernement, et elles lui furent restituées. Admis en 1800 à l'Institut, en remplacement de l'Héritier (voy. ce nom), il consacra le reste de sa vie à mettre en ordre ses matériaux et à les publier, et mourut à Paris, le 8 janvier 1854, à 79 ans. Outre une série de *mémoires* dans les *Recueils de l'Académie des sciences* et dans ceux du *Muséum d'histoire naturelle*, on a de lui :

Icones plantarum Syriæ variorum descriptionibus et observationibus illustratæ, Paris, 1791-1812, in-4, fig.; *Relation du voyage à la recherche de la Pérouse*, Ib., 1800, 2 vol. in-4, avec atlas in-fol.; *Novæ Hollandiæ plantarum specimen*, Ib., 1804-06, 2 vol. in-4, avec pl.; *Sertum austro-caledonicum*, Ibid., 1824-25, 2 part. in-4, avec 80 pl. Ce livre forme le complément de la flore de la Nouvelle-Hollande décrite dans le précédent. M. Flourens a lu l'éloge de Labillardière à l'Académie des sciences en 1857.

* LABLANCHERIE (Mammès-Claude PAMX de), littérateur, né à Langres en 1752, s'attira quelques épigrammes de Rivarol, pour avoir pris le titre fastueux d'*agent général* de littérature, à l'occasion d'un bureau de correspondance pour les sciences et les arts qu'il essaya sans succès d'établir à Paris. Au commencement de la révolution il se retira à Londres, où il se concilia l'estime publique et y mourut en 1811. On a de lui : *Essai du Journal de mes voyages*, ou *Histoire d'un jeune homme pour servir d'école aux pères et aux mères*, Paris, 1776, 2 vol. in-12. L'idée de cet ouvrage, qui présente le double tableau des suites d'une bonne et d'une mauvaise éducation, est excellente; mais l'exécution n'y répond pas; *Nouvelles de la république des lettres* de 1778 à 1788. Ce journal, devenu fort rare, forme 8 vol. in-12, rare; *Essai d'un Tableau historique des peintures de l'école française depuis Jean Cousin en 1500 jusqu'en 1785*, in-4; *L'année littéraire* y a relevé plusieurs erreurs.

LABLANDINIÈRE. Voy. BLANDINIÈRE.

** LABLÉE (Jacques), né en 1751 à Beaugency, fit ses études à Vendôme avec succès. Après plusieurs voyages à Paris, où il s'était lié avec quelques littérateurs, il s'y établit en 1781 et se fit recevoir avocat, moins pour avoir un état qu'un titre honorable. La révolution le trouva disposé à toutes les réformes qu'elle annonçait; mais modéré par principes et par caractère, il n'employa son influence que dans des vues d'intérêt public. Officier municipal puis membre de la Commune, il était président de la section du Luxembourg quand, en 1791, il sauva Monsieur (depuis Louis XVIII) menacé par un attroupement séditieux. En 1792, il entreprit, sous le titre de *Fanal parisien*, un journal dans lequel il eut le courage d'attaquer Marat et Robespierre. Nommé administrateur général des subsistances militaires, sa sévère probité lui fit des ennemis dangereux; il fut destitué et enfermé comme suspect. Réintégré dans son emploi, il obtint plus tard une place dans les droits-réunis. Il mourut à Paris en mars 1841, le doyen des littérateurs français. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, ou plutôt d'opuscules en vers et en prose, dont malheureusement aucun ne s'élève au-dessus du médiocre. Cependant ses *Romances* ont eu du succès; la 5^e édition, 1828, in-12, est augmentée de pièces inédites.

LABLETTÉRIE. Voy. BLETTERIE.

LABOISSIÈRE. Voy. BOISSIÈRE.

** LABORDE (Alexandre-Louis-Joseph, comte de), né en 1774 à Paris, était fils d'un banquier de la cour qui périt sur l'échafaud révolutionnaire (voy. ci-dev. tom. 2, p. 112). Ses études terminées

au collège de Juilly, il fut envoyé par son père en Autriche, et fit avec honneur cinq campagnes dans les dragons de Kinski. Rentré en France, il revint aux arts qu'il avait cultivés dans sa jeunesse, et pour se perfectionner dans le dessin, alla l'étudier en Italie. Il visita ensuite l'Espagne, où il séjourna trois ans occupé de rassembler les matériaux d'un grand ouvrage sur la péninsule ibérique devenu son premier titre à la célébrité. Les frais énormes de cette publication vraiment princière dérangèrent sa fortune et ce fut un des motifs qui le déterminèrent à solliciter un emploi. Nommé en 1808 auditeur au conseil d'état, il fut fait l'année suivante maître des requêtes, et en 1811, chargé du service des ponts-et-chaussées du département de la Seine. En 1815, il remplaça M. de Toulangeon à l'académie des inscriptions. Lorsque Paris vit avec surprise les armées alliées à ses portes, il alla traiter de la capitulation au nom de la garde nationale dont il était adjudant-major. Il reprit en 1819 son service au conseil d'état, et nommé membre de la chambre des députés en 1822, se brouilla complètement avec le ministère, en s'opposant au projet d'intervention en Espagne. Après 1850, il fut un instant préfet de la Seine, puis général de la garde nationale et enfin aide-de-camp de Louis-Philippe. Elu député vers la même époque, il vota constamment avec le parti conservateur, et mourut à Paris, le 20 octobre 1842. Ses principaux ouvrages sont : *Description d'un pavé en mosaïque, découvert dans l'ancienne ville d'Italica, aujourd'hui le village de Santiponce, près de Séville*, Paris, 1802, gr. in-fol., fig.; *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne*, ib., 1807-20, 4 vol. gr. in-fol., fig.; *Description des nouv. jardins de la France, et de ses anciens châteaux* (franc., angl. et allem.), ib., 1808-15, gr. in-fol., avec 150 pl. *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, ib., 1808, 5 vol. in-8 et atlas; 5^e édit. augm., 1827-51, 6 vol. in-8 et atlas in-4 de 57 cartes et 4 pl.; *Monuments de la France, etc.*, ib., 1816-56, 2 vol. gr. in-fol., fig.; *De l'esprit d'association, ou essai sur le complément du bien être et de la richesse en France*, 2^e édit. ib., 1821, 2 vol. in-8; *Voyage pittoresque en Autriche*, ib., 1821-22, 2 vol. in-fol., fig.; *Précis histor. de la guerre entre la France et l'Autriche*, en 1809, ib., 1825, 3 vol. in-8 et atlas de 25 cartes et vues, *Collection des vases grecs du comte de Lamberg*, ib., 1824-28, 2 vol. gr. in-fol., fig.; *Versailles ancien et moderne*, ib., 1840, gr. in-8, fig.

LABORDE. Voy. BORDE et DELABORDE.

* LABOREAU (Jean-Baptiste), né en 1752, à Saint-Claude (Jura), fut attaché pendant 15 ans à l'ambassade française à Londres en qualité de secrétaire, puis en quittant cette place, nommé receveur des domaines à Sens où il mourut le 20 décembre 1814. Il a traduit : *Précis philosophique et politique de l'histoire d'Angleterre, dans une suite de lettres écrites par un lord à son fils*, 1776, 2 vol. in-12. Il attribue cet ouvrage à lord Lyttleton, tandis qu'il appartient à Olivier Goldsmith.

* LABORIE (J. B. P.), médecin, né en 1797 à Montpellier, mort en 1825 professeur de physiologie à la faculté de cette ville, a publié : *Dissertation*

sur le tétanos traumatique, 1820, in-8; *Pronostics d'Hippocrate, commentés* par A. Piquet, etc., trad. de l'espagnol, 1822, in-8; *Eclaircissements analyt. sur la doctrine physiolog. de Barthez*, dans les *nouv. Annales cliniques de la soc. médicale de Montpellier*, sept. et oct. 1822. M. Pierquin a publié une *Notice sur Laborie*, etc., in-8.

* LABOULLAYE - MARILLAC (Pierre-Charles-Madeleine, comte de), chimiste, né en 1771 à Billom, (Puy-de-Dôme), était en 1790 lieutenant-colonel. Il fut un des citoyens courageux qui s'offrirent comme otage de Louis XVI; et après la fatale journée du 10 août il rejoignit l'armée des princes. Au licenciement de cette armée, il vint habiter Göttingue, y suivit les cours de l'université, et se fit recevoir docteur en médecine. Il trouva dans l'exercice de sa profession un moyen honorable de soutenir son père qui mourut dans l'exil. Rentré en France sous le consulat, il y publia la traduction des *Voyages de Pallas dans la partie méridionale de la Russie* (voy. PALLAS), et s'occupa des applications de la chimie aux arts. En 1817, il obtint la place de directeur de la manufacture des Gobelins, et ouvrit un cours de chimie. Il est mort à Paris le 25 août 1824. On a de lui : *Mémoire sur les couleurs inaltérables pour la teinture, suivi du rapport fait à ce sujet par MM. Vauquelin, Gay-Lussac, etc.*, Paris, 1814, in-4, et atlas in-4.

** LABOURDONNAYE (François-Régis, comte de), royaliste énergique dont le nom reste attaché à l'histoire de l'établissement du gouvernement représentatif en France, né en 1767 à Angers, était au commencement de la révolution capitaine dans le régiment d'Austrasie. En 1790, il accepta dans sa ville une place d'officier municipal. Il ne rejoignit qu'en 1792 l'armée de Condé; il y servit avec valeur, et lorsque les événements ne lui permirent plus d'être utile à la cause royale en Allemagne, il vint la défendre dans la Vendée. Profitant de l'amnistie accordée par le gouvernement consulaire, il revint à Angers, et nommé maire en remplisit les devoirs avec autant de zèle que d'intelligence. Après la restauration, envoyé par son département à la chambre des députés, il s'y fit bientôt remarquer par ses talents oratoires, mais aussi par une ardeur impétueuse que blâmèrent souvent ses collègues, même ceux qui partageaient ses convictions politiques. Dès la session de 1816, il fut regardé comme le chef de l'opposition royaliste. En 1821, il établit la nécessité d'arrêter le morcellement de la propriété, si l'on ne voulait pas voir les collèges électoraux la proie de l'industrie et du commerce. Dans la même session, répondant aux députés de la gauche qui feignaient de redouter le retour de l'ancien régime « il serait, dit-il, mille fois plus » facile de ressusciter le régime de la terreur, de la » république et même de l'usurpation que de res- » susciter le régime que le temps a détruit pour » jamais. » En 1825, il déposa sur le bureau une proposition tendant à expulser de la chambre Manuel (voy. ce nom) qui avait prononcé l'apologie du régicide. Après avoir contribué à renverser le ministère de Caze, il ne cessa de harceler celui de M. de Villèle qu'il embarrassa plus d'une fois par

la force de ses arguments et la vivacité de ses répliques. A la formation du ministère Polignac, chargé du portefeuille de l'intérieur, cet homme, qui passait pour si violent, opéra peu de changements dans les bureaux, et personne, dit un historien, ne fit moins de destitutions. Ne pouvant pas s'accorder avec ses collègues, il fut remplacé, et, suivant l'usage, élevé à la pairie. La révolution de 1830 ne le surprit pas, plus d'une fois il l'avait prédite à ses amis sans pouvoir les convaincre de la justesse de ses prévisions; et arrivé au ministère où il la voyait de plus près, il ne put pas l'empêcher. Quand elle fut accomplie, il se retira dans ses terres, et mourut à Beaupréau près d'Angers, le 7 août 1859, à 72 ans.

LABOUREUR (Jean le), historien, né à Montmorency, près de Paris, en 1625, fit gémir la presse dès l'âge de 19 ans. Il était à la cour en 1644, en qualité de gentilhomme servant, lorsqu'il fut choisi pour accompagner le maréchal de Guébriant dans son ambassade en Pologne, où il allait pour accompagner Marie de Gonzague, fiancée à Wladislas VII. De retour en France, il embrassa l'état ecclésiastique, obtint le prieuré de Juvigné, la place d'aumônier du roi, et fut fait commandeur de l'ordre de Saint-Michel. Ce savant, mort en 1673, à 55 ans, est connu par plusieurs ouvrages : *Recueil des tombeaux des personnes illustres, dont les sépultures sont dans l'église des célestins de Paris*, 1642, in-fol.; *Relation du voyage de la reine de Pologne et du retour du maréchal de Guébriant*, Paris, 1647, in-fol., plus exacte qu'élégante; une bonne *Edition des Mémoires de Michel de Castelnau*, 2 vol. in-fol., avec des commentaires historiques, très-utiles pour l'intelligence de plusieurs points de l'histoire de France; *Histoire du roi Charles VI*, traduite du latin en français, en 1665, 2 vol. in-fol.; elle est estimée des savants; *Traité de l'origine des armoiries*, 1684, in-4. On y trouve des choses curieuses et recherchées; *Histoire de la pairie*, 8 manuscrits déposés à la Bibliothèque du roi. Le mauvais *Poème de Charlemagne*, 1664, in-8, n'est point de lui, mais de son frère Louis, mort en 1679, qui inonda le Parnasse, dans le dernier siècle, de ses productions. Jean le Laboureur a été l'éditeur des deux derniers volumes des *Mémoires de Sully*.

LABOUREUR (dom Claude le), né vers 1601, était prévôt de l'abbaye de l'île Barbe près Lyon. Il fut obligé de résigner ce bénéfice, pour se soustraire au ressentiment du chapitre de Lyon, dont il avait parlé d'une manière peu mesurée, en présentant à l'archevêque ses *Notes* et ses *Corrections* sur le Bréviaire de ce diocèse, 1645, in-8. On a de lui les *Mesures de l'abbaye de l'île Barbe les Lyons*, 1681, 2 vol. in-4; ouvrage plein d'érudition; c'est une histoire de l'abbaye dont il avait été le prévôt. On ignore l'époque précise de sa mort; il paraît qu'il vivait encore en 1682.

LABOURLIE. Voy. **BOURLIE**.

LABOURLLOTTE (Claude), l'un des plus braves capitaines de son siècle, naquit dans le comté de Bourgogne d'une famille obscure; il passa par tous les degrés de la milice, jusqu'à celui de comman-

dant des troupes wallones, au service du roi d'Espagne. Ayant appris, dans sa jeunesse, l'état de chirurgien, il entra, en cette qualité, au service du comte de Mansfield, par la protection duquel il parvint à s'avancer dans la carrière des armes. Il se distingua à Noyon, Ardres et Nieuport, et fut anobli par Philippe II, roi d'Espagne. Jamais il ne s'engageait plus volontiers à une entreprise que lorsqu'elle était fort périlleuse. Il fut blessé en diverses occasions, et enfin tué d'un coup de mousquet, le 24 juillet 1600, pendant qu'il faisait travailler à un retranchement entre Bruges et le fort Isabelle.

LABRE (Benoît-Joseph), né à Amette, dans le diocèse de Boulogne-sur-Mer, en 1748, se distingua, dès son enfance, par sa piété et l'innocence de ses mœurs. Sa santé l'ayant obligé de quitter les Chartreux, et ensuite l'abbaye de Sept-Fonts, où il avait résolu de se consacrer au Seigneur, il alla à Rome, y vécut dans la pauvreté et dans l'exercice des vertus chrétiennes, et y mourut en odeur de sainteté, le 16 avril 1785. Un décret de la congrégation des rites a autorisé à lui donner le titre de vénérable. Sa *Vie*, écrite en italien par M. Alégiani, a été traduite en français, et augmentée d'un *avertissement* plein d'éloquence et de raison, Liège, 1784, petit in-12. On a imprimé la même année un *Recueil des miracles opérés à son tombeau*, Paris et Liège, et une autre *Vie* par l'abbé Marconi, son confesseur, traduite en français par Roubaud, in-12. Dans un mandement de l'évêque de Boulogne, donné le 3 juillet 1785, on trouve un très-bel éloge de Benoît-Joseph Labre, né dans ce diocèse. « Quoique son extérieur » fût abject, dit ce prélat, et parût, aux yeux de la » chair, n'avoir rien que de rebutant et d'affreux, » cependant son insigne piété, son humilité pro- » fonde, son amour aussi grand pour la pauvreté » que généreux pour les pauvres, avec qui il par- » tageait les aumônes qu'il avait reçues sans les » avoir demandées, lui avaient attiré l'estime, la » bienveillance et la vénération de tous les vrais » appréciateurs de ses excellentes vertus, surtout » de sa continuelle application à la prière, dont » l'assiduité, que vous, ô faux sages de notre siècle! » cherchez tant à décrier, à déprimer, à détruire, » comme n'étant que le vil partage des personnes » inutiles à la société, ne peut toutefois être trop » louée, trop exaltée, trop protégée, puisque, se- » lon un oracle divin (*Multum valet deprecatio justi* » *assidua*, Jac., v. 16), auquel les discours artifi- » cieux de la sagesse humaine n'opposent que des » raffinements vains et illusoire, elle a beaucoup » de pouvoir auprès du souverain maître des temps, » des cœurs et des événements. » A la suite de ce mandement, on lit la traduction en français de l'inscription latine, mise avec l'approbation du saint Siège, dans le cercueil de Benoît-Joseph Labre, et deux lettres adressées à M. l'évêque de Boulogne, par M. Fontaine, chargé à Rome des affaires de la congrégation de la mission, dont il est membre. Ces lettres contiennent des détails aussi édifiants que curieux. Les miracles opérés à son tombeau furent l'occasion de la conversion de Thayer, ministre protestant à Boston. Voyez la *Relation du néo-*

phyte lui-même, Liège, 1788, in-12, *Journ. hist. et littér.*, 1^{er} fév. 1789, pag. 161.

LABROSSE. *Voy. Brosse et Ange de Saint-Joseph.*

* LABROSSE (Pierre de), vivait dans le xiii^e siècle. Après avoir été barbier chirurgien de Saint-Louis, il devint chambellan de Philippe le Hardi. On l'accusa d'avoir voulu empoisonner l'héritier de la couronne, et il fut exécuté le 30 juin 1278. Cette accusation, intentée par tous les barons, est douteuse; voici ce qu'on lit à ce sujet dans la chronique de Saint-Magloire :

L'an mil deux cent septante et huit,
S'accordèrent li barons tuit
A Pierre de Labrousse pendre;
Pendu fut sans raençon prendre;
Contre la volonté du roy.
Fut il pendu, si. com je croy
Mien eucient, qu'il fut desfet
Plus par envie que par fet.

LABROUE. *Voy. BROUE.*

* LABROUSSE (Clotilde-Suzanne-Courcelles de), qu'on pourrait appeler la *Krudener* française (voy. ce nom), naquit à Vauxain, dans le Périgord, le 8 mai 1747, d'une honnête famille; dès son plus jeune âge elle donna dans un mysticisme exalté, et pratiqua des mortifications extraordinaires. Couchée sur le dos, elle passait des journées entières à contempler le ciel, et, pour y monter plus tôt, à 9 ans elle tenta de s'empoisonner en avalant des araignées. Cette espèce de folie ne fit que s'accroître. Ayant pris l'habit du tiers-ordre de Saint-François, la méditation, le jeûne et la solitude exaltèrent encore davantage son imagination : elle se crut destinée à parcourir le monde pour convertir les hérétiques et les pécheurs. Elle en fit part à ses supérieures, qui furent assez prudentes pour s'opposer à ce projet. Ne sachant que faire de mieux, elle écrivit sa *Vie*, et soumit cet ouvrage à M. de Flamarens, évêque de Périgueux, qui ne parut pas y faire grande attention. Il n'en fut pas ainsi de dom Gerle, prieur de la Chartreuse de Vauclaire : ayant lu cet écrit, que le hasard fit tomber, en 1759, entre ses mains, il s'empessa d'entrer en correspondance avec M^{lle} Labrousse. C'est à ce religieux qu'elle dut sa première réputation d'*inspirée* et de *prophétesse*. Il assura quelque temps après, qu'elle lui avait prédit qu'il serait membre d'une assemblée nationale, et qu'elle avait également prédit la révolution française. Dom Gerle devenu membre de l'assemblée Constituante, parla dans cette assemblée en faveur de la prophétesse; mais il ne put parvenir à se faire écouter. M^{lle} Labrousse trouva un autre admirateur dans M. Pontard, évêque constitutionnel de la Dordogne. Les couvents ayant été supprimés, à sa grande satisfaction, elle vint à Paris, et commença à remplir sa mission en prêchant et prophétisant en faveur de la constitution du clergé, contre la cour de Rome, et ne manqua pas de se faire un parti parmi des spéculateurs et des gens crédules : l'évêque Fauchet fut de ces derniers; mais il revint bientôt de son erreur. A cette époque parut un *Recueil des prophéties de M^{lle} Labrousse*, imprimé aux frais de la duchesse de Bourbon, 2 vol. in-8, qui plus tard fut traduit en italien. Dans le même temps, l'évêque

Pontard disait... : « C'est dans les cahiers de ma- » demoiselle Labrousse qu'il faut apprendre à con- » naître la religion; non point cette religion que » les vices de l'ancien clergé ont rendue si dif- » férente de son origine, mais cette émanation pure » des lumières célestes. » De retour dans son pays, M^{lle} Labrousse médita de se rendre à Rome, pour prêcher aux cardinaux, et au pape lui-même, les principes de *fraternité, liberté, égalité*. Outre cela elle devait engager le saint Père à faire l'abdication de sa puissance temporelle. Dans son voyage, elle prêcha dans les villes, les villages, faisant usage, au commencement de tous ses discours, de la formule jacobinique : *Frères et amis...*, etc. Arrivée à Bologne en août 1792, elle y essaya ses prédications; mais on y répondit par des sarcasmes. Le cardinal-légat mit un terme à cette comédie, en chassant l'*inspirée*, qui passa à Viterbe, et ensuite à Rome, où les nouvelles maximes avaient déjà pénétré, et donné naissance à quelques clubs secrets. La prophétesse y prononça des discours contre le pape, et le clergé *non assermenté*. Elle avait voulu planter sa chaire dans la place *Navone*, où abonde le menu peuple, mais elle fut arrêtée et enfermée au château Saint-Ange. Un autre visionnaire d'une espèce différente, s'y trouvait aussi prisonnier depuis 1789; c'était le fameux *Cagliostro* (voy. ce nom) qui, lui aussi, avait eu de nombreux partisans, même dans les classes éclairées... Quel exemple pour abaisser l'orgueil de l'esprit humain...! Cependant M^{lle} Labrousse était mieux traitée dans sa prison que le charlatan sicilien. Celui-ci languissait dans un cachot, et la prophétesse française occupait une chambre commode, où on lui avait permis de garder une suivante. En 1796, le Directoire demanda l'élargissement de M^{lle} Labrousse; mais elle ne voulut pas quitter sa prison, alléguant qu'en y restant, elle obéissait à une *inspiration céleste*. Elle changea néanmoins d'avis deux ans après, lorsque les Français s'emparèrent de Rome. Elle revint alors à Paris; mais se rappelant les suites fâcheuses de ses prédications, elle se condamna à la retraite; cependant elle se croyait toujours inspirée, et disait que les anges lui avaient préparé un trône dans le ciel. Elle eut la satisfaction de s'y voir entourée d'un petit nombre d'amis fidèles, à la tête desquels était M. Pontard, qui, pendant la captivité de la prophétesse, avait publié un *Recueil des ouvrages de la célèbre M^{lle} Labrousse* (Bordeaux, Brossier, 1797, in-8 de 296 pages). Dans les dernières années de sa vie elle composait encore des ouvrages mystiques, commentait la *Bible* et l'*Apocalypse*. M^{lle} Labrousse conserva ses liaisons avec M. Pontard jusqu'à sa mort, arrivée en 1821, à l'âge de 74 ans. Elle avait nommé son ancien ami pour son exécuteur testamentaire, et lui laissait 3,000 fr. qui lui ont été contestés par la famille de la défunte.

** LABROUSTE (François-Marie-Alexandre), né en 1762 à Bordeaux, fut en 1793 député par ses compatriotes au conseil des Cinq-cents, où il se fit remarquer par sa modération et par ses connaissances en économie politique. Après le 18 brumaire, il entra au tribunal, dont il fut élu secrétaire. Quoi-

qu'il eût combattu de tout son pouvoir l'établissement des droits réunis, et peut-être même pour cette raison, il en fut nommé directeur à Lyon ; mais il refusa cette place. En 1807, il devint l'un des administrateurs de la caisse d'amortissement, dont il fut en 1816 le commissaire liquidateur. Receveur particulier des contributions directes à Paris, il fut l'une des victimes de l'attentat de Fieschi (voy. ce nom), et mourut des suites de ses blessures, le 30 juillet 1835. On a de lui quelques opuscules, entre autres : *Considérations sur la caisse d'amortissement*, 1816, in-8.

LABRUYÈRE. Voy. BRUYÈRE.

LACAILLE. Voy. CAILLE.

LACARRY (Gilles), jésuite, né au diocèse de Castres en 1605, professa avec succès les humanités, la philosophie, la théologie morale, l'Écriture sainte, fit des missions, obtint les emplois de sa société, et mourut à Clermont en Auvergne, l'an 1684. Malgré la multitude et la variété de ses occupations, il trouva le temps de composer un grand nombre d'ouvrages très-utiles, surtout pour ceux qui s'appliquent à l'histoire de France. Les principaux sont : *Historia Galliarum sub præfectis prætorii Galliarum*, 1672, in-4 : morceau bien fait et plein d'érudition. Elle commence à Constantin, et finit à Justinien ; *Historia coloniarum tum a Gallis in exteras nationes missarum, tum ab exteris nationibus in Gallias deductarum*, 1677, in-4 : ouvrage estimé, écrit avec autant de savoir que de discernement ; *Epitome historiæ regum Franciæ*, 1672, in-4 : petit abrégé tiré du *Doctrina temporum* de Pétan ; *De regibus Franciæ et lege Salica*, in-4 ; *Cornelii Taciti liber de Germania*, 1649, in-4 ; avec de savantes notes, que Dithmar a suivies dans l'édition qu'il a donnée du même ouvrage à Francfort-sur-l'Oder, 1726, in-8 ; *Historia romana*, depuis César jusqu'à Constantin, appuyée sur les médailles et les autres monuments de l'antiquité. Cet ouvrage, publié en 1671, in-4, contient des instructions utiles en faveur des personnes peu versées dans la connaissance des médailles, et offre de savantes discussions sur plusieurs faits. Il renferme aussi *Series et numismata regum Syriæ, Ægypti, Siciliæ et Mesopotamiæ* ; une bonne *Édition* de Velleius Paterculus, avec des notes ; *Historia christiana imperatorum, consulum et præfectorum ; Notitia magistratuum et provinciarum imperii utriusque, cum notis*, 1663, in-4. On voit dans tous ces ouvrages un homme profondément versé dans les matières les plus épineuses et les plus recherchées de l'histoire, et un savant en qui l'érudition n'a pas éteint le goût.

* LACATHELINIÈRE (RIPAULT de), officier des armées royales de la Vendée, né vers 1760, fut choisi au mois de mars 1795, par les paysans insurgés du pays de Retz, pour leur commandant, s'empara d'abord du port St.-Père, de Bourgneuf, et marcha de concert avec Charette (voy. ce nom) contre Pornic qu'ils enlevèrent aux Républicains. Il commandait l'avant-garde à l'attaque de Macheoul, le 20 juin 1795 ; mais il ne s'engagea dans aucune des excursions de Charette, à qui il envoya quelquefois des renforts, sans vouloir jamais sortir

de son canton. Durant l'hiver de 1794, il fut blessé dans la forêt de Pornic et se retira pour se guérir dans sa maison de Frossay. Un soldat l'y découvrit par hasard : Qui es-tu, lui demanda-t-il ? Lacathelinière, répondit le vendéen. On le conduisit à Nantes, où il fut fusillé. Lacathelinière commandait à des hommes qui manquaient de discipline, mais il avait le talent de les conduire et de s'en faire respecter.

* LACENAIRE, assassin, qui s'est fait une sorte de célébrité par l'audace de ses principes et par une scélératesse raisonnée, était né à Lyon en 1805. Après avoir été commis voyageur, sa mauvaise conduite le fit tomber dans la misère, d'où il s'efforça de sortir par le crime. Livré aux tribunaux, ce fut sous trente chefs différents d'accusation qu'il parut en présence de la justice. Il désigna sans difficulté ses complices, et avoua différents vols et assassinats qu'il avait précédemment commis. Condamné à mort, il subit sa peine au mois de novembre 1835. S'il n'y avait rien de plus dans la vie de Lacenaire, il serait sans doute demeuré confondu dans la foule des assassins. Mais ce qui en fait un scélérat à part, c'est sa contenance calme et impassible pendant le cours des débats, c'est l'horrible sang-froid avec lequel il débitait à qui voulait l'entendre, des leçons de matérialisme et de perversité ; et l'on vit les journaux se faire les échos de ces horribles doctrines, s'attacher à répandre de l'intérêt sur un monstre qui outrageait la morale et la divinité ; reproduire ses conversations et publier des vers que du fond de son cabanon de Bicêtre, il jetait en pâture à la curiosité publique. Le besoin d'émotions fortes, produit et entretenu par tant d'écrits émanés d'une imagination désordonnée, peut seul expliquer l'intérêt qu'à inspiré un homme tel que Lacenaire. C'est un trait de mœurs qui mérite d'être conservé. Un poète, M. Amédée Pommier, a caractérisé dans les vers suivants, cette honteuse sympathie qu'on a témoignée de nos jours à de grands criminels :

Un scélérat infâme a vu ses rapsodies
Reproduites partout et partout applaudies.
Et ces graves journaux dont l'intraitable orgueil
Daigne à peine à notre art accorder un coup-d'œil,
Qui pour parler de vers ont trop d'autres matières,
Ont pourtant consacré des colonnes entières
Aux bribes sans couleur d'un méchant coupletier,
Qui du sicaire seul savait bien le métier.
Lacenaire a sur nous l'avantage du crime ;
Mieux que lui mille fois nous polissons la rime.....
Nos jours se sont usés dans ces rudes combats,
Mais tout cela n'est rien : nous n'assassinons pas.
A ce prix seulement on devient un grand homme,
Et la presse au public vous révèle et vous nomme ;
Tel est le goût du jour : les beaux vers ne sont rien
S'ils viennent de la part de quelque homme de bien ;
Mais un vil assassin, un tigre Lacenaire,
Griffonnant des chansons de sa main sanguinaire,
Anacréon de bague, Horace d'échafaud,
Par la presse aux cent voix est prôné comme il faut.

* LACÉPÈDE (Bernard-Germain-Etienne de LAVILLE-SUR-ILLOX, comte de), savant naturaliste, né à Agen le 26 décembre 1756, était fils du comte de Lavielle. Héritier d'un oncle maternel, il dut en prendre le nom. Il s'occupa de bonne heure d'histoire naturelle, se mit en correspondance avec Buffon, et cultiva les beaux arts, surtout la musique. Il n'avait que vingt ans, lorsqu'il vint en

1776 à Paris, et déjà il avait entrepris de remettre en musique l'*Armide* de Quinault ; mais il renonça à son projet quand il apprit que Gluck l'avait devancé. Il continuait ses travaux scientifiques sous Buffon et ses études musicales sous Gossec, et il venait de faire paraître une *Oeuvre* de symphonie concertante, quand sa famille obtint pour lui un brevet de colonel en Bavière : son service militaire se borna à deux voyages qu'il fit en Allemagne. En 1781, son opéra d'*Omphale* était en répétition ; cependant il ne fut pas représenté. Dans le même temps il publia ses premiers écrits, qui n'étant point au niveau de la science, firent naître contre l'auteur des préventions si défavorables, que Lacépède s'empessa d'en racheter les exemplaires. Ce fut alors que Buffon lui offrit la place de garde du cabinet d'histoire naturelle, dont Daubenton venait de se démettre. Quoique le poste parût au-dessous de Lacépède, il l'accepta. Après avoir publié en 1783 la *Poétique de la musique*, Paris, 2 vol. in-8, il commença ses études d'histoire naturelle, fit paraître successivement *Les quadrupèdes ovipares et Les serpents*, 1788-1789, 2 vol. in-4, ou 4 vol. in-12 ; *Les reptiles*, 1789, in-4, ou 2 vol. in-12 ; *Les Poissons*, 1798-1805, 6 vol. en 5 tomes, ou 11 vol. in-12 ; *Les cétacées*, 1804, in-4, ou 2 vol. in-12. Lacépède décrit exactement ; et l'on voit qu'il cherche moins à éblouir par un attrayant langage qu'à satisfaire celui qui veut s'instruire. Ces quatre ouvrages publiés dans l'espace de 16 ans forment la suite et le complément de l'édition originale de Buffon, (voy. ce nom). A la révolution, Lacépède accepta la place d'administrateur de Paris, puis fut appelé à l'Assemblée Législative. On vantait beaucoup la modération de ses principes ; ce fut néanmoins sous sa présidence que cette assemblée fit une adresse au roi contre les émigrés, et qu'elle décréta la formation de la haute cour d'Orléans, d'odieuse mémoire. Il refusa, dit-on, le poste difficile de gouverneur du dauphin. La session étant finie, Lacépède reprit ses occupations scientifiques, et vécut dans la retraite. En 1796, à l'organisation de l'institut, il en fut nommé membre. Lors de l'établissement du consulat, Bonaparte l'appela au sénat, dont il devint président en 1801 ; deux ans après, il fut nommé grand-chancelier et en 1803, grand-aigle de la Légion-d'Honneur : l'année d'après, il avait été créé titulaire de la sénatorerie de Paris. Chargé dans diverses circonstances de haranguer Napoléon, il se montra son constant panégyriste, et dut en partie les honneurs dont il fut investi à son éloquent enthousiasme pour celui qui les dispensait. Une fois cependant il osa lui faire entendre le nom de paix ; ce fut le 12 janvier 1814. « Nous combattons, dit-il, entre les tombeaux » de nos pères et les berceaux de nos enfants. » Obtenez la paix, sire, et que votre main tant » de fois victorieuse laisse échapper les armes, » après avoir signé la paix du monde. » Ce conseil venait trop tard : l'empire touchait à sa chute. Il suivit à Blois l'impératrice Marie-Louise, et cependant envoya son adhésion à la déchéance de Napoléon. Le roi le nomma pair le 4 juin 1814. Pendant les cent-jours il refusa la place de grand-

maître de l'université ; mais ayant siégé dans la nouvelle chambre il ne put obtenir qu'en 1809, sa réintégration à la pairie. Depuis ce moment, il se livra exclusivement à ses études favorites, qu'il n'avait jamais entièrement abandonnées. Parmi les *Discours* qu'il prononça comme professeur au jardin des Plantes, les plus remarquables sont ceux qu'il fit pour l'ouverture ou la clôture de son enseignement de 1798 à 1801, et qui contiennent des vues élevées et nouvelles sur quelques parties d'histoire naturelle. Nous citerons encore de Lacépède, la *Ménagerie du Muséum d'histoire naturelle*, (avec Cuvier et Geoffroi Saint-Hilaire), Paris, 1798-1801, gr. in-folio : il n'en a paru que 10 livr. ; *Vue générale des progrès de plusieurs branches des sciences d'histoire naturelle depuis la mort de Buffon*, ce discours fait partie des éditions de Buffon publiées en 1817 et 1819, il a été imprimé séparément en 1822, in-8 ; *Histoire générale, physique et civile de l'Europe depuis les dernières années du v^e siècle jusque vers le milieu du xviii^e*, Paris, 1826, 18 vol. in-8. Ce grand ouvrage qui l'occupa longtemps et dont il revoyait les dernières feuilles dans les derniers jours de sa vie, a eu peu de succès ; *Histoire naturelle de l'homme*, 1827, in-8 et in-18 ; *Les Ages de la nature et l'histoire de l'espèce humaine*, 1850, 2 vol. in-8. Ses *Oeuvres* (d'histoire naturelle) ont été publiées avec la synonymie des auteurs modernes les plus célèbres, par M. Desmarests, 1826-35, 11 vol. in-8, avec autant de cahiers de pl. On lui doit en outre des *Notices*, sur quelques hommes célestes et de nombreux articles dans les journaux scientifiques, dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*, etc. Il continua de cultiver la musique avec passion jusqu'à sa mort : on a de lui plusieurs opéras, une *Messe de requiem*, etc., et il a même mis en musique l'*Action générale et les différents épisodes* du *Télémaque*. Lacépède mourut de la petite vérole le 19 septembre 1825, dans sa maison de campagne à Epinay, près de St.-Denis. On a cité de lui divers traits de bienfaisance qui font honneur à son caractère. Ses fonctions administratives ne lui firent jamais négliger ses études, et il remplit exactement les devoirs de secrétaire, soit du muséum d'histoire naturelle, soit de la classe des sciences de l'institut. Il entretenait des correspondances avec toutes les académies de l'Europe, et il en était très-peu qui ne le comptassent au nombre de leurs associés.

LACERDA. Voy. CERDA.

* LACHABEAUSSIÈRE (Ange - Etienne - Xavier Poisson de), littérateur, né à Paris en 1732, était fils d'un avocat qui fut, dit on, instituteur de Mirabeau. Dégouté de la carrière des armes, il se livra entièrement à la littérature, et depuis 1776 fit représenter un assez grand nombre de comédies, dont une seule, *Les Maris corrigés*, est restée au répertoire et d'opéras comiques, mieux accueillis des spectateurs dont la frivolité préférait déjà les fredons italiens aux chefs-d'œuvre des maîtres de la scène. Sous le régime de la terreur, accusé d'avoir donné asile au conventionnel Julien de Toulouse, il fut arrêté avec sa femme et deux de ses filles. Le 9 thermidor le sauva d'une mort certaine. Il fut compris parmi les

hommes de lettres auxquels la convention accorda des secours, puis nommé membre du comité d'instruction publique, et administrateur de l'Opéra. Accusé de dilapidation, il eut, en 1799, à se justifier devant les tribunaux qui prononcèrent son acquittement; ce qui n'empêcha pas Pons de Verdun d'improviser contre lui une épigramme virulente qui finissait par ces vers :

Petit Poisson deviendra grand
Pourvu que Dieu lui prête vie.

Il mourut le 10 septembre 1820, à l'âge de 68 ans. Lachabeaussière fut un des collaborateurs de la *Décade*, des *Soirées Littéraires*, de l'*Almanach des Muses*, etc. Il a laissé : *Catéchisme français*, ou *Principes de morale républicaine* (en vers), Paris, 1795; 5^e édit., 1800, in-8; réimprimé plusieurs fois depuis la révolution de février 1848. *Œuvres diverses*, Paris, 1801, in-8. Ce vol. contient des traduct. en vers, d'Homère, de Virgile, d'Horace, et autres poètes classiques; des apologues nouveaux, des contes, etc., etc.; *Poésies galantes et gracieuses d'Anaéréon, Bion, Moschus, Catulle et Horace, imitées en vers français*, etc., *ibid.*, 1805, in-8; *Apologues moraux imités pour la plupart de Saadi le Persan*, *ibid.*, 1814, in-8. Ses meilleurs opéra-comiques sont : *Azémi* et *Gulistan*, ou le *Hulla de Samarcande*. Lachabeaussière a réclamé la propriété de la trad. de *Tibulle*, imprimée sous le nom de Mirabeau. Il a laissé en manuscrit une traduction en prose de Virgile.

LACHAISE. Voy. CHAISE.

LACHALINIÈRE. Voy. CHALINIÈRE.

LACHALOTAIS. Voy. CHALOTAIS.

LACHAMBRE. Voy. CHAMBRE.

LACHANIUS, seigneur gaulois, père de Rutilius Numatianus, s'acquit beaucoup de gloire dans les charges de questeur, de préfet du prétoire et de gouverneur de Toscane. Il était né à Toulouse, ou, selon dom Rivet, à Poitiers. Les peuples charmés de sa bonté, de son équité, et surtout de son attention à les soulager, lui firent ériger plusieurs statues en différents endroits de l'empire. Il mourut vers la fin du xv^e siècle.

* LACHAPELLE (Marie-Louise DUGÈS), née à Paris en 1769, élevée sous les yeux de sa mère madame Dugès, sage-femme en chef de l'Hôtel-Dieu, mérita par ses succès de lui être adjointe de bonne heure dans ses fonctions. A 15 ans et demi, elle donna des preuves d'un talent précoce et de beaucoup de présence d'esprit dans un accouchement très-difficile où elle eut le bonheur de sauver la mère et l'enfant. Mariée à 22 ans, et devenue veuve peu de temps après, elle se consacra tout entière aux détails de son état : en 1794 elle fut nommée directrice de l'hospice de la maternité, et chargée d'y donner des leçons de clinique. Après avoir formé un très-grand nombre d'élèves distinguées, elle mourut en 1822. Sa vie n'avait été qu'une suite de bonnes actions. Outre plusieurs observations importantes dans le 1^{er} vol. de l'*Annuaire médicochirurgical*, on a de M^{me} Lachapelle *Recherches sur les maladies des nouveau-nés*, in-4; *Pratique des accouchements ou mémoires et obser-*

vations sur les points les plus importants de l'art, Paris, 1821-1825, 5 vol. in-8 : cet ouvrage précieux a été publié par le docteur Dugès son neveu.

LACHAPELLE. Voy. CHAPELLE.

LACHASTRE. Voy. CHASTRE.

LACHATAIGNERAYE. Voy. CHATEIGNERAYE.

* LACHATRE (Claude-Louis, comte, puis duc de), naquit à Paris le 30 septembre 1745, d'une ancienne famille du Berri, et entra de bonne heure dans la carrière des armes. Il était maréchal de camp et grand-bailli d'épée du Berri en 1789, et fut élu par la noblesse de sa province député aux états-généraux. Il parut peu à la tribune; mais il montra dans les comités sa haine pour toute innovation et il signa les protestations des 12 et 15 septembre 1791 contre les opérations de l'assemblée nationale. Il émigra après la session, et fit dans l'armée des princes la campagne de 1792. Plein de zèle et d'activité, il organisa l'année suivante, à Londres, un régiment sous le nom de *Loyal émigrant*, qui se fit remarquer par sa bravoure et sa discipline, et qui soutint en plusieurs occasions les efforts des républicains victorieux, particulièrement à Menin et à Quiberon. Ce corps fut embarqué en 1796 pour le Portugal, et licencié en 1802. Le comte de La Chatre retiré à Londres, conserva le titre de colonel dans l'armée anglaise avec le traitement qui y est attaché. Louis XVIII le nomma en 1807 son chargé d'affaires confidentiel près du cabinet britannique; et l'année suivante, il l'attacha à sa maison avec le titre de premier écuyer. Après la restauration de 1814, il fut nommé ambassadeur à la cour de Londres, puis pair de France, duc et premier gentilhomme de la chambre. Ayant pris parti, en 1824, pour le vicomte de Chateaubriand qui venait de perdre le portefeuille des affaires étrangères, il fut remplacé, dans ses fonctions de premier gentilhomme, par le comte Charles de Damas. Frappé de cette disgrâce, il eut peu de jours après une attaque de paralysie, dont il mourut à Meudon le 18 juillet 1824.

LACHAUSSEE. Voy. NIVELLE.

LACHESIS, l'une des trois Parques qui tenaient le fuseau de la vie humaine. Voy. *Parques*.

* LACHNITH (Louis-Wenceslas), compositeur, né à Prague en 1756, mort en 1820, possédait un talent très-distingué sur le cor, lorsqu'il vint en 1775 à Paris : il s'y perfectionna par les leçons et les conseils de Rodolphe, et parut avec distinction au concert spirituel; mais le mauvais état de sa santé l'obligea de quitter cet instrument. Il renonça même entièrement à l'exécution; et se livra dès lors à la composition sous la direction de Philidor. Parmi ses ouvrages, on remarque une *Méthode de doigté pour le forté-piano* (avec Adam), qui a été adoptée par le Conservatoire; *Dix-huit œuvres de musique*, tels que *Symphonies, quatuor, concerto, sonates*, pour le piano et la harpe; les *Mystères d'Isis* arrangés d'après la *Flûte enchantée* de Mozart; *don Juan* sur lequel il fit le même travail; l'*Oratorio de Saül*, pastiche formé des chefs-d'œuvre des plus grands maîtres; la *Prise de Jéricho*, autre oratorio dans le même genre. Lachnith avait plus de talent pour l'enseignement musical que pour la

composition : aussi a-t-il laissé plus de bons élèves que de chefs-d'œuvre.

* LACLÈDE (de) n'est connu que par son *Histoire générale du Portugal*, Paris, 1753, 2 vol. in-4, ou 8 vol. in-12. C'est l'ouvrage le plus complet que nous ayons sur ce royaume ; mais on reproche à l'auteur de s'y livrer à des digressions trop fréquentes et à des déclamations outrées contre les papes et la cour de Rome. Cette histoire a été traduite en portugais, avec des notes, Lisbonne, 1777, 16 vol. in-8. L'ouvrage de Laclede a été réimprimé en 1828, 40 vol. in-8, par Fortia d'Urban et Mielle, avec une continuation jusqu'à don Miguel, et plusieurs changements importants.

* LACLOS (Pierre-Ambroise-François CHODERLOS de), né en 1741 à Amiens, à 18 ans entra dans le corps du génie en qualité d'aspirant, et fut nommé sous-lieutenant un an après. Capitaine en 1778, il fut envoyé à l'île d'Aix pour y construire un fort. Né avec des talents, de l'esprit et de l'amabilité, Laclos cultiva la littérature au milieu des occupations de l'état militaire. Il eut été peut-être plus heureux pour sa mémoire qu'il se fût borné aux connaissances qu'exigeaient ses fonctions ; il n'aurait pas laissé dans les lettres la réputation d'un écrivain licencieux, et dans l'histoire de notre révolution un nom souillé de plus d'un crime. Un roman en 2 vol. in-8, les *Liaisons dangereuses*, lui donna tout-à-coup une place parmi les écrivains déhontés, qui ne craignent pas d'offenser la moralité publique. La jeunesse, déjà imbue des doctrines philosophiques, le lut et le loua avec enthousiasme. A peine convenait-on du défaut de naturel et de l'infidélité des tableaux et des caractères. Laclos, secrétaire du duc d'Orléans, fut bientôt un des confidents intimes de ce prince. De confident, il devint conseiller ; en 1789, il faisait partie d'un club qui se tenait à Mont-Rouge, où des personnages puissants délibéraient sur le sort du royaume. C'est lui, dit-on, qui, pour faire armer la population, inventa la *fable des brigands* qui devaient venir ravager la France au même jour et à la même heure. Chacun s'arma pour les repousser et resta sous les armes. Ainsi les conspirateurs eurent tout-à-coup à leur disposition une masse énorme de soldats prêts à tout entreprendre. Il fut aussi un des meneurs des terribles journées des 5 et 6 octobre. Inculpé vivement à ce sujet, il suivit le duc d'Orléans en Angleterre, lorsqu'une mission supposée exigea ce voyage, et rédigea, dit-on, les lettres du duc d'Orléans au roi, publiées pendant la révolution. De retour à Paris en juillet 1791, il concourut au *Journal des amis de la constitution*, et fut le rédacteur, avec Brissot, de la fameuse pétition qui provoqua le rassemblement du Champ-de-Mars, où l'on demandait que le roi fût mis en jugement. Nommé en 1792 maréchal-de-camp et gouverneur des établissements français dans l'Inde, il ne partit point pour sa destination, prit part dans le quartier du Palais-Royal aux délibérations populaires, et finit par être enfermé par suite des mesures prises contre le duc d'Orléans. Du fond de sa prison, il envoyait aux comités des plans de réforme, et imagina une nouvelle espèce de projectiles dont il pro-

posa de faire l'expérience. Il fut relâché, fit ses essais à Meudon, et le succès les justifia. Arrêté encore une fois, il resta en prison jusqu'au 9 thermidor ; il fut alors nommé secrétaire général de l'administration des hypothèques, emploi dont il s'acquitta de la manière la plus satisfaisante. Après la réforme de cette administration, il reprit la carrière militaire, fut employé en qualité de général de brigade d'artillerie dans les armées du Rhin et d'Italie, et succomba à Tarente, le 5 octobre 1805, après bien des fatigues et bien des traverses. Outre le roman dont nous avons parlé, on a de lui des *Poésies fugitives*, et une *Lettre à l'Académie française*, à l'occasion du prix proposé pour l'*Eloge* de Vauban, où il exagère au-delà de toute mesure les dépenses que cet illustre maréchal a occasionnées à la France pour ses fortifications. Il les porte à 1440 millions (1). Barbier lui attribue la rédaction des *Causes secrètes* de la révolution du 9 au 10 thermidor, par Villate, 1795, in-8.

LACOLOMBIÈRE. Voy. COLOMBIÈRE.

* LACOLONIE (Jean-Martin de), né à Bordeaux en 1674, embrassa la profession des armes et passa au service de l'électeur de Bavière. Il se distingua dans la guerre d'Allemagne, parvint au grade de maréchal-de-camp, et fit en cette qualité la campagne de 1717 contre les Turcs, sous les ordres du prince Eugène. Comblé des témoignages d'estime de l'empereur, il revint dans sa patrie, et mourut le 26 novembre 1759. Il a laissé des *Mémoires contenant les événements de la guerre depuis le siège de Namur en 1692 jusqu'à la bataille de Belgrade*, Bruxelles (Blois), 1757, Francfort (Bordeaux), 1750, 2 vol. in-12, écrits avec prolixité ; mais on y trouve des particularités curieuses. On lui attribue l'*Histoire de la ville de Bordeaux*, 1757, 5 vol. in-12, ouvrage plein de recherches ; mais le style en est négligé, et les grands événements de l'Histoire de France y sont confondus avec les faits qui concernent Bordeaux.

LACOMBE (François), né à Avignon en 1753, mort vers 1795, commissaire de police à Montpellier, est auteur du *Dictionnaire du vieux langage français*, Paris, 1765-67, 2 vol. in-8, toujours recherché, quoique moins complet que celui de Roquefort ; des *Observations sur Londres et ses environs*, etc., 1780, in-12, ouvrage réimprimé sous le titre de *Tableau de Londres*, etc. Il a traduit de l'anglais, *Lettres de milord Shafstesbury sur l'enthousiasme* ; *Lettres historiques et philosophiques du comte d'Orréry, sur la vie et les ouvrages de Swift* : des poésies de Pope et de Dryden, etc. Il a été l'éditeur des *Lettres choisies de Christine, reine de Suède*, Paris, 1759, in-12.

* LACOMBE (Jacques), littérateur, né à Paris en 1724, se consacra au barreau ; mais s'en étant dégoûté, il obtint un brevet de libraire, se fit auteur, et publia un grand nombre d'ouvrages qui eurent du succès. Lacombe, dont la vie n'offre rien de remarquable, mourut à Paris, le 16 septembre 1801. Il était beau-père de Grétry. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Progrès des sciences et*

(1) Voyez le *Journal des sçavants* de l'année 1786, page 556, où cette assertion a été complètement réfutée.

des beaux-arts sous le règne de Louis XV, ode, couronnée en 1750, par l'académie d'Angers; *Dictionnaire portatif des beaux-arts*, Paris, 1752, in-8, 5^e édit., 1759, traduit en italien, Venise, 1758, in-8; *Abrégé chronologique de l'histoire ancienne*, 1757, in-8; *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne et de Portugal*, (avec Macquer), 1759, 2 vol. in-8; 2^e édit., 1765; *Histoire des révolutions de l'empire de Russie*, 1760, in-8; *Abrégé chronologique de l'histoire du Nord*, 1762, 2 vol. in-8. Lacombe a travaillé au journal intitulé, *L'Avant-coureur*, et au *Mercur de France*, et a rédigé pour l'Encyclopédie méthodique les *Dictionnaires des arts et métiers*, 8 vol.; *Des chasses et des pêches*; *De l'art aratoire et du jardinage*; *Des amusements des sciences*; l'*Encyclopediana*; et enfin le *Dictionnaire des jeux mathématiques et des jeux familiers*. Lacombe avait beaucoup d'instruction, un talent varié, et un style clair, élégant et assez correct.

* LACOMBE de PRÉZEL (Honoré), frère du précédent, né à Paris en 1725, fut aussi avocat et mourut au commencement de la révolution; il a publié: *Dictionnaire d'anecdotes, de traits singuliers et caractéristiques*, 1756, 2 vol. in-8; *Dictionnaire iconologique, ou Introduction à la connaissance des peintures, médailles, estampes, etc.*, 1756, in-12; *Les progrès du commerce*, 1760, in-12; *Dictionnaire portatif de jurisprudence*, 1765, 5 vol. in-12; *Les pensées de Pope*, 1766, in-12; *Dictionnaire des portraits historiques*, 1768, 5 vol. in-8. On remarque dans ces différentes compilations, de la méthode et du goût, de l'arrangement et du choix dans les matières.

* LACOMBE (J.-B.), né à Toulouse, d'abord instituteur, vint ensuite tenter fortune à Bordeaux, d'où différentes escroqueries le forcèrent de s'éloigner. Il ouvrit une école dans un village, où il resta jusqu'au 51 mai 1795. Alors il osa reparaitre à Bordeaux, où il parvint à se rendre agréable aux représentants en mission, et fut nommé président de la commission, dite *révolutionnaire*, qui fit couler tant de sang dans cette ville. Ce bourreau ne laissait pas même aux accusés la faculté de se défendre; il les interrompait en disant: *Le tribunal est fixé sur ton compte*; et se hâtait de prononcer l'arrêt de mort. Il en condamnait jusqu'à 50 dans le même jour. Son principal but étant de s'enrichir, il dénonçait lui-même les plus riches habitants et s'emparait de leurs dépouilles. Mais dénoncé à son tour comme ayant dépassé les pouvoirs qui lui avaient été confiés, il fut arrêté et condamné à mort par le même tribunal qu'il avait présidé, et qui avait été renouvelé après le 9 thermidor. On ne lui accorda aucun moyen de défense. Lorsqu'il entendit sa condamnation, il s'écria: « Bordeaux m'a les » plus grandes obligations; si j'avais suivi les » ordres que j'avais reçus, j'aurais fait périr deux » fois autant d'accusés, et plusieurs de ceux qui » m'écoutent n'existeraient plus. » Une foule immense l'accompagna au supplice en l'accablant de malédictions. Il fut exécuté le 45 août 1794.

* LACOMBE SAINT-MICHEL (Jean-Pierre), conventionnel, né vers 1740 d'une famille noble du Languedoc, était, au moment de la révolution, ca-

pitaine dans le 7^e régiment d'artillerie, et avait obtenu la croix de St.-Louis. Il ne s'en déclara pas moins ouvertement l'ennemi du trône. Son régiment avait été appelé à Paris pour contenir le peuple, qu'on excitait à l'insurrection par des intrigues et des manœuvres de toute espèce; mais il manifesta lui-même dès le 12 juillet 1789 des principes si opposés à l'ordre qu'on voulait rétablir, que le maréchal de Broglie le fit partir la nuit suivante avec son régiment. Elu député à l'assemblée législative au mois de septembre 1791, il dénonça les officiers qui donnaient leur démission, et proposa des mesures pour les punir et les remplacer. Réélu à la Convention, il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Peu de temps après il fut envoyé en mission dans la Corse et dans les Ardennes. A son retour il entra au comité de salut public. Après la session conventionnelle il passa au conseil des Anciens, dont il fut élu président le 28 octobre 1797. En 1798, il reprit son rang dans l'artillerie, et fut nommé la même année par le Directoire ambassadeur à Naples; mais abreuvé de dégoûts, il quitta cette cour, en février 1799. Il fut alors employé comme général, et se distingua dans la campagne d'Italie en 1805, et dans celle de 1806 contre les Prussiens; enfin il passa en Espagne; mais le mauvais état de sa santé l'obligea de rentrer en France où il mourut le 27 janvier 1812 des suites de ses blessures.

* LACOMBE (Dominique), évêque constitutionnel de la Gironde, né en 1749 à Montrejeau, diocèse de Comminges, après avoir fait ses études à Tarbes chez les doctrinaires, entra dans cette congrégation, y occupa divers emplois, et devint en 1788 principal du collège de Guyenne à Bordeaux. Ayant prêté le serment il fut nommé curé de St.-Paul, puis député à l'Assemblée législative; mais le lendemain du jour où fut décrétée la loi qui prohibait tout costume ecclésiastique, il donna sa démission (7 avril 1792). De retour à Bordeaux, il reprit l'exercice de ses fonctions sacerdotales, et conserva néanmoins assez d'influence pour se garantir non-seulement de toutes poursuites, mais encore pour sauver la vie à plusieurs citoyens accusés de *fédéralisme*. Après la mort de M. Pascareau, évêque de Bordeaux (1797), appelé à lui succéder, il fut sacré le 14 février 1798, tint avec son clergé constitutionnel un concile en 1802, et assista au *concile national*, à Paris. Il prit une part très-active aux affaires du concordat, donna sa démission de son siège, sur la réquisition du gouvernement consulaire, et fut compris parmi les douze évêques constitutionnels qui firent partie du nouvel épiscopat français. Envoyé à Angoulême, il refusa la rétractation que lui demandait le cardinal Caprara (*voy. ce nom*), et persista dans ses principes, ainsi que le prouve sa *lettre adressée le 4 juin 1802, au vénérable prêtre Binos, ancien chanoine de St.-Bertrand*, où il lui fait part des motifs de son refus. Lacombe eut, à l'occasion de ses doctrines, plusieurs altercations assez vives avec son clergé. Lorsque Bonaparte dépouilla le pape de ses états, il approuva cette mesure dans un de ses mandements; conduite d'autant moins généreuse que le pape ve-

naît d'être arraché de Rome et conduit en France. Au retour de Bonaparte de l'île d'Elbe il exhorta son clergé à en remercier le ciel et assista au champ de mai. Ce prélat mourut presque subitement le 7 avril 1825. *L'Ami de la religion* lui a consacré une Notice très-détaillée, tom. 55, pag. 557.

* LACOMBE de CROUZET (le P. Claude-Agrève), naquit en 1752 à Saint-Agrève, dans le Vivarais, et reçut au baptême le nom du patron de son lieu natal. Admis de bonne heure au grand couvent des cordeliers de Paris, il y prononça ses vœux, fit sa licence en 1784, et reçut le bonnet de docteur le 18 octobre de l'année suivante. A l'époque où la révolution éclata, il était gardien, et c'est à ce titre qu'il signa une adresse à l'assemblée nationale, sur le décret du 18 février 1790, qui mettait une différence entre la pension des religieux mendiants et celle des religieux non mendiants. Il continuait d'habiter le couvent qu'il n'avait pas quitté depuis ses études, mais il en fut arraché en 1792 et transféré aux carmes. Etant tombé malade, l'un de ses confrères profita du crédit dont il jouissait pour l'en faire sortir quelques jours avant le massacre. Mis alors en surveillance, il rentra dans la maison des cordeliers, et ce ne fut qu'après des ordres réitérés qu'il en sortit enfin le dernier. Mais il ne quitta point Paris, où il exerça son ministère au milieu des périls. Aussi tenait-il depuis à honneur d'avoir traversé les temps les plus difficiles sans s'être soumis à aucune des formules ou déclarations imposées successivement au clergé, et sa manière de voir le porta même à adopter en partie les idées des adversaires du concordat de 1801. A cette époque, il s'abstint de paraître dans les églises et il disait la messe chez lui. En 1816 il publia sous le titre d'*Hommage aux principes religieux et politiques, ou court et simple exposé de quelques vérités importantes*, une brochure in-8 de 82 pages, dans laquelle on trouve quelques principes justes, mais qui sont défigurés par l'exagération et la partialité. Peu de temps après il publia une suite de *Lettres sur l'état actuel de l'église de France*, in-12. Après s'être prononcé dans les premières contre le concordat, l'auteur semble dans la neuvième revenir sur ses pas, et dit qu'il ne faut pas rompre l'unité, mais se soumettre aux pasteurs. Il prenait en effet des pouvoirs de l'ordinaire, et paraissait quelquefois dans les églises, mais il n'y exerça jamais de fonctions. Il fit en 1819 paraître un nouvel écrit intitulé : *Les regards d'un chrétien tournés vers le saint sépulcre, ou Invitation aux princes de se coaliser pour garantir le tombeau du Sauveur des insultes des infidèles*, in-8. L'auteur prenait le titre de commissaire général de l'ordre et archiconfrérie du Saint-Sépulcre, (on sait qu'il y avait autrefois aux cordeliers de Paris une confrérie du Saint-Sépulcre.) Il reçut en cette qualité depuis la restauration plusieurs membres de l'ordre, et il a transmis, dit-on, ses pouvoirs à M. l'abbé Labouderie, avec lequel il était lié. Le père Lacombe mourut le 10 octobre 1854, âgé de 82 ans.

LACOMBE. Voy. GUYON.

LACONDAMINE. Voy. CONDAMINE.

* LACOSTE (Elie), médecin, né vers 1740, à

Montignac, dans le Périgord, fut nommé en 1790 administrateur de la Dordogne. Député de ce département à l'Assemblée législative, puis à la Convention, il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Il siégea constamment à la Montagne, fut nommé président le 1^{er} messidor an 2 (19 juin 1794), et fit toujours partie du fameux comité de sûreté générale, qui fut, pendant quatorze mois, le complice de tous les crimes du comité de salut public. Envoyé en mission dans le nord, il s'y conduisit avec assez de modération. Il se prononça contre Robespierre au 9 thermidor, et fit décréter, le même jour, la suppression du tribunal révolutionnaire, dont l'action n'était plus redoutable que pour la faction qui venait d'être renversée. Lorsque Lecointre de Versailles dénonça les membres de l'ancien gouvernement, Lacoste le combattit vivement, et demanda son arrestation. Dénoncé par Gouly, le 28 mai 1795, comme un des auteurs de l'insurrection de prairial, il fut à son tour décrété d'arrestation. Couvert par l'amnistie de brumaire an 4, il retourna dans sa ville natale, où il reprit ses fonctions de médecin; il y mourut obscurément en 1805.

* LACOSTE (Pierre-François, né à Plaisance, (Languedoc), embrassa l'état ecclésiastique, et fut pendant plusieurs années professeur de morale à Toulouse; il adhéra à la constitution civile du clergé, et publia pour sa défense plusieurs brochures qui sont depuis longtemps oubliées. Nommé à la chaire d'histoire naturelle de l'école centrale de l'Auvergne, puis de la faculté des sciences de Clermont, il se livra à l'étude de toutes les parties qu'il devait enseigner avec beaucoup de zèle. Mis à la retraite, il mourut le 18 avril 1826. On citera de lui : *Quelques observations concernant l'agriculture dans les montagnes du département du Puy-de-Dôme*, 1801, in-8; *Discours sur les dispositions des habitants du Puy-de-Dôme pour les sciences*, 1801, in-8; *Observations sur les volcans d'Auvergne*, 2^e édit., 1805, in-8; *Lettres minéralogiques et géologiques sur les volcans de l'Auvergne*, 1805, in-8; *Discours sur ce sujet : combien les sciences, les lettres et les arts, peuvent être cultivés avec succès dans l'Auvergne*, 1819, in-8; *Observations sur les travaux qui doivent être faits pour la recherche des objets d'antiquité dans le département du Puy-de-Dôme* 1824, in-8; il a laissé manuscrite *Histoire naturelle de l'Auvergne et des départements environnants*, 5 vol. in-8. Lacoste est mort le 18 avril 1826.

* LACOSTE (Jean-Baptiste), avocat, député du Cantal à la Convention vota la mort de Louis XVI, sans appel ni sursis. Pendant le reste de la session, il fut presque toujours en mission, dans les départements ou près des armées. Dans différentes circonstances il se fit remarquer par son courage, notamment à Haguenau et à Kaiserslautern, où il parut sur le champ de bataille au plus fort de la mêlée; mais il ne se signala pas moins dans les villes qu'il parcourait comme le proconsul le plus sanguinaire. Dans une lettre de Strasbourg (le 14 nivôse) 5 janvier 1794, il se vante des profanations qu'il a ordonnées à Spire, annonçant l'envoi au trésor public de la dépouille des églises, reliques, ciboires,

et, selon ses expressions, d'autres *instruments de sottise*. Accusé (1^{er} juin 1793) d'avoir organisé en Alsace la commission qui y fit couler le sang sous la direction de Schneider (*voy. ce nom*), il fut décrété d'arrestation, puis amnistié. Il avait un avantage sur beaucoup de ses collègues; il était resté pauvre, et ses adversaires eux-mêmes rendaient justice à son désintéressement. Appelé en 1800 à la préfecture des Forêts, et pendant les cent-jours à celle de la Sarthe, il se trouva compris dans l'exception à la loi d'amnistie. Il se retira en Belgique, d'où il obtint la faveur de rentrer en France. Etant tombé malade en 1818 à Mauriac, il s'empessa de faire appeler le curé, M. l'abbé d'Auzers, et se soumit humblement à tout ce que lui prescrivit ce vénérable ecclésiastique. Ce ne fut point de sa part une disposition passagère; car pendant les trois années qu'il vécut encore, il persista dans les mêmes sentiments, et manifesta souvent en public son vif repentir de ses crimes et de ses folies. Il est mort en chrétien le 13 août 1821. Voyez *l'Ami de la religion*, tome 59, page 512.

LACOUR. *Voy. COUR.*

* LACOUR, peintre, né en 1746 à Bordeaux, mort dans sa ville natale le 28 janvier 1814, apprit les premiers éléments de son art, de Vien, alla perfectionner son talent à Rome, et malgré les offres qui lui furent faites pour le retenir à Paris, revint dans sa ville natale dont presque toutes les églises sont décorées de ses tableaux. Son chef-d'œuvre est *Saint Paulin, accueillant dans son palais une foule de malheureux persécutés*. Cet artiste peignait avec succès dans plusieurs genres, mais on estime particulièrement ses tableaux d'histoire. Il introduisit à Bordeaux l'étude de la peinture, et forma plusieurs élèves distingués.

* LACRETELLE (Pierre-Louis), publiciste et littérateur, né à Metz en 1751, était fils d'un avocat et fut destiné lui-même au barreau. Il perdit sa première cause; mais le mémoire qu'il avait publié lui mérita les éloges de ses confrères, et l'estime des magistrats. Il ne tarda pas à quitter la province pour venir à Paris, où sa réputation l'avait précédé. Quoiqu'il se fut fait inscrire au tableau des avocats, il ne plaida guères ou point; mais il donna des consultations, publia des mémoires et devint l'un des rédacteurs du *Grand Répertoire de Jurisprudence*. Dans le même temps il concourut pour les prix proposés par l'académie française. En 1781, il obtint l'accessit pour l'*Eloge du duc de Montausier* (1). Déjà, en 1774, il avait été couronné par l'académie de Metz pour un discours sur *les causes des crimes et les moyens de les rendre plus rares et moins funestes*. Il le fut de nouveau, en 1784, à la même académie, pour son discours sur *le Préjugé des peines infamantes*, et deux ans après il le fit reparaitre avec une *Lettre sur la réparation qui serait due aux accusés jugés innocents*, une *Dissertation sur le ministère public* et des *Réflexions sur la réforme de la justice criminelle*, in-8. De 1786 à 1791, il fournit à l'Encyclopédie méthodique les Dictionnaires de Logique, de Métaphysique et de Morale, 4 vol. in-4. En 1787,

(1) Ce fut Garat qui obtint le prix.

Malesherbes le fit nommer membre de la commission, chargée par le roi de préparer la réforme de la législation pénale. Il adopta, mais avec modération, les principes de la révolution, fut élu député suppléant à l'assemblée Constituante, et siégea à l'assemblée Législative. Après la journée du 10 août, il quitta Paris, où il n'aurait pas pu rester sans courir de grands dangers et vécut dans la retraite jusqu'après le 9 thermidor. Il entra, en 1801, au corps législatif; mais s'étant montré hostile aux projets du gouvernement, il n'y fut point réélu. A la réorganisation de l'institut, il fut choisi pour y occuper le fauteuil vacant par la mort de Laharpe. Pendant toute la durée du gouvernement impérial, il vécut dans son cabinet et rédigea plusieurs mémoires parmi lesquels on remarqua ceux qu'il fit pour le prince de Carignan. A la restauration, il concourut avec Etienne, Jay, etc., à la *Minerve*, recueil périodique, adopté par l'opposition. Lorsque la première loi de censure parut en 1820, il crut pouvoir en éluder les dispositions. Traduit à cette occasion en police correctionnelle, il fut condamné à un mois de prison, mais le roi lui remit cette peine. Lacreteille vit approcher sa fin avec calme, et mourut à Paris le 5 septembre 1824. Sous les divers gouvernements qui s'étaient succédé en France, il fut du petit nombre de ceux qui conservèrent leur indépendance, et son honorable pauvreté n'excita jamais en lui ni plainte ni regret. De 15 volumes dont devait se composer l'édition complète de ses *Oeuvres*, il n'en a paru que 6. Outre ceux que nous avons cités dans le cours de cet article, ses écrits les plus importants sont : *Mélanges de jurisprudence*, Paris, 1779, in-8; réimprimés en 1807; *Mémoire sur l'institution des bureaux de finances et l'utilité de leurs fonctions*, 1789, in-8; *De l'établissement des connaissances humaines, et de l'instruction publique dans la constitution française*, 1791, in-8. Parent-Réal a consacré une notice à Lacreteille dans la *Revue encyclopédique*, tome 24, page 551.

LACROIX. *Voy. CROIX DU MAINE, NICOLLE* et *PETIS*.

LACROIX (Claude), jésuite, né à Saint-André, village entre Hervé et Dalem, dans la province de Limbourg, l'an 1652, se fit jésuite l'an 1675, enseigna la théologie morale à Cologne et à Munster, et mourut à Cologne le 1^{er} juin 1714. On a de lui un *Commentaire sur la Théologie morale* de Busembaum, Cologne, 1719, 2 vol. in-fol. Lacroix donne en entier dans son *Commentaire* le texte de Busembaum, pour l'expliquer et fixer le vrai sens des décisions: s'il a eu tort, les censeurs caustiques qui l'ont accablé d'injures et d'accusations odieuses ne sont pas non plus à l'abri des reproches (*voy. BUSEMBAUM, ESCOBAR, PASCAL*). Le P. François-Autoine Zaccaria a justifié plusieurs opinions des deux jésuites que Concina et Patuzzi avaient censurées avec aigreur: il est certain que, en bornant, au cas précis, supposé par les auteurs, la plupart des décisions qui paraissent relâchées, on verra presque toujours disparaître ce qu'elles semblent présenter de révoltant. Il est également vrai encore que toutes ces opinions avaient été enseignées avant les jé-

suites, qui n'ont fait que les adopter et les répéter (*voy. MOYA*). L'édition, qu'on dit avoir été faite à Cologne en 1757, est supposée. Ce n'est qu'un nouveau titre et une nouvelle table ajoutée à l'ancienne édition.

* LACROIX (Jean-François), né à Compiègne, est auteur des ouvrages suivants : *Abrégé chronologique de l'histoire ottomane*, 1768, 2 vol. in-8 ; *Dictionnaire des dits et faits mémorables*, 1768, 2 vol. in-8 ; *Dictionnaire historique portatif des femmes célèbres*, 1769, 2 vol. in-8 ; *Dictionnaire historique des sièges et batailles mémorables*, 1770, 5 vol. in-8 ; *Dictionnaire historique des cultes religieux*, 1770, réimprimé en 1775, en 3 vol. petit in-8 ; *Dictionnaire historique des saints personnages*, 1772, 2 vol. petit in-8 ; *Dictionnaire poétique d'éducation*, 1775, 2 vol. petit in-8. Ces différentes compilations sont faites avec méthode et avec goût.

* LACROIX (J.-P. de), né en 1754 à Pont-Audemer, entra dans l'ancienne gendarmerie et à sa suppression se fit recevoir avocat. Elu, en 1791, procureur-général-syndic du départ. de l'Eure, et l'année suivante député à l'Assemblée Législative, il se rangea d'abord du côté de la cour ; mais les ennemis de la monarchie le séduisirent. Dès lors les ministres, les généraux, les émigrés, la garde du roi, le comité dit *autrichien*, devinrent tour à tour l'objet de ses dénégations et de ses invectives ; les prêtres furent surtout en butte aux poursuites de Lacroix qui, étendant sa haine jusqu'au monarque lui-même, accusa Louis XVI d'être la cause des troubles qui agitaient la France par son refus de sanctionner les décrets relatifs au clergé. A cette occasion, il fit mander le ministre de l'intérieur à la barre pour y rendre compte de sa conduite. Par suite de ses motions révolutionnaires, les ministres de la guerre et des affaires étrangères furent aussi obligés de comparaître et de se disculper des accusations qu'il avait portées contre eux. Le 20 juin 1792, on le vit exiger que le maire et la municipalité fussent appelés à l'assemblée, pour y rendre compte de ce qui se passait dans Paris ; mais, peu de jours après, il provoqua lui-même la levée de la suspension de Pétion, prononcée par le département. Quoiqu'il eût montré beaucoup d'antipathie pour Lafayette, qu'il trouvait trop modéré, il vota contre sa mise en accusation. Le 10 août, il fit décréter la création d'une cour martiale, pour juger, sans désemparer, les Suisses faits prisonniers à l'attaque des Tuileries, et le 19 il fut nommé président de l'assemblée. Réélu à la Convention, il y vota la mort du roi, sans appel et sans sursis. Chargé trois fois de missions pour la Belgique, avec Danton, il fut accusé d'avoir considérablement accru sa fortune. Méprisé des députés de la Gironde, il ne lui resta d'autre ressource que de se jeter dans les bras des montagnards. Le 27 mai, il prit la défense de Robespierre, de Danton et de Marat, présentés comme les instigateurs de la conspiration du 10 mars, et des troubles qui, en ce moment même, agitaient Paris. Six jours après, il fit créer une armée révolutionnaire. Mais quand Robespierre eut résolu d'écraser la faction des cordeliers, qui lui portait

ombrage, il fit revivre les imputations alléguées par les Girondins, contre Lacroix et Danton. Lacroix en triompha une seconde fois, le 28 janvier 1794, et crut désormais n'avoir plus rien à redouter ; mais cette sécurité causa sa perte. Il ne s'occupait avec Danton, que de plaisirs, quand ils furent arrêtés ensemble, conduits à la prison du Luxembourg, et condamnés à mort, avec Camille Desmoulins, Héroult de Séchelles, etc., le 8 avril 1794. On rapporte que, dans la prison, il conversait assez gaïement avec Danton sur le sort qui les attendait. Ce sang-froid les suivit jusqu'au pied du tribunal, où ils s'amusèrent à lancer des boulettes de pain à la figure des juges et des jurés : calme affreux ! que l'excès seul de leur perversité peut faire concevoir.

* LACROIX de CONSTANT (Charles de), né à Givry, Champagne, le 14 avril 1754, avait été quatre ans chef de bureau au contrôle général des finances. Député en 1792, par le départ. de la Marne, à la Convention, il y vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis. Avant et après le 9 thermidor, il fut chargé de diverses missions dans les départements. Envoyé en 1794 dans les Ardennes et la Meurthe, il obligea tous les prêtres à se rendre au chef-lieu de leur district, sous la surveillance des comités révolutionnaires. Rentré dans la Convention, il s'opposa à ce que les biens des condamnés pendant la terreur fussent rendus à leurs parents. En 1795, étant à Lucienne, château qui avait appartenu à la comtesse du Barry, on le vit mutiler à coups de sabre les portraits des rois de France. Après la session, devenu membre du conseil des Anciens, il fut appelé au ministère des relations extérieures ; en cette qualité, il eut l'impudence d'inviter deux ambassadeurs à la cérémonie de l'anniversaire du martyre de l'infortuné Louis XVI. Son impéritie fut d'autant plus remarquée, qu'il eut Talleyrand pour successeur. Envoyé par le directoire ambassadeur en Hollande, il y seconda la révolution démocratique. Après le 18 brumaire, préfet des Bouches-du-Rhône, il donna de l'éclat à son administration par les monuments dont il orna Marseille, passa à la préfecture de la Gironde, et mourut à Bordeaux, dans les premiers jours de novembre 1805.

** LACROIX (Sylvestre-François), savant mathématicien, né à Paris en 1765, eut des commencements rudes et pénibles ; il passa dans la détresse avec sa pauvre mère les premières années de sa vie ; mais loin de s'en plaindre il resta convaincu qu'il était redevable à ces épreuves des qualités qui le distinguèrent pendant sa longue carrière. Elève de Monge, il n'avait que 17 ans lorsqu'il fut jugé capable d'enseigner les mathématiques dans les écoles d'artillerie. En 1786, il présenta à l'académie des sciences un *Mémoire sur les différences partielles* qui fut retenu pour être imprimé dans le *Recueil des savants étrangers* ; et l'année suivante, à 22 ans, il remporta le prix de mathématiques proposé par cette illustre compagnie. La révolution le trouva professeur dans un des collèges de Paris. Sous la convention on lui offrit la place d'examineur à l'école de Metz, dont un arrêté du comité de salut

public avait dépouillé l'illustre Laplace ; non-seulement il eut le courage de la refuser, mais il n'épargna aucune démarche pour la faire rendre au titulaire, et il eût le bonheur d'y réussir. Attaché peu de temps après à la commission exécutive de l'instruction publique, il concourut au rétablissement des études, et fut professeur à l'école polytechnique. Plus tard, lors de la création de l'université, il fut nommé doyen de la faculté des sciences. Toute sa vie fut ainsi consacrée à l'enseignement ou à la composition de traités clairs et méthodiques destinés à ses élèves, et qui ont concouru à populariser la science dans toute l'Europe. Il mourut à Paris, le 27 mai 1845, à 78 ans, le plus ancien professeur de France. Il était membre de l'institut depuis 1799. On lui doit : un *Cours de mathématiques*, publié de 1796 à 1801. Nouv. édit. Paris, 1829 et ann. suiv., 9 vol. in-8 ; *Traité du calcul différentiel et du calcul intégral*, 1797-1800, 2 vol. in-4 ; cet ouvrage, le vrai fondement de sa réputation, a eu une 2^e édit., Paris, 1810-19, 3 vol. in-4, fig. ; *Essai sur l'enseignement en général, et sur celui des mathématiques en particulier*, 1805, 4^e édit. 1858, in-8.

* LACROSSE (Jean-Baptiste-Raymond, baron de), contre-amiral, né à Meilhan (Lot-et-Garonne), le 5 septembre 1760, d'une des familles les plus honorables de la Guienne, à 18 ans entra simple garde dans la marine, et de 1780 à 1781, navigua dans les mers d'Amérique, où il assista à divers combats, contre des vaisseaux anglais qui furent pris ; embarqué sur le vaisseau l'*Argonaute*, il se battit encore dans le golfe de Gascogne. Il était enseigne sur la frégate la *Cléopâtre*, faisant partie de l'escadre du bailli de Suffren, qui délivra Goudelour, assiégé par terre et par mer. Attaché à plusieurs stations lointaines (1785-1789), il était en 1792, capitaine de vaisseau ; sous la terreur il n'échappa que par miracle à l'échafaud. Rétabli dans ses fonctions, il eut part à l'expédition d'Irlande (voy. Hoche), et au retour soutint le sur vaisseau les *Droits de l'homme*, l'un des combats les plus glorieux pour notre marine. Nommé contre-amiral, il se retira dans le port de la Hogue avec sa flottille qui fut bombardée par les Anglais. Lorsqu'il fut question d'une descente en Angleterre, il reçut la place d'inspecteur-général des côtes, de Cherbourg à Anvers. Mais cette démonstration n'avait d'autre but que de détourner l'attention des préparatifs de l'expédition d'Égypte. Plus tard, lorsque Brueis mit en mer, Lacrosse fut chargé de décider le cabinet espagnol à faire sortir ses escadres de Carthagène et de Cadix, et il réussit dans cette mission. Après le 18 brumaire il refusa le ministère de la marine. Nommé gouverneur de la Guadeloupe, où il resta deux ans, à son retour, ignorant que la paix avait été rompue, il tomba dans une croisière qui bloquait le port de Brest. Cependant il échappa, et parvint même à s'emparer d'une corvette qu'il fit entrer dans un port d'Espagne. Nommé préfet maritime au Havre, puis commandant en second de la flottille de Boulogne destinée à une descente en Angleterre, après la mort de Brueis, il le remplaça dans le comman-

dement en chef qu'il conserva jusqu'en 1810. Envoyé préfet maritime, à Rochefort, il fut mis à la retraite en 1816, et mourut le 10 septembre 1829, avec la réputation d'un de nos meilleurs marins.

LACROZE. Voy. CROZE.

LACTANCE (Lucius-Cœlius-Firmianus), orateur et défenseur de l'Eglise, né (suivant l'opinion la plus commune) dans le III^e siècle, étudia sous Arnobe, à Sica en Afrique. On ne connaît ni son pays ni sa famille ; presque tous les historiens le font africain ; mais le Père Franceschini, carme, prétend qu'il était de Fermo, et ses raisons sont très-plausibles. Son éloquence lui acquit une si grande réputation, que Dioclétien le fit venir, vers l'an 290, à Nicomédie, où il tenait son siège, et l'engagea à enseigner la rhétorique latine ; mais il y eut peu de disciples, parce qu'on y parlait plus grec que latin. Là il vit commencer, l'an 305 de J.-C., cette terrible persécution contre les chrétiens ; et, s'il n'était pas lui-même alors attaché à la religion de l'Evangile (ce qu'on ne peut décider, parce qu'on n'a rien de certain sur l'époque de sa conversion), son humanité du moins le trouva sensible aux maux qu'il voyait souffrir aux chrétiens. Sa vertu et son mérite le rendirent si célèbre, que Constantin le fit venir dans les Gaules et lui confia l'éducation de son fils Crispus, l'an 317. Lactance n'en fut que plus modeste : il vécut dans la pauvreté et dans la solitude, au milieu de l'abondance et du tumulte de la cour. Il ne reçut les présents de l'empereur que pour les distribuer aux pauvres. Ce grand homme mourut vers l'an 325 à Trèves, à ce qu'on présume, dans un âge très-avancé. Le style de Cicéron avait été le modèle du sien ; même pureté, même clarté, même noblesse, même élégance. C'est ce qui le fit appeler le *Cicéron chrétien*. Parmi les ouvrages dont il a enrichi la postérité, les plus célèbres sont : les *Institutions divines*, en sept livres. L'auteur y élève le christianisme sur les ruines de l'idolâtrie ; mais il réfute beaucoup plus heureusement les chimères du paganisme, qu'il n'établit les vérités de la religion chrétienne. Il traite la théologie d'une manière trop philosophique ; il parle des mystères avec peu d'exactitude. Il paraît néanmoins que le père Petau et d'autres ont jugé trop sévèrement quelques-unes de ses expressions, sans considérer que dans ce temps le langage théologique n'était pas encore fixé, quoique la foi fût sûre et constante. Un critique plus modéré en a parlé de la manière suivante : « Plu- » sieurs censeurs trop rigides y ont noté un assez » grand nombre d'erreurs théologiques ; mais la » plupart sont seulement des façons de parler peu » exactes, et qui sont susceptibles d'un sens ortho- » doxe, lorsqu'on ne les prend pas à la rigueur. Il » faut se souvenir que cet auteur n'était pas théo- » logien, mais orateur ; qu'il n'avait pas fait une » longue étude de la doctrine chrétienne, mais » qu'il possédait très-bien l'ancienne philosophie. » Quoiqu'il ne fût pas assez instruit pour expliquer » avec précision tous les dogmes du christianisme, » il a cependant rendu à la religion un service es- » sentiel, en mettant au grand jour les erreurs, » les absurdités et les contradictions des philoso-

» phes. » Ce traité a été traduit en français par René Famé, Paris, 1542, in-fol. Le 1^{er} livre de ses *Institutions* a été aussi traduit par Drouet de Mauptuy, Avignon, 1710, in-12. Il en a été fait un abrégé, *Institutionum epitome. Un Traité de la mort des persécuteurs*, publié pour la première fois par Baluze, d'après un manuscrit trouvé à l'abbaye de Moissac, en Quercy, et réimprimé à Utrecht, 1695, in-8. (*Voy.* BAULDRI et FOUCAULT Nicolas.) On y a ajouté une dissertation de Dodwel, *De ripa striga*, qui est d'une sécheresse extrême; mais on y voit avec plaisir la préface du père Ruinart, *ad Acta martyrum*, qui réfute supérieurement une autre dissertation de cet anglais : *De paucitate martyrum*. Dom Le Nourry, trompé sans doute par les prénoms *Lucius Cælius*, a prétendu que cet ouvrage était d'un Lucius Cæcilius, qui vivait, selon lui, au commencement du IV^e siècle : mais il a été réfuté par d'habiles critiques. Ce livre est cité par saint Jérôme, dans le catalogue des ouvrages de Lactance. Le but de Lactance est de prouver que les empereurs qui ont persécuté les chrétiens ont tous péri misérablement. Cet ouvrage, propre à faire des impressions profondes et consolantes pour les fidèles, pourrait aisément être augmenté par des additions que fournit l'histoire de tous les siècles. Il a des rapports marqués avec le traité de Henri Spelman : *De la fatalité des sacrilèges*. L'abbé de Maucroix l'a traduit en français, Paris, 1680, in-12; il l'a été plus récemment encore par Basnage (d'après la version anglaise, de Burnet), Utrecht, 1687, in-8, et par l'abbé Godescard. On trouve cette traduction dans l'édition de la *Vie des saints* de cet auteur, Versailles, 1820. Un livre de l'*Ouvrage de Dieu*, où il prouve la Providence par l'excellence de son principal ouvrage, par l'harmonie qui est dans toutes les parties du corps de l'homme, et par les sublimes qualités de son âme; un livre *De la colère de Dieu*. Ces écrits furent imprimés d'abord collectivement in-fol. au monastère de Sublac en 1465. C'est le 1^{er} livre imprimé en Italie avec date : ils l'ont été et plusieurs fois ensuite, séparément ou ensemble. L'édition la plus correcte de toutes ces différentes productions, est celle du père Edouard de St.-Xavier (Franceschini), carme, Rome, 1754-1760, 14 vol. in-8, avec des dissertations pleines de critique et de jugement. La plus répandue en France est celle de Le Brun des Marettes, publiée en 1748, 2 vol. in-4. On attribue à Lactance un poème intitulé *Symposium*, que Heumann a fait imprimer à Hanovre, 1722, in-8. On le croit aussi l'auteur d'un autre poème, *Phénix*, qu'on trouve dans la *Collection* des poètes latins du second ordre, par Wunsdorff, tom. 5, 1782. On cite encore de Lactance plusieurs autres ouvrages qui sont perdus.

LACUÉE de CESSAC (Jean-Gérard). *Voy.* CESSAC.

* LACUNZA (Emmanuel), jésuite, connu par ses rêveries mystiques et sa bizarre interprétation de l'Apocalypse, naquit le 19 juillet 1751 à Sant-Iago, capitale du Chili, d'une famille espagnole noble, mais sans fortune. Il se voua à l'état ecclésiastique, et après avoir fait ses études chez les jésuites, il entra, en 1747, dans leur société et y reçut les ordres. Il se livra quelque temps avec succès à la

prédication, et s'appliquait en outre à l'étude de la géométrie et de l'astronomie. Sa profession solennelle eut lieu le 2 février 1766. La compagnie de Jésus ayant été abolie l'année suivante, Lacunza se rendit en Italie et s'établit à Imola, où il se séquestra entièrement de toute société, se servant lui-même, se couchant au point du jour, et passant la nuit à travailler. Le soir, il faisait seul une promenade à la campagne. Le 17 juin 1801, on le trouva sans vie, sur les bords du Santerno, dans lequel il s'était laissé tomber en faisant une de ses promenades nocturnes. Il poussait la sobriété au point de ne pas prendre quelquefois la nourriture nécessaire. C'est après avoir adopté ce régime, qu'il composa l'ouvrage intitulé : *Avènement du Messie dans sa gloire et dans sa majesté* (en espagnol), qui parut à Londres, 1816, 4 vol. in-8, imprimé aux frais de l'envoyé de la nouvelle république de Buenos-Ayres. Il y en avait eu précédemment une édition incomplète, faite dans l'île de Léon, près de Cadix, en 2 vol. in-12, sous le nom de Jean-Josaphat Ben-Ezen; il a été traduit en latin par un mexicain qui a gardé l'anonyme. Le singulier système de Lacunza n'est au fond qu'un millénarisme mitigé. L'auteur croit que « Jésus Christ descendra » du ciel lorsque le temps sera venu, qu'accom- » pagné des anges et des saints, il régnera visible- » ment avec eux durant mille ans, et qu'enfin, » mais sans être remonté aux cieux, il se montrera » dans toute sa majesté pour juger tous les hom- » mes. » Lacunza s'efforce de répondre aux objections qu'on peut faire contre ses idées, et traite de prévention l'enseignement des théologiens sur cette matière. Son ouvrage suppose toutefois une grande connaissance de l'Écriture. Un de ses partisans qui se montre en même temps favorable à un parti que les jésuites ont toujours combattu (*voy.* AGIER), a fait paraître une brochure intitulée : *Vues sur le second avènement de Jésus-Christ, ou Analyse de l'ouvrage de Lacunza sur cette importante matière*, Paris, 1818, in-8 de 120 pages. On trouve à la suite de cette analyse une notice curieuse sur le jésuite espagnol.

LACURNE. *Voy.* SAINTE-PALAYE.

LACUSON. *Voy.* PROST.

* LACY (don Louis de), général espagnol, naquit le 11 janvier 1775, à Saint-Roch près de Gibraltar, d'une famille irlandaise. Son père, Patrice Lacy, major au régiment d'infanterie d'Ultonie, mourut avant d'avoir pu soigner l'éducation de son fils. Sa mère, veuve d'un second mari, ayant rejoint ses frères officiers dans le régiment de Bruxelles, Lacy entra dans ce corps en qualité de cadet, et le suivit à Porto-Ricco. De retour en Espagne, et parvenu au rang de capitaine en 1794, il se signala dans la guerre contre les Français. A la paix, il s'embarqua pour les îles Canaries (31 déc. 1798). Traduit devant un conseil de guerre pour avoir insulté le gouverneur, il fut condamné à un an de prison, puis renvoyé à Cadix, et mis à la retraite. Il résolut alors de venir chercher du service en France, et s'étant enrôlé comme simple soldat, grâce à quelques protections, il ne tarda pas à être nommé capitaine adjudant-major dans la

légion irlandaise qui se formait à Morlaix. Ce corps ayant été envoyé à Quimper, Lacy se maria dans cette ville en 1806, et plus tard devenu commandant d'un bataillon, fut chargé de le conduire en Espagne. Il n'avait pu voir sans en être indigné les projets de Bonaparte : aussi, dès qu'il fut arrivé à Madrid, il se rendit à Séville, et se mit à la disposition de la junte suprême. Sa bravoure lui valut le grade de colonel du régiment de Burgos. Nommé brigadier, il commanda la division d'avant-garde, et se battit avec intrépidité dans différentes rencontres. Les revers des Espagnols l'ayant obligé de se retirer à Cadix, il fut nommé commandant général de l'île de Léon. Il prit une part très-active à la bataille de Chiclana le 5 mai 1811, et reçut au mois de juin suivant le commandement en chef de la Catalogne, où il n'arriva qu'au moment où Tarragone venait d'être prise d'assaut. Il rallia les restes des troupes espagnoles et parvint en peu de temps à organiser une nouvelle armée, avec laquelle pendant 20 mois il tint tête aux Français. En 1812 il fut fait commandant de l'armée de Galice et gouverneur de cette province. L'année suivante destitué pour son attachement à la constitution, il se retira à Vinaroz dans le royaume de Valence ; le mécontentement le rendit rebelle. De concert avec quelques-uns de ses anciens compagnons d'armes, il avait formé le projet de rétablir la constitution des *Cortès*. Ce complot ayant été découvert, Lacy fut arrêté et traduit devant un conseil de guerre qui décida qu'il serait passé par les armes, mais sans être dégradé. Conduit à l'île de Mallorca, dans le château de Belver, il y fut fusillé le 5 juillet 1817.

LACYDES, philosophe grec, natif de Cyrène, disciple d'Arcésilaüs, succéda à son maître la 4^e année de la 154^e olympiade, l'an 241 avant Jésus-Christ ; il fut aimé et estimé d'Attalus, roi de Pergame, qui lui donna un jardin où il philosophait. Ce prince aurait voulu le posséder à sa cour ; mais le philosophe lui répondit toujours, *que le portrait des rois ne devait être regardé que de loin*. Les principes de Lacydes étaient : « Qu'il fallait toujours suspendre » son jugement, et ne hasarder jamais aucune décision. » Lorsque ses domestiques l'avaient volé et qu'il s'en plaignait, ils ne manquaient pas de lui dire : *Ne décidez rien, suspendez votre jugement*. Fatigué de se voir battre sans cesse avec ses propres armes, il leur répliqua : « Mes enfants, nous parlons d'une façon dans l'école, et nous vivons » d'une autre manière dans la maison... » Lacydes suivait ce principe à la lettre. Tout philosophe qu'il était, il fit de magnifiques funérailles à une oie qu'il avait beaucoup chérie ; enfin il mourut d'un excès de vin l'an 212 avant Jésus-Christ. Tels étaient les sages que l'antiquité profane regardait comme ses héros et ses maîtres (*voy. COLLIUS*). Lacydes avait composé plusieurs ouvrages sur la physique et la philosophie : rien ne nous en est parvenu.

LADERCHI (Jacques), de la congrégation de Saint-Philippe de Néri, né à Faenza dans la Romagne, n'était pas moins recommandable par son savoir que par sa piété. Il tourna toute son application vers l'érudition ecclésiastique, et fit de la fondation des églises et des actes des martyrs,

l'objet de ses principales recherches. Il mourut à Rome le 25 avril 1758. Il est auteur de nombreux ouvrages, dont on trouve la liste dans la *Bibliotheca Faventina* du P. Mittarelli ; voici les principaux : *Acta sanctorum Christi martyrum vindicata*, Rome, 1725, 2 vol. in-4 ; *Annales ecclesiastici ab anno 1566, ubi Oldericus Raynaldus desinit, seu tomi 22, 23, 24, Annalium baronianorum*, Rome, 1727-1728, 5 vol. in-fol. ; cette continuation des Annales de Baronius est peu estimée. L'édition de Cologne de 1755 est surtout remplie de fautes ; *Vita S. Petri Damiani S. R. E. cardinalis*, etc., Rome, 1702, 5 vol. in-4. Cet ouvrage donna lieu à une critique amère et indécente, intitulée : *Nugæ Laderchianæ, et dialogus Sejanæ et Rufinæ*, Paris, 1705 ; *De sacris basilicis sanctorum martyrum Petri et Marcellini, dissertatio historica*, Rome, 1705. Ces deux martyrs, saint Marcellin, prêtre, et saint Pierre, exorciste, avaient été martyrisés l'an 302, et décapités à dix mille de Rome, dans un endroit appelé alors *Sylva nigra*, et qui, depuis, fut nommé *Sylva candida*. Peu après leur martyre, les corps de ces saints furent transportés à trois mille de Rome, dans l'endroit où saint Tiburce avait été martyrisé, sur le chemin nommé *Via laviana*, et Constantin y avait fait bâtir une église en leur honneur. Une troisième, qui leur était aussi dédiée, avait été bâtie dans Rome même, et l'opinion du P. Laderchi était que cette dernière avait été érigée en titre du temps de saint Grégoire le Grand. Il en prend occasion de traiter des titres *cardinalistes*, qu'il croit n'avoir été dans le commencement que des maisons de chrétiens distingués et riches, où les fidèles étaient reçus pour la célébration des saints mystères, et recevaient des aumônes ou trouvaient un asile dans la persécution. Selon Laderchi, les évêques de Rome préposèrent un prêtre à chacune de ces maisons devenues des églises. Ces prêtres furent nommés *cardinaux*, du mot *incardinare* (attacher à une église). On attribue au pape Evariste la division de Rome en 25 titres ; on sait qu'originellement la dénomination de *cardinal* était commune à tout ecclésiastique titulaire d'un bénéfice à charge d'âmes, et que ce n'est que par la suite des temps, qu'elle fut réservée exclusivement aux membres du sacré collège. *Acta passionis SS. martyrum Crescii et sociorum, ex manuscriptis codicibus biblioth. Mediceo-laurentianæ*, Florence, 1707 ; *Apologia pro actis eorum sanctorum*, Florence, 1708 ; *Acta sanctæ Cecilie et Transtiberina basilica illustrata*, Rome, 1725, 2 vol. in-4 ; *La Critica d'oggi, ossia l'abuso della critica odierna*, Rome, 1726, in-4. Outre ces ouvrages, Laderchi a laissé une ample collection de mémoires manuscrits.

LADISLAS 1^{er}, roi de Hongrie, après Geysa en 1079, était né l'an 1041, en Pologne, où son père Béla 1^{er} s'était retiré pour éviter les violences du roi Pierre. Après diverses révolutions, il monta sur le trône, et y fit éclater le courage dont il avait donné de bonne heure des preuves. Il soumit les Bohémiens, battit les Huns, les chassa de la Hongrie, vainquit les Russes, les Bulgares, les Tartares, agrandit son royaume des conquêtes faites sur eux, et y ajouta la Dalmatie et la Croatie, où il

avait été appelé pour délivrer sa sœur des mauvais traitements de Zuonimir, son cruel époux. Ce héros avait toutes les vertus d'un saint. Il fut l'ami des pauvres et de la justice, dota plusieurs églises, et fonda un grand nombre de monastères. Il mourut l'an 1093, au moment où il se préparait au voyage de la Palestine. Ce prince est célèbre dans l'histoire par sa piété. Célestin III le canonisa l'an 1198. Sa *Vie* a été écrite en latin, par un moine contemporain, Cracovie, 1511, et insérée dans les *Acta sanctorum*, avec des notes des *Bollandistes* tom. 5, du mois de juin et tom 1^{er} de l'*Appendix* 261.

* LADISLAS II, roi de Hongrie, succéda en 1200 à Eméric son père; son règne s'annonçait sous de bons auspices; mais il ne gouverna son royaume que pendant six mois, ayant été enlevé par une mort prématurée. Il eut pour successeur André II, son oncle.

* LADISLAS III, roi de Hongrie, succéda en 1272 à son père Etienne IV, et aida puissamment l'empereur Rodolphe à détrôner Ottocare, roi de Bohême. Plus tard il fut attaqué lui-même par les Tartares et les Cumans : alors il eut recours à l'empereur, à qui il avait rendu service; mais celui-ci désirant affaiblir son rival ne lui envoya que des secours insuffisants, et bientôt l'abandonna tout-à-tait. Ladislas ne put se défendre contre ses nombreux ennemis; tombé dans un combat au pouvoir des Cumans, il fut emmené hors de ses états et massacré dans sa tente, par les Tartares, l'an 1290. André III lui succéda.

LADISLAS IV, fils du fameux Jagellon, et son successeur sur le trône de Pologne sous le nom de Wladislas VI, fut élu roi de Hongrie, en 1440, après la mort d'Albert d'Autriche. La veuve d'Albert, appuyée par l'empereur Frédéric, avait fait sacrer son fils, âgé de quatre mois; et, à l'approche de Ladislas, elle s'enfuit, emportant la couronne. Mais les Hongrois, qui avaient besoin d'un prince capable de s'opposer aux Turcs, n'en proclamèrent pas moins Ladislas; et à défaut du diadème royal, on lui plaça sur la tête une couronne qui décorait la statue d'Etienne I^{er}. Amurat II porta ses armes en Hongrie; mais ayant été battu par Huniade, général de Ladislas, et se voyant pressé de retourner en Asie, il conclut la paix la plus solennelle que les chrétiens et les musulmans eussent jamais contractée. Le prince turc et le roi Ladislas la jurèrent tous deux, l'un sur l'Alcoran, et l'autre sur l'Evangile. A peine était-elle signée que Ladislas en eut des remords, parce que par là il avait violé la parole donnée à l'empereur Paléologue et aux Vénitiens, d'agir de concert avec eux contre l'ennemi commun. Le cardinal Julien Césarini, légat en Allemagne, arrivant dans ces circonstances, jugea qu'effectivement Ladislas n'avait pu faire la paix sans ses alliés, (et non pas, comme l'a écrit faussement un ministre calviniste, qu'il ne fallait pas garder la parole donnée aux infidèles; calomnie victorieusement réfutée par le cardinal Pazman). Ayant donc repris les armes, le roi livra bataille à Amurat, près de Varna, en 1444; il y périt après des prodiges de valeur. (Voy. AMURAT II.) Sa tête, coupée par un janissaire, fut portée dans les rangs

de l'armée turque, ce qui réfute suffisamment ce que quelques auteurs rapportent des honneurs qu'Amurat fit rendre aux restes de son ennemi. Cet échec causa en partie la ruine de la Hongrie et celle de l'empire grec, en ouvrant une nouvelle porte aux conquérants ottomans. A juger par l'événement, la Providence punit une perfidie qui faisait *blasphémer son nom parmi les gentils*; mais le secret des conseils de Dieu doit nous empêcher d'assigner trop affirmativement la cause des malheurs dont il frappe les peuples et les rois. Voy. CÉSARINI.

* LADISLAS V, roi de Hongrie, était fils d'Albert d'Autriche. Lorsque son père mourut, il était trop jeune pour régner : et la crainte d'une minorité orageuse décida les grands à lui préférer le roi de Pologne (voy. l'art. précéd.) A la mort de celui-ci, Ladislas y fut rappelé sur le trône par les Hongrois; ceux-ci furent obligés de recourir aux armes, pour arracher ce jeune prince des mains de l'empereur Frédéric, qui s'était déclaré son tuteur. Sous son règne les Turcs attaquèrent de nouveau la Hongrie, et ce royaume fut une seconde fois sauvé par Huniade. Après la mort de ce héros, l'ingrat Ladislas fit périr son fils aîné sur l'échafaud; cette exécution le rendit si odieux, qu'il fut obligé de s'enfuir à Vienne, puis à Prague, où il mourut en 1438 au moment où il allait épouser Madeleine, fille de Charles VII, roi de France. Mathias Corvin, second fils de Huniade, fut son successeur.

* LADISLAS VI était déjà roi de Pologne et de Bohême, lorsqu'il monta sur le trône de Hongrie après la mort de Mathias Corvin. La couronne lui fut disputée par de puissants compétiteurs. Les difficultés qu'ils avaient apportées à son élection, le déterminèrent à faire reconnaître pour son successeur, Louis son fils aîné : il rendit ainsi la couronne héréditaire. Il présenta en 1514, à la sanction des états de Hongrie, le recueil des lois du pays qu'il avait rassemblées et mises en ordre. Il mourut en 1516, regretté de ses sujets, s'étant constamment occupé de leur bonheur.

LADISLAS, ou LANCELOT, roi de Naples, surnommé *le Victorieux et le Libéral*, fut l'un et l'autre; mais ces qualités furent ternies par une ambition sans bornes et une cruauté inouïe. Il naquit en 1576, et était fils de Charles III, de Duras, qui conquit le royaume de Naples sur Jeanne I^{re}. Charles fut assassiné en Hongrie en février 1586, laissant à Naples sa femme Marguerite, avec deux enfants, Jeanne, qui régna depuis, et qui avait alors seize ans; et Ladislas, qui en avait dix. Le parti d'Anjou contraignit Marguerite à s'enfermer dans Gaète, où se passa la jeunesse de Ladislas. Il se disait comte de Provence et roi de Hongrie. Il se fit donner cette dernière couronne à Javarin, en 1405, durant la prison du roi Sigismond, qui bientôt après le contraignit de retourner à Naples. Il avait succédé à son père Charles de Duras, dans le royaume de Naples, en 1586; mais les Napolitains ayant appelé Louis II, duc d'Anjou, ces diverses prétentions causèrent des guerres sanglantes. Le pape Jean XXIII était pour le prince d'Anjou, à qui il avait donné l'investiture de Naples. Lancelot

fut battu à Roquesèche, sur les bords du Garigliano en 1411. Après cette défaite, dont le vainqueur ne sut pas profiter, Jean XXIII reconnut Lancelot, son ennemi, pour roi (au préjudice de Louis d'Anjou, son vengeur), à condition qu'on lui livrerait le vénitien Corario, son concurrent au saint Siège. Lancelot, après avoir tout promis, laissa échapper Corario, s'empara de Rome et combattit contre le pape son bienfaiteur, et contre les Florentins, qu'il força d'acheter la paix en 1415. Ses armes victorieuses lui promettaient de plus grands succès, lorsqu'il mourut à Naples en 1414, à 58 ans, dans les douleurs les plus aiguës. La fille d'un médecin, dont il était passionnément amoureux, l'empoisonna avec une composition que son père lui avait préparée, soit pour plaire aux Florentins, soit pour se venger de ce qu'il avait séduit sa fille.

LADISLAS, rois de Pologne. Voy. WLADISLAS.

LADISLAS, fils aîné d'Etienne Dragutin, épousa, un peu avant la mort de son père, la fille de Ladislas, vaivode de Transylvanie; et à cause de cette alliance, faite avec une princesse schismatique, fut excommunié par le cardinal de Montefiore, légat du saint Siège. Ladislas était l'héritier présomptif de la couronne de Serbie : son père, en y renonçant, avait réservé le droit des enfants. Milutin son oncle, voulant posséder ce trône, fit enfermer Ladislas après la mort de son père, et le tint en prison jusqu'à sa propre mort, arrivée en 1421. Ladislas, devenu alors roi de Serbie, refusa l'apanage à Constantin son frère, qui n'ayant pu l'obtenir de gré, le lui demanda à la tête d'une armée. Il fut vaincu et fait prisonnier : Ladislas poussa la cruauté jusqu'à le faire pendre, et ensuite écarteler. Cette barbarie atroce lui attira la haine des peuples, qui offrirent la couronne à Etienne, fils naturel de Milutin, banni alors de Constantinople. Ladislas, abandonné de tout le monde, fut pris à Sirmick, et jeté dans une prison, d'où il ne sortit plus.

LADVOCAT (Louis-François), né à Paris en 1644, mort dans la même ville, doyen de la chambre des comptes, le 8 février 1755, à 91 ans, avait exercé les fonctions de conseiller du roi. Son principal ouvrage est intitulé : *Entretiens sur un nouveau système de morale et de physique, ou la Recherche de la vie heureuse selon les lumières naturelles*, Paris, 1721, in-12. La seule idée de présenter dans le XVIII^e siècle un *Nouveau système de philosophie, établi sur la nature des choses connues par elles-mêmes, auquel on a joint un traité de la nature de l'âme et de l'existence de Dieu, prouvées l'une et l'autre par une chaîne suivie d'arguments capables de convaincre les plus incrédules, et les plus opiniâtres*, ibid., 1728, 2 vol. in-12, montre assez que l'auteur n'était pas destiné à trouver la vie heureuse. Le principe sur lequel repose le système de l'auteur, dans le premier de ces deux ouvrages, est que, *de l'obéissance aux lois dérive le plaisir, et de leur transgression, la douleur*. Il a ajouté de nouveaux développements dans son *Nouveau système*, etc.

LADVOCAT (Jean-Baptiste), né en 1709, du subdélégué de Vauconleurs, dans le diocèse de Toul, fut docteur, bibliothécaire, et professeur de la chaire d'hébreu en Sorbonne. Après avoir fait ses

études de philosophie chez les jésuites de Pont-à-Mousson, qui voulurent en vain l'attacher à leur société, il alla étudier en Sorbonne. Il fut admis en 1754 à l'hospitalité, et à la société en 1756, étant déjà en licence. Rappelé dans son diocèse, il occupa la cure de Domremy, lieu célèbre par la naissance de la Pucelle d'Orléans. Mais la Sorbonne l'enviant à la province, le nomma en 1740 à une de ses chaires royales, et lui donna le titre de bibliothécaire en 1742. Le duc d'Orléans, prince aussi religieux que savant, ayant, dans l'année 1751, fondé une chaire en Sorbonne, pour l'explication de l'Ecriture sainte selon le texte hébreu, y nomma l'abbé Ladvoctat, qui remplit cet emploi avec succès jusqu'à sa mort, arrivée le 29 décembre 1765. C'était un homme plus érudit que judicieux, possédant les langues anciennes, l'hébreu, le chaldéen, les mathématiques. Ce savant avait un cœur digne de son esprit; une noble franchise aimait tous ses sentiments. Il n'ornait ni ce qu'il écrivait ni ce qu'il disait; mais on sentait dans toutes ses actions cette humanité et cette douceur qui est la vraie source de la politesse. Nous avons de lui : *Dictionnaire géographique portatif*, in-8, plusieurs fois réimprimé avec des additions de Courtépée. Cet ouvrage, publié sous le nom de Vosgien, et donné comme une traduction de l'anglais, est un assez bon *Abrégé* du Dictionnaire géographique de La Martinière. Le livre français est beaucoup plus exact que l'anglais, avec lequel il n'a presque aucun rapport; mais Ladvoctat voulut accréditer son ouvrage, en le présentant au public comme une production de l'Angleterre. On a fait usage de ce *Dictionnaire* dans la rédaction d'un autre plus ample et plus correct, imprimé pour la seconde fois à Liège, 1791 à 1794, 2 vol. in-8. *Dictionnaire historique portatif des grands hommes*, Paris, 1752, en 2 vol. in-8. Les bornes dans lesquelles l'auteur avait circonscrit son ouvrage ne lui ont pas permis de donner à un grand nombre d'articles un développement convenable; mais son impartialité, son attachement aux droits de la religion et de la vertu, rendent son *Dictionnaire*, tout imparfait qu'il est, très-préférable à la plupart de ceux par lesquels on a voulu le remplacer. Il s'en est fait plusieurs éditions et contrefaçons. Quelques-unes ont été défigurées et altérées de toutes les manières; les jansénistes et les protestants y ont glissé leurs préventions et leurs erreurs. Celle de Paris, 1777, 5 vol. in-8, contient des additions les unes bonnes, les autres mauvaises. La meilleure édition est celle de M. Letronne avec des additions importantes, Paris, 1815. Dans celle de Paris, 1821-24, 5 vol. in-8, on a fondu le supplément de Ch.-Guillaume Leclerc. Cet ouvrage a été traduit en italien, Milan, 1758, 5 vol. in-8, et en allemand, Ulm, 1761, 2 vol. in-8. *Grammaire hébraïque*, 1755, 1765, 1789, 1822, in-8. L'auteur l'avait composée pour ses élèves; elle réunit la clarté et la méthode nécessaires. *Dissertations latines sur le Pentateuque*, sur Job et sur les Psaumes, et une *Dissertation* en français sur le lieu du naufrage de saint Paul; *Tractatus de conciliis in genere*, Caen, 1769, in-12, et Porto, 1775, in-8; *Dissertation* sur le psaume 67,

Exurgat Deus...; Lettre sur l'autorité des textes originaux de l'écriture sainte, Caen, 1766, in-8; Jugements sur quelques nouvelles traductions de l'écriture sainte, d'après le texte hébreu. Ces quatre derniers ouvrages sont posthumes, et ont été imprimés à la Haye en 1767. C'est une bonne réfutation du système de l'abbé Villefroy et des capucins élèves de cet abbé. L'éloge historique de Ladvocat se trouve dans l'Année littéraire, 1766, tom. 2, et dans le Nécrologe de 1767.

LÆLIEN, LOLLIIEN ou **LOËLIEN** (Ulpius-Cornelius Lælianus) est un de ces généraux qui prirent le titre d'empereur dans les Gaules, sur la fin du règne de Gallien. Il fut proclamé Auguste par ses soldats à Mayence, l'an 266. Il était d'un âge avancé, mais il avait de la valeur et de la politique. Lælien ne régna que pendant quelques mois. Les soldats, qui l'avaient proclamé, et qu'il occupait à rétablir les villes gauloises qu'avaient détruites les Germains et à construire de nouvelles forteresses pour contenir les Barbares, ne voyant pas de terme à leurs travaux, se révoltèrent et lui ôtèrent la vie au commencement de l'an 267, au moment où Posthume, qui aspirait aussi au trône des Césars, marchait contre lui. On l'a confondu mal à propos avec le tyran Lollien, qui prit la pourpre après lui; et avec Pomponius Ælianus, qui se révolta sous Dioclétien.

LÆLIUS (Caius), surnommé *Sapiens*, étudia la philosophie sous Diogène le stoïcien et sous Panætius : il fréquenta ensuite le forum, et se fit remarquer parmi les orateurs de son temps. Il fut d'abord préteur et consul l'an 140 avant J.-C.; et était l'intime ami de Scipion l'Africain le jeune. Il signala sa valeur en Espagne, dans la guerre contre Viriatus, général des Lusitains ou Portugais. Il ne se distingua pas moins par son goût pour l'éloquence et pour la poésie, et par la protection qu'il accorda à ceux qui les cultivaient. On croit qu'il eut part aux Comédies de Térence. Son éloquence éclata plusieurs fois dans le sénat pour la veuve et pour l'orphelin. Ce grand homme était modeste. N'ayant pas pu venir à bout de gagner une cause, il conseilla à ses parties d'avoir recours à Galba, son émule; et il fut le premier à le féliciter lorsqu'il sut qu'il l'avait gagnée. Son amitié pour Scipion ne se démentit jamais, et Cicéron a immortalisé cette liaison en plaçant le nom de Lælius en tête de son dialogue *De amicitia*. — Son père **CAIUS-LÆLIUS-NEPOS**, consul romain, 190 ans avant J.-C., accompagna le premier Scipion l'Africain en Espagne et en Afrique, et eut part aux victoires remportées sur Asdrubal et sur Syphax.

* **LAENNEC** (Réné-Théophile-Hyacinthe), médecin, né à Quimper en 1781, fit ses premières études à Nantes, sous les yeux d'un de ses oncles, médecin en chef des hôpitaux de cette ville, et vint à Paris en 1799, suivre les cours de Corvisart. Après avoir remporté en 1802, les deux grands prix de médecine et de chirurgie, décernés par l'institut, il se livra à la pratique de son art et recueillit dès lors un grand nombre d'observations qui sont mentionnées honorablement dans les rapports sur les progrès des sciences. Mais ce qui lui a valu une ré-

putation européenne, ce sont les travaux qu'il entreprit sur les maladies de poitrine. La propriété qu'un corps solide frappé à une extrémité a de transmettre fidèlement à l'autre l'impression qu'il a reçue, lui donna l'idée d'un instrument qu'il a appelé *Stéthoscope*, par le moyen duquel l'oreille la moins exercée peut connaître l'état des poumons et du cœur : après trois années de recherches, poursuivies avec un zèle infatigable, il consigna cette découverte qui lui appartient en entier, dans son ouvrage : *De l'Auscultation*. La santé de Laennec s'étant altérée par suite de ses nombreux travaux, il alla respirer l'air natal. Après deux années d'absence, il revint à Paris, et remplaça peu de temps après Hallé, dans sa chaire au collège de France. A l'organisation de la nouvelle faculté de médecine, il fut nommé professeur de clinique interne. Cependant la pulmonie, dont il avait retardé les progrès, recommença à lui faire sentir ses atteintes, et il repartit pour la Bretagne. Mais arrivé à Kerlouanec, dans le Finistère, il y mourut le 15 août 1826. Cet habile anatomiste était médecin de la Salpêtrière et de l'hôpital Necker. On cite de lui plusieurs traits, qui prouvent que l'on rencontrait chez lui l'alliance de la science et de la vertu; la fermeté de ses convictions religieuses ne fléchissait devant aucun respect humain. On a de Laennec : Plusieurs *Mémoires* dans le *Journal de médecine* de Corvisart, et dans le *Bulletin* de la faculté de médecine; *Monographie des vers vésiculaires*, dans le *Recueil* de la faculté de médecine, 1804; *Mémoire sur une nouvelle espèce d'hernie*, à la suite du traité de Scarpa, traduit par Cayrol; *Traité de l'auscultation médiate ou Traité du diagnostic des maladies des poumons et du cœur*, Paris, 1819, 2 vol. in-8, 2^e édit. améliorée, ib., 1826, 2 vol. in-8. L'académie des sciences décerna une médaille de 3,000 francs à l'auteur, lors de la première édition, et une autre de 3,000 lors de la seconde; une troisième édition augmentée a paru en 1831, Paris, 3 vol. in-8. Des articles importants dans le *Dictionnaire des sciences médicales*.

LAENSBERGH (Mathieu), chanoine de St-Barthélemy de Liège, vivait vers l'an 1600; il passe pour l'auteur du premier *Almanach de Liège*, imprimé pour la première fois suivant la tradition la plus commune en 1636. Cet *Almanach* a été réimprimé depuis annuellement, avec de nouvelles prophéties et pronostications. On n'a aucun document certain sur ce Mathieu Laensbergh dont le nom ne s'est point trouvé dans la liste des chanoines de Liège à cette époque. Mais ce nom adoptif est devenu célèbre par la splendeur qu'il reçoit du

Sublime siège,

D'où flanqué de trente-deux vents,
L'auteur de l'Almanach de Liège
Lorgne l'histoire du beau temps,
Et fabrique avec privilège
Ses astronomiques romans.

GRESSET.

LAER ou **LAAR** (Pierre de), surnommé *Bamboche*, peintre né en 1615, à Laaren, village proche de Naarden, en Hollande, mourut à Harlem, l'an 1675. Le surnom de Bamboche lui fut donné à cause de la singulière conformation de sa figure. Il était d'une grande gaieté, rempli de saillies, et tirait

parti de sa difformité pour réjouir ses amis, le Poussin, Claude le Lorrain, Sandrart, etc. Mais cette gaieté n'était que dans ses organes ; et dès qu'il cessait de faire le plaisant, il était en proie à la mélancolie la plus noire, qui augmenta encore avec l'âge. Son cœur n'était pas fait pour goûter la joie. Comme il ne tenait aucun compte des pratiques de religion, il fut surpris avec quatre autres, mangeant de la viande en carême, par un ecclésiastique qui les réprimanda avec un zèle qui les irrita (1) ; Bamboche, aidé des autres qui étaient avec lui, noya le prêtre. Les remords que ce crime lui causa, joints à quelques disgrâces qu'il eut à essuyer, hâtèrent sa mort ; quelques-uns disent qu'il se précipita dans un puits. Ce peintre ne s'est exercé que sur de petits sujets. Ce sont des foires, des jeux d'enfants, des chasses, des paysages. Le Musée de Paris possède deux tableaux de cet artiste : le *Départ de l'hôtellerie*, et une femme qui trait une chèvre à côté d'un pâtre jouant du chalumeau.

LÆRCE. Voy. DIOGÈNE LÆRCE.

LÆT (Jean de), géographe allemand, et directeur de la compagnie des Indes, savant dans l'histoire et la géographie, naquit à Anvers, à la fin du xvi^e siècle, et y mourut en 1649. On a de lui 16 ouvrages dont quelques-uns peuvent être consultés avec fruit : *Noxus orbis*, Leyde, 1655, in-fol., avec un grand nombre de cartes et de figures qui représentent les animaux, les plantes et les fruits de l'Amérique. Cette description du nouveau monde, en 18 livres, quoique quelquefois inexacte, a beaucoup servi aux géographes. Læet traduisit lui-même son ouvrage en français. Cette version fidèle, mais plate, parut à Leyde en 1640, in-fol., sous le titre d'*Histoire du Nouveau Monde*; *De gemmis et lapidibus libri duo*, Leyde, 1647, in-8; *Respublica Belgicarum*, in-24, assez exacte; *Gallia*, in-24, moins estimée que la précédente; *De regis Hispaniæ regnis et opibus*, in-24; *Historia naturalis Brasiliæ G. Pisonis, et Georgii Margraviæ*, Leyde, 1648, in-fol. avec fig.; *Turcici imperii status*, in-24; *Persia, seu regni persici status*, in-24; *De imperio magni Mogolis*, 1651; *Portugallia*, 1641; *Respublica Polonia, Lithuania, Prussia et Livonia*, 1642. Tous ces petits ouvrages, imprimés chez Elzévir, contiennent une description succincte des différents pays dont le royaume, que le géographe parcourt, est composé. On y parle des qualités du climat, des productions du terroir; du génie, de la religion, des mœurs des peuples; du gouvernement civil et politique; de la puissance et des richesses de l'état. Les géographes qui sont venus après Læet ont beaucoup profité de ses ouvrages. On estime infiniment son édition de *Vitruve*, avec les notes de Philandre, de Barbaro, de Saumaise, accompagnée de plusieurs *Traité*s de divers auteurs sur la même matière (architecture), chez Elzévir, en 1649, in-fol.

LÆTA, dame romaine, fille d'Albin, grand-pontife, épousa, sur la fin du iv^e siècle, Toraxe, fils

de sainte Paule. Albin fut si touché de la vertu de son gendre et de la sagesse de sa fille, qu'il renonça au paganisme et embrassa la religion chrétienne. Læta fut mère d'une fille nommée Paule, comme son aïeule : c'est à cette occasion que saint Jérôme lui adressa une épître d'une éloquence vive et pleine de choses, qui commence ainsi : *Apostolus Paulus scribens ad Corinthios*, etc., dans laquelle il lui donne des instructions pour perfectionner l'éducation de cet enfant chéri.

LÆTUS (Quintus-Élius), capitaine de la garde prétorienne de l'empereur Commode, dans le ii^e siècle, empêcha que ce prince barbare ne fit brûler la ville de Rome, comme il l'avait résolu. Commode ayant voulu le faire mourir avec quelques autres, celui-ci le prévint, et de concert avec eux et avec Marcia, concubine de ce monstre, lui fit donner du poison, l'an 195. Le poison n'agissant pas avec assez de promptitude, il le fit étrangler par un athlète, avec lequel Commode s'exerçait souvent à la lutte. Lætus éleva à l'empire Pertinax; et trois mois après il le fit massacrer, parce qu'il rétablissait trop sévèrement la discipline militaire, et que, par l'innocence et la droiture de ses mœurs, il lui reprochait tacitement sa dissolution. Didier-Julien le punit de mort peu de temps après.

LÆTUS POMPONIUS. Voy. POMPONIUS.

LÆVINUS TORRENTIUS. Voy. TORRENTIUS.

LÆVIUS, ancien poète latin, dont il ne nous reste que deux vers seulement dans *Aulu-Gelle*, et six dans *Apulée*. On croit qu'il vivait avant Cicéron.

* LAFAGE (Jean-Pierre de), prédicateur du roi, né vers 1755, à Mancie, près de Rieux, amené à Paris par son père, qui était syndic-général de Languedoc, il y reçut à 11 ans la tonsure des mains du cardinal de la Roche-Aymon, alors archevêque de Toulouse. Il n'en avait que 14 lorsqu'il fut pourvu d'un canonicat de Rieux. Il fit ses cours en Sorbonne, et, après avoir été ordonné prêtre, il entra dans la communauté de Saint-André-des-Arcs, alors célèbre et d'où sont sortis des prélats et des sujets très-distingués. (V. LÉGER.) Sur le compte qu'on lui rendit de ses talents, M. de Beaumont, archevêque de Paris, le retint dans son diocèse, le nomma promoteur, et lui donna un canonicat de la métropole. C'est alors qu'il se livra entièrement à la prédication, où il obtint des succès mérités. Son éloquence était grave, son débit simple, mais noble. Il ne courait pas après les vains ornements; mais son raisonnement était solide et instructif, et on sortait de ses sermons persuadé et touché. Ses discours produisaient d'autant plus d'effet qu'il paraissait pénétré des vérités qu'il annonçait. En un mot il rappelait les orateurs sacrés de la bonne école. La révolution l'arrêta au milieu de son utile carrière, mais il resta en France pendant les temps les plus orageux, et sut se soustraire aux persécutions. Après le concordat de 1801, nommé à l'évêché de Montpellier, il s'excusa et content d'un modeste canonicat, il reparut dans la chaire évangélique à Versailles; son âge avancé ne l'empêcha pas de se charger de grandes stations. C'était le même zèle, la même vigueur,

(1) Le prêtre était revenu plusieurs fois à la charge, et avait fini par leur faire peur de l'inquisition : ils le noyèrent, croyant noyer son accusation avec lui. Ce crime était d'autant plus grand, qu'il était gratuit, puisque l'inquisition n'a jamais regardé comme matière à accusation la violation simple de l'abstinence.

le même feu que dans sa jeunesse. Appelé en 1818 à prêcher à la cour, le roi le suivit pendant toute la station. Cet orateur avait alors 85 ans. Peu de temps après, il perdit l'usage des jambes, et de graves symptômes annoncèrent sa fin prochaine. Il s'empessa de recevoir les secours spirituels, et mourut le 23 décembre 1818, honoré des regrets de tous ceux qui l'avaient connu.

* LAFAGE (Antoine de), baron de Pailhès, né en 1755 à Toulouse, de la même famille que le précédent, s'appliqua d'abord aux arts et donna des preuves de son talent comme peintre, puis il s'occupa de l'agriculture. Ne se bornant point à de vaines spéculations, il prouva la bonté de ces découvertes par l'heureuse application qu'il en fit, et qui quadrupla les revenus de sa terre de Mancie. Il fut arrêté à l'époque de la terreur : rendu à la liberté, il reprit ses travaux champêtres et mourut le 16 septembre 1806. On lui doit : *Nouveau système d'agriculture fondé sur l'expérience; Observation sur les rouleaux à battre les grains; Mémoire sur la construction des cuves*; plusieurs articles, dans la *Feuille du cultivateur* et dans le *Journal des propriétaires ruraux* de la Haute-Garonne.

LAFAILLE. Voy. FAILLE.

LAFARE (Charles-Auguste, marquis de), né au château de Valgorge, dans le Vivarais, en 1644, fut capitaine des gardes de Monsieur et de son fils, depuis régent du royaume. Il plut à ce prince par l'enjouement de son imagination et la délicatesse de son esprit. Ses poésies respirent cette liberté, cet air riant et facile que l'art tenterait en vain d'imiter; mais elles ont aussi les défauts de la nature livrée à elle-même : le style en est incorrect et sans précision, sans parler d'un autre défaut beaucoup plus grave. C'est l'Amour, c'est Bacchus, plutôt qu'Apollon, qui inspiraient le marquis de Lafare. Les fruits de sa muse se trouvent à la suite des anciennes éditions des *OEuvres* de l'abbé de Chaulieu, son ami. Le marquis de Lafare mourut en 1712, à 68 ans. Outre ses *Poésies*, réimprimées à part en 1755, in-12, on a de lui des *Mémoires* et des *Réflexions* sur les principaux événements du règne de Louis XIV, in-12. Ils sont écrits avec une liberté qui est souvent poussée trop loin. On a encore de lui les paroles d'un opéra intitulé *Panthée*, dont le duc d'Orléans fit en partie la musique.

* LAFARE (Anne-Louis-Henri de), cardinal, né le 8 septembre 1752, dans le diocèse de Luçon, fut élevé au collège de Louis le Grand, et s'étant voué à l'état ecclésiastique, obtint, jeune encore, le prieuré de Donchéry. En 1778, il était grand-vicaire et doyen de la Sainte-Chapelle de Dijon. Elu, en cette qualité syndic des états de Bourgogne, il se trouvait ainsi à la tête de l'administration de cette province. Nommé à l'évêché de Nancy, en 1787, il fut sacré le 15 janvier 1788. Député par le clergé de son diocèse aux états-généraux, il y prononça le *discours d'ouverture*, qui, au milieu de la fermentation des esprits, ne produisit pas tout l'effet qu'on devait en attendre. Il parla dans l'assemblée pour faire déclarer la religion catholique religion de l'état, pour s'opposer à la suppression des ordres religieux, et à la confiscation des biens de l'Eglise, ainsi que

dans plusieurs autres circonstances importantes, et fut un des signataires de l'*exposition des principes* (voy. de BOISELIN). Le 8 janvier 1791, il adressa une lettre pastorale à son clergé sur le serment prescrit, par les lois nouvelles et il écrivit en même temps aux administrateurs de la Meurthe pour leur annoncer qu'il refusait de concourir aux innovations renfermées dans les décrets. Ce courageux prélat avait déjà fait paraître plusieurs opuscules dans les intérêts de la religion, entre autres : *Considérations politiques sur les biens temporels du clergé*, 1789, in-8; *Quelle doit être l'influence de l'Assemblée nationale sur les matières ecclésiastiques et religieuses*, 1789, in-8. Il se retira d'abord à Trèves, puis à Vienne, où il fut pendant 20 ans l'agent et le correspondant du roi et des princes. Lorsque Madame, fille de Louis XVI, arriva dans cette ville, il remplit les fonctions d'aumônier de cette princesse, et suivit les négociations pour son mariage avec le duc d'Angoulême. Lors du concordat il ne donna point la démission de son siège, et il signa même les réclamations de 1805. Du reste, il s'abstint de l'exercice de sa juridiction. Sa qualité d'agent du roi à Vienne le contraignit de s'éloigner à l'approche des armées françaises, et il passa plusieurs années en Moravie. Rentré en France en 1814, il fut adjoint à la commission des affaires ecclésiastiques, et nommé archevêque de Sens. Il prit possession de ce siège le 27 novembre 1821, fut, en 1825, promu au cardinalat, et obtint le titre presbytéral de Sainte-Marie in Transpontina. Il était en même temps pair de France, ministre d'état, premier aumônier de madame la dauphine, et commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Ce prélat mourut à Paris au mois de décembre 1829. Plusieurs de ses *mandements* et de ses *discours* mériteraient d'être recueillis : on lui doit un *Eloge de M. de Bernis*, archevêque de Rouen; une *Notice sur M. de Girac*, ancien évêque de Rennes, etc. restés inédits. On assure qu'il a laissé des *mémoires* précieux sur son émigration et sur les affaires dont il avait été chargé par le roi à Vienne.

LAFAYETTE (Gilbert MOTIER de), maréchal de France, se distingua à la bataille de Baugé en Anjou, l'an 1421, fut fait prisonnier à la journée de Verneuil, et après sa délivrance, contribua beaucoup à chasser les Anglais du royaume. Il mourut le 25 février 1464.

* LAFAYETTE (Louise MOTIER de), de la même famille, née en 1618, orpheline dès le berceau, fut élevée par sa tante comtesse de Bregy, qui la retira du couvent à l'âge de 15 ans, et la plaça, lorsqu'elle sentit sa fin approcher, en qualité de dame d'honneur dans la maison de la reine Anne d'Autriche. M^{lle} de Lafayette avait 17 ans. Sa beauté, sa modestie, sa discrétion et sa douceur attirèrent l'attention de Louis XIII. Cette pieuse demoiselle, sensible aux épanchements du cœur de ce monarque, qui venait chercher dans sa société des consolations contre les chagrins que lui causait un ministre impérieux, sous le joug duquel il s'était placé, s'attacha à sa personne parce qu'elle s'intéressait à sa gloire, et qu'elle aurait voulu qu'il fût heureux dans sa famille et au dehors; le cardinal de Richelieu chercha inutilement à la

mettre dans ses intérêts. Bientôt M^{lle} de Lafayette se détermina à rompre un engagement qui commençait à alarmer sa sagesse. Louis, ordinairement si réservé, lui avait fait la proposition délicate de lui donner à Versailles, château de plaisir alors, un appartement où il irait la voir librement. Cette proposition lui dessilla les yeux ; dès lors elle résolut de quitter le monde : elle alla se renfermer chez les religieuses de la Visitation, où elle prit le voile en 1657, avec le consentement du roi, qui, honteux lui-même de son transport, jugea qu'il n'y avait pas de meilleur moyen de se mettre en garde contre sa faiblesse. Il alla quelquefois visiter au parloir M^{lle} de Lafayette, qui le détermina à retourner à son épouse. Le fruit de cette réconciliation, après 22 ans de stérilité, fut un fils, qui devint Louis XIV. Anne d'Autriche, reconnaissante des bons offices de M^{lle} de Lafayette, fit tous ses efforts pour l'engager à revenir à la cour ; mais ils furent inutiles. Elle resta dans le cloître, montrant à l'univers l'exemple d'une fille qui, dans l'âge des passions, s'immole généreusement elle-même pour ne pas entraîner dans sa chute un prince qu'elle aimait. Elle mourut en 1665 dans le couvent de Chaillot qu'elle avait fondé. On trouve des détails sur sa vie dans les *Mémoires de M^{me} de Motteville*, 6 vol. in-12. M^{me} de Genlis a publié un roman historique intitulé : *M^{me} de Lafayette*, Paris, 1812, 2 vol. in-12 ; mais ce roman, qui est autant l'histoire d'autres personnes qui ont vécu sous Louis XIII que celle de M^{lle} de Lafayette, ne peut, comme tous les ouvrages de ce genre, que donner une fausse idée de cette vertueuse demoiselle. M^{me} de Genlis avoue elle-même, que les *mémoires* du temps ne lui ont guère fourni que des caractères, et qu'il lui a fallu inventer presque toutes les scènes et tous les détails.

LAFAYETTE (Marie-Madeleine PROCHE de la VERGNE, comtesse de), née en 1652, était fille d'Aymar de La Vergne, maréchal de camp, gouverneur du Havre-de-Grâce. Elle épousa, en 1655, François, comte de Lafayette. Elle se distingua encore plus par son esprit que par sa naissance. Tous les beaux esprits de son temps la recherchèrent. Parmi les gens de lettres, Ménage, la Fontaine, Ségrais, étaient ceux qu'elle voyait le plus souvent. Elle mourut en 1695. Les principaux de ses écrits sont : *Zaïde*, roman qui eut la plus grande vogue ; *La princesse de Clèves*, 2 vol. in-12, autre roman, attaqué avec beaucoup d'esprit par Valincourt, qui en fit la critique, n'ayant pas encore 22 ans. M^{me} de Lafayette avait mis sous le nom de Ségrais ces deux productions. Ce bel esprit avait contribué à la disposition de l'édifice, et la dame l'avait orné. *La Princesse de Montpensier*, in-12 ; des *Mémoires de la cour de France pour les années 1688 et 1689*, in-12. « On lui reproche d'avoir fait payer à M^{me} de Maintenon, dit un auteur, la gloire d'avoir été » dans sa jeunesse plus aimable qu'elle. » *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, in-12 : on y trouve peu de particularités intéressantes. *Divers portraits de quelques personnes de la cour*. Tous ces ouvrages sont encore assez recherchés. M^{me} de Sévigné fait de ses qualités le portrait le plus flatteur. Mais la Beau-

melle l'a peinte moins avantageusement. « Elle » n'avait pas, dit-il, ce liant qui rend le commerce aimable et solide : on trouvait autant d'agrémens dans ses écrits, qu'elle en avait peu » dans ses propos. Elle était trop impatiente ; tantôt » caressante, tantôt impérieuse, exigeant des égards » infinis, et y répondant souvent par des hauteurs. » Qualités qui n'ont rien d'étonnant dans une femme qui, délivrée des occupations domestiques et paisibles de son état, est transportée dans les sociétés des beaux-esprits et tourmentée des prétentions du savoir, à qui le nom de mère et d'épouse, de femme vertueuse, douce et modeste, est moins cher que celui d'auteur. « L'homme-femme, dit l'auteur de *l'Influence de la philosophie sur l'esprit et le cœur*, est aussi ridicule que » la femme-homme : ce sont de monstrueux assemblages que notre siècle, fertile en choses » rares et curieuses, réalise à chaque instant. Depuis qu'il y a des petits-maitres, il y a des femmes » savantes ; depuis que les hommes ont porté des colifichets, et ont affecté une toilette féminine, » les femmes en revanche ont affecté la science des hommes, et se sont enfoncées dans les études » abstraites. Lequel vous donne meilleure opinion d'une femme, en entrant dans sa chambre, de » la voir occupée à des travaux de son sexe, des soins de son ménage, environnée des hardes de ses » enfants, ou de la trouver écrivant des vers sur sa » toilette, entourée de brochures de toutes les sortes, » et de petits billets de toutes les couleurs ? Toute » fille lettrée restera fille toute sa vie, quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre. » Voy. GEOFFRIN, etc.

* LAFAYETTE (Marie-Paul-Jean-Roch-Yves-Gilbert MOTIER, marquis de), naquit le 6 septembre 1757 à Chavagnac en Auvergne, d'une famille illustre. Il n'avait que seize ans lorsqu'il épousa M^{lle} de Noailles, fille du duc d'Ayen. A 20 il s'embarqua sur un navire qu'il avait frété lui-même, pour aller combattre dans les rangs des insurgés américains. Confirmé dans le grade de major-général, il fut blessé près de Philadelphie, dans la première affaire à laquelle il prit part. Le sang-froid dont il fit preuve en cette occasion augmenta la confiance qu'on avait en lui, et chaque phase nouvelle de la guerre vint ajouter à son nom un nouvel éclat. Non content de servir de son épée la cause américaine, il engagea pour la soutenir une partie de sa fortune. Lafayette profita d'une trêve pour revoir la France, où il se vit entouré de distinctions et d'hommages. La cour qui s'était opposée à son départ l'accueillit comme un héros. Profitant de cette bienveillance universelle pour servir la cause des insurgés, il pressa les armemens destinés à secourir les Etats-Unis, et passant en Espagne, il obtint de cette puissance un traité de commerce qui bientôt fut changé en déclaration de guerre contre l'Angleterre. De retour en Amérique, Lafayette, nommé général de l'armée américaine, continua de prendre une part active aux opérations de la guerre, luttant avec avantage contre Arnold, et prépara la défaite de Cornwallis (voy. ces noms), en l'enfermant dans une position désavantageuse.

Après la signature du traité de paix, il voulut visiter encore une fois sa patrie adoptive. Partout il fut accueilli avec des transports d'allégresse; son nom fut donné à plusieurs forts et à deux comtés, et son buste fut inauguré au Capitole de Virginie. De retour en Europe, on le vit s'occuper avec Malesherbes du sort des protestants, et de l'amélioration de la condition des nègres; les catholiques d'Irlande, les patriotes Bataves excitèrent vivement ses sympathies. Dans les deux assemblées des notables, il se signala par la hardiesse de ses propositions. Il s'y prononça pour la suppression des lettres de cachet et des prisons d'état, et demanda la *convocation de la nation représentée par ses mandataires*. Nommé, en 1789, député aux états-généraux, il y parla pour la première fois le 8 juillet, à l'appui de la célèbre motion de Mirabeau pour l'éloignement des troupes; et il offrit à l'assemblée un projet de déclaration des droits de l'homme, qui fut adopté. Nommé vice-président, il occupait le fauteuil pendant les nuits terribles des 15 et 14 juillet. Le 15, il se rendit à Paris à la tête d'une députation de soixante membres de l'assemblée. Il y trouva le peuple encore ému et frémissant sur les ruines de la Bastille. Dans ce moment, plusieurs esprits ayant conçu l'idée d'organiser une garde nationale, il en fut proclamé le chef tout d'une voix. Quelques jours après, il présenta à l'assemblée des électeurs la cocarde tricolore. *Cette cocarde, dit-il, fera le tour du monde*. Après le massacre de Foulon et de Berthier, il donna sa démission; mais les instances qui lui furent faites le décidèrent à reprendre le commandement. Le 5 octobre, après une émeute, il marcha avec la garde nationale sur Versailles où s'était porté le peuple de la capitale, et le 6, il ramena dans Paris la famille royale que son intervention tardive avait eu peine à soustraire à la fureur d'une multitude soulevée. Dans la discussion du 20 février 1790, il proclama que l'insurrection est le plus saint des devoirs, lorsque l'oppression et la servitude rendent une révolution nécessaire; principe dangereux, qui poussant tous les mécontents à la révolte, et les faisant juges dans leur propre cause, tend à bouleverser incessamment les états. Lorsque le club des *Jacobins* se fut organisé, Lafayette, de concert avec Bailly, lui opposa celui des *Feuillants*, destiné à offrir un point de réunion aux partisans plus modérés de la liberté. Lors de la fuite de Louis XVI, il se vit accusé par les deux partis opposés, les uns lui reprochant d'avoir laissé partir le roi, les autres de l'avoir fait arrêter. Il est vrai de dire qu'il protégea dans cette grave circonstance les jours de la famille royale; mais il approuva la suspension de Louis XVI, et il ne reconnut les droits de ce prince qu'après qu'il eut accepté la constitution. Le décret qui, à cette condition, rétablissait le roi sur le trône, ayant excité un soulèvement, Lafayette dissipa par la force les attroupements qui s'étaient formés au champ de Mars pour signer une pétition factieuse. Plusieurs républicains furent tués. Le 8 octobre 1791, après avoir fait accepter l'amnistie proposée par Louis XVI, il se démit de son commandement, et prit congé de la garde natio-

nale par une lettre où il exposait les principes qu'il avait dirigé sa conduite. Lorsque la première coalition se fut formée contre la France, il fut désigné pour commander une des trois armées destinées à repousser cette agression. Son premier soin, après l'avoir rejoint, fut d'y rétablir la discipline. Il battit l'ennemi à Philippeville, à Maubeuge et à Florennes; malgré ces succès, il se vit bientôt en butte aux accusations des Jacobins. Dans une lettre écrite le 16 juin à l'assemblée Législative, il osa dénoncer les démagogues, qui, disait-il, tuaient la liberté par les crimes de la licence. Quelques jours après, il vint lui-même à la barre de l'assemblée appuyer sa dénonciation, et demander le châtimement des attentats du 20 juin. Le discours qu'il prononça fut vivement applaudi par le côté droit. Le roi devait le lendemain passer en revue quatre mille gardes nationaux. Lafayette résolut de profiter de cette circonstance pour porter un coup décisif aux factieux. Mais peu d'hommes répondirent à l'appel, et Lafayette repartit pour son armée avec la triste conviction que sa popularité s'était évanouie. Quelques jours après son effigie fut brûlée au Palais-Royal; et au mois d'août suivant, sa mise en accusation fut discutée dans l'assemblée Législative. Malgré les menaces et les cris des forcenés entassés dans les tribunes, cette question fut résolue en sa faveur à une majorité de plus des deux tiers des voix; mais tous ceux qui avaient voté pour lui furent, au sortir de la séance, hués, poursuivis et maltraités par le peuple. Indigné des scènes de désordre qui se succédaient dans la capitale, Lafayette conçut le projet de marcher sur Paris, de chasser les républicains et de rétablir le roi et la constitution; mais il s'aperçut bientôt que son armée était peu disposée à seconder ses desseins, et il se décida à passer en pays étranger avec un petit nombre d'officiers dont la vie était compromise. Le général et ses compagnons au nombre de vingt-deux, tombèrent dans un poste autrichien qui refusa de les laisser passer. Lafayette ayant été reconnu, il n'en fallut pas davantage pour qu'on les arrêtât. Lafayette avec trois de ses compagnons, anciens membres de l'assemblée Constituante, fut envoyé à Wezel comme prisonnier d'état. Transféré à Magdebourg, il y resta un an, renfermé dans un souterrain humide et obscur. Il passa ensuite dans les cachots de Glatz, de Neiss, et enfin d'Olmütz, où l'Autriche le fit traiter avec une grande rigueur. On le déposa de ce que les Prussiens lui avaient laissé, et on confisqua jusqu'aux livres qu'il avait avec lui. Cependant un médecin hanovrien, nommé Bollman, et un jeune américain, nommé Huger, entreprirent de le délivrer, et profitant d'une des promenades qu'on lui faisait faire régulièrement à cause du délabrement de sa santé, ils parvinrent à l'enlever; mais divers accidents firent échouer leur entreprise. Lafayette fut atteint à huit lieues d'Olmütz; et ses deux amis également arrêtés, expièrent dans les prisons leur courageux dévouement. Cependant, après avoir passé seize mois dans les cachots de Robespierre, Mme de Lafayette vint avec ses filles partager la captivité de son époux, et cette réunion compensa le redoublement de sévérité dont on usait envers

lui, depuis sa tentative d'évasion. Des membres du parlement d'Angleterre, et des agents du gouvernement des Etats-Unis élevèrent en vain la voix pour demander sa liberté, l'Autriche fut inflexible : elle ne devait céder qu'à l'ascendant de la victoire. Bonaparte, à qui ses succès en Italie donnaient une si grande influence, fut chargé par le Directoire de négocier la délivrance des prisonniers d'Olmütz. Ce ne fut pourtant qu'après cinq mois de pourparlers réitérés qu'il obtint leur mise en liberté. Sur ces entrefaites le 18 fructidor eut lieu. Lafayette qui désapprouvait ce coup d'état resta en pays étranger, et s'établit à Utrecht. Le 18 brumaire lui rouvrit les portes de la patrie. De retour en France, il vécut éloigné du théâtre des affaires publiques. Ce fut seulement après la bataille de Marengo qu'il eut occasion de voir Bonaparte. Lafayette fut accueilli très-amicalement par le premier consul avec qui il passa trois jours à la campagne chez son frère Joseph. Cependant toutes les instances qui lui furent faites ne purent le décider à accepter une place de sénateur. Lorsque le consulat à vie eut été proposé à la sanction du peuple, Lafayette déclara qu'il ne pouvait voter pour une pareille magistrature jusqu'à ce que la liberté publique eût été suffisamment garantie; ajoutant qu'alors il donnerait sa voix à Napoléon Bonaparte. Le vainqueur de l'Europe s'étonnait de trouver un homme qui osât lui résister avec tant d'obstination. « Tout le monde en France, disait-il, » est corrigé des idées extrêmes de liberté; il n'y » a qu'un homme qui ne le soit pas, et cet homme » c'est Lafayette. Vous le voyez tranquille ! Eh bien, » s'il y avait une occasion de servir ses chimères, » il reparaitrait plus ardent que jamais. » En 1814, Lafayette se présenta chez le roi et chez *Monsieur*; mais quoiqu'il eût été bien accueilli par ces princes, il ne reparut plus à la cour. Pendant les cent jours il refusa la pairie, et protesta contre les articles des constitutions de l'empire et de l'acte additionnel qui *pouvaient attenter à la souveraineté nationale*. Elu par le département de Seine-et-Marne membre de la chambre des représentants, il fit déclarer après la bataille de Waterloo que l'assemblée était en permanence, que toute tentative pour la dissoudre était un crime de haute trahison. Lorsque Bonaparte, effrayé des dispositions de la chambre, se fut décidé à abdiquer, Lafayette, exclu par une intrigue du gouvernement provisoire, fut un des commissaires envoyés près des puissances alliées pour demander une suspension d'armes. Ses démarches et celles de ses collègues n'ayant eu aucun résultat, il revint à Paris, où déjà les armées étrangères étaient entrées par suite d'une capitulation. Quelques jours après les portes du corps législatif furent fermées et mises sous la garde d'un poste de Prussiens. Lafayette, après avoir protesté avec plusieurs députés contre cette violence, se retira dans sa terre de Lagrange où il vécut dans la retraite. En 1818, élu par le département de la Sarthe membre de la chambre des députés, il s'y signala par une opposition dans laquelle il sut allier l'inflexible énergie des principes révolutionnaires à des formes exemptes d'aigreur et de violence. La prédiction de

Bonaparte s'accomplissait. En reparaisant sur la scène politique, Lafayette s'y montrait l'ardent apôtre des doctrines les plus absolues de souveraineté du peuple et d'insurrection, et il les développait à la tribune avec une conviction qui se fortifiait des souvenirs de deux révolutions auxquelles il avait pris une part active. Ses souffrances d'Olmütz n'avaient en rien modifié ses principes. Le vieux député de 1820 parlait comme le jeune volontaire de 1777, et on aurait pu dire de lui ce qu'on disait des émigrés, qu'il *n'avait rien oublié, ni rien appris*. A l'occasion de tous les complots qui éclatèrent sous la restauration, le nom de Lafayette fut prononcé; mais il fut impossible de prouver qu'il y eût participé. Rendu à la vie privée, le compagnon d'armes de Washington sentit le désir de revoir sur le déclin de l'âge le peuple pour lequel il avait combattu dans sa jeunesse. Plus d'une fois ses nombreux amis d'Amérique l'avaient sollicité de venir les visiter. Il se rendit enfin à leur vœu, et s'embarqua au Havre sur le *Cadmus* le 15 juillet 1824. Après trente-trois jours de traversée, il débarqua sur le rivage où il avait fait ses premières armes. Le congrès lui accorda des honneurs qu'il n'avait jamais accordés à Washington; il fut proclamé l'hôte de la nation, et fut successivement fêté par tous les états de l'Union. Entouré des populations qui se pressaient sur son passage, il visita le tombeau de Washington, et les champs de bataille où il avait partagé les périls de ce grand homme. Ce voyage, qui dura plus d'un an, ne fut pour lui qu'une suite de fêtes où se retrempa son enthousiasme républicain. La prospérité des Etats-Unis dont il venait d'être témoin l'attacha de plus en plus aux maximes qu'il avait professées toute sa vie, et lorsqu'en 1827 il fut envoyé de nouveau à la chambre des députés par l'arrondissement de Meaux, on le vit défendre avec une ardeur nouvelle les principes démocratiques. Ennemi déclaré de la restauration, il appelait de ses vœux le moment de sa chute. Son expérience lui faisait reconnaître dans tout ce qui se passait autour de lui les symptômes d'une révolution nouvelle, qu'il prédisait à ses amis pour ranimer leur courage défaillant. Quand le trône de Charles X s'écroula en 1830, il vit sans étonnement ce mouvement populaire et il se remit à l'œuvre, comme en 1789. Après avoir repoussé toutes les propositions du frère de Louis XVI, en déclarant *qu'il était trop tard*, son influence contribua à rattacher à la dynastie de Louis-Philippe les hommes les plus exaltés du parti libéral. En paraissant à côté du nouveau roi sur le balcon de l'Hôtel-de-ville, il sembla contracter une alliance solennelle avec le pouvoir né des barricades, et le mot fameux : *c'est la meilleure des républiques*, qu'il prononça selon les uns, et qu'on lui attribua faussement selon les autres, répété dans toute la France, fut jeté comme un cri de ralliement à l'opinion; mais en se faisant l'auxiliaire de la royauté, Lafayette était loin d'avoir renoncé aux théories de sa jeunesse. Comme au temps où il conseillait l'infortuné Louis XVI, il prétendait allier deux choses qui semblent incompatibles, la *monarchie*, et des *institutions républicaines*. Mais Louis-Philippe

recula devant cette carrière de concessions, que lui ouvrait le vétéran de la révolution française, et dont il craignait que le terme ne fût une catastrophe. Bientôt Lafayette s'aperçut que d'autres avis que les siens étaient écoutés. Investi dans les premiers jours de la révolution de juillet, du commandement en chef des gardes nationales de France, il dut renoncer à ce titre par suite d'un amendement introduit par un député dans la loi relative à la milice citoyenne. Dès lors sa scission avec le pouvoir devint de jour en jour plus profonde, et il vit se rallier autour de lui une opposition composée de républicains ardents, dont il tâchait de calmer les impatiences. La marche de la royauté nouvelle l'affligeait, mais sans altérer sa confiance ; il attendait du temps bien plus que de la violence un retour aux principes qu'il professait, et sur la fin de sa vie il croyait fermement à un dernier triomphe de la révolution dont il ne lui serait pas donné d'être le chef ni même le témoin. Ayant voulu, malgré son grand âge, suivre à pied le convoi du malheureux Dulong, enlevé d'une manière si déplorable, la fatigue que lui causa cet effort altéra sa santé. Après une convalescence apparente, il éprouva une rechute qui bientôt ne laissa plus d'espoir. Il est mort à Paris le 20 mai 1834. Ses restes ont été inhumés au cimetière de Picpus. Peu d'hommes depuis 1789 ont joué un rôle aussi important que Lafayette sur la scène politique. Sans jamais avoir tenu les rênes du pouvoir, il influa immensément sur les destinées de son siècle. Trois révolutions partagèrent sa vie ; celle d'Amérique, celle de 1789 et celle de 1830. Mais si la première, opérée par les armes, répondit complètement à ses espérances, les deux autres furent fécondes pour lui en désappointements. Proscrit comme modéré par les patriotes de 92, accusé d'exagération par les libéraux de 1830, il vit tour-à-tour la révolution de France aller au-delà ou rester en-deçà de ses vœux, et la liberté, telle qu'il l'avait rêvée, échappa deux fois comme une ombre vaine à ses poursuites. Malgré le brillant courage dont il fit preuve en diverses circonstances, il parut manquer plus d'une fois de résolution, et ses déterminations ne répondirent pas toujours à la grandeur des circonstances dans lesquelles il se trouva placé. La postérité lui reprochera de graves erreurs, mais elle dira aussi qu'il se trompa de bonne foi, et qu'une conviction profonde régla le cours de sa vie politique. Au milieu de la nation la plus changeante de l'univers, et malgré la plus étonnante succession d'événements dont l'histoire ait conservé le souvenir il donna le rare exemple d'une longue vie consacrée tout entière à la défense des mêmes principes. Ennemi des excès et des violences de toute espèce, il exposa plus d'une fois une popularité qui lui était chère pour arrêter les désordres. Les efforts qu'il fit au mois de décembre 1830 pour protéger la vie des ministres de Charles X menacée par le peuple ameuté, honorent son caractère et son courage. Dans la vie privée, la facilité de ses mœurs, une complaisance à toute épreuve, et un mélange piquant d'urbanité française et de franchise républicaine le faisaient aimer de tous ceux qui l'entou-

raient. Ses *Mémoires* et sa *Correspondance* ont été publiés par sa famille en 1837 et 1838, 6 vol. in-8.

LAFERANDIÈRE (Marie-Amable PETITEAU, épouse de Louis-Antoine Rousseau, marquis de), né à Tours en 1736, morte à Poitiers en janvier 1817, cultivait en secret les muses, lorsqu'une chanson qu'elle adressait à sa fille, ayant été insérée dans le *Mercur* par l'indiscrétion de quelques amis, valut à l'auteur des vers charmants qu'elle ne crut pas devoir laisser sans réponse. Dès lors le *Mercur* et l'*Almanach des muses* s'enrichirent de ses productions remarquables par la grâce, l'élégance et la facilité. Elles ont été réunies sous ce titre : *Œuvres de madame de Lafér...*, Paris, 1806, 2 vol. in-12. Il en parut la même année une seconde édition augmentée.

* LAFERRONAYS (Jules-Basile de), évêque de Lisieux, né le 2 janvier 1755, au château de St.-Mards-lès-Ancenis, près de Nantes, dut à ses talents autant qu'à sa naissance sa prompte élévation aux dignités ecclésiastiques. Il fut pourvu très-jeune de divers bénéfices, et devint grand-vicaire du diocèse de Conserans. Il assista à l'assemblée du clergé en 1763, et fut conclaviste du cardinal de Bernis en 1769. Nommé la même année à l'évêché de St.-Brieuc, il fut transféré en 1775 sur le siège de Bayonne, et en 1785 sur celui de Lisieux. Il se prononça contre les décrets de l'assemblée Constituante et adopta l'*Exposition des principes*. Retiré en Suisse, en 1790, il se réunit plus tard à sa famille en Franconie, et se rendit à Bruxelles pour conférer avec ses collègues sur les mesures à prendre dans l'intérêt de la religion. Une invasion de l'armée républicaine le força de retourner en Allemagne. En 1797 il songeait à rentrer en France, mais le 18 fructidor le fit renoncer à ce dessein. Obligé de changer de retraite, il rejoignit sa famille à Constance, et s'établit enfin à Munich, où il mourut le 15 mai 1799 ; une *Notice* intéressante sur ce prélat a été publiée à Lisieux en 1830.

** LAFERRONAYS (Pierre-Louis-Auguste FERON, comte de), ministre et pair de France, de la même famille que le précédent, accompagna dans l'émigration le duc de Berri, en qualité de son premier gentilhomme, et ne revint en France qu'avec ce prince. Nommé maréchal-de-camp, il fut en 1817 envoyé ambassadeur en Danemarck, d'où il passa en la même qualité en Russie. Il suivit l'empereur Alexandre au congrès de Troppau, et se rendit en 1821 à celui de Laybach. Rappelé de Pétersbourg, en 1828, il fut chargé du portefeuille des affaires étrangères, qu'il ne tarda pas de céder au prince de Polignac. Après la révolution de 1830, il se démit de ses dignités et alla habiter Rome, où il est mort le 17 janvier 1842, dans de grands sentiments de piété.

** LAFERTÉ-MEUN (la comtesse de), née Courbois, épousa fort jeune le comte de Laferté, qui mourut dans l'émigration. Quoique avancée en âge, elle accompagna son gendre le duc de Rivière (*voy. ce nom*), dans son ambassade à Constantinople en 1816, et fit preuve d'un grand courage dans la peste qui désola cette ville. De retour en 1820, M^{me} de Laferté employa ses loisirs à rédiger les souvenirs

de ses voyages, qu'elle publia sous le titre de *Lettres sur le Bosphore*, 1822, in-8. On lui doit encore quelques compositions dans le genre du roman, entre autres : *Mesdemoiselles Duguesclin*, ou *Tiphaine et Laurence*, 1822, 3 vol. in-12; *Léonore et Clémence*, ou *la Confession du crime*, 1824, 2 vol. in-12. Cette dame, obligeante et spirituelle, mourut à Paris en 1859, à 88 ans.

LAFFICHARD. Voy. AFFICHARD (Thomas l').

* LAFFITTE-CLAVE, général du génie, né à Clavé (Gascogne) en 1750, envoyé en Turquie, servit en 1785 dans la guerre contre la Russie, et reçut du sultan, en récompense de ses services, une magnifique épée. Pendant son séjour à Constantinople il y fonda une école militaire, et publia, pour l'instruction des élèves, un *Traité élémentaire de la castramétation et de la fortification passagère*, ouvrage écrit en langue turque et imprimé dans le palais de notre ambassadeur à Péra, 1787, in-4, avec 20 pl. De retour en France, il fut nommé colonel et chargé des fortifications de Valenciennes. Promu au grade de général de brigade en 1792, il commanda le génie à l'armée du Nord, et mourut l'année suivante du chagrin que lui causa une destitution injuste dont on voulut réparer le tort, lorsqu'il n'était plus temps. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé, on a de lui un *Mémoire militaire sur la frontière du Nord*, 1779, in-8.

** LAFFITTE (Jacques), homme d'état, né en 1767 à Bayonne, fut, à 14 ans, confié aux soins d'un négociant, qui devinant sa rare intelligence, ne négligea rien pour la développer. Il en avait 21 lorsqu'il entra dans la maison Perregaux à Paris, comme teneur de livres. Son zèle et ses services lui méritèrent la confiance de son chef, qui se l'associa et le choisit pour son exécuteur testamentaire. Successeur de la maison Perregaux, il se lança dans de grandes entreprises, fit des spéculations heureuses, réalisa d'immenses bénéfices et fut bientôt compté parmi les premiers négociants de l'Europe. L'un des régents de la banque de France en 1809, il fut président de la chambre et juge du tribunal de commerce. Mis en 1814, par le gouvernement provisoire, à la tête de la banque, il refusa tout traitement. Il reçut en 1815 un témoignage bien flatteur de la confiance qu'inspirait sa probité et sa loyauté financières; Louis XVIII et Napoléon déposèrent successivement entre ses mains des sommes considérables. A la même époque il rendit à l'état un service signalé, en avançant les fonds nécessaires pour la solde de l'armée de la Loire. Envoyé par le département de la Seine en 1816 à la chambre des députés, il y prit part dès-lors à toutes les discussions financières, et pendant 15 ans fut un des chefs de cette opposition libérale qui, détruisant une à une toutes les prérogatives de la couronne, amena la chute du trône (voy. CHARLES X). Au début de la révolution de 1850, il accepta le portefeuille des finances et proposa le premier de déférer au duc d'Orléans le titre de lieutenant-général du royaume. Devenu président du conseil, il montra dans ce poste élevé de l'hésitation et de la faiblesse; l'émeute du 14 février et le sac de l'archevêché (15 mars 1851) l'obligèrent de céder la présidence

à Casimir Périer (voy. ce nom). Il revint alors au parti des mécontents, et rentra dans l'opposition pour n'en plus sortir. Les pertes immenses qu'il avait éprouvées le forcèrent de liquider sa maison de banque, et de mettre en vente ses propriétés pour payer ses créanciers; mais ses amis politiques ouvrirent une souscription pour lui conserver son hôtel. Rendu à la vie privée, il reconstitua sa maison sous la dénomination de *Banque Sociale*. Laffitte mourut à Paris, le 26 mai 1844, à 77 ans, laissant la réputation d'un financier habile et probe, d'un citoyen sincèrement attaché à son pays, mais peu capable d'en gérer les affaires. Peu d'instant avant sa mort il dit aux personnes qui l'entouraient : « Qu'il demandait pardon à Dieu et aux hommes de la part qu'il avait prise aux événements qui ont changé la face de la France et profondément ébranlé les fondements de la société. »

* LAFFON DE LADÉBAT (André-Daniel), né à Bordeaux en 1746, d'une famille protestante, partagea quelque temps les travaux de son père, chef d'une maison de commerce considérable; s'étant marié en 1773, il renonça aux affaires, et retira à la campagne, s'occupa de l'éducation de ses enfants. Il s'appliqua, dans le même temps, à l'étude de l'économie politique, et y acquit des connaissances très-étendues. Député en 1791 à l'Assemblée Législative, il s'occupa, dans le comité des finances, des moyens qui pouvaient apporter l'ordre dans les dépenses et soutenir le crédit menacé. Le 20 juin 1792 il se rendit au château pour protéger la famille royale, présida l'Assemblée, du 25 juillet au 10 août, journée dans laquelle il dut quitter le fauteuil. Lors des massacres de septembre il eut le bonheur d'arracher à la mort l'abbé Sicard, en intéressant Chabot (voy. ce nom) au vertueux instituteur des sourds-muets. Dans le mois de décembre suivant, dénoncé sous le faux prétexte qu'il avait reçu des fonds de la liste civile, il recouvra la liberté et prit la direction de la caisse d'escompte, dont il conserva la liquidation lorsque cet établissement fut supprimé. Arrêté de nouveau en 1794, il n'échappa à la proscription que parce que l'on avait besoin de ses talents pour assurer le service des subsistances. En septembre 1795 les départements de la Seine et de la Gironde l'éluèrent député au conseil des Anciens, où il parla sur la plupart des questions de finances. Opposé aux projets du Directoire, il fut au 18 fructidor (4 septembre 1797), déporté dans les déserts de Sinamary, et atteint de la maladie qui enleva plusieurs de ses compagnons d'infortune. Resté seul avec Barbé-Marbois, il fut rappelé avec lui après 21 mois d'exil. Laffon ayant provoqué la destitution du général Bonaparte, il ne put être admis au sénat, quoique présenté par plusieurs départements. Il se chargea de la direction de la banque territoriale; mais il n'y fut pas heureux. Plus tard il devint un des administrateurs de l'institution des jeunes aveugles, et mourut à Paris le 14 octobre 1829, à 85 ans. Parmi les diverses brochures qu'il a publiées, nous citerons : *Examen impartial des nouvelles vues de sir Robert Owen et de ses établissements à New-Lanark en Ecosse pour le soulagement et l'emploi*

le plus utile des classes ouvrières et des pauvres, etc., par Henri-Grey, Macnab, trad. de l'anglais, Paris, 1820, in-8; *Eloge de John Owen, l'un des secrétaires et des fondateurs de la société biblique*, Paris, 1825, in-8; des observations sur la Guyane française. On trouve une Notice sur Ladebat dans la *Revue encyclopédique*, 1829, tome iv, page 557.

LAFITAU (Joseph-François), missionnaire et historien, né à Bordeaux, entra de bonne heure dans la compagnie de Jésus, où son goût pour les belles-lettres et pour l'histoire le tira de la foule. Il se fit connaître dans la république des lettres par quelques ouvrages : *Les mœurs des sauvages américains, comparées aux mœurs des premiers temps*, imprimées à Paris en 1725, en 2 vol. in-4, fig., et 4 vol. in-12; c'est un livre très-estimable, attaqué fort-mal à propos par Robertson dans son Histoire de l'Amérique, ouvrage superficiel, plein d'observations fausses et de principes pernicioles. (Voyez le *Journal hist. et lit.*, 15 mars 1778.) Le père Lafiteau avait été missionnaire parmi les sauvages; aussi n'avons-nous rien d'aussi exact sur ce sujet. Son parallèle des anciens peuples avec les Américains est fort ingénieux, et suppose une grande connaissance de l'antiquité, quoique tout n'y soit pas également plausible, et qu'il y ait plusieurs rapprochements forcés. *Mémoire concernant la précieuse plante Ging-Seng, de Tartarie*, Paris, 1718, in-8; *Histoire des découvertes des Portugais dans le Nouveau-Monde*, 1755, 2 vol. in-4, et 1754, 4 vol. in-12, exacte et bien écrite. L'auteur mourut en 1740.

LAFITAU (Pierre-François), parent du précédent, évêque de Sisteron, naquit à Bordeaux en 1685, d'un courtier de vin, et dut sa fortune à son esprit. Il entra fort jeune chez les jésuites, et s'y distingua par son talent pour la chaire. Ayant été envoyé à Rome au sujet des disputes élevées par les jansénistes contre la bulle *Unigenitus*, il plut à Clément XI. Sa conversation vive et aisée, son esprit fécond en saillies, donnèrent au pontife une idée favorable de son caractère et de ses talents. Il sortit de son ordre et fut nommé à l'évêché de Sisteron (1719); il y fut l'exemple de son clergé. Après avoir passé sa vie dans l'exercice des vertus épiscopales, il mourut en 1764, à soixante-dix ans au château de Lurs, qui appartenait aux évêques de Sisteron. L'évêque de Sisteron s'était toujours montré ennemi ardent du jansénisme. On a de lui plusieurs ouvrages : *Histoire de la constitution UNIGENITUS*, 1757, et 1758 en 2 vol. in-12. « On » y trouve, dit l'auteur des *Trois siècles*, le vrai, » qui doit être la base de tout ouvrage historique, » et avec le vrai, de l'ordre, de la clarté, du développement, un style noble, convenable à l'histoire, et une modération dont on ne doit jamais » s'écarter. » Il en a paru une nouvelle édition à Maestricht, 1789, 2 vol. in-12. *Réfutation des anecdotes*, ou *Mémoires secrets sur l'acceptation de la Constitution UNIGENITUS*, par Villefore, Gray, 1724, 5 vol. in-8; ouvrage qui prouve, ainsi que le précédent, qu'il connaissait à fond la secte dont il dévoilait les intrigues. Cette connaissance allait jusqu'à voir bien avant et d'une manière bien précise

dans l'avenir, comme il paraît par le passage suivant, si littéralement vérifié lors de la révolution de 1789 : « Qu'on revienne présentement sur tout » ce qu'on a lu dans cette histoire, et on retrouvera » que le *Quesnellisme* n'est au fond que le calvinisme même, qui n'osant se montrer en France » à découvert, s'est caché sous les erreurs du temps. » C'est ce qu'on a vu dans ces fameux projets où » les quesnellistes voulaient réunir l'Eglise de France » à l'Eglise anglicane (voy. DUPIN), et dans tous ces » fameux libelles où ils ont érigé un tribunal à » l'esprit particulier. Mais c'est ce qui paraîtrait » encore mieux dans une de ces occasions critiques, » que Dieu veuille détourner, où il s'agirait de troubler tout pour établir une entière liberté de conscience; pour lors il est indubitable qu'on verrait les » quesnellistes s'associer ouvertement aux protestants, » pour ne plus faire qu'un même corps, comme ils » ne font déjà qu'une même âme avec eux. » L'auteur avait signalé dans un mandement les *Anecdotes* qu'il accompagna de la *Réfutation*; l'un et l'autre furent supprimés par un arrêt du conseil. Il avait désapprouvé la consultation des avocats de Paris en faveur de l'évêque de Senez, qui fut condamné au concile d'Embrun, où Lafitau assista. *Histoire de Clément XI*, en 2 vol. in-12; des *Sermons*, en 4 vol. in-12, qui ne répondirent point à l'attente du public. Ce prélat avait plus de gestes et de représentation que d'éloquence. Il cite rarement l'Ecriture et les Pères, les preuves manquent de choix, et les meilleures restent souvent de côté : ils sont cependant bien supérieurs aux discours légers de la plupart de nos orateurs modernes. Il traitait la morale avec plus de succès que les mystères; *Retraite de quelques jours*, in-12; *Avis de direction*, in-12; *Conférences pour les missions*, in-12; *Lettres spirituelles*, in-12. Tous ces ouvrages, remplis de bonnes moralités, sont quelquefois faiblement pensés; ils sont cependant très-utiles pour la direction des consciences; *La Vie et les mystères de la sainte Vierge*, 1759, 2 vol. in-12. L'auteur y montre plus de piété que de critique, et associe à des choses incontestables des traditions incertaines ou fausses.

* LAFITE (Marie-Elizabeth, dame de), née à Paris vers 1750, morte à Londres en 1794, est particulièrement connue par ses *Entretiens, drames et contes moraux*, à l'usage des enfants, Paris, 1801, 4 vol. in-12 ou in-8, très-souvent réimprimés. On lui doit encore : *Réponses à démêler*, ou *Essai d'une manière d'exercer l'attention*, Lausanne, 1791, in-12; M^{me} Lafite a trad. de l'allemand de Munster, l'*Histoire de la conversion du comte Struensée*, Lausanne, 1775, in-8; *Mémoires de M^{lle} de Sternheim*, de Wieland, 1775, 2 vol. in-12; et la *Vie et les lettres de Gellert*, 1775, 3 vol. in-8.

* LAFON (Jean-Baptiste-Hyacinthe), né vers 1766, à Pessac-sur-Dordogne, était simple diacre lorsque la révolution éclata. Attaché par principes à la famille des Bourbons, il travailla sous le Directoire à former une association royaliste dans le Midi. Sous le gouvernement impérial, il fut arrêté pour avoir fait imprimer secrètement, à Bordeaux, les réclamations de Pie VII contre l'invasion de ses états, avec la bulle d'excommunication lancée par le sou-

verain pontife. Amené à Paris, après avoir été longtemps détenu à la Force, il fut transféré dans une maison de santé, où se trouvait le général Mallet. Les deux prisonniers formèrent le projet de profiter de l'éloignement de Bonaparte, pour renverser son gouvernement (Voy. MALLET). Lafon, après s'être emparé de la préfecture de police, se rend à l'état-major de la place, où il est arrêté; mais il parvint à s'échapper, et après avoir fait courir le bruit de sa mort, il s'établit à Louhans où il obtint, sous un faux nom, une place dans l'instruction publique. A la restauration il retourna à Paris, et fut pendant les cent-jours chargé d'une mission dans l'Est. Le gouvernement le récompensa par la place de sous-précepteur des pages. A cette époque il sollicita de l'autorité ecclésiastique son ordination. Mais on jugea qu'après une vie si aventureuse et livrée tout entière à la politique, il avait besoin de se préparer au sacerdoce par quelque temps de retraite et d'études dans un séminaire. Lafon ne voulut point se soumettre à cette condition, dont il pensait que son âge devait l'exempter. M. de Chevrons, devenu archevêque de Bordeaux, prenant en considération son âge, sa conduite régulière et le vif désir qu'il avait d'être prêtre, le reçut à l'ordination. Après la révolution de 1850, Lafon se retira dans sa famille, à Pessac-sur-Dordogne, où il est mort au mois d'août 1856, âgé d'environ 70 ans. On a de lui : *l'Histoire de la conjuration de Mallet*, 1814, in-8.

* LAFONTAINE (Auguste), fécond romancier, naquit à Brunswick, le 6 février 1756, d'une famille de réfugiés français. Destiné à l'état ecclésiastique, il fit ses cours de théologie à l'université d'Helmstad; mais ne se sentant aucun goût pour les fonctions du pastoral, il accepta en 1796 l'emploi de gouverneur des enfants du général prussien de Thadden, résident à Halle. Cependant il fut fait ministre, et obtint en 1789 la place de chapelain d'un régiment qu'il conserva jusqu'à la paix de Bâle. Il revint alors habiter Halle, et consacra les dernières années de sa vie à composer une foule de romans qui lui ont fait une réputation en Allemagne et qui la plupart ont été trad. en franç. Cet écrivain est mort le 20 avril 1851. Parmi ces romans nous citerons : *Aristomène*, 1810, 2 vol. in-12; *Charles et Emma*, ou *les amis d'enfance*, 1810, 2 vol. in-12; *Les deux Fiancés*, 1810, 3 vol. in-12; *la Ferme aux abeilles*, ou *les Fleurs de lys*, 1814, 2 vol. in-12; *Ludwig d'Eisach* ou *les Educations*, 1818, 5 vol. in-12; le *Spectre des ruines*, 1826, in-12, etc., etc. On y trouve en général du naturel, de la sensibilité, de la gaieté, de la critique sans aigreur et des portraits d'une originalité piquante. M^{me} de Staël, dans son ouvrage sur *l'Allemagne*, dit, que les romans de Lafontaine « sont en général plus » intéressants par les détails que par la conception » même du sujet. » On le regarde dans ce genre de littérature, comme le fondateur d'une école qui excelle moins dans l'art de peindre les caractères, que dans celui de distinguer les habitudes. Lafontaine avait débuté par s'essayer dans le genre dramatique, et on a de lui quelques comédies qui ont été recueillies en un vol. in-8, Halle, 1824; une seule

de ces pièces la *Fille naturelle* a été imitée en franç. Il avait entrepris une édition d'Eschyle avec commentaires, mais il n'en a publié que deux pièces, *l'Agamemnon* et les *Coéphores*, Halle, 1821, 2 vol.

LAFONTAINE (Jean de), Voy. FONTAINE.

LAFORÉST (de) custode et curé de Sainte-Croix de Lyon, se signala par son zèle pour la conversion des protestants, et pendant quarante ans qu'il exerça son ministère, il eut le bonheur d'en ramener plusieurs dans le sein de l'Eglise. Il a consigné les moyens qu'il avait employés pour cette noble fin dans un ouvrage qui a pour titre : *Méthode d'instruction pour ramener les prétendus réformés à l'église romaine, et confirmer les catholiques dans leur croyance*, Lyon, 1785, in-12, un des meilleurs ouvrages que nous ayons sur ce sujet : ce sont des entretiens dans lesquels il expose simplement, avec force et clarté, les dogmes de notre religion, donne les preuves qui se rapportent à chacun d'eux, et détruit les objections des incrédules. Les six premiers sont spécialement consacrés à prouver que l'Eglise catholique est l'Eglise de J.-C., et les six derniers à la discussion des points particuliers sur lesquels les catholiques sont en dissidence avec les protestants. C'est dans le même but que l'abbé de Laforest avait fait des *conférences* dont M. Lasausse a recueilli le fonds, et qu'il a publiés sous le titre de *Dialogues chrétiens sur la religion, les commandements de Dieu et les sacrements*, Lyon, 1802, 2 vol. in-8. On lui doit encore : *Traité de l'usure et des intérêts*, augmenté d'une *Défense*, et de *Diverses observations*, Cologne et Paris, 1760; 2^e édition, Paris, 1777, in-12. Ce vénérable ecclésiastique est mort vers 1786.

** LAFORÉST (Antoine-René-Charles-Mathurin, comte de), né en 1736, dans la ville d'Aire en Artois, d'une famille honorable du Maine, fut à 16 ans pourvu d'une sous-lieutenance; mais ses talents précoces décidèrent ses parents à le faire entrer dès l'année suivante dans la diplomatie. Désigné en 1778 secrétaire de légation à Genève, il obtint la permission d'accompagner comme secrétaire le marquis de la Luzerne (voy. ce nom), envoyé aux Etats-Unis. Il y remplissait en 1792 les fonctions de consul-général, lorsqu'il fut révoqué ainsi que tous les autres agents du roi. Jugeant la position de la France, son intention n'était pas d'y revenir; mais il y fut envoyé par Washington dans la terrible année 1795, pour régler des différends qui pouvaient amener une rupture entre les deux peuples. Il réussit dans cette mission et retourna bien vite à Philadelphie où il attendit des temps meilleurs. De retour en France, il fut employé par Talleyrand comme chef de division, puis mis à la tête de l'administration générale des postes. Après le 18 brumaire, le premier consul le chargea de négocier un nouveau traité d'alliance avec les Etats-Unis, et de négocier les conditions du traité de Lunéville. En 1801, nommé ministre plénipotentiaire en Bavière, il régla les indemnités dues aux princes allemands possessionnés sur la rive gauche du Rhin; et fut ensuite envoyé à Berlin avec la mission d'assurer la neutralité de la Prusse; ses sages conseils ne furent point suivis, et de retour

à Paris en 1806, il fut nommé conseiller d'état. Après la paix de Tilsitt, désigné pour l'ambassade de Russie, son départ n'eut pas lieu, parce qu'il n'avait plus d'objet; et il fut envoyé en Espagne pour réconcilier le roi Charles IV avec son fils. On sait le parti que Napoléon crut pouvoir tirer de la mésintelligence de ces deux princes (*voy. BONAPARTE*); mais Laforest arrivé à Madrid n'obtint la permission de revenir en France qu'à la fin de 1812. Ce fut lui qui régla les conditions du traité de Valençay avec Ferdinand VII (*voy. ce nom*), que Napoléon était forcé de renvoyer en Espagne. L'empire touchait à sa fin. Le gouvernement provisoire lui confia par intérim le portefeuille des affaires étrangères; et le roi le nomma son commissaire pour traiter de la paix qui fut signée à Paris le 30 mai 1814. Son âge lui avait fait solliciter un congé, et il jouissait à la campagne d'un repos nécessaire, lorsque le retour de Napoléon vint troubler sa tranquillité. Rayé de la liste des conseillers d'état, sa liberté pouvait être compromise, s'il n'eût accepté le mandat des électeurs du département de Loir-et-Cher qui l'envoyèrent à la chambre des représentants. Le roi le rétablit dans ses fonctions, et en 1819 l'éleva à la pairie. Ses lumières et sa longue expérience y furent souvent utiles. Après 1850, il se retira dans une terre près de Blois, où l'étude qu'il avait toujours aimée et les pieuses pratiques de la bienfaisance et de la religion remplirent ses dernières années. Il y mourut en 1846, à l'âge de 90 ans. Son *Eloge* a été prononcé à la chambre des pairs par M. de Lezay-Marnésia.

* LAFOSSE (Anne CHARLIER), fille d'un coutelier de Paris, et femme d'un ébéniste, est connue par un miracle bien surprenant opéré sur sa personne l'an 1725. Elle était atteinte depuis 20 ans d'une perte considérable, et si affaiblie, qu'elle pouvait à peine se soutenir. Une protestante, sa voisine, lui donna le conseil de demander, à l'exemple de l'Hémorroïsse de l'Evangile, sa guérison à J.-C. Poussée par une inspiration secrète, elle en forma sur-le-champ la résolution, et choisit pour l'exécuter le jour de la Fête-Dieu. Au moment où la procession passait devant sa porte, elle se fit descendre dans la rue, et lorsqu'elle aperçut le Saint-Sacrement, elle essaya de se mettre à genoux, et pria d'une foi si vive, en faisant tous ses efforts pour le suivre, qu'elle se sentit tout à coup plus de force, et qu'elle pût même accompagner la procession jusqu'à l'église. En y entrant elle sentit le sang s'arrêter, assista à la grand'messe, et revint chez elle, seule et sans appui, au grand étonnement de tous ceux qui la connaissaient. Depuis ce jour elle fut complètement guérie. Cet événement fit beaucoup de bruit; on venait la voir de toutes parts. Des médecins de la faculté royale furent choisis pour l'examiner avec une exactitude rigoureuse, et sur leur rapport, le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, publia un mandement par lequel il déclarait la guérison surnaturelle et miraculeuse, et ordonnait une procession et un *Te Deum* en actions de grâces. Pour en conserver la mémoire, il voulut qu'on gravât le dispositif de son mandement sur une pierre érigée dans

l'église de Sainte-Marguerite. Un *office* annuel avec octave se célèbre dans cette église en commémoration de ce miracle. Cette solennité, interrompue pendant la révolution, a été reprise le 31 mai 1818. L'office qu'on y dit a été imprimé en 1725 et 1761. Les *hymnes* latines ont été composées par Coffin. Le cardinal envisagea cette guérison comme un témoignage solennel que Dieu avait voulu rendre au dogme de la présence réelle, pour éclairer les protestants qui étaient en grand nombre dans le faubourg Saint-Antoine, où demeurait M^{me} Lafosse. Le miracle opéré en sa faveur a donné lieu à une correspondance polémique entre le chanoine Hoquiné et le pasteur Jacob Vernet, de Genève, imprimée en 1725, 2 vol. in-8. Voyez l'*Histoire littéraire de Genève*, par Senebier.

* LAFOSSE (Philippe-Etienne), médecin-vétérinaire et maréchal ordinaire des écuries du roi, mort à Villeneuve-sur-Yonne, au mois de juin 1820. Son père, qui mourut en 1765, s'était déjà rendu recommandable dans la même profession, et avait publié quelques *brochures* sur différentes maladies des chevaux. On doit au fils plusieurs ouvrages importants et estimés : *le Guide du maréchal, avec un traité sur la ferrure*, Paris, 1766, in-4; 1767, in-8, souvent réimprimé; *Cours d'hippiatrique, ou Traité complet de la médecine des chevaux*, 1774, in-fol., avec 65 pl., ouvrage très-bien exécuté; *Dictionnaire raisonné d'hippiatrique, cavalerie, manège et maréchallerie*, 1775, 2 vol. in-4; Bruxelles, 1786, 4 vol. in-8; *Observations et découvertes d'hippiatrique, lues dans plusieurs sociétés savantes*, 1801, in-8; *Manuel d'hippiatrique*, 5^e éd. 1815, in-12.

LAGALLA (Jules-César), naquit en 1871, d'un père juriconsulte à Padula, petite ville de la Basilicate, au royaume de Naples (1). Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il fut envoyé à Naples, à l'âge de 11 ans, pour y étudier la philosophie. Son cours étant achevé, il s'appliqua à la médecine, et fit tant de progrès dans cette science, qu'après avoir été reçu docteur gratuitement, par une distinction que le collège des médecins de Naples voulut lui accorder, il fut nommé, à l'âge de 18 ans, médecin des galères du pape. A 19 ans, il se fit recevoir docteur en philosophie et en médecine dans l'université de Rome; et à 21 ans, il fut jugé digne, par Clément VIII, de la chaire de logique du collège romain, qu'il occupa avec une grande réputation jusqu'à sa mort, arrivée en 1624. Les travaux de cette place lui laissaient peu de temps pour pratiquer la médecine; aussi est-il plus connu comme philosophe que comme médecin. On avait cependant une telle opinion de ses talents dans l'art de guérir, que Sigismond III, roi de Pologne et de Suède, voulut l'avoir auprès de lui en qualité de médecin, ce que sa mauvaise santé ne lui permit pas d'accepter. Ce savant était doué d'une mémoire admirable, et ce don de la nature lui fut plus utile qu'à tout autre, car son écriture étant indéchiffrable, il n'écrivait qu'avec la plus grande répugnance. Aussi est-il resté peu d'ouvrages de

(1) Suivant J. N. Erithraeus (Rossi), *Bibl. Pinacotheca*, Lagalia serait né à Lecce.

lui. Leo-Allatius, qui a donné sa *Vie*, y cite un Traité intitulé *Disputatio de cælo animato*, Heidelberg, 1622; un autre sur l'immortalité de l'âme, Rome, 1621, in-4. La *Vie* de Lagalla, publiée en latin par Allatius, Paris, 1644, in-8, a été insérée par Guillaume Bates dans ses *Vitæ selectæ aliquot virorum*, Londres, 1681, in-4.

LAGALLISSONNIÈRE. Voy. GALLISSONNIÈRE.

LAGARAYE. Voy. GARAYE.

LAGARDIE. Voy. GARDIE.

LAGERLOEF, ou LAGERLOFF, *Laurifolius* (Pierre), savant suédois, né dans la province de Wermeland, le 4 novembre 1648, devint professeur d'éloquence à Upsal, et fut choisi par le roi de Suède pour écrire l'histoire ancienne et moderne des royaumes du nord. Il mourut le 7 janvier 1699. On a de lui, entre autres : *Historia linguæ græcæ*, Upsal, 1683, in-8; *De antiquitate et situ gentis sueonice*, ibid., 1689; *Historia repertæ navigationis in album mare*, ibid., 1691; *De gentis gothicæ sedibus*, ibid., 1691; *Observationes in linguam suecanam*, ibid., 1694; *De magno sinarum imperio*, ibid., 1697; *De veris et antiquis gentis sedibus asserendis*, ibid., 1709, in-8.

LAGNEAU (David), fameux adepte des sciences occultes, connu seulement par sa folie pour la pierre philosophale, qui lui fit perdre le jugement et sa fortune, et qui l'engagea à traduire et à augmenter le livre insensé de Basile Valentin, intitulé *Les douze clefs de philosophie*. La traduction de Lagneau fut imprimée à Paris en 1660, in-8. Les fous comme lui la recherchent. Il est aussi l'auteur d'un livre traduit en français par Veillutil, sous le titre de *Harmonie mystique, ou accord des philosophes chimiques*, Paris, 1656, in-8. Cet auteur mourut sur la fin du XVII^e siècle.

LAGNY (Thomas FANTET, sieur de), célèbre mathématicien, né à Lyon en 1660, fut destiné par ses parents au barreau; mais la physique et la géométrie l'emportèrent sur la jurisprudence. Connu de bonne heure à Paris, il fut chargé de l'éducation du duc de Noailles. L'académie des sciences lui ouvrit ses portes en 1695, et quelque temps après, Louis XIV lui donna la chaire d'hydrographie à Rochefort. Son mérite le fit rappeler à Paris 16 ans après, et lui obtint une place de pensionnaire de l'académie, celle de sous-bibliothécaire du roi pour les livres de philosophie et de mathématiques, et une pension de 2,000 livres, dont le duc d'Orléans le gratifia. Ce prince le nomma en 1716 sous-directeur de la banque générale : en cela pareil à Newton qui, comme on le sait, avait été nommé directeur de la monnaie de Londres. Lagny ne fut point étourdi par ce passage soudain de la médiocrité à la richesse, et quitta ses fonctions délicates sans que sa probité eût été un moment soupçonnée. Cet homme illustre mourut en 1754, regretté des gens de lettres, dont il était l'appui et l'ami, et des pauvres, dont il était le père. Les ouvrages les plus connus de ce célèbre mathématicien sont : *Méthodes nouvelles et abrégées pour l'extraction et l'approximation des racines*, Paris, 1692 et 1697, in-4; *Eléments d'arithmétique et d'algèbre*, Paris, 1697, in-12; *Analyse générale, ou Méthode pour résoudre*

les problèmes, publiée à Paris, par Richer, en 1755, in-4; plusieurs *Ecrits* importants dans les *Mémoires de l'académie des Sciences*; ils décèlent tous un grand géomètre.

* LAGOMARSINI (Jérôme), célèbre jésuite, né à Gênes le 50 septembre 1698, fit ses premières études au collège de Prato, en Toscane, dirigé par les jésuites, chez lesquels il entra le 15 novembre 1715. Il fut envoyé en 1721 à Arezzo pour y enseigner les belles-lettres. Quelques écrits ayant fait briller sa profonde connaissance du latin, Facciolati, qui s'occupait alors de l'amélioration du *Vocabulaire de Calepin*, entrevit combien il pouvait l'aider dans cette pénible tâche, et il eut souvent recours à ses lumières. Rappelé à Rome pour y faire sa théologie, lorsqu'il l'eut achevée, il fut envoyé à Florence professer la rhétorique. Après avoir rempli dignement cette place pendant vingt ans, il fut rappelé à Rome, pour y enseigner la langue grecque au collège romain. Il mourut dans les plus grands sentiments de piété, le 18 mai 1775, dans sa 76^e année. On a de cet illustre jésuite : *Ant. Mar. Gratiani de scriptis, invita Minerva, libri 20, cum notis*, Florence, 1746, 2 vol. in-4. Les notes nombreuses et savantes sont de la plus pure latinité. *Julii Poggiani epistolæ et orationes, illustratæ ac primum editæ*, Rome, 1762, 4 vol. in-4. Cet ouvrage, auquel l'auteur employa plusieurs années, donne des lumières qu'on ne trouverait point ailleurs, sur l'histoire du concile de Trente. A la fin du second volume est une pièce intitulée : *In Jacob. Aug. Thuanum, posteritatis nomine, ad quam ille quodam suo carmine provocavit, actio*, qui, dit-on, mérite d'être comparée pour la pureté du style aux fameuses *Verrines* de l'orateur romain; *Orationes septem, editio 6^a, retractation et auctior*, Rome, 1755. Lagomarsini avait prononcé ces harangues à Florence, et les a dédiées au savant cardinal Clément Argenvilliers. *Epistola in qua judicium fertur de aliquot locis operis inscripti : Noctium sarmaticarum vigiliæ*, Bologne, 1755. Cette lettre adressée à Facciolati, fut insérée dans le *Recueil* de Calogera, tom. 10, p. 455; *Litterarum ad Jo. Vincentium Lucensem exemplum, quibus judicium fertur de aliquot locis libelli, Romæ, mense septembris, anno 1755, vulgati, hoc titulo : F. Vinc. Mar. Dinelli, ad Carol. Nocetium, soc. Jesu theologum, epistolæ*, Trente, 1754. Ce dominicain avait attaqué le P. Noceti, avec les armes de la plaisanterie, au sujet du *probabilisme*. Lagomarsini, dans ses lettres, prend la défense de son confrère, et répond au dominicain sur le même ton; *Giudicio degli autori della storia letteraria d'Italia, intorno l'ultimo libro de teatri del patre Concina*, Venise, 1756; *Ang. Mar. card. Quirinio, de Dione Cassio epistola*. Il y est question des corrections faites sur Dion par Reimar. Cette pièce se trouve dans le 14^e vol. della *Storia letteraria d'Italia*, pag. 167; *Lettera al Maffei, intorno alla sua Merope*, dans le même vol., pag. 284, avec la réponse du marquis; *De origine fontium, carmen*. Ce poème, composé en 1726, fut traduit en vers libres, par le P. J.-P. Bergantini, théatin, qui le publia avec la traduction delle *Cose botaniche* du P. Savastano, Venise, 1749,

in-8; *De aleæ Januensis, seu de aleæ romanæ Romanæ traductæ, ratione, elegiacæ, auctore Golmario Marsiliano*, pièce d'une facilité et d'une élégance dignes d'Ovide, dans le 12^e vol. du *Recueil de Calogera*, et dans la *Venetæ urbis descriptio*, d'Azevedo, Venise, 1780. Lagomarsini était infatigable, son travail pour une édition qu'il préparait de Cicéron est immense; il avait collationné et comparé plus de trois cents manuscrits de la bibliothèque Laurentienne. Il concourut aux lettres publiées sous le nom d'*Atronio Trascomaco*, contre le livre de l'abbé Lami, *De eruditione apostolorum*, etc., 1741, et aux *notes du poème sur l'électricité de Jos. Marianus Parthenius*, (pseudonyme du P. Mazzolari). On sait enfin qu'il fut d'une grande utilité au P. Bandiera (voy. ce nom), pour ses traductions des oraisons et des épîtres de Cicéron. Il était extrêmement attaché à son ordre; il en prévoyait la suppression, qui en effet eut lieu peu de temps après sa mort; et, comme il était déjà malade, il se félicitait d'un état qui lui faisait espérer de n'en pas être le témoin. L'honneur de la société lui tenait fort à cœur; il avait formé un recueil de pièces pour sa justification en 50 vol.; sa seule correspondance en formait 20, une partie de ses manuscrits passa dans la bibliothèque du collège romain, et dans celle du cardinal de Zelada. On ne peut refuser à Lagomarsini l'honneur d'avoir été l'un des hommes les plus éclairés et les plus érudit du xviii^e siècle. A sa mort, tous les savants de l'Europe s'empressèrent de rendre hommage à sa mémoire, et de lui payer le tribut d'éloges qui lui était dû. On fit graver son portrait à Florence, avec ce distique :

Est Lagomarsinus vultu; sed pingere vocem
Si liceat, quivis dixerit : est Cicero.

* **LAGRANGE** (Joseph-Louis de), l'un des plus grands géomètres des temps modernes, naquit à Turin le 25 janvier 1756. Il était d'origine française comme l'indique son nom. Son bisaïeul avait servi sous Louis XIV, en qualité de capitaine de cavalerie, et était parent d'une dame d'atours de la reine, mère de ce prince. Son père occupait à Turin la place de trésorier de la guerre; mais des malheurs imprévus vinrent lui ravir une grande partie de sa fortune. Lagrange étudiait alors à l'université. Les revers de sa famille augmentèrent le désir qu'il avait d'acquérir une instruction que sa position lui rendait plus nécessaire. On a remarqué que celui qui devait aller si loin dans la carrière des sciences, ne montra d'abord de dispositions que pour les lettres : ce ne fut qu'à la 2^e année de son cours de philosophie que la lecture d'un mémoire de Halley lui révéla son génie pour les mathématiques. A 19 ans nommé professeur à l'école d'artillerie, il se mit en correspondance avec plusieurs savants, entre autres Euler. Son premier essai fut la solution du fameux problème des formules intégrales indéfinies. Euler, qui depuis dix ans invitait les savants de l'Europe à le résoudre, fut frappé d'étonnement, quand il vit la solution du jeune Lagrange. Ce travail lui découvrit une nouvelle branche de mathématiques, le *calcul des variations*, et lorsqu'il le trouva, il n'avait pas encore atteint sa 22^e année. Quelque temps après, aidé par le chevalier (depuis

marquis) de Saluces et par le docteur Cigna, il fonda l'académie des sciences de Turin, sous la protection immédiate du roi Victor-Amédée III. Ce fut sous les auspices de ce monarque, que la nouvelle académie publia bientôt les résultats de ses travaux, parmi lesquels se distinguaient toujours ceux de Lagrange. Dans l'espace de trois années, il parut deux volumes de *mémoires*, le premier en 1759, et le second en 1760. Dans le premier, on remarque sa *Dissertation sur la propagation du son*, qui lui fournit les moyens de perfectionner et d'étendre le calcul que d'Alembert avait imaginé pour résoudre les problèmes de physique. Euler, loin de ressentir une basse jalousie des progrès de son émule, conçut pour lui une affection toute paternelle; il l'encourageait dans ses travaux, et le fit nommer membre de l'académie de Berlin, dans la classe des mathématiques, dont il était le directeur. En 1764, Lagrange remporta le prix proposé par l'académie des sciences de Paris, sur la *théorie de la libration de la lune*. Il résolut ce problème par le principe des *vitesse virtuelles*, combiné avec celui de d'Alembert; il y détermina l'inclinaison de l'équateur lunaire sur l'écliptique, et parvint ainsi à démontrer la raison de la *coïncidence des nœuds de l'équateur et de l'orbite lunaire*. Ces savantes recherches lui donnèrent l'idée de la *Mécanique analytique*, ouvrage célèbre, qui enseigne et qui prouve que toute la perfection de la mécanique dépend de la perfection du calcul intégral, calcul dont Newton et Leibnitz se disputent l'invention, et que Lagrange débarrassa de toutes ses entraves. Il remporta en 1766 un nouveau prix à l'académie des sciences sur les *mouvements des satellites de Jupiter*. Nous ne suivrons pas le savant géomètre dans toutes ses importantes découvertes; il nous suffira de dire qu'il a perfectionné toutes les branches appartenant aux sciences mathématiques, sans en excepter l'algèbre. Désirant connaître les savants de Paris avec lesquels il était en correspondance, il y accompagna son ami, le marquis de Caraccioli, qui y venait en qualité d'ambassadeur. Une maladie assez sérieuse le força de retourner à Turin. D'Alembert ayant refusé la place de directeur de l'académie de Berlin, proposa Lagrange à Frédéric qui l'accepta. Lagrange en fit part à Victor-Amédée, qui voulut voir la lettre de d'Alembert. Ayant lu cette phrase : « Il » faut que le plus grand géomètre de l'Europe se » trouve auprès du plus grand de ses rois. » « Allez, monsieur, dit-il à Lagrange, allez joindre le plus grand roi de l'Europe. » Il reçut à Berlin l'accueil le plus distingué, et sut se concilier l'estime et l'amitié du roi de Prusse, qui le nommait le *philosophe sans crier*. Pendant vingt ans qu'il fut directeur de l'académie, il enrichit son recueil de plus de soixante *Mémoires* ou *Dissertations*, sans négliger l'académie de Turin. A la sollicitation de Mirabeau, le ministère français attira Lagrange à Paris, où il arriva en 1787. Louis XVI lui accorda une pension de 6,000 francs, et un logement au Louvre, avec le titre de *pensionnaire vétérane*, qui lui donnait droit de suffrage dans les délibérations de l'académie dont il était, depuis 1772, associé étranger. En 1788, par les soins de l'abbé Marie et

de Legendre, parut sa *mécanique analytique*. Considéré, estimé de tous les savants, il se dégoûta tout-à-coup de la science qui lui avait procuré tant de gloire, d'honneurs, et une heureuse aisance. On avait remarqué le même changement chez d'Alembert; mais ce qui paraît dégoût n'est qu'une *lassitude cérébrale*, causée par une application trop assidue à des calculs longs, difficiles, et qui se guérit en changeant d'objet. Lagrange tourna ses idées vers l'histoire *des religions* et les théories de la *musique*, *des langues*, de la *médecine*, etc. Il s'occupa de la chimie, « devenue, disait-il, une » science qui s'apprend comme l'algebre. » Il fit partie de la commission chargée de l'établissement du *système métrique*. En 1791, il devint membre du bureau chargé des récompenses pour les découvertes utiles; et au mois de mars 1792, un des trois administrateurs de la monnaie. Le décret du 16 octobre 1795, qui bannissait tous les étrangers, l'atteignait; et l'illustre géomètre aurait été forcé de quitter sa nouvelle patrie, si Guyton-Morveau ne l'eût fait mettre en réquisition pour continuer les calculs sur la théorie des projectiles. Il fut vivement affecté du supplice de l'illustre Lavoisier : « Il ne leur a » fallu, dit-il, qu'un moment pour faire tomber cette » tête, et cent années peut-être ne suffiront pas » pour en reproduire une semblable. » Il courut quelques dangers à cette époque de *terreur*. A la création de l'école normale, il y fut nommé professeur de mathématiques, et il occupa la chaire de géométrie à l'école polytechnique, où, de concert avec Laplace et Monge, il donna une nouvelle marche à l'enseignement des sciences exactes. Juste appréciateur du génie de Newton, il admirait surtout son *système du monde*. Il fut l'un des premiers membres de l'institut. Sénateur, grand-officier, comte, etc., Lagrange succomba à une courte maladie, le 10 avril 1815, à l'âge de 73 ans, et fut inhumé avec pompe au Panthéon. Il a laissé : *Additions à l'algebre d'Euler*; *Mécanique analytique*, Paris, 1787, in-4, 2^e édit., 1811; *Théorie des fonctions analytiques*, Paris, 1797-1805, in-4; *Résolution des équations numériques*, ibid, 1798-1808, in-4; *Leçons sur les calculs des fonctions*, 1808, in-8. *Leçons d'arithmétique et d'algebre*, cahiers 7 et 8 du *Journal de l'école polytechnique*; *Essais d'arithmétique politique* (dans la collect. de Rœderer), 1796, in-4; plus de cent *Mémoires*, dans les recueils des académies dont il était membre. En 1815 Carnot, pendant son passage au ministère de l'intérieur, fit acheter par le gouvernement les manuscrits de Lagrange. Ce savant, naturellement bon et affable, et, dit-on, *assez religieux*, avait de l'originalité dans l'esprit. Il se plaisait beaucoup dans la société des jeunes gens et des femmes, dont il aimait la conversation, de quelque âge qu'elles fussent : aussi disait-il qu'il n'avait jamais trouvé de femme de 60 ans; c'est-à-dire qu'il ne cherchait dans les femmes que cette amabilité, cette sensibilité et cette douceur que leur a données la nature, et que développe une sage éducation.

LAGRANGE. Voy. GRANGE.

* LAGRENÉE (Louis-Jean-François), peintre, né à Paris le 30 décembre 1724, élève de Carle

Venloo, a joui d'une réputation que le temps a vu diminuer, à mesure que le goût de l'antique a repris son heureuse influence sur les arts. Son *Joseph expliquant les songes* obtint le grand prix : il alla se perfectionner à Rome. De retour à Paris, il fut reçu à l'académie sur la présentation de son tableau de *Déjanire enlevée par le Centaure*. Appelé en Russie par l'impératrice Elizabeth, qui le nomma son premier peintre, il ne tarda pas à revenir en France, et fut quelque temps après nommé directeur de l'école à Rome. A la suite il obtint la place de recteur de l'académie et un logement au Louvre, où il mourut le 19 juin 1805, âgé de 81 ans. Ce peintre n'avait que peu d'invention. Sa manière manquait de vigueur; mais il plaisait par la fraîcheur et le moëlleux de ses carnations : ce qui l'avait fait nommer par ses contemporains *l'Albane français*.

* LAGRENÉE (Jean-Jacques), frère du précédent dont il fut l'élève, né vers 1740; après avoir perfectionné son talent en Italie, alla en Russie avec son frère et y exécuta plusieurs tableaux remarquables. De retour en France, il devint professeur de l'académie et fut attaché quelque temps à la manufacture de Sèvres où ses dessins produisirent une heureuse révolution dans les formes et les ornements des ouvrages que l'on y fabrique. Cet artiste a reproduit les peintures de quelques thermes, de plusieurs vases étrusques et un grand nombre d'arabesques sur les émaux, la toile, le bois, le verre et le marbre, au moyen des procédés les plus ingénieux. Les peintures gracieuses, mais décentes, et les dessins de Lagrenée jeune, sont encore recherchés par les amateurs. Il est mort à Paris le 15 février 1821.

LAGUILLE (Louis), jésuite, né à Autun en 1658, mort à Pont-à-Mousson en 1742, se fit estimer par ses vertus et ses talents. Il s'était trouvé au congrès de Bade, en 1714; et le zèle pour la paix, qu'il avait fait paraître dans cette assemblée, lui valut une pension. On a de lui plusieurs ouvrages. Le principal est une *Histoire de la province d'Alsace, ancienne et moderne, depuis César jusqu'en 1725*, Strasbourg, 1727, 5 part. in-fol. Cette histoire commence par une *Notice* utile de l'ancienne Alsace, et finit par plusieurs titres qui lui servent de preuves, et desquels on peut tirer de grandes lumières. L'*Alsatia illustrata* de M. Schœpflin n'a point fait oublier cet ouvrage du père Laguille. Il a aussi publié quelques livres de piété, entre autres : *Préservatifs pour un jeune homme de qualité, contre l'irreligion et le libertinage*, 1759, in-12. Le père Laguille fut trois fois élu provincial de son ordre, après avoir été recteur de plusieurs de ses collèges.

LAGUNA ou LACUNA (André), médecin, né à Ségovie, en 1499, passa une grande partie de sa vie à la cour de l'empereur Charles-Quint, qui avait une grande confiance en lui et qui le fit son premier médecin. Il se rendit à Metz, l'an 1540, prodigua tous ses soins à ses habitants, durant une épidémie pestilentielle, et s'acquitta par là leur estime et leur reconnaissance, dont il profita adroitement pour resserrer les nœuds qui les attachaient à l'Eglise romaine et à leur souverain. Il se rendit de là

à Rome, où Léon X lui donna des marques d'une grande estime; il parcourut ensuite l'Allemagne, les Pays-Bas, et alla enfin finir ses jours dans sa patrie, en 1360. Le pape Jules III, pour récompenser son mérite, l'avait nommé archidiacre et créé comte palatin et chevalier de Saint-Pierre. Ce médecin était aussi un bon critique, et, aux connaissances médicales il joignait une étude profonde des langues grecque et latine. On a de lui : *Anatomica methodus*, Paris, 1653, in-8; *Epitome Galeni operum, adjectis vita Galeni et libello de ponderibus et mensuris*, Lyon, 1645, in-fol.; *Annotationes in Dioscoridem*, Lyon, 1554, in-12; une *Version espagnole* des ouvrages de Dioscoride, Valence, 1656, in-fol., etc. Laguna a beaucoup d'autres écrits remarquables, plusieurs fois réimprimés.

LAGUS (Daniel), luthérien, professeur de théologie à Gripswald, mourut en 1678. On a de lui : *Theoria meteorologica*; *Astrosophia mathematico-physica*; *Steichologia*.... *Psychologia*.... *Archeologia* : ce sont trois traités différents; *Examen trium confessionum reformatorum, machiacæ, lipsiensis et thorunensis*; des *Commentaires* sur les *Epîtres* aux Galates, aux Ephésiens et aux Philippéens.

* LAHARPE (Jean-François de), critique célèbre, né à Paris le 20 novembre 1759, fut orphelin avant l'âge de 9 ans : il nous apprend lui-même qu'il fut nourri six mois par les sœurs de la charité de la paroisse Saint-André-des-Arcs. Le respectable abbé Asselin, principal du collège d'Harcourt, le prit en amitié et lui fit obtenir une bourse dans cet établissement. Il y fit de brillantes études, et deux années de suite il obtint le prix d'honneur en rhétorique. Mais la douceur de ces triomphes fut empoisonnée par une humiliation cruelle : il s'était permis des couplets contre un maître d'études : cette faute fut expiée par une détention de plusieurs mois. L'opinion publique aggrava sa faute, et on répandit qu'il avait composé une satire contre son bienfaiteur. Le fait était faux ; mais ses ennemis (et peu d'écrivains en eurent autant que lui), voulaient, par cette odieuse calomnie, noircir la réputation d'un homme dont le talent naissant leur portait ombrage. La détention qu'il subit eut pour résultat d'aigrir son ressentiment contre le pouvoir. En sortant de prison, il se consacra tout entier à la carrière des lettres dans laquelle ses premiers succès semblaient lui en présager de nouveaux. Il débuta par quelques *épîtres* ou *héroïdes* qui furent vivement critiquées par Fréron, dans l'*Année littéraire*, et dès lors il y eut entre eux une guerre ouverte. En 1765 il fit jouer *Warwick*, qui eut un grand succès. La noblesse du style, la vigueur du rôle principal, la simplicité de l'action, et surtout la vérité du dialogue, ont maintenu cette pièce au théâtre, quoique l'histoire n'y soit pas respectée, et que le dénouement en soit un peu romanesque. Cependant les jouissances d'amour-propre que fit éprouver à Laharpe le succès de son premier ouvrage dramatique furent un peu tempérées par de nombreuses critiques auxquelles il répondit avec ce ton de supériorité dédaigneuse qui, par la suite, indisposa contre lui tant d'esprits. Résolu d'imposer silence à ses détracteurs,

et entr'autres à Piron, qui avait dit de lui avec sa causticité ordinaire : « Ce jeune homme n'a que » cette pièce dans le ventre, » il continua de marcher dans la carrière où il venait de se distinguer ; mais il ne soutint pas cet éclatant début, qui parut un an après. *Timoléon*, et *Pharamond*, qu'il donna en 1763, ne réussirent point. De malins censeurs s'empressèrent de profiter de ce double échec. Dorat écrivait alors,

J'ai vu, malgré la canicule,
Mourir de froid Timoléon ;
J'ai vu le public sans scrupule
Bailler au nom de Pharamond.

Sans se laisser abattre par les revers, Laharpe donna successivement, mais à de grands intervalles, *Gustave Wasa* (1766), *Menzikoff* (1776), *Les Barmécides* (1778), *Les Muses rivales*, espèce d'apothéose de Voltaire (1779), *Jeanne de Naples*, *Les Brame*s (1785), et *Coriolan* (1784). Le sort de ces différents ouvrages ne fut pas le même à beaucoup près : *Menzikoff*, *Jeanne de Naples* et *Coriolan* seuls eurent quelques succès. Ses nombreux ennemis triomphaient déjà de tant de chutes ; mais Laharpe se vengea pleinement par *Philoctète*, qui est, avec *Warwick*, son plus beau titre dramatique. *Jeanne de Naples* mérita le succès qu'elle obtint ; les *Brame*s ne furent connues que par une plaisanterie du marquis de Bièvre (voy. BIÈVRE). Un ouvrage distingué par son exécution, mais appartenant à un genre moins recommandable, vint accroître sa réputation. Le drame de *Mélanie*, qu'il composa en 1770, ne fut joué qu'en 1795 ; mais il était connu vingt ans avant cette terrible époque pour laquelle il semble fait. Le sujet, qui était en rapport avec la haine des institutions religieuses, fut la cause principale d'un accueil trop favorable. L'on ne voulut point voir combien il est inconvenant de mettre sur la scène l'intérieur d'un couvent, et des personnages tels qu'un pasteur vénérable et une jeune novice. Laharpe lui-même l'a si bien senti depuis, qu'un an avant sa mort, il retira du théâtre cet ouvrage, qu'il regretta sincèrement d'avoir fait. Laharpe s'était ouvert en même temps la carrière des concours académiques, où la nature de son talent semblait l'appeler. Ses *Eloges de Henri IV*, de *Racine*, de *Fénelon* et de *Catinat* contribuèrent à lui faire ouvrir les portes de l'académie, où il fut reçu en 1776, après avoir été couronné huit fois par cette compagnie. Peu de temps après, il publia sur une version littérale, du texte portugais par d'Hermilly, une traduction en prose poétique, de la *Lusiade*, (voy. CAMOENS). En 1780, il fit paraître l'abrégé de l'*Histoire des voyages* de l'abbé Prévost ; volumineux recueil, où des observations précieuses et des faits du plus grand intérêt se trouvent confondus avec des détails trop minutieux. Quoique ce travail, fort étranger par sa nature aux occupations habituelles de Laharpe, ne pût guère être, de sa part, qu'une spéculation de librairie, l'on ne peut nier que cet abrégé ne soit rédigé avec goût, et ne se fasse lire avec beaucoup d'intérêt. La tournure de son esprit le portant à dissenter, un attrait de prédilection le ramenait sans cesse vers l'épineuse profession de journaliste. Pendant qua-

rante ans, il enrichit divers journaux d'articles où règnent les principes conservateurs du bon goût, lorsqu'aucun motif de partialité ne l'égare. Laharpe travaillait depuis plusieurs années à la rédaction du *Mercur*; lorsque la révolution éclata, il s'y montra le défenseur enthousiaste des nouvelles idées. Professeur, depuis 1786, au *Lycée*, devenu l'*Athénée des arts*, il y fit les leçons dont se compose le *Cours de littérature ancienne et moderne*, ouvrage souvent réimprimé, dans lequel on trouve beaucoup de pages excellentes, et qui serait un modèle de critique, si l'auteur se fût montré plus juste envers ses contemporains et si à une connaissance plus grande des chefs-d'œuvre de la Grèce, il eût pu ajouter l'oubli de quelques querelles ou rivalités anciennes. Cet ouvrage important lui a valu le titre de *Quintilien français*. Apôtre zélé de l'école philosophique, il parut à son cours le 3 décembre 1792, coiffé du bonnet rouge et récita un *hymne à la liberté*. Tant de gages donnés à la révolution ne le sauvèrent point de la proscription : arrêté en 1794, il fut détenu plusieurs mois dans la prison du Luxembourg. C'est de cette époque que date sa conversion. Il nous apprend lui-même qu'elle fut entièrement opérée, lorsqu'ouvrant au hasard l'*Imitation de Jésus-Christ*, il tomba sur ces paroles : « Me voici, mon fils, je viens à vous, » parce que vous m'avez invoqué. » Pendant sa détention, il traduisit le *Psautier*, à la tête duquel il a mis un excellent *Discours* sur l'esprit des livres saints et le style des prophètes. Depuis ce temps, Laharpe fut un homme et surtout un écrivain tout nouveau; il ne craignit pas de donner à sa conversion la publicité qu'exigeait le scandale qu'il avait pu causer. Bravant à la fois les sarcasmes des philosophes et les menaces des révolutionnaires, il fit paraître son *Cours de littérature*, après lui avoir fait subir les modifications convenables, et dans le même temps, concourut avec Fontanes et Vauxcelles, à la rédaction du *Mémorial*, journal où il attaquait la domination du Directoire, et où il cherchait à ramener aux bonnes mœurs et aux saines doctrines un peuple rendu qui commençait à être honteux de ses excès. Sa franchise, et surtout son écrit intitulé *Du Fanatisme dans la langue révolutionnaire*, plein d'une énergie qu'on ne lui connaissait point encore, le fit comprendre parmi les pros crits du 18 fructidor. Caché dans les environs de Paris, il fit paraître la *Correspondance littéraire*, qu'il avait entretenue de 1775 à 1791, avec le grand-duc de Russie. La sévérité avec laquelle la plupart des écrivains du temps s'y trouvent jugés, lui valut des désagréments qu'il aurait pu s'épargner. Ses écrits et ses discours contre le parti philosophique, que semblait favoriser Bonaparte, lui attirèrent un ordre qui l'exilait à vingt-cinq lieues de Paris; il obtint ensuite de regagner sa retraite de Corbeil; mais le dépérissement de sa santé lui fit bientôt accorder la permission de revenir à Paris. Dès ce moment, on reconnut en lui les effets de la résignation chrétienne : presque uniquement occupé des exercices de piété, il se prépara à paraître devant Dieu; et, malgré les secours de l'art, il expira le 11 février 1805, dans sa

64^e année. Fontanes, au nom de l'institut, fit entendre sur sa tombe les regrets de l'amitié, et en 1805, Chazet prononça son éloge à l'ouverture de l'Athénée. On trouve sa *Vie* et l'histoire touchante de sa conversion par Mely-Janin dans l'édition du *Cours de littérature*, 16 vol. in-12. Outre les ouvrages de Laharpe dont nous avons parlé, on lui doit : *Mélanges littéraires*, ou *Épîtres et pièces philosophiques*, 1765, in-12; *Les douze Césars* de Suétone, avec des notes et des réflexions, 1770, 2 vol. in-8. Cette traduction, généralement élégante, n'est pas toujours fidèle. *De la guerre déclarée par nos derniers tyrans à la raison, à la morale, aux lettres et aux arts*, 1796, in-8; *Commentaires sur Racine*, 1807, 7 vol. in-8; *Commentaire sur le théâtre de Voltaire*, 1814, in-8; le *Triomphe de la religion*, ou le *Roi martyr*, épopée en 6 chants, 1814. Cet ouvrage est au-dessous de la réputation de l'auteur. Le *Lycée* ou *Cours de littérature* a été réimprimé plusieurs fois (voy. L. S. AUGER). Parmi les éditions de cet ouvrage, nous citerons encore celles de Lefèvre, 1816, 15 vol. in-8; 1817, 5 vol. in-8, avec une notice par Villenave, 1821-25, 6 vol. in-8; avec une notice par M. St.-Surin. Il a paru en 1818 un *Nouveau supplément au Cours de littérature de Laharpe*, in-8, réimprimé en 1825. Ses *Œuvres choisies et posthumes*, Paris, 1806, ont été publiées par Petitot, qui paraît s'être conformé aux intentions de l'auteur dans les retranchements qu'il a faits. Il y a inséré plusieurs productions inédites, au nombre desquelles sont les *Fragments de l'apologie de la religion*, qui remplissent presque entièrement le dernier volume. On y remarque, outre la pureté et l'élégance ordinaire à l'auteur, une onction et une élévation qu'il avait puisées dans ses sentiments religieux et dans l'Écriture sainte, qui fit l'objet principal de ses lectures et de ses méditations sur la fin de sa vie. Ses *Œuvres* (non compris le *Cours de littérature*) ont été publiées en 1820, 16 vol. in-8, et ses *Œuvres choisies* avec une notice sur l'auteur par Fayole, en 1818.

* LAHARPE (le général Frédéric-César), ex-directeur de la république helvétique, né d'une ancienne famille à Rolle (pays de Vaud), en 1754, acheva ses études à Genève, puis à Tubingue, où il fut reçu docteur en droit à 20 ans, et, de retour dans sa ville natale, exerça la profession d'avocat. Dans une discussion avec le conseiller Steiguer sur une affaire qu'il devait plaider, le Patricien bernois lui ayant rappelé que les Vaudois étaient les sujets de Berne, il fut si profondément blessé de cette apostrophe, qu'il résolut de quitter le pays de Vaud, et de n'y rentrer que lorsque ce pays serait affranchi. Pendant un voyage qu'il faisait en Italie avec un seigneur russe, il reçut du baron de Grimm l'invitation de se rendre à Pétersbourg pour y faire une éducation. Il arriva dans cette capitale en 1782, et s'y fit bientôt connaître de la manière la plus avantageuse. Lorsqu'il eût terminé l'éducation dont il s'était chargé, l'impératrice Catherine le plaça comme instituteur près de ses petits-fils, les grands-ducs Alexandre et Constantin, et lui donna le grade de major dans l'armée russe. Il sut conserver à la cour toute l'indépendance de son caractère, et

dut à la franchise même qu'il montra dans diverses circonstances l'estime de l'impératrice, et l'affection de ses augustes élèves. En 1791, jugeant le moment venu pour réclamer l'affranchissement des Vaudois, il rédigea et fit présenter au sénat de Berne une requête dans laquelle il demandait, au nom de ses compatriotes, la convocation des états du pays de Vaud, lesquels auraient à délibérer sur les moyens de parvenir au redressement des abus. Une copie de cette requête fut renvoyée de Berne à l'impératrice Catherine, qui se contenta de défendre à Laharpe de se mêler davantage des affaires de la Suisse. Il promit d'obéir et tint parole; mais les Bernois, ne se trouvant pas satisfaits, le condamnèrent à un bannissement perpétuel. Laharpe quitta la Russie en 1795 avec une pension et le titre de colonel; et, ne pouvant pas rentrer dans le pays de Vaud, acquit une campagne près de Genève pour être plus à portée de voir ses parents et ses amis. Il devint alors l'objet d'une surveillance spéciale de la part de la police bernoise, et les petites tracasseries auxquelles il se trouvait journellement en butte finirent par l'aigrir au point qu'il concourut à la révolution suisse de 1798, ne prévoyant pas sans doute les maux qu'elle devait attirer sur son pays. Elu membre du sénat, puis l'un des directeurs de la république unitaire, il rencontra dans l'exercice de ses fonctions des obstacles qu'il ne pouvait surmonter qu'avec l'aide de ses collègues; mais trompé par eux, il fut destitué par un coup d'état que l'on a comparé au 18 fructidor, et se vit de nouveau en butte à toutes les haines qui l'avait soulevées par sa fermeté dans les moments de crise. Contraint de s'expatrier, il se rendit au camp de réserve à Dijon (1800), où le général Brune lui prêta 40 louis avec une chaise de poste, et lui remit une lettre pour le 1^{er} Consul. Il s'établit au Plessis-Piquet, près de Paris, et il y resta jusqu'à la restauration, étranger aux affaires, partageant ses loisirs entre la culture de ses arbres, l'étude de l'histoire et la société de quelques amis. Depuis son avènement au trône, Alexandre entretenait une correspondance active avec son ancien instituteur. Lors des événements de 1814, Laharpe profita de son crédit sur ce prince pour assurer l'indépendance de la Suisse, et pour faire ensuite décider par le congrès de Vienne la grande question qui l'avait occupé toute sa vie, l'affranchissement du pays de Vaud. A la seconde entrée des alliés il revint à Paris, où il fut accueilli par Alexandre avec la même bienveillance, la même cordialité. Après le départ de l'empereur qu'il ne devait plus revoir, il vint en 1816 habiter Lausanne. Elu membre du grand-conseil, il se démit de cette place en 1828, à raison de ses infirmités; il mourut le 50 mars 1858, à 84 ans, laissant une mémoire chère aux Vaudois. M. Monnard a publié : *Notice sur le général Laharpe*, Paris, 1858, in-8.

LAHIRE. Voy. VIGNOLES.

LAHUERTA. Voy. HUERTA.

* LAIGNELOT (Joseph-François), conventionnel, né à Versailles en 1752, fit représenter en 1779 sur le théâtre de sa ville natale, et en 1782 à Paris, *Agis*, tragédie qui réussit. En 1792 il donna une

seconde pièce *Rienzi* (voy. ce nom), qui fut peu goûtée, à une époque où les idées démocratiques dominaient, et n'a plus reparu sur la scène. Député à la Convention, il vota la mort du roi, sans appel ni sursis, et quelque temps après envoyé en mission dans les départements de l'Ouest, s'y montra non moins forcené que ses collègues. Après le 9 thermidor il changea non de système, mais de langage, et dénonça les ennuis de Carrier. Le 5 novembre, nommé membre du comité de sûreté générale, il fit, le 12, au nom des comités réunis, un rapport sur la nécessité de fermer le club des jacobins. Plus tard, accusé d'avoir pris part aux mouvements insurrectionnels du 12 germinal (1^{er} avril 1795), et de prairial, il fut décrété d'arrestation; mais faute de preuves, il ne partagea pas le sort de ses collègues, et fut rendu à la liberté par l'amnistie du 4 brumaire. En 1796, impliqué dans la conspiration de Babeuf, il fut arrêté de nouveau, et acquitté par la haute cour de Vendôme. En 1799, il refusa une place très-secondaire, il est vrai, qui lui fut offerte par le directoire. Une nouvelle édition de sa tragédie de *Rienzi* fut saisie en 1804, et l'auteur reçut l'ordre de sortir de Paris. N'ayant rempli aucune fonction pendant les cent-jours, il ne fut pas atteint par la loi concernant les régicides. Il s'occupait depuis quelque temps de faire des changements à sa tragédie d'*Agis*, et retouchait ses tragédies de *Caton* et de *Jean Sforce*, restées inédites, lorsqu'il mourut à Paris le 25 juillet 1829.

LAIMANT, ou LAYMAN (Paul), jésuite, né à Inspruck en 1576, enseigna la philosophie, le droit canon et la théologie à Ingolstadt, à Munich et à Billingen, et mourut à Constance en 1655, à 60 ans. On a de lui une *Théologie morale*, in-fol., en 5 parties, à Munich, 1625; elle est d'un grand usage, non-seulement pour les théologiens, mais aussi pour les canonistes. On en a fait plusieurs éditions; celle de Paris, 1622, est estimée.

* LAINE (Joseph-Henri-Joachim), homme d'état, né à Bordeaux, le 11 novembre 1767, adopta les principes de la révolution avec ardeur. Le succès avec lequel il exerçait la profession d'avocat, le firent nommer, en 1795, administrateur du district de La Réole, dans la partie des subsistances. Après la journée du 31 mai, il ne se rangea point du parti des girondins; mais il resta pur de tout excès. Nommé en 1808 membre du corps législatif, lors de la discussion du code pénal, il osa manifester une vive opposition au système de confiscation qu'on voulait y introduire. Il demanda la formation d'un comité secret, où il pût démontrer ce qu'il y avait d'injuste dans le projet du gouvernement. Lainé pouvait craindre d'avoir encouru la disgrâce de Bonaparte; mais il reçut peu après la décoration de la légion-d'honneur, ce qui ne l'empêcha pas de montrer la même franchise dans d'autres occasions. Chargé, à la fin de 1815, par le corps législatif, de rédiger un rapport sur l'état de la France et ses besoins, il osa s'exprimer avec l'entière indépendance d'un homme qui croit, en disant la vérité, remplir un devoir. Napoléon s'irrita des représentations indirectes que l'assemblée lui adressait dans ce rapport. Il s'emporta surtout

contre Lainé qu'il désigna comme un *traître soudoyé par l'Angleterre*. Les membres de la commission eurent à subir sa mauvaise humeur, et le corps législatif fut ajourné. Lainé revint à Bordeaux, où il se trouvait lors du mouvement royaliste du 12 mars 1814. Le duc d'Angoulême le nomma préfet de la Gironde, fonction qu'il hésita d'accepter par des motifs de délicatesse. Le corps législatif ayant pris le nom de chambre des députés, Lainé en fut élu président. Le débarquement inattendu de Napoléon ayant fait convoquer extraordinairement la chambre le 11 mars 1815, Lainé, qui la présidait, engagea les hommes de tous les partis à oublier leurs ressentiments, et à réunir leurs efforts contre l'ennemi commun. Quelques jours après il partit pour Bordeaux, où il s'embarqua pour la Hollande, avec M^{me} la duchesse d'Angoulême. Au retour du roi, appelé de nouveau à la présidence, il fit preuve d'une modération qui lui suscita des adversaires dans les deux partis. Lors de la discussion du nouveau projet de loi sur les élections, ayant reçu, dans la chaleur des débats, un démenti de la part de M. Forbin-des-Isarts, il quitta la chambre en annonçant que sa santé ne lui permettait pas de continuer à la présider. Mais, sur l'invitation du roi, il reprit le fauteuil le lendemain. Nommé ministre de l'intérieur, le 7 mai, il contribua à faire rendre l'ordonnance du 5 septembre, qui prononça la dissolution de la chambre des députés. Durant la session de 1816, il se fit remarquer par son éloquence et sa pressante logique dans la discussion de plusieurs questions importantes. Il soutint avec une grande vigueur le projet sur la composition des collèges électoraux ; et, à l'occasion des réfugiés espagnols, auxquels un député voulait faire retirer les faibles secours que le gouvernement leur accordait, il fit entendre ces nobles paroles : « Un sentiment plus » doux encore que la bienfaisance s'oppose à la radiation d'un article maintenu par l'humanité. Les » rois, qu'on a justement comparés à des pères de » famille, quelquefois irrités comme eux, ferment » l'entrée de leur pays à des enfants égarés ; mais » au fond du cœur ils ne sont pas fâchés que des » parents ou des voisins recueillent ces fugitifs, » pour les leur rendre au jour de la miséricorde. » Lainé quitta le ministère le 28 décembre 1818, et ne parut depuis que rarement à la tribune. Cependant, à l'ouverture de la session de 1825, lorsque la chambre délibérait sur l'adresse en réponse au discours de la couronne, il proposa, en faveur du maintien de la paix avec l'Espagne, un amendement qui fut rejeté. Dans la séance du 25 février, il demanda l'impression du discours de Royer-Collard, contre toute intervention armée dans les affaires de la Péninsule. Appelé à la chambre des pairs en 1824, il y soutint sa haute réputation d'orateur. Dans la discussion du projet de loi pour la répression des crimes de piraterie, il fit entendre d'éloquentes paroles en faveur de la Grèce. Plus tard, lorsque le comte Montlosier eut lancé sa fameuse pétition contre les congrégations religieuses, Lainé parut adopter en grande partie ses préventions contre le clergé. Dans les derniers temps de la restauration, ses lumières et son expérience lui firent prévoir les mal-

heurs que pouvait amener une politique imprudente. Attaché sincèrement à la branche aînée des Bourbons, il vit avec une profonde douleur les événements de juillet ; et, persuadé que cette révolution devait avoir pour conséquence un bouleversement général en Europe, il prononça à la chambre des pairs ces mots, qui produisirent une sensation profonde : *Les rois s'en vont !* Lainé, résolu de refuser le serment, finit par céder aux instances de ses amis, qui l'engageaient à le prêter. Toutefois il ne parut que rarement à la chambre. Il mourut à Paris le 18 décembre 1855, après avoir reçu les secours de l'Eglise. Doué des principales qualités de l'orateur, il se distinguait particulièrement par une élocution facile et pleine de chaleur, par l'éclat des images, l'élévation de la pensée et la force de la dialectique. La conviction profonde dont il paraissait animé, la gravité de son caractère, l'élévation de son âme, donnaient à ses discours une autorité à laquelle on résistait difficilement. Peut-être, toutefois, pourrait-on lui reprocher d'avoir conservé des opinions de sa jeunesse quelques principes qui s'accordaient mal avec les doctrines royalistes dont il fut souvent l'éloquent défenseur. Lainé était entré en 1816 à l'académie française où il eut pour successeur M. Dupaty. Il fut décoré du cordon bleu peu de temps après sa sortie du ministère, et il avait reçu précédemment le titre de vicomte.

LAINEZ, ou plutôt LAYNEZ (Jacques), deuxième général des jésuites, né en 1512, à Almançario, bourg du diocèse de Sigüenza en Castille, contribua beaucoup à l'établissement de la société de Jésus. Deux ans après la mort de saint Ignace, dont il fut un des premiers compagnons, il lui succéda dans le généralat. Il assista au concile de Trente comme théologien de Paul III, de Jules III et de Pie IV. Il s'y signala par son savoir, par son esprit, et surtout par son zèle contre les sectes de Luther et de Calvin, et s'y fit tellement estimer, qu'ayant la fièvre quarte, les congrégations des théologiens et des cardinaux ne se tenaient point les jours de sa fièvre. Lainez parla fortement contre l'usage du calice, demandé pour les Allemands par le roi Ferdinand et le duc de Bavière, malgré les grandes obligations que la société naissante avait à ces princes ; persuadé que ces sortes de condescendances, au lieu de contenter les novateurs, ne font que les enhardir. Ce fut devant ce concile qu'il prononça la harangue célèbre dans laquelle il chercha à établir la prééminence du pape sur les autres évêques, ses délégués. Lainez vint en France à la suite du cardinal de Ferrare, légat de Pie IV, et y parut au colloque de Poissy, pour s'opposer aux prétentions des calvinistes. Ses premiers traits s'adressèrent à la reine Catherine de Médicis. Il eut le courage de lui montrer l'inutilité et le danger de ces sortes de disputes, qui semblent rendre la vérité problématique. Il disputa pourtant contre Bèze dans cette assemblée, et parla avec force contre les erreurs modernes. De retour à Rome, il refusa la pourpre, et mourut en 1565, à 53 ans. Sa *Vie*, écrite en espagnol par le P. Ribadeneira, a été traduite en latin par André Schott et en français par Michel d'Esne, seigneur de Bettancourt, Douai, 1597, in-8.

On a de lui quelques ouvrages de théologie et de morale. Théophile Raynaud le fait auteur des *Déclarations sur les constitutions des jésuites*; et quelques écrivains lui attribuent les Constitutions mêmes; mais c'est une erreur réfutée par les dates et les faits les plus incontestables. (*Voy. IGNACE*). Ce que quelques auteurs ont écrit touchant les changements apportés par Lainez dans l'institut des jésuites est également fabuleux (1). Personne ne saisit mieux que lui l'esprit du fondateur, et ne s'appliqua avec plus d'ardeur à le conserver parmi ses enfants. On trouve la liste de ses ouvrages dans la bibliothèque de Sothwell.

LAINEZ ou LAYNEZ (Alexandre), poète de la même famille que le précédent, né à Chimai, dans le Hainaut, vers 1630, se distingua de bonne heure par ses talents pour la poésie et par son goût pour les plaisirs. Après avoir parcouru la Grèce, l'Asie-Mineure, l'Egypte, la Sicile, l'Italie, la Suisse, il revint dans sa patrie dépourvu de tout; mais ce poète trouva de l'accueil par ses saillies et ses vers, qu'il faisait souvent sur-le-champ. Content d'être applaudi à table le verre à la main, ce poète épicurien ne voulut jamais confier à personne les fruits de sa muse. La plupart des petites pièces qui nous restent de lui, recueillies par les soins de Titon du Tillet, en 1735, la Haye (Paris), in-8, ne sont presque que des impromptus. Lainez mourut à Paris, le 18 avril 1710, à 60 ans. Il avait imaginé follement de se faire mener dans la plaine de Montmartre, et d'y mourir, pour voir encore une fois lever le soleil (trait imité par J.-J. Rousseau, qui fit ouvrir sa fenêtre pour voir encore une fois la belle nature). Il avait mené une vie voluptueuse qui avait influé sur ses sentiments. Tous ses écrits n'en sont qu'un trop fidèle tableau. Le choix qu'il avait fait de Pétrone pour le traduire en prose et en vers, marque aussi son penchant. Cette traduction n'a point été imprimée.

* LAIR (le baron Pierre - Jacques - Gabriel), né à Caen en 1769, admis en 1788 à l'école des ingénieurs de la marine, fut employé d'abord à Brest, et plus tard envoyé au Havre, pour y diriger en chef les constructions militaires, il prit une grande part à l'équipement de la flottille de Boulogne. Envoyé à Anvers, il y concourut à l'exécution de divers travaux et plus tard seconda Carnot, dans la défense de cette place en 1814. Le premier il fit établir des ponts volants, et des embarcadères flottants : et son procédé, légèrement modifié, fut employé au débarquement de l'armée d'Afrique, lors de l'expédition d'Alger. Nommé, en 1815, directeur des constructions navales à Brest, il s'y occupa de perfectionner l'art de la corderie; il était parvenu au grade d'inspecteur-général de génie maritime, lorsque sa santé le força de prendre sa retraite. Dans ses loisirs il établit près de Caen une manufacture de sucre de betteraves. Il est mort le 27 mars 1850, dans le village de Matthieu. Aucun ingénieur n'a contribué plus que lui à soutenir la supériorité de la France dans les constructions navales, supériorité que l'Amérique du Nord avoue, et qui ne nous est plus contestée, même par l'Angleterre.

* LAIRE (François-Xavier), célèbre bibliographe, né le 10 novembre 1758, à Vadans, près de Gray, entra dans l'ordre des minimes, professa la philosophie au collège d'Arbois, et obtint en 1774, de ses supérieurs, la permission d'aller en Italie. Arrivé à Rome, il en visita les bibliothèques, et s'attacha particulièrement à en décrire les anciennes éditions. Le prince de Salm-Salm lui donna le titre de son bibliothécaire; et peu de temps après son retour en France, il eut celui de bibliothécaire du cardinal de Brienne, qui le renvoya en Italie à la recherche des éditions sorties des presses des premiers imprimeurs. Pendant son second séjour à Rome, le pape Pie VI lui accorda des marques d'une estime particulière, et essaya, mais en vain, de le retenir par l'offre d'une place. Il rejoignit le cardinal de Brienne et s'occupa du catalogue de sa bibliothèque qu'il eut le chagrin de voir vendre en assignats fort au-dessous de sa valeur. En 1795, il s'opposa avec une fermeté qui n'était pas alors sans danger aux fureurs des modernes Vandales, et parvint à sauver une foule de monuments historiques très-précieux. A l'organisation des écoles centrales, il fut nommé bibliothécaire du départ. de l'Yonne, et ouvrit à Auxerre un cours de bibliographie. Il mourut dans cette ville le 27 mai 1801. On a de lui : *Specimen historicum typographiae romanae XV seculi, cum indice librorum*, Rome, 1778, in-8; cet ouvrage fut vivement critiqué par Audiffredi sous le nom d'Ugolin; Laire lui répondit par *Epistola ad abbatem Ugolini*, etc., imprimée à Paris, avec la fausse indication de Strasbourg, in-8; *De l'origine et des progrès de l'imprimerie en Franche-Comté*, Dole, 1784, in-8; *Serie dell' edizioni aldine*, Pise, 1790, in-12; 2^e éd. aug., Padoue, 1790, in-12; 5^e éd., Venise, 1792, même format; *Index librorum ab inventa typographia ad annum 1500*, Sens, 1791, 2 vol. in-8. C'est le catalogue raisonné des anciennes éditions de la bibliothèque de Brienne; *Recherches et observations historiques sur un monument des arts qui existait dans l'église de Sens*; *Magasin encyclopéd.* 5^e année, 542. Ce monument est le mausolée du chancelier Duprat, mort en 1553 cardinal et archevêque de Sens; *Lettre sur différents monuments antiques trouvés à Auxerre*, dans le même journal.

LAIRESSE (Gérard de), peintre et graveur, né à Liège en 1640, mourut à Amsterdam en 1711. Il avait l'esprit cultivé; la poésie et la musique firent tour à tour son amusement, et la peinture son occupation. Son père, peintre de l'évêque de Liège, fut son maître dans le dessin; il suivit aussi les leçons de Barthelet Flémael; Lairese réussissait, dès l'âge de 15 ans, à peindre le portrait. Il gagnait de l'argent avec beaucoup de facilité, et le dépensait de même. L'amour fit les plaisirs et les tourments de sa jeunesse; il pensa être tué par une de ses maîtresses, qu'il avait abandonnée. Pour ne plus être le jouet de l'inconstance, il se maria. Ce peintre entendait parfaitement la poétique de la peinture; ses idées sont belles et élevées; il inventait facilement, et excellait dans les grandes compositions; ses tableaux sont distingués par un riche fond d'architecture. On admirait une *Assomption* à la cathédrale de Liège, un *Orphée* et *Euridice*, chez

le chanoine Diffui, la *Conversion* et le *Baptême* de saint Augustin aux Ursulines. On lui reproche d'avoir fait des figures trop courtes et peu gracieuses. Devenu aveugle à 50 ans, il se consola de ce malheur en présidant à des conférences sur la peinture, et en dictant en hollandais toute sa théorie. Ces leçons, recueillies avec soin par ses auditeurs et ses disciples, forment un traité complet de peinture, dont M. Jansen a donné une traduction française, sous le titre de *Grand livre des peintres*, Paris, 1787, 2 vol. in-4. On y trouve aussi les *Principes du dessin*, qui avaient été imprimés longtemps auparavant. Lairesse a laissé beaucoup d'estampes à l'eau-forte. On a gravé d'après ce maître. Lairesse fut père de trois fils, dont deux furent ses élèves dans son art. Sa facilité était si prodigieuse, qu'il fit la gageure de peindre en un seul jour *Apollon et les Muses*; il y réussit, et y ajouta, en outre, la tête très-ressemblante de celui contre lequel il avait fait cette gageure. Le Musée de Paris conserve de Lairesse les tableaux suivants : *L'Institution de l'Eucharistie*; *Hercule jeune entre le Vice et la Vertu*; *Le Débarquement de Cléopâtre au port de Tarse*. — Lairesse avait trois frères qui étaient aussi peintres, Ernest et Jean, qui s'attachèrent à peindre des animaux, et Jacques, qui représentait fort bien les fleurs. Ce dernier a composé en flamand un ouvrage sur la *Peinture pratique*.

LAIRSVELS (Servais), né à Soignies en Hainault, l'an 1560, abbé de Sainte-Marie-aux Bois, et réformateur de l'ordre de Prémontré, fit approuver sa réforme par Louis XIII, qui lui permit de l'introduire dans les monastères de son royaume, et par les papes Paul V et Grégoire XV. L'abbé Lairsvels eut la consolation de voir revivre en France, comme en Lorraine, l'esprit de pauvreté, de charité, d'humilité et de mortification, qui anima les premiers disciples de saint Norbert. Il mourut à l'abbaye de Sainte-Marie-aux-Bois en 1751, après avoir publié quelques ouvrages de piété, écrits d'une manière diffuse : *Statut de la réforme de l'ordre de Prémontré*; *Catéchisme des novices*; *L'Optique des réguliers de l'ordre des Augustins*, etc.

LAIS, fameuse courtisane, née vers l'an 420 avant J.-C., à Hyccara, ville de Sicile, fut transportée dans la Grèce, lorsque Nicias, général des Athéniens, ravagea sa patrie. Corinthe fut le premier théâtre de sa lubricité. Princes, grands, orateurs, philosophes, tout courut à elle. Laïs avait un goût décidé pour les philosophes. Le dégoûtant cynique Diogène lui plut. Aristippe, autre philosophe, dépensa avec elle une partie de son patrimoine. Cette femme badinait quelquefois sur la faiblesse de ces gens qui prenaient le nom de sages : « Je ne sais ce qu'on entend, dit-elle, par l'austérité » des philosophes; mais avec ce beau nom, ils ne » sont pas moins souvent à ma porte que les autres » Athéniens. » Après avoir corrompu une partie de la jeunesse de Corinthe, Laïs passa en Thessalie, pour y voir un jeune homme dont elle était amoureuse. On prétend que quelques femmes, jalouses de sa beauté, l'assassinèrent dans un temple de Vénus, vers l'an 340 avant J.-C. La Grèce lui éleva des monuments, à la honte de la décence et des

mœurs, que l'aveugle gentilité ne connaissait pas, et dont la divinité, comme dit saint Paul, était la partie la plus honteuse de l'être corporel : *Quorum deus venter est, et gloria in confusione eorum*. Phil. 5. Il ne faut pas confondre cette Laïs avec une autre qui vivait environ 50 ans plus tard. Visconti, dans son *Iconographie grecque*, a fait graver une médaille corinthienne, sur laquelle on trouve d'un côté le mausolée que Corinthe éleva à la première de ces deux courtisanes, et de l'autre côté une tête qu'il suppose être celle de Laïs. Le Goux de Gerland a donné une *Histoire de Laïs avec quelques anecdotes sur les philosophes de son temps*, Paris, 1756, in-12.

* LAIS (Joseph-Marie), né en 1775, à Rome, fut reçu docteur à la Sapienza par le collège de théologie, puis par le collège de droit civil et canonique. Nommé grand-vicaire du cardinal Galeffi, évêque de Subiaco, il se retira, en 1808, à Naples, après l'occupation de Rome par les Français. En 1817 il fut nommé évêque *in partibus* et administrateur du diocèse d'Agiani : enfin, en 1827, il fut transféré à Ferentino où il est mort le 18 juillet 1856. Il a publié : *De universâ Christi Ecclesiâ*, Rome, 1829, in-4.

LAISNÉ ou LAINAS (Vincent), père de l'Oratoire de France, né à Lucques en 1655, professa avec distinction, et fit des *Conférences* sur l'Ecriture sainte à Avignon, à Paris et à Aix. Elles furent si applaudies, que dans cette dernière ville on fut obligé de dresser des échafauds dans l'église. Sa santé avait été toujours fort délicate. On l'avait envoyé à Aix pour la rétablir; il y mourut en 1677, à 45 ans. On a de lui : les *Oraisons funèbres du chancelier Séguier et du maréchal de Choiseul*. Les louanges y sont mesurées, et les endroits délicats maniés avec adresse. Son éloquence est à la fois fleurie et chrétienne; Des *Conférences* sur le concile de Trente, imprimées à Lyon; des *Conférences* manuscrites, en 4 vol. in-fol. sur l'Ecriture sainte. Un magistrat d'Aix les conservait dans sa bibliothèque. M^{me} de Sévigné, dans une de ses lettres à sa fille, parle avec beaucoup d'éloge du talent oratoire de Laisné, qu'elle avait entendu débiter l'une de ses oraisons funèbres, et l'assimile à Mascaron, dont ce père était l'ami.

* LAISNÉ (Antoine), avocat au parlement, secrétaire du roi et directeur de l'hôtel des monnaies à Lyon, né à Paris, est auteur de quelques écrits sur la numismatique et l'archéologie; nous citerons seulement : *Disquisitio in dissertationem cui titulus est : Tumulus T. Flavii martyris illustratus*, Lyon, 1728, in-4; *Explication d'une médaille singulière de Domitien*, Paris, 1755, in-12; *Dissertation sur les médailles de l'empereur Commode, frappées en Egypte*, dans les *Mémoires de Trévoux*, mai 1457.

LAITH, ou LEITH, était un chaudronnier qui éleva trois enfants, nommés *Jacob*, *Amrou* et *Ali*. Le père et les enfants s'ennuyant de leur métier, voulurent porter les armes. Laith se mit donc en campagne avec ses trois fils, et ayant ramassé quelques gens de fortune, dont il se fit le chef, il devint capitaine de voleurs. Il volait pourtant en *gant homme*; car il ne dépouillait jamais entièrement

ceux qui tombaient entre ses mains, se contentant de partager avec eux ce qu'ils avaient. Il fut connu et estimé pour sa bravoure et pour celle de ses enfants, par Darhan, qui régnait alors dans le Ségestan. Ce prince l'attira à sa cour, et l'avança jusqu'aux premières charges de l'état : de sorte que Laïth, en mourant, laissa à son fils Jacob l'espérance et les moyens de parvenir à quelque chose de plus grand. En effet, ce fut ce même Jacob qui fonda la dynastie des *Soffarides*.

* LAJARD (Pierre-Auguste), dernier ministre de l'infortuné Louis XVI, né à Montpellier en 1757, d'abord sous-lieutenant dans le régiment de Médoc, entra dans la légion de Maillebois, y obtint le grade de capitaine, et à la suppression de ce corps, entra dans les chasseurs des Alpes. Il s'attacha ensuite au marquis de Lambert, et remplit près de lui au camp de Saint-Omer, et jusqu'en 1789, les fonctions d'aide-de-camp. Promu au grade d'adjudant-général en 1792, cet emploi le mit à portée d'entretenir quelquefois Louis XVI, qui le nomma au ministère de la guerre. Le 20 juin, quatre jours après son entrée en fonctions, lors de l'invasion des Tuileries par la populace des faubourgs, il se trouvait près de Louis XVI avec Laborde, valet de chambre du prince, Acloque, chef de division, et deux fusiliers de la garde nationale. Lajard voyant que le roi était perdu s'il pouvait être entouré par les assaillants, engagea ce prince à se placer dans une embrasure de croisée, au devant de laquelle ces cinq personnages soutinrent les efforts des premiers groupes, et sauvèrent ainsi ce jour-là le monarque et sa famille. Dans le court espace de deux mois, que dura son ministère, au milieu des embarras d'une guerre naissante et d'une désorganisation complète, Lajard ne cessa de joindre ses efforts à ceux de ses collègues (Dejoli, Chambonnet et de Montciel), qui s'efforçaient de résister au torrent révolutionnaire. Ces derniers ayant donné leur démission, il ne suivit leur exemple qu'un mois plus tard, c'est-à-dire le 6 août, et quatre jours après il fut chargé, comme adjudant-général de la division, de défendre la porte royale du château des Tuileries. Bientôt après, décrété d'accusation, il passa en Angleterre, d'où, lors du procès du roi, il offrit à la Convention de se rendre en France, et de se soumettre à toute la responsabilité de ses actes administratifs. En 1800, rayé de la liste des émigrés, il obtint sa réforme comme adjudant-général, offrant ainsi l'exemple unique peut-être, d'un officier qui, devenu ministre, n'avait pas songé à se donner l'avancement dont il disposait pour les autres. Informé de sa conduite, Napoléon lui accorda une pension de 6,000 francs comme ancien ministre. En 1808, nommé par les électeurs de la Seine député au corps législatif, il y siégeait encore en 1814. A la restauration, créé maréchal-de-camp, il cessa de faire partie de la chambre, ne payant point le cens, et rentra dans la vie privée. Il mourut au mois de juin 1857, à 80 ans.

* LAKANAL (Joseph), conventionnel, né en Auvergne le 14 juillet 1762, se destinant à l'enseignement, entra dans la congrégation de la doctrine chrétienne où il avait fait ses études, et y professa

depuis les basses classes jusqu'à la philosophie. A la révolution il prêta serment, et devint vicaire épiscopal de l'Arriège. Député de ce département à la Convention, il y vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Il s'occupa particulièrement de l'instruction publique, fit adopter le projet des écoles primaires et centrales, l'établissement de l'école normale où il présenta Laharpe comme professeur; sauva le musée d'histoire naturelle; concourut à la première organisation de l'institut, et rendit aux lettres et aux sciences d'importants services. Après la session, Lakanal entra au conseil des Cinq-cents et en sortit en 1797. Il fut successivement commissaire du gouvernement près les départements réunis, et procureur-gérant du lycée Bonaparte à Paris; mais il perdit ces places et cessa d'être employé même sous l'empire. Rayé au mois d'avril 1816 de l'institut, il passa aux Etats-Unis, et se fixa sur les bords de l'Ohio où il fut planteur et pionnier, avant d'être président de l'université de la Louisiane. Rentré en France après la révolution de 1850, il mourut à Paris en février 1843; il avait été rétabli sur la liste des membres de l'académie des sciences morales et politiques. Les discours prononcés à ses obsèques et imprimés dans le *Moniteur* pouvaient faire pressentir le prochain avènement de la République dont les nombreux partisans ne prenaient déjà plus la peine de dissimuler leurs sentiments ni leurs espérances.

* LAKE (Gérard), général anglais, né en 1744, d'une famille très-ancienne, embrassa de bonne heure la profession des armes. Il se distingua pendant la guerre de sept ans, et en Amérique, sous le général Cornwallis. Lorsque l'Angleterre eut déclaré la guerre à la France, en 1793, il fut envoyé en Hollande à la tête de la première brigade des gardes; en 1797, il reçut ordre de se rendre en Irlande, pour apaiser la révolte qui y avait éclaté. Le 21 juin, il défit les insurgés à Vinegar-hill; peu après, les Français ayant débarqué sous les ordres du général Humbert, Lake fut battu à Castlebar. Il prit sa revanche le 8 septembre 1798, près de Ballynamuck; étant très-supérieur en nombre, après un combat opiniâtre, il força les Français de mettre bas les armes. L'Irlande se soumit; Lake, qui y était en horreur, avait contribué, par des mesures d'une sévérité excessive, à y exaspérer les esprits. En 1800, il fut nommé commandant en chef de l'armée anglaise dans les Indes. Au mois de novembre 1801, il décida le nabab Vézier, à céder une portion de territoire, en remplacement du subsidé auquel il était soumis. En 1802, il défit les zémidars de Sassi et de Cotchoura, et s'empara de toutes leurs places. Le 29 août 1805, il entra sur le territoire des Mahrates, et s'empara de la forteresse de Aly-Ghor, après avoir repoussé le général français Perron. Le 11 septembre il l'attaqua dans la plaine de Dehly, et après un combat sanglant, força deux de ses brigades à se rendre. Ayant chassé les troupes mahrates et françaises de la ville d'Agra, il se trouva maître des possessions de Scindia, à l'est de la rivière Tomboul. Vers la fin de l'année, il conclut un traité avec le rajah de Djeipoure. Le 17 novembre 1804, il surprit dans

son camp Holcar, chef des Mahrates, et le défit complètement. Au mois de janvier 1806, il investit Bertpore, la seule place qui restât à Holcar. Après une courte paix, les hostilités recommencèrent. Holcar ayant tout perdu, conclut, au mois de février 1807, un second traité, après la conclusion duquel Lake revint en Angleterre (1807). Nommé pair du royaume, avec le titre de lord Lake, baron de Dehly et de Laswarri, vicomte, gouverneur de Plymouth, il mourut le 21 février 1808, n'ayant joui que quelques mois de sa haute élévation. — Georges-Auguste-Frédéric, son second fils, qui avait fait sous lui la campagne des Indes, fut tué le 17 août 1808, à la bataille de Roleia en Portugal.

LALANDE (Jacques de), conseiller et professeur en droit à Orléans, sa patrie, naquit en 1622, et mourut en 1705. Il fut aussi regretté pour son savoir que pour son zèle et son inclination bienfaisante, qui lui méritèrent le titre de *Père du peuple*. On a de lui : un excellent *Commentaire* sur la Coutume d'Orléans, Orléans, 1675, in-fol.; réimprimé en 1704 et en 1712, 2 vol. in-fol., augmenté des mémoires de l'auteur et des notes de Gyves, revu... par Perreaux; la première édition est la meilleure; *Traité du ban et de l'arrière-ban*, in-4, Orléans, 1675; plusieurs ouvrages de droit en latin. *Voy.* les *Mémoires* de Nicéron, tom. 65.

LALANDE (Michel-Richard de), musicien français, né à Paris en 1637, mourut à Versailles en 1726. Il s'attacha à l'orgue et au clavecin, et se fit bientôt désirer dans plusieurs paroisses. Louis XIV le choisit pour montrer à jouer du clavecin aux deux jeunes princesses ses filles, mesdemoiselles de Blois et de Nantes. Il obtint successivement les deux charges de maître de musique de la chambre, les deux de compositeur, celle de surintendant de la musique, et les quatre charges de maître de la chapelle. Les *Motets* qu'il a fait exécuter devant Louis XIV et Louis XV, toujours avec beaucoup de succès et d'applaudissements, ont été recueillis en 2 vol. in-fol. On admire surtout le *Cantate*, le *Dixit*, le *Miserere*.

* LALANDE (Joseph-Jérôme LEFRANÇAIS de), célèbre astronome, né à Bourg en Bresse, le 11 juillet 1752, manifesta de bonne heure cet amour de la célébrité qui fut sa passion dominante. Envoyé au collège des jésuites à Lyon, il y prit le goût de la dévotion, et, à 10 ans, il composait des romans mystiques, et des sermons qu'il débitait dans la chaire en habit de jésuite. Il étudiait les mathématiques sous le P. Beraud, lorsqu'arriva la grande éclipse du 25 juillet 1748, et il observa ce phénomène, avec la plus grande attention. Son cours de philosophie achevé, il voulut se faire jésuite. Mais ses parents l'envoyèrent à Paris faire son cours de droit; et il fut en effet reçu avocat. Lalande avait fait la connaissance de Delisle dont l'observatoire était dans l'hôtel même qu'il habitait; il suivit ses leçons, assista au cours d'astronomie que Messier faisait au collège de France et fréquenta celui de physique-mathématique que Lemonnier donnait alors dans le même établissement. Lalande sut gagner l'amitié de ses maîtres, et profita de leur enseignement. On s'occupait alors de déterminer la

parallaxe de la lune, ou, en d'autres termes, la distance de la lune à la terre. Lacaille s'était rendu au cap de Bonne-Espérance pour y faire des observations relatives à la solution de cette question, et il avait invité les savants de l'Europe à le seconder par des observations correspondantes à celles qu'il allait entreprendre. La position de Berlin était celle qui paraissait la plus convenable, parce qu'elle se trouve à peu près sous le méridien du Cap; mais l'observatoire de cette ville n'avait alors ni bon instrument ni astronome suffisamment exercé. Lemonnier, après avoir obtenu du gouvernement l'autorisation de se rendre à Berlin, n'eut pas de peine à se faire remplacer par son élève auquel il confia son grand quart de cercle, le meilleur qui existât alors en France. Lalande partit donc pour Berlin, n'ayant à cette époque que 19 ans. Il fut présenté par Maupertuis à Frédéric qui s'étonna de voir un si jeune astronome, et lui dit les choses les plus flatteuses. Lalande, reçu membre de l'académie de Berlin, passait les nuits dans son observatoire, les matinées chez Euler dont il recevait des leçons d'analyse, et les soirées avec d'Argens, Maupertuis, Lamettrie, et les autres philosophes de la cour du roi, société qui eut la plus funeste influence sur ses sentiments religieux. A son retour, il publia le résultat de ses observations (*Mém. de l'acad. des sciences*, années 1751 et 1752). Il revint ensuite à Bourg, où sur les instances de son père, qui aimait mieux avoir dans son fils un avocat qu'un académicien, il plaïda plusieurs causes. En 1755, Lalande âgé de 21 ans fut nommé professeur d'astronomie, et revint à Paris. Pour tirer des observations faites au Cap et à Berlin le parti le plus sûr et le plus avantageux, il était nécessaire de connaître avec la dernière précision le diamètre de la lune. A l'aide d'un héliomètre de 18 pieds, il parvint à le déterminer, et son rapport constant avec la parallaxe horizontale. Deux passages de *Vénus* sur le soleil devaient avoir lieu : Lalande représenta sur une carte géographique l'heure de l'entrée et de la sortie de *Vénus*, pour les différents pays de la terre. Il se servait (tout en la développant) de la méthode de Delisle, qui devint ainsi la sienne. Lalande s'occupa aussi de *gnomonique*; il expliqua plusieurs cadrans d'une espèce particulière, tels que celui de Bourg en Bresse, celui de Besançon (1), celui de Pingré, destiné pour la colonne de la Halle au blé. Il fit une *Dissertation* savante sur la comète de 1763, dont Halley avait prédit le retour, et donna dans la suite de nouveaux détails sur la dernière apparition de cette comète. Maraldi ayant abandonné la direction de la Con-

(1) Ce cadran, tracé par un conseiller nommé Bizot, était sous un auvent; quand le soleil était couvert, on ne voyait qu'un anneau dont le doigt semblait indiquer quelque chose qu'on n'apercevait pas. Dès que le soleil venait à paraître, on voyait un cadran lumineux et mobile, et l'heure s'y plaçait sous le doigt de l'ange. Celui de Bourg était aussi d'une espèce singulière; on n'y voyait ni style, ni gnomon; mais en se plaçant sur des points marqués pour les différents jours de l'année, l'observateur, tournant le dos au soleil, voyait son ombre couvrir le chiffre qui indiquait l'heure. On conçoit cependant que ce moyen n'était pas d'une grande précision. *V.* le *Mémoire* que Lalande écrivit à ce sujet dans le volume de 1757 de l'*Académie des sciences*, et l'*Encyclopédie méthodique* (1789), ou cet astronome, peu satisfait de son premier essai, inséra une seconde démonstration qui est encore assez pénible.

naissance des temps, Lalande lui succéda, perfectionna l'ouvrage dont il était devenu rédacteur ; et, depuis 1760 jusqu'en 1773 inclusivement, en composa seize volumes. Les améliorations faites à cet ouvrage exigeant de plus amples explications, il les réunit dans un volume qu'il publia séparément, avec le titre d'*Exposition du calcul astronomique*, Paris, 1762. Dans cette même année, Delisle, accablé par l'âge, lui céda la chaire d'astronomie qu'il occupait au collège de France. Lalande la remplit avec honneur, et il sortit de son école d'excellents élèves, qui devinrent très-utiles à la marine, en introduisant sur les vaisseaux l'usage des instruments et des méthodes astronomiques. Ses services lui méritèrent une place à l'académie de Brest, et une pension de 1,000 livres. Il en rendit un important à la science qu'il professait, en réparant dans son *Traité d'astronomie*, les omissions qu'on reprochait à ses devanciers. On était dans l'année 1769, où l'on attendait le passage de *Vénus* sur le soleil : Lalande s'empressa d'inviter les astronomes de l'Europe à lui faire part de leurs observations. Ces savants lui en adressèrent les résultats, excepté le P. Hell, connu par ses *Ephémérides de Vienne*, ville où il résidait. Cela donna lieu à quelques différends entre les deux astronomes ; mais enfin Lalande fut contraint d'avouer que l'observation du P. Hell sur le passage de *Vénus* avait été la plus complète. Du reste, s'il ne l'avait pas adressée à Lalande, c'était par ordre de son gouvernement. Cependant Lalande publia en 1772 son *Observation* sur ce même passage, qui servit à déterminer le plus exactement possible, la distance du soleil à la terre. Ayant lu, en 1775, dans les *Eléments de la philosophie de Newton*, « que » la rencontre d'une comète qui viendrait choquer » la terre aurait pu l'embraser, mais que la Providence avait tout disposé de manière à rendre » cette rencontre impossible ; » et Clairaut, de son côté, à l'occasion de la comète de 1759, ayant démontré « que les attractions planétaires pouvaient » altérer sensiblement un orbite, » Lalande adoptant en quelque sorte la seconde assertion, conclut que la chose n'était pas absolument impossible, et composa sur ce sujet : *Réflexions sur les comètes qui peuvent approcher de la terre*. La possibilité que ce titre indiquait qu'une comète s'approchât du globe terrestre, et par conséquent l'embrasât, mit l'alarme dans le public. Cette crainte redoubla quand on apprit que ce *Mémoire* n'avait pas été lu à la séance pour laquelle on l'avait destiné. La tranquillité ne se rétablit qu'insensiblement, jusqu'à ce qu'on eût oublié et le *Mémoire* et les comètes. Lalande fit paraître en 1775, un globe céleste d'un pied de diamètre. Dans l'année 1789, tous les astronomes se mirent en mouvement : il s'agissait d'un passage de *Mercury*, qui devait avoir lieu le 5 mai. Lalande le fit annoncer dans le *Journal de Paris*, et avait déterminé la minute et la seconde à laquelle *Mercury* devait quitter le disque du soleil. Lalande se trompa, et fut forcé d'en convenir ; mais il faut dire aussi que ce jour-là le ciel était couvert de nuages. C'est au crédit de Lalande qu'est dû l'établissement de l'observatoire de l'Ecole

militaire, dont la direction fut confiée, en 1775, à d'Agelet, et ensuite à Michel Lalande son neveu ; enfin, il fonda un prix pour l'auteur de l'observation la plus intéressante ou du *Mémoire* le plus utile aux progrès de l'astronomie. En 1794, il reprit la direction de la *Connaissance des temps*, qu'il avait quittée en 1776, et il en resta chargé jusqu'à sa mort. Pendant longtemps, il s'était soumis à un régime qui consistait à faire diète, à boire beaucoup d'eau, et à entreprendre de longues courses. Ce régime, qu'il suivait dans les saisons les plus rigoureuses, finit par altérer sa santé, qui n'était pas d'ailleurs très-robuste. Il prévit que son dernier moment allait arriver, sans se mettre en peine de se procurer les secours de la religion. Le 4 avril 1807, au matin, il dit à ceux qui l'entouraient : *Je n'ai plus besoin de vous, allez vous reposer*. On revint quelques moments après ; il avait expiré, âgé de 75 ans. Tout le monde connaît son goût bizarre pour les chenilles et les araignées, qu'il avalait avec une affectation ridicule ; et il trouvait plaisant, lorsqu'il se trouvait dans la compagnie des dames, de renouveler ces dégoûtantes scènes de polyphagie. C'était là ce que Lalande appelait se mettre au-dessus des préjugés. Ayant dit un jour à madame de Condorcet qu'il trouvait à cet étrange mets une saveur de noisette : « Je com- » prends, répliqua cette dame ; c'est à peu près » comme on peut trouver à l'athéisme une odeur » de philosophie. » Son cynisme répondait, dans les derniers temps de sa vie, à ses habitudes et à ses doctrines. Ses principaux ouvrages sont : *Exposition du calcul astronomique*, Paris, 1762, 1 vol. ; *Traité d'astronomie*, dont la meilleure édit. est celle de Paris, 1792, 5 vol. in-4, fig. Il en donna lui-même un *Abrégé*, Paris, 1795, in-8 ; *Mémoire sur le passage de Vénus, observé le 5 juin 1769, pour servir de suite à l'explication de la carte publiée en 1764*, Paris, 1772, in-4 ; *Réflexions sur les comètes qui peuvent approcher de la terre*, ibid., 1774 ; *Abrégé de navigation historique, théorique et pratique, avec des tables horaires, calculées par M^{me} Lalande, sa nièce*, Paris, 1775, in-4. L'auteur y a joint un catalogue de tous les bons livres de navigation ; *Astronomie des Dames*, 1795, in-18 ; *Des canaux de navigation et spécialement du canal de Languedoc*, Paris, 1778, in-fol. (voy. ANDREOSSY) ; *Histoire céleste française, contenant les observations de plusieurs astronomes français*, 1801, imprimée par ordre du gouvernement ; *Bibliographie astronomique avec l'histoire de l'astronomie depuis 1781*, Paris, 1805, in-4 ; *Voyage en Italie* (en 1763 et 1766), 2^e édit., Paris, 1786, 9 vol. in-12 ; excellent ouvrage, avec un atlas, contenant les plans topographiques des principales villes. L'auteur, loin d'y afficher cette manie d'athéisme qui le fit mépriser sur la fin de ses jours, parle convenablement de la religion, de la cour de Rome, des papes et du clergé. Il regarde les cérémonies de l'Eglise comme respectables en dépit d'une philosophie destructive de toute inégalité, de toute religion, de tout pouvoir, et il se moque d'un médecin génois nommé Riva, dont la folie était de prêcher l'athéisme, ne prévoyant pas que ce serait

un jour sa folie à lui-même. Il a été l'éditeur des *Leçons élémentaires d'astronomie de La Caille*, 4^e édition, 1780; du *Traité de la Sphère et du Calendrier*, par Rivard, 1798; de l'*Histoire des mathématiques* de Montucla, 1800, etc. Il a en outre travaillé à presque tous les *Journaux* ou *Recueils* savants de l'Europe. L'éloge de Lalande par Delambre se trouve dans le tome 5 des *Mémoires de l'Institut*. (Voy. SYLV. MARÉCHAL).

LALANE (Pierre), rimeur parisien, fils d'un garde-rôles du conseil privé, n'est connu que par quelques *Stances* adressées à Ménage, son ami; une espèce d'*Eglogue* insérée dans le tome 4 du *Recueil des plus belles pièces des poètes français*, par M^{lle} d'Aunoi, et quelques autres pièces recueillies, avec celles de Montplaisir, par Lefèvre de Saint-Marc, Amsterdam (Paris), 1759, 2 vol. in-12. Il mourut vers 1661.

LALANE (Noël de), fameux docteur de Sorbonne, né à Paris, était abbé de Notre-Dame de Valcroissant. Il fut le chef des députés envoyés à Rome, en 1635, pour l'affaire de Jansénien, à la défense duquel il travailla toute sa vie. Ce fut lui qui prononça devant Innocent X la harangue rapportée au chapitre 22 de la 6^e partie du *Journal de Saint-Amour*. On lui attribue plus de 40 ouvrages différents sur ces matières, sur lesquelles l'autorité de l'Eglise eût dû lui donner d'autres sentiments. Les principaux sont : *De initio pie voluntatis*, 1630, in-12; *La Grâce victorieuse*, in-4, sous le nom de Beaulieu : la plus ample édition est de 1666; *Conformité de Jansénius avec les thomistes sur le sujet des cinq Propositions*; *Vindiciæ sancti Thomæ circa gratiam sufficientem*, contre le père Nicolaï, dominicain, avec Arnaud et Nicole. Lalane mourut en 1675, à 55 ans. Il eut part à plusieurs des écrits d'Arnaud et de Nicole.

* LALLEMAND (Jean-Baptiste), peintre, né à Dijon, vers 1710, fut d'abord obligé, à cause de son peu de fortune, de travailler avec son père, tailleur d'habits, et de négliger l'art pour lequel il se sentait le penchant le plus prononcé. Il employait néanmoins les moments dont il pouvait disposer à manier le crayon ou le pinceau. Ayant obtenu de son père la permission d'aller travailler de son métier à Paris, une personne dit un jour en sa présence qu'elle avait besoin de tableaux pour décorer sa maison. « Je me charge de les » faire, » repart vivement le jeune tailleur qui tenait en ce moment l'aiguille. L'étranger sourit. Lallemand insiste, et parvient à inspirer de la confiance. Notre tailleur-peintre se met à l'œuvre, et exécute quatre tableaux représentant les *Quatre saisons*, qui furent généreusement payés. Ce premier succès fut bientôt suivi d'autres qui procurèrent au nouvel artiste les moyens de passer en Angleterre où ses ouvrages furent achetés par les personnages les plus distingués. La température de ce climat lui étant contraire, il revint passer quelque temps dans sa famille à Dijon, puis se rendit à Rome où il demeura plusieurs années, s'occupant de se perfectionner par l'étude des chefs-d'œuvre des grands maîtres. Plusieurs cardinaux employèrent ses talents, et il fit pour le Vatican différentes

compositions. Il épousa une romaine, peu riche, mais douée de vertus, et vint se fixer à Paris, où l'académie le reçut dans son sein. Lallemand fit pour les moines de Saint-Martin, près d'Autun, six grands tableaux qui excitèrent l'admiration. Ce sont des paysages héroïques et des marines, dont deux surtout sont placées par les connaisseurs à côté de celles de Vernet, au génie duquel il était le premier à rendre hommage. Le musée de Dijon possède quelques-uns de ses ouvrages. Ce peintre est mort en 1802 ou 1805.

** LALLEMAND l'ainé (François-Antoine, baron) lieutenant-général, né en 1774 à Metz, fut d'abord aide-de-camp de Junot (voy. ce nom), et lors de l'expédition de St.-Domingue chargé d'une mission près du général Leclerc. Colonel du 27^e de dragons, employé à la grande armée, il fut souvent cité dans les rapports et les bulletins pour des traits de courage, et en 1807 obtint la croix d'officier de la Légion-d'honneur. Il passa l'année suivante à l'armée d'Espagne, fut fait général de brigade en 1811; le 11 juin 1812 il battit à Maguilla une colonne de cavalerie anglaise, et le 15 décembre il culbuta près d'Alicante une division espagnole. Les revers de l'empereur le ramenèrent en France, et il prit une part active à la folle et inutile campagne de 1814. Après l'abdication de Napoléon, il obtint de Louis XVIII la croix de St.-Louis et le commandement du département de l'Aisne; mais sa nouvelle position ne lui suffisait pas, et ce fut un des généraux qui préparèrent le retour de Napoléon. A la nouvelle de son débarquement, il rejoignit le général Lefebvre-Desnouettes, avec lequel il tenta de s'emparer de La Fère. Cette entreprise échoua par la fermeté du général d'Aboville (voy. ce nom). Abandonné de ses troupes, il essaya de gagner Lyon; mais arrêté dans sa route avec son frère et quelques autres officiers qui l'accompagnaient, il ne dut sa liberté qu'au renversement des Bourbons. Napoléon récompensa son zèle en le nommant lieutenant-général, et membre de la chambre des pairs. Il combattit à Fleurus et à Waterloo, et cette grande bataille perdue, demanda l'autorisation d'accompagner Napoléon à Ste.-Hélène. Il ne put obtenir cette faveur, et fut conduit sur un vaisseau anglais prisonnier à Malte. Pendant ce temps son procès s'instruisait en France devant un conseil de guerre qui le condamnait à mort par contumace. Ayant recouvré la liberté, il se rendit à Constantinople, puis à Smyrne, en Perse et en Egypte; mais repoussé de partout, il se décida enfin à rejoindre son frère aux Etats-Unis, où ils fondèrent au Texas sous le nom de *Champ d'Asile* une colonie qui ne réussit pas et ne pouvait pas réussir. Obligé de quitter le Texas, il vint habiter les environs de la Nouvelle-Orléans où il était sinon heureux du moins tranquille, lorsque toujours poussé par le besoin d'aventures, il débarqua en 1825 à Lisbonne, d'où il se rendit à Cadix pour offrir ses services aux Cortès. Quand il arriva, les cortès n'existaient plus; mis en prison, il recouvra la liberté, et ne pouvant rentrer en France, après avoir erré quelque temps dans la Belgique et en Angleterre, il était retourné aux Etats-Unis avec le projet d'y établir une maison

d'éducation, lorsque 1830 lui permit de réparaître. Rétabli sur le cadre des lieutenants-généraux, il fut élevé à la pairie en 1835, eut le commandement de la Corse qu'il garda deux ans, et mourut à Paris, le 11 mars 1859, à 63 ans.

* LALLEMAND (Dominique-Henri, baron), frère cadet du précédent, né à Metz, suivit la carrière des armes et dut à sa valeur et à ses connaissances un rapide avancement. Parvenu au rang de général de brigade d'artillerie, il se signala dans différentes rencontres pendant l'invasion de 1814. A la nouvelle du débarquement de Napoléon de l'île d'Elbe, il tenta d'opérer un mouvement en sa faveur dans le département de l'Aisne; partagea le sort de son frère, et nommé lieutenant-général, il combattit à Waterloo, à la tête de l'artillerie de la garde. Il suivit l'armée au-delà de la Loire, et après son licenciement passa aux Etats-Unis. Condamné à mort par contumace, il résolut avec son frère de fonder au Texas une colonie sous la dénomination de *Champ-d'Asile* (voy. l'art. précéd.) Henri, moins aventureux que son frère, épousa la fille d'un riche négociant des Etats-Unis, et mourut le 15 septembre 1825, à Borden Town, dans le New-Jersey. On a de lui un *Traité d'artillerie*, Nouvelle-Orléans, vers 1820, 2 vol. in-4, dont un de pl. traduit en anglais par Renwick.

* LALLEMANDET (Jean), minime, né à Besançon en 1595, fut envoyé par ses supérieurs en Allemagne où il professa la théologie et la philosophie. En 1614, nommé provincial, il eut la surveillance des maisons de son ordre, dans la haute Allemagne, la Bohême et la Moravie, et mourut à Prague, le 10 novembre 1647, âgé de 52 ans. On a de lui : *Decisiones philosophicae*, Munich, 1645 et 1646, in-fol.; ou sous ce titre : *Cursus philosophicus*, etc., Lyon, 1656, in-fol.; *Cursus theologicus*, 1656, in-fol. Ces deux ouvrages ont joui longtemps en Allemagne d'une grande célébrité. Il a laissé en manuscrit un traité de *Eucharistia; elucidationes in institutiones juris civilis; et Institutum juris canonici*.

LALLEMANT (Louis), jésuite, né à Châlons-sur-Marne en 1578, mort recteur à Bourges, en 1653, est auteur d'un *Recueil de Maximes*, qu'on trouve à la fin de sa *Vie*, publiée en 1694, in-12, par le père Champion, et qui a paru depuis sous le titre de *Doctrine spirituelle*; la dernière édition est d'Avignon, 1781. Il y a d'excellentes choses, fruits d'une grande expérience dans les choses de Dieu; mais aussi quelques minuties, des mysticités un peu exotiques, et des assertions au moins incertaines.

LALLEMANT (Pierre), chanoine régulier de Sainte-Geneviève, né à Reims vers 1622, n'embrassa cet état qu'à l'âge de 33 ans. La chaire, la direction et les œuvres de piété remplirent le cours de sa vie. Il la termina par une mort sainte en 1675, à 51 ans, après avoir été prieur de l'abbaye de Sainte-Geneviève et chancelier de l'université. Nous avons de lui : *le Testament spirituel*, in-12; *Les saints desirs de la mort*, in-12; *La mort des justes*, in-12. Ces trois ouvrages sont entre les mains de toutes les personnes pieuses; *Abrégé de la vie de sainte Geneviève*, 1665, in-12, réimprimée en 1685, avec des

notes du père Dumoulinet, in-8 : elle manque de critique; *Eloge funèbre de Pomponne de Bellière*, 1671, in-4, prononcé à l'Hôtel-Dieu de Paris, le 17 avril 1657.

LALLEMANT (Jacques-Philippe), jésuite, né vers 1660 à Saint-Valery-sur-Somme, mourut à Paris en 1748. Il était un des plus zélés défenseurs de la constitution *Unigenitus*, et de l'autorité de l'Eglise. On a de lui : *Le Véritable Esprit des nouveaux disciples de saint Augustin*, 1705 et 1707, 4 vol. in-12 : tableau vrai à certains égards, mais quelquefois outré. *Le sens propre et littéral des choses*, en prose, in-12, et qui met dans un beau jour les sublimes cantiques du prophète roi. On en a fait une multitude d'éditions; et ce livre ne saurait être trop familier aux chrétiens; c'est le meilleur livre de prières qu'on puisse leur suggérer. Le père Goldhagen a donné une paraphrase allemande sur ce modèle, Mayence, 1780, in-8. (*Voy. DAVID*). *Réflexions sur le nouveau Testament*, 12 vol. in-12, qu'il opposa à celui de Quesnel. Si, comme l'ont prétendu les gens de parti, il lui est inférieur pour les grâces du style, ce désavantage est bien réparé par une exacte orthodoxie. Il y a à la fin de chaque chapitre de très-bonnes notes pour l'intelligence du sens littéral, par le père Languedoc; une *Traduction de l'imitation de Jésus-Christ*, 1 vol. in-12. Plusieurs *Ouvrages* contre les réfractaires aux décisions de l'Eglise.

* LALLEMANT (Richard CONTERAY), imprimeur, connu par de bonnes éditions d'ouvrages classiques, né à Rouen en 1726, y mourut le 5 avril 1807, après y avoir rempli différentes fonctions municipales. Louis XV lui avait fait expédier des titres de noblesse. Parmi les ouvrages sortis de ses presses, on distingue le *Petit Apparat royal*, Rouen, 1760 in-8; *l'Ecole de la chasse aux chiens courants*, par Verrier de la Conterie, 1765, in-8; Lalle-mant l'a fait précéder de la *Bibliothèque des théreuticographes*, c'est-à-dire des auteurs qui ont traité de la chasse. Ce morceau de bibliographie, très-estimé, est terminé par une table, qui est elle-même un chef-d'œuvre. — Nicolas, et Richard-Xavier-Félix, frères du précédent, l'aiderent dans ses travaux typographiques. Le dernier, né le 8 mars 1729, ayant embrassé l'état ecclésiastique, fut vicaire-général du diocèse d'Avranches. Outre le *Dictionnaire français-latin*, dont nous venons de parler, on doit aux trois frères : le *Rudiment latin, avec la méthode*, in-12; le *Dictionnaire français-latin du Père Lebrun*, augmenté, in-4; *Ovide*, latin-français, 2 vol. in-12; *Virgile*, latin, avec les notes du père Jouvençy, in-12; *Fables de Phèdre*, latin-français, avec des notes; *Salluste et Cornelius Népos*, avec des notes. Ces ouvrages classiques ont été si souvent réimprimés, qu'il serait trop long d'en indiquer les éditions.

LALLI. Voy. LALLY.

LALLI (Jean-Baptiste), *Lallius*, poète et jurisconsulte italien, né en 1572, fut employé par le duc de Parme et par le pape au gouvernement de plusieurs villes, et mourut à Norcia dans l'Ombrie, sa patrie, en 1637, à 64 ans. On a de lui plusieurs poèmes italiens : *Domiziano Il Moschicida*, (Domi-

lien le destructeur des mouches), poème en quatre chants, in-12; *Il mal francese*, in-12; *La Gerusalemme desolata*, in-12; *L'Eneide travestita*, 1653, in-12; un vol. de *Poésies diverses*, 1658, in-12.

LALLOUETTE (Ambroise), chanoine de Sainte-Opportune, né à Paris, vers 1635, mort en 1724, à 71 ans, s'appliqua avec succès aux missions pour la réunion des protestants à l'Eglise romaine. On lui doit : des *Traité sur la présence réelle*, sur la communion sous une espèce, réunis en 1 vol. in-12; *l'Histoire des traductions françaises de l'Ecriture sainte*, 1692, in-12. L'auteur parle des changements que les protestants y ont faits en différents temps, et entre dans des détails curieux, mais quelquefois inexacts; *La Vie d'Antoinette de Gondi, supérieure du Calvaire*, in-12; *la Vie du cardinal Le Camus, évêque de Grenoble*, in-12. On lui attribue communément *l'Histoire et l'Abrégé des ouvrages latins, italiens et français pour et contre la comédie et l'opéra*, in-12.

LALLOUETTE (Jean-François), musicien français, disciple de Lulli, mort à Paris en 1728, à 73 ans, obtint successivement la place de maître de musique de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, et de celle de Notre-Dame. Il a composé plusieurs *motets* à grand chœur, qui ont été fort applaudis; mais on n'a gravé de ses ouvrages que quelques motets pour les principales fêtes de l'année, à une, deux et trois voix, avec la basse continue. Son *Miserere* surtout est très-estimé.

LALLY (Thomas-Arthur, comte de), baron de Tullendally ou Tollendal en Irlande, gentilhomme irlandais de l'ancienne famille des *O'Mul-Lally* dont les ancêtres suivirent la fortune de Jacques II, roi d'Angleterre, lorsqu'il chercha un asile en France, naquit à Romans en Dauphiné en 1702, et fut destiné à la carrière des armes; on a dit qu'il fut soldat en naissant, et, en effet, dès 1709, c'est-à-dire, à l'âge de moins de huit ans il obtint une commission de capitaine dans le régiment irlandais de Dillon, dont son père, sir Gérard Lally, était colonel commandant, et son oncle colonel propriétaire. Au mois de septembre de la même année, son père le fit camper avec lui auprès de Gironne, voulant, disait-il, lui faire *sentir au moins la poudre pour gagner son premier grade*, et à 12 ans, en 1714, il monta sa première tranchée à Barcelonne. Après cette récréation des *vacances*, le jeune Lally fut renvoyé au collège et il fit réellement ses premières armes, en 1733, en qualité d'aide-major du régiment de Dillon. Le régent qui mourut en 1725 avait voulu le faire colonel, à l'âge de 18 ans; mais sir Gérard Lally s'y était opposé, on ne sait trop pour quelle raison. Il se distingua en 1734, à l'attaque des lignes d'Ellingen où il sauva la vie à son père alors brigadier des armées, grade que celui-ci dut aux services et aux réclamations de son fils. La paix ayant été conclue en 1737, le comte de Lally passa en Angleterre, afin d'y jeter les semences de ces conjurations qui tant de fois faillirent replacer les Stuarts sur le trône. Il parcourut les trois royaumes, y établit des correspondances avec les principaux partisans de Jacques III, et fut à son retour chargé auprès de la cour de Russie, par le cardinal Fleury,

d'une négociation secrète et périlleuse dans laquelle il échoua, non toutefois sans avoir fait preuve de zèle et de talents diplomatiques. Il devint successivement colonel d'un régiment de son nom, puis lieutenant-général, se distingua à la bataille de Dettingue, perdue en 1745, et à celle de Fontenoi, dont le succès lui fut dû en grande partie, et fut nommé, en 1756, gouverneur des possessions françaises dans l'Inde. Il arriva à Pondichéry le 24 avril 1758. La guerre était déclarée entre la France et l'Angleterre. Il s'empara d'abord de Gondelour et de Saint-David; mais il échoua devant Madras; et, après la perte d'une bataille, il fut obligé de se retirer sous Pondichéry, que les Anglais bloquèrent et prirent le 16 janvier 1761. Sa garnison fut prisonnière de guerre, et la place rasée. Lally avait indisposé tous les esprits par son humeur violente et hautaine, et par les propos les plus outrageants. Les Anglais le firent conduire à Madras le 18 janvier, pour le soustraire à la colère des officiers français. Arrivé en Angleterre le 25 septembre suivant, il obtint la permission de retourner en France. Le consul de Pondichéry et les habitants l'accusaient d'avoir abusé du pouvoir que le roi lui avait confié. Il fut renfermé à la Bastille. Le parlement eut ordre de lui faire son procès, et il fut condamné, le 6 mai 1766, à être décapité, comme *dûment atteint d'avoir trahi les intérêts du roi, de l'état et de la compagnie des Indes, d'abus d'autorité, vexations et exactions*. L'arrêt fut exécuté, et ce lieutenant-général finit sa vie sur un échafaud. En 1778, un fils du comte de Lally (voy. l'article suivant), dont la légitimité était contestée par une nièce (madame la comtesse de la Heuse), se pourvut en cassation de l'arrêt prononcé contre son père. Il réussit à le faire casser en effet, et à faire renvoyer ce procès au parlement de Dijon. Ce tribunal confirma la sentence du parlement de Paris, par un arrêt du 25 août 1785; mais, en vertu d'un arrêt du conseil, l'arrêt du parlement fut cassé. Le *Factum* que Voltaire a publié en faveur de cet infortuné général est rempli d'assertions fausses et calomnieuses: il est toujours beau de prendre le parti des malheureux, mais il ne faut pas sacrifier à leurs dépens l'innocence et l'honneur d'autrui.

* LALLY-TOLLENDAL (Trophime-Gérard, marquis de), fils du précédent, naquit à Paris le 5 mars 1751. A l'époque où son père fut envoyé à l'échafaud, il étudiait au collège d'Harcourt, et il ne connut le secret de sa naissance que la veille du jour où il devint orphelin. Il n'avait pas encore 16 ans, lorsqu'il adressa à son professeur Mauduit une pièce de vers latins sur le procès de Calas, dans laquelle la mort de son père était indiquée avec chaleur. Les tribunaux retentirent bientôt de ses réclamations, et ses nobles efforts allaient être couronnés d'un plein succès, quand la révolution fit suspendre l'affaire à Rouen, où elle avait été portée en dernier lieu. Louis XVI avait même avancé la réhabilitation du général Lally, en exprimant dans diverses lettres et brevets sa satisfaction particulière de la conduite du fils: *Nous avons applaudi à sa piété filiale*. Ce prince ne lui accordait plus une seule marque de sa *spéciale protection* sans

la motiver par ces mots : *en considération des services de famille et du régiment de son nom*. Lally-Tollendal, grand bailli à Etampes, fut député par de la noblesse de Paris aux états-généraux. Partisan des idées de réforme et des systèmes financiers de Necker, il se réunit aux communes avec la minorité de son ordre, et se prononça pour une monarchie tempérée. Le 14 juillet, jour de la prise de la Bastille, il fut l'un des commissaires envoyés à Paris pour calmer le peuple, et le lendemain il harangua la multitude à l'hôtel-de-ville. Le 17, lorsque Louis XVI s'y rendit, il exposa au peuple tous les bienfaits dont le monarque l'avait comblé. Ses discours ne produisirent pas l'effet qu'on en espérait. Dès lors, il se prononça franchement en faveur de la cour, lança une vive apostrophe à Mirabeau, et en qualité de rapporteur du comité de constitution, présenta, mais sans succès, un système de gouvernement modelé sur celui qui régit l'Angleterre. Un second projet, qu'il rédigea avec Mounier, Bergasse et l'archevêque de Bordeaux, éprouva le même sort; et un nouveau comité produisit la constitution de 1791. Lally-Tollendal vota pour le *vetq* absolu, et se plaignit de la trop grande extension donnée aux concessions faites le 4 août par les deux premiers ordres. Après les journées des 5 et 6 octobre, désespérant du salut de la monarchie, il se retira en Suisse, où il publia un ouvrage intitulé : *Quintus Capitolinus aux Romains*, critique détaillée des diverses opérations de l'assemblée nationale. Rentré en France en 1792, il chercha, de concert avec Bertrand de Molleville, Malouet et Montmorin, à s'opposer à la marche de la démocratie, et fut enfermé à l'abbaye après le 10 août. Il échappa aux massacres de septembre, et se rendit en Angleterre, où il vécut d'une modique pension qui lui fut accordée par le gouvernement britannique. Du lieu de son exil, il écrivit à la Convention pour demander l'autorisation de venir défendre Louis XVI, et n'en ayant point reçu de réponse, il fit paraître le plaidoyer qu'il avait préparé. Après le 18 brumaire, il se fixa à Bordeaux, d'où il vint en 1803, à Paris, présenter ses hommages au souverain pontife. Pendant la durée du gouvernement impérial, il resta étranger aux affaires. Louis XVIII le nomma membre de son conseil privé, et dans les cent-jours, il suivit, en cette qualité, le prince à Gand. C'est sur son rapport que fut rédigé le *Manifeste du roi à la nation française*. Il fut créé pair de France le 19 août 1815, et dans cette session, il se fit plusieurs fois écouter avec intérêt à la tribune. Lors du procès de Louvel, il adressa au coupable cette sommation solennelle : « Louvel, je vous adjure au nom du Dieu vivant de déclarer si vous n'avez point de complices. » Il mourut le 11 mars 1850, dans les sentiments de religion qu'il avait toujours professés. Membre de l'académie française depuis 1816, il y a été remplacé par M. de Pongerville. Outre les éloquentes mémoires qu'il a publiés dans l'affaire de son père (*voy. l'article précédent*), on citera de Lally : *Plaidoyer pour Louis XVI*, 1793, in-8, réimprimé dans le *Barreau français*; *Mémoire au roi de Prusse, pour réclamer la liberté de Lafayette*,

1795, in-8; *Le comte de Strafford*, tragédie en cinq actes et en vers, Londres, 1793, in-8, reçue en 1792 au Théâtre-Français, mais non représentée; *Essai sur la vie de T. Wentworth, comte de Strafford*, Londres, 1793, in-8; Leipzig, 1796, in-8; Paris, 1814, in-8; *Défense des émigrés français*, 1797, 2 vol. in-8; 2^e édit., Paris, 1823, in-8; *Observations sur la déclaration de plusieurs pairs de France, publiée dans le Moniteur du mardi 27 novembre 1821*, Paris, 1821, in-8; elles eurent deux éditions; *Observations sur la nature de la propriété littéraire, présentée à la commission nommée par le roi, pour l'examen préparatoire tendant à améliorer, dans l'intérêt des gens de lettres et artistes, la législation nouvelle sur le droit des auteurs et de leurs héritiers*, 1826, in-8, deux éditions. Lally-Tollendal a traduit des *Oraisons de Cicéron*, et a fourni plusieurs articles importants à la Biographie universelle, etc.

** LALOY (Pierre-Antoine), conventionnel, né en 1747 dans le Bassigny, était en 1789 avocat à Chaumont. Ayant embrassé avec ardeur les principes de la révolution, il fut un des administrateurs de la Haute-Marne, et député de ce département à l'assemblée législative, où il ne se fit point remarquer. Renvoyé à la Convention, il y vota la mort du roi sans appel et sans sursis, et depuis parut rarement à la tribune pour y lire des rapports au nom des commissions. Cependant, après le 9 thermidor, il devint membre du comité de salut public; mais il ne s'y occupa que d'objets de détails et de mesures administratives. Après la session, entré au conseil des cinq-cents, il en fut élu président (février 1797). Passé depuis au conseil des anciens, il y reçut les mêmes marques d'estime de ses collègues. Au 18 brumaire, il fit partie de la commission intermédiaire, d'où il arriva au tribunal. Lorsque ce corps fut supprimé, devenu membre du conseil des prises, il conserva ce poste jusqu'à la restauration. Appelé pendant les cent-jours au secrétariat général du département de la Seine, il fut au second retour du roi, forcé d'aller chercher un asile en Belgique. Ayant obtenu l'autorisation de rentrer en France, il revint à Chaumont, où il mourut presque centenaire, le 5 mars 1846.

* LA LUZERNE (César-Guillaume de), cardinal-évêque de Langres, pair de France, né à Paris le 17 juillet 1738, était allié par sa mère aux Lamignons, et fut d'abord chevalier de Malte; mais il se destina bientôt à l'état ecclésiastique, et entra dans le séminaire de Saint-Magloire à Paris. Le crédit de son grand-père, le chancelier de Lamignon, lui fit obtenir de bonne heure plusieurs bénéfices : nommé en 1734, chanoine *in minoribus* de la cathédrale de Paris, et deux ans après abbé de Mortemer, il fit son cours de théologie au collège de Navarre, fut le premier de sa licence en 1762, et devint grand-vicaire de M. Dillon, récemment appelé sur le siège de Narbonne. La province de Vienne dans laquelle il possédait la chapelle Notre-Dame de Pitié, le nomma, en 1765, agent du clergé; il remplit avec zèle et succès une place, difficile à cette époque, à cause des contestations survenues entre le clergé et les parlements. De

concert avec M. de Cicé, son collègue, il présenta *requête* au conseil dans le mois de mars 1766, contre le réquisitoire de M. Castillon, avocat-général au parlement de Provence, sur les actes du clergé. (Voy. les *Actes de la dernière assemblée du clergé sur la religion, vengés par le clergé et par le roi, des attaques de M. de Castillon*, 1767, in-12.) Le conseil ordonna la suppression du réquisitoire. En 1770, il succéda à M. de Montmorin, dans l'évêché de Langres, qui avait le titre de duché-pairie. Chargé d'un diocèse, il partageait son temps entre l'étude et les devoirs du ministère pastoral. En 1775 il prononça l'oraison funèbre du roi de Sardaigne devant le comte d'Artois, et l'année suivante, celle de Louis XV devant Monsieur. Il remit, en 1782, son abbaye de Mortemer, et fut nommé à celle de Bourgneil, diocèse d'Angers. Appelé à l'assemblée des notables en 1787, il siégea l'année suivante dans la dernière assemblée du clergé; et en 1789, il fut député aux états-généraux. S'étant aperçu des suites qu'auraient les premières opérations du tiers-état, il proposa que le clergé et la noblesse se réunissent dans une chambre; mais ce projet fut rejeté par les trois ordres: Mirabeau consacra trois lettres à ses commettants à réfuter le système de La Luzerne qui était calqué sur les formes du gouvernement anglais. Cependant il fut le second des évêques qui présida l'assemblée; l'esprit qui y dominait ne pouvait plaire à un si sage prélat; aussi, après les 3 et 6 octobre, il se retira dans son diocèse, où les novateurs ne le laissèrent pas en repos. Il adhéra à l'*Exposition des principes* (voy. BOISGELIN), refusa, le 1^{er} décembre 1790, de coopérer à la suppression de son chapitre, et, le 20, adressa aux administrateurs de la Haute-Marne une lettre énergique et d'autres non moins pressantes, aux officiers municipaux de Langres, sur son refus du serment civique. Il publia successivement *Examen de l'instruction de l'Assemblée nationale sur l'organisation prétendue civile du clergé*; une *Instruction aux curés et aux autres prêtres de son diocèse qui n'avaient pas prêté le serment* (15 mars 1791), et qui fut adoptée par trente-trois évêques; et une *Instruction pastorale sur le schisme de France* (réimprimée à Langres en 1805), où il traite à fond les principales matières contestées. Cette courageuse résistance ne pouvait que redoubler les persécutions. Obligé de quitter son diocèse, il se retira en Suisse, et se fixa à Constanz, où il prêcha, le jour de Pâques 1793, un sermon sur les causes de l'incrédulité (imprimé en 1818). Il séjourna plusieurs années dans cette ville, et y accueillit les prêtres ses anciens collaborateurs. Il en avait toujours au moins douze à sa table: pour remplir cette œuvre de charité, il vendit jusqu'à sa croix épiscopale. S'étant rendu en Autriche, auprès de son frère, César-Henri, il y resta jusqu'à la mort de cet ancien ministre (voy. plus bas son article). Il passa de là en Italie, et s'établit à Venise, où il s'occupa de la rédaction de ses ouvrages. Les soins qu'il donnait aux prisonniers français atteints du typhus lui firent contracter une maladie grave dont il se ressentit longtemps. En 1801, à la demande du pape Pie VII, il

donna sa démission de son siège, mais il ne revint en France qu'en 1814. Son passage par Langres fut un triomphe; le roi le nomma pair de France. Au retour de Bonaparte il ne quitta point Paris, et ne fut pas inquiété. Sur la présentation du roi il fut en 1817 élevé au cardinalat et reçut la *barrette* le 24 août. Quoiqu'il eût pu, comme d'autres anciens évêques, obtenir un archevêché, il préféra son siège de Langres; mais de nouvelles négociations entamées avec la cour de Rome l'empêchèrent de se rendre dans son diocèse. A cette époque, il fut le seul prélat admis dans le conseil où fut discuté le concordat; peu de temps après, le roi le nomma ministre d'état. Il fit aussi partie de l'assemblée que tirent plusieurs évêques au sujet de ce même concordat, et signa les lettres qui furent adressées au pape et au roi. Il s'éleva, le 10 mai 1819, à la chambre des pairs, contre le refus de mentionner dans un projet de loi la répression des outrages à la religion. Au mois d'octobre 1819, il reçut le cordon bleu. Malgré son âge et ses infirmités, il partageait son temps entre l'étude et les exercices de piété. Il se levait à quatre heures du matin, et observait un régime austère. Depuis longtemps, sa santé déclinait. Attaqué d'une maladie qui a duré 55 jours, et sentant approcher sa dernière heure, il réclama les secours de la religion, et les reçut en présence de sa famille, à laquelle il adressa une pieuse exhortation. Il conserva toute sa présence d'esprit, jusqu'au moment de sa mort, arrivée le 21 juin 1821, à l'âge de 85 ans. Son corps a été scellé dans un cercueil de plomb et déposé à côté de celui de l'abbé Legris-Duval, dans un caveau de l'église des carmes de la rue Vaugirard. M. Cortois de Pressigny, archevêque de Besançon, prononça son éloge à la chambre des pairs. Un monument lui a été élevé dans la cathédrale de Langres; il a été exécuté par M. Maire, sculpteur de Besançon. « A l'expérience des vieillards, dit l'*Ami de la religion*, t. 28, p. 252, il joignait la vivacité de la jeunesse et la piété la plus vraie; » il pratiquait la vertu simplement; après avoir » étonné par ses connaissances et sa mémoire les » gens les plus instruits, il étonnait encore plus » dans l'intimité par sa gaieté franche. Il aimait les » enfants et en était aimé. Excellent ami, patriarche » de sa famille, il fut constamment sujet fidèle, » prélat attaché à ses devoirs, écrivain laborieux, » et défenseur zélé des principes de la religion et » des droits de l'Eglise. Il a rempli avec honneur » une longue carrière, et laisse au dedans et au » dehors de son diocèse le souvenir de ses qualités » et de ses services. » On a de lui : *Oraison funèbre de Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne*, 1775; *Oraison funèbre de Louis XV*, 1774; *Instruction pastorale sur l'excellence de la religion*, Langres, 1786, in-12, souvent réimprimée et traduite en italien par Gio. Prodoscimo Zabeo, Venise, 1799, in-8; *ibid.*, 1810; *Institutions sur le rituel de Langres*, Besançon, 1786; Paris, 1817, in-4; *Considérations sur divers points de la morale chrétienne*, Venise, 1799, 5 vol. in-12; Lyon, 1816, 4 vol. in-12; *Explications des évangiles des dimanches et de quelques-unes des principales fêtes de*

l'année, 1807, 4 vol. in-12; *Dissertations sur les églises catholique et protestante*, 1816, 2 vol. in-12; *Eclaircissements sur l'amour pur de Dieu*, 1813, in-12; *Dissertation sur la loi naturelle*, in-12; *Dissertation sur la spiritualité de l'âme, et sur la liberté de l'homme*; *Considérations sur l'état ecclésiastique*, 1810, in-12; *Dissertation sur l'instruction publique*, 1816, in-8; *Sur la responsabilité des ministres*, 1816, in-8; *Projet de loi sur les élections*, *ibid.*, 1820. Ce savant prélat est auteur d'autres ouvrages, parmi lesquels on citera : un *Traité sur le prêt de commerce*, publié (par M. Cortois de Pressigny), Dijon, 1825, 5 vol. in-8, et un *Traité concernant la supériorité des évêques sur les prêtres*. L'histoire le rangera parmi les défenseurs les plus zélés de la religion et du trône; les raisonnements sans réplique répandus dans ses écrits, sont présentés avec chaleur, avec force, avec onction, dans un style attrayant, et ont produit dans le clergé français les effets les plus salutaires.

* LA LUZERNE (Anne-César, marquis de), diplomate français, frère du précédent, né à Paris en 1741, aide-de-camp du maréchal de Broglie, son parent, fut nommé en 1762, major général de la cavalerie, et colonel des grenadiers de France. A la paix il rentra dans la diplomatie, et vers la fin de 1776, envoyé extraordinaire en Bavière. Au milieu des dissidences qui s'élevèrent au sujet de la succession de l'empereur Maximilien-Joseph, il déploya beaucoup de prudence et de fermeté, et prit part aux négociations qui consolidèrent, sur la tête de Charles-Théodore, les états des deux branches de sa maison. De retour à Paris en 1778, il remplaça Gérard aux Etats-Unis, et ne revint en France qu'après la paix de 1783. Son nom fut donné à l'un des douze comtés dont se composait alors l'Union. Appelé au mois de janvier 1788 à l'ambassade d'Angleterre, il mourut à Londres au mois de septembre 1791, laissant la réputation d'un homme consommé dans la tactique et la diplomatie.

* LA LUZERNE (César - Henri, comte de), ministre de la marine, frère du précédent, né à Paris en 1757, était au service depuis plus de trente ans, lorsqu'il fut fait lieutenant-général. Nommé, en 1786, gouverneur des îles-sous-le-Vent, il fut chargé dix-huit mois après du portefeuille de la marine. En 1789, à l'exemple des autres ministres, il donna sa démission lors du renvoi de Necker; il aurait même persisté dans sa résolution de se retirer tout-à-fait sans les pressantes instances du roi : on lui imputa la ruine des colonies, et une proposition formelle fut faite, le 19 octobre 1790, de déclarer qu'il avait, ainsi que ses collègues, perdu la confiance publique. Sa démission fut enfin acceptée; en 1791 il se rendit à Londres, à cause de la maladie de son frère, (*voy. l'art. précédent*), et de là en Allemagne où il mourut au mois de mars 1799 dans la terre de Bernau, près de Wells. On a de lui : *Retraite des dix mille*, trad. de Xénophon, Paris, 1786, 2 vol. in-12, fig. Cette version est estimée; *Constitution des Athéniens*, Londres, 1793, in-8. Les notes contiennent l'expression des sentiments d'horreur que lui avaient inspirée les crimes de la révolution.

LAMARCHE (Jean-François de), jésuite, né en Bretagne en 1700, s'est distingué par des ouvrages dont la justesse et la solidité font le principal mérite; tels sont : *la Foi justifiée de tous reproches de contradiction*, 1762, in-12; *Instructions dogmatiques sur les indulgences*, 1751, in-12. On a encore de lui un *Discours sur la géométrie*. Il mourut en 1763.

* LAMARCK (Jean-Baptiste-Pierre-Antoine de MONET, chevalier de), qu'on pourrait surnommer le *Linnée français*, naquit le 1^{er} août 1744, à Bazentin en Picardie, d'une famille noble. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, à la mort de son père, il entra dans le régiment de Beaujolais, avec lequel il fit la guerre de sept ans. Sa conduite à la journée de Filinghausen (16 juillet 1761) fut si brillante, que le maréchal de Broglie le fit officier sur le champ de bataille; un accident grave l'obligea à renoncer au service en 1765. La médecine l'occupa alors et il étudia quatre ans, dans le but de se créer des ressources qu'il ne trouvait pas dans sa fortune très-médiocre. Il l'abandonna cependant pour la botanique, et le résultat de ses travaux fut la *Flore Française*, ouvrage important qui fut imprimé en 1778 aux frais du gouvernement et qui fonda la réputation de l'auteur. En 1781, commissionné botaniste du roi, il parcourut les Pays-Bas, la Hollande, la Prusse, l'Allemagne, la Hongrie, etc., et visita surtout avec un soin particulier les mines de Chemnitz et de Hartz. De retour à Paris, il s'occupa de rédiger la partie botanique de l'Encyclopédie. Des difficultés s'étant élevées entre l'auteur et l'éditeur, Poiret, longtemps après, termina l'ouvrage. Lamarck fut adjoint, en 1788, à Daubenton (*voy. ce nom*). Il passa, avec assez de sécurité, le règne de la terreur : et, dès que le calme parut revenir, il proposa un plan pour l'organisation du Muséum, qui servit de base au décret sur cet établissement. L'enseignement de la zoologie fut partagée entre Geoffroy-Saint-Hilaire et Lamarck qui se chargea de la classe des animaux invertébrés, dont l'étude était presque dédaignée. Il était étranger à cette partie de la science; mais telles furent la persévérance et la sagacité qu'il apporta dans ses études nouvelles, et l'habileté de ses laborieuses investigations, qu'au bout d'un an il fut en état de faire son cours, et qu'on lui dut plus tard le *Traité des animaux invertébrés*, un des meilleurs ouvrages d'histoire naturelle. Lamarck s'était occupé de météorologie, et, dès 1778, il avait soumis à ce sujet des observations à l'académie des sciences. Dominé par cette idée que la lune exerce une action marquée sur notre atmosphère, et qu'en combinant ses phases avec ses différents degrés d'éloignement de la terre et son obliquité, il n'est point impossible de prédire, avec quelque précision, les changements de temps, il publia en 1799 le 1^{er} n° de l'*Annuaire météorologique*, auquel il dut bientôt renoncer (1). La physique et la chimie prirent une

(1) On alla dire à Napoléon qu'un membre de l'institut composait des *Almanachs*, et que cette circonstance pouvait jeter de la déconsidération sur le corps. L'empereur en fit des reproches à l'auteur, dans une réception de l'institut, et l'*Annuaire météorologique* cessa de paraître.

part de son temps. Devenu aveugle, par suite d'une cataracte qui, dès 1818, l'avait obligé de se faire remplacer dans sa chaire de zoologie (*voy. LATREILLE*), il assistait néanmoins aux séances de l'académie. Lamarck est mort à Paris, le 19 décembre 1829. On a de lui : *Flore française ou Description succincte de toutes les plantes qui croissent en France*, Paris, 1778, 3 vol. in-8; *ibid.*, 1793; *ibid.*, 1803, 5 vol. in-8 (*voy. DE CANDOLLE*) : *Annuaire météorologique*, Paris, 1799-1810, in-12. Il n'en a paru que onze numéros; *Hydrogéologie*, Paris, 1801, in-8; traduit en allemand, par Wrede, Berlin, 1803, in-8; *Recherches sur les causes des principaux faits physiques*, Paris, 1801, 2 vol. in-8; *Système des animaux sans vertèbres*, Paris, 1801, in-8; trad. en allemand, par Froriep, Weimar, 1807, in-8; *Recherches sur l'organisation des corps vivants*, Paris, 1802, in-8; *Philosophie zoologique*, Paris, 1809, 2 vol. in-8; *Extrait des cours de zoologie sur les animaux sans vertèbres*, Paris, 1812, in-8; *Système analytique des connaissances positives de l'homme*, Paris, 1810, in-8; *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres*, Paris, 1815-1822, 7 vol. in-8; *Histoire naturelle des végétaux classés par familles*, Paris, 1802 et 1826, 15 vol. in-18. Les deux premiers sont de Lamarck et les treize autres de M. Brisseau-Mirbel. Lamarck est, comme on l'a dit, auteur du premier volume du *Dictionnaire de botanique*, et des *Illustrations generum*, faisant partie de l'Encyclopédie. On a encore de lui plusieurs mémoires dans les recueils de l'académie des sciences, et du muséum d'histoire naturelle, et il a coopéré au *Journal de physique*. On a donné le nom de *Monetia* ou de *Lamarckia* à des plantes qui ne les ont point retenu, à l'exception d'une graminée à laquelle Munch a donné le second de ces deux noms.

LAMARE. *Voy. MARE.*

* LAMARQUE (Maximilien, comte), lieutenant-général, fils d'un membre de l'assemblée Constituante, né à St.-Sever (Landes), le 21 juillet 1770, s'enrôla comme simple soldat en 1792, et devint au bout de quelques mois, capitaine dans les grenadiers de Latour d'Auvergne. Il fit la campagne de 1793, à l'armée des Pyrénées-Orientales, et reçut le 5 février deux blessures graves en arrêtant une colonne espagnole avec une seule compagnie. Plus tard, il s'empara de Fontarabie à la tête de 200 grenadiers, fait d'armes qui lui valut le grade d'adjudant-général. Employé aux armées d'Angleterre et du Rhin, il fut nommé général de brigade en 1801, et se distingua à la bataille de Hohenlinden. Il fit la campagne d'Allemagne de 1803, et rejoignit l'armée destinée à faire la conquête du royaume de Naples. Il se fit remarquer au siège de Gaète et contribua beaucoup à la réduction des Calabres. Général de division et chef d'état-major du roi Joseph, Murat le maintint dans ce grade et le chargea de prendre l'île de Caprée, défendue par sir Hudson-Lowe (*voy. ce nom*). Après cette conquête, appelé dans la haute Italie, il eut le commandement d'une division dans l'armée du vice-roi. Il se distingua dans de nouvelles campagnes, surtout à Wagram, où il eut quatre chevaux tués sous lui. Envoyé à Anvers, il y rendit de nouveaux

services. Employé en 1812 dans la campagne de Russie, il fut rappelé en Espagne, et jusqu'à la fin de la guerre de la Péninsule s'honora non moins par son désintéressement et son humanité que par sa brillante valeur. Au retour de l'île d'Elbe, Napoléon lui donna le commandement de Paris et celui d'une division sur les frontières de la Belgique; enfin, dans le mois de mai, nommé général en chef de l'armée de la Vendée, il écrivit aux vendéens : « Je ne rougis pas de vous demander » la paix; car, dans les guerres civiles, la seule gloire est de les terminer, » et eut le bonheur d'opérer une pacification dont les articles furent signés à Chollet, le 26 juin 1815. Au retour du roi, Lamarque se retira d'abord à St.-Sever, sous la surveillance de la police; puis se réfugia à Bruxelles où le roi Guillaume lui fit un accueil distingué. Rappelé en France en 1820, il vint habiter Paris et fit paraître un ouvrage sur la nécessité d'une armée permanente, avec un projet d'organisation plus économique de l'infanterie. En 1825, il donna un *mémoire sur les avantages d'un canal de navigation parallèle à l'Adour, considéré sous les rapports agricole, commercial et militaire*, Paris, in-8, et en 1826 une brochure sous ce titre : *De l'Esprit militaire en France, des causes qui contribuent à l'éteindre, de la nécessité et des moyens de le ranimer*, Paris, in-8. En 1829, élu à la chambre des députés par le département des Landes, il siégea au côté gauche, prit la parole dans presque toutes les questions importantes qui s'agitèrent à la tribune, et traita la plupart des questions d'administration militaire, avec la justesse et la clarté que l'on devait attendre d'un orateur habile et d'un savant militaire. Lamarque rendit un éclatant hommage à la campagne de 1825, qui fut dirigée, selon ses expressions, par Mgr. le Dauphin, « avec une habileté et une » prudence admirables. » Après la révolution de 1830, envoyé de nouveau dans les départements de l'Ouest, il commençait à peine des opérations dont on se promettait d'heureux succès, qu'il fut rappelé et mis à la retraite. Il se livra depuis exclusivement à ses fonctions de député et mourut à Paris le 5 juin 1852. Ses obsèques, exploitées par l'esprit de révolte furent l'occasion des tristes journées des 5 et 6 juin. Lamarque a été un des rédacteurs du *Journal des sciences militaires*; il a fourni à l'*Encyclopédie moderne*, de Courtin, les articles *Armée*, *Bataille*, *Combat*, qui ont été imprimés séparément.

** LAMARQUE (François), conventionnel, né en 1756, avocat à Périgueux en 1790, fut, à la réorganisation de l'ordre judiciaire, nommé juge au tribunal de cette ville, et l'année suivante, député de la Dordogne à l'assemblée législative. Il n'y parut à la tribune que pour faire différents rapports; mais dès lors lié par ses principes au parti le plus avancé, dans la journée du 10 août, il réclama l'un des premiers la déchéance du roi. Réélu à la convention, lors du jugement de ce malheureux prince, il vota pour la mort sans appel et sans sursis. Membre du comité de sûreté générale, il défendit la commune de Paris, accusée non sans raison de fomenter les troubles, prit aussi la défense du duc d'Orléans attaqué par Robespierre, et rappelant les

services rendus par ce prince à la révolution, le fit excepter du bannissement prononcé contre les Bourbons. L'un des commissaires envoyés près de Dumouriez, il partagea le sort de ses collègues qui furent arrêtés et livrés aux Autrichiens (*voy.* BEURNOUVILLE). A sa sortie de prison en 1793, il vint prendre place au conseil des cinq-cents, où il continua de parler avec sa violence habituelle dans toutes les questions de quelque importance. Il s'opposa de tout son pouvoir à la liberté des cultes réclamée par Camille Jordan (*voy.* ce nom), combattit la liberté illimitée de la presse, et prit une part très-active à la journée du 18 fructidor. Après avoir fait adopter la mesure d'exclusion contre les députés royalistes, il fut lui-même exclu du conseil comme Jacobin, et se soumit sans murmure à l'application de la jurisprudence qu'il avait contribué à établir. Sa docilité fut récompensée par sa nomination à l'ambassade de Suède. Rentré en 1799 au conseil, son opposition au 18 brumaire fut si faible, qu'il ne tarda pas d'être nommé préfet du département du Tarn. Admis en 1804 à la cour de cassation, il y siégea jusqu'à la réorganisation de ce corps en février 1815. Ayant repris ses fonctions pendant les cent-jours, il fut compris dans la catégorie des conventionnels soumis au bannissement. Après quelques années passées en Belgique, il obtint l'autorisation de rentrer en France, vécut dès lors dans la retraite et mourut dans sa famille, en 1859, à 85 ans.

* LAMARTILLIÈRE (Jean FAVRE, comte de), pair de France, né en 1752, entra au service en 1757, sous-lieutenant d'artillerie, fit la guerre de sept ans, et fut ensuite envoyé à la Guadeloupe. En 1789, nommé colonel dans son arme, il fit les premières campagnes de la révolution, et obtint le grade de maréchal-de-camp. Chargé du commandement de l'artillerie à l'armée des Pyrénées orientales, il concourut à la conservation de Perpignan, dirigea avec habileté la défense du fort Bellegarde, et fut blessé du même coup qui, le 17 novembre 1794, tua le général Dugommier (*voy.* DUGOMMIER). Il contribua aussi à la prise du fort la Trinité et de la citadelle de Roses. Ses succès lui valurent le grade de général de division : il continua à se signaler dans les armées de Rhin-et-Moselle, d'Allemagne et d'Italie, fut nommé sénateur en 1802, et reçut en 1805 la sénatorerie d'Agen. Louis XVIII le nomma pair de France et l'appela au conseil de perfectionnement et d'inspection de l'école polytechnique. Lamartillière mourut en 1819, âgé de 87 ans. Il avait acquis la réputation d'un des plus savants et des plus habiles officiers de son arme. On a de lui : *Recherches sur les meilleurs effets à obtenir de l'artillerie*, 1812, 2 vol. in-8 ; *Réflexions sur la fabrication en général des bouches à feu*, Paris, 1817, in-8. Ces ouvrages sont très-estimés.

* LAMBALLE (Marie-Thérèse-Louise de SAVOIE-CARIGNAN, princesse de), née à Turin le 8 septembre 1749, fille de Louis-Victor-Amédée-Joseph, prince de Carignan, et de Catherine Henmière, princesse de Hesse-Rinfeld-Rottembourg, femme douée d'éminentes vertus, fut mariée, à l'âge de seize ans, à Louis-Alexandre-Joseph-Stanislas de Bourbon-Pen-

thièvre, prince de Lamballe, dont elle devint bientôt veuve, sans en avoir eu d'enfants. Malheureuse pendant son court mariage, elle avait trouvé des consolations dans l'amitié de Marie-Antoinette, à qui elle pouvait confier ses chagrins. Sa place de surintendante de la maison de la reine la mettait en relation continuelle avec la cour, dont elle était l'ornement par ses grâces et par sa beauté. Aux premiers troubles qui agitérent Paris, la reine craignant pour la sûreté de son amie, l'engagea à partir pour l'Angleterre ; mais la princesse de Lamballe ne consentit qu'avec la plus grande peine à cette triste séparation : les uns disent qu'elle ne s'y décida que lorsqu'elle eut été informée du départ prochain du roi pour Varennes ; les autres prétendent qu'elle ne fut pas mise dans cette confiance. Cependant elle partit le même jour, 20 juin 1791, pour Dieppe, d'où elle s'embarqua pour l'Angleterre : elle y fut accueillie avec tous les égards dus au malheur et à la beauté. Elle eût pu, de cette terre hospitalière, voir tranquille les orages de notre révolution. Mais ayant appris que Louis XVI, ramené à Paris, avait accepté la constitution, elle voulut revenir en France partager les dangers de la famille royale. Elle devint la compagne inséparable de Marie-Antoinette, et lorsque la reine fut arrêtée, elle la suivit dans sa prison du Temple (15 août 1792). Elle en fut arrachée le 19 et conduite à la prison de la Force, au moment où l'on préparait les massacres, dans lesquels la commune de Paris avait résolu de la comprendre. Le 5 septembre au matin, lorsque déjà le sang ruisselait à grands flots, on lui annonça qu'elle allait être transférée à l'Abbaye. Elle répondit qu'elle aimait autant demeurer dans cette prison que d'aller dans une autre ; mais un garde national, s'approchant de son lit, lui dit avec dureté que sa vie dépendait de son obéissance. Un grand mouvement se manifestait alors dans sa prison ; mais les cris des mourants ne pouvaient encore pénétrer jusqu'à la chambre de madame de Lamballe. Ce mouvement, et surtout la terreur empreinte sur les visages, lui inspirèrent un tel effroi, qu'elle demanda quelques instants pour reprendre ses esprits et s'habiller. Appelant ensuite le garde national pour lui donner le bras, elle fut conduite au tribunal, où siégeaient Hébert, Lhuillier et Cheppy, revêtus de leur écharpe municipale, et assistés des bourreaux qui, les mains, le visage et les habits teints de sang, attendaient impatiemment les victimes. A la vue de cette horrible assemblée, et aux cris des malheureux qu'on égorgeait, la princesse s'évanouit ; dès qu'elle eut repris connaissance, on lui demanda son nom et ses qualités, et si elle avait eu connaissance des complots de la cour avant le 10 août. On lui adressa plusieurs questions sur la reine. « Hélas ! s'écria-t-elle, je n'ai rien à » répondre. Mourir un peu plus tôt, un peu plus » tard, m'est indifférent. Je suis toute préparée. » — « Oh ! dit le président, elle refuse de répondre ; » — *à l'Abbaye !* — Ce mot était l'arrêt de mort des prisonniers de la Force, comme le mot *à la Force* était l'arrêt de mort des prisonniers de l'Abbaye. On entraîne aussitôt l'infortunée hors des guichets,

et à peine a-t-elle passé le seuil de la porte qu'elle reçoit un coup de sabre sur le derrière de la tête. Plusieurs voix s'élevèrent dans la foule, qui demandèrent *grâce!* mais un infâme soldat la terrassa d'un coup de massue. Son corps devint ensuite l'objet des outrages les plus odieux ; on en sépara la tête ; on lui ouvrit le sein ; son cœur fut arraché, et mis au bout d'un croc de fer. Aussitôt se forme un horrible cortège. Cette tête, à qui la mort n'avait point encore enlevé toute son expression, est placée sur une pique, et le cœur sanglant est traîné dans les ruisseaux ; un fifre et un tambour précèdent les assassins, qui, après avoir parcouru divers quartiers de Paris, passent devant l'hôtel de Toulouse (aujourd'hui la Banque de France), lieu de la résidence de madame de Lamballe, font le tour du jardin du Palais-Royal, et portent l'épouvantable trophée au Temple, sous les yeux de la reine, que les monstres appellent à grands cris pour la rendre témoin de cette scène d'horreur. Belle, douce, obligeante, d'une vertu sans tache, sans intrigue, et modérée au sein de la faveur, madame de Lamballe ne demanda jamais rien pour elle-même. Une fureur aveugle versa son sang, car elle n'avait point d'ennemis ; aucune vengeance personnelle ne s'attachait à elle : on l'égorgea sans la haïr. C'était le cœur de Marie-Antoinette qu'on voulait atteindre, en perçant celui de son amie la plus chère. Ce qui prouve à quel point madame de Lamballe était respectée, c'est que ceux-là même qui la firent assassiner n'osèrent jamais dans leurs libelles calomnier sa mémoire. On a publié en 1826 un ouvrage très-curieux et plein de détails ignorés jusqu'ici que l'on annonçait comme rédigé d'après des notes autographes de la princesse elle-même ; mais l'authenticité en a été contestée par de grands personnages. Nous nous bornerons à en indiquer le titre : *Mémoires relatifs à la famille royale de France pendant la révolution, publiés pour la première fois, d'après le journal, les lettres et les entretiens de la princesse de Lamballe, par une dame de qualité* (madame Catherine Hyde, marquise Govion Broglio Solari), attachée au service confidentiel de cette infortunée princesse, Paris, 2 vol. in-8.

LAMBECIUS (Pierre), célèbre bibliographe allemand, né à Hambourg en 1628, fit des progrès si rapides dans la littérature, qu'à l'âge de 19 ans, il publia de savantes *Remarques* sur Aulu-Gelle. Des voyages dans les différentes contrées de l'Europe répandirent son nom et augmentèrent ses connaissances. De retour à Hambourg, il fut nommé, en 1652, professeur d'histoire, et en 1664, recteur du collège. Deux ans après, il épousa une femme riche, mais vieille, avare et acariâtre. Ne pouvant plus vivre avec cette furie, il passa à Rome, où il embrassa publiquement la religion catholique. Là, le pape Alexandre VII et la reine Christine lui firent un sort heureux. Il oublia aisément sa patrie, où l'envie, après avoir critiqué ses études et ses ouvrages, l'avait accusé d'être hérétique et même athée. Il devint ensuite bibliothécaire, conseiller et historiographe de l'empereur, et mourut dans ce poste à Vienne, en 1680, à 52 ans. Les ouvrages

qui honorent sa mémoire sont : *Origines Hamburgenses ab anno 808 (urbis conditæ epochâ) ad annum 1292*, Hambourg, 1632-1661, 2 vol. in-4 ; et in-fol., 1706-1710, ouvrage chargé d'érudition. Lambecius promettait à cet ouvrage une continuation, qu'on n'a pas trouvée dans ses papiers ; *Animadversiones ad Codini Origines Constantinopolitanas*, très-savantes, Paris, 1635, in-fol. ; *Commentariorum de bibliotheca cæsarea vindobonensi libri VIII*, 1665-79, 8 vol. in-fol. C'est un catalogue savant des manuscrits de la bibliothèque de l'empereur. Il faut joindre à cet ouvrage le *Supplément* de Daniel de Nessel, 1690, 2 vol. in-fol. ; *Prodromus historiæ litterariæ, et Iter Cellense*, ouvrage posthume, publié en 1710, in-fol., par Jean-Albert Fabricius.

LAMBERT (saint), né vers l'an 640, évêque de Maëstricht, sa patrie, succéda, vers 670, à Théodoret son maître, et fut chassé de son siège après la mort de Childéric II, roi d'Austrasie, l'an 674, par le barbare Ebrouin, qui mourut 7 ans après. Lambert, qui s'était réfugié dans le monastère de Stavelo, fut rétabli sur le trône épiscopal par Pépin d'Héristal l'an 681 : il convertit un grand nombre d'infidèles de la Toxandrie, adoucit leur férocité, et fut tué en 709 par Dodon (suivant les Bollandistes, et en 696 ou 697 selon d'autres), à cause de la liberté avec laquelle il reprit Pépin d'Héristal, qui menait une vie scandaleuse avec Alpaïs. Dodon était parent de cette concubine. D'autres attribuent sa mort à une cause différente ; ils prétendent que deux neveux de l'évêque ayant assassiné deux frères de Dodon, celui-ci se vengea par ce meurtre d'un crime auquel cependant Lambert était étranger. Son martyre arriva à Liège, qui n'était qu'un petit village, et qui devint par cet événement une ville considérable, la dévotion des fidèles y ayant attiré beaucoup de peuples. Saint-Hubert fut son successeur. La *Bibliothèque historique de France*, t. 1, n° 8746-8760, indique 14 vies de ce prélat. — Il y a eu deux autres saints du nom de Lambert, l'un archevêque de Lyon, mort en 668 ; l'autre évêque de Vence, mort en 1114. Voy. la *Vie* des saints.

LAMBERT, empereur et roi d'Italie, était fils de Gui, duc de Spolette, auquel il succéda en 894 après avoir été associé au pouvoir en 892. Il eut pour compétiteurs Bérenger et Arnolphe ; mais il recouvra sur eux Milan et une partie de la Lombardie ; il finit par s'entendre avec Bérenger, et mourut d'une chute de cheval, qu'il fit à la chasse en 898. Ce prince donnait les plus belles espérances, qu'il aurait sans doute réalisées s'il eût régné plus longtemps.

LAMBERT D'ASCHAFFENBOURG, célèbre bénédictin de l'abbaye d'Hirschfelden, en 1058, entreprit le voyage de Jérusalem. De retour en Europe, il composa une *Chronique* depuis Adam jusqu'en 1077. Cette chronique n'est qu'un mauvais abrégé jusqu'à l'an 1050 ; mais depuis 1050 jusqu'en 1077, c'est une histoire d'Allemagne d'une juste étendue. Ce monument fut imprimé à Bâle en 1669, in-fol., avec celui de Conrad de Lichtenau, et dans le *premier volume des Ecrivains d'Allemagne* de Pistorius. Un moine d'Erfurt en a donné une continuation

jusqu'à l'an 1472, mais elle est peu estimée. Cette continuation se trouve aussi dans le *Recueil* de Pistorius.

LAMBERT, évêque d'Arras, né à Guines, se distingua tellement par la prédication pendant qu'il était chanoine de Lille, que les Artésiens, désirant séparer leur église de celle de Cambrai, à laquelle elle était unie depuis 500 ans, l'élurent pour leur évêque en 1412. Urbain II confirma cette élection, et sacra le nouvel évêque à Rome, malgré les oppositions des Cambraisiens. Lambert assista à quelques conciles, et mourut en 1415. Il fut enterré dans sa cathédrale, où on lui mit une épitaphe qui annonce, que « la sainte Vierge était apparue à » Lambert, et lui avait donné un cierge qui avait » la vertu de guérir du mal des ardents, alors si » commun en France. » On a, dans les *Miscellanea* de Baluze, un *Recueil de chartes et de lettres* concernant l'évêché d'Arras, et qui est attribué à Lambert.

LAMBERT, surnommé *Begh* ou le *Bègue*, à cause de la difficulté de sa prononciation, mourut l'an 1177, à son retour de Rome, où Raoul, évêque de Liège, l'avait envoyé. Ce fut lui qui institua les *béguines* des Pays-Bas; établissement fort répandu dans ces provinces, et qui est de la plus grande utilité à la religion et à la société, en assurant à une multitude de filles les moyens de vivre vertueusement, sans leur ôter la liberté de rentrer dans le monde. Plusieurs auteurs attribuent l'institution des *béguines* à sainte Bègue; on peut voir les raisons de cette attribution dans la *Diplomat. belgica* de Foppens, tom. 2, pag. 948.

LAMBERT (François), cordelier d'Avignon, où il naquit en 1487, quitta son couvent en 1522 pour prêcher le luthéranisme, et surtout pour avoir une femme. Luther en fit son apôtre dans la Suisse et en Allemagne, et lui procura la place de premier professeur de théologie à Marburg. Il y mourut de la peste en 1550, après avoir publié : deux *Ecrits*, l'un pour justifier son apostasie, et l'autre pour décrier son ordre, 1525, in-8. Le premier a été réimprimé avec plusieurs de ses *Lettres* et de ses *Questions théologiques*, dans les *Amœnitates litterariæ* de Schellhorn; des *Commentaires* sur saint Luc, sur le mariage, sur le Cantique des cantiques, sur les petits Prophètes et sur l'Apocalypse, in-8; un *Traité* renfermant plusieurs discussions théologiques, sous le titre assez juste de *Farrago*, in-8. Ce moine apostat se déguisa longtemps sous le nom de *Johannes Serranus*, Jean de Serres. Ses écrits sont aussi bouffis d'emportement que vides de raison. Il était contemporain du trop fameux Zwingle, avec lequel il eut plusieurs conférences sur divers points de doctrine. La liste de ses ouvrages est dans le tome 59 des *Mémoires* de Nicéron.

LAMBERT (Michel), musicien français, né en 1610, à Vivonne, petite ville en Poitou, mort à Paris en 1696, excellait à jouer du luth, et mariait, avec beaucoup d'art et de goût, les accents de sa voix au son de l'instrument. Il fut pourvu d'une charge de maître de musique de la chambre du roi. Il a fait quelques petits *motets*, et a mis en musique des *Leçons de ténèbres*. On a encore de lui

un *Recueil* contenant plusieurs airs à une, deux, trois et quatre parties, avec la basse continue. Ce musicien était très-estimé, et l'on peut lire à ce sujet Boileau, dans sa 3^e Satire. La Fontaine en parle dans la 5^e Fable du livre XI, et Tilton du Tillet lui a consacré une *Notice* dans son *Parnasse français*.

LAMBERT (Jean ou John), général des troupes d'Angleterre sous la tyrannie de Cromwell, exerçait les fonctions d'avocat lors des premiers démêlés de Charles 1^{er} et de son parlement. Ayant embrassé le parti des républicains, il obtint un rang dans l'armée, signala sa valeur dans différentes occasions, et eut les qualités d'un chef de parti. Il accompagna Cromwell en Ecosse, où il remporta une importante victoire dans le comté de Fife, et eut une grande part à celle de Worcester, qui détruisit les espérances du prince Charles, depuis Charles II. Cromwell ayant cassé le parlement l'an 1653, établit un conseil dont il nomma chef Lambert, lorsque lui-même fut déclaré protecteur de la république. Lambert, qui avait contribué à lui obtenir cette dignité, dans laquelle il espérait lui succéder, empêcha qu'il ne fût déclaré roi. Cromwell le regarda dès lors comme son rival, et lui ôta le généralat. Après la mort du protecteur, arrivée en 1658, Lambert se liguait avec le chevalier Vane contre le parlement et contre le nouveau protecteur, Richard Cromwell, fils d'Olivier. Il s'opposa ensuite de toute sa force au rétablissement de la monarchie; ses intrigues furent inutiles. Son armée ayant été défaite, il fut pris par le général Monk, qui le fit mettre dans la tour de Londres avec Vane, son complice. Il fut condamné à mort l'an 1662; mais le roi modéra cette sentence, et se contenta de reléguer Lambert dans l'île de Guernesey, où il mourut trente ans après, totalement oublié, et ayant embrassé la religion catholique.

LAMBERT (Anne-Thérèse de MARGUENAT de COURCELLES, marquise de), naquit à Paris, vers 1647, d'un maître des comptes. Elle perdit son père à l'âge de trois ans. Sa mère épousa en secondes nocces le facile et ingénieux Bachaumont, qui se fit un devoir et un amusement de cultiver les heureuses dispositions qu'il découvrit dans sa belle-fille. Cette aimable enfant s'accoutuma dès lors à faire de petits extraits de ses lectures. Elle forma peu à peu un trésor littéraire propre à assaisonner ses plaisirs et à la consoler dans ses peines. Après la mort de son mari, Henri Lambert, marquis de Saint-Bris, qu'elle avait épousé en 1666, et qu'elle perdit en 1686, elle essuya de longs et cruels procès, où il s'agissait de toute sa fortune. Elle les conduisit et les termina avec toute la capacité d'une personne qui n'aurait point eu d'autre talent. Libre enfin, et maîtresse d'un bien considérable, qu'elle avait presque conquis, elle établit dans Paris une maison où il était honorable d'être reçu : c'était la seule, à un petit nombre d'exceptions près, qui se fût préservée de la maladie épidémique du jeu, et où l'on se rendit pour parler raisonnablement. Aussi les gens frivoles lançaient, quand ils pouvaient, quelques traits malins contre la maison de M^{me} de Lambert, qui, très-délicate sur les discours

et sur les opinions du public, craignait quelquefois de donner trop à son goût. Cette dame illustre mourut le 12 juillet 1755, à 86 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Les Avis d'une mère à son fils et d'une mère à sa fille*, 1727, in-12, 5^e édit. Ce ne sont point des leçons sèches qui sentent l'autorité d'une mère; ce sont des préceptes donnés par une amie, qui partent du cœur. C'est un philosophe aimable, qui sème de fleurs la route par laquelle il veut faire marcher ses disciples, qui s'attache moins aux frivoles définitions des vertus qu'à les inspirer en les faisant connaître par leurs agréments. Tout ce qu'elle prescrit porte l'empreinte d'une âme noble et délicate, qui possède, sans faste et sans effort, les qualités qu'elle exige dans les autres. On sent partout cette chaleur du cœur qui seule donne le prix aux productions de l'esprit. Les *Avis d'une mère à sa fille* ont été traduits en allemand. Cette traduction, avec une version française littérale interlinéaire, a été publiée par M. Boulard, Paris, 1800, in-8 : *Nouvelles réflexions sur les femmes*, ou *Métaphysique d'amour* : elles sont pleines d'imagination, de finesse et d'agrément; *Traité de l'amitié*. L'ingénieux auteur peint les avantages, les charmes, les devoirs de l'amitié, avec autant de vérité que de délicatesse; *Traité de la vieillesse*, non moins estimé que celui de l'Ami-tié; *La Femme ermite*, petit roman extrêmement touchant; des *Morceaux détachés de morale ou de littérature*. C'est partout le même esprit, le même goût, la même nuance; il y a quelquefois, mais rarement, du précieux. Les *Oeuvres* de madame Lambert ont été recueillies, 1748, 2 vol. in-12 avec un abrégé de sa *Vie*, et 1815, 2 vol. in-18.

LAMBERT (Joseph), fils d'un maître des comptes, naquit à Paris en 1654, prit le bonnet de docteur de Sorbonne, et obtint le prieuré de Palaiseau, près de Paris. L'église de Saint-André-des-Arcs, sa paroisse, retentit longtemps de sa voix douce et éloquente. Il eut le bonheur de convertir plusieurs calvinistes et plusieurs pécheurs endurcis. Il donna tant à Paris qu'à Amiens des conférences qui ont été imprimées. Sa charité pour les pauvres allait jusqu'à l'héroïsme : ils perdirent le plus tendre des pères, le plus sage consolateur, et le plus généreux protecteur, lorsque la mort le leur enleva, le 31 janvier 1722, à 68 ans. Ce fut à la réquisition de ce saint homme, que la Sorbonne fit une déclaration qui rend nulles les thèses de ceux qui s'y seraient nommés titulaires de plusieurs bénéfices. On a de lui : *L'Année évangélique*, ou *Homélies*, 7 vol. in-12. Son éloquence est véritablement chrétienne, simple, douce et touchante. Tous ses ouvrages sont marqués au même coin, et l'on ne peut trop les recommander à ceux qui sont obligés par état d'instruire le peuple. Si le style en est négligé, on doit faire attention qu'il écrivait pour l'instruction des gens de la campagne, et non pour les courtisans. Des *Conférences*, en 2 vol. in-12, sous le titre de *Discours sur la vie ecclésiastique*; *Epîtres et évangiles de l'année*, avec des réflexions, en 2 vol. in-12; 1851, 4 vol. in-12; *Les Ordinations des saints*, in-12; *La manière de bien instruire les pauvres*, in-12; *Histoires choisies de l'ancien et du*

nouveau Testament, 1 vol. in-12 : recueil utile aux catéchistes; *Le Chrétien instruit des mystères de la religion et des vérités de la morale*; *Instructions courtes et familières* pour tous les dimanches et principales fêtes de l'année, en faveur des pauvres, et particulièrement des gens de la campagne; *Instructions sur le Symbole*, 2 vol. in-12, réimprimées en 1851, 3 vol. in-12; *sur les commandements de Dieu et de l'Eglise*, 2 vol. in-12; *Deux Lettres sur la pluralité des bénéfices*, contre l'abbé Boileau. L'*Ami de la religion* a rendu un compte avantageux de ces ouvrages qu'il recommande aux pasteurs et aux fidèles.

LAMBERT (Claude-François), compilateur fécond et laborieux, né à Dôle, eut la cure de St.-Etienne, dans le diocèse de Rouen, qu'il abdiqua ensuite. Il vint à Paris, et s'y mit aux gages des libraires, pour lesquels il compila divers ouvrages, qui lui coûtaient peu, et qui ne valaient pas ce qu'ils lui coûtaient. Les principaux sont : *Le nouveau Télémaque*, ou *Mémoires et aventures du C. de*** et de son fils*, 5 vol. in-12; *La Nouvelle Marianne*, 5 vol. in-12; *Mémoires et aventures d'une femme de qualité*, 5 vol. in-12. On voit que, dans ces divers romans, il a cherché à persuader qu'il copiait de bons modèles; mais cela ne paraît que dans le titre, et c'est à ce titre qu'ils ont dû tout leur succès. Ils sont dénués d'imagination et d'élégance : *L'infortunée Sicilienne*, in-12; *Recueil d'observations curieuses sur les mœurs, les coutumes, les arts et les sciences des différents peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, Paris, 1749, 4 vol. in-12; *Histoire générale civile, naturelle, politique et religieuse de tous les peuples du monde*, Paris, 1750, 14 vol. in-12, qui se reliaient en 15. Il a réuni dans ce livre tout ce qui se trouve répandu dans les différents voyageurs; mais il manque d'exactitude dans les faits et de grâce dans la narration. *Histoire littéraire de Louis XIV*, 5 vol. in-4, qui lui valut une pension : ce n'est qu'une compilation indigeste et mal écrite des *Mémoires* de Nicéron, des *Eloges* des différentes académies, des jugements des journalistes. L'auteur y a mis des *Discours* préliminaires sur les progrès de chaque science sous le règne illustre de Louis le Grand; mais ces discours, vides de pensées, ne sont pleins que de phrases emphatiques. Cet ouvrage a été traduit en allemand, Copenhague, 1759, 3 vol. in-8. *Histoire de Henri II*, 2 vol. in-12; *Bibliothèque de physique*, 7 vol. in-12; *Mémoires de Pasparilla*, in-12, mauvais roman, etc. Il mourut à Paris en 1765. La manie compilatrice de l'abbé Lambert est devenue parfaitement épidémique. Cette nuée épaisse de brochures de tous les genres, et ces romans plus ou moins encyclopédiques qui inondent la terre, sont un effet de cette maladie.

* LAMBERT (Georges), peintre, né dans le comté de Kent, en 1710, mort à Londres en 1765, réussissait très-bien dans le paysage. Il avait pris pour modèle Wooton, et surtout le Guaspre, qu'il s'efforça d'imiter. On cite de lui deux *paysages d'Angleterre*, d'un bel effet; et deux *vues*, l'une de la ville de Douvres, l'autre du château de Saltwood. Ces quatre tableaux ont été gravés avec beaucoup

de perfection par James Mason. Lambert a gravé à l'eau-forte un *paysage orné de ruines et de figures*, in-4; et *trois petites figures dédiées à James Robinson de Wandsworth*. Ces estampes sont rares.

LAMBERT (Jean-Henri), mathématicien, naquit à Mulhausen, en Alsace, vers l'an 1728, et mourut à Berlin, de consommation, le 25 septembre 1777. Fils d'un pauvre tailleur chargé d'une nombreuse famille, il ne put d'abord satisfaire son goût pour l'étude; cependant il alla dans une école gratuite où on lui donna les éléments des langues latine et française; le reste, il l'apprit seul et dans les livres; et telle était sa facilité qu'il parvint à connaître à fond le grec, le latin, l'anglais, l'allemand, la physique, la mécanique, l'astronomie, la théologie, la philosophie, l'éloquence et même la poésie. Son esprit avait quelque chose de singulier et d'original. Ayant été présenté au roi de Prusse, et interrogé par ce prince sur ce qu'il *pourrait entreprendre en fait de science, astronomie, histoire, ou enfin quelque autre partie*, il répondit tout. Quoique cette réponse prévint contre lui, le prince l'excusa, sans doute à raison de la légèreté et de la suffisance du siècle, dont les jeunes gens se défendent difficilement, et lui fit accueil; il devint pensionnaire de l'académie de Berlin, et conseiller au département des bâtiments. Il commença par être précepteur des petits-fils du comte Pierre de Salis, établi à Coire, et accompagna en cette qualité ses élèves dans leurs voyages en Allemagne, en Italie et en France, où il connut d'Alembert, qui le recommanda au roi de Prusse. Lambert possédait plusieurs langues vivantes et passait pour un bon helléniste. Il avait une prédilection marquée pour les choses nouvelles et extraordinaires, et les saisissait avec cette vivacité qui se tient si près de l'erreur. Le prétendu satellite de Vénus est une de ces découvertes du siècle dans laquelle il s'exerça beaucoup. Il assura que ce satellite paraissait d'une manière évidente le 1^{er} juin 1777, et bien des astronomes l'attendirent avec une attention et une patience qui prouvent bien le crédit dont jouissait parmi eux celui de Berlin. Outre les pièces qu'il inséra dans les *Mémoires* de Berlin, de Bâle, de Munich, on a de lui un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : une *Perspective*, Zurich, 1758; un *Traité sur les propriétés les plus remarquables de la route de la lumière*, La Haye, 1759; une *Photométrie*, Augsbourg, 1760; un *Traité sur les orbites des comètes*, Augsbourg, 1761; des *Opusculs mathématiques*, etc. M. Mérian, de l'académie de Berlin, a publié le *Système du monde*, par M. Lambert, en 1770; la seconde édition a paru en 1784, in-8. Cet astronome fait de toutes les étoiles visibles (celles de la voie lactée exceptées) un seul et même système (tourbillon, ensemble, machine) : elles tournent toutes en masse, avec notre soleil, autour d'un corps opaque d'une grandeur monstrueuse, et qu'on dit se trouver dans Orion, où depuis longtemps il se voit une lueur pâle, qui est à coup sûr ledit corps, centre de tout le système. La voie lactée en fait autant de son côté, et rend le même hommage à son corps opaque. Mais ces grands systèmes ne sont encore que de petites parties d'un autre

système, et la voie lactée n'est qu'une appartenance d'une autre voie lactée, une petite roue d'une machine composée de cent autres roues, etc. On peut voir diverses réflexions sur ce système dans le *Journ. hist. et littér.*, 15 mai 1786, p. 97. Eberhard a consacré à Lambert une *Notice biographique* dans un ouvrage posthume de cet auteur qui a pour titre *Pyrométrie*, et qui a été publié en allemand, Berlin, 1779, in-4, avec une préface de Karsten.

* LAMBERT (Bernard), dominicain, né à Saernes, en Provence, en 1758, fit ses vœux dans le couvent de Saint-Maximin, dont les religieux étaient alors interdits pour cause de jansénisme; il prit l'esprit et les principes de la maison, et en soutint la doctrine dans des thèses publiques; devenu professeur du couvent de Limoges, il l'enseigna dans ses leçons. Une thèse qu'il y fit soutenir, le 14 août 1765, fut mise à l'index, le 18 février suivant. Il tint la même conduite à Grenoble, où il enseigna aussi la théologie. M. de Montazet, archevêque de Lyon, le fit son théologien. Il quitta néanmoins ce prélat pour venir à Paris. Ses principes étaient trop opposés à ceux de M. de Beaumont pour qu'il l'y souffrit volontiers. Quelques évêques néanmoins intervinrent en sa faveur, et promirent qu'il n'écrirait plus que contre les philosophes et les incrédules; à cette condition, qu'il ne viola point pendant la vie du ferme et pieux archevêque, il lui fut permis de rester dans un couvent de la capitale. Il est auteur de beaucoup d'ouvrages : *L'Idée de l'œuvre des secours selon les sentiments de ses véritables défenseurs*, Paris, 1786, in-8. Le P. Lambert y préconise les *convulsions*; il le fit encore dans l'*Avertissement aux fidèles*, etc., et dans l'*Exposition des prédictions*, etc.; *Recueil de passages sur l'avènement intermédiaire de Jésus-Christ, soumis à l'éditeur du Discours de M. l'évêque de Lescar (de Noé)*, sur l'état futur de l'Eglise, Paris, 1785, in-12; *Adresse des Dominicains de la rue du Bac, à l'Assemblée nationale*, 1789; *Adresse des dominicains de la rue Saint-Jacques, à l'Assemblée nationale*, 1789; *Apologie de l'état religieux*, in-12; *Mémoire sur le projet de détruire les corps religieux*, 1789, in-8; *Mandement et instruction pastorale de M. l'évêque de Saint-Claude, pour annoncer le terme du synode, et rappeler aux pasteurs les premiers devoirs envers la religion*, 1790, in-4 et in-8; *Avis aux fidèles, ou Principes propres à diriger leurs sentiments et leur conduite dans les circonstances présentes*, Paris, 1791, in-8; *Le Préservatif contre le schisme (de Larrière)*, convaincu de graves erreurs, 1791, in-8; *L'autorité de l'Eglise et de ses ministres, défendue contre l'ouvrage de Larrière*, intitulé : *Suite du préservatif contre le schisme*, 1792, in-8; *Avertissement aux fidèles sur les signes qui annoncent que tout se dispose pour le retour d'Israel et l'exécution des menaces faites aux gentils apostats*, Paris, 1795, in-8; *Devoirs du chrétien envers la puissance publique, ou Principes propres à diriger les sentiments et la conduite des gens de bien, au milieu des révolutions qui agitent les empires*, Paris, 1795, in-8; *Réflexions sur la fête du 21 janvier*, in-8 de 52 pages; *Réflexions sur le serment de la liberté et de l'égalité*, 1795, in-8; Apo-

logie de la religion chrétienne et catholique, contre les blasphèmes et les calomnies de ses ennemis, Paris, 2^e édit. 1796, in-8; *Cinq Lettres aux ministres de la ci-devant église constitutionnelle*, 1795 et 1796, in-8; *La vérité et la sainteté du christianisme, vengées contre les erreurs du livre intitulé : Origine de tous les cultes par Dupuis*, 1796, in-8; *Traité dogmatique et moral de la justice chrétienne*, 1798, in-12; *Essai sur la jurisprudence universelle*, 1799, in-12; *Lettre à l'auteur de deux opuscules intitulés, l'un, Avis aux fidèles sur le schisme; l'autre, Supplément in-8*. Cet auteur est le P. Minard, doctrinaire, partisan de la constitution civile du clergé. *Remontrances au gouvernement français, sur la nécessité et les avantages d'une religion nationale*, 1801, in-8; *Manuel du simple fidèle*, 1805, in-8; *quatre Lettres d'un théologien à M. l'évêque de Nantes (du Voisin)*, 1803. On y a fait deux réponses qui se trouvent dans le tome 4 des Annales littéraires. *La pureté du dogme et de la morale vengée contre les erreurs d'un anonyme*, (l'abbé Lassausse, dans son Explication du catéchisme), par M. P. T., Paris, 1808; *La vérité et l'Innocence vengées, contre les erreurs et les calomnies des Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique, pendant le xvm^e siècle*, 1811, in-8. Il publia quelques autres écrits sur la même matière dans une controverse avec Reynaud, curé de Vaux, diocèse d'Auxerre; *Traité contre les philanthropes; Cours d'instructions sur toute la religion*. Ces deux derniers ouvrages sont restés manuscrits. Il avait fourni les matériaux de l'*Instruction pastorale contre l'incrédulité*, publiée par M. de Montazet, en 1776. Lambert mourut à Paris le 27 février 1815, âgé de 75 ans. Il avait du savoir et des connaissances en théologie. Si parmi ses ouvrages, il s'en trouve qui contiennent une doctrine répréhensible, et parmi ceux-là il faut compter non-seulement ceux qu'il a composés en faveur du parti auquel il s'était attaché, et dans lesquels il essaie de justifier une résistance coupable aux décisions du chef de l'Eglise, mais encore ceux où il renouvelle les erreurs du millénarisme, il en est d'autres dont le but est louable; tels sont ceux où il poursuit l'incrédulité à outrance, ceux où il combat l'Eglise constitutionnelle, ceux où il défend l'état religieux, etc. Ils font regretter que le P. Lambert, s'il est permis de se servir de cette expression, ait semé l'ivraie avec le bon grain. On aimerait à n'avoir point à lui reprocher le tort d'avoir fait revivre d'anciennes erreurs, et d'en avoir soutenu de nouvelles; d'avoir manqué de respect envers des ecclésiastiques constitués en dignités, quand ils n'étaient point de son sentiment; d'avoir trempé sa plume dans le fiel, quand il écrivait contre ses adversaires, et enfin d'avoir fait l'apologie absurde des folies du *secourisme*, qu'il a défendu opiniâtrément, quoique méprisées et rejetées par les plus raisonnables de ceux avec lesquels il faisait cause commune. C'était, au reste, un religieux attaché à sa profession, en remplissant les devoirs, même après y avoir été arraché.

* LAMBERT, bachelier LECHARRON (André-Louis), d'une famille du Gatinais, né en 1739, fut élevé à l'école militaire, et, en 1776, entra dans le régi-

ment de Limousin. L'insubordination des troupes ayant forcé la plupart des officiers d'émigrer, il passa dans la dernière garde royale qui sut mériter l'affection de Louis XVI. Il partagea, le 10 août, les dangers du monarque, et trouva le moyen de rejoindre l'armée des princes. Officier dans Loyal-Ennemi, il fit les campagnes meurtrières de la Flandre, et se rendit en Angleterre où il fut envoyé à la fatale expédition de Quiberon. Fait prisonnier, il parut deux fois devant le tribunal d'où l'on ne sortait que pour aller à la mort, et deux fois sa présence d'esprit fit suspendre pour lui la sentence, et il finit par s'échapper de prison. Il vécut dans la retraite sous l'empire, et à la restauration, vint habiter Montfort-l'Amaury, où il mourut au mois de novembre 1825, à l'âge de 68 ans, avec le grade de colonel et la croix de Saint-Louis. On lui doit : *Expédition de Quiberon, suivie de l'évasion des prisons de Vannes, ouvrage faisant suite aux mémoires sur la révolution française*, Paris, 1826, in-18.

* LAMBERT (l'abbé), ancien grand-vicaire de Meaux, après avoir été secrétaire de M. de Juigné, archevêque de Paris, le suivit dans l'émigration et résida quelque temps avec lui en Allemagne. Il le quitta pour se rendre en Angleterre, d'où il faisait passer des secours au prélat, qui avait été dépouillé à la fois de ses revenus ecclésiastiques et de son patrimoine. Rentré en France avec ce prélat, en 1802, l'abbé Lambert devint secrétaire de l'évêché de Meaux sous M. de Fautoas, qui le fit chanoine et lui donna plus tard le titre de grand-vicaire. Honoré de la confiance de ce prélat, il eut la plus grande part à l'administration de son diocèse, qui comprenait alors deux départements. Lorsque M. de Fautoas donna sa démission, en 1821, l'abbé Lambert se retira à Paris, où il publia la vie de M. de Juigné, 1821, in-8. L'auteur donna, en 1825, une seconde édition un peu augmentée de cet ouvrage. Il avait publié à Londres, en 1800, une lettre à M. l'abbé Barruel, au sujet de l'opinion de M. de Juigné sur la promesse de fidélité. L'abbé Lambert est mort à Paris, le 11 juin 1856.

* LAMBERTI (Louis), poète italien, né en 1738 à Reggio, dans la Lombardie, fut reçu avocat à Modène; mais il quitta bientôt cette profession pour se livrer à la littérature. D'abord secrétaire du nonce de Bologne, il passa ensuite à Rome, où il gagna l'amitié de Visconti, qui l'introduisit dans la maison Borghèse, dont sous sa direction il décrivit les belles sculptures. Lors de l'invasion de l'Italie par les Français en 1796, il vint à Milan, et nommé membre du congrès, y fit décréter l'abolition de la noblesse. A l'organisation de la République cisalpine, il fit partie du grand conseil législatif, et peu de temps après du Directoire exécutif. Les victoires de Souwarow (1798 et 1799) le forcèrent de quitter Milan où il ne revint qu'après la bataille de Marengo. Nommé membre de l'institut italien, créé à cette époque, il obtint, peu de temps après, la chaire de belles-lettres à l'université de Brera, et la place de directeur de la bibliothèque, qu'il enrichit d'une suite d'éditions du xv^e siècle, comme de celles des Alde, de Comino, de la Crusca, etc. En 1810, étant

venu à Paris présenter à Napoléon sa magnifique édition d'Homère qu'il avait fait imprimer par Bodoni, il en reçut un présent considérable. De retour à Milan, il y mourut le 4 décembre 1815, âgé de 55 ans. Ses principaux ouvrages sont : des *Poésies*, Parme, Bodoni, 1796, in-18; *Description des sculptures du palais de la villa Borghèse, dite Princiana*, Rome, 1796, 2 tom. in-8; *Poésies grecques*, savoir : les Cantiques de Tyrtée, l'Œdipe de Sophocle, et l'hymne à Cérès d'Homère, Brescia, 1808, in-8; *Homère*, grec, avec des corrections, Parme, Bodoni, 1810, gr. in-fol. C'est la plus belle édition que l'on connaisse de ce grand poète. *Osservazioni sopra alcune lezioni della Iliade d'Omero*, Milan, 1815, in-8.

LAMBERTINI. Voy. BENOÎT XIV.

* LAMBESC (Charles-Eugène de Lorraine, duc d'Elbeuf, prince de), né le 23 septembre 1751, parent de la reine Marie-Antoinette, montra pour cette princesse un grand dévouement. Entré très-jeune au service de France, sa protectrice lui obtint la charge importante de grand-écuyer. Il était colonel propriétaire du régiment royal-allemand, et avait une grande influence à la cour. Dès le commencement de la révolution, il s'en montra l'ennemi le plus déclaré. En juillet 1789, la crainte de nouveaux troubles obligea le gouvernement de former un camp près de Paris. Le prince de Lambesc y fut employé, et le 12, des groupes tumultueux étant venus sur la place Louis XV, il fut chargé de les dissiper. A la tête de son régiment, il franchit le Pont-Tournant et entra au galop dans les Tuileries. Les autres corps ne le soutinrent pas; on vit même les gardes-françaises réunis au peuple, barrer le chemin avec des chaises, braver les soldats du prince, tandis qu'une grêle de pierres tombait sur eux. Forcé de se retirer, mais sans beaucoup de danger, il retourna au camp; le triomphe du parti populaire au 14 juillet entraîna sa mise en accusation. Il fut dénoncé à l'Assemblée nationale, comme chef de la conspiration anti-révolutionnaire. Traduit devant le Châtelet, comme ayant agi contre la nation, il fut acquitté. Le prince évita d'ailleurs les suites de cette affaire en se réfugiant en Allemagne, où son régiment le rejoignit en 1792. Il fit la campagne de France avec les Prussiens. Entré depuis au service de l'Autriche, il obtint les grades de général-major et de feld-maréchal-lieutenant. Il se maria, en 1805, avec la comtesse Anne de Cetmer, veuve du comte Cajétan-Potoki, et épousa en secondes noces (1812), la comtesse douairière de Colloredo. A la restauration (1814) il revint en France. Créé pair, il était retourné à Vienne, où sa qualité de prince du sang lui assignait le premier rang après les archiducs. Le prince de Lambesc est mort le 28 novembre 1825, âgé de 74 ans. En lui s'est éteinte la branche mâle de la maison de Lorraine.

LAMBIN (Denys), savant français, né à Montreuil-sur-Mer en Picardie, vers 1516. Il voyagea en Italie avec le cardinal de Tournon, et obtint par son crédit la place de professeur en langue grecque au collège royal de Paris. Il l'occupa jusqu'à sa mort, occasionnée en 1572, par la perte de son ami

Ramus, tué dans l'exécution de la Saint-Barthélemi. Il avait alors 56 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve une érudition vaste mais quelquefois accablante. Le soin qu'il a de rapporter les diverses leçons avec la plus scrupuleuse exactitude ennuya bien des savants, et fit naître le mot de *lambiner*. Lambin a donné des *Commentaires* sur Lucrèce, 1565, in-4; sur Cicéron, 1585, 2 vol.; sur Plaute, 1588, et sur Horace, 1605; tous trois in-fol. Son travail sur Horace a été applaudi; mais il a été moins heureux dans les corrections qu'il a faites aux *œuvres* de l'orateur latin. Il change le texte de Cicéron à son gré, sans être autorisé par les anciens manuscrits. Il ôte les mots des éditions qui se trouvent entre les mains de tout le monde, pour en substituer de nouveaux, qu'il n'a pris que dans sa bizarre imagination. André Schott assure que toutes les fois qu'il ajoute ces mots : *Invitis et repugnantibus libris omnibus*, on peut assurer qu'il se trompe.

* LAMBINET (Pierre), bibliographe, né en 1742, à Tournes, village près de Mézières, fit ses études chez les jésuites, et en les terminant entra dans la société à Pont-à-Mousson. Lors de la suppression il passa dans l'ordre de Prémontré, dont il prit l'habit à l'abbaye de Villers-Cotterets. Il quitta cette maison et l'habit religieux, sinon de l'aveu formel de ses supérieurs, au moins sans qu'ils s'y opposassent, et se rendit à Bruxelles, où il fit l'éducation des deux fils du duc de Croquenbourg. Après l'avoir finie, il sollicita de Rome un bref de sécularisation, qui lui fut accordé, sur le consentement de l'abbé de Prémontré. Occupé de belles-lettres, et principalement de recherches bibliographiques, il avait visité un grand nombre de bibliothèques. On a de lui : *Eloge de l'impératrice Marie-Thérèse*, Bruxelles; *Table raisonnée des matières contenues dans l'esprit des journaux, 1772-1784*, 4 vol. in-12; *Notice de quelques manuscrits qui concernent l'histoire de la Belgique, et qui se trouvent dans la bibliothèque publique de Berne*, Mémoires de l'acad. de Bruxelles, tome 5, 2^e partie, p. 252-265; *Recherches historiques et littéraires, sur l'origine de l'imprimerie, particulièrement sur ses premiers établissements, au xv^e siècle, dans la Belgique*, Bruxelles, an 7 (1798), et sous ce titre : *Origine de l'imprimerie, d'après les titres authentiques, l'opinion de M. Daunou et celle de M. Van Praët*, 1810, 2 vol. in-8; *Remarques bibliographiques et critiques sur une édition latine de l'Imitation de Jésus-Christ, donnée par Beauzée de l'académie française*, Barlou, 1788, et sur plusieurs autres éditions du même livre, dans le *Journal des curés*, 25 et 27 août 1809, n^o 117 et 119. Gence le réfuta dans le même journal, et prouva que la prétendue édition de Beauzée, attaquée par Lambinet, n'est autre que celle de Valart, revêtue du frontispice de l'édition de l'académicien. (Voy. GERSON.) Lambinet a revu et augmenté la *Notice des éditions de l'Imitation*, publiée par le père Desbillons. Il a donné lui-même une édition stéréotype de ce livre célèbre, dont il regarde A Kempis comme l'auteur. La lutte qu'il eut à soutenir à cet égard avec de célèbres adversaires altéra, dit-on, sa santé. Il

mourut d'apoplexie le 10 décembre 1815. L'institut a donné des éloges à ses connaissances.

* LAMBLARDIE (Jacques-Élie), né à Loches, Indre-et-Loire, mort à Paris le 26 novembre 1797, fut d'abord employé comme sous-ingénieur sur les côtes de la Normandie, et nommé, en 1785, ingénieur du port du Havre, qui, d'après les travaux qu'il y commença, est devenu un des plus beaux que la France ait sur l'Océan. On y admire le pont à bascule, établi sur la plate-forme qui sépare l'ancien bassin de celui qui le joint au nord; il l'a décrit dans son *Mémoire sur les diverses espèces de ponts mobiles*. Devenu ingénieur en chef de la Somme, membre de la commission des travaux du port de Cherbourg, il fut (1795) appelé à Paris pour diriger avec Perronet l'école des ponts et chaussées; enfin, à la formation de l'école polytechnique, il en fut nommé le premier directeur. Le *Mémoire* qu'il a publié (1789, in-4) sur les côtes de la haute Normandie, est rempli de vues profondes et neuves, applicables aux constructions dans la mer, et à la direction des jetées dans les ports. Prony a donné dans le *Journal de l'école Polytechnique*, tome 2^e, une notice sur la vie et les ouvrages de Lamblardie.

* LAMBRECHTS (Charles-Joseph-Matthieu), sénateur, né en 1755 à St.-Tron, dans les Pays-Bas, fit ses études à l'université de Louvain, et s'appliqua surtout au droit civil et canonique. Il y fut nommé professeur en 1777, et chargé en 1788 par l'empereur Joseph II, de visiter les diverses universités d'Allemagne. Lors de l'insurrection des Belges en 1790, contre le gouvernement autrichien, auquel on le soupçonna d'être resté fidèle, il fut obligé de s'éloigner. A la cessation des troubles il revint dans la Belgique, reprit la pratique du droit, et fut nommé membre du grand-conseil de Malines. Lorsque les Français s'emparèrent de ces provinces, il obtint les premières fonctions administratives, et après le 18 fructidor, fut appelé à Paris pour remplacer Merlin au ministère de la justice (4 sep. 1797). Remplacé à son tour par Cambacérès au mois de juillet 1799 (voy. CAMBACÉRÈS), il devint alors président du département de la Dyle. Après le 18 brumaire, nommé sénateur, il apporta dans ce corps des idées d'indépendance et d'opposition qui le firent remarquer; il se prononça avec force contre les envahissements de Bonaparte, et fut un des trois membres du sénat qui refusèrent leur suffrage à l'érection du trône impérial. Pendant les treize ans qu'il siégea dans cette assemblée, il fit toujours partie de la minorité. Ce fut lui qui en 1814 rédigea les fameux *considéran*ts de l'acte de déchéance de Napoléon; il était membre de la commission qui rédigea le projet de constitution que Louis XVIII refusa d'adopter. Il reçut du gouvernement royal des lettres de grande naturalisation; mais il ne fut point du nombre des sénateurs qui entrèrent à la chambre des pairs. Pendant les cent-jours il vota contre l'acte additionnel; les départements de la Seine-Inférieure et du Bas-Rhin le nommèrent député en 1819: le mauvais état de sa santé ne lui permit pas de paraître souvent à la chambre où il avait pris place dans les rangs de l'extrême opposition. Il mourut à Paris le 4 août

1825: il avait reçu le titre de comte et de commandant de la légion-d'honneur. Parmi ses dispositions testamentaires on remarque un legs de 12,000 francs pour la fondation d'un hospice exclusivement destiné au soulagement des protestants aveugles, et celui d'une somme de 2,000 francs destinée au meilleur ouvrage en faveur de la liberté des cultes; mais l'académie française n'ayant point été autorisée à l'accepter, son héritier (M. Charles d'Outrepont) a chargé la société de la morale chrétienne de mettre cette question au concours, et le prix a été en effet décerné en 1826. On a de lui: *Principes politiques*, 1815, in-8; *Réflexions à l'occasion du livre de M. l'abbé de Frayssinous*, intitulé: *des Vrais principes de l'église gallicane*, Paris, 1816, in-8. Il a laissé quelques détails sur les événements auxquels il avait pris part, qui ont été publiés sous le titre de *Notice trouvée dans les papiers de M. le comte Lambrechts*, Paris, 1825, in-8.

* LAMBRUSCHINI (Jean-Baptiste), évêque d'Orviète, né le 28 octobre 1755, à Sestri-di-Levante, diocèse de Brugnato, fit ses études chez les jésuites de Gènes et embrassa l'état ecclésiastique. Nommé professeur au séminaire de cette ville, il rendit à ses élèves le service de les prémunir contre les séductions des théologiens novateurs. Lors de la révolution de Gènes en 1797, il fut arrêté avec plusieurs autres personnages de distinction et renfermé dans la forteresse de Savone, dont il ne sortit qu'à la condition de ne point rentrer à Gènes. Il y revint cependant, lorsque les alliés obtinrent des avantages sur les Français et fut nommé grand-vicaire en 1799. Obligé de fuir une seconde fois, il se réfugia à Rome, où le pape l'accueillit avec honneur et le nomma évêque d'Azoth *in partibus*, puis administrateur du diocèse d'Orviète, enfin évêque de ce siège en 1807. N'ayant point voulu prêter le serment exigé par le gouvernement français, il fut exilé d'abord à Turin, puis à Bourg, et enfin à Belley, où il resta jusqu'en 1814. De retour dans son diocèse il s'occupa d'y faire reflourir la religion et de réparer les maux de l'invasion étrangère. Une maison des frères des écoles chrétiennes, et dix couvents de religieux des deux sexes s'élevèrent en peu de temps sous ses auspices. C'est au milieu de ces travaux qu'une attaque d'apoplexie l'enleva le 24 novembre 1827. On doit à ce vertueux prélat plusieurs ouvrages, entre autres: *Theologia dogmatica*, Gènes, 1788, in-4; un *Abrégé du traité de la grâce*, en latin, 1789, in-8; un *Discours prononcé en 1804, à l'académie catholique*, dont il fut un des principaux membres; la *Guide spirituelle pour l'usage d'Orviète*, Rome, 1825, in-12.

LAMECH, de la race de Caïn, fils de Mathusael, père de Jabel, de Jubal, de Tubalcaïn et de Noëma, est célèbre dans l'Ecriture par la polygamie, dont on le croit le premier auteur. Il épousa Ada et Sella. Un jour Lamech dit à ses femmes: « Ecoutez-moi, » femmes de Lamech! J'ai tué un homme pour ma » blessure, et un jeune homme pour ma meur- » trissure. On tirera vengeance sept fois du meur- » trier de Caïn, et soixante-dix fois de Lamech. » (Genèse, 4.) Ces paroles renferment une obscurité impénétrable; on n'a pu les expliquer que par des

conjectures, parce qu'on n'est point instruit de tout le détail des choses qui se passèrent dans ces premiers temps du monde. Il paraît cependant qu'une partie de ce discours regarde Caïn, qu'on croit avoir été tué par Lamech, et dont le meurtrier devait être puni au *septuple*, comme il est dit au chap. 4 de la Genèse. Ce qu'on peut conclure en général, c'est que Lamech était un homme violent et emporté, dont Dieu a puni la brutale colère, et que la divine justice aggravait le châtiment de l'homicide par une sévérité croissante, à mesure que cette barbarie atroce gagnait parmi les enfants des hommes. Dom Calmet et le continuateur de Bullet ont travaillé à éclaircir ce passage de l'Écriture sainte, et à résoudre les difficultés qu'il a fait naître.

LAMECH, fils de Mathusalem, père de Noé, qu'il eut à l'âge de 182 ans; après la naissance de son fils, il en vécut encore 575. Ainsi tout le temps de sa vie fut de 757 ans. Il mourut la cinquième année avant le déluge, l'an du monde 1651.

* LAMSENGÈRE (Pierre de), né à la Flèche, le 28 juin 1761, avait été doctrinaire. Il devint professeur de belles-lettres et de philosophie au collège de la Flèche. Il succéda en 1799 à Sellèque dans la rédaction du *Journal des dames et des modes*, qu'il continua pendant plus de 50 ans, et mourut à Paris le 22 février 1851. On lui doit : *Géographie de la France d'après la nouvelle division en 85 départements*, Paris, 1791, in-8; *Nouvelle bibliothèque des enfants*, ibid., 1794, in-12; *Histoire naturelle des quadrupèdes et des reptiles*, ibid., 1794, in-12; *Géographie historique et littéraire de la France*, ibid., 1796, 4 vol. in-12; *Dictionnaire des proverbes français*, ibid., 1821, in-8. Il a été l'éditeur des *Voyages en France, en vers et en prose*, 1798, 4 vol. in-18, et il était membre du lycée des arts.

LAMET. Voy. DELAMET.

* LAMETH (Alexandre de), membre de l'Assemblée constituante, naquit à Paris le 28 octobre 1760. Il était encore au berceau, lorsqu'il perdit son père. Après avoir fait de bonnes études classiques, il entra comme ses frères dans la cavalerie. A l'époque où les colonies anglaises se séparèrent de leur métropole, il alla défendre les insurgés et devint aide-de-camp de Rochambeau. Il commanda comme adjudant l'attaque dirigée contre la Jamaïque, et à son retour en France, il devint colonel du régiment Royal-Lorraine. Lorsque l'année 1789 vint ouvrir en France la carrière des changements politiques, Lameth embrassa avec une conviction ardente les principes de la révolution. Député aux états-généraux, par la noblesse de Péronne, il fut un des 45 députés de cet ordre qui se réunirent les premiers au tiers-état. Dans la fameuse nuit du 4 août, que Rivarol appelait la *Saint-Barthélemi des privilèges*, il se signala par le sacrifice des siens. Comme la plus grande partie des membres de l'assemblée il voulait pour la France une monarchie représentative. Mais sa haine pour l'ancien régime l'entraîna dans de graves erreurs; et au lieu de la fonder sur un juste équilibre des pouvoirs, il livra la royauté désarmée aux attaques des factieux. Dans la discussion sur la sanction royale

il fut en opposition formelle avec Mirabeau, et vota contre le *veto* absolu. Il lutta contre le même orateur dans les débats qui s'élevèrent sur le droit de paix et de guerre; et malgré tous les efforts de Mirabeau, il fit décider avec l'aide de Barnave et après cinq jours de discussion, que la guerre ne pouvait être déclarée sans un décret de l'Assemblée. En 1790, il présenta un plan d'organisation de l'armée, et par une acclamation unanime fut adjoint au comité militaire. La loi sur l'avancement fut adoptée sur sa proposition. Ce fut lui qui à l'occasion d'une députation de la ville de Liège, demanda et obtint la liberté entière des journaux, liberté qui devait bientôt dégénérer en licence. Ce fut lui encore qui fit consacrer par un décret la liberté des cultes. Lors de l'arrestation du roi à Varennes, il proposa d'y envoyer une députation pour garantir les jours de la famille royale. Lameth prit part à toutes les discussions importantes de cette mémorable session dans laquelle il vota presque toujours avec Barnave son ami, et fut élevé à la présidence le 20 novembre 1790. La confiante audace qu'il avait montrée à son début dans la carrière législative fit place à des craintes sérieuses sur l'avenir que la révolution préparait à la France. Il sentit que l'assemblée commettait une faute immense en déclarant qu'aucun de ses membres ne pourrait être réélu, et il s'éleva avec force contre cette délicatesse intempestive. Il paraît qu'à cette époque Louis XVI demanda ses conseils et eut même avec lui quelques conférences particulières, qui n'aboutirent à rien. Peu de temps avant le 10 août, effrayé de la voie sanglante où s'engageait la révolution, il chercha un asile à l'armée et alla défendre le territoire en qualité de maréchal-de-camp sous les ordres de Luckner. Il fit tracer le camp de Maulde, occupé depuis par Dumouriez, et après la catastrophe du 10 août passa sous les ordres de Lafayette. Décrété d'accusation avec ce général, l'accomplissement dans son émigration, et fut arrêté avec lui par les Autrichiens. Envoyé prisonnier à Magdebourg, sa captivité dura trois ans et trois mois. Rendu au bout de ce temps à la liberté, il passa en Angleterre, où les Fox, les Sheridan et tous les chefs de l'opposition l'accueillirent avec distinction. Mais bientôt le gouvernement lui ayant intimé l'ordre de quitter ce pays, il se retira à Hambourg où, de concert avec son frère et le duc d'Aiguillon, il éleva une maison de commerce qui prospéra. Rentré en France sous le gouvernement directorial, le 18 fructidor le força de nouveau à chercher un asile en pays étranger. L'établissement du consulat au 18 brumaire fit cesser la proscription qui pesait sur lui. Il fut successivement appelé à la préfecture des Basses-Alpes en 1802, à celle de Rhin-et-Moselle en 1805, à celle de la Roer en 1806, et enfin à la préfecture du Pô en 1809. Napoléon le nomma en outre maître des requêtes, baron, et officier de la légion-d'honneur. Louis XVIII le fit préfet de la Somme et lieutenant-général en 1814; ce qui ne l'empêcha pas d'accepter pendant les cent-jours la pairie impériale. Après la seconde restauration, Lameth resta sans fonction jusqu'en 1819. Nommé

à cette époque membre de la chambre des députés par la Seine-Inférieure, il y prit place sur les bancs de l'opposition, et sembla quelquefois retrouver la fougue impétueuse de sa jeunesse pour attaquer l'émigration et le ministère. Il fit partie de toutes les législatures qui se succédèrent jusqu'à sa mort, qui arriva le 19 mars 1829. On a de lui : *Un électeur à ses collègues*, Paris, 1824, in-8; *La septennalité du parlement d'Angleterre*, ou *Journal des discussions qui ont eu lieu dans les deux chambres, lors de cette proposition*, etc., Paris, 1824, in-8, (extrait de la revue encyclopédique.) *La censure dévoilée*, Paris, 1824, in-8. Il a fourni en outre un grand nombre d'articles à la *Minerve*, et à la *Revue encyclopédique*. Il a composé une *Histoire de l'assemblée constituante*, 1828-29, 2 vol. in-8.

* LAMETH (Charles-Malo-François de), frère du précédent, et comme lui membre de l'assemblée Constituante, naquit le 5 octobre 1757. Il servit en Amérique dans l'armée de Rochambeau comme aide-maréchal-général-des-logis, et s'y distingua par son courage et ses talents. Blessé grièvement à la prise d'une redoute devant York-Town, il obtint avec la croix de St.-Louis le grade de colonel en second des dragons d'Orléans. De nouvelles récompenses l'attendaient à son retour en France. Nommé colonel du régiment des cuirassiers du roi, il reçut en même temps le titre de gentilhomme d'honneur du comte d'Artois. Mais il se démit de cette place, lorsqu'il fut appelé en 1789, à faire partie des états-généraux, comme député de l'Artois. Il s'empressa comme son frère de se réunir au tiers-état, et il figura comme lui parmi les plus ardents réformateurs de l'assemblée Constituante. Dans la discussion sur le cens d'éligibilité, il repoussa l'institution du marc d'argent, parce qu'elle tendait, disait-il, à consacrer l'aristocratie des richesses. Il se prononça pour le libre exercice de tous les cultes et vota pour la liberté de la presse, en déclarant qu'il vouait le plus souverain mépris aux pamphlétaires et aux libellistes. Il demanda la suppression des justices prévôtales, et s'opposa à ce que le pouvoir exécutif eût le droit de faire grâce. Provoqué par le duc de Castries pour ses opinions, il se battit et reçut un coup d'épée. A cette nouvelle le peuple se porta sur l'hôtel du duc, en brisa les meubles et les jeta par les fenêtres. Pendant la discussion sur le livre rouge, Charles de Lameth garda le silence, et fit reporter au trésor public la somme de 60 mille francs que son éducation et celle de ses frères avaient coûtée au roi. Lorsqu'on agita la question du droit de paix et de guerre, il opina pour que la guerre ne fût jamais déclarée qu'avec l'assentiment des représentants de la nation. Il fit à la tribune cette profession de foi politique : « Je suis ennemi de toute aristocratie : j'entends par aristocratie le désir de dominer, déjà contraire à l'égalité politique..... Je faisais autrefois partie d'un ordre qui avait quelques avantages aristocratiques; j'y ai renoncé par amour pour mon pays. » En janvier 1791, il demanda que les places des ecclésiastiques qui auraient refusé de prêter serment à la constitution fussent déclarées vacantes. Après la fuite du

roi, il sollicita vivement l'assemblée de prendre de promptes mesures de salut public, et provoqua le serment de fidélité à la nation, que prêtèrent les représentants qui remplissaient des fonctions militaires. Porté à la présidence le 5 juillet 1791, il occupait encore le fauteuil lors des événements du Champ-de-Mars, le 17 du même mois, et il empêcha la déchéance de Louis XVI en contribuant aux différentes mesures qui amenèrent la dispersion des insurgés. En 1792, il se rendit à l'armée de Lafayette où il commandait la division de cavalerie. Après la journée du 10 août, Charles de Lameth, absent de l'armée par congé, partit pour conduire sa femme et sa fille au Havre. Arrêté en route et transféré sous bonne escorte à Rouen, il resta quarante sept jours au secret. Rendu à la liberté par suite des pressantes sollicitations d'un de ses frères, il quitta la France au moment où le comité de salut public venait d'envoyer l'ordre de l'arrêter de nouveau, et il se réfugia à Hambourg et ensuite à Bâle. Rentré en France vers le commencement de 1801, il se retira dans ses foyers avec le grade de général de brigade en réforme, et il y resta jusqu'en 1807, époque où il fut réintégré dans l'armée en qualité d'aide-de-camp de Murat. Après avoir fait la campagne de 1809 contre l'Autriche, il fut nommé gouverneur du grand duché de Wurtzbourg, et mérita dans ce poste la reconnaissance du grand duc qui lui offrit la décoration de commandeur de son ordre de Saint-Joseph. En juin 1812, il alla prendre le commandement de Santona, sur les côtes de la Biscaye, défendit avec succès ce poste important, et n'en fit la remise aux Espagnols que le 16 mai 1814, d'après l'ordre de Louis XVIII. A son retour en France, il fut nommé lieutenant-général. Depuis cette époque il vécut presque ignoré. Nommé député de Pontoise après la révolution de juillet, il prit place à la chambre, parmi les députés ministériels, et ne parut que très-rarement à la tribune. Comprenant un peu tard ce que les révolutions ont de funeste, il répudia les aventureuses théories professées par son ancien ami, Lafayette, et mit dans sa conduite autant de circonspection et de réserve, qu'il avait montré dans sa jeunesse d'effervescence et d'audace. Charles de Lameth est mort le 28 décembre 1852. La popularité dont il avait savouré l'ivresse, à l'entrée de sa carrière politique, ne lui était point revenue dans sa vieillesse. La mort de cet homme, qui voyait jadis le peuple se presser sur son passage, n'émut personne, et son cercueil, comme celui de l'homme le plus vulgaire, ne fut suivi que d'un petit nombre de parents et d'amis.

LAMÉTHÉRIE. Voy. MÉTHÉRIE.

LAMETTRIE. Voy. METTRIE.

* LAMEY (André), savant antiquaire, né en 1726, à Munster en Alsace, fut nommé par l'électeur de Bavière conservateur de sa bibliothèque; en 1765, il devint secrétaire perpétuel de l'académie de Manheim, et mourut dans cette ville le 17 mars 1802. Après avoir passé sa vie à visiter toutes les bibliothèques de l'Allemagne et de l'Italie, il a publié : *l'Alsatia diplomatica* de Schœpflin (voy. ce nom); *Codex principis olim Laureshamiensis abbatie diplo-*

maticus, ex ævo maxime carolingico, diu multumque desideratus, Manheim, 1768, 3 vol. in-4; *Histoire diplomatique des anciens comtes de Ravensberg* (allemand), avec une table généalogique, des cartes et des pièces justificatives, ib., 1776, in-4; vingt-sept *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie de Manheim, dont Lamey publia les sept premiers volumes, de 1766 à 1794.

LAMI (dom François), bénédictin, né à Montreau, village du diocèse de Chartres, l'an 1636, de parents nobles, porta d'abord les armes, qu'il quitta ensuite pour entrer dans la congrégation de Saint-Maur. Il y fit profession en 1639, et mourut à Saint-Denis le 4 avril 1711. Il fut infiniment regretté, tant pour les lumières de son esprit que pour la bonté de son cœur, la candeur de son caractère, et la pureté de ses mœurs. Les ouvrages dont il a enrichi le public portent l'empreinte de ces différentes qualités. On en peut voir la liste dans la *Bibliothèque des auteurs de la congrégation de Saint-Maur*, par dom Tassin. Les principaux sont : un *Traité estimé De la connaissance de soi-même*, Paris, 1694-1698, 6 vol. in-12, dont la plus ample édition est celle de 1700. Celui d'Abbadie, sur le même sujet, semble être plus profondément pensé. *Nouvel athéisme renversé*, Paris, 1696, in-12, contre Spinoza : ouvrage assez faible, et où l'auteur n'assure point à ses raisonnements le triomphe éclatant que les absurdités de Spinoza rendaient bien facile; *Les gémissements de l'âne sous la tyrannie du corps*, Paris, 1701, in-12; *Lettres philosophiques sur divers sujets*, Paris, 1705, in-12; *Les premiers Eléments, ou Entrée aux connaissances solides*, suivi d'un *Essai de logique* en forme de dialogue, Paris, 1706, in-12; *Lettres théologiques et morales*, Paris, 1708, in-12; *L'incrédule amené à la religion par la raison, ou Entretien sur l'accord de la raison et de la foi*, Paris, 1710, in-12, livre estimé et peu commun; *De la connaissance et de l'amour de Dieu*, Paris, 1712, in-12, ouvrage posthume; *Réfutation du système de la grâce universelle*, de Nicole; *Réflexions sur le traité de la prière publique*, de Duguet. Un petit traité de physique, fort curieux, sous ce titre : *Conjectures sur divers effets du tonnerre*, 1689, in-12; *Les leçons de la sagesse sur l'engagement au service de Dieu*, Paris, 1705, in-12; *La Rhétorique du collège trahie par son apologiste*, in-12, contre Gibert. Le sujet de la querelle était la question, si la connaissance du mouvement des esprits animaux dans chaque passion est d'un grand poids à l'orateur pour exciter celles qu'il veut dans le discours. Le professeur Pourchot avait soutenu l'affirmative; le bénédictin la soutint avec lui contre le professeur de rhétorique. Il paraît cependant que tout ce qui est l'effet de telles spéculations est naturellement faible pour convaincre et toucher. Le père Lami brillait surtout dans la dispute. Il en eut une assez sérieuse au monastère de la Trappe avec le célèbre abbé de Rancé, au sujet des études monastiques, et devant un auditoire nombreux et choisi. Le bénédictin remporta la victoire, ce qui ne fit qu'augmenter sa réputation.

LAMI (Bernard), prêtre de l'Oratoire, né au Mans en 1648, d'une bonne famille, professa les huma-

nités et la philosophie dans divers collèges de sa congrégation, et dans tous avec le plus grand succès. Ce fut un ecclésiastique aussi remarquable par sa piété sincère que par ses connaissances étendues. Son zèle pour les opinions de Descartes souleva contre lui les partisans d'Aristote. Il essuya des chagrins à Saumur et à Angers, où il enseigna successivement la philosophie; on en vint jusqu'à demander et obtenir une lettre de cachet contre lui. Le savant oratorien fut privé de sa chaire, et relégué à Grenoble. Le cardinal Le Camus, évêque de cette ville, l'associa au gouvernement de son diocèse, le nomma vicaire-général, et lui confia la place de professeur en théologie dans son séminaire. Ce fut pendant son séjour dans cette ville qu'il ramena à la foi catholique, Vignes, ministre protestant, qui jouissait d'une grande réputation. Lami joignit l'Ecriture sainte à la théologie, et dès lors il prépara les matériaux des ouvrages qu'il a publiés sur cette matière. Celui qui a fait le plus de bruit est sa *Concorde des évangélistes*, dans laquelle il avança trois sentiments qui le brouillèrent avec M. de Harlay, archevêque de Paris, et l'engagèrent dans de longues contestations. Il y soutenait, premièrement, que saint Jean-Baptiste avait été mis deux fois en prison, la première fois par l'ordre des prêtres et des pharisiens, la deuxième, par celui d'Hérode; secondement, il prétendait que J.-C. ne mangea pas l'agneau pascal dans la dernière cène, et que le véritable agneau pascal fut mis en croix, pendant que les Juifs immolaient le typique ou le figuratif; troisièmement, les deux Maries et la pécheresse étaient, selon lui, la même personne, en quoi il paraît avoir dit vrai. (*Voy. MADELEINE.*) Bulteau, Tillemont, Mauduit, Witasse, Daniel, Piednud, attaquèrent ces opinions avec beaucoup de feu, celle de la Pâque surtout, qui ne semblait pas s'accorder avec le récit évangélique : *Apud te facio Pascha cum discipulis meis*. Le père Lami était un homme très estimable, ami de la retraite, simple, modeste; ses mœurs étaient pures et austères. Il parlait aisément et sur toutes sortes de matières. La république des lettres le perdit en 1715. Il mourut à 70 ans, du chagrin qu'il ressentit d'avoir vu retourner à l'hérésie un jeune homme qu'il avait converti et associé à ses travaux. On a de lui onze ouvrages qu'il publia de 1670 à 1701 : *Eléments de géométrie et de mathématiques*, 2 vol. in-12. Il les composa dans un voyage qu'il fit à pied de Grenoble à Paris. *Traité de l'équilibre*, 1687, in-12; *Harmonia sive Concordia evangelica*, Lyon, 1699, 2 vol. in-4; *Traité de perspective*, 1700, in-8; *Traité de la grammaire en général*, in-12. Tous ces différents traités furent bien reçus dans le temps, mais à présent ils ne sont d'aucun usage. *Entretiens sur les sciences et sur la manière d'étudier*, 1706, in-12, ils forment une composition estimable, dont la lecture serait très-utile aux jeunes gens assez sages pour vouloir s'instruire, avant d'exercer leur plume au hasard et sans principes. L'auteur leur donne des avis très-judicieux contre la présomption et la précipitation qui les égarent, et peint fort bien les savants de notre siècle. (*Voy. SPIZELIUS.*) *Démonstration de la sain-*

teté et de la vérité de la morale chrétienne, 1706 à 1716, 5 vol. in-12; *Introduction à l'Écriture sainte*, traduite de l'*Apparatus Biblicus* par Boyer, in-4 : l'édition latine est in-8. Il y en a un *Abrégé*, in-12 sous le titre d'*Apparat de la Bible*, in-8. Ce livre remplit son titre, et l'on gagne beaucoup à le lire avant que d'étudier les livres saints. *De tabernaculo fœderis, de sancta civitate Jerusalem et de templo ejus*, 1720, in-fol., ouvrage savant; une *Rhétorique*, avec les *Réflexions sur l'art poétique*, 1745, in-12. Le style de cet écrivain est assez net et assez facile, mais il n'est pas toujours pur. M. Poté, ex-professeur de mathématiques à l'école centrale de la Sarthe, a publié un *Eloge du P. Lami*, Le Mans, 1816, in-8.

LAMI (Jean), théologien du grand-duc de Toscane, professeur d'histoire ecclésiastique dans l'université de Florence, né en 1697 au village de Santa-Croce, entre Pise et Florence, mort dans cette ville le 6 janvier 1770 à 73 ans, s'est fait connaître par un grand nombre d'ouvrages latins, entre autres par les *Délices des savants*, Florence, 1756-69, 18 vol. in-8, et par le *Vrai sentiment des chrétiens sur le mystère de la très-sainte Trinité*, divisé en 6 livres, Florence, 1755, in-4. On a aussi de lui *De Eruditione apostolorum liber singularis*, Florence, 1758, in-8, *ibid.*, 1766, 2 vol. in-4. Il rédigea de 1740 à 1770, à Florence, les *Nouvelles littéraires*. L'éloge de Lami se trouve au tome 4 des *Elogi degli uomini illustri Toscani*. L'abbé François Fontani, bibliothécaire de la Riccardiana, en a publié un autre plus complet, Florence, 1789, in-4.

LAMIA, nom d'une illustre famille romaine, de laquelle descendait Aélius Lamia, qui est loué dans Horace. — Il y eut un Lucius LAMIA, qui fut exilé pour avoir embrassé avec trop de chaleur le parti de Cicéron contre Pison. Il fut édile, puis préteur après la mort de César. On croit que c'est lui que Pliny place, avec Aviola et Tubéron, au nombre des hommes qui ont été crus morts, et qui ont été réveillés par le feu du bûcher qui devait les consumer. *Hist. nat.*, l. 7. c. 52. Mais ces asphyxies n'ont rien de comparable à celle dont il est parlé dans le *Journal hist. et litt.*, 1^{er} décembre 1776, p. 490. On peut voir diverses réflexions sur ces événements, *ibid.*, 1^{er} décembre 1791, p. 492.

LAMIE, fameuse courtisane, fille d'un Athénien, après avoir été joueuse de flûte, devint maîtresse de Ptolémée I^{er}, roi d'Égypte. Elle fut prise dans la bataille navale que Démétrius Polyorchète gagna sur ce prince auprès de l'île de Chypre. Le vainqueur l'aima autant que le vaincu, quoiqu'elle fût déjà d'un âge assez avancé. Les Athéniens et les Thébains lui élevèrent, comme à toutes les célèbres corruptrices des bonnes mœurs, un temple sous le nom de *Vénus Lamie*. Voy. LAIS.

* LAMIOT (Louis-Marie), missionnaire, né vers 1775 dans le diocèse d'Arras, entra dans la congrégation de St.-Lazare, en 1787, et partit pour la Chine en 1789, avec MM. Clet et Pené, n'étant encore que diacre. Il fut ordonné prêtre à Macao, et alla à Canton, puis à Pékin où il devint, après la mort de M. Raux, interprète du gouvernement

chinois pour les langues européennes. Il dirigeait en même temps un séminaire de jeunes Chinois, et enseignait les mathématiques. M. Clet, ayant été pris dans le Ho-Nan où il prêchait, Lamiot soupçonné d'entretenir avec lui des relations, fut arrêté et conduit dans le Hou-Pé, pour être confronté avec son confrère. Le tribunal ne trouvant pas contre Lamiot de charges suffisantes, se contenta d'ordonner qu'il serait renvoyé en Europe. M. Clet fut étranglé dans sa prison, le 17 février 1820 (voyez l'*Ami de la religion*, tom. 2, 6, n^o 624), après avoir reçu la communion des mains de Lamiot, qui avait trouvé le moyen de pénétrer jusqu'à lui. Lamiot, conduit à Canton, se rendit peu de temps après à Macao, où il est mort le 5 juin 1851, après avoir fondé dans cette ville un collège et augmenté la mission d'au moins quinze prêtres. Il eut l'heureuse idée d'envoyer en France de jeunes Chinois pour y faire de fortes études.

* LAMIRAL (Dominique-Harcourt), voyageur français, né à Lyon, vers 1750, servit d'abord comme soldat dans le régiment de Provence; il était en garnison au Havre lorsque M. Eyriès, lieutenant de vaisseau, fut nommé gouverneur du Sénégal. Cet officier lui ayant reconnu avec une belle écriture quelque talent pour le dessin des plans, acheta son congé et le prit pour secrétaire. Son protecteur, en quittant l'Afrique, le fit nommer agent de la compagnie commerciale de la Guyane. La fortune lui sourit et il acquit d'immenses richesses, qu'il eut bientôt dissipées par sa folle prodigalité. Il fit de nouveau fortune et dissipa une seconde fois ses trésors. Il mécontenta ses supérieurs, fut rappelé en 1787, et fut témoin des premiers événements de la révolution. Arrêté pendant la terreur, en sortant de prison il obtint un emploi modeste et mourut à Paris, en septembre 1795. Il a publié *l'Afrique et le peuple africain considérés sous tous les rapports avec notre commerce et nos colonies*, Paris, 1789, in-8, ouvrage qui n'a de remarquable que le titre et qui n'est guère qu'une longue diatribe contre la compagnie au service de laquelle il s'était enrichi. On a encore de lui un *Mémoire sur le Sénégal*, Paris, 1791, in-8.

LAMOIGNON, nom d'une ancienne famille du Nivernais, distinguée dans les armes depuis le xiii^e siècle, et qui dans le xvi^e s'ouvrit la carrière de la magistrature. — LAMOIGNON (Charles de), seigneur de Bâville, né en 1514, étudia le droit à Ferrare, sous le célèbre Alciat, et fut le premier de sa famille qui entra dans la magistrature : il mourut en 1575, maître des requêtes. Il fut visité plusieurs fois dans sa dernière maladie par le roi; sa sagesse et son intégrité lui avaient mérité cette distinction. — Son fils, Pierre de LAMOIGNON, mort en 1584, conseiller d'état, était un bon poète latin. Chrétien, son autre fils, fut père du suivant.

LAMOIGNON (Guillaume de), marquis de Bâville, était petit-fils du précédent, et naquit en 1617. Il fut reçu conseiller au Parlement de Paris en 1655, maître des requêtes en 1644, et se distingua dans ces deux places par ses lumières et par sa probité. Son mérite lui procura la charge de premier président du parlement de Paris en 1658, après la

mort du premier président de Bellièvre. Lors de sa nomination, Louis XIV lui adressa ces paroles flatteuses : « Si j'avais connu un plus homme de bien » et un plus digne sujet, je l'aurais choisi. » Le président de Lamoignon remplit tous les devoirs de sa place avec autant de sagesse que de zèle ; il soutint les droits de sa compagnie ; il éleva sa voix pour le peuple ; il désarma la chicane par ses arrêts ; enfin il crut que *sa santé et sa vie étaient au public, et non pas à lui* : c'étaient les expressions dont il se servait. Il eut quelques démêlés avec Fouquet, au sujet de ses énormes dépenses. Cependant, à l'occasion du procès de ce surintendant, il s'abstint autant qu'il put de présider le parlement, et il n'y assista pas le jour de la sentence. Ses amis le pressant de reprendre sa place à la chambre, il répondit : *Lavavi manus meas... quomodo inquinabo eas ?* Il reconnaissait Fouquet coupable, mais il désapprouvait l'acharnement avec lequel Colbert voulait précipiter l'arrêt contre un homme qu'il haïssait. Au commencement de son règne, Louis XIV ayant tenu un lit de justice, le maître des cérémonies se présenta pour saluer le parlement après les évêques. « Saintot, dit le premier président, la cour ne reçoit point vos civilités. » — « Je l'appelle *M. Saintot*, répliqua Louis XIV. » — « Sire, reprend le magistrat, votre bonté vous dis- » pense quelquefois de parler en maître, mais votre » parlement doit toujours vous faire parler en roi. » Ses harangues, ses réponses, ses arrêts, étaient tout autant d'écrits solides et lumineux. Son âme égalait son génie. Simple dans ses mœurs, austère dans sa conduite, il était le plus doux des hommes, quand la veuve et l'orphelin étaient à ses pieds. Il se délassait de ses travaux par les charmes de la littérature. Les Boileau, les Racine, les Bourdaloue, composaient sa petite cour. Il mourut en 1677 à 60 ans. Fléchier prononça son oraison funèbre, et Boileau le célébra dans ses poésies. Ses *Arrêts* sur plusieurs matières importantes du droit français parurent à Paris en 1702, in-4 et 1768, in-8. Ils ont été réimprimés en 1783, avec une *Vie du président de Lamoignon*, écrite d'après les papiers de sa famille.

LAMOIGNON (Chrétien-François de), fils aîné du précédent, naquit à Paris en 1644. Il reçut du ciel, avec un esprit grand, étendu, facile, solide, propre à tout, un air noble, une voix forte et agréable, une éloquence naturelle, à laquelle l'art eut peu de chose à ajouter ; une mémoire prodigieuse, un cœur juste et un caractère ferme. Son père cultiva ces heureuses dispositions. Reçu conseiller en 1666, sa compagnie le chargea des commissions les plus importantes. Il devint ensuite maître des requêtes, et enfin avocat-général ; place qu'il remplit pendant 25 ans, et dans laquelle il parut tout ce qu'il était. Au commencement de 1690, le roi lui donna l'agrément d'une charge de président à mortier ; mais l'amour du travail le retint encore 8 ans entiers dans le parquet, et il ne profita de la grâce du prince que lorsque sa santé et les instances de sa famille ne lui permirent plus de fuir un repos honorable. L'académie des Inscriptions lui ouvrit ses portes en 1704, et le roi le nomma président

de cette compagnie l'année d'après. Boileau lui adressa sa 6^e épître. C'est lui qui fit abolir l'épreuve, aussi ridicule qu'infâme, du congrès. On n'a imprimé qu'un de ses ouvrages, tel qu'il est sorti de sa plume ; c'est une *Lettre* sur la mort du père Bourdaloue, jésuite, qu'on trouve à la fin du tome 5^e du *Carême* de ce grand orateur. Il avait fait la *vie* de son père, premier président.

* LAMOIGNON (Nicolas), seigneur de Bâville, intendant du Languedoc, conseiller d'état, était le 5^e fils du premier président Guillaume de Lamoignon (voy. ci-dessus), et frère de Chrétien-François qui fait le sujet de l'article précédent. Il naquit en 1648, fut destiné à la magistrature, et exerça pendant 4 ans les fonctions d'avocat avec quelque succès. Nommé conseiller au parlement en 1670, puis maître des requêtes en 1673, il suivit la carrière administrative, et occupa successivement les intendances de Montauban, de Pau, de Poitiers, de Montpellier. Il resta dans celle-ci l'espace de 33 ans sans revenir à la cour. On l'a accusé d'avoir agi avec rigueur contre les protestants à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, et de la révolte des Cévennes. La position dans laquelle il se trouvait, et ses obligations envers Louis XIV, qui avait comblé sa famille de grâces et de faveurs, ne lui laissaient pas la liberté d'hésiter sur ses déterminations, et dans ces circonstances difficiles, les moyens de douceur et de persuasion ne furent pas toujours mis à la disposition des magistrats. Rhulière a dit que « M. de Bâville passait dans ce temps-là pour » un homme doux et modéré. » On peut consulter à ce sujet les *Mémoires pour servir à l'histoire du Languedoc*, que Lamoignon écrivait par ordre du roi et pour l'instruction du duc de Bourgogne, en 1698 : cet ouvrage a été imprimé en 1754 à Marseille, sous la rubrique d'Amsterdam, sur un manuscrit de la bibliothèque du roi. Lamoignon quitta l'intendance du Languedoc en 1718, et mourut à Paris, en 1724. — Son fils Urbain-Guillaume de LAMOIGNON, comte de Launay-Courson, né en 1674, fut intendant de Rouen en 1704, et de Bordeaux en 1707. Duclos cite de lui des traits d'arbitraire et de despotisme dont l'effet fut tel que l'intendant se vit obligé de renoncer à sa charge. Il devint en 1717 conseiller d'état ordinaire.

* LAMOIGNON (Guillaume II de), seigneur de Malesherbes, second fils de Chrétien-François, naquit en 1685, et fut successivement avocat-général, président du parlement de Paris, premier président de la cour des Aides, et enfin, en 1750, chancelier de France, sans avoir toutefois les sceaux. En 1765, une intrigue de cour lui donna Maupeou pour successeur dans cette place. Lamoignon, n'ayant point voulu donner sa démission, fut exilé ; mais le parlement refusa de reconnaître Maupeou sous le titre de vice-chancelier. Plus tard (1768), cédant à des obsessions de tout genre, il se démit de son emploi, et Maupeou le fils lui succéda, avec le titre plein et entier de chancelier. Il mourut en 1772. Guillaume de Lamoignon fut le père de l'illustre Malesherbes (voy. ce nom). Ce magistrat avait révoqué le privilège de l'*Encyclopédie*.

* LAMOIGNON (Chrétien-François II de), arrière

petit-fils de Chrétien-François, né le 18 décembre 1753, président à mortier en 1788, partagea en 1772 l'exil du parlement. A l'époque de l'assemblée des notables, en 1787, il fut nommé garde des sceaux en remplacement de Hue de Miromesnil et chancelier de l'ordre du Saint-Esprit. Dès lors il se montra constamment dévoué à la cour. Il travailla de concert avec le principal ministre Loménie de Brienne, aux édits du timbre et de la subvention territoriale que le parlement refusa d'enregistrer. Les opérations combinées des deux ministres éprouvèrent la même résistance, et ils furent obligés de donner leur démission. Lamoignon donna la sienne au mois d'octobre 1788, trois mois après Loménie de Brienne : il se retira dans sa terre de Bâville, où il mourut le 16 mai 1789, d'un accident de chasse dont on n'a pas connu la vraie cause. Sa précieuse bibliothèque fut vendue après sa mort : les plus beaux ouvrages passèrent en Angleterre. Il laissa trois fils ; l'aîné conseiller au parlement ; le second périt à Quiberon, et le troisième Christian, dont l'article suit.

* LAMOIGNON (Christian, vicomte de), fils puîné du précédent, né en 1770, suivit la carrière des armes, émigra en 1790, et servit dans l'armée des princes. Il fit partie, avec son frère aîné, de l'expédition de Quiberon ; blessé à la reprise du fort Penhièvre, il fut du très-petit nombre des royalistes qui purent se sauver, sur les vaisseaux anglais ; il revint en France lors de l'établissement du consulat. Quelque temps après, il épousa sa nièce, sœur du comte Molé. En 1812, nommé membre du conseil-général de la Seine, en cette qualité il signa l'adresse rédigée par Bellard (*voy. ce nom*), en faveur des Bourbons et fut fait pair de France par Louis XVIII. En avril 1816, il fut rapporteur du projet de loi sur l'abolition du divorce. En 1819, il se prononça contre le ministère, et devint un des membres les plus actifs de la majorité. Le roi, pour en diminuer l'influence, créa de nouveaux pairs par une ordonnance qui fut mal accueillie par la chambre. Lamoignon demanda qu'il fût délibéré qu'une *adresse* serait présentée au roi, pour exprimer à sa majesté « le regret avec » lequel la chambre haute voyait l'augmentation » du nombre de ses membres. » Mais cette proposition n'eut point de suite, le roi ayant, parmi ses prérogatives, celle de créer des pairs à volonté. Dans les sessions suivantes, Lamoignon continua de voter avec la majorité. Il est mort le 12 mars 1826, âgé de 56 ans.

LAMOIGNON DE MALESHERBES. (*Voy. MALESHERBES*).

LAMORINIÈRE (Simon-Barthélemi-Joseph NOËL de). *Voy. NOËL DE LA MORINIÈRE*.

* LAMOTHE-PIQUET (N.-F.), né en 1720, entra dans la marine royale, et grâce à l'intelligence et à l'intrépidité dont il fit preuve, parvint rapidement au grade de capitaine de vaisseau. Il avait déjà rendu de grands services dans l'Inde, lorsqu'une nouvelle action d'éclat dans les mers d'Amérique, acheva d'illustrer son nom. Avec un seul vaisseau, l'*Annibal*, qui pouvait à peine tenir la mer, il attaqua audacieusement quatorze vais-

seaux anglais, et parvint à sauver un convoi français qu'ils étaient sur le point de capturer. Le grade de lieutenant-général des armées navales devint sa récompense. Lamothe-Piquet continua de porter la terreur dans la marine anglaise. Il mourut à Brest, le 10 juin 1791. Le quatrain suivant a été placé au bas de son portrait :

Marin, dès la première aurore,
Guerrier, cher même à tes rivaux,
La France sait ce que tu vaux,
Et l'Angleterre plus encore.

LAMOTTE. *Voy. HOUDARD*.

LAMOURETTE (Adrien), évêque constitutionnel de Rhône et Loire, né à Frévent, dans le Boulonnais, en 1742, entra dans la congrégation des lazaristes, et après avoir été supérieur du séminaire de Toul, directeur à Saint-Lazare, devint grand-vicaire d'Arras en 1789. Il s'était jusqu'alors distingué par une piété sincère, mais trop faible pour lutter contre les séductions du siècle ; et il avait publié quelques écrits, où, parmi les maximes de religion, étaient associés des idées philosophiques. Cette tendance le fit choisir, pour son théologien, par Mirabeau qui l'employa lorsqu'il eut à traiter de matières religieuses. Ce fut lui qui rédigea le projet d'*Adresse au peuple français, sur la constitution civile du clergé*, lu par Mirabeau à l'assemblée. Ayant prêté le serment, il fut nommé à l'évêché de Lyon, et sacré à Paris le 27 mars 1791. Député à l'assemblée Législative, il en fut un des membres les plus modérés. Il y parla contre la liberté des cultes, contre la république et les deux chambres, et demanda qu'on fit cesser toutes les recherches relatives aux chefs de l'insurrection du 20 juin 1792. C'est à cette époque qu'il fit la fameuse motion, à laquelle il doit la plus grande partie de sa célébrité, qui tendait à réunir dans un même esprit tous les membres de l'assemblée. Le résultat de cet appel à l'union et à la fraternité fut de détruire passagèrement les distinctions de partis, et l'on vit Dumas et Bazire, Chabot et Gentil, Jaucourt et Merlin, Pastoret et Condorcet, Albite et Ramond, etc., etc., se serrer mutuellement dans leurs bras (1). Il parut insensible au terrible événement du 10 août, et lorsque Louis XVI eut été enfermé au Temple, il demanda que toute communication fût interdite entre les membres de la famille royale. Le *Moniteur* ayant signalé M. Lamourette, honnête cultivateur des Ardennes, comme auteur de cette motion cruelle, ce député réclama contre cette assertion, et le *Moniteur* se rétracta le 6 septembre 1792, en déclarant que le véritable auteur de la motion était l'abbé Lamourette, évêque de Lyon. Il revint bientôt à des idées plus humaines et ne cessa de poursuivre avec courage les auteurs des massacres de septembre, où périrent tant d'infortunés, parmi lesquels on comptait un grand nombre de prêtres. Après la session il se retira à Lyon, et, pendant le siège de cette malheureuse ville, sa conduite fut celle d'un pasteur prêt à donner sa vie pour son troupeau. Conduit à Paris,

(1) Des plaisants ne virent dans cette démonstration de fraternité que le côté qui pouvait prêter à un calembourg, et l'appellèrent le *baiser de Lamourette*.

et enfermé dans les prisons de la Conciergerie, il eut le bonheur d'y trouver l'abbé Emery, dont les conseils l'amènèrent à signer, le 7 janvier, une rétractation de ses erreurs passées. L'original se conserve à Lyon. Condamné à mort, il monta à l'échafaud avec un calme et une résignation qui édifièrent ses compagnons d'infortune. Il fut exécuté le 10 janvier 1794, à 52 ans. Quelles qu'aient été les fautes de ce pécheur repentant, il faut avouer qu'il fut plus imprudent que coupable. Il a laissé : *Pensées sur la philosophie de l'incrédulité, ou Réflexions sur l'esprit et le dessein des philosophes irréligieux de ce siècle*, 1786, in-8 ; *Pensées sur la philosophie de la foi, ou Le système du christianisme considéré dans son analogie avec les idées naturelles de l'entendement humain*, 1789, in-8 ; *Les Délices de la religion, ou Le pouvoir de l'Evangile pour nous rendre heureux*, 1788, in-12, traduit en espagnol, Madrid, 1791, in-8, nouv. éd., 1846, in-8 ; *Décret de l'Assemblée nationale sur les biens du clergé, justifié par la nature et les lois de l'institution ecclésiastique*, 1789-1790, in-8 ; *Lettre pastorale, suivie de la Lettre au pape*, Lyon, 1790-1791 ; *Prône et Vêpres, ou Le pasteur patriote*, 1790-1791 ; *Considérations sur l'esprit et le devoir de la vie religieuse*, ouvrage posthume, 1795, in-12. (Voy. Camille JORDAN).

* LAMOUROUX (Jean-Vincent-Félix), naturaliste distingué, né à Agen, en 1779, fils d'un fabricant de toiles peintes, étudia d'abord la chimie dans le but d'aider son père dans ses travaux ; mais de rares dispositions pour la botanique ne tardèrent pas à le mettre à même de suppléer son professeur Saint-Amans. En 1808, obligé d'abandonner ses affaires commerciales, il accepta la chaire d'histoire naturelle à l'académie de Caen, et la remplit de la manière la plus honorable. Il mourut dans cette ville d'une attaque d'apoplexie, le 26 mars 1825. Sa méthode d'enseignement n'a pas moins contribué à sa réputation que ses écrits. Sa position lui avait permis de se livrer à son goût favori pour l'histoire naturelle de la mer, à laquelle il a fait faire de grands progrès : ses collections étaient très-riches ; la ville de Caen les a acquises pour son musée. Outre un grand nombre d'articles dans les journaux et recueils scientifiques et dans le *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, il a publié : *Dissertation sur plusieurs espèces de fucus peu connues ou nouvelles*, Agen, 1805, in-4, avec 56 pl. ; *Essai sur les genres des thalassiphytes non articulés*, 1815, in-4, fig. ; *Histoire des polypiers coralligènes flexibles vulgairement nommés Zoophytes*, Caen, 1816, in-8, avec 19 pl. ; *Exposition méthodique des genres de l'ordre des polypiers, avec leur description, etc.*, Paris, 1821, in-4 ; *Résumé d'un cours élémentaire de géographie physique*, Caen, 1821, in-8 ; *Notice sur les Aras bleus nés en France et acclimatés dans le Calvados*, Paris, 1825, in-8 ; *Notice sur le mustée, poisson qui vit dans l'Orne, etc.* Il a rédigé une grande partie de l'*Histoire des vers* dans l'*Encyclopédie méthodique*, et publié un supplément aux *Icones zoophitorum* d'Esper. On lui doit encore la publication des premiers volumes d'une édition de Buffon, continuée par Desmarests.

* LAMOUROUX (Marie-Thérèse-Charlotte de), fille d'un conseiller au parlement de Bordeaux, née à Barsac, le 1^{er} novembre 1754, y passa ses premières années. Elle vécut ensuite à Bordeaux au sein de sa famille jusqu'à la révolution de 1792. Douée d'une de ces âmes fortes que la Providence destine à de grandes œuvres, et qui savent également les créer et les soutenir, elle conçut de bonne heure le projet de fonder une maison de refuge pour de jeunes personnes qu'elle arracherait au vice. Le nombre en devint promptement considérable, à tel point qu'après s'être vue plusieurs fois dans l'obligation de changer de local, elle résolut d'acheter le couvent des Annonciades de Bordeaux. Ce projet paraissait téméraire, vu le manque de fonds ; il se réalisa pourtant. Napoléon passant par Bordeaux et ayant ouï parler des services que rendait M^{lle} de Lamouroux, la mit en état de payer son acquisition ; elle put même faire restaurer et agrandir les bâtiments. Là le nombre de ses pensionnaires s'élevait à près de trois cents. Elle continua de gouverner cette maison avec beaucoup de prudence, consolidant par sa douceur inaltérable, sa patience et sa charité, l'œuvre que son zèle lui avait fait entreprendre malgré les difficultés qui semblaient devoir en compromettre le succès. M^{lle} de Lamouroux est morte le 14 septembre 1856.

LAMPE (Frédéric-Adolphe), théologien protestant, né à Delthold, dans le comté de la Lippe, le 19 février 1685, fut successivement ministre de plusieurs églises, puis docteur et professeur en théologie, et d'histoire ecclésiastique, à Utrecht, et mourut pasteur de Saint-Etienne de Brème, d'une hémorragie, en 1729, à 46 ans, laissant plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue son traité *De cymbalis veterum*, Utrecht, 1705, in-42 avec fig., et son *commentaire sur l'Evangile de saint Jean*, 1721-25, en 3 gros vol. in-4, plein de savantes minuties. On a encore de lui : un *Abrégé de la théologie naturelle*, in-8. Il travailla avec Théodore de Hase, à un Journal intitulé *Bibliotheca historico philologico-theologica bremensis*, et donna une édition de *Hist. ecclesiæ reformatæ in Hungaria et Transilvania* de Paul Embert, avec des suppléments, Utrecht, 1728, in-8. La vie de Lampe a été publiée dans le t. 2 des *Miscell. Duisburgensia* et dans les *Acta Eruditorum german. sect. XXXV*, etc.

LAMPÉTIE ou LAMPÉTUSE, fille d'Apollon et de Néara. Son père l'avait chargée du soin des troupeaux qu'il avait en Sicile. Les compagnons d'Ulysse en ayant tué quelques bœufs, Apollon porta ses plaintes à Jupiter, qui les fit tous périr. — Il y eut une autre LAMPÉTIE, sœur de Phaéton, laquelle fut métamorphosée en peuplier.

* LAMPI (le chevalier Jean-Baptiste), né en 1751 à Noméno dans le Tyrol, après avoir reçu des leçons de son père et d'Überstreicher, tous deux peintres d'un grand mérite, se rendit à Vérone et y fréquenta l'école de Fr. Lorenzo dont il devint bientôt un des meilleurs élèves. En 1775 il s'établit à Trente où il fit plusieurs tableaux de grande dimension, parmi lesquels on distingue *Philoctète mourant*,

Jupiter méditant sur le sort des hommes, et une *Vénus*. En 1789, il parcourut la Suisse, l'Italie et la France, et l'année suivante il se rendit à Saint-Petersbourg, où il fit les portraits des membres de la famille impériale et de plusieurs personnages de haute distinction, s'occupant du reste plus de la théorie que de la pratique du son art. En 1796, il retourna à Vienne où l'empereur l'anoblit et lui donna une chaire à l'école des beaux-arts. Lampi occupa cette place jusqu'en 1822, et se retira près de Trieste où il mourut au mois de février 1857.

* LAMPILLAS (l'abbé don François-Xavier), littérateur espagnol, naquit à Jaen, dans l'Andalousie, en 1759. Jeune encore, il entra chez les jésuites, et il remplissait la chaire de belles-lettres au collège de Séville, lorsqu'il fut forcé de quitter son pays par suite des mesures sévères que l'on prit contre les religieux de son ordre : il se retira à Gènes et y vécut dans la retraite. Uniquement occupé de l'étude, il ne put voir avec indifférence deux de ses confrères, les PP. Bettinelli et Tiraboschi, rabaisser dans leurs ouvrages les services rendus aux lettres par les Espagnols et leur répondit avec autant de force que de politesse dans son *Saggio storico*, ou *Essai historique et apologétique de la littérature espagnole*. Cet ouvrage, qui parut à Gènes, de 1778-1781, 6 vol. in-8, eut un très-grand succès. L'auteur y fait preuve d'une érudition peu commune ; il prouve que les Italiens ont été les premières causes de la décadence de la littérature ; ce qui n'aurait point été répondre à ses adversaires, s'il n'avait fait voir en même temps qu'au milieu de la plus profonde ignorance des autres nations, l'Espagne conservait encore des génies distingués, et qu'elle a été presque le berceau de la renaissance des lettres en Europe. On pourrait peut-être lui disputer cet éloge ; mais Charles III, roi d'Espagne, en prince reconnaissant, combla de bienfaits l'auteur qui employait ses talents à la gloire de sa patrie. Bettinelli et Tiraboschi répondirent à cet *Essai par deux lettres*, auxquelles Lampillas répliqua. Ces diverses pièces furent imprimées à Rome en 1781. Il a ajouté à ses productions des *Poésies italiennes*, qui ne sont pas sans mérite. Il est mort à Gènes en novembre 1798.

LAMPRIDE (*Ælius Lampridius*), historien latin du iv^e siècle, sous les règnes de Dioclétien et de Constance Chlore, avait composé la *Vie* de plusieurs empereurs ; mais il ne nous reste que celle de Commode, de Diadumène, fils de Macrin, d'Héliogabale et d'Alexandre Sévère. Ces ouvrages, qui lui sont attribués à tort, selon quelques critiques, ont été imprimés une première fois à Milan, et on les trouve dans *Historiæ Augustæ scriptores*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8. Cet auteur offre des choses curieuses, omises par la plupart des historiens et qui concourent cependant à donner une idée juste de ces souverains de Rome. Son style est plutôt celui d'un recueil d'anecdotes que d'une histoire suivie. Vossius (*De hist. lat.*) et Fabricius (*Biblioth. lat.*) croient que Lampride et Spartien ne sont qu'un seul et même écrivain ; mais de Moulins a réfuté cette opinion, et a donné ce qui reste de Lampride dans sa traduction des *Ecrivains de l'hist. d'Au-*

guste. Ces fragments ont aussi été traduits en français par de Marolles.

LAMPRIDE (Benoît), célèbre poète, né à Crémone, vers la fin du x^e siècle, enseigna les langues grecque et latine avec réputation à Rome, où Léon X le protégea. Après la mort de ce pontife, il se retira à Padoue, et fut ensuite précepteur du fils de Frédéric de Gonzague, duc de Mantoue. On a de lui des *Epigrammes*, des *Odes*, et d'autres pièces en vers, en grec et en latin, Venise, 1540, in-8 : elles ont été insérées depuis dans le 6^e vol. des *Carmina illustrium poetarum Italorum*, Florence, 1719, et dans d'autres recueils. Il mourut en 1540, ou suivant Tiraboschi en 1542.

LAMPSON ou LAMPSONIUS (Dominique), littérateur flamand, né à Bruges en 1552, s'attacha au célèbre cardinal Polus, le suivit en Angleterre, et se retira à Liège après la mort de ce prélat, en 1558. Il y fut secrétaire des évêques et princes Gérard de Groënsbeck et d'Ernest de Bavière. Malgré ses occupations, il trouva le loisir de prendre avec fruit des leçons de peinture de Lambert Lombart. Par reconnaissance, il écrivit la *Vie* de ce peintre, qui fut publiée à Bruges par Hubert Goltzius, en 1565, in-8. Il célébra aussi en vers latins les peintres les plus renommés des Pays-Bas dans un ouvrage qui a pour titre : *Elogia in effigies pictorum celeberrimum Germaniæ inferioris*, Anvers, 1572, in-4. Il mourut à Liège l'an 1599.

LANA-TERZI (François de), né à Brescia (*Brixia*, qu'il ne faut pas confondre avec *Brixinium*, Brixen) l'an 1651, se fit jésuite, et enseigna avec beaucoup de distinction la philosophie et les mathématiques. On a de lui plusieurs ouvrages savants et curieux sur la physique, écrits en italien, entre autres un recueil des nouvelles inventions, sous le titre de *Prodromo all'arte maestra*, Brescia, 1670, in-fol.; ouvrage qui a reparu dans la même ville en 1684, sous le titre de *Magisterium naturæ et artis*, 5 tom. in-fol., avec fig. (*Voy. Sturm* Christophe, et le *Journ. hist. et littér.*, 1^{er} mars 1784, p. 546). Les Œuvres de François Lana et de Philippe Lobmeir, sur la navigation dans les airs, ont été traduites en allemand avec des remarques, par M. Heerbrandt, Tubingen, 1784, in-8 de 80 pages. Ce Philippe Lobmeir mit au jour, à Wittenberg, en 1679, une dissertation avec ce titre : *Exercitatio physica de artificio navigandi per aerem*. Il paraît avoir copié Lana ou plutôt Sturm, dont le *Collegium* avait paru 5 ans avant son *Exercitatio*. Le P. Lana publia d'autres ouvrages sur divers points de physique. Il est mort à Brescia en 1687. Les détracteurs de Montgolfier ont prétendu qu'il avait puisé la première idée de ses aérostats dans l'ouvrage de Lana-Terzi dont il a été donné un extrait intitulé *Navis Volans*, Naples, 1784. La vie du P. Lana a été publiée par J.-B. Chiaramonti (*voy. ce nom*).

LANCELOT, ou plutôt LANCELOTI (Jean-Paul), jurisconsulte célèbre de Pérouse, mort dans sa patrie en 1591, à quatre-vingts ans, composa divers ouvrages, entre autres celui des *Institutes du droit canon* en latin, à l'imitation de celles que l'empereur Justinien avait fait dresser pour servir d'introduction au droit civil. Il dit dans la préface

de cet ouvrage, qu'il y avait travaillé par ordre du pape Paul IV, et que ces institutés furent approuvées par des commissaires députés pour les examiner. Nous en avons diverses éditions avec des notes. La meilleure est celle de Doujat, en 2 vol. in-12. M. Durand de Maillane en a donné une traduction en français avec des remarques, en 10 vol. in-12, Lyon, 1770. On a encore de Lancelot un *Corps du droit canon*, in-4.

LANCELOT (dom Claude), habile grammairien, né à Paris en 1615, fut employé, par les solitaires de Port-Royal, dans une école qu'ils avaient établie à Paris, pour enseigner les humanités et les mathématiques. Il fut ensuite chargé de l'éducation des princes de Conti. Cette éducation lui ayant été ôtée après la mort de la princesse leur mère, il prit l'habit de Saint-Benoît dans l'abbaye de Saint-Cyran. Ayant contribué à élever quelques troubles dans ce monastère, il fut exilé à Quimperlay en Basse-Bretagne, où il mourut en 1695, à 79 ans. Les vertus que lui attribuent les *Mémoires sur Port-Royal* ne s'accordent guère avec ce qu'en disait le comte de Brienne en 1685. « Claude Lancelot, né » en 1616, est bien le plus entêté janséniste et le » plus pédant que j'aie jamais vu. Son père était » mouleur de bois à Paris. Il fut précepteur de » messeigneurs les princes de Conti, d'auprès des » quels le roi le chassa lui-même, après la mort » de la princesse leur mère, ce qui l'obligea de se » retirer en l'abbaye de Saint-Cyran, où il avait » déjà reçu le sous-diaconat. Depuis son retour » dans cette abbaye, il y faisait la cuisine, et très- » mal; ce qu'il continua jusqu'à la mort du der- » nier abbé de Saint-Cyran. » Ses principaux ouvrages sont : *Nouvelle Méthode pour apprendre la langue latine*, Paris, 1644, in-8, 5^e édition, avec des augmentations considérables, 1656; autre, avec un index général des mots latins, 1761; nouvelle édition avec de courtes notes, 1819. Lancelot est le premier qui se soit affranchi de la coutume de donner aux enfants les règles du latin en latin même; coutume qui, avec des difficultés d'abord rebutantes, avait l'avantage de hâter les progrès des écoliers, et de leur donner la pratique avec la théorie : aussi s'aperçoit-on que depuis qu'on l'a négligée, l'usage de la langue latine est fort déchu. Les grammaires de Despautère, d'Alvarès, et d'autres qui ont fait tant de bons latinistes, étaient écrites en latin. On a beau dire que cela est absurde, qu'il est contre la nature et l'ordre des choses d'enseigner une langue dans cette langue même, puisque cela suppose qu'on la sait déjà; dans les langues mortes cela est absolument nécessaire; c'est le seul moyen de se les rendre familières, et de suppléer l'avantage qu'on a dans l'apprentissage des langues vivantes. Dès qu'on en sait assez pour comprendre imparfaitement quelques constructions, il faut s'attacher aux grammaires latines. C'est le cas d'un enfant qui apprend à marcher, à danser; ce n'est qu'en pratiquant ces choses qu'il les apprend. Savait-il la langue maternelle quand on a entrepris de la lui apprendre? (*Voy. la défense de ces observations dans le Journ. hist. et littér.*, 15 janvier 1785). On peut regarder l'ouvrage de

Lancelot comme un extrait de ce que Valle, Scaliger, Scioppius, Saturnius et surtout Sanctius ont écrit sur la langue latine. On y trouve des remarques curieuses sur les noms romains, les sesterces, sur la manière de prononcer et d'écrire des anciens; *Nouvelle Méthode pour apprendre le grec*. Elle vit le jour en 1655, in-8, chez Vitré, et réimprimée souvent, elle l'a encore été en 1819 : ces deux ouvrages ont été traduits en anglais; des *Abrégés* de ces deux ouvrages. On prétend que Louis XIV se servit de la méthode latine. Les vers français de ces deux ouvrages sont de Sacy; *Le Jardin des racines grecques*, in-8, 1657. (*Voy. LABBE*). Cet ouvrage a eu un grand nombre d'éditions; il a servi de modèle à bien d'autres *Jardins de racines* pour l'étude de diverses langues, et dont le succès n'a été égalé par celui d'aucune de ses nombreuses imitations; une *Grammaire italienne*, in-12; une *Grammaire espagnole*, in-12; *Grammaire générale et raisonnée*, réimprimée en 1754 par les soins de Duclos, secrétaire de l'académie française. Cet ouvrage, fait sur le plan et sur les idées du docteur Arnauld, a été traduit en plusieurs langues; *Delectus epigrammatum*, en 2 vol. in-12, avec une Préface par Nicole; *Mémoires pour servir à la vie de Saint-Cyran*, en 2 parties in-12 : ouvrage d'un enthousiaste, qu'il faut apprécier sur la vie et les qualités connues de son héros (*voy. VERGER*); *Dissertation sur l'hémine de vin et la livre de pain de Saint-Benoît*, in-12. Le savant Mabillon réfuta modestement l'opinion de l'auteur; les *Dissertations*, les *Observations* et la *Chronologie sacrée*, qui se trouvent dans la Bible de Vitré, Paris, 1662, in-fol.

LANCELOT, roi de Naples. *Voy. LADISLAS*.

LANCISI (Jean-Marie), célèbre médecin italien, né à Rome en 1654, mort dans cette ville en 1720, professeur d'anatomie au collège de la Sapience, médecin et camérier secret d'Innocent XI et de Clément XI, exerça ses emplois avec beaucoup de succès. Il laissa une nombreuse bibliothèque, qu'il donna à l'hôpital du Saint-Esprit, à condition qu'elle serait publique. L'abbé Christophe Carsughi immortalisa ce don précieux par sa *Bibliotheca Lancisiana*, Rome, 1718, in-4. La plupart de ses productions ont été imprimées à Genève en 1718, 2 vol. in-4, réimprimées en latin en 1759, in-fol., et en 1745, 4 vol. in-4. On y trouve différents *Traité*s curieux sur les morts subites, sur les mauvais effets des vapeurs de marais, sur le ver solitaire, sur les maladies épidémiques des bestiaux, sur la manière dont les médecins doivent étudier. On a encore de lui une édition de la *Metallotheca vaticana* de Michel Mercati, Rome, 1717, avec un Supplément de 1719, qui manque souvent.

LANCIVAL. *Voy. LUCE* de.

LANCRET (Nicolas), peintre parisien, né en 1690, mort en 1745, aimé et estimé, étudia sous Pierre d'Ulin et Gillot : il eut aussi Watteau pour maître; mais il ne saisit ni la finesse de son pinceau, ni la délicatesse de son dessin. Il a fait pourtant plusieurs choses agréables et d'une composition riante. On a gravé plus de 80 sujets d'après ses tableaux.

LANDA (Catherine), dame de Plaisance, culti-

vait les lettres sans vanité, et n'avait pas les défauts ordinaires des femmes savantes. Elle écrivit en 1526 une *Lettre* latine à Bembo, qui se trouve avec celles de cet habile homme. Elle était sœur du comte Augustin Lando, et femme du comte Jean Fermo Trivulcio.

* LANDAIS (Pierre), était fils d'un tailleur de Vitré, et travaillait de son état, en 1473, chez le tailleur de François II, duc de Bretagne. Il s'insinua dans les bonnes grâces de ce prince qui l'éleva rapidement jusqu'à la place importante de grand trésorier. C'était peut-être le plus adroit politique qu'il y eût alors en Europe. Entreprenant et infatigable, il était en même temps d'une dureté et d'un orgueil qui le rendirent le tyran du peuple et l'oppresser de la noblesse. Ennemi de tous ceux qui pouvaient lui faire ombrage (*Voy. l'Histoire des ducs de Bretagne* par Desfontaines, tome 2, page 141), il ne craignit pas d'accuser de concussion le vertueux chancelier Chauvin, qu'il fit jeter dans une prison, où il mourut misérablement, et il disposa de sa place en faveur de Fr. Chrétien, un de ses flatteurs. Ce crime acheva de le rendre odieux, surtout aux grands, qui essayèrent, mais inutilement, de le perdre. Enfin François II, voyant ses sujets prêts à se révolter, consentit à un examen juridique de la conduite de son indigne favori, et le remit entre les mains du chancelier, en rappelant à ce dernier qu'il devait sa charge à Landais. La perte du grand trésorier était jurée. Les commissaires, chargés de lui faire son procès, le condamnèrent à être pendu, et cet arrêt fut exécuté le 19 juillet 1483, sans avoir été présenté à la sanction du duc, qui lui aurait sans doute accordé sa grâce. La confiscation de ses biens, qui étaient immenses, avait été prononcée; mais la fille de Landais en obtint la remise, et elle épousa, peu de temps après, un noble breton. Landais avait marié sa sœur à Adenet Guillé. Elle eut six enfants, dont le second nommé Michel, fut évêque de Dol, et ensuite de Rennes; le troisième, nommé Robert, fut évêque de Nantes, cardinal et ambassadeur près du pape Innocent VIII.

* LANDAZURI (Joachim), historien espagnol, né à Vittoria en 1734, embrassa l'état ecclésiastique, et se livra dans ses loisirs avec un zèle infatigable à l'étude de l'histoire de sa province. Il a laissé plusieurs ouvrages très-intéressants par les détails que l'on y trouve, et par la manière dont ils sont rapportés. Charles III, reconnaissant des services qu'il avait rendus à son pays, lui accorda une pension et l'académie espagnole le reçut parmi ses membres. Il mourut le 12 janvier 1806, regretté de ses compatriotes, auxquels il avait consacré presque tous les travaux de sa vie. On a de lui : *Histoire ecclésiastique et politique de la Biscaye*, Vittoria, 1752, 3 vol. in-4; *Géographie de la Biscaye*, 1760, 2 vol. in-8. C'est de toutes les géographies de cette province celle qui se distingue le plus par son exactitude : *Histoire des hommes illustres de la Biscaye*, 1786, in-4.

LANDERIC. *Voy.* LANDRI.

LANDES. *Voy.* DESLANDES.

LANDINO et non LANDINI (Christophe), littéra-

teur italien, né à Florence en 1421, a traduit l'*Histoire naturelle* de Plin. Sa *Version*, qui n'est pas toujours exacte, fut imprimée par Janson, à Venise, en 1476, in-fol. En 1482, on imprima à Florence, in-folio, ses *Commentaires* latins sur Horace, et à Venise en 1520, ceux qu'il a faits sur Virgile. Ils ont été réimprimés plusieurs fois depuis; mais la première édition est la plus recherchée. On lui doit aussi des *Notes* sur le Dante, qui ont été jointes à celles de Vellutello sur le même auteur, par Sansovino, etc. Il a donné en outre *Disputationum camaldulensium libri IV, Dialogi de nobilitate animæ*, etc. Il était de l'académie platonique de Florence.

LANDO ou LANDI (Ortensio), médecin milanais du xvi^e siècle, ne tarda pas à quitter sa profession, trop grave pour un esprit aussi léger que le sien. Après avoir voyagé en France et en Italie, il s'attacha aux évêques de Catane et de Trente, assista à l'ouverture du concile tenu dans cette dernière ville, et mourut à Venise en 1560. Il est auteur de plusieurs ouvrages, qu'il se plaisait à publier sous des noms supposés. On a de lui : un dialogue intitulé : *Forcianæ questiones*, où il examine les mœurs et l'esprit des divers peuples d'Italie, et où il prend le nom de *Philalethes Polytopiensis*, Louvain, 1530, in-8; deux autres *Dialogues*, l'un intitulé : *Cicero relegatus*, et l'autre *Cicero revocatus*, qui ont été faussement attribués au cardinal Jérôme Aleandre. Ils parurent à Lyon, où Lando était alors, en 1534, in-8. Plusieurs de ses opuscules ont été réimprimés à Venise, en 1554, sous ce titre : *Varj-componimenti d'Ortensio Lando, cioè dialoghi, novelle, favole*; c'est un vol. in-8. Lando, dans ses voyages en Allemagne, en Suisse, etc., s'était laissé corrompre par les novateurs; plusieurs de ses ouvrages ont été mis à l'index. On peut consulter le tome VII de la *Storia Letteraria d'Italia*, par Tiraboschi, et le tome premier des *Memorie per la Storia litteraria de Piacenza*, par Poggiali.

* LANDOLPHE (Jean-François), marin, né à Auxonne le 3 février 1747, était le dernier de vingt-deux enfants. Il vint étudier la chirurgie à Paris, et y renonça au bout d'un an pour entrer dans la marine. S'étant rendu à Nantes, en 1766, il s'embarqua comme mousse à bord d'un bâtiment marchand, et pendant les nombreux voyages qu'il fit jusqu'en 1786, il donna des preuves de courage et de capacité. A cette époque une riche compagnie le chargea de l'établissement et de la direction d'un comptoir dans les régions inconnues qui bordent le golfe de Guinée. Landolphe, dans ses *Mémoires*, nous apprend qu'étant parvenu à se concilier la bienveillance du roi d'Ouère, il en obtint la permission de construire un fort à l'embouchure du fleuve de Benin, et de mettre en culture un terrain très-étendu. Cet établissement prospérait, lorsqu'en 1792 quelques individus mis à terre près du fort, par deux vaisseaux de commerce anglais, armés de canon, se présentèrent au nom de la maison Dobson et compagnie de Liverpool, se disant chargés de remettre au capitaine Landolphe de riches présents, en reconnaissance des services qu'il avait rendus l'année précédente à un bâtiment

de cette maison : les présents furent acceptés, et la journée se passa en fêtes ; mais pendant la nuit, Landolphe fut assailli par ces brigands, et obligé, pour sauver ses jours, de se jeter dans les fossés du fort qui étaient remplis d'eau. Au bruit des armes, les nègres de la colonie sonnent le tocsin, et cherchent les Anglais qui venaient de fuir, après avoir mis le feu aux différents magasins, et surtout à celui de poudre qui sauta. Cet acte de brigandage et de piraterie n'a jamais donné lieu à une enquête, ni à une réparation, quoiqu'il eût été commis en pleine paix : la guerre qui éclata peu de temps après entre la France et l'Angleterre, ne permit pas de s'en occuper, et Landolphe ne put rien obtenir à l'époque du traité d'Amiens. Cependant il s'en était vengé lui-même au commencement de la révolution : ayant pris du service dans la marine militaire, il s'empara de l'île du Prince, où il captura 64 bâtiments ennemis, et 950 pièces de canons évalués à 45 millions de francs. Ce brave capitaine est mort d'une attaque d'apoplexie, à Paris, le 15 juillet 1825. Depuis 22 ans, de graves blessures l'avaient éloigné du service (1802). Ses *Mémoires*, écrits d'une manière un peu emphatique, sont intitulés : *Mémoires du capitaine Landolphe, contenant l'histoire de ses voyages pendant trente-six ans, aux côtes d'Afrique et aux deux Amériques*, rédigés sur son manuscrit par J. S. Quesné, Paris, 1825, 2 vol. in-8, ornés de figures. Palisot de Beauvois, à qui il avait facilité les moyens de pénétrer très-avant en Afrique, lui a consacré sous le nom de *Landolphia ovariensis* une très-belle plante de cette contrée.

LANDON, pape, successeur d'Anastase III, en 914, mourut à Rome, après six mois de pontificat. Soumis aveuglément aux volontés de la fameuse Théodora, Mère de Marosie, il ordonna archevêque de Ravenne le diacre Jean, un des favoris de cette femme impérieuse. La mort enleva ce pontife peu de temps après.

* LANDON (Charles-Paul), peintre et littérateur, né vers 1760 dans la Normandie, se livra de bonne heure à l'étude de la peinture, et obtint plusieurs prix, qui lui méritèrent d'être envoyé pensionnaire à Rome. De retour à Paris, il fut nommé directeur du Musée. Artiste, écrivain et éditeur d'ouvrages relatifs aux beaux-arts, il devint correspondant de la 4^e classe de l'institut. Il est mort le 7 mars 1826, âgé de près de 67 ans. Parmi ses publications assez nombreuses, on distingue : *Annales du Musée et de l'école moderne des beaux arts*, 1^{re} collection, de 1801 à 1810, 17 vol. in-8 ; 2^e collection, 1810-17, 12 vol. in-8. On joint ordinairement à cet ouvrage : *Paysages et Tableaux de genre*, 1805, 4 vol. in-8 ; *Salon de 1808-1810, 1812, 1814, 1817, 1819, 1820*, 11 vol. in-8. Cette publication a été continuée par différents éditeurs. *Choix de tableaux et statues des plus célèbres musées et cabinets étrangers*, 1821, 4 vol. in-8 ; cet ouvrage n'a point été terminé ; *Vies et œuvres des peintres les plus célèbres*, 1805 et suiv., 25 vol. in-4. Ils renferment les portraits et les œuvres complètes du Dominiquin, de Michel-Ange, de Raphaël, du Poussin et de Lesueur, avec un choix des productions les plus remarquables de l'Albane,

de Daniel, de Volterre, de Baccio-Bandinelli, etc. On y joint un vol. contenant *Choix de peintures antiques : Description de Paris et de ses édifices*, avec un *Précis historique*, et des observations, par Legrand, de 1806 à 1809, 2 vol. in-8 ; *Galerie historique des hommes les plus célèbres de tous les siècles et de toutes les nations*, 1805-41, 15 vol. in-12, fig. ; *Description de Londres et de ses édifices*, 1810, in-8, avec 42 pl.

LANDRI ou LANDERIC, maire du palais de Clotaire II, sut défendre ce roi de Neustrie pendant sa jeunesse contre Childebart II (584-628). Landri fit avancer vers le camp de Childebart quelques troupes avec des rameaux qu'elles plantèrent ; de sorte que les gens de Childebart s'imaginaient être auprès d'un bois-taillis. Mais, au point du jour, les soldats de Landri sortirent de ces feuillages, et attaquèrent si brusquement ceux de Childebart, qu'il les mirent en fuite en 595. Stratagème digne de figurer parmi ceux que rapporte Julius Frontinus dans son traité de *Stratagematibus*, et qui est assez semblable à quelques-uns de ceux qu'il dit avoir le mieux réussis. Ses relations criminelles avec Frédégonde ne sont que trop réelles.

LANDRI (saint), évêque de Paris, signala sa charité durant la grande famine qui affligea cette ville l'an 651. Ce fut lui qui fonda vers le même temps l'hôpital qui dans la suite a pris le nom d'*Hôtel-Dieu*. Après sa mort, sa précieuse dépouille fut déposée dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui alors était sous l'invocation de saint Vincent.

LANFANT (le P.) Voy. LENFANT.

LANFRANC, archevêque de Cantorbéry, naquit à Pavie vers l'an 1005 ; il était fils d'un conseiller du sénat de cette ville. Après s'être distingué par sa science et avoir enseigné le droit à Pavie, il passa en France et se consacra à Dieu en 1041 dans le monastère du Bec, dont il devint prieur. Il y ouvrit son école, qui devint la plus célèbre de l'Europe : il en établit une autre de littérature à Avranches ; mais en allant d'Avranches à Rouen, ayant été arrêté par des voleurs, qui le laissèrent attaché à un arbre, il fut dégoûté du monde. Il se distingua aussi par le zèle avec lequel il combattit les erreurs de Bérenger au concile de Rome, en 1059, et dans plusieurs autres conciles. Guillaume, duc de Normandie, le tira de son monastère pour le mettre à la tête de l'abbaye de Saint-Etienne de Caen, en 1065. Lanfranc y ouvrit encore une école qui devint aussi fameuse que celle du Bec. En 1070, Guillaume, devenu roi d'Angleterre, appela Lanfranc, et lui donna l'archevêché de Cantorbéry. Le nouvel archevêque rebâtit la cathédrale de Cantorbéry, et y fonda plusieurs hôpitaux. Guillaume avait une telle confiance en lui, qu'il le chargeait du gouvernement de l'Angleterre, quand il était obligé de passer en Normandie. Ce saint prélat mourut en 1089, illustré par ses vertus et par son zèle pour le maintien de la discipline, des droits de son église et des immunités ecclésiastiques. Il fut regardé à la fois comme un homme d'état habile, et comme un prélat savant. Ses ouvrages ont été recueillis par dom d'Achery, et imprimés à Paris chez Bilaine en 1648, in-fol. On y trouve : son fameux *Traité du corps et du sang*

de Notre-Seigneur, contre Bérenger; des *Commentaires* sur saint Paul; des *Notes* sur Cassien; des *Lettres*; des *Sentences*, où il est parlé en détail des exercices de la vie monastique, ouvrage découvert par dom d'Achery, après son édition des écrits de Lanfranc, et inséré dans le 4^e tome de son *Spicilège*. « Cet auteur, dit l'abbé Bergier, se sent moins » que ses contemporains de la rudesse du siècle » dans lequel il écrivait; il montre une grande » connaissance de l'Ecriture sainte, de la tradition » et du droit canonique. On trouve dans ses écrits » plus de naturel, d'ordre et de précision, que dans » les autres productions du XI^e siècle. Les protestants, qui ont témoigné en faire peu de cas parce » qu'il était moine, avaient oublié que son mérite » seul le fit placer sur le premier siège d'Angleterre; » qu'il gagna la confiance de Guillaume le Conquérant; que pendant l'absence de ce prince, Lanfranc gouverna plusieurs fois le royaume avec » toute la sagesse possible. Il ne faut point juger des » hommes, ni par l'habit qu'ils ont porté, ni par » le siècle dans lequel ils ont vécu : le cloître fut » et sera toujours le séjour le plus propre pour se » livrer à l'étude, pour acquérir tout à la fois beaucoup de connaissances et de vertus. On n'a qu'à » confronter ce qu'a écrit Lanfranc, pour établir » le dogme de l'eucharistie, avec ce que les plus » habiles ministres protestants ont fait pour l'attaquer; on verra de quel côté il y a plus de justice et de solidité. » Quelques écrivains satiriques et détracteurs ont attaqué la mémoire de ce prélat; mais on trouve une réfutation solide de ce qu'ils ont avancé dans l'*Anglia sacra* de Warthon. Lanfranc avait fait encore une *Histoire ecclésiastique*, la *Vie* de Guillaume le Conquérant, et un *Commentaire* sur les psaumes, qui sont perdus. Ses œuvres se trouvent aussi dans la *Bibliothèque des Pères*.

LANFRANC, médecin de Milan, du XI^e siècle, professa avec succès en cette ville la médecine et la chirurgie. Cependant il essaya des chagrins, dont il ne dit point le sujet, mais qui paraissent être relatifs aux querelles des Guelfes et des Gibelins; il fut même arrêté et mis en prison. Le vicomte Mathieu lui permit de se transporter où il jugerait à propos, et dès qu'il eut choisi la France, ce seigneur l'y fit conduire. Il fut appelé en divers lieux du royaume, et demeura quelque temps à Lyon. L'an 1293 il se rendit à Paris, sur les instances de plusieurs seigneurs et maîtres en médecine, mais particulièrement de maître Jean de Passavant, et d'après les sollicitations des bacheliers en médecine, pour enseigner publiquement la chirurgie et démontrer les opérations de cet art. La chirurgie était entièrement abandonnée aux barbiers ou à des empiriques ignorants. Il établit entre les médecins et les barbiers une classe de savants, qui joignaient la pratique des opérations manuelles à la science médicale, comme faisait Lanfranc. De là est venu le collège des chirurgiens de Saint-Côme, à Paris, qui a commencé du temps de saint Louis. On a de lui : *Chirurgia magna et parva*, Venise, 1490, in-fol., réimprimée plusieurs fois depuis : dans l'édition de Lyon, 1535, on trouve les écrits de Roger, de

Bertapalier, de Roland, et de Gui de Chauillac, sur la chirurgie. Lanfranc a souvent copié Guillaume Salicet sans le citer. Son ouvrage a été traduit en français par maître Guillaume Yvoire, Lyon, 1490, in-4, et en allemand par Othon Brunfels, Francfort, 1566, in-8.

LANFRANC (Jean), peintre, né à Parme en 1581, mort à Rome en 1647, à 66 ans, fut d'abord page du comte de Scotti; mais étant né avec beaucoup de dispositions et de goût pour le dessin, il en faisait son amusement. Le comte s'en aperçut et le mena lui-même dans l'école d'Augustin Carrache, et depuis dans celle d'Annibal Carrache. Les progrès rapides que Lanfranc faisait dans la peinture lui acquirent bientôt un grand nom, et lui méritèrent la dignité de chevalier. Ce peintre avait une imagination vaste, qui exigeait de grands sujets. Il ne réussissait que médiocrement aux tableaux de chevalier. Il a surtout excellé à peindre des coupes : on cite comme ses chefs-d'œuvre en ce genre, celle de Saint-André della Valle, du Jésus et du trésor du Saint-Sauveur, à Naples. Le Musée du Louvre possède de ce maître les tableaux suivants : *Agar dans le désert*, *saint Pierre*, *saint Paul*, et *saint Augustin*. Il a gravé aussi à l'eau forte, et en partie d'après ses propres compositions, la *Bible de Raphaël*, 1607, 51 feuilles in-4.

* LANFREDINI (Jacques), né à Florence le 26 octobre 1670, ayant embrassé l'état ecclésiastique, courut la carrière de la prélature romaine. La première charge qu'il occupa fut celle d'auditeur civil du cardinal camerlingue, en 1722. L'année suivante, il fut déclaré prélat domestique, membre de la congrégation consistoriale, et référendaire de l'une et l'autre signature. Il reçut l'ordre de la prêtrise des mains du pape Benoît XIII, le 16 mars 1727. Clément XIII, son compatriote, le nomma en 1750 à un canonicat de Saint-Pierre. Il fut successivement secrétaire de la congrégation du concile, votant de la signature de grâce, dataire de la pénitencerie, enfin cardinal le 24 mars 1753. Trois jours après, le pape le proposa en consistoire pour les évêchés unis d'Osimo et de Cingoli dans la Marche d'Ancône; et le 4 avril suivant, il fut sacré par le cardinal Guadagni. C'était un prélat savant et zélé, qui ne s'illustra pas moins par ses vertus épiscopales que par sa profonde érudition. Il mourut le 16 mai 1741, laissant dans son diocèse de grands exemples de sagesse et de charité. Il était dans la 71^e année de son âge. On a de lui : *Raccolta d'orazione sinodali e pastorali*, Jesi, 1740, in-4; *Lettere pastorali*, etc., Turin, 1768, 2 vol. in-8; *Lettere scritte alla nobiltà ed agli artisti*, in-8. On a sa *Vie* par Lami, dans le tome 2 des *Memorabilia Italorum eruditione præstantium*. Guarnacci et Buonamici en parlent avec éloge, le premier dans les *Vitæ et gesta pontificum romanorum*, et *cardinalium*, pag. 681, Rome, 1731, 2 vol.; et l'autre dans *De claris pontific. epist. scriptoribus*, pag. 286.

LANG (Jean-Michel), né à Ezelwangen, dans le duché de Sultzbach, en 1664, obtint la chaire de théologie à Altorf. Mais s'y étant attiré des ennemis, il quitta cette place, et alla demeurer à Prentzlôwa, où il mourut le 20 juin 1751. On a de lui : *De fa-*

lulis mohammedicis, 1697, in-4; plusieurs Traités latins sur le mahométisme et l'Alcoran; *Dissertationes botanico-theologicæ*, Altorf, 1703, in-4; *Philologia barbaro-græca*, Nuremberg, 1708, in-4.

LANGALLERIE (Philippe de GENTILS, marquis de), premier baron de Saintonge, naquit à la Motte-Charente, en 1636. Il se consacra aux armes dès sa jeunesse, fit trente-deux campagnes au service de France, donna de grandes preuves de valeur, et parvint au grade de lieutenant-général en 1704. Son caractère hautain et son excessive ambition lui suscitèrent des discussions désagréables, qui l'engagèrent à passer au service de l'empereur en 1706. Il fut jugé en France comme déserteur, et condamné à être pendu. Ayant obtenu dans l'armée de l'empereur l'emploi de général de la cavalerie, il ne le garda pas longtemps, parce qu'il s'attira la disgrâce du prince Eugène qu'il avait accompagné au siège de Turin, et sous lequel il avait fait les deux campagnes suivantes. Il quitta l'empereur, passa en Pologne, où il fut fait général de la cavalerie lithuanienne, et ne fut pas plus tranquille. Il se fit luthérien en 1711, dans l'espérance de trouver plus facilement de l'emploi chez les princes protestants. Après diverses courses à Francfort, à Berlin, à Hambourg, à Brême, à Cassel, il partit pour la Hollande, où il se lia très-étroitement avec l'agateur, ambassadeur à la Haye, qui conclut un traité avec lui au nom du Grand-Seigneur. On n'en a jamais bien su les articles, mais en général on croit qu'il s'agissait d'une descente en Italie, dont le marquis devait commander les troupes. C'était l'effet des intrigues du cardinal Alberoni, qui s'était ligné avec les Ottomans pour donner de l'occupation à l'empereur, et réaliser son vaste et chimérique projet. Le marquis passait à Hambourg pour faire préparer des vaisseaux, lorsque l'empereur le fit arrêter à Stade en 1716. On le conduisit à Vienne, puis au château de Raab ou Javarin dans la Hongrie, où il mourut de chagrin en 1717. Il a paru, en 1743, des *Mémoires du marquis de Langallerie*, *Histoire écrite par lui-même dans sa prison à Vienne*, la Haye, in-12. Cette prétendue histoire est un roman qu'on a voulu débiter à la faveur d'un nom connu : les noms, les faits, les dates, tout en démontre la fausseté. On prétend que le marquis de Langallerie avait formé le projet de rassembler dans les îles de l'Archipel les restes de la nation hébraïque. On peut consulter sur ce personnage le *Manifeste de Philippe de Gentils, marquis de Langallerie, écrit par lui-même*, en 1706, Cologne, 1707, in-4; la *Guerre d'Italie* ou *Mémoires historiques, politiques et galants* du marquis de Langallerie, Cologne, 1709, 2 vol. in-12, espèce de roman historique, où l'on trouve beaucoup de fautes grossières.

LANGBAINE (Gérard), né à Barton-Kirke, dans le Westmoreland, en Angleterre, mort en 1638, à 50 ans, fut garde des archives de l'université d'Oxford. On a de lui plusieurs écrits, dans lesquels l'érudition est semée à pleines mains. Les plus connus sont : une *Edition* de Longin, en grec et en latin, avec des notes, 1636, in-8; *Fœderis scotici examen*, en anglais, 1644, in-4; une *Traduction*

anglaise de l'Examen du concile de Trente, par Martin Chemnitz. (*Voy. ce nom.*) *Platonicorum aliquot qui etiamnum supersunt authorum, græcorum imprimis, mox et latinorum syllabus alphabeticus*, à la suite de l'Alcinous, in *Platonicam philosophiam introductio* du docteur Fell, 1667, in-8.

LANGE (Rodolphe), gentilhomme de Westphalie et prévôt de la cathédrale de Munster, fut envoyé par son évêque et par son chapitre, vers le pape Sixte IV, pour une affaire importante, et s'acquitta fort bien de sa commission. A son retour, il fit établir un collège à Munster. Lange fut, par cet établissement et par ses écrits, le principal restaurateur des lettres en Allemagne. On a de lui plusieurs *Poèmes latins* (sur le dernier siège de Jérusalem, sur la sainte Vierge, sur saint Paul), que l'on ne croit pas avoir été imprimés. Maittaire en indique cependant une édition de Munster, 1486, in-4. Lange mourut en 1319, à 81 ans, pleuré de ses concitoyens, dont il avait été le bienfaiteur et la lumière.

LANGE (Paul), bénédictin allemand, et ensuite disciple de Luther, natif de Zwickau en Misnie, parcourut en 1513 les couvents d'Allemagne, afin de rechercher des monuments. Il est auteur d'une *Chronique des évêques de Zeitz*, en Saxe, depuis 968 jusqu'en 1313, imprimée dans le premier tome des écrivains d'Allemagne. Il y loue Luther, Carlstadt et Mélanchthon, et y déclame contre le clergé : c'est ce qui l'a rendue si précieuse aux protestants; comme si le suffrage d'un moine apostat pouvait justifier le schisme fatal par lequel ils ont déchiré l'Eglise.

LANGE (Jean), né à Löwenberg, en Silésie, l'an 1483, mort à Heidelberg, en 1565, exerça la médecine en cette ville avec distinction, et fut médecin de quatre électeurs palatins. On a de lui : *Epistolarum medicinalium opus miscellaneum*, Francfort, 1689, in-8 : recueil rempli d'une rare érudition, et dont la lecture est utile à tous ceux qui veulent apprendre l'histoire de la nature. — Il est différent de Christophe-Jean LANGE, né à Pégau dans la Misnie, en 1633, professeur en médecine à Leipsig, mort en 1701, dont les ouvrages ont paru à Leipsig, 1704, en 2 tomes in-fol.

LANGE (Joseph), *Langius*, né à Keisersberg, dans la Haute-Alsace, mort vers 1630, fut professeur de grec à Fribourg, dans le Brisgau, vers 1610, se fit ensuite catholique, et publia la compilation intitulée *Polyanthea nova*, Genève, 1600, in-fol. Lyon, 1604, Francfort, 1607. On y trouve des passages sur toutes sortes de matières. On a encore de lui *Florilegium*, recueil alphabétique de sentences, apophthegmes, etc. Strasbourg, 1613, in-8; *Elementæ mathematicum*, in-8. On lui doit aussi des éditions de Perse, de Juvénal, avec des *Index* très-amplés.

LANGE (Charles - Nicolas), habile naturaliste suisse, a donné en latin : *Historia lapidum figuratorum Helvetiæ*, Venise, 1708, in-4; *Origo lapidum figuratorum*, Lucerne, 1706, in-4; *Methodus testacea marina distribuendi*, Lucerne, 1722, in-4. Ces ouvrages, et surtout le premier, sont recherchés par les naturalistes.

LANGE (François), avocat au parlement de Paris,

natif de Reims en 1610, mort à Paris en 1684, à 74 ans, s'est fait un nom par le livre intitulé *Le Praticien français* : il parut pour la première fois sous le nom de Gastier, procureur au parlement. Il en était à sa 4^e édition, lorsque les nouvelles ordonnances de 1667 et de 1670 en mettant de l'ordre dans la procédure civile et criminelle, et en changeant la jurisprudence des arrêts, forcèrent de le refondre. Depuis il en parut un grand nombre d'éditions. La dernière est celle donnée par Pimont, conseiller référendaire à la chancellerie, Paris, 1755, 2 vol. in-4.

LANGÉAC ou LANGHAC (Jean de), né d'une ancienne maison à Langeac, diocèse de Saint-Flour, acheva ses études à Paris, et embrassa l'état ecclésiastique. La quantité de bénéfices qu'il posséda est étonnante ; mais il faisait un bon usage de ses revenus. François I^{er}, qui l'aimait, le fit son aumônier en 1516, maître des requêtes en 1518, ambassadeur en Portugal, en Pologne, en Hongrie, en Suisse, en Ecosse, à Venise, à Ferrare, en Angleterre, et enfin à Rome. Ce fut à sa recommandation que Robert Cenalès lui succéda en l'évêché d'Avranches. Dans tous les lieux où il se trouva, il ne fut occupé que du bien public. Sa mémoire subsiste encore à Limoges, où on l'appelle *le bon évêque*. Il aimait et protégeait les lettres. Etienne Dolet lui dédia ses trois livres, *De officio legati, quem vulgo ambassiatores vocant; de immunitate legatorum; de legationibus Langiachi episcopi Lemoicensis*, imprimés à Lyon en 1541, in-4. Ce digne prélat mourut la même année à Paris, très-regretté.

LANGELY. Voy. ANGELY (l').

LANGÉVIN (Raoul), chanoine de Bayeux, composa en 1269, le fameux *Cartulaire* de cette église, si connu sous le nom de son auteur. C'est une compilation des statuts, usages et cérémonies qui se pratiquaient de son temps dans cette cathédrale, à laquelle elle sert encore de loi. Ce manuscrit précieux fut sauvé, par un accident heureux, des horribles ravages des protestants, en 1562.

LANGÉVIN (Eléonor), docteur de Sorbonne, natif de Carantan, mort en 1707, est auteur d'un livre intitulé : *l'Infaillibilité de l'Eglise, touchant la foi et les mœurs*, contre Masius, professeur de Copenhague, Paris, 1701, 2 vol. in-12.

LANG-JEAN (Remi), peintre, natif de Bruxelles, mort en 1671, fut le meilleur des élèves de Van-Dyck. Il forma sa manière sur celle de son maître, et il a assez bien saisi son coloris ; mais il n'a pu atteindre à la même finesse de dessin. On voit peu de tableaux de chevalet de Lang-Jean. Ses principaux ouvrages sont des sujets de dévotion, peints en grand.

LANGIUS. Voy. LANGE.

LANGIUS, ou LANGE (Charles), né selon quelques-uns à Gand, et selon d'autres à Bruxelles, fut chanoine de l'église de Liège, où il mourut dans un âge peu avancé, le 29 juillet 1575. Il fut étroitement lié avec Juste-Lipse et plusieurs autres savants de son temps. Langius était très-versé dans le grec et le latin, bon poète, et l'un des plus judicieux critiques de son siècle ; tous ceux qui en ont parlé

conviennent qu'il réunissait en lui une érudition extraordinaire et une piété très-exemplaire. Nous avons de lui des *Commentaires* sur les *Offices de Cicéron*, sur les *Comédies de Plaute*, et plusieurs *Pièces de vers*.

LANGLADE. Voy. FAVART de LANGLADE.

LANGLE (Jean-Maximilien de), ministre protestant, né à Evreux, mourut en 1674, âgé de 84 ans. Il a laissé 2 vol. de *Sermons*, et une *Dissertation* pour la défense de Charles I^{er}, roi d'Angleterre.

LANGLE (Pierre de), né à Evreux en 1644, docteur de Sorbonne en 1670, fut choisi, à la sollicitation du grand Bossuet son ami, pour précepteur du comte de Toulouse. Louis XIV le récompensa en 1698, de ses soins auprès de son élève, par l'évêché de Boulogne. Le *Mandement* qu'il publia en 1717, au sujet de son appel de la bulle *Unigenitus*, scandalisa les catholiques, causa sa disgrâce à la cour, et excita des troubles violents dans son diocèse. Les habitants de Calais se soulevèrent ; ceux de Quernes, en Artois, le reçurent dans une visite à coups de pierres et à coups de bâton. Ce prélat s'opposa, avec l'évêque de Montpellier, Colbert, à l'accommodement de 1720. Cette démarche irrita le régent, qui l'exila dans son diocèse. Il y mourut en 1724, à 80 ans, ayant sacrifié les douceurs de la paix, les avantages de la soumission à l'Eglise, la satisfaction attachée aux devoirs d'un pasteur fidèle, à l'esprit de dispute et de parti.

* LANGLE (le marquis de), dont le nom était Jérôme-Charlemagne Fleuriat, né en Bretagne vers 1742, se consacra à la littérature, et mourut à Paris le 16 octobre 1807. On a de lui : *Voyage de Figaro en Espagne*, Saint-Malo (Paris), 1785, 2 vol. in-12 ; pamphlet contre la religion et les prêtres, condamné à être brûlé, par arrêt du parlement du 26 février 1788, et traduit en anglais, en danois, en italien et en allemand. La 6^e édition, seule avouée par l'auteur, a pour titre : *Voyage en Espagne par M. Langle*, Paris, 1805, in-8 : il en existe une critique, intitulée *Dénonciation au public du voyage d'un soi-disant Figaro en Espagne, par le véritable Figaro*, 1785, in-12 ; *Tableau pittoresque de la Suisse*, Paris, 1790, in-8 ; Liège, in-12 ; *Soirées villageoises, ou Anecdotes et aventures, avec des secrets intéressants*, 1791, in-12 ; mauvais ouvrage, dont le public fit justice, ainsi que des suivants : *Paris littéraire*, 1791, in-12, reproduit en partie sous le titre de *l'Alchimiste littéraire*, ce sont des libelles contre les hommes de lettres les plus distingués ; *Mon voyage en Prusse, ou Mémoires secrets sur Frédéric le Grand et sur la cour de Berlin*, 1806, in-8 ; *Nécrologe des auteurs vivants*, 1807, in-8. L'auteur, qui ne s'est pas oublié, a la modestie de se reprocher, page 55, l'abus excessif de l'esprit. Mais il a omis d'ajouter que son style, presque toujours satirique, est parfois aussi prolixe qu'incorrect et sans coloris. Sur la fin de ses jours, il revint à la religion et reçut les sacrements de l'Eglise.

* LANGLE (Honoré-François-Marie), compositeur, né à Monaco en 1741, étudia la théorie de la musique à Naples sous Caffaro, et se rendit à Gènes pour y diriger à la fois le théâtre et le concert des

nobles. Venu à Paris en 1768, il s'y fit une réputation, et plus tard devint membre et bibliothécaire du Conservatoire. Il est mort le 20 septembre 1807. On a de lui : *Traité d'harmonie et de modulation* ; *Traité de la basse sous le chant*. On y trouve une excellente analyse des trois espèces principales de contrepoint. *Traité de la fugue*. Ses préceptes sont plus méthodiques et plus clairs que ceux de Martini. *Nouvelle méthode pour chiffrer les accords*. Il a fait la musique de *Corisandre*, qui fut généralement applaudie : et de *Mahomet II* et le *Choix d'Alcide*, qu'il ne put parvenir à faire représenter.

* LANGLÈS (Louis-Matthieu), orientaliste, né le 25 avril 1765 à Pérenne près de Montdidier, était fils d'un ancien militaire, qui le destinait à la carrière des armes ; mais il obtint de ses parents la permission de se livrer à l'étude des langues orientales, afin de pouvoir servir dans l'Inde ou comme officier ou comme diplomate, et, vint achever son éducation à Paris, où il suivit les cours d'arabe et de persan, au collège de France. En 1785 il fut pourvu de la charge de lieutenant dans la garde du tribunal des maréchaux de France, et mit à profit les loisirs de sa place, pour suivre ses goûts studieux. Les ministres Bertin et de Breteuil l'engagèrent à étudier le *mandchou*, et il en publia en 1787 un *alphabet*, qu'il dédia à l'académie des inscriptions ; cet ouvrage lui valut des éloges exagérés ; mais en même temps lui attira l'injuste reproche de s'être approprié l'*alphabet* de Deshauteshayes, gravé 20 ans auparavant dans l'*Encyclopédie*. Il l'avait tiré du *Dictionnaire tartare-mandchou-français*, envoyé par le P. Amiot à M. Bertin, et dont la publication fut plus tard confiée à Langlès (voy. AMOY). La même année, il publia les *Instituts politiques et militaires de Tamerlan*, trad. du persan ; cette traduction lui mérita la bienveillance du maréchal de Richelieu, qui lui fit obtenir une des douze pensions dont le tribunal des maréchaux pouvait disposer en faveur des hommes de mérite attachés à son service. Langlès fit imprimer l'année suivante, *Contes, Fables et Sentences, tirés de différents auteurs arabes et persans* : dans le discours préliminaire, l'auteur prétend faire connaître le premier en France et même en Europe l'existence et les travaux de la société asiatique de Calcutta. La même année (1788), il fit paraître les *Ambassades réciproques d'un roi des Indes et de Perse*, etc. et d'un empereur de la Chine, avec la vie de ces princes, et un *précis historique sur les Mahrattes*, traduit du persan. Langlès désirait passer dans les établissements français d'outre-mer ; la révolution ne lui permit pas de réaliser ce projet. Il continua de se livrer à l'étude des langues orientales vivantes, et dans le but de déterminer le gouvernement à protéger et à encourager ce genre d'études, il adressa en 1790 à l'assemblée Constituante un mémoire dans lequel il s'attache à en montrer les avantages et l'utilité : la même année il publia un nouveau recueil de *Fables et Contes indiens*, avec un *Discours préliminaire* et des *Notes sur les mœurs, la religion et la littérature des Indous*, in-8. Nommé, en 1792, sous-conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale, il fit partie, en

1793, de la commission des arts qui sauva du vandalisme révolutionnaire tant de monuments. Il devint en 1794 garde du dépôt littéraire des Capucines, et la même année, il obtint la création de l'école des langues orientales vivantes, qu'il avait longtemps sollicitée. Langlès en fut nommé administrateur, et en même temps professeur de persan ; de mandchou et de malais. Cependant il n'y a jamais enseigné ces deux dernières langues. En 1795, il devint l'un des huit conservateurs de la bibliothèque nationale, et chargé spécialement des manuscrits orientaux. Nommé membre de l'institut à sa création, il refusa de faire partie de l'expédition d'Egypte, quoiqu'il connût personnellement Bonaparte. Il n'avait point été inquiété pendant la révolution, ayant su se faire des protecteurs et des amis parmi ceux qui étaient à la tête des affaires. Etranger à la politique, il traversa paisiblement le temps de l'empire et de la restauration au milieu de ses études favorites, et mourut le 28 janvier 1824, âgé de 60 ans. Son érudition philologique lui a servi à éclaircir une foule de points d'histoire, de géographie et de statistique des diverses contrées de l'Asie. Mais on doit être en garde contre les erreurs semées dans ses écrits. Sa bibliothèque particulière comprenait un nombre immense de livres relatifs à l'Orient ; le catalogue en a été publié par M. Merlin, en 1825, in-8. Langlès reçut du gouvernement royal la croix d'honneur ; il était aussi décoré de l'ordre de Saint-Wladimir de Russie. Indépendamment des ouvrages cités dans le courant de cet article, on a de Langlès : *Adresse sur l'importance des langues orientales pour l'extension du commerce, les progrès des lettres et des sciences, présentée à l'assemblée Constituante*, 1790, in-8 ; *Description du Pégu et de l'île de Ceylan*, trad. de l'anglais et de l'allemand, Paris, 1791, in-8 (anonyme) ; *Collection portative de voyages, traduite de différentes langues orientales et européennes*, avec des notes, Paris, 1797-1805, 5 vol. in-18, et atlas petit in-4 ; (avec J.-B. Lamarck) *Voyage de C. P. Thunberg au Japon*, etc. ; traduit et augmenté de notes, Paris, 1796, 2 vol. in-4, ou 4 vol. in-8 ; *Voyage du Bengale à Pétersbourg, traduit de l'anglais, etc.*, Paris, 1805, 2 vol. in-8, avec 2 gr. cartes ; *Voyage de Hornemann dans l'Afrique septentrionale, depuis le Caire jusqu'à Mourouk, traduit de l'anglais*, Paris, 1805, 2 vol. in-8 avec cartes ; *Recherches sur la découverte de l'essence de rose*, Paris, 1804, petit in-12 ; *Catalogue des manuscrits sanskrits de la bibliothèque impériale*, etc. (par Hamilton), augmenté de notes. Langlès, qui ignorait le sanskrit, n'a eu part à cet ouvrage que comme traducteur et commentateur. *Notices sur l'état actuel de la Perse, en persan, en arménien et en français*, par Myr Davoud Zadour, Chahan de Cirkbid et Langlès, 1818, in-18 ; *Monuments anciens et modernes de l'Indostan...* Paris, 1821, 2 vol. très-gr. in-4, ornés de 144 pl. et de trois cartes. *Analyse des mémoires contenus dans le 14^e volume des Asiatick researches avec des notes et un appendice*, 1825, in-4, avec 2 pl. Langlès a coopéré à de nouvelles éditions (1795) des *Voyages de Pallas*, 8 vol. in-8 ; des *voyages d'Egypte et de Nubie*, par Norden, 3 vol. in-4 ; du *Voyage en Chine*

et en Tartarie, à la suite de l'ambassade de lord Macartney, par Holmes, 1805, 2 vol. in-8; du *Voyage de Chardin en Perse*, 10 vol. in-8, et atlas. Il a encore contribué à l'*Histoire d'Égypte sous le gouvernement de Mohammed-Ali*, 2 vol. in-8; aux *Recherches asiatiques*, trad. par Labaume; à la *Grammaire arabe de Savary*; enfin, il a fourni des *Dissertations, Mémoires, Notices ou Articles*, aux *Mémoires de l'Institut*, aux *Extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*, à la *Biographie universelle*, etc. On trouve une *notice nécrologique* sur Langlès dans le tom. 4 du *Journal asiatique*, par Abel Rémusat, et par Dacier, son éloge dans le recueil de l'académie des inscriptions.

LANGLOIS (Jean-Baptiste), jésuite, né à Nevers en 1665, et mort en 1706, publia divers écrits contre l'*Édition* de saint Augustin, donnée par les bénédictins de Saint-Maur. Nous avons de lui un ouvrage estimable par les grandes recherches, la critique et la diction noble, aisée et souvent pleine de chaleur et d'élégance : c'est son *Histoire des croisades contre les albigeois*, Paris, 1705, in-12. Ce qu'il rapporte des vices, des erreurs et des excès des albigeois prouve combien des écrivains modernes ont eu tort de blâmer les rigueurs exercées envers ces sectaires. Nous avons encore de lui la *Journée spirituelle*, à l'usage des collèges, et un petit in-12, *Du respect humain*, imprimé à Paris, en 1705.

* LANGLOIS (Isidore), journaliste, né à Rouen le 18 juin 1770, rédigea pendant plusieurs années le *Messager du soir*, et chercha, par les principes qu'il y répandit, à réparer le mal qu'il avait fait en s'associant aux auteurs des premiers troubles de la révolution. Il attaqua sans ménagement les tyrans, dont on ne bravait point impunément la haine et l'amour-propre. Proscrit au 18 fructidor, il parvint à s'échapper; mais arrêté en 1798, il fut renfermé au Temple, et envoyé à Oléron. Rappelé par les consuls après le 18 brumaire, il mourut à Paris le 12 août 1800. On a de lui : *Des gouvernements qui ne conviennent pas à la France*, 1795, in-8; *Appel à mes juges et à mes concitoyens*, 1798, in-8.

** LANGLOIS (Jérôme-Martin), peintre, né en 1779 à Paris, élève de David, débuta dans les concours de la manière la plus brillante, et ayant remporté le grand prix, fut envoyé à l'école de Rome. Ce fut pendant son séjour dans cette ville des arts qu'il exécuta son tableau de *Cassandre* qui lui valut une médaille d'or à l'exposition de 1817. D'autres ouvrages remarquables lui méritèrent d'autres récompenses et l'estime des connaisseurs. Enfin il fut admis à l'Institut le 7 avril 1858 en remplacement de Thevenin; mais il mourut le 28 décembre de la même année. Parmi ses productions on distingue *Diane et Endymion*, que l'on voit au musée du Luxembourg. On a une *Notice* sur la vie et les ouvrages de cet artiste, par M. Raoul-Rochette.

LANGUET (Hubert), né à Vitteaux en Bourgogne, l'an 1518, étudia en droit à Boulogne. Ayant lu le livre des *Lieux-Communs*, de Mélanchthon, il prit la résolution de l'aller voir à Wittenberg. Il y

arriva en 1549, et y lia une étroite amitié avec cet homme fameux, qui lui inspira les erreurs de Luther. Après la mort de Mélanchthon, Languet se retira auprès d'Auguste, électeur de Saxe, qu'il suivit au siège de Gotha, et qui lui confia les négociations les plus importantes. Il fut député en 1568, à la diète de Spire, et assista en 1570, aux conférences de Stetin. Envoyé en France, dans le courant de la même année, il fit une harangue insolente à Charles IX, au nom des princes protestants d'Allemagne (elle se trouve dans les *Mémoires* de ce roi). Les différends survenus en Saxe entre les luthériens et les zuingliens sur l'eucharistie obligèrent Languet de demander son congé au duc de Saxe, dont il était un des premiers ministres. Il mourut à Anvers en 1581, à 65 ans, au service du prince d'Orange. Languet fut, suivant la pensée de Duplessis-Mornai, ce que bien des gens tâchent de paraître, et il vécut de la façon dont les gens de bien veulent mourir; mais on sent assez que dans les éloges que les gens de parti font les uns des autres, il y a souvent beaucoup à rabattre. On a de lui plusieurs ouvrages; les principaux sont : des *Recueils de lettres* en latin, à l'électeur de Saxe, Hall, 1599, in-4; à Camerarius, père et fils, Francfort, 1685, in-12; au chevalier Sidney, 1646, in-12; *Vindiciæ contra tyrannos*, publiées sous le nom de Stephanus Junius Brutus, 1579, in-8, traduites en français, 1581, in-8. C'est la production d'un républicain qui ne ménage rien, et qui pense sur les monarques, comme on parlait dans le sénat de Rome après l'expulsion des Tarquins; Une *Relation de l'expédition de l'électeur Auguste, contre Guillaume Grumbach et autres révoltés de Saxe*, avec l'*Histoire* de ce que fit l'empereur contre ce prince, 1562, in-4; on lui attribue l'*Apologie du prince d'Orange contre le roi d'Espagne*, 1581, in-4; satire grossière et calomnieuse, que le fanatique Watson a osé donner comme une pièce authentique, sur laquelle on devait juger Philippe II. (Voy. ce nom.) Sa *Vie* a été écrite par La Mare, conseiller au parlement de Dijon, Halle, 1700, in-12.

LANGUET de GERGY (Jean-Baptiste-Joseph), arrière petit-neveu du précédent, naquit à Dijon en 1675, du procureur-général au parlement de cette ville. Il prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1705, et obtint la cure de Saint-Sulpice en 1714. L'église de sa paroisse n'était guère digne de la capitale : on voulait la rétablir, et on avait déjà construit le chœur; mais le reste était imparfait. L'abbé Languet conçut le vaste dessein d'élever un temple capable de contenir ses nombreux paroissiens. Il entreprit ce grand ouvrage, n'ayant d'autres fonds qu'une somme de 100 écus. Il employa cet argent à acheter des pierres qu'il fit étaler dans toutes les rues adjacentes, et il eut soin de faire annoncer qu'elles étaient destinées à la construction de son église. Les secours lui vinrent aussitôt de toutes parts, et le duc d'Orléans, régent du royaume, lui accorda une loterie. Ce prince posa la première pierre du portail l'an 1718; et le curé de Saint-Sulpice n'épargna, pendant toute sa vie, ni soins, ni dépenses, pour rendre son église l'une des plus magnifiques de la France, en architecture et en dé-

coration. La consécration s'en fit en 1745. Un autre ouvrage, qui ne fait pas moins d'honneur à l'abbé Languet, est l'établissement de la maison de l'*Enfant Jésus*, en faveur des pauvres femmes et filles, et d'un certain nombre de demoiselles nobles : il est maintenant destiné aux enfants malades. L'abbé Languet ne cessa de soutenir cette maison jusqu'à sa mort, arrivée en 1750, à 75 ans, dans son abbaye de Bernay. Jamais homme ne fut plus habile et plus industrieux que lui à se procurer d'abondantes aumônes et des legs considérables. On sait de bonne part qu'il distribuait environ un million chaque année. Il préférait toujours les familles nobles réduites à la pauvreté, et l'on a appris, de personnes dignes de foi, qu'il y avait dans sa paroisse quelques familles de distinction, pour lesquelles il dépensait jusqu'à 50,000 livres par an. Généreux par caractère, il donnait grandement, et savait prévenir les besoins. Dans le temps de la cherté du pain, en 1725, il vendit, pour soulager les pauvres, ses meubles, ses tableaux, et autres effets rares et curieux, qu'il avait amassés avec beaucoup de peine. Il n'eut depuis ce temps-là que trois couverts d'argent, point de tapisserie, et un simple lit de serge que madame de Cavois ne fit que lui prêter, parce qu'il avait vendu jusqu'alors pour les pauvres tous ceux qu'elle lui avait donnés en différents temps. Bien loin d'enrichir sa famille, il distribua jusqu'à son patrimoine. Sa charité ne se bornait point à sa paroisse. Dans le temps de la peste de Marseille, il envoya des sommes considérables en Provence, pour soulager ceux qui étaient affligés de ce fléau. Il s'intéressa sans cesse et avec zèle à l'avancement et au progrès des arts, au soulagement du peuple et à la gloire de la nation. L'abbé Languet refusa constamment l'évêché de Conserans, celui de Poitiers, et plusieurs autres. Sa piété et son application continuelle aux œuvres de charité ne l'empêchaient point d'être gai et agréable dans la conversation. Il y faisait paraître beaucoup d'esprit, et avait des réparties fines et délicates. On lui a élevé dans l'église de Saint-Sulpice un superbe mausolée (voy. SLOITZ).

LANGUET (Jean-Joseph), frère du précédent, entra, à la sollicitation du grand Bossuet, son ami et son compatriote, dans la maison de Navarre, dont il devint supérieur; il y prit le bonnet de docteur de Sorbonne, et fut nommé évêque de Soissons en 1743. Son zèle pour la constitution *Unigenitus* ne contribua pas peu à lui procurer la mitre, et ce zèle ne diminua point lorsqu'il l'eut obtenue. Il signala chaque année de son épiscopat par des *Mandements* et par des *Ecrits* contre les anti-constitutionnaires, les appelants, les réappelants, les convulsionnaires et les dévots au diacre Paris. Ses adversaires prétendirent que Tournely avait eu la plus grande part à ces différents ouvrages contre eux; et après la mort de ce docteur, l'évêque ayant mis au jour la *Vie de Marie Alacoque*, un mauvais plaisant du parti dit que Tournely avait emporté l'esprit de l'évêque de Soissons, et qu'il ne lui avait laissé que la Coque. Cette plaisanterie n'était pas plus fondée que cette autre antithèse, enfantée par je ne sais qui, lorsqu'il eut été admis à l'académie

française et au conseil d'état : « L'évêque de Soissons a traité la théologie sans en être instruit, il » était académicien sans en avoir les talents, et » conseiller-d'état sans être instruit des affaires. » Tous ces traits portent à faux. Languet n'était ni un Fénelon, ni un Bossuet, on le sait très-bien, mais il savait écrire, et même avec élégance. Ses ennemis devraient l'avouer et l'avoueraient, si le bandeau de l'esprit de parti ne cachait toute vérité. Il se peut qu'il ait trop donné à son zèle dans ses ouvrages polémiques; qu'il n'ait pas assez distingué le dogme de l'opinion; qu'il n'ait pas toujours vu le mérite de ses adversaires, mais il n'est pas moins vrai que plusieurs morceaux de ses productions font honneur à son savoir et à son esprit. Ce prélat passa, en 1751, de l'évêché de Soissons à l'archevêché de Sens, et mourut en 1755, à l'âge de 76 ans, regardé comme un prélat pieux et charitable. Ses ouvrages polémiques ont été traduits en latin, et imprimés à Sens en 1755, en 2 vol. in-fol. On a encore de lui : une *Traduction des Psaumes*, in-12; *De l'esprit de l'Eglise dans ses cérémonies*, contre le traité de Claude de Vert, trésorier de Cluny, sur les cérémonies de l'église; des livres de piété pleins d'onction, entre autres le *Traité de la confiance en la miséricorde de Dieu*, bien propre à la faire naître dans le cœur des fidèles; des *Remarques* sur le fameux *Traité* du jésuite Pichon, touchant la fréquente communion; une *Réfutation* des Lettres de Jacques Varlet (voy. ce nom); la *Vie de Marie Alacoque*, 1729, in-4; plusieurs *Discours* dans les recueils de l'académie française. Ils prouvent qu'il était très-capable de composer lui-même ses ouvrages. Son style est un peu diffus, mais clair, naturel, élégant et assez noble.

LANGVELDT. Voy. MACROPÉDIUS.

* LANJUINAIS (Jean-Denis, comte), pair de France, membre de l'académie des inscriptions, né le 12 mars 1735, à Rennes, fils d'un avocat au parlement de cette ville, fut inscrit au tableau, par dispense d'âge, en 1771, et s'appliqua si bien à l'étude des lois qu'il obtint le bonnet de docteur en 1772. Nommé, trois ans après, à la suite d'un brillant concours, professeur de droit ecclésiastique, il fut en 1779, choisi pour être un des conseillers des états de Bretagne. Le tiers-état de la sénatus-chaussée de Rennes le chargea, en 1789, de la rédaction de ses cahiers où l'on trouve exprimé le vœu d'une constitution monarchique et représentative, et l'élut son député aux états-généraux. Nul ne montra plus d'antipathie contre la noblesse, les parlements et les privilèges. Quoiqu'il eût été l'un des rédacteurs de la constitution civile du clergé, il vota contre le décret qui déclara sans exception tous les biens ecclésiastiques biens de l'état. Mirabeau ayant demandé que les ministres eussent dans l'assemblée voix consultative, sauf à décider plus tard s'ils pourraient en faire partie, Lanjuinais s'y opposa, et fit décréter que, pendant la session, aucun député ne pourrait faire partie du ministère. Il fut un des députés nommés *réviseurs* dont le but était de modifier la constitution, et de fortifier l'autorité royale trop affaiblie, mais en prenant des mesures contre ce qu'ils appelaient les *prétentions* de

la cour. Après la session, étant retourné à Rennes il y fut nommé professeur de droit constitutionnel, et membre de la haute cour nationale. Député à la Convention en 1792, le 24 septembre il demanda une enquête sur les massacres des prisons ainsi qu'une loi contre les provocateurs à l'assassinat, et le 5 novembre appuya la dénonciation de Louvet contre Robespierre. Lors du procès de Louis XVI, il demanda qu'on laissât à ce prince les mêmes moyens de défense et d'appel qu'aux autres accusés : le 26 décembre il attaqua l'acte d'accusation. Le 16 janvier 1793, il vota non comme *juge*, mais comme *représentant*, la réclusion et le bannissement à la paix, demandant toutefois que le jugement n'eût force de loi que s'il réunissait les deux tiers des suffrages; cet avis, le seul qui pût sauver Louis XVI, fut rejeté. Bravant les menaces des Montagnards qui venaient à l'assemblée avec des armes pour effrayer leurs collègues, il s'opposa à ce qu'on rapportât le décret qui ordonnait la poursuite des auteurs des massacres de septembre : ses efforts n'eurent aucun résultat; ils ne furent pas plus heureux quand il combattit la création d'un tribunal révolutionnaire; mais il refusa courageusement de se rendre au comité de législation dont il était membre, pour coopérer à la loi qui devait constituer ce monstrueux tribunal. Une commission de douze membres avait été formée au sein de l'assemblée pour s'opposer aux envahissements de la commune : la *Montagne* en ayant demandé la suppression, Lanjuinais s'éleva contre ces fauteurs de l'anarchie, et dénonça le comité d'insurrection qui s'assemblait dans la salle de l'archevêché. Le 2 juin il attaqua Chabot comme un des auteurs du projet de proscription médité contre la minorité : plusieurs députés de la *Montagne*, parmi lesquels on remarquait le boucher Legendre et Chabot, s'élancèrent, le pistolet à la main, pour le faire descendre de la tribune : Lanjuinais se tournant avec calme vers l'apostat Chabot, lui dit : « On a vu » dans l'antiquité orner les victimes de fleurs et de » bandelettes; mais le prêtre qui les immolait ne les » insultait pas. » Barrère affectant une modération hypocrite proposa une mesure de pacification : il fallait, disait-il, que les membres proscrits se suspendissent eux-mêmes de leurs fonctions; mais Lanjuinais lui répliqua dans un discours éloquent qui ne fit qu'irriter de plus en plus ses ennemis. A la fin de la même séance, Lanjuinais, mis en arrestation chez lui, parvint à s'évader, et se rendit à Rennes, où, caché durant 18 mois dans sa propre maison, il dut la vie au courage de sa femme et à celui de sa domestique, Marie Poirier. Leur dévouement a été célébré par Legouvé dans son *Mérite des femmes*. Après le 9 thermidor, Lanjuinais reparut sur la scène politique; il entra le 8 mai 1795 à la Convention, en fut nommé président dès le mois de juin, et y plaida de nouveau la cause de l'humanité et de la religion, mais avec plus de succès. Lors de l'établissement de la constitution de l'an trois, 73 départements le portèrent au conseil des Anciens, dont il devint secrétaire; le sort l'en fit sortir au mois de mai 1797. Après le 18 brumaire, présenté deux fois candidat au sénat, il y fut

enfin admis le 22 mars 1800. Il y vota contre le consulat à vie et le gouvernement impérial. Cependant il reçut le titre de comte et de commandant de la légion d'honneur. Il adhéra à la déchéance de l'empereur, et coopéra à la rédaction du projet de constitution présenté par le sénat à Louis XVIII. Nommé pair de France le 4 juin 1814, il siégea très-assidûment à la chambre, mais il y prit rarement la parole. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, la ville de Paris l'ayant choisi pour un de ses députés, il fut élu à la presque unanimité président de la chambre des représentants. A sa rentrée en France, le roi le maintint à la chambre des pairs, où il fit partie de la minorité constitutionnelle. Depuis 1808 admis à l'institut, lors de la réorganisation des quatre académies, il entra dans celle des inscriptions. Lanjuinais est mort à Paris le 15 janvier 1827. Plusieurs discours furent prononcés sur sa tombe, notamment par Abel Rémusat, au nom de l'académie des inscriptions. Le comte de Ségur prononça son éloge à la chambre des pairs dans la séance du 1^{er} mars. Outre ses *rapports* et ses *discours* dans les diverses législatures dont il a fait partie, Lanjuinais a publié plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Mémoire sur l'origine, l'inscriptibilité, les caractères distinctifs des différentes espèces de dîmes, et sur la présomption légale de l'origine ecclésiastique de toutes les dîmes tenues en fief*, 1786, in-8; *Rapport sur la nécessité de supprimer les dépenses de mariage, et d'établir une forme purement civile pour constater l'état des personnes*, 1791, in-8, 2^e éd., 1815. L'époque où parut cet écrit indique assez dans quel esprit il est rédigé; *Dernier mot aux assemblées primaires, sur la constitution de 1793*, Rennes, 1795, in-8, 2^e éd., 1795; *Rapport sur l'effet rétroactif des lois du 3 brumaire et du 17 nivôse an 2 (1795)*, in-8; *Histoire naturelle de la parole, par Court de Gébelin, avec un Discours préliminaire sur l'histoire de la grammaire générale*, Paris, 1816, in-8; *Appréciation du projet relatif aux trois concordats*, 1817; *Constitutions de la nation française, précédées d'un Essai historique et politique sur la charte*, Paris, 1819, in-8; *La religion des Indous, selon les Védas, ou Analyse de l'Oupnekhat, publié par Anquetil-Duperron*, Paris, 1825, in-8; *Etudes biographiques et littéraires sur Ant. Arnauld, Nicole et Necker, avec une notice sur Christophe Colomb, etc.*, Paris, 1825, in-8; la *Bastonnade et la Flagellation pénales considérées chez les peuples anciens et chez les modernes*, 1825, in-18, 2^e éd.; *Tableau général de l'état politique intérieur de la France depuis 1814, et de l'Angleterre depuis 1716, etc.*, 1824, in-8; *Extraits de la grammaire slave de la Carniole, du Mithridate d'Adelung, etc.*, dans les mémoires de l'acad. celtique; Plusieurs *analyses, notices* et autres *morceaux littéraires* lus à l'institut, ou insérés dans le *Magasin encyclopédique*, la *Chronique religieuse*, la *Revue encyclopédique*, etc. Lanjuinais a été, avec Grégoire, l'éditeur de la *Vie et des Mémoires de Scipion Ricci*, par de Potter, Paris, 1825, 4 vol. in-8.

* LANJUINAIS (Joseph-Elisabeth), né à Rennes, en 1755, frère du précédent, fut élevé comme lui dans les principes du jansénisme. Ayant embrassé

l'état ecclésiastique, il reçut ses grades en théologie, fut ordonné prêtre en 1779, et chargé d'exercer le ministère dans une paroisse du diocèse. A la révolution il fit le serment et devint un des vicaires de l'évêque constitutionnel Lecoz (*voy.* ce nom). Malgré son attachement au nouvel ordre de choses, il ne put cependant éviter d'être arrêté sous la terreur. Député au concile de Paris en 1797, il y remplit les fonctions de secrétaire. Deux ans après il assista au synode de Rennes où il avait le titre de promoteur. Lors du concordat, porté sur une liste pour l'épiscopat, il ne fut point nommé. M. de Maillé, nouvel évêque de Rennes, refusa de lui laisser la première cure de la ville, mais il vit moins d'inconvénient à le nommer chanoine. Sur la demande de l'évêque il signa une profession de foi qu'il rétracta et s'y soumit de nouveau, menacé de perdre ses pouvoirs. Toujours fidèle à ses opinions, il était à Rennes l'ami et le soutien du parti janséniste. Voulant faire cesser ce scandale, Mgr. Mannay, devenu évêque de Rennes, essaya de le ramener à l'esprit de soumission, mais il n'en put rien obtenir, et se vit contraint de l'interdire. Il vint alors près de son frère, et vécut fort tranquille à Paris, continuant de jouir de son traitement. Il y mourut le 6 mars 1855, après une courte maladie. Pour demeurer en tout fidèle à la vérité, nous devons dire (ajoute l'*Ami de la Religion*), que l'abbé Lanjuinais était d'ailleurs un prêtre régulier et même austère dans ses mœurs.

* LANNEAU ou DELANNEAU (P. A. V. de), fondateur et directeur du pensionnat de Ste.-Barbe, mort à Paris le 30 mars 1850. Elève de l'école militaire en 1767, puis théatin et prêtre, il fut professeur au collège de Tulle et ensuite vicaire épiscopal de Saône-et-Loire en 1791. Après avoir été procureur-syndic du district d'Autun et membre du club, il se maria et vint à Paris, où, lors de la réorganisation des études, il établit un pensionnat qui fut fréquenté par un grand nombre d'élèves. Les études de cette maison étaient en général assez bien dirigées; mais la plupart des habitudes religieuses y était nulle dans le principe, et jamais elle n'y fut très-grande. A l'époque du concordat Lanneau présenta une supplique au cardinal-légat pour faire valider son mariage et fut relevé de ses vœux par le souverain pontife. Sans doute l'esprit de parti contribua beaucoup au succès de son établissement; mais notre impartialité nous force de dire que Lanneau était bienfaisant. Il a transmis son pensionnat à son fils, quelque temps après la restauration. Plusieurs journaux, et entre autres le *Journal du commerce*, lui ont consacré des *Notices nécrologiques*. On lui doit quelques ouvrages pour l'enseignement, parmi lesquels on cite un *Cours de leçons pratiques de grammaire française*.

* LANNES (Jean), duc de Montébello, né à Lectoure (ancienne Guyenne), Gers, le 11 avril 1769, d'une famille estimée mais pauvre, est parvenu par des prodiges de valeur à une haute illustration militaire. Il faisait ses études dans sa ville natale, lorsqu'il fut obligé d'y renoncer par suite de la perte que son père fit alors du peu de bien qu'il possédait et qui consistait en une métairie. Obligé

de prendre un état, il fut mis en apprentissage chez un teinturier; en 1792, atteint par la réquisition, il partit, en qualité de sergent-major, dans un bataillon de son département. Actif, intelligent et brave, son avancement fut rapide, et dès 1793 il était chef de bataillon. Après le traité de Bâle, qui rétablit la paix entre la France et l'Espagne, Lannes fut compris dans le nombre des officiers que le conventionnel Aubry fit destituer pour cause d'incapacité. Le repos auquel il semblait condamné l'indigna, et il se rendit au commencement de 1796, simple volontaire à l'armée d'Italie, où sa valeur le fit remarquer du général Bonaparte, qui se rappela qu'à la journée du 15 vendémiaire (18 octobre 1793), au moment où la Convention était menacée par les sections de Paris, cet officier s'était distingué par son sang-froid et son courage. Fait colonel du 29^e régiment, sur-le-champ de bataille de Millesimo, il fit des prodiges de valeur au passage du Pô, au Pont de Lodi, à la bataille de Bassano, où il prit deux drapeaux; à l'assaut de Pavie, à la suite duquel il fut fait général; au siège de Mantoue, où il enleva le faubourg Saint-George à la baïonnette; enfin à la mémorable bataille d'Arcole (13 novembre 1796), à laquelle Lannes voulut assister malgré les vives souffrances que lui faisaient éprouver des blessures reçues à un précédent combat. Lorsque l'armée marcha sur Rome, Lannes arriva le premier à Imola, dont il enleva les retranchements; et cet événement décida de la soumission du vénérable et malheureux pape Pie VI, auprès duquel le vainqueur fut envoyé pour traiter de la paix. Après le traité de Campo-Formio (17 octobre 1797), Lannes se rendit à Paris où il devait prendre un commandement dans l'expédition dirigée contre l'Angleterre; mais celle d'Egypte ayant été décidée, il y accompagna Bonaparte, qui le regardait depuis longtemps comme un de ses plus braves généraux. Dans cette campagne, où tout était nouveau pour l'armée française, ennemis, armes, localités, climat, Lannes fut constamment chargé du commandement des avant-gardes. Au débarquement de l'armée sous les murs d'Alexandrie, dans tous les combats qui précédèrent l'entrée des Français au Caire, au siège de Saint-Jean d'Acre, à la bataille d'Aboukir, il se signala par une étonnante intrépidité, et fit preuve des plus grands talents militaires. Sa division se porta contre les Turcs, sur la montagne de Sables, défendue par six canons de gros calibre; et la terreur qu'il répandit dans leur armée fut telle que les soldats, éperdus et fuyant de toutes parts, se précipitaient dans la mer pour échapper au feu des vainqueurs; plus de dix mille y périrent, refoulés vers le rivage par la cavalerie de Murat. Lannes investit Aboukir, attaqua la redoute dont il emporta de vive force les retranchements, et fut dangereusement blessé dans ce combat. Lorsque Bonaparte quitta l'Egypte, Lannes fut un des officiers qui l'accompagnèrent et lui fut très-utile au 18 brumaire (9 novembre 1799). Envoyé à Toulouse à la suite de ces événements, et chargé du commandement des 9^e et 10^e divisions militaires, il parvint à rétablir partout la tranquillité publique. Rappelé à Paris, il fut nommé commandant en chef de la

garde consulaire. La guerre s'étant rallumée en Italie (1800), Lannes fut chargé du commandement de l'avant-garde, et se fit remarquer à Marengo, par plusieurs faits d'armes auxquels il prit part comme général et comme soldat. Envoyé, en novembre 1801, ministre plénipotentiaire à Lisbonne, il quitta ce poste à la suite de difficultés occasionnées par le droit qu'il prétendait de faire entrer dans le Tage des bâtiments chargés de marchandises, sans être soumis à aucune visite. Il fut élevé à la dignité de maréchal d'empire le 29 floréal an 12 (19 mai 1804), puis créé successivement chef de la 9^e cohorte, grand officier de la légion d'honneur et duc de Montébello. A la reprise des hostilités avec l'Autriche, en 1805, il obtint le commandement de l'avant-garde, se porta sur Louisbourg, et pénétra en Bavière, où il commença la campagne de la manière la plus brillante. Il contribua au succès du combat de Wertingen, à la défaite de Mack, à la prise d'Ulm, et notamment à d'Holabrunn, où il ordonna une charge de cavalerie qui décida la victoire. Chargé du commandement de l'aile gauche, à la bataille d'Austerlitz, deux de ses aides-de-camp furent tués à ses côtés dans cette importante journée, au succès de laquelle il contribua par ses savantes manœuvres et par sa prodigieuse activité. En 1807, Iéna, Eylau, Friedland, furent les nouveaux théâtres de sa gloire. Il accompagna Napoléon en Espagne, commanda un corps d'armée à Tudela; dirigea le siège de Saragosse et obtint divers succès dans cette guerre injuste. Cependant l'Autriche, toujours vaincue, mais toujours redoutable, venait de relever pour la cinquième fois l'étendard de la guerre. De retour en France, il jouissait de quelque repos dans sa terre de Maisons, près de Paris, lorsqu'il reçut l'ordre de partir pour l'Allemagne. A la tête de ces braves légions, qui avaient souvent vaincu sous ses ordres, il s'empara de Ratisbonne, et marchait à de nouvelles victoires, lorsqu'à la bataille d'Esling (22 mai 1809), un boulet de canon lui emporta la jambe droite toute entière et la gauche au-dessus de la cheville; Napoléon ne put, à ce douloureux aspect, se défendre d'une vive émotion. Lannes lui dit : « Dans quelques instants vous aurez perdu celui qui meurt avec la gloire et la conviction d'avoir été votre meilleur ami. » Il ne mourut cependant que le 31 mai, après neuf jours passés dans les plus vives douleurs. Son corps, déposé d'abord à Strasbourg, fut transporté à Paris et placé au Panthéon l'année suivante, le 6 juillet, anniversaire de la victoire de Wagram. Un premier mariage qu'il avait contracté avant son élévation ayant été déclaré nul, Lannes épousa M^{lle} de Guéhéneuc, fille d'un ancien commissaire des guerres, et en eut trois fils, dont l'aîné a été créé pair de France, le 17 août 1815, sous le nom de Montébello. On a une *Vie militaire de J. Lannes*, etc., par René Perin, Paris, 1810, in-8.

LANNOY (Charles de), général au service de Charles-Quint, était issu d'une des plus illustres maisons de Flandre, où il naquit vers 1470; il servit d'abord dans les armées de l'empereur Maximilien, qui le fit chevalier de la Toison-d'Or en 1516, gou-

verneur de Tournai en 1521. Lannoy devint vice-roi de Naples pour l'empereur Charles-Quint en 1525. Il eut le commandement général des armées de ce prince, après la mort de Prosper Colonne en 1525, et s'immortalisa à la journée de Pavie, en 1525, où François I^{er} fut fait prisonnier. On sait que ce prince ne voulut se rendre qu'au vice-roi. « M. de Lannoy, lui dit-il en italien, voilà l'épée » d'un roi qui mérite d'être loué, puisqu'avant que » de la rendre il s'en est servi pour répandre le sang » de plusieurs des vôtres. » Cela était vrai, et le roi avait un peu trop profité de la certitude où il était que les Impériaux ne voulaient pas le tuer, pour en tuer lui-même très-inutilement et impunément plusieurs qui cherchaient à le faire prisonnier. Aussi de Lannoy, en prenant son épée, et lui en donnant une autre lui dit : « Je prie votre ma- » jesté d'agréer que je lui donne la mienne, qui a » épargné le sang de plusieurs des vôtres. » Le généreux Lannoy traita toujours François I^{er} en roi. Craignant que ses troupes n'entreprissent de se saisir de la personne de ce prince, pour s'assurer de leur paiement, il le fit mener dans le château de Pizzighitona. Ensuite, pour l'engager à passer en Espagne, il lui dit qu'il pourrait s'aboucher avec l'empereur, et qu'ils s'accorderaient facilement ensemble, lui promettant qu'au cas qu'ils ne pussent convenir, il le ramènerait en Italie. Le traité ayant été fait entre Charles-Quint et François I^{er}, ce fut Lannoy qui conduisit le roi près de Fontarabie, sur le bord de la rivière de Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne. L'empereur Charles-Quint lui donna la principauté de Sulmone, le comté d'Ast et celui de la Roche en Ardennes. Il mourut à Gaète en 1527, d'une fièvre ardente qui l'emporta en quatre jours. Lannoy était un général réfléchi, mesuré, capable de décider la victoire par ses talents militaires autant que par son courage. Propre au cabinet comme à un champ de bataille, il savait traiter une négociation et ménager une affaire.

* LANNOY (Julienne-Cornélie, baronne de), née à Bréda en 1758, morte dans la même ville en 1782, est une des dames hollandaises qui ont cultivé la poésie avec le plus de succès. Ses trois *tragédies* : *Léon le Grand*, 1767; le *Siège de Harlem*, 1770; et *Cléopâtre*, 1776, offrent de grandes beautés; Jean Cohen se proposait d'en donner la traduction dans les *chefs-d'œuvre du théâtre hollandais*, dont malheureusement il n'a paru que le 1^{er} volume. Cette Dame, qui remporta plusieurs prix de poésie, a publié elle-même deux volumes de ses œuvres, Leyde, 1780, in-8, auxquels M. de Bilderdik en a ajouté un troisième, 1785, in-8. Elle réussit principalement dans l'épître, l'ode et la satire. Il y a dans ses compositions de la verve, souvent de l'originalité, et toujours de l'élégance.

** LANOUE (Gustave-Colas de), poète, né en 1812 à Orléans, fit ses premières études sous la direction d'un pieux ecclésiastique, et puisa dans ses leçons les sentiments dont tous ses ouvrages sont empreints. A peine âgé de 15 ans, il composa un *Poème sur Jeanne d'Arc*, et deux ans plus tard il mit en vers un voyage qu'il venait de faire, avec son père et son précepteur, à la trappe de la Meil-

leraie. Il acheva ses études à Paris au collège Stanislas, de la manière la plus brillante, et commença son cours de droit; mais après avoir reçu ses premiers grades, il y renouça pour se livrer exclusivement aux lettres. L'un des fondateurs d'une association qui avait le noble but de soulager les maux, et en même temps d'améliorer les mœurs de la classe pauvre, il en fut un des membres les plus zélés. Depuis 1850, il prit part à la publication de divers journaux religieux, et y inséra des fragments d'une *Histoire sainte*, rédigée pour la classe la moins instruite. Un voyage qu'il fit en 1854 aux ruines de Jumièges, lui fit naître le désir de visiter les nouveaux bénédictins de Solesmes; c'est dans cette sainte solitude qu'il conçut le plan de son dernier ouvrage : *Enosh*, poème dont il offrit la dédicace à D. Guéranger. Il songeait à embrasser l'état religieux, lorsqu'il mourut à Paris dans les sentiments de la plus vive piété, le 18 février 1858, à 26 ans. *Enosh*, Paris, 1857, réimprimé avec une *Notice* sur l'auteur, par M^{me} Mélanie Waldor, 1859, in-8, reste son principal titre littéraire. C'est une trilogie intitulée : *Eden, Jérusalem, Josaphat*, ou *la création, la rédemption et le jugement dernier*. Plusieurs morceaux d'un mérite incontestable font vivement regretter que l'auteur, enlevé si jeune aux lettres, n'ait pas pu porter son ouvrage à la perfection dont il était susceptible.

LANOUE. Voy. NOUE.

LANSBERG (Jean, en latin *Lanspergius*), natif d'une ville de son nom en Bavière, se fit chartreux à Cologne, mourut en 1559, n'ayant pas encore atteint la 50^e année de son âge, avec le surnom de *Juste*, et laissa un grand nombre d'ouvrages ascétiques, qui respirent une piété tendre. Ils ont été recueillis à Cologne en 1695, en 3 vol. in-4. Ses *Entretiens de Jésus-Christ avec l'âme fidèle, Allocution de Jésus-Christ ad animam fidelem*, Louvain, 1572, in-12, ont été traduits en français et dans plusieurs autres langues. Nous devons citer aussi *Enchiridion militiæ christianæ*, Paris, 1546, et Cologne, 1507, in-12. L'auteur était un homme zélé qui travailla avec ardeur à faire rentrer dans le sein de l'Eglise ceux que les erreurs de Luther en avaient fait sortir.

LANSBERG (Matthieu.) Voy. LAENSBERGH.

LANSBERG, et non LANDSBERGHE, ou LANSBERGHE (Philippe), mathématicien et astronome protestant, né à Gand en 1565 (1), fut pendant quelque temps ministre à Anvers. Cette ville étant rentrée sous l'obéissance de Philippe II, le 17 août 1585, il se vit obligé de chercher un asile dans les Provinces-Unies. Il y fut ministre à Ter-Goës en Zélande, et se retira sur la fin de ses jours à Middelbourg, où il mourut en 1652, à 71 ans. On a de lui : *Progymnasmata astronomiæ restitutæ*, Middelbourg, 1619, in-4; *ibid*, 1629; traduit du hollandais en latin par Martin Hortensius, Middelbourg, 1650, in-4, et en français par N. Goubard, *ibid*, 1659, in-fol.; *Commentationes in motum terræ diurnum et annum*, etc., 1629, trad. en français par

N. Goubard, Middelbourg, 1655, in-fol., avec des tables. L'auteur se déclare pour le système de Copernic. *Uranometriæ libri tres*, Middelbourg, 1651, in-4; *Tabulæ motuum cælestium perpetuæ*, Middelbourg, 1652, in-fol. On dit qu'il travailla 40 ans à ces tables. *Introductio in quadrantem tum astronomicum, tum geometricum*, etc., Middelbourg, 1655, in-fol.; une *Chronologie sacrée*, Middelbourg, 1625, in-4; *Horologiographia nova*, etc. Tous ces ouvrages, hormis le premier, ont été réunis à Middelbourg, 1665, in-fol. — Son fils Jacques LANSBERG s'appliqua aussi aux mathématiques et publia une *Apologie* des ouvrages de son père, Middelbourg, 1655, in-4, et mourut en Hollande en 1657. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Jacques LANSBERG, connu par une *Description de la ville de Hulst*, La Haye, 1687, in-8; ni avec N. LANSBERG, habile ingénieur hollandais, qui publia *La nouvelle manière de fortifier les places*, La Haye, 1712, in-4. Cet ouvrage est curieux par la nouveauté du système que l'auteur y propose, et par la critique qu'il y fait des places qui paraissent le mieux fortifiées.

LANSIUS, ou LANZIUS (Thomas), jurisconsulte allemand, né en 1577 à Bergen dans la haute Autriche, voyagea beaucoup, acquit une grande connaissance des mœurs et des lois des différentes nations et devint professeur de jurisprudence à Tübingen. On a de lui : *Orationes, seu Consultatio de principatu inter provincias Europæ*, Amsterdam, 1656, in-8. Il faut bien se garder de croire toutes les anecdotes qu'il annonce dans cet ouvrage; il y en a d'absolument fausses et calomnieuses, en particulier ce qu'il raconte du cardinal Bembo. LANSIUS mourut octogénaire en 1657.

* LANTARA (Simon-Mathurin), peintre, né en 1745, dans un village près de Montargis, était doué du talent le plus vrai, et de la plus heureuse facilité; il n'eut pour ainsi dire d'autre maître que la nature. Il aurait pu acquérir de la fortune; mais la paresse la plus invétérée, et l'insouciance la plus complète l'empêchèrent toujours de sortir de l'indigence. Il mourut dans l'hospice de la Charité, le 22 décembre 1778. Ses tableaux peu nombreux sont très-recherchés. Quelques-uns ont été gravés par P.-J. Daret, entre autres la *rencontre fâcheuse*, le *pêcheur amoureux*, l'*heureux baigneur*, le *berger amoureux*, 4 est. en long. Piquenot a gravé la *nappe d'eau* et les *chasse-marées*, 2 est. en long; et Lebas, le premier livre des *Vues des environs de Paris*, 12 petites feuilles en long.

* LANTIER (E.-F. de), littérateur, né à Marseille en 1754, vint très-jeune à Paris, où il se fit connaître avantageusement par quelques poésies légères. Il donna ensuite des comédies qui furent jouées, non sans succès, telles que *L'Impatient*, en un acte et en vers, 1778; *Le Flatteur*, en cinq actes, 1782, in-8; *Les Coquettes rivaux*, en cinq actes et en vers, 1786; *L'Inconséquent*, en trois actes et en vers, 1788. On lui doit en outre un recueil de poésies sous le nom de l'abbé *Mouche*, Paris, 1784, in-12; *Herminie*, poème en 5 chants, 1788, in-12; *Voyages d'Antenor en Grèce et en Asie*, Paris, 1798, 5 vol. in-8; cet ouvrage a eu quinze éditions, et a été traduit en allemand, en anglais, en espagnol, en

(1) Suivant Foppens, dans sa *Bibliotheca Belgica*. Mais Philippe Lansberg nous apprend lui-même dans la préface de son *Uranometriæ*, etc., qu'il était né, en 1561, dans la Zélande.

portugais et en russe. Il paraît que Lantier s'était proposé de donner une suite à l'excellent ouvrage de l'abbé Barthélemy (*Voyage d'Anacharsis*), mais il est resté bien loin de son modèle. Cependant, un style souvent correct, facile, quoique un peu affecté, des aventures intéressantes expliquant le succès étonnant de cet ouvrage, dans une société frivole qui veut avant tout être amusée. Le voyage d'Anténor n'est qu'un roman d'imagination, dont on ne peut tirer que des idées imparfaites et souvent même fausses des mœurs de l'ancienne Grèce. On l'a surnommé avec raison l'*Anacharsis des boudoirs*; les passions y sont mises beaucoup trop en jeu, et elles en rendent la lecture dangereuse : *Contes en prose et en vers*, suivis de *pièces fugitives*, 1801, 3 vol. in-18; *Les Voyageurs en Suisse*, 1805, 5 vol. in-8, 1817, in-12, traduit en anglais, 6 vol. in-12; *Voyage en Espagne*, 1809, 2 vol. in-8; *Correspondance de M^{lle} d'Arly*, 1814, 2 vol. in-8; 1815, 5 vol. in-12; *Recueil de poésies*, 1817, in-8. Lantier est mort à Marseille le 31 janvier 1826, à l'âge de près de 92 ans, après avoir rempli tous ses devoirs de religion. Quelques mois avant de mourir, il donna encore *Geoffroi-Rudel*, ou *Le Troubadour*, poème en huit chants, 1825, in-8, qui offre, à travers beaucoup d'imperfections, un assez grand nombre de vers remarquables par leur élégance et leur pureté.

LANUZA (Jérôme-Baptiste de SELLAN de), surnommé le *Dominique de son siècle*, naquit à Ixar, dans le diocèse de Saragosse, en 1535, se fit dominicain, et devint provincial de son ordre. Il exerçait cet emploi avec beaucoup de distinction, lorsqu'il présenta une requête à Philippe III, contre la doctrine de Molina, et la liberté que les papes laissaient aux théologiens de l'enseigner. Cette requête peut faire honneur au zèle de l'auteur pour la prédétermination physique, mais elle n'en fait pas à sa modération. Les pontifes avaient laissé la liberté, parce qu'ils voyaient que dans les questions controversées, rien n'intéressait la foi. (Voy. LEMOS.) Ce pieux dominicain fut élevé en 1616, sur le siège de Balbastro, en 1622, sur celui d'Albarazin. Il mourut dans cette dernière ville en 1625, après une vie remplie par les devoirs d'un évêque et par les exercices d'un religieux. Philippe III faisait tant de cas de sa vertu qu'il le fit prier, à son avènement au trône, de lui indiquer les ecclésiastiques et les religieux qu'il jugerait dignes des premières dignités de l'Eglise. On a de lui des *Traité évangéliques*, écrits simplement et solidement; des *Homélies*, en 5 vol., traduites de l'espagnol en latin assez fidèlement, par Onésime de Kien, Mayence, 1648, 4 vol. in-4; et en français, par Louis Amariton, avec peu d'exactitude; la *Requête contre les jésuites*. Lanuza était un peu fâché du crédit dont ils jouissaient; s'il eût été prophète, il n'aurait point porté envie à leur destinée.

* LANZE (Victor-Amédée delle), né en 1712 à Turin, d'une famille illustre, fut successivement chanoine régulier de Sainte-Genève à Paris, ensuite vicaire à Turin. Créé cardinal par le pape Benoît XIV, le 10 avril 1747, il fut bientôt après archevêque de Nicosie, préfet du concile, aumônier

du roi de Sardaigne, et abbé commendataire de Saint-Bénigne, où il mourut le 25 janvier 1748. Elevé au comble des dignités ecclésiastiques, il le dut moins à sa naissance qu'à ses talents et à ses vertus. A une érudition profonde, il joignait une doctrine pure et une piété rare, qu'il relevait encore par un caractère généreux et une ardente charité. On a de lui : *Synodus diocesana Segusii* (Suse) in *Gallia subalpina*, coacta anno 1745; *Synodus diocesana insignis abbatiæ fructuariensis Sancti-Benigni de Sancto-Benigno*, Turin, 1752. On trouve l'éloge de ce prélat dans la *Nuova raccolta degli opuscoli*, etc., de Calogera.

* LANZI (l'abbé Louis), savant littérateur, né à Monte-del-Olmo, près de Macerata, en 1752, fit ses études sous les jésuites, en prit l'habit en 1750, et professa la rhétorique, la philosophie, la théologie dans différents collèges. A la suppression de l'institut, le grand-duc Léopold le nomma sous-directeur de la galerie de Florence, et il mourut dans cette ville le 31 mars 1810. Ce fut sans contredit un des plus habiles et des plus savants archéologues de l'Italie. On lui doit la fondation du cabinet étrusque, qu'il disposa dans un ordre admirable. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages; ceux qui ont contribué le plus à sa réputation sont : *Essai sur la langue étrusque*, Rome, 1789, 5 vol. in-8, Florence, 1824; une excellente traduction en vers, des *Travaux et des Jours d'Hésiode*, avec des notes, ibid., 1808, in-4; *Histoire de la peinture en Italie*, Bassano, 1792, 6 vol. in-8, excellent ouvrage souvent réimprimé dans différents formats, trad. en franç. par M^{me} Arm. Dieudé, Paris, 1824, 5 vol. in-8; *Opere postume*, Florence, 1817, 2 vol. in-4. Lanzi conservait un si tendre souvenir de l'ordre auquel il avait appartenu, qu'on le voyait s'attendrir toutes les fois qu'il rencontrait un de ses confrères.

LANZIUS. Voy. LANSIUS.

LANZONI (Joseph), médecin et professeur à Ferrare, membre de l'académie des *Curieux de la nature*, naquit à Ferrare en 1665, et montra dès l'enfance un vif penchant pour l'étude. La réputation qu'il acquit dans l'exercice de la médecine, lui mérita la confiance de plusieurs personnes illustres. Tout le temps que sa profession n'absorbait point, il l'employait à la littérature, ou à l'étude de l'antiquité. Plusieurs académies d'Italie et étrangères se l'associèrent. Il a été le restaurateur et le secrétaire de celle de Ferrare. Il mourut en 1750. On a imprimé en 1758, à Lausanne, le *Recueil* de ses ouvrages manuscrits avec ceux déjà imprimés, 5 vol. in-4, en latin.

LAOCOON, fils de Priam et d'Hécube, et grand-prêtre d'Apollon, combattit la résolution qu'avaient prise les Troyens de faire entrer le cheval de bois dans la ville; mais ils s'obstinèrent à ne pas le croire. Alors, pour les convaincre que ses frayeurs étaient fondées, il osa décocher une flèche dans les flancs de cette vaste machine, qui rendit à l'instant un son terrible, comme d'armes et de soldats renfermés; mais les dieux, irrités contre Troie, bouchèrent les oreilles de ses citoyens à ses instances, et le punirent même de sa témérité. Il sortit à l'instant de la mer deux énormes serpents, qui

vinrent attaquer ses enfants au pied d'un autel ; il courut à leur secours, et fut étouffé comme eux dans les nœuds que ces monstres faisaient avec leur corps. Virgile, dans le deuxième livre de l'Énéide, a décrit cet événement d'une manière pleine de force et d'images, qui a inspiré et dirigé le sculpteur Agesandre.

LAODAMIE, fille de Bellérophon, fut aimée de Jupiter, et en eut Sarpédon. Diane la tua à coups de flèches pour punir son orgueil. — Il y eut une autre LAODAMIE, fille d'Acaste. Elle mourut de douleur en embrassant l'ombre de son mari, Protésilas, tué par Hector.

LAODICE, fille de Priam et d'Hécube, et femme d'Hélicon. Elle est connue par sa passion effrénée pour Acamas, compagnon de Diomède au siège de Troie. — Il y eut trois autres LAODICE, l'une, femme de Phronée, une autre, fille de Cynire ; la troisième, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, qu'on offrit en mariage à Achille.

LAOMÉDON, roi de Phrygie, fille d'Illus, et père de Priam, convint avec Neptune et Apollon d'une somme d'argent, s'ils voulaient l'aider à bâtir les murs de Troie. L'ouvrage étant fini, il ne voulut plus tenir sa parole. Pour l'en punir, Apollon affligea le pays d'une grande peste ; et Neptune envoya un monstre après une inondation terrible. Les Troyens consultèrent l'oracle, qui répondit que, pour être délivrés de leurs maux, il fallait réparer l'insulte faite aux dieux, en exposant au monstre Hésione, la fille de Laomédon. Hercule vint délivrer cette infortunée, à condition qu'il l'épouserait ; mais ce prince refusa encore de lui donner sa fille, comme il l'avait promis. Hercule indigné, ruina sa ville, le tua, et donna Hésione à Télamon, qui l'emmena dans la Thrace.

LAPARELLI (François), ingénieur et architecte, naquit à Cortone, le 3 avril 1521. Son application aux sciences militaires et mécaniques le fit estimer de Côme 1^{er}, grand-duc de Toscane. Il obtint sous Pie IV une compagnie de 200 hommes, avec laquelle il fut chargé de garder Civita-Vecchia dont il fortifia les murs et le fort. Michel-Ange Buonarroti lui confia ensuite l'exécution de ses dessins pour l'église de Saint-Pierre. Soliman II, en 1565, ayant résolu de chasser de Malte, avec 240 voiles, les chevaliers de Jérusalem, Pie IV y envoya François Laparelli. Il travailla à fortifier l'île, et donna le projet d'une nouvelle ville, laquelle porta le nom de la Valette, parce que Jean Parisot de la Valette était alors grand-maître de Malte. Dans la suite, les Turcs ayant formé des entreprises sur l'île de Chypre, Laparelli offrit ses services aux Vénitiens ; et étant arrivé à Candie, où toute la flotte chrétienne s'était réunie, il y mourut de la peste le 26 octobre 1570.

* LAPEIROUSE (Philippe Picot de), naturaliste, né à Toulouse, le 20 octobre 1744, fut, à 24 ans, pourvu de la place d'avocat-général au parlement de cette ville. Lors de la réforme opérée par Maupeou, en 1771, dans la magistrature, renonçant à sa charge, il se retira dans les Pyrénées, où il se livra entièrement à l'étude de l'histoire naturelle. A la convocation des états-généraux, il fut chargé

de rédiger les cahiers de la noblesse de la sénéchaussée de Toulouse, et en 1790, il devint un des administrateurs du district de cette ville ; mais deux ans plus tard, lorsqu'il vit la marche que suivait la révolution, il se démit de cet emploi. Peu après il fut arrêté, et n'obtint sa liberté qu'après le 9 thermidor. Il reprit dès-lors ses occupations scientifiques, et fut nommé successivement inspecteur des mines, et professeur d'histoire naturelle à l'école centrale de Toulouse. En 1800, appelé aux fonctions de maire, pendant son administration il fonda un jardin botanique, un observatoire, un cabinet de physique et de chimie, plusieurs bibliothèques, un muséum et une école de peinture. Membre de la chambre des représentants en 1815, après cette courte session il se hâta de revenir à ses études favorites. Il mourut à Toulouse, le 18 octobre 1818. Ses principaux ouvrages sont : *Description de plusieurs nouvelles especes d'orthocératites et d'ostracites*, 1781, in-fol., avec 15 pl. col. ; *Traité des mines et forges à fer du comté de Foix*, Toulouse, 1786, in-8, trad. en allemand, Berlin, 1789, in-8 ; *Table méthodique des mammifères et des oiseaux*, observés dans le département de la Haute-Garonne, 1789, in-8 ; *Flore des Pyrénées*, Paris, 1795, in-fol. avec atlas ; *Monographie des saxifrages*, 1801, in-fol., *Histoire abrégée des plantes des Pyrénées, et itinéraire des botanistes dans cette contrée*, Toulouse, 1815, in-8, avec un supplément, 1818. Lapeirouse était correspondant de l'institut. Plusieurs de ses *Mémoires* ont été insérés dans les recueils des académies de Toulouse, de Stockholm, etc., et dans le *Journal de physique*. Son frère s'occupa de littérature dramatique. Voy. PICOT.

* LAPÉROUSE (Jean-François GALATUP de), célèbre navigateur, né à Albi en 1741, entra dans la marine en 1758, et devint enseigne en 1764. Durant les 14 ans de paix qui suivirent, il eut l'occasion de parcourir une grande partie du globe. Lors de la reprise des hostilités, en 1778, il commanda une frégate dans l'escadre du comte d'Estaing, et mérita par sa belle conduite le grade de capitaine de vaisseau. A la suite d'une expédition dans la baie de Hudson qui le mit à même de faire connaître ses talents, Louis XVI lui confia la direction d'un voyage autour du monde. Il mit à la voile de Brest le 4^{er} août 1785, sur la frégate *la Boussole*, accompagnée de l'*Astrolabe*, commandée par le capitaine de Langle, son ami, officier d'un grand mérite. Les équipages des deux frégates étaient composés des hommes les plus robustes et les plus intelligents qu'on eût pu trouver. Louis XVI, à qui on avait présenté ce voyage comme devant illustrer son règne, en traça lui-même le plan, et rédigea les instructions, qui furent remises à Lapérouse. Toutes les sociétés savantes lui avaient fourni des mémoires, et tous les gouvernements de l'Europe lui avaient promis la protection et l'assistance de leur marine. Après avoir visité la Conception, l'île de Pâques et les îles Sandwich, il arriva sur la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, vers le 58^e degré de latitude nord et le 159^e de longitude occidentale, où il découvrit l'entrée d'une baie profonde, qui n'avait encore été signalée par aucun

navigateur. La passe, hérissée de brisants sur un courant rapide, était d'un accès difficile et périlleux ; mais l'intérieur promettait tout ce qu'on peut désirer dans une relâche. Les deux frégates, pressées par le besoin d'eau, de vivres et de bois, en hasardèrent l'entrée sans accident, mais non sans un extrême péril, le plus grand, dit Lapérouse, qu'il ait jamais vu courir à des navires. Cette baie prit, sur la carte de l'expédition, le nom de *Port des Français* ; il s'y trouva en effet un excellent mouillage près d'une petite île inhabitée, mais abondante en bois, en eau et en gibier. Jusque-là, Lapérouse n'avait eu à bord ni mort ni malades ; il voulut, avant de quitter l'île, placer des sondes sur le plan levé par ses ingénieurs, et il y employa un grand et un petit canot de la Boussole et un canot de l'Astrolabe. Les trois canots se séparèrent de leur bord à 6 heures du matin, et à 10, le petit canot revint seul, avec la nouvelle aussi terrible qu'inattendue de la perte des deux autres. Le premier canot avait été emporté sur les brisants de la passe par un mouvement de mer dont il ne pouvait ni prévoir ni éviter l'effet, le second s'y était précipité volontairement, dans l'espoir de sauver ses compagnons. Cet accident fut d'autant plus sensible à Lapérouse, qu'il perdait six officiers distingués, dont un, son proche parent, lui tenait, dit-il lui-même, *lieu de fils*. Il dirigea ensuite sa route du nord au sud, pour reconnaître la côte occidentale de l'Amérique, et arriva le 5 janvier 1787, à Macao où il eut la joie de trouver un bâtiment de la marine royale. Il se rendit de là à Manille, et se reporta au nord par les mêmes latitudes qu'il avait parcourues sur la côte d'Amérique ; mais cette navigation, dans des parages sinueux et parsemés d'îles, fut plus longue, plus périlleuse et remplie de bien plus d'événements. Le 8 septembre il arriva à Avatscha, dans la presqu'île du Kamtschaka, où il s'arrêta pendant 20 jours. Il remit à la voile le 1^{er} octobre, pour reconnaître les îles du Japon et le détroit qui les sépare, soit du continent de l'Asie, soit entre elles, opération difficile que Cook ni King n'avaient pu effectuer. Le 9 décembre il était devant l'une des îles des Navigateurs ; une partie de l'équipage voulut descendre à terre. De Langle, qui était du nombre, fut massacré avec onze hommes par les indigènes, plusieurs autres furent blessés grièvement. Il paraît certain qu'on eût prévenu ce massacre en ne laissant pas approcher les sauvages ; mais il eût fallu recourir à la force, et les chefs de l'expédition s'étaient fait un point d'honneur de revenir en Europe sans avoir versé une seule goutte de sang indien. Lapérouse, privé du plus habile de ses officiers, d'une partie de ses équipages et de ses chaloupes que les sauvages avaient mises en pièces, prit le parti de se rendre à Botany-Bay, où il arriva le 29 janvier 1788, près de trente mois après son départ. Dans sa dernière lettre au ministre, datée du 7 de ce mois, il annonçait l'intention de remonter aux îles des Amis, de passer entre la nouvelle Guinée et la nouvelle Hollande par un autre canal que celui de l'Endeavour, si toutefois il en existait un, de visiter le golfe de la

Carpentarie et toute la côte occidentale de la nouvelle Hollande, jusqu'à la terre de Diémen, de manière cependant à pouvoir arriver à l'île de France, au commencement de décembre. Trois ans s'étant écoulés sans recevoir de ses nouvelles, l'assemblée Constituante ordonna, en 1791, que deux vaisseaux seraient envoyés à sa recherche. D'Entrecasteaux (*voy. ce nom*), fut chargé de cette expédition ; et, quoiqu'il eût visité avec soin toutes les côtes que Lapérouse devait parcourir après son départ de Botany-Bay, il ne put trouver aucune trace de cet infortuné navigateur. Le capitaine anglais Dillon paraît avoir été plus heureux et il est à peu près certain maintenant que Lapérouse a péri dans l'océan pacifique (*voy. PET. DILLON*). Lapérouse avait à diverses reprises envoyé le *journal* de son expédition, le croquis d'un assez grand nombre de cartes, et des mémoires sur plusieurs objets de sciences : ces différents matériaux ont été recueillis et publiés par Milet Mureau sous le titre de *Voyage de Lapérouse autour du monde*, Paris, 1794, 4 vol. in-4, avec atlas, 1798, 4 vol. in-8.

LAPEYRÈRE. *Voy. PEYRÈRE*.

LAPEYRONIE. *Voy. MALLEROT et PIERRE* (Corneille de la).

* LAPLACE (Pierre-Simon), célèbre géomètre, né le 25 mars 1749, à Beaumont-en-Auge dans le Calvados, était fils d'un cultivateur. Il sut triompher des obstacles qui s'opposaient à son éducation, et ne tarda pas à révéler ce qu'il serait un jour. Après avoir professé les mathématiques à l'école militaire établie dans le bourg où il avait pris naissance, il vint à Paris où ses talents lui procurèrent en peu de temps d'utiles protecteurs : de ce nombre furent d'Alembert, qui lui fit obtenir une chaire, et le président Saron qui fit imprimer à ses frais les premiers *Mémoires* du jeune auteur qui les lui avait dédiés. Il fit de bonne heure une découverte importante, celle de l'*Invariabilité des distances moyennes des planètes au soleil*. En 1784, il remplaça Bezout, comme examinateur des élèves du corps royal de l'artillerie, et l'année suivante, devenu membre titulaire de l'académie des sciences, il continua de se livrer avec ardeur à la recherche des lois qui régissent le système du monde ; il publia sur ce sujet, en 1796, un ouvrage resté l'un de ses premiers titres de gloire ; il en fit hommage au conseil des Cinq-cents. Le 26 septembre, il revint à la tête d'une députation rendre compte à ce conseil, des travaux de l'institut depuis sa création. Dans le discours qu'il prononça, il rappela les noms de ceux qui avaient honoré la France par leurs talents et par leur amour des sciences, et, dans cette liste de savants qu'il vouait ainsi à la reconnaissance de son pays, il n'oublia point de rendre hommage à la mémoire de son bienfaiteur, le président Saron. Laplace avait adopté les principes de la révolution, mais il n'occupa aucun emploi public jusqu'à l'établissement du gouvernement consulaire : alors il fut nommé (novembre 1799) ministre de l'intérieur ; il paraît que sa capacité pour les affaires n'égalait point son habileté dans les sciences, et il fut remplacé au bout de six semaines. Napoléon a dit de lui à St.-Hélène :

« Géomètre du premier rang, il ne tarda pas à se » montrer administrateur plus que médiocre. Dès » son premier travail, nous reconnûmes que nous » nous étions trompés : Laplace ne saisit aucune » question sous son vrai point de vue ; il cherchait » des subtilités partout, n'avait que des idées pro- » blématiques, et portait enfin l'esprit *des infini-* » *ment petits* dans l'administration. » Il fut appelé à la fin de la même année au sénat, dont il fut élu vice-président en juillet 1805, et chancelier le mois suivant. En 1805 il fut chargé d'y faire un rapport sur la nécessité de reprendre le calendrier grégorien. L'année suivante il reçut le titre de comte et le grand cordon de la légion-d'honneur. Attaché au gouvernement dont il avait reçu tant de faveurs, il vota néanmoins la déchéance de Napoléon, et se prononça un des premiers pour l'établissement d'un gouvernement provisoire. Louis XVIII l'éleva à la dignité de pair, le 14 juin 1814, et lui donna le titre de marquis. Laplace ne parut point aux Tuileries pendant les cent-jours, et reprit sa place à la chambre des pairs, dès que le trône royal fut rétabli. Il est mort à Paris le 6 mars 1827. Nommé membre de l'académie française en 1816, il y a eu pour successeur Royer-Colard (*voy.* ce nom). Ses principaux ouvrages sont : *Théorie du mouvement de la figure elliptique des planètes*, 1784, in-4 ; *Théorie des attractions des sphéroïdes et de la figure des planètes*, 1785, in-4 ; *Exposition du système du monde*, 1786, 2 vol. in-8, 6^e édit., 1855, in-4, ou 2 vol. in-8 ; *Traité de mécanique céleste*, 1798-1805, 5 vol. in-4 ; *Théorie analytique des probabilités*, 1812, in-4, 5^e édition, 1820, avec un *Supplément* publié en 1825, in-4 ; *Essai philosophique sur les probabilités*, 1814, in-8, 3^e édition, 1825 ; *Précis de l'histoire de l'astronomie*, 1821, in-8 ; un grand nombre de *mémoires* dans le *Journal de l'école polytechnique*, une édition complète des *Œuvres* de ce savant s'imprime en ce moment aux frais de l'état ; de 1845 à 1847, il en a paru 7 vol. in-4, contenant le *Traité de mécanique céleste*, l'*Exposition du système du monde* ; et la *Théorie des probabilités*. Laplace s'est occupé de chimie ; on lui doit l'invention d'un calorimètre, et il a répété les expériences de Cavendish et de Monge sur la décomposition de l'air. Ses travaux ont rempli sans interruption plus de soixante années, et pendant plus d'un demi-siècle il a enrichi les recueils de l'académie, des inventions et des découvertes les plus remarquables. C'est dans ces recueils qu'on trouve consigné ce grand résultat de ses recherches, la certitude de la stabilité du système solaire. Ses ouvrages sont écrits avec élégance et pureté, particulièrement son *Exposition du système du monde*, et il a prouvé que des démonstrations scientifiques n'excluent pas le mérite du style. L'importance de la plupart de ses travaux a été dignement appréciée par Delambre dans son *Rapport sur le progrès des sciences* du 6 février 1808. Laplace était membre de presque toutes les sociétés savantes. La société d'Arcueil le comptait au nombre de ses fondateurs. La ville de Caën lui a érigé une statue en 1847.

LAPLACE. *Voy.* DELAPLACE et PLACE.

* LAPORTE (ARNAUD de), intendant de la liste

civile, né à Paris en 1757, fit ses études au collège de Louis le Grand, dirigé par les jésuites, et entra dans l'administration de la marine. Il était contrôleur à Brest, lorsqu'en 1770, il hérita, par la mort de son père, d'une charge de maître des comptes ; mais pour ne pas l'ôter à la marine, on y joignit celle d'ordonnateur à Bordeaux. M. de Sartine, en 1775, le fit nommer à l'intendance de Brest, place dans laquelle il déploya de rares talents administratifs, surtout à l'occasion de la guerre d'Amérique. M. de Castries, ministre en 1780, lui conféra le titre d'intendant-général de la marine. Au commencement de la révolution, il s'était réfugié en Espagne ; mais en 1790, Louis XVI, l'ayant nommé intendant de la liste civile, il s'empressa de revenir à Paris. Accusé, dans un libelle, de faiblesse et d'incapacité, il supplia le monarque de lui permettre de se retirer.... « Comment, dit cet excellent prince, » est-ce que vous voudriez me quitter ? » Le 21 juin 1791, mandé à la barre de l'Assemblée nationale, il y déposa la déclaration par laquelle le roi faisait connaître les motifs de son départ, mais sommé de produire une lettre confidentielle que le roi lui avait écrite, il s'y refusa, malgré toutes les menaces. Il montra le même courage le 28 mai 1792, lorsqu'il eut à répondre sur une édition des *Mémoires* de M^{me} de La Mothe (*voy.* LA MOTHE et ROHAN), que le roi avait été acheter et brûler dans les fourneaux de la manufacture de Sèvres. A la malheureuse journée du 10 août, Laporte n'abandonna pas un instant son poste. Mandé et interrogé à l'Assemblée nationale, il répondit avec calme, précision et clarté ; et, ce qui doit étonner, il eut les honneurs de la séance. Les jours suivants furent employés à visiter ses papiers et les endroits les plus cachés de sa maison, sans qu'on découvrit aucune pièce qui pût fournir matière d'inculpation contre lui. Le 15 août, au moment même où la famille royale était conduite au Temple, ce serviteur fidèle, interrogé à l'Hôtel-de-ville par Billaud-Varennes, fut transféré à l'Abbaye, et comparut le 25 devant le tribunal révolutionnaire. « Il était » accusé d'être un des agents de la conspiration de » Louis Capet et de sa famille contre le peuple » français, dans la journée du 10 août. » La fermeté de sa contenance et la justesse de ses réponses imposèrent à ses juges, qui paraissaient ne pouvoir se résoudre à prononcer sa condamnation. *Il ne sera donc pas jugé !* criaient la populace, et Laporte fut condamné. La multitude parut alors s'attendrir, et la compassion devint encore plus visible lorsqu'il fut conduit au supplice. Laporte avait toujours été fermement attaché à la religion, dans ses derniers moments, il montra le calme de l'homme juste, et la résignation, la sérénité d'un chrétien. Arrivé sur l'échafaud, il adressa au peuple ces paroles, prononcées d'une voix ferme et sonore : *Citoyens, je meurs innocent ; puisse mon sang rendre la paix à ma patrie !* Il n'a laissé qu'un fils, qui (en 1820) était chef d'escadron dans la garde royale.

LAPORTE. *Voy.* DELAPORTE et PORTE.

LAPPARENT. *Voy.* COCHON.

LAPPO. *Voy.* GIOTTINO.

LAQUINTINIE. *Voy.* QUINTINIE.

LARCHAND (Nicolas de Grimouville de), principal du collège de Bayeux, sa patrie, mort en 1756, cultivait la poésie latine, mais il la consacra à des sujets infâmes, tels que le *Philotanus* de l'abbé Grécourt.

* LARCHER (Pierre-Henri), savant helléniste, né à Dijon, le 12 octobre 1726, d'une famille distinguée dans la magistrature, fut destiné à la même carrière. Se sentant une autre vocation, il s'enfuit de la maison paternelle et vint s'établir à Paris, au collège de Laon, où il put se livrer sans obstacle à son goût pour les lettres. Le désir de se perfectionner dans la langue anglaise, le conduisit à Londres, où il eut occasion de connaître Pringle, savant médecin, dont il traduisit plus tard quelques ouvrages (voy. PRINGLE). Mais l'étude de l'anglais ne le détourna pas de celle du grec dans laquelle il se rendit très-habile. Dans sa *Philosophie de l'histoire*, Voltaire avait commis de nombreuses erreurs, Larcher les releva dans un ouvrage aussi curieux que savant qu'il intitula : *Supplément à la philosophie de l'histoire*. Voltaire, le plus irascible des hommes, s'en montra vivement piqué, et la discussion prenait une tournure sérieuse, lorsque d'Alembert s'en mêla. Il écrivit à Voltaire : « Larcher, qui vous contredit sur je ne sais quelle sottise d'Hérodote, est un galant homme, tolérant, modéré, modeste. » Les bons offices de d'Alembert et ces éloges ne firent qu'échauffer davantage la bile du philosophe de Ferney, irritée déjà par le savoir et le sang-froid de Larcher. Il répliqua par *La Défense de mon oncle*; pamphlet vif et spirituel, mais dans lequel toutes les convenances sont oubliées. Larcher riposta par la *Réponse à la Défense de mon oncle*; opuscule savant, mais dans lequel il s'efforça vainement d'imiter la grâce et la légèreté de son redoutable adversaire. Cette dispute terminée, Larcher reprit ses travaux d'érudition pour ne plus les abandonner. En 1778, il remplaça Le Beau (voy. BEAU) à l'académie des inscriptions, où trois ans auparavant il avait remporté un prix par un savant *Mémoire sur Vénus*. Etranger à la politique, il traversa sans être inquiété les époques les plus désastreuses de nos troubles civils; une seule fois les commissaires de sa section firent une visite dans son cabinet; mais ne trouvant parmi ses papiers que du grec et du latin, langues qui n'étaient pas bien familières aux autorités du peuple souverain, ils laissèrent en repos le pacifique érudit. A la création de l'université, Fontanes le nomma professeur de langue grecque à la faculté de Paris. Une chute qu'il fit peu de temps après, accident presque toujours funeste aux vieillards, le conduisit au tombeau, le 22 décembre 1812, dans les sentiments d'un chrétien. Il avait atteint sa 86^e année. Dix-sept ans auparavant il avait rédigé et signé une profession de foi qu'il remit à un ecclésiastique qui avait toute sa confiance, pour n'être ouverte qu'après sa mort. Nous en rapporterons les passages les plus importants : *Je soussigné, Pierre-Henri Larcher, reconnais que n'étant lié avec quelques-uns des prétendus philosophes, je résolu, avec plusieurs d'entre eux, de détruire, autant qu'il serait en mon pouvoir, la religion chré-*

tienne. Dans cette vue j'ai avancé, dans mes notes sur Hérodote, des maximes et des propositions tendant à la subversion de toute religion. Persuadé de toutes les vérités qu'enseigne la religion catholique, apostolique et romaine, je déteste sincèrement et de cœur ces odieuses maximes, et ces absurdes opinions. Je voudrais ne les avoir jamais avancées, et j'en demande pardon à Dieu et aux hommes que j'ai scandalisés. Je veux vivre et mourir dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Je crois toutes les vérités qu'elle enseigne, et je veux, avec la grâce de Dieu, y conformer toutes mes actions. Fait à Paris, ce 5 mai 1795. Signé LARCHER. Outre le *Supplément à la philosophie de l'histoire*, les principaux ouvrages de ce savant sont : la traduction d'*Electre*, d'Euripide, 1750, et dans le *Théâtre bourgeois*, 1755, in-12; celle de *Cheréas et Callirohé*, roman de Chariton (voy. ce nom); l'*Apologie de Socrate*, par Xénophon, à la suite de la *Réponse à la Défense de mon oncle*, 1769; *Mémoire sur Vénus*, 1775, in-8, couronné par l'académie des inscriptions; *La retraite des Dix-mille*, par Xénophon, Paris, 1778, 2 vol. in-12; *Hérodote*, 1786, 7 vol. in-8; cette traduction est l'ouvrage le plus important de Larcher. (Voy. HÉRODOTE.) Des *Dissertations* (dans les tom. 45-48 de l'académie) sur les vases *Théricléens et Murrhins*; sur les époques des *Assyriens*, sur les fêtes des *Grecs*, omises par Castellan et par Meursius; sur *Phidon, roi d'Argos*; sur l'*Archontat de Créon*; sur l'*Expédition de Cyrus le jeune*; sur l'*Histoire de Cadmus*; sur l'*Ordre équestre chez les Grecs*, etc., etc. Larcher a revu le poème d'*Hudibras*, traduit en vers français par Townlay, et auquel il a ajouté des remarques. (Voy. BUTLER.) M. Boissonnade a publié une *Notice sur la vie et les écrits de Larcher*. Son *Eloge* a été prononcé par Dacier, à l'académie des inscriptions.

LARDNER (Nathaniel), théologien anglais, naquit à Hawkherst dans le comté de Kent, l'an 1684, et mourut pauvre le 24 juillet 1768. Sa vie offre un exemple de plus de l'indigence où se trouvent souvent les gens de lettres. Nous avons de lui des ouvrages estimables, quoique peu nouveaux pour le fonds des choses. Le premier est intitulé : *La crédibilité de l'histoire de l'Evangile*, publiée en 1755, 1756 et 1757, en 8 vol. in-12. Le deuxième a pour titre : *Le témoignage des anciens juifs et païens en faveur de la religion chrétienne*. Il est en 4 vol. qui ont paru en 1765, 1763, 1766 et 1767. M. Bullet et le P. de Colonia l'avaient devancé dans cette carrière. Il a encore donné au public plusieurs écrits moins considérables; tels que l'*Essai sur le récit de Moïse*, concernant la création et la chute de l'homme, publié en 1755; ouvrage systématique où l'auteur donne ses idées pour celles de l'Ecriture, où l'on n'apprend rien qui explique les véritables difficultés de la Genèse. C'est une physico-théologie aussi arbitraire que celle de Burnet.

* LAREVELLIÈRE-LEPAUX (Louis-Marie), né le 25 avril 1755, à Montaigne en Poitou, se fit recevoir licencié en droit à l'université d'Angers. Pour complaire à ses parents, il fréquenta quelque temps le barreau; mais n'y obtenant aucun succès, il reporta son application sur les sciences morales

et politiques. Sa femme lui inspira le goût de la botanique dont elle lui apprit les premiers éléments, et plus tard il en donna lui-même un cours public à Angers, où il parvint à populariser cette science. Il avait formé le projet d'aller s'établir en Suisse ou aux États-Unis, lorsque le grand événement de la révolution de 1789 le fit renoncer à ce projet. Député aux états-généraux, il prit une part active aux débats de cette mémorable assemblée, et vota constamment dans le sens d'une grande réforme, mais sans assujettir ses principes à la marche d'aucun parti. Cependant, quoiqu'il se fût prononcé pour la monarchie, on put remarquer sa tendance républicaine par ses votes, pour priver le monarque de ses prérogatives les plus importantes. Il demanda que les juges fussent élus par le peuple, et proposa d'inscrire sur les drapeaux ces mots *la liberté ou la mort*. L'un des fondateurs du club des Jacobins, il se fit associer plus tard à celui des Feuillants où se réunissaient les royalistes; mais il l'abandonna bientôt pour revenir aux idées démagogiques. Après la session, il fut juré près la haute cour d'Orléans, puis membre de l'administration centrale de son département. Dans le même temps il prêchait l'amour de la liberté et de l'égalité aux habitants des campagnes qui commençaient à s'insurger, puis concourut à la formation d'un club et à la rédaction d'un journal, dans le sens républicain. Député à la Convention, il fit adopter, en réponse au *manifeste* du duc de Brunswick, le décret portant que la *nation française viendrait au secours de tous les peuples opprimés qui voudraient recouvrer leur liberté*. Il avait dit à l'assemblée Constituante ces paroles mémorables : *le jour où la France cessera d'avoir un roi, elle perdra sa liberté et son repos, pour être livrée au despotisme effrayant des factions* (18 mai 1791). Néanmoins, dans le procès de Louis XVI, après avoir démontré l'incompatibilité des fonctions de juge, avec celles de législateur, il vota pour la mort et contre l'appel et le sursis. Adversaire courageux de la *Montagne*, le discours énergique qu'il prononça le 11 mars 1795, retarda de quelques jours le triomphe de l'anarchie. Moins heureux dans une discussion précédente, il avait fait d'inutiles efforts pour s'opposer à l'établissement du tribunal révolutionnaire. Il avait triomphé des *Montagnards*, et en particulier de Danton. Les *Girondins* sentirent alors leur courage se relever; mais attaqués de nouveau par les démagogues, ils furent vaincus au 31 mai et au 2 juin, malgré les protestations de Laréveillière, qui réclama vainement l'honneur de *partager leurs fers*. Dès lors il monta tous les jours à la tribune; sans cesse il demandait l'appel nominal; mais ses paroles étaient étouffées par les vociférations. Dans cette guerre active et continuelle, Laréveillière, naturellement faible, acheva d'épuiser ses forces : miné par une fièvre lente, il ne pouvait plus monter à la tribune qu'appuyé sur les bras de ses amis. Enfin il déclara qu'il cesserait d'assister aux séances, ne voulant pas qu'on pût croire que par son vote ou par son silence, il avait contribué aux mesures extravagantes ou atroces que chaque jour voyait adopter.

A cette déclaration, les Montagnards s'écrièrent : *Au tribunal révolutionnaire.* — *Ne vous gênez pas*, leur répondit-il : *un crime de plus ou de moins ne doit pas vous coûter beaucoup* : le président allait consulter l'assemblée, lorsqu'un député cria de sa place qu'il était inutile de s'occuper de Laréveillière qui allait bientôt mourir. Cette considération empêcha d'aller aux voix; mais deux heures après, le comité de sûreté générale lança contre lui un mandat d'arrêt et le mit bientôt hors la loi. Réfugié dans la forêt de Montmorency, il trouva bientôt un nouvel asile chez un de ses amis, près de Péronne, où il resta jusqu'au 9 thermidor. Le 8 mars 1795, il reparut à la Convention, qui l'élut un de ses secrétaires, puis membre de la commission chargée de préparer les lois organiques, et enfin président. C'est à cette époque et au moment même qu'il avouait que le gouvernement républicain ne convenait pas à la France, qu'il demanda que les prêtres non assermentés, qui, dans deux mois, ne sortiraient pas du territoire de la *république*, fussent assimilés aux émigrés, c'est-à-dire punis du dernier supplice. Le 1^{er} septembre, il entra au comité de *salut public*, passa ensuite au conseil des Anciens, et, le 31, fut élu membre du Directoire. Ce fut dans ce temps qu'il imagina le culte bizarre et impie appelé *théophilanthropique*, dont il se constitua le pontife. « Il voulut cependant, dit un Biographe, que cette secte eût » des prêtres, et chacun des sectaires dut l'être à » son tour; les officiants étaient revêtus de robes » blanches avec des coiffures tricolores, et ils récitaient en chaire des hymnes et des cantiques philosophiques en invoquant le *Dieu de la nature*. Ces » nouveaux religieux exerçaient leur culte dans » les principales églises de Paris, concurremment » avec les catholiques. » Cette secte attira d'abord l'attention, et eut un certain nombre de prosélytes; mais bientôt elle fut vouée au ridicule, et le culte théophilanthropique eut le même sort que celui de la *Raison*, inventé par Chaumette. Lepaux n'osant entrer dans le parti *clichien*, parce qu'il y avait des royalistes, se jeta dans celui de Barras, où la peur le rendit un des plus ardents proscriptionnaires. Il présidait le Directoire dans la journée du 18 fructidor (*voy. AUGEREAU*). Après ce coup d'état, il continua de partager le pouvoir avec Rewbell et Barras, mais se bornant aux affaires de second ordre. Son pontificat dans le culte théophilanthropique ayant fait conjecturer qu'il voulait par ce moyen arriver au pouvoir suprême, il fut exclu du Directoire en juin 1799 : alors des pamphlets et des caricatures sur sa taille contrefaite tombèrent sur lui de tous côtés. Il était entré au pouvoir avec une fortune médiocre; et on lui doit cette justice qu'il ne l'augmenta point durant sa haute puissance. Le moment des dénonciations passé, il revint à Paris et continua d'assister régulièrement aux séances de l'institut, dont il était membre depuis sa formation et où il fit différentes lectures. Lors de l'établissement de l'empire, ayant refusé de prêter serment à l'empereur, il fut remplacé à l'institut, et forcé de s'éloigner de Paris, se retira dans une petite terre qu'il avait achetée à Sologne, à 5 lieues d'Or-

léans. En 1809, il lui fut permis de revenir à Paris, et deux ans après Napoléon lui fit offrir une pension qu'il refusa. Logé non loin du Jardin des Plantes, il y faisait de fréquentes promenades. Souvent on le rencontrait sur les quais, dans un costume assez négligé, feuilletant des livres chez les libraires étalagistes. Il ne fut point atteint par la loi sur les régicides, et mourut à Paris en 1824, âgé de 71 ans. Outre quelques écrits de circonstance, on a de lui : *Réflexions sur le culte, sur les cérémonies civiles et sur les fêtes nationales*, Paris, au 5, in-8; traduit en allemand, 1797, in-8; *Essai sur les moyens de faire participer l'universalité des spectateurs, à tout ce qui se pratique dans les fêtes nationales*, an 6, in-8; *Du Panthéon et d'un théâtre national*, Paris, frimaire an 6 (décembre 1797), in-8, etc. Larévellière a donné quelques articles dans les journaux, et plusieurs morceaux, entre autres un *Essai sur le patois vendéen*, dans le recueil de l'académie Celtique.

LARGILLIÈRE (Nicolas), excellent peintre dans le portrait, naquit à Paris en 1656 : il fut élève d'Antoine Goubeau, peintre d'Anvers, qui le renvoya lorsqu'il avait à peine 18 ans, disant n'avoir plus rien à lui apprendre. Le jeune artiste passa en Angleterre où son talent fut vivement apprécié; mais il fut obligé de quitter Londres par suite de la loi qui proscrivait les catholiques. Le célèbre Le Brun le fixa en France. L'académie le reçut comme peintre d'histoire : il réussissait en effet très-bien dans ce genre : mais l'occasion le fit travailler principalement au portrait. A l'avènement de Jacques II à la couronne d'Angleterre, Largillière fut mandé pour faire le portrait du roi et de la reine; il retourna ensuite en France, et mourut à Paris, en 1746, laissant de grands biens. Ce maître peignait, pour l'ordinaire, de pratique; cependant son dessin est correct, et la nature parfaitement saisie. Sa touche est libre, savante et légère; son pinceau moelleux, sa composition riche et ingénieuse. Il donnait une ressemblance parfaite à ses têtes; ses mains sont admirables, et ses draperies d'un grand goût. Le succès avec lequel ce peintre exécutait le portrait lui mérita le surnom de *Van-Dick* français. Il a fait aussi d'excellents tableaux comme *Le repas donné par la ville*, en 1687, à Louis XIV; *le mariage du duc de Bourgogne*, en 1697; et un autre grand tableau représentant le *vœu* de la ville de Paris, placé à Sainte-Geneviève. Plus de 60 de ses portraits ont été gravés. — Un de ses fils, mort en 1742, a laissé quelques pièces de théâtre.

* LARIVE (J. MAUDUIT de), acteur tragique, né à La Rochelle en 1749, après avoir débuté à Lyon, eut l'avantage de recevoir des leçons de la fameuse Clairon, et dut à sa protectrice la faveur de débiter au Théâtre-Français le 5 décembre 1770, dans le rôle de *Zamore*. Son talent fut d'abord méconnu par le public; mais après de nouvelles études il reparut le 29 avril 1775, dans le rôle d'*Oreste*, d'*Iphigénie en Tauride*, et fut reçu la même année pour doubler Lekain, dont, en 1778, il recueillit l'héritage. Il brillait surtout dans les rôles de *Tancrède*, d'*Achille*, de *Coriolan*, de *Bayard*

et de *Montaigu*. Un physique d'une beauté rare, un organe sonore, qu'il savait sagement employer; une prononciation pure, et une connaissance profonde de son art, établirent ses succès toujours croissants. Il en jouissait depuis dix ans, lorsque Talma parut. (*Voy. TALMA.*) Larive lutta quelque temps avec son rival, mais des intrigues de coulisse l'éloignèrent de la scène. Larive avait adopté les principes de la révolution, mais avec une telle modération, qu'il fut arrêté en 1795, et ne sortit de prison qu'après le 9 thermidor (juillet 1794). Retiré dans un domaine de Malignon, il y jouissait d'une existence tranquille; son emploi de maire ne l'empêchait pas d'exercer son art : il parcourait les provinces avec une utilité réelle pour sa renommée et ses intérêts. De retour à Paris, en 1804, il ouvrit un cours de déclamation, et, deux ans après, Napoléon ayant placé son frère Joseph sur le trône de Naples, Larive l'y suivit en qualité de lecteur. Il revint en France, lorsque Joseph partit pour l'Espagne. En 1816, il joua le rôle de *Tancrède* dans une représentation au bénéfice d'un ancien acteur. Dès lors il ne reparut plus sur la scène, et mourut en novembre 1827, à l'âge de 82 ans. Il était correspondant de l'institut et depuis 1803 membre de l'académie de Naples; en 1817, le roi Ferdinand IV confirma son élection. On a de lui : *Pyrame et Thysbé*, scène lyrique, 1784, in-8, 1791, in-8; *Réflexions sur l'art théâtral*, 1801, in-8; *Cours de déclamation*, 1804-10, 3 vol. in-8. Cet ouvrage est aussi bien écrit qu'intéressant par les anecdotes curieuses dont l'auteur a su l'embellir.

** LARIVIERE (Henri), membre fameux des assemblées législatives de France, né vers 1760 à Falaise, y exerçait la profession d'avocat lorsqu'en 1791 il fut député par le département du Calvados à l'assemblée législative, où, lié avec les députés de la Gironde, il partagea leur exaltation et concourut avec eux à préparer la chute du trône. Après la journée du 10 août, il fut l'un des commissaires chargés d'examiner les pièces trouvées aux Tuileries dans la fameuse armoire de fer, et signala dans son rapport Barnave et Lameth comme vendus à la cour. Cependant il parut s'intéresser à l'ancien garde-des-sceaux Duport du Tertre. Il combattit la proposition de Jean Debry d'organiser une légion de Tyrannicides, et réclamant la liberté la plus absolue en matière de religion, demanda que les prêtres fussent dispensés de prêter le serment. Réelu à la convention, dans le procès du roi, il vota l'appel au peuple, le bannissement et le sursis. Membre de la commission des 12, il proposa des mesures pour limiter les pouvoirs exorbitants que s'était arrogés la commune de Paris; au 31 mai il prit la défense de ses collègues, dont il partagea le sort. Il se rendit dans le Calvados pour le soulèvement, et, mis hors la loi, parvint à se soustraire à l'exécution de ce décret. Pendant les vingt mois qu'il passa caché dans les bois, menacé, s'il eût été découvert, d'être conduit à l'échafaud, il s'opéra de grands changements dans ses opinions politiques. Rentré dans la convention en 1795, il y poursuivit les restes de la faction vaincue avec Robespierre au 9 thermidor, et joignit ses efforts à ceux de quel-

ques-uns de ses collègues (*Voy.* BOISSY D'ANGLAS, LANJUNAIS) pour obtenir l'adoucissement des lois révolutionnaires contre les prêtres et les nobles. Lors de l'insurrection du 1^{er} prairial, il manqua deux fois d'être assassiné. Quelques jours après, nommé membre du comité de salut public, il en sortit au mois d'octobre suivant. Après le 15 vendémiaire, il fut accusé d'avoir favorisé le mouvement insurrectionnel dirigé contre la convention. Entré au conseil des cinq-cents, il s'y montra l'un des plus actifs adversaires du directoire, dont il combattit toutes les mesures. Au 18 fructidor, porté l'un des premiers sur la liste des proscrits, il réussit encore cette fois à se soustraire aux recherches de la police, et retira d'abord en Allemagne avec sa femme et ses enfants, passa en Angleterre, où il fut accueilli par le comte d'Artois. Bonaparte parvenu à l'empire lui fit offrir une place au conseil d'état; mais il la refusa, et ne rentra en France qu'avec les Bourbons en 1814. Nommé alors avocat-général, puis en 1818 conseiller à la cour de cassation, de l'aveu même de ses ennemis politiques, il remplit ces hautes fonctions avec une sagesse et une impartialité très-remarquables. Après la révolution de 1830, il se démit de sa place, et après avoir résidé quelque temps en Angleterre et en Italie, revint à Paris et retourna pour ses affaires à Londres, où il mourut le 3 novembre 1838, à 78 ans. On a de lui quelques *Opuscules* politiques, maintenant oubliés.

LARIVIÈRE. *Voy.* RIVIÈRE.

LA ROCHE. *Voy.* ROCHE.

LAROCHE-DU-MAINE. *Voy.* LUCHET.

LAROCHEFOUCAULT. *Voy.* ROCHEFOUCAULT.

* LAROCHEJAQUELEIN (Henri de), l'un des plus illustres chefs des armées vendéennes, né le 30 août 1772 au château de Durbelières, près de Châtillon-sur-Sèvres, dans le Poitou, était fils du marquis de Larochejaquelein, colonel de Royal-Pologne (cavalerie). Destiné à la carrière des armes, il fut envoyé à l'école militaire de Sorèze. Il n'avait que 16 ans à l'époque où la révolution éclata, et le désir de défendre le trône le fit entrer dans la garde constitutionnelle de Louis XVI; mais la terrible journée du 10 août vint détruire ses espérances. En quittant Paris, il dit : « Je vais dans ma province, » et bientôt on entendra parler de moi. » Il se retira dans la terre de Clisson, près de Lescure dont les sentiments lui étaient connus; les deux amis et leurs parents ne tardèrent pas à prendre une part active aux tentatives déjà commencées pour le rétablissement de la monarchie. Le mauvais succès du soulèvement de Bressuire ne les découragea pas. Le 10 mars 1793, un paysan vint annoncer à Larochejaquelein que les habitants des paroisses voisines avaient pris les armes pour se réunir aux insurgés, et qu'ils l'avaient choisi pour leur chef. (*Voy.* LESCURE.) Il accourut, et se joignit avec sa troupe, à Bonchamp et à d'Elbée. Une armée républicaine ayant pénétré dans la Vendée, il se transporte à Châtillon et à St.-Aubin, où des milliers de paysans sont réunis, et leur adresse une harangue qu'il termine par ces mots énergiques : « Je » suis encore bien jeune, sans expérience; mais je

» brûle de me rendre digne de vous commander; » allons chercher l'ennemi : si je recule, tuez-moi; » si j'avance, suivez-moi; si je meurs, vengez-moi... » Les Vendéens, pleins d'enthousiasme, volent à la rencontre de l'ennemi, qu'ils trouvent retranché dans le cimetière des Aubiers. Ils attaquent le bourg, s'élancent sur les républicains, les repoussent, s'emparent de leur artillerie, et leur chef les ramène aussitôt sur Châtillon et sur Tiffange, où il partage les munitions enlevées avec d'autres insurgés, qui se rangent sous ses drapeaux. Larochejaquelein arrive avec sa troupe, aux cris de *vive le Roi!* à Clisson, au moment où Lescure, pressé par le danger, venait d'envoyer l'ordre à plus de quarante paroisses de se soulever. Le château, devenu une place d'armes, se remplit de soldats mal disciplinés, mal équipés, mais animés d'un courage à toute épreuve. Le corps de Larochejaquelein se réunissait ordinairement à la grande armée d'Anjou, forte de 18,000 hommes; aussi prit-il part, le 2 avril, au combat de Beaupréau, par suite duquel les républicains furent chassés au-delà de la Loire. A l'attaque de Thouars, monté sur les épaules du brave Texier de Courlai, il arrache de ses mains les pierres des murailles et commence la brèche. On suit son exemple, et les républicains capitulent. Il commandait l'aile gauche à la première bataille de Fontenai, perdue par les Vendéens. A la seconde bataille, il charge avec la cavalerie, et complète la déroute des ennemis. Le 7 juin, il enleva le camp retranché de Varins. Il montra le même courage à la prise de Saumur, où il entra l'un des premiers. En cinq jours les Vendéens s'étaient emparés de 80 pièces de canon, et avaient fait 12 mille prisonniers. Saumur fut confié à Larochejaquelein; il n'en sortit qu'après l'échec de Nantes. A la bataille de Luçon, il couvrit la retraite de l'armée royale. C'est alors que commença la guerre d'extermination contre la Vendée; mais rien ne pouvait ralentir la valeur des royalistes. Larochejaquelein, aidé de Bonchamp, emporta la forte position d'Erigné; et, quoiqu'il eût le pouce cassé par une balle, il ne quitta pas le champ de bataille. Les armées républicaines s'étant concentrées, Stofflet, Lescure et Larochejaquelein essayèrent inutilement de couvrir Châtillon. Ils voulurent attaquer les républicains près de Cholet; malgré des prodiges de valeur, ils perdirent la bataille, et Lescure, Bonchamp, d'Elbée, y furent blessés à mort. Larochejaquelein, entraîné jusqu'à Beaupréau, tenta vainement de s'opposer au passage de la Loire. Quatre-vingt mille fuyards arrivés le 18 octobre à Saint-Florent, gagnèrent la rive droite de ce fleuve, pour se soustraire à la formidable artillerie des républicains. Le 19 octobre, une nouvelle armée royale se trouva réunie à Vairades. D'Elbée et Bonchamp n'existaient plus; Lescure mourant désigna Larochejaquelein comme le seul capable de ranimer le courage des Vendéens, et tous les chefs le proclamèrent généralissime : il n'avait que 20 ans. En vain, les larmes aux yeux, il refuse cet honneur; il est contraint de céder. L'armée se met en marche le 20 octobre, vers les côtes de la Bretagne, où les Anglais avaient promis

des secours. Un corps de républicains qui couvrait Laval fut attaqué et dispersé par la cavalerie vendéenne. En poursuivant l'ennemi, Larochejaquelein se trouve seul, sans armes et un bras en écharpe, dans un chemin étroit, et en face d'un républicain qui le couche en joue. Il évite le coup, pousse contre lui son cheval, le terrasse, et le défend ensuite contre ses soldats qui sont accourus et veulent le tuer. « Va, lui dit-il, retourne vers les » républicains, et dis-leur que le général des » royalistes, sans armes et privé d'un bras, t'a » terrassé et t'a laissé la vie. » Cependant il fallut livrer bataille au général Léchelle qui marchait sur Laval. Cette bataille dura un jour et une nuit ; elle eut lieu entre cette ville et le bourg d'Antrain : Larochejaquelein y déploya les talents d'un grand capitaine. Les républicains culbutés perdirent beaucoup de monde, leur bagage et leur artillerie. Ayant divisé son armée en trois corps, il sortit victorieux de deux autres attaques, et s'empara d'Ernée et de Fougères. Il se dirigea ensuite par Dol, sur Granville, que son armée, forte de 50,000 hommes, attaqua sans succès. Ce revers découragea tellement les Vendéens, qu'ils demandèrent à grands cris à retourner dans leurs foyers, et furent sur le point de se révolter. Larochejaquelein parvint à les calmer, et s'éloigna de ces rivages. En se dirigeant vers Dol, il rencontra, le 16 novembre, le général Westermann ; le combat dura 22 heures, et les royalistes remportèrent une victoire complète : leur général eut son cheval blessé, mais il força les républicains à fuir dans le plus grand désordre, et cette victoire lui livra Ernée et Mayenne, d'où il se porta sur Laval. Le 5 décembre, il attaqua Angers ; il y éprouva le même sort qu'à Granville. Contraints de tourner le dos à la Loire et d'éviter le pont de Cé, défendu par de forts détachements, les Vendéens suivirent la route de Beaugé. Arrivés devant La Flèche, ils trouvèrent le pont coupé, et de l'autre côté, la ville défendue par une forte garnison. Larochejaquelein choisit 400 cavaliers qui, ayant chacun un fantassin en croupe, remontent la Loire ; passe le premier sur une chaussée couverte d'eau, et, suivi des siens, surprend et met en déroute la garnison, se rend maître du faubourg, s'y retranche, rétablit le pont, s'empare de la ville, sauve l'armée, et ajoute de nouveaux lauriers à sa gloire. Cependant l'armée manquait de tout : pour l'approvisionner, il se dirige sur le Mans et s'en empare ; mais le jour suivant, il se voit attaqué sur trois routes différentes. Le 15 décembre s'engagea une bataille sanglante qui fut comme le tombeau de l'armée vendéenne. Larochejaquelein ayant rassemblé un peu de cavalerie, et rallié un grand nombre de fuyards, arrive avec ces débris à Laval, toujours harcelé par les républicains, et le lendemain, entre dans Craon. On marchait nuit et jour, dans l'espoir de passer la Loire à Ancenis. Les royalistes atteignent enfin Pouancé, et ensuite Ancenis, où ils entrent le 16, sans trouver de résistance. Mais la rive opposée était occupée par les républicains, qui les attaquent et en font un horrible massacre ; ce furent les derniers efforts de cette brave armée. Témoin de ce désastre, Larochejaquelein s'enfonce

dans l'intérieur du pays, arrive la nuit à Châtillon, qu'il traverse, et gagne une métairie, près de Saint-Aubin de Baubigné. Les ruines de son propre château de Durbelières lui servirent quelque temps de retraite. Son arrivée ayant été connue, un détachement de républicains vint fouiller le château : il ne se déroba à leur vue qu'en se tenant couché sur l'entablement des murs encore debout de la façade principale. Délivré de ce péril, et ayant appris que Charette est entré dans le Bas-Poitou, il vole auprès de ce général pour concerter avec lui de nouvelles opérations. Il fut reçu froidement, et lorsqu'ils se séparèrent, Charette dit à Larochejaquelein : « Je pars pour Mortagne ; si vous voulez » me suivre, je vous ferai donner un cheval... » « — Moi, vous suivre ! répondit fièrement le général » en chef de la Vendée, sachez que je suis accou- » tumé à être suivi moi-même, et que c'est moi » qui commande ici. » Le même jour, huit cents hommes quittèrent Charette, et reconnurent Larochejaquelein pour leur général. Dans ce moment les républicains portaient le fer et le feu dans la Vendée, avec leurs *colonnes infernales*. Larochejaquelein ne tarda pas d'avoir trois engagements sérieux avec le général Cordelier ; mais les dangers se multipliant, il se tint sur la défensive dans la forêt de Vezin. Une circonstance imprévue vint grossir le nombre de ses soldats ; on trouva sur un adjudant-général républicain *l'ordre* de donner des sauf-conduits aux paysans vendéens ; de les saisir ensuite et de les fusiller. Les paysans, n'ayant plus de sûreté, accoururent auprès de Larochejaquelein. A la tête d'une armée plus nombreuse, il se met en campagne, et obtient quelques avantages sur le général Cordelier. La garnison de Cholet étant sortie pour brûler Nouaillé, Larochejaquelein l'attaqua au moment où elle y mettait le feu... Une partie des Vendéens cerne les incendiaires, dont plusieurs périssent dans les flammes qu'ils viennent d'allumer ; d'autres s'élancent sur les ennemis, et leur cavalerie en fait un massacre horrible. Larochejaquelein, en poursuivant les fuyards, aperçoit deux grenadiers cachés derrière une haie : « Rendez-vous, leur dit-il, je vous fais grâce. » Ils se disposent à obéir ; le général vent les interroger, malgré les représentations de ses officiers qui le suivent. On prononce son nom, et un des grenadiers se dévoue ; tandis que Larochejaquelein se penche pour se saisir de son arme, le grenadier l'ajuste et tire à bout portant ; la balle frappe le front du général, qui tombe et expire dans l'instant même (le 4 juin 1795), lorsqu'il n'avait pas encore atteint sa vingt-troisième année. Son meurtrier est massacré, mais les royalistes ont perdu leur chef et leur héros ! Son corps fut inhumé dans l'endroit même où il avait rendu le dernier soupir, sa mort excita les regrets des royalistes et des républicains. En dix mois il avait remporté seize victoires avec les plus faibles moyens, et dans les circonstances les plus difficiles. « Larochejaquelein était d'un tempérament robuste, il maniait un cheval avec grâce, aimait passionnément la chasse, et les exercices violents... Il avait une physionomie pleine de douceur et de noblesse, et un air guer-

rier; ses yeux, naturellement vifs, devenaient si ardents, si fiers au milieu d'une action, que son regard semblait alors le coup d'œil de l'aigle. Hors des combats, il s'abandonnait à la gaité, à l'enjouement de son âge, ne développant son grand caractère que dans les moments décisifs. Dans les conseils, il avait toujours l'avis le plus sage, mais il cédait volontiers à l'opinion des chefs dont la maturité semblait annoncer plus d'expérience. *Décidez, disait-il, et j'exécuterai.* Brûlant de l'amour de la gloire, il semblait, tel que nos anciens preux, appartenir aux temps héroïques de la chevalerie... » On exhuma ses restes en 1815, et on les déposa dans l'église paroissiale de Chollet. Le 7 mai 1817, ils furent réunis à ceux de ses ancêtres, à Saint-Aubin. Voyez les *Mémoires de madame la marquise de Larochejaquelein, avec deux cartes du théâtre de la guerre de la Vendée*, 1816, in-8.

* LAROCHEJAQUELEIN (Louis DUVERGIER, marquis de), frère puiné du précédent, né en 1777, à Saint-Aubin de Baubigné dans le Poitou, suivit son père dans l'émigration, et fit à seize ans ses premières armes dans le régiment autrichien de Latour. Il passa ensuite au service de l'Angleterre, fit deux campagnes dans l'île de St.-Domingue, et rentra en 1801 en France, où il épousa la veuve de Lescure (*voy.* ce nom). Il vivait dans la retraite, lorsqu'en 1815 il entra en relation avec un agent de Louis XVIII. Il prépara les esprits à la restauration dans la Guienne et la Vendée, et, dès qu'il connut que le duc d'Angoulême était à St.-Jean-de-Luz, il alla offrir à ce prince l'hommage de la ville de Bordeaux qui reçut en effet ce prince avec enthousiasme. Nommé commandant des grenadiers royaux de la garde, il protégea au 20 mars la retraite du roi, qu'il accompagna jusqu'à Gand, d'où il se rendit en Angleterre. Il sollicita et obtint du gouvernement britannique quelques secours avec lesquels il revint vers la Bretagne et débarqua sur la côte de St.-Gilles. Un grand nombre d'habitants du pays se réunirent à sa voix, et d'anciens chefs vendéens, MM. d'Autichamps, Sapinaud, et Suzanne, etc., le reconnurent pour général en chef. Le gouvernement impérial parvint à semer la division dans les rangs des Vendéens en proposant une suspension d'armes. Plusieurs chefs licencièrent leurs troupes ou se retirèrent dans l'intérieur. A cette nouvelle, Larochejaquelein, qui se trouvait près de l'amiral anglais, s'indigne : il apprend en même temps que le général Travot arrive, pour s'opposer au nouveau débarquement d'armes et de munitions qu'on s'occupait d'exécuter. Sans calculer les dangers, Larochejaquelein marche à sa rencontre, il trouve son avant garde au village des Matthes, près de Sainte-Croix de Vic, et au milieu de l'action reçoit une balle dans la poitrine. Le 5 juin 1815, son fils aîné Henri, nommé pair de France, est aujourd'hui (septembre 1848), membre de l'assemblée nationale.

* LAROMIGUIÈRE (Pierre), professeur de philosophie, né en 1736, à Livignac dans le Rouergue, entra dans la congrégation de la doctrine chrétienne, et après avoir régenté les basses classes à Moissac et à Lavaur, fut en 1776 appelé au collège de Tou-

louse. Il y devint l'année suivante répétiteur de philosophie, et s'essaya pour la première fois dans un enseignement qui devait honorer son nom. Professeur titulaire à Carcassonne, à Tarbes, à La Flèche, et en 1784 à Toulouse, il se fit remarquer par cette netteté d'exposition, cette clarté de pensée, cette facilité persuasive de parole qui devaient lui assurer un jour, sur un plus grand théâtre, un si brillant succès. Lorsque la révolution éclata, loin de se laisser étourdir et emporter par le tourbillon de la politique, il trouva dans les événements terribles que chaque jour voyait éclore, un motif de plus pour se réfugier dans la méditation, et pour se livrer avec une nouvelle ardeur à l'étude des vérités relatives à la constitution morale et intellectuelle de l'homme. Ses cahiers de métaphysique, publiés à Toulouse, en 1795, fixèrent sur lui l'attention de quelques hommes influents qui l'invitèrent à venir à Paris. Il y fut nommé professeur de logique et ensuite d'histoire aux écoles centrales. A la création de l'institut, il reçut le titre de correspondant de la classe des sciences morales et politiques. Plusieurs mémoires qu'il lut aux séances de cette classe ajoutèrent à sa réputation. Attaché au prytanée, à différents titres, il fut nommé professeur de philosophie à la faculté des lettres de Paris, peu de temps après son institution. Ce fut le 26 avril 1811, qu'il y ouvrit, sur les principes de l'intelligence et l'origine des idées, cette série de leçons qui obtinrent un immense succès, et qui depuis ont été traduites dans les principales langues de l'Europe. A cette époque, les disciples de Condillac éprouvant le désir de perfectionner la théorie de leur maître, se divisèrent. Les uns, abusant des principes de leur chef, en poussèrent les conséquences jusqu'au matérialisme. Les autres, à la tête desquels se plaça Laromiguière, jugeant que Condillac s'était trop exclusivement attaché à l'analyse des impressions produites sur les sens par les objets extérieurs, s'efforcèrent de corriger ce que son système leur paraissait avoir de defectueux. Sa première leçon eut pour sujet l'activité de l'âme : il prouva que toutes les facultés de l'intelligence ne sont pas renfermées dans la faculté de sentir, et que si l'art de penser dépend du langage, la pensée néanmoins précède la parole. Comme Condillac et de Tracy, il proclama que les matériaux primitifs de toutes nos idées sont en effet dans les sensations ; mais il reconnut aussi que pour mettre en œuvre ces matériaux indispensables de nos connaissances, et pour convertir les sensations en idées, il faut un instrument différent des éléments auxquels elles s'appliquent, une puissance indépendante des sensations sur lesquelles elles travaillent, en un mot, une intelligence, une âme. Observant une sorte de neutralité entre les diverses écoles, Laromiguière professa une sorte d'éclectisme qui nous paraît toutefois se rapprocher plus du sensualisme de Locke et de Condillac, que de l'idéalisme de Descartes et de Leibnitz. Du reste, Laromiguière réduisit à trois les facultés départies à l'homme, savoir : l'attention, la comparaison et le raisonnement, qui, réunies au *désir*, à la *préférence* et à la *liberté*,

compris dans le seul mot de *volonté*, forment, selon lui, l'ensemble de la pensée humaine. Cette nouvelle nomenclature, un peu arbitraire peut-être, ne fit que restreindre le nombre des termes employés par Condillac. A la *sensation* de ce philosophe, il substitua le *sentiment*, mot vague dont il ne déterminait point assez la signification philosophique, et il chercha, en distinguant l'*activité* de la *passivité* de l'âme, à expliquer le concours de la *capacité* de sentir avec la faculté d'être attentif, de comparer, de raisonner, de vouloir, pour produire la pensée. Il rappela les hypothèses de Descartes, de Malebranche et de Leibnitz sur cette question, mais il annonça qu'il n'adoptait pas entièrement leurs idées. Son principal mérite est d'avoir posé plusieurs questions avec plus de clarté qu'on ne l'avait fait avant lui, et d'avoir défini avec plus de précision certains mots dont l'abus avait égaré plusieurs de ses devanciers. Sa diction pure, élégante, facile, avait une si parfaite lucidité, qu'en l'écoutant, les hommes les moins familiarisés avec la philosophie croyaient comprendre parfaitement les plus profonds mystères de la métaphysique. Son enseignement fut toujours sage et religieux. Laromiguière avait un caractère doux et bienveillant; la bonté et la modération de son âme ne se démentirent pas un seul instant. Il aimait l'étude et la retraite, et il s'intéressait vivement à la jeunesse. Aussi modeste que savant, ce fut sur les instances répétées de Fontanes qu'il se décida à faire imprimer ses leçons. Aussitôt que l'académie des sciences morales et politiques eut été rétablie, il y fut nommé par un vote unanime. Il est mort à Paris le 42 d'août 1857. Il a publié : *Eléments de métaphysique*, Toulouse, 1795, 2 vol. in-8; *Paradoxes de Condillac*, ou *Réflexions sur la langue des calculs*, Paris, 1805, in-8 et in-12; 2^e édit., 1825, in-8; il a refondu ces deux ouvrages dans ses *Leçons de philosophie*, ou *Essai sur les facultés de l'âme*, 1815 et 1818, 2 vol. in-8, 6^e éd., augmentée par l'auteur, 1844, 2 vol. in-12, format anglais. En 1841 un concours fut ouvert sur le mérite des *Leçons* de Laromiguière, et le prix décerné en 1845 à M. Saphary.

LAROCHE. Voy. ROQUE (la).

LARREY (Isaac de), historien, né en 1658, à Montivilliers, dans le pays de Caux, de parents calvinistes, exerça pendant quelque temps la profession d'avocat dans sa patrie. Il appartenait à la religion protestante, et avait élevé ses enfants dans la même croyance. Une ordonnance de Louis XIV, enlevant aux réformés toute autorité sur leurs enfants, dès que ceux-ci annonçaient le désir de se faire catholiques, une des filles de Larrey, âgée de 12 ans, profita de cette loi, et entra dans un couvent. Après d'inutiles efforts pour l'arracher à cet asile, Larrey voulut s'expatrier : il passa en Hollande, et devint historiographe des états-généraux. L'électeur de Brandebourg l'appela ensuite à Berlin, et l'y fixa par une pension. Il y mourut en 1719, à 81 ans. La vivacité de son esprit rendait son humeur inégale, et le portait quelquefois aux extrémités opposées. Doué d'une mémoire excellente, il s'y fiait trop, et ne faisait pas d'extraits de ses lectures. De là les inexactitudes qui fourmillent dans quelques-uns de

ses écrits. Les plus connus sont : *Histoire d'Auguste*, Rotterdam (Berlin), 1690, in-8, le premier ouvrage historique de Larrey, écrit d'un style ferme et avec beaucoup de vérité. Il a été réimprimé avec l'*Histoire des triumvirs*, par Citry de la Guette (voy. ce nom). *L'Héritière de Guienne*, ou *Histoire d'Éléonore*, fille de Guillaume, dernier duc de Guienne, femme de Louis VII, roi de France, Rotterdam, 1691, in-8; 1692, in-12 : morceau d'histoire écrit d'un style emphatique, vif et un peu romanesque; *Histoire d'Angleterre, d'Irlande et d'Ecosse*, en 4 vol. in-fol., 1707 à 1715. Cet ouvrage, qu'on ne lit plus aujourd'hui, eut un grand succès dans sa naissance; mais on ne tarda pas à revenir de ce préjugé; *Histoire des sept sages*, ibid., 1715-16, en 2 vol. in-8, composée pour amuser les oisifs, et qui ne parvient pas toujours à son but. Larrey parut aussi sur la scène en qualité de controversiste. Il donna, en 1709, une *Réponse à l'Avis aux réfugiés*, réimprimée à Rouen, 1714 et 1715, in-12; *Histoire de Louis XIV*, 1718, 5 vol. in-4, et 9 vol. in-12 : compilation de gazettes infidèles, sans agrément dans le style et sans exactitude dans les faits, les dates et les noms propres : dans une infinité d'endroits, c'est une répétition des calomnies des protestants, auxquelles l'auteur en ajoute de nouvelles. Les trois derniers volumes sont de La Martinière. On remarqua des différences essentielles entre Larrey écrivant la *Vie* de Louis XIV, et Larrey écrivant les *Vies* de Charles II, Jacques II et Guillaume III.

* LARREY (Alexis), chirurgien, né à Baudéan (Basses-Pyrénées) en 1750, fit son éducation à Toulouse et entra comme élève à l'hospice de St-Joseph-de-la-Grave. Ses heureuses dispositions lui valurent la protection de son maître, M. Bonnet, chirurgien-major de cet établissement, auquel il succéda dans ce poste et dont il épousa la fille. A la suppression des écoles sous le régime de la terreur, il fonda des cours publics, desquels sortis plusieurs hommes habiles, entra autres Delpech, et son neveu (voy. plus bas). Il devint directeur de l'école de médecine de Toulouse, à sa création, et y fit en même temps le cours d'anatomie. Il est mort dans cette ville, le 17 décembre 1827. On a de Larrey plusieurs *Mémoires* et *Observations* intéressantes, adressés, avec des pièces pathologiques, à l'académie royale de chirurgie. — LARREY (Claude-François-Hilaire), neveu d'Alexis, né en 1774 à Baudéan, d'abord chirurgien-major dans un régiment, après avoir fait plusieurs campagnes, fut nommé chirurgien en chef de l'hôpital de Nîmes. Ses succès dans la pratique le firent connaître au loin. Il contribua de tous ses efforts à la propagation de la vaccine. Quoique très-occupé, il trouva toujours le temps de donner ses soins aux pauvres des campagnes qui pleurèrent sa mort, arrivée en octobre 1819. Outre un grand nombre de rapports à l'académie du Gard, on lui doit : *Discours sur les précautions que doivent prendre les mères pour procurer une bonne constitution à leurs enfants, suivi de quelques réflexions sur les accouchements*, Nîmes, 1805, in-8; *Dissertation sur l'Application du trepan*, 1805, in-8; *Lettre aux habi-*

tants de Nîmes, Nîmes, 1801, in-8, opusculé en faveur de la vaccine.

** LARREY (Jean-Dominique, baron), le plus célèbre chirurgien de cette famille, né en 1766 à Baudéan, commença l'étude de la chirurgie sous les auspices de son oncle; puis se rendit à Paris où il obtint au concours la place de second chirurgien interne aux invalides. Employé, en 1792, comme chirurgien aide-major, à l'armée du Rhin, il y fit organiser des ambulances volantes qui permettaient aux chirurgiens de suivre les mouvements de leurs corps respectifs et de donner sur-le-champ leurs soins aux blessés. En 1794, il eut la direction du service chirurgical de l'armée des Pyrénées orientales, et l'année suivante fut nommé professeur à l'hôpital du Val-de-Grâce. Bonaparte l'appela bientôt après à l'armée d'Italie pour y établir des ambulances. Après le traité de Campo-Formio, chargé d'inspecter les hôpitaux militaires d'Italie, il profita de cette circonstance pour y organiser des écoles de chirurgie, notamment à Padoue, à Milan et à Udine. L'un des médecins désignés pour faire partie de l'expédition d'Egypte, il y donna de nouvelles preuves de son zèle et de son dévouement. De retour en France, il fut, en 1802, nommé chirurgien en chef de la garde des consuls, en 1804, officier de la légion-d'honneur, et l'année suivante inspecteur-général du service de santé des armées. Il fit en cette qualité toutes les guerres de l'empire, et partout signala ses talents et son humanité. Il déploya, dans la retraite de Russie, un courage et un sang-froid qui lui valurent les éloges des généraux et l'admiration des soldats dont il était le père. Il suivit Napoléon à Waterloo, où devait s'éclipser cette grande gloire militaire, et il fut au nombre des prisonniers. La restauration lui conserva les honneurs et les grades qu'il devait à ses services et à ses talents. Nommé chirurgien consultant de la maison du roi, il fut l'un des premiers membres de l'académie de médecine à sa réorganisation. En 1829, il remplaça Pelletau (*voy. ce nom*) à l'académie des sciences, où sa place était dès longtemps marquée. Larrey mourut à Paris, le 25 juillet 1842, après avoir demandé les secours de la religion. Outre des *Mémoires* dans les recueils des académies dont il était membre, et de nombreux articles dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, etc., on a de lui : *Relation historique et chirurgicale de l'armée d'Orient*, Paris, 1805, in-8; *Mémoires de chirurgie militaire*, etc., ib., 1812-18, 4 vol. in-8; *Considérations sur la fièvre jaune*, ib., 1822, in-8; *Clinique chirurgicale*, ib., 1850-56, 5 vol. in-8 et atlas.

* LARRIERE (Noël CASTERA de), né à Aillas, près Bazas, en 1755, quoique laïc s'occupa toute sa vie de matières ecclésiastiques; élevé dans les principes des appelants, il prit la plus grande part aux querelles du temps. Il avait été envoyé en Hollande par le parti, et il y travailla longtemps sous les yeux de l'abbé de Bellegarde, qui lui faisait, dit-on, une pension. Il se montra favorable à la révolution, sans cependant en approuver les crimes, et défendit avec un zèle particulier la constitution civile du clergé. Il a publié dans ce sens : *Préservatif contre le schisme ou Questions relatives*

*au décret du 27 novembre, 1790, in-8; Préservatif contre le schisme accusé et non convaincu de graves erreurs, 1791 (voy. LAMBERT); la Suite du préservatif ou Nouveau développement des principes qui y sont établis, 1792, in-8; Lettre à l'auteur de l'autorité de l'église et de ses ministres défendus; trois Lettres en réponse à la critique de Vauvilliers. Larrière a travaillé aux Nouvelles ecclésiastiques, où il a inséré plusieurs articles en faveur de ses ouvrages et aux Annales de la religion de Desbois de Rochefort. Il essaya, en 1798, de créer, sous le titre d'Annales religieuses, un nouveau journal qui n'eut que huit numéros, et fut supprimé par le Directoire. Larrière assista, en 1797, au concile des constitutionnels, et ses connaissances ne leur furent pas inutiles. La persécution du Directoire l'obligea de retourner à Aillas, où il mourut d'une apoplexie foudroyante, le 5 janvier 1805. Outre les ouvrages que nous avons cités, il a publié : *Entretiens d'Eusèbe et de Théophile sur le sacrifice de la messe, 1779, in-12; Observations sur le pastoral de M. de Juigné, archevêque de Paris, 1786 et 1787, in-12; la Vie d'Arnaud, Lausanne, in-4, jointe à l'édition des œuvres de ce docteur, donnée par les soins de l'abbé de Bellegarde. On lui attribue Principes sur l'approbation des confesseurs, 1785.**

LARROQUE (Matthieu de), ministre protestant, né à Leirac, près d'Agen, en 1619, de parents calvinistes, prêcha à Charenton avec applaudissement. La duchesse de la Trimouille l'ayant entendu, le choisit pour ministre à Vitré en Bretagne. Après avoir servi cette église pendant 27 ans, il alla exercer le ministère à Rouen, où il mourut en 1684, à 65 ans. Ses principaux ouvrages sont : une *Histoire de l'eucharistie*, Amsterdam, Elzévir, 1669, in-4, et 1671, in-8; malgré l'érudition qu'il y étale, c'est l'un des écrits les plus faibles que les protestants aient publiés contre ce mystère, qui comme les autres dogmes chrétiens, peut bien prêter à des difficultés de raisonnement, mais contre lequel il n'est pas prudent de chercher des preuves dans l'histoire, la tradition et la doctrine des Pères; *Réponse au livre de M. de Meaux (Bossuet), de la Communion sous les deux espèces, 1685, in-12; un Traité sur la régale*, Rotterdam, 1685, in-12; deux *Dissertations latines* sur Photin et Libère; plusieurs autres *Ecrits de controverse*, estimés dans son parti. On trouvera la liste de ses autres ouvrages dans le *Dictionnaire* de Bayle et les *Mémoires* de Nicéron.

LARROQUE (Daniel de), fils du précédent, né à Vitré en Bretagne, vers 1660, quitta la France après la révocation de l'édit de Nantes, passa à Londres, de là à Copenhague, ensuite à Amsterdam, et enfin revint à Paris pour embrasser la religion catholique. Un écrit satirique contre Louis XIV (à l'occasion de la famine de 1695), auquel il avait eu part, fit pendre l'imprimeur, et le conduisit au Châtelet, d'où il fut transféré au château de Saumur. Étant sorti de sa prison, cinq ans après, par la protection de l'abbesse de Fontevault, il obtint un poste dans le bureau des affaires étrangères, et ensuite une retraite de 4,000 liv. dans le temps de la régence. Il mourut en 1741, à 70 ans. On a de lui : *Vie de l'imposteur Mahomet*, traduite

de l'anglais du savant Prideaux, Amsterdam, 1698, et Paris, 1699, in-12; deux mauvais romans satiriques, l'un sous le titre de *Véritables motifs de la conversion de Rancé*, abbé de la Trappe, Cologne, 1685, in-12; l'autre sous celui de *Vie de Mézerai l'historien*, in-12. L'auteur était jeune, dit l'abbé d'Olivet, lorsqu'il fit ce dernier ouvrage : mais l'écrivait-il lorsqu'il le publia en 1726? Traduction de l'Histoire romaine d'Echard, retouchée et publiée par l'abbé des Fontaines. (Voy. ce nom.) L'abbé d'Olivet lui attribue *Acis aux réfugiés*, 1690, in-12. On crut cependant dans toute la Hollande que Bayle était l'auteur de ce livre; on le croit encore communément aujourd'hui. L'auteur, quel qu'il soit, y donne de très-bons conseils aux réfugiés, dont les déclamations contre la France ne rendaient pas la cause meilleure. Il travailla aux *Nouvelles de la république des lettres*, pendant une maladie de Bayle.

* LASAUSSE (Jean-Baptiste), ecclésiastique, né à Lyon, le 22 mars 1740, fut successivement directeur du séminaire de la congrégation de Saint-Sulpice à Tulle et à Paris. Désigné pour accompagner à l'échafaud Châlier, surnommé le Marat de Lyon, il parvint à exciter en lui quelques sentiments religieux, et publia l'exposé des principales circonstances qui accompagnèrent la mort de Châlier et la lettre qu'il en avait reçue à la suite de sa condamnation. Lasausse mourut à Paris le 2 novembre 1826; il a composé, abrégé, traduit, ou édité un grand nombre d'ouvrages qui sont : *Cours de méditations ecclésiastiques*, Tulle, 1781, 2 vol. in-12; 2^e édit., 3 vol. in-12; *Cours de méditations religieuses*, Paris, 1782, 2 vol. in-12; *Cours de méditations chrétiennes*, 1782, 2 vol. in-12; *Retraite du P. Cataneo*, trad. de l'italien, Paris, 1783, in-18; le *Vrai pénitent*, trad. de l'italien, Tulle, ensuite Lyon, 1783, in-12, nouvelle édit., 1788, sous ce titre : *Le vrai Pénitent formé sur le modèle de David*; *L'Ecole du Sauveur*, traduction libre de la *Schola Christi*, Paris, 1791, 7 vol. in-12; *Leçons quotidiennes*, données par J. Ch., 1798, 2 vol. in-12; *Psautier des amans de Jésus*, 1801, in-12 et in-24; *Vie sacerdotale et pastorale, suivie de méditations pour chaque jour du mois*, 1801, in-12, 2^e édit.; *Jésus et Marie parlant au cœur*, avec 15 fig., 2^e édit. encadrée; *Doctrine de l'évangile*, in-18; *Dévotion au Saint-Sacrement*, in-18, 2^e édit.; *Dialogues entre deux chrétiens sur les grandes vérités du salut*, in-18; *les Chrétiens catholiques*, in-18; *l'Amante du Sauveur avec des figures sur la passion*, in-18; *le Présent utile à tous*, in-24; *le Fervent chrétien*, in-18 et in-52; *Etrennes pour les fidèles*, in-52; *Pieux fidèle*, in-52; *Science de l'oraison*, in-12; *le Chrétien brûlant d'amour pour Jésus crucifié*, in-12; *Dialogues chrétiens sur la religion, les commandements de Dieu et les sacrements*, Lyon, 1802, 5 vol. in-8, le fonds est tiré des conférences prêchées par de Laforest, ancien curé de Lyon; *Cours annuel de sujets de piété*, Paris, 1805, 5 vol. in-8; *Vie de Jésus-Christ, suivie de réflexions après chaque lecture*, 1806, 2 vol. in-12; *Doctrine de Jésus-Christ puisée dans les épîtres des apôtres*, Paris, 1807, 2 vol. in-12; *Entretiens ins-*

tructifs et pieux sur la confession et la communion, Paris, 1808, in-18; *les Pécheurs pensant à l'éternité*, Paris, 1811, in-52; *le Sage réfléchissant sur l'éternité, etc.*, Paris, 1815, in-24; *le Fervent ecclésiastique*, 1814, in-12. On y trouve des réflexions pour chaque jour de l'année; *Explication du catéchisme, avec des traits historiques après chaque explication*, Paris, 1814, édition stéréotype. Cet ouvrage a donné lieu à quelques critiques; *l'Heureuse année ou l'Année sanctifiée*, traduction libre de l'italien, Rouen, 1814; *l'Ami zélé donnant des conseils à son ami chaque jour de l'année*, Paris, 1815, in-24; *l'Ami zélé des pécheurs*, où après de courtes réflexions se trouvent des anecdotes, Paris, 1817, in-12; *Homélies sur la liberté, l'égalité et la philosophie moderne*, traduites de l'italien de Gr. Turchi, évêque de Parme, Paris, 1816, in-12; *le Chrétien sanctifié*, 1819, gros vol. in-12; *l'Imitation du sacré cœur de Jésus*, ouvrage calqué sur l'Imitation. Il y a de même quatre livres, et dans chaque livre autant de chapitres, dont chacun renferme une effusion de cœur, et ensuite une leçon sur un sujet de piété qui a rapport à celui de l'Imitation, Lyon, 1819, in-12; *Plaintes et complaisances du Sauveur*, in-52; *Plaintes et complaisances de la sainte Vierge*, 1820, in-18. Chaque page contient une plainte ou une complaisance, une plainte à la sainte Vierge et un avis du saint du jour, qui peut servir pour la méditation; *l'Amant de Jésus en oraison*, 1820, in-52; *Dévotion aux mystères de Jésus-Christ et de Marie, connue sous le nom de la dévotion des quinze samedis*, 5^e édit., in-18, augmentée de prières pour la messe, et des leçons de Jésus-Christ sur les moyens d'obtenir un grand amour pour Dieu; *le Solitaire chrétien*, 1822, 2 vol. in-18; *les Chrétiens instruits à l'école de la sagesse*, 1822, in-12; *le Prêtre cité au tribunal de Dieu au moment de sa mort*, 1822, in-12. On y trouve une suite de méditations pour une retraite ecclésiastique. Lasausse a encore publié : *Vie et œuvres spirituelles de Corneaux*, 5 vol. in-12; *Doctrine spirituelle des P. Berthier, Surin, Saint-Jure, de M. d'Orléans de la Motte, et de sainte Thérèse*, in-12; et *le Prédicateur de l'amour de Dieu*, ouvrage posthume du P. Surin, 2^e édit., in-12.

LASCA. Voy. GRAZZINI.

LASCARIS (Théodore), prince du Bas-Empire, d'une ancienne famille grecque, avait épousé, en 4200, Anne, fille d'Alexis L'Ange, sur qui son frère Isaac venait d'usurper le sceptre. A l'époque du siège de Constantinople par les Croisés, il chercha en vain à s'opposer à leur débarquement, et après la prise de cette ville par les Latins, il passa dans la Natolie et prit le titre de despote. Il s'unit aux Bulgares et au sultan d'Iconium pour combattre les Français. L'empire grec était déchiré de toutes parts, Lascaris profita de l'état de faiblesse où il était, pour se faire déclarer empereur à Nicée en 1206. Devenu veuf une première fois, et ayant répudié sa seconde femme, il épousa en troisièmes noces Marie, fille de Pierre de Courtenay, empereur français à Constantinople. Après avoir donné diverses preuves de valeur, il mourut en 1222. C'était un prince estimable, qui retarda par son

courage et sa prudence la chute de l'empire d'Orient. — Jean Ducas Vatace, son successeur et son gendre, eut un fils nommé aussi Théodore LASCARIS, dit le *jeune*. Ce dernier régna à Nicée depuis 1255 jusqu'en 1259. Après quelques exploits assez marquants contre les Bulgares et les Tartares, ce prince fut atteint d'une mélancolie furieuse, et ressentit plusieurs attaques d'épilepsie. Cette maladie affaiblit son jugement et augmenta son penchant à la colère : en sorte qu'il ternit par des actions cruelles et extravagantes un règne dont les commencements avaient donné les meilleures espérances. Il laissa un fils nommé Jean. *Voy.* Jean LASCARIS.

LASCARIS (André-Jean), dit *Rhyndacenus*, parce qu'il était de Rhyndacus, ville située entre la Phrygie et l'Hellespont, de la même famille que le précédent, eut vers 1445, passa en Italie après la prise de Constantinople. La Grèce était devenue la proie des Ottomans et le séjour de la barbarie. La maison de Laurent de Médicis, l'asile des gens de lettres, fut celui de Lascaris. Ce seigneur florentin, occupé alors à former sa vaste bibliothèque, l'envoya deux fois à Constantinople pour chercher des manuscrits grecs. A son retour, il vint en France, sous le règne de Charles VIII; il y donna des leçons de grec à Budé et à Danes. Louis XII l'envoya deux fois à Venise comme ambassadeur; fonction à laquelle il était moins propre qu'à celle de bibliothécaire. Quelque temps après, le cardinal de Médicis ayant été élevé au pontificat sous le nom de Léon X, Lascaris, son ancien ami, passa à Rome, et obtint de ce pape la direction du collège des Grecs, que ce pontife venait de fonder. En 1515 il le chargea d'une mission importante près de François I^{er}. Ce prince lui confia le soin de former avec Budé sa bibliothèque de Fontainebleau et l'envoya de nouveau à Venise où il resta jusqu'en 1555. Il reprit alors le chemin de Rome, sur les instances de Paul III. Avant d'arriver près de ce pontife, il mourut de la goutte en 1555, à 90 ans. On imprima à Bâle en 1557, et à Paris, en 1544, in-4, quelques *Epigrammes* de Lascaris en grec et en latin, car il possédait parfaitement ces deux langues. Son style a de la vivacité et de l'harmonie. Une des grandes obligations qu'on lui a, c'est d'avoir apporté en Europe la plupart des beaux manuscrits grecs que nous avons. La bibliothèque de ce savant fut dans la suite transportée en Espagne, et forme une des plus rares collections de la Bibliothèque de l'Escurial. On lui doit la traduction latine de quelque traités de Polybe sur l'art militaire. Le savant Lascaris ne dédaigna pas de remplir les fonctions de correcteur à Florence, ensuite à Rome : c'est à lui qu'on est redevable des éditions aussi précieuses que rares des ouvrages suivants : *Anthologia epigrammatum graecorum, libri VII*, græce, Florence, 1494, in-4; *Callimachi hymni graeci, cum scholiis graecis*, ibid., 1492, in-4; *Scholía græca in Iliadem, in æneidum restituta*, Rome, 1517, in-fol., etc. M. Villemain a publié un ouvrage aussi intéressant qu'instructif, sous le titre de *Lascaris ou les Grecs du xve siècle*, Paris, 1825, in-8.

LASCARIS (Constantin) quitta Constantinople, sa

patrie, en 1434, lorsque les Turcs s'en furent rendus maîtres, et se réfugia en Italie, où ses talents reçurent l'accueil qu'ils méritaient. Il enseigna les belles-lettres à Milan, ensuite à Naples, et enfin à Messine. De son école sortirent Bembo et d'autres hommes illustres. Il laissa sa bibliothèque, qui contenait beaucoup de manuscrits précieux qu'il avait apportés de Constantinople, au sénat de Messine, qui l'avait honoré du droit de bourgeoisie en 1465, et qui lui fit élever un tombeau de marbre. On a de lui une *Grammaire grecque*, en grec seulement, Milan, 1476, in-4^o. C'est la première production grecque de l'imprimerie; elle a été réimprimée avec quelques autres traités de grammaire, Venise, 1557, in-4.

LAS-CASAS (Barthélemi). *Voy.* CASAS.

**LAS-CASES (Marin Joseph-Emmanuel-Auguste-Dieudonné, comte de), né en 1766 au château de Las-Cases (Haute-Garonne), était de la même famille que le vertueux évêque de Chiapa (*voy.* CASAS LAS). Ayant terminé ses études chez les Pères de l'Oratoire de Vendôme, il fut admis à l'école militaire, et y obtint des succès. Destiné à la marine, il s'embarqua sur un vaisseau gallo-espagnol qui devait faire le siège de Gibraltar; il y courut de grands dangers et prit part au combat naval qui se donna près de Cadix. Il profita du retour de la paix pour achever son éducation et faire des voyages lointains, dont il rapporta de nouvelles connaissances. En 1787, à 21 ans, il fut nommé lieutenant de vaisseau. Deux ans après, il émigra et servit dans l'armée du prince de Condé. Il passa ensuite en Angleterre, fit partie de l'expédition malheureuse de Quiberon, et, de retour à Londres, continua d'y donner des leçons sur diverses matières d'enseignement. Le 18 brumaire lui permit de rentrer en France, et il y vécut dans la retraite, occupé de travaux littéraires. Mais en 1809, quand les Anglais menacèrent Flessingue, il s'enrôla comme volontaire pour les combattre, et servit dans l'état-major de Bernadotte. Remarqué dès lors par Napoléon, il devint successivement Chambellan, maître des requêtes, comte, et fut chargé de plusieurs missions. En 1814, il refusa de signer l'adhésion du conseil d'état à la déchéance de l'empereur, reprit après le 20 mars ses fonctions, et fut un des quatre compagnons de l'exil de Napoléon à Sainte-Hélène, auquel il montra dans toutes les circonstances le plus grand dévouement. Il était depuis 18 mois près de l'illustre prisonnier, vivant dans son intimité, lui servant de secrétaire, recueillant ses pensées ou écrivant les souvenirs qu'il lui dictait, lorsque par l'ordre du gouverneur Hudson-Lowe (*voy.* ce nom), il fut déporté au cap de Bonne-espérance, puis transféré en Europe, où il resta sous la surveillance de la police. Ce ne fut qu'après la mort de Napoléon qu'il put rentrer en France; il vint alors habiter une campagne près de Paris, où il vécut dans la retraite, uniquement occupé d'améliorer son *Atlas historique et géographique*, dont l'édition la plus récente est de 1826, gr. in-fol., et de corriger le *mémorial de Sainte-Hélène*, ouvrage dont les éditions successives prouvent assez l'importance et l'intérêt. Après 1850, élu par le département de la

Seine membre de la chambre des députés, il y siégea dans l'opposition, et mourut à Passy, le 16 mai 1842. La 1^{re} édition du *Mémorial de Sainte-Hélène* est celle de Paris, 1822-25, 8 vol. in-8; la plus récente, 1842, 2 vol. gr. in-8, est ornée de vignettes de Charlet. Las-Cases a donné son *Atlas* sous le pseudonyme de *Lesage*; il a publié des *Mémoires contenant l'histoire de sa vie, etc.* Paris, 1819, in 8.

LASCÈNE. Voy. LASENA.

LASCUS, ou LASCŒ (Jean), d'une famille illustre de Pologne, fut prévôt de Gnesne, puis évêque de Vesprien en Hongrie. Il abandonna la foi catholique pour embrasser la prétendue réforme, qu'il prêcha en Hollande et en Angleterre; en ayant été chassé par la reine Marie, il parcourut l'Allemagne, le Danemark, et mourut en Pologne l'an 1560. Ses principaux ouvrages sont : *Tractatus de sacramentis*, Londres, 1552, in-8; *Forma ministerii in peregrinorum ecclesia, instituta Londini, an. 1550, per Eduardum VI*, in-8.

* LASCY (Joseph-François-Maurice, comte de), né en 1725 à Pétersbourg, était fils du comte Pierre de Lascy, qui s'illustra par sa valeur en Russie sous Pierre le Grand, et mourut en 1751 gouverneur de Livonie. En 1744, il passa au service de l'Autriche, fit sa première campagne en Italie comme aide-de-camp du comte de Brown, et eut trois chevaux tués sous lui au combat de Velletri. Aussi heureux que brave, on le vit se signaler au siège de Maëstrich en 1748, et monter au grade de colonel. En 1756, il sauva l'armée autrichienne à Lowositz et fut fait général-major pour prix de sa valeur et d'une blessure grave qu'il avait reçue. L'année suivante, il prit une grande part à la bataille de Breslau. Ce fut à ses sages dispositions que le maréchal Daun fut redevable de la victoire de Hochkirch. Elevé au grade de lieutenant général d'artillerie en 1759, il pénétra l'année suivante jusqu'à Berlin, à la tête de quinze mille hommes, et fut fait en 1762 maréchal. La paix ne le laissa point dans l'inaction : il fit fortifier les frontières de la Bohême, et réparer plusieurs forteresses. Admis au conseil aulique, on lui dut des avis très-sages, qui furent souvent utiles, et firent taire l'envie que son mérite lui avait suscitée. Marie-Thérèse ne régnait plus : Joseph II, qui la remplaçait sur le trône, entreprit en 1788 une guerre contre les Turcs, mais cette campagne dirigée par Lascy fut malheureuse. Dans cette circonstance il n'hésita point à désigner Laudon, son ennemi, comme le seul homme qui pût réparer l'honneur des armes autrichiennes. Parvenu à un âge avancé, il continua d'éclairer de ses conseils le souverain qu'il ne pouvait plus défendre à la tête des armées, et mourut à Vienne, le 50 novembre 1801. Général actif, d'une constance à toute épreuve, et surtout d'une valeur très-brillante, Lascy aurait encore plus de droit à la reconnaissance de l'Autriche, s'il ne s'était pas fait un système de lignes et de cordons qui a occasionné de grands désastres dans la guerre contre les Turcs, et dans les premières campagnes contre la France. On trouve sur lui d'amples détails dans les *Mémoires du prince de Ligne*.

LASENA ou LASENE (Pierre), avocat, né en 1590 à Naples, originaire de Normandie, habile dans les belles-lettres et dans la jurisprudence, mourut à Rome, le 5 septembre 1656, à 46 ans. On a de lui : *Nepenthes Homeri, seu De abolendo luctu*, Lyon, 1624, in-8; *Cleombrotus, sive De iis qui in aquis pereunt*, Rome, 1657, in-8; *Dell' antico ginnasio neapolitano*, Naples, 1688, in-4.

LASIUS. Voy. LAZIUS.

LASNE (Michel), dessinateur et graveur, né à Caen, l'an 1596, mort en 1667, âgé de 72 ans, a donné quelques planches au burin, d'après Raphaël, Paul Véronèse, Josepin, Rubens, Annibal Carrache, Vouet, Le Brun et autres. Il a aussi fait beaucoup de morceaux de génie, dans lesquels on admire son talent pour exprimer les passions. Il a imité avec succès la manière de Villamena et C. Bloemaert. Son œuvre se compose de 600 pièces presque toutes très-recherchées des amateurs, et dont les principales sont un *Christ mort étendu sur une pierre et pleuré par la Vierge*, 1641; la *visitation* d'après Louis Carrache; la *Vierge assise dans les nues sur un croissant*, d'après l'Albane; un *portrait de Louis XIII à cheval*, proclamé par la Renommée.

* LASSALA (l'abbé Manuel), jésuite, né à Valence en 1758, y professait la rhétorique au séminaire des Nobles, lorsqu'il fut banni de l'Espagne avec ses confrères. Conduit en Italie, il habita d'abord Bologne, puis Ferrare, où il enseigna la philosophie. Lors de l'avènement au trône de Charles IV, il rentra en Espagne et mourut dans sa ville natale, le 22 mars 1806. Il a publié, en espagnol : *Essai sur l'histoire générale ancienne et moderne*, Valence, 1755, 5 vol. in-4; *Notice sur les poètes castillans*, ibid., 1757, in-4; des *Traductions* de Sophocle et d'Euripide, ibid., 1758-1760; deux tragédies *Joseph présenté à ses frères*, Valence, 1762, et *Don Sancho Abarea*, ibid., 1765. On a de lui en italien : *Iphigénie en Aulide*, imitation d'Euripide et de Racine, Bologne, 1785; *Ormisinda*, en 5 actes, ibid., 1785; *Lucia Miranda*, en 5 actes, ibid., 1784. Le sujet est tiré de l'histoire des Espagnols dans le Paraguay; et en latin : *Rhenus*, ibid., 1781; poème composé à l'occasion du débordement du Reno, rivière qui traverse Bologne, et qu'on appelle communément le petit Rhin; *Fabula Lockmani sapientis, ex arabico sermone latinis versibus interpretata*, ibid., 1781, dédiées à son ami Perez Bayer. Tous les ouvrages de Lassala eurent un grand succès. Raym.-Diosdado Caballero, son compatriote et son confrère, en a donné la liste détaillée pages 175-76 de son premier *Supplément à la bibliothèque de Sotwell*.

LASSENIUS (Jean), né l'an 1656, à Waldau, en Poméranie, voyagea avec un jeune seigneur de Dantzich, en Hollande, en France, en Angleterre, et visita les bibliothèques et les savants de ces pays, avec lesquels il forma des liaisons. Etant à Nuremberg, il se fit des affaires fâcheuses, en publiant un libelle intitulé *Classicum belli turcici*, contre deux jésuites, les P. Otton d'Augsbourg et Neuhausen de Ratisbonne, et contre le docteur Jäger. On l'enleva secrètement, et on l'enferma dans une prison en Hongrie. Ayant obtenu sa li-

berté, il fut nommé pasteur de diverses églises luthériennes en Allemagne, puis professeur de théologie à Copenhague, où il mourut en 1692. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages en allemand, peu connus, même des luthériens.

LASSUS, ou LASUS, musicien et poète dithyrambique, né à Hermione, dans le Péloponèse, l'an 500 avant J.-C., l'un des sept sages de la Grèce, après la mort de Périandre, fut le premier qui écrivit sur la théorie de la musique, et qui donna des règles de composition et de chant. Quelqu'un lui demandant ce qui était le plus capable d'inspirer la sagesse, il répondit : c'est l'expérience.

LASSUS, ou di LASSO (ROLAND DELATRE plus connu sous le nom d'ORLANDO), célèbre musicien du seizième siècle, né à Mons en 1520, et mort à Munich le 15 juin 1595, était le premier homme de son art, dans un temps où la musique n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui. Il fit briller ses talents dans les cours de France, d'Angleterre, de Bavière, etc., fut maître de musique à Naples, chef et maître de la chapelle de Saint-Jean-de-Latran à Rome. On a de lui un grand nombre de pièces de musique sur des sujets sacrés et profanes, sous le titre de *Mélanges d'Orlando Lassus*, Paris, 1576; et *Continuation des Mélanges*, 1584. On doute de l'existence des autres ouvrages que lui attribuent communément les bibliographes, tels que *Theatrum musicæ*, *Patrocinium musarum*, *Motetorum et madrigalium libri*, *Liber missarum*, etc. Ses contemporains le vantaient comme la merveille de son siècle, et le mirent au-dessus d'Orphée et d'Amphion. Un poète a dit de lui :

Hic ille est Lassus lassum qui recreat orbem,
Discordemque sua copula harmonia.

On peut consulter pour des détails la *Notice biographique* sur ce grand musicien par M. Delmote, 1856, in-8.

* LASSUS (Pierre), habile chirurgien, né à Paris en 1741, se livra dès l'âge de 24 ans, avec succès, à l'enseignement particulier : il fut ensuite chargé du cours de l'histoire de la médecine; et peu de temps après, il obtint la place de démonstrateur à l'académie de chirurgie. En 1770, il fut nommé chirurgien ordinaire des dames de France, filles de Louis XV, auxquelles il demeura toujours attaché et qu'il accompagna lorsque les événements politiques les contraignirent de se retirer en Italie. A sa rentrée en France, il trouva moyen d'échapper aux lois contre les émigrés, en faisant valoir les travaux dont il s'était occupé à l'étranger, et dont il rapportait les fruits dans sa patrie. Lorsque les écoles furent rouvertes, Lassus fut nommé successivement professeur de l'histoire de la médecine, puis de pathologie externe. A la formation de l'institut, il fut admis dans la première classe où il remplit les fonctions de secrétaire et de bibliothécaire. Il est mort le 17 mars 1807. Ses principaux ouvrages sont : *Traité élémentaire de médecine opératoire*, Paris, 1793, 2 vol. in-8; *Pathologie chirurgicale*, Paris, 1805-06, 2 vol. in-8; des *Mémoires* dans le recueil de l'institut. MM. Thouret, Pelletan, Pierre Sue et Cuvier ont publié son éloge.

* LATAPIE (François-de-Paule), botaniste, né à

Bordeaux le 8 juillet 1759, d'un arpenteur feudiste attaché à Montesquieu, commença son éducation sous les auspices de ce grand écrivain, et devint le secrétaire de son fils, qu'il accompagna dans ses voyages en Italie. Il y prit le goût de l'histoire naturelle et de la technologie, et fut, à son retour, nommé inspecteur des arts et manufactures de la Guyenne. En 1785, l'académie de Bordeaux le chargea de faire un cours de botanique; il perdit cette place à la révolution; mais lors de la création des écoles centrales, il obtint la chaire d'histoire naturelle et plus tard il professa la littérature grecque au lycée de Bordeaux. Latapie mourut le 8 octobre 1825. Il a laissé par son testament à la commune de la Brède une propriété du revenu de 500 fr. pour doter la fille la plus vertueuse. On a de lui : *l'Art de former les jardins modernes ou l'Art des jardins anglais*, traduit de Whately, Paris, 1771, in-8; *Hortus Burdigalensis ou Catalogue du jardin des plantes de Bordeaux*, 1784, in-12; *Description de la commune de la Brède*, dans le t. 5 des *Variétés bordelaises*, et plusieurs articles dans le *Journal d'agriculture* de Rosier. *Notice sur les arts et manufactures en Guyenne*, conservée en manuscrit à la bibliothèque de Bordeaux. On trouve une notice sur Latapie, dans le *Musée d'Aquitaine*, tome 2, page 250.

* LATASSE (Claude), né à Nancy en 1745, fit son cours de théologie chez les jésuites, à Pont-à-Mousson, où il obtint le grade de docteur. Elevé à la dignité sacerdotale, son évêque, M. Drouas, voulant tirer avantage de ses talents, l'agréa à la compagnie des missionnaires de Nancy. Il devint curé, et ensuite prébendier à la cathédrale de cette ville. Quoique cette place ne l'obligeât qu'à l'assistance au chœur, son zèle lui faisait partager les fatigues du ministère pastoral. Souvent il allait prêcher les habitants des campagnes, leur donner des retraites et des missions. Ce fut pour eux qu'il rédigea la *Bonne journée*, ouvrage précieux, qui leur apprend à sanctifier leurs peines : c'est aussi vers ce temps qu'il fit paraître la *Famille sainte*, ou *Tobie*. Cette histoire qui peut être présentée pour modèle aux familles chrétiennes, a obtenu un très-grand nombre d'éditions, qui prouvent mieux son utilité que tous les éloges qu'on en pourrait faire. A la révolution, Latasse, fidèle à sa conscience, refusa courageusement toute espèce de serment, et il émigra en Allemagne. Dès que l'on connut son mérite, on lui donna une chaire de théologie. Toujours occupé du salut des âmes, il employa ses loisirs à combattre les impies et les hérétiques dans un petit ouvrage intitulé : *Le Catholique instruit*. Sous la forme simple du dialogue il expose les principales vérités de la religion, et il répond aux diverses objections que l'on a faites jusqu'à ce jour. De retour dans son diocèse, il fut nommé supérieur du séminaire; mais il occupa peu de temps cette charge. Il resta néanmoins attaché à cet établissement, donnait des conférences sur la religion et sur le gouvernement des paroisses. Il mourut le 6 janvier 1816, sincèrement regretté. C'était un pasteur zélé, un directeur sage et éclairé, aussi scrupuleusement observateur des principes sur le

déclin de l'âge que dans la ferveur de la jeunesse; il avait surtout le rare talent de rendre ses auditeurs attentifs, et de faire désirer au sortir d'un de ses exercices le retour du suivant. Ouvrier infatigable et propre à tout, il a laissé beaucoup de sermons manuscrits et un grand nombre d'extraits des saints Pères, dont ses amis ont hérité.

LATERANUS (Plautius), fut désigné consul l'an 65 de Jésus-Christ. Avant de prendre possession de son consulat, il fut tué par ordre de Néron, pour être entré dans la conjuration de Pison contre ce prince. C'est de *Platius Lateranus* que le célèbre palais de Latran a tiré son nom, parce que c'était autrefois la maison qu'habitaient ceux de cette famille. Les auteurs contemporains mettaient cette maison au nombre des plus magnifiques de Rome.

LATES (Bonet de). *Voy. BONET.*

LATHBER (Jean), cordelier anglais du ^{xv}e siècle, a fait des *Commentaires* estimés sur les *Psaumes*, sur *Jérémie* et sur les *Actes des Apôtres*. Il a fini celui sur *Jérémie* en 1406.

** LATIL (J.-B.-Marie-Ant. de), cardinal, né en 1751 aux îles Ste.-Marguerite, acheva ses études au séminaire de St.-Sulpice, à Paris, et fut ordonné prêtre en 1784. Nommé grand-vicaire de l'évêque de Vence, il représenta ce prélat à l'assemblée bailliagère du diocèse, qui précéda la convocation des Etats-Généraux, et s'y montra fort opposé aux réformes réclamées alors de toutes parts. Conséquent à ses principes, il refusa le serment à la constitution qui changeait l'ancienne organisation du clergé, et quitta la France en 1791. Il y revint l'année suivante, sans doute, chargé de quelque mission; mais, arrêté à Montfort-l'Amaury, il se hâta, dès qu'il le put, de retourner en Allemagne, et s'établit à Dusseldorf, où il se fit connaître par son talent pour la chaire. Plus tard il se rendit en Angleterre, devint aumônier du comte d'Artois, et, dès ce moment ne quitta plus ce prince, qui lui avait donné toute sa confiance. Rentré en France en 1814, il fut membre des deux commissions instituées pour s'occuper des affaires ecclésiastiques, et prit une part active à toutes les mesures adoptées en faveur du clergé. En 1816, le pape lui conféra le titre d'évêque d'Amyclée; il fut appelé en 1821 à l'évêché de Chartres, rétabli par le nouveau concordat, et en 1824, élevé sur le siège archiepiscopal de Reims. En cette qualité il présida l'année suivante au sacre de Charles X (*voy. ce nom*, 2, 557). Créé pair depuis 1822, ce prélat ne pouvait manquer d'être appelé dans les conseils du nouveau roi. Nommé ministre d'état, il fut, en 1826, déclaré cardinal par le pape Léon XII, en récompense des services qu'il avait rendus à l'église. Cependant il signa, le 10 avril, la déclaration du clergé français sur l'indépendance de la puissance temporelle en matière civile. Il se rendit à Rome en 1829 pour assister au conclave, où fut élu Pie VIII (*voy. ce nom*). Depuis son élévation à l'épiscopat, il avait cessé d'être le confesseur du roi, et il passait la plus grande partie de l'année dans son diocèse. Il était à Reims lorsque parurent les ordonnances, auxquelles il avait été totalement étranger. Arrivé le 27 juillet à Paris, il rejoignit

Charles X en Angleterre et le suivit dans ses diverses résidences. Après la mort de ce monarque, il fit deux voyages à Rome, et trouvant que le climat ne lui était pas favorable, encore moins celui de l'Autriche, il rentra en France avec le projet de se fixer près de son berceau; mais arrivé près de Marseille à Gemmenos, il y mourut, le 6 décembre 1859. Lors de la translation de ses restes à Reims, l'un de ses grands-vicaires, M. l'abbé Herblat, prononça un *Discours* qui a été imprimé.

LATINI (Latino) vit le jour à Viterbe en 1515. Il fut employé à la correction du *Décret* de Gratien, et mourut à Rome en 1595, après avoir publié des remarques et des corrections sur *Tertullien*, et sur plusieurs autres écrivains, et une savante compilation, sous le titre de *Bibliotheca sacra et profana*. Ce recueil d'observations, de corrections, de variantes, de conjectures, fut imprimé à Rome en 1667 par les soins de Dominique Maeri, qui l'enrichit de la *Vie* de l'auteur. C'est faussement qu'on a accusé celui-ci d'avoir supprimé les pièces des anciens qui ne s'accordaient pas avec ses sentiments. Juste-Lipse l'appelle *Probissimus senex, et omni litterarum genere instructissimus*. Quoiqu'il eût une santé très-délicate, il la ménagea si bien qu'il poussa sa carrière jusqu'à 80 ans. Il fut successivement secrétaire des cardinaux Rodolfo Pio, del Pozzo et Colonne.

LATINI (Brunetto). *Voy. BRUNETTO.*

LATINUS PACATUS DREPANIUS, orateur latin, né à Drépâne dans l'Aquitaine, dont nous avons un *Panegyrique* de *Théodose le Grand*, prononcé devant ce prince en 589, après la défaite du tyran Maxime. Il y en a une édition de 1631, in-8; et on le trouve dans les *Panegyrici veteres*, 1677, in-4.

LATINUS (Jean), nom sous lequel est connu un célèbre Ethiopien, disciple du fameux Clénard, est célèbre dans le monde savant. Il développa un génie et des connaissances qu'on était bien loin de soupçonner dans un Africain du ^{xv}e siècle, et donna des leçons publiques de musique, de poésie et de langue latine dans un collège de Grenade. Sa réputation était extraordinaire, et tous les curieux accouraient pour voir un *Nègre* briller dans les connaissances des beaux esprits de l'Europe, et les enseigner aux Européens mêmes. « Nouvelle preuve, » après tant d'autres, dit un physiologue, que la » raison de l'homme est à elle-même; que c'est un » feu céleste, comme s'exprime un ancien, qui se » développe partout où il peut, *divinæ particula* » *aure*, et que si des circonstances locales ou organiques mettent des obstacles à son essor, ou lui » donnent des facilités, elles ne peuvent jamais en » être la cause productive. » Latinus mourut vers 1590. On a de lui un petit poème intitulé : *De navali Joannis Austriaci ad Echinadas insulas victoria*, etc.

LATOMUS (Jacques), savant théologien scolastique, né à Cambron, dans le Hainaut, vers 1475, était docteur de Louvain, chanoine de Saint-Pierre de la même ville et de la cathédrale de Cambrai, et inquisiteur de la foi. Il écrivit contre Luther, et fut l'un des meilleurs controversistes de son temps. Il mourut en 1544. Tous ses ouvrages furent re-

cueillis et donnés au public en 1530, in-fol. Les luthériens furent si sensibles aux coups que leur porta Latomus, qu'ils le déchirèrent de son vivant et après sa mort, par des satires, des romans, et par les termes les plus injurieux. — Jacques LATOMUS, son neveu, né à Cambron, au commencement du xvi^e siècle, chanoine de St.-Pierre à Louvain, mort le 29 juillet 1596, s'était appliqué à la poésie latine, et a donné *Psalmi omnes Davidis in carmen conversi*, Anvers, 1587, in-8. Buchanan et le père Commire l'ont surpassé dans ce genre.

LATOMUS (Barthélemi), né à Arlon, dans le duché de Luxembourg, en 1485, fut un des hommes de son siècle les plus versés dans les belles-lettres. Il professa la rhétorique à Cologne, fut principal au collège de Fribourg en Brisgau, et passa ensuite à Paris, où François I^{er} le nomma, l'an 1534, pour remplir le premier une chaire d'éloquence latine dans le collège royal de France, qu'il venait d'établir. Sur la fin de la même année, les sacramentaires ayant eu l'audace d'afficher des écrits insolents contre l'auguste sacrement de nos autels et contre le roi, on en accusa les Allemands qui étaient à Paris, et on se souleva contre eux indistinctement. Latomus craignit d'être enveloppé dans ce soulèvement ; mais François I^{er} ayant fait faire une exacte recherche des auteurs de ces libelles, trouva qu'ils étaient tous Français : il y en eut au moins vingt-quatre qui périrent par le dernier supplice. Latomus enseigna jusqu'à l'an 1542, avec distinction ; puis il se retira à Coblenz, où il fut fait conseiller de l'électeur de Trèves. Les hérétiques, et en particulier Martin Bucer, l'attaquèrent dans sa retraite ; il se tira de ces disputes avec honneur, et en homme bien instruit de sa religion. La réputation qu'il se fit par ses ouvrages de controverse engagea Charles-Quint à l'envoyer au colloque de Ratisbonne, tenu en 1546, pour y assister en qualité d'auditeur du côté des catholiques. Il mourut à Coblenz en 1566. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages de littérature, entre autres des *Notes* sur une grande partie des ouvrages de Cicéron. Ces notes ont été rassemblées dans une édition de Cicéron, donnée par Jean Oporin, Bâle, 1535, in-fol.

LATONE, fille de Cæus et de Phébé. Comme Jupiter l'aimait, Junon, par jalousie, la fit poursuivre par le serpent Python, et pendant toute sa grossesse, cette infortunée erra de côté et d'autre, jusqu'à ce que Neptune, par pitié, eût fait paraître l'île de Délos au milieu des eaux, où elle alla se réfugier et y accoucha d'Apollon et de Diane.

LATOUCHE. Voy. CREUZÉ-LATOUCHE.

LATOUCHE-TREVILLE. Voy. TRÉVILLE.

LATOUCHE. Voy. GUINOND de la TOUCHE.

* LATOUR - D'Auvergne (Théophile-Malo CORRET de), le premier grenadier de France, né le 25 novembre 1745, à Carhaix en Bretagne, descendait de l'illustre maison de Bouillon, dont un arrêt du parlement l'autorisa à prendre le nom et les armes. A sa sortie de l'école militaire, il fut pourvu d'une lieutenance au régiment d'Angoumois, et continua de consacrer à l'étude tous les moments dont il pouvait disposer. Il servit, dans la guerre d'Amérique, sous le duc de Crillon, qui commandait

l'armée espagnole, et, au siège de Mahon, il coula une frégate anglaise sous le feu de la place, et brûla les bâtiments munitionnaires de l'ennemi. Le roi d'Espagne lui envoya le brevet d'une pension de mille francs, avec la croix de l'ordre de Calatrava ; mais il refusa la pension. Lors de la guerre de la révolution, il prit, en qualité du plus ancien capitaine, le commandement de toutes les compagnies de grenadiers réunies sous le nom de *Colonne infernale*. Le trait suivant donnera une idée de l'impétuosité de celui qui la conduisait : devant Saint-Sébastien situé sur un rocher au milieu de la mer, il se jette dans un esquif avec une seule pièce de huit, arrive sous la place, et feignant que les Français ont amené toute leur artillerie, il parvient à intimider le commandant qui répond : « Mais, capitaine, vous n'avez pas fait tirer un seul coup de canon sur la citadelle ; faites-moi du moins l'honneur » de la saluer, sans cela je ne puis vous la rendre. » Latour-d'Auvergne retourne à son esquif où il fait jouer la pièce de huit, puis revient à la citadelle dont les clefs lui sont remises. Sa conduite, pendant le reste de la campagne, répondit à ce brillant début ; son chapeau et son manteau, qu'il avait l'habitude de tenir sous son bras gauche en combattant, furent vingt fois criblés de balles, sans qu'il fût blessé. « Notre capitaine a le don de charmer les balles, » disaient ses grenadiers. Lorsqu'on voulut le destituer comme noble, ses braves s'y opposèrent avec tant d'énergie, que les représentants furent obligés de le respecter. A la paix il fut pris par les Anglais sur le vaisseau qui le ramenait en France, et passa dix-huit mois sur les pontons. Ayant été échangé, il s'établit à Passy, et il se livrait à ses studieuses occupations, lorsqu'il apprit que la conscription allait enlever à Le Brigant (voy. ce nom) le seul fils qui lui restât pour consoler sa vieillesse. Quoiqu'alors âgé de 55 ans, il obtint de remplacer le jeune homme qu'il rend à son père, et se rend à pied à l'armée du Rhin, où il se signala par de nouveaux exploits. La paix de Campo-Formio lui permit de rentrer dans ses foyers, mais il les quitta bientôt après, pour rejoindre en Suisse ses compagnons d'armes, et continua de servir, sans vouloir accepter d'autre récompense que celle du beau surnom que nous avons énoncé en commençant cet article, et qui lui fut donné par Bonaparte, avec un sabre d'honneur, dont il ne voulut point se parer avant de l'avoir éprouvé contre l'ennemi. Latour-d'Auvergne trouva la mort sur le champ de bataille de Neubourg, où il fut tué d'un coup de lance par un hulan (27 juin 1800). Sur la demande de ses camarades, son cœur fut placé dans une urne, et porté par un fourrier à la tête de sa compagnie. Le général Dessolle laissa son poste vacant ; à chaque appel, le sergent commençait par ce nom illustre, et le fourrier répondait : *Mort au champ d'honneur*. L'armée porta son deuil pendant trois jours. La terre où le grand Turenne et son petit-neveu avaient marché en vainqueurs à reçu ses restes ; le *Moniteur*, en rendant compte des *Origines gauloises*, 3^e édit. 1802, in-8, avait dit que l'auteur descendait de Turenne ; Latour-d'Auvergne s'empressa de répondre qu'il n'était sorti

que d'une branche bâtarde de la maison de Bouillon. Il se trouva quelquefois dans un assez grand dénuement. Tandis qu'il était en Espagne, un représentant du peuple lui vantait un jour son crédit, dont il lui offrait d'user : « Eh bien, dit Latour- » d'Auvergne, demandez pour moi.... — Un ba- » taillon ? un régiment ? — Non, une paire de » souliers. »

* LATREILLE (Pierre-André), naturaliste, né à Brives (Corrèze) le 29 novembre 1762, fit ses études à Paris au collège Lemoine, où il s'attira la bienveillance de Haüy, et embrassa l'état ecclésiastique. Il retourna dans sa ville natale (1786), et n'ayant accepté aucune fonction consacra tous ses loisirs à des recherches sur les insectes. Quelques plantes curieuses dont il fit hommage à Lamarck, dans un nouveau voyage à Paris, lui procurèrent la connaissance de ce grand naturaliste, auquel il succéda plus tard dans sa chaire au muséum d'histoire naturelle (*voy. LAMARCK*). Arrêté à Brives, comme prêtre, sous le règne de la terreur, il fut conduit à Bordeaux, enfermé au fort du Ha et condamné, lui soixante-treizième, à la déportation. Au milieu de ses infortunes, la science qu'il cultivait avec tant de zèle, devint pour lui une occasion de salut. Le médecin des prisons s'étonnant de le voir absorbé dans la contemplation d'un insecte, quand sa tête est menacée : *C'est*, répond Latreille, *un insecte très-rare*. L'insecte est demandé et obtenu pour un naturaliste de Bordeaux (Bory Saint-Vincent), qui s'impose le devoir de soustraire Latreille au danger qui le menace, et bientôt, malgré les obstacles qu'offrait cette noble tentative, le prêtre naturaliste est rendu à la liberté. M. Martignac contribua aussi beaucoup à son élargissement. Il fut proscrit de nouveau en 1797 ; mais, entouré de l'estime de ses concitoyens, il put revenir l'année suivante à Paris. Peu de temps après, il fut nommé correspondant de l'institut et obtint une place au muséum d'histoire naturelle où il fut chargé de l'arrangement méthodique des insectes. En 1814, il remplaça son ami Olivier à l'académie des sciences. Latreille s'est placé, de l'aveu même de ses rivaux, au premier rang des entomologistes, et presque toutes les académies de l'Europe s'empressèrent de se l'associer. Il est mort le 6 février 1855 ; ses principaux ouvrages sont : *Histoire naturelle des salamandres de France*, Paris, 1800, in-8 ; *Histoire naturelle des fourmis*, Paris, 1802, in-8 avec 42 pl. ; *Genera crustaceorum et insectorum secundum ordinem naturalem in familias disposita*, Paris, 1806-1809, 4 vol. in-8 ; *Familles naturelles du règne animal, exposées succinctement et dans un ordre analytique, avec l'indication de leurs genres*, Paris, 1823, in-8 ; *Cours d'entomologie, ou d'histoire naturelle des crustacées, des arachnides, des myriapodes et des insectes*, Paris, 1851, in-8, avec un cahier de 24 pl. C'est de toutes ses productions la plus importante et la plus estimée. Latreille a enrichi le *Magasin encyclopédique*, le *Bulletin de la société philomatique*, les *Annales et mémoires du muséum d'histoire naturelle*, d'un grand nombre d'observations ; il a fourni des *suppléments* aux éditions récentes de Buffon ; a été le

collaborateur de Cuvier pour le *règne animal distribué d'après son organisation* ; de Dejean pour son *Histoire des coléoptères*, etc., et a travaillé et au *Dictionnaire d'histoire naturelle* de Dèterville, à l'*Encyclopédie méthodique*, pour la partie de l'entomologie, et au *Recueil d'observations de zoologie et d'anatomie comparée* du Voyage de Humboldt et Bonpland.

LATTAIGNANT (Gabriel-Charles de), né en 1697, à Paris, fut chanoine de Reims, et mourut en cette ville en 1778. Il s'adonna d'abord à la poésie légère, et enfanta un grand nombre de chansons où il paraît oublier la décence de son état. Il faut cependant lui rendre cette justice, que jamais il ne se permit de ces transports qu'on appelle philosophiques ; toujours il respecta dans ses vers la religion. On peut même dire à sa gloire qu'il répara les légèretés de sa muse par des productions plus dignes de ses talents. Ses *cantiques spirituels* lui feront plus d'honneur dans les esprits sages, que ses ouvrages de galanterie ne lui ont attiré d'applaudissements de la part des esprits frivoles. Ses principales productions ont été publiées collectivement par l'abbé de la Porte, 1757, 4 vol. in-12, auxquels il faut joindre un 5^e vol. publié en 1779, sous le titre de *chansons et poésies fugitives*. Millevoie a donné un *choix des poésies de l'abbé Lattaignant*, en 1810, in-18.

* LATUDE (Henri MASERS de), connu par sa longue détention à la Bastille, né en 1723 à Montagnac, en Languedoc, d'une famille honorable, fut destiné à l'arme du génie. Tourmenté du désir de faire fortune, il vint à Paris à 20 ans, et crut avoir trouvé le moyen qu'il cherchait, en donnant à M^{me} de Pompadour l'avis d'un prétendu complot formé pour l'empoisonner. L'intrigue ne tarda pas à être découverte, et le donneur d'avis fut d'abord enfermé à Bicêtre, d'où il tenta de s'échapper, ce qui le fit transférer à Vincennes. De nouveaux efforts pour se procurer la liberté le firent traiter encore plus sévèrement : il fut mis au cachot à la Bastille. Dix-huit mois après il fut transporté, dans une chambre où il eut pour compagnon d'infortune un jeune homme nommé d'Alègre, que M^{me} de Pompadour retenait aussi dans cette prison. Il s'échappa avec lui en 1736, fut arrêté à Amsterdam et ramené à la Bastille (1). On lui mit les fers aux pieds et aux mains : malgré la gêne de sa position, il finit par s'habituer à son état, et goûta même des moments de satisfaction. Il apprivoisait des rats, rêvait des projets d'utilité, et se consolait toujours par l'espoir d'être un jour libre. Cependant les années s'écoulaient sans apporter le moindre changement à son sort : il tomba dans le désespoir, et il avait résolu de se laisser mourir de faim, si ses gardiens n'eussent adouci les rigueurs de sa captivité. Transféré à Vincennes en 1764, il s'évada une seconde fois, et fut encore repris ; ramené à Vincennes, il fut conduit à Charenton où ses ennemis le firent traiter pendant 2 ans pour une folie qu'il n'avait

(1) D'Alègre, qui était parti le premier, déguisé en paysan, fut arrêté à Bruxelles, des son arrivée dans cette ville, et reconduit à la Bastille, et de là à Charenton, où Latude le retrouva vingt années plus tard, enfermé avec les fous.

pas. Enfin en 1777 il recouvra la liberté, sous la condition de rester dans sa ville natale. Latude enfreignit cet ordre, fut arrêté de nouveau et enfermé à Bicêtre; il y languit plusieurs années au milieu des malfaiteurs de tout genre. En 1784, un mémoire qu'il fit pour le président de Gourgues, tomba entre les mains de M^{me} Legros, marchande à Paris, qui parvint à intéresser en sa faveur des personnes en crédit, et, par leur protection, à le faire sortir de sa prison. En 1790, l'assemblée nationale lui accorda une pension alimentaire, mais elle rejeta l'année suivante une pétition par laquelle il demandait des secours, et il était sans ressources, lorsqu'en 1795, un jugement du tribunal de 1^{re} instance lui adjugea une somme de 60,000 livres sur les biens des héritiers de M^{me} Pompadour et de M. Amelot, auteurs de sa captivité. Il est mort à Paris le 1^{er} janvier 1805, à l'âge de 80 ans. Thierry, avocat, a publié le *Despotisme dévoilé ou Mémoires de Latude rédigés sur les pièces originales*, Paris, 1791, 1792, 5 vol. in-18; 1795, 2 vol. in-8.

LAU (Théodore-Louis), fameux spinosiste du xvm^e siècle, conseiller du duc de Courlande, s'est malheureusement fait connaître par un traité imprimé à Francfort, en 1717, sous ce titre : *Meditationes philosophicæ de Deo, mundo, homine*, in-4 de 48 pages, sans date ni lieu de publication (Francfort, 1717). Ce livre fut pros crit, ce qui l'a rendu fort rare. Il a été reproduit en 1770 avec la traduction française, sous la rubrique de Kœnigsberg, et forme le tom. 7^e de la *Bibliothèque de Bon sens*. Lau y dit (paragr. 4) : *Deus est materia simplex; ego materia modificata..... Deus oceanus; ego fluvius... Deus terra; ego gleba...* Tels sont les délires où s'engage l'altière et imprudente raison, quand elle se sépare de la révélation, fidèle conservatrice de ses lumières. Il a fait aussi quelques traités de politique qui ne valent pas mieux que ses traités théologiques.

LAUBANIE (Yrier de Magonthier de), né en 1641, dans le Limousin, parvint par ses services au grade de lieutenant général, et s'en rendit digne par les preuves de courage qu'il donna dans quantité d'occasions. Nommé gouverneur de Landau en 1704, il y fut assiégé par deux armées, commandées par le prince Louis de Bade et le prince Eugène, soutenues par l'armée d'observation de mylord Marlborough; il défendit la place durant 69 jours, et obtint la plus honorable capitulation. Il fut fait grand'-croix de l'ordre de Saint-Louis, et se retira à Paris, où il mourut en 1706.

L'AUBESPINE. Voy. AUBESPINE.

LAUBRUSSEL (Ignace de), jésuite, né à Verdun en 1665, professa avec distinction dans son ordre, fut provincial de la province de Champagne et ensuite préfet des études du prince Louis des Asturies, et lorsque ce prince se maria, il devint confesseur de la princesse. Il mourut au Port-Sainte-Marie en Espagne, l'an 1740, après avoir publié quelques ouvrages. Les plus connus sont : *Traité des abus de la critique en matière de religion*, Paris, 1710, 2 vol. in-12, dédié à M. de Rohan, depuis cardinal; la *Vie du P. Charles de Lorraine*, jésuite, Nancy, 1755, in-8. Son but était de venger la religion des coups im-

puissants que lui portent les incrédules et les hérétiques; il y a de bonnes choses, mais elles pourraient être énoncées avec plus de dignité et de force.

LAUD (Guillaume), archevêque de Cantorbéry, et ministre d'état sous Charles 1^{er}, illustre par ses talents et par sa constance dans ses malheurs, naquit à Reading en Angleterre, l'an 1575. Il prit le bonnet de docteur à Oxford, fut d'abord chapelain de Jacques 1^{er}, puis successivement évêque de Saint-David, de Bath, et de Londres; après la mort d'Abbot, son adversaire, il obtint le siège de Cantorbéry. On l'accusait de persécuter les *puritains*, qui depuis causèrent sa perte. Il succéda dans le ministère au fameux duc de Buckingham. On lui attribue le règlement fait en 1622, par le roi Jacques, pour défendre aux prédicateurs de traiter en chaire les questions de la prédestination et de la prérogative royale. Il engagea le roi à faire réimprimer les trente-neuf articles de la *confession anglicane*; son désir était de rendre le rit anglican commun à toutes les églises britanniques, et de rétablir dans le culte la pompe des cérémonies romaines, afin de devenir le primat universel de la religion. Son attachement à Charles 1^{er} lui fut funeste. Les ennemis de ce prince firent mettre l'archevêque à la Tour de Londres. Il fut accusé par le parlement d'avoir voulu introduire la religion catholique, d'avoir entrepris de réunir l'église romaine avec l'anglicane. Charles ayant été entièrement défait, et les séditieux n'ayant plus rien à craindre, on fit couper la tête à cet illustre prélat, en 1644 : il avait alors 72 ans. On a de lui une *Apologie de l'église anglicane* contre Fisher, Londres, 1639, in-fol. C'est l'apologie du schisme et de l'hérésie, qui prouve assez que c'est sans fondement qu'on l'accusa d'avoir fait des démarches en faveur de l'Eglise catholique. Warthon publia en 1695, in-fol., la *Vie* de cet archevêque. Elle est curieuse et recherchée. On y trouve l'histoire du procès de Laud, composée par lui-même dans la Tour de Londres, avec beaucoup de vérité.

* LAUDENOT (Louise), dite aussi la *Mère de saint Jacques*, fille d'un médecin du roi, se rendit dès sa première jeunesse recommandable par sa piété. Ayant pris la résolution de renoncer au monde, elle entra chez les bénédictines de l'abbaye de Montmartre, et s'y distingua par sa régularité et ses vertus. Elle avait reçu une éducation soignée, et écrivait avec facilité. Louise fit tourner à la gloire de Dieu ces heureuses dispositions, en composant divers ouvrages de spiritualité propres à l'édification du prochain. On lui doit : *Catéchisme des vices et des vertus; Méditations sur les Vies des saints pour toutes les fêtes de l'année, et sur les principales fêtes de Notre-Seigneur et de la Vierge; Exercices pour la sainte communion et pour la messe*, etc. Cette pieuse fille mourut saintement dans son couvent, le 27 mai 1656.

LAUDON (Gédéon-Ernest, baron de), propriétaire d'un régiment d'infanterie allemande, grand-croix de l'ordre militaire de Marie-Thérèse, feld-maréchal des armées autrichiennes, un des plus habiles et des plus heureux capitaines du xviii^e siècle,

naquit en 1716, à Tootzen en Livonie, d'une ancienne famille du pays. Il fit ses premières campagnes sous le maréchal Munich, dans la guerre de 1758, et se trouva à la prise d'Oczakow, aux batailles de Choczim et de Stawutschane, où les Turcs furent entièrement défaits. En 1756, étant à peine entré au service de la maison d'Autriche avec le grade de lieutenant-colonel, il se fraya tellement le chemin à la gloire, qu'en moins d'une année il se vit général d'artillerie et en trois ans commandant en chef d'une armée entière. Il délivra Olmutz du siège des Prussiens, battit le roi à Kunesdorf, près de Francfort-sur-l'Oder, et après avoir fait prisonnier le général Fouquet à Landshut, il emporta d'assaut Glatz et Schweidnitz, et arrêta enfin les progrès de Frédéric dans une guerre qui aurait pu être fatale à la maison d'Autriche. Ce fut lui également qui, l'année 1778, ayant été fait maréchal et mis à la tête de 60,000 hommes, empêcha que le prince Henri de Prusse ne réunît son armée à celle du roi son frère en Bohême. En 1788 et 1789, il se rendit maître de Dubitz, de Novi, Gradisca et Belgrade. Ayant été nommé en 1790 commandant-général en Bohême et en Moravie, il mourut le 14 juillet, dans son quartier-général de Neu-Distchen, dans la 73^e année de son âge. Frédéric II estimait ses talents militaires, en même temps qu'il redoutait sa vigilance et son extrême activité. Il l'appelait sa *sentinelle* et disait qu'il estimait les dispositions des autres généraux, mais qu'il craignait les batailles de Laudon. La carrière de ce grand général n'a pas toujours été également brillante, et il y a eu plusieurs époques où il restait comme dans le plus parfait oubli; car, pour ce qui regarde la faveur de la cour, il ne put s'en assurer que dans les derniers mois de sa vie. Simple dans toutes ses manières, ennemi de l'adulation et de l'intrigue, privé de tous les moyens qu'ont les riches de se faire valoir dans la capitale, et tout isolé au milieu de ses rares qualités, Laudon se refusa toujours à la moindre démarche pour gagner l'amitié des courtisans, pour lesquels son grand mérite ne fut qu'un objet d'étonnement, comme il était celui de l'admiration des ministres et de tous les citoyens. Il avait été élevé dans la religion luthérienne; mais il se fit catholique avec pleine connaissance de cause, et fut fidèle à tous les devoirs que la religion prescrit. Il reçut, avant de mourir, les saints sacrements avec beaucoup de piété. Il avait donné le même exemple en partant, en 1788, pour le camp de Dubitz, et sortit de l'église pour aller directement à l'armée. Arrivé au camp, il remarqua qu'on négligeait la prière du matin et du soir, et n'eut rien de plus pressant que de rétablir cette pratique chrétienne. L'armée le pleura comme un père, comme le gage et le garant de ses victoires. Dans ses derniers moments, voyant les officiers qui environnaient son lit fondre en larmes, il les consola et les raffermir par des paroles puisées dans la vraie philosophie; il leur recommanda d'unir toujours la religion à la valeur guerrière, de se défendre de ce qu'on appelle les maximes des esprits forts, ajoutant ces paroles remarquables : « Je dois » à ma confiance en Dieu tous les succès que j'ai

» eus, comme les consolations que je goûte dans le » moment de paraître devant lui. » C'est d'un témoin oculaire qu'on tient ces détails. Il a donné lui-même pour inscription à mettre sur son tombeau : *Commemoratio mortis optima philosophia*. M. de Pezzi a publié sa *Vie* en allemand, et elle a été trad. en français par M. de Bock, in-12.

LAUDON. Voy. DELAUDON.

LAUGIER (Marc-Antoine), né à Manosque en Provence, en 1713, entra de bonne heure chez les jésuites. Il se consacra à la chaire, et prêcha à la cour avec applaudissement. Ayant quitté la compagnie de Jésus, il se tourna du côté des beaux-arts. Son *Essai sur l'architecture*, Paris, 1755, in-12, 1755, in-8, prouva qu'il était né pour les cultiver. Il y a sans doute quelques réflexions hasardées dans cet ouvrage; mais on y trouve encore plus de vues justes et d'idées saines. Il est d'ailleurs bien écrit. Quelque temps après, il publia des *Observations sur l'architecture*, 1763, in-12, et *Manière de juger des ouvrages de peinture*, 1771, in-12, qui achevèrent de prouver qu'il avait le talent de saisir les principes et les finesses de ces arts. Son *Histoire de la république de Venise*, qu'il publia en 1759 et ann. suiv., 12 vol. in-12 (4), et celle de la *paix de Belgrade*, 1765, 2 vol. in-12, lui assurent un rang honorable parmi les historiens. Il réunit dans l'une et dans l'autre, à quelques endroits près, le caractère de la vérité au mérite de l'exactitude. On pourrait désirer un style plus soigné dans certains morceaux, moins ampoulé, moins surchargé de traits plus oratoires qu'historiques, et de comparaisons amphigouriques. Eugène Labaume a publié, en 1812, l'*Abrégé de son histoire de la république de Venise*, 2 vol. in-8; mais Daru a depuis traité le même sujet avec une grande supériorité (voy. DARU). On a encore de lui : *Paraphrase du Miserere*, trad. de l'italien du P. Segneri, in-12; *Voyage à la mer du Sud*, trad. de l'anglais, 1756, in-4, et in-12; *Apologie de la musique française*, contre J.-J. Rousseau, 1754, in-8; *Oraison funèbre du prince de Dombes*, pleine de beautés d'une vraie éloquence. Cet écrivain estimable mourut au mois d'avril 1769. François de Neufchâteau a publié l'*Eloge* de Laugier. Voy. le *Nécrologe des hommes célèbres*, année 1770.

* LAUGIER (André), chimiste, né à Lisieux en 1770, étudia sous Fourcroy, son cousin-germain. Des revers de fortune ne lui ayant pas permis d'établir une pharmacie, il accepta la place de répétiteur à l'hôpital militaire d'instruction de Toulon, où il fit ensuite un cours élémentaire de botanique qui commença sa réputation. Nommé professeur de chimie à l'école centrale du Var, Fourcroy l'amena en 1802 à Paris, et le choisit pour son suppléant au muséum d'histoire naturelle, où il lui succéda. Laugier a enrichi la science d'un grand nombre d'analyses remarquables par leur précision et leur exactitude. Ses travaux ont été consignés dans les

(1) Cette Histoire était la plus complète qui eût paru sur la république de Venise, avant celle de Daru *voy. DARU*. Les Italiens eux-mêmes faisaient cas de cette histoire, qui, malgré quelques défauts de style, platt surtout par son exactitude. Elle a été traduite en italien, et imprimée plusieurs fois à Venise, notamment en 1778, 42 vol. in-8.

Annales de chimie, le *Bulletin de la société philomathique*, les *Annales et mémoires du Muséum d'histoire naturelle*, etc. On lui doit en outre un *Cours de chimie générale*, Paris, 1828, 5 vol. in-8, avec atlas. Il a donné aussi des *articles au Dictionnaire Technologique*. Laugier était directeur de l'école centrale de pharmacie, lorsqu'il mourut à Paris, du choléra, au mois d'avril 1852.

* LAUJON (Pierre), poète, né à Paris, le 5 janvier 1727, fut lié avec les hommes facétieux de son temps, dont il imita fort bien les saillies, qui dégénéraient parfois en traits mordants et satiriques. Il mourut à Paris le 13 juillet 1811, membre de l'académie française, doyen des chansonniers, et président du caveau moderne. On a de lui des pièces de théâtre, oubliées depuis longtemps, excepté *Le Courent*, comédie en un acte, 1790, et *L'Amoureux de quinze ans*, opéra-comique, en trois actes; restés au *Répertoire des auteurs du 5^e ordre*; des parodies, des ballets, et un recueil de chansons publié sous le titre d'*A-propos de société*, 1776, 5 vol. in-8. On remarque dans les poésies de Laujon de la facilité, de la chaleur et beaucoup d'imagination. Ses *Œuvres choisies* ont été publiées, Paris, 1811, 4 vol. in-8. Ce recueil aurait pu être réduit à un seul volume, sans que la gloire de l'auteur y perdît rien.

* LAULAHNIER (Michel-Joseph de), né au Cheylard dans le Vivarais, en 1718, fut sacré en 1776 évêque d'Égée *in partibus*, et mourut vers la fin de 1788. Il consacra sa plume à la défense de la religion, et publia : *Essai sur la religion chrétienne et sur le système des philosophes modernes, accompagné de quelques réflexions sur les campagnes*, par un ancien militaire retiré, Paris, 1770, in-12 de 511 pages; *Pensées sur différents sujets*, Langres et Paris, 1775, in-12 de 551 pages : *Réflexions critiques et patriotiques pour servir principalement de préservatif contre les maximes de la philosophie*, 5^e édit., augmentée, 1780, in-12 de 410 pages. L'auteur du *Dictionnaire des anonymes* pense que les deux premiers ouvrages ont été fondus dans le dernier, et que c'est pour cela qu'il est présenté comme une troisième édition.

* LAUMONT (François-Pierre-Nicolas GILLET de), minéralogiste distingué, né à Paris le 28 mai 1747, fils d'un ancien échevin, se livra d'abord à l'étude des lois, quitta le barreau, lors de la formation du parlement Maupeou, et subit des examens pour l'Ecole militaire. En 1772, il entra dans les grenadiers royaux, et en moins de cinq ans, il parvint, par sa brillante conduite, du grade de simple enseigne à celui de capitaine-commandant. Mais, entraîné par son goût pour les sciences, en 1784 il abandonna la carrière militaire, malgré les avantages qu'elle lui promettait, pour cultiver la minéralogie. Nommé, cette même année, inspecteur des mines, il visita celles de Bretagne, et découvrit à Huelgoat (Finistère), le plomb phosphaté vert, jusqu'alors inconnu, et cette belle zéolite efflorescente, que Haüy désigna sous le nom de *Laumonite*. L'année suivante, il découvrit, avec Le Lièvre, dans les Pyrénées, le dipyre de Bastan, et les fossiles des tours de Marboré et de la Brèche-Ro-

land, dont on s'est servi pour déterminer les diverses révolutions que ces hautes montagnes ont éprouvées. Le ministère le chargea, en 1787, d'examiner les différentes recherches de houille entreprises aux environs de Paris, et, en 1789, il présenta au gouvernement un mémoire sur les houillères de France alors en exploitation. A la riche collection de minéralogie qu'il avait formée dans ses voyages, il réunit, en 1792, le magnifique cabinet de Romé Delisle. Au mois d'août 1795, il fut chargé de l'inventaire des objets d'arts et de sciences provenant des établissements supprimés, et la manière dont il s'en acquitta, le fit adjoindre à la commission chargée de recueillir les objets d'art et de science disséminés par la vente du mobilier des proscrits. En juillet 1794, il fit partie de l'agence des mines, et concourut à l'organisation de l'école qui a rendu tant de services. Nommé, en 1798, membre du jury de la première exposition (*voy.* FRANÇOIS de NEUCHATEAU), il présenta, en 1801, à la société centrale d'agriculture, la statistique des principales substances minérales du départ. de la Seine, avec l'indication de leur utilité. Ce fut vers le même temps qu'il communiqua, à l'institut, ses recherches sur la conversion de l'argent muriaté en argent natif par le seul contact du fer ou du zinc, et la suite de ses travaux sur la trempe des aciers et sur les meilleurs moyens de reconnaître la qualité du fer, etc. En 1805, malgré son âge et ses infirmités, il accepta la direction de l'école pratique des mines du Mont-Blanc. Un des plus zélés fondateurs de la société d'horticulture, il partageait ses veilles et ses travaux entre les différentes sociétés dont il était membre. Laumont mourut à Paris le 1^{er} juin 1854. On a de lui des *Mémoires*, *Observations* et *Rapports* dans les *Annales des Mines*; dans le *Journal de physique et d'histoire naturelle*; dans le *Bulletin de la société philomathique*; dans les *Mémoires de la société d'agriculture*, etc. Aux qualités que l'on aime à rencontrer dans le savant, il unissait le courage de l'homme civil, et sous le règne de la terreur, il parvint, par ses instances énergiques, à dérober plusieurs victimes à l'échafaud.

LAUNAY (Pierre de), écrivain de la religion prétendue réformée, né à Blois en 1575, quitta une charge des finances, le titre de secrétaire du roi, et toutes les prétentions de fortune, pour se livrer à l'étude des livres sacrés. Les protestants de France avaient en lui une confiance extrême. Il fut député à tous les synodes de sa province, et à presque tous les synodes nationaux qui se tinrent de son temps, et mourut en 1662, à 89 ans, très-regretté de ceux de sa communion. On a de lui : des *Paraphrases* sur les Epîtres de saint Paul, sur Daniel, l'Ecclésiaste, les Proverbes et l'Apocalypse; des *Remarques sur la Bible, ou Explication des mots, des phrases et des figures difficiles de la sainte Ecriture*, Genève, 1667, in-4. Ces deux ouvrages sont estimés des calvinistes.

LAUNAY (François de), publiciste, né à Angers en 1612, reçu avocat à Paris en 1658, suivit le barreau, plaida, écrivit et consulta avec un succès égal. Il occupa le premier la chaire de droit français,

fondée en 1680 au collège de Cambrai, et fit l'ouverture de ses leçons par un discours, dans lequel il prouva « que le droit commun romain n'est pas » le droit de France. » Du Cange, Bigot, Cotelier, Ménage et plusieurs autres savants, se faisaient un plaisir de converser avec lui. Ils trouvaient dans ses entretiens un fonds inépuisable des maximes les plus certaines de la jurisprudence ancienne et moderne. Ses mœurs relevaient beaucoup son savoir; elles étaient douces et pures, sa piété solide, sa charité bienfaisante. Il ne savait rien refuser; mais en secourant les misérables, surtout ceux qui menaçaient plutôt par paresse que par besoin, il leur disait : « Vous pourriez bien travailler pour gagner » votre vie; je me lève à cinq heures du matin » pour gagner la mienne. » Cet homme estimable mourut en 1695, à 81 ans. On a de lui : un traité du *Droit de chasse*, 1681, in-12; des *Remarques sur l'institution du droit romain et du droit français*, 1686, in-4; *Commentaire sur les Institutes coutumières* d'Antoine Loysel, 1688, in-8.

* LAUNAY ou LAUNEY (Bernard-René Jourdan de), naquit à Paris le 9 avril 1740, à la Bastille, dont son père était gouverneur. Il succéda dans cette charge en 1775 au comte de Jumilhac de Cubjac, et la remplit jusqu'à la destruction de cette forteresse en 1789. Depuis quelque temps on représentait la Bastille comme dangereuse pour la ville de Paris, et ceux qui y étaient enfermés comme des victimes de l'arbitraire et du despotisme. On avait plusieurs fois parlé de l'abattre. Sur le bruit que, dans la nuit du 12 au 15 juillet, le ministre de la guerre y avait fait transporter les poudres qui étaient à l'Arsenal, on résolut de s'en emparer. Le 14 au matin, plusieurs députations de l'hôtel-de-ville, sous prétexte de parlementer avec le gouverneur, vinrent examiner l'état de la place et les fortifications. Launay montra les intentions les plus pacifiques, et jura de ne faire feu qu'en cas d'attaque : mais le peuple avait devancé les vœux du district; déjà le premier pont était abattu, et le second tout près de l'être : Launay crut devoir faire tirer, comme il l'avait annoncé. Cette décharge intimida un instant le peuple, qui, revenant de sa première frayeur, essaya de briser à coups de haches les portes du quartier, et mit le feu au corps-de-garde avancé, à l'hôtel du gouverneur et aux cuisines. Ce fut alors que l'on tira un coup de canon à mitraille, le seul qui soit parti de la place pendant quatre heures que dura l'attaque. En ce moment arrivent au secours des révoltés les gardes françaises avec un mortier et des canons : les assiégés, alarmés, ou peut-être gagnés en partie, veulent se rendre; le gouverneur s'y oppose, et voyant son autorité méconnue, veut mettre le feu aux poudres; mais il en est empêché par deux sous-officiers. Cependant le tumulte augmentait : le gouverneur voulait que l'on continuât la défense et que l'on dispersât à coups de canon cette populace. Mais M. de Flue, commandant des Suisses, qui conservait plus de sang-froid, propose de capituler, et adresse la parole aux assiégeants : il demande que la garnison se retire avec les honneurs de la

guerre. Sur leur refus, il propose de mettre bas les armes, si on promet de ne pas massacrer la troupe. *Abaissez le pont, s'écria-t-on, il ne vous sera rien fait.* Les ponts se baissent, et la multitude furieuse se précipite dans la forteresse. On cherche d'abord le gouverneur, que l'on trouve difficilement. Un nommé Cholat, marchand de vin, se jeta le premier sur lui, et deux gardes françaises l'escortèrent jusqu'à l'hôtel de ville, où il arriva criblé de coups de sabres et de baïonnettes, et il expira entre l'arcade Saint-Jean et le pont de l'hôtel. Les têtes du gouverneur, de M. de Losme de Salbray, major, tué à la Grève; de M. de Miray, aide-major; de M. Person, lieutenant des invalides, de M. de Flesselle, prévôt des marchands, massacrés dans la même journée, furent promenées dans les rues de Paris. Les corps furent tous transportés à la morgue, excepté celui du gouverneur, qui ne fut point retrouvé. La Bastille, au moment où elle fut attaquée, avait pour sa défense quatre cents biscaïens, quatorze coffrets de boulets ramés, quinze mille cartouches; trente-un milliers de poudre renfermés dans cent vingt-cinq barils; les tours étaient armées de quinze canons, qui n'avaient d'autre destination que de servir aux réjouissances; et le gouverneur avait fait entrer douze fusils de rempart, portant chacun un livre et demie de balles. Non contente de s'exercer sur les assiégés, la fureur du peuple se tourna contre la forteresse elle-même, qui disparut en peu de jours, et dont les débris furent dispersés dans les départements, avec un plan gravé incrusté dans une pierre provenant des démolitions de la forteresse.

* LAUNAY (Nicolas et Robert de), graveurs, nés à Paris, le premier en 1759 et le second en 1754, ont gravé avec succès plusieurs sujets d'histoire et un grand nombre de vignettes pour les libraires. On cite parmi les ouvrages de Nicolas la *marche de Silène*, d'après Rubens; la *partie de plaisir*, d'après Wœniux; la *bonne mère* et l'*escarpolette*, d'après Fragonard. Parmi ceux de Robert le *malheur imprévu*, d'après Greuze; les *adieux de la nourrice*, d'après Aubry, etc. Le premier mourut le 2 avril 1792; le second en 1814.

* LAUNAY (Jean-Baptiste), célèbre fondeur, né à Avranches le 20 mars 1768, fit ses études chez les jésuites dans l'intention d'embrasser l'état ecclésiastique. Les événements de 1789 changèrent ses projets : rappelé chez ses parents, il se voua avec passion à l'exercice des arts mécaniques jusqu'au moment où la réquisition le plaça sous les drapeaux. De simple soldat, il ne tarda pas à devenir capitaine. Attaché au matériel de l'armée, il fut chargé de la direction de la fonte des canons et projectiles; en 1802, Launay suivit la fonte du Pont-des-Arts, en 1805, du pont d'Austerlitz, et en 1806, de la colonne de la place Vendôme qui fut terminée le 15 août 1809. Mais abreuvé de dégoûts et d'injustices, il cessa de concourir aux travaux projetés par le gouvernement, et ce ne fut pas lui qui éleva la coupole de la Halle au blé dont le modèle avait été exécuté dans son atelier. Une maladie longue et douloureuse l'enleva le 25 août 1827. Il a laissé : *Manuel du fondeur* ou *Traité de*

toutes les opérations de la fonderie, etc., Paris, 1827, 2 vol. in-8, avec un grand nombre de pl. Cet ouvrage est un complément indispensable à l'ouvrage de Monge sur la fonte des canons (*voy. MONGE*).

LAUNOY (Matthieu de), prêtre de la Ferté-Alais, au diocèse de Sens, se fit protestant en 1560, et exerça le ministère à Sedan, où il se maria. Une scène scandaleuse qu'il donna dans cette ville l'obligea de fuir. Il redevint catholique, et fut pourvu d'un canonicat à Soissons. Ayant embrassé le parti de la ligue, il se mit à la tête de la faction des Seize, et fut le promoteur de la mort du président Brisson. Le duc de Mayenne ayant fait poursuivre les meurtriers de ce magistrat, Launoy passa en Flandre, et y mourut. On a de lui : les *Motifs de sa conversion*, et une *Réponse aux calomnies* qu'il prétendait que les ministres avaient semées contre lui, et quelques *Ecrits* de controverse.

LAUNOY (Jean de), né à Valdéric, village de Normandie, près de Valognes, (dans le diocèse de Coutances), en 1605, prit le bonnet de docteur en 1654. Un voyage qu'il fit à Rome augmenta son érudition, et lui procura l'amitié et l'estime d'Holstenius et d'Allatius. De retour à Paris, il se renferma dans son cabinet, recueillant les passages des Pères et des auteurs sacrés et profanes sur toutes sortes de matières. Les *Conférences* qu'il tint chez lui tous les lundis furent une espèce d'école académique, où l'on trouvait à s'instruire, et quelquefois aussi à s'égayer; et, comme elles prenaient l'air de conventicules, où se rendaient des gens d'une humeur dogmatisante, le roi les interdit en 1656. On s'y occupait beaucoup de Richer, de ses opinions, et on cherchait à établir un système démocratique et anarchique, qui, ne convenant à aucune société, renverserait par ses bases l'autorité de l'Eglise catholique. Pour détourner l'attention du public, on faisait la guerre aux légendes, en attaquant les fables qu'elles renferment, et en même temps plusieurs faits vrais ou probables, que la critique de Launoy ne distinguait pas des faits supposés. C'est ce qui le fit surnommer Launoy le *Dénicheur de saints*. Aussi le curé de Saint-Roch disait : « Je lui fais toujours de profondes révérences, » dans la crainte qu'il ne m'ôte mon saint Roch. » M. le président de Lamoignon le pria un jour de ne pas faire de mal à saint Yon, patron d'un de ses villages : « Comment lui ferais-je du mal, ré- » pondit le docteur, je n'ai pas l'honneur de le connaître. » Il avait rayé de son calendrier *sainte Catherine*, martyre; et le jour de sa fête, il affectait de dire une messe de *requiem*, comme si le défaut d'authenticité dans les actes d'une sainte honorée dans l'Eglise de Dieu pouvait conclure contre son existence ou sa sainteté. (*Voy. CATHERINE*.) Soit goût, soit affectation, il vécut toujours pauvrement et simplement, ennemi du cérémonial. Il aima mieux se faire exclure de la Sorbonne que de souscrire à la censure du docteur Arnould, condamné par Rome et par l'Eglise de France. Il fit plus, il écrivit contre le FORMULAIRE de l'assemblée du clergé de 1656. Il mourut en 1678 dans l'hôtel du cardinal d'Estrées. L'abbé Granet a donné une édition de ses ouvrages, Genève, 1751-2-3, en 5 tom. ou

10 vol. in-fol.; il y a joint la *Vie* de l'auteur, et plusieurs de ses écrits qui n'avaient point encore vu le jour. Ce critique n'écrivait ni avec pureté ni avec élégance : son style est dur et forcé. Il s'explique d'une manière toute particulière, et donne des tours singuliers à des choses très-communes. Ses citations sont fréquentes, extraordinairement longues, et d'autant plus accablantes, qu'il ne craint pas de les répéter : il faut bien s'en défier : quand un passage le gênait, il le corrompait, et le rapportait tel qu'il l'avait créé, avec une impudence incroyable; l'éditeur même de ses œuvres en rapporte un exemple frappant. Dans le dessein de prouver que l'adultère rompt le lien conjugal, il allègue une lettre du pape Jean VIII, où il est dit : *Nulla ratione prorsus illi conceditur aliam vivente priore conducere*; et, ajustant la lettre à son système, il retranche les mots *nulla ratione prorsus*, et s'en tenant aux paroles *illi conceditur*, il conclut d'une manière triomphante en s'écriant : *quid clarius expressius*? Et ce n'est pas la seule altération de ce genre dans cette même lettre de Jean VIII. (*Voy. le Journ. hist. et litt.*, 1^{er} novembre 1787, page 358, et le huitième volume des *Recl. Belg.*, pag. 193.) La plupart de ses raisonnements ne sont pas plus justes que ses citations, et il semble quelquefois avoir eu d'autres vues que celles qu'il annonce. Ses principaux ouvrages sont : *De varia Aristotelis fortuna in academia Parisina* (*Voy. ARISTOTE*); *De duobus Dionysiis; Regii Navarræ Historia gymnasii Parisiensis*, Paris, 1677, 2 part., in-4, pleine de savantes recherches; *Inquisitio in chartam immunitatis Sancti-Germani-a-Pratis*, ouvrage très-abondant en citations; *De commentitio Lazari, Magdalenæ, citathæ et Maximini in Provinciam apulsu*, où il réproche absolument la tradition des Provençaux, touchant l'arrivée de Lazare, de Madeleine et de Marthe en Provence; tradition à laquelle les bollandistes ont paru plus favorables; *De auctoritate negantis argumenti*. Launoy donne trop de force à cet argument; mais il en faisait un si grand usage dans ses critiques, qu'il ne pouvait s'empêcher de le faire valoir. *De veteribus parisiensium basilicis*, savant et curieux; *Judicium de auctore librorum de IMITATIONE CHRISTI* (*voy. AMORT*); *De frequente confessionis et eucharistiæ usu*; *De cura Ecclesiæ pro sanctis et sanctorum reliquiis*, ouvrage judicieux; *De cura Ecclesiæ pro miseris et pauperibus*, plein d'érudition; *De veteri ciborum defectu in jejuniis*, qui mérite le même éloge que le précédent. L'auteur y montre qu'on pourrait, absolument parlant, jeûner avec de la viande; il le fit au sujet du siège de Paris. Dans ces dernières années, des esprits superficiels en abusèrent pour renverser la discipline de l'Eglise. *De scholis celebrioribus, seu a Carolo Magno, seu post Carolum per occidentem instauratis liber*, Paris, 1672, in-8; il y a des recherches; *De sacramento unctionis extremæ*; *Romanæ Ecclesiæ traditio circa simoniam*; la matière y est épuisée; *De vero auctore fidei professionis quæ Pelagio, Augustino et Hieronymo tribui solet*; des *Lettres*, imprimées séparément, Cambridge, 1689, in-fol.; plusieurs écrits sur la véritable tradition de l'Eglise, touchant la grâce, et sur divers points de

critique historique, etc.; *Regia in matrimonium potestas*, 1 vol. in-4; ouvrage où le mariage chrétien devient une affaire purement civile, puisque l'auteur ôte à l'Eglise le droit d'établir des empêchements dirimants, et l'attribue exclusivement aux princes, contre la doctrine expresse du concile de Trente : car tel est certainement le sens du canon qui dit *anathème* à ceux qui nient que l'Eglise ait le pouvoir de poser des empêchements dirimants. Les écrivains orthodoxes de toutes les nations en conviennent. « Jamais, dit le cardinal archevêque de Malines, dans sa déclaration de 1789, il ne s'est » élevé à ce sujet aucune dispute entre les docteurs » catholiques; ils ont soutenu comme une vérité » constante très-assurée, que l'Eglise avait reçu de » Jésus-Christ le pouvoir d'établir des empêchements » dirimants du mariage, et ont placé cette doctrine » parmi les points définis dans le concile de Trente, » de sorte que, dans tous les pays catholiques, on » fut saisi d'étonnement et d'indignation, lorsque le » docteur Launoy eut la témérité de contester ce pouvoir à l'Eglise. Cette témérité excita d'abord les réclamations des écrivains contemporains, et attira » sur l'auteur le blâme des évêques de sa nation et » de toute la chrétienté. Son étrange système ne produisit aucune révolution, ni dans la théologie, ni dans la jurisprudence : l'ouvrage déferé à Rome » y fut relégué parmi les livres pernicioeux, d'où il » tomba dans l'oubli et le mépris. Lorsqu'on ressuscita, sur la fin du dix-huitième siècle, la prévention » de Launoy, elle rencontra, dans les écoles chrétiennes, les mêmes oppositions qu'elle avait » éprouvées au dix-septième; et l'Eglise romaine, » la mère et la maîtresse de toutes les églises, toujours attentive à conserver le dépôt commun de » la doctrine, dont la garde lui est spécialement » confiée, n'a pas manqué de se déclarer contre » cette vieille nouveauté, ainsi qu'il en conste par » plusieurs rescrits du pape régnant. » Indépendamment de ces observations, on peut dire que le sentiment de Launoy conduit à la destruction totale des mœurs chrétiennes : car si la validité des mariages dépend uniquement de l'autorité profane, qui empêchera les chrétiens d'épouser leurs sœurs, comme les illustres Ptolémée, et avec eux toute l'Egypte ? d'établir la communauté des femmes, comme le voulait l'incomparable Platon, et comme le pratiquait le grave Caton ? de devenir polygames par l'avis du prophète arabe ? de renouveler les noces abominables de Néron et Sporus.... ? Et qu'on ne parle pas de la loi naturelle comme opposée à ces infamies : la connaissons-nous mieux, cette loi naturelle, que les Platon, les Caton, les Socrate, etc. ? Ne savons-nous pas que l'on fait ce que l'on veut de la nature, ainsi que de la raison, lorsque ces éternelles pupilles ne se trouvent pas sous la tutelle de la religion ? On voit par là à quelles conséquences Launoy se laissait entraîner par le goût des paradoxes et l'amour de la singularité, les grands mobiles et la règle de ses opinions. Cet ouvrage, pros crit par sa nature même et son but au tribunal de tout lecteur chrétien, fut condamné à Rome par un décret du 10 décembre 1688. On peut voir sur cette matière le traité de l'autorité des deux

puissances, seconde édition, 1788 et 1791, tome 5, page 158 et suivantes; l'*Apologie du mariage chrétien*, 1788; *Recueil des représentations belgiques*, tome 6, page 179 (Voy. DOMINIS, ESPENCE, GERBAIS, Jean, GIBERT, Jean-Pierre.) Un autre écrit dont on a beaucoup parlé a été brûlé avant sa mort. Un lexicographe soutient qu'il roulait sur la prétendue altération du dogme par la scolastique. Mais il est certain que l'ouvrage qui remplit ce but absurde existe, et qu'il n'est pas de Launoy, mais de Faydit. L'écrit brûlé était contre le père Alexandre. Launoy avait eu de vifs démêlés avec les dominicains; et c'est le canif de ces pères (et non celui des jésuites, comme M. Chaudon l'insinue) qu'il feignait de craindre. Il le dit clairement dans sa *Confirmatio dissertat. de vera plenarii apud August. concilii notionem*, tome 2, part. 2, pag. 141 et 169; mais cette crainte simulée était une injure atroce à l'égard des uns comme des autres religieux. Launoy avait dans le caractère quelque chose de sinistre, qui se décelait sur sa physionomie. Adrien de Valois le peignit comme une âme lâche et adulatrice, comme un parasite importun et de la plus ferme contenance. *Quotidie*, dit-il, *ad optatum mensas non invitatus accedis, quotidie procerum patinas lingis, et tu quidem eos amicos ac etiam admiratores tuos arbitraris, cum plerique te adversentur, spernantque et irrideant; improviso venientem excipiant inviti, quoniam honeste excludere, domos expellere nequeunt. Horum e procerum convivorumque tuorum numero quidam, magno vir ingenio, magnaque virtute, nuper interrogatus ab amico, quid ita Launoyum petulantis lingue et calami scriptorem mensa sua dignaretur, ita respondit: Quid faciam? hunc ego hominem amare non possem, sed molestum effugere non valeo; discedentem e curia in extremis gradibus stans diligenter observat. Adr. Val. Def. dissert. de basilicis.* On trouve le même passage dans les Œuvres de Launoy, t. 4, part. 2, fol. 561.

* LAURAGUAIS (Louis-Léon-Félicité, duc de BRANÇAS, comte de), pair de France, né à Versailles, le 5 juillet 1755, était fils du duc de Villars-Branças, pair de France et lieutenant-général. Il eut pour instituteur Dumarsais, qui lui mit entre les mains Locke, dont il fit depuis sa constante étude. Son goût pour la philosophie le conduisit en Angleterre, comme plus tard sa passion pour les arts le mena en Italie où il passa les plus belles années de sa jeunesse, au milieu des peintres, des statuaires et des poètes. Colonel né, comme on pouvait l'être alors, il fit en cette qualité la campagne de 1757, et s'y fit remarquer par sa valeur; il quitta les armes pour se livrer à la culture des lettres et vécut dès lors avec les artistes et les savants. Passionné pour le théâtre, on lui dut la suppression des banquettes qui obstruaient la scène et gênait les acteurs. Voltaire le remercia de ce service par la dédicace de l'*Ecosaise*. Lauraguais est auteur de deux tragédies : *Clytemnestre*, 1764, in-8, et *Jocaste*, 1781, in-8 : elles n'ont point été représentées et il n'est resté de la seconde que le mot de Grimm; ce qu'il y a de plus clair dans cette pièce, c'est l'énigme du Sphinx. Il s'occupa aussi de chimie et on lui dut la

décomposition du diamant qu'il fit avec Lavoisier son ami. Il contribua de sa fortune à la propagation de l'inoculation, en faveur de laquelle il écrivit. Adjoint à l'académie des sciences depuis 1758, il en devint associé vétéran en 1771. Son goût pour les plaisirs et les grandes dépenses qu'il fit pour diverses expériences dérangèrent sa fortune et le forcèrent de vendre en 1770 sa magnifique bibliothèque dont les amateurs recherchent encore le catalogue. La révolution acheva de la ruiner; il en avait adopté les principes avec modération, mais il en maudit les excès, en les persifflant. Les démagogues envoyèrent son épouse à l'échafaud. Il fut lui-même jeté dans les prisons de la Conciergerie, où il fut oublié jusqu'au 9 thermidor. Il conserva sous l'empire son caractère gai et frondeur, et engagea une lutte avec Geoffroy. En 1814, il fut élevé à la pairie par Louis XVIII avec le titre de duc de Brancas. Il ne parut que rarement à la chambre, se prononça pour la liberté de la presse. Un accès de goutte l'enleva le 9 octobre 1824. Sentant sa fin approcher, il voulut recevoir les secours de la religion, et s'y prépara dans les sentiments d'une vive piété. Chaque événement, chaque progrès dans les arts furent pour lui l'occasion de brochures plus ou moins spirituelles. Parmi ses différents écrits nous citerons : *Mémoire sur l'inoculation*, 1765, in-12; *Observations sur le mémoire de Guettard, concernant la porcelaine*, 1766, in-12; *Mémoire sur la compagnie des Indes, précédé d'un discours sur le commerce en général*, 1769, in-4; *Recueil de pièces historiques sur la convocation des états-généraux et sur l'élection de leurs députés*, 1788, in-8; *Dissertation sur les assemblées nationales sous les trois races des rois de France*, 1788, in-8; *Dissertation sur l'ostracisme*, Paris, an 6, in-8; *Lettres à le Breton et Cuvier, à l'occasion de l'éloge de Darcet*, 1802, in-8; *Lettres à Mad.....*, 1802, in-8; *Lettres à Geoffroy, rédacteur du feuilleton du Journal des débats*, 1802, in-8; *Lettres des consonnes B R à la voyelle E*, 1819, in-8. On trouve diverses pièces de lui dans les *Mémoires secrets*, dans la *Correspondance de Grimm*, etc. On cite un grand nombre de bons mots du comte de Lauraguais; nous ne rapporterons que le suivant : comme on lui demandait un jour pourquoi il n'allait plus chez une certaine dame où l'on dinait mal, et où l'on médissait beaucoup, il répondit : *Je ne veux pas manger mon prochain sur du pain sec.*

LAURATI. Voy. LORENZETTI.

LAURE. Voy. NOYES.

LAUREA. Voy. LAURIA.

** LAUREAU (Pierre), né dans l'Auxois en 1748, vint à Paris perfectionner ses études et cultiver son goût pour les lettres. Il avait avant 1789 le titre d'historiographe du comte d'Artois. Lors de la nouvelle division administrative de la France, il fut élu par ses compatriotes vice-président du département de l'Yonne, puis député à l'assemblée législative, où il se montra le constant défenseur des principes d'ordre et de liberté. Après la session il se hâta de regagner son département, où il eut le bonheur d'échapper à toutes les persécutions dirigées contre les gens de bien. Trop sage pour ambitionner des fonctions publiques, il y vécut obscur

et tranquille, faisant tout le bien qu'il pouvait. Il parvint de cette manière à une vieillesse très-avancée, et mourut le 28 mars 1843, à St.-André, près d'Avallon, âgé de 97 ans. Outre l'*Amérique découverte*, Autun, 1782, in-12, espèce de poème en prose, ouvrage de sa jeunesse et tout-à-fait oublié, on a de lui : *Eloge du roi de Prusse* (Frédéric II), Paris, 1787, in-8; *Histoire de France avant Clovis*, ibid., 1789, in-4, ou 2 vol. in-12 (voy. Velly;) *Traité de l'amélioration des espèces animales et végétales*, ib., 1802, in-8.

LAURENS (André du), natif d'Arles, disciple de Louis Duret, devint professeur de médecine à Montpellier, et premier médecin du roi Henri IV. On a de lui, entre autres, un bon *Traité d'anatomie*, en latin, in-fol. qui a été traduit en français. Du Laurens mourut en 1609.

LAURENS (Honoré du), frère du précédent, et avocat-général au parlement de Provence, se distingua dans le parti de la ligue. Devenu veuf, il embrassa l'état ecclésiastique, et Henri IV lui donna l'archevêché d'Embrun. Il gouverna son diocèse avec sagesse, et mourut à Paris en 1612. On a de lui : un *Traité* sur l'édit de Henri III, pour réunir les protestants à l'Eglise catholique, 1588, in-8; la *Conférence de Surène*, entre les députés des états généraux et ceux du roi de Navarre, 1595, in-8.

LAURENS (Henri-Joseph du). Voy. DULAURENS.

LAURENS. Voy. LORENS.

LAURENT (saint), diacre de l'Eglise romaine sous le pape Sixte II, administrait en cette qualité les biens de l'Eglise. L'empereur Valérien ayant allumé le feu de la persécution par un édit cruel, Sixte fut mis en croix, et du haut de son gibet il promit à Laurent, impatient de le suivre, qu'il recevrait dans trois jours la couronne du martyre. On l'arrêta bientôt après, et le préfet de Rome lui demanda, au nom de l'empereur, les trésors qui lui avaient été confiés. Laurent ayant obtenu un délai de trois jours, pendant lequel il rassembla tous les pauvres chrétiens qu'il présenta au préfet, *Voilà, lui dit-il, les trésors de l'Eglise*. Ce barbare le fit étendre sur un gril ardent, après l'avoir fait déchirer à coups de fouet. Le héros chrétien, tranquille sur les flammes, dit à son tyran : « J'ai été » assez longtemps sur ce côté, faites-moi retourner » sur l'autre, afin que je sois rôti sur tous les » deux. » Le préfet, d'autant plus furieux que Laurent était plus intrépide, le fit retourner. « Mangez » hardiment, dit le généreux martyr à cet homme » de sang, et voyez si la chair des chrétiens est » meilleure rôtie que crue. » Il pria ensuite pour ses persécuteurs et ses bourreaux, pour la ville de Rome, et expira le 10 août 258. Sa mort fit beaucoup de chrétiens. Plusieurs païens, touchés de sa constance, ne tardèrent pas d'embrasser la religion qui la lui avait inspirée. Quelques critiques pensent que les *actes* qui existent sous le nom de saint Laurent sont l'ouvrage d'un moine du moyen âge.

LAURENT, évêque de Novare, transféré au siège de Milan, s'est illustré dans le cours du vi^e siècle, par ses vertus et son zèle pastoral. On trouve quelques-unes de ses *Homélies*, dans la *Bibliotheca Patrum*, tom. 9. Voy. D. Cellier, XVI, 475.

LAURENT (saint), moine et prêtre de Rome, envoyé par saint Grégoire le Grand, avec saint Augustin, pour convertir les Anglais, en baptisa un grand nombre. Il succéda à saint Augustin dans l'archevêché de Cantorbéry, et termina ses travaux apostoliques en 619. — Il ne faut pas le confondre avec saint LAURENT, issu du sang royal d'Irlande, qui fut abbé de Glindale, puis archevêque de Dublin. Il mourut dans la ville d'Eu en Normandie, l'an 1181.

LAURENT de LIÈGE, religieux bénédictin du monastère de Saint-Laurent, près de Liège, d'où il tire son nom, passa de là dans le monastère de Saint-Vannes et composa une *Chronique* des évêques de Verdun et des abbés de Saint-Vannes, depuis l'an 1040 jusqu'en 1144, insérée dans le 12^e tome du *Spicilège* de dom d'Acheri et dans le 1^{er} tome de l'*Histoire de Lorraine* de dom Calmet.

LAURENT de la RÉSURRECTION (le frère), convers de l'ordre des carmes-déchaussés, né à Hérimenil en Lorraine, mourut à Paris en 1691, à 80 ans. Fénelon, archevêque de Cambrai, qui avait été fort lié avec lui, le peint comme un homme gai dans ses plus grandes maladies, et en tout et partout un homme de Dieu. On a publié sa *Vie* à Châlons en 1694 sous le titre de *Mœurs et Entretiens du frère Laurent*.

LAURENT de BRINDES (le B.), supérieur général de l'ordre des capucins, né à Brindes dans le royaume de Naples, en 1559, se rendit illustre par sa piété, sa mortification, son zèle et ses connaissances. Il jouit de la plus grande considération auprès de l'empereur Rodolphe II, de Philippe III, roi d'Espagne, de l'électeur de Bavière, et de tous les princes catholiques; il confondit les hérétiques dans plusieurs occasions, et rendit à l'Eglise les plus grands services. Il avait été nommé nonce apostolique et résident du roi d'Espagne à la cour de Bavière; appelé successivement à Milan, à Gênes, à Venise et à Rome; il parvint à maintenir la paix entre des puissances que leur position rendait rivales. Il mourut à Lisbonne en 1649. Un auteur connu en a tracé le portrait suivant : « Sous le » pauvre et austère habit de capucin, sous les de » hors et dans l'impression de l'humilité chrétienne profondément sentie, le père Laurent de » Brindes avait un grand cœur, un esprit vaste, un » jugement sûr, une sagesse agissante, et ces vertus » fécondes qui en engendrent d'autres et répandent » au loin ce que la vivacité de la foi et du zèle ne » saurait circonscrire dans les bornes d'un espace » quelconque. Les pontifes et les rois l'ont écouté » avec respect; il fut le père et le protecteur des » peuples, la terreur des hérétiques, et le grand » défenseur de la foi dans la Germanie; en un mot, » c'était un saint et un grand homme, attributs » qui se réunissent si aisément et si naturellement » quand les circonstances favorisent ou provoquent » le développement des qualités du vrai chrétien. » Ses ouvrages, qu'il laissa manuscrits, consistent en des *Sermons* et des *Traité de Controverse*. Pie VI l'a mis au nombre des bienheureux (1785). Sa *Vie*, imprimée à Paris, 1787, in-12, est diffuse, mais édifiante et instructive. On trouve à la fin le *Cata-*

logue de ses ouvrages, conservés en manuscrit au couvent des capucins de Venise.

LAURENT (Jacques), fils d'un trésorier de l'extraordinaire des guerres en France, porta longtemps l'habit ecclésiastique, qu'il quitta dans un âge assez avancé. Il fut secrétaire du duc de Richelieu, père du maréchal vainqueur de Mahon. Laurent cultivait la poésie : mais il est moins connu par ses vers, qui sont très-médiocres, que par la traduction de l'*Histoire de l'empire Ottoman* de Sagredo, en 6 vol. in-12, Paris, 1724. Le traducteur, après avoir poussé sa carrière jusqu'à 85 ans, fut brûlé dans l'incendie de sa maison, arrivé le 6 mars 1726.

* LAURENT (Pierre), graveur, né à Marseille en 1759, mort à Paris en 1809, prit 5 mois des leçons de Balechou; ses estampes capitales sont *la mort du chevalier d'Assas*, le *Déluge* du Poussin, qu'il exécuta dans toute la maturité de son talent et que l'on peut considérer comme son plus bel ouvrage. Cet artiste a des droits à la reconnaissance des amateurs pour avoir conçu l'idée de reproduire les chefs-d'œuvre du *Musée du Louvre*, entreprise continuée par son fils *Henri*, avec un succès mérité.

LAURENT JUSTINIEN. Voy. JUSTINIANI.

LAURENTIA. Voy. ROMULUS.

LAURENT D'UPSAL. Voy. GOTH.

LAURENT de MÉDICIS. Voy. MÉDICIS.

LAURENTIEN (Laurent), professeur en médecine à Florence et à Pise dans le x^e siècle, traduisit en latin le *Traité de Galien sur les fièvres*, commenta les *Pronostics* d'Hippocrate, Lyon, 1550, in-12. Ses bonnes qualités étaient obscurcies par une noire mélancolie, qui le rendait insupportable à lui-même. Il finit par se précipiter dans un puits.

LAURÈS (Antoine chevalier de), poète languedocien, né à Gignac dans le diocèse de Montpellier, d'une bonne famille, s'appliqua avec succès à la littérature, et surtout à la poésie. Il remporta quatre fois le prix aux jeux floraux et fut quatre fois aussi couronné à l'académie française. Il est connu par sa traduction ou plutôt son imitation en vers de la *Pharsale* de Lucain, 1775, in-8. On trouve dans le tom. 5 de *l'esprit des journaux* (mai 1779) une lettre d'Imbert sur ce poète. Laurès mourut à Paris en 1778.

LAURI ou plutôt LAUR (Philippe), peintre, né à Rome en 1625, mort dans cette ville en 1694, a excellé à peindre en petit des sujets de *Métamorphoses*, des *Bacchanales* et des morceaux d'*histoire*. Sa touche est légère, ses compositions gracieuses, son dessin correct; mais son coloris, rarement dans le ton convenable, est tantôt faible et tantôt outré. Il a fait quelques paysages où l'on remarque beaucoup de fraîcheur et de goût. Le musée du Louvre possède de cet artiste un tableau représentant *saint François d'Assise malade, écoutant avec extase un chœur d'esprits célestes*.

LAURIA (François-Laurent de), tirait ce nom de la ville de Lauria, dans le royaume de Naples, où il était né, car son nom de famille était *Brancati*. Il se fit cordelier, et, de dignité en dignité, il parvint à la pourpre romaine en 1687, sous Innocent

XI. Ce cardinal mourut à Rome, en 1695, à 82 ans, laissant plusieurs ouvrages de théologie, dont celui qui est intitulé *De prædestinatione et reprobatione*, Rome, 1688, in-4, Rouen, 1703, a eu de la célébrité par les critiques et les éloges qu'on en a faits.

LAURIÈRE (Eusèbe-Jacob de), avocat au parlement de Paris, y naquit en 1639. Il suivit le barreau pendant quelque temps; mais son goût pour les travaux du cabinet l'obligea de l'abandonner. Il fouilla toutes les parties de la jurisprudence ancienne et moderne; il débrouilla le chaos de l'ancienne procédure et porta la lumière dans la nuit obscure des Coutumes particulières de diverses provinces de la France, et par des recherches épineuses il se rendit l'oracle de la jurisprudence. Les savants les plus distingués de son temps se firent un honneur et un plaisir d'être liés avec lui. Laurière fut associé aux études du jeune d'Aguesseau, depuis chancelier de France. Cet habile homme mourut à Paris, en 1728, à 69 ans. On a de lui : *De l'origine du droit d'amortissement*, 1692, in-12; l'auteur y traite aussi du *Droit des francs-fiefs*, qui est fondé sur les mêmes principes; *Texte des Coutumes de la prévôté de Paris*, réimprimé avec beaucoup de nouvelles notes, Paris, 1777, 5 vol. in-12; *Bibliothèque des coutumes*, in-4, avec Berroyer. Cet ouvrage, qui n'est proprement que le plan d'un édifice immense, renferme la Préface d'un nouveau *Coutumier* général, et une Dissertation profonde sur l'origine du droit français; *Glossaire du droit français*, 1704, in-4. Ce dictionnaire de tous les vieux mots des ordonnances des rois de France et des autres titres anciens avait été donné d'abord par Ragueau; Laurière le mit dans un meilleur ordre : *Institutes coutumières* de Loisel, avec de savantes notes, Paris, 2 vol. in-12; le 1^{er} et 2^e tom. du *Recueil curieux* et immense des *Ordonnances des rois de France* (1725-1840), qui forme aujourd'hui 21 vol. in-fol. (Voy. SECOUSSE); *Table chronologique des ordonnances*, in-4, avec deux de ses confrères; une édition des *Ordonnances* compilées par Néron et Girard, 1720, 2 vol. in-fol.

* LAURISTON (Alexandre-Jacques-Bernard Law, marquis de), maréchal de France, né à Pondichéry, le 1^{er} février 1768, était petit-fils du fameux Law, dont le système bouleversa tant de fortunes sous la régence (Voy. LAW). Après avoir fait ses études en France, il entra dans l'artillerie en 1784. Il était colonel en 1793. Bonaparte en fit un de ses aides-de-camp à l'époque du consulat, et en 1800 le nomma général de brigade et commandant de l'école de Lafère. L'année suivante, chargé d'une mission diplomatique à Copenhague, il concourut à la défense de cette ville attaquée par les Anglais et fut choisi pour porter à Londres la ratification du traité d'Amiens. Vers la fin de 1804, il eut le commandement des troupes embarquées sur l'escadre de l'amiral Villeneuve, et peu de temps après fut fait général de division. A la suite du désastre de Trafalgar, il fut appelé à la grande armée d'Allemagne, et après la victoire d'Austerlitz, il fut désigné pour prendre possession des arsenaux et des magasins de Venise. En 1807, il

eut ordre de s'emparer de Raguse et se maintint dans la Dalmatie malgré les efforts des Russes et des Monténégrins. Il concourut à l'attaque de Castel-Nuovo, et, dans cette expédition difficile, il se plaça au rang des plus habiles généraux. Peu de temps après il fut nommé gouverneur de Venise. En 1808, après avoir accompagné Napoléon à la conférence d'Erfurth, il le suivit en Espagne, et contribua à la prise de Madrid. L'année suivante il rejoignit l'armée d'Italie, qu'il suivit en Hongrie, et se signala dans plusieurs affaires, notamment à la bataille d'Essling et au siège de Raab dont il s'empara. Napoléon lui confia le commandement de l'artillerie de la garde, à la tête de laquelle il combattit à Wagram. A la paix, il fut envoyé près de l'empereur d'Autriche, et six mois après il ramena l'archiduchesse Marie-Louise à Paris. Nommé en 1814 ambassadeur en Russie, il rejoignit la grande armée à Smolensk. Après le désastre de Moscow, il conclut un armistice avec le général Koutousov et commanda l'arrière-garde pendant la retraite. En 1815, chargé d'organiser à Magdebourg le 5^e corps d'armée, il s'empara de Leipsig, battit les Russes et les Prussiens à Weissig, commanda la gauche de l'armée à Bautzen, et s'empara de Breslaw. Chargé ensuite du commandement provisoire des 5^e et 11^e corps d'armée, il battit Blücher sur les hauteurs de Goldberg, et se distingua à Dresde et à Leipsig. Le lendemain de cette mémorable affaire (19 octobre 1813), il se retirait par le pont de Lindenau; le trouvant rompu, il s'élança dans l'Elster; mais il fut fait prisonnier sur l'autre bord. Conduit à Berlin, il ne rentra en France qu'après la restauration. Nommé capitaine-lieutenant des mousquetaires-gris, au 20 mars il accompagna le roi jusqu'à Béthune, et se retira ensuite dans sa terre de Richemont où il ne fut point inquiété. Louis XVIII, à son retour, l'éleva à la dignité de pair de France, et lui donna le commandement de la 1^{re} division de la garde royale. En 1820, ministre de la maison du roi, en 1823 maréchal, il eut un commandement dans l'armée d'Espagne. Ce général mourut à Paris le 11 juin 1828.

LAURO (Vincent), né à Tropea en Calabre, cultivait de bonne heure la médecine, et joignit à cette science une grande capacité pour les affaires. Pie V, qui connaissait tout le mérite de ce savant, lui conféra l'évêché de Mondovi en Piémont. Sous le pontificat de Grégoire XIII, Lauro fut envoyé nonce en Pologne. Il remplit cette nonciature, successivement auprès de Sigismond Auguste, de Henri de Valois, duc d'Anjou, et d'Etienne Battori. A sa persuasion, Jean III, roi de Suède, reçut à sa cour le jésuite Antoine Possevin, qui ramena Sigismond, fils de ce prince, à la religion catholique. Grégoire XIII, en reconnaissance des services de Lauro, le décora de la pourpre romaine en 1585. Dans cinq conclaves consécutifs, Lauro eut un grand nombre de voix pour être placé sur la chaire de saint Pierre. Il mourut à l'âge de 70 ans, en 1592, avec la gloire de n'avoir dû son élévation qu'à son mérite.

LAURO (Jean-Baptiste), né à Pérouse en 1581, devint camérier d'Urbain VIII, chanoine de Sainte-Marie, secrétaire du consistoire, etc. On a de lui :

Poemata, 1625, in-12; *Epistolæ*, 1624, in-8; un *Eloge abrégé des savants qui vécurent à Rome de son temps*, Rome, 1625, in-8. Il mourut en 1629, âgé de 48 ans.

* LAUTH (Thomas), professeur d'anatomie et de physiologie à la faculté de Strasbourg, né dans cette ville le 19 août 1758, était fils d'un accoucheur distingué. Nommé, en 1783, professeur d'anatomie et de chirurgie à l'université de sa ville natale, il remplit cette double chaire avec un talent qui ne tarda pas d'étendre sa réputation en Allemagne, où on fit de vains efforts pour l'attirer. En 1793, il fut nommé médecin en chef de l'hôpital de Strasbourg, et continua dans cette place de mériter l'estime de ses concitoyens. A de vastes connaissances il joignait les qualités les plus recommandables, et mourut vivement regretté, le 16 septembre 1826. Ses principaux ouvrages sont : *Scriptorum latinorum de aneurismatibus collectio*, 1785, in-4; *Nosologia chirurgica*, Strasbourg, 1788, in-8; la *Vie de Jean Hermann*, Strasbourg, 1802, in-8; une *Histoire de l'anatomie*, jusqu'à Harvey, 1815, in-4, tom. 1^{er}.

LAUTREC. Voy. FOIX (OUDET de).

LAUZUN (Antonin-Nompar de CAMONT, duc de), né vers 1652, sut s'attirer les bonnes grâces de Louis XIV. On peut voir, sur le caractère de ce favori et l'histoire de sa vie, des particularités remarquables dans les *Mémoires* du duc de Saint-Simon : le résultat ne donne pas de lui une idée favorable. Mais il se corrigea beaucoup dans les dernières années de sa vie, finit par une mort très-édifiante au couvent des Petits-Augustins à Paris, en 1725, âgé de 91 ans. Il ne laissa point de postérité de son mariage avec la fille du maréchal de Lorges, qu'il avait épousée après la mort de mademoiselle de Montpensier. La charge de grand-maitre de l'artillerie étant devenue vacante, en 1669, par la démission du duc de Mazarin, le roi la promit à Lauzun; mais Louvois sut persuader au monarque de ne pas la lui accorder. Lauzun eut l'audace de sommer Louis XIV de tenir sa promesse : il osa même briser son épée en sa présence, en disant « qu'il ne servirait jamais un prince qui manquait » à sa parole. » Le roi, justement irrité, leva sa canne, mais il la jeta par la fenêtre, en s'écriant : « J'aurais trop de regret, si j'osais frapper un gentilhomme. » Lauzun fut mis à la Bastille, et ce ne fut qu'après plusieurs mois de négociations qu'il consentit à accepter, en échange de la charge qu'il convoitait, le grade de capitaine des gardes. Il rentra tellement en faveur, qu'en 1670, le roi autorisa son mariage avec mademoiselle de Montpensier, petite-fille de Henri IV. Lauzun prétendit donner à cette union un grand éclat; mais pendant les délais nécessaires aux préparatifs qu'il fit à ce sujet, madame de Montespan (qui aimait Lauzun), et les princes du sang, obtinrent du roi qu'il révoquât son consentement. Anquetil cependant assure que le mariage eut lieu secrètement, et qu'après la mort de Mademoiselle, Lauzun en porta le deuil. Quoi qu'il en soit, Louis XIV nomma son favori maréchal de France. Depuis cette époque, madame de Montespan étant devenue l'objet des injures de Lauzun, s'unit

à Louvois, et tous les deux parvinrent à le faire disgracier. Il fut arrêté le 25 novembre 1671, et enfermé pendant plusieurs années dans un cachot du château de Pignerol : il y trouva le surintendant Fouquet, qui y était depuis 1663. Lauzun tenta inutilement, deux fois, de s'évader; enfin, on lui permit de passer en Angleterre. Lors de la révolution contre Jacques II, ce monarque confia à Lauzun la reine et le prince de Galles pour les amener en France, où Louis XIV, par une lettre écrite de sa main, lui permit de rentrer. Il fut admis à la cour, mais il ne jouit plus de la bienveillance du monarque. Jacques II le décora de l'ordre de la *Jarretière*, et obtint pour lui le titre de duc en 1692. Mademoiselle de Montpensier lui avait fait don de plusieurs fiefs, et entre autres du duché de Saint-Fargeau et de la baronie de Thiers.

LAVAL (Giles de), seigneur de Retz, maréchal de France, d'une maison illustre de Bretagne, féconde en hommes illustres, se signala par son courage sous Charles VI et sous Charles VII. Il contribua beaucoup à chasser les Anglais de la France. Les services qu'il rendit à sa patrie l'auraient immortalisés, s'il ne les avait pas ternis par des meurtres, des impiétés et des débauches effrénées. Ayant ajouté à ses autres crimes celui de félonie et de trahison envers le duc de Bretagne, il fut condamné à être brûlé vif dans la prairie de Nantes en 1440. Le duc, témoin de cette exécution, permit qu'on l'étranglât auparavant, et qu'on ensevelît son corps. Le duc de Laval était d'une prodigalité extrême. Il consuma en folles dépenses deux cent mille écus d'or comptant, dont il hérita à 20 ans, et plus de 50,000 liv. de rente, qui en valaient dans ce temps à 500,000 de celui-ci. Quelque part qu'il allât, il avait à sa suite un sérail, des comédiens, une musique, des instruments, des devins, des magiciens, une compagnie de cuisiniers, des mentes de chiens de toute espèce, et plus de 200 chevaux de main. Mézeray dit qu'il entretenait des sorciers et des enchanteurs pour trouver des trésors; et corrompait de jeunes garçons et de jeunes filles qu'il tuait après, pour en avoir le sang, afin de faire ses charmes. De telles abominations seraient incroyables si on ne connaissait par d'autres exemples de quel excès de corruption et de scélératesse le cœur humain est capable. N'avons-nous pas vu dans le xviii^e siècle une dame hongroise immoler plus de six cents filles à la chimérique idée de s'embellir par leur sang, et se nourrir enfin de leur chair? On peut voir cette histoire incontestable dans l'élégant ouvrage du P. Turocz, *Hungaria cum suis regionibus*, p. 189. Voy. Turocz (Ladislav).

LAVALL (André de), seigneur de Lohéac et de Retz, deuxième fils de Jean de Montfort, seigneur de Kergorlay, et d'Anne de Laval, dont il prit le nom et les armes, rendit des services signalés au roi Charles VII, qui le fit amiral, puis maréchal de France. Il fut suspendu de sa charge au commencement du règne de Louis XI; mais ce prince le rétablit peu de temps après, et lui donna le collier de l'ordre de Saint-Michel en 1469. Il mourut en 1486, à 75 ans, sans laisser de postérité, et plus riche en réputation qu'en biens. Envoyé en 1455

contre Jean V, comte d'Armagnac, qui était excommunié pour avoir épousé publiquement sa propre sœur, il l'avait poussé si vivement, qu'en une seule campagne il l'eut dépouillé de ses états.

LAVAL (Urbain de), marquis de Sablé et de Bois-Dauphin, maréchal de France et gouverneur d'Anjou, se signala en divers sièges et combats. Il suivit le parti de la ligue, fut blessé et fait prisonnier à la bataille d'Ivry en 1590. Il fit ensuite son accommodement avec Henri IV. Son crédit augmenta sous le règne suivant. Lorsque le prince de Condé et beaucoup d'autres mécontents se furent unis, pour empêcher le mariage de Louis XIII avec l'infante d'Espagne, la reine Marie de Médicis, et le marquis d'Ancre son confident, firent commander à Laval l'armée qu'ils mirent sur pied pour combattre celle des mutins : mais il ne répondit pas à l'opinion qu'on avait de ses talents. A la fin de ses jours, il se retira dans une terre, où il mourut tranquillement en 1629.

LAVAL (Antoine de), sieur du Belair, maître des eaux et forêts du Bourbonnais, puis capitaine des châteaux de Beaumanoir-les-Moulins, était savant dans les langues, l'histoire et la théologie. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages. Le plus considérable est : *Desseins de professions nobles et publiques*, contenant entre autres l'*Histoire de la maison de Bourbon*, Paris, 1605, in-4. On peut consulter sur ces ouvrages la bibliothèque de Bourgogne. Il mourut en 1631, à 80 ans.

** LAVALETTE (Marie CHAMANS, comte de), né en 1769 à Paris, fut un des derniers défenseurs du roi au 10 août 1792. Enrôlé peu de temps après dans les volontaires de la légion des Alpes, il servit sur le Rhin, dans la Vendée et en Italie. A la bataille d'Arcole, il fut fait capitaine, et devint aide-de-camp du général Bonaparte qui le chargea de plusieurs missions, dont il s'acquitta de manière à justifier de plus en plus sa confiance. Il l'accompagna dans son expédition d'Egypte et combattit à ses côtés aux Pyramides, au mont Thabor et à St.-Jean d'Acre. Après le 18 brumaire, auquel il avait concouru, il devint commissaire, puis directeur-général des postes, avec le titre de conseiller d'état. En 1814, il perdit cette place, mais il la reprit au retour de Napoléon de l'île d'Elbe qu'on l'accuse d'avoir préparé. Compris dans l'ordonnance du 24 juillet, il fut arrêté et traduit devant la cour d'assises de la Seine qui le condamna à mort le 21 novembre. La veille de l'exécution, M^{me} de Lavalette se présente à la prison, et, y ayant échangé ses vêtements contre ceux de son mari, parvint à le faire évader. Il se réfugia en Belgique, et gagna la Bavière, où il resta près de son parent Eugène de Beauharnais, jusqu'à ce qu'en 1822 des lettres de grâce de Louis XVIII lui rouvrirent les portes de la France. Ce prince, à la première nouvelle de son évasion, avait dit : « M^{me} de Lavalette est la seule qui ait fait son devoir. » Le retour de Lavalette n'eut pas le pouvoir de rendre à sa femme la raison qu'elle avait perdue depuis son départ. Il vécut obscur à Paris ou dans une campagne voisine, et mourut dans les premiers jours de mars 1850, laissant des Mé-

moires qui ont été publiés en 1831, 3 vol. in-8. On y trouve des détails intéressants sur son évasion de la conciergerie.

LAVAL-MONTMORENCY (François de), premier évêque de Québec, était fils de Hugues de Laval, seigneur de Montigni. Il fut d'abord-archidiacre d'Evreux, et ensuite nommé au siège nouvellement érigé à Québec, qu'il alla remplir en 1673. Il fonda un séminaire, s'y fit estimer de tout le monde par sa vertu et par son éminente piété, et y mourut en 1708, à 80 ans, après s'être démis de son évêché. L'abbé de la Tour, doyen du chapitre de Montauban, a écrit sa *Vie*, in-12.

LAVARDIN. Voy. BEAUMANOIR MASCARON et HILDEBERT.

LAVATER (Louis), controversiste protestant, né à Kybourg, dans le canton de Zurich, en 1527, mort chanoine et pasteur de cette dernière ville, en 1586, a laissé une *Histoire sacramentaire*, des *Commentaires* et des *Homélies*. Ces divers ouvrages sont lus par les gens de son parti. Mais son curieux traité *De spectris, lemuriibus et magnis atque insolitis fragoribus et presagitionibus quæ obitum hominum, clades, mutationesque imperiorum præcedunt*, Zurich, 1570, in-12, Genève, 1580, in-8, et Leyde, 1687, in-12, est recherché de tout le monde. Il a été traduit en français en 1571, in-8.

* LAVATER (Jean-Gaspard), célèbre physiognomoniste, naquit à Zurich le 15 novembre 1744. Son imagination ardente, encore enflammée par la lecture de Klopstock et de Rousseau, lui inspira de bonne heure le goût des paradoxes et d'une vie contemplative. Il n'avait pas encore achevé son cours de théologie, lorsqu'il débuta par un libelle virulent contre un magistrat qu'il accusait de quelques actes illégaux. Pour se soustraire à la punition qu'il avait méritée, ses parents le firent voyager. Il se rendit à Berlin en 1765, dans la compagnie de Hess et de Fuessli, depuis peintre célèbre, et trouva dans le vertueux Spalding, auquel il avait été recommandé, un ami dont les conseils lui furent très-utiles. De retour dans sa patrie en 1769, il fut nommé diacre et quelques années après pasteur de l'église de Saint-Pierre. Il se livra avec succès à la prédication, et prit part à des discussions théologiques qu'il soutint d'abord avec modération, mais qu'il poussa dans la suite jusqu'à l'intolérance. Quoiqu'il fût d'une grande douceur de caractère, il fit exiler quelques-uns de ses compatriotes, entre autres M. Meister, le plus spirituel de ses panégyristes, qui se vengea plus tard en comblant d'éloges l'ennemi dont il ne regardait point la faute comme celle de son cœur. Il crut voir dans l'invasion des Français, en 1798, l'occasion de réformer les abus ; mais quand une triste expérience lui eut appris que le bien-être des Suisses n'était pas le mobile qui faisait agir le directoire français, il ne craignit pas d'écrire à Rewbell (voy. ce nom), une lettre pleine de patriotisme et de dignité, dans laquelle il proteste avec force contre les mesures vexatoires dont les prétendus amis de la liberté accablaient la patrie de Guillaume-Tell. Lors de la reprise de Zurich par les Français en 1799, un soldat logé chez Lavater lui tira dans le

bas ventre un coup de fusil, dont il mourut après 15 mois de douleur aiguës (en 1801), sans avoir voulu que l'auteur de cet assassinat fût recherché (1). Lavater a composé plusieurs ouvrages ; mais le seul qui soit connu hors de l'Allemagne et qui a suffi pour lui faire une réputation, est le suivant : *Essais sur la physiognomonie destinés à faire connaître l'homme et à le faire aimer*, La Haye, 1781-1805, 4 vol. in-4, édition estimée pour les fig. Moreau (de la Sarthe) en a donné une nouvelle avec des additions, Paris, 1806, 10 vol. gr. in-8 ; elle a été reproduite en 1820-21, sous ce titre : *L'art de connaître les hommes par la physiognomie*. Plusieurs écrivains avaient fait avant lui des recherches et des observations sur la physiognomonie. Mais Lavater a cherché le premier à déterminer les principes et les règles de cette science. Il commença par observer la physiognomie des animaux en la rapportant à l'instinct particulier qui distingue chacune de leurs espèces. Il tourna ensuite ses observations sur les images sculptées des grands hommes et des grands criminels. Il crut voir le talent et la malignité peints sur la physiognomie de Voltaire, qui tenait à la fois de l'aigle et du singe ; dans celles de Néron et de Caligula, il remarqua l'ensemble monstrueux des vices les plus crapuleux et de la cruauté la plus raffinée ; l'image de Corneille lui représentait le génie créateur, et celle de Bossuet, l'homme grand et vertueux. Ces premières observations faites, il s'appliqua à connaître les différents caractères des hommes et des femmes, qu'il tâchait de comparer à leur physiognomie respective, et après un grand nombre d'examen et de recherches, après une étude constante de plusieurs années, il se persuada qu'il pouvait lire dans les traits extérieurs les secrets les plus cachés, et en déduire des résultats non équivoques. Nous ne nous arrêterons pas à démontrer l'in vraisemblance du système de Lavater, et nous nous bornerons à faire observer que les conséquences qu'il en déduisait et ses prétendus pronostics étaient peu dignes d'un homme éclairé, et encore moins convenables à un chrétien et à un ecclésiastique. Il ne pouvait ignorer qu'il n'y a rien de plus blâmable et de plus présomptueux pour la créature, que de vouloir prédire le sort de ses semblables, qui dépend immédiatement de la volonté de Dieu ; et que cette raison que l'homme en a reçue en partage, doit exclure toute idée de fatalisme, que d'ailleurs des signes extérieurs pourraient mal annoncer. Le système de Lavater a probablement fait naître celui du docteur Gall (*voy.* ce nom), qui borna ses recherches au crâne ; Lavater étend les siennes à toutes les parties du corps, et surtout aux différents traits de la physiognomie. L'un et l'autre système pourraient avoir le même fond de vérité que ces jeux de cartes où les gens crédules vont lire leur destinée. Lavater était d'un caractère doux et bienveillant : son commerce était facile et instructif ; il ne disait rien, et ne faisait rien qui ne décelât le dé-

sir le plus vrai d'être agréable et utile à tout le monde. Mais ses démarches politiques lui attirèrent l'animadversion d'une partie du gouvernement helvétique ; il fut déporté à Bâle, d'où il put bientôt, grâce aux réclamations du parti modéré, revenir à Zurich. Lavater a écrit lui-même *l'histoire de sa déportation*, 1800, 2 vol. On lui a reproché durement son penchant à croire l'extraordinaire, qui le rendit l'enthousiaste et la dupe des charlatans de son temps.

* LAVAUX (Pierre-François), né à Neuilly, en 1754, mort à Versailles en 1825, fut un professeur distingué. Il a traduit avec succès le *Songe*, la *fable des Aleyons*, et le *Misanthrope*, de Lucien, 1801, in-8. On lui doit encore une traduction en vers des *Oeuvres lyriques d'Horace*, 1810, in-12, où l'on trouve plus de fidélité que d'élégance. Lavaux était membre de plusieurs académies. Il a laissé de nombreux manuscrits, entre autres une traduction de la *Cypopédie* de Xénophon.

LAVAUX. *Voy.* FLONCEL.

LAVAU (Guillaume de), avocat au parlement de Paris, mort en 1700 à Saint-Céré, dans le Quercy, sa patrie, âgé de 76 ans, fut l'oracle de son pays par ses connaissances. Il joignait à un cœur bon et généreux, une mémoire prodigieuse et une vaste littérature. On a de lui : *Histoire secrète de Néron, ou le Festin de Trimalcion*, traduit de Pétrone, avec des remarques historiques, 1727, in-12 ; *Conférence de la Fable avec l'Histoire sainte*, 1750, 2 vol. in-12. L'auteur prouve que les grandes fables, le culte et les mystères du paganisme, ne sont que des altérations des usages, histoires et traditions des anciens Hébreux. Il y a beaucoup d'érudition dans ce livre ; mais les conjectures n'y sont pas toutes également heureuses. Huet avait eu la même idée avant l'auteur ; il n'est pas difficile de s'apercevoir que Lavaux a profité de sa *Démonstration évangélique*. L'abbé Guérin du Rocher a répandu beaucoup de lumière sur cet objet dans sa savante *Histoire des temps fabuleux*, vainement attaquée par messieurs Laharpe, de Guignes et du Voisin, et défendue avec feu par l'abbé Chapellet. On doit voir aussi *Hérodote, historien du peuple hébreu, sans le savoir*, par l'abbé Bonnaud, Liège, 1790, in-12. Il est certain que les Grecs ont pu facilement avoir communication des livres saints, soit par les Juifs qu'ils faisaient esclaves, comme on le voit dans le prophète Joël, soit par les Phéniciens, qui ont fait transpirer dans la Grèce, comme dans les autres parties de l'Europe et de l'Afrique, tant de connaissances utiles. « Les philosophes de » ce siècle, dit un critique, ont une aversion dé- » cidée de cette espèce de combinaisons. Ils ne » peuvent souffrir que l'Écriture ait servi de fonds » aux écrits historiques et mythologiques des an- » ciens. Un Gebelin, un Bailly, ont mieux aimé » faire des romans puérils de chronologie, de géo- » graphie, de physique et d'histoire, que d'adhérer » à une observation simple et péremptoire. » *Voy.* OPHIONE.

* LAVEAUX (Jean-Charles THIEBAULT de), homme de lettres, né à Troyes le 17 novembre 1749, com- mença ses études dans sa ville natale et les ter-

(1) On lit dans la *Biographie des Contemporains* que cet assassinat fut un acte de vengeance particulière d'un compatriote de Lavater, et que c'est une calomnie de l'avoir imputé à un soldat français.

mina à Paris. Au sortir de ses humanités, il accepta une place de professeur de langue française à Bâle. S'étant rendu ensuite à Stuttgart, il y fut nommé professeur de littérature française et membre de l'académie *Caroline*. Enfin sur l'invitation de Frédéric, il alla occuper une chaire à l'université de Berlin. A l'époque où éclata la révolution, Laveaux, qui en adopta les principes, ne voulut pas rester étranger aux événements qui se préparaient et dont il pouvait espérer quelques changements avantageux pour sa fortune. Il rentra donc en France, et se chargea de la rédaction du journal que le libraire Treuttel venait de créer, sous le titre de *Courrier de Strasbourg*. Ses opinions politiques ne pouvaient manquer de le brouiller avec le maire Diétrich (voy. ce nom), partisan modéré des réformes nouvelles. Il subit une arrestation de quelques jours dont il se vengea cruellement en dénôçant le malheureux maire qu'il ne cessa de poursuivre et qu'il finit par conduire à l'échafaud. Venu à Paris avant la fameuse journée du 10 août, il fut membre du tribunal institué pour juger ceux qui avaient été pris en défendant le roi, et se conduisit avec modération. Rédacteur en chef du *Journal de la Montagne*, les généraux et les députés en mission qu'il ne cessait de harceler, parvinrent à le faire arrêter. Mis en prison de nouveau sur la dénonciation du fameux Hébert, il finit par retourner à ses travaux littéraires, qu'il eut mieux fait de ne pas quitter, et devint ensuite chef du bureau militaire de la préfecture de la Seine. Après le 18 brumaire, il remplit les doubles fonctions de chef de division à la préfecture et d'inspecteur général des prisons et hospices du département de la Seine, et il les conserva jusqu'à la seconde restauration. Laveaux est mort à Paris le 13 mars 1827. Outre un grand nombre de traductions, de l'allemand, on a de ce laborieux écrivain, plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Œuvres de Hedlinger ou Recueil des médailles de ce célèbre artiste*, Bâle, 1776-78, 2 vol. in-fol.; les *Nuits champêtres*, 1785, in-8; le *Maître de langue ou Remarques instructives sur quelques ouvrages français écrits en Allemagne*, 1785, in-8; *Cours théorique et pratique de langue et de littérature française*, Berlin, 1784, in-8; *Dictionnaire français-allemand et allemand-français*, 1784-85, 2 vol. in-8, 4^e édit., 1789; *Vie de Frédéric II, roi de Prusse*, Strasbourg, 1788, 4 vol. in-8. On y joint, *Lettres sur Frédéric II*, 1789, 5 vol. in-8; *Histoire des premiers peuples libres qui ont habité la France*, 1798, 5 vol. in-8; *Histoire de Pierre III, empereur de Russie, suivie de l'histoire secrète des amours et des principaux amans de Catherine II*, 1799, 5 vol. in-8; *Dictionnaire de l'académie française, nouv. édit. augmenté de plus de 20,000 articles*, 1802, 2 vol. in-4; cette publication donna lieu à un procès fameux; *Nouveau Dictionnaire de la langue française, etc.*, 5^e édit. 1828, 2 vol. in-4; *Dictionnaire raisonné des difficultés grammaticales et littéraires de la langue française*, 2^e édit. 1822, 2 vol. in-8; *Dictionnaire de la langue française, extrait du nouveau Dictionnaire, etc.*, 1825, 2 vol. in-8; *Nouveau Dictionnaire portatif de la langue française*, 1825, in-16; *Dictionnaire syno-*

nymique de la langue française, 1826, in-8. Laveaux est l'éditeur des *Œuvres complètes de Frédéric II*, Berlin, 1788, 15 vol. in-8, et il a coopéré à la *Monarchie prussienne*. (Voy. MIRABEAU.)

* LAVILLEHEURNOIS (BERTHELOT de), né en 1740, était à la révolution maître des requêtes. Attaché à la monarchie, il en défendit les principes et s'efforça par tous les moyens de faire triompher la cause de la légitimité. Chef d'une conspiration dont le but était de replacer les Bourbons sur le trône, il fut traduit avec l'abbé Brotier et Duverne de Presle, devant un conseil de guerre, et condamné à une année de détention; après le 18 fructidor, le Directoire le fit déporter à Caïenne avec Brotier (voy. ce nom). Il y mourut en juillet 1799.

LAVINIE, fille de Latinus, roi du Latium, était promise à Turnus, roi des Rutules; mais elle épousa Enée, et en eut un fils posthume, nommé Sylvius, parce qu'elle l'enfanta dans un bois, où elle s'était retirée par la crainte qu'elle avait d'Ascanius, fils d'Enée.

LAVIROTTE (Louis-Anne), médecin, né à Nolay, diocèse d'Autun, mort le 3 mars 1759, dans la 54^e année de son âge, était bon physicien et observateur habile. Il a traduit de l'anglais : *Observations sur les crises par le poulx*, de Nihell, in-12; *Dissertation sur la transpiration*, in-12;... *sur la chaleur*, in-12; *Méthode pour pomper le mauvais air des vaisseaux*, 1740, in-8; *Découvertes philosophiques de Newton*, par Maclaurin, 1749, in-4; *Nouvelles observations microscopiques* de Needham, 1750, in-8. Il a donné de son propre fond, des *Observations sur une hydrophobie spontanée, suivie de la rage*, in-12.

* LAVOISIER (Antoine-Laurent), le créateur de la chimie moderne, né à Paris le 16 août 1745; fit ses études au collège Mazarin, et obtint ensuite de son père qui avait acquis dans le commerce une honorable fortune, la permission de se livrer à son goût pour les sciences. Il les étudia toutes, les mathématiques et l'astronomie avec Lacaille, la chimie avec Rouelle, la botanique avec Jussieu. Il n'avait pas vingt-trois ans lorsqu'il remporta, en 1766, le prix proposé par l'académie des sciences, sur un meilleur mode d'éclairage à donner à la ville de Paris. Ses recherches sur l'air et sur un fluide élastique le firent admettre en 1768 à l'académie, en qualité d'associé, après la mort de Baron : il avait alors à peine 25 ans. Jugeant qu'une grande fortune était nécessaire à ses expériences, il demanda et obtint en 1769 une place de fermier-général, et épousa en 1774, M^{lle} Paulze, dont le père exerçait la même charge. Tous ses revenus, et ils étaient très-considérables, furent consacrés au progrès des sciences. Tout en s'y livrant avec un zèle qui ne se ralentit jamais, il ne négligeait nullement ses fonctions. Associé par Turgot en 1776 à la nouvelle régie des poudres et salpêtres, il en perfectionna la fabrication. Ayant été appelé, en 1791, à la trésorerie, il publia sur les finances un ouvrage qui éclaira d'un jour effrayant leur état véritable; il mit aussi dans la comptabilité un ordre exact et sévère, par lequel on pouvait vérifier chaque soir l'état de toutes les caisses. Ces travaux importants,

qui auraient suffi pour absorber un autre homme tout entier, le détournèrent à peine de la chimie, sa science favorite. Mais ses services et son génie ne purent fléchir ceux qui battaient monnaie sur la place de la révolution. Sa fortune fut son seul crime : il possédait en effet des terres considérables dans l'Orléanais, où ses bienfaits ont rendu sa mémoire chère aux habitants. Dénoncé par un misérable qui devait tout à la générosité de M. Paulze son beau-père, et traduit au tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort avec 28 de ses collègues. Une des imputations qui leur étaient faites, était d'avoir trop humecté le tabac dont la ferme générale avait le monopole. Il demanda de différer de quinze jours l'exécution de son jugement, pour qu'il pût terminer des expériences utiles pour l'humanité : « Je ne regretterai point alors la vie, dit-il, et j'en ferai avec joie le sacrifice à ma patrie. » Le farouche président du tribunal (Coffinhal) lui répondit : « La république n'a pas besoin de savants et de chimistes ; le cours de la justice ne peut être interrompu. » Il mourut sans faiblesse le 8 mai 1794. On regrette d'autant plus qu'il n'ait pu obtenir un sursis, qu'un délai de quelques semaines pouvait le conduire à l'époque où les échafauds furent renversés. Lavoisier a détruit le système du *phlogistique*, prétendu principe de combustion que l'autorité de Becker et de Stahl avait accrédité : il démontra jusqu'à l'évidence que la calcination des métaux est due à leur combinaison avec l'air, puisque cette partie de l'air ainsi absorbée est respirable. Cavendish avait découvert que la combustion de l'air inflammable donne de l'eau pour produit : suivant cette idée féconde, Lavoisier établit par de belles expériences que l'eau peut se décomposer en air inflammable et en air respirable, et il appliqua bientôt cette donnée à tous les êtres des trois règnes naturels. Après cette importante découverte, Lavoisier établit sa doctrine nouvelle, dans un grand nombre de *mémoires* qu'il présenta à l'Académie des Sciences. Ses écrits sont : *Opusculs physiques et chimiques*, Paris, 1774, in-8; *Nouvelles recherches sur l'existence d'un fluide élastique*, 1775, in-8. C'est l'ouvrage qui établit sa réputation; *Instruction sur les nitrières et la fabrication du salpêtre*, 1777, in-8; nouvelle édition, 1794; *Rapport des commissaires chargés de l'examen du magnétisme animal*, 1785; *Méthode de nomenclature chimique*, 1787, in-8; *Traité élémentaire de chimie*, 1789, 2 vol. in-8, et 1800, 5 vol. in-8; *De la richesse territoriale de la France*, 1791, in-8. Ce n'est qu'un extrait d'un grand ouvrage, auquel l'auteur travaillait depuis longtemps, mais qui est perdu, ainsi que plusieurs autres fruits de son génie. Son *éloge* a été prononcé par Fourcroy dans une séance publique du *Lycée des arts* : et Lalande a publié une *Notice* sur la vie de ce savant illustre et modeste, qui réunissait toutes les qualités du cœur à toutes les richesses de l'esprit.

LAW (Jean), écossais, célèbre par le ruineux système de finances qu'il établit en France, naquit en avril 1671 à Edimbourg, d'un orfèvre-banquier, et, selon d'autres, en 1668 ou 1681. Ayant séduit à Londres la fille d'un lord, il tua le frère de sa

maîtresse, et fut condamné à être pendu. Obligé de fuir de la Grande-Bretagne (1694), il passa en Hollande, et de là en Italie. Il avait, depuis longtemps, rédigé le plan d'une compagnie qui paierait en billets les dettes d'un état, et qui se rembourserait par les profits. Il proposa cet établissement au duc de Savoie, depuis 1^{er} roi de Sardaigne (Victor-Amédée), qui répondit qu'*il n'était pas assez puissant pour se ruiner*. Il vint proposer son plan au contrôleur-général de France (Desmarets) en 1709 ou 1710, et ne réussit pas mieux. Enfin il fut accueilli sous la régence du duc d'Orléans, et obtint en 1716 des lettres-patentes : deux milliards de dettes à éteindre, un prince et un peuple amoureux des nouveautés, voilà les circonstances qui favorisèrent son entreprise financière. Il établit d'abord une banque en son propre nom, l'an 1716; elle devint bientôt un bureau général des recettes du royaume. On y joignit une compagnie du Mississippi, compagnie dont on faisait espérer de grands avantages. Le public, séduit par l'appât du gain, s'empressa d'acheter avec fureur des actions de cette compagnie et de cette banque réunies. Les richesses, auparavant resserrées par la défiance, circulèrent avec profusion; les billets doublièrent, quadruplaient ces richesses. La banque fut déclarée banque du roi en 1718; elle se chargea du commerce du Sénégal, des fermes-générales du royaume, et acquit l'ancien privilège de la compagnie des Indes. Cette banque étant établie sur de si vastes fondements, ses actions augmentèrent vingt fois au-delà de leur première valeur. En 1719, elles valaient quatre-vingts fois tout l'argent qui pouvait circuler dans le royaume. Le gouvernement remboursa en papiers tous les rentiers de l'état; et ce fut l'époque de la subversion des fortunes les mieux établies. L'on donna alors à Law (en 1720) la place de contrôleur des finances. On le vit en peu de temps d'écossais devenir français par la naturalisation : de protestant, catholique; d'aventurier, seigneur des plus belles terres, et de banquier, ministre d'état. Le désordre était au comble. Le parlement de Paris s'opposa, autant qu'il le put, à ces innovations, et il fut exilé à Pontoise. Enfin, dans la même année, Law, chargé de l'exécution publique, fut obligé de quitter le pays qu'il avait voulu enrichir, et qu'il avait bouleversé. Il se retira d'abord dans une de ses terres en Brie; mais ne s'y trouvant pas en sûreté, il parcourut une partie de l'Allemagne, et descendit en Italie par le Tyrol. Après avoir entrepris quelques autres courses de Hollande en Angleterre, en Danemark, Law se fixa enfin à Venise, où il mourut l'an 1729, l'esprit plein de projets imaginaires et de calculs immenses. Le jeu avait commencé sa fortune, et cette passion servit à la détruire. Quoique son état ne fût guère au-dessus de l'indigence, il joua jusqu'à sa mort. *Voy. l'Histoire du système des finances* par du Haut-Champ, La Haye, 1754, 6 vol. in-12, et les *Mémoires* de la régence, 1749, 5 vol. in-12. En parlant du système de Law, un auteur s'exprime en ces termes : « Il » serait difficile de peindre l'espèce de frénésie qui » s'était emparée des esprits, à la vue des fortunes » aussi rapides qu'énormes qui se firent alors. Tel

» qui avait commencé avec un *billet d'état*, à force
 » de trocs contre de l'argent, de actions et d'autres
 » billets, se trouvait avoir des millions en quelques
 » semaines. La rue Quincampoix était le rendez-
 » vous de tous les actionnaires, et le théâtre de
 » leur manie. La foule s'y pressait au point que
 » plusieurs personnes y furent étouffées. Il n'y avait
 » plus dans Paris ni commerce ni société. On ne
 » s'occupait que du prix des actions. Les fortunes
 » les plus considérables furent renversées, et il s'en
 » éleva de prodigieuses. Le désordre trouvait des
 » aliments dans les obstacles mêmes qu'on tenta
 » d'y opposer. Tel fut, par exemple, l'effet de la
 » défense faite aux habitants de Paris, de garder
 » chez eux des espèces monétaires. » On a publié
 les *Œuvres de Law*, c'est-à-dire, ses principes sur
 le numéraire, le commerce, le crédit et la banque,
 trad. de l'Anglais par de Senovert, Paris, 1790,
 in-8, reproduit dans la *Collection des principaux
 économistes du XVIII^e siècle*, tome 4^{er}. Voy. l'article
 de M. Thiers sur le système de Law, dans l'*En-
 cyclopédie progressive*, année 1826.

LAW DE LAURISTON. Voy. LAURISTON.

LAW (Edmond). Voy. KING, Guillaume.

* LAYA (Jean-Louis), littérateur estimable, né
 à Paris, en 1761, d'une famille originaire d'Es-
 pagne, était parent de mad. Dufresnoy (voy. ce
 nom), dont il dirigea les premiers pas dans la car-
 rière poétique. Quelques écrits de circonstance et
 des vers corrects mais froids n'avaient pu le dis-
 tinguer de la foule, quand une pièce de théâtre,
 l'*Ami des lois*, œuvre de courage encore plus que
 de talent, vint tout-à-coup révéler son nom à la
 France. Cette pièce représentée le 2 janvier 1795,
 au milieu des débats du procès de l'infortuné Louis
 XVI, excita un enthousiasme prodigieux. La Com-
 mune alarmée fit avancer (12 janvier) des canons
 pour en empêcher la représentation. Mais la Con-
 vention cassa l'arrêté de la Commune, et les acteurs
 purent la jouer devant deux mille spectateurs, dans
 une salle qu'environnaient trente mille baïonnettes.
 Le général Santerre, s'étant montré sur le théâtre
 pour haranguer le peuple, fut couvert de huées.
 Au troisième acte, un des assistants s'écria : *Allons
 murer les jacobins dans leurs repaires*, et le public
 battit des mains. Informé de ces circonstances, le
 roi fit prier l'auteur de lui faire connaître son
 ouvrage, et Laya le lui fit parvenir dans sa prison.
 Marseille avait envoyé une députation à l'auteur
 de l'*Ami des lois*; cet hommage voté par les sections,
 le fit jeter dans les prisons, où il resta 15 mois.
 Laya eut le bonheur de se soustraire à l'écha-
 faud, et reparut après le 9 thermidor. Il rédigea
 le *Rapport* sur les papiers trouvés chez Robes-
 pierre, que Courtois (voy. ce nom), après l'avoir
 modifié, lut à la convention, et prêta sa plume à ce
 député dans différentes circonstances. Sous le gou-
 vernement consulaire, il sollicita la sous-préfec-
 ture de Fontainebleau, mais il ne put l'obtenir
*parce qu'il avait cultivé les lettres et fait des tragé-
 dies*. Plus tard, il accompagna M. Alexandre de la
 Rochefoucauld ambassadeur à Dresde. Suppléant
 de St.-Ange (voy. ce nom) au lycée Charlemagne,
 il fut appelé à succéder à Delille dans la chaire de

poésies à la faculté des lettres. Il remplaça, le
 6 août 1817, à l'académie française, M. de Choiseul-
 Gouffier (voy. ce nom). Laya est mort au mois
 d'août 1855, à l'âge de 75 ans. Indépendamment
 de quelques brochures, qui n'offrent plus d'intérêt,
 on a de lui : *Essais de deux amis*, Paris, 1786,
 in-18 (avec Legouvé); *Jean Calas*, tragédie, 1791,
 in-8; *Les dangers de l'opinion*, Paris, 1790, in-8.
 Ce drame, où l'auteur attaque le préjugé des peines
 infamantes, eut beaucoup de succès; *L'ami des Lois*,
 comédie en 5 actes et en vers, Paris, 1822, in-8
 (voy. plus haut); *Les derniers moments de la prési-
 dente de Tourvel*, héroïde, 5^e édit., 1799, in-8;
*Épître à un jeune cultivateur nouvellement élu dé-
 puté*, 1799, 1818, in-8, dont le but est de prouver
 que les demi-connaissances, si dangereuses dans
 tous les arts, le sont surtout dans la législation,
 et que le simple bon sens y est préférable au faux
 savoir; *Eusebe, héroïde*, Paris, 1807, in-8, réim-
 primé sous ce titre : *Lettre d'Eusèbe à son ami*,
 Paris, 1815, in-8; *Falkland, ou la conscience*, drame
 en cinq actes et en prose, représenté en 1799, Paris,
 1821, in-8. Laya a fourni des poésies à l'*Almanach*
 et aux *Veillées des Muses*, 1799-1802, il a coopéré à
 l'*Observateur des spectacles*, à la *Nouvelle biblio-
 thèque des Romans*, et il a été chargé pendant 15 ans
 de la partie littéraire du *Moniteur*.

LAYMAN. Voy. LAIMAN.

LAZARE, frère de Marie et de Marthe, demeurait
 à Béthanie. Jésus, qui l'aimait, allait quelquefois
 loger chez lui. Le Sauveur vint en cette ville quatre
 jours après la mort de Lazare, se fit conduire à son
 tombeau, et en ayant fait ôter la pierre, il lui
 rendit la vie. Ce miracle éclatant, opéré aux portes
 de Jérusalem, et dont l'objet sensible et subsistant
 repoussait tous les doutes, ayant été rapporté aux
 princes des prêtres et aux pharisiens, ces ennemis
 de la vérité prirent la résolution de faire mourir
 Jésus-Christ et Lazare. Ils exécutèrent leur mauvais
 dessein envers le Sauveur; mais à l'égard de Lazare,
 l'histoire sainte ne nous apprend pas ce qu'il de-
 vint. Les Grecs disent qu'il mourut dans l'île de
 Chypre, où il était évêque, et que ses reliques ont
 été transportées à Constantinople sous l'empereur
 Léon le Sage. Quelques anciens martyrologes d'Oc-
 cident semblent confirmer cette tradition. Il paraît
 que l'on n'a parlé qu'assez tard de son voyage en
 Provence avec Marie-Madeleine et Marthe, ses
 sœurs, et que l'on a supposé qu'il est mort évêque
 de Marseille. Voy. MADELEINE.

LAZARE, pauvre, véritable ou symbolique, que
 le Fils de Dieu nous représente, dans l'Evangile,
 tout couvert d'ulcères, couché devant la porte d'un
 riche, où il ne désirait que les miettes qui tom-
 baient de sa table, sans que personne les lui donnât.
 Dieu, pour récompenser la patience de Lazare, le
 retira du monde, et son âme fut portée dans le
 sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, et eut
 l'enfer pour sépulture. Lorsqu'il était dans les
 tourments, il vit de loin Lazare, et lui demanda
 quelques rafraichissements; mais Abraham lui ré-
 pondit, *qu'aurait été dans les délices pendant que
 Lazare souffrait, il était juste qu'il fût dans les
 tourments pendant que celui-ci était dans la joie.*

Quelques interprètes ont cru que ce que le Fils de Dieu rapporte ici de Lazare et du mauvais riche est une histoire réelle; d'autres prétendent que ce n'est qu'une parabole, et enfin quelques-uns, tenant le milieu, veulent que ce soit un fond historique, embelli par le Sauveur de quelques circonstances paraboliques.

LAZARE (saint), religieux grec, qui avait le talent de la peinture, consacra son pinceau à des sujets de piété. L'empereur Théophile, iconoclaste furieux, fit déchirer le peintre à coups de fouet, et lui fit appliquer aux mains des lames ardentes. Lazare, guéri de ses plaies, continua de peindre *Jésus-Christ*, la *sainte Vierge* et les *saints*. Il mourut à Rome en 867, où l'empereur Michel l'avait envoyé. Il a été mis au nombre des saints; le Martyrologe romain met sa fête au 25 février.

LAZARE. Voy. PONCE DELAZARE.

LAZARELLI (Jean-François), poète italien, né en 1621, à Gubio, d'abord auditeur de rote à Macerata, ensuite prévôt de la Mirandole, mourut en 1694, à 75 ans. On a de lui un poème singulier, intitulé : *La cecicide legittima*. La 2^e édit., qui est augmentée, est de Paris sans date, in-12; ce poème a été réimprimé depuis plusieurs fois. C'est un recueil de sonnets et de vers mordants contre un nommé Arrighini, son collègue à la rote de Macerata.

LAZERME (Jacques), professeur de médecine en l'université de Montpellier, mort au mois de juin 1656, âgé de plus de 80 ans, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Tractatus de morbis internis capitis*, 1748, 2 vol. in-12; ouvrage qui n'a été mis au jour que par le désir d'être utile aux jeunes médecins. M. Didier des Marêts l'a traduit en français. Il a été imprimé à Paris, en 1754, sous ce titre : *Traité des maladies internes et externes de la tête*, 2 vol. in-12. On a encore de lui : *De suppurationis eventibus*, 1724, in-8; *De febre tertiana intermittente*, 1731, in-8; *Curationes morborum*, 1731, 2 vol. in-12, mises en français sous ce titre : *Méthode pour guérir les maladies*, traduite du latin de M. Lazerme, Paris, 1755, 2 vol. Cet ouvrage est un peu superficiel.

LAZIUS (Wolfgang), professeur de belles-lettres et de médecine à Vienne en Autriche, sa patrie, naquit en 1514, et mourut en 1565, avec le titre d'historiographe de l'empereur Ferdinand I^{er}, et avec la réputation d'un homme fort laborieux, mais mauvais critique. On a de lui : *Viennæ-Austriæ, seu rerum Viennensium Commentarii*, Bâle, 1546, in-fol., savant, mais semé de fautes. Les états de Vienne jugèrent cependant son travail digne d'une récompense honorable; *Geographia Pannoniæ*, dans *Ortelius*; un savant traité *De gentium aliquot migrationibus, sedibus fixis, reliquiis*, etc., *libri XII*, Bâle, 1557, 1572, in-fol. et Francfort, 1600, in-fol. Il roule principalement sur les émigrations des peuples du Nord; *Commentariorum reipublicæ romanæ, in exteris provinciis bello acquisitis constitutæ libri XII*, 1598, in-fol., pleins de recherches et d'inexactitudes; *In genealogiam austriacam Commentarii*, 1594, in-fol., etc. La plupart des ouvrages de Lazius ont été recueillis à Francfort, 1698, en 2 vol. in-fol.

* LAZOWSKI, polonais, né vers 1760, à l'époque de la révolution, vint en France et obtint une place d'inspecteur des manufactures. Il se distingua par son audace et sa férocité parmi les démagogues les plus furieux, devint capitaine de la garde nationale de Paris et dirigea le 10 août l'artillerie contre les Tuileries. On le vit au nombre des principaux acteurs des massacres de septembre. Il conduisit les bandes qui venaient demander à la Convention de nouvelles proscriptions. Décrété d'arrestation au mois de mars 1795, sur la proposition de Vergniaud, il fut, peu de jours après, attaqué d'une fièvre inflammatoire, et finit, dans son lit, une vie qu'il aurait dû perdre par la main du bourreau. Les jacobins lui rendirent de grands honneurs, et Robespierre ne dédaigna pas de prononcer son éloge. Le corps de ce misérable fut déposé au pied de l'arbre de la liberté, sur la place du Carrousel, arrosé journellement du sang des victimes. Il en fut retiré et jeté à la voirie, lorsqu'après le 9 thermidor on abattit l'espèce de monument qu'on lui avait élevé sur cette place.

LÉANDRE (saint), fils d'un gouverneur de Carthagène, vers le milieu du vi^e siècle, embrassa d'abord la vie monastique, et fut ensuite archevêque de Séville, où il célébra un concile. Il travailla avec beaucoup de succès à la conversion des ariens de son diocèse, opéra plusieurs conversions, entr'autres celle d'Herménégilde, et fut condamné à l'exil par le roi Leuvigilde qui fit mourir le jeune prince Herménégilde. Mais ce monarque rappela bientôt l'archevêque à Séville, et lui recommanda d'instruire dans la religion catholique Récarède son fils. Il assista avec éclat au concile de Tolède en 589, qu'il présida, et mourut le 27 février 596. Quelques-uns lui attribuent le *Rite mozarabique*. (Voy. ORTIZ Alphonse.) Saint Grégoire le Grand lui dédia ses *Morales* sur Job, qu'il avait entreprises à sa persuasion. On a de saint Léandre une *Lettre* à Florentine sa sœur, qui renferme des avis fort utiles pour les religieuses. On la trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, ainsi que son *Discours* sur la conversion des Goths ariens, inséré aussi à la fin des *Actes* du 5^e concile de Tolède.

LEANDRE (le Père), capucin, mort à Dijon, son pays natal, en 1667, composa plusieurs ouvrages qui lui firent un nom. Les plus accueillis sont : les *Vérités de l'Evangile*, 1661 et 1662, Paris, 2 vol. in-fol. et un *Commentaire* sur les Epîtres de saint Paul, 1665, 2 vol. Ce dernier est en latin.

LABACICCI. Voy. BACICCI.

* LEBARBIER (Jean-Jacques-François), membre de l'institut, né en 1758 à Rouen, mort à Paris le 7 mai 1826, à 87 ans, avait appris les éléments de la peinture dans sa ville natale, et remporté deux années de suite (1755 et 1756), le premier prix. Il reçut ensuite à Paris les leçons de Pierre, premier peintre du roi, et alla passer quatre ans à Rome, d'où il rapporta une foule de beaux dessins d'après les grands maîtres, dont la plupart ont été gravés. En 1776, il fut envoyé en Suisse, pour dessiner les vues qui devaient orner le bel ouvrage de Zurlauben (voy. ce nom). Dans ce voyage, il fit la connaissance du poète Gessner; et plus tard il embellit de

ses dessins, une édition française des *œuvres* de cet aimable poète, Paris, 1787-1795, 5 vol. in-4. Parmi les tableaux de Lebarbier, nous citerons le *Siège de Beauvais*, (voy. HACHETTE), qui le fit admettre à l'académie de peinture et lui valut le titre de citoyen de Beauvais : le *Siège de Nancy*, destiné comme le précédent à la ville dont il représente un des faits les plus mémorables; *Jupiter sur le Mont-Ida*, galerie de Versailles; *Aristomène*, dans le château de Compiègne; *saint Louis prenant l'oriflamme*, et l'*Apothéose de saint Louis*, tous deux à Saint-Denis; un *Christ*, au-dessus du maître-autel de la cathédrale de Sens; *Sully aux pieds de Henri IV*, aux Gobelins; *Le Tombeau des Canadiens*, etc. Cet artiste, qui avait autant d'instruction que de modestie, fut un des premiers peintres de la nouvelle école, qui s'attachèrent aux règles invariables du bon goût. On a de lui : *Des causes physiques et morales qui ont influé sur les progrès de la peinture et de la sculpture chez les Grecs*, 1801, in-8. On a le *Catalogue des tableaux, dessins, etc.*, de feu M. Lebarbier, par Piétri-Bénard, Paris, 1828, in-8° de 62 pages, précédé d'une courte notice.

* LEBAS (Pierre), né à Frévent en 1760, d'une famille estimable, venait d'être reçu avocat lorsque la révolution éclata : il en adopta les principes, et fut nommé, en 1790, administrateur du Pas-de-Calais. Député à la Convention, il vota la mort de Louis XVI, sans appel ni sursis. Envoyé en mission dans le Haut et le Bas-Rhin, sa tyrannie devint si épouvantable, que les champs et les ateliers furent abandonnés, et que plusieurs communes demeurèrent désertes. Quoique ami de Robespierre et de Saint-Just, il aurait peut-être échappé à leur proscription; mais il demanda comme une grâce à partager leur sort, et se tua d'un coup de pistolet, dans la nuit du 9 thermidor (24 juillet 1794).

LEBAUD (Pierre). Voy. BAUD.

LEBBÉE. Voy. JUDE (saint).

LEBEAU. Voy. BEAU.

* LEBERRIAYS (Réné), agronome, né à Breeey en 1722, d'une famille de propriétaires, fit ses études à Avranches et à Vire. On le destinait à l'état ecclésiastique; mais il ne reçut que les premiers ordres, et profita de ses loisirs pour se livrer, dans sa terre de Bois-Guérin, particulièrement à la culture des arbres fruitiers. On lui doit le *Traité des jardins*, ou le nouveau *La Quintinie*, Paris, 1773, 2 vol. in-8, dont il donna lui-même un abrégé sous le titre de : *Le petit La Quintinie*, Avranches, 1791; il avait eu part au *Traité des arbres fruitiers*, de Duhamel-Dumonceau (voy. HAMEL). Joignant la théorie à la pratique, il fit une foule d'expériences curieuses, et parvint à obtenir plusieurs variétés de fruits, et notamment des cerises remarquables par leur grosseur et leur goût délicieux. Il taillait lui-même ses arbres, et soignait ses légumes. Pendant la révolution, il fut obligé de se cacher à Rouen; il revint en 1794, au Bois-Guérin. En 1800, une médaille d'or lui fut décernée par la société d'agriculture de Paris. Il mourut le 7 janvier 1807. Son *Traité sur les haricots*, orné de 49 pl. enluminées dont il avait fait présent à M. Barenton, d'Avranches, est resté manuscrit. Lair, secrétaire

de l'académie de Caen, a publié son éloge, 1808, in-8.

LEBEUF. Voy. BOEUF.

LEBID, le plus ancien des poètes arabes qui ont vécu depuis l'origine du mahométisme. Mahomet employa sa muse à répondre aux chansons et aux satires que les poètes lançaient contre lui. Ce prophète disait que la plus belle sentence qui fût sortie de la bouche des Arabes était celle-ci de Lebid : *Tout ce qui n'est pas Dieu, n'est rien*. Celle de saint François, *Deus meus et omnia*, est néanmoins plus énergique et plus simple. Le versificateur arabe mourut âgé, dit-on, de 140 ans.

LEBLANC (Marcel), jésuite, né à Dijon en 1655, fut un des 14 mathématiciens envoyés par Louis XIV au roi de Siam. Il travailla à la conversion des Talapoins, et s'embarqua pour la Chine; mais le vaisseau sur lequel il était, ayant été battu par la tempête, le père Leblanc reçut un coup à la tête, dont il mourut en 1695, à Mozambique. On a de lui : l'*Histoire de la révolution de Siam* en 1688, Lyon, 1692, 2 vol. in-12, avec un détail de l'état présent des Indes. Cette relation est exacte; le deuxième vol. offre plusieurs remarques utiles aux navigateurs.

LEBLANC. Voy. BEAULIEU et BLANC (le).

* LEBLOND (Auguste-Savimien), mathématicien, mort à Paris le 22 février 1811, proposa le premier, en 1790, de désigner les mesures linéaires par le nom de *mètre*. Il inventa un cadran logarithmique adapté aux poids et mesures; mais l'*arithmographe*, inventé par Gattey, a obtenu la préférence. On a de lui : *Le Portefeuille des enfants*, mélange intéressant d'animaux, de fleurs, fruits, habillements, cartes, etc., avec de courtes explications et divers tableaux élémentaires, Paris, 1784, in-4. Cet ouvrage, très-estimable, publié par cahiers, dont le 22^e était sous presse en 1798, n'a pas été continué. Le texte a été imprimé à part, sous le titre de *Liure du Portefeuille des enfants*, 1798, 2 vol. in-18; *Dictionnaire abrégé des hommes célèbres de l'antiquité et des temps modernes*, 1802, 2 vol. in-12.

* LEBLOND (Gaspard-Michel), né en 1758 à Caen, embrassa l'état ecclésiastique, et ne tarda pas à se faire connaître avantageusement. Nommé sous-bibliothécaire du collège Mazarin en 1772, il fut admis la même année à l'académie des inscriptions. Sur le refus de l'abbé Hooke (voy. ce nom), de prêter le serment, il fut en 1791 nommé bibliothécaire en chef. Devenu membre de la commission des arts, il fut chargé du dépouillement des archives et des bibliothèques des anciennes maisons religieuses, et enrichit la bibliothèque Mazarine d'environ 50,000 volumes (1). A l'organisation de l'institut, il y entra dans la classe des antiquités. Il quitta Paris à l'établissement du gouvernement impérial, et se retira dans la petite ville de l'Aigle, où il mourut le 17 juin 1809. Outre des *Mémoires* dans les *Recueils de l'académie des Inscriptions et de l'Institut*, on a de Leblond : *Observations sur quelques médailles du cabinet de M. Pellerin*, Paris, 1771, in-4; avec l'abbé Lachau; *Description des*

(1) Voyez la *Revue encyclopédique* du mois de mai 1819, t. III, 361.

pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans, (voy. CROZAT); des *Lettres* dans le *Journal de Paris*, en faveur des inscriptions en langue latine; l'index pour le *Mémoire sur Vénus*, par Larcher, in-12; et d'autres opuscules. Imbu des désolantes doctrines de l'athéisme, il employa plus d'une fois son érudition au développement de principes irréligieux, et passe pour avoir eu une grande part à la publication de l'*Origine de tous les cultes*, de Dupuis. Quelques jours avant sa mort, dans un accès de fièvre, il brûla tous ses manuscrits.

LEBLOND. Voy. BLOND.

* LEBON (Joseph), conventionnel, un des révolutionnaires les plus féroces, naquit à Arras en 1765, d'une famille pauvre, et fit de bonnes études dans sa ville natale. Admis dans la congrégation de l'Oratoire, il reçut les ordres et se fit remarquer par la régularité de ses mœurs et sa ferveur religieuse. Après avoir professé la rhétorique à Dijon, il eut avec ses supérieurs quelques démêlés, à la suite desquels il quitta sa congrégation, et fut nommé curé constitutionnel de Neuville. Quoique partisan zélé de la révolution, il se montra d'abord ennemi de tous les excès. Nommé maire d'Arras, puis procureur-syndic, il se prononça contre l'attentat du 10 août, et chassa les commissaires envoyés par la commune de Paris, pour justifier les massacres de septembre. Député suppléant du Pas-de-Calais à la Convention, il ne siégea dans cette assemblée qu'après la mort de Louis XVI. Envoyé en mission dans son département, il fut dénoncé par son collègue Guffroy, comme incapable d'exécuter les mesures de *salut public*, et reçut de vifs reproches sur sa conduite pusillanime. Ces reproches produisirent leur effet. De retour à Arras, il y établit un tribunal révolutionnaire, dont il nomma les juges et les jurés, parmi lesquels figuraient son beau-frère, trois oncles de sa femme (Lebon fut un des premiers ecclésiastiques qui renoncèrent au célibat), et tous les hommes sanguinaires qu'il put réunir. Quelque soumis que fussent ces juges, il lui arriva de casser leurs arrêts, et d'envoyer le soir, à l'échafaud, ceux qu'ils avaient acquittés le matin. Vêtu comme un homme de la lie du peuple, il parcourait les rues agitant un sabre nu, et effrayant les femmes et les enfants de ses fureurs. Il s'installa successivement dans les maisons des plus riches citoyens qu'il avait fait condamner à mort. Un des plus paisibles habitants fut envoyé à l'échafaud, parce qu'il avait un perroquet, dans le jargon duquel les agents de Lebon avaient cru reconnaître les mots de *Vive le roi*. On parla sérieusement de guillotiner le perroquet lui-même, et la femme de Lebon put seule le sauver, en promettant de lui apprendre à dire : *Vive la montagne* ! Il fit tout à la fois parade d'apostasie, de libertinage, de cruauté, et se vanta d'avoir acquis une réputation incomparable de scélératesse parmi les commissaires de la Convention. Chaque jour, après son dîner, il assistait au supplice de ses victimes. Un jour, il fit suspendre l'exécution d'un malheureux, déjà lié sur l'échafaud, pour lui faire donner lecture des nouvelles qu'il venait de recevoir de l'armée, « afin » qu'il pût annoncer chez les morts les triomphes

» de la république. » Dans les spectacles, il remplissait les entr'actes par de ridicules prédications, et excitait le peuple au meurtre et au pillage. Il enseignait aux valets à dénoncer leurs maîtres ; aux femmes, leurs maris ; aux enfants, leurs pères, et mesurait ses récompenses sur l'importance de la dénonciation. En un mot, il n'est peut-être pas de forfait dont ce monstre n'ait eu la pensée, et de la pensée à l'exécution il n'y avait point d'intervalle. Dénoncé, mais toujours protégé par ses confrères, il échappa trois fois à la peine due à ses crimes. Le 9 thermidor vint mettre fin à ses fureurs : à peine était-il rentré dans le sein de l'assemblée, qu'une députation des habitants de Cambrai vint l'accuser à la barre : aussitôt un cri de réprobation s'éleva contre lui. Vainement Lebon tâcha de se justifier. Décrété d'accusation le 27 juillet 1795, il fut traîné au tribunal criminel de la Somme, et condamné à mort le 5 octobre suivant, le jour même où son parti triomphait à Paris, et lorsqu'un décret d'amnistie allait l'absoudre de ses forfaits. Ivre d'eau-de-vie à l'instant où on le conduisit au supplice, ce misérable avait encore conservé assez de présence d'esprit pour s'écrier lorsqu'on le revêtit de la chemise rouge : « Ce n'est pas moi » qui devrais l'endosser ; il faudrait l'envoyer à la » Convention, dont je n'ai fait qu'exécuter les » ordres. » Il n'était âgé que de 50 ans. Guffroy a publié les *Mémoires secrets de J. Lebon et de ses complices*, Paris, 5 vol. in-8.

LEBOSSU. Voy. BOSSU.

* LÉBOUCHER (Odet-Julien), chevalier de la légion d'honneur, né le 15 juin 1744, mort au commencement d'octobre 1826, est auteur d'une *Histoire de la dernière guerre entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis de l'Amérique, la France, l'Espagne, etc.*, Paris, 1787, in-4.

LEBOUCQ. Voy. BOUCQ.

* LÉBRASSEUR (J.-A.), né en 1745 à Rambouillet, entra, en 1762, dans l'administration de la marine. Après avoir rempli successivement les places de commissaire des colonies, d'ordonnateur et d'administrateur-général à Gorée, il fut en 1779 élevé à l'intendance de Saint-Domingue, et en 1784 à la présidence des deux conseils supérieurs du Cap. Depuis 1788, intendant-général des fonds de la marine, il remplit cette place importante jusqu'à sa suppression par l'assemblée Constituante. Il avait été choisi, en 1792, par Louis XVI, pour ministre de la marine, mais Dumouriez lui fit préférer Lacoste. Plus tard arrêté comme suspect, il fut condamné à mort le 15 juin 1794. On a de lui : *De l'état de la marine et des colonies*, Paris, 1792, in-8 ; *De l'Inde, ou Réflexions sur les moyens que doit employer la France, relativement à ses possessions en Asie*, 1790-1795, in-8.

* LÉBRETON (Joachim), secrétaire de l'académie des beaux-arts, né en 1760 à Saint-Méen en Bretagne, était fils d'un maréchal-ferrant chargé d'une famille nombreuse. Ayant obtenu une bourse dans un collège de théatins, ses maîtres charmés de ses progrès, l'admirent dans leur ordre et l'envoyèrent professer la rhétorique à Tulle. A la révolution, dont il adopta les principes, il quitta l'habit ecclé-

siaistique et vint à Paris. Il y épousa la fille aînée de d'Arcet, directeur des monnaies, fut admis à l'institut lors de sa création, et occupa la place de chef de bureau des beaux-arts au ministère de l'intérieur. Ses fonctions le mirent en rapport avec tous les artistes dont il se concilia l'amitié. Après le 18 brumaire il fit partie du tribunalet où il resta à peu près inconnu. Exclu de l'institut à sa réorganisation en 1816, il partit pour le Brésil avec une colonie d'artistes qui partageaient ses opinions; mais il mourut à Rio-Janeiro, le 9 juin 1849. On a de lui : *Logique adaptée à la rhétorique*, 1789, in-8, imprimée à Tulle; des *Rapports*, comme secrétaire de la classe de l'institut à laquelle il appartenait, et des *Eloges* de ses membres; des *Articles* dans la *Décade philosophique*, etc. Barbier lui attribue l'*Accord des vrais principes de l'Eglise, de la monarchie et de la raison sur la constitution civile du clergé par les évêques constitutionnels*, 1791, in-8.

LEBRIGANT. Voy. BRIGANT.

LEBRIXA. Voy. ANTOINE NEBRISSENSIS.

LEBRUN. Voy. BRUN.

* LEBRUN (Ponce-Denis ECOUCHARD), poète lyrique, naquit à Paris en 1729, dans l'hôtel du prince de Conti, au service duquel son père était attaché. Ce prince le nomma de bonne heure secrétaire de ses commandements. Marié à une femme aimable et spirituelle, qu'il a célébrée sous le nom de *Fanny*, elle le quitta en 1774, et plaida en séparation; il eut la douleur de voir sa mère et sa sœur déposer contre lui dans ce procès. Le jugement de séparation rendu par le Châtelet, fut confirmé en 1781 par le parlement. Né avec un caractère irascible, le poète se vengea de ses juges, par des épigrammes mordantes. Le prince de Conti mourut peu de temps après. Il ne resta pour toute fortune à Lebrun qu'une pension de 1500 fr., qui fut bientôt réduite à 1000. La banqueroute du prince de Rohan, sur lequel il avait placé le reste de ses fonds, acheva de le ruiner. Mais la fortune, longtemps cruelle, lui sourit enfin. M. de Calonne, nouvellement appelé au contrôle-général des finances, lui fit accorder une pension de 2000 livres. Le poète reconnaissant fit des odes pour le ministre et loua les vertus du roi; mais la révolution arriva bientôt, et Lebrun s'en montra l'un des partisans les plus exaltés. Entré à l'institut lors de sa création, il modéra ses opinions lorsque les temps furent eux-mêmes plus modérés, et après avoir célébré en vers pleins de chaleur et d'énergie ce qu'il appelait la liberté, finit par brûler son encens devant le premier consul. En 1800, il obtint une pension de 6,000 fr.; il fut nommé membre de la légion-d'honneur. Depuis longtemps sa vue s'affaiblissait et il était devenu presque aveugle, lorsqu'il succomba le 2 septembre 1807. Lebrun possédait au suprême degré l'énergie, l'enthousiasme, l'élévation, et surtout ce que l'on nomme la couleur poétique; mais son élévation tient quelquefois de l'enflure, et sa hardiesse du néologisme. Il s'était déclaré poète de bonne heure : à l'âge de douze ans, étant encore au collège Mazarin, il fit des vers qui annonçaient déjà ce qu'il serait un jour. Il reçut les conseils du fils du grand Racine, et il les

suivit en ne prenant pour modèle que les anciens. C'est en marchant par cette route qu'il s'est élevé au rang de nos premiers lyriques, et a mérité le surnom de *Pindare français*. Parmi ses œuvres on remarque l'*Ode* qu'il adressa au jeune Racine qui, désespérant de pouvoir suivre les traces de son aïeul, avait quitté la carrière des lettres pour celle du commerce : le poète lui reproche cette espèce d'apostasie dans une pièce étincelante de beautés, quoique inférieure à celle dans laquelle, peu de temps après, il déplora la mort de ce même ami, englouti à Cadix, dans un débordement de la mer, occasionné par le tremblement de terre qui renversa Lisbonne en 1755. Lebrun marchant sur les traces de Tibulle chanta ses peines et ses plaisirs dans des *élégies* qui portent l'empreinte d'un grand talent; mais on a dit de ce poète, que si ces *élégies* ont été dictées par son cœur, ce cœur était plus irritable que sensible, et que son amour ressemblait plus aux fureurs d'Alcée qu'à la tendresse de Sapho. En 1760, il adressa une *Ode à Voltaire*, pour lui recommander une nièce de Corneille. Lebrun avait commencé un *Poème* intitulé *La Nature*, dont il ne reste que des fragments; un autre, *les Veillées des muses*, n'a pas non plus été terminé. Les *Odes* et les *épigrammes* de Lebrun sont ses principaux titres. On aime surtout à citer ses deux odes à Buffon, sa traduction de l'ode *Pindarum quisquis*, celle de l'*Exegi monumentum*, etc. Quel que soit le rang qu'on lui accorde comme lyrique par rapport à J.-B. Rousseau, chacun convient qu'il en approche dans le genre épigrammatique. Ses *Oeuvres* ont été publiées par Ginguené, son ami, Paris, 1811, 4 vol. in-8, avec une notice sur sa vie. Le premier volume contient six livres d'*Odes*; le second, quatre livres d'*Elégies*, deux d'*Epîtres*, les fragments des *Veillées du Parnasse* et du *Poème de la nature*, des *Traductions en vers*, et enfin quelques *Pièces* de la jeunesse de l'auteur; le troisième six livres d'*Epigrammes* et les *Poésies diverses*; le quatrième enfin, la *Correspondance* de Lebrun avec Voltaire, Buffon, du Belloy, etc., et quelques morceaux de prose. Ses *Oeuvres choisies*, Paris, 1821, forment 2 vol. in-8. Chénier prononça sur sa tombe un discours remarquable et lui a donné de nouveaux éloges dans son *Tableau de la littérature française*.

* LEBRUN (Pierre), né en 1761 à Montpellier, y remplissait une charge de conseiller à la cour des aides, s'établit à Paris, en 1791, et fut assez heureux pour se faire oublier. A la réorganisation de l'ordre judiciaire, il fut nommé juge à la cour d'appel, et mourut le 17 novembre 1818. Sa *traduction de Salluste*, 1809, 2 vol. in-12, est estimée. Il a coopéré au *Journal du barreau*, et a publié seul les *Causes célèbres* pendant deux ans. Dans sa jeunesse il avait fait des vers agréables. C'est de lui qu'est la traduction de l'*art poétique* dans l'*Horace* de M. Daru, son beau-frère.

* LEBRUN (Charles-François), duc de Plaisance, né en 1759 à Saint-Sauveur-Landelin, près de Coutances, d'une famille originaire de Bretagne, partagea sa jeunesse entre l'étude des lettres et celle du droit. Pressé par sa famille de prendre

un état, il choisit le barreau, et fit ses cours sous Lorry, qui, frappé de son mérite, le proposa au premier président Maupeou, pour diriger, dans l'étude de la jurisprudence, son fils aîné, déjà président à mortier. La famille Maupeou jouissait d'une grande considération. Le père devenu chancelier choisit Lebrun pour secrétaire, et se chargea de sa fortune. Lorsque les parlements furent remplacés par un nouvel ordre judiciaire (*voy. MAUPEOU*), il rédigea tous les édits relatifs à l'organisation des conseils supérieurs. Lebrun nommé censeur royal, payeur des rentes, et inspecteur-général des domaines de la couronne, perdit ces emplois, lors de la disgrâce de son protecteur en 1774. Il avait épousé l'année précédente une riche héritière, M^{lle} de Lagoutte; il se retira dans sa petite terre de Grillon, qui avait appartenu au poète Regnard, et y vécut 15 années, éloigné des affaires, mais fidèle à l'amitié, et consacrant ses loisirs à la culture des lettres. En 1789, un écrit intitulé *La voix du citoyen*, dans lequel il se prononce pour des sages réformes, attira sur lui l'attention. Député du bailliage de Dourdan, à l'assemblée Constituante, il y fit preuve d'une modération qui ne pouvait plaire aux novateurs. Il parla sur les *dîmes*, sur les *biens du clergé*, sur les *assignats*, et en général sur toutes les questions financières. Après la session, président du département de Seine-et-Oise, il parvint à calmer les troubles dont la disette des grains était la cause ou le prétexte. Le 6 mars 1792, il parut à la barre de l'assemblée Législative, pour dénoncer le massacre du maire d'Etampes, qu'il signala comme un résultat de l'anarchie. Après la journée du 10 août, il se démit de toute fonction publique, et revint à Grillon où il vécut dans la retraite la plus profonde: il n'en fut pas moins arrêté deux fois comme suspect pendant la terreur, et ne dut la vie qu'à la chute de Robespierre. Il présida encore une fois le directoire de Seine-et-Oise; et, nommé au conseil des Anciens, il devint membre de diverses commissions de finances, fit en leur nom des rapports sur la trésorerie nationale, sur les monnaies, sur les parents des émigrés, etc. Après le 18 brumaire, il présida la commission intermédiaire du conseil des Anciens; mais il n'avait eu aucune part aux événements de cette journée. Cependant, soit que Bonaparte voulût donner au parti royaliste un gage de sa modération à venir, soit qu'il comptât sur la souplesse et la timidité de son caractère, il le choisit pour troisième consul. Dans ce poste élevé, Lebrun s'occupait principalement des finances; c'est à lui, c'est à la sagesse de ses mesures que l'on dut le rétablissement du crédit public. Bonaparte, devenu empereur (1804), le nomma, dans un court espace de temps, architrésorier, prince et duc de Plaisance. En 1805, il fut envoyé à Gènes pour organiser la Ligurie en départements. Quelques communes s'étant révoltées, Lebrun sut montrer une énergie dont il paraissait peu capable, et sans répandre une goutte de sang, rétablit l'ordre. Il resta deux ans à Gènes, avec le titre de gouverneur-général, et parvint à se faire aimer des habitants. Il présida en 1809 le conseil électoral du Rhône, et fonda à l'académie de Lyon un prix annuel

pour encourager l'industrie. Après l'abdication de Louis Bonaparte, en 1811, il fut nommé gouverneur-général de la Hollande, et ne revint à Paris qu'à la chute de l'empire; il ne signa point l'acte de déchéance de Bonaparte, mais il se prononça pour le rappel des Bourbons. En 1814, il présida le collège électoral de Seine-et-Oise. Au retour de Napoléon, ayant, sur le refus de Lacépède (*voy. ce nom*), accepté la place de grand-maitre de l'université, il fut, en 1815, exclu de la chambre des pairs, l'ordonnance de 1819 l'y fit rentrer. L'année suivante il fut chargé d'installer la société royale des prisons, et prononça dans cette circonstance un discours fort remarquable. Lebrun est mort en 1824: il faisait partie de l'institut (académie des inscriptions). Ses traductions de *la Jérusalem délivrée*, Paris, 1774, 2 vol. in-8; de *l'Iliade*, Paris, 1776, 2 vol. in-12; et de *l'Odyssée*, Paris, 1819, 2 vol. in-12, lui assignent un rang distingué dans la littérature. Le système de traduction adopté par Lebrun est libre et poétique: il s'attache moins à la lettre qu'à l'esprit de l'auteur: mais aucune idée principale n'est omise, et le caractère particulier de l'ouvrage original se refléchit tout entier dans sa copie: en les lisant on peut se former une idée du génie de l'écrivain. Une statue a été élevée au pieux Lebrun à Coutances en 1848.

* LECARPENTIER (C.-L.-F.), peintre et littérateur, fils d'un architecte (*voy. CARPENTIER* Ant.-Michel), né à Rouen en 1750, devint professeur à l'école des arts de sa ville natale: il dut à son mérite la place de correspondant de l'institut et de plusieurs sociétés littéraires et savantes. Il est mort au mois de septembre 1822. On lui doit: *Galerie des peintres célèbres, avec des remarques sur chaque maître*, 1810-1821, 2 vol. in-8; *Itinéraire de Rouen ou Guide des voyageurs*, 1816, in-8, 2^e édit. 1819, in-18; *Essai sur le paysage, suivi de courtes notices sur les plus habiles peintres en ce genre*, Rouen, 1817, in-8.

* LECARPENTIER (Jean-Baptiste), conventionnel, né en 1760 à Hesleville près de Cherbourg, était huissier à Valogne, lorsque la révolution éclata. Député de son arrondissement à la Convention, il y vota la mort du roi. Délégué par le comité de salut public dans les départements de la Manche, d'Ille-et-Vilaine et des Côtes-du-Nord, il fut la terreur de ces contrées et se souilla de mesures atroces rappelées par Fabry (*voy. ce nom*), dans ses *Missionnaires* de 1795; Montgaillard le mentionne dans son *Histoire de France*, page 45, à la suite de Lebon, Maignet, Collot-d'Herbois et Fouché de Nantes, etc. Cependant le 9 thermidor le laissa confondu dans la foule des agents subalternes auxquels la Convention ne crut pas devoir demander compte du sang qu'ils avaient versé. Mais lors de l'insurrection du 1^{er} prairial an 5 (20 mai 1795), accusé d'en être un des principaux chefs, il fut arrêté et conduit à Brest au château du Taureau. Compris dans l'amnistie du 5 brumaire, il vécut depuis dans l'obscurité. Dans les cent-jours il signa l'acte additionnel. Après la seconde restauration, n'ayant point obéi à la loi qui le frappait comme républicain, il fut, en 1820, condamné par la cour d'assises

de Coutances, à la peine de la déportation, comme ayant enfreint son ban. Enfermé au Mont-Saint-Michel, il y est mort le 27 janvier 1828.

LECAT. *Voy. CAT* (le).

LECCHI (Jean-Antoine), jésuite et mathématicien célèbre, né à Milan le 17 novembre 1702, fut professeur de belles-lettres et d'éloquence aux universités de Pavie et de Milan, où il remplit ensuite une chaire de mathématiques. L'impératrice Marie-Thérèse le nomma mathématicien de la cour en 1759; il obtint le même emploi du pape Clément XIII, qui le chargea de l'inspection des fleuves des trois légations de Bologne, de Ferrare et de Ravenne. Ce savant religieux eut la douleur de survivre à la suppression de son institut, et mourut le 24 août 1776. On cite parmi ses nombreux ouvrages : *Theoria lucis, opticam, perspectivam catoptricam, dioptricam, complectens*, Milan, 1759; *Avertenze*, etc., ou *Avis contre l'histoire du probabilisme du père Gabriel Concina*, Einsidlen, 1744, in-4, etc.; *Arithmetica universalis Isaaci Newtonis, sive de compositione et resolutione arithmetica, perpetuis commentariis illustrata et aucta*, ibid., 1752, 5 vol. in-8; *Elementa geometricæ theoricæ et practicæ*, ibid., 1755, 2 vol. in-8; *Elementa trigonometriæ, theorico-practicæ, planæ et sphericæ*, ibid., 1756, 2 vol. in-8; *De sectionibus conicis*, Milan, 1758, in-8; *Idrostatica*, etc., ou *Hydrostatique examinée dans ses principes, et rétablie dans ses règles, sous le rapport des eaux courantes*, Milan, 1765, in-4; *Trattato*, etc., ou *Traité des canaux navigables*, ibid., 1776, in-4.

* LECHAPÉLIER (Isaac-Réné-Gui), né à Rennes en 1754, d'un avocat distingué qui, sur la demande des états de Bretagne, avait obtenu des lettres de noblesse, acquit lui-même une grande réputation au barreau. S'étant fait remarquer dans les troubles qui éclatèrent entre la cour et les parlements, il fut député par le tiers-état à l'assemblée Constituante, où ses talents le placèrent bientôt au rang des meilleurs orateurs. Le 15 mai 1789, il proposa de sommer les deux ordres privilégiés de se réunir au tiers-état. Le 15 juillet, veille de la prise de la Bastille, il s'éleva contre le rassemblement de troupes dans les environs de Paris, provoqua la formation des gardes nationales, et se prononça en faveur de Necker et des autres ministres disgraciés. Nommé membre du comité de constitution, il s'opposa à la violation du secret des lettres; et le même jour il fit créer le fameux comité des recherches. Il demanda que les députés ne fussent plus regardés comme les représentants de leur ordre ou d'une province, mais comme les représentants de la nation. Il continua d'attaquer les anciennes institutions, fut accusé d'avoir causé par ses lettres l'incendie de plusieurs châteaux en Bretagne, et rédigea le décret portant abolition de la noblesse. Il obtint pour les protestants d'Alsace les droits de citoyens actifs (*voy. KOCK*), et prit une large part à l'organisation judiciaire. Vers la fin de la session, il parut se repentir d'avoir contribué à ébranler l'édifice de la monarchie; et tenta de mettre des bornes à la trop grande influence des clubs ou sociétés populaires. Mais le torrent révo-

lutionnaire était trop impétueux pour pouvoir être contenu, et son rapport contre les clubs devint plus tard le prétexte de sa condamnation. Après la session il passa en Angleterre, mais un décret qui mit le séquestre sur les biens des absents, l'obligea de revenir à Paris, quoiqu'il sut les dangers dont il y serait entouré. Il y fut arrêté, traduit devant le tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 22 avril 1794, comme ayant conspiré depuis 1789 en faveur de la royauté. Il fut conduit à l'échafaud avec ses collègues Thouret et d'Epréménil (*voy. EPRÉMÉNIL*), qui comme lui avaient contribué puissamment à cette révolution dont ils devaient être les victimes. Lechapelier avait été l'un des collaborateurs de Condorcet, à la rédaction de la *Bibliothèque d'un homme public*, 1790-92, 28 vol. in-8.

LECHE (....), mort en 1764, membre de l'académie des sciences de Stockholm, professeur d'histoire naturelle à Abo, a été le rédacteur d'un ouvrage entrepris par l'ordre du roi de Suède, et qui a paru peu après la mort de l'auteur, sous ce titre : *Instruction sur la plantation des arbres et arbrisseaux sauvages*, etc. C'est un extrait des ouvrages de Linnée et de plusieurs autres savants naturalistes, relatifs à cette matière.

* LECELLE (A.-B.), général républicain, était maître d'armes à Saintes. En 1791, il s'enrôla dans un bataillon de volontaires de la Charente-Inférieure, où son talent pour l'escrime lui procura d'utiles protecteurs. Nommé chef d'escadron, il se signala dans quelques rencontres et parvint rapidement au grade de général de division. Il était sans talent militaire, mais il avait cette sorte d'audace qui fait affronter tous les périls pour arriver. Le ministre Bouchotte, qui le protégeait, le fit nommer, malgré son incapacité reconnue, général en chef de l'armée de la Vendée. Il remporta quelques avantages à Mortagne et à Chollet sur des paysans sans discipline; mais s'étant trouvé, bientôt après, en face de chefs expérimentés, il fut battu à Laval, où il perdit plus de 10,000 hommes. La Convention, pour se venger de cet échec, fit arrêter Lechelle, qui fut conduit à Nantes, où il mourut de chagrin, ou du poison qu'il avait avalé, ainsi qu'on le prétendit dans le temps.

* LECHEVALIER (Jean-Baptiste), né à Trely, près Coutances, en 1752, est un des savants qui accompagnèrent Choiseul-Gouffier à Constantinople, et contribuèrent par leurs travaux à rassembler les matériaux de son magnifique ouvrage sur la Grèce. C'est à lui que l'on dut en particulier la découverte des tombeaux d'Ajâx, d'Achille et de Protésilas. Revenu en France en 1788, il ne tarda pas à s'éloigner d'un pays où chaque jour ramenait de nouveaux dangers, et après avoir parcouru l'Allemagne et les états du Nord, vint à Londres où il donna quelque temps des leçons de littérature. Après le 9 thermidor il se hasarda de revenir à Paris, où il fut accueilli par Talleyrand, alors ministre des relations extérieures, qui lui donna une place dans ses bureaux. Au 18 fructidor il se hâta d'accepter une mission en Espagne, qui lui fournit l'occasion de visiter les principales

villes de la Péninsule. Rentré en France, il y publia en 1759, la 1^{re} édition de son *Voyage de la Troade*, dont il avait déjà donné des fragments dans les *Revue*s de l'Allemagne et de l'Angleterre. Il rejoignit ensuite Méchain (*voy.* ce nom), chargé de mesurer l'axe du méridien, entre Rhodéz et Barcelonne; et après la mort de cet astronome compléta ses voyages en Europe, en visitant la Sicile et l'Italie. En 1805, nommé conservateur de la Bibliothèque de Ste.-Geneviève, il employa le reste de sa vie à rassembler les matériaux qu'il avait réunis, et mourut à Paris le 2 juillet 1856. On a de lui : *Voyage dans la Troade*, 5^e édit., 1802, 5 vol. in-8, et atlas in-4. Cette édition, de beaucoup supérieure à celles qui l'avaient précédée, ne renferme pas seulement l'histoire analytique du théâtre de l'Iliade, mais celle des lieux qu'Homère décrit dans son Odyssée. Le 5^e volume contient une discussion du savant anglais Morritt, qui depuis alla vérifier dans la Troade les faits avancés par Lechevalier. *Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin*, 1800, 2 vol. in-8. Un grand nombre de problèmes d'antiquité ont été résolus par Lechevalier à qui ces deux ouvrages assignent une place distinguée parmi les voyageurs et les antiquaires. Elles sont accompagnées de plans et de cartes fort estimées.

LECKZINSKA. *Voy.* MARIE LECZINSKA.

LECKZINSKI. *Voy.* STANISLAS LECZINSKI.

LECLAIR (Jean-Marie), né à Lyon en 1697, d'un père musicien, obtint la place de symphoniste de Louis XIV, qui l'honora de ses bontés. Après un voyage en Hollande, il se fixa à Paris, où le duc de Grammont, dont il avait été le maître, lui donna une pension. Leclair jouissait en paix de sa réputation et de l'estime des honnêtes gens, lorsqu'il fut assassiné dans la nuit du 22 au 25 octobre 1764. Il améliora le premier l'art du violon, il en diminua les difficultés, en fit ressortir les beautés, et il fut le créateur de cette exécution brillante qui distingue nos orchestres. Ses ouvrages sont : quatre livres de sonates, dont le premier parut en 1720; deux livres de duo; deux de trio; deux divertissements sous le titre de *Récréations*; l'opéra de *Scylla et Glaucus*, où l'on a trouvé des morceaux d'harmonie du premier genre.

LECLERC. *Voy.* BRÛÈRE, BUFFON, CLERC (le), LESSEVILLE, le P. JOSEPH, JUIGNÉ et SEPTCHÈNES.

* LECLERC (Charles - Emmanuel), général, né en 1772, à Pontoise, d'une famille de riches commerçants de farines, entra jeune au service, et se distingua par sa bravoure. Adjudant-général dans l'armée qui fit le siège de Toulon, il se lia promptement avec Bonaparte dont il devina les talents supérieurs et la gloire future. Après la prise de cette ville, nommé général de brigade, il fut employé à l'armée du Rhin, puis succéda au général Brune dans la place de commandant de Marseille. En 1796, il accompagna Bonaparte en Italie et se signala dans différentes batailles, entre autres sur le Mincio et à Rovérodo. Il suivit Bonaparte en Egypte, où il se fit peu remarquer; mais à son retour, il contribua beaucoup par son audace au succès du 18 brumaire. Dès-lors comblé des faveurs, il

épousa Pauline, sœur du 1^{er} consul qui lui donna le commandement en chef de l'armée destinée à soumettre le Portugal. Il obtint ensuite le commandement de l'expédition de Saint-Domingue. Après de sanglants combats et des négociations difficiles avec les chefs de l'insurrection, il venait d'en désarmer une partie, lorsqu'il succomba le 3 novembre 1802, à la cruelle épidémie qui avait déjà moissonné un grand nombre de ses soldats. Son corps, rapporté en France, a été inhumé dans sa terre de Montgobert, près Soissons. Il laissait deux frères plus âgés que lui; Louis l'aîné, agent consulaire, membre du corps législatif, et préfet de la Meuse, mourut en 1821. Le cadet, Louis-Nicolas-Marin, mourut maréchal de camp le 16 mai 1820.

* LECLERC (Jean-Baptiste), conventionnel, né à Chalonne (Maine-et-Loire), vers 1755, fut député par ce département à la Convention où il vota la mort du roi sans appel ni sursis. Etranger aux partis qui divisaient cette terrible assemblée, il donna sa démission au mois d'août 1795. Réélu par son département en 1795, au conseil des cinq-cents, il s'y fit remarquer par son zèle pour le culte des théophilanthropes, et proposa de l'adopter; mais cette burlesque proposition fut rejetée avec mépris. Président le 21 janvier 1799, il fit l'apologie du régicide, et en déclamant contre les parjures, menaça le roi de Naples du sort de Louis XVI. Il entra au Corps législatif après le 18 brumaire, et, à la cessation de ses fonctions législatives, se retira pour ne plus reparaitre sur la scène. Il n'accepta sous l'empire aucun emploi : dans les cent-jours ne signa point l'acte additionnel, et dut à cette circonstance de n'être point atteint par l'ordonnance contre les régicides. Leclerc mourut à Chalonne, en novembre 1826. Il était correspondant de l'institut (classe de littérature ancienne). On a de lui : *Mes Promenades champêtres ou Poésies pastorales*, 1786, in-8; 1798, 2 vol. in-12; trad. en allemand, Leipsig, in-8; *Essai sur la propagation de la musique en France*, 1796, in-8; divers *Opuscules*, publiés avec ceux de Laréveillère-Lepaux (*voy.* ce nom); *Abrégé de l'histoire de Spa* (anonyme), Liège, 1818, in-18.

** LÉCLUSE (Fleury), grammairien, né à Paris en 1774, eut pour maître de grec le célèbre de Villoison, dont le souvenir lui fut toujours précieux. Professeur d'humanités au collège de St.-Cyr, puis de rhétorique à l'école militaire de la Flèche, il composa pour ses élèves une méthode qui facilita singulièrement leurs progrès dans l'étude de la langue grecque. Aussi modeste qu'instruit, ses services et ses succès ne lui avaient valu aucun avancement, lorsque Cuvier à qui il avait dédié son édition de Schrevelius (*voy.* ce nom), la meilleure que nous ayons, le tira de la Flèche pour l'envoyer professeur de langue grecque à la faculté de Toulouse; il en fut nommé doyen en 1851, et ayant pris sa retraite quelques années après, vint habiter Anteuil, où il mourut le 16 mars 1845, à 71 ans. Peu d'hommes ont été plus laborieux. A la connaissance approfondie des langues anciennes, il joignit celle de la plupart des langues modernes;

il n'avait pas attendu que le sanskrit fût à la mode pour en faire l'objet d'une étude consciencieuse. Son séjour dans le midi de la France lui avait fourni l'occasion d'étudier le basque, et il a publié un *Manuel de cette langue*, 1826, in-8, comprenant la grammaire et les vocabulaires. De nouvelles recherches auxquelles il consacra dix ans, eurent pour résultat un *Glossaire universel* de la langue basque ou cantabre, resté inédit; chef-d'œuvre d'érudition, malheureusement plus curieux qu'utile. On lui doit encore des éditions d'auteurs grecs à l'usage des élèves, estimées pour leur correction; un *Lexique français-grec* avec le mot latin, 1825, in-8, avec une dédicace en grec à l'illustre Cuvier; une *Chrestomathie grecque*, 1825, 2 part. in-12, etc. Il annonçait une édition de la *Sainte Bible* en hébreu, en grec et en latin, qui n'a point paru.

LECLUSE. Voy. ECLUSE.

* LECOAT (Yves-Marie-Gabriel-Pierre), baron de Saint-Haouen, contre-amiral, né en 1757, d'une famille distinguée de Bretagne, entra jeune au service, et fit plusieurs campagnes dans les mers de l'Amérique et de l'Inde. D'enseigne il était devenu capitaine de vaisseau, lorsqu'arriva la révolution. Pendant la terreur, jeté dans la prison de l'Abbaye, il ne recouvra la liberté qu'au 9 thermidor. Chef d'état-major de l'amiral Latouche Tréville en 1800, il fut chargé de diverses missions, et lors du projet de descente en Angleterre (1805), rendit des services. Par une manœuvre brillante et hardie il opéra la jonction des divisions de Dunkerque et de Calais, à l'armée combinée dans le port de Boulogne, et força les Anglais à la retraite, quoique supérieurs en nombre. L'année suivante, il attaqua les Anglais qui lançaient des brûlots incendiaires contre la flotille, et les contraignit encore de se retirer. En 1814 Lecoat fut chargé d'aller à Hartwel présenter à Louis XVIII les hommages de la marine française. Durant les cent-jours il refusa de prendre de l'emploi, et après la seconde restauration, fut nommé contre-amiral, et major-général au port de Brest. Mis à la retraite en 1817, il mourut le 7 nov. 1826, à Calais. Lecoat est l'inventeur d'un télégraphe, le premier dont on se soit servi la nuit. La simplicité des signaux et la modicité des frais d'éclairage rendent précieuse cette découverte, à laquelle on devra la diminution des naufrages sur les côtes.

* LECOINTE-PUIRAVAU (Matthieu), membre de plusieurs législatures, était en 1789 avocat à Saint-Maixent. S'étant prononcé pour le nouvel ordre de choses, il fut nommé administrateur des Deux-Sèvres, puis en 1791 député à l'Assemblée Législative. Le 10 décembre, des habitants de Paris ayant présenté une pétition contre les ministres, Lecoïnte la soutint vivement et dénonça lui-même le ministre Duportail. Après avoir attaqué avec acharnement l'évêque de Mende, il s'éleva contre les prêtres insermentés, et contribua de tous ses efforts à faire rendre le décret de déportation qui fut prononcé contre eux. Réélu à la Convention, il fit décréter que les ministres ne pourraient être choisis parmi les membres de l'assemblée. Sa dénonciation contre Marat, le 14 octobre, à l'occasion des massacres de septembre, le fit soupçonner

d'être du parti des *Girondins* : lui-même parut confirmer cette supposition en volant, dans le procès du roi, en faveur de l'appel au peuple; mais il vota ensuite la mort contre son sentiment et sa volonté (*Voy. PORTRAITS* par Ste-Beuve, III, 45). Il appuya la proposition d'établir une force militaire qui assurât l'indépendance de la représentation nationale, mais les *Montagnards* la firent rejeter. Envoyé en mission dans les Deux-Sèvres, il se hâta de revenir à la Convention, où il justifia la destitution de Rossignol, défendit le général Biron, et s'opposa avec vigueur à la proposition de déclarer suspects les marchands qui vendraient au-dessus du *maximum* les denrées de première nécessité : aussi faillit-il être proscrit avec les restes de la *Gironde*. Appelé au conseil des Cinq-cents, il provoqua des mesures rigoureuses contre les magistrats qui avaient refusé de prêter le serment de haine à la royauté; contre les émigrés, dont il voulait que les biens et même ceux de leurs parents fussent séquestrés; contre les marchands qui introduisaient des marchandises anglaises; contre les écrivains et la liberté de la presse, etc. N'ayant point été réélu, il fut nommé commissaire du Directoire exécutif dans son département. Il rentra en 1798 au conseil où il parla contre les émigrés et les chouans, et provoqua les visites domiciliaires qui furent faites dans le but de les rechercher. Porté de nouveau au fauteuil le 20 juillet, il présida les fêtes du 9 thermidor et du 10 août. Il s'opposa en 1799 à la mise en accusation de Merlin, Laréveillère-Lepaux et Rewbell, membres éliminés du Directoire. A la suite du 18 brumaire (9 novembre 1799), il fut envoyé en mission extraordinaire dans les départements de l'Ouest, où, de concert avec le général Hédouville, il parvint à négocier un traité de pacification. Pendant son absence il avait été nommé membre du tribunal. Il y siégea peu de temps et fut nommé commissaire général de police à Marseille. En 1805, le gouvernement consulaire lui offrit la place d'administrateur de la Louisiane. Il vécut éloigné des affaires jusqu'en 1815, époque à laquelle Bonaparte le nomma lieutenant-général de police dans le midi. C'est à Lyon qu'il apprit le désastre de Waterloo. Ayant jugé prudent de fuir, il fut arrêté en mer par la flotte de lord Exmouth, et jeté par la tempête sur les côtes de la Provence, il erra dans les montagnes, fut arrêté de nouveau et conduit à Marseille. Il parvint à s'évader et s'enfuit à Bruxelles, où il est mort au mois de janvier 1827.

LECOINTE. Voy. COINTE.

* LECOINTRE (Laurent), connu sous le nom de *Lecoïntre de Versailles*, était, avant 1789, marchand de toiles dans cette ville, sa patrie. Il embrassa les idées des novateurs avec une véhémence extrême, et se servit de son influence pour les propager. Il fut l'un des premiers membres de la société patriotique qui prit le nom du *Jeu de paume*, et ne tarda pas à se réunir au club des jacobins. A la formation de la garde nationale de Versailles, il en fut nommé commandant en second (*voy. ESTAING*); il dénonça le repas des gardes du corps, qui servit de prétexte aux attentats des 5 et 6 octobre, et par ses déclamations effraya le comte d'Estaing lui-

même. La municipalité s'étant dissoute, au lieu de calmer l'irritation du peuple, il lui fit distribuer des armes et des munitions, et excita à la révolte le régiment de Flandre, qu'on avait fait venir pour empêcher les émeutes dont la cherté des vivres était le prétexte (voy. DUFORT et THÉROIGNE). Il fit ensuite un si grand nombre de dénonciations, que personne, peut-être, depuis 1789 jusqu'à la dissolution du Directoire n'a plus dénoncé que lui. Lors de la formation des autorités, en 1791, il devint président du département de Seine-et-Oise, qui l'envoya député à l'Assemblée Législative, où il ne cessa de déclamer contre les officiers de l'ancienne armée, contre les ministres Duportail et Narbonne, et contre plusieurs particuliers qu'il fit traduire à la haute cour d'Orléans. Il dénonça Théobald Dillon, au moment que l'Assemblée décernait des honneurs à la mémoire de ce général, assassiné à Lille, et proposa de mettre hors la loi tous les prêtres qui refuseraient de prêter serment. Après la journée du 10 août, dans laquelle il ne figura point, il fut envoyé commissaire dans la Seine-Inférieure. Député à la Convention, le 13 décembre, il demanda que Louis XVI ne pût communiquer qu'avec ses enfants, et que ceux-ci ne pussent voir leur mère ni madame Elisabeth qu'après le supplice de leur père, dont il vota la mort sans appel et sans sursis. Il reprit ensuite le cours de ses dénonciations, et le 12 août il demanda que la Convention accélérât le jugement de la reine, qu'il appelait insolemment *la femme Capet*, et contre laquelle il fut ensuite appelé à déposer. Lecointre se déclara contre Robespierre, et le poursuivit plusieurs fois de ses accusations et de ses invectives. Le jour où celui-ci vint déclarer du haut d'une montagne factice, élevée dans le jardin des Tuileries, que la nation française reconnaissait l'Être suprême et l'immortalité de l'âme (juin 1794), Lecointre l'apostropha durant cette cérémonie du cri : *A bas le tyran !* et après le 9 thermidor, il se déclara contre ses complices Collot-d'Herbois, Billaud-Varennes, Barrère et Vadier. Sa dénonciation, qui présentait 26 chefs d'accusation, fut, après trois jours de discussions, déclarée calomnieuse ; lui-même fut obligé de quitter le bureau des secrétaires qu'il occupait, et les jacobins l'éliminèrent de leur club. Au mois de mars 1795, lorsqu'une nouvelle accusation fut intentée contre Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois, etc., on le vit avec surprise prendre la défense de ces mêmes hommes qu'il avait poursuivis avec tant d'animosité. Il s'opposa, mais sans succès, à la rentrée dans la Convention des 75 députés proscrits pour avoir protesté contre le 31 mai. Accusé par Tallien d'avoir pris part à un mouvement contre la Convention, il fut décrété d'arrestation, mais il dut son amnistie à la loi du 4 brumaire. A l'organisation des conseils, n'ayant point fait partie des deux tiers réélus, il tenta plusieurs fois, aux époques des élections, de gagner les suffrages des électeurs, en couvrant d'une multitude d'affiches les murs de Paris et de Versailles. Il fut compromis dans l'affaire de Babeuf (voy. ce nom). Lorsque le gouvernement consulaire soumit à l'acceptation l'acte constitutionnel, il fut

le seul des habitants de Versailles qui inscrivit un vote négatif. Exilé de cette ville, il y revint et mourut à Guignes, dans un âge fort avancé, le 4 août 1805. On a de lui : *Les crimes des sept membres des anciens comités de salut public et de sûreté générale*, an 5, in-8. Dulaure a publié un *Supplément aux crimes des anciens comités du Gouvernement*, etc. *Les abus illimités, avec des réflexions sur l'état présent de la république*, 1795, in-8 ; *Lecointre au peuple souverain*, an 2, in-8 ; c'est une réfutation de quelques reproches que lui avaient adressés Bourdon et Billaud-Varennes ; *Conjuration formée dès le 6 prairial par neuf représentants du peuple contre Maximilien Robespierre pour l'immoler en plein sénat*, an 2, in-8 ; les neuf conjurés étaient Lecointre, Barras, Fréron, Courtois, Garnier de l'Aube, Rovère, Tallien, Thirion et Guffroy.

LECONTE. Voy. CONTE.

LECOURAYER. Voy. COURAYER.

* LECOURBE (Claude-Joseph), lieutenant-général, né à Lons-le-Saulnier en 1759, abandonna ses études pour s'enrôler dans le régiment d'Aquitaine où il fit un congé de 8 ans. Il était rentré depuis quelque temps dans sa famille, lorsqu'il fut nommé chef du 7^e bataillon de volontaires du Jura. Envoyé à l'armée du Nord, il se distingua, au combat de Hondscote. Lors du déblocus de Maubeuge, il entra le premier, un fusil à la main, dans les lignes de Watignies, et fut fait chef de brigade. A Fleurus il soutint pendant 7 heures l'attaque d'une colonne de 10,000 Autrichiens. Employé successivement dans les armées de Sambre-et-Meuse, de Rhin-et-Moselle, du Danube et d'Helvétie, il se fit une brillante réputation. Son attachement pour Moreau sous les ordres duquel il avait servi, et les paroles imprudentes qui lui échappèrent lors de sa mise en jugement (voy. MOREAU), le firent rayer des contrôles de l'armée. A la restauration, Louis XVIII lui conféra les titres de grand-officier de la légion d'honneur et de comte. Lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il résista d'abord aux instances de Ney qui l'invitait à se déclarer pour l'empereur. Plus tard cependant il accepta le commandement du corps d'observation dont le centre était à Belfort. Avec une poignée de soldats et de gardes nationaux, il soutint les efforts de l'armée commandée par l'archiduc Ferdinand, et par cette belle défense ajouta encore à sa réputation. Etant tombé malade pendant le siège, il mourut à Belfort le 25 octobre 1815. L'armée autrichienne lui rendit les plus grands honneurs.

* LECOURT (Henri), employé des jardins de Versailles, se livra dans ses loisirs à l'étude de l'instinct des animaux, et en particulier de la taupe. En 1800, une digue de retenue nécessitant tous les jours de nouvelles réparations, il y constata la présence de taupes qu'il réussit à détruire. Ce service éveilla l'attention de l'autorité, qui le mit à même de former une école pratique de l'art du taupier. Cadet de Vaux a publié les observations de ce praticien sous ce titre : *De la taupe, de ses mœurs et des moyens de la détruire*, 1802, in-12. Lecourt est mort à Pontoise, en 1825.

LECOQ. *Voy. Coq (le) et NANQUIER.*

* LECOUVREUR (Adrienne), née en 1690, à Fismes, en Champagne, est une des plus célèbres actrices qui aient paru sur la scène française. La nature ne l'avait pas douée des avantages extérieurs; mais elle sut s'en passer à force d'âme et de talent. Elle savait, comme le fameux Baron, parler naturellement la tragédie, en évitant également le ton d'une familiarité triviale, et l'emphase de la déclamation. Elle jouait aussi dans la comédie; mais c'est par la tragédie qu'elle s'est illustrée. Elle excellait dans presque tous les rôles, surtout dans celui de Phèdre. Elle mourut d'une violente hémorragie d'entrailles, le 20 mars 1750. On a cru qu'elle avait été empoisonnée. Elle a écrit des lettres pleines de noblesse et de sentiment. On cite aussi d'elle des vers agréables et des réparties fort ingénieuses.

** LECOZ (Claude), archevêque de Besançon, né à Plounevey - Porzai (Finistère), le 22 décembre 1740, fut d'abord professeur puis principal du collège de Quimper. Il embrassa avec chaleur les principes de la révolution, dont il fut, jusqu'à la fin de sa vie, l'un des partisans les plus ardents. Son zèle lui valut, en 1791, l'évêché d'Ille-et-Vilaine. Nommé par son département membre de la Législative, il siégea dans cette assemblée avec quelque distinction. Bien qu'il y défendit les vérités chrétiennes, lorsqu'elles étaient attaquées, il s'y montra cependant toujours homme de parti et schismatique opiniâtre. On retrouve ce double caractère dans ses écrits. Incarcéré sous la terreur, il ne reprit ses fonctions épiscopales qu'en 1795. Il adhéra aux *encycliques* des évêques constitutionnels réunis, et présida les deux conciles de Paris en 1797 et en 1801. A l'époque du concordat il donna sa démission de l'évêché d'Ille-et-Vilaine, et fut nommé archevêque de Besançon. Il porta dans cette église les sentiments qui l'avaient animé jusqu'alors, et la gouverna suivant les principes qu'il avait adoptés. Contrairement aux intentions du St.-Siège, il n'exigea point des prêtres assermentés une rétractation qu'il se vantait de n'avoir pas faite lui-même. Il s'entoura de constitutionnels, les investit de sa confiance et leur conféra presque exclusivement les places et les emplois importants. En 1804, il publia une apologie de la constitution civile du clergé, et fit l'éloge de ceux qui s'y étaient soumis. Appelé, la même année, à Paris, comme tous les évêques assermentés, par Pie VII, alors en France, il s'y rendit et signa un *acte d'adhésion et de soumission aux jugements émanés du Saint-Siège et de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, sur les matières ecclésiastiques de France*. Il avait fait d'abord quelques difficultés, et l'on pouvait craindre que sa soumission ne fût qu'apparente; mais, dans un entretien particulier qu'il eut ensuite avec le pape, il protesta avec larmes de sa sincérité. Quels qu'aient été depuis les efforts de l'intérêt de secte pour jeter du doute sur ces faits, ils n'en sont pas moins constants. Attaché de cœur au chef de l'empire, Lecoq se déclara hautement pour lui en 1815. Il mourut le 5 mai, à Villeveux, dans le Jura, après trois jours de maladie. Lecoq était lit-

térateur, érudit, logicien. Il écrivait avec facilité; son style a de la force, de la vivacité, et parfois des couleurs brillantes; mais il manque de la majestueuse simplicité et surtout de l'onction pieuse qui caractérisent l'éloquence pastorale. Lecoq était désintéressé, charitable, de mœurs irréprochables, laborieux, zélé pour le salut des âmes; mais son obstination dans le schisme et l'erreur, rendit ces qualités stériles, et, au lieu d'un grand évêque qu'il pouvait être, fit de lui un malheur pour l'Eglise de France et pour son diocèse. « Nourri de longue main, dit un critique, dans des préventions contre le Saint-Siège, il s'attacha à un parti, et ce fut la source de toutes ses fausses démarches. Il mit par ses opinions le trouble dans son diocèse, où le clergé était déclaré contre lui. » On a de lui : *Accord des vrais principes de l'Eglise, de la morale et de la raison, sur la constitution civile du clergé*, 1791, in-12; le *Dictionnaire des Anonymes*, t. 2, p. 492, l'attribue à M. Lebreton; *Lettre à M. l'évêque de Rennes*, 2 mars 1791. Il lui annonçait son élection, parlait de sa perplexité, se jetait aux pieds de l'évêque, et le conjurait de revenir à son troupeau; *Deuxième lettre au même (voy. l'Ordonnance de M. de Girac, du 27 avril 1791)*. Des *Mandements*, en 1791 et 1792; *Préservatif contre l'impie-té*, dans le carême de 1793; *Lettre sur le célibat ecclésiastique*; *Lettre à la Convention*, 24 floréal an 2, en lui dénonçant un arrêté de Carpentier, dans les *Annales* du 9 avril 1796. Elle est signée Lecoq, évêque d'Ille-et-Vilaine, ci-devant membre de l'assemblée législative, incarcéré par l'ordre de Carrier; *Lettre pastorale*, 1797. L'auteur y déclame d'une manière indécente contre Pie VI, qu'il accuse d'avoir provoqué une guerre de religion; *Observations sur le dimanche et le décadi*, 30 frimaire an 7, 18 pag. *Voy. Annales* tom. 8, pag. 145; *Justification de plusieurs vérités chrétiennes*, 26 prairial an 7, 50 pag.; *Motifs de sa conduite sur le refus de sépulture fait à un prêtre marié, mort sans sacrements*, à Rennes, 17 mai 1801, 21 pages. Lecoq se montre très-sévère dans cette lettre : il dit que si le prêtre marié eût demandé et reçu les sacrements, il eût fallu lui refuser encore les prières de l'Eglise, dans le cas où, après avoir manifesté l'intention de réparer le scandale, il n'en aurait pas eu le temps. L'auteur s'appuie de l'autorité de Durand de Maillanne lui-même; *Observations sur une lettre de Fourier touchant les zodiacques*, 18 pages; *Instruction pastorale* pour l'organisation de son diocèse, 1802 : elle est fort étendue. *Voy.* un extrait dans les *Annales*, t. 17, p. 104; *Defense de la révélation chrétienne et preuve de la divinité de Jésus-Christ*, contre le *Mémoire en faveur de Dieu*, de Delisle de Sales, 1802, in-8; *Lettre à M. de Beaufort sur son projet de réunion*, 25 mars 1807, de 151 pages, in-8; *Lettre aux catholiques de son diocèse, ou Réflexions sur une réponse de M. de Beaufort*, 1808, de 216 pag. in-8; *Lettres pastorales* des 26 avril et 19 mai 1814; *Mandement pour le retour de Bonaparte* en 1815. La collection des mandements de Lecoq forme plusieurs volumes. L'abbé Grappin, son secrétaire, publia après la mort de Lecoq, *Quelques détails sur La-*

tour-d'Auvergne Corret, 1815, in-8. Lecoq a laissé beaucoup d'autres lettres imprimées et de petits écrits de circonstance, dans lesquels, au milieu d'excellentes choses, se reproduisent en toute occasion ses préventions contre le Saint-Siège et ses erreurs.

LECTIUS ou LECT (Jacques), jurisconsulte, né à Genève en 1560, fut quatre fois syndic de Genève, et jouit d'une grande considération dans sa petite république. Il fut l'élève du célèbre Cujas. Ses compatriotes l'envoyèrent auprès de la reine Elizabeth pour réclamer sa protection en faveur des protestants. Il obtint aussi du prince d'Orange 14,000 livres pour le rétablissement de l'académie de Genève. Il ranima le courage des habitants, lors de la guerre avec le duc de Savoie, qui fut repoussé avec une perte considérable des siens (1602). On a de lui : édition des *Poetæ græci veteres heroici*, Genève, 1606, in-fol.; des *Poésies* en latin, ib., 1609, in-8; des *Discours* dans la même langue, 1615, in-12. Les *Poetæ græci veteres tragici* ont paru en 1614, in-fol. Lectius mourut le 25 août 1611, à 51 ans. Ses ouvrages sur le droit se trouvent dans le tome 1^{er} du *Thesaurus juris romani*, Leyde, 1725.

LECUY (J.-B.) *Voy. ECUY*.

LEDA, femme de Tyndare, fut aimée de Jupiter. Ce dieu ne pouvant la surprendre se métamorphosa en cygne, et la trompa en jouant avec elle sur les bords du fleuve Eurotas où elle se baignait. Elle conçut deux œufs, de l'un desquels sortirent Hélène et Clytemnestre, et de l'autre Castor et Pollux.

LEDAIN. *Voy. DAIN*.

LEDESMA (Pierre), dominicain, natif de Salamanque, mort en 1616, enseigna à Ségovie, à Avila et à Salamanque. On a de lui un *Traité du mariage*, une *Somme des Sacrements*, et divers autres ouvrages. — Il ne faut pas le confondre avec Diégo de LEDESMA, jésuite espagnol, natif de Cuellar, qui s'acquit l'estime du pape Grégoire XIII, et qui mourut à Rome en 1575 : on a de lui divers écrits. — Il y a deux autres dominicains de ce nom, tous les deux théologiens scholastiques, le premier Barthélemi, né à Niéva près de Salamanque, mourut évêque d'Oxaca en 1604; le 2^e, Martin, finit ses jours en 1584 : l'un et l'autre laissèrent des ouvrages.

LEDESMA (Alphonse), né à Ségovie, appelé par les Espagnols le *Poète divin*; il est cependant peu connu des étrangers. Il mourut en 1625, à 71 ans. On a de lui diverses *Poésies* sur des sujets sacrés et profanes. On y trouve de la force et de la noblesse; mais l'auteur s'est trop abandonné à son imagination, et n'a pas assez consulté le goût. Au reste le nom de *divin* lui fut moins donné à cause de la sublimité de son génie, que parce qu'il s'appliqua à traiter en vers des sujets pris de l'Ecriture sainte.

* LEDOUX (Claude-Nicolas), architecte, né en 1756 à Dormans en Champagne, étudia les premiers éléments de son art sous la direction de Blondel, et forma son goût par une étude approfondie des anciens. Les *hôtels d'Uzès* et de Thélusson, le *théâtre* de Besançon et les *barrières* de Paris assignent

à cet artiste une réputation durable. Son attachement à la famille des Bourbons et à la monarchie, lui fit éprouver en 1795 une longue et honorable détention, pendant laquelle il rédigea la plus grande partie de son traité d'architecture. Delille, dans son poème de *l'imagination*, lui a rendu un hommage qu'il méritait autant par ses sentiments que par ses travaux. Ledoux mourut à Paris le 20 novembre 1806. Le recueil de ses *Œuvres* devait former cinq vol., le premier seul a paru sous ce titre : *L'Architecture considérée sous le rapport de l'art, des mœurs et de la législation*, Paris, 1804, in-fol., orné de 125 pl. L'exécution en est magnifique; mais le texte, rédigé en entier par Ledoux, est d'une emphase qui le rend quelquefois intelligible. Ses principaux ouvrages ont été gravés dans les *Annales du Musée* par M. Landon.

LEDUAN (Henri-François), parisien, chirurgien fameux, surtout pour la lithotomie, mort à Paris le 17 octobre 1770, à 83 ans, brilla également par la dextérité de la main et par l'étendue des lumières. On a de lui : *Parallèle des différentes manières de tirer la pierre de la vessie*, Paris, 1750 et 1740, in-8, avec fig., trad. en allemand, Berlin, 1757, in-8; en anglais, Londres, 1758, in-8. Il a donné une suite à cet ouvrage en 1756; *Observations de chirurgie*, Paris, 1751, 2 vol. in-12, et 1751, même format; *Traité des opérations de chirurgie*, Paris, 1751 et 1742, in-8, Londres, 1749, in-8, avec des notes et additions de Cheselden; *Réflexions pratiques sur les plaies d'armes à feu*, Paris, 1757, 1740, 1759, in-12; traduit en allemand, Nuremberg, 1740, in-8; *Consultations sur la plupart des maladies qui sont du ressort de la chirurgie*, Paris, 1765, in-8; *Traité économique de l'anatomie du corps humain*, 1768, in-12; ouvrage moins estimé que les autres productions de cet habile homme, qui ont mérité les suffrages, non-seulement des français, mais aussi des étrangers : la plupart ont été traduites en allemand et en anglais. Il était chirurgien-major et démonstrateur d'anatomie à la Charité, membre de l'académie royale de chirurgie, et associé de la société royale de Londres. — Son père, Henri LEDUAN, fut un des plus grands opérateurs de son siècle; il s'acquit cette réputation surtout dans les armées et à la cour. Il mourut l'an 1720.

LEDROU (Pierre-Lambert), natif de Huy, religieux augustin, docteur de Louvain, professa la théologie dans l'université de cette ville avec beaucoup de réputation. Innocent XI, instruit de son mérite, le fit venir à Rome, et lui donna la préfecture du collège de la Propagande. Les papes Alexandre VIII, Innocent XII et Clément XI, n'eurent pas moins d'estime pour lui. Innocent le nomma à l'évêché *in partibus* de Porphyre. Ayant eu quelque désagrément à l'occasion de l'affaire du père Quesnel, dans laquelle il avait été nommé consultant, il se retira à Liège avec la qualité de vicaire-général de ce diocèse. Il y mourut le 6 mai 1721, à 81 ans. On a de lui 4 *Dissertations sur la contrition et l'attrition*, Rome, 1707, et Munich, 1708.

* LEDRU (Nicolas-Philippe), plus connu sous le nom de *Comus*, physicien, né à Paris en 1751,

voyagea dès l'âge de 20 ans dans les provinces et dans les pays étrangers, où il se fit une réputation par ses expériences physiques et mathématiques. De retour à Paris, il fut placé près du duc de Bourgogne, en qualité de physicien, et nommé professeur de mathématiques des enfants de France. Louis XV lui accorda un brevet pour convertir le fer en acier à la manière de Knigt et des Anglais. En 1772, il s'occupa de montrer les effets de la catoptrique ou fantasmagorie, qu'il s'attacha depuis à perfectionner. L'électricité était alors fort à la mode. La médecine avait voulu s'en emparer, et Ledru, pour en démontrer les effets, l'appliqua aux affections nerveuses, notamment à l'épilepsie et à la catalepsie. En 1782, la faculté de médecine nomma une commission de sept membres pour examiner ses traitements. Le rapport en fut très-avantageux, et Ledru obtint pour lui et ses deux fils le titre de physicien du roi. Ce rapport fut imprimé la même année, in-8, précédé d'un aperçu du système de l'auteur. Il avait obtenu l'autorisation de compulser les dépôts de cartes de la marine et les cartons qui renfermaient les observations magnétiques, pour en extraire ce qu'il croirait convenable à ses projets. Ledru les mit en œuvre pour composer, d'après un autre système que celui de Halley, des *cartes nautiques*, dont il remit en présence de Louis XVI, le 22 mai 1785, des exemplaires manuscrits à Lapérouse, dont le voyage a confirmé en grande partie le système du laborieux physicien. Mis en arrestation sous la terreur, le 9 thermidor lui rendit la liberté, et il se retira dans une modeste habitation à Fontenay-aux-Roses, où il se livra à la botanique. Il mourut à Paris le 6 octobre 1807.

* LEDYARD (Jean), américain, est l'un des plus intrépides marcheurs qui aient existé. Tourmenté du désir de visiter les pays inconnus, il alla passer plusieurs années parmi les Indiens sauvages pour étudier leurs usages et leurs mœurs. Après avoir, comme caporal dans les troupes de marine, fait le tour du monde avec le capitaine Cook, il résolut de traverser à pied toute l'Europe septentrionale, dans l'intention de passer le détroit de Behring pour gagner les établissements anglais de la baie d'Hudson; mais il ne put exécuter que la première partie de son projet. Chargé d'un voyage de découvertes en Afrique, il périt au Caire vers la fin d'octobre 1788. Les renseignements qu'il avait recueillis ont été publiés dans les *Recueils de la société anglaise de l'Afrique*, 1790, in-4, et traduits par Lallemand, sous le titre de *Voyages de Ledyard et Lucas, en Afrique*, Paris, 1804, 2 part. in-8. — Thomas LEDYARD est auteur d'une *Vie de Marlborough*, Londres, 1755, 2 vol. in-8, et d'une *Histoire navale d'Angleterre*, Londres, 2 vol. in-fol., trad. en franç. par de Puisieux, Lyon, 1751, 3 vol. in-4.

LEE (Nathaniel), poète dramatique anglais, du ^{xviii} siècle, élevé dans l'école de Westminster, puis au collège de la Trinité de Cambridge, a laissé seize *Pièces*, représentées avec succès sur le théâtre anglais. Les sujets n'en sont pas toujours bien choisis, ni les intrigues bien conduites, mais il y a de beaux vers. Il mourut en 1691 ou 1692, dans un état de

démence. Addisson lui a donné des louanges. Ses pièces ont été réunies et publiées à Londres, 1754, 2 vol. in-8.

LEEU (Gérard) se fit une grande réputation dans le ^{xv} siècle par son imprimerie, qu'il établit vers 1477 à Goude, en Hollande, et qu'il transporta vers 1484, à Anvers, où il mourut l'an 1492. Il sortit un très-grand nombre de livres de ses presses. C'était un homme qui avait beaucoup de connaissances.

LEEUWEN (Simon van), jurisconsulte hollandais, né à Leyde en 1625, exerça longtemps la profession d'avocat avec beaucoup de réputation dans sa ville natale, et mourut à La Haye, le 15 janvier 1682. Il était versé dans le droit romain, mais encore plus dans celui de son pays. Ses ouvrages seraient estimés plus qu'ils ne le sont, s'il avait mieux possédé les belles-lettres. Il a donné : *Pratique à l'usage des notaires*, en flamand, etc., Rotterdam, 1741, 2 vol. in-8; *Censura forensis*, Leyde, 1741, 2 vol. in-fol.; une *Édition* du Corps de droit civil, grec et latin, avec les notes d'un grand nombre de savants, Leyde, 1665, in-fol., belle édition; *De origine et progressu juris civilis romani*, 1672, in-8; *Description de la ville et de l'université de Leyde*, en flamand, Leyde, 1682; *Traité de l'origine, des usages, etc., des anciens Bataves*, en flamand, La Haye, 1685, in-fol., etc.

* LEFEBVRE (François-Joseph), duc de Dantzick, maréchal et pair de France, né le 25 octobre 1753, à Ruffach, en Alsace, était fils d'un simple hussard, qui commandait la garde bourgeoise de cette ville. Entré le 10 septembre 1775 dans les gardes françaises, il était sergent à l'époque du licenciement de ce corps, et fut incorporé, avec la moitié de sa compagnie, dans le bataillon des Filles-Saint-Thomas. Le 12 juillet 1789, il avait sauvé la vie à plusieurs officiers, attaqués par une multitude furieuse; un autre jour, à la tête d'un détachement, il protégea la rentrée au château des Tuileries, de la famille royale qui avait tenté vainement de se rendre à Saint-Cloud; plus tard il favorisa le départ de Mesdames, tantes du roi. En 1792, son courage et son sang-froid préservèrent du pillage la caisse d'escompte. Dans ces diverses circonstances, Lefebvre, qui plusieurs fois avait été blessé, montra des talents remarquables; du grade de capitaine d'infanterie légère, il s'éleva à celui de général de brigade (2 décembre 1795), et quelques semaines après, il fut fait général de division. Dès lors son nom se rattache à tous les exploits des armées des Vosges, de la Sarre, de la Moselle, de Rhin-et-Moselle, de Sambre-et-Meuse, du Danube, etc. Victorieux à Anspach, à Sainte-Croix près d'Arlon, à Nadelange, à Dinant, il prépara par ses succès les glorieux résultats de la bataille de Fleurus (8 messidor an 2), où il commandait la droite de l'armée. Le 20 fructidor, il franchit le Rhin avec autant d'intrépidité que de bonheur, força Spick et Angerbach, et se porta sur Angermund, après avoir chassé l'ennemi de Koranne. Ces succès furent suivis du combat d'Enef, où, seul avec sa division, il repoussa les Autrichiens jusque sur les hauteurs d'Anilshorn, d'où il les débâsqua de nouveau. En novembre 1796, il marcha sur la Sieg, combattit à

Nidda et à Oberdiefenbach. Un armistice vint suspendre les hostilités; mais elles recommencèrent l'année suivante; et après avoir poursuivi l'ennemi jusqu'à Altenkirchen, il eut à soutenir le combat le plus disputé et le plus glorieux de cette campagne. Il prit part, en 1798, aux journées de Kalldeich, de Friedberg, de Bamberg et de Sulzboch. Après la mort de Hoche nommé général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse, il fut désigné pour commander l'expédition projetée contre l'électorat de Hanovre. Cette entreprise n'ayant pas eu lieu, il fut employé, en l'an 8 (1799), à l'armée du Danube, sous les ordres de Jourdan. Grièvement blessé d'un coup de feu à Stockach, il revint en France, où il reçut du Directoire une armure complète, et obtint le commandement de la division militaire dont Paris était le chef-lieu. Le 18 brumaire, il était à Saint-Cloud, et prit une part active à cette journée. Fait sénateur, il fut élevé, le 19 mai 1804, à la dignité de maréchal, et nommé successivement chef de la 5^e cohorte, grand-officier et grand-aigle de la légion-d'honneur. A la reprise des hostilités avec l'Autriche, en 1805, il fut chargé du commandement général des gardes nationales des départements réunis, et reparut en 1806 à la tête d'une division, contre les Prussiens. Il commandait la garde à pied, à Iéna, le 14 octobre, et après la victoire d'Eylau (8 février 1807), il reçut l'ordre d'aller investir Dantzick; la place, attaquée le 10 mars, se rendit le 16 mai. Deux jours après, il reçut le titre de *duc de Dantzick*. Employé en Espagne, en 1808, à la tête du 4^e corps, il soutint dans cette guerre injuste et désastreuse, la réputation militaire qu'il avait précédemment acquise. Rappelé l'année suivante en Allemagne, il y fut chargé du commandement de l'armée bavaroise, il combattit à Tann, à Abenberg, à Eckmühl, à Wagram, et dans l'intervalle de ces opérations, parvint à soumettre le Tyrol insurgé. Cette campagne, dans laquelle la Russie fut auxiliaire de la France, se termina par le traité de Vienne, octobre 1809. La paix ne fut pas de longue durée, et dans la campagne de Russie, où l'Autriche, à son tour, unit ses armes à celles des Français, le duc de Dantzick commanda en chef la garde impériale. Les chances de la guerre ayant ramené sur le territoire français les débris de cette armée naguère si florissante et si redoutable, le maréchal en dirigea l'aile gauche, et combattit à Montmirail, à Arcis-sur-Aube, à Champ-Aubert, et ne reentra dans la capitale qu'après l'abdication de l'empereur. Il fut créé pair de France le 2 juin 1814. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il l'aida de ses conseils, ne pouvant plus, à cause de son grand âge, l'accompagner dans les combats. Confirmé, en 1816, dans son titre de maréchal de France, et rappelé à la chambre des pairs, il mourut le 14 septembre 1820. Son *éloge* a été prononcé à la chambre des pairs, par Suchet, duc d'Albuféra. Un courage réfléchi, un coup d'œil juste, une expérience consommée, ont acquis au duc de Dantzick la réputation d'un des meilleurs généraux de l'armée française. A d'éminentes qualités, comme guerrier, il joignait toutes les vertus du citoyen, et surtout

une simplicité de mœurs qui ne s'est jamais démentie, avec un noble désintéressement, et une grande modestie.

* LEFEBVRE DES NOUETTES (Charles, comte), lieutenant-général, né à Paris en 1775, s'enrôla comme volontaire en 1792. Capitaine à Marengo, colonel à Austerlitz, il passa en 1806 au service de Jérôme, roi de Westphalie. Rentré dans les cadres de l'armée française, il fut nommé, en 1808, général de division, puis colonel-commandant des chasseurs à cheval de la garde: envoyé en Espagne, il y fut blessé, fait prisonnier et conduit en Angleterre. S'étant échappé de prison, il se hâta de rejoindre son corps avec lequel il fit la campagne de 1809. A la retraite de Russie il accompagna Napoléon sur un des traîneaux qui formaient son escorte. L'année suivante, il contribua au succès de la bataille de Bautzen, fut vaincu à Altembourg, le 29 septembre 1813, mais répara peu de jours après cet échec, en mettant en déroute un corps de cavalerie russe. Il se distingua par sa bravoure à la bataille de Brienne en 1814, où il reçut plusieurs coups de lance, et un coup de baïonnette; et lorsque Bonaparte eut abdiqué à Fontainebleau, il prit le commandement de l'escorte qui le conduisit jusqu'à Roanne. Louis XVIII lui confia le commandement des chasseurs royaux. Néanmoins, lorsque Bonaparte revint de l'île d'Elbe, il tenta, de concert avec les frères Lallemand, de s'emparer de Lafere. Il combattit à Fleurus et à Waterloo. Compris dans l'article 1^{er} de l'ordonnance du 24 juillet 1815, il fut condamné par contumace à la peine de mort; mais parvenu en Amérique, il vivait tranquillement aux Etats-Unis, lorsqu'en 1822, le désir de revoir une épouse chérie le détermina à s'embarquer sur un bâtiment frété pour la Belgique, qui échoua contre les côtes de l'Irlande. Il périt le 22 avril 1822.

* LEFÈVRE-GINEAU (Louis), physicien, né en 1754, dans les Ardennes, fit de rapides progrès dans les sciences exactes. Attaché d'abord à la bibliothèque du roi, il obtint, en 1786, la chaire de mécanique au collège de France, qui fut convertie deux ans après en une chaire de physique expérimentale. Il répéta l'expérience de la combustion du gaz hydrogène, et acheva de démontrer que l'eau n'est pas un élément ou corps simple. Electeur de Paris en 1789, il devint aussi membre de la commune, officier municipal, et administrateur des subsistances, emploi qui n'était pas sans difficultés. Après le 10 août 1792, dénoncé pour sa modération, il jugea prudent de se tenir à l'écart et ne reparut qu'après le 9 thermidor. Il fut du nombre des savants envoyés dans les départements en étudier les productions naturelles, et le *Journal des mines* renferme plusieurs de ses rapports. Membre de l'institut à sa création, il fit partie de la commission des poids et mesures, et fut particulièrement chargé de la détermination du kilogramme. Il contribua puissamment avec Bureau de Lamalle, du Theil, Morellet, du Prony, etc., au rétablissement de l'instruction publique. Lors de la fondation de l'université il fut investi de la double fonction d'inspecteur-général et de con-

seiller ordinaire. Nommé en 1805 au corps législatif, il y rentra en 1815, et fit plus tard partie de la chambre des députés, où il vota avec l'opposition. Il perdit, en 1827, sa place de professeur au collège de France, et mourut à Paris le 8 février 1850. Il a donné, en 1780, une édition des *Infimement petits*, de l'Hôpital, qu'il enrichit de notes. Delille se plaisait à suivre ses cours de Lefèvre-Gineau, qui concourut avec Cuvier à la rédaction des notes qui accompagnent son poème des *Trois règnes*.

* LEFÈVRE (Pierre-François-Alexandre), poète dramatique, né en 1741 à Paris, était de la même famille que madame Dacier. Il étudia d'abord la peinture sous Doyen ; mais entraîné par son goût pour les lettres, il s'adonna au théâtre, et composa cinq tragédies : *Cosroës* ; *Florinde*, pièce romanesque et mal conçue ; *Zuma*, qui eut un brillant succès et lui valut l'emploi de lecteur du duc d'Orléans avec une pension de 1,200 livres (1) ; *Don Carlos*, fils de Philippe II. La cour d'Espagne s'opposa à la représentation de cette pièce ; mais l'auteur la fit jouer sur un théâtre du duc d'Orléans son protecteur : elle fut vivement applaudie. Petitot l'a insérée dans le *Répertoire du Théâtre Français*, avec une notice sur l'auteur ; *Hercule au mont OËta*, qui n'obtint aucun succès (1787), et l'éloigna pour toujours de la scène. Il devint en 1804 professeur de belles-lettres à Saint-Cyr, puis à la Flèche où il mourut le 9 mars 1815. Lefèvre a laissé des *poésies diverses*, la plupart inédites, et un poème manuscrit de plus de 10,000 vers intitulé : *Stockholm sauvé* ou *Gustave Wasa*, qui, dit-on, offre de grands défauts dans le plan et beaucoup d'inégalité dans le style ; mais des beautés supérieures dans les détails. On trouve en lui, dit un biographe moderne, les talents et les défauts qui tiennent à une imagination exaltée : pensées fortes, rendues avec précision et énergie, mais revêtues d'un style bizarre et incorrect.

LEFEVRE. Voy. FÈVRE.

* LEFORT (François), né à Genève en 1656, où son père était membre du grand-conseil, n'avait pas quatorze ans lorsqu'il alla servir en qualité de volontaire dans la citadelle de Marseille. Il devint ensuite cadet dans un régiment des gardes-suissees en France, passa de là sous les drapeaux du duc de Courlande qui avait un régiment à la solde des Hollandais, puis se rendit en Russie, où il fut nommé capitaine par le czar Fédor Alexiévitch. Lefort fit avec distinction les campagnes de 1678 à 1681 contre les Turcs, et obtint un congé, dont il profita pour venir dans sa patrie. A son retour, il trouva la Russie ensanglantée par les querelles de la princesse Sophie avec ses deux frères Ivan et Pierre. Ce dernier qui avait été, quoique le plus jeune, désigné par le czar Fédor pour lui succéder, distingua Lefort auquel il donna le grade de major, et dont il fit son conseiller et son favori : Lefort sut inspirer à Pierre I^{er} ces grandes idées dont l'accomplissement changea la face de la Russie, et fit d'un peuple presque sauvage, une des nations les

plus puissantes de l'Europe. Il fut nommé lieutenant-général et amiral. Chef de l'armée russe, il la réorganisa : les troupes russes avant lui n'étaient composées que de réunions de soldats plus ou moins nombreuses, souvent indépendantes et nullement façonnées à la discipline. Cinquante hommes exercés et habillés à l'allemande, formèrent le noyau de ces armées qui devaient battre Charles XII à Pultawa, et qui ont paru avec tant d'avantage sur les bords de la Vistule, de l'Elbe et du Rhin. Lefort contribua puissamment aussi à former la marine russe, à cette époque, nulle, et ce fut par ce moyen qu'il s'empara, en 1696, d'Azof, après un second siège contre cette ville, le premier ayant été sans résultat. Lefort enseigna à Pierre I^{er} les éléments de la science financière et de la diplomatie, et présida la fameuse ambassade de 1697, dont le czar faisait lui-même partie, et qui devait se rendre dans les cours de l'Europe pour faciliter l'exécution des projets formés pour la grandeur de la Russie. Après avoir administré toutes les richesses de ce vaste empire, Lefort mourut à Moscou, le 12 mars 1699, ne laissant pas de quoi faire les frais de ses funérailles. Pierre se chargea de ses obsèques et voulut les honorer de sa présence. Ce ministre sut conserver la confiance de Pierre I^{er}, quoiqu'il lui dit souvent de dures vérités, et qu'il ne craignit même pas de lui reprocher les vices dégradants auxquels il se livrait et dont il se souilla davantage encore, lorsqu'il eut perdu ce solide appui de sa gloire. Les historiens n'ont pas rendu à Lefort toute la justice qu'il mérite. Basseville a écrit sa *vie* d'une manière assez exacte, mais un peu emphatique. On trouve aussi sur ce sujet des détails dans l'*Histoire de Pierre I^{er}*, par M. de Hallem, 1805 (en allemand), et dans les *Favoris russes*, 1809.

* LEFORTIER (Jean-François), littérateur, né vers 1771, à Paris, après avoir professé les belles lettres dans différents départ., fut chargé de les enseigner, en 1805, à l'école militaire de Fontainebleau, puis à celle de Saint-Cyr. Mis à la retraite en 1814, il est mort à Paris le 21 octobre 1825. Outre quelques *opuscules*, on lui doit une bonne *Traduction* de l'ouvrage de Jouvençy : *Ratio discendi et docendi*, 1805, in-12 ; on lui attribue aussi la *Géographie du premier âge*, dont la 7^e édition a paru en 1814, in-8 ; cependant les lettres L.-B.-B. seraient, d'après la *Bibliothèque de la France*, les initiales du nom de l'auteur.

* LEFRANC (...), supérieur du couvent des eudistes de Caen, fut une des victimes massacrées à Paris au couvent des Carmes, le 2 septembre 1792 : il avait publié : *Le voile levé pour les curieux*, ou *Secret de la révolution révélé à l'aide de la franc-maçonnerie*, Paris, 1791, in-8 ; *Conjuration contre la religion catholique et les souverains*, 1792, in-8. Il a laissé manuscrit un poème intitulé *Les abus*, et des matériaux sur les hommes célèbres du Cotentin.

LEFRANC. Voy. FRANC (le) de POMPIGNAN.

* LEGALLOIS (Julien-Jean-César), médecin, né vers 1775 à Cherneix, près de Dol en Bretagne, faisait ses cours à la faculté de Caen, lorsqu'il s'enrôla

(1) Cette pièce a été réimprimée avec *D. Carlos*, dans le *Répertoire des auteurs du 3^e ordre*.

dans les rangs des fédérés qui s'armèrent, en 1795, pour soustraire la Convention à l'influence de la Commune. Après la défaite des fédéralistes, obligé de se cacher, il trouva un asile dans les hôpitaux de Paris, où il resta confondu avec les élèves. Le comité des poudres et salpêtres ayant besoin d'hommes capables de présider à l'exploitation des nitrières, il se présenta comme candidat, et fut envoyé dans son département pour y surveiller cette exploitation. Bientôt trois écoles de médecine furent établies en France : Legallois fut envoyé par son district à celle de Paris, où il reçut le grade de docteur en 1801 : il choisit pour sujet de sa thèse inaugurale cette question importante : *Le sang est-il identique dans tous les vaisseaux qu'il parcourt ?* Cette thèse, restée classique, n'était que l'introduction de l'ouvrage suivant, qui l'a placé au premier rang des physiologistes. *Expériences sur le principe de la vie et notamment sur celui des mouvements du cœur, et sur le siège de ce principe*, Paris, 1812, in-8. Devenu l'année suivante médecin de Bicêtre, il mit tant de zèle dans l'accomplissement de ses devoirs, qu'il fut atteint au mois de février 1814 d'une péripneumonie à laquelle il succomba. Legallois est, en outre, auteur de quelques *Mémoires* sur des objets importants de physiologie, qui ont été lus à l'institut et insérés dans différents recueils. On lui doit la *Partie anatomique et physiologique* de l'excellent article *Cœur* du Dictionnaire des sciences médicales. Ses *Oeuvres* ont été publiées avec des notes d'E. Pariset, Paris, 1824, 2 vol. in-8.

LEGENDRE (Louis), historien, né à Rouen en 1655, dut à l'archevêque de cette ville, M. de Harlay, le bienfait d'une éducation solide. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il suivit à Paris son généreux protecteur, qui lui procura un canonicat à Notre-Dame. L'abbé Legendre consacra toute sa vie à l'étude et aux exercices de piété, et mourut le 1^{er} février 1755. Il a laissé : *Mœurs et coutumes des Français*, Paris, 1712 ; 1755, in-12, réimprimé en 1848, dans la *Bibliothèque des écoles chrétiennes* ; ce volume est extrait de l'ouvrage suivant dont il forme la partie la plus curieuse : *Nouvelle Histoire de France jusqu'à la mort de Louis XIII*, Paris, 1718, 2 vol. in-fol., 1749, 8 vol. in-12 ; ouvrage estimé ; *Vie du cardinal d'Amboise ministre de Louis XII*, 1729, 2 vol. in-12, vivement critiquée par le *Journal de Trévoux* ; *Essai du règne de Louis le Grand*. Cet ouvrage eut cinq éditions ; *Deux Eloges de l'archevêque de Harlay* (dont l'un en latin) ; la *Vie de ce même prélat*, 1729, in-4 ; deux *Eloges* en latin, de Claude-Joly et de Cl. Thévenin, chanoine de Paris, etc. Cet auteur écrivait d'un style élégant, correct ; sa critique est judicieuse, impartiale, et les faits qu'il rapporte sont toujours appuyés de preuves convaincantes ; enfin l'abbé Legendre, sans être un historien du premier rang, offre toujours de l'intérêt et de l'instruction.

LEGENDRE (Gilbert-Charles), marquis de Saint-Aubin-sur-Loire, naquit à Paris en 1688. Conseiller au parlement, il devint en 1714 maître des requêtes de l'hôtel du roi, charge qu'il abandonna bientôt pour se livrer à la littérature. Il mourut à Paris, le 8 mai 1746, âgé de 58 ans. On a de lui : *Traité*

de l'opinion ou Mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit humain, Paris, 1755, 6 vol. in-12 ; 4^e édition, 1758, 9 vol. in-12. L'auteur a tiré son sujet du livre italien intitulé *Della opinione regina del mondo*. Pascal lui en fit venir l'idée, par le désir que cet éloquent écrivain témoignait de lire le livre italien. Au reste, son principal but, en entreprenant cet ouvrage, était d'abaisser l'orgueil de l'homme, et il y réussit complètement. *Des antiquités de la maison de France et des maisons mérovingienne et carlovingienne*, Paris, 1759, in-4. Le système de l'auteur sur la descendance d'Hugues Capet offre la même obscurité qui règne dans la *Chronique* d'Helgaud, moine de l'abbaye de Fleury-sur-Loire, sur un passage très-vague de laquelle Legendre l'a fondé. *Antiquités de la nation et de la monarchie françaises*, ibid., 1741, in-4. L'auteur fait descendre les Francs de la Scythie, suivant l'opinion de Goropius Becanus, et les Gaulois, des Celtes, dont il établit la généalogie depuis les enfants de Noé. *Dissertation sur le temps et l'authenticité de Roricon* (Mercure, octobre, 1741). Legendre prétend que ce moine, auteur d'une *Chronique* qui va presque à la mort de Clovis, fut contemporain de ce roi, tandis que l'abbé Lebeuf le place, avec plus de raison, au XI^e siècle. (Acad. des Inscriptions tom. 17, page 228.)

* LEGENDRE (Louis), membre de la Convention, surnommé le *Paysan du Danube*, né à Paris en 1756, avait été matelot pendant dix ans lorsqu'il revint dans la capitale exercer l'état de boucher. Il était sans instruction, mais il avait dès son enfance annoncé des dispositions naturelles à l'éloquence, et s'était fait par la lecture des romans un jargon dont il se servait facilement. Dans les soirées des 1^{er} et 2 juillet 1789, il était à la tête des séditieux qui promènèrent dans les rues les bustes du duc d'Orléans et de Necker. Le 14 juillet au matin, il harangua le peuple de la section qu'il habitait pour l'engager à marcher sur la Bastille. On a dit qu'il était, à son insu, l'agent de meneurs qui n'avaient point assez d'audace pour se mettre en évidence dans les premiers mouvements populaires. Lié avec Danton, Camille Desmoulins, Fabre d'Eglantine, qu'il avait rencontrés dans les premières assemblées des districts, il s'éloigna peu à peu de ses premiers protecteurs, et fut un des fondateurs du club des cordeliers, qui s'érigea en autorité rivale de celle des jacobins. Obligé de prendre la fuite pour se soustraire aux différents décrets prononcés contre lui, il reparait de temps en temps jusqu'à ce que de nouveaux motifs vinssent encore le contraindre de fuir ou de se cacher. Il fut un des provocateurs et des auteurs des journées des 20 juin et 10 août 1792 ; mais il refusa de prendre part aux massacres des 2 et 3 septembre, dont il eut néanmoins plus tard la lâche faiblesse de provoquer l'impunité. Nommé député de Paris à la Convention, il s'y montra l'un des ennemis les plus ardents de Louis XVI : le 14 décembre, au moment où ce prince allait paraître à la barre, il s'écria « qu'il » fallait que les députés ainsi que les tribunes gardassent le plus profond silence quand le coupable » entrerait dans la salle, afin que le calme des

» tombeaux l'effrayât. » Le 16 janvier, il vota la mort du roi, en rappelant qu'il avait été l'attaquer au 10 août, dans son château des Tuileries; et, le 20, veille de l'exécution, il *proposa de couper son corps en quatre-vingt-trois parties pour les envoyer aux départements*. Nommé membre du comité de sûreté générale, il fut un des provocateurs les plus ardents des crimes du 31 mai; dans la séance du 28, il prit à la gorge et tenta de précipiter de la tribune Lanjuinais, qui s'efforçait de rappeler les proscriptionnaires à la justice et à l'humanité (*voy. LANJUINAIS*). Envoyé en mission à Lyon, il y prépara les voies aux forfaits que Collot-d'Herbois vint y consommer quelques mois après. Rappelé à la Convention, il fut chargé d'une mission nouvelle à Dieppe. A une époque où les subsistances étaient rares, il dit au peuple : *Vous manquez de pain? hé bien, mangez les aristocrates*. De retour à la Convention, son ancienne intimité avec Danton sembla se resserrer, et celui-ci qui, dès longtemps, ne le désignait que comme son lieutenant, l'associa à tous ses projets. Energique et intrépide en certains moments, il paraissait en d'autres, irrésolu et timide. Ainsi, après avoir défendu Danton, il se rétracta du moment où Robespierre lui eut fait entendre que les amis de Danton pourraient bien partager son sort. Toujours plus lâche à mesure que sa terreur redoublait, il dénonça les prétendus conseils anonymes qui lui avaient été donnés d'assassiner Robespierre et Saint-Just, et déclara qu'il ne doutait plus que Danton n'eût des complices dans la prison du Luxembourg, « protestant qu'il » était maintenant convaincu de la réalité de la » conspiration pour laquelle ce député avait péri, » et avouant qu'il avait été son jouet. » Peu de temps avant la chute de Robespierre, il avait déclaré aux jacobins qu'il lui ferait un rempart de son corps. Dès qu'il n'eut plus à le craindre, il devint un des accusateurs les plus ardents des complices de sa tyrannie. Elu membre du comité de sûreté générale, le 14 thermidor (1^{er} août 1794), aucun de ses collègues n'a signé en moins de temps un plus grand nombre de mises en liberté. La Convention ayant décrété, que la salle des jacobins serait fermée, ce fut Legendre qui se chargea de l'exécution du décret, et il rapporta les clefs de cet antre de l'anarchie. Dans le cours du procès de Carrier, il parla plusieurs fois contre ce monstre, et déroula l'effroyable tableau de ses crimes, dans des discours semés de traits qui produisirent une impression profonde sur l'assemblée et les tribunes. Billaud-Varennes ayant témoigné des craintes hypocrites sur les résultats de la mise en liberté de madame de Tourzel, Legendre invita la Convention « à frapper cette poignée d'hommes de proie » qui obscurcissaient l'horizon politique par les » *vapeurs du crime*, » et prit le peuple à témoin qu'il voudrait que l'auteur de la nature les condamnât à ne mourir jamais. Elu président de la Convention le 17 brumaire (7 novembre 1794), il rentra le mois suivant au comité de sûreté générale. Après avoir contribué plus qu'aucun de ses collègues à la punition de Carrier, il attaqua Maignet avec non moins d'énergie, mais avec moins de

succès, car Maignet ne fut point poursuivi. Lors des insurrections de germinal, de prairial et de vendémiaire, il marcha plusieurs fois à la tête des troupes qui délivrèrent la Convention, et contribua à son triomphe. Devenu membre du conseil des Anciens, il y prit rarement la parole. Après la découverte de la conspiration de Drouet et Rabenf, il vota leur accusation, et demanda même l'expulsion de Paris des ex-conventionnels, ses anciens collègues. « Que les conspirateurs, dit-il alors, ne vantent pas les services qu'ils ont pu rendre en d'autres temps, ce n'est point pour ses services passés, » mais pour ses crimes actuels que Manlius fut » précipité de la roche tarpéienne. » Il est hors de doute qu'avec de l'instruction et une éducation soignée, Legendre eût été l'un des personnages les plus éloquents, peut-être même l'un des plus importants de la révolution. Dans les derniers temps de sa carrière conventionnelle, il prenait des leçons de grammaire, et s'était décidé à apprendre la langue latine. Legendre mourut à Paris le 15 décembre 1797, âgé de 41 ans, et légua son corps à la faculté de médecine, afin, dit-il dans son testament, d'être encore utile aux hommes, même après sa mort.

* LEGENDRE (Adrien-Marie), savant mathématicien, né en 1752 à Toulouse, fut d'abord professeur à l'école militaire de Paris, et se lia avec Laplace et Lagrange qui lui confièrent des calculs de la plus haute importance. Lorsqu'il fut question de vérifier la position des observatoires de Londres et de Paris, Legendre fut choisi avec Cassini et Méchain pour procéder à cette opération, à laquelle prirent part des géomètres anglais. On y fit pour la première fois usage des grands moyens trigonométriques et d'un graphomètre, tel que celui dont on se sert aujourd'hui. On en trouve les détails dans un rapport intitulé : *Exposé des opérations faites en France, en 1787, et description d'un nouvel instrument propre à donner la mesure des angles, à la précision d'une seconde*, Paris, 1792. Legendre publia, en 1794, un *Mémoire sur les transcendentes elliptiques*, et donna la même année ses *Éléments de géométrie*, in-8. Cet ouvrage, devenu classique, était parvenu, en 1827, à sa treizième édition. L'auteur a constamment suivi dans ce livre la méthode des anciens, qu'il s'est appropriée, et qui lui a semblé plus à la portée de l'intelligence des commençants, que rebulterait la sévérité de l'analyse. En 1795, nommé membre de l'Agence temporaire des poids et mesures, il conserva cette place jusqu'en 1805, époque à laquelle l'agence fut réunie au ministère de l'intérieur. Peu d'hommes ont fourni une carrière aussi utile; les *Mémoires de l'académie des sciences* renferment un grand nombre de ses découvertes. Ses recherches sur l'attraction des sphéroïdes elliptiques qu'il commença en 1782, ont été très-utiles à Laplace, qui en a déduit des lois importantes pour son système du monde. Il a démontré le premier que la figure elliptique peut seule convenir à l'équilibre d'une masse fluide homogène, engagée dans un mouvement de rotation, pendant que toutes les molécules dont elle se compose s'attirent en raison inverse du carré

des distances. Désigné comme le seul homme capable de faire tous les développements de calculs que Lagrange n'avait fait qu'indiquer dans sa *Mécanique analytique*, il s'en acquitta avec une patience égale à son habileté. En 1789, une application des transformations indiquées par Euler et Lagrange pour simplifier l'intégration des différentielles partielles, prises successivement par rapport à diverses variables, le conduisit à démontrer, sans le secours des séries, que si deux sphéroïdes elliptiques ont leurs trois sections principales décrites d'un même foyer, les attractions qu'ils exercent sur un même point extérieur auront une même direction, et seront entre elles dans la proportion des masses qui les produisent. Il présenta l'année suivante à l'académie le résultat de ses recherches sur les sphères des hétérogènes, dont il découvrit les lois, en s'aidant de l'équation différentielle partielle que Laplace avait employée le premier. Lorsque on s'occupait de la division du cercle en quatre cents degrés, afin de compléter le système des mesures décimales, Legendre concourut avec Prony à la confection des nouvelles tables trigonométriques que nécessitaient les changements apportés dans la longueur des arcs, et il imagina des formules très-élégantes pour déterminer les différences successives des sinus. En 1808, ce savant modeste fut nommé conseiller à vie honoraire de l'université, et membre de la commission d'instruction publique. Il fut plusieurs fois chargé de l'examen des candidats pour l'école polytechnique. Sur la fin de sa vie, dont il passa les derniers temps dans la retraite, il se vit privé de sa place et de sa pension, qui étaient à peu près son unique ressource. Mais sa pension lui fut bientôt rendue. Legendre est mort à Paris le 9 janvier 1855; ses restes furent transportés sans pompe, comme il l'avait demandé, dans le village d'Auteuil, où ils ont été ensevelis. Il avait remplacé d'Alembert en 1785 à l'académie des sciences. Outre ceux de ses ouvrages que nous avons déjà mentionnés, on a de lui : *Essai sur la théorie des nombres*, 1799; 2^e édit., 1808, in-4; plus deux suppléments dont l'un a paru en 1816, et le second en 1825. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur a traité une matière des plus épineuses, est celui où il a déployé, au plus haut degré, son habileté dans la science de l'analyse. *Nouvelle théorie des parallèles*, 1805, in-8; *Nouvelle méthode pour la détermination des orbites des comètes*, 1805, in-8, plus deux suppléments, dont le second a paru en 1820. Cette méthode entièrement fondée sur des principes d'analyse pure et dégagée de toute considération géométrique, a été jugée assez sévèrement dans le rapport qui en fut fait, en 1808, à l'institut. Legendre reçut avec docilité les reproches adressés à sa méthode, qu'il a depuis beaucoup améliorée. Il n'a plus dédaigné, comme auparavant, de faire concourir l'observation à la correction de ses calculs, et il l'appelle à son secours comme moyen de vérification. L'usage des indéterminées dans le calcul logarithmique est entre les innovations dont il est l'auteur, celle qui intéresse le plus les astronomes. Il en avait essayé l'introduction, dès 1788, dans plusieurs mémoires.

Exercices du calcul intégral; Considération des tables elliptiques, 1818-1819, 5 vol. in-4; cet ouvrage, publié par cahiers, est un des plus utiles que Legendre ait composés.

* LEGENTIL (Labarbinais), voyageur français du xviii^e siècle, né, à ce qu'il paraît, en Bretagne, parti de Cherbourg en 1714 pour se rendre au Chili, et visita plusieurs des colonies espagnoles, différents ports de la Chine, l'île Bourbon, le Brésil; il revint par Gènes en France, et publia la relation de ses voyages sous ce titre : *Nouveau voyage autour du monde, avec une description de la Chine*, Paris, 1728, 5 vol. in-12, cartes et fig.; Amsterdam, 1728 et 1751, 5 vol. in-12, fig.; ce voyage, rédigé en forme de lettres, est écrit d'une manière agréable, mais l'auteur s'abstient de toutes remarques nautiques; et l'on voit même en plusieurs endroits qu'il n'avait que des notions assez communes de la géographie générale; il se borne à décrire les lieux qu'il a vus et les mœurs qu'il a observées; on y trouve cependant des particularités intéressantes sur le port d'Emouï peu fréquenté par les Européens, sur plusieurs petites îles du détroit de la Sonde et sur la colonie de l'île Bourbon, alors nommée *Mascarin*. L'auteur de l'*Histoire des Voyages* dit que « il n'échappe à Legentil rien qui puisse » faire mal juger de son esprit et de sa bonne foi. »

* LEGENTIL DE LA GALAISIERE (Guillaume-Joseph-Hyacinthe-Jean-Baptiste), astronome et voyageur, naquit à Coutances, le 12 septembre 1725. Il devait embrasser l'état ecclésiastique; mais, ayant assisté aux leçons de Delisle, il se passionna pour l'astronomie, science dans laquelle il se perfectionna sous la direction de Cassini. En 1755, admis à l'académie, il lui présenta plusieurs savants *Mémoires*. Il fut du nombre des astronomes qui allèrent observer le passage de *Vénus* sur le disque du soleil. Destiné pour Pondichéry, les mauvais temps ne lui permirent d'arriver devant cette ville qu'au moment où elle venait de tomber au pouvoir des Anglais. Ce fut en pleine mer qu'il vit, le 6 juin 1761, le passage de *Vénus* sur le soleil. Un second passage de *Vénus* devant avoir lieu le 5 juin 1769, il résolut de rester dans les Indes jusqu'à cette époque. Cependant à diverses reprises il visita les îles de France et de Bourbon, de Rodrigue et de Madagascar, les Philippines et la côte Coromandel. S'étant rendu à Manille, en août 1766, il alla ensuite à Pondichéry, et y fit ses préparatifs pour observer le passage de *Vénus*; mais ce jour-là le ciel devint nébuleux, et l'astre passa sans qu'il pût faire ses observations : le même contre-temps arriva aux Anglais à Madras; mais deux de ses amis qu'il avait laissés à Manille, où d'abord il avait eu le projet de faire ses observations, furent plus heureux. Legentil revint en 1771 la France, où l'attendaient d'autres désagréments. Ses héritiers, le croyant mort, s'étaient partagé ses biens; il parvint à les recouvrer; mais son procureur, bas Normand, fut volé au moment qu'il allait lui rendre ses comptes. Legentil plaida, perdit son procès, et fut condamné aux dépens. Il se consola par l'étude, s'occupa de la rédaction de son voyage et fournit encore un grand nombre de *Mémoires* à l'a-

cadémie. Legentil est mort à Paris, le 22 octobre 1792, âgé de 67 ans. On a de lui : *Mémoire sur le passage de Vénus sur le soleil* avec Trébuchet (*Journal des Savants*, mars 1760); *Voyage dans les mers de l'Inde, à l'occasion du passage de Vénus sur le disque du soleil*, Paris, 1779-1781, 2 vol. in-4, fig., cartes et plans; — *Id.*, Heidelberg, 1782, 8 vol. in-8, fig. On trouve dans cet ouvrage de précieux renseignements sur les mers des Indes, et sur tout ce qui concerne les Indoux. C'est à lui qu'on dut la connaissance de leur zodiaque et de l'astronomie des Brames, selon lui très-conforme à celle des anciens Chaldéens. Ce ne fut pas sans peine qu'il put se procurer des Brames les tables qui leur servent à calculer les éclipses, et apprendre d'eux la manière d'en faire usage. Il découvrit que le nombre prodigieux d'années que les Chaldéens donnaient à chaque âge du monde n'est qu'une combinaison des révolutions de l'équinoxe, et que les quatre *iougams*, ou âges du monde, dont les Brames parlent avec tant d'emphase, ne sont que des périodes astronomiques du mouvement des étoiles en longitude, que l'on peut varier et remonter à l'infini. Le voyage de Legentil a été abrégé et traduit en allemand avec d'autres relations, Hambourg, 1780-1782, 5 vol. in-8. J.-D. Cassini a publié l'*Eloge* de Legentil, Paris, 1810, in-8.

LÉGER (saint) *Leodegarius*, évêque d'Autun, né vers l'an 616, fut ministre d'état sous la minorité de Clotaire III, et, suivant quelques auteurs, maire du palais sous Childéric II. Il n'était encore qu'abbé de Saint-Maxent en Poitou, lorsqu'il fut appelé à la cour par sainte Mathilde, mère du roi, pour former, avec saint Eloi de Noyon et saint Ouen de Rouen, une espèce de conseil de régence pendant la minorité du jeune prince. L'évêché d'Autun fut la récompense des services de saint Léger. Après la mort de Clotaire III, il contribua puissamment à l'élection de Childéric, roi d'Austrasie. Il ne s'occupait qu'à faire régner ces princes avec justice et humanité. Les courtisans l'ayant rendu suspect à Childéric, il se retira à Luxeuil; mais sa retraite ne le mit pas à l'abri de la persécution. Ebroïn lui fit souffrir des tourments horribles; enfin cet évêque fut décapité l'an 678, dans la forêt de Lucheu en Picardie, diocèse d'Arras. Il nous reste de lui des *Statuts synodaux*, dans les Conciles du père Labbe, et une *Lettre de consolation*, à Sigrade, dans la *Bibliothèque des manuscrits*, du père Labbe. On trouve la vie du saint Prélat dans la *Collection des historiens de France* et dans les *vies des saints de l'ordre de Saint-Benoît*.

LÉGER (Antoine), théologien protestant, né à Ville-Sèche, dans la vallée de Saint-Martin en Piémont, l'an 1594, alla, en qualité de chapelain de l'ambassadeur des états-généraux, à Constantinople. Il y lia une étroite amitié avec le patriarche Cyrille Lucar, qu'il confirma dans les erreurs de Luther, et dont il obtint une *Confession de foi*, que les Grecs ont hautement désavouée. De retour dans les Vallées, il y exerça le ministère : mais le duc de Savoie l'ayant fait condamner à mort comme fanatique et séditieux, il se retira à Genève où il obtint une chaire de théologie. Il y mourut en 1661, à

soixante-sept ans. On a de lui une *Edition* du nouveau Testament en grec original et grec vulgaire, 2 vol. in-4. Antoine LÉGER, son fils, né à Genève en 1652, mourut dans cette ville en 1680. On a de lui 5 volumes de *Sermons* imprimés après sa mort. Il publia diverses *Dissertations* sur des sujets *physiques et théologiques*, imprimées de 1705 à 1715; et quelques *Traité de théologie*. — Jean LÉGER, né en 1625, neveu d'Antoine Léger, ministre de l'Eglise de Saint-Jean, obtint de Louis XIV, après la destruction des Vaudois, et sur la recommandation de Cromwell, la permission de faire en France une quête en leur nom. Ayant, en 1655, assisté aux conférences qui se tinrent à Pignerol, il eut à ce sujet des démêlés avec le duc de Savoie, qui fit raser sa maison, et le déclara criminel de lèse-majesté. Il devint ensuite pasteur de l'Eglise wallonne à Leyde, et il remplissait encore cette place en 1665. Il a laissé l'*Histoire des Eglises évangéliques des vallées du Piémont*, in-fol.; c'est le fruit du ressentiment uni à l'esprit de secte.

LÉGER (Claude), né à Attichi, petite ville du diocèse de Soissons, en 1699, embrassa l'état ecclésiastique, et en eut toutes les vertus. Devenu curé de Saint-André-des-Arcs, à Paris, il gagna l'estime et le respect de tous les gens de bien par sa charité, son zèle, son désintéressement. Il mourut à Paris en 1774, regretté surtout d'un grand nombre de prélats qui avaient été ses élèves dans la science du saint ministère. A l'occasion du monument qui lui fut érigé en 1781, l'évêque de Sénez (M. de Beauvais) prononça son éloge funèbre, vrai chef-d'œuvre en ce genre, et en même temps excellent traité des obligations et des vertus pastorales, écrit avec chaleur et avec sentiment, et animé par les applications et les citations les plus heureuses. L'illustre orateur ne fait point difficulté, en appliquant à ce respectable curé un passage de saint Hilaire, de dire que les évêques mêmes auraient cru s'élever trop haut s'ils s'étaient mis à côté de ce simple prêtre : *Nemo unquam episcoporum sibi tantum assumpsit, ut se presbyteri illius collegam computaret*.

* LÉGER (F. P. A.), acteur et auteur, né à Paris vers 1737, rempli d'abord les fonctions d'instituteur, et, pour se donner quelque relief, portait le petit collet, mais jamais il n'entra dans les ordres. La révolution le jeta dans une carrière tout opposée : secrétaire de la municipalité de Saint-Denis, il débuta, en 1792, au théâtre du Vaudeville, et devint directeur en 1798 d'une troupe; mais sa gestion ne fut pas heureuse. Il se chargea, dans ses dernières années, de l'entreprise du théâtre de Nantes et mourut le 27 mars 1825. Parmi ses nombreux ouvrages on distingue : *L'homme sans façon* ou *le Vieux cousin*, comédie en 5 actes et en prose; *Marie* ou *la Demoiselle de compagnie*; *le Corsaire* comme il n'y en a point. Il a composé un grand nombre de *Vaudevilles*, seul ou en société avec Barré, Chazet, Deschamps, Désaugiers et autres. Il est encore auteur d'une *Rhétorique épistolaire*, 1804, in-12; de *John Bull* ou *Voyage à l'île des Chimères*, 1818, 3 vol. in-12, et de *Poésies et Chansons érotiques*, etc., 1819, in-18.

LÉGET (Antoine), né dans le diocèse de Fréjus, fut supérieur du séminaire d'Aix sous le cardinal de Grimaldi. On a de lui : une *Retraite de dix jours*, in-12 ; la *Conduite des confesseurs dans le tribunal de la pénitence*, in-12 ; *Véritables Maximes des saints sur l'amour de Dieu*. Il mourut en 1728, à 71 ans, directeur de la maison de Sainte-Pélagie.

* LÉGIER (Pierre), littérateur, né en 1754, à Jussey, fit de bonnes études, et, ayant obtenu une lieutenance, fit une campagne en Bohême. La faiblesse de sa santé l'obligea de renoncer au service, et il vint étudier le droit à Paris, où il dut à quelques vers agréables l'entrée des cercles les plus brillants. Il s'essaya aussi, mais avec peu de succès, dans le genre dramatique, revint dans sa famille et obtint la charge de maire et de lieutenant-général de police. Légier est mort d'une maladie de poitrine, à Jussey, le 7 janvier 1791, laissant les productions suivantes : *Le Rendez-vous*, opéra en un acte et en vers, représenté en 1765 ; *Les Protégés*, comédie en 3 actes et en vers, Paris, 1769, in-12 ; la versification en est facile, mais il y a peu d'originalité et d'intérêt ; *Amusements poétiques*, Londres (Orléans), 1769, in-12 ; c'est un recueil de contes, épîtres, etc. C'est le jargon mis à la mode par Dorat ; mais Légier n'en a pas du moins outré les défauts ; *L'influence du luxe sur les mœurs et les arts*, discours en vers, prononcé le jour de sa réception à l'académie de Besançon, 1780, in-8 ; *Le Berger*, fable, présentée à M. l'évêque de Châlons (Mgr. de Clermont-Tonnerre), 1782, in-8 ; *Épître à un amateur des beaux-arts*, 1782, in-8 ; *L'orateur*, poème, à l'abbé de Talbert, 1784, in-8 ; *Susky*, conte moral ; ce morceau, le seul en prose qu'on ait de Légier, a été imprimé dans les *Affiches de Franche-Comté*, année 1785. On trouve une *Notice* à Légier dans les *Mémoires de la société d'agriculture de la Haute-Saône*.

LEGIONENSIS. Voy. LÉON Aloysius.

* LEGIPONT (dom Olivier), bénédictin, né en 1698, à Soiron, dans le duché de Limbourg, embrassa la vie religieuse en 1720, dans l'abbaye de Saint-Martin de Cologne, et après y avoir professé la philosophie en devint prieur. Doué d'une vaste mémoire et infatigable au travail, il étudia presque toutes les branches des connaissances humaines. Lié d'une étroite amitié avec dom Bernard Pèz, célèbre religieux de l'abbaye de Molk, il lui adressa pour les publier dans son *Thesaurus anecdotorum novissimus*, une foule de pièces intéressantes, tirées des bibliothèques et des archives. Ce savant religieux mourut à l'abbaye de Saint-Maximin de Trèves, le 16 juin 1758, âgé de 60 ans. Dom J.-François a donné, dans sa *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de Saint-Benoît*, la liste de ses ouvrages ; dix-neuf ont été publiés et cinquante-un sont restés inédits. Nous citerons les plus connus : *Dissertationes philologico-bibliographicae de ordinanda et ornanda bibliotheca*, Nuremberg, 1726, in-4 ; *Bibliographia benedictinae conspectus*, Mayence, 1758 ; *Monasticum moguntianum, sive succincta monasteriorum in archiepiscopatu moguntino notitia*, Prague, 1746, in-8 ; *Votum anonymi submissaque*

mediorum insinuatio pro seminario benedictino, una cum academia nobilium Heidelbergæ eligendo, Cologne, 1748, in-8 ; *Sacræ metropoleos coloniensis antiquitas et prerogativæ adversus illius gloriæ æmulos asserta*, Cologne, 1748 ; *Introductio ad studium numismatum romanorum pro illustri juventute*, Wurtzbourg, 1757, in-8 ; *Methodus studiorum*, Ratisbonne, 1752 ; *Systema erigendæ societatis litterariæ*, etc., Kempton, 1758, in-8 ; *Historia rei litterariæ ordinis sancti Benedicti, in quatuor partes distributa*, etc., Vienne et Wurtzbourg, 1754 (voy. ZIEGELBAUER) ; une nouvelle *Bibliographia benedictina*, etc., manuscrite, 2 vol. in-fol.

LEGOBIEN. Voy. GOBIEN.

* LEGOUVÉ (Gabriel-Marie-Jean-Baptiste), littérateur, né, en 1764, à Paris, était fils d'un avocat distingué, et reçut les premières leçons de poésie de son père, auquel on doit une tragédie intitulée *Attilie*, imprimée deux fois, mais qui n'a pas été représentée. Ses premiers essais, dépourvus de verve, étaient d'une médiocrité désespérante. Mais insensiblement et à force de persévérance il parvint à triompher des obstacles que la nature paraissait lui opposer. Admis en 1798 à l'institut, il fut plus tard nommé suppléant de Delille au collège de France. Dans ses dernières années, la mort d'une épouse qu'il chérissait lui causa un si vif chagrin, que ses facultés mentales en furent altérées. Il mourut dans une maison de santé à Montmartre, le 30 août 1812. Son âme, naturellement aimante et sensible, le portait à peindre les affections douces et mélancoliques : il débuta par une *Héroïde de la mère des Brutus à Brutus son mari, revenant du supplice de ses fils* ; cette pièce, dont quelques beaux vers rachètent ce que le fond a de défectueux, a été insérée dans les *Essais de deux amis* (voy. LAYA), Paris, 1786, in-8. Son poème sur la *Mélancolie* est plein de charme et de sentiment : les mêmes qualités se font remarquer dans ceux qui ont pour objet les *Souvenirs* et les *Sépultures*. Mais *Le Mérite des femmes*, qui parut en 1801, in-12, est de tous ses ouvrages celui qui a obtenu les plus de célébrité. Il s'y est attaché à rendre hommage au généreux dévouement et à l'héroïque résignation que montrèrent tant d'épouses, de mères et de sœurs, pendant le règne affreux de la terreur. Legouvé a aussi composé des pièces de théâtre. *La Mort d'Abel* (1792), dont il puisa le sujet dans l'Écriture, et les traits principaux dans le poème de Gessner, révéla un talent supérieur : on y remarqua la peinture touchante et fidèle du berceau du monde ; le caractère de Caïn est tracé avec énergie, et plusieurs scènes sont du plus puissant intérêt. Cette pièce, qui obtint un grand succès, est restée au théâtre. *Epicharis et Néron*, son second ouvrage, représenté en 1794, obtint aussi un brillant succès, dû sans doute en partie aux circonstances politiques, qui ne pouvaient manquer de concourir à la réussite d'un ouvrage dont l'objet était de retracer le triomphe de la liberté sur la tyrannie ; mais le mérite intrinsèque de cette pièce suffisait pour la faire accueillir favorablement. Le personnage d'Epicharis est dessiné avec autant de vigueur que d'originalité ; l'intrigue est habilement conduite, et le cinquième

acte, que remplit presque seul Néron, caché dans le souterrain où il se dérobe à la vengeance des Romains, offre la peinture aussi vraie que terrible des fureurs impuissantes et des lâches terreurs du tyran abattu. Le style de cette pièce est vraiment celui de la tragédie, et il s'y rencontre quelques traits qui paraissent inspirés par le génie de Tacite. *La Mort de Henri IV*, dernier ouvrage de Legouvé, malgré les critiques dont elle fut l'objet, ne nuisit point à sa réputation. On pourrait encore citer son *Étéocle et Polynice*, dans lequel il s'efforça d'imiter l'énergique simplicité des tragiques grecs; et *Quintus Fabius*, où il essaya de peindre la sévérité du caractère romain. Aucune de ses pièces n'est restée au théâtre; mais *Epicharis* et *Étéocle* font partie de la suite du Répertoire. On lui doit en outre divers morceaux de prose et de vers, dans les *Veillées des muses*. Les *Œuvres complètes de Legouvé* ont été publiées, Paris, 1826-1827, 5 vol. in-8, dont le dernier contient ses *Œuvres posthumes*. En tête est une *Notice sur Legouvé*, par Bouilly.

LEGRAND, LEGRAS, et autres. Voyez la lettre G.

* LEGRAVEREND (Jean-Marie-Emmanuel), jurisculte, né en 1776 à Rennes, fit d'excellentes études et fut en 1792, à l'âge de 16 ans, nommé secrétaire en chef de l'administration d'Ille-et-Vilaine. Trois ans après il quitta cette place pour aller occuper celle de chef de bureau au ministère de la justice, où il devint, en 1815, chef de la division des affaires criminelles. Il conserva ses fonctions au retour du roi; fut, en 1819, nommé maître des requêtes, en service extraordinaire, et ayant été mis plus tard à la retraite, ouvrit un cabinet de consultations. Il est mort à Paris le 24 décembre 1827, laissant sur le droit criminel plusieurs ouvrages estimés : *Traité de la procédure criminelle devant les tribunaux militaires et maritimes de toute espèce*, 1809, 2 vol. in-8; *Traité de la législation criminelle en France*, 1816, 2 vol. in-4; 2^e édition, 1825, 5^e éd. 1850; *Observations sur le jury*, 1819, in-8; 2^e édit. 1827, revue et augmentée, etc.; *des Lacunes et des besoins de la législation française en matière politique et en matière criminelle ou du défaut de sanction dans les lois d'ordre public*, Paris, 1824, 2 vol. in-8; *Un mot sur le projet de loi relatif au sacrilège*, Paris, 1825, in-8; *Lettre à M. le comte de Montlosier*, 1826, in-8.

* LEGRIS-DUVAL (Réné-Michel), prédicateur ordinaire du roi, né le 16 août 1765 à Landernau en Bretagne, fit ses études au collège de Louis-le-Grand, où son oncle le P. Querbeuf (voy. ce nom), lui avait fait obtenir une bourse, et s'y fit remarquer par ses talents. Entré au séminaire de Saint-Sulpice, il fut ordonné prêtre le 20 mars 1790. La révolution venait d'éclater, et, quoiqu'elle n'eût point encore déployé ce caractère terrible qu'elle prit peu de temps après, les malheurs qui se préparaient pour l'Eglise et la monarchie ne firent qu'enflammer le zèle de l'abbé Legris-Duval, qui n'avait d'autre ambition que celle de travailler au salut des âmes, et d'autre désir que celui de répandre son sang pour la foi. Il respirait encore toute la ferveur de son ordination, lorsque les mesures sévères contre les prêtres insermentés fu-

rent mises en vigueur. Vivement affecté du sort des fidèles que la fuite d'un grand nombre de pasteurs laissait sans ressources, il se retira à Versailles, où il se dévoua aux fonctions du saint ministère. En apprenant la condamnation du roi il part le 20 janvier au soir, et se rend à la commune de Paris : *Je suis prêtre*, dit-il, *j'ai appris que Louis XVI venait d'être condamné à mort; je viens lui offrir les secours de mon ministère*. Tant de courage étonne les membres de la commune : cependant ils auraient pu lui faire payer cher cette généreuse démarche, si l'un d'eux, nommé Matthieu, son camarade de collège, ne l'eût pris sous sa protection, et n'eût répondu de lui. Moins intimidé de l'air farouche avec lequel son offre avait été reçue, que content d'apprendre que le roi n'avait pas besoin de ses secours, il retourna à Versailles, où il continua, autant que les circonstances le permettaient, à exercer ses périlleuses fonctions. Lorsque l'orage révolutionnaire s'apaisa, il fut un des premiers à faire entendre sa voix apostolique. En 1796, M. le duc de Doudeauville lui confia l'éducation de son fils Sosthènes de la Rochefoucauld. Mais il ne cessa pas d'accomplir dans toute leur intégrité les fonctions du sacerdoce, et il se montrait surtout infatigable dans ses exercices de charité. En 1810, les cardinaux exilés durent à son zèle et à ses soins des secours abondants. Son talent pour la chaire avait étendu sa réputation même dans les provinces éloignées. Après la restauration, la cour voulut connaître cette éloquence qui opérait partout tant de merveilles. L'abbé Legris-Duval y prêcha plusieurs fois, et y remporta des suffrages auxquels sa modestie était loin de prétendre. Le roi voulut, en 1817, récompenser ses travaux par un évêché; mais il refusa cette dignité, ainsi que la charge d'aumônier ordinaire de Monsieur et de grand-vicaire de Paris. Il accepta seulement une modique pension de 1,500 fr., dont il ne jouit que peu de temps. Promoteur de l'association en faveur des pauvres Savoyards, on lui en dut une autre pour la visite des malades dans les hôpitaux, et une troisième pour l'instruction des jeunes prisonniers. Il ne se faisait point dans Paris une bonne œuvre dont il ne fût ou l'instigateur ou le protecteur; il animait, pour ainsi dire, tout le bien qui se faisait dans cette immense capitale. Il succomba aux travaux multipliés de son zèle et de sa charité le 18 janvier 1819, pleuré des pauvres dont il était le père, des grands dont il était l'orateur, et du clergé dont il était la gloire et l'ornement. Ses dépouilles mortelles furent portées à l'église des Carmes, au-dessous de cette chaire où il avait peu de temps auparavant fait entendre sa voix, pour célébrer la glorieuse mort des prêtres et des évêques massacrés en 1792. Ses *Sermons* ont été publiés en 1820, 2 vol. in-12. Le premier, précédé d'une notice intéressante sur sa vie, par M. le cardinal de Bausset, contient l'*Avent*, qu'il prêcha devant le roi en 1816. Cette station est la seule qu'il ait remplie, le mauvais état de sa santé ne lui permettant pas de prêcher des carêmes. Les sermons, au nombre de six, sont remarquables par l'élégance et la pureté du style, par la justesse des pensées,

par la sagesse des conseils, et par ce ton d'onction et de piété qui n'abandonnait jamais l'orateur. Le second volume renferme des sermons composés pour différentes cérémonies, pour des assemblées de charité, pour des réunions pieuses. On y remarque celui qu'il prêcha en présence du roi le 14 mai 1814, lors du premier service solennel célébré pour Louis XVI; le discours qu'il prononça la même année dans l'église des Carmes, sur le triomphe des martyrs dans la dernière persécution; et un sermon sur la Cène, qui fit une vive impression par les nobles sentiments dont il est rempli : c'est le dernier qu'il prêcha devant le roi. Les autres ne sont pas tous également travaillés : il y en a que l'auteur n'a prêchés qu'une seule fois et qu'il n'a pas retouchés. On doit avoir de l'indulgence pour les taches légères qu'on pourrait y apercevoir, et qu'une composition moins rapide aurait fait disparaître. Son éloquence était entraînant et persuasive. Il avait une facilité prodigieuse à parler sur toutes sortes de sujets sans préparation. Mais il excellait particulièrement dans ceux où il fallait attendrir les spectateurs sur le sort des malheureux. D'immenses aumônes étaient chaque année le prix de ses infatigables travaux. Dans un saison où l'on ne comptait que sur une faible quête, deux discours non préparés produisirent plus de 40,000 fr., tant était séduisant et irrésistible le charme de ses paroles. On a encore de lui le *Mentor chrétien*, ou *Catéchisme de Fénelon*, qu'il composa pour l'éducation du jeune de La Rochefoucauld. Cet ouvrage devait avoir 5 vol. Il n'a publié que le premier, où sont exposés les principes de la religion naturelle; le second devait offrir les preuves de la religion révélée, et le troisième, les caractères de la religion catholique. Il existe de l'abbé Legris un *Traité sur l'immortalité de l'âme*, dont les amis de la religion désirent vivement la publication.

* LEGROS (Joseph), l'une des plus belles hautes-contre qu'on ait entendues à l'Opéra, né le 7 septembre 1759, à Monampteuil, village du diocèse de Laon, fut d'abord enfant de chœur à la cathédrale de cette ville. La beauté de sa voix le fit appeler à l'académie royale de musique, où il débuta le 1^{er} mars 1764, avec le plus brillant succès. Il donna, en 1775, l'acte d'*Hylas et Sylvie*, dont il refit la musique en société avec Desormery père. Son embonpoint excessif l'obligea de quitter le théâtre en 1783, avec sa pension de retraite. Depuis 1777, il s'était chargé de l'entreprise du Concert spirituel, qu'il continua de diriger jusqu'à la suppression de cet établissement en 1791. Il mourut à la Rochelle, le 29 novembre 1795.

LEGROS. Voy. Gros.

* LEGUAT (François), né dans la Bresse, vers 1658, fut contraint de se réfugier en Hollande en 1689, par suite de la révocation de l'édit de Nantes. Les états-généraux ayant, sur la proposition de Henri Duquesne, fils du célèbre marin, formé le projet d'envoyer une colonie de protestants français à l'île de Mascarenne, aujourd'hui l'île Bourbon, Leguat en fit partie. Mis à terre le 1^{er} mai 1691, ils y furent laissés avec des provisions et des outils, etc., dans l'île Rodrigue avec huit de ses

compagnons. Au bout de deux ans ils parvinrent à gagner l'île de France où de nouveaux malheurs les attendaient : le gouverneur leur fit subir mille mauvais traitements, auxquels plusieurs succombèrent; Leguat et deux de ses compagnons seulement y survécurent. De retour en Europe, il s'établit à Londres, où il mourut en 1853, après avoir publié : *Voyages et aventures de François Leguat et de ses compagnons en deux îles désertes des Indes orientales, avec la relation des choses les plus remarquables qu'ils ont observées dans l'île Maurice, à Batavia, au cap de Bonne-Espérance, dans l'île de Sainte-Hélène et en d'autres endroits de leur route*, Londres, 1708, 2 vol. in-12, avec cartes et figures, 1720, 2 vol. in-12; et Amsterdam, 1708. Ce livre écrit avec simplicité ne manque pas d'intérêt, et plusieurs fois il a été cité comme autorité. On ne sait ce qui a pu déterminer Bruzen de la Martinière à le traiter de fabuleux. Il a été réimprimé plusieurs fois en hollandais, en allemand et en anglais. Un biographe français cite cette dernière traduction qui parut à Londres, 1708, 2 vol. in-8, comme l'ouvrage original.

* LEHOC (Louis-Grégoire), né à Paris en 1745, était fils d'un médecin auteur de plusieurs écrits contre l'inoculation. Nommé en 1778 par Louis XVI commissaire-général de la marine pour l'échange des prisonniers de guerre, le cartel d'échange qu'il rédigea fut regardé comme un modèle en ce genre. Il suivit le comte de Choiseul-Gouffier à Constantinople avec le titre de premier secrétaire de légation, et alla visiter les ruines d'Athènes avec Delille. (Voy. CHOISEUL-GOUFFIER et DELILLE.) Rappelé en 1787 par M. de Calonne, pour concourir aux travaux préparatoires de l'assemblée des notables, il fut ensuite intendant des finances du duc d'Orléans, pendant les années 1788 et 1789. Elu président de sa section, et chef d'un des bataillons de la garde nationale, il reçut de l'assemblée Constituante, après le voyage de Varennes, la mission de garder le jeune dauphin : il s'acquitta de ce devoir en homme qui en connaissait l'importance, et par l'étendue de ses connaissances, par l'aménité de son esprit, il parvint à procurer un peu de consolation à la famille royale. Louis XVI, rendu un moment à la liberté, le nomma son ministre à Hambourg. Rappelé en 1795 par la Convention, il fut incarcéré pour avoir donné des conseils au roi, dans un mémoire qui fut trouvé dans la fameuse armoire de fer : mais oublié dans sa prison, il recouvra la liberté après le 9 thermidor. En 1795, le Directoire le nomma ambassadeur extraordinaire en Suède, et il occupa ce poste jusqu'au 18 brumaire. Depuis il vécut paisiblement dans une terre à quelques lieues de Paris, et devint membre puis président du conseil-général du département de l'Oise. Dans ses loisirs il se livrait à la culture des lettres, et il fit représenter en 1807 une tragédie de *Pyrrhus*, qui a obtenu une mention du jury des prix décennaux; mais les allusions qui naissaient du fond du sujet, puisqu'il s'agit d'un prince légitime qui vient réclamer sa couronne, en firent défendre la représentation. Lehoc est mort à Paris, d'une maladie de poitrine, le 15 octobre 1810 : il avait tra-

duit des *contes* de l'anglais, et cent *sonnets* de Pétrarque; composé deux opéra et l'éloge du chancelier de l'Hôpital.

* LEHODEY de SAULT-CHEVREUIL (Etienne), homme de lettres, né en 1754 dans la basse Normandie, lors de l'ouverture des états-généraux fit paraître une feuille qu'il intitula *Journal des états-généraux*, puis *Journal de l'Assemblée nationale*, dont Rabaud Saint-Etienne passa pour le principal rédacteur. L'établissement du *Moniteur universel* fit tomber le journal de Lehodey. En 1791, il entreprit le *Logographe*, avec la protection de Louis XVI qui en faisait les frais. Ce journal fut supprimé après le 10 août 1792, sur la dénonciation de Thuriot, et Lehodey, dénoncé lui-même à diverses reprises, fut obligé plusieurs fois de paraître à la barre de la Convention, pour se justifier. Il obtint en 1799 la place de *chef du bureau* de l'esprit public et des journaux, et en 1800 il passa en qualité de secrétaire-général à une préfecture de la Belgique. Il occupa peu de temps ces fonctions. De retour à Paris, il fut attaché comme professeur dans l'institution Labbé. A l'époque de la restauration, il devint un des rédacteurs de la *Quotidienne* à laquelle, malgré ses infirmités, il travaillait encore sur la fin de sa vie. Il est mort à Paris le 4 avril 1850. Il a publié : *De la conduite du Sénat sous Napoléon Bonaparte, ou les causes de la journée du 51 mars 1814*; *Histoire de la régence de l'impératrice Marie-Louise, et du gouvernement provisoire*, 1814, in-8; *Parallèle impartial des traductions des Bucoliques en vers français*, de MM. Tissot et Henri de Villodon, Paris, 1820, in-8.

LEIBNITZ (Guillaume-Godefroi, baron de), philosophe et mathématicien, né à Leipsig le 5 juillet 1646, du professeur Frédéric Leibnitz. Après avoir fait ses premières études, il s'enferma dans la nombreuse bibliothèque que son père lui avait laissée, et s'abandonna entièrement aux sciences. Poètes, orateurs, historiens, jurisconsultes, théologiens, philosophes, mathématiciens, furent l'objet de ses études; il ne donna l'exclusion à aucun genre de littérature. Dès l'âge de 20 ans, il fut nommé docteur en droit, et l'université d'Altorf lui offrit une chaire dans cette faculté. Il préféra se rendre à Nuremberg, où étaient réunis beaucoup de savants. Là, il s'attacha au baron de Boinebourg, chancelier de l'électeur de Mayence, et fut, par le crédit de son protecteur, nommé conseiller de la chancellerie en 1669. Tout en remplissant les fonctions de cette place, il se livrait avec ardeur à l'étude et publiait sur le droit, la politique, la théologie et la physique, des ouvrages qui prouvaient qu'il était également propre à se distinguer dans ces sciences diverses. Trois ans après (1672), il accompagna à Paris, comme gouverneur, le fils de M. de Boinebourg, et trouva ainsi l'occasion d'entrer en relation avec les savants les plus distingués de l'époque. L'académie des sciences lui proposa de l'admettre dans son sein, s'il voulait se faire catholique, ce qu'il refusa. De Paris, il se rendit à Londres, où l'on s'empressa de l'admettre dans la société royale. Les princes de Brunswick, instruits de ses talents pour l'histoire, lui confièrent celle de leur maison. Il parcourut l'Al-

lemagne pour ramasser les matériaux de cet ouvrage, et passa de là en Italie, où les ducs de Toscane, de Ligurie et d'Est, sortis de la même souche que les princes de Brunswick, avaient leurs principautés. De retour de ce voyage en 1790, il commença à faire part au public de la récolte abondante qu'il avait faite dans ses savantes excursions. Son mérite, connu bientôt dans toute l'Europe, lui procura des pensions et des charges honorables. L'électeur Ernest-Auguste le fit, en 1696, son conseiller privé de justice, il l'était déjà de l'électeur de Mayence et du duc de Brunswick-Lunebourg. En 1699, il fut mis à la tête des associés étrangers de l'académie des sciences de Paris; il n'avait tenu qu'à lui d'y avoir place beaucoup plus tôt, et avec le titre de pensionnaire. Dans un voyage qu'il fit en France, on voulut l'y fixer fort avantagement, pourvu qu'il quittât le luthéranisme; mais, tout tolérant qu'il était, il rejeta cette condition. Il inspira à l'électeur de Brandebourg le dessein d'établir une académie des sciences à Berlin, et en fut fait président. Un champ non moins vaste et non moins glorieux s'ouvrit à lui en 1711. Le czar le vit à Torgau, et ce législateur de barbares traita Leibnitz avec la considération qu'un sage couronné a pour un sage qui mériterait la couronne. Il lui fit un magnifique présent, lui donna le titre de son conseiller privé de justice, avec une pension considérable. L'empereur d'Allemagne ne le traita pas moins généreusement que celui de Russie, il lui donna le titre de conseiller aulique avec une forte pension, et lui fit des offres considérables pour le fixer dans sa cour. La vie de Leibnitz ne fut marquée que par des événements flatteurs, si l'on en excepte la dispute de la découverte du *Calcul différentiel*. Cette querelle couvait sous la cendre depuis 1699; elle éclata en 1711. Les admirateurs de Newton accusèrent le philosophe allemand d'avoir dérobé à celui-ci l'invention de ce calcul. La chose n'était pas aisée à prouver; Keill l'en accusa pourtant à la face de l'Europe. Leibnitz commença par réfuter cette imputation avec beaucoup d'impétuosité dans les journaux de Leipsig, et finit par se plaindre à la société royale de Londres, en la demandant pour juge. L'examen des commissaires nommés pour discuter les pièces de ce grand procès ne lui fut point favorable. La société royale donna à son concitoyen l'honneur de la découverte; et pour justifier son jugement, elle le fit imprimer avec toutes les pièces qui pouvaient servir à appuyer l'arrêt. Les autres tribunaux de l'Europe savante jugèrent Leibnitz avec moins de sévérité, et peut-être avec plus de justice. Bien des gens pensèrent que le philosophe anglais et le philosophe allemand pouvaient avoir saisi chacun la même lumière et la même vérité. Ce qui les confirma dans leur opinion, c'est qu'ils ne se rencontraient que dans le fond des choses; ce que l'on appelait *fluxions*, l'autre le nommait *différences*. L'*infiniment petit* était marqué, dans Leibnitz, par un caractère et d'un plus grand usage que le caractère employé par Newton. Leibnitz n'apprit qu'avec un chagrin mortel la perte de son procès; et, par une faiblesse qui fait bien voir le peu de ressources de la philosophie, ce cha-

grin le consuma peu à peu, et hâta, dit-on, sa mort, arrivée à Hanovre le 14 novembre 1716, dans sa 70^e année. Ce philosophe ne s'était point marié, et la vie qu'il menait ne lui permettait guère de l'être. Il ne prenait point ses repas à des heures réglées, mais selon ses études; il n'avait pas de ménage, et était peu propre à en avoir. Il était toujours d'une humeur gaie, mais il se mettait aisément en colère; il est vrai qu'il revenait aussitôt. On l'a accusé de n'avoir été qu'un rigide observateur de la loi naturelle, et d'avoir aimé l'argent. Quoiqu'il eût un revenu très-considérable, il vécut toujours assez mesquinement. Sa mémoire était admirable : toujours prêt à répondre sur toutes sortes de matières, il mérita que le roi d'Angleterre l'appelât son *Dictionnaire vivant*. C'était le savant le plus universel de l'Europe; mais il poussa l'amour de cette universalité si loin, qu'il se fit de fausses idées sur une infinité de choses qu'il n'avait pu approfondir assez pour en avoir de justes. Ce goût qu'il avait pour l'universalité des talents, et peut-être l'ambition d'être réputé pour un homme qui n'ignorait rien, l'engagea à joindre à ses autres titres de gloire celui de poète. Il fit sur la conquête de la Terre-Sainte un poème qui ne servit qu'à lui donner un ridicule, et à prouver la réflexion de l'abbé Desfontaines, touchant la difficulté d'allier une grande étude de la géométrie, avec les richesses de l'imagination et le génie des belles-lettres; de même que ses idées romanesques et paradoxales vérifient l'observation de Pascal et de Scaliger, touchant l'influence de la géométrie sur les autres facultés intellectuelles. (Voy. CHRISTIAN WOLFF.) Nous avons de Leibnitz : *Scriptores rerum brunsvicicarum*, 1707, 5 vol. in-fol., recueil utile pour l'Histoire générale de l'empire et l'Histoire particulière d'Allemagne; *Codex juris gentium diplomaticus*, avec le supplément, publié sous le titre de *Mantissæ Codicis juris*, etc., Hanovre, 1695, 2 vol. in-fol. C'est une composition de différents traités pour servir au droit public, précédés d'excellentes préfaces. Il y remonte aux premiers principes du droit naturel et du droit des gens; *De jure suprematûs ac legationis principum Germaniæ*, 1687, sous le nom supposé de César Furstner; ouvrage composé pour faire accorder aux ambassadeurs des princes de l'empire, non électeurs, les mêmes prérogatives qu'aux princes d'Italie; le 4^{er} vol. des *Mémoires de l'Académie de Berlin*, en latin, in-4, sous le titre de *Miscellanea berolinensia; Notitia opticae promotæ*, dans les ouvrages posthumes de Spinoza; *De arte combinatoria*, 1690, in-4; une foule de *Questions de physique et de mathématiques*, résolues ou proposées dans les journaux de France, d'Angleterre, de Hollande et surtout de Leipsig. Ce fut dans ce dernier journal qu'il inséra, en 1684, les *Règles du calcul différentiel*; *Essais de Théodicée sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme*, Amsterdam, 1747, 2 vol. in-12; fruit d'une métaphysique singulière et fautive à plusieurs égards, mais qui ne manque pas de vues justes et profondes. Il y a de bonnes réflexions contre les manichéens; mais l'auteur semble donner dans l'extrémité contraire, en niant l'existence du mal, ou la défigurant de manière à ne pas s'y reconnaître.

Son Optimisme a donné à un philosophe moins amateur de systèmes l'occasion de faire les réflexions suivantes. « 1^o L'on ne peut nier que, par rapport à Dieu, tout ne soit bien, parce que Dieu ne saurait rien faire qui soit mal, quoiqu'il puisse augmenter le bien et le perfectionner à l'infini; 2^o par rapport à l'homme, considéré dans cette vie précisément et sans espérance de l'avenir, il est certain que tout n'est pas bien, et c'est insulter à ses maux que d'oser lui dire le contraire; 3^o le système de l'optimisme, qui, pris dans le sens de ses partisans, n'est qu'un raffinement métaphysique, né dans une imagination plus riante que vraie, se vérifie en quelque sorte dans la personne de l'homme juste, dont les vertus s'accroissent dans le malheur, et chez qui l'attente du bien à venir est toujours un soulagement aux maux présents. Dans l'une et dans l'autre fortune, il jouit en paix de son Dieu, comme il jouit de lui-même; il jouit avec transport de toute la nature; il jouit sans crainte et sans envie de tout ce qu'il y a de bon dans les autres; il supporte sans aigreur, sans amertume, le mal qui s'y rencontre et qu'il ne peut y corriger; il prête à tout ce qu'il voit le jour le plus favorable; il embellit tout ce qu'il touche; il sait que Dieu a placé dans les souffrances même le germe de la félicité de ses enfants. Les sentiments de patience, de paix, de consolation, d'espérance, qui accompagnent cette connaissance, font de cette vie même une vie heureuse. La paille est séparée du grain sous la main du batteur. L'huile coule épurée, après avoir passé sous la meule qui a brisé l'amande et ses enveloppes. La même main qui s'appesantit sur le juste, l'éprouve et le purifie, tandis que le pécheur se désespère et se damne. *Creatura enim tibi factori deserviens, exarscit in tormentum adversus injustos, et lenior fit ad beneficiendum iis qui in te confidunt*. Sap. 16. *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum*. » Rom. 8. *Una eademque vis irruens bonos probat, purificat, eliquat; malos vastat, damnat, exterminat*. August. » Plusieurs écrits de métaphysique, sur l'espace, sur le temps, sur le vide, sur la matière, sur l'union du corps et de l'âme, et d'autres objets qu'il discute quelquefois en homme d'esprit plutôt qu'en philosophe profond. Il semble moins chercher à expliquer la manière dont les choses existent réellement, qu'à proposer d'ingénieuses hypothèses, propres à embarrasser ceux qui voudraient les attaquer, ce que l'on voit surtout dans ses *Monadès*, imaginées pour donner une idée des premiers éléments de la matière; et dans son *Harmonie préétablie*, destinée à rendre compte de l'union du corps et de l'âme. Du reste, si Leibnitz a échoué dans ses recherches, il est dans le cas de tous les savants qui ont essayé de remonter aux principes des choses, et à franchir les barrières qui environnent le sanctuaire de la nature. « Plus on avance en l'observant, dit un physicien, plus elle semble devenir secrète, et repousser ceux qui l'approchent de trop près. » (Voy. le Catéch. phil., t. 5, n^o 418.) Les idées politiques de Leibnitz peuvent être mises à côté de ses idées méta-

physiques. Il voulait réduire l'Europe sous une seule puissance quant au temporel, et sous un chef unique quant au spirituel. L'empereur et le pape auraient été les chefs de ces deux gouvernements, l'un du premier, et l'autre du second. Il ajoutait à ce projet celui d'une *langue universelle philosophique* pour tous les peuples du monde; projet imaginé longtemps avant lui, et proposé encore après lui, mais que ni la philosophie ni la politique ne parviendront à réaliser. « Ne doutons pas, a dit quel- » qu'un à cette occasion, que la diversité des langues » ne soit l'ouvrage de celui qui répandit la confi- » sion parmi les hommes, lorsqu'ils étaient encore » réunis dans l'usage d'une seule, et qui, en ré- » partissant sur la terre ces tribus éparses, les dif- » férença par leur langage autant que par les bornes » de leurs habitations, comme dit l'Apôtre, et le » temps circonserit de leur gloire et de leur durée. » *Definiens statuta tempora et terminos habitationis eorum.* Art. 17. » *Theoria motus abstracti et motus concreti*, contre Descartes; *Accessiones historiae*, 2 vol. in-4, recueil d'anciennes pièces; *De origine Francorum disquisitio*, réfutée par le père Tournemine, jésuite, et par dom Vaissette, bénédictin; *Sacro-Sancta Trinitas, per nova inventa logica defensa*, contre Wissovavius, neveu de Socin. Il y a de très-bonnes idées. L'auteur prouve que non-seulement une bonne logique n'est pas contraire à la croyance de ce mystère, mais qu'elle fournit des arguments propres à repousser victorieusement les attaques des sociniens. Effectivement, il en est de ce mystère comme des autres que la révélation nous a manifestés, et que Dieu nous ordonne de croire. La raison ne les enseigne pas, ne les prouve pas, mais elle les défend du reproche de contradiction et d'impossibilité. (Voy. CLAYTON, MALEZIEU.) Des *Lettres à Pélisson*, sur la tolérance civile des religions, Paris, 1692, in-12, avec les réponses de Pélisson; plusieurs volumes de *Lettres*, recueillies par KORTHOLT (voy. cet article); des *Poésies latines et françaises*; elles prouvent la justesse de l'observation que nous avons faite sur le peu de talent qu'il avait pour ce genre de composition. Malgré une certaine originalité de caractère, et un penchant assez marqué pour les idées extraordinaires, ou même bizarres, Leibnitz avait des principes auxquels il tenait. Né dans une religion qui n'a point de base assurée, il vécut dans une espèce de fluctuation qui lui fit former le projet de se réunir aux catholiques, projet pour lequel il fut quelque temps en correspondance avec Bossuet (1). Voy. MOLANUS, Gérard.) Il fut toujours zélé pour le christianisme. Il ne parlait des Livres saints qu'avec respect. « Ils » sont remplis, disait-il, d'une morale nécessaire » aux hommes. » On ne croyait pas encore de son temps que le verbiage philosophique ou philanthropique pouvait remplacer l'Evangile. Il parlait presque toujours honorablement de l'Eglise romaine et de ses pontifes; il reconnaissait hautement les avantages qu'elle a sur les sectes séparées de sa com-

munion. « Voilà, dit-il dans une de ses lettres, la » Chine ouverte aux jésuites, le pape y envoie » nombre de missionnaires. Notre peu d'union ne » nous permet pas d'entreprendre ces grandes con- » versions. » Quelques-uns ont écrit qu'il était mort dans le sein de l'Eglise romaine, mais cela ne paraît pas fondé. Cependant M. de Murr, savant protestant, dans son *Journal pour les arts et la littér.*, septième partie, fait mention d'un manuscrit de Leibnitz, qu'on garde dans la bibliothèque électorale de Hanovre, « où, dit-il, la doctrine catho- » lique, dans les points même auxquels les protes- » tants sont le plus opposés, est défendue avec tant » d'ardeur, que si on ne connaissait pas l'écriture » de Leibnitz par mille et mille feuilles écrites de » sa main, on ne pourrait le croire l'auteur de cet » ouvrage. » La collection la plus étendue des OEuvres de Leibnitz, due aux soins de Louis Dutens, a été publiée sous ce titre : *Opera omnia Leibnitzii collecta studio Lud. Dutens*, Genève, 1768, 6 vol. in-4, fig. On y joint ordinairement les *OEuvres philosophiques*, latines et françaises, publiées par Lud. Eric, que Dutens a exclues de sa collection. Ces deux collections ne renferment pas ses ouvrages historiques, tels que *Scriptores rerum brunswicarum*, etc. L'abbé Emery a publié *l'Esprit de Leibnitz*, Lyon, 1772, 2 vol. in-12, réimprimé en 1805, sous le titre de *Pensées de Leibnitz sur la religion et la morale*, 2 vol. in-8, et *Exposition de la doctrine de Leibnitz sur la religion, suivie de pensées extraites des ouvrages du même auteur*, Paris, 1819, in-8. C'est la traduction française du *Systema theologicum* de Leibnitz, ouvrage qui était resté manuscrit dans la bibliothèque de Hanovre. M. Emery ayant appris l'existence de ce manuscrit, en sollicita l'envoi lorsque les armées françaises se furent emparées de cette ville. Ce fut par l'intermédiaire du constitutionnel Grégoire, avec qui M. Emery avait des rapports de science, qu'il obtint la communication de ce précieux manuscrit, qui, suivant M. de Murr, devait faire plus de sensation que tous les autres écrits de Leibnitz. M. Emery en ayant fait une copie exacte, se proposait de le publier, mais la mort l'en empêcha. M. Garnier, son héritier, l'a confié depuis à M. Mollevault, à qui nous devons la traduction du *Systema theologicum*. M. de Genoude en a été l'éditeur. Parmi les ouvrages posthumes de Leibnitz, nous citerons son *Plan d'invasion et de colonisation de l'Egypte*, publié en anglais, Londres, 1805, in-8. Son *Projet de la langue philosophique* a été, en 1814, l'objet d'un concours proposé par l'académie de Copenhague. La *Vie* de ce savant a été écrite par son intime ami Eckhart, qui fournit à Fontenelle des matériaux pour son *Eloge de Leibnitz*. Elle est imprimée dans le tome VII du *Journal pour l'histoire des arts*, par M. de Murr, Berlin, 1747.

LEICH (Jean-Henri), professeur d'humanités et d'éloquence à Leipsig, où il était né en 1720, travailla au *Journal* et aux *Nouvelles littéraires* de cette ville, et y mourut en 1750. Ses ouvrages sont : *De origine et incrementis typographiae lipsiensis*; une *Edition du Thesaurus eruditionis scholasticae*, par Basile Faber, Francfort, 1749, 2 vol. in-fol.; *De vita et rebus gestis Constantini Porphyrogeneti*; *De*

(1) La *Biographie universelle* attribue à Bossuet la rupture des négociations commencées avec Leibnitz, dans la note à la p. 624, tom. 23; mais à la pag. 599, elle en a assigné les véritables motifs dans les oppositions de l'électeur de Hanovre.

diptychis veterum, et de diptycho Emin. Card. Quirini diatriba, Leipsig, 1715, in-4; *De Photii Bibliotheca*, etc. Au nombre de ses amis, Leich comptait les cardinaux Passionei et Quirini. Il était en correspondance avec la plupart des savants de l'Europe et avait formé une collection précieuse de tableaux et de pierres gravées. L'éloge de ce savant se trouve dans les *Acta Eruditorum*, 1752.

LEIDRADE, 46^e archevêque de Lyon, bibliothécaire de Charlemagne, né à Nuremberg vers 756, mort en 816, dans le monastère de Saint-Médard de Soissons, après s'être démis de son archevêché, eut une grande réputation de savoir et de piété. Il fut un des *missi Dominici* de Charlemagne, c'est-à-dire un des personnages que ce souverain envoyait dans les différentes parties de son vaste empire pour écouter les plaintes des peuples, et s'assurer de l'exacte administration de la justice. Ce prélat combattit avec succès les doctrines de Félix d'Urgel, et d'Elipand de Tolède. Il fonda deux écoles dans son église métropolitaine. Il nous reste de lui un *Traité sur le baptême*; quatre *Lettres* qu'on trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, et divers *Opusculs* dans les *Analectes* de dom Mabillon. Baluze a donné une édition de ses *Œuvres* avec celles d'Agobard.

LEIGH (Edouard), chevalier anglais, né en 1602 dans le comté de Leicester, s'est fait un nom par plusieurs ouvrages, dans lesquels règnent la connaissance des langues et une critique sage. Les principaux sont : des *Réflexions* en anglais sur les cinq livres poétiques de l'ancien Testament, Job, les Psaumes, les Proverbes, l'Ecclésiaste et le Cantique des cantiques, à Londres, 1657, in-fol.; un *Commentaire* sur le nouveau Testament, 1650, in-fol.; un *Dictionnaire hébreu* et un *Dictionnaire grec*, qui se joignent ensemble sous le titre de *Critica sacra*, in-fol., à Amsterdam, 1696. Le premier a paru en français en 1705, par les soins de Wolzogue, sous ce titre : *Dictionnaire de la langue sainte, contenant ses origines, avec des observations*; un *Traité de la liaison qu'il y a entre la religion et la littérature*, matière mieux traitée depuis par l'évêque du Puy, Lefranc de Pompignan, sous le titre de *La dévotion réconciliée avec l'esprit*, Paris, 1755; et dans un excellent discours de M. de la Tour du Pin, *Alliance des sciences avec la religion*. Ce savant mourut en 1671.

LEIGH (Charles), né à Grange, dans le duché de Lancastre, pratiqua avec beaucoup de succès la médecine en Angleterre, et particulièrement à Londres, où il fut fait membre de la société royale. Il parcourut presque toute l'Angleterre en habile naturaliste, étendit ses observations jusqu'en Amérique, et mourut au commencement du xviii^e siècle. Les fruits de ses recherches sont : *Histoire naturelle des provinces de Lancastre, de Chester et de Derby, avec le détail des antiquités qu'on trouve dans ces provinces*, Oxford, 1650, in-fol.; Londres, 1700, avec fig., en anglais; *Exercitationes de aquis mineralibus*, Londres, 1697, in-8; *Histoire de la Virginie*, Londres, 1705, in-12; ouvrage superficiel.

* LEISSÈGUES (Corentin-Urbain-Jacques-Bertrand de), vice-amiral, commandeur des ordres de la légion d'honneur et de St.-Louis, né près de

Quimper (Finistère) le 29 août 1758, entra comme volontaire dans la marine royale en 1776. Lieutenant de vaisseau en 1792, il commanda le brick le *Furet* avec lequel il croisa sur les côtes de Terre-Neuve. Nommé capitaine l'année suivante, il commanda l'expédition chargée de transporter aux Iles-du-Vent les commissaires de la Convention, et concourut à la prise de la Guadeloupe, qui, après moins de quatre mois, fut entièrement reconquise. Fait contre-amiral, il la défendit ensuite contre les Anglais avec un tel succès, qu'ils renoncèrent enfin à s'en emparer. Chargé, en 1799, de l'inspection des côtes depuis Flessingue jusqu'à St.-Malo, il eut ensuite le commandement des ports d'Anvers, Flessingue et Ostende, ainsi que des forces navales françaises et bataves réunies dans l'île de Walcheren, qu'il mit dans un état de défense respectable. Il parcourut, en 1802, avec deux vaisseaux et trois corvettes les principaux ports d'Afrique, obtint du dey d'Alger les réparations qu'il était chargé de réclamer, ainsi que la délivrance d'un grand nombre d'esclaves et de présents pour le premier consul. De retour à Toulon, il transporta à Constantinople le maréchal Brune (*voy. BRUNE*), ambassadeur près de la Porte. Chargé, en 1805, de transporter à Saint-Domingue, des troupes et des munitions, il partit de Brest le 15 décembre et n'arriva à sa destination qu'après avoir essuyé une tempête des plus violentes qu'à la hauteur des Açores. A peine son escadre était-elle réparée, qu'il eut à soutenir, contre l'amiral anglais Duckworth (*voy. DUCKWORTH*), un combat où il fit preuve de beaucoup de bravoure et d'habileté. Forcé de se jeter à la côte, après avoir, malgré l'infériorité de ses forces, extrêmement maltraité l'ennemi, il descendit à terre, emportant avec lui l'aigle et le pavillon qu'il avait si vaillamment défendus. En 1809, il fut chargé de défendre Venise, de concert avec l'armée de terre, et le 25 août 1811, un décret impérial l'investit du commandement des forces navales françaises, italiennes et napolitaines dans les îles Ioniennes. Promu, en 1816, au grade de vice-amiral, mis à la retraite l'année suivante, Leissègues est mort à Paris au mois de mars 1852.

LE JAY. *Voy. JAY*.

LE JEUNE. *Voy. JEUNE* (le).

* LEKAIN (Henri-Louis), acteur célèbre, né à Paris le 14 avril 1728, était fils d'un orfèvre, qui le destinait au même état; mais entraîné par une passion irrésistible pour le théâtre, il renonça bientôt à son atelier pour jouer la comédie. Voltaire, qui découvrit en lui le germe d'un grand talent, sollicita pour Lekain un ordre de début à la comédie française, et il y fut reçu après 17 mois d'applaudissements publics et de contradictions particulières. *Il m'a fait pleurer*, dit Louis XV, *moi qui ne pleure guères*. Par reconnaissance pour son protecteur, il s'adonna particulièrement à l'étude de ses pièces, et il assura le succès de plusieurs. Son premier rôle avait été celui de *Titus*, dans le *Brutus* de Voltaire, et le dernier où il ait paru fut celui de *Vendôme* dans *Adélaïde Duquesclin*. Il mourut d'une inflammation de poitrine le 8 février 1778. D'après Voltaire, bon juge en ce genre, l'art de

la déclamation théâtrale a été portée par Lekain plus loin que par aucun de ses prédécesseurs. Il était tellement identifié avec les personnages qu'il représentait, qu'il était tour à tour Oreste, Nérón, Genghiskan, Mahomet. Son entrée sur la scène, dans ce dernier rôle, était surtout admirable. Il provoqua différentes réformes utiles, entre autres la suppression des banquettes qui garnissaient les deux côtés du théâtre, et qui étaient destinées pour la classe de spectateurs la plus distinguée, mais qui défiguraient la scène (voy. LAURAGAIS). Il fit aussi, de concert avec M^{lle} Clairon, disparaître des costumes turcs, romains et grecs, les paniers, les queues, la poudre, les bourses, les chapeaux et les souliers à talon rouge. Sa taille était épaisse, il avait le col gros et court, l'air dur, la figure peu agréable; mais tous ses traits étaient fortement prononcés, une âme de feu les animait, et leur mobilité était un véritable phénomène. Les *Mémoires de H. L. Lekain, suivis de la Correspondance avec Voltaire, Garrick, Colardeau, Lebrun, etc.*, publiés par son fils aîné, 1801, in-8, ont été réimprimés en 1826 dans la *Collection des Mémoires sur l'art dramatique*, précédés de réflexions par Talma.

LELAND (Jean), né à Londres au commencement du xvi^e siècle, obtint du roi Henri VIII, dont il était chapelain, le titre d'antiquaire et une forte pension. Il parcourut toute l'Angleterre et fit une ample moisson; mais il ne put pas profiter des matériaux qu'il avait amassés. Sa pension ne lui étant point payée, il perdit l'esprit de chagrin, et mourut fou en 1552. On conserve ses manuscrits dans la bibliothèque Bodléienne. Le plus estimé de ses ouvrages imprimés est un savant *Traité des écrivains de la Grande-Bretagne*, en latin, Oxford, 1709, 2 vol. in-8. Il passe pour exact. On accuse Cambden d'en avoir beaucoup profité, sans en rien dire. On a encore de lui : *l'Itinéraire d'Angleterre*, en anglais, Oxford, 1710, in-8, 9 tomes; *De rebus britannicis collectanea*, Oxford, 1716, 6 vol. in-8. Leland était catholique, et entra dans le luthéranisme pour plaire à Henri VIII, qui protégeait cette nouvelle religion; cela fit soupçonner que les remords avaient pu contribuer à lui troubler l'esprit. — Il ne faut pas le confondre avec Jean LELAND, né à Wigan en 1691, ministre puritain à Dublin, mort en 1766, auteur de *l'Avantage et nécessité de la révélation chrétienne*, 2 vol. in-4; trad. en français, 4 vol. in-12. C'est, au jugement de Laharpe, un des ouvrages qui ont assuré jusqu'ici à l'esprit anglais la palme en cette espèce de lutte du christianisme contre l'incrédulité; De *l'Examen des écrits des déistes*. Les différents ouvrages de Leland sont pleins de savoir, et en même temps de sagesse et de modération.

* LELAND (Thomas), savant théologien et historien anglais, né à Dublin en 1722, fut, en 1768, nommé chapelain de lord Townsend, lord-lieutenant d'Irlande, et ses amis ne doutaient pas qu'il n'obtint bientôt un évêché, lorsqu'il mourut en 1782. Ses principaux ouvrages sont : les *Harangues de Démosthènes*, traduites en anglais, avec des notes critiques et historiques, 1736-61-70, 5 vol. in-4. Cette traduction est estimée; *Histoire de la vie*

et du règne de Philippe, roi de Macédoine, Dublin, 1758, 2 vol. in-4; Londres, 1806, 2 vol. in-8; *Histoire d'Irlande depuis l'invasion de Henri II, avec un discours préliminaire sur l'ancien état de ce royaume*, Dublin, 1773, 5 vol. in-4, traduite en français, Maestricht, 1770, 7 vol. in-12, ouvrage plus estimé pour l'élégance du style que pour l'exactitude : *Discours et Sermons*, Dublin, 1788, 3 vol. in-8, avec une notice sur la vie de Leland.

* LELIÈVRE (Claude-Hugues), minéralogiste distingué, naquit à Paris le 28 juin 1752. Dans sa jeunesse il étudia la médecine à Strasbourg, mais il ne tarda pas à renoncer à cette science pour se livrer à la minéralogie. Elève de la première école des mines, (voy. SAGE), il en fut nommé ingénieur, puis inspecteur vers 1790, et inspecteur général. Envoyé en 1810 à l'île d'Elbe pour en inspecter les mines de fer, il y découvrit une nouvelle substance que les minéralogistes allemands ont nommée *Liévrile*. De retour de cette mission, il se retira près de Sèvres pour continuer ses travaux, conservant le titre de vice-président du conseil des mines, et mourut à Paris le 18 octobre 1853, dans un âge très-avancé. On doit à ce savant la découverte de l'émeraude en France, celle de l'herzolite, de la yénite, du corindon, etc. C'est lui qui observa le premier que le fer oxydé échauffé au chalumeau, contracte la polarité. Il répéta ses essais sur une grande quantité de substances, telles que la *chrysolyte*, le *cobalt arsenié*, le *cuivre sulfuré*, le *pyrogène*, etc. (Voir les *Éléments de minéralogie d'Hauy*, t. VI). Lelièvre a publié dans divers recueils : *Note sur le feldspath vert de Sibérie*, et *l'existence de la potasse dans cette pierre*; *Mémoire sur le lépidolithe*; *Description et analyse du cuivre arsenié en lames*, etc.

LELIO. Voy. CAPILUPI.

* LELLI (Hercule), peintre, architecte, sculpteur et anatomiste, né à Bologne vers l'année 1700, mort en 1766, s'est acquis une grande réputation par les préparations anatomiques en cire qu'il fit pour l'institut de sa ville natale et qui consistent en statues et en tableaux, dans lesquels il a représenté avec la plus grande exactitude tout ce qui est relatif à l'anatomie. Non moins habile dans la perspective linéaire, il inventa une machine au moyen de laquelle il réduisait et arrêtait avec précision les contours des portraits qu'il voulait graver. Léonard de Vinci et Albert Durer avaient déjà mis en usage un pareil procédé; mais les améliorations qu'y apporta Lelli, peuvent faire regarder la machine qu'il employa comme une invention nouvelle. On a reproduit de nos jours un moyen analogue, sous le nom de *Physionotrace*. (Voy. CHRÉTIEN, Gilles-Louis). Il a aussi publié quelques estampes, parmi lesquelles on distingue *Agar et Ismaël dans le désert*, la *Vierge*, l'*Enfant Jésus et saint Joseph*, *sainte Thérèse en prières*, etc. Ses gravures sont marquées des lettres E et L. Il a composé pour l'instruction de la jeunesse, *Compendio Anatomico per uso de pittori e scultori*, ouvrage qui ne fut publié qu'après sa mort.

LELLIS (saint CAMILLE de), né à Bacchiano dans l'Abruzzes en 1550, entra, après une vie fort déré-

glée et très-vagabonde, dans l'hôpital de Saint-Jacques des Incurables, à Rome. Devenu économiste de cette maison, il se proposa de prendre, pour soulager les malades, des moyens plus efficaces que ceux qu'on avait employés jusqu'alors. Son état de laïque lui faisant craindre de grands obstacles pour son projet, il se mit au rudiment à 52 ans, et parvint dans peu de temps au sacerdoce. C'est alors qu'il jeta les fondements d'une congrégation de *clercs réguliers, ministres des infirmes*. Les papes Sixte V, Grégoire XIV, et Clément VIII approuvèrent ce nouvel ordre, digne en effet de tous les suffrages et de tous les encouragements qu'on a vu prodiguer à des associations moins utiles. Le cardinal de Mondovi lui laissa tous ses biens à sa mort, arrivée en 1592, après l'avoir protégé pendant sa vie. Lellis voyant son ouvrage affermi et sa congrégation répandue dans plusieurs villes, se démit de la supériorité en 1607, et mourut saintement en 1614. Benoît XIV le béatifia en 1642 et le canonisa en 1646. Cicatello, son disciple, a écrit sa *Vie* en italien. Le P. Halloix, jésuite, en a donné une bonne traduction latine, Anvers, 1652.

LELONG. Voy. LONG.

LELORRAIN. Voy. LORRAIN.

LELY (Pierre van der FAES, surnommé *le chevalier*, peintre, né en 1618 à Soest en Westphalie, mort à Londres en 1680. Il s'appliqua d'abord au paysage; mais le talent de faire des portraits le fixa. Lely passa en Angleterre, à la suite de Guillaume II de Nassau, prince d'Orange, et peignit toute la famille royale.

* LEMAIRE (Nicolas-Eloi), né le 1^{er} décembre 1767, à Triaucourt (Meuse), fit ses études au collège de Sainte-Barbe. En 1787, il eut le prix d'honneur au concours général. Après ses deux années de philosophie, il fut reçu maître-ès-arts, et concourut en 1789, avec un brillant succès, pour l'aggrégation. Binet ayant été nommé recteur en 1790, Lemaire, âgé de 25 ans, le remplaça dans la chaire de rhétorique au collège Duplessis, et deux ans après il fut nommé professeur titulaire au collège Lemoine. Il avait embrassé les principes de la révolution. Nommé président temporaire, puis juge suppléant du tribunal civil de Paris, il rendit quelques services à des savants poursuivis par la fureur des démagogues. De ce nombre furent les professeurs du Jardin des plantes, notamment Dabenton, qu'il fit passer pour un berger de Montbard. Le 10 novembre 1795, comme orateur de la section des *sans-culottes*, il présenta à la Convention huit prêtres apostats, et prononça un discours parfaitement analogue à la circonstance. Le 25 mars 1794 il demanda la suppression du costume des juges, qui rappelait, disait-il, celui des nobles et des prêtres : ses exploits révolutionnaires ne l'empêchèrent pas d'être accusé d'avoir épousé une princesse de Lorraine : l'accusation, pour être ridicule, n'en était pas moins dangereuse; comme il venait d'épouser la fille d'un notaire d'un village voisin du sien, la députation de la Meuse fut obligée de certifier le fait. Pendant les quatre années qui suivirent, Lemaire fut étranger aux affaires

publiques; en l'an 7 il fut nommé commissaire près le bureau central de police. Chargé de fermer la société du Manège, il s'acquitta de cette mission difficile, de manière à mériter la confiance des gouvernants d'alors, qui songèrent à lui donner le ministère de la police; mais sur ces entrefaites Bonaparte, revenu d'Egypte, fit disparaître le Directoire (18 brumaire an 8); il supprima même la place de commissaire près le bureau central, qui ne fut rétablie que plus tard, sous le nom de préfecture de police. Lemaire, après avoir occupé quelque temps un emploi subalterne au ministère de l'intérieur, voyagea en Italie où il improvisa publiquement en vers latins, comme le font si habilement dans leur langue les improvisateurs italiens. De retour à Paris, il suppléa Delille dans la chaire de poésie latine au collège de France, et s'acquitta de cette tâche avec beaucoup de succès. En 1811, il remplaça Luce de Lancival à la faculté des lettres. Il composa en l'honneur de Napoléon et sur la naissance du roi de Rome, une pièce de vers latins, composée avec le plus grand art de mots, d'hémistiches, et même de tirades, empruntées à l'auteur de l'Enéide, et qui prouvent qu'il connaissait parfaitement toutes les richesses de la langue de Virgile. Doyen en 1825, il avait depuis longtemps commencé la publication de la *Collection des classiques latins* qui, malgré quelques taches et des négligences, est la plus importante de toutes celles qui ont paru : l'*Épître dédicatoire* à Louis XVIII, en vers latins, est un modèle de talent et de goût. Lemaire est mort à Paris le 4 octobre 1852, d'une maladie de foie. Il a été remplacé par M. Patin dans sa chaire à la faculté des lettres.

LEMAIRE. Voy. MAIRE.

LEMAISTRE. Voy. MAISTRE.

* LEMARE (Pierre-Alexandre), grammairien et physicien, né le 2 février 1766 à la Grande-Rivière (Jura), fit presque seul son éducation, et se livra avec une telle ardeur à l'étude, qu'à dix-neuf ans il fut nommé professeur de rhétorique, et trois ans après, principal du collège de Saint-Claude. Il entra dans l'état ecclésiastique et recut la prêtrise; mais il eut le malheur d'oublier les devoirs que lui imposait ce titre, et se jeta dans le parti révolutionnaire avec tout l'enthousiasme de son âge et de l'époque. Membre du directoire du départ. du Jura, il déploya dans ce poste une capacité remarquable. En 1795, tout en affectant de partager le délire des démagogues, il se prononça contre les excès et arracha plusieurs victimes à la mort. Cependant proscrit après la chute de Robespierre, il alla chercher un asile aux armées; et plus tard rappelé à l'administration du Jura, il en était président, au 18 brumaire. Lemare, fidèle à ses opinions républicaines, osa proclamer Bonaparte traître à la patrie, et tenta d'insurger les départements voisins. Mis en jugement pour ce fait, il fut condamné par contumace; mais s'étant constitué prisonnier, il fut acquitté. Renonçant en apparence à la politique, il se rendit à Paris, où il professa la langue latine au collège des Colonies. Il y fonda peu après l'athénée de la jeunesse, dans lequel il mit en pra-

lique, avec succès, son système d'enseignement. Dans le même temps, il composa un certain nombre d'ouvrages élémentaires destinés à faciliter l'étude des langues française et latine. Au milieu des travaux littéraires auxquels il se consacrait, Lemare, qui n'avait point perdu ses illusions politiques, se compromit dans la conspiration de Mallet (*voy.* ce nom), et fut encore obligé de s'exiler. Cette fois, il se retira en Allemagne, et prit divers noms pour échapper aux poursuites. Arrêté en Autriche et reconduit sur la frontière, il rentra incognito en France, et, sous le nom de Jacquet, alla suivre les leçons de la faculté de Montpellier. Il fit comme chirurgien-major la campagne de Russie, échappa au désastre de la retraite et revint en France, où il vécut retiré jusqu'au moment où Napoléon quitta l'île d'Elbe. A cette époque, envoyé commissaire du roi avec l'abbé Lafont dans les départements de l'Est, il publia diverses proclamations empreintes d'idées monarchico-républicaines, et se vanta d'avoir contribué à la reddition du fort de Joux. De retour à Paris, il reprit le cours de ses études et se fit recevoir docteur en médecine sur une thèse : *De l'influence des idées libérales sur la santé*. Depuis il ne s'occupa plus que de littérature et d'objets d'utilité publique. C'est à lui qu'est due l'invention des caléfacteurs, etc., qui furent approuvés par l'académie des sciences. Lemare mourut à Paris le 18 décembre 1835, à 69 ans, ayant persisté jusqu'à la fin dans ses opinions politiques et anti-religieuses. On a de lui : *Panorama des verbes français*, 1801, in-8 ou gr. in-fol.; *Panorama latin*, 1802, in-8 ou gr. in-fol.; *Cours théorique et pratique de la langue latine*, Paris, 1804, 2 vol. in-4; 3^e édit., 1817, in-8. Le lycée des arts déclara l'auteur digne du maximum d'encouragement décerné aux découvertes utiles; *Le rudiment, ou Grammaire de Lhomond, augmenté*, 1805, in-8; *Cours théorique et pratique de la langue française*, 1807, 1818, 2 vol. in-4, obl.; 2^e édit. entièrement refondue, 1819, 2 vol. in-8; *Cours de lecture, etc.*, 4^e édit., 2 vol. in-8 et in-fol.; *Manière d'apprendre les langues, etc.*, 1817, in-8; *Cours abrégé de langue française et exercices*, 1817, in-8; *Dictionnaire français par ordre d'analogie; Notice sur son caléfacteur*, 8^e édit., 1825; in-8. Il a fourni plusieurs articles aux *Annales de grammaire*.

* LEMAZURIER (Pierre-David), littérateur, né à Gisors en 1775, fut successivement receveur de l'enregistrement, puis des loteries. Mais il chercha des délassements à ces arides occupations en cultivant la poésie, et il inséra dans les *Soirées littéraires* de Coupé (année 1796) des stances qui annonçaient qu'il avait lu et médité les poètes satiriques anciens, et qu'il savait apprécier leur génie. Attaché, en 1808, à la comédie française, comme secrétaire du comité, il publia en 1810 une *Galerie historique des acteurs du théâtre français, depuis 1600 jusqu'à nos jours*, 2 vol. in-8. Il professa en 1817 un cours de littérature à l'athénée. Devenu aveugle il donna sa démission de sa place et vint habiter Versailles où il mourut le 7 août 1836. On a de lui plusieurs pièces dans l'*Almanach des muses*, entre autres : *Épître à Michel Cervantes; Discours contre les voyages;*

Épître à Scarron; Épître à Juvénal; il a laissé manuscrite une *Histoire de la troupe de Molière*.

* LEMERCIER (...), dit *la Vendée*, fils d'un aubergiste de Château-Gontier, suivit l'armée vendéenne lorsqu'elle passa dans sa ville natale, et ne tarda pas à donner des preuves de son courage. Il se trouva au siège de Granville, aux batailles de Dol et du Mans, et à la déroute de Savenay. Rentré avec Cadoudal dans le Morbihan, il fut fait prisonnier avec lui, et enfermé dans les prisons de Brest, d'où ils s'évadèrent en 1794. Ils parvinrent à former une armée, dite *des côtes*, qui protégea la descente des émigrés à Quiberon. Devenu général, il fut en voyé à l'île Dieu pour conférer avec le comte d'Artois, qui le créa chevalier de Saint-Louis. Lemerrier revint, plein d'un nouveau zèle, auprès de Cadoudal, qu'il seconda dans toutes ses opérations. L'un des premiers moteurs de l'insurrection de 1799, il prit Saint-Brieuc, le 1^{er} janvier, mais il n'y demeura que trois heures. Après la dernière pacification, s'étant mis en chemin pour l'Angleterre avec une mission de Cadoudal, il fut tué près de Loudéac, au moment où il se portait sur la côte. Les papiers dont il était porteur firent connaître les projets des chouans sur Brest et Belle-Isle. Doué d'un esprit vif, d'une pénétration peu commune, et surtout d'une intrépidité à toute épreuve, il fut très-regretté de son parti, dont il était un des meilleurs généraux.

** LEMERCIER (Népomucène-Louis), poète dramatique, non moins distingué par son noble caractère que par son talent original, né en 1771 à Paris, était fils du secrétaire des commandements de M^{me} la princesse de Lamballe; il eut pour marraine cette belle et malheureuse princesse, l'une des premières et des plus innocentes victimes de la révolution (*voy.* LAMBALLE). C'est sur un ordre de la reine Marie-Antoinette, que fut jouée en 1787 sa tragédie de *Méléagre*, qu'il jugea plus sévèrement que le public, et qu'il n'a point fait imprimer. Il se remit courageusement à de nouvelles études. Arriva la révolution qui fournit à cette âme jeune et ardente de nouveaux sujets de réflexion; il entendit les brillants orateurs de l'assemblée constituante; il assista, muet de terreur, aux luttes sanglantes de la convention, et quand le calme sembla se rétablir, il protesta contre les crimes dont il avait été le témoin par sa comédie du *Tartuffe révolutionnaire*, que le Directoire se hâta de proscrire avec l'auteur. Vint enfin, en 1797, sa tragédie d'*Agamemnon*, qui obtint un succès éclatant et qui est restée son premier titre au jugement des hommes de goût. L'année suivante, il fit jouer *Ophis*, dont le sujet est emprunté aux traditions de l'Egypte, et qui contient de grandes beautés : avant la représentation, il lut cette pièce devant Bonaparte qui voulut l'emmener dans son expédition. La comédie de *Pinto*, jouée en 1800, fut remarquée comme un des premiers essais entrepris dans le but de modifier le système dramatique, et d'obtenir par-là des effets nouveaux. Cette pièce n'eut pas alors le succès qu'elle aurait obtenu plus tard, lorsque des innovations moins heureuses et beaucoup plus hardies ont été soutenues par un public

arrassié des anciens chefs-d'œuvre. L'année suivante, Lemer cier offrit au 1^{er} consul la belle scène d'*Agar dans le désert*, qui ne fut représentée que longtemps après; mais il refusa la gratification de 10,000 fr. que Bonaparte voulut lui faire donner pour cet ouvrage. Bien que toutes ses pièces n'eussent point été accueillies avec la même faveur, cependant il n'avait point encore à se plaindre du public, qui l'avait ménagé même dans ses écarts; mais sa tragédie d'*Isule et Orovèse*, jouée en 1805, ne put pas aller jusqu'à la fin. Il la fit néanmoins imprimer avec une dédicace à M^{me} Bonaparte. Dans les rapports qu'il continuait d'avoir avec le 1^{er} consul, il avait conservé toute son indépendance, et, lorsque le bruit se répandit que Bonaparte voulait se faire empereur, il fit tout ce qu'il put pour le détourner de ce projet. Dès lors il cessa toute relation avec le chef de l'état, et renvoya son brevet de la légion-d'honneur, dont il était membre depuis sa création. En 1810, il remplaça Naigeon à l'académie française. Il commença l'année suivante, à l'athénée, un *cours de littérature dramatique*, qui, continué en 1812, 1815 et 1815, a été imprimé en 4 vol. in-8. Cet ouvrage dans lequel on trouve, avec beaucoup d'esprit et d'originalité, le goût de l'auteur pour les innovations, sera toujours utilement consulté. Il mit en pratique quelques-unes de ses théories dans ses tragédies de *Frédégonde*, jouée en 1820, et *Louis IX en Egypte*, en 1821, avec un brillant succès. Toutes deux sont restées au répertoire. A part son opposition à l'empire et quelques brochures lancées de temps à autre, Lemer cier était demeuré complètement étranger à la politique. Cependant, à la révolution de 1850, il consentit à se charger momentanément des fonctions de maire du 11^e arrondissement, et se présenta deux fois candidat à la députation. Un double échec l'avertit de sa méprise, et, retiré de l'arène où il n'aurait jamais dû descendre, il retourna bien vite à ses occupations. Quand il avait vu Napoléon malheureux à Ste-Hélène, sa haine contre son ancien ami s'était progressivement affaiblie. Il était déjà malade, lorsqu'il apprit que l'Angleterre consentait à rendre à la France les restes du grand capitaine, et que Bertrand (*voy.* ce nom) allait chercher son empereur: « Et moi, dit-il à sa femme, si j'allais chercher mon premier consul. » Il mourut quelques jours après, le 6 juin 1840, et fut remplacé à l'académie par Victor Hugo, qui le loua sans restriction. Indépendamment de seize *Tragédies*, dont on a cité les principales, on lui doit un assez grand nombre de *Comédies*: *Plaute*, *Christophe-Colomb*, et le *Frère et la Sœur jumeaux*, ont été réimprimés dans le tom. 29, du *Répertoire des auteurs du 5^e ordre*. Il a réuni sous le titre de *Comédies historiques*, 1828, in-8, *Pinto*, *Richelieu*, ou la journée des dupes, et l'*Ostracisme*, ou la *Comédie grecque*. Parmi ses autres productions, on distingue: *l'Atlantide ou la Théogonie newtonienne*, *Moïse*, *Homère et Alexandre*, quatre poèmes publiés séparément, mais qui, dans l'idée de l'auteur, sont destinés à former un seul ouvrage dans lequel il s'est proposé de peindre les sciences, la législation, la poésie et la guerre, sous les traits des hommes dont

la supériorité dans ces différentes carrières est incontestable. *La Panhypocrisiade*, ou le *spectacle infernal du xvi^e siècle*, 1817, in-8. C'est un poème philosophique et satirique, non moins remarquable par ses défauts que par ses beautés, et qui, n'ayant pas eu de modèle, n'en servira peut-être jamais. L'auteur y ajouta en 1832 quatre nouveaux chants, ce qui en porte le nombre à 20.

* LEMÈRE (Ignace), ecclésiastique, né à Marseille en 1697, quitta la congrégation de l'Oratoire, pour venir à Paris où il se livra tout entier à la composition de ses ouvrages, et à la pratique des bonnes œuvres; il y mourut en 1752. On a de lui: *Pensées chrétiennes et morales sur la Genèse*, 1754, 2 vol. in-12; et des traductions des *Homélies de saint Chrysostome*, 1741, 4 vol. in-8; du *Traité de la Providence*, de Théodoret, 1740, in-8; et des *OEuvres de piété de Saint Ephrem*, 1744, 2 vol. in-12.

LEMERY (Nicolas), célèbre chimiste et médecin, né à Rouen, en 1645, d'un procureur au parlement, se consacra à l'étude de la chimie, et parcourut toute la France pour s'y perfectionner. Cette science était alors une espèce de chaos, où le faux était entièrement mêlé avec le vrai. Lemery les sépara; il réduisit la chimie à des idées plus nettes et plus simples, abolit la barbarie inutile de son langage, semblable à la langue sacrée de l'ancienne théologie d'Egypte et aussi vide de sens; il ouvrit des cours publics de cette science, lesquels furent fréquentés par une foule d'élèves, et par quarante Ecosais, qui quittèrent leur patrie pour venir suivre ses leçons. Comme il était calviniste, on lui ôta son brevet, et il se rendit alors en Angleterre, où Charles II agréa la dédicace de la 5^e édition de son *Cours de Chimie*. De retour en France, il dut en sortir encore par suite de la révocation de l'édit de Nantes; mais ne pouvant vivre loin de son pays et de sa famille, il y entra une seconde fois, et se fit catholique en 1686. L'académie des sciences se l'associa en 1699, et lui donna ensuite une place de pensionnaire. Elle le perdit en 1715, à 70 ans. C'était un homme infatigable, bon ami, d'une exacte probité, et d'une simplicité de mœurs assez rare. Il ne connaissait que la chambre de ses malades, son cabinet, son laboratoire et l'académie. Il fut une preuve que qui ne perd point de temps en a beaucoup. On a de lui: un *Cours de Chimie*, dont la meilleure édition est celle de M. Baron, en 1756, in-4, avec de savantes *notes*. La première édition de ce livre, traduit dans toutes les langues de l'Europe, se vendit comme un ouvrage de galanterie ou de satire; Un *Traité universel des drogues simples*, 1697, in-4: ouvrage qui est la base du suivant, et qui est tout aussi estimé; une *Pharmacopée universelle*, 1697, in-4. C'est un recueil très-exact de toutes les compositions des remèdes décrits dans les meilleurs livres de pharmacie; Un *Traité de l'antimoine*, in-8. Lemery s'était beaucoup enrichi par le débit de blanc d'Espagne, qu'il posséda seul pendant longtemps.

LEMERY (Louis), fils du précédent, et digne de lui par ses connaissances en chimie et en médecine, fut pendant 55 ans médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris, acheta une charge de médecin du roi, et ob-

tint une place à l'académie des sciences. Il mourut le 9 juin 1745, à 46 ans, aimé et estimé. On a de lui : un *Traité des aliments*, 1702, in-12 ; ouvrage clair et méthodique, réimprimé en 2 vol. ; un grand nombre d'excellents *Mémoires* sur la chimie, insérés dans ceux de l'académie des sciences ; trois *Lettres* contre le *Traité* de la génération des vers dans le corps de l'homme, par Andry, 1704, in-12.

* LEMIERRE (Antoine-Marin), de l'académie française, né à Paris en 1755, était fils d'un employé aux finances, et tenait par sa mère à la famille du cardinal Duperron. Il étudia au collège des jésuites, sous le P. Porée, dont la mémoire lui fut depuis si chère que, dans les dernières années de sa vie, il en parlait encore avec attendrissement. Son application au travail et son amour pour l'étude inspirèrent aux jésuites le désir d'acquérir un sujet qui donnait de si belles espérances : Lemierre fut un moment incertain. Attaché comme secrétaire à M. Dupin, fermier-général, sa fortune aurait été assurée, si la passion des vers ne l'eût empêché de profiter de l'occasion qui lui était offerte de s'enrichir. Quatre prix qu'il remporta dans les concours de l'académie française et deux à Pau, commencèrent sa réputation. Aspirant à des triomphes plus éclatants, il fit jouer, en 1758, sa tragédie d'*Hypermnestre*. Le brillant succès qu'elle obtint ne lui permit plus de se partager entre la finance et les lettres, et, malgré les instances de M. Dupin, il abandonna tout, pour ne plus songer qu'à la poésie : il donna successivement *Térée*, (1761), *Idoménée* (1764), *Artaxerxe* (1766), *Guillaume Tell* (1766), *la Veuve de Malabar* (1770), *Céramis* (1785), et *Barnevelt* (1790). *Térée*, joué en 1761, et *Idoménée* qui le fut trois ans après, furent reçus froidement du public ; il en fut à peu près de même d'*Artaxerxe*, quoique cet ouvrage soit rempli d'un intérêt puissant ; mais *Guillaume Tell*, malgré l'effroyable dureté du style, dont, sous ce rapport, on trouva la couleur locale beaucoup trop prononcée, excita un vif intérêt, auquel ne contribua pas peu (surtout lors de la reprise de cette pièce en 1790), l'esprit d'audace et de liberté dont est empreint ce sujet, et qu'avait conservé la touche naturellement mâle et sauvage de Lemierre. De belles scènes, un ton de vigueur, méritèrent à *Barnevelt* l'approbation des connaisseurs, malgré la longueur des premiers actes et de nombreux vices de diction. *La Veuve de Malabar*, dont le dénouement n'est pas moins pittoresque que celui d'*Hypermnestre*, mal reçu d'abord, obtint à la reprise les plus vifs applaudissements. Les littérateurs jugèrent néanmoins que les personnages étaient en général trop discoureurs, le style trop tendu, et habituellement *rocailleux* ; ce fut le terme dont se servit Fréron pour le caractériser, et on le trouva plaisant. Le même défaut domine dans son poème de la *Peinture*, en trois chants, 1769, in-8. Ce poème, qui n'est qu'une déclamation en vers, manque souvent de variété, d'élégance et d'harmonie. Plusieurs beaux morceaux, tels que l'*Invocation au soleil*, l'*origine de la Chimie*, la *Fiction allégorique de l'ignorance*, etc., font regretter qu'il n'en ait qu'ébauché plusieurs autres. Ce qu'on vient

de dire du *Poème de la peinture* peut s'appliquer avec plus de raison à celui des *Fastes ou les usages de l'année* en seize chants, 1779, in-8. C'est là qu'on trouve la description des coutumes et des amusements populaires, faite d'une manière dont les deux vers suivants, sur la lanterne magique, pourront donner l'idée :

Opéra sur roulette, et qu'on porte à dos d'homme,
Ou l'on voit par un trou les héros qu'on renomme.

Quelques beautés de détail semées çà et là, entre autres la *description du clair de lune*, n'empêchent pas que l'oreille ne soit cruellement blessée par le ton général de la versification. Personne, ce semble, ne devait posséder moins le vrai style des pièces fugitives que Lemierre ; il en a cependant donné un *Recueil* en 1782. Si l'on n'y remarque pas la facilité et les grâces du genre, on y trouve de la variété, des images, des pensées, et quelquefois de l'originalité, ainsi qu'un heureux emploi de la fable. En comparant ses poésies légères à celles de Voltaire, Lemierre disait assez plaisamment : « Entre » Voltaire et moi il n'y a qu'un saut de loup. » On a peine à concevoir que le même homme ait pu flatter quelquefois l'oreille par les accords les plus doux et la déchirer bien plus souvent encore par les sons les plus discordants. Du reste, il possédait un jugement sain, et souvent il était consulté par des hommes qui depuis sont devenus célèbres. L'abbé Maury lui soumettait tous ses discours : il était rare qu'il ne mit pas ses observations à profit, et c'est peut-être à Lemierre qu'il a dû de s'être préservé de cette éloquence, de ce fracas de mots que Thomas avait mis à la mode. Lemierre travaillait avec une étonnante facilité. Jamais on ne le vit pensif ou préoccupé ; en quelque moment qu'on lui parlât, on ne paraissait pas l'interrompre ; son cabinet était partout, partout il s'occupait de ses vers, parce qu'il s'en occupait sans efforts. C'est en déjeunant au Palais-Royal, que remarquant l'allure de ces petits oiseaux qui viennent becqueter autour des tables, il fit ce joli vers dont l'idée est si gracieuse :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.
(*FASTES*, liv. 1.)

Il avouait naïvement qu'il croyait ses pièces supérieures à celles de tous les autres poètes. Un jour que l'on devait donner la *Veuve du Malabar* : on lui fit observer qu'il n'y avait personne ? — « Tout » est plein, répondit-il ; mais je ne sais pas où ils » se fourrent. » Dans une autre circonstance, voyant la salle également dégarnie : « Société peu nom- » breuse, dit-il, mais bien choisie. » Quelqu'un le trouvant un jour seul sur la scène, lui demanda ce qu'il y faisait : « Je prends, répondit-il, la mesure » d'une tragédie. » Il disait en parlant de ce vers qui se trouve dans son poème sur le *Commerce* :

Le Trident de Neptune est le sceptre du monde,

« c'est le vers du siècle. » On raconte qu'un de ses confrères de l'académie française, l'ayant rencontré dans les bureaux de la marine, lui demanda ce qu'il faisait là : « Eh, mon vers, » répondit le poète avec le sérieux le plus divertissant. Il déclarait franchement ce qui lui paraissait bon dans ses écrits ;

mais il ne cherchait pas à lever un tribut sur l'admiration de personne, et recevait avec simplicité toutes les observations qu'on jugeait à propos de lui faire; jamais on ne lui a vu un seul moment d'aigreur pour toutes les critiques dont il était l'objet, et, quoiqu'il fût naturellement enjoué, il ne se serait pas permis de laisser échapper un bon mot qui pût blesser quelqu'un. Tout le monde connaît ce trait de piété filiale qui montre combien il y avait de candeur et de simplicité dans son âme. Pendant plusieurs années il se rendit, à pied, chaque mois, de Paris à Villiers-le-Bel, pour porter à sa mère le fruit des économies qu'il faisait en se bornant au plus strict nécessaire. Lemierre avait pour la religion le respect et l'attachement le plus sincère : chrétien par conviction, il ne craignait pas d'en pratiquer les devoirs, et dans un temps où l'impiété disposait de toutes les réputations, il eut le noble courage de rester constamment fidèle à la foi de ses pères. On trouva dans un exemplaire de ses poésies légères, qui faisait partie de sa bibliothèque, une preuve touchante de la délicatesse de sa conscience, et de la sincérité de sa foi : c'est une note sur son épître à M^{me} de *** (la comtesse de Boisroget) sur la mort de son fils; le dernier vers,

Quelque part qu'il soit, il repose;

est ainsi changé :

Au sein de Dieu même il repose.

A la suite on lit cette réflexion écrite et signée de sa main : *Quoique cette pièce soit religieuse, je ne la trouve pas chrétienne, et je désavoue les vers qui ne sont pas dans cet esprit, faisant profession de vivre et de mourir chrétien.* Chacun a retenu ce vers sublime d'une de ses tragédies. La fille de Barneveldt lui conseille de se soustraire à l'ignominie par la mort et lui dit :

Caton se la donna...

Barneveldt lui répond :

Socrate l'attendit ...!

Lemierre resta toujours étranger aux intrigues et aux cabales, il remplaça l'abbé Batteux, en 1781, à l'Académie française, après s'être mis précédemment en concurrence d'abord avec Ducis (à la mort de Voltaire), puis avec Chabanon. Il se maria peu de temps après et fut aussi bon époux qu'il avait été bon fils. Les excès de la révolution firent une telle impression sur l'âme sensible de Lemierre, qu'il en tomba dans une sorte de stupeur. Après six mois de maladie il expira, soutenu par les secours de la religion, à laquelle il s'était empressé de recourir. Il mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 29 juin 1795. *Les Œuvres* de A.-M. Lemierre ont été recueillies par René Périn, Paris, 1810, 5 vol. in-8.

* LEMIERRE D'ARGY (A.-J.), neveu du précédent, né vers 1760, possédait plusieurs langues, et fut interprète près des différents ministères et tribunaux. Malgré ses talents, une conduite déréglée le faisait souvent manquer du nécessaire. La misère le contraignit de demander un asile sous un faux nom, dans un hôpital, où il mourut le 12 novembre 1815, à l'âge de 55 ans. Outre des

romans traduits de l'anglais, on a de lui : *Nouveau Code criminel de l'empereur Joseph II*, traduit de l'allemand, ibid., 1788; c'est le fameux Code où ce monarque innovateur remplace la peine de mort par une détention à vie, pendant laquelle le coupable expie ses crimes par une torture continuelle plus terrible peut-être que la mort. *Calas ou le Fanatisme*, drame en 4 actes et en prose, joué le 17 décembre 1790. Laya et Chénier traitèrent le même sujet à quelque jour de distance. Ainsi ces prétendus apôtres de la tolérance choisissaient, pour attaquer les prêtres, le moment où les ministres de l'autel souffraient la plus cruelle persécution. *Cent Pensées d'une jeune Anglaise* (angl. et franç.), avec des *Mélanges*, des *Apologues moraux* et une *Description allégorique des Voyages d'un jeune homme au pays du Bonheur*, Paris, 1798, in-12; *Poésies de Gray*, trad. de l'anglais (voy. ce nom); *Code général pour les Etats prussiens*, avec MM. Brosseletard et Weis, trad. de l'allemand, ib., 1801, 2 tom. en 5 vol. in-8; *le Château de l'Indolence*, par Thomson, avec deux autres poèmes, traduits de l'anglais, ibid., 1814; *Mémoires de la reine d'Etrurie, écrits par elle-même*, trad. de l'italien, ibid., 1814, in-8. Ces Mémoires, que la reine d'Etrurie n'a jamais écrits, sont d'une fausseté manifeste, et nous doutons même qu'ils existent en italien; *Relation authentique de l'assaut donné le 6 juillet 1809 au palais Quirinal, et de l'enlèvement du souverain Pontife* (Pie VII), trad. de l'italien, 1814, in-8. Lemierre d'Argy a laissé manuscrite une tragédie de *Mazaniello*.

* LEMIRE (Noël), célèbre graveur, né à Rouen en 1724, élève de Lebas, a gravé dans différents genres plusieurs estampes que les connaisseurs estiment pour la correction, l'exactitude et la grâce. On recherche surtout de cet artiste les *Portraits du grand Frédéric*, de *Henri IV*, de *Louis XV*, de *Joseph II*, de *Washington*, etc. Son chef-d'œuvre est le *Partage de la Pologne ou le Gâteau des Rois*, qu'il a signé *Erimel*, anagramme de son nom. Il était membre des académies de Lille, de Rouen et de Paris, où il mourut en 1801.

LEMNIUS ou LEMMIENS (Lieven ou *Lævinus*), médecin hollandais, né à Ziriczee en Zélande, l'an 1505, acquit de la réputation dans l'exercice de son art. Il avait été disciple de Vesale, de Dodonée et de Conrad Gesner. Après la mort de sa femme, il fut élevé au sacerdoce, et devint chanoine de Ziriczee, où il mourut en 1568. On a de lui : *De occultis naturæ miraculis*, lib. II, Anvers, 1559, in-12; lib. IV, ib. 1564, in-12; ouvrage curieux et savant pour le temps où il parut; *De astrologia*, in-8; *De plantis biblicis*, Francfort, 1591, in-12. Lemnius est le premier qui ait traité des plantes dont il est fait mention dans l'Écriture, mais il en parle d'une manière assez superficielle et inexacte; Scheuchzer a mieux fait dans sa *Physica sacra*. On a donné un *Recueil* des ouvrages de Lemnius, Francfort, 1628, auquel on a ajouté le traité *De gemmis de Rueus*. Le latin de Lemnius est estimé des connaisseurs. A ces ouvrages de Lemnius il faut ajouter : *De vita animæ et corporis recte instituenda*, 1581; *De zelandis suis commentariolus*, dans la *Ba-*

tavia illustrata, de P. Scriverius; *Dionysius libycus poeta*, de situ habitabilis orbis, à Simone Lemnio, poeta laureato, nuper latinus factus, Venise, 1545, in-12. C'est le poème de Denys, surnommé *Péripète*. — Guillaume LEMNIUS, son fils, né vers 1550, à Zirizée, fut premier médecin d'Eric XIV, roi de Suède. On le fit mourir lorsque ce prince fut détrôné en 1568. — Il y a un poète de ce nom, Simon LEMNIUS, qui vivait en 1550, et dont on a de mauvaises *Epigrammes*, in-8.

LEMOINE. Voy. MOINE.

LEMONNIER (Pierre), né à St.-Sever, auprès de Vire, en 1673, d'une famille honnête, mérita par ses talents une chaire de philosophie au collège d'Harcourt à Paris (1725). L'académie des sciences se l'associa en 1737, et le perdit la même année. On a de lui, *Cursus philosophicus*, 1750, en 6 vol. in-12. Ce cours a eu du succès; on l'a dicté dans plusieurs collèges de province. L'on y trouve non-seulement les notions géométriques nécessaires à tout physicien, mais encore les questions de physique traitées avec assez d'étendue, et pour l'ordinaire avec méthode et clarté. Son système général est le cartésianisme corrigé, étayé de faits supposés, si communs à tous les faiseurs d'hypothèses, qui supposent toujours ce qu'il faudrait démontrer, et qui élèvent souvent des colosses dont les pieds sont d'argile, semblables à ceux de la statue que Nabuchodonosor vit en songe. L'académie, dont Lemonnier était membre, lui doit aussi des *Mémoires*. Il a encore laissé : *Premiers traités élémentaires de mathématiques, dictés en l'université de Paris*, ouvrage posthume et anonyme, 1738, in-8.

* LEMONNIER (Pierre-Charles), célèbre astronome, fils du précédent, né à Paris, en 1713, n'avait pas seize ans lorsqu'il fit ses premières observations sur l'opposition de Saturne. Reçu en 1736 à l'académie des sciences, il accompagna Maupertuis dans son voyage au Nord pour mesurer un degré du méridien. Depuis son retour il se signala presque chaque année par quelque découverte ou quelque travail important. Nommé professeur de physique au collège de France, il eut Lalande pour élève. A la formation de l'institut, il devint membre de la section d'astronomie; il est mort à Héril près de Bayeux, en 1799, des suites d'une attaque de paralysie. Ses principaux ouvrages sont : *Institutions astronomiques*, 1746, in-4, un des meilleurs ouvrages, dit Lalande, qu'on ait faits en français sur l'astronomie élémentaire; *Astronomie nautique lunaire*, 1771, in-8; *Essai sur les marées et leurs effets aux grèves du mont Saint-Michel*, 1774, in-8; *Description et usage des principaux instruments d'astronomie*, 1774, in-fol., dans la collection des *Arts et métiers. Mémoires concernant diverses questions d'astronomie et de physique*, 1781 et 1784, in-4; *Histoire céleste*, 1741, in-4; *Théorie des comètes*, 1745, in-8; le *Nouveau zodiaque réduit à l'année 1733*, 1733, in-8; *Lois du magnétisme*, 1776, in-8, 2^e partie 1778, in-8; la *Traduction du Traité de la construction des vaisseaux*, par Chapman, 1779, in-fol. Le tome 3 des *Mémoires de l'institut* (sciences phys. et math.), contient l'éloge de Lemonnier, par Lefebvre Gineau.

Voyez sur ses ouvrages la *Bibliothèque astronomique* de Lalande.

* LEMONNIER (Louis-Guillaume), frère du précédent, premier médecin du roi et de l'académie des sciences, né en 1717, mort le 7 septembre 1799, s'appliqua particulièrement à la physique dont il donna des cours, et concourut avec l'abbé Nollet, à en répandre le goût. Ses expériences sur l'électricité, jointes à celles que Dalibard fit à Marly-la-Ville, ont démontré l'identité du fluide électrique et de la foudre. Il cultivait aussi avec succès la botanique. Ses principaux ouvrages sont : *Leçons de Physique expérimentale sur l'équilibre des liqueurs, et sur la nature et les propriétés de l'air*, traduit de l'anglais de R. Cotes, 1742, in-8; *Observations d'histoire naturelle*, 1744, in-4; une édition de la *Pharmacopée de Charas*; *Lettre sur la culture du café*, 1775, in-12; des *mémoires* dans le recueil de l'académie des sciences, dans l'*Encyclopédie*, les articles *Aimant*, *Electricité*, etc. On a un *Eloge historique* sur sa vie par Challan, 1799, in-8.

* LEMONNIER (Pierre-René), né à Paris en 1731, secrétaire du maréchal de Maillebois, puis commissaire des guerres, mourut à Metz le 8 janvier 1796. On a de lui plusieurs pièces de théâtre, entre autres : le *Mariage clandestin*, comédie en 3 actes et en vers libres, imitée de Garrick, représentée en 1775; le *Maitre en droit*, opéra comique en 2 actes, in-8; le *Cadi dupé*, et *Renaud d'Ast*, comédie en 2 actes mêlée d'ariettes, 1763, in-8 : le même sujet a été traité avec plus de succès en 1787, par Radet.

* LEMONNIER (Guillaume-Antoine, l'abbé), né à St.-Sauveur-le-Vicomte, en 1721, fit ses études au collège de Coutances, et vint ensuite à Paris, où il fut nommé en 1743, chapelain de la Ste.-Chapelle. Il obtint plus tard dans la basse Normandie une cure, dont la révolution le priva. Pendant la terreur, Lemonnier fut renfermé dans les prisons de Sainte-Marie-du-Mont, puis amené à Paris à Sainte-Pélagie. Rendu à la liberté après le 9 thermidor, la Convention le comprit dans la liste des gens de lettres à qui elle accorda des secours. Quelque temps après il fut nommé bibliothécaire du Panthéon, et mourut le 4 avril 1797. On lui doit : une traduction fidèle et élégante des *comédies de Térence*, 1770, 3 vol. in-8, réimprimée dans le *Théâtre des Latins*, publié par Levée; une traduction des *Satires de Perse*, 1771, in-8, in-8, des notes; *Fables, contes et épîtres*, 1775, in-8; quelques *pièces de théâtre* dont une seule a été jouée, le *Bon fils*. Mulot a donné une *Notice* sur la vie de Lemonnier, Paris, 1797, in-8.

* LEMONNIER (Anicet-Charles-Gabriel), peintre né en 1745, à Rouen, élève de Vien, remporta, en 1770, le grand prix, et se rendit à Rome en 1774, en qualité de pensionnaire. Son séjour en Italie fortifia son talent. Revenu à Paris, il y exposa au salon en 1785, *St.-Charles Borromée portant les secours de la religion aux pestiférés de Milan*, et en 1787 son tableau de *Cléombrote*, tous deux remarquables par la sagesse de la composition, l'expression des personnages, la fermeté du pinceau : nommé à l'académie en 1789, la *mort d'Antoine* fut le sujet de son morceau de réception. Il

fit partie de la commission des monuments; et l'on dut à ses soins la conservation d'un grand nombre d'objets précieux. Nommé, en 1810, administrateur de la manufacture des Gobelins, il y fit exécuter plusieurs beaux ouvrages, notamment la *peste de Jaffa*, d'après Gros. Il fut destiné en 1816 : la ville de Rouen le dédommagea de la perte de son emploi, par une pension de 5,000 fr. Il continua de consacrer à son art les dernières années de sa vie, et mourut à Paris, en 1824. Au nombre de ses compositions, on distingue une *Lecture chez M^{me} Geoffrin*, gravée par Jazet; *François I^{er} recevant à Fontainebleau la Ste.-famille de Raphaël*; *Louis XIV assistant dans le parc de Versailles à l'inauguration de la statue de Milon de Crotone*, du Puget; ces trois morceaux ont été acquis pour la galerie de Munich. Les tableaux de Lemonnier se font surtout remarquer par la fidélité des attributs, la belle expression des têtes, et un grand art de draper. Le musée de Rouen en possède 12. Une *Notice sur sa vie et ses ouvrages* a été publiée par son fils, Paris, 1824, in-8.

* LEMONTEY (Pierre-Edouard), littérateur, naquit le 14 janvier 1765, à Lyon, d'une famille respectable de négociants. Après avoir fait d'excellentes études dans sa ville natale, il suivit la carrière du barreau, et remporta des prix dans plusieurs académies (*voy. COOK et PEIRESC*). La convocation des états-généraux, en 1789, vint donner un autre cours à ses idées; il soutint avec succès les prétentions des protestants de Lyon à y envoyer un député. A la formation des municipalités, il fut nommé substitut du procureur de la commune, et dans plusieurs occasions importantes, il paria au nom de cette grande cité. Elu, en 1791, député à l'Assemblée Législative, il se rangea du côté des constitutionnels, devint membre du comité diplomatique, président et secrétaire de l'Assemblée, fonction qu'il exerça pendant une grande partie de la session. Il s'opposa aux lois contre l'émigration, et parvint du moins à faire excepter les savants, les artistes et les voyageurs. Obligé, en qualité de secrétaire, de faire part des dépêches à l'Assemblée, il ne put retenir ses larmes en lisant le récit des massacres d'Avignon, et fut forcé de descendre de la tribune. Il présidait l'Assemblée, lorsque Louis XVI s'y présenta, le 8 octobre 1791 : on venait de décréter qu'il ne serait répondu que par écrit au discours du monarque, en sorte que le président ne put faire au roi, qui n'avait point été prévenu et qui fut étrangement surpris, que cette réponse sèche : *Sire, l'Assemblée nationale décidera sur les propositions que vous venez de lui faire, et vous instruira par un message de ses résolutions*. Le lendemain, Lemonney voulut, dans le projet de message, exprimer la peine qu'il éprouvait du rôle qu'on lui avait fait jouer; mais l'Assemblée s'y opposa. A la fin de la session, il se retira dans sa ville natale, et, lorsqu'elle s'insurgea contre la Convention, il se rangea parmi ses défenseurs. Après avoir vu périr presque tous les membres de sa famille, il n'échappa lui-même à la mort qu'en se réfugiant en Suisse, sous le déguisement d'un soldat. De retour à Lyon en 1795, il fut nommé administrateur du district,

et s'efforça de faire rappeler les exilés. En 1797, Lyon ayant été en proie à la disette, il fut chargé d'aller demander des secours au gouvernement. Après avoir rempli cette mission, il fit un voyage en Italie, et vint se fixer à Paris, où il jouit en paix des douceurs de l'amitié et de l'étude. En 1798, il fit jouer l'opéra de *Palma ou le Voyageur en Grèce*, qui eut plus de cent représentations : en faisant paraître sur la scène les barbares qui détruisaient les chefs-d'œuvre des arts dans la Grèce, l'auteur se proposait de vouer à la haine publique les vandales révolutionnaires qui avaient détruit les monuments de la France. Quelque temps après il donna l'opéra de *Romagnesi*, qui eut plus de 26 représentations. Lorsque l'ordre des avocats fut rétabli, Lemonney se fit inscrire sur le tableau, et devint membre du conseil de l'administration des droits réunis. En 1804, nommé président de la commission de censure littéraire, il s'acquitta honorablement de cette tâche difficile, qu'il remplit sous divers titres, après la restauration et pendant les cent-jours. En 1819, il remplaça l'abbé Morelle à l'Académie française. Il mourut le 27 juin 1826. Ses *Oeuvres complètes* ont été publiées, 1829-51, 7 vol. in-8; on y distingue : *Raison - Folie, chacun son mot, petit cours de morale à la portée des vieux enfants*, Paris, 1801, in-8, ouvrage rempli d'esprit et de grâce, qui obtint deux éditions dans la même année; 5^e édit. augmentée, 1816, 2 vol. in-8; *Extraits des Mémoires de Dangeau*; *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV et sur les altérations qu'il éprouva durant la vie de ce prince*. Ce morceau devait servir d'introduction à une histoire critique de la France pendant le xvm^e siècle, ouvrage important qui n'a pas été terminé. On a reproché à Lemonney de montrer beaucoup de partialité, quand il s'agit des grands noms de la monarchie française, et d'avoir faussé l'histoire par des systèmes; *De la peste de Marseille et de la Provence pendant les années 1720 et 1721*; *Histoire de la régence et de la minorité de Louis XV, jusqu'au ministère du card. de Fleury*; *Etude littéraire sur la partie historique du roman de Paul et Virginie, accompagnée de notes officielles relatives au naufrage du vaisseau le Saint-Géran*, 1825, in-8 et in-18; *des Bons effets de la caisse d'épargne et de prévoyance, ou les trois visites de M. Bruno*, petit écrit ingénieux qui a beaucoup favorisé l'établissement des caisses de prévoyance. Il a été réimprimé un grand nombre de fois. Lemonney a eu pour successeur à l'Académie française, Fourier le géomètre, et ce fut M. Villemain, alors directeur, qui fit son éloge. En vertu d'une ordonnance rendue en juillet 1826, par le président du tribunal de première instance, confirmée par un arrêt de la cour royale de Paris, les copies et extraits faits par Lemonney des pièces originales à lui confiées en 1808, par le ministère des relations extérieures; ainsi que ceux de ses manuscrits contenant des citations de ces mêmes pièces, ont été mis en dépôt chez le notaire Chodron.

LEMOINE. *Voy. MOINE*.

LEMOS (Thomas), dominicain, né de parents nobles à Rivadavia en Galice, en 1545 selon Moréri, vers 1559 selon le père Quétif, est célèbre par

le zèle avec lequel il combattit pour saint Thomas contre Molina. Il entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique. Il professait la théologie à Valladolid en 1594, quand le molinisme commença à troubler les écoles. Le chapitre général de son ordre, convoqué à Naples en 1600, le chargea d'aller à Rome pour défendre la doctrine des écoles dominicaines ou thomistes. On était à examiner le livre de Molina, de la *Concorde du libre arbitre et de la grâce* : le père Lemos excita les juges de cet ouvrage de vive voix et par écrit. Il parut avec éclat dans les congrégations de *auxiliis* ; les papes Clément VIII et Paul V, qui les avaient convoquées, applaudirent plusieurs fois à son éloquence et à son savoir. Le jésuite Valencia, si on en croit les dominicains, fut terrassé par cet habile homme, et mourut peu de temps après, consumé par le chagrin. Pierre Arrubal, son confrère, le remplaça, mais il ne put tenir contre le dominicain. Outre que la nature avait fait maître celui-ci avec une poitrine de fer, il était environné d'une gloire, en manière de couronne, qui éblouissait ses adversaires, et les cardinaux même. C'est le R. père Chouquet, dominicain, qui nous atteste ce prodige dans son curieux livre des *Entraîles maternelles de la sainte Vierge pour l'ordre des frères prêcheurs*. On sent bien que les jésuites se donnent également l'avantage dans ces disputes. (Voy. *Historia controversiarum de auxiliis divinæ gratiæ*, a Ligino Meyer.) Elles furent terminées, comme l'on sait, par une permission donnée aux deux parties d'enseigner et de défendre leurs sentiments ; ce qui prouve assez que les papes ont jugé qu'il n'y avait ni dans les uns ni dans les autres rien qui intéressât essentiellement la foi. Effectivement, les dominicains et les jésuites, en raisonnant diversement sur la prédestination et la grâce, se réunissaient parfaitement dans les conclusions générales que l'Eglise oppose aux hérétiques. (Voy. MOLINA.) Le roi d'Espagne offrit à Lemos un évêché qu'il refusa. Il se contenta d'une pension, dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée en 1629, à 84 ou à 70 ans. Il était depuis longtemps consultant-général de l'inquisition et s'était retiré au couvent de la *Minerve*. On a de lui : *Panoplia gratiæ*, 1676, 2 vol. in-fol., à Béziers, sous le nom de Liège. Il y traite à fond des matières de la grâce et de la prédestination ; mais après avoir lu tout ce qu'il en dit, on finit par où les théologiens devraient commencer, par cette exclamation si sage de l'apôtre des gentils : *O Altitudo divitiarum!* etc. ; un *Journal de la congrégation de Auxiliis*, Reims, 1702, in-fol., sous le nom de Louvain ; un grand nombre d'autres *Ecrits* sur les questions de la grâce, qu'on ne demande pas assez, et sur laquelle on dispute trop. En tête de cet avant-dernier ouvrage se trouve la *vie* de Lemos, par l'éditeur, le père Serry.

* LEMOT (le baron François-Frédéric), statuaire, né à Lyon en 1771, était fils d'un menuisier qui, étant venu se fixer à Paris, le fit étudier à l'école gratuite de dessin. Un jour que l'enfant était allé visiter le parc de Sceaux, Dejoux l'y rencontra, dessinant le fameux *Hercule gaulois* de Puget, et, charmé de l'ébauche, lui proposa d'entrer à son école. Il y fit de rapides progrès, et après quatre

années d'études, il remporta le grand prix de sculpture (1790), dont le sujet était le *Jugement de Salomon*. Depuis trois ans il se formait à Rome dans l'art si difficile du statuaire, lorsque la révolution étendit ses désastreux effets en Italie. Le jour de l'assassinat de Basseville (voy. ce nom), ambassadeur de la république, la populace se porta à l'académie de France, et maltraita les élèves qu'elle y trouva. Lemot et ses confrères cherchèrent un asile à Florence. Les secours qu'ils obtinrent de l'envoyé français furent si insuffisants, que Lemot se décida à venir solliciter à Paris du gouvernement des fonds qui permissent aux élèves de continuer leurs études en Italie. Atteint par la réquisition, il fut envoyé à l'armée du Rhin où il servait dans l'artillerie, lorsqu'en 1795 la convention ouvrit un concours pour une statue colossale en bronze, représentant le peuple français sous les traits d'Hercule : cette statue ne fut point exécutée. Mais Lemot en fit le modèle qu'il présenta au jury. Plus tard on le chargea de faire, pour la salle du conseil des Cinq-cents, le modèle de la statue de Numa-Pompilius ; sous le consulat, il exécuta pour la salle du tribunat, une statue en marbre de Cicéron, le modèle d'une statue de *Léonidas aux Thermopyles*, pour la salle du sénat, et pour le vestibule du palais, celui d'un bas-relief représentant deux *Renommées*, dont on admire le style et le dessin. Du temps de l'empire, il fit les modèles des statues de *Lycurque* et de *Brutus*, pour la salle du corps législatif, et pour la tribune un bas-relief allégorique en marbre, dans le goût du célèbre Goujon. L'institut lui ouvrit ses portes en 1805. Lemot est l'auteur du char et des deux figures de la *Victoire* et de la *Paix*, qui accompagnaient sur l'arc de triomphe du Carrousel le quadrigue de bronze du portail de l'église Saint-Marc à Venise. En 1810, il termina l'immense bas-relief qui remplit le tympan du fronton du Louvre, du côté de Saint-Germain l'Auxerrois, superbe ouvrage, désigné par le jury pour le prix décennal. Il succéda la même année à Chaudet (voy. ce nom) dans la place de professeur à l'école des beaux-arts. Parmi ses autres compositions, on distingue le buste colossal de *Jean Bart*, exécuté pour Dunkerque ; les statues équestres de *Henri IV* sur le Pont-Neuf, et de *Louis XIV* sur la place Bellecour à Lyon ; une *Hébé* en marbre. Cet habile sculpteur est mort à Paris, le 6 mai 1827, des suites d'une chute qu'il fit à la pose de sa statue de Henri IV. Ses restes ont été transférés, comme il l'avait demandé, dans son château de Clisson, qui, la veille même de sa mort, avait été érigé en majorat. Il possédait des connaissances variées. On a de lui une *Notice sur la ville et le château de Clisson*, faisant suite au *Voyage pittoresque dans le Bocage (Vendée)* par Thiénon, peintre, 1817, in-4.

LEMOYNE. Voy. MOINE.

* LEMPRIÈRE (John), ecclésiastique, né dans l'île de Jersey, fut d'abord maître de grammaire à l'école d'Exeter, puis obtint la place de recteur de Meeth dans le comté de Devon, qu'il occupait encore lorsqu'il mourut en 1824. On lui doit le premier volume d'une *Traduction d'Hérodote*, qu'il ne continua pas, à cause du succès mérité qu'obtint, dans

le même temps, celle de M. Beloe; *Bibliothèque classique*, ou *Dictionnaire classique*, 1789, in-8, ouvrage composé en grande partie d'après celui de Sabatier, trad. en français par Christophe, 1804; *Biographie universelle*, 1808, in-4, dont il a donné un abrégé in-8. Il a laissé plusieurs *Sermons*.

LENCLOS (Anne, dite Nixon de), naquit à Paris en 1616, de parents nobles. Sa mère, qui était de la famille des Abra de Raconis, de l'Orléanais, voulait en faire une fille vertueuse; son père, seigneur Tourangeau, homme dissipé et frivole, réussit beaucoup mieux à en faire une épicurienne. Ninon perdit ses parents à l'âge de 15 ans. Maîtresse de sa destinée dans une grande jeunesse, elle se forma toute seule. Son imagination s'était exaltée et égarée sur plus d'un article essentiel par la lecture des ouvrages de Montaigne et de son copiste Charron; lecture que le célèbre Malebranche croyait la plus propre à corrompre les jeunes gens. Elle était déjà connue dans Paris par ses bons mots, sa philosophie, et la parade qu'elle faisait d'une manière de penser tout-à-fait particulière. Un goût décidé pour le libertinage l'empêcha de se prêter à aucun engagement solide. Ayant mis son bien à fonds perdu, elle jouissait de huit à dix mille livres de rente viagère. Le plan de vie qu'elle se traça n'avait point eu d'exemple. Elle ne voulut point faire un trafic honteux de ses charmes, mais donner à son libertinage un air de décence, et, s'il est permis de le dire, un air de dignité. Ce dessein extravagant ne lui réussit que trop bien, la corruption humaine accueillant avec empressement tout ce qui semble dénaturer le vice et lui donner part aux honneurs de la vertu. Sa maison fut le rendez-vous de ce que la cour et la ville avaient de plus poli. Scarron la consultait sur ses romans, Saint-Evre-mont sur ses vers, Molière sur ses comédies, Fontenelle sur ses dialogues. Car telle est la lâcheté des beaux esprits et des philosophes, prétendant à la célébrité, que le jugement d'une courtisane peut les flatter assez pour la faire l'arbitre de leurs pensées et de leurs talents. Les Coligni, les Villars, les Sévigné, le grand Condé, le duc de la Rochefoucauld, le maréchal d'Albert, Gourville, Jean Bannier, la Châtre, furent successivement ses amants; mais tous reconnurent que Ninon n'était pas susceptible d'attachement. Le dernier éprouva surtout d'une façon singulière. Obligé de rejoindre l'armée, incrédule aux serments les plus tendres, Ninon le rassura par un billet signé de sa main, dans lequel elle lui donnait sa parole d'honneur que, malgré son absence, elle n'aimerait que lui. A peine eut-il disparu, qu'elle se jeta dans les bras d'un nouvel amant. Madame de Maintenon voulut, dit-on, l'engager à vivre en femme honnête et chrétienne, et l'invita même à venir la voir. Ninon, asservie à un long désordre, préféra sa voluptueuse indépendance à la gêne d'être vertueuse en si bonne compagnie. En vain des directeurs sages voulurent la ramener à la religion, elle n'en fit que plaisanter. Ninon n'aimait point pourtant qu'on fit parade de l'irréligion. Un de ses amis refusant de voir son curé dans une maladie, elle lui mena ce prêtre : « Monsieur, faites votre devoir; je vous

» assure que, quoiqu'il raisonne, il n'en sait pas » plus que vous et moi. » Elle définissait elle-même parfaitement la passion à laquelle elle sacrifiait son honneur et sa conscience, en disant que c'était « une sensation plutôt qu'un sentiment; » un goût aveugle, purement sensuel; une illusion passagère que la satiété détruit; un plaisir machinal, commun à l'homme et à la brute, » qui ne suppose aucun mérite, ni dans celui qui le donne, ni dans celui qui le reçoit. » Ninon tâchait de mettre tant de décence dans sa conduite extérieure, que des dames du plus haut rang furent, dit-on, liées avec elle d'une amitié intime, comme mesdames de la Suze, de Castelneau, de la Ferté, de Sully, de Fiesque, de la Fayette, etc. La reine Christine voulut l'emmener avec elle à Rome, mais Ninon n'était pas disposée à quitter ses voluptueuses habitudes. On a fait beaucoup d'éloges de sa probité à garder intact un dépôt d'argent que lui avait laissé son amant Gourville, et qu'elle lui rendit à son retour, après de longues années; mais en agir autrement aurait été commettre un vol, et ne pas s'en rendre coupable, ce n'est qu'avoir une probité assez commune. Ce trait a servi à Voltaire de sujet pour sa comédie du *Dépositaire*. Il avait été, au sortir du collège, présenté à Ninon par l'abbé de Châteauneuf, et elle lui laissa deux mille francs pour acheter des livres. Cette épicurienne si charmante aux yeux des hommes mous et lâches, mais si coupable aux yeux de Dieu, mourut le 17 octobre 1706, suivant les uns, comme elle avait vécu, suivant d'autres, dans des sentiments plus chrétiens. Elle avait alors 90 ans et cinq mois. Elle laissa quelques enfants. L'un de ses fils est mort officier de marine. Avant qu'il vint au monde, un militaire et un ecclésiastique se disputèrent le criminel honneur de la paternité. La chose était douteuse, le sort en décida. On prit des dés, et l'abbé perdit cette funeste gloire. Un autre fils de Ninon finit ses jours d'une manière bien tragique. Il devint amoureux de sa mère, à qui il ne croyait pas appartenir de si près; mais dès qu'il eut découvert le secret de sa naissance, il se poignarda de désespoir : tous les genres d'horreur paraissent devoir se réunir dans cette longue scène de prostitution. Sa manie était d'avoir l'air et les manières d'un homme, et de disputer à ce sexe les avantages qu'il a sur le sien. « A la bonne heure, a dit à cette occasion J.-J. Rousseau; mais je ne voudrais pas plus de cet homme-là pour mon ami que pour ma maîtresse. » Deux auteurs nous ont donné la *Vie* de cette nouvelle Laïs : M. Bret en 1731, in-12; et M. Damours, à la tête des *Lettres* qu'il a supposées écrites par Ninon au marquis de Sévigné, 1764, 2 vol. in-12, dans lesquelles il y a beaucoup d'esprit, des sentiments exaltés et romanesques, qui en prouvent la supposition. En 1790, on a donné la *Correspondance secrète entre Ninon de Lenclos, le marquis de Villars, et madame de Maintenon*. Il n'est pas possible de s'y méprendre, ce n'est ni le ton, ni le style de cette époque qui n'était point encore celle du brillant persiflage. Il n'existe que 7 ou 8 lettres qui soient vraiment de Ninon de Lenclos. Elles ont

été insérées dans les *OEuvres de Saint-Evremont*. Ce sont des espèces de billets écrits sans prétention. Plusieurs critiques lui ont attribué un petit écrit intitulé la *Coquette corrigée*, 1659, in-12 de 84 pages; cet opusculé est une critique de l'ouvrage de Fr. Jovenel, qui a pour titre *Portrait de la Coquette*. On peut consulter pour plus de détails : *Mémoires sur Ninon* par Bret, Paris, 1751, in-12, ouvrage dont nous avons parlé.

LENET (Philibert-Bernard), chanoine régulier de Sainte-Geneviève, né à Dijon en 1677, professa la théologie à l'abbaye de Saint-Jacques de Provins, et y prononça l'oraison funèbre de François d'Aligre, qui en était abbé commendataire. Lenet fut aussi abbé du Val-des-Ecoliers. Il est auteur de quelques ouvrages qui ont eu de la célébrité, et lui ont mérité une place parmi les écrivains ecclésiastiques du XVIII^e siècle. On a de lui, outre l'oraison funèbre ci-dessus, Paris, 1712, in-4 : *Traité de l'amour de Dieu, nécessaire dans le sacrement de pénitence*; ouvrage posthume composé en latin par Bossuet, évêque de Meaux, avec la traduction française (par le P. Lenet), publié par Bossuet, évêque de Troyes, Paris, 1756, in-12; *Traité des principes de la foi chrétienne*, par Duguet, avec un avertissement, par le père Lenet, génovéfain, Paris, 1756, 5 vol. in-12; *Conférences ecclésiastiques* de Duguet (rédigées par le père Lenet, chanoine régulier), Cologne, 1742, 2 vol. in-4. Le P. Lenet travailla au Missel de Troyes, sur l'invitation de Bossuet, évêque de cette ville, dont il était parent. Il mourut en mars 1748. Il était de la même famille que le suivant.

LENET (Pierre), fils et petit-fils de deux présidents du parlement de Dijon, a été lui-même, en 1657, conseiller dans ce corps, ensuite procureur-général, et enfin conseiller d'état. Il fut pendant le siège de Paris, en 1649, l'un des intendants de justice, de police et des finances. Le siège fini, il retourna à la cour, où l'on se servit de lui en beaucoup d'occasions importantes. On a imprimé ses *Mémoires, contenant l'histoire des guerres civiles des années 1649 et suivantes, principalement de celles de Guienne*. Ils ont paru en 1729, en 2 vol. in-12, sans nom de ville ni d'imprimeur. Ces *Mémoires* ne sont pas bien écrits, mais ils contiennent quelques faits intéressants. L'auteur n'y dit presque rien que ce qu'il a vu, et il a en part à la plus grande partie des choses qu'il raconte. Il mourut en 1671.

LENFANT (David), dominicain parisien, mort dans sa ville natale en 1688, à 85 ans, publia plusieurs compilations, dont les principales sont : *Biblia bernardiniana*, *Biblia augustiniana*, *Biblia Thomæ Aquinatis*, en 5 vol. in-4. Ces ouvrages renferment tous les passages de l'Ecriture expliqués par ces Pères. Un recueil des Sentences de saint Augustin, sous le titre de *Concordantie augustinianæ*, 2 vol. in-fol.; une *Histoire générale*, superficielle et mal écrite, 1684, 6 vol. in-12. Une singularité de cet ouvrage, c'est que l'auteur observe ce qui s'est passé de particulier dans l'univers, chaque jour de l'année, depuis la naissance de Jésus-Christ. Le père d'Avrigni y a relevé plusieurs fautes dans les dates.

LENFANT (Jacques), né à Bazoches dans la Beauce, l'an 1661, d'un père qui était ministre protestant, fit ses études à Saumur et à Genève. Il passa à Heidelberg en 1684, et y obtint les places de ministre ordinaire de l'église française, et de chapelain de l'électrice douairière palatine. L'invasion des Français dans le Palatinat, en 1688, l'ayant obligé de se retirer à Berlin, il y fut prédicateur de la reine de Prusse, Sophie-Charlotte, et chapelain du roi son fils, Frédéric-Guillaume. L'enfant fut agrégé, en 1710, en Angleterre, à la société de la *propagation de la foi*, et devint membre du *Consistoire* français établi pour diriger les affaires des réfugiés. Il mourut d'une paralysie en 1728, à 67 ans. Les plus connus de ses ouvrages sont : *Histoire du concile de Constance*, Amsterdam, 1714, in-4; *ibid.* 1727, 2 vol. in-4; celle du *concile de Pise*, *ibid.*, 1724, 2 vol. in-4; Utrecht, 1751, 2 vol. in-4; celle du *concile de Bâle*, 1751, même format et même nombre de volumes. Ces trois histoires, défigurées par l'esprit de parti et de secte qui animait l'auteur, ont été réunies en 1751, en 6 vol. in-4. *Nouveau Testament*, traduit en français sur l'original grec, avec des notes littérales, conjointement avec Beausobre, en 2 vol. in-4. Dartis, ministre de Berlin, a accusé les traducteurs d'avoir affaibli les preuves de la divinité de J.-C. *L'Histoire de la papesse Jeanne*, 1694, in-12. L'enfant revint dans la suite de ses préjugés au sujet de cette fable si ridiculement inventée; mais Desvignes donna une nouvelle édition de son ouvrage en 1720, en 2 vol. in-12, avec des augmentations considérables, dans lesquelles il fit de vains efforts pour appuyer ce roman. (*Voy. BENOIT III.*) Une *Traduction latine* du livre de la Recherche de la vérité, du père Malebranche, en 2 vol. in-4; *Poggiana*, en 2 vol. in-12 : ouvrage aussi inexact que toutes les productions de ce genre. C'est une *Vie* du Pogge, avec un recueil de ses bons mots et quelques-uns de ses ouvrages. Des *Sermons*, 2 vol. in-12; Des *Ecrits de controverse*. Le plus connu est intitulé : *Préservatif contre la réunion avec le siège de Rome*, 1725, en 5 vol. in-8. Il y prétend réfuter un ouvrage de mademoiselle de Beaumont, qui met au néant les raisons de la séparation des protestants d'avec l'Eglise romaine. *Traduction* des Lettres choisies de saint Cyprien aux confesseurs et aux martyrs, avec des remarques historiques et morales, in-12; plusieurs *Pièces* dans la *Bibliothèque choisie* et dans la *Bibliothèque germanique*, à laquelle il eut beaucoup de part, et qui par là se ressentent de ses préjugés.

* LENFANT (Alexandre-Charles-Anne), célèbre prédicateur, né à Lyon, le 6 septembre 1726, d'une famille noble du Maine, fit ses premières études dans cette ville, chez les jésuites, et fut admis, en 1741, au noviciat d'Avignon. Chargé de la rhétorique à Marseille, il se livra dans le même temps à la prédication, et ce fut avec tant de succès que ses supérieurs lui conseillèrent de s'y livrer exclusivement. Les principales villes de France l'entendirent avec une grande satisfaction; mais surtout avec beaucoup de fruits. A Malines, il convertit à la foi catholique un ministre anglais ami d'Young,

auteur des *Nuits*. A la suppression de la Société en 1775, le P. Lenfant, âgé de 47 ans, continua ses travaux apostoliques et se fit entendre dans plusieurs capitales, notamment à Vienne devant Joseph II. Diderot et d'Alembert le suivirent pendant un carême à St.-Sulpice. On raconte qu'après avoir entendu un de ses discours sur la foi, Diderot dit à son ami : *Quand on a entendu un sermon semblable, il devient difficile d'être incrédule*. Le P. Lenfant électrisait ses auditeurs par le charme de son débit et surtout par un ton de conviction profonde. En 1791, il prêchait le carême à la cour, mais le refus qu'il fit de prêter le serment le força d'interrompre la station. Conduit à la prison de l'Abbaye, le 30 août 1792, le lendemain il remit à un huissier l'argent qu'il avait sur lui, et se prépara à la mort. Le 5 septembre, dit Jourgniac (*voy. ce nom*), « Le père Lenfant et l'abbé de Rastignac » parurent dans la tribune de la chapelle qui nous servait de prison; ils annoncèrent que notre dernière heure arrivait, et nous invitèrent à nous recueillir pour recevoir leur bénédiction. Un mouvement électrique qu'on ne peut définir nous précipita tous à leurs genoux, et, les mains jointes, nous la reçûmes. » Quelques instants après commencèrent ces horribles massacres dont l'histoire d'aucune nation ne présente un autre exemple. Quand le peuple vit l'abbé Lenfant devant l'espèce de tribunal qui s'était établi à la porte de la prison, il demanda à grands cris qu'il fût épargné. Les bourreaux l'ayant relâché, on entendit de toutes parts ces mots..... *Sauvez-vous.....!* Il avait traversé la foule, qui lui ouvrait un passage, et était déjà dans la rue de Bussy, lorsque quelques femmes dirent indiscrètement : *C'est le confesseur du roi!*... Il fut arrêté de nouveau et reconduit à l'Abbaye. Arrivé dans la cour, levant les mains au ciel, il dit : *Mon Dieu ! je vous remercie de pouvoir vous offrir ma vie, comme vous avez offert la vôtre pour moi !* se met à genoux, et tombe sous les coups des assassins. On a de l'abbé Lenfant : *Oraison funèbre du dauphin*, père de Louis XIV (prononcée à Nancy), 1766; *Oraison funèbre de M. de Belzunce, évêque de Marseille*, prononcée en latin et imprimée avec une traduct. française, 1756, in-8. On a publié le *Recueil de ses Sermons*, Paris, 1818, 8 vol. in-12, précédé d'une *Notice* sur l'auteur par M. N. S. Guillon.

LENGLÉT (Pierre), natif de Beauvais, professeur royal d'éloquence, fut recteur de l'université de Paris en 1660, et mourut en 1707. On a de lui un *Recueil* de poésies héroïques, où il y a du goût, un style aisé et pur, intitulé : *Petri Lengleti carmina*, 1692, in-8.

LENGLÉT du FRESNOY (Nicolas), savant ecclésiastique, naquit à Beauvais en 1674. Après le cours de ses premières études, qu'il fit à Paris, la théologie fut le principal objet de ses travaux; à 22 ans il débuta par quelques ouvrages qui firent croire qu'il s'occuperait exclusivement de cette étude; il la quitta ensuite pour la politique et la diplomatie. En 1704, le marquis de Torcy, ministre des affaires étrangères, l'envoya à Lille, où était la cour de l'électeur de Cologne, Joseph-Clément de Ba-

vière. Il y fut admis en qualité de premier secrétaire pour les langues latine et française, et fut en même temps chargé de la correspondance étrangère de Bruxelles et de Hollande. L'abbé Lenglet avait eu occasion de connaître le prince Eugène après la prise de Lille, en 1708. Dans un voyage qu'il fit à Vienne en 1721, il vit de nouveau ce prince, qui le nomma son bibliothécaire; place qu'il perdit bientôt après. Son séjour dans ce pays porta ombrage à la cour de France, qui le fit arrêter à son retour, en 1725; et il fut détenu pendant six mois dans la citadelle de Strasbourg. L'abbé Lenglet ne sut jamais profiter des circonstances heureuses que la fortune lui offrit, et des protecteurs puissants que son mérite et ses services lui acquirent. Il voulut écrire, penser, agir et vivre librement. Il dépendit de lui de s'attacher au cardinal Passionei, qui aurait voulu l'attirer à Rome, ou à Le Blanc, ministre de la guerre : il refusa tous les partis qui lui furent proposés. *Liberté, liberté* : telle était sa devise. Cet éloignement pour la servitude s'étendait jusque sur son extérieur. Il était ordinairement assez mal vêtu, mais il ne le croyait pas. Malgré cela, on le recevait avec plaisir dans plusieurs maisons, parce qu'il avait beaucoup de feu et d'agrément d'esprit, et surtout une mémoire admirable. Ce don de la nature lui inspira le goût des ouvrages d'érudition. Toutes ses études étaient tournées du côté des siècles passés, il en affectait jusqu'au langage gothique. Il voulait, disait-il, être *franc Gaulois* dans son style comme dans ses actions : aussi serait-on tenté de le prendre, dans quelques-uns de ses ouvrages, pour un savant du xiv^e siècle, plutôt que pour un littérateur du xviii^e. Il y a dans ses notes et dans ses jugements une causticité mordante. C'est ce qui lui occasionna tant de querelles avec les censeurs de ses manuscrits. Il ne pouvait souffrir qu'on lui retranchât une seule phrase; s'il arrivait que l'on rayât quelque endroit auquel il fût attaché, il le rétablissait toujours à l'impression. Il a été mis à la Bastille dix ou douze fois dans le cours de sa vie : il en avait pris en quelque sorte l'habitude. Depuis plusieurs années, il s'appliquait à la chimie, et l'on prétend même qu'il cherchait la pierre philosophale. Parvenu à l'âge de 82 ans, il périt d'une manière funeste; le 16 janvier 1755, il rentra chez lui sur les six heures du soir, et s'étant mis à lire un livre nouveau, il s'endormit et tomba dans le feu. Ses voisins accoururent trop tard pour le secourir. Il avait la tête presque toute brûlée lorsqu'on le tira du feu. Les principaux fruits de sa plume vive, féconde et incorrecte, sont : un *Nouveau Testament* en latin, enrichi de notes historiques et critiques, ni trop longues, ni trop courtes, mais assez claires, Paris, 1705, 2 vol. in-16, réimprimé en 1755, même format; le *Rationarium temporum* du savant Petau, continué depuis 1651 jusqu'en 1701, Paris, 1700, 2 vol. in-12. Cette édition est incorrecte, et ce que l'abbé Lenglet y a ajouté est d'une latinité assez médiocre. *Commentaire de Du Puy sur le Traité des libertés de l'Eglise gallicane* de Pierre de Pithou, 1715, 2 vol. in-4 : édition belle et correcte. Cet ouvrage essuya de grandes contradictions. *L'Imitation*

de J.-C., traduite et revue sur l'ancien original latin, d'où l'on a tiré un chapitre qui manque dans les autres éditions, Amsterdam, 1751, in-12; *Arresta armorum cum commentariis Benedicti Curtii*, 1751, en 2 vol. in-12. Cette édition est devenue rare, la préface offre des endroits curieux et piquants. *Réutation des erreurs de Spinosa*, par Fénelon, Lami et Boulainvilliers, 1751, in-12; *Oeuvres de Clément, Jean et Michel Marot*, La Haye, 1729, en 4 vol. in-4, édition plus magnifique qu'utile, sur le plus beau papier, chaque page encadrée; et en 6 vol. in-12; édition très-inférieure à la précédente, étant l'une et l'autre pleines de fautes. Des diverses pièces qui grossissent ce recueil, les unes offrent des observations curieuses et fort justes, les autres des plaisanteries d'un mauvais ton, des obscénités dignes de la plus vile canaille, des déclamations satiriques qui méritaient un châtement exemplaire. L'abbé Lenglet se cacha sous le nom de *Gordon de Perce*. Les *Satires et autres Oeuvres de Régnier*, 1755, grand in-4 : édition qui plaît autant aux yeux qu'elle déplaît au cœur et à l'esprit. L'abbé Lenglet éclaircit un texte licencieux par des notes plus licencieuses encore. Il avait du goût pour tout ce qui avait rapport à la plus sale lubricité. On lui a attribué (et ce n'est pas tout-à-fait sans fondement) des éditions de l'*Aloysia Sigee*, du *Cabinet satirique*, et de plusieurs autres infamies. Une *Edition du Roman de la Rose*, avec d'autres ouvrages de Jean de Meun, Paris (Rouen), 1755, 5 vol. in-12. On y trouve une préface curieuse, et des notes, dont beaucoup sont communes, et par conséquent inutiles, quelques-unes ridicules, d'autres obscènes, et un glossaire très-abrégé et très-superficiel. Une *Edition de Catulle, Properce et Tibulle*, comparable à celle des Elzéviros pour la beauté et la correction, à Leyde (Paris, chez Coustelier), 1745, in-12; le 6^e volume des *Mémoires de Condé*, 1745, in-4, Londres (Paris), belle édition, mais pleine de traits si vifs et de réflexions si hardies, que l'éditeur en fut puni par un assez long séjour à la Bastille; *Journal de Henri III*, 1744, en 3 vol. in-8, Paris, sous le nom de Cologne, avec un grand nombre de pièces curieuses sur la ligue; *Mémoires de Commynes*, 1747, 4 vol. in-4 (voy. COMMYNES); une *Edition de Lactance* (voy. LACTANCE); *Mémoires de la régence de M. le duc d'Orléans*, 1749, 5 vol. in-12. L'abbé Lenglet n'a été que le réviseur de cet ouvrage, qui est de Piossens. Il a ajouté des morceaux essentiels, surtout la *conspiration* du prince de Cellamare et l'*abrégé* du fameux système. *Métalurgie d'Alfonse Barba*, traduite de l'espagnol en français, 1751, 2 vol. in-12 : le 2^e vol. est de Lenglet; *Cours de chimie* de Nicolas Le Fèvre, 1751, 5 vol. in-12, dont les deux derniers sont de l'éditeur; *Méthode pour étudier l'histoire*, avec un *Catalogue des principaux historiens*, en 12 vol. in-12, et en 7 vol. in-4; le meilleur ouvrage que nous ayons en ce genre. L'auteur y établit les principes et l'ordre qu'on doit tenir pour lire l'histoire utilement; il discute plusieurs points historiques intéressants; il fait connaître les meilleurs historiens, et accompagne le titre de leurs ouvrages de notes historiques, littéraires, critiques, et le plus sou-

vent satiriques. Ce livre serait plus estimé si l'auteur n'avait pas encombré son Catalogue de tant d'historiens inconnus, et s'il s'était borné à faire un ouvrage de goût plutôt qu'une compilation. La cinquième édition, de 1729, attira l'attention du ministère, qui y fit mettre un grand nombre de cartons. Le recueil de ses morceaux supprimés forme un in-4 assez épais, qui se vendit séparément et sous le manteau, à un prix considérable. Cet ouvrage a été réimprimé en 1772, en 15 vol. in-12, avec des additions et de prétendues corrections qui se ressentent étrangement de la corruption que l'histoire a subie dans ce siècle; *Méthode pour étudier la géographie*. Elle est recherchée, malgré quelques inexactitudes. On y trouve un *Catalogue* des meilleures cartes et un jugement sur les différents géographes. La dernière édition est de 1767, 40 vol. in-12, avec les augmentations et corrections nécessaires. *De l'usage des romans, où l'on fait voir leur utilité et leurs différents caractères, avec une bibliothèque des romans*, 1754, 2 vol. in-12; ouvrage proscrit par tous les gens sages comme un livre scandaleux. *L'Histoire justifiée contre les romans*, 1755, in-12. C'est le contre-poison du livre précédent, que l'auteur n'avait pas intérêt qu'on lui attribuât; mais l'antidote est plus faible que le venin. Les auteurs qui se rétractent par des considérations humaines ont toujours soin de laisser subsister leurs erreurs, et de ne les combattre que par des coups qui ne les abattent pas. *Plan de l'histoire générale et particulière de la monarchie française*. Il n'en a donné que 5 vol., et il a fort bien fait de ne pas continuer, car ce livre est mal fait et mal écrit. *Lettre d'un pair de la Grande-Bretagne sur les affaires présentes de l'Europe*, 1745, in-12; elle est curieuse; *L'Europe pacifiée par l'équité de la reine de Hongrie*, par M. Albert van Heussen, etc., Bruxelles, 1745, in-12 : ouvrage recherché à cause des traits hardis, mais vrais, qu'il renferme; *Calendrier historique, où l'on trouve la généalogie de tous les princes de l'Europe*, 1750, in-24. Ce petit ouvrage le fit mettre à la Bastille. *Diurnal romain*, latin et français, 1703, 2 vol. in-12. Il fit cette version à la sollicitation de madame la princesse de Condé, qui disait tous les jours son bréviaire. *Géographie des enfants*, en un petit vol. in-12; *Principes de l'histoire*, 1757 et années suivantes, 6 vol. in-12 : ouvrage faible, écrit incorrectement, et dont les faits ne sont pas toujours bien choisis; l'auteur l'avait composé pour servir à l'éducation de la jeunesse; *Histoire de la philosophie hermétique*, Paris, 1742, 5 vol. in-12. Cette mystérieuse philosophie y est traitée de façon à ne pas faire connaître la manière de penser de l'auteur sur son objet. *Tablettes chronologiques*, publiées pour la première fois en 1744, en 2 vol. in-8, de nouveau en 1778, avec les corrections et les augmentations dont cet ouvrage très-instructif avait besoin. On n'a pas tout corrigé, à la vérité, mais comment le pourrait-on dans des livres si chargés de noms et de dates? *Traité historique et dogmatique sur les apparitions, les visions*, etc., 1751, 2 vol. in-12; curieux, mais mal digéré, presque sans ensemble et sans résultat. Le jugement de l'auteur n'égala pas, à beaucoup près, sa mé-

moire; *Recueil de Dissertations anciennes et nouvelles sur les apparitions, les visions, les songes*, etc., 1732, 4 vol. in-12, collection plus ample que bien choisie; il n'a pas fait difficulté d'y insérer l'absurde dissertation d'un nommé Meyer, qui prétend que les chevaux, les bœufs morts peuvent plutôt revenir en ce monde que les hommes. *Histoire de Jeanne d'Arc*, 1735, in-12, en trois parties, composée sur un manuscrit d'Edmond Richer. On l'a lue avec plaisir. Le style est, comme celui de ses autres productions, vif, familier et incorrect. *Traité historique et dogmatique du secret inviolable de la confession*, Paris, 1715, in-12; livre utile, et l'un des meilleurs de ce fécond écrivain. Michault, de Dijon, a publié, en 1761, des *Mémoires curieux pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de l'abbé Lenglet*. On lui attribue aussi d'autres ouvrages qui ne sont pas de lui, comme l'*Histoire de la philosophie païenne*, qui est de Burigny (1724).

* LENGLET (Étienne-Géry), membre du conseil des anciens, né en 1737 à Arras, reçu avocat au conseil d'Artois en 1781, adopta les réformes promises par l'assemblée constituante, et remplit à la réorganisation judiciaire différentes places dans les tribunaux de la localité. Suspendu de ses fonctions pendant la terreur, à la chute de cet épouvantable système, il signala ceux dont le sanglant pouvoir avait pesé sur son département (voy. LEBON). Député du Pas-de-Calais en 1798 au conseil des anciens, il y prit part aux discussions les plus importantes et se fit remarquer par la solidité de ses principes. Ayant manifesté sa réprobation du coup d'état du 18 brumaire, il ne fit point partie du nouveau corps législatif. On se souvint qu'il avait professé quelque temps l'histoire à l'école centrale de l'Aisne; il obtint la même chaire à l'école du Panthéon; mais il n'en fut pas plus disposé à courber devant le nouveau pouvoir; il vota contre le consulat à vie, et plus tard chargé de complimenter l'empereur, il lui dit : *Vous n'avez pas besoin, pour paraître grand, que tout se courbe autour de vous*. Cependant lors du remaniement des tribunaux, il fut nommé président de chambre à la cour d'appel de Douai, et mourut en 1854. Lenglet a composé plusieurs écrits, la plupart de circonstance, n'offrant plus d'intérêt; on se contentera de citer les principaux : *Observations sur Montesquieu*, 1787 (1792), in-8; *Essai sur la législation du mariage*, 1792, 2^e édit., 1797, in-8; *De la propriété et de ses rapports avec les droits et avec la dette du citoyen*, 1798, in-8; *Introduction à l'histoire, recherches sur les dernières révolutions du globe et sur les plus anciens peuples connus*, 1812, in-12; *Histoire de l'Europe et de ses colonies depuis la guerre de sept ans jusqu'à la révolution de 1850*, 6 vol. in-8, ouvrage qui mériterait d'être plus connu. Un conseiller à la cour royale de Douai a consacré à Lenglet une notice intéressante.

* LENNOX (Charlotte), dame auteur, née à New-York en 1720, vint à l'âge de 15 ans en Angleterre; ses liaisons avec Johnson lui donnèrent du goût pour les lettres. On ignore l'époque où elle épousa M. Lennox et la profession de son mari. Les ouvrages qu'elle publia eurent presque tous du

succès. Les principaux sont : *Le Don Quichotte femelle*, 1732; traduit librement en français, Lyon, 1775, 2 vol. in-12; *Les Héros de Shakespeare*, ou *Shakespeare éclairci*, 1735-34, 5 vol. in-12, l'auteur y donne les histoires ou légendes dans lesquelles le tragique anglais a pris le sujet de ses pièces; *Mémoires d'Harriot Stuart*, 1751; *Mémoires de la comtesse de Bercy*; plusieurs Comédies, comme *La Sœur*, *Les mœurs de la vieille cité*, représentées en 1775; des Traductions des Mémoires de Sully et du Théâtre grec du P. Brumoy. Cette dame mourut dans un état voisin de l'indigence, le 4 janvier 1804.

* LENOBLE (Pierre-Madeleine), né à Autun, en 1772, ayant adopté les principes de la révolution, les propagea dans un journal intitulé *le Cosmopolite*. Nommé commissaire des guerres en 1792, il fut employé à l'armée du Nord, et passa l'année suivante à celle de la Vendée, où il se signala par plusieurs traits d'humanité. En 1794, fait ordonnateur, et plus tard intendant militaire, il mourut à Paris, le 22 mai 1824. On a de lui : *Projet de loi pour les mariages, présenté à l'Assemblée nationale*, 1790, in-8; *Projet pour l'établissement des greniers d'abondance*, 1792; *Mémoire sur la panification*, 1798; *Découverte sur le galvanisme, comme cause des sensations de l'organe de l'ouïe et des effets de la voix*, 1805; *Mémoire sur la formation d'un dépôt de l'administration de la guerre*, 1813; *Considérations générales sur l'état actuel de l'administration militaire en France au 1^{er} janvier 1816*, Paris, in-4; *Projet de loi ou d'ordonnance pour l'institution d'une magistrature militaire*, Paris, 1817, in-4; *Mémoire sur les opérations militaires des Français en Galice, en Portugal et dans la vallée du Tage*, en 1809, Paris, 1821, in-8, et atlas in-folio; *Examen général et détaillé des récoltes et des consommations de blé en France, avec indication des moyens propres à remédier à la surabondance et aux disettes*, Paris, 1822, in-8.

* LENOIR (Nicolas), architecte, né en 1726, élève de Blondel, remporta le grand prix, et fut envoyé à Rome, où il étudia les beaux modèles de l'antiquité avec tant de soin, que ses camarades le surnommèrent *le Romain*. Comme tous les artistes, chez lesquels l'imagination domine, il est toujours heureux dans ses conceptions; mais les détails manquent de correction. Il s'est créé un style particulier qui n'appartient qu'à lui seul. Sa facilité était extrême. Après l'incendie de l'Opéra, au Palais-Royal, en 1787, il éleva en moins de cinquante jours le théâtre de la porte Saint-Martin. Paris lui doit plusieurs autres édifices et des rues entières, qui ont contribué à son embellissement. Il mourut le 30 juin 1810, à l'âge de 85 ans. Son nom a été donné à l'une des rues qui aboutissent au marché Beauvau, construit d'après ses plans et sous sa direction.

* LENOIR (Jean-Charles-Pierre), lieutenant-général de police de Paris, naquit en 1752, dans cette ville, où son père était lieutenant particulier au Châtelet : il occupa le même emploi après avoir été conseiller, et fut ensuite successivement lieutenant-criminel, maître des requêtes et intendant à

Limoges, en 1774 lieutenant-général de police, en 1775, conseiller d'état, et en 1785, bibliothécaire du roi et président de la commission des finances. Dans toutes ses charges, et principalement dans celle de lieutenant de police, il montra un désintéressement, une philanthropie et un zèle à toute épreuve; il créa plusieurs établissements utiles et s'occupa d'une manière spéciale des hôpitaux, des prisons et des approvisionnements. Sa sagesse et sa prudence se manifestèrent en diverses occasions. Chargé, en sa qualité de conseiller, du rapport de la commission établie pour juger La Chalotais, il parvint à calmer les ressentiments d'un ministre qui se croyait offensé, et sauva l'honneur du magistrat. Son opposition au système de Turgot, pour l'approvisionnement de Paris, l'éloigna des affaires; mais les essais de ce ministre n'ayant point été heureux, il fut rappelé à la police et continua jusqu'en 1790 de rendre à la capitale les plus importants services. On doit à cet habile administrateur l'école de boulangerie, la couverture des halles aux blés et aux toiles, l'institution du Mont-de-Piété, l'éclairage non interrompu des rues de la capitale, la suppression des vaisseaux de cuivre des laitières et des comptoirs de plomb des marchands de vin, la construction des halles aux veaux, aux cuirs et à la marée, la suppression du cimetière des Innocents, et l'établissement des piliers dans les carrières qui règnent principalement sous la partie sud de Paris. La police intérieure était entre ses mains un refuge de paix; il serait impossible d'énumérer les désordres qu'il a prévenus, les services qu'il a rendus aux familles; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est la modicité des sommes qu'il employait pour une police aussi bien faite. Lenoir fut un de ceux qui contribuèrent le plus à l'abolition de la torture. En 1790, il se retira en Suisse et de là à Vienne: les progrès des armées françaises lui firent souvent changer de retraite. L'empereur Paul I^{er} lui fit des offres avantageuses pour le fixer à Pétersbourg. Lenoir répondit qu'il n'avait pas renoncé à revoir sa patrie, mais qu'il offrait à l'empereur de lui consacrer une ou deux années de sa vie. Cette négociation fut rompue par la mort de Paul, et Lenoir revint en France en 1802. Comme sa fortune avait été détruite, Bonaparte permit au Mont-de-Piété, dont il était le fondateur, de lui faire une pension de 4,000 francs. Un homme qu'il avait obligé et qui était devenu riche, lui offrit une petite campagne, près de Paris, où il passa tranquillement ses derniers jours. Il venait souvent à Paris, où il mourut en 1807, à l'âge de 75 ans. On peut consulter, pour apprécier son administration, un ouvrage rédigé par lui, et qui a pour titre : *Détails sur quelques établissements de la ville de Paris, demandés par sa majesté impériale, la reine de Hongrie, à M. Lenoir, conseiller d'état et lieutenant-général de police*, Paris, 1780, in-8.

* LENOIR-LAROCHE (Jean-Jacques, le comte), né à Grenoble en 1749, fils d'un avocat distingué, suivit la même carrière. Admis dans la société intime de Servan, il reçut les conseils de ce magistrat qu'il prit pour modèle. Le barreau de Grenoble ayant cru avoir à se plaindre du parlement, se re-

tira par une délibération unanime, et Lenoir profita de cette vacance pour aller à Paris défendre, au conseil d'état, les causes qu'il avait gagnées à Grenoble. De nouveaux intérêts le ramenèrent en 1785 à Paris, où il se fixa. Bientôt il fut chargé par les états du Dauphiné de rédiger un *mémoire* contenant l'exposé de leurs droits politiques. C'est ce qu'il fit dans les *Considérations sur la constitution des états du Dauphiné applicables aux états-généraux*, 1788, ouvrage dans lequel il traita plusieurs questions importantes qui fixaient déjà tous les esprits. Elu député aux états-généraux par la prévôté et vicomté de Paris, il ne parut point à la tribune d'où l'éloignait la faiblesse de son organe; mais il rendit compte des travaux de l'assemblée dans le *Journal de Perlet*. Après la session, il fournit au *Mercure* et au *Moniteur* des articles dans lesquels il défendit les vrais principes constitutionnels contre les démagogues et les partisans du gouvernement absolu. Lors du procès de Louis XVI, il osa prendre la défense de ce monarque, dans trois *Lettres* qu'il publia sous le nom d'un anglais. Echappé au glaive des terroristes, il professait la législation à l'école centrale du Panthéon, lorsque le Directoire l'appela au ministère de la police; il ne s'y maintint que huit jours, et reprit son cours, dans lequel il chercha à montrer la nécessité de l'union de la morale avec la politique. Membre du conseil des Anciens, il concourut à la révolution du 18 brumaire, et entra au sénat, où il siégea jusqu'en 1814, sur les bancs de la minorité. A la restauration, il entra dans la chambre des pairs, où il continua de voter avec les défenseurs du régime constitutionnel. Il est mort le 17 février 1825. Son *éloge* a été prononcé par le comte Lemercier. Les brochures de Lenoir Laroche, dont il est inutile de donner ici les titres, se distinguent de la plupart des écrits de circonstance par la clarté des idées et la facilité de leur application. Il a donné des éditions des *OEuvres* de Montesquieu et d'Helvétius, avec des notes.—Sa femme, M^{me} Claire Reguis, née à Grenoble en 1762, morte à Paris en 1821, a publié, sous le voile de l'anonyme : *La Grèce et la France, ou Réflexions sur le tableau de Léonidas, de David*, Paris, 1815, in-8; *Description du Calvaire des Lauriers*, 1820, in-8. Elle a laissé plusieurs manuscrits, parmi lesquels on cite une *Interprétation mystique de la fable de l'Amour et Psyché*.

** LENOIR (Alexandre), archéologue, né en 1761 à Paris, après avoir achevé ses études au collège mazarin, entra dans l'atelier de Doyen, et cultiva la peinture avec succès. En 1790, l'Assemblée nationale ayant, sur sa proposition, décrété que les objets d'art provenant des églises et des convents supprimés seraient réunis aux Petits-Augustins, il fut nommé conservateur de ce dépôt, qui plus tard prit le nom de *Musée*, et dont il fut le directeur. Lenoir avait réuni dans ce vaste local plus de 500 monuments, qui furent ainsi préservés de la destruction; il les restaura, les classa par siècle dans six salles décorées avec goût, et rassembla, dans le jardin, les tombeaux des hommes dont la France s'honore le plus, Turenne, Molière,

La Fontaine, etc. Après le 18 brumaire, le jardin de Mousseaux fut converti en une succursale du musée des monuments, et Lenoir en fut nommé l'un des administrateurs. Ces deux établissements furent supprimés en 1816, et les monuments religieux rendus à leur destination. Lenoir fut alors nommé administrateur des monuments de l'église Saint-Denis. En 1820, il fut l'un des commissaires chargés de la restauration du palais des Thermes. Cet habile artiste mourut le 12 juin 1839, membre de l'académie celtique et de la société royale des antiquaires de France, dont il a enrichi les recueils de plusieurs *mémoires*. Ses principaux ouvrages sont : *Musée des monuments français*, 1800-22, 8 vol. in-8, fig., dont le 6^e contient l'*Histoire de la peinture sur verre*; *Histoire des arts en France, par les monuments*, 1810, in-4, avec atlas in-fol.; *Nouvelle explication des hiéroglyphes*, 1809-22, 4 vol. in-8; *La vraie science des artistes*, 1825-24, 2 vol. in-8.

LENONCOURT (Robert de), d'une des plus anciennes maisons de Lorraine, fut archevêque de Reims. Il se distingua tellement par son éminente piété et par sa charité, qu'il s'acquît le titre de *Père des Pauvres*. Il sacra le roi François 1^{er}, et mourut en odeur de sainteté l'an 1551.

LENONCOURT (Robert de), neveu du précédent, fut évêque de Châlons-sur-Marne, puis de Metz. Paul III l'avait fait cardinal en 1558. Lenoncourt fut aussi archevêque d'Embrun, d'Arles, etc. Il mourut à la Charité-sur-Loire en 1561. Les huguenots, ayant pris cette ville l'année suivante, portèrent la fureur jusqu'à ouvrir son tombeau et en tirer son corps. Il avait assisté à quatre conclaves pour l'élection de Jules IV, de Marcel II, de Paul IV, et de Pie IV.

LENONCOURT (Philippe de), neveu du précédent, cardinal et archevêque de Reims, s'acquît l'estime et la confiance de Henri III et de Henri IV, et du pape Sixte V. Il mourut à Rome en 1591, à 65 ans. Il avait autant d'esprit que de piété.

** LENORMAND (M^{lle} Marianne-A.), nécromancienne, né en 1772 à Alençon (Orne), y reçut une éducation distinguée à l'abbaye royale des dames bénédictines, et se fit remarquer dès son enfance par une grande vivacité d'esprit et par une imagination ardente. Elle avait à peine atteint sa septième année, qu'elle se mit à prophétiser. L'abbesse ayant été révoquée, M^{lle} Lenormand prédit qu'une dame de Livardie serait nommée à sa place; et dix-huit mois après, le choix du roi vint confirmer la prédiction. Ce succès et ceux qu'elle obtint dans la suite, près de ses compagnes, la confirmèrent plus tard dans l'idée qu'elle était douée de la faculté de deviner l'avenir. Venue à Paris dans les premières années de la révolution, les prédictions qu'elle hasardait en la faisant connaître la rendirent suspecte au terrible comité de salut public, qui la fit arrêter en 1794. Sortie des prisons de la terreur, la persécution qu'elle venait de subir ne contribua pas peu à étendre sa renommée, et bientôt elle se vit consultée par tous ceux (et le nombre en était grand alors) qui désiraient connaître leur destinée et savoir au juste s'ils devaient compter sur la stabilité de la fortune. L'époque de l'empire fut le plus beau

temps de la devineresse. Magistrats, militaires, grands seigneurs, etc., se pressèrent plus d'une fois pour lui faire agréer leurs offrandes. Napoléon lui-même eut, dit-on, la curiosité de la consulter; et il est constant que Joséphine vivait avec elle dans une grande intimité. Malgré toute la faveur dont elle jouissait, elle fut arrêtée en 1809, par ordre du maître, pour quelques révélations indiscretes, et en 1821 elle fut encore mise en prison à Bruxelles, pour avoir énoncé dans la *Sybilie au congrès d'Aix-la-Chapelle*, quelques idées peu conformes à la politique nouvelle des cabinets de l'Europe. M^{lle} Lenormand était royaliste : elle avait vu revenir les Bourbons avec joie, quoique son industrie en dût souffrir. Louis XVIII voulut la voir. Depuis 1850, elle fit plusieurs voyages à Alençon, où elle avait l'intention de se fixer; mais elle mourut à Paris en 1845, dans la rue de Tournon, qu'elle habitait depuis plus de 50 ans, laissant une fortune considérable. M^{lle} Lenormand a publié un assez grand nombre d'opuscules politiques, dont il serait au moins inutile de donner l'énumération; mais on peut encore consulter ses *Souvenirs de la Belgique, cent jours d'infortune*, 1822, in-8, et ses *Mémoires historiques et secrets de l'impératrice Joséphine, etc.*, 1827, 5 vol. in-8. Elle avait publié en 1825, le prospectus d'un *Album de M^{lle} Lenormand*, mis en ordre et enrichi de manuscrits autographes, de commentaires, de notes biographiques sur la révolution française, qui devait former 5 vol. in-4 et 8 vol. in-8. Elle avait formé une galerie de tableaux des meilleurs maîtres représentant les malheurs ou les hauts faits de la famille des Bourbons.

LENOSTRE. Voy. NOSTRE.

LENS, ou LENSEI (Arnoul de *Lensæus*), naquit au village de Bel-Oeil, près Ath dans le Hainaut. Après avoir fait un voyage dans les Pays-Bas, il passa en Moscovie, devint médecin du czar, et périt à Moscou lorsque cette ville fut brûlée par les Tartares, l'an 1575. Nous avons de lui une introduction aux *Eléments d'Euclide*, imprimée à Anvers, sous ce titre : *Isagoge in geometrica Elementa Euclidis*, imprimé à Anvers.

LENS (Jean de), frère du précédent, chanoine de Tournai, et professeur de théologie à Louvain, né à Bailleul dans le Hainaut, en 1541, mourut en 1595. Il a laissé plusieurs ouvrages de controverse. Il fut un de ceux qui composèrent, en 1588, la Censure de l'université de Louvain contre Lessius, sur la doctrine de la grâce. (Voy. LESSIUS.) Il se distingua plus honorablement contre Bañus, et composa, par ordre de la faculté de théologie, une formule de doctrine contradictoire aux propositions condamnées de ce novateur.

* LENS (André-Cornélius), peintre, né à Anvers en 1759, étudia son art à Rome, et devenu professeur de dessin, à l'académie de sa ville natale, il contribua puissamment aux progrès de la peinture en Belgique, par le grand nombre de bons élèves qu'il forma. Il rendit un autre service aux arts, en obtenant du gouvernement autrichien, que les peintres ne fussent plus assujettis, comme ils l'avaient été jusqu'alors, à la maîtrise. L'empereur

reur Joseph II, dans un voyage qu'il fit en Belgique, lui fit les offres les plus brillantes pour l'attirer à Vienne; mais cet artiste les refusa. Il quitta Anvers en 1781, pour se rendre à Bruxelles, où il se maria, et il y mourut le 30 mars 1822. Lens produisit un grand nombre de tableaux de chevalet, qui sont répandus dans les diverses contrées de l'Europe, et particulièrement en Angleterre. Ses ouvrages les plus estimés sont plusieurs tableaux qui ornent l'église de Lierre, et dont les sujets sont tirés de l'Écriture sainte; plusieurs autres dans l'église de la Madeleine à Lille, dont les sujets sont pris de la vie de cette sainte; une *Annonciation* dans l'église de Saint-Michel à Gand; quelques tableaux représentant différents sujets mythologiques, à Vienne, etc. La grâce, la simplicité, et une certaine suavité dans le coloris, distinguent ses différentes compositions. On lui doit en outre : *le Costume ou Essai sur les habillements et les usages de plusieurs peuples de l'antiquité, prouvé par les monuments*, Liège, 1776, gr. in-4, avec 57 fig.; nouvelle édition, revue par G. H. Martini, Dresde, 1785, in-4; *Du bon goût ou de la beauté de la peinture, considérée dans toutes ses parties*, Bruxelles, 1811, in-8, fig.

LENTULUS-GETULICUS (Cnéius), d'une famille consulaire illustre et ancienne, fut élevé au consulat l'an 26 de J.-C. Il était proconsul dans la Germanie, lorsque Séjan fut tué à Rome. Il fut accusé d'avoir eu dessein de donner sa fille en mariage au fils de ce ministre : Lentulus s'en défendit par une lettre si éloquente, qu'il échappa au danger qui le menaçait, et fit exiler son délateur; mais l'affection des soldats pour Lentulus ayant donné ensuite de la jalousie à Tibère, ce prince le fit mourir. Suétone parle, dans la *Vie de Caligula*, d'une *Histoire* écrite par ce consul. Martial dit aussi, dans la préface du premier livre de ses *Épigrammes*, qu'il était poète. — Un sénateur de même nom fut mis à mort en prison, pour être entré dans la conjuration de Catilina.

LENTULUS (Scipion), napolitain, né dans le ^{xv}^e siècle, se retira dans le pays des Grisons, où il embrassa le calvinisme et exerça le ministère à Chiavenna. Il est connu par son *Apologie* d'un édit des Liges-Grises contre des sectaires ariens, 1570, in-8; et par une *Grammaire italienne*, publiée à Genève en 1568. Bayle remarque, à l'occasion de son *Apologie*, « que les apostats affichent un grand » zèle pour la religion qu'ils ont embrassée, et que, » quoiqu'ils aient grand besoin de tolérance, ils sont » ordinairement très-intolérants. » Cette *Apologie*, d'ailleurs, ne fait que mieux remarquer l'inconséquence des protestants, qui s'élèvent contre les ariens, après avoir secoué eux-mêmes le joug de l'Eglise. Car si les protestants ont le droit de s'en tenir à l'Écriture sainte et de l'expliquer même par l'esprit privé, pourquoi les ariens n'auraient-ils pas le même privilège? Et si l'on peut expliquer arbitrairement contre l'autorité de l'Eglise la tradition et les saints Pères, les passages de l'Écriture touchant la présence réelle, pourquoi ne prendrait-on pas la même licence à l'égard des passages qui regardent la divinité de Jésus-Christ? On peut voir

cette observation établie avec autant de force que d'évidence dans un petit traité du jésuite Kaprinay, publié contre les calvinistes de Hongrie : *Vel Christus est in Eucharistia, vel non est Deus*. On la trouve aussi très-bien discutée dans la *Perpétuité de la foi*, tom. 1, pag. 47, 48, 50, etc. (Voy. SERVET, MÉLANCHTHON, VORSTIUS Conrad.)

* LEO (Léonard), compositeur, né à Naples en 1694, ou selon Piccini en 1701, étudia la musique sous Alexandre Scarlatti, devint l'un des maîtres du conservatoire de Santo-Onufrio, et compositeur particulier de la chapelle du roi. C'est lui qui, le premier, a employé dans la composition ces accompagnements expressifs et variés, ce style grandiose et plein d'effet, qui caractérisent sa musique et qui ont servi de modèles à ses successeurs. Il excellait surtout dans la musique d'église, et a laissé dans ce genre deux oratorios, *Santa Elena* et *la Morte di Abele*; un *Miserere* à huit voix, qui passe pour son chef-d'œuvre; un *Ave Maris Stella*. Parmi ses opéras, on distingue *Sophonisbe*, 1781; *Olympiade*, *Demofonte*, *Cojo Gracco*, 1720; *Tamerlane*, 1722; *Timocrate*, 1725; *Catone in Utica*, 1726; *la Clemenza di Tite*, 1755; *Achille in Sciro*, 1740; *il Cioè*, etc. Léo mourut en 1742, selon Burney, en 1745, selon Piccini, ou selon Gerber, en 1745.

PAPES.

LÉON (saint), surnommé *le Grand*, premier pape de ce nom, vit le jour à Rome suivant les uns et en Toscane suivant d'autres. On ne sait rien de particulier sur ses premières années. Les papes saint Célestin 1^{er} et Sixte III l'employèrent dans les affaires les plus importantes et les plus épineuses, lors même qu'il n'était que diacre. Après la mort du dernier de ces pontifes, en 440, il fut élevé sur le saint Siège par le clergé de Rome. Le peuple apprit son élection avec transport et le vit sur le trône pontifical avec admiration. Léon réprima, par sa fermeté, les progrès des hérétiques, et en ramena plusieurs à la foi par sa douceur. Ayant découvert à Rome un nombre infini de manichéens, il fit contre eux une information juridique et publique, mit au grand jour les infamies ténébreuses de leurs mystères, et livra les plus opiniâtres au bras séculier. Il s'arma du même courage contre les pélagiens et les priscillianistes, et extermina entièrement les restes de ces hérétiques en Italie. Son zèle, non moins ardent contre les eutychiens, le porta à protester par ses légats contre les actes du *Brigandage d'Ephèse*, où l'erreur avait été préconisée en 449. L'empereur Marcien ayant assemblé, à la sollicitation de Léon, un concile œcuménique à Chalcédoine en 451, saint Léon y envoya quatre légats pour y présider. La 2^e session fut employée à lire une lettre du saint pape à Flavien, patriarche de Constantinople, dans laquelle il développait d'une manière admirable la doctrine de l'Eglise catholique sur l'incarnation. Le concile lui donna tous les éloges qu'elle méritait. L'erreur fut proscrite, et la vérité prit sa place. Dans le temps qu'on tenait ce concile en Orient, Attila ravageait l'Occident et s'avancait vers Rome pour la réduire en cendres. L'empereur Valentinien choisit saint

Léon pour arrêter ce guerrier terrible et pour faire des propositions de paix. Le pontife lui parla avec tant de majesté, de douceur et d'éloquence, qu'il amollit son caractère féroce. Ce roi barbare sortit de l'Italie et repassa le Danube, emportant dans son cœur de l'amitié, du respect et de l'admiration pour le pontife romain. Genséric fit ce qu'Attila n'avait pas fait. Il surprit Rome en 455 et l'abandonna au pillage; ses troupes saccagèrent la ville pendant 14 jours avec une fureur inouïe. Tout ce que put obtenir saint Léon fut qu'on ne commettrait ni meurtres ni incendies, et qu'on ne toucherait point aux trois principales basiliques de Rome, enrichies par Constantin de présents magnifiques. L'illustre pontife, en veillant aux biens spirituels, ne négligea point les intérêts temporels des peuples, et mourut en 461, avec la réputation d'un saint et d'un grand homme. Son pontificat embarrassait étrangement ceux qui rapportent la grande autorité des papes aux fausses décrétales. Jamais le siège de Rome ne fut plus respecté, ni ses décrets d'une force plus marquée que sous le pape Léon. (Voy. GRÉGOIRE le GRAND, INNOCENT 1^{er}, ISIDORE MER-CATOR, LUTHER, saint PIERRE.) C'est le premier pape dont nous ayons un corps d'ouvrage. Il nous reste de lui 96 *Sermons*, et 141 *Lettres*. Plusieurs savants lui attribuent aussi les livres : *De la vocation des gentils*, *Épître à Démétriadé* : mais le pape Gélase, qui vivait à la fin de ce siècle, cite ces livres comme étant d'un docteur de l'Eglise, sans les attribuer à saint Léon; quelques-uns, parmi lesquels se trouve l'abbé Anthelmi, les attribuent à saint Prosper, mais le style n'est pas favorable à cette opinion, car c'est réellement celui de saint Léon; style poli, coulant, nombreux, plein de dignité et de force, d'une latinité pure et riche. Toutes ses périodes ont une certaine cadence mesurée, qui surprend sans déplaire. Il est semé d'épithètes bien choisies et d'antithèses très-heureuses, mais un peu trop fréquentes. Le père Quesnel a donné une édition des ouvrages de ce saint Père, laquelle parut à Paris, en 1675 en 2 vol. in-4, ensuite à Lyon, l'an 1700, in-fol. Baluze, Anthelmi, Jean Salinas et dom Constant ont reproché au père Quesnel un grand nombre de falsifications; il paraît avoir pris à tâche d'affaiblir dans plus d'un endroit l'impression de l'autorité pontificale, plus forte dans les ouvrages de saint Léon que dans ceux de la plupart des papes postérieurs, comme Casaubon lui-même l'a marqué. On prétend même que c'est dans ce dessein que le père Quesnel, intéressé à combattre l'autorité du chef de l'Eglise, a entrepris cette traduction. Les *Œuvres de saint Léon* ont été publiées de nouveau à Rome en 1755, en 2 vol. in-fol. par le père Cacciari, carme, et à Venise en 1755 par les frères Ballerini; l'une et l'autre éditions sont en 5 vol. in-fol. Le père Cacciari a fait paraître en 1751-55-55, une nouvelle édition avec des *Exercitationes in Opera sancti Leonis*, in-fol. Ce sont des dissertations d'un style assez négligé, mais pleines de choses. L'abbé de Bellegarde a donné une traduction française des sermons de ce saint Père, Paris, 1701, et M. l'abbé Guillon en a donné dans sa *Bibliothèque choisie des*

Pères une analyse très-distinguée par l'élégance de la traduction et par le goût qui a présidé au choix des morceaux. Le père Maimbourg a écrit l'histoire de son pontificat, in-4, ou 2 vol. in-12. (Voy. saint Hilaire d'Arles.) L'Eglise honore la mémoire de ce saint pontife le 11 avril.

LÉON II (saint), sicilien, successeur du pape Agathon en 682, envoya l'année suivante le sous-diacre Constantin, religieux du saint Siège, à Constantinople, en qualité de légat. Il le chargea d'une lettre pour l'empereur, dans laquelle il confirma par l'autorité de saint Pierre, la définition du sixième concile, et disait anathème à Théodore de Pharan, à Cyrus d'Alexandrie, à Sergius, à Pyrrhus, à Paul et Pierre de Constantinople, à Macaire, à Etienne et Polychrone, et même au pape Honorius : « parce que, comme il s'en explique dans une lettre aux évêques d'Espagne, » Honorius n'a point éteint dans sa naissance la » flamme de la doctrine hérétique comme il convenait à son siège. » (Voy. HONORIUS.) Léon II mourut le 25 du mois de mai 684, après avoir tenu le bâton pastoral avec autant de fermeté que de sagesse. Il institua le *baiser de paix* à la messe, et l'*aspersion de l'eau bénite* sur le peuple, perfectionna le chant grégorien, et composa plusieurs hymnes pour l'office de l'Eglise. On lui attribue quatre *Epîtres*, que Baronius croit supposées. L'Eglise honore sa fête le 28 juin, jour auquel il fut enterré.

LÉON III, romain, monta sur la chaire de saint Pierre après Adrien 1^{er}, le 26 décembre 795. Une de ses premières démarches fut d'envoyer à Charlemagne des légats chargés de lui présenter les clefs de la basilique de Saint-Pierre et l'étendard de la ville de Rome, en le priant de députer un seigneur pour recevoir le serment de fidélité des Romains. Il se forma, peu de temps après, une conjuration contre Léon. Elle éclata le 25 avril 799, le jour de saint Marc. Le primicier Pascal, et Campule, sacellaire, ou sacristain, tous deux neveux du dernier pape, à qui ils n'avaient pu succéder, étaient à la tête. Après avoir assailli le pontife avec une troupe de scélérats, tandis qu'il sortait à cheval du palais de Latran pour se rendre à la procession des grandes litanies, ils le jetèrent par terre, le maltraitèrent avec fureur, et firent tous leurs efforts pour lui arracher la langue et les yeux. De la rue il fut traîné au monastère de Saint-Silvestre, où ils répétèrent leurs cruautés, pour s'assurer que jamais il ne ferait usage de la vue ni de la parole. Il ne perdit néanmoins ni l'un ni l'autre; ce que les auteurs et les plus grands personnages du temps regardèrent comme un miracle. Dans la nuit, on vint à son secours. Albin, son camérier, et quelques gens l'enlevèrent du monastère, le firent descendre par la muraille de la ville, et le conduisirent en France auprès de Charlemagne. Ce monarque lui donna une escorte pour retourner en Italie. Il rentra à Rome comme en triomphe, au milieu de tous les ordres de la ville, qui vinrent au devant de lui avec des bannières. Charlemagne passa en Italie l'an 800, le pape l'y couronna empereur d'Occident le jour de Noël de la même an-

née, et obtint de lui la grâce de Pascal et de Cam-pule, que ce prince avait condamnés à mort. Les ennemis de Léon ayant de nouveau conspiré contre lui après la mort de Charlemagne, il en fit périr plusieurs par le dernier supplice, en 815. Il mourut le 11 juin 816, regardé comme un pontife politique. On a de lui treize *Epîtres*, Helmstadt, 1655, in-4. On lui attribue mal à propos l'*Enchiridion Leonis papæ*, petit livre de prières contenant les sept psaumes et diverses oraisons énigmatiques, dont les alchimistes font cas, et que les curieux recherchent par cette raison. Il a été imprimé à Lyon en 1601 et 1607, in-24, et à Mayence en 1625. Mais l'édition recherchée est celle de Rome, en 1525, in-24; et la meilleure après celle-là est celle de Lyon, en 1584, aussi in-24.

LEON IV (saint), romain, pape élu le 12 avril 847, après Sergius II, mourut saintement, le 17 juillet 855. Il illustra le pontificat par son courage et par ses vertus. Il eut la douleur de voir les Sarrasins aux portes de Rome, prêts à faire une bourgade mahométane de la capitale du christianisme. Les empereurs d'Orient et ceux d'Occident semblaient l'avoir abandonnée. Léon IV, plus grand homme qu'eux, prit dans ce danger l'autorité d'un souverain, d'un père qui défend ses enfants. Il employa les richesses de l'Eglise à réparer les murailles, à élever des tours, à tendre des chaînes sur le Tibre. Il arma les milices à ses dépens; il engagea les habitants de Naples et de Gaëte à venir défendre les côtes et le port d'Ostie; il visita lui-même tous les postes, et reçut les Sarrasins à leur descente, non pas en équipage de guerrier, mais comme un pontife qui exhortait un peuple chrétien, et comme un roi qui veillait à la sûreté de ses sujets. Il était né romain. « Le courage des premiers âges de la république (dit l'auteur de l'*Histoire générale*) revivait en lui dans un temps de » lâcheté et de corruption. » Son courage et ses soins furent secondés. On reçut les Sarrasins courageusement à leur descente; et la tempête ayant dissipé la moitié de leurs vaisseaux, une partie de ces conquérants, échappés au naufrage, furent mis à la chaîne. Le pape rendit sa victoire utile, en faisant travailler aux fortifications de Rome et à ses embellissements les mêmes mains qui devaient la détruire. Il enferma ensuite d'une bonne muraille tout le mont Vatican, où il se forma un nouveau quartier, ou une nouvelle ville, qui prit le nom de *Cité Léonine*. Il s'appliqua fortement à la réformation des mœurs et au rétablissement de la discipline ecclésiastique, tint à ce sujet un concile à Rome en 855, et, pour faire un exemple, déposa Anastase, cardinal-prêtre de Saint-Marcel, pour n'avoir pas résidé dans sa paroisse. C'est le même Anastase qui disputa la papauté à Benoît III. Nous avons de Léon IV une *Homélie* adressée aux évêques et aux pasteurs sur leurs devoirs. Elle a été publiée par le P. Labbe, et se trouve dans le Pontifical romain. Cinq jours après sa mort, Benoît III fut élu pape : ce qui détruit l'opinion fabuleuse de ceux qui ont placé le pontificat prétendu de la papesse Jeanne entre ces deux pontifes. Voy. BENOÎT III et Jean VII.

LEON V, natif d'Andréa, succéda au pape Benoît IV en 905. Il fut chassé et mis en prison environ un mois après par Christophe, qui s'empara de son siège. Léon y mourut de chagrin le 6 décembre de la même année.

LEON VI, romain, succéda au pape Jean X, le 6 juillet 928, et mourut au commencement de février 929. Quelques-uns prétendent que c'était un *intrus*, placé sur le saint Siège par les ennemis de Jean X. Etienne VII fut son successeur.

LEON VII, romain, fut élu pape après la mort de Jean XI, en 956, et n'accepta cette dignité que malgré lui. Il fit paraître beaucoup de zèle et de piété dans sa conduite, et mourut en 959. Il est appelé Léon VI dans plusieurs catalogues. Il eut Etienne VIII pour successeur. On a de lui une *Lettre* à Hugo, abbé de Tours, insérée dans le *Spicilege* de dom d'Achery. Elle est une preuve de son zèle pour la discipline monastique.

LEON VIII fut élu pape après la déposition de Jean XII, le 6 décembre 965 par l'autorité de l'empereur Othon. Fleury en parle comme d'un pape légitime; mais Baronius et le père Pagi le traitent d'*intrus* et d'antipape. Au reste, ce fut la grande probité de Léon qui détermina les suffrages en sa faveur; et quoique pendant la vie de Jean XII on n'ait pu le regarder comme canoniquement élu, rien n'empêche qu'il ne puisse être considéré comme pape légitime après la mort de ce pontife, surtout lorsque Benoît V, qui avait été élu pour succéder à Jean XII, eut, pour finir le scandale, acquiescé à sa propre déposition, quoique injuste. Enfin, en le plaçant dans le catalogue des papes légitimes, on ne fait que suivre tous les anciens qui lui ont accordé cet honneur. Il mourut au mois d'avril 965; et le 5 juillet de cette année, Jean XIII fut élu pape après la mort de ces deux pontifes.

LEON IX (saint), appelé auparavant Brunon, fils du comte Egisheim, né en Alsace le 21 juin 1002, passa du siège de Toul à celui de Rome le 11 février 1049, par le crédit de l'empereur Henri III son cousin, qui le fit élire à Worms par les évêques, les grands de l'empire et les légats de l'Eglise romaine. Elevé au pontificat malgré lui, il partit pour Rome en habit de pèlerin, et ne prit celui de souverain pontife que lorsque les acclamations de joie du peuple romain l'eurent déterminé à accepter la tiare. Le nouveau pontife assembla des conciles en Italie, en France, en Allemagne, soit pour remédier au mal, soit pour introduire le bien. En 1050, il tint à Rome un concile où les erreurs de Bérenger sur l'eucharistie furent condamnées. La simonie et le concubinage étaient alors les deux plus cruels fléaux de l'Eglise; mais la vigilance sévère avec laquelle les souverains pontifes les repoussèrent prouve assez que le mal n'était ni général, ni toléré. Léon IX porta un décret dans un concile tenu à Rome en 1051, où il était dit, que « les femmes » qui, dans l'enceinte des murs de Rome, se » raient abandonnées à des prêtres, seraient à l'a- » venir adjugées au palais de Latran comme es- » claves. » C'est sous son pontificat que le schisme des Grecs, dont Photius avait jeté les premiers fondements, éclata par les écrits de Michel Cérularius,

patriarche de Constantinople. Léon réfuta solidement ces écrits, et fit une belle *apologie* de la discipline observée parmi les Latins. En 1055, il se rendit en Allemagne pour demander du secours contre les Normands, et en obtint. Ayant armé contre ces guerriers, il fut battu et pris près de Bénévent, qui, sous son pontificat, avait été donné au saint Siège par l'empereur Henri III. Après un an de prison, il fut conduit à Rome par ses vainqueurs, et mourut le 19 avril 1054. Il avait passé le temps de sa captivité dans les exercices de la pénitence. L'archidiacre Wibert a écrit en latin sa *Vie*, que le père Sirmond a mise au jour, Paris, 1615, in-8, et qui se trouve dans le *Thesaurus Anecdotorum* de dom Martène. On a de ce saint pontife des *Sermons* dans les Œuvres de saint Léon, des *Epîtres décrétales* dans les conciles du père Labbe, et une *Vie de saint Hidulphe*, dans le *Thes. anecdot.* de dom Martène.

LÉON X (Jean et non Julien de Médicis), fils de Laurent de Médicis, naquit à Florence le 11 décembre 1475. Il fut créé cardinal à 15 ans, par Innocent VIII, et devint dans la suite légat de Jules II. Il exerçait cette dignité à la bataille de Ravenne, gagnée par les Français en 1512, et il y fut fait prisonnier. Les soldats qui l'avaient pris, charmés de sa bonne mine et de son éloquence, lui demandèrent humblement pardon d'avoir osé l'arrêter. Après la mort de Jules II, il obtint la tiare, le 5 mars 1513. Léon X fit son entrée à Rome le 11 avril, le même jour qu'il avait été fait prisonnier l'année précédente, et monté sur le même cheval. Ce pontife avait reçu l'éducation la plus brillante : Ange Politin et Démétrius Chalcondyle avaient été ses maîtres. Sa famille était celle des beaux arts ; elle recueillit les débris des lettres chassées de Constantinople par la barbarie turque, et mérita que ce siècle s'appelât le *siècle des Médicis*. Léon X joignait au goût le plus fin la magnificence la plus recherchée. Le nouveau pontife vécut, si on en croit quelques auteurs, en prince voluptueux ; mais Paul Jove, qui d'ailleurs ne lui est pas favorable, en condamnant ses dépenses excessives et ses profusions, rend le plus beau témoignage à la pureté de ses mœurs. Dans le sein de la magnificence et des plaisirs fastueux, Léon X n'oublia pas les intérêts du pontificat. Il termina les différends que Jules II avait eus avec Louis XII, et conclut en 1517 le concile de Latran. Il choisit ses secrétaires parmi les plus beaux esprits de l'Italie. Le style barbare de la daterie fut aboli et fit place à l'éloquence douce et pure des cardinaux Bembo et Sadolet. Il fit fouiller dans les bibliothèques, déterra les anciens manuscrits, et ne ménagea aucune dépense pour se les procurer ; il acheta 500 sequins (5,500 fr.) un seul exemplaire des cinq premiers livres de Tacite, qui furent trouvés dans l'abbaye de Corwey, en Westphalie : il se procura des éditions exactes des meilleurs auteurs de l'antiquité. Les poètes étaient surtout les objets de sa complaisance ; il aimait les vers et en faisait de très-jolis. Dans le temps qu'il préparait aux hommes des plaisirs purs, en faisant renaître les beaux-arts, il se forma une conspiration contre sa vie. Les cardinaux Petrucci et Soli, irri-

tés de ce que ce pape avait ôté le duché d'Urbain à un neveu de Jules II, corrompirent un chirurgien qui devait panser un ulcère secret du pape ; et la mort de Léon X devait être le signal d'une révolution dans beaucoup de villes de l'état ecclésiastique. La conspiration fut découverte ; il en coûta la vie à plus d'un coupable. Les deux cardinaux furent appliqués à la question et condamnés à la mort. On pendit le cardinal Petrucci dans la prison en 1517 ; l'autre racheta sa vie par ses trésors. Léon X, pour faire oublier le supplice d'un cardinal mort par la corde, en créa 51 nouveaux. Il méditait depuis quelque temps deux grands projets : l'un était d'armer les princes chrétiens contre les Turcs, devenus plus formidables que jamais sous le sultan Sélim II ; l'autre d'embellir Rome et d'achever la basilique de Saint-Pierre commencée par Jules II, le plus beau monument qu'aient jamais élevé les hommes. Il fit publier en 1518 des Indulgences plénières dans toute la chrétienté, pour contribuer à l'exécution de ces deux projets. Il s'éleva à cette occasion une vive querelle en Allemagne, entre les dominicains et les augustins. Ceux-ci avaient toujours été en possession de la prédication des indulgences, ils virent avec peine la préférence donnée aux dominicains. Luther se fit l'organe de leur mécontentement. C'était un moine ardent, infecté des erreurs de Jean Huss. (*Voy.* LUTHER.) Ses prédications et ses livres enlevèrent des peuples entiers à l'Eglise romaine. Léon X tenta vainement de ramener l'hérésie par la douceur ; il fut enfin forcé de l'anathématiser par deux bulles consécutives, l'une en 1520, l'autre en 1521. Le feu de la guerre s'alluma vers le même temps dans toute l'Europe. François I^{er} et Charles-Quint recherchant l'alliance de Léon X, ce pontife flotta longtemps entre ces deux princes ; il fit presque à la fois un traité avec l'un et avec l'autre ; en 1520 avec François I^{er}, auquel il promit le royaume de Naples, en se réservant Gaëte ; et en 1521 avec Charles-Quint, pour chasser les Français de l'Italie, et pour livrer le Milanais à François Sforce, fils puîné de Louis le Maure, et surtout pour donner au saint Siège Ferrare, qu'on voulait toujours ôter à la maison d'Est. On a ridiculement prétendu que les malheurs de la France dans cette guerre lui causèrent tant de plaisir qu'il fut saisi d'une fièvre dont il mourut le 1^{er} décembre 1521, à 46 ans moins dix jours. Mais il paraît plus probable que le poison termina sa vie. Son talent était de manier les esprits ; il s'empara si bien de celui de François I^{er} dans une entrevue qu'ils eurent à Bologne en 1515, que ce prince consentit à l'abolition de la Pragmatique. (*Voy.* FRANÇOIS I^{er}.) Le goût du luxe, goût plus convenable à un prince qu'à un pontife, les moyens qu'il employa pour élever sa famille, son humeur vindicative, ternirent l'éclat de ses bonnes qualités, et celui que les beaux arts avaient répandu sur son pontificat. Il ne faut pas croire cependant tous les bruits répandus sur Léon X par les protestants, qui l'ont peint comme un athée qui se moquait de Dieu et des hommes. Ces bruits scandaleux ne sont fondés que sur de prétendues anecdotes, et sur des propos qu'il est impossible qu'il ait tenus. On sent

assez que ces sectaires ont dû se déchaîner contre le pontife qui avait lancé la première excommunication sur le patriarche et ses adhérents. Un auteur moderne, calviniste anglican, rend à Léon X plus de justice que ses coréligionnaires. Voici comment il le juge après avoir balancé les opinions et les jugements divers des historiens. « Il nous » reste les témoignages les plus satisfaisants sur » la pureté des mœurs qui distingua ce pape tant » dans sa première jeunesse que lorsqu'il parvint » au souverain pontificat ; et l'exemple de chas- » teté et de décence qu'il a donné est d'autant plus » remarquable qu'il était plus rare dans le siècle où » il a vécu. » « Le gouvernement de Léon X, dit un » écrivain judicieux, est le tableau d'un siècle en- » tier, auquel il a eu la gloire d'imposer son nom. » Non-seulement ce siècle fut celui des grands hom- » mes, mais des femmes aussi s'y distinguèrent, telles que Constance d'Avalos, Tullie d'Aragon, Laure Balthia, Victoire Colonne, Véronique Gambara, Gaspara Stampa. Léon X ne dédaignait pas d'admettre à sa table les beaux esprits de son époque. C'était son délassement après les soins assidus qu'il don- » nait à ses états. Protecteur éclairé des lettres, il avait choisi ses secrétaires parmi les bons écrivains de l'é- » poque. Il rétablit le gymnase de l'université de Rome, et lui rendit ses revenus, employés depuis longtemps à d'autres usages ; des professeurs y furent appelés de toutes parts pour y enseigner la théologie, le droit canon, le droit civil, la philosophie morale, la rhétorique, la logique, les mathématiques, la médecine, la langue grecque, etc. On ne connaît de ce prélat qu'une *pièce* de vers latins, composée pendant son cardinalat, sur une statue de Cléopâtre qu'on venait de découvrir. On peut consulter l'*Histoire de Léon X* par Will. Roscoe, Londres, 1805, 4 vol. in-4, traduite en français par P.-F. Henry, Paris, 1808, 4 vol. in-8.

LEON XI (Alexandre-Octavien, de la maison des Médicis, cardinal de Florence), fut élu pape le 1^{er} avril 1605, et mourut le 27 du même mois, à 70 ans, infiniment regretté. Ses vertus et ses lumières présageaient aux Romains et à l'Eglise un règne glorieux.

LEON (Pierre de), antipape. Voy. INNOCENT II.

* LÉON XII (Annibal della Genga), né le 2 août 1760, au château Della Genga sur le territoire de Spolète, fut, en 1795, promu par Pie VI à l'archevêché de Tyr (*in partibus*), et envoyé nonce à Cologne. En 1805, Pie VII lui confia la mission importante de nonce extraordinaire à la diète de Ratisbonne. Chargé de pourvoir aux besoins des églises d'Allemagne, après les sécularisations et les envahissements des princes, il eut à ce sujet plusieurs conférences dans lesquelles il déploya beaucoup de zèle et de talent, mais il ne put triompher de la difficulté des circonstances, et se vit obligé de retourner en Italie, sans avoir rien terminé. Il fut témoin de la persécution qu'éprouva Pie VII, et se retira dans la paroisse de Monticelli. Le pape, en 1814, le chargea de remettre à Louis XVIII des lettres de félicitation. De retour à Rome sur la fin de la même année, il fut le premier cardinal nommé dans la promotion du 8 mars

1816. Il succéda, en 1820, au cardinal Litta dans les fonctions de cardinal-vicaire ; il était en outre préfet des congrégations de la résidence des évêques et des immunités ecclésiastiques, lorsqu'à la mort de Pie VII il fut élu pape le 27 septembre 1825, sous le nom de Léon XII. Son couronnement eut lieu le 5 octobre. Il s'occupa d'abord du soulagement des pauvres et remit en vigueur une ancienne coutume introduite par saint Grégoire le Grand, qui voulait que tous les jours douze pauvres trouvassent à dîner dans son palais. Les besoins de l'Eglise ne pouvaient échapper au nouveau pontife et il s'empressa de pourvoir aux évêchés vacants. Il excita le zèle des fidèles pour la reconstruction de l'église de St-Paul ; délivra la campagne de Rome des malfaiteurs qui l'infestaient ; encouragea les sciences et les arts ; enrichit la bibliothèque du Vatican et les musées ; donna des soins particuliers à l'instruction et aux études ; fit de sages règlements sur l'administration publique, la justice et le commerce ; favorisa les établissements de charité et remplit tous les devoirs de pontife, de prince et de père commun. Léon XII mourut le 10 février 1829, après une maladie de cinq jours, qui n'avait été qu'une longue et tranquille agonie. L'élection de ce pontife, dit le *Mémorial catholique* de mars 1829, avait été une marque de la protection divine sur l'Eglise. Les plus touchantes vertus s'alliaient en lui à la prudence et à la fermeté, si nécessaires aujourd'hui. Ses hautes lumières égalaient son zèle. Il connaissait les besoins du siècle, et méditait, dans sa sagesse, les grands devoirs que le nouvel état du monde prépare à la souveraineté spirituelle. Quoique la courte durée de son pontificat ne lui ait pas permis de déployer ses salutaires desseins, entourés d'ailleurs d'obstacles de tout genre ; quelques-uns de ses actes font connaître quelles étaient ses vues. Il croyait que, sans changements brusques et violents, l'autorité spirituelle devait tendre à se dégager des liens politiques, et à exercer, avec une pleine liberté, la puissance qui lui appartient. C'est ce que montre sa conduite à l'égard des républiques de l'Amérique méridionale. Au lieu de subordonner à des considérations d'un ordre inférieur les intérêts de la religion, il s'éleva au-dessus des questions agitées par la diplomatie, et remplit avec indépendance le premier devoir d'un pape, celui de pourvoir en tout état de choses, à la perpétuité du ministère pastoral. Ses derniers jours furent attristés par l'abus que l'on fit en France de la lettre écrite par le ministre secrétaire-d'état au sujet des ordonnances relatives aux séminaires ; mais la vérité ne tarda pas à percer, et le *Mémorial* rapporte un fait qui montre que ce pontife désapprouva la circulaire, rédigée par quelques évêques, et adressée à M. Feutrier, laquelle reconnaissait au gouvernement des *droits de surveillance*. Le pape souigna ces mots, et y joignit la note suivante. « Cette » expression, dans le sens si large qu'elle peut » présenter ici, ne doit certainement pas être souf- » ferte dans l'église du Christ, et a été rejetée d'une » voix unanime dans plus d'un concile. La même » expression ne peut être admise et employée

» maintenant par un illustre corps d'évêques; car
 » elle ne peut l'être sans un grave scandale et au
 » détriment de l'Eglise. » La Quotidienne du 19 fé-
 » vrier, a tracé en quelques lignes le tableau de
 » son gouvernement : « Léon XII a vécu orné de
 » vertus et de science; c'était un des esprits les
 » plus grands de son siècle; son caractère était
 » doux et ferme, il savait les hommes et les choses
 » de son temps; rien ne manquait à ce pontife pour
 » gouverner l'Eglise de Dieu, de manière à la faire
 » sortir triomphante du milieu des tempêtes. L'Italie
 » a béni la douceur de son sceptre, et le monde a
 » admiré la prévoyance de son autorité; il a calmé
 » des irritations profondes et apaisé des haines fu-
 » rieuses. L'Eglise de Belgique commençait à jouir de
 » sa sainte et souveraine intervention; les états dis-
 » sidents cédaient à l'ascendant de son génie; l'Alle-
 » magne s'étonnait de voir plusieurs de ses grands
 » princes passer sous l'autorité de la foi divine,
 » dont il leur présentait le flambeau. De grandes
 » conquêtes ont illustré son court pontificat. Le ca-
 » tholicisme s'étendait de toutes parts. L'Amérique,
 » agitée par les usurpations, gardait l'antique lu-
 » mière et le lien vénérable de la religion; et pour
 » mêler à ces sacrés devoirs du pontificat des bien-
 » faits d'un ordre moins imposant, la culture des
 » sciences et des beaux-arts donnait du charme à
 » l'austère dignité de son commandement. L'Italie
 » présentait le doux exemple d'un peuple gouverné
 » comme une famille; l'autorité des patriarches se
 » rendait vivante, et le monde pouvait savoir ce
 » que c'est que le sceptre de la royauté, lorsqu'il
 » est adouci par la religion et sanctifié par les
 » vertus. » M. le chevalier Artaud de Montor a pu-
 » blié *l'Histoire du pape Léon XII*, Paris, 1845,
 2 vol. in-8.

EMPEREURS.

LÉON I^{er}, le *Grand* ou l'*Ancien*, empereur d'O-
 rient, monta sur le trône après Marcien, l'an 457.
 On ne sait rien de sa famille; tout ce qu'on con-
 naît de sa patrie, c'est qu'il était de Thrace, et qu'il
 fut d'abord simple soldat. Il s'avança rapidement
 dans les grades de l'armée par la faveur d'Aspar
 qui commandait en chef les troupes de l'empire. Il
 était à la tête d'un corps sous les murs de Selym-
 bria, lorsqu'il fut proclamé empereur. Ce choix
 fait par Aspar fut confirmé par le sénat, et Léon
 reçut la couronne des mains d'Anatole, patriarche
 de Constantinople : ce qui ne s'était point encore
 pratiqué jusqu'alors. Il signala les commencements
 de son règne par la confirmation du concile de
 Chalcédoine contre les *eutychiens*, et par la paix
 qu'il rendit à l'empire, après avoir remporté de
 grands avantages sur les Barbares. La guerre avec
 les Vandales s'étant rallumée, Léon marcha contre
 eux, mais il ne fut pas heureux, ayant été trahi
 par le général Aspar. Cet homme ambitieux l'avait
 placé sur le trône, dans l'espérance de régner sous
 son nom. Il fut trompé, et dès lors il ne cessa de
 susciter des ennemis à l'empereur. Léon fit mourir
 ce perfide, avec toute sa famille, en 471. Les Goths,
 pour venger la mort d'Aspar, leur plus ferme appui
 dans l'empire, ravagèrent pendant près de deux
 ans les environs de Constantinople, et firent la paix

après divers succès. Léon mourut en 474, loué par
 les uns, blâmé par les autres. Son zèle pour la
 foi, la régularité de ses mœurs, lui méritèrent des
 éloges. L'avarice obscurcit ces vertus; il ruina les
 provinces par des impôts onéreux, écouta les déla-
 teurs, et punit souvent les innocents.

LÉON II, ou le *Jeune*, fils de Zénon dit l'*Isau-
 rien*, et d'Ariane, fille de Léon I^{er}, succéda à son
 aïeul en 474. Mais Zénon régna d'abord sous le nom
 de son fils, et se fit ensuite déclarer empereur au
 mois de février de la même année. Le jeune Léon
 mourut au mois de novembre suivant, et Zénon
 demeura seul maître de l'empire. Léon avait en-
 viron 16 ans, et non pas 6; il avait ruiné sa santé
 par des débauches qui hâtèrent sa mort.

LÉON III, l'*Isaurien*, empereur d'Orient, était
 originaire d'Isaurie. Ses parents vivaient du travail
 de leurs mains, et étaient cordonniers. Léon s'en-
 rôla dans la milice comme simple soldat. Justi-
 nien II l'incorpora ensuite dans ses gardes, et Ana-
 stase II lui donna la place de général des armées
 d'Orient, après diverses preuves de valeur : c'était
 le poste qu'il occupait lorsqu'il parvint à l'empire
 en 717. Les Sarrasins, profitant des troubles de l'O-
 rient, vinrent ravager la Thrace, et assiéger Con-
 stantinople avec une flotte de 80 voiles. Léon dé-
 fendit vaillamment cette ville, et brûla une partie
 des vaisseaux ennemis par le moyen du feu gré-
 geois. Ses succès l'enorgueillirent; il tyrannisa ses
 sujets, et voulut les forcer à briser les images; il
 chassa du siège de Constantinople le patriarche
 Germain et mit à sa place Anastase, qui donna tout
 pouvoir au prince sur l'Eglise. Léon ayant en vain
 répandu le sang pour faire outrager les tableaux
 des saints, tâcha d'entraîner dans son parti les gens
 de lettres, chargés du soin de la bibliothèque.
 N'ayant pu les gagner ni par promesses ni par me-
 naces, il les fit enfermer dans la bibliothèque,
 entourée de bois sec et de toutes sortes de matières
 combustibles, et y fit mettre le feu. Des médailles,
 des tableaux sans nombre, et plus de 50,000 vo-
 lumes, furent consumés par cet incendie. Le bar-
 bare fut excommunié par Grégoire II et par Gré-
 goire III. (*Voy. GREGOIRE II*). Il équipa une flotte
 pour se venger du pape; mais elle fit naufrage
 dans la mer Adriatique, et le tyran mourut peu de
 temps après, en 741, regardé comme un fléau de
 la religion et de l'humanité. Son règne fut de 24 ans.
 On a quelques médailles en or à l'effigie de cet em-
 pereur : elles attestent l'anéantissement total des
 arts du dessin à cette époque.

LÉON IV, surnommé *Chazare*, fils de Constantin
 Copronyme, naquit en 751, et succéda à son père
 en 775. C'était un temps où les disputes des *icono-
 clastes* ou *briseurs d'images* agitaient tout l'Orient.
 Léon feignit d'abord de protéger les catholiques;
 mais ensuite il se moqua également de ceux qui
 honoraient et de ceux qui détruisaient les images.
 Son règne ne fut que de 5 ans, pendant lesquels il
 eut le bonheur de repousser les Sarrasins en Asie.
 Il mourut en 780, d'une maladie pestilentielle,
 dont il fut frappé, disent les historiens grecs, pour
 avoir osé porter une couronne ornée de pierres
 qu'il avait enlevées à la grande église de Constanti-

nople. Il avait épousé la fameuse Irène. (Voy. ce nom).

LEON V, l'*Arménien*, ainsi appelé parce qu'il était originaire d'Arménie, né vers la fin du viii^e siècle, devint par son courage général des troupes sous Nicéphore; mais ayant été accusé de trahison contre cet empereur, il fut battu de verges, exilé, et obligé de prendre l'habit monastique. Michel Rhangabé, devenu empereur, l'ayant rappelé, lui donna le commandement de l'armée; mais, profitant de l'imprudence et du malheur de son maître, il s'éleva à sa place, et en fut jugé digne. Ce fut à la noblesse de son extérieur, tout petit qu'il était, à un air ferme et imposant, à une voix de tonnerre, très-utile dans un jour de bataille, à l'hypocrisie même et à l'art du déguisement, talent d'importance dans la nation qu'il avait à gouverner, qu'il dut les suffrages des gens de guerre. Les troupes le proclamèrent empereur en 813, après avoir destitué Michel dit le *Bègue*. Il remporta l'année d'après une victoire signalée sur les Bulgares, et fit avec eux, en 817, une trêve de 50 ans. Ce qu'il y eut de singulier dans ce traité, c'est que l'empereur chrétien jura par les faux dieux de l'observer; et le roi Bulgare, qui était païen, appela à témoin de son serment ce que le christianisme a de plus sacré. La cruauté de Léon envers ses parents et les défenseurs du culte des images ternit sa gloire et avança sa mort. Les conjurés s'étaient déguisés en prêtres et en clercs, et se rendirent à la chapelle du palais, où Léon assistait habituellement aux matines. Ce prince fut massacré la nuit de Noël, en 820, comme il entonnait une antienne : le patriarche Nicéphore, qui avait été persécuté et exilé par Léon, en apprenant sa mort, s'écria.... « La religion est délivrée » d'un grand ennemi; mais l'état perd un prince » utile. » Ce jugement a été confirmé par l'histoire.

LEON VI, le *Sage et le Philosophe*, fils de Basile le Macédonien, monta après lui sur le trône en 886. L'empire était ouvert à tous les Barbares : Léon voulut dompter les Hongrois, les Bulgares, les Sarrasins; mais il ne réussit contre aucun de ces peuples. Les Turcs, appelés à son secours, passèrent en Bulgarie, mirent tout à feu et à sang, enlevèrent des richesses, et firent un nombre prodigieux de prisonniers qu'ils vendirent à Léon. En se servant des armes des Turcs, Léon leur ouvrit le chemin de Constantinople, et après en avoir été les soutiens ils en furent les destructeurs. Il se montra meilleur politique en chassant de son siège le patriarche Photius. Un des successeurs de cet homme fameux, le patriarche Nicolas, excommunia l'empereur parce qu'il s'était marié pour la quatrième fois; ce que la discipline de l'église grecque défendait. Il termina cette affaire en faisant déposer le patriarche. Léon mourut de la dysenterie en 911, à l'âge de 46 ans. Il fut appelé le *Sage et le Philosophe* par des flatteurs qui distribuaient, comme aujourd'hui, la célébrité selon leurs intérêts. « Ce » prince, surnommé le Philosophe, je ne sais pour » quoi (dit le traducteur des *Avis de l'empereur* » *Basile à Léon son fils et son collègue*), ne fut qu'un » pédant sans vertus, qui fit des livres, se laissa

» battre par ses ennemis, et donna à ses sujets » l'exemple d'un libertinage scandaleux. » Il se plaisait à composer des *Sermons*, au lieu de s'occuper de la défense de l'empire. Nous en avons 55 pour différentes fêtes dans la *Bibliothèque des Pères*. Combefis, Savil, Maffei et Gretser en ont publié quelques-uns. L'éloquence de ce prince tenait beaucoup de la déclamation. Il nous reste encore de lui : *Opus Basilicon*, dans lequel on avait rassemblé toutes les lois des empereurs grecs. Les *Basiliques* (*Opus Basilicon*) avaient été compilées par Basile : ils furent retouchés par les soins de Léon VI; ils étaient en 60 livres, dont 47 ont été publiés en 1647, par G.-A. Fabrot; 4 autres ont été publiés depuis par Reitz, avec une version latine de Ruhnkenius, sous ce titre : *Operis Basilici Fabrotiani supplementum*, Leyde, 1763, in-fol.; *Novellæ constitutiones*, au nombre de 115, avec des *Epitome*, pour corriger plusieurs nouveautés que Justinien avait introduites. Leunclavius les a données à la fin de son abrégé du *Basilicon*, Bâle, 1575; un *Traité de tactique*, publié par Meursius, Leyde, 1612. C'est le plus intéressant de ses ouvrages. On y voit l'ordre des batailles de son temps, et la manière de combattre des Hongrois et des Sarrasins. Ce livre, important pour la connaissance du Bas-Empire, a été traduit en français par M. de Maizeroy, Paris, 1771, 2 vol. in-8. On a encore de cet empereur un *Cantique sur le jugement dernier*, traduit en latin par Jacques Pontanus; 17 *Prédications sur le sort de Constantinople*, publiées par George Codinus dans son ouvrage *De imperatoribus constantinopolitanis*, Paris, 1653, et une *lettre* à Omar pour prouver la vérité de la religion chrétienne et l'impiété de celle des Sarrasins; on la trouve dans les nouvelles éditions de la *Bibliothèque des Pères*. Léon VI avait la prétention de prédire l'avenir, et il nous reste de lui 17 *Oracles* obscurs, qui ne trouvent de croyance que chez les Grecs superstitieux. Rulgersius a publié les 16 premiers avec une version latine, et Leunclavius y a ajouté le 17^e qui était resté inédit. Les bibliothèques de Florence et du Vatican possèdent plusieurs autres ouvrages manuscrits de Léon. On trouve de lui 27 vers *rétrogrades* en grec, dans les *Excerpta græc. rhet.*, de Leo Allatius, Rome, 1741, in-8, p. 598.

LEON de BYZANCE, natif de cette ville, se forma à l'école de Platon. Ses talents pour la politique et pour les affaires le firent choisir par ses compatriotes dans toutes les occasions importantes. Ils l'envoyèrent souvent vers les Athéniens, et vers Philippe, roi de Macédoine, en qualité d'ambassadeur. Ce monarque ambitieux, désespérant de se rendre maître de Byzance tant que Léon serait à la tête du gouvernement, fit parvenir aux Byzantins une lettre supposée, par laquelle ce philosophe promettait de lui livrer sa patrie. Le peuple, sans examiner, court furieux à la maison de Léon, qui s'étrangla pour échapper à la frénésie de la populace. Cet illustre infortuné laissa plusieurs écrits d'histoire et de physique, mais ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Il florissait vers l'an 550 avant J.-C.

LEON (saint), évêque de Bayonne, et apôtre des Basques, était de Carentan en Basse-Normandie. Il

fut chargé d'une mission apostolique par le pape Etienne V, pour le pays des Basques, tant en-deçà qu'au-delà des Pyrénées ; mais pendant qu'il exerçait son ministère, il fut martyrisé vers l'an 900 par les idolâtres du pays.

LEON *Le Grammairien*, qui vivait dans le x^e siècle, composa une *Chronique de Constantinople*, sous le titre de *Chronographia res à recent. imperator. gestas complectens*; elle comprend l'histoire des empereurs depuis 815 jusques à 929, c'est-à-dire, depuis Léon l'Arménien jusqu'à Constantin VII. Elle est jointe à la *Chronique* de saint Théophane, imprimée au Louvre en 1653, in-fol., et fait partie de la Byzantine; elle a été traduite en latin par Jacques Goar et en français par Cousin.

LÉON d'ORVIETE (*Leo Urbevetanus*), natif de cette ville, dominicain suivant les uns, et franciscain suivant d'autres, laissa deux *Chroniques*, l'une des papes, qui finit en 1514, et l'autre des empereurs, qu'il a terminée à l'an 1508. Jean Lami les publia toutes deux en 1757, en 2 vol. in-8. Le style de Léon se sent de la barbarie de son siècle. Il adopte plusieurs fables que la lumière de la critique a dissipées. A ces défauts près, son ouvrage est utile pour l'histoire de son temps.

LÉON (Jean), surnommé l'*Africain*, habile géographe arabe du xvi^e siècle, était natif de Grenade, et s'appelait primitivement *Alhaçan-ebn Mohammed Alvazas Alfasi*. Il fut élevé à Fez, suivit à l'âge de 16 ans son oncle dans une ambassade envoyée vers le roi de Tombuth, et ne revint qu'au bout de quatre ans. Après avoir longtemps voyagé en Europe, en Asie et en Afrique, il fut pris sur mer par des pirates. Il abjura le mahométisme en 1515, sous le pape Léon X, auquel les pirates en avaient fait présent. Le pape l'avait fait instruire dans le catholicisme, et il lui donna des marques singulières de son estime. Léon apprit le latin, l'italien, et ouvrit un *Cours* de langue arabe. Son disciple le plus célèbre fut le cardinal Antonini, ex-général des Augustins. Il ne tarda guère à donner des preuves d'une conversion peu sincère. Il prit de nouveau le turban, et mourut vers 1526. Nous avons de Jean Léon les *Vies des philosophes arabes*, que Hottinger fit imprimer en latin à Zurich en 1664, dans son *Bibliothecarius quadri-partitus*. On les a insérées aussi dans le tome 15 de la *Bibliothèque* de Fabricius, sur une copie que Cavalcanti avait envoyée de Florence. Il composa en arabe la *Description de l'Afrique*, qu'il traduisit ensuite en italien. Elle est assez curieuse et assez estimée; il y traite principalement des arbres, herbes et racines de cette partie du monde. Jean Temporal la traduisit en français, et la fit imprimer à Lyon en 1556, en 2 vol. in-fol., sous le titre de *Historiale description de l'Afrique*. Il y en a une mauvaise *Traduction* latine par Florius. Louis Marinol, qui ne cite jamais Léon, l'a copié presque partout.

LÉON DE MODÈNE, célèbre rabbin de Venise au xvii^e siècle, dont le véritable nom était *Juda Arié*, est auteur d'une excellente *Histoire des rites et coutumes des Juifs*, en italien. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Venise, en 1658. Richard Simon a donné une traduction française de ce livre,

Paris, 1674, in-12, qui instruit en peu de mots des coutumes des Juifs, et surtout des anciennes, auxquelles l'auteur s'attache plus qu'aux modernes. Le traducteur a enrichi sa version de deux morceaux curieux, sur la secte des *Caraites*, l'autre sur celle des *Samaritains* d'aujourd'hui. On a encore de Léon un *Dictionnaire hébreu et italien*, Venise, 1612, in-4, 2^e édition augmentée, Padoue, 1640.

LÉON (Louis de), *Aloysius Legionensis*, religieux augustin, professeur de théologie à Salamanque, se rendit très-habile dans le grec et dans l'hébreu. Il fut mis à l'inquisition pour avoir commenté d'une manière assez inconsidérée le Cantique des cantiques. Il y donna des exemples héroïques de patience et de grandeur d'âme, et sortit de son cachot au bout de deux ans. On le rétablit dans sa chaire et dans ses emplois. Il mourut en 1591, à 64 ans. Il avait le génie de la poésie espagnole, et ses vers avaient de la force et de la douceur; mais il est plus connu par ses livres théologiques. Son principal ouvrage est un savant traité en latin, intitulé : *De utriusque Agni, typici et veri, immolationis legitimo tempore*. Le P. Daniel a donné ce livre en français, 1695, in-12, avec des réflexions. L'original et la copie sont également curieux. Son *Commentaire* sur le Cantique des cantiques parut à Venise en 1604, in-8, en latin.

LÉON (Pierre CIEÇA de), voyageur espagnol, passa en Amérique à l'âge de 15 ans, et s'y appliqua pendant 17 ans à étudier les mœurs des habitants du pays. Il composa l'*Histoire du Pérou*, et l'acheva à Lima en 1550. La première partie de cet ouvrage fut imprimée à Séville l'an 1553, in-fol., en espagnol; et à Venise, en italien, in-8, 1555 et 1557: elle est estimée des Espagnols, et elle mérite de l'être.

LÉON (*dit l'Hébreu*, ou *Juda le rabbin*), fils aîné d'Isaac Abrabanel, célèbre rabbin portugais (*voyez ABRABANEL*), né dans le royaume de Castille, suivit son père qui se réfugia à Venise, après l'expulsion des Juifs par Ferdinand le Catholique. On a de lui trois *Dialogues sur l'amour*, Rome, 1553, traduit de l'italien en français par Denys Sauvage et Pontus de Thiard: cet ouvrage a été souvent imprimé in-8 et in-12, dans le xvi^e siècle.

LÉON de SAINT-JEAN, carme, né à Rennes l'an 1600, était appelé, avant son entrée en religion, Jean Macé: il fut élevé successivement presque à toutes les charges de son ordre, dont il devint provincial, et s'acquit l'estime de Léon XI, d'Alexandre VII, de plusieurs cardinaux, et des grands hommes de son siècle. Il prêcha devant Louis XIII et Louis XIV avec applaudissement. Ami intime du cardinal de Richelieu, il recueillit les derniers soupirs de ce ministre. Il mourut le 30 décembre 1671, à Paris, après avoir publié un très-grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *Vie de François d'Amboise*, Paris, 1654; *Vie de sainte Madeleine de Pazzi*, Paris, 1656, in-8; *Histoire de la province des Carmes de Tours*, en latin, Paris, 1640, in-4; *Journal de ce qui s'est passé à la maladie et à la mort du cardinal de Richelieu*, Paris, 1642, in-4; plusieurs ouvrages ascétiques; et quelques-uns pour soutenir la prétendue antiquité de son ordre; *Studium sa-*

pientia universalis, 5 vol. in-fol. : le premier parut à Paris en 1637; il comprend les sciences profanes; les deux autres ont été imprimés à Lyon, en 1664; ils ont pour but la science de la religion : on estime principalement ce qui regarde la théologie dogmatique. Le style de cet ouvrage est pur et coulant. *La Somme des sermons parénétiques et panégyriques*, Paris, 1671-75, 4 vol. in-fol.

LEON. *Voy.* LEONTIUS.

LEON de CASTRO. *Voy.* CASTRO.

LEONARD (saint), solitaire du Limousin, mort vers le milieu du vi^e siècle, a donné son nom à la petite ville de *St.-Léonard-le-Noblet*, à 5 lieues de Limoges. Il avait été baptisé, dit-on, par saint Remi, qui, après l'avoir chargé de prêcher la foi aux peuples, le présenta à la cour de Clovis. Léonard demanda pour toute faveur la permission de visiter les prisonniers, et de délivrer ceux qui sembleraient mériter leur grâce. Après s'être acquitté de ce devoir, il revint dans sa retraite. Le concours de néophytes qui l'y suivirent fut si grand, qu'il donna naissance à la petite ville de *St.-Léonard-le-Noblet*, à cinq lieues de Limoges. L'*Histoire* de sa vie, écrite par un anonyme, est pleine de faussetés et de fables absurdes : on estime celle de l'abbé Oroux, imprimée à Paris, en 1760, in-12, *voy.* Baillet, au 6 novembre, jour où l'Eglise honore sa mémoire.

LEONARD de PISE (*Leonardo Fibonacci*), mathématicien, est le premier qui fit connaître en Italie, au commencement du xiii^e siècle, les chiffres arabes et l'algèbre, et qui y enseigna la manière d'en faire usage. On conserve à Florence, dans la bibliothèque de Magliabecchi, un traité d'Arithmétique, en latin, intitulé : *Liber abaci, compositus a Leonardo filio Bonacci, Pisano, in anno 1202*. L'auteur y dit, dans la préface, qu'étant à Bugie, ville d'Afrique, où son père était facteur pour des marchands pisans, il avait été initié dans la manière de compter des Arabes, et que l'ayant trouvée plus commode, et de beaucoup préférable à celle qui était en usage en Europe (en quoi il disait bien certainement vrai), il avait entrepris ce Traité pour la faire connaître en Italie. C'est de là que les chiffres arabes et l'algèbre se répandirent ensuite dans les autres pays de l'Europe, à l'égard de laquelle Léonard de Pise peut presque passer pour inventeur, ayant enseigné le premier les règles de cette science, et l'ayant même perfectionnée. Il est encore auteur d'un *Traité d'arpentage*, que l'on conserve dans la même bibliothèque. Léonard prétend que les chiffres arabes pourraient bien nous venir plutôt des Grecs que des Indiens.

LEONARD MATTHEI D'UDINE, dominicain du x^ve siècle, ainsi nommé du lieu de sa naissance, enseigna, en 1428, la théologie avec réputation, et fut l'un des plus célèbres prédicateurs de son temps. En 1455 il prêcha à Florence devant Eugène IV; puis il parut avec éclat à Venise, à Rome, à Milan, etc., et devint successivement prieur du couvent de *St.-Dominique* de Bologne, ensuite provincial de toute la Lombardie. Il mourut vers l'an 1470. On a de lui un grand nombre de *Sermons* latins, dont le mérite est très-médiocre; mais, comme les éditions en sont anciennes, quelques

curieux les recherchent. Les principaux sont : ceux *De Sanctis*, 1475, ceux du *Carême*, *Quadragesimale aureum*, Paris, 1478, in-fol.; il a laissé aussi un *Tractatus mirabilis de sanguine Christi, in triduo mortis effuso : an fuerit unitus Divinitati ?* Venise, 1627, in-4. Cette question théologique occupait les écoles d'Italie, en 1465.

LEONARD. *Voy.* VINCI et MALESPEINES.

* LÉONARD (Nicolas-Germain), poète, né à la Guadeloupe en 1744, fut amené fort jeune en France où il fit ses études avec succès. Protégé par le ministre Chauvelin, il entra dans la carrière diplomatique, et obtint, en 1772, la place de chargé d'affaires à Liège. Fatigué de cette ville et de la diplomatie, il revint à Paris, qu'il quitta bientôt pour retourner à la Guadeloupe, d'où il ne tarda pas à revenir en France. Peu de temps après il repartit pour la Guadeloupe, avec le titre de vice-secrétaire de la colonie; puis revint mourir à Nantes, le 26 janvier 1795, âgé de 50 ans. On a de lui : *Le Temple de Gnide*, imité de Montesquieu, 1772, in-8; *L'Amour vengé*, 1775, in-4; 1778, in-8; *Lettres de deux amants de Lyon*, 1775, 2 vol. in-12. Ce roman traduit en anglais et en italien, est du même genre que le *Werther* de Goethe et les *Lettres de Jacopo Ortis* (*voy.* FOSCOLO). Inférieur à ces deux ouvrages, la lecture n'en est pas moins dangereuse pour la jeunesse; *La Nouvelle Clémentine*, 1774, in-12 et in-8, trad. en allemand par M^{me} Froriep (*voy.* ce nom); *Idylles et Poèmes champêtres*, Paris, 1775, in-8; 1782, gr. in-18. C'est le seul titre littéraire de Léonard; *Alexis*, roman pastoral; *Voyage aux Antilles*, 1790; *Les saisons*, poème imité de l'anglais de Thompson. La meilleure édition de ses œuvres est celle qu'a donnée son neveu, Campenon, Paris, 1798, 5 vol. in-8.

LEONARDI (Jean), instituteur de la congrégation des *Clercs-Réguliers de la Mère de Dieu*, né à Décimo en 1541, érigea cette association en 1585. Il avait d'abord étudié la pharmacie à Lucques; il s'associa ensuite à un artisan de cette ville qui consacrait le produit de son travail au soulagement des pauvres religieux et pèlerins. Au bout de 10 ans il commença ses études théologiques et fut ordonné prêtre en 1571. Après avoir ouvert des conférences, il engagea ses plus assidus auditeurs à faire partie de sa congrégation. Le but de cet institut est de consacrer une vie pauvre et laborieuse à l'instruction de la jeunesse. Le pieux instituteur essuya des contradictions à Lucques; mais il en fut dédommagé par l'estime du pape Clément VIII, et du grand-duc de Toscane. Il mourut à Rome en 1609, à 69 ans. On a de lui quelques ouvrages peu connus, et il est plus recommandable comme fondateur que comme écrivain. Sa *Vie* a été donnée en italien par Maracci, prêtre de sa congrégation, Venise, 1617, in-fol. On en trouve un extrait dans *l'Hist. des ordres religieux* du P. Hélyot, tom. 4; une autre *Vie* de Léonard a été publiée par le P. Ch. Ant. Erra, Rome, 1739, in-8.

LÉONCE, philosophe athénien, est principalement célèbre parce qu'il donna le jour à Athénaïs, qui devint impératrice d'Orient. *Voy.* EUDOXIE, femme de Théodose le Jeune.

LÉONCE (saint), né à Nîmes en Languedoc, évêque de Fréjus en 561, se fit un nom par son savoir, et édifica par le spectacle des plus éminentes vertus. C'est lui qui engagea saint Honorat, son ami, qui voulait mener la vie solitaire, à se fixer dans son diocèse, et lui désigna l'île de Lérins, où il bâtit le célèbre monastère de ce nom. Cassien, fondateur de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, dédia à saint Léonce, vers l'an 425, les dix premiers livres de ses Conférences. Quelques auteurs ont cru qu'elles furent dédiées à un évêque nommé aussi Léonce, mais autre que le saint dont nous parlons; ce sentiment n'est point appuyé sur des preuves satisfaisantes. Saint Léonce mourut, suivant la commune opinion, vers 450; mais Anselmi, dans son ouvrage *De initiis Ecclesie For-Juliensis*, paraît prouver solidement qu'il mourut vers l'an 452 ou 455. On compte ce saint évêque parmi ceux des Gaules auxquels les papes Boniface et Célestin écrivirent pour des affaires importantes. La lettre du premier concernait les mesures à prendre dans la cause de Maxime de Valence, contre lequel on avait porté des plaintes graves au saint Siège. Il s'agissait, dans celle de Célestin, d'imposer silence aux semi-pélagiens, qui attaquaient la doctrine de saint Augustin sur la grâce. On a quelquefois donné à cet évêque le titre de martyr, mais sans fondement.

LÉONCE le *Scholastique*, prêtre de Constantinople dans le vi^e siècle, a laissé plusieurs livres d'histoire et de théologie, entre autres un *Traité du concile de Chalcédoine*, qu'on trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, et dans le quatrième volume des *Anciennes leçons* de Canisius, in-4.

LÉONCE, *Leontius*, empereur d'Orient, né dans le vi^e siècle, d'une famille originaire d'Isaurie, entra jeune dans la milice de l'Empire, et parvint aux premiers grades. Il donna des preuves de son courage sous Justinien II. Le père de Justinien (Constantin Pogonat), fut son bienfaiteur et l'avança dans la carrière des armes; il jouit même d'une grande faveur dans les commencements de l'empire de Justinien; mais cet empereur, prévenu ensuite contre lui par ses envieux, le tint trois ans dans une dure prison. Léonce, ayant eu sa liberté, déposséda Justinien, et se mit sur son trône en 695. Il gouverna l'empire jusqu'en 698, que Tibère Abdimare lui fit couper le nez et les oreilles, et le confina dans un monastère. Justinien, rétabli par le secours des Bulgares, condamna Léonce à perdre la tête, ce qui fut exécuté en 705. Le soin que cet usurpateur avait eu de conserver la vie à Justinien donne une idée assez avantageuse de son humanité, et peut-être Justinien l'eût-il traité avec plus de douceur s'il avait pu le faire sans danger.

LÉONICENUS (Nicolas), célèbre médecin, né en 1428, à Lonigo, en latin *Leonicum*, dans le Vicentin, d'où lui est venu son nom, professa, pendant plus de 60 ans, la médecine à Ferrare avec beaucoup de succès. C'est à lui qu'on doit la première *traduction latine* des Œuvres de Galien. Il parvint à un âge fort avancé, et mourut en 1524, dans sa 96^e année, emportant les regrets des savants et du peuple. Paul Jove lui ayant demandé par quel se-

cet il avait conservé si longtemps une mémoire sûre, des sens entiers, un corps droit et une santé pleine de vigueur, il lui répondit que c'était l'effet de l'innocence des mœurs, de la tranquillité d'esprit et de la frugalité : *Vividum ingenium perpetua vitæ innocentia, salubre vero corpus hilari frugalitatis præsidio, facile tuetur.* (Voy. HASECH, TOSCHEL.) Le duc et le sénat de Ferrare firent élever un monument à sa mémoire. Il ne s'attacha que très-peu à la pratique de la médecine. « Je rends, disait-il, » plus de services au public que si je visitais les » malades, puisque j'enseigne ceux qui les gué- » rissent. » On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : une *Grammaire latine*, 1475, in-4 (1); une *Traduction latine* des Aphorismes d'Hippocrate; celle de plusieurs Traités de Galien; un traité curieux : *De Plinii et plurium aliorum medic. in medicina erroribus*, Bâle, 1552, in-fol., ouvrage rare; des *versions italiennes* de l'Histoire de Dion et de celles de Procope; une autre des Dialogues de Lucien; trois livres d'*Histoires diverses*, in-fol., en latin. On les traduisit en italien, et cette version parut à Venise, in-8, en 1544; *De morbo gallico liber*, Bâle, 1556, in-4. On voit par ces différentes productions que Leoniceus, en cultivant la médecine, n'avait pas négligé la littérature et l'étude de l'antiquité. Ses ouvrages furent recueillis à Bâle, 1555, in-fol.

LÉONICUS THOMÆUS (Nicolas), savant philosophe vénitien et originaire d'Albanie, étudia le grec à Florence, sous Démétrius Chalcondyle. Il rétablit le goût des belles-lettres à Padoue, où il expliqua le texte grec d'Aristote. Il mourut en 1551 à 75 ans. On a de lui une *Traduction* du Commentaire de Proclus sur le Timée de Platon, et d'autres *Versions italiennes et latines*.

LÉONIDAS 1^{er}, roi des Lacédémoniens, de la famille des Agides, s'acquit une gloire immortelle en défendant, avec trois cents hommes d'élite, le détroit des Thermopyles contre l'armée de Xerxès, roi des Perses, dix mille fois, dit-on, plus nombreuse, l'an 480 avant Jésus-Christ. Les Spartiates, accablés par le nombre, périrent dans cette journée avec leur monarque. Xerxès lui ayant demandé ses armes, il ne lui répondit que ces mots : *Viens les prendre.* Comme quelqu'un lui rapporta que l'armée ennemie était si nombreuse que le soleil serait obscurci de la grêle de leurs traits : *Tant mieux, dit Léonidas, nous combattons à l'ombre.* Léonidas avait sept mille hommes aux Thermopyles; car son armée s'était grossie en route. Xerxès craignant ces hommes déterminés à vaincre ou à mourir, offrit à Léonidas la souveraineté de toute la Grèce s'il voulait se ranger sous ses drapeaux. Léonidas ayant repoussé avec indignation cette offre, l'impératrice Xerxès le fit attaquer deux fois, et deux fois les Perses furent repoussés. Mais un habitant de la

(1) Nicolas Leoniceus n'est point auteur d'une grammaire latine. L'abbé Feller a confondu ici cet écrivain avec Leoniceus (Omnibonus), qui a composé les trois ouvrages suivants : *Liber de octo partibus orationis*, Venise, 1473, in-4; *De versu heroico liber*, Milan, 1473, in-4; *Tractatus ad scandendum*, imprimé de 1470 à 1480, in-4. Ces trois ouvrages ont été réunis sous ce titre : *Grammatices rudimenta, cum libello de arte metrice*, Venise, 1506.

Trachinie, appelé Ephialtes, indiqua au roi un sentier par lequel il pourrait entrer dans la Phocide sans passer les Thermopyles. Léonidas apprit cette trahison et se vit abandonné par la plupart de ses soldats. Il ne resta qu'avec *trois cents* Spartiates qui périrent les armes à la main. Le barbare Xerxès fit attacher à une potence le cadavre de ce héros. Le vainqueur de Platée, Pausanias, fit transporter, quarante ans après, les ossements de Léonidas à Lacédémone. Les lettres et les arts se sont exercés sur ce beau fait de Léonidas. L'anglais Glover et Fontanes y ont puisé chacun le sujet d'un poème épique : celui de Fontanes est resté inédit. David en a fait le personnage principal de son beau tableau des *Thermopyles*, et sa statue par Lemot est un des ornements de la galerie du Luxembourg.

LÉONIDAS II, roi de Sparte, vers l'an 256 avant Jésus-Christ, fut chassé par Cléombrote son gendre, et rétabli ensuite. Il était petit-fils de Cléomène II, et successeur d'Arée II.

LEONIN ou LEEW (Elbert ou Engelbert), de l'île de Bommel, dans la Gueldre, enseigna le droit à Louvain avec un succès extraordinaire. Il eut la confiance la plus intime du prince d'Orange, qui l'employa beaucoup dans l'établissement des Provinces-Unies. Léonin fut chancelier de Gueldre après le départ de l'archiduc Mathias, en 1581, et l'un des ambassadeurs que les états envoyèrent à Henri III, roi de France. Cet habile politique mourut à Arnheim en 1598, à 79 ans. Il ne fut point protestant, et ne voulut jamais prendre part aux desseins des mécontents contre la religion catholique. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Centuria conciliorum*, Anvers, 1584, in-fol.; *Emendationum septem libri*, Arnheim, 1610, in-4. Les jurisconsultes se sont beaucoup servis autrefois de ces deux productions.

LÉONIUS, poète latin de Paris, célèbre dans le xiii^e siècle par l'art de faire rimer l'hémistiche de chaque vers avec la fin, dont voici un exemple, dans un apologue qui ne peint que trop bien les pénitences tardives et forcées :

Dæmon languebat, monachus tunc esse volebat.
Ast ubi convaluit, mansit ut ante fuit.

Voici comme ces deux vers ont été traduits en français :

Reëlzëbud languissait triste et blême ;
Lors vers le froc il tourne tous ses vœux ;
Mais, revenu de cet état pileux,
Le fin matois resta toujours le même.

ou bien

Le diable est-il malade, il se fait solitaire ;
L'infirmité le quitte : il quitte aussi la haire.

En voici un autre sur la providence et la justice de Dieu :

Vos male gaudetis, quia tandem percipietis
Nequitia fructum, tenebras, incendia, luctum,
Nam pius indultor, justusque tamen Deus ultor,
Quæ sua sunt munus, quæ sunt hostilia punit.

Il mit en vers de ce genre presque tout l'ancien Testament. Ces vers, un peu barbares, mais qui souvent exprimaient d'utiles vérités, furent appelés *léonins*, non parce que Léonius en fut l'inventeur, mais parce qu'il y réussit mieux que les autres.

L'abbé Le Beuf a donné une *Dissertation* pour détruire l'opinion commune qui fait Léonius chanoine de Saint-Benoît de Paris ; il prétend qu'il était chanoine de Notre-Dame. Sa plus forte preuve est que Léonius, dans une de ses pièces, invite un de ses amis à venir à la fête des Fous (pieuse farce qui ne se faisait alors que dans l'église de Paris), pour y déposer l'office de bâtonnier, et le transmettre à un autre avec la nouvelle année. Il parle de cet ami comme d'un de ses confrères, et par conséquent ils étaient l'un et l'autre chanoines de Notre-Dame. Comme cette discussion n'est pas bien importante, et que d'ailleurs les preuves du savant dissertateur ne sont que des conjectures, on ne s'y arrêtera pas davantage.

LÉONOR, évêque régional en Bretagne, au vi^e siècle, était du pays de Galles. Ses travaux apostoliques et ses vertus l'ont fait mettre au nombre des saints.

* LÉONORE. Voy. ELÉONORE.

LÉONTIUM, courtisane athénienne, philosophe et se prostitua toute sa vie. Epicure fut son maître, et les disciples de ce philosophe ses galants. Métrodore fut celui qui eut le plus de part à ses faveurs ; elle en eut un fils, qu'Epicure recommanda en mourant à ses exécuteurs testamentaires. Léontium soutint avec chaleur les dogmes de son maître, qui avait été aussi son amant. (Voy. EPICURE.) Elle écrivit contre Théophraste avec plus d'élégance que de solidité. Son style, suivant Cicéron (*De nat. Deor.*, lib. 1.), était pur et attique. Léontium eut aussi une fille nommée Danaé, héritière de la lubricité de sa mère. Cette fille fut aimée de Sophron, préfet d'Ephèse ; ayant favorisé l'évasion de son amant condamné à mort, elle fut précipitée d'un rocher. Elle fit éclater dans ses derniers moments des sentiments extravagants et impies, tels qu'on devait les attendre d'une prostituée, disciple d'Epicure.

LÉONTIUS-PILATUS, ou LÉON, disciple de Barlaam, moine de Calabre, est regardé comme le premier de ces savants grecs à qui on est redevable de la renaissance des lettres et du bon goût en Europe. C'est lui aussi qui enseigna le premier le grec en Italie vers le milieu du xiv^e siècle ; Pétrarque et Boccace furent au rang de ses disciples. Il passa dans la Grèce pour en rapporter des manuscrits ; mais il fut tué d'un coup de tonnerre sur la mer Adriatique, en retournant en Italie. Ce moine, très-versé dans la littérature grecque, ne connaissait que médiocrement la latine. Voy. sa Vie dans l'ouvrage de Humfroi Hody, *De Græcis illustribus*, Londres, 1742, in-8.

LÉOPARD (Paul), humaniste d'Isembourg, près de Furnes, aimait mieux passer sa vie dans un petit collège à Bergues-Saint-Vinox, que d'accepter une chaire de professeur royal en grec qu'on lui offrit à Paris. Il mourut en 1567, à 57 ans. On a de lui en latin des *Remarques critiques*, divisées en vingt livres. Les dix premiers ont été imprimés à Anvers, 1568, in-4. Les dix derniers ont paru pour la première fois en 1604 dans le 5^e vol. du *Fax artium* de Gruter. On convient généralement que ces Remarques sont pleines de savoir, de bon sens et de

bon goût. Il a donné encore une *Traduction* assez fidèle de quelques Vies de Plutarque, Anvers, 1536, in-8.—Il y a eu encore de ce nom Jérôme LÉOPARD, ou plutôt Léopardi, poète florentin peu connu.

* LÉOPARDI (le comte Jacques), né en 1799 d'une noble et ancienne famille de Recanati, dans la marche d'Ancone, se distingua par ses talents poétiques et par son érudition ; ses ouvrages, dont il put voir trois éditions, offrent à un degré éminent le rare assemblage de ces deux mérites. Victime de la terrible invasion du choléra à Naples dans l'année 1837, il donna, l'avant-veille d'une mort qu'il voyait venir sans se faire illusion, un singulier exemple de la constante préoccupation d'une existence toute littéraire. Ce jour là même il dicta le dernier chant d'un poème satirique intitulé : *I paralipomeni della Batrachomimachia di Omero*, où sa verve moqueuse, en se demandant quels doivent être aujourd'hui les motifs de querelles entre les rats et les grenouilles, applique à notre temps cette forme de l'antique badinage grec. Par un singulier contraste, les autres poésies de Leopardi sont empreintes pour la plupart d'une mélancolie profonde. L'érudition dont il a fait preuve dans plusieurs *Dissertations* et dans des *Commentaires* joints à plusieurs morceaux traduits du grec, la place au premier rang des philologues contemporains ; ses *Operette morali* sont regardées par Manzoni comme la production la plus remarquable de l'Italie depuis le commencement du siècle. Une quatrième édition de ses œuvres se préparait à Paris au moment de sa mort. Poète d'un talent incontestable, mais philosophe sceptique et morose, Leopardi eut le malheur de méconnaître, dans ses écrits comme dans sa conduite privée, la religion seule capable de verser sur les plaies d'une âme ulcérée un baume réparateur et vivifiant. Il manqua sous ce rapport à la mission régénératrice qu'il était appelé à remplir dans la littérature italienne moderne.

LÉOPOLD (saint), fils de Léopold le Bel, marquis d'Autriche, succéda à son père en 1086. Sa vertu lui mérita le titre de *Pieux*. Pénétré des maximes de l'Evangile, dont il avait fait de bonne heure une étude particulière, il sentit que la religion était la même pour les princes et pour les particuliers ; il mortifia ses passions, renonça aux plaisirs du monde, nourrit son âme de la prière, pratiqua toutes sortes de bonnes œuvres, et répandit surtout des aumônes abondantes dans le sein des malheureux. Les Autrichiens étaient alors aussi grossiers que superstitieux ; il travailla à adoucir leurs mœurs, à les former aux œuvres et au véritable esprit du christianisme. Ces entreprises réussirent au-delà de ses espérances. Léopold fit le bonheur de ses sujets, diminua les impôts, traita avec une égale bonté le pauvre et le riche, et fit rendre à tous une justice très-exacte. Sa valeur, égale à sa piété, éclata sous l'empereur Henri IV, et se soutint sous Henri V, qui lui donna, en 1106, Agnès sa sœur en mariage. Après la mort de ce prince, il eut plusieurs voix pour lui succéder à l'empire ; mais Lothaire l'ayant emporté, Léopold se fit un devoir de le reconnaître. Après un règne

glorieux, ce prince mourut saintement en 1136 : il avait fondé plusieurs monastères. Innocent VIII le canonisa en 1485. Il avait eu d'Agnès 18 enfants, 8 garçons et 10 filles, qui se montrèrent dignes de leurs illustres parents.

LÉOPOLD, duc d'Autriche, fit la guerre aux Suisses, qui avaient secoué le joug de sa maison : il fut vaincu et tué à la bataille de Sempach, le 7 juillet 1586. On conserve encore son armure dans l'arsenal de Lucerne.

LÉOPOLD I^{er}, empereur, second fils de Ferdinand III et de Marie-Anne d'Espagne, né le 9 juin 1640, roi de Hongrie en 1655, roi de Bohême en 1656, remplaça son père sur le trône impérial en 1658, à l'âge de 18 ans. Un article de la capitulation que les électeurs lui firent signer en lui donnant la couronne impériale, fut qu'il ne donnerait aucun secours à l'Espagne contre la France dans les guerres d'Italie. Le jeune empereur, qui s'était déjà signalé par sa valeur, dirigea ses armes, mais sans de grands succès, contre la Suède. Les Turcs menaçaient alors l'empire. Ils battirent les troupes impériales et ravagèrent la Moravie, parce que l'empereur continuait de soutenir le prince de Transylvanie, qui avait cessé depuis six ans d'envoyer un tribut annuel de 200,000 florins, que ses prédécesseurs avaient promis de payer à l'empire ottoman. Montécuculli, général de Léopold, soutenu par un corps de 6,000 français choisis, sous les ordres de Coligni et de la Feuillade, les défit à Saint-Gothard en 1664, après un combat sanglant, où la victoire fut longtemps douteuse. Les Turcs n'en furent guère affaiblis, et firent une paix avantageuse ; ils retirèrent leurs conquêtes, et on consentit que le prince de Transylvanie fût leur tributaire. L'Allemagne et la Hongrie désapprouvèrent ce traité ; mais le ministère impérial avait ses vues. Les finances étaient en mauvais état. On songeait à assujettir absolument les Hongrois, et à terminer les troubles qui s'élevaient sans cesse dans ce royaume. La paix, ou plutôt la trêve, fut conclue pour 20 années. Bientôt après la Hongrie occupa les armes de l'empereur. Les seigneurs de ce royaume voulaient à la fois défendre leurs privilèges et recouvrer leur liberté ; ils songèrent à se donner un roi de leur nation. Ces complots coûtèrent la tête à Sereni, à Frangipani, à Nadasti et à plusieurs autres ; mais ces exécutions ne calmèrent pas les troubles. Tékéli se mit à la tête des mécontents, et fut fait prince de Hongrie par les Turcs, moyennant un tribut de 40,000 sequins. Cet usurpateur appela les Ottomans dans l'empire. Ils fondirent sur l'Autriche avec une armée de 200,000 hommes, et mirent le siège devant Vienne en 1685. Cette place était sur le point d'être prise, lorsque Jean Sobieski accourut à son secours, tandis que l'empereur se sauvait à Passau. Secondé de l'armée impériale sous la conduite du duc Charles de Lorraine, le roi de Pologne attaqua les Turcs dans leurs retranchements et y pénétra. Une terreur panique saisit le grand-visir Mustapha, qui prit la fuite et abandonna son camp aux vainqueurs. Après cette défaite, les Turcs furent presque toujours vaincus, et les Impériaux reprirent toutes les villes

dont ils s'étaient emparés. Léopold regardant les rebelles de Hongrie comme la cause des maux qui avaient menacé l'empire, ordonna qu'ils fussent punis avec rigueur. On éleva dans la place publique d'Eperies, en 1687, un échafaud, où l'on immola les victimes qu'on crut les plus nécessaires à la paix. Les principaux nobles hongrois furent convoqués; ils déclarèrent au nom de la nation que la couronne était héréditaire. Léopold eut d'autres guerres à soutenir. Ce prince, qui ne combattit jamais que de son cabinet, ne cessa de s'opposer à l'humeur conquérante de Louis XIV, premièrement en 1671, d'abord après l'invasion de la Hollande, qu'il secourut contre le monarque français; ensuite, quelques années après la paix de Nimègue, en 1686, lorsqu'il fit cette fameuse ligue d'Augsbourg, dont l'objet était d'accabler la France et de chasser Jacques II du trône d'Angleterre; en 1701, à l'avènement du duc d'Anjou (Philippe V), petit-fils de Louis XIV, à la couronne d'Espagne, Léopold soutenait les prétentions de son frère Charles (depuis Charles VI) fils comme lui d'une infante espagnole. Charles ne fut guères reconnu en Espagne que par les Catalans, qui le proclamèrent sous le nom de Charles III. (*Voy. CHARLES VI.*) Léopold sut intéresser l'empire germanique à toutes ces guerres, et les faire déclarer ce qu'on appelle guerres de l'empire. La première fut assez malheureuse, et l'empereur reçut la loi à la paix de Nimègue, en 1678. L'intérieur de l'Allemagne ne fut pas saccagé, mais les frontières du côté du Rhin furent maltraitées. La fortune fut moins inégale dans la 2^e guerre, produite par la ligue d'Augsbourg. La 3^e fut encore plus heureuse pour Léopold. La mémorable bataille d'Hochstedt, donnée en 1704, changea tout, et ce prince mourut l'année suivante le 6 mai, à 63 ans, avec l'idée que la France serait bientôt accablée, et que l'Alsace serait réunie à l'Allemagne, ce qui effectivement serait arrivé si on avait profité de l'humiliation de la France pour conclure à Gertruidenberg la paix à laquelle elle était prête à souscrire. Ce qui servit le mieux Léopold dans toutes ces guerres, ce fut la grandeur de Louis XIV, qui s'étant produite avec trop de faste, irrita tous les souverains. L'empereur allemand, plus doux et plus modeste, fut moins craint, mais plus aimé. Il avait été destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, et son éducation avait été conforme à cette résolution prématurée : on lui avait donné de la piété et du savoir; mais on négligea de lui apprendre l'art de gouverner. Il régna cependant avec succès; ses sujets furent heureux et l'aimèrent comme leur père, tant la religion a de ressources pour tenir lieu de toute autre science. Ses ministres le gouvernèrent quelquefois, mais leur rôle était difficile à soutenir : dès que le prince s'apercevait de sa subjection, une prompt disgrâce le vengeait d'un ministère impérial. Cependant presque tous ses choix furent heureux, et si le ministère de Vienne commit des fautes pendant un règne de 46 ans, il faut avouer qu'avec une lenteur prudente il sut faire presque tout ce qu'il voulut. On lui a reproché de s'être ligué avec les ennemis de Jacques II, et d'avoir par là détruit

les espérances que ce prince avait fait naître en Angleterre en faveur de la religion catholique; mais Jacques étant intimement lié avec la France, ennemie de l'Espagne et de l'Allemagne, il n'était pas au pouvoir de Léopold de prendre des arrangements différents. D'ailleurs Louis XIV fomentait continuellement les mouvements des Hongrois, et par là favorisait les Turcs, contre lesquels l'empereur ne pouvait se flatter d'avoir des succès durables, sans occuper la France ailleurs. Léopold fut marié trois fois d'abord à Marguerite-Thérèse, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, et qui mourut en couches; ensuite à Claude-Félicité d'Autriche, que la passion pour la chasse conduisit au tombeau en 1676; enfin à Eléonore-Madeleine-Thérèse, princesse palatine de la branche de Neubourg, qui survécut à son époux et mourut en 1720. Elle avait traduit du français en allemand un grand nombre d'ouvrages ascétiques, entre autres le livre intitulé : *Réflexions pieuses pour tous les jours du mois*. On a la *Vie* de cette princesse célèbre par ses vertus. Les fils de Léopold qu'il avait eus de cette dernière princesse, Joseph 1^{er} et Charles VI, remplirent successivement le trône impérial. François Wagner, jésuite, a écrit l'histoire de Léopold en latin, Vienne, 1719-1754, deux volumes in-fol.; elle est estimée.

LÉOPOLD II, grand-duc de Toscane et empereur d'Allemagne, second fils de l'empereur François 1^{er} et de Marie-Thérèse d'Autriche, naquit à Vienne le 3 mai 1747, et succéda à son père dans le duché de Toscane, en 1765. Il gouverna d'abord cette province d'une manière paisible et heureuse pour lui et pour les peuples; mais ayant adopté le système des philosophistes, jansénistes, économistes, il forma des projets qui mécontentèrent la multitude. Le peuple se souleva à différentes fois, surtout à Pistoie et à Prato. M. Ricci, qui avait ces deux évêchés, ayant tenu un synode presbytérien en 1786, pour abolir la discipline actuelle de l'Eglise universelle, et introduire des nouveautés singulières, fut condamné au concile de Florence en 1787 : mais le grand-duc supprima les actes du concile, et les fit ensuite paraître avec de prolixes commentaires qui en combattaient les décisions. L'empereur Joseph II étant mort le 20 février 1790, Léopold se rendit à Vienne pour prendre le gouvernement de ses états : le mécontentement des Toscans éclata alors d'une manière terrible; pour les apaiser, on leur accorda le redressement de leurs griefs; mais bientôt ils furent sévèrement punis, et plus de 600 furent condamnés aux galères. Son second fils, Ferdinand, ayant été déclaré grand-duc en 1791, chassa l'évêque de Pistoie, qui fut remplacé par un prélat sage et orthodoxe, anéantit toutes les opérations de son père, et rendit le calme à la Toscane. Léopold, couronné empereur le 9 octobre 1790, conclut, l'année suivante, la paix avec les Turcs en rendant Belgrade et presque toutes les places conquises. Il voulut pacifier les Pays-Bas insurgés par suite des innovations que Joseph II y avait faites. Il offrit de les détruire toutes; mais les deux partis aristocrate et démocrate, conduits l'un par Vander-Noot et Van-Eupen, et le second

par l'avocat Vonck et le général Vander-Mersch, refusèrent de se soumettre. Trente mille Autrichiens entrèrent alors dans les Pays-Bas, qui furent pacifiés au bout d'un an. Léopold était, dit-on, sur le point de prendre un parti quelconque dans les affaires de France, lorsqu'il mourut à Vienne, le 2 mars 1792, à l'âge de 44 ans, après trois jours de maladie. Les hésitations qu'il avait montrées jusqu'alors, et dont était cause la crainte que lui avait inspirée son ministre Kaunitz, de se voir enlever les Pays-Bas par la France, ne laisse pas croire qu'il eût poussé cette entreprise avec une grande activité. On est d'ailleurs persuadé qu'il approuvait la plupart des effets de la révolution française ; mais il eût voulu les concilier avec l'autorité royale : comme si cette autorité pouvait subsister quand ses fondements et sa sanction n'existent plus. Il avait épousé, en 1765, Marie-Louise, infante d'Espagne, dont il eut 16 princes et princesses. François, son fils aîné, lui succéda dans ses états héréditaires sous le nom de François II ; mais ayant changé depuis ce titre d'empereur d'Allemagne contre celui d'empereur d'Autriche, il fut appelé François I^{er}. Mallet-du-Pan, qui dans ses notices historiques, met pour l'ordinaire beaucoup de modération, et n'exagère, quand certains préjugés ne l'égarent pas, ni en louanges ni en blâme, parle ainsi de Léopold II dans son *Mercur français*, du 24 mars 1792, pag. 218. « Ce monarque, enlevé » à l'Allemagne dans la force de l'âge et de l'expérience, gouverna vingt-cinq ans le grand-duché » de Toscane, où sa mémoire ne périra point. » Quoique au milieu des innombrables ordonnances » par lesquelles il administra ce petit état, on découvre un amour excessif du régime réglementaire, une attention exagérée à des détails fort » au-dessous du souverain, un penchant à des innovations dont l'utilité n'a pas toujours été reconnue ; ses lois sur la détention des débiteurs, » ses encouragements aux défrichements, et plusieurs autres actes de son administration, méritèrent à ce souverain des éloges qui allèrent jusqu'à l'enthousiasme, surtout en France, où les » nouveautés quelconques ont des admirateurs tout prêts. On lui a reproché une trop grande économie, la passion de gouverner dans chaque détail, une vigilance fatigante sur les actions même » indifférentes du citoyen ; des imitations peu heureuses de changements qui offensaient non-seulement les préjugés du peuple, mais encore ses sentiments ; telles, par exemple, que cette ordonnance bientôt retirée pour les sépultures communes. Enfin, on a paru craindre que l'habitude » de gérer trop minutieusement les affaires d'un petit état, l'empereur ne l'apportât dans l'administration d'une grande monarchie. »

LEOPOLD-GUILLAUME, archiduc d'Autriche, évêque de Passau, de Strasbourg, etc., grand-maitre de l'ordre teutonique et gouverneur des Pays-Bas, fils de l'empereur Ferdinand II, commanda les armées autrichiennes contre les Suédois et les Français, durant la guerre de 50 ans, que sa maison soutint pour le maintien de la religion catholique en Allemagne. Il eut de grands succès

et de grands revers. C'était un prince sage, doux et pieux ; il ne manquait ni de courage, ni de talents militaires ; mais il n'était pas le maître de ses opérations, et ceux dont il dépendait le secondaient mal. Il mourut à Vienne en 1652.

LEOPOLD, duc de Lorraine, fils de Charles V et d'Eléonore d'Autriche, naquit à Inspruck en 1679. Il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse, et se signala en 1695 à la journée de Témésvar. Le duc Charles V son père, ayant pris parti contre la France, avait vu la Lorraine envahie, et elle était encore au pouvoir de la France à sa mort, arrivée en 1690. Léopold fut rétabli dans ses états par la paix de Ryswick en 1697, mais à des conditions auxquelles son père n'avait jamais voulu souscrire. Il ne lui était pas seulement permis d'avoir des remparts à sa capitale. Quelque mortification que dût lui donner la perte d'une partie des droits régaliens, il crut pouvoir être utile à son peuple, et il ne s'occupa dès lors que de son bonheur. Il trouva la Lorraine désolée et déserte, il la repeupla et l'enrichit. Aussi grand politique que brave guerrier, il sut conserver la paix, tandis que le reste de l'Europe était ravagé par la guerre. Sa noblesse, réduite à la dernière misère, fut mise dans l'opulence par ses bienfaits. Il faisait rebâtir les maisons des gentilshommes pauvres, il payait leurs dettes, il mariait leurs filles. Protecteur des arts et des sciences, il établit un collège à Lunéville, et alla chercher les talents jusque dans les boutiques et dans les forêts, pour les mettre au jour et les encourager. « Je quitterais, disait-il, demain ma souveraineté, » si je ne pouvais faire du bien. » Il mourut en 1726 à Lunéville, à 50 ans. Il laissa son exemple à suivre à François I^{er} son fils, depuis empereur, et jamais exemple n'a été mieux imité. Léopold avait épousé Elizabeth, fille du duc d'Orléans, morte en 1744, femme sage et vertueuse, qui conspirait avec son époux à faire le bonheur de leurs sujets.

* LEOPOLD (Charles-Gustave de), poète suédois, naquit le 2 avril 1766 à Stockholm, où son père, simple contrôleur des douanes, n'aurait pu lui donner qu'une éducation incomplète, si un Français instruit ne se fût aperçu de ses heureuses dispositions et ne lui eût appris sa langue. Admis à l'école de Soder-Koping et ensuite à l'université d'Upsal, il publia en 1775, une dissertation latine *De origine idearum moralium*, et cinq ans après une *Ode sur la naissance du prince royal Gustave-Adolphe*, qui donna une idée avantageuse de ses talents. Forcé de se procurer par son travail les moyens de continuer ses études, il parvint, à force d'économie, à amasser une petite somme qui le mit en état de se rendre à l'université de Greifswald ; il y reçut le grade de docteur en philosophie, après avoir soutenu une thèse sur cette question *De origine justè introductæ proprietatis*, 1781. Il traita aussi un autre sujet : *Cause cur tot veterum scripta perierint*, et fut nommé agrégé à cette université. Quelques tentatives furent faites pour le fixer en Poméranie en l'attachant à la bibliothèque du conseil de Stralsund ; mais il revint en Suède en 1784, et devint conservateur de la bibliothèque de l'université d'Upsal. Guillaume III le fit venir à

Stockholm, paya les dettes qu'il avait faites pendant ses études, et lui donna un appartement dans son palais. Léopold fit partie de l'académie suédoise, et fut un des cinq membres appelés en 1786 à compléter le nombre de dix-huit dont elle se composa au moment de sa fondation. L'année suivante il fut chargé de la bibliothèque de Drontingholm et peu de temps après devint secrétaire particulier du roi. Il suivit, en 1789, le monarque à l'armée et chanta, comme les anciens bardes, les exploits des vainqueurs. Son *Ode sur la Victoire de Hogland*, son *Épître sur la bataille de Utlir et sur le combat naval de Freidrikshamm, etc.*, furent faites au milieu du tumulte des camps, ainsi que sa tragédie d'*Odin* qui fut représentée en 1790 au théâtre de Stockholm. Après la représentation, le roi lui écrivit la lettre suivante, en lui envoyant une bague de prix avec une branche de laurier cueillie sur le tombeau de Virgile. « L'auteur de *Siri Brahe*, en » présentant ses compliments à celui d'*Odin*, le » prie de vouloir bien lui procurer un billet de » parler pour demain, et lui offre ces feuilles de » laurier cueillies, il y a six ans, sur le tombeau » du plus grand poète du siècle d'Auguste : elles » se sont un peu fanées entre ses mains, mais elles » reprendront une nouvelle fraîcheur, lorsqu'elles » seront placées sur la tête du poète. » La mort de Gustave ayant entraîné la suppression de l'académie, Léopold s'éloigna jusqu'à son rétablissement par le roi Gustave-Adolphe IV. Dès lors il reçut les distinctions les plus flatteuses ; chevalier de l'Etoile polaire en 1798, conseiller de la chancellerie en 1799, membre de l'académie de l'histoire et des antiquités en 1805, de l'académie des sciences en 1804, il fut anobli en 1809, devint commandeur de l'Etoile polaire en 1815, et reçut le titre de secrétaire d'état en 1818. La fin de sa carrière ne fut pas aussi heureuse qu'il l'aurait mérité. Son épouse, dont la raison s'était altérée, mourut en mai 1829 ; le 3 novembre suivant il la suivit au tombeau. Depuis six ans il avait perdu la vue. Les *Œuvres* de Léopold ont été recueillies en 5 vol. in-8 ; ses tragédies d'*Odin* et de *Virginia* font partie des *Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers*.

LEOPOLD. Voy. BRUNSWICK.

* LEORIER DE L'ISLE (Pierre-Alexandre), né à Valence en 1744, était lieutenant de dragons, lorsqu'une affaire d'honneur l'obligea de quitter le service. Ayant pris la direction de la papeterie de Langlée près de Montargis, il parvint à la relever, inventa de nouveaux procédés pour confectionner le papier et en fit avec des plantes, des écorces, etc., dont on trouve des échantillons dans le *Supplément aux loisirs des bords du Loing*, par Pelée de Varennes, 1784, in-18. (Voy. CH. VILETTE). C'est à Langlée, dont il était devenu propriétaire, que furent longtemps fabriqués les papiers des assignats et du timbre. Il mourut à Montargis le 25 août 1826.

LEOTAUD (Vincent), jésuite, né dans le diocèse d'Embrun en 1595, habile mathématicien, professa pendant 14 ans à Dole en Franche-Comté et ensuite à Lyon. Il mourut le 15 juin 1672, après avoir publié un ouvrage savant, où il montre que l'on travaille vainement à la démonstration de la qua-

drature du cercle. Il a pour titre *Etymon circuli quadrature*, Lyon, 1635, in-4. On lui doit aussi *Geometriæ practicæ elementa*, Dole, 1651, in-16 ; *Magnetologia*, Lyon, 1648, in-4 ; *Cyclomathia*, ibid., 1665, in-4 ; *Institutionum arithmeticarum libri IV*, ib., 1660, in-4.

LEOTYCHIDES, roi de Sparte, et fils de Ménarès, monta sur le trône en remplacement de Démarate son cousin, déclaré illégitime par l'oracle de Delphes, défait les Perses dans un grand combat naval près de Mycale, l'an 479 avant J.-C. Dans la suite, ayant été accusé d'un crime capital par les éphores, il se réfugia à Tégée dans un temple de Minerve, où il mourut l'an 475 avant J.-C. Archidamus, son petit-fils, lui succéda.

LEOWITZ (Cyprien), en latin *Leovitius*, habile astronome bohémien, né à Leonicia près de Hradisch en Bohême : il eut, en 1569, une conférence sur l'astronomie avec Tycho-Brahé, qui fit un voyage exprès pour le voir. Il finit ses jours à La-wingen, en 1574, âgé d'environ 50 ans. On a de lui : *Description des éclipses*, in-fol.; des *Ephémérides*, in-fol.; *Prédictions depuis 1564 jusqu'en 1607*, in-8, 1565 ; *De indicis nativitatum*, in-4, et d'autres ouvrages en latin. Il donnait dans l'astrologie judiciaire, et on lui attribue des prédictions que l'événement ne justifia point : ainsi il avait annoncé pour l'an 1584 la fin du monde par un nouveau déluge.

* LEPAGE de LINGERVILLE (Louis-Pierre-Nicolas-Marie), médecin, né à Montargis, en 1762, fut député du Loiret à la Convention, où il vota la détention de Louis XVI, et son bannissement à la paix. Envoyé bientôt après à Orléans, pour y calmer un mouvement populaire, occasionné par la cherté des grains, il n'y montra pas moins de modération. Le 20 mars il osa dénoncer les provocateurs de l'émeute qui venait d'éclater à Montargis, contre le député Manuel à cause de son vote en faveur de Louis XVI. Après la session conventionnelle, il obtint une place de chef de bureau de la loterie qu'il remplit durant quinze années. Il est mort le 7 septembre 1825. Lepage était très-versé dans les langues grecque et latine ; c'est à lui qu'on doit la nouvelle édition de la traduction de *Celse*, par Ninnin, Paris, 1821, 2 vol. in-12.

LEPAPPE de TRÉVERN. Voy. TRÉVERN.

* LEPAUTE (Jean-André), horloger célèbre, né en 1709 à Montmédi, a exécuté la plupart des horloges qui décorent les édifices publics de Paris, entre autres, celles des Tuileries, du Palais-Royal, du Jardin du Roi, et l'horloge horizontale placée en 1755, au palais du Luxembourg, la première de ce genre qu'on ait vue dans la capitale. Il présenta la même année, à l'académie des sciences, une pendule de son invention à une seule roue. Lalande fut un des commissaires chargés de l'examiner, et cette circonstance établit entre eux une amitié durable qui tourna au profit de tous deux. On a de Lepaute un *Traité d'horlogerie*, 1755, in-4, avec un *Supplément*, Paris, 1760, qui renferme la description d'une pendule polycaméristique, ainsi nommée parce qu'elle peut marquer l'heure dans différentes pièces d'un palais ou d'un château, et d'une pendule à

secondes qui marque le temps moyen et le temps vrai avec plus de justesse que les pendules à équation. Lalande a eu part à la rédaction de cet ouvrage; *Description de plusieurs ouvrages d'horlogerie*, 1764, in-42. Il mourut à Saint-Cloud, le 11 avril 1789. — Jean-Baptiste LEPAUTE, son frère et son associé, mort à Paris en 1802, eut part à ses principaux ouvrages. On cite de lui la belle horloge de l'Hôtel-de-ville, de Paris, posée en 1786.

* LEPAUTE (Nicole-Reine ÉTALE de LABRIÈRE), femme de Jean-André, née à Paris le 5 janvier 1725, manifesta dès sa jeunesse un goût peu commun pour les sciences; mariée à un artiste habile, elle partagea ses travaux. Liée avec Clairaut et Lalande, elle eut part aux calculs de l'attraction de Jupiter et de Saturne sur la comète annoncée par Halley, afin de prédire exactement son retour; elle concourut à la *Connaissance des temps*, aux *Ephémérides*, calcula en 1764, pour toute l'étendue de l'Europe, l'éclipse annulaire du soleil, prédite pour le 1^{er} avril, et publia une carte en présentant la marche et les différentes phases. A l'occasion de plusieurs éclipses qu'elle avait calculées, elle sentit l'avantage d'une table des angles parallactiques, et elle en fit une très-étendue qui parut dans la *Connaissance des temps* de 1765. On lui doit encore plusieurs mémoires lus à l'académie de Béziers, dont elle était associée. M^{me} Lepaute fut un modèle de dévouement conjugal : pendant sept ans elle soigna son mari atteint de la maladie qui termina sa laborieuse carrière; et mourut quelque temps avant lui, à St.-Cloud, le 6 décembre 1788, à 65 ans. Lalande a donné l'*Eloge* de M^{me} Lepaute dans son *Histoire de l'Astronomie*, année 1788.

LEPAUTRE, LEPAYS et autres. *Voy.* à la lettre P.

* LEPECHIN (Iwan), savant médecin russe, né vers le milieu du dix-huitième siècle, étudia à Saint-Petersbourg, et se fit recevoir docteur à l'université de Strasbourg. A son retour en Russie, il fut nommé en 1771, membre de l'académie, dans la classe d'histoire naturelle. L'étendue de ses connaissances le fit mettre à la tête d'une société de savants chargés de parcourir l'empire russe pour en décrire les productions naturelles, et les phénomènes physiques. Il fut, en 1785, nommé secrétaire perpétuel de l'académie, et reçut de Catherine II une médaille d'honneur. La société des scrutateurs de la nature de Berlin l'admit au nombre de ses membres correspondants. Il venait d'être nommé conseiller-d'état, lorsqu'il mourut le 18 avril 1802. Outre quelques opusculs séparés et plusieurs mémoires dans les collections de l'académie des sciences de Saint-Petersbourg, on lui doit : le *Journal* (en langue russe) *des voyages en plusieurs parties de la Russie*; traduit en allemand par Hase, Altenbourg, 1774, 5 vol. in-4, avec figures.

* LEPEL (Henri, comte de), homme d'état, né dans la Poméranie vers 1753, remplit de 1787 à 1790, les fonctions d'ambassadeur de Prusse en Suède. Au retour de sa mission, mécontent de la cour, il résolut de se livrer uniquement à son goût pour les lettres et les arts : l'académie de Munich lui doit une belle collection de médailles et de dessins. Il visita les principaux états de l'Europe,

employant ses revenus princiers à recueillir les objets les plus rares et les plus précieux dans tous les genres. Il mourut à Stettin le 20 janvier 1826. Lepel publia à Dresde, en 1806, l'*Oeuvre de Claude Gelée* (*voy.* ce nom, iv. 65). On lui doit encore le *Catalogue des estampes exécutées d'après Raphaël*, qu'il a donné sous le nom de *Tauriscus-Eubæus*, et un *Catalogue des ouvrages originaux des grands maîtres*. Il a laissé en manuscrit un ouvrage sur la numismatique.

LÉPICIE (Bernard), graveur, né à Paris en 1698, mort dans la même ville le 17 janvier 1755, âgé d'environ 57 ans, maniait parfaitement le burin. Ses gravures sont d'un beau fini, et traitées avec beaucoup de soin et d'intelligence. On a de lui un *Catalogue raisonné des tableaux du roi*, 1752, 2 vol. in-4; ouvrage curieux et instructif pour les peintres et les amateurs. — Son fils, professeur de l'académie de peinture et sculpture de Paris, a composé plusieurs tableaux qui sont loin d'être sans défaut, mais qui cependant méritent des éloges. Il a peint aussi des scènes familières dont nous citerons : *la Douane*, *la Halle*, *le Repos d'un vieillard*, *le Bracconier*. Il mourut le 17 septembre 1784.

LÉPIDUS (M. Æmilius), triumvir avec Octave et Marc-Antoine, naquit l'an 703 de Rome ou 48 avant J.-C. Il était d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Rome, et parvint aux premiers emplois de la république. Il fut grand pontife, maître de la cavalerie (*magister equitum*), et obtint deux fois le consulat les années 42 et 46 avant J.-C. Il contribua à faire nommer Jules-César dictateur, et celui-ci à son départ pour l'Espagne lui laissa le commandement de Rome. Pendant les troubles de la guerre civile, excités par les héritiers et les amis de Jules-César, Lépidus se mit à la tête d'une armée et se distingua par son courage. Marc-Antoine et Auguste s'unirent avec lui. Ils partagèrent entr'eux l'univers. Lépidus eut l'Afrique. Ce fut alors que se forma cette ligne funeste appelée *triumvirat*. Lépidus fit périr tous ses ennemis, et livra son propre frère à la fureur des tyrans avec lesquels il s'était associé. Il eut part ensuite à la victoire qu'Auguste remporta sur le jeune Pompée en Sicile. Comme il était venu du fond de l'Afrique pour cette expédition, il prétendit en recueillir seul tout le fruit, et se disposa à soutenir ses prétentions par les armes. Auguste le méprisait, parce qu'il savait qu'il était méprisé par ses troupes. Il ne daigna pas tirer l'épée contre lui. Il passa dans son camp, lui enleva son armée, le destitua de tous ses emplois, à l'exception de celui de grand pontife, et le relégua à Circéïes, petite ville d'Italie, l'an 56 avant J.-C. Lépidus était d'un caractère à pouvoir supporter l'exil. Plus ami du repos qu'avidé de puissance, il n'eut jamais cette activité opiniâtre qui peut seule conduire aux grands succès et les soutenir. Il ne se prêta qu'avec une sorte de nonchalance aux circonstances les plus favorables à son agrandissement, et, pour nous servir des expressions de Patereulus, il ne mérita point les caresses dont la fortune le combla longtemps.

* LÉPITRE (Jacques-François), né en 1764,

maître de pension à Paris, était en 1792 membre de la commune, et fut chargé du soin de surveiller la famille royale au Temple (1). Ses manières, bien différentes de celles de plusieurs de ses collègues, lui gagnèrent la confiance du roi. Secondé par un autre commissaire, nommé Toulan, et de concert avec le ch. de Jarjayes, il procurait à ce prince les journaux et les livres dont on le privait : il avait même conçu le projet de faire évader la famille royale, et tout était prêt pour l'exécution, lorsqu'un soulèvement qui fut excité dans Paris le jour même où l'évasion devait avoir lieu, déconcerta toutes les mesures, et fit même deviner le complot. Toulan périt sur l'échafaud ; Lepitre n'échappa à la mort que par un bonheur inespéré. En 1814, il fut nommé professeur de rhétorique au collège de Rouen. Il mourut à Versailles, en janvier 1822. On a de lui : *Histoire des dieux, des demi-dieux et des héros adorés à Rome et dans la Grèce*, nouvelle éd., 1814, in-12, et 1819, in-12 ; *Cinq romances composées en 1795 et 1796, pour les illustres prisonniers du Temple*, musique de M^{me} Cléry, Paris, 1814 ; *Quelques souvenirs ou notes fidèles sur mon service au Temple*, etc. 1814, et 1817, in-8.

LEPOIS. Voy. POIS.

LEPRINCE (Jean), peintre, né à Metz en 1755, était frère de M^{me} de Beaumont (voy. BEAUMONT). Elève de Boucher, il commença par graver à la pointe des paysages très-bien exécutés. Il s'adonna ensuite à la peinture et fit plusieurs tableaux dans le genre de Téniers et de Wouwermans, qui sont assez estimés. Il s'était marié, et il quitta bientôt sa femme pour passer à Saint-Petersbourg, où il peignit les plafonds du palais impérial. Après la mort tragique de Pierre III, il revint en France, et fut reçu à l'académie. Cet artiste était renommé pour les *dessins lavés* à l'encre de la Chine. Il mourut à Denis-du-Port près de Lagny en 1781, âgé de 47 ans. Son talent sur le violon le tira une fois d'une assez mauvaise affaire. En passant par mer en Hollande, pour se transporter à Pétersbourg, son vaisseau fut pris par des corsaires anglais, qui se partagèrent aussitôt les dépouilles de leurs prisonniers ; Leprince, sans se troubler, prit son violon, et se mit à jouer avec le plus grand calme : les corsaires, charmés des sons mélodieux de son instrument, suspendirent le pillage et lui rendirent, dit-on, tout ce qu'ils lui avaient pris.

LE QUESNE et autres. (Voy. à la lettre Q).

LERAC. Voy. CAREL.

LERANBERT (Louis), peintre et sculpteur, né en 1614 à Paris, reçu à l'académie de peinture et de sculpture en 1665, mort en 1670, s'est acquis un grand nom par ses ouvrages. Il avait appris la peinture à l'école de Vouet et la sculpture sous Sarrazin. Il succéda à son père dans la place de garde des antiques et marbres du roi, qui lui fut ôtée en 1665. Ceux de ses ouvrages qu'on voit dans le parc

de Versailles, sont un groupe d'une *Bacchante* avec un *Enfant* qui joue des castagnettes, deux *Satyres*, une *Danseuse*, des *Enfants*, et des *Sphinx*.

LÉRI (Jean de), ministre protestant, né en 1534, à la Margelle, village de Bourgogne, fit en 1556 le voyage du Brésil avec deux ministres et quelques autres protestants, que Charles Durand de Villegagnon, chevalier de Malte et vice-amiral de Bretagne, avait appelés pour y former une colonie de huguenots, sous la protection de l'amiral de Coligny. Cet établissement n'ayant pas réussi, Léri revint en France. Il essaya dans son retour tous les dangers du naufrage et toutes les horreurs de la famine. Il se vit réduit avec ses compagnons à manger les rats et les souris, et jusqu'aux cuirs des malles. On a de lui une *Relation* de ce voyage, imprimée en 1578, in-8, et plusieurs fois depuis. Elle est l'œuvre par de Thou. Léri se trouva dans Sancerre lorsque cette ville fut assiégée par l'armée catholique en 1575, et il publia l'année suivante, in-8, un *Journal* curieux de ce siège et de la cruelle famine que les assiégés y endurèrent. Il mourut à Berne en 1614.

LÉRIDANT (Pierre), avocat au parlement de Paris, né en Bretagne, fut un de ces jurisconsultes du XVIII^e siècle qui contribuèrent le plus par leurs écrits à corrompre les notions du droit, et surtout à renverser les antiques principes qui font la base de la société civile et religieuse ; tels sont : *l'Examen de deux questions importantes sur le mariage*, 1755, in-4, qui n'est qu'un petit plagiat fait à Launoy, tout comme celui-ci avait dépouillé le fameux de Dominis : car ces hétérodoxes docteurs n'ont pas même le mérite de l'originalité. M. Jacques Clément, chanoine de Gand, a réfuté cet examen dans son *Traité du pouvoir de l'Eglise sur le mariage des catholiques*, Liège, 1768, in-4 ; (Voy. LAUNOY) ; *Consultation sur le mariage d'un Juif*, 1758, in-4 ; *Code matrimonial*, in-4, infecté de diverses erreurs. Il a écrit encore sur d'autres matières, comme *l'Antifinancier*, 1764, in-12 ; *Institutiones philosophicæ*, 1761, 3 vol. in-12. Il mourut le 28 novembre 1768.

LERME (François de ROXAS de SANDOVAL, duc de), 1^{er} ministre de Philippe III, roi d'Espagne, fut le plus chéri de ses favoris. Il était d'un caractère plutôt indolent que pacifique. Il avait les qualités d'un bon particulier, mais non les talents d'un ministre. Il négocia avec l'Angleterre, fit une trêve avec la Hollande, pacifia l'Aragon, et tâcha d'encourager l'agriculture ; mais il mit le plus grand désordre dans les finances. Il semble qu'un gouvernement ami de la paix, et qui n'établissait point d'impôt odieux, aurait dû se faire aimer des peuples ; mais le maître était faible, livré à ses favoris, et le ministre, également incapable, se laissait gouverner par des commis insolents et avides ; c'est ce qui rendit de Lerme l'objet de l'horreur et du mépris. Les moyens de le décrier manquèrent ; on eut recours à la calomnie. Il fut accusé d'avoir fait empoisonner la reine Marguerite par Rodrigue Calderon, sa créature et son confident. Quelque éloignée que cette action fût de son caractère, le roi ne put tenir contre la haine des courtisans. De

(1) Lepitre, se trouvant un jour de garde avec un de ses collègues auprès de Louis XVI, demanda au roi la permission de prendre un Virgile qui était sur sa cheminée. « Vous savez donc le latin ? lui dit ce prince. — Oui sire,

» Non ego, cum Danaïis trojanam excindere gentem,

» Aulide, juravi. »

Un regard du roi lui fit entendre qu'il l'avait compris.

Lerme fut disgracié en 1618. Il était entré dans l'état ecclésiastique, après la mort de sa femme, et Paul V l'avait honoré de la pourpre. Le cardinal de Lerme mourut quatre ans après avoir été, en 1625, dépouillé de la plus grande partie de ses biens par Philippe IV. Le duc d'Uzède, son fils, s'était montré son plus cruel ennemi, et lui avait succédé dans le ministère; mais sa faveur avait cessé trois ans avant la mort de Philippe III, arrivée en 1621. Le caractère de ce ministre a été dépeint dans le roman de *Gil-Blas*, de Lesage, liv. 8 et 9.

LERNUTIUS ou *Lernout* (Jean), poète, né à Bruges en 1545, après avoir achevé ses études, voulut connaître les principales universités de France, d'Italie et d'Allemagne; il entreprit ces voyages avec Juste-Lipse. De retour dans son pays, malgré les embarras de quelques charges dont il y fut honoré, il n'abandonna point les muses, dont il faisait ses délices: il mourut le 29 septembre 1619. On a recueilli ses poésies sous ce titre: *Jani Lernutii Basia, Ocelli et alia poemata*, Leyde, Elzévir, 1612. Elles lui assurent un rang parmi les bons poètes latins.

* LEROUX (Jean-Jacques), médecin, né à Sèvres le 17 avril 1749, reçu docteur-régent en 1778, exerçait la médecine à Paris avec succès, quand la révolution éclata. En 1792, nommé officier-municipal, puis administrateur des établissements publics, il se trouva le 10 août auprès de la personne du roi, qu'il accompagna à l'assemblée Législative, et il se retira pendant la terreur à Senteny, village près de Brie-comte-Robert. Trois mandats d'arrêt furent lancés contre lui; mais Fourcroy, son ami, les fit lever, et obtint pour lui, en 1795, une chaire à l'école de santé, qu'il conserva dans les diverses transmutations de cette école, et lors du rétablissement de la faculté de médecine, en 1810 il en fut nommé doyen. L'ordonnance de 1825 ayant supprimé la faculté, Leroux ne conserva dans la nouvelle que le stérile titre de professeur honoraire. Il mourut en avril 1852, du choléra. Ses principaux ouvrages sont: *Instruction sur le typhus, fièvre des camps, fièvre des hôpitaux, fièvre des prisons*, Paris, 1814, in-4; *Mémoire et plan d'organisation pour la médecine et la chirurgie*, par MM. Leroux et Dupuytren, Paris, 1816, in-4; *Table des matières, et des auteurs pour les 63 premiers vol. du journal de médecine*, 1788, in-4. Leroux a été pendant dix ans le rédacteur principal du *Journal de médecine* de Bacher, et ensuite propriétaire éditeur du *Journal de médecine, chirurgie, pharmacie*; il a été aussi un des rédacteurs du *Codex medicamentarius*. Outre ces divers écrits, dans la plupart desquels se reproduisent les vues justes et étendues du médecin qui possède bien son art, on doit encore à Leroux quelques opuscules en vers et en prose recueillis sous ce titre: *Essais de littérature*, Paris, 1850, 2 vol. in-8. Ces essais se composent d'idylles, de stances, d'épîtres, de fables, etc. Il travaillait à un *Cours sur les généralités de la médecine*, que la mort l'a empêché d'achever.

LERUELZ. Voy. LAIRUELS.

LERY. Voy. LERI.

LESAGE (Hervé-Julien). Voy. SAGE.

LESAGE. Voy. SAGE (Alain-René).

LESBONAX, orateur et philosophe de Mitylène au premier siècle de l'ère chrétienne, enseigna la philosophie dans cette ville avec beaucoup d'applaudissement. Il avait été disciple de Timocrate, mais il corrigea ce qui lui paraissait trop austère dans les mœurs et dans les leçons de son maître. Ses compatriotes eurent tant de considération pour lui qu'ils firent frapper sous son nom une médaille. Elle avait échappé jusqu'à nos jours aux recherches des antiquaires. Cary, membre de l'académie de Marseille, l'ayant recouvrée, la fit connaître dans une Dissertation curieuse, publiée en 1744, in-12, à Paris, chez Barrois. Lesboux avait mis au jour plusieurs ouvrages, mais ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous. On lui attribue néanmoins deux *Harangues*, que nous avons dans le *Recueil des anciens orateurs d'Alde*, Venise, 1515, 3 vol. in-fol.; et Paris, Henri Etienne, 1575; *De figuris grammaticis*, publié pour la première fois, à la suite du traité d'Ammonius; *De ad finium vocabulorum differentia*, gr., par Valkenaer, Leyde, 1759, 2 part. in-4 (1). Potamon, son fils, fut un des plus grands orateurs de Mitylène.

LESCAILLE (Jacques), poète et imprimeur hollandais, natif de Genève, fit des vers heureux, et donna des éditions très-nettes et très-exactes. L'empereur Léopold l'honora en 1665 de la couronne poétique. Il mourut en 1677, à 67 ans.

LESCAILLE (Catherine), surnommée la *Sapho hollandaise* et la *dixième Muse*, était fille du précédent. Née à Amsterdam vers 1649, elle était d'origine genevoise. Elle surpassa son père par ses vers. Le libraire Ranck, son beau-frère, recueillit ses *Poésies* en 5 vol. in-4, 1728. On trouve dans cette collection 7 *tragédies* qu'on ne doit pas juger avec rigueur. Les règles y sont souvent violées; mais on y aperçoit de temps en temps des étincelles de génie. Catherine Lescaille mourut le 8 juin 1711.

LESCARBOT (Marc), avocat au parlement de Paris, natif de Vervins, alla dans la Nouvelle-France ou Canada, et il y séjourna quelque temps. A son retour, il publia une *Histoire* de cette vaste partie de l'Amérique, 1609, in-8; seconde édition augmentée, 1611; avec de nouvelles additions, Paris, 1618, in-8. Cette histoire était assez bonne pour son temps; celle du père Charlevoix l'a entièrement fait oublier. Lescarbot aimait à voyager; il suivit en Suisse l'ambassadeur de France, et il publia le *Tableau des treize cantons*, en 1618, in-4, en vers fort plats et fort ennuyeux.

LESCASSIER (Jacques), avocat et substitut du procureur général au parlement de Paris, sa patrie, né en 1550, mort en 1625, à 75 ans, se lia d'amitié avec Pibrac, Pithou, Loisel, et d'autres savants hommes de son siècle. Pendant la guerre de la ligue, il sortit de Paris pour suivre Henri III et Henri IV. La plus ample édition de ses *Oeuvres* est celle de Paris en 1652, in-4. Son petit *Traité de la liberté ancienne et canonique de l'Eglise gallicane* a été plus applaudi des protestants que des catho-

(1) L'abbé Feller se trompe en attribuant cet ouvrage à Lesboux de Mitylène. Il est d'un autre grammairien de même nom, postérieur à celui-ci, et qui florissait à Constantinople.

ques. Sa *Consultation d'un Parisien*, en faveur de la république de Venise, lors de ses différends avec le pape Paul V, 1606, in-4, lui valut une chaîne d'or. Leschassier avait acquis une si grande réputation, qu'il était toujours consulté sur les matières civiles et canoniques. Il a écrit sur *le droit de nature*, sur *la loi salique*, etc.

* LESCHENAULT de la TOUR (Louis-Théodore), naturaliste, né le 15 novembre 1775, à Châlons-sur-Saône, où son père était procureur du roi, partit l'an 1800, sur la corvette le *Géographe*, avec le capitaine Baudin. Il ne revint pas avec ses compagnons de voyage, en 1804, ayant été laissé malade à Timor; il ne revint la France que très-longtemps après, rapportant une riche collection et des observations intéressantes. Son *Mémoire*, sur la végétation de la Nouvelle-Hollande et de la terre de Van-Diemen, imprimé dans le second volume du *Voyage aux terres australes* de Péron et Freycinet, est un des résultats de ce premier voyage qu'il termina par une excursion aux Etats-Unis. Plusieurs autres ont été publiés dans les *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*. En 1814, il partit pour l'Angleterre, afin de solliciter la permission de visiter l'Indostan britannique et Ceylan. Sir Joseph Banks lui obtint toutes les recommandations dont il avait besoin, et il partit pour Calcutta. Son séjour à Ceylan a procuré aux sciences des découvertes intéressantes; l'île Bourbon lui doit la possession du cannellier le plus estimé; et le jardin du roi, une multitude d'objets nouveaux. Il procura aussi au Sénégal un très-bel arbre de l'Inde, qui a l'avantage de croître dans les sables. Ce second voyage dura quatre ans. Dans un troisième, entrepris en 1820, il vit le Brésil, Cayenne, et la Guyane hollandaise. Il est mort le 14 mars 1826. On a de lui une *Notice sur l'épizootie qui a régné en 1812 sur les troupeaux de bêtes à laine des départements méridionaux de l'empire*, Paris, 1815, in-8.

LESCOT (Pierre de), seigneur de Clagny et de Clermont, conseiller au parlement et chanoine de Paris, né dans cette ville en 1510, se rendit célèbre dans l'architecture, qu'il cultiva sous les règnes de François I^{er} et de Henri II. C'est à lui qu'on attribue l'architecture de la *Fontaine des Saints-Innocents*, rue Saint-Denis, admirée des connaisseurs pour sa belle forme, son élégante simplicité, ses ornements sages et délicats, et ses bas-reliefs, dont le fameux Goujon a été le sculpteur. L'un et l'autre ont aussi travaillé de concert au Louvre. La *façade de l'horloge*, seule partie de son ouvrage qui subsiste encore, est regardée comme un chef-d'œuvre. Il mourut à Paris, en 1574, âgé d'environ 60 ans.

LESCUR. Voy. FOIX (Thomas de).

* LESCURE (Louis-Marie, marquis de), général des armées vendéennes, né le 15 octobre 1766, d'une famille distinguée du Poitou, fut élevé à l'école militaire et en sortit à l'âge de 16 ans. Capitaine dans Royal-Piémont, cavalerie, il suivit l'exemple de ses camarades qui sortaient de France; mais à peine eut-il dépassé les frontières, qu'il revint à Paris. Le spectacle des crimes dont il était témoin allait le déterminer à émigrer de nouveau lorsqu'un ordre de Louis XVI le retint. Cet infor-

tuné monarque, menacé des plus grands dangers, avait besoin de serviteurs fidèles, et malheureusement il n'en voyait pas un grand nombre autour de lui. Dans la journée du 10 août, Lescure donna des preuves du dévouement le plus héroïque. Il était dans son château de Clisson près de Bressuire, lorsqu'à la nouvelle de la levée de 500 mille hommes, les paysans du Poitou se révoltèrent. L'insurrection n'eut pas, pour le moment, des suites sérieuses; mais le mécontentement général fermentait, se propageait, et finit par porter les paysans à se choisir pour chefs leurs seigneurs. Larochejaquelein se trouvait chez son cousin Lescure, dont les propriétés touchaient presque aux siennes, lorsque les paysans vinrent le chercher pour le mettre à leur tête. Il n'hésita point sur le parti qu'il devait prendre, et Lescure l'y encouragea. Larochejaquelein se rendit vers Châtillon; mais les paysans des environs de Clisson s'étant soumis, Lescure fut avec sa famille emmené en prison à Bressuire; au bout de quelques jours une armée vendéenne vint le délivrer. Proclamé un des principaux chefs de cette armée, il donna des preuves du plus brillant courage. Les républicains gardaient un pont devant Thouars; Lescure s'y précipite le premier, et s'en empare, tant il était pressé de délivrer les prisonniers vendéens qui y étaient renfermés. Il entra seul dans Fontenay. A Saumur, il reçut une blessure assez grave: au combat de Torfou, il montra une valeur héroïque; ce fut le dernier succès des Vendéens sur la rive gauche de la Loire. Cependant ils parvinrent à repousser pour quelques jours les troupes de Kléber. Dans la chaleur de l'action, Lescure mit pied à terre, et cria aux paysans découragés: « Y a-t-il quatre cents » hommes assez braves pour venir périr avec moi...? » — Oui, monsieur le marquis..., » répondirent les paysans de la paroisse des Echaubroignes. Il se mit à leur tête, et tint ferme pendant deux heures, tandis que le reste de l'armée se retirait en bon ordre. A l'affaire de la Tremblaye, après s'être battu comme un lion, il fut atteint d'une balle qui le renversa de cheval. Relevé par un de ses domestiques, il fut obligé de suivre sur un brancard l'armée vendéenne, qui, après la défaite de Chollet (voy. LAROCHEJAQUELIN), se vit forcée de passer la Loire, et continua d'aider de ses conseils ses vaillants compagnons: il contribua à faire nommer Larochejaquelein généralissime. Le passage de la Loire ayant été effectué, non sans de grands obstacles, Lescure fut contraint de suivre la marche précipitée des troupes vendéennes. Les revers multipliés, le manque de repos, et parfois de secours, envenimèrent sa blessure, déjà très-grave, et pendant une marche de l'armée entre Ernée et Fougères, ce valeureux chef rendit le dernier soupir, le 5 novembre 1793: il n'avait que 27 ans. Sa mort, digne à la fois d'un royaliste et d'un chrétien, fut pleurée de toute l'armée. Son épouse, M^{lle} de Donnissan, qui l'assista dans ses derniers moments, a publié des *Mémoires* sur son époux, l'un des plus héroïques défenseurs de la cause des Bourbons. Lescure était aussi humain que brave; et, dans une guerre où les deux armées se permettaient le

terrible droit des représailles, où chaque général combattait son ennemi corps à corps comme un simple soldat, il ne laissa jamais périr ni même maltraiter un prisonnier, et ne tua jamais un seul homme. Le trait suivant peindra mieux que tous les éloges la générosité de son caractère. Un soldat tire un jour sur lui à bout portant : il écarte froidement le fusil, et dit aux siens : « Emmenez ce » malheureux... » Mais les paysans indignés le massacrèrent. Alors il entra dans la plus violente colère. C'était la seule fois, disait-il, qu'il se fût permis des jurements; et il en parut confus et repentant. De tous les chefs de la Vendée aucun ne s'est acquis une gloire plus pure et plus digne d'un soldat chrétien.

LESDIGUIÈRES (François de BONNE, duc de), l'un des principaux capitaines de Henri IV, né à Saint-Bonnet de Champagnat, dans le Haut-Dauphiné, en 1545, d'une famille ancienne, porta les armes de fort bonne heure, et avec beaucoup de valeur. Simple archer en 1562, ses grandes qualités pour la guerre le firent choisir pour chef par les calvinistes, après la mort de Montbrun en 1575. Il fit triompher leur parti dans le Dauphiné, et conquit plusieurs places. Henri IV, qui faisait grand cas de lui lorsqu'il n'était encore que roi de Navarre, lui donna toute sa confiance lorsqu'il fut monté sur le trône de France. Il le fit lieutenant-général de ses armées de Piémont, de Savoie et de Dauphiné. Lesdiguières remporta de grands avantages sur le duc de Savoie, qu'il défit aux combats d'Esparron en 1591, de Vigort en 1592, de Gresilane en 1597. On raconte un fait qui fait honneur à la sagacité de ce général. Le duc de Savoie bâtissait le fort de Barraux sur les terres de France et en face de l'armée que commandait Lesdiguières, sans que celui-ci y mit la moindre opposition. En ayant reçu des reproches de la part du roi, il répondit : « Puisque le duc veut faire la dépense de ce fort, » il faut le laisser faire; quand il sera fini, je m'en » gage à le prendre. » Il tint parole, et en deux heures le fort tomba au pouvoir des Français. Ses services lui méritèrent le bâton de maréchal de France en 1608. Sa terre de Lesdiguières fut érigée en duché-pairie. Quelque temps après la mort de Henri IV, il servit utilement Louis XIII contre les huguenots, dont les rébellions continuelles lui étaient enfin devenues odieuses. Il assiégea en 1621 Saint-Jean-d'Angély et Montauban. Ce grand général s'y exposa en soldat. Ses amis le blâmant de cette témérité : « Il y a soixante ans, leur dit-il, » que les mousquetades et moi nous nous connais- » sons. » L'année d'après, il abjura le calvinisme à Grenoble, et reçut à la fin de la cérémonie, des mains du maréchal de Créquy son gendre, des lettres de connétable, pour avoir toujours été vainqueur et n'avoir jamais été vaincu. En 1624, il prit quelques places sur les Génois; il se signala à la bataille de Bestagne, et fit lever le siège de Vérue aux Espagnols. Les huguenots du Vivarais avaient profité de son absence pour prendre les armes; Lesdiguières parut, et ils tremblèrent. Ayant mis le siège devant Valence, il fut attaqué d'une maladie dont il mourut en 1626, à 84 ans. Sa réputation était si grande en

Europe, que la reine Elizabeth d'Angleterre disait que « s'il y avait deux Lesdiguières en France, elle » en demanderait un à Henri IV. » Les lecteurs qui voudront connaître plus particulièrement ce grand homme, peuvent consulter sa *Vie*, par Louis Videt, son secrétaire, 1658, in-fol., ouvrage curieux et intéressant, quoique écrit d'une manière ampoulée. L'auteur ne dissimule point les vices de son héros, tels que son avidité pour les richesses, ses débauches publiques avec la femme d'un marchand, les mariages incestueux qu'il fit faire dans sa famille pour y conserver ses terres, etc.

LESDIGUIÈRES. *Voy.* CRÉQUI (Charles).

LESEUR *Voy.* JACQUIER.

LESLEY (on prononce LELIE), *Leslæus*, (Jean), évêque de Ross en Ecosse, né en 1527, était d'une des plus nobles familles de ce royaume; il fut ambassadeur, en 1571, de la reine Marie-Stuart à la cour d'Angleterre, et y souffrit de grandes persécutions. Il rendit des services importants à cette princesse, et négocia pour sa liberté à Rome, à Vienne et dans plusieurs autres cours. Il fonda trois séminaires pour les Ecosseis, l'un à Rome, l'autre à Paris, et le troisième à Douai, et exerça pendant sept ans les fonctions épiscopales dans le diocèse de Malines. Il mourut à Bruxelles, le 31 mai 1596. On a de lui une *Histoire d'Ecosse* en latin, sous ce titre : *De origine, moribus et rebus gestis Scotorum*, Rome, 1578, 1 vol. in-4; et quelques écrits en faveur du droit de la reine Marie et de son fils à la couronne d'Angleterre. Les protestants ont accusé son Histoire de partialité; mais elle ne pouvait manquer d'essuyer ce reproche de leur part, à moins d'en arracher les faits les plus vrais et les plus connus. *Voy.* KING.

LESLEY (Charles) *Lelie*, évêque de Carlisle, mort en 1722, fut tout à la fois zélé défenseur du christianisme, et zélé partisan de la maison de Stuart. Il est auteur de plusieurs traités estimés des anglicans : *Méthode courte et facile contre les déistes*, in-8, traduite en latin in-4; *Méthode courte et facile contre les Juifs*, plus étendue que la précédente, et tirée en partie de l'ouvrage de Limborch, intitulé : *Amica collatio cum erudito Judæo* (*voy.* LIMBORCH); *Défense de la méthode contre les déistes*; *Lettre sur le Dieu des Siamois*, *Sammonochodon*; *Lettre à un déiste converti*; *La vérité du christianisme démontrée*, dialogue entre un chrétien et un déiste, 1711, in-8; *Dissertation sur le jugement particulier et sur l'autorité en matière de foi*. Tous ces écrits, excepté le sixième, traduits de l'anglais par le P. Houbigant de l'Oratoire, ont paru à Paris, l'an 1770, en un vol. in-8.

LESMAN (Gaspard), habile graveur en pierres fines, vivait à la fin du xvi^e siècle, sous l'empereur Rodolphe II, dont il était valet de chambre. Il a découvert une nouvelle méthode de graver. C'est à cette pratique, conservée dans les fabriques de Bohême, qu'on doit ces ouvrages de verre dont la délicatesse et le grand fini étonnent même les connaisseurs.

LESSEVILLE (Eustache le CLERC de), de Paris, d'une famille noble, se signala tellement dans ses études, qu'il fut choisi recteur de l'université de

cette ville avant l'âge de 20 ans. Il devint docteur de la maison et société de Sorbonne, l'un des aumôniers ordinaires du roi Louis XIII, conseiller au parlement, et enfin évêque de Coutances. Il s'acquiesça l'estime et l'amitié de ses diocésains, et fut l'arbitre des affaires les plus importantes de la province. Une connaissance profonde de la théologie et de la jurisprudence le rendirent particulièrement recommandable. Cet illustre prélat mourut à Paris en 1665, pendant l'assemblée du clergé, à laquelle il était député.

LESSING (Gotthold-Ephraïm), littérateur allemand, naquit à Kamenz dans la Lusace, le 22 janvier 1729, et, après avoir reçu les premières leçons de son père, ministre luthérien, fut confié aux soins d'un précepteur nommé Mylius, dont le frère devint plus tard l'ami intime de Lessing. Les succès précoces de l'enfant exigeant un plus grand développement dans l'instruction qui lui était donnée, il fut envoyé au collège de Meissen, puis acheva ses études à Leipzig où il se rendit en 1746. Il suivit les conférences du célèbre Kästner, demeura quelque temps à Berlin, et se rendit ensuite à Wittenberg, où il fut reçu maître-ès-arts. Plus tard il fut chargé à Leipzig de l'éducation du fils d'un riche négociant, qu'il accompagna dans ses voyages en Saxe et en Hollande. Après avoir séjourné quelque temps à Leipzig, à son retour, il se fixa à Berlin, où il fut nommé membre honoraire de l'académie des sciences en 1760; peu après il quitta la capitale de la Prusse, pour aller occuper à Breslau, la place de secrétaire du gouvernement auprès du général Faunzein. Il conserva ce poste pendant cinq ans, au bout desquels il revint à Berlin en 1767, et s'établit à Hambourg, où une société d'amis de l'art dramatique l'appela, en lui offrant des conditions avantageuses. En 1770, il fut nommé bibliothécaire de Wolfenbuttel et conseiller aulique. Ayant obtenu en 1775 la permission de voyager, Lessing alla à Vienne, où il trouva le prince Léopold de Brunswick, avec lequel il partit pour l'Italie. Mais il ne put visiter que le nord de cette terre classique des beaux-arts, et au bout de 8 mois il revint à Wolfenbuttel, où il termina le 15 février 1781, à l'âge de 52 ans, une carrière qui n'avait pas été sans chagrins. Il avait été surtout profondément affecté de la perte de sa femme morte en 1778. Lessing était très-versé dans les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques, les langues anciennes et modernes. Ses nombreux ouvrages ont exercé la plus grande influence en Allemagne, et la plupart sont regardés comme classiques. La langue allemande lui doit cette précision, cette élégance et même cette douceur dont on ne la croyait pas susceptible. J. Ad. Schlegel, Mylius, Zachariae, Weisse, Kästner, etc., furent ses amis. Ses principales productions sont : *Mémoires pour servir à l'histoire et aux progrès du théâtre*; des *Fables* avec une *Théorie sur l'Apologue*; elles ont été traduites en français par d'Antelmy, Paris, 1764, in-12. Le principal tort de ces fables est d'être en prose, et l'auteur paraît l'avoir reconnu lui-même quand il écrivait : « J'ai mieux aimé prendre une » route différente et plus mauvaise, que de m'ex-

» poser au danger d'une comparaison défavorable » avec les Gleim et les Lafontaine. » *La Vie de Sophocle*; *Lettres sur la Littérature*; *Laocoon, ou des limites respectives de la peinture et de la poésie*, Berlin, 1765; trad. en franç. par Vanderbourg, Paris, 1802; *Des Images de la mort chez les anciens*, 1765. Cet écrit, ainsi que le précédent, traite de la théorie du beau dans les arts. On trouve une traduction de ce dernier ouvrage dans le *Recueil des pièces intéressantes concernant les antiquités*, Paris, 1786. Lessing engage les peintres à offrir l'image de la mort sous la figure d'un ange, et non sous celle d'un squelette, fondé, entre autres choses, sur un passage de l'Ecriture qui parle d'un ange de la mort. *Dramaturgie*, ou *Préceptes sur l'art dramatique* : cet ouvrage parut par numéros à Hambourg en 1767 et 1768. L'auteur prétend que les Français, dans leur théorie dramatique, ont mal compris les Grecs : il critique sévèrement les principales pièces de Voltaire et de plusieurs autres auteurs français; et, sans attaquer Racine, il semble présenter la correction de cet illustre poète comme sa qualité dominante. Cet ouvrage de Lessing, où l'on remarque beaucoup de prévention nationale, est plein d'éloquence et d'érudition. Il a été traduit en français par Cacault, Paris, 1785, 2 vol. in-8; *Mémoires historiques et littéraires, tirés des trésors de la Bibliothèque ducale de Wolfenbuttel*, 1775; *Fragments d'un inconnu*; *Pope métaphysicien*, ou *Examen du système de ce poète philosophe*; *Ernest et Falk, dialogue pour les francs-maçons*. Lessing a traduit en outre, en allemand : *Examen des esprits propres aux sciences*, par D. J. Huarte; *Histoire des Arabes*, par l'abbé de Marigny; *Système de philosophie morale*, par Hutcheson; *Le théâtre de Diderot*. On cite parmi ces pièces : *Le Jeune Savant*; *Les Juifs*; *Le Misogyne* (ou *Ennemi des femmes*); *L'Esprit fort*. Lessing a donné ces comédies à l'âge de 20 à 22 ans; *Le Trésor*, imité de Plaute; *Miss Sara Samson*, 1773, première tragédie bourgeoise allemande; *Philotas*, tragédie, 1759; *Emilia Galotti*, tragédie, 1772; *Minna de Barnhelm*, comédie, 1765, imitée par Rochon de Chabannes, sous le titre des *Amants généreux*, 1774; *Nathan le Sage*, 1779, pièce trop longue pour être représentée, mais qui eut à la lecture un prodigieux succès; elle a été imitée par Chénier; *Minna de Barnhelm*, *Nathan le Sage*, et *Emilia Galotti*, ont été traduites par M. de Barante, dans les *Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers*. Les *Œuvres* de Lessing ont été imprimées à Berlin par Voss, 1771-1794, 50 vol. in-18. Les derniers contiennent sa *Correspondance* avec les littérateurs les plus renommés de l'Allemagne. Parmi les *Notices* écrites sur Lessing, la plus étendue est celle qui se trouve dans le *Dictionnaire des poètes et prosateurs allemands*, de Joerdens, tom. 4^e. Quoiqu'il lût avec une espèce de prédilection les écrits de Diderot, Lessing le considérait cependant « comme un de ces » philosophes qui cherchent beaucoup plus à rassembler qu'à dissiper les nuages : partout où ils » portent leurs yeux, dit-il, on voit s'ébranler les » bases des vérités les mieux établies... » Malgré cet aveu, Lessing mérita le même reproche dans ses

fameux *Fragments d'un inconnu*, ouvrage qui lui suscita de justes critiques de la part des théologiens... « Il était convaincu, dit un de ses biographes, que la publication de ses fragments devait être utile à la religion, en provoquant l'examen » et la réfutation des objections qu'ils contenaient » contre plusieurs points du christianisme, tels que » la révélation, la résurrection, le but de Jésus-Christ et de ses disciples, etc... » Ce moyen de faire triompher les dogmes de la religion chrétienne paraît tout-à-fait étrange : c'est comme si l'on blessait de plusieurs coups de poignard un homme innocent et respectable, pour avoir ensuite le plaisir, d'ailleurs incertain, de le voir guérir et jouir d'une meilleure santé. Les *Fragments d'un inconnu* furent vivement réfutés par Semler, Dœderlein, le ministre Goëze, etc. Quelque temps auparavant, Lessing avait publié un ouvrage de Béranger sur l'*Eucharistie*, qu'il avait trouvé manuscrit dans la bibliothèque de Wolfenbützel. Il y joignit une *Préface* où il explique les nombreuses variations du fameux archidiacre d'Angers ; il tâche de combattre l'autorité des anathèmes lancés contre l'auteur, et quelques synodes ou conciles tenus à ce sujet, dont même il révoque en doute l'existence ; il veut prouver enfin que l'ouvrage sur l'eucharistie est postérieur aux autres ouvrages de Béranger. Dans sa *Dramaturgie* (1^{re} part., pag. 24), il semble indigné contre un vers d'une tragédie dont le sens est que le ciel pardonne, mais qu'un prêtre ne pardonne jamais ; et il ajoute : « Dans toutes les religions, des prêtres ont fait du mal, non comme » prêtres, mais comme scélérats, et ils auraient » profité, pour satisfaire leurs passions, des privilèges de tout autre état. » Le mélange de poison et d'antidote que renferme cette maxime n'en écarte pas la mortelle amertume, et il aurait mieux valu, pour la réputation de Lessing et pour sa propre tranquillité, qu'il eût mieux connu ou plus respecté les vérités concernant l'Eglise. Mais il voulait dogmatiser à tous risques et périls. Aussi en même temps qu'il reproche tom. 50 pag. 557) aux orthodoxes (luthériens) leur intolérance, il dit être convaincu que les théologiens de la nouvelle école, si on leur permet de prendre le dessus, finiront par tyranniser plus que n'ont jamais fait les premiers. Voilà les théologiens luthériens accusés d'intolérance par un de leurs sectaires, eux qui ont accusé les théologiens catholiques d'être des despotes intolérants. Au reste, ce n'est point à ceux de ses écrits qui contiennent ces principes que Lessing doit sa célébrité, il était là comme hors de sa route, et ne pouvait que s'égarer. On peut consulter sa vie par son frère ; le *Nécrologe* de Schmid, etc.

LESSIUS (Léonard), né à Brechtan, village près d'Anvers, en 1554, prit l'habit de jésuite l'an 1572, et professa avec distinction la philosophie pendant sept ans à Douai, et la théologie à Louvain depuis l'an 1585 jusqu'en 1605. Il fit soutenir, de concert avec Hamélius, son confrère, en 1586, des *Thèses* qui paraissaient opposées aux sentiments de saint Thomas. La faculté de théologie de Louvain censura 54 propositions tirées des thèses de Lessius. Elle crut voir que le jésuite, en combattant le baïanisme,

s'était jeté dans le semi-pélagianisme. Stapleton, professeur à Louvain, se déclara contre cette censure dans une lettre à l'évêque de Middelbourg, insérée dans l'Histoire des congrégations *De auxiliis* du père de Meyer, p. 52. L'université de Douai se joignit à celle de Louvain. Il règne dans la censure de Douai un air de vivacité qui montre un peu de passion. Lessius en ayant appelé à Rome, Sixte V lit examiner dans une congrégation la doctrine condamnée dans Lessius, et après un rigoureux examen, ses propositions furent déclarées *sancæ doctrinæ articuli*. La censure fut cassée et le jugement pontifical publié à Louvain, par ordre du nonce Octavio, évêque de Cajazzo en 1588. Quesnel et Gerberon publièrent chacun une Apologie historique de la Censure ; mais ces deux apologies furent condamnées par Innocent XII en 1697. Lessius fit déclarer pour lui les universités de Mayence, de Trèves et d'Ingolstadt. On peut voir ce qui regarde cette affaire, amplement détaillée par Habert, évêque de Vabres, dans son livre *De la défense de la foi sur la grâce*, chap. 14, § 3. On sait que Habert n'était pas favorable aux jésuites, et sa relation acquiert par là une considération particulière : elle est toute à la décharge de Lessius. Ce jésuite célèbre mourut en 1625, à 69 ans. Il savait la théologie, le droit, les mathématiques, la médecine et l'histoire ; ses ouvrages en sont un témoignage. Les principaux sont : *De justitia et jure actionum humanarum*, libri IV, Anvers, 1621, Lyon, 1655, in-fol. Saint François de Sales estimait beaucoup cet ouvrage, comme il paraît par une lettre qu'il lui écrivit, et dont l'original fut gardé jusqu'en 1775 au collège des jésuites à Anvers. C'est dans la même lettre que le saint évêque se déclara pour les sentiments de Lessius sur la prédestination et la grâce (1) ; De

(1) Le père Graveson (voy. ce nom) ayant nié la réalité de cette lettre, on fit graver l'original en 1729, avec la plus grande exactitude chalcographique, et des copies imprimées ou fac similis en furent répandues partout. C'est sur une de ces copies qui deviennent rares, que nous la transcrivons. Elle est si propre à faire connaître le saint prélat et le savant religieux, qu'on ne sera pas fâché de la trouver ici. « *Admodum reverende in Christo Pater, Attulit mihi Paternitatis Vestræ litteras dilectissimas nobis magister Gabriel, quæ ut perhonorificæ, ita et jucundissimæ mihi fuerunt. Amabam jam pridem, imo etiam venerabar te nomenque tuum, mi Pater, non solum quia soleo quidquid ex vestra illa Societate procedit magni facere, sed etiam quia sigillatim de vestra reverentia multa audivi præclara primum, deinde vidi, inspexi et suscepi. Fidi namque ante aliquot annos opus illud utilissimum : De justitia et jure, in quo et breviter simul et luculenter, difficultates illius partis theologiæ, præ cæteris autoribus quos viderim, egregie solvis. Fidi postea consilium quod a magni consilii angelo per te mortalibus datum est. De vera religione exigenda, ac denum obiter vidi in bibliotheca collegii lugdunensis tractatum De prædestinatione ; et quanvis non nisi sparsim, ut fit, oculos in eum injicere contingerit, cognovi tamen, Paternitatem Vestræ sententiam illam, antiquitate, suavitate, ac Scripturarum nativæ auctoritate nobilissimam. De prædestinatione ad gloriam post prævia opera amplecti ac tueri ; quod tam mihi gratissimum fuit qui nimirum eam semper, ut Dei misericordie ac gratiæ magis consentaneam, veriorum ac amabiliorem existimavi ; quod etiam tantisper in libello De amore Dei indicavi. Cum igitur ita erga Paternitatis Vestræ merita, quam dudum laudaverant apud me opera ejus, affectus essem, mirifice profecto gavisus sum, me tibi vicissim utrumque etiam earum esse ; quod ut semper contingat, et dictum magistrum Gabrielem commendatissimum habeo, et si quid unquam potero quod tibi placere cognoscam, id exequar quam impensissime. Valeat interim reverenda*

potestate summi pontificis, ouvrage solide et bien écrit; mais dans lequel l'auteur paraît tenir encore à l'opinion de la puissance temporelle des papes; *Hygiasticon, seu vera ratio valetudinis bonæ et vite, unâ cum sensuum et iudicii et memoriæ integritate ad extremam senectutem conservandâ*, Anvers, 1615 et 1614, in-8, avec le traité de Louis Cornaro sur la même matière, traduit de l'italien par Lessius, Cambridge, 1634, in-8. Ces deux traités ont été traduits en français par Séb. Hardi, Paris, 1646, et enrichis de notes par de la Bonnardière, Paris, 1701; plusieurs *Opusculæ* recueillis en 2 vol. in-fol., pleins de lumières et de sentiments, écrits avec beaucoup de clarté, d'élégance et d'intérêt. On y distingue le petit traité *De capessenda vera religione*, ouvrage qui, dans sa brièveté, fait un excellent traité de controverse, par lequel beaucoup d'hérétiques ont été ramenés à l'Eglise; et celui *De Providentiâ Numinis*; plein de pensées justes, profondes et touchantes. La vie de ce jésuite a paru sous ce titre: *De vita et moribus L. Lessii*, Paris, 1644, in-12. On garde dans la bibliothèque de l'archevêché de Malines les *Informations* manuscrites sur sa vie et ses vertus. On les avait prises d'abord après sa mort, dans la croyance que l'on travaillerait un jour à sa béatification. Lessius possédait le grec, l'histoire, le droit canon, le droit civil, les mathématiques et la médecine. Juste-Lipse fait les plus grands éloges de ce savant. Voyez la *Vie de Lessius* par Foppens, *Bib. Belg.*

LESTANG (François et Christophe de), dont le premier fut président à mortier au parlement de Toulouse, et le second, évêque de Lodève, puis d'Alet et de Carcassonne. Ils furent l'un et l'autre attachés à la ligue; mais lorsque la paix eut été rendue à la France, ils servirent utilement Henri IV et Louis XIII. François mourut en 1617, à 76 ans, laissant quelques ouvrages de piété et de littérature; et Christophe en 1621.

* LESTIBOUDOIS (Jean-Baptiste), médecin, né en 1715, à Douai, pharmacien en chef de l'armée française, en 1759, décrivit les plantes qui croissent dans les pays de Brunswick et de Cologne. Il fut nommé, en 1770, professeur de botanique à Lille, où il mourut le 20 mars 1804. En 1757, il avait publié un mémoire sur la pomme de terre (*Solanum tuberosum*), à l'usage de laquelle l'ignorance avait attribué une épidémie. Lestiboudois fut le premier qui indiqua tous les avantages qu'on peut tirer de ce précieux végétal. Il fut, en 1772, le principal rédacteur de la *Nouvelle Pharmacopée* de Lille, et composa en 1774, une *Carte Botanique*, qui offre la combinaison de la méthode de Tournefort avec le système de Linnée, et qui est accompagnée d'un *Abrégé élémentaire de botanique*. Valmont de Bomare s'en est servi pour la partie phytologique de son Dictionnaire d'histoire naturelle. — Son fils, François Joseph LESTIBOUDOIS, médecin et professeur de botanique à Lille, où il était né et

où il mourut en 1815, est auteur de la *Botanographie belge*, 1781, in-8; 2^e édit., 1796, 4 vol. in-8, et d'une *zoologie élémentaire, ou Abrégé de l'histoire naturelle des animaux*, Lille, 1805, in-8. Une 3^e édit. de la *Botanographie belge* a été publiée par Thém. Lestiboudois, 1827, 2 vol. in-8.

LESTONAC (Jeanne de), fondatrice de l'ordre des Religieuses bénédictines de la compagnie de Notre-Dame, naquit à Bordeaux en 1356. Elle était fille de Richard de Lestonac, conseiller au parlement de cette ville, et nièce du célèbre Michel de Montaigne. Après la mort de Gaston de Mont-Ferrand, son mari, dont elle eut sept enfants, elle institua son ordre pour l'instruction des jeunes filles, et le fit approuver par le pape Paul V en 1507. Quand ce pontife eut donné sa bulle, il dit au général des jésuites: « Je viens de vous unir à de vertueuses » filles, qui rendront aux personnes de leur sexe » les pieux services que vos pères rendent aux » hommes dans toute la chrétienté. » Madame de Lestonac, en se consacrant à la vie religieuse, avait sacrifié tous les agréments de la figure et les avantages de la naissance. Sa congrégation se répandit en France, et y eut un grand nombre de maisons, que la révolution de 1789 n'épargna pas plus que les autres établissements édifiants et utiles. Voy. l'Histoire des religieuses de Notre-Dame, par Jean Bouzonnié; et la *Vie* de M^{me} de Lestonac, par le père Beaufils, jésuite, Toulouse, 1742, in-12.

* LESTRANGE (le père Augustin de), abbé de la Trappe, un des plus illustres réformateurs de l'ordre de Cîteaux, né en 1734 au Château de Colombier-le-Vieux (Ardèche), embrassa jeune encore la vie monastique: à l'époque de la révolution, il était maître des novices dans la province du Perche. En 1790, des commissaires du département de l'Orne vinrent signifier à ces bons cénobites la suppression de leur maison, décrétée par l'Assemblée nationale. Les religieux de la Trappe, sous la conduite de leur chef, se rendirent au canton de Fribourg en Suisse. Il paraît qu'ils choisirent cet asile afin d'être à portée de suivre les événements et d'attendre l'occasion de rentrer en France. Cet espoir ne se réalisa qu'en 1817, époque où une partie des religieux trapistes revinrent sur le sol natal, ayant à leur tête le père de Lestrangle, que ses vertus avaient élevé à la dignité d'abbé. Tous les biens de la Trappe avaient été vendus; d'autres obstacles vinrent s'opposer au rétablissement de son ordre; mais sa piété fervente, et l'activité de son zèle parvinrent à les surmonter. En peu d'années, il établit la maison mère à Soligni (Orne), et il fonda plusieurs succursales à Laval, à Chollet, à la Meillerie, à Lyon et à Aiguebelle, en Savoie. On a aussi érigé (en 1818), et par ses soins, à Soligni, un collège séparé du monastère, qui compte un grand nombre d'élèves. De temps en temps, l'abbé de Lestrangle venait voir ses succursales: c'est dans une de ces visites qu'il est mort à Lyon, le 16 juillet 1827, âgé de 75 ans.

* LESUEUR (Jean-François), compositeur célèbre, né en 1760 au Plessiel, près d'Abbeville, annonça de bonne heure un goût décidé pour la musique. Dans sa première enfance, entendant une marche

Paternitas tua, et te Deus usque in senectam et senium nunquam derelinquat, sed canos tuos benedictionibus celestibus ornet et compleat. Annessi Gebennensium, 26 Augusti 1613. Admodum Reverende Paternitatis Festræ humillimus et adiectissimus frater et servus in Christo Franciscus episcopus Gebennensis. »

militaire, il s'écria : *Quoi plusieurs airs à la fois !* Après avoir terminé ses études au collège d'Amiens, il devint successivement maître de musique de la cathédrale de Séz en 1778, de celle de Dijon en 1780; passa en 1784 à la maîtrise des Sts.-Innocents de Paris, et en 1786 il gagna au concours celle de Notre-Dame. Privé de cette place par la révolution, il se lança dans la carrière dramatique, et composa, *La Caverne*, qui fut représentée avec beaucoup d'éclat, en 1795. A cette pièce succédèrent *Paul et Virginie*, et *Télémaque*, représentés en 1794 et 1796. Enfin il écrivit pour l'Académie de musique son grand opéra des *Bardes* qui fut joué en 1804. Inspecteur et professeur au Conservatoire, il fut nommé directeur de la chapelle impériale. *La mort d'Adam* représentée en 1809, et *L'inauguration du temple de la gloire*, opéra de circonstance, composé en 1807 avec Persuis, furent ses deux derniers ouvrages dramatiques. En 1815 il entra à l'institut et fut nommé surintendant de la musique du roi, place qu'il conserva jusqu'en 1830. Retiré dès lors à Chaillot, il y mourut le 6 octobre 1857, âgé de 77 ans, plein d'une résignation qui était chez lui le résultat d'une conviction religieuse profondément enracinée, et à laquelle aucune époque de sa vie ne l'avait trouvé infidèle. Malgré le brillant succès de quelques-uns de ses opéras, ce n'est pas au théâtre qu'il faut chercher les vrais titres de Lesueur. Rien n'est resté de ce qu'il a composé pour la scène; au contraire, sa musique sacrée demeurera comme type et comme modèle. Ses *Messes*, *Oratorio* et *Motets* conserveront dans l'avenir le haut rang que leur ont assigné les contemporains; une majestueuse simplicité est le caractère distinctif de son style. Lesueur s'était beaucoup occupé de théorie et d'histoire musicale. On a de lui : *Essai sur la musique sacrée*, et *Exposé détaillé d'une musique une, imitative et particulière à chaque solennité*, 1787, in-8. Il concourut aux *Principes élémentaires de musique*, publiés par Catel (voy. ce nom). Il préparait un ouvrage important sous le titre de *Traité général sur le caractère méthodique de la musique théâtrale et imitative*, mais quelques fragments seulement ont vu le jour.

LESUEUR. Voy. SUEUR.

LETELLIER. Voy. TELLIER (le).

* LETHIÈRES (Guillaume-Guillon), peintre d'histoire, né en 1760 à la Guadeloupe, amené en France en 1774, suivit trois 5 ans les leçons de Descamps, et vint à Rouen, ensuite à Paris, où il entra dans l'atelier de Doyen (voy. ce nom). Ayant, en 1786, remporté le grand prix, il se rendit à Rome comme pensionnaire, et pendant son séjour dans cette capitale des arts, envoya à l'Académie les études d'usage parmi lesquelles on distinguait son *Junius Brutus*. De retour à Paris, en 1792, il continua de travailler avec succès, et désigné, en 1807, pour remplacer Suvé, mort directeur de l'Académie de Rome, remplit cette place pendant 9 ans. Admis à l'institut en 1815, le roi refusa d'abord de confirmer son élection; mais dès qu'il fut mieux éclairé sur le mérite de cet artiste, il se hâta de l'approuver, et même le nomma professeur. Cet artiste, dont on loue le désintéressement, mourut

à Paris le 22 avril 1852. Parmi ses productions, outre son *Junius Brutus* que l'on voit au musée, on distingue : *Enée et Didon fuyant l'orage*; *Philoctète gravissant les rochers de Lemnos*; l'*Acte héroïque de St.-Louis pendant la peste de Tunis*, au musée de Bordeaux; le *passage du pont de Vienne par les troupes françaises*; *François I^{er} au milieu des savants et des artistes de son temps*, signant l'acte de fondation du collège de France; *Homère chantant ses rhapsodies*; le *Jugement de Pâris*; une *Scène religieuse dans les Catacombes*; le *Christ apparaissant sous la forme d'un jardinier*, dans l'église St.-Roch.

LÉTI (Grégoire), né à Milan en 1650, d'une famille bolonaise, montra de bonne heure beaucoup d'esprit et peu de vertu. Après avoir fait ses études chez les jésuites, à Cosenza et à Rome, il se mit à voyager, et se fit connaître pour un homme d'un caractère ardent. L'évêque d'Acquapendente, son oncle, qu'il alla voir en passant, fut si choqué de la hardiesse de ses propos sur la religion, qu'il le chassa, en lui prédisant qu'il se laisserait infecter du poison de l'hérésie. Ses craintes n'étaient pas sans fondement. Léti vit à Gènes un calviniste qui lui inspira ses principes. Il passa de là à Lausanne, où il fit profession de la nouvelle religion. Un médecin de cette ville lui fit épouser sa fille. De Lausanne il alla à Genève en 1660; mais une humeur querelleuse l'ayant obligé de sortir de cette ville, après y avoir demeuré environ vingt ans, il se réfugia d'abord en France. A son arrivée à Paris, il s'y fit connaître en présentant à Louis XIV son ouvrage cité : *La Renommée jalouse de la Fortune*; mais les protestants étant mal vus à la cour, il quitta bientôt la France d'où il se rendit à Londres. Charles II le reçut avec bonté, et dès la première audience il lui fit un présent de mille écus, et lui promit la charge d'historiographe. Ce bienfait n'empêcha pas qu'il n'écrivit l'*Histoire d'Angleterre* avec une licence qui lui fit donner son congé. Amsterdam fut son dernier asile. Il y mourut en 1701, à 71 ans, avec le titre d'historiographe de cette ville. Léti était un historien famélique, qui, en écrivant, consultait plus les besoins de son estomac que la vérité. Il offrit ses services à tous les potentats de l'Europe. Il leur promettait de les faire vivre dans la postérité; mais c'était à condition qu'ils ne le laisseraient pas mourir de faim dans ce monde. Sa plume est toujours flatteuse ou passionnée. Plus soigneux d'écrire des faits extraordinaires que des choses vraies, il a rempli ses ouvrages de mensonges, d'inepties et d'inexactitudes. Son style est assez vif, mais diffus, mordant, hérissé de réflexions pédantesques et souvent très-mauvaises, et de digressions accablantes. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en italien. Parmi ceux qui ont été traduits en français, on cite : la *Monarchie universelle du roi Louis XIV*, 1689, 2 vol. in-12. Il y eut une réponse à cet ouvrage, sous le titre de *L'Europe ressuscitée du tombeau de M. Léti*, Utrecht, 1690, in-12; *Le Népotisme de Rome*, 1667, in-12, trad. en franç. en 1669, 2 tom. in-12; la *Vie du pape Sixte-Quint*, traduite en français, Paris, 1685, en 2 vol. in-12, et plusieurs fois réimprimée depuis.

L'auteur répondit à une princesse qui lui demandait si tout ce qu'il avait écrit dans ce livre était vrai : « Une chose bien imaginée fait plus de plaisir que » la vérité dépourvue d'ornements. » Excepté quelques propos prêtés sans doute à Sixte V, et sûrement très-contestables, c'est peut-être la seule histoire où Légi se soit le plus approché de la vérité. Quant aux interprétations qu'il donna à des faits certains, elles ressemblent à toutes celles des sectaires ennemis de Rome. Le traducteur y fit des retranchements, et en eût dû faire davantage ; La *Vie de Philippe II, roi d'Espagne*. Elle a été traduite en 1754, en 6 vol. in-12. L'auteur ne s'y montre ni catholique ni protestant. Si, pour être bon historien, il suffisait de n'avoir ni religion ni amour pour sa patrie, Légi l'aurait été à coup sûr. La *Vie de Charles-Quint*, traduite en français, en 4 vol. in-12, par les filles de l'auteur : compilation ennuyeuse ; la *Vie d'Elizabeth, reine d'Angleterre*, 1694 et 1741, 2 vol. in-12. Le roman y est mêlé avec l'histoire ; L'*Histoire de Cromwell*, 1694 et 1705, 2 vol. in-12, ramas confus de tout ce qu'il a lu ou entendu : celle de l'abbé Ragueneau est d'un tout autre goût, et incomparablement mieux écrite ; La *Vie de Pierre Giron, duc d'Ossone*, Paris, 1700, 3 vol. in-12, assez intéressante, mais trop longue ; Le *syndicat d'Alexandre VII, avec son Voyage en l'autre monde*, 1669, in-12 ; satire emportée, telle qu'on devait l'attendre d'un apostat. Ce n'est pas la seule qu'il ait publiée contre Rome, les papes et les cardinaux ; mais de telles horreurs ne doivent pas même être citées ; *Critique historique, politique, morale, économique et comique sur les loteries anciennes et nouvelles*, en 2 vol. in-12. C'est un fatras satirique, où il maltraite beaucoup de personnes. Parmi ses ouvrages italiens, on distingue : son *Histoire de Genève*. L'auteur n'y ménage pas cette ville ; Son *Théâtre de la Grande-Bretagne*, 1684, qui le fit chasser d'Angleterre. L'un et l'autre sont en 5 vol. in-12 ; Le *Théâtre de la France*, 7 vol. in-4, fig., mauvais ouvrage ; le *Théâtre de Belgique*, 2 vol. in-8, aussi mauvais que le précédent ; *L'Italie régnante*, 4 vol. in-12 ; *L'Histoire de l'empire romain en Germanie*, 4 vol. in-4 ; le *Cardinalisme de la sainte Eglise*, 1668, 5 vol. in-12 : c'est une satire basse et sans esprit ; *La juste balance dans laquelle on pèse toutes les maximes de Rome et les actions des cardinaux vivants*, 4 vol. in-12 ; libelle du même genre et dans le même goût que le précédent ; le *Cérémonial historique*, 6 vol. in-12 ; *Dialogues politiques sur les moyens dont se servent les républiques d'Italie pour se conserver*, 2 vol. in-12 ; *Abrégé des vertus patriotiques*, 2 vol. in-8 ; *La Renommée jalouse de la Fortune* ; *Panegyrique de Louis XIV*, in-4 ; *Eloge de la chasse*, in-12 ; des *Lettres*, 1 vol. in-12, où il avoue lui-même que sa vie n'était pas fort réglée, et qu'il menait celle d'un débauché (part. 1, pag. 14, lett. 3, pag. 26, lett. 5) ; *l'Itinéraire de la cour de Rome*, 5 vol. in-8 ; *Histoire de la maison de Saxe*, 4 vol. in-4 ; de celle de Brandebourg, in-4 ; *Le carnage des réformés innocents*, in-4 ; *Les précipices du siège apostolique*, 1672, in-12, etc. Légi avait encore fait divers autres ouvrages qu'il a eu raison de désavouer. Tous ceux

qui portent son nom ont été généralement condamnés à Rome le 22 octobre 1700. Légi a écrit plus de cent ouvrages qu'il doit plutôt à son imagination qu'à l'histoire, qu'il consultait rarement. Voyez le *Dictionnaire de Moréri*, les *Mémoires du Nicéron*, tom. 1 et 5 et le *Dictionnaire de Chauffepié*.

* LETOURNEUR (Charles-François-Louis-Honoré), connu sous le nom de *Letourneur de la Manche*, l'un des membres du Directoire de la république française, né à Grandville en 1751, d'une famille honorable, était capitaine du génie quand la révolution éclata. Il s'en déclara partisan et fut député par le département de la Manche à l'assemblée Législative, où il fit quelques rapports sur la marine. Après le 10 août, il fut chargé des travaux du camp, sous Paris. Réélu à la Convention, il vota dans le procès du roi pour l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis. Il s'occupa dès lors presque exclusivement dans les comités dont il était membre, de divers rapports et projets de lois militaires. Au mois d'octobre 1796, il fut nommé membre du Directoire exécutif, en sortit l'année suivante et fut inspecteur général de l'artillerie, fut envoyé plénipotentiaire à Lille pour traiter de la paix avec l'Angleterre. A l'établissement des préfetures, il fut nommé préfet de la Loire-Inférieure (1800). Remplacé en 1804, il resta sans emploi jusqu'en 1810, où il entra conseiller à la cour des comptes. Il perdit cette place sous la première restauration, la recouvra pendant les cent-jours. Banni comme républicain, il mourut à Lacken près de Bruxelles, le 4 octobre 1817.

LETOURNEUR (Pierre.) Voy. TOURNEUR.

* LETOURNEUR (Antoine-Pierre, marquis), lieutenant-général, né à Paris en 1752, d'une ancienne famille, entra en 1765, dans les mousquetaires, et deux ans après obtint un brevet de capitaine de cavalerie. En 1769 sa bravoure lui valut le titre de maréchal-général des logis de l'armée, et en 1775 le grade de colonel. A l'époque de la révolution, major des gardes du comte d'Artois, il resta par ordre de ce prince en France, où son attachement à la famille royale lui fit courir de grands dangers. Louis XVI lui fit défendre de paraître aux Tuileries, parce que son dévouement pouvait le compromettre. Letourneur se retira donc à Chantilly ; mais il se trouvait au château dans la journée dite des poignards. Instruit par madame Elisabeth du prochain départ du roi, il quitta Paris 24 heures auparavant, et ce ne fut qu'après avoir failli deux fois être arrêté, qu'il parvint à Deux-Ponts. De là il se rendit à Coblenz, où il fut chargé d'organiser les gardes des princes, et de remonter leur cavalerie dans laquelle il eut un commandement. Il fit les campagnes de 1792 et de 1795 aux avant-postes. Après le licenciement de l'armée, il passa en Angleterre, entra dans le régiment de Royal-Louis, et fit partie de la malheureuse expédition de Quiberon. Nommé en 1797 maréchal de camp par Louis XVIII, il ne quitta plus Monsieur avec lequel il rentra en France, et qu'il accompagna en 1815 dans la Belgique. En récompense de ses services il fut fait lieutenant-général et reçut le cordon de commandeur de Saint-

Louis. Il était major des gardes du corps lorsqu'il mourut en 1824.

LETOURNEUX (Nicolas). Voy. TOURNEUX.

* LETROSNE (Guillaume-François), avocat du roi et conseiller honoraire au bailliage d'Orléans, né dans cette ville le 15 octobre 1728, élève de Pothier, fut lié avec Turgot, Gerbier, l'abbé Beaudeau et plusieurs autres économistes, et mourut à Paris le 26 mai 1780. On a de lui entr'autres ouvrages : *la Liberté du commerce des grains toujours utile et jamais nuisible*, 1764 et 1765, in-12; *Recueil de plusieurs morceaux économiques*, Amsterdam, (Paris), 1768, in-12; *Eloge historique de M. Pothier*, 1775, in-12; de *l'Ordre social*, 1777, in-8; *Vues sur la justice criminelle*, Paris, 1777, in-8; *Les Effets de l'impôt indirect prouvés par les deux exemples de la gabelle et du tabac*, 1770, in-12, réimprimé en 1777 sous ce titre : *Examen de ce que coûtent au roi et à la nation la gabelle et le tabac*; *Réflexions politiques sur la guerre actuelle de l'Angleterre avec ses colonies*, Orléans, 1777, in-8; de *l'Administration provinciale et de la réforme de l'impôt*, suivi d'une *Dissertation sur la féodalité*, Bâle, 1779, in-4, ouvrage important, couronné par l'académie de Toulouse. Il fut un des collaborateurs du *Journal d'agriculture, commerce et finances*, Paris, 1779, 15 vol. in-12, et des *Ephémérides du citoyen*.

* LETTSOM (John-Coakley), médecin, né vers 1747 dans les parages de St.-Domingue, fut envoyé dès l'âge de six ans en Angleterre pour y faire son éducation. La mort de son père l'obligea de retourner en Amérique, pour y régler les affaires d'une succession qui consistait en partie en esclaves; Lettsom donna la liberté à tous ses nègres et revint en Europe, dont il visita les différentes parties. S'étant fait recevoir docteur à l'université de Leyde, il alla se fixer à Londres, où il fut nommé licencié du collège de médecine et membre de la société royale. Son nom était inscrit sur les dyptiques de presque tous les corps savants. Il résidait une partie de l'année à *Groze-Hill*, maison de campagne délicieuse, qui a été célébrée dans un poème par M. Maurice. Il mourut à Londres le 1^{er} novembre 1815, à 72 ans, laissant la réputation d'un homme bienfaisant et généreux. On a de lui plusieurs ouvrages estimés sur la médecine, la botanique et l'économie politique. Les principaux sont : *Observationes ad historiam theæ pertinentes*, Leyde, 1769, in-4; *Histoire naturelle de l'arbre à thé*, Londres, 1772, in-4, traduit en français, Paris, 1775, in-12. L'auteur y combat l'usage du thé; *Le Compagnon du naturaliste et du voyageur*, 1772, in-8, 5^e édit., 1800, traduit en français par Lézay-Marnésia, sous le titre de *Voyageur naturaliste*; *Réflexions sur le traitement général et la guérison des fièvres*, 1772, in-8; *Mémoires sur la médecine du dispensaire général de Londres*, 1774, in-8, trad. en français Paris, 1787, in-8; *Amélioration de la médecine à Londres, basée sur le bien public*, 1773, in-8; *Histoire de l'origine de la médecine et de son état avant la guerre de Troie*, 1778, in-4, discours prononcé devant la société royale de Londres; *Observations sur les dissections humaines*, 1788, in-8; *Histoire de quelques-uns des effets de l'ivrognerie*, 1789, in-4; *Essai sur les mal-*

heurs du pauvre, 1794, in-8; *Essai pour la fondation d'une société de bienfaisance*, 1796, in-8; *Essai ou projet pour répandre la bienfaisance, la tempérance et la science médicale*, in-8, de 1797 à 1802; *Observations sur la persécution religieuse*, 1800, in-8. Il a fourni des morceaux curieux aux *Transactions philosophiques*, aux recueils des sociétés de médecine de Londres, de Bath, etc., et publié une *Echelle de santé*, pour faire connaître les effets des liquides sur la santé de l'homme et les suites funestes de l'excès des boissons. Lettsom s'était montré attaché aux quakers, avec lesquels cependant il se brouilla vers la fin de sa vie.

LEU (saint), appelé aussi *saint Loup*, évêque de Sens, succéda à saint Artème l'an 609, se fit estimer du roi Clotaire II, et aimer de son peuple; il mourut le 1^{er} septembre 625, après l'avoir édifié par ses vertus.

LEUCIPPE, philosophe grec du iv^e siècle avant J.-C., disciple de Zénon, était d'Abdère, suivant la plus commune opinion. Il inventa le fameux système des atomes et du vide, développé ensuite par Démocrite et par Epicure. Les livres que ce philosophe a composés ne sont point parvenus jusqu'à nous; mais Diogène Laërce nous a transmis sa doctrine. L'hypothèse des *tourbillons*, perfectionnée par Descartes, est aussi de l'invention de Leucippe, comme le savant Huet l'a prouvé. On a cru trouver dans le système de Leucippe le germe de ce grand principe de mécanique que Descartes emploie si efficacement : *Les corps qui tournent s'éloignent du centre autant qu'il est possible*; parce que le philosophe grec enseigne que *les atomes les plus subtils tendent vers l'espace vide comme en s'élançant*. Mais ce n'est pas à raison du tournoiement que les atomes les plus subtils tendent vers l'espace vide; par cette raison, les moins subtils y tendent davantage. Les deux principes sont donc très-différents et en quelque sorte opposés. Il paraît néanmoins que Kepler et ensuite Descartes ont suivi Leucippe à l'égard des tourbillons et des causes de la pesanteur, et ont été, comme l'on sait, accusés de n'être que les copistes du systémateur grec; mais il se peut que le reproche ne soit pas juste. Les idées de Leucippe n'étaient pas assez merveilleuses pour croire qu'elles n'aient pu venir à l'esprit de ceux qui auraient ignoré la doctrine de ce philosophe. Leucippe vivait vers l'an 428 avant Jésus-Christ. Ce philosophe avait aussi adopté le principe que *la terre portée comme dans un chariot, tourne autour du centre*; ce qui se rapproche du système de Galilée, sur le mouvement de la terre.

LEUCOTHOE, fille d'Orchame, roi d'Achémenie, et d'Eyrnone. Apollon, qui l'aimait, prit la figure de sa mère pour s'insinuer auprès d'elle, et en abusa par cet artifice. Orchame, irrité du déshonneur de sa fille, dont il fut instruit par Clytie, sa rivale, fit enterrer Leucothoé toute vive; mais Apollon la changea en l'arbre qui porte l'encens.

LEUFROI (saint), premier abbé de Madrid, dans le diocèse d'Evreux, où il était né d'une famille noble, mourut l'an 758. Ce monastère, nommé anciennement en latin *Madriacense*, du nom du village où il était situé, s'appela dans la suite *la Croix*

Saint-Ouen, puis la *Croix Saint-Leufroi*. Sa mense conventuelle fut unie au petit séminaire d'Evreux, par décret de l'ordinaire, au mois de mars 1741, confirmé par lettres-patentes du mois d'avril de la même année.

* LEULIETTE (Jean-Jacques), né à Boulogne-sur-mer le 50 novembre 1767, fut d'abord garçon serurier : étant venu à Paris, il s'y lia avec Mercier, qui lui fit obtenir une place subalterne dans l'administration, et se livra à la culture des lettres. Il embrassa les principes de la révolution avec ardeur, concourut à la rédaction de plusieurs journaux, notamment de *La Sentinelle*, fut nommé professeur à l'école centrale de Seine-et-Oise, fit un cours à l'Athénée et mourut à Paris, d'un accident, le 25 décembre 1808. Leuliette a laissé les ouvrages suivants : *Des émigrés français, ou Réponse à Lally-Tollendal*, Paris, 1797, in-8. L'auteur y établit la différence de criminalité politique entre les émigrés avant et après le 31 mai ; il absout ceux-ci et condamne ceux-là. *Réflexions sur la journée du 18 fructidor, et réponse à Richer-Serizy*, Paris, 1798, in-8 ; *Essai sur la cause de la supériorité des Grecs sur les Romains dans les arts d'imagination*, ibid., 1805 ; *Discours sur l'abolition de la servitude*, in-8 ; *De l'influence de Luther sur le siècle où il a vécu*, Paris, 1804, in-8 (1) ; *Vie de Richardson*, traduite de l'anglais, de madame Barbauld, Paris, 1808, in-8 ; *Histoire de la Grèce*, traduction de l'anglais de Gillies, Goldsmith et Gast, 1808, 2 vol. in-8 ; Leuliette n'a fait que revoir le travail de M. de Villeroy ; *Tableau de la littérature en Europe depuis le xvi^e siècle, et examen des causes morales qui ont influé sur le génie des écrivains*, Paris, 1809, in-8.

LEUNCLAVIUS (Jean), en allemand *Löwenklau*, né en 1535, à Amelbeuern, en Westphalie, d'une famille noble, voyagea dans presque toutes les cours de l'Europe. Pendant le séjour qu'il fit en Turquie, il ramassa de très-bons matériaux pour composer l'histoire ottomane ; et c'est à lui que le public fut redevable du meilleur ouvrage que l'on eût eu jusqu'alors sur cet empire. Il joignit à l'intelligence des langues savantes celle de la jurisprudence. Cet érudit mourut à Vienne en Autriche en 1595, à 60 ans. Ses mœurs n'étaient pas trop pures, si on en croit Scaliger, qui dit : *Habebat scortam secum* ; mais cet écrivain satirique peut l'avoir calomnié. On a de lui : *l'Histoire musulmane*, 1591, in-fol. ; les *Annales des sultans othomanides*, in-fol. qu'il traduisit en latin, sur la version que Jean Gaudier, autrement Spiegel, en avait faite de turc en allemand ; la *Suite* de ces Annales, qu'il continua jusqu'en 1588, sous le titre de *Pandectæ turcicæ* ; on trouve ces deux ouvrages à la fin du *Chalcondyle* du Louvre. On peut profiter de ses recherches, mais en les rectifiant, comme a fait le P. Nicolas Smith. (*Voy. ce nom.*) Des *Versions latines* de Xénophon, de Zozime, de Constantin Manassès, de Michel Glycas, de l'Abrégé des Basiliques : celle-ci parut en 1596, 2 vol. in-fol. ; *Commentatio de Moscovitarum bellis adversus finitimos*

gestis, dans le Recueil des historiens polonais de Pistorius, Bâle, 1581, 3 vol. in-fol. ; *De jure græco-romano*, Francfort, 1596 ; un Abrégé du Basilicon de l'empereur Léon VI, avec les *Novellæ Constitutiones*, Bâle, 1575. On trouve une notice sur sa vie dans Melchior Adam, *Vitæ germanor. philos.*

LEUPOLD (Jacques), ingénieur saxon, né en 1674, à Planitz, conseiller et commissaire des mines du roi de Pologne, membre de la société royale de Berlin, et de diverses autres, fut un des plus habiles hommes de l'Europe pour les instruments de mathématiques. Ce mécanicien imagina une machine plus simple que celle de Papin ; il perfectionna la pompe pneumatique de Hauksbée, et fit beaucoup d'expériences sur les miroirs. Il mourut à Leipsig en 1727, après s'être rendu célèbre par son grand ouvrage intitulé : *Theatrum machinarum*, Leipsig, 1724-27, 7 vol. in-fol. Cette compilation est utile et recherchée.

LEUSDEN (Jean), savant philologue hollandais, naquit à Utrecht en 1624, fut professeur d'hébreu dans sa patrie, et s'y acquit avec justice une grande réputation. Il mourut en 1699, à 75 ans. Quoique cet écrivain n'ait point fait de nouvelles découvertes dans la critique grammaticale, il la connaissait bien, et il l'enseignait avec autant de clarté que de méthode. On a de lui plusieurs ouvrages estimés : *Novi Testamenti clavis græca, cum annotationibus philologicis*, 1672, in-8 ; *Clavis hebraica et philologica veteris Testamenti*, 1685, in-4 ; *Onomasticon sacrum*, Utrecht, 1684, in-8 ; *Compendium biblicum veteris Testamenti*, 1688, in-8 ; *Compendium græcum novi Testamenti*, dont la plus ample édition est celle de Londres en 1688, in-12 ; *Philologus hebræus*, 1595, in-4 ; *Philologus hebræo-græcus*, 1695, in-4 ; *Philologus hebræo-mixtus*, 1699, in-4 ; des *Notes* sur Jonas, Joel et Ozée, etc. C'est à lui qu'on est redevable des *Editions* correctes de Bochart, de Lighfoot et de la Synopse des Critiques de Polus ; on lui doit aussi la meilleure *Édition* de la bible d'Athias, imprimée à Amsterdam, 1705, 2 vol. in-8, et du nouveau Testament syriaque, 1708, 2 vol. in-4. Voyez pour la liste complète de ses ouvrages la *Bibliothèque sacrée* du P. Lelong, et de Vriès Parental Leusden.—Rodolphe LEUSDEN, son fils, a donné une *Édition* du nouveau Testament grec.

LEUTARD, paysan fanatique du bourg de Vertus, dans le diocèse de Châlons-sur-Marne, vers la fin du x^e siècle, brisait les croix et les images, prêchait qu'il ne fallait pas payer les dîmes, et soutenait que les prophètes avaient dit des choses répréhensibles. Il se faisait suivre par une multitude innombrable de personnes qui le croyaient inspiré de Dieu. Gibuin, évêque de Châlons, désabusa et convainquit ces pauvres gens. L'hérésarque, désespéré de se voir abandonné, se précipita dans un puits. Ses erreurs ont aujourd'hui des partisans en France, et Leutard aurait passé pour un prophète ou un apôtre dans les clubs et dans l'Assemblée nationale.

LEUTINGER (Nicolas), historien et voyageur, né en 1547, à Pollich dans le Brandebourg, professeur de belles-lettres et ministre luthérien, mourut à

(1) Ce discours fut placé par l'Institut en seconde ligne, celui de Charles Villers obtint le prix.

Wittenberg en 1612, à 64 ans. On a de lui une *Histoire de Brandebourg*, depuis 1499, jusqu'en 1594; elle parut avec ses autres ouvrages et sa *Vie*, à Francfort, en 1729, 2 vol. in-4.

LEUWEN. Voy. LEEUWEN.

LEUWENHOECK ou LEEUWENHOECK (Antoine de), célèbre physicien et naturaliste, né à Delft en 1652, excellait à faire des verres pour des microscopes et pour des lunettes. Ses découvertes lui ont fait un nom distingué; plusieurs sont utiles et réelles, mais d'autres sont parfaitement chimériques. Son système des vers spermatiques, dont il faisait le principe de la génération, n'a eu d'autre vogue que celle de la nouveauté; croyant détruire l'ovarisme, il lui substitua une hypothèse beaucoup plus défectueuse, et qui ne soutient point le premier regard d'un homme judicieux. Ce qui l'excuse, en quelque sorte, c'est l'impuissance reconnue où sont tous les physiciens de rien dire de satisfaisant sur ce profond mystère de la nature. Le moyen qu'il crut avoir d'y parvenir était illusoire, comme l'a très-bien remarqué Fabre dans son *Essai sur les facultés de l'âme*, Paris, 1783. « Ce n'est pas, dit-il, » dans le développement du germe que consiste le » mystère de la génération; mais dans sa formation; et c'est là où les observations microscopiques ne sauraient atteindre. » (Voy. GRAAF, KIRCHER, MUYS). Le goût sûr qui décide de la solidité d'une observation lui manquait absolument, aussi bien que la littérature, qui porte la lumière dans toutes les sciences. On doit cependant lui savoir gré d'avoir contribué à la découverte des germes, qui, suivant un philosophe de ce siècle, suffit seule pour anéantir l'athéisme; il l'anéantirait en effet, si les sectateurs d'une si monstrueuse opinion pouvaient saisir la justesse d'une conséquence. Il mourut en 1725, à 91 ans; on lui a élevé un beau mausolée à Delft, dans la vieille église, avec une épitaphe emphatique. Il a publié différents ouvrages en hollandais, qui ont été traduits en latin, et ont paru sous le titre d'*Arcana naturæ detecta*, Delft, 1693-99, réimprimé à Leyde en 1719, 4 vol. in-4; et en 1722, avec ses *Lettres* à la société royale de Londres, dont il était membre, et à divers savants.

LEVAILLANT (François). Voy. VAILLANT.

* LEVASSEUR (C.-J.-A.), né en 1725, à Rouen, d'une famille distinguée dans le commerce, suivit cette profession et fut successivement administrateur des hospices, échevin, membre de la chambre de commerce, et président de la juridiction consulaire. Le zèle et la probité avec lesquels il remplit ces divers emplois attirèrent l'attention du gouvernement: et Louis XVI, de son propre mouvement, lui fit expédier des lettres de noblesse. A l'époque de la révolution, officier municipal, et administrateur de la Seine-Inférieure. Il devint, en 1792, président du tribunal de commerce, et fut, en 1800, nommé membre du sénat conservateur. Il est mort à Paris le 8 août 1820. — LEVASSEUR (A. F. N.), ancien avocat au parlement, mort en 1812, est connu par plusieurs ouvrages, tels que *Manuel des nouvelles justices de paix*; *Explication de la loi du 4 germinal an 8, sur la faculté de tester et de disposer entre-vifs*, etc.

** LEVASSEUR, dit de la Sarthe (Réné), conventionnel, né en 1747 au Mans, y exerçait la profession de chirurgien accoucheur avec une grande habileté. Député par le département de la Sarthe, en 1792, à la convention, il s'y prononça dès les premières séances pour les mesures de rigueur, et dans le procès du roi, vota la mort sans appel et sans sursis. Le 9 mars suivant, il fit décréter l'établissement d'un tribunal extraordinaire pour juger les ennemis de la république, et, le 3 avril, s'opposa vivement à l'échange de quelques officiers autrichiens contre les commissaires de la convention arrêtés par Dumouriez. Elu secrétaire le 29 juin, il signala Defermont et Coustard, opposants au 31 mai, comme des contre-révolutionnaires dangereux, et fit mettre en jugement la municipalité de Sedan, qui, après le 10 août, avait, par ordre de Lafayette, fait arrêter les commissaires de l'assemblée législative. Envoyé lui-même en mission, il se montra cependant plus modéré qu'on ne devait s'y attendre. Le 28 décembre 1795, il fit aux Jacobins l'éloge de Marat. Son zèle furibond survécut même à la chute de Robespierre; néanmoins à cette époque il demanda l'élargissement des cultivateurs détenus. En septembre 1794, il dénonça Tallien, Lecointre, etc., qu'il accusa de vouloir succéder à Robespierre. Le 5 décembre, il défendit Carrier, dont le procès venait d'être commencé. Lors des troubles de germinal an 5 (1795), il fut, sur le rapport de Rovère, décrété d'accusation; mais il fut amnistié quelques mois après. Après la session, il revint au Mans, où il reprit sa profession d'accoucheur. Depuis, employé comme chirurgien dans les armées, il revint en 1815 au Mans, d'où il fut enlevé par les Prussiens et conduit à Berlin. Relâché en 1816, il se retira dans les Pays-Bas, et fixa sa résidence à Bruxelles. La révolution de 1830 lui permit de rentrer en France. Il mourut au Mans en septembre 1854, à 87 ans. Levasseur a publié ses *Mémoires*, 1829, 2 vol. in-8, avec son portrait. Achille Roche en est le rédacteur.

** LEVATI (l'abbé Ambroise), littérateur, né en 1788 à Toricella dans la Lombardie, fut élevé au séminaire de Milan. Destiné par ses supérieurs à l'enseignement, il professa la rhétorique et la philosophie au lycée de Milan, l'histoire à Bergame et enfin la littérature grecque comparée à l'université de Pavie. Il mourut dans cette ville, le 6 juillet 1841, dans le temps qu'il préparait une traduction des *Œuvres* de Platon; il avait été nommé l'année précédente membre de l'institut Lombardo-Vénitien. On a de lui: *Viaggio di Fr. Petrarca in Francia, in Germania ed in Italia*, 1820, 5 vol. in-8, ouvrage plein de recherches; c'est un excellent recueil de matériaux pour la vie de ce poète; *Dizionario biografico delle Donne illustri*, Milan, 1822, 5 vol. in-8; *Saggio sulla storia della letteratura Italiana nei primi venticinque anni del secolo XIX*, ib., 1851, in-8; *Il Piccolo Muratori, ossia storia d'Italia del medio evo*, ib., 1857, 5 vol. in-18. Levati concourut en outre à diverses publications, entre autres à la traduction des *Dissertations* annexées à la bible italienne de Venise. Voy. VERRI (Alex.).

* **LEVAVASSEUR** (Bernard-Marc-Francis), littérateur, né en 1775 à Breteuil (départ. de l'Oise), mort en 1850, manifesta dès sa première jeunesse un goût décidé pour la poésie. Dès l'âge de 18 ans, il s'y était essayé en composant quelques pièces fugitives, des odes, et une tragédie qui ne fut point imprimée. Il s'occupa aussi avec succès des utiles et honorables travaux de l'agriculture, dans laquelle son père s'était distingué. Appelé à coopérer aux travaux du conseil royal d'agriculture comme membre correspondant, Levavasseur qui n'avait pas renoncé pour cela aux lettres, fit de l'Ancien Testament, et principalement du livre de Job, l'objet spécial de ses recherches et de ses méditations. Ce fut, comme il le dit lui-même, à cette source féconde, qu'il puisa l'enthousiasme et la chaleur poétique. Il n'avait toutefois fait paraître encore que quelques opuscules, lorsqu'il mit au jour sa traduction du Livre de Job en vers français, Paris, 1826, in-8. Les plus sévères critiques ont rendu hommage au savoir de l'auteur, à l'érudition qu'il annonçait sa préface et ses notes, et surtout au talent du poète.

LÈVE, ou plutôt **LEYVA** (Antoine de), Navarrois, prince d'Ascoli, duc de Terre-Neuve, général des armées de Charles-Quint, naquit vers 1480, dans l'obscurité, et fut d'abord simple soldat. Il parvint au commandement par d'utiles découvertes, et par une suite d'actions la plupart heureuses et toutes hardies. Un extérieur ignoble ne lui ôtait rien de l'autorité qu'il devait avoir, parce qu'il joignait au talent de la parole une audace noble à laquelle les hommes ne résistent pas. Il se signala d'abord dans le royaume de Naples, sous Gonsalve de Cordoue, et ensuite dans le Milanais, d'où il chassa l'amiral Bonnivet en 1525. Il se signala à la bataille de Rebec en 1524, et défendit Pavie l'année suivante contre François I^{er}, qui y fut pris. Une sortie qu'il fit, dans laquelle il attaqua vigoureusement les Français, détermina la victoire. Ses succès lui procurèrent des distinctions flatteuses. Charles-Quint s'étant rendu en Italie, le fit asseoir à côté de lui, et, le voyant obstiné à ne pas se couvrir, il lui mit lui-même le chapeau sur la tête, en disant : « qu'un capitaine qui avait fait soixante » campagnes, toutes glorieuses, méritait bien d'être » assis et couvert devant un empereur de 50 ans. » Ce grand général soutint sa réputation en Autriche, où il fut envoyé en 1529, contre Soliman qui assiégeait Vienne, et en Afrique, où il suivit l'empereur en 1555. L'année d'après, il fut témoin du mauvais succès de l'expédition de Provence, et en mourut de douleur en 1556, à 76 ans; il fut enterré à Saint-Denis, près de Milan. On a raconté de lui des anecdotes romanesques qui ne méritent aucune croyance. « Il était, dit Brantôme, gouteux, » maladif, toujours en douleurs et en langueurs, » mais il combattait porté en chaise, comme s'il » eût été à cheval. » — Ses fils, Sanche et Antoine de LÈVE, servirent l'Espagne avec zèle, et se signalèrent en divers combats. Le premier eut deux fils, Alphonse et Sanche, qui se distinguèrent sous le duc de Parme, aux Pays-Bas.

* **LÈVÈQUE** (Pierre), né à Nantes le 5 septembre

1746, se livra particulièrement aux mathématiques, dans lesquelles il fit de grands progrès. A l'âge de 18 ans, il s'embarqua sur un vaisseau de l'état avec un emploi fort modeste. En moins de deux ans, il apprit ce qui concerne la construction, la manœuvre et le pilotage. A son retour il enseigna les mathématiques à Mortagne, à Breteuil et à Nantes, où il obtint, en 1772, la chaire d'hydrographie. Le premier il donna, dans cette ville, le spectacle d'un aérostat; en 1786 il fut nommé examinateur de la marine. On lui doit aussi une des premières machines à vapeur qui aient été construites en France. Il possédait l'histoire, les langues, les sciences naturelles, l'administration, le commerce, etc., et joignait à ces connaissances un jugement profond et solide. A l'époque de la révolution ses talents et ses services le protégèrent quelque temps, mais lorsqu'arriva la terreur il fut obligé de fuir et ne reparut qu'après le 9 thermidor. Elu en 1797 membre du conseil des Anciens, il en fut exclu par suite de la journée du 18 fructidor. Les temps étant devenus plus calmes, il revint à Paris, et remplaça Cousin, en 1801, à l'institut. Modeste dans ses goûts, il menait une vie heureuse et tranquille, lorsqu'il perdit un fils, âgé de 27 ans, officier distingué dans le génie. Cette mort hâta la sienne, il succomba à une attaque d'apoplexie, au Havre, le 16 octobre 1814, âgé de 68 ans. Delambre fit son *Eloge* à l'institut. Ses principaux ouvrages sont : *Tables générales de la hauteur et de la longitude du nonagésime*, Avignon, 1776, 2 vol. in-8. Lévêque a étendu à tout le globe les tables calculées par Ptolémée pour sept climats; elles offrent quelques avantages sur celles de Lagrange; *Le Guide du navigateur*. Nantes, 1779, in-8, fig. Lalande juge cet ouvrage supérieur à tous ceux qui ont paru sur le même sujet; *Examen maritime, ou Traité de la mécanique appliquée à la construction et à la manœuvre des vaisseaux*, Nantes, 1782, 2 vol. in-4. C'est une traduction de l'ouvrage de D. George Juan, (voy. ce nom), enrichie de *Notes*. Elle a été réimprimée avec des additions, Paris, 1792, 2 vol. in-4; *Description nautique des côtes orientales de la Grande-Bretagne et des côtes de Hollande, du Jutland et de Norwège*, Paris, 1804, in-4. (Cette description, extraite de l'anglais, a été publiée par le dépôt général de la marine.) Lévêque a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. Il préparait une nouvelle édition, revue et augmentée, de son *Guide du navigateur*.

** **LEVER** (Louis-Augustin, marquis), né en 1760 à Amiens, d'une ancienne famille de Picardie, était colonel de cavalerie. Il quitta la France au commencement de la révolution, et fit les campagnes de l'armée des princes. Rentré sous le consulat et ayant eu le bonheur de recouvrer sa fortune, il cultiva les lettres et les sciences, et s'appliqua surtout à l'étude des antiquités de sa province. L'un des fondateurs de la société des antiquaires de France, il en fut nommé directeur en 1855. Il avait, peu de temps auparavant, proposé et fait les fonds d'un prix pour le meilleur mémoire sur l'établissement et les progrès du christianisme dans la seconde Lyonnaise (la Normandie). Malgré son grand

âge, il assistait à tous les congrès scientifiques. A son retour de celui de Besançon, il mourut dans son château de Rochefort, près d'Yvetot, le 18 octobre 1840. On a de lui : *Les glaces enlevées, ou la Rapaxiade*, Paris, 1827, in-8, poème tiré à 28 exemplaires. *Dissertation sur l'abolition du culte de Roth, soit par St.-Mellon, 1^{er} évêque, soit par St.-Romain*, 19^e évêque de Rouen, ib., 1829, in-8; *Examen d'un diplôme de l'an 877* in-8; *Notice sommaire sur quelques difficultés historiques relatives à Jean de Bailleul, roi d'Ecosse*. Il avait préparé pour l'impression la *Chronique de Saint-Riquier*, par Hariulf, bénédictin du XI^e siècle.

LEVESQUE de GRAVELLE (Michel-Philippe), conseiller au parlement de Paris, mort en 1752, avait le goût des beaux-arts. On lui doit un *Recueil de pierres gravées antiques*, 1752 et 1757, 2 vol. in-4, curieux et recherché.

LEVESQUE de POUILLY (Louis-Jean), né à Reims en 1691, d'une famille ancienne, membre de l'académie des inscriptions, se consacra d'abord aux mathématiques, et à vingt-deux ans il entreprit d'expliquer les principes de la *philosophie naturelle* de Newton; mais sa mauvaise santé le fit renoncer à cette étude. Il voyagea en Angleterre, où il fut bien reçu par lord Bolingbroke et par Newton. De retour dans sa patrie, il fut élu lieutenant-général de la ville de Reims en 1746. Il fit venir dans cette ville des eaux de fontaine plus salutaires que celles de puits, qui incommodaient beaucoup les habitants, et mourut en 1750, à 59 ans. De Pouilly est surtout connu par sa *Théorie des sentiments agréables*, petit ouvrage imprimé pour la 4^e fois en 1774, in-8 : c'est la production d'un esprit net et délicat, qui sait analyser jusqu'aux plus petites nuances du sentiment. Il y a quelques propositions auxquelles on pourrait donner un mauvais sens, mais un lecteur sage doit toujours choisir le plus favorable : le mieux serait sans doute qu'on ne pût leur en donner d'autre.

* LEVESQUE de POUILLY (Jean-Simon), fils du précédent, naquit à Reims, en 1734. Son éducation fut dirigée par son père et ses succès furent tels qu'à l'âge de 15 ans il était déjà très-instruit dans les langues grecque et latine. Il alla bientôt continuer ses études à Paris, où il trouva dans les amis de son père de puissants protecteurs. Admis en 1768 à l'académie des inscriptions, il fut, en 1782, élu lieutenant-général de Reims, place que son père avait déjà remplie avec distinction. En 1790, il était conseiller d'état. Pendant la terreur il se réfugia en Allemagne, mais il rentra bientôt en France, et vécut plusieurs années dans ses terres. Il mourut à Reims le 24 mars 1820, âgé de 86 ans. On a de lui : *Eloge de M. Rogier de Mancin*, lieutenant de la ville de Reims, 1755; *Vie de Michel de l'Hôpital*, Londres (Paris), 1764, in-12; *Eloge de Charles-Bonnet* (imprimé en Allemagne); *Théorie de l'Imagination*, Paris, 1805, in-12. Cet ouvrage ne manque pas de mérite, mais il est inférieur à la *Théorie des sentiments agréables*. Plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'académie des inscriptions.

* LEVESQUE (Pierre-Charles), historien et tra-

ducteur, né à Paris le 26 mars 1736, fit ses études avec distinction au collège Mazarin, il fut obligé de vivre quelque temps du produit de son travail comme graveur; car ses parents, forcés de quitter Paris par un revers de fortune, l'y laissèrent sans autre ressource que son talent pour le dessin. Sa passion pour les lettres, et sa bonne conduite lui méritèrent des protecteurs. Diderot le recommanda à l'impératrice de Russie qui lui offrit en 1775, une place de professeur à l'école des cadets-nobles. Dès qu'il fut arrivé à Pétersbourg, il employa ses loisirs à recueillir les matériaux d'une histoire des Russes, et lorsqu'il eut achevé son ouvrage, il revint en France en 1780, pressé de le mettre au jour. Le succès de cette histoire, qui était classique en Russie avant celle de Karamzin (*voy. ce nom*), lui ouvrit en 1789, les portes de l'académie des inscriptions; et peu de temps après il fut nommé professeur au collège de France. Il fit partie de l'institut à sa création et mourut à Paris le 12 mai 1812, âgé de 76 ans. Lésèque avait des connaissances très-étendues; mais il a trop écrit pour que ses ouvrages aient pu approcher de cette perfection qu'on n'obtient que par un travail assidu. Il fut lié avec les philosophes, dont il partagea les sentiments, comme on peut en juger par quelques-uns de ses ouvrages. Ce sont ceux-là qu'on ne lit plus et dont par conséquent on peut se dispenser de donner les titres. Indépendamment de plusieurs *Mémoires* dans le Recueil de l'institut, les ouvrages qui assurent à Lésèque une réputation durable sont : *Choix des poésies de Pétrarque*, trad. de l'italien, Paris, 1774, in-8; 1787, 2 vol. in-18; *Histoire de Russie, et des différents peuples soumis à la domination des Russes*, Paris, 1782-85, 8 vol. in-12. *ibid.* 1800, 8 vol. in-8, continuée jusqu'à la mort de Paul 1^{er}, et publiée avec des notes de Malte-Brun et Depping, 1812, 8 vol. in-8, et atlas. *Eloge historique de l'abbé Mably*, Paris, 1787, in-8, qui partagea le prix extraordinaire de l'académie des inscriptions (*voy. BRISARD*). *La France sous les cinq premiers Valois*, Paris, 1787, 4 vol. in-12. On y trouve la même exactitude et la même solidité de recherches que dans l'Histoire de Russie. *Histoire critique de la république romaine*, 1807, 3 vol. in-8; *Etudes de l'Histoire ancienne, et de l'Histoire de la Grèce*, 1811, 4 vol. in-8. Il a traduit Thucydide (*voy. ce nom*), et dans la Collection des moralistes anciens, *Pensées morales de Confucius*, 1782; *Pensées morales de divers auteurs Chinois*, 1782; *Caractères de Théophraste*, 1762; *Sentences de Théognis, Phocylide, etc.*, 1785; *Pensées morales de Cicéron*, 1782; *Apophthegmes des Lacédémoniens*, extrait de Plutarque, 1794; *Vies et Apophthegmes des philosophes grecs*, 1795. *Voy. WATELET*.

LEVI. *Voy. PHILIPPE LEVI*.

LEVI, 5^e fils de Jacob et de Lia, naquit en Mésopotamie l'an 1748 avant J.-C. C'est lui qui, voulant venger avec son frère Siméon, l'injure faite à Dina leur sœur, passa au fil de l'épée tous les habitants de Sichem. Jacob en témoigna un déplaisir extrême, et prédit au lit de la mort qu'en punition de cette cruauté, la famille de Lévi serait divisée et n'aurait point de portion fixe au partage de la

terre promise. En effet, elle fut dispersée dans Israël, et n'eut pour partage que quelques villes, qui lui furent assignées dans le lot des autres tribus. Lévi descendit en Egypte avec son père, ayant déjà ses trois fils Gerson, Caath et Merari, dont le deuxième eut pour fils Amram, de qui naquirent Moïse, Aaron et Marie. Il y mourut l'an 1612 avant J.-C., à 157 ans. Sa famille fut toute consacrée au service de Dieu; et c'est de lui que les prêtres et les lévites tirèrent leur origine. Ceux de sa tribu s'alliaient souvent à la maison royale, ainsi que le prouve la généalogie des parents de J.-C. selon la chair. Dans un des livres de l'Ancien Testament (le *Lévitique*), ce patriarche prophétise que le Messie naîtra de lui et de Judas, et il dépeint l'horrible scandale que l'iniquité des prêtres répandra sur le sanctuaire par la condamnation du Christ.

LÉVI de GERSON, rabbin, a composé les *Guerres du Seigneur*, en hébreu, Wallenstadt, 1569, in-fol., et des *Commentaires* imprimés séparément et dans les grandes bibles. C'était un esprit singulier, qui a rempli tous ses livres de vaines subtilités métaphysiques. On ignore le temps où il a vécu.

LÉVI (Raphaël). Voy. BYZANCE.

LÉVIS, ou LEVI (Guy de), d'une illustre maison de France, fut le chef de toutes les branches que l'on en connaît aujourd'hui. Il se croisa contre les Albigeois, et fut élu maréchal des croisés. C'est en mémoire de cette charge que sa postérité a toujours conservé le titre de *Maréchal de la Foi*. Il se signala dans cette guerre, et eut la dépouille de ces rebelles fanatiques, la terre de Mirepoix et plusieurs autres situées en Languedoc. Il mourut en 1250; il avait fondé en 1190 l'abbaye de la Roche. Ses successeurs ont joint au nom de Lévis celui de seigneur de Mirepoix.

* LÉVIS (François, duc de), maréchal de France, né en 1720, au château d'AJac en Languedoc, d'une famille très-ancienne, entra de bonne heure au service, et s'y fit remarquer par une bravoure calme et un sang-froid qui contrastait singulièrement avec la vivacité de son caractère. Seul avec le maréchal de Mirepoix, son cousin, dont il était aide-de-camp, il fit deux bataillons prisonniers. Sa conduite dans le Canada lui attira des applaudissements; mais il ne put conserver à la France cette importante colonie. A son retour, nommé lieutenant-général, il rendit de nouveaux services, surtout au combat de Johannisberg. A la paix, il obtint le gouvernement de l'Artois, et sut se concilier l'affection des troupes et celle des citoyens. Lors de la formation, en 1771, de la maison militaire de Monsieur (1), il eut le commandement d'une compagnie de ses gardes. Créé maréchal de France en 1785, et fait duc l'année suivante, il mourut en 1787 à Arras, où il s'était rendu pour présider les états. On trouve des détails sur le maréchal de Lévis dans les *Souvenirs et portraits*, Paris, 1815, in-8, publiés par son fils, dont l'article suit.

* LÉVIS (Pierre-Marc-Gustave, duc de), grand bailli de Senlis, né à Paris en 1764, député aux

états-généraux, y vota souvent avec la gauche; mais flottant dans ses opinions, il s'en sépara dans plusieurs circonstances. C'est ainsi que le 1^{er} août il présenta des réflexions sur l'inutilité de la déclaration des droits, consentant néanmoins qu'on la mit à la suite de la constitution. Il s'opposa quelques jours après à l'emprunt demandé par Necker, s'appuyant sur le vœu des cahiers qui défendaient d'en consentir de nouveaux. Il se montra partisan de la liberté de la presse, et à l'occasion de la dédicace des Œuvres de Voltaire, que Pailissot présenta à l'Assemblée, il fit décréter qu'on n'en recevrait aucune. Il vota le 18 mai 1790 pour qu'on n'accordât le *recours* contre les auteurs de détentions arbitraires, qu'aux prisonniers contre lesquels il n'y aurait pas de plaintes légales. Dans les différends qui eurent lieu entre l'Angleterre et l'Espagne, il fit déclarer que la France n'entreprendrait aucune agression, mais qu'elle saurait défendre ses droits. Quelque modération que le duc de Lévis eût mise dans sa conduite, il n'avait pas moins adopté, en partie, les principes révolutionnaires. Il revint bientôt de son erreur, et quitta la France après le 10 août 1792, servit comme simple soldat dans l'armée des princes et se rendit ensuite en Angleterre. Il prit part à l'expédition de Quiberon où il fut gravement blessé. Revenu en France après le 18 brumaire, il s'y tint à l'écart, cherchant dans la culture des lettres un noble dédommagement à la perte de sa fortune. Nommé pair lors de la première promotion de 1814, il prit part à toutes discussions de finances et d'économie politique soit à la tribune, soit dans divers écrits qui furent remarqués. On lui doit l'abolition du droit d'aubaine. Il mourut à l'Élysée Bourbon le 15 février 1850, membre de l'Académie française depuis 1816, il y eut pour successeur M. le comte Philippe de Segur. Ses principaux ouvrages sont : *Maximes et réflexions sur différents projets*, 1808, 2 vol. in-12; 3^e éd. 1825, in-52; *Souvenirs et portraits*, 1815, in-8, 2^e éd. augmentée, 1815, et *Voyages de Kang-Hi, ou nouvelles lettres chinoises*, 1812, 2 vol. in-12.

* LEVIZAC (Jean-Pons-Victor LECOUTZ, abbé de), grammairien, né vers 1750, en Languedoc, se consacra de bonne heure à l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Vabres et consacra ses loisirs à la culture des lettres. Il quitta la France à la révolution, se réfugia en Hollande, puis en Angleterre, s'établissant à Londres où il donna des leçons de langue française, et y mourut en 1815. Ses principaux ouvrages sont : *L'art de parler et d'écrire correctement la langue française*, Londres, 1797, 4^e éd. Paris, 1809, in-8, revue par Drevet; *Traité des sons de la langue française, suivi d'un traité de l'orthographe et de la prononciation*, Londres, 1800, in-12; *Bibliothèque portative des écrivains français, ou Choix des meilleurs morceaux extraits de leurs ouvrages*, 1800, 5 vol. in-8; *Theoretical and practical grammar of the french tongue* (Grammaire théorique et pratique de la langue française, à l'usage des Anglais), réimprimé à Paris en 1815; *Dictionnaire français et anglais*, 1808, in-8; *Dictionnaire des Synonymes*, 1809, in-12.

(1) Depuis Louis XVIII.

L'abbé de Lévizac a donné des éditions avec préface et notes, des *Lettres choisies de M^{me} de Sévigné*, 1798-1801, in-12; des *Leçons de Fénelon*; des *Poésies de Boileau*, 1809, in-12; des *Pièces choisies de l'Ami des enfants*, 1811, in-12; des *OEuvres de Racine*, 1811, 3 vol. in-12.

* LEWIS (Matthieu-Grégoire), romancier et auteur dramatique anglais, né en 1775, fit ses premières études à Westminster, et fut ensuite envoyé en Allemagne pour y apprendre la langue du pays, dans la vue de se rendre propre à un emploi diplomatique. Séduit par les idées sombres et bizarres des romanciers allemands, il se passionna pour ce genre de littérature, et le cultiva lui-même avec un grand succès. De retour en Angleterre, Lewis fut choisi par le bourg de Hindon pour le représenter au parlement; mais il ne chercha point à s'y faire remarquer, et satisfait de la fortune que son père lui avait laissée, il ne sollicita aucun emploi. Il mourut en mer dans l'été de 1818, en revenant de la Jamaïque, où étaient située une partie de ses propriétés. Son ouvrage le plus connu est : *Le moine*, 1795, 5 vol. in-12. Ce roman eut une vogue extraordinaire, non-seulement en Angleterre, mais dans toute l'Europe où il fut traduit et lu avec avidité. Le mélange monstrueux de sombres horreurs et de peintures voluptueuses qui y règne causa dans Londres un grand scandale, et il fut question de citer l'auteur en justice, comme corrupteur de la morale publique. Lewis, pour éviter une poursuite qui eût flétri son nom, s'engagea à faire retirer tous les exemplaires qui avaient été distribués, et à refondre l'ouvrage dans une nouvelle édition. Il crut devoir également se justifier auprès de son père par une lettre publiée seulement après sa mort, et dans laquelle il proteste de son respect pour la religion et la morale, ajoutant qu'à l'âge de vingt ans, il s'était imaginé qu'en chargeant les couleurs il augmenterait l'effet de son tableau, et que la question définitive du vice ferait toujours plus d'impression que la peinture de ses excès. C'est à ceux qui ont lu l'ouvrage à décider jusqu'à quel point sont fondées en bonne foi de pareilles excuses, ordinairement mises en avant par tous les peintres de mœurs licencieuses (voy. LACLOS, LOUVET de COUVRAY, etc.). Les autres productions de Lewis eurent beaucoup moins de retentissement. On cite comme les plus remarquables : *Contes d'hiver*, 1801, 2 vol. in-8; *Le brigand de Venise*; *Les tyrans féodaux*; *Les orphelines de Werderberg*; *Contes effrayants*; *Contes fantastiques*, etc.

LEYDE (Philippe de), né d'une famille noble de la ville dont il porte le nom, fut conseiller de Guillaume de Bavière, comte de Hollande, puis grand-vicaire et chanoine d'Utrecht, où il mourut en 1580. On a de lui : *De republicæ cura, et sorte principantis, nonnulli alii tractatus*, Leyde, 1516, in-fol., et Amsterdam, 1701, in-4, avec une *Vie* de l'auteur. Ce qu'il a écrit sur le gouvernement civil ne vaut pas ce qu'il dit du gouvernement domestique. Il avait professé le droit à Orléans et à Paris, et laissa d'autres ouvrages oubliés aujourd'hui.

LEYDECKER (Melchior), théologien calviniste, né à Middelbourg en 1642, professeur de théologie à

Utrecht en 1678, mort en 1721, à 79 ans, était un homme dur et passionné, qui ne savait réprimer ni sa langue ni sa plume. On a de lui plusieurs ouvrages pleins d'érudition, mais qui manquent souvent de critique. Les principaux sont : *Traité de la république des Hébreux*, Amsterdam, 1704 et 1710 : recueil curieux, semé d'anecdotes sur le judaïsme moderne. Il y a joint une réfutation de l'*Archéologie* de Burnet. Ce traité de la république des Hébreux n'a pas fait oublier celui de Sigonius sur la même matière; Un *Commentaire* latin sur le Catéchisme d'Heidelberg; une *Dissertation* contre le Monde enchanté de Becker; une *Analyse de l'Ecriture avec la Méthode de prêcher*; une *Histoire du jansénisme*, Utrecht, 1695, in-8; *Fax veritatis*, Leyde, 1677, in-8; la *Continuation* de l'Histoire ecclésiastique de Hornius, Francfort, 1704, in-8; *Histoire de l'Eglise d'Afrique*, in-4; *Synopsis controversiarum de federe*. Tous ces ouvrages sont écrits en latin, d'un style dur, et dans les préjugés de l'auteur.

LEYDEN (Jean-Gerbrand de), ainsi nommé parce qu'il était de la ville de ce nom, se fit carme, s'appliqua avec une grande assiduité à toutes les fonctions de la vie apostolique, et consacra ses moments de loisir à l'étude de l'histoire de son pays. Il mourut l'an 1504. On a de lui : *Chronicon Hollandiæ comitum et episcoporum ultrajectensium*, a S. Willebrordo ad annum 1417, Francfort, 1520, in-fol.; *Chronicon Eymondanum, sive Annales abbatum eymondensium*, publié par Antoine Matthieu, Leyde, 1698, in-4. On lui attribue une *Histoire de l'ordre des carmes*; ce n'est qu'une répétition de celle d'Arnold Bostius.

LEYDEN (Jean de), ainsi nommé du lieu de sa naissance (et dont le nom est BELCOLD ou BEROLD), n'est connu que par son fanatisme. Il était tailleur. Il s'associa avec un boulanger et un ministre protestant, nommé *Rotman*, et devint chef des anabaptistes. Le boulanger, appelé Jean MATTHIEU, changea son nom en celui de *Moïse*. Il envoya douze de ses disciples, qu'il appela ses apôtres, se vantant d'être envoyé du Père éternel, pour établir une nouvelle Jérusalem. Ces fanatiques se rendirent maîtres de Munster en 1554, et y exercèrent des indignités et des atrocités incroyables. Les magistrats et autres citoyens honnêtes s'étant opposés à leur fureur, furent massacrés ou expirèrent dans des tourments raffinés. Cet imposteur insensé prenait le nom de *Roi de Jérusalem et d'Israel*, et ne régnait que par des massacres, des cruautés et des abominations inouïes. Il espérait établir sa puissance sur les débris de celle des potentats de l'Europe; mais l'évêque de Munster l'ayant pris avec les principaux ministres de sa frénésie, il les fit mourir par de rigoureux supplices en 1556, après les avoir promenés quelque temps dans les pays circonvoisins, pour répandre la terreur dans l'âme des fanatiques qui troublaient alors tous les états de l'Europe, mais particulièrement l'Allemagne. Voy. MUNSTER.

LEZANA (Jean-Baptiste de), carme, naquit à Madrid le 25 novembre 1586. Il enseigna avec réputation à Tolède, à Alcalá et à Rome; Urbain VIII le fit assesseur de la congrégation dell' Indice, et

Innocent X de celle des Rites. Il mourut à Rome le 29 mars 1639, à 75 ans. On a de lui : *Summa questionum regularium*, Lyon, 1665, 4 vol. in-fol.; c'est une théologie qui a pour objet principal les devoirs des religieux; *Summa theologiæ sacræ*, Rome, 1634, 5 vol. in-fol.; *Annales sacri, prophetici et Eliani ordinis*, etc., Rome, 1631-1636, 4 vol. in-fol., pleins de fables ridicules sur l'origine de cet ordre; *De regularium reformatione*, Rome, 1646, in-4.

* LEZAY-MARNEZIA (Claude-François-Adrien, marquis de), né à Metz en 1753, d'une ancienne famille de Franche-Comté, suivit d'abord la carrière des armes, et servit dans le régiment du roi. Il avait fait de bonnes études, et, jeune encore, il quitta l'état militaire pour se livrer à la culture des lettres et à l'administration de ses domaines. Etabli dans sa terre de St-Julien (Jura), il s'occupa d'adoucir le sort de ses vassaux, et plusieurs années avant la révolution, y abolit la corvée et la main-morte. Député par la noblesse du bailliage d'Aval aux états-généraux, il s'y montra partisan de toutes les réformes nécessaires, mais en même temps il s'opposa de toutes ses forces aux mesures qui devaient affaiblir l'autorité royale. Après la session, prévoyant les orages prêts à fondre sur la France, il s'embarqua pour l'Amérique, avec le dessein d'y fonder une colonie agricole; mais la compagnie du Scioto, dont il avait acquis un vaste terrain pour le mettre en culture, n'ayant pas rempli ses engagements, et les nouveaux colons s'étant dispersés, il revint en France dans la funeste année 1792. Il se flattait de pouvoir vivre ignoré dans sa terre de Saint-Julien, au milieu des habitants dont il avait été le bienfaiteur; mais arriva bientôt le règne de la terreur. Inscrit sur la liste des suspects, il fut enfermé dans une prison, où il eut le bonheur d'être oublié pendant onze mois. Après la chute de Robespierre, il revint à la campagne, et reprit ses anciennes habitudes. Son fils aîné (*voy. l'art. suiv.*), ayant été proscrit au 18 fructidor, il conçut des craintes pour sa propre sûreté, et se réfugia dans le pays de Vaud, où il fut bien accueilli de Necker et de sa famille. Dès qu'il crut le danger passé, il vint s'établir à Besançon, où il devait trouver plus de ressources pour travailler à un grand ouvrage qu'il méditait sur l'*Accord des principes de la religion et de la véritable philosophie*. Atteint d'une maladie dont il avait puisé le germe dans les prisons, il y succomba en avril 1800 dans les sentiments d'un chrétien, qu'il avait toujours conservés. On a de lui : *Essai sur la minéralogie du bailliage d'Orgelet en Franche-Comté*, 1778, in-8; *Le bonheur dans les campagnes*, Neuchâtel, 1784, 1788 et 1790, in-8; *Plan de lecture pour une jeune dame*, Paris, 1784, in-12, Lausanne, 1800, in-8; *Lettres sur le Scioto*, in-8; *Les paysages*, ou *Essai sur la nature champêtre*, poème en 5 chants, 2^e édit., Paris, 1800, in-8, suivi de pièces fugitives, au nombre desquelles on distingue, *L'Épître à mon curé*, dont tous les amateurs ont retenu ce vers :

L'âge d'or était l'âge où l'or ne régnait pas.

Marnezia écrivait avec une égale facilité en prose

et en vers. Son style est agréable et pur, et sa versification pleine d'élégance et d'harmonie.

* LEZAY-MARNEZIA (Adrien, comte de), publiciste, fils aîné du précédent, né à Saint-Julien en 1770, entra de bonne heure au régiment du roi, dans lequel avait servi son père, et quitta cette carrière, pour aller à Brunswick, étudier le droit public et la diplomatie. La révolution ne lui ayant pas permis de rentrer en France, il voyagea en Angleterre et en Allemagne, et ne revint à Paris qu'après le 9 thermidor. Quelques écrits qu'il publia contre les anarchistes, et ses nombreux articles dans le *Journal de Paris*, le firent proscrire au 15 vendémiaire. Proscrit de nouveau après le 18 fructidor, il rejoignit son père en Suisse, et ne quitta ce pays que lorsque le gouvernement consulaire eut rétabli l'ordre. Nommé résident à Salzbouurg, il obtint, en 1806, la préfecture de Rhin-et-Moselle, et quatre ans après, celle du Bas-Rhin, où il montra les talents d'un administrateur. Maintenu dans sa place sous la restauration, il allait au-devant du duc de Berry, qui visitait l'Alsace, quand ses chevaux, effrayés du bruit de la mousqueterie, se précipitèrent dans un fossé près de la route. Il mourut des suites de cette chute, le 9 octobre 1814. Ses principaux ouvrages sont : *les Ruines ou Voyages en France*, Paris, 1794, in-8. C'est une peinture énergique des excès de la faction qui détruisit, en quelques mois, tout ce que la sagesse et l'expérience avaient créé durant 14 siècles; *Pensées choisies du cardinal de Retz*, 1797, in-18; *Lettres à un Suisse, sur la nouvelle constitution helvétique*, Neuchâtel, 1797, in-8; *Don Carlos, infant d'Espagne*, tragédie de Schiller, Paris, 1799, in-8, avec des notes. Cette traduction est estimée, et l'on regrette que l'auteur n'ait pas traduit les autres pièces du poète allemand.

LEZIN (saint), *Licinius*, évêque d'Angers en 586, mort le 1^{er} novembre 605. Le pape saint Grégoire lui écrivit la *Lettre* 52 du livre 9^e.

L'HÉRITIER DE BRUTELLE. *Voy. HÉRITIER*.

L'HÉRITIER DE VILLANDON. *Voy. HÉRITIER*.

* LHOMOND (Charles-François), professeur de l'université de Paris, né en 1727 à Chaulnes, diocèse de Noyon, entra boursier au collège d'Inville, où il fit de bonnes études et en devint principal. Nommé professeur au collège du cardinal Le-moine, il interrompit sa licence et renonça à tout projet d'avancement pour s'attacher aux plus jeunes enfants. Il refusa des chaires plus honorables, et, aux instances que lui faisaient ses amis de les accepter, il répondit toujours qu'il n'abandonnerait jamais ses *sixièmes*. Une grande douceur, un jugement sain, la modestie, la piété, formaient les bases de son caractère, et ces qualités brillent dans les livres qu'il composa pour ses élèves. Son refus de prêter le serment le fit enfermer en août 1792, avec d'autres prêtres à Saint-Firmin, l'une des maisons que les révolutionnaires avaient transformées en prisons. Tallien, qui avait été son élève, lui fit obtenir sa liberté; malgré cette puissante protection, ne croyant pas sa vie en sûreté, il résolut de sortir de Paris, mais il fut rencontré sur le boulevard de la Salpêtrière, par deux brigands qui lui enlevèrent

son argent. On découvrit un des voleurs, et la police parvint à lui faire rendre ce qui lui avait été pris. Comme on le pressait de poursuivre son assassin devant les tribunaux : *Je n'en ferai rien*, répondit-il : *si vous vouliez lui faire tenir la moitié de la somme qu'il m'a rendue, vous m'obligeriez; il peut en avoir besoin*. Dès lors sa tranquillité ne fut plus troublée : Lhomond cultivait la botanique, et se rendit très-habile dans cette science, dont il donna les premières leçons au célèbre Haüy. Ses mœurs étaient aussi simples que sa conversation était aimable et spirituelle. Il est mort le 31 décembre 1794, âgé de 67 ans. On a de lui : *De viris illustribus urbis Romæ*, in-24; *Eléments de la Grammaire française*, in-12; *Eléments de la Grammaire latine*, in-12; *Epitome historiæ sacræ*, in-12; *Doctrine chrétienne*, in-12. Tout dans cet ouvrage respire la plus tendre piété; tout y est mis à la portée de la jeunesse à qui il est destiné, et à qui il suffit avec les deux suivants, pour connaître ce que c'est que la religion, comment elle est parvenue jusqu'à nous, et ce qu'elle nous ordonne de croire et de pratiquer : *Histoire abrégée de la religion avant la venue de Jésus-Christ*, 1^{re} édit. 1791, in-12; *Histoire abrégée de l'Eglise*, in-12. Dans la première de ces histoires l'auteur montre combien la religion est belle dans son origine et dans ses développements; combien, en raison de son antiquité et de sa certitude, elle mérite notre croyance et notre respect, et combien sont méprisables ceux qui la calomnient pour la détruire. Dans la seconde, il retrace l'origine de l'église de Jésus-Christ, et ses progrès; il fait connaître les personnages qui l'ont illustrée, et les combats qu'elle a eus à soutenir, et contre les païens qui la persécutèrent pendant trois siècles, et contre les hérétiques qui l'ont si souvent divisée, et contre les scandales qui ont tant de fois déchiré son sein; enfin, il montre l'Eglise triomphant de tous ses ennemis, et tandis que tout passe, tout périt autour d'elle, demeurant immobile et inébranlable au milieu des plus violentes tempêtes. Ces deux ouvrages, très-souvent réimprimés, ayant été altérés, on doit rechercher les anciennes éditions, et à leur défaut, celles qui ont été données plus récemment par des maisons connues par leurs principes religieux.

L'HOPITAL. Voy. HOPITAL.

L'HOSTE. Voy. HOSTE.

LHOTSKI (Georges), jésuite, né à Zbirow en Bohême l'an 1724, mourut en 1752, étant recteur du collège de Telcz, après avoir enseigné les lettres et les sciences avec réputation. On a de lui : *Contraversia philosophica de systemate philosophiæ mechanici, id est, Mechanismo cosmico et individuali*, Prague, 1748, in-8; *Doctrina theologica de gratia, justificatione, merito, virtutibus, vitiis et peccatis*, 1755, in-4; *Doctrina theologica de fide, spe et caritate*, ibidem, 1755, in-4.

LHOYD. Voy. LLOYD.

LHULLIER. Voy. LULLIER.

LIA, fille aînée de Laban, fut mariée avec Jacob par la supercherie de son père, qui la substitua à Rachel que Jacob devait épouser : cependant Jacob vécut bien avec elle, et en eut six fils, Ruben, Si-

méon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon, et une fille nommée Dina.

LIANCOURT (Jeanne de SCHOMBERG, duchesse de), née en 1600, fille du maréchal Henri de Schomberg et femme de Roger du Plessis, duc de Liancourt, connue par les deux lettres que lui écrivit le docteur Arnauld. Elle détacha du monde son mari par ses leçons et par ses exemples. Les deux époux se lièrent étroitement avec les solitaires de Port-Royal, et montrèrent beaucoup d'ardeur pour la défense de Jansénius. Ils moururent en 1674. Le duc ne survécut que deux mois à son épouse. On a d'elle un ouvrage édifiant sur l'éducation des enfants de l'un et de l'autre sexe. L'abbé Boileau le publia en 1698, sous ce titre : *Règlement donné par une femme de haute qualité à sa petite fille, pour sa conduite et pour celle de sa maison*, réimprimé à Paris en 1779. L'éditeur joignit à cet ouvrage un règlement que la duchesse de Liancourt avait fait pour elle-même, avec un tableau des vertus de cette dame; on sent bien qu'on n'y trouve pas l'humilité et la docilité d'esprit qui opèrent la soumission aux décisions de l'Eglise. La duchesse de Liancourt possédait plusieurs langues, la musique, le dessin, et faisait des vers assez agréables. Sa vie se trouve dans les *Vies intéressantes et édifiantes des Religieux de Port-Royal*, Cologne, 1750, 4 vol. in-12, tom. 1.

LIANCOURT. Voy. ROCHEFOUCAULT.

* LIARD (Joseph), né à Rosières-aux-Salines, (Meurthe), le 17 décembre 1747, fils d'un architecte du duc de Lorraine, entra en 1769, à l'école des ponts et chaussées. En 1775 il fut, en qualité de sous-ingénieur, chargé de travaux importants dans la Picardie et le Hainault. Appelé en 1784 par les états de Bretagne, pour donner son avis sur les projets de navigation, il devint ingénieur en chef de cette province, et fut, deux ans après, envoyé par le gouvernement en Hollande, pour en visiter les travaux hydrauliques. Après avoir été attaché quelque temps au port du Havre et avoir construit le beau pont de Roanne, il fut nommé en 1791 ingénieur en chef, dans le département du Doubs, qui lui dut des nouvelles routes et des communications plus faciles. Promu en 1805, au grade d'inspecteur divisionnaire, il rédigea les projets du canal du Rhône au Rhin et en dirigea les travaux qui, malgré toutes les difficultés que présentaient les diverses natures de terrain, ont été heureusement terminés en 1852. Liard mourut la même année le 22 avril, à Besançon, à l'âge de 84 ans.

LIBANIUS, fameux sophiste d'Antioche, où il naquit en 314, fut élevé à Athènes, professa la rhétorique à Constantinople et dans sa patrie. Saint Basile et saint Jean-Chrysostome furent les disciples de ce maître, qui, quoique païen, faisait beaucoup de cas des talents et des vertus de ses deux élèves. On prétend qu'il aurait choisi Chrysostome pour son successeur, si le christianisme ne le lui avait enlevé. L'empereur Julien n'oublia rien pour engager Libanius à venir à sa cour; mais il ne put y réussir, même en lui offrant la qualité de préfet du prétoire. Libanius, qui n'était pas plus modeste que les autres sages de l'antiquité, répondit con-

stamment à ceux qui le sollicitaient, que la qualité de sophiste était fort au-dessus de toutes les dignités qu'on lui offrait. Julien, irrité contre les magistrats d'Antioche, les avait fait mettre en prison. Libanius vint parler à l'empereur pour ses concitoyens, avec une liberté courageuse. Un homme de cour pour qui ce ton ferme était apparemment nouveau, lui dit : « Orateur, tu es bien près du fleuve Oronte, » pour parler si hardiment. » Libanius le regarda avec dédain, et lui dit : « Courtisan, la menace que » tu me fais ne peut que déshonorer le maître que » tu veux me faire craindre ; » et il continua. On ignore le temps de sa mort, quelques-uns la placent à la fin du quatrième siècle (390). Libanius avait beaucoup de goût lorsqu'il jugeait les productions des autres, quoiqu'il en manque quelquefois dans ses écrits. Julien soumettait à son jugement ses actions et ses ouvrages ; le sophiste, plus attaché à la personne qu'à la fortune de ce prince, le traitait moins en courtisan qu'en juge sévère. La plupart des *Harangues* de ce rhéteur ont été perdues, et ce n'est pas peut-être un grand mal : sans parler des citations multipliées d'Homère, de la fureur d'exagérer, d'un luxe d'érudition très-déplacé, il gâte tout par l'affectation et l'obscurité de son style, qui ne manque d'ailleurs ni de force ni d'éclat. On estime davantage ses *Lettres*, dont Wolf a donné une excellente édition à Amsterdam en 1758, in-fol. Ce recueil offre plus de 1600 *Épîtres*, dont la plupart ne renferment que des compliments. On en lit plusieurs autres curieuses et intéressantes qui peuvent donner des lumières sur l'histoire civile, ecclésiastique, littéraire de ces temps-là. Antoine Bongiovanni a publié à Venise, en 1755, 17 *Harangues* de Libanius, en un vol. in-fol., tirées de la bibliothèque de Saint-Marc. Il faut joindre ce recueil à l'édition de ses *Œuvres*, Paris, 1606, et 1627, 2 vol. in-fol. Reiske a publié aussi les *Œuvres oratoires* de Libanius, Altenbourg, 1791-1797, 4 vol. in-8. On trouve dans les ouvrages de Libanius de fréquentes invectives contre la religion chrétienne, et contre l'empereur Constantin, qu'il avoue néanmoins avoir été plus vertueux que tous les empereurs romains qui ont régné avant lui. On met au nombre des prédictions de la mort de Julien une réponse ingénieuse d'un grammairien chrétien d'Antioche à Libanius. Ce sophiste, pour se moquer de la religion, lui demanda, tandis que Julien était dans l'expédition où il périt : *Que fait maintenant le fils du charpentier ? il fait un cercueil*, répondit le grammairien. On a de M. Beugnot un *Mémoire* sur Libanius considéré comme défenseur du Paganisme.

LIBAVIUS (André), docteur en médecine, né à Hall en Saxe, mourut l'an 1616, après avoir professé à Iéna l'histoire et la poésie, en 1588, et avoir été recteur du gymnase de Cobourg en Franconie. Il publia un grand nombre d'ouvrages sur la chimie, et chercha toutes les occasions de réfuter les rêveries de Paracelse et de ses sectateurs. Ses principaux ouvrages sont : *Alchimia*, Francfort, 1606, in-fol. ; *Selectorum alchimie arcanorum tomi duo*, Francfort, 1615, in-fol. ; *Appendix syntagmatis arcanorum*, 1615, in-fol. La chimie a fait tant de pro-

grès depuis Libavius, que ses ouvrages ne sont plus recherchés. Il est le premier qui ait parlé de la *transfusion du sang* : opération qui a fait tant de bruit dans le XVII^e siècle, et qui a dû être prohibée par les lois, à raison de l'abus étrange qu'on en faisait. (Voy. DENYS J.-Bapt. ; MERKLIN.) On conserve dans les pharmacopées sous le nom de *liqueur fumante de Libavius*, la composition d'un puissant caustique, qui n'est autre chose que du muriate suroxygéné d'étain.

LIBERAT (saint), abbé du monastère de Capse en Afrique, souffrit le martyre avec six de ses compagnons, le 2 juillet 485, pendant la persécution d'Hunéric.

LIBERAT, diacre de l'église de Carthage au XVI^e siècle, l'un des plus zélés défenseurs des *Trois Chapitres*, fut employé dans diverses affaires importantes, et fut envoyé à Rome l'an 555. On a de lui un livre intitulé : *Breviarium de causa Nestorii et Eutychetis*, que le père Garnier donna au public en 1675, in-8, à Paris, avec des *Commentaires* qui corrigent ce qu'il y a de défectueux dans le texte.

LIBÈRE (saint), romain, fut élevé sur la chaire de saint Pierre le 24 mai 532, après le pape Jules I^{er}. Il la mérita par sa piété et par son zèle pour la foi. L'empereur Constance, ayant tenté vainement de le faire souscrire à la condamnation de l'illustre Athanase, le relégua à Béré dans la Thrace. La rigueur avec laquelle on le traita dans son exil, et la douleur de voir son siège occupé par l'antipape Félix, ébranlèrent sa constance. Il consentit enfin à la condamnation d'Athanase, et signa la *Formule* de Sirmium, non pas celle du dernier concile, qui était visiblement hérétique, ni celle du second, qui était également répréhensible et qui fut rédigée par Valens et Ursace en 537, mais celle du premier, dressée en 531 avec beaucoup d'art par les ariens, et qui pouvait à la rigueur être défendue, comme elle le fut par saint Hilaire. Par cette faiblesse, il rentra dans la communion des Orientaux. On lui fit approuver dans le concile d'Anteyre, en 538, un écrit qui rejetait le mot *consubstantiel*, mais il protesta en même temps qu'il anathématisait ceux qui disaient que le Fils n'était pas semblable au Père en substance et en toutes choses. L'empereur lui permit de retourner à Rome, où le peuple le reçut assez froidement. Cet accueil le fit rentrer en lui-même : il reconnut sa faute, la pleura, fit ses excuses à Athanase, rejeta la confession de foi du concile de Rimini en 539, et mourut saintement le 24 septembre 566. C'est ainsi que ce pape termina sa carrière avec la gloire qui avait illustré la très-grande partie d'un pontificat de plus de 14 ans, et que sa chute, quelle qu'elle ait été, n'a pu flétrir. Cette faiblesse passagère se trouve réparée par tant de traits d'un courage parfaitement soutenu depuis son repentir, que presque tous les Pères l'ont qualifié de *bienheureux*. Son nom se lit dans les plus anciens Martyrologues latins. On a de lui des *Épîtres* qui se trouvent dans celles des papes par dom Constant. L'abbé Corne a publié en 1726 une *Dissertation critique et historique sur le pape Libère*, et le P. Stilting a fait un *commentaire critique et historique sur saint Libère*,

inséré dans les *Acta sanctorum* des bollandistes, 25 septembre. La chute de ce pape a toujours servi d'argument aux gallicans contre l'infailibilité du pape. L'ouvrage cité montre la faiblesse des conclusions qu'on en tire. Saint Libère eut pour successeur saint Damase.

LIBERGE (Marin), juriconsulte, né à Belon-le-Trichard près du Mans, professeur de droit à Poitiers, fut élu échevin perpétuel de cette ville, pour avoir apaisé deux séditions du peuple au commencement de la ligue. Il professa aussi à Angers et harangua Henri IV, lorsqu'il passa dans cette ville en 1595, et ce prince fut si charmé de son discours, qu'il l'embrassa, et accorda à l'université d'Angers le droit d'*apétissement des pintes*, pour servir de gages aux professeurs en droit. Il fut dans la suite député aux états de Blois. Liberge mourut en 1599. Nous avons de lui la *Relation du siège de Poitiers*, où il était présent, sous ce titre : *Ample discours de ce qui s'est fait et passé au siège de Poitiers*, Rouen, 1569, in-8, 2^e édit. augmentée, Paris, même année; Poitiers, 1570, in-4; Rouen, 1625, in-12; et quelques *Traité*s de droit.

LIBERIUS A JESU, carme, natif de Navarre, enseigna la controverse pendant 58 ans à Rome, et fut préfet de la Propagande. Il mourut l'an 1719, après avoir publié : *Controversiæ dogmaticæ*, Rome, 1701, in-fol. Cette édition fut défendue parce que l'auteur y était favorable au jansénisme; mais l'ayant corrigée, et s'étant rétracté, on permit l'édition qui fut faite l'an 1710. Liberius, qui avait promis 5 vol. in-fol. quand il en publia le premier, augmenta tellement l'ouvrage, qu'on l'a imprimé à Milan en 11 vol. in-fol., l'an 1742.

LIBERTÉ, divinité allégorique. On la représentait sous la figure d'une femme vêtue de blanc, tenant un sceptre d'une main, un casque de l'autre, et ayant auprès d'elle un faisceau d'armes et un joug rompu : le chat lui était consacré. Quoique la liberté soit en général un bien précieux, elle est si sujette à dégénérer, que quelques moralistes mythologues ont douté s'il fallait la ranger parmi les divinités bienfaisantes ou sinistres. Horace a dit :

In vitium Libertas excidit et vim
Dignam lege regi.

LIBERTINUS (Charles), né à Mulhausen en Bohême, l'an 1658, entra chez les jésuites en 1684, et mourut à Klattau en 1685, après avoir enseigné les belles-lettres et la langue grecque, et avoir prêché avec réputation. On a de lui le traité de Grenade, ou George Scholarius, sur la *prédestination*, traduit en latin, avec de fort bonnes notes, Prague, 1675, in-8. Il a publié encore *Franciscus Xaverius, Indiarum apostolus, elogiis illustratus*, Breslaw, 1681; Prague, 1771, in-4. — Il ne faut pas le confondre avec Jean LIBERTINUS, aussi jésuite, né à Leutmeritz en 1654, mort vers 1724, dont on a un ouvrage, en langue bohémienne, sur l'*éducation de la jeunesse*, Prague, 1715, in-12; et un traité *De la conformité de la volonté de l'homme avec celle de Dieu*, dans la même langue, Prague, 1710, in-12.

* **LIBES** (Antoine), physicien, né en 1752 à Beziers, mort le 25 octobre 1852 à Paris où il avait professé pendant près d'un demi siècle au collège Char-

lemagne, avec le plus grand succès. On lui doit des découvertes précieuses, entr'autres celle de l'électricité positive et négative, et de l'électricité à contact qui paraît avoir donné lieu à l'invention de la pile sèche. Il a d'ailleurs composé plusieurs ouvrages importants qui ont été traduits dans presque toutes les langues de l'Europe : *Physicæ conjecturalis elementa*, 1788, in-12; *Leçons de physique chimique*, ou *Application de la chimie moderne à la physique*, 1796, in-8; *Théorie de l'électricité appuyée sur des faits, confirmée par le calcul*, 1800, in-4; *Traité élémentaire de physique*, 1802, in-8; 1812, 5 vol. in-8; *Nouveau dictionnaire de physique*, 1806, 4 vol. in-8; *Histoire philosophique des progrès de la physique*, 1810, 1815, 4 vol. in-8; *Le monde physique, et le monde moral*, 1815, in-8, 2^e éd. 1822, 2 vol. in-8. Libes a fourni des articles au *Dictionnaire d'histoire naturelle*, publié par Déterville, 1800, et a joint des notes au poème des *Trois règnes de la Nature*, de l'abbé Delille; enfin il a donné des *Mémoires* dans le Journal encyclopédique, etc.

LIBITINE, divinité qui présidait aux funérailles. C'est la même que Proserpine. Elle avait à Rome un temple où l'on gardait tout ce qui était nécessaire aux pompes funèbres.

LIBON, célèbre architecte grec, né en Elide, florissait 458 ans avant J.-C. (80^e olympiade.) C'est lui qui bâtit le fameux temple de Jupiter, auprès de Pise ou Olympie, si renommé par les jeux olympiques qu'on y célébrait tous les quatre ans. Pausanias nous a laissé la description de ce temple; il n'en reste plus aucun vestige. Voyez l'ouvrage de M. Quatremère de Quincy, intitulé *Jupiter olympien*.

* **LIBRI** (Georges BAGNANO, comte de), était né en Toscane d'une ancienne famille. Séduit par les idées qui dominaient alors, il s'était montré l'un des plus chauds partisans des Français à leur arrivée en Italie. Il combattit dans leurs rangs et commanda même avec distinction. Obligé de passer en France lors de la paix, il se vit exposé à des poursuites dont les motifs étaient peu honorables. Retiré en Belgique où le roi Guillaume accueillait tous les mécontents, il défendit dans le *National* la politique de ce souverain et s'attira l'animadversion la plus prononcée de la part des Belges; aussi le 25 août 1850, lorsque l'insurrection éclata, les bureaux du *National* furent envahis et de là le domicile de Libri lui-même où tout fut pillé et mis en pièces. Il se réfugia alors en Hollande et le roi Guillaume lui assigna une pension. Une lettre qu'il reçut vers le milieu de l'année 1855 du ministre Goubau, dans laquelle il lui témoignait beaucoup de repentir du mal qu'il avait fait à l'église catholique, détermina le comte Bagnano à se réconcilier avec Dieu. Depuis cette époque il changea de sentiments et de langage, et lors de sa dernière maladie il fit le 21 novembre, devant notaire et en présence de témoins, un acte où il déclarait qu'il voulait mourir dans la religion catholique, et condamnait tout ce qui, soit dans ses expressions, soit dans sa conduite, pouvait avoir offensé l'Eglise ou ses ministres. Il manifestait en outre le désir que cette rétractation fût lue en public

après sa mort. C'est dans ces sentiments qu'il expira le 1^{er} janvier 1856.

LICETI (Fortunio), *Licetus*, péripatéticien moderne, fils d'un célèbre médecin et médecin lui-même, naquit à Rapalo, dans l'état de Gènes, en 1577, dans le 7^e mois de la grossesse de sa mère. Son père le fit mettre dans une boîte de coton, et l'éleva avec tant de soins, qu'il jouit d'une santé aussi parfaite que s'il ne fût pas venu au monde avant le temps. Il professa la philosophie d'Aristote à Pise, et ensuite (1643) la médecine à Padoue, avec beaucoup d'applaudissement. Il mourut en 1657, à 79 ans. On a de lui un très-grand nombre de *Traité*s. Les principaux sont : *De monstrorum causis, natura et differentiis libri II*, Padoue, 1616, in-4; Amsterdam, 1663, in-4. On y trouve quelques contes populaires, mais il y a de bonnes vues et des principes sages. *De cometarum attributis*, in-4; *De his qui diu vivunt sine alimento, libri IV*, Padoue, 1612, in-fol.; *Mundi et hominis analogia*, in-4; *De annulis antiquis*, Udine, 1643, in-4; *De novis astris et comelis*, Venise, 1622, in-4; *De spontaneo viventium ortu libri IV*, Vicence, 1618, in-fol.; *De animorum rationalium immortalitate*, Padoue, 1620, in-fol.; *De fulminum natura*, in-4; *De ortu animæ humanæ*, Venise, 1603, in-4; *Hydrologia, sive De maris tranquillitate et ortu fluminum*, Udine, 1655, in-4; *De lucernis antiquorum reconditis libri VI*, Venise, 1621, in-4, Udine, 1652, in-fol., etc. Dans ce dernier traité, il soutient que les anciens avaient des lampes sépulcrales qui ne s'éteignaient point; mais les savants croient communément que ces prétendues lampes éternelles n'étaient que des phosphores, qui s'allumaient pour quelques instants après avoir été exposés à l'air. C'est le sentiment de Ferrari dans sa dissertation *De veterum lucernis sepulchralibus*, qu'il publia en 1685, in-4. (Voy. les *Scriptores Ligurini*, de Mich. Giustiniani, les *Mémoires* de Nicéron, et le *Dictionnaire* de Chauffepié). — Joseph LICETI, père de Fortunio, est auteur d'un livre intitulé : *Nobilita de principali membri dell'uomo*, Bologne, 1590, in-8.

LICHTENAU. Voy. RIETZ.

LICHTENAU; on appelait de ce nom CONRAD, connu aussi sous le nom d'Abbas *Uspersensis*. Voy. CONRAD.

* LICHTENBERG (Georges-Christophe), physicien et moraliste allemand, naquit à Ober-Ramstaedt, près de Darmstadt, le 1^{er} juillet 1742. Il fit dans son bas-âge une chute qui lui courba l'épine du dos, et cet accident, qui devint la cause d'une difformité, influa beaucoup sur son caractère. Son père, pasteur instruit, lui apprit les premiers éléments des sciences, dans lesquelles il se perfectionna d'abord à Darmstadt, puis à l'université de Gottingue, sous les plus célèbres professeurs dont il resta l'ami. Après avoir achevé ses études, il visita l'Angleterre, où il fut accueilli avec distinction. Il était à Londres lorsqu'il reçut sa nomination à une chaire de l'université de Gottingue. Il y professa les mathématiques et la physique expérimentale avec le plus grand succès. Le fameux Lavater (voyez ce nom), ayant indiscrètement

sommé Mendelshon d'embrasser le christianisme ou de réfuter les preuves que Bonnet donne en faveur de la vérité de cette religion, Lichtenberg, que le système de Lavater avait déjà prévenu contre lui, après l'avoir ridiculisé dans deux satires violentes, publia une parodie de son ouvrage sous le titre de *Physionomie des Queues*. Lichtenberg mourut le 24 février 1799, âgé de 47 ans. Malgré ses connaissances, il avait beaucoup de penchant pour la superstition. Il interrogeait les astres, croyait être sous la sauvegarde d'un esprit, ou génie, comme celui de Socrate, et tâchait de communiquer avec les intelligences célestes. Il écrivit plusieurs fois à son génie. Pendant toute sa vie, il parut balancer dans sa croyance religieuse, et finit par avouer « que la doctrine de l'Evangile est le » moyen le plus sûr et le plus efficace de répandre » un repos et un bonheur durables sur la terre. » Parmi ses ouvrages, ceux qui lui font le plus d'honneur sont l'*Explication des Tableaux* du peintre Hogarth, 1794-1809, 9 livr. in-fol., dont il n'a publié que les 5 premières, et le *Journal* de sa vie. Ce recueil est riche en observations psychologiques, en données également importantes pour le moraliste et le littérateur; mais on y trouve aussi des vues paradoxales et l'esprit dominant du siècle, qui tend à un scepticisme froid et dédaigneux. La collection des *Oeuvres* de Lichtenberg a été publiée après sa mort, par les soins de son frère et de M. Kriess, Gottingue, 1800-1806, 9 vol. in-8. Elle renferme le journal dont nous avons parlé, et la plupart des écrits qu'il avait insérés dans les *Almanachs* et dans le *Magasin de Gottingue*. On ne peut refuser à Lichtenberg beaucoup d'esprit, de gaieté et même de sensibilité; mais les analyses auxquelles il soumet les pensées et les sentiments sont souvent trop subtiles. Il eut le tort de s'opposer à la restauration de la chimie par Lavoisier; mais l'ouvrage où il le combat (*Exposition des idées de M. Deluc sur la formation de la pluie*, 1800, in-8) est écrit d'une manière si gracieuse, que l'on oublie la frivolité et même la fausseté des arguments pour admirer la richesse et l'élégance du style avec lequel ils sont exposés. Kaestner a écrit l'*Eloge* de Lichtenberg (*Mém. de l'académie de Gottingue*, 1799, in-4), et un anonyme a donné quelques détails sur sa vie, dans la *Nécrologie* de Schlichtegroll, 10^e année, 2^e vol., Gotha, 1805, in-12.

LICHTENSTEIN (Joseph-Wenceslas), prince de), duc de Troppau et de Jägerndorf en Silésie, chevalier de la Toison-d'Or, feld-maréchal au service de l'impératrice Marie-Thérèse, directeur-général de l'artillerie, naquit à Vienne, le 10 août 1696. Il entra au service de la maison d'Autriche en 1714, et fut fait colonel d'un régiment de dragons en 1723. Il se signala dans les campagnes de 1733 et de 1754, et fut nommé successivement général-major, lieutenant-général et feld-maréchal. Charles VI l'envoya en 1758, en qualité d'ambassadeur, à la cour de Versailles; emploi qu'il remplit pendant trois ans avec distinction. Il commanda en chef les armées en 1746, et gagna, le 20 juin, la bataille de Plaisance, qui mit les affaires de sa souveraine dans un état très-avantageux en Italie. En 1760, il fut

nommé ambassadeur extraordinaire à la cour de Parme, pour épouser par procuration l'infante Isabelle, au nom de l'archiduc Joseph, depuis empereur. Quatre ans après, il remplit à Francfort la dignité de commissaire impérial pour l'élection du roi des Romains, et mourut à Vienne, le 10 février 1772, âgé de 75 ans. Lichtenstein est encore considéré comme ayant été le plus fidèle ministre et le plus zélé sujet de Marie-Thérèse dans des temps très-difficiles, et comme le restaurateur de l'artillerie autrichienne qui, sous sa direction, devint un des plus formidables ressorts de la tactique moderne. L'auguste princesse le regarda comme un des soutiens de son trône, dans les circonstances où il s'ébranlait de toutes parts, et lui fit élever un beau monument en bronze dans l'arsenal de Vienne. Les artistes perdirent en lui un protecteur, les infortunés un appui, et les pauvres un père. Il est le créateur de la belle galerie de tableaux qui porte son nom, et qui est devenue comme un fidéi-commis ou un majorat dans sa famille.

LICINIA, vestale, fut punie de mort avec deux autres, Emilie et Marcia, à cause de leurs dérèglements, vers l'an 112 avant J.-C.

LICINIUS (Caius), surnommé *Stolo*, tribun du peuple romain, d'une famille des plus considérables de Rome entre les plébéiennes, fut choisi par le dictateur Manlius pour général de la cavalerie. Licinius fut le premier plébéien honoré de cette charge. On le surnomma *Stolo*, c'est-à-dire *rejeton inutile*, à cause de la loi qu'il publia avec Sextius pendant son tribunat (576 avant J.-C.), par laquelle il défendait à tout citoyen romain de posséder plus de 500 arpens de terre, sous prétexte que ceux qui en avaient davantage ne pouvaient cultiver leur bien avec soin. Ces deux tribuns ordonnèrent encore « que les intérêts qui auraient été payés par » les débiteurs demeurassent imputés sur le principal des dettes, et que le surplus serait acquitté » en trois diverses années, » ce qui était une violation manifeste de la propriété; enfin, « que l'on » ne créerait plus de consul à l'avenir, que l'un » d'eux ne fût de famille plébéienne. » Ils furent tous les deux consuls en conséquence de cette dernière loi, Sextius l'an 565 avant J.-C., et Licinius deux ans après. On a toujours remarqué que l'ambition, la cupidité et la jalousie cherchaient à flatter la multitude et à gagner la faveur populaire pour parvenir à leur but. *Voy.* GRACCHES. Licinius fut condamné, en 556 avant J.-C. à une amende de 10,000 asses (6,700 fr.), pour avoir transgressé une des lois dont il avait été provocateur, en possédant jusqu'à mille journaux de terre, tant en son nom qu'en celui de son fils, qu'il avait fait émanciper pour colorer sa contravention.

LICINIUS-TEGULA (Publ.), célèbre poète latin, vers l'an 200 avant J.-C. Vuleatius, cité par Aulugelle, lui donne le 4^e rang parmi les poètes comiques. Mais comme il ne nous reste de lui que des fragments dans le *Corpus poetarum* de Maittaire, il est difficile de dire s'il méritait le rang qu'on lui assigne. On présume qu'il est le même que C. Licinius Imbrix.

LICINIUS-CALVUS. *Voy.* CALVUS.

LICINIUS (Flavius-Valérius-Licinianus), empereur romain, fils d'un paysan de Dacie, parvint du rang de simple soldat aux premiers emplois militaires. Il était né vers l'an 265. Galère-Maximien, qui avait été soldat avec lui, et auquel il avait rendu des services importants dans la guerre contre les Perses, l'associa à l'empire en 307, et lui donna pour département la Pannonie et la Rhétie. Constantin, voyant son crédit, s'unit étroitement avec Licinius; pour resserrer les nœuds de leur amitié, il lui fit épouser Constantia, sa sœur, en 315. Cette année fut célèbre par les victoires de Licinius sur Maximin. Il le battit, le 30 avril, entre Héraclée et Andrinople, le poursuivit jusqu'au mont Taurus, le força à s'empoisonner, et massacra toute sa famille. Enorgueilli par ses succès, et jaloux de la gloire de Constantin, avec lequel il partageait l'empire, il persécuta les chrétiens pour avoir un prétexte de lui faire la guerre. Les deux empereurs marchèrent l'un contre l'autre, à la tête de leurs armées. Ils se rencontrent auprès de Cibales en Pannonie, combattent tous les deux avec valeur, et Licinius est enfin obligé de céder. Il répara bientôt cette perte, et en vint une seconde fois aux mains auprès d'Andrinople. Son armée, quoique vaincue une deuxième fois, pilla le camp de Constantin. Les deux princes, las de cette guerre ruineuse et si peu décisive, résolurent de faire la paix; Licinius l'acheta par la cession de l'Illyrie et de la Grèce. Constantin ayant passé sur ses terres en 323, son rival irrité viola le traité de paix. On arma des deux côtés, et le voisinage d'Andrinople devint encore le théâtre de leurs combats. L'armée de Licinius y fut taillée en pièces, il prit la fuite du côté de Chalcédoine, où le vainqueur le poursuivit. Craignant d'être obligé de donner bataille, et n'ayant que très-peu de troupes, Licinius demanda la paix à Constantin, qui la lui accorda; mais, dès qu'il eut reçu du secours, il rompit encore le traité. Il y eut une nouvelle bataille près de Chalcédoine, où Licinius fut derechef vaincu et contraint de fuir. Constantin le suivit de si près, qu'il l'obligea de s'enfermer dans Nicomédie. Licinius, dans cette extrémité, se remit à la clémence de son vainqueur. Constantia, sa femme, employa les larmes et les prières pour toucher son frère; Licinius se joignit à elle, et se dépouilla de la pourpre impériale. Constantin, après lui avoir accordé son pardon et l'avoir fait manger à sa table, le relégua à Thessalonique, où apprenant qu'il ne cessait d'intriguer, et qu'il traitait secrètement avec les Barbares pour renouveler la guerre, il le fit étrangler l'an 324. Il avait un fils que Constantin prit d'abord chez lui, et qu'il fit mourir un an après. (*Voy.* l'article suivant.) Licinius se distingua par son courage; mais cette vertu était balancée par beaucoup de vices. Il était avare, dur, cruel, impudique; il persécuta les chrétiens, pilla ses sujets, et leur enleva leurs femmes; son inconstance et son ambition lui faisaient rompre à la première occasion les traités les plus solennels.

LICINIUS (Flavius Valerius Licinianus), surnommé *le Jeune*, était fils du précédent et de Constantia, sœur de Constantin. Il naquit en 313, et fut déclaré César

en 517, ayant à peine 20 mois. Constantin le fit élever sous ses yeux à Constantinople. Mais sa jeunesse ne lui permettant pas de cacher les saillies de son imagination, il lui échappait des traits qui faisaient connaître ses desirs ambitieux et les troubles qu'il causerait dans l'empire. On en fit des plaintes à Constantin, et Fausta sa femme lui peignit si vivement le danger de l'état, qu'il fit mourir le jeune prince, en 526, lorsqu'il était dans sa douzième année.

LICINIUS. Voy. LEZIN.

LICINIUS DE SAINTE-SCHOLASTIQUE, carme, né à Saumur, mort à Paris dans le couvent dit des *Billettes*, le 13 février 1674, après avoir publié : *De scientiis acquirendis tam divinis quam humanis*, 1664; *Preuves de l'infidélité des jansénistes dans la traduction des saints Pères*; *Vie du père Philippe Thibault*, auteur de la réforme des Carmes de l'observance de Rennes, Paris, 1675; un grand nombre d'ouvrages ascétiques. C'était un homme appliqué, et qui ne cherchait qu'à se rendre utile, à confondre l'erreur, à démasquer l'hypocrisie, et à nourrir la piété.

LIEBAULT (Jean), médecin et agronome, né à Dijon, mort à Paris en 1596, laissa divers *Traité*s de médecine, eut part à la *Maison rustique*, ouvrage dont Charles Etienne, imprimeur, son beau-père, est le premier et le principal auteur. Ce livre, qui ne formait d'abord qu'un volume, en compose à présent deux in-4. On a encore de lui : *Thesaurus sanitatis*, etc., 1578, in-8; des *Scholies* sur Jacques Hollérius, en latin, 1579, in-8, etc.; des *Traité*s sur les maladies, la santé, et la fécondité des femmes, 1582, 5 vol. in-8; *De præcavendis curandisque venenis commentarius*.

LIEBE (Chrétien-Sigismond), savant antiquaire allemand, né en 1687 à Frauenstein (Misnie), mort à Gotha en 1756, à l'âge de 49 ans, fut successivement docteur en l'université de Leipsig (1714), gradué en théologie (1717), prédicateur à l'église Saint-Paul, bibliothécaire adjoint de l'académie, et enfin conservateur du cabinet des antiques du duc de Saxe-Gotha. Il s'est principalement fait connaître par son ouvrage intitulé : *Gotha numaria*, Amsterdam, 1750, in-fol.; *Roma Babylon ex nummis*, Leipsig, 1714, in-4, réimprimée sous ce titre : *Nummi Ludovici XII Galliae regis, Epigraph.* : PERDAM BABYLONIS NOMEN VEL PERDAM BABYLONEM, *insignes, illustrati ac contra Harduinum defensi*, Leipsig, 1717, in-8. Il fut un des principaux collaborateurs des *Acta eruditor. Lipsensium*.

LIEBICH (Jean), né à Glogau en Silésie, en 1684, entra chez les jésuites, où il enseigna diverses sciences avec succès, fut pendant dix ans chancelier de l'université d'Olmütz, et mourut dans cette ville en 1757. Ses principaux ouvrages sont : *Quæstiones theologicæ de fide, spe et charitate*, Olmütz, 1728, in-8; *Breviarium scripturasticum in evangelia adventûs et plurium dominicar. sequent. usque ad dominicam septuagesimæ*, Olmütz, 1751, in-8; *Penitentiae sacramentum per resolutiones speculative-practicæ ad munus confessoriorum*, etc., Troppau, 1752, in-8; *Quæstio juris et facti historico-theologica de conciliis sanctæ romanæ Ecclesiæ*, Troppau, 1752, in-12.

LIEBKNECHT (Jean-Georges), mathématicien, antiquaire et célèbre professeur de Giessen, né à Wasungen vers 1680, devint membre de la société royale de Londres, de l'académie des sciences de Berlin, et de la société des Curieux de la nature, et mourut à Giessen en 1729. On a de lui un grand nombre de *Dissertations théologiques, philosophiques et littéraires*, estimées, et divers autres ouvrages. Il crut découvrir, en 1725, une nouvelle étoile dans la grande Ourse; parmi ses ouvrages, qui sont au nombre de dix, on cite : *Dissertatio cosmographica de harmonia corporum mundi totalium nova ratione in numeris perfectis generatim definita*, Giessen, 1718, in-4. Goetenn a donné la vie de Liebknecht dans le *Gelehrte Europa*, 2^e partie.

LIEMACKER (Nicolas de), surnommé *Roose*, peintre renommé, naquit à Gand en 1576, fut élève de Guéraet et d'Otto-Venius, et rivalisa de talent avec Rubens, qui savait l'apprécier. Il travailla plusieurs années à la cour du prince-évêque de Paderborn. Il s'établit ensuite à Gand, et y exécuta d'excellents tableaux qui ornent la plus grande partie des églises de cette ville. La confrérie de Saint-Michel avait demandé Rubens pour peindre une *Chute des anges*; mais cet habile artiste conseilla de choisir *Roose*. « Quand on possède une rose si belle, » on peut se passer des fleurs étrangères. » Ce tableau, qui existe dans la paroisse de Saint-Michel, passe pour un de ses chefs-d'œuvre. Parmi ses autres ouvrages, on cite un *saint Nicolas* dans l'église de ce nom, le *plafond* d'une chapelle de l'église de Saint-Baron, et un tableau d'autel représentant la *Vierge avec l'enfant Jésus*, au milieu d'une gloire de saints. Il a reproduit ce même sujet dans l'église des Bernardines. *Roose* avait un grand talent pour la composition, était bon dessinateur, et se distinguait surtout par l'expression de ses figures; il péchait cependant quelquefois par trop de noir dans ses ombres, et trop de rouge dans ses chairs. Il eut toujours des mœurs pures, et mourut en 1646.

LIENHART (Georges), savant abbé de l'ordre de Prémontré à Roggenburgh, et comme tel prélat de l'empire, naquit le 29 janvier 1717, à Uberlinghen en Souabe, de parents nobles et d'une famille sénatoriale. Il quitta les avantages que lui présentait sa naissance pour embrasser la vie canonique, et choisit pour l'exécution de ce dessein l'abbaye de Roggenburgh, ordre de Prémontré, où il fit profession en 1741. Après avoir fait ses études à Constance et à Dillingen, il enseigna dans sa maison la philosophie et la théologie. Il y avait sept ans qu'il exerçait l'office de prieur lorsque l'abbaye vauqua. Tous les suffrages se réunirent sur lui, et il fut élu abbé le 17 juillet 1753. En 1768, le collège impérial des prélats de Souabe le choisit pour être un de ses co-directeurs. Il est auteur des ouvrages suivants : *Ogdoas erothomatum ex Ottonis theosophiæ scolasticæ tractatibus, publicæ luci et concertationi exposita*, Ulm, 1746, in-8; ouvrage approuvé par l'université de Dillingen, attaqué néanmoins, mais défendu par son auteur d'une manière qui lui valut les applaudissements de l'université de Saltzbourg; *Exhortator domesticus religiosam animam ad perfec-*

tionem excitans, en deux parties, l'une imprimée à Lintz, 1734, in-4, l'autre à Augsbourg, 1761, même format; *Dissertatio theologica sub titulo: B. M. Virginis originaria immunitas a senioribus Laminidi Pritanii censuris vindicata*, Augsb., 1736, in-4; *Causa sanguinis et sanctorum, seu cultus debitus residuus in terra SS. sanguinis et sanctæ Crucis particulis, necnon sanctorum reliquiis, dissertatione assertus*, Augsbourg, 1738, in-4; *Ephemerides hagiologicæ ordinis præmonstratensis, etc.*, Augsbourg, 1764, in-4. Il en a paru, en 1767, un supplément sous le titre d'*Auctarium*, etc.; *Spiritus litterarius Norbertinus, seu Sylloge viros ex ordine præmonstratensi scriptis et doctrina celebres, nec non eorumdem vitas, res gestas, opera et scripta tum edita, tum inedita perspicue exhibens, etc.*, Augsbourg, 1771, in-4. L'auteur y prouve, contre Casimir Oudin, déserteur de sa profession et de sa foi, que l'ordre des Prémontrés n'a pas manqué d'écrivains et de personnages célèbres qui l'aient illustré. La liste qu'en donne l'abbé de Roggenburgh est de plus de six cents, dont les écrits embrassent toutes sortes de matières. (Voy. OUDIN, Casimir, et COLBERT, Michel.) Des *Sermons*, des *Panégyriques* et des *Oraisons funèbres*. L'abbé Lienhart est mort en 1785.

* LIENHART (Thiébaud), né le 1^{er} septembre 1763, à Truchtersheim, près de Strasbourg, de parents cultivateurs, fit avec distinction ses études au collège de Molsheim, en Alsace, et ayant pris l'habit de St.-Benoît, après s'y être préparé par la retraite et la méditation, reçut la prêtrise. Le refus de prêter serment devant entraîner pour lui la déportation, il se rendit dans le couvent de son ordre à Schuttern (grand-duché de Bade), où il enseigna la théologie. Après avoir pris le doctorat à l'université de Fribourg en Brisgaw, il passa dans le célèbre couvent de Kremsmünster, près de Vienne, où il fut encore chargé de l'enseignement. Rentré en France à l'époque du concordat, l'évêque de Strasbourg lui confia l'organisation de son séminaire et l'en nomma le supérieur. Il reçut les jeunes aspirants en qui il remarquait de la vocation, fit lui seul pour eux les différents cours de théologie, aida les pauvres en argent, livres et habits, et parvint ainsi en peu de temps à fournir de curés les paroisses du diocèse qui en étaient privées. Il accompagna son évêque au concile de Paris, en 1811, en qualité de théologien, et fut cause que ce prélat ne signa aucun des actes contraires aux droits ou à la dignité du saint Siège. Il obtint la même influence sur d'autres membres du concile; aussi l'ordre avait-il été donné de l'arrêter; et le mandat ne resta sans exécution que parce qu'il avait, par un heureux hasard, quitté Paris vingt-quatre heures auparavant. Il était supérieur du grand séminaire de Strasbourg depuis 23 ans, quand juillet 1850 vint interrompre sa longue et honorable carrière. Un changement si subit ne tarda pas d'altérer sa santé. Après une léthargie de plusieurs jours, il parut revenir à lui, et rassemblant ses forces il dit d'un ton plein d'amour et de confiance : *Bone Jesu, amavi te, laudavi te, laboravi pro te, moriar in te..... et vivam in te*, et il expira le 22 mars 1851, à 66 ans, dont il avait

passé 48 dans l'enseignement. Il était chanoine titulaire de Strasbourg, et honoraire du chapitre de St.-Denis. Ce respectable ecclésiastique a rendu de grands services à la religion par ses ouvrages. Sa *théologie dogmatique*, en 5 vol., et son 1^{er} vol. *De antiquis liturgiis*, 1829, in-8, lui ont valu des souverains pontifes Pie VII et Pie VIII, deux brefs qui témoignent de son érudition, de sa piété et de l'orthodoxie de ses principes. On lui doit encore : *Dissertatio critica in librum Judith*; *Analysis studii biblici*; *Analysis theologiæ dogmaticæ*, en allemand; un *Acertissement aux catholiques sur la lecture de la bible traduite par van Ess*; et en latin un *Manuel* pour les séminaristes. Il s'occupait, dans les derniers temps de sa vie, à retoucher le 2^e vol. de son important ouvrage sur les liturgies, presque achevé; et le *Studium biblicum*, partie dans laquelle il excellait principalement.

LIEUTAUD (Jacques), né à Arles, vers 1660, mourut à Paris en 1755, membre de l'académie des sciences, à laquelle il avait été associé en qualité d'astronome. On a de lui 27 volumes de la *Connaissance des temps*, depuis 1705 jusqu'en 1729, in-12, et les *Ephémérides*, 1704-1711, in-4. Voyez la *Bibliographie astron.* de Lalande, p. 349.

LIEUTAUD (Joseph), premier médecin du roi de France, président de la société royale de médecine, naquit à Aix en Provence, en 1705. On a de lui : *Essais anatomiques contenant la description exacte de toutes les parties qui composent le corps humain*, Paris, 1772, 2 vol. in-8. M. Portal en a donné une nouvelle édition en 1776, avec des notes et des observations; *Elementa Physiologiæ*, Paris, 1749, in-8; *Précis de la médecine pratique*, 1776, 2 vol. in-8, et 3 vol. in-12; *Précis de la matière médicale*, 1770, 1771, 2 vol. in-8, et 3 vol. in-12; *Historia anatomico-medica*, 1767, 2 vol. in-8, avec des observations de Portal. Ce célèbre médecin mourut à Versailles le 6 décembre 1780. Plusieurs de ses confrères, rassemblés autour de son lit, proposaient différents remèdes. « Ah! leur dit-il, je mourrai » bien sans tout cela. »

LIGARIUS (Quintus), lieutenant de Caius Considius, proconsul d'Afrique, se fit chérir des Africains. Ils le demandèrent et l'obtinent pour leur proconsul, lorsque Considius fut rappelé. Il continua de se faire chérir dans son gouvernement, et ces peuples voulurent l'avoir à leur tête lorsqu'ils prirent les armes, au commencement de la guerre civile de César et de Pompée; mais il aima mieux retourner à Rome. Il embrassa les intérêts de Pompée, et se trouva en Afrique dans le temps de la défaite de Scipion et des autres chefs qui avaient renouvelé la guerre. Cependant César lui accorde la vie, mais avec défense de retourner à Rome. Ligarius se vit contraint de se tenir caché hors de l'Italie. Ses frères et ses amis, et surtout Cicéron, mettaient tout en œuvre pour lui obtenir la permission de rentrer dans Rome, lorsque Tubéron, appuyé par C. Pansa, se déclara dans les formes l'accusateur de Ligarius. Ce fut alors que Cicéron prononça pour l'accusé cette harangue admirable qui passe avec raison pour un chef-d'œuvre, et par laquelle il obtint de César l'absolution de Ligarius,

quoique ce prince n'eût pas dessein de l'absoudre. Tubéron fut si fâché de l'issue de sa cause, qu'il renonça au barreau. Cependant Ligarius devint dans la suite un des complices de la conjuration où César fut assassiné; tant il est vrai que les usurpateurs du pouvoir et les violateurs des lois publiques ne sont jamais assurés de l'impunité, lors même qu'ils se signalent par des actes de justice ou de bonté. Ligarius ne fut cependant pas parmi les assassins de César : le jour de ce grand événement (13 mars, 44 ans avant J.-C.), il était retenu au lit par une maladie, et il ne survécut au dictateur que peu de temps.

LIGER (Louis), auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur l'agriculture, le jardinage et l'économie domestique, naquit à Auxerre en 1658, et mourut à Guerchi, près de cette ville, en 1717. Il était fort honnête; mais c'était un auteur médiocre, rebattant cent fois les mêmes choses dans ses différents ouvrages. Les meilleurs sont : *La Nouvelle Maison rustique*, 2 vol. in-4, avec fig., dont la onzième édition est de 1777. J. F. Bastien en a donné une entièrement refondue, Paris, 1798 ou 1804, 5 vol. in-4 (*Voy. LIEBAULT*); *Les amusements de la campagne*, ou *Nouvelles ruses innocentes qui enseignent la manière de prendre aux pièges toutes sortes d'oiseaux, quadrupèdes*, etc., Paris, 4^e édition, avec fig., 1755, 2 vol. in-12; *Le Jardinier fleuriste*, in-12. Il s'attachait plus à compiler qu'à réfléchir sur les matières qu'il traitait.

LIGHTFOOT (Jean), l'un des plus habiles hommes de son siècle dans la connaissance de l'hébreu, du Talmud et des rabbins, né en 1602, à Stoke, dans le comté de Stafford, mort à Cambridge en 1675, à 73 ans, fut vice-chancelier de l'université de cette dernière ville, et chanoine d'Ely. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle d'Utrecht, 1699, en 5 vol. in-fol., mise au jour par les soins de Jean Leusden. Ses principaux ouvrages sont : *Horæ hebraicæ et talmudicæ in geographiam Terræ-Sanctæ*. On y trouve des observations propres à rectifier les erreurs des géographes qui ont travaillé sur la Palestine; une *Harmonie de l'ancien Testament*; des *Commentaires* sur une partie du nouveau. Ils respirent l'érudition la plus recherchée, ainsi que ses autres ouvrages. Il a fait un usage heureux des connaissances talmudiques pour l'explication des usages des Juifs modernes. Strype a publié à Londres en 1700, in-8, de nouvelles *Œuvres posthumes* de Lightfoot. On trouve dans ses écrits quelques sentiments condamnables, savoir : que les Juifs étaient entièrement rejetés de Dieu; que les clefs du royaume des cieux n'avaient été données qu'à saint Pierre; que son pouvoir ne regardait que la doctrine et non la discipline, etc.; erreurs qui n'ont rien de surprenant dans un calviniste. Lightfoot a pris part à la *Polyglotte* de Londres et au *Lexique heptaglotton* d'Edm. Castel. Sa vie se trouve à la tête de l'édition de ses *Œuvres* de 1686 et de celle de 1689. Voyez *Mémoires* de Nicéron, *Dictionnaire* de Chauffepié, et *Nouvelles de la république des Lettres*, année 1686.

LIGNAC (Joseph-Adrien le LARGE de) naquit à Poitiers d'une famille noble. Il passa quelque temps

chez les jésuites, qu'il quitta pour entrer dans la congrégation de l'Oratoire. On lui confia divers emplois, dont il s'acquitta avec succès. Dans un voyage qu'il fit à Rome, Benoît XIV et le cardinal Passionei l'accueillirent avec cette bonté et cette familiarité nobles qui leur étaient ordinaires envers les savants. L'abbé de Lignac mourut à Paris en 1772, après être sorti de l'Oratoire. Il s'appliqua spécialement à la métaphysique, pour laquelle il suivit les principes de Malebranche et de Descartes. Nous avons de lui : *Possibilité de la présence corporelle de l'homme en plusieurs lieux*, 1754, in-12. L'auteur y montre, contre M. Boullier, que le dogme de la Transsubstantiation n'a rien d'incompatible avec les idées de la saine philosophie; il y a cependant d'autres moyens plus simples peut-être de mettre ce mystère à l'abri des chicanes de l'erreur (*Voy. le Catéch. philos.*, n° 441 et suiv.); *Mémoire pour servir à commencer l'histoire des araignées aquatiques*, 1748, in-8, 1799, in-12; *Lettres à un Américain sur l'Histoire naturelle de M. de Buffon*, 1751-56, 9 vol. in-12, pleines d'observations sensées; mais quelques-unes sont minutieuses; *Le témoignage du sens intime et de l'expérience, opposé à la foi profane et ridicule des fatalistes modernes*, 1760, 5 vol. in-12; *Eléments de métaphysique tirés de l'expérience*, 1755, in-12; *Examen sérieux et comique du livre de l'Esprit*, 1759, 2 vol. in-12. Ouvrages pleins de raison et d'excellentes observations, quoique le dernier soit quelquefois superficiel et contienne des choses mal vues, en particulier une espèce de roman touchant la condamnation de Galilée. L'abbé de Lignac travaillait à exécuter le plan des preuves de la religion que Pascal avait conçu, quand la mort le surprit. Son style à la vérité était fort inférieur à celui de cet homme célèbre, mais il pensait profondément, surtout en métaphysique, et tous ses ouvrages en sont la preuve. S'il a eu des liaisons peut-être trop marquées avec les gens du parti, il n'a pas perdu son temps à défendre leurs opinions. On en voit cependant ça et là quelques symptômes dans ses ouvrages, mais faiblement prononcés, et susceptibles, pour l'ordinaire, d'une interprétation favorable.

* LIGNE (Charles-Joseph, prince de), né à Bruxelles en 1755, d'une des plus anciennes et des plus illustres familles des Pays-Bas, était fils et petit-fils de deux généraux au service de l'Autriche. A 8 ans, il avait déjà été témoin d'une bataille, s'était trouvé dans une ville assiégée et avait vu trois sièges des fenêtres du château de Belœil. Passionné pour les armes, à 17 ans il entra dans le régiment de son père, comme enseigne, fut 4 ans après capitaine, l'année suivante (1757) fit sa première campagne, et se signala dans plusieurs occasions, notamment à Breslaw et à Leuthen. En 1758, à Hochkirken, il s'empara d'un poste important, et fut fait colonel. Son courage allait jusqu'à la témérité. Un jour Marie-Thérèse lui annonçant sa nomination à un nouveau grade lui dit : « En prodiguant votre vie, vous m'avez fait » tuer une brigade l'année dernière : n'allez pas » m'en faire tuer deux pendant celle-ci, conservez-

» vous pour l'état et pour moi. » Devenu major-général à l'époque du couronnement de Joseph II, il inspira une grande confiance à ce prince, qu'il accompagna dans son entrevue avec Frédéric II, en 1770. Lieutenant-général l'année suivante, dans la guerre de la succession de Bavière, en 1778, il commanda l'avant-garde de Laudon : et quoique cette campagne eût été peu féconde en événements, elle ne laissa pas d'ajouter à sa réputation. A la paix il s'occupa de perfectionner son éducation et dans ce but fit des voyages en Italie, en Suisse et en France, pays pour lequel il avait une prédilection marquée : déjà, en 1759, il avait été envoyé à Versailles, porter à Louis XV la nouvelle de la victoire de Maxen, et il y avait reçu l'accueil le plus distingué. Dans ce second voyage, il ne fut pas moins bien accueilli de la reine Marie-Antoinette. Ce fut avec un vif regret qu'il quitta la France, pour aller en Russie (1782), où l'attendaient de nouveaux succès. Catherine II le nomma feld-maréchal, et lui donna la propriété d'une vaste terre en Crimée : il l'accompagna dans le voyage qu'elle fit avec Joseph II, dans cette province. (*Voy. CATHERINE II.*) En 1788, l'empereur le nomma général d'artillerie, et l'envoya près du prince Potemkin, qui faisait le siège d'Oczakow. Il remplit cette mission avec le plus grand succès, et après avoir partagé les périls du siège, il contribua l'année suivante avec Laudon à la prise de Belgrade (1789). Ce fut là le terme de ses travaux militaires. C'est sur ces entrefaîtes qu'éclata la révolte des Pays-Bas, causée par différentes réformes religieuses, que Joseph II avait voulu y introduire ; le prince de Ligne avait un de ses fils à la tête des rebelles. Joseph II, qui l'avait d'abord injustement soupçonné de partager les mêmes opinions, lui dit en mourant : « Je vous remercie de votre fidélité : allez aux Pays-Bas ; faites-les revenir à leur souverain, et si vous ne le pouvez, restez-y : ne me sacrifiez pas vos intérêts, vous avez des enfants. » La mort de Joseph (1790) lui causa une vive douleur, qu'il ne dissimula pas devant son successeur Léopold, qui l'éloigna de la cour avec les favoris de son frère. Les troubles de la Belgique étant apaisés, il alla présider les états du Hainaut. « J'y trouvai, dit-il, un reste d'aigreur et d'indépendance, qui me donna de l'humeur ; j'en témoignai un jour plus qu'à l'ordinaire, dans une assemblée de mes pères conscrits, et voyant qu'on me la rendait, je leur dis que si je n'avais pas été en Crimée avec l'empereur Joseph et l'impératrice de Russie, lorsque leur rébellion éclata, je l'aurais arrêtée, ou en leur parlant en citoyen fidèle, zélé et raisonnable, ou, si je n'avais pas réussi par ce moyen, en général autrichien, à coups de canon sans boulet, mais qui les eussent fait mourir de peur... » L'invasion des Français en Belgique le priva momentanément de ses biens ; un chagrin bien plus vif fut la mort de son fils aîné tué dans un combat lors de l'expédition des Prussiens en Champagne, le 14 septembre 1792. Resté le plus ancien des généraux autrichiens, et le plus recommandable par ses services, on le laissa dans l'oubli. Aussi disait-il souvent avec amertume, *je suis mort*

avec Joseph II. Cependant l'empereur François II le nomma, en 1807, capitaine des trabans de sa garde, et, l'année suivante, lui conféra le grade de feld-maréchal. Par fois on le consultait sur quelques opérations militaires, et sa principale occupation était de présider le conseil de l'ordre de Marie-Thérèse. Les souverains, réunis à Vienne en 1814, l'honorèrent de leur visite, et furent charmés de sa gaieté, de ses saillies et de la présence d'esprit qu'il conservait malgré son grand âge. Les voyant occupés de bals et de fêtes : « Le congrès danse », dit-il, il ne marche pas ; quand il aura épuisé tous les genres de spectacles, je lui donnerai celui de l'enterrement d'un feld-maréchal... » Il tint parole, et mourut le 15 décembre 1814, âgé de 79 ans. Le prince de Ligne comptait beaucoup sur le succès de ses écrits, et disait : « J'ai lieu de croire que les bontés paternelles du respectable empereur François I^{er}, maternelles de la grande Marie-Thérèse, et quelquefois presque fraternelles de l'immortel Joseph II ; la confiance en tière du maréchal Lascy et presque entière du maréchal Laudon ; la société intime de l'adorable reine de France ; l'intimité de Catherine le Grand, mon accès chez elle, presque à toutes les heures ; les bontés distinguées du grand Frédéric, rendront mes Mémoires bien intéressants... » Ses œuvres publiées de 1795 à 1814, 54 vol. in-12, sont divisées en deux parties ; la première contient : *Coup d'œil sur le Bel-Oeil et sur une grande partie des jardins de l'Europe ; Dialogues des morts ; Lettres à Eulalie sur les théâtres ; Mes écarts ; ou ma tête en liberté ; Mélanges de poésies, pièces de théâtre ; Mémoire sur le comte de Bonneval ; sur la correspondance de la Harpe, etc.* La seconde qui a pour titre : *Ouvrages militaires et sentimentales*, comprend : *Préjugés et fantaisies militaires ; Mémoires sur les campagnes du prince Louis de Bade, sur les campagnes du comte Bussy-Rabutin, sur la guerre des Turcs, sur les deux maréchaux de Lascy, sur Frédéric II ; Instructions du roi de Prusse à ses officiers ; Journal de la guerre de sept ans ; de sept mois, en 1778, et de sept jours, aux Pays-Bas, 1784 ; Mémoire sur les généraux de la guerre de trente ans ; Relation de ma campagne de 1788 à 1789 ; Catalogue raisonné des livres militaires de ma bibliothèque.* En 1809, il publia la *Vie du prince Eugène de Savoie, écrite par lui-même*, croyant, par cette petite supercherie, accroître l'intérêt du public pour son héros. On ne trouve dans ses ouvrages, ni ordre ni méthode, il écrivait, comme il le dit lui-même, les choses à mesure qu'elles lui venaient dans la pensée, qui n'était pas toujours juste ou régulière. Cependant, l'esprit qui y brille, les idées originales, les saillies piquantes, la circonstance rare d'avoir été le témoin des choses qu'il raconte ; des portraits d'après nature, comme ceux de Joseph II et de Frédéric le grand ; la chaleur de son style, la foule des événements qui se succèdent, contribuent à faire oublier les défauts de ses écrits, qu'on ne saurait quitter quand on en a une fois commencé la lecture. Ses *Ouvrages posthumes* parurent à Vienne et à Dresde en 1817, 6 vol. in-8. M^{me} de Staël a publié : *Lettres et Pensées du prince de Ligne,*

1809, in-8. On regrette qu'elle n'ait pas retranché quelques opinions que ce prince avait rétractées. MM. de Propiac et Malte-Brun ont aussi donné des *Extraits* des ouvrages du prince de Ligne, 1809, 2 vol. in-8, qu'il a hautement désapprouvés. Enfin il a paru en 1827, *Mémoires et mélanges historiques et littéraires*, du même, 5 vol. in-8.

LIGNIÈRE. Voy. LINIÈRE.

LIGNIVILLE (Philippe-Emmanuel de), comte du Saint-Empire, seigneur des villes et prévôtés de Darney en Vosges, de Tuméjus, d'Houécourt, etc., maréchal-général des camps et armées de Lorraine et du Palatinat du Rhin, feld-maréchal-lieutenant de celles de l'empereur Léopold, parvint à ces postes éminents après avoir passé par les grades de capitaine et colonel de cavalerie, de sergent de bataille, de général d'artillerie, etc., etc. Il se trouva en 1634 à la première bataille de Nortlingue où il fit prisonnier le comte de Horn, général des Suédois, et contribua ensuite à reprendre ou à défendre plusieurs places en Lorraine. Il fut fait en 1641 bailli de Nancy, en récompense de ses services; se signala contre le maréchal de Gassion à l'attaque du camp d'Armentières, et pénétra le premier dans Courtrai, dont la garnison aima mieux périr les armes à la main que d'implorer la clémence du vainqueur. De retour en Lorraine, il défit Roz-Vorms qui y était entré avec un corps de troupes allemandes; fit prisonnier tout ce qui ne périt pas dans le combat, et après cette victoire, se rendit maître d'Epinal, Neufchâteau, Châtel, Mirecourt, Bar, et des forteresses de Ligny, Haroué, Tonnoy et Savigny. Il fut ensuite surpris près de Saint-Mihiel par Laferté, depuis maréchal de France, sans que cet échec ait affaibli sa réputation. En 1630, envoyé au secours du vicomte de Turenne, il se distingua à la bataille de Rhétel, et y fut mortellement blessé d'un coup de mousquet. Sa guérison fut lente et miraculeuse (1). Plusieurs seigneurs étrangers s'empressèrent de venir apprendre sous un si grand maître le grand art de la guerre. Deux fois, pour l'attirer à son service et le détacher de celui de l'Espagne auquel le retenait l'ordre de Charles IV, alors prisonnier à Tolède, Louis XIV lui offrit le bâton de maréchal de France: il préféra son devoir à la fortune, et le ravage de ses terres fut la punition d'une fidélité qui ne méritait que des éloges. Mais dès que la loi du devoir ne s'opposa plus à son inclination, il ramena en France l'armée de Lorraine. Il avait sacrifié à son devoir les offres de la cour de France; en quittant le territoire espagnol, il sacrifia de nouveau la fortune à son devoir, en abandonnant des sommes considérables qu'il avait dans la banque d'Anvers, ainsi que les pensions qu'il recevait de la cour de Madrid et qui étaient son unique ressource. A la tête de ces troupes, familiarisées avec les périls, il fit dans l'armée de Turenne les campagnes de 1636, 1637 et 1638, se couvrit de gloire aux sièges de Valenciennes, de Saint-Venant, de Dunkerque, de Gravelines, de plusieurs autres places et à la bataille des Dunes.

(1) Philippe-Emmanuel, aussi pieux qu'il était brave, s'était voué à N. D. Benoît de Vaux: sa guérison inattendue fut attribuée à ce vœu.

Turenne, trop grand pour ne pas rendre justice au mérite des autres, peignit à Louis XIV le comte de Ligniville comme un des premiers généraux de son temps, et le monarque fit l'accueil le plus gracieux à un guerrier fidèle qui avait résisté à ses offres quand il n'avait pas dû les accepter, mais qui venait de lui rendre d'importants services. La paix conclue entre la France et l'Espagne en 1659, rendit inutiles à son souverain les talents militaires de Philippe-Emmanuel. L'électeur de Bavière qui méditait de grands desseins, profita de ce moment pour l'attirer à son service et lui donner le commandement de son armée. En 1663, le duc Charles IV l'envoya à la diète de Ratisbonne pour y défendre ses intérêts, et peu de temps après, le nomma gouverneur du jeune prince Charles, son neveu, héritier présomptif de ses états. Philippe-Emmanuel accompagna son illustre élève dans la guerre contre les Turcs, et l'empereur ne voulant pas que celui qui tant de fois avait commandé en chef, fût réduit à la qualité de simple volontaire, l'éleva au rang de feld-maréchal lieutenant de ses armées. Il combattit la même année 1664, à la bataille de Saint-Godard ou de Raab, à côté du jeune duc dont il dirigea l'impétueuse ardeur, et contribua essentiellement à la victoire par sa valeur et ses conseils. Le comte de Ligniville survécut peu à cette dernière action; il mourut à Vienne la même année avec la réputation de la plus haute valeur accompagnée d'un désintéressement rare et d'une fidélité inviolable pour ses souverains. C'est ce qu'atteste l'honorable épitaphe que l'empereur fit graver sur son tombeau.

* LIGNY (le P. François de), jésuite, né à Amiens le 4 mai 1709, compatriote de Gresset, entra comme lui, à l'âge de 16 ans, dans la société. Après avoir professé quelques années les humanités, il se distingua dans la chaire par une éloquence touchante, soutenue par l'instruction. Il fut désigné pour prêcher à la cour; mais la suppression de son ordre le priva de cet honneur. Il se rendit alors à Avignon, et malgré une santé chancelante, il continua de s'occuper à la fois de la prédication, du soin des âmes et d'études littéraires. Il mourut dans cette ville, en 1788, âgé de 79 ans. On a de lui : *Vie de saint Ferdinand, roi de Castille et de Léon*, dédiée à Ferdinand, prince de Parme, Paris, 1739, in-12. Alban Butler cite ce livre avec éloge; *Histoire de la vie de Jésus-Christ, où l'on a conservé et distingué les paroles du texte sacré selon la Vulgate*, Avignon, 1774, 5 vol. in-8; 1776, in-4; Paris, 1804, 2 vol. in-4, avec 73 fig.; Paris, 1815, 3 vol. in-8, avec 5 fig. Cet excellent ouvrage est une ample concordance historique et ascétique. L'auteur, en mêlant au texte des évangélistes les explications ou les réflexions qui s'y lient naturellement, en a formé une histoire suivie. Des notes éclaircissent et développent les difficultés du sens prophétique, dogmatique ou moral. Le P. Daire dit « que les » choses excellentes qu'on y trouve font passer » quelques saillies d'un zèle parfois un peu ardent, » qu'on a cru pouvoir reprocher à l'auteur..... » *Histoire des actes des apôtres*, ouvrage posthume, 1824, in-8. *Sermons*, 1829, 2 vol. in-8. Le P. de Ligny

avait été chargé d'écrire l'histoire du Nivernais.

LIGORI ou LIGORIO (Alphonse-Marie de), évêque de Ste-Agathe des Goths au royaume de Naples, et fondateur de la congrégation des missionnaires du *Saint-Rédempteur*, naquit à Naples d'une famille noble et ancienne, le 26 septembre 1696. Porté naturellement à la piété dès son enfance, et doué des plus heureuses dispositions, il eut le bonheur de les voir secondées par le soin que prirent ses vertueux parents de lui assurer une excellente éducation. Ils le mirent de bonne heure entre les mains d'habiles maîtres, et il profita si bien de leurs leçons, qu'à l'âge de 17 ans il avait fini toutes ses études, après y avoir obtenu de brillants succès. Il s'appliqua alors à la jurisprudence, et embrassa la profession d'avocat, qu'il exerça pendant quelque temps à Naples avec assez de réputation; mais en 1722, un accident qui lui arriva dans une cause importante le dégoûta de cette carrière et le décida à y renoncer. Il lui sembla alors qu'un sentiment intérieur l'appelait à l'état ecclésiastique. Avant d'en arrêter la résolution, il voulut la mûrir. Le 31 août de la même année, après y avoir bien réfléchi, il prit l'habit ecclésiastique. Pour lors il tourna ses études et toutes ses pensées vers ce qu'exigeait cette nouvelle profession. Il s'appliqua à la théologie, il lut les saintes Ecritures et les Pères. La méditation, les jeûnes, les bonnes œuvres, furent ses exercices de tous les jours. C'est au milieu de ces saintes occupations qu'il prit les ordres sacrés. Dès qu'il fut prêtre, il s'attacha à la congrégation de la *Propagande*, et s'adonna à la prédication et aux travaux des missions avec un zèle vraiment apostolique. L'onction avec laquelle il annonçait la parole évangélique, son austère pénitence, la sainteté de sa vie, produisirent une infinité de conversions. Il avait remarqué que c'étaient surtout les campagnes qui manquaient d'instruction. Il forma le projet de subvenir au besoin qu'elles en avaient; et ce fut cette idée qui lui suggéra le dessein d'instituer une congrégation de missionnaires destinés à ce ministère. Ayant réuni quelques compagnons, il en jeta les premiers fondements dans l'hermitage de Ste.-Marie de la Scala, et lui donna le nom de *Congrégation du Saint-Rédempteur*. Cet établissement éprouva d'abord des contradictions; mais Liguori, à force de patience, parvint à les vaincre. Sa congrégation fut approuvée par le saint Siège, et se répandit bientôt dans diverses villes du royaume de Naples, de la Sicile et même de l'état romain. Tant de mérite, tant de services rendus à la religion ne pouvaient demeurer ignorés et sans récompense: Clément XIII, en juin 1762, nomma Liguori évêque de Sainte-Agathe des Goths. Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à lui faire accepter cette dignité éminente; mais le chef de l'Eglise l'ordonnait: il obéit, et se livra entièrement à ses nouveaux devoirs. Il rechercha les abus qui pouvaient s'être glissés parmi son clergé, et il les réforma. Il fonda des monastères et d'autres établissements pieux, et ne cessa d'édifier son diocèse par ses prédications, par des instructions familières ou des lettres pastorales, par ses écrits, et surtout par l'exemple de ses ver-

tus. Après treize années d'épiscopat, et une longue vie passée tout entière dans les travaux du ministère et les austérités de la pénitence, Liguori exténué de fatigue, devenu sourd et presque aveugle, tourmenté d'une maladie cruelle, demanda au pape Pie VI et obtint, en juillet 1775, d'être déchargé du gouvernement de son église; il avait près de 80 ans. Il se retira à Nocera de Pagani, dans une maison de sa congrégation. Il y vécut encore près de 11 ans dans le recueillement, la prière et autres exercices de piété, et mourut saintement le 1^{er} août 1787, âgé de 90 ans et dix mois. Il a été béatifié le 6 septembre 1816, et le décret nécessaire pour procéder à sa canonisation a été donné par le pape Pie VIII le 16 mai 1850. (Voy. l'*Ami de la religion* qui rapporte le décret de Sa S. n° 1657, 10 juin.) On croirait que tant de travaux avaient consumé tous les moments de Liguori; ils ne l'empêchèrent pas néanmoins de composer un très-grand nombre d'ouvrages. On a de lui: *Theologia moralis concinnata a R. P. Alphonso Ligorio per appendices in medullam R. P. Hermannii Busembaum soc. Jesu*, Naples, 1755, 2 vol. in-4. Quoique Liguori, dans cette théologie, ait travaillé d'après Busembaum, dont il admirait bien plus la méthode qu'il n'admettait les opinions, il ne suit qu'en partie ses principes, et avec une sage réserve: s'il embrasse le probabilisme, ce n'est pas dans toute l'étendue que lui ont donnée certains auteurs. On sera d'ailleurs parfaitement rassuré à cet égard quand on saura que son livre a été non-seulement loué et approuvé par Benoit XIV, mais que ce célèbre et savant pape l'a même cité dans son grand ouvrage *De synodo diocesana*; ce qu'il n'aurait sans doute pas fait si la doctrine en avait été répréhensible. Cette théologie reproduite sous un nouveau titre et avec des corrections de l'auteur, a eu plusieurs éditions, entre autres à Bassano, 1816, 3 vol. in-4; Malines, 1828, et Besançon, 1852-1855, 9 vol. in-8 et in-12; *Homo apostolicus, instructus in sua vocatione ad audiendas*, Venise, 1782, 3 vol. in-4; et Besançon, 1855, 3 vol. in-8, et in-12; *Directorium ordinandorum, dilucida brevique methodo explicatum*, Venise, 1758; *Institutio catechetica ad populum in precepta Decalogi*, Bassano, 1768; *Istruzione pratica per i confessori, etc.*, Bassano, 1780, 3 vol. in-12; ouvrage plein d'onction, de modération, de douceur, de cette charité qui ne cherche que le salut des âmes. C'est le contrepoison du livre imprimé à Venise chez Occhi, sous le titre d'*Istruzione de i confessori e de i penitenti; Praxis confessorii ad instructionem confessoriorum ab italico in latinum sermonem ab ipsomet auctore reddita et aucta*, Venise, 1781; *Dissertazione circa l'uso moderato dell'opinione probabile*, Naples, 1754; *Apologia della dissertazione circa l'uso moderato dell'opinione probabile contra le opposizioni fatte dal P. Lettore Adelfo Dositeo*, Venise, 1765. C'est une réponse au P. Jean-Vincent Patuzzi, dominicain, antagoniste zélé des défenseurs du probabilisme. (Voy. PATUZZI.) Liguori pensait qu'au confessionnal il fallait éviter une indulgence poussée trop loin, et un rigorisme désespérant, suivant ce principe de saint Bonaventure: *Prima sæpe salvat damnant-*

dum; secunda contra damnat salvandum; Verità della fede ossia confutazione de materialisti, deisti e settarij, etc., Venise, 1781, 2 vol. in-8; *La vera sposa di Christo cio è la monacha santa*, Venise, 1781, 2 vol. in-12; *Scelta di materie predicabili ed istruttive, etc.*, Venise, 1787, 2 vol. in-8; *Le glorie di Maria, etc.*, Venise, 1784, 2 vol. in-8. Cet opuscule fut attaqué dans un écrit intitulé : *Epistola parenetica di Lamindo Pritanio redivivo* (1). Liguori y répondit par un autre, sous ce titre : *Risposta ad un'autore che ha censurato il libro del P. D. Alfonso di Liguori, sotto il titolo Glorie di Maria; Operette spirituali, ossia l'amor dell'anime e la visita al Santissimo Sacramento*, Venise, 1788, 2 vol. in-12; *Discorsi sacro-morali per tutte le domeniche de l'anno*, Venise, 1781, in-4; *Istoria di tutte l'eresie con loro confutazione*, (Histoire de toutes les hérésies avec leur réfutation), Venise, 1775, 5 vol. in-8; *Vittorie de'martiri, ossia la Vita di moltissimi santi martiri*, Venise, 1777, 2 vol. in-12; *Opera dogmatica, contra gli eretici pretesi risformati*, Venise, 1770; *Silva ou choix de sujets destinés à servir de matériaux aux prédicateurs*, 5 vol. in-18; *L'Horloge de la passion*. Tous ces ouvrages, et d'autres moins considérables, ont été plusieurs fois réimprimés chez Remondini à Venise. Ils rendent de suffisants témoignages à la doctrine, au zèle, à la vie saintement et laborieusement occupée de Liguori. Ils ont été reconnus pour être *sans tache* à Rome, où l'on a terminé les procédures pour la béatification de ce savant et pieux évêque. Ses *OEuvres complètes*, trad. en franç., ont été publiées à Paris, 1854, et années suivantes, 50 vol. in-8. On a sa *Vie* par Jean Card, 1828, 1 vol. in-8. On peut voir l'*Ami de la religion*, tom. 56, pag. 161, n° 1446.

* LILIECRANTZ (Jean WESTERMAN, comte de, ministre des finances de Suède, né vers 1750, d'une condition obscure, voyagea aux frais des états du royaume dans les principaux pays de l'Europe, pour recueillir des renseignements sur les manufactures et le commerce, et à son retour en Suède les publia dans une suite de *Mémoires* importants. Gustave III l'anoblit et le nomma secrétaire d'état pour les finances. Il sut profiter habilement des circonstances de la guerre d'Amérique, pendant laquelle la Suède, sous les auspices de la neutralité armée, fit un commerce très-lucratif, pour se procurer une grande abondance de matières d'or et d'argent, et rendit à la banque de Stockholm le crédit qu'elle avait perdu. En se retirant du ministère, il fut fait sénateur, et à la suppression du sénat il devint président au conseil du commerce, commandeur et chancelier des ordres du roi. Il abandonna les affaires dans les dernières années de sa vie, et mourut en 1815, laissant plusieurs fils qui suivent la carrière des armes. Liliecrantz était membre de l'acad. des sciences de Stockholm à laquelle il a fourni plusieurs mémoires.

LILIENTHAL (Michel), savant philologue, né à Liebstadt en Prusse, l'an 1686, s'établit à Königsberg, où il fut pasteur et professeur de théologie jusqu'à sa mort, arrivée en 1750. On a de lui :

Acta Borussica, ecclesiastica, civilia, litteraria, 1750-52, 5 vol. in-8; plusieurs bonnes *Dissertations académiques*; *Selecta historica et litteraria*, Königsberg, 1715-1719, 2 vol. in-8; *De machiavelismo litterario*, ibid., 1715, in-8. Cet ouvrage roule sur les petites ruses dont les gens de lettres se servent pour se faire un nom; ruses auxquelles presque tous les *grands hommes* de nos jours doivent leur célébrité. *Annotationes in Struvii Introductionem ad notitiam rei litterariæ*, Leipsig, 1729, in-8. Il a aussi publié d'autres ouvrages sur les auteurs qui ont écrit sur la Prusse; sur les théologiens protestants; sur les médailles modernes depuis Charles-Quint, etc. Il a eu en outre la principale part au journal de Königsberg intitulé : *Erleuterte Preussen*. Les *Acta Borussica* déjà cités en étaient une espèce de continuation. Ces écrits sont pleins de savantes recherches. Il était membre de la société royale de Berlin, et de l'académie de Pétersbourg.

LILLO (Louis). Voy. GRÉGOIRE XIII.

LILLY ou LILY (Guillaume), astrologue anglais, né en 1602, à Dicervorth, comté de Leicester, fut d'abord domestique : ses prédictions le firent sortir de cet état et lui acquirent une fortune considérable. On a de lui *Merlinus anglicus junior*, en anglais, Londres, 1644, in-4; *Le messenger des étoiles*, 1645; *Recueil de prophéties*, 1646. Il se fit une espèce de réputation, en publiant l'horoscope du malheureux Charles 1^{er}, au moment où il fut, en 1653, couronné roi d'Ecosse. Ce prince le consulta plusieurs fois et lui fit de riches présents. Lilly était très-lié avec Ashmole, qui en fait mention dans le *Journal de sa Vie*. Leurs goûts et quelquefois l'état de leurs têtes étaient les mêmes. Il mourut en 1681.

LILLY (Guillaume), né en 1468, à Odÿham dans le Hampshire, voyagea dans la Terre-Sainte, dans l'Italie, et fut le premier maître de l'école de Saint-Paul de Londres, fondée par Colet en 1512. On a de lui des *Poésies* et une *Grammaire latine*, Oxford, 1675, in-8. Il mourut en 1525, à 55 ans.

LIMBORCH (Philippe van), théologien remontrant, né à Amsterdam en 1655, d'une bonne famille, étudia dans cette ville, puis à Utrecht, de 1652 à 1654, fut ministre à Gouda en 1657, puis à Amsterdam en 1667. Il obtint la même année en cette ville la chaire de théologie, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1712, à 79 ans. Il était grand partisan de la tolérance, et avec cela il a rempli ses écrits du fiel le plus amer contre l'Eglise catholique. Jean Le Clerc en fait un grand éloge; mais le socinianisme qui réunissait les deux auteurs par l'attachement aux mêmes opinions, rend cet éloge fort suspect. On a de lui plusieurs ouvrages estimés des protestants. Les principaux sont : *De veritate religionis christianæ amica collatio cum erudito Judæo*, in-12; l'édition de Gouda, in-4, 1687, n'est pas commune. On en a fait une à Bâle, in-8, 1740. Le juif avec lequel Limborch eut cette conférence, est Isaac Orobio de Séville, qui savait ergoter et nullement distinguer le vrai du faux. Il n'était pas difficile à Limborch de repousser les faibles traits de cet adversaire, mais il l'aurait fait avec plus d'avantage en accordant moins à son juif,

(1) *Laminde Pritanius* est le nom qu'avait pris le célèbre Muratori, dans un ouvrage contre le protestant Leclerc.

et en omettant les digressions qu'il fait contre les catholiques, digressions qui donnent lieu de croire qu'il avait plus d'envie de déclamer contre eux que de triompher de son antagoniste. Asservi lui-même aux erreurs de Calvin et de Socin, il ne pouvait réfuter celles des Juifs avec cette raison vigoureuse et conséquente qui n'appartient qu'à ceux qui embrassent la vérité tout entière. Un *Corps complet de théologie*, 1715, Amsterdam, in-fol., selon les opinions et la doctrine des remontrants. L'auteur y rejette toutes sortes de traditions; mais lorsqu'il s'agit de discerner les livres canoniques d'avec les apocryphes, il a recours à la tradition de l'Eglise, sans se mettre en peine d'une contradiction si manifeste. *Historia inquisitionis*, Amsterdam, 1692, in-fol. On ne doit point s'attendre d'avoir une histoire bien exacte de ce tribunal par un protestant, ni même de certains catholiques (*voy. LLORENTE*). M. Le Clerc et le père Nicéron disent que Limborch l'a tirée des ouvrages mêmes des inquisiteurs; mais Limborch, dans la liste qu'il donne des écrivains dont il s'est servi, y place Fra-Paolo, protestant déguisé sous le froc, et Dellon, auteur de la *Relation de l'inquisition de Goa*, qui est également protestant, etc. D'ailleurs, Limborch n'a pris dans les écrits des inquisiteurs que ce qu'il a voulu, et combien de fois n'a-t-il pas tronqué les passages! Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à faire attention à sa manière de citer; souvent ce ne sont que de petits lambeaux des dernières phrases. C'est dans cet ouvrage, dans l'*Abrégé* qu'en a fait l'abbé Marsollier, dans madame d'Aunoy, dans les *Délices d'Espagne*, dans l'*Histoire générale* de Voltaire, etc., que l'on puise l'idée affreuse que l'on se forme de l'inquisition: les amateurs du vrai, qui voudront s'en former une plus juste, doivent consulter M. l'abbé de Vayrac, qui a écrit sur cette matière en homme judicieux, exact et très-instruit (*Estat présent de l'Espagne*, édition d'Amsterdam, 1749, tom. 2, page 581); et *Lettres à un gentilhomme russe, sur l'inquisition espagnole*, par M. le comte de Maistre, Paris, 1822. Une observation qu'il ne faut point omettre, c'est que les nations qui ont le plus déclamé contre l'inquisition ont exercé envers les catholiques des atrocités que les inquisiteurs n'ont jamais imaginées contre les hérétiques et les apostats. « Les Anglais, dit un des grands adversaires » de l'inquisition, ont été plus superstitieux, et » sont encore plus intolérants que les papistes; eux » qui décrient avec tant de chaleur l'inquisition, » en ont surpassé, par des lois réfléchies, la barbarie et l'iniquité..... L'inquisition, même dans » ses cruautés, suppose des formes: elle admet des » différences, tant dans les délits que dans les » peines; ce qu'elle punit, c'est moins le malheur » d'avoir été engagé dans un culte erroné que l'ob- » stination à y persister; les premières chutes ne » sont châtiées que par des pénitences ecclésiastiques; elle n'appelle le bras séculier et les supplices que contre les relaps; ses principes sont de » ménager le sang des hommes en corrigeant leurs » méprises; ce que les passions de ses ministres y » ont ajouté de défectueux dans la pratique, n'est » pas dans l'esprit de son institution. — En Angle-

» terre, la proscription du papisme, la peine de » mort prononcée contre ses ministres, ne sont » susceptibles ni de modification, ni d'adoucissement; il suffit qu'un prêtre catholique soit con- » vaincu d'avoir exercé quelqu'une de ses fonctions, » pour être dévoué et envoyé au gibet. Cette légis- » lation est atroce: nos chapelains sont les maîtres » sans doute de ne pas venir dire la messe à Lon- » dres; mais la loi qui attache un supplice ignomi- » nieux à un délit de cette nature est une loi plus » qu'inquisitoriale; il sied mal à ceux dont la reli- » gion présente des potences pour prix d'un zèle » indiscret, de trouver à redire aux *carochas* et aux » *san-benito* des *Auto-da-fé*. » On peut consulter encore un petit ouvrage imprimé en 1782 à Liège, sous le nom de Rouen, intitulé: *Eclaircissement sur la tolérance*. (*Voy. ISABELLE DE CASTILLE, LUCIUS III, NICOLAS EYMERICH, TORQUEMADA, VAYRAC.*) On a encore de Limborch des *Sermons*. Le père Nicéron dit qu'ils sont *méthodiques, solides et édifiants*: jugement qui ne fait guère honneur à ce critique. Le Clerc lui-même en parle moins favorablement; il dit que les sermons de Limborch étaient peu travaillés et qu'il y paraissait peu d'éloquence. Limborch a aussi procuré la plupart des éditions des ouvrages du fameux Episcopus, son grand-oncle maternel, des écrits duquel il avait hérité.

LIMBOURG (Robert de), docteur en médecine, membre de l'académie de Bruxelles, mort à Theux, bourg dans le pays de Liège, le 20 février 1792, était né dans le même bourg, le 1^{er} décembre 1751, d'une famille qui, depuis près de trois siècles, avait produit plusieurs médecins très-versés dans leur profession. Il se fit de l'étude un plaisir plutôt qu'une occupation, et s'arrêta particulièrement sur l'histoire naturelle. Etant sur le point de partir pour Montpellier pour y faire ses études en médecine, il publia une dissertation sur ce sujet: *Quelle est l'influence de l'air sur les végétaux?* que l'académie des belles-lettres, sciences et arts de Bordeaux, avait proposé pour la seconde fois, et l'an 1757, il remporta le prix. Après avoir demeuré quelque temps à Montpellier, il fut reçu docteur en médecine le 12 août 1760. Associé, en 1775, à l'académie impériale et royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles, il composa diverses *Dissertations* qui ont été insérées dans les *Mémoires* de cette compagnie; une autre, où il a proposé des vues sur l'hydraulique, a été présentée à l'académie des sciences de Paris, qui en fit mention honorable, en invitant l'auteur à la perfectionner ultérieurement. Il avait rassemblé un cabinet d'histoire naturelle qui, sans être vaste, ni en apparence fort précieuse, contenait des objets remarquables et propres à fixer l'œil d'un observateur.

LIMIERS (Henri-Philippe de), docteur en droit, et membre des académies des sciences et arts, né en Hollande de parents réfugiés, mort en 1725, à Utrecht, rédigea la *Gazette* de cette ville, et passa sa vie à compiler de mauvais journaux. Il publia ses recueils sous différents titres: *Histoire de Louis XIV.*, Amsterdam, 1717, 7 vol. in-12; 1719, 12 vol. in-12; Rouen, 1720, 2 vol. in-4; *Annales de la*

monarchie française, Amsterdam, 1721, in-folio; *Abrégé chronologique de l'histoire de France, pour servir de suite à Mézerai*, Amsterdam, 2 ou 3 vol. in-12; *Histoire de Catherine, impératrice de Russie*; *Histoire de Charles XII, roi de Suède*, 6 vol. in-12; *Annales historiques*, 3 vol. in-fol.; *Histoire de l'institut des sciences et des arts établi à Bologne en 1712*, Amsterdam, 1725, in-8; *Traduction de Plaute*, grossièrement travesti, 18 vol. in-12. Les productions de Limiers sont sans exactitude et sans agrément. On le compare au fécond et intarissable Caraccioli, et le parallèle est juste quant aux productions ridicules et gazetières du marquis auteur. Mais il faut convenir que les premières brochures de celui-ci annonçaient un fond de réflexion et des talents que Limiers n'eut jamais, et que son imitateur n'eut pas longtemps. On a encore de Limiers une *Version française*, des *Explications latines des pierres antiques gravées de Stoch*, Amsterdam, 1724, et des *Notes et remarques sur l'intelligence du poème de Fénelon (Télémaque)* dans les édit. d'Amsterdam, 1719 et 1725, in-12. Barbier lui attribue une part à la *Magna Biblioth. eccles.*, Cologne, 1754, in-fol., qui ne contient que la lettre A et n'a pas été continuée.

LIMNÆUS ou LIMNÉ (Jean), célèbre jurisconsulte allemand, né en 1592 à Iéna, où son père professait les mathématiques. Limnæus fut chargé successivement de l'éducation de plusieurs jeunes seigneurs avec lesquels il voyagea dans presque toutes les cours de l'Europe. Enfin, Albert, margrave de Brandebourg, qu'il avait accompagné en France, le fit son chambellan et son conseiller privé en 1659. Limnæus exerça ces emplois jusqu'à sa mort arrivée le 15 mars 1665. On a de lui divers ouvrages. Les principaux sont : *De jure imperii romano-germanici*, Strasbourg, 1629 et ann. suiv., 5 vol. in-4; compilation savante, mais assez mal digérée; *Commentarius ad Bullam auream*, 1666, in-4, et Leyde, 1690. Cette dernière édition est la meilleure. *Capitulationes imperatorum* (en allemand), Strasbourg, 1651, in-4; *De academiis*, in-4; *Notitia regni Galliar, libri VIII*, 1655, 2 vol. in-4.

LIMOJON de SAINT-DIDIER (Alexandre-Toussaint de), né à Avignon vers 1650, suivit, en qualité de gentilhomme, J. Ant. de Mesme, comte d'Avaux, dans son ambassade en Hollande, après avoir assisté au congrès de Nimègue (1672). Quelques années après (1689), il suivit ce même seigneur en Angleterre, et périt dans la traversée en venant rendre compte à Louis XIV de la position critique de Jacques II. Il était chevalier du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem. Il s'était fait un nom par sa profonde connaissance de la politique européenne. On en a des preuves dans l'*Histoire des négociations de Nimègue*, Paris, 1680, in-12, ouvrage estimé; dans le livre intitulé : *La Ville et la République de Venise*, Amsterdam (Elzévir), 1680, in-12. On a encore de lui : *Le Triomphe hermétique, ou la pierre philosophale victorieuse*, ibid., 1685, in-12. Cette dernière production est curieuse, et ne contient que 155 pages; mais on préfère les deux autres. Il était oncle du suivant.

LIMOJON (Ignace-François de), co-seigneur de Venasque et de Saint-Didier, neveu du précédent, naquit à Avignon en 1688, et y mourut en 1759. Il cultiva la poésie provençale et la française, et réussit assez bien dans l'une et dans l'autre, surtout dans la première. Il fut dans sa jeunesse le *Pindare* de l'académie des jeux floraux, qui le couronna trois fois. L'académie française lui décerna aussi ses lauriers en 1720 et 1721. Saint-Didier, enhardi par ses succès, voulut s'élever au poème épique. Il publia en 1725, in-8, la première partie de son *Clovis*, qui ne fut pas suivie d'une seconde. Il n'en a paru que 8 chants : l'auteur en fit plus tard 5 autres qui n'ont pas été imprimés. Le public trouva qu'il avait péché dans le dessein de l'ouvrage, et qu'il avait plus de génie pour trouver des rimes et des épithètes que pour marcher dans la carrière des Homère et des Virgile. Il y a cependant des beautés de détails et de très-beaux vers; tels sont ceux de la description du siècle de Louis XIV. La Baumelle lui a appliqué ce mot d'un ancien :

Dum fluere lulentus, erat quod tollere velles;

et donne pour exemple ces vers sur la Trinité :

De leurs perfections nait leur amour immense;
Ils ont tous même esprit, même feu, même essence;
Ces trois divins soleils unissant leur clarté,
Forment de l'Eternel l'ineffable unité.

Voltaire a dit depuis, peut-être avec moins d'exactitude théologique :

La Puissance, l'Amour, avec l'Intelligence,
Unis et divisés, composent son essence.

Comparant ces vers avec ceux de Limojon, la Baumelle observe que *divisés* manque de justesse; il faudrait *distingués*; mais cela n'irait pas encore, parce que *distingué* répond théologiquement à *un*, et non à *unis*. Nos mystères ne sont pas faits pour la rime. On a encore de Saint-Didier un ouvrage satirique, mêlé de prose, contre La Motte, Fontenelle et Saurin, partisans des modernes, sous le titre de *Voyage au Parnasse*, Rotterdam (Chartres), 1716, in-12. Ces trois académiciens n'y sont pas ménagés.

LIN (saint), successeur immédiat de saint Pierre sur le siège de Rome, suivant saint Irénée, Eusèbe, saint Epiphane, saint Optat, saint Augustin, etc.; mais Tertullien dit, dans son livre *De præscript*, cap. 52, que le prince des apôtres désigna saint Clément pour le remplacer. On concilie ces passages en supposant que saint Clément refusa cette dignité jusqu'après la mort de saint Lin et de saint Clet. On ajoute que ce qui a fait placer par quelques auteurs saint Clément immédiatement après saint Pierre, c'est que, du vivant de cet apôtre et pendant un de ses voyages apostoliques, il avait été son vicaire et avait administré pour lui les affaires de son siège. Quoi qu'il en soit, selon l'opinion générale, saint Lin monta sur la chaire de saint Pierre lorsque ce premier vicaire de J.-C. eut été martyrisé; il l'occupa depuis l'an 65 jusqu'à l'an 76, et gouverna l'Eglise avec le zèle de son prédécesseur. C'est durant son pontificat qu'arriva la ruine de Jérusalem, l'an 70. Il est nommé parmi les martyrs, dans le canon de la messe de l'Eglise romaine, qui est d'une plus haute antiquité que le

sacramentaire de Gélase, et d'une plus grande autorité sur ce point. On voit, d'ailleurs, par de très-anciens pontificaux, qu'il versa son sang pour la foi; Stilling a réfuté l'opinion contraire de Tillemont. Ce pape fut enterré sur le mont Vatican, près du tombeau de saint Pierre. Sa fête est marquée au 25 septembre dans le martyrologe romain. On lui a attribué faussement l'ouvrage intitulé : *D. Lini, pontificum secundi, de sui præcessoris, D. Petri apostoli passione libellus*; item *de passione D. Pauli libellus alter*, Paris, 1566, et dans la *Biblioth. Patrum maxim.* tom. 2, pag. 1-67.

LINACRE, ou LINACER (Thomas), médecin anglais, né l'an 1460 à Rochester, suivant Freind; et à Cambridge ou à Cantorbéry, selon d'autres, étudia à Florence sous Démétrius Chalcondyle et sous Politien, et se distingua tellement par sa politesse et par sa modestie, que Laurent de Médicis le donna pour compagnon d'étude à ses enfants. De retour en Angleterre, il devint précepteur du prince Arthus, fils aîné du roi Henri VII; ensuite médecin ordinaire de Henri VIII, frère d'Arthus. Il mourut en 1524, à l'âge de 64 ans: il s'était fait prêtre sur la fin de sa vie. C'est à Linacre que l'on doit la fondation du collège des médecins de Londres. Il en fut le premier président, et légua sa maison à ce nouvel établissement. Avant lui, les médecins étaient reçus à la licence par les évêques. Il entra dans les ordres et fut nommé chantre dans l'église d'Yorck. On a de lui : *De emendata latini sermonis structura lib. VI*, Londres, 1524, in-4, rare; *Leipsig*, 1545, in-8; Paris, 1552, 1550, in-8; *Galieni methodus medendi*, in-8; quelques autres ouvrages de Galien, traduits du grec en latin; *Rudimenta grammatices*, Paris, 1555, in-8, et d'autres écrits qui sont estimés des savants. Son style est pur, mais il sent trop le travail, suivant Erasme et Paul Emile.

LINANT (Michel), né à Louviers en 1708, fut précepteur du fils de madame du Châtelet dans le temps que Voltaire demeurait à Cirey près de cette dame, et il en reçut plusieurs conseils. Il remporta trois fois le prix de l'académie française en 1759, 1740, et 1744, époque où le choix des sujets se prêtait peu au développement des talents, et où cette compagnie s'éloignait déjà de l'esprit de son institution, sans adopter encore le fanatisme philosophique, dont elle fut dans la suite une zélée propagatrice. Linant composa quelques *Tragédies* avec des succès divers (*Alzaide*, 1745, *Vanda*, 1747). On a encore de lui des *Odes* et des *Épîtres*. Voltaire lui rendit des services que Linant célébra dans ses vers avec l'enthousiasme de la reconnaissance; cependant il ne tint pas à lui que le protecteur ne renouât à sa manie anti-théologique, et il lui prédit tous les désagréments qu'elle répandrait sur sa vie. Linant mourut en 1749, à 40 ans. Il donna une édition des *Œuvres* de Voltaire, Amsterdam, 1758-1759, 5 vol. in-8. On trouve une *Notice* sur Linant dans le *deuxième supplément du Parnasse français*, par Titon du Tillet.

LINCK (Henri), célèbre jurisconsulte du xvne siècle, natif de Misnie, et professeur en droit à

Altorf, laissa un *Traité du droit des temples*, où il y a des choses curieuses.

LINDANUS (Guillaume-Damase), théologien, né à Dordrecht en 1525, étudia d'abord à Louvain, puis à Paris sous Turnèbe et Mercier. Ayant ensuite reçu les ordres et le bonnet de docteur en théologie à Louvain, il fut professeur d'Écriture-Sainte à Dillingen, puis grand-vicaire du diocèse d'Utrecht, et inquisiteur de la foi dans la Hollande et dans la Frise. Philippe II, roi d'Espagne, le nomma en 1562 à l'évêché de Ruremonde, qui venait d'être érigé, et dont il ne prit possession qu'en 1569. Il y eut beaucoup à souffrir dans le temps des troubles. Il fit deux voyages à Rome, se fit estimer du pape Grégoire XIII, fut transféré à l'évêché de Gand en 1588, et mourut trois mois après, à 65 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages très-estimés, entre autres : *De optimo genere interpretandi Scripturas*, Cologne, 1538, in-8; *Tabulae analyticae omnium hæreseon hujus seculi*; *Panoplia evangelica*, Cologne, 1590, in-fol.; *Psalterium vetus*, à mendis 600 repurgatum et de græco atque hebraico fontibus illustratum, Anvers, 1567: grand nombre d'*Ecrits de controverse*. On lui doit aussi une *Édition* de la Messe apostolique, faussement attribuée à saint Pierre: elle parut, accompagnée d'une *Apologie* et de *Commentaires*, à Anvers, en 1588, in-8, et à Paris, en 1595. La première édition est la moins commune. Ce prélat, non moins éclairé que vertueux, possédait les langues, les Pères, et l'antiquité sacrée et profane. Il avait d'excellents principes de théologie et de morale, et autant d'élevation dans l'esprit que de force dans le raisonnement. *Fuit vir ille*, dit le cardinal Baronius, *non tantum omnis generis litterarum eruditione clarissimus, verum etiam egregii confessoris fidei nobilitatis insignibus, quippe qui exilia, proscriptiones, ærumnas incredibiles, ac mortes ferè frequentes, inconcusso robore, fidei causâ, sustinuit*. Sa vie a été écrite par Havensius dans son ouvrage : *De erectione novorum in Belgio episcopatum*, et on a donné le *catalogue de ses ouvrages* à Bois-le-Duc, 1584, in-8.

LINDANUS, ou LINDEN. Voy. VANDER-LINDEN.

LINDEBORN (Jean), né à Dextenter vers 1656, fut curé à Utrecht, et provicaire de l'évêché de Dextenter. Il remplit toutes les fonctions d'un pasteur zélé, pendant 40 ans, sans cesser de donner ses moments de loisir à l'étude. Il mourut le 5 août 1696. Il était fort versé dans la théologie et les sciences qui y ont rapport. Il avait aussi de grandes connaissances dans l'histoire profane. Nous avons de lui : *Historia seu notitia episcopatus Daventriensis*, Cologne, 1670, in-12, estimée; *Tractatus de efficacia sacrificiorum que obtulit lex divino-mosaica*, Anvers, 1677, in-12; *Notæ catechetice in baptismatis, penitentiae, extreme-unctionis, ordinis, matrimonii, sacramenta*, Cologne, 1675, 1684, 5 vol. in-12, savant et curieux; *Explication littérale des circonstances de la Passion de Notre-Seigneur*, Cologne, 1684-1690, 5 vol. in-12.

LINDENBRUCK, ou LINDENBROC, ou LINDENBROGIUS (Erpoldus), né vers 1540, à Brème, et chanoine (luthérien) de Hambourg, a publié l'*His-*

toire ecclésiastique d'Adam de Brême : son *Historia compendiosa Danice regum, ab incerto auctore conscripta*, Leyde, 1595, in-4 : (cette histoire va jusqu'au règne de Christiern IV), et une *Histoire sur les Ecricains de la Germanie septentrionale*, Hambourg, 1595, in-fol., furent réimprimées avec d'autres livres par Jean-Albert Fabricius, Hambourg, 1706, in-fol. Lindenbruck mourut dans sa 76^e année, le 20 juin 1616.

LINDENBRUCK (Frédéric), fils du précédent, fut, comme son père, chanoine de Hambourg, où il naquit en 1575 : il étudia en Hollande où il se lia avec le fameux Jules Scaliger. Il enseigna le droit, et mourut à Hambourg le 6 septembre 1648, et selon d'autres 1647. Il donna des *Éditions* de Virgile, de Térence, d'Albinovanus, d'Ammien Marcellin, etc. Ce qu'il a fait sur ce dernier se trouve dans l'édition de cet historien par Adrien de Valois. L'histoire et le droit public l'occupèrent ensuite. On lui doit en ce genre un livre curieux, intitulé : *Codex legum antiquarum, seu Leges Wisigothorum, Burgundionum, Longobardorum, etc.*, Francfort, 1615, in-fol. Ce livre devient rare. L'édition des *Priapeia* prouve que l'amour des bonnes mœurs et de la décence n'entraîna pour rien dans ses goûts.

LINDENBRUCK (Henri), frère puîné du précédent, né en 1570, fut directeur de la bibliothèque que Jean Adolphe, duc de Holstein, avait formée à Gottorp en 1606. On a de lui des notes sur Censorin : *De die natali*, Hambourg, 1614, in-4, et une édition du Polycratius, de J. de Salisbury, Leyde, 1595, in-8. Colomiers et Crenius accusent Henri Lindenbruck d'avoir volé, étant à Paris, des livres manuscrits de la bibliothèque de Saint-Victor. On ajoute que, sans le crédit de MM. Calignon et Dupuy l'aîné, il eût couru risque d'être pendu ; car on l'avait déjà fait conduire tête nue au cachot. Lui et Jean Wower (celui de Hambourg, et non celui d'Anvers) étaient nommés communément *les corsaires de Hambourg*. Mais Jean Burchard Mencken attribue ces vols à Frédéric Lindenbruck. Quelques lexicographes, entre autres Chaudon, ont confondu ces trois Lindenbruck, et en ont fait un seul personnage ; ce qui a répandu dans la notice biographique de tous les trois des obscurités et des antilogies difficiles à débrouiller. Nous ignorons l'année de la mort de Henri.

* LINDET (Robert-Thomas), conventionnel, né en 1745 à Bernay, était curé de cette ville à l'époque de la convocation des états-généraux. Appelé à y siéger, il ne s'y fit remarquer que par son adhésion à la constitution civile du clergé, et fut nommé évêque du département de l'Eure. Dès le mois de novembre 1792 il donna, le scandaleux exemple de sa désobéissance aux lois de l'église, en se mariant ; Lindet fut le premier évêque qui renonça au célibat. Il avait été réélu à la Convention, il vota la mort du roi, renonça peu après à l'épiscopat, et se chargea de remettre à la Convention les lettres de prêtrise des ecclésiastiques de son diocèse qu'avait séduits son exemple. Après la session il fit partie du conseil des Anciens, et en 1798, rentra dans l'obscurité, dont il n'aurait pas dû sortir. En

1816, atteint par la loi contre les régicides, il obtint bientôt l'autorisation de rentrer en France, et mourut à Bernay en 1823. Ses restes furent portés au cimetière sans aucune cérémonie religieuse. Outre des *discours* dans les différentes assemblées législatives, on a de lui deux *lettres pastorales* adressées l'une au clergé, l'autre aux religieuses de son diocèse, 1792, in-8.

* LINDET (Jean-Baptiste-Robert), connu sous le nom de Robert LINDET, frère cadet du précédent, avocat, fut en 1790, nommé procureur syndic du district de Besançon, et puis député de l'Eure à l'Assemblée Législative, puis à la Convention : il fit, au nom de la *Commission des vingt et un*, le rapport sur les crimes imputés à Louis XVI, dont il vota la mort sans appel ni sursis. Le 10 mars 1795 il proposa l'organisation d'un tribunal, dont les juges ne seraient soumis à aucune forme dans l'instruction des procès, et pourraient diriger des poursuites contre tous ceux qui, par leurs places sous l'ancien régime, rappelaient des prérogatives usurpées par les despotes. L'un des ennemis les plus acharnés des *Girondins*, il fut surnommé par Brissot la *Hyène*. Devenu membre du comité de salut public, à la place de Jean Debry (voy. DEBRY), il parut revenir à des principes de modération. Envoyé dans les départements, pour réprimer le fédéralisme, il rendit des services importants à plusieurs communes. Les membres de la municipalité de Conches, malgré la promesse d'amnistie, ayant été arrêtés sous prétexte qu'ils avaient fourni des boulets aux Vendéens, Lindet les défendit au sein de la Convention et parvint à les sauver. Il resta neutre dans la lutte qui s'éleva entre les deux factions de la montagne ; mais après le 9 thermidor, il prit la défense de Collot, Billaud-Varennes et Barrère, et demanda qu'au lieu d'isoler les prévenus, on jugeât à la fois tous les membres qui avaient eu part au gouvernement. Cette proposition tendait à les sauver tous ; aussi les thermidoriens ne poursuivirent d'abord que quelques-uns des chefs les plus abhorrés. A la suite de l'insurrection du 4^e prairial an 5 (20 mai 1795), il fut décrété d'accusation : des réclamations arrivèrent en sa faveur de Caen, du Havre, de Nantes, de Conches et de presque tous les lieux qu'il avait parcourus en qualité de commissaire en 1795. L'amnistie de 1796 le rendit à la liberté. Impliqué de nouveau dans la conspiration de Babeuf, et jugé par contumace devant la haute cour de Vendôme, il fut acquitté. Après la journée du 50 prairial an 7, appelé au ministère des finances, il s'y maintint jusqu'au 18 brumaire ; dès-lors il vécut dans l'obscurité. N'ayant pris aucune part au gouvernement des cent-jours, il ne fut pas atteint par la loi de 1816, et mourut à Paris le 17 février 1825. On a de lui plusieurs *Rapports* importants pour l'histoire de la convention, et qui ont été traduits dans différentes langues.

* LINDSAY (sir David), poète écossais, né à Garmylton en 1490, d'une famille noble, fut d'abord page d'honneur de Jacques V, et remplit quelques emplois à la cour. Nommé roi ou héraut d'armes, il fut chargé de plusieurs négociations en 1531 et 1536 ; embrassa sous la régence la cause

des réformés qu'il essaya de servir par ses ouvrages, et mourut en 1537 ou dix ans plus tard selon plusieurs biographes. Quelques écrivains l'ont regardé comme le premier auteur de drames en Ecosse; mais avant sa naissance on jouait dans ce pays des ouvrages de ce genre sous le nom de *moralités* (moralités), mais il les perfectionna beaucoup, et eut le mérite de donner le premier des pièces à peu près régulières. Une édition de ses *Œuvres* a été publiée par Chalmers en 1806, 5 vol. in-8; elle se compose d'une *tragédie*, d'un *drame* intitulé *les Trois états*, de divers *poèmes* parmi lesquels on remarque *le Rêve*, 1528; *la Complainte au roi*, 1529; de *la Complainte de Papingo*, satire contre le clergé, 1550; de *l'Histoire et testament de l'écuyer Meldram*, et d'un grand ouvrage intitulé *la Monarchie*, achevé en 1553. Ces diverses productions ont joui dans le temps d'une grande réputation : en général le ton de Lindsay est mélancolique et attachant, sa versification est correcte, et il y a de la variété dans ses tableaux. Au reste, dit M. Ellis, il dut sa popularité beaucoup plus à ses opinions qu'à son mérite poétique. — Robert LINDSAY de Pelscottie, contemporain du précédent, est auteur d'une *Histoire d'Ecosse* qui s'étend de l'an 1456 à l'an 1565; elle a été publiée par Jean Graham Dalryell, sous le titre de *Chronique d'Ecosse*, 1814, 2 vol. in-8. — John LINDSAY, savant théologien, a publié une *Histoire abrégée de la succession royale*, 1720, in-8, et une *Traduction de la Défense de l'Eglise d'Angleterre* par Mason, 1726, 1727, 1728 : il est mort à Londres en 1768, à l'âge de 82 ans.

* LINDSEY (Théophile), premier ministre de la secte religieuse des *unitaires*, né en 1725, à Middlewich dans le Cheshire, fit des études brillantes au collège de Saint-Jean de Cambridge, et se voua à l'état ecclésiastique. Il avait obtenu successivement plusieurs bénéfices, mais il y renonça par suite de scrupules qui lui étaient survenus sur les doctrines et les cérémonies de l'église anglicane. Il refusa même la place de chapelain du duc de Northumberland, alors vice-roi d'Irlande, et se rendit à Londres, où il fonda en 1772 la congrégation dite des Unitaires. Cette congrégation, qui adopta la liturgie anglicane telle qu'elle a été réformée par le docteur Clarke, fit, en 1778, construire la chapelle particulière d'Essex-Street, où Lindsey exerça son ministère pendant 20 ans. Il fut remplacé par son beau-frère, le docteur Disney, et mourut dans la retraite en 1808. Lindsey était d'une bienfaisance peu commune, et sa femme, belle-fille du docteur Black-burn, le secondait dans la distribution de ses bienfaits. Parmi ses nombreux ouvrages tous en anglais, nous citerons : *Apologie pour résigner la cure de Catterick*, 1774, in-8, avec une suite, 1776, in-8; *Le Catéchiste*, ou *Recherches concernant le seul vrai Dieu et l'objet du culte*, 1781, in-8; *Essai historique sur l'état de la doctrine et du culte des unitaires*, 1785, in-8; *Vindiciæ Priestlianae*, ou *deux Adresses aux étudiants d'Oxford et de Cambridge*, 1788-1790, 2 part. in-8; *Conversations sur le gouvernement divin, montrant que toutes choses viennent de Dieu, et sont pour Dieu en faveur de tous*, 1802, in-8; Belsham a publié des *Mémoires sur la vie et les écrits de Lindsey*, 1812, in-12.

LINECK (Mathias), né à Prague en 1722, entra chez les jésuites, où il se distingua par son érudition, et particulièrement par la connaissance de l'antiquité ecclésiastique; il mourut à Prague en 1784, après avoir publié : *Commentationes theologicae de fide, spe et charitate*, Prague, 1765, in-4, suivi de plusieurs autres traités théologiques, imprimés successivement dans la même ville. Sa dissertation : *De festis quinque primorum sæculorum*, Olmutz, 1758, in-4, lui a mérité les éloges des savants par les recherches et la bonne critique qui la distinguent.

LINGELBACK (Jean), né à Francfort en 1625, a peint avec beaucoup d'intelligence des *marines*, des *paysages*, des *foires*, des *charlatans*, des *animaux*, etc. On remarque dans ses tableaux un coloris séduisant, une touche légère et spirituelle, des lointains qui semblent échapper à la vue. Il a gravé quelques paysages, et mourut à Amsterdam, en 1687. Le musée de Paris possède de ce peintre un *marché aux herbes*. Les six tableaux suivants du même maître en ont été enlevés en 1815 : un *port de mer*, *l'arrivée de la flotte hollandaise aux Dunes*, une *fête publique*, *les trois juifs*, une *sainte famille*, des *paysans ramassant du foin*. On voyait dans les galeries de Saint-Cloud un autre tableau de Lingelback qui fut volé de nuit en juillet 1815; représentant *l'arrivée des voyageurs à l'hôtellerie*.

LINGENDES (Claude de), né à Moulins en 1591, jésuite en 1607, fut provincial et ensuite supérieur de la maison professe à Paris, où il mourut en 1660, âgé de 69 ans. On a de lui 5 vol. in-4 ou in-8 de *Sermons*, qu'il composait en latin, quoiqu'il les prononçât en français. L'applaudissement avec lequel il avait rempli le ministère de la chaire fut un augure favorable pour ce recueil, très-bien reçu du public. Les vérités évangéliques y sont exposées avec beaucoup d'éloquence; le raisonnement et le pathétique s'y succèdent tour à tour. On le regarde comme un de ceux qui ont le plus contribué à bannir de l'éloquence de la chaire les pointes, les jeux de mots et le mauvais goût qui souvent régnaient dans les sermons de cette époque. Son extérieur répondait à ses talents. On a traduit quelques-uns de ses sermons en français sur l'original latin, en profitant néanmoins des manuscrits de plusieurs copistes qui avaient écrit les discours du père de Lingendes, tandis qu'il les prêchait. Ses autres ouvrages sont : *Conseils pour la conduite de la vie*; *Votivum monumentum ab urbe Molinensi Delphino oblatum*, in-4. Ce dernier fut fait dans le temps qu'il était recteur du collège de Moulins.

LINGENDES (Jean de), parent du précédent, né à Moulins en 1595, fut précepteur du comte de Moret, fils naturel de Henri IV, aumônier de Louis XIII, évêque de Sarlat, puis de Mâcon; il mourut en 1665. Il prêcha avec beaucoup d'applaudissement sous Louis XIII et sous Louis XIV. Il n'emprunta point l'art imposteur de la flatterie, et ne craignit pas d'attaquer le vice sous le dais et sous la pourpre. On a de lui *l'oraison funèbre de Victor Amédée, duc de Savoie*, 1627, et celle de *Louis XIII*, prononcée en 1645.

LINGENDES (Jean), poète français, né à Moulins, vers 1580, florissait sous le règne de Henri le grand. On se plaît encore à la lecture de ses *Poésies*, qui sont faibles à la vérité, mais qui ont de la douceur et de la facilité. Ce poète a particulièrement réussi dans les stances. Il mourut en 1616, à la fleur de son âge. Ses productions sont en partie dans le *Recueil* de Barbin, 5 vol. in-12. La meilleure est son *Élégie pour Ovide*. Lingendes fut l'ami d'H. d'Urfé, de Davity, de Berthelot, etc., qui lui rendirent amplement les éloges qu'il leur prodiguait.

LINGERVILLE. Voy. LEPAGE de LINGERVILLE.

* LINGUET (Simon - Nicolas - Henri), célèbre avocat, né à Reims en 1756, acheva ses études à Paris au collège de Beauvais, où son père avait été professeur, et obtint en 1751 les trois premiers prix de l'université. Un succès aussi brillant attira sur lui l'attention du duc de Deux-Ponts qui l'emmena en Pologne. De retour en France, il tenta d'établir à Lyon une fabrique de savon de suif, fait à froid d'après des procédés qu'il avait trouvés. N'ayant pu réussir, faute de fonds, il vint à Paris où il se lia, notamment avec d'Alembert, qui lui fit obtenir la place de secrétaire du prince de Beauvau. Il l'accompagna pendant la guerre de Portugal, et profita de son séjour à Madrid pour apprendre l'espagnol, ayant conçu le projet de faire connaître plus tard le théâtre de cette nation. Revenu en France, à l'âge de 28 ans, il étudia la jurisprudence, sans renoncer à la littérature, se fit recevoir avocat au parlement et parut au barreau avec le plus grand éclat; mais il ne menagea pas la vanité de ses confrères, sur la plupart desquels il l'emportait par ses connaissances littéraires et par une diction claire, facile et élégante. Aussi Linguet eut des admirateurs, et beaucoup d'ennemis. Le duc d'Aiguillon (voy. ce nom), son client, devenu ministre, se montra peu reconnaissant du service que lui avait rendu son avocat, qui se plaignit de son ingratitude avec toute la vivacité de son caractère; et jamais le duc d'Aiguillon ne lui pardonna d'avoir écrit qu'il l'avait empêché d'aller à l'échafaud. Son caractère autant que ses succès contribuèrent à le faire rayer du tableau des avocats. Il y fut pourtant réintégré; mais ses confrères l'en rayèrent une seconde fois, et ses nouvelles réclamations restèrent sans résultat. Son emportement ne connut alors plus de bornes et il acheva de mettre les torts de son côté, par ses invectives contre ses adversaires. Forcé de chercher des ressources dans ses talents, il rédigea une feuille qu'il intitula *Journal politique*. En même temps il publia diverses brochures dans lesquelles se décelait un esprit novateur : sa *Théorie des lois* fit beaucoup de bruit, à raison des opinions hardies qu'il y professait. Linguet indisposa le ministre Maurepas qui fit supprimer son journal. Craignant pour sa liberté, il se fixa quelque temps à Bruxelles. Après la mort de Maurepas, il obtint la permission de rentrer en France : mais sur de nouvelles plaintes il fut enfermé à la Bastille : ce ne fut qu'au bout de deux ans qu'il put en sortir (mai 1782), après avoir promis d'être plus modéré, et avoir indiqué le moyen de faire passer en deux heures un avis

de Paris à Brest. Exilé à Rhétel, il repassa bientôt en Angleterre où il publia de nouvelles brochures; puis revint à Bruxelles où il continua ses *Annales politiques*. Les éloges qu'il y donnait à l'empereur Joseph II lui valurent une gratification assez considérable et la permission de se rendre à Vienne. Linguet, qui avait le talent de se faire des ennemis même de ses protecteurs, se montra ingrat envers l'empereur qui l'avait accueilli avec tant de bonté, et se prononça en faveur des révoltés des Pays-Bas. Il repartit à Paris en 1791, et défendit à la barre de l'assemblée Constituante, la cause des Noirs. Au mois de février 1792, il dénonça à l'assemblée Législative Bertrand de Molleville, ministre de la marine : sa dénonciation ayant été accueillie avec mépris, il déchira publiquement son mémoire. A l'époque de la terreur, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 27 juin 1794, pour avoir encensé dans ses écrits les despotes de Vienne et de Londres. Il alla au supplice avec courage. Parmi ses ouvrages aussi nombreux que variés, presque tous empreints de paradoxes, nous citerons : *Histoire du siècle d'Alexandre*, Amsterdam (Paris), 1762, in-12. Le style en est élégant, mais trop épigrammatique. *Mémoire sur un objet intéressant pour la province de Picardie, ou Projet d'un canal et d'un port sur les côtes*, 1764, in-8; *Nécessité d'une réforme dans l'administration de la justice et des lois civiles de France*, 1764, in-8; *La Dîme royale avec tous ses avantages*, 1764, nouvelle édit., 1787, in-8; *Histoire des révolutions de l'empire romain*, 1766, 2 vol. in-12. On lui a reproché d'avoir essayé de justifier la conduite de quelques-uns de ces empereurs que Tacite et Suétone nous ont peints sous de si noires couleurs; mais on aurait pu faire le même reproche à Dureau de la Malle qui, dans son excellent Discours préliminaire de la traduction de Tacite, a bien mieux que Linguet justifié ces tyrans et n'a point trouvé de contradicteurs. *Théorie des lois civiles*, Londres, 1767, 2 vol. in-8, 1774, 5 vol. in-12; *Histoire impartiale des jésuites*, 1768, in-8. Cet ouvrage fut brûlé par arrêt du parlement; *Théâtre espagnol*, 1770, 4 vol. in-12. Cette traduction est élégante et correcte. *Théorie du libelle, ou L'Art de calomnier avec fruit*, Amsterdam (Paris), 1775, in-12, en réponse à la *Théorie du paradoxe*; écrit polémique et plein de force, où Linguet avait été vivement attaqué par l'abbé Morellet (voy. ce nom). *Du plus heureux gouvernement, ou Parallèle des constitutions de l'Asie avec celles de l'Europe*, 1774, 2 vol. in-12; *Appel à la postérité*, 1779, in-8; *Mémoires sur la Bastille*, Londres, 1785, in-8; *Réflexions sur la lumière*, 1787, in-8, où l'on trouve des aperçus et des idées très-remarquables; *Considérations sur l'ouverture de l'Escaut*, 1787, 2 vol. in-8; *La France plus qu'anglaise*, 1788, in-8; *Examen des ouvrages de Voltaire considéré comme poète, comme prosateur, comme philosophe*, Bruxelles, 1788, in-8. C'est une des meilleures productions de l'auteur qui s'y montre un critique exercé; *Point de banqueroute, plus d'emprunt, et si l'on veut, bientôt plus de dettes en réduisant les impôts à un seul*, 1789, in-8; *Collection des ouvrages relatifs à la révolution du Bra-*

bant, 1791, in-8; *Mémoires et Plaidoyers*, 1775, 7 vol. in-12, Liège, 1176, 11 vol. in-12. On y trouve une logique pressante, de l'adresse dans les développements, un talent marqué pour l'art oratoire. *Journal politique et littéraire*, 1774; *Annales politiques, civiles et littéraires du dix-huitième siècle*, 1777-1792, 179 numéros formant 19 vol. in-8. Gardaz, avocat à Lyon, a publié un *Essai historique sur la vie et les ouvrages de Linguet*, et Alex. Deverité, *Notice pour servir à l'histoire de la vie et des écrits de S. N. H. Linguet*. On a *Linguetiana* ou Recueil des réparties ingénieuses et bons mots de cet auteur, in-18.

LINIÈRE (François PAVOT de), poète français, né à Paris en 1628, mort en 1704, à 76 ans, entré de bonne heure au service, est moins connu aujourd'hui par ses vers que par ses impiétés. On l'appelait l'*Athée de Senlis*, et il avait mérité ce nom, non-seulement par ses propos, mais par plusieurs chansons abominables. C'est sans raison que madame des Houlières, dont le sort, dit un auteur, fut de donner au public de bonnes choses, et de prendre toujours le parti des mauvaises, a voulu justifier Linière, dans une de ses premières pièces, intitulée *Portrait de Linière*. Ce blasphémateur mourut comme il avait vécu. Il se brouilla avec Boileau, qui lui reprocha son irréligion. Uni avec Saint-Pavin, autre impie, il fit des couplets contre le satirique, qui s'en vengea à sa manière, et lui dit qu'il n'avait de l'esprit que contre Dieu. Le libertinage de l'esprit avait commencé dans Linière, comme dans presque tous les incrédules, par celui du cœur. Le vin et l'amour remplirent toute sa vie, et ne lui laissèrent pas le temps de faire des réflexions. Il avait le talent de traiter facilement un sujet frivole. Ses vers satiriques ne manquaient pas de feu; mais ils lui attirèrent plus de coups de bâton que de gloire. On cite de lui : *Dialogues, en forme de satire, du docteur Métaphraste et du seigneur Albert, sur le fait du mariage*, 1 vol. in-12, 46 pages. Il paraît que c'est à tort que Charpentier lui a attribué la parodie de *Chapelain décoiffé*. On croit communément qu'elle est de Furetière.

* LINN (John-Blair), poète et ministre américain, né en 1777, à Shippensburg en Pensylvanie, étudia d'abord au collège de New-York, puis à celui de Colombie, où il développa et fortifia son goût pour la poésie et la critique littéraire. Il se livra ensuite à l'étude des lois; mais la jurisprudence était souvent mise de côté par le jeune poète, qui s'essayait dans le genre dramatique. Des applaudissements accueillirent la représentation de son premier drame, et ses amis crurent que ce succès déciderait sa carrière. Ils s'étaient trompés; Linn étudia la théologie à Shenectady, sous le docteur Romeyn, prit ses licences, fut attaché à l'église presbytérienne de Philadelphie, et devint ensuite adjoint au docteur Ewing. Il s'occupait uniquement de ses devoirs de pasteur, lorsque Priestley fit paraître son traité dans lequel il comparait, de la manière la plus absurde, Jésus-Christ à Socrate. Linn attaqua cet ouvrage; mais avec tant d'amertume qu'il en rougit lui-même; son repentir lui

dicta une lettre qu'il adressa à son antagoniste; Priestley mourut avant de l'avoir reçue. Après avoir ainsi combattu les sociniens, Linn termina sa carrière à Philadelphie, en 1804. Outre des *Mélanges poétiques* qu'il publia sous le voile de l'anonyme, et son drame du *Château de Bourville*, on a de lui : la *Mort de Washington*, Londres, 1800, poème dans la manière d'Ossian; la *Puissance du génie*, poème, 1805; un fragment de *Valérien*, poème dans lequel l'auteur se proposait de décrire les premières persécutions contre les chrétiens, et l'influence du christianisme sur la civilisation, précédé d'un *Essai* sur sa vie par Brown, New-York, 1805, in-4. On y trouve des beautés du premier ordre.

LINNÉE (Charles von), ou *Linnæus*, botaniste célèbre, naquit le 24 mai 1707, à Roeskhult, village de Smolande, en Suède, de Nils ou Nicolas Linnæus, curé de ce lieu. Il fut un des hommes les plus illustres du XVIII^e siècle. Jusqu'à sa mort, son génie n'a cessé de porter la lumière dans l'histoire naturelle et dans la médecine. Il a été l'un des fondateurs de l'académie de Stockholm, il en fut le premier président, et a aussi procuré une grande célébrité à l'université d'Upsal par ses leçons de botanique. Son père, peu favorisé des dons de la fortune, le fit d'abord étudier dès l'âge de 10 ans, dans la petite ville de Vexjö, pour y apprendre le latin; mais, voyant qu'il abandonnait la classe pour aller chercher des fleurs à la campagne, et s'étant formé une fausse idée des dispositions de l'élève, il le mit en apprentissage chez un cordonnier (1724): Linnée y trouva occasion d'étudier le livre de *Tournefort*, que lui prêta un médecin nommé Rothman. Ce même médecin le plaça chez Kilian Stobæus, professeur d'histoire naturelle à l'université de Lund. Linnée étudia ensuite à l'université d'Upsal, où il vécut longtemps dans la gêne et les privations, entra de là chez Olaüs Celsius, professeur de théologie, qui l'employa pour la composition de son *Hiero-botanicon*, puis chez Olaüs Rudbeck, professeur de botanique à Upsal, qui lui confia la direction du jardin, et se fit quelquefois remplacer par lui dans ses cours. Très-jeune encore, il fut envoyé en 1752 en Laponie pour en recueillir et en décrire les plantes. Il voulut ensuite donner des leçons à Upsal; mais les intrigues du professeur Rosen qui redoutait sa supériorité, l'obligèrent de se retirer à Fahlun dans la Dalécarlie. De là il se rendit à Hambourg, où ses ressources pécuniaires se trouvèrent épuisées. Il réussit néanmoins à gagner la Hollande et se présenta au célèbre Boërhaave, qui, après l'avoir aidé de tous ses moyens, le recommanda à Georges Cliffort, riche amateur de botanique, qui le retint auprès de lui pendant trois années. C'est à cette époque qu'il publia ses premiers ouvrages, qui lui donnèrent en peu de temps une renommée européenne. Cependant, s'étant rendu peu de temps après en Angleterre, il y fut accueilli avec froideur par Sloane et Dillenius, alors les plus fameux naturalistes. Il se rendit à Paris, où il se lia avec Bernard de Jussieu, et revint en Suède, où il éprouva encore bien des désagrément. Enfin la protection du comte de Tessin aplanit tous les obstacles, et il fut nommé succes-

sivement médecin de la flotte, professeur de botanique à Stockholm (1758), médecin du roi, et président de l'Académie des sciences (1759), et enfin (1744) professeur de botanique à Upsal, emploi qu'il occupa pendant 57 ans. Le *Systema naturæ* et la *Philosophia botanica*, ont été réimprimés en plusieurs pays, traduits en plusieurs langues, et commentés par les naturalistes les plus fameux. Anobli et décoré de l'ordre de l'Etoile polaire de Suède, il fut demandé par le roi d'Espagne Charles III, et par celui d'Angleterre Georges III; Louis XV lui envoyait des graines recueillies de sa main; mais ces honneurs ne l'enorgueillirent pas, et ses mœurs furent toujours simples et pures. Les attaques de ses antagonistes ne pouvaient le troubler, et, suivant en cela un conseil que Boerhaave lui avait autrefois donné, il ne prit jamais la peine de leur répondre, quoiqu'il en eût cependant de bien puissants: Buffon, Haller, Adanson, qui l'ont souvent traité avec injustice. Linnée mourut en 1778, à l'âge de 71 ans. Gustave III, pour éterniser la mémoire de ce savant, a fait frapper une médaille représentant d'un côté son buste, et de l'autre la déesse Cybèle, symbole de la nature, affligée et entourée des attributs du règne minéral, de plantes et de quadrupèdes. On lit à l'entour: *Deam luctus anyit amissi*; et à l'exergue: *Post obitum, Upsaliæ, D. 10 januarii, M. DCC. LXXVIII, Rege jubente*. Réformateur de la méthode de Tournefort, Linnée en a imaginé une nouvelle pour la division des plantes en classes, en genres et en espèces. Les différentes parties qui servent à la fructification lui ont fourni les règles qu'il a suivies. Il a proposé vingt-quatre classes de plantes différenciées avec tant de justesse et de discernement, qu'elles viennent, pour ainsi dire, se ranger d'elles-mêmes dans la place qui leur convient. Les botanistes ont trouvé beaucoup d'avantages dans la méthode de Linnée, et elle est aujourd'hui presque universellement reçue. Ce savant a donné au public un très-grand nombre d'ouvrages, presque tous écrits en latin, qui feront vivre son nom aussi longtemps que l'on cultivera l'histoire naturelle. Il n'y a point de physicien qui ait montré plus d'application à suivre la nature dans ses plus petits détails, et qui ait fait plus d'observations longues et pénibles, pour former des résultats aussi sûrs que curieux. Ses principaux ouvrages en latin sont: *Systema naturæ, seu regna tria naturæ*, Leyde, 1755, in-fol., et 1756, 2 vol. in-8. Ce fut par cette production remarquable qu'il débuta pour la réforme de la botanique. Cet ouvrage a été réimprimé avec des augmentations considérables; la 1^{re} édit. consistait en 5 tableaux chacun d'une feuille, et contenant une division synoptique des trois règnes: la 2^e, 1740, in-8, a 80 pages; la 6^e, 1748, in-8, en a 252; la 10^e, 1757, est de 5 vol. in-8; la 12^e, 1766, en a 4; la 14^e donnée par Gmelin, Leipsig, 1788-95, en a 10: on a encore celles de Lyon, 1789-96, 10 vol. in-8; *Bibliotheca botanica*, Amsterdam, 1756, 1741 et 1751, in-8. Il y donne une notice de plus de mille ouvrages sur les plantes; *Hortus Cliffortianus*, Amsterdam, 1757, in-fol., avec fig. C'est une description des plantes rares que Georges Cliffort cultivait à Hor-

tercamp en Hollande. *Critica botanica*, Leyde, 1757, in-8. Il y fait voir la nécessité de changer les noms dans les genres et les espèces des plantes; *Flora Laponica*, Amsterdam, 1757, et Londres, 1792, in-8. C'est le fruit d'un voyage qu'il fit en Laponie en 1752, d'où il rapporta 556 plantes; *Genera plantarum, secundum numerum, figuram, situm et proportionem omnium fructificationis partium*, Leyde, 1757, in-8; 8^e édit., Francfort, 1789 et 1791 (voy. TOURNEFORT). *Flora Suecica*, Leyde, 1745. C'est le tableau des plantes de la Suède; *Fauna Suecica*, Stockholm, 1746, in-8, avec fig. On y trouve les quadrupèdes, oiseaux, poissons, insectes, etc., de la Suède. *Flora zeylanica*, Stockholm, 1747, in-8. Ce sont les plantes de l'île de Ceylan, dont Paul Hermann avait donné la description, arrangées selon le système de Linnée. *Hortus upsaliensis*, Stockholm, 1748, in-8, avec fig. C'est le catalogue des plantes étrangères que Linnée a procurées pour le jardin botanique d'Upsal, depuis 1742 jusqu'à 1748; *Amœnitates academicæ*, Stockholm, 1749, 1765, 6 vol. in-8, et 1783-1790, 10 vol. in-8, avec fig., dissertations intéressantes en forme de thèses; *Philosophia botanica*, Stockholm, 1751, in-8. Cet ouvrage a été réimprimé un grand nombre de fois dans diverses villes, et il y en a eu plusieurs contre-façons qui ont peu de valeur. Il a été traduit en français par Quesné, Paris, 1788, in-8, avec fig.; *Materia medica*, Stockholm, 1765, in-8; *Animalium specierum in classes*, Leyde, 1759, in-8; *Oratio de incrementis telluris habitabilis*, Leyde, 1744, in-8. Par la raison que la terre a été entièrement couverte d'eau dans les jours de la création, et que cet amas d'eau s'est retiré pour laisser la terre à découvert, il prétend que les mers continuent de se retirer insensiblement. Système qui n'a point augmenté sa réputation, et qui est suffisamment réfuté par l'état de l'ancienne géographie, comparée avec la moderne. Buffon lui a donné plus d'étendue, et y a attaché des conséquences qui paraissent opposées à l'histoire de la création de Moïse, et à toutes les notions reçues. On en trouve une réfutation détaillée dans l'*Examen impartial des Epoques de la nature*, 1 vol. in-8, Luxembourg, 1780, Embrun, 1781, Maëstricht, 1792. *Nemesis divina*, recueil d'observations pour prouver que Dieu punit les impies et les scélérats, même en ce monde; ouvrage qui, pour le fonds des choses, ressemble en partie à celui de Salvien, *De Providentia*. Son nom doit être inscrit dans la liste des philosophes qui ont été amis de la religion. Il avait fait mettre sur la porte de son cabinet ce fragment d'un vers connu:

Innocui vivite, Numen adest.

On trouve sa vie et le Catalogue raisonné de ses ouvrages, dans la *Revue générale des écrits de Linnée*, par Richard Pulteney, traduit de l'anglais par Millin, avec des notes et des additions, Paris, 1789, 2 vol. in-8.

LINTH. Voy. ESCHER de la LINTH.

LINUS de Chalcide, fils d'Apollon et de Terpsichore, ou, selon d'autres, de Mercure et d'Uranie, et frère d'Orphée, fut le maître d'Hercule, auquel il apprit l'art de jouer de la lyre. Il s'établit à Thè-

bes, inventa les *vers lyriques*, et donna des leçons au poète Thamire. Linus fut tué par Hercule, disciple peu docile, qui, las et impatient de sa sévérité, lui brisa un jour la tête d'un coup de son instrument. Selon d'autres mythologistes, il fut mis à mort par Apollon, pour avoir appris aux hommes à substituer des cordes aux fils dont on montait alors les instruments de musique. On trouve dans *Stobée* quelques *vers* sous le nom de *Linus*; mais on peut douter qu'ils soient de lui. Il paraît que, pour les lui attribuer, il faut au moins être sûr de son existence, qui, dans l'ensemble de son histoire, est certainement fabuleuse; mais quelques traits mythologiques ne doivent pas d'abord faire suspecter la réalité des hommes célèbres, ni les attributions qu'on leur a faites de divers ouvrages, puisque de très-anciens et judicieux auteurs en ont parlé sans aucun doute. Virgile met Linus à côté d'Orphée.

Non me carminibus vincat nec Thræcius Orpheus
Nec Linus : huic mater quamvis, atque huic pater adsit.

LIONNE (Pierre de), célèbre capitaine du xiv^e siècle, d'une des plus anciennes maisons du Dauphiné, rendit de grands services aux rois Jean, Charles V et Charles VI, contre les Anglais et contre les Flamands. Il se signala surtout à la journée de Rosbecq en 1582, et mourut en 1599.

LIONNE (Hugues de), de la même famille que le précédent, ministre secrétaire d'état sous Louis XIV, naquit à Grenoble en 1644. Il fut d'abord premier commis d'Abel Servien, son oncle; mais celui-ci ayant été disgracié, il refusa les offres de Richelieu, partit pour l'Italie, où il s'acquit l'amitié et la confiance du cardinal Mazarin, et se distingua plus tard dans ses ambassades de Rome, de Madrid et de Francfort. Il devint ministre d'état, et fut chargé des négociations les plus difficiles. Lionne termina les différends qui existaient entre le pape et le duc de Parme; et, en sa qualité d'ambassadeur extraordinaire auprès du saint Siège, il assista, en 1633, au conclave qui élut Alexandre VII, et parvint à le faire prononcer en faveur de la France. Il succéda, en 1661, au cardinal Mazarin, dans le ministère des affaires étrangères, et après la démission de M. de Brienne, il fut nommé secrétaire d'état. Ce fut Lionne qui ménagea l'acquisition de la ville de Dunkerque. Il mourut à Paris, en 1671, à 60 ans. Ce ministre était aussi dissipé dans la société que laborieux dans le cabinet. Prodigue à l'excès, il ne regardait les biens et les richesses que comme un moyen de se procurer tous les plaisirs. Il se livra sans ménagement à ceux du jeu, de l'amour et de la table : sa santé et sa fortune en souffrirent également. On a ses *Négociations à Francfort*, in-4; et des *Mémoires* imprimés dans un recueil de pièces, 1668, in-12; ils ne sont pas communs. Sa *Vie* se trouve dans les *Mélanges curieux* qui font suite aux œuvres de St.-Evremont, tom. 1, page 161. — Arthus de LIONNE, l'un de ses fils, fut évêque de Rosalie, et vicaire apostolique dans la Chine. Il mourut à Paris, le 2 août 1715, à 58 ans, avec une grande réputation de vertu et de zèle. Il a eu part à divers écrits des missionnaires sur les *superstitions des Chinois*.

LIONNET. Voy. LYONNET.

* LIONNOIS (l'abbé), principal du collège de Nancy, né dans cette ville en 1750, est principalement connu par son *Traité de la mythologie, ou Explication de la fable par l'histoire, et les hiéroglyphes des Egyptiens*, 6^e éd., Nancy, 1816, in-8, fig. C'est le meilleur traité de mythologie que nous ayons et le plus complet. On lui doit encore une *Histoire des villes vieille et neuve de Nancy*, 1779, 2 vol. in-8, 2^e éd. 1805-11, 5 vol. in-8, et plusieurs *Traités* sur différentes branches d'enseignement. Il est mort à Nancy, le 14 juin 1806.

LIONS. Voy. DESLYONS.

* LIOTARD (Jean-Etienne), peintre, né à Genève en 1702, réussissait également bien dans la miniature et la peinture sur émail. Après avoir séjourné quelque temps à Paris, il se rendit en Italie d'où il passa dans la compagnie de quelques anglais à Constantinople. Il y demeura quatre ans, occupé à peindre les costumes et les usages des habitants. Il adopta lui-même le costume levantin, qu'il conserva longtemps, ce qui le fit surnommer *le Peintre Turc*. Il parcourut ensuite l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, et s'acquit par ses portraits une grande réputation. On connaît de lui des émaux qui ont jusqu'à un pied et demi de hauteur sur un pied de large. Plusieurs artistes ont gravé d'après lui. Il a gravé lui-même à l'eau forte quelques-uns de ses portraits. Il mourut vers 1776. — Jean-Michel LIOTARD, son frère, un des meilleurs élèves de Benoit Audran, fut appelé en Italie pour graver les sept grands cartons que Cignani avait exécutés pour le duc de Parme, ainsi que sept grands tableaux tirés de l'histoire sainte, peints à Venise par Ricci. Ces gravures sont datées de 1743, in-fol. Il mourut à Genève vers 1760.

LIPENIUS (Martin), luthérien allemand, né à Gortze, dans le Brandebourg, en 1650, mort en 1692, à 62 ans, épuisé de travail, de chagrins et de maladies, était un laborieux compilateur et un savant bibliographe. On a de lui : un *Traité curieux sur les étrennes*, Leipsig, 1670, in-4; *Bibliotheca realis theologica*, Francfort, 1685, 2 vol. in-fol.; *Bibliotheca realis juridica*, ibid., 1679, in-fol.; *Bibliotheca realis philosophica*, ibid., 1682, 2 vol. in-fol.; *Bibliotheca realis medica*, ibid., 1679, in-fol., en tout 6 vol. in-fol. C'est une table universelle, mais très-inexacte, des matières pour ces différentes sciences, avec le nom et les ouvrages des auteurs qui en ont traité. La liste complète des *Œuvres* de ce savant est dans le tom. 19 des *Mémoires* de Nicéron. La *Bibliotheca juridica* a été réimprimée, Leipsig, 1757, 2 vol. in-fol. auxquels on réunit des *suppléments* par Aug.-Fr. Scott, 1775; par Senkenbourg, 1789, et par Louis-God-Madinha Breslau, 1816-20, en tout 5 vol. in-fol., mais Madinha a donné de *nouveaux suppléments*, de 1825 à 1850, dont la publication n'est pas encore achevée.

LIPMAN, rabbin allemand, dont on a un *Traité* contre la religion chrétienne, qu'il composa en hébreu en 1599. Il est intitulé *Nitsachon*, c'est-à-dire *Victoire*. Mais rien n'est moins victorieux pour les Juifs que ce pitoyable ouvrage. Théodoric Hakspan le publia en 1644, à Nuremberg, in-4. On trouve

dans *Tela ignea Satanae* de Wagenseil, un abrégé de cet ouvrage, avec la réfutation.

* LIPONA (la comtesse de), voy. l'art. MURAT, à la fin.

LIPPI (fra Filippo), peintre, né à Florence, vers 1412, mourut âgé de 57 ans, en 1469, avec la réputation d'un homme qui avait plus de talent que de mœurs. Il eut beaucoup de partisans dans sa patrie, et le jour de son enterrement toutes les boutiques furent fermées. Il n'avait eu d'autre maître que lui, et d'autre guide que les ouvrages de Massaccio. On voit au musée du Louvre un tableau de ce peintre, représentant le *Saint-Esprit présidant à la naissance de J.-C.* Les mœurs de Lippi étaient si dépravées, qu'après avoir enlevé une novice d'un couvent de Prato, près de Florence, et obtenu une dispense du pape pour l'épouser, il l'abandonna, et la jeune fille fut encore admise dans le couvent. — Il laissa un fils, nommé aussi Philippe Lippi, qui fut peintre comme lui. Il l'avait eu d'une jeune pensionnaire qu'il corrompit dans un monastère de Florence, où il avait été appelé pour son art. Ce fils, aussi réglé dans sa conduite que son père avait été débauché, mourut en 1505, à 45 ans.

LIPPI (Lorenzo), peintre et poète de Florence, où il naquit en 1606, est auteur d'un poème burlesque, intitulé : *Il Malmantile racquistato*, imprimé à Florence en 1676, et 1688, in-4, sous le nom de *Perlone Zipoli*, qui est l'anagramme de *Lorenzo Lippi*. On l'a réimprimé en 1751, 2 vol. in-4, à Florence, avec des notes de Salvini et de Biscioni, et plusieurs fois depuis dans divers formats. Lippi est plus connu par cette production de sa muse que par celles de son pinceau, quoique ses tableaux l'élevassent au-dessus du commun. Il mourut en 1664.

* LIPPIUS (Nicolas), célèbre mécanicien, né à Bâle, fit en 1598 l'horloge remarquable de l'église de St.-Jean de Lyon, et ensuite celle de Strasbourg, et mourut bientôt après.

LIPPOMANI (Louis), évêque de Bergame, savant Vénitien, né en 1500, fut chargé des affaires les plus importantes, et parut avec éclat au concile de Trente. Il fut l'un des trois présidents de ce concile sous le pape Jules III, dont il était l'un des secrétaires. Paul IV l'envoya avec la qualité de nonce en Pologne, l'an 1556, et le fit son secrétaire, ensuite évêque de Modon, puis de Véronne, et enfin de Bergame. Il mourut en 1559. Ce prélat possédait les langues, l'histoire ecclésiastique, sacrée et profane, et surtout la théologie, et ne s'acquiesça pas moins d'estime par l'innocence de ses mœurs que par sa doctrine. Il s'opposa fortement aux Juifs et aux hérétiques pendant sa nonciature en Pologne. On a de lui : huit volumes de *Vies des saints*, 1568, in-fol., recueillies sans critique et sans choix : *Catena in Genesim, in Exodum, et in aliquot Psalmos*, 5 vol. in-fol.; *Confirmatio dogmatum catholicorum*; *Expositio vulgaris Symboli apostolici et Orationis dominice*.

LIPPOMANI (Jérôme), noble Vénitien, tour à tour ambassadeur à Turin, à Dresde, à Naples, à Constantinople, s'acquitta des commissions les plus importantes avec beaucoup de succès. Mais ayant été accusé

devant les inquisiteurs d'état, d'avoir vendu le secret de la patrie aux princes avec lesquels il avait eu à traiter, il fut arrêté à Constantinople, et conduit à Venise. Lippomani prévint son supplice par sa mort : un jour, ayant amusé ses gardes, il se jeta dans la mer pour se sauver à la nage. Les marins le reprirent ; mais il mourut deux heures après, en 1591.

** LIPSCOMB (William), littérateur anglais, né en 1734, fit ses études à l'université d'Oxford, où son poème sur les *avantages de l'inoculation* fut couronné en 1772. Entré dans les ordres, il fut gouverneur du duc de Cleveland, et pendant trente-cinq ans, recteur de Welbury en Korkshire. Il mourut à Brompton, près de Londres, le 22 mai 1842, à 88 ans. Outre des *Poésies sur divers sujets*, 1784, in-4, il a mis en langage moderne les *Contes de Canterbury*, de Chaucer (voy. ce nom) ; Le *Gentleman's magazine* a reçu de lui un grand nombre d'opuscules en prose et en vers.

LIPSE (Juste), célèbre philologue hollandais, né à Ober-Isque (Overysse), village près de Bruxelles, le 18 octobre 1547, commençait à écrire lorsque les autres enfants commencent à lire. A 9 ans il fit quelques poèmes, à 12 des *Discours*, à 19 son ouvrage intitulé *Variae lectiones*. Il étudia successivement à Bruxelles, à Ath, à Cologne et enfin à Louvain. Le cardinal de Granvelle, surpris et charmé de son génie, le mena à Rome, en qualité de son secrétaire, et Lipse passa deux ans auprès de ce prélat. A son retour, il s'arrêta en Allemagne, et prit du goût pour les opinions des protestants ; il professa avec beaucoup d'applaudissement l'histoire à Iéna (1572-1574), et à Leyde (1579-1591). Mais les remords le ramenant vers la religion qu'il avait abandonnée, il se rétracta solennellement, et fut depuis cette époque un excellent catholique, tant par sa foi que par sa conduite. En 1595, il enseigna à Louvain avec tant de réputation, que l'archiduc Albert et l'infante Isabelle son épouse allèrent entendre ses leçons avec toute leur cour, et le firent conseiller d'état. Philippe II l'honora du titre d'historiographe. Henri IV, Paul V, les Vénitiens, voulurent l'enlever à Louvain, mais ils ne purent le gagner, ni par les présents, ni par les promesses. Scaliger, Casaubon et lui passaient pour les *Triumvirs* de la république des lettres. On ne se contentait pas d'admirer Lipse, tous les jeunes gens cherchaient à l'imiter. Le goût du public a été de tout temps une vraie machine, qui s'est élevée et qui s'est abaissée au gré des auteurs célèbres. Juste Lipse eut assez de réputation dans son temps pour être pris universellement pour modèle. Sa latinité est effectivement belle, riche et en général pure ; mais quelquefois un peu obscure et gênée ; ce qui paraît être l'effet d'une trop grande attention à vouloir imiter Tacite. Il savait par cœur cet historien, et il s'obligea un jour à réciter mot par mot tout les endroits de ses ouvrages qu'on lui marquerait. Il mourut à Louvain, le 24 mars 1606, à 58 ans, entre les bras du père Léonard Lessius. Comme dans ses douleurs on lui parlait de la force stoïque dont il avait paru faire l'éloge dans un de ses Traités, il répondit : *Vana sunt ista* ; et mon-

trant l'image du Sauveur crucifié : *Hæc est vera pa-tientia*. Les ouvrages de Lipse ont été recueillis, Anvers, 1657, 6 vol. in-fol. Cette collection n'est guère feuilletée que par des savants. Elle a été imprimée aussi à Wesel, 1673, 4 vol. in-8. Les principaux écrits qu'elle renferme sont : un *Commentaire* sur Tacite, estimé. Muret prétend que ce qu'il y a de mieux dans cet ouvrage a été tiré de ses écrits ; mais cette prétention ne se soutient pas à l'examen. Les savants de ce temps-là s'accusaient mutuellement de plagiat, et s'inquiétaient par toutes sortes de querelles, peu convenables et peu honorables au paisible règne des lettres. Ses *Saturnales* ; *Traité De militia romana* ; *Electes*, ouvrage d'une critique raisonnable ; *Traité de la constance* ; son meilleur ouvrage, suivant quelques critiques, qu'il semble avoir fait pour s'affermir et affermir les autres dans la vertu, dont il avait manqué lorsqu'il s'était laissé séduire par les protestants ; *Diverses leçons*, ouvrage de sa tendre jeunesse, écrit d'une manière plus naturelle et plus agréable que les productions de ses derniers jours ; *Monita et exempla politica* ; recueil utile aux maîtres et administrateurs des états, et propre à les garantir de bien des erreurs funestes à eux et aux peuples ; *Politiconum sive civilis doctrinæ libri sex, qui ad principatum maxime spectant*. On y lit, entre autres avis importants, cette réponse d'une sage politique : *De religione curam principi esse, unam illi retinendam; puniendos, nisi aliter expediat, qui dissentiunt; falsam pacem esse tolerantismum; hunc esse divini numinis irrisiorem, publicæ felicitatis et legum destructorem. De una religione*, c'est là qu'il exprime particulièrement son attachement à la seule religion catholique, dont il établit l'exclusive vérité ; *De diva Virgine Hallensi* ; *De diva Virgine Sichemiensi, sive de Aspricolle*. Ce sont des histoires de l'image de Notre-Dame à Halle et à Montaigu ; elles sont bien écrites, et avec discernement, quoi qu'en puissent dire les esprits forts. Juste Lipse n'était ni crédule ni enthousiaste. Dans un petit livre écrit postérieurement avec autant de candeur que de bon sens, touchant l'image de Notre-Dame de Montaigu, on trouve 157 guérisons surnaturelles, attestées par la justice municipale de différents endroits, examinées par le sage et judicieux Miræus (Le Mire), évêque d'Anvers, approuvées par le grave et prudent Hovius, archevêque de Malines. Il en est plusieurs dont on ne saurait lire les détails sans une pleine conviction. Mais si de ces 157 faits miraculeux il n'en est qu'un seul vrai, l'incrédulité est tout aussi bien confondue que s'ils étaient vrais tous. *De cruce libri tres*, Leyde, 1693, in-12, plein d'érudition et de bonne critique ; *De crucis supplicio apud Romanos usitato*, dans les Antiquités romaines de Kippingius ; *De amphitheatris*, dans les Antiquités romaines de Grævius ; et beaucoup d'autres ouvrages, recherchés et consultés par les savants. Les huit *Harangues* qui ont paru à Léna sous son nom sont une production du mensonge et de la calomnie, comme il l'a prouvé lui-même péremptoirement. Aubert Le Mire a écrit sa *Vie* en latin, Anvers, 1609. On a encore : *Defensio Lipsii posthuma*, écrite avec autant de vérité que d'élégance par le P. Charles

Scribani. Juste Lipse a défendu, par son testament, que, hors une partie de sa *Correspondance*, on n'imprimât aucun de ses manuscrits. Voy. Nicéron, tom. 24 de ses *Mémoires*, qui lui attribue 51 ouvrages et le *Dictionnaire des Anonymes* où l'on trouve l'indication de plusieurs ouvrages de Juste Lipse traduits en français ; mais l'ouvrage le plus complet le plus intéressant que l'ont ait sur cet illustre écrivain est celui de M. de Reiffenberg : *De Justo Lipsii vita et scriptis commentarius*, Bruxelles, 1825, in-4, fig.

LIRE. Voy. NICOLAS DE LYRE.

LIRON (dom Jean), bénédictin de la congrégation de St.-Maur, naquit à Chartres en 1665, et mourut au Mans en 1748. Nous avons de lui trois ouvrages : la *Bibliothèque des auteurs chartrains*, Paris, 1719, in-4. Une foule d'évêques, de chanoines, de curés, de petits écrivains, connus seulement par une chanson non imprimée, y font une figure inutile : les éloges y sont prodigués à des écrivains qui en méritent bien peu. *Les Aménités de la critique*, Paris, 1717, 2 vol. in-12, dans lequel l'auteur relève les erreurs échappées à Tillemvert dans ses *Mémoires*. Les *Singularités historiques et littéraires*, Paris, 1754-1740, 4 vol. in-12. Ce sont des faits échappés aux plus laborieux compilateurs, des noms tirés de l'oubli, des points de critique éclaircis, des bévues d'écrivains célèbres relevées, des opinions combattues, d'autres établies. Liron aida le Nourry à terminer son *Apparatus ad Bibliothec. SS. Patrum* ; et mit en ordre les archives de la célèbre abbaye de Marmoutiers. On le regarde comme un des principaux collaborateurs de l'*Histoire littéraire de la France*, Paris, 1758.

** LISFRANC (Jacques), l'un des chirurgiens qui dans ce siècle ont fait faire le plus de progrès à l'art de guérir, né en 1790, à Saint-Paul (Loire), commença ses études à Lyon, et les termina à Paris dans l'internat des hôpitaux. Il reçut le grade de docteur en 1812, et fit l'année suivante la campagne de Dresde en qualité de médecin-adjoint. La paix rendant ses services inutiles, il fut licencié en 1814 et revint à Paris continuer sa vie d'études et d'observations. Après divers concours tous très-honorables, en 1825 il remplaça Beclard (voy. ce nom) comme chirurgien en chef de l'hôpital de la Pitié, et dès le premier moment se montra digne du maître auquel il succédait. De nouveaux procédés opératoires, une grande habileté de la main, l'art d'inspirer de la confiance aux malades, en étendant sa réputation lui procurèrent bientôt une clientèle aussi nombreuse que lucrative. La jalousie ne pouvait manquer de s'éveiller ; mais il ne répondit aux attaques de l'envie que par de nouveaux succès. Cependant il échoua lorsqu'il concourut pour obtenir à la faculté une chaire qui lui aurait permis de populariser ses découvertes ; et il ne fut pas plus heureux lorsqu'il se présenta pour remplacer Dupuytren à l'académie des sciences. Ce double échec l'affecta plus qu'il ne voulut en convenir. Lisfranc mourut à Paris le 12 mai 1847, à 57 ans. Outre des articles dans la *Revue médicale* et quelques opuscules publiés séparément, on a de lui : *Clinique chirurgicale de l'hôpital de la Pitié*,

1841-43, 3 vol. in-8; ouvrage rempli d'observations importantes, et *Précis de médecine opératoire*, dont il n'a publié que le 1^{er} volume. Il était membre de l'académie royale de médecine, et dans le tome 2 des *nouveaux Mémoires* de cette savante compagnie on en trouve un de lui sur la *Rhinoplastie ou l'art de refaire les nez*, dont il existe des exemplaires tirés à part.

LISIAS. Voy. LYSIAS.

LISIEUX. Voy. ZACHARIE DE LISIEUX.

LISLE (Claude de) naquit à Vaucouleurs en Lorraine, en 1644. Il était fils d'un médecin, et se fit recevoir avocat; mais l'étude de la jurisprudence n'étant pas de son goût, il se livra tout entier à l'histoire et à la géographie. Pour se perfectionner il vint à Paris, et s'y fit bientôt connaître. Il y donna des leçons particulières d'histoire et de géographie, et compta parmi ses disciples les principaux seigneurs de la cour, et le duc d'Orléans, depuis régent du royaume. De Lisle mourut à Paris, le 2 mai 1720, à 76 ans, laissant quatre fils et une fille. On a de lui : une *Relation historique du royaume de Siam*, 1684, in-12, assez exacte; un *Abrégé de l'histoire universelle*, depuis la création du monde jusqu'en 1714, Paris, 1731, 7 vol. in-12. Cet ouvrage, ennuyeux et superficiel, est le fruit des leçons que de Lisle avait faites sur l'histoire. Il y a cependant quelques singularités qui le firent rechercher dans le temps. Une *Introduction à la géographie*, avec un *Traité de la sphère*, Paris, 1746, 2 vol. in-12 : livre publié sous le nom de son fils aîné, le géographe.

LISLE (Guillaume de), fils du précédent, naquit à Paris en 1675. Dès l'âge de 8 ou 9 ans il commença à dessiner des cartes, et ses progrès dans la géographie furent tous les jours plus rapides. A la fin de 1699, il donna ses premiers ouvrages, une *Mappe-monde*, quatre *Cartes* des quatre parties de la terre, et deux *Globes*, l'un céleste, l'autre terrestre, qui eurent une approbation générale. Ces ouvrages furent suivis de plusieurs autres, qui lui méritèrent une place à l'académie des sciences en 1702, le titre de premier géographe du roi, et une pension en 1718. Choisi pour montrer la géographie à Louis XV, il entreprit plusieurs ouvrages pour l'usage de ce jeune monarque; il dressa une *Carte générale du monde*, et une de la fameuse *Retraite des dix mille*. L'illustre élève profita de ses leçons, et composa avec succès un *Traité du cours de tous les fleuves*. La réputation de de Lisle était si répandue et si bien établie, qu'il ne paraissait presque plus d'histoire et de voyage qu'on ne voulût l'orner de ses cartes. Il travaillait à celle de Malte pour l'histoire de l'abbé de Vertot, lorsqu'il fut emporté par une apoplexie, en 1726, à 51 ans. Ses cartes sont en très-grand nombre et très-estimées; on peut en voir la liste dans le *Mercur* de mars 1726. Il devait donner une *Introduction à la géographie*, dans laquelle il aurait rendu compte des raisons qu'il avait eues de faire des changements aux cartes anciennes (1); mais sa mort prématurée priva le public de cette utile production.

(1) « La Méditerranée, dit Fontenelle dans ses éloges, la Méditerranée, mer connue de tout temps par les nations savantes,

LISLE (Joseph-Nicolas de), frère du précédent, naquit à Paris en 1688. Après avoir fait de bonnes études au collège Mazarin, il se consacra tout entier aux mathématiques. L'astronomie avait surtout des attrait puissants pour lui. L'éclipse totale de soleil arrivée le 12 mars 1706 fut comme le signal que la nature sembla donner à son génie. La place d'élève que l'académie des sciences lui donna en 1714 fut un nouveau lien pour le jeune astronome. Les mémoires de cette compagnie furent bientôt ornés de ses réflexions et de ses dissertations. Il proposa, en 1720, de déterminer la figure de la terre en France; et ses vues à ce sujet furent mises en exécution avec des résultats différents, et dont on n'a pu donner encore une théorie bien sûre. (Voy. CONDAMINE). Il fit, en 1724, le voyage d'Angleterre, et y fut très-bien accueilli par Newton et Halley. La société royale et successivement d'autres compagnies savantes de l'Europe s'empressèrent de s'associer M. de Lisle. Appelé en Russie en 1726, il y obtint une pension considérable et un observatoire vaste et commode, et ne revint dans sa patrie qu'en 1747; il y termina sa longue carrière en 1768. Une piété vraie, des mœurs douces, une société tranquille, le désintéressement le plus grand, telles étaient les qualités de cet astronome. La droiture de son âme éclata dans toute sa conduite; et s'il ne fut pas toujours communicatif, il ne connut pas non plus ces aigreurs, ces jalousies qui divisent quelquefois les savants. Il a laissé un grand nombre de portefeuilles, renfermant plusieurs collections qui peuvent être utiles aux astronomes, aux géographes, aux navigateurs. Nous avons encore de lui d'excellents *Mémoires pour servir à l'histoire de l'astronomie*, 1758, en 2 vol. in-4; divers *Mémoires* insérés dans ceux de l'académie des sciences et dans quelques journaux; *Nouvelles Cartes des découvertes de l'amiral de Fonte*, 1753, in-4.

LISLE DE LA DREVETIERE (Louis-François de), né à Suze-la-Rousse en Dauphiné, mort au mois de novembre 1756, est auteur de plusieurs comédies, dont deux *Arlequin sauvage*, et *Timar le misanthrope*, ont été réimprimées dans la *Suite* du répertoire. On a encore de lui : *Essai sur l'amour propre*, poème, 1758, in-8; la *Découverte des longitudes*, 1740, in-12; *Danaüs*, tragédie, 1752.

LISLE DE SALES. Voy. DELISLE.

* LISLET-GEOFFROY (Jean-Baptiste), correspondant de l'académie royale des sciences depuis plus d'un demi-siècle, est mort le 8 février 1836 âgé de 80 ans à l'île Maurice. La météorologie particulièrement, et l'astronomie avaient en lui un observateur habile et zélé; quelques mois encore avant de terminer sa longue carrière, il faisait des obser-

» toujours couverte de leurs vaisseaux, traversée dans tous les sens
» possibles par une infinité de navigateurs, n'avait (dans les
» cartes de Guillaume de Lisle) que 860 lieues d'occident en
» orient, au lieu de 1160 qu'on lui donnait : erreur presque in-
» croyable. L'Asie était pareillement raccourcie de 500 lieues; la
» position de la terre d'Yégo, changée de 1700. Une infinité
» d'autres corrections moins frappantes et moins sensibles, ne
» surprenaient que les yeux des savants : encore M. de Lisle avait-
» il jugé à propos de respecter jusqu'à un certain point les pré-
» jugés établis, et de n'user point à toute rigueur du droit que lui
» donnaient ses découvertes : tant le faux s'attire d'égards par une
» certaine possession où il se trouve toujours ! »

vations qu'il consignait avec soin dans ses registres. Lislet-Geoffroy était né dans l'Archipel africain en 1755, d'un père français et d'une négresse cafre unis en légitime mariage; cet homme d'un savoir remarquable n'a jamais quitté sa patrie. On lui doit d'excellentes cartes : de *l'île de France*, de *l'île de la Réunion*, des *Sechelles*, de *Madagascar*, etc., et de beaux travaux sur la *Climatologie de l'île de France*. Lislet est avec Lainé, ministre de l'intérieur (voy. ce nom), le seul homme de couleur qui ait été de l'Institut.

LISOLA (François-Paul, baron de), né à Salins en 1615, fit ses études à Dole, en Franche-Comté, et commença par exercer la profession d'avocat à Besançon. Il était parvenu en 1658 à se faire élire membre du conseil annuel; cette nomination fut cassée, parce qu'elle n'avait pas été faite librement. Lisola, craignant d'être poursuivi, s'enfuit en Allemagne, où il se fit remarquer par ses talents. Il n'avait pas plus de trente ans lorsque l'empereur Ferdinand III le nomma son ministre à la cour d'Angleterre, puis à celle de Pologne, de Madrid, où il conclut le mariage de Léopold 1^{er} avec une infante d'Espagne. Il signa, en 1668, le traité de Portugal, et eut part, dans la même année, à la paix d'Aix-la-Chapelle. Il fut employé dans tous les traités les plus célèbres, et mourut en 1677, un peu avant les conférences de Nimègue. On a de lui un ouvrage intitulé : *Bouclier d'état et de justice*, 1667, in-12, dans lequel il réfute les droits que la France s'attribuait sur divers états de la monarchie d'Espagne. Cet ouvrage plut beaucoup à la maison d'Autriche, et fut naturellement très-désagréable à la France. Verjus, l'un des plénipotentiaires au traité de Ryswick, en 1697, écrit contre cet auteur avec plus de vivacité que de raison. Lisola lui répondit (sous le nom de Warendorp), par une brochure qu'il intitula : *La sauce au verjus*, Cologne, 1674, in-12, faisant allusion au nom de son adversaire. Louis XIV semble avoir décidé ce procès en faveur de Lisola, lorsqu'il se repentit de ses guerres légèrement entreprises, et qu'il exhorta son successeur à ne pas l'imiter en ce point; *Lettres et Mémoires*, in-12. Voyez pour de plus amples détails la *Bibliothèque historique de France*, du P. Lelong.

* LISSOIR (Remacle), abbé de la Valdeieu, ordre de Prémontré, né à Bouillon, le 12 février 1750, fit, en 1749, profession dans ce monastère, dont il fut successivement maître des novices, professeur de théologie, prieur, et enfin abbé en 1766. Il en augmenta la bibliothèque, et fut très-utile à son ordre, dont les chapitres nationaux l'avaient nommé visiteur. Lors de la révolution, il perdit son abbaye et fut en 1791 nommé curé constitutionnel de Sedan. Enfermé pendant la terreur, après ces temps funestes, il vint dans la capitale, s'attacha au *Journal de Paris*, et assista, en 1797, au conciliabule des constitutionnels. A l'époque du concordat, il obtint une place d'aumônier des invalides, et mourut le 15 mai 1806, âgé de 76 ans. On a de lui : *De l'état de l'Eglise, et de la puissance légitime du pontife romain*, Wurtzbourg (Bouillon), 1766, 2 vol. in-12. C'est un abrégé du *Febronius* de Hontheim, où Lissoir conteste au pape le pouvoir sur toutes les églises,

sur la convocation des conciles, etc. Il s'exprime ainsi dans son avertissement : *Je le dis sérieusement, si j'étais théologien ultramontain, je n'oserais seulement pas sourcilier en présence de l'auteur d'Emile*. Lissoir avait de l'instruction, était exact à remplir ses devoirs, et il ne lui a manqué peut-être que des idées plus justes sur les règles du gouvernement ecclésiastique. C'est Lissoir qui rédigea par l'autorité de Lecuy (voy. ce nom), dernier abbé général, le nouveau *Bréviaire* et le nouveau *Missel* de Prémontré, (voy. les *Institut. liturgiques* de D. Gueranger, 11. 582). Son neveu, curé dans le diocèse de Sens, élu évêque de Samana (Saint-Domingue) au concile de 1797, n'a point été sacré.

LISTER (Martin), médecin et naturaliste anglais, né à Radcliffe, dans le Buckingham, vers 1658, fut nommé par Charles II membre du collège de St-Jean de Cambridge (1660), voyagea en France, puis revint en Angleterre (1670), et se fixa dans le comté d'York où il s'appliqua aux sciences naturelles et à la pratique de la médecine. Lister suivit, en 1698, le comte de Portland envoyé comme ambassadeur en France, sous le règne de Guillaume d'Orange. Il fut médecin ordinaire d'Anne, reine d'Angleterre, sous le règne de laquelle il mourut en 1711, pratiqua la médecine avec beaucoup de succès, et en exposa la théorie dans plusieurs ouvrages. Il écrivit aussi beaucoup sur l'histoire naturelle. Ses livres les plus connus sont : *Historia sive Synopsis conchyliorum libri IV cum appendice*, Londres, 1685 à 1695, 5 tom. en 2 vol. in-fol. Ce ne sont que des figures, au bas desquelles se trouve le nom de la coquille qui y est représentée. Il y a 1037 planches. On en a donné une nouvelle édition à Oxford, 1770, in-fol., avec des *Tables* de Guillaume Huddesford. *Exercitatio anatomica de buccinis fluviatilibus et marinis cum exercitatione de variolis*, 1695, in-8; *Voyage de Paris*, en anglais, Londres, 1699, in-8; il est curieux : *Tractatus de araneis et de cochleis Angliæ; accedit Tractatus de lapidibus ejusdem insule ad cochlearum quandam imaginem figuratis*, 1678, in-4; *De morbis chronicis dissertatio; Exercitatio anatomica de cochleis, maxime terrestribus, et limacibus*, 1678, in-4; une Edition du traité d'Apicius, *De opsoniis et condimentis*, 1709, in-8, avec des remarques; *Exercitationes et descriptiones thermarum ac fontium Angliæ*, in-12.

LISZINSKI (Casimir), gentilhomme polonais, fut accusé d'athéisme à la diète de Grodno, en 1688, par l'évêque de Posnanie. On trouva chez lui des écrits où il avançait, entre autres propositions, cette assertion abominable, ou plutôt ce délire d'impiété, que *Dieu n'était pas le créateur de l'homme, mais que l'homme était le créateur d'un Dieu qu'il avait tiré du néant*. Commentaire digne de l'absurdité prétorienne : *Primus in orbe deos fecit timor*. Liszinski fut arrêté : il tâcha de s'excuser, en disant qu'il n'avait écrit ces extravagances que pour les réfuter; mais on ne l'écouta point. Il fut condamné à périr dans un bûcher, et la sentence fut exécutée le 30 mars 1689.

LITTLE ou LE PETIT (Guillaume), surnommé de NEUBRIDGE (*Neubrigensis*), du nom du collège où il demeurait, né en 1156 à Bridlington, dans la pro-

vince d'Yorck, était chanoine régulier de Saint-Augustin en Angleterre, et mourut vers 1208 ou 1220. Il laissa une *Histoire d'Angleterre*, en 5 livres, dont la meilleure édition est celle d'Oxford par Hearne, 1719, en 5 vol. in-8, avec des *Notes* de plusieurs savants, et trois *Homélies* attribuées au même Litle. Elle commence en 1066, et finit en 1197. Les historiens trouveront dans cet ouvrage des matériaux utiles, en les débarrassant de quelques faits faux ou exagérés.

LITOLPHI-MARONI (Henri), évêque de Bazas, était de la famille des marquis de Suzarre Litolphi-Maroni, originaire de Mantoue. Il naquit à Gauville, à une lieue d'Evreux, devint aumônier du roi, et fut nommé par Louis XIII à l'évêché de Bazas. Litolphi fut très-attaché aux solitaires de Port-Royal, et prit Singlin pour son directeur. Il se distingua dans l'assemblée du clergé de France qui condamna les maximes des casuistes relâchés, et mourut en 1643 à Toulouse, où il était allé pour se rendre à l'assemblée du clergé, qui allait se tenir. Godeau, évêque de Vence, fit son *Oraison funèbre*. On a de lui une *Ordonnance* pour prouver l'utilité des séminaires; il la composa lors de l'érection du sien : elle fut imprimée, 1646, in-4, chez Vitré, et réimprimée avec la traduction des livres du Sacerdoce de saint Jean Chrysostome.

* LITTA (Laurent de), cardinal, né à Milan le 15 février 1736, fit ses études à Rome, au collège *Clémentin* et fut successivement protonotaire apostolique, membre de la consulte, archevêque de Thèbes et nonce en Pologne. Arrivé le 24 mars 1794 à Varsovie, il fut témoin du soulèvement des Polonais, et dans des circonstances si difficiles, il se conduisit avec tant de prudence et de courage qu'il s'attira l'estime générale. Il passa de Varsovie à Moscou, en avril 1797, pour assister, en qualité de légat du saint Siège, au couronnement de Paul I^{er}. De là il se rendit, en la même qualité, à Pétersbourg, et pourvut aux besoins des catholiques Russes, en obtenant le maintien de six diocèses du rit latin, et de trois diocèses du rit grec-uni. De retour en Italie, il assista au conclave tenu à Venise pour l'élection de Pie VII, qui le nomma trésorier de la chambre en 1800, et, l'année suivante, cardinal. Obligé en 1808 de quitter Rome, il fut conduit sous escorte à Milan. Maudé l'année suivante à Paris, il partagea la disgrâce des cardinaux qui refusèrent d'assister au mariage de Napoléon, et fut exilé à Saint-Quentin. De retour à Rome, en 1814 Pie VII le nomma préfet de la *Propagande*, et la même année il fut admis dans l'ordre des cardinaux-évêques, sous le titre de Sainte-Sabine. Quand Murat envahit Rome, en 1815, Litta suivit le pape à Gènes, d'où il adressa le 26 avril, au vicaire apostolique de Londres, un *rescrit* au sujet du *veto* royal relatif à la nomination des évêques. On a du même cardinal une *Lettre* du 16 mai suivant, sur le serment et les prières demandés aux ecclésiastiques français par Bonaparte, à son retour de l'île d'Elbe. La seconde abdication ramena le pape dans la capitale de l'Eglise, d'où Litta alla complimenter l'empereur d'Autriche à Milan. En 1828 il quitta la préfecture de la *Propagande* et fut

nommé vicaire-général du diocèse de Rome. Comme il faisait, en avril 1820, la visite de son diocèse de Sabine, surpris par une forte pluie qui lui occasionna la fièvre, il fut transporté dans une pauvre cabane, et il y mourut deux jours après, le 1^{er} mai, âgé de 66 ans. Son corps fut transporté à Rome, et inhumé avec pompe. On lui attribue : *Lettres* (au nombre de vingt-neuf) *sur les quatre articles dits du clergé de France*, 5^e éd., Bruxelles (Lyon), 1818, in-8 de 142 pag. L'auteur s'y prononce pour la suprématie du pape dans toutes les matières ecclésiastiques; mais il ne pense pas que le pape seul tiennne immédiatement son autorité de Dieu; que les évêques soient les simples vicaires du pape; qu'il n'y ait que lui qui ait le droit de décider les questions de foi, ni qu'il puisse faire des lois ecclésiastiques. Voyez dans *l'Ami de la religion*, t. 24, p. 115, une notice intéressante sur ce prélat.

LITTLETON (Adam), savant humaniste, né en 1627, à Halles-Oven dans le Shropshire, fit ses études dans l'école de Westminster, et en devint le second maître en 1658. Ses vastes connaissances le firent surnommer le grand dictateur de la littérature. Il enseigna ensuite à Chelsea, dans le Middlesex, et fut fait curé de cette église en 1664. Enfin il devint chapelain ordinaire du roi, chanoine, puis sous-doyen de Westminster, et mourut à Chelsea en 1694. Son principal ouvrage est un *Dictionnaire latin-anglais*, 1685, in-4, qui est d'un grand usage en Angleterre. Il en avait commencé un pour la langue grecque, qu'il n'eut pas le temps d'achever. Le *littérature orientale et rabbinique*, les historiens, les orateurs, les poètes anciens, lui étaient très-familiers. La *préface* latine des *ouvrages de Cicéron*, publiés à Londres en 1681, en 2 vol. in-fol., est de lui. Il est encore auteur d'une dissertation latine *De juramento medicorum*, 1695, in-4; d'une *Traduction anglaise du Janus Anglorum* de Selden; de *Sermons* en sa langue, in-fol., etc., etc.

LITTLETON ou LYTTLETON (Georges), né en 1709, fit ses études à Oxford, voyagea en France, en Italie, et à son retour fut député au parlement, et se distingua dans le parti de l'opposition, du temps que Robert Walpole était principal ministre d'Angleterre. Le prince de Galles, ayant quitté la cour, choisit Littleton pour son secrétaire. Il devint ensuite trésorier de l'épargne, conseiller privé, et mourut le 22 août 1775. On a de lui : *La Religion chrétienne démontrée par la conversion et l'apostolat de saint Paul*, 1747 : ouvrage traduit en français par l'abbé Guénée, Paris, 1754, in-12. On voit par cet ouvrage que Littleton, entraîné dans le déisme, a été ramené au christianisme par les réflexions qu'il a faites sur la conversion de saint Paul, telle qu'il la rapporte lui-même dans les Actes des Apôtres et dans les Epîtres. Il y a des vues profondes et parfaitement convaincantes : il est à regretter que l'auteur ait fait contraster avec les meilleurs raisonnements les préjugés de sa secte, jusqu'à assimiler les miracles de l'Eglise catholique aux scènes honteuses de Saint-Médard; *Dialogue sur la mort*, in-8; *Histoire de Henri II*, 1764, 3 vol.

LITTLETON (Thomas), jurisconsulte anglais, naquit à Frank-Ley, dans le Worcester, vers 1420,

fut créé chevalier de Bath, et l'un des juges des communs plaidoyers sous le règne d'Edouard IV. Il mourut en 1482. On a de lui un livre célèbre : *Tenures de Littleton*, 1604, in-8, qui selon Cambden, son commentateur, est à l'égard du droit coutumier anglais, ce qu'est Justinien par rapport au droit civil. (Voy. COKE Ed.) Cet ouvrage a beaucoup servi à David Houard, pour la rédaction des *Anciennes lois des Français conservées dans les coutumes anglaises*. (Voy. HOUARD. IV. 451).

LITRE (Alexis), né à Cordes en Albigeois, l'an 1658, se fit une réputation à Paris par ses connaissances anatomiques. L'académie des sciences se l'associa en 1699, et il fut choisi quelque temps après pour être médecin du Châtelet. Il mourut d'apoplexie en 1725. La facilité de parler lui manquait absolument; mais il avait en revanche beaucoup de précision, de justesse et de savoir. On remarquait ces différentes qualités dans les ouvrages qu'il lisait à l'académie, et dont elle a orné ses *Mémoires*. Ses principaux ouvrages sont : *Observations sur une nouvelle espèce de hernie*, 1700. *Description de l'urètre de l'homme*, ibid. *Observations sur un fœtus humain*, etc.

* LIVERPOOL (Charles JENKINSON, baron de HAWKESBURY, comte de), fils du colonel Charles Jenkinson, né le 10 mai 1727, commença ses études à Burford, et vint les terminer à Oxford, où il se fit connaître par des vers sur la mort du prince de Galles. Des articles dans le *Monthly Review* étendirent sa réputation; mais il abandonna bientôt les lettres pour la politique, et publia plusieurs pamphlets remarquables. Son *Discours sur la conduite du gouvernement de la Grande-Bretagne à l'égard des neutres* (1758), fixa sur lui l'attention des publicistes; il paraît cependant que ce fut à des couplets en l'honneur de sir Edw. Turner qu'il dut son élévation. Celui-ci le présenta à lord Bute qui le fit son secrétaire, et, lors de son arrivée au ministère en 1761, le nomma sous-secrétaire d'état. Il entra l'année suivante à la chambre des communes, devint trésorier de l'artillerie, puis secrétaire-adjoint de la trésorerie. En 1765, il perdit cette place par suite de l'élévation du marquis de Rockingham au ministère, mais il fut nommé la même année, par la reine-mère, auditeur des comptes. A la retraite de lord Bute, devenu chef du parti que l'on appelait les *amis du roi*, il fut en 1766 secrétaire de la trésorerie, en 1772 vice-trésorier d'Irlande et membre du conseil privé, en 1775 clerc des rôles en Irlande, en 1776 grand-maître de la monnaie, et en 1778 secrétaire d'état de la guerre. Renversé en 1782 avec le ministère, il fut rappelé en 1786 par Pitt qui le fit nommer chancelier du duché de Lancastre, puis baron de Hawkesbury, et ensuite (1796) pair et comte de Liverpool, président du conseil de commerce et receveur des douanes. En 1801, ses infirmités le forcèrent de renoncer aux affaires; il mourut à Londres le 17 décembre 1808, laissant toutes ses dignités à son fils. L'Angleterre lui doit son traité de commerce avec l'Amérique, et la création de la pêche de la baleine dans la mer du Sud. On a de lui : une *Collection des traités* de 1648 à 1785,

Londres, 1785, 5 vol. in-8, et un *Traité sur les monnaies du Royaume*, 1805, in-4.

* LIVERPOOL (Robert-Banks JENKINSON, comte de), fils du précédent, né le 7 juin 1770, acquit de bonne heure des connaissances très-étendues dans les langues, le commerce, les manufactures et les finances. Venu en France suivant l'usage des Anglais qui terminent leur éducation par un voyage sur le continent, il se trouvait à Paris à la prise de la Bastille. Il eut l'idée de faire connaître à son gouvernement les nouveaux personnages qui paraissaient sur la scène politique, et dans une sorte de statistique morale, dépeignit tous les hommes qui exerçaient alors quelque influence. Cet écrit, communiqué au premier ministre, lui donna une haute opinion des talents du jeune observateur. A son retour en Angleterre il fut élu membre du parlement, par le bourg de Rye; mais n'ayant pas l'âge requis, il revint sur le continent et ne prit place à la chambre des communes qu'en 1791. L'année suivante, défendant le ministère auquel on reprochait d'avoir déclaré la guerre à la Russie, il traça le tableau de la situation de l'Europe relativement à l'Angleterre, et n'hésita pas à dire : « La force et la puissance du royaume de France » sont à leur déclin : cette nation si longtemps » notre rivale n'est plus à craindre; il est une » autre puissance dont il faut surveiller la politique inquiète et l'ambition menaçante; c'est la » RUSSIE. » Ce discours remarquable le plaça sur-le-champ parmi les jeunes orateurs les plus distingués du parlement. Nommé (1795) membre du comité de la compagnie des Indes, plus tard il devint intendant de la monnaie, membre du conseil privé, président du conseil de commerce et des colonies. Réélu en 1796 par le même bourg de Rye, il continua de se montrer un des plus éloquents et des plus habiles défenseurs de Pitt. A la retraite momentanée de ce grand ministre, Jenkinson, devenu lord Hawkesbury, fut nommé secrétaire d'état pour les affaires étrangères. La part active qu'il prit aux troubles de l'Irlande serait à peine remarquée, s'il n'eût pas contribué, comme il le fit, à l'acte de réunion des deux royaumes. Il signa en 1801 la paix d'Amiens. Jusqu'à cette époque, il avait souvent manifesté à la tribune, dans les termes les plus virulents, la haine qu'il portait à la France et à la révolution de ce pays. Son langage devint plus modéré; mais ce changement n'eût d'autre durée que celle de la paix : le traité d'Amiens fut bientôt rompu et les hostilités recommencèrent. Pitt revint au ministère, et lord Hawkesbury, qui partageait sa haine contre Bonaparte, ne cessa de l'aider à déjouer ses plans. A la mort de Pitt, (1806), il déclina l'honneur de former un nouveau cabinet et laissa Fox user dans la lutte les restes d'une santé déjà languissante. En 1807, il reprit le portefeuille de l'intérieur, présenta le bill destiné à réprimer les nouvelles insurrections de l'Irlande, et combattit le projet d'émancipation des catholiques (voy. CANNING et GEORGES IV), et remplaça, l'année suivante, Castlereagh au secrétariat de la guerre. Il succéda, en 1808, à son père dans le titre de comte de Liverpool. A la mort de Perceval,

nommé en 1812 premier lord de la trésorerie, il continua la grande lutte contre Napoléon, que termina la capitulation de Paris qu'il avait souvent annoncée. La paix faite, il s'occupa d'un grand nombre d'améliorations financières et commerciales, fit d'utiles réformes dans la législation et l'administration; et parvint, par diverses économies, à diminuer quelques impôts et à supprimer les plus onéreux. C'est lui qui fit décider l'abolition de la traite des noirs, mesure d'humanité sans doute, mais qu'il n'eut point proposée, s'il n'y eut vu, en même temps, un moyen d'assurer la suprématie de la marine anglaise. Lord Liverpool mourut le 1^{er} décembre 1827, dit un publiciste anglais, à Combewood. C'était, après Pitt, l'homme le plus capable, par ses talents et ses ressources intellectuelles, de faire face aux difficultés sans nombre de l'époque où il dirigea les affaires.

LIVIE DRUSILLE (Livia Drusilla Augusta), de l'illustre famille Claudia, fille de Livius Drusillus Claudianus, née en l'an de Rome 695, épousa Tibère Claude Néron, préteur et ensuite pontife, dont elle eut deux enfants, l'empereur Tibère et Drusus, nommé *Germanicus*. Elle avait les grâces de la figure et tous les talents de l'esprit. Auguste en devint passionnément amoureux. Il l'enleva à son mari, et quoiqu'elle fût grosse de Tibère, il ne laissa pas de l'épouser, de l'aveu des prêtres de Rome, plus effrayés de la puissance du triumvir qu'attachés aux lois et à l'équité. L'esprit vif et insinuant de Livie lui donna beaucoup d'empire sur Auguste, qui partagea avec elle ses soins et sa puissance. Son ambition ne se borna pas à être la femme d'un empereur, elle voulut en être la mère. Elle fit adopter par Auguste les enfants qu'elle avait eus de son premier mari; et pour combler l'espace qui était entre le trône et eux, elle fit périr, dit-on, tous les parents d'Auguste qui auraient pu y prétendre. On l'accusa même d'avoir hâté la mort de son époux, dans la crainte qu'il ne désignât Agrippa Posthume pour son successeur au préjudice de Tibère. Ce fils, le motif de tous ses crimes, la traita avec la plus noire ingratitude, et pendant sa vie et après sa mort, arrivée l'an 29 de Jesus-Christ, à 85 ans. Il ne prit aucun soin de ses funérailles, cassa son testament, et défendit de lui rendre aucun honneur. Cette femme intrigante a été mise au rang des plus grands politiques, c'est-à-dire, dans le sens du monde, des plus habiles scélérats. Claude, petit-fils de Livie par Drusus, lorsqu'il fut parvenu à l'empire, lui fit décerner les honneurs divins. Livie, que Caligula, son arrière petit-fils, nommait un *Ulysse en jupe*, avait, suivant Tacite, une partie de la dissimulation de son fils Tibère, combinée avec toute l'adresse d'Auguste son mari : *cum artibus mariti, simulatione filii bene composita*, Annal. lib. V. cap. 4.

LIVINEIUS (Jean), natif de Dendermonde, était originaire de Gand. Lévinus Torrentius, évêque d'Anvers, son oncle maternel, lui inspira le goût de la littérature sacrée. Etant allé à Rome, il y trouva les savants cardinaux Guillaume Sirlet et Antoine Caraffa, qui l'associèrent à leur travail sur la *Bible des Septante* qui parut en 1587 avec l'autorisation

de Sixte V. Il profita de son séjour à Rome pour tirer des copies de divers manuscrits grecs de la bibliothèque du Vatican et de quelques autres. Livineius a donné des *Versions* de plusieurs opusculs des Pères grecs, qu'il a accompagnées de notes qui prouvent qu'il était bon critique; mais son latin est dur. Il fut ensuite chanoine et chantre d'Anvers, et y travailla avec Guillaume Canterus à examiner et à confronter quelques manuscrits de la version des Septante, et leurs observations servirent à la partie grecque de la *Polyglotte* de Plantin : d'après son épitaphe, il mourut en 1599, âgé de 52 ans. Nous avons de lui : une première *Édition latine et grecque* des Livres de la Virginité, de saint Grégoire de Nysse, et de saint Jean-Chrysostôme, qui ont passé toutes les deux dans le recueil des *Oeuvres* de ces deux saints Pères, par le père Fron-ton du Duc; *Panegyrici veteres*, Anvers, 1599, in-8; une première *Version* des Sermons de saint Théodore Studite, et des Homélies de saint Eucher, Anvers, 1602, in-8.

* LIVINGSTON (Edouard), né en 1764 dans l'état de New-York, d'une famille anglaise, passée en Amérique sous le règne de Jacques II, débuta d'une manière si brillante au barreau qu'on se le disputait pour toutes les assemblées et les clubs si nombreux en Amérique. Il devint alderman et enfin maire de New-York; mais là de grandes épreuves l'attendaient; à cette époque l'émigration de Saint-Domingue se précipitait tout entière vers les Etats-Unis où elle recevait un accueil hospitalier et d'abondants secours. Livingston ayant outre-passé de beaucoup les crédits qui lui étaient alloués, se vit obligé de sacrifier sa fortune pour conserver l'honneur. Il quitta la magistrature et se rendit en 1803 à la Nouvelle Orléans. Sur ce nouveau théâtre il conquit la même estime qu'à New-York. La législation et le sénat s'ouvrirent bientôt pour lui. Ce fut alors qu'il s'occupa de la rédaction du *Code de justice criminelle* qui devait rendre son nom si célèbre; dans la préface surtout il traite la haute question de l'abolition de la peine de mort, avec une lucidité et une force de logique qui lui ont assuré une place distinguée parmi les criminalistes les plus illustres. Cet ouvrage, traduit en franc. par M. Taillandier, 1825, in-8, lui valut le titre d'associé de l'Institut de France. Jackson, parvenu à la présidence en 1829, appela Livingston à la direction des affaires extérieures et l'envoya négocier à Paris le remboursement de la dette de 25 millions, contractée par la France envers les Etats-Unis. De retour dans sa patrie il y mourut le 25 mai 1856. M. Mignet a lu son éloge à l'académie des sciences morales.

LIVONIERE (Claude POQUET de), jurisconsulte, né à Angers en 1652, se fit recevoir avocat. Après avoir servi pendant quelque temps, il suivit le barreau à Paris, où il se distingua. L'amour de son lieu natal le fit revenir à Angers; il y occupa une place de conseiller au présidial, et une de professeur en droit, qu'il céda à son fils en 1720. Il mourut en 1726, à Paris, où il était revenu suivre un procès. On a de lui un bon *Recueil des commentaires sur la Coutume d'Anjou*, Paris, 1725, 2 vol. in-fol.; *Traité*

des fiefs, 1729, in-4; *Règles du droit français*, 1730 et 1738, 1 volume in-12, qu'on attribue avec plus de raison à son fils aîné. Le père et le fils connaissaient bien les lois romaines et la jurisprudence française. Ils furent souvent consultés.

LIVROY (Timothée de), barnabite, né, vers 1715, à Pithiviers, devint membre de l'académie des Arcades, et mourut en 1777. Il avait professé les humanités dans différents collèges et voyagé en Italie. Sur la fin de ses jours il s'occupa particulièrement de littérature. Il est auteur du *Dictionnaire des synonymes français*, Paris, 1767, in-8, plusieurs fois réimprimé et assez utile. Livroy a traduit de l'italien : *Tableau des révolutions de la littérature*, de Denina, 1767, 2 vol. in-12; *Traité du bonheur public*, de Muratori, 1772, 2 vol. in-12; *L'homme de lettres*, du père Bartoli, 1768, 2 vol. in-12; *L'exposition des caractères de la vraie religion*, du père Gerdil, in-12; *Voyage d'Espagne, fait en 1755*, avec des notes historiques, géographiques et critiques, 1772, 2 vol. in-12.

LIZET (Pierre), né dans la Haute-Auvergne, fut d'abord avocat-général, puis premier président au parlement de Paris; ayant eu le malheur d'indisposer contre lui la maison de Lorraine, alors toute-puissante à la cour de France, il se vit contraint de donner sa démission, en 1550, obtint en considération de sa pauvreté l'abbaye de Saint-Victor, et y reçut la prêtrise. Il mourut en 1554, à 72 ans. Il a publié des *Ouvrages de controverse*, en 2 vol. On voit qu'il avait lu beaucoup, et qu'il était animé d'un zèle ardent pour la défense de la vraie foi; mais comme il n'était pas théologien, il ne raisonne pas toujours juste : ce qui fournit matière à Bèze de le ridiculiser dans une satire, d'ailleurs très-mauvaise.

* LIZOT (Pierre-Jean-Charles-Florent), né en 1768 à Brionne, fils d'un avocat au parlement de Rouen, suivait lui-même le barreau au commencement de la révolution. En 1790, il cessa de plaider et vint habiter Montfort. Poursuivi, en 1794, pour avoir outragé les insignes de la liberté, il échappa, non sans peine, à cette persécution. Plus tard il devint procureur-impérial près le tribunal de Bernay, place qu'il conserva même pendant les cent-jours, quoique il eût requis, en sa qualité de procureur du roi, l'enregistrement de l'ordonnance qui déclarait Bonaparte *traître et rebelle*. Au mois d'août 1815, il fut élu député par le département de l'Eure; et, depuis fit toujours partie de la chambre, où il siégeait sur les bancs ministériels. Il était juge de paix du 40^e arrondissement de Paris, lorsqu'il mourut le 31 janvier 1827.

* LLORENTE (don Juan-Antonio), littérateur espagnol, naquit à Rincon del Soto, près de Calahorra dans la vieille Castille, le 50 mars 1756, d'une famille noble, mais pauvre. Elevé par les soins de don Gonzalès de Mendizabal, son oncle maternel, il fit ses études avec tant de succès, qu'à 14 ans il fut admis à la tonsure, ce qui le rendait habile à posséder des bénéfices patrimoniaux. On l'envoya en 1775 étudier le droit à Saragosse, et il compléta ses études à Madrid. Reçu docteur en droit canon en 1780 à Valence, il se fit recevoir

avocat au conseil suprême de Castille, devint membre de l'académie de Saint-Isidore à Madrid, puis en 1782 procureur-fiscal et vicaire général de l'évêché de Calahorra. En 1785 il fut nommé commissaire du saint-office à Logrono, et trois ans après le nouvel évêque de Calahorra le fit examinateur des prêtres de son diocèse en matières théologiques. A la même époque ayant conçu le projet de substituer un code de jurisprudence nationale à l'étude des lois romaines, il en fit part au comte de Florida-Bianca; mais ce ministre éclairé le fit renoncer à ce projet intempestif, dont l'exécution aurait pu bouleverser l'Espagne. Appelé à Madrid par la duchesse de Sotomayor, qui le choisit pour conseil, il fut, à la mort de cette dame, chargé de la tutelle du jeune duc, son héritier, et composa dans l'intérêt de son pupille l'*Histoire du procès de la maison de Soto-Mayor, concernant plusieurs droits seigneuriaux depuis le xiii^e siècle*. Quelques *Mémoires* sur des sujets d'histoire ecclésiastique, sur *La prééminence des ambassadeurs d'Espagne*, etc., accrurent la réputation d'érudit. En 1789 il fut nommé secrétaire général de l'inquisition, puis chanoine de Calahorra. Chargé plus tard par le grand inquisiteur d'un travail sur les vices de la procédure du saint-office, il fut accusé d'avoir abusé de sa confiance et envoyé dans un couvent de recollets. Cet exil ne dura pas longtemps : des lettres pleines de soumission et de repentir, et des amis qu'il s'était ménagés auprès du prince de la Paix, parvinrent non-seulement à lui faire rendre la liberté, mais encore à lui faire obtenir plus tard le titre de chanoine écolâtre de Tolède et la croix de l'ordre de Charles III. A l'époque où les Français envahirent l'Espagne, élu membre de l'assemblée des notables réunis à Bayonne, il fut un des premiers et des plus zélés courtisans du roi Joseph, qui le choisit pour son conseiller intime. Alors on vit deux ecclésiastiques espagnols suivre des routes tout opposées (*voy. Escoiquitz*). Le saint-office avait été supprimé par un décret du nouveau roi (1809); un ordre du même prince fit mettre à la disposition de Llorente les papiers de ce tribunal et le chargea d'en écrire l'histoire. Tout en préparant ce travail, il faisait paraître des brochures en faveur de Joseph; il se chargea de l'exécution de l'ordre qui supprimait les couvents, accepta la place de directeur général des biens nationaux, et ayant pris à tâche de se rendre agréable à son maître, il se multipliait et se trouvait partout où il y avait un service à rendre à la cause de l'usurpation. Lorsque Ferdinand VII eut recouvré sa couronne, Llorente fut condamné au bannissement, ses biens furent confisqués, et malgré plusieurs mémoires qu'il adressa de Paris au conseil suprême de Castille, il fut dépouillé de ses titres et de ses revenus ecclésiastiques. Dès-lors, sans espoir de pardon, il chercha des ressources dans la culture des lettres. Après un voyage en Angleterre, il revint à Paris où il publia les *Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution d'Espagne*, qui eurent beaucoup de succès. M. Clausel de Coussergues ayant le 28 février 1817, dans un discours à la chambre, dit que le saint-office avait adopté depuis

longtemps, en Espagne, un système de modération, Llorente lui répondit par une lettre dans laquelle il affirme faussement que de 1700 à 1808 l'inquisition a fait périr sur les bûches 1378 malheureux..... Quelque sévère que puisse avoir été le saint-office dans les siècles antérieurs, il est indubitable qu'il préserva l'Espagne de ces guerres de religion qui désolèrent la France et l'Allemagne, et où périrent mille fois plus de victimes qu'il n'en est péri par les lois rigoureuses de l'inquisition. La conduite imprudente de Llorente lui fit donner l'ordre de quitter la France. A peine arrivé à Madrid, il y mourut le 3 février 1825, à l'âge de 67 ans. Llorente connaissait peu la littérature de son pays; mais il en écrivit la langue avec pureté et correction. C'est la seule, excepté le latin, qu'il connût; il parlait fort mal le français, et tous ses ouvrages publiés à Paris ont été traduits ou revus par ses amis. Son érudition aurait pu être utile aux sciences et à la religion; mais de mauvais conseils, des encouragements perfides, une ambition sans bornes, lui firent oublier ce qu'il devait à son caractère, et il se laissa égarer par de fausses opinions. Indépendamment de quelques ouvrages de peu d'importance, on a de lui : *Mémoire sur un cirque romain à Calahorra*, Madrid, 1789, in-4; *Dissertation sur la situation géographique de l'ancienne Ségobia*, ibid., 1790, in-8, dédiée à l'académie de Séville dont il était membre honoraire; *Notices historiques sur les trois provinces basques Alava, Guipuscoa et Biscaye*, 1806-08, 5 vol. in-4; cet ouvrage n'a pas été terminé; *Collection diplomatique de plusieurs écrits anciens et modernes sur les dispenses matrimoniales*, ibid., 1810, in-8. Les droits du saint Siège y sont violemment attaqués. *Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution d'Espagne*, par M. Nellerio (anagramme de Llorente), Paris, 1815 et 1816, 5 vol. in-8; *Histoire critique de l'inquisition d'Espagne*, Paris, 1817, 4 vol. in-8. C'est une froide compilation, sans ordre, sans méthode, écrite d'un style lourd, prétentieux, et souvent obscur. Les textes et les faits y sont la plupart altérés. On sait que depuis près d'un siècle, le saint-office n'avait plus de tortures ni de bûchers, et qu'il était devenu comme un tribunal de police, ou d'état, soumis aux volontés d'un ministre (voy. LIMBORCH). On a fait plusieurs extraits de cet ouvrage, en français, en allemand et en anglais; *Portraits politiques des papes*, 1822, 2 vol. in-8. L'auteur y montre plus d'érudition que de jugement, de critique et de droiture d'intention; pour donner une mesure de la confiance qu'il mérite, il suffit de dire qu'entre autres faits apocryphes ou absurdes, on y trouve reproduite l'histoire de la prétendue papesse Jeanne; *Observations critiques sur le roman de Gil Blas de Santillane*, Paris, 1822, in-8. Il cherche à prouver dans cet ouvrage que Le Sage a tiré son Gil Blas d'un manuscrit espagnol. Il a été réfuté par François de Neufchâteau. (Voy. ISLA et LE SAGE.) Llorente était membre de l'académie royale de Madrid depuis 1791. Il fut un des fondateurs et des membres les plus zélés des sociétés dites des *Méthodes* et de la *Morale chrétienne* de Paris. Il

a donné lui-même sa *Notice biographique*, 1818.

LLOYD (Guillaume), savant prélat anglais, naquit à Tylchurst dans le Berkshire en 1627; il fut successivement curé de Saint-Martin-des-Champs de Londres, chapelain du roi d'Angleterre en 1666, docteur de théologie en 1667, puis évêque de Saint-Asaph en 1680. Lloyd fut un des six prélats qui, avec l'archevêque Sancroft, s'élevèrent contre l'*Edit de tolérance* publié par Jacques II. Cette conduite déplut au roi, et les sept censeurs mitrés furent mis à la tour de Londres. Aussitôt après la révolution, Lloyd se déclara pour le roi Guillaume et la princesse Marie. Il fut nommé aumônier du roi, puis évêque de Coventry, de Lichtfield en 1692, et de Worcester en 1699, où il résida jusqu'à sa mort, arrivée en 1717, à 90 ans. C'était un prélat inconstant, qui de la tolérance avait passé à l'intolérance la plus outrée; car il avait pensé d'abord qu'on devait souffrir les catholiques, et opina depuis à les opprimer sans ménagement. En général, la tolérance des sectaires n'est qu'en faveur de l'erreur, et la vraie foi seule leur paraît intolérable. On a de lui : une *Description du gouvernement ecclésiastique*, tel qu'il était dans la Grande-Bretagne et en Irlande, lorsqu'on y reçut le christianisme, 1684, in-8; *Series chronologica olympiadum*, dans le *Pindare* de l'édition d'Oxford, 1697 et 1700, in-fol.; une *Histoire chronologique de la vie de Pythagore*, 1699, et d'autres auteurs contemporains de ce philosophe. On comprend que c'était fouiller dans les matières les plus obscures de l'antiquité, rien n'étant plus incertain que tout ce que l'on raconte de ce philosophe, des gens et des choses de la même date.

LLOYD (Nicolas), né en 1654 à Holton, devint pasteur de Newington-Sainte-Marie, près de Lambeth, où il mourut en 1680, à 46 ans, regardé comme un littérateur doux et poli. On a de lui un *Dictionnaire historique, géographique et poétique*, dont Hoffman et Moréri se sont beaucoup servis. Cet ouvrage fut imprimé pour la première fois à Oxford, 1670, in-fol. La meilleure édition est celle de 1695, in-4. Le fond de ce lexique appartient à Charles Etienne; Lloyd y avait fait des corrections et des additions, mais il n'a pas supprimé toutes les fautes, et il y en a mis de nouvelles. — Il ne faut pas le confondre avec Humphrey LLOYD ou LHOYD, savant antiquaire et médecin anglais du xvi^e siècle, natif de Debinga, dans la province de Galles, dont on a *De Mona, Druidum insula, antiquitati sue restituta*, in-4, et plusieurs autres ouvrages; ni avec Edouard LLOYD ou LHOYD, garde du cabinet d'Ashmol à Oxford, mort en 1709, dont on a un bon *Abrégé de l'histoire des pierres*, intitulé : *Lithophylacii britannici ichonographia*, Londres, 1699, in-8; *Archæologia britannica*, Oxford, 1707, in-fol.; des *Mémoires sur la botanique*, dans les *Transactions philosophiques*.

LLOYD (Sylvestre), évêque catholique de Killaloe, et ensuite de Waterford en Irlande, en 1759, est connu par une *Traduction* en anglais du Catéchisme de Montpellier, contre laquelle écrivit le P. Manby, jésuite. L'évêque Lloyd mourut à Paris vers la fin de 1747.

LOAYSA (Garcias), cardinal espagnol, né vers 1479, à Talavera en Castille, se fit dominicain à Salamanque, et parvint par son mérite à la place de général de son ordre et à l'évêché d'Osma. Charles-Quint le choisit pour son confesseur, le fit président du conseil des Indes, le transféra au siège archiepiscopal de Séville, et lui obtint le chapeau de cardinal en 1550. Ce prélat mourut à Madrid en 1546, dans un âge avancé, laissant une mémoire respectable. Lorsqu'on délibéra au conseil de Charles-Quint, sur la conduite qu'on devait tenir à l'égard de François 1^{er}, fait prisonnier à la bataille de Pavie, le généreux Loaysa fut d'avis qu'on lui rendit la liberté sans rançon et sans condition. L'événement justifia qu'on avait eu grand tort de ne pas suivre ce conseil, inspiré par la politique autant que par la magnanimité; car François 1^{er} ayant manqué de parole, ne céda point la Bourgogne qu'on avait mise pour prix à sa liberté, et l'Espagne ne retira aucun fruit de sa prison, sans que le prisonnier lui eût gré de son élargissement. C'est faussement que quelques lexicographes attribuent à Loaysa, évêque d'Osma, *Concilia hispanica*, Madrid, 1595, in-fol.; ouvrage de Giron Garcias de Loaysa, archevêque de Tolède. Voy. GIBON.

** LOBAU (Georges Mouton, comte), maréchal de France, né en 1770 à Phalsbourg (Meurthe), lors de la déclaration de guerre à l'Autriche en 1792, entra simple volontaire dans le 9^e bataillon de son département. Dès l'année suivante il était aide-de-camp du général Meunier, et fit en cette qualité plusieurs campagnes sur le Rhin. Il passa en 1798 à l'armée d'Italie, commanda le château St-Ange après la prise de Rome, et remplit les fonctions d'aide-de-camp de Joubert (voy. ce nom) à la funeste bataille de Novi. Colonel d'un des régiments qui soutinrent dans Gênes un des sièges les plus mémorables des dernières guerres (voy. MASSENA), il s'y fit la réputation d'un officier, non moins distingué par la justesse de son coup d'œil, que par sa bravoure. De retour en France, Napoléon le nomma général de brigade au camp de Boulogne, le fit peu après son aide-de-camp et général de division en Espagne, où il montra sa valeur accoutumée. Il rejoignit la grande armée d'Allemagne la veille de la bataille d'Eckmull, et ne contribua pas peu à décider la victoire par son intrépidité. Le titre de comte Loban lui fut donné en 1809, pour sa vigoureuse défense dans cette île formée par le Danube, à cinq lieues de Vienne. Il prit part aux campagnes de 1812 et 1815, fut fait prisonnier à Dresde (voy. GOUVION-ST-CYR), et ne put rentrer en France qu'à la cessation des hostilités. Chevalier de St-Louis en 1814, et inspecteur-général d'infanterie, il reprit le 20 mars ses fonctions d'aide-de-camp de Napoléon, qui le nomma membre de la chambre des pairs et commandant de la 1^{re} division; mais prisonnier à Waterloo, il fut conduit en Angleterre, où il apprit qu'une ordonnance lui interdisait de rentrer en France. Cependant il put, en 1818, revoir sa patrie et ne tarda pas à être rétabli sur le tableau de disponibilité. Député de la Meurthe en 1829, à la révolution de 1830, il fit partie de la commission de l'Hôtel-de-Ville, et le 26 décem-

bre remplaça Lafayette comme commandant de la garde nationale Parisienne; l'année suivante, il fut créé maréchal de France, et mourut à Paris, le 29 novembre 1838. Son *Eloge* a été prononcé à la chambre des pairs, par M. de Ségur.

LOBEL (Mathias de), né en 1558 à Lille, médecin et botaniste de Jacques 1^{er}, avait étudié la médecine à Montpellier; il exerça à Anvers et à Delft, fut médecin du prince d'Orange, après la mort duquel il passa au service des états-généraux. Il mourut à Highathe, près de Londres, en 1616, à 78 ans. On a de lui : *Plantarum seu stirpium historia*, Anvers, 1576, in-fol.; *Dilucidæ simplicium medicamentorum explicationes et stirpium adversaria nova, etc.*, Londres, 1605, in-fol.; *Icones stirpium*, 1581, in-4; *Balsami explanatio*, Londres, 1598, in-4; *Stirpium illustrationes*, Londres, 1655, in-4. Plumier a donné le nom de *lobelia* à un genre de la famille des *Campanulacées*.

LOBÈRE (Anne), plus connue sous le nom d'ANNE de Jésus, née à Médina del Campo, d'une famille illustre, en 1545, embrassa l'institut de sainte Thérèse, et fut la fidèle adjutrice de ses travaux pour la réforme du Carmel. Après avoir fondé divers monastères en Espagne, elle fut appelée en France pour la même fin, et de là aux Pays-Bas, où les archiducs Albert et Isabelle l'honorèrent de leur confiance intime. Elle mourut à Bruxelles en odeur de sainteté, le 4 mars 1621, dans sa 76^e année. Lorsque, sous le règne de Joseph II, les carmélites des Pays-Bas cherchèrent un asile en France, elle emportèrent le corps d'Anne avec celui de saint Albert, et celui d'Anne de Saint-Barthélemy, autre compagne de sainte Thérèse, et les placèrent dans l'église des carmélites de Saint-Denis, où ils restèrent jusqu'en 1790, que la révolution des Pays-Bas rappela ces vertueuses filles dans leur patrie, avec les respectables dépôts qu'elles avaient emmenés. L'abbé de Montis a écrit la *Vie d'Anne de Jésus*, Paris, 1788, in-12. Voy. le *Journ. hist. et litt.*, 15 mars 1791, p. 421.

LOBINEAU (Guil-Alexis), savant, né à Rennes en 1666, fut bénédictin en 1685, et mourut en 1727, à 61 ans, à l'abbaye de Saint-Jagut, près de Saint-Malo. Ses ouvrages roulent sur l'histoire, à laquelle il consacra toutes ses études. On lui doit : l'*Histoire de Bretagne*, Paris (Rennes), 1707, en 2 vol. in-fol., dont le second est utile par le grand nombre de titres que l'auteur y a rassemblés. L'abbé de Vertot et l'abbé Monlinet des Thuilleries l'attaquèrent vivement. L'un et l'autre prétendirent que dom Lobineau s'était plus livré aux préjugés et à l'amour de sa patrie qu'à celui de la vérité. Ils tâchèrent de conserver à la Normandie des droits que l'historien breton s'était efforcé de lui enlever. Lobineau a un style un peu sec, et il est avare d'ornements; mais il a de la netteté, et il évite autant la rudesse que l'affectation. L'histoire de dom Morice est plus estimée; Daru a donné depuis une *Histoire de Bretagne* (Voy. DARU), pour laquelle il a profité des travaux de ses devanciers; L'*Histoire des deux conquêtes d'Espagne par les Maures*, 1708, in-12 : ouvrage moitié romanesque, moitié historique, traduit de l'espagnol de Miguel Luna; *Histoire de*

Paris, Paris, 1725, en 5 vol. in-fol., commencée par dom Félibien, achevée et publiée par dom Lobineau qui en a fait les trois derniers volumes. (Voy. FÉLIBIEN, dom MICHEL.) On trouve à la tête du 1^{er} vol. une savante *Dissertation* sur l'origine du corps municipal, par Le Roy, contrôleur des rentes de l'Hôtel-de-ville. L'*Histoire des Saints de Bretagne*, Paris, (Rennes), 1724, in-fol. Ce livre a de l'exactitude, mais il manque d'onction. Les *Ruses de guerre de Polyen*, traduites du grec en français, Paris, 1758, 2 vol. in-12, version estimée. L'auteur avait beaucoup de goût pour la littérature grecque, et il avait traduit plusieurs comédies d'Aristophane; mais cette version n'a pas vu le jour, et ce n'est pas une perte. Enfin, on a attribué à tort à dom Lobineau les *Aventures de Pomponius, chevalier romain*, ouvrage satirique, in-12, qui est de dom Labadie.

LOBKOWITZ (Bohuslas de HASSENSTEIN, baron de), issu d'une des plus illustres maisons de Bohême, entreprit de longs voyages afin de se perfectionner dans les sciences, pour lesquelles il avait beaucoup de goût. A son retour, il prit le parti des armes, où il se signala, mais son amour pour l'étude l'emportant sur toute autre passion, il préféra l'état ecclésiastique, et fut secrétaire d'état en Hongrie, et grand-chancelier de Bohême. Ces emplois ne l'empêchèrent pas de se livrer à son goût dominant. Il était jurisconsulte, historien, poète, littérateur. Ce savant mourut dans son château de Hassenstein en 1510, laissant des *Poésies latines*, et différents *Traité*s, imprimés à Prague en 1565 et 1570. — De la même famille était le prince Georges-Christien de LOBKOWITZ, mort en 1755, dans sa 68^e année, après avoir commandé longtemps les troupes autrichiennes sous l'impératrice-reine de Hongrie. Voy. FOUQUET, Charles-Louis.

LOBKOWITZ. Voy. CARAMUEL.

LOBO (Jérôme), missionnaire portugais, naquit à Lisbonne, en 1595, et fut envoyé en 1621 dans les missions des Indes; il pénétra jusque dans l'Éthiopie ou Abyssinie, et y demeura plusieurs années. De retour dans sa patrie, il sollicita vainement l'établissement de plusieurs comptoirs dans ce pays, et y fit un nouveau voyage. Lorsqu'il revint, il fut fait recteur du collège de Coïmbre, où il mourut en 1678, âgé d'environ 85 ans. On a de ce missionnaire une *Relation curieuse de l'Abyssinie*. Il y entre dans des détails satisfaisants sur la source du Nil et d'autres objets. (Voy. PAIS.) L'abbé Joachim Le Grand en publia une traduction française en 1728, in-4, avec des *Dissertations*, des *Lettres*, et plusieurs *Mémoires* très-instructifs.

LOBO (Rodriguez-François), poète portugais, né à Leiria, se noya en revenant dans un esquif d'une maison de campagne à Lisbonne. Ses *Poésies* ont été recueillies en 1725, in-fol., et réimprimées en 1774, 4 vol. petit in-8. Sa meilleure pièce, ou du moins la plus applaudie par les Portugais, est sa comédie d'*Euphrosine*.

* LOBSTEIN (Jean-Frédéric-Daniel), savant anatomiste, né en 1777 à Giessen, dans le grand-duché de Hesse, après avoir terminé ses études médicales, fut quelque temps chirurgien militaire.

Retiré du service, il fut bientôt nommé prosecteur, puis chef des travaux anatomiques et enfin professeur d'anatomie pathologique, à la faculté de Strasbourg. De très-bonne heure il avait senti combien cette partie de la science pouvait rendre de services à la médecine; et il ne cessa d'en faire marcher l'étude de front avec celle de l'anatomie descriptive. On doit à ses travaux la découverte de faits importants, et la presque totalité des belles pièces dont s'est successivement enrichi le musée anatomique de Strasbourg. Lobstein mourut dans cette ville le 7 mars 1855. On a de lui plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels on remarque : *Recherches sur la nutrition du fœtus*, 1802, in-4. *Observations anatomico-physiologiques sur la circulation du sang dans l'enfant qui n'a pas respiré*; dans le *Magasin encyclopédique*, 1805 et 1804. *Mémoire sur l'ossification des artères*, dans le *Recueil de la société de sciences du Bas-Rhin*, 1811. *De nervi sympathici humani fabrica, usu et morbis*, Paris, 1825, in-4; ouvrage important et qui mit le sceau à la réputation de l'auteur. *Traité d'anatomie pathologique*, 1829-55, 2 vol. in-8, avec 4 livr. in-fol. de pl. col. Lobstein est l'auteur de l'excellent article sur le *nerf trisplanchnique* dans le *Dictionnaire des sciences médicales*.

* LOCATELLI (Antoine), sculpteur, né à Vérone en 1725, et mort à Milan en 1805, a été, après Canova, un des plus habiles artistes qu'ait produits l'Italie dans le xvm^e siècle. On a de lui plusieurs groupes d'un fini parfait, une *Vénus*, une *Diane*, une *Latone* avec *Apollon*, qui excitent l'admiration des connaisseurs. Il passa plusieurs années à Rome, et y obtint une pension de l'archiduc Ferdinand, gouverneur de la Lombardie autrichienne.

* LOCATI ou LOCATO (frère Humbert) naquit à Plaisance vers 1520; il entra dans l'ordre des St.-Dominique, fut inquisiteur à Pavie et ensuite à Plaisance, commissaire-général de l'inquisition à Rome (1566), confesseur de Pie V, puis (1568) évêque de Bagnarea. En 1581, il se démit de son évêché et se retira au couvent des Dominicains de Plaisance, où il est mort en 1587. Il a laissé quelques ouvrages dont le plus remarquable est *Italia travagliata*, etc. ou *Des guerres, des révolutions, épidémies, etc. qui ont eu lieu en Italie depuis Enée jusqu'à nos jours*, Venise, 1576, in-4.

LOCCENIUS (Jean), historien suédois, né en 1599, à Itzehoe dans le Holstein. Il fut professeur royal à Upsal, et publia une *Histoire de Suède*, depuis l'origine de la monarchie jusqu'au règne de Charles XI, Upsal, 1554, in-8, et plusieurs *Écrits* sur les lois, la politique et les antiquités de son pays. Ses ouvrages sont en latin. Il a aussi laissé des *Notes* sur quelques auteurs anciens, Cornélius-Nepos, Quinte-Curce, etc., dont il a donné des éditions.

LOCHON (Étienne), chartrain, docteur de la maison de Navarre, fut pendant quelques années curé de Bretonvilliers, dans le diocèse de Chartres. Sa mauvaise santé l'obligea de quitter cette cure. Il mourut à Paris vers 1720, après avoir publié plusieurs ouvrages de piété et de morale. Les principaux sont : *Abrégé de la discipline de l'Eglise pour*

l'instruction des ecclésiastiques, en 2 vol. in-8; *Les Entretiens d'un homme de cour et d'un solitaire sur la conduite des grands*, 1715, in-12. C'est une fiction pieuse, dans laquelle l'auteur fait converser le fameux réformateur de la Trappe avec le comte de***; *Traité du secret de la confession*, in-12, ouvrage propre à instruire les confesseurs et à rassurer les pénitents, in-12. C'était le meilleur Traité sur cette matière importante, avant que celui de l'abbé Lenglet n'eût paru.

LOCKE (Jean), naquit à Wrington, près de Bristol, en 1652. Son père était capitaine dans l'armée que le parlement leva contre Charles I^{er}. Le jeune Locke fit ses études à Westminster, puis à Oxford, et obtint dans cette ville un bénéfice (chaire sans fonction) au collège de Christ-Church. Après avoir fait les études ordinaires, il se dégoûta des universités et surtout de la philosophie scolastique, et s'enferma dans son cabinet pour lire et méditer. Il s'attacha pendant quelque temps à la médecine; la faiblesse de sa santé ne lui permit pas d'exercer cet art. Après deux voyages, l'un en Allemagne et l'autre en France, il se chargea de l'éducation du fils de Milord Ashley, depuis comte de Shaftesbury. Ce lord, devenu grand-chancelier d'Angleterre, lui donna la place de secrétaire de la présentation des bénéfices, qu'il perdit l'année suivante par suite de la disgrâce de son protecteur (1675). La crainte de tomber dans la phthisie l'obligea d'aller à Montpellier en 1674; de là, il vint à Paris, d'où il fut rappelé, en 1679, par son protecteur, qui venait d'être nommé président du conseil; mais celui-ci ayant été bientôt disgracié, il passa en Hollande, et Locke l'y suivit. Ce fut dans ce pays qu'il acheva son *Essai sur l'entendement humain*, ouvrage qu'il avait commencé depuis l'an 1670 et qui a fait beaucoup de bruit. Il n'y avait pas un an que Locke était sorti d'Angleterre, lorsqu'il fut accusé d'avoir fait imprimer en Hollande des libelles contre le gouvernement anglais. Cette affaire, dans laquelle on reconnut cependant plus tard son innocence, lui fit perdre sa place dans le collège de Christ à Oxford. Jacques II le fit demander aux états-généraux de Hollande, et Locke fut obligé de se cacher jusqu'à ce que le monarque anglais fût détrôné par le prince d'Orange, son gendre (1689). Il retourna alors dans sa patrie sur la flotte qui y conduisit la princesse depuis reine d'Angleterre, et devint commissaire du commerce et des colonies anglaises; place dont le traitement était de mille livres sterling, et qu'il remplit jusqu'en 1707. Il s'en démit, parce que l'air de Londres lui était absolument contraire, et se retira à dix lieues de cette ville, chez le chevalier Marsham, son ami. Pendant le reste de ses jours, il partagea son temps entre la prière et l'étude de l'Écriture sainte : occupation bien remarquable dans un homme qui avait essayé d'attribuer la pensée à la matière. Il mourut en philosophe chrétien en 1704, à 72 ans. Il nous reste de lui un grand nombre d'ouvrages en anglais, dans lesquels on voit briller l'esprit géométrique, quoique l'auteur n'eût jamais pu se soumettre à la fatigue des calculs, ni à la sécheresse des vérités mathématiques. Ils ont été recueillis à Londres, 1714, 5 vol.

in-fol., 1725, 1752, 4 vol. in-4, 1768, 1777, 1784; l'édition de 1801, 10 vol. in-8, est la plus estimée. Les principaux ouvrages de Locke sont : *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, dont la meilleure édition en anglais est celle de 1700, in-fol. Il a été traduit en français par Coste, sous les yeux de l'auteur, 1729, in-4, réimprimé en 4 vol. in-12. Cette version a été abrégée en 1 vol. in-12. Il aurait été à souhaiter que l'auteur n'eût pas toujours consulté la physique dans une matière que son flambeau ne peut éclairer. En voulant développer la raison humaine, comme un anatomiste explique les ressorts du corps humain, il a fait presque une machine de l'être spirituel qui l'anime. Son idée, que *Dieu par sa toute-puissance pourrait rendre la matière pensante*, a paru, avec raison, d'une dangereuse conséquence, ainsi qu'elle est en elle-même fautive et contraire à toutes les lumières d'une saine métaphysique. Il n'est pas vrai cependant, comme quelques écrivains plus zélés qu'intelligents l'ont avancé, que cette erreur de Locke renverse le dogme de l'immortalité de l'âme; car il faudrait pour cela prouver qu'une matière capable d'intelligence n'est pas capable de l'immortalité, et qu'il est plus impossible de concevoir une matière immortelle qu'une matière pensante. Si la matière pouvait être élevée jusqu'à la pensée, pourquoi n'atteindrait-elle pas à l'immortalité? Il y a plus : les éléments de la matière sont réellement indestructibles, à raison de leur simplicité (on exemption de mélange) et de leur incorruptibilité; pourquoi notre âme, supposé qu'elle fût de même nature, n'aurait-elle pas la même propriété? C'est ce qui a fait dire à un homme de génie : « Il n'y a » qu'un intérêt secret et honteux, contraire à l'a- » mour naturel que nous avons pour l'existence, » qui puisse nous faire excepter notre âme du sort » éternel des matières brutes et inanimées. » Non, la spiritualité de l'âme n'est pas la seule preuve de son immortalité. 1^o La religion chrétienne est un fait établi par des preuves victorieuses : cette religion m'enseigne que je suis immortel; il faut la convaincre de fausseté avant de corriger ma croyance. 2^o L'existence de Dieu est une vérité à laquelle un homme sensé ne peut se refuser; et cette vérité est évidemment liée avec l'immortalité de nos âmes. L'univers est un fait qui suppose une cause; et nous déduisons du fait l'existence et les attributs de la cause : or, parmi ces attributs, il y en a qui supposent évidemment la conservation de l'âme humaine, quelle qu'elle soit de sa nature. 3^o La distinction du vice et de la vertu n'est pas une chose arbitraire, mais née avec les hommes, gravée dans leur âme avec des caractères ineffaçables; et cette distinction serait abolie, si l'âme de l'homme n'échappait pas à la ruine du corps..... Du reste l'ouvrage de Locke est estimable pour la clarté, la méthode et l'esprit d'analyse qui le caractérisent. Tabaraud, dans son *Histoire du philosophisme anglais*, présente un examen sévère, mais bien fait de la philosophie de Locke. Nous avons aussi en français, par Martin Roche, un *Traité de la nature de l'âme et de l'origine de ses connaissances* contre le système de Locke, 1759, 2 vol. Un

traité intitulé : *Du gouvernement civil*, en anglais, qui a été assez mal traduit en français, 1724, in-12; il y a une édition de 1780. Le philosophe y combat fortement le pouvoir arbitraire, et semble même ébranler les principes de tout gouvernement monarchique. Trois *Lettres sur la tolérance en matière de religion*; quelques *Ecrits sur la monnaie et le commerce*; *De l'éducation des enfants*. Ce livre estimable à beaucoup d'égards, mais dont plusieurs endroits ont été critiqués avec raison, a été traduit en français, en allemand, en hollandais et en flamand. Un traité intitulé : *le Christianisme raisonnable*, traduit aussi en français, et imprimé en 1715, en 2 vol. in-12. Quelques propositions de ce livre, prises à la rigueur, pourraient le faire soupçonner de socinianisme. Il y soutient que J.-C. et les apôtres n'annonçaient d'autres articles de foi que de croire que J.-C. était le Messie. Il s'excusa ou tâcha de se justifier dans des lettres au docteur Stillingfleet. M. Coste a traduit *La défense de Locke*, et l'a ajoutée à celle du *Christianisme raisonnable*. Il y a du reste dans cet ouvrage d'excellentes choses et de solides réfutations du philosophisme; on y trouve même des observations sur la convenance et la nécessité de l'autorité suprême du chef de l'Eglise, qui seules suffisent pour confondre les richéristes, les jansénistes et fébronien. (*Voy. GROTIUS, MELANCTHON.*) Des *Paraphrases* sur quelques Epîtres de saint Paul; des *OEuvres diverses*, 1710, en 2 vol. in-12. Elles renferment une *Méthode* très-commode pour dresser des *recueils*: plusieurs savants l'ont suivie. Des *OEuvres posthumes*, qui contiennent des morceaux sur divers sujets de philosophie. Thurot a donné une édition revue des *ouvrages philosophiques et politiques* de Locke, 1821-25, 8 vol. in-8. Locke avait une grande connaissance des mœurs du monde et des arts. Il avait coutume de dire que « la connaissance des arts mécaniques renferme plus de » vraie philosophie que tous les systèmes, les hypothèses et les spéculations des philosophes. » Jugement qui lui fait honneur, et qui est d'une vérité aussi sensible qu'intéressante. Son style n'a ni la force de celui de la Bruyère, ni le coloris de celui de Malebranche; mais il a beaucoup de justesse, de clarté et de netteté. Sa conversation était enjouée. Il savait plusieurs contes agréables, qu'il rendait encore plus piquants par la manière dont il les racontait. Son humeur était portée à la colère; mais ses accès n'étaient que passagers, et il était le premier à reconnaître ses torts. L'ouvrage de Locke intitulé, *Du gouvernement civil*, a beaucoup servi à J. J. Rousseau pour son *Contrat social*; et ses *Lettres ou Pensées sur l'éducation*, n'ont pas été non plus inutiles au philosophe de Genève dans son *Emile*; mais on trouve chez Locke plus de profondeur et de modération.

LOCMAN, ou plutôt LOKMAN, fameux philosophe d'Ethiopie ou de Nubie. Les Arabes en racontent mille fables. Ils prétendent qu'il était esclave, et qu'il fut vendu aux Israélites du temps de Salomon. Quelques-uns lui donnent jusqu'à 500 et même 1000 ans d'existence. Ils en rapportent plusieurs choses que les Grecs ont attribuées à Esope. Nous avons un livre de *Fables* et de *Sentences* que les

Arabes disent être l'ouvrage de Locman; mais l'on croit que ce livre est moderne. S'il est vrai que Locman soit le même qu'Esope, il paraît que les Grecs ont forgé l'histoire de celui-ci sur celle du premier, et que dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, ils se sont approprié avec diverses altérations les hommes et les événements célèbres qui ont illustré l'Asie (1). Les fables et les apologues attribués à Locman sont trop conformes au génie des peuples où l'on prétend qu'il a vécu, pour croire que les Arabes aient ici pillé les Grecs. Les historiens peignent Locman comme un homme également estimable par ses connaissances et par ses vertus. C'était un philosophe taciturne et contemplatif, occupé de l'amour de Dieu, et détaché de celui des créatures. Dès savants ont prétendu que Locman était Salomon, et que ses apologues étaient ceux de ce philosophe roi. « L'histoire des premiers philosophes dont les Grecs se glorifient (dit un critique célèbre), et dont la patrie n'est nullement » certaine, contient un grand nombre d'altérations » de nos divines Ecritures; et spécialement quelques-uns des livres de Salomon (*le Sage* par excellence) ont eu l'influence la plus marquée dans » les ouvrages des philosophes de la Grèce, sous » différents noms, traduits de nos livres saints. Le » Locman des Orientaux, loin d'avoir été l'Esope » des Grecs, selon le préjugé commun, reprendra » son vrai nom de Salomon, lequel signifie sage en » hébreu, et a été traduit par celui de Locman, » qui a le même sens en arabe. Les auteurs orientaux parlent beaucoup de la sagesse de Salomon. » De ce personnage, qu'ils ont altéré, ils en ont » fait plusieurs, un entre autres sous celui de Locman. Locman est formé ordinairement de l'article » arabe *al*, et du mot *echm*, qui signifie sage. Dans » la Bibliothèque orientale de d'Herbelot, on trouve, » sur le mot LOCMAN, ALHAKIM LOCMAN, LOCMAN le Sage. C'est exactement le surnom de Salomon » traduit en arabe. Quelques-uns ont prétendu » qu'Esope était le même personnage que Locman » de Bidpay, appelé vulgairement *Pilpay*, et ont » par conséquent mis sur le compte de Locman les » fables d'Esope. Si Salomon a été masqué sous le » nom de Locman, cette découverte conduirait à un » doute très-grave sur quelques fables attribuées à » Esope, confondu avec Locman. En attendant des » éclaircissements sur un fait aussi important, nous » ferons observer que l'on trouve dans les Proverbes de Salomon (VI, 7), la fable de la Fourmi (2), » et celle du Pot de terre et du Pot de fer dans l'Eclésiastique (XIII, 5). Ce ne sont pas les seuls » apologues qu'on rencontre dans l'Ecriture sainte. » On y lit la fable des Arbres qui se choisissent un » roi (Judic. IX, 8), celle du Riche et du Pauvre, » et des Deux Fils, 2 Reg., XII, 1), du Cèdre et du » Chardon (4 Reg. 14, 9, et 2 paral., 25, 18). » Ainsi les écrivains sacrés ont évidemment l'hon-

(1) Voyez l'*Hist. vérit. des temps fabuleux*, tom. 5, pag. 571; et les articles FICIN, LAVACR, PLATON, etc.

(2) L'Ecriture nous dit expressément qu'il composa 3,000 paraboles ou apologues, et 1,005 poèmes. *Locutus Salomoni tria millia parabolas, et fuerunt carmina ejus quinque et mille.* III. Reg. IV, 32. Les Septante ont *quinquies mille*; mais l'hébreu et le chaldéen sont conformes à la Vulgate.

» neur de l'invention de l'apologue, puisque Hé-
 » siode, qui, longtemps avant Esope, avait donné
 » la fable de l'*Épervier* et du *Rossignol* (*Opera* et
 » *Dies*, 1, 200), est moins ancien que l'auteur du
 » livre des Juges, où nous trouvons la fable des
 » *Arbres*. » On pourrait citer, à l'appui de ces dévoile-
 » ments sur Locman, un ouvrage intitulé : *Vies*
des écrivains étrangers, tant anciens que modernes,
 par Le Prevôt, d'Exmes, Paris, 1784, où sont
 rapprochés les grands traits de ressemblance qui se
 trouvent entre Salomon et Locman. On pourrait ci-
 ter encore *Les Mélanges de littérature orientale*, par
 M. l'abbé** (Guillon), Paris, in-12. Dans les lettres qui
 terminent cet ouvrage, on prouve presque jusqu'à
 l'évidence que le Locman des Arabes est le premier
 fabuliste ; que l'Esope des Grecs n'en est que le tra-
 ducteur, et que son histoire, publiée par le moine
 Planudes, est fabuleuse et controuvée, ainsi que le
 recueil d'apologues qu'il a compilés très-maladroite-
 ment. De plus, dans les *Pensées* et *Adages*, tra-
 duits de l'arabe, on trouve plusieurs maximes de
 nos auteurs sacrés. Le premier adage est celui-ci :
*La crainte de Dieu est le commencement de la sa-
 gesse*. Ces rencontres singulières paraissent embar-
 rasser le traducteur. Il les attribue à l'*Influence éter-
 nelle de la nature*, toujours uniforme dans ses opé-
 rations, soit morales, soit physiques. Mais, sans
 critiquer l'espèce de phébus qu'on croit apercevoir
 dans cette *influence éternelle de la nature*, et sans
 demander au traducteur pourquoi cette influence
 éternelle n'a pas produit les mêmes adages chez
 tous les philosophes et chez toutes les nations, nous
 nous bornerons à remarquer que cette ressemblance
 des moralistes arabes avec ceux de l'Écriture reçoit
 une explication aussi simple que satisfaisante des
 observations que nous venons de faire. Erpénius a
 publié les *ables* de Locman en arabe et en latin,
 1615, 1656 et 1636, in-4 ; M. Caussin en a donné
 une édition meilleure et plus estimée, en 1818. Le
 jésuite Lassala les a traduites en vers latins, et Gal-
 land en français, avec celles de Bidpay, Paris, 1714,
 2 vol. in-12 ; elles l'ont été aussi par Gueulette,
 en 1724, et par Marcel, 1799, in-4 ; 1801, in-12,
 avec 4 nouvelles fables. Voy. ESOPÉ, PLANUDES, MÉ-
 ZIRIAC.

LOCNERUS ou LOCHNER (Michel-Frédéric), né à
 Furth, près de Nuremberg en 1662, mort à Nurem-
 berg, en 1720, à 58 ans, était très-versé dans l'anti-
 quité et dans l'histoire naturelle. On a de lui : *Pa-
 paver ex antiquitate erutum*, Nuremberg, 1715, in-4 ;
*Heptas dissertationum ad historiam naturalem perti-
 nentium*, 1717, in-4 ; *Rariora musæi besleriani*,
 1716, in-fol., et plusieurs autres ouvrages sur les
 simples exotiques.

** LOCRE (Jean-Guillaume, baron), né en 1758
 à Leipsig, de parents français, fut amené jeune à
 Paris, et après y avoir achevé ses études, se fit re-
 cevoir en 1785 avocat au parlement. Nommé en
 1792 juge de paix de la section de Bondy, il eut le
 courage, avec quatre de ses confrères, de se trans-
 porter aux Tuileries pour instruire contre les au-
 teurs de l'attentat du 20 juin ; et fit de concert avec
 eux tous les efforts pour prévenir la catastrophe du
 10 août. Retiré à Joigny, il put échapper à la pros-

cription. Une mission dont les habitants de cette
 ville le chargèrent près de la Convention, le fit
 connaître de Merlin et de Cambacérès qui lui fi-
 rent accepter la place de secrétaire-général du co-
 mité de législation. Plus tard il fut nommé secré-
 taire-rédacteur du conseil des Anciens, et ensuite
 secrétaire-général du conseil-d'état, et prit part en
 cette qualité à toutes les discussions qui préparèrent
 les divers codes. Privé de sa place au second retour
 du roi, il reprit la profession d'avocat, et dans les lo-
 sirs que lui laissaient les affaires dont il était chargé,
 continua les divers ouvrages qu'il avait commencés
 sous l'empire et qui lui assurent un rang distingué
 parmi les jurisconsultes. Il mourut à Mantes en
 1840, à 82 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Pro-
 cès-verbaux du conseil-d'état*, contenant la discussion
 du projet du code civil, 1801-04, 5 vol. in-4 ; *Es-
 prit du code civil*, 1806 et ann. suiv., 5 vol. in-4 ou
 7 in-8 ; *Esprit du code de commerce*, 1811-15, 10 vol.
 in-8 ; *Esprit du code de procédure*, 1815, 5 vol.
 in-8 ; *Législation civile, commerciale et criminelle de
 la France*, etc., 1826 et années suivantes, 24 vol.
 in-8.

LOCRES (Ferry de), né à Saint-Paul ou Saint-
 Pol, ville de l'Artois, en 1571, curé de Saint-Nicolas
 d'Arras, mort en 1614, partagea son temps entre
 les devoirs de son ministère et l'étude des anti-
 quités de son pays. Nous devons à ses recherches :
Discours de la noblesse, où il fait mention de la
 piété et de la vertu des rois de France, Arras, 1605,
 in-8 ; *Histoire des comté, pays et ville de Saint-
 Paul*, Douai, 1615, in-4 : ouvrage estimé ; *Chro-
 nicum belgicum ab anno 258 ad annum 1600*, Douai,
 1616 ; Arras, 1618, in-4. C'est plutôt une chro-
 nique du pays d'Artois que des Pays-Bas. La cri-
 tique y manque, surtout pour les premiers temps.

LOCUSTA, fameuse empoisonneuse, vivait à la
 cour de Néron, l'an 60 de Jésus-Christ. Ce prince
 barbare se servait de cette misérable pour faire pé-
 rir les objets de sa haine et de sa vengeance. Tac-
 cite dit qu'il craignait si fort de la perdre, qu'il la
 faisait garder à vue. Il employa son ministère lors-
 qu'il voulut se défaire de Britannicus. Comme le
 poison n'opérait pas assez tôt, il allait ordonner
 qu'on la fit mourir. Locusta donna deux doses de
 poison au malheureux Britannicus : la première
 n'opérant pas assez subitement, Néron frappa Lo-
 custa, et menaça de nouveau de la faire périr. Elle
 prépara alors une autre dose, si forte, que Britan-
 nicus tomba mort sur-le-champ : elle fut sauvée.
 Suétone rapporte que Néron lui faisait préparer
 ses poisons dans son palais, et que pour prix de
 ces abominables secrets, il lui pardonna non-seu-
 lement tous ses crimes, mais qu'il lui donna de
 grands biens et des élèves pour apprendre son mé-
 tier.

LOCUTIUS. Voy. AÏUS.

* LODOLI (Charles Contri de), de l'ordre de saint
 François, né à Venise en 1690, cultiva les sciences
 et les arts avec zèle, et fonda dans sa ville natale
 une école pour la jeune noblesse, d'où sont sortis
 des sujets distingués. Après avoir rempli les chaires
 de belles-lettres et de théologie, il fut nommé his-
 torien de son ordre, et censeur des livres ; mais il

s'est fait connaître plus particulièrement par son goût pour les beaux-arts. Il avait recueilli divers morceaux d'architecture, de peinture, sculpture et gravure, dont la suite mettait sous les yeux les progrès successifs de ces arts; mais un accident fit périr tous ses manuscrits et ses dessins. Il mourut à Venise le 27 octobre 1771. Les principes de Lodoli ont été développés dans un ouvrage italien intitulé : *Eléments d'architecture, ou l'art de bâtir avec une solidité scientifique, et une élégance non capricieuse*, Rome, 1786, in-4, tom. 1^{er}, le seul qui ait paru. L'auteur s'y justifie d'avoir écrit sur l'architecture sans être architecte, et passe en revue les monuments les plus célèbres de l'antiquité qu'il critique avec une hardiesse singulière. *Apologhi*, etc., Bassano, 1787, in-4. Ces apologues, auxquels on pourrait reprocher d'être un peu trop satiriques, sont en prose, mais écrits d'un style poétique.

LOEBER (Christian), théologien allemand, né à Orlamunde en 1683, mort en 1747, fut surintendant général à Altenbourg. On a de lui des *Dissertations académiques* et un *Abrégé de théologie* en latin. Il eut un fils, Gothilf Friedman, et une fille, Christine-Dorothée, qui se distinguèrent par leurs poésies.

LOER (Thierry), appelé aussi *Lærius de Stratis*, parce qu'il était natif d'Hoogstraten en Brabant, se fit chartreux à Cologne, et mourut à Wurtzbourg en 1554, après avoir composé sur les hosties miraculeuses conservées à Bruxelles, un ouvrage imprimé à Cologne en 1552, peu de temps après la maladie de la *suette*, qui avait fait de grands ravages à Bruxelles en 1529. C'est le premier ouvrage qui ait été imprimé sur ces hosties si célèbres dans la Belgique. Il a pour titre : *Præstantissima quedam ex innumeris miracula, quæ Bruxellis, nobili apud Brabantos oppido, circa venerabilem Eucharistiam hæcenus multis ab annis ad Christi gloriam fiunt*, etc. Quoique jusqu'à présent il n'y ait aucun autre imprimé connu avant cette époque, le fait historique est authentiquement prouvé, tant par les lettres originales de 1570 (époque du miracle), que par d'autres manuscrits rédigés par des témoins oculaires et contemporains, joints à une constante tradition et un culte non interrompu jusqu'à nos jours; culte qui n'a essuyé de critique que de la part des hérétiques, vers la fin du xvr siècle. On peut voir la *Dissertation* historique imprimée à Bruxelles, chez Lemaire, 1770, in-8, ou le précis qui s'en trouve dans le *Journ. hist. et litt.*, 1^{er} septembre 1790, p. 7.

LOERIUS. Voy. LOYER.

LOESEL (Jean), médecin et botaniste, né à Brandebourg, en 1687, a vécu jusqu'au milieu du xviii^e siècle à Königsberg. Il avait préparé sur les plantes indigènes de Prusse un grand ouvrage qui fut publié par son fils sous le titre de *Catalogus plantarum in Borussia nascentium*, Königsberg, 1654, in-4; puis par Gottsched, sous celui de *Flora prussica*, etc. Königsberg, 1705, in-4. Georges-André Helwig en a donné le *Supplément*, Dantzich, 1712, in-4.

LOEWENDAL (Ulric Frédéric Woldemar, comte

de), né à Hambourg en 1700, était arrière-petit-fils d'un fils naturel de Frédéric III, roi de Danemark. Il commença à porter les armes en Pologne en 1715, comme simple soldat; et, après avoir passé par les grades de bas-officier, d'enseigne et d'aide-major, il devint capitaine en 1714. L'empire alors n'étant point en guerre, il alla servir comme volontaire dans les troupes de Danemark contre la Suède, et s'y distingua par son activité et par son courage. La guerre étant survenue en Hongrie, il y passa en 1716, et se signala à la bataille de Péterwaradin, au siège de Tèmeswar, et à la bataille et au siège de Belgrade. Le roi Auguste de Pologne, au service duquel il entra ensuite, le créa maréchal-de-camp et inspecteur-général de l'infanterie saxonne. Il fit les campagnes de 1754 et de 1755, sur le Rhin. La czarine l'ayant attiré à son service, elle fut si contente de la manière dont il se conduisit dans la Crimée et dans l'Ukraine, qu'elle le nomma chef de ses armées. La grande réputation que sa valeur lui avait faite engagea le roi de France à se l'attacher. Il obtint, en 1745, le grade de lieutenant-général, et, dès l'année suivante, il se signala aux sièges de Menin, d'Ypres, de Furnes, et à celui de Fribourg en 1744. Dans la campagne de 1743, il commanda le corps de réserve à la bataille de Fontenoy, et partagea la gloire de la victoire. Il prit, dans la même campagne, Gand, Oudenarde, Ostende, Nieuport. Il commença la campagne suivante par les sièges de l'Ecluse et du Sas-de-Gand, et la finit par celui de Berg-Op-Zoom, qui fut prise d'assaut le 16 septembre 1747. Le duc de Parme avait échoué devant cette place en 1588, et Spinola en 1622. Depuis ces sièges, elle avait été fortifiée par le fameux Coehorn, le Vauban des Hollandais, qui la regardait comme son chef-d'œuvre. Mais des intelligences secrètes secondèrent la valeur française; et la brèche, à peine praticable, s'étant trouvée en plein midi, sans défenseurs, les assiégeants y entrèrent sans résistance. Un régiment écossais qui tenta de les en chasser, fut haché en pièces. Le lendemain de cette journée, le comte de Leowendal reçut le bâton de maréchal de France. Il ne survécut pas longtemps à sa gloire. Un petit mal qui lui survint au pied, et qui fut suivi de la gangrène, l'emporta en 1755, à 55 ans. Il avait été constamment attaché à la religion catholique, dont il pratiquait les devoirs, et laissa un fils élevé dans les mêmes sentiments, nommé François - Xavier - Joseph.

* L'OFFICIAL (Louis-Prosper), était, en 1789, lieutenant général du bailliage de la Chataigneraie. Député à l'assemblée constituante, dans laquelle il ne se fit pas remarquer, il fut, après la session, élu juge au tribunal de Parthenai (Deux-Sèvres). Renvoyé à la Convention, il s'y distingua par la droiture de ses principes, et surtout par le courage dont il fit preuve dans plusieurs occasions importantes. Lors du procès de Louis XVI, instruit que les voix pour la condamnation se balançaient, il en avertit Duchâtel (voy. ce nom), alors malade, qui vint voter en robe de-chambre et la tête enveloppée de flanelle : plusieurs voix demandèrent « quel » était le royaliste qui était allé chercher un spectre

» pour sauver le tyran ? » « C'est moi » dit Lofficial ; mais Jard-Panvilliers et d'autres députés ayant fait la même déclaration, on ne put connaître l'homme courageux qui avait voulu sauver son roi. Il parut rarement à la tribune ; mais il fut très-utile dans les comités où il s'opposa constamment aux mesures de rigueur, trop souvent admises par la majorité. Ce fut lui qui fit adopter le décret d'accusation contre Carrier. En déroulant le tableau des atrocités commises par ce monstre dans la Vendée ; il excita des mouvements d'horreur à plusieurs reprises dans l'assemblée et dans les tribunes. L'un des commissaires envoyés en décembre 1795 dans la Vendée pour travailler à sa pacification, il fit mettre en liberté tous les détenus. Dans le nombre se trouvait madame de Bonchamp, à laquelle il eut le bonheur de sauver la vie. De retour à la Convention, il dénonça les opérations de Hentz et Francastel. Réélu au conseil des Cinq-cents par plusieurs départements, il en fit partie jusqu'à la révolution de brumaire. Depuis il remplit les fonctions de juge au tribunal civil, puis de conseiller à la cour d'Angers, et mourut en 1815.

LOGOTHÈTE. Voy. ACROPOLITE.

LOHÉAC. Voy. LAVAL (André de).

LOHENSTEIN (Daniel-Gaspar de), poète allemand, né l'an 1653, à Nimptsch en Silésie, fut conseiller de l'empereur Joseph 1^{er}, et premier syndic de la ville de Breslaw (1666). Après avoir fait de bonnes études, il voyagea dans toutes les parties de l'Europe, où il s'acquit l'estime des savants. Il mourut en 1685, à 48 ans. Son génie avait été précoce ; à l'âge de 15 ans, il donna trois *Tragédies* qui furent applaudies. Il est le premier qui ait tiré la tragédie allemande du chaos. On a encore de lui : *Le généreux capitaine Arminius, vaillant défenseur de la liberté germanique*, Leipsick, 1689 et 1690, 2 vol. in-4. C'est un roman moral, assez ennuyeux, dont le but est d'inspirer de l'ardeur pour les sciences aux personnes destinées aux emplois publics ; *Des Poésies diverses*, Breslaw, 1680 et 1755 ; *des Réflexions poétiques* sur le 55^e chapitre d'Isaïe. Tous les critiques ne sont pas d'accord sur le mérite de Lohenstein : quelques-uns l'accusent d'avoir fondé dans sa patrie une école de mauvais goût, et d'avoir fait faire des pas rétrogrades à la poésie à peine tirée du chaos par Opitz, mais qui déjà commençait à être corrompue par Hofmannswaldau.

LOIR (Nicolas-Pierre), peintre, né à Paris en 1624, fit une étude si particulièrement des ouvrages du Poussin, et les copiait avec tant d'art, qu'il est difficile de distinguer la copie d'avec l'original. Louis XIV le gratifia d'une pension de 4,000 livres. Loir s'attacha au coloris et au dessin. Il avait de la propreté et de la facilité. Il peignait également bien la figure, le paysage, l'architecture et les ornements ; mais il excellait à peindre les femmes et les enfants. Il fut reçu à l'académie en 1665 : son chef-d'œuvre est le tableau de *Cléobis et Biton traînant le char de leur mère*. On a aussi de lui 150 gravures à l'eau-forte. Il mourut à Paris en 1679. — Alexis LOIR, son frère, s'est distingué dans la gravure. On estime beaucoup sa *Descente de croix*, d'après Jou-

venet, et un *Massacre des Innocents*, d'après Lebrun.

* LOISEAU (Jean-Simon), juriconsulte distingué, né en 1776 à Frasne en Franche-Comté, fit ses études au collège de Pontarlier, puis à l'école centrale de Besançon, où il suivit les leçons de Proudhon. Atteint par la réquisition et forcé d'entrer dans un régiment, il n'en continua pas moins ses cours de droit, et en les terminant, reçut le doctorat. Dégage du service militaire, il se rendit à Paris, où, dès 1804, il se fit connaître par sa coopération à la *Jurisprudence du Code civil*, journal qui cessa de paraître en 1812. A la réorganisation des tribunaux, il devint avocat à la cour de cassation, et il jouissait d'une grande réputation au barreau, lorsqu'il mourut prématurément à Paris, le 22 décembre 1822, à 46 ans. On a de lui : *Cause célèbre d'un enfant égaré dans la Vendée*, 1809, 2 vol. in-8 ; *Dictionnaire des Arrêts modernes*, 1809, 2 vol. in-8 ; *Traité des enfants naturels*, Paris, 1811, in-8, avec un *Appendice*, 1819, in-8 ; *De la juridiction des maires de village*, 1815, in-12 ; 2^e édit., 1816 ; *Mémoire sur le duel*, 1819, in-8 ; *Traité élémentaire des fromageries*, 1821, in-8.

LOISEAU. Voy. LOYSEAU.

LOISEL (Antoine), avocat au parlement de Paris, né à Beauvais en 1556, d'une famille féconde en personnes de mérite, étudia d'abord à Paris sous le fameux Ramus, qui le fit son exécuteur testamentaire, ensuite à Toulouse et à Bourges, sous Cujas. Il s'acquit une grande réputation par ses plaidoyers, et fut revêtu de plusieurs emplois honorables dans la magistrature. Il mourut à Paris en 1617, à 81 ans. On a de lui huit Discours intitulés : *La Guienne de M. Loisel*, parce qu'il les prononça, étant avocat du roi, dans la chambre de justice de Guienne, Paris, 1605, in-8 ; *Pasquier ou Dialogue des avocats du parlement de Paris*, Paris, 1652 ; *les Règles du droit français* ; *les Mémoires de Beauvais et Beauvoisis*, 1717, in-4, pleins de recherches curieuses ; *les Institutes coutumières*, 1710, 2 vol. in-12, réimprimées plusieurs fois ; l'édition de 1785 est la plus récente ; *des Poésies latines ; Opuscules divers*, 1656, in-4. Ils furent publiés par l'abbé Joly son neveu, chanoine de Paris, qui les orna de la Vie de l'auteur ; le *Trésor de l'histoire générale de notre temps*, depuis 1610 jusqu'en 1628, Paris, 1656, in-8, ouvrage médiocre, est de son fils Charles Loisel.

LOISEL. Voy. LOESEL.

** LOISELEUR - DESLONGCHAMPS (Auguste-Louis-Armand), orientaliste, né en 1805 à Paris, fut destiné à la carrière médicale que son père parcourait avec honneur ; mais son goût lui fit prendre une autre route. Il fréquenta d'abord le cours de persan de Sylvestre de Sacy, dont il fut un des élèves les plus distingués, puis étudia le sanscrit sous la direction de Chézy (voy. ce nom). Membre de la société asiatique, il lui proposa l'impression du texte de l'*Hitopadesha* (bons conseils), avec une traduction française ; mais elle ne voulut point en faire les frais. Cependant il avait écrit ce livre tout entier de sa main, et y avait joint des *scholies* et des *notes*. La traduction des *Lois de Manou*, 1852-55, 2 vol. gr. in-8, dont un pour le texte sanscrit,

commença la réputation de notre jeune savant. Ce livre, qui jette le plus grand jour sur la civilisation indienne, est un recueil de préceptes relatifs à la religion, à la morale et à la politique, que les Indiens considèrent comme une révélation divine et comme la base de tous leurs droits civils. Employé dès lors à la garde des manuscrits orientaux de la bibliothèque royale, il continua de consacrer à l'étude tous les instants que lui laissaient ses fonctions. En 1858, il donna dans le recueil connu sous le nom de *Panthéon* (voy. MARTIN Aîné), une édition des *Mille et une nuits* et des *Mille et un jours* (voy. GALLAND et PÉTIS DE LA CROIX), précédée d'un essai historique sur les *Contes orientaux*. La même année, il fit paraître son *Essai sur les fables indiennes et sur leur introduction en Europe*, in-8, ouvrage curieux et qui avait coûté beaucoup de recherches. Sa dernière publication est celle de l'*Amarakocha* (trésor d'Amara, ou trésor immortel), ou *Vocabulaire d'Amarasinha*, avec une traduction et un index, 1859, gr. in-8. Il venait d'en mettre au jour le 1^{er} volume, lorsqu'il mourut à Paris, le 10 janvier 1840, à un âge qui semblait lui promettre tout le temps nécessaire pour préparer et mettre à fin les autres travaux qu'il méditait. M. Dubeu, professeur de langue turque à la Bibliothèque royale, a terminé cette publication en 1845.

LOISON. Voy. LOYSON.

* LOIZEROLLES (Jean - Simon AVED de), né à Paris en 1755, était en 1789 conseiller du roi et lieutenant-général du bailliage de l'artillerie à l'arsenal de Paris. Il ne prit aucune part à nos troubles politiques ; mais ses anciens emplois et sa naissance étaient des titres plus que suffisants pour le rendre suspect. Il fut arrêté comme tel en 1793, et renfermé avec son fils dans la maison de Saint-Lazare. Le 7 thermidor, l'huissier du tribunal révolutionnaire se présente avec la liste de ceux qui devaient être mis en jugement, et nomme Loizerolles fils. Le père suivit l'huissier et parut à l'audience, où Coffinhal se borna à effacer sur l'acte d'accusation le mot fils, pour y substituer celui de père. Ainsi, ce généreux vieillard, contre lequel il n'existait pas de chef d'accusation, fut conduit à la mort et exécuté le 26 juillet 1794. En montant sur la fatale charrette, il s'écria : « Dieu soit loué, j'ai réussi ! » Mais cet acte héroïque, qui n'étonne pas dans un père, serait peut-être devenu inutile sans la révolution qui le lendemain, 9 thermidor (27 juillet), renversa Robespierre avec ses complices.

LOKMAN. Voy. LOKMAN.

LOLLARD, ou LOLHARD (Walter), hérésiarque anglais, prêcha ses erreurs en Allemagne, enseigna vers l'an 1513, que les démons avaient été chassés du ciel injustement, et qu'ils y seraient rétablis un jour. Saint-Michel et les autres anges coupables de cette injustice devaient être (selon lui) damnés éternellement avec tous les hommes qui n'étaient pas dans ces sentiments. Il méprisait les cérémonies de l'Eglise, ne reconnaissait point l'intercession des saints, et croyait que les sacrements étaient inutiles. Le mariage, selon lui, n'était qu'une prostitution jurée, etc. Ce fanatique se fit un grand nombre de disciples en Autriche, en Bohême, etc. Il établit

douze hommes choisis entre ses disciples, qu'il nommait ses apôtres, et qui parcouraient tous les ans l'Allemagne, pour affermir ceux qui avaient adopté ses sentiments. Les inquisiteurs firent arrêter Lollard, et, ne pouvant vaincre son opiniâtreté, le condamnèrent. Il fut brûlé à Cologne en 1522, sans donner aucune marque de repentir. On découvrit un grand nombre de ses disciples, dont on fit, selon Trithème, un grand incendie. Les lollards se propagèrent en Allemagne, passèrent en Flandre et en Angleterre. Ces enthousiastes séduisirent beaucoup d'Anglais, et leur secte fit des progrès dans ce royaume. Ils se réunirent aux wicléfites, et préparèrent la ruine du clergé d'Angleterre et le schisme de Henri VIII, tandis que d'autres lollards disposaient les esprits en Bohême pour les erreurs de Jean Huss, et pour la guerre des hussites. Tant il est vrai que laisser germer des sectes, c'est non-seulement préparer des maux inévitables à la religion, mais ébranler encore la constitution des états.

LOLLIA-PAULINA, impératrice romaine, petite-fille du consul Lollius, était mariée à C. Memmius Régulus, personnage consulaire, gouverneur de Macédoine, quand l'empereur Caligula fut épris de sa beauté. Afin de l'épouser dans les formes, il obligea Memmius de se dire le père de cette dame, dont il était le véritable mari. Elle ne porta pas longtemps le titre si envié et si dangereux d'impératrice. Caligula, dégoûté bientôt de la beauté de Lollia, la répudia sans motif ni prétexte, mais de sa seule volonté. Après la mort de Messaline, femme de Claude, successeur de Caligula, Lollia brigua l'honneur de devenir l'épouse de Claude ; mais Agrippine l'emporta par les intrigues de Pallas, accusa sa rivale de sortilège, et sous ce prétexte la fit bannir par l'empereur, puis assassiner par un tribun, l'an 49 de J.-C.

LOLLIEN (Spurius-Servilius-Lollianus), soldat de fortune, né dans la lie du peuple, s'avança dans les armes par son intelligence et sa bravoure. Il fut revêtu de la pourpre impériale par les soldats romains qui venaient de massacrer Posthume le Jeune. Ce fut dans le commencement de l'an 267. L'usurpateur se défendit à la fois contre les troupes de Gallien et contre les Barbares d'au-delà du Rhin. Après les avoir contraints de retourner dans leur pays, il fit rétablir les ouvrages qu'ils avaient détruits. Comme il faisait travailler ses soldats à ces travaux, ils se mutinèrent et lui ôtèrent la vie après quelques mois de règne.

LOLLIUS (Marcus), consul romain, fut estimé d'Auguste. Cet empereur lui donna le gouvernement de la Galatie, de la Lycaonie, de l'Isaurie et de la Pisidie, 25 ans avant J.-C. Il le fit ensuite gouverneur de Caius César, son petit-fils, lorsqu'il envoya ce jeune prince dans l'Orient pour y mettre ordre aux affaires de l'empire. Lollius fit éclater dans ce voyage son avarice et d'autres mauvaises qualités qu'il avait cachées auparavant avec adresse. Les présents immenses qu'il extorqua de tous les princes pendant qu'il fut auprès du jeune César, découvrirent ses vices. Il entretenait la discorde entre Tibère et Caius César, et l'on a cru même qu'il servait d'espion au roi des Parthes pour éloigner la

conclusion de la paix. Caius, ayant appris cette trahison, l'accusa auprès de l'empereur. Lollius, craignant d'être puni comme il le méritait, s'empoisonna, laissant des biens immenses à Marcus Lollius, son fils, qui fut consul, et dont la fille Lollia Paulina épousa Caligula. C'est ce dernier Lollius auquel Horace adresse la 2^e et la 8^e épître de son premier livre, et qu'il appelle *Maxime Lolli*.

LOLME (Jean-Louis de). Voy. DELOLME.

LOM ou LOMMIUS (Josse van), savant médecin, né à Buren, dans le duché de Gueldre, vers 1500, exerça sa profession principalement à Tournai et à Bruxelles, et mourut vers l'an 1562. Nous avons de lui : *Commentarii de sanitate tuenda in primum lib. De re medica C. Celsi*, Leyde, 1761 ; *Observationum medicinalium libri tres*. On en a fait un grand nombre d'éditions ; la plus récente est celle d'Amsterdam, 1761, in-12. Il a été traduit deux fois en français, Paris, 1712 et 1759 ; *De curandis febris*, Amsterdam, 1761. Le latin de Lommius est pur et élégant. On prétend qu'aucun médecin de son siècle n'a fait mieux connaître les maladies, ni prescrire une pratique plus judicieuse et plus sûre. Ses observations sont sages et solides. En parlant des avantages de la sobriété, il remarque que le précepte que fait l'Eglise de la quarantaine qui a lieu au commencement du printemps est parfaitement conforme aux lois de l'hygiène, et qu'étant observée avec régularité, elle prévient plusieurs maladies. Tous les ouvrages de Lommius ont été imprimés à Amsterdam en 1743 et 1761, 5 vol. in-12.

LOMAZZO (Jean-Paul), peintre et savant italien, né à Milan en 1558, devint habile dans la peinture et dans les belles-lettres. La littérature lui fut d'un grand secours quand il eut perdu la vue à la fleur de son âge (55 ans), suivant la prédiction que lui en avait faite Cardan. Il mourut en 1598. On a de lui deux ouvrages peu communs : un *Traité de la peinture* en italien, Milan, 1584, 1585, 1590, in-4 ; ouvrage excellent : le premier livre de ce traité a été traduit en français sous le titre de *Traité de la proportion naturelle*, Toulouse, 1649, in-fol. fig. ; *Idea del tempio della pittura*, 1590, in-4. Plusieurs poètes et savants ont célébré Lomazzo dans leurs écrits, soit comme littérateur, soit comme peintre. Ses *Poésies* sont encore très-estimées, et ses tableaux ornent les églises et les palais d'Italie.

LOMBARD (Pierre). Voy. PIERRE LOMBARD.

LOMBARD (Lambert), né à Liège en 1506, s'appliqua avec succès à la peinture. Il se perfectionna dans son art en Allemagne, en France, et surtout en Italie, où il passa à la suite du célèbre cardinal Polus. De retour dans sa patrie, il y établit le bon goût dans la peinture et l'architecture, et forma des élèves qui firent de grands progrès dans cet art. Hubert Goltzius publia la *Vie de Lombard* par Dominique Lampson, sous ce titre : *Lamberti Lombardi apud Eburones pictoris celeberrimi Vita*, Bruges, 1565, in-8. Goltzius y donne un témoignage éclatant de sa reconnaissance pour les leçons qu'il avait reçues de Lombard. Ce peintre était encore en vie l'an 1565 ; on ignore l'année de sa mort.

LOMBERT (Pierre), avocat au parlement de Pa-

ris, où il est né, fut uni aux solitaires de Port-Royal, et demeura quelque temps dans leur maison. Il traduisit les *Ecrits des saints Peres*, et mourut en 1710, après avoir publié plusieurs versions. Les plus estimées sont : l'*Explication des premiers chapitres du Cantique des cantiques*, par saint Bernard, Paris, 1670, in-8 ; le *Guide du chemin du ciel*, ou *Principes de la vie chrétienne*, écrit en latin par le cardinal Bona, Paris, 1681 ; les *Ouvrages de saint Cyprien*, Paris, 1672, 2 vol. in-4, Rouen, 1716, même format, accompagnés de notes, d'une nouvelle *Vie* de ce Père, tirée de ses écrits, et de la traduction de l'ancienne par le diacre Ponce, etc. ; une *Traduction des Commentaires de saint Augustin : De sermone Christi in monte*, Paris, 1685 et 1701, in-18 ; enfin la *Traduction de la Cité de Dieu* du même docteur, avec des notes, 1675, 2 vol. in-8 ; réimprimée en 1818, 5 vol. in-8, avec la *Vie de saint Augustin* et une *analyse de ses œuvres*, le tout extrait des *Vies des Peres*, de Godescard. On peut reprocher à Lombert ce qu'on a reproché à Dubois, autre traducteur du Port-Royal. Saint Bernard, saint Augustin et saint Cyprien ont chez lui à peu près le même style, les mêmes tours et le même arrangement.

LOMBES. Voy. AMBROISE de.

LOMEIER (Jean), ministre réformé, né en 1656 à Zutphen, mort dans le même lieu en 1699, s'est distingué par son *Traité historique et critique des plus célèbres bibliothèques anciennes et modernes*, imprimé à Zutphen en 1669, et Utrecht, 1680, in-8. De tous les livres que nous avons sur cette matière, c'est le plus savant, mais non pas le mieux écrit ; et depuis qu'il a été publié, il y aurait bien des additions à y faire.

LOMENIE (Henri-Auguste de), comte de Brienne, naquit à Paris en 1594. Le roi Louis XIII le fit capitaine du château des Tuileries, en 1622, et l'envoya en Angleterre deux années après, pour régler les articles du mariage de Henriette de France avec le prince de Galles. Il suivit le roi au siège de la Rochelle, dans le commencement du règne de Louis XIV, et eut ensuite le département des affaires étrangères. Il se conduisit avec beaucoup de prudence durant les troubles de la minorité, et mourut en 1666, à 71 ans. Il a laissé des *Mémoires* manuscrits, depuis le commencement du règne de Louis XIII jusqu'à la mort du cardinal Mazarin. On en a pris les morceaux les plus intéressants pour composer l'ouvrage connu sous le titre de *Mémoires de Lomenie*, imprimés à Amsterdam, 1719, 1725, 5 vol. in-12. L'éditeur les a poussés jusqu'en 1681. Ils offrent quelques détails curieux et des anecdotes utiles pour l'histoire de son temps. Ces mémoires ont été réimprimés avec une notice par M. Petitot dans la 2^e série des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, t. 55 et 56. Le P. Senault de l'Oratoire a fait l'*Oraison funèbre* du comte de Brienne.

LOMENIE (Louis-Henri de), comte de Brienne, fils aîné du précédent, né en 1655, fut pourvu en 1681, dès l'âge de 16 ans, de la survivance de la charge de secrétaire-d'état qu'avait son père, et commença à l'exercer à 25 ans, après avoir voyagé en différentes contrées d'Europe. Mais l'affliction

que lui causa la mort de sa femme, Henriette de Chavigni, en 1665, aliéna son esprit. Louis XIV fut obligé de lui demander sa démission. L'ex-ministre se retira chez les pères de l'Oratoire, après avoir vainement tenté d'entrer chez les chartreux. Il vécut d'abord avec sagesse, et reçut même les ordres sacrés; mais il ne tarda pas à se dégoûter d'une vie qui lui paraissait trop uniforme. Il reprit ses voyages, passa en Allemagne, s'enflamma, dit-on, pour la princesse de Mecklembourg, et lui déclara sa passion. Louis XIV, à qui cette princesse en porta des plaintes, ordonna à Loménie de revenir à Paris, et le fit enfermer à l'abbaye de Saint-Germain. On fut obligé de le confiner ensuite à Saint-Benoît-sur-Loire, puis à Saint-Lazare. L'écrit qui l'occupa le plus dans sa prison fut une Histoire du jansénisme, sous le titre de *Roman véritable*, ou *l'Histoire secrète du jansénisme, dialogues de la composition de M. de MELONIE (Loménie), sire de Nebrine*, etc., 1685. Cet ouvrage n'a point été imprimé; c'est un mélange de prose et de vers en 9 livres. Les portraits d'Arnauld, de Lancelot et de quelques autres y sont peints avec beaucoup de feu. L'auteur y ménage peu les solitaires de Port-Royal, dont les partisans ne l'ont pas ménagé à leur tour. Lorsqu'il pouvait calmer les agitations de son esprit, il était aimable; son cœur était sensible et généreux. Quelques années avant sa mort, il eut ordre de se retirer à l'abbaye de Saint-Séverin de Château-Landon, où il mourut en 1698. Outre son *Roman véritable*, dans lequel on recueillerait quelques anecdotes, si l'on pouvait en séparer le sérieux des plaisanteries qui y dominent, on a de lui : les *Mémoires de sa vie* en 5 vol. in-fol. (1); des *Satires* et des *Odes*, un *Poème*, plus que burlesque, sur les fous de Saint-Lazare. Les ouvrages précédents sont manuscrits. *L'Histoire de ses voyages*, in-8, écrite en latin avec assez d'élégance et de netteté, 1660, in-12; 1662, in-8, revue par Ch. Patin; la *Traduction* des Institutions de Taulère, 1665, in-8; un *Recueil de poésies chrétiennes et diverses*, 1671, 5 vol. in-12. On y trouve plusieurs de ses propres ouvrages. L'auteur avait de la facilité et de la vivacité; mais son imagination n'était pas toujours dirigée par un goût sûr. Les *Règles de la poésie française*, qu'on trouve à la suite de la Méthode latine de Port-Royal. C'est un canevas qui a servi à tous ceux qui ont écrit sur la même matière. *La Vie et les révélations de sainte Gertrude*, Paris, 1675, in-8.

* LOMÉNIE DE BRIENNE (Etienne-Charles de), cardinal, né à Paris en 1727, embrassa l'état ecclésiastique, pour se conformer aux désirs de ses parents. Attaché dès sa jeunesse au parti philosophique, il soutint en Sorbonne, le 50 octobre 1751, une thèse, dans laquelle l'abbé Mey signala plusieurs propositions hasardées. Grand-vicaire de l'archevêque de Rouen, il obtint en 1760 l'évêché de Condom, et en 1765 l'archevêché de Toulouse. Le nouveau prélat se fit remarquer par sa bienfaisance et dota sa ville épiscopale de plusieurs établissements utiles. On le citait comme un évêque administra-

teur, sorte de mérite dont on faisait alors beaucoup de cas. Aussi fut-il nommé de toutes les assemblées du clergé, où il acquit malheureusement trop d'influence. On eut un exemple de la légèreté avec laquelle il traitait les affaires, dans le rapport plein d'inexactitudes qu'il fit le 25 mai 1766, sur le concile d'Utrecht. Un arrêt du conseil l'ayant nommé, la même année, membre d'une commission créée pour la réforme des ordres religieux, on l'accusa d'avoir attisé la division dans les monastères, et contribué à dégoûter de leur état des hommes que l'esprit du siècle en éloignait déjà. Les assemblées du clergé de 1775, de 1775 et de 1780, se plaignirent de ces efforts sours; et quelques parlements même reprochèrent à la commission de n'avoir su que détruire, tandis qu'elle avait été créée pour conserver. Effectivement des maisons furent supprimées, des ordres détruits, et nulle part une meilleure discipline ne fut introduite, parce que ce n'était point ce que l'on souhaitait. A la mort de M. de Beaumont, archevêque de Paris, les partisans de M. de Brienne firent leurs efforts pour le faire nommer à ce siège; mais le choix du roi tomba sur M. de Juigné. L'archevêque de Toulouse tint plus tard un synode diocésain, où l'on s'occupa principalement des portions congrues et des secours à accorder aux ecclésiastiques vieux et infirmes; et les mesures que l'on prit sur ces deux points parurent sages. On n'eut garde d'oublier cette nouvelle occasion de vanter le zèle du prélat que l'on voulait porter au ministère. Habile à se ménager tous les genres de succès, Loménie avait placé près de la reine, en qualité de lecteur, une de ses créatures les plus dévouées, et qui ne tarda pas à prendre un grand ascendant sur l'esprit de cette princesse naturellement confiante. C'était l'abbé de Vermont, intrigant, actif, présomptueux, mais qui, dans toutes les circonstances, se montra fidèle à la reconnaissance qu'il devait à l'archevêque. Ennemi déclaré de Calonne, Loménie, après avoir réussi à surmonter le penchant de la reine pour ce ministre, qui trouvait en elle son principal appui, ne fut pas moins heureux à soulever contre le rival qu'il voulait renverser les notables du clergé et de la magistrature, et à le faire tomber dans la disgrâce du roi, qui lui retira la direction des finances. (*Voy. CALONNE*). Fourqueux, qui n'avait occupé qu'un moment le contrôle-général, ayant pris sa retraite en décembre 1787, Brienne devint principal ministre (le titre de premier ministre ne lui fut jamais donné), et fut nommé dans le même temps à l'archevêché de Sens, vacant par la mort du cardinal de Luynes; mais il parut bientôt fort au-dessous des fonctions qu'il avait brigüées avec tant d'ardeur et de persévérance. On jugea ses vues courtes, ses opérations mesquines, sa marche inconséquente et mal assurée. Après avoir attaqué les plans de Calonne, il voulut les faire exécuter; mais il se vit dans l'impuissance de surmonter les obstacles qu'il avait suscités, et le parlement de Paris s'étant opposé à l'enregistrement de l'impôt territorial et de celui du timbre, fut exilé à Troyes. Ces violences furent de peu de durée : l'opinion publique se prononça

(1) Ces *Mémoires*, restés si longtemps inédits, ont été publiés par F. Barrière, précédés d'un *Essai sur les mœurs et sur les usages du XVII^e siècle*, Paris, 1828, 2 vol. in-8.

avec une telle force, que le 24 août 1788, après une administration de huit mois, il fut remplacé par Necker. Le 15 décembre suivant, il obtint le chapeau de cardinal. La révolution ayant éclaté peu après, il s'en déclara le partisan et se vanta même de l'avoir préparée; mais, dominé par l'inconstance de son caractère, il mit dans les affaires de la religion la même incertitude et la même fluctuation qu'il avait apportée dans celles de l'état, et après avoir prêté le serment, il refusa de sacrer les premiers évêques constitutionnels. Ayant parlé depuis avec mépris de cette constitution, il changea de nouveau de langage. Il chercha néanmoins à s'excuser auprès du pape; mais bientôt après, livré à ses incertitudes et à son inconstance habituelle, il lui renvoya le chapeau qui ne lui fut pas rendu. Retiré à Sens, il y fut arrêté le 9 novembre 1793, puis obtint de retourner chez lui avec une garde. Il mourut le 16 février 1794, d'une attaque d'apoplexie fondroyante. On a dit qu'il s'était empoisonné; mais rien n'a justifié ce bruit. Il aimait beaucoup les livres, et avait formé une précieuse bibliothèque. (*Voy. LAIRE.*) Considéré comme évêque, on pourrait le juger non moins sévèrement que comme homme d'état. Austère dans ses mandements, il était très-relâché dans ses mœurs. Ce fut à ses liaisons avec les hommes dont s'enorgueillissaient alors la philosophie et les lettres, bien plus qu'à ses titres littéraires, qu'il dut en 1770, son admission à l'académie française, où il remplaça le duc de Villars. Beaulieu en a tracé ce portrait dans ses *Essais historiques sur la révolution de France*. « Calonne fut remplacé par Loménie » de Brienne, alors archevêque de Toulouse, prêtre » philosophe, ayant la réputation d'être athée, » ami de la liberté par principes et despote par » caractère, professant les opinions de J.-J. Rousseau, et se conduisant comme le cardinal de » Richelieu; courant après la pourpre romaine, » et se moquant avec ses amis des statuts de » Rome et de ce que la religion a de plus sacré; » discutant avec habileté sur les affaires publiques, » et ne connaissant point les hommes; esprit » superficiel, enfin, considéré comme homme de » génie, dont il n'était que la caricature. » Beaulieu ajoute que ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, et après plusieurs tentatives infructueuses de la part des personnes qui étaient les plus chères au roi, qu'on put enfin le déterminer à donner sa confiance à M. de Brienne. *Cet homme ne croit pas en Dieu*, disait ce religieux monarque à ceux qui le lui proposaient. Outre des rapports et discours dans les procès-verbaux des assemblées du clergé, il a publié : *Oraison funèbre du dauphin*, des *Lettres pastorales* et des *Mandements*, qui sont, peut-être ce qu'il a écrit de mieux.

LOMER (saint), *Laucomarus*, abbé au diocèse de Chartres, mourut le 19 janvier 594. Ses reliques, portées dans le diocèse de Blois, donnèrent lieu d'y fonder au x^e siècle une abbaye qui porte son nom.

* LOMET DE FOUCAUX (Antoine-François, baron, né à Château-Thierry (Aisne), en 1739, admis en 1777, à l'école des ponts-et-chaussées, fut en 1782

nommé ingénieur à Agen. Employé d'abord comme adjoint à l'état-major, puis comme aide-de-camp du général Servan, à l'armée des Pyrénées en 1792, il entreprit de l'abriter tout entière, et il exécuta son projet en moins de 15 jours : 475 baraques construites avec une célérité merveilleuse la sauvèrent des maladies dont plusieurs soldats étaient atteints. En 1794, il fit à l'école polytechnique, que Carnot et Prieur organisaient alors sous un autre nom, un cours de mécanique et de topographie; mais au 18 fructidor, il fut renvoyé à Agen, où il professa la chimie à l'école centrale. L'année suivante il refusa d'accompagner Bonaparte en Egypte, et quelques mois après fut attaché par Bernadotte au conseil central des opérations des armées. Bonaparte, devenu consul, l'accueillit froidement; toutefois, comme il connaissait son mérite, il ne tarda pas à le faire chef de division au ministère de la guerre. En 1805, Lomet fut nommé sous-chef de l'état-major-général de l'armée d'Allemagne, et, en 1807, commandant de la place de Braunau. Pendant son séjour dans cette ville il s'occupa de l'art lithographique qui prenait alors naissance en Allemagne, et dont il parvint à découvrir les procédés. Il vint en 1808, à Paris, apporter le résultat de ses recherches; mais la pierre qu'il avait apportée fut reléguée dans un coin du *Muséum d'histoire naturelle*, où elle se trouve encore classée parmi les *calcaires compactes*. Envoyé à l'armée d'Espagne, il y commanda la forteresse de Jaca, obtint sa retraite en 1810, ne s'occupa plus que de sciences et surtout de la lithographie, et mourut à Paris, le 10 novembre 1820. C'était un mathématicien très-ingénieux : il osa mystifier l'académie des sciences par un *mémoire* qu'il envoya à l'un de ses principaux membres, sous le nom de *Everling Hauberg*, chimiste allemand. Ce *mémoire*, dans lequel il développe avec adresse les procédés les plus singuliers et les plus impraticables, a été inséré dans le *Recueil de l'académie*. Il a publié : *Mémoire sur les eaux minérales et sur les établissements thermaux des Pyrénées*, 1795, in-8; *l'Invention d'un nouveau sextant*, 1799; *Théorie et pratique du nivellement et son application au calcul des terrasses; Traité de la construction, de l'équipement et des manœuvres des machines de théâtre, faisant suite aux recueils de charpenterie de Krafft*, gr. in-folio, texte en trois langues. Le dépôt de la guerre possède de lui en manuscrit un *Traité du baraquement des troupes*. « On pourrait, dit un biographe en parlant de Lomet, le nommer le Rabelais de la mécanique et le Sterne de la science. »

LOMONOSSOFF (Michel-Vasilievitch), célèbre poète russe, naquit en 1711, à Denissofka près de Kholmogori, sur la mer Blanche. Fils d'un pêcheur, il partagea d'abord les occupations de son père. La lecture de quelques livres que lui avait donnés un ecclésiastique, enflamma sa jeune imagination : n'écoulant plus que son désir de s'instruire, il s'enfuit de la maison paternelle et se rendit à Moscou, où il fut admis à l'école de Zaikonospask. Il y étudia les langues grecque, latine, allemande, française et les belles-lettres. Envoyé en Allemagne en 1756, aux frais du gouvernement, il y apprit la chimie,

les mathématiques, l'histoire, etc., d'abord à Marbourg et ensuite en Saxe. Lomonosoff remplit à Pétersbourg et à Moscou les chaires de ces diverses sciences, fut membre de l'académie de cette ville, de celle de Stockholm, de l'institut de Bologne, etc., et devint conseiller d'état, sous l'impératrice Elizabeth; il publia dans la langue du pays, en 1760, un *Abrégé des annales de Russie, depuis l'origine de la nation russe jusqu'à la mort du grand duc Jaroslaw I^{er}*, en 1054. Cet ouvrage a été traduit en allemand par le baron de Holbach et imprimé à Leipsig, et en français, Paris, 1769, in-12. L'auteur l'aurait poussé plus loin, sans sa mort arrivée le 4 avril 1765. Ses principaux ouvrages, comme poète, sont la *Pétreide*, en deux chants; deux tragédies, et plusieurs *Morceaux* lyriques. Il publia aussi un *Cours de rhétorique*, une *Grammaire russe*, un *Essai de physique et de métallurgie*; *Méditations du soir et du matin sur la grandeur de Dieu*. On a traduit en différentes langues la plupart des ouvrages de Lomonosoff. Sa vie a été écrite en russe par l'amiral Schichkoff.

* LONCHAMPS (Charles de), auteur dramatique, né en 1767, à l'île Bourbon, fut envoyé dès son enfance en Europe, et fit ses études à Rennes, d'où sa famille était originaire. Il retourna, en 1786, dans son pays natal, pour y recueillir l'héritage de son père, et, après deux années passées dans les plaisirs, il se mit à parcourir les Indes, sans autre but que de satisfaire sa curiosité. Il se lia à Chandernagor avec Jouy, et lorsqu'en 1791 une insurrection éclata dans cette colonie, il prit parti pour les insurgés, dont la conduite fut approuvée. A son retour en France, en 1792, il ne tarda pas à être désabusé de l'idée qu'il se formait du nouvel ordre de choses. Il fut arrêté comme suspect, et détenu 7 mois à Saint-Lazare. Ses dépenses excessives ayant dérangé sa fortune, Lonchamps se fit une ressource d'un talent qu'il n'avait cultivé que pour son plaisir, et donna seul ou en société à différents théâtres un assez grand nombre de pièces, dont deux seules sont restées au *Répertoire des auteurs* du 5^e ordre : *Le Séducteur amoureux*, 1805, comédie; et *Ma tante Aurore*, opéra-comique de l'école de Marivaux et de Dorat. Dégoûté de la carrière dramatique, il accepta la place de secrétaire des commandements de la grande duchesse de Berg, et fit, avec Murat, la campagne d'Austerlitz, en qualité d'officier d'état-major. Murat, devenu roi de Naples, lui donna les titres de chambellan et de surintendant de ses théâtres. A son retour d'Italie en 1811, il se retira dans la famille de sa femme à Louviers, où il mourut le 19 avril 1852. Il a laissé deux vol. in-12 de *Poésies diverses* et de *Chansons*, 1821, écrites avec facilité, mais où l'on désirerait plus de décence.

LONDE (François-Richard de la), né à Caen en 1685, mort en 1756, se livra à la poésie, à la musique, à la peinture, au dessin et au génie. Il a laissé : le *Plan et les vues de Caen*, exécutées avec beaucoup de netteté; *Paraphrases en vers des sept Psaumes de la pénitence*, 1748, in-8; *Mémoires concernant le commerce de la Basse-Normandie*, manuscrits; *Recherches sur l'antiquité du château de la*

ville de Caen, aussi en manuscrits; diverses *Pièces de poésies*, les unes manuscrites, les autres insérées dans des recueils ou journaux.

LONDONDERRY. Voy. CASTLEREAGH.

* LONDRES (Théophile-Ignace-Ansquer de), né à Quimper en 1728, à l'exemple de son frère Ansquer de Ponçot (voy. ce nom) entra chez les jésuites, et survécut à leur suppression. Il est auteur des *Variétés philosophiques et littéraires*, 1762, in-12, et l'éditeur des *Sermons du P. Le Chapelain*. On ne sait pas l'époque précise de sa mort; mais il ne vivait plus en 1806.

LONG (Jacques le), prêtre de l'Oratoire, né à Paris en 1665, fut envoyé dans sa jeunesse à Malte pour y être admis au nombre des clercs de St.-Jean-de-Jérusalem. A peine fut-il arrivé, que la contagion infecta l'île. Il rencontra par hasard des personnes qui allaient enterrer un homme mort de la peste : il les suivit; mais dès qu'il fut rentré dans la maison où il logeait, on en fit murer les portes, de peur qu'il ne communiquât le poison dont on le croyait attaqué. Cette espèce de prison garantit ses jours et ceux des personnes avec lesquelles il était enfermé. Le jeune Le Long, échappé à la contagion, quitta l'île qu'elle ravageait, et revint à Paris, où il entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1686. Après avoir professé dans plusieurs collèges, il fut nommé bibliothécaire de la maison de St.-Honoré à Paris. Cette bibliothèque augmenta de plus d'un tiers sous ses mains. L'excès du travail le jeta dans l'épuisement, et il mourut d'une maladie de poitrine en 1721, à 56 ans, regardé comme un savant vertueux. Ses principaux ouvrages sont : une *Bibliothèque sacrée*, en latin, réimprimée en 1725, en 2 vol. in-fol., par les soins du père Desmolets, son confrère et son successeur dans la place de bibliothécaire. Elle est divisée en deux parties; dans la première, il donne un catalogue des manuscrits et des textes originaux de la Bible avec leurs éditions et versions; dans la seconde, il donne une notice des auteurs et des ouvrages faits sur l'Écriture sainte. Une nouvelle édition avait été commencée par les soins de A. G. Marsch, avec des augmentations. Il n'en a paru que deux parties en 5 vol. in-4, Halle, 1778-90; *Bibliothèque historique de la France*, in-fol. Cet ouvrage, plein d'érudition et de critique, coûta bien des recherches à son auteur : il est d'une grande utilité à ceux qui s'appliquent à l'histoire de la nation française, et un homme d'esprit ne balance pas de l'appeler un véritable monument du règne de Louis XIV. On y trouve, ainsi que dans l'ouvrage précédent, quelques inexactitudes; mais quel ouvrage, surtout de ce genre, en est exempt? De Fontette en a donné, en 1768 et années suivantes, une nouvelle édition en 5 vol. in-fol., corrigée et considérablement augmentée. Un *Discours historique sur les Bibles polyglottes et leurs différentes éditions*, 1715, in-8.

* LONGCHAMPS (Pierre de), né, à ce que l'on croit, à la Rochelle, vers le milieu du xviii^e siècle, embrassa l'état ecclésiastique, ou du moins porta le titre d'abbé, resta constamment étranger aux affaires publiques, faisant son bonheur de la litté-

rature, et mourut à Paris le 22 avril 1818. On a de lui : *Malagrida*, tragédie en trois actes, 1765, in-12 (*Voy. Malagrida*) ; *Tableau historique des gens de lettres, ou Abrégé chronologique et critique de l'histoire de la littérature française, considérée dans ses diverses révolutions, depuis son origine jusqu'au XVIII^e siècle, 1767-1770*, 6 vol. in-12 ; ce n'est qu'un abrégé de l'*Histoire littéraire de la France*, par les bénédictins (*voy. RIVET*), qui n'y est pas citée une seule fois. L'auteur a cependant indiqué, par des notes, les sources ou autorités de ce qu'il dit ; mais il a pour cela copié les citations faites dans l'ouvrage des bénédictins, et comme ceux-ci ne sont pas allés au-delà du treizième siècle, c'est aussi là qu'il s'arrête. Son travail qui ne convient pas aux gens du monde ne suffit pas aux gens de lettres. *Élégies de Properce*, trad. en prose, 1772, in-8 ; nouv. édit. augm., 1802, 2 vol. in-8 ; quoique cet ouvrage, dans lequel l'abbé de Lonchamps fut aidé par son frère, soit sa meilleure production, dans plusieurs endroits Properce est loin d'avoir été rendu. *Élégies de Tibulle*, traduites en prose, 1776, in-8 ; *Histoire impartiale des événements militaires et politiques de la dernière guerre dans les quatre parties du monde, 1785*, 5 vol. in-12 ; ce livre est tombé dans l'oubli, et mérite d'y rester. Lonchamps a travaillé à la *Nouvelle bibliothèque de Campagne*. Il était membre de l'académie de La Rochelle.

LONGCHAMPS (Charles de). *Voy. LONCHAMPS*.

LONGPIERRE (Hilaire-Bernard de ROQUELEYNE, seigneur de), né à Dijon en 1639 d'une famille noble, fut secrétaire des commandements du duc de Berry, et eut quelque réputation comme poète et comme traducteur. Il se fit un nom dans le genre dramatique par trois tragédies : *Médée*, *Electre* et *Sésostriis* ; cette dernière n'a pas été imprimée. La première est restée au théâtre, et les amateurs la voient toujours avec plaisir. Ces pièces sont dans le goût de Sophocle et d'Euripide ; les détracteurs de l'antiquité se servirent des copies pour dépriser les originaux. On a encore de Longpierre : des *Traductions* prolixes et faibles en vers français, ou, pour mieux dire, en prose rimée, d'Anacréon, de Sapho, de Théocrite, 1688, in-12 ; de Moschus et de Bion, Amsterdam, 1687, in-12. L'auteur les a enrichies de notes qui prouvent qu'il connaissait l'antiquité, quoiqu'il ne sût en faire passer dans la langue française ni les beautés ni la délicatesse ; un *Recueil d'Idylles*, Paris, 1690, in-12. La nature y est peinte de ses véritables couleurs, mais la versification en est prosaïque et faible. Il mourut à Paris, en 1721.

LONGIANO (Fausto de), auteur italien du XVII^e siècle, dont on a un *Traité des duels* (en italien), Venise, 1552, in-8 ; des *Observations* sur les Oraisons de Cicéron, ibid., 1556, in-8 ; une *Traduction* de Dioscoride en italien, Venise, 1542, in-8.

LONGIN (saint), *Longinus* ; c'est ainsi qu'on a appelé le soldat qui perça d'un coup de lance le côté de Notre-Seigneur, lorsqu'il était en croix. Ce nom semble n'avoir d'autre fondement que le mot grec d'où il est dérivé, lequel signifie *lance*. Le texte sacré n'est pas absolument favorable à l'opinion

qui confond ce soldat avec le centurion qui s'écria : *Vraiment cet homme était le Fils de Dieu*. Il ne faut cependant pas s'élever avec trop de zèle ou de confiance contre ces sortes de traditions, appuyées des martyrologes, et peut-être d'autres témoignages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

LONGIN (Denys), nommé par les anciens auteurs *Longinus Cassius* et *Dionysius Longinus*, philosophe et littérateur, né à Athènes, et originaire de Syrie, eut une grande réputation dans le 5^e siècle par son éloquence et par sa philosophie. Il fut disciple d'Ammonius Saccas, et ami de Plotin. Ce fut lui qui apprit le grec à Zénobie, femme d'Odénat et reine de Palmyre. Cette princesse le fit son ministre. L'empereur Aurélien ayant assiégé sa capitale, Longin lui conseilla de résister autant qu'elle pourrait. On dit qu'il lui dicta la réponse noble et fière qu'elle fit à cet empereur, qui la pressait de se rendre. Longin fut la victime de son zèle pour Zénobie. Palmyre ayant ouvert ses portes à Aurélien, ce prince le fit mourir en 275. Longin souffrit les plus cruels tourments avec constance, et consola même ceux qui pleuraient autour de lui. Cet homme illustre avait un goût délicat et une érudition profonde. On disait de lui qu'il était une *bibliothèque vivante*, et on disait vrai. Il avait composé en grec des *Remarques critiques* sur tous les anciens auteurs. Cet ouvrage n'existe plus, ainsi que plusieurs autres productions de philosophie et de littérature, dont il ne nous reste que le *Traité du sublime*. L'auteur y donne à la fois des leçons et des modèles ; il y rend justice aux beautés de l'écriture sainte, et admire en particulier les expressions vives et énergiques dont se sert Moïse dans l'histoire de la création. Cet opuscule est admirable par la justesse et la profondeur des aperçus, la délicatesse, l'élégance, la simplicité et la force du style. C'est sans contredit le meilleur de tous les critiques de l'antiquité. Boileau l'a traduit en français : sa traduction est élégante, mais un peu froide ; les morceaux poétiques y sont rendus en très-beaux vers. Il en existe une autre traduction par D. Lancelot, bénédictin à Ratisbonne. Tollius a fait imprimer celle de Boileau à Utrecht, en 1694, in-4, avec les remarques de différents savants. Boileau a accompagné sa traduction de plusieurs *notes*, dont quelques-unes peuvent être utiles. Il y en a une édition en grec, latin, italien et français, de Vérone, 1755, in-4. La meilleure est celle de Weiske, Leipzig, 1809. Il nous reste aussi de Longin quelques *Fragmentes des Scholies* sur Ephésion ; la préface du *Traité des Fins* ; quelques endroits d'une rhétorique enfouis dans celle d'Apsine ; un passage du livre de l'âme, et une portion de lettre à Porphyre.

LONGIN (César Longinus), est auteur d'un livre singulier et peu commun, intitulé : *Trinum medicum*, Francfort, 1616, 1650 ou 1675, in-12.

* LONGIN (Pierre-François), prédicateur, né à Gray en 1766, admis à la prêtrise au mois de mars 1790, ne put exercer que fort peu de temps le ministère avant les troubles qu'amena le serment qu'il refusa de prêter. Obligé de s'expatrier en 1792, il trouva un asyle en Suisse et se fit con-

naître avantagement par le panégyrique de sainte de Chantal, qu'il prononça dans la chapelle de la visitation à Fribourg, en présence de plusieurs évêques. Rentré en France à l'époque du concordat, il fut nommé vicaire à Meulan, puis à Notre-Dame de Versailles et à Saint-Germain l'Auxerrois. Il parut dès lors avec distinction dans la plupart des chaires de Paris. Nommé à la cure de Saint-Louis d'Antin en 1850, il devait prêcher cette année le panégyrique de saint Louis devant l'académie française. Accablé d'infirmités, il mourut, le 21 septembre 1857, d'apoplexie, en Franche-Comté, où il était venu voir sa famille. On a de lui un volume de *Sermons*, Paris, in-8, renfermant cinq discours : sur la *confession*, la *vertu*, l'*amour de Dieu*, la *foi* et l'*aumône*; et les panégyriques, de *sainte Chantal*, de *saint Louis* et de *saint Vincent de Paul*. On y loue surtout la sagesse du plan et la noble simplicité du style, également éloigné de l'enflure et de la familiarité.

LONGINUS. Voy. CASSIUS.

LONGO (Georges), docteur et premier garde de la bibliothèque ambrosienne de Milan, vivait au commencement du xvi^e siècle. Il laissa un *Traité* en latin, plein d'érudition, touchant les *cachets des anciens*, Milan, 1613, in-8. On le trouve aussi dans le recueil des divers traités *De annulis*, publié à Leyde en 1671.

LONGO (Pietro). Voy. AARSENS.

* LONGOBARDI (Nicolas), supérieur des missions à la Chine, naquit en 1563, à Calata-Girone, en Sicile. Admis à 19 ans dans la société des jésuites, il sollicita la faveur d'être envoyé dans les missions de l'Orient, et s'embarqua en 1596 pour la Chine. Il demeura plusieurs années dans la province de Kiang-si, où il opéra de nombreuses conversions qui excitèrent la jalousie des bonzes. Accusé par eux d'adultère, il prouva son innocence, et pardonna à ses calomniateurs. Il gagna la bienveillance de l'empereur, et ne fut plus inquiété. Le P. Ricci l'ayant désigné pour lui succéder dans son emploi de supérieur-général, il le remplit avec autant de zèle que de succès, et mourut à Pékin, le 11 décembre 1655. Il connaissait à fond la langue chinoise, et a laissé : *Annux litteræ e Sinis anni 1598*, Mayence, 1601, in-8; *Prières journalières de la sainte loi*, écrites en chinois. La bibliothèque du roi en possède plusieurs exemplaires; des *Livres de piété*; un *Traité de l'âme*; un autre sur le *Tremblement de terre*, arrivé à Pékin, en 1624; *De Confucio ejusque doctrina tractatus*, traduit en français, 1701, et en espagnol, par le père Navarrete, qui l'a publié, avec des notes, dans ses *Tratados*, ou *Traités historiques sur la Chine*. L'ouvrage du père Longobardi a été réimprimé dans ses *Epistolæ* de Leibnitz *ad diversos*.

LONGOLIUS. Voy. LONGUEIL.

LONGOMONTANUS (Christian), astronome danois, né à Langsberg, village du Jutland, dans le Danemarck, en 1562, était fils d'un pauvre laboureur. Il essuya dans ses études toutes les inconvénients de la mauvaise fortune, partageant, comme le philosophe Cléanthe, tout son temps entre la culture de la terre et les leçons que le ministre du

lieu lui donnait. Il se déroba du sein de sa famille à l'âge de 14 ans, pour se rendre dans un collège. Quoiqu'il fût obligé de gagner sa vie, il s'appliqua à l'étude avec tant d'ardeur, qu'il se rendit très-habile, surtout dans les mathématiques. Longomontanus étant allé à Copenhague, les professeurs de l'université le recommandèrent au célèbre Tycho-Brahé, qui le reçut très-bien en 1589. Longomontanus passa huit ans auprès de ce fameux astronome, et l'aïda dans ses observations et dans ses calculs. Entraîné par le désir d'avoir une chaire, il quitta Tycho-Brahé, et devint professeur de mathématiques à Copenhague, en 1605, emploi qu'il remplit avec beaucoup de réputation jusqu'à sa mort, arrivée en 1647. On a de lui plusieurs ouvrages estimables. Les principaux sont : *Astronomia danica*, Amsterdam, 1640, in-fol. L'auteur y propose un nouveau système du monde, composé de ceux de Ptolémée, de Copernic et de Tycho-Brahé; ce système n'a pas eu beaucoup de sectateurs, quoiqu'il semble réunir les avantages de tous les autres. Il servit à montrer combien on avait tort de vouloir établir un système certain sur une chose qui pouvait être expliquée de tant de manières diverses. (Voy. SCHEINER, COPERNIC, TYCHO, etc.) *Systema mathematicum*, in-8; *Problemata geometrica*, in-4; *Disputatio ethica de animæ humanæ morbis*, in-4. Parmi les maladies de l'esprit humain, l'auteur ne compte pas cette manie qui dévorait les philosophes de son temps, comme ceux du nôtre, de vouloir faire chacun un système, et de chercher sans cesse ce qu'on ne peut trouver. Longomontanus y était sujet comme les autres. Il croyait bonnement avoir trouvé la quadrature du cercle; il consigna cette prétendue découverte dans sa *Cyclométrie*, 1612, in-4, et réimprimée en 1617 et 1664; mais Pell, mathématicien anglais, lui prouva que sa découverte était une chimère. Voy. les *Mémoires de Nicéron*, tome 8.

LONGUEIL (Richard-Olivier de), archidiacre de Rouen, puis évêque de Coutances, était d'une ancienne famille de Normandie. Le pape le nomma pour revoir le procès de la pucelle d'Orléans, et il se signala parmi les commissaires qui déclarèrent l'innocence de cette héroïne et l'injustice de ses juges. Charles VII l'envoya ambassadeur vers le duc de Bourgogne, le fit chef de son conseil, premier président de la chambre des comptes de Paris, et lui obtint la pourpre romaine du pape Calixte III, en 1456. Le cardinal de Longueil se retira à Rome sous le pontificat de Pie II, qui lui confia la légation d'Ombrie, et lui donna les évêchés de Porto et de Sainte-Rufine, réunis ensemble, comme un gage de son estime. Il mourut à Pérouse en 1470, regretté du souverain pontife et des gens de bien.

LONGUEIL (Christophe de), *Longolius*, littérateur célèbre, selon Scévole de Sainte-Marthe, était fils naturel d'Antoine de Longueil, évêque de Léon, et naquit, en 1470, à Malines, où son père était ambassadeur de la reine Anne de Bretagne, qui l'avait fait déjà son chancelier. Selon Erasme (qui l'assure sur la foi de Pierre Longueil, oncle paternel de Christophe), il était Hollandais, de la ville de Schoonhove. Il montra de bonne heure beaucoup

d'esprit et de mémoire, et embrassa toutes les parties de la littérature : antiquités, langues, droit civil, droit canon, médecine, théologie. Le succès avec lequel il exerça à Paris la profession de jurisconsulte lui valut une charge de conseiller au parlement. Il fut professeur de droit à Poitiers. Pour donner encore plus d'étendue à son génie, il parcourut l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse, où il fut retenu captif par le peuple, irrité contre les Français vainqueurs à la bataille de Marignan, qui venait de se donner. L'évêque de Sion, dans la Valais, le délivra des mains des Suisses, et lui donna de l'argent pour aller à Rome, où il fut bien accueilli par le pape et les cardinaux. Il mourut à Padoue en 1522, à 52 ans. On a de lui des *Epîtres* et des *Harangues*, avec sa *Vie* par le cardinal Polus, Florence, 1524, in-4; Paris, 1755, in-4. La diction en est pure et élégante, mais le fonds n'en est pas toujours assez fourni. Il était du nombre des savants qui imitaient avec succès le style de Cicéron. Dans ses premières productions, il a peut-être trop accordé à une imagination abondante et vigoureuse; mais le jugement et la réflexion réparèrent bientôt cet abus de richesses. L'auteur de la vie du cardinal Polus (voy. PHILIPS Thomas) fait de Longolius le plus grand éloge, et l'on ne peut disconvenir que cet éloge ne soit bien mérité. Bembo lui fit une épitaphe en latin, et Marot une en français.

LONGUEIL (Jean de), sieur de Maisons, de la famille des précédents, fut président aux enquêtes au parlement de Paris, et ensuite conseiller d'état en 1549, sous Henri II. Il se rendit célèbre dans ces emplois par son habileté et sa prudence, et laissa un *Recueil* curieux de 271 *Arrêts notables* rendus de son temps. Il mourut le 1^{er} mai 1561.

LONGUEIL, ou LONGOLIUS (Gilbert de), né à Utrecht en 1507, fut médecin de Herman, archevêque de Cologne, et mourut dans cette dernière ville en 1545. Comme il avait paru attaché au luthéranisme, on ne voulut pas l'enterrer à Cologne, et ses amis furent obligés de transporter son corps à Bonn. On a de lui : *Lexicon græco-latinum*, Cologne, 1555, in-8; des *Remarques* sur Ovide, Plaute, Cornélius-Népos, Cicéron, Laurent Valla, etc., Cologne, 4 vol. in-8; une *Traduction latine* de Plutarque, Cologne, 1542, in-8; une *Versión latine* du deuxième concile de Nicée; une *Edition grecque et latine*, avec des notes, de la Vie d'Apollonius de Tyane, par Philostrate, Cologne, 1552, in-8; *Dialogus de avibus et earumdem nominibus græcis, latinis et germanicis*, Cologne, 1544, in-8. Voy. Nicéron, tom. 17 et 20.

LONGUERUE (Louis DEFOUR de), savant abbé de Sept-Fontaines et du Jard, naquit à Charleville, d'une famille noble de Normandie, en 1652. Son père n'épargna rien pour son éducation. Richeliet fut son précepteur; d'Ablancourt, son parent, veilla à ses études, et ne manqua pas, en bon calviniste, de lui donner du goût pour les erreurs de sa secte. A 14 ans, il commença à s'appliquer aux langues orientales; il savait déjà une partie des langues mortes, et quelques-unes des vivantes : c'est cette précocité, sans doute, et cette surcharge d'idées qui

dérangea son jugement, qui ne fut jamais au même degré que sa mémoire. L'histoire fut la partie de la littérature à laquelle il se consacra, sans négliger pourtant la théologie, l'Ecriture sainte, les antiquités et les belles-lettres. Ne connaissant d'autres délassements que le changement de travail et la société de quelques amis, il leur ouvrit libéralement le trésor de ses connaissances, et composait souvent pour eux des morceaux assez longs; mais ces services n'étaient pas assaisonnés de bonne grâce. Des traits trop vifs et souvent brusques, des saillies d'humeur, des critiques téméraires, une liberté cynique, un ton tranchant et souvent trop hardi : voilà le caractère de sa conversation. C'est aussi celui du *Longueruana*, recueil publié après sa mort. On l'y voit en déshabillé, et ce déshabillé ne lui est pas toujours avantageux. Ce savant mourut à Paris en 1755, à 81 ans. On a de lui : *Dissertation latine* sur Tatien, dans l'édition de cet auteur, Oxford, 1700, in-8; *Description historique et géographique de la France ancienne et moderne*, Paris, 1719, in-fol., 1722, in-fol. C'est le texte d'un atlas de Danville avec les cartes de ce géographe, et publié par l'abbé Béraud. Les exemplaires non cartonnés sont rares et recherchés. L'auteur n'y paraît ni géographe exact, ni bon citoyen. Il y rapporte quantité de faits contre le droit immédiat des rois de France sur la Gaule transjurane et sur d'autres provinces; *Annales Arsacidarum*, Strasbourg, 1752, in-4; *Traité d'un auteur romain sur la transsubstantiation*, Londres, 1686, in-12, que l'on faisait fausement passer sous le nom du ministre Allix son ami, et qui n'est point favorable à la foi catholique. Il paraît par quelques endroits du *Longueruana* qu'il pensait sur certains points de doctrine comme les protestants, entre autres, sur la confession auriculaire; il y vante le *Bellum papale* de Thomas Jamès, comme un ouvrage utile et important. Cet abbé, léger dans ses critiques et facile à se prévenir, n'avait pas vu, sans doute, la réfutation du P. Bukentop. (Voy. ce nom et BLANCHIN.) Quelques *Dissertations* sur les antiquités françaises et romaines; plusieurs ouvrages *manuscrits*, dont on peut voir la liste à la tête du *Longueruana* par l'abbé Guizon, publié par Desmarets, Berlin (Paris), 1734, 2 part. in-12. On trouve une notice des *Manuscrits* de Longuerue, ainsi que de ses autres ouvrages, dans le recueil de *Pièces intéressantes*, par l'auteur lui-même. On peut consulter aussi le *Dictionnaire de Moréri* et les *Mélanges historiques et philologiques* de Michault, tom. 2. p. 290.

LONGUEVAL (Jacques), historien, né près de Péronne en 1680, d'une famille obscure, fit ses humanités à Amiens et sa philosophie à Paris avec distinction. Il entra ensuite dans la société des jésuites, où il professa avec succès les belles-lettres, la théologie et l'Ecriture sainte. S'étant retiré dans la maison professe des jésuites de Paris, il y travailla avec ardeur à l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, dont il publia les huit premiers volumes. Il s'occupait de la continuer, lorsqu'il mourut d'apoplexie le 11 janvier 1755, à 54 ans. Cette *Histoire* (Paris, 1750-1749, 18 vol. in-4; Nîmes, 1782,

18 vol. in-8 et in-12, souvent réimprimée), est, dit Sabatier, un chef-d'œuvre. L'intérêt et l'utilité y fixent tour à tour l'esprit du lecteur, que l'historien sait intéresser par un mélange de méthode, de clarté, de critique et d'élégance. Tous les objets sont présentés sous un jour qui aide autant le jugement que la mémoire. On aime voir les événements racontés sans enthousiasme et développés avec impartialité. Les Discours préliminaires qui ornent les quatre premiers volumes prouvent une érudition profonde et une critique judicieuse. Les pères Fontenay, Brumoy et Bertier l'ont continuée, et l'ont poussée jusqu'au 18^e vol. in-4, et jusqu'à l'an 1559. On a encore du père Longueval : un *Traité du schisme*, in-12, Bruxelles, 1718 ; une *Dissertation sur les miracles*, in-4 ; d'autres *Ecrits* sur les disputes de l'Eglise de France, dans lesquels on trouve de l'esprit et du feu ; une *Histoire* étendue du *semi-pélagianisme*, en manuscrits. On trouve l'éloge de Longueval par Fontenay en tête de la continuation de l'*Histoire de l'Eglise gallicane*.

LONGUEVILLE, nom d'une famille célèbre dont la tige fut François 1^{er} d'Orléans, comte de Du-nois et de Longueville, gouverneur du Dauphiné et grand chambellan de France. (Voy. DUXOIS.) — LONGUEVILLE (Anne-Geneviève de Bourbon, duchesse de), née au château de Vincennes en 1619, était fille de Henri II, prince de Condé, et de Marguerite de Montmorency. Elle était sœur du grand Condé et du prince de Conti. Lors de sa naissance, son père était prisonnier d'état à Vincennes. Elle épousa à l'âge de 25 ans Henri d'Orléans, duc de Longueville ; elle alla le rejoindre à Munster en 1646, et fut reçue partout avec une grande magnificence. Revenue en France, elle se jeta dans le parti opposé à Mazarin. Son époux, qui s'était signalé comme plénipotentiaire au congrès de Munster, et qui avait le gouvernement de Normandie, embrassa aussi le parti de la Fronde, et ensuite la faction de Condé et de Conti, dont il partagea la prison en 1630. Dès qu'il eut recouvré sa liberté, il renonça pour toujours aux partis qui troublaient l'état. La duchesse de Longueville fut moins sage. Ardente, impétueuse, née pour l'intrigue et la faction, elle avait tâché de faire soulever Paris et la Normandie ; elle s'était rendue à Rouen, pour essayer de corrompre le parlement. Se servant de l'ascendant que ses charmes lui donnaient sur le maréchal de Turenne, elle l'avait engagé à faire révolter l'armée qu'il commandait. Pour gagner la confiance du peuple de Paris pendant le siège de cette ville, en 1648, elle avait été faire ses couches à l'Hôtel-de-Ville. Le conseil municipal avait tenu sur les fonts de baptême l'enfant qui était né, et lui avait donné le nom de *Charles-Paris* ; ce prince, d'une grande espérance, fut tué au passage du Rhin, en 1672, avant d'être marié. C'est dans son appartement que tout se discutait et se décidait. Toutefois, peu ferme de caractère, elle semblait plutôt viser à la célébrité qu'à tout autre but ; et, après la journée des barricades, on la vit hésiter sur le parti qu'il convenait de prendre. La paix ayant été signée en 1649, elle reparut à la cour ;

mais elle y fut reçue froidement. Lorsque les princes furent arrêtés (1630), madame de Longueville érita la prison par la fuite, et ne voulut point imiter la conduite prudente de son époux. Elle se retira en Normandie, puis à Rotterdam, à Stenay. Elle se concerta avec Turenne qu'elle avait conquis au parti des frondeurs pour entrer en France, et délivrer les princes ; mais enfin la reine ayant consenti à leur rendre la liberté, la duchesse vint de nouveau à la cour, et tout sembla oublié. Quelque temps après de nouvelles brouilleries eurent lieu entre la reine et la duchesse. Celle-ci alla à Bourges, puis à Bordeaux : les troubles recommencèrent ; mais la més-intelligence s'étant glissée parmi les chefs, Mazarin trouva moyen de les amener à la paix. Cependant le feu de la guerre civile étant éteint, elle revint en France ; et comme il fallait un aliment à sa vivacité et à son inquiétude naturelle, elle se jeta dans les affaires du jansénisme. Elle y mit la même ardeur qu'elle avait fait paraître dans les guerres civiles. Après la mort du duc de Longueville, en 1665, elle quitta la cour pour se lier plus étroitement avec le parti, fit construire à Port-Royal-des-Champs un bâtiment pour s'y retirer, et se partagea entre ce monastère et celui des Carmélites du faubourg Saint-Jacques. Elle mourut dans ce dernier le 13 avril 1679, et y fut enterrée. Son cœur fut porté à Port-Royal. Ce fut elle qui forma le projet de la paix de Clément IX, qui se donna tous les mouvements nécessaires pour la faire conclure, et qui n'y réussit, comme l'on sait, que d'une manière illusoire, sans aucun bien durable. (Voy. CLÉMENT IX.) Son hôtel fut l'asile des écrivains de Port-Royal ; elle les déroba à la poursuite de l'autorité tant ecclésiastique que civile, soit par son crédit, soit par les moyens qu'elle trouvait de les soustraire aux arrêts qui tendaient à la destruction de cette secte naissante. On a de la duchesse de Longueville un écrit imprimé dans le *Nécrologe* de Port-Royal, où elle peint ses sentiments religieux. Villefore a donné sa *Vie*, Amsterdam, 1759, 2 vol. in-8 ; panégyrique dicté par l'esprit de parti ; et Lémontey une *notice sur cette princesse* dans la Galerie française.

LONGUEVILLE (Antoinette d'ORLÉANS de). Voy. ANTOINETTE.

LONGUS, rhéteur grec, dont on ignore le véritable nom, fameux par son roman intitulé : *Pastorale de Daphnis et de Chloé*, en 4 livres. Comme les auteurs anciens ne parlent point de Longus, il est difficile de fixer avec certitude le temps auquel il a vécu ; on croit cependant que c'est vers le milieu du iv^e siècle. Les meilleures éditions de Longus sont celles de Columban, Florence, 1598 ; de Jungerman, 1605, in-8, de Franeker 1660, in-4 ; du docteur Bernard, Paris, 1754 ; de Dutens, Paris, 1776 ; de Boden ou Variorum, Leipsig, 1777 ; de Villoison, 1778, in-8 ; de Parme, Bodonio, 1786 ; de Corai, 1802, in-8 ; de Schaefer, Leipsig, 1805, et de Courier, Rome, 1810. C'est la première dans laquelle se trouve le fragment découvert par ce savant helléniste dans un manuscrit de la Laurentienne de Florence. (Voy. COURIER.) Elle a été reproduite avec de nouvelles notes par M. Louis de Sinner, Paris, 1829, gr. in-8. Longus a été traduit

en anglais, par Thornley, 1637, et par Craggs, 1764; en allemand par M. Passow; en italien par Ann. Caro, Manzini et Gozzi, et en français par Amyot, le Camus, Debure-Saint-Fauxhin, l'abbé Mulot, enfin par Pierre Blanchard, 1798, in-12; la meilleure est celle d'Amyot. On en a deux éditions avec 29 fig. dessinées par le régent, et gravées par Benoît Audrau. L'édition publiée par Courier, Florence, 1810, in-8, n'a été tirée qu'à 60 exemplaires. Dans celle de Paris, 1815, in-12, il corrigea ou refondit le texte d'Amyot, en imitant le genre et les formes de son style. L'ouvrage de Longus est en prose. Son pinceau est dirigé par une imagination sans retenue, mais le style est d'une élégance qui dégénère rarement en affectation.

LONICERUS ou LONICER (Jean), né en 1499 à Orthern, dans le comté de Mansfeld, s'appliqua à l'étude avec une ardeur extrême, et se rendit habile dans le grec, dans l'hébreu et dans les sciences. Il enseigna ensuite avec réputation, à Fribourg, à Strasbourg, en plusieurs autres villes d'Allemagne, et surtout à Marburg, où il mourut en 1569, à 70 ans. Mélanchthon et Joachim Camerarius le choisirent pour mettre la dernière main au *Dictionnaire grec et latin*, auquel ils avaient travaillé. On a de lui plusieurs *Traductions* d'ouvrages grecs en latin, entre autres des poèmes *Theriaca* et *Alexipharmaca* de Nicandre, Cologne, 1551, in-4; et une *Edition* de Dioscoride d'Anazarbe, Marburg, 1545, in-fol. Sa vie, écrite en latin par son petit-fils Lonicer, a été insérée dans la *Bibliotheca chalcographica* de J.-J. Boissard.

LONICERUS ou LONICER (Adam), fils du précédent, né à Marburg en 1528, fut un habile médecin, professa les belles-lettres à Freyberg, 1547-1551, revint à l'étude de la médecine à Mayence, occupa la chaire de mathématiques, à Marburg, y reçut le doctorat (1554), fut nommé médecin pensionnaire du sénat de Francfort-sur-le-Mein, et y mourut en 1586, à 58 ans, après avoir rempli cette place pendant 52 ans. On a de lui plusieurs ouvrages d'histoire naturelle et de médecine : *Methodus rei herbariae*, Francfort, 1550, in-4; *Historia naturalis plantarum, animalium et metallorum*, Francfort, 1551-1553, en 2 vol. in-fol.; *Methodica explicatio omnium corporis humani affectuum*; *Hortus sanitatis* de Jean Cuba, dont la dernière édition est d'Ulm, 1715, in-fol., fig., etc. — Il y a encore un Philippe LONICERUS, auteur d'une *Chronique des Turcs*, pleine de recherches, écrite en latin, avec élégance, exactitude et intérêt, 1 vol. in-fol.

LOOS (Cornelle), théologien, né à Gouda vers 1546, et chanoine de cette ville selon Valère-André, quoiqu'il ne soit nullement certain qu'il y ait eu une collégiale, se retira à Mayence pendant les troubles de sa patrie. Sa façon de penser sur les sorciers, dont il niait la réalité, lui causa des chagrins. Il s'en ouvrait dans ses conversations, et travaillait à établir son sentiment dans un livre qu'il imprima sous ce titre, *Traité sur la vraie et la fausse magie*, lorsqu'il fut emprisonné. Il se rétracta pour avoir sa liberté; mais ayant de nouveau enseigné son opinion, il fut arrêté. Il sortit cependant encore de prison, et il y aurait été mis une

troisième fois, si la mort ne l'eût enlevé à Bruxelles en 1595. Il blâmait ouvertement la pratique des exorcismes, aussi ancienne que l'Eglise, qui l'approuve. (Voy. DELMO.) On a de Loos : *De tumultuosa Belgarum seditione sedanda*, Mayence, 1582, in-8; *Annotationes in Ferum super Joannem*; il y relève plusieurs fautes de Ferus; *Illustrium Germaniae utriusque scriptorum catalogus*, Mayence, 1581, in-8. C'est une notice de 89 écrivains belges fort sèche et peu exacte; *Institutionum sacrae theologiae libri 4*, Mayence, in-12; c'est un abrégé de Melchior Canus, et plusieurs ouvrages de controverse et de piété. On en trouvera la liste complète dans la *Biblioth. Belgic.* de Foppens.

LOOS (Philippe), né à Bouxvillers, en Alsace, mort à Paris le 7 octobre 1819, est auteur de plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Archives des découvertes et inventions nouvelles faites dans les sciences, les arts et les manufactures, tant en France que dans les pays étrangers*, 11 vol. in-8. Cette publication, commencée en 1808, a été continuée depuis la mort de Loos; elle formait en 1841, 51 vol. in-8; *Journal de la littérature étrangère*, 1801 à 1810, 11 vol. in-8; *Histoire des plus anciens chrétiens dans les déserts de l'Orient*, en allemand, 2 vol. in-8; *Encyclopédie, pour les artistes*, en allemand, 6 vol. in-8, Berlin, 1794-98.

LOPEZ. Voy. FERDINAND LOPEZ.

LOPEZ DE GOMARA (François), ecclésiastique et historien espagnol, naquit à Séville en 1510. Il demeura quatre ans en Amérique, et à son retour en Espagne, il publia *Primera, segunda parte*, etc., ou *Histoire générale des Indes*, en 5 parties, Saragosse, 1552-55, in-fol.; Médina, 1555, in-fol.; Anvers, 1554, in-8, traduite en italien, Venise, 1574, et en français par Mart. Fumée, sieur de Génille, Paris, 1587. Cette histoire, qui eut dans le temps beaucoup de vogue, renferme plusieurs inexactitudes; elle tomba en oubli dès que parut l'*Histoire de la nouvelle Espagne* de Diaz del Castillo, publiée par Alonzo Raimond (Madrid, 1652), que la *Conquête des Indes* de Solis (1684), fit oublier à son tour. Lopez de Gomara mourut vers 1584.

LOPEZ de VEGA. Voy. VEGA.

* LORDELLOT (Bénigne), né à Dijon en 1659, était avocat au parlement de cette ville, lorsque M. de Brulard, qui en était premier président, et qui avait un procès au grand conseil, amena Lordelot à Paris pour y plaider sa cause. Non-seulement il la gagna, mais il la plaida avec un talent si marqué, que le premier président Lamoignon l'engagea à se fixer à Paris, où il fut bientôt chargé de causes importantes; il s'y maria et y mourut le 1^{er} mai 1720, âgé de plus de 80 ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages, qui prouvent sa piété et ses sentiments religieux. Ce sont : *Devoirs de la vie domestique*, Paris, 1706, in-12; *Pensées chrétiennes tirées des psaumes*, 1708, in-16 et in-12; *De la charité qu'on doit exercer envers les enfants trouvés*, 1706, in-12; *Lettres sur les devoirs d'un véritable religieux*, écrites par un père à son fils, profès dans la congrégation de Saint-Augustin, 1708, in-12; *Entretien du juste et du pécheur, sur cette proposition*, Que l'homme souffre beaucoup plus de

maux et de peines pour se damner que pour se sauver, 1709, in-12; *Nouvelle traduction de l'office de la Vierge, avec des explications et des réflexions*, 1711 et 1712, in-12; *Lettres importantes pour arrêter les irrévérences qui se commettent dans les églises*, (1712); *Lettre sur les désordres qui se commettent à Paris, touchant la comédie, et sur les représentations qui s'en font dans les maisons particulières*, 1710, in-12; *Lettre sur les désordres du carnaval*, 1711, in-12, de 44 pag.

LOREDANO (Jean-François), dit le Jeune, sénateur de Venise, né en 1606, mort en 1661, s'éleva par son mérite aux premières charges, et rendit de grands services à la république. Sa maison était une académie de gens de lettres. Ce fut lui qui jeta les fondements de celle degli *Incogniti*. On a de lui : *Bizzarrie academiche*; *Vita del Marini*; *Morte del Valstein*; *Ragguagli di Parnasso*; une *Vie d'Adam*, traduite en français; l'*Histoire des rois de Chypre* (Lusignan), sous le nom de Henri Giblet; plusieurs *Comédies* en Italien. On a recueilli ses principaux ouvrages à Venise, 1635, 6 vol. in-12. Sa vie a été écrite par Antoine Lupis, Venise, 1665. — Le doge François LOREDANO, élu en 1752, mort dix ans après, âgé de 87 ans, était de sa famille.

LORENS (Jacques du), né à Châteauneuf-Thimerais dans le Perche, et mort en 1655, à 75 ans, et suivant d'autres en 1648, fut le premier juge du bailliage de cette ville. Il était fort versé dans la jurisprudence, bon magistrat, d'une probité incorruptible, et l'arbitre de toutes les affaires de son pays. Il possédait les auteurs grecs et latins, et surtout les poètes et les orateurs. Il n'avait pas moins de goût pour les beaux-arts, et en particulier pour la peinture. Ses *Satires* furent imprimées à Paris en 1624, in-8; *ibid.*, 1646, in-4; elles sont au nombre de 26. La versification en est plate et rampante. Son siècle y est peint avec des couleurs assez vraies, mais grossières et dégoûtantes. C'est à du Lorens qu'on attribue cette épitaphe si connue :

Ci-gît ma femme.... Oh! qu'elle est bien,
Pour son repos et pour le mien.

On a encore de lui : *Notes sur les coutumes du pays chartrain*, Paris, 1645, in-4.

* LORENZ (Jean-Michel), historiographe, né à Strasbourg en 1725, était instruit dans la théologie, les mathématiques, l'histoire, la philosophie, le droit, et possédait les langues latine, grecque et hébraïque. Elève de Schœpflin, il fut nommé professeur d'histoire dans sa ville natale, chanoine du chapitre luthérien de Saint-Thomas en 1765, et l'année suivante, bibliothécaire de l'université. Il mourut le 2 avril 1801. Ses principaux ouvrages sont : *Urbis Argentorati brevis historia*, ab A. C., 1456, 5^e éd., 1789, in-4; *Tabule temporum factorumque Germaniæ ab origine gentis ad nostra tempora*, 1785, in-8; *Elementa historiæ universæ*, 1775, in-8; *Elementa historiæ germanicæ*, 1776, in-8; *Summa historiæ Gallo-Franciæ civilis et sacræ*, 1795, 4 vol. in-8, etc., etc. Une érudition profonde, une précision exacte, et un style correct et élégant, sont les qualités qui distinguent presque tous les ouvrages de cet auteur. Il a laissé plusieurs manuscrits que l'on conserve dans la bibliothèque de Strasbourg. Ober-

lin a donné une *Notice sur la vie et les écrits de Lorenz* dans le *magasin encyclopédique*, 6^e année, pag. 220.

* LORENZANA (François-Antoine de), cardinal-archevêque de Tolède, né en 1722, à Léon, en Espagne, comptait parmi ses ancêtres saint Vincent de Lorenzana et saint Toribio de Mongrovejo. Après avoir étudié chez les PP. jésuites de sa ville natale, il suivit les cours de droit canonique à Salamanque, et de théologie dans le grand collège d'Oviédo, d'où il passa à Valladolid. Un concours (comme c'est l'usage en Espagne), ayant été ouvert pour une prébende dans la cathédrale de Sigüenza, Lorenzana l'obtint. Ses talents et sa bonne conduite lui méritèrent l'estime du P. Ravago, confesseur de Ferdinand VI, qui le fit nommer chanoine de Tolède, puis grand-vicaire, et enfin abbé de Saint-Vincent. Devenu, en 1765, évêque de Placencia, il fut nommé, l'année suivante, à l'archevêché de Mexico (1), où il fonda un hôpital pour les enfants trouvés, et le 27 janvier 1772, il fut appelé au siège de Tolède, le plus riche de la catholicité. Simple et frugal dans ses goûts et ses habitudes, il employa ses immenses revenus à protéger les lettres et à secourir les malheureux. Il fonda à Tolède une magnifique bibliothèque. Cette ville lui doit encore une maison de charité, et Madrid une maison de retraite pour les pauvres. Lorenzana fit, en outre, rétablir un hôpital ruiné, avec une maison et une église pour les religieux de la charité, appelés en Espagne *Frères de Saint-Jean de Dieu*. Une caserne fut également bâtie à ses frais pour les militaires, que les habitants étaient auparavant obligés de loger. Il faisait des provisions de vêtements, de toile, de quinquina et autres remèdes, pour les distribuer aux nécessiteux. Quand les ouvriers manquaient de travail, il les occupait à la réparation des routes ou à d'autres travaux publics. Toutes les personnes recommandables recevaient chez lui un généreux accueil; aussi le nom de Lorenzana était révérent, non-seulement dans son diocèse, mais dans toute l'Espagne. Il présida à l'éducation de Louis de Bourbon, infant d'Espagne (*voy. BOURBON*), et le fit archidiacre de son église de Tolède. Lorenzana reçut le chapeau de cardinal, le 30 septembre 1789, et, cinq ans après, il fut nommé grand inquisiteur et conseiller d'état. La révolution française ayant conduit en Espagne un nombre considérable de prêtres, de religieux et de religieuses, Charles IV le chargea de leur procurer un asile. Ce vertueux prélat partagea ce soin avec le pieux évêque d'Orense, et entretenit à lui seul cinq cents de ces respectables pros crits. En 1797, il fut envoyé à Rome par le roi Charles IV, pour porter des consolations à Pie VI. Il suivit ce pontife à Florence et pourvut à ses besoins ainsi qu'à ceux des prélats dispersés dans toute l'Italie. Le refus de passeports l'ayant empêché d'accompagner Pie VI en France, il parvint à lui faire tenir secrètement des secours. Il allait retourner en Espagne, lorsque les mouve-

(1) Pendant qu'il occupait ce siège le savant Prélat a fait imprimer le *Recueil des Conciles provinciaux*, célébrés à Mexico dans les années, 1535, 1565 et 1585, Mexico, 1769-70. 2 vol. in-fol.

ments des armées lui en fermèrent le chemin, et il se trouva au conclave, tenu à Venise, où fut élu Pie VII. Il donna, en 1800, sa démission de son siège de Tolède, qui fut donné à l'infant D. Louis de Bourbon, et s'établit à Rome. Il venait du couvent des Quatre-Saints-Couronnés, lorsqu'il se sentit tout-à-coup gravement indisposé : il reçut les secours de l'Eglise, et mourut le lendemain 17 avril 1804, âgé de 82 ans. M. Faustin Arevalo, qui l'avait secondé dans ses travaux littéraires, prononça son *Eloge funèbre* à l'académie catholique. On a de lui : diverses *Lettres pastorales* ; un nouveau recueil de *Lettres de Fernand Cortez*, Mexico, 1770, in-4. C'est à ce généreux prélat qu'on doit les magnifiques éditions des SS. *Patrum Toletanorum quotquot exstant opera*, Madrid, 5 vol. in-fol. (1) ; des *Œuvres* de St Martin de Léon (*Legionensis*), Ségovie, 1782-86, 4 vol. in-fol. ; de *St.-Isidore de Séville* ; revues sur les manuscrits du Vatican, et imprimées à Rome, 1797-1805, 7 vol. gr. in-4 ; du *Missale gothicum secundum regulam B. Isidori in usum Mozarabum*, Rome, 1804, in-fol., fig. Le cardinal de Lorenzana reçut un bref très-flatteur de Pie VII pour son zèle à reproduire ainsi les monuments de l'antiquité, si utiles pour l'Eglise.

LORENZETTI (Ambrosio), peintre, né à Sienne en 1257, mort vers 1340, âgé de 83 ans, apprit de Giotto les secrets de son art (2). Mais Lorenzetti se fit un genre particulier, dans lequel il se distingua beaucoup. Il fut le premier qui s'appliqua à représenter en quelque sorte les vents, les pluies, les tempêtes, et ces temps nébuleux dont les effets sont si piquants en peinture.

LORENZETTI (Pietro), peintre, natif de Sienne, était frère du précédent dont il reçut les leçons. Cet artiste a travaillé à Sienne et à Arezzo ; il réussissait principalement dans le jet des draperies, et à faire sentir sous l'étoffe le nu de ses figures. Il a aussi excellé dans les parties qui regardent la perspective. Lorenzetti a été aidé dans plusieurs ouvrages par son frère Ambrosio, célèbre par son *tableau*, qui est dans la Maison de-Ville de Sienne, représentant, par autant de *figures* analogues, les *vices* d'un mauvais gouvernement. Des vers placés sous chaque personnage, en expliquent le caractère et le dessin. Pietro vivait encore en 1333.

* LORENZI (l'abbé Barthélemy), improvisateur, né près de Vérone en 1752, mort aux environs de cette ville, le 11 février 1822, à 90 ans, est auteur d'un poème sur la culture des montagnes (*della Coltivazione de' monti*), Vérone, 5^{me} édition, 1811, in-4 ; et d'un autre intitulé *Le Berger* (Il Pastore) qu'il composa à l'âge de 88 ans. Ses derniers vers ont été consacrés à pleurer la mort d'un ami.

LORET (Jean), poète français de Carentan en Normandie, mort en 1663, âgé d'environ 63 ans, se distingua par son esprit et par sa facilité à faire des vers français. Il avait commencé, vers 1650, une *Gazette burlesque en vers*, qu'il continua jus-

qu'en 1663 en partie. Il l'avait dédiée à mademoiselle de Longueville, qui lui faisait une gratification annuelle de 2,000 liv., même depuis qu'elle fut duchesse de Nemours. Cette *Gazette* rimée renfermait les nouvelles de la cour et de la ville. Loret les contait d'une manière naïve et assez piquante dans la nouveauté, surtout pour ceux qui faisaient plus d'attention aux faits qu'à sa versification lâche, prosaïque et languissante. On a recueilli ses *Gazettes* en 5 vol. in-fol., 1650, 1660 et 1663, avec le portrait de l'auteur, gravé par Nanteuil. On y joint un autre recueil périodique intitulé *Lettres en vers* à Madame..., ou *Gazette*, etc., depuis 1663, jusqu'au 27 décembre 1670, et continué jusqu'en 1678 par Dulaurens (Charles Robinet), 2 tom. in-fol. Il reste encore de Loret de mauvaises *Poésies burlesques*, imprimées en 1646, in-4.

LORGES (Guy-Aldonce de DUFORT, duc de), fils puîné de Guy-Aldonce de Dufort, marquis de Duras, et d'Elizabeth de la Tour, naquit en 1650, et fit ses premières armes sous le maréchal de Turenne, son oncle maternel. S'étant signalé en Flandre et en Hollande, et surtout au siège de Nimègue, dont il obtint le gouvernement, il s'éleva par ses services au grade de lieutenant-général. Il servait en cette qualité dans l'armée de Turenne, lorsque ce grand homme fut tué près de la ville d'Acheren, le 23 juillet 1675. Alors, faisant trêve à sa douleur, et cherchant plutôt à sauver une armée découragée par la perte de son chef, qu'à acquérir de la gloire en livrant témérairement bataille, il fit cette retraite admirable qui lui valut le bâton de maréchal de France en 1676. Il commanda depuis en Allemagne, prit Heidelberg et chassa les Impériaux de l'Alsace. Ses exploits lui méritèrent les faveurs de la cour. Le roi érigea en duché la ville de Quintin, en Basse-Bretagne, pour lui et ses successeurs mâles, sous le titre de *Lorges-Quintin*. Il fut capitaine des gardes-du-corps, chevalier des ordres du roi, et gouverneur de Lorraine. Il mourut à Paris en 1702, à 72 ans, et fut regretté comme un digne élève de Turenne, et de plus, comme un homme foncièrement vertueux et un parfait chrétien « On n'a point connu, dit le duc » de Saint-Simon, une plus belle âme, ni un cœur » plus grand ni meilleur que le sien, et cette vérité n'a point trouvé de contradicteur. Jamais il » n'exista un plus honnête homme, plus droit, » plus égal, plus uni, plus simple, plus aisé à » servir et prompt à obliger, et bien rarement » ennemi qui le fût autant. D'ailleurs, son caractère » était la vérité, la candeur même, sans humeur, » sans fiel, toujours porté à pardonner. » Il eut de Geneviève de Frémont quatre filles et un fils, dont la postérité souffrit la gloire du maréchal de Lorges. Voy. DURAS.

LORICH (Gérard), *Lorichius*, d'Hadamar en Wétéravie, publia divers ouvrages. Le plus célèbre est un *Commentaire* latin sur l'ancien Testament, Cologne, 1546, in-fol. Le *Commentaire* sur le nouveau avait vu le jour cinq ans auparavant, en 1541, aussi in-fol.

** LORIEUX (Auguste-Julien-Marie), littérateur, né en 1797 au Croisic (Loire-Inférieure), fit de

(1) Les ouvrages réunis dans cette collection sont ceux de Montanus, d'Eugène III, de St. -Hildefonse, de St. -Julien, d'Euloge, etc.

(2) Suivant quelques biographes, ce fut son père, nommé Lorenzo, et par diminutif *Lorenzetti*, peintre lui-même, qui enseigna son art à Ambrosio.

bonnes études au lycée de Nantes, et après avoir achevé son droit à Rennes, fut nommé substitut du procureur du roi. En 1850, il crut devoir donner sa démission, et vint à Nantes, où il partagea son temps entre la culture des lettres et l'exercice de sa profession d'avocat. Procureur du Roi près du tribunal de cette ville en 1857, il ne tarda pas d'échanger les fonctions pénibles du ministère public contre une place de juge. L'affaiblissement croissant de sa santé l'obligea bientôt à faire un voyage en Italie. Il en revint plus malade qu'il n'était parti, et se rendit aux Eaux-Bonnes, dans les Pyrénées, où il mourut le 24 juillet 1842. On citera de lui : *Précis historique des événements de 1852*, Nantes, 1855, in-8; *Histoire du règne et de la chute de Charles X*, etc., ib., 1854, in-8, écrite avec impartialité et modération; *Traité de la prérogative royale en France et en Angleterre*, suivi du *pouvoir des rois à Lacédémone*, ib., 1840, 2 vol. in-8, plein de recherches curieuses; *Excursion dans les Pyrénées*, ib., 1840, in-8. Il a laissé manuscrit : *Exposé des institutions de l'Angleterre*. Lorieux était l'un des collaborateurs du *Breton*, journal qui lui a consacré une longue et intéressante notice.

LORIN (Jean), jésuite, né à Avignon en 1559, enseigna la théologie à Paris, à Rome, à Milan, etc., et mourut à Dole en 1654, à 75 ans. On a de lui des *Commentaires* en latin sur le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome, les Psaumes, l'Ecclesiaste, la Sagesse, sur les Actes des apôtres, et les Epîtres catholiques. Il y explique les mots hébreux et grecs en critique, et s'étend sur diverses questions d'histoire, de dogme et de discipline. Mais plusieurs de ces questions pouvaient être traitées d'une manière plus concise, et quelques-unes n'ont qu'un rapport éloigné à leur sujet. C'est de lui qu'est venu l'usage de faire à Avignon toutes les semaines une instruction aux Juifs, ce qui en a converti un grand nombre.

LORIOT (Julien), prêtre de l'Oratoire, né à Laval en 1655, se consacra aux missions sur la fin du xvi^e siècle. Ne pouvant plus supporter la fatigue de ces pieux exercices, auxquels il s'était livré pendant 14 ans, il donna au public les *Sermons* qu'il avait prêchés dans ses courses évangéliques. Ils forment 9 vol. de *Morale*, 6 de *Mystères*, 5 de *Dominicales*; en tout 18 v. in-12, 1693 à 1715. Le style en est simple, la morale exacte, et toujours appuyée sur l'Ecriture et sur les Pères. Il mourut à Paris en 1715.

LORIQUET (le P. J.-N.), né en 1767 à Epernay, fut reçu dans la congrégation des jésuites au moment de leur établissement en France sous le nom de Pères de la foi, et nommé professeur au petit séminaire de l'Argentière (diocèse de Lyon), dont le cardinal Fesch (voy. ce nom) leur avait confié la direction. Napoléon, dans un moment de colère, ayant ordonné leur expulsion, il suivit le sort de ses confrères et se refugia quelque temps en Allemagne. Après la restauration il fut fait supérieur de la maison d'Aix, puis envoyé à Saint-Acheul (les Amiens), qui, sous sa direction, ne tarda pas à devenir un des pensionnats les plus florissants de

l'ordre. Plein de zèle pour ce qui tenait à l'éducation et à l'instruction publique, il s'occupa de donner de nouvelles éditions corrigées des livres classiques, surtout en matière d'histoire. Il mourut à Saint-Acheul, le 10 avril 1843, à 78 ans, laissant la réputation d'un des hommes les plus remarquables qu'ait produit la société de Jésus depuis son rétablissement. Outre une collection de classiques latins et français à l'usage des collèges, on a de lui : *Tableau chronologique de l'histoire ancienne et moderne*, etc.; *Histoire ancienne des Egyptiens, des Babyloniens*, etc.; *Histoire sainte, suivie d'un Abrégé de la vie de J.-C.*; *Histoire ecclésiastique depuis J.-C.*; *Histoire romaine*; *Histoire de France*; *Sommaire de la géographie des différents âges*, etc.; *Abrégé de mythologie*; *Eléments d'arithmétique*; *Traité de l'élégance et de la versification latine*; *Abrégé des principes de morale*; *Manuel du catéchiste*. Tous ces ouvrages portent les initiales : A. M. D. G. (*Ad majorem Dei gloriam*), devise adoptée depuis par les confrères du P. Lorieux, pour la publication d'ouvrages dans le même genre : ceux que l'on vient de citer, les seuls qu'il ait avoués, ont été réimprimés un grand nombre de fois dans le format in-18.

LORITI (Henri), surnommé *Glareanus*, du bourg de Glaris en Suisse, où il était né en 1488. Il y mourut en 1565, âgé de 75 ans. Il se rendit célèbre par ses talents pour la musique et pour les belles-lettres, et fut ami d'Erasme et de plusieurs autres savants. Son nom est plus connu que ses ouvrages. Loriti possédait presque toutes les sciences, les belles-lettres, et était un des meilleurs poètes de son temps. Il a écrit sur les anciens classiques et sur d'autres savants. L'empereur Maximilien I^{er} décerna à Loriti le laurier poétique en 1512. Il était d'un caractère doux et très-enjoué.

LORME (Philibert de), natif de Lyon, mort en 1577, se distingua par son goût pour l'architecture. Il alla, dès l'âge de 14 ans, étudier en Italie les beautés de l'antique. De retour en France, son mérite le fit rechercher à la cour de Henri III, et dans celle des rois ses fils. Ce fut de Lorme qui fit le fer à cheval de Fontainebleau et qui conduisit plusieurs magnifiques bâtiments dont il donna les dessins; comme le château de Meudon, celui d'Anet, de Saint-Maur, le palais des Tuileries, et qui orna et rétablit plusieurs maisons royales. Il fut fait aumônier et conseiller du roi, et on lui donna l'abbaye de Saint-Eloi et celle de Saint-Serge d'Angers. Ronsard ayant publié une satire contre lui, de Lorme s'en vengea en faisant refuser la porte du jardin des Tuileries, dont il était gouverneur, au satirique, qui crayonna sur la porte ces trois mots : *Fort. Reverent. Habe*. L'architecte, qui entendait fort peu le latin, crut trouver une insulte dans ces paroles, et s'en plaignit à la reine Catherine de Médicis. Ronsard répondit que ces trois mots étaient latins, et le commencement de ces vers du poète Ausone, qui avertissaient les hommes nouvellement élevés par la fortune à ne point s'oublier.

Fortunam reverent habere, quicumque repente
Dives ad exili progredere loca.

On a de de Lorme : *Dix livres d'architecture*, 1668,

in-fol.; un *Traité sur la manière de bien bâtir, et à peu de frais.*

LORME (Charles de), né à Moulins en 1584 de Jean de Lorme, premier médecin de la reine Marie de Médicis, prit ses degrés en médecine à Montpellier, fut reçu licencié en 1608, et soutint pour cette cérémonie quatre thèses. Il examina dans la 1^{re} si les amoureux et les fous pouvaient être guéris par les mêmes remèdes, et il décida pour l'affirmative. Ce célèbre médecin passa de Montpellier à Paris, devint médecin ordinaire du roi, et fut très-recherché par les malades et par ceux qui se portaient bien : il donnait la santé aux uns et inspirait la gaieté aux autres. Il s'était fait admirer à Padoue et à Venise. Cette dernière ville lui conféra gratuitement le titre de *Nobis Vénitien*, que cette république faisait payer alors cent mille écus. Il exerçait sa profession avec beaucoup de désintéressement, et se signala surtout dans la peste de Paris en 1619. L'abbé de Saint-Martin raconte l'invention singulière qu'il employa en cette occasion. « Il se fit faire, » dit-il, un habit de maroquin, que le mauvais air pénétre très-difficilement : il mit en sa bouche » de l'ail et de la rue ; il se mit de l'encens dans le » nez et dans les oreilles, couvrit ses yeux de bésicles, et en cet équipage assista les malades, et » il en guérit presque autant qu'il donna de remèdes. » Le même Saint-Martin cite le moyen qu'il employa huit ans après au siège de la Rochelle pour faire cesser le flux de sang. « Une infinité de » soldats de l'armée du roi mouraient de cette maladie : de Lorme en guérit plus de dix mille en » faisant faire du feu de vieilles savates sous des » sièges sur lesquels il les faisait seoir tout nus, et » il arrêta tout-à-fait le cours de ce mal dange-reux. » Il mourut à Moulins en 1678, à 94 ans. Il avait épousé à 86 ans une jeune fille à laquelle il survécut encore. On a de lui *Laureæ apollinares*, Paris, 1608, in-8. C'est un recueil des différentes thèses qu'il avait soutenues.

LORRAIN (le), peintre. Voy. GELEE (Claude).

LORRAIN (Jean le), vicaire de Saint-Lo à Rouen, son pays natal, se distingua par la solidité de ses instructions et par la force de ses exemples. Son érudition ne le rendit pas moins recommandable ; il avait une mémoire heureuse, une vaste lecture et beaucoup de jugement. Il prêchait quelquefois jusqu'à trois fois par jour des sermons différents, et on l'écoutait toujours avec utilité. Il devint chapelain titulaire de la cathédrale de Rouen, où il mourut en 1710, âgé de 59 ans. L'abbé le Lorrain avait fait une étude profonde des rites ecclésiastiques. Nous avons de lui un excellent traité, *De l'ancienne coutume d'adorer debout les jours de dimanches et de fêtes, et durant le temps de Pâques, ou Abrégé historique des cérémonies anciennes et modernes*. Ce dernier titre donne une idée plus juste de cet ouvrage, qui est en effet un savant traité des cérémonies anciennes et modernes, et plein de recherches peu communes. Il est en 2 vol. in-12, et parut en 1700. On a encore de lui les *Conciles généraux et particuliers, et leur histoire, avec des remarques sur leurs collections*, Cologne, 1717, 2 vol. in-8. Les ouvrages de cet auteur ne sont pas

communs. — Il ne faut pas le confondre avec Pierre le LORRAIN, connu sous le nom de l'abbé de Vallemont. Voy. ce nom.

LORRAIN (Robert le), sculpteur, né à Paris en 1666, mort dans la même ville en 1745, fut élève du célèbre Girardon. Ce grand maître le regardait comme le plus habile dessinateur de son siècle. Il le chargea, à l'âge de 18 ans, d'instruire ses enfants et de corriger ses élèves. Ce fut lui et le Nourrisson qu'il choisit pour travailler au mausolée du cardinal de Richelieu en Sorbonne. Ses ouvrages sont remarquables par un génie élevé, un dessin pur et savant, une expression élégante, un choix gracieux, des têtes d'une beauté rare. Sa *Galatée* est un morceau fini. On voit de lui, à Versailles, un *Bacchus*, un *Faune* qui était à Marly, et une *Andromède* en bronze, justement estimés des connaisseurs ; mais les ouvrages qui lui font le plus d'honneur étaient dans le palais de Saverne, qui appartenait aux évêques de Strasbourg. Cet artiste mourut recteur de l'académie royale de peinture et du sculpture.

LORRAINE. Voy. GUISE, CHARLES, FRANÇOIS, LÉOPOLD, etc.

LORRANS (le). Voy. GARIN.

LORRIS (Guillaume de), l'un des plus anciens poètes français, mort vers l'an 1260 (1), avait été ainsi nommé de Lorris sur la Loire (près de Montargis), sa patrie ; il composa le *Roman de la Rose*, qui comprend 22.000 vers de huit syllabes, et dont la meilleure édition était celle de l'abbé Lenglet, Amsterdam, 1755, 5 vol. in-12 (voy. LENGLET), avant que M. Méon publiât la sienne, Paris, 1814, 4 vol. in-8. Cet ouvrage, imité du poème de l'*Art d'aimer* d'Ovide, est fort au-dessous de son modèle. Il a eu un continuateur : 40 ans après Guillaume de Lorris, Jean de Meung y ajouta la fin. L'auteur y a mêlé des moralités auxquelles son style naïf et simple donne quelque prix. On l'entendra plus facilement par le moyen d'un Glossaire, publié en 1757, in-12. (Voy. CLOPINEL.)

LORRY (Paul-Charles), avocat au parlement, et professeur en droit dans l'université de Paris, né dans cette ville en 1719, mort le 4 novembre 1766, à 47 ans, était un jurisconsulte éclairé et profond, estimé des magistrats et du public. Il a mis au jour le *Commentaire latin de son père* (François LORRY) sur les Institutes de Justinien, 1757, in-4, et un *Essai de dissertations ou Notes sur le mariage*, 1760, in-12. Il embrasse dans cet ouvrage les opinions jansénistes. La vie de Lorry se trouve dans la *Galerie française*, Paris, 1772, 2 vol. in-fol.

LORRY (Anne-Charles), né à Crosne, à quelques lieues de Paris, en 1726, fut fait docteur régent de la faculté de médecine de Paris en 1748 (2). Il donna au travail du cabinet tout le temps qu'il pouvait

(1) M. Raynouard a prouvé que Guillaume de Lorris est mort en 1240, et non vers 1260. (Voy. le Journal des savants de 1816, pag 69 et 70.)

(2) A.-Ch. Lorry fut dirigé dans ses humanités par l'illustre Rollin, et justifia les soins de son maître par ses succès. On avait proposé pour sujet d'un concours les embarras du jour de l'an, et les vers suivants de Lorry furent jugés dignes du premier prix :

Hæc est illa dies quæ plebs vesana furensque,
Se fugiendo petit, seque potendo fugit.

dérober à une pratique aussi brillante qu'étendue, et prouva par ses ouvrages qu'il était aussi versé dans les belles-lettres que dans la médecine. Cet habile homme, qui avait autant de modestie que de talent, répétait souvent : « Je ne me permettrai » jamais de dire : J'ai guéri, mais, J'ai donné mes » soins à tel malade, et sa maladie s'est terminée » heureusement. » Il mourut le 18 septembre 1785, à Bourbonne-les-Bains, après avoir publié : *Essai sur l'usage des aliments*, Paris, 1754, in-12. Cet ouvrage, qui lui fit beaucoup d'honneur, traite de l'aliment en général. Il fut suivi, en 1757, d'un second volume, où il parle de l'usage des aliments considérés dans leurs rapports avec les mœurs, les climats, les différents sujets, les lieux, les saisons, etc. La théorie la plus satisfaisante y est jointe aux lumières de la plus saine chimie. On préfère cet ouvrage à ceux que Lemery et Arbuthnot ont donnés sur la même matière. *De melancholia et morbis melancholicis*, Paris, 1763, 2 vol. in-8 : tout y est intéressant, le style plaît, la théorie est solide et lumineuse. *Tractatus de morbis cutaneis*, 1777, in-4. Il y ramène aux principes les plus reconnus de l'art le traitement des maladies de la peau, qui ont si longtemps été soumises à l'empirisme. Une *Edition latine des Œuvres* de Richard Mead, avec une *préface*, 1751 et 1758, 2 vol. in-8; une *Edition* de l'ouvrage de Sanctorius, intitulé : *De medicina statica aphorismi*, avec des *commentaires*, 1770, in-12; l'*Edition des Mémoires* pour servir à l'histoire de la faculté de médecine de Montpellier, par Astruc, 1767, in-4, avec une *préface* et l'*éloge historique* de l'auteur; *Aphorismi Hippocratis, græce et latine*, 1750, in-8. Son *Eloge* a été écrit par Vicq d'Azir. (Voy. HALLÉ J. Noël).

** LOSCHGE (Frédéric-Henri), médecin, né en 1755 à Anspach, reçu docteur à Erlang en 1780, après avoir exercé quelques années les fonctions de professeur à la faculté de cette ville, y obtint en 1792 la chaire d'anatomie, qu'il remplit avec zèle pendant près de 50 ans, et mourut le 29 septembre 1840. Outre quelques articles dans les *Journaux de médecine*, on lui doit : *Description et figures des os du corps humain et de leurs principaux ligaments*. Erlang, 1789-96, in-fol., fig., ouvrage bien exécuté. *De symetria corporis humani in primis sceleti*, ib., 1795, in-8; *De sceleto hominis symetrico*, 1795, in-8.

LOSERTH (Philippe), né à Fulneck en Moravie en 1712, entra chez les jésuites en 1729, et mourut à Fulneck en 1776, après avoir enseigné avec réputation les belles-lettres, la philosophie et la théologie. On estime son *Traité De potentia auditiva cum ejus objecto, sono et voce*, Olmutz, 1748, in-8, et un autre *De potentia olfactiva et tactiva*, Olmutz, 1749, in-8; quoiqu'on y remarque quelques idées péripatéticiennes, souvent les meilleures pour exprimer ce qu'on ne comprend pas. On a encore de lui : *De infallibilitate pape, et facultate concedendi indulgentias*, Olmutz, 1745.

LOTH, fils d'Aran, petit-fils de Tharé, suivit son oncle Abraham, lorsqu'il sortit de la ville d'Ur, et se retira avec lui dans la terre de Chanaan. Comme ils avaient l'un et l'autre de grands troupeaux, ils

furent contraints de se séparer, pour éviter la suite des querelles qui commençaient à se former entre leurs pasteurs, l'an 1920 avant J.-C. Loth choisit le pays qui était autour du Jourdain, et se retira à Sodome, dont la situation était riante et agréable. Quelque temps après, Chodorlahomor, roi des Elamites, après avoir défait les cinq petits rois de la Pentapole, qui s'étaient révoltés contre lui, pilla Sodome, enleva Loth, sa famille, et ses troupeaux, l'an 1912. Abraham en ayant été informé, poursuivit le vainqueur, le défait, et ramena Loth avec ce qui lui avait été enlevé. Celui-ci continua de demeurer à Sodome, jusqu'à ce que les crimes de cette ville infâme étant montés à leur comble, Dieu résolut de la détruire avec les villes voisines. Il envoya trois anges, qui vinrent loger chez Loth sous la forme de jeunes gens. Les Sodomites, les ayant aperçus, voulurent forcer Loth à les leur abandonner; mais les anges les frappèrent d'aveuglement, et firent sortir Loth de la ville avec sa femme et ses deux filles. Sodome, Gomorrhe, Adama et Séboïm furent consumés par le feu du ciel. Les païens, comme les juifs, ont conservé la mémoire de ce terrible événement. Diodore de Sicile, Strabon, Tacite, Justin, Solin, rapportent la tradition qui a toujours subsisté, que le lac Asphaltite a été formé par un embrasement, dans lequel plusieurs villes avaient été détruites. (Voy. le *Journ. hist. et litt.*, 1^{er} mars 1792, p. 545.) Loth se retira d'abord à Ségor, qui fut conservé à sa prière, et ensuite dans une caverne avec ses filles (car sa femme, pour avoir regardé derrière elle, contre la défense expresse de Dieu, avait été changée en statue de sel). Les filles de Loth, s'imaginant que la race des hommes était perdue, enivrèrent leur père. Dans cet état, elles conçurent de lui chacune un fils : Moab, d'où sortirent les Moabites, et Ammon, qui fut la tige des Ammonites. On ne sait ni le temps de la mort, ni le lieu de la sépulture de Loth, et l'Ecriture n'en dit plus rien. On a donné bien des manières d'expliquer le changement de sa femme en statue de sel; mais il est tout simple de dire qu'elle a été entièrement pénétrée d'une vapeur chargée de soufre, de bitume, de sels métalliques et nitreux. Heidegger parle d'un tremblement de terre où des hommes et des animaux furent étouffés, et demeurèrent sans vie et sans mouvement comme des statues. Cela n'empêche pas que la transmutation de la femme de Loth ne fût miraculeuse et un effet direct de la colère de Dieu, qui, par un monument terrible et subsistant, voulait avertir les hommes des châtimens préparés à l'indocilité et à la désobéissance. Quelques anciens, comme saint Irénée, attestent qu'elle conservait de leur temps la forme de femme, et qu'elle ne perdait rien de sa grosseur, quoiqu'on en arrachât toujours quelque morceau. Ils ajoutent d'autres circonstances prodigieuses et incroyables, mais moins absurdes, et surtout moins contraires au respect dû aux Livres saints, que les turlupinades d'un carme hébraïsant, nommé *Taddée de Saint-Adam*, qui, par des finesses grammaticales, a réduit ce grand événement à un simple orage. (Voy. le *Journ. hist. et litt.*, 15 octobre 1784, p. 257; 1^{er}

mai 1785, p. 257.) Nous finirons cet article par un avis utile, qu'un homme versé dans les saintes Ecritures donne aux herméneutes et autres commentateurs légers et téméraires. « Il est aisé de » voir que tout ce faux appareil d'une science grammaticale et pédantesque est dirigé contre la révérité et la croyance des miracles, cette grande voie » que la Providence a tracée à la foi des peuples; » celle que J.-C. a employée pour prouver sa divinité, et par laquelle les deux lois ont commencé. » Ce sont surtout les miracles de l'ancien Testament, sur lesquels s'acharnent nos herméneutes. » Il n'y a point d'absurdités qu'ils n'imaginent pour » ôter l'intervention de l'Eternel dans les événements où il a déployé sa puissance avec le plus » d'éclat, et s'est montré d'une manière plus convaincante et plus sensible. Le Pentateuque, et » surtout la Genèse, qui sont remplis de faits de » cette nature, sont devenus, entre les mains des » interprètes tudesques, des espèces de romans » de cabaret, où la licence et l'ivresse font assaut » d'impertinence et d'ineptie. Mais ce sont précisément ces livres et ces faits qui attachent particulièrement l'attention du chrétien, qui fixent ses » réflexions les plus sérieuses et les plus touchantes, » et où il trouve le plus riche fonds d'instruction. » Malheur à l'homme qui ne sent rien au récit de ces apparitions si fréquentes dans les premiers » temps, de ce commerce si inappréciable de la » Divinité avec les hommes, de cette théocratie familière, pour ainsi dire, et domestique, où Dieu, » comme un bon père de famille, se manifestait » et parlait à ses enfants; où sa conduite personnelle (que cette expression me soit permise) était » assortie à la simplicité et à l'innocence des mœurs » du temps; où, pour former à la vertu le monde » dans l'enfance, il voulait l'instruire par lui-même » avant de lui envoyer les docteurs et les prophètes; » où il agissait avec une promptitude et une force » toujours présentes, pour récompenser et punir, » pour épouvanter et encourager! Quelles scènes » que celles du paradis fermé à l'homme, de la mort d'Abel, et de tout ce que dit Dieu à cette » occasion! Quelles leçons profondes et terribles! » Que dire de la catastrophe du déluge, de Noé » sortant de l'arche, d'Abraham et des Anges ses » convives, du même patriarche arrêté par une main » céleste au moment d'un sacrifice douloureux, de » Moïse devant le buisson ardent, de ce désert si » fécond en prodiges et en avertissements redoutables...? O pauvres critiques, qui vous exercez » sur de tels sujets, qui cherchez à convertir en » fables arides et stériles des choses si propres à » nourrir l'âme, à la fortifier, à l'avertir de ce » qu'elle est devant Dieu même! Oui, vous avez » raison de dégrader et d'avilir la Bible; elle n'est » pas faite pour vous. Votre condamnation s'y » trouve à chaque page. Si elle pouvait s'accorder » avec vos goûts, vos sophismes, votre factice et » théâtrale érudition, vos ignorances et herméneutiques innovations, elle serait l'ouvrage de » l'enfer. »

LOTH (Jean-Charles), appelé *Carlotta* par les Italiens, peintre, né à Munich en 1652, mort à

Venise en 1698. Son père, sa mère, et puis le chevalier Pierre Liberi, peintre vénitien, furent ses maîtres pour la peinture. Loth était grand coloriste, et possédait aussi plusieurs autres parties de son art. Il composa un grand nombre de bons tableaux pour les villes de Milan, Florence, Vérone, Venise, qui se le disputaient. On regarde comme son chef-d'œuvre *Adam et Eve, pleurant sur le corps d'Abel*, tableau qui a été parfaitement gravé par Porporati.

LOTHAIRE 1^{er}, 5^e empereur d'Occident depuis Charlemagne, fils de Louis le Débonnaire et d'Ermengarde, fille de Hugues, comte d'Alsace, naquit vers l'an 795. Il fut associé à l'empire par son père, en 817, à l'assemblée d'Aix-la-Chapelle, et nommé roi des Lombards en 820. L'ambition l'emporta chez lui sur la reconnaissance. Il s'unit avec les grands seigneurs pour détrôner l'empereur, se saisit de sa personne, et l'enferma dans le monastère de Saint-Médard de Soissons. Nous faisons connaître les suites de cet attentat dans l'article du prince détrôné. Louis le Débonnaire étant sorti de sa prison par la discorde entre ses fils, les deux cadets voulant faire augmenter leur portion, se déclarèrent contre Lothaire, et l'obligèrent à demander pardon à leur père commun. Après la mort de ce prince, Lothaire s'arrogea la supériorité sur deux de ses frères, et voulut les restreindre, l'un à la seule Bavière, et l'autre à l'Aquitaine. Charles, depuis empereur, et Louis de Bavière, s'unirent contre lui, et remportèrent une célèbre victoire à Fontenai, l'an 841. Cette journée fut sanglante; il y périt, dit-on, près de 100,000 hommes. Les trois frères se disposaient à lever de nouvelles troupes, lorsqu'ils convinrent d'une trêve, suivie d'un traité de paix conclu à Verdun en 845. La monarchie française fut partagée en trois parties égales, et indépendantes l'une de l'autre. Lothaire eut l'empire, l'Italie et les provinces situées entre le Rhin et le Rhône, la Saône, la Meuse et l'Escaut. Louis, surnommé le *Germanique*, reçut toutes les provinces situées sur la rive droite du Rhin, et quelques villes sur la rive gauche, comme Spire et Mayence, *propter vini copiam*, disent les annalistes; et Charles devint roi de toute la France, excepté de la portion cédée à Lothaire. Ce traité est la première époque du droit public d'Allemagne. (Pépin était mort en 858). Dix ans après cette répartition, Lothaire, fatigué des troubles de son vaste empire, et craignant la mort, abdiqua la couronne. Il alla expier, dans le monastère de Prüm, à 12 lieues au nord de Trèves, les fautes que l'ambition lui avait fait commettre contre son père et contre ses frères. Il prit l'habit monastique et mourut six jours après, le 28 septembre 855, à l'âge de 60 ans. Il laissa trois fils, Louis, Charles et Lothaire, entre lesquels il divisa ses états. Louis eut en partage le royaume d'Italie ou de Lombardie, avec le titre d'empereur; Charles, la Provence jusque vers Lyon; et Lothaire, le reste des domaines de son père en-deça des Alpes, jusqu'aux embouchures du Rhin et de la Meuse. Cette partie fut nommée le *royaume de Lothaire*. C'est de ce dernier qu'est venu le nom de *Lotharinge* ou *Lorraine* (Lohier-règne, royaume de Lothaire ou Lohier). *Voy.* LOTHAIRE, roi de Lorraine.

LOTHAIRE II, empereur d'Occident et duc de Saxe, né en 1073. Il était fils de Gebhard, comte de Supplembourg; il fut élu roi de Germanie après la mort de l'empereur Henri V en 1127. En 1129, Rome était divisée en deux partis pour le choix d'un pape. L'un de ces partis élut Innocent II, et l'autre Anaclet. Innocent, réfugié en France, alla ensuite à Liège trouver Lothaire, le couronna empereur (1150), et excommunia ses compétiteurs. Lothaire reconduisit le pape à Rome, et obligea Anaclet à s'enfermer dans le château Saint-Ange. Le pape sacra Lothaire une seconde fois dans cette ville, et lui céda l'usufruit des terres de la comtesse Mathilde. Ce prince remercia le pontife, en lui baisant les pieds et en conduisant sa mule quelques pas. Il avait juré auparavant de *défendre l'Eglise*, et de *conservier les biens du saint Siège*. L'empire avait été disputé après la mort de Henri V; Lothaire, par l'éloquence de Suger, fut préféré à Conrad de Franconie et à Frédéric de Souabe, fils d'Agnès, sœur du dernier empereur; ce qui causa de grands troubles. Ce fut en 1155 que cet empereur convoqua à Magdebourg une diète célèbre, afin d'établir ses règlements pour la police de l'Allemagne. Plusieurs ambassadeurs et des princes étrangers y assistèrent. Deux ans après, Lothaire entra en Italie pour défendre Innocent II contre Roger, roi de Sicile, qui soutenait le pape Anaclet; il le vainquit et remit Innocent sur son siège. Il mourut sans enfants le 4 décembre 1157, dans le village de Bretten, près Trente. Ce règne fut l'époque de la police établie en Allemagne, vaste pays livré depuis longtemps à la confusion. Les privilèges des églises, des évêchés et des abbayes furent confirmés, ainsi que les hérédités et les coutumes des fiefs et arrière-fiefs. Les magistratures des bourgmestres, des maires, des prévôts, furent soumises aux seigneurs féodaux. On se plaignait des injustices de ces magistrats, et on eut bientôt à se plaindre de la tyrannie de ceux dont ils dépendirent. Conrad, duc de Franconie, ancien compétiteur de Lothaire, lui succéda.

LOTHAIRE, roi de France, fils de Louis d'Outremer et de Gerberge, sœur de l'empereur Othon I^{er}, naquit en 941, fut associé au trône en 952, et succéda à son père en 954. Il fit la guerre avec succès à l'empereur Othon II, auquel il céda la Lorraine en 980, pour la tenir en fief de la couronne de France. Il avait cédé aussi à Charles son frère le duché de la Basse-Lorraine; ce qui déplut à tous les grands du royaume. Il mourut à Compiègne en 986, dans sa 45^e année, empoisonné, à ce qu'on croit, par Emma sa femme, fille de Lothaire II, roi d'Italie. Ce prince était recommandable par sa bravoure, son activité, sa vigilance, ses grandes vues; mais il était peu exact à tenir sa parole, et finissait presque toujours mal, après avoir bien commencé.

LOTHAIRE, roi de Lorraine, fils de l'empereur Lothaire I^{er}, abandonna Theutberge sa femme, pour épouser Valdrade sa maîtresse. Ce divorce est approuvé par deux conciles, l'un assemblé à Metz, l'autre à Aix-la-Chapelle, soit que par de vaines raisons Lothaire eût persuadé aux évêques que son

mariage n'était pas légitime, soit que dans ces temps d'ignorance la doctrine de l'indissolubilité ait souffert quelque obscurcissement. Le pape Nicolas I^{er} cassa les décrets des deux conciles, et Lothaire fut obligé de quitter la femme qu'il aimait pour reprendre celle qu'il devait aimer. Ce décret, contre lequel personne ne réclama, prouve combien l'autorité du chef de l'Eglise était alors solidement établie en France. Le pape Adrien II ayant été élevé sur le trône pontifical, le roi de Lorraine passa en Italie au secours de l'empereur Louis I^{er} son frère, contre les Sarrasins, espérant obtenir la dissolution de son mariage. Mais le pape lui fit jurer, en lui donnant la communion, qu'il avait sincèrement quitté Valdrade; et les seigneurs qui accompagnaient ce prince firent le même serment. Ils moururent subitement presque tous; Lothaire lui-même fut attaqué à Plaisance d'une fièvre violente, qui l'emporta le 8 août 869, un mois après ce sacrilège parjure. *Voy.* LOTHAIRE I^{er} et LOUIS III.

LOTICHIUS ou LOTICH (Pierre), né en 1501, dans le comté de Hanau, y devint abbé de *Schluchtern*, l'an 1554. Il introduisit dans son abbaye le luthéranisme, dont il fut un des plus fanatiques sectateurs, et mourut en 1567, laissant quelques ouvrages imprimés à Marbourg, 1640, in-12; ils sont aujourd'hui sans intérêt.

LOTICHIUS (Pierre), médecin et poète, neveu du précédent, se fit surnommer *Secundus*, pour se distinguer de son oncle. Il naquit en 1528 à Schluchtern; et après avoir fait ses études en Allemagne sous Mélissus, Mélancthon et Camérarius, il prit le parti des armes en 1546, et combattit sous les drapeaux de la ligue de Smalkalde; mais il quitta bientôt le service militaire, voyagea en France et en Italie, se fit recevoir docteur en médecine à Padoue, et alla professer cette science à Heidelberg, où il mourut de frénésie en 1560, par suite d'un philtre qu'il avait préparé pour un autre et qu'il avala lui-même. C'était un habile médecin, et l'un des meilleurs poètes que l'Allemagne ait produits. Ses *Poésies* latines, et surtout ses *Élégies*, recueillies pour la première fois, Paris, 1551, in-8, réimprimées par Camérarius, en 1580, in-8, ont quelque mérite. La dernière et la meilleure édition de ses ouvrages est d'Amsterdam, 1754, 2 vol. in-4. Sa candeur et sa bonté lui firent des amis illustres. On trouve sa *Vie* à la tête de ses *Poésies*, publiées par Jean Hagius, médecin.

LOTICHIUS ou LOTICH (Christian), frère puîné du précédent, mort en 1568, est auteur de plusieurs pièces de vers latins, estimées. Elles ont été imprimées séparément et avec celles du suivant, Francfort, 1620, in-8.

LOTICHIUS ou LOTICH (Jean-Pierre), petit-fils de Christian, né à Francfort-sur-le-Mein en 1598, professa la médecine avec distinction à Rinteln en Westphalie, ne dédaigna pas les muses, et mourut en 1652. Il publia un *Commentaire* sur Pétrone, 1629, in-4. On a de lui divers autres ouvrages en vers et en prose (*voy.* l'article précédent). Son recueil de poésies latines, composé principalement d'*Epigrammes*, a été imprimé à Francfort, 1620, in-8. On a encore de lui des *Livres* de médecine,

une *Histoire des empereurs Ferdinand II et III* (*Rezum germanicarum*, etc.) Francfort, 1646, 4 tom. in-fol., fig.

* LOTTIN (Augustin-Martin), imprimeur, né à Paris le 8 août 1726, mourut dans cette ville le 6 juin 1795. On a de lui : *Almanach historique des ducs de Bourgogne*, 1752, in-24 ; *Liste chronologique des éditions, des commentaires et des traductions de Salluste*, 1786, in-12 ; *Coup-d'œil éclairé d'une bibliothèque à l'usage de tout possesseur de livres*, 1775, in-8 ; *Manuel du pieux laïc*, 1785, in-8 ; *Catalogue chronologique des libraires-imprimeurs de Paris, depuis 1770 jusqu'en 1789*, 2 vol. in-8 ; *Catalogue des livres imprimés au Louvre depuis son établissement*, 1795, in-8. Il a laissé en manuscrit un *Catalogue des livres imprimés à Paris*.

LOUAIL (Jean), auteur *appelant*, naquit à Mayenne dans le Maine vers le milieu du xvi^e siècle. Après avoir demeuré quelque temps avec l'abbé de Tournoux au prieuré de Villiers, que celui-ci possédait, il fut mis auprès de l'abbé de Louvois pour diriger ses études. Son élève étant mort, l'abbé Louail se retira à Paris, où il se donna bien du mouvement pour le parti de Jansénius. Il mourut en 1724. Il était prêtre et prieur d'Aurai. On a de lui : la première partie de l'*Histoire du livre des Réflexions morales sur le nouveau Testament et de la constitution Unigenitus, servant de Préface aux Hexaples*, en 6 vol. in-12, et un gros vol. in-4, Amsterdam, 1726. On peut considérer cet ouvrage comme la base et le modèle des *Nouvelles ecclésiastiques*. Il est écrit dans le même goût, la même véracité et la même modération que les feuilles du *Scélérat obscur*, comme l'appelle M. d'Alembert. (Voy. ROCHE Jacques.) L'abbé Cadry a continué cette prétendue *Histoire* en 5 vol. in-4, et l'a conduite presque jusqu'au temps où ont commencé les *Nouvelles ecclésiastiques*; *Réflexions critiques* sur le livre du *Témoignage de la vérité dans l'Eglise*, par le père de la Borde, 1740 ; *Histoire abrégée du jansénisme*, et des *Remarques sur l'ordonnance de l'archevêque de Paris*, 1698, in-12, avec mademoiselle de Joncoux, dont il revit aussi la traduction des notes de Nicole sur les *Provinciales*.

LOUBÈRE (Simon de la), né à Toulouse en 1642, fut d'abord secrétaire d'ambassade auprès de Saint-Romain, ambassadeur français en Suisse. Ses talents pour les négociations déterminèrent Louis XIV à l'envoyer à Siam en 1687, en qualité d'envoyé extraordinaire. Il n'y resta qu'environ 5 mois, pendant lesquels il s'occupa à rassembler des *Mémoires* sur l'histoire civile et naturelle du pays, sur l'origine de la langue, le caractère et les mœurs des habitants. De retour en France, il fut envoyé en Espagne et en Portugal pour y exécuter une commission secrète. On croit que c'était pour détacher ces deux cours de l'alliance qui avait produit la révolution d'Angleterre. Son dessein transpira. Il fut arrêté à Madrid, et n'obtint sa liberté qu'avec beaucoup de peine. La Loubère, rendu à la France, s'attacha au chancelier de Pontchartrain, alors contrôleur-général des finances. Ce fut par le crédit de ce ministre qu'il obtint une place à l'académie française en 1695. Il se retira peu de temps après à

Toulouse, y rétablit les *jeux floraux*, antrefois si célèbres, et alors si dégénérés. Après s'être montré citoyen zélé et savant, il mourut en 1729, à 87 ans. La Loubère savait non-seulement le grec et le latin, mais encore l'italien, l'espagnol et l'allemand. Il cultivait à la fois la poésie, les mathématiques, la politique et l'histoire; mais il n'excella dans aucun genre. Ses principaux ouvrages sont : *Poésies répandues dans différents recueils*; une *Relation curieuse de son voyage de Siam*, en 2 vol. in-12 ; un traité de la *Résolution des équations*, in-4, 1729, peu connu, etc. *L'Eloge de La Loubère* par de Boze a été inséré dans le tom. 7 des *Mémoires de l'académie des inscriptions*. On peut consulter aussi les *Mémoires* de Nicéron, tom. 26 et le tom. 2 pag. 56, de l'*Histoire de l'académie des jeux floraux* de M. Poitevin-Peitavi, 1812, in-8.

LOUCHALI, ou ULUZZALI, ou OCCHIALI, fameux corsaire, né dans la Calabre en Italie, fut fait esclave par les Turcs dès sa jeunesse, et fut mis en liberté en renonçant au christianisme. La fortune et sa valeur l'élevèrent jusqu'à la vice-royauté d'Alger. Lorsque les Turcs se préparaient au siège de Famagouste, l'an 1570, après s'être rendus maîtres de Nicosie dans l'île de Chypre, Louchali alla joindre leur flotte avec son escadre, composée de 9 galères et de 50 autres vaisseaux. A la bataille de Lépante, en 1571, il commandait l'aile gauche de l'armée des Turcs, et était opposé à l'escadre de Doria, qui le mit en fuite. Cependant il entra comme en triomphe dans Constantinople, parce qu'il mena avec lui quelques bâtiments chrétiens qu'il avait pris dès le commencement du combat. Le grand-Seigneur donna de grands éloges à sa valeur, et le nomma pacha de la mer à la place d'Hali. Ce renégat se distingua dans plusieurs occasions, surtout à la prise de la Goulette en Afrique, l'an 1574, et mourut à la fin du xvi^e siècle.

LOUET (Georges), juriconsulte, d'une noble et ancienne famille d'Anjou, conseiller au parlement de Paris, et agent du clergé de France en 1584, s'acquît une grande réputation par sa science, par ses talents, par sa prudence et par son intégrité. Il fut nommé à l'évêché de Tréguier; mais il mourut en 1608, avant que d'avoir pris possession de cet évêché. On a de lui : un *Recueil de plusieurs notables arrêts*, publiés pour la première fois, en 1602, et dont la meilleure édition est celle de Paris, 1742, 2 vol. in-fol., avec les *Commentaires* de Julien Brodeau; un *Commentaire* sur l'ouvrage de Dumoulin, des *Règles de la chancellerie*, Paris, 1656, in-4.

EMPEREURS D'OCCIDENT.

LOUIS 1^{er}, le *Débonnaire*, ou le *Faible*, fils de Charlemagne et d'Hildegarde, sa seconde femme, naquit à Casseneuil, dans l'Agénois, en 778, fut roi d'Aquitaine à trois ans et associé à l'empire en 815. Il parvint à la couronne de France en 814, et fut proclamé empereur la même année, âgé de 59 ans. Ce prince signala le commencement de son règne par la permission qu'il accorda aux Saxons transportés en des pays étrangers, de retourner dans leur patrie. Louis ne continua pas comme il avait commencé. Ce prince obligea ses sœurs à se retirer

dans des couvents, fit crever les yeux à plusieurs de leurs amants, et consacra à la vie religieuse les derniers fils de Charlemagne : tout cela, afin d'éviter les intrigues et les factions. Le zèle de Charlemagne pour la religion avait fortifié sa puissance, et la dévotion mal entendue de son fils l'affaiblit. Trop occupé de la réforme de l'Eglise, et peu du gouvernement de son état, il s'attira la haine des ecclésiastiques, et perdit l'estime de ses sujets. Ce prince, jouet de ses passions et dupe de ses vertus mêmes, ne connut ni sa force ni sa faiblesse; il ne sut ni inspirer la crainte ni se concilier l'amour, et avec peu de vices dans le cœur, il eut toutes sortes de défauts dans l'esprit. Le mécontentement du clergé ne tarda pas à éclater. Une cruauté de Louis en fut l'occasion. Bernard, roi d'Italie (enfant illégitime de Pépin, dit le *Bossu*, fils aîné de Charlemagne), irrité de ce que Lothaire, son cousin, lui avait été préféré pour l'empire, prit les armes en 818. L'empereur, ayant marché contre lui, l'intimida tellement par sa présence, que Bernard, abandonné de ses troupes, vint se jeter à ses pieds. En vain il demanda sa grâce; Louis lui fit arracher les yeux, et ce jeune prince mourut des suites de cette cruelle opération. Ce ne fut pas tout : Louis fit arrêter tous les partisans de Bernard, et leur fit éprouver le même supplice. Plusieurs ecclésiastiques lui inspirèrent des remords sur ces exécutions barbares. Les évêques et les abbés lui imposèrent une pénitence publique. Louis s'y soumit, et parut en 822, dans l'assemblée d'Attigni couvert d'un cilice. « Il crut, dit le président Hénault, devoir donner cette marque de repentir au mécontentement des évêques. Nous sommes surpris aujourd'hui de voir une si grande autorité aux évêques; mais c'est faute de se souvenir que c'était cette même autorité qui fut si favorable à nos rois dans l'origine. » *Les évêques*, dit l'abbé du Bos, *avaient grande part au gouvernement d'alors, et présidaient aux délibérations des peuples et à leurs entreprises, non comme chefs de la religion, mais comme premiers citoyens.* Dès l'an 817, Louis avait suivi le mauvais exemple de son père, en partageant son autorité et ses états à ses trois fils, Lothaire, Pépin et Louis le Germanique. Il associa le premier à l'empire, proclama le second roi d'Aquitaine, et le dernier roi de Bavière. Il avait épousé en secondes noces Judith de Bavière; un quatrième fils lui survint (825); ce fut Charles le Chauve qui fut depuis empereur. Louis voulut, après le partage, ne pas laisser sans état cet enfant d'une seconde femme qu'il aimait, et lui donna, en 829, ce qu'on appelait alors l'Allemagne, en y ajoutant une partie de la Bourgogne. Judith de Bavière, mère de cet enfant, nouveau roi d'Allemagne, gouvernait l'empereur son mari, qui avait pour ministre un Bernard, comte de Barcelonne, que Judith (*voy. ce nom*) avait mis à la tête des affaires. Les trois fils de Louis, indignés de sa faiblesse, et encore plus de ce qu'on avait démembré leurs états, armèrent tous trois contre leur père. Quelques évêques, excités par Ebbon, archevêque de Reims et plusieurs seigneurs se joignirent à eux et abandonnèrent le parti de l'empereur. Les fils

de Louis le reléguèrent dans un monastère; mais une diète tenue à Nimègue le rétablit la même année (829). Les mêmes causes amènent les mêmes effets : Louis rétablit l'ancien partage; ses fils reprennent les armes. Le pape Grégoire IV vint en France, à la prière de Lothaire, et ne put mettre la paix entre le père et les enfants (*Voy. Grégoire IV*). Au mois de juin de l'année 833, Lothaire se mit à la tête d'une puissante armée, augmentée bientôt par la défection presque totale des troupes de son père. Ce malheureux prince, se voyant abandonné, prit le parti de passer au camp de ses enfants, retranchés entre Bâle et Strasbourg, dans une plaine appelée depuis le *Champ du mensonge*, entre Brisach et la rivière d'Ill, se déclara déchu de la dignité impériale, qui fut déférée à Lothaire. On partagea de nouveau l'empire entre ses trois fils, Lothaire, Pépin et Louis. A l'égard de Charles, cause innocente de la guerre, il fut renfermé au monastère de Prum. L'empereur fut conduit dans celui de Saint-Médard de Soissons, et l'impératrice Judith menée à Tortone, dans le Piémont, après que les vainqueurs l'eurent fait raser. Louis n'était pas à la fin de ses malheurs : on tint un assemblée à Compiègne, où ce prince fut engagé à se soumettre à la pénitence publique, comme *s'avouant coupable de tous les maux qui affligeaient l'état*. On le conduisit à l'église de Notre-Dame de Soissons; il y parut en présence des évêques et du peuple, sans les ornements impériaux, et tenant à sa main un papier qui contenait la confession de ses fautes. Il quitta ses vêtements et ses armes, qu'il mit au pied de l'autel; et s'étant revêtu d'un habit de pénitent et prosterné sur un cilice, il lut la liste de ses délits. Alors les évêques lui imposèrent les mains; on chanta les psaumes, et on dit les oraisons pour l'imposition de la pénitence. Les auteurs ont parlé diversement de cette action : les uns ont prétendu que c'était un trait de la politique de Louis, qui crut devoir cette satisfaction aux évêques et aux seigneurs de son royaume; d'autres l'ont regardée comme l'effet de sa vertu. Quoi qu'il en soit, il sera toujours vrai de dire que c'était pousser la vertu ou la politique plus loin qu'elle ne devait aller. Louis fut enfermé un an dans une cellule du monastère de Saint-Médard de Soissons, vêtu du sac de pénitent. Mais la désunion de ses trois fils lui rendit la liberté et la couronne. Louis ayant été transféré à Saint-Denis, deux de ses fils, Louis et Pépin, vinrent le rétablir, et remettre entre ses bras sa femme et son fils Charles. L'assemblée de Soissons fut condamnée par le concile de Thionville en 833. Louis y fut réhabilité; Ebbon, archevêque de Reims (*voy. ce nom*), qui avait présidé à l'assemblée de Compiègne, et quelques autres évêques, furent déposés. On a donc tort d'imputer la déposition de Louis au clergé de France : ce ne fut le crime que de quelques seigneurs et prélats. Une grande partie des évêques réclama contre cet excès, demeura attachée à Louis, et le clergé en corps improuva la conduite des factieux en déposant Ebbon et en rétablissant Louis. Bientôt après, un de ces mêmes enfants qui l'avaient rétabli, Louis de Bavière, se révolte encore; mais il est mis en fuite.

Le malheureux père mourut en 840, de chagrin, dans une ile du Rhin, au-dessus de Mayence, en disant : *Je pardonne à Louis, mais qu'il sache qu'il m'arrache la vie*. On prétend qu'une éclipse totale de soleil, qui survint pendant qu'il marchait contre son fils, effraya son esprit, que les malheurs avaient affaibli, et hâta sa mort. Il est difficile d'accorder ce récit avec les connaissances astronomiques que plusieurs historiens lui ont attribuées : la chose cependant n'est pas impossible, si on veut adopter cette réflexion du P. Petau : *Sed nec absurdum existimem, insignes potissimum solis eclipses ita dispositas à Deo, ac suis spatiis definitas, ut in ea temporum momenta caderent, quibus illustrium eventuum indicia dare possent*. Quoi qu'il en soit, la faiblesse de Louis et ses inconséquences firent les malheurs de son règne et ternirent ses autres qualités. Il connaissait les lois anciennes et modernes, et il en fit observer quelques-unes. Il rendit au clergé de son royaume la *liberté des élections*, et se réserva seulement le droit de les confirmer. Le pape Pascal I^{er} s'étant fait sacrer sans avoir obtenu, suivant l'usage, l'approbation de l'empereur, Louis menaça les Romains des plus grands châtiments, si jamais ils se portaient, d'après son expression, à de semblables attentats. Les prélats avaient jusqu'alors été obligés d'aller à la guerre. Louis I^{er} le leur défendit, et les contraignit à déposer leurs armures. S'étant rendu ennemis le clergé et la noblesse, il se livra à des ministres tirés du néant ; ce fut Adhelard, un de ses favoris, qui dirigea toutes ses actions, et fut la principale cause de ses malheurs. On peut consulter, sur Louis le Débonnaire, Astronome, *Vita Ludovici. pii imp... Ermoldi Nigelli Carmen; Thegani* (archiepiscopi Trevirensis) *de gestis Ludovici pii*, les *Chroniques de St.-Denis*, ch. 8 et suiv.; *Nittrard. histor.; Paschalis Ratberti vita Venerab. Walae abbat.; Annales Bertiniani; Pagi critica; Script. Francie.* t. VIII, etc. En déplorant les tristes dissensions qui déchirèrent son règne, on ne put s'empêcher d'admirer les effets du christianisme, qui, dans le tumulte même des passions, fait respecter à un certain point la voix de la nature. Sous le règne du paganisme, ces divisions eussent été terminées par des assassins et des paricides, et c'eût été un tableau d'horreurs de plus ajouté à ceux qui composent l'histoire des prédécesseurs de Constantin, et qui forme encore aujourd'hui les annales des nations qui ne connaissent point l'Evangile.

LOUIS II, le Jeune, empereur d'Occident, fils aîné de Lothaire I^{er}, créé roi d'Italie en 844, monta sur le trône impérial en 855. Les guerres civiles, sous le règne de Louis le Débonnaire, avaient ouvert l'empire aux Sarrasins, qui d'abord s'emparèrent du duché de Bénévent. Il défit l'armée de Louis près Gaëte, en 845, mais il les battit trois ans après. Défait de nouveau par les Sarrasins, dans la Pouille, il les vainquit en 868, 870 et 871, et les chassa de la Calabre. Dans cette même année, Adelgise, prince de Bénévent, fit arrêter Louis I^{er} dans son propre palais; mais craignant la juste vengeance des Carolingiens, il lui rendit la liberté; et enfin le pape Jean VIII raccommoda Adelgise avec

l'empereur. Louis ne laissa qu'une fille, Ermenгарde, qui épousa Boson, lequel fonda le royaume d'Arles, eut un différend avec les souverains de Constantinople, qui, méprisant sa faiblesse, lui disputaient le titre d'empereur. Il se défendit assez mal, et n'allégua contre eux que la possession. Louis le Jeune mourut le 12 août 875.

LOUIS III, dit l'*Aveugle*, né en 880, de Boson, roi de Provence, et d'Ermenгарde, fille de l'empereur Louis le Jeune, n'avait que 10 ans quand il succéda à son père. Il passa en Italie l'an 900, pour défendre ses droits contre Béranger, qui lui disputait l'empire; et après l'avoir battu deux fois, il se fit couronner empereur à Rome par le pape Benoît IV. Il ne tint que 5 ans le sceptre impérial. S'étant laissé surprendre dans Vérone par son rival, celui-ci lui fit crever les yeux, et le renvoya en Provence, où il mourut l'an 928, ou au commencement de 929.

LOUIS IV, dit l'*Enfant*, fils de l'empereur Arnoul, fut roi de Germanie après la mort de son père en 900, à l'âge de 7 ans. L'Allemagne fut dans une entière désolation sous son règne. Les Hongrois la ravagèrent; on ne parvint à les faire retirer qu'à prix d'argent. A ces incursions étrangères se joignirent des guerres civiles entre les princes et le clergé. On pilla les églises : les Hongrois revinrent pour avoir part au pillage : Louis IV s'enfuit à Ratisbonne, où il mourut le 21 janvier 912. Il fut le dernier prince en Allemagne de la race des Carolingiens. La couronne, qui devait être héréditaire dans la maison de Charlemagne, devint élective. Les états de la nouvelle monarchie profitèrent de cette révolution. Les allemands, maîtres de disposer du trône, se donnèrent des privilèges excessifs. Les duchés et les comtés, administrés jusqu'alors par commission, devinrent des fiefs héréditaires. Peu à peu la noblesse et les états des duchés, qui, dans les premiers temps, ne reconnaissaient que la souveraineté du roi seule, furent réduits à dépendre absolument de leurs ducs, et à tenir en arrière-fiefs des terres qui mouvaient auparavant en droiture de la couronne. D'un autre côté, l'Italie commença à être asservie à l'Allemagne, et ce fut la source de plusieurs différends funestes entre les papes et les empereurs.

LOUIS V, nommé ordinairement *Louis de Bavière*, fils de Louis le Sévère, duc de Bavière, et de Mathilde, fille de l'empereur Rodolphe I^{er}, naquit l'an 1286, et fut élu empereur à Francfort en 1314, à l'âge de moins de trente ans. Il fut couronné à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Mayence, tandis que Frédéric le Bel, fils de l'empereur Albert I^{er}, était sacré à Cologne, après avoir été nommé à l'empire par une partie des électeurs. Ces deux sacres produisirent des guerres civiles d'autant plus cruelles, que Louis de Bavière était oncle de Frédéric, son rival. Les deux empereurs consentirent, après avoir répandu beaucoup de sang, à décider leur querelle par trente champions : usage des anciens temps, que la chevalerie a renouvelé quelquefois. Ce combat ne décida rien, et ne fut que le prélude d'une bataille dans laquelle Louis fut vainqueur. Cette journée, suivie de quelques autres

ROIS DE FRANCE.

victoires, le rendit maître de l'empire. Frédéric ayant été fait prisonnier, y renonça au bout de trois ans pour avoir sa liberté. Le pape Jean XXII avait observé jusqu'alors la neutralité entre les deux concurrents, espérant que Louis, dont il connaissait les mauvaises qualités et le peu de religion, serait obligé de céder l'empire à Frédéric, prince sage et vertueux ; mais après la bataille décisive de Muhl-dorf, en 1522, il ordonna à Louis V de suspendre l'exercice de ses droits, et de les soumettre au jugement du pape. Il donna contre lui plusieurs monitoires, dans lesquels il lui reprochait de favoriser les hérétiques et les ennemis du saint Siège, et alla jusqu'à déclarer l'empire vacant. (*Voy. au sujet de ces procédés des papes, les articles FRÉDÉRIC BARBEROUSSE, FRÉDÉRIC II, GREGOIRE VII, etc.*) L'empereur appela du pape mal instruit au pape mieux instruit, et enfin au concile général. Ayant été excommunié, il entra en Italie, entreprit de placer de son autorité des évêques sur plusieurs sièges d'Italie, et de chasser ceux qui y avaient été nommés par le pape ; entra dans Rome, s'y fit couronner, fit élire l'antipape Pierre de Corbière ou Corbario, prononça une sentence de mort contre le pape et son défenseur le roi de Naples, et les condamna tous les deux à être brûlés vifs : trait qui donne une plus mauvaise idée de ce prince que toutes les bulles de Jean XXII. Comment, après de tels excès des empereurs, les écrivains modernes ont-ils pu s'attacher à inculper exclusivement les papes, dont les torts sont toujours restés beaucoup en deçà de si étranges emportements ? (*Voy. GELASE II.*) Ne serait-il pas plus sage de jeter un voile réciproque sur les fautes des pontifes et des rois, et de louer la modération dont au moins les premiers donnent aujourd'hui le consolant spectacle ? Les fureurs de Louis irritèrent tout le monde ; les Romains conspirèrent contre lui. Le roi de Naples arrive avec une armée aux portes de Rome ; l'empereur et son antipape sont obligés de s'enfuir. Celui-ci demande pardon au pape la corde au cou. Clément VI marcha sur les traces de Jean XXII, son prédécesseur, il lança les foudres ecclésiastiques sur Louis, en 1546. Cinq électeurs élurent roi des Romains, Charles de Luxembourg, marquis de Moravie. L'ancien et le nouvel empereur se tirent la guerre ; mais un accident arrivé en 1547 termina ces querelles funestes. Louis tomba de cheval en poursuivant un ours à la chasse, et mourut de sa chute à soixante-trois ans. D'autres disent qu'il fut empoisonné. Ce prince est le premier empereur qui ait résidé constamment dans ses états héréditaires, à cause du mauvais état du domaine impérial, qui ne pouvait plus suffire à l'entretien de sa cour. Avant lui, les empereurs avaient voyagé continuellement d'une province à l'autre. Louis est aussi le premier qui, dans ses sceaux, se soit servi de deux aigles pour désigner les armes de l'empire. Ils furent changés sous Wenceslas, et réduits à un seul à deux têtes. C'est par la protection qu'il accorda aux Suisses révoltés, pour affaiblir la puissance d'une maison rivale, qu'il a contribué à fonder la république helvétique. *Voy. TELL.*

LOUIS I^{er}, roi de France. *Voy. Louis le Débonnaire.*

LOUIS II, le Bègue, ainsi nommé à cause du défaut de sa langue, était fils de Charles le Chauve, né en 846. Il fut couronné roi d'Aquitaine en 867, succéda à son père dans le royaume de France, le 6 octobre 877, reçut honorablement le pape Jean VIII, et se fit couronner par lui roi de France au concile de Troyes, l'an 878. Il fut contraint de démembrer une grande partie de son domaine en faveur de Boson, qui s'était fait roi de Provence, et de plusieurs autres seigneurs mécontents, et mourut à Compiègne, le 40 avril 879, à 33 ans. Il eut d'Ansgarde, sa première femme qu'il fut obligé de répudier par ordre de son père, Louis et Carloman, qui partagèrent le royaume entre eux ; et laissa en mourant Adélaïde sa seconde femme, grosse d'un fils, qui fut Charles le Simple. On peut voir pour ce règne *Annales Bertiniani ann. 877-879 ; Annales Fuldenses ; Frodoardi Hist. Eccles. Rhem., lib. III, cap. 24 ; Hincmari Archiep. Rhem. opera ; Johannis VIII Epistolæ ; Script. Francic. tom. 2.*

LOUIS III, fils de Louis le Bègue, et frère de Carloman, partagea le royaume de France avec son frère, et vécut toujours uni avec lui. Il eut l'Austrasie avec la Neustrie, et Carloman l'Aquitaine et la Bourgogne. Louis III défit Hugues le Bâtard, fils de Lothaire et de Valdrade, qui revendiquait la Lorraine ; marcha contre Boson, roi de Provence, et s'opposa aux courses des Normands, sur lesquels il remporta une grande victoire dans le Vimeu, à Saucourt, en 882. Il mourut sans enfants, le 4 août suivant, à 22 ans. Après sa mort, Carloman, son frère, fut seul roi de France. On peut consulter *Annales Bertiniani ; Annales Fuldenses, Chronic. de gestis Normannorum ; Frodoardi Hist. Eccles. Rhem. lib. III, cap. 50 ; Annales Vadastini ; Script. Franc. tome 2.*

LOUIS IV ou d'Outremer, ainsi nommé à cause de son séjour pendant treize ans en Angleterre, où la reine Ogive sa mère l'avait conduit, était fils de Charles le Simple. Il succéda à Raoul, roi de France, en 956. Hugues Capet, dit le Grand, et Herbert, comte de Vermandois, s'accordant pour renoncer à la couronne de France, après en avoir dépossédé Charles le Simple, firent élire Louis, qui choisit Hugues pour premier ministre ; et dès lors celui-ci marcha à l'égal de son souverain, et après sa mort il devint roi. Louis voulut s'emparer de la Lorraine ; mais l'empereur Othon I^{er} le força de se retirer. Les grands de son royaume se révoltèrent plusieurs fois, et il les réduisit avec peine. S'étant emparé de la Normandie sur Richard, fils du duc Guillaume, il fut défait et fait prisonnier par Aigrold, roi de Danemarck, et par Hugues le Blanc, comte de Paris, en 944. On lui rendit la liberté l'année suivante, après l'avoir obligé de rendre la Normandie à Richard, et de céder le comté de Laon à Hugues le Blanc. Cette cession occasionna une guerre opiniâtre entre le comte et le roi ; mais Louis d'Outremer étant soutenu de l'empereur Othon, du comte de Flandre et du pape, Hugues le Blanc fut enfin obligé de faire la paix, et

de rendre le comté de Laon en 950. Louis d'Outremer finit ses jours d'une manière funeste : il fut renversé par son cheval en poursuivant un loup, et mourut à Reims de cette chute, le 10 septembre 934, à 56 ans. Il laissa de Gerberge, fille de l'empereur Henri l'Oiseleur, deux fils, Lothaire et Charles. Lothaire lui succéda, et Charles ne partagea point la couronne, contre la coutume de ce temps-là, tant à cause de son bas âge que parce qu'alors il ne restait plus que Reims et Laon en propre au roi. Depuis, le royaume ne fut plus divisé également entre les frères; l'aîné seul eut le titre de roi, et les cadets n'eurent que de simples apanages. Ce fut ce qui rendit à l'état une partie de son ancienne grandeur. Louis d'Outremer était un grand prince à plusieurs égards; mais il ne se défiait pas assez des hommes, et il fut souvent trompé. Les auteurs à consulter pour cette époque sont *Willelmi Grentensis lib. III, cap. 5 et seq.; Chronic. Virdun. Hugonis Flaviniacensis; Hugonis Floriacensis libellus; Frodoardi Chronic.; Luitprandi Chronic.; Orderici Vital. Eccles. Hist.; Ludovici Transmarini diplomata*, tom. 9.

LOUIS V, le *Fainéant*, roi de France après Lothaire, son père, en 986, se rendit maître de la ville de Reims, et fit paraître beaucoup de valeur dès le commencement de son règne. Il fut empoisonné par la reine Blanche, sa femme, le 21 mai de l'année suivante 987, âgé d'environ vingt ans. Louis était d'un caractère turbulent et inquiet : le nom de *Fainéant* ne lui convenait point. Il paraît que ce nom ne lui a été donné que parce que son règne n'offre rien de mémorable; mais que pouvait-il faire dans le peu de temps qu'il occupa le trône? C'est le dernier des rois de France de la seconde race des Carolingiens, laquelle a régné en France 256 ans. Après sa mort, le royaume appartenait de droit à Charles, son oncle, duc de la Basse-Lorraine, et fils de Louis d'Outremer; mais ce prince s'étant rendu odieux aux Français, il fut exclu de la succession, et la couronne fut déferée à Hugues Capet, duc de France, le prince le plus puissant du royaume. Les causes de la ruine de la seconde race sont particulièrement les suivantes : 1^o la division du corps de l'état en plusieurs royaumes, division suivie nécessairement de guerres civiles entre les frères; 2^o l'amour excessif que Louis le Débonnaire eut pour son trop cher fils Charles le Chauve; 3^o la faiblesse de la plupart des rois ses successeurs : à peine en compte-t-on cinq ou six qui aient eu à la fois du bon sens et du courage; 4^o les ravages des Normands, qui désolèrent la France pendant près d'un siècle, et favorisèrent les révoltes des grands seigneurs.

LOUIS VI, le *Gros*, fils de Philippe I^{er} et de Berthe de Hollande, né en 1081 (quelques chronologistes disent en 1078), parvint à la couronne en 1108. Le domaine qui appartenait immédiatement au roi se réduisit alors au duché de France. Le reste était en propriété aux vassaux du roi, qui se conduisaient en tyrans dans leurs seigneuries, et qui ne voulaient point de maître. Ces seigneurs vassaux étaient presque tous des rebelles. Le roi d'Angleterre, duc de Normandie, ne manquait pas

d'appuyer leurs révoltes; de là ces petites guerres entre le roi et ses sujets : guerres qui occupèrent les dernières années de Philippe I^{er} et les premières de Louis le Gros. Ce prince s'aperçut trop tard de la faute que l'on avait faite de laisser prendre pied en France aux Anglais, en ne s'opposant point à la conquête que Henri I^{er} fit de la Normandie sur Robert son frère aîné. Le monarque anglais étant en possession de cette province, refusa de raser la forteresse de Gisors, comme on en était convenu. La guerre s'alluma, et après des succès divers, elle fut terminée en 1114 par un traité qui laissait Gisors à l'Angleterre, sous la condition de l'hommage. Elle se ralluma bientôt. Louis le Gros ayant pris sous sa protection Guillaume Cliton, fils de Robert, dit *Courte-Cuisse*, qui avait été dépouillé de la Normandie, voulut le rétablir dans ce duché; mais il n'était plus temps : Henri était devenu trop puissant, et Louis le Gros fut battu au combat de Breneville, en 1119. L'année suivante, la paix se fit entre Louis et Henri, qui renouela son hommage pour la Normandie. Le roi d'Angleterre ayant perdu toute sa famille et la fleur de sa noblesse, qui périt à la vue du port de Harfleur, où elle s'était embarquée pour passer en Angleterre, cet événement renouela la guerre. Guillaume Cliton, soutenu par plusieurs seigneurs normands et français, que Louis le Gros appuyait secrètement, profita de ce temps funeste à Henri pour l'attaquer; mais le monarque anglais vint à bout de soulever l'empereur Henri V contre le roi de France. Henri lève des troupes et s'avance vers le Rhin; Louis le Gros lui opposa une armée considérable, et l'empereur fut bientôt obligé de reculer. Le monarque français aurait pu aisément marcher tout de suite contre le roi d'Angleterre et reprendre la Normandie; mais les vassaux qui l'avaient suivi contre le prince étranger l'auraient abandonné s'il eût fallu combattre le duc de Normandie, par l'intérêt qu'ils avaient de balancer ces deux puissances l'une par l'autre. Louis le Gros est le premier qui ait entrepris de donner un gouvernement à la France. Avant lui, depuis que les nobles avaient *forcé le roi de déclarer leurs titres héréditaires*, il n'y avait aucune puissance publique; la majesté royale était avilie. Dès que Louis fut en état de monter à cheval, il poursuivit les seigneurs et les gentilshommes qui, du haut de leurs donjons, se répandaient pour piller dans les campagnes sans défense, sur les grands chemins et sur les rivières. Toute sa vie il eut les armes à la main, courant partout où les opprimés réclamaient son secours, et payant de sa personne comme un simple cavalier. Quand il eut mis à la raison la plupart de ces petits tyrans, il entreprit de rétablir l'ordre; il accorda aux villes des chartes de communes, qui en les déclarant libres, leur permettaient de se choisir des maires et des échevins pour juger leurs procès et maintenir la police. Devenues ainsi de petites démocraties, les villes fournissaient au roi un certain nombre de gens de guerre. Chaque paroisse combattait pour lui sous la bannière de son saint. La jurisprudence occupa également ce monarque. Les justices royales, longtemps négligées et méconnues, refleurirent. Le monarque, garant

des chartes de *communes*, prononça sur les différends qui survinrent entre les villes et les seigneurs; il institua l'usage d'appeler en plusieurs cas à ses juges, de sentences rendues par les officiers seigneuriaux. Il envoya des commissaires pour éclairer la conduite des juges. A la vérité, ce fut moins son ouvrage que celui de l'abbé Suger, son principal ministre; mais comme on impute aux rois tout le mal qui se fait sous eux, on doit aussi leur tenir compte de ce qui se fait de bien. Cette entreprise importante fut continuée sous Louis le Jeune, son fils. Les dernières années de Louis le Gros furent occupées à venger le meurtre de Charles le Bon, comte de Flandre, et à éteindre le schisme entre le pape Innocent II et Anaclet. Une dysenterie l'enleva le 1^{er} août 1157. Il mourut en chrétien, couché sur un tapis qu'il avait fait étendre à terre et couvrir de cendre en forme de croix. Les dernières paroles de ce monarque sont une belle leçon pour les rois : « N'oubliez jamais, dit-il à son fils, » que l'autorité royale est un fardeau dont vous ren- » drez un compte très-exact après votre mort. » Sa veuve, Alix de Savoie, épousa, en secondes noces, Matthieu de Montmorency, connétable; elle mourut en 1154. Louis était un prince recommandable par la douceur de ses mœurs, dit le président Hénault, et par toutes les vertus qui font un bon roi. Il est le premier roi de France qui ait été prendre à Saint-Denis l'*oriflamme*, espèce de bannière de couleur rouge, fendue par le bas, et suspendue au bout d'une lance dorée. La vie de Louis le Gros a été écrite par Suger. On peut encore consulter l'*Hist. ecclésiastique d'Orderic Vital*, les grandes Chroniques de Saint-Denis, ch. 9, 10, etc.; l'*Histoire de Normandie de Guillaume de Jumièges*, etc.

LOUIS VII, le Jeune, fils du précédent, né en 1120, succéda à son père en 1157, après avoir régné avec lui quelques années. Il eut au commencement de son règne un différend avec Innocent II, et avec Thibaud IV, comte de Champagne. Innocent ayant nommé à l'archevêché de Bourges, et ne croyant pas devoir approuver l'élection que le clergé avait faite, Louis se déclara d'une manière violente contre le pape, qui l'excommunia et mit son domaine en interdit. Le roi s'en vengea sur Thibaud, qui était dévoué au pontife, et mit en 1141 la ville de Vitri à feu et à sang. Les temples mêmes ne furent pas épargnés, et 1500 personnes réfugiées dans une église périrent comme tout le reste dans les flammes. Saint Bernard lui en fit de vifs reproches : le prince en fut touché, mais beaucoup trop tard, et se réconcilia avec le pontife. Le même saint, chargé par le pape Eugène de prêcher une croisade, y engagea Louis, contre l'avis de l'abbé Suger, qui, sans désapprouver la croisade, s'opposait au départ du roi. (*Voy. SUGER.*) Cette seconde croisade ne répondit point aux efforts de Louis, mais elle eut d'ailleurs de très-bons effets; ce fut une nouvelle époque de la liberté que les villes achetèrent du roi ou de leurs seigneurs, qui faisaient argent de tout pour se croiser. Depuis longtemps il n'y avait plus en France que la noblesse et les ecclésiastiques qui fussent libres; le reste du peuple était esclave, et même nul

ne pouvait entrer dans le clergé sans la permission de son seigneur. Le roi n'avait d'autorité que sur les serfs des terres qui lui appartenaient. Mais quand les villes et les bourgs eurent acheté leur liberté, le roi, devenu leur défenseur naturel contre les entreprises des seigneurs, acquit en eux autant de sujets. Cette défense occasionna de la dépense; il fallait qu'ils la payassent, et ils devinrent ainsi contribuables du roi, au lieu de l'être de leurs seigneurs. Ils ne firent donc que changer de maîtres; mais la servitude du roi était si douce, qu'on vit dès lors renaître en France les sciences, l'industrie et le commerce. Ce qui donna lieu à la croisade, ce fut la prise d'Edesse par Noradin. Le roi partit en 1147, avec Eléonore sa femme et une armée de 80,000 hommes. Il fut défait par les Sarrasins. Il mit le siège devant Damas, et fut obligé de le lever en 1140, par la trahison des Grecs. C'est ainsi du moins qu'en ont parlé la plupart des historiens d'Occident; les Orientaux ne conviennent pas de cette trahison. Louis le Jeune, en revenant en France, fut pris sur mer pas des Grecs, et délivré par le général Roger, roi de Sicile. Ce monarque, après tant de malheurs, ne fut pas dégoûté des croisades : à peine fut-il arrivé qu'il en médita une nouvelle; mais les esprits étaient si refroidis qu'il fut obligé d'y renoncer. Suger entreprit d'en faire une à ses dépens; mais la mort le prévint. (*Voy. GODEFROI de BOUILLON, saint BERNARD, PIERRE l'ERMITE, saint LOUIS, etc.*) L'épouse de Louis Eléonore, héritière de la Guienne et du Poitou, qui l'avait accompagné dans sa course aussi longue que malheureuse, s'était, dit-on, dédommée des fatigues du voyage avec Raimond d'Antioche, son oncle paternel, et avec un jeune Turc d'une rare beauté, nommé Saladin. Louis crut laver cette honte en faisant cesser en 1152 son mariage, pour épouser en quatrièmes noces Alix, fille de ce même Thibaut, comte de Champagne, son ancien ennemi. C'est ainsi qu'il perdit la Guienne. Eléonore répudiée se maria six semaines après avec Henri II, duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre, et lui porta en dot le Poitou et la Guienne. La guerre éclata entre la France et l'Angleterre en 1156, au sujet du comté de Toulouse. Louis, tantôt vaincu, tantôt vainqueur, ne remporta aucune victoire remarquable. La paix conclue entre les deux monarques, 1161, fut suivie d'une nouvelle guerre, terminée en 1177, par la promesse de mariage du second fils de Henri II et de la fille cadette de Louis le Jeune. Ce prince mourut en 1180 à 60 ans, d'une paralysie qu'il contracta en allant au tombeau de saint Thomas de Cantorbéry, auquel il avait donné une retraite dans sa fuite. Il entreprit ce voyage pour obtenir la guérison de Philippe son fils, dangereusement malade. Louis le Jeune était pieux, bon, courageux, mais presque sans succès, ce qu'on attribua aux excès qui marquèrent le commencement de son règne, et que saint Bernard regarda dès lors comme une source de calamités. Ne pouvant extirper de son royaume les filles de mauvaise vie, il voulut au moins qu'elles fussent marquées par un sceau caractéristique d'avilissement : il défendit par un édit qu'elles portassent des ceintures

dorées comme les honnêtes femmes, ce qui donna lieu au proverbe : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

LOUIS VIII, roi de France, que sa bravoure a fait surnommer *Cœur de Lion*, fils de Philippe-Auguste et d'Isabelle de Hainaut, naquit le 5 septembre 1187. Il se signala en diverses expéditions sous le règne de son père, et monta sur le trône en 1223. Avant la mort de son père Philippe-Auguste, ce prince, sollicité par les Anglais révoltés contre Jean, passa à Londres, où il avait été proclamé roi. Il vainquit les partisans du monarque détrôné; mais Jean étant mort, les Anglais se prononcèrent en faveur de son fils. Louis fut assiégé dans Londres, et n'obtint sa liberté qu'en promettant que Philippe-Auguste rendrait aux Anglais ce qu'il leur avait pris en France. C'est le prétexte sur lequel Henri III d'Angleterre, au lieu de venir au sacre de Louis, se fonda pour le sommer de lui rendre la Normandie. Louis VIII s'y refusa et partit avec une nombreuse armée, résolu de combattre les Anglais et de les chasser de la France. Il prit sur eux Niort, Saint-Jean-d'Angely, le Limousin, le Périgord, le Pays d'Aunis, etc. Il ne restait plus que la Gascogne et Bordeaux à soumettre pour achever d'éloigner les Anglais, lorsque Louis se vit obligé de faire la guerre aux Albigeois, qui portaient avec le poison de l'erreur les dégâts les plus sanglants dans les provinces méridionales du royaume. Il fit le siège d'Avignon, à la prière du pape Honoré III, et prit cette ville le 12 septembre 1226. La maladie se mit ensuite dans son armée, le roi lui-même tomba malade, et mourut à Montpensier en Auvergne, le 8 novembre 1226, à 59 ans. Thibaut VI, comte de Champagne, éperdument amoureux de la reine, fut soupçonné de l'avoir empoisonné; mais cette accusation est dénuée de fondement. La valeur de Louis VIII, sa chasteté et ses vertus ont rendu son nom immortel. Il légua par testament cent sous à chacune des 2000 léproseries de son royaume. La lèpre était alors, comme l'on voit, une maladie fort commune. Il légua encore 50,000 livres une fois payées, c'est-à-dire environ 540,000 liv. de la monnaie d'aujourd'hui, à sa femme, la célèbre Blanche de Castille. Cette remarque fera connaître quel était alors le prix de la monnaie. C'est, dit un historien, le poulx d'un état, et une manière assez sûre de connaître ses forces. Louis VIII est le premier roi de la troisième race qui ne fut pas sacré du vivant de son père.

LOUIS IX (saint), fils de Louis VIII et de Blanche de Castille, né le 25 avril 1215, parvint à la couronne en 1226, sous la tutelle de sa mère : ce fut la première fois que les qualités de tutrice et de régente se trouvèrent dans la même personne. La minorité du jeune roi fut occupée à soumettre les barons et les petits princes, toujours en guerre entre eux, et qui ne se réunissaient que pour bouleverser l'état. Le cardinal Romain, légat du pape, aida beaucoup la reine par ses conseils. Thibaut VI, comte de Champagne, depuis longtemps amoureux de Blanche, fut jaloux de l'ascendant que prenait Romain, et arma contre le roi. Blanche, qui avait

méprisé jusqu'alors son amour, s'en servit avec autant d'habileté que de vertu pour ramener le comte et pour apprendre de lui les noms, les desseins et et les intrigues des factieux. Louis, parvenu à l'âge de majorité, soutint ce que sa mère avait si bien commencé, et ne s'occupa que du bonheur de ses sujets. Il se conduisit avec beaucoup de prudence durant les différends de Grégoire IX et de Frédéric II, et ne voulut pas que son frère Robert acceptât la couronne impériale, que le pape lui offrait. Il condamnait hautement la conduite de Frédéric; mais il ne croyait pas *qu'on pût lui ôter la couronne, s'il n'était condamné dans un concile général.* Ce qui prouve quelle était sur ce point, même dans les cours, la jurisprudence de ces temps reculés, relativement aux rois, et combien l'on a eu tort, de nos jours, de s'élever à ce sujet contre les papes, (*Voy. FRÉDÉRIC II, GRÉGOIRE VII, GRÉGOIRE IX, etc.*) Après l'excommunication de ce prince au concile de Lyon, et sa déposition, qu'il semblait ne pas approuver, quoiqu'il en reconnût la légalité, il travailla à le réconcilier avec le pape; mais Frédéric ne répondit pas à ses vues. Louis leva des troupes contre le roi d'Angleterre Henri III, et contre les grands vassaux de la couronne de France, unis avec ce monarque. Il les battit deux fois, la première à la journée de Taillebourg en Poitou, l'an 1241; la deuxième, quatre jours après, près de Saintes, où il remporta une victoire complète. Henri fut obligé de faire une paix désavantageuse. Le comte de La Marche et les autres vassaux révoltés rentrèrent dans leur devoir et n'en sortirent plus. Louis n'avait alors que 27 ans. Il quitta son royaume bientôt après, pour passer dans la Palestine. Dans les accès d'une maladie violente, dont il fut attaqué en 1244, il crut entendre une voix qui lui ordonnait de prendre la croix contre les infidèles, de faire restituer aux chrétiens les belles provinces que les Sarrasins leur avaient enlevées, et de les délivrer du plus cruel esclavage qui fût jamais : il fit dès lors vœu de passer dans la Terre-Sainte. La reine sa mère, la reine sa femme, le prièrent de différer jusqu'à ce qu'il fût entièrement rétabli; mais Louis n'en fut que plus ardent à demander la croix. L'évêque de Paris la lui attacha, fondant en larmes, comme s'il eût prévu les malheurs qui attendaient le roi dans la Terre-Sainte. Louis prépara pendant quatre ans cette expédition, aussi illustre que malheureuse; enfin, laissant à sa mère le gouvernement du royaume, il s'embarqua en 1248 à Aigues-Mortes, avec Marguerite de Provence sa femme, et ses trois frères. Presque toute la chevalerie de France l'accompagna. Arrivé à la rade de Damiette, il s'empara de cette ville en 1249. Il avait résolu de porter la guerre en Egypte, pour attaquer dans son pays le sultan, maître de la Terre-Sainte : il passa le Nil à la vue des infidèles, remporta deux victoires sur eux, et fit des prodiges de valeur à la journée de Massoure en 1250. Les Sarrasins eurent bientôt leur revanche : la famine et la maladie contagieuse ayant obligé les Français à reprendre le chemin de Damiette, ils vinrent les attaquer pendant la marche, les mirent en déroute et en firent un grand carnage. Le roi, dangereusement malade,

fut pris près de Massoure avec tous les seigneurs de sa suite et la meilleure partie de l'armée. Louis parut dans sa prison aussi grand que sur le trône. Les musulmans ne pouvaient se lasser d'admirer sa patience et sa fermeté à refuser ce qu'il ne croyait pas raisonnable. Ils lui disaient : « Nous te » regardions comme notre captif et notre esclave, » et tu nous traites, étant aux fers, comme si nous » étions tes prisonniers ! » On osa lui proposer de donner une somme excessive pour sa rançon, mais il répondit aux envoyés du sultan : « Allez dire à » votre maître qu'un roi de France ne se rachète » point pour de l'argent. Je donnerai cette somme » pour mes gens, et Damiette pour ma personne. » Il paya en effet 400,000 liv. pour leur rançon, rendit Damiette pour la sienne, et accepta du sultan une trêve de dix ans. Son dessein était de repasser en France ; mais ayant appris que les Sarrasins, au lieu de rendre les prisonniers, en avaient fait périr un grand nombre dans les tourments, pour les obliger de quitter leur religion, il se rendit dans la Palestine, où il demeura encore quatre ans, jusqu'en 1254. Le temps de son séjour fut employé à fortifier et à réparer les places des chrétiens, à mettre en liberté tous ceux qui avaient été faits prisonniers en Egypte, et à travailler à la conversion des infidèles. Arrivé en France, il trouva son royaume dans un meilleur état qu'il n'aurait dû naturellement espérer. La Providence avait veillé sur un pays qu'il n'avait abandonné que par les motifs les plus chrétiens. Son retour à Paris, où il se fixa, fit le bonheur de ses sujets et la gloire de la patrie. Il établit le premier la justice du ressort ; et les peuples, opprimés par les sentences arbitraires des juges des baronies, purent porter leurs plaintes à quatre bailliages royaux, créés pour les écouter. Sous lui, les hommes d'études commencèrent à être admis aux séances de ses parlements, dans lesquelles des chevaliers, qui rarement savaient lire, décidaient de la fortune des citoyens. Il diminua les impôts, et révoqua ceux que l'avidité des financiers avait introduits. Il porta des édits sévères contre les blasphémateurs et les impies, bâtit des églises, des hôpitaux, des monastères, et publia une *Pragmatique-Sanction* en 1269, pour conserver les anciens droits des églises cathédrales et la liberté des élections. Le sixième canon défend de payer les sommes que la cour de Rome pourrait exiger. Mais Fleury observe « que ce » canon manque dans beaucoup d'exemplaires ; » dans les autres canons, il n'est nullement fait » mention de la cour de Rome, et on croit que le » saint roi n'y a eu en vue que les entreprises des » seigneurs et des juges laïques sur les bénéfices. » Le président Hénault doute que cette *Pragmatique* soit de saint Louis. Ce monarque reçut en 1264 un honneur qu'on ne peut rendre qu'à un monarque vertueux : le roi d'Angleterre Henri III et les barons le choisirent pour arbitre de leurs querelles. Ce prince était venu le voir à Paris au retour de son voyage en Palestine, et l'avait assuré qu'il était son seigneur et qu'il le serait toujours. Le comte d'Anjou, Charles son frère, dut à sa réputation et au bon ordre de son royaume l'honneur d'être

choisi par le pape pour roi de Sicile. Louis augmentait cependant ses domaines de l'acquisition de Péronne, d'Avranches, de Mortagne, du Perche. Il pouvait ôter aux rois d'Angleterre tout ce qu'ils possédaient en France : les querelles de Henri III et de ses barons lui en facilitaient les moyens ; mais il préféra la justice à l'usurpation. Il les laissa jouir de la Guienne, du Périgord, du Limousin, en les faisant renoncer pour jamais à la Touraine, au Poitou, à la Normandie, réunie à la couronne par Philippe-Auguste son aïeul. Voyant la France florissante et son gouvernement bien affermi, il partit pour la sixième croisade en 1270. Il assiégea Tunis en Afrique ; huit jours après il emporta le château, et mourut dans son camp le 25 août de la même année, d'une maladie contagieuse qui ravageait son armée. Dès qu'il en fut attaqué, il se fit étendre sur la cendre, et expira, à l'âge de 53 ans, avec la ferveur d'un anachorète et le courage d'un héros, et avec la satisfaction d'avoir fait aux ennemis du nom chrétien une guerre sage et juste, quoique avec des succès variés et d'éclatants revers. (Voy. l'excellent discours sur le troisième âge de l'Eglise, à la fin du 14^e tome de l'Histoire ecclésiastique de l'abbé Bérault, et les articles Louis VII, Pierre l'Ermite, etc.) Boniface VIII le canonisa en 1297. La bulle de canonisation du saint roi est un éloge magnifique et très-étendu, fondé, comme il y est dit, sur une certitude entière de la pureté de ses mœurs, de la régularité et de l'austérité de sa vie, de son amour pour la justice, de son zèle généreux pour le progrès de la foi, de sa charité envers les pauvres, les infirmes, les gens sans appui et de toute nation, en un mot de toutes ses vertus chrétiennes, royales, héroïques. On avait reçu à ce sujet la déposition sous serment de plus de 500 témoins, et l'on avait vérifié jusqu'à 65 miracles. Saint Louis a été, au jugement du père Daniel et du président Hénault, un des plus grands princes qui aient jamais porté le sceptre : compatissant comme s'il n'avait été que malheureux ; libéral, sans cesser d'avoir une sage économie ; intrépide dans les combats, mais sans emportement. Il n'était courageux que pour de grands intérêts. Il fallait que des objets puissants, la justice ou l'amour de son peuple, excitassent son âme, qui hors de là paraissait faible, simple et timide. Prudent et ferme à la tête de ses armées et de son conseil, quand il était rendu à lui-même il n'était plus que particulier. Ses domestiques devenaient ses maîtres, sa mère le gouvernait, et les pratiques de la dévotion la plus simple remplissaient ses journées. Il est vrai que ces pratiques étaient ennoblies par des vertus solides et jamais démenties ; elles formaient son caractère. C'est à ce règne, suivant Joinville, que se doit rapporter l'institution des maîtres des requêtes : ils n'étaient d'abord que trois ; ils furent portés à quatre-vingts par l'édit de 1752, qui les fixa à ce nombre. Saint Louis proscrivit aussi des terres de son domaine l'absurde procédure des duels judiciaires, et y substitua la voie d'appel à un tribunal supérieur : ainsi il ne fut plus permis, comme auparavant, de se battre contre sa partie ni contre les témoins qu'elle produisait. Joinville, La Chaise,

l'abbé de Choisy, Bury et l'abbé Velly ont écrit sa *Vie*. Voy. leurs articles. On peut consulter en outre la *Vie de saint Louis* par le confesseur de la reine Marguerite; l'*Histoire d'Angleterre de Matthieu Paris*; la *Chronique de Guillaume de Nangis*; les *Chroniques de St.-Denys*; l'*Histoire de saint Louis par un moine de St.-Denys*; *Observations de Ménard sur l'Histoire de saint Louis*; les *Etablissements de ce prince*, publiés en 1786, par l'abbé St.-Martin; *Essai sur les institutions de saint Louis par Beugnot*; les *institutions de saint Louis par Mignet*, etc. Ce monarque a été le sujet de divers ouvrages de poésie parmi lesquels nous citerons le poème épique du père Lemoyne, et la tragédie de M. Ancelot, jouée en 1819.

LOUIS X, roi de France et de Navarre, surnommé *Hutin*, c'est-à-dire *mutin* et *querelleur*, né le 4 octobre 1289, succéda à Philippe le Bel son père, le 29 novembre 1314, étant déjà roi de Navarre par Jeanne sa mère, et s'étant fait couronner en cette qualité à Pampelune le 1^{er} octobre 1308. Veuf de Marguerite de Bourgogne, il différa son sacre jusqu'au mois d'août de l'an 1315, à cause des troubles de son royaume, et parce qu'il attendait sa nouvelle épouse, Clémence, fille de Charles, roi de Hongrie. Pendant cet intervalle, Charles de Valois, oncle du roi, se mit à la tête du gouvernement, et fit pendre Enguerrand de Marigni à Montfaucon, au gibet que ce ministre avait lui-même fait dresser sous le feu roi, dont il était ministre. Louis X rappela les Juifs dans son royaume, fit la guerre sans succès contre le comte de Flandre, et laissa accabler son peuple d'impôts, sous le prétexte de cette guerre. Il contraignit encore le reste des serfs de ses terres de racheter leur liberté : ce qu'ils firent avec peine. En remplissant un devoir connu, ils étaient tranquilles, et ils ignoraient ce qu'on exigerait d'eux, quand ils seraient libres. L'édit du roi portait que, *selon le droit de nature, chacun doit naître franc*, et il faisait acheter ce droit de *nature*. « On a remarqué en tout temps, dit un philosophe, » que les prôneurs de la liberté ne la connaissent » guère; et que s'ils en saisissaient quelques traits, » c'était toujours à leur profit. » Le dernier acte du règne de Louis X fut la punition de plusieurs exacteurs, surnommés, avec justice, *lousps dévorants*, et dont cependant on ne pendit que les plus pauvres. Louis X mourut à Vincennes le 8 janvier 1316, à 26 ans. Il eut de Clémence un fils posthume nommé Jean, né le 15 novembre 1316; mais ce jeune prince ne vécut que huit jours. Il s'éleva une grande difficulté au sujet de la succession. Jeanne, fille du roi et de sa première femme, devait régner, selon le duc de Bourgogne. Les états généraux décidèrent que la loi salique excluait les femmes de la couronne. Leur avis prévalut, et ce fut Philippe le Long, 2^e fils de Philippe le Bel, qui monta sur le trône de France. Jeanne eut pour sa part la couronne de Navarre, qu'elle porta en dot à Philippe, petit-fils de Philippe le Hardi. Voyez pour le règne de Louis X les *Ordonnances des rois de France*; le *Continuateur de Nangis*; *Pauli Æmilii Veronensis hist. lib. VIII*; les *Chroniques de Saint-Denys*, *Rymer. acta*, etc., etc.

LOUIS XI, fils de Charles VII et de Marie d'Anjou, fille de Louis II, roi titulaire de Naples, naquit à Bourges le 5 juillet 1423. A l'âge de 17 ans, il se révolta contre son père, par haine contre Agnès Sorel et contre les ministres du roi. Il s'enfuit à Niort, où il devint chef d'une faction connue sous le nom de la *Praguerie*. Charles VII marcha contre lui, le défit et lui pardonna. Le Dauphin alla combattre les Anglais, et se signala aux sièges de Pontoise, de la Réole et de Dieppe (1445). L'année suivante, il vainquit les Suisses. De retour auprès de son père, il intrigua de nouveau, et de nouveau il quitta la cour; et, poursuivi par les troupes de son père, il se sauva en Bourgogne, où il fut bien reçu par le duc et le prince héréditaire, le duc de Charolais. Ce prince lui assura une retraite agréable à Genapp, en Hainaut, et pourvut à tous ses besoins. C'est dans cette retraite qu'il recueillit les cent *Nouvelles nouvelles*, et qu'il lui naquit un fils d'une princesse de Savoie, qu'il avait épousée malgré son père; et malgré les invitations de celui-ci, il ne revint en France qu'à l'époque de sa mort. Se croyant trahi par le cardinal de la Balue, il le tint en prison plusieurs années. On ne le crut pas étranger à la mort d'Agnès Sorel. Les dernières années de Charles VII furent remplies d'amertume; son fils causa sa mort. Louis XI, parvenu à la couronne, en 1461, par la mort de Charles VII, prit un plan de conduite et de gouvernement entièrement différent. Il ôta aux officiers et aux magistrats leurs charges, pour les donner aux rebelles qui avaient suivi ses retraites dans le Dauphiné, dans la Franche-Comté, dans le Brabant. Il traita la France comme un pays de conquête, dépouilla les grands, accabla le peuple d'impôts, et abolit la pragmatique-sanction; mais le parlement de Paris la soutint avec tant de vigueur, qu'elle ne fut totalement anéantie que par le concordat fait entre Léon X et François I^{er}. Ses violences excitèrent contre lui tous les bons citoyens. Il se forma une ligue entre Charles, duc de Berry, son frère, le comte de Charolais, le duc de Bretagne, le comte de Dunois, et plusieurs seigneurs non moins mécontents de Louis XI. Jean d'Anjou, duc de Calabre, vint se joindre aux princes confédérés, et leur amena 500 Suisses, les premiers qui aient paru dans les armées françaises. La guerre qui suivit cette ligue, formée par le mécontentement, eut pour prétexte la réformation de l'état et le soulagement des peuples : elle fut appelée la *Ligue du bien public*. Louis arma pour la dissiper. Il y eut une bataille non décisive à Monthéry, le 16 juillet 1465. Le champ resta aux troupes confédérées; mais la perte fut égale des deux côtés. Le monarque français ne désunit la ligue qu'en donnant à chacun des principaux chefs ce qu'il demandait : la Normandie à son frère; plusieurs places, dans la Picardie, au comte de Charolais; le comté d'Estampes au duc de Bretagne, et l'épée de cométable au comte de Saint-Pol. La paix fut conclue à Conflans, le 5 octobre de la même année. Le roi accorda tout par ce traité, espérant tout ravoir par ses intrigues. Il enleva bientôt la Normandie à son frère, et une partie de la Bretagne au duc de

ce nom. L'inexécution du traité de Conflans allait ranimer la guerre civile : Louis XI crut l'éteindre en demandant à Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, une conférence à Péronne, dans le temps même qu'il excitait les Liégeois à faire une perfidie à ce duc et à prendre les armes contre lui. Charles, instruit de cette manœuvre, retint Louis XI prisonnier dans le château de Péronne, le força à conclure un traité fort désavantageux, et à marcher à sa suite contre les Liégeois mêmes qu'il avait armés. Le comble de l'humiliation pour lui fut d'assister à la prise de leur ville, et de ne pouvoir obtenir son retour à Paris qu'après avoir prodigué les bassesses et essuyé mille affronts. Le duc de Berry, son frère, fut la victime de cet élargissement. Louis XI le força de recevoir la Guienne en apanage, au lieu de la Champagne et de la Brie : il voulut l'éloigner de ces provinces, dans la crainte que le voisinage du duc de Bourgogne ne fût une nouvelle source de division. Louis XI n'en fut pas plus tranquille. Le duc de Bourgogne fit offrir sa fille unique au nouveau duc de Guienne ; mais cette alliance ne se fit pas : le duc de Guienne mourut empoisonné avec sa maîtresse, par une pèche qui leur fut donnée, *non sans soupçon*, dit le président Hénault, *contre le roi lui-même*. Odet d'Aidie, favori du prince empoisonné, voulut venger la mort de son maître. Il enleva l'empoisonneur, et le conduisit en Bretagne, pour pouvoir lui faire son procès en liberté ; mais le jour qu'on devait prononcer l'arrêt de mort, on le trouva étouffé dans son lit. Cependant le duc de Bourgogne se prépare à tirer une vengeance plus éclatante de la mort d'un prince qu'il voulait faire son gendre. Il entre en Picardie, met tout à feu et à sang, échoue devant Beauvais, défendu par des femmes, passe en Normandie, la traite comme la Picardie, et revient en Flandre lever de nouvelles troupes. Cette guerre cruelle fut terminée, pour quelques instants, par le traité de Bouvines, en 1474 ; mais, cette même année, il y eut une ligue offensive et défensive formée par le duc de Bourgogne, entre Edouard IV, roi d'Angleterre, et le duc de Bretagne, contre le roi de France. Le prince anglais débarque avec ses troupes : Louis peut le combattre, mais il aime mieux le gagner par des négociations. Il paie ses principaux ministres ; il séduit les premiers officiers, au lieu de se mettre en état de les vaincre ; il fait des présents de vin à toute l'armée ; enfin il achète le retour d'Edouard en Angleterre. Les deux rois conclurent à Amiens, en 1475, un traité qu'ils confirmèrent à Picquigni. Ils convinrent d'une trêve de sept ans : ils y arrêterent le mariage entre le Dauphin et la fille du monarque anglais ; et Louis s'engagea de payer jusqu'à la mort de son ennemi une somme de 50,000 écus d'or. Le duc de Bretagne fut aussi compris dans ce traité. Celui de Bourgogne, abandonné de tous et seul contre Louis XI, conclut avec lui à Vervins une trêve de neuf années. Ce prince, ayant été tué au siège de Nancy en 1477, laissa pour héritière Marie sa fille unique, que Louis XI, par une politique mal entendue, refusa pour le Dauphin son fils. Cette princesse épousa Maximilien d'Au-

triche, fils de l'empereur Frédéric III, et ce mariage fut l'origine des querelles que la France ne cessa de faire à la maison d'Autriche, souveraine des Pays-Bas. La guerre entre l'empereur et le roi de France commença peu de temps après cette union. Louis XI s'empara de la Franche-Comté par la valeur de Chaumont d'Amboise. Il y eut une bataille à Guinegate, où l'avantage fut égal des deux côtés. Un traité, fait à Arras en 1482, termina cette guerre. On y arrêta le mariage du Dauphin avec Marguerite, fille de Marie de Bourgogne. Louis XI ne jouit pas longtemps de la joie que lui devaient inspirer ces heureux événements. Sa santé dépérissait de jour en jour ; enfin, sentant la mort approcher, il se renferma au château de Plessis-lès-Tours, où l'on n'entraît que par un guichet, et dont les murailles étaient hérissées de pieux de fer. Inaccessible à ses sujets, entouré de gardes, dévoré par la crainte de la mort, par la douleur d'être haï, par les remords et par l'ennui, il fit venir de Calabre un pieux ermite, révérend aujourd'hui sous le nom de saint François de Paule. Il se jeta à ses pieds, et le supplia en pleurant de demander à Dieu la prolongation de ses jours. « Mais le saint, dit un orateur célèbre, lui » parla en prophète, et lui dit comme un autre » Isaïe : *Dispose domui tuæ, quia morieris tu, et » non vives*. Sire, mettez ordre à votre état, et à ce » que vous avez de plus précieux dans votre état, » qui est votre conscience : car il n'y a pas de » miracle pour vous, votre heure est venue, et il » faut mourir. C'était une parole bien dure pour » tout homme, encore plus pour un roi, mais » surtout pour un roi si attaché à la vie. » Cependant Louis écouta François avec respect, le pria de le disposer à la mort, et expira entre ses bras le 31 août 1483, à 60 ans : heureux si de vifs et sincères repentirs ont effacé les iniquités de sa vie. Les chroniques du temps comptent 4000 sujets (nombre sans doute exagéré) exécutés sous son règne, en public ou en secret. Les cachots, les cages de fer, les chaînes dont on chargeait les victimes de sa barbare défiance, sont les monuments qu'a laissés ce monarque. Tristan l'ermite, prévôt de son hôtel, était le juge, le témoin et l'exécuteur de ses vengeances ; et ce roi cruel ne craignait pas d'y assister, après les avoir ordonnées. Lorsque Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, accusé peut-être sans raison du crime de lèse-majesté, fut exécuté en 1477 par ses ordres, Louis XI fit placer sous l'échafaud les enfants de ce prince infortuné, pour recevoir sur eux le sang de leur père. Ils en sortirent tout couverts, et dans cet état on les conduisit à la Bastille, dans des cachots faits en forme de botte, où la gêne que leur corps éprouvait était un continuel supplice. Ce monarque inhumain eut pour ses confidentes et pour ses ministres des hommes dignes de lui. Il les tira de la boue : son barbier devint comte de Meulan et ambassadeur, son tailleur, héraut-d'armes ; son médecin, chancelier. Il abâtardit la nation en lui donnant ces vils simulacres pour maîtres : aussi sous son règne il n'y eut ni vertu ni héroïsme. L'obéissance et la bassesse tinrent lieu de tout ; et le peuple fut enfin

tranquille, dit un historien ingénieux, comme les forçats le sont dans une galère. Sa dévotion aurait dû, par un effet même naturel, adoucir son cœur dur, et corriger son caractère inconstant, bizarre, inquiet et perfide; mais sa dévotion n'était que la crainte servile d'une âme basse, pusillanime et égarée. Toujours couvert de reliques et d'images, portant à son bonnet une Notre-Dame de plomb, il lui demandait pardon de ses assassinats, et en commettait toujours de nouveaux. Il fit solliciter auprès du pape le droit de porter le surplis et l'aumuce, et de se faire oindre une seconde fois de l'ampoule de Reims, au lieu d'implorer la miséricorde de l'Être suprême, de laver ses mains souillées de tant de meurtres commis avec le glaive de la justice. Si la nature le fit naître avec un cœur pervers, elle lui donna de grands talents dans l'esprit. Il avait du courage; il connaissait les hommes et les affaires. Il avait, suivant ses expressions (1), *tout son conseil dans sa tête* : maxime conforme d'ailleurs à son humeur ombrageuse et défiant. Prodigue par politique, autant qu'avare par goût, il savait donner en roi. Paris, désolé par une contagion, fut repeuplé par ses soins; une police rigoureuse y régnait. S'il avait vécu plus longtemps, les poids et les mesures auraient été uniformes dans ses états. Ce fut lui qui établit les postes jusqu'alors inconnues en France (2). Deux cent trente courriers, à ses gages, portaient les ordres du monarque et les lettres des particuliers dans tous les coins du royaume. Il est vrai qu'il leur fit payer chèrement cet établissement; il augmenta les tailles de trois millions, et leva, pendant vingt ans, 4 millions 700,000 liv. par an : ce qui pouvait faire environ 25 millions d'aujourd'hui; au lieu que Charles VII n'avait jamais levé par an que 1,800,000 francs. En augmentant son pouvoir sur ses peuples par ses rigueurs, il augmenta son royaume par sa politique. L'Anjou, le Maine, la Provence, la Bourgogne, le Roussillon et quelques autres grands fiefs, furent réunis sous lui à la couronne. Ce prince a fait recueillir les *Cent Nouvelles nouvelles*, ou histoires contées par différents seigneurs de sa cour, Paris, Verard, 1486, in-fol.; on en a une édition d'Amsterdam, 1701, 2 vol. in-8, figures de Hooghe : dont on recherche surtout les exemplaires avec les figures détachées. (Voy. MAR-

GUERITE DE VALOIS.) Si l'on en croit quelques auteurs, c'est sous son règne, en 1469, que le prieur de Sorbonne fit venir des imprimeurs de Mayence; Charles VII avait déjà tâché, quoique sans succès, d'introduire cet art en France. (Voy. JENSON.) On doit encore à Louis XI *Rozier des guerres*, Paris (vers 1521), in-4; *ibid.*, 1616, in-8. Voyez sur le règne de ce prince les *Mémoires de Philippe de Commines*; la *Chronique scandaleuse* par Jean de Troyes; *Herum gallicarum commentarii ab anno 1461 ad annum 1480*, de Beaucaire; l'*Histoire de Louis XI*, par Duclos, *historiographe de France*. (Voy. DUCLOS.) Il y en a une autre par mademoiselle de Lussan en 6 vol., et quelques autres encore qu'on doit lire avec défiance. On trouve un excellent portrait de Louis XI dans le roman de *Quentin Durward*, par Walter-Scott.

LOUIS XII, roi de France, naquit à Blois, le 27 juin 1462, de Charles, duc d'Orléans, et de Marie de Clèves, et parvint à la couronne en 1498, après la mort de Charles VIII. Louis XI, avant de mourir, avait déclaré sa fille, madame de Beaujeu, régente du royaume, pendant la minorité de Charles VIII. Le duc de Bourbon et le duc d'Orléans (depuis Louis XII) disputèrent l'autorité à la duchesse; mais le roi ayant été déclaré majeur par les états tenus à Tours, le duc d'Orléans n'obtint que la présidence du conseil : il était marié avec Jeanne, seconde fille du feu roi. Ayant à subir plusieurs désagréments de la part de la régente, il quitta la cour, suivi de plusieurs seigneurs, et se réfugia en Bretagne, où il devint amoureux de la célèbre Anne de Bretagne, fille et héritière du duc François II. La princesse de Beaujeu convoqua un lit de justice, et fit déclarer rebelle le duc d'Orléans, qui leva bientôt une armée; mais il fut battu par la Trimouille et fait prisonnier. Traîné de prison en prison, le duc Louis fut enfermé à la tour de Bourges dans une cage de fer où il demeura trois ans. Enfin les prières de sa femme auprès de Charles VIII lui obtinrent la liberté. Il coopéra ensuite, et malgré sa passion, au mariage de Charles avec Anne de Bretagne, et suivit ce monarque en Italie, où il se distingua dans Novare, par sa valeur et son intelligence. A son retour en France, Charles VIII mourut, et le duc d'Orléans monta sur le trône sous le nom de Louis XII. Son caractère bienfaisant ne tarda pas d'éclater; il soulagea le peuple et pardonna à ses ennemis. Louis de la Trimouille l'avait fait prisonnier à la bataille de Saint-Aubin; il craignait son ressentiment; il fut rassuré par ces belles paroles. « Ce n'est point au roi de France à venger les querelles du duc d'Orléans. » Epris de l'esprit de conquête, il jeta ses vues sur le Milanais, sur lequel il prétendait avoir des droits par son aïeule Valentine, sœur unique du dernier duc de la famille des Visconti. Ludovic Sforce en était possesseur. Le roi envoya une armée contre lui en 1499, et en moins de vingt jours le Milanais fut à lui. Il fit son entrée dans la capitale le 6 octobre de la même année; mais, par une de ces révolutions ordinaires dans les guerres d'Italie, le vaincu rentra dans son pays, d'où on l'avait chassé, et reconvra plusieurs places. Sforce, dans

(1) Cette parole est généralement attribuée au comte de Dammarlin, qui dit un jour au roi, en chevauchant de compagnie avec lui : « Sire, j'admire la force prodigieuse de votre cheval. Et » pourquoi? demanda Louis. C'est qu'il porte le roi et tout son » conseil. »

(2) Il est fait mention des chevaux de poste dans le Code Théodosien, au titre *De cursu publico*, en la loi 3, 6, 7, 15, etc.; mais ces postes n'étaient pas établies de la manière qu'elles le sont aujourd'hui dans toute l'Europe; c'étaient seulement des chevaux publics. Selon Hérodote, ce fut Cyrus ou Xerxès, qui le premier établit des courriers et des chevaux de poste, afin d'être instruit avec plus de diligence de tout ce qui pourrait se passer dans toute l'étendue de l'empire. Le mot de *poste* vient de ce que les chevaux sont posés (*positi*) d'intervalle en intervalle, et l'on attribue à Louis XI d'avoir ordonné le changement des chevaux de deux lieues en deux lieues, pour une plus grande promptitude : au lieu que les Perses n'en plaçaient qu'au bout de l'espace de chemin qu'un cheval pouvait faire par jour. L'ordre n'était pas si bon dans l'empire romain; les courriers étaient réduits à contraindre les villes ou les particuliers à leur fournir des chevaux. Ce fut l'empereur Adrien qui déchargea le peuple de cette nécessité.

ce rétablissement passager, payait un ducat d'or pour chaque tête de Français qu'on lui apportait. Louis XII fit un nouvel effort ; il renvoya Louis de la Trimouille, qui reconquit le Milanais. Les Suisses qui gardaient Sforce le livrèrent au vainqueur. Maître du Milanais et de Gènes, le roi de France voulut avoir Naples ; il s'unit avec Ferdinand le Catholique pour s'en emparer. Cette conquête fut faite en moins de quatre mois, l'an 1501. Frédéric, roi de Naples, se remit entre les mains de Louis XII, qui l'envoya en France avec une pension de 120,000 livres de notre monnaie d'aujourd'hui. A peine Naples fut-il conquis, que Ferdinand le Catholique s'unit avec Alexandre VI pour en chasser les Français. Ses troupes, conduites par Gonzalve de Cordoue, qui mérita si bien le titre de *grand capitaine*, s'emparèrent en 1503 de tout le royaume, après avoir gagné les batailles de Séminara et de Cérignole. Cette guerre finit par un traité honteux, en 1505. Le roi y promettait la seule fille qu'il eût d'Anne de Bretagne au petit-fils de Ferdinand, à ce prince depuis si terrible à la France sous le nom de Charles-Quint. Sa dot devait être composée de la Bourgogne et de la Bretagne, et on abandonnait Milan et Gènes, sur lesquels on cédait ses droits. Ces conditions parurent si onéreuses aux états assemblés à Tours en 1506, qu'ils arrêtèrent que ce mariage ne se ferait point. Les Génois se révoltèrent la même année contre Louis XII. Il repassa les monts, les défit, entra dans leur ville en vainqueur, et leur pardonna. L'année 1508 fut remarquable par la *ligue de Cambrai*, formée par Jules II. (*Voy. l'article de ce pontife.*) Le roi de France y entra, et défit les Vénitiens à la bataille d'Aignadel, le 14 mai 1509. La prise de Crémone, de Padoue et de plusieurs autres places, fut le fruit de cette victoire. Jules II, qui avait obtenu par les armes de Louis XII à peu près ce qu'il voulait, n'avait plus d'autre crainte que celle de voir les Français en Italie. Il se liguait contre eux. Le jeune Gaston de Foix, duc de Nemours, repoussa une armée de Suisses, prit Bologne, et gagna, en 1511, la bataille de Ravenne, où il perdit la vie. La gloire des armes françaises ne se soutint pas ; le roi était éloigné, les ordres arrivaient trop tard, et quelquefois se contredisaient. Son économie, quand il fallait prodiguer l'or, donnait peu d'émulation. L'ordre et la discipline étaient inconnus parmi les troupes. En moins de trois mois, les Français furent forcés de sortir de l'Italie. Le maréchal Trivulce, qui les commandait, abandonna, l'une après l'autre, les villes qu'ils avaient prises, du fond de la Romagne aux confins de la Savoie. Louis XII eut la mortification de voir établir dans Milan, par les Suisses, le jeune Maximilien Sforce, fils du duc, mort prisonnier dans ses états. Gènes, où il avait étalé la pompe d'un roi asiatique, reprit sa liberté et chassa les Français. Elle fut soumise de nouveau ; mais la perte de la bataille de Novare, gagnée par les Suisses contre la Trimouille, le 6 juin 1513, fut l'époque de la totale expulsion des Français. L'empereur Maximilien, Henri VIII et les Suisses attaquèrent à la fois la France. Les Anglais mirent le siège devant Têrouane, qu'ils prirent après la

journée de Guinegate, dite la *Journée des éperons*, où les troupes françaises furent mises en déroute sans presque livrer de combat. La prise de Tournai suivit celle de Têrouane. Les Suisses assiégèrent Dijon, et ne purent être renvoyés qu'avec 20,000 écus comptant, une promesse de 4,000, et sept otages qui en répondaient. Louis XII, battu de tous côtés, a recours aux négociations ; il fait un traité avec Léon X, renonce au conciliabule de Pise, et reconnaît le concile de Latran ; il fait un autre traité avec Henri VIII, et épouse sa sœur Marie, pour laquelle il donne un million d'écus. Il avait alors 55 ans, et était d'une santé fort délicate. Il mourut au bout de deux mois de mariage, en 1515. Si Louis XII fut malheureux au dehors de son royaume, il fut heureux au dedans. On ne peut reprocher à ce roi que la vente des charges. Il en tira en dix-sept années la somme de 1,200,000 livres dans le seul diocèse de Paris ; mais les tailles et les aides furent modiques. Il aurait été plus loué si, en imposant des tributs nécessaires, il eût conservé l'Italie, ou plutôt si, renonçant à des conquêtes lointaines, incertaines et peu justes, il avait épargné le sang de ses sujets, et donné ses soins à la bonne administration d'un beau et grand royaume, qui pouvait suffire à son ambition. Mais on peut en quelque sorte pardonner ses fautes, en faveur de ses qualités précieuses de bon roi, de prince humain et équitable. Lorsqu'il allait à la guerre, il se faisait suivre de quelques hommes vertueux et éclairés, chargés, même en pays ennemi, d'empêcher le désordre et de réparer le dommage lorsqu'il avait été fait. Ces principes de probité furent surtout remarqués après la prise de Gènes, qui avait secoué le joug de la France. Son avant-garde ayant pillé quelques maisons du faubourg Saint-Pierre d'Arena, le prince, quoique personne ne se plaignît, y envoya des gens de confiance pour examiner à quoi se pouvait monter la perte, et fit donner ensuite de l'argent pour payer la valeur de ce qui avait été pris. L'Alviane, général des Vénitiens, ayant été pris à la bataille d'Aignadel, fut conduit au camp français, où on le traita avec toute la distinction possible. Ce général, plus aigri par l'humiliation de sa défaite, que touché de l'humanité de son vainqueur, ne répondit aux démonstrations les plus consolantes, que par une fierté brusque et dédaigneuse. Louis se contenta de le renvoyer au quartier où l'on gardait les prisonniers. « Il vaut mieux le laisser, dit-il ; je » m'emporterais, et j'en serais fâché. Je l'ai vaincu, » il faut me vaincre moi-même. » Cependant il avait quelquefois des accès de colère où il n'était plus maître de lui-même, et n'écoutait plus que la fougue de cette passion aveugle. (*Voy. JULES II.*) Son édit de 1499 a rendu sa mémoire chère à tous ceux qui administrent la justice et à ceux qui l'aiment. Il ordonne par cet édit qu'on *suive toujours la loi malgré les ordres contraires que l'importunité pourrait arracher du monarque*. Louis XII fut le premier des rois qui mit le laboureur à couvert de la rapacité du soldat, et qui fit punir de mort les gens-d'armes qui rançonnaient le paysan. Les troupes ne furent plus le fléau des provinces ; et loin

de vouloir les en éloigner, les peuples les demandèrent. Il était affable, doux, caressant; il égayait la conversation par des bons mots, plaisants sans être malins. On lui reproche avec raison d'avoir répudié la reine Jeanne, après un long mariage, quoique le pape Alexandre VI ait paru admettre ses raisons de nullité. (*Voy. JEANNE DE FRANCE.*) On a imprimé ses *Lettres* au cardinal d'Amboise, Bruxelles, 1712, 4 vol. in-12. Louis XII a eu un grand nombre d'historiens. On peut consulter *Saint-Gelais*, *Jean d'Auton*, les *Louanges de Louis XII*, par Cl. Seyssel, *Philippe de Commynes*, *Guichardin*, *Mémoire de la Trimouille*, de Bayard, etc., *l'Histoire de la ligue de Cambrai* par Dubois; *l'Histoire de Louis XII* par Varillas, 1688, in-4, ou 5 vol. in-12, à laquelle on préfère la *Vie* de ce prince par l'abbé Tailhé, Paris, 1755, 3 vol. in-12. Rœderer a publié : *Mémoires pour servir à une nouvelle histoire de Louis XII*, Paris, 1820, in-8; (*voy. RÔDERER*). Louis XII avait pris pour devise le *porc-épic* avec ces mots : *Cominus et eminus*, qui en étaient l'âme. L'académie française ayant proposé en 1787, pour prix, l'éloge de Louis XII; la mémoire de ce prince fut barbouillée par tous les lieux communs du philosophisme; il n'y eut qu'une pièce écrite d'une manière digne de la vérité et de l'histoire, et ce ne fut pas celle que l'académie couronna.

LOUIS XIII, surnommé le *Juste*, né à Fontainebleau le 27 septembre 1601, de Henri IV et de Marie de Médicis, monta sur le trône en 1610, après l'assassinat de son père, sous la tutelle et la régence de sa mère. Cette princesse changea le système politique du règne précédent, et dépensa en profusions, pour acquérir des créatures, ce que Henri le Grand avait amassé pour rendre sa nation puissante. Les troupes à la tête desquelles il se disposait à combattre, furent licenciées; son fidèle ministre, son ami, Sully, se retira de la cour; l'état perdit sa considération au dehors et sa tranquillité au dedans. Les princes du sang et les grands seigneurs, le maréchal de Bouillon à leur tête, remplirent la France de factions. On apaisa les mécontents par le traité de Sainte-Ménéhould, le 15 mai 1614; on leur accorda tout, et ils se soumirent pour quelque temps. Le roi ayant été déclaré majeur le 2 octobre de la même année, convoqua le 27 les états-généraux. Le résultat de cette assemblée fut de parler beaucoup d'abus, de dissertar sur les maux publics, sans remédier presque à aucun. La France resta dans le trouble, gouvernée par le Florentin, Concini, connu sous le nom de *maréchal d'Ancre* (*voy. ce nom*). Cet homme obscur, parvenu tout-à-coup au faite de la grandeur, disposa de tout en ministre despotique, et fit de nouveaux mécontents. Henri II, prince de Condé, se retire encore de la cour, publie un manifeste sanglant, se ligue avec les huguenots, toujours prêts à prendre les armes. Ces troubles n'empêchèrent point le roi d'aller à Bordeaux, où il épousa Anne d'Autriche, infante d'Espagne. Cependant il avait armé contre les rebelles; ces préparatifs et des combats partiels n'ayant aucun résultat définitif, on eut recours aux négociations. Le roi conclut avec Condé la paix à Loudun en 1615; mais apprenant

qu'il tramait de nouveaux projets, il le fit mettre à la Bastille peu de temps après. Les princes, à la nouvelle de cet emprisonnement, se préparèrent à la guerre; ils la firent avec peu de succès, et elle finit tout-à-coup par la mort du maréchal d'Ancre. Le roi, mécontent de la dépendance où son ministre le tenait, et conduit par les conseils de Luynes son favori, consentit à l'emprisonnement de Concini. Vitry, chargé de l'ordre, voulut l'exécuter; et sur la résistance du maréchal, il le tua sur le pont du Louvre, le 24 octobre 1617. L'éloignement de Marie de Médicis, reléguée à Blois, suivit ce meurtre. Le duc d'Epemon, qui lui avait fait donner la régence, alla la tirer de cette ville, et la mena dans ses terres à Angoulême. On l'avait haïe toute-puissante, on l'aima malheureuse. Louis XIII, voyant les dispositions du peuple, chercha à se raccommoder avec sa mère, et y réussit par le moyen de l'évêque de Luçon, si connu et si craint depuis sous le nom de cardinal de Richelieu. La paix se fit à Angoulême en 1619; mais à peine fut-elle signée, qu'on pensa à la violer. La reine, conseillée par l'évêque de Luçon, qui voulait faire acheter sa médiation, prit de nouveau les armes; mais elle fut obligée de les quitter bientôt après. Le roi, après s'être montré dans la Normandie pour apaiser les mécontents, passa à Angers, où sa mère s'était retirée, et la força à se soumettre. La mère et le fils en se voyant à Brissac versèrent des larmes, et se brouillèrent ensuite plus que jamais. La nomination de Richelieu au cardinalat fut le seul fruit de ce traité. Louis XIII réunit le Béarn à la couronne par un édit solennel. Cet édit, donné en 1620, restituait aux catholiques les églises dont les protestants s'étaient emparés, et érigeait en parlement le conseil de cette province. Ce fut l'époque des troubles que les huguenots excitèrent sous ce règne. Rohan et Soubise furent les chefs des factieux. Le projet des calvinistes était de faire de la France une république; ils la divisèrent en huit cercles, dont ils comptaient donner le gouvernement à des seigneurs de leur parti. Ils offrirent à Lesdiguinières le commandement de leurs armées et 100,000 écus par mois; Lesdiguinières aimait mieux les combattre, et fut fait maréchal général des armées du roi. Luynes, devenu connétable, marcha contre les rebelles vers la Loire, en Poitou, en Béarn, dans les provinces méridionales. Le roi était à la tête de cette armée. Presque toutes les villes lui ouvrirent leurs portes; il soumit plus de 50 places. Ses armes, victorieuses dans tout le royaume, échouèrent devant Montauban, défendu par le marquis de la Force; le roi fut obligé de lever le siège, quoiqu'il y eût mené six maréchaux de France. Le nombre des chefs fut nuisible par le défaut de subordination. Luynes étant mort le 15 décembre de la même année 1621, Louis XIII n'en continua pas moins la guerre. Les avantages et les désavantages furent réciproques de part et d'autre. Le roi donna une grande marque de courage en Poitou, lorsqu'à minuit, à la tête de ses gardes, il passa dans l'île de Riez (que quelques auteurs ont mal à propos confondue avec l'île de Ré), et en chassa Soubise, après avoir défait les troupes qui défendaient ce poste. Il ne se signala

pas moins au siège de Royan en Saintonge ; il monta trois ou quatre fois sur la banquette pour reconnaître la place, avec danger évident de sa vie. Cependant les huguenots se lassaient de la guerre, on leur donna la paix en 1625. Pendant cette courte paix, Louis XIII rétablit la tranquillité dans la Valteline en 1624, et secourut en 1625 le duc de Savoie contre les Génois. Les troupes françaises et les piémontaises firent quelques conquêtes, qu'elles perdirent presque aussitôt. Les huguenots, toujours inquiets et rebelles, avaient recommencé la guerre, continuant à vérifier le mot de Charles IX : « D'a- » bord vous ne demandiez qu'une petite liberté, » bientôt vous voudrez être les maîtres et nous » chasser du royaume. » La Rochelle, le boulevard des calvinistes, reprend les armes, et est secourue par l'Angleterre. Les vaisseaux anglais furent vaincus près de l'île de Ré ; et cette île, dont les rebelles s'étaient rendus maîtres, fut de nouveau à la France. Richelieu méditait un coup plus important, la prise de la Rochelle même. Une femme (c'était la mère du duc de Rohan, chef des hérétiques révoltés) défendit cette ville pendant un an contre l'armée royale, contre l'activité du cardinal de Richelieu et contre l'intrépidité de Louis XIII, qui affronta plus d'une fois la mort à ce siège. La ville se rendit enfin le 28 octobre 1628, après avoir souffert toutes les extrémités de la famine. On obtint la reddition de cette place par une digue de 747 toises de long, que le cardinal fit construire, à l'exemple de celle qu'Alexandre le Grand fit autrefois élever devant Tyr, et Alexandre de Parme devant Anvers. Cette digue dompta la mer, la flotte anglaise et les Rochellois (*Voy. GUITON et METEZEAU*). Les Anglais travaillèrent en vain à la forcer ; ils furent obligés de retourner en Angleterre, et le roi entra enfin dans la ville rebelle, qui depuis Louis XI jusqu'à Louis XIII, avait été armée contre ses maîtres. Ce dernier siège coûta 40 millions. Les fortifications furent démolies, les fossés comblés, les privilèges de la ville anéantis, et la religion catholique rétablie. Les philosophistes de nos jours déclament contre cette expédition, devenue indispensable au repos du royaume. Un écrivain judicieux et équitable a réfuté leurs déclamations, en s'adressant aux huguenots eux-mêmes. « Les temples sont profanés, » dit-il, les choses saintes outragées et brûlées, » l'asile des cloîtres violé, les vierges saintes sont » déshonorées, l'autel est ébranlé, le trône lui-même est menacé. De sourdes conspirations ont » été découvertes, et la révolte a éclaté. Il est temps » de mettre fin à tant d'exès ; trop longtemps » on les a dissimulés. C'est par l'impunité que » s'est accrue votre audace. Contre des maux aussi » grands, il faut employer des remèdes violents. » Subissez, il en est temps, la peine due à tant » d'attentats ; et qu'un exemple, terrible mais nécessaire, arrête enfin les progrès du mal qui ne » pourra s'accroître sans entraîner la ruine entière de l'état entier. Cependant vous pouvez encore éviter le châtement. Si nous armions contre vous des » soldats pour arrêter et punir vos excès, nous » vous envoyons des missionnaires zélés pour éclairer

» rer vos consciences. Ouvrez les yeux à la vérité ; » abjurez vos erreurs ; rentrez dans le sein de l'Eglise, et vous nous verrez oublier vos fureurs » passées, et vous embrasser comme des frères. » Croyez, au fond du cœur tout ce qu'il vous » plaira ; conformez-vous seulement à l'extérieur, » au culte dominant. En introduire un autre, c'est » troubler l'harmonie et la tranquillité de l'état. » Nous avons la possession et la vérité pour nous ; » et si vous persistez à vouloir nous dépouiller, » n'est-il pas juste que nous songions enfin à nous » défendre, et à repousser la force par la force ? » La prise de la Rochelle fut suivie d'un édit appelé l'*édit de grâce*, dans lequel le roi parla en souverain qui pardonne. Après cet événement, si funeste au calvinisme et si heureux pour la France, le roi partit et alla secourir le duc de Nevers, nouveau duc de Mantoue, contre l'empereur qui lui refusait l'investiture de ce duché. Arrivé en Piémont, il força le Pas de Suze en 1629, ayant sous lui les maréchaux de Créquy et de Bassompierre ; battit le duc de Savoie, et signa un traité à Suze, par lequel ce prince lui remit cette ville pour sûreté de ses engagements. Louis XIII fit ensuite lever le siège de Casal, et mit son allié en possession de son état. Le duc de Savoie n'ayant rien exécuté du traité de Suze, la guerre se renouvela en Savoie, en Piémont et dans le reste de l'Italie. Le marquis de Spinola occupait le Montferrat, avec une armée espagnole. Le cardinal de Richelieu voulut le combattre lui-même, et le roi le suivit bientôt après. L'armée française s'empara de Pignerol et de Chambery en deux jours ; le duc de Montmorency remporta avec peu de troupes une victoire au combat de Veillane sur les Impériaux, les Espagnols et les Savoisien réunis, en juillet 1630. La même armée défit, peu de temps après, les Espagnols au pont de Carignan, et délivra Casal. Ces succès amenèrent le traité de Quéraskue, conclu en 1631, et ménagé par Mazarin, depuis cardinal. Le duc de Nevers fut confirmé, par ce traité, dans la possession de ses états. Louis XIII et Richelieu, de retour à Paris, y trouvèrent beaucoup plus d'intrigues qu'il n'y en avait en Italie, entre l'Empire, l'Espagne, Rome et la France. Gaston d'Orléans, frère unique du roi, et la reine-mère, tous deux mécontents et jaloux du cardinal, se retirèrent, l'un en Lorraine, et l'autre à Bruxelles. Se voyant sans ressource en Lorraine, Gaston porta le malheur qui l'accompagnait en Languedoc, dont le duc de Montmorency était gouverneur. Montmorency, engagé dans sa révolte, fut blessé et fait prisonnier à la rencontre de Castelnaudary, le 1^{er} septembre 1631. Le moment de la prise de ce général fut celui du découragement de Gaston et de tout son parti. Le procès fut fait au prisonnier selon la rigueur des lois, et, le 50 octobre suivant, il eut la tête tranchée à Toulouse, sans que le souvenir de ses victoires pût le sauver. Gaston, toujours fugitif, avait passé du Languedoc à Bruxelles, et de Bruxelles en Lorraine. Le duc Charles IV fut la victime de sa complaisance pour lui. Le roi réunit le duché de Bar à la couronne ; il s'empara de Lunéville et de Nancy en 1635, et l'année suivante de tout le duché. Gas-

ton ayant fait cette année un traité avec l'Espagne, fut invité à se réconcilier avec le roi, et accepta la paix qu'on lui offrit. Les Espagnols, irrités contre la France, qui protégeait ouvertement la révolte des Hollandais, surprirent Trèves le 26 mars 1635, égorgèrent la garnison française, et arrêterent prisonnier l'électeur, qui s'était mis sous la protection du monarque français, au mépris de ce qu'il devait à l'empereur et au corps germanique. La guerre fut aussitôt déclarée à l'Espagne; il y eut une ligue offensive et défensive entre la France, la Savoie et le duc de Parme : Victor-Amédée en fut fait capitaine général. Les événements de cette nouvelle guerre, qui dura 15 ans contre l'empereur et 25 contre l'Espagne, furent mêlés de bons et de mauvais succès. L'alliance que fit le roi avec les Suédois et les protestants d'Allemagne porta, contre ses intentions, un grand coup à la religion catholique. On se battit en Alsace, en Lorraine, en Franche-Comté et en Provence, où les Espagnols avaient fait une descente. Le duc de Rohan les défit sur les bords du lac de Come le 8 avril 1636; mais d'un autre côté ils prenaient Corbie. Cet échec met l'effroi dans Paris; on y lève 20,000 hommes, laquais pour la plupart ou apprentis. Le roi s'avance en Picardie, et donne au duc d'Orléans la lieutenance générale de son armée, forte de 50,000 hommes. Les Espagnols furent obligés de repasser la Somme; et les Impériaux qui avaient pénétré en Bourgogne se virent repoussés jusqu'au Rhin par le cardinal de la Valette et par le duc de Weimar, avec perte de près de 8,000 hommes. L'année suivante, 1637, fut encore plus favorable à la France. Le comte d'Harcourt reprit les îles de Lérins, que les Espagnols occupaient depuis deux ans. Le maréchal de Schomberg les battit en Roussillon, le duc de Savoie et le maréchal de Créquy, en Italie, tandis que le cardinal de la Valette prenait Landrecies et la Chapelle, le maréchal de Châtillon Yvoi et Damvilliers, et que le duc de Weimar battait les Lorrains. Ce général soutint la gloire des armes françaises en 1638. Il gagna une bataille complète, dans laquelle il fit quatre généraux de l'empereur prisonniers, entre autre, le fameux Jean de Wert. Louis XIII eut l'année suivante, 1639, six armées sur pied, l'une vers les Pays-Bas, une autre vers le Luxembourg, la troisième sur les frontières de Champagne, la quatrième en Languedoc, la cinquième en Italie, la sixième en Piémont. Celle de Luxembourg, commandée par le marquis de Feuquières, qui assiégeait Thionville, fut défaite par Piccolomini. La fin de l'année 1640 fut plus heureuse : la France fit naître une révolte en Catalogne, et envahit cette province. Cependant le Portugal s'était révolté contre l'Espagne, et avait donné le sceptre au duc de Bragance. On négociait toujours en faisant la guerre; elle était au dedans et au dehors de la France. Le comte de Soissons, inquiet par le cardinal de Richelieu, signa un traité avec l'Espagne, et fit des rebelles dans le royaume. Il remporta, le 6 juillet 1641, à la Marfée, près de Sedan, une victoire qui aurait été funeste au cardinal, si le vainqueur n'y avait trouvé la mort. Le maréchal de la Meilleraie et le maréchal de Brézé eurent quelques succès en

Allemagne. La guerre y fut continuée en 1642 avec désavantage; mais on fut plus heureux ailleurs. La Meilleraie fit la conquête du Roussillon. Tandis qu'on enlevait cette province à la maison d'Autriche, il se formait une conspiration contre le cardinal. Pendant ces intrigues sanglantes, Richelieu et Louis XIII, tous deux atteints d'une maladie mortelle, étaient près de descendre au tombeau : ils moururent l'un et l'autre, le ministre le 4 décembre 1642, et le roi le 14 mai 1643, dans la 42^e année de son âge, après un règne de 35 ans, et à pareil jour que Henri IV son père. Ce fut le père Dinet qui l'assista à ses derniers moments; il avait été choisi pour confesseur au commencement de 1643, à la place du savant P. Sirmond, que son âge de 84 ans et sa surdité rendaient moins propre à cette fonction. Il eut ordre de se rendre à St.-Germain, le mercredi 18 mars 1643, et trouva le roi debout, occupé à considérer un grand nombre de reliques qu'il montra en détail à son confesseur. Il lui fit voir aussi des livres de piété, et parla ensuite de se confesser. Le lendemain, jour de St.-Joseph, il fit une confession générale, et se trouva mieux pendant quelques jours. Le jour de l'Annonciation de la Sainte-Vierge, il se réconcilia, put entendre la messe à genoux dans sa chapelle, et communia des mains de son premier confesseur qui l'exhorta à avoir confiance en Dieu. Il reprit courage, baisa des médailles pieuses, prononça le nom de Jésus, et dit *l'In manus...* Après cela il perdit l'usage de la parole et de l'ouïe, mais conserva encore quelque temps la connaissance, et l'indiqua par un signe qu'il fit à son confesseur. Il entra ensuite en agonie, et rendit le dernier soupir sans efforts, et presque sans qu'on s'en aperçût. Les vues de ce prince étaient droites, son esprit sage et éclairé, ses mœurs pures; mais son caractère faible et timide. Il n'eut point à se reprocher ces passions qui déshonorent le trône d'un si grand nombre de princes. « Ses » amours, dit un historien, étaient purement spirituels d'âme à âme, et les jouissances en étaient » vierges. Jamais il n'usa de la moindre liberté » envers les femmes. La reine ayant un jour reçu » un billet, l'attacha à la tapisserie de sa chambre; » afin de ne pas oublier d'y répondre. Le roi, au- » quel elle en voulait faire un mystère, étant en- » tré, elle dit à mademoiselle d'Hautefort de prendre » et de serrer ce billet; ce qu'elle fit : le roi voulut » le lui ôter, et ils se débattirent assez longtemps » en badinant; mais mademoiselle d'Hautefort ne » pouvant plus se défendre, mit le billet dans son » sein, et le jeu finit, le roi n'ayant pas osé porter » sa curiosité plus loin. » Louis XIII eut deux maîtresses, ou plutôt deux amies, mademoiselle d'Hautefort et mademoiselle La Fayette; mais ces liaisons étaient, comme on l'a déjà dit, pures et dignes de son cœur. Après avoir été longtemps éloigné de la reine, il se rapprocha d'elle par un simple hasard. Mademoiselle La Fayette portant ombrage au cardinal ministre, celui-ci était parvenu à l'éloigner de la cour. Elle se retira au couvent des visitandines de Paris. Louis, peu de jours après, se trouvant à la chasse à Grosbois, s'écarta de sa suite, et vint seul voir mademoiselle La Fayette, avec la-

quelle il s'entreteint quatre heures. Il est à croire qu'elle lui conseilla de se rapprocher de la reine. Louis la quitta fort tard, et ne pouvant plus se rendre à Grosbois, vint au Louvre, où il ne trouva pour lui ni table ni lit (le Louvre n'était pas son habitation ordinaire). La reine, ayant appris ce qui se passait, lui proposa à souper et à coucher, et de cette rencontre imprévue naquit Louis XIV, qui trouva déjà préparé par Richelieu le grand siècle qui l'a illustré. Il n'imaginait point, mais il jugeait bien, et son ministre ne le gouvernait qu'en le persuadant. Fils et père de deux des plus grands rois que la France ait eus, il affermit le trône encore ébranlé de Henri IV, et prépara les merveilles du règne de Louis XIV. Les catholiques lui ont reproché les efforts qu'il fit pour maintenir ou rétablir les protestants d'Allemagne contre les efforts de l'empereur; mais des vues politiques lui cachèrent sans doute dans cette circonstance les intérêts de la religion. Il écrivit au pape, qui s'en plaignait, qu'il était prêt à abandonner ses alliés, si l'Espagne voulait l'aider à détruire le *huguenotisme*. Mais est-il vraisemblable que l'Espagne et l'empereur surtout n'eussent pas accepté une telle offre, si elle avait été faite sérieusement? Bassompierre disait que sous le règne de Louis XIII, le titre de favori était *une charge*. Aux despotiques Concini et Luynes succéda Richelieu. Plus puissant que ses prédécesseurs, il fut au moins utile à la France. La vie de Louis XIII a été écrite par Le Vassor, le P. Griffet, Dupin, M. de Bury : celle-ci est en 4 vol. in-12. Un protestant publia, en 1645, les prétendus *Codices de Louis XIII*, 4 part. in-24. C'est un recueil rempli d'absurdités, et si rare qu'il a été vendu jusqu'à 90 livres. Voyez le *Mercur de France*, septembre 1734, pag. 78 et suiv. et plus tard 206 fr. à la vente de M. Daguesseau.

LOUIS XIV, né à Saint-Germain en Laye le 16 septembre 1658, fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, fut surnommé *Dieu-Donné*, parce que les Français le regardèrent comme un présent du ciel accordé à leurs vœux, après 22 ans de stérilité de la reine. La gloire de son règne lui acquit ensuite le surnom de *Grand*. Il parvint à la couronne le 14 mai 1645, sous la régence d'Anne d'Autriche sa mère. Cette princesse continua la guerre contre le roi d'Espagne Philippe IV, son frère. Le duc d'Enghien, depuis le *grand Condé*, général des armées françaises, gagna la bataille de Rocroy, qui entraîna la prise de Thionville. Le maréchal de Brézé battit peu de temps après la flotte espagnole à la vue de Carthagène, tandis que le maréchal de la Mothe remportait plusieurs avantages en Catalogne. Les Espagnols reprirent Lérida l'année d'après, 1644, et firent lever le siège de Tarragone; mais la fortune était favorable aux Français en Allemagne et en Flandre. Le duc d'Enghien se rendit maître de Philisbourg et de Mayence; Roze prit Oppenheim; et le maréchal de Turenne conquit Worms, Landau, Neustadt et Manheim. L'année suivante, 1645, fut encore plus glorieuse à la France. Elle étendit ses conquêtes en Flandre, en Artois, en Lorraine et en Catalogne. Torstenson, général des Suédois, alliés de la France, remporta

une victoire sur les Impériaux dans la Bohême. Turenne prit Trèves et y rétablit l'électeur, devenu libre par la médiation du roi. Le duc d'Enghien (que nous nommerons le prince de Condé) gagna la bataille de Nordlingue, prit Furnes et Dunkerque l'année d'après, et remporta une victoire complète sur l'archiduc dans les plaines de Lens en 1648, après avoir réduit Ypres. Le duc d'Orléans s'était distingué par la prise de Courtrai, de Berges et de Mardick; la flotte espagnole avait été battue sur les côtes d'Italie par une flotte de vingt vaisseaux et vingt galères, qui composaient presque toute la marine de France; Guébriant avait pris Rotweil; le comte de Harcourt s'était rendu maître de Balaguer. Ces succès ne contribuèrent pas peu à la paix conclue à Munster en 1648, entre le roi, l'empereur Ferdinand III, Christine, reine de Suède, et les états de l'Empire. Par ce traité, Metz, Toul, Verdun et l'Alsace demeurèrent au roi en toute souveraineté. L'empereur et l'Empire lui cédèrent tous leurs droits sur cette province, sur Brisach, sur Pignerol, et sur quelques autres places. Dans le temps que cette paix avantageuse faisait respecter au dehors la puissance de Louis XIV, les frondeurs, parti formé contre le cardinal Mazarin, forçaient le roi de quitter la capitale. Il allait avec sa mère, son frère et le cardinal, de province en province, poursuivi par ses sujets. Les Parisiens, excités par le duc de Beaufort, par le coadjuteur de Paris, et surtout par le prince de Condé, levèrent des troupes, et il en coûta du sang avant que la paix ne se fit. Les ducs de Bouillon et de la Rochefoucault, partisans des frondeurs, firent soulever la Guienne, qui ne fut calmée que par la présence du roi et de la reine régente. Les Espagnols, profitant de ces troubles, faisaient des conquêtes par eux-mêmes ou par leurs alliés en Champagne, en Lorraine, en Catalogne et en Italie; mais le maréchal de Plessis-Praslin les battit à Rethel, et après avoir gagné une bataille contre le maréchal de Turenne, lié avec le duc de Bouillon, son frère, il recouvra Château-Porcien et les autres villes situées entre la Meuse et la Loire. Le roi, devenu majeur, tint son lit de justice en 1651 pour déclarer sa majorité. L'éloignement du cardinal Mazarin, retiré à Cologne, semblait avoir rendu la tranquillité à la France : son retour en 1652 ralluma la guerre civile. Le parlement de Paris avait donné en vain plusieurs arrêts contre lui : ils furent cassés par un arrêt du conseil d'état. Le prince de Condé se tourna du côté des rebelles, et fut nommé généralissime des armées. Il défait le maréchal d'Hocquincourt à Bléneau; mais ayant été attaqué par l'armée royale dans le faubourg Saint-Antoine, il aurait été fait prisonnier, si les Parisiens ne lui avaient ouvert leurs portes, et n'avaient fait tirer sur les troupes du roi le canon de la Bastille. On négocia de part et d'autre, pour apaiser les troubles. La cour se vit obligée de renvoyer Mazarin qui en était le prétexte. Les Espagnols profitèrent encore de ces querelles. L'archiduc Léopold prit Gravelines et Dunkerque; don Juan d'Autriche, Barcelonne; le duc de Mantoue, Casal. Mais à peine la tranquillité eut-elle été rendue à la France, que les étrangers perdirent ce

qu'ils avaient conquis. Les généraux français reprirent Rethel, Sainte-Ménéhould, Bar, Ligny; le maréchal de Grancey gagna une bataille en Italie contre le marquis de Caracène; on eut des succès en Catalogne; le vicomte de Turenne battit l'armée espagnole en 1654, réduisit le Quesnoy et fit lever le siège d'Arras. Cet exploit important rassura la France et le cardinal Mazarin, qui était revenu de nouveau, et dont la fortune, dit le président Hénault, dépendait presque de l'événement de cette journée. Le roi ne s'y trouva point, et aurait pu y être. Ce fut dans cette guerre qu'il fit sa première campagne: il était allé à la tranchée au siège de Stenay; mais le cardinal ne voulut pas qu'il exposât davantage sa personne, sur laquelle reposait le sort de l'armée et le repos de l'état. Le maréchal de Turenne soutint sa réputation les années suivantes, et se signala surtout en 1658; il prit Saint-Venant, Bourbourg, Mardick, Dunkerque, Furnes, Dixmude, Ypres, Mortagne. Le prince de Condé et don Juan, ayant ramassé toutes leurs forces, tentèrent en vain de secourir Dunkerque; Turenne les défit à la journée des Dunes. La paix fut conclue en 1659, dans l'île des Faisans, par Mazarin et don Louis de Haro, plénipotentiaire des deux puissances. C'est ce qu'on nomme *la paix des Pyrénées*. Les principaux articles de ce traité furent le mariage du roi avec l'infante Marie-Thérèse, la restitution de plusieurs places à l'Espagne, et le rétablissement du prince de Condé. Le mariage du roi se fit à Saint-Jean-de-Luz avec beaucoup de magnificence. Les deux époux revinrent triomphants à Paris, et leur entrée dans cette capitale eut un éclat dont on se souvint longtemps. Le cardinal Mazarin mourut l'année suivante, 1661. Le roi, qui par reconnaissance pour ses services n'avait point voulu gouverner de son vivant, prit en main les rênes de son empire, et les tint avec une fermeté qui surprit dans un jeune monarque, chez lequel on n'avait remarqué jusqu'alors que du goût pour les plaisirs. Il vérifia ce que Mazarin avait dit de ce prince en confidence au maréchal de Grammont: « Il y a de l'étoffe en lui pour faire quatre » rois et un honnête homme. » Tout prit une face nouvelle. Il fixa à chacun de ses ministres les bornes de son pouvoir, se faisant rendre compte de tout à des heures réglées, leur donnant la confiance qu'il fallait pour accréditer leur ministère, et veillant sur eux pour les empêcher d'en trop abuser. Une chambre fut établie pour mettre de l'ordre dans les finances, dérangées par un long brigandage. Le surintendant Fouquet, condamné par des commissaires à un bannissement, eut pour successeur le grand Colbert, ministre qui répara tout, et qui créa le commerce et les arts. Des colonies françaises partirent pour s'établir à Madagascar et à Cayenne; les académies des sciences, de peinture et de sculpture furent établies; des manufactures de glaces, de points de France, de toiles, de laines, de tapisseries, furent érigées dans tout le royaume. Le canal de Languedoc, pour la jonction des deux mers, fut commencé; on rétablit la discipline parmi les troupes, ainsi que l'ordre dans la police et dans la justice; tous les arts furent encouragés au de-

dans et même au dehors du royaume; soixante savants de l'Europe reçurent de Louis XIV des récompenses et furent étonnés d'en être connus. « Quoi- » que le roi ne soit pas votre souverain, il veut être » votre bienfaiteur; il vous envoie cette lettre de » change comme un gage de son estime. » Un Florentin, un Danois, recevaient de ses lettres datées de Versailles. Plusieurs étrangers habiles furent appelés en France, et récompensés d'une manière digne d'eux et du rémunérateur. Louis XIV faisait à 22 ans ce que Henri IV avait fait à 50. Né avec le talent de régner, il savait se faire respecter par les puissances étrangères, autant qu'aimer et craindre par ses sujets. Il exigea en 1662 une réparation authentique de l'insulte faite au comte d'Estrades, son ambassadeur à Londres, par le baron de Watteville, ambassadeur d'Espagne, qui prétendait avoir le pas sur lui. La satisfaction que lui fit deux ans après le pape Alexandre VII, de l'attentat des Corsaires sur le duc de Créquy, ambassadeur à Rome, ne fut pas moins éclatante. Le cardinal Chigi, légat et neveu du pontife, vint en France pour faire au roi des excuses publiques. Quoique la paix régnât dans tous les états chrétiens, il envoya au secours des Allemands, contre les Turcs, une petite armée qui prit Gigeri. Ses troupes, conduites par les comtes de Coligni et de la Feuillade, contribuèrent beaucoup à la victoire de St-Gothard, en 1664. Ses armes triomphaient sur mer comme sur terre. Le duc de Beaufort prit et coula à fond un grand nombre de vaisseaux algériens; mais il périt dans cette action. Les Anglais et les Hollandais étaient alors en dispute pour le commerce des Indes occidentales. Le roi, allié avec ces derniers, les secourut contre les premiers. Il y eut quelques batailles navales. Les Anglais perdirent l'île de Saint-Christophe; mais ils y rentrèrent par la paix conclue à Bréda en 1657. Philippe IV, père de la reine, était mort deux ans auparavant; le roi croyait avoir des prétentions sur son héritage, et surtout sur les Pays-Bas. Il marcha en Flandre pour les faire valoir, comptant plutôt sur ses forces que sur la légitimité de ses droits. Il était à la tête de 55,000 hommes; Turenne était, sous lui, le général de cette armée. Louvois, nouveau ministre de la guerre, et digne émule de Colbert, avait fait des préparatifs immenses pour la campagne. Des magasins de toute espèce étaient distribués sur la frontière. Louis courait à des conquêtes assurées. Les Espagnols, qui n'avaient pas même imaginé que le roi pût envahir leurs états au milieu de la paix, n'avaient fait aucun préparatif. Il entra dans Charleroi comme dans Paris. Ath, Tournay furent pris en deux jours; Furnes, Armentières, Courtrai, Douai, ne tinrent pas davantage. Lille, la plus florissante ville de ces pays, la seule bien fortifiée, capitula après neuf jours de siège. La conquête de la Franche-Comté, faite l'année suivante, 1668, fut encore plus rapide. Louis XIV entra dans Dole au bout de quatre jours de siège, douze jours après son départ de St-Germain. Enfin, en trois semaines, toute la province lui fut soumise. Tant de fortune réveilla l'Europe assoupie: un traité entre la Hollande, l'Angleterre et la Suède, pour tenir la

balance de l'Europe, et réprimer l'ambition du jeune roi, fut proposé et conclu en cinq jours ; mais il n'eut d'autre suite que d'amener la paix, qui se fit avec l'Espagne à Aix-la-Chapelle, le 2 mai de la même année. Le roi rendit la Franche-Comté, et garda les villes conquises dans les Pays-Bas. Pendant cette paix, Louis continua, comme il avait commencé, à régler, à fortifier, à embellir son royaume. Les ports de mer, auparavant déserts, furent entourés d'ouvrages pour leurs ornements et leur défense, couverts de navires et de matelots, et continrent bientôt 60 grands vaisseaux de guerre. L'hôtel des Invalides, où des soldats blessés et vainqueurs trouvent les secours spirituels et temporels, s'élevait en 1671 avec une magnificence vraiment royale. L'Observatoire était commencé depuis 1668. On traçait une méridienne d'un bout du royaume à l'autre. L'académie de Saint-Luc était fondée à Rome pour former nos jeunes peintres. Des éditions des classiques latins s'imprimaient au Louvre à l'usage du Dauphin, confié aux plus éloquents et aux plus savants hommes de l'Europe. Rien n'était négligé. On bâtissait des citadelles dans tous les coins de la France, et on formait un corps de troupes composé de 400,000 soldats. Louis XIV résolut de conquérir le Pays-Bas, et commença par la Hollande en 1672. Au mois de mai, il passa la Meuse avec son armée, commandée sous lui par le prince de Condé et par le maréchal de Turenne. Les places d'Orsoy, Burick, Wesel, Rhinberg, Emmerick, Groll, furent réduites en six jours. Toute la Hollande s'attendait à passer sous le joug, dès que le roi serait au-delà du Rhin ; il y fut bientôt. Ses troupes traversèrent ce fleuve en présence des ennemis. La reddition de plus de quarante places, la plupart mal défendues ou mal pourvues, fut le fruit de ce passage. Les provinces de Gueldre, d'Utrecht et d'Over-Yssel se rendent. Les états assemblés à La Haye se sauvent à Amsterdam avec leurs biens et leurs papiers. Dans cette extrémité, ils font percer les digues qui retenant les eaux de la mer. Amsterdam fut comme une vaste forteresse au milieu des flots. Il n'y avait plus de conquêtes à faire dans un pays inondé. Louis quitte son armée, laissant Turenne et Luxembourg achever la guerre. L'Europe, effrayée de ses succès, était dès-lors conjurée contre lui. L'empereur, l'Espagne, l'électeur de Brandebourg, réunis, étaient de nouveaux ennemis à combattre. Louis XIV, afin de s'assurer la supériorité d'un autre côté, s'empara de la Franche-Comté. Turenne entra dans le Palatinat où ses troupes commirent des excès horribles. Le comte de Schomberg battit les Espagnols dans le Roussillon. Le prince de Condé livra à Sénéf, au prince d'Orange, une bataille dont les deux partis s'attribuèrent le succès. Turenne, qui avait passé le Rhin à Phillisbourg, remporta quelques avantages sur le vieux Caprara, sur Charles IV, duc de Lorraine, sur Bournonville. Turenne qui savait tour à tour reculer comme Fabius, et avancer comme Annibal, vainquit l'électeur de Brandebourg à Turckheim en 1673, tandis que les autres généraux de Louis XIV soutenaient la gloire de ses armes. Tant de prospérités furent troublées par la

mort de Turenne. Ce général fut tué d'un coup de canon au milieu de ses victoires, dans le temps qu'il se croyait sûr de vaincre Montécuculli. L'armée française ayant battu en retraite, les Impériaux passèrent le Rhin et entrèrent en Alsace ; mais ils ne purent s'y maintenir. Le maréchal de Créquy fut mis en déroute au combat de Consarbruck, et fait prisonnier dans Trèves. En 1676, la fortune fut entièrement pour les Français : le duc de Vivonne, secondé par Duquesne, lieutenant-général de l'armée navale de France, gagna deux batailles contre Ruyter, amiral de Hollande, qui périt dans la dernière, et qui fut regretté par Louis XIV comme un grand homme. Ce monarque était alors en Flandre, où Condé, Bouchain, Aire et le fort de Linck requerront ses lois. La campagne de 1677 s'ouvrit par la prise de Valenciennes et de Cambrai. Philippe, duc d'Orléans, frère unique du roi, gagna contre le prince d'Orange la bataille de Cassel, lieu célèbre par la victoire qu'un autre Philippe, roi de France, y avait remportée 549 ans auparavant. Le maréchal de Créquy battit le prince Charles de Lorraine auprès de Strasbourg, l'obligea de repasser le Rhin, et l'ayant repassé lui-même, assiégea et prit Fribourg. Les succès n'étaient pas moindres en Flandre et en Allemagne. Le roi forma lui-même en 1678 le siège de Gand et celui d'Ypres, et se rendit maître de ces deux places. L'armée d'Allemagne, sous les ordres de Créquy, mit les ennemis en déroute à la tête du pont de Rheinsfeld, et brûla celui de Strasbourg, après en avoir pris tous les forts en présence de l'armée ennemie. Cette glorieuse campagne finit par la paix, qui fut signée en 1678. Il y eut trois traités, l'un entre la France et la Hollande, le deuxième avec l'Espagne, le troisième avec l'empereur et avec l'empire, à la réserve de l'électeur de Brandebourg. Par ces traités, la France resta en possession de la Franche-Comté, d'une partie de la Flandre, et de la forteresse de Fribourg. Ce qu'il y eut de remarquable dans le traité signé avec les Hollandais, c'est qu'après avoir été l'unique objet de la guerre de 1672, ils furent les seuls à qui tout fut rendu. On venait de signer cette paix à Nimègue, lorsque le prince d'Orange, qui n'en était pas encore authentiquement informé, livra le sanglant et inutile combat de Saint-Denys, où les Français et les ennemis firent une perte à peu près égale. Louis XIV ayant dicté des lois à l'Europe, victorieux depuis qu'il régnait, n'ayant assiégé aucune place qu'il n'eût prise, à la fois conquérant et politique, mérita le surnom de *Grand*, que l'hôtel-de-ville de Paris lui défera en 1680. Ce monarque fit de la paix un temps de conquête : l'or, l'intrigue et la terreur lui ouvrirent les portes de Strasbourg et de Casal ; le duc de Mantoue, à qui appartenait cette dernière ville, y laissa mettre garnison française. Louis XIV, craint partout, ne songea qu'à se faire craindre davantage. Le pape Innocent XI ne s'étant pas montré favorable au dessein qu'avait le roi d'étendre le droit de régale sur tous les diocèses de sa nomination, ce prince fit donner en 1682 une déclaration par le clergé de France, renfermée en quatre propositions. La première est que *le pape n'a aucune autorité sur le temporel des rois* ; la deuxième,

que le concile est au-dessus du pape ; la troisième, que l'usage de la puissance apostolique doit être réglé par les canons ; et la quatrième, qu'il appartient principalement au pape de décider en matière de foi, mais que ses décisions ne sont irréfutables qu'après que l'Eglise les a reçues. (Voy. INNOCENT XII, SOARDI, SFONDRAZI.) Le différend avec le pontife fut poussé au point de s'emparer du Comtat et à faire craindre les dernières extrémités. L'affaire des franchises, qu'Innocent voulait abolir, augmenta l'animosité réciproque ; et l'on peut dire que le roi s'opiniâtra peu sagement à maintenir un abus que l'empereur et les autres princes avaient laissé abolir sans répugnance. La conduite que Lavardin de Beaumanoir tint à Rome à cette occasion, était peu digne d'un ambassadeur de France. Louis donnait en même temps son attention à divers autres objets. Il établit une chambre contre les empoisonneurs, qui en ce temps-là infectaient la France. Une chaire de droit français fut fondée, tandis que d'habiles gens travaillaient à la réforme des lois. Le canal de Languedoc fut enfin navigable en 1681. Le port de Toulon sur la Méditerranée fut construit à frais immenses, pour contenir 60 vaisseaux de ligne, un arsenal et des magasins magnifiques ; sur l'Océan, le port de Brest se formait avec la même grandeur ; Dunkerque, le Havre-de-Grâce se remplissaient de vaisseaux ; la nature était forcée à Rochefort ; des compagnies de cadets dans les places, de garde-marine dans les ports, furent instituées et composées de jeunes gens qui apprenaient les arts convenables à leur profession sous des maîtres payés du trésor public ; 60,000 matelots étaient retenus dans le devoir par des lois aussi sévères que celles de la discipline militaire ; enfin on comptait plus de 100 gros vaisseaux de guerre, dont plusieurs portaient cent canons : ils ne restaient pas oisifs dans les ports. Les escadres, sous le commandement de Duquesne, nettoyaient les mers infestées par les corsaires de Barbarie. Alger fut bombardé en 1684, et les Algériens obligés de faire les soumissions qu'on exigea d'eux. Ils rendirent les esclaves chrétiens, et donnèrent encore de l'argent. L'état de Gènes ne s'humilia pas moins devant Louis XIV que celui d'Alger. Gènes avait vendu de la poudre aux Algériens et des galères aux Espagnols ; elle fut bombardée la même année, et n'obtint sa tranquillité que par une satisfaction bien humiliante : le doge accompagné de quatre sénateurs vint à Versailles faire tout ce que le roi voulut exiger de sa patrie. La loi de Gènes est que le doge perd sa dignité et son titre dès qu'il est sorti de la ville ; Louis voulut qu'il les conservât. Des ambassadeurs du roi de Siam avaient flatté, l'année d'auparavant, le goût que le monarque français avait pour les choses d'éclat. Tout semblait alors garantir une paix durable. Pour l'assurer davantage, Louis résolut d'étouffer le germe des guerres civiles qui avaient tant de fois désolé l'état. Il y avait longtemps qu'il songeait à supprimer l'édit de Nantes : ce fut en 1685 qu'il ordonna la révocation ; il fit abattre les temples des calvinistes, et la religion catholique fut rétablie dans tout le royaume. Cet événement, qui dans le temps où nous sommes

a exalté toutes les têtes, qui a fait la matière de tant de satires lancées contre la mémoire de Louis XIV ; et qu'après un siècle révolu un autre événement, qui fut la suite immédiate du rappel des huguenots, a si terriblement justifié, semble demander ici une discussion particulière, plus longue que ne comporte la nature de ce Dictionnaire, mais trop assortie aux circonstances pour qu'on puisse nous en faire un reproche. Nous laisserons parler un auteur contemporain, parfaitement instruit de tous les détails de cette révocation fameuse, trop intéressé à la chose pour dissimuler les plaies faites à un royaume dont il était l'héritier ; trop éclairé, trop présent à tout pour avoir ignoré la vérité. Louis, Dauphin, père de Louis XV, le sage et vertueux élève de Fénelon, dans un Mémoire qui a passé à ses descendants, et qui était en 1781 entre les mains du roi Louis XVI, s'exprime de cette manière : « Je ne m'attacherai pas à considérer ici » les maux que l'hérésie a faits en Allemagne, dans » les royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, » dans les Provinces-Unies et ailleurs ; c'est du » royaume seul qu'il est question. Je ne rappellerai » pas même dans le détail cette chaîne de désordres » consignés dans tant de monuments authentiques, » ces assemblées secrètes, ces sermens d'association, » ces ligues avec l'étranger, ces refus de payer les » tailles, ces pillages des deniers publics, ces me- » naces séditieuses, ces conjurations ouvertes, ces » guerres opiniâtres, ces sacs de villes, ces incen- » dies, ces massacres réitérés, ces attentats contre » les rois, ces sacrilèges multipliés et jusqu'alors » inouis ; il me suffit de dire que depuis François » I^{er} jusqu'à nos jours, c'est-à-dire sous sept règnes » différents, tous ces maux et d'autres encore ont » désolé le royaume avec plus ou moins de fureur. » Voilà, dis-je, le fait historique, que l'on peut » charger de divers incidens, mais que l'on ne peut » contester substantiellement et révoquer en doute. » Et c'est ce point capital qu'il faut toujours envi- » sager dans l'examen politique de cette affaire. Or, » partant du fait notoire, il m'est peu important de » discuter si tous les torts attribués aux huguenots » furent uniquement de leur côté. Il est hors de » doute que les catholiques auront eu aussi les leurs, » et je leur en connais plus d'un, dans l'excès de » leurs représailles. Il ne s'agit pas même de savoir » si le conseil des rois a toujours bien vu et s'il a » sagement opéré dans ces jours de confusion ; si » la sanglante expédition de Charles IX, par exemple, » fut un acte de justice, devenu nécessaire à la sû- » reté de sa personne et à celle de l'état, comme » le soutiennent quelques-uns, ou l'effet d'une po- » litique ombrageuse et une indigne vengeance, » comme d'autres le prétendent, que l'hérésie ait » été la cause directe, ou seulement l'occasion ha- » bituelle et toujours renaissante de ces différents » désordres : toujours est-il vrai de dire qu'ils » n'auraient jamais eu lieu sans l'hérésie ; ce qui » suffit pour faire comprendre combien il importait » à la sûreté de l'état qu'elle y fût éteinte pour tou- » jours. Cependant on fait grand bruit, on crie à la » tyrannie, et l'on demande si les princes ont droit » de commander aux consciences, et d'employer la

» force pour le fait de la religion ? Comme c'est de
 » la part des huguenots que viennent ces clameurs,
 » on pourrait pour réponse les renvoyer aux chefs
 » de leur réforme. Luther pose pour principe qu'il
 » faut exterminer et jeter à la mer ceux qui ne sont
 » pas de son avis, à commencer par le pape et les
 » souverains qui le protègent ; et Calvin pense à cet
 » égard comme Luther. Nos principes sont bien
 » différents, sans doute. Mais, sans donner au
 » prince des droits qui ne lui sont pas dus, nous lui
 » laissons ceux qu'on ne saurait lui contester ; et
 » nous disons qu'il peut et qu'il doit même, comme
 » père de son peuple, s'opposer à ce qu'on le cor-
 » rompe par l'erreur ; qu'il peut et qu'il doit même,
 » comme l'ont fait les plus grands princes de tous
 » les temps, prêter son épée à la religion, non pas
 » pour la propager, ce ne fut jamais l'esprit du
 » christianisme, mais pour réprimer et pour châ-
 » tier les méchants qui entreprennent de la dé-
 » truire. Nous disons enfin que, s'il n'a pas le droit
 » de commander aux consciences, il a celui de
 » pourvoir à la sûreté de ses états, et d'enchaîner
 » le fanatisme, qui y jette le désordre et la confu-
 » sion. Que les ministres huguenots comparent,
 » s'ils le veulent, la conduite modérée que l'on a
 » tenue à leur égard, avec la cruauté des premiers
 » persécuteurs de la religion : j'admets la compa-
 » raison, tout injuste qu'elle est, et je dis que les
 » Césars eussent été fondés à proscrire le christia-
 » nisme, s'il eût porté ceux qui le professaient à
 » jeter le trouble dans l'empire. Mais les chrétiens
 » payaient fidèlement les charges de l'état, ils ser-
 » vaient avec affection dans les armées ; on les éloi-
 » gnait des emplois publics, on les emprisonnait,
 » on mettait à mort des légions entières ; ils ne
 » résistaient point ; ils n'appelaient point les en-
 » nemis de l'état ; ils ne croyaient point *qu'il fallait*
 » *égorger les empereurs et les jeter à la mer*. Cepen-
 » dant ils avaient pour eux la justice et la vérité.
 » Leur invincible patience annonçait la bonté de
 » leur cause, comme les révoltes et l'esprit san-
 » guinaire des huguenots prouvent l'injustice de la
 » leur. Il est vrai qu'ils ont causé moins de désor-
 » dres éclatants sous le règne actuel que sous les
 » précédents ; mais c'était moins la volonté de re-
 » muer qui leur manquait, que la puissance. En-
 » core se sont-ils rendus coupables de quelques
 » violences et d'une infinité de contraventions aux
 » ordonnances, dont quelques-unes ont été dissi-
 » mulées, et les autres punies par la suppression
 » de quelques privilèges. Malgré leurs protestations
 » magnifiques de fidélité, et leur soumission en
 » apparence la plus parfaite à l'autorité, le même
 » esprit inquiet et factieux subsistait toujours, et
 » se trahissait quelquefois. Dans le temps que le
 » parti faisait au roi des offres de services, et qu'il
 » les réalisait même, on apprenait par des avis cer-
 » tains qu'il remuait sourdement dans les provinces
 » éloignées, et qu'il entretenait des intelligences
 » avec l'ennemi du dehors. (*Voy. SOULIER.*) Nous
 » avons en main les actes authentiques des synodes
 » clandestins, dans lesquels ils arrêtaient de se
 » mettre sous la protection de Cromwell, dans le
 » temps où l'on pensait le moins à les inquiéter ; et

» les preuves de leurs liaisons criminelles avec le
 » prince d'Orange subsistent également. L'animo-
 » sité entre les catholiques et les huguenots était
 » aussi toujours la même. Les plus sages règle-
 » ments ne pouvaient pacifier et rapprocher deux
 » partis, dont l'un avait tant de raisons de sus-
 » pecter la droiture et les bonnes intentions de
 » l'autre. On n'entendait parler dans le conseil que
 » de leurs démêlés particuliers. Les catholiques ne
 » voulaient point admettre les huguenots aux as-
 » semblées de paroisses ; ceux-ci ne voulaient point
 » contribuer aux charges de fabrique et de com-
 » munaute ; on se disputait les cimetières et les
 » fondations de charité ; on s'agrippait, on s'insul-
 » tait réciproquement. Les huguenots dans les cam-
 » pagnes où ils n'avaient pas de temples, affectaient,
 » dans le désœuvrement des jours de fêtes, de trou-
 » bler l'office divin par des attroupements autour
 » des églises, et par des chants profanes. Les catho-
 » liques, indignés, sortaient quelquefois du lieu
 » saint pour donner la chasse à ces perturbateurs ;
 » et quand les huguenots faisaient leurs prêches,
 » ils manquaient rarement d'user de représailles. Il
 » arriva un jour que les habitants d'un village de
 » la Saintonge, tous catholiques, mirent le feu à
 » la maison d'un huguenot qu'ils n'avaient pu em-
 » pêcher de s'établir parmi eux, donnant pour raison
 » qu'il ne fallait qu'un seul homme pour répandre
 » peu à peu l'hérésie dans tout le village. Les pro-
 » tecteurs de la réforme firent grand bruit de cette
 » affaire, où il s'agissait d'une chaumière estimée
 » quatre cent soixante livres ; et il en fut question
 » dans le conseil. Le roi, en condamnant les habi-
 » tants du lieu à dédommager le propriétaire de la
 » maison, ne put s'empêcher de dire, que ses pré-
 » décesseurs auraient épargné bien du sang à la
 » France, s'ils s'étaient conduits par la poli-
 » tique prévoyante de ces villageois, dont l'action
 » ne lui paraissait vicieuse que par le défaut d'au-
 » torité. Quoique le roi sût assez que les huguenots
 » n'avaient pour titres primordiaux de leurs privi-
 » lèges que l'injustice et la violence ; quoique les
 » nouvelles contraventions aux ordonnances lui pa-
 » rassent une raison suffisante pour les priver de
 » l'existence légale qu'ils avaient envahie en France
 » les armes à la main, Sa Majesté néanmoins voulut
 » encore consulter avant de prendre un dernier
 » parti ; elle eut des conférences sur cette affaire
 » avec les personnes les plus instruites et les mieux
 » intentionnées du royaume, et dans un conseil de
 » conscience particulier, dans lequel furent admis
 » deux théologiens et deux jurisconsultes, il fut
 » décidé deux choses ; la première que le roi, pour
 » toutes sortes de raisons, pouvait révoquer l'édit
 » de Henri IV, dont les huguenots prétendaient se
 » couvrir comme d'un bouclier sacré ; la seconde,
 » que si Sa Majesté le pouvait licitement, elle le
 » devait et à la religion et au bien de ses peuples.
 » Le roi, de plus en plus confirmé par cette ré-
 » ponse, laissa mûrir encore son projet pendant
 » près d'un an, employant ce temps à concerter
 » l'exécution par les moyens les plus doux. Lorsque
 » sa Majesté proposa dans le conseil de prendre une
 » dernière résolution sur cette affaire, Monsei-

» gneur, d'après un mémoire anonyme qui lui avait
 » été adressé la veille, représenta qu'il y avait ap-
 »arence que les huguenots s'attendaient à ce
 » qu'on leur préparait ; qu'il y aurait peut-être à
 » craindre qu'ils prissent les armes, comptant sur
 » la protection des princes de leur religion, et que,
 » supposé qu'ils n'osassent le faire, un grand nom-
 »bre sortirait du royaume ; ce qui nuirait au com-
 » merce et à l'agriculture, et par là même affaibli-
 » rait l'état. Le roi répondit, qu'il avait tout prévu
 » depuis longtemps, et pourvu à tout, que rien au
 » monde ne lui serait plus douloureux que de ré-
 » pandre une seule goutte du sang de ses sujets ;
 » mais qu'il avait des armées et de bons généraux,
 » qu'il emploierait dans la nécessité contre les re-
 » belles qui voudraient eux-mêmes leur perte.
 » Quant à la raison d'intérêt, il la jugea peu digne
 » de considération, comparée aux avantages d'une
 » opération qui rendrait à la religion sa splendeur,
 » à l'état sa tranquillité, et à l'autorité tous ses
 » droits. Il fut conclu, d'un sentiment unanime,
 » pour la suppression de l'édit de Nantes. Le roi,
 » qui voulait toujours traiter en pasteur et en père
 » ses sujets les moins affectionnés, ne négligea au-
 » cun des moyens qui pouvaient les gagner en les
 » éclairant. On accorda des pensions, on distribua
 » des aumônes, on établit des missions, on répan-
 » dit partout des livres qui contenaient des ins-
 » tructions à la portée des simples et des savants.
 » Le succès répondit à la sagesse des moyens ; et
 » quoiqu'il semble, d'après les déclamations em-
 » portées de quelques ministres huguenots, que le
 » roi eût armé la moitié de ses sujets pour égorger
 » l'autre, la vérité est que tout se passa au grand
 » contentement de sa Majesté, sans effusion de sang
 » et sans désordre. Partout les temples furent dé-
 » molis ou purifiés ; le plus grand nombre fit ab-
 » juration ; les autres s'y préparèrent, en assistant
 » aux prières et aux instructions de l'Eglise. Tous
 » envoyèrent leurs enfants aux écoles catholiques.
 » Les plus séditieux, étourdis par ce coup de vi-
 » gueur, et voyant bien que l'on était en force pour
 » les châtier s'ils tentaient la rébellion, se mon-
 » trèrent les plus traitables. Ceux de Paris, qui
 » n'avaient plus Claude pour les amener, donnè-
 » rent l'exemple de la soumission. Les plus entêtés
 » de l'hérésie sortirent du royaume, et avec eux la
 » semence de tous les troubles ; et l'Europe entière
 » fut dans l'étonnement de la promptitude et de
 » la facilité avec laquelle le roi avait anéanti, par
 » un seul édit, une hérésie qui avait provoqué les
 » armes de six rois ses prédécesseurs, et les avait
 » forcés de composer avec elle. On a exagéré infi-
 » niment le nombre des huguenots qui sortirent du
 » royaume à cette occasion, et cela devait être
 » ainsi : comme les intéressés sont les seuls qui
 » parlent et crient, ils affirment tout ce qui leur
 » plaît. Un ministre qui voyait son troupeau dis-
 » persé, publiait qu'il avait passé chez l'étranger.
 » Un chef de manufacture, qui avait perdu deux
 » ouvriers, faisait son calcul comme si tous les fa-
 » briquiers du royaume avaient fait la même perte
 » que lui. Dix ouvriers sortis d'une ville, où ils
 » avaient leurs connaissances et leurs amis, faisaient

» croire, par le bruit de leur fuite, que la ville
 » allait manquer de bras pour tous les ateliers. Ce
 » qu'il y a de surprenant, c'est que plusieurs mai-
 » tres de requêtes, dans les instructions qu'ils m'a-
 » dressèrent sur leurs généralités, adoptèrent ces
 » bruits populaires, et annoncèrent par-là combien
 » ils étaient peu instruits de ce qui devait le plus
 » les occuper. Aussi leur rapport se trouva-t-il
 » contredit par d'autres, et démontré faux par la
 » vérification faite en plusieurs endroits. Quand le
 » nombre des huguenots qui sortirent de France
 » à cette époque monterait, suivant le calcul le
 » plus exagéré, à 67, 752 personnes, il ne devait
 » pas se trouver parmi ce nombre, qui comprenait
 » tous les âges et tous les sexes, assez d'hommes
 » utiles pour laisser un grand vide dans les cam-
 » pagnes et dans les ateliers, et influer sur le
 » royaume entier. Il est certain, d'ailleurs, que ce
 » vide ne dut jamais être plus sensible qu'au mo-
 » ment où il se fit. On ne s'en aperçut pas alors,
 » et l'on s'en plaint aujourd'hui. Il faut donc en
 » chercher une autre cause. Elle existe en effet, et
 » si on veut la savoir, c'est la guerre. Quant à la
 » retraite des huguenots, elle coûta moins d'hom-
 » mes utiles à l'état, que ne lui en enlevait une
 » seule année de guerre civile. Il est bien surpre-
 » nant que certaines personnes se laissent ébranler
 » par les raisons les plus frivoles, au point de
 » douter s'il n'y aurait pas un avantage à rétablir
 » les choses sur l'ancien pied, et, par conséquent,
 » si l'on n'a pas eu tort de faire ce que l'on a fait.
 » Mais, dans la supposition, bien fautive assuré-
 » ment, que l'on ait eu tort de faire ce que l'on
 » fit, je maintiens que l'on aurait eu bien plus
 » grand tort aujourd'hui de le défaire : ce serait se
 » ruiner à démolir une forteresse, parce qu'on se
 » serait épuisé à l'élever. Il y a des torts dont il
 » faut savoir profiter, des torts qui ne sauraient se
 » réparer que par de plus grands torts encore ; et
 » cette opération, si elle en était un, serait de ce
 » genre. Rappeler les huguenots, ne serait-ce pas leur
 » dire : Vous nous êtes nécessaires, nous vous avons
 » fait une injustice, nous vous en faisons excuse ?
 » Quel orgueil une telle démarche n'inspirerait-elle
 » pas à de pareils sujets ? Ne se croiraient-ils pas
 » alors plus de droit que jamais de composer avec
 » leur souverain, et plus en état de lui faire la loi ?
 » Rappeler les huguenots, ne serait-ce pas rappeler
 » les amis des ennemis de la France ? Et ceux qui
 » entretenaient des correspondances avec ces mêmes
 » ennemis, dans le temps qu'on les laissait tran-
 » quilles, nous seraient-ils plus fidèles et moins dé-
 » voués à nos ennemis, actuellement qu'ils auraient
 » sous les yeux les auteurs de leur disgrâce, et qu'ils
 » se rappelleraient avec reconnaissance ceux qui les
 » ont accueillis dans leurs malheurs ? Rappeler les
 » huguenots, ce serait dans une affaire qui a dû
 » être et qui fut en effet le résultat des plus mûres
 » délibérations, offrir à toute l'Europe une varia-
 » tion de principes pitoyable. En un mot, rappeler
 » les huguenots, ce serait s'écarter de cette poli-
 » tique de fermeté qui fait le soutien des empires,
 » ce serait, en se donnant un grand ridicule, ex-
 » poser l'état je ne sais à quels dangers. Je ne parle

» pas encore des intérêts de la religion : car ne se-
 » rait-ce pas en même temps imprimer à l'hérésie
 » le sceau de la perpétuité en France ; ne serait-ce
 » pas exposer tous les nouveaux convertis aux rail-
 » leries, aux persécutions et au danger évident de
 » la rechute ? Ne serait-ce pas exposer la religion à
 » se trouver parmi nous, avant un demi-siècle,
 » dans l'état malheureux où nous la voyons chez
 » les peuples qui nous avoisinent ? Je sais que cer-
 » tains prétendus politiques s'imaginent avoir fait
 » une belle découverte, et trouvé le remède à tous
 » les maux, dans un concordat que feraient réci-
 » proquement les princes catholiques et huguenots
 » de laisser en repos les sujets des deux religions
 » dans leurs états. Mais, d'abord, la partie ne se-
 » rait pas égale, puisqu'on mettrait la religion du
 » ciel en parallèle et de niveau avec l'hérésie. Qu'à
 » la bonne heure les luthériens, les zuingliens,
 » les calvinistes et autres novateurs passent entre
 » eux ce concordat ; nouveauté pour nouveauté,
 » erreur pour erreur, il n'y aurait point de partie
 » essentiellement lésée dans ce pacte, au lieu que
 » les catholiques ne pourraient le faire qu'avec un
 » désavantage évident : ce serait comme si, pour
 » arranger deux frères qui seraient en différend sur
 » leur légitime, on voulait obliger celui qui a le
 » droit d'aînesse à le partager, par égale portion,
 » avec son cadet, lequel aurait encore la tâche de
 » bâtardise. En second lieu, est-ce une vérité bien
 » incontestable, qu'un prince chrétien puisse per-
 » mettre que le mal se fasse dans ses états, pour
 » obtenir que le bien se fasse dans les états étran-
 » gers, et qu'il puisse dire : Souffrez que Dieu soit
 » honoré chez vous, je souffrirai qu'il soit blasphémé
 » chez moi ? En supposant qu'il le puisse, ce que
 » je ne crois pas, personne assurément ne soutien-
 » dra qu'il le doive. En outre, quand même tous
 » les souverains conviendraient entre eux de laisser
 » en repos leurs sujets des deux religions, reste à
 » savoir s'ils voudraient y rester, et s'il serait bien
 » facile de les y obliger. Il n'est pas question de
 » savoir ici comment les deux religions peuvent
 » compatir dans d'autres pays : l'expérience la plus
 » funeste et la plus longue n'a que trop prouvé
 » qu'elles étaient incompatibles dans ce royaume ;
 » et c'est, encore un coup, le point auquel il s'en
 » faut tenir, et ne jamais perdre de vue. Catherine
 » de Médicis, en suivant précisément l'idée de ce
 » concordat, avait prétendu ménager et contenir
 » les deux partis ; que résulta-t-il de sa politique ?
 » la plus grande confusion, qui conduisit enfin à
 » la scène sanglante de la St-Barthélemi, qu'elle
 » crut nécessaire pour se débarrasser une bonne fois
 » des huguenots, qu'elle n'avait rendus que plus
 » insolents et plus factieux en les flattant. Mais ce
 » qui vient de se passer dans les Cévennes ne suf-
 » fit-il pas pour faire toucher au doigt la sagesse de
 » l'opération du roi et la nécessité de la maintenir ?
 » C'est par les succès inouïs et les horribles bri-
 » gandages que les huguenots viennent d'exercer
 » dans le Languedoc, qu'il faut juger des autres
 » maux qu'ils eussent pu nous faire pendant la
 » guerre actuelle, s'ils se fussent trouvés au point
 » de puissance où ils étaient encore il y a 25 ans.

» Et au moment où j'écris ceci, et où le parti
 » semble par une modération feinte désavouer les
 » horreurs auxquelles se sont portés les Cami-
 » sards, des papiers interceptés nous découvrent
 » que les liaisons avec l'Anglais subsistent tou-
 » jours... » (*Voy. Vie du Dauphin, père de Louis XV,*
tome 2, page 98 et suivantes. On peut consulter
encore deux excellents Mémoires de l'abbé C., intitu-
lés : La voix du vrai patriote catholique ; et Mé-
moire politico-critique, où l'on examine s'il est de
l'intérêt de l'Eglise et de l'état d'établir pour les cal-
vinistes du royaume une nouvelle forme de se mar-
rier.) C'est ridiculement et calomnieusement que
M. de Mayer a avancé que Louis XIV s'était repenti
à sa mort de l'opération la plus réfléchie qu'il eût
faite durant son règne ; ce repentir est démenti par
les preuves les plus décisives. (Voy. le Journ. hist.
et litt., 1^{er} mars 1790, p. 568.) Bayle, qui ne doit
pas être suspect aux incrédules, a soutenu que les
calvinistes eux-mêmes ont forcé ce prince à révo-
quer l'édit de Nantes ; qu'en cela il n'a fait tout au
plus que suivre l'exemple des Etats de Hollande,
qui n'ont tenu aucun compte des traités qu'ils
avaient faits avec les catholiques. Il a prouvé que
toutes les lois des états protestants ont été plus sé-
vères contre le catholicisme que celles de France
contre le calvinisme. Il rappelle le souvenir des
émissaires que les huguenots envoyèrent à Crom-
well en 1660, des offres qu'ils lui firent, des résolu-
tions séditieuses qu'ils prirent dans leurs synodes
de la Basse-Guienne. Il se moque de leurs lamenta-
tions sur la prétendue persécution qu'ils éprouvent,
et il leur déclare que leur conduite justifie pleine-
ment la sévérité avec laquelle on les a traités en
France. (Oeuvres de Bayle, t. 2, p. 594.) Toutes ces
réflexions ont été vérifiées d'une manière terrible
sous Louis XVI, le rappel des protestants n'ayant
pas précédé d'un an le détronement du roi et le
renversement de la monarchie. Tandis que Louis XIV
travaillait à assurer la paix dans l'intérieur de son
état, une ligue se formait secrètement en Europe
entre le duc de Savoie, l'électeur de Bavière, l'élec-
teur de Brandebourg (depuis roi de Prusse), l'em-
pereur, le roi d'Espagne, le prince d'Orange et
autres princes inquiets des projets de Louis XIV et
de son esprit de conquêtes. Le monarque français
résolut de prévenir cette ligue connue sous le nom
de ligue d'Augsbourg, et commença la guerre
en 1688, par la dévastation du Palatinat. Mais
l'année suivante les confédérés ayant réuni leurs
forces, les Français abandonnèrent à leur appro-
che plusieurs bourgs et toutes les places qu'ils
avaient prises. Un malheur plus grand pour la
France fut le détronement de Jacques II, et l'élé-
vation du prince d'Orange sur le trône d'Angleterre.
L'année 1690 fut plus heureuse. Le maréchal de
Luxembourg gagna une bataille contre le prince de
Valdeck, à Fleurus. La flotte française, commandée
per le comte de Tourville, défit dans la Manche les
flottes d'Angleterre et de Hollande. Catinat se ren-
dit maître du Pas-de-Suse, prit Nice, Ville-Franche,
et remporta la victoire de Staffarde contre les troupes
du duc de Savoie. Le prince d'Orange fut obligé de
lever le siège de Limerick en Irlande. Mons dans

les Pays-Bas, Valence en Espagne, Carmagnole et Montmélian en Savoie, furent les conquêtes de la campagne suivante. Ces succès furent contre-balançés par la perte de la bataille navale de la Hogue, en 1692. Le combat dura depuis le matin jusqu'à la nuit; 50 vaisseaux français combattirent contre 84. La supériorité du nombre l'emporta. Les Français, obligés de faire retraite, furent dispersés par le vent sur les côtes de Bretagne et de Normandie, et l'amiral anglais leur brûla 15 vaisseaux. Cette défaite sur mer, une des premières époques du dépérissement de la marine de France, fut compensée par les avantages qu'on remporta sur terre. Le roi assiégea Namur en personne, prit la ville en huit jours et les châteaux en vingt-deux. Luxembourg empêcha Guillaume de passer la Meuse à la tête de 80,000 hommes, et de venir faire lever le siège. Ce général gagna peu de temps après deux batailles, celle de Steinkerque en 1692, et celle de Nerwinde en 1695. Peu de journées furent plus meurtrières. L'année 1694, remarquable par la disette qu'on souffrit en France, ne le fut par aucun succès éclatant. La campagne de 1695 se réduisit à la prise de Casal, dont les fortifications furent rasées entièrement. Comme les recrues se faisaient difficilement en 1695, des soldats répandus dans Paris enlevaient les gens propres à porter les armes, les enfermaient dans des maisons, et les vendaient aux officiers. Ces maisons s'appelaient des *fours* : il y en avait trente dans la capitale. Le roi, instruit de cet attentat contre la liberté publique, que le magistrat n'avait osé réprimer de crainte de lui déplaire, fit arrêter les enrôleurs, ordonna qu'ils fussent jugés dans toute la rigueur des lois, rendit la liberté à ceux qui l'avaient perdue par fraude ou par violence, et dit qu'il voulait être servi par des soldats et non par des esclaves. On s'attendait à de grands événements du côté de l'Italie en 1696. Le maréchal de Catinat, qui avait remporté l'importante victoire de la Marsaille en 1695 sur le duc de Savoie, était campé à deux lieues de Turin. Ce prince, las de la guerre, conclut un accommodement avec la France le 18 septembre 1696. Par ce traité, Louis XIV lui rendit tout ce qu'il avait pris pendant la guerre, lui paya 4,000,000, eut la vallée de Barcelonnette en échange de Pignerol, et maria le duc de Bourgogne avec la fille aînée du duc. Cette paix particulière fut suivie de la paix générale, signée à Ryswick le 10 octobre 1697. Les eaux du Rhin furent prises pour bornes de l'Allemagne et de la France. Louis XIV garda ce qu'il possédait en-deçà de ce fleuve, et rendit ce qu'il avait conquis au-delà. Il reconnut le prince d'Orange pour roi d'Angleterre. Les Espagnols recouvrèrent ce que l'on avait pris sur eux depuis le traité de Nimègue, qui servit presque partout de fondement à celui de Ryswick. Cette paix fut précipitée par le motif de soulager les peuples, accablés par les impôts et la misère. L'Europe se promettait en vain le repos après une guerre si cruelle, après tant de sang répandu, après les malheurs de tant d'états. Depuis longtemps diverses puissances soupiraient après la succession d'Espagne. Charles II, mort sans enfants en 1700, laissa par testament sa couronne à Philippe de

France, duc d'Anjou, au préjudice des princes de sa maison. Les potentats de l'Europe, alarmés de voir la monarchie espagnole soumise à la France, s'unirent presque tous contre elle. Les alliés n'eurent d'abord pour objet que de démembrer ce qu'ils pourraient de cette riche succession; et ce ne fut qu'après plusieurs avantages qu'ils prétendirent ôter le trône d'Espagne à Philippe. La guerre commença par l'Italie. L'empereur, voulant procurer ce trône à l'archiduc Charles, y envoya le prince Eugène avec une armée considérable. Il se rendit maître de tout le pays situé entre l'Adige et l'Adda, et manqua de prendre Crémone en 1702. (*Voy. EUGÈNE.*) L'année suivante fut mêlée de succès et de revers, mais l'année 1704 vit changer la face de l'Europe. L'Espagne fut presque conquise par le Portugal, qui venait d'entrer dans la grande alliance, et dont les troupes étaient fortifiées par celles d'Angleterre et de la Hollande. L'Allemagne fut en un moment délivrée des Français. Les alliés, commandés par le prince Eugène, par Marlborough, par le prince de Bade, taillèrent en pièces à Höchstet l'armée française, commandée par Tallard et Marsin. Cette bataille, dans laquelle 27 bataillons et 4 régiments de dragons furent faits prisonniers, 12,000 hommes tués, 50 pièces de canon prises, ôta aux Français 100 lieues de pays, et du Danube les jeta sur le Rhin. L'année 1705, plus glorieuse pour la France, fut plus funeste pour l'Espagne. Nice et Ville-Franche furent prises, la victoire de Cassano fut disputée au prince Eugène par le duc de Vendôme, la Champagne garantie d'invasion par Villars. Mais Tessé leva le siège de Gibraltar, les Portugais se rendirent maîtres de quelques places importantes, Barcelonne se rendit à l'archiduc d'Autriche, le concurrent de Philippe V dans la succession; Gironne se déclara pour lui. En 1706, la bataille de Ramillies fut perdue par Villeroi, malheureux en Flandre, après l'avoir été en Italie; Anvers, Gand, Ostende et plusieurs autres villes, furent enlevées à la France. Alcantara, en Espagne, tomba entre les mains des ennemis, qui, profitant de cet avantage, s'avancèrent jusqu'à Madrid et s'en rendirent les maîtres. On tenta vainement de prendre Turin : le duc d'Orléans fut défait par le prince Eugène devant cette ville, délivrée par cette bataille. Le mauvais succès de ce siège fit perdre le Milanais, le Modénois, et presque tout ce que l'Espagne avait en Italie. Les Français n'étaient pas pourtant découragés. Ils mirent à contribution, en 1707, tout le pays qui est entre le Mein et le Necker, après que le maréchal de Villars eut forcé les lignes de Stolhoffen. Le maréchal de Berwick remporta à Almanza, le 25 avril de la même année, une victoire signalée, suivie de la réduction des royaumes de Valence et d'Aragon. Le chevalier de Forbin et Duguay-Trouin se distinguèrent sur mer, battirent les flottes ennemies en diverses rencontres, et firent des prises considérables. En 1708, la fortune ne fut favorable aux Français ni en Allemagne ni en Italie. La ville de Lille fut prise par les alliés, qui avaient gagné peu de temps auparavant la bataille d'Oudenarde. Les Impériaux, qui s'étaient rendus maîtres du royaume de Naples l'année précédente, s'empa-

rèrent du duché de Mantoue, pendant que les Anglais conquièrent le Port-Mahon. Le cruel hiver de 1709 acheva de désespérer la France. Les oliviers, les orangers, ressources des provinces méridionales, périrent; presque tous les arbres fruitiers gelèrent; il n'y eut point d'espérance de récolte; le découragement augmenta avec la misère. Louis XIV demanda la paix; mais la hauteur avec laquelle il s'était conduit à l'égard de ses ennemis vaincus les rendit fiers à leur tour. Déjà Marlborough avait pris Tournai, dont Eugène avait couvert le siège; déjà ces deux généraux marchaient pour investir Mons. Le maréchal de Villars rassemble son armée, vole au secours de cette ville, et près du village de Malplaquet, il livre bataille aux deux généraux de l'empereur; Villars la perd et y est blessé. Le roi, ferme dans l'adversité, mais vivement affligé des malheurs de ses peuples, envoya, en 1710, le maréchal d'Uxelles et le cardinal de Polignac pour demander la paix. Il descendit jusqu'à promettre de fournir de l'argent aux alliés, *pour les aider à ôter la couronne à son petit-fils*; ils voulaient plus, ils exigeaient qu'il l'obligeât d'abdiquer. Cette demande fit dire au roi: «Puisqu'il faut que je fasse la guerre, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfants.» Philippe V, ayant été battu près de Saragosse, fut obligé de quitter la capitale de ses états; il y rentra par une victoire. Les négociations pour la paix recommencèrent en 1711, et eurent un effet heureux auprès d'Anne, reine d'Angleterre. Une suspension d'armes fut publiée entre les deux couronnes, le 24 août 1711. On commença enfin à Utrecht des conférences pour une pacification générale. La France n'en fut pas moins dans la consternation; des détachements considérables, envoyés par le prince Eugène, avaient ravagé une partie de la Champagne, et pénétré jusqu'aux portes de Reims. L'alarme était à Versailles comme dans le reste du royaume. La mort du fils unique du roi, arrivée depuis un an; le duc de Bourgogne, la duchesse de Bourgogne, leur fils aîné, enlevés rapidement et portés dans le même tombeau; le dernier de leurs enfants moribond; toutes ces infortunes domestiques, jointes aux étrangères, faisaient regarder la fin du règne de Louis XIV comme un temps marqué pour la calamité, ainsi que le commencement l'avait été pour la fortune et pour la gloire; et Dieu, qui l'avait élevé jusqu'à en faire un objet d'envie et de terreur pour les nations voisines, appesantit son bras sur lui, et l'attaqua par les endroits les plus sensibles. Comme père et comme roi, il fut également éprouvé. Environné d'une foule de princes ses enfants, qui faisaient la consolation de sa vieillesse, l'ornement de sa cour, l'espérance du royaume, il semblait que l'Europe n'aurait pas eu assez de couronnes pour leur en donner à tous; et en moins de dix mois il se trouva réduit à souhaiter qu'il lui en restât un seul qui portât la sienne. Tout couvert des lauriers qu'il avait cueillis depuis qu'il était sur le trône, il comptait le nombre de ses années par celui de ses prospérités; et il vit tout-à-coup sa puissance, auparavant si formidable, devenir le jouet de la fortune et le mépris de ses ennemis. Forcé de demander la

paix à ceux qui l'avaient attaqué, lui qui avait accoutumé d'attaquer les autres; à ceux qui l'avaient vaincu, lui qui avait toujours passé pour invincible, il la sollicita sans pouvoir l'obtenir. Louis, n'ayant de ressource ni dans la modération des victorieux ni dans les bras des vaincus, en trouva dans sa patience et dans sa résignation sans bornes. Naturellement fort sensible, mais assez maître de son cœur et de ses yeux pour ne point le paraître, on le vit recevoir les plus tristes nouvelles avec un visage serein, rassurer même le courtisan et le ministre consternés. Le roi conquérant et le père béni comme les anciens patriarches par une nombreuse postérité, parurent moins admirables que le père affligé dans sa famille, et le conquérant réduit à demander la paix, parce que les revers ne lui ôtèrent rien de cette fermeté qui fait le caractère du véritable héros. Quelques écrivains rapportent cette fermeté d'âme à la prédiction qui lui avait été faite de tous ces malheurs par un homme de la petite ville de Salon en Provence. On peut voir cette anecdote décrite d'une manière curieuse et intéressante dans la *Vie* du Dauphin, duc de Bourgogne, par l'abbé Proyard, tom. 2, pag. 115. Le duc de Saint-Simon en parle aussi dans ses *Mémoires*, mais d'une manière plus générale. (*Voy. MARÉCHAL DE SALON.*) Au milieu de ces désastres, le maréchal de Villars force le camp des ennemis à Denain, et sauve la France: cette victoire est suivie de la levée du siège de Landrecies par le prince Eugène, de la prise de Douai, de celle du Quesnoy, de celle de Bouchain. Ces avantages, mais plus encore la défection de l'Angleterre, accélérèrent la conclusion de la paix générale. Elle fut signée à Utrecht par la France et l'Espagne avec l'Angleterre, la Savoie, le Portugal, la Prusse et la Hollande, le 11 avril 1713; et avec l'empereur, le 11 mars 1714, à Rastadt. Par ces différents traités, le roi reconnut l'électeur de Brandebourg, roi de Prusse; ou plutôt il laissa à la maison d'Autriche quelques villes qu'avant la guerre il possédait dans les Pays-Bas catholiques; il promit de faire démolir les fortifications de Dunkerque: les frontières de l'Allemagne restèrent dans l'état où elles étaient après la paix de Ryswick. Les dernières années de la vie de ce prince furent troublées par l'hérésie jansénienne, qu'il s'efforça en vain d'étouffer, en joignant son autorité à celle du pape et de l'Eglise universelle. La mort de Louis fut celle d'un héros chrétien, qui quitte la vie sans se plaindre, et les grandeurs sans les regretter. Le courage d'esprit avec lequel il vit sa fin fut dépouillé de cette ostentation répandue sur toute sa vie. Ce courage alla jusqu'à avouer ses fautes. Il recommanda à son successeur «de soulager ses peuples, et de ne pas l'imiter dans sa passion pour la gloire, pour la guerre, pour les bâtiments.» Il expira le 1^{er} septembre 1713, à 77 ans, dans la 75^e année de son règne. Il avait vu 4 rois en Danemarck, 4 en Suède, 3 en Pologne, 4 en Portugal, 3 en Espagne, 4 en Angleterre, 3 empereurs, 9 papes, et plus de 100 autres princes d'Italie ou d'Allemagne. Quoiqu'on lui ait reproché trop de hauteur avec les étrangers dans ses succès, de la faiblesse pour plusieurs femmes, de trop grandes sévérités dans des

choses personnelles, des guerres légèrement entreprises, l'embrassement du Palatinat, et les excès horribles commis dans cette province et dans d'autres de ces contrées par ses ordres exprès, cependant ses grandes qualités, mises dans la balance, l'ont emporté sur ses fautes. La postérité admirera dans son gouvernement une conduite ferme, noble et suivie, quoiqu'un peu trop absolue; dans sa cour, le modèle de la politesse, du bon goût et de la grandeur. Il gouverna ses ministres, loin d'en être gouverné. Il eut des maîtresses, mais elles n'influèrent pas dans les affaires générales, et il cessa d'en avoir depuis que madame de Maintenon eut fixé son cœur. S'il aime les louanges, il souffrit la contradiction. On sait jusqu'où alla son respect pour les choses saintes, son attention à la prière, sa modestie dans les temples, son attachement à la foi de ses ancêtres, sa soumission aux décrets de l'Eglise, son zèle contre les erreurs et les nouveautés, sa haine contre toutes sortes de vices. L'impiété n'osa se montrer devant lui : il put faire des hypocrites, il ne put faire des libertins; pour lui plaire, il fallait être homme de bien, en avoir du moins le masque. Dans sa vie privée, il fut à la vérité trop plein de sa grandeur, mais affable; ne donnant point à sa mère de part au gouvernement, mais remplissant vis-à-vis d'elle tous les devoirs d'un fils; infidèle à son épouse, mais observant toutes les règles de la bienséance : bon père, bon maître, toujours décent en public, laborieux dans le cabinet, exact dans les affaires, pensant juste, parlant bien, et se montrant aimable avec dignité. On se souvient encore de plusieurs de ses réparties, les unes pleines d'esprit, les autres d'un grand sens. Le marquis de Marivaux, officier général, homme un peu brusque, avait perdu un bras dans une action, et se plaignait au roi, qui l'avait récompensé autant qu'il pouvait le faire pour un bras cassé : « Je voudrais avoir perdu aussi l'autre, dit-il, et ne plus servir Votre Majesté. » — « J'en serais bien fâché pour vous et pour moi, » lui répondit le roi; et ce discours fut suivi d'un bienfait... Lorsque le cardinal de Noailles le vint remercier de la pourpre qu'il lui avait fait obtenir : « Je suis assuré, monsieur le cardinal, lui répondit-il, que j'ai eu plus de plaisir à vous donner le chapeau, que vous n'en avez eu à le recevoir. » Il avait dit quelque chose d'aussi obligeant à Pontchartrain, en le faisant chancelier... Le prince de Condé étant venu le saluer après le gain d'une bataille, le roi se trouva sur le grand escalier, lorsque le prince, qui avait de la peine à monter à cause de sa goutte, s'écria : « Sire, je demande pardon à Votre Majesté si je la fais attendre. — Mon cousin, » lui répondit le roi, ne vous pressez pas, on ne saurait marcher bien vite, quand on est aussi chargé de lauriers que vous l'êtes. — Le maréchal du Plessis, qui ne put faire la campagne de 1672 à cause de son grand âge, ayant dit au roi « qu'il portait envie à ses enfants, qui avaient l'honneur de le servir; que pour lui, il souhaitait la mort, puis qu'il ne lui était plus propre à rien, » le roi lui dit en l'embrassant : « Monsieur le maréchal, on ne tra- » vaille que pour approcher de la réputation que

» vous avez acquise. Il est agréable de se reposer » après tant de victoires... » Dans le temps que ce monarque travaillait à établir une discipline austère et inviolable dans ses troupes, il chercha l'occasion d'en donner lui-même un exemple remarquable. L'armée commandée par le grand Condé étant campée dans un endroit où il n'y avait qu'une maison, le roi ordonna qu'on la gardât pour le prince. Condé voulut en vain se défendre de l'occuper; il y fut forcé. « Je ne suis que volontaire, » dit le monarque, et je ne souffrirai point que » mon général soit sous la toile, tandis que j'occu- » perais une habitation commode. » Louis XIV encouragea et récompensa la plupart des grands hommes; et le même monarque qui sut employer les Condé, les Turenne, les Luxembourg, les Créqui, les Catinat, les Villars dans ses armées; les Colbert, les Louvois dans ses cabinets; choisit les Boileau et les Racine pour écrire son Histoire; les Bossuet et les Fénelon pour instruire ses enfants; et les Fléchier, les Bourdaloue, les Massillon pour l'instruire lui-même. « Quel siècle plus mé- » morable! dit l'auteur de la *Décadence des lettres* » et des *mœurs*. Que Louis XIV paraît grand quand, » du haut de sa gloire, on le voit appuyé sur cette » multitude innombrable d'hommes de génie qui » lui doivent leur renommée, parce qu'il les a ex- » cités, qu'il a créés, pour ainsi dire, leurs talents, » comme il leur doit également les fondements in- » ébranlables de sa grandeur! » La révolution qui se fit dans les arts, les esprits, les mœurs, influa sur toute l'Europe. Elle s'étendit en Angleterre; elle porta le goût en Allemagne, les sciences en Russie; elle ranima l'Italie languissante. Mais c'est peut-être aussi ce qui prépara ou avança les événements qui, sous le second de ses successeurs, jetèrent la France dans un état de dissolution, et donnèrent de si étranges secousses à toute l'Europe : une trop grande extension dans l'usage des lettres, des sciences et de la philosophie, ne pouvait que nuire à la multitude qui n'en a aucun besoin, et dont les qualités essentielles à la société s'altèrent par des spéculations étrangères à son état. (Voy. FRÉDÉRIC-GUILLAUME I^{er}, LILIO GIRALDI, J.-J. ROUSSEAU.) Depuis qu'une fausse philosophie a entrepris d'ancêtre la gloire des princes religieux pour relever celle des héros profanes; de faire des annales des peuples un dépôt de fiel et de corruption; de travestir, d'altérer les événements pour les diriger vers le but d'une subversion générale, on a vu des écrivains contester à ce monarque le titre de *grand*. Mais, en dépit de la malignité et de la calomnie, son nom vivra dans les fastes des Français, et la postérité le placera à côté de Charlemagne et de Clovis. Moins attaché au centre de l'unité, moins zélé pour la foi de l'Eglise, il aurait trouvé des admirateurs parmi ceux qui le décrient, des panégyristes parmi ses censeurs. Il n'a cessé d'être *grand*, que parce qu'il a fait servir sa puissance à maintenir la foi et à exterminer l'erreur. (Voy. la fin des articles MAINTENON et PHILIPPE II.). Limiers, Larrey, Reboulet, Lahode et Voltaire ont écrit son *Histoire* : mais celui-ci est trop court, et a trop donné à son imagination; les autres, trop diffus, se sont en

quelque sorte bornés à compiler et à défigurer des gazettes. Nous terminerons cet article en rapportant les paroles d'un habile historien. « Louis XIV sup- » pléa par un grand caractère aux dons d'un grand » génie ; tout ce qu'il conçut, tout ce qu'il exécuta » de plus heureux, de plus habile pendant les an- » nées triomphantes de son règne, fut un *dévelop- » pement, une amélioration des plans et des actes du » cardinal de Richelieu*. Celui-ci, inquiet sur une » autorité précaire, fut souvent sanguinaire. Louis » XIV fonda bien moins sur la terreur que sur » l'admiration l'autorité absolue dont il avait reçu » l'héritage. Les préjugés de son rang et de son » siècle le rendirent parfois injuste sans remords. » Il ajouta mille séductions à l'art de régner ; il le » purgea des froides scélératesses du machiavélisme. » On dirait que le mot de *majesté* fut créé pour lui. » Il trouva le secret de tout subordonner, sans avilir » aucun ordre de l'état, sans dégrader aucun caractè- » re. Il permit à quelques hommes d'être grands et » même plus grands que lui. Le Tiers-état ne reçut » pas moins de lui que de ses prédécesseurs ; il n'y » eut pas sous son règne un seul grand emploi au- » quel les plébéiens ne parvinssent. Tout vint » figurer sur ce vaste théâtre de gloire, ouvert par » Louis XIV. L'industrie, la vieillesse et surtout le » génie élevèrent par degrés le tiers-état.... La » nation française ne peut oublier qu'elle lui doit » le rang qu'elle occupe dans l'univers... » Les *OEuvres de Louis XIV*, 1806, 6 vol. in-8, contenant les instructions pour le dauphin et le roi d'Espagne, etc., ont été publiées par les soins de Grimoard et Grouvelle. (*Voy. DANGEAU.*)

LOUIS XV, 5^e fils du duc de Bourgogne (depuis Dauphin), arrière-petit-fils de Louis XIV, et de Marie-Adélaïde de Savoie, naquit à Fontainebleau le 15 février 1710, et fut d'abord nommé duc de Bretagne. Devenu dauphin le 8 mars 1712, par la mort de son illustre père, il succéda à Louis XIV, son bisaïeul, le 1^{er} septembre 1715. Il avait cinq ans et demi lorsqu'il monta sur le trône. Philippe, duc d'Orléans, son plus proche parent, devait être régent ; mais il voulut devoir cette place à sa naissance, et non au testament de Louis XIV. Ce testament, qui aurait beaucoup gêné son administration, fut cassé par le parlement et la régence lui fut déléguée le 2 septembre, c'est-à-dire le lendemain de la mort de Louis XIV, qui avait bien prévu que les choses iraient ainsi, et qui avait fait ce testament sans beaucoup espérer qu'il fût exécuté. « Il savait » très-bien, dit un historien, où l'autorité royale » expirait, et que les affaires d'état sont des choses » qu'un roi mort ne peut plus régler. Il arrive ce- » pendant quelquefois que par respect pour le dé- » funt monarque, surtout lorsque l'idée de ses » grandes qualités dépasse le tombeau avec l'affec- » tion et les regrets des peuples, que ses dernières » volontés sont adoptées par ses successeurs et par » l'état, et suivies comme un tableau de direction » et comme des conseils : et c'eût été le cas de » Louis XIV, sans l'opposition du régent et des par- » lements. » Les premiers soins du régent furent de rétablir les finances, qui étaient dans le plus grand dérangement. Il permit à Law, intrigant écossais,

de former une banque dont on se promettait les plus grands avantages. (*Voy. l'article LAW, et PHILIPPE, duc d'Orléans.*) Les suites des dangereuses nouveautés de Law furent la subversion de cent mille familles, la disgrâce du chancelier d'Aguesseau, et l'exil du parlement à Pontoise. Le roi ayant été couronné à Reims en 1722, et déclaré majeur l'année suivante, le duc d'Orléans remit les rênes de l'état dont il avait eu la conduite pendant la minorité. Le cardinal Dubois, alors secrétaire d'état, fut chargé pendant quelque temps de la direction générale des affaires ; mais ce ministre étant mort au mois d'août 1725, le duc d'Orléans accepta le titre de premier ministre. Ce prince, mort le 2 décembre de la même année, eut pour successeur dans le ministère le duc de Bourbon, qui s'empressa de chercher une épouse au jeune monarque. Il choisit la princesse de Pologne, Marie Leczinska, fille du roi Stanislas. Le mariage fut célébré à Fontainebleau le 5 septembre 1725 ; et une heureuse fécondité fut le fruit de cette union. Il avait d'abord été fiancé à une infante d'Espagne, qui vint à la cour de France à l'âge de quatre ans ; mais le duc de Bourbon, alors ministre, s'étant brouillé avec l'Espagne, se permit d'y renvoyer l'infante en 1725. Le nouveau ministère ayant effarouché le parlement, la noblesse et le peuple par quelques édits bursaux, le duc de Bourbon fut disgracié. Le cardinal de Fleury, jadis précepteur du roi, et qui prit la place du duc de Bourbon, substitua une sage économie aux profusions dont on se plaignait. Sans avoir le titre de premier ministre, il eut toute la confiance de Louis XV, et il s'en servit pour faire le bien et réparer les maux passés. La double élection d'un roi de Pologne, en 1755, alluma la guerre en Europe. Louis XV, gendre de Stanislas, qui venait d'être élu pour la seconde fois, le soutint contre l'électeur de Saxe, fortement appuyé par l'empereur Charles VI. Ce dernier souverain agit si efficacement pour le prince qu'il protégeait, que Stanislas fut obligé d'abandonner la couronne qui lui avait été décernée, et de prendre la fuite. Louis XV, voulant se venger de cet affront sur l'empereur, s'unit avec l'Espagne et la Savoie contre l'Autriche. La guerre se fit en Italie, et elle fut glorieuse. Le maréchal de Villars, en finissant sa longue et brillante carrière, prit Milan, Tortone et Novare. Le maréchal de Coigny gagna les batailles de Parme et de Guastalla. Enfin en 1754, l'empereur avait perdu presque tous ses états d'Italie. La paix lui était devenue nécessaire, il la fit ; mais elle ne fut avantageuse qu'à ses ennemis. Par les préliminaires signés le 5 octobre 1755, et le traité définitif signé le 18 novembre 1758, le roi Stanislas, qui avait abdiqué le trône de Pologne, devait en conserver les titres et les honneurs, et être mis en possession des duchés de Lorraine et de Bar, pour être réunis après sa mort à la couronne de France. Ainsi la réunion de cette riche province, si longtemps désirée et si inutilement tentée jusqu'alors, fut consommée par une suite d'événements auxquels la politique ne se serait pas attendue. La mort de l'empereur Charles VI, arrivée en 1740, ouvrit une nouvelle

scène. La succession de la maison d'Autriche, quoique garantie à sa fille Marie-Thérèse par la pragmatique-sanction, acceptée et signée par les princes qui pouvaient y paraître intéressés, lui fut disputée par quatre puissances. Louis XV s'unit aux rois de Prusse et de Pologne, pour faire élire empereur Charles-Albert, électeur de Bavière. Créé lieutenant-Général du roi de France, ce prince se rend maître de Passau, arrive à Lintz, capitale de la Haute-Autriche; mais, au lieu d'assiéger Vienne, dont la prise eut été un coup décisif, il marche vers Prague, s'y fait couronner roi de Bohême, et va recevoir à Francfort la couronne impériale sous le nom de *Charles VII*. Ces premiers succès furent suivis de pertes rapides. Prague fut reprise en 1742, et la bataille de Dettingue, perdue l'année suivante, détruisit presque toutes les espérances de l'empereur protégé par la France. Il fut bientôt chassé de ses états héréditaires et errant dans l'Allemagne, tandis que les Français étaient repoussés au Rhin et au Mein. Ce fut dans ces circonstances que Louis XV fit sa première campagne au printemps de 1744. Il prend Courtray, Menin et Ypres. Il quitte la Flandre, où il avait des succès, pour aller au secours de l'Alsace, où les Autrichiens avaient pénétré. Tandis qu'il marchait contre le prince Charles de Lorraine, général de l'armée ennemie, qui avait passé le Rhin, il fut réduit à l'extrémité par une maladie dangereuse qui l'arrêta à Metz. Ce fut à cette occasion que les Français lui donnèrent des témoignages sincères de leur tendresse alarmée : il fut surnommé le *Bien-Aimé*. A peine est-il rétabli, qu'il va assiéger Fribourg, et le prend le 5 novembre 1744. Les batailles de Fontenoi, de Rocoux et de Lawfeld, gagnées en 1745, 1746 et 1747; la journée de Melle suivie de la prise de Gand, Ostende forcée en six jours, Bruxelles prise au cœur de l'hiver, Berg-Op-Zoom emporté d'assaut, Maestricht investi en présence de 80,000 hommes, auraient assuré à la France une paix glorieuse, si elle avait eu partout les mêmes succès. Mais tandis que tout lui cédait en Flandre, les affaires d'Italie étaient dans le plus mauvais état. La bataille de Plaisance, perdue en 1746 par le maréchal de Maillebois, avait forcé les Français à repasser les Alpes. Les troupes du duc de Savoie et de la reine de Hongrie ravageaient la Provence. Les Anglais, aussi heureux sur mer que les Autrichiens l'étaient en Italie, ruinaient le commerce de la France; ils s'emparaient de Louisbourg et du Cap-Breton; ils faisaient partout des prises immenses. La paix fut conclue à Aix-la-Chapelle le 18 octobre 1748. Le roi assura Parme, Plaisance et Guastalla à don Philippe son gendre, fit rétablir le duc de Modène son allié, et la république de Gènes, dans leurs droits; mais il rendit toutes les conquêtes faites aux Pays-Bas. La paix fut encore troublée pour quelques terrains incultes de l'Acadie, dans l'Amérique septentrionale. Les Anglais les disputèrent aux Français en 1755; ceux-ci les harcelaient dans ces possessions lointaines, tandis que les Anglais, pour s'en venger, faisaient de grandes captures sur mer. Le roi de Prusse, auparavant allié des Français, se ligue avec l'Angleterre, tandis

que l'Autriche s'unit avec la France. Les Anglais furent d'abord battus dans le Canada, et craignirent une invasion dans leurs îles. Ils perdirent le Port-Mahon, que le maréchal de Richelieu prit d'assaut en 1756, après une victoire navale remportée par le marquis de la Galissonnière. Le maréchal d'Estées gagnait, d'un autre côté, la bataille de Hastenbeck sur le duc de Cumberland. Le maréchal de Richelieu, envoyé pour commander à sa place, poussa l'Anglais, et le força de capituler à Closter-Séven avec toute son armée. L'électorat de Hanovre était conquis. Une armée française, jointe à celle des cercles, marcha la même année, 1757, contre le roi de Prusse en Saxe, et fut battue à la fameuse journée de Rosbach, donnée au commencement de novembre. Cette victoire fut décisive : l'électorat de Hanovre fut repris par les Anglais, malgré la capitulation de Closter-Séven. Les Français furent encore battus à Crevelt par le prince de Brunswick en 1758; mais le duc de Broglie les vengea en remportant une victoire complète à Bergen, près de Francfort, le 15 avril 1759. Enfin, après différents combats où chaque parti était tantôt vaincu, tantôt vainqueur, tous les princes pensèrent sérieusement à la paix. La France en avait un besoin extrême; les Anglais avaient fait des conquêtes prodigieuses dans les Indes; ils avaient ruiné entièrement le commerce des Français en Afrique; ils s'étaient emparés de presque toutes leurs possessions en Amérique. Le pacte de famille, conclu en 1761 entre toutes les branches souveraines de la maison de France, n'avait pas empêché les Anglais d'enlever aux Espagnols la Havane, l'île de Cuba dans le golfe du Mexique, et les îles Philippines dans la mer des Indes. Par le traité de paix qui fut signé à Paris, au commencement de 1763, ils rendirent quelques-unes de leurs conquêtes; mais ils en gardèrent la meilleure partie. La France céda à l'Angleterre Louisbourg ou le Cap-Breton, le Canada, toutes les terres sur la gauche du Mississipi, excepté la Nouvelle-Orléans. L'Espagne y ajouta encore la Floride. Les Anglais gagnèrent environ 1500 lieues de terrain en Amérique. On leur abandonna le Sénégal en Afrique, et ils restituèrent la Gorée. Minorque fut échangé contre Belle-Île. Telle fut la fin de cette guerre, funeste à la France. Les années qui suivirent furent tranquilles, si l'on en excepte l'affaire du duc de Parme avec le pape Clément XIII, qui engagea le roi à se rendre maître du comtat Venaissin, en 1768 la conquête de la Corse et les changements arrivés dans la magistrature en 1770 et 1771, l'extinction des jésuites consommée en France en 1764, et qui le fut dans toute l'Europe en 1775. Au commencement de mai 1774, Louis XV fut attaqué pour la seconde fois de la petite-vérole, et cette maladie l'enleva le 10 du même mois. Il était dans sa 65^e année, et occupait le trône depuis 59 ans 8 mois et quelques jours. Nous ne parlerons pas de l'accident du 5 janvier 1757. (*Voy. DAMIENS.*) Louis XV était, à sa mort, le plus ancien des monarques de l'Europe. Par malheur le règne de Louis XV fut celui des *favorites* plutôt que celui des favoris. A madame de Mailly succédèrent ses deux sœurs, dont la plus jeune était la duchesse

de Châteauroux. Elle fut remplacée par madame Lenormand d'Étioles, depuis duchesse de Pompadour (*roy.* ce nom), qui gouverna l'état, et en dispensa les grâces pendant plusieurs années. La Dubbarri fut la dernière maîtresse en titre; mais elle eut fort peu d'influence dans les affaires. L'infâme Lebel, valet de chambre du roi, lui procurait à chaque instant de nouvelles conquêtes, et des courtisans corrompus applaudissaient à ces basses turpitudes. Louis XV était cependant juste et sensible; et ce fut l'ambition des courtisans qui chercha à pervertir ses mœurs pour mieux le dominer. Ce prince avait eu d'abord le goût des beaux-arts, et connaissait l'histoire et la géographie. On a de lui un petit in-4, 1718, sur le *Cours des principales rivières de l'Europe*, ouvrage devenu rare, et qu'il avait composé sous la direction du célèbre géographe de Lisle. Les sciences ont été encouragées sous son règne. Le voyage au pôle par Maupertuis, et à l'équateur par la Condamine, entrepris l'un et l'autre à de si grands frais, quoique sans utilité réelle; d'autres voyages aux Philippines, à la Californie, en Sibérie, faits par ordre du gouvernement, prouvent le zèle du roi et de ses ministres pour tout ce qui avait rapport à l'astronomie, à la navigation, à l'histoire naturelle. La physique expérimentale et la mécanique ont fait des progrès qui ont influé sur les arts nécessaires. Les étoffes ont été manufacturées à moins de frais, par les soins du célèbre Vaucanson, et de quelques autres mécaniciens. Un horloger ingénieux (M. Le Roy) inventa une pendule qui supplée en quelque sorte à la connaissance qui nous est refusée des longitudes sur la mer. Il faut avouer néanmoins qu'il y a eu, surtout vers la fin de son règne, moins de génie et de grands talents que dans les beaux jours de Louis XIV. Les sciences semblent avoir perdu en profondeur ce qu'elles ont gagné en superficie; leur lumière, en frappant tous les yeux, a produit une infinité d'ouvrages dans tous les genres, mais très-peu qui passeront à la postérité. L'étude de la nature est devenue d'un goût général; mais l'esprit de système et une multitude de fausses hypothèses ont rendu presque inutiles les travaux des observateurs. L'histoire, atteinte du souffle brûlant de la philosophie, a subi une entière métamorphose; tous ses traits ont été défigurés pour prendre l'empreinte des préventions dominantes, pour servir d'aliment aux passions et aux erreurs. Les sources du beau ont été négligées, le grec et le latin ont cessé d'être en honneur. Le goût de la déclamation, la manie des antithèses et des tours nouveaux, ont beaucoup altéré le style, en ont affaibli la dignité et la vigueur, l'éloquence a pris le ton de la saillie et cette délicatesse affectée qui dégénère en sécheresse, et qui ramène enfin la barbarie. Les mœurs, si on en croit un écrivain judicieux, ont beaucoup influé sur cette révolution. La sensibilité pour les plaisirs ayant en quelque sorte absorbé son antagoniste, la sensibilité de l'esprit, on n'a plus eu cette ardeur et ce noble enthousiasme, quand il s'est agi de la vérité et du beau littéraire. Pour suppléer à ce feu divin, on a eu recours à ce qu'on appelle *de l'esprit*; mais il n'a pas plus fait pour remplacer la force du

sentiment, que quelques étincelles ne font pour tenir la place d'une lumière brillante. Voltaire a donné le *Siècle de Louis XV*, ouvrage superficiel et très-inexact, bien inférieur au *Siècle de Louis XIV*, malgré les défauts de celui-ci: il y a des choses tout uniment imaginées, et nées dans le cerveau de l'auteur, qui ne les a tirées d'aucun mémoire, d'aucune relation même romanesque et fabuleuse. On a donné aussi sa *Vie privée*; il y a parmi quelques anecdotes intéressantes, des preuves trop vraies de la profonde corruption des cours, et des réflexions de l'auteur qui ne valent pas mieux que les choses qu'il raconte. Il faut porter le même jugement d'un ouvrage de Crébillon le fils, sous ce titre anagrammatique: *Amours de Zeokinizul, roi des Kofrans*.

* LOUIS XVI, roi de France et de Navarre, second fils de Louis dauphin de France et de Marie-Josèphe de Saxe, naquit à Versailles le 23 août 1754, et reçut le nom de duc de Berry. Le jeune prince joignait à une constitution vigoureuse, d'heureuses dispositions. Son âme franche s'ouvrit de bonne heure à tous les sentiments vertueux, et son esprit à toutes les sciences. Le dauphin son père nomma, pour présider à son éducation, l'évêque de Limoges et le duc de la Vauguyon, et se chargea de lui enseigner les éléments de la grammaire. Ses progrès furent rapides; il acquit en peu de temps des connaissances étendues surtout dans l'histoire et la géographie. La bonté naturelle, l'amour de la justice, la piété sincère, et la vive sensibilité qui le distinguaient, firent prévoir de bonne heure qu'il donnerait à la France un de ses meilleurs rois. En 1763 il perdit son père qui fut vivement regretté de la nation, et bientôt après sa mère qui ne put survivre à son époux. Sa douleur fut extrême; et lorsqu'en traversant les appartements il entendit dire pour la première fois: *place à monsieur le dauphin*, des pleurs inondèrent son visage et il s'évanouit. Au milieu d'une cour licencieuse, dont les désordres ne lui inspiraient que du dégoût, il conserva toute la pureté de ses mœurs. Un jour de vieux courtisans lui demandaient quel nom il prendrait à son avènement au trône: — celui de Louis le Sévère, répondit-il. Mais la fermeté que ce mot semblait révéler n'était pas dans son caractère. La bonté qui distinguait ce prince, jointe à une excessive défiance de lui-même, lui enleva cette vigueur si nécessaire à un roi dans les tourmentes populaires. On cite de lui plusieurs traits dignes de Henri IV. Un jour qu'il était à la chasse, son cocher voulait traverser un champ de blé, pour arriver plus promptement à l'endroit où le cerf devait être forcé. Le dauphin ordonne de suivre la route. « Pourquoi, » dit-il, mes plaisirs feraient-ils tort au pauvre? ce » blé ne m'appartient pas. » Cherchant l'occasion de soulager les malheureux, souvent il allait sans suite les visiter, et quand une admiration indiscrete venait à révéler ces visites mystérieuses: « Il est » bien singulier, disait-il avec toute la grâce de la » bonté, que je ne puisse aller en bonne fortune » sans qu'on le sache. » Après de longues dissensions la France et l'Autriche étaient réconciliées, et il fut résolu que le dauphin épouserait l'archiduchesse, Marie-Antoinette. Les fêtes données à

cette occasion par la ville de Paris (16 mai 1770), coûtèrent la vie à un grand nombre de personnes. Le dauphin, vivement affecté, s'empressa d'écrire au lieutenant de police : « On m'apporte en ce moment ce que le roi me donne tous les mois : je ne puis disposer que de cela et je vous l'envoie : » hâtez-vous de secourir les plus malheureux. » Bientôt la mort de Louis XV (10 mai 1774) vint lui imposer un fardeau qu'il n'accepta qu'en tremblant. On l'entendit s'écrier, *O mon Dieu, secourez mon insuffisance !* Il entrevoyait combien les plaies de l'état lui rendraient difficile l'accomplissement de ses devoirs. Animé d'un zèle ardent pour le bonheur de son peuple, il se hâta d'appeler près de lui les hommes que l'opinion lui désignait comme les plus propres à diriger l'état. Le comte de Maurepas dut à la disgrâce dont il avait été frappé sous le règne précédent, d'être mis à la tête de l'administration nouvelle. Le roi lui adjoignit Turgot, homme droit et ami du bien public, et Malesherbes, esprit élevé, qui joignait des opinions nouvelles à des vertus antiques. Turgot ne tarda pas d'être remplacé par Necker, homme d'affaires plutôt qu'homme d'état, avide de popularité et voulant régler la monarchie française sur le système d'une petite démocratie. Le premier édit du jeune monarque remit au peuple le droit de *joyeux avènement* ; par le second il rassura les nombreux créanciers de l'état en promettant d'acquitter la dette publique. Bientôt il rappela les parlements exilés par Louis XV ; il établit pour Paris le *mont-de-piété* et la *caisse d'escompte* ; il supprima les corvées qu'il convertit en impôt pécuniaire ; il fit disparaître les derniers restes de servitude, il abolit la torture ; enfin il accomplit toutes les sages réformes qui pouvaient préparer le retour de la prospérité publique. Le 11 juin 1775 Louis XVI fut sacré à Reims, au milieu des acclamations d'un peuple ivre de joie. Pour exécuter tout le bien qu'il voulait faire, le jeune roi sentait le besoin d'une longue paix. Cependant, la fatalité qui semblait présider à son règne l'entraîna dans une guerre impolitique, dont les résultats devaient lui être funestes. Les Américains sollicitèrent l'appui de la France. Louis XVI hésitait ; mais l'avis unanime du conseil, et l'opinion publique triomphèrent de sa résistance. Il reconnut l'indépendance américaine, et signa sans en voir toute la portée une déclaration où la souveraineté du peuple semblait consacrée par ces mots : « Les anglo-américains sont devenus libres du jour où ils ont déclaré leur indépendance. » Dans cette guerre, Lafayette et Rochambeau sur le continent, Lamoignon-Piquet sur mer, soutinrent l'honneur des armes françaises. L'Amérique fut affranchie ; mais nos jeunes guerriers rapportèrent des Etats-Unis un amour exalté de la liberté et de l'égalité républicaines ; et l'Angleterre, animée d'un ressentiment profond contre la France, attendit avec impatience une occasion de se venger. La guerre d'Amérique avait épuisé les finances. Necker, après avoir cherché à les soutenir par des emprunts, se retira laissant le trésor dans la détresse. Calonne fit d'abord les plus rassurantes promesses, mais bientôt se voyant engagé dans un cercle de difficultés toujours

croissantes, il proposa de réunir une assemblée des notables, et Louis XVI suivit son conseil (1787). Les notables effrayés du déficit de cent douze millions que les comptes présentés par Calonne leur firent apercevoir, se prononcèrent contre ce ministre, qui fut remplacé par l'archevêque de Toulouse, M. de Brienne, homme de cour, mais sans vues et sans fermeté. L'assemblée des notables lui accorda ce qu'elle avait refusé à son prédécesseur, et consentit à l'établissement de l'impôt du timbre et de l'impôt territorial ; mais le parlement refusa de les enregistrer. Un lit de justice força l'enregistrement des édits, et le parlement, exilé à Troyes, fut rappelé, à condition qu'il enregistrerait un emprunt de 420 millions. Son retour devint le signal d'une nouvelle lutte contre l'autorité royale. Necker, qui avait remplacé Brienne, se prononça pour la convocation des états-généraux, et Louis XVI adoptant cette idée, assembla une seconde fois les notables pour déterminer la forme des états et la manière d'y voter (1788). Le parlement, les princes du sang dans leur mémoire au roi, insistaient pour qu'on suivit les formes de l'assemblée de 1614. Mais l'engouement des nouveautés, et les intrigues des agitateurs en ordonnèrent autrement. Le tiers-état fut nommé en nombre double de chacun des deux autres ordres, et pour que cet avantage ne fût pas illusoire, il demanda et obtint que les délibérations eussent lieu par tête et non par ordre. Les états-généraux s'ouvrirent le 5 mai 1789. Dès le lendemain le trouble et la division éclatèrent à l'occasion de la vérification des pouvoirs. Le tiers-état demandait une assemblée unique, le clergé et la noblesse s'y opposaient. Cependant après de longs débats, et des pourparlers qui ne produisirent aucun résultat, la chambre du tiers, sur la proposition de Sieyès, prend le 17 juin la résolution hardie de se constituer sous le titre d'assemblée nationale et déclare toute autre assemblée illégale. C'est en vain que la salle des états est fermée par ordre de la cour, les députés du tiers se réunissent au jeu de paume, et y font le serment de ne point se séparer sans avoir donné une constitution à la France. La majorité du clergé, et plusieurs membres de la noblesse ayant le duc d'Orléans à leur tête, vinrent bientôt se réunir aux députés du tiers. Vainement dans une séance royale à laquelle il convoqua tous les ordres, Louis conjura les députés de mettre fin à leurs divisions, déclarant que s'ils ne voulaient pas concourir à ses projets, il ferait seul le bien de ses peuples, et se considérerait seul comme leur représentant ; vainement il ordonna à tous les députés de se séparer et de se rendre le lendemain dans leurs chambres respectives, le clergé et la noblesse seuls obéirent ; le tiers continua de délibérer, malgré l'injonction positive de sortir de la salle des séances, que le roi lui fit réitérer par M. de Brézé. La majorité des deux autres ordres parut vouloir rester soumise à ses mandats et à la volonté du roi ; mais alarmé de la fermentation qui se manifestait parmi le peuple, Louis XVI invita la noblesse et le clergé à se réunir au tiers ; ainsi, les trois ordres furent confondus. Dès ce moment l'antique monarchie française fut détruite et la révolution consommée.

La position critique de Louis XVI lui commandait une inflexible énergie, mais il ne sut qu'être bon quand il fallait être ferme. Necker ayant été éloigné des affaires, son exil causa la plus grande fermentation dans Paris. Au milieu de l'agitation publique, la cour qui soupçonnait la fidélité des gardes françaises, fit approcher de Versailles quelques régiments. Mirabeau, dans un discours véhément, demanda le renvoi des troupes et fit décréter que les ministres disgraciés emportaient la confiance de la nation; c'était une véritable déclaration de guerre au roi. Cependant les bustes de Necker et du duc d'Orléans sont portés en triomphe dans Paris, la ville entière est en mouvement, et le peuple court aux armes. Les arsenaux sont envahis, la Bastille est prise, son gouverneur massacré, et des têtes sanglantes sont promenées dans les rues. Alarmé de ces désordres, Louis XVI se rend à l'assemblée à pied, et presque sans suite. Il exhorte les députés à ramener la tranquillité publique. « Je sais, leur dit-il, qu'on cherche à élever contre moi d'injustes préventions; je sais qu'on a osé publier que vos personnes n'étaient pas en sûreté : des récits aussi coupables ne sont-il pas démentis d'avance par mon caractère connu? eh bien! c'est moi qui me fie à vous. » Ces paroles simples et touchantes excitèrent dans l'assemblée des transports unanimes, les députés voulurent servir eux-mêmes de gardes au monarque et l'accompagnèrent au château. Dans la même journée, le roi, pour ne point laisser de prétexte aux plaintes et aux méfiances, rappela Necker au ministère. Cependant il engagea ceux des membres de sa famille qui avaient montré le plus d'opposition, à sortir du royaume, afin de se mettre à l'abri des fureurs populaires. Louis voulant rétablir le calme dans la capitale, s'y rendit le 17 juillet. Bailly en lui remettant les clefs de la ville lui dit : « Votre aïeul Henri IV avait conquis son peuple; aujourd'hui c'est le peuple qui a conquis son roi. » Louis XVI reçut à l'hôtel de ville la cocarde nationale et fut accueilli par des applaudissements unanimes lorsqu'il parut à la fenêtre avec cette cocarde à son chapeau. Il revint le même jour à Versailles, et crut son repos assuré pour quelque temps; mais les factieux parvinrent bientôt à soulever encore, par de nouveaux prétextes, la populace de Paris. Les gardes-du-corps ayant donné un repas au régiment de Flandre, qui venait d'arriver à Versailles, on répandit le bruit que dans ce festin la cocarde tricolore avait été foulée aux pieds, avec l'approbation du roi et de la reine qui avaient paru un instant à cette fête. Les agitateurs en faisant circuler ces bruits injurieux, à une époque où la disette se faisait sentir, parvinrent à opérer des rassemblements, au milieu desquels retentissaient d'atroces vociférations. Le 5 octobre 1789, des hommes et des femmes armés de piques, et traînant à leur suite des canons, se dirigèrent sur Versailles. Dans la nuit le château fut envahi, et la reine courut les plus grands dangers. Le résultat de cette audacieuse révolte, fut qu'on entraîna à Paris Louis XVI et sa famille; le monarque s'établit aux Tuileries où depuis plus de cent ans les rois n'avaient

pas fait de résidence habituelle. Le duc d'Orléans fut désigné comme instigateur de cette funeste journée; le roi se contenta de l'exiler en Angleterre et l'accueillit à son retour huit mois après par ces indulgentes paroles : *mon cousin, que tout soit oublié!* Depuis ce moment, Louis XVI ne compta ses jours que par des humiliations et des sacrifices; on le força de licencier ses gardes fidèles, et d'accepter d'autres qui recevaient des ordres de la municipalité. Le 14 février 1790, il se vit obligé d'accepter la nouvelle constitution; bientôt sa liberté personnelle fut menacée. Après le départ de ses tantes, qui donna lieu à de scandaleux débats, on craignait aussi le sien. Un jour, au moment où il partait pour Saint-Cloud, sa voiture fut entourée par la populace et on l'obligea de rentrer au château. C'est alors qu'il dit avec un sentiment douloureux : « Je ne croyais pas être prisonnier au milieu de mes peuples. » Mais ce fut en vain que, le lendemain, il vint se plaindre de cette violence à l'assemblée nationale. De concession en concession, le monarque faisant violence à ses sentiments religieux, fut amené à sanctionner les décrets spoliateurs de l'église et la constitution civile du clergé. Enfin abreuvé de chagrins, dépouillé de son autorité, soumis à une contrainte morale qui le poussait incessamment à des actes contraires à sa volonté, Louis se décida à quitter furtivement Paris avec sa famille dans la nuit du 20 au 21 juin 1791. Son intention était de se rendre à Montmédy, où Bouillé avait réuni un petit nombre de troupes qu'il regardait comme fidèles. Avant son départ, il avait laissé à l'assemblée une déclaration où se trouvaient exposés ses justes sujets de plainte et les motifs de son voyage. Reconnu et arrêté à Varennes, il fut reconduit à Paris, au milieu d'une foule qui l'abreuvait d'outrages. La déchéance du roi, mise aux voix dans l'assemblée nationale, fut repoussée par la majorité, qui conservait encore un reste d'attachement à la monarchie. La plupart des députés, instruits par une triste expérience, commençaient à s'effrayer de leur ouvrage; mais à mesure que l'assemblée ralentissait sa marche dans la voie de la révolution, son autorité diminuait; et bientôt honteuse et décréditée, elle se sépara sans bruit, et fit place à l'assemblée Législative qui ouvrit sa session le 1^{er} octobre 1791. La royauté avait été renversée par la *Constituante*; la *Législative* s'acharna sur ce colosse abattu, et sembla par son insouciance approuver les crimes qui se multipliaient; les prêtres insermentés furent bannis, les émigrés dépouillés de leurs biens, et le monarque, privé de tout ce qui pouvait le servir, fut livré sans défense à la fureur de ses ennemis. Louis XVI ayant refusé de sanctionner des décrets contre les prêtres et les émigrés, les factieux irrités résolurent de lui ôter le *veto*, seule autorité qui lui restait encore; et pour y parvenir, ils préparèrent la journée du 20 juin 1792. Vingt mille hommes armés de piques, avaient pénétré dans le château des Tuileries, cette foule furieuse rompait à coups de hache tout ce qui s'opposait à son passage. Déjà elle était parvenue à la dernière porte qui la séparait de la famille royale, lorsque Louis XVI, ouvrant lui-même cette

porte, se présente seul et sans armes aux factieux. « Je crois, leur dit-il, n'avoir rien à craindre de la » part des Français. » Tant de calme étonne les furieux, et ils hésitent un instant; cependant, excités par leurs chefs, ils insultent le monarque de leurs paroles et de leurs gestes. L'un lui tend insolemment une bouteille en lui ordonnant de boire à la santé de la nation; l'autre tenant d'une main un pistolet et de l'autre un sabre nu, crie à ses oreilles : *à bas le veto !* un troisième met sur sa tête auguste un bonnet rouge. Pendant ce temps des hommes et des femmes criaient en brandissant leurs armes : *Où est l'autrichienne ? nous voulons sa tête !* Un de ces brigands somme le prince de jurer *qu'il ne trahira plus les Français* ; Louis répond avec calme : *le peuple peut compter sur mon amour comme sur celui de ma famille.* Dans ce moment le maire Péthion se montre, et s'écrie : « Sire, vous n'avez » rien à craindre ; — l'homme de bien qui a la con- » science pure ne tremble jamais, répond aussitôt » le roi avec dignité; il n'y a que ceux qui ont » quelque chose à se reprocher qui peuvent avoir » peur, » et prenant la main d'un grenadier qu'il place sur son cœur : « Dites à cet homme s'il bat » plus vite qu'à l'ordinaire. » Cette scène effrayante, dont le dénouement pouvait être tragique, se termina sans effusion de sang. Quand au bout de plusieurs heures les appartements furent évacués, la reine vint, avec ses enfants, se réunir au roi, et cette famille infortunée se félicita d'avoir échappé à la mort, qui depuis quelque temps semblait toujours la menacer. Cet attentat resta impuni, et les factieux continuèrent leurs trames. Santerre, en quittant les Tuileries, avait dit : *Le coup est manqué, mais nous y reviendrons,* et moins de deux mois après cette prédiction s'accomplit. Cependant des hordes de bandits accourues de toutes les parties de la France et particulièrement de Marseille, arrivent à Paris, et se grossissent de la populace des faubourgs. Des discours incendiaires échauffent les têtes; un grand mouvement est préparé par les factieux. Enfin le 10 août le tocsin sonne, un rassemblement immense se porte sur la place du Caroussel, et des canons sont tournés contre la demeure des rois. Louis XVI n'avait autour de lui qu'un petit nombre d'amis fidèles et résolus, quelques compagnies de suisses et quelques bataillons de la garde nationale. Le monarque fit lui-même la revue de sa petite troupe, et disposa tout pour la défense du château. Mais par une déplorable fatalité, tandis que des serviteurs dévoués n'attendaient qu'un ordre de sa bouche pour dissiper l'insurrection, Louis, cédant à un conseil perfide, abandonna les Tuileries pour se rendre avec sa famille au sein de l'assemblée nationale. « Je » suis venu au milieu de vous, pour éviter un » grand crime, » dit Louis XVI en entrant. « Sire, » répondit le président Vergniaud, vous pouvez » compter sur la fermeté de l'assemblée nationale. » Bientôt une décharge d'artillerie se fait entendre, Louis s'écrie douloureusement : « Ah ! j'avais donné » des ordres pour qu'on ne tirât pas. » Le fracas de la mousqueterie redouble et le tumulte s'accroît. Le bruit se répand que les insurgés sont en fuite,

et que les Suisses sont vainqueurs. Alors on force le roi de signer l'ordre de cesser le feu. Trop dociles à ce commandement, les soldats qui défendaient le château mettent bas les armes. Les assaillants s'apercevant qu'on leur abandonne le champ de bataille, reviennent sur leurs pas, et recommencent leurs attaques contre le château. Deux bataillons de gardes nationales qui accouraient au secours du roi, se réunissent aux insurgés, les Suisses sont presque tous massacrés, et le palais des Tuileries devient le théâtre d'un effroyable carnage. Le roi, en proie à la plus horrible anxiété, demeura vingt-quatre heures enfermé dans la loge du logographe, d'où il entendit prononcer sa déchéance, et l'ordre de l'enfermer au Temple avec sa famille. On le conduisit le 15 août dans cette prison d'où il ne devait plus sortir que pour achever son sacrifice en montant sur l'échafaud. Ce prince, qui s'était souvent montré faible et irrésolu dans des circonstances critiques, devint dès lors un modèle de résignation et de courage. La religion le soutint au milieu des cruelles humiliations auxquelles il fut soumis. La reine, ses enfants, M^{me} Elizabeth partageaient sa prison et en augmentaient l'amertume par leurs souffrances. Jamais autant d'outrages, autant de douleurs n'avaient pesé sur l'innocence et la vertu. Les paroles, les actions, les regards du monarque étaient soumis à la plus minutieuse surveillance, et chaque jour on inventait de nouveaux moyens de le tourmenter. Mais Louis surpassa par la noble constance et le calme inaltérable de son âme la férocité de ses bourreaux. Le dernier acte de la Législative avait été la convocation d'une convention nationale, destinée à juger Louis XVI. Cette nouvelle assemblée débuta dans la sanglante carrière qu'elle devait parcourir par l'établissement de la république. Cependant les puissances étrangères comprenant un peu tard que la cause du roi de France était aussi la leur, avaient pris les armes et envahi le territoire français. Les jacobins répondirent à ces hostilités par les massacres de septembre, qui furent les préludes du régicide qu'ils méditaient. La Convention décréta le 25 du même mois que le roi serait jugé par elle, et le 12 novembre, Louis XVI fut conduit à la barre de l'assemblée. Une longue série d'accusations lui ayant été présentée, il y répondit avec clarté et précision, sans le moindre trouble, sans le plus léger mouvement d'impatience ou d'indignation. Comme on lui reprochait jusqu'à ses bienfaits, il répondit avec simplicité : « Mon plus grand plaisir fut de faire du bien, mais » en général je ne me rappelle pas les dons que j'ai » faits. » Pour donner au jugement de Louis XVI une apparence de légalité, on lui permit de se faire assister par un conseil. Le choix du roi se porta d'abord sur Target qui refusa la glorieuse mission de défendre son souverain. Tronchet le remplaça. Malesherbes voulut partager avec lui ce périlleux honneur, et ils s'associèrent Desèze, jeune avocat qui donnait les plus brillantes espérances. Mais leur éloquence fut inutile. L'appareil judiciaire qui fut déployé dans cette circonstance n'était qu'une dérision. Louis était irrévocablement condamné par ses ennemis avant d'avoir été entendu. La sentence

fatale fut prononcée le 17 janvier 1793. Louis avait été déclaré, par une décision presque unanime, coupable de conspiration et d'attentat contre la sûreté de l'état. La question de l'appel au peuple avait été résolue négativement à une forte majorité. Celle de la peine partagea l'assemblée, et 5 voix de majorité décidèrent la mort. Près de 20 membres de la Convention se trouvaient absents par différents motifs ; ainsi la condamnation, décidée à la majorité des votants, ne le fut pas à celle de l'assemblée. De quelque manière qu'on l'envisage, ce jugement était une infraction manifeste aux lois du temps, qui exigeaient les deux tiers des suffrages pour la condamnation d'un accusé. Les défenseurs du roi s'élevèrent avec force contre cette inique sentence et en appelèrent au peuple français, mais leur appel fut rejeté, et l'on décréta que l'exécution aurait lieu dans les 24 heures. Cette précipitation et cette violence attestent assez la vérité de ces paroles de Desèze : « Je cherche parmi vous des juges, et je » n'y vois que des accusateurs. » Louis qui, dès le commencement de son procès, en avait prévu le résultat, attendit sa fin avec le calme et la sérénité d'une conscience pure. Nous citerons ici un passage du journal de Malesherbes, où se trouvent rapportées les principales circonstances de la longue agonie qu'on fit subir au malheureux monarque. — Dès que j'eus la permission, dit-il, d'entrer dans la chambre du roi, j'y courus : à peine m'eut-il aperçu, qu'il quitta un Tacite ouvert devant lui sur une petite table, il me serra entre ses bras ; ses yeux devinrent humides, et il me dit : « Votre sacrifice est d'autant » plus généreux que vous exposez votre vie, et que » vous ne sauvez pas la mienne. » Je lui représentai qu'il ne pouvait y avoir de danger pour moi, et qu'il était trop facile de le défendre victorieusement pour qu'il y en eût pour lui. Il reprit : « J'en » suis sûr, ils me feront périr ; ils en ont le pouvoir » et la volonté : n'importe ; occupons-nous de mon » procès comme si je devais le gagner, et je le gagnerai en effet, puisque la mémoire que je laisserai sera sans tache. Mais quand viendront les » deux avocats ? » Il avait vu Tronchet à l'assemblée Constituante ; il ne connaissait pas Desèze. Il me fit plusieurs questions sur son compte, et fut très-satisfait des éclaircissements que je lui donnai. Chaque jour il travaillait avec nous à l'analyse des pièces, à l'exposition des moyens, à la réfutation des griefs, avec une présence d'esprit et une sérénité que ses défenseurs admiraient ainsi que moi : ils en profitaient pour prendre des notes et éclaircir leur ouvrage..... Les conseils et moi, nous nous crûmes fondés à espérer sa déportation ; nous lui fîmes part de cette idée ; nous l'appuyâmes ; elle parut adoucir ses peines ; il s'en occupa pendant plusieurs jours ; mais la lecture des papiers publics la lui enleva, et il nous prouva qu'il fallait y renoncer. Quand Desèze eut fini son plaidoyer, il nous le lut : je n'ai rien entendu de plus pathétique que sa péroraison. Nous fûmes touchés jusqu'aux larmes ; le roi lui dit : « Il faut » le supprimer ; je ne veux pas les attendrir. » Une fois que nous étions seuls, ce prince me dit : « J'ai » une grande peine ! Desèze et Tronchet ne me » doivent rien, ils me donnent leur temps, leur

» travail, peut-être leur vie : comment reconnaître-je un tel service ? je n'ai plus rien, et quand » je leur ferais un legs, on ne l'acquitterait pas. » — « Sire, leur conscience et la postérité se chargent » de leur récompense. Vous pouvez déjà leur en » accorder une qui les comblera. — Laquelle ? — » Embrassez-les ! » Le lendemain il les pressa contre son cœur ; tous deux fondirent en larmes. Nous approchions du jugement ; il me dit un matin : « Ma sœur m'a indiqué un bon prêtre qui n'a pas » prêté serment, et que son obscurité pourra soustraire dans la suite à la persécution : voici son » adresse ; je vous prie d'aller chez lui, et de lui » parler, et de le préparer à venir lorsqu'on m'aura » accordé la permission de le voir. » Il ajouta : « Voilà une commission bien étrange pour un philosophe ! car je sais que vous l'êtes ; mais si vous » souffriez autant que moi, et que vous dussiez » mourir comme je vais le faire, je vous souhaiterais les mêmes sentiments de religion qui vous » consoleraient bien plus que la philosophie. » — Après la séance où ses défenseurs et lui avaient été entendus à la barre, il me dit : « Vous êtes certainement bien convaincu actuellement que, dès » le premier instant, je ne m'étais pas trompé, et » que ma condamnation avait été prononcée avant » que j'eusse été entendu. » Lorsque je revins de l'assemblée où nous avions, tous les trois, demandé l'appel au peuple, je lui rapportai qu'en sortant, j'avais été entouré d'un grand nombre de personnes, qui toutes m'avaient assuré qu'il ne périrait pas ou au moins que ce ne serait qu'après eux et leurs amis. Il changea de couleur et me dit : « Les con- » naissez-vous ? retournez à l'assemblée ; tâchez de » les rejoindre ; d'en découvrir quelques-uns, dé- » clarez-leur que je ne leur pardonnerais jamais » s'il y avait une seule goutte de sang versée pour » moi : je n'ai pas voulu qu'il en fût répandu, quand » peut-être il aurait pu me conserver le trône et la » vie ; je ne m'en repens pas. » — Ce fut moi qui le premier annonçai au roi le décret de mort : il était dans l'obscurité, le dos tourné à une lampe placée sur la cheminée, les coudes appuyés sur la table, le visage couvert de ses mains. Le bruit que je fis le tira de sa méditation ; il me fixa, se leva et me dit : « Depuis deux heures je suis occupé à recher- » cher si dans le cours de mon règne j'ai pu mériter » de mes sujets le plus léger reproche : eh ! bien, » monsieur de Malesherbes, je vous le jure dans » toute la vérité de mon cœur, comme un homme » qui va paraître devant Dieu ; j'ai constamment » voulu le bonheur du peuple ; et jamais je n'ai » formé un vœu qui lui fût contraire. » — Je revis encore une fois cet infortuné monarque ; deux officiers municipaux étaient debout à ses côtés : il était debout aussi et lisait. L'un des officiers municipaux me dit : « Causez avec lui, nous n'écouterons pas. » Alors, j'assurai le roi que le prêtre qu'il avait désiré allait venir. Il m'embrassa et me dit : « La mort ne m'effraie pas, et j'ai la plus » grande confiance dans la miséricorde de Dieu. » — L'abbé de Firmont qui assista le monarque dans ses derniers instants a fait une relation aussi simple que touchante des circonstances qui précédèrent

immédiatement la mort de Louis XVI. Nous laissons parler ici ce digne ecclésiastique. « Louis, dit-il, » avait vu la veille sa femme et ses enfants, et lui-même leur avait annoncé sa condamnation. Cette » séparation avait été si douloureuse pour tous, sur- » tout pour la reine, qu'il ne put se décider à la » revoir le lendemain, malgré la promesse qu'il lui » en avait faite. En traversant la cour de la prison » à neuf heures pour aller au supplice, il se tourna » deux fois vers la tour où était sa famille, comme » pour dire un dernier adieu à ce qu'il avait de » plus cher. A l'entrée de la seconde cour se trou- » vait une voiture de place; deux gendarmes te- » naient la portière. A l'approche du roi, l'un y entra » et se plaça sur le devant. Le roi monta ensuite, » et mit à côté de lui son confesseur dans le fond; » l'autre gendarme entra le dernier et ferma la por- » tière. » Le roi, ajoute l'abbé de Firmont, se trouvant resserré dans une voiture où il ne pouvait me parler ni m'entendre sans témoins, prit le parti du silence. Je lui présentai aussitôt mon bréviaire, le seul livre que j'eusse sur moi, et il parut l'accepter avec plaisir. Il témoigna même le désir qui je lui indiquasse les psaumes qui convenaient le mieux à sa situation, et il les récitait alternativement avec moi. Les gendarmes, sans ouvrir la bouche, paraissaient extasiés et confondus tout ensemble de la piété tranquille d'un monarque qu'ils n'avaient jamais vu sans doute d'aussi près. La marche dura près de deux heures. Toutes les rues étaient bordées de plusieurs rangs de citoyens, armés tantôt de piques, tantôt de fusils. En outre la voiture elle-même était entourée d'un corps de troupes imposant, et formé sans doute de ce qu'il y avait de plus corrompu dans Paris. Pour comble de précautions, on avait placé en avant des chevaux une multitude de tambours, afin d'étouffer par ce bruit les cris qui auraient pu se faire entendre en faveur du roi. Mais comment en aurait-on entendu? Personne ne paraissait ni aux portes ni aux fenêtres; et on ne voyait dans les rues que des citoyens armés, c'est-à-dire des citoyens qui, tout au moins par faiblesse, concouraient à un crime qu'ils détestaient peut-être dans le cœur. La voiture parvint ainsi dans le plus profond silence à la place Louis XV, et s'arrêta au milieu d'un grand espace vide qu'on avait laissé autour de l'échafaud. Cet espace était bordé de canons; et au-delà, tant que la vue pouvait s'étendre, on apercevait une multitude en armes. Dès que le roi sentit que la voiture n'allait plus, il se retourna vers moi et me dit à l'oreille : « Nous voilà arrivés, si je ne me trompe. » Mon silence lui répondit qu'oui. Un des bourreaux vint aussitôt ouvrir la portière, et les gendarmes voulurent descendre; mais le roi les arrêta et appuyant sa main sur mon genou. « Messieurs, leur » dit-il d'un ton de maître, je vous recommande » monsieur que voilà; ayez soin qu'après ma mort, il » ne lui soit fait aucune insulte. Je vous charge d'y » veiller. » Ces deux hommes ne répondant rien, le roi voulut reprendre d'un ton plus haut; mais l'un d'eux lui coupa la parole : « Oui, oui, lui ré- » pondit-il, nous en aurons soin; laissez-nous » faire. » Et je dois ajouter que ces mots furent

dit d'un ton de voix qui aurait dû me glacer, si dans un moment tel que celui-là, il m'eût été possible de me replier sur moi-même. Dès que le roi fut descendu de voiture, trois bourreaux l'entourèrent et voulurent lui ôter ses habits. Mais il les repoussa avec fierté et se déshabilla lui-même. Il défit également son col, ouvrit sa chemise, et s'arrangea de ses propres mains. Les bourreaux, que la contenance fière du roi avait déconcertés un moment, semblèrent alors reprendre de l'audace. Ils l'entourèrent de nouveau et voulurent lui prendre les mains. « Que prétendez-vous, leur dit ce prince, » en retirant ses mains avec vivacité? » — « Vous » lier, répondit un des bourreaux. » — « Me lier! » repartit le roi d'un air d'indignation : je n'y consentirai jamais; faites ce qui vous est commandé; » mais vous ne me lierez pas, renoncez à ce projet. » Les bourreaux insistèrent, ils élevèrent la voix, et semblaient déjà appeler du secours pour le faire de vive force. C'est ici peut-être le moment le plus affreux de cette désolante matinée : une minute de plus, et le meilleur des rois recevait, sous les yeux de ses sujets rebelles, un outrage mille fois plus insupportable que la mort, par la violence qu'on semblait vouloir y mettre. Il parut le craindre lui-même et se retournant vers moi, il me regarda fixement comme pour me demander conseil. Hélas! il m'était impossible de lui en donner un, et je ne lui répondis d'abord que par mon silence. Mais il continuait de me regarder : « Sire, lui dis-je avec » larmes, dans ce nouvel outrage, je ne vois qu'un » dernier trait de ressemblance entre votre majesté et » le Dieu qui va être sa récompense. » A ces mots il leva les yeux au ciel avec une expression de douleur que je ne saurais jamais rendre. « Assurément, » me dit-il, il ne me faudra rien moins que son » exemple pour que je me soumette à un pareil affront : » et se tournant vers les bourreaux : « faites ce que vous voudrez, leur dit-il, je boirai » le calice jusqu'à la lie. » Les marches qui conduisaient à l'échafaud étaient extrêmement roides à monter : le roi fut obligé de s'appuyer sur mon bras, et à la peine qu'il semblait prendre, je craignis un moment que son courage ne commençât à fléchir. Mais quel fut mon étonnement, lorsque, parvenu à la dernière marche, je le vis s'échapper, pour ainsi dire, de mes mains, traverser d'un pied ferme toute la largeur de l'échafaud, imposer silence par son seul regard à quinze ou vingt tambours qui étaient placés vis-à-vis de lui, et d'une voix si forte qu'elle dut être entendue du Pont-Tournant, prononcer distinctement ces paroles à jamais mémorables : « Je meurs innocent de tous les » crimes qu'on m'impute; je pardonne aux auteurs » de ma mort, et je prie Dieu que ce sang que vous » allez répandre ne retombe jamais sur la France. » Il allait continuer, mais un homme à cheval et en uniforme national, fondant tout-à-coup l'épée à la main, et avec des cris féroces, sur les tambours, les obligea de rouler. (Voy. SENTERRE.) Plusieurs voix se firent entendre en même temps pour encourager les bourreaux; ils parurent s'animer eux-mêmes, et saisissant avec effort le plus vertueux des rois, ils le traînèrent sous la hache qui d'un

seul coup fit tomber sa tête. Tout cela fut l'ouvrage de peu d'instants. Le plus jeune des bourreaux (il ne semblait pas avoir plus de 18 ans) saisit aussitôt la tête et la montra au peuple en faisant le tour de l'échafaud. Le plus morne silence régna d'abord : bientôt quelques cris de *Vive la république* se firent entendre. Peu à peu les voix se multiplièrent ; et dans moins de dix minutes, ce cri devint celui de la multitude, et tous les chapeaux furent en l'air. — Ainsi périt Louis XVI, le 21 janvier 1793, à l'âge de 38 ans et 4 mois, laissant un grand exemple à la postérité, une leçon terrible aux souverains et à ses bourreaux d'éternels remords. Son corps fut enterré dans l'ancien cimetière de la Madeleine, et couvert de chaux vive par ordre de la Convention, afin qu'il n'en restât aucune trace. Cependant des recherches qui furent faites en 1814, firent découvrir une partie de ses ossements, et ces restes précieux furent transportés à Saint-Denis au mois de janvier 1815, avec ceux de Marie-Antoinette. Le testament¹ de cet infortuné prince demeurera comme un monument éternel de la bonté de son âme, de sa pitié, de sa clémence. « Louis XVI, dit Malesherbes, était aussi religieux que Louis IX, aussi juste que Louis XII, aussi bon que Henri IV, et n'avait aucun de leurs défauts. Ses plus grands torts sont de nous avoir trop aimés... ; de s'être considéré comme notre père, et pas assez comme notre roi ; d'avoir attaché son bonheur à nous rendre plus heureux que nous n'étions susceptibles de l'être. » A toutes les qualités du cœur ce prince joignait des talents variés, et des connaissances rares, même chez les savants de profession. Il parlait facilement le latin, l'italien et l'anglais, et il était très-versé dans l'histoire, la géographie et l'hydrographie. Ce fut lui qui rédigea les instructions d'après lesquelles l'infortuné La Peyrouse devait diriger son voyage et ses travaux. Ces notes ont été insérées dans la relation du voyage de cet illustre navigateur. On a encore de Louis XVI : *Description de la forêt de Compiègne*, Paris, Lottin, 1766, in-8 de 64 pag., tiré à 56 exempl. ; *Les Maximes morales et politiques tirées du Télémaque, imprimées en 1766, par Louis-Auguste, dauphin*, in-8, réimprimées en 1814, Paris, in-18. On peut consulter sur la vie de ce prince les ouvrages suivants : *Louis XVI détroné avant d'être roi, et Louis XVI et sa vertu aux prises avec la perversité de son siècle*, par l'abbé Proyart ; *Histoire impartiale du procès de Louis XVI*, par Jauffret, 1793, 9 vol. in-8 ; *Dernières années du règne et de la vie de Louis XVI*, par M. Hue, 2^e édit., 1816, in-8 ; *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de la fin du règne de Louis XVI*, par Bertrand de Molleville ; *Histoire complète de la captivité de Louis XVI et de la famille royale*, 1817, in-8. On y trouve le *Journal* de Cléry.

* LOUIS XVII, fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette d'Autriche, né à Versailles le 27 mars 1785, reçut à sa naissance le titre de duc de Normandie, et plus tard (4 juin 1789) celui de Dauphin que portait son frère aîné, Louis J.-F. Xavier. La première éducation de ce jeune prince fut confiée aux soins de madame de Tourzel, qui remplaça la duchesse de

Polignac comme gouvernante des enfants de France. Les inclinations les plus heureuses et l'esprit le plus pénétrant s'unissaient en lui à une physionomie charmante. Il n'avait que 4 ans lorsque, dans la terrible journée du 5 octobre, sa mère le présenta aux furieux qui s'étaient rendus de Paris à Versailles avec les plus sinistres projets. Il entra dans sa septième année lorsqu'il fit avec sa malheureuse famille le voyage de Varennes. Au 20 juin 1792, sa jeune imagination avait été vivement frappée des excès de la populace, et le lendemain, dès qu'il entendit battre le tambour, il se réfugia tout tremblant entre les bras de la reine, en lui disant avec une ingénuité touchante : « Maman, est-ce qu'hier n'est pas fini?... » Lorsque Louis XVI fut enfermé au temple, le royal enfant partagea sa captivité, et devint sa seule consolation par sa tendresse, son application et ses réparties ingénieuses. Le roi lui enseignait l'histoire et la géographie, et trouvait dans les soins qu'il donnait à son éducation une distraction qui n'était pas sans quelque douceur, et dont la privation l'affecta profondément. Lorsque le crime du 21 janvier fut consommé, il y avait deux mois que le royal enfant était séparé de son père. Ayant appris la condamnation du roi, il franchit précipitamment les premières portes de la tour ; et comme on lui demandait où il courait : « Je vais, dit-il, parler au peuple, me mettre à genoux, et le prier de ne pas faire mourir papa. » Devenu roi, le jeune prince ne s'aperçut du titre auguste qui venait de lui échoir que par un redoublement de surveillance et de barbarie de la part de ses impitoyables geoliers. Sur un rapport de Saint-Just à la Convention, le jeune prince fut séparé de sa mère qu'il ne devait plus revoir, et remis entre les mains du cordonnier Simon, officier de la commune, le 3 juillet 1793. Ce misérable, livré aux habitudes les plus crapuleuses, et sa femme aussi féroce et aussi corrompue que lui, reçurent l'infâme mission d'altérer, par tous les moyens possibles, les forces physiques et morales du royal enfant. Ce couple exécration mettait sans cesse à la bouche du jeune prince des chants impies et révolutionnaires qu'il était obligé de répéter pour éviter les traitements les plus barbares. Le vin, les liqueurs fortes, les propos les plus obscènes, rien n'était oublié pour achever de détruire en lui le fruit de sa première éducation, et changer en habitudes grossières les dispositions si heureuses qu'il avait montrées jusqu'alors. Le malheureux enfant résista souvent à ces horribles leçons avec un caractère qui étonnait ses bourreaux, mais qui ne fit qu'ajouter à leur cruauté. Enfin, au mois de janvier 1794, Simon retourna siéger dans le conseil de la commune ; mais il fut remplacé par deux gardiens plus atroces encore que lui. Louis XVII fut renfermé dans un cachot plus obscur et plus infect, il ne lui fut pas permis de changer de linge ni de respirer un air frais. Toute communication était interdite au prisonnier, et il ne voyait pas même la main avare qui lui faisait passer une grossière nourriture. A la fin du jour, une voix effroyable lui ordonnait de se coucher ; mais à peine était-il endormi que ses bourreaux se faisaient un

jeu barbare de l'éveiller en sursaut en lui criant : « Capet, où es-tu ? dors-tu ? » l'enfant effrayé courait en chemise se présenter devant ces monstres qui recommençaient peu d'heures après, lorsqu'il s'était de nouveau abandonné au sommeil. Les événements du 9 thermidor qui semblèrent ramener en France la modération, ne furent pas favorables au jeune prince. Le parti triomphant voulait, comme celui qu'il venait d'abattre, l'anéantissement de la famille royale, et les traitements que les nouveaux comités firent subir au jeune roi, ne furent ni moins cruels, ni moins homicides. Quelques voix s'élevèrent à cette époque pour demander qu'on envoyât hors de la France ce nouveau Joas ; mais Cambacérès, dans un rapport qu'il fit le 22 janvier 1793, établit la nécessité de retenir captifs ce prince et sa sœur. Cependant la santé du jeune roi déperissait de jour en jour. Desault, envoyé au jeune prince, déclara qu'il était trop tard (*voy. DESAULT*). Louis XVII expira dans sa prison, le 8 juin 1793, à l'âge de 10 ans et deux mois. On a cru longtemps que le terme de ses jours avait été hâté par le poison, mais rien ne justifie cette opinion. Pour le faire mourir, ses bourreaux avaient employé des moyens qui n'étaient ni moins sûrs, ni moins criminels. La dépouille mortelle de Louis XVII fut déposée dans la fosse commune de la paroisse Sainte-Marguerite, où il a été impossible de retrouver ses restes en 1815. La chambre des pairs, sur la proposition de M. de Châteaubriand, décida qu'un monument expiatoire serait consacré à cet enfant-roi. La chambre des députés s'associa à ce vote, et plus tard une ordonnance royale annonça que le monument serait placé avec ceux de Louis XVI, de Marie-Antoinette et de madame Elizabeth, dans l'église de la Madeleine. On peut consulter sur la vie de ce prince : *Mémoires historiques sur Louis XVII, suivis de fragments historiques recueillis au Temple*, par M. de Turgy, et publiés par M. Eckard. Deux aventuriers se sont présentés depuis sous le nom de Louis XVII, l'un en 1802, le second en 1818. Tous deux ont été condamnés par les tribunaux.

* LOUIS XVIII, roi de France, frère de Louis XVI, naquit à Versailles le 17 novembre 1755, et reçut avec les prénoms de Louis-Stanislas-Xavier le titre de comte de Provence. On lui donna ainsi qu'à ses frères pour gouverneur le duc de la Vauguyon, et pour précepteur M. de Coëtlosquet, évêque de Limoges. Il montra de bonne heure un goût décidé pour les lettres, et se distingua bientôt par l'étendue et la variété de ses connaissances autant que par la rectitude de son jugement. Bientôt il devint le protecteur des écrivains, des savants et des artistes ; et sa maison fut le rendez-vous d'une foule d'hommes distingués dans tous les genres. Le 14 mai 1771, il épousa Joséphine de Savoie, fille de Victor-Emmanuel III, roi de Sardaigne, et le 10 mai 1774, son frère aîné le duc de Berri étant devenu roi sous le nom de Louis XVI, il prit, suivant l'usage, le titre de *Monsieur*. Lorsque Maurepas voulut faire rappeler les parlements exilés par Louis XV, le comte de Provence s'opposa de toutes ses forces à cette mesure. En 1776, le roi

donna le palais du Luxembourg à Monsieur pour en faire sa résidence habituelle. L'année suivante, le comte de Provence parcourut les provinces du midi ; à Toulouse, il accueillit avec une bienveillance particulière l'Académie des jeux-floraux, assista à une de ses séances, et se fit inscrire sur la liste des mainteneurs du *gai savoir*. De retour à Versailles, il se livra plus assidûment que jamais à l'étude, et vécut dans la retraite au milieu de la cour la plus brillante de l'Europe. Lors de la convocation des *Notables* en 1787, Monsieur présida le premier bureau qui fut appelé le *comité des sages*, et il ne manqua pas un seul jour de se rendre à son poste. Tout en avouant le besoin de certaines réformes, il redoutait les innovations imprudentes. Cependant l'assemblée s'étant séparée sans avoir pu trouver le remède qu'exigeaient les maux de l'état, le ministère eut recours à des voies énergiques pour arrêter la progression effrayante du déficit. Le 6 août 1787, le roi tint à Versailles un lit de justice, dans lequel il fit enregistrer les édicts du timbre et de l'impôt territorial. Monsieur ayant été chargé de les présenter à la cour des comptes, les acclamations du peuple l'y accompagnèrent, et sa voiture eut peine à se faire jour à travers la foule, accourue pour jeter des fleurs sur son passage. L'opposition du prince aux édicts était la cause de cette popularité qui devait bientôt s'évanouir. Ce fut d'après les conseils de Monsieur, que Louis XVI convoqua une seconde fois les notables ; et le vœu pour la double représentation du tiers—état partit du bureau que présidait ce prince. Il parut aussi se rapprocher des parlements qu'il avait si maltraités dans son mémoire ; et cédant à l'entraînement de l'opinion publique, il applaudit en 1788 au rappel de Necker dont il avait autrefois sévèrement blâmé les innovations. Le comte d'Artois, les princes de la maison de Condé, et le prince de Conti ayant adressé au roi des observations sur les périls où la licence des opinions entraînait la monarchie, le comte de Provence s'abstint de signer ce mémoire. La prise de la Bastille fit sur lui une impression profonde, et il s'unit au duc de Laroche-foucauld-Liancourt pour décider Louis XVI à se rendre à Paris, afin d'y apaiser les troubles par sa présence. Cependant, malgré les concessions qu'il parut faire au parti populaire, ce prince se vit bientôt en butte à de graves accusations. Le marquis de Favras (*voy. ce nom*), qui avait fait partie de sa maison, ayant été arrêté pour avoir tramé un complot dont le but était, disait-on, d'assassiner Bailly et Lafayette, Monsieur fut accusé d'avoir trempé dans cette conspiration, et se vit signalé par les agitateurs à la vengeance du peuple. Aussitôt qu'il eut connaissance de ces inculpations, le prince se rendit à l'hôtel-de-ville, et se justifia avec une noble chaleur devant les représentants de la commune. Le succès de cette démarche ne mit pas pour longtemps le prince à l'abri de nouvelles accusations. Lorsque mesdames Adélaïde et Victoire quittèrent Paris, le bruit se répandit que Monsieur devait les suivre de près. Une députation tumultueuse composée particulièrement de

femmes se rendit au Luxembourg, pour le détourner de quitter la France. Le prince répondit qu'il ne se séparerait jamais du roi. — « Mais, » prit une d'elles, si le roi nous quittait, vous » nous resteriez, n'est-ce pas ? » La question était embarrassante. Le prince se rappelant un mot du cardinal de Retz, la regarda fixement, et lui répondit en souriant : « Pour une femme d'esprit, » vous me faites là une question bien bête. » Ce mot provoqua des éclats de rire et la foule évacua les appartements. Lorsque le roi et la reine, pour échapper aux outrages dont ils étaient abreuvés, se décidèrent à quitter Paris dans la nuit du 20 juin 1791, Monsieur, accompagné du comte d'Avary, partit une heure après le roi par une autre route ; et arriva heureusement à Mons sous le nom de comte de Lille. Le comte de Provence se rendit à Bruxelles où le comte d'Artois vint se réunir à lui, et de là à Coblenz qui était devenu le quartier général de l'émigration, et où les deux princes trouvèrent dans l'électeur de Trèves leur oncle tous les soins qui peuvent adoucir l'infortune. Après avoir franchi la frontière, il ne resta pas inactif. Il réclama d'abord l'intervention des puissances européennes en faveur du roi son frère, provoqua la déclaration de Pilnitz, et adressa un long manifeste à Louis XVI pour l'inviter à ne pas donner son adhésion à l'acte constitutionnel. La publicité donnée à cette pièce ne fit qu'empirer le sort du roi. L'Assemblée Législative somma Monsieur de rentrer dans le délai de deux mois, sous peine d'être censé avoir abdiqué son droit éventuel à la régence. Le 8 août 1792, Monsieur adressa en son nom à la noblesse émigrée une proclamation dans laquelle il déclarait « que son intention, en entrant » en France, était de pardonner aux erreurs commises. » L'armée royale y pénétra le 29 août ; mais la retraite des Prussiens l'obligea bientôt de rétrograder. Monsieur se retira d'abord au château de la Neuville, où il se vit réduit à la nécessité de licencier l'émigration militaire, placée jusque-là sous ses ordres. Il passa de là au château de Hamm en Westphalie ; et c'est dans cette résidence qu'il apprit la mort tragique de Louis XVI. Il s'empressa dans une déclaration publique de reconnaître son neveu roi de France sous le nom de Louis XVII, prit lui-même le titre de régent, et nomma son frère, le comte d'Artois, lieutenant-général du royaume. Quelque temps après, les deux princes se séparèrent ; Monsieur se rendit à Turin ; puis à Vérone, d'où il entretenait des relations avec la France, et particulièrement avec Charette qui cherchait à relever la cause royale dans la Vendée. Le jeune fils de Louis XVI expira le 8 juin 1793, dans la tour du Temple, et son oncle prenant aussitôt le titre de roi, fit notifier son avènement à toutes les cours. Cependant les succès des armées françaises en Italie alarmèrent le gouvernement Vénitien, qui donna ordre au marquis Carletti, noble véronais, d'inviter le roi à quitter les états de la république. Louis XVIII répondit avec dignité : « Je » me dispose à partir ; mais auparavant, il faut » qu'on raye du livre d'or le nom de ma famille, » et qu'on me rende l'armure dont mon aïeul

» Henri IV a fait présent à la république de Venise. » Le sénat ayant insisté avec une dureté insultante, le roi sortit de Vérone le 13 avril, et traversa le Saint-Gothard, pour aller rejoindre à Rastadt le corps du prince de Condé. Mais sa présence au milieu des troupes autrichiennes dans lesquelles les émigrés se trouvaient en quelque sorte incorporés, donna de l'ombrage à la cour de Vienne qui lui fit signifier de s'éloigner. Le prince, après avoir fait à ce sujet de nobles et énergiques réclamations, instruit qu'on se disposait à employer la contrainte, prit le parti de quitter le corps de Condé. En passant à Dillingen en Souabe, il fut blessé au front d'un coup d'arme à feu, parti d'une main inconnue. Le comte d'Avary, voyant le sang couler, s'écria en accourant près du prince : *Ah ! sire, une ligne plus bas ! — Eh ! bien !* répondit tranquillement le roi, *une ligne plus bas, le roi de France s'appelait Charles X !* La cause de Louis XVIII paraissait désespérée ; et ce monarque exilé ne savait plus où trouver un asile... L'égoïsme de la politique était plus puissant dans le cœur des rois que la compassion pour une noble infortune. Enfin un prince moins timide ou plus généreux, le duc de Brunswick, lui permit de résider dans la petite ville de Blankembourg, dans le cercle de la Basse-Saxe, où Cléry et l'abbé Edgeworth vinrent le trouver. Les intelligences qu'il entretenait en France avec plusieurs personnages influents, lui faisaient espérer un prochain retour dans sa patrie. Mais dans le moment même où il croyait toucher au terme de ses vœux, la providence mit à une nouvelle épreuve son courage et sa résignation. Des correspondances saisies compromirent plusieurs de ses agents. Lavilleheurnois, Brotier, Duverne-Dupresle, furent condamnés à mort. Barras qui avait d'abord servi la cause des Bourbons, pour repousser les soupçons de trahison qui planaient sur sa tête, et donner un nouveau gage à la révolution, hâta le coup d'état de fructidor qui expulsa du corps législatif la plupart des membres attachés au parti royaliste. Bientôt Louis XVIII se vit obligé de quitter Blankembourg et de s'éloigner de plus en plus des frontières de France. Paul 1^{er} lui ayant offert, pour asile, l'ancien château des ducs de Courlande, avec une pension considérable, il se rendit à Mittau, où il arriva le 25 mars 1798, accompagné du comte de Schouvaloff, aide-de-camp de l'empereur de Russie. Marie-Joséphine-Louise de Savoie, qui depuis 8 ans était séparée de son époux, vint le rejoindre dans cette résidence où il se forma bientôt une petite cour composée de seigneurs, dont l'infortune n'avait pu attiédir le dévouement. Ce fut à Mittau que se célébra le mariage du duc d'Angoulême avec madame, fille de Louis XVI, le 10 juin 1799. A la fin de la même année, les cardinaux réunis à Venise, pour un prochain concile, annoncèrent à Louis XVIII la mort de Pie VI, et peu après le nouveau pape Pie VII communiqua son avènement au monarque qui nomma le cardinal Maury son plénipotentiaire auprès du saint Siège. Cependant la conduite généreuse de Paul 1^{er} envers la famille des Bourbons ne tarda

pas à se démentir. Ce prince, après avoir rompu en 1801 avec l'Angleterre, pour former une étroite alliance avec Bonaparte qui s'était fait proclamer premier consul, intima au roi l'ordre barbare de quitter ses états dans les 24 heures. Le malheureux prince se mit en route le 22 janvier, au milieu d'un froid glacial, sous un des plus rudes climats de l'Europe, sans savoir où il pourrait fixer sa résidence. Frédéric Guillaume, roi de Prusse, lui permit de s'établir à Varsovie. Paul I^{er} ayant été assassiné (août 1801), son fils Alexandre qui lui succéda, rétablit la pension du roi et la porta même à plus de deux millions. Louis XVIII habitait à Lajinka, maison de plaisance des anciens rois de Pologne, à un quart de lieue de Varsovie, et y vivait dans une retraite profonde. En 1805, le général prussien Keller lui fit au nom de Bonaparte la proposition de renoncer au trône de France, et d'y faire renoncer les princes de sa famille, lui promettant en retour les indemnités les plus brillantes, et lui offrant même à ce qu'on assure, quoique indirectement, le royaume de Pologne. L'envoyé de Bonaparte insinuait qu'en cas de refus, le premier consul pourrait faire retirer à la famille royale les secours qu'elle recevait de certains gouvernements. « Je ne crains pas la pauvreté, répondit » Louis XVIII : s'il le fallait, je mangerais du pain » noir avec ma famille et mes fidèles serviteurs ; » mais ne vous y trompez pas ; je n'en serai jamais » réduit là : j'ai une autre ressource dont je ne » crois pas devoir user tant que j'ai des amis puis- » sants ; c'est de faire connaître mon état en France, » et de tendre la main non au gouvernement usur- » pateur, cela jamais ; mais à mes fidèles sujets ; » et, croyez-moi, je serais bientôt plus riche que » je ne le suis. » A cette réponse verbale Louis XVIII ajouta une lettre pour le premier consul, dans laquelle il repoussait avec une noble énergie les propositions qui lui avaient été faites. « J'ignore, di- » sait le prince, quels sont les desseins de Dieu sur » ma race et sur moi ; mais je sais les obligations » qu'il m'a imposées par le rang où il lui a plu de » me faire naître. » Cette résistance à laquelle Bonaparte était loin de s'attendre l'irrita vivement. Cependant un *senatus-consulte* ayant, le 10 mai 1804, déferé au premier consul le titre d'empereur des Français, Louis XVIII adressa de Varsovie à tous les souverains de l'Europe une protestation contre ce titre et contre tous les actes ultérieurs auxquels il pourrait donner lieu. Durant le cours de son exil il ne démentit pas un seul instant cette généreuse fermeté, ce noble sentiment de ses droits et de sa dignité dont il donnait un témoignage si éclatant. Charles IV, roi d'Espagne, ayant envoyé à Napoléon l'ordre de la toison d'or, Louis XVIII lui adressa cette lettre : « C'est avec regret que je vous » renvoie les insignes de l'ordre de la toison d'or, » que sa Majesté votre père, de glorieuse mémoire, » m'avait confiées. Il ne peut rien y avoir de com- » mun entre moi et le grand criminel que l'au- » dace et la fortune ont placé sur mon trône, qu'il » a en la barbarie de teindre du sang pur d'un » Bourbon, le duc d'Enghien. La religion peut » m'engager à pardonner à un assassin ; mais le »

» tyran de mon peuple doit toujours être mon en- » nemi. Dans le siècle présent, il est plus glorieux » de mériter un sceptre que de le porter. La pro- » vidence, par des motifs incompréhensibles, peut » me condamner à finir mes jours dans l'exil ; mais » ni la postérité, ni mes contemporains ne pour- » ront dire que, dans le temps de l'adversité, je me » suis montré indigne d'occuper jusqu'au dernier » soupir le trône de mes ancêtres. » Cependant l'empereur de Russie invita Louis XVIII à revenir habiter Mittau, et le roi s'y décida. Mais auparavant, il voulut avoir en Suède une entrevue avec Monsieur, comte d'Artois, dont il était séparé depuis onze ans. Les deux frères passèrent ensemble quelques jours à Calmar, d'où Monsieur retourna en Angleterre au mois de novembre 1804, tandis que le roi se mit en route pour Mittau. Il y vécut pendant trois années, et échappa heureusement aux tentatives qui furent faites pour lui donner la mort. Le séjour de quelques prisonniers français à Mittau, lui fournit l'occasion d'exercer cette bienfaisance qui distinguait sa famille et dont l'exil n'avait pu affaiblir l'activité. Le prince leur prodigua tous les secours qu'il pouvait leur offrir ; et l'abbé Edgeworth, s'associant à cette œuvre pieuse et patriotique, s'empessa d'assister les malades, et de leur porter les consolations de la religion. (*Voy. EDGEWORTH.*) Cependant Napoléon ayant triomphé de la ligue européenne, et l'empereur Alexandre ayant signé le traité de Tilsitt, Louis XVIII se vit forcé de chercher un asile en Angleterre, où il arriva vers le mois d'octobre 1807. Il résida quelque temps à Gosfield, puis à Wanstead, et enfin au château de Hartwell, dans le comté de Buckingham, où il jouit d'une pension considérable qui lui fut assignée par le gouvernement anglais. Cependant un avenir plus heureux se préparait pour les descendants de saint Louis. Bonaparte aveuglé par ses prospérités, et frappé de cet esprit d'imprudence, qui est l'avant-coureur de la chute des rois, avait attiré par la guerre faite à la Russie les puissances étrangères au sein de la France. Louis XVIII pressentit que le renversement de la puissance impériale pouvait lui rouvrir le chemin du trône ; mais français avant tout, il pleura sur les malheurs de sa patrie, et refusa de prendre part à une fête brillante, donnée par le prince régent à l'occasion de la destruction de l'armée de Bonaparte. « J'ignore, dit-il, si ce » désastre est un des moyens que la providence, » dont les vues sont impénétrables, veut employer » pour rétablir l'autorité légitime en France ; mais » jamais ni moi, ni aucun prince de ma famille ne » pourrons nous réjouir d'un événement qui a fait » périr deux cent mille français. » Profondément affecté de la catastrophe qui termina la campagne de Moscou, il écrivit à l'empereur Alexandre : « Le » sort des armes a fait tomber dans les mains de » votre majesté plus de 150,000 prisonniers, ils » sont pour la plus grande partie français ; pen im- » porte sous quels drapeaux ils ont servi ; ils sont » malheureux ; je ne vois parmi eux que mes en- » fants. Je les recommande à la bonté de votre » majesté impériale ; qu'elle daigne considérer »

» combien un grand nombre d'entr'eux a déjà souffert, et adoucir la rigueur de leur sort! Puissent-ils apprendre que leur vainqueur est l'ami de leur père? Votre majesté impériale ne peut me donner une preuve plus touchante de ses sentiments pour moi. » Lorsqu'en 1815, les souverains alliés pénétrèrent sur le territoire français, on avait lieu de croire qu'ils se souviendraient du frère de Louis XVI, depuis si longtemps exilé et malheureux. Il n'en fut pas ainsi. Les fautes de Napoléon préparèrent seules le retour du roi. La ville de Bordeaux prit l'initiative en proclamant Louis XVIII. Bientôt le nom des Bourbons retentit de toutes parts. Enfin la déchéance de Bonaparte fut prononcée, et Louis XVIII rappelé au trône par un sénatus-consulte du 6 avril 1814. Après 25 ans d'exil, le roi toucha ce sol français dont la révolution semblait l'avoir banni à jamais. Il débarqua à Calais, au milieu des cris d'allégresse de la population, et partit sur-le-champ pour Compiègne où les maréchaux s'étaient réunis pour le recevoir. Le 2 mai il reçut, à Saint-Ouen, les félicitations des premiers corps de l'état, et publia la fameuse déclaration, base de la charte qu'il promettait aux Français. Le lendemain il fit son entrée solennelle dans la capitale où il fut accueilli avec enthousiasme par le peuple heureux de trouver dans son souverain légitime, le médiateur qui réconciliait la France avec l'Europe. En effet Louis XVIII conclut avec les diverses puissances belligérantes un traité par lequel la France conservait l'intégrité de ses limites telles qu'elles existaient au 1^{er} janvier 1792, avec une augmentation de territoire du côté de la Belgique, de l'Allemagne et de l'Italie. La charte, proclamée le 4 juin, garantissait aux Français l'établissement du gouvernement représentatif, le libre consentement de l'impôt par les députés des départements, l'égalité d'admission aux emplois, la liberté individuelle et celle de la presse, sauf la répression des abus, le libre exercice des cultes (la religion catholique restant celle de l'état), la responsabilité ministérielle, le jugement par jury, l'indépendance du pouvoir judiciaire, la consolidation de la dette publique; enfin le roi déclarait la vente des biens nationaux irrévocable, et s'interdisait la recherche des opinions ainsi que des votes. — Louis XVIII espérait par ces concessions faites à l'esprit et aux intérêts du temps parvenir à fermer l'abîme des révolutions. Mais de nouvelles épreuves étaient réservées au roi législateur. Quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis son retour que déjà se tramait un complot, dont le but était de relever le trône impérial. D'accord avec les mécontents, Bonaparte s'échappa de l'île d'Elbe, traverse rapidement la France, entraînant sous ses drapeaux les régiments qu'il rencontre sur son passage, et fait son entrée à Paris le 20 mars 1815. Le roi qui en était parti précipitamment quelques heures auparavant, se rendit à Gand avec sa famille, pour y attendre l'issue de cette invasion que tout annonçait devoir être éphémère. La bataille de Waterloo, livrée le 17 juin, renversa pour la seconde fois le conquérant qui avait cru pouvoir fonder sa dynastie sur la

victoire. Les alliés pénétrèrent encore dans la capitale; mais moins généreux cette fois, ils exigèrent des contributions énormes, avec la remise de plusieurs places fortes, et laissèrent en s'éloignant une armée destinée à prévenir et à comprimer toute tentative séditeuse. Enfin les chefs-d'œuvre des arts, fruits de nos conquêtes passagères, furent restitués aux souverains qui en avaient été dépouillés. Louis XVIII rentra dans Paris au mois de juillet, et s'occupa de guérir les nouvelles plaies de la France. Sa première pensée fut de proclamer une amnistie générale dont il n'excepta qu'un petit nombre de personnalités complices du retour de Bonaparte. Sentant combien la présence des troupes étrangères blessait les sentiments français, il obtint qu'elles partiraient avant le terme fixé, et qu'une réduction serait faite sur les contributions imposées à la France. Cependant ni ses intentions paternelles, ni ses bienfaits ne purent désarmer le génie révolutionnaire. Un monstre, héritier de la fureur impie des Marat et des Robespierre, assassina le duc de Berry le 13 février 1820, au moment où il sortait de l'opéra. (*Voy. LOUVEL.*) Des complots tramés sur divers points de la France, mais heureusement déjoués, eurent pour résultat de raffermir l'autorité royale. Une révolution démocratique s'étant accomplie au-delà des Pyrénées, Louis XVIII se crut assez sûr de sa puissance pour envoyer en 1822, une armée au secours de Ferdinand VII, à qui les cortès avaient enlevé toute son autorité. (*Voy. ANGOUËME.*) Cependant les souffrances et les fatigues avaient altéré la santé du roi. Malgré le dépérissement visible de ses forces, il continua de se montrer en public et dans les conseils. Au mois de décembre 1823, il voulut encore, malgré sa faiblesse, ouvrir en personne la session législative, et y prononcer le discours de la couronne. Le 23 du mois d'août suivant, jour de la Saint-Louis, il répondit à son frère qui lui conseillait de ne pas recevoir! « Un roi de France meurt, mais il ne doit pas être malade. » Il admit, en effet, les grands dignitaires et les fonctionnaires publics; et malgré son abattement physique qui ne put être dissimulé, sa présence d'esprit se manifesta encore par des paroles gracieuses qu'il adressa à quelques-uns de ceux qui passèrent devant lui. Averti par un prélat illustre du danger de son état, le prince voulut consacrer ses derniers jours à la piété. Calme et résigné sur son lit de douleur, il se joignait aux prières que l'on faisait pour lui; enfin le 16 septembre 1824, il s'éteignit sans effort à 4 heures du matin, après avoir demandé et reçu les sacrements de l'Eglise. Ses funérailles furent célébrées à Saint-Denis, où Mgr. Frayssinous, évêque d'Hermopolis, prononça son oraison funèbre. « Ce prince, dit M. de Châteaubriand, comprenait son siècle et était l'homme de son temps : avec des connaissances variées, une instruction rare, surtout en histoire, un esprit applicable aux petites comme aux grandes affaires, une éloquence facile et pleine de dignité, il convenait au moment où il parut et aux choses qu'il a faites. S'il est extraordinaire que Bonaparte ait pu façonner à son joug les hommes de la république, il n'est

» pas moins étonnant que Louis XVIII ait soumis à
 » ses lois les hommes de l'empire ; que la gloire ,
 » que les intérêts , que les passions , que les vanités
 » même se soient tues devant lui. On éprouvait en
 » sa présence un mélange de confiance et de res-
 » pect ; la bienveillance de son cœur se manifes-
 » tait dans sa parole , la grandeur de sa race dans
 » son regard. Indulgent et généreux , il rassurait
 » ceux qui pouvaient avoir des torts à se repro-
 » cher ; toujours calme et raisonnable , on pouvait
 » tout lui dire ; il savait tout entendre ; pour les
 » délits politiques le pardon chez les Français lui
 » semblait moins sûr que l'oubli , sorte de pardon
 » dépouillé d'orgueil , qui guérit les plaies sans
 » faire d'autres blessures..... » On attribue à
 Louis XVIII les productions suivantes : *les Manne-
 quins*, conte ou histoire comme on voudra , sans
 date , in-12 , écrit dirigé contre Maurepas , Turgot
 et l'abbé Terray ; *Description historique d'un monstre
 symbolique pris vivant sur les bords du lac Fagua*,
 1784 , in-8 , brochure allégorique , dirigée selon
 les uns contre le magnétisme , suivant les autres ,
 contre le ministère de M. de Calonne ; *Eclaircisse-
 ment sur le livre rouge , en ce qui concerne Monsieur*,
frère du roi, 1790 , in-8 ; *Relation d'un voyage à
 Bruxelles et à Coblenz* (1791) , Paris , 1825 , in-8.
 C'est le récit de son voyage lorsqu'il quitta la
 France. Il en parut dix éditions la même année.
 Quelques-unes sont accompagnées de poésies attri-
 buées à Louis XVIII , mais qui paraissent appar-
 tenir au marquis de Fulvy ; *Lettres d'Hartvel ; Cor-
 respondance politique et privée de Louis XVIII*,
 1824 , in-8 ; *Manuscrit inédit de Louis XVIII*,
 publié avec une notice historique sur ce prince ,
 par M. Martin Doisy , 1859 , in-8 ; *Lettres au
 comte de Saint-Priest , précédées d'une notice par
 M. de Barante* , Paris , 1847 , in-8. Parmi les nom-
 breux ouvrages publiés sur ce prince , nous citerons
 seulement sa *Vie* , par Alphonse de Beauchamp ,
 Paris , 1821 , in-8 ; 5^e édition , 1825 , 2 vol. in-8.
 Plusieurs orateurs ont prononcé ou publié son
Oraison ou Eloge funèbre , entr'autres M. Frayssi-
 nous , les abbés Liantard , de Bonnevie , de Bou-
 vins et M. Rey , évêque de Pignerol.

LOUIS (saint) , petit-neveu de saint Louis , roi
 de France , et neveu , par sa mère , de sainte Eliza-
 beth de Hongrie , naquit de Charles II , surnommé
le boiteux , roi de Naples et de Sicile , et de Marie ,
 fille d'Etienne V , roi de Hongrie. Louis commença
 dès l'âge de 14 ans à se sanctifier en Catalogne , où ,
 pour délivrer son père , alors prince de Salerne , il
 avait été donné en otage au roi d'Aragon , qui l'a-
 vait fait prisonnier dans un combat naval. On ne
 remarquait pas seulement en lui beaucoup d'attraits
 pour la prière , pour les saintes lectures , pour la
 fréquentation des sacrements , une douceur et une
 modestie angélique , une délicatesse de pureté ,
 qu'une parole libre faisait frémir ; mais il montra
 encore une force et une vertu qui alla jusqu'à se
 réjouir de son emprisonnement , comme d'un moyen
 précieux de sanctification. Il recouvra la liberté en
 1294 , par le traité conclu entre son père et Jac-
 ques II , roi d'Aragon. Charles Martel , son frère
 aîné , ayant été reconnu roi de Hongrie , dont la

possession réelle ne parvint cependant qu'à son fils
 Charobert , Louis céda la couronne de Naples à Ro-
 bert , son cadet , après avoir fait vœu d'embrasser
 l'humble et austère profession des frères mineurs ,
 vœu qu'il voulait accomplir avant de recevoir l'or-
 dination épiscopale. Sa famille s'étant opposée à
 son entrée en religion , les supérieurs différèrent
 quelque temps à le recevoir parmi eux , quand Bo-
 niface VIII lui accorda une dispense d'âge pour re-
 cevoir la prêtrise à 22 ans. En vertu d'une autre
 dispense , il fut nommé à l'évêché de Toulouse , et
 obligé de l'accepter par obéissance , avant fait au-
 paravant le voyage de Rome , où il accomplit son
 vœu et fit profession la veille de Noël 1296 , dans
 le convent d'*Ara cœli*. Il fut sacré évêque l'année
 suivante. « Il parut dans son diocèse , dit un histo-
 » rien , sous l'habit d'un pauvre religieux ; mais on
 » le reçut à Toulouse avec le respect dû à un saint ,
 » et avec la magnificence qui convenait à un prince.
 » Sa modestie , sa douceur et sa piété inspiraient
 » l'amour de la vertu à tous ceux qui le voyaient .
 » Son premier soin fut d'y visiter les hôpitaux , et
 » de pourvoir aux besoins des malheureux. S'étant
 » fait représenter l'état de ses revenus , il en ré-
 » serva une petite partie pour l'entretien de sa
 » maison , et destina le reste aux pauvres. Il en avait
 » tous les jours vingt-cinq à sa table ; il les servait
 » lui-même , et quelquefois un genou en terre .
 » Tout le royaume de son père éprouvait les effets
 » de ses libéralités. Il fit la visite de son diocèse , et
 » laissa partout des monuments de son zèle et de
 » sa charité. » Effrayé de la grandeur de ses obli-
 gations , il songeait à quitter son évêché lorsqu'il
 mourut saintement le 49 août 1297 , à l'âge de 25
 ans et demi , au château de Brignolles en Provence ,
 où il était allé pour quelques affaires ecclésiastiques.
 Lorsqu'il sentit approcher sa fin , il dit à ceux qui
 étaient auteur de lui : « Après avoir fait un voyage
 » dangereux , me voilà enfin arrivé à la vue du
 » port , après lequel j'ai longtemps soupiré avec ar-
 » deur. Je vais jouir de mon Dieu , dont le monde
 » me dérobait la possession. Bientôt je serai déli-
 » vré de ce poids que je ne puis porter. » Il fut en-
 terré chez les franciscains de Marseille , comme il
 l'avait demandé. Jean XXII , successeur de Boniface
 VIII , le canonisa à Avignon en 1517 , et adressa un
 bref à ce sujet à la mère du saint , qui vivait en-
 core. On a sa *Vie* écrite avec fidélité par un auteur
 qui l'avait connu intimement , et publiée en latin
 par Sedulius à Anvers , 1602 , in-8 , et en français
 par Arnould d'Andilly.

LOUIS , dauphin , fils de Louis XIV , et de Marie-
 Thérèse d'Autriche , né à Fontainebleau en 1661 ,
 eut le duc de Montausier pour gouverneur , et Bos-
 suet pour précepteur. Ce fut en faveur de ce prince ,
 qu'on nomme communément le *Grand Dauphin* ,
 que furent faits les commentaires et les belles édi-
 tions des bons auteurs latins , dites *Ad usum Del-
 phini*. Il joignait beaucoup de courage à un carac-
 tère bon et facile. Son père le mit à la tête des ar-
 mées en 1688 ; il prit Philisbourg , Heidelberg ,
 Manheim ; accompagna ensuite Louis XIV au siège
 de Mons , à celui de Namur , et commanda l'armée
 de Flandre en 1694. Son second fils , le duc d'An-

jou, qu'il avait eu de Marie-Christine de Bavière, son épouse, fut appelé en 1700 à la couronne d'Espagne. Le grand dauphin passa la plus grande partie de sa vie à Meudon et à Choisy, dont Mademoiselle lui avait donné la jouissance. Dans cette vie retirée, il se livrait au plaisir et à l'amour, quoiqu'il fût gêné dans ses inclinations par le roi son père. Il s'attacha en dernier lieu à Marie-Emilie de Joly de Choin, qui paraît être devenue son épouse. (*Voy. Choin.*) Ce prince mourut à Meudon en 1711, de la petite vérole, à 50 ans. On raconte qu'on lui avait prédit *que fils de roi, il serait père de roi, et qu'il ne régnerait jamais*. Il passa les dernières années de sa vie dans la retraite et dans les exercices chrétiens. Le grand dauphin n'avait aucun crédit à la cour. « On voyait, dit un historien, un dauphin..., âgé de plus de 40 ans, fils d'un roi de France et père d'un roi d'Espagne, n'osant prétendre à la plus petite grâce pour lui ni pour les autres.....; passant des journées entières ap- puyé sur ses coudes, se bouchant les oreilles, les yeux fixés sur une table nue, ou assis sur une chaise, frappant ses pieds du bout d'une canne pendant toute une après-dinée... »

LOUIS, dauphin, fils aîné du précédent et père de Louis XV, né à Versailles en 1682, régnait en naissant le nom de *duc de Bourgogne*. Le duc de Beauvilliers, un des plus honnêtes hommes de la cour, et Fénélon, un des plus vertueux et des plus aimables, veillèrent à son éducation, l'un en qualité de gouverneur, l'autre en qualité de précepteur. Sous de tels maîtres, il devint tout ce qu'on voulut. Il était naturellement emporté; il fut modéré, doux, complaisant. L'éducation changea tellement son caractère, qu'on eût dit que ses vertus lui étaient naturelles. Il fut général des armées d'Allemagne en 1701, généralissime de celle de Flandre en 1702, et battit la cavalerie ennemie près de Nimègue. Mais il se distingua moins par les qualités guerrières que par les vertus morales et chrétiennes. Les malheurs de la guerre, toujours suivis de ceux des peuples, l'affligeaient sensiblement. Il voyait les maux : il chercha les remèdes pour les appliquer lorsqu'il serait sur le trône. Il s'instruisit de l'état du royaume; il voulut connaître les provinces. Il joignit aux connaissances de la littérature et des sciences celles d'un prince qui veut régner en roi sage et faire des heureux. La France fondait les plus belles espérances sur lui, lorsqu'une maladie cruelle l'enleva à la patrie en 1712. Il mourut à Marly, le 18 février, un an après son père, dans sa 30^e année, non sans soupçon de poison. On sait les bruits qui coururent à ce sujet sur le compte du duc d'Orléans. Son apologiste, le duc de Saint-Simon, n'a pas cru pouvoir les réfuter. Il prouve, au contraire, que le poison donné à ce prince, ainsi qu'à son épouse, est une chose très-réelle, sans néanmoins en accuser nommément personne. « L'espèce de la maladie » du dauphin, dit-il, ce qu'on sut que lui-même » en avait cru, le soin qu'il eut de faire recom- » mander au roi les précautions pour la conser- » vation de sa personne, la promptitude et la » manière de sa fin, comblèrent la désolation, et

» redoublèrent les ordres du roi sur l'ouverture de » son corps. Elle fut faite dans l'appartement du » dauphin à Versailles : elle épouvanta. Fagon, » Boudin et quelques autres y déclarèrent le plus » prompt effet d'un poison très-subtil et très-vio- » lent. » C'est pour ce prince que l'illustre Fénélon composa son *Télémaque* et la plupart de ses autres ouvrages. Il avait épousé Marie-Adélaïde de Savoie, qui était morte six jours avant lui : leurs corps furent portés ensemble à Saint-Denis. (*Voy. les Vertus de Louis de France, duc de Bourgogne*, par le P. Martineau, jésuite, 1712, in-4; et son *Portrait* par l'abbé Fleury, son sous-précepteur, Paris, 1714, in-12). Voltaire ne connaissait sans doute pas ses ouvrages, quand il a dit : « Nous » avons, à la honte de l'esprit humain, cent volumes » contre Louis XIV, son fils Monseigneur, le duc » d'Orléans son neveu, et pas un qui fasse con- » naître les vertus de ce prince qui auraient mé- » rité d'être célébrées, s'il n'eût été que particu- » lier. » Qui ne croirait, à entendre parler ainsi l'écrivain le plus fécond de son siècle, qu'il va consacrer les premiers instants de son loisir à réparer l'injustice de ses contemporains? Cependant Voltaire, depuis ce temps-là, composa trente volumes, et l'on sait quels volumes! Et cet ouvrage, qu'il était *honteux pour l'esprit humain* de n'avoir pas encore produit, n'a jamais occupé sa plume. Du reste, ce passage prouve combien le mérite de ce prince était éminent, puisque, malgré sa religion et sa piété, la philosophie la plus irréligieuse lui rend un si éclatant hommage. L'abbé Proyart a donné depuis sa *Vie écrite sur les Mémoires de la cour*, 1782, 2 vol. in-12. Quoique en général assez faiblement écrite, elle a l'avantage de l'exactitude; on y trouve des morceaux curieux et très-intéressants, entre autres les réflexions vraiment remarquables de ce judicieux prince sur la révocation de l'édit de Nantes. (*Voy. Louis XIV.*) On a justement appliqué à ce prince, qui aurait fait le bonheur et la gloire de la France, ces vers du poète de Man- toue :

Nimium vobis Romana propago
Visa potens, Superi, propria hæc si dona fuissent.

LOUIS, dauphin, fils de Louis XV et de Marie de Leckzinska, père de Louis XVI, né à Versailles en 1729, montra de bonne heure tant de goût pour la vertu, que la reine sa mère disait : « Le ciel ne m'a » accordé qu'un fils; mais il me l'a donné tel que » j'aurais pu le souhaiter. » Il épousa, le 23 février 1745, Marie-Thérèse, infante d'Espagne. Cette princesse étant morte en 1746, il épousa au commencement de l'année suivante Marie-Josèphe de Saxe, dont il a eu plusieurs fils. Le dauphin accompagna le roi son père pendant la campagne de 1745, et se trouva à la bataille de Fontenoy, où il donna des preuves de valeur et d'humanité. Il joignait à des talents naturels des connaissances étendues, et donnait à la France les espérances les mieux fondées d'un règne de sagesse et de justice, lorsqu'il mourut à Fontainebleau le 20 décembre 1765. Sa douceur, son affabilité, son application constante à ses devoirs, ont rendu sa mémoire précieuse à tous les cœurs français. On a

admiré la justesse de l'application de ces paroles de l'Ecriture, mises à la tête de son oraison funèbre : *Abstulit magnificos meos Dominus de medio mei*. Thren. 4. Il y a plusieurs traits de lui qui méritent d'être transmis à la postérité. Telle est la sublime leçon qu'il fit aux jeunes princes ses fils, lorsqu'on leur suppléa les cérémonies du baptême. On apporte les registres sur lesquels l'Eglise inscrit sans distinction ses enfants : « Voyez, leur dit-il, votre » nom placé à la suite de celui du pauvre et de » l'indigent. La religion et la nature mettent tous » les hommes de niveau, la vertu seule met entre » eux quelque différence; et peut-être que celui » qui vous précède sera plus grand aux yeux de » Dieu, que vous ne le serez jamais aux yeux des » peuples.... » « Conduisez mes enfants, disait ce » bon prince, dans la chaumière du paysan : mon- » trez-leur tout ce qui peut les attendre; qu'ils » voient le pain noir dont se nourrit le pauvre; » qu'ils touchent de leurs mains la paille qui lui » sert de lit.... Je veux qu'ils apprennent à pleurer. » Un prince qui n'a jamais versé de larmes ne peut » être bon. » Le roi voulait qu'on augmentât sa pension. *J'aimerais mieux*, dit le dauphin en refusant l'augmentation, *que cette somme fût diminuée sur les tailles*. Un jour qu'on parlait devant lui des livres contraires à la religion et aux mœurs, et qu'on en justifiait la circulation comme celle d'un objet de commerce : « Malheur, dit-il, au royaume » qui prétendrait s'enrichir par un tel commerce, » qui sacrifierait des richesses vraies et durables à » des richesses factices et éphémères, qui étouffe- » rait la vertu des citoyens, et croirait acquérir les » moyens de la faire paraître. » Il croyait qu'il fal- » lait chercher la source de tous les désordres pro- » pres à ce siècle dans la licence effrénée de parler et d'écrire. « On n'écrit, disait-il, presque plus que » pour rendre la religion méprisable et la royauté » odieuse. Il ne paraît presque point de livres où la » religion ne soit traitée de superstition et de chi- » mère, où les rois ne soient représentés comme » tyrans, et leur autorité comme un despotisme » insupportable. Les uns le disent ouvertement et » avec audace; les autres se contentent de l'insi- » nuer adroitement. Et à quoi bon tant de livres ? » La vie entière de l'homme ne suffirait pas pour » lire ce qu'il y a de mieux écrit en quelque genre » que ce soit : on ne fait plus que répéter ce que » les autres ont dit; et si l'on veut s'en éloigner » pour se frayer des routes nouvelles, on donne » dans des écarts. Quel avantage y a-t-il donc à » espérer, pour le progrès des arts et des sciences, » de ce torrent de volumes, de brochures et de li- » belles, dont le public est inondé ? en deviendra- » t-on plus savant ? Au contraire ; cette liberté d'é- » crire à tort et à travers sur toutes sortes de sujets » ne produit qu'une science légère et superficielle, » qui est souvent pire que l'ignorance ; elle n'a » servi qu'à mettre au jour des principes faux, dan- » gereux ou détestables, qui enivrent tous les es- » prits. La dévotion du dauphin lui avait dicté plusieurs prières qu'il s'était rendues familières, et qui ont une onction et une force dignes de la véri- » table piété. Nous donnerons pour exemple celle

qu'il faisait tous les jours pour le bonheur général du royaume, en s'adressant à Dieu par l'interces- sion de saint Louis, le plus illustre de ses aïeux, et depuis longtemps son modèle. Elle est en latin, et imite parfaitement l'énergie et la dignité des an- ciennes oraisons de la liturgie de l'Eglise : *Aeternæ Deus, qui Francorum imperium benigno favore ab initio tutaris, sancti Ludovici precibus exoratus et votis, da nepotibus, da servo tuo, da populo virtutes imitari, quas coluit; ut pacem intus, pacem foris colentes, ad regni istius lætitiâ tota mente tendamus, ubi reges et populi tibi, soli pastori et patri, servientes, æterno inter se caritatis fœdere sociabuntur*. On a publié en 1777 d'excellents *Mémoires pour servir à l'histoire* de ce prince, recueillis par le père Griffet, 2 vol. in-8. Sa *Vie* a été écrite par l'abbé Proyart, Paris, 1778, in-12. On ne peut rien voir de plus touchant que le *Récit des principales circonstances de la maladie* de ce prince, Paris, 1763. L'auteur de l'*Histoire de la révolution de France* (M. Montjoie) répand des doutes sur les causes de sa mort, et ne paraît pas trop disposé à la croire naturelle. Quand on réfléchit que le dauphin, la dauphine et la reine moururent dans l'espace de deux ans et demi, et avec les mêmes symptômes, ses conjectures semblent prendre une certaine consistance. « Peut-être, dit-il, faut-il regarder comme » un événement qui appartient à l'histoire de la » révolution, la mort prématurée du dauphin, père » du roi actuel. Ce prince, calomnié, tant qu'il » vécut, avec un acharnement qui décelait des des- » seins bien sinistres, et loué, même par ses en- » nemis, lorsqu'on n'eût plus à le redouter, était » imbu de principes bien contraires à ceux qu'on » met aujourd'hui en pratique; et tout ce qu'on » connaissait de sa vie privée annonçait qu'il sou- » tiendrait avec fermeté ses opinions religieuses et » politiques. Il avait des mœurs pures, l'âme sen- » sible et bienfaisante, du courage, l'amour de » l'étude, l'esprit cultivé, le jugement sain, un » cœur droit; tout annonçait en un mot qu'il serait » un digne successeur de Louis IX, de Henri IV, de » Louis XIV; et il est incontestable que s'il eût régné, » la monarchie existerait encore sur ses bases; il » les eût affermies, et nous n'eussions jamais vu » établi le gouvernement populaire. Sa mort fut » donc une véritable conquête pour les novateurs. » Je n'entends pas pour cela leur attribuer ce nou- » veau régieide; mais il est incontestable que les » forfaits qu'a enfantés le désir d'une révolution ne » sont pas tous bien connus; il en est de secrets, et » qu'il n'est pas temps de révéler. Il est certain en- » core que la postérité aura de grands reproches à » faire au feu duc de Choiseul, et qu'elle lui de- » mandera compte de son intimité avec les préten- » dus philosophes, et de son antipathie pour un » prince qui avait toutes les qualités d'un sage. » Ce prince aimait beaucoup l'étude de l'histoire : « Elle donne, disait-il, aux enfants des leçons, » qu'on n'osait pas faire aux pères.... » Il avait une grande affection pour le vertueux comte de Mûy, et il adressait chaque jour à Dieu une prière pour la conservation de sa vie, « afin, disait le dauphin, » que si je dois porter le fardeau de la couronne,

» il m'aide à le supporter. » Il disait encore un jour : « Ce qui rend la réforme d'un état si difficile, c'est » qu'il faudrait deux bons règnes de suite, l'un » pour extirper les abus, l'autre pour les empêcher » de renaître... » Il eut à souffrir bien des désagréments de la part de madame de Pompadour et du duc de Choiseul. Ce ministre ne pouvait lui pardonner la protection qu'il accordait aux jésuites, que les parlements poursuivaient. Louis XV le tint presque toujours éloigné des affaires.

ROIS DE GERMANIE.

LOUIS I^{er}, le *Pieux* ou le *Vieux*, roi de Germanie, troisième fils de Louis le Débonnaire, et frère utérin de l'empereur Lothaire et de Pepin, fut proclamé roi de Bavière en 817. Il se souleva avec ses frères contre son père, se brouilla ensuite avec eux, gagna, avec Charles le Chauve, son frère paternel, la bataille de Fontenay contre Lothaire en 841, étendit les limites de ses états, et se rendit redoutable à ses voisins. Il mourut à Francfort en 876, à 70 ans. Ce fut un des plus grands princes de la famille de Charlemagne. Il n'eut pas toutes les vertus d'un bon roi, mais il eut les qualités des héros. (*Voy. LOTHAIRES I^{er}*).

LOUIS II, le *Jeune*, fils du précédent, aussi courageux que lui, et son successeur au trône de Germanie, fut attaqué par son oncle Charles le Chauve, qu'il vainquit près d'Andernach en 876. Il mourut à Francfort en 882, dans le temps qu'il levait des troupes pour les opposer aux Normands, qui commençaient leurs ravages.

LOUIS III, roi de Germanie. *Voy. Louis III*, empereur.

ROIS DE HONGRIE.

LOUIS I^{er} d'ANJOU, roi de Hongrie et de Pologne, surnommé le *Grand*, naquit à Bude en 1326, et succéda en 1342, à Charles Robert le Boiteux, son père, issu de Charles I^{er}, comte d'Anjou, frère de saint Louis. Il chassa les Juifs de la Hongrie, fit la guerre avec succès aux Transylvains, aux Croates, aux Tartares et aux Vénitiens : il vengea la mort d'André son frère, roi de Naples, mis à mort en 1343, et fut élu roi de Pologne, après la mort du roi Casimir, son oncle, en 1370. Il fit paraître un si grand zèle pour la religion catholique, que le pape Innocent VI le fit grand gonfalonier de l'Eglise. Ce prince sage et juste mourut à Tirnau en 1382, à 56 ans. « Jamais souverain, dit un historien, n'a » été regretté comme il le fut, ni aucune adminis- » tration si fort exaltée. Chacun admirait son ha- » bileté à maintenir la paix intérieure et le talent » qu'il avait eu d'établir l'union entre tant de diffé- » rents peuples soumis à sa domination. Inaccés- » sible aux favoris et aux courtisans, il gouverna » constamment par lui-même, et déploya autant de » sagacité que de fermeté dans la distribution des » charges et dignités, qu'il n'accordait qu'aux ta- » lents, à la vertu et au vrai mérite. Travesti et » sans aucune suite, il aimait à parcourir les pro- » vines de son royaume pour éclairer de près la » conduite des officiers et des magistrats, et pour » tirer avantage des observations que lui faisaient » les personnes qui ne le connaissaient pas. Libéral

» sans profusion, il dispensa avec économie les » trésors de l'état ; et malgré les guerres nom- » breuses qu'il eut à soutenir, il n'établit aucun » nouvel impôt. La restriction des peines aux seules » personnes des coupables date de son règne, » comme il fut le premier qui défendit l'usage des » jugements de Dieu dans les tribunaux. Ne pou- » vant réprimer l'usure des Juifs, ruineuse pour » le menu peuple, ni faire de cette nation des ci- » toyens utiles à l'état, il rendit un édit par lequel » il leur fut enjoint de sortir du royaume. » Sa mort fut suivie de grands troubles en Hongrie. *Voy. GARA.*

LOUIS II, roi de Hongrie et de Bohême, succéda à Ladislas VI son père en 1516. Trop jeune et trop faible pour résister au terrible Soliman II, il s'engagea inconsidérément à la bataille de Mohatz en 1526, et y périt à 20 ans, et avec lui périrent presque tout le haut clergé et la noblesse de Hongrie, rassemblés contre l'ennemi le plus redoutable de la religion et de l'état. Le roi se noya en traversant le Carasse, petite rivière marécageuse, son petit cheval n'ayant jamais pu s'élever jusqu'au bord qui était fort escarpé. Quelques historiens ont cru que la Providence l'avait puni de ce qu'il avait fait jeter l'ambassadeur de Soliman avec toute sa suite dans un vivier, où ils furent mangés des poissons ; et le genre de mort qui termina les jours du jeune roi rend cette observation remarquable. Il est vrai que dans ce temps les Turcs, lorsque l'occasion s'en présentait, se portaient à des barbaries qui semblaient étouffer tout sentiment d'humanité dans le cœur des chrétiens ; mais la sainteté de l'Evangile suppose dans ses sectateurs des vertus auxquelles ce genre de justification ne peut suffire. Les historiens rapportent qu'au moment où il monta à cheval pour aller combattre, un aigle qui couvrait son casque tomba et le blessa légèrement au visage ; ce qui fut regardé comme un mauvais augure. On retrouva le cadavre du prince peu de temps après et on le transporta avec pompe à Albe-Royale, dans le tombeau de ses ancêtres. Ce mémorable combat est également décrit par Etienne Brodericus (*voy. ce nom*), et plus en abrégé par Istvanfi. On voit dans le magnifique arsenal de Vienne la statue équestre de ce jeune prince, parée des armes qu'il portait le jour de cette bataille. On pourrait bien y mettre pour épigraphe ce vers de l'*Enéide* :

Infelix puer, atque impar congressus Achilli!

En 1687, le duc Charles V de Lorraine, secondé par l'électeur de Bavière et le prince Louis de Baden, vengea la mort de tant de chrétiens, par une grande victoire remportée sur les Turcs dans cette même plaine de Mohatz. (*Voy. LOUIS-GUILLAUME.*)

LOUIS, prince de Tarente, neveu de Robert le Bon, roi de Sicile, né en 1522, épousa, le 20 d'août 1547, Jeanne de Naples, sa cousine (*voy. JEANNE*, reine de Jérusalem), après la mort d'André son premier mari, à laquelle il avait contribué. Contraint de sortir du royaume par Louis, roi de Hongrie, qui s'y était rendu avec une armée pour venger l'assassinat d'André son frère, il vint se réfugier

avec la reine son épouse en Provence; et tous deux furent déclarés innocents dans un consistoire tenu par Clément VI à Avignon. Rappelés ensuite par les Napolitains, ils chassèrent les troupes hongroises restées dans le royaume, et se firent couronner solennellement à Naples le jour de la Pentecôte 1332. Louis mourut l'an 1362, sans laisser d'enfants.

LOUIS I^{er}, duc d'Anjou, deuxième fils de Jean, roi de France, et de Bonne de Luxembourg, naquit à Vincennes en 1359. Il se chargea de la régence du royaume pendant la minorité de Charles VI, son neveu. Il se trouva à la fatale bataille de Poitiers, où le roi Jean fut fait prisonnier. Ce prince, devenu libre, donna Louis pour otage; mais celui-ci s'évada bientôt d'Angleterre, et fut nommé lieutenant du Languedoc et de la Guienne. Il battit les Anglais en 1373 et en 1377; dans ce dernier combat, il fit prisonnier Thomas Filton, leur général. Il ne s'était occupé pendant la régence que du soin de remplir ses coffres pour se mettre en état de prendre possession du trône de Naples, que la reine Jeanne, citée dans l'article précédent, lui avait légué, l'an 1380, par son testament. Ce prince se rendit en Italie, deux ans après, avec des trésors immenses, pour faire valoir ses prétentions; mais quand il arriva, il trouva le trône occupé par Charles de Durazzo, parent de la reine, morte depuis peu. Il fit de vains efforts pour l'en chasser. Trahi d'ailleurs par Pierre de Craon (voy. ce nom), qu'il avait renvoyé en France faire de nouvelles levées, et qui dissipa tout l'argent à Venise avec des courtisanes, il mourut de chagrin à Biseglia, près de Bari, le 20 septembre 1384. Ses descendants tentèrent, à diverses reprises, de s'emparer de ce royaume, et ne purent jamais y réussir. Louis avait institué l'ordre du *Saint-Esprit du Nœud*, qui ne dura que pendant son règne. Lorsque Henri III passa par Venise, à son retour de Pologne, la seigneurie lui fit présent du manuscrit qui contenait les statuts de cet ordre. Ce prince s'en servit pour établir son ordre du *Saint-Esprit*, et commanda au chancelier de Chiverny de faire brûler le livre; mais la volonté du roi ne fut pas exécutée en ce point, et le manuscrit fut conservé. Il a été imprimé dans les *Monuments de la monarchie française*, de dom Montfaucon, et depuis séparément, sous le titre de *Mémoire pour servir à l'histoire de France du quatorzième siècle*, avec les notes de l'abbé Le Febvre, 1764, in-8.

LOUIS DE FRANCE, duc d'Orléans, comte de Valois, d'Ast, de Blois, etc., second fils du roi Charles V, naquit en 1371, et eut beaucoup de part au gouvernement pendant le règne de Charles VI, son frère. Jean, duc de Bourgogne, oncle du roi, jaloux de l'autorité du duc d'Orléans, le fit assassiner à Paris le 25 novembre 1407. Ce meurtre fut l'origine de la fameuse division si fatale à la France entre les maisons d'Orléans et de Bourgogne. Voy. JEAN SANS-PEUR.

LOUIS DE BOURBON Voy. CONDÉ.

LOUIS-ANTOINE-HENRI DE BOURBON-CONDÉ, duc d'Enghien. Voy. ENGHEN.

LOUIS DE BOURBON, duc de Montpensier, sou-

verain de Dombes, prince de la Roche-sur-Yon, fils de Louis de Bourbon, né à Moulins en 1515, se signala dans les armées sous François I^{er} et Henri II, rendit de grands services à Charles IX pendant les guerres civiles, soumit les places rebelles du Poitou en 1574, et mourut dans son château de Champigny en 1585, à 70 ans.

LOUIS D'ORLÉANS, duc d'Orléans, premier prince du sang, né à Versailles en 1705, de Philippe, depuis régent du royaume, reçut de la nature un esprit pénétrant, propre à tout, et beaucoup d'ardeur pour l'étude. Sa jeunesse fut assez dissipée; mais après la mort de son père et celle de son épouse, il quitta le monde pour se consacrer entièrement aux exercices de la pénitence, aux œuvres de charité, et à l'étude de la religion et des sciences. En 1750, il prit un appartement à l'abbaye Sainte-Geneviève, et s'y fixa totalement en 1742. Il ne sortait de sa retraite que pour se rendre à son conseil au Palais-Royal, ou pour visiter des hôpitaux et des églises. Marier des filles, doter des religieuses, procurer une éducation à des enfants, faire apprendre des métiers, fonder des collèges, répandre ses bienfaits sur les missions, sur les nouveaux établissements : voilà les œuvres qui remplirent tous les instants de la vie de ce prince jusqu'à sa mort, arrivée le 4 février 1752, et ce qui fit dire à une auguste et pieuse princesse : *Que c'était un bienheureux qui laisserait après lui beaucoup de malheureux.* Le duc d'Orléans cultivait toutes les sciences; il possédait l'hébreu, le grec, l'histoire sainte, les Pères de l'Eglise, la géographie, la physique, la peinture. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en manuscrit. Les principaux sont, suivant l'abbé Ladvocat, de qui nous empruntons ces particularités : des *Traductions littérales*, des *Paraphrases* et des *Commentaires* sur une partie de l'ancien Testament; une *Traduction littérale* des Psaumes, faite sur l'hébreu, avec une paraphrase et des notes. Cet ouvrage est un des plus complets de ce pieux et savant prince. Il y travaillait encore pendant la maladie qui l'enleva, et il y mit la dernière main peu de temps avant sa mort. On y trouve des explications savantes et ingénieuses, et une critique saine et exacte. Il est accompagné d'un grand nombre de dissertations très-curieuses et remplies d'érudition, dans l'une desquelles il prouve clairement que « les notes » grecques sur les psaumes, qui se trouvent dans la » Chaine du P. Cordier, et qui portent le nom de » Théodore d'Héraclée, sont de Théodore de Mop- » sueste : » découverte que ce prince a faite le premier. Plusieurs *Dissertations* contre les Juifs, pour servir de réfutation au fameux livre hébreu intitulé *Le Bouclier de la foi*. Le duc d'Orléans, n'étant point satisfait de la réfutation de ce livre par Gousset, entreprit lui-même de le réfuter; mais il n'a point eu le temps d'achever cette réfutation : une *Traduction littérale* des Epîtres de saint Paul, faite sur le grec, avec une paraphrase, des notes littérales et des réflexions de piété; un *Traité contre les spectacles*; une *Réfutation* solide du gros ouvrage français intitulé *Les Hexaples*. C'est là que ce prince donne des preuves bien précises de son attachement

à l'Eglise, et de son éloignement d'un parti qui en combattait les décisions. Ceux qui avaient pu mal interpréter certaines singularités, et un air de réforme peut-être trop prononcé, furent détrompés, et jugèrent que si ce prince n'a pas assez évité d'être remarqué dans un temps où une secte insidieuse abusait de l'appareil de la vertu pour étendre ses conquêtes, c'est qu'il n'a pas cru qu'elle pût se vanter un moment de l'avoir rangé parmi ses prosélytes. Plusieurs autres *Traité*s et *Dissertations* curieuses sur différents sujets. Il ne voulut jamais faire imprimer aucun de ses écrits.

LOUIS-GUILLAUME, prince de Baden, né à Paris, le 8 avril 1655, succéda à son aïeul, s'attacha ensuite à l'empereur, qui le nomma général, et se distingua dans les guerres de Hongrie contre les Turcs en 1687. Il se trouva à la bataille de Mohatz, et vengea, conjointement avec le duc Charles V de Lorraine et l'électeur de Bavière, par une victoire complète, la défaite que les chrétiens avaient essuyée, le siècle précédent, dans cette même plaine de Mohatz. Il continua les années suivantes à repousser les infidèles, et les défit successivement à Jagodna, près de Nissa, et à Viddin, qu'il emporta, après avoir battu un corps de 8,000 hommes. En 1691, il gagna sur eux une victoire signalée à Salkemen en Esclavonie; le grand-visir resta sur le champ de bataille avec près de 20,000 des siens. En 1702, il y eut entre lui et le duc de Villars, à Fridelingen, une action pour laquelle on chanta le *Te Deum* à Vienne et à Paris. Il commanda sur le Rhin les années suivantes, et se trouva à la bataille de Hochstet en 1704, et au siège de Landau la même année. Il fut récompensé par le gouvernement de Javarin, et fut nommé peu après maréchal de camp général de l'empire. Il mourut le 4 janvier 1707, à 52 ans, avec la réputation d'un des plus grands capitaines de son siècle.

LOUIS-FRANÇOIS de BOURBON. *Voy.* CONTI.

LOUIS (Pierre de SAINT). *Voy.* PIERRE.

LOUIS le MAURE. *Voy.* SFORCE.

LOUIS de LORRAINE. *Voy.* GUISE.

LOUIS (Antoine), célèbre chirurgien, né à Metz le 15 février 1725, a su réunir au plus haut degré, dans l'exercice de la chirurgie, la théorie et la pratique. Sa théorie, dirigée sur les principes des plus grands maîtres, était fondée sur une connaissance approfondie des auteurs anciens : elle lui a fourni de nouveaux documents sur l'art, consignés dans ses ouvrages, et surtout dans le *Recueil* de l'académie de chirurgie. Placé très-jeune à l'armée, en qualité de chirurgien aide-major, il s'acquitta par ses talents l'amitié de La Peyronie, premier chirurgien du roi, fut nommé, en 1757, substitut de Dufouart, alors chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, puis chirurgien-major consultant de l'armée du Haut-Rhin (1764). De retour à Paris, s'étant livré à la grande pratique de la chirurgie, il a toujours opéré avec sûreté et intelligence. Devenu secrétaire de l'académie de chirurgie, il remplit cette place autant en homme d'érudition et de lettres qu'en homme consommé dans la science de sa profession. Parmi les divers écrits de Louis, il en est qui regardent des différends survenus entre

les médecins et les chirurgiens, et autres objets qui concernent la partie littéraire ou légale de la chirurgie. Parmi les ouvrages qui ont pour objet la pratique de son art, on distingue ses *Lettres sur la certitude des signes de la mort*, 1755, in-12, ouvrage devenu rare, et le *Parallèle des différentes méthodes de traiter la maladie vénérienne*, publié en 1764; les articles de chirurgie qu'il a fournis à l'*Encyclopédie*, et qui ont été imprimés séparément sous le titre de *Dictionnaire de chirurgie*, Paris, 1772, in-8; divers *Mémoires* imprimés à différentes époques : *Eloges* de Bassuel, Malaval et Verdier, de Bertrandi, etc. Il mourut à Paris d'une hydropisie de poitrine, le 15 février 1792. Il a voulu par son testament, que ses cendres reposassent à côté de celles des pauvres qu'il avait servis dans un vaste hôpital (la Salpêtrière), où il était entré en qualité d'élève à l'âge de 21 ans, et où il avait gagné sa maîtrise par un travail consécutif de six années. Cependant le même homme qui a voulu être enterré au cimetière de l'hôpital de la Salpêtrière, le même homme, ancien ami de l'abbé Prévôt, l'abandonna dans la maladie dont mourut cet écrivain célèbre, par cette seule raison que, chrétien éclairé quoique longtemps égaré, il avait jugé devoir consacrer à la religion ses derniers moments. On a reproché aussi à Louis d'avoir débuté, très-jeune encore, par une *Lettre* sur l'électricité, critique amère contre l'abbé Nollet, physicien alors célèbre, dont il suivait les leçons. Il fut l'auteur d'une *Thèse* donnée sous le nom d'un de ses élèves, et qui, par son sujet, prêta à la curiosité et à la plaisanterie : *An certæ sint virginitalis notæ?* Au jugement des vrais savants, il n'y développa que des vues superficielles ou fausses. M. Pelletan, membre très-distingué de l'académie de chirurgie, dans un éloge nécrologique de Louis, remarque fort judicieusement que ce ne fut pas un homme de génie; mais il fut abondant. Son humeur était vive, brusque et souvent emportée; son esprit de société était parfois celui de la raillerie; et son caractère, celui d'une vanité excessive. Franc et tranchant, il ne dissimulait jamais aucune de ses opinions, quelles qu'elles fussent, sans réfléchir sur les conséquences d'une véracité imprudente, et sans jamais douter de la justesse de ses jugements.

* LOUIS (le baron Louis-Dominique), connu sous le nom d'abbé Louis, né à Toul vers 1755, était conseiller-clerc au parlement de Paris lorsque la révolution éclata. Il fit partie en 1788 de l'assemblée provinciale de l'Orléanais, et s'y prononça en faveur des innovations qui se préparaient à cette époque. Lorsque, à la première fédération, l'évêque d'Autun célébra la messe au champ de mars, il assista ce prélat en qualité de diacre. Chargé par Louis XVI de quelques missions confidentielles et diplomatiques, depuis le voyage de Varennes, il se vit exposé à de dangereuses persécutions, et après le 10 août, il se retira en Angleterre où il fit de sérieuses études du système de finances de Pitt. Rentré en France après le 18 brumaire, il fut successivement nommé chef de bureau de liquidation au ministère de la guerre, employé à la chancellerie de la Légion-d'honneur, maître des requêtes

au conseil d'état, et enfin, en 1810, président du conseil de liquidation créé en Hollande. Sous le ministère de M. Mollien, il fut un des administrateurs du trésor public, et eut dans ses attributions le contentieux. Chargé, en 1815, de présenter au corps législatif la loi sur les finances, il fit un pompeux éloge de l'ordre et de l'économie de l'administration impériale. A la restauration, nommé provisoirement ministre des finances, il fut confirmé dans cette place par Louis XVIII, et fit sur le budget des années 1814 et 1815, un rapport dans lequel il rétractait les éloges qu'il avait donnés en 1815 à l'administration de Napoléon. L'ancien ministre, Gaudin, croyant y voir une attaque contre sa gestion financière, réclama contre les assertions de Louis, et il s'éleva entre eux une discussion à laquelle le public prit un vif intérêt. En entrant au ministère, il avait trouvé les caisses vides, d'immenses et urgents besoins à satisfaire, et un arriéré de sept à huit millions. Ces dettes étaient celles du gouvernement impérial; Napoléon était abattu, et l'on pouvait rejeter sur son nom l'odieuse d'un manque de foi. L'état de la France semblait la mettre dans l'impuissance de se libérer. Des plans de consolidation qui n'étaient qu'une liquidation avec perte, étaient mis en avant. Le ministre prouva que ce n'était pas au gouvernement que les créanciers avaient prêté, mais bien à l'état lui-même, et malgré les efforts d'une puissante opposition, il n'hésita pas à se charger des dettes de l'empire. Il fit verser au trésor environ 9,500,000 francs, reste de la caisse du domaine extraordinaire de l'empereur. En même temps il créa des valeurs à courte échéance pour les besoins journaliers, et des valeurs longues pour payer l'arriéré. Les unes donnaient six pour cent d'intérêt, et les autres, qui avaient trois ans de terme, en produisaient huit. La confiance qu'il sut inspirer en professant une foi entière à tous les engagements, fut telle que, malgré les difficultés des temps et les inquiétudes qui existaient encore dans les esprits, toutes les valeurs qu'il avait émises furent recherchées. En peu de mois les dépenses courantes furent alignées. Le trésor paya avec exactitude, et put à la fois suffire à ses besoins journaliers et racheter avec publicité des valeurs à longue échéance. Les bases du crédit public étaient posées. Tel était l'état des choses lorsque le 20 mars arriva. Le baron Louis suivit le roi à Gand, et la prospérité des finances disparut avec le ministre qui l'avait créée. Les besoins des cent-jours épuisèrent tout, même des rentes qui appartenaient à la caisse d'amortissement, et au mois de juillet suivant, en reprenant le portefeuille des finances, il se trouva dans une position encore plus difficile qu'en 1814. Il marcha avec habileté au milieu des plus pénibles obstacles jusqu'au mois de novembre, époque à laquelle il céda sa place à Corvetto, pour ne point donner son assentiment au traité conclu avec les étrangers. (Voy. CORVETTO.) Nommé, la même année, membre de la chambre des députés, il y vota avec la minorité. Réélu après la dissolution prononcée en 1816, il fit partie de la majorité dont l'esprit s'était considérablement modifié. A la fin de 1818, il rentra aux affaires avec Dessoles,

Gouvion Saint-Cyr, de Serres, Decazes et Portal. C'est pendant la durée de ce ministère qu'il établit dans les départements les *petits grands livres*, innovation qui éleva le cours de la rente, et fit participer les provinces aux avantages et à la commodité des placements. Dans les derniers mois de 1819, une partie du ministère pensa qu'il était convenable de faire des changements à la loi électorale du 5 février 1817. Le baron Louis, le maréchal Saint-Cyr et le général Dessoles donnèrent leur démission, pour ne point prendre part à une mesure qui, selon eux, dénaturait l'esprit libéral de cette loi. Il fut de nouveau élu député en 1821, par le département de la Meurthe; mais, en 1825, il cessa de faire partie de la chambre. Il y rentra au mois de novembre 1827, et fut un des signataires de la fameuse adresse des 221, qui poussa aux coups d'état le gouvernement de Charles X. A la révolution de 1830, il fut choisi par la commission municipale du 29 juillet pour veiller à la conservation des deniers de l'état. La promptitude de ses mesures maintint l'ordre dans le service et l'exactitude dans les recettes et les dépenses. Le 15 mars 1831, malgré son âge avancé (il avait alors soixante-quinze ans), il consentit à faire partie du ministère dont Casimir Périer était le chef. Sa bonne foi connue et l'exactitude qu'il mit dans les paiements, ramenèrent peu à peu la confiance. Le cours de la rente s'améliora et lui permit de faire deux emprunts à des conditions successivement plus avantageuses pour le trésor. La rente était à 98 fr. 50 cent. lorsqu'il quitta pour la dernière fois le ministère où il avait été cinq fois appelé. Les dernières années de sa vie furent marquées par des chagrins amers. La mort de son neveu, l'amiral de Rigny (*voy. ce nom*), qu'il aimait comme un fils, lui causa une profonde douleur. Il mourut à Brie-sur-Marne, le 26 août 1857. « Le baron Louis, » dit Montgaillard, rejetant les traditions faciles de » l'ancienne monarchie, imbu des saines doctrines » du crédit public, et possédant sur leur application » des données acquises dans l'exercice de fonctions » secondaires sous le précédent gouvernement, a résolu le problème presque insoluble en France, » d'un ministre réunissant la dextérité et la probité » financière, car Sully lui-même débuta par des » injustices, en retranchant l'arriéré qui se fondait » néanmoins sur des transactions faites dans des » conjonctures impérieuses. »

LOUISE de SAVOIE, duchesse d'Angoulême, fille de Philippe, comte de Bresce, puis duc de Savoie, et de Marguerite de Bourbon, épousa, en 1488, à l'âge de 12 ans, Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, et fut mère du roi François I^{er}. Veuve à l'âge de 18 ans, elle se retira au château de Cognac, revint à la cour à l'avènement de Louis XII, fut nommée régente en 1513, au préjudice de la reine Claude, quand François I^{er}, devenu roi, partit pour l'Italie. Cette princesse est principalement célèbre par la mort du surintendant des finances Samblançay, auquel elle extorqua six millions de notre monnaie d'aujourd'hui, et qui fut condamné à la peine capitale pour ce seul fait, dont une conséquence désastreuse fut la perte entière

d'une armée en Italie, qui y périt de misère, faute de cette somme que le roi lui avait destinée. Elle est encore célèbre par ses démêlés avec le comte Charles, duc de Bourbon : elle avait d'abord beaucoup aimé ce prince, et avait obtenu pour lui l'épée de connétable ; mais, piquée ensuite de ce qu'il avait refusé de l'épouser, son amour se tourna en une haine violente. Elle revendiqua les biens de la maison de Bourbon, dont elle était héritière du côté de sa mère, et qu'elle prétendait lui appartenir par la proximité du sang. Les juges ne furent pas assez corrompus pour adjuger cette succession à la régente ; mais ils furent assez faibles pour la mettre en séquestre. Bourbon, se voyant dépoillé de ses biens, quitta la France, et seigna avec l'empereur Charles-Quint. Louise signa en 1529 avec Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, le traité de Cambrai, nommé aussi, à cause de cette circonstance, le *Traité des dames*. Cette princesse mourut peu de temps après à Grez en Gatinois en 1552, à 54 ans, regardée comme une femme aussi propre à une intrigue d'amour qu'à une affaire de cabinet. On trouva dans ses coffres 1,500,000 écus d'or. Cette princesse laissa un *Journal* des événements de son temps (1501-1522), qui a été inséré par Guichenon dans les *preuves de l'histoire généalogique de la maison de Savoie*, et réimprimé à la suite des *Mémoires de du Bellay*, et dans le tome 16 des *Mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France*.

LOUISE-MARGUERITE de LORRAINE, princesse de Conti, fille de Henri, duc de Guise, et femme de François de Bourbon, prince de Conti, née à Blois en 1588, perdit son époux en 1614, et mourut à Eu, en 1651. On a d'elle un ouvrage assez frivole, les *Amours du grand Alcandre*, dans le journal de Henri III, 1744, 5 vol. in-8. C'est une histoire des amours de Henri IV, avec le récit de quelques actions louables et de quelques paroles de ce prince.

LOUISE-MARIE de GONZAGUE, reine de Pologne. Voy. GONZAGUE.

LOUISE de FRANCE, fille de Louis XV, née le 15 juillet 1757, religieuse carmélite de Saint-Denys en 1771, sous le nom de *Thérèse de Saint-Augustin*, mourut d'un coup d'apoplexie, le 25 décembre 1787, dans la 30^e année de son âge. Les plus grands sacrifices n'avaient rien coûté à cette princesse pour suivre les mouvements de sa piété. Depuis le moment qu'elle entra au couvent des carmélites jusqu'à celui de son décès, elle ne cessa d'édifier sa communauté par les sentiments les plus religieux, ainsi que par la pratique la plus exacte des règles austères de son ordre. Sa mort excita les plus vifs regrets de tous les gens attachés à la religion. C'était la mère des pauvres et des affligés, toujours prête à employer ses moyens et son crédit pour toutes les œuvres saintes et charitables ; et pour citer un fait entre mille, c'est à sa sollicitation et à son zèle que les religieuses des Pays-Bas, expulsées sous le règne de l'empereur Joseph II, furent reçues et accueillies en France. « Les fastes » de l'Eglise, dit un auteur, nous offrent de fréquents exemples de reines et de princesses qui se

» sont dérobées à l'éclat et aux délices de la cour,
 » pour se dévouer à la solitude et aux austérités du
 » cloître : quelque admirables, quelque héroïques
 » que fussent de pareils sacrifices, ils ont dû paraître
 » raire moins étonnants, sans doute, dans ce temps
 » où la piété était en honneur, où le monde payait
 » un tribut public de respects et d'hommages à ces
 » âmes nobles et courageuses, qui se consacraient
 » dans la retraite à la pratique des plus sublimes
 » conseils de l'Evangile. Mais dans un siècle tel que
 » le nôtre, où de vains et d'orgueilleux raisonnements,
 » incapables de s'élever au-dessus des froids
 » calculs de l'égoïsme, osent traiter de superstition
 » et de faiblesse les victoires mêmes que la
 » religion remporte sur la nature ; dans un siècle
 » où les demeures sacrées qui servent d'asile à la
 » vertu et à l'innocence, contre les vices et la corruption
 » de la société, sont devenues l'objet du mépris
 » et de la dérision publique, et regardées comme
 » des monuments du fanatisme et de l'imbécillité
 » de nos aïeux ; quand on voit la fille du plus
 » puissant roi de l'univers, supérieure aux faux
 » jugements des hommes, préférer aux fastes du trône
 » l'obscurité d'un monastère, s'arracher aux plaisirs
 » et aux honneurs, pour se livrer aux exercices de
 » l'humilité et de la pénitence, ce trait de grandeur
 » d'âme est assurément le plus beau triomphe de la foi
 » sur l'incrédulité, et il semble que l'Etre suprême
 » réservait à notre siècle ce grand spectacle, pour
 » lui montrer que la religion sait, beaucoup mieux
 » que la philosophie, élever une âme au-dessus des
 » passions et des faiblesses de l'humanité. » M. de Sancy
 » fit à cette princesse l'épithaphe suivante, qui finit
 » par une espèce de prophétie, trop tôt accomplie :

Du sommet des grandeurs au sommet du Carmel,
 Et des marches du trône aux marches de l'autel,
 Louise avait franchi cet immense intervalle,
 Préférant le cilice à la pompe royale.
 Mais Dieu l'a fait monter, en ce jour glorieux
 Des ténèbres du cloître à la splendeur des cieux.
 Là, près de saint Louis, de son auguste frère,
 Elle unira ses vœux, aux pieds du Tout-Puissant,
 Pour écarter des yeux d'un prince bienfaisant
 L'horrible impiété, les désordres, la guerre,
 Ces fléaux destructeurs d'un état florissant.

M. François, prêtre de la mission, dans l'oraison funèbre qu'il prononça dans l'église des carmélites de la rue de Grenelle, en l'honneur de la pieuse princesse, semble avoir annoncé ces fléaux dans le passage suivant : « Saint Paul, dans Athènes, sentait son cœur frémir et ses entrailles se déchirer à la vue de ce peuple, le plus poli et le plus aimable de tous les peuples, plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie. Avec quel déchirement plus cruel encore, Thérèse de Saint-Augustin ne voyait-elle pas la foi de ses pères se refroidir et s'obscurcir dans un royaume où elle avait répandu autrefois un si grand éclat ! les temples presque déserts, les autels abandonnés, le culte négligé, le refroidissement du zèle parmi les ministres de la religion, le sel de la terre affadi, le feu de la ferveur éteint dans les asiles élevés pour sa conservation. Avec quelle tristesse et quelle douleur elle voyait encore la corruption des mœurs étendre ses ravages, la philosophie

» audacieuse menacer de tout envahir, les scandales de tout submerger, la débauche sans honte, la licence sans frein, et l'indifférence apathique, le dernier de tous les excès, parce qu'elle ne laisse plus aucune espérance, ni de retour ni de remède! Aussi Thérèse de Saint-Augustin ne coule plus ses jours que dans l'abattement et dans la langueur : c'est Héli, qui ne peut plus survivre à la prise de l'arche ; c'est Eléazar, qui s'immole, de peur d'être témoin de la désolation qui menace son peuple. O France ! ô nation jusqu'ici favorisée des cieux ! apprends que ce sont tes abominations qui précipitent le cours d'une vie si précieuse, et que la fille de tes rois n'est pire que de l'excès de tes maux ; mais apprends en même temps à profiter des derniers moments qui terminèrent une si sainte carrière. » Il a paru une *Histoire de la vie édifiante* de cette princesse, Paris, 1788. Elle présente un tableau de vertus pures, et des détails pleins d'intérêt pour les âmes chrétiennes ; mais l'auteur, pour la rendre également intéressante pour les gens du monde, y a fait entrer bien des choses étrangères à son sujet. C'est d'ailleurs un mélange de vers et de prose, qui, pour la forme, fait ressembler cette *Histoire* au *Voyage de Bachaumont*. Quelques-uns de ces vers sont néanmoins heureusement amenés, tels que ces vieilles stances du naïf Racan :

Ces hautes qualités de têtes couronnées,
Ces trônes, ces états pendant quelques années
Contenant notre vanité ;
Mais toute cette gloire est courte et variable ;
Il n'en reste non plus que d'un songe agréable
Quand on est dans l'éternité.
Là, les soupirs des cœurs accablés de tristesse
Seront mieux entendus que des chants d'allégresse,
Qui sortent des esprits contents ;
Et là, les vieux lambeaux qui couvrent l'innocence,
Seront plus estimés que la magnificence
Des habits les plus éclatants.

Cet ouvrage a été réimprimé à Lyon, en 1817, avec des augmentations considérables. On en a fait disparaître tout ce qui était étranger au sujet ; tels que les vers et des passages tirés de Voltaire. L'abbé Proyart a publié la *Vie* de madame Louise, Bruxelles, 1795, in-12, augmentée de plusieurs anecdotes curieuses, extraites de mémoires authentiques, des lettres de la princesse, dont le recueil a été confié à cet ecclésiastique, et d'une relation de la suppression des carmélites dans les Pays-Bas, sous l'empereur Joseph II, et de leur translation au monastère de St.-Denys en France, à la sollicitation de madame Louise. Cet ouvrage a été réimprimé à Lyon, 1829, 2 vol. in-12 : « Il n'est pas étonnant », dit l'*Ami de la Religion* du 8 juillet 1829, (t. 60, p. 272), qu'on réimprime si souvent un livre qui présente un aussi grand exemple. La fille d'un roi s'arrachant aux douceurs et aux illusions de la cour pour aller habiter un cloître, c'est ce tel que le nôtre. On admirera dans cette vie le courage, le dévouement et en même temps la simplicité et la gaieté d'une princesse inspirée par une piété tendre et éclairée. » Sa vie est en effet bien propre à ramener les personnes qui s'effraient au seul nom de pénitence. Que peut-on en

effet trouver de difficile, lorsque cette princesse, élevée dans le sein des grandeurs, d'une santé faible et languissante, fournit l'exemple et le modèle de toutes les vertus ? Parmi les diverses *Oraisons funèbres*, consacrées à la mémoire de cette princesse, on distingue, outre celle dont nous avons parlé, celle de l'abbé Amalric, prononcée dans l'église des carmélites de Saint-Denys (voy. le *Journal historique et littéraire*, 1^{er} novembre 1788, pag. 552), et celle de l'abbé du Serre-Figon, prononcée dans l'église des carmélites de Pontoise (*ibidem*, 15 mai 1789, page 105).

LOUISE-ADELAÏDE de BOURBON-CONDE. Foy. CONDE.

LOUP (saint), en latin *Lupus*, né à Toul, vers le commencement du ve siècle, épousa la sœur de saint Hilaire, évêque d'Arles. La vertu avait formé cette union ; une vertu plus sublime la rompit. Les deux époux se séparèrent l'un de l'autre, pour se consacrer à Dieu chacun dans un monastère ; Loup s'enferma dans celui de Lérins. Ses vertus le firent élever sur le siège de Troyes en 427. Entièrement occupé des devoirs de l'épiscopat, il mérita les respects et les éloges des plus grands hommes de son siècle. Sidoine Apollinaire l'appela le *premier des prélats*. Les évêques des Gaules le députèrent, avec saint Germain d'Auxerre, pour aller combattre les pélagiens qui infectaient la Grande-Bretagne. Cette mission produisit de grands fruits. Loup, de retour à Troyes, sauva cette ville de la fureur d'Attila ; ce barbare conquérant s'appelait lui-même le *fléau de Dieu*, se croyant destiné à punir les péchés des peuples. Déjà Reims, Cambrai, Besançon, Auxerre et Langres avaient ressenti les effets de sa fureur. Ses coups allaient tomber sur Troyes : les habitants de cette ville étaient dans la plus grande consternation. Saint Loup intercédait pour son peuple auprès de Dieu, auquel il adressa, durant plusieurs jours, des prières ferventes, accompagnées de larmes, de jeûnes et de plusieurs autres bonnes œuvres. Enfin, mettant sa confiance dans la protection du Ciel, il prit ses habits pontificaux, et alla trouver Attila, qui était à la tête de son armée. Le prince barbare, quoique infidèle, fut pénétré de respect à la vue du saint évêque, suivi de son clergé en procession et précédé de la croix. Lorsque le serviteur de Dieu fut auprès du roi des Huns, il lui adressa la parole, en lui demandant qui il était : « Je suis, dit Attila, le fléau de Dieu. — Nous respectons, reprit le saint, ce qui nous vient de la part de Dieu ; mais si vous êtes le fléau avec lequel le Ciel nous châtie, souvenez-vous de ne faire que ce qui vous est permis par la main toute-puissante qui vous meut et vous gouverne. » Attila, frappé de ce discours, promit d'épargner Troyes. Ainsi les prières de saint Loup protégèrent une ville dépourvue de tout secours, contre une armée de 400,000 hommes, qui, ayant ravagé la Thrace, l'Illyrie et la Grèce, avait passé le Rhin, et porté ensuite la désolation dans les contrées les plus fertiles de la France. Attila, ayant fait retirer ses troupes de devant Troyes, s'avança dans les plaines de Châlons. Il y fut attaqué et défait par les Romains, que commandait le brave Aëtius. Du-

rant sa retraite, il envoya chercher saint Loup, et le pria de l'accompagner jusqu'au Rhin, s'imaginant que la présence d'un si grand serviteur de Dieu serait une sauve-garde assurée pour lui et pour son armée. Lorsqu'il le renvoya, il se recommanda instamment à ses prières. Cette action du saint évêque déplut aux généraux de l'empire : on le soupçonna d'avoir favorisé l'évasion des Barbares ; et il fut obligé de quitter Troyes pour deux ans. Mais, par sa patience et sa charité, il triompha de l'envie et de la malice des hommes. On lui permit de revenir dans son diocèse, où il mourut le 29 juillet 478 après, l'avoir gouverné 52 ans. On garde son corps à Troyes dans l'église qui porte son nom. Il y avait anciennement en Angleterre plusieurs églises dédiées sous son invocation. On trouve dans le *Spicilège* de dom Louis d'Acheri, tom. 5, et dans le 1^{er} vol. de la *Collection des Conciles de France* ; une *Lettre* de saint Loup à Sidoine Apollinaire. L'Eglise célèbre sa mémoire le 29 juillet. — Il ne faut pas le confondre avec saint LOUP ou saint LEU, évêque de Lyon, mort en 542, ni avec saint LOUP ou saint LEU, évêque de Bayeux, mort vers 465.

LOUP, en latin *Servatus Lupus*, abbé de Ferrières, regardé comme l'écrivain le plus poli de la France du neuvième siècle, naquit vers l'an 805, et parut en 844 au concile de Verneuil, dont il dressa les *canons*, et à celui de Soissons en 855. Le roi et les évêques de France lui commirent plusieurs affaires importantes. Charles le Chauve l'envoya à Rome vers le pape Léon IV en 847, et le chargea de réformer tous les monastères de France avec le célèbre Prudence. On ne trouve plus de traces de ce prélat. Loup mourut vers 862. Il est le même que Loup Servat, comme l'ont démontré le père Sirmond et Baluze contre Manguin. On a de lui plusieurs ouvrages : *Lettres* sur différents sujets (*liber Epistolarum*) ; elles sont au nombre de 154, et mettent dans un grand jour plusieurs affaires de son temps. On y trouve divers points de doctrine et de discipline ecclésiastique discutés ; elles ont été publiées par Papire-Masson, Paris, 1588, in-8, et insérées dans les *Scriptores Francorum* de Duchesne. Un traité intitulé : *Des trois questions* (de la prédestination, du libre arbitre et de la rédemption de J.-C.), contre *Gotescale*. L'auteur s'y attache à la doctrine des Pères, et surtout à celle de saint Augustin. Cet ouvrage a été publié en 1648, in-16, sans nom de ville ; à Paris, 1650, in-8, par Sirmond, dont l'édition est excellente ; une *Vie* de saint Wighbert. Le style de Loup est clair, élégant et nerveux. Baluze a recueilli ces différents écrits, Paris, 1664, in-8, et les a enrichis de notes curieuses. On en a fait une nouvelle édition avec des corrections et des additions, à Leipzig, sous le nom d'Anvers, 1710. Voyez l'*Hist. littér. de France*, tom. 5.

* LOUTHERBOURG, ou plus exactement LUTHERBURG (Philippe-Jacques), peintre, né à Strasbourg le 31 octobre 1740, d'un peintre originaire de Bâle, fut élève de Tischbein et de Casanova. Reçu en 1768 membre de l'Académie de Paris, il se fit bientôt connaître par son talent à rendre les batailles,

les chasses et les paysages. En 1771, il fut appelé en Angleterre où on lui donna un traitement de mille livres sterling, pour peindre le croquis des décorations du grand opéra. Dans le même temps il exécuta, pour le roman de *Tom-Jones*, plusieurs compositions gracieuses qui ont été reproduites par le burin. L'impératrice de Russie lui ayant commandé un tableau représentant le *passage du Danube* par l'armée russe sous le commandement de Romanzoff, il lui demanda toutes les espèces d'armes des différentes nations qui dépendaient de son vaste empire, et se forma de cette manière un cabinet des plus curieux. Il accompagna Cagliostro en Suisse, et voulut un moment s'y fixer ; mais il revint à Londres où il mourut vers 1814. Le musée du Louvre ne possède point de tableaux de ce maître ; mais il en existe un au château de Rambouillet, représentant une *bataille* qui peut être placée à côté des meilleures productions de Wouvermans. Ce peintre avait une exécution facile, une touche franche et un coloris plein de fraîcheur, quoique un peu cru. Il a lui-même gravé avec succès, d'après ses propres compositions, deux *suites de soldats*, composées de six pièces chacune ; les *quatre heures du jour* ; la *Tranquillité champêtre* ; la *Bonne petite sœur* ; des *Costumes Maronites*, etc. On lui attribue l'invention du *Théâtre pittoresque et mécanique*, que Pierre a mis en œuvre. Ses essais dans ce genre ont été décrits dans le *Journal littéraire* d'Allemagne, l'*Éudophyson*. Le *Magasin encyclopédique*, 1819, iv, renferme une notice sur Louthembourg.

LOUVART ou LOUVARD (dom François), bénédictin de Saint-Maur, appelant, naquit en 1662, à Claux-Généreux, dans le diocèse du Mans. Il fut le premier de sa congrégation qui s'éleva contre la constitution *Unigenitus*. Ce religieux, qui aurait dû rester dans la retraite et dans l'obscurité, écrivit à quelques prélats des lettres si séditieuses, que le roi le fit enfermer à la Bastille, et en d'autres maisons de force. Il disait dans une de ses lettres, qu'il *fallait soutenir* ce qu'il appelait *la vérité*, contre *le fer, le feu, le temps et les princes...* et dans une autre qu'une *bonne et vigoureuse guerre valait mieux qu'un mauvais accommodement*. Il s'évada de sa prison et se réfugia à Schoonhove, près d'Utrecht, où il mourut, en 1759, âgé de 77 ans, laissant une *Protestation* qui fit beaucoup de bruit, quand elle vit le jour : il l'avait composée au château de Nantes, 5 mois avant sa mort. Il avait publié le prospectus d'une édition des *Oeuvres de saint Grégoire de Nazianze* qui n'a point paru.

* LOUVEL (Pierre-Louis), naquit en 1783, à Versailles. Son père, petit mercier, le plaça aux enfants trouvés ; en sortant de l'hospice, il apprit l'état de sellier. Dès sa première jeunesse, il montra un caractère sombre, et ne se plaisait que dans la solitude. On a su plus tard qu'il faisait sa lecture habituelle des *Droits de l'homme* et de la *constitution* de 1795. La chute de Bonaparte, l'entrée à Paris des alliés, excitèrent dans Louvel une fureur telle, qu'il conçut le projet d'assassiner les Bourbons. Il partit pour l'île d'Elbe, mais il n'y a pas de preuves qu'il ait parlé à Napoléon, et revint en France pendant les cent-jours. Plus tard il obtint un emploi

de sellier dans les écuries royales. Le 13 février 1820, au moment où le duc de Berry sortait de l'opéra, Louvel saisit le prince par l'épaule gauche, lui plonge dans le sein un poignard, et prend la fuite. (Voy. BERRY, I. 591.) Arrêté presque aussitôt, il déclara que depuis six ans il méditait ce meurtre; et que s'il avait pu s'échapper, il aurait successivement attaqué le duc d'Angoulême, Monsieur, et le roi lui-même, puis il aurait vu s'il devait continuer. Le roi ayant ordonné qu'il fût jugé par la chambre des pairs, le procureur-général Bellart, après les instructions les plus scrupuleuses, déclara, « Qu'il » ne s'était point trouvé de complices. » L'accusé comparut, le 5 juin, à la barre de la Cour. A toutes les demandes que lui firent le président et plusieurs pairs, à toutes les exhortations par lesquelles ils essayaient d'ébranler son âme, on ne put obtenir de lui que les mêmes réponses qu'il avait faites dans ses premiers interrogatoires; il soutint à plusieurs reprises, d'un ton ferme et déterminé, qu'il n'avait communiqué à personne son odieux projet, et qu'il avait voulu être, à lui seul, le sauveur de la France, pour laquelle il se sacrifiait. Interrogé sur sa religion, il répondit qu'il avait été tantôt catholique, tantôt protestant, tantôt théophilanthrope, suivant les circonstances. Après les plaidoiries de ses avocats, nommés d'office, il voulut aussi prendre la parole, et prononça un discours où l'on retrouve les doctrines révolutionnaires exprimées dans un style grossier, et que par cette raison nous nous garderons bien de transcrire. Louvel refusa d'abord un confesseur; il se décida enfin à recevoir M. l'abbé Montès, aumônier de la Conciergerie, passa avec lui une grande partie de la nuit, et parut l'écouter avec assez d'attention. Il éprouva un mouvement de faiblesse à l'aspect des apprêts de son supplice, et les bourreaux furent obligés de le soutenir pour monter sur l'échafaud où il expia son forfait le 7 juin 1820. L'ouvrage le plus complet qui ait été publié sur cet événement est l'*Histoire du procès de Louvel*, publiée par Maurice Mejan, Paris, 1820, 2 vol. in-8.

LOUVENCOURT (Marie de), poète, née à Paris, morte dans la même ville au mois de novembre 1712, âgée de 52 ans, apporta en naissant des dispositions heureuses pour les beaux arts. J.-B. Rousseau l'a peu ménagée dans ses *Épîtres*; mais l'on ne doit pas toujours s'arrêter au jugement d'un poète piqué. Mademoiselle de Louvencourt a particulièrement réussi dans la poésie érotique. Ses vers sont la plupart des *cantates* mises en musique : elles ont été gravées. On a encore quelques-unes de ses poésies dans le *Recueil* de Vertron.

LOUVENCOURT (Marie-Joachim-Elizabeth de), née en 1747 d'une famille distinguée, et morte en odeur de sainteté à Amiens en 1778, a donné de grands exemples de vertu, et surtout d'une active et courageuse charité envers le prochain. Sa *Vie* a été imprimée à Malines en 1781, in-12.

LOUVER ou LOWER (Richard), né vers 1651 à Tremère, dans la province de Cornouailles, disciple de Thomas Willis, exerça la médecine à Londres avec réputation. Il était du parti des wighs, et mourut en 1691. Ce médecin pratiqua la transfusion du

sang d'un animal dans un autre. Il voulut même passer pour l'inventeur de cette opération empirique dont il promettait de grands avantages, et qui n'en a produit aucun; mais il ne fit que la présenter sous un nouveau jour; car il est certain que Libavius est le premier qui en ait donné l'idée. (Voy. LIBAVIUS.) Les principaux ouvrages de Louver sont : un *Traité du cœur, du mouvement et de la couleur du sang, et du passage du chyle dans le sang*, Londres, 1669; Leyde, 1722, in-8, et 1749; traduit en français, 1679, in-8. Louver est le premier qui ait éclairci cette matière. Avant lui, on n'avait qu'une idée très-vague de ce viscère; mais M. Senac a depuis étendu les lumières que Louver a répandues sur cet objet. On a ajouté au traité du cœur la dissertation suivante : *Dissertation de l'origine du catarrhe et de la saignée*, Londres, 1671, in-8; une *Défense de la Dissertation de Willis sur les fièvres*; Londres, 1665, in-8. Ces ouvrages furent recherchés de son temps, et sont utiles. Ils sont en latin.

LOUVERTURE. Voy. TOUSSAINT-LOUVERTURE.

LOUVET (Pierre), avocat du XVIII^e siècle, né en 1569 ou 1574 à Verderel, village situé auprès de Beauvais, fut maître des requêtes de la reine Marguerite, et mourut dans sa patrie en 1646. On a de lui : l'*Histoire de la ville et cité de Beauvais*, Rouen, 1615, in-8; *Histoire et antiquités du pays de Beauvaisis*, Beauvais, 1651, in-8. Le premier de ces deux ouvrages traite de ce qui concerne l'état ecclésiastique du Beauvaisis; le deuxième de l'état civil. (Voy. SIMON, Denys.) *Nomenclatura et chronologia rerum ecclesiasticarum diœcesis Bellovacensis*, Paris, 1615, 1628, in-8; *Histoire et antiquités du diocèse de Beauvais*, imprimée en cette ville, 1655, in-8; *Anciennes remarques de la noblesse beauvaisine et de plusieurs familles de France*, 1651 et 1640, in-8, très-rare. Cet ouvrage est par ordre alphabétique, et ne va que jusqu'à l'X; *Abrégé des constitutions et règlements... pour les études et réformes du couvent des jacobins de Beauvais*, 1618. Le mérite de ces ouvrages consiste dans les recherches; il serait inutile d'y chercher les agréments du style.

LOUVET (Pierre), docteur en médecine, natif de Beauvais en 1617, d'une autre famille que le précédent, professa la rhétorique en province, et enseigna la géographie à Montpellier. Il surchargea le public, depuis 1657 jusqu'en 1680, époque de sa mort, d'une foule d'ouvrages sur l'histoire de Provence et de Languedoc. Ses matériaux sont si mal digérés, et ses inexactitudes sont si fréquentes, qu'on ose à peine le citer. On a de lui : *Remarques sur l'histoire de Languedoc*, 1657, in-4; *Traité, en forme d'abrégé, de l'histoire d'Aquitaine, Guienne, et Gascogne, jusqu'à présent*, Bordeaux, 1659, in-4; *la France dans sa splendeur*, 2 vol. in-12; *Abrégé de l'histoire de Provence*, 2 vol. in-12, avec des *Additions* sur cette Histoire, aussi en 2 vol. in-12; *Projet de l'Histoire du pays de Beaujolais*, in-4; *Histoire de Villefranche, capitale du Beaujolais*, in-8; *Histoire des troubles de Provence, depuis 1481 jusqu'en 1598*, 2 vol. in-12. La moins mauvaise de ses productions est son *Mercure hollandais*, en 10 vol. in-12. C'est une histoire maussade des conquêtes

de Louis XIV en Hollande, en Franche-Comté, en Allemagne et en Catalogne, et des autres événements qui occupèrent l'Europe depuis 1672 jusqu'à la fin de 1679. Louvet avait quitté la médecine pour l'histoire; il était aussi peu propre à l'une qu'à l'autre, quoique honoré du titre d'*historiographe* du prince de Dombes.

* LOUVET de COUVRAY (Jean-Baptiste), né à Paris en 1764, fils d'un marchand bonnetier, fut d'abord commis chez un libraire. Doué d'une imagination vive et d'une grande facilité pour exprimer ses idées, il se mit à composer des livres. Son début fut le roman de *Faublas*, où la décence n'est point respectée et où règne une ignorance complète des mœurs de la haute société, que l'auteur n'avait jamais fréquentée. Dès 1789 il partagea les principes et l'exaltation des factieux. Le 26 décembre 1791, il se présenta à la barre de l'assemblée législative, pour demander que les princes et les émigrés fussent décrétés d'accusation. Le ministre Roland l'employa pour un journal intitulé *La Sentinelle*, qui se placardait au coin des rues, et qui avait pour but d'avilir la royauté et de préparer la catastrophe du 10 août. Député du Loiret à la Convention, il y figura parmi les *Girondins*, et se prononça violemment contre Robespierre, dont, le 29 octobre, il demanda la mise en accusation, dans un discours qu'on eût admiré dans un autre temps, mais qui ne pouvait produire alors qu'un effet passager. (Voy. ROBESPIERRE.) Dans le jugement du roi il vota contre l'appel au peuple et pour la mort, sous la condition expresse d'en différer l'exécution jusqu'à l'établissement de la constitution. Proscrit au 31 mai avec les chefs de la Gironde, il parvint à gagner Caen, d'où il écrivit contre ses persécuteurs, qui le mirent hors la loi le 28 juillet. Après avoir erré dans différents départements, il se rapprocha de Paris, et se tint caché chez un habitant de Nemours jusqu'à la révolution du 9 thermidor. Cependant il ne rentra que le 8 mars 1795 à la Convention. Il reprit alors la rédaction de *La Sentinelle*, et ouvrit au Palais-Royal une boutique de librairie. Après la session il entra au conseil des cinq-cents où il se montra non moins violent républicain qu'à la fin du règne conventionnel. Toujours persécuté et toujours persécuteur, Louvet termina ses jours au milieu des orages, des inquiétudes et des troubles de toute espèce. Il mourut à Paris, le 23 août 1797, à l'époque des débats passionnés qui annonçaient la révolution du 18 fructidor. Il était membre de l'institut (2^e classe), depuis sa fondation. Outre son roman de *Faublas*, on a de lui quelques ouvrages dans le même genre qui n'ont pas eu le même succès, et qui ne méritent sous aucun rapport d'être rappelés ici. Mais il n'en est pas de même de l'écrit qu'il a intitulé : *Quelques Notices pour l'histoire et le récit de mes périls depuis le 31 mai 1795*, Paris, 1795, in-8; réimprimé plusieurs fois et qui fait partie de la *Collection des mémoires sur la révolution*, Paris, 1825, in-8. Aucun ouvrage ne peut donner une idée plus vraie, plus exacte de la situation de la France sous l'odieux régime que l'histoire a flétri du nom de *règne de la terreur*.

On trouve une *Notice sur la vie et les ouvrages de J.-B. Louvet*, par Gabriel Villar, dans les *Mémoires de l'institut*. (Litt. et beaux-arts, tome 2, hist., page 27.)

LOUVIERS (Charles-Jacques de), écrivain français, vivait dans le xiv^e siècle, sous le règne de Charles V, roi de France. Il devint membre du conseil d'état en 1376. On lui attribue assez communément le *Songe du Vergier*, Lyon, 1491, in-fol., et réimprimé dans le recueil des *Libertés de l'Eglise gallicane*, en 1751, 4 vol. in-fol.; Goldast en a inséré la traduction latine dans la *Monarchia imperii romani*, et les protestants ont tâché de lui trouver du mérite, quoiqu'il n'en ait pas d'autre que de flatter l'autorité temporelle en déprimant la spirituelle. Ce traité ne passe pas universellement pour être de Louviers; car les uns l'ont donné à Raoul de Presle, ou à Jean de Vertus, secrétaire de Charles V, et les autres à Philippe de Maizières.

LOUVILLE (Jacques-Eugène d'Alloxville, chevalier de), né au château de ce nom en Beauce, l'an 1671, d'une famille noble et ancienne, servit d'abord sur mer, ensuite sur terre. Il fut brigadier des armées de Philippe V, et eut part aux affaires du gouvernement. La paix d'Utrecht l'ayant rendu à lui-même, il se consacra aux mathématiques, et principalement à l'astronomie. L'académie des sciences de Paris le reçut au nombre de ses membres, et la société royale de Londres lui fit le même honneur quelque temps après. Il mourut en 1752, à 61 ans. On a de lui plusieurs *Dissertations* sur des matières de physique et d'astronomie, imprimées dans les *Mémoires* de l'académie des sciences; et quelques autres dans le *Mercur*, depuis 1720, contre le P. Castel, jésuite. Son imagination dérogeait quelquefois à son jugement, et plusieurs de ses raisonnements tiennent plus à son humeur et à ses goûts qu'aux règles d'une bonne logique. On l'a vu attribuer aux chaleurs de la canicule la liquéfaction du sang de saint Janvier, dont il avait été témoin oculaire à Naples; quoique ce phénomène se reproduise régulièrement le 19 septembre, et qu'il soit contre la nature d'un sang durci de se fondre par la chaleur (*Mém. polit. et milit.* de M. de Noailles, tome 2, page 42).

LOUVOIS (le marquis de). Voy. TELLIER (François).

* LOUVRELEUL (Jean-Baptiste), prêtre de la doctrine chrétienne, né vers 1669 à Mende, y fut directeur du séminaire et professeur de théologie morale. Il s'est fait connaître par les deux ouvrages suivants : *Le Fanatisme renouvelé, ou Histoire des sacrilèges, des incendies, des meurtres et autres attentats que les calvinistes révoltés ont commis dans les Cévennes*, etc., Avignon, 1704, 1706, 4 vol. in-12; *Lettre de l'auteur du Fanatisme renouvelé à M. Brueys*, de Montpellier, in-4; *Mémoires historiques sur le Gévaudan et sur la ville de Mende, qui en est la capitale*, Mende, 1724, in-12.

* LOUVREX (Mathias-Guillaume de), né à Liège en 1663 d'une ancienne famille patricienne, se distingua par ses connaissances dans le droit civil et canonique, et rendit à sa patrie des services importants dans les divers emplois qu'il occupa. Les avocats des nations voisines le consultaient fré-

quement, surtout dans les matières bénéficiales, et ses décisions étaient ordinairement suivies comme des règles sûres. Fénelon, ayant appris que dans un procès Louvrex défendait la cause de son adversaire, voulut lire son *Mémoire*; et après l'avoir lu, non content de se désister de ses prétentions, il lui envoya la collection de ses ouvrages, avec une lettre par laquelle il lui demanda son amitié. Doué de la mémoire la plus heureuse, il connaissait non-seulement tous les livres d'une très-ample bibliothèque, mais il désignait la page dont il avait besoin : par ce moyen, après avoir perdu la vue, il put dicter comme il le faisait auparavant. Louvrex mourut à Liège le 15 septembre 1754, estimé autant par la simplicité de ses mœurs, sa modestie, son désintéressement et sa charité envers les pauvres, que par sa profonde science. Nous avons de lui : des *Dissertations canoniques sur l'origine, l'élection, les devoirs et les droits des prévôts et des doyens des églises cathédrales et collégiales*, en latin, Liège, 1729, in-fol.; *Recueil contenant les édits du pays de Liège et comté de Looz, les privilèges accordés par les empereurs, les concordats et traités faits avec les puissances voisines*, 8 vol. in-fol., avec des notes utiles et savantes, Liège, 1714, 1755. On en a donné une édition augmentée par les soins de Baudouin Hodin, Liège, 1751, 4 vol. in-fol.; d'excellentes notes sur l'ouvrage de Charles de Méan, intitulé : *Observationes et res judicatæ, etc.* (Voy. MEAN); le 5^e vol. de l'*Historia leodiensis*, avec M. de Crassier. (Voy. FOULON.)

* LOVAT (Simon FRAZER, lord), pair d'Ecosse, né en 1657, fut élevé en France chez les jésuites. De retour dans sa patrie, il eut quelques démêlés avec les *Clans* voisins de celui dont il faisait partie, et passa au service de l'Angleterre. Le chef de sa famille étant mort subitement, il se porta son héritier, et épousa de vive force sa veuve, sœur du marquis d'Athol. Accusé de rapt, il s'enfuit en France, et vint à la petite cour de Saint-Germain où il parvint à gagner la confiance de Jacques III, prétendant au trône d'Angleterre. Ce prince lui ayant confié quelques lettres, il en changea l'adresse, et s'en servit pour accuser de haute trahison tous ses ennemis en Angleterre. Il crut pouvoir persuader que cette dénonciation était un artifice pour mieux servir la cause des Stuarts; mais Louis XIV le fit enfermer à la Bastille, d'où il ne sortit que pour entrer dans un couvent. Après avoir été tonsuré et s'être fait jésuite, il suivit en 1715 le prétendant qui faisait une nouvelle tentative dans le but de reconquérir son royaume. Frazer ne pouvait manquer de prendre le parti du plus fort; aussi après la bataille de Dunblaine, il se déclara pour le roi Georges, et porta le dernier coup aux Jacobites en s'emparant de la citadelle d'Iverness. Cette trahison lui valut le gouvernement de cette ville, le titre de lord Lovat et de pair, avec des pensions considérables. Ce seigneur peu fidèle à sa parole étant devenu le favori de Georges, servit les intérêts de Jacques, et ne cessa d'entretenir des relations avec les Stuarts. De concert avec eux, il conçut le projet et médita le plan de l'invasion de 1745, il fournit même des secours à cette entreprise; et lorsque l'ar-

mée fut débarquée, son fils partit pour la rejoindre avec 1,500 hommes, l'élite de son clan. La bataille de Culloden ayant achevé d'abattre les Stuarts, lord Lovat, dont la conduite avait fait naître des soupçons, fut mis en accusation devant la cour des pairs; mais il avait enveloppé ses manœuvres de tant de mystères, que les pairs allaient l'absoudre, lorsque Georges Murray, dans le but de sauver sa propre vie, produisit contre lui les preuves les plus accablantes : Lovat interdit cessa de se défendre, et eut recours à la clémence royale; n'ayant rien obtenu du souverain, il montra le plus grand courage, et termina noblement une vie souillée par la flatterie et la trahison. Il eut la tête tranchée le 20 avril 1747. Voyez les *Mémoires de la vie de lord Lovat*, Amsterdam, 1747, in-8.

* LOVERDO (Nicolas, comte de), général distingué, né en 1775 à Céphalonie (iles Ioniennes), fut admis comme aspirant dans l'artillerie française en 1792, fit ses premières armes en 1794 et 1795, à l'armée des Alpes, et servit dans l'armée d'Italie en 1796. Après la paix de Campo-Formio, il fut nommé secrétaire-adjoint de l'administration centrale des iles Ioniennes, séant à Corfou. En 1798, cette place ayant été investie par les forces combinées anglo-turco-russes, Loverdo, nommé capitaine d'artillerie, prit une part active à la défense. Il voulut, après la capitulation, partager le sort de ses compagnons d'armes, et ne tarda pas à être échangé. Renvoyé à l'armée d'Italie, il fut bientôt distingué par Bonaparte qui le chargea de missions importantes en Albanie et en Epire. Plus tard, le premier consul le désigna pour servir auprès de Murat. Loverdo suivit en 1808 le maréchal Lannes en Espagne, en fut nommé colonel chef d'état-major après la bataille d'Esling. Il se rallia, en 1814, au gouvernement des Bourbons, et l'année suivante, de concert avec le général Ernouff, essaya de maintenir le duc d'Angoulême dans les départements méridionaux; mais les troupes s'étant dispersées, il fut forcé de se jeter dans la place de Sisteron, d'où il espérait assurer, avec quelques Provençaux, la retraite du prince. Cerné de tous côtés il subit lui-même la loi du vainqueur et fut mis sous la surveillance du ministre de la police générale. Loverdo resta en France pendant les cent-jours; dès que le résultat de la bataille de Waterloo lui fut connu, il recommença ses démarches en faveur des Bourbons et fit arborer le drapeau blanc. En récompense de ses services, il fut nommé lieutenant-général, comte et commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Il reçut vers la même époque des lettres de naturalisation. Appelé au commandement de la 11^e division militaire, il conserva cette place jusqu'en 1818, et fut alors mis en disponibilité. Lors de l'expédition d'Alger en 1850, il fut désigné pour présider la commission mixte chargée d'en poser les bases et d'en préparer le succès. Il prit ensuite le commandement d'une division de l'armée expéditionnaire, rentra quelque temps après en France, et mourut le 26 juillet 1857.

LOWENDAL. Voy. LOEWENDAL.

LOWENHOECK. Voy. LEWENHOECK.

LOWER. Voy. LOUER.

* LOWITZ (Georges-Maurice), astronome, né en 1722 à Furth près de Nuremberg, étudia sans maître les sciences physiques et mathématiques, dans lesquelles il fit des progrès étonnants. S'étant associé d'abord avec les Homann pour la construction de globes et de cartes géographiques, il exécuta deux globes de trois pieds de diamètre, supérieurs à ceux de Coronelli, mais dont la gravure ne fut pas terminée, quoique annoncée plusieurs fois par souscription. En 1752, il devint professeur de mathématiques à Nuremberg, et chargé de la direction de l'observatoire. Trois ans après il fut nommé professeur de mathématiques à Gottingue; mais, mécontent de n'avoir pas obtenu la place de directeur de l'observatoire, après la mort de Mayer en 1762, il offrit sa démission, et se rendit en 1766 à Saint-Petersbourg, où il fut reçu membre de l'académie des sciences. Chargé d'observer, en 1769, à Gourief, le passage de Vénus sur le disque du soleil, et de prendre les niveaux nécessaires pour l'exécution d'un canal destiné à joindre le Don et le Wolga, Lowitz s'occupait paisiblement de ses travaux à Dmitrefsk, lorsque cette ville tomba au pouvoir du rebelle Pougatschew, qui eut la barbarie de le faire élever sur des piques, afin, disait-il avec une plaisanterie atroce, de le rapprocher des étoiles, et ordonna ensuite qu'il fût empalé le 24 août 1774. On a de lui : *Avis sur les nouveaux globes terrestres* (en allemand), Nuremberg, 1746, in-fol.; *Explication de deux cartes astronomiques, pour l'intelligence de la projection de l'éclipse de la terre du 25 juillet*, (en allemand) ibid., 1748, in-4, traduit en français par Delisle; quelques autres ouvrages moins importants, et plusieurs *Mémoires* dans les recueils de Gottingue et de Pétersbourg. Son *Eloge* par Bernoulli se trouve dans les *Nouvelles littéraires*, Berlin, 1776, et *supplément* de l'année 1777. — Tobie Lowitz, fils du précédent, né à Gottingue en 1757, mort le 26 novembre 1804, était professeur de chimie et membre de l'académie impériale de St.-Petersbourg. Il fit à pied un voyage en Italie, en France et en Angleterre, par la Suisse et la Hollande; et cette course qu'il avait entreprise pour recueillir des observations d'histoire naturelle, le guérit en même temps de l'épilepsie à laquelle il était sujet. De retour en Russie, Lowitz consigna ses *observations* dans les *Annales chimiques* de Crell et dans le *Recueil de l'académie de Saint-Petersbourg*. En 1790, il obtint une médaille d'or, pour avoir donné les moyens de conserver l'eau douce en mer par le charbon.

* LOWMAN (Moïse), ministre presbytérien, né à Londres en 1679, était très-versé dans les antiquités juives. Il remplit quelque temps les fonctions de pasteur d'une congrégation à Clapham (comté de Surrey). Fort tolérant pour toutes les espèces de dissidents, il ne l'était point pour le catholicisme, et il s'unit à Londres, en 1755, avec d'autres ministres presbytériens, pour prêcher contre l'Eglise romaine. On croit qu'il était partisan du *Christianisme rationnel*. Il mourut à Londres, en 1752, âgé de 73 ans. Ses principaux écrits sont : une *Dissertation sur le gouvernement civil des Hébreux*,

1745; des *Paraphrases* et des *Notes sur la révélation de Saint Jean*, 1748, ouvrage estimé; *Raisons du rituel des Hébreux*; *Traité* où il entreprend de prouver mathématiquement et à priori l'unité et la perfection de Dieu. Ce traité est devenu rare. Trois *Traités* publiés après sa mort, sur le Schéchinah et le Logos.

LOWTH (Guillaume), théologien anglais, pasteur à Buriton, né à Londres en 1664, étudia à Oxford et devint chanoine de Winchester. Il est mort dans cette ville en 1752, après s'être acquis l'estime des savants par des *notes* qu'il a données sur saint Clément d'Alexandrie, sur Josèphe, et sur les historiens ecclésiastiques grecs, insérées dans les éditions de ces livres données en Angleterre. Il a publié aussi : *Défense de l'autorité et de l'inspiration du vieux et du nouveau Testament*, 1692, solidement écrit; mais il a pu se convaincre, en composant ce livre, que l'autorité des livres saints n'est pas une règle suffisante pour diriger notre foi; *Direction pour la lecture de l'Ecriture sainte*, 1708, in-12.

* LOWTH (Robert), fils du précédent, né à Winchester en 1710, étudia d'abord dans sa ville natale, puis à Oxford, où il devint, en 1741, professeur de poésie à la place de Spence. Pourvu de la cure d'Ovington, puis d'Eart-Woodhay (1753), il fut fait évêque de St.-David en 1766, puis d'Oxford, et enfin de Londres en 1777. Il refusa le riche siège de Cantorbéry, et mourut en 1787. On a de lui un traité très-estimé, *De sacra poesi Hebræorum*, dont la meilleure édition est celle de Leipsig, 1815, in-8. Nous en avons deux traductions par M. Sicard, Lyon, 1812, cette première est la plus estimée, et par Roger, 1815, 2 vol. in-8. Les *Carmina latina* de Lowth ont été publiés par l'abbé Weissenbach, Bâle, 1785, in-12. Ce sont des paraphrases de plusieurs psaumes, cantiques, passages prophétiques, etc. On a publié en anglais, *Mémoires sur la vie et les écrits de l'évêque Lowth*, 1787, in-8.

* LOY (Aimé de), poète distingué, né en 1800, à Plancher-le-Bas, près de Lure (Haute-Saône), d'une famille honorable, fit ses études à Besançon; il apprenait avec tant de facilité qu'à douze ans il possédait la langue grecque. Ses heureuses dispositions ne se démentirent point, et à trente ans, il connaissait onze langues anciennes ou modernes. Après avoir suivi les cours de droit à Toulouse et à Strasbourg, il se fit recevoir avocat, ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre ses travaux d'érudition et de cultiver la poésie. Un seigneur portugais l'emmena au Brésil, où il fonda et dirigea le journal l'*Estrella Brasileira* (4) (*voy. don PEDRO*), et publia un projet de constitution qui devint la loi de l'empire. Ce service lui valut avec la croix de commandeur de l'ordre du Christ, la dignité de gentilhomme de la chambre de l'empereur. Cependant les Français, résidant au Brésil, avaient éveillé, par la faveur dont ils jouissaient, la jalousie de nombreux ennemis; de Loy lui-même eut à défendre ses jours, et bientôt il s'éloigna de Rio. Après avoir habité quelque temps Paris, il

(4) Le monarque brésilien écrivait dans ce journal des articles qu'il signait P. B. Pierre de Bragança.

visita l'Angleterre, la Belgique, la Hollande et la Suisse, voyageant presque toujours à pied et recueillant des observations. De Genève, où il était en 1826, il se rendit à Lyon, pour y coopérer à la rédaction du journal *l'Indépendant*, et il publia dans cette ville, en 1827, un volume de poésies, sous le titre de *Préludes poétiques*. En 1850, il fit paraître *Six pièces nouvelles*, et il fut successivement attaché à la rédaction de la *Gazette de la Franche-Comté* qui se publiait à Besançon, et à celle du *Mercurie Ségusien*, imprimé à Saint-Etienne. C'est dans cette dernière ville qu'il a été enlevé aux lettres par une mort prématurée au mois de mai 1854. Il laissait des poésies inédites, qui ont été publiées à Lyon, sous le titre de *Feuilles au vent*, in-8.

LOYER (Pierre le), *Loerius*, sieur de la Brosse, conseiller au présidial d'Angers, et l'un des plus savants hommes de son siècle, dans les langues orientales, naquit au village d'Huillé, dans l'Anjou, le 24 novembre 1550, et mourut à Angers en 1654, à 84 ans. On a de lui : *Quatre livres des spectres ou apparitions et visions d'esprits, anges et démons se montrant sensiblement aux hommes*, Angers, 1586, in-4 ; Paris, 1603 ou 1608, même format. On y trouve une foule de faits singuliers et curieux ; *Edom, ou les colonies iduméennes*, en Europe et en Asie, avec les *Phéniciennes*, Paris, 1620, in-8. On remarque dans ces deux ouvrages une érudition et une lecture immense, mais des idées bizarres et un entêtement ridicule pour les étymologies tirées de l'hébreu et des autres langues. Loyer prétendait trouver dans Homère le village d'Huillé, lieu de sa naissance, son nom de famille, celui de sa province. Lorsqu'on lui reprochait de se vanter de savoir ce qu'il ne pouvait pas connaître, il répondait que *c'était la grâce de Dieu qui opérait ces effets merveilleux* ; des *Œuvres* et des *Mélanges poétiques*, Paris, 1579, in-12.

LOYSEAU (Charles), avocat au parlement de Paris, et habile juriconsulte, né à Nogent-le-Roi en 1566, issu d'une famille originaire de la Beauce, fut lieutenant particulier à Sens, son pays natal, puis bailli de Châteaudun, et enfin avocat consultant à Paris, où il mourut en 1627, à 65 ans. On a de lui plusieurs ouvrages estimés. Ses *Œuvres* ont été recueillies, Genève, 1656, 1640, 1660, 2 vol. in-fol., Lyon, 1701, in-fol. Son *Traité du déguerpissement* passe pour son chef-d'œuvre, à cause du mélange judicieux qu'il y a fait du droit romain avec le droit français.

LOYSEAU. Voy. LOISEAU.

* LOYSON (Charles), littérateur, né en 1791 à Château-Gonthier, manifesta de bonne heure un goût très-vif pour la poésie. Elève de l'école normale, il y fut répétiteur et maître de conférences et professa dans le même temps les humanités dans un des collèges de Paris. Sa faible santé ne lui ayant pas permis de continuer la carrière de l'enseignement, il ne conserva que sa place à l'école normale. Au retour des Bourbons, attaché à la direction de la librairie, il devint après les cent-jours chef de bureau au ministère de la justice, et mourut d'une maladie de poitrine, le 50 juin 1820, à peine âgé de 29 ans. Il avait coopéré à la

rédaction de différents recueils périodiques. Outre quelques pièces de circonstances, on a de lui : *Le bonheur de l'étude, discours en vers, et autres poésies*, Paris, 1817, in-8. Le discours sur le bonheur de l'étude avait obtenu l'accessit au concours de l'académie française ; *Epîtres et Elégies*, ibid., 1819, in-12. En général, Loyson avait beaucoup de sensibilité : la plus douce mélancolie règne dans ses élégies, et ses vers sont harmonieux et élégants. Il s'est aussi occupé de politique : ses principaux ouvrages en ce genre sont : *De la Conquête et du démembrement d'une grande nation*, ou *Lettre écrite par un grand d'Espagne à Bonaparte*, ibid., 1815 ; *Tableau de la constitution anglaise, par Georges Custance, traduit de l'anglais*, ibid., 1817, in-8 ; *Guerre à qui la cherche*, ou *Petites lettres sur quelques-uns de nos grands écrivains, par un ami de tout le monde, ennemi de tous les partis*, 5^e édit. 1818, in-8 ; *Seconde campagne de guerre à qui la cherche, etc.*, ibid., 1818, in-8 ; quelques brochures politiques. Loyson a laissé manuscrite, une traduction de *Tibulle* en vers français. M. Cousin, son ancien condisciple, prononça sur sa tombe un discours. M. H. Patin lui a consacré une notice dans le *Répertoire de littérature ancienne et moderne*.

LUBBERT (Sibrand), docteur protestant, dans l'université d'Heidelberg, né à Langoword, dans la Frise, vers 1556, devint professeur à Franeker, où il mourut en 1623. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui prouvent en lui un esprit querelleur et tracassier, qui se plaisait à attaquer tout le monde. Il écrivit contre les protestants les plus raisonnables, avec la même fureur que contre les catholiques. Grotius, Arminius, Grotseter, Bellarmine, etc., furent l'objet constant de ses déclamations et de ses sophismes. Scaliger, qui trouvait en lui un autre lui-même, le regardait comme un savant. Son traité de *papa romano*, 1594, in-8, est la principale production de son fanatisme.

* LUBERSAC (l'abbé de), né en 1750, au château de Palmanteau, dans le Limousin, embrassa l'état ecclésiastique, devint grand-vicaire de Narbonne, prieur de Brives-la-Gaillarde, et ensuite abbé de Noirlac. Amateur éclairé des arts, il entretenait des correspondances avec les plus célèbres voyageurs, jusque dans l'Amérique et l'Asie. Il quitta la France en 1792, se rendit dans les Pays-Bas, et de là en Angleterre, où il est mort en 1804, âgé de 74 ans. Il a laissé : *Oraison funèbre du maréchal de Noailles*, prononcée à Brives, en 1767, in-fol. ; *Monuments érigés en France à la gloire de Louis XV*, 1772, in-fol. ; *Discours sur les monuments publics de tous les âges*, avec la *Description d'un monument projeté à la gloire de Louis XVI*, 1775, in-fol. On a reproché à cet ouvrage d'être superficiel et inexact. *Discours sur l'utilité des voyages des princes*, Paris, Caillot, 1782, 1787, in-8 ; *Vues politiques sur les finances*, 1787, in-4 ; le *Citoyen conciliateur*, 1788, in-4 ; *Hommages religieux, politiques et funèbres à la mémoire de Léopold II et de Gustave III, avec leurs portraits*, Coblenz, 1792, in-8. Le produit de cet ouvrage était destiné au soulagement des prêtres insermentés et réfugiés ; *Relation de la journée du 20 juin, 1792*, in-8 ; quatre *Entretiens spirituels*,

que l'auteur prêtait à Louis XVI pendant sa captivité; *Eloge historique de madame Marie-Elizabeth*, prononcé à Dusseldorf, dans l'ancienne chapelle des jésuites, en présence de plusieurs évêques et seigneurs émigrés. *Journal historique et religieux de l'émigration et de la déportation du clergé de France en Angleterre*, Londres, 1802, in-8.

* LUBERSAC (le marquis de), lieutenant-général, né en 1751, entra au service à l'âge de 11 ans, assista en 1745 au siège de Tournay, et à la bataille de Fontenoy où il fut blessé gravement. Pendant la guerre de sept ans, il se fit remarquer de nouveau par sa valeur. Il était lieutenant-général au commencement de la révolution. N'en partageant pas les principes, il sortit de France, et fit la guerre de l'émigration. Deux de ses fils périrent à Quiberon. Ce respectable vieillard mourut dans le mois de février 1820.

LUBIENIECKI (Stanislas), *Lubienicius*, gentilhomme polonais, né à Cracovie, en 1625, fut un des soutiens du *socinianisme*. Il n'oublia rien auprès des princes d'Allemagne pour le faire autoriser ou du moins tolérer dans leurs états; mais il n'y put réussir. Il était pasteur de Lublin, lorsqu'il fut obligé de se réfugier à Hambourg. Il mourut empoisonné en 1675, après avoir vu périr de même deux de ses filles, et fut enterré à Altona, malgré l'opposition des ministres luthériens. On a de lui : *Theatrum cometicum*, Amsterdam, 1668, 2 vol. in-fol. On y trouve l'histoire des comètes, depuis le déluge jusqu'en 1667. Une *Histoire de la réformation de Pologne*, Freistadt, 1685, in-8, fruit de ses préventions et de ses erreurs.

LUBIENSKI (Stanislas), évêque de Plesko, mort l'an 1660, à 68 ans, a publié un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Narratio profectionis in Sueciam Sigismundi III*; une dissertation intitulée : *De rebus silesiacis*; *De jure regni polonici ad rusicas et moscoviticis regiones*; *Vitæ plocensium episcoporum*, etc.

LUBIN (saint), né à Poitiers, de parents pauvres, devint abbé du monastère de Brou, puis évêque de Chartres en 544. Il mourut en 556, après avoir passé sa vie dans les exercices de la pénitence et dans la pratique des vertus.

LUBIN (Eilhard), philologue allemand, né à Werterstede, dans le comté d'Oldenbourg, en 1565, se rendit habile dans les langues grecque et latine. Il devint professeur de poésie à Rostock, en 1595, et on lui donna, 10 ans après, une chaire de théologie dans la même ville. Il mourut en 1621, à 56 ans, avec la réputation d'un bon humaniste et d'un mauvais théologien. On a de lui : des *Notes sur Anacréon*, *Juvénal*, *Perse*, *Horace*; *Antiquarivs*, in-12 et in-8 : c'est une interprétation assez claire et assez courte, par ordre alphabétique des mots vieux ou peu usités; un traité sur la nature et l'origine du mal, intitulé : *Phosphorus de causa prima et natura mali*, Rostock, 1596, in-8, et 1601, in-12. L'auteur y soutient qu'il faut admettre deux principes coéternels, savoir, *Dieu* et le *néant*; Dieu en qualité de bon principe, et le néant en qualité de mauvais principe. Il prétend que le mal n'est autre chose que la tendance vers ce néant, auquel

il applique ce qu'Aristote a dit de la matière première. Albert Grawer a réfuté cette extravagance dans son traité *De natura mali*. Une apologie du livre précédent, intitulé : *De causa peccati*, Rostock, 1602, in-4; des *Vers latins*, dans le tome 3 du recueil *Delicia poetarum germanorum*.

LUBIN (Augustin), savant religieux augustin, naquit à Paris en 1624. Il devint géographe du roi, et fut provincial de la province de France, puis assistant général des Augustins français à Rome. Il mourut dans le couvent des Augustins du faubourg Saint-Germain à Paris, en 1695, à 72 ans. L'esprit de retraite et l'amour de l'étude lui donnèrent le moyen d'enrichir la république des lettres de divers ouvrages. On a de lui : le *Mercuré géographique*, ou le *Guide des curieux*, Paris, 1678, in-12. Ce livre, qui fut recherché dans le temps, ne peut guère servir aujourd'hui. Des *Notes sur les lieux* dont il est parlé dans le *Martyrologe romain*, Paris, 1661, in-4; le *Pouillé des abbayes de France*, in-12; la *Notice des abbayes de l'Italie*, in-4, en latin; *Orbis augustinianus*, ou la notice de toutes les maisons de son ordre, avec quantité de cartes qu'il avait autrefois gravées lui-même, Paris, in-12; *Tabulæ sacræ geographicæ*, Paris, 1670, in-8. C'est un dictionnaire de tous les lieux de la Bible, qui est souvent joint à la Bible connue sous le nom de *Léonard*. Une *Traduction de l'histoire de la Laponie* de Scheffer, 1768, in-4, fig.; *Index geographicus*, sive in *Annales Usserianus tabulæ et observationes geographicæ*, publiées à la tête de l'édition d'Ussérius, faite à Paris, en 1675, in-fol. Tous ces ouvrages sont des témoignages de l'érudition du père Lubin. Il était versé dans la géographie ancienne et moderne, et dans l'histoire sacrée et profane. Ses livres ne sont pas écrits avec agrément, mais les recherches en sont utiles.

LUC (saint), évangeliste, était d'Antioche, métropole de Syrie, et avait été médecin. On ne sait s'il était juif ou païen de naissance. Il fut compagnon des voyages et de la prédication de saint Paul et commença à le suivre l'an 51, quand cet apôtre passa de la Troade en Macédoine. On croit qu'il prêcha l'Evangile dans la Dalmatie, les Gaules, l'Italie et la Macédoine, et qu'il mourut en Achaïe; mais on ne sait rien de certain ni sur le temps, ni sur le lieu de sa mort. Outre son *Evangile*, qu'il écrivit sur les Mémoires des apôtres, et dont le caractère est d'être plus historique, et de rapporter plus de faits que de préceptes qui regardent la morale, on a de lui les *Actes des apôtres*. C'est l'histoire de leurs principales actions à Jérusalem et dans la Judée, depuis l'Ascension de J.-C. jusqu'à leur dispersion. Il y rapporte les voyages, la prédication et les actions de saint Paul, jusqu'à la fin des deux années que cet apôtre demeura à Rome, c'est-à-dire jusqu'à l'an 65 de J.-C. : ce qui donne lieu de croire que ce livre fut composé à Rome. C'est un tableau fidèle des merveilleux accroissements de l'Eglise, et de l'union qui régnait parmi les premiers chrétiens. Il contient l'histoire de 50 ans, et saint Luc l'écrivit sur ce qu'il avait vu lui-même. Toute l'Eglise l'a toujours reconnu pour un livre canonique. Il est écrit en

grec avec élégance, la narration en est noble, et les discours qu'on y trouve sont remplis d'une douce chaleur. Saint Jérôme dit que « cet ouvrage, » composé par un homme qui était médecin de » profession, est un remède pour une âme malade. » Saint Luc est celui de tous les auteurs inspirés du nouveau Testament dont les ouvrages sont le mieux écrits en grec. Il y règne une simplicité et en même temps une grâce, une onction, que la littérature profane n'a jamais su rendre. La manière dont il a écrit l'histoire de J.-C., de ses actions et de sa doctrine, a, comme celle des trois autres évangélistes, ce caractère frappant de vérité, ce ton de persuasion et de conviction qui subjugué l'entendement et confond la philosophie la plus irréligieuse. « Dirons-nous, demande » J.-J. Rousseau, que l'histoire de l'Evangile est » inventée à plaisir ? Non, ce n'est pas ainsi qu'on » invente. Il serait plus inconcevable que plusieurs » hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il » ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais » des auteurs juifs n'eussent trouvé ce ton. Et l'E- » vangile a des caractères de vérité si grands, si » frappants, si parfaitement inimitables, que l'in- » venteur en serait plus étonnant que le héros. » (Voy. MARC.) On pense que c'est l'Evangile de saint Luc que saint Paul appelle *son Evangile* dans l'Épître aux Romains. L'Eglise célèbre la fête de cet évangéliste le 18 octobre. Saint Jérôme prétend qu'il demeura dans le célibat, et qu'il vécut jusqu'à 85 ans. Voyez dom Calmet, *Dictionnaire de la Bible*, Lardner et Mill.

LUC. Voy. LUCAS.

LUC (de). Voy. DELUC.

LUC (saint). Voy. ESPINAY.

LUCA. Voy. SIGNORELLI.

LUCA (Jean-Baptiste de), savant cardinal, natif de Venosa, dans la Basilicate, mort en 1685, à 66 ans, s'éleva à la pourpre par son mérite; car il était d'une naissance très-obscur. On lui doit : des *Notes* sur le concile de Trente; une *Relation* curieuse de la cour de Rome, 1680, in-4; une compilation étendue sur le droit ecclésiastique, en 12 vol. in-fol. Elle est intitulée : *Theatrum justitiæ et veritatis*. La meilleure édition est celle de Rome.

LUCAIN (Annæus-Marcus), *Lucanus*, poète latin, naquit à Cordoue en Espagne, l'an 58 de J.-C., d'Annæus Mela, frère de Sénèque le philosophe. Il vint à Rome de bonne heure, fut admis à la cour de Caligula, et s'y fit connaître par ses déclamations en grec et en latin. Plus tard Néron, charmé de son génie, le fit élever avant l'âge aux charges d'aigreur et de questeur. Cet empereur voulait avoir sur le Parnasse le même rang qu'il occupait dans le monde. Lucain eut la noble imprudence de disputer avec lui le prix de la poésie, et le dangereux honneur de le remporter. Les sujets qu'ils traitèrent étaient *Orphée* et *Niobé*. Lucain s'exerça sur le premier, et Néron sur le second. Cet empereur eut la douleur de voir son rival couronné sur le théâtre de Pompée. Il chercha toutes les occasions de mortifier le vainqueur, en attendant celle de le perdre. Elle se présenta bientôt. Lucain, irrité contre son persécuteur, entra dans la conjuration

de Pison, et fut condamné à mort. Toute la grâce que lui fit le tyran fut de lui donner le choix du supplice. Il se fit ouvrir les veines dans un bain chaud, et prononça, dit Tacite, dans ses derniers moments, les vers de sa *Pharsale* qu'il avait faits sur un soldat qui était mort de la sorte; mais ce sang-froid ne répond guère aux efforts qu'il fit pour se conserver la vie. Il accusa sa mère, et rejeta sur elle tous les complots. Il est difficile de concilier cette lâcheté avec les sentiments élevés que ses ouvrages respirent : mais on sait que les leçons des philosophes ne sont pas toujours d'accord avec leurs actions. Il expira l'an 65 de J.-C. « Telle fut, » dit un philosophe, la fin tragique de Lucain, » qu'une vaine dispute pour un laurier stérile » avança; car peut-être n'eût-il jamais conspiré » contre Néron, si le tyran n'eût pas eu la folie » de joindre à ses autres fureurs celle de vouloir » être bel-esprit. Mais ce qui doit étonner, c'est » que les juges, malgré la terreur et la crainte » qu'il inspirait, aient eu le courage de déclarer » mauvais ses vers, en couronnant ceux de son » rival. » De tous les ouvrages que Lucain a composés, il ne nous reste que sa *Pharsale*, ou la *Guerre de César et de Pompée*, poème épique. Lucain n'a pas osé s'écarter de l'histoire dans ce poème, et par là il l'a rendu sec et aride. En vain veut-il suppléer au défaut d'invention par la grandeur des sentiments; il est fort souvent tombé dans l'enflure, dans le faux sublime et dans le gigantesque. César et Pompée y sont quelquefois petits à force d'y être grands. Ce poète n'emploie ni la poésie brillante d'Homère, ni l'harmonie de Virgile. Mais s'il n'a pas imité les beautés du poète grec et du latin, il a aussi des traits qu'on chercherait vainement dans l'Iliade et dans l'Enéide. Au milieu de ses déclamations ampoulées, il offre des pensées mâles et hardies, des maximes sages et profondément réfléchies. Lucain périt à l'âge de 27 ans : il était désigné consul pour l'année suivante. La 1^{re} édition de Lucain est de Rome, 1469, in fol.; l'édition *cum variis lectionibus* est de Leyde, 1669, in-8 : celle de Leyde, 1728, en 2 vol. in-4, est plus estimée que celle de 1740; mais toutes les cèdent à l'édition de Strawberry-Hill, 1767, in-4, gr. pap. Il y en a une jolie édition de Paris, Barbou, 1767, in-12. Brébeuf a traduit la *Pharsale* en vers français et il ne fallait pas moins que l'imagination vive et fougueuse de ce poète pour rendre les beautés et les défauts de l'original. Marmontel et Masson en ont donné deux versions en prose : l'une en 1768, 2 vol. in-8, et l'autre en 1766, 2 vol. in-12. Le ch. de Laurès a publié en 1770 une traduction ou plutôt une imitation de Lucain en vers, in-8, et Amar une en prose en 1816. Enfin une traduction de la *Pharsale*, par MM. Philartète Charles, Guerlon et Courtaud-Diverneresse, 1855-56, 2 vol. in-8, fait partie de la *Bibliothèque lat. franç.* de Panckoucke. La *Pharsale* de Lucain a été traduite en italien par Meloncelli, Rome, 1707, in-4, et par Cristoforo Borella, Pise, 1804, 2 vol. in-4; en espagnol par D. Juan de Jauregui, Madrid, 1684, in-4; en anglais par Nic. Rowe, Londres, 1708, in-fol.

LUCANUS. *Voy.* OCCELLUS.

LUCAR. *Voy.* CYRILE LUCAR.

LUCAS. *Voy.* LUCA.

LUCAS DE LEYDE, peintre et graveur, né en 1494, apporta en naissant un goût décidé pour la peinture, et il le perfectionna par une grande application. A 12 ans, il fit un tableau estimé des connaisseurs. Ses talents lui acquirent l'estime de plusieurs artistes, et particulièrement d'Albert Durer, qui vint exprès en Hollande pour le voir. S'étant imaginé, au retour d'un voyage de Flandre, qu'on l'avait empoisonné, il passa ses six dernières années dans un état languissant, et presque toujours couché. Il ne cessa pas pour cela de peindre et de graver : *Je veux*, disait-il, *que mon lit me soit un lit d'honneur*. Il mourut en 1533, à 39 ans. Ses figures ont beaucoup d'expression, ses attitudes sont naturelles, et il a un bon ton dans le choix de ses couleurs ; mais il n'a pas jeté assez de variété dans ses têtes ; ses draperies ne sont pas bien entendues, son dessin est incorrect, et son pinceau n'est pas assez moelleux.

LUCAS TUDENSIS, ou LUC DE TUY, écrivain du xiii^e siècle, ainsi nommé parce qu'il était diacre, puis évêque de Tuy en Galice, fit divers voyages en Orient et ailleurs, pour s'informer de la religion et des cérémonies des différentes nations. Il composa à son retour : un ouvrage *contre les Albigeois*, écrit d'une manière exacte et judicieuse, imprimé à Ingolstadt en 1612, et qui se trouve dans la Bibliothèque des Pères ; une *Histoire d'Espagne*, depuis Adam jusqu'en 1256 ; la *Vie de saint Isidore de Séville*, composée l'an 1256, insérée dans Maillon.

LUCAS BRUGENSIS (François), ou LUC DE BRUGES, licencié en théologie à Louvain, et doyen de l'église de Saint-Omer, mourut en 1619, à 70 ans. Il possédait les langues grecque, hébraïque, syriaque et chaldaïque. On a de lui : *l'Itinéraire de J.-C.*, tiré des quatre évangélistes ; *Commentaires sur les Evangiles* ; *Usage de la Paraphrase chaldaïque de la Bible* ; *Remarques sur les corrections les plus notables des Bibles latines* ; *Notes critiques sur les exemplaires des Bibles latines et les variantes*,... *sur les variantes des Evangiles*, tant du texte grec que du latin. Tous ces ouvrages, imprimés plusieurs fois séparément, ont été recueillis avec ordre à Leyde, 1712, 5 vol. in-fol. ; des *Concordances de la Bible* selon la Vulgate de Sixte V. Hubert Phalésius, bénédictin de l'abbaye d'Aflighem, mort en 1638, dans le Brabant, l'avait corrigée et augmentée, et une meilleure édition en fut donnée à Anvers, en 1642, in-fol. Mais la plus estimée est celle de Cologne, 1684, in-8 (1). Hugues de Saint-Cher est l'inventeur de cet ouvrage si utile pour trouver sans peine tel passage de l'Ecriture que l'on souhaite ; *Instructions pour les confesseurs* ; des *Sermons* et *Oraisons funèbres*, Anvers, in-8.

LUCAS (Paul), né à Rouen en 1664, d'un marchand de cette ville, eut dès sa jeunesse une in-

clination extrême pour les voyages, et il la satisfît dès qu'il put. Il parcourut plusieurs fois le Levant, l'Egypte, la Turquie et différents autres pays. Il en rapporta un grand nombre de médailles et d'autres curiosités pour le cabinet du roi de France, qui le nomma son antiquaire en 1714, et lui ordonna d'écrire l'histoire de ses voyages. Louis XV le fit partir de nouveau pour le Levant en 1725. Lucas revint avec une abondante moisson de choses rares, parmi lesquelles on distingua quarante manuscrits pour la bibliothèque du roi, et deux médailles d'or très-curieuses. Sa passion pour les voyages s'étant réveillée en 1756, il partit pour l'Espagne, et mourut à Madrid l'année d'après, après huit mois de maladie. Les relations de ce célèbre voyageur sont en 7 vol. Son *Voyage au Levant*, en 1699, Paris, 1704, est en 2 tom. in-12, qui se relient en un. Son *Voyage dans la Turquie, l'Asie, la Syrie, la Palestine, la haute et basse Egypte*, en 1704, parut à Paris, 1719, 3 vol. in-12. Son *Voyage dans la Grèce, dans l'Asie-Mineure, dans la Macédoine et dans l'Afrique*, fait en 1714, fut publié à Rouen, 1724, 5 vol. in-12. On assure que ces voyages ont été mis en ordre par différentes personnes : le premier, par Beaudelot de Dairval ; le deuxième, par Fourmont l'aîné ; et le troisième, par l'abbé Bannier. Ils sont passablement écrits et assez amusants pour ceux qui, dans ces sortes d'ouvrages, ne cherchent ni la vérité ni la vraisemblance. Dans les choses même que le voyageur était le plus à même de vérifier, il n'a mis ni discernement ni exactitude.

LUCAS (Richard), théologien anglais et docteur d'Oxford, né en Ecosse, mourut en 1715, âgé de 76 ans. On a de lui des *Sermons*, une *Morale* sur l'Evangile, des *Pensées chrétiennes*, le *Guide des cieux*, et d'autres ouvrages en anglais.

* LUCAS (Jean-André-Henri), naturaliste, né en 1780 à Paris, mort dans la même ville le 6 février 1823, était fils d'un conservateur du muséum : élevé dans cet établissement, il s'occupa de bonne heure de minéralogie et contribua beaucoup à faire disposer d'une manière plus avantageuse pour l'étude les différents échantillons de ce vaste cabinet. Il fit dans l'intérêt de la science un voyage en Italie, d'où il rapporta des morceaux très-précieux du Vésuve et de l'Etna. On doit à Lucas un *Tableau méthodique des espèces minérales*, 1806, 1812, 2 vol. in-8, travail utile dont Haüy porta un jugement avantageux. C'est à lui qu'on est redevable des améliorations qu'a reçues la partie de *Minéralogie* dans la seconde édition du *Dictionnaire d'histoire naturelle*, par Déterville, et il a fourni plusieurs articles au *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, dont le 8^e vol. contient une *Notice* sur sa vie.

* LUCAS (Jean-Paul), peintre, né à Toulouse où il mourut en 1808, fut un artiste médiocre, mais passionné pour les arts. Toulouse lui doit la formation de son musée ; et on doit lui savoir gré du courage éclairé qu'il déploya contre le vandalisme brutal de quelques conventionnels délégués dans le départ. de la Haute-Garonne, qui voulaient anéantir des chefs-d'œuvre, sous prétexte qu'ils consacraient le souvenir de la superstition et de la féodalité. On

(1) Toutes les éditions des *Concordances de la Bible* ont été surpassées par celle de M. F.-P. Dutripou, Paris, 1836, très-gr. in-4.

a de ce peintre, *Catalogue historique et critique des tableaux et autres monuments des arts du Musée de Toulouse*, 3^e édit., 1806, et *Précéptes sur la manière d'apprendre à dessiner*, 1804, in-8.

* LUCAS (François), sculpteur, frère du précédent, né à Toulouse en 1756, mort dans la même ville en 1815, obtint le grand prix en 1761, et fut en 1764 nommé professeur de sculpture. Passionné pour les antiquités, il réunit dans une des salles de l'académie autant qu'il put de figures moulées, et y joignit une nombreuse suite de médailles et de figures qu'il avait rapportées d'Italie, dont il forma un cabinet très-curieux. Cet artiste laborieux a exécuté en terre cuite, en plâtre, en bois et en plomb, plus de 150 statues ou bas-reliefs, parmi lesquelles nous citerons les *Adorateurs*, le *Mausolée Puyvert*, la ville de Toulouse, et l'*Occitanie*, deux statues colossales, et surtout la *Jonction des deux mers*, grand bas-relief.

* LUCCARI (Jean), jésuite, né à Raguse en 1629, s'était rendu célèbre pour son goût pour la bonne littérature et par son éloquence. Il fut longtemps professeur au collège romain, et compta parmi ses élèves des personnages illustres, entr'autres le cardinal Tolomei, et Jean-Franç. Albani, depuis pape sous le nom de Clément XI. On a de lui plusieurs discours éloquents dont les principaux sont : les *Oraisons funèbres en latin du card. Lugo*, prononcée dans l'église de la maison professe, Rome, 1660 (*voy. Lugo*); et du card. Marie-Ant. Franciotti, 1666; *Stanislas Kotska, drama sacrum*, Rome, 1709. Le P. Luccari mourut cette même année, à 80 ans.

LUCCHESINI (Jean-Vincent), savant prélat de Lucques où il était né en 1660, fut secrétaire des papes Clément XI et Benoît XIV, et mourut à Rome, en 1744, âgé de plus de 80 ans. On a de lui : une *Histoire* de son temps, estimée en Italie, dit l'abbé Lenglet, et qui le serait ailleurs si elle était connue. Elle a paru à Rome, en 1723, 3 vol. in-4. Une *Traduction* en latin des Oraisons de Démosthènes.

* LUCCHESINI (le marquis Jérôme), né en 1752, à Lucques, d'une famille patricienne, étant venu à Berlin, plut à Frédéric le Grand, qui le nomma son bibliothécaire et l'admit dans son intimité. A la mort de ce prince, le nouveau roi l'envoya comme son ambassadeur à Varsovie, où il se conduisit avec beaucoup de dextérité. En mars 1790, il réussit à conclure un traité d'alliance entre la Prusse et la Pologne, et trois mois après il assista aux conférences de Reichenbach, dont le but était de ménager entre l'Autriche et la Porte un traité de paix qui fut conclu l'année suivante à Schistowe. De retour à Varsovie, il quitta cette ville au moment de l'entrée des troupes prussiennes dans la Grande-Pologne, et suivit le roi dans son expédition contre la France. En janvier 1795, nommé ministre à Vienne, il accompagna ensuite le roi vers le Rhin, et le 24 juin, signa devant Mayence le traité d'alliance offensive et défensive entre la Prusse et l'Angleterre. L'année suivante il suivit encore le roi en Pologne et continua d'être mêlé à toutes les négociations avec l'Autriche. Il vint, en 1802, à Paris, comme plénipotentiaire. A l'époque

du couronnement de Napoléon comme roi d'Italie, il se rendit à Milan pour lui remettre l'ordre de l'Aigle-Noir, au nom du roi de Prusse. Envoyé de nouveau comme plénipotentiaire à Paris, il en partit en 1806, pour une mission secrète relative aux négociations commencées par le comte d'Haugwitz. Lorsque la Prusse eut déclaré la guerre à la France, Lucchesini se retira à Lucques, et devint chambellan de la princesse Elisa. A la chute de l'empire il vint habiter Florence où il mourut le 19 octobre 1823.

* LUCCHESINI (César), frère du précédent, né à Lucques, en 1756, s'occupait avec succès d'études littéraires, lorsqu'il fut, en 1798, député par ses compatriotes au Directoire, pour garantir leur petite république de l'invasion des armées. Le peu de succès de cette démarche le fit renoncer à toute espèce de fonctions publiques, pour se livrer à la culture des belles-lettres, et surtout de la philologie, science dans laquelle il s'était fait un nom. Ses ouvrages, sur des sujets très-variés, s'élevèrent au nombre de 102. Nous citerons : *Essai d'un vocabulaire de la langue provençale*; *Institution d'économie civile*; *Essai sur l'Histoire du théâtre italien dans le moyen âge*, 1788; *Lettre à Micali sur quelques passages d'Homère*, 1819; *Origine du Polythéisme*; *Histoire littéraire du duché de Lucques*; *Des sources des langues anciennes et modernes*. Lucchesini mourut dans sa ville natale, le 16 mai 1852.

LUCCHI. *Voy. LUCHI.*

LUCE, pape. *Voy. LUCIUS.*

* LUCE DE LANCIVAL (Jean-Charles-Julien), littérateur, né en 1766 à Saint-Gobin, en Picardie, fit d'excellentes études à Paris, au collège de Louis le Grand. Etant en rhétorique, il composa sur la mort de l'impératrice Marie-Thérèse, un poème latin qui lui valut de la part de Frédéric II, roi de Prusse, une lettre et un présent. Peu de temps après, Joseph II lui accorda une pension. De tels encouragements fortifièrent la verve du jeune poète, qui avait fait de Virgile et de Stace ses auteurs favoris, et il donna encore un poème latin sur la paix de 1785 (*De pace carmen*), 1784, in-4. En 1785 parut son poème sur le Globe. Le talent que révélaient ces ouvrages, lui valut, à l'âge de 22 ans, la chaire de rhétorique au collège de Navarre. Il s'attacha, en 1787, à M. de Noë (*voy. ce nom*), évêque de Lescar, qu'il suivit dans son diocèse, en qualité de grand-vicaire; il avait 28 ans quand on fut obligé de lui couper une jambe; et cet accident si grave ne lui fit rien perdre de sa gaieté. Il renonça, pendant la terreur, à son ministère, et passa cette phase sanglante de la révolution dans la retraite, occupé de littérature et de poésie. A la réorganisation de l'université, il fut nommé professeur de belles-lettres dans un lycée de Paris et soutint sa réputation d'orateur par les discours qu'il prononça dans les cérémonies publiques. Cependant il était en proie à des maux cruels qu'il souffrait avec courage. Sa tragédie d'*Hector* lui valut la croix de la légion-d'honneur avec une pension de 6,000 fr. Dans le concours qui fut ouvert pour célébrer le mariage de l'empereur avec Marie-Louise, il rem-

porta le prix. Il était sur son lit de mort, lorsqu'on lui apporta la couronne de laurier. Il expira le lendemain, 17 août 1810, à 44 ans. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 1826, 2 vol. in-8, précédées d'une notice sur l'auteur par Colin de Plancy. On y distingue *Achille à Seyros*, poème imité de l'Achilleïde de Stace : six tragédies; celle d'*Hector*, de laquelle on a dit qu'elle était véritablement homérique et puisée tout entière dans l'Illiade, est la seule qui soit restée au théâtre. M. Villemain, l'un de ses élèves, a publié une notice sur Lancelotti, dans le *Magasin encyclopédique*, 1810, tome 5. (Voy. Noë de).

LUCENA (Jean), jésuite, né dans le Portugal, l'an 1565, mort en 1600, à 35 ans, se rendit célèbre par ses sermons. Il a laissé l'*Histoire des missions* de sa société dans les Indes, avec la *Vie* de saint François-Xavier. Cet ouvrage a été traduit du portugais en latin et en espagnol.

LUCENA (Louis de), né à Guadalaxara, dans la Nouvelle-Castille, docteur en médecine, florissait dans le xvi^e siècle. Il employa plusieurs années à faire de longs voyages pour étudier la nature. Après diverses courses, il se rendit à Toulouse, où il exerça la médecine. Ce fut dans cette ville qu'il écrivit son traité *De tuenda, præsertim à peste, integra valetudine, deque hujus morbi remediis*, imprimé en 1525, in-4. L'auteur mourut à Rome en 1552, âgé de 61 ans.

* LUCET (Jean-Claude), avocat, né en 1755 à Pont-de-Veyle en Bresse, où son père exerçait l'état de boulanger, vint de bonne heure à Paris, étudia le droit civil et canonique et ne tarda pas à se faire une réputation au barreau. Plusieurs personnages importants lui donnèrent leur confiance; mais accusé de malversations, et ne pouvant supporter l'idée du déshonneur, il mit fin à sa vie, le 11 juin 1806, à Vanvres. Les sentiments religieux qu'il professe dans ses ouvrages rendent cette détermination inexplicable : il est à croire que sa raison avait été entièrement aliénée. On a de lui : *Principes du droit canonique universel*, 1789, in-4. Cet ouvrage lui valut, dit-on, une place dans les bureaux du ministre de la justice; *La religion catholique est la seule vraie, et la seule qui réponde à la dignité et aux besoins de l'homme; lettres sur différents sujets relatifs à l'état de la religion en France*, in-8; *Principes de décision contre le divorce; De la nécessité et des moyens de défendre les hommes de mérite contre les calomnies et les préjugés injustes*, Paris, 1805, in-8 (publié sous le nom de Couet); *L'enseignement de l'Eglise catholique sur le dogme et la morale, recueilli de tous les ouvrages de Bossuet, en conservant partout son style noble et majestueux*, Paris, 1804, 6 vol. in-8. Cet ouvrage, précédé d'une *Vie* de Bossuet et d'une analyse raisonnée de ses ouvrages, n'est point exempt de partialité. On a remarqué, entre autres choses, qu'en donnant un article de l'*Enseignement de l'Eglise* sur le molinisme, il se garde bien de donner celui qui regarde le jansénisme.

* LUCHET (Jean-Pierre-Louis, marquis de), littérateur, né à Saintes le 15 janvier 1740. D'abord officier de cavalerie, il quitta l'état militaire, et se

mit à la tête d'une exploitation de mines. Malheureux dans ses spéculations, il s'enfuit à Lausanne, et y fonda, en 1776, un journal qui ne put se soutenir. Devenu bibliothécaire du landgrave de Hesse-Cassel et directeur de son théâtre français, il concourut à former la société des antiquités de Cassel qui le choisit pour son secrétaire. En 1788, il se rendit en Prusse, où il obtint du prince Henri une pension de 2000 écus. Rentré en France à l'approche de la révolution, il y rédigea le *Journal de la ville* qu'il data bizarrement de Charenton, et mourut à Paris en 1792. Parmi ses nombreux ouvrages, presque tous très-médiocres, on citera : l'*Histoire de l'Orléanais*, Amsterdam (Paris), 1766, in-4; *Histoire littéraire de Voltaire*, 1782, 6 vol. in-8; *Essai sur la secte des illuminés*, 1789, in-8, etc.

* LUCHI (Michel-Ange), cardinal, né à Brescia le 20 août 1744, embrassa l'institut de Saint-Benoît, dans la congrégation du Mont-Cassin, et s'y distingua par sa piété et son goût pour les études savantes. Il professa plusieurs années la philosophie et la théologie dans les monastères de son ordre. Quoique son penchant le portât plus particulièrement vers le travail du cabinet, il fut obligé d'accepter divers emplois dans sa congrégation. Pie VII, comme lui religieux du Mont-Cassin, devenu pape, le créa cardinal le 25 février 1801. Ce prélat mourut l'année suivante, le 29 septembre, dans son abbaye de Sublac, à 58 ans. On a peine à concevoir qu'une vie aussi courte ait pu suffire à ses immenses travaux. Il a laissé manuscrits 195 ouvrages, dont 74 en grec, et 119 en latin sur des matières d'érudition, de critique, de théologie et de morale. Il les a légués par son testament au pape, qui les a fait déposer dans la bibliothèque du Vatican. Luchi avait le projet de publier une nouvelle *Bibliothèque Polyglotte*, qui, d'après son plan, aurait formé 50 vol. in-fol. Outre la meilleure édition des œuvres de Fortunat (voy. VENANCE-FORTUNAT), il a publié : *Appiani Alexandrini et Herodiani selecta græcæ et lat.*, Rome, 1785, et plusieurs *Dialogues grecs*, imprimés à Florence.

* LUCHI (Bonaventure), cordelier, oncle du précédent, né à Brescia le 16 août 1700, professa la philosophie à Vérone, à Vicence et à Padoue. Après avoir occupé 6 ans la chaire de théologie à Milan, il fut nommé secrétaire du général de son ordre, et lecteur au collège de la Sapience. Clément XIII qui appréciait ses rares talents, sa piété et ses autres vertus, songeait à faire Luchi cardinal; mais dès lors un parti puissant, qui méditait la destruction des jésuites, lui fit préférer Ganganelli, dont on connaissait les dispositions. Il eut le chapeau, et, quand il fut pape, réalisa les espérances qu'on avait conçues de sa complaisance. (Voy. CLÉMENT XIV.) Le père Luchi mourut à Padoue en janvier 1785. Parmi ses nombreux ouvrages, on distingue : *Spinosismi syntagma ad instauranda studia metaphysica, propositum anno 1750; Dissertationes duæ de nuditate protoplastorum et de serpente tentatore*, Padoue, 1755. Dans la première de ces dissertations, l'auteur combat Spinosa et Leclerc; dans la seconde, Grotius et Spencer. *Istruzione pratica sopra*

le regole e costituzioni di S. Francesco d'ell ordine de Minori conventuali, Venise, 1758 ; De traiectione maris Idumæi, de sacrificiorum origine et ritu, dissertationes due habitæ in gymnasio patavino, Padoue, 1759.

LUCIDO. Voy. LUCIUS JEAN.

LUCIDUS (Jean), surnommé *Samotheus* ou *Samosathenus*, se distingua dans le ^{xv}e siècle par ses progrès dans les mathématiques. On a de lui plusieurs ouvrages de chronologie en latin : *De emendatione temporum* ; *Epitome emendationis calendarii romani*, etc.

LUCIE ou LUCE (sainte), vierge célèbre dans l'histoire de l'église de Sicile, souffrit le martyre à Syracuse vers l'an 504, sous l'empire de Dioclétien, en prédisant la prochaine tranquillité de l'Eglise, qui eut effectivement lieu après la mort des tyrans et le triomphe de Constantin. Sigebert de Gemblours dit que l'empereur Othon I^{er} fit porter son corps à Metz, où il est honoré dans l'église de St.-Vincent. Les savants ne sont pas tous disposés à reconnaître les actes de cette sainte pour authentiques, quoiqu'ils soient anciens, puisque saint Adhelme, qui vivait dans le ^{vi}e siècle, les a cités. (Voy. les *Acta sincera sanctæ Lucie V. M. ex codice græco primum edita et illustrata, opera et studio Joannis de Joanne Tauromenitani*, Palerme, 1661, 1758, in-8.) Quelque rigueur de critique qu'on puisse exercer à cet égard, il sera toujours vrai que le culte de sainte Lucie, l'idée générale de sa foi et de ses vertus, ont des fondements très-solides, puisque son nom se trouve dans le canon de la messe, pièce de la plus haute antiquité, avec ceux des saints les plus illustres des premiers siècles. Voy. sainte CATHERINE, saint ROCH.

LUCIEN, célèbre sophiste grec, né à Samosate en Syrie, dans une condition médiocre, vécut, selon l'opinion la plus générale, depuis environ l'an 120 de J.-C., jusqu'à l'an 198 ou environ. Il fut mis entre les mains d'un de ses oncles, habile sculpteur ; mais, ne se sentant aucune inclination pour l'art de son parent, il cassa la première pierre qu'on lui mit entre les mains. Il embrassa la profession d'avocat ; aussi peu propre à la chicane qu'au ciseau, il se consacra à la philosophie et à l'éloquence. Il les professa à Antioche, dans l'Ionie, en Grèce, dans les Gaules et l'Italie. Athènes fut le théâtre où il brilla le plus longtemps. Commode le nomma greffier du préfet d'Egypte. Lucien demeura longtemps à Rome, et les vices de cette ville lui inspirèrent sa satire intitulée *Nigrinus*. Les ouvrages qu'il écrivit pendant le temps qu'il exerça la profession de rhéteur, furent : les deux *Phalaris*, le *Tyrannicide*, le *Médecin déshérité par son père*, les *Dipsades*, *Zeuxis*, les *Cygnés*, *Hésiode*, *Hérodote*, les *Bains d'Hippias*, *Bacchus*, *Hercule*, le *Scythe*, l'*Eloge de la Patrie*, l'*Eloge de la Mouche*, etc. A quarante ans, il renonça à l'art frivole des rhéteurs, et se livra au pyrrhonisme, qu'il porta à l'extrême. Il écrivit alors les *Dialogues des Dieux et des Morts*, *Timon*, le *Jupiter tragique*, le *Jupiter confondu*, *Charon*, les *Ressuscités*, l'*Assemblée des Dieux*, *Ménippe*, le *Coq*, les *Lapithes*, les *Vieux*, les *Sectes à l'encan*, les *Dialogues des Courtisanes*,

l'*Ane*, la *Manière d'écrire l'histoire*, traité dédié aux gens de lettres ; les *Littérateurs à la solde des grands*, *Charidème* ; le *Pérégrinus* et le *Philopatris* ont été mis à l'*index*, etc. Il avait vécu à Athènes avec le vieux philosophe Démonax, et il y fut témoin de l'action du cynique Pérégrinus, apostat du christianisme, qui se brûla publiquement aux jeux olympiques, l'an 165 de J.-C. Suidas rapporte que Lucien mourut dévoré par les chiens, en punition de ce qu'il avait plaisanté sur J.-C. ; mais le silence des auteurs contemporains peut rendre cette anecdote douteuse. Selon M. Boissonnade, Lucien serait mort de la goutte, et cette opinion est appuyée sur des raisons très-plausibles. On croit qu'il mourut sous l'empereur Albin, dans un âge fort avancé. Les divers ouvrages de Lucien sont écrits dans un style naturel, vif, plein d'esprit et d'agrément. Il fait éprouver ces sensations vives et agréables que produisent la simplicité fine et l'enjouement naïf de la plaisanterie attique. Lucien est principalement connu par ses *Dialogues des morts*. Il y peint, avec autant de finesse que d'enjouement, les travers, les ridicules et la sottise des philosophes, qui affectent de mépriser les richesses et les honneurs, tandis qu'ils sont dévorés de cupidité et d'orgueil ; qui ne parlent que de vertu et de grandeur d'âme, tandis que l'on ne connaît rien de plus lâche ni de plus vicieux parmi les hommes. « Pour comble d'absurdité, dit-il, je vis, » en suivant mes philosophes dans les détails de » leur vie, que leur conduite était partout en con- » tradiction avec leurs principes. Ceux qui parlent » le plus du mépris des richesses sont aussi les » plus intéressés ; on les voit tous les jours prêter » à usure et se plaindre sans cesse de leurs débi- » teurs. Ils n'enseignent que pour de l'argent, et » la soif de l'or les rend capables des dernières » bassesses. D'autres, en affectant la plus grande » indifférence pour la gloire, n'ont qu'elle en vue » dans tous leurs travaux. Tels déclament en public » contre la volupté, qui, dans le secret de leur » vie, en sont les esclaves les plus soumis. » Lucien insiste particulièrement sur l'ignorance et les incertitudes qu'il avait observées dans ceux qui se donnaient pour *précepteurs du genre humain*, et qui n'ont jamais pu s'accorder un moment dans les questions les plus intéressantes sur l'origine, le gouvernement et la destination du monde. « L'incertitude et le doute accompagnèrent les pre- » miers pas que je fis dans la connaissance de ce » que les philosophes appellent *le monde*. Je ne » pouvais concevoir ni par qui ni comment il » avait pu être formé, quel avait été son com- » mencement et quelle serait sa fin. Ce fut bien » pis encore, lorsque je vins à examiner en détail » chacune des parties qui le composent. Le hasard » seul me paraissait avoir présidé à la disposition » des étoiles, jetées en apparence sans ordre et » sans dessein dans les espaces du ciel ; la matière » et la nature du soleil excitaient vivement ma » curiosité ; les phases de la lune et la vicissitude » de ses différents aspects étaient à mes yeux des » merveilles aussi étonnantes qu'incompréhén- » sibles. La splendeur étincelante des éclairs, le

» bruit éclatant du tonnerre, la pluie, la neige et
 » la grêle qui se forment sur nos têtes : tout cela
 » était pour moi autant de mystères inexplicables,
 » et dans lesquels je désespérais de pénétrer jamais
 » sans quelque secours. Pour sortir de cet état
 » d'ignorance et de perplexité, je crus n'avoir rien
 » de mieux à faire que de recourir aux philo-
 » sophes. Persuadé qu'ils étaient les dépositaires
 » de toutes les vérités, et qu'ils dissiperaient mes
 » doutes sur ces divers sujets, je m'adressai à ceux
 » d'entre eux que je crus les plus habiles. Je jugeai
 » de leur mérite à la gravité de leur extérieur, à la
 » pâleur de leur visage, et à la longueur de leur
 » barbe; marques infaillibles, selon moi, de la
 » profondeur et de la sublimité de leurs connais-
 » sances. Lorsque je me fus mis entre leurs mains,
 » il fallut convenir du prix, qui n'était pas mo-
 » dique; encore m'obligea-t-on d'en payer la
 » moitié d'avance, avec promesse d'acquitter le
 » reste quand le cours des leçons serait fini. Je
 » voulus d'abord être instruit de tous les contes
 » qu'ils nous font sur ce qui se passe dans le ciel,
 » et savoir comment ils s'y prennent pour nous
 » expliquer l'ordre établi dans l'univers. Quel fut
 » mon étonnement, lorsque mes doctes maîtres,
 » bien loin de dissiper ma première incertitude,
 » me plongèrent dans un aveuglement mille fois
 » plus grand encore! J'avais tous les jours les
 » oreilles rebattues des grands mots de *principes*,
 » de *fin*, de *atomes*, de *vide*, de *matière*, de *formes*.
 » Ce qu'il y avait de plus insupportable pour moi,
 » c'est que chacun d'eux, en m'enseignant préci-
 » sément le contraire de ce que m'avaient dit les
 » autres, exigeait que je n'eusse confiance qu'en
 » lui seul, et me donnait son système comme le
 » seul bon. » Ces portraits, et beaucoup d'autres
 » que Lucien fait des anciens philosophes, sont re-
 » marquables par leur ressemblance avec ceux que
 » J.-J. Rousseau a tracés des philosophes modernes,
 » et prouvent que la fausse sagesse est la même dans
 » tous les temps. Un autre objet des critiques de
 » Lucien était les dieux du paganisme, et les délires
 » de cette religion absurde. Mais cette partie de ses
 » ouvrages est bien moins intéressante et moins
 » originale; les chrétiens ayant déjà fait avant lui
 » presque toutes les observations sur les extrava-
 » gances de la mythologie. Cette lecture peut même
 » faire de très-mauvaises impressions sur des esprits
 » superficiels. Le satirique confond le vrai et le faux,
 » le bon et le mauvais, et donne à ses sarcasmes
 » une étendue qui compromet les vérités les plus
 » respectables. Les chrétiens, en démolissant le mon-
 » strueux édifice du paganisme, le remplaçaient par
 » un bâtiment auguste, solide et excellentement assorti
 » dans toutes ses parties. Lucien ne sait que détruire,
 » et laisse son lecteur dans un désert qui ne diffère
 » presque point d'un néant parfait. On remarque
 » aussi que ce Grec érige en héros des misérables
 » que la police de nos villes ne souffrirait point dans
 » les rues (*voy. DÉMONAX*); Lucien lui-même s'est
 » assuré une place parmi eux; il ne respecte ni la
 » bienséance ni la pudeur. Son goût pour l'épicu-
 » risme paraît par l'éloge qu'il fait d'Epicure, en
 » l'appelant un homme digne d'être placé sur les au-

*tels, un esprit divin, un sage qui a mis dans les
 routes de la vraie sagesse et du vrai bonheur tous
 ceux qui ont écouté ses leçons.* Il n'a point écrit
 expressément contre le christianisme; mais il a
 horriblement maltraité et J.-C. et ses adorateurs,
 dans son récit de la mort de Pérégrin, qu'il sup-
 pose très-faussement avoir joué un grand rôle
 parmi les chrétiens. Il est difficile de comprendre
 après cela comment quelques savants ont pu croire
 qu'il a été chrétien lui-même. Le dialogue intitulé
Philopatris, sur lequel ils fondent son prétendu
 christianisme, ne peut avoir été fait par Lucien.
 L'auteur de cet ouvrage, écrit sur la fin du pre-
 mier siècle, dit qu'il avait vu saint Paul, et qu'il
 avait reçu de lui le baptême; ce qui ne convient
 pas à Lucien, qui florissait sous Marc-Aurèle, et
 qui mourut un siècle après saint Paul. (*Voy. les
 Notes de la dernière édition de Lucien à Amsterdam*,
 et une savante *Dissertation* de Conrad Gesner.) Les
 ouvrages de Lucien ont été traduits dans plusieurs
 langues, en allemand, par Wieland, en anglais,
 par Franklin, en italien, par Gozzi. D'Ablancourt
 en a donné une version française, Amsterdam,
 1709, 2 vol. in-8; mais quiconque ne les connaît
 que par cette version lâche, infidèle et tronquée,
 ne peut en avoir qu'une très-fausse idée. L'abbé
 Massieu en a donné une meilleure, Paris, 1761, 6 vol.
 in-12, effacée cependant par celle qui a paru en
 1788 avec des *notes* historiques et critiques, par
 Belin de Ballu, Paris, 6 vol. in-8. Les éditions les
 plus recherchées des ouvrages de Lucien sont :
 celles de Paris, 1615, in-fol. en grec et en latin,
 par Bourdelot; d'Amsterdam, 1687, 2 vol. in-8,
cum notis variorum; et de la même ville, 1743,
 3 vol. in-4, auxquels il faut joindre un *Index*,
 Utrecht, 1746, in-4; de Deux-Ponts, 1789-91, 10 vol.
 in-8. Voyez la *Bibliothèque de Fabricius* et la *Pré-
 face* de Belin de Ballu.

LUCIEN (saint), prêtre d'Antioche et martyr,
 né à Samosate, exerça d'abord le sacerdoce à Nico-
 médie. Il évita la fureur de la persécution de Dio-
 clétien; mais ayant été dénoncé par un prêtre
 sabellien, il fut conduit devant Maximin, surnommé
Dada. Au lieu de blasphémer la religion chrétienne,
 comme on voulait le lui persuader, il composa
 pour sa défense une *Apologie* éloquentes. Maximin
 le fit tourmenter de plusieurs manières, mais
 n'ayant pu ébranler sa foi, il le fit noyer (selon
 quelques-uns, décapiter), le 7 janvier 312. L'illustre
 martyr emporta au tombeau une grande répu-
 tation de savoir et de sainteté. Il avait ouvert à
 Antioche une école pour développer les principes
 de la religion, et pour aplanir les difficultés de
 l'Ecriture. Il ne nous reste aucun des ouvrages
 qu'il avait composés, sinon un *fragment de la
 lettre* qu'il écrivit de sa prison aux fidèles de l'é-
 glise d'Antioche. Saint Jérôme dit qu'il avait revu
 avec beaucoup de soin la version des Septante.
 Toutes les églises qui étaient entre Antioche et
 Constantinople se servaient de cette version. On
 l'accuse d'avoir eu du penchant pour l'arianisme.
 Il est certain que les principaux chefs des ariens
 avaient été disciples du saint martyr; mais ils
 s'éloignèrent des vérités que leur maître leur avait

enseignées, et se servirent de son nom pour répandre leurs erreurs. Saint Athanase l'a justifié de façon à dissiper tous les nuages répandus sur sa foi. — Il y a eu trois autres LUCIEN : l'un, martyrisé sous Dèce, l'an 250; l'autre, premier évêque de l'église de Beauvais; et un troisième, dont nous avons une *Lettre sur l'invention du corps de saint Etienne*. Il a vécu dans les quatrième et cinquième siècles, et écrivait l'an 415. *Voy. GAMALIEL.*

LUCIFER est le nom qu'on donne ordinairement au premier ange rebelle, précipité du ciel aux enfers; dénomination fondée sur un passage d'Isaïe (*chap. 14*), où ce prophète parle à la vérité littéralement du roi de Babylone, mais qui, dans le sens figuré, exprime très-bien la chute du premier ange. Aussi les saints Pères l'ont-ils ainsi expliqué, et les expressions dont le prophète se sert marquent assez qu'il prétend retracer cet ancien et mémorable événement à l'occasion du châtimement de ce roi impie et superbe. La chute des anges n'a pas été inconnue aux sages profanes. *Voy. le Catéch. philos., nos 264, 265, les art. ASMODEE, OPHIONÉE, etc.*

LUCIFER, fameux évêque de Cagliari, métropole de la Sardaigne, où il était né dans les premières années du vi^e siècle, convaincu que les ariens, en attaquant saint Athanase, en voulaient réellement à la foi de Nicée, obtint du pape Libère de convoquer un concile à Milan, en 355. Il y soutint la cause de saint Athanase avec tant de véhémence et d'intrépidité, que l'empereur Constance, irrité de son zèle, l'exila à Germanicie en Syrie. Il trouva sur le siège épiscopal de cette ville Eudoxe, l'un des chefs de l'arianisme. Son ardeur contre cette hérésie ne s'y ralentit pas, ce qui le fit transporter à Eleuthéropolis; il y trouva également de quoi exercer son zèle : Eutychius, fameux arien, en était évêque. Ce fut là que ce dernier écrivit son premier livre contre Constance, qui le relégua dans la Thébaidé en Egypte, où il resta jusqu'à la mort de ce prince. Lucifer, rappelé sous Julien, en 361, alla à Antioche, y trouva l'église divisée, et ne fit qu'augmenter le schisme en ordonnant Paulin. Cette ordination déplut à saint Eusèbe de Verceil, que le concile d'Alexandrie avait envoyé pour terminer cette querelle. (*Voy. MELÈCE de Mélitine.*) Lucifer, inflexible dans ses sentiments, se sépara de sa communion, et ternit, par cette espèce de schisme, l'éclat de ses triomphes sur l'arianisme. Il causa un autre schisme dont les conséquences furent plus funestes. Il refusa de communiquer non-seulement avec les Pères de Rimini, qui, après leur repentir public, avaient été conservés sur leurs sièges, mais même avec ceux qui les recevaient à la communion, c'est-à-dire avec le pape et toute l'Eglise. Il eut un grand nombre de partisans en Orient, en Egypte, en Afrique, en Espagne et en Sardaigne, qui furent appelés *lucifériens*. Il se retira à Cagliari, où il mourut l'an 571. Il nous reste de lui : cinq *Livres* contre l'empereur Constance; un *Livre* contre les rois apostats; les livres intitulés : *Il ne faut point épargner les pécheurs; On ne doit point communiquer avec les hérétiques; Nous devons mourir pour le Fils de Dieu*, imprimés à Paris en 1568, par les soins

de Du Tillet, évêque de Meaux. Le *Recueil des œuvres de Lucifer* a été reproduit dans le tom. 4 de la *Bibliothèque des Pères*, édit. de Lyon, et par les frères Coletti, Venise, 1778, in-fol. édit. complète. Ces ouvrages sont écrits avec aigreur; et, malgré les éloges que quelques Pères ont pu en faire par égard au zèle de l'auteur pour la pureté de la foi, on ne peut disconvenir que son caractère n'était pas assez modéré, ni ses expressions assez mesurées. Lucifer était recommandable par des mœurs pures, par son savoir, par son détachement du monde. Les anciens auteurs ne lui reprochant que son schisme, on ne doit point lui imputer les maximes hétérodoxes que Théodoret attribue à ses sectateurs : ceux-ci en ont été les inventeurs; et quant à son schisme, il peut se faire qu'il ne l'ait point envisagé comme une vraie séparation, mais seulement comme un mécontentement marqué, qu'il croyait devoir témoigner pour ramener les autres à une rigueur qui lui paraissait nécessaire. « Dans ces temps, dit un auteur moderne, où les » communications entre les provinces et les évê- » ques étaient peu régulières et peu sûres, où le » conflit des opinions et les rapports contradictoires » rendaient l'état des choses difficile à connaître, » il peut se faire que Lucifer ait été mal instruit de » l'affaire de Rimini, et des autres qui ont outré » son zèle et dérouté sa prudence. » On célèbre sa fête à Cagliari le 20 mai. Les curieux peuvent consulter un livre imprimé dans cette ville en 1659, sous ce titre : *Defensio sanctitatis B. Luciferi*. Voyez saint Jérôme, *adversus luciferianos*; saint Ambroise, *De obitu Satyri*; Tillemont, dom Ceillier, etc.

LUCILIO. *Voy. VANNINI.*

LUCILIUS (Caius), le plus ancien poète satirique latin dont il nous reste quelques fragments, chevalier romain, né à Suessa dans le Latium, vers l'an 147 avant J.-C., était grand-oncle maternel de Pompée. Il porta d'abord les armes, suivant quelques écrivains, sous Scipion l'Africain, à la guerre de Numance, et fut intimement lié avec ce général, que, par ses bons mots, il délassait des fatigues des armes. On regarde Lucilius comme l'inventeur de la satire parmi les Latins, parce qu'il lui donna sa dernière forme, telle qu'Horace, Perse et Juvénal l'imitèrent depuis. Ennius et Pacuvius avaient, à la vérité, travaillé dans ce genre; mais leurs essais étaient trop grossiers pour qu'on leur donnât l'honneur de l'invention. Lucilius leur fut supérieur, et il fut surpassé à son tour par ceux qui vinrent après lui. Horace le compare à un fleuve qui roule un sable précieux parmi beaucoup de boue. De trente livres de *Satires* qu'il avait composées, il ne nous reste que quelques fragments, imprimés dans le *Corps des poètes latins* de Maittaire. François Douza les a publiés séparément et les meilleures éditions sont celle d'Amsterdam, 1661, in-4, avec de savantes remarques, et celle des frères Volpi, Padoue, Comino, 1753, in-8. Lucilius mourut à Naples, âgé seulement de 46 ans, vers l'an 102 avant J.-C. Ce poète disait qu'il ne voulait ni des lecteurs trop savants, ni des lecteurs trop ignorants; il eut ce qu'il souhaitait. Ses talents firent des enthousiastes qui, le fouet à

la main, châtiaient ceux qui osaient dire du mal de ses vers. Leur admiration était déraisonnable à plusieurs égards; Lucilius versifiait durement; et quoiqu'il travaillât avec précipitation, ses ouvrages avaient un air forcé. Quintilien en fait un grand éloge.

LUCILLE, impératrice romaine, fille de Marc-Aurèle et de Faustine, et sœur de l'empereur Commode, naquit l'an 146 de J.-C. Elle ne valait pas mieux que son frère pour lequel elle eut, dit-on, des complaisances criminelles, et ne donna pas une grande idée de l'éducation qu'elle reçut du philosophe son père. Mariée, à l'âge de 17 ans, à un homme qu'elle n'aimait pas (Lucius Verus), elle avait donné son affection à un amant qu'elle voulait élever aux plus hautes dignités, et ne pouvait souffrir de se voir obligée de céder le pas à Crispine, épouse de Commode. Ces raisons la portèrent à former une conjuration contre ce prince. Pompéien, à qui elle avait fiancé sa fille, fut le principal acteur de cette tragédie. Elle y fit aussi entrer Quadrat et plusieurs autres sénateurs; mais elle n'en dit rien à son mari. Commode, entrant un jour dans l'amphithéâtre par un endroit secret et obscur, le jeune Pompéien, qui l'y attendait, lui montra son poignard et lui dit : *Voilà ce que le sénat t'envoie*. Tandis qu'il veut le massacrer, les gardes de l'empereur l'arrêtent; bientôt son procès et celui de ses complices furent faits, ils subirent le dernier supplice. Lucille fut envoyée en exil à Caprée, et, quelque temps après, on la fit périr (184); elle avait environ 38 ans.

LUCINI (Louis-Marie), religieux de l'ordre de Saint-Dominique et cardinal, était né à Côme dans le Milanais, en 1666. Plusieurs biographes placent la naissance du cardinal Lucini en l'an 1669; Moréri, tom. 5, pag. 245, le fait naître en 1666. Il était issu d'une famille illustre, et avait quitté les avantages de la naissance pour embrasser la pauvreté religieuse. Aux vertus de son état il joignait une rare capacité, et jouissait d'une grande estime dans son ordre, où il fut appelé à remplir les emplois les plus honorables. En 1724, il était commissaire du saint Office; en 1743, Benoît XIV, dans sa première promotion, le créa cardinal. Il est auteur des ouvrages suivants : *Esame e difesa del decreto pubblicato in Pondicheri, di Mgr. di Tournon, etc., approvato e confermato con breve del sommo pontefice Benedetto XIII, in Roma, nella stamperia Vaticana, 1728, in-4*. C'est, dit un critique, un chaos d'érudition; *Anthithesis contra Hyacinthum Serry, conantem pontificiam infallibilitatem certis terminis circumscribere*, Milan, 1756; *Privilegia romani pontificis*, Venise, 1773. C'était un homme instruit, d'un jugement solide, mais très-attaché aux opinions romaines, il mourut vers 1743, âgé de 79 ans.

LUCIUS VERUS, empereur. Voy. VERUS.

LUCIUS I^{er}, (saint), monta sur la chaire de saint Pierre après saint Corneille, le 18 octobre 252, et fut exilé aussitôt après son élection. Il reçut la couronne du martyre le 4 ou le 5 de mars 255, n'ayant gouverné l'Eglise que cinq mois et quelques jours. Il ne reste rien de lui. Saint Cyprien lui écrivit une

lettre sur sa promotion et sur son bannissement, qui ne fut pas long; il lui en écrivit une seconde lorsque le pape fut rappelé de son exil, pour lui témoigner la part qu'il prenait à cet événement. Entre autres décrets qu'on lui attribue, il y en a un qui ordonne que *l'évêque sera toujours accompagné de deux prêtres et de trois diacres, afin qu'il ait des témoins de sa conduite*. Saint Etienne lui succéda.

LUCIUS II (Gérard de CACCIANEMICI), natif de Bologne, bibliothécaire et chancelier de l'Eglise de Rome, puis cardinal, employé en diverses légations, succéda au pape Célestin II en 1144. Il eut beaucoup à souffrir des partisans d'Arnauld de Bresse, et mourut à Rome le 15 février 1145, d'un coup de pierre qu'il reçut dans une émeute populaire. On a de lui dix *Epîtres*, qu'on trouve dans les *Annales* de Baronius et dans la *Bibliothèque* de Cluny. Il eut pour successeur Eugène III.

LUCIUS III (Ubaldo ALLINIGOLI), natif de Lucques, succéda au pape Alexandre III en 1181. Le peuple de Rome s'étant soulevé contre lui, il se retira à Vérone; mais peu après il rentra dans sa capitale et soumit les rebelles avec le secours des princes d'Italie. Il fut ensuite obligé de se retirer de nouveau à Vérone, où il mourut en 1185. On a de lui trois *Epîtres*. Ce pape, dans le concile tenu à Vérone l'an 1184, où l'empereur Frédéric fut présent, fit une *Constitution* bien raisonnée, dans laquelle on voit le concours des deux puissances pour l'extirpation des hérésies. On y entrevoit aussi l'origine de l'inquisition contre les hérétiques, en ce que cette constitution ordonne aux évêques de s'informer par eux-mêmes ou par des commissaires, des personnes suspectes d'hérésie; ce qui est d'ailleurs un devoir inhérent à la qualité d'évêque, et l'on peut dire que l'inquisition, sagement constituée et administrée, n'est qu'un supplément de la vigilance épiscopale. On y voit encore qu'après que l'Eglise avait employé contre les coupables les peines spirituelles, elle les abandonnait au bras séculier, pour exercer contre eux les peines temporelles. (Voy. ISABELLE de Castille, LIMBORCH, etc.) On comprend que, sous ce point de vue, les hérétiques ne l'ont pas épargné. Par un plat calembourg, ils l'ont comparé au brochet, en latin *Lucius*, dans une épigramme qui commence ainsi :

Lucius est piscis, rex atque tyrannus aquarum.

A quo discordat Lucius ille parum.

Lucius III eut pour successeur Urbain III.

LUCIUS (saint), évêque d'Andrinople vers le milieu du quatrième siècle, célèbre dans l'Eglise par ses exils, et par le zèle qu'il fit paraître pour la foi catholique contre les ariens, était né dans les Gaules. On croit qu'il assista au concile de Sardique en 547, et qu'il mourut en exil.

LUCIUS, fameux arien, fut chassé du siège d'Alexandrie en 577, et mourut ensuite misérablement. Il avait usurpé le siège d'Alexandrie sur saint Athanase.

LUCIUS, Lucido ou Lucio (Jean), né dans le xvi^e siècle à Trau en Dalmatie, d'où il est désigné quelquefois par le nom latin de *Traguriensis*. Issu d'une famille noble et ancienne, il fit ses études à

Rome avec succès, et acquit l'estime des savants, surtout d'Ugheli, qui lui conseilla d'écrire l'histoire de sa patrie. Il suivit ce conseil, retourna en Dalmatie pour y faire les recherches nécessaires, visita les archives, les bibliothèques des monastères; mais il fut arrêté au milieu de ses recherches. Un nommé Paul Andronic, jaloux de son mérite et de ses talents, lui suscita des désagréments qui l'engagèrent à retourner à Rome, où il travailla à l'histoire projetée autant que ses mémoires le lui permirent. Il mourut en 1664. Ses ouvrages sont : *Mémoires historiques de Trau*, Venise, 1675, in-4, en italien, reproduit avec un nouveau frontispice sous ce titre : *Histoire de la Dalmatie, et en particulier de Trau, de Spalatro et de Sebenico*, Venise, 1674, in-4; *Dalmata illustrata, seu Commentarii rerum Dalmatiæ, et Croatiae*, 1666, in-fol.; Vienne, 1758, in-fol.; et dans *Scriptores rerum hungaricarum*, avec la *Vie* de l'auteur, par Mathias Belius. Il y règne beaucoup de critique, et les savants regrettaient qu'il n'ait pu le rendre aussi complet qu'il l'aurait voulu; *Inscriptiones Dalmatiæ, etc.; Adenda vel corrigenda in opere de regno Dalmatiæ et Croatiae*, Venise, 1675, in-4.

LUCRÈCE (LUCRETIA), dame romaine, épousa Collatin, parent de Tarquin, roi de Rome. Un jour que son époux était à table avec les fils de ce monarque, il peignit la beauté de sa femme avec des couleurs si brillantes, que Sextus, fils aîné de Tarquin, prit du goût pour elle. Collatin l'ayant menée chez lui le même jour, il vit que le portrait n'était pas flatté, et son amour naissant devint une passion violente. Impétueux dans ses désirs, il se déroba quelques jours après au camp d'Ardée pour voir l'objet de ses vœux. Il se glissa pendant la nuit dans sa chambre et menaça de la tuer, et avec elle l'esclave qui le suivait, afin que le cadavre de ce malheureux, placé auprès d'elle dans un même lit, fit croire que la mort de l'un et de l'autre avait été le châtement de leur crime. Lucrèce succomba à cette crainte, et Sextus, après avoir satisfait ses désirs, la laisse dans l'amertume de la plus vive douleur. Elle fait appeler à l'instant son père, son mari et ses parents, leur fait promettre de venger son outrage, et s'enfonce un poignard dans le cœur, l'an 508 ou 509 avant J.-C. Le fer sanglant dont elle s'était percée fut le signal de la liberté romaine. On convoque le sénat, on expose à ses yeux le corps de Lucrèce, et les Tarquins sont proscrits à jamais. Le tableau que fait Ovide de cette catastrophe, au 2^e livre de ses *Fastes*, est touchant et tracé de main de maître : cette infortunée ayant commencé le récit de sa funeste aventure devant ses parents assemblés, lorsqu'elle en fut venue à l'attentat qui consumma sa honte : *Restabant ultima*, dit le poète... *Flevit*. Ce dernier trait est d'une vérité et d'une simplicité sublime. Cette histoire prouve combien la foi conjugale était sacrée chez les anciennes nations, aussi longtemps que le luxe et la corruption des mœurs n'en altérèrent point les principes. (Voy. ABIMELECH.) On a souvent comparé Lucrèce à Susanne; mais tout l'avantage de la comparaison est à celle-ci. L'une préféra la vie à la vertu, et s'en priva ensuite dans l'accès d'un inutile désespoir; l'autre ai-

ma mieux mourir et essayer le reproche du crime que de le commettre. On connaît ces beaux vers latins :

Casta Susanna placet; Lucretia, cede Susannæ;
Tu post, illa mori maluit ante scelus.

Un auteur moderne a fait contraster avec la faiblesse et les tardifs regrets de Lucrèce l'intrépidité d'une jeune religieuse, assaillie par cinq ou six soldats forcenés dans le pillage d'une ville de Pologne. « Pâle du danger que court son innocence, elle se » prosterne aux pieds d'un de ces furieux, et lui » dit : Si tu veux me respecter, je te rendrai invul- » nérable; ce secret vient de mes pères, fais-en » l'essai sur moi. Le soldat crédule tire son sabre » et lui tranche la tête. » Sans juger avec rigueur la moralité de cette action sous tous les rapports, il faut convenir qu'en fait de courage et de chasteté, elle est bien propre à confondre les panégyristes de Lucrèce.

LUCRÈCE (Titus Lucretius Carus), poète et philosophe, naquit à Rome d'une ancienne famille, l'an 95 avant J.-C. Jeté au milieu des temps les plus orageux de la république, témoin des proscriptions de Marius et de Sylla et de toutes les horreurs de la guerre civile, il ne joua aucun rôle dans ces scènes sanglantes, se tint dans un sage éloignement des tempêtes politiques, et chercha dans le sein de l'étude un asile contre la turbulence des factions. Il avait fait ses études à Athènes, et c'est dans cette ville qu'il puisa les principes de la philosophie d'Epicure. Il fut le premier qui fit paraître dans Rome la physique, ornée des fleurs de la poésie. Le poète philosophe adopta l'*infini* d'Anaximandre et les *atomes* de Démocrite. Il tâche de concilier les principes de ces deux philosophes avec ceux d'Epicure, dans son poème *De rerum natura*, en six livres. Son ouvrage est moins un poème héroïque qu'une suite de raisonnements, quelquefois bons, mais plus souvent absurdes. Jamais homme ne nia plus hardiment la Providence, et ne parla avec plus de témérité de Dieu. Il semble que son but n'a été que de détruire l'empire de la Divinité, et d'enlever à l'homme les consolations que lui présentent la religion et une raison saine, qui, par la vue et l'usage des créatures, fait remonter jusqu'au Créateur. Il croit l'en dédommager par la jouissance des plaisirs sensuels annoncés dans l'invocation même de son poème, où il appelle Vénus la seule mère des plaisirs dont les hommes et les dieux puissent espérer de jouir :

Æneadam genitrix, divumque hominumque voluptas.

Cette brutale philosophie l'avengla au point d'assurer que *les yeux n'étaient pas faits pour voir, mais qu'on s'avisait de voir, parce qu'on avait des yeux*. (Voy. EPICURE.) Le poète ne vaut guère mieux que le philosophe. On a vu des littérateurs épris de la doctrine d'Epicure, pousser l'enthousiasme jusqu'à préférer son chantre à celui d'Enée. Ce paradoxe n'est pas nouveau; un ancien s'en plaignait déjà : *Lucilium pro Horatio, Lucretium pro Virgilio legunt*. (Author. anon. *De causis corruptæ eloq.*) Il faut convenir que pour cela la corruption du goût ne suffit pas; il faut encore celle de l'esprit et du cœur. Quoique né avant Auguste, on prendrait Lu-

crée pour un écrivain postérieur de trois siècles à Virgile, tant son style est dur, sa versification négligée, sa marche pénible et embarrassée. On a beau dire que le pinceau de la poésie n'est pas fait pour les objets qu'il avait à peindre; cette excuse, imaginée par quelques-uns de ses partisans, est suffisamment réfutée par les *Géorgiques*, dont la nature est aussi didactique que celle du poème épicurien. Lucrèce se fit mourir à la fleur de son âge, à 42 ans, la 52^e avant J.-C., dans une frénésie causée, dit-on, par un philtre que lui donna sa maîtresse; mais si l'on considère la multitude des suicides que la doctrine d'Epicure produit tous les jours parmi nous, on ne sera pas dans le cas de recourir au philtre. Il est d'ailleurs constant que sa tête était depuis quelque temps dérangée par une bile noire, fruit de ses longues méditations sur le désespérant système du néant. La première édition de son ouvrage, faite à Vérone en 1486, est recherchée. On a encore celles de Venise, Alde, 1500-15; celle de Lambin, Paris, 1565, 1570, in-4; celle de Michel Dufay (*Fayus*), ad usum Delphini, 1680, in-4. Celle de Gréech, avec la traduction en anglais, Oxford, 1695, in-8, est plus belle que la réimpression de 1717. Ce traducteur avait si bien médité l'original, qu'il prit aussi le parti de se détruire à l'âge de 41 ans. Nous avons encore l'édition de Maittaire, Londres, 1715, in-12; celle d'Havercamp, Leyde, 1725; celle de Bentley et Wakefield, Londres, 1796-97, 5 vol. in-4; celle de Glasgow, 1815, 4 vol. in-8. Le baron des Coutures (*voy. COUTURES*), en publia une traduction française en 1685, avec des notes. Cette version, qui n'est pas exacte, et qui pourrait être mieux écrite, a été éclipsée par celle qu'a donnée M. La Grange, avec de savantes notes, Paris, 1767, 2 volumes in-8 et in-12. M. Le Blanc de Guillet en a donné en 1789 une traduction en vers, dont un critique a porté le jugement qui suit : « Une justice qu'il faut rendre à M. Le Blanc, » c'est qu'il ne contribuera point par les charmes de » son style à répandre et à faire aimer le poison » de cette doctrine scandaleuse et impie : sa poésie » est un puissant antidote contre la séduction. » M. de Pongerville a publié en 1825 une traduction en vers de Lucrèce, 2 vol. in-8; elle a eu d'honorables suffrages; nous n'osons cependant croire qu'on ait voulu les donner aux dissertations dans lesquelles le traducteur essaie vainement de laver Lucrèce du reproche d'athéisme. La traduction en prose de M. de Pongerville, qui fait partie de la *Bibl. lat. franc.* de Panckoucke, n'a pas eu le même succès que sa trad. en vers. (*Voy. MAROLLES, Michel, HENAUT, Jean, POLIGNAC et MARCHETTI.*)

LUCRÈCE. *Voy. OBIZZI.*

LUCULLUS (Lucius Licinius), de famille consulaire, naquit vers l'an 115 avant J.-C. Il montra de bonne heure des dispositions pour la philosophie et pour l'éloquence. Après avoir paru avec éclat dans le barreau, il fut fait questeur en Asie et préteur en Afrique. Il gouverna ces deux provinces avec beaucoup de justice et d'humanité. Ses premiers exploits militaires furent contre Amilcar, sur lequel il remporta deux victoires navales. Elevé au consulat et chargé de faire la guerre à Mithridate,

il dégagea son collègue Cotta, que l'ennemi avait enfermé dans Chalcédoine, et remporta une victoire sur les bords du Granique, l'an 74 avant J.-C. L'année d'après, il reprit la Bithynie, à l'exception de la ville de Nicomédie, où Mithridate s'était enfermé. Il détruisit dans deux journées une flotte que ce prince envoyait en Italie. Mithridate, désespéré de la perte de ses forces maritimes, se retira dans son royaume, où le vainqueur le poursuivait. Les progrès de Lucullus furent d'abord assez lents, mais la fortune le seconda ensuite au-delà de ses espérances, et le dédommagea bien du danger qu'il avait couru d'être assassiné par un transfuge vendu à Mithridate. Les troupes de ce prince, ayant attaqué dans un lieu désavantageux un convoi escorté par quelques milliers de Romains, furent entièrement défaites et dissipées. L'alarme fut si vive dans le camp de Mithridate, qu'il prit la fuite, et se réfugia chez son gendre Tigrane, roi d'Arménie, l'an 72 avant J.-C. Lucullus passa l'Euphrate et vint fondre sur Tigrane, qui l'attendait avec une armée formidable. Ce lâche monarque fut des premiers à tourner le dos, dès qu'il vit le général romain s'avancer fièrement à pied et l'épée à la main. En fuyant, il perdit son diadème, qui tomba entre les mains de Lucullus; le consul, avec une poignée d'hommes, lui tua ou lui prit cent mille fantassins, et presque toute sa cavalerie. La prise de Tigranocerte, capitale du royaume, suivit de près cette victoire. Le roi d'Arménie avait transporté une partie de ses richesses dans cette ville; elles devinrent la proie du vainqueur. Ces succès de Lucullus ne se soutinrent pas; il n'essuya personnellement aucune défaite, mais il aliéna l'esprit de ses soldats par trop de sévérité et de hauteur. Cicéron appuya, par sa belle oraison *Pro lege Manilia*, le vœu public, qui désignait Pompée pour le remplacer, et ce général vint effectivement lui ôter le commandement. Cependant le vainqueur de Tigrane, de retour à Rome, obtint les honneurs du triomphe. Sa vie fut depuis moins brillante, mais plus douce et plus tranquille. Il reconnut, et il dit souvent à ses amis, que la fortune avait des bornes qu'un homme d'esprit devait connaître. Livré à l'étude et au commerce des hommes les plus ingénieux et les plus polis de son siècle, il passait avec eux les jours entiers dans une riche bibliothèque qu'il avait remplie de livres précieux, et destinés à l'usage de tous les savants. Il surpassa en magnificence et en luxe les plus grands rois de l'Asie, qu'il avait su vaincre. Il avait plusieurs salons; à chacun desquels il donna le nom d'une divinité; et ce nom était, pour son maître-d'hôtel, le signal de la dépense qu'il voulait faire. Pompée et Cicéron l'ayant surpris un jour, il dit seulement qu'il souperait dans le salon d'Apollon, et on leur servit un repas qui coûta 25,000 livres. Il se fâcha un jour très-sérieusement contre son maître-d'hôtel, qui, sachant qu'il devait souper seul, avait fait préparer un repas moins somptueux qu'à l'ordinaire : « Ne savais-tu pas, lui dit-il, » qu'aujourd'hui Lucullus devait souper chez Lucullus? » Ce fut lui qui apporta du royaume de Pont les premiers cerisiers que l'on ait vus en Europe. On lui attribue aussi l'importation du par-

chemin. Il tomba en démence dans ses derniers jours, et mourut à l'âge de 67 à 68 ans, avec la réputation d'un homme qui égalait Sylla pour le mérite militaire, et le surpassait pour les vertus civiles. Il fut fils tendre, bon frère, père indulgent, ami sincère, maître généreux, excellent citoyen, général habile. Il se piquait de la plus grande droiture, et, malgré ses profusions, il eût été difficile de trouver dans l'ancienne Rome un homme d'une probité plus sévère. *Voy. l'Histoire de Lucullus, dans Plutarque et dans le premier volume des Mélanges historiques et critiques de M. le président d'Orbessan.*

LUDWIG (Jean-Pierre de), en latin *Ludovicus*, conseiller intime du roi de Prusse, chancelier du duché de Magdebourg, professeur en droit, naquit au château de Hohenhard, dans la Souabe, le 15 août 1668. Il étudia dans les universités de Tubingue, de Wittemberg et de Halle, devint professeur de philosophie en 1693, et fut chargé quelque temps après des intérêts de l'électeur de Brandebourg au congrès de Risswick. Après avoir visité une partie de la Hollande et différentes cours d'Allemagne, il revint à Halle, en 1700, quitta la chaire de philosophie pour celle d'histoire, prit ensuite celle de droit public, et devint en 1722, chancelier de l'université de Halle et du duché de Magdebourg; il était en outre archiviste et historiographe depuis 1704, lorsqu'il mourut le 7 septembre 1745, à 75 ans. Ludewig a beaucoup écrit en latin et en allemand. On a de lui : *Novum volumen Scriptorum rerum germanicarum*, Francfort et Leipsig, 1718, 2 tom. in-fol.; *Manuscripta omnis ævi, diplomata ac monumenta inedita*, 1720-1740, 12 vol. in-8; la *Vie de Justinien et de Tribonien*, 1754; *Œuvres diverses*, 1720, 2 vol.; *Recueil des écrivains de l'histoire de l'évêché de Wurtzbourg*, Francfort, 1715, in-fol., en allemand; la plupart n'avaient pas encore été imprimés; *Recueil des écrivains de l'évêché de Bamberg*, 1718, in-fol. Ces recueils sont estimés et recherchés. On peut lire son *Eloge* dans le t. 4 des *Journaux de Florence*. On trouvera la liste de ses ouvrages dans la *Gelehrte Europa*, de Goetten, 1755; dans la *Pinacotheca script. nostra ætate literis illustrium*, de Brucker, et surtout dans l'ouvrage de Frédéric Wideburg intitulé : *De vita et scriptis J.-P. de Ludewig, commentarius*, Halle, 1757, in-8.

LUDGER (saint), né vers l'an 745, d'une des premières maisons de Frise, fut mis de bonne heure, selon ses désirs, sous la conduite de saint Grégoire, disciple et successeur de saint Boniface, qui, prenant un soin particulier de son éducation, et charmé des progrès que son élève faisait dans les sciences de la vertu, lui donna la tonsure cléricale. Ludger, voulant se perfectionner de plus en plus dans les connaissances propres à former son esprit et son cœur, passa en Angleterre et suivit pendant quatre ans et demi le célèbre Alcuin, qui était à la tête de l'école d'York. Avaré de son temps, il en partageait tous les moments entre les exercices de la religion et l'étude de l'écriture et des saints Pères. En 775, il retourna dans sa patrie; et saint Grégoire étant mort en 776, Albéric, son successeur,

éleva Ludger à la dignité sacerdotale, et l'employa plusieurs années à prêcher l'Evangile dans la Frise. Le succès répondit à son zèle. Il convertit une multitude innombrable d'infidèles et de mauvais chrétiens, fonda plusieurs monastères, et bâtit des églises de toutes parts sur les ruines du paganisme. Mais les Saxons étant venus fondre sur la Frise, il fut obligé d'interrompre ses travaux apostoliques et de quitter le pays. Pendant ce temps, il fit un voyage à Rome, afin de consulter le pape Adrien II sur le parti qu'il avait à prendre pour exécuter la volonté de Dieu. Il se retira au Mont-Cassin pendant trois ans, et y pratiqua toutes les austérités de cette maison, sans y avoir fait néanmoins de vœux monastiques. Charlemagne ayant vaincu les Saxons, et s'étant rendu maître de la Frise en 787, Ludger revint dans son pays et y continua ses missions. Il annonça l'Evangile aux Saxons, et en convertit un grand nombre. Il porta la lumière de la foi dans la Westphalie, et fonda le monastère de Werden dans le comté de la Marek. En 802, Hildebrand, archevêque de Cologne, sacra Ludger évêque de Mimigardesford, malgré la résistance de ce dernier. Ce fut alors que la ville de Mimigardesford prit le nom de Munster, du monastère que Ludger y bâtit pour des chanoines réguliers, destinés à faire l'office divin dans la cathédrale. Le nouvel évêque joignit à son diocèse cinq cantons de la Frise, qu'il avait gagnés à J.-C. On lui est encore redevable de la fondation du monastère de Helmstadt, dans le duché de Brunswick, qui depuis fut appelé de son nom. Doux et affable envers les pauvres, il était plein de fermeté et de résolution à l'égard des riches enflés de leurs trésors, et d'une rigueur inflexible envers les pécheurs impénitents. Une dame de qualité, coupable d'inceste, en fit l'expérience. Elle ne put rien gagner sur l'esprit de l'évêque, et comme elle ne se corrigeait pas, il la retrancha de la communion des fidèles. Dans tous les temps, la vertu eut des censeurs et des calomniateurs. Aussi celle de Ludger n'en fut pas à l'abri. On le décria auprès de Charlemagne; on lui reprocha qu'il ruinait son évêché, qu'il négligeait l'embellissement des églises de sa juridiction. Le prince donna dans le piège, et ordonna à Ludger de se rendre à la cour. Ludger obéit. Le lendemain de son arrivée, un officier le vint avertir que l'empereur l'attendait; mais comme il était occupé à dire son office, il répondit qu'il irait trouver le prince aussitôt qu'il aurait fini. L'empereur le fit chercher jusqu'à trois fois, et dès qu'il fut arrivé, Charlemagne lui demanda avec un peu d'émotion pourquoi il le faisait attendre si longtemps : « Je sais, sire, dit-il, tout ce que je dois à votre majesté; mais j'ai cru que » vous ne trouveriez pas mauvais que Dieu eût la » préférence. Quand on est avec lui, il faut oublier » toutes les autres choses. D'ailleurs, en agissant » de la sorte, je me suis conformé aux intentions » de votre majesté, puisque après m'avoir choisi » pour évêque, elle m'a commandé de préférer le » service de Dieu à celui des hommes. » Cette réponse fit seule sa justification, et l'empereur le traita avec distinction, et disgracia ceux qui avaient voulu le perdre. Ludger mourut en 809, après avoir

exercé jusqu'au dernier moment les fonctions de l'apostolat.

LUDOLPHE VAN CEULEN. *Voy.* VAN CEULEN.

LUDOLPHE DE SAXE, d'abord dominicain, puis chartreux, était prieur de Strasbourg en 1550. Outre une Traduction du livre de l'*Imitation* qu'il passe pour avoir faite, on lui doit une *Vie de JÉSUS-CHRIST*, in-fol., en latin, imprimée à ce qu'on croit, en 1474, dans son monastère; elle a été réimprimée avec une version française en 2 vol. in-fol. Ces deux éditions sont peu communes. Cette traduction retouchée et réimprimée en 1580, faisait les délices de M^{me} de Chantal. Il en a paru une nouvelle, très-supérieure à l'ancienne sous le rapport du style, Paris, 1847, 2 vol. in-12.

LUDOLPHE ou LUDOLF (Job), savant orientaliste), né en 1624 à Erfurt d'une famille ancienne, s'appliqua à l'étude des langues avec un travail infatigable. Il voyagea beaucoup, visita les bibliothèques des différents pays, en rechercha les curiosités naturelles et les antiquités, et forma des liaisons avec les savants. Ludolphe avait été précepteur des enfants du duc de Saxe-Gotha avec lesquels il voyagea en Europe. Il vint à Paris, et l'ambassadeur de Suède lui confia l'éducation de ses enfants. En 1649, il fut envoyé à Rome pour recueillir les *Mémoires* que J. Magnus, évêque d'Upsal, devait y avoir laissés; mais ses recherches furent inutiles. C'est dans cette ville qu'il étudia la langue éthiopienne, laquelle lui fut très-utile dans l'histoire qu'il publia sur cette nation. Il fut conseiller à Erfurt pendant près de 18 ans, et se retira à Francfort-sur-le-Mein avec sa famille. L'électeur palatin le mit à la tête de ses affaires, et lui confia le soin de ses revenus. Ludolphe était aussi propre aux affaires de l'état qu'aux recherches pénibles des sciences. Son ardeur pour le travail était si vive, que dans ses repas mêmes il avait toujours un livre devant les yeux. Il savait vingt-cinq langues. Il mourut à Francfort en 1704, à quatre-vingts ans. Ses principaux ouvrages sont : *Historia aethiopica*, Francfort, 1681, in-fol. On en publia en 1684 un abrégé en français. Un *Commentaire sur cette histoire*, 1691, in-fol., en latin; un *Appendix* pour le même ouvrage, 1695, in-4, en latin. L'histoire des Ethiopiens, leur religion, leurs coutumes, sont développées dans ces différents écrits avec beaucoup d'érudition, mais avec peu d'exactitude. L'abbé Renaudot en a relevé plusieurs fautes dans son *Histoire des patriarches d'Alexandrie*, et dans sa *Collection des liturgies orientales*; une *Grammaire et un Dictionnaire abyssin*, 1698, in-fol.; *Dissertatio de locustis*, Francfort, 1694, in-fol.; *Fasta Ecclesiae alexandrinae*, Francfort, 1691, in-fol.; un grand nombre d'autres *Ouvrages*, dont on peut voir la liste dans la *Vie* de Ludolphe par Juncker; mais il ne faut pas s'en tenir à l'idée exagérée que ce biographe donne des qualités et des connaissances de son héros.

LUDOVIC SFORCE. *Voy.* SFORCE.

LUGO (Jean de), cardinal, né à Madrid en 1585, se disait de Séville, parce que son père y faisait sa résidence. Il se fit jésuite en 1605; et lorsque son père mourut, il partagea sa succession, qui était

fort considérable, entre les jésuites de Séville et ceux de Salamanque. Après avoir enseigné la philosophie et la théologie en divers collèges, il fut envoyé à Rome pour y professer cette dernière science; ce qu'il fit avec succès pendant 20 ans. Le pape Urbain VIII le nomma cardinal en 1643, et se servit de lui en plusieurs occasions. Cette dignité ne lui fit rien perdre de son humilité, de sa modestie, ni de son amour pour la pauvreté et la simplicité religieuse; il ne souffrit jamais dans son palais aucun meuble brillant ou précieux. Lugo mourut à Rome en 1660, à 77 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin, qu'on a recueillis en 7 gros vol. in-fol. Ils traitent tous de la théologie scolastique et morale, et furent imprimés successivement à Lyon, depuis 1655 jusqu'en 1660. Le volume qui a été le plus lu par les théologiens, est le 5^e *De virtute et sacramento poenitentiae*, publié à Lyon en 1658, et réimprimé en 1643 et 1654. Ceux qui ont prétendu voir dans ses ouvrages le *péché philosophique*, ont mis dans cette accusation une animosité qui prouve mieux l'esprit de parti dont ils étaient animés, que l'erreur du cardinal, qui n'a jamais enseigné cette doctrine. Le cardinal de Lugo était fort charitable. Ce fut lui qui donna le premier beaucoup de vogue au quinquina, qu'on appela la *poudre de Lugo*, et que les Anglais appellent encore aujourd'hui la *poudre des jésuites*. Il la donnait gratuitement aux pauvres, et multipliait par là les occasions de s'assurer des propriétés de ce fébrifuge, qui se vendait alors très-cher. (*Voy.* CINCHON, II, 651). — Son frère aîné (François de Lugo), jésuite comme lui, mort en 1652 à 72 ans, est auteur d'un *Commentaire* sur la première partie de la *Somme* de saint Thomas, en 2 vol. in-fol., d'un *Traité des sacrements*, et de plusieurs *Traités de théologie*, 5 vol. in-4.

LUILLIER ou LHUILLIER (Jean), d'une famille ancienne de Paris, seigneur d'Orville et maître des comptes, fut élu prévôt des marchands en 1592. Il rendit de grands services à Henri IV, et obtint pour récompense une charge de président à la chambre des comptes, que le roi créa en sa faveur. — De la même famille était Jean LUILLIER, fils de l'avocat général du parlement de Paris, qui fut recteur de l'université en 1447, docteur et professeur en théologie quelque temps après, puis évêque de Meaux en 1485. Il fut aussi confesseur de Louis XI, et ne contribua pas peu à terminer la guerre du *Bien public*. Il mourut le 11 septembre 1500, âgé d'environ 75 ans.

LUILLIER (Madeleine), fille du président Jean Luillier, fut mariée à Claude Le Roux de Sainte-Beuve, conseiller du parlement de Paris. Ayant perdu son époux, elle quitta les délices du siècle, dont les suites sont si amères, et s'attacha à un bien plus solide, indépendant des événements humains. Après avoir fondé à Paris le monastère des religieuses ursulines du faubourg Saint-Jacques, elle les édifia par ses vertus, et y mourut en odeur de sainteté l'an 1628.

LUILLIER CHAPELLE. *Voy.* CHAPELLE.

LUINES. *Voy.* ALBERT de LUNES.

LUISINO, LUISINI, ou LUINO (François), célèbre

humaniste d'Udine dans le Frioul, recommandable par son amour pour la littérature et par l'intégrité de sa vie, enseigna quelque temps les lettres grecques et latines à Reggio, et devint secrétaire du duc de Parme. Il mourut en 1568, à 45 ans. On a de lui : *Parergon libri tres, in quibus tam in græcis quam in latinis scriptoribus multa obscura loca declarantur*. Cet ouvrage est inséré dans le tome 5 du recueil de Jean Gruter, intitulé : *Lampas seu fax artium, hoc est, Thesaurus criticus*. Un Commentaire latin sur l'Art poétique d'Horace, Venise, 1554, in-4. — Il ne faut pas le confondre avec Louis Luisino (Aloysius Luisinius), natif d'Udine, qui vivait dans le même temps, a mis en vers hexamètres les Aphorismes d'Hippocrate, Venise, 1552, in-8, et a donné le *Recueil des auteurs qui ont traité de la maladie vénérienne*, 2 vol. in-fol. imprimés à Venise, l'un en 1566, l'autre en 1567. Boerhaave a donné une nouvelle édition de cet ouvrage à Leyde, 1728, in-fol. On connaît encore Louis Luisino par son excellent traité *De compescendis animi affectibus*, Bâle, 1562, in-8, et Strasbourg, 1715.

LUITPRAND, roi des Lombards, succéda en 715 à son père Ansprand. Toute la famille d'Ansprand, tuteur de Luitbert, était tombée en 702 entre les mains d'Aribert II, qui avait usurpé sa couronne. Ce tyran fit mutiler la famille d'Ansprand, excepté le jeune Luitprand, qui rejoignit son père en Bavière. Ansprand détrôna Aribert, s'empara de la couronne, à laquelle succéda Luitprand. Ce roi fit des conquêtes dans la Grèce, secourut Charles-Martel contre les Sarrasins, fit alliance avec les Grecs contre le pape Grégoire II ; mais il conclut la paix en 737, et depuis lors il se montra un zélé catholique. Il fut toujours lié d'amitié avec Charles Martel, soumit Thrasimond, duc de Spolette, et mourut en 745. C'était un prince pieux et zélé pour la religion catholique. Il acheta pour une somme considérable le corps de saint Augustin, qui avait été transporté d'Afrique en Sardaigne, et le fit déposer à Pavie avec beaucoup de solennité et de magnificence.

LUITPRAND, LIUTPRAND, ou LITOBAND, diacre de Pavie, puis évêque de Crémone, fit deux voyages à Constantinople en qualité d'ambassadeur, l'un en 948, au nom de Bérenger II, marquis d'Ivrée, roi d'Italie, avec qui il se brouilla à son retour ; l'autre en 968, au nom de l'empereur Othon, auprès duquel il s'était retiré, après avoir été disgracié de Bérenger. Il fut l'interprète de cet empereur au concile de Rome de l'an 965. La meilleure édition des œuvres de Luitprand est celle d'Anvers en 1640, in-fol. donnée par Jérôme de la Higuera et Laurent Ramiresius. Le style en est dur, serré et très-véhément. Il affecte de faire parade de grec, et de mêler des vers à sa prose. On y trouve une *Histoire de ses légations à Constantinople*, et une *Relation* en 6 livres de ce qui s'était passé en Europe de son temps. Le 6^e livre n'est pas entièrement de lui : le 6^e chapitre et les suivants, inclus le 11^e, sont d'une main étrangère. L'*Histoire* de sa légation auprès de Nicéphore Phocas, l'an 968, avait été publiée par Henri Canisius, Ingolstadt, l'an 1600. Ses récits ne sont pas toujours fidèles ; il est ou flatteur ou

satirique. Le président Cousin a traduit plusieurs morceaux de Luitprand, qu'on trouve dans son *Histoire de l'empire d'Occident*, tom. 2. Le livre des *Vies des papes*, depuis saint Pierre jusqu'à Formose, et les *Chroniques des Goths*, qu'on lui attribue, ne sont point de lui.

LULLE, en espagnol LULLIO (le bienheureux Raimond), surnommé le *Docteur illuminé*, né à Palma dans l'île de Majorque en 1256, s'appliqua avec un travail infatigable à l'étude de la philosophie des Arabes, de la chimie, de la médecine et de la théologie. Il alla plusieurs fois annoncer les vérités de l'Evangile en Afrique, et fut assommé à coups de pierres en Mauritanie, le 29 mars 1515, à 79 ans. Il est honoré comme martyr à Majorque, où son corps fut transporté. On a publié plus de vingt ouvrages de Lulle, parmi lesquels on trouve la *Cabale*, l'*Ars generalis sive magna*, etc. Lulle a eu un grand nombre d'abréviateurs et de commentateurs. Son *Ars generalis* est de tous ses ouvrages celui qui a fait le plus de bruit : il l'écrivit d'après un songe qu'il eut au pied d'un arbre où il s'était endormi. Il fit ensuite l'*Art inventif de la vérité*, l'*Art démonstratif* et l'*Arbre de la science*. Il nous reste de lui un grand nombre de *Traité*s sur diverses sciences, dans lesquels on remarque beaucoup d'étude et de subtilité, mais peu de solidité et de jugement. Quoiqu'il y ait encore aujourd'hui des gens qui prétendent qu'en saisissant la clef de ses mystérieux écrits, on trouve des connaissances vraies et simples, il est certain que cette voie d'y parvenir est pénible et puérile, qu'elle suppose dans celui qui la trace, un esprit tortueux et faux, et fronde la première qualité de l'enseignement, qui est la clarté. On a donné à Mayence, en 1714, le catalogue des ouvrages de cet auteur, in-8, et Yve Salzinger en a publié la *Collection complète* dans la même ville, 1722-42, 10 vol. in-fol. On y trouve des *Traité*s sur la théologie, la morale, la médecine, la chimie, la physique, le droit, etc. : car les docteurs de ces siècles embrassaient toutes les sciences, quoiqu'ils n'en possédassent parfaitement aucune. Il n'est cependant pas certain que les ouvrages énoncés dans ce catalogue soient tous de lui ; on peut croire que plusieurs auteurs, pour donner de la vogue à leurs ouvrages, les ont décorés de ce nom célèbre alors ; par là on concilie très-simplement et sans efforts les idées contradictoires qui résultent des écrits de cet homme si fameux. On a en français deux *Vies* de Raimond Lulle : l'une est de M. Perroquet, Vendôme, 1667, in-8 ; l'autre, du P. Jean-Marie de Vernon, Paris, 1668, in-12. Jordanus Brunus a donné deux ouvrages qui ont rapport à l'histoire de Lulle : *Liber de Lampade combinatoria R. Lulli*, Prague, 1588, in-8 ; *De compendiosa architectura et complemento artis Lulli*, Paris, 1582, in-16. Mais cet apostat, fanatique forcené, dont les organes étaient évidemment dérangés, ne mérite aucune croyance dans ce qu'il dit de Lulle. Les écrivains qui prononcent difficilement sur le caractère des hommes extraordinaires, pour lesquels le bien et le mal semblent plaider avec une force à peu près égale, regardent Raimond Lulle comme un personnage presque in-

définissable. Sa vie fut d'abord dissipée et même libertine : il se montra ensuite frère très-fervent du tiers-ordre de saint François, amateur de la solitude et solliciteur assidu des princes, qu'il vit tous et pressa jusqu'à l'importunité, pour les faire entrer dans les plans de son zèle ; négociateur d'une activité unique, auteur de plus de volumes qu'un homme n'en pourrait transcrire et presque lire durant la mesure ordinaire de la vie, accusé d'hérésie et martyrisé chez les mahométans d'Afrique, homme en un mot si différent de lui-même et chargé de tant de contrariétés inconciliables, que si tout ce qu'on en raconte est vrai, les faits les plus romanesques ne sont plus chimériques. On lui a attribué jusqu'à la découverte du *grand œuvre* ; et il se l'attribue lui-même, si le passage où il dit qu'il l'a apprise par la révélation est réellement de lui. On a cru lui reconnaître des traits de ressemblance avec Paracelse et Corneille Agrippa ; mais il paraît qu'il ne mérite pas cette comparaison. Le P. Kircher, dans son *Mundus subterraneus*, prétend que si Lulle a eu des travers, il ne faut pas douter qu'il n'en ait fait pénitence dans la vie austère et édifiante qu'il a menée ensuite ; qu'il avait résolu de brûler ses livres, mais que ses disciples les ont dérobés à cet acte de sagesse et de justice.

LULLE de TERRACA (Raimond), surnommé le *Néophyte*, de juif se fit dominicain, et retourna ensuite au judaïsme. Il soutint des erreurs monstrueuses, condamnées par le pape Grégoire XI, en 1376.

LULLI (Jean-Baptiste), musicien, né à Florence en 1655, quitta sa patrie de bonne heure. Ce fut un officier français qui engagea Lulli, encore jeune, à aller en France. A peine y fut-il arrivé, qu'il se fit rechercher pour le goût avec lequel il jouait du violon. M^{lle} de Montpensier l'attacha à son service ; et Louis XIV lui marqua bientôt après le cas qu'il faisait de son talent, en lui donnant l'inspection de ses violons. On en créa même une nouvelle bande en sa faveur, qu'on nomma les *petits-violons*, par opposition à la bande des *vingt-quatre*, la plus célèbre alors de toute l'Europe. Les soins de Lulli, et la musique qu'il fournit à ses élèves, mirent en peu de temps les petits-violons dans la plus haute réputation. Lulli a fait dans la musique plusieurs innovations qui lui ont toutes réussi. Avant lui la basse et les parties du milieu n'étaient qu'un simple accompagnement, et l'on ne considérait que le chant du dessus dans les pièces du violon ; mais Lulli a fait chanter les parties aussi agréablement que les dessus. Il y a introduit des *fugues* admirables ; il a étendu l'empire de l'harmonie ; il a trouvé des mouvements jusqu'alors inconnus à tous les maîtres. Il a fait entrer dans les concerts jusqu'aux tambours et jusqu'aux timbales, des faux accords et des dissonances, écueil ordinaire où les plus habiles échouaient. Lulli a su composer les plus beaux endroits de ses ouvrages, par l'art qu'il a eu de les préparer, de les placer et de les sauver. Le caractère de la musique de cet artiste est une variété merveilleuse, une mélodie et une harmonie qui enchantent. Ses chants sont si naturels et si insinuants, qu'on les retient, pour peu qu'on ait de goût et de

disposition pour la musique. Il obtint la place de surintendant de la musique du Palais (1661). Perrin ayant introduit l'opéra en France, Lulli, qui en eut le privilège en 1672, le porta à un haut degré de perfection, et dans l'espace de quinze ans, il composa les partitions de dix-neuf opéras. Lulli mourut à Paris, le 22 mars 1687, à 54 ans, pour s'être frappé rudement le bout du pied en battant la mesure avec sa canne. Le mauvais germe que la débâche avait mis dans son sang fit empirer le mal. Au premier danger, Lulli consentit à livrer à son confesseur un opéra nouveau, *Achille et Polyxène* ; le confesseur le brûla. Quelques jours après, Lulli se portant mieux, un prince qui aimait ce musicien fut le voir : « Eh quoi ! Baptiste, lui dit-il, tu » as jeté ton opéra au feu ? Tu étais bien fou de » brûler une si belle musique ! — Paix, paix, mon- » seigneur, lui répondit Lulli à l'oreille, je savais » bien ce que je faisais : j'en avais une seconde » copie. » Trait qui, du premier abord, ne paraît que plaisant, mais qui dans le fond marque une âme fausse et hypocrite. Une rechute lui fit bientôt tenir un langage différent. Il se fit mettre sur la cendre, la corde au cou, fit amende honorable, et chanta les larmes aux yeux : *Il faut mourir, pécheur*, etc. Lulli formait lui-même ses musiciens et ses acteurs. Son oreille était si fine, que d'un bout du théâtre il distinguait le violon qui jouait faux. Dans son premier mouvement de colère, il brisait l'instrument sur le dos du musicien : la répétition faite, il l'appelait, lui payait son instrument plus qu'il ne valait, et l'emmenait dîner avec lui. Lulli avait l'enthousiasme du talent, sans lequel on réussit faiblement. Il savait ce qu'il valait dans son genre, et le faisait trop sentir aux autres. Malgré une ardeur continuelle de caractère, personne n'apportait dans la société plus de gaieté que lui, mais une gaieté qui dégénérait en polissonnerie. Il était violent et emporté, et l'on a peine à croire tous les traits qu'on cite de sa fureur. La grosseesse de mademoiselle le Rochois retardant la représentation d'un de ses opéras, il donna à cette actrice un coup de pied dans le ventre, et lui fit faire une fausse couche. Boileau, dans *l'Épître* au marquis de Séguelay, le peint par ces six vers :

En vain par la grimace un bouffon odieux
A table nous fait rire et divertit nos yeux :
Ses bons mots ont besoin de farine et de plâtre.
Prenez-le tête-à-tête, ôlez lui son théâtre,
Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux.
Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.

On a de lui des *Opéras*, des *Tragédies*, des *Pastorales*, des *Dicertissements*. Outre ces pièces, Lulli a encore fait la musique d'environ 20 ballets, et de plusieurs comédies de Molière : des *Trio* de violons et plusieurs *Motets* à grand chœur, etc. La musique de Lulli n'a plus la réputation qu'elle avait autrefois : à l'exception de quelques morceaux encore écoutés de nos jours, ses compositions musicales, comme toutes celles de son siècle, ne paraissent plus que froides, inanimées et sans caractère.

LUMAGUE (la vénérable mère Marie de), fondatrice et institutrice des filles de la Providence, naquit à Paris, le 29 novembre 1599, d'une famille

honorable. Ses grâces naturelles étaient rehaussées par une excellente éducation et par des vertus précieuses, qu'elle devait en grande partie à un sage directeur, le P. Lebrun, célèbre dominicain. Recherchée par plusieurs personnes, qui demandaient sa main, mademoiselle de Lumague pouvait faire un mariage sortable; mais elle préféra la vie solitaire du cloître, et entra dans un couvent de capucines, dont la faiblesse de sa santé ne lui permit pas de suivre la règle austère. Sollicitée par ses parents, et par pure obéissance, elle épousa, en 1617, François Pollalion, qui fut nommé résident de France à Raguse. Madame de Lumague, étant devenue enceinte, ne put suivre son époux; et après sa délivrance, lorsqu'elle se préparait à le rejoindre, elle apprit la nouvelle de sa mort. Elle se consacra entièrement à l'éducation de sa fille, vivait dans la retraite, et n'en sortit que sur l'invitation de la duchesse d'Orléans, qui l'avait nommée dame d'honneur et gouvernante de ses filles. Au milieu de la cour la plus brillante de l'Europe, madame de Lumague menait une vie aussi régulière que si elle eût demeuré dans un cloître. Quand l'éducation des jeunes princesses fut terminée, elle retourna dans sa retraite, et eut le bonheur de connaître saint Vincent de Paul, dont elle partagea les vœux charitables, et tint, aussitôt qu'elle eut marié sa fille, la promesse qu'elle avait faite à ce vénérable religieux. Elle fonda en conséquence, en 1650, l'institut des *Filles de la Providence*, chargée d'instruire les pauvres enfants de la campagne, dont elle fixa le nombre à trente-trois, distribuées dans les villages aux environs de Paris. La fortune de la vertueuse fondatrice était presque épuisée par cette sainte œuvre; des personnes charitables vinrent à son secours, et la reine régente se déclarant enfin protectrice du nouvel institut, lui donna, en 1651, une maison située au faubourg Saint-Marceau. Madame de Lumague, tranquille de ce côté, coopéra avec saint Vincent de Paul, à l'établissement de la maison des *Nouvelles catholiques*, que le maréchal de Turenne dota généreusement. Tourmentée depuis dix-huit ans d'une maladie douloureuse, et sentant sa fin approcher, elle désira mourir dans les bras de ses chères *Filles de la Providence*. A peine arrivée à Paris et dans leur maison, elle n'eut que le temps de recevoir les secours de l'Eglise, et mourut le 4 septembre 1657, âgée de 58 ans. On a écrit plusieurs *Vies* de cette dame: la meilleure est celle de l'abbé Collin, Paris, 1744, in-12, avec un portrait gravé par Roy. C'était un tribut de reconnaissance de l'auteur, qui, ayant perdu la vue, attribua sa guérison à sa dévotion pour la vénérable Marie de Lumague.

LUMAIN. Voy. LA MARCK.

* LUMSDEN (Matthieu), orientaliste, né en 1777 à Clora dans l'Ecosse, mort à Londres le 31 mars 1853, avait rempli vingt ans les fonctions de professeur de persan et d'arabe au collège du Fort-William à Calcutta. Outre plusieurs publications d'ouvrages persans et arabes on lui doit : *Grammaire persane*, Calcutta, 1810, 2 vol. in-folio. *Grammaire arabe*, 1815, tome 1^{er}, aussi in-fol.

LUNA (don Alvaro de), gentilhomme espagnol,

s'empara de l'esprit de Jean II, roi de Castille, maître despotique. Il abusa de son pouvoir, alluma la guerre dans le royaume, persécuta les grands, s'enrichit du bien d'autrui, et reçut de l'argent des Maures, pour empêcher la prise de Grenade. Con vaincu de ces crimes, il fut condamné à Valladolid, l'an 1455, à avoir la tête coupée; elle fut exposée pendant plusieurs jours avec un bassin, pour trouver de quoi faire enterrer son corps. On assure que Luna ayant voulu savoir d'un astrologue quelle serait sa fin, celui-ci lui répondit qu'il mourrait à *Calahatso*. C'était le nom d'une de ses terres, et ce terme signifie aussi *échafaud* en espagnol. Voyez pour de plus amples détails, sa *Vie* par Antoine de Castellanos, Milan, 1546, in-fol. Elle a été traduite en français, Paris, 1720, et a reparu à Madrid, en espagnol, 1784, in-4.

LUNDORPIUS ou LUNDORP (Michel-Gaspard), écrivain allemand du xvi^e siècle, a continué l'*Histoire de Sleidan*, mais d'une manière très-imparfaite; cette *Continuation*, qui est en 5 volumes, va jusqu'à l'an 1609. On a encore de lui : *Acta publica*; des *Notes* sur Pétrone, sous le nom supposé de *Georges Erhard*; elles sont peu recherchées.

LUNE (Pierre de). Voy. BENOIT XVIII, antipape.

* LUNEAU DE BOISJERMAIN (Pierre-Jean-François), habile instituteur, mais écrivain médiocre, naquit à Issoudun, en 1752. Après avoir terminé ses études à Bourges, chez les jésuites, il fut admis dans leur ordre et y régenta quelque temps les classes inférieures; mais il abandonna la société pour venir à Paris, où il ouvrit des cours de grammaire, d'histoire et de géographie. Quelques ouvrages élémentaires qu'il publia furent favorablement accueillis. Il donna ensuite une édition des *Œuvres de Racine*, Paris, 1768, 7 vol. in-8, avec des *Commentaires* qui sont encore recherchés aujourd'hui, malgré la critique de Labarpe; mais ayant voulu les débiter lui-même, les syndics de la librairie lui intentèrent un procès dans lequel il succomba. Pour se venger il accusa les libraires associés de l'*Encyclopédie* d'avoir manqué à leurs engagements, et demanda qu'ils fussent condamnés à payer à chacun de leurs souscripteurs un dédommagement de 500 fr. Luneau plaida lui-même cette cause devant le parlement; mais après neuf ans d'attente et de soucis, il fut, en 1778, condamné à l'amende et aux frais. Cette lutte opiniâtre avait épuisé ses ressources. Alors, il imagina d'établir un bureau de correspondance, destiné à fournir aux amateurs de province les articles de librairie aux prix de Paris; cette entreprise n'ayant eu qu'un succès passager, il renonça aux spéculations commerciales, et publia d'après le plan de Dumarsais, des *traductions* interlinéaires qui le remirent en crédit. Il mourut à Paris le 23 décembre 1801. Tous ses ouvrages assez nombreux sont oubliés aujourd'hui, à part ses trois *Cours de langue italienne*, 1785, 3 vol. in-8, et 1 vol. in-4, contenant la version de la *Jérusalem délivrée* et celle des *Lettres péruviennes*, sur la traduction de Deodati; de *langue anglaise*, 1787 et 1800, 2 vol. in-8 et in-4, *Télémaque* et le *Parradis perdu*; de *langue latine*, 1787-1789, 5 vol. in-8; les *Commentaires* de César et l'*Énéide*

de Virgile. Il est l'éditeur de *l'Élite des poésies fugitives*, Londres (Paris), 1769, 5 vol. in-12, et il a eu part au *Dictionnaire du vieux langage*, de Lacombe.

* LUNIER, né à Nantes, mort à Paris en 1807, est auteur d'un *Dict. des sciences et des arts*, Paris, 1806, 5 vol. in-8, estimé, mais que de nouvelles publications ont déjà vieilli.

LUPI (Antoine-Marie), jésuite, né en 1695 à Florence, mort à Palerme en 1757, a écrit beaucoup de dissertations savantes, surtout pour éclaircir les antiquités sacrées et profanes. Le père Zaccaria a donné une *Édition des Œuvres* du père Lupi, son confrère, à Faenza, 1785, 2 vol. in-4, avec des notes. Le père Lami a donné la vie d'A. M. Lupi dans ses *Memorabilia Italarum erudit. præstant*, 1747. — Il ne faut pas le confondre avec Mario Lupi, camérier du pape Pie VI, et chanoine de Bergame, mort en 1789, dont on a aussi d'excellentes dissertations sur les antiquités; entre autres: *Codex diplomaticus civitatis et Ecclesiæ bergamensis*, et *De parochiis, ante annum Christi millesimum*. Dans ce dernier ouvrage, imprimé à Bergame en 1788, 4 vol. in-4, il ruine de fond en comble les prétentions des curés de Pistoie, qui voulurent s'ériger en évêques dans le conventicule qu'ils tinrent en 1786, pour renverser la hiérarchie et la discipline de l'Eglise. Il prouve que les cures et les curés sont d'institution moderne; qu'il n'y avait anciennement aucune paroisse dans les villes épiscopales, si on excepte Rome et Alexandrie; expose les raisons pour lesquelles il y en avait dans ces deux villes, et réfute ceux qui, de là, ont conclu qu'il y en avait dans les autres; il réfute également quelques écrivains qui ont parlé de grandes paroisses qui, établies à la campagne, avaient sous elles plusieurs paroisses moindres et dépendantes, et montre qu'avant le x^e siècle, il n'y a point eu de telles paroisses. Il prouve enfin que ce qu'on a appelé le *sé-nat de l'Eglise*, que les prêtres appelés *cardinaux*, que ceux qui intervenaient avec voix consultative dans les conciles généraux ou provinciaux, n'étaient nullement curés ou recteurs de paroisses, et que ces prérogatives appartiennent dans leur plus ancienne origine au clergé supérieur ou bien aux chanoines des cathédrales. « Il est à souhaiter, dit un » critique, que les curés qui voudraient impru- » dement s'élever au-dessus de leur état, et du » rang qu'ils tiennent dans l'Eglise, lisent cet ou- » vrage avec attention, pour se guérir d'une erreur » dangereuse; mais le nombre, grâce à la divine » Providence, qui veille sur l'ordre établi dans l'E- » glise, n'en est pas grand. Si on excepte ceux que » la nouvelle secte a su s'associer pour travailler de » concert avec elle à la subversion de la foi catho- » lique, on ne trouve dans cette précieuse classe du » sacerdoce chrétien aucun membre atteint de la » ridicule et ambitieuse envie de s'égalier aux pre- » miers pasteurs. »

* LUPOT (François et Nicolas), habiles luthiers, tous deux élèves de Joseph Garnierius, se sont fait une grande réputation par la perfection de leurs instruments. Nicolas, né à Stuttgart en 1758, et mort à Paris au mois de juillet 1824, était établi

en France depuis plus de 50 ans. Il mérita d'être surnommé le *Stradivarius* de son siècle; nous avons sous son nom la *Chélonomie ou le parfait luthier*, Paris, 1806, in-12, dont la rédaction appartient à l'abbé Sibire.

LUPUS (Chrétien), ainsi nommé parce que son nom de famille *Wolf* signifie *loup*, religieux augustin, né à Ypres en 1612, enseigna la philosophie à Cologne, puis la théologie à Louvain, avec un succès distingué. Il exerça ensuite les premières charges de son ordre dans sa province. Le pape Clément IX voulut lui donner un évêché, avec l'intendance de sa sacristie, mais le père Lupus préférant l'étude et le repos à l'esclavage brillant des dignités, refusa constamment l'un et l'autre. Innocent XI et le grand duc de Toscane lui donnèrent aussi des marques publiques de leur estime. Il fut pendant quelque temps favorable au jansénisme: mais il se détacha de ce parti, et mourut bon catholique à Louvain en 1681, à 69 ans. Il s'était fait lui-même une épitaphe dans laquelle il disait modestement qu'il était *dignus, nomine reque, Lupus... indignus, non re, sed solo nomine, doctor*. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin. Les principaux sont: de savants *Commentaires sur l'histoire et sur les canons des conciles*, 1665, 1675, 5 vol. in-4; un *Traité des appels au saint Siège*, in-4, contre Quesnel. On y trouve une bonne réfutation faite d'avance d'un fameux compilateur de nos jours (Hontheim), qui a étrangement défiguré cette matière comme bien d'autres; le droit d'appeler au pape y est montré par la nature de sa primauté, et par toute l'histoire ecclésiastique. (Voy. ATHANASE, INNOCENT I^{er}, ZOZIME.) Un *Traité sur la contrition*, Louvain, 1666, in-4, aussi savant que solide, où il se déclare pour la nécessité de l'amour dans le sacrement de pénitence. (Voy. NEERCASSEL.) *Recueil de lettres et de monuments, concernant les conciles d'Ephèse et de Chalcédoine*, Louvain, 1682, 2 vol. in-4, avec des notes; un recueil des *Lettres* de saint Thomas de Cantorbéry, précédées de sa *Vie*, Bruxelles, 1682, 2 vol. in-4; Un *Commentaire* sur les *Prescriptions* de Tertullien, Bruxelles, 1675, in-4; *Opuscula posthuma*, publiés par le père Guillaume Wynants, du même ordre, Bruxelles, 1690, in-4. Ce recueil renferme plusieurs dissertations, entre autres sur la *simonie des monastères*, contre van Espen; sur l'*ancienne discipline de la milice chrétienne*, sur l'*exposition du saint Sacrement*, sur le *droit des réguliers de prêcher*, contre Steyaert, etc.; *De l'origine des ermites, des clercs et des religieuses de l'ordre de Saint-Augustin*, Douai, 1651, in-8, etc. Ces ouvrages, écrits en latin, sont remplis d'érudition. Il ont été réunis à Venise en 6 vol. in-fol., 1724, par le père Thomas Philippini de Ravenne, du même ordre.

LUPUS. Voy. LOUP.

LUSCINIUS ou NACHTGALL (Rossignol) (Othmar), chanoine de Strasbourg, lieu de sa naissance, étudia dans cette ville, à Paris, à Padoue, à Louvain et à Vienne; revint à Strasbourg en 1514, retourna en Italie en 1517, visita la Hongrie, la Transylvanie, la Turquie, et parcourut ainsi presque toute l'Europe. Il professa la littérature grecque à Augs-

bourg, fut premier prédicateur de l'église de Bâle, et mourut vers 1555. Il a laissé plusieurs écrits, entre autres : des *Traductions latines des Symphosiaques* de Plutarque, et des *Harangues* d'Isocrate à Démonicus et à Nicoclès ; d'*Epigrammes grecques*, etc. Elles sont plus fidèles qu'élégantes. Des *Commentaires* sur l'Ecriture sainte. Voyez les *Mémoires* de Nicéron, tom. 52.

LUSIGNAN. Voy. LUZIGNAN.

LUSSAN (François d'ESPARBÈS de), vicomte d'Aubeterre, servit sous Henri IV et sous Louis XIII, et se distingua dans différentes occasions. Il fut pourvu par le premier, l'an 1590, du gouvernement de Blaye, sur la démission de son père ; et par le second, l'an 1620, de la dignité de maréchal de France, après avoir remis son gouvernement de Blaye à Brantes, frère du connétable de Luynes. Il se déclara pour la reine en 1620, fit le siège de Nérac et de Caumont en 1621, sous le duc de Mayenne, et se retira ensuite à Aubeterre, où il mourut en 1628. Son père, Jean-Paul d'Esparbès, s'était maintenu dans Blaye malgré le maréchal de Matignon, qui l'y assiégea pour l'en déposséder. Il avait commencé à servir en Italie sous Montluc, qui parle avec éloge de sa bravoure naissante, au siège de Sienna, en 1554.

LUSSAN (Marguerite de), fille d'un cocher et de la Fleury, célèbre diseuse de bonne aventure, naquit à Paris vers 1682. D'autres la font naître du prince Thomas de Savoie, frère du prince Eugène, et d'une courtisane. Il est certain que ce prince eut soin de son enfance, de son éducation ; qu'il lui légua un traitement, et lui fit même porter les armes de sa maison. Le savant Huet, ayant eu occasion de la connaître, goûta son esprit, et l'exhorta, dit-on, à composer des romans moraux ; mais il est à croire qu'il n'eût point approuvé tous ceux qui sortirent de sa plume. On vit d'abord paraître l'*Histoire de la comtesse de Gondès*, en 2 vol. Ignace-Louis de la Serre, sieur de Langlade, auteur de quelques opéras, dirigea ce premier ouvrage de mademoiselle de Lussan, et vécut toujours dans la plus grande intimité avec son associée. Elle commença par avoir pour lui des sentiments qui passaient les bornes de la reconnaissance. Elle fit croire ensuite, par la continuité de ses attentions, qu'il était son mari ; on se trompait. On attribue à M. l'abbé de Boismorand les *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, en 6 part. ou 2 vol. in-12, qui virent le jour à Paris, 1753, et qui ont été souvent réimprimées depuis. C'est sans contredit le meilleur ouvrage qui ait paru sous le nom de mademoiselle de Lussan. La figure de cette romanière n'était point agréable. Elle était louche et brune à l'excès. Sa voix, son air, n'appartenaient point à son sexe ; mais elle suppléait à ces défauts par son esprit et son amabilité. (Voy. GEOFFRIN, GRAFFIGNY, DESHOULIÈRES, SUSE, TENCIN.) Comme elle aimait la bonne table, un excès dans le manger lui causa une indigestion, dont elle mourut à Paris le 31 mai 1758, âgée de 76 ans. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a d'elle : *Les Veillées de Thessalie*, 4 part. ou 2 vol. in-12. C'est un recueil de contes agréables et de fictions ingénieuses. *Mémoires secrets*

et intrigues de la cour de France sous Charles VIII, 1741, in-12 ; *Anecdotes de la cour de François I^{er}*, 1748, 2 vol. in-12 ; *Histoire de Marie d'Angleterre*, 1749, 2 vol. in-12 ; *Annales de la cour de Henri II*, 1749, 2 vol. in-12 ; on a vu paraître aussi sous son nom l'*Histoire de la vie et du règne de Charles VI, roi de France*, 1755, 9 vol. in-12 ; l'*Histoire du règne de Louis XI*, 1756, 6 vol. in-12 ; et l'*Histoire de la dernière révolution de Naples*, 1757, 4 vol. in-12. Mais ces trois derniers ouvrages sont de Baudot de Juilli, le même qui, en 1696, donna l'*Histoire de Charles VII*, réimprimée en 1755, 2 vol. in-12 ; *Vie du brave Crillon*, 1757, en 2 vol. in-12 : ouvrage prolix et mal écrit. Le défaut de précision est celui de presque tous les écrits de mademoiselle de Lussan.

LUTATIUS CATULUS (Caius), consul romain l'an 242 avant J.-C., commandait la flotte de la république dans le combat livré aux Carthaginois entre Drépani et les îles Ægates. Il leur coula à fond 30 navires et en prit 70. Cette victoire obligea les vaincus à demander la paix, et mit fin à la première guerre punique.

LUTATIUS CATULUS (Quintus), consul romain l'an 102 avant J.-C., vainquit les Cimbres de concert avec Marius son collègue. Après la mort de Sylla, Catulus voulut maintenir les légions dans la possession des terres que le dictateur leur avait données. Lépidus prétendit qu'il fallait les rendre aux premiers propriétaires. Cette querelle excita de nouveaux troubles, dans lesquels Lutatus entra avec chaleur. L'impétuosité de son caractère lui fit beaucoup d'ennemis, et il périt misérablement dans les guerres civiles. Ce magistrat fut du nombre des orateurs illustres. Il avait fait de belles *Harangues* et l'*Histoire de son consulat* ; ces ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous.

LUTHER (Martin), né en 1484, à Eisleben, dans le comté de Mansfeld, d'un père qui travaillait aux mines, fit à Eisenach ses études avec beaucoup de succès. La foudre tua un de ses compagnons pendant qu'il se promenait avec lui. Cette mort le frappa tellement, qu'après avoir été reçu maître en philosophie à l'université d'Erfurt en 1505, il embrassa dans cette ville la vie monastique chez les ermites de Saint-Augustin. Ses talents engagèrent ses supérieurs à l'envoyer professer dans la nouvelle université de Wittenberg, fondée depuis peu par Frédéric, électeur de Saxe. Il donna successivement des leçons de philosophie et de théologie avec beaucoup de réputation ; on remarqua seulement en lui un penchant extrême pour les nouveautés. En 1510 il fut chargé des affaires de son ordre auprès de la cour de Rome ; deux ans après, on le voit, de retour en Saxe, gagner la protection de l'électeur Frédéric qui voulut se charger des frais de son doctorat. Luther était un de ces hommes ardents et impétueux, qui, lorsqu'ils sont vivement saisis par un objet, s'y livrent tout entiers, n'examinent plus rien, et deviennent en quelque manière absolument incapables d'écouter la sagesse et la raison. Une imagination forte, nourrie par l'étude, le rendait naturellement éloquent, et lui assurait les suffrages de ceux qui l'entendaient ton-

ner et déclamer. Il sentait bien sa supériorité; et ses succès, en flattant son orgueil, le rendaient toujours plus hardi et plus entreprenant. Lorsqu'il donnait dans quelque écart, les remontrances, les objections, n'étaient pas capables de le faire rentrer en lui-même : elles ne servaient qu'à l'irriter. Un homme d'un tel caractère devait nécessairement enfanter des erreurs. Le moine augustin, s'étant rempli des livres de l'hérésiarque Jean Huss, conçut une haine violente contre les pratiques de l'Eglise romaine, et surtout contre les théologiens scolastiques. Dès l'an 1316, il fit soutenir des thèses publiques, dans lesquelles les hommes éclairés virent le germe des erreurs qu'il enseigna depuis. Ainsi il est faux que Luther ait commencé à dogmatiser à l'occasion des disputes survenues entre les dominicains et les augustins pour la distribution des indulgences plénières, qui ne furent accordées par Léon X qu'en 1517. Seckendorf, et depuis lui Lenfant et Chais, ont démontré que, longtemps avant l'éclat des indulgences, Luther avait commencé à combattre divers points de l'Eglise romaine. Il est vrai que les abus que commettaient les quêteurs des aumônes qu'on donnait pour les indulgences, et les propositions outrées que les prédicateurs débitaient sur leur pouvoir, lui fournirent l'occasion de répandre avec plus de liberté sa bile et son poison. Le luthéranisme n'était qu'une étincelle en 1517; en 1518 ce fut un incendie. Frédéric, électeur de Saxe, et l'université de Wittenberg, se déclarèrent protecteurs de Luther. Cet hérésiarque se découvrait peu à peu. D'abord il n'attaqua que l'abus des indulgences; ensuite il attaqua les indulgences mêmes; enfin il examina le pouvoir de celui qui les donnait. De la matière des indulgences il passa à celle de la justification et de l'efficacité des sacrements, et avança des propositions toutes plus erronées les unes que les autres. Le pape Léon X, l'ayant vainement fait citer à Rome, consentit que cette querelle fût terminée en Allemagne par le cardinal Cajetan son légat. Cajetan avait ordre de faire rétracter l'hérésiarque, ou de s'assurer de sa personne : il ne put exécuter ni l'une ni l'autre de ces commissions. Luther lui parla dans deux conférences avec beaucoup d'orgueil et de morgue; puis, craignant d'être arrêté, il prit secrètement la fuite, après avoir fait afficher un acte d'appel du pape mal informé au pape mieux informé. Du fond de sa retraite il donna carrière à toutes ses idées. Il écrivit contre le *purgatoire*, le *libre arbitre*, les *indulgences*, la *confession auriculaire*, la *primauté du pape*, les *vœux monastiques*, la *communion sous une seule espèce*, les *pèlerinages*, etc. Il menaçait encore d'écrire; mais le pape, pour opposer une digue à ce torrent d'erreurs, anathématisa tous ses écrits dans une bulle du 20 juin 1520. L'hérésiarque en appela au futur concile; et pour toute réponse à la bulle de Léon X, il la fit brûler publiquement à Wittenberg, avec les décrétales des autres papes ses prédécesseurs. Ce fut alors qu'il publia son livre *De la captivité de Babylone*. Après avoir déclaré qu'il se repentait d'avoir été si modéré, il expie cette faute par toutes les injures que le délire le plus emporté

peut fournir à un frénétique. Il y exhorte les princes à secouer le joug de la papauté, qui était, selon lui, le royaume de Babylone. Il supprime tout d'un coup quatre sacrements, ne reconnaissant plus que le baptême, la pénitence et le pain. C'est l'eucharistie qu'il désigne sous le nom de pain. Il met, à la place de la *transsubstantiation* qui s'opère dans cet adorable sacrement, une *consubstantiation*, qu'il tirait de son cerveau échauffé. Le pain et le vin demeurent dans l'eucharistie; mais le vrai corps et le vrai sang y sont aussi, *comme le feu se mêle dans un fer chaud avec le métal, ou comme le vin est dans et sous le tonneau*. Léon X opposa une nouvelle bulle à ces extravagances : elle fut lancée le 5 janvier 1521. L'empereur Charles-Quint convoque en même temps une diète à Worms, où Luther se rend sous un sauf-conduit, et refuse de se rétracter. A son retour, il se fit enlever par Frédéric de Saxe, son protecteur, qui le fit enfermer dans un château désert, pour qu'il eût un prétexte de ne plus obéir. Cependant la faculté de théologie de Paris se joint au pape, et anathématise le nouvel hérétique. Luther fut d'autant plus sensible à ce coup, qu'il avait toujours témoigné une grande estime pour cette faculté, jusqu'à la prendre pour juge. Henri VIII, roi d'Angleterre, publia dans le même temps contre lui un écrit, qu'il dédia au pape Léon X. L'hérésiarque furieux eut recours à sa réponse ordinaire, aux injures. « Je » ne sais si la folie elle-même, disait-il à ce mo- » narque, peut être aussi insensée qu'est la tête » du pauvre Henri. Oh ! que je voudrais bien cou- » vrir cette majesté anglaise de boue et d'ordure ! » j'en ai bien le droit.... Venez, disait-il encore, » monsieur Henri, je vous apprendrai : *Veniat is, » domine Henrice, ego docebo vos.* » Sur quoi Erasme n'a pu s'empêcher d'observer que Luther aurait du moins dû parler latin, puisque le roi d'Angleterre lui en donnait l'exemple, et ne pas joindre des solécismes aux grossièretés : *Quid invitabat Lutherum ut diceret : Veniat is, domine Henrice, ego docebo vos ? Saltem regis liber latine loquebatur.* Ce fougueux apôtre appelait le château où il était enfermé, son *île de Pathmos*. Sans doute que, pour mieux ressembler à l'évangéliste saint Jean, dit M. Macquer, il crut ne pouvoir se dispenser d'avoir des révélations dans son île. Il eut une conférence avec le Diable, qui lui révéla que s'il voulait pourvoir à son salut, il fallait qu'il s'abstînt de célébrer des messes privées. Luther suivit exactement ce conseil de l'ange des ténèbres. Il fit plus, il écrivit contre les messes basses et les fit abolir à Wittenberg. Luther était trop resserré dans son île de Pathmos, pour qu'il voulût y rester longtemps. Il se répandit dans l'Allemagne, et, pour avoir plus de sectateurs, il dispensa les prêtres et les religieux de la vertu et du vœu de continence, dans un ouvrage où la pudeur est offensée en mille endroits. Ce fut cette même année 1525, qu'il écrivit son *Traité du fisc commun*. Il le nommait ainsi, parce qu'il y donnait l'idée d'un fisc ou trésor public, dans lequel on ferait entrer les revenus de tous les monastères rentés, des évêchés, des abbayes, et en général de tous les bénéfices qu'il voulait en-

lever à l'Eglise. L'espérance de recueillir les dépouilles des ecclésiastiques engagea beaucoup de princes dans sa secte, et lui fit plus de prosélytes que tous ses livres. « Il ne faut pas croire, dit un » écrivain ingénieux, que Jean Huss, Luther ou » Calvin fussent des génies supérieurs. Il en est des » chefs de sectes comme des ambassadeurs ; sou- » vent les esprits médiocres y réussissent le mieux, » pourvu que les conditions qu'ils offrent soient » avantageuses. » Frédéric II, roi de Prusse, appelait Luther et Calvin de *pauvres gens*. Si en effet on veut réduire les causes des progrès de la réforme à des principes simples, on verra qu'en Allemagne ce fut l'ouvrage de l'intérêt, en Angleterre celui de l'amour, et en France celui de la nouveauté. L'amorce des biens ecclésiastiques fut le principal apôtre du luthéranisme. Cependant Luther lui-même eut le temps de voir que ces biens n'avaient point enrichi les princes qui s'en étaient emparés. Il trouva même que l'électeur de Saxe et ses favoris, qui avaient partagé cette dépouille, n'en étaient pas devenus plus riches. L'expérience, disait-il, nous apprend que ceux qui s'approprient les biens ecclésiastiques n'y trouvent qu'une source d'indigence et de détresse : *Comprobat experientia, eos qui ecclesiastica bona ad se traxerunt, ob ea tandem depauperari et mendicos fieri*. Il rapporte à cette occasion les paroles de Jean Hund, conseiller de l'électeur de Saxe, auquel il paraissait que les biens de l'Eglise envahis par les nobles avaient dévoré leur patrimoine : *Nos nobiles canobiorum opes ad nos traximus. Opes nostras equestres comederunt et consumpserunt hæ canobiales, ut neque canobiales, neque equestres amplius habeamus*. Il finit par l'apologue d'un aigle qui, emportant de l'autel de Jupiter des viandes qui lui étaient offertes, emporta en même temps un charbon qui mit le feu à son nid. (*Symposiac.*, cap. 4.) L'observation n'était que trop vraie. Des courtisans avides, des administrateurs infidèles, ont dévoré les monastères, les abbayes, les hôpitaux. Eux et le prince dont ils servaient la passion, semblables aux harpies de la fable, paraissaient par leur déprédation augmenter leurs besoins : tout s'évanouissait dans ces mains voraces. (Voy. HENRI VIII)..... Cependant le parti se fortifiait de jour en jour dans le Nord, où l'ignorance des peuples était plus grande, et dès lors l'attachement à la religion plus faible, et la séduction plus facile. De la haute Saxe il s'étendit dans les duchés de Lunebourg, de Brunswick, de Meckelbourg et de Poméranie ; dans les archevêchés de Magdebourg et de Brême ; dans les villes de Wismar et de Rostock, et tout le long de la mer Baltique. Il passa même dans la Livonie et la Prusse, où le grand-maître de l'ordre Teutonique se fit luthérien. Le fondateur du nouvel Evangile quitta vers ce temps-là le froc d'augustin, pour prendre l'habit de docteur. Il renonça à la qualité de *vénérable père*, qu'on lui avait donnée jusqu'alors, il n'en voulut point d'autre que celle de *docteur Martin Luther*. L'année d'après, 1525, il épousa Catherine Bora ou de Bohren, jeune religieuse d'une grande beauté, qu'il avait fait sortir de son couvent deux

ans auparavant pour la catéchiser et la séduire. Le réformateur Luther avait déclaré dans un de ses sermons, qu'il lui était aussi impossible de vivre sans femme, que de vivre sans manger. Mais il n'avait pas osé en prendre une pendant la vie de l'électeur Frédéric, son protecteur, qui blâmait ces alliances. Dès qu'il le vit mort, il voulut profiter d'une commodité que sa doctrine accordait à tout le monde, et dont il prétendait avoir plus de besoin que personne. Cette conduite de Luther et des autres chefs des nouvelles sectes faisait dire à Erasme que « les tragédies que jouaient les réformateurs » étaient de vraies comédies, puisque le mariage » en était le dénouement. » Quelques années après, Luther donna au monde chrétien un spectacle encore plus étrange. Philippe, landgrave de Hesse, le second protecteur du luthéranisme, voulut, du vivant de sa femme Christine de Saxe, épouser sa maîtresse. Il crut pouvoir être dispensé de la loi de n'avoir qu'une femme : loi formelle de l'Evangile, et sur laquelle est fondé le repos des états et des familles. Il s'adressa pour cela à Luther. Le patriarche de la réforme assemble des docteurs à Wittenberg en 1539, et lui donne une permission pour épouser deux femmes. Rien de plus ridicule que le long discours que les docteurs du nouvelisme adressèrent au landgrave à cette occasion. Après avoir avoué que le Fils de Dieu a aboli la polygamie, ils prétendent que *la loi qui permettait aux Juifs la pluralité des femmes à cause de la dureté de leur cœur n'a pas été expressément révoquée*. Ils se croient donc autorisés à user de la même indulgence envers le landgrave, qui avait besoin d'une femme de moindre qualité que sa première épouse, afin de la pouvoir mener avec lui aux diètes de l'Empire, où la bonne chère lui rendait la continence impossible. L'empereur Charles-Quint, affligé de ces scènes scandaleuses, avait tâché dès le commencement d'arrêter les progrès de l'hérésie. Il convoqua plusieurs diètes : à Spire en 1529, où les luthériens acquirent le nom de *protestants*, pour avoir protesté contre le décret qui ordonnait de suivre la religion de l'Eglise romaine ; à Augsbourg en 1530, où les protestants présentèrent leur *confession de foi*, et dans laquelle il fut ordonné de suivre la croyance catholique. Ces différents décrets produisirent la *lique* offensive et défensive de *Smalcalde* entre les princes protestants. Charles-Quint, hors d'état de résister à la fois aux princes confédérés et aux armes ottomanes, leur accorda la liberté de conscience à Nuremberg en 1552, jusqu'à la convocation d'un concile général. Luther, se voyant à la tête d'un parti redoutable, n'en fut que plus fier et plus emporté. C'était chaque année quelque nouvel écrit contre le souverain pontife, ou contre les princes et les théologiens catholiques. Rome n'était plus, selon lui, que la *racaille de Sodome*, la *prostituée de Babylone* ; le pape n'était qu'un *scélérat qui crachait des diables* ; les cardinaux, des *malheureux qu'il fallait exterminer*. « Si j'étais le maître de l'Empire, écrivait-il, » je ferais un même paquet du pape et des cardinaux, pour les jeter tous ensemble dans la mer ; » ce bain les guérirait, j'en donne ma parole, j'en

» donne J.-C. pour garant. » L'impétueuse ardeur de son imagination éclata surtout dans le dernier ouvrage qu'il publia en 1545, contre les théologiens de Louvain et contre le pape. Il y prétend que la papauté romaine a été établie par Satan, et, faute d'autres preuves, il mit à la tête de son livre une estampe où le pontife de Rome était représenté entraîné en enfer par une légion de diables. Quant aux théologiens de Louvain, il leur parle avec la même douceur : les injures les plus légères sont bête, pourceau, épicurien, athée, etc. Il était avec ses propres sectateurs aussi emporté qu'avec les catholiques ; il les menaçait, s'ils continuaient à le contredire, de rétracter tout ce qu'il avait enseigné : menace digne d'un apôtre du mensonge. Cet homme trop fameux mourut à Eisleben, en 1546, à 62 ans, après avoir vaqué à son ordinaire à un bon repas. Un auteur moderne en a fait le portrait suivant : « Moine apostat et » corrupteur d'une religieuse apostate, ami de la » table et de la taverne, insipide et grossier plai- » sant, ou plutôt impie et sale bouffon, qui n'é- » pargna ni pape ni monarque ; d'un tempérament » d'énergumène contre tous ceux qui osaient le » contredire ; muni, pour tout avantage, d'une » érudition et d'une littérature qui pouvaient im- » poser à son siècle ou à sa nation ; d'une voix » foudroyante, d'un air altier et tranchant : tel » fut Luther, le nouvel évangéliste, ou, comme il » se nommait, le nouvel ecclésiaste, qui mit le » premier l'Eglise en feu, sous prétexte de la ré- » forme, et qui, pour preuve de son étrange mis- » sion, qui demandait certainement des miracles » du premier ordre, alléguait les miracles dont se » prévaut l'Alcoran, c'est-à-dire, les succès du » cimetière et les progrès des armes, les excès de » la discorde, de la révolte, de la cruauté, du » sacrilège et du brigandage. » Sa secte se divisa après sa mort, et de son vivant même, en plusieurs branches. Il y eut les *luthéro-papistes*, c'est-à-dire ceux qui se servaient d'excommunication contre les sacramentaires ; les *luthéro-zuingliens*, les *luthéro-calvinistes*, les *luthéro-osiandriens*, etc. c'est-à-dire ceux qui mêlèrent les dogmes de Luther avec ceux de Calvin, de Zuingle ou d'Osiander, etc. Ces sectaires différaient tous entre eux par quelque endroit, et ne s'accordaient qu'en ce point, de combattre l'Eglise et de rejeter tout ce qui vient du pape. C'est cette haine qui leur fit prendre, durant les guerres de religion du xvi^e siècle, cette devise : **PLUTOT TURC QUE PAPISTE** ; devise qui marque bien la fureur la plus extravagante, mais qui est néanmoins parfaitement assortie à l'esprit de secte, à qui rien n'est plus opposé que l'autorité d'un chef et un centre d'unité. Cependant les hommes les plus sensés parmi les protestants, tels que Mélancthon, Grotius, etc., ont toujours regretté l'autorité pontificale, et l'ont regardée comme une chose sans laquelle l'ensemble du christianisme ne pouvait subsister. Luther laissa à ses disciples un grand nombre d'ouvrages, imprimés à Léna, en 1536, 4 vol. in-fol. ; et à Wittenberg, en 7 vol. in-fol., 1572. On préfère les éditions publiées de son vivant, parce que dans celles qui ont vu le

jour après sa mort, ses sectateurs ont fait des changements très-considérables. On voit, par ses écrits, que Luther avait du savoir et beaucoup de feu dans l'imagination ; mais il n'avait ni douceur dans le caractère, ni goût dans la manière de penser et d'écrire. Il donnait dans les grossièretés les plus impudentes et dans les bouffonneries les plus basses. Jean Aurifaber, disciple de Luther, a mis en latin et publié en 1566, in-8, les Discours que cet hérésiarque tenait à table, sous ce titre : *Sermones mensales*, ou *Colloquia mensalia*. C'est une espèce d'*Ana*, dont la lecture prouve la véracité du portrait que nous avons tracé du réformateur de l'Allemagne. On conserve dans la bibliothèque du Vatican un exemplaire de la Bible, à la fin duquel on voit une prière en vers allemands, écrite de la main de Luther, dont le sens est : « Mon Dieu, par » votre bonté, pourvoyez-nous d'habits, de cha- » peaux, de capotes et de manteaux ; de veaux » bien gras, de cabris, de bœufs, de moutons et » de génisses ; de beaucoup de femmes et de peu » d'enfants. Bien boire et bien manger est le vrai » moyen de ne point s'ennuyer. » Cette prière, où l'indécence, l'impiété, la luxure, la gourmandise, disputent qui aura le dessus, est très-certainement de la main de Luther ; en vain Misson a-t-il voulu en faire douter. Christian Juncker, son historien, en convient et la rapporte mot à mot (*Vita Lutheri*, pag. 225) :

O Gott, durch deine Güte,
Bescher uns Kleider und Hüte ;
Hauch Mantel und Roেকে,
Fette Kelber und Boeck ;
Ochsen, Schaffe und Rinder.
Viele Weiber, wenig Kinder.
Schlechte Speise und Tranck
Machen einem das Jahr lang.

Charles Walmesley, évêque et vicaire apostolique en Angleterre, a publié en 1777, sous le nom de *Pastorini*, dans une *Hist. de l'Eglise chrétienne*, une *Histoire abrégée de la Réforme de Luther*, qui a été réimprimée séparément à Malines, en 1 vol. L'auteur, distingué par son zèle et sa piété, fait très-bien connaître l'esprit de la réformation ; il ne s'est pas borné à l'Histoire du luthéranisme, il retrace aussi les erreurs et les excès des autres branches de la réforme.

LUTHERBURG. Voy. LOUTHERBOURG.

LUTTI ou LUTI (Benoit), peintre, né à Florence en 1666, mort à Rome en 1726, s'attacha surtout au coloris. Il a laissé un grand nombre de tableaux de chevalier, qui l'ont fait connaître dans presque toutes les cours de l'Europe. L'empereur le fit chevalier, et l'électeur de Mayence accompagna ses lettres-patentes d'une croix enrichie de diamants. Le pinceau de Lutti est frais et vigoureux ; il mettait beaucoup d'harmonie dans ses couleurs, et donnait une belle expression à ses figures. On lui reproche de n'être pas toujours correct. *Le miracle de saint Pierre*, qu'il a peint dans le palais Albani à Rome, passe pour son chef-d'œuvre. Le Musée de Paris possède de ce maître deux tableaux : *La Madeleine visitée dans sa grotte par les anges*, et *la même sainte considérant une tête de mort*.

LUTWIN (saint), né de parents illustres, fonda

de ses biens l'abbaye de Mettloch, où il fit profession de la vie monastique, dès que la mort de sa femme lui permit de renoncer au siècle. Le siège archiépiscopal de Trèves étant devenu vacant par la retraite de saint Basin, oncle de saint Lotwin, celui-ci fut tiré de sa solitude pour le remplir. Il déploya, pendant 18 ans qu'il gouverna cette illustre église, toutes les qualités d'un grand évêque. L'abbaye de Mettloch, où il fut enterré, possède encore aujourd'hui les précieuses dépouilles de sa mortalité.

LUXEMBOURG, l'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de l'Europe, a possédé plusieurs souverainetés en France, en Allemagne et en Belgique. Elle s'attacha à la maison de Bourgogne, et elle a produit cinq empereurs, dont trois ont été rois de Bohême. Elle a possédé les premières charges en France, et a donné naissance à six reines et à plusieurs princesses, dont l'alliance a relevé l'éclat des familles les plus distinguées. La branche aînée de la maison de Luxembourg fut fondue dans celle d'Autriche par le mariage d'Elizabeth, fille de l'empereur Sigismond, morte en 1447, avec Albert I^{er}, archiduc d'Autriche et empereur. La branche cadette de Luxembourg-Ligny, quoique moins illustrée que la première, a produit :

LUXEMBOURG-LIGNY (Waleran de), comte de Saint-Pol, naquit en 1335. Il accompagna son père Gui dans l'expédition du Ponthieu, et se trouva à la bataille de Baeswider, en 1371, où Gui fut tué. Prisonnier des Anglais, il parut à la cour de Richard II, et épousa Mathilde de Courtenai, sœur utérine de ce monarque. Il obtint ensuite sa liberté, moyennant 120 mille francs de rançon dont la moitié lui fut remise en faveur de ce mariage. Waleran était entré au service de France. On lui fit un crime de ce mariage ; mais Charles VI lui accorda sa grâce : il accompagna ce roi dans sa malheureuse expédition de Bretagne. Il fut nommé gouverneur de Gênes en 1396, et grand-maitre des eaux et forêts de France en 1402. Il fit encore la guerre aux Anglais. L'empereur Wenceslas ne lui ayant pas rendu une somme d'argent qu'il lui devait, il entra dans le Luxembourg, et brûla 120 villages. Il envoya ensuite un cartel à Henri II, qui avait fait assassiner le Roi Richard, son beau-frère. Nommé gouverneur de Paris, en 1410, ce fut lui qui créa l'horrible milice composée de 500 bouchers ou *écorceurs*, qui se livra à tous les excès. En 1412, il battit les Armagnacs, en Normandie, et prit la place de Domfront. La disgrâce du duc de Bourgogne attira la sienne ; mais il ne voulut jamais rendre l'épée de connétable, que le roi lui avait fait demander. Il mourut gouverneur d'Ivoi, en 1417.

LUXEMBOURG-LIGNY (Pierre de), frère du précédent, né à Ligny en 1369, se fit remarquer dès sa plus tendre jeunesse par une ardeur extraordinaire pour la pratique du bien, par son assiduité à la prière, son goût pour la mortification, son amour pour l'humilité, et surtout par sa charité pour les pauvres. Envoyé à Paris à l'âge de 10 ans, il s'y appliqua successivement aux belles-lettres, à la philosophie et au droit canon. En 1385, il devint chanoine de Notre-Dame de Paris, quelque temps

après archidiacre de Dreux, puis évêque de Metz en 1384, et mourut le 2 juillet 1387, âgé de 18 ans, à Avignon, où Clément VII, que la France reconnaissait pour pape légitime durant le grand schisme, l'avait appelé. Pierre avait été fait cardinal l'année précédente. Quoiqu'il eût le gouvernement de son diocèse, il n'était point prêtre, sa prudence et sa sainteté ayant été jugées une raison suffisante pour le dispenser du défaut d'âge. Il semble cependant qu'il était diacre, et sa dalmatique se garde à Avignon. Les miracles opérés par son intercession portèrent les Avignonnais à construire une chapelle sur son tombeau. On a depuis bâti un couvent de célestins au même endroit. Il fut béatifié en 1527 par Clément VII (le vrai pontife de ce nom). L'histoire de ses miracles a été publiée par les bollandistes. On a sous son nom deux petits livres de piété : *livre de Clergie... traduit de latin en français*, Paris, sans date, gothique, in-4 ; et la *Diète du salut*, Paris, 1506, in-4.

LUXEMBOURG-SAINTE-POL (Louis de), de la même famille, fut élu évêque de Téroüane, en 1414. Henri VI, roi d'Angleterre, qui prenait le titre de roi de France, le fit chancelier en 1425, et archevêque de Rouen en 1456. Il s'était tellement dévoué aux intérêts de ce prince, qu'il conduisait lui-même du secours aux places assiégées, et ne négligeait rien pour rétablir ce parti chancelant. Il se jeta dans la Bastille lorsque Paris se soumit à Charles VII, en 1456 ; mais il fut obligé d'en sortir par composition, et se retira en Angleterre, où il fut évêque d'Ely, et cardinal en 1456. Il mourut en 1449.

LUXEMBOURG (Louis de), connétable, comte de Saint-Pol, neveu du précédent, avait servi sous Charles VII avec succès dans divers sièges. Après sa mort, il s'attacha au duc de Bourgogne, qui lui donna le commandement de l'avant-garde de son armée à la bataille de Montlhéry. Louis XI, pour l'attirer à son service, lui donna l'épée de connétable ; mais pour se maintenir dans la ville de Saint-Quentin, dont il s'était emparé, il trahit successivement et le roi et le duc de Bourgogne. Ses perfidies furent découvertes. Craignant la sévérité de Louis XI, il se retira auprès du duc de Bourgogne, qui le rendit au roi. Son procès lui fut fait, et il eut la tête tranchée à Paris le 19 décembre 1475.

LUXEMBOURG (François-Henri de MONTMORENCI-BOUTEVILLE, duc de), maréchal de France, né posthume en 1628, était fils de François de Montmorency, comte de Bouteville et de Lusse, qui eut la tête tranchée sous Louis XIII, pour s'être battu en duel, dans un temps où cette détestable manie était punie comme elle doit l'être. La princesse de Condé présenta à la cour le jeune Montmorency resté orphelin ; elle eut soin de sa fortune et le donna pour aide-de-camp à son fils, déjà fameux par ses victoires de Rocroy, de Fribourg et de Nortlingue. Il se trouva au siège de Lérida, sous le grand Condé dont il fut l'élève, et qu'il suivit dans sa bonne et dans sa mauvaise fortune. Le jeune guerrier avait dans le caractère plusieurs traits du héros qu'il avait pris pour modèle : un génie ardent, une exécution prompte, un coup d'œil juste, un esprit

avide de connaissances. On vit briller en lui ces différentes qualités à la conquête de la Franche-Comté en 1668, où il servit en qualité de lieutenant général. La guerre ayant recommencé en 1672, il commanda en chef pendant la fameuse campagne de Hollande, prit Grool, Deventer, Coeworden, Zwol, Campen, etc., et repoussa les troupes des états près de Bodegrave et de Voerden. Les historiens hollandais prétendent que Luxembourg, en partant pour cette dernière expédition, avait dit à ses troupes : « Allez, mes enfants, pilliez, tuez, violez, » et s'il y a quelque chose de plus effrayant, ne manquez pas de le faire ; afin que je voie que je ne me suis pas trompé en vous choisissant comme les plus braves des hommes et les plus propres à pousser les ennemis avec vigueur. » Il est impossible de croire qu'un général français ait tenu un discours si barbare ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que les soldats mirent le feu à Bodegrave, et se livrèrent, à la lueur des flammes, à la débauche et à la cruauté ; que par des exploits de cette nature les affaires des Français tournèrent mal, et que le duc fut obligé de faire retraite, ce qu'il exécuta avec plus de succès qu'on n'en devait espérer. Louis XIV ayant fait une nouvelle expédition dans la Franche-Comté, Luxembourg l'y suivit. Il se trouva ensuite à la bataille de Senef, obligea le prince d'Orange de lever le siège de Charleroi, et obtint en 1675 le bâton de maréchal de France. Il commanda une partie de l'armée française après la mort de Turenne, et ne fit pas des choses dignes de sa réputation. Le grand Condé, quoique son ami, ne put s'empêcher de dire : *Luxembourg fait mieux l'éloge de Turenne que Mascarón et Fléchier*. Il laissa prendre Philipsbourg à sa vue par le duc de Lorraine, et essaya en vain de le secourir avec une armée de 50,000 hommes. Il fut plus heureux en combattant Guillaume d'Orange. Ce prince ayant attaqué le général français, qui ne s'y attendait point, à Saint-Denis près de Mons, cette surprise n'empêcha pas le maréchal de Luxembourg de disputer la victoire avec beaucoup de valeur. Quelques-uns même lui adjugent le champ de bataille, dont les alliés se glorifièrent. Luxembourg, quoique aimé de Louis XIV, eut à souffrir à la cour plusieurs désagréments. Il s'était brouillé avec Louvois ; celui-ci attendit l'occasion de le perdre : elle s'offrit bientôt. Bonnard, clerc du procureur du maréchal, s'adressa à Lesage, intrigant et sorcier de son métier, pour découvrir des papiers nécessaires au maréchal dans un procès. Bonnard avait obtenu du maréchal une signature dont on fit un usage perfide, en désignant un simple pouvoir comme une espèce de pacte diabolique. A cette époque on avait créé (le 7 avril 1679) la *chambre ardente*, à l'arsenal, pour les crimes de sorcellerie et empoisonnements. La Voisin et la Vigoureuse y avaient été jugées. Le maréchal l'y fut aussi, étant accusé d'avoir voulu faire périr sa femme, le maréchal de Créquy et d'autres ; on le confronta avec les deux misérables ci-dessus citées. Enfin, après quatorze mois de captivité, il fut déclaré innocent. Dans la seconde guerre que Louis XIV soutint contre les puissances de l'Europe réunies en 1690, Luxem-

bourg, nommé général de l'armée de Flandre, gagna la bataille de Fleurus. Il eut encore l'avantage au choc de Leuze en 1691, au combat de Steinkerque en 1692, et battit le roi Guillaume à Nerwinde en 1695. Peu de journées furent plus meurtrières : il y eut environ 20,000 morts, dont au moins la moitié de Français. C'est à cette occasion qu'on dit qu'il fallait chanter plutôt un *De profundis* qu'un *Te Deum*. Les Français avaient été repoussés plusieurs fois à la droite et à la gauche des alliés fortement retranchés ; mais le curé de Laer, indigné de ce que les troupes du prince d'Orange avaient exercé quelque pillage chez lui, indiqua au maréchal un endroit où le retranchement n'était pas achevé, et qui était masqué par des abattis : une nouvelle attaque décida le succès. Après la victoire de Nerwinde, il écrivit à Louis XIV... « Vos ennemis mis y ont fait des merveilles, vos troupes encore mieux. Pour moi, sire, je n'ai d'autre mérite que d'avoir exécuté vos ordres. Vous m'avez dit de prendre une ville et de donner bataille ; je l'ai prise, et je l'ai gagnée... » Le maréchal de Luxembourg termina sa carrière par la longue marche qu'il fit, en présence des ennemis, depuis Vignamont jusqu'à l'Escaut, près de Tournai. Il mourut l'année d'après en 1695, à 67 ans, regretté comme le plus grand général qu'eut alors la France. Sa vie n'avait pas toujours été édifiante ; ses écarts allèrent jusqu'à donner deux fois lieu, comme on l'a vu, à une accusation de magie, fondée en partie sur des liaisons et des sociétés peu dignes de lui, et cela dans un siècle où ces sortes d'accusations n'étaient pas légèrement reçues, surtout à l'égard d'un homme tel que lui. Sa mort fut très-chrétienne. Le père Bourdaloue, qui l'assista dans ses derniers moments, dit : « Je n'ai pas vécu comme » lui, mais je voudrais bien mourir comme lui. » On imprima à Cologne, en 1695, in-42, une satire contre la France et contre lui, intitulée : *Le Maréchal de Luxembourg au lit de la mort*, tragi-comédie en 5 actes et en prose. Ce guerrier est bien plus favorablement dépeint dans l'*Histoire de la maison de Montmorency* par M. Desormeaux, et par le compilateur Manuel dans son *Année française* ; mais il faut se tenir en garde contre les panégyriques et contre les satires : la vérité de l'histoire souffre également des uns et des autres. Son *Oraison funèbre*, prononcée par le P. La Rue, a été imprimée à Paris en 1695, in-4.

LUYCKEN (Jean), graveur hollandais. On remarque dans ses ouvrages un feu, une imagination et une facilité admirables. Son œuvre est considérable et fort estimée. Il était né à Amsterdam en 1649, et il mourut en 1712. On estime sa *Bible en figures*, imprimée dans cette ville en 1752, in-fol. ; son *Théâtre des martyrs*, en 145 planches, in-4, mériterait également des éloges, si, par un fanatisme aussi absurde que dégoûtant, l'auteur n'avait associé aux vrais martyrs les enthousiastes dogmatiques et séditeux, que le glaive de la justice a immolés au repos des états, plus encore qu'à la conservation de la vraie foi. « Voilà, dit un auteur, » où en sont réduites les sectes. Convaincues de la » nouveauté de leur existence, elles compulsent les

» annales du délire et de la sédition, pour se donner une apparence de continuité et de succession.» (Voy. JURIEU.) — Il y a eu un Gaspard LUYCKEN, dont on voit de beaux dessins dans la Bible de Weigel. Voy. ce nom.

LUYNES (Paul d'ALBERT de), cardinal et archevêque de Sens, né à Versailles en 1705, est un des prélats qui, pendant le XVIII^e siècle, ont le plus honoré l'église de France par leur zèle et leurs lumières. Formé par les leçons et les exemples de Fénelon, il a pendant toute sa vie fait éclater les fruits d'une si avantageuse institution. Rien n'égalait le soin avec lequel il veillait sur la pureté de la doctrine, et la promptitude avec laquelle il repoussait les erreurs qui menaçaient d'infecter son peuple. Assistant un jour à un sermon où l'on avait glissé quelques opinions favorites de la secte qui rougit de son nom, il imposa silence au prédicateur, le fit descendre de la chaire, y monta lui-même, et réfuta l'erreur avec autant d'éloquence que d'exactitude théologique. Il mourut à Sens le 25 janvier 1788, à l'âge de 85 ans, regretté des pauvres dont il était le père, et de son clergé, dont il était le modèle. L'abbé Le Gris a fait son *Eloge funèbre*.

LUYNES. Voy. ALBERT.

LUYTS (Jean), philosophe et astronome, né dans la Nord-Hollande en 1655, fut professeur de physique et de mathématiques à Utrecht, depuis 1677 jusqu'à sa mort, arrivée le 12 mars 1721. Il a donné : *Astronomica institutio*, Utrecht, 1689, in-4. Il y rejette le système de Copernic. On y voit un grand nombre d'observations astronomiques, curieuses et utiles, expliquées d'une manière laconique, alliée à beaucoup de clarté. *Introductio ad geographiam novam et veterem*, avec beaucoup de cartes, 1692, in-4, estimée.

LUZAC (Elie) jurisconsulte et publiciste hollandais, naquit le 19 octobre 1725 au village de Noordwick près de Leyde, d'une famille d'origine française. Sorti de l'université avant d'avoir pris les degrés, il embrassa la profession de libraire-imprimeur, prit plus tard le titre d'avocat et donna des consultations sur les matières commerciales ainsi que sur celles qui appartenaient au droit public. Sincèrement attaché au parti orangiste, Luzac se déclara énergiquement contre toute tentative d'innovation dans la forme du gouvernement de la Hollande, et fit paraître à cette occasion divers ouvrages dont les principaux sont : *Annales belges*, journal publié de 1772 à 1776, formant 15 vol. in-12; *Histoire théorique et pratique du commerce hollandais*, 1778; *Lettres candides de Regnier-Uryard*, 1781 à 1784, 4 vol. in-8; *Le spectateur patriote*, journal qui succéda immédiatement au précédent et fut continué jusqu'en 1790; enfin, *Lettre sur le danger de changer la constitution d'un gouvernement*. Luzac mourut à Leyde en 1796. Indépendamment des ouvrages déjà cités on a de cet écrivain : *Le bonheur*, ou *Nouveau système de jurisprudence naturelle*, Berlin, 1755; *Recherches sur quelques principes des connaissances humaines*, Leyde et Göttingen, 1756; *Remarques philosophiques et politiques d'un anonyme sur l'Esprit des lois*, dans l'édition

des œuvres de Montesquieu, Amsterdam et Leipsig, 1765, 6 vol. in-12; *Mémoire sur le perfectionnement de la morale par la révélation*, 1761; *Du droit naturel, civil et politique en forme d'entretiens*, Amsterdam, 1802; *La richesse de la Hollande* (en français), 1778, 2 vol. in-8.

LUZERNE (cardinal de la). Voy. LALUZERNE.

LUZIGNAN (Guy de), fils de Hugues de Luzignan, d'une des plus anciennes maisons de France, fit le voyage d'outre-mer. Il épousa Sybille, fille aînée d'Amauri, roi de Jérusalem. Par ce mariage, il acquit le royaume en son nom, et le reperdit en 1187, lorsque la ville se rendit à Saladin. Luzignan ne conserva que le titre de roi de Jérusalem, qu'il vendit bientôt à Richard, roi d'Angleterre, pour l'île de Chypre. Il y prit la qualité de roi, et y mourut en 1194. Sa maison conserva cette île jusqu'en 1475. Amauri de Luzignan, son frère, lui succéda. Au reste, cette famille tire son nom de la petite ville de Luzignan en Poitou, dont le château passait autrefois pour imprenable, parce que le vulgaire croyait qu'il avait été bâti par une fée moitié femme, moitié serpent.

LYBAS, Grec de l'armée d'Ulysse. La flotte de ce prince ayant été jetée par une tempête sur les côtes d'Italie, Lybas insulta une jeune fille de Témessse que les habitants vengèrent en tuant le Grec. Bientôt les Témessiens furent tourmentés par un spectre qui exigea le sacrifice annuel d'une jeune fille : mais ils en furent délivrés par Euthyme.

LYCAON, roi d'Arcadie. Il fut métamorphosé en loup par Jupiter, pour avoir immolé un enfant, qu'il servit à ce dieu assis à sa table (voy. ARCAS.) — Il y a eu plusieurs autres LYCAON : un, frère de Nestor, qui fut tué par Hercule; un autre, fils de Priam, tué par Achille, etc.

LYCOMÈDE. Voy. ACHILLE.

LYCAMBE. Voy. ARCHILOQUE.

LYCOPHRON, fils de Périandre, roi de Corinthe, né vers l'an 628 avant J.-C., n'avait que 17 ans lorsque son père tua Mélisse sa mère. Proclus, son aïeul maternel, roi d'Epidaure, le fit venir à sa cour avec son frère nommé Cypsèle, âgé de 18 ans, et les renvoya quelque temps après à leur père, en leur disant : *Souvenez-vous qui a tué votre mère*. Cette parole fit une telle impression sur Lycophron, qu'étant de retour à Corinthe, il s'obstina à ne point vouloir parler à son père. Périandre indigné l'envoya à Coreyre (aujourd'hui Corfou), et l'y laissa sans songer à lui. Dans la suite, se sentant accablé des infirmités de la vieillesse, et voyant son autre fils incapable de régner, il envoya offrir à Lycophron son sceptre et sa couronne; mais le jeune prince dédaigna même de parler au messager. Sa sœur, qui se rendit ensuite auprès de lui pour tâcher de le gagner, n'en obtint pas davantage. Enfin, on lui envoya proposer de venir régner à Corinthe, et que son père irait régner à Corfou. Il accepta ces conditions; mais les Coreyriens le tuèrent, pour prévenir cet échange qui ne leur plaisait pas.

LYCOPHRON, fameux poète et grammairien grec, natif de Chalcide dans l'île d'Eubée, vivait vers l'an 504 avant Jésus-Christ, et fut tué d'un

coup de flèche, selon Ovide. Suidas a conservé les titres de 20 tragédies de ce poète. Il ne nous reste de lui qu'un poème intitulé *Cassandra*; mais il est si obscur, qu'il fit donner à son auteur le nom de *Ténébreux*. C'est une suite de prédictions qu'il suppose avoir été faites par Cassandra, fille de Priam. La plupart ne méritent pas la peine que les savants ont prise pour les expliquer. Potter a donné une édition de ce poème, avec une version et des notes, Oxford, 1697; et elle a été réimprimée en 1702, in-fol. Lycophron était un des poètes de la Pléiade, imaginée sous Plolémée Philadelphe.

LYCORIS, fameuse courtisane du temps d'Auguste, est ainsi nommée par Virgile dans sa dixième églogue. Le poète y console son ami Cornélius Gallus, de ce qu'elle lui préférerait Marc-Antoine. Cette courtisane suivait le général dans un équipage magnifique, et ne le quittait jamais, même au milieu des armées. Cléopâtre la supplanta.

LYCOSTHENES, en allemand WOLFFHART (Conrad), né l'an 1518, à Ruffach, dans la Haute-Alsace, se rendit habile dans les langues et dans les sciences. Il fut ministre, et professeur de logique et des langues à Bâle, où il mourut en 1561. Il fut paralytique les sept dernières années de sa vie. On a de lui : *Chronicon prodigiorum*, Bâle, 1557, in-fol.; *De mulierum præclarè dictis et factis*; *Compendium bibliothecæ Gesneri*, 1551, in-4; des *Commentaires* sur Pline le Jeune; *Apophthegmata*, 1614, in-8. Ce fut lui qui commença le *Theatrum vitæ humanæ*, publié et achevé par Théodore Zwinger, son gendre. Cette compilation forme 8 vol. in-fol. de l'édition de Lyon, 1656.

LYCURGUE, roi de Thrace, se déclara implacable ennemi de Bacchus; ce dieu, pour s'en venger, lui inspira une telle fureur, qu'il se coupa les jambes.

LYCURGUE, législateur des Lacédémoniens, était, dit-on, fils d'Eunome, roi de Sparte, et frère de Polydecte, qui régna après son père. Après la mort de Polydecte, sa veuve offrit la couronne à Lycurgue, s'engageant de faire avorter l'enfant dont elle était grosse, pourvu qu'il voulût l'épouser; mais Lycurgue refusa ces offres abominables. Content de la qualité de tuteur de son neveu Charilaüs, il lui remit le gouvernement lorsqu'il eut atteint l'âge de majorité, l'an 870 avant Jésus-Christ. Soit qu'il se repentit de cette générosité, soit qu'on lui attribuât une inconstance qu'il n'eût pas, on l'accusa de vouloir usurper la souveraineté. Il quitta sa patrie et passa en Crète, renommée par ses lois dures et austères; il voit la magnificence de l'Asie, et de là se rend en Egypte. De retour de ses voyages, Lycurgue donna aux Lacédémoniens des lois que les uns élèvent jusqu'aux nues, et que les autres traitent de barbares. Les plus instruits doutent que ces lois soient de Lycurgue, et ne sont point persuadés de tout ce qu'on raconte de ce philosophe. Plutarque, dans l'Introduction à la vie de Lycurgue, où les historiens modernes ont puisé presque tous les faits qu'ils attribuent à ce législateur, dit (trad. d'Amyot) : « On ne sauroit du tout rien dire de » Lycurgue, qui établit les lois des Lacédémoniens, » en quoi il n'y aît quelque diversité entre les historiens... mais moins encore que toute chose

» s'accordent-ils du temps auquel il a vécu. » Il termine ce paragraphe, qu'il faut lire en entier, par ces termes : « Mais toutefois, encore qu'il y ait tant » de diversité entre les historiens, nous ne laissons pas pour cela de recueillir et mettre par escript ce que l'on trouve de lui ès anciennes histoires, en élisant les choses où il y a moins de contradiction. » Par cette dernière phrase, il avoue de bonne foi qu'il aime mieux risquer de transcrire des faits peu certains que de ne rien dire sur ce personnage. Si l'on ajoute à ce témoignage de Plutarque, que Lycurgue, qui a vécu dans des temps très-reculés (puisque Xénophon prétend qu'il existait du temps des Héraclides), n'a rien laissé par écrit chez une nation où l'ignorance était regardée comme une vertu méritoire, où il ne s'est trouvé aucun historien, où le séjour des étrangers était fixé à un temps très-court par la loi appelée *Xénétasie*, dès lors il sera évident que, malgré l'apologie que Plutarque a faite de ce personnage, il est fort incertain qu'il soit seul l'auteur du système de législation qu'on lui attribue. Mais en l'en supposant l'auteur, comme on doit juger de la bonté des causes de cette nature, 1^o par leurs effets nécessaires sur le cœur humain, 2^o par la confirmation de ces effets d'après le rapport de l'histoire, on trouvera, en suivant cette règle, que la législation de Sparte n'a produit l'admiration des anciens et des modernes, que dans l'opinion encore barbare et sauvage où ils étaient, que toute action forte, fût-elle contraire aux premières lois de l'équité et de l'humanité, était une action vertueuse. Il est reconnu généralement qu'il a eu l'intention formelle, 1^o d'augmenter la force naturelle des Spartiates, par la force artificielle des institutions militaires; 2^o de perpétuer l'ignorance la plus profonde chez ce peuple, en proscrivant de l'éducation les sciences et les arts, excepté seulement la musique guerrière; de sorte que dans ces temps prétendus heureux, où ses lois étaient, dit-on, fidèlement observées, aucun Spartiate ne savait lire; ce qui d'ailleurs leur était inutile, puisque rien n'était écrit, pas même les lois de la république; 3^o d'entretenir par toute sorte de moyens la férocité et même la cruauté dans l'âme des Spartiates, entre autres par l'usage de ces combats entre les enfants, où ils se massacraient les uns les autres; par les fustigations cruelles des enfants devant l'autel de Diane Orthia, et surtout par les barbaries qu'il leur permit d'exercer contre les Ilotes : car Aristote et Platon assurent que, pour empêcher la trop grande multiplication de ces malheureux esclaves, il établit l'affreuse coutume que les jeunes Spartiates iraient se mettre la nuit en embuscade pour en tuer un certain nombre; ce qui était véritablement une boucherie, puisqu'il était défendu aux Ilotes d'avoir et encore moins de porter des armes en temps de paix; 4^o de se servir du libertinage, pour empêcher la pudeur, la chasteté, l'union conjugale, d'adoucir les mœurs. D'après cet exposé, que même les admirateurs de Lycurgue et des Spartiates ne peuvent révoquer en doute, on laisse à juger si une législation dont le but est d'augmenter chez un peuple la force, l'ignorance, la cruauté, le libertinage, et, par une

suite nécessaire, l'orgueil, l'avidité, l'injustice ; en un mot, dont le but est de former une troupe de soldats ignorants, cruels et sans mœurs, pour la faire servir à la désolation des laborieux cultivateurs et des peuples qui l'avoisinent, peut être un ouvrage capable d'immortaliser son auteur, et si elle mérite les éloges que lui prodiguent encore des hommes qui prétendent se connaître en législation, tels que Montesquieu, et l'abbé Gourcy dans un amphigourique *Eloge philosophique et politique de Lyncurque*, et l'abbé Barthélemy dans son *Voyage d'Anacharsis*. L'auteur de la *Félicité publique*, quoique ennemi forcené du christianisme, montre combien les républiques chrétiennes les moins bien constituées sont plus heureuses que les Lacédémoniens, les Athéniens, et tous ces anciens peuples crus libres au sein de la tyrannie. Cependant Lyncurque, s'il faut croire ce qu'on en raconte, regardait ses lois comme le fruit de la plus sublime sagesse. Pour engager les Lacédémoniens à les observer inviolablement, il leur fit promettre avec serment de *n'y rien changer jusqu'à son retour*. Il s'en alla ensuite dans l'île de Crète, où il se donna la mort après avoir ordonné que l'on jetât ses cendres dans la mer. Il craignait que si on rapportait son corps à Sparte, les Lacédémoniens ne crussent être absous de leur serment. On voit dans tous ces anciens sages des traits éclatants de folie, presque toujours produits par la vanité et l'égoïsme. Lyncurque distingua les *Spartiates*, ou nobles, du reste de la nation, qu'il fit appeler *Lacédémoniens*. Il fit un nouveau partage des terres dont 50 mille lots furent pour ces derniers, et 9000 pour les Spartiates. Ce changement causa des émeutes dans l'une desquelles on lui creva un œil d'un coup de bâton. On lui livra le coupable ; mais Lyncurque ayant besoin de partisans, au lieu de lui faire aucun mal, le reçut chez lui, l'instruisit dans les sciences, et le prit sous sa protection. (*Voy. COLLIER, LUCIEN, ZÉNON, SOLON.*)

LYCURGUE, orateur athénien, contemporain de Démosthènes, eut l'intendance du trésor public, fut chargé du soin de la police, et l'exerça avec beaucoup de sévérité. Il chassa de la ville tous les malfaiteurs, et tint un registre exact de tout ce qu'il fit pendant son administration. Lorsqu'il la quitta, il fit attacher ce registre à une colonne, afin que chacun eût la liberté d'en faire la censure. Dans sa dernière maladie, il se fit porter au sénat pour rendre compte de ses actions ; et, après y avoir confondu le seul accusateur qui se présenta, il se fit reporter chez lui, où il expira bientôt après, vers l'an 536 avant J.-C. Lyncurque était du nombre des 50 orateurs que les Athéniens refusèrent de donner à Alexandre. Ce fut lui qui, voyant le philosophe Xénocrate conduit en prison pour n'avoir pas payé le tribut qu'on exigeait des étrangers, le délivra, et y fit mettre à sa place le fermier qui avait fait traiter si durement un homme de lettres. Action souvent louée, mais qui dans le fond était une violence et une injustice, puisqu'il n'y avait aucune loi qui exceptât de ce tribut les gens de lettres. Les Aldes imprimèrent à Venise en 1515, en 2 volumes in-folio, un recueil des *Harangues*

de plusieurs anciens orateurs grecs, parmi lesquelles se trouve celle de Lyncurque contre un citoyen d'Athènes, nommé *Léocrate*, qui avait abandonné sa patrie dans le malheur, après la bataille de Chéronée, et qui y rentra lorsque le péril était passé. L'orateur demande qu'il soit puni de mort comme un lâche et un traître. Cette harangue, la seule qui nous reste des quatorze que Lyncurque avait composées, a été imprimée plusieurs fois séparément avec des notes des plus savants philologues ; elle a été traduite en latin par différents auteurs et en français par l'abbé Auger, Paris, 1785, in-8.

LYCUS, l'un des généraux de Lysimachus, célèbre parmi les successeurs d'Alexandre le Grand, se rendit maître d'Ephèse par le moyen d'Andron, chef de corsaires, qu'il gagna à force d'argent. Andron introduisit dans la ville quelques soldats de Lycus, comme s'ils eussent été des prisonniers, mais avec des armes cachées. Dès qu'ils furent entrés dans la place, ils tuèrent ceux qui faisaient la garde aux portes, et donnèrent en même temps le signal aux troupes de Lycus, lesquelles s'emparèrent de la place, et firent prisonnier Enète, qui en était gouverneur. Frontin a placé cette histoire dans ses *Stratagèmes*.

* LYDGATE (Jean), moine de Saint-Edmond's-Bury, fut un des premiers qui, dans un siècle encore barbare, commencèrent à introduire le bon goût dans la poésie anglaise. Il était contemporain et disciple du fameux Chaucer, et fort versé dans la philosophie, les mathématiques et la théologie ; on cite de lui des *Eglogues*, des *Odes* et des *Satires*, un poème intitulé la *Chute des Princes*, et quelques écrits en prose. Il mourut en 1440, à l'âge de 60 ans. Ses ouvrages, imprimés en Angleterre dans le xv^e siècle, sont de la plus grande rareté.

LYDIAT (Thomas), mathématicien anglais, né à Okerton, dans le comté d'Oxford, en 1572, mort en 1646, eut le sort de plusieurs savants. Il traîna une vie laborieuse dans l'indigence. Il fut longtemps en prison pour dettes, et lorsqu'il eut obtenu, sur la fin de ses jours, un petit bénéfice, il fut persécuté par les parlementaires, parce qu'il était attaché au parti royal. Il a laissé plusieurs ouvrages en latin sur des matières de chronologie, de physique et d'histoire. Les principaux sont : *De variis annorum formis*, Londres, 1605, in-8, contre Clavius et Scaliger. Ce dernier ayant répondu avec beaucoup d'emportement, Lydiat fit une *Apologie* de son ouvrage, imprimée en 1607 ; *De l'origine des fontaines*, 1605, in-8 ; plusieurs *Traité astro-nomiques et physiques*, sur la nature du ciel et des éléments, sur le mouvement des astres, sur le flux et le reflux, etc.

LYDIUS (Jacques), fils de Balthazar, ministre protestant à Dordrecht, et auteur de quelques mauvais ouvrages de controverse, succéda à son père dans le ministère, et se fit connaître au xv^e siècle dans la république des lettres par plusieurs livres : *Sermonum connubialium libri duo*, 1645, in-4. C'est un traité de différents usages des nations dans la manière de se marier. *De re militari*, 1598, in-4, publié par Van-Thil, qui l'enrichit de plusieurs re-

marques ; *Agonostica sacra*, etc., Rotterdam, 1657, in-42; *Belgium gloriosum*, Dordrecht, 1668, in-42.

LYNCÉE, un des Argonautes qui accompagnèrent Jason à la conquête de la toison d'or. Il avait la vue si perçante, selon la fable, qu'il voyait au travers des murs, et découvrait même ce qui se passait dans les cieus et dans les enfers. L'origine de cette fable vient de ce que Lyncée enseigna le moyen de trouver les mines d'or et d'argent, et qu'il fit des observations nouvelles sur l'astronomie.

LYNCÉE, l'un des cinquante fils d'Egyptus, épousa Hypermnestre, l'une des cinquante filles de Danaüs, roi d'Argos; cette princesse ne voulut pas l'égorger la nuit de ses noces, à l'imitation de ses autres sœurs, et aima mieux désobéir à son père que d'être cruelle envers son mari. Lyncée, échappé du danger, arracha le trône et la vie à son cruel beau-père.

* LYNCH (Jean-Baptiste, comte), issu d'une illustre famille connue en Irlande dès le ^{xv}^e siècle, naquit en 1749, à Bordeaux, où son aïeul s'était établi, après la révolution de 1688. Son père ayant épousé une riche héritière, se fixa définitivement en France. Destiné à la magistrature, il fut, en 1771, reçu conseiller au parlement de Bordeaux, et exilé avec cette cour la même année. Le parlement ayant été rétabli en 1773, il reprit ses fonctions, devint quelque temps après président aux enquêtes, et fit, en 1788, de vains efforts pour engager le parlement, alors exilé à Libourne, à enregistrer les lettres de jussion relatives à l'établissement des assemblées provinciales. L'année suivante il se rendit à Paris avec son beau-père, un des députés de la noblesse de la Guienne aux états-généraux. Pendant la terreur, il fut arrêté comme suspect, et ses biens séquestrés. La chute de Robespierre lui ayant rendu sa liberté et sa fortune, il revint dans son département, où il fut élu membre du conseil-général. Nommé maire de Bordeaux en 1808, Napoléon, qui désirait s'attacher les membres de l'ancienne magistrature, lui donna le titre de comte, et la croix de la Légion-d'honneur. Cette double distinction, qu'il n'avait point sollicitée, n'affaiblit point son dévouement à la famille des Bourbons. Lorsque l'invasion de la France, en 1814, rendit imminente la chute du trône impérial, le maire de Bordeaux, sûr des sentiments de la plus grande partie de ses administrés, résolut de seconder l'élan des royalistes. L'approche des troupes anglaises commandées par le maréchal Bèresford lui en fournit l'occasion. Le 12 mars, après une entrevue avec ce général, il alla, suivi du corps municipal, au devant du duc d'Angoulême, à qui il offrit les clefs de la ville, et proclama le retour des Bourbons avant l'abdication de Napoléon. Au mois de mars 1815, il favorisa l'embarquement de la duchesse d'Angoulême pour l'Espagne, et passa lui-même en Angleterre, où il resta jusqu'à la seconde rentrée du roi dans la capitale. Nommé pair de France après la révolution de 1830, il ne crut pas devoir donner sa démission, mais il se retira dans sa terre de Dauzar, près Bordeaux; il y mourut le 15 août 1853.

LYND ou LYNDE (Humphrey), chevalier an-

glais, né à Londres en 1578, mort l'an 1636, publia deux *Traité*s de controverse estimés, dit-on, de ses compatriotes, et traduits en français par Jean de la Montagne. L'un traite de la *Voie sûre*, et l'autre de la *Voie égarée*.

LYNDSAY. Voy. LINDSAY.

LYNDWOODE (Guillaume de). Voy. GUILLAUME.

LYONNET (Pierre), naturaliste et graveur, secrétaire des chiffres des états-généraux des Provinces-Unies, naquit à Maestricht, le 21 juillet 1707 : il apprit très-jeune huit langues tant anciennes que modernes, les sciences exactes, la sculpture, le dessin, et fit dans chacune de ces parties des progrès remarquables. Il devint membre de la société royale de Londres, des académies de Rouen et de Berlin, de l'académie impériale de Pétersbourg, de la société des sciences à Harlem. Dans les moments de loisir que lui offrait sa place de traducteur-juré pour le latin et le français, et de secrétaire des chiffres, il dessinait des insectes, et devint en peu de temps un des premiers entomologistes de l'Europe. Ami de Trembley, qui venait de découvrir que le polype se produisait par bouture ou par division, il l'aïda dans l'ouvrage où devait être exposée cette découverte importante, et dessinait les figures que gravait ensuite le célèbre Vandelaar : mais cet artiste apportant des délais fréquents à son opération, Lyonnet essaya de le suppléer, et après avoir reçu de lui une heure de leçon, il grava les huit dernières planches avec un succès qui tenait du prodige. Il mourut à La Haye, le 10 janvier 1789, dans la 82^e année de son âge. Ses travaux sur les insectes lui ont mérité une place distinguée parmi les amateurs de l'histoire naturelle. Son *Traité anatomique de la chenille qui ronge le bois de saule* (*Phalena cossus*), La Haye, 1760, in-4, avec 48 pl. grav. par l'auteur, suppose un observateur aussi exact que patient. Quoique ce *Traité* ne regarde directement que cette espèce d'insectes, il est fait avec tant de soin, l'auteur y a mis tant d'attention et de recherches, qu'il peut diriger l'amateur qui se livrerait à l'étude *des chenilles* en général. On peut compter sur l'exactitude des gravures, qui d'ailleurs sont très-belles; l'auteur a gravé sur les corps mêmes, la loupe à la main. Il a traduit en français la *Théologie des insectes*, par Lesser. Au mérite des talents et de l'application il joignait la sagesse des principes, qu'il amenait et déduisait d'une manière particulièrement satisfaisante. On regrette que la mort l'ait empêché de mettre au jour un nouvel ouvrage qu'il se proposait de publier sur les insectes. Un espérait que son parent, M. Croiset, secrétaire des postes de Hollande, à qui il l'a légué, n'en priverait pas le public, et ferait graver le reste des planches qui y manquent encore; mais l'on s'est trompé dans cette attente (1). M. Marron a donné une *Notice* sur Lyonnet dans le *Magasin encyclopédique*, 1795, tom. 3, pag. 89.

LYRE (Nicolas de). Voy. NICOLAS de Lyre.

LYSANDRE, général des Lacédémoniens pen-

(1) L'ouvrage de Lyonnet attendu si longtemps a enfin paru sous ce titre : *Recherches sur l'anatomie et les métamorphoses de différentes espèces d'insectes*, Amsterdam, 1832, 2 part. in-4, avec 54 pl.

dant la guerre contre Athènes, détacha Ephèse du parti des Athéniens, et fit alliance avec Cyrus le Jeune, roi de Perse. Fort du secours du prince, il livra à Ægos-Potamos un combat naval aux Athéniens, l'an 405 avant J.-C., défit leur flotte, tua 5,000 hommes, se rendit maître de diverses villes, et alla attaquer Athènes. Cette ville, pressée par terre et par mer, se vit contrainte de se rendre l'année suivante. La paix ne lui fut accordée qu'à condition qu'on démolirait les fortifications du Pirée; qu'on livrerait toutes les galères, à la réserve de douze; que les villes qui lui payaient tribut, seraient affranchies; que les bannis seraient rappelés, et qu'elle ne ferait plus la guerre que sous les ordres de Lacédémone. La démocratie fut détruite, et toute l'autorité remise entre les mains de trente archontes. C'est ainsi que finit la guerre du Péloponèse, après avoir duré 27 ans. Le vainqueur alla soumettre ensuite l'île de Samos, alliée d'Athènes, et retourna triomphant à Sparte avec des richesses immenses, fruit de ses conquêtes. Son ambition n'était pas satisfaite; il chercha à s'emparer de la couronne, mais moins en tyran qu'en politique. Il décria la coutume d'hériter du trône, comme un usage barbare, insinuant qu'il était plus avantageux de ne déferer la royauté qu'au mérite: ce qui serait bien vrai, si tout un peuple pouvait s'entendre, sans trouble et sans erreur, sur le choix. Après avoir tenté en vain de faire parler en sa faveur les oracles de Delphes, de Dodone et de Jupiter Ammon, il fut obligé de renoncer à ses prétentions. La guerre s'étant rallumée entre les Lacédémoniens et les Athéniens, Lysandre fut un des chefs qu'on leur opposa. Il fut tué dans une bataille l'an 395 avant J.-C. Les Spartiates furent délivrés par sa mort d'un ambitieux pour qui l'amour de la patrie, la religion du serment, les traités, l'honneur n'étaient que de vains noms. Comme on lui reprochait qu'il faisait des choses indignes d'Hercule, de qui les Lacédémoniens le firent descendre par flatterie: *Il faut, dit-il, coudre la peau du renard où manque celle du lion*, faisant allusion au lion d'Hercule: maxime digne d'un tyran fourbe et hypocrite. Il disait qu'on amuse des enfants avec des osselets, et les hommes avec des paroles. Cela n'est que trop vrai; mais si ceux qui sont amusés sont des sots, ceux qui les amusent sont de méprisables imposteurs. *La vérité*, ajoutait-il, *vaut assurément mieux que le mensonge; mais il faut se servir de l'un et de l'autre dans l'occasion*: maxime que Machiavel a adoptée pour une de ses plus favorites.

LYSCHANDER ou LYSCANDER (Claude-Christophersen), historiographe du roi de Danemarck Christian IV, né en 1557 et mort en 1625, n'a guère mérité cette place que par l'*Abrégé des histoires danoises*, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, Copenhague, 1662, in-fol., en danois. Le titre seul montre que l'auteur était peu judicieux. Torfœus a réfuté cet abrégé; mais il n'en valait pas la peine. On a encore du même auteur une *Chronique du Groenland* en vers danois, Copenhague, 1608, in-8; *Electionis Christiani III historia*, ibid., 1625. On peut consulter pour plus de détails le *Dictionnaire des savants danois* par J.

Worm, et les *Monumenta inedita* de Westphalen, tom. 5.

LYSERUS (Polycarpe) naquit à Winendeen, dans le pays de Wittenberg, en 1552. Le duc de Saxe, qui l'avait fait élever à ses dépens dans le collège de Tubingen, l'appela en 1577 pour être ministre de l'église de Wittenberg. Lyserus signa, l'un des premiers, le livre de la *Concorde*, et fut député avec Jacques-André, pour le faire signer aux théologiens et aux ministres de l'électorat de Saxe. Il mourut à Dresde, où il était ministre, en 1610, à 58 ans. Beaucoup de querelles, dont il paraît avoir été amateur, ne l'empêchèrent pas de composer un grand nombre d'ouvrages en latin et en allemand. Les principaux sont: *Expositio in Genesim*, en six parties in-4, depuis 1604 jusqu'en 1609; *Schola babylonica*, 1609, in-4; *Colossus babylonicus*, 1608, in-4. L'auteur y donne, sous ces deux titres bizarres, un commentaire sur les deux premiers chapitres de Daniel. Un *Commentaire* sur les douze petits prophètes, publié à Leipzig, en 1609, in-4, par Polycarpe Lyserus, son petit-fils; une foule de livres de théologie et de controverse, remplis de préjugés de secte; l'édition de l'*Histoire des Jésuites*, de l'ex-jésuite et apostat Hasenmuller, qu'il publia après la mort de celui-ci sous ce titre: *Historia Ordinis Jesuitici, de Societatis Jesu auctore, nomine, gradibus, incrementis, ab Elia Hasenmullero, cum duplici prefatione Polycarpi Lyseri*, Francfort, 1594 et 1606, in-4. Le jésuite Gretser réfuta cette prétendue histoire, et Lyserus la défendit dans son *Strena ad Gretserum pro honoraria ejus*, 1607, in-8. Les deux auteurs ne s'épargnent point les injures. C'était le style ordinaire entre les savants de ce temps-là, et il n'est pas encore hors de mode.

LYSERUS (Jean), docteur de la confession d'Augsbourg, de la même famille que le précédent, fut l'apôtre de la polygamie dans le xvi^e siècle. Sa manie pour cette erreur alla si loin, qu'il consuma ses biens et sa vie pour prouver que non-seulement la pluralité des femmes est permise, mais qu'elle est même commandée en certains cas. Il voyagea avec assez d'incommodité en Allemagne, en Danemarck, en Suède, en Angleterre, en Italie et en France, pour rechercher dans les bibliothèques de quoi appuyer son opinion, et pour tâcher de l'introduire dans quelques pays. Son entêtement sur la pluralité des femmes surprenait d'autant plus, qu'une seule l'aurait fort embarrassé, suivant Bayle. Après bien des courses inutiles, il crut pouvoir se fixer en France, et alla demeurer chez le docteur Masius, ministre de l'envoyé de Danemarck. Il se flatta ensuite de rendre sa fortune meilleure à la cour, par le jeu des échecs qu'il entendait parfaitement, et s'établit à Versailles; car tous ces réformateurs de la morale chrétienne savent mieux jouer que raisonner. Repoussé et méprisé par tous les gens sensés, et étant tombé malade de dépit, il voulut revenir à pied à Paris. Cette fatigue augmenta tellement son mal, qu'il mourut dans une maison sur la route, en 1684. On a de lui, sous des noms empruntés, un grand nombre de livres en faveur de la polygamie. Le plus considérable est intitulé: *Polygamia Triumphatrix*, Amsterdam,

1682, in-4. Brunsinanus, ministre à Copenhague, a réfuté cet ouvrage par un livre intitulé : *Polygamia triumphata*, 1689, in-8. On a du même auteur un autre livre contre Lyserus intitulé : *Monogamia Victorix*, 1689, in-8. On trouva dans les manuscrits de Lyserus une liste curieuse de tous les polygames de son siècle. Il est à croire que cette liste aurait été plus longue si l'auteur y avait fait entrer tous ceux qui, n'ayant qu'une femme, vivent avec plusieurs. Les bons esprits n'ont vu dans son égarement que l'effet naturel de la luxure, qui, semblable à l'avarice, dit Montesquieu, plus elle a, plus elle veut avoir. Il est démontré d'ailleurs qu'elle détruit la population, et que les pays où elle a lieu (toutes choses étant d'ailleurs égales), sont déserts, en comparaison des autres.

LYSIAS, célèbre orateur grec, naquit à Syracuse l'an 439 avant J.-C., et fut mené à Athènes par Céphales son père, qui l'y fit élever avec soin. On le regarde communément comme le plus élégant, le plus gracieux et le plus simple des orateurs grecs. Il s'est exercé sur des sujets bien peu favorables à l'éloquence ; il ne plaidait pas lui-même, mais composait des plaidoyers pour les particuliers qui avaient des procès, et ces plaidoyers roulent presque tous sur de très-petites causes. La propriété et la clarté des expressions, un tour aisé et naturel, un talent admirable pour la narration, une prodigieuse sagacité, un tact exquis des convenances, et par-dessus tout, la grâce qu'on sent si bien et qu'on ne peut définir, forment le caractère distinctif de Lysias. Un des principaux avantages qu'on puisse retirer aujourd'hui de ses discours, c'est la connaissance des mœurs et des usages des Athéniens. On rapporte que Lysias, ayant donné un de ses plaidoyers à lire à son adversaire dans l'Aréopage, cet homme lui dit : « La 1^{re} fois que je l'ai lu, je l'ai » trouvé bon ; la 2^e, moindre ; la 3^e, mauvais. » *Hé bien*, répliqua Lysias, *il est donc bon, car on ne le récite qu'une fois*. Il mourut dans un âge fort avancé, l'an 374 avant J.-C. Nous avons de lui 32 *Harangues* et des fragments de quelques autres. Parmi les diverses éditions qu'on en a données, on distingue celle de Taylor, Londres, in-4, Bowyer, 1759, *grécé et latiné* ; l'abbé Auger en a donné une traduction française, Paris, 1785, in-8 ; il en avait publié la même année une édition grecque avec une nouvelle version lat., 2 vol. in-8, dont il existe des exemplaires in-4. On les trouve aussi dans le Recueil des orateurs grecs d'Alde, 1513, in-fol. et de Henri Etienne, 1575, in-fol.

LYSIAS (Claude). Voy. CLAUDE.

LYSIMACHUS, disciple de Callisthènes, l'un des capitaines d'Alexandre le Grand, se rendit maître d'une partie de la Thrace, après la mort de ce conquérant, et y bâtit une ville de son nom l'an 309 avant J.-C. Il suivit le parti de Cassandre et de Séleucus contre Antigone et Démétrius, et se trouva à la célèbre bataille d'Ipsus l'an 301 avant J.-C. Lysimachus s'empara de la Macédoine, et y régna dix ans ; mais ayant fait mourir son fils Agathocle et commis des cruautés inouïes, les principaux de ses sujets l'abandonnèrent. Il passa alors en Asie, pour faire la guerre à Séleucus, qui leur avait donné

retraite, et fut tué dans un combat contre ce prince, l'an 282 avant J.-C., à 74 ans. On ne reconnut son corps sur le champ de bataille que par le moyen d'un petit chien qui ne l'avait point abandonné.

LYSIMACHUS, Juif, parvint au souverain pontificat de sa nation, l'an 204 avant J.-C., après avoir supplanté son frère Ménelaüs, en payant une somme d'argent que celui-ci n'avait pu fournir au roi Antiochus Epiphanes. Les violences, les injustices et les sacrilèges sans nombre qu'il commit pendant son gouvernement portèrent les Juifs, qui ne pouvaient plus le souffrir, à s'en défaire dès l'année suivante.

LYSIMACHUS, frère d'Apollodore, ennemi déclaré des Juifs, eut le gouvernement de Gaza. La grande jalousie qu'il conçut contre son frère (que le peuple et les soldats aimaient et considéraient plus que lui) le porta à le tuer en trahison, et à livrer cette ville à Alexandre Jannée, qui l'assiégeait.

LYSIPPE, très-célèbre sculpteur grec, natif de Sicyone, exerça en premier lieu le métier de serrurier. Il s'adonna ensuite à la peinture, et la quitta pour se livrer tout entier à la sculpture. Il avait eu d'abord pour maître le Doryphore de Polyclète ; mais dans la suite il étudia uniquement la nature, qu'il rendit avec tous ses charmes, et surtout avec beaucoup de vérité. Il était contemporain d'Alexandre le Grand. C'était à lui et à Apelles seulement qu'il était permis de représenter ce conquérant. Lysippe a fait plusieurs statues d'Alexandre, une entre autres était d'une beauté frappante, et l'empereur Néron en faisait grand cas ; mais comme elle n'était que de bronze, ce prince crut que l'or en l'enrichissant la rendrait plus belle. Cette nouvelle parure gâta la statue au lieu de l'orner ; on fut obligé de l'ôter, ce qui dégrada sans doute beaucoup ce chef-d'œuvre. Lysippe est celui de tous les sculpteurs anciens qui a laissé le plus d'ouvrages. On en comptait près de six cents de son ciseau. Les plus connus sont l'*Apollon de Tarente*, de 40 coudées de haut ; la statue de *Socrate*, celle d'un homme sortant du bain, qu'Agrippa mit à Rome devant ses thermes ; *Alexandre* encore enfant, et les vingt-cinq cavaliers qui avaient perdu la vie au passage du Granique. Il florissait vers l'an 364 avant J.-C.

LYSIS, philosophe pythagoricien, précepteur d'Epaminondas, est auteur, suivant le plus commune opinion, des *Vers dorés*, que l'on attribue ordinairement à Pythagore. Nous avons sous le nom de Lysis une *Lettre à Hipparque*, dans laquelle il lui reproche de divulguer les secrets de Pythagore, leur maître commun. Cette lettre est dans les *Opuscula mythologica et philosophica* de Thomas Gale. On croit que Lysis vivait vers l'an 588 avant J.-C. Lysis était si fidele à garder sa parole, qu'un jour, dit-on, un de ses amis, qui l'avait prié d'attendre à la porte du temple de Junon tandis qu'il y faisait sa prière, l'ayant oublié, et étant sorti par une autre porte, Lysis demeura à sa place jusqu'au lendemain, que son ami se ressouvint de lui et vint le dégager de sa parole. Il faut avouer que c'était pousser un peu trop loin la délicatesse, et que la vanité de se faire remarquer y dut entrer pour quelque chose.

LYTTELTON. Voy. LITTLETON.

M

MAACHA, roi de Geth, donna du secours à Hannon, roi des Ammonites, contre David ; mais Joab, général des troupes de David, tailla en pièces les deux armées. — **MAACHA** est aussi le nom d'une des épouses de David, et mère d'Absalon. Elle était fille de Tholmas, roi de Gessur.

MAAN (Jean), docteur de Sorbonne, natif du Mans, chanoine et précenteur de l'église de Tours, se fit connaître dans le xvii^e siècle par un ouvrage intitulé : *Sancta et metropolitana Ecclesia turonensis, sacrorum pontificum suorum ornata virtutibus, et sanctissimis conciliorum institutis decorata*, qui fut imprimé dans la maison même de l'auteur, à Tours, en 1667, in-fol. Il est estimé pour les recherches, et s'étend depuis l'année de J.-C. 251 jusqu'en 1655.

MABILLON (Jean), l'un des plus savants religieux du xvii^e siècle, né le 25 novembre 1652, à Saint-Pierre-du-Mont, village près de Mouson, dans le diocèse de Reims, prit l'habit de bénédictin de Saint-Maur à Saint-Remi de cette ville en 1654. Ses supérieurs l'envoyèrent en 1665 à St-Denis, pour montrer aux étrangers le trésor et les monuments antiques de cette abbaye ; mais il ne tarda point à être appelé à des occupations plus assorties à ses talents. Dom d'Acheri le demanda pour travailler à son *Spicilège*, et eut beaucoup à se louer de ses soins et de ses recherches. Le nom du jeune Mabillon commença à être connu. La congrégation de St-Maur avait projeté de publier de nouvelles éditions des Pères, il fut chargé de celle de saint Bernard, et s'acquitta de ce travail avec autant de diligence que de succès. (*Voy. saint BERNARD.*) Le grand Colbert, instruit de son mérite, lui fit offrir une pension de deux mille livres, que celui-ci eut la modestie de refuser, demandant que ce ministre voulût bien reporter sur sa congrégation ces témoignages de la munificence royale. Le père Mabillon fut envoyé en Allemagne, l'an 1685, pour chercher dans cette partie de l'Europe tout ce qui pourrait servir à l'histoire de France, et à la gloire de la nation et de la maison royale. Dom Mabillon trouva plusieurs pièces curieuses, et les fit connaître dans un *Journal* de son voyage. Cette savante course ayant été beaucoup applaudie, le roi l'envoya en Italie deux ans après. Il fut reçu à Rome avec toute la distinction qu'il méritait. La congrégation de l'*Index* lui fit l'honneur de le consulter au sujet de quelques opinions singulières, contenues dans les écrits d'Isaac Vossius ; mais son avis, qui parut trop indulgent, ne fut pas suivi. (*Voy. VOSSIUS.*) On lui ouvrit les archives, les bibliothèques, et il en tira quantité de pièces nouvelles. Entre les objets qui piquèrent sa curiosité, aucun ne l'excita plus que les catacombes de Rome. Il y fit des visites fréquentes, où il porta l'esprit de religion et celui de critique. Attaché fortement à la foi, mais en

garde contre l'erreur, il crut voir de l'abus dans l'exposition de quelques corps saints, et les dévoila dans une lettre latine, sous le nom d'*Eusèbe Romain à Théophile François, touchant le culte des saints inconnus*. Cette brochure souleva contre lui quelques savants de Rome. Il y eut plusieurs écrits pour et contre. On déféra à la congrégation de l'*Index* la lettre d'*Eusèbe* ; et elle eût été proscrite par ce tribunal, s'il n'en avait donné une nouvelle édition, avec des changements qui contentèrent les juges. Une autre dispute occupa Mabillon. Dom Rancé, abbé de la Trappe, attaqua les études des moines, et prétendit qu'elles leur étaient plus nuisibles qu'utiles. Pour appuyer l'idée qu'ils ne devaient ni faire ni lire des livres, il en composa un lui-même, et l'intitula : *De la sainteté des devoirs de l'état monastique*. La congrégation de Saint-Maur, alors entièrement consacrée aux recherches profondes et à l'étude de l'antiquité, crut devoir réfuter l'ennemi des études des cloîtres. Elle choisit le doux Mabillon pour entrer en lice avec l'austère abbé de la Trappe. Il n'avait ni l'imagination ni l'éloquence de ce réformateur ; mais son esprit était plus orné et plus méthodique ; et sa diction, claire, simple et presque entièrement dénuée d'ornements, ne manquait pas d'une certaine force. Il opposa principes à principes, inductions à inductions. Dans son *Traité des études monastiques*, publié en 1691, in-12, il s'attacha à prouver que non-seulement les moines peuvent étudier, mais qu'ils le doivent. Il indiqua le genre d'études qui leur convient, les livres qui leur sont nécessaires, les vues qu'ils ont à se proposer, en s'appliquant aux sciences. L'exemple des solitaires de la Thébaïde, uniquement occupés du travail des mains, ne l'embarrassa point. Le but de nos religieux, et l'esprit de leur institution, n'est pas de leur ressembler. Leur vie est moins une vie monastique qu'une vie cléricale. En entrant dans le cloître, ils comptent y mener celle d'un prêtre et d'un homme d'étude, et non celle d'un laboureur. (*Voy. saint CLAUDE, saint FRANÇOIS.*) L'abbé de la Trappe, M. de Rancé, fâché de voir contredire ses idées, fit une réponse vive au livre des *Etudes monastiques*. Dom Mabillon y opposa des *Reflexions* sages et modérées. Elles amenèrent une réplique sous le nom de *Frère Côme*. L'abbé de la Trappe en était l'auteur ; mais son ouvrage ne sortit point de son cloître. Mabillon, né avec un génie pacifique, laissa faire la guerre à quelques écrivains qui se mêlèrent de cette querelle. Il ne voulut plus entrer dans aucune dispute. Il s'occupa à perfectionner son savant ouvrage de la *Diplomatie*, qu'il avait publié en 1681. Cette science lui devait tout son lustre. Le docte bénédictin avait une sagacité admirable pour démêler ce qu'il y a de plus confus dans la nuit des temps, et pour approfondir ce que l'his-

toire offre de plus difficile. Il donna des principes pour l'examen des diplômes de tous les âges et de tous les pays. Mais comme il est impossible d'être parfait, il essuya des critiques, dont quelques-unes parurent fondées. (*Voy. GERMON.*) Mabillon donna à son livre un *Supplément*, qui vit le jour en 1704. L'amour de la paix, la candeur, et surtout la modestie, formaient son caractère. Le Tellier, archevêque de Reims, l'ayant présenté à Louis XIV, comme *le religieux le plus savant du royaume*, Mabillon mérita d'entendre ce mot de la bouche du grand Bossuet : *Ajoutez, monsieur, et le plus humble.* Un étranger ayant été consulter le savant Du Cange, celui-ci l'envoya à Mabillon, son ami et son rival en érudition. « On vous trompe quand on vous » adresse à moi, répondit humblement le bénédictin; allez voir M. Du Cange. — C'est lui-même » qui m'adresse à vous, dit l'étranger. — Il est mon » maître, répliqua Mabillon. Si cependant vous » m'honorez de vos visites, je vous communiquerai » le peu que je sais. » Ce savant religieux mourut à Paris, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, le 27 décembre 1707, à 75 ans. Clément XI, en apprenant sa mort, fit écrire à dom Ruinart, qu'on lui ferait plaisir d'inhumer un homme qui avait si bien mérité des lettres et de l'Eglise, dans le lieu le plus distingué, « puisque tous les savants qui » iront à Paris ne manqueront pas de vous de- » mander où vous l'avez mis ? *Ubi posuistis eum ?* » Le pape voulait qu'on recueillît ses cendres sous le marbre, avec une inscription qui convînt à des restes si précieux. L'intention du pontife ne fut pas suivie à cet égard; mais dom Roussel fit un éloge en style lapidaire, qui valait bien un monument. Nous n'en rapporterons que le morceau suivant :

Omnium hominum sibi conciliavit animos
Hominum mitissimus.
In ipsis etiam litterariis disceptationibus
Nemini asper,
Neminem læsit, etiam læsus.
Scribentem incitabat veritas,
Certantem moderabatur lenitas,
Vincentem coronabat veritas,
Coronatum ornabat humilitas.
Hæc singulari morum suavitate
Devinciebat animos, leniebat invidios.....
Cæteris testibus nemo major,
Se ipso iudice nemo minor;
Eo clarior, quò sibi vilior.
Cælestis gloriæ cupidus, mundanam sprevit.
Respuit hominum plausus, mercedem quam dare solent homines.
Vani vanam
Nullum in claustro tenuit dignitatis gradum,
Omnes meruit.
Cum virtutum studiis studia litterarum conjunxit,
Ut alterno federe
Scientia pietatem, pietas scientiam adjuvaret.

Les cendres de dom Mabillon avaient été déposées, pendant la révolution, dans le Musée des monuments français. Elles ont été rapportées solennellement, le 26 février 1819, à l'église de Saint-Germain-des-Prés, et son nom a été donné à une des rues voisines. Ses principaux ouvrages sont : *Acta Sanctorum ordinis sancti Benedicti in sæculorum classes distributa*, Paris, 9 vol. in-fol. Le premier vol. de ce recueil, commencé par dom d'Acheri, parut en 1668, et le dernier en 1702. Il va jusqu'à l'année

1140. L'ouvrage est aussi estimé pour les monuments qu'il renferme, que pour les préfaces dont l'auteur l'a orné. Ces préfaces ont été imprimées séparément, 1752, in-4. Cet ouvrage a été réimprimé à Venise, en 1755 : un 10^e vol. qui aurait complété l'ouvrage, se conservait manuscrit à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés. *Vetæra analecta* : ce sont des pièces recueillies dans diverses bibliothèques, et qui n'avaient pas été imprimées, 4 vol. in-8, dont le premier parut en 1675, et qui fut achevé en 1685. Les dissertations qui enrichissent ce recueil ne sont pas ce qu'il y a de moins précieux. On en a donné une deuxième édition, Paris, 1725, in-fol.; c'est la plus estimée. *De re diplomatica libri VI*, Paris, 1681, 4 vol. in-fol., et un *Supplément* publié en 1702. La meilleure édition est celle de 1709, par les soins de dom Ruinart. L'ouvrage a été réimprimé avec des additions, Naples, 1789, 2 vol. in-fol. *De Liturgia gallicana libri III*, Paris, 1685 et 1729, in-4; une *Dissertation sur l'usage du pain azyme*, dans l'eucharistie, in-8; une *Lettre sous le nom d'Eusèbe Romain, touchant le culte des saints inconnus*, 1698, in-4, et 1703, in-12; *Museum italicum*, 1687-89, 2 vol. in-4, 1724, en société avec dom Germain; *Annales ordinis benedictini*, 1715-39, 6 vol., dont il a donné 4 vol. in-fol. qui contiennent l'histoire de l'ordre des bénédictins, depuis son origine jusqu'en 1066. Les volumes suivants ont été donnés par dom Ruinart et dom Vincent Thuillier. *L'Épître dédicatoire* qui est à la tête de l'édition de saint Augustin; *Sancti Bernardi opera*, Paris, 1690, 2 vol. in-fol.; c'est la meilleure édition; elle a été réimprimée en 1719. Tous les ouvrages précédents sont en latin. Ceux que le Père Mabillon a donnés en français sont : un *Factum*, avec une *Réplique sur l'antiquité des chanoines réguliers et des moines*, pour maintenir les droits de son ordre, contre les chanoines réguliers de la province de Bourgogne; *Traité des études monastiques*, 2 vol. in-4 ou in-12; une *Traduction de la Règle de saint Benoît*, 1697, in-18; une *Lettre sur la vérité de la sainte larme de Vendôme*. Mabillon, partout ailleurs bon critique, paraît dans cet ouvrage trop crédule et peu judicieux. Dom Thuillier publia, en 1724, les *Œuvres posthumes* de dom Mabillon, et y joignit celles de dom Ruinart; ce recueil est en 5 vol. in-4. La *Correspondance inédite de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie*, a été publiée par M. Valery, Paris, 1846, 5 vol. in-8. Voyez l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, par Tassin; les *Mémoires de Nicéron*; la *Bibliothèque des auteurs de la congrégation de Saint-Maur*, par Lecerf, et le *Dictionnaire* de Chauffepié. Dom Ruinart a écrit sa *Vie*, 1709, in-12. Elle a été traduite en latin, par dom Claude de Vic, et imprimée à Padoue, 1714, in-8. Mabillon avait été nommé membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres en 1701. De Boze prononça son *éloge* dans cette compagnie.

MABLY (Gabriel Boxxor de), ancien chanoine de l'église abbatiale de l'Île-Barbe, né à Grenoble le 14 mars 1709, et mort à Paris le 25 avril 1783, avait fait ses premières études à Lyon, chez les jésuites. Après son cours de philosophie, il vint dans la ca-

pitale. En y arrivant, il entra au séminaire de Saint-Sulpice, par les conseils du cardinal de Tencin, son parent. Engagé de bonne heure dans les ordres sacrés, et se sentant plus de goût pour les lettres que de talent pour le ministère évangélique, il s'en tint au sous-diaconat, abandonna ses cours de théologie pour les *Vies des hommes illustres de Plutarque*, et lut avec avidité les historiens anciens où il puisa cet esprit d'indépendance, cet enthousiasme pour les républiques de l'antiquité, qui perce dans ses écrits et qu'il professa toute sa vie. Après quelques légères productions, telles que ses *Lettres sur l'opéra*, l'abbé de Mably s'est fait connaître par des ouvrages de morale et de politique, tels que son *Droit public de l'Europe*, ses *Observations sur l'histoire de France*, ses *Observations sur les Grecs et sur les Romains*, et surtout ses *Entretiens de Phocion sur le rapport de la morale avec la politique*. Ce dernier ouvrage est celui qui lui a fait le plus de réputation. Il est écrit avec sagesse et plein de vues profondes, quoique tout n'y soit pas exact, et que l'auteur paraisse trop prévenu en faveur de la sagesse et de la vertu de quelques anciens peuples et de ces hommes fameux qu'on célèbre plutôt par une espèce d'habitude que par une admiration réfléchie. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que cet ouvrage a servi de modèle, et a fourni les matériaux à une des plus amphigouriques productions de ce siècle. « On ne se serait pas attendu, dit un » critique, que les *Entretiens de Phocion* fussent devenus la matière du ravaudage insipide d'un héros de roman. Il ne faut lire que *Bélisaire* pour y trouver Phocion travesti. C'est ainsi que la philosophie prétend faire des découvertes. Tout son art consiste à altérer les bonnes choses qu'on avait dites avant elle; semblable aux harpies, qui vivaient de rapines et infectaient, en y touchant, les mets sur la table des sages et des héros. » Les ouvrages que l'abbé de Mably composa dans sa vieillesse ne lui ont pas mérité les mêmes éloges; on n'y remarque que trop souvent la faiblesse de l'âge, et pour me servir d'un terme familier, du *rabâchage*. Ce qui indispose surtout le lecteur contre lui, c'est son ton d'aigreur et de fierté. Avec quel mépris il parle de certains historiens très-estimables, dans sa *Manière d'étudier l'histoire*! où l'on trouve d'ailleurs d'excellentes choses, où Voltaire et Robertson sont bien jugés, où plus d'une prévention littéraire est réfutée. Mais cet ouvrage, dans son ensemble et les derniers résultats de ses leçons, ne peuvent que contribuer à la corruption déjà si avancée des annales des nations. Ce qui est bien plus déplorable encore, ce sont les erreurs qu'il a osé étaler dans les *Principes de morale*, supprimés par ordre du gouvernement, et censurés par la Sorbonne. Dans les *Observations sur les lois des Etats-Unis de l'Amérique*, le dernier de ses ouvrages, on trouve encore des choses très-répréhensibles et propres à détruire, par une funeste indifférence, les principes de religion si nécessaires à toutes les sociétés. Par quel aveuglement un homme mûri par l'âge, un ecclésiastique surtout, a-t-il pu se permettre de pareils écarts? Et si l'impiété, si l'irrévérence pour les principes re-

cus, sont odieuses dans un homme du monde, parce qu'il donne par-là une très-mauvaise idée de son esprit et de son cœur, à combien plus forte raison sont-elles révoltantes dans un homme dont l'habit forme un contraste si frappant? Si ces gens-là savaient à quel mépris on les dévot, en faisant semblant de sourire à leurs discours, ils seraient sûrement beaucoup plus réservés. On doit cependant observer que l'abbé de Mably n'était pas partisan de ceux qu'on appelle *philosophes*. Il y a même, dans ses derniers ouvrages, des tirades très-vives contre eux. Il ne faut point douter que les écarts que les gens de bien sont si fâchés de rencontrer dans les ouvrages de l'abbé de Mably ne proviennent plutôt de sa faiblesse de se prêter au ton du siècle, que de l'incrédulité de son esprit. Dès que sa maladie prit un air sérieux, et qu'il se vit en danger, ses sentiments de religion parurent à découvert; il demanda lui-même les sacrements, et les reçut avec édification. Dès sa jeunesse, il avait accepté le titre d'associé correspondant de l'académie de Lyon; mais dans la suite il ne voulut plus faire partie d'aucune société savante, et résista à toutes les instances que lui fit le maréchal duc de Richelieu, pour qu'il acceptât une place à l'académie française. Dédaignant la fortune et les grandeurs, l'abbé de Mably bornait ses liaisons à un petit nombre de personnes choisies, vivait simplement, et lorsqu'il reçut une pension ecclésiastique, il la distribua aux pauvres. Il était frère de l'abbé de Condillac. Les Polonais, fatigués de leurs longues dissensions, s'adressèrent à Mably et à J.-J. Rousseau, pour qu'ils rédigeassent pour eux une *constitution nouvelle*. Le premier partit pour la Pologne, afin d'y étudier les mœurs; il y demeura un an, et, de retour en France, il y écrivit ses projets d'amélioration, qu'il adressa au comte Wielhorski, ministre plénipotentiaire de la confédération de Bar, en 1771; mais la Russie, l'Autriche et la Prusse avaient décidé le partage de la Pologne, qui commença à s'effectuer l'année suivante. Ses ouvrages, imprimés de 1794 à 1798, par les soins de l'abbé Arnoux, 43 vol. in-8, eurent beaucoup de succès au commencement de la révolution; mais aujourd'hui ils sont entièrement oubliés. On a publié après sa mort *Des droits et des devoirs du citoyen*; et la suite des *Observations sur l'histoire de France*, où il exhale sa bile contre nos rois, même contre Charles V et Henri IV, contre la noblesse, le clergé, la magistrature et la finance. Ces deux écrits qu'il appelait son testament, furent des guides trompeurs pour une assemblée imprudente, qui, en atténuant le pouvoir royal, nous précipita dans l'anarchie, et enfanta toutes les calamités. *Le destin de la France*, publié sous le nom de Mably, est une compilation indigeste de Barthélemy, de Grenoble, auteur de la *Grammaire des dames*, etc.

MABOUL (Jacques), prélat français, né à Paris d'une famille distinguée dans la robe, se consacra à la chaire et prêcha avec distinction à Paris et en province. Il fut longtemps grand-vicaire de Poitiers, et devint évêque d'Alet en 1708. Il mourut dans cette ville en 1725. Ses *Oraisons funèbres* ont été recueillies en 1748, en 1 vol. in-12. Il n'a ni la mâle

vigueur de Bossuet, ni le style châtié et poli de Fléchier ; mais il est touchant et affectueux. On a encore de lui deux *Mémoires* pour la pacification des affaires de la constitution, 1747, in-4.

MABUSE (Jean), peintre, naquit à Maubeuge en 1499, et mourut en 1562, à l'âge de 63 ans. Il avait fait le voyage d'Italie avec fruit. Il peignait très-bien un sujet d'histoire. On voit plusieurs de ses ouvrages à Amsterdam, entre autres une *Décollation de saint Jean* faite de blanc et de noir, avec une certaine eau ou un suc qu'il inventa pour se passer de couleur et d'impression, en sorte qu'on peut plier et replier la toile de ses tableaux sans gâter la peinture. Le roi d'Angleterre exerça longtemps son pinceau. Mabuse fut fort sobre dans sa jeunesse ; mais dans un âge plus avancé il s'adonna au vin, et cette passion lui faisait faire de temps en temps quelques friponneries. Le marquis de Verens, au service duquel il était, devant loger chez lui l'empereur Charles-Quint, habilla ses domestiques en damas blanc. Mabuse vendit son damas et en but l'argent au cabaret. Il le remplaça par une robe de papier blanc, qu'il peignit en damas à grandes fleurs. L'éclat des couleurs fit remarquer l'habit du peintre. L'empereur, surpris du brillant de ce damas, le fit approcher et découvrit sa ruse. On en rit beaucoup. L'inconduite de Mabuse devint telle qu'il fut arrêté et mis dans les prisons de Middelbourg, où on lui laissa toutefois la liberté de se livrer à son art.

* MACABER, nom sous lequel il existe un ouvrage allemand, intitulé : *le Miroir de la mort ou le Miroir de la danse des morts*, appelé autrement *danse Macabre*. Cet ouvrage singulier et recherché des curieux a été traduit en latin, sous ce titre : *Speculum morticini* ou *Speculum choreæ mortuorum* ; il a été aussi traduit en français et en anglais. La première édition française, restée longtemps inconnue, a été imprimée par Guy ou Guyot Marchant, Paris, 1485, petit in-fol., 2^e édit, 1490, in-fol., fig. La *Danse des hommes et la Danse macabre des femmes* ont été réunies pour la première fois dans l'édition imprimée à Troyes, par Nicolas Le-rouge, in-fol., fig. goth., sous ce titre : la *Grant danse macabre des hommes et des femmes* ; historiée et augmentée de personnages et de beaux dits en latin, en vers, sans date, mais avant l'an 1500. Ce sont des dialogues entre la mort et des personnages choisis dans les divers états de la société. La *Danse des morts* a été souvent reproduite par les artistes des xv^e et xvi^e siècles, et on en retrouve les différents sujets dans les encadrements de livres de prières imprimés à cette époque. Le fameux peintre Holbein avait exécuté ce sujet dans le cloître du couvent des Augustins de Bâle. Hilscher, pasteur à Dresde, a publié, en allemand, une notice indiquant les dessins et tableaux sur la *Danse des morts* conservés dans la galerie de Dresde, Budissen, 1721, in-8. Voyez pour de plus grands détails le *Magasin encyclopédique*, année 1811, tome 6, page 555 et suiv.

* MAC-ADAM (John-Loudon), ingénieur célèbre par ses travaux pour l'amélioration des routes, naquit en Ecosse vers 1760, passa jeune aux Etats-

Unis, et revint dans sa patrie en 1787, époque où l'on y établissait ces nombreuses routes qui ont fait faire à ce pays des progrès si rapides dans la civilisation. Il commença dès-lors à s'occuper de cette partie dans laquelle il a obtenu, sans l'avoir recherchée, une renommée universelle. Il a donné l'exposé de sa méthode dans une *Instruction*, publiée en 1811, réimprimée plusieurs fois en Angleterre et traduite en français par M. Cordier. La *Revue britannique* (voy. SAULNIER), tome 25, en contient la satire, plutôt que la critique raisonnée. Les discussions qui s'élevèrent à ce sujet parmi les ingénieurs français ont amené à découvrir que la méthode en question est à peu de chose près la même qui fut mise en pratique dans le Limousin sous l'administration de Turgot, et que Trésaguet, inspecteur-général des ponts-et-chaussées, en est le véritable inventeur. Mais s'il est flatteur pour des Français de dire que c'est à leur patrie qu'est due cette importante amélioration, la gloire de Mac-Adam n'en reste pas moins entière ; car outre qu'il paraît s'être spontanément rencontré avec le premier inventeur, il a bien certainement le mérite d'avoir proposé et rendu populaire une méthode qui n'avait pas été pratiquée jusqu'à lui en Angleterre, et qui était presque totalement oubliée en France. Mac-Adam mourut à Moffat le 26 novembre 1856.

MACAIRE (saint), l'*Ancien*, célèbre solitaire du iv^e siècle, né dans la Haute-Egypte, contemporain de saint Ephrem, et non disciple de saint Antoine, comme le dit Poiret, passa 60 ans dans le monastère de la montagne de Scété, partageant son temps entre la prière et le travail des mains. Il mourut vers l'an 590, à 90 ans. On lui attribue 50 *Homélies* en grec, Paris, 1539, in-fol., avec saint Grégoire Thaumaturge ; et séparément, Leipzig, 1698 et 1699, 2 vol. in-8. Les mystiques en font beaucoup de cas. On y trouve toute la substance de la théologie ascétique. Quoique saint Macaire fût un homme sans études, il était puissant en œuvres et en paroles. L'Eglise célèbre sa fête le 13 janvier.

MACAIRE (saint), le *Jeune*, d'Alexandrie en Egypte, autre célèbre solitaire, ami du précédent, eut près de 5,000 moines sous sa direction. La sainteté de sa vie et la pureté de sa foi l'exposèrent à la persécution des ariens. Il fut exilé dans une île où il n'y avait pas un seul chrétien ; mais il en convertit presque tous les habitants par ses miracles. Macaire mourut en 594 ou 404. C'est à lui qu'on attribue les *Règles des moines*, que nous avons en trente chapitres dans le *Codex regularum, collectus a sancto Benedicto ananiensi, auctus ab Holstenio*, Rome, 1661, 2 vol. in-4. Jacques Tollius a publié dans ses *Insignia itinerarii italici, un Discours* de saint Macaire sur la mort des justes.

* MACARTNEY (Georges, comte de), membre du parlement d'Angleterre, né en Irlande le 14 mai 1757, fils de Georges Macartney, évêque d'Achinleck en Ecosse, reçut une éducation soignée. Envoyé en 1764 ambassadeur extraordinaire en Russie, il y négocia le traité d'alliance avec l'impératrice Catherine II. A son retour en Irlande, il obtint le titre de secrétaire de lord Townshend, qui en était vice-

roi, et fut élu membre du parlement. Nommé gouverneur de la Grenade et de Tabago, il rétablit dans ces colonies la paix troublée par des dissensions intestines. A la prise de Tabago par les Français en 1770, il fut envoyé à Limoges, mais il lui fut permis de retourner en Angleterre pour hâter son échange. Il obtint en 1788 le gouvernement de Madras, et se défendit avec succès contre les attaques de Haider-Ali et de son successeur Tipoo-Saeb. Nommé gouverneur du Bengale, il refusa cet honneur. Il fut envoyé en 1792, en ambassade à la Chine; mais malgré toute son astuce il ne put obtenir un traité de commerce avec les Chinois, et revint à Londres en 1794. L'année suivante, envoyé à Vérone, près de Monsieur, depuis Louis XVIII, il fut, à son retour, nommé pair et gouverneur du cap de Bonne-Espérance, où il resta un an et demi. Le mauvais état de sa santé l'obligea de quitter cette colonie en 1798; il se retira dans le comté de Surrey, et mourut le 31 mars 1806. Ce diplomate joignait à un esprit fin et pénétrant un caractère conciliant, beaucoup de connaissances: son désintéressement était extrême, et il se fit estimer et chérir de tous ceux qui le connurent. On a de lui: *Etat de la Russie*, en 1767; *Etat de l'Irlande*, en 1775. Ces deux ouvrages ont été imprimés à un très-petit nombre d'exemplaires que la modestie de l'auteur destinait à ses amis: *Journal de l'ambassade envoyée par le roi de la Grande-Bretagne à l'empereur de la Chine* en 1792, 95 et 94, rédigé par Georges Staunton, Londres, 1797, 2 vol. in-4, traduit sous ce titre: *Voyage dans l'intérieur de la Chine et en Tartarie*, par J. Cartera, Paris, 1804, 5 vol. in-8, et atlas. Cet ouvrage, au milieu de détails d'un intérêt très-médiocre, en contient de très-curieux sur cet empire, alors si peu connu.

MACASIUS (François), né en 1686, à Joachimsthal en Bohême, entra dans la société des jésuites, y enseigna diverses sciences avec réputation. Il mourut à Prague en 1755. On a de lui: *Manuale theologico-canonicum sponsalibus questionibus et resolutionibus compendiosè deductis*, Olmutz, 1750 et 1751, Prague, 1743, in-8; *Jus ecclesiasticum commentariis in V libros decretalium Gregorii IX illustratum*, Prague, 1749, 2 vol. in-fol.

* MACAULAY-GRAHAM (Catherine), née en 1755, à Ollantigh, dans le comté de Kent, d'un riche gentilhomme de cette province, fut mariée en 1760 au docteur Macaulay, célèbre médecin de Londres. Nourrie de la lecture des anciens et naturellement portée à l'enthousiasme, elle conçut le projet d'écrire dans le même esprit l'*Histoire d'Angleterre*, dont le premier vol. parut en 1765. Dans un voyage qu'elle fit en France en 1777, elle connut Franklin, Turgot, Marmontel et M^{me} Dubocage. En 1785, elle alla en Amérique et résida trois semaines dans la maison de Wasinghton à Mount-Vernon en Virginie. Devenue veuve elle épousa, quoique avancée en âge, un jeune homme nommé Graham. Une alliance aussi peu assortie versa sur elle un certain ridicule, et lui aliéna plusieurs de ses partisans. Cette dame mourut le 22 juin 1791. Parmi les ouvrages qu'elle a laissés, nous citons: *Histoire d'Angleterre, depuis l'avènement de*

Jacques I^{er} jusqu'à l'élévation de la maison de Hanovre, 8 vol. in-4, 1765-1785. Cet ouvrage n'est qu'une attaque violente contre la dynastie des Stuarts. On y trouve à toutes les pages des preuves de mauvaise foi ou d'une révoltante partialité. Guiraudet en avait entrepris une traduction française dont il a paru cinq vol. sous le nom de Mirabeau. *Remarques sur les éléments du gouvernement et de la société par Hobbes*, 1767, in-8; *Remarques détachées sur quelques assertions de Hobbes*, 1769, in-4; *Histoire d'Angleterre, depuis la révolution jusqu'au temps présent, dans une suite de lettres à un ami* (le docteur Wilson), 1778, in-4; *Lettres sur l'éducation*, 1790, in-8; *Traité sur l'immuabilité de la vérité morale*, 1775, in-8; *Observations sur les réflexions de M. Burke, sur la révolution française*, 1790, in-8.

* MACBETH, roi d'Ecosse, né dans le ix^e siècle, fils de Sinel, était par sa mère cousin-germain du roi Donald VII ou Duncan I^{er}, et devint *thane* royal de Glamis. Les succès éclatants qu'il remporta sur les Danois qu'il chassa deux fois du royaume lui acquirent un grand crédit et le portèrent à former le dessein d'envahir le trône dont sa naissance le rapprochait. Le cours ordinaire des événements pouvait l'y conduire, car suivant les lois du pays, le plus proche parent du roi lui succède, lorsqu'à la mort de celui-ci ses enfants ne sont pas en âge de régner; mais Duncan vivait trop longtemps pour l'ambition de Macbeth, et d'ailleurs il venait de lui ôter l'espoir d'y parvenir en créant prince de Cumberland Malcolm, son fils aîné, à peine parvenu à l'adolescence. Par-là il assurait à ce dernier la succession immédiate à la couronne. Macbeth, excité par sa femme et sûr de l'appui de quelques amis, résolut d'assassiner le roi, et consumma ce crime dans son château d'Inverness où il avait reçu Duncan. Il fut couronné, sans opposition, en 1050, et sut consolider son autorité en comblant les grands de bienfaits et en gouvernant avec assez de justice et de modération; cependant tourmenté par les alarmes que lui causaient les fils de Duncan, échappés à ses poursuites, il donna un libre cours à son humeur farouche et sanguinaire, et fit périr, en peu de temps, plusieurs personnes, devenues l'objet de ses soupçons. Macduff, seigneur écossais, connu par son dévouement pour le prince Malcolm, informé que ses jours étaient en péril, se retira précipitamment en Angleterre auprès du roi Edouard dit le *Confesseur*, et en obtint une armée avec laquelle il vint mettre le siège devant le château que Macbeth s'était fait construire à Dunsinane, près de Perth, pour se mettre à l'abri d'une attaque imprévue; ce prince ayant eu l'imprudence de sortir pour tenter la fortune des armes, fut tué dès le commencement de l'action par Macduff, qui avait à venger la mort de sa femme et de ses enfants que le tyran avait fait massacrer impitoyablement après sa fuite en Angleterre. Cet événement a fourni à Shakespeare le sujet d'une tragédie imitée par Ducis (*voy. ce nom*).

* MAC-CARTHY-REAGH (Justin, le comte), célèbre bibliophile, né en 1744 à Spring-house, dans le comté de Jepperary, d'une famille catholique

d'Irlande, quitta une patrie dont la législation lui interdisait l'accès aux dignités et aux emplois publics, et vint s'établir en France où il se livra exclusivement à l'étude. Il ne fut point inquiété pendant la révolution, et traversa sans beaucoup de périls l'époque de nos orages politiques. Une de ses occupations habituelles était la recherche des belles éditions et des livres rares : aussi forma-t-il l'une des plus riches et des plus curieuses bibliothèques de l'Europe. On y remarquait 825 vol. imprimés sur vélin, entr'autres, la *Biblia sacra polyglotta*, etc., 1514-17, 6 vol. in-fol. (voy. XIMÈNES), et le *Psalmorum codex*, Mayence, 1437, in-fol. Il mourut en 1811 à Toulouse qu'il habitait depuis plusieurs années. Le *Catalogue* de sa bibliothèque a été publié par MM. de Bure en 1825, 2 vol. in-8, etc.

* MAC-CARTHY-LEVIGNAC, (le comte Joseph-Robert de), parent du précédent, né en 1765, ayant émigré en 1791, devint aide-de-camp du prince de Condé, et rentré en France en 1814, fut nommé maréchal-de-camp. Député de la Seine-Inférieure à la chambre *introuvable*, il y vota constamment avec la majorité. Au mois de juin 1816, il fit partie du conseil de guerre convoqué pour juger le général Bonnaire (voy. ce nom). La même année renvoyé à la chambre par le départ de la Drôme, il y parla en faveur du clergé, et vota la restitution des biens non vendus, appartenant à l'Eglise et à l'ordre de Malte. En 1818, dans la discussion de la loi sur le recrutement, il se prononça contre l'avancement par ancienneté. Un des députés (Bignon), ayant parlé en faveur des *bannis*, il demanda son rappel à l'ordre. Depuis 1820, il cessa de faire partie de la chambre; et retiré dans une terre près de Valence, il s'y fit aimer par la bonté de son caractère et sa bienfaisance. Il est mort le 12 juillet 1827.

** MAC-CARTHY (Nicolas de), jésuite, né à Dublin le 19 mai 1769, fils du comte Justin (voy. l'art. plus haut), unique héritier des biens et du nom de sa famille, l'une des plus anciennes d'Irlande, et dont les traditions nationales font remonter la généalogie aux premiers souverains de ce pays, fut un des plus célèbres prédicateurs de notre temps. Quatre ans après sa naissance, ses parents l'amènèrent en France, où ils venaient chercher une liberté de conscience que la loi refusait aux catholiques dans leur patrie. Ils s'établirent à Toulouse. Envoyé fort jeune encore à Paris, sous la conduite d'un gouverneur, pour faire ses études, Nicolas s'y distingua, soit au collège du Plessis dans ses humanités et sa rhétorique, soit au collège de France dans les cours supérieurs de philosophie et d'hébreu. Se destinant de bonne heure à l'état ecclésiastique, il reçut la tonsure à 14 ans, et porta dès lors le titre d'abbé de Lévig-nac, du nom d'une terre achetée par son père aux environs de Bordeaux. Il faisait sa théologie, en Sorbonne, lorsque la révolution l'interrompit et le força de retourner à Toulouse, au sein de sa famille. Cette interruption n'en fut point une pour ses études, auxquelles, grâce à son origine étrangère, il put se livrer sans craindre la proscription, pendant nos temps d'énormités politiques. Le plan qu'il s'était tracé et qu'il parvint à remplir,

renfermait le cercle presque entier des sciences sacrées et profanes. La littérature ancienne surtout faisait ses délices. « Je voudrais, dit un écrivain, » avoir conservé plusieurs remarques qu'il eut occasion de me communiquer pendant qu'il étudiait » Platon; j'y trouverais de quoi relever plus d'un » passage dont M. Cousin n'a pas toujours été le fidèle interprète. » Il acquit une connaissance profonde des Pères et de l'histoire de l'Eglise. Il lisait de préférence saint Chrysostome, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze. Chez lui les qualités du cœur ne le cédaient point à celles de l'esprit; et aux occupations intellectuelles, il joignait, avec les œuvres de la piété, celles de la charité la plus tendre envers les pauvres. En 1815, revenant à sa première vocation, il entra au séminaire de Chambéry (Savoie), où il fut ordonné prêtre l'année suivante. Toulouse recueillit les premiers fruits de son ministère, sur lequel, pendant trois ans, le ciel se plut à répandre des bénédictions abondantes. En 1817, Louis XVIII lui fit offrir l'évêché de Montauban, que son humilité refusa. La société des jésuites, rétablie par Pie VII, venait de reparaitre en France; l'abbé de Mac-Carthy y fut admis comme novice en 1818; il y fit ses vœux au commencement de 1820. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il parut constamment dans les chaires des principales villes du royaume. La cour, Paris, Lyon, Bordeaux, Marseille, Toulouse, Strasbourg, Amiens, Valence, Avignon, Nîmes l'entendirent tour à tour, et ressentirent les effets salutaires de sa puissante parole. A Strasbourg, sa prédication émut tout le protestantisme. Genève put aussi l'admirer, et ses discours y firent presque naître des alarmes parmi les chefs de l'hérésie. Pour atténuer l'impression de son éloquence sur les esprits, les ministres proposèrent au prédicateur, sur les points controversés, une conférence publique, qu'il ne craignit pas d'accepter; mais au jour désigné, ils n'osèrent se présenter pour soutenir le combat. Après la révolution de 1830, les ordres de ses supérieurs l'appelèrent successivement à Rome, à Turin, à Chambéry, à Annecy. Dans toutes ces villes son éloquence et son zèle se produisirent avec éclat. « En entendant cet » orateur, dit un écrivain, on est frappé de la richesse de son élocution, du choix de ses preuves, » de l'heureux emploi qu'il fait de l'Ecriture, de » la vérité de ses mouvements où la noblesse se » joint à la force, de son action brillante et cependant toujours sage et réglée par la piété et le » goût... Un si beau talent, relevé par une piété si » vraie, tant de grâce et de force, tant d'onction et » de dignité, une mesure si parfaite avaient quelque » chose d'entraînant et d'irrésistible pour l'auditeur » le plus froid. » La postérité dira peut-être que le P. de Mac-Carthy fut le premier prédicateur de son siècle. Il mourut de la mort des justes à Annecy, le 3 mai 1855, entouré de ses confrères, de plusieurs prêtres du lieu, de chanoines, de séminaristes, et après avoir reçu les derniers sacrements des mains de l'évêque diocésain. Ses dépouilles mortelles, à la demande du chapitre, furent déposées dans la cathédrale, à côté de celles des pontifes de cette église. Les *Sermons* du P. de Mac-Carthy

ont été imprimés en 3 vol. in-12 et in-8, Lyon, 1854, avec une notice historique sur cet orateur, par les soins de M. D *** , (l'abbé Deplace).

* **MAC-CARTHY** (Jacques), d'une famille irlandaise, autre que les précédents, naquit à Cork, le 26 mars 1785. Il n'y resta que fort peu de temps avec sa mère, et fut amené à Nantes où son père résidait. Après des études brillantes, poussé par une vocation décidée pour l'état militaire, il s'engagea à 17 ans. Parti sous-lieutenant du camp de Boulogne, il fit toutes les guerres de l'empire et se distingua par de nombreux faits d'armes dont il fut assez mal récompensé. Compris dans les réformes qui furent la suite du licenciement de l'armée en 1815, il se livra à diverses spéculations qui ne furent rien moins que profitables. Dégouté du commerce, il se fit instituteur et traduisit de l'anglais différents ouvrages, entr'autres, l'*Histoire des campagnes d'Allemagne, d'Italie et de Suisse en 1796*, 97, 98 et 99, 4 vol. in-8, par le colonel Graham, dont il trouva souvent l'occasion de relever l'injuste partialité; *Le précis de l'histoire politique et militaire de l'Europe*, par J. Bigland, 5 vol. in-8; *La relation de l'ambassade de lord Amherst en Chine*; et l'ouvrage intitulé: *Dix années de séjour en Barbarie, à Tripoli*, chacun de 2 vol. in-8; on lui doit en outre plusieurs compilations géographiques dont les plus estimées sont: *Choix de voyages modernes dans les quatre parties du monde*, 1821-22, 10 vol. in-8, 1825, 15 vol. in-12; *Dictionnaire universel de géographie*, 1855, 2 vol. gr. in-8. Mac-Carthy, chef par intérim de la section de la statistique, mourut le 50 novembre 1855 au dépôt de la guerre.

MACCIO ou **MACCIUS** (Sébastien), savant humaniste, natif d'Urbania, dans le duché d'Urbino, mourut âgé seulement de 57 ans, au commencement du xvi^e siècle. C'était un écrivain si laborieux, qu'il se forma, dit-on, deux creux aux doigts dont il tenait la plume. Ses principaux ouvrages sont: *De historia scribenda*, peu estimé; *De bello Asdrubalis*, Venise, 1615, in-8; *De historia liviana*; un *Poème sur la vie de J.-C.* (en italien), Rome, 1605, in-4; et d'autres poésies qui ne sont connues que des savants de profession.

MACCOVIUS ou **MAKOWSKI** (Jean), gentilhomme polonais, né en 1588 à Lobzenie, près de Posnanie en Pologne, d'une famille noble, devint professeur de théologie à Franeker en 1616. Il remplit cet emploi jusqu'à sa mort, arrivée en 1644. Il eut de grandes disputes avec les sociniens, les catholiques, les anabaptistes, les arminiens, etc. On a de lui des *Opusculs philosophiques, théologiques*, etc., imprimés d'abord séparément, puis réunis en 5 vol. in-4, Amsterdam, 1660. Il y enseigne les opinions les plus révoltantes du calvinisme, et soutient crûment que « Dieu ne veut nullement le salut de tous » les hommes, mais qu'il veut le péché, et qu'il » destine les hommes au péché en tant que péché. » Il fut déferé au synode de Dordrecht, qui le déclara exempt de toute erreur, se contentant de l'avertir d'être plus circonspect dans ses expressions. Ce qui prouve qu'au jugement de ce synode, dont les décisions sont normales chez les calvinistes, la prédes-

tination calvinienne renferme bien réellement toutes les horreurs qu'on lui attribue, et que c'est à tort qu'on a accusé quelques théologiens de les avoir outrées.

** **MACDONALD** (Etienne-Jacques-Joseph-Alexandre), maréchal de France, l'un des généraux dont la France a le plus de droit de s'honorer, né en 1765 à Sedan, d'une famille écossaise, d'abord cadet dans la légion de Maillebois destinée à seconder les insurgés de Hollande, entra ensuite sous-lieutenant dans le régiment irlandais de Dillon. Sa belle conduite à Jemmapes en 1792, lui valut le grade de colonel. Nommé presque aussitôt général de brigade, il continua d'être employé à l'armée du Nord, où il se signala dans les campagnes de 1795 et 1794. L'année suivante il concourut, sous Pichegru, à la conquête de la Hollande. Devenu général de division, il servit en cette qualité aux armées du Rhin et d'Italie, où il soutint et agrandit sa réputation. Après l'occupation des états romains en 1798, il en fut nommé gouverneur, défit les insurgés sur plusieurs points, et avec 6,000 hommes battit le général Mack qui en commandait 40,000. Il remplaça Championnet dans le commandement en chef, acheva la conquête du royaume de Naples et fit reconnaître partout son autorité. Les revers de Schérer l'obligèrent de se porter à la défense de l'Italie orientale, et le 18 juin 1799 il livra sur les bords de la Trebia cette immortelle bataille, où avec 55,000 hommes, il fit face à plus de 50,000 austro-russes commandés par Souwaroff; la victoire étant restée indécise, il recommença l'attaque le lendemain, et perdit 12,000 hommes. Furieux de cet échec, il voulait tenter de nouveau le sort des armes; mais l'avis du conseil de guerre fut contraire, et quelques jours après, il opéra la plus glorieuse des retraites. Ses blessures l'ayant obligé de rentrer en France, il concourut à la journée du 18 brumaire. Choisi par Moreau pour commander l'aile droite de l'armée du Rhin, peu de temps après, le 1^{er} consul lui donna le commandement en chef de l'armée en Suisse, dont il repoussa les Autrichiens. L'armistice de Trévise ayant mis fin à cette campagne, il fut envoyé ministre plénipotentiaire en Danemark. A son retour, ayant pris hautement la défense de Moreau, son ami, Macdonald cessa d'être employé. Rappelé en 1809, après quelques succès dans le Trentin, il se réunit à la grande armée sous les murs de Vienne, eut la plus grande part à la victoire de Wagram, et le lendemain fut fait sur le champ de bataille maréchal. Créé peu de temps après duc de Tarente, il alla en 1810 remplacer Augereau à l'armée d'Espagne, où, de concert avec Suchet, il remporta plusieurs avantages. Dans la campagne de Russie en 1812, il commanda le 40^e corps dont les Prussiens faisaient partie, et quoiqu'abandonné devant l'ennemi par ses perfides alliés, opéra néanmoins sa retraite sans être entamé. Il se signala dans la campagne de 1815, notamment à Lutzen et Bautzen, et après la défection des Saxons, de concert avec le prince Poniatowski, couvrit la retraite de l'arrière-garde, et prit part à la bataille de Hanau. En 1814, il soutint les efforts

de Blucher, remporta sur lui plusieurs avantages, principalement à Nangis. Après l'abdication de Napoléon, auquel il resta fidèle jusqu'au dernier instant, il envoya son adhésion au gouvernement royal, et fut nommé pair de France. Au retour de Napoléon, envoyé dans le Midi avec le duc d'Angoulême, il rejoignit Monsieur à Lyon, et témoin de la disposition des troupes, revint à Paris près du roi, qu'il accompagna jusqu'à la frontière. Pendant les cent-jours, il refusa tout emploi, et se borna à faire le service de grenadier de la garde nationale. Après la deuxième restauration, il prit le commandement de l'armée retirée sur la Loire, dont il dut opérer le licenciement, mission difficile qu'il remplit avec succès. Nommé grand-chancelier de la légion-d'honneur, gouverneur de la 21^e division militaire et membre du conseil privé, il ne se servit de son influence que pour atténuer autant qu'il le put les suites de la réaction. L'un des fondateurs de la société pour l'amélioration du sort des prisonniers, il prit part à toutes les œuvres de bienfaisance qui furent exécutées à cette époque. Jouissant à la chambre des pairs de la considération due à l'éclat de ses services et à ses qualités personnelles, il fut plusieurs fois choisi président et rapporteur de divers bureaux; il continua d'y siéger après 1850. Il mourut le 27 septembre 1840. Son *Eloge*, par M. de Ségur, a été prononcé à la chambre des pairs, dans la séance du 15 janvier 1844.

MACÉ. *Voy.* MASSÉ.

MACÉ (Robert), imprimeur de Caen, mort vers l'an 1490, est le premier qui, en Normandie, exerça l'imprimerie avec des caractères de fonte. Il eut pour apprenti le célèbre Christophe Plantin. — Gilles MACÉ, son arrière-petit-fils, né à Caen, avocat et mathématicien, publia un ouvrage sur la *Comète* de 1618. On a aussi de lui quelques vers. Il mourut à Paris en 1647.

MACÉ (François), conseiller et aumônier du roi, bachelier de Sorbonne, naquit à Paris vers 1640. Il fut secrétaire des finances de la reine. A 45 ans on le nomma chanoine-chevecier et curé de Sainte-Opportune : il reçut alors le sacerdoce et devint aumônier du roi Louis XIII. Il se fit estimer par son savoir et ses vertus. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus estimés sont : *Psaumes et Cantiques de l'église, avec une paraphrase traduite du latin de Louis Ferrand*, Paris, 1686, in-8; 1706, in-12; un *Abrégé chronologique, historique et moral de l'ancien et du nouveau Testament*, Paris, 1704, 2 vol. in-4; ouvrage utile et bien rédigé, qui pour bien des gens peut suppléer à des ouvrages plus vastes; la *Science de l'écriture sainte, réduite en tables générales*, ibid., 1708, in-4; une *Histoire morale*, intitulée, *Mélanie, ou la Veuve charitable*, Paris, 1729, in-12; production posthume qu'on attribua à l'abbé Choisi, et qui eut beaucoup de succès; l'*Histoire des quatre Cicérons*, Paris, 1714, in-12; la *Haye*, 1715; morceau curieux et intéressant, attribué d'abord au père Hardouin, jésuite. L'auteur tâche de prouver par les historiens grecs et latins, que le fils de Cicéron était aussi illustre que son père. Une *Traduction* de quelques ouvrages

de piété du père Busé; une traduction de l'*Imitation de J.-C.*, Paris, 1698, in-12, ibid., 1700, in-8, ibid., 1718, in-24. Cette traduction avait eu 10 édit. en 1754 : *Esprit de saint Augustin, ou Analyse de tous les ouvrages de ce Père*. Cet ouvrage est manuscrit : il mériterait, dit-on, les honneurs de la presse. L'abbé Macé mourut à Paris en 1721 après s'être exercé avec succès dans le cabinet et dans la chaire.

MACÉ. *Voy.* LÉON de Saint-Jean.

MACÉDO (François de), cordelier portugais, né à Coïmbre en 1596, quitta l'habit de la société de Jésus qu'il avait pris d'abord, pour prendre celui de cordelier. Il fut l'un des plus ardents défenseurs du duc de Bragance, élevé sur le trône de Portugal. Le père Macédo, après le couronnement du duc de Bragance, accompagna à Paris les ambassadeurs portugais qui y venaient pour faire reconnaître ce monarque. Il eut l'honneur de prêcher devant Louis XIII. Macédo, dans un voyage à Rome, plut tellement à Alexandre VII, que ce pape le fit maître de controverse au collège de la Propagande, professeur d'histoire ecclésiastique à la Sapienza, et consultant de l'inquisition. Le cordelier, né avec une humeur bouillante, impétueuse et fière, ne sut pas conserver sa faveur; il déplut au Saint-Père, et passa à Venise, où il soutint en arrivant des thèses de *omni re scibili*. Il donna ensuite pendant huit jours les fameuses conclusions qu'il intitula : *Les rugissements littéraires du lion de saint Marc*. Ses succès lui valurent une chaire de philosophie morale à Padoue. Il fut d'abord en grande considération à Venise, et y mourut en 1681, à 85 ans. La *Bibliothèque portugaise* compte jusqu'à cent neuf ouvrages de cet inépuisable auteur, imprimés en différents endroits de l'Europe, et 50 manuscrits. Le père Macédo dit lui-même dans son *Myrotheceum morale*, in-4, qu'il avait prononcé en public 55 panégyriques, 60 discours latins, 52 oraisons funèbres, et qu'il avait fait 48 poèmes épiques, 125 élégies, 115 épitaphes, 212 épîtres dédicatoires, 700 Lettres familières, 2600 poèmes héroïques, 110 odes, 5000 épigrammes, 4 comédies latines, et qu'il avait écrit ou prononcé plus de 150,000 vers sur-le-champ. Quelle étonnante fécondité ! Nicéron donne les titres de ses ouvrages, tom. 51, p. 517-59. Nous ne citerons que : sa *Clavis augustiniana liberi arbitrii*, contre le père Noris, depuis cardinal. Il y avait eu auparavant une querelle vive entre ces deux savants au sujet du monachisme de saint Augustin. On imposa silence aux parties. *Schema congregationis S. Officii romani*, etc. Padoue, 1676, in-4. C'est une dissertation sur l'inquisition, où l'érudition et les singularités sont semées à pleines mains. L'auteur fait remonter l'origine de ce tribunal jusqu'au commencement du monde, idée qui, d'abord très-paradoxe, devient plus soutenable, quand on réfléchit que tout ce qui sert à réprimer l'erreur et le vice est une espèce d'inquisition. *Encyclopædia in agonem litterarum producta*, Rome, 1657, in-fol.; *Propugnaculum Lusitano-Gallicum, contra calumnias hispano-belgicas*, etc., Paris, 1647, in-fol.; l'*Eloge des Français*, Aix, 1641, in-4, en latin.

Macédo se déclara d'abord pour les principes de Jansénius dans *Doctrina sancti Augustini de prædestinatione*, in-4; mais le pape Innocent X ayant condamné les cinq fameuses propositions, Macédo changea de sentiment, et soutint que Jansénius les avait enseignées dans le sens condamné par le pape, et publia, pour le prouver, un livre intitulé : *Mens divinitus inspirata Innocentio X*, in-4. Macédo avait une lecture prodigieuse, une mémoire surprenante, beaucoup de facilité à parler et à écrire; il ne lui manquait que plus de jugement et de goût.

MACÉDO (Antoine de), jésuite portugais, frère du précédent, né à Coïmbre en 1612, fut envoyé en Afrique comme missionnaire, et à son retour il accompagna l'ambassadeur de Portugal en Suède. Ce fut à lui que la reine Christine fit les premières ouvertures du dessein qu'elle avait d'abandonner le luthéranisme. Macédo fut ensuite pénitencier apostolique de l'église du Vatican à Rome, depuis l'an 1651 jusqu'en 1671. Il retourna alors en Portugal, où il fut fait recteur du collège d'Evora, puis de Lisbonne. On a de lui : *Lusitania infulata et purpurata* (ou *Vies des papes et cardinaux portugais*), Paris, 1675, in-8; *Divi tutelares orbis christiani*, Lisbonne, 1687, in-fol. C'est un recueil de *Vies* des saints.

MACÉDONIUS I^{er}, patriarche de Constantinople en 541, et fameux hérésiarque, soutenait que le Saint-Esprit n'était pas Dieu. Il causa de grands désordres dans sa ville, et s'attira la disgrâce de l'empereur Constance. Acace et Eudoxe le firent déposer dans un concile de Constantinople en 560. Il mourut ensuite misérablement. Les sectateurs de Macédonius s'appelaient *Macédoniens*. Leurs mœurs étaient, du moins en apparence, pures et austères, leur extérieur grave, leur vie aussi dure que celle des moines. Ce simulacre de piété trompa les faibles. Un certain Marthonius, autrefois trésorier, embrassa cette secte, et son orfit plus d'hérétiques que tous les arguments. Cette secte fut proscrite, et la divinité du Saint-Esprit clairement prononcée dans le concile général de Constantinople en 581. C'est à cette occasion que ce concile ajouta au symbole de Nicée, après les mots : *Et in Spiritum Sanctum*, les paroles suivantes : *Dominum, et vivificantem, ex Patre Filioque procedentem, et cum Patre et Filio adorandum et glorificandum*. Longtemps avant ce concile on avait opposé à l'hérésie de Sabellius le dogme des trois personnes, dogme qui supposait évidemment la divinité du Saint-Esprit. Après la mort de saint Alexandre, le peuple avait choisi pour patriarche Paul, et les ariens élurent Macédonius. Constance, qui favorisait les ariens, exila Paul; mais il revint ensuite de son exil, et Macédonius, au dire de saint Athanase, servit sous lui comme prêtre. Paul, disgracié une seconde fois, eut pour successeur Eusèbe de Nicomédie. Ce dernier étant mort vers 541, Macédonius fut installé par ordre de l'empereur. Cette élection donna lieu à une émeute où périrent 5000 personnes. Macédonius s'en vengea en obtenant de l'empereur un édit qui excluait des églises et des villes tous ceux qui étaient attachés à la foi de Nicée. Plus tard il voulut faire transporter dans

une autre église le corps de Constantin. Cette profanation émeuta de nouveau le peuple, et l'on versa des ruisseaux de sang. Perdu enfin dans l'esprit de Constance, Macédonius quitta le siège de Constantinople, fonda un monastère, où il mourut vers l'an 561. Il eut pour successeur dans son hérésie Eleusius de Cyzique. (*Voy. GÉLASE de Cyzique.*) — Il ne faut pas confondre ce Macédonius avec un autre patriarche de Constantinople, qui défendit avec zèle le concile de Chalcédoine contre l'empereur Anastase, et mourut en 516. Son nom fut mis dans les dyptiques. Les Grecs célèbrent sa fête le 25 avril. Il avait été partisan de l'*Hénoïque* de Zénon, mais il rétracta son erreur.

MACER (Emilius), poète latin, natif de Vérone, composa un *Poème sur les serpents, les plantes et les oiseaux*, et un autre *sur la ruine de Troie*, pour servir de supplément à l'Iliade d'Homère. Mais ces deux poèmes sont perdus; celui des plantes, que nous avons sous le nom de *Macer*, est d'un auteur plus récent, puisqu'on y cite Pline, et son auteur est aussi mauvais botaniste que plat versificateur. L'édition la plus ancienne est celle de Naples, 1477, in-fol., et la plus estimée celle de Leipsig, par H. Ranzov, 1590, petit in-8; mais celle-ci a été surpassée par celle de Jul. Sillig, 1852, in-8. Il y en a une traduction française sous ce titre : *Les fleurs du livre des vertus des herbes, composé par Macer Floride*, trad. par Lucas Tremblay, avec fig., Rouen, 1588, in-8. Macer florissait sous Auguste.

MACER (Lucius-Clodius), propréteur d'Afrique sous le règne de Néron, se fit déclarer empereur l'an 68 de J.-C. dans la partie qu'il commandait. Avant levé de nouvelles troupes, il les joignit à celles qui étaient sous ses ordres, et s'en servit pour conserver le titre qu'il avait usurpé. Il fit plus; il se saisit de la flotte qui transportait le blé à Rome, et causa la famine dans cette capitale du monde. L'usurpateur avait plus de courage que de politique. Il irrita les Africains par des vexations et des cruautés, et se joua également de leur sang et de leurs biens. Ces peuples irrités eurent recours à Galba, qui venait d'être revêtu de la pourpre impériale. Galba donna ordre d'arrêter les brigandages de cette bête féroce. Trébonius Garucianus, intendant d'Afrique, et le centurion Papirius, chargés des ordres du prince, firent périr Macer dans la même année qu'il avait pris le titre de *César*. Il avait été engagé à la révolte par une femme nommée Cornélia Crispinilia, intendante des débauches de Néron, laquelle était passée en Afrique, pour se venger des mécontentements que cet empereur lui avait donnés.

MACHABEES. Ce sont sept frères juifs qui souffrirent le martyre à Antioche, dans la persécution d'Antiochus Épiplanes, avec leur mère et le saint vieillard Eléazar, l'an 168 avant J.-C. Ce prince ayant fait arrêter ces généreux confesseurs, n'oublia rien pour les porter à manger de la chair de porc et à abandonner la foi de leurs pères. Les sept frères souffrirent, l'un après l'autre, avec une constance inébranlable; on leur coupa la langue, les pieds et les mains, sans qu'ils marquassent la moindre faiblesse, au milieu des horribles tour-

ments qu'on leur faisait endurer. La mère de ces martyrs, après avoir assisté au triomphe de ses enfants, fut couronnée à son tour, et mourut avec la constance qu'elle leur avait inspirée. (Voy. GUIRAUD IV, 269).

MACHABÉES (les princes) ou Asmonéens. (Voyez JUDAS MACHABÉE, MATHATHIAS.) NOUS avons sous le nom de *Machabées* quatre livres, dont les deux premiers sont canoniques, et les deux autres apocryphes. Le premier fut, à ce qu'on croit, composé sous Jean Hyrcan, le dernier de la race des Asmonéens, et contient l'histoire de 40 ans, depuis le règne d'Antiochus Epiphane jusqu'à la mort du grand-prêtre Simon. Le second est l'abrégé d'un grand ouvrage qui avait été composé par un nommé Jason, et qui comprenait l'histoire des persécutions d'Epiphane et d'Eupator contre les Juifs. L'un et l'autre sont remplis de grands traits d'histoire, et écrits avec beaucoup d'intérêt. La persécution et la mort d'Antiochus, le châtement d'Héliodore envoyé pour dépouiller le temple, la conduite sage et courageuse du pontife Onias, le martyre d'Eléazar, celui des sept frères avec leur mère, les victoires incroyables de Judas Machabée, remportées avec une poignée de monde contre des armées immenses, etc. : tous ces événements sont présentés avec beaucoup de force et de dignité. Les protestants ne reconnaissent pas la canonicité de ces deux livres. Ce qu'on y lit touchant la prière pour les morts (voy. JUDAS MACHABÉE), et quelques autres considérations de cette nature, ont pu les engager à ne pas les recevoir. Le troisième livre contient l'histoire de la persécution que Ptolémée Philopator, roi d'Egypte, fit aux juifs de son royaume. Le dernier est une espèce de résumé des deux premiers livres, et contient ce qui s'est passé chez les Juifs dans un espace d'environ 200 ans. Quoique ces deux derniers livres ne soient pas canoniques, ils jouissent d'une considération distinguée, et tiennent une place honorable entre les histoires des nations; on peut les consulter avec confiance, touchant les faits qu'ils contiennent.

MACHAULT (Jean de), jésuite, né à Paris en 1564, professa la rhétorique dans sa société, devint recteur du collège des jésuites à Rouen, puis de celui de Clermont à Paris, et mourut en 1629, à 68 ans. On a de lui des *Notes* en latin contre l'histoire du président de Thou, sous le nom supposé de Gallus, c'est-à-dire le Coq, qui était le nom de sa mère. Ce livre est intitulé : *Jo. Galli Jur. Cons. Notationes in Historiam Thuani*, Ingolstadt, 1614, in-4. La critique est trop violente et quelquefois peu fondée; mais il y a des choses raisonnables qui auraient pu être dites d'une autre façon.

MACHAULT (Jean-Baptiste de), autre jésuite, né à Paris en 1591, et mort à Pontoise le 22 mai 1640, après avoir été recteur des collèges de Nevers et de Rouen, a composé *Gesta a societate Jesu in regno sinensi, arthiopico et tibetano*, et quelques ouvrages curieux et édifiants. Il traduisit de l'italien en français l'*Histoire de ce qui s'est passé aux royaumes de la Chine et du Japon*, Paris, 1627, in-8.

MACHAULT (Jacques de), aussi jésuite, né à Paris en 1600, fut recteur à Alençon, à Orléans et à Caen,

et mourut à Paris en 1680. On a de lui : *De missionibus Paraguariæ et aliis in America meridionali; De rebus japonicis; De provinciis goana, malabarica et aliis; De regno cochinchinensi; De missione religiosorum societatis Jesu in Perside; De regno madurensi, tangorensi*, etc. Ces ouvrages, bien écrits, offrent des détails intéressants, non-seulement pour ceux qui ont à cœur la propagation de la foi, la conversion des infidèles, la civilisation des barbares, mais encore pour ceux qui recherchent des notions historiques et géographiques, touchant diverses régions du globe. Mais depuis que l'on a fait paraître le recueil intitulé *Lettres édifiantes et curieuses*, J. de Machault est presque tombé dans l'oubli.

* MACHAULT (Louis-Charles de), né à Paris le 29 décembre 1757, fut élevé par les jésuites, et serait entré dans leur société, si son père, garde-des-sceaux et secrétaire d'état sous Louis XV, ne s'y était opposé. Il fut choisi pour grand-vicaire par M. de la Motte d'Orléans, évêque d'Amiens, qui le fit depuis archidiacre, et enfin le demanda pour coadjuteur. Sacré le 15 mars 1772, évêque d'Enropée *in partibus*, il devint en 1774 évêque titulaire d'Amiens, par la mort de M. de la Motte, rempli avec exactitude les devoirs de son ministère, et encouragea plusieurs établissements utiles. Lorsque parut, en 1781, l'annonce de l'édition complète des Œuvres de Voltaire, il publia un mandement contre une entreprise dont le but était d'affaiblir la foi des peuples. Il condamna dans le même temps, un livre d'épîtres et évangiles, avec des réflexions, qui lui parurent contenir des erreurs. Il propagea la nouvelle dévotion au sacré-cœur, et donna à ce sujet un mandement suivi du précis des guérisons miraculeuses, opérées par l'intercession de la sainte Vierge, en la chapelle qui lui était dédiée dans l'église paroissiale d'Albert, sous le titre de *Notre-Dame de Brebière*. Membre de la dernière assemblée du clergé, tenue en 1788, et député l'année suivante aux états-généraux, il signa les diverses protestations de la minorité. Le 25 août 1790, il publia une *Instruction pastorale* sur la hiérarchie et la discipline ecclésiastique (95 pages in-8). Il adhéra ensuite à l'*Exposition des principes* des trente évêques, et publia une déclaration sur le serment civique. Il ne tarda pas à se rendre en Angleterre, d'où il passa en Allemagne. Il résidait à Paderborn, lorsqu'il souscrivit, de concert avec les évêques émigrés, l'*Instruction pastorale* du 15 août 1798, sur les atteintes portées à la religion. Le 6 novembre 1801, il donna sa démission de son siège, et rentra peu après en France vint habiter Arnouville près Gonesse, où il mourut le 12 juillet 1820, à l'âge de 85 ans. Il avait été nommé chanoine du premier ordre du chapitre de Saint-Denis. — Son frère Charles-Henri-Louis, comte de MACHAULT, né en 1747, mort en 1850, était maréchal-de-camp en 1788. Son château d'Arnouville, qui reçut en 1815 Louis XVIII, devint, dans les deux invasions, comme un lieu de refuge, ouvert aux habitants des villages voisins, pour lesquels le comte obtint des généraux alliés des sauvegardes. Ils lui en témoignèrent leur reconnaissance, en lui offrant une médaille qu'ils firent frapper à

ce sujet. Le comte de Machault avait été appelé à la pairie en 1815.

MACHET (Gérard), évêque, né à Blois en 1580, d'une famille ancienne, fut successivement principal du collège de Navarre, conseiller-d'état et confesseur de Charles VII, enfin évêque de Castres. Il parut avec éclat au concile de Paris, tenu contre les erreurs de Jean Petit, et harangua, à la tête de l'université, l'empereur Sigismond. Il a fondé plusieurs hôpitaux et convents, et gouverna saintement son diocèse. Il mourut à Tours en 1448. On a de lui quelques *Lettres* manuscrites. Il fut l'un des commissaires nommés par la cour pour revoir le procès de la Pucelle d'Orléans, et se déclara en faveur de cette héroïne.

MACHIAVEL (Nicolas), fameux politique, né à Florence, le 5 mai 1469, d'une famille noble et patricienne, fut nommé à l'âge de 29 ans chancelier de la seconde chancellerie de *Signori*, et quelque temps après secrétaire de l'office des dix magistrats de liberté et de paix, emploi qu'il exerça pendant 14 ans. Le gouvernement florentin le chargea de 25 légations au dehors, et de fréquentes commissions dans l'intérieur de la république. Après avoir rempli ces différentes fonctions et s'être amusé à faire des comédies, il se mit à ourdir des complots, qui pouvaient fournir des sujets tragiques. Son caractère inquiet et remuant le rendait propre à ces sortes d'entreprises. Il entra dans la conjuration de Soderini contre les Médicis : on le mit à la question ; il n'avoua rien, mais on ne cessa pas de le croire coupable. Les éloges qu'il prodiguait à Brutus et à Cassius le firent soupçonner d'avoir trempé dans une autre conspiration contre Jules de Médicis, depuis pape sous le nom de Clément VII ; mais, comme ces soupçons étaient destitués de preuves positives et convaincantes, il se tira encore d'affaire, et fut nommé secrétaire et historiographe de la ville de Florence. Ces deux emplois ne purent le tirer de l'indigence, et il mourut misérablement, en 1527, d'un remède pris à contre-temps. C'était un de ces hommes qui parlent et se moquent de tout. Il avait certainement du talent, mais encore plus d'orgueil. Il exerçait sa censure sur les grandes et les petites choses ; il ne voulait rien devoir à la religion, et la proscrivait même. On a de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose. Ceux du premier genre doivent être regardés pour la plupart comme les fruits empoisonnés d'une jeunesse déréglée. Les principaux sont : *L'Ane d'or*, à l'imitation de Lucien et d'Apulée ; *Béelphégor*, imité par La Fontaine ; quelques petits *Poèmes*. Ses productions en prose sont : deux *Comédies*, dont l'une, intitulée *la Mandragore*, a été librement traduite par J.-B. Rousseau, dans sa jeunesse, et imprimée à Londres en 1725, dans le supplément de ses œuvres ; des *Discours* sur la première Décade de Tite-Live. Il y développe la politique du gouvernement populaire, et s'y montre zélé partisan de ce qu'il appelle la *liberté*. Son traité du *Prince*, qu'il composa dans sa vieillesse, pour servir de suite à l'ouvrage précédent. C'est un des livres les plus pernicieux qui se soient répandus dans le monde. C'est le bréviaire des ambitieux, des fourbes et des scélérats. Machia-

vel professe le crime dans ce livre abominable, et y donne des leçons d'assassinat et d'empoisonnement. En vain Amelot de la Houssaye, traducteur de cet ouvrage, a voulu le justifier, il n'a persuadé personne ; ce qui n'a pas empêché les compilateurs du *Dictionnaire universel*, ou *Bibliothèque de l'homme d'état et du citoyen*, 1777, de répéter cette apologie. Frédéric II, roi de Prusse, a donné, dans son *Anti-Machiavel*, in-8, un antidote contre le poison de l'auteur italien. Sa réfutation est beaucoup mieux faite et mieux écrite que l'ouvrage réfuté : on ne peut pas à la vérité acquiescer à tout ce que l'illustre critique avance dans son ouvrage ; il y a même des passages très-répréhensibles, mais ses raisonnements contre Machiavel sont souvent victorieux. Il est à regretter que l'*Anti-Machiavel* ne soit pas aussi répandu que l'ouvrage qu'il réfute. Malheureusement la politique de l'auteur réfuté était celle du monarque réfutant. *L'Histoire de Florence*, depuis 1205 jusqu'en 1494. L'édition des Juntas, 1552, in-4, à Florence, est fort rare. Le commencement de cette histoire est un tableau très-bien peint de l'origine des différentes souverainetés qui s'élevaient autrefois en Italie. L'historien y traite trop favorablement sa patrie, et avec trop peu de ménagement les étrangers. Il prodigue les réflexions, et ces réflexions tiennent plutôt du style d'un déclamateur que de celui d'un sage politique. *La Vie de Castruccio Castracani*, traduite en français par Dreux du Radier, est peu estimée par les politiques judicieux, et ne l'est guère plus par les gens de goût ; c'est un roman plutôt qu'une histoire, et un roman mal écrit. Un *Traité de l'art militaire*, dans lequel il a très-mal travesti Végèce ; un *Traité des émigrations des peuples septentrionaux*. Jérôme Turlerus l'a traduit en latin avec la *Vie de Castruccio* et l'*Histoire de Florence*, Strasbourg, 1610, in-8. Tous ces différents ouvrages sont en italien. Ils ont été recueillis en 2 vol. in-4, en 1550, sans nom de ville. On en a fait diverses éditions, dont les meilleures sont celles de Milan, 1810, gr. in-4, 11 vol. *Italia* (Florence, Piatti), 1815, 8 vol. in-8, et Florence, 1815-21, 10 vol. in-8. Les dangereux ouvrages de Machiavel, surtout son *Traité du prince*, et ses œuvres historiques ont été traduits dans presque toutes les langues. Cette traduction est la seule complète. M. l'abbé Aimé Guillon a publié, *Machiavel commenté par Bonaparte*, Paris, 1816, in-8. Ils l'ont été en français par Tétard, calviniste réfugié. La Haye, 1745, en 6 vol. in-12 ; par Guiraudet, Paris, 1799, 9 vol. in-8, et enfin par M. J.-V. Périès, Paris, 1825-1826, 12 vol. in-8. M. de Bonillé a donné des *Commentaires politiques et historiques sur le Traité du Prince de Machiavel et sur l'Anti-Machiavel de Frédéric II*, Paris, 1827, in-8 ; et M. le ch. Artaud de Montor, *Machiavel, son génie et ses erreurs*, Paris, 1855, 2 vol. gr. in-8.

* MACK (Charles, baron), général autrichien, naquit en 1752, à Neuslingen en Franconie, de parents qui, malgré leur peu de fortune, lui procurèrent une éducation soignée. En sortant du collège, il s'engagea simple dragon, et fut fait en peu de temps sous-officier. Sa belle conduite dans la guerre contre les Turcs le fit attacher à l'état-

major, et il reçut à la fin de la campagne le grade de capitaine. La prise de Lissa dont il avait décidé l'attaque par un acte de bravoure personnelle lui mérita le titre d'aide-de-camp du maréchal Laudon qui conçut de ses talents une idée exagérée, et la fit partager à l'empereur. Mack savait présenter ses plans sous un jour avantageux ; lorsqu'on l'entendait, il était impossible de douter du succès, et lui-même y croyait : il avait la plus grande confiance dans son mérite ; mais en face de l'ennemi, sa tactique se trouvait en défaut ; son coup d'œil était indécis, et le sangfroid lui manquait quand il fallait donner des ordres. La guerre ayant éclaté entre la France et l'Autriche, Mack fut chargé, sous le prince de Cobourg, de diriger les opérations de la campagne de 1795, qui fut fatale, comme on le sait, aux ennemis de la république. Pourvu du titre de quartier-maitre-général, Mack prit une grande part aux négociations qui eurent lieu à Anvers avec Dumouriez, mais qui n'amènèrent aucun résultat. Il retourna ensuite à l'armée, et fut blessé à l'attaque du camp de Farnars. Ses nouveaux plans n'ayant pas été approuvés par le conseil aulique, il fut remplacé par le prince de Hohenlohe. Au mois de février 1794, l'empereur l'envoya à Londres, concerter avec le ministère anglais les plans de la campagne qui allait s'ouvrir. Pitt approuva tous les projets de Mack qui les présenta avec son talent accoutumé, et Georges III lui fit présent d'une superbe épée enrichie de diamans. De retour dans les Pays-Bas, il y trouva l'empereur d'Autriche disposé à faire la guerre en personne. Mack, nommé général-major et quartier-maitre-général de son armée, se vanta d'écraser Pichegru qui lui était opposé. En conséquence il fit faire de grandes manœuvres à ses troupes sur un espace de 20 lieues : avant qu'elles ne fussent achevées, les Français avaient vaincu les Anglais à Hondschoote : les Autrichiens, après plusieurs combats, furent forcés de se replier sur Tournay ; alors s'engagea une bataille générale qui dura six heures et qui fut très-sanglante. La victoire demeura aux Français qui repoussèrent les ennemis au-delà de l'Escaut, et le sort de la campagne fut décidé. Mack resta sans emploi jusqu'en 1797, époque où il servit dans l'armée du Rhin. Après le traité de Campo-Formio, il fut chargé de réorganiser l'armée d'Italie. La guerre ayant éclaté de nouveau l'année suivante, entre la république française et le royaume de Naples, Mack prit le commandement en chef de toutes les forces de cette dernière puissance. Il s'était flatté de chasser en peu de temps les Français d'Italie ; mais Macdonald et Championnet (*voy.* ces noms), avec des forces bien inférieures, mirent son armée dans la déroute la plus complète. Mack sembla dès lors avoir perdu la tête : il entama d'infructueuses négociations qui n'aboutirent qu'à le rendre suspect aux Napolitains. Pour se soustraire à leur fureur, il ne trouva d'autre parti à prendre que celui de se livrer au général Championnet. Conduit prisonnier de guerre en France, il habita Dijon jusqu'à l'époque du 18 brumaire. Bonaparte lui permit alors de venir à Paris, et il y resta libre sur sa parole ;

mais il s'évada le 15 avril (1800), et, de retour à Vienne, eut l'adresse de se justifier auprès de l'empereur, en attribuant tous ses revers à la lâcheté des Napolitains et à l'insubordination du peuple. En 1804 il eut le commandement en chef des troupes qui se trouvaient dans le Tyrol, la Dalmatie et l'Italie, et l'année suivante, nommé membre du conseil général de la guerre, il présenta un projet de réorganisation de l'armée et de nouveaux plans de campagne. L'année suivante il eut le commandement de l'armée qui envahit la Bavière. Enfermé dans Ulm par Napoléon, après deux ou trois attaques d'avant-garde, il signa la capitulation du 5 octobre, en vertu de laquelle son armée, composée de 50,000 hommes, fut prisonnière de guerre. Lui-même eut la permission de retourner à Vienne. On croit qu'il était porteur de dépêches pour l'ouverture d'une négociation entre la France et l'Autriche ; mais lorsqu'il se présenta devant Vienne, il fut arrêté et conduit sous escorte à la citadelle de Brunn en Moravie, et de là à celle de Josephstad en Bohême, puis livré à une commission militaire qui le condamna à la peine de mort. Cette peine fut commuée en une détention perpétuelle dans la forteresse de Spielberg. Il n'y resta néanmoins qu'un an. L'empereur eut pitié de ce malheureux vieillard dont le fils fut enlevé alors par une mort cruelle, et Mack put se retirer dans une terre qu'il possédait en Bohême : il y vécut obscurément jusqu'à sa mort arrivée en 1826. Quoiqu'il ait été malheureux dans toutes ses entreprises, ce général possédait cependant des qualités réelles, et surtout un grand désintéressement.

MACKENSIE (Georges), savant écossais, né à Dundee en 1656, fut avocat et conseiller privé du roi Charles II. On lui ôta et on lui rendit ces charges sous Jacques II ; mais il les abandonna en 1689, et mourut à Londres le 8 mai 1691. Il s'occupa toute sa vie de la philosophie et des lois, et écrivit des ouvrages relatifs à ces matières. Tels sont : *Le Vertueux, ou le Stoïque*, in-8 ; traité de morale, dans lequel l'auteur s'est peint lui-même ; *Paradoxe moral, qu'il est plus aisé d'être vertueux que vicieux*, in-8 ; *De humanæ mentis imbecillitate*, Utrecht, 1690, in-8 ; *Lois et coutumes d'Ecosse*, vol. in-fol., qui renferme beaucoup de recherches. Les œuvres complètes de Mackensie ont été imprimées à Edimbourg en 1716, 2 vol. in-fol. On trouve des détails sur cet auteur dans les *Mémoires* du P. Nicéron. — Il faut le distinguer de Georges MACKENZIE, médecin d'Edimbourg, qui a donné en 1708 et 1711, 2 vol. de *Vies des écrivains écossais*, et une *Histoire de la santé*, 4 vol.

* MACKENZIE (Henri), né à Edimbourg en 1745, devint avoué de la couronne. Sa position lui permettait de se livrer à ses goûts littéraires, et il publia en 1771, *l'Homme sensible*, qui obtint un grand succès : la suite intitulée *l'Homme du monde*, a moins de mérite ; mais on y reconnaît toujours le pinceau suave de l'auteur, ainsi que dans *Julia de Roubigné*, autre roman en forme de lettres. Mackenzie retourna en 1777 à Edimbourg, où il fonda le *Miroir*, puis le *Promeneur*, ouvrages périodiques dans le genre du *Spectateur*. Cet écrivain est mort

en 1851, contrôleur des taxes en Ecosse. Ses *Œuvres complètes* ont été imprimées en 1818, 8 vol. in-8. Outre les ouvrages que nous avons déjà cités, elles renferment plusieurs pièces de théâtre dont une seule le *Prince de Tunis* avait été représentée avec succès, en 1775. Les trois romans que nous avons mentionnés ont été traduits plusieurs fois en français. On a une traduction de ses *Œuvres choisies* par M. Bonnet, Paris, 1825, 5 vol. in-12.

MACKI (Jean), fameux intrigant, d'une famille noble d'Angleterre, joua un rôle dans les guerres qui suivirent la révolution qui chassa Jacques II du trône. Lorsque ce monarque se réfugia en France, Macki le suivit à Paris et à Saint-Germain, épiant toutes ses démarches, dont il informait la cour de Londres. Ce fut lui qui donna les premiers avis de la descente que le roi détrôné devait faire en Angleterre, et qui fut cause par là de la défaite des Français à la bataille de la Hogue en 1692. Ce service et d'autres du même genre, dont un honnête homme ne voudrait pas charger son histoire, lui valurent une inspection sur les côtes. En 1706, il fit manquer de la même manière la fameuse entreprise du roi Jacques sur l'Ecosse. Cet aventurier mourut à Rotterdam en 1726, avec la réputation d'un génie actif, mais inquiet et turbulent. On a de lui : *Tableau de la cour de Saint-Germain*, 1691, en anglais, in-12, dont on vendit en Angleterre jusqu'à 50,000 exemplaires. Le roi Jacques II y est traité avec une incécence que les guerres et les haines les plus vives ne sauraient jamais autoriser. *Mémoires de la cour d'Angleterre sous Guillaume III et Anne*, traduits en français, à La Haye en 1755, in-12. Ils offrent plusieurs anecdotes curieuses, quelques faits intéressants, mais l'auteur a trop flatté dans plusieurs endroits, et trop satirisé dans d'autres.

* MACKINTOSH (sir James), né en 1766, dans le comté d'Inverness, se fit recevoir docteur en médecine, à l'université d'Edimbourg, mais n'exerça jamais. Ses goûts le portaient vers la littérature, la morale, la politique et la philosophie spéculative. Il visita le continent en 1789, et fit paraître en 1791, sous le titre de *Vindiciæ gallicæ*, une réponse aux réflexions de Burke contre la révolution française. Ayant fait paraître ensuite dans le *Monthly review*, une critique sévère, mais décente d'un autre écrit de Burke, *la paix régicide*, celui-ci l'invita (roy. ce nom) à le venir voir dans sa retraite, et il se forma entre eux une liaison intime. Burke parvint même à modifier les opinions de Mackintosh qui publia, en 1799, un *Discours* sur l'étude du droit de la nature et des gens, servant d'introduction aux cours qu'il donna sur ce sujet, cette année et la suivante à Lincoln's-Inn (1). En 1805, il défendit Peltier, prévenu d'avoir, dans un libelle, provoqué à l'assassinat du premier consul Bonaparte. Nommé la même année à la place de *Recorder* à Bombay, il y fonda une société littéraire. Lorsqu'il quitta sa charge, en 1811, il fit observer au grand jury que depuis son arrivée, en mai 1804, la cour n'avait jamais infligé la peine

de mort, quoique la population s'élevât à plus de 200,000 âmes; que le nombre des condamnés avait diminué annuellement d'un quart, comparative-ment aux années antérieures à son entrée en fonctions, et que cependant la vie et les propriétés des individus n'avaient jamais été mieux garanties. Appelé à la chambre des communes, il s'y fit remarquer par son esprit d'indépendance. En 1822, Mackintosh fut nommé, à une grande majorité, lord recteur de l'université de Glasgow, où il avait pour compétiteur Walter-Scott, et fut réélu en 1825. Il est mort en 1852. Indépendamment des ouvrages cités dans le corps de cet article, on a de lui : *Histoire de la philosophie morale*, trad. par Poret, 1854, in-8; plusieurs articles dans *Monthly review*; dans la *Revue d'Edimbourg*; et un *Abrégé de l'Histoire d'Angleterre* dans l'*Encyclopédie du cabinet* du docteur Lardner. Un décret de l'assemblée Législative lui avait conféré, en 1791, le titre de citoyen français.

* MACKNIGHT (Jacques), ministre presbytérien, né en 1721 à Irwin, dans l'Ecosse, exerça les fonctions pastorales dans divers lieux, et enfin à Edimbourg. Il était savant et habile helléniste. Il est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Harmonie des Evangiles*, 1756, in-4; une *Traduction* des Epîtres apostoliques, d'après le texte grec. Il en donna en 1795 une nouvelle édition, avec un *Commentaire* et des *Notes*; un *Traité* intitulé : *De la vérité de l'Histoire de l'Evangile*. Macknight mourut dans le mois de janvier 1800.

* MACLAINE (Archibald), théologien écossais, remplit pendant plus de 50 ans les fonctions de ministre de l'église anglicane à La Haye; il quitta ce poste en 1796 par suite de l'invasion de la Hollande par les Français, et s'établit à Bath, où il mourut le 25 novembre 1804, à l'âge de 82 ans. Ses principaux écrits sont : *Lettres à Soame Jenyns*, 1777, in-12; et une traduction anglaise de l'*Histoire ecclésiastique*, par Mosheim.

MACLAURIN (Colin), célèbre mathématicien, né en 1698 à Kilmoddan, en Ecosse, d'une famille noble d'Angleterre, mort le 14 juin 1746, dans sa 49^e année, montra dès l'âge de 12 ans un goût décidé pour les mathématiques. Ayant trouvé les éléments d'Euclide chez un de ses amis, il en comprit en peu de jours les six premiers livres. Il n'avait encore que 16 ans lorsqu'il imagina les principes d'une *Géométrie organique*, c'est-à-dire d'une géométrie qui a pour objet la description des courbes par un mouvement continu. On a de lui : un *Traité d'algebre*; une *Exposition de la philosophie newtonienne*, traduite par Lavirotte, Paris, 1749, in-4, écrite avec trop de confiance et peu d'égards pour des savants qui en méritaient; des idées systématiques y sont mêlées avec les découvertes : accoutumé à démontrer géométriquement, l'auteur ne savait pas douter avec prudence. Il y a des décisions et des censures tranchantes et dures dans des matières où les savants les plus profonds auraient au moins mis de la réserve : c'est ce qui a fait traiter l'auteur de *jeune homme* par ceux qui, ayant plus de droit de prendre ce ton là, était bien loin de l'employer. Un *Traité des fluxions*, traduit par le P. Pezenas, 1749, 2 vol. in-4.

(1) Ce *Discours* a été trad. par M. Paul Royer-Colard, Paris, 1830, in-8.

MACLOT (Edmond), chanoine prémontré, mort dans son abbaye de Létange en 1711, à 74 ans, est auteur d'une *Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*, en 2 vol. in-12, dans laquelle il a mêlé quantité d'observations et de remarques théologiques, morales et historiques. Cet auteur avait beaucoup lu, mais il manque quelquefois de discernement. Le religieux était plus estimable en lui que l'écrivain; ceux qui l'ont connu ont loué également sa piété, sa modestie et sa politesse.

MACLOU. Voy. MALO.

* MACNAB (Henry-Grey), médecin ordinaire du duc de Kent, né en Angleterre, d'une famille écossaise, fut d'abord professeur d'éloquence à l'université de Glasgow, où il avait étudié sous le docteur Keid. Retenu en France comme otage, après la rupture de la paix d'Amiens, il obtint de fixer sa résidence à Montpellier, où il séjourna onze années, occupé d'étendre ses connaissances sur l'art de guérir, sur l'économie politique, et sur les meilleures théories de l'éducation. Ce dernier objet avait fini par absorber entièrement ses méditations. Il adopta le système d'éducation de Robert-Owen, écrivit en sa faveur, et présenta des mémoires au parlement, à l'occasion du bill de Brougham sur l'éducation des pauvres. Mac'nab est mort à Paris, le 5 février 1825, à l'âge de 61 ans. On a de lui plusieurs ouvrages tous écrits en anglais. Le suivant a été traduit par Laffon de Ladebat : *Examen impartial des nouvelles vues de Robert Owen, pour le soulagement et l'emploi le plus utile des classes ouvrières et des pauvres*, etc., Paris, 1820, in-8.

MAÇON. Voy. MASSON.

MAÇON (Antoine le), trésorier de l'extraordinaire des guerres, était attaché à la reine Marguerite de Navarre, sœur de François I^{er}. Ce fut à sa sollicitation qu'il traduisit le *Décameron* de Boccace, Paris, 1543, in-fol., et souvent depuis in-8; les dernières éditions sont corrigées, ainsi que les italiennes. C'est lui qui a pris soin de l'édition des *Œuvres* de Jean Le Maire, in-fol., et de celles de Clément Marot. Il est encore auteur des *Amours de Phydie et de Gélusine*, Lyon, 1550, in-8. Si on en juge par le choix des sujets sur lesquels il a travaillé, il avait peu de goût et de talent pour les choses sages et utiles.

* MACPHERSON (Jacques), littérateur, plus connu par la publication des *poésies d'Ossian* que par ses propres écrits, naquit en 1758 à Kingessie en Ecosse, d'une famille ancienne, mais peu riche. Elevé dans les écoles de Badenoch et ensuite au collège d'Aberdeen, il s'y montra plus spirituel que laborieux, et composa dès lors plusieurs petites *pièces de vers*. Il tint d'abord une école publique dans sa province; mais cédant bientôt à la passion qu'il avait pour la poésie, il se borna à ses travaux littéraires. Son poème intitulé *The Highlander* (le Montagnard), avait laissé son auteur dans l'obscurité la plus complète, lorsqu'en 1760 il publia la traduction en prose des *Fragments de poésie ancienne, recueillis dans les montagnes d'Ecosse*. Ces poésies eurent un succès prodigieux; des critiques accusèrent Macpherson d'avoir attribué ses propres ouvrages aux anciens bardes écossais; mais l'au-

thenticité des *poésies d'Ossian*, objet de tant de discussions, est prouvée, surtout depuis les travaux de l'académie écossaise (*Highland Society*), qui s'est assurée de l'existence des chants ossianiques, bien qu'il soit également certain que Macpherson a quelquefois adouci la rudesse de l'original, et même rempli souvent les lacunes par des passages de son invention. Nommé, en 1780, député de Camelford, il garda, tout le temps qu'il siégea à la chambre des communes, un silence qui surprit généralement. Cependant ses ouvrages politiques et historiques avaient attiré sur lui l'attention du gouvernement : chargé de répondre aux *pamphlets* dirigés contre le ministère à l'occasion de la guerre d'Amérique, il s'en acquitta avec le plus grand succès. Au milieu de tant de travaux, sa santé s'était affaiblie : il mourut dans son pays natal, le 17 février 1796, dans les sentiments d'une grande piété; son corps fut transporté à Londres et inhumé dans l'abbaye de Westminster. Macpherson avait légué une somme de 1000 livres sterling pour la publication du texte original des *poésies d'Ossian*, qui parurent enfin sous ce titre : *The Poems of Ossian in the original Gallic*, etc., Londres, 1807, 3 vol. in-8 (voy. OSSIAN); la *traduction anglaise* de Macpherson a été reproduite en 1796 et 1805, Londres, 2 vol. in-8. Les autres ouvrages de Macpherson sont : une *Traduction* médiocre de l'Iliade; *Histoire de la Grande-Bretagne, depuis la restauration jusqu'à l'avènement de la maison de Hanovre*, Londres, 1776, 2 vol. in-4; des *Poésies fugitives*, etc.

MACQUART (Jacques-Henri), médecin de la faculté de Paris, et censeur royal, naquit à Reims en 1726. Après avoir fait de bonnes études dans sa patrie, il vint à Paris, et obtint par son mérite la place de médecin de la Charité. Il la remplit avec l'exactitude d'un homme sensible aux maux de l'humanité, et instruit de leurs causes et de leurs remèdes. Il rendit à la médecine un service important, en rédigeant en notre langue la collection des *Theses medico-chirurgicales*, que M. Haller, l'Esculape et l'Apollon de la Suisse, avait publiées en latin en 3 vol. in-4. Ce recueil ne forme que 5 vol. in-12, en français. Il parut en 1757, et fut accueilli comme le mérite tout ouvrage où l'on sait être laconique sans être obscur. Les articles qu'on a de Macquart dans le *Journal des savants* donnent aussi une idée avantageuse de ses talents. Il mourut le 9 avril 1768.

* MACQUART (Louis-Charles-Henri), neveu du précédent et fils de Henri, professeur à Reims, né dans cette ville le 5 décembre 1743, vint fort jeune, avec son oncle, à Paris, où il fit des études brillantes, et fut reçu docteur en médecine l'an 1771. Le gouvernement le chargea, peu de temps après, de visiter le nord de l'Europe pour en explorer les produits minéralogiques. Les nombreux échantillons qu'il rapporta de ce voyage, et dont il enrichit le cabinet du roi, prouvèrent qu'il avait su mettre à profit ses profondes connaissances. Une pension fut la récompense de ses travaux, mais il la perdit à la révolution. Nommé plus tard professeur d'histoire naturelle à l'école centrale de Seine-et-Marne, il devint ensuite conservateur du cabinet

de Fontainebleau. Macquart mourut à Paris le 12 juillet 1808. Il était membre de l'académie de médecine et de plusieurs autres sociétés savantes. Ses principaux ouvrages sont : la *thèse* qu'il soutint pour obtenir le doctorat, et qui parut sous ce titre : *Dissertatio : ergo inter ossa capituli varii nissus assumuntur communicatione, vibratione, oppositione*, Paris, 1770; *Manuel sur les propriétés de l'eau, particulièrement dans l'art de guérir*, Paris, 1785, in-8; cet ouvrage est encore estimé; *Essais ou recueils de Mémoires sur plusieurs points de minéralogie*, Paris, 1789, grand in-8; Macquart joignit à ce recueil la *Description des échantillons* qu'il avait rapportés de Sibérie, et la *Topographie de Moscou* déjà imprimée séparément. Il a été traduit en allemand, Francfort, 1790, in-8; *Dictionnaire de la conservation de l'homme et d'hygiène*, Paris, 1799, 2 vol. in-8, reproduit sous ce titre : *Nouveau dictionnaire de santé et d'éducation physique et morale*, 1801, 2 vol. in-8; plusieurs bons *Mémoires et articles* dans le *Recueil de la société de médecine* et dans les *journaux de physique, de médecine et des mines*. Il a rédigé la partie de l'*Hygiène* dans le *Dictionnaire de Médecine de l'encyclopédie méthodique*.

MACQUER (Philippe), avocat au parlement de Paris, sa patrie, naquit en 1720 d'une famille originaire d'Ecosse, qui avait sacrifié sa fortune pour rester attachée aux Stuarts et à la foi catholique. La faiblesse de sa poitrine ne lui permettant pas de se consacrer aux exercices pénibles de la plaidoirie, il se voua à la littérature. Ses ouvrages sont : l'*Abrégé chronologique de l'histoire ecclésiastique*, Paris, 1751 et 1757, 2 vol. in-8, avec des additions, composé dans le goût de celui de l'histoire de France du président Hénault, mais écrit plus sèchement et avec moins de finesse. Les dernières éditions ont été entièrement défigurées par les partisans des erreurs de Jansénius. Un troisième tome, ajouté par l'abbé Dinouart, est l'ouvrage du fanatisme le plus complet. L'abbé Rauscher, ex-jésuite, a donné une édition allemande de l'ouvrage de Macquer, avec une suite, Vienne, 1788, 4 vol. in-8. (Voy. MARCEL GUILLAUME.) Les *Annales romaines*, Paris, 1756, in-8; La Haye, 1757, in-8 : autre *Abrégé chronologique*, mieux nourri que le précédent. L'auteur a profité de ce que Saint-Evre-mont, Saint-Réal, le président de Montesquieu, l'abbé de Mably, ont écrit sur les Romains; *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne et de Portugal*, ibid., 1759, 1763, 2 vol. in-8; livre commencé par le président Hénault, et qui est le meilleur des ouvrages de Macquer. Il mourut le 27 janvier 1770. C'était un homme laborieux; son esprit, avide de connaissances en tout genre, n'avait négligé aucune de celles qu'il croyait pouvoir lui être utiles. Comme il touchait à l'époque où la philosophie devait produire dans les notions historiques, une confusion générale, ses écrits se ressentent, quoique assez faiblement, de cette circonstance du temps. Il eut part au *Dictionnaire des arts et métiers*, Paris, 1766, en 2 vol. in-8, revu et augmenté par l'abbé Jaubert, ibid., 1775, 5 vol. in-8, et à la traduction du *Syphilis* de Fracastor, donnée par M. Lacombe, ibid., 1755, in-12; 1796, in-8. Bret a publié l'éloge

de Macquer dans le *Nécrologe des hommes célèbres de France*, tome 6, pag. 197.

MACQUER (Pierre-Joseph), habile chimiste, né à Paris le 9 octobre 1718, frère du précédent, s'appliqua avec succès à la médecine, et surtout à la chimie; ses talents lui procurèrent la chaire de pharmacie, et ensuite celle de professeur de chimie au jardin du roi à Paris. Il fut membre de l'académie des sciences, censeur royal, et mourut le 15 février 1784. On a de lui : *Eléments de chimie théorique*, Paris, 1741, 1749, in-12. Ils ont été traduits en anglais et en allemand; *Eléments de chimie pratique*, 1751, 2 vol. in-12; ces deux ouvrages ensemble, 1756, 5 vol. in-12; *Plan d'un cours de chimie expérimentale et raisonnée*, 1757, in-12, composé en société avec Baumé; *Formule medicamentorum magistralium*, 1765; l'*Art de la teinture en soie*, 1765; *Dictionnaire de chimie, contenant la théorie et la pratique de cet art*, Paris, 1778, 4 vol. in-8. Il est traduit en allemand, avec des notes : malgré plusieurs inexactitudes, quelques contradictions et des expériences mal vues, on le regarde comme un très-bon ouvrage, d'une grande utilité aux médecins, et à ceux qui s'appliquent à la physique pratique. Macquer a beaucoup contribué à rendre utile un art qui, autrefois, n'était que celui de ruiner la santé par des remèdes exotiques, ou de se réduire à la mendicité en cherchant à faire de l'or. Il vit le premier, en 1771, le diamant se gonfler, et brûler avec une auréole lumineuse, ou une flamme très-sensible. Ce ne fut qu'après lui que Rouelle, Cadet et Mitonart constatèrent par beaucoup d'expériences la volatilisation et la combustion du diamant; il est un des premiers chimistes qui aient examiné le platine, etc.

MACRIEN (Marcus-Fulvius-Julius-Macrianus-Augustus), l'un des trente tyrans qui prirent la pourpre sous Gallien, né en Egypte d'une famille obscure, s'éleva du dernier grade de la milice aux premiers emplois. S'étant distingué en Italie, dans les Gaules, dans la Thrace, l'Afrique, l'Illyrie et la Dalmatie, il accompagna Valérien dans sa guerre contre les Perses en 258; mais ce prince ayant été fait prisonnier, il se fit donner la pourpre impériale. Macrien était alors très-avancé en âge et estropié d'une jambe. Il distribua une partie de ses richesses aux légions, et les engagea par ses largesses à donner le titre d'*Auguste* à ses deux fils, Macrien et Quiétus. Balliste, préfet du prétoire, ayant secondé son usurpation, il le déclara son premier général, et combattit avec lui les Perses. La victoire suivit ses pas, et il se maintint avec gloire dans l'Orient pendant une année. Il passa ensuite en Occident pour détrôner Gallien; mais il rencontra en Illyrie Domitien, général de cet empereur, qui lui livra bataille et le vainquit. Macrien se croyant trahi, conjura les soldats qui l'environnaient de lui ôter la vie ainsi qu'à son fils Macrien : ce qui fut exécuté sur le champ, vers le 8 mars de l'an 262. Trébellius Pollion a écrit leur vie et celle de Quiétus dans son *Histoire des trente tyrans*. C'est un morceau précieux, mais beaucoup trop succinct. Macrien était un général habile, mais cruel. Ce fut lui qui inspira à Valérien l'idée de persécuter les chrétiens, lesquels

eurent beaucoup à souffrir pendant trois ans. Ses deux fils se distinguèrent par leur habileté dans les évolutions militaires, et par leur bravoure dans les dangers.

MACRIN (Marcus-Opelius-Severus-Macrianus), successeur de Caracalla, né à Césarée ou à Alger, dans l'obscurité, l'an 164 de J.-C. D'abord gladiateur, chasseur de bêtes sauvages, notaire, intendant, avocat du fisc, enfin préfet du prétoire, fut élu empereur en 217, après Caracalla, qu'il avait fait assassiner. Voici à quelle occasion eut lieu cette révolution. Lorsque Macrin était préfet du prétoire, un devin prédit qu'il serait empereur. Arrêté, et interrogé par un juge, celui-ci envoya le procès-verbal à Caracalla, qui, sans lire les dépêches, les remit à Macrin. Le préteur se voyant compromis, excita une révolte, et gagna Martial, capitaine des gardes, qui assassina Caracalla en 217. Il montra d'abord un caractère doux et complaisant; son amour pour la justice, joint à une taille avantageuse et à une physionomie agréable, lui concilièrent l'amitié du peuple. Ses premiers soins furent d'abolir les impôts. Il accorda au sénat la permission de punir tous les délateurs apostés par le dernier empereur. Les gens de marque qui se trouvèrent coupables de ce crime furent exilés, et les esclaves mis en croix. Macrin ne soutint pas l'idée que donnèrent de lui de si heureux commencements. Artaban, roi des Parthes, lui ayant déclaré la guerre, il eut la bassesse d'acheter très-chèrement une paix ignominieuse. Uniquement occupé de ses plaisirs, il négligea les affaires de l'empire, et traita avec la dernière sévérité les soldats de qui il le tenait. Il ne pensait pas qu'ils pouvaient le lui ôter aussi facilement qu'ils le lui avaient donné. Julia Domna, mère de Caracalla, avait voulu tenter une émeute qui fut découverte; et elle avait été exilée à Antioche. Cependant Julia Moesa, sa sœur, élevait à Emèse son petit-fils Bassianus (depuis Héliogabale); et très-jeune encore il devint grand-prêtre du soleil. Moesa, à l'aide de ses richesses, lui fit de nombreux partisans qui formèrent bientôt une armée. Ils proclamèrent empereur Héliogabale, en 218, à Emèse. Macrin crut apaiser la révolte, en envoyant contre les rebelles Julien, préfet du prétoire; mais ce général fut battu et mis à mort. Un des conjurés eut la hardiesse de porter sa tête à Macrin, dans un paquet cacheté avec le cachet de Julien, lui disant que c'était celle d'Héliogabale. Il se sauva pendant qu'on ouvrait le paquet. Macrin, abandonné par ses sujets et par ses troupes, prit le parti de fuir déguisé; mais il fut atteint à Archélaïde, dans la Cappadoce, par quelques soldats, qui lui coupèrent la tête et la portèrent au nouvel empereur. L'infortuné Diaduménien, son fils, subit le même sort. Macrin ne régna qu'un an 2 mois et 5 jours, et périt par le même crime qui l'avait élevé à l'empire.

MACRIN (Jean), poète latin, disciple de Le Fèvre d'Étaples, et précepteur de Claude de Savoie, comte de Tende, et d'Honoré son frère, naquit à Loudun et y mourut en 1537, dans un âge avancé. Son véritable nom était *Salomon*. Il fut surnommé *Macrinus* à cause de sa maigreur, et l'*Horace français*,

par rapport à son talent pour la poésie. Il a surtout réussi dans le genre lyrique. Il réveilla le goût pour la poésie latine. Il a fait des *Hymnes*, un *Poème* estimé sur *Gelonis*, on plutôt *Gillone Boursault* sa femme; un recueil intitulé *Nœniæ*. Ces différents ouvrages parurent depuis 1528 jusqu'en 1550, en plusieurs vol. in-8. Varillas rapporte que Macrin ayant été menacé par le roi, qui le soupçonnait d'être infecté des nouvelles erreurs, en fut si effrayé, que de désespoir il se précipita dans un puits; mais ce fait n'est pas appuyé sur des preuves qui doivent le faire regarder comme incontestable.

MACRINE (sainte), sœur de saint Basile et de saint Grégoire de Nyse, après la mort de son père et l'établissement de ses frères et sœurs, se retira dans un monastère, qu'elle et sa mère fondèrent dans le Pont, près du fleuve d'Iris. Elle y mourut saintement en 379. Saint Grégoire son frère a écrit sa *Vie*. On la trouve avec celles des Pères du désert.

MACROBE (Aurélius Macrobius), philosophe platonicien. Il était un des chambellans ou grands-maitres de la garde-robe (*præfectus sacri cubiculi*), de l'empereur Théodose, l'an 422 de J.-C. Les citoyens de Parme assurent qu'il était de leur ville; mais il dit qu'il n'était pas né dans un pays où l'on parlât latin; ce qui ne s'accorde guère avec les prétentions des Parmesans. On a de lui : *Saturnaliorum libri VII*, qui sont un mélange curieux de critique et d'antiquités. Ce recueil est précieux par plusieurs singularités agréables, et par des observations utiles sur Homère et sur Virgile. L'auteur y fait une mention expresse des enfants massacrés par le roi Hérode; et on voit par son récit qu'il en parle d'après les païens et non d'après l'Évangile; son livre n'est d'ailleurs, quant à la partie historique, qu'un recueil d'anecdotes profanes prises dans les anciens auteurs. (*Voy. INNOCENTS et HÉRODE.*) Un *Commentaire* sur le traité de Cicéron intitulé : *Le Songe de Scipion*. Ces deux ouvrages ont été imprimés ensemble pour la première fois à Venise, en 1472, in-fol., et souvent depuis. La meilleure édition de Macrobe est celle de Leyde, 1670, in-8, avec les remarques des commentateurs connus sous le nom de *Variorum*. On estime aussi celle de Londres, 1694, in-8. Les *Œuvres* de Macrobe ont été trad. en français par Ch. de Rosoy, Paris, 1827, 2 vol. in-8. *Le petit traité des différences et des analogies entre les verbes grecs et les verbes latins*, a été traduit par A. Mottet. Voyez la *Dissertation sur la vie et sur les ouvrages de Macrobe*, par Alphonse Mahul, Paris, 1817, in-8.

MACRON (Nævius-Sertorius), favori de l'empereur Tibère, l'instrument de la perte de Séjan, lui succéda dans sa charge de capitaine des gardes. Il ne se servit de son crédit que pour immoler à son ressentiment et à la cruauté de son maître les plus grands hommes et les personnes les plus vertueuses de l'empire. Lorsque Tibère approcha de sa fin, Macron fit sa cour à Caligula qu'il prévoyait devoir succéder à l'empire. Il se l'attacha par les charmes de sa femme Ennia, que ce prince aimait éperdument. Dans la suite, ayant appris d'un médecin que Tibère n'avait plus que deux jours à vivre, il engagea Caligula à prendre possession du gouver-

nement ; mais voyant que Tibère commençait à se porter mieux, il le fit étouffer sous un tas de couvertures. Macron continua d'être en faveur auprès du nouvel empereur ; mais son crédit ne fut pas de longue durée. Caligula l'obligea, lui et sa femme, de se donner la mort, l'an de J.-C. 58. Ainsi le crime fut puni par le crime.

MACROPEDIUS (Georges), savant littérateur, né à Gemert, près de Crave, vers l'an 1475, entra dans l'ordre des hiéronymites, enseigna les belles-lettres avec une réputation brillante à Bois-le-Duc, à Liège, à Utrecht. Il fut très-suivi ; presque tous ceux qui se distinguèrent dans les belles-lettres en Hollande, vers la fin du xvi^e siècle, étaient sortis de son école. Il possédait les langues savantes et les mathématiques ; à ces connaissances il joignait une piété exemplaire et une grande pureté de mœurs. Il mourut à Bois-le-Duc en 1558. On a de lui : *Computus ecclesiasticus*, Bâle, 1591 ; *Calendarium chirometricum*, Bâle, 1555 ; des *Notes* sur l'Office divin, pour en faciliter l'intelligence, Bois-le-Duc, 1599, in-4 ; *Grammaire grecque et latine* ; plusieurs autres ouvrages classiques, et un grand nombre de pièces dramatiques en vers : deux de ces pièces ont été traduites en français par Antoine Tiron, *Joseph et l'Enfant Prodigue*, Anvers, 1564, in-8. Son vrai nom est LANGEVELD, qu'il a grécisé par les mots, μακρός longus, et πῆδον campus : c'était l'usage de son siècle.

MADELEINE (sainte Marie), ainsi nommée du bourg de Magdalum, situé dans la Galilée, près la mer de Tibériade, fut guérie par Jésus, qui chassa sept démons de son corps. Elle s'attacha à lui, le suivit au Calvaire ; et après que son corps eut été déposé dans le tombeau, elle retourna à Jérusalem préparer des parfums pour l'embaumer. Le surlendemain elle alla de grand matin au sépulcre avec les autres femmes ; et n'ayant point trouvé le corps, elle courut en porter la nouvelle aux apôtres, et revint au tombeau. S'étant tournée, elle vit Jésus debout, sans savoir que ce fût lui. Il lui demanda ce qu'elle cherchait. Madeleine, pensant que c'était un jardinier, lui répondit : « Si » vous l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, » et je l'emporterai. » Jésus lui dit, *Marie*, et aussitôt, le connaissant à la voix, elle se jeta à ses pieds pour les lui baiser. Mais Jésus lui défendit de le toucher, lui apprit qu'il resterait encore quelque temps sur la terre avant que d'aller à son Père, et lui ordonna d'aller annoncer cette nouvelle consolante à ses frères. On ne sait plus rien de certain de la vie de Madeleine. L'histoire de son voyage en Provence avec son frère Lazare et sa sœur Marthe n'est pas adoptée par la plupart des critiques ; les témoignages des anciens lui manquent. Il faut convenir néanmoins que si elle n'est point appuyée par des preuves positives, ce genre de preuves ne lui est pas contraire : si rien ne prouve que ce voyage est vrai, rien aussi ne prouve positivement et par voie de fait qu'il soit faux. On peut donc laisser subsister la tradition des Provençaux, quelle qu'elle soit. Les savants auteurs des *Acta Sanctorum*, après avoir amplement discuté la matière, conviennent que cette tradition n'a succombé jusqu'ici à aucun

argument péremptoire. L'abbé Papon, dans son *Voyage de Provence*, paraît l'avoir traitée d'une manière trop leste. On a beaucoup disputé contre l'opinion commune qui fait de Marie-Madeleine, de la pécheresse dont parle saint Luc, chap. 7, et de Marie sœur de Lazare, une seule et même personne. Le Fèvre d'Étaples, Josse Clichouë, et le docteur Launoy, ont attaqué cette opinion avec autant d'ardeur que s'il s'agissait d'une vérité fondamentale de la religion et de la morale ; mais ils n'ont pas eu plus raison pour le fonds de la question que pour la manière dont ils l'ont traitée. La tradition, le consentement des Pères, l'office de l'Eglise, la persuasion générale du peuple chrétien, mais surtout le caractère d'amour qui se manifeste dans ses prétendues trois Mariés d'une manière si intéressante et si uniforme, ne laissent aucun lieu de douter que les raffinements de la critique moderne n'aient ici manqué leur objet. On ne peut rien ajouter à la savante et lumineuse dissertation que les bollandistes ont publiée sur cette controverse, *Act. sanctorum*, tom. 5 julii. Noël Alexandre (sect. 1, dissert. 17) défend aussi l'ancienne et commune opinion. Noël Beda, Bernard Lami, et l'illustre martyr Jean Fischer l'avaient déjà soutenue, quoique avec un succès moins marqué.

MADELEINE de PAZZI (sainte), carmélite, née à Florence en 1566, de l'illustre famille de ce nom, entra très-jeune dans le couvent de Sainte-Fédrice de cette ville, où l'on conserve son corps dans une riche châsse. Elle mourut en 1607, fut béatifiée par Urbain VIII en 1626, et canonisée par Alexandre VII en 1699. Madeleine brilla par de grandes vertus, fut tourmentée par diverses tentations, et exerça sur elle-même beaucoup d'austérités. Sa *Vie* a été écrite en italien par Vincent Puccini, et traduite en français par Brochand, et en latin par Papebroch. On en trouve un abrégé dans la *Vie* des saints de Baillet, au mois de mai. Le père Salvi, carme de Bologne, a recueilli les *OEuvres* spirituelles de sainte Madeleine de Pazzi, Venise, 1759. Il a donné les relations des miracles opérés par son intercession, Milan, 1724-28.

MADELENET (Gabriel), poète lyrique, né à Saint-Martin-du-Puy, sur les confins de la Bourgogne, en 1587, mort à Auxerre, le 20 novembre 1661, fut avocat au parlement de Paris, et interprète latin du cardinal de Richelieu, qui lui donna une pension de 700 livres, et lui en obtint une de 1500, du roi. Madelenet avait présenté à ce ministre une *Ode* sur la prise de la Rochelle. Après la mort de Richelieu, il jouit également de la protection du cardinal Mazarin. Il avait du talent pour la versification. Il a mieux réussi dans les vers latins que dans les français. Ce poète avait plus d'étude et d'art que de génie. Ses poésies latines sont travaillées et assez châtiées ; ses *Odes* ont de la chaleur et de la véhémence ; mais elles ne méritent pas d'être comparées à celles d'Horace, comme a fait Balzac, qui était un juge peu sûr en matière de goût. On remarque qu'il a autant respecté la pureté des mœurs que celle du style ; il ne s'est même jamais permis rien de mordant ni de sati-

rique. Ses *Poésies* parurent à Paris, en 1662, en un fort petit volume in-12. Elles ont été imprimées depuis, avec celles de Sautel, chez Barbou, en 1755, in-12.

MADERNO (Carlo), architecte, né en 1536, à Bissonne, au diocèse de Côme en Lombardie, était neveu du célèbre architecte Dominique Fontana. Sa première profession fut celle de stucateur. Etant venu à Rome, sous le pontificat de Sixte V, il s'adonna à l'architecture, et eut son oncle pour maître. Il s'acquit de la réputation dans cet art, et parvint à se faire nommer principal architecte de l'église de Saint-Pierre, dont il ne restait plus à faire que la partie antérieure de la croix grecque, qu'il devait former suivant le dessin de Bramante, de Peruzzi et de Michel-Ange Buonarroti, avec la façade. Maderno, pour donner plus de grandeur à ce superbe temple, au lieu de terminer la croix grecque, imagina de la changer en croix latine : d'où sont résultés quelques défauts de proportion et de perspective, qui n'auraient point eu lieu s'il eût suivi le premier plan. C'est à la faiblesse de son ouvrage que l'abbé May (*Temples anciens et modernes*, Paris, in-8), attribue en partie l'ébranlement de la coupole de Saint-Pierre. Mais M. Patte, continuateur du *Cours d'architecture* de M. Blondel, tome 6, page 24, fait voir que ce désordre vient uniquement de ce qu'au lieu de prolonger les contreforts jusqu'au-dessus de la retombée des arcs doubleaux de la voûte, comme on prétend que Michel-Ange l'avait proposé dans un de ses projets, Fontana, chargé de la construction de cette partie, les a placés environ 9 pieds au-dessous. M. Patte entre là-dessus dans un grand détail ; ses réflexions paraissent naturelles et vraies. (*Voy.* BERNINI.) On blâme aussi l'architecture de la façade, quoiqu'elle présente de grandes beautés. Il faut lire à ce sujet les *Memorie degli architetti antichi e moderni* de Milizia. Il est à croire que Maderno fut jugé moins sévèrement par ses contemporains. Non-seulement il fut employé à Rome plus qu'aucun autre architecte, mais on voulut avoir de ses dessins dans la plupart des grandes villes d'Italie, et même en France et en Espagne. Il finit en outre le palais de Monte-Cavallo ainsi que celui du prince Borghèse, à Ripetta, et bâtit plusieurs églises. Cet artiste mourut en 1659.

MADERUS (Joachim-Jean), savant allemand, vivait encore en 1678. Son goût pour les recherches historiques lui fit fouiller beaucoup de bibliothèques. On lui doit : des *Editions* de divers ouvrages anciens, relatifs à l'histoire d'Allemagne ; *Scriptores lipsienses, witembergenses et francfordienses*, 1660, in-4 ; *De bibliothecis*, joint au traité de Lomeier, Helmstadt, 1702 et 1705, 2 tomes in-4.

* MADISSON (James), 4^e président de l'Union, né dans la Virginie, en 1758, fut destiné par sa famille à la carrière du barreau, et fit dans ce but d'excellentes études. Lors de l'Assemblée générale de l'état de Virginie, 1784 à 1785, il obtint la *déclaration de liberté religieuse*, en vertu de laquelle chaque église supporte par des contributions volontaires les frais de son culte. Il fut avec Washington, Franklin et Robert Morris, l'un des prin-

cipaux membres de la convention qui, en 1787, rédigea la constitution des Etats-Unis. Elu député au congrès qui se réunit ensuite, une grande aptitude aux affaires, et la facilité de son élocution l'y placèrent bientôt au premier rang et déterminèrent plus tard son élévation aux fonctions de secrétaire d'état qu'il remplit durant les deux présidences de Jefferson. En 1808, il fut porté candidat à la présidence du congrès, obtint, grâce à l'influence du parti démocratique, la presque unanimité des votes, et fut installé au mois de mars 1809. Deux ans après, Madisson détermina l'Assemblée à déclarer la guerre à l'Angleterre. Les vexations que le cabinet anglais faisait éprouver au commerce américain, et l'influence qu'on lui attribuait sur certaines peuplades indiennes qui s'étaient insurgées à diverses reprises, motivèrent cette résolution. Après quelques hostilités dont les résultats n'avaient offert aucun avantage signalé, Madisson fit faire au cabinet britannique des propositions qui ne furent point acceptées, et quoique peu de temps après l'Angleterre eût spontanément proposé un rapprochement, la guerre, un moment interrompue, continua, mais avec des succès variés. Le terme de la présidence de Madisson approchait. En 1815, il fut continué dans ses fonctions. A cette époque, l'empereur de Russie ayant offert sa médiation entre les Etats-Unis et l'Angleterre, le président envoya trois fondés de pouvoir à Saint-Pétersbourg, mais on ne put s'entendre, parce que les plénipotentiaires avaient ordre d'exiger l'abolition du droit de presse en mer. Ce droit que s'arrogeaient les anglais, et par suite duquel ils avaient enlevé des équipages américains, était l'un des principaux motifs de la guerre. De nouvelles négociations ouvertes à Gand, au mois d'août 1814, n'eurent pas un meilleur résultat et la guerre recommença avec acharnement. Les américains éprouvèrent d'abord des échecs sur divers points, et, au mépris du droit public des peuples civilisés, les généraux de la Grande-Bretagne renouvelèrent l'acte barbare dont Copenhague avait été, quelques années auparavant, le théâtre. (*Voy.* FRÉDÉRIC VI, III. 659). S'étant emparés, le 28 août, de Washington, résidence du gouvernement fédéral, ils livrèrent aux flammes le Capitole où se tenaient les deux chambres, et où se trouvait une bibliothèque déjà considérable, ainsi que le palais du président. Ils détruisirent en outre les chantiers et les ponts élevés sur le Potomac, causant ainsi aux Etats-Unis une perte de dix millions environ de notre monnaie. Ce désastre fut le salut de l'Amérique ; l'esprit de parti, qui jusqu'alors avait paralysé toutes les opérations du gouvernement, disparut, et la nation entière se leva pour repousser une armée qui se conduisait comme une bande de brigands. La victoire de Baltimore et celle de Plattibury permirent à Madisson de renouer d'une manière honorable avec le cabinet de Saint-James, des négociations que les exigences de lord Castlereagh ne tardèrent pas à rendre de nouveau inutiles. La célèbre bataille de la Nouvelle-Orléans, gagnée par les Américains, le 8 janvier 1815, assura définitivement leur indépendance. En vertu du traité de paix signé à Gand, le 24 décembre de

la même année, les Etats-Unis conservèrent la limite du lac Hudson et du lac supérieur. Madison remplacé, l'année suivante, par Monroe, se retira dans son pays natal, où il passa le reste de ses jours dans l'exercice de modestes fonctions de juge de paix ; ce fut là qu'il mourut au mois de juin 1856. Il avait publié à Washington, en février 1815 : *Manifeste du gouvernement américain, ou Causes et caractères de la dernière guerre de l'Amérique avec l'Angleterre*. Cet ouvrage, imprimé à un million d'exemplaires, a été traduit en français par Charles Malo, et a obtenu deux éditions, 1816, in-8.

MADRISI (François), né à Udine vers la fin du siècle dernier, mort en 1750, entra de bonne heure dans la congrégation oratorienne d'Italie, et se livra aux devoirs et aux études de son état. Nous devons à ses soins une bonne édition des Œuvres de saint Paulin d'Aquilée, imprimée à Venise, 1757, in-fol.

MAFFÉE, ou MAFFEO-VEGIO, poète latin, chanoine de Saint-Pierre à Rome, né en 1406, à Lodi, dans le Milanais, mort à Rome en 1458, était dataire du pape Eugène IV. Il avait été, selon Tiraboschi, professeur de jurisprudence à Pavie. Il illustra sa plume par plusieurs ouvrages écrits en latin avec beaucoup d'élégance. Les principaux sont : un traité *De Educatione liberorum*, Paris, 1511, in-4, qui passe pour un des meilleurs livres que nous ayons en ce genre ; six livres *De la persévérance de la religion* ; *Discours des quatre fins de l'homme* ; *Dialogue de la vérité exilée* ; plusieurs *Pièces de poésie*, Milan, 1497, in-fol., et 1589, in-12. Celle qui lui fit le plus de réputation, fut son 15^e livre de l'*Enéide*. Quoique l'idée d'être le continuateur d'un poète tel que Virgile fût aussi téméraire que ridicule, il réussit autant qu'on le peut dans un tel projet : le 15^e livre a été traduit en français par de Mouchault, Cologne, 1616, in-16. On a encore de lui un *Poème sur les fripponneries des paysans*. Ses poésies, selon M. Landi, ont de la facilité, de l'harmonie et de l'invention.

MAFFÉE, ou MAFFEO (Bernardin), célèbre et savant cardinal, sous le pape Paul III, naquit à Rome en 1514, et mourut en 1555 à 40 ans. La mort, à cette époque, lui fut avantageuse : elle lui épargna la douleur de voir un de ses parents tuer, deux ans après, son frère, sa belle-sœur et ses neveux, du moins si l'on en croit de Thou. Les monuments de son goût pour les lettres sont, des *Commentaires* sur les Epîtres de Cicéron, et un *Traité d'inscriptions et de médailles*.

MAFFÉE (Raphael.) *Voy. VOLATERRAN.*

MAFFÉE, ou MAFFEI (Jean-Pierre), célèbre jésuite, né à Bergame en 1553, enseigna la rhétorique à Gènes en 1565, et en 1564 fut secrétaire de la république, avant d'être de la compagnie de Jésus dans laquelle il entra en 1565. Philippe II, roi d'Espagne, et Grégoire XIII, eurent pour lui une estime particulière. On a dit qu'il était tellement jaloux de la belle latinité, que, de peur de l'altérer, il demanda au pape la permission de dire son bréviaire en grec : c'est une fable. Le cardinal Bentivoglio, ami de ce jésuite, fait entre lui et Strada le parallèle suivant : « Ils se ressemblent dans la

» beauté du style, dans la noblesse, dans l'harmonie des paroles, et dans la clarté des pensées ; » mais le père Maffée l'emporte par la pureté de » la langue, et Strada par l'élégance : l'un écrit » avec gravité, et l'autre avec beaucoup d'esprit » L'extérieur du père Maffée n'avait rien qui annonçât son mérite ; sa conversation même était sans agrément. Il était d'un tempérament délicat, et ne conservait sa santé que par un régime pénible. Il était prompt à s'enflammer ; mais il rentrait en lui-même, et demandait pardon à ceux que sa vivacité avait offensés ou scandalisés. Il donnait à la perfection de ses ouvrages plus de temps que d'autres à la composition des leurs. Quand on lui paraissait surpris de cette lenteur, il répondait que les lecteurs ne s'informaient pas du temps qu'on avait mis à composer un ouvrage, mais des beautés qu'on y trouvait. Il mourut à Tivoli le 20 octobre 1605. On a de lui : *De vita et moribus sancti Ignatii*, Venise, 1685, in-8, et Bergame, 1747, 2 vol. in-4. C'est un enfant qui peint son père ; mais s'il a la tendresse et la naïveté de cet âge, il a les grâces et la vigueur des meilleurs écrivains latins. *Historiarum indicarum libri XVI*, traduits de l'espagnol, du P. A. Costa, plusieurs fois réimprimés, in-fol. et in-8. Le style en est très-pur et très-élégant. Les mémoires sur lesquels cet ouvrage a été composé sont les plus sûrs que l'auteur eût pu se procurer sur ces régions lointaines ; on assure que c'est le travail de dix années. Le début en est magnifique et sublime ; et en général les réflexions de l'auteur et sa manière de présenter les grands événements sont pleins de dignité et de force. Elle va jusqu'en 1558. L'abbé de Pure l'a assez mal traduit en français. On trouve à la fin la traduction des *Lettres* écrites des Indes par les missionnaires. Elles ont aussi paru séparément sous le titre de *Rerum a societate Jesu in Oriente gestarum volumen*, Cologne, 1574, in-8. Cinq livres de ces lettres sont *De japonicis rebus*. Le cardinal Henri de Portugal avait appelé Maffei à Lisbonne pour écrire l'*Histoire générale des Indes orientales*. Grégoire XIII chargea Maffei d'écrire l'*Histoire* de son pontificat. Cet ouvrage, qu'il laissa manuscrit, n'a été publié qu'en 1742, à Rome, en 2 vol. in-4. On trouve la *Vie* de Maffei à la tête de ses *Œuvres latines*, Bergame, 1746, 2 vol. in-4.

MAFFÉE ou MAFFEI (François-Scipion), littérateur célèbre, né à Vérone le 1^{er} juin 1675, d'une famille illustre, fut associé fort jeune à l'académie des Arcades de Rome. A 27 ans, il soutint publiquement dans l'université de Vérone une thèse qui respirait la gaieté de la jeunesse et de la poésie, quoique en prose. Elle roulait toute sur l'*amour*, et contenait cent conclusions très-décentes et sages, quoique dans une matière où il est aisé de s'oublier. Le marquis, passionné pour tous les genres de gloire, voulut goûter celle des armes. Il entra au service de Bavière, et se trouva en 1704 à la bataille de Donawert, en qualité de volontaire. L'amour des lettres le rappela bientôt en Italie. Il eut alors à soutenir une autre espèce de guerre ; il écrivit contre le duel, à l'occasion d'une querelle où son frère aîné était engagé. Il

fit un livre plein de savantes recherches sur les usages des anciens, pour terminer les différends des particuliers. Il y fit voir aux duellistes que ce prétendu point d'honneur et le duel en lui-même sont opposés à la religion, au bon sens et aux intérêts de la vie civile. Le marquis Maffei s'attacha ensuite à réformer le théâtre de sa nation. Il composa sa *Méropé*, qui eut un succès brillant et soutenu; une comédie, sous le titre de *la Cérémonie*, fut aussi fort applaudie. Sa réputation était répandue dans toute l'Europe, quand il vint en France en 1752. Son séjour à Paris fut de plus de quatre années. On vit en lui un génie étendu, un esprit vif, fin, pénétrant, avide de découvertes, et très-propre à en faire; une humeur enjouée, un cœur naturellement bon, sincère, désintéressé, ouvert à l'amitié, plein de zèle pour la religion et fidèle à en remplir les devoirs. A peine voulut-on s'apercevoir qu'il se prévenait aisément de ses propres idées, qu'il était délicat sur le point d'honneur littéraire, rétif à la contradiction, trop absolu dans la dispute, et qu'il semblait vouloir faire régner ses opinions comme par droit de conquête. Le marquis Maffei passa de France en Angleterre; de là en Hollande, et ensuite à Vienne, où il reçut de l'empereur Charles VI des éloges plus flatteurs pour lui que les titres les plus honorables. De retour en Italie, il continua à s'occuper des sciences, et mourut le 11 février 1755, à l'âge de quatre-vingts ans. Les Véronais l'avaient chéri avec une espèce d'idolâtrie. Pendant sa dernière maladie, on fit des prières publiques, et le conseil lui décerna, après sa mort, des obsèques solennelles. On prononça dans la cathédrale de Vérone son oraison funèbre. On a beaucoup parlé de l'inscription : Au MARQUIS SCIPION MAFFEI vivant, mise au bas de son buste, qu'il trouva, à son retour à Vérone, placé à l'entrée d'une des salles de l'académie. Ce sont peut-être ces honneurs exagérés qui ont donné à ce savant estimable le ton décisif et les airs de suffisance qu'on lui a reprochés. Les principaux de ses ouvrages sont : *Rime e prose*, Venise, 1719, in-4; *La scienza cavalleresca*, Rome, 1710, in-4. Ce livre, contre l'usage barbare des duels, est excellent. Il en a paru six éditions. La dernière a été commentée par le père Paoli, membre de l'académie des Arcades, sous le nom de *Tédalgo*; la *Méropé*, tragédie. Il y en a plusieurs éditions; *Traduttori italiani, ossia notizia del volgarizzamenti d'antichi scrittori latini e greci*, Venise, 1720, in-8; *Teatro italiano, ossia scelta di tragedie per uso della scena*, en 5 vol. in-8; *Cassiodori complexiones in Epistolae et Acta apostolorum et Apocalypsim, ex vetustissimis membranis eruta*, Florence, 1721, et Rotterdam, 1758; *Istoria diplomatica, che serve d'introduzione all' arte critica in tal materia*, 1727, in-4; *Degli anfitratti, e singolarmente del Veronese*, Vérone, 1728; *Supplementum Acaciarum, monumenta nunquam edita continens*, Venise, 1728; *Musæum veronense*, 1729, in-fol. : c'est un recueil d'inscriptions relatives à sa patrie; *Verona illustrata*, in-fol., Vérone, 1752, et en 4 vol. in-8. La république de Venise, à qui l'auteur dédia cet ouvrage, le décora

d'un titre qui ne se donne qu'à la première noblesse, avec des revenus, des immunités et des privilèges; *Il primo canto dell' Iliade d'Omero, tradotto in versi italiani*, Londres, 1757, en vers non rimés; *La religione de i Gentili nel morire, ricavata da un bassorilievo che si conserva in Parigi*, Paris, 1756, in-4; *Osservazioni letterarie che possono servire di continuazione al Giornale de' letterati d'Italia*; on a encore de lui un ouvrage sur la Grâce. C'est une histoire théologique de la doctrine et des opinions qui ont eu cours dans les cinq premiers siècles de l'Eglise, au sujet de la grâce, du libre arbitre et de la prédestination : elle est en italien, et fut imprimée à Trente en 1742. Maffei y a joint quelques écrits théologiques qu'il avait aussi composés; des *Editions* estimées de quelques Pères. Son attachement aux vérités du christianisme était aussi vif que réfléchi. Il donnait quelquefois dans des opinions qui paraissaient neuves et singulières; mais il ne les défendait qu'autant qu'il les croyait conformes à la saine doctrine. Une *Lettre au père Ansaldi*, où il nie absolument l'existence actuelle de la magie, a été réfutée par les savants Muratori et Tartarotti. Le célèbre marquis devait se borner à rejeter la multitude de fables qu'on débite en cette matière, sans attaquer la possibilité ou la réalité de la chose en elle-même. Il y a d'ailleurs de l'inconséquence dans son opinion, puisqu'il reconnaît que la magie a existé autrefois, qu'il y a encore aujourd'hui des possessions, etc. Il admet d'un côté ce qu'il rejette de l'autre. Les passages des Pères qu'il allègue sont ou tronqués ou mal expliqués; ceux où les mêmes Pères établissent clairement la magie ne sont pas rapportés, etc. (*Voy. ASMODEE, DELRIO, de HAEN, SPÉ, etc.*) En général, on reconnaît dans ses écrits une science plus étendue que profonde, plus variée que réfléchie, plus d'érudition que de logique, plus d'élucation que de pensées. Son style en prose manque parfois de précision et de nerf; il est pour l'ordinaire languissant et parasite. La marche de ses idées est quelquefois dénuée d'ordre, plus souvent de fermeté et de vigueur. Les *Oeuvres* de Maffei ont été recueillies en 1790, à Venise, 21 vol. in-8. La *Méropé* de Voltaire, qu'il dédia à Maffei, est calquée en partie sur celle du poète italien. Celle du célèbre Alfieri ne ressemble à aucune des deux premières; et sous plusieurs rapports elle leur est supérieure. — Il ne faut pas le confondre avec Scipion Agnello MAFFEI de Tortone, auteur d'une *Histoire de la ville de Mantoue*, en italien, 1675, in-fol.

* MAFFIOLI (Jean-Nicolas), curé de Plombières-Bains, était né à Rahon-l'Etape (Vosges) en 1747. Après avoir fait de brillantes études dans un collège de Strasbourg, dirigé par deux de ses oncles, il s'appliqua à la théologie, et entra bientôt dans les ordres. Chargé des fonctions de vicaire, il fut plus tard nommé à la cure de Raliémont près de Mirecourt. La révolution le força de s'exiler, comme tant d'autres vénérables ecclésiastiques, et il se rendit à Soleure, où il fut chargé par M. de Dürfort, archevêque de Besançon, de préparer à la première communion les enfants de M^{me} la duchesse de Richelieu. Il quitta Soleure pour aller à Mezzocco

(canton des Grisons) d'où sa famille était originaire. Il parcourut ensuite l'Italie, et visita avec son frère la capitale du monde chrétien, où ils furent l'un et l'autre accueillis par le pape Pie VI. En partant de Rome ils se dirigèrent vers Milan, où ils trouvèrent des émigrés français, auxquels ils rendirent toutes sortes de services. L'abbé Maffioli fut chargé d'aller recevoir à la frontière de France les dames de la Visitation de Lyon, qui avaient échappé à la fureur révolutionnaire, emportant avec elles la boîte qui contenait le cœur de saint François de Sales. Lorsque le calme fut rétabli, il revint au milieu de ses paroissiens de Raliémont. Il fut bientôt appelé à la cure de Plombières. En 1814, il y reçut *Monsieur*, depuis Charles X, qui, en souvenir de cette circonstance, le créa chevalier de la Légion d'honneur, et lui envoya, pour son église, un tableau de saint Charles Borromée, exécuté par un de nos plus habiles artistes. M. Gallard, évêque de Meaux, en 1854, le nomma chanoine honoraire de sa cathédrale. Les infirmités n'altérèrent point son zèle, ni sa patience. Trois jours avant sa mort, après avoir reçu les sacrements, il fit à haute voix sa profession de foi, donna sa bénédiction à ses parents et aux prêtres de son canton, et se prépara par la prière au passage de l'éternité. Il expira le 11 novembre 1856, à l'âge de 84 ans, dont il avait passé 64 dans l'exercice des fonctions pastorales, en prononçant ces paroles du Psalmiste : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*. Il fut inhumé auprès de son frère qui avait été son vicaire pendant 26 ans; et ne voulut d'autre épitaphe que ces paroles des Machabées : *In morte quoque non sunt divisi. La mort même n'a pu les séparer*.

MAGALHAENS. Voy. MAGELLAN.

MAGALLIAN (Côme), jésuite portugais, dont on a des *Commentaires* sur Josué, sur les Juges, sur les Epîtres à Tite et à Timothée, et sur d'autres écrits, occupa une chaire de théologie à Coimbre, où il mourut en 1624, dans sa 75^e année.

MAGALOTTI (Laurent, le comte), savant littérateur, né le 15 décembre 1657, à Rome, de parents originaires de Florence, fut employé dans plusieurs négociations importantes. Il alla dans diverses cours de l'Europe, en qualité d'envoyé du grand-duc de Toscane, qui l'honora de la charge de conseiller d'état, et mourut en 1712. Magalotti était très-difficile sur ses écrits; rien ne pouvait contenter sa délicatesse scrupuleuse. On frappa en son honneur une médaille, dont le revers est un Apollon rayonnant, et la légende, *Omnia lustrat*. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : le *Recueil des expériences* faites par l'académie *del Cimento*, dont il était secrétaire, Florence, 1667 et 1691, in-fol.; *Lettres familières contre les athées*, 1719, in-4, réimprimées en 1752 et 1741, même format; des *Relations de la Chine*, etc.; *Lettre scientifique*, 1721, 2 vol. in-4; *Canzonette anacreontiche* sous le nom arcadique de *Lindore Elateo*, 1725, in-4. Salvino Salvini a donné sa *Vie* en latin.

MAGATI et non MAGATUS (César), né en 1579 à Scandiano, fut fait docteur en médecine à Bo-

logne, l'an 1597, et professeur à Ferrare en 1615. Il s'attacha particulièrement à montrer les défauts de la méthode qui était alors en usage pour panser les plaies, et y substitua une pratique appuyée sur une expérience suivie et réfléchie. Il donna à ce sujet un bon traité intitulé : *De rara medicatione vulnorum*, Venise, 1616, in-fol.; Leipsig, 1755, 2 vol. in-4. Sur la fin de ses jours il se fit capucin, sous le nom de père Libéral de Scandiano; ce qui ne l'empêcha pas d'exercer son art avec la permission de ses supérieurs. Il mourut en 1647. — Son frère, Jean-Baptiste MAGATI, se distingua aussi dans la médecine; on a de lui *Considerationes medicæ*, Bologne, 1657, in-4.

MAGDALEN, prêtre anglais et chapelain de Richard II. Comme il ressemblait beaucoup au roi par les traits du visage et par la taille, quelques seigneurs révoltés le revêtirent en 1599 d'habits royaux après l'assassinat de Richard, et le firent reconnaître par un grand nombre d'Anglais. Mais le nouveau roi Henri IV ayant pris quelques-uns des principaux du parti, le reste se dissipa. Magdalen, et un autre chapelain du roi tachèrent de se sauver en Ecosse; on les prit, et on les enferma dans la tour de Londres. Ils furent tous deux pendus et écartelés en 1400.

MAGDELEINE. Voy. MADELEINE.

MAGDELENET. Voy. MADELENET.

MAGELLAN (Fernand), autrement *Fernando de Magalhaens*, célèbre navigateur et capitaine portugais, s'est immortalisé par ses découvertes. On ne connaît ni le lieu de sa naissance ni les particularités de sa vie privée. Il commença ses expéditions par la conquête de Malaca, faite en 1510, et dans laquelle il combattit sous le grand Albuquerque, appelé le *Mars portugais*. Il se distingua bientôt tant par sa bravoure que par son intelligence dans l'art de la navigation, et par une connaissance exacte des côtes des Indes orientales. A son retour en Portugal, il se crut en droit de demander une récompense au roi Emmanuel. N'ayant pu l'obtenir, il renonça à sa patrie, et alla à Valladolid offrir ses services à Charles-Quint pour la conquête des îles Moluques. L'empereur n'hésita point à lui confier une flotte de cinq vaisseaux, et Magellan partit en 1519. Lorsqu'on fut à la hauteur de Rio-Janeiro, la chaleur de ce nouveau climat causa tant de maladies dans la flotte, que l'équipage, découragé, jugea qu'il était impossible de poursuivre l'entreprise. Le tumulte alla si loin, que Magellan fut obligé de punir de mort les principaux chefs de la révolte, qui étaient Mendoce et Quejada, Castillans distingués. Il fit hiverner sa flotte dans la rivière et dans le port de Saint-Julien, au pays des Patagons, où l'on aperçut des hommes qu'on prit mal à propos pour des géants, parce qu'ils étaient un peu plus grands que les nègres et quelques nations indiennes, et qu'on ne se donna pas la peine de les bien examiner, comme Bougainville l'a vérifié depuis par des observations sûres et répétées. Magellan appela ce cap le *Cap des Vierges*, parce qu'il avait été découvert le jour de Sainte-Ursule. A 12 lieues de là, il entra dans un détroit, auquel il donna son nom, dont la bouche avait une lieue

de largeur, et qui était bordé de montagnes fort escarpées. Il y pénétra environ jusqu'à 50 lieues, et rencontra un autre détroit plus grand, qui débouchait dans les mers occidentales ; il donna à celui-ci le nom de *Jason portugais*. Enfin, après une navigation de 1500 lieues depuis ce cap, il découvrit plusieurs îles habitées par des idolâtres (c'étaient les *Philippines*), et il prit terre à celle de Zébu. Les Espagnols y furent reçus par le souverain du pays, qu'ils instruisirent et convertirent à la foi ; car il faut rendre à cette nation la justice d'avoir toujours joint le zèle de la religion à l'amour des conquêtes ; et si quelques-uns de ses voyageurs ou de ses colons ont exercé des barbaries, comme ceux des autres peuples de l'Europe, l'esprit général de la nation a toujours été dirigé vers le bonheur religieux de ses nouveaux sujets. Le roi de Zébu engagea Magellan à se joindre à lui pour faire la guerre au souverain de l'île de Matan. Mais à peine fut-il entré dans le pays, accompagné de 55 hommes seulement, qu'une multitude de sauvages l'attaqua et fit périr presque tous les siens. Atteint par plusieurs coups de pierres, il tomba sur le sol, et les sauvages l'achevèrent à coups de lances. Cet événement eut lieu en 1520 ; Sébastien del Cano ramena en Espagne le reste de l'équipage. Magellan était très-instruit dans la cosmographie et l'astronomie, et fut lié avec le fameux Falero. Il fut le premier qui pénétra dans le grand Océan, par le sud de l'Amérique : Vasco de Gama s'était ouvert, 21 ans auparavant, un chemin dans la mer des Indes par le Cap de Bonne-Espérance. Le bibliographe espagnol, Nicolas Antonio, assure que le Routier des navigations de Magellan était manuscrit entre les mains d'Antonio Moreno, cosmographe royal à Séville. On en trouve une description abrégée dans le recueil de Ramusio. Une copie du journal de Pigafetta qui faisait partie de l'expédition fut adressée d'Italie à Catherine de Médicis qui le fit traduire en français par J. Fabre ; cette traduction a servi d'original à toutes les éditions de Pigafetta qui sont connues en quelque langue que ce soit. Malheureusement Fabre a beaucoup abrégé, et avec peu de discernement, l'original qui lui avait été confié.

* **MAGELLAN** ou **MAGALHAENS** (Jean-Hyacinthe), gentilhomme portugais, qui descendait du précédent, peut être regardé comme un de ceux qui ont le plus contribué aux progrès de la physique dans la seconde moitié du *xviii*^e siècle. Né à Lisbonne, en 1725, il prit l'habit monastique dans l'ordre de Saint-Augustin. Sa passion pour les voyages et pour les sciences physiques, ne pouvant s'accommoder de la tranquillité du cloître, il passa, vers 1764, en Angleterre, où la perfection avec laquelle il parlait le latin et les principales langues de l'Europe le fit choisir pour accompagner de jeunes seigneurs dans leurs voyages. Il visita dans chaque pays les savants les plus illustres, et se servit de sa position pour leur procurer des encouragements. Etabli à Londres, il entretenait une correspondance très-active avec les physiciens français, italiens et allemands, cherchant à mettre en rapports ceux qui, tendant au même but, pouvaient s'entre-aider par une communication réciproque du résultat de leurs

observations. Il apporta des perfectionnements utiles à divers instruments, et consacra ses loisirs à répéter de nouvelles expériences. Magellan mourut le 7 février 1790 à Islington, près de Londres. Il était membre de la société royale, depuis 1774, et correspondant des académies des sciences de Paris, de Saint-Petersbourg, de Madrid, etc. On a de lui : *Description des octants et sextants anglais ou quarts-de-cercle à réflexion avec la manière de s'en servir et de les construire*, Paris, 1775, in-4. Lalande, dans sa *Bibliographie astronomique*, dit que cet ouvrage est un des plus étendus et des plus complets qu'on eût alors sur cette matière ; *Description et usages des nouveaux baromètres pour mesurer la hauteur des montagnes et la profondeur des mines*, Londres, 1779, in-4. Cet ouvrage contient beaucoup d'idées nouvelles et de réflexions curieuses pour cette partie de la physique (*Journal des savants*, nov. 1780). *Collection de différents Traités sur des instruments d'astronomie et de physique*, Londres, 1780, in-4, fig., traduit en anglais, Londres, 1785, in-4 ; *Addition à la brochure de Lebègue de Presle, intitulée : Relation des derniers jours de Jean-Jacques Rousseau*, 1779, in-8 ; *Description* (en anglais) *d'un appareil en verre pour composer des eaux minérales artificielles et de deux nouveaux eudiomètres*, Londres, 1777, in-8, fig., trad. en allemand par G. T. Wenzel, Dresde, 1780, in-8 ; 5^e édition, très-augmentée, avec la Réponse aux *Observations critiques* de Tib. Cavallo, 1785, in-8. On a encore de Magellan un grand nombre d'articles dans le *Journal de physique* de Rozier, 1778 - 1785 ; les plus remarquables sont : la *Description d'une pendule* de son invention, qu'il avait fait exécuter pour le duc d'Aremberg, affligé depuis peu de la perte de la vue, et qui, par des coups sur différents timbres, indiquait les heures, demi-heures, quarts et minutes, le jour de la semaine, le quantième du mois, le cours de la lune, etc. ; *Essai sur la nouvelle théorie du feu élémentaire et de la chaleur des corps*, etc. Magellan est l'éditeur de la *Minéralogie* de Cronstedt, trad. en anglais par G. d'Engestrom, Londres, 1788, 2 vol. in-8, avec des additions considérables. Il prend, sur le frontispice, le titre de *Talabrico - Lusitanus*, qui pourrait faire supposer qu'il était né à Talavera. Il a rédigé les *Voyages* et *Mémoires* de Beniowski (*voy.* ce nom).

MAGEOGHEGAN (Jacques), prêtre irlandais, né en 1702, attaché sur la fin de sa vie à l'église de Saint-Méry à Paris, mort le 50 mars 1764, à 65 ans, est auteur d'une *Histoire d'Irlande*, Paris, 1758, 3 vol. in-4. Elle est remplie de recherches que l'on ne trouve pas ailleurs. L'auteur, qui était catholique, fait des descriptions touchantes des maux que le schisme et l'hérésie ont faits à sa patrie. Son style pourrait être plus élégant. Son ouvrage cependant, à bien des égards, peut paraître préférable à celui de M. Leland.

MAGES : ce nom, qui veut dire *sages*, désigne particulièrement les illustres seigneurs qui, conduits par un météore lumineux que l'Ecriture appelle *étoile*, vinrent du fond de l'Orient adorer J.-C., trôublèrent la cour d'Hérode par la recherche qu'ils firent de cet enfant divin, et retournèrent dans leur

patrie, après lui avoir rendu leurs hommages. On les appelle ordinairement *les trois Rois*. Claudien, poète païen, leur donne aussi ce nom, et désigne les présents symboliques qu'ils firent au Sauveur des hommes :

Dant tibi Chaldaeï prænuntia munera reges :
Myrrham Homo, Rex aurum, suscipe thura Deus.

Ce passage est parfaitement conforme à ce qu'une ancienne tradition nous apprend sur ce sujet. (*Voy. JUVÈNE*.) Chalcidius, philosophe païen, dans son commentaire sur le Timée de Platon, page 210, fait mention de l'apparition de l'étoile miraculeuse qui conduisit les Mages à Bethléem. « Il y a, dit-il, une » autre histoire plus digne de notre vénération religieuse, qui raconte l'apparition d'une étoile descendue à annoncer aux hommes, non des maladies » ou quelque mortalité funeste, mais la venue d'un » Dieu, uniquement descendu pour le salut et le » bonheur du genre humain. Elle ajoute que cette » étoile ayant été observée par des Chaldéens venus dans l'astronomie, sa route nocturne les conduisit à chercher le Dieu nouvellement né, et » qu'ayant trouvé cet auguste enfant, ils lui rendirent les hommages dus à un si grand Dieu. » On donne ordinairement aux trois Mages les noms de *Gaspard*, *Melchior*, *Balthasar*, et l'on croit que parmi eux il y en avait un noir. La cathédrale de Cologne se glorifie de posséder les corps de ces illustres voyageurs; mais cette prétention ne paraît pas fondée sur des titres qui puissent essuyer un examen sévère. Le monument ou lypsanothèque qui renferme ces reliques, est d'une richesse extraordinaire et d'un grand travail. Le P. Crombach, jésuite, a écrit, en faveur de cette tradition de l'Eglise de Cologne, un grand volume in-folio, où il y a bien plus de recherches que de critique : *Primitiæ gentium, sive Historia sanctorum trium Magorum*, Cologne, 1654. Le jour de l'Épiphanie, l'Eglise célèbre dans la personne des trois rois la vocation de toutes les nations à la foi de l'Evangile, comme l'on voit dans l'office de ce jour, composé des passages les plus lumineux et les plus touchants de l'ancien Testament, relatifs aux effets merveilleux du christianisme, et à la réunion de tous les peuples sous la loi de Jésus-Christ.

MAGGI (Jérôme), *Magius*, d'Anghiari dans la Toscane, eut du goût pour les arts et pour toutes les sciences, et les cultiva avec succès. Ses talents déterminèrent les Vénitiens à lui donner la charge de juge de l'amirauté dans l'île de Chypre. Famagouste, assiégée par les Turcs, trouva en lui toutes les ressources qu'elle aurait pu attendre du plus habile ingénieur. Il désespéra les assiégeants par les machines qu'il inventa pour détruire leurs travaux; mais ils eurent leur revanche. La ville ayant été prise en 1571, ils pillèrent la bibliothèque de Maggi, l'emmenèrent chargé de chaînes à Constantinople, et le traitèrent de la manière la plus barbare. Après avoir travaillé tout le jour à des ouvrages bas et méprisables, il passait la nuit à écrire. Il composa, à l'aide de sa mémoire seule, des traités remplis d'érudition, qu'il dédia aux ambassadeurs de France et de l'empereur. Ces deux ministres, touchés de compassion, voulurent le racheter;

mais, tandis qu'ils traitaient de sa rançon, Maggi trouva le moyen de s'évader, et de se sauver chez l'ambassadeur de l'empereur. Le grand visir, irrité de cette évasion, l'envoya reprendre, et le fit étrangler dans sa prison le 27 mai 1572. C'était un homme d'une profonde érudition, laborieux, bon citoyen, ami sincère, et digne d'une meilleure fortune. Ses principaux ouvrages sont : un traité *De tintinnabulis*, Hanau, 1608, in-8, précédé de la vie de l'auteur par Sweert, Amsterdam, 1664, in-12. Ce traité des cloches est très-savant; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que, comme nous venons de le dire, l'auteur le fit de mémoire. Un autre, *De equileo*, Hanau, 1609, in-8; *De la fin du monde par le feu*, Bâle, 1562, in-fol.; des *Commentaires* sur les *Vies* des hommes illustres d'Emilius Probus, in-fol.; des *Commentaires* sur les *Institutes*, in-8; des *Mélanges*, ou *diverses leçons*, 1564, in-8. Tous ces ouvrages, écrits assez élégamment en latin, sont remplis de recherches. On a encore de lui un *Traité de fortifications*, en italien, 1584, in-fol., et un livre *De la situation de l'ancienne Toscane*. Il faut ajouter à ces ouvrages de Maggi un poème intitulé *I cinque primi canti della guerra di Fiandra*, Venise, 1551, in-8. On trouvera une liste plus détaillée de ses productions à la suite de sa *Vie* écrite par Sweert, et dans les *Eloges* de Tessier, tome 2, page 570.

MAGGI (Barthélemy), médecin, de la même famille, mais non pas, comme on l'a cru, frère du précédent, naquit à Bologne en 1477, et y mourut en 1552. Nous avons de lui un *Traité sur la guérison des plaies faites par les armes à feu*, en latin, Bologne, 1552, in-4. On a remarqué que Laurent Joubert, qui a composé un traité en français sur le même sujet, a beaucoup copié celui de Maggi.

MAGGI ou plutôt MAGGIO (François-Marie), chanoine régulier, né en 1612, mort l'an 1686 à Palerme, fut envoyé dans les missions de l'Orient l'an 1656 par la congrégation de la Propagande. Il parcourut la Syrie, l'Arabie, l'Arménie, et y fit beaucoup de fruit. Partout il montra qu'il savait allier un grand zèle à beaucoup de prudence. De retour en Italie, il se rendit à Rome, où il travailla, par ordre de la Propagande, à la *Grammaire* des langues orientales; étant passé à Naples, l'amitié du vice-roi lui facilita les moyens d'établir dans ce royaume plusieurs maisons de théatins, ordre dont il était membre. On a de lui : *Syntagmata linguarum orientalium, quæ in Georgiæ regionibus audiuntur*, etc., Rome, 1645, in-fol., et 1670, in-fol.; *De sacris ceremoniis*; *De Pauli IV inculcata vita disquisitiones historice*; plusieurs ouvrages sur le *Rituel* et *ascétiques*.

MAGNI (Jean-Antoine), célèbre astronome et mathématicien, natif de Padoue, enseigna à Bologne avec réputation. Ce savant était infecté des erreurs trop communes alors de l'astrologie. Il mourut à Bologne le 11 février 1616, à 62 ans. On a de lui : des *Ephémérides*; un *Traité du miroir concave sphérique*, traduit en français, 1620, in-4; *Novæ celestium orbium theoricæ congruentes cum observationibus N. Copernici*, Venise, 1589, in-4; *Commentarius in geographiam et tabulas Ptolemæi*,

Cologne, 1597; *l'Italia descritta con LX tavole geografiche*, Bologne, 1620, in-fol.

MAGIO. Voy. MAGGI.

* MAGISTRIS (Simon ou Siméon de), savant orientaliste, né à Serra, en 1728, alla fort jeune à Rome, et y devint prêtre de l'oratoire de l'église neuve. S'étant adonné à l'étude des langues anciennes, il fut successivement employé par le pape Clément XIV et par Pie VI, qui le nomma évêque de Cyrène *in partibus*, et le mit à la tête de la congrégation chargée de corriger les livres et les liturgies des églises orientales. On lui doit : *Daniel secundum Septuaginta, ex tetraplis Origenis, nunc primum editus, ex singulari Chisiano Codice annorum supra 1500*, grec et latin, Rome, 1772, in-folio; *Acta Martyrum ad ostia Tiberina ex manuscripto Codice regie bibliothecae Taurinensis*, Rome, 1795; *Dionysii Alexandrini, etc., opera quae supersunt*, grec et latin, Rome, 1796, in-folio; *Gli atti di cinque martiri nella Corea*, etc., Rome, 1801, in-8, et une édition de P. Josephi Bianchini *Elogium hist.*, Rome, 1764. Magistris mourut à Rome le 6 octobre 1802.

MAGLIABECCHI (Antoine), savant bibliothécaire, né à Florence le 28 octobre 1655, fut d'abord destiné à l'orfèvrerie; mais on lui laissa suivre ensuite son goût pour les belles-lettres, et il devint bibliothécaire de Côme III, grand-duc de Toscane. Il mourut à Florence en 1744, à 84 ans, laissant sa nombreuse bibliothèque au public, avec un fonds pour l'entretenir. Il était consulté par tous les savants de l'Europe. Conseils, livres, manuscrits, rien n'était refusé à ceux dans qui il voyait le germe de l'esprit. On a imprimé à Florence, en 1745, un recueil de différentes *Lettres* que des savants lui avaient écrites, 5 vol. in-8; mais ce recueil est incomplet, parce que Magliabecchi négligeait de mettre en ordre ses papiers. On a encore de lui des éditions de quelques ouvrages. Sa *Vie*, écrite par Marmi, n'a point été imprimée; mais il en a paru un extrait assez étendu dans le *Giornale de letterati d'Italia*, tom. 55. Ce savant était doué d'une rare érudition, et d'une mémoire prodigieuse. Un jour que le grand-duc lui demanda un ouvrage fort rare, Magliabecchi lui répondit... « Il est impossible de vous » le procurer : il n'y en a au monde qu'un seul » exemplaire, qui est à Constantinople dans la » bibliothèque du Grand-Seigneur; c'est le septième volume de la deuxième armoire du côté » droit, en entrant... »

MAGLOIRE (saint), natif du pays de Galles, dans la Grande-Bretagne, embrassa la vie monastique, vint en France, fut abbé de Dol, puis évêque régional en Bretagne. Il établit dans la suite un monastère dans l'île de Jersey, où il mourut en octobre 575, à près de 80 ans. Ses reliques furent transférées à Paris au faubourg Saint-Jacques, dans un monastère de bénédictins, cédé aux pères de l'Oratoire en 1628. C'était, avant la révolution française, le *séminaire Saint-Magloire*, célèbre par les savants qu'il a produits.

* MAGNAN (Dominique), né en 1751 à Raillane près de Forcalquier, entra dans l'ordre des minimes, et fut envoyé à Avignon, puis à Marseille pour y

professer la théologie. Entraîné par son goût pour la science des antiques, il y employa tous ses loisirs, et parvint à former un cabinet de médailles et d'inscriptions. Vers 1760 il obtint la permission de voyager et se rendit d'abord à Vienne, où François I^{er} voulut l'attacher au cabinet impérial; mais il refusa cette offre, et se rendit en Italie par le Tyrol. A son arrivée à Rome, ses supérieurs le placèrent à la tête du couvent de la Trinité du Mont, où il se livra tout entier aux sciences. Quelques désagréments qu'il éprouva de la part de son général, l'obligèrent de se retirer à Florence, où il mourut de chagrin, à l'hôpital, au mois d'août 1796. On a de lui : *La ville de Rome, ou Description abrégée de cette superbe ville*, Rome, 1765, 2 vol. in-12; 2^e édit., 1778, 4 vol. in-fol., avec 425 grav.; *Dictionnaire géographique portatif de la France*, 1765, 4 vol. in-8; *Problema de anno nativitatibus Christi*, 1772, in-8; 1774, in-4; *Miscellanea numismatica in quibus exhibentur populorum insigniumque viro- rum numismata omnia*, Rome, 1772-74, 4 vol. in-4. C'est un recueil de médailles, sans explications. Ce livre n'ayant pas eu de succès, les libraires le reproduisirent sous les titres suivants : *Bruttia numismatica, seu Brutiae hodie Calabriae populorum numismata omnia*, 1775, in-fol.; *Lucania numismatica*, 1775, in-4; *Japygia numismatica*, 1775, in-4. On assure qu'il a laissé manuscrite une partie de *l'Histoire des grands ducs de Toscane*.

MAGNAN. Voy. MAGNAN.

MAGNENCE (Flavius - Magnentius - Augustus), germain d'origine, naquit vers 303, parvint du grade de simple soldat aux premiers emplois de l'empire. L'empereur Constantin l'honora d'une amitié particulière, et dans une révolte le délivra de la fureur des soldats, en le couvrant de sa robe. Magnence paya son bienfaiteur de la plus noire ingratitude; il le fit mourir en 353, après s'être fait proclamer empereur. Ce crime le rendit maître des Gaules, des îles Britanniques, de l'Espagne, de l'Afrique, de l'Italie et de l'Illyrie. Il entra triomphant dans Rome, tandis que Constance II était occupé dans la guerre contre les Perses, y fit massacrer les principaux citoyens, s'empara de leur fortune, et força les autres à racheter leur vie en lui cédant leurs biens. Constance II se disposa à venger la mort de son frère; il marcha contre Magnence, et lui livra bataille en 354, près de Murse en Pannonie. Cette bataille coûta aux Romains plus de 50,000 hommes de leurs meilleures troupes; et cette perte, qui fut irréparable, facilita les invasions des Barbares. L'usurpateur, après une vigoureuse résistance, fut obligé de prendre la fuite, et son armée fut taillée en pièces. Il perdit peu à peu les pays qui l'avaient reconnu. Il ne lui resta plus que les Gaules, où il se réfugia. La perte d'une bataille, entre Die et Gap, acheva de jeter Magnence dans le désespoir. Il se sauva à Lyon, où, après avoir fait mourir tous ses parents, entre autres sa mère et son frère, il se donna la mort en 355, à 50 ans. Ce tyran aimait les belles-lettres, et avait une certaine éloquence guerrière qui plaisait beaucoup. Son air était noble, sa taille avantageuse, son esprit vif et agréable; mais il était

cruel, fourbe, dissimulé, et il se décourageait aisément : il était païen. Sa tête fut portée par tout l'empire.

MAGNERIC (saint), un des plus saints évêques du vi^e siècle, gouverna l'église de Trèves, sous les règnes de Sigebert, Childebart et Chilpéric. Entre autres monuments qu'il a laissés de sa piété, on compte la célèbre abbaye de Saint-Martin, qu'il fonda hors des murs de la ville, en mémoire du saint évêque de Tours, pour qui il avait une singulière vénération. Il mourut en 596. Saint Grégoire de Tours nous a conservé quelques particularités de sa vie.

MAGNET (Louis), jésuite, né l'an 1575, mort en 1657, fut le rival de Buchanan en poésie sacrée. Il s'est fait un nom par sa *Paraphrase* en vers latins des *Psaumes* et des *Cantiques* de l'Écriture sainte. Cet auteur est assez bien entré dans l'esprit des écrivains sacrés, et a rendu, autant qu'il est possible, la force de leurs expressions.

MAGNI (Jacques) (1), augustin, né à Toulouse, mort vers 1422, fort âgé, est auteur d'une introduction à la philosophie, intitulée *Sophologium*, Paris, 1471, in-4, édition assez rare. Il y en a une autre plus ancienne, sans date.

MAGNI (Valérien), en latin *Magnus*, capucin, né à Milan en 1587, d'une famille illustre, fut élevé aux emplois les plus importants de son ordre. Le pape Urbain VIII le fit chef des missions du Nord; mais ayant écrit avec beaucoup d'emportement contre les jésuites, il encourut la disgrâce d'Alexandre VII, qui lui défendit d'écrire. Le capucin ne crut pas devoir obéir à cette défense, et publia quelques temps après son *Apologie*. On le mit en prison à Vienne, et il n'obtint sa liberté que par l'indulgence de Ferdinand III. Il se retira sur la fin de ses jours à Saltzbourg, et y mourut en 1661, à 74 ans. On trouve dans le tom. 2 du recueil fanatique intitulé *Tuba magna* une lettre qu'il a écrite dans sa prison même; et il y répondait aux accusations intentées contre lui, de manière à le faire mettre en prison s'il n'y avait pas été. On a encore de lui quelques livres de controverse contre les protestants, qu'il haïssait cependant moins que les jésuites. On connaît sa réponse favorite : *Mentiris impudentissime*.

MAGNIERE (Laurent), sculpteur de Paris, mort en 1700, âgé de 82 ans, avait été reçu, en 1667, de l'Académie royale de peinture. Ses talents l'ont placé au rang des plus célèbres artistes du siècle de Louis XIV. Il a fait pour les jardins de Versailles plusieurs thermes représentant *Circé*, *Ulysse*, le *Printemps*, etc.

MAGNIEZ (Nicolas), studieux ecclésiastique, mort en 1749, dans un âge avancé, est auteur d'un dictionnaire latin connu sous le titre de *Novitius*, Paris, 1721, 2 vol. in-4. Cet ouvrage, si utile aux maîtres, et qui jonit d'une estime méritée, n'a eu que cette édition; celle qui porte 1755 n'a de différence que le frontispice.

MAGNIN (Antoine), poète français, originaire

de Bourg en Bresse, subdélégué de l'intendant de Bourgogne, mourut en 1708, à 70 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels on remarque plus de négligence que de goût. Il ne connut point cet enthousiasme qui est l'âme de la belle poésie.

MAGNOL (Pierre), professeur en médecine, et directeur du jardin des plantes de Montpellier, son pays natal, mort en 1715, à 77 ans, a donné : *Botanicon Monspeliense*, 1686, in-8, fig.; *Hortus regius monspeliensis*, 1697, in-8, fig.; *Prodromus historiae generalis plantarum, in quo familiae plantarum per tabulas disponuntur*, Montpellier, 1689, in-8.

MAGNOL (Antoine), fils du précédent, né à Montpellier en 1676, succéda dans la chaire de son père, et mourut en 1759, après avoir publié : *Novus character plantarum*, Montpellier, 1725; ouvrage de son père; *Dissertatio de respiratione*; *De natura et causis fluiditatis sanguinis*, et plusieurs autres dissertations.

MAGNON (Jean), poète français du xvii^e siècle, né à Tournus, dans le Mâconais, exerça pendant quelque temps la profession d'avocat à Lyon. On a de lui plusieurs pièces de théâtre, dont la moins mauvaise est *Artaxerxès*, tragédie. Elle est bien conduite, offre de beaux sentiments, et des caractères passablement soutenus. Ce poète quitta le genre dramatique, et conçut le dessein de produire en 10 volumes, chacun de vingt mille vers, une *Encyclopédie* qu'il intitula *Science universelle*. Il n'eut pas le temps d'exécuter ce projet ridicule, ayant été assassiné une nuit par des voleurs à Paris en 1662. Une partie de son ouvrage parut en 1665, in-4, sous le titre emphatique de *Science universelle*, et avec une préface encore plus emphatique. *Les bibliothèques*, dit-il au lecteur, *ne te serviront plus que d'un ornement inutile*. Quelqu'un lui ayant demandé si son ouvrage serait bientôt fait : *Bientôt*, répondit-il, *je n'ai plus que cent mille vers à faire*. On ne doit pas s'étonner de la merveilleuse facilité de Magnon : ses vers sont peut-être ce que nous avons de plus lâche, de plus incorrect, de plus obscur et de plus rampant dans la poésie française.

MAGNUS ou MAGNI (Jean), en suédois *Store* qui veut dire *grand*, archevêque d'Upsal en Suède, né à Linkœping en 1488, s'éleva avec force contre le luthéranisme, et travailla en vain à empêcher le roi Gustave Wasa de l'introduire dans ses états. Ce monarque répondit à ses remontrances par des persécutions; il le fit passer pour un rebelle, et un peintre catholique de Flandre eut la lâcheté de représenter ce grand prélat comme luttant contre l'autorité légitime. C'est cependant ainsi que les apôtres et les premiers prédicateurs de l'Évangile ont lutté contre les empereurs païens. Le zèle et courageux archevêque se rend à lui-même, dans ses malheurs, le témoignage consolant de ne souffrir que pour la foi de J.-C. : *Ex primo regni senatore et felicissimo archiepiscopo, propter tuendam fidem Christi, factus sum humilis, exul peregrinus* (Hist., l. 22). Magnus, emportant les regrets des catholiques, se retira à Rome, y reçut beaucoup de témoignages d'estime, et y mourut en 1544. On a de lui une Histoire de Suède en vingt-quatre

(1) Le véritable nom de cet écrivain est *Magnus GRAND* ou *LE GRAND*. Son ouvrage traduit en français sous ce titre : *Le Livre des bonnes mœurs*, a été imprimé plusieurs fois dans le xv^e siècle.

livres, intitulée : *Gothorum Suecorumque historia ex probatis antiquorum monumentis collecta*, Rome, 1554, in-fol. ; Bâle, 1558, in-8 : ouvrage publié avec des additions par Olaüs Magnus, son frère ; celle des archevêques d'Upsal, sous ce titre : *Historia metropolitane Ecclesie upsalensis, in regnis Suecie et Gothie, a Joanne Magno, Gotho, sedis apostolicæ legato, et ejusdem Ecclesie archiepiscopo, collecta, opera Olai Magni Gothi, ejus fratris, in lucem edita*, Rome, 1560, 1 vol. in-fol. On trouve dans ce livre de quoi rétablir la vérité des faits, et détruire les calomnies des luthériens contre cet illustre archevêque, homme d'un zèle ferme et d'une droiture inflexible. Sa résistance aux progrès des nouvelles sectes fut d'autant plus forte et plus constante, qu'il connaissait parfaitement les maux qui résultaient de toute innovation imaginée par des hommes oisifs et inquiets, au préjudice de l'ancienne religion que 15 siècles avaient laissée dans la possession de passer pour la véritable.

MAGNUS (Olaüs), frère de Magnus (Jean), auquel il succéda l'an 1544 dans l'archevêché d'Upsal, parut avec éclat au concile de Trente en 1546, et souffrit beaucoup dans son pays pour la religion catholique. On a de lui l'histoire des mœurs, des coutumes, et des guerres des peuples du Septentrion, sous ce titre : *Historia de gentibus septentrionalibus*, etc., Rome, 1555, in-fol., Bâle, 1567 ; les autres éditions ne sont que des extraits. Cet ouvrage renferme des choses curieuses, mais quelques-unes semblent être le fruit de la crédulité. L'auteur y montre un grand attachement à la foi catholique. Un autre ouvrage de ce prélat est intitulé : *Tabula terrarum septentrionalium et rerum mirabilium*, etc., Venise, 1659. Il mourut au monastère de sainte Brigitte à Rome en 1568, et fut enterré à côté de son frère dans l'église du Vatican.

MAGNUS. Voy. MAGNI.

** MAGNUSSEN (Finn), historien islandais, né en 1781 à Skalholt, fit ses études dans les universités de Copenhague, de Gœttingue et d'Edimbourg. Nommé en 1808 juge à Reikiavick, il se démit dès l'année suivante de ses fonctions à raison des troubles, et alla se fixer à Copenhague, où il devint directeur en chef des archives du royaume, puis professeur de littérature islandaise. Il se livra depuis avec ardeur à des recherches sur l'histoire des anciens habitants du Nord, obtint, en 1818, un prix de l'académie de Copenhague pour un *mémoire* sur le système de l'Edda, devenu la base de son *Parallèle des religions*, et mourut le 24 décembre 1847, à 66 ans, laissant la réputation d'un des hommes les plus érudits qu'ait produits le Danemarck. On citera de lui : *De imaginibus in æde Olavi Pavonis Hiardarholtensi, Sæc. X. extractæ, scenas mythol. repræsentantibus, in Laxdaela memoratis dissert.*, 1826, in-4 ; *Dictionnaire de la mythologie des anciens peuples du Nord*, en latin, 1828, in-4. Cet ouvrage se réunit à l'édition de l'Edda, 1787-1818-1828, 5 vol. in-4, l'une des plus importantes publications dues à la commission littéraire de Danemarck. *Parallèle des religions des anciens Scandinaves et des peuples Indo-Persans*, en danois, 1824-26, 4 vol. in-8.

MAGON BARCÉE, général carthaginois, envoyé en Sicile, l'an 596 avant J.-C., contre Denys le Tyran, fut défait dans le premier combat en 594 ; mais ayant remis une puissante armée sur pied l'année suivante, il battit le tyran et lui accorda la paix. La guerre s'étant rallumée, les Carthaginois firent une nouvelle tentative sur la Sicile ; Magon était à leur tête. Il livra bataille aux ennemis, fut vaincu l'an 592 avant J.-C. à Albacœnum, et en 585 à Cabala où il fut tué sur le champ de bataille.

— MAGON BARCÉE, fils du précédent, lui succéda dans le commandement, et fut encore moins heureux. Il battit d'abord Denys le Tyran à Cronion, l'an 582 avant J.-C., conserva les places conquises par les Carthaginois dans la Sicile, et obtint mille talents pour les frais de la guerre. Sous Denys le Jeune, Magon revint en Sicile, bloqua la citadelle de Syracuse défendue par les Corinthiens, et marcha ensuite à Catane, pour combattre Timoléon leur chef. Mais ayant appris que celui-ci venait à sa rencontre avec une forte armée, il quitta la Sicile avec précipitation. On lui fit son procès. Il prévint le supplice par une mort volontaire, l'an 545 avant J.-C. Les Carthaginois firent attacher son corps à une croix, pour éterniser son infamie et sa lâcheté.

MAGON, frère d'Annibal, se signala avec lui aux batailles du Tésin, de la Trébia et de Cannes, et porta la nouvelle de cette dernière victoire à Carthage. Pour donner une idée sensible de cette action, il fit répandre au milieu du sénat trois boisseaux d'anneaux d'or, tirés des doigts des chevaliers romains tués dans le combat, l'an 216 avant J.-C. Magon fut envoyé ensuite contre Scipion en Espagne, où il s'unit à son autre frère Asdrubal ; mais celui-ci étant allé en Italie, il resta seul, fut battu près de Carthage ; et poursuivi sur le bord de la mer, se retira dans les îles Baléares, connues aujourd'hui sous les noms de *Majorque*, de *Minorque* et de *Ivica*. Les habitants de ces îles passaient pour les plus habiles frondeurs de l'univers. Dès que les Carthaginois approchèrent de la première, les Baléariens firent pleuvoir une si effroyable grêle de pierres, qu'ils furent obligés de regagner la mer. Il abordèrent plus heureusement à Minorque ; et le Port-Mahon, *Portus Magonis*, retint le nom du général qui l'avait conquis. Le héros carthaginois passa ensuite en Italie, se rendit maître de Gênes, fut battu et blessé dans un combat contre Quintilius-Varus, et mourut de ses blessures l'an 205 avant J.-C. au moment où il se rendait à Carthage : il y avait été appelé par le sénat.

* MAGON (Charles-René), brave officier de la marine française, né à Paris le 12 novembre 1765, avait à peine 14 ans, lorsqu'il entra au service en qualité d'aspirant. Nommé ensuite garde de la marine, il fut embarqué sur le vaisseau la *Bretagne*, monté par le comte d'Orvilliers, et fit ses premières armes au combat d'Ouessant. En 1780, il fut nommé enseigne, et prit part, sous les ordres de M. de Guiche, à trois combats que cet amiral livra aux Anglais. Depuis il fit partie de l'armée navale commandée par le comte de Grasse ; il fut fait prisonnier dans le neuvième combat avec le vaisseau le *Caton*, qu'il montait. A son retour des prisons d'Angleterre, il

partit pour l'Inde, et reçut diverses missions pour la Chine, le Bengale et d'autres contrées voisines. Il était à l'île de France en 1794, lorsque des troubles y éclatèrent, la société populaire de cette colonie le fit arrêter, et il ne recouvra la liberté qu'après un jugement. Porté par son rang d'ancienneté au rang de capitaine de vaisseau, il combattit sous les ordres du contre-amiral Sercey. En 1798 il escorta des vaisseaux richement chargés qui appartenaient à la compagnie des Philippines, et il parvint à les sauver malgré une flottille anglaise qui l'attaqua vivement. A son retour, le Directoire le destitua; mais l'amiral Brueis le fit réintégrer sur les registres de la marine. En 1801, Magon était sous les ordres de l'amiral Villaret-Joyeuse : la conduite brillante qu'il tint à l'attaque du fort Dauphin lui valut le grade de contre-amiral. Après avoir commandé en 1804 l'aile droite de la flottille de Boulogne, il se trouva au fameux combat de Trafalgar (21 octobre 1805). Il montait le vaisseau *l'Algésiras* qui, pendant l'action, aborda le vaisseau anglais le *Tonnant*. Les ennemis vinrent bientôt au secours de ce bâtiment et *l'Algésiras* fut enveloppé. Quoique blessé au bras et à la cuisse dès le commencement du combat, Magon fit des prodiges de valeur et repoussa les Anglais. Il était encore sur le pont, lorsqu'une balle vint le frapper à la tête, et termina sa existence.

MAGRI (Dominique), né en 1604, à la Valette, dans l'île de Malte, prêtre de l'oratoire et chanoine de Viterbe, mort le 4 mars 1672, à 68 ans, avait une érudition peu commune, embellie par les vertus sacerdotales. Il laissa deux ouvrages utiles : *Hierolexicon*, Rome, 1677, in-fol., composé avec son frère Charles. C'est un dictionnaire qui peut beaucoup servir pour l'intelligence de l'écriture sainte : un *Traité*, en latin, des *contradictions apparentes de l'écriture*, dont la meilleure édition est celle de 1685, in-12, à Paris, par l'abbé Lefevre, qui l'augmenta de moitié. La *Vie de Latinus Latinius*, qui est à la tête de la *Bibliotheca sacra et profana* de cet auteur, dont Charles Magri a donné l'édition, Rome, 1677, in-fol. Elle a reparu à la fin du tom. 2 du *Hierolexicon*; *Virtù del caffè*, Rome, 1671, in-4; *Viaggio al monte Libano*, 1664, in-4. On préfère celui de Jérôme Blandini, avec des notes de Richard Simon. On trouve la liste des autres ouvrages de Magri dans le tome 41 de Nicéron.

MAHADI, troisième calife de la race des abbassides, fils et successeur d'Abou-Giafar Almanzor, se fit un nom par son courage et par sa sagesse. Le premier acte de son gouvernement fut d'ouvrir les prisons, où gémissaient de nombreuses victimes; il restitua tous les biens injustement confisqués. Il aimait les gens de lettres, et les comblait de bienfaits. Après avoir remporté plusieurs victoires sur les Grecs, il conclut la paix avec l'impératrice Irène, à condition qu'elle lui paierait tous les ans 70,000 écus d'or de tribut. Mahadi tenait fréquemment son lit de justice, pour réparer les violences que les puissants exerçaient contre les faibles. Il recevait, sans s'offenser, des leçons fortes et utiles, même de la part de ses sujets. Ayant demandé, dans le temple de la Mecque, à un homme de sa suite,

« S'il ne voulait point avoir part aux largesses qu'il » répandait alors dans la mosquée : — Je mourrais de » honte, lui répondit cet homme, de demander » dans la maison de Dieu à un autre qu'à lui, et » autre chose que lui-même. » Ce prince mourut à la chasse, poursuivant une bête fauve qui s'était jetée dans une mesure. Son cheval l'ayant engagé dans une porte qui était trop basse, il se cassa les reins, et expira sur l'heure, l'an 785 de J.-C., après un règne de dix ans et un mois. Son fils Hady lui succéda.

MAHARBAL ou MAHERBAL, capitaine carthaginois, commanda la cavalerie à la bataille de Cannes, l'an 216 avant J.-C. Aussi propre à donner un conseil qu'à faire un coup de main, il voulait qu'après cette action mémorable Annibal allât droit à Rome, lui promettant de le faire souper dans cinq jours au Capitole. Mais, comme ce général demandait du temps pour se consulter sur cette proposition : « Je » vois bien, dit Maharbal, que les dieux n'ont pas » donné au même homme tous les talents à la fois. » Vous savez vaincre, Annibal, mais vous ne savez » pas profiter de la victoire. »

MAHAUD. Voy. MATHILDE.

MAHE de la BOURDONNAIS. Voy. BOURDONNAIS.

MAHL. Voy. MARY.

MAHIS. Voy. DESMAHIS et GROSTESTE.

** MAHMOUD II, 50^e sultan turc, frère de Mustapha IV (voy. ce nom), passa sa première jeunesse dans le sérail, où, n'ayant d'autres distractions que l'étude, il se rendit très-habile dans les littératures turque et persane. Plus tard il devint le compagnon de captivité de son cousin Sélim (voy. ce nom), qui lui fit partager ses projets de réforme et sa haine contre les janissaires. Mustapha ayant été précipité du trône par une de ces révolutions si fréquentes en Orient, Mahmoud, alors âgé de 25 ans, fut appelé en 1808 à lui succéder. Il arrivait au pouvoir dans les circonstances les plus défavorables; à l'intérieur des troubles et des désordres sans nombre, et au dehors une guerre malheureuse contre les Russes et les Serbiens, semblait menacer l'empire turc d'une dissolution prochaine; mais sa prudence et son énergie conjurèrent le danger. Contraint de faire une paix onéreuse avec les Russes (1812), il sut en profiter pour rétablir son autorité dans ses provinces soulevées; tous les Pachas, qui eurent le malheur d'être assez puissants pour lui donner de l'ombrage, trouvèrent en lui un maître inexorable. Il avait accompli une partie de sa tâche; et en 1821, il ne lui restait plus à soumettre que le fameux pacha de Janina (voy. ALI-PACHA) et celui d'Egypte. Ali ne succomba qu'après une lutte qui dura deux ans, léguant à Mahmoud la révolution grecque, devenue la source de tous les maux qui depuis ont accablé l'empire turc. La lutte durait encore lorsque ce prince accomploit le projet qui n'avait cessé de le préoccuper, la destruction de cette milice si funeste aux sultans; par ses ordres les Janissaires furent presque tous massacrés. Mais une telle mesure n'avait pu s'exécuter sans soulever une partie de la population. Les Russes profitèrent de cette circonstance pour se précipiter sur la Turquie; et Mahmoud se vit contraint de signer, le 2 novembre

1829, le désastreux traité d'Andrinople. Il n'était pas encore remis de ce coup terrible, lorsque le Pacha d'Egypte Méhémet-Ali envahit la Syrie, qu'il se vit forcé de lui abandonner par le traité de Koniah (avril 1853). Mahmoud, respirant la vengeance, avait recommencé la guerre, quand il mourut en juin 1859, à 54 ans, laissant deux fils, dont l'aîné, Abdul-Medjid, est aujourd'hui empereur.

MAHOMET, ou mieux MOHAMMED (Ibn Abdallah Abou'l Cassem), naquit à la Mecque le 10 novembre 570, suivant l'opinion la plus probable. Sa naissance fut accompagnée, suivant les dévots musulmans, de différents prodiges, qui se firent sentir jusque dans le palais de Chosroès. Son père était idolâtre. Amenah, sa mère, juive de religion, était veuve depuis dix mois, lorsqu'elle mit au monde cet enfant, futur auteur d'une superstition sanguinaire, étendue depuis le détroit de Gibraltar jusqu'aux Indes, et fondateur d'un empire devenu redoutable aux chrétiens, destiné à punir leurs crimes et à être l'instrument des divines vengeances dans une grande partie du globe. A l'âge de 20 ans, le jeune Mahomet s'engagea dans les caravanes qui négociaient de la Mecque à Damas. De retour à la Mecque, une femme riche, Khadidjah (*Voy. KHADIDJAH*), veuve d'un marchand, le prit pour conduire son négoce, et l'épousa trois ans après. Mahomet était alors à la fleur de l'âge; et quoique sa taille et sa figure n'eussent rien d'extraordinaire, il sut, par ses soupleses et ses complaisances, gagner le cœur de son épouse. Khadidjah lui fit une donation de tous ses biens. Mahomet, parvenu à un état dont il n'aurait jamais osé se flatter, résolut de devenir le chef de sa nation; il jugea qu'il fallait pour cela tirer parti de l'ignorante crédulité et de la superstition du peuple. A l'âge de 40 ans, cet imposteur commença à se donner pour un prophète. Il feignit avoir eu des révélations; il parla en inspiré; il persuada d'abord sa femme et huit autres personnes. Ses disciples en firent d'autres, et en moins de trois ans il en eut près de cinquante, disposés à mourir pour sa doctrine. Il lui fallait des miracles, vrais ou faux. Le nouveau prophète trouva dans les attaques fréquentes d'épilepsie, à laquelle il était sujet, de quoi confirmer l'opinion de son commerce avec le ciel. Il fit passer le temps de ses accès pour celui que l'Etre suprême destinait à l'instruire, et ses convulsions pour l'effet des vives impressions de la gloire du ministre que la Divinité lui envoyait. A l'entendre, l'ange Gabriel l'avait conduit, sur un âne, de la Mecque à Jérusalem, où, après lui avoir montré tous les saints et tous les patriarches depuis Adam, il l'avait ramené la même nuit à la Mecque. Malgré l'impression que faisaient ses rêves, il se forma une conjuration contre le visionnaire. Le nouvel apôtre fut contraint de quitter le lieu de sa naissance pour se sauver à Médine. Cette retraite fut l'époque de sa gloire et de la fondation de son empire et de sa religion. C'est ce que l'on nomma *hegire* (c'est-à-dire fuite ou persécution), dont le premier jour répond au 16 juillet de l'an 622 de J.-C. Le prophète fugitif devint conquérant. Il défendit à ses disciples de disputer sur sa doctrine avec les étrangers, et leur

ordonna de ne répondre aux objections des contradicteurs que par le glaive. Il disait que *chaque prophète avait son caractère; que celui de J.-C. avait été la douceur; et que le sien était la force*. Pour agir suivant ses principes, il leva des troupes qui appuyèrent sa mission. Les Juifs arabes, plus opiniâtres que les autres, furent un des principaux objets de sa fureur. Son conrage et sa bonne fortune le rendirent maître de leur place forte. Après les avoir subjugués, il en fit mourir plusieurs, vendit les autres comme des esclaves, et distribua leurs biens à ses soldats. La victoire qu'il remporta en 627 fut suivie d'un traité qui lui donna un libre accès à la Mecque. Ce fut la ville qu'il choisit pour le lieu où ses sectateurs feraient dans la suite leur pèlerinage. Ce pèlerinage faisait déjà une partie de l'ancien culte des Arabes païens, qui y allaient une fois tous les ans adorer leurs divinités, dans un temple aussi renommé parmi eux que celui de Delphes l'était chez les Grecs. Mahomet, fier de ses premiers succès, se fit déclarer roi, sans renoncer au caractère de chef de religion. Cet apôtre sanguinaire ayant augmenté ses forces, oubliant la trêve qu'il avait faite deux ans auparavant avec les habitants de la Mecque, met le siège devant cette ville, l'emporte de force, et, le fer et la flamme à la main, il donne aux vaincus le choix de sa religion ou de la mort. On passe au fil de l'épée tous ceux qui résistent au prophète guerrier et barbare. Le vainqueur, maître de l'Arabie, et redoutable à tous ses voisins, se crut assez fort pour étendre ses conquêtes et sa religion chez les Grecs et chez les Perses. Il commença par attaquer la Syrie, soumise alors à l'empereur Héraclius; il lui prit quelques villes, et rendit tributaires les princes de Dauma et Deyla. Ce fut par ces exploits qu'il termina toutes les guerres, où il avait commandé en personne, et où il avait montré l'impitoyable d'Alexandre. Ses généraux, aussi heureux que lui, accrurent encore ses conquêtes, et lui soumirent tout le pays à 400 lieues de Médine, tant au levant qu'au midi. C'est ainsi que Mahomet, de simple marchand de chameaux, devint un des plus puissants monarques de l'Asie. Il ne jouit pas longtemps du fruit de ses crimes. Il s'était toujours senti d'un poison qu'il avait pris autrefois. Une juive, voulant éprouver s'il était réellement prophète, empoisonna une épaule de mouton qu'on devait lui servir. Le fondateur du mahométisme ne s'aperçut que la viande était empoisonnée qu'après en avoir mangé un morceau. Les impressions du poison le minèrent peu à peu. Il fut attaqué d'une fièvre violente, qui l'emporta dans la 62^e année de son âge, la 25^e depuis qu'il avait usurpé la qualité de prophète, la 11^e de l'hégire, et la 652^e de J.-C. Sa mort fut l'occasion d'une grave dispute entre ses disciples. Omar, qui de son persécuteur était devenu son apôtre, déclara, le sabre à la main, que *le prophète de Dieu ne pouvait pas mourir*. Il soutint qu'il était disparu comme Moïse et Elie, et jura qu'il mettrait en pièces quiconque oserait soutenir le contraire. Il fallut qu'Abubeker lui prouvât par le fait que leur maître était mort, et par plusieurs passages de l'Alcoran, qu'il devait mourir. L'imposteur fut enterré dans la

chambre d'une de ses femmes, et sous le lit où il était mort. C'est une erreur populaire de croire qu'il est suspendu dans un coffre de fer qu'une ou plusieurs pierres d'aimant tiennent élevé au haut de la grande mosquée de Médine. Son tombeau se voit encore aujourd'hui à l'un des angles de ce temple. C'est un cône de pierre placé dans une chapelle dont l'entrée est défendue aux profanes par de gros barreaux de fer. Le livre qui contient les dogmes et les préceptes du mahométisme s'appelle le *Coran* ou *Koran*. C'est une rapsodie de six mille vers, sans ordre, sans liaison, sans art. Les contradictions, les absurdités, les anachronismes, y sont répandus à pleines mains. Il recueillait les fables les plus absurdes des Juifs et des hérétiques, et les mêlait à la narration des livres saints sans discernement. On peut juger du chaos qui en est résulté. S'il se présente çà et là quelques passages raisonnables, des maximes d'une bonne morale et même des endroits sublimes et touchants, c'est que l'imposteur répète ou imite le langage des chrétiens et des Juifs sur la Divinité, ses ouvrages et ses lois. « Si l'on niait, dit un savant moderne, que ce » qu'il a de bon sur la Divinité et la morale vient » de nos Livres saints, je me contenterais de ren- » voyer au *Coran* même. On y verrait en combien » d'endroits il copie Moïse ou l'Evangile; mais aussi » par combien de folies et d'extravagances qui lui » sont propres il a défiguré ce qu'il prenait chez » nous. Or, il me semble que, pour apprécier un » homme, il faut s'appliquer très-spécialement à » distinguer ce qu'il a tiré de son propre génie, de » ce qu'il prend ailleurs. Pour lui en faire hon- » neur, au moins faudrait-il nous montrer le degré » de perfection qu'il pourrait y avoir ajouté. Mais » très-certainement on n'espérera pas nous mon- » trer quelque degré de perfection ajouté par Zo- » roastre ou par Mahomet à la doctrine de Moïse, » aux lois de l'Evangile. » — Toute la théologie du législateur des Arabes se réduit à trois points principaux. Le premier est d'admettre l'existence et l'unité de Dieu, à l'exclusion de toute autre puissance qui puisse partager ou modifier son pouvoir. Le deuxième est de croire que Dieu, créateur universel et tout-puissant, connaît toutes choses, punit le vice et récompense la vertu, non-seulement dans cette vie, mais encore après la mort. Le troisième est de croire que Dieu regardant d'un œil de miséricorde les hommes plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie (il n'y en avait presque plus alors dans toutes les provinces que ses sectateurs ont subjuguées depuis), a suscité son prophète Mahomet pour leur apprendre les moyens de parvenir à la récompense des bons et d'éviter les supplices des méchants. Cet imposteur adopta, comme l'on voit, une grande partie des vérités fondamentales du christianisme : l'unité de Dieu, la nécessité de l'aimer, la résurrection des morts, le jugement dernier, les récompenses et les châtements. Il prétendait que la religion qu'il enseignait n'était pas nouvelle; mais qu'elle était celle d'Abraham et d'Ismaël, plus ancienne, disait-il, que celle des Juifs et des chrétiens. Outre les prophètes de l'ancien Testament, il reconnaissait Jésus, fils de Marie, né d'elle quoique

vierge, Messie, Verbe et Esprit de Dieu. Il donnait même dans l'hérésie des impassibles, en asurant que J.-C. n'avait pas été crucifié. « La perfidie des » Juifs, dit-il, a été punie pour avoir nié la virginité de Marie, et avoir dit qu'ils avaient mis à » mort Jésus le Christ, fils de Marie, envoyé de » Dieu. Ils ne l'ont ni tué, ni sacrifié; ils n'ont eu » en leur pouvoir que son image. Sa personne leur » a été enlevée et placée auprès de Dieu. » Quoi-qu'il eût beaucoup puisé dans la religion des Juifs et des chrétiens, il haïssait cependant les uns et les autres : imitant en quelque sorte les plagiaires, qui affectent de mépriser et de censurer les auteurs qu'ils ont volés. La circoncision, les oblations, la prière cinq fois par jour, l'abstinence du vin, des liqueurs, du sang, de la chair de porc, le jeûne du mois rhamadan, et la sanctification du vendredi, furent les pratiques extérieures de sa religion. Il proposa pour récompense à ceux qui la suivraient la jouissance de toutes les voluptés charnelles. Un homme qui proposait pour paradis un sérail ne pouvait que se faire des prosélytes parmi des gens grossiers et vicieux. Il n'y a point de religion ni de gouvernement qui soit moins favorable au sexe que le mahométisme. L'auteur de ce culte antichrétien accorde aux hommes la permission d'avoir plusieurs femmes, de les battre quand elles ne voudront pas obéir, et de les répudier si elles viennent à déplaire; mais il ne permet pas aux femmes de quitter des maris fâcheux, à moins qu'ils n'y consentent. Il ordonne qu'une femme répudiée ne pourra se remarier que deux fois; et si elle est répudiée de son troisième mari, et que le premier ne la veuille point reprendre, elle doit renoncer au mariage pour toute sa vie. Il veut que les femmes soient toujours voilées, et qu'on ne leur voie pas même le cou ni les pieds. En un mot toutes les lois à l'égard de cette moitié du genre humain sont dures et injustes. Les prétendus philosophes qui ont entrepris de réhabiliter la mémoire de Mahomet, de justifier sa religion, de réfuter les reproches qu'on lui a faits, seraient plutôt venus à bout de blanchir un nègre. L'état d'ignorance, de stupidité, de servitude, de corruption dans lequel sont plongés tous les peuples soumis à ses lois, est une démonstration contre laquelle les sophismes et les subterfuges ne tiendront jamais, et qui couvrira toujours de confusion les apologistes. Mahomet est le plus ancien écrivain qui ait parlé clairement de l'immaculée conception de la sainte Vierge; c'est dans son *Alcoran*, *Sura 3*. Voyez aussi Maracci, *Prodrom. ad refutat. Alcor.*, p. 4, p. 86. Il avait sans doute pris cette opinion des chrétiens orientaux, qui s'étaient retirés de son temps en grand nombre dans l'Arabie, pour éviter les mauvais traitements qu'on leur faisait éprouver dans leur patrie. (Voy. SIXTE IV.) La meilleure édition de l'*Alcoran* est celle de Maracci, *Alcorani textus universus*, en Arabe et en latin, in-fol., 2 vol., Padoue, 1698, avec des notes. Il n'avance rien qu'il ne prouve par les textes formels de ce livre, et par les témoignages des auteurs arabes : il avait étudié cette langue pendant 40 ans. Il y en a une traduction anglaise, in-4, par M. Sale, avec une Introduction et des Notes critiques, dont

plusieurs n'ont pas paru justes à tout le monde. « Je suis fâché » (dit M. Porter, l'homme du monde le mieux instruit de la religion musulmane) « d'être » obligé de dire que souvent il montre trop d'em- » preslement à faire l'apologie du *Koran*, et qu'il » cherche plutôt à pallier les extravagances sans » nombre qu'il y rencontre, qu'à les exposer dans » leur véritable point de vue. Il résulte du moins » un avantage de cette partialité : c'est qu'on peut » être assuré qu'il n'a pas ajouté une seule absur- » dité à celles qui y sont réellement, et qu'il n'a » point chargé le ridicule qu'elles ont dans l'ori- » ginal. Quelques faiseurs d'esprit hétérodoxes, » pour se donner un air de singularité, si ce n'est » aux dépens de l'honnêteté, au moins aux dépens » du sens commun, ne se sont point fait scrupule » de se déclarer les admirateurs du *Koran*, d'en » exalter les dogmes, et même d'oser les mettre en » parallèle avec ceux qu'enseignent nos livres sa- » crés. » (*Observ. sur la religion, les lois, le gou- » vernement et les mœurs des Turcs*, Neuchâtel, 1770, tom. 2, p. 22 et suiv.) Il faut voir tout ce que cet habile homme a dit sur cette matière : il avait long-temps demeuré à Constantinople en qualité d'ambassadeur du roi d'Angleterre, et rien n'avait échappé à ses observations. Du Ryer a donné une version française de l'*Alcoran*, Paris, 1647, in-4; La Haye, 1685, in-12. (*Voy. du RYER et SAVARY*.) La traduction française de celle de M. Sale a paru à Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12; plus élégante que celle de du Ryer, elle est moins estimée de ceux qui cherchent le vrai. M. Sale s'est moins occupé à rendre fidèlement le sens de l'original qu'à lui donner des tournures raisonnables; et, quand il n'a pu atteindre ce but, il s'est permis des altérations et des omissions que les règles d'une traduction ne comportent pas. La traduction italienne attribuée à André Arrivabene, 1547, in-4, est très-rare, mais peu estimée, ayant été faite sur une mauvaise traduction latine. On fait encore Mahomet auteur d'un traité conclu à Médine avec les chrétiens, intitulé : *Testamentum et pactiones in ille inter Muhammedum et christianæ fidei cultores*, imprimé à Paris, en latin et en arabe, en 1650; mais cet ouvrage paraît supposé. Hottinger, dans son *Histoire orientale*, page 248, a renfermé dans 40 aphorismes ou sentences toute la morale de l'*Alcoran*. Albert Widmanstadius a expliqué la théologie de cet imposteur dans un *Dialogue latin*, curieux et peu commun, imprimé l'an 1540, in-4. Le cardinal de Cusa a réfuté l'*Alcoran* sous le titre de *Cribrationes Alcorani*. Reland et quelques autres ont vainement entrepris de justifier la religion et le livre de ce brigand. Voyez la *Vie de Mahomet* par Prideaux et par Gagnier. On peut consulter encore l'*Alcorani textus unicus* de Maracci, dont nous avons parlé, ainsi qu'un très-bon ouvrage imprimé à Tyrnau en 1717, *Mahumetanus in lege Christi, Alcorano suffragante, instructus*; et la fin du Traité *De veritate religionis christianæ*, par Grotius, livre 6^e. On lit une conférence curieuse de quelques missionnaires avec des mahométans dans l'*Histor. soc. Jesu*, part. 4.

MAHOMET 1^{er} ou MOHAMMED, cinquième empereur ou sultan des Turcs ottomans, fils de Ba-

jazet 1^{er}, succéda en 1415 à son frère Mouza. Mouza et Soliman, frères aînés de Mahomet, se disputaient l'empire. Soliman fut défait et mis à mort par Mouza. Mahomet, indigné, déclara la guerre à ce dernier qui à son tour fut vaincu et perdit la vie dans le combat. Plus tard, un imposteur, sous le nom de Mustapha, son quatrième frère, qui avait péri dans la bataille d'Ancyre, gagnée par Zaineilum, vint exciter la guerre civile. Il fut repoussé et exilé à l'île de Lesbos. Mahomet fit lever le siège de Bagdad au prince de Caramanie, qui fut fait prisonnier. Ce prince craignait d'expirer par le dernier supplice. Mahomet le rassura en lui disant : « Je suis ton vainqueur, tu es vaincu et » injuste; je veux que tu vives. Ce serait ternir ma » gloire que de punir un infâme comme toi. Ton » âme perfide t'a porté à violer la foi que tu m'a- » vais donnée : la mienne m'inspire des sentiments » plus magnanimes et plus conformes à la majesté » de mon nom. » Mahomet rétablit la gloire de l'empire ottoman, ébranlé par les ravages de Tamerlan et par les guerres civiles. Il remit le Pont et la Cappadoce sous son obéissance, subjuguait la Servie, avec une partie de l'Esclavonie et de la Macédoine, et rendit les Valaques tributaires; mais il vécut en paix avec l'empereur Manuel, et lui rendit les places du Pont-Euxin, de la Propontide et de la Thessalie, que ses prédécesseurs lui avaient enlevées. Il établit le siège de son empire à Andrinople, et mourut d'un flux de sang en 1421, à 47 ans. Il fut le premier sultan qui eut une armée navale, et qui disputa l'empire de la mer à la république de Venise, alors toute-puissante.

MAHOMET II, septième empereur des Turcs, surnommé *Bojuc*, c'est-à-dire le *Grand*, naquit à Andrinople en 1450, et succéda à son père Amurat II, en 1451. Son oncle Orcan s'était retiré à Constantinople, et Mahomet (en paix avec Constantin Dracoses) s'était engagé à lui payer une pension. Il manqua à cet engagement; l'empereur lui en fit des reproches et ensuite des menaces. Ce fut là le motif ou le prétexte dont se prévalut Mahomet pour venir assiéger Constantinople avec une armée de 500,000 combattants. Des les premiers jours du mois d'avril 1455, la campagne fut couverte de soldats qui pressèrent la ville par terre, tandis qu'une flotte de trois cents galères et de deux cents petits vaisseaux la serrait par mer. Ces navires ne pouvaient entrer dans le port, fermé par les plus fortes chaînes de fer, et défendu avec avantage. Mahomet fait couvrir deux lieues de chemin de planches de sapin enduites de suif et de graisse, disposées comme la carène d'un vaisseau. Il fait tirer, à force de machines et de bras, quatre-vingts galères et soixante-dix allèges du détroit, qu'il fait couler sur ces planches. Tout ce grand travail s'exécute en peu de jours. Les assiégés furent aussi surpris qu'affligés de voir une flotte entière descendre de la terre dans le port. Un pont de bateaux fut construit à leur vue, et servit à l'établissement d'une batterie de canon. Les Grecs ne laissèrent pas de se défendre avec courage; mais leur empereur ayant été tué dans une attaque, il n'y eut plus de résistance dans la ville, qui fut en

un instant remplie de Turcs. Les soldats effrénés pillent, violent, massacrent ; 40.000 personnes furent égorgées, 60.000 faites esclaves, et le nombre de celles qui furent dispersées fut si prodigieux, que le sultan se trouva dans la nécessité de faire venir du monde des différentes provinces de son empire pour repeupler cette malheureuse ville. La Grèce, cette patrie des Miltiade, des Léonidas, des Alexandre, des Sophocle et des Platon, devint le centre de la barbarie : contraste frappant avec le christianisme, qui, par un effet diamétralement opposé, fait briller la lumière des sciences et des arts dans les pays barbares qui reçoivent sa loi. Mahomet, possesseur de Constantinople, envoya son armée victorieuse contre Scanderberg, roi d'Albanie, qui la défit en plusieurs rencontres. Une autre armée sous ses ordres pénétra jusqu'au Danube, et vint mettre le siège devant Belgrade ; mais le célèbre Huniade, secondé par le zèle de Jean Capistran, dont les prédications animaient les chrétiens, l'obligea de le lever. La mort de ce grand général donna à Mahomet une nouvelle confiance en ses armes. Il s'empara de Corinthe en 1458, rendit le Péloponèse tributaire, et marcha de conquêtes en conquêtes. En 1467, il acheva d'éteindre l'empire grec par la prise de Sinople et de Trébizonde, et de la partie de la Cappadoce qui en dépendait. Trébizonde était, depuis l'an 1204, le siège d'un empire fondé par les Comnènes. Le conquérant turc vint ensuite sur le mer Noire se saisir de Caffa, autrefois Théodosie. Les Vénitiens eurent le courage de défier ses armes. Le sultan irrité fit le vœu impie d'exterminer tous les chrétiens ; et entendant parler de la cérémonie dans laquelle le doge de Venise épouse la mer Adriatique, il dit qu'il l'envairait bientôt au fond de cette mer consommer son mariage. Pour exécuter son dessein, il attaqua d'abord en 1470 l'île de Négrepont, s'empara de Chalcis, sa capitale, la livra au pillage, et, manquant à la capitulation, fit scier par le milieu du corps le gouverneur Arezzo. Dix ans après, il envoya une grande flotte pour s'emparer de l'île de Rhodes. La vigoureuse résistance des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, animés par Pierre d'Aubusson leur grand-maître, obligea les infidèles à se retirer, après avoir perdu près de 10.000 hommes et une grande quantité de vaisseaux et de galères. Les Turcs se vengèrent de leur défaite sur la ville d'Otrante en Calabre, qu'ils prirent après dix-sept jours de siège. Le gouverneur et l'évêque furent mis à mort d'une manière cruelle, et 12.000 habitants furent passés au fil de l'épée. Toute l'Italie tremblait. Mahomet préparait une nouvelle armée contre elle, tandis qu'il portait d'un autre côté ses armes contre les sultans mamelucs. L'Europe et l'Asie étaient en alarme ; elle cessa bientôt. Une colique délivra le monde de l'Attila mahométan en 1481 ; il mourut à 52 ans, après en avoir régné 51, pendant lesquels il avait renversé deux empires, conquis douze royaumes, pris plus de deux cents villes sur les chrétiens. Si une ambition vaste, un courage mesuré, des succès brillants, font le grand prince ; et si une cruauté inhumaine, une perfidie adroite,

le mépris constant de toutes les lois, font le méchant homme, il faut avouer que Mahomet II a été l'un et l'autre. Il se moquait de toutes les religions, et n'appelait le fondateur de la sienne qu'un chef de bandits. La politique arrêta quelquefois l'impétuosité de son naturel et la barbarie de son caractère ; mais il s'y livra presque toujours. Outre les cruautés dont on a parlé, il fit massacrer David Comnène et ses trois enfants après la prise de Trébizonde, malgré la foi donnée. Il en usa de même envers les princes de Bosnie et envers ceux de Mételin. Il fit périr toute la famille de Notaras, parce que ce seigneur avait refusé d'accorder une de ses filles à sa brutale volupté. Quand même il n'aurait pas fait éventrer quatorze de ses esclaves pour savoir lequel avait mangé un melon qu'on lui avait dérobé ; quand même il n'aurait pas coupé la tête à sa maîtresse Irène, pour faire cesser les murmures de ses soldats (faits que plusieurs historiens contemporains rapportent, et que Voltaire a niés sans raison), il reste assez de preuves pour pouvoir assurer que ce fameux dévastateur de l'Europe et de l'Asie était un monstre. Sa luxure brutale et insatiable égalait sa cruauté ; c'était le plus voluptueux et en même temps le plus sanguinaire des hommes : l'impiété qu'il professait ouvertement, entretenait et encourageait ces deux vices toujours étroitement unis. On a sous le nom de cet empereur, des *Lettres* écrites en syriaque, en grec et en turc, traduites en latin par Landini, chevalier de Rhodes, Lyon, 1520, in-4. On trouve aussi trois *Lettres* de Mahomet à Scanderberg, dans le recueil que Melchior Junius, professeur à Strasbourg, fit imprimer à Montbéliard en 1595. Guillet a donné une *Histoire de Mahomet II*, Paris, 1681, 2 vol. in-12. Mahomet II a fourni le sujet de plusieurs *tragédies* : nous citerons celles de Château-Brun, Lanoue et M. Baour de Lormian. (*Voy. BARBEROUSSE, LAVAL, NÉRON, TUROCZI.*)

MAHOMET III, treizième empereur des Turcs, monta sur le trône après son père Amurat III, en 1595. Il commença son règne par faire étrangler dix-neuf de ses frères, et noya dix femmes de son père qu'on croyait enceintes. Il vint en personne dans la Hongrie, à la tête de 200.000 hommes, mit le siège devant Agra, qui se rendit à composition ; mais la garnison fut massacrée en sortant de la ville. Dans toutes ces guerres, les Turcs n'ont presque jamais gardé la foi jurée aux chrétiens qui se rendaient à eux ; et cette observation, qui est d'une vérité incontestable, suffit pour apprécier ce que certains auteurs nous disent de leur fidélité à observer leur parole. Au premier siège d'Agra, en 1552, Acomat, général des Turcs, convaincu lui-même que les assiégés ne pouvaient se fier à sa parole, offrit de s'éloigner de trois milles pour laisser sortir la garnison, et de leur donner des otages, que ceux-ci refusèrent, et ils l'obligèrent de lever le siège. (*Voy. ISTHAUXFI, De reb. Pers., lib. 17 et 18.*) Cependant pour affaiblir l'idée que les nations voisines concevaient de la perfidie turque, et empêcher que les villes assiégées ne se défendissent avec toutes les ressources du désespoir, Mahomet fit cette fois-ci trancher la tête à l'aga des janissaires qui avait

permis ce massacre. L'archiduc Maximilien, frère de l'empereur Rodolphe, marcha contre lui, prit son artillerie, lui tailla en pièces 15,000 hommes, et aurait remporté une victoire complète; mais Mahomet, averti par un apostat italien que les vainqueurs s'amusaient au pillage, revint à la charge, et leur enleva la victoire le 26 octobre 1596. Les années suivantes furent moins heureuses pour lui. Ses armées furent chassées de la Haute-Hongrie, de la Moldavie, de la Valachie et de la Transylvanie. Mahomet demanda la paix aux princes chrétiens, qui la lui refusèrent. Il se consola dans son sérail; et s'y plongea dans la débauche, sans que les guerres domestiques ni les étrangères pussent l'en tirer. Son indolence fit murmurer les janissaires. Pour les apaiser, il livra ses plus chers amis à leur rage, et exila sa mère, que l'on croyait être cause de tous les malheurs de l'état. Ce scélérat mourut de la peste en 1605, à 59 ans, après avoir fait étrangler l'ainé de ses fils, et noyer la sultane qui en était la mère.

MAHOMET IV, xix^e empereur des Turcs, né en 1642, fut reconnu en 1649, après la mort tragique d'Ibrahim I^{er}, son père, que les janissaires avaient étranglé. Les Turcs étaient en guerre avec les Vénitiens lorsqu'il monta sur le trône. Le commencement de son règne fut brillant : le grand-visir Coprogli, battu d'abord à Raab par Montecuculli, mit toute sa gloire et celle de l'empire ottoman à prendre l'île de Candie. Les troubles du sérail, les irruptions des Turcs en Hongrie, firent languir cette entreprise pendant quelques années; mais jamais elle ne fut interrompue. Coprogli assiégea enfin, en 1667, avec beaucoup de vivacité, Candie, fortement défendue par Morosini, capitaine général des troupes de mer de Venise, et par Montbrun, officier français commandant des troupes de terre. Les assiégés, secourus par Louis XIV, qui leur envoya 6 à 7000 hommes, sous le commandement des ducs de Beaufort et de Noailles, soutinrent pendant près de deux années les efforts des assiégeants; mais enfin il fallut se rendre en 1669. Le duc de Beaufort périt dans une sortie (*voyez* son article). Coprogli entra par capitulation dans Candie, réduite en cendres. Le vainqueur acquit une gloire chèrement achetée, car il perdit 100,000 de ses soldats. « Les Turcs, dans ce siège (dit l'auteur du » *Siècle de Louis XIV*) se montrèrent supérieurs » aux chrétiens, même dans la connaissance de » l'art militaire. Les plus gros canons qu'on ait vus » encore en Europe furent fondus dans leur camp. » Ils firent pour la première fois des lignes parallèles » dans les tranchées : usage que nous avons pris » d'eux et qu'ils tenaient d'un ingénieur italien. » Après cette conquête, le torrent de la puissance ottomane se porta vers le nord de l'Europe. Mahomet IV marcha en personne, l'an 1672, contre les Polonais, pour défendre les cosaques qui s'étaient soumis à la Porte. Il enleva aux premiers l'Ukraine, la Podolie, la Volhinie, la ville de Kamienieck, et ne leur donna la paix qu'en leur imposant un tribut annuel de 20,000 écus. Sobieski, alors grand maréchal, ne voulut point ratifier un traité si honteux, et vengea sa nation l'année suivante par la défaite

entière de l'armée ennemie, aux environs de Choczim. Les Ottomans, battus à diverses reprises par ce grand homme, furent contraints de lui accorder une paix moins désavantageuse que la première, en 1676. Le comte Tékéli ayant soulevé la Hongrie contre l'empereur d'Allemagne quelques années après, le sultan favorisa sa révolte. Il leva une armée de plus de 140 mille hommes de troupes réglées dont il donna le commandement au grand visir Cara Mustapha : ce général vint mettre le siège devant Vienne en 1683, et il l'aurait emportée, s'il l'eût pressée plus vivement. Sobieski eut le temps d'accourir à son secours, joignit ses troupes aux Autrichiens, défit Mustapha, et l'obligea de tout abandonner en se sauvant avec les débris de son armée. Cette défaite coûta la vie au grand visir, que son maître fit étrangler. Ce fut l'époque de la décadence des Turcs. Les Cosaques ayant quitté ces derniers pour se soumettre aux Russes, cela donna lieu à la première guerre entre ces deux puissances. Les Turcs furent vaincus et obtinrent enfin la paix. L'année 1684 commença par une ligue offensive et défensive entre l'empereur, le roi de Pologne et les Vénitiens contre les Ottomans. Le prince Charles de Lorraine, général des armées impériales, les défit entièrement en 1687, dans la plaine de Mohatz, si fameuse par le malheur du jeune roi Louis. Tandis que Morosini, général des Vénitiens, prenait le Péloponèse, qui valait mieux que Candie, les janissaires, qui attribuaient tant de malheurs à l'indolence du sultan, le déposèrent le 8 octobre de la même année. Son frère Soliman III, élevé sur le trône à sa place, fit enfermer cet infortuné empereur dans la même prison d'où on venait de le tirer pour lui donner le sceptre. Mahomet, accoutumé aux exercices violents de la chasse, étant réduit tout-à-coup à une inaction perpétuelle, tomba dans une langueur qui le conduisit au tombeau l'an 1695. Ce prince était d'un caractère fort inégal. Il fut moins abandonné à ses plaisirs que ses prédécesseurs. La chasse fut sa principale passion. Sa timidité naturelle lui faisait craindre sans cesse de funestes événements, sans que ces appréhensions le rendissent cruel, comme le sont ordinairement les princes ombrageux.

MAHOMET V ou plutôt MAHMOUD, fils de Mustapha II, empereur des Turcs, né en 1696, fut placé en 1750 sur le trône, vacant par la déposition d'Achmet III son oncle. Les janissaires, qui lui avaient donné la couronne, exigeaient qu'il reprit les provinces conquises par les Impériaux sous les règnes précédents. Mais la guerre que l'empire ottoman avait avec la Perse empêcha Mahomet de porter ses vues du côté de l'Europe. Il avait d'ailleurs le caractère très-pacifique, et il gouverna ses peuples avec douceur jusqu'à sa mort, arrivée en 1754. Thamas Kouli-Kan lui enleva la Georgie et l'Arménie.

MAHOMET GALADIN. *Voy.* ce dernier nom.

MAHUDEL (Nicolas), antiquaire et numismate, né à Langres le 21 novembre 1675, entra chez les jésuites, en sortit, demeura onze mois à la Trappe, et en sortit encore; se fit médecin et se fixa à Montpellier, puis à Lyon, enfin à Paris, où il mena

une vie laborieuse. Il fut pendant quelque temps de l'académie des inscriptions. Son valet de chambre ayant dénoncé au lieutenant de police une correspondance que Mahudel entretenait avec l'Espagne, il fut arrêté et mis à la Bastille. Il se démit, en 1744, de sa place d'académicien, et mourut à Paris, le 7 mars 1747, dans de grands sentiments de piété. Il a composé : *Dissertation historique sur les médailles antiques d'Espagne*, Paris, 1725, in-4; *Lettre sur une médaille de la ville de Carthage*, 1741, in-8; *Histoire des médaillons*. Il a en outre été l'éditeur de *nouvelles lettres de Gui-Patin*, Amsterdam, 1718, 2 vol. in-12, et de *l'Utilité des voyages*, par Baudelot de Dairval, Rouen, 2 vol. in-12. Enfin il a laissé en manuscrit une *bibliothèque* des illustres Langrois.

MAHY (Bernard), jésuite, né à Namur en 1684, prêcha avec réputation pendant 27 ans dans différentes villes des Pays-Bas. Il prêchait à la cathédrale de Liège, lorsqu'une mort subite l'enleva le 8 avril 1744. Il a donné au public l'*Histoire du peuple hébreu jusqu'à la ruine de la Synagogue*, Liège, 1742, 5 vol. in-12. Le style en est trop oratoire.

MAIA, fille d'Atlas et de Pléione, fut aimée de Jupiter et devint mère de Mercure. Jupiter lui donna à nourrir Arcas, qu'il avait eu de la nymphe Calisto; Junon, déjà irritée contre Maia, lui aurait fait ressentir les effets de sa colère, si Jupiter ne l'eût soustraite à sa vengeance, en la plaçant au ciel parmi les étoiles.

MAIDSTON (Richard de), Anglais, fut ainsi nommé du lieu de sa naissance; il mourut le 1^{er} juin 1596, dans le couvent d'Arlesfort, de l'ordre des carmes, où il avait pris l'habit. C'était un homme versé dans la théologie, dans la philosophie et dans les mathématiques. Il a laissé plusieurs ouvrages. Les plus curieux et les plus rares sont ses *Sermones breves intitulati : Dormi secure*, Lyon, 1494, in-4, et Paris, 1520, même format. On a dit qu'effectivement ils n'étaient bons qu'à faire dormir; mais ce bon mot est au moins trop général, car ses sermons renferment aussi des choses très-propres à réveiller.

MAIER (Jean), carme, natif de Ghela ou Geel, village de Brabant, était versé dans le grec et le latin : il mourut à Anvers en 1577. Il a laissé des *Commentaires* sur les Epîtres de saint Paul, sur le Décalogue, des *Discours latins et grecs*; mais on croit que ces ouvrages ont été la proie des flammes.

MAIER (Michel), alchimiste, était né en 1568 à Rindsbourg dans le duché de Holstein. L'empereur Rodolphe II l'honora du titre de son médecin. Il se fixa en 1620 à Magdebourg, et y mourut en 1622, à 54 ans. Il livra sa raison, sa fortune et son temps à l'alchimie, cette folie ruineuse. Parmi les ouvrages qu'il a donnés au public sur cette matière, les philosophes, qui le sont assez peu pour vouloir faire de l'or, distinguent et recherchent son *Atalanta fugiens*, 1618, in-4, et sa *Septimana philosophica*, 1620, in-4; ouvrages où il a consigné ces délirés. On a encore de lui : *Silentium post clamores, seu Tractatus revelativum fratrum Roseæ Crucis*, 1617, in-8; *De fraternitate Roseæ Crucis*, 1618, in-8; *Jocus se-*

verus, 1617, in-4; *De Rosea Cruce*, 1618, in-4; *Apo-logeticus revelationum fratrum Roseæ crucis*, 1617, in-8. Plusieurs écrivains ont cru que cette société des frères de la Rose-Croix avait été l'origine de celle des francs-maçons. Il paraît cependant que l'objet de celle-là tenait à la physique, et, si on en croit quelques auteurs, à la magie, et que la dernière a été d'abord proscrite par des motifs différents, tolérée ensuite par une suite du relâchement arrivé dans les mœurs de ce siècle, soupçonnée d'être enfin un des plus grands mobiles des révolutions dirigées contre la religion et l'ordre public. On peut consulter le *Voile levé*, et la *Con-juration contre l'Eglise catholique*, deux volumes qui ont paru en 1792. Voy. le *Journal hist. et litt.*, 1^{er} juin 1792, p. 188. *Cantilenæ intellectuales*, Rome, 1622, in-16; Rostock, 1625, in-8; *Musæum chymicum*, 1708, in-4; *Arcana arcanissima, id est, Hieroglyphica Ægyptio-græca*, in-4.

MAIER (Christophe), savant controversiste jésuite, natif d'Augsbourg, mort en 1626, âgé de 58 ans, dont on a quelques ouvrages écrits avec assez de chaleur.

MAIER. Voy. MAYER.

MAIGNAN ou MAGNAN (Emmanuel), *Magnanus*, religieux minime, né à Toulouse le 17 juillet 1601, apprit les mathématiques sans maître, et les professa à Rome, où il y a eu pendant longtemps en cette science, un professeur minime français. Kircher lui disputa la gloire de quelques-unes de ses découvertes en mathématiques et en physique (Voy. son article.) Revenu à Toulouse, le P. Maignan fut honoré d'une visite de Louis XIV, lorsque venant d'épouser l'infante d'Espagne, il passa par cette ville en 1660. Ce monarque, frappé des talents de ce religieux, voulut l'attirer dans la capitale; mais le P. Maignan s'en défendit avec autant de douceur que de modestie. Il mourut à Toulouse le 29 octobre 1676, après avoir passé par les charges de son ordre. Sa patrie plaça son buste, avec une inscription honorable, dans la galerie des hommes illustres. Le P. Maignan enrichit le public des ouvrages suivants : *Perspectiva horaria*, Rome, 1648, in-fol. C'est un traité de catoptrique, dans lequel l'auteur donne de bonnes règles sur cette partie de la perspective. On y trouve aussi la méthode de polir les cristaux pour les lunettes d'approche. Celles que le P. Maignan fit conformément à ses règles étaient les plus longues qu'on eût encore vues. Un *Cours de philosophie*, en latin, Lyon, 1652, 4 vol. in-8, et Toulouse, 1675, in-fol. Il n'est plus d'aucun usage dans les écoles. L'auteur y attribue à la différente combinaison des atomes tous les effets de la nature, que Descartes fait naître de ses trois sortes de matières. Si on jugeait de son esprit par ce système, on n'en concevrait point une idée fort brillante. Il faut cependant observer qu'il s'éloignait infiniment d'Epicure, en supposant, non-seulement pour l'existence, mais encore pour la combinaison des atomes, un être souverainement puissant et sage. Il se défendit le mieux qu'il put contre ses critiques dans sa *Philosophia sacra*, qui fut suivie de plusieurs appendices. *De usu licito pecunie*, 1675, in-12. Le P. Maignan s'écarte, dans ce

traité sur l'usure, de l'opinion commune des théologiens, et son sentiment a depuis été adopté par une multitude de juristes et de commerçants. Cependant, à bien prendre la chose, l'ancienne doctrine théologique subsiste toujours, et se retrouve dans les subtilités même qu'on imagine pour l'écluser, et qui prouvent précisément qu'on ne l'a pas bien comprise, et qu'on lui donne une rigueur et une étendue qu'elle n'a pas. On remarque qu'en général il avait du penchant pour les singularités. Il fit bien des efforts pour concilier les différentes opinions de l'école, entre autres celles des thomistes sur la grâce, avec celles des sectateurs de Molina; mais ces efforts ne servirent qu'à montrer combien cette matière est obscure et impénétrable. (Voy. MERLIN, Charles). Le P. Saguens, son élève, a écrit sa *Vie*; elle parut à Toulouse en 1697, in-4, sous ce titre : *De vita, moribus et scriptis Emmanuelis Magnani*. On peut encore consulter : *Projet pour l'histoire du P. Maignan, et apologie de la doctrine de ce philosophe*, en forme de lettre à tous les savants, particulièrement à ceux de l'ordre des minimes, par le P. H. P. du même ordre, 1705, in-12.

MAIGROT (Charles), né à Paris en 1632, docteur de la maison de Sorbonne, entra dans le séminaire des missions étrangères et partit en 1681 pour le Levant. Après avoir passé deux ans à Siam, il s'embarqua pour la Chine, et peu de temps après fut nommé par Mgr. Pallu, vice-administrateur des missions établies dans ce vaste empire. Créé vicaire apostolique en 1688 par le pape Alexandre VIII, il fut dix ans après confirmé dans ce titre et fait évêque de Conon (*in partibus*). Les missionnaires étaient alors divisés au sujet de certaines cérémonies en usage parmi les Chinois, et que quelques-uns croyaient pouvoir tolérer. Après un examen réfléchi, Maigrot donna un mandement par lequel il en condamnait plusieurs; et interdit les missionnaires qui ne se soumièrent pas à sa décision. Sa conduite fut approuvée par le souverain pontife Innocent XI, qui lui adressa une lettre de satisfaction par M. de Tournon, patriarche d'Antioche, et légat à la Chine. En 1706, l'empereur n'ayant pas pu forcer ce prélat à déclarer que les cérémonies chinoises n'avaient rien de contraire à la religion chrétienne, après l'avoir tenu quelque temps enfermé, le bannit de la Chine. Mgr. Maigrot compaît se retirer aux missions à Paris, mais mandé à Rome, il s'y rendit en 1709, et y fut reçu de la manière la plus honorable. Il continua de résider dans cette capitale, jouissant de l'estime des pontifes qui se succédèrent sur le trône de St.-Pierre. Il y mourut le 28 février 1750, et fut inhumé sans pompe, comme il l'avait demandé, dans l'église de la Trinité-du-Mont. On ne doit pas juger la conduite de ce prélat d'après ce qu'en dit le P. d'Avrigny (voy. ce nom), copié trop légèrement par Bérault-Bercastel dans son *Histoire ecclésiastique*.

MAILLA ou plutôt MAILLAC (Joseph-Anne-Marie de MOYRIA de), savant jésuite, né en 1679 au château de Maillac, dans le Bugey, devint missionnaire à la Chine, où il passa en 1705. Dès l'âge de 28 ans, il était si versé dans les caractères, les

arts, les sciences, la mythologie et les anciens livres des Chinois, qu'il étonnait les lettrés mêmes. L'empereur Kang-Hi, mort en 1722, l'aimait et l'estimait. Ce prince le chargea, avec d'autres missionnaires, de lever la *Carte de la Chine et de la Tartarie chinoise*, qui fut gravée en France l'an 1752. Il leva encore des cartes particulières de quelques provinces de ce vaste empire. L'empereur en fut si satisfait, qu'il fixa l'auteur dans sa cour. Le P. de Mailla traduisit aussi les grandes *Annales de la Chine* en français, et fit passer son manuscrit en France l'an 1757. Cet ouvrage intitulé : *Histoire générale de la Chine*, a été publié à Paris par les soins de M. l'abbé Grosier, en 45 vol. in-4, 1777 à 1785. Amas de contes, de fables et d'anachronismes de tous les genres, si on en excepte les derniers temps, qui en sont moins chargés. C'est le jugement qu'ont porté de ces fameuses *Annales* tous les savants non prévenus; et il est étonnant qu'après cela M. Grosier en ait entrepris l'édition. « Les historiens chinois » (disent les auteurs anglais de la nouvelle *Histoire universelle*, liv. 4, c. 11) « ont » ridiculement appliqué à l'état ancien de leur » monarchie les notions confuses que la tradition » leur avait transmises, touchant la création du » monde, la formation de l'homme, le déluge et » l'institution des arts. De tout cela, ils ont com- » posé un système monstrueux d'histoire, etc. » M. Boyer, auteur très-versé dans l'histoire chinoise, n'a pas meilleure opinion des anciens monuments de ce peuple. M. Fouquet, évêque titulaire d'Eleuthéropolis, a publié en 1729 une *table chronologique* de l'empire chinois, rédigée par un seigneur tartare. Cette table fixe le commencement de la véritable chronologie des Chinois au règne de *Lie-Fang*, l'année 454 avant J.-C.; et on pourrait, pour d'excellentes raisons, la fixer à un temps postérieur, comme a fait le célèbre M. Goguet dans son profond et lumineux ouvrage sur l'*Origine des lois*, tom. 5, dissert. 5. « On peut assurer hardiment, » dit-il, que jusqu'à l'an 206 avant J.-C., leur histoire ne mérite aucune croyance. C'est un tissu » perpétuel de fables et de contradictions; c'est un » chaos monstrueux dont on ne saurait extraire » rien de suivi et de raisonnable. » Le style de ces *Annales* ne vaut pas mieux que les choses. Aussi l'éditeur a-t-il tâché de le réformer quoique avec un faible succès; il a supprimé des harangues amphigouriques et d'une monotonie insupportable, des hyperboles révoltantes, et une infinité d'endroits parfaitement ridicules.... Le père de Mailla mourut à Pékin le 28 juin 1748, dans sa 79^e année, après un séjour de 43 ans à la Chine. L'empereur K'ian-Loung fit les frais de ses funérailles. Ce jésuite était un homme d'un caractère vif et doux, capable d'un travail opiniâtre, et d'une activité que rien ne refroidissait. Sa confiance apparente dans les rodomontades chinoises doit être considérée comme une faiblesse indispensable chez cette nation vaine et violente. On trouve son *éloge* à la tête du tome 2^e des lettres éditantes. Voy. LE COMTE, DU HALDE, etc.

MAILLARD (Olivier), fameux prédicateur cor-delier, né en Bretagne dans le xv^e siècle, docteur en théologie de la faculté de Paris, fut chargé

d'emplois honorables par le pape Innocent VIII, par Charles VIII, roi de France, par Ferdinand, roi d'Aragon, etc. Il mourut à Toulouse le 15 juin 1502. Il laissa des *Sermons* remplis de plates bouffonneries, de traits ridicules. Ses *Sermons latins* furent imprimés à Paris depuis 1541 jusqu'en 1559, en 7 parties qui forment 3 vol. in-8. La pièce la plus originale de ce prédicateur est son sermon prêché à Bruges le cinquième dimanche de carême en 1500, imprimé sans date, in-4, où sont marqués en marge, par des *hem! hem!* les endroits où le prédicateur s'était arrêté pour tousser. On se tromperait si on croyait que la manière de prêcher du père Maillard était celle généralement en usage de son temps. Nous avons des sermons de son siècle qui, sans être éloquentes et méthodiques, sont du moins instructifs et décents. On a encore de lui : *La Confession générale du frère Olivier Maillard*, Lyon, 1526, in-8. M. Gabriel Peignot a donné une nouvelle édition de cet ouvrage composé en M. CCCXC; il l'a publié comme monument de la langue française au xvi^e siècle, avec une notice sur l'auteur, des notes et une *Table des matières*, Paris, 1828, in-8.

MAILLARD. Voy. DESFORGES-MAILLARD.

MAILLE (Louis), prêtre du diocèse d'Aix en Provence, prit part à l'affaire des Filles de l'Enfance, et se retira à Rome dans le but de les servir auprès d'Innocent XI, qui protégeait leur institution. Il ne réussit pas dans son projet; mais la connaissance qu'il fit de la plupart des cardinaux l'engagea à se fixer dans cette capitale, où il fut nommé professeur au collège de la Sapience. L'abbé Maille s'acquitta de cette charge avec distinction, et obtint l'estime de Clément XI; cependant le cardinal de Janson, ministre du roi de France auprès du saint Siège, s'étant plaint de lui comme attaché à la cause du jansénisme, il fut arrêté et enfermé au château Saint-Ange, où il demeura l'espace de 3 ans, pendant lesquels il toucha néanmoins les émoluments de sa chaire de professeur. Remis en liberté à la mort de Louis XIV, il rentra en France et fut placé par le cardinal de Noailles chez les doctrinaires de Saint-Charles, à Paris, où il mourut le 8 août 1758, âgé de 81 ans.

* MAILLE, oratorien, de la même famille, né en 1707 à Brignoles, professa successivement dans sa congrégation les humanités, la rhétorique, la philosophie et la théologie, pendant 10 ans. Quoiqu'il n'eût aucun degré dans la cléricature, il remplissait avec une exactitude exemplaire tous les devoirs de la communauté, et était assidu à tous les exercices. Sa conformité d'opinions sur les matières de la grâce, et de sentiments à l'égard de la société des jésuites avec M. de Fitz-James, évêque de Soissons, le fit appeler par ce prélat pour professer la théologie dans son séminaire épiscopal, avec offre de l'élever aux ordres. Le père Maille s'y refusa parce qu'il n'aurait point obtenu de lettres dimissoriales de l'archevêque d'Aix, à moins de signer le formulaire. Il se retira à Marseille, où il mourut le 4 mai 1762, âgé de 55 ans. On a de lui : *Le P. Berruyer convaincu d'arianisme, de pélagianisme et de nestorianisme*, 2 vol. in-12, 1753; *Le P. Ber-*

ruyer convaincu d'obstination dans l'arianisme, etc., 1756, 1 vol. Les imputations d'arianisme, etc., et à plus forte raison d'obstination dans cette hérésie, dont Maille chargeait Berruyer, étaient peu charitables et nullement vraies, puisque ce dernier, dès 1754, avait adhéré à la censure de son livre, par un acte de soumission lu en Sorbonne. Voy. BERRUYER.

MAILLÉ de BRÉZÉ (Simon de), d'une des plus illustres et des plus anciennes maisons de la Touraine, d'abord religieux de Cîteaux et abbé de Loroux, devint évêque de Viviers, puis archevêque de Tours en 1354. Il accompagna le cardinal de Lorraine au concile de Trente, il tint un concile provincial à Tours en 1385. Il traduisit du grec en latin quelques homélies de saint Basile, et mourut en 1397, à 82 ans, avec une grande réputation de savoir et de sainteté. La maison de Maillé était très-florissante dès le xii^e siècle. — Jacquelin de MAILLÉ, chevalier de l'Ordre des Templiers, combattit avec tant de valeur contre les infidèles, qu'ils crurent qu'il y avait en lui quelque chose de divin. Ils le prirent pour le *saint George des chrétiens*. On prétend qu'après qu'il eut été accablé sous la multitude de traits qu'on lança contre lui, les barbares ramassèrent avec une espèce de superstition la poussière arrosée de son sang, pour s'en frotter le corps.

MAILLÉ (Urbain de), marquis de Brézé, maréchal de France, gouverneur d'Anjou, de la même famille que le précédent, se signala de bonne heure par son courage. Il commanda l'armée d'Allemagne en 1654, et gagna la bataille d'Avesnes (voy. le *Journal historique et littéraire*, 1^{er} octobre 1787, page 187), et non pas d'*Avein*, comme l'écrivent la plupart des historiens, le 20 mai 1653. Il fut envoyé en ambassade en Suède et en Hollande, et élevé à divers honneurs par la faveur du cardinal de Richelieu, son beau-frère. Il mourut le 15 février 1650, à 55 ans.

MAILLÉ de BRÉZÉ, (Armand de), amiral de France, duc de Fronsac et de Caumont, marquis de Graville et de Brézé, né en 1619, commença à se distinguer en Flandre en 1658. L'année suivante, il commanda les galères du roi, puis l'armée navale, et défit la flotte d'Espagne à la vue de Cadix, en 1640. Il fut envoyé ambassadeur en Portugal en 1644, et remporta l'année suivante de grands avantages sur mer contre les Espagnols; mais il échoua devant Tarragone. Ses services lui méritèrent la charge de surintendant-général de la navigation et du commerce. Il fut tué sur mer d'un coup de canon, au siège d'Orbitello, en 1646, à 27 ans.

MAILLEBOIS (Jean-Baptiste DESMARETS, marquis de), fils de Nicolas Desmarets, contrôleur-général des finances sous la fin du règne de Louis XIV, se signala d'abord dans la guerre de la succession d'Espagne. Les campagnes d'Italie, en 1755 et 1754, où il donna diverses preuves de ses talents militaires, furent le principal fondement de sa réputation. Il fut ensuite envoyé en Corse qui était toujours en guerre avec les Génois : il soumit cette île, qui se révolta aussitôt après son départ; mais ce n'est qu'en suivant ses plans que le roi de

France la soumit de nouveau en 1769. Son expédition de Corse lui valut le bâton de maréchal. C'est en cette qualité qu'il commanda en Allemagne et en Italie, dans la guerre de 1741, où il cueillit de nouveaux lauriers, en défendant les droits de l'infant don Philippe, depuis duc de Parme. Il mourut le 7 février 1762, dans sa 80^e année. Le marquis de Pezay a donné ses *Campagnes d'Italie*, imprimées au Louvre, 1775, en 5 vol. in-4, avec un volume de cartes, forme d'*Atlas*. Cet ouvrage, intéressant pour les militaires, est rare et recherché. — Son fils, Yves-Marie de MAILLEBOIS, né en 1715, fut d'abord au service de France. Après avoir été gouverneur de Douai, il servit en Italie et en Allemagne, et fut ensuite mis en prison sur une accusation de calomnie, contre le maréchal d'Estrées sur lequel il faisait retomber les fautes qui avaient empêché de profiter de la victoire d'Hasternbeck. Envoyé en Hollande en 1784, pour soutenir le parti démocratique contre le roi de Prusse, il remplit cette mission avec succès en 1789, et se prononça contre toute réforme. L'assemblée nationale l'ayant décrétoé d'accusation, il s'enfuit dans les Pays-Bas, et mourut de la goutte à Maestricht le 15 octobre 1791, à 76 ans.

MAILLET (Benoît de), né à Saint-Mihiel en Lorraine, le 12 avril 1656, d'une famille noble, fut nommé, à l'âge de 35 ans, consul général de France en Egypte, emploi qu'il exerça pendant 16 ans avec beaucoup d'intelligence. Il soutint l'autorité du roi contre les janissaires, et étendit le commerce de la France dans cette partie de l'Afrique. Louis XIV récompensa ses services par le consulat de Livourne, le premier et le plus considérable des consulats français. Enfin, ayant été nommé en 1715 pour faire la visite des Echelles du Levant et de Barbarie, il remplit cette commission avec tant de succès, qu'il obtint la permission de se retirer avec une pension considérable. Il se fixa à Marseille, où il mourut le 50 janvier 1758, à 82 ans. C'était un homme d'une imagination impétueuse et d'un jugement faible. Il aimait beaucoup la louange, et la gloire de l'esprit le touchait si vivement, que, pour acquérir la réputation d'en avoir, il crut devoir s'abandonner aux plus étranges paradoxes. Il s'occupa surtout de l'origine de notre globe. Il a laissé sur ce sujet des observations qu'on a données au public sous le titre de *Telliamed*, ou *Entretiens d'un philosophe indien, avec un missionnaire français*, etc., in-8. *Telliamed* est le nom de Maillet renversé. La première édition de cet ouvrage fut donnée par J.-A. Guer, que l'abbé le Mascrier avait chargé de ce soin, Amsterdam, 1748, in-8. L'abbé le Mascrier en publia lui-même, sept ans après, une nouvelle édition augmentée sur les originaux de l'auteur, Paris, 1755, 2 vol. in-12. C'est un philosophe indien, qui expose à un missionnaire français son sentiment sur la nature du globe et sur l'origine de l'homme. Croirait-on qu'il le fait sortir des eaux, et qu'il donne pour lieu de la naissance de notre premier père, un séjour qu'aucun homme ne pourrait habiter ? L'objet principal est de prouver que tous les terrains dont est composé notre globe, jusqu'aux plus hautes de nos montagnes, sont

sortis du sein des eaux ; qu'ils sont tous l'ouvrage de la mer, qui se retire sans cesse pour les laisser paraître successivement. Voltaire s'est moqué des montagnes formées par des coquilles ainsi que de l'homme-poisson ; il revint souvent à la charge, et les amis de Telliamed l'accusèrent d'envie envers l'ouvrage et son auteur. *Telliamed* fait les honneurs de son livre à l'illustre CYRANO DE BERGERAC, auteur des *Voyages imaginaires dans le soleil et dans la lune*. Dans l'*Épître badine* qu'il lui adresse, le philosophe indien ne nous annonce ces entretiens que comme un tissu de rêveries et de visions. On ne peut pas dire tout-à-fait qu'il ait manqué de parole ; mais on pourrait lui reprocher de ne les avoir pas écrits dans le même goût que son épître à Cyrano. Il traite de la manière la plus grave le sujet le plus extravagant ; il expose son sentiment ridicule avec tout le sérieux d'un philosophe. De six entretiens dont l'ouvrage est composé, les quatre premiers offrent quelques observations curieuses. Dans les deux autres, on ne trouve que des conjectures, des rêveries, des fables quelquefois amusantes, mais toujours absurdes. M. de Buffon a adopté une partie du *Telliamed* dans son *Histoire naturelle* ; mais il en a abandonné ou modifié plusieurs points de vues dans le système des *Epoques de la nature*, attribuant au feu primitif et à celui des volcans ce qu'il avait regardé comme l'ouvrage des eaux. Personne n'a mieux apprécié les rêves de de Maillet, que M. de Luc dans ses *Lettres physiques et morales*, tome 2, pag. 512, 517, 576, 575. Il développe avec autant d'esprit que de vérité les prodiges d'extravagance, nés dans le cerveau de cet empirique spéculateur, dont la féconde imagination transformait des schistes saillants en prones de vaisseau. (Voy. BOULANGER, LINNÉ.) On a encore de de Maillet une *Description de l'Egypte*, dressée sur ses mémoires par l'éditeur de *Telliamed*, 1745, in-4, ou 2 volumes in-12. (Voy. MASCRER.) On trouve la *Vie* de de Maillet à la tête de son *Telliamed*, édition de Paris, 1755, 2 volumes in-12.

MAILLY, l'une des plus anciennes maisons du royaume de France, tire son nom de la terre de Mailly, près d'Amiens ; elle est illustre par ses alliances et par les grands hommes qu'elle a produits. Un chevalier de cette famille donna en 1696 une *Histoire de la république de Gènes*, assez estimée, imprimée à Paris en 5 vol. in-12, et une 2^e édit. en 1742. Elle commence à la fondation de cette république, et finit en 1694. Après avoir joui de quelque estime, elle est tombée dans l'oubli. On doit encore au chevalier de Mailly : *Eloge de la chasse*, Paris, 1725 ; Amsterdam, 1724, in-12, en forme de lettres, peu estimé ; et d'autres ouvrages, qu'il serait inutile de citer.

MAILLY (Louise-Julie de), fille du marquis de Nesle, née le 16 mars 1710, épousa, en 1726, son cousin le comte de Mailly, mort en 1747. Cette dame tient une place dans l'histoire des faiblesses de Louis XV. Sa plus jeune sœur, Marie-Anne, veuve en 1740 du marquis de la Tournelle, la supplanta, et s'empara du cœur et de l'esprit du prince. Madame de Mailly se retira de la cour et vécut chré-

tiennement jusqu'à sa mort en 1731. On rapporte d'elle un trait qui honore beaucoup sa mémoire. Un jour qu'elle entrait dans l'église de Saint-Roch, un homme grossier, choqué qu'on se dérangeât pour lui faire place, dit tout haut : *Voilà bien du bruit pour une....* — Monsieur, lui répondit-elle avec douceur, *puisque vous la connaissez, priez Dieu pour elle.* Pour madame de la Tournelle, le roi lui donna le duché de Châteauroux et la fit dame du palais de la reine. Ce prince l'avait nommée surintendante de la maison de madame la dauphine, lorsqu'elle fut éloignée pendant la maladie de ce prince à Metz. Louis, toujours faible et inconstant, la rappela; mais une maladie violente prévint son retour, et l'emporta le 8 décembre 1744, à 27 ans.

* MAILLY D'HAUCOURT (Joseph - Augustin, comte de), maréchal de France, né le 3 avril 1708, entra au service en 1726, assista au siège de Kehl, se distingua dans plusieurs affaires importantes et obtint en 1740 la croix de Saint-Louis, et trois ans après le grade de brigadier. A Weissenbourg, il chargea, à la tête de 150 gendarmes, un corps de cavalerie et d'infanterie qui avait culbuté deux régiments français, et le força à la retraite. Une pension de 5000 livres lui fut accordée pour cette brillante action. Maréchal-de-camp en 1743, il se signala surtout à la bataille de Pavie où, séparé de l'armée française, il le rejoignit en perçant un corps considérable de cavalerie auquel il enleva 4 canons et fit 150 prisonniers. Après la campagne, il fut nommé gouverneur d'Abbeville, et obtint successivement le grade de lieutenant-général, la place d'inspecteur-général de la cavalerie et des dragons, et celle de commandant en chef du Roussillon. Employé en Allemagne, il se trouva aux batailles d'Hastembeck et de Rosbach, où, après avoir fait des prodiges de valeur et ayant reçu une blessure à la tête, il fut fait prisonnier. Quand il recouvra sa liberté, il rejoignit l'armée, et fit les campagnes de 1761 et 1762. A la paix il reprit le commandement du Roussillon et fut nommé en 1771 directeur-général des camps et armées des Pyrénées et des côtes de la Méditerranée. Son département se ressentit bientôt de la sagesse de son administration : les beaux-arts, l'agriculture, le commerce, etc. rien ne lui fut étranger. Créé, en 1785, maréchal de France, Louis XVI lui donna en 1790 le commandement des 14 et 15^e divisions militaires; mais l'assemblée ayant exigé le serment civique, il donna sa démission. Au 10 août, oubliant son grand âge et ne consultant que son zèle, il se rendit aux Tuileries près du roi, tira son épée, mit un genou à terre, et dit à son maître : « Sire, nous voulons relever » le trône, ou mourir à vos côtés. » Après avoir dirigé la résistance des gardes Suisses contre les assaillants, il traversa les appartements au milieu des boulets. Accompagné de M. de Pomar, officier général, il se disposait à gagner le Pont-Royal lorsqu'il fut attaqué par un peloton de brigands qui massacrèrent son compagnon. Il allait subir le même sort, lorsqu'un homme du peuple le saisit au collet et lui dit de le suivre, assurant aux insurgés qu'il va le mener au comité de salut public, pour qu'il en soit fait justice. Arrivé dans son

hôtel, le maréchal voulut récompenser son libérateur : « Monsieur, lui répondit celui-ci, je suis » assez récompensé par le plaisir d'avoir sauvé un » honnête homme. » Sept jours après le maréchal fut conduit à la section, qui se préparait à l'envoyer à l'Abbaye, lorsqu'un commissaire s'y opposa. Il se réfugia alors avec son épouse et son fils unique encore au berceau, à Marenil en Picardie. Mais arrêté de nouveau il fut conduit à Arras et périt sur l'échafaud le 25 mars 1794, pour avoir écrit une lettre à son fils émigré. Il avait alors 86 ans. Ce vieux guerrier à son dernier moment montra le même courage que sur le champ de bataille, et dit d'une voix forte : « Vive le roi ! Je meurs fidèle » à mon roi, comme l'ont toujours été mes ancêtres. »

MAIMBOURG (Louis), célèbre jésuite, né à Nancy en 1610, de parents nobles, se fit un nom par ses prédications. Obligé de sortir de la compagnie de Jésus par ordre du pape Innocent XI, en 1682, pour avoir écrit contre la cour de Rome en faveur du clergé de France, il fut gratifié d'une pension du roi, qui sollicita en vain ses supérieurs de ne pas l'exclure de la société. Les jansénistes eurent en lui un ennemi ardent. Il se signala contre eux en chaire et dans le cabinet, et attaqua surtout le *nouveau Testament* de Mons. Il se choisit une retraite à l'abbaye Saint-Victor de Paris, où il mourut d'apoplexie en 1686, à 76 ans. Maimbourg était d'un caractère plein de hardiesse et de vivacité. On a de lui un grand nombre d'ouvrages historiques, qui forment 14 vol. in-4, et 26 vol. in-12. Nous nommerons seulement : l'*Histoire des croisades*, 2 vol. in-4, ou 4 vol. in-12, écrite avec agrément, mais remplie de faits douteux, quoique l'auteur ait puisé ceux qui paraissent les plus merveilleux dans des historiens célèbres et souvent contemporains (voy. J. MICHAUD); l'*Histoire de la décadence de l'empire de Charlemagne*, 2 vol. in-12. L'auteur y discute assez bien les querelles de l'empire et du sacerdoce. L'*Histoire de la ligue*, in-4, ou en 2 vol. in-12. On y trouve des choses assez curieuses, entre autres la pièce fondamentale de la ligue, qui est l'acte d'association de la noblesse française. *Histoire du pontificat de saint Grégoire le Grand*, et de celui de saint Léon, fortement attaquée, ainsi que l'ouvrage suivant, par le cardinal Sfondrati, dans sa *Gallia vindicata*, 2 vol. in-4, ou in-12; *Traité historique des prérogatives de l'Eglise de Rome*. Il y établit très-bien l'autorité de l'Eglise contre les protestants; mais il n'a pas le même succès lorsqu'il sort de là et lorsqu'il prétend réfuter ce que Scheelstrate a écrit sur les actes du concile de Constance. Plusieurs ouvrages de controverse; les *Histoires de l'arianisme*, des *iconoclastes*, du *luthéranisme*, du *calvinisme*, du *schisme des Grecs*, du *grand schisme d'Occident*, etc. Il y a des inexactitudes, mais beaucoup de détails approfondis. « Les protestants, dit » un critique, dont il avait peint la secte au natu- » rel, l'ont décrié avec fureur; sur quoi bien des » orthodoxes l'ont jugé d'abord, sans autre examen. » Sans l'approuver en tout, on rend aujourd'hui » beaucoup plus de justice à sa fidélité dans les ci- » tations. Ce qui empêche peut-être le plus de dis-

» siper entièrement les fortes préventions qu'on
 » avait conçues contre lui, c'est la qualité de son
 » style pompeux jusqu'à l'emphase, avec une sur-
 » charge de traits pittoresques, qui, dans le genre
 » grave de l'histoire, ôtent à la vérité l'air de la
 » vraisemblance. » Des *Sermons contre le nouveau*
Testament de Mons, 2 vol. in-8. On sent assez qu'Ar-
 nault et Nicole ne l'ont pas laissé parler seul. Il eut
 quelques différends avec le P. Bouhours, qui avait
 critiqué, non sans raison, plusieurs de ses expres-
 sions. Ceux qui ont dit qu'il avait été mécontent de
 l'*Exposition* de la foi de M. Bossuet, et que, dans
 son *Histoire du luthéranisme*, il avait fait le portrait
 de ce prélat et la critique de son ouvrage sous le
 nom du cardinal *Contarini*, ont écrit une calomnie
 grossière, suffisamment réfutée par la simple lec-
 ture de cet endroit (liv. 5, ann. 1541). On a re-
 marqué que ses sermons, tous d'une froideur in-
 supportable, ont été le fruit de sa jeunesse, et que
 ses histoires, où respire tant de vivacité, ont été
 composées dans un âge mûr. Bayle, qui ne peut
 être suspect à son sujet, lui trouvait un talent par-
 ticulier pour l'histoire : « Il y répand, dit-il, beau-
 » coup d'agréments, plusieurs traits vifs et quan-
 » tité d'instructions incidentes; il y a peu d'histo-
 » riens, même parmi ceux qui écrivent mieux que
 » lui, qui ont plus de savoir, qui aient l'adresse
 » d'attacher le lecteur comme il le fait. » Et Vol-
 taire dit en parlant de Maimbourg : « Il eut d'a-
 » bord trop de vogue, et on l'a trop négligé en-
 » suite. »

MAIMBOURG (Théodore), cousin du précédent,
 se fit calviniste, reentra ensuite dans l'Eglise catho-
 lique, puis retourna de nouveau à la religion pré-
 tendue réformée, et mourut socinien à Londres
 vers 1695. On a de lui une *Réponse à l'Exposition*
de la foi catholique de Bossuet, qui n'eut pas de
 succès, et qui ne fit que prouver que l'ouvrage de
 ce prélat est un chef-d'œuvre.

* MAIMON (Salomon), philosophe, né à Naschwitz,
 en Lithuanie, en 1755, était fils d'un rabbin *or-
 thodoxe*, et s'appliqua tellement au fatras des lois
 traditionnelles des Israélites, qu'à 14 ans il se vit en
 possession de toutes les connaissances exigées dans
 un rabbin. Après s'être appliqué aux livres cabalis-
 tiques, désirant puiser à des sources d'instruction
 plus pures, il entreprit un voyage en Allemagne;
 mais à peine fut-il arrivé à Berlin, qu'un rabbin,
 jaloux de son savoir, parvint à lui faire donner
 l'ordre de s'éloigner. Le chagrin qu'il en éprouva,
 lui occasionna une longue maladie, et quand il fut
 guéri, il se vit obligé de mendier sur la route, pour
 retourner dans son pays. Maimon y fut nommé
 rabbin de première classe; de nouvelles persécu-
 tions le déterminèrent à revenir à Berlin, où il fit
 la connaissance du fameux Moïse Mendelssohn, son
 co-religionnaire. Il se passionna pour la métaphy-
 sique de Wolf, et professa des principes peu com-
 patibles avec la croyance des Israélites, ce qui lui
 fit de nouveaux ennemis parmi eux. A Hambourg
 et à Amsterdam, les mêmes principes lui attirèrent
 les mêmes persécutions. Considéré par les siens
 comme un dangereux hérétique, il résolut d'em-
 brasser le christianisme; mais sa profession de foi

parut suspecte à l'ecclésiastique auquel il s'adressa,
 qui ne voulut point l'admettre au baptême. Son
 inconstance naturelle le portant à une vie errante,
 il se rendit à Breslaw, et se lia d'une amitié in-
 time avec Kuh, célèbre poète juif. De retour à Ber-
 lin, Maimon y vécut longtemps d'aumônes, et ce
 fut dans un misérable galeas qu'il étudia la *Cri-
 tique de la raison pure* de Kant, et la *Collection du*
Talmud, amas de discussions alambiquées, de sub-
 tilités ridicules, et de raisonnements inintelligibles.
 Après avoir passé sa vie à errer d'une contrée à
 l'autre, à se faire des ennemis puissants, à se livrer
 à des dérèglements de toute espèce, à combattre le
 système de Kant, et, comme la plupart des méta-
 physiciens, à écrire sans se faire comprendre, et
 peut-être sans se comprendre lui-même, le philo-
 sophe juif mourut en novembre 1800, âgé de 47
 ans, dans une campagne près de Freistadt, où le
 comte de Kalkreuth lui avait donné un azile. Ses
 principaux ouvrages sont : *Essai de philosophie*
transcendante, Berlin, 1790, in-8; *Commentaire hé-
 breu sur le Moreh Nevochim* (ou *Doctor perplexorum*)
de Moïse Maïmonide, ibid., 1791, in-4; un *Traité de*
logique, 1794; *Exposition de la théorie des catégo-
 ries, d'après Aristote*, 1794, in-8; *Parallèle de Bacon*
et de Kant; Histoire des progrès de la métaphysique
en Allemagne, depuis Leibnitz et Wolf, 1795, in-8;
Recherches critiques sur l'esprit humain, ou *Tableau*
des facultés de connaître et de vouloir, Leipsig,
 1797, in-8; c'est le meilleur traité philosophique de
 Maïmon, dont il fut la dernière production. Maïmon
 a été collaborateur du *Magasin psychologique* de
 M. Moritz, à dater du 9^e vol. Aux *Mémoires* de sa vie,
 qui sont sans contredit le plus intéressant de ses
 ouvrages, se rattache l'histoire de ses écrits, en
 dialogues, publiée après sa mort, par Bouterwek,
 dans le *Nouveau Musée consacré à la philosophie et*
à la littérature, vol. 2, cahier 1, n^o 5, et cahier 2,
 n^o 7 (1804). On trouve l'extrait de son auto-biogra-
 phie dans la *Galerie du xv^e siècle* par Samuel
 Baur, tome 5. Sa vie, dit un biographe (M. Stapfer),
 a fourni la matière de réflexions intéressantes au
 célèbre philosophe juif Ben-David, et à M. Biester,
 dans des articles remarquables, imprimés à Berlin,
 peu de temps après le décès de Maïmon. Ses idées
 sont marquées au coin de cette subtilité, pour ainsi
 dire, talmudique, à laquelle il s'était habitué. De
 Gerando en a exposé les plus remarquables dans
 son *Histoire comparée des systèmes philosophiques*.

MAIMONIDE, ou BEN MAIMON (Moïse), célèbre
 rabbin, né à Cordoue en 1159 suivant le comput
 le plus probable, et suivant le calcul de différents
 rabbins, en 1151 ou 1156, étudia sous les plus ha-
 biles maîtres, et en particulier sous Averroës. Après
 avoir fait de grands progrès dans les langues et dans
 les sciences, il alla en Egypte, et devint premier
 médecin du sultan Saladin et de ses deux succes-
 seurs. Maïmonide eut un grand crédit auprès de
 ces princes, et mourut comblé de gloire, d'honneur
 et de richesses en 1209, et selon quelques-uns en
 1205. On a de lui : un excellent *Commentaire* en
 arabe sur la *Mischna*, qui a été traduit en hébreu
 et en latin, et imprimé avec la *Mischna*, Amster-
 dam, 1698, 16 vol. in-fol.; un *Abrégé du Talmud*,

en 4 parties, sous le titre de *Iad Chazakah*, c'est-à-dire *Main-Forte*, Venise, 1550, 5 vol. in-folio. Cet abrégé est écrit très-élégamment en hébreu, et passe chez les juifs pour un excellent ouvrage. Un traité intitulé *Moreh Nebochim* ou *Nevochim*, c'est-à-dire *Le guide de ceux qui chancellent*. Maïmonide l'avait composé en arabe; mais un juif le traduisit en hébreu, du vivant même de l'auteur: il parut à Venise en 1554, in-fol. Buxtorf en a donné une bonne traduction latine, 1629, in-4. Ce livre contient en abrégé la théologie des Juifs, appuyée sur des raisonnements philosophiques, qui déplurent d'abord et firent grand bruit, mais qui furent dans la suite adoptés presque généralement. Un ouvrage intitulé: *Sepher Mitzvoth*, c'est-à-dire *le Livre des préceptes*, hébreu-latin, Amsterdam, 1660, in-4. C'est une explication des 615 préceptes affirmatifs et négatifs de la Loi. Un traité *De idololatria*, trad. par Vossius, Amsterdam, 1642, 2 vol. in-4; *De rebus Christi*, traduit par Génébrard, 1575, in-8; *Aphorismi secundum doctrinam Galeni*, Bologne, 1489, in-4; *Tractatus de regimine sanitatis*, écrit en arabe, et dont la version latine a paru à Augsbourg, 1518, in-4; *Liber de cibis vetitis*, ouvrage curieux, traduit en latin par Marc Woeldicke, et publié à Copenhague en 1754, in-4. On a encore de Maïmonide plusieurs *Epîtres* et d'autres ouvrages qui lui ont acquis une grande réputation. Les Juifs l'appellent l'*Aigle des docteurs*, et le regardent comme le plus beau génie qui ait paru depuis Moïse le législateur. Maïmonide est souvent cité sous les noms de *Moses ægyptius*, à cause de son séjour en Egypte, de *Moses cordubensis*, parce qu'il était de Cordoue. On l'appelle aussi le *Docteur*. Il est souvent désigné par le nom de *Rambam*, composé des lettres initiales *R. M. B. M.* qui indiquent son nom en entier, c'est-à-dire *Rabbi, Moïse, Ben* (fils de) *Maïmon*. Les Juifs ont coutume de désigner ainsi les noms de leurs fameux rabbins par des lettres initiales. M. Michel Berr a donné en 1815 une *Notice sur Maïmonide, philosophe juif du XII^e siècle*, in-8.

MAINE (la Croix du). Voy. CROIX et MAYNE.

MAINE (Anne-Louise-Bénédictine de BOURBON, duchesse du), petite-fille du grand Condé, eut l'esprit et l'élevation de sentiments de son grand-père. Elle naquit en 1676, et donna dès son enfance les espérances les plus heureuses. Elle fut mariée en 1692, à Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, fils de Louis XIV et de madame de Montespan, né en 1670. Ce prince montra de bonne heure beaucoup d'esprit. Madame de Maintenon, chargée de veiller à son éducation, fit imprimer en 1678, le recueil de ses thèmes sous ce titre: *Œuvres diverses d'un auteur de sept ans*. Louis XIV les vit avec le plus grand plaisir. Tout ce qui concernait cet enfant l'intéressait extrêmement; aussi le combla-t-il de bienfaits. Il fut colonel-général des Suisses et Grisons, fit plusieurs campagnes, et fut pourvu de la charge de grand-maitre de l'artillerie en 1688. Madame la duchesse du Maine, devenue son épouse, sut gagner son cœur, et le gouverner sans lui déplaire. Elle employa son esprit et son crédit à procurer au duc du Maine et à ses enfants un rang égal au sien. De degrés en de-

grés ils parvinrent à tous les honneurs des princes du sang, et obtinrent, en 1714, de Louis le Grand un édit qui les appelait, eux et leur postérité, à sa succession et à la couronne, dans le cas que la race masculine et légitime des princes du sang vint à s'éteindre. Cet édit fut en partie l'ouvrage de madame du Maine, qui eut la douleur de voir son édifice ébranlé du temps de la régence. Le duc fut seulement confirmé dans les honneurs de prince du sang. Louis XIV l'avait aussi nommé surintendant de l'éducation de son successeur; mais cette clause de son testament n'eut pas son exécution. Un arrêt du conseil de régence déclara le duc du Maine et le comte de Toulouse son frère inhabiles à succéder à la couronne. La duchesse, dans son premier dépit, excita des troubles en Bretagne et mit dans ses intérêts le prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne; ce fut alors qu'eut lieu la conspiration connue sous ce nom, à laquelle l'Espagne prit part, et qui avait pour but d'ôter la régence à Philippe d'Orléans; mais elle fut découverte. Madame la duchesse du Maine fut arrêtée en 1718, et conduite au château de Dijon, et son époux à celui de Dourlens, et ils n'obtinent leur liberté qu'en 1720. Le duc du Maine mourut en 1756, avec de grands sentiments de religion. La duchesse se livra alors entièrement à son goût pour les sciences et les arts. Elle les accueillit à Sceaux, dont elle avait fait un séjour charmant (Voy. MALEZIEU), et les protégea jusqu'à sa mort, arrivée en 1755, dans la 76^e année de son âge. « Personne, dit madame » de Staël, n'a jamais parlé avec plus de justesse, » de netteté et de rapidité, ni d'une manière plus » noble et plus naturelle. Son esprit, frappé vive- » ment des objets, les rendait comme la glace d'un » miroir qui les réfléchit, sans ajouter, sans orner, » sans rien changer. » Les enfants du duc du Maine furent Louis-Auguste de BOURBON, prince de DOMBES, mort en 1775, à 55 ans; et Louis-Charles de BOURBON, comte d'Eu, mort en 1753, l'un et l'autre dans alliance.

* MAINE DE BIRAN (Marie-François-Pierre GONTIER), né en 1766 à Grateloup, près de Bergerac, était fils du lieutenant-général de cette ville. Sa première éducation terminée, il fut admis dans les gardes du corps. A la suppression de la maison du roi, il retourna dans sa famille, se livra à l'étude de la jurisprudence et exerça la profession d'avocat. En 1797, il fut député au conseil des cinq-cents; mais son élection fut annulée le 18 fructidor. Sous le gouvernement impérial, il devint successivement conseiller de préfecture, sous-préfet de Bergerac et membre du corps législatif (1809). En 1815, il fit partie de la commission qui tenta de faire connaître la situation de la France (voy. LAINE), et partagea l'honorable disgrâce de ses collègues. Après la restauration, il entra dans les gardes du corps, reçut la croix de Saint-Louis et continua de faire partie de la chambre des députés dont il fut nommé questeur. Réélu en 1815, il ne fut pas renvoyé à la chambre en 1816, et fut nommé conseiller d'état en service ordinaire; il fit ensuite partie de la commission de liquidation des créances étrangères. En 1818 il présida le collège électoral

de la Dordogne, et revint siéger à la chambre des députés. Il mourut le 20 juillet 1824; il était correspondant de l'Institut. Maine de Biran doit sa réputation bien moins au rôle politique qu'il a joué, qu'à ses connaissances philosophiques, qui le placent parmi les métaphysiciens les plus distingués. En 1805, la classe des sciences morales et politiques de l'Institut le couronna, pour un discours sur ce sujet : *De l'influence de l'habitude sur la faculté de penser*, Paris, 1805 (an 11), in-8. Les *Oeuvres philosophiques* de Maine de Biran ont été publiées par M. V. Cousin, Paris, 1841, 4 vol. in-8; on y trouve, outre le *Mémoire* cité, différents opuscules, entr'autres : *Mémoire sur la décomposition de la pensée*; *Examen des leçons de la Romiquière*; et *Nouvelle considération du physique et du moral de l'homme*, ouvrage posthume publié séparément par V. Cousin, 1854, in-8.

MAINFERME (Jean de la), religieux de Fontevault, né à Orléans, mort en 1693, à 47 ans, a publié une défense de Robert d'Arbrissel, sous le titre de *Bouclier de l'ordre de Fontevault naissant*, en 5 vol. in-8. Le principal objet de cet ouvrage est de le justifier du reproche d'avoir été trop familier avec ses religieuses : il le fait d'une manière pleinement satisfaisante; mais ce qu'il dit de l'autorité que les religieuses de Fontevault ont sur les religieux et les prêtres qui dépendent d'elles, n'a pas paru également solide. Voy. ARBRISSEL.

MAINFROI ou *Tancrède*, tyran de Sicile, fils naturel de l'empereur Frédéric II. Conrad, enfant légitime de Frédéric, étant mort en 1254, laissa un fils, nommé *Conradin*, dont Mainfroi (que nous appellerons *Tancrède*) ne craignit point de se faire le tuteur. Ce fut à la faveur de ce titre qu'il se rendit maître du royaume de Naples et de Sicile, qu'il gouverna despotiquement pendant près de 11 ans. D'après plusieurs historiens, il paraît que Frédéric II, après avoir donné à Tancrède la principauté de Tarente, l'avait nommé régent des Deux-Siciles, jusqu'au retour de son fils Conrad, qui était alors en Allemagne. En attendant, Tancrède soumit les rebelles d'Aversa, d'Andria, de Bari et de Foggia. Conrad, à son retour, écarta Tancrède des affaires; mais deux ans après et au moment de mourir, il recommanda son fils Conradin à Tancrède. Le pape Innocent IV envoya contre lui une armée composée de Guelfes, ennemis de la maison de Souabe : Tancrède remit volontairement au pontife l'administration des Deux-Siciles, après avoir protesté pour la conservation des droits de Conradin. D'autres querelles survenues entre Tancrède et le saint Siège forcèrent le premier de prendre la fuite, et de se réfugier à Luceria, dans la Capitanate, que les Sarrasins possédaient. Ils lui accordèrent des soldats, auxquels s'étant joints ses partisans, il battit les guelfes, et se fit couronner à Palerme, en 1258 (le bruit de la mort de Conradin s'était répandu en Italie). La mère de Conradin protesta inutilement contre cette usurpation; et ce fut aussi en vain que le pape Alexandre IV l'excommunia (1259). Il fonda dans la Pouille la ville de *Manfredonia* où il étalait un luxe inconnu jusqu'alors. Le pape Urbain IV appela en Italie Charles d'Anjou, frère de Saint-

Louis, et lui donna l'investiture des royaumes de Naples et de Sicile. Le nouveau roi fit la guerre à Tancrède, usurpateur de ces deux royaumes. On prétend que celui-ci fit proposer un accommodement à Charles, qui répondit en ces termes : « Allez vers le sultan de Luceria » (il appelait ainsi Tancrède, qui tirait du secours des Sarrasins de Luceria), « et dites-lui que je ne veux ni paix ni trêve avec lui, et que dans peu je l'envverrai en enfer, ou qu'il m'envverra en paradis. » Une bataille dans les plaines de Bénévent, en 1266, décida tout : Tancrède y périt, après avoir combattu en désespéré. Sa femme, ses enfants, ses trésors furent livrés au vainqueur. On trouva son cadavre tout couvert de sang et de boue; on l'enterra dans un fossé près du pont de Bénévent. On crut devoir le priver de la sépulture ecclésiastique, pour intimider les usurpateurs et réprimer le crime par cet exemple.

MAINGRE. Voy. BOUTICAUT.

MAINTENON (Françoise d'Aubigné, marquise de), petite-fille de Théodore-Agrippa d'Aubigné, naquit le 27 novembre 1653, dans une prison de Niort, où étaient enfermés Constant d'Aubigné son père (ardent calviniste, ami des Anglais, et suspect au cardinal de Richelieu) et sa mère Anne de Cardillac, fille du gouverneur du Château-Trompette à Bordeaux. Françoise d'Aubigné était destinée à éprouver toutes les vicissitudes de la fortune. Menée à l'âge de trois ans en Amérique, crue morte d'une maladie aiguë, et sur le point d'être jetée dans la mer, lorsqu'elle donna quelque symptôme de vie; laissée par la négligence d'un domestique sur le rivage, prête à y être dévorée par un serpent; raménée orpheline à l'âge de 12 ans; élevée avec la plus grande dureté chez M^{me} de Neuillant sa parente, elle fut trop heureuse d'épouser Scarron, qui logeait auprès d'elle à Paris, dans la rue d'Enfer. Ce poète ayant appris combien M^{lle} d'Aubigné avait à souffrir avec sa parente, lui proposa de payer sa dot, si elle voulait se faire religieuse, ou de l'épouser si elle voulait se marier. M^{lle} d'Aubigné prit ce dernier parti, et un an après, n'étant âgée que de 16 ans, elle donna sa main au burlesque Scarron. Cet homme singulier était sans biens, et perclus de tous ses membres; mais sa famille était ancienne dans la robe, et illustrée par de grandes alliances. Son oncle était évêque de Grenoble, et son père conseiller au parlement de Paris. M^{lle} d'Aubigné fut plutôt son amie et sa compagne que son épouse. Elle se fit aimer et estimer par le talent de la conversation, par son esprit, par sa modestie et sa vertu. Scarron étant mort le 27 juin 1660, sa veuve retomba dans la misère. On lui proposa un mariage qui l'aurait mise à l'aise; elle refusa. Ce fut vers ce temps qu'un maçon nommé *Barbé* lui annonça sa future grandeur. « Après bien des peines, lui dit-il d'un ton prophétique, un grand roi vous aimera; vous régnerez : » mais, quoique au comble de la faveur vous n'aurez jamais un grand bien. » Il ajouta des détails singuliers, qui, bien qu'elle n'y ajoutât pas foi, parurent lui causer un peu d'émotion. Ses amis s'en amusèrent; et le devin leur répondit, comme un homme assuré de sa prédiction : « Vous feriez bien

» mieux de baisier sa robe que de plaisanter (1). » Elle fit solliciter longtemps et vainement auprès de Louis XIV une pension dont son mari avait joui. Ne pouvant l'obtenir, elle résolut de s'expatrier. Une princesse de Portugal, élevée à Paris, écrivit à l'ambassadeur, et le chargea de lui chercher une dame de condition et de mérite pour élever ses enfants. On jeta les yeux sur M^{me} Scarron, et elle accepta. Avant de partir elle fut présentée à M^{me} de Montespan, qui lui fit un bon accueil et lui dit qu'il *fallait rester en France*. Elle lui demanda un placet qu'elle se chargea de présenter au roi. Lorsqu'elle présenta ce placet : « Quoi, s'écria le roi, encore » la veuve Scarron ! N'entendrai-je jamais parler » d'autre chose ? — En vérité, sire, dit M^{me} de Montespan, il y a longtemps que vous ne devriez » plus en entendre parler. » La pension fut accordée, et le voyage de Portugal rompu. M^{me} Scarron alla remercier M^{me} de Montespan, qui fut si charmée des grâces de sa conversation, qu'elle la présenta au roi. On rapporte que le roi lui dit : « Madame, je vous ai fait attendre longtemps ; mais » vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir seul » ce mérite auprès de vous » (anecdote que M. Bury prétend être fautive, par des raisons qui paraissent peu décisives). Sa fortune devint bientôt meilleure. M^{me} de Montespan, voulant cacher la naissance des enfants qu'elle allait avoir du roi, jeta les yeux sur M^{me} Scarron, comme sur la personne la plus capable de garder le secret et de les bien élever. Celle-ci s'en chargea et en devint la gouvernante. Elle mena alors une vie gênante et retirée, avec sa pension de 2,000 livres seulement, et le chagrin de savoir qu'elle ne plaisait point au roi. Ce prince avait un certain éloignement pour elle. Il la regardait comme un bel-esprit ; et quoiqu'il eût lui-même de l'esprit naturel, il ne pouvait souffrir ceux qui voulaient faire briller le leur. Louis XIV l'estimait cependant, et il se souvint d'elle, lorsqu'il fut question de chercher une personne de confiance pour mener aux eaux de Barrége le duc du Maine, né avec un pied difforme. M^{me} Scarron conduisit cet enfant ; et comme elle écrivait au roi directement, ses lettres effacèrent peu à peu les impressions désavantageuses que ce monarque avait prises sur elle. Le petit duc du Maine contribua aussi beaucoup à le faire revenir de ses préventions. Le roi jouait souvent avec lui, content de l'air de bon sens qu'il mettait jusque dans ses jeux, et satisfait de la manière dont il répondait à ses questions : « Vous êtes bien raisonnable ! lui dit-il un jour. — Il faut bien que je le

sois, répondit l'enfant, j'ai une gouvernante qui » est la raison même. — Allez, reprit le roi, allez » lui dire que vous lui donnerez cent mille francs » pour vos dragées. » Elle profita de ces bienfaits pour acheter en 1674 la terre de Maintenon, dont elle prit le nom. Ce monarque, qui ne pouvait pas d'abord s'accoutumer à elle, passa de l'aversion à la confiance, et de la confiance à l'amour. M^{me} de Montespan, inégale, bizarre, impérieuse, servit beaucoup par son caractère à l'élévation de M^{me} de Maintenon. Le roi lui donna la place de dame d'atours de M^{me} la dauphine, et pensa bientôt à l'élever plus haut. Ce prince était résolu de rompre tout attachement où la conscience et l'exemple qu'il devait à ses sujets pouvaient être compromis. Il voulait mêler aux fatigues du gouvernement les douceurs innocentes d'une vie privée. L'esprit doux et conciliant de M^{me} de Maintenon lui promettait une compagne agréable et une confidente sûre. Elle avait trop de vertu pour prendre la qualité de maîtresse, et trop peu de naissance pour pouvoir aspirer à celle de reine. Ce titre lui manqua, elle eut tout le reste. Le père de la Chaise, confesseur du roi, lui proposa de légitimer sa passion pour elle par les liens indissolubles d'un mariage secret, mais revêtu de toutes les formalités de l'Eglise. La bénédiction nuptiale fut donnée vers la fin de 1683, par Harlai, archevêque de Paris, en présence du confesseur et de deux autres témoins. Louis XIV était alors dans sa 48^e année, et la personne qu'il épousait dans sa 50^e. Ce mariage fut longtemps problématique à la cour, quoiqu'il y en eût mille indices. M^{me} de Maintenon entendait la messe dans une de ces tribunes qui semblaient n'être que pour la famille royale ; elle s'habillait et se déshabillait devant le roi, qui l'appelait *madame* tout court. Louis l'honora comme si elle avait été sur le trône ; il l'aima autant et plus qu'il n'avait fait les autres personnes du sexe auxquelles il s'était attaché. Le bonheur de M^{me} de Maintenon fut de peu de durée. C'est ce qu'elle dit depuis elle-même dans un épanchement de cœur : « J'étais née ambitieuse, je combattaïs ce penchant : quand les desirs que je n'avais plus furent remplis, je me crus heureuse, » mais cette ivresse ne dura que trois semaines. » Son élévation ne fut pour elle qu'une retraite. Renfermée dans son appartement, elle se bornait à une société de deux ou trois dames retirées comme elle ; encore les voyait-elle rarement. Louis XIV venait tous les jours chez elle après son dîner, avant et après le souper. Il y travaillait avec ses ministres, pendant que M^{me} de Maintenon s'occupait à la lecture, ou à quelque ouvrage de main, ne s'empresant jamais de parler d'affaires d'état, paraissant souvent les ignorer, et rejetant bien loin ce qui avait la moindre apparence d'intrigue et de cabale. Elle était plus occupée de complaire à celui qui gouvernait que de gouverner ; et cette servitude continuelle dans un âge avancé la rendit plus malheureuse que l'état d'indigence qu'elle avait éprouvé dans sa jeunesse. La modération qu'elle s'était prescrite l'empêcha de profiter de sa place, autant qu'elle aurait pu, pour faire tomber des dignités et de grands emplois dans sa famille. Elle n'avait

(1) Ce fait, quoique merveilleux, est attesté de manière à n'en pouvoir douter, et sert à prouver qu'il y a des vérités qui ne sont pas toujours vraisemblables, et qu'une trop grande défiance dans les histoires induit quelquefois en erreur. L'oracle étant accompli, elle fit chercher Barbe : mais il était mort ; le bien qu'elle voulut lui faire rejaillir sur ses enfants. Mademoiselle d'Aumale, aussi distinguée par ses rares qualités que par sa naissance, et qui jouissait à juste titre de l'intimité de madame de Maintenon, rapporte qu'en lui lisant un jour la vie du chevalier Bayard, on lui prédit qu'il monterait au plus haut degré de considération, elle s'écria : *Voilà mon histoire : et c'est Barbe qui l'avait pronostiqué.* — On peut voir une prédiction semblable à l'article ARCHEVOÛTE. Il serait aisé d'en citer d'autres également constatées. Dans le Dictionnaire Encyclopédique, à l'article PRESENTIMENTS, on convient qu'il y a sur cet article des choses qu'on ne pourra jamais expliquer.

elle-même que la terre de Maintenon, qu'elle avait achetée des bienfaits du roi, et une pension de 48,000 livres. Le roi lui disait souvent : « Mais, madame, vous n'avez rien à vous. — Sire, répondait-elle, il ne vous est pas permis de me rien donner. » Elle n'oublia pas pourtant ses amis, ni les pauvres. Le marquis de Dangeau, Barillon, l'abbé Testu, Racine, Despréaux, Vardes, Bussi, Montchevreuil, M^{me} Scudéri, M^{me} Deshoulières, n'eurent qu'à se féliciter de l'avoir connue. M^{me} de Maintenon ne regardait sa faveur que comme un fardeau que la bienfaisance seule pouvait rendre léger. « Ma place, disait-elle, a bien des côtés fâcheux, mais aussi elle me procure le plaisir de donner. » Dès qu'elle vit luire les premiers rayons de sa fortune, elle conçut le dessein de quelque établissement en faveur des filles de condition nées sans bien. Ce fut à sa prière que Louis XIV fonda, en 1686, dans l'abbaye de Saint-Cyr, village situé à une lieue de Versailles, une communauté de 36 dames religieuses et de 24 sœurs converses, pour élever et instruire *gratis* 500 jeunes demoiselles, qui devaient faire preuve de quatre degrés de noblesse du côté paternel. Cette maison fut dotée de 40,000 écus de rente, et Louis XIV voulut qu'elle ne reçût de bienfaits que des rois et des reines de France. Les demoiselles devaient être âgées de 7 ans au moins, et de 12 ans au plus; elles n'y pouvaient demeurer que jusqu'à l'âge de 20 ans et trois mois, et en sortant on leur remettait 1,000 écus. M^{me} de Maintenon donna à cet établissement toute sa forme. Elle en fit les règlements avec Godet Desmarais, évêque de Chartres. La fondatrice sut tenir un milieu entre l'orgueil des chapitres et les petitesesses des couvents. Elle unit une vie très-régulière à une vie commode. L'éducation de Saint-Cyr devint, sous ses yeux, un modèle pour toutes les éducations publiques. Les exercices y étaient distribués avec intelligence, et les demoiselles instruites avec douceur. On ne forçait point leurs talents, on aidait leur naturel; on leur inspirait la vertu, on leur apprenait l'histoire ancienne et moderne, la géographie, la musique, le dessin; on formait leur style par de petites compositions; on cultivait leur mémoire, on les corrigeait des prononciations de province. Le goût de M^{me} de Maintenon pour cet établissement devint d'autant plus vif, qu'il eut un succès inespéré. A la mort du roi, arrivée en 1713, elle se retira tout-à-fait à Saint-Cyr, où elle donna l'exemple de toutes les vertus. Tantôt elle instruisait les novices, tantôt elle partageait avec les maîtresses des classes les soins pénibles de l'éducation. Souvent elle avait des demoiselles dans sa chambre, et leur enseignait les éléments de la religion, à lire, à écrire, à travailler, avec la douceur et la patience qu'on a pour tout ce que l'on fait par religion et par les goûts qu'elle inspire. La veuve de Louis XIV assistait régulièrement aux récréations, était de tous les jeux, et en inventait elle-même. Cette femme illustre mourut le 13 avril 1719 à 84 ans, pleurée à Saint-Cyr dont elle était la mère, et des pauvres dont elle était la plus généreuse bienfaitrice. Entre les portraits divers qu'on en a faits, nous rapporterons celui du dauphin, duc de Bourgogne, esprit juste et

solide, et dont le témoignage est ici particulièrement remarquable. « Une femme que la Providence élève » au-dessus de son état, et qui ne se méconnaît pas; » une femme qui se voit au comble de la faveur et » n'a point d'ambition, qui n'a de richesses que pour » secourir les malheureux, de crédit que pour les » protéger; une femme qui ne donna jamais que » des conseils pleins de sagesse, et qui ne craint rien » tant que d'en donner; qui serait capable de conduire les plus grandes affaires, et qui ne voit de » grande affaire pour elle-même que celle de son » salut. » — Son frère, le comte d'Aubigné, lieutenant-général, gouverneur de Berry, homme dissipé et un peu vain, se retira sur la fin de ses jours dans une communauté, qu'il édifia par sa conversion. Sa sœur lui fit une pension de 10,000 livres, et se chargea de la régie de ses biens et du paiement de ses dettes. Il mourut en 1703; il n'avait qu'une fille, Françoise d'Aubigné, mariée en 1698 au duc de Noailles. Le père de M^{me} de Maintenon avait une sœur (Artémise d'Aubigné), qui épousa Benjamin de Valois, marquis de Villette. M^{me} de Maintenon maria sa petite-fille, Marthe-Marguerite, à Jean-Anne de Tubière, marquis de Caylus: elle fut mère du comte de Caylus (*voy.* ce nom). On a imprimé ses *Souvenirs* en 1770, in-8, qui contiennent quelques anecdotes. — M^{me} de Maintenon est auteur comme M^{me} de Sévigné, parce qu'on a imprimé ses *Lettres* après sa mort. Elles ont paru à Nancy en 1736, en 9 vol. in-12, et ont été réimprimées en 1807, 6 vol. in-12, avec une *notice* d'Auger; l'édition de 1815, 4 vol. in-8 ou in-12, n'est que la réimpression partielle de 1807. Elles sont écrites avec beaucoup d'esprit, comme celles de M^{me} de Sévigné, mais avec un esprit différent. Le cœur et l'imagination dictaient celles-ci, elles respirent le sentiment, la liberté, la gaieté. Celles de M^{me} de Maintenon sont plus sérieuses, ou, si l'on veut, plus réfléchies; il semble qu'elle ait toujours prévu qu'elles seraient un jour publiques. Son style froid, précis et austère, est plutôt celui d'un bon auteur, que celui d'une femme. Il y a moins de négligence, de répétitions, de minuties que dans celles de M^{me} de Sévigné. Mais une chose qu'il est nécessaire de savoir, c'est que l'éditeur des *Lettres* de M^{me} de Maintenon (La Beaumelle) les a altérées en une infinité d'endroits, où il fait dire à l'illustre dame des choses qu'elle n'a jamais pensées, et celles qu'elle a pensées, d'une manière dont elle ne les a jamais dites. L'éditeur publia en même temps 6 vol. in-12 de *Mémoires pour servir à l'histoire de M^{me} de Maintenon*. Ils sont écrits d'un style pétillant et singulier, mais avec trop peu de circonspection, et avec encore moins d'exactitude. S'il y a plusieurs faits vrais et intéressants, il y en a aussi grand nombre de hasardés et de faux. (*Voy.* BEAUMELLE). Les *Lettres* et les *Mémoires* avec les *Souvenirs de M^{me} de Caylus* ont été réimprimés en 16 vol. in-12, Maestricht, 1778. On a publié, en 1826, *Lettres inédites de M^{me} de Maintenon et de M^{me} des Ursins*, 4 vol. in-8. M^{me} de Maintenon a composé aussi l'*Esprit de l'institut des filles de Saint-Louis*, publié par elle en 1699, in-12, et 1711, réimprimé par Renouard, 1808, in-18 et in-12. On a un *Main-*

tennoniana, in-8, qui est un recueil d'anecdotes, de portraits, de pensées, de bons mots, etc., tirés des lettres de cette dame. L'auteur de ce recueil a fait pis que La Beaumelle : non-seulement il répète sans discernement les additions et altérations faites à ces lettres, mais il y a joint des notes aussi inutiles que plates et mauvaises. Sa *Vie*, publiée par M. Caraccioli en 1786, à Paris, 1 vol. in-12, pleine de détails intéressants, est en général sagement écrite, mais pas d'une manière assez ferme et conséquente. Voy. le *Journal historique et littéraire*, 13 octobre 1786, pag. 241. Depuis que le philosophisme s'est élevé contre tout ce qui tient aux intérêts et à la gloire de la religion, cette femme illustre est traitée d'une manière indigne dans une multitude de brochures. Ce n'est qu'en représentant (quoique très-faussement) M^{me} de Maintenon comme opposée à la révocation de l'édit de Nantes, que l'auteur de sa *Vie* espère la sauver de la haine philosophique. Encore convient-il lui-même que la calomnie ne l'a point épargnée. Mais la chose n'en restera pas là. A mesure que la révolution qui efface la religion et la piété se consommera, sa mémoire deviendra plus odieuse, et participera d'une manière plus marquée à l'opprobre des héros chrétiens. Et indépendamment de cette considération, quel tort n'a déjà pas fait à sa mémoire l'infidèle éditeur de ses *Lettres* et des *Mémoires pour servir à son histoire*; cet être amphibie, que les uns disent protestant, les autres, catholique, mais qu'aucune des deux communions ne doit être fort tentée de revendiquer!... Adorons l'éternelle Providence qui abandonne la mémoire de ses serviteurs au parti de ses ennemis, qui permet qu'elle soit barbouillée par les sots et les méchants, pour nous détromper profondément de ce fantôme d'immortalité que les insensés se promettent dans la pensée et l'admiration des hommes. Voilà ce qui faisait dire à un philosophe qui avait cependant quelque droit au bruit humain : « Puissé-je mourir sans être pleuré! » puisse-je me dérober au monde, et n'y pas laisser » seulement une pierre qui apprenne où reposent » mes cendres! » On a de M^{me} de Genlis, *M^{me} de Maintenon*, 1814, 2 vol. in-8, roman historique; de M^{me} Suard, *M^{me} de Maintenon peinte par elle-même*, 1820, in-8; et enfin *Histoire de M^{me} de Maintenon*, par M. le duc de Noailles, 1848, 2 vol. in-8.

MAINUS (Jason), né à Pésaro en 1453 d'une famille obscure, fut l'artisan de sa fortune. Aussi prit-il pour devise : *Virtuti fortuna comes non deficit*. Il enseigna le droit avec tant de réputation, qu'il eut jusqu'à 3,000 disciples, et que Louis XII, roi de France, étant en Italie, honora son école par sa présence. Ce prince lui ayant demandé *pourquoi il ne s'était pas marié*, il répondit que *c'était pour obtenir la pourpre à sa propre recommandation*; mais Louis XII ne jugea pas à propos de la demander. Ce jurisconsulte mourut à Padoue en 1519, à 84 ans. Sa jeunesse avait été orageuse et libertine; mais l'âge le corrigea de tous ses vices. On a de lui des *Commentaires* sur les Pandectes et sur le Code de Justinien, in-fol., et d'autres ouvrages qui, pour la plupart, ne sont que des compilations.

* MAINVIELLE (Pierre), conventionnel, né en 1765, fils d'un riche marchand d'Avignon, était associé dans une maison de commerce quand la révolution éclata; il en embrassa les principes avec l'enthousiasme le plus exagéré, et figura dans toutes les scènes désastreuses qui affligèrent le Comtat. Il fut un de ceux qui provoquèrent les massacres du 11 juin 1791; participa au vol de l'argenterie des églises, fut lieutenant du féroce Patrix, et suivit Jourdan *Coupe-Tête* (voy. ce nom), dans l'expédition contre Carpentras qui tenait encore pour le saint Siège. Les atrocités commises par Mainvielle et ses compagnons, les firent arrêter, et on s'attendait à les voir condamner; mais l'amnistie du 19 mars 1792 les rendit à la liberté. Ramené en triomphe dans Avignon avec ses complices, il fut nommé député suppléant à la Convention, où il vint siéger après la démission de Rebecqui en avril 1795. Sur la dénonciation de Duprat qui l'accusait d'avoir voulu l'assassiner, il fut arrêté en arrivant à Paris; mais justifié de ce crime, il alla prendre place à la Convention. Un décret d'accusation l'atteignit de nouveau le 31 juillet, comme complice de Barbaroux et un des correspondants des fédéralistes du midi. Il parut devant le tribunal révolutionnaire, fut condamné à mort le 30 octobre 1795, et exécuté le lendemain. Il mourut avec cette espèce d'intrépidité que donnent les boissons fortes ou le délire du désespoir; et, jusqu'au dernier moment, lui et Duprat ne cessèrent de chanter la *Marseillaise*.

MAIRAN (Jean-Jacques D'ORTOTS de), physicien et mathématicien distingué, d'une famille noble de Béziers, naquit dans cette ville en 1678, et mourut d'une fluxion de poitrine à Paris le 20 février 1771. Il fut un des membres les plus illustres de l'académie des sciences et de l'académie française. Attaché de bonne heure à cette première compagnie, il succéda en 1741 à Fontenelle dans la place de secrétaire perpétuel. Il la remplit avec un succès distingué jusqu'en 1744, et montra le talent d'exprimer avec clarté les matières les plus abstraites. Chargé de trouver, pour jaugeer les vaisseaux, un nouveau procédé qui prévint les plaintes du commerce et les fraudes des marchands, il visita, avec Varignon qui lui fut associé pour ce travail, presque tous les ports de la Méditerranée (1721). Leur projet soumis à l'académie fut accueilli après quelques débats, et reçut la sanction du roi. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertation sur la glace*, dont la dernière édition est de 1749, in-12. Ce morceau de physique, où il y a quelques idées systématiques, a été traduit en allemand et en italien. *Dissertation sur la cause de la lumière des phosphores*, 1717, in-12; *Traité historique et physique de l'aurore boréale*, imprimé, in-12, en 1755, et fort augmenté, 1754, in-4. L'auteur y développe un système plus savant que vraisemblable, et cherche dans l'atmosphère solaire ce qu'il faut certainement chercher dans la nôtre. *Lettres au P. Parennin, contenant diverses questions sur la Chine*, in-12 : ouvrage curieux, et où l'auteur cherchant à s'instruire instruit lui-même; un grand nombre de *Mémoires*, parmi ceux de l'académie des sciences

(depuis 1719), dont il donna quelques vol.; plusieurs *Dissertations* sur des matières particulières, qui ne forment que de petites brochures. Il serait à désirer qu'on les réunît. *Eloges des académiciens de l'académie des sciences, morts en 1741, 1742, 1743, in-12, 1747.* Il n'a pas cherché à imiter Fontenelle, mais à mieux faire que lui, et, au jugement de bien des gens, il y a réussi. Il était très-sensible aux critiques et aux éloges, et s'associait volontiers aux hommes et aux femmes qui distribuaient la célébrité; de là ses liaisons avec madame Geoffrin, qu'il fit sa légataire. Unissant beaucoup de douceur à une physionomie spirituelle et agréable, il eut l'art de s'insinuer dans les esprits et de se frayer un chemin à la fortune. Le duc d'Orléans, régent, l'honora d'une protection particulière, et lui légua sa montre par testament. M. le prince de Conti le combla de bienfaits. Le chancelier d'Aguesseau, remarquant en lui des vues nouvelles et des idées aussi fines qu'ingénieuses, le nomma président du *Journal des savants*, place qu'il remplit à la satisfaction du public et des gens de lettres. Mairan était lié avec Voltaire qui le consultait et avait pour lui beaucoup d'estime.

MAIRAULT (Adrien-Maurice), fils d'un receveur des décimes du clergé, né à Paris en 1708, mort dans cette ville en 1746, à 58 ans, était devenu veuf de la fille du marquis de Villiers. Cet écrivain avait l'esprit cultivé, un goût sain et beaucoup de littérature. Il fut très-lié avec l'abbé des Fontaines, et il travailla avec ce critique aux *Jugements sur les écrits modernes*. Nous connaissons de lui : une *Traduction des églogues de Némésien et Calpurnius*, en français, 1744, in-12, recommandable par sa fidélité et son élégance; *l'Histoire de la dernière révolution de Maroc*; diverses *Pièces fugitives*.

MAIRE (Guillaume le), né à Baracé en Anjou, eut part aux affaires les plus importantes de son temps, fut nommé évêque d'Angers en 1290, assista au concile général de Vienne en 1311, et mourut en 1317. On a de lui : un *Mémoire* sur ce qu'il convenait de régler au concile de Vienne. On le trouve dans *Raynaldus*, sans nom d'auteur. Un *Journal* important des principaux événements arrivés sous son épiscopat. Le père d'Achéry l'a inséré dans le tome 10^e de son *Spicilège*. Des *Status synodaux*, qui se trouvent dans le recueil des statuts du diocèse d'Angers. Gouffle a écrit sa *Vie*, Angers, 1750, in-12.

MAIRE. Voy. MAJOR (Jean).

MAIRE (Jean le), poète français, né à Bavai dans le Hainaut, en 1475, mourut, suivant les uns, en 1524, et, suivant d'autres, vers l'an 1548. Il est auteur d'un poème allégorique, sous ce titre : *Les trois contes de Cupidon et d'Atropos, dont le premier fut inventé par Séraphin*, poète italien; le 2^e et le 3^e de maître Jean le Maire, Paris, 1525, in-8. On a encore de lui plusieurs autres poésies, dans lesquelles on remarque une imagination enjouée, de l'esprit et de la facilité; mais peu de justesse, point de goût, ni de délicatesse, ni même de décence. Une de ses productions les plus rares est le *Triomphe de très-haute et très-puissante Dame, royne du Puits-d'Amour*, Lyon, 1559, in-8, pièce licencieuse, et qui désho-

nore les lettres. Ses *Illustrations des Gaules et singularités de Troyes*, Paris, 1512, in-fol., tiennent plus du roman que de l'histoire. L'*Odyssée* d'Homère, l'*Enéide* de Virgile, et les *Métamorphoses* d'Ovide sont presque les seuls garants des faits qu'il avance. Il composa, à la louange de Marguerite d'Autriche, un livre intitulé *La Couronne margueritique*, imprimé à Lyon en 1549, où il rapporte des choses assez particulières de l'esprit et des réponses de cette princesse. On a encore de lui, *Traité des schismes et des conciles*, etc., Paris, 1512. Ce traité, qui n'est qu'une invective sanglante contre Jules II, a été reçu avec avidité par les protestants, qui l'ont traduit en latin, et en ont donné plusieurs éditions. Pierre de Saint-Julien, dans son livre *De l'antiquité et origine des Bourguignons*, liv. 2, page 589, parle en ces termes de notre auteur : « Le témoignage » (de Jean Le Maire) ne doit estre receu, quand il » est question de parler des papes, n'y de tout » l'estat ecclésiastique de l'Eglise romaine. Joins » que tous ceux qui l'ont privéement congneu, sa- » vent qu'à l'infirmité de sa cervelle, le vin adjousta » tant, qu'enfin il mourut fol, et transporté en un » hospital. »

MAIRE (Jacques le), fameux pilote hollandais, partit du Texel le 14 juin 1615 avec deux vaisseaux qu'il commandait, et découvrit en 1616 le détroit qui porte son nom, vers la pointe la plus méridionale de l'Amérique. Il mourut à Batavia en prison, pour avoir donné atteinte aux privilèges de la compagnie hollandaise. On a une *relation* de son voyage dans un *Recueil de voyages à l'Amérique*, Amsterdam, 1722, in-fol., en latin.

MAIRET (Jean), poète tragique français, né à Besançon le 4 janvier 1604, fut gentilhomme du duc de Montmorency, auprès duquel il se signala dans deux batailles contre Soabise, chef du parti huguenot. Sa *Sophonisbe*, jouée en 1629, dans laquelle pour la première fois on observa les règles de l'unité, eut un grand succès, quoique les bien-séances les plus communes y fussent violées. Admis à la cour il profita de son crédit pour obtenir en 1649 et faire renouveler en 1651 un traité de neutralité pour la Franche-Comté. Pour l'en récompenser, le parlement de Dole le nomma son résident à Paris; mais il n'occupa cette place que peu de temps, ayant été exilé à Besançon par le cardinal Mazarin, pour avoir fait l'éloge de la conduite qu'avait tenue alors le roi d'Espagne. A la paix des Pyrénées (1659), il obtint l'autorisation de revenir à Paris : il présenta à la reine-mère un sonnet médiocre sur la paix, qui lui fut payé mille louis d'or. Mairet, retiré sur la fin de ses jours à Besançon, qu'il n'avait pas vu sans plaisir passer avec le reste de la province de Franche-Comté sous le sceptre de Louis XIV, y mourut en 1686. On a de lui douze *Tragédies*, qui offrent quelques belles tirades, mais encore plus de mauvaises pointes et d'insipides jeux de mots. Quelques-unes de ses pièces pèchent contre les bonnes mœurs, et elles sont très-faiblement versifiées. Il est cependant le premier en France qui ait composé des ouvrages dignes du nom de *tragédies*, il ouvrit la carrière dans laquelle entra Rotrou, et ce ne fut qu'en les imitant que Corneille

parvint à les surpasser. On a imprimé en 1773 la *Sophonisbe*, in-4; *Le courtisan solitaire*, pièce qui n'est pas sans mérite; des *Poésies diverses*, assez médiocres; quelques écrits contre Corneille, qui firent plus de tort au censeur qu'à l'auteur critiqué. On peut consulter, pour plus de détails sur Mairét, l'*Histoire du théâtre français* et sa *Vie* par M. de Frasné, dans le tome 1^{er} du recueil des *Mémoires de l'Académie de Besançon*.

MAIRONI DA PONTE (Jean), savant naturaliste, né à Bergame le 16 février 1748, occupait déjà en 1773 dans sa ville natale, la place de premier secrétaire du bureau de salubrité, lorsqu'il s'appliqua tout entier à l'étude des sciences naturelles, et surtout de la minéralogie sur laquelle il a publié un assez grand nombre de bons mémoires : ses *Trois règnes de la nature*, imprimés en 1821, sont un catalogue des productions de la province de Milan. Ses publications sur l'agriculture méritent aussi d'être citées avec éloge. En 1803 il avait été chargé d'une *Statistique du département de Serio*, et le travail qu'il publia fut si bien accueilli, que le ministre n'hésita pas à le présenter comme un modèle à suivre pour la statistique des autres cantons du royaume. Il était, depuis 1800, professeur d'histoire naturelle au Lycée de Bergame. Maironi mourut le 29 janvier 1853, âgé d'environ 85 ans. Son principal ouvrage est le *Dictionnaire historique, politique et naturel de Bergamasque*, 1819, 5 vol. in-8.

MAIRONIS (François de), fameux cordelier, vit le jour à Maironès, village dans la vallée de Barcelonnette en Provence. Il enseigna à Paris avec tant de réputation, qu'il y fut surnommé le *Docteur éclairé*. C'est le premier qui soutint l'acte singulier appelé *Sorbonique*, dans lequel celui qui soutient est obligé de répondre aux difficultés qu'on lui propose depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir, sans interruption. On a de François de Maironis divers *Traité*s de philosophie et de théologie, in-fol. Il mourut à Plaisance, ville de France, en 1525.

MAISEAUX. Voy. DESMAISEAUX.

MAISEROI, ou MAIZEROI (Paul-Gédéon-Joly de), natif de Metz en 1719, lieutenant-colonel du régiment de Bresse, infanterie, s'appliqua autant à la théorie qu'à la pratique de sa profession. L'Académie des inscriptions le reçut au nombre de ses membres en 1776. Il mourut le 7 février 1780, après avoir publié plusieurs ouvrages estimés; tels sont; *Traité des stratagèmes permis à la guerre*, 1765, in-8; *Traité des armes défensives*, 1767, in-4; *Cours de tactique théorique, pratique et historique*, 1766, 2 vol. in-8; *Supplément*, 1769, 2 vol. in-8; *Institutions militaires de l'empereur Léon*, traduites du grec, avec des notes, 1770, 2 vol. in-8; *Théorie de la guerre*, 1777, in-8; *Traité sur l'art des sièges et sur les machines des anciens*, 1778, in-8.

MAISIÈRES ou MAIZIÈRES (Philippe de) naquit dans le château de Maisières au diocèse d'Amiens, en 1512, porta successivement les armes en Sicile et en Aragon; revint en sa patrie, où il obtint un canonicat; entreprit ensuite le voyage de la Terre-Sainte, et servit un an dans les troupes des infidèles

pour s'instruire de leurs forces. Son mérite lui procura la place de chancelier de Pierre, successeur de Hugues de Lusignan, roi de Chypre et de Jérusalem, à qui ses conseils furent très-utiles. A son retour en France, l'an 1572, Charles V lui donna une charge de conseiller d'état, et le fit gouverneur du dauphin, depuis Charles VI. Enfin Maisières, dégoûté du monde, se retira l'an 1580 chez les célestins de Paris. Il y finit ses jours, sans prendre l'habit, ni faire les vœux, et mourut en 1405, après leur avoir légué tous ses biens. C'est lui qui obtint de Charles VI, en 1575, l'abrogation de la coutume que l'on avait alors de refuser le sacrement de pénitence aux criminels condamnés à mort. Les principaux ouvrages de Maisières sont : *Le Pèlerinage du pauvre pèlerin*; *Le Songe du pieux pèlerin*. Dans l'un il expose les règles de la vertu, et dans l'autre il donna les moyens de faire cesser les vices; *Le Poirier fleuri en faveur d'un grand prince*, manuscrit, etc. On lui a attribué le *Songe du Vergier*, 1491, in-fol., mais il est plutôt de Raoul de Presle. L'abbé Lebeuf a publié une *Notice* sur la vie de Philippe de Maisières, dans le *Recueil* de l'Académie des inscriptions, tome 17, et le *Catalogue raisonné* de ses ouvrages dans le même recueil, tome 16.

** MAISON (Nicolas-Joseph, marquis), maréchal de France, né en 1771 à Epinay, entra dans le 7^e bataillon de volontaires organisés à Paris en septembre 1792, et fut élu capitaine. Il se fit remarquer à la bataille de Jemmapes, où il sauva le drapeau de son bataillon; et dans la campagne suivante fut blessé devant Maubeuge; il prit part à la journée de Fleurus, et, blessé de nouveau à l'attaque du pont de Limbourg, fut fait chef de bataillon par Jourdan. Ayant rejoint la division de Bernadotte en Franconie, il suivit ce général en Italie et fit, comme officier d'état-major, la campagne que couronna le traité de Campo-Formio. Bernadotte, devenu ministre de la guerre, le fit son premier aide-de-camp, et le chargea de diverses missions dont il s'acquitta avec succès. Employé à l'armée de Hollande, puis à celle de l'Ouest, il fut après la paix d'Amiens, nommé commandant du département du Tanaro. Rappelé par Bernadotte à l'armée de Hanovre, il fit avec ce général la campagne de 1805, et se distingua particulièrement à Austerlitz. A la suite de cette victoire, nommé général de brigade, en 1806, il s'empara de Lubeck, dont il fut nommé gouverneur. Ayant passé en 1808 à l'armée d'Espagne, il s'y distingua à l'affaire d'Espinosa, et plus tard devant Madrid, où il fut blessé gravement. Forcé de rentrer en France, dès qu'il put reprendre du service, il fut employé à l'armée de Hollande, et après la retraite des Anglais, eut le commandement de différentes places. Dans la guerre contre la Russie en 1812, il montra beaucoup de valeur, notamment à Polotsk, et fut fait général de division sur le champ de bataille; il soutint ensuite la retraite avec un courage que n'affaiblirent point ses nombreuses blessures, et ne quitta l'armée qu'à Custringen. En 1815, il battit les Prussiens au pont de Willig, s'empara de Halle et de Leipsig, et plus tard prit une part glorieuse à la bataille livrée sous les murs de cette ville. Nommé,

le 22 décembre, commandant en chef de l'armée du Nord, il ne put, avec ses faibles ressources, qu'arrêter la marche d'un ennemi très-supérieur en nombre; mais il déploya dans cette campagne des talents militaires qui fixèrent sur lui l'attention de l'empereur. Après l'abdication de Fontainebleau, il fit sa soumission au nouveau gouvernement, et créé pair de France, fut nommé gouverneur de Paris au mois de mars 1815. Désigné, peu de jours après, pour commander les troupes destinées à repousser Napoléon, il fut obligé de prendre la fuite, et suivit Louis XVIII à Gand. Rentré en France avec le roi, il reprit ses fonctions de gouverneur de Paris. Il fit partie du conseil de guerre qui déclara son incompétence pour juger le maréchal Ney, et peu de jours après, fut remplacé dans le gouvernement de Paris. Cette disgrâce dura peu. Quoiqu'il votât constamment à la chambre des pairs avec l'opposition, il sut conserver la confiance du roi, qui le fit membre de son conseil privé. Nommé en 1825 commandant en chef de l'expédition de Morée, à son retour, il fut fait maréchal de France. Les faveurs dont il avait été comblé par Charles X ne l'empêchèrent pas de se lier en 1850 avec les ennemis de ce malheureux prince, et il accepta la commission de l'accompagner de Rambouillet à Cherbourg. Nommé le 4 novembre ministre des affaires étrangères, il remit le portefeuille quelques jours après, et se rendit en ambassade à Vienne, puis en 1855 à Pétersbourg. Fait ministre de la guerre pendant son absence, il fut remplacé en 1857, vécut dès lors dans une retraite absolue, et mourut à Paris, le 15 février 1860.

* MAISONFORT (le marquis Louis de la), né en 1762, dans le Berry, était officier de cavalerie. Il servit dans l'armée des princes jusqu'à l'époque du licenciement, puis alla se fixer à Brunswick, où, de concert avec Fauche-Borel, il établit une imprimerie. Il renonça bientôt à cette entreprise pour se livrer à la politique, et remplit diverses missions dans l'intérêt de la famille royale. Venu à Paris en 1800, il y fut découvert, enfermé au Temple et conduit à l'île d'Elbe, d'où il parvint à s'évader. Il se réfugia en Russie, et y trouva dans M. de Blacas un protecteur. Rentré en France en 1814, il fut nommé maréchal-de-camp et conseiller-d'état, chargé du contentieux de la maison du roi. Au mois de mars 1815, il suivit Louis XVIII à Gand et revint avec lui dans le mois de juillet. Deux mois plus tard il accompagna le duc de Berry, qui devait présider le collège électoral de Lille, et fut nommé député. Elu secrétaire de la chambre, il vota d'abord avec le côté droit, puis il s'attacha au ministère. Lors de la discussion sur la loi d'amnistie, il prononça un discours remarquable. Après la session, il fut créé directeur du domaine extraordinaire de la couronne et envoyé comme ministre plénipotentiaire auprès du grand duc de Toscane. Revenu à Paris par congé, il retournait à son poste, lorsqu'il mourut à Lyon, le 5 octobre 1827, âgé de 65 ans, après avoir demandé et reçu les sacrements de la religion avec de grands sentiments de piété. Dès sa jeunesse il s'était fait connaître par des romances fort touchantes, entre autres celles

de *Griselidis et les Adieux de la présidente de Tourzel*, etc. En 1798, il fit imprimer des *Lettres sur la Mythologie* dans une édition de celles de Demoustier. On a de lui d'autres ouvrages qui ne sont pas sans mérite : *Tableau politique de l'Europe depuis la bataille de Leipsig* (18 octobre 1815) jusqu'au 15 mars 1814, imprimé en Allemagne, et réimprimé en France sans nom d'auteur. *Etat réel de la France, à la fin de 1793, 1796*, 2 volumes in-8; il a eu part au *Dictionnaire biographique et historique des hommes marquants de la fin du XVIII^e siècle*, Hambourg, 1800, 5 vol. in-8; 2^e édit. 1806, 4 vol.

* MAISSIAT (Michel), ingénieur-géographe, né le 19 septembre 1770, à Nantua (Ain), fut nommé lieutenant dans le 5^e bataillon de volontaires de son département (1792). Envoyé avec un faible détachement dans une île du Rhin, au-dessous du village d'Hoerd en avant de Lauterbourg, il y fut cerné le 20 août 1793 par l'armée victorieuse des Autrichiens : et cependant, au bout de 4 jours, il parvint à ramener la plus grande partie de ses troupes. Aux affaires de Trippstadt, il fut chargé de reconnaître seul une batterie, et bientôt entouré par les ennemis, faillit tomber en leur pouvoir; mais sa présence d'esprit le sauva et lui permit même de garantir l'armée d'une embuscade. L'habileté dont il fit preuve dans d'autres reconnaissances le fit appeler à l'état-major avec une commission d'ingénieur géographe, et ce fut en cette qualité qu'il fit les campagnes de 1796 à 1800. Rentré en France, il continua de se livrer exclusivement à des travaux topographiques. Sa belle carte des quatre départements de la rive gauche du Rhin (Mont-Tonnerre, la Sarre, Rhin et Moselle, la Roër), fut en 1810 jugée digne du prix décennal. Nommé en 1818 professeur de topographie à l'école d'application du corps d'état-major, il est mort à Paris le 4 août 1822. On a de lui : *Tables portatives de projections et de verticales*, Aix-la-Chapelle, 1806; *Mémoire sur quelques changements faits à la boussole et au rapporteur*, Paris, 1812, in-8; *Tables des projections de ligne de plus grande pente, ou longueurs des hachures, calculées pour exprimer, dans les levées topographiques, le relief des montagnes, suivant la rapidité des pentes*, Paris, 1819, 2^e édit., 1822, in-12; *Notice sur une nouvelle échelle destinée à relever sur les plans et cartes topographiques la mesure des inclinaisons des pentes*, Paris, 1821, in-8, etc. Une *Notice sur sa Vie* a été publiée par M. Augoyat, Paris, 1822, in-8.

MAISTRE (Raoul le), né à Rouen, entra dans l'ordre de Saint-Dominique en 1570, y enseigna la théologie, et fut chargé de divers emplois honorables. Il est auteur d'un livre intitulé : *Origine des troubles de ce temps, discourant brièvement des princes illustres de la maison de Luxembourg*. Il donna aussi, en 1593, une *Description du siège de Rouen*.

MAISTRE (Antoine le), avocat au parlement de Paris, naquit dans cette ville en 1608, d'Isaac le Maistre, maître des comptes, et de Catherine Arnauld, sœur du fameux Arnauld. Il plaida dès l'âge de 21 ans, et obtint tous les suffrages. Le chancelier Séguier le fit recevoir conseiller d'état, et lui

offrit la charge d'avocat-général au parlement de Metz; mais il ne crut pas devoir l'accepter. Il se retira peu de temps après à Port-Royal, et y mourut en 1658, à 50 ans. On a de lui : des *Plaidoyers*, imprimés plusieurs fois, et beaucoup moins applaudis à présent qu'ils ne le furent lorsqu'il les prononça. Un auteur a dit, en parlant de Patru et de le Maistre : « On trouve dans ces deux hommes, » appelés les lumières du barreau, des applications forcées, un assemblage d'idées singulières » et de mots emphatiques, un ton de déclamateur ; » quelques belles images, il est vrai, mais souvent » hors de place ; le naturel sacrifié à l'art, et l'état » de la question presque toujours perdu de vue. » De semblables plaidoyers ne doivent exciter d'autre admiration que celle d'avoir passé longtemps pour des modèles. La *Traduction* du Traité du sacerdoce de saint Jean-Chrysostome, avec une belle préface, in-12 ; une *Vie de saint Bernard*, in-4 et in-8, sous le nom du sieur Lamy (toutes les éditions ne portent pas ce nom) : elle est moins estimée que celle du même saint par Villefore ; la *Traduction* de plusieurs traités de ce Père ; plusieurs *Ecrits* en faveur de Port-Royal ; la *Vie de D. Barthélémy des Martyrs*, avec du Fossé, Paris, 1665, in-4 ; Liège, 1697, in-8, bien écrite. Dupin, dans sa *Bibliothèque ecclésiastique du xvi^e siècle*, et l'abbé Goujet dans son *Supplément au Moréri*, lui attribuent l'*Apologie par feu M. l'abbé de Saint-Cyran*, 1644, in-4.

MAISTRE (Louis-Isaac le), plus connu sous le nom de Sacy, était frère du précédent et neveu d'Antoine Arnauld ; il naquit à Paris en 1615. Après avoir fait ses études sous les yeux de l'abbé de Saint-Cyran, il fut élevé au sacerdoce en 1648, et choisi pour diriger les religieuses et les solitaires de Port-Royal-des-Champs. La réputation de janséniste qu'avait ce monastère lui occasionna des désagréments. Le directeur fut obligé de se cacher en 1660, et en 1661 il fut renfermé à la Bastille, d'où il sortit en 1668. Il demeura à Paris jusqu'en 1675, qu'il se retira à Port-Royal, et fut obligé d'en sortir en 1676. Il alla se fixer à Pompone, et y mourut en 1684, à 71 ans. On a de lui : la *Traduction* de la Bible, avec des explications du sens spirituel et littéral, tirées des saints Pères ; du Fossé, Huré, Le Tourneux, en ont fait la plus grande partie. Cet ouvrage, plus élégant que savant, est en 52 vol. in-8, Paris, 1682 et années suivantes. C'est l'édition la plus estimée. L'auteur refit trois fois la *traduction du nouveau Testament*, parce que la première fois le style lui en parut trop recherché, et la seconde fois trop simple. On contrefit l'édition de 52 vol. in-8, à Bruxelles, en 40 vol. in-12. Les meilleures éditions de cette version ont été faites à Bruxelles, 1700, 5 vol. in-4 ; à Amsterdam, sous le nom de Paris, 1711, 8 vol. in-12 ; à Paris en 1715, 2 vol. in-4 ; et en 1715, avec des notes et des concordances, 4 vol. in-fol. La traduction du père Carrières, aujourd'hui plus répandue, est moins élégante, mais plus fidèle, et surtout plus orthodoxe. La Bible de Sacy ne doit être lue qu'avec précaution : l'auteur, attaché au parti de Jansénius, y laisse percer quelquefois sa doctrine en interprétant à sa manière les passages

de l'Ecriture qui peuvent y avoir rapport ; une *Traduction* des Psaumes, selon l'hébreu et la Vulgate, in-12 ; une *Versión* des Homélies de saint Chrysostome sur saint Matthieu, en 5 vol. in-8 ; la *Traduction* de l'Imitation de Jésus-Christ, sous le nom de du Beuil, prieur de Saint-Val, Paris, 1665, in-8 ; celle de Phèdre, in-12, sous le nom de Saint-Aubin ; de trois *Comédies* de Térence, in-12 ; des *Lettres* de Bongars ; du *Poème* de saint Prosper sur les ingrats, in-12, en vers et en prose ; les *Enluminures de l'almanach des jésuites*, 1654, in-12, réimprimées en 1755. Il parut en 1655 une estampe qui représentait la déroute du jansénisme foudroyé par les deux puissances ; et la confusion des disciples de l'évêque d'Ypres, qui vont chercher un asile chez les calvinistes. Cette estampe irrita beaucoup les solitaires de Port-Royal. Sacy crut la faire tomber par ses *Enluminures*, dont Racine s'est moqué dans une de ses lettres. Il est assez étrange en effet que des gens de goût et de piété pussent écrire des satires qui blessaient l'un et l'autre ; *Heures de Port-Royal*, que les jésuites appelaient *Heures à la janséniste* ; et elles méritaient ce nom. L'Exercice durant la messe est tiré sans aucun changement de la Théologie familière de Saint-Cyran, condamnée en 1645 par M. de Gondy, archevêque de Paris, et à Rome en 1654. *Lettres de piété*, Paris, 1690, 2 vol. in-8. L'*Abrégé de l'histoire de la Bible*, avec des figures, publié sous le nom de Royaumont, qu'on attribue communément à M. de Sacy, est, selon quelques-uns, de Nicolas Fontaine, qui avait été son compagnon de prison, et qui a fait son éloge dans les *Mémoires de Port-Royal*. Cet ouvrage, beaucoup répandu, est sèchement écrit, d'une narration froide et parasite, quelquefois indiscrete et peu assortie à l'âge pour lequel il fut fait. Quoique les erreurs du parti n'y soient pas prodiguées, elles ne laissent pas de se montrer dans l'occasion. On l'a remplacé avantageusement par l'*Histoire abrégée de la Religion avant la venue de Jésus-Christ*, Paris, 1791, 1 vol. in-12 ; et l'*Histoire abrégée de l'Eglise*, par M. Lhomond, 1 vol. in-12, Paris et Liège. Voyez le *Journal historique et littér.*, 1^{er} mai, 1791, p. 5.

MAISTRE (Pierre le), avocat au parlement de Paris, mort nonagénaire en 1728, acquit de grandes connaissances dans les détours obliques de la jurisprudence, et les consigna dans un excellent *Commentaire* sur la coutume de Paris, imprimé plusieurs fois ; la dernière édition est de 1741, in-fol. — On connaît encore de ce nom, Charles-François-Nicolas le MAISTRE, sieur de Claville, mort en 1740, président au bureau des finances de Rouen, et auteur du *Traité du vrai mérite*, 2 parties in-12, Paris, 1754 ; ouvrage qui a eu une vogue étonnante. C'est un mélange de prose, de vers, de faits historiques, de bons mots, de morale, de philosophie, de littérature, etc.

* MAISTRE (Joseph, comte de), écrivain politique et religieux, naquit à Chambéry, le 1^{er} avril 1755, d'une ancienne famille originaire du Langue-doc : son père était président du sénat de Savoie. Après avoir fait de bonnes études et pris ses grades à l'université de Turin, il entra en 1775 dans la

magistrature, et muni d'une charge dans sa ville natale, se distingua par son application à ses devoirs et par la maturité de son jugement. En 1784, chargé du discours de rentrée du sénat, il fit entendre ces paroles vraiment prophétiques : *Le siècle se distingue par un esprit destructeur qui n'a rien épargné, lois, coutumes, institutions politiques : il a tout attaqué, tout ébranlé, et le ravage s'étendra jusqu'à des bornes qu'on n'aperçoit point encore.* L'invasion de la Savoie, en 1792, l'obligea de se retirer à Turin, et, fidèle à son prince, il le suivit dans sa fuite; mais quelques mois après il revint à Chambéry, puis s'établit à Lausanne, où tout en entretenant avec son souverain une correspondance active, il composa l'ouvrage sur *la France*, qui fonda sa réputation. Rappelé à Turin en 1797, il quitta de nouveau cette ville pour se rendre à Venise, où il attendit les événements. En 1799, il fut nommé régent de la grande-chancellerie du royaume de Sardaigne, et en 1803 ministre plénipotentiaire à St.-Petersbourg. Pendant un séjour de 14 ans dans cette cour, il se fit connaître par ses talents diplomatiques, et en même temps par la fermeté de ses principes et la sagesse de sa conduite. Revenu à Turin en 1817, de nouvelles dignités l'attendaient à la cour de son roi; et à sa mort, arrivée le 25 février 1821, il était ministre d'état, régent de la grande-chancellerie de Sardaigne, membre de l'académie de Turin et grand-croix de l'ordre de St.-Maurice et St.-Lazare. Toute la vie politique et littéraire du comte de Maistre peut se résumer dans une opposition constante aux principes de la philosophie moderne, et aux maximes que la révolution française a proclamées. Lorsqu'il vit s'approcher sa dernière heure, il puisa dans la religion qu'il avait pratiquée toute sa vie, des secours efficaces et des consolations puissantes. Peu de temps auparavant il écrivait à M. de Marcellus, ces paroles remarquables : « Je sens que ma santé et mon esprit » s'affaiblissent tous les jours. *Hic jacet !* voilà ce » qui va bientôt me rester de tous les biens de ce » monde. *Je finis avec l'Europe*, c'est s'en aller en » bonne compagnie... » Ses principaux écrits sont : *Considérations sur la France*, Londres (Lausanne), 1794, in-8. Cet ouvrage a eu un grand nombre d'éditions; la seule revue et corrigée par l'auteur est celle de Paris, 1821, in-8; *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques et des autres institutions humaines*, Pétersbourg, 1810, in-8; 5^e édit., Paris, 1821, in-8, avec des *Considérations*, etc. L'auteur établit, que la puissance divine est la source immédiate de toute autorité sur la terre; et montre que c'est en attaquant la religion, que dans tous les temps les novateurs ont préludé à la destruction de l'ordre établi..... « Tous » jours il y a eu des religions sur la terre, et tous » jours il y a eu des impies qui les ont combattues : » toujours aussi l'impiété fut un crime; car comme » il ne peut y avoir de religion fausse sans aucun » mélange de vrai, il ne peut y avoir d'impiété qui » ne combatte quelque vérité divine plus ou moins » défigurée; mais il ne peut y avoir de véritable » impiété qu'au sein de la véritable religion; et,

» par une conséquence nécessaire, jamais l'impiété » n'a pu produire dans les temps passés les maux » qu'elle a produits de nos jours; car elle est toujours coupable, en raison des lumières qui l'environnent. C'est par cette règle qu'il faut juger » le xviii^e siècle; car c'est sous ce point de vue » qu'il ne ressemble à aucun autre. On entend » dire assez communément que tous les siècles se » ressemblent, et que tous les hommes ont toujours » été les mêmes; mais il faut bien se garder de ces » maximes générales, que la légèreté invente pour » se dispenser de réfléchir. Tous les siècles au contraire, et toutes les nations manifestent un caractère particulier et distinctif qu'il faut considérer soigneusement. Sans doute il y a eu tous » jours des vices dans le monde; mais ces vices » peuvent différer en quantité, en nature, en qualité dominante et en intensité : or, quoiqu'il y ait » toujours eu des impies, jamais il n'y avait eu, » avant le xviii^e siècle, et au sein du christianisme, » une *insurrection contre Dieu !* jamais, surtout, » on n'avait vu une conspiration sacrilège de tous » les talents contre leur auteur : or, c'est ce que » nous avons vu de nos jours.... » Et plus bas : « Ce ne fut donc que dans la première partie du » xviii^e siècle, que l'impiété devint réellement une » puissance. On la voit d'abord s'étendre de toutes » parts avec une rapidité inconcevable. Du palais à » la cabane, elle se glisse partout, elle infeste » tout; elle a des chemins invisibles, une action » cachée, mais infaillible..... Par un prestige inconcevable, elle se fait aimer de ceux même » dont elle est la plus mortelle ennemie..... » *Sur les délais de la justice divine dans la punition des coupables*, trad. du grec de Plutarque, avec des notes, Lyon, 1816, in 8; *Du Pape*, Lyon, 1819, 2^e édit., augmentée, 1821, 2 vol. in-8. L'auteur considère le pape sous quatre points de vue, savoir : 1^o dans ses rapports avec l'Eglise catholique; 2^o avec les souverainetés temporelles; 3^o avec la civilisation et le bonheur des peuples; 4^o avec les églises schismatiques. En parlant de l'infailibilité du pape, l'auteur s'exprime ainsi : « L'infailibilité dans l'ordre spirituel et la souveraineté dans l'ordre temporel sont deux mots » synonymes : l'un et l'autre expriment cette haute » puissance qui les domine toutes, et dont toutes les » autres dérivent. Quand nous disons que l'Eglise » est infaillible, nous ne demandons pour elle aucun privilège particulier; nous demandons seulement qu'elle jouisse du droit commun à toutes » souverainetés possibles, qui toutes agissent nécessairement comme infaillibles; car tout gouvernement est absolu, et du moment qu'on peut lui » résister, sous prétexte d'erreur ou d'injustice, il n'existe plus. La souveraineté a des formes différentes sans doute; elle ne parle pas à Constantinople comme à Londres; mais, quand elle a » parlé de part et d'autres à sa manière, le bill est » sans appel comme le fecta. Il en est de même de l'Eglise, il faut qu'elle soit gouvernée; autrement » il n'y aurait plus d'agrégation, plus d'ensemble, » plus d'unité..... » Ce principe, juste dans le fond, est susceptible d'une certaine modification, qui ne

détruit cependant pas l'argument de M. de Maistre. Cependant « on peut dire, dans un sens très-vrai, » que le concile universel est au-dessus du pape : » car, comme il ne saurait y avoir de concile de ce » genre sans pape, si l'on peut dire que le pape et » l'épiscopat entier sont au-dessus du pape, ou en » d'autres termes, que le pape seul ne peut re- » venir sur un dogme décidé par lui et les évêques » réunis en concile général, le pape et le bon sens » en demeureront d'accord. *Ne nous battons plus,* » dit Thomassin, *pour savoir si le concile acmé-* » *nique est au-dessus ou au-dessous du pape, mais* » *reconnaissons que le pape, au milieu du concile,* » *est au-dessus de lui-même, et que le concile privé* » *de son chef est au-dessous de lui-même.* » (L'Ami de la Religion, tom. 23, pag. 99). De l'Eglise gallicane dans ses rapports avec le souverain pontife, pour servir de suite à l'ouvrage intitulé Du Pape, Lyon, 1822 (posthume). M. l'abbé Baston publia : *Réclamations pour l'Eglise de France, et pour la vé-* » *rité*, contre l'ouvrage de M. de Maistre, etc.; *Les Soirées de Saint-Petersbourg, ou Entretien, etc.*, Paris, 1821, 2 vol. in-8. A travers quelques légers défauts auxquels l'auteur se laisse entraîner par un zèle, louable dans son origine, on remarque dans ces entretiens une morale pure et religieuse, l'amour de l'ordre et de la justice, de l'élevation dans la pensée, de la force et de l'éloquence dans le style. Il a paru dans un recueil d'*Opuscules théologiques*, Paris, 1822, in-8; une *Défense des soirées de Saint-Petersbourg par un ami de la sagesse et de la vérité. Examen de la philosophie de Baun, où l'on traite différentes questions de philosophie nationale*, Paris, 1856, 2 vol. in-8. M. de Maistre avait un cœur droit et sincère, un esprit profond et élevé. Affable, bienfaisant, très-attaché à la religion, sa conversation était très-spirituelle, excepté quand il causait avec M^{me} de Staël, à laquelle il laissait par modestie l'honneur de briller; honneur qu'elle savait réclamer en toute occasion. Peut-être dans ses écrits a-t-il rêvé une perfectibilité impossible pour l'espèce humaine; mais les éloges que lui ont donnés ses contemporains ne seront pas désavoués par la postérité. On trouve une *Not ce* sur le comte de Maistre dans le *Journal de Savoie*, 1821, (n° XI), pag. 97-101.

MAISTRE (le comte Xavier de), frère cadet du précédent, entra dans sa jeunesse au service de Russie et parvint au grade de général. Dans les loisirs que ses devoirs lui laissaient, il a composé différents opuscules qui lui assignent un rang distingué dans la littérature. La plupart ont été réimprimés plusieurs fois séparément. Des éditions complètes, la meilleure est celle de Paris, 1828, 2 vol. in-8, contenant; *Voyage et expédition nocturne autour de ma chambre*; *Le Lépreux de la cité d'Aoste*; *Les prisonniers du Caucase*; et *la Jeune Sibérienne*.

MAITRE-JEAN (Antoine), de Méry, près Troyes. Après d'excellentes études à Paris, l'amour du pays natal le ramena à Méry, où il passa ses jours dans l'exercice de la chirurgie. Il donna au commencement du XVIII^e siècle, chez Le Febvre, imprimeur à Troyes, un *Traité des maladies de l'œil* (1707, in-4). Cet ouvrage qui, faute de prôneurs, fut d'un

débit très-difficile, est devenu loi pour tous les oculistes : il a été cinq ou six fois réimprimé, et traduit en toutes les langues. Les lumières de Maitre-Jean, dans la chirurgie, étaient le résultat des connaissances profondes qu'il avait cultivées, en étudiant, dans tout le cours de sa vie, sur tous les objets relatifs à l'art de guérir. Il avait été élève du célèbre Méry, avec qui il entretenait une correspondance suivie.

MAITTAIRE (Michel), grammairien et bibliographe, né en France en 1668, de parents protestants qui se réfugièrent en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes, s'est signalé par sa vaste érudition. La république des lettres lui doit : de bonnes éditions de quelques auteurs anciens, entre autres du *Corpus poetarum latinorum*, Londres, 1715 à 1722, 27 vol. in-12; *Annales typographici*, La Haye, Amsterdam et Londres, 1719-41, 5 tom. ou 9 vol. in-4 : le tome 2 a paru en 1722, le tome 5 en 1725. Cet ouvrage, plein de détails bibliographiques curieux et recherchés, et auquel on ne peut reprocher que très-peu de fautes, comprend le titre de tous les livres imprimés depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'en 1557. En 1733, Maillaire a donné une nouvelle édition du tome 1^{er}, qui porte pour titre tome 4^e; elle est considérablement augmentée. Cependant l'auteur avertit qu'il y faut toujours joindre la première édition de 1719, parce qu'il s'y trouve des choses non réimprimées dans la seconde. Enfin, en 1741, a paru la *Table* de l'ouvrage, sous le titre de tom. 5^e, en 2 parties. Ce volume est le plus utile. *Historia Stephanorum*, Londres, 1709, in-8 : c'est l'histoire des Etienne, imprimeurs de Paris; *Historia typographorum aliquot parisiensium*, ib., 1717, 2 tom. en 1 vol. in-8; *Græcæ linguæ dialecti*, Londres, 1706, 1742, in-8; *Miscellanea græcorum aliquot scriptorum curmina*, gr.-lat., Londres, 1722, in-4. Maillaire obtint la permission de venir en France, où il se lia avec les principaux savants. Au lieu de se plaindre de son exil, on l'entendait rendre justice aux bonnes intentions de Louis XIV. Maillaire mourut à Londres le 7 août 1747.

MAIUS (Junianus), gentilhomme napolitain, enseigna les belles-lettres à Naples, avec réputation, sur la fin du XV^e siècle, et eut pour disciples le célèbre Sannazar. Il se mêlait d'interpréter les songes, et il se fit un nom en ce genre : tant il est facile d'abuser le public, curieux de savoir l'avenir! On a de lui : des *Epîtres*; un Dictionnaire intitulé : *Opus de priscorum proprietate verborum*, Naples, 1473, in-fol. réimprimé à Trévise en 1477; une *Edition* de Pline le Jeune, Naples, 1476, in-fol.

MAIUS (Jean-Henri), théologien luthérien, né à Pfortzheim, dans le marquisat de Bade-Dourlach, en 1635, était très-versé dans la littérature hébraïque. Il enseigna les langues orientales avec réputation dans plusieurs académies, et en dernier lieu à Giessen, où il fut pasteur, et où il mourut l'an 1719. Il était profond dans l'antiquité sacrée et profane. On a de Maius un très-grand nombre d'ouvrages; on y trouve beaucoup de savoir, mais aussi presque partout les préjugés de sa secte. Les principaux sont : *Historia animalium Scripturæ sacræ*,

in-8; *Vita J. Reuchlini*, 1687, in-8; *Examen Historiæ criticæ Ricardi Simonis*, in-4; *Synopsis theologiæ symbolicæ*, in-4; — *moralis*, in-4, — *et judaicæ*, in-4; *Introductio ad studium philologicum, criticum et exegeticum*, in-4; *Paraphrasis Epistolæ ad Hebræos*, in-4; *Theologia evangelica*, 1701, et 1719, 4 parties in-4; *Animadversiones et supplementa ad Cocceii hebræum*, 1705, in-fol.; *OEconomia temporum veteris et novi Testamenti*, in-4; *Synopsis theologiæ christianæ*, in-4; *Theologia Lutheri*, in-4; *Theologia prophetica*, in-4; *Harmonia evangelica*, in-4; *Historia reformationis Lutheri*, in-4; *Dissertationes philologicæ et exegeticæ*, Francfort, 1711, 2 vol. in-4, etc. Il a aussi donné une *Edition* de la Bible hébraïque, in-4. Son fils, de même nom que lui, s'est distingué dans la connaissance du grec et des langues orientales.

MAJO. Voy. MAIUS.

MAJOLI (Simon), né à Aoste en Piémont, devint évêque de Volturara dans le royaume de Naples, et mourut vers l'an 1598. C'était un grand compilateur. Il s'est fait connaître surtout par son ouvrage intitulé *Dies Caniculares*, imprimé plusieurs fois in-4 et in-fol. traduit en français par Rosset, Paris, 1610 et 1645, in-4.

MAJOR (Georges), disciple de Luther, né à Nuremberg en 1502, fut élevé à la cour de Frédéric III, duc de Saxe; enseigna à Magdebourg, puis à Wittenberg; fut ministre à Eisleben, et mourut en 1574, à 72 ans. Tandis que le maître rejetait la nécessité des bonnes œuvres, le disciple soutenait qu'elles étaient si essentiellement nécessaires pour le salut, que les petits enfants ne sauraient être justifiés sans elles. On a de lui divers ouvrages en 3 vol. in-fol. Ses partisans furent nommés *Majorités*.

MAJOR ou LE MAIRE (Jean), né en 1468, à Haddington en Ecosse, vint jeune à Paris, et fit ses études au collège de Sainte-Barbe, puis à celui de Montaigu. Il y devint professeur de philosophie et de théologie, et enseigna l'une et l'autre avec réputation. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1506, et mourut en Ecosse l'an 1550, âgé de 82 ans. Ses principaux ouvrages sont : une *Histoire de la Grande-Bretagne*, en six livres; elle finit au mariage de Henri VIII, avec Catherine d'Aragon. Cet ouvrage, superficiel et peu exact, fut publié en 1521; Des *Commentaires* sur les Evangiles, sur le Maître des sentences, etc., in-fol. 1529, où l'on a cru voir des principes peu différents de ceux de Richer. On lui attribue fausement un livre intitulé *Le grand Miroir des exemples*, imprimé à Douai, 1605, in-4; mais dont la première édition est de 1481, et qui ne peut par conséquent être de lui.

MAJOR (Jean-Daniel), médecin, né à Breslaw en 1651, exerça longtemps ses talents à Hambourg. Il fut fait en 1665 professeur en médecine dans l'université de Kiel, qui venait d'être fondée; il fut aussi directeur du jardin des plantes, et mourut le 3 août 1695 à Stockholm, où il avait été appelé par Charles XI. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : *Lithologia curiosa sive de animalibus et plantis in lapidem conversis*, 1662, in-4; *De cancris et serpentibus petrefactis*, 1664,

in-4; *Historia anatomiae*, 1666, in-fol. Sa *Vie*, celle de son père et d'un de ses frères ont été réunies dans une notice intitulée : *Vita et scripta Eliæ Majoris, filiorumque Eliæ et Joh. Danielis*. On la trouve dans les *Dissertationes anthologicae* de G.-Ch. Gebauer, Leipsig, 1755, in-8.

MAJORAGIO ou MAJORAGIUS (Antoine-Marie CONTI, connu sous le nom de), ainsi nommé d'un village dans le territoire de Milan, où il naquit le 26 octobre 1514, se rendit habile dans les belles-lettres, et enseigna à Milan avec une réputation extraordinaire. Il avait été l'élève des célèbres Maggi et Alciat, et ami du savant Ricci. Majoragio fut le premier qui introduisit dans les écoles l'usage des déclamations pratiqué parmi les anciens, et qui excita le génie de quelques jeunes gens. Ses succès lui firent des jaloux. On lui intenta un procès, sur ce qu'il avait changé son nom d'*Antonius-Maria* en celui de *Marcus-Antonius Majorianus*. Il se tira d'affaire en disant qu'il n'y avait aucun exemple dans les auteurs de la pure latinité, qu'un homme ait été appelé *Antonius-Maria*. Cette raison pédantesque ferma la bouche à l'envie. Majoragio jouit tranquillement de son nom et de sa gloire jusqu'à sa mort, arrivée le 4 avril 1555, à 41 ans. On a de lui : des *Commentaires* sur la *Rhétorique* d'Aristote, in-fol. sur l'*Orateur* de Cicéron et sur Virgile, in-fol.; plusieurs traités, entre autres : *De senatu romano*, in-4; *De risu oratorio et urbano*; *De nominibus propriis veterum Romanorum*; un recueil de *Harangues latines*, etc., Leipsig, 1628, in-8. Tous ces ouvrages respirent l'érudition.

MAJORIEN (Flavius Julius Valérius Majorianus Augustus), empereur d'Occident, était fort jeune lorsqu'il fut élevé à l'empire en 457, du consentement de Léon, empereur d'Orient. Tout ce qu'on sait de sa famille, c'est que son père avait toujours été attaché au célèbre Aëtius, général sous Valentinien III, et que son aïeul maternel avait été général des troupes de la Pannonie sous le grand Théodose. Majorien suivit la fortune du fameux Ricimer, qui paraissait dédaigner un trône, mais qui voulait régner sous les auspices d'un monarque impuissant. Les vertus civiles et militaires de Majorien lui méritèrent le trône impérial. Dès qu'il y fut monté il réduisit les Visigoths, et forma le projet de perdre les Vandales. Pour mieux connaître les forces de ses ennemis, il se déguise, passe en Afrique, et va trouver Genséric leur roi, en qualité d'ambassadeur, sous prétexte de lui faire des propositions de paix. Il remarque dans le monarque vandale plus de fierté que de valeur; ne trouve dans ses troupes, ni discipline, ni courage, et aperçoit dans ses sujets un penchant extrême à la révolte. De retour en Italie, il hata les préparatifs de la guerre et passa en Afrique. Genséric n'avait plus d'espoir, et sa perte était assurée, s'il n'eût trouvé des traîtres parmi les Romains, qui lui livrèrent la plus grande partie de leurs vaisseaux. Majorien repassa en Italie pour réparer sa perte. Le Vandale, craignant les armes de ce héros, lui fit demander la paix et l'obtint. Ricimer, généralissime des troupes de Majorien, jaloux de la gloire que ce prince s'était acquise, fit soulever l'armée, et massacra l'empereur

en 461, après un règne de 3 ans et quelques mois. Majorien était un prince courageux, entreprenant, actif, vigilant, aimé de ses sujets et craint de ses ennemis. Aussi aimable en particulier que grand en public, il était doux, gai, complaisant. Les belles-lettres en temps de paix étaient sa principale occupation.

MAJORIN, premier évêque des donatistes en Afrique, vers l'an 506. Il avait été domestique de Lucile, dame fameuse dans cette secte, et fut ordonné pour l'opposer à Cécilien. Quoique Majorien ait été le premier évêque de ce peuple de rebelles, il ne lui donna pas son nom; Donat, son successeur, eut ce malheureux avantage.

MAKOWSKI. Voy. MACCOVIUS.

MALABRANCA (Latin), dominicain, neveu du pape Nicolas III, fait cardinal et évêque de Velletri en 1278, puis légat de Bologne, fut chargé des affaires les plus délicates: il rétablit la paix dans Florence, qui était déchirée par les Guelfes et les Gibelins, et s'acquit l'estime et l'affection des peuples par son intégrité et ses talents. Il mourut en 1294. On lui attribue la prose *Dies iræ*, que d'autres croient être de Humbert, 5^e général des dominicains. — Il avait pour parent Hugolin MALABRANCA, qui de religieux augustin devint évêque de Rimini, puis patriarche de Constantinople vers 1290, et dont on a quelques ouvrages de théologie.

MALACHIE, en hébreu *l'envoyé du Seigneur*, fut le dernier des douze petits prophètes, et de tous les prophètes de l'ancien testament. Origène et Tertulien ont pris occasion de ce nom qui signifie aussi *ange du Seigneur*, pour avancer que ce prophète avait été effectivement un ange qui prenait une forme humaine pour prophétiser. Mais ce sentiment n'est pas suivi et ne doit pas l'être; il sert seulement à prouver que les grands hommes ont quelquefois du goût pour l'extraordinaire. D'autres croient avec les Juifs que Malachie est le même qu'Esdras, mais cette opinion manque de preuves: presque tous les saints Pères et les meilleurs interprètes sont d'un avis contraire. L'opinion commune est qu'il était de la tribu de Zabulon, né à Sopha. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que Malachie a prophétisé du temps de Néhémie, sous le règne d'Artaxerxès Longue-main, dans le temps où il y avait parmi les prêtres et le peuple de Juda de grands désordres, contre lesquels le prophète s'élève, c'est-à-dire vers 408 jusqu'à 412 avant J.-C. Les prophéties qui nous restent de lui sont en hébreu, et contiennent trois chapitres. Il prédit l'abolition des sacrifices judaïques, l'institution d'un nouveau sacrifice qui serait offert dans tout l'univers. Il instruit les prêtres de la pureté qu'ils doivent apporter dans leurs offrandes, et prédit le jugement dernier et la venue d'Elie. Parmi les commentateurs de Malachie, on remarque saint Jérôme, Théodoret, Jonathan ben-Uziel, Kimchi, Aben-Ezra, Métancthon, Gabriel d'Acosta, Ed. Pococke, Jean-Fischer, dom Calmet, Augustin de Quiros et Rosenmuller.

MALACHIE (saint), né à Armagh en Irlande, l'an 1094, fut successivement abbé de Benchor, évêque de Connor, et enfin archevêque d'Armagh en 1127.

Il se démit de son archevêché en 1135, après avoir donné une nouvelle face à son diocèse par son zèle et ses exemples. Il mourut à Clairvaux entre les bras de saint Bernard, son ami, en 1148. On lui attribue des *Prophéties* sur tous les papes depuis Célestin II jusqu'à la fin du monde; mais cet ouvrage a été fabriqué, dit-on, dans le conclave de 1590, par les partisans du cardinal Simoncelli, qui eurent soin de bien caractériser celui qu'ils voulaient élever au souverain pontificat. Saint Bernard, qui a écrit la *Vie de saint Malachie* et qui a rapporté ses moindres prédictions, ne fait aucune mention de celles-ci. Aucun auteur n'en a parlé avant le commencement du XVII^e siècle. Ce silence de 400 ans est une forte preuve de supposition. On peut voir le père Menestrier, dans son *Traité sur les prophéties attribuées à saint Malachie*. Ceux qui se sont mêlés d'expliquer les symboles prophétiques, trouvent toujours quelque allusion, forcée ou vraisemblable, dans le pays des papes, leurs noms, leurs armes, leur naissance, leurs talents, le titre de leur cardinalat, les dignités qu'ils ont possédées, etc., etc. Par exemple, la prophétie qui regarde Urbain VIII était *Lilium et Rosæ*. Elle s'est accomplie à la lettre, disent les interprètes; car ce pape avait dans ses armoiries des abeilles qui sucèrent les lis et les roses. Il faut convenir néanmoins qu'il y a quelques-unes de ces dénominations qui s'accordent avec des circonstances remarquables, comme celles de *Peregrinus apostolicus*, qui, dans cette longue liste de succession, désigne Pie VI, et qui paraît bien vérifiée par le voyage de ce pape en Allemagne, entrepris pour les intérêts de l'Eglise et du siège apostolique. La vie de saint Malachie écrite en latin par saint Bernard a été traduite en italien par le père Maffei. Jean Germano a publié *Vita, gesti e predizioni del padre san Malachia*, Naples, 1670, 2 vol. in-4.

MALAGRIDA (Gabriel), jésuite, né en 1689, à Mercajo, dans le Milanais, passa de bonne heure en Amérique, où il remplit pendant vingt-neuf ans les fonctions de missionnaire dans le Maragnan et le Brésil. Il y aurait probablement terminé ses jours, si la reine de Portugal, Marie-Anne d'Autriche ne l'eût appelé à Lisbonne pour lui donner sa confiance dans les affaires qui regardaient la religion. Don Jean V n'eut pas moins de considération pour ce religieux, qu'il regardait comme un homme de Dieu. En 1750, lorsqu'il revint pour la seconde fois, le roi Joseph alla le recevoir en personne, tant était grande la vénération qu'il avait pour ce jésuite. Dans le temps du tremblement de terre, en 1755, il s'éleva avec beaucoup de liberté contre les désordres de la capitale, et publia: *Judicium de vera causa terræ motus quem passa est Ulissippo die 1 nov. 1755*. Ce zèle déplut à certaines personnes, et ceux qui étaient persuadés que les événements naturels ne tenaient en rien aux dispositions de la Providence le regardèrent comme un homme égaré: tandis que la plupart ne voyaient dans ses prédications que les notions toutes simples du christianisme. Un ancien père de l'Eglise (saint Ephrem), avait fait sur le même sujet une touchante homélie, où l'on trouve toutes les raisons que Malagrida dé-

veloppait dans son ouvrage ; conforme d'ailleurs aux sentiments de l'Eglise, qui, dans l'oraison *Contra terræ motus*, s'exprime de la sorte : *Terram quam vidimus nostris iniquitatibus tremementem, superno munere firma, ut mortalium corda cognoscant, et te indignante talia flagella prodire, et te miserante cessare* (1). Le 11 janvier 1759, il fut arrêté comme complice du duc d'Aveiro (voy. ce nom), et le 12 déclaré coupable de lèse-majesté. Après trois ans de prison, on le tira de son cachot, et, sans dire un mot du crime qu'on lui avait attribué, on le livra à l'inquisition comme faux prophète et faux dévot. L'inquisiteur général, D. Jean de Bragança, frère du roi, avec tous les assesseurs du tribunal, refusèrent de le trouver coupable. On créa un nouveau tribunal, présidé par Paul Carvalho, frère du ministre, et on instruisit le jugement du prisonnier sur deux ouvrages qu'on prétend qu'il a composés dans sa prison : la *Vie héroïque et admirable de la glorieuse sainte Anne et la Vie et empire de l'antechrist* : ouvrages qui, s'ils étaient réels, ne prouveraient qu'un simple délire dans ce vieillard, affaibli par les horreurs d'une prison de trois ans. Mais il paraît certain que les prétendus fragments qui en ont été cités dans le procès de Malagrida, sont de la composition du fameux P. Norbert, qui écrivait alors à la solde de Carvalho, sous le nom de l'abbé Platel. C'est au moins ce qu'avance un auteur dont la saine critique égale l'élégance du style. Nous le laisserons parler un moment : *Duo illa opuscula quæ nullus mortalium adhuc vidit, aut videbit unquam, alterum inscriptum a Malagrida Vita sanctæ Annæ, alterum Historia imperii Antichristi, a Malagrida, ut fingunt, in carcere conscripta merum fuisse boni Plateli commentum, multi non sine argumentis arbitruntur. Quid enim? Abhorrebatne iste Platelinus a moribus illius Norberti, qui supposititiam julio-politani episcopi approbationem, nimirum episcopi manum mentitus, famosæ orationi funebri apposuit? qui, teste P. Thoma de Poitiers, alia multa in hoc ipso genere facitavit? Adde quod absurdissimæ delirationes, perridiculæ ineptiæ, fatuitas et stultitia, quibus redundant illa fragmenta, quæ ex commemoratis Malagridæ supposititiis opusculis excerpta esse dicuntur, sane olent cerebrum hominis aut mente capti, aut super quam dici possit, stolidi, bardi atque insciti. Nego igitur ea Malagridæ fuisse; nam cujus Malagridæa fuisse dicamus? Malagridæ mente capti? at reclamant domini quæsitores, qui eum capitis damnarunt, et, quam maxima possunt contentione, nobis persuadere conantur, Malagridam mentis compotem ea scripsisse; qua quidem tanta, tamque diligenti asservatione existimationi suæ consulere voluerunt, ne scilicet quisquam suspicari posset, hominem amentem ob ea quæ in amentia ipsa scripsisset, ultimo supplicio ab æquissimis iudicibus affectum fuisse. An Malagridæ sana mente utentis? at quis sibi persuadent tam inepte, tamque stolide scribere potuisse*

*jesuitam, qualis erat Malagrida, non mediocriter literatum, et non modo in severioribus disciplinis satis eruditum, verum etiam in amœnioribus probe versatum, ut argumento sunt multa, quæ diversis temporibus scripsit, quorum nonnulla, cum in carcerem abreptus fuit, intercepta fuerunt, in quibus reperta est tragædia inscripta: Aman, opus ingenio elaboratum, perpolitum, et in suo genere perfectum? Cum igitur opera illa neque Malagrida mente capto neque Malagrida sanæ mentis compoti adscribi possint, restat, ut insigni scriptori nostro Platelio tribuantur; præsertim quia neque hominis ingenium, neque confingendi quodlibet, comminiscendique inveterata consuetudo multum videtur ab hac scribendi ratione discrepare. Quoi qu'il en soit, Malagrida, d'après la teneur de ces deux écrits, fut jugé hérétique, et livré au bras séculier, qui le condamna à être brûlé vif; ce qui fut exécuté le 21 septembre 1761. « L'excès du ridicule, dit Voltaire, et de l'absurde » dité fut joint à l'excès d'horreur. Malagrida ne fut » mis en jugement que comme un prophète, et ne » fut brûlé que pour avoir été fou, et non pas pour » avoir été parricide. » *Siècle de Louis XV*, chap. 35. L'auteur du *Testament politique* du maréchal de Belle-Isle, imprimé en 1762, p. 95, s'exprime de la sorte sur cet événement : « Je ne parle point ici » d'une société de religieux que le ministère de » Lisbonne a voulu associer à ce régicide, mais j'ose » dire qu'il est aussi facile de prouver que les jésuites n'ont point trempé dans cette conjuration, » que de démontrer les ressorts de l'accusation..... » J'ai d'excellents *Mémoires* qui éclaircissent cette » affaire..... Malheur aux rois qui, dans des cas » aussi graves, négligent de voir tout par eux-mêmes. » Le philosophe Maupertuis, dans une réponse à une lettre de M. de la Condamine (datée de Mantoue, le 27 mars 1759), où celui-ci avait fait l'apologie des jésuites, relativement à cette affaire, dit : « Je vous remercie de la relation que vous » m'avez envoyée de la conjuration de Portugal. » Pour ce qui concerne les jésuites, je pense en tout » comme vous pensez vous-même. Il faut qu'ils » soient bien innocents, s'ils peuvent échapper au » supplice; mais je ne saurais les croire coupables, » quand même j'apprendrais qu'on les a fait brûler » vifs. » La reine ayant déclaré innocentes toutes » les personnes impliquées dans la prétendue conspiration, par un décret solennel du 7 avril 1781, il ne doit pas rester plus de doute à l'égard du P. Malagrida qu'à l'égard des autres. Voy. AVEIRO, MICHEL DELL' ANNUNCIATA, POMBAL, TAVORA. L'abbé de Longchamps a publié sous le titre de *Malagrida* une tragédie en 5 actes, Lisbonne, 1765, in-12; c'est un drame assez mal conçu et dans lequel on trouve des déclamations contre les jésuites qui, à cette époque, venaient d'être expulsés de France.*

MALALA. Voy. JEAN MALALA.

MALAPERT (Charles), poète et mathématicien, né à Mons en Hainaut en 1581, se fit jésuite, enseigna la philosophie à Pont-à-Mousson, alla en Pologne, où il fut professeur de mathématiques, et eut ensuite le même emploi à Douai. Philippe IV le demanda pour enseigner cette science à Madrid, dans l'université qu'il venait d'y fonder, mais Ma-

(1) On peut voir sur ce sujet la *Dissertation sur les tremblements de terre, les épidémies, les orages, les inondations*, etc., qui se trouve à la fin des *Observations sur les systèmes*, Liège, 1788, avec l'épigraphie : *Non hoc sine numine Divum eveniunt*. Il y a des points de vue particulièrement relatifs aux désastres de Lisbonne.

lapert mourut en chemin à Vittoria en Catalogne, le 5 novembre 1650. Il nous a laissé : des *Poésies*, imprimées à Anvers en 1654. Sa latinité est pure, sa diction nette, ses images vives et toujours variées : il n'a nullement donné dans les jeux de mots et les mauvaises pointes si communes de son temps. Plusieurs ouvrages concernant les mathématiques, imprimés à Douai, 1620-1655.

* MALARTIC (Anne-Joseph-Hippolyte, comte de), né le 5 juillet 1750, à Montauban, d'une ancienne famille de l'Armagnac, était en 1749, aide-major du régiment de Béarn, qu'il suivit au Canada, où il signala sa valeur dans plusieurs circonstances. A son retour en France, nommé colonel du régiment de Vermandois, il répartit pour les Antilles, et fut fait en 1769 commandant de la Guadeloupe avec le titre de brigadier. En 1792, crée lieutenant-général et gouverneur des établissements français à l'est du cap de Bonne-Espérance, il sut, par sa sagesse et sa fermeté, préserver les îles de Bourbon et de France des excès qui ruinèrent nos autres colonies, et en même temps les défendre contre les attaques des Anglais. Dans cette conduite si sage, le Directoire ne vit qu'une disposition à la révolte, et dans le mois de juillet 1796, il envoya deux commissaires à l'île de France pour destituer le gouverneur; mais les colons, informés de leur dessein, les obligèrent à se rembarquer en toute hâte. Malartic mourut à l'île de France, le 28 juillet 1800, à 70 ans. Les habitants de l'île lui élevèrent au haut du Champ-de-mars, un monument funèbre, avec cette inscription : *Au sauveur de la Colonie.*

MALARTIC (Amable-Pierre-Hippolyte-Joseph, comte de), neveu du précédent, né le 22 août 1765 à Montauban, entra cadet en 1780, dans le régiment de Vermandois, dont son oncle était colonel. Cependant son père, premier président au conseil souverain de Perpignan, voulut lui faire suivre la carrière de la magistrature : ce fut pour obéir à ce vœu qu'il se fit recevoir conseiller à la même cour en 1782. A la suppression de l'ancien ordre judiciaire en 1790, il se rendit en Espagne, entra dans la légion royale des Pyrénées, et fit comme officier de cavalerie les campagnes de 1795, 1794 et 1795. Rentré en France en 1801, il devint maire de sa commune et membre du conseil-général de la Seine-Inférieure. En 1824, il fut nommé député de l'arrondissement de Dieppe, et réélu en 1827. Ses travaux à la chambre hâtèrent sa mort arrivée à son château de Totes le 19 août 1828. Le comte de Malartic était aussi bon chrétien qu'il avait été député fidèle et soldat intrépide.

MALATESTA (Sigismond), seigneur de Rimini, fameux capitaine du x^ve siècle, réunit dans sa personne un mélange singulier de bonnes et de mauvaises qualités. Philosophe, historien, et homme de guerre très-expérimenté, il était ambitieux, impie, sans foi et sans humanité. Malgré l'excommunication lancée contre lui par le pape Pie II, pour son impiété, il se rendit très-redoutable dans les guerres qu'il eut avec ses voisins. Etant entré au service des Vénitiens, il prit sur les Turcs Misitra, qui est près de l'ancienne Sparte, et plusieurs autres places de la Morée. A son retour, il tourna ses

armes contre le pontife qui l'avait anathématisé; mais ce fut sans succès, et il mourut en 1467, âgé de 51 ans. Il laissa des enfants qui l'imitèrent dans sa bravoure, mais non pas dans ses vices et son irrégularité.

MALAVAL (François), né à Marseille le 27 décembre 1627, perdit la vue dès l'âge de 9 mois. Cet accident n'empêcha pas qu'il n'apprit le latin, et qu'il ne se rendit habile par les lectures qu'on lui faisait; il s'attacha surtout aux auteurs mystiques, et ne sut pas assez distinguer ceux qui méritaient sa confiance d'avec ceux dont il devait se défier. La perte de la vue lui facilitait le recueillement qu'exigent les écrivains remplis des idées du quétiste Molinos. Il les publia en France, mais avec quelques adoucissements dans sa *Pratique facile pour élever l'âme à la contemplation* : livre qui fut censuré à Rome dans le temps de l'affaire du quétisme. L'auteur n'avait erré que par surprise; il se retracta, et se déclara ouvertement contre les erreurs de Molinos. Cette docilité peut faire croire que, comme d'autres mystiques de bonne foi, mais peu accoutumés au langage d'une théologie exacte, il s'était moins égaré quant au fond des choses, que quant aux expressions. Elles sont difficilement justes dans des matières qui embrassent les voies intérieures et quelquefois extraordinaires par où Dieu conduit les âmes, et dont le secret n'est pas susceptible d'une explication générale et précise. (Voy. RUSBROCH, TAULERE, FÉNÉLON, JEAN de LA CROIX, etc.) La piété de Malaval lui mérita un commerce de lettres avec plusieurs personnes distinguées, entre autres avec le cardinal Bona, qui lui obtint une dispense pour recevoir la cléricature, quoique aveugle. Ce pieux ecclésiastique mourut à Marseille en 1719, à 92 ans. On a de lui : des *Poésies spirituelles*, réimprimées à Amsterdam en 1714, in-8, sous le titre de Cologne. Elles font plus de plaisir aux personnes pieuses qu'aux gens de goût : des *Vies des Saints*, entre autres celle de saint Philippe Beniti ou Benizzi, cinquième général des servites; *Discours contre la superstition populaire des jours heureux et malheureux*, inséré dans le *Mercur* du mois de juin 1688; plusieurs ouvrages manuscrits, dont on trouvera la liste dans le *Dictionnaire de Moréri*, édit. de 1759.

MALAVAL (Jean), chirurgien, né à Pezan, diocèse de Nîmes, en 1669, mort en 1758, âgé de 89 ans, vint de bonne heure à Paris. Il contracta une liaison étroite avec Hecquet, qui lui fit abjurer la religion protestante, dans laquelle il était né. Malaval s'adonna particulièrement à ce qu'on appelle la *petite chirurgie*, à la saignée, à l'application des cautères, des ventouses, etc., et il excella dans cette partie. Les *Mémoires* de l'académie royale de chirurgie renferment plusieurs observations de cet habile homme.

MALBOUROU ou MARLBOROUGH. Voy. CHURCHILL.

MALCHUS, serviteur du grand-prêtre Caïphe, qui, s'étant trouvé dans le jardin des Oliviers avec ceux qui étaient envoyés pour arrêter Jésus, eut l'oreille coupée d'un coup d'épée par saint Pierre : mais Jésus l'ayant touchée, la guérit.

MALCHUS, célèbre solitaire du iv^e siècle, natif du territoire de Nisibe, se retira dans une communauté de moines qui habitaient le désert de Chalcide en Syrie : il la quitta, sous prétexte d'aller consoler sa mère devenue veuve; mais il fut pris par les Sarrasins, qui enfin voulurent le forcer d'épouser une captive. Après des aventures singulières, il fut rendu à son monastère. Saint Jérôme a écrit son histoire avec autant d'élégance que d'énergie; c'est un des plus beaux morceaux des écrits de ce saint docteur. La Fontaine a mis la *Vie de saint Malchus* en vers français; ce poème était estimé de Rousseau le lyrique.

* **MALCOLM I^{er}**, roi d'Ecosse, fils de Donald III, succéda à son cousin Constantin III, qui avait abdiqué et qui mourut en 945. Proclamé en 958, il fut d'abord en paix avec ses voisins, puis il fournit quelques secours à Edred, roi d'Angleterre, pour arracher le Northumberland aux Danois; il fut assassiné en 958 à Ullrine, dans le comté de Murray. Il eut pour successeur Indulph, fils de Constantin III, qui périt glorieusement (961) en combattant contre les Danois, laissant la couronne d'Ecosse à Duff, fils de Malcolm, et le Cumberland à Culen, son propre fils.

* **MALCOLM II**, fils de Kenneth III, ne put parvenir au trône à la mort de son père, quoique les Etats l'eussent déclaré son successeur. Constantin IV, fils de Culen, et Grim, petit-fils de Duff, tinrent le sceptre avant lui : enfin en 1004 il put se faire reconnaître roi d'Ecosse. Il soutint avec succès plusieurs guerres contre les Danois qui faisaient de fréquentes incursions dans son royaume. Malcolm pardonna généreusement à ceux qui l'avaient tenu longtemps éloigné du trône; mais il ne put se les attacher par la reconnaissance, et ils conspirèrent sans relâche contre sa vie. Ils parvinrent en 1054 à le tuer dans le château de Glamis. Les meurtriers ayant essayé de se sauver en traversant le lac de Forfar sur la glace, elle se rompit sous leurs pieds, et ils furent pris et pendus. Malcolm eut deux filles, Béatrix, mère de Donald VII, ou Duncan I^{er}, qui succéda à son grand-père, et Doada, mère de Macbeth. Les historiens contemporains rapportent que dans une bataille livrée près du ruisseau de Lochty, un jeune guerrier nommé Keith se signala tellement que le roi lui donna en récompense la baronnie de Lothian : c'est de ce Keith qu'est descendue la famille des maréchaux héréditaires d'Ecosse. On a prétendu que Malcolm avait donné tous les domaines de la couronne à la noblesse qui les aurait possédés dès lors à titre de fiefs, se réservant pour lui le seul titre de roi et une colline près de la ville de Scone pour y rendre la justice; mais les revenus considérables que ses successeurs accordèrent aux églises et aux monastères qu'ils fondaient, prouvent le peu de fondement de cette assertion.

MALCOLM III, roi d'Ecosse. Voy. sainte MARGUERITE, reine d'Ecosse.

MALCOLM IV, petit-fils de David, roi d'Ecosse, monta sur le trône l'an 1155. Ce prince aima la paix, fonda des églises et des monastères, et se rendit recommandable par sa pureté, sa douceur et sa

piété. Il mourut en 1165, à l'âge de 25 ans. Guillaume son frère lui succéda. On trouve le détail de ses vertus dans l'*Histoire d'Angleterre*, par Guillaume de Newbridge ou Little, liv. 1, c. 25; liv. 2, c. 18.

** **MALCOLM** (sir John), historien à qui l'on doit les renseignements les plus exacts et les plus complets que l'on ait sur la Perse et sur l'Inde anglaise, était né en 1769 dans la ferme de Burnfoot en Ecosse. A 14 ans il partit pour les Indes comme cadet dans l'armée; et en même temps qu'il remplissait ses devoirs de manière à mériter l'estime des généraux, il acquit une connaissance rapide de la langue et des mœurs des indigènes, qui le mit à même de rendre d'importants services à la compagnie anglaise. Les preuves de zèle et d'habileté qu'il donna comme militaire et comme administrateur le firent charger de diverses missions diplomatiques, et lui valurent un prompt avancement. Il fut nommé en 1827 gouverneur de Bombay, et conserva cette place jusqu'en 1831. A son retour en Angleterre, élu membre de la chambre des communes, il y fit preuve de talent dans la discussion de plusieurs affaires importantes; et après la dissolution du parlement se retira dans sa campagne près de Windsor, où il mourut le 31 mai 1855. On a de lui en anglais : *Observations sur les troubles qui ont éclaté dans l'armée de Madras en 1809*, Londres, 1812, 2 part. in-8; *Essai sur les Seikhs, singulière nation de la province du Pendjab*, dans l'*Inde*, ib., 1812, in-8. Cet écrit fut un des premiers qui fixèrent l'attention sur ce peuple jusqu'alors peu connu. *Histoire de la Perse*, etc. ib., 1815, 2 vol. in-4, ib., 1829, 2 vol. gr. in-8, cartes et figures; trad. par Benoist, Paris, 1821, 4 vol. in-8. Ouvrage très-important et qui suffirait seul pour assurer à Malcolm une réputation durable. *Esquisses de la Perse, extraites des journaux d'un voyageur en Orient*, Londres, 1827, 2 vol. in-8; ce livre écrit avec esprit, gaieté et finesse, offre le résultat de ses remarques sur la Perse. *Mémoire sur l'Inde centrale*, etc., ib., 1825, 2 vol. in-8, cartes, 5^e édit. 1852. Le nom d'Inde centrale, employé aujourd'hui par les Anglais dans les actes d'administration, désigne le Malva (pays montagneux) et les cantons qui l'entourent. *Histoire politique de l'Inde*, de 1784 à 1825, ib., 1826, 2 vol. in-8. Quoique l'auteur n'entre pas dans de longs développements, il donne une idée très-nette des événements qu'il raconte. *Rapport sur le Malva*, Calcutta, 1850, in-4, imprimé par ordre du gouvernement; *Administration de l'Inde britannique*, Londres, 1855, in-8; *Vie de lord Clive, gouverneur général de l'Inde*, 1856, 3 vol. in-8.

MALDONADO (Diégo de CORIA), carme espagnol du xvi^e siècle, connu par deux ouvrages singuliers, à cause des prétentions ridicules qu'il y a fait valoir. L'un est un *Traité du tiers ordre des carmes*, en espagnol. Il y assure que les frères qui le composent descendent immédiatement du prophète Elie : il compte parmi les grands hommes qui en font profession, le prophète Abdias; et parmi les femmes illustres, la bisaïeule du Sauveur du monde, qu'il appelle sainte Emérintienne. L'autre ouvrage que

ce bon Père a composé est une *Chronique de l'ordre des Carmes*, Cordoue, 1598, in-fol., en espagnol. Il y avance des propositions fort singulières.

MALDONAT ou MALDONATO (Jean), célèbre jésuite, né à Casas-de-la-Reina dans l'Estramadure en 1554, fit ses études à Salamanque. Il s'y distingua, et enseigna le grec, la philosophie et la théologie avec un succès peu commun. Il entra chez les jésuites à Rome en 1562, et vint à Paris l'année suivante pour y professer la philosophie et la théologie. Maldonat y eut un nombre si prodigieux d'écouliers, que son auditoire était rempli trois heures avant qu'il commençât sa leçon; et la salle étant trop petite, il était souvent obligé de la donner dans la cour du collège. Il enseigna ensuite à Poitiers. Le cardinal de Lorraine, voulant accréditer un établissement qu'il avait à cœur, l'attira dans l'université qu'il avait fondée à Pont-à-Mousson. Le duc de Montpensier le décida à passer par Sedan, afin de ramener à l'unité la duchesse de Bouillon, sa fille. Il y entra en conférence avec vingt-trois ministres protestants, qu'il confondit, et en convertit deux des plus distingués. De retour à Paris, il continua d'enseigner avec réputation; mais on lui suscita des affaires qui troublèrent son repos. Il fut accusé d'avoir fait faire au président un legs universel en faveur de sa société, et d'enseigner des erreurs sur l'immaculée conception. Maldonat fut mis à couvert de la première affaire par un arrêt du parlement de Paris; et de la seconde, par une sentence de Pierre de Gondi, évêque de la même ville, l'an 1575. La Sorbonne lui avait fait cette querelle, parce qu'il avait dit que l'immaculée conception n'était pas une doctrine certaine et incontestable. Sa justification rendit l'envie encore plus ardente à le persécuter; le savant jésuite se déroba à ces poursuites en se retirant à Bourges. Il y demeura environ 18 mois, au bout desquels le pape Grégoire XIII l'appela à Rome, pour y travailler à l'édition de la *Bible grecque* des Septante. Maldonat y mourut quelque temps après, en 1585, à 49 ans. Ce jésuite était un des plus savants théologiens de sa société, et un des plus beaux génies de son siècle. Il savait le grec et l'hébreu; il s'était rendu habile dans la littérature sacrée et profane. Il avait bien lu les pères et les théologiens; et c'est sans fondement que Richard Simon avance « qu'il n'avait pas lu dans la source » ce grand nombre d'écrivains qu'il cite, et qu'il a » profité du travail de ceux qui l'avaient précédé, » etc. » Le même critique rend d'ailleurs justice à Maldonat, en parlant de la traduction de la Bible : « On voit bien, dit-il, que ce jésuite a travaillé avec » beaucoup d'application à cet excellent ouvrage. » Il ne laisse passer aucune difficulté, qu'il ne » l'examine à fond. Lorsqu'il se présente plusieurs » sens littéraux d'un même passage, il a coutume » de choisir le meilleur, sans avoir trop égard à » l'autorité des anciens commentateurs, ni même » au plus grand nombre, ne considérant que la vérité en elle-même. » Son style est clair, vif et aisé. Beaucoup de facilité à s'enoncer, beaucoup de vivacité, de présence d'esprit et de souplesse, le rendaient très-redoutable dans la dispute. Maldonat

n'était point servilement attaché aux opinions des théologiens scolastiques; il pensait par lui-même, et avait des sentiments assez libres, et quelquefois singuliers, mais toujours orthodoxes. On a de lui : d'excellents *Commentaires* sur les Evangiles, dont les meilleures éditions sont celles de Pont-à-Mousson, 1595, in-fol., et les suivantes jusqu'en 1617; car celles qui ont été faites depuis sont altérées. Les savants font beaucoup de cas des siennes. Des *Commentaires* sur Jérémie, Baruch, Ezéchiel et Daniel, imprimés en 1609, in-4; un *Traité des sacrements*, avec d'autres *Opuscules*, imprimés à Lyon en 1614, in 4; un *Traité de la grâce*, un *du péché originel*, un *des rites de l'Eglise*; des *Scolies* sur les Psaumes, les Proverbes, les Cantiques, l'Ecclesiaste et Isaïe; et plusieurs *Pièces* publiées à Paris en 1677, in-fol. Ce volume est orné d'une préface consacrée à son éloge. Un *Traité des anges et des démons*, Paris, 1617. Cet ouvrage curieux et rare a été traduit sur le latin, qui n'a jamais vu le jour, par François Arnault, seigneur de Laborie. *Summula casuum conscientiae*, dont la morale a paru un peu relâchée; *Tractatus de caeremoniis*, imprimé pour la première fois à Rome, en 1781, in-4, dans la *Bibliotheca ritualis* de Zaccaria. — Il ne faut pas le confondre avec Jean MALDONAT, prêtre de Burgos, vers 1550, qui a dressé les leçons du *Bréviaire romain*.

MALEBRANCHE ou MALBRANCQ (Jacques), savant jésuite, né à Saint-Omer en 1580, mort en 1655 à Tournai, a traduit en latin plusieurs livres de piété, et donné une histoire estimée *De Morinis et Morinorum rebus*, 1629, 1647 et 1654, en 5 tom. in-4. Elle commence à l'an 509 avant J.-C., et finit à l'an 1515. Il a continué cette histoire jusqu'à l'an 1555, que Térouane, capitale de ces peuples, fut détruite par Charles-Quint : événement exprimé par ce chronographe : DELETI MORINI. On conservait ce manuscrit à Tournai, au noviciat des jésuites; on ignore ce qu'il est devenu depuis la destruction de la société.

MALEBRANCHE (Nicolas), savant théologien, philosophe et métaphysicien habile, né à Paris le 6 août 1658, d'un secrétaire du roi, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1660. Il s'adonna d'abord, par le conseil de l'un de ses confrères, qui ne connaissait pas la trempe de son esprit, à un genre d'étude pour lequel il n'était pas né. Il abandonna les commentaires sur l'Ecriture sainte et les discussions théologiques, qui avaient servi à fortifier ses bons principes, pour se livrer tout entier aux méditations philosophiques. Le *Traité de l'homme* de Descartes, qu'il eut occasion de voir, fut pour lui un trait de lumière. Il lut ce livre avec transport, connu dès lors son talent, et put, en peu d'années, autant que Descartes. Ses progrès furent si rapides, qu'au bout de dix ans il avait composé le livre de la *Recherche de la vérité*. Ce livre parut en 1674. Il est peu d'ouvrages où l'on sente plus les derniers efforts de l'esprit humain. Personne ne possédait, à un plus haut degré que lui, l'art si rare de mettre des idées abstraites dans leur jour, de les lier ensemble, et de les fortifier par cette liaison. Sa diction, pure et châtiée, a toute la dignité que les matières demandent, et toute la grâce

qu'elles peuvent souffrir. Son imagination forte et brillante y dévoile les erreurs des sens, et de cette imagination qu'il décriait sans cesse, quoique la sienne fût fort noble et fort vive. La *Recherche de la vérité* est trop de succès pour n'être pas critiquée. On attaqua surtout l'opinion qu'on voit tout en Dieu; opinion chimérique peut-être, mais admirablement exposée. L'illustre philosophe compare l'Être suprême à un miroir qui représente tous les objets, et dans lequel nous regardons continuellement. Dans ce système nos idées découlent du sein de Dieu même; mais elles se dénaturent et se corrompent dans des intelligences souillées par les erreurs et les crimes. Ces opinions déplurent à M. Arnauld. Le *Traité de la nature et de la grâce*, publié en 1680, ne contribua pas beaucoup à les lui faire goûter. Ce traité, dans lequel l'auteur propose sur la grâce un système différent de celui du célèbre docteur, fut l'origine d'une guerre. (Voy. ARNAULD.) La mort de cet athlète redoutable, arrivée en 1694, la termina. Tandis que le père Malebranche essayait des contradictions dans son pays, sa philosophie pénétrait à la Chine. Un missionnaire jésuite écrivit à ceux de France, « qu'ils » n'envoyaient à la Chine que des gens qui » sent les mathématiques et les ouvrages du père » Malebranche. » L'académie des sciences sut aussi lui rendre justice; elle lui ouvrit ses portes en 1699. L'illustre oratorien reçut d'autres témoignages d'estime. Jacques II, roi d'Angleterre, lui fit une visite. Il ne venait presque point d'étrangers à Paris qui ne lui rendissent le même hommage. Des princes allemands firent, dit-on, le voyage de Paris pour le voir. Les qualités personnelles du père Malebranche aidaient à faire goûter sa philosophie. Cet homme d'un si grand génie était, dans la vie ordinaire, modeste, simple, enjoué, complaisant. Ses récréations étaient des divertissements d'enfant. Cette simplicité, qui relève dans les grands hommes tout ce qu'ils ont de rare, était parfaite en lui. Dans la conversation il avait autant de soin de se dépouiller de la supériorité qui lui appartenait, que les petits esprits en ont de prendre celle qui ne leur appartient pas. Quoique d'une santé toujours très-faible, il parvint à une longue vie, parce qu'il sut se la conserver par le régime. Son corps était devenu transparent à cause de sa maigreur; on voyait, pour ainsi dire, avec une bougie, à travers ce squelette. Sa vieillesse fut une longue mort, dont le dernier instant arriva le 15 octobre 1715, à l'âge de 77 ans. Le père Malebranche, plus occupé d'éclairer son esprit que de charger sa mémoire, retrancha de bonne heure de ses lectures celles qui n'étaient que de pure érudition. Un insecte le touchait plus que toute l'histoire grecque et romaine. Il méprisait aussi et peut-être avec plus de raison, cette espèce de philosophie qui ne consiste qu'à apprendre les sentiments des différents philosophes. On peut savoir l'histoire des pensées des hommes, sans savoir penser; et ces pensées contradictoires, inconstantes, sans sanction et sans garantie, n'apprennent rien qu'il ne soit utile d'oublier. Mais les événements, les faits historiques sont des leçons qui éclairent

l'esprit, dirigent la conduite, ouvrent en quelque sorte l'abîme du cœur humain aux yeux du philosophe, et exaltent son âme par le grand spectacle des malheurs et de la chute de toutes les nations. Le père Malebranche eut de son temps des disciples qui étaient tout à la fois ses amis, car on ne pouvait être l'un sans l'autre. Il y eut des malebranchistes; mais il y en a beaucoup moins aujourd'hui qu'autrefois. On ne sera pas surpris de cette diminution, en observant, comme l'a dit un critique judicieux, qu'un système ne peut avoir beaucoup de sectateurs, quand pour le goûter il faut ne pas être seulement homme de bien, mais pieux. Le père Malebranche est plus lu à présent comme écrivain que comme philosophe. Ses systèmes sont presque généralement regardés comme des illusions sublimes. Son principal mérite, du moins celui qui le soutiendra le plus longtemps, n'est pas d'avoir eu des idées neuves, mais de les avoir exposées d'une manière brillante, et pour ainsi dire, avec tout le feu d'un poète, quoique l'auteur n'aimât pas les vers. Il riait de bon cœur de la contrainte que les poètes s'imposent: contrainte qui est plus souvent une occasion de fautes que de beautés. « Je n'ai fait que deux vers en ma vie, » disait-il quelquefois; les voici :

Il fait en ce beau jour, le plus beau temps du monde,
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

» Mais, lui disait-on, on ne va point à cheval sur l'onde. — J'en conviens, répondait-il; mais passez le moi en faveur de la rime; vous en passez bien d'autres tous les jours à de meilleurs poètes que moi. » On a contesté la vérité de cette anecdote; « mais elle est aussi vraie, dit l'abbé Trublet, que finement plaisante. » Les principaux fruits de sa plume, non moins vive et noble que brillante et lumineuse, sont : la *Recherche de la vérité*, dont la meilleure édition est celle de 1712, in-4, et même année, 4 vol. in-12; *Conversations chrétiennes*, 1677, in-12. L'auteur y expose la manière dont il accordait la religion avec son système de philosophie. « Le dialogue, dit Fontenelle, y est bien entendu, et les caractères finement observés; mais » l'ouvrage parut si obscur aux censeurs, que la plupart refusèrent leur approbation. » Mézeraï l'approuva enfin comme un livre de géométrie. *Traité de la nature et de la grâce*, 1684, in-12, avec plusieurs *Lettres* et autres écrits pour le défendre contre Arnauld, 4 vol. in-12. Le père Malebranche y soupçonne de mauvaise foi son adversaire; mais il est peut-être plus naturel de croire que l'ardeur du théologien fit tort à ses lumières, et l'empêcha de comprendre le philosophe. Arnauld avait cru voir dans l'étendue intelligible de Malebranche une étendue réelle, et par conséquent matérielle suivant Descartes, et en tirait des conséquences qui étaient bien loin des principes de l'auteur. Un des grands sujets de leur dispute fut cette proposition métaphysique et exactement vraie : *Le plaisir rend heureux*. Arnauld ne l'entendit pas, et prétendit y trouver cette proposition morale et fautive : *Les plaisirs rendent heureux*; confondant *gaudium* avec *voluptates*, ce qui paraissait impardonnable à un vieux théologien, qui sans doute avait lu dans les

Épîtres de saint Paul : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra*. Arnould connaissait d'ailleurs la vertu et la religieuse philosophie de Malebranche, et ne devait pas aisément s'imaginer de trouver dans ses écrits le système d'Épicure. *Méditations chrétiennes et métaphysiques*, 1685, in-12. C'est un dialogue entre le Verbe et lui, et le style a une noblesse digne d'un tel interlocuteur. L'auteur a su y répandre un certain sombre auguste et majestueux, propre à tenir les sens et l'imagination dans le silence, et la raison dans l'attention et le respect. *Entretiens sur la métaphysique et la religion*, 1688, 2 vol. in-12. Il n'y a rien dans ce livre qu'il n'eût déjà dit en partie dans ses autres ouvrages; mais il présente les mêmes vérités sous un nouveau jour. Le vrai a besoin de prendre diverses formes suivant la différence des esprits. *Traité de l'amour de Dieu*, 1697, in-12. Cet ouvrage renferme tout ce que l'auteur pouvait dire d'instructif sur ce sujet; mais il ne produira jamais ces mouvements tendres et affectueux qu'on éprouve en lisant d'autres traités sur la même matière. *Entretiens entre un chrétien et un philosophe chinois sur la nature de Dieu*, 1708, in-12; une *Réfutation* du livre de Boursier, intitulé : *Action de Dieu sur la créature*, in-12. Dans ce livre, Boursier avait détruit la liberté de l'homme. Malebranche la rétablit, quoiqu'il y ait peu d'hommes qui, dans leurs ouvrages, aient plus employé que lui l'action de Dieu. Il la fait entrer dans toutes les parties de sa philosophie. Ses adversaires le lui ont reproché plus d'une fois, et c'est la vraie cause peut-être pourquoi dans le temps actuel sa philosophie est si peu goûtée : « Mais ceux, dit un critique impartial, qui regardent l'action immédiate du Créateur comme un agent qui intervient dans un grand nombre de choses, surtout de celles que l'ombre du mystère couvre depuis cinq mille ans aux yeux et aux spéculations des plus habiles physiciens et des plus profonds métaphysiciens, n'en ont pas une opinion défavorable; plusieurs même sont persuadés qu'on y trouve des solutions et des explications qu'on chercherait en vain ailleurs : on ne peut nier qu'elles n'aient un rapport sensible avec la doctrine du grand homme qui a dit : *Non longe est ab unoquoque nostrum ; in ipso enim vivimus et movemur et sumus*. » *Traité de l'âme*, in-12, imprimé en Hollande. Nous ne connaissons, selon lui, notre âme que par le sentiment intérieur, par conscience, et nous n'en avons point d'idée. « Cela peut servir, dit-il dans la *Recherche de la vérité*, à accorder les différents sentiments de ceux qui disent qu'il n'y a rien qu'on ne conçoive mieux que l'âme et de ceux qui assurent qu'il n'y a rien qu'ils connaissent moins. » Quoi qu'il en soit de cet accord, il est incontestable que le sentiment intérieur du moi produit une connaissance plus intime, plus vive, plus évidente que toutes celles qui résultent des idées. *Défense de l'auteur de la Recherche de la vérité, contre l'accusation de M. de la Ville*, Cologne, 1682, in-12. Ce la Ville est le père le Valois, jésuite, auteur des *Sentiments de Descartes*, etc. Le père Malebranche fait voir, dans cette réponse intéressante, que s'il

était permis à un particulier de rendre suspecte la foi des autres hommes, sur des conséquences bien ou mal tirées de leurs principes, il n'y aurait personne à l'abri des reproches d'hérésie. L'illustre oratorien a laissé plusieurs critiques sans réponses, entre autres celles des journalistes de Trévoux. « Je ne veux pas me battre, disait-il, avec des gens qui font un livre tous les quinze jours. » On a publié en 1769, à Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, un ouvrage posthume du père Malebranche avec ce titre : *Traité de l'infini créé avec l'explication de la possibilité de la transsubstantiation*. Ce livre renferme une métaphysique singulière, et n'est pas de Malebranche. On l'a attribué à Faydit. MM. de Genoude et de Lourdoueix ont publié les *Œuvres complètes de Malebranche*, Paris, 1857-58, 2 vol. in-4, et M. Jules Simon, précédées d'une introduction, 1842, gr. in-18.

* MALESHERBES (Chrétien-Guillaume de Lamoignon de), né à Paris le 6 décembre 1721, d'une ancienne famille de magistrature, était petit-fils du célèbre avocat-général Lamoignon, et fut élevé chez les jésuites. Il eut pour maître le P. Porée si justement surnommé par Voltaire, le *dernier des Grecs*, et l'abbé Pucelle lui enseigna le droit public. Nommé d'abord substitut du procureur-général, il devint ensuite conseiller au parlement et enfin président à la cour des aides (1750), en remplacement de son père, Guillaume de Lamoignon, devenu chancelier. Il fut en même temps chargé de la direction de la librairie, qu'il conserva jusqu'en 1768. Dans ce dernier poste, on a pu lui reprocher de laisser circuler des ouvrages contraires à la religion et à l'autorité royale; mais il fit, comme président d'une cour souveraine, tout ce que l'on pouvait attendre de son dévouement au bonheur du peuple. Il parvint à soustraire un grand nombre de victimes aux poursuites des financiers, et fit de constants efforts pour s'opposer à l'établissement de nouveaux impôts. Lors de la suppression des parlements en 1771, il composa ces célèbres remontrances, qu'il terminait en demandant la convocation des états-généraux. Il fut exilé, et la cour des aides dissoute. Après quatre ans d'exil, Malesherbes reprit sa présidence, et toujours attaché à son système de réforme, il présenta des remontrances au nouveau monarque, et quelque temps après mit sous ses yeux un tableau effrayant de l'état du royaume, lui proposant d'*entendre la nation elle-même*. Le pouvoir de Louis XVI s'affaiblissait graduellement, et déjà il n'était plus maître du choix de ses ministres. Turgot et Malesherbes lui furent indiqués par la voix publique, et il les accepta l'un et l'autre comme un gage de réconciliation. Ce dernier refusa d'abord; mais, sur un ordre positif, il se chargea du *département de Paris et de la maison du roi*, auquel la police était attachée. Toujours occupé de tempérer les rigueurs du pouvoir, Malesherbes demanda la suppression des lettres de cachet, dont on avait abusé dans les dernières années du règne de Louis XV. Mais ne se flattant pas d'obtenir encore une aussi importante décision, il créa un tribunal de famille pour juger les cas où ce moyen rigoureux devrait être

employé. Le premier ministre de Malesherbes ne dura que neuf mois; il donna sa démission le 12 mai 1776, lors du renvoi de Turgot. Rendu à l'indépendance, il résolut de voyager, et sous le nom de M. Guillaume, parcourut la France, la Suisse et la Hollande, observant les mœurs et l'esprit des peuples. A son retour les sciences et les lettres charmèrent sa retraite : membre de l'académie des sciences en 1750, et en 1759 de celle des inscriptions, il avait, en 1775, été reçu à l'académie française. Pendant son éloignement des affaires, il composa plusieurs mémoires de politique et d'administration, et put se livrer à son goût pour l'histoire naturelle. Cependant les troubles ne faisaient qu'augmenter, et Louis XVI appela de nouveau Malesherbes au ministère en 1787, peu de temps après l'assemblée des notables. Comme on n'avait voulu que se couvrir de la popularité de son nom, on ne lui confia aucun pouvoir, et ses avis furent à peine écoutés. Il demanda encore sa retraite, et l'obtint quelque temps avant la convocation des états-généraux. Les crimes qui ensanglantèrent la révolution à son début lui inspirèrent une horreur profonde; mais ce ne fut point pour lui qu'il conçut alors des craintes; ce fut pour sa famille et pour son roi qu'il chérissait tendrement. C'est avec une simplicité sublime, et croyant ne remplir qu'un devoir, qu'il exposa sa vie pour essayer de sauver l'infortuné Louis XVI. A l'instant où la Convention venait de décréter que le roi serait mis en jugement, il écrivit au président la lettre suivante : « Malesherbes, le 41 décembre 1792. Citoyen président, j'ignore si la Convention donnera à Louis XVI un conseil pour le défendre, et si elle lui en laissera le choix; dans ce dernier cas, je désire que Louis XVI sache que, s'il me choisit pour cette fonction, je suis prêt à m'y dévouer. Je ne vous demande pas de faire part à la Convention de mon offre; car je suis bien éloigné de me croire un personnage assez important pour qu'elle s'occupe de moi; mais j'ai été appelé deux fois au conseil de celui qui fut mon maître, dans le temps que cette fonction était ambitionnée par tout le monde; je lui dois ce service lorsque c'est une fonction que bien des gens trouvent dangereuse. Si je connaissais un moyen possible pour lui faire parvenir mes dispositions, je ne prendrais pas la liberté de m'adresser à vous; j'ai pensé que, dans la place que vous occupez, vous auriez plus de moyens que personne pour lui faire passer cet avis. » A la lecture de cette lettre les plus fougueux démagogues restèrent muets d'étonnement et d'admiration; aussi le vœu de Malesherbes fut exaucé au milieu de l'attendrissement universel. Aussitôt que la réponse de l'assemblée lui fut parvenue, il se rendit au Temple (14 déc. 1792). Quand Louis le vit entrer, il ne put retenir ses larmes, et courut se jeter dans ses bras. Le digne vieillard ne pouvait s'exprimer, il pressait et baisait les mains du roi; il n'avait que quelques jours pour préparer la défense de ce malheureux prince et il s'en occupa sur-le-champ avec Tronchet. Pressés par le temps et les occupations qui surpassaient, non leur zèle,

mais leurs forces, ils demandèrent de pouvoir s'adjoindre Desèze (*voy. ce nom*). Tous les trois accompagnèrent Louis XVI à la Convention, pendant les débats du procès et les appels nominaux. A l'instant de la condamnation (nuit du 16 au 17 janvier 1793), Tronchet et Desèze ayant parlé sur la faible minorité qui venait de prononcer la mort, Malesherbes voulut tenter un dernier effort. Mais il se trouble; la multitude de ses sentiments l'opprime; enfin, d'une voix émue, il laisse échapper ces mots entre coupés, et fidèlement recueillis : « Sur » cette question..., comment les voix doivent-elles » être comptées.... j'avais à vous présenter des » considérations qui ne me sont suggérées, ni par » les circonstances, ni par l'individu..... » Des sanglots étouffent ses paroles. Il s'efforce encore de discuter, mais toutes ses idées se confondent, « J'avais médité plusieurs idées à cet égard, quand » j'appartenais au conseil de législation; j'aurais le » malheur de les perdre, si vous ne me permettiez » pas de vous les présenter d'ici à demain.... » Cette permission lui fut refusée. En sortant de la Convention, Malesherbes, qui conservait encore l'espoir qu'un sursis à l'exécution serait accordé, se fit conduire au Temple. (*Voy. Louis XVI*). Cette entrevue fut la dernière qu'il eut avec l'infortuné monarque; il sollicita vainement la permission de le revoir le lendemain... Peu de jours après il retourna dans sa terre, acablé de douleur pour le passé, d'inquiétude pour l'avenir. Bientôt il fut frappé dans l'objet de ses affections les plus chères : sa fille, la présidente de Rosambo, arrachée de ses bras, fut traînée en prison. Il conjura les tyrans de lui permettre de partager les fers d'une fille chérie; il l'obtint : cette faveur était du nombre de celles qu'ils ne refusaient jamais. Dès le lendemain il fut conduit aux Madelonnettes, et ensuite dans la maison d'arrêt de Port-Royal. Traduit le 5 floréal an 2 (22 avril 1794) au tribunal révolutionnaire, avec sa fille et sa petite-fille, tous trois furent condamnés à mort, et un seul jour dévora trois générations... En sortant de la conciergerie, Malesherbes heurta le seuil de la porte : « Oh! » oh! dit-il en souriant, voilà ce qui peut s'appeler un fineste présage; un Romain, à ma place, serait rentré. » Il montra, dans ses derniers moments, ce courage tranquille, qui n'appartient qu'à la plus sublime vertu. La mémoire de Malesherbes sera éternellement vénérée; les Français n'oublieront jamais que c'est de son ministère que datent une foule de réformes dans l'instruction des procédures criminelles. Il s'occupa de l'amélioration du régime des prisons, qu'on négligea dès qu'il fut sorti de l'administration, et qui, par un retour bien tardif, est devenue de nos jours l'objet des efforts de quelques hommes vertueux. Heureux s'il ne se fût point laissé égarer par les rêves d'une philosophie désolante, qui fut la cause de toutes ses fautes, de tous ses chagrins, et des malheurs de la France. Malesherbes avait cultivé, avec succès, toutes les sciences; mais il aimait surtout l'histoire naturelle et l'agriculture. Outre ses *remontrances*, dont un extrait a été publié sous le titre d'*Œuvres choisies de Males-*

herbes, 1809, in-8, on a de ce grand magistrat : *Mémoire sur le mariage des protestants*, 1785; *Mémoire sur l'état civil des protestants*, 1787; *Mémoires sur la librairie et sur la liberté de la presse*, publié par A. A. Barbier, 1809, in-8; *Mémoire pour Louis XVI*, 1792; *Observations sur les pins, les orchis, le mélèze et les bois de Sainte-Lucie*; *Mémoire sur les moyens d'accélérer les progrès de l'économie rurale en France*, 1790, in-8; *Observations sur l'Histoire naturelle de Buffon*, Paris, 1796, 2 vol. in-4 ou in-8. En 1819 un monument lui a été élevé dans la grande salle du Palais de Justice, il est décoré de l'inscription suivante composée, par Louis XVIII.

STRENVE SEMPER FIDELIS.

REGI. SVO.

IN. SOLIO. VERITATEM.

PRÆSIDIVM. IN. CARCERE.

ATTVLIT.

En 1820, l'académie française mit au concours le *Dévouement de Malesherbes* : le prix fut décerné à M. A. Gaulmier. Voy. ABEILLE, BOISSY-D'ANGLAS et J.-B. DUBOIS.

MALESPEINES (Marc-Antoine-Léonard de), conseiller du Châtelet, mort en 1768, naquit à Paris en 1700, de Léonard, imprimeur du roi, distingué dans sa profession. Il eut à la fois le goût des lettres et de la jurisprudence, et sut se concilier l'amitié de ses confrères et l'estime du public. Nous avons de lui une *Traduction de l'Essai sur les hiéroglyphes de Warburton*, 1744, 2 vol. in-12; Il a laissé d'autres ouvrages manuscrits. — Il était frère de Martin-Augustin LEONARD, prêtre, mort en 1768, à 72 ans, dont nous avons : *Réfutation du livre des Regles pour l'intelligence de l'Ecriture sainte*, 1727, in-12; *Traité du sens littéral des saintes Ecritures*, in-12.

* MALET (Claude-François de), général, né à Dole, le 28 juin 1754, d'une famille noble, entra dans les mousquetaires à 16 ans, et à la réforme de ce corps, obtint le brevet de capitaine de cavalerie. A la révolution, nommé commandant de la garde nationale de Dole, il rejoignit l'armée du Rhin comme chef d'un bataillon de volontaires; son avancement fut rapide. Au mois de mai 1792 il était adjudant-général à Besançon. Nommé en 1799 général de brigade, il servit à l'armée des Alpes sous Championnet, et obtint un commandement dans l'intérieur. Rappelé en 1805 à l'armée d'Italie, il contribua aux succès de Masséna, qui le nomma gouverneur de Pavie. S'étant déclaré contre les plans du 1^{er} consul, il fut disgracié. De retour à Paris, il se lia avec les restes du parti républicain, et fut arrêté par mesure de police. Depuis quatre ans il était en prison, lorsqu'en 1812 il obtint sa translation dans une maison de santé. Ayant plus de facilité pour communiquer avec ses amis, il renoua les fils d'une vaste conjuration : l'influence de quelques chefs royalistes, et l'appui d'un bataillon de la garde de Paris, furent les moyens qui lui parurent suffisants pour renverser le gouvernement impérial. Dans la nuit du 25 au 24 octobre, il s'échappa de la maison où il est renfermé, se pré-

sente aux casernes et annonce aux soldats la mort du tyran; il se rend ensuite à la Force d'où il fait sortir les généraux Guidal et Lahorie, et court à l'état-major pour s'emparer du général Hullin. Dans le même temps un bataillon de la garde de Paris, commandé par un officier nommé Soulié, occupe l'hôtel-de-ville et quelques compagnies sont dirigées à la préfecture de police. (Voy. FROCIOT.) Arrivé près de Hullin, il lui annonce la mort de l'empereur et la création d'un gouvernement provisoire; comme ce général manifestait quelque défiance, Malet, pour qui tous les instants étaient précieux, lui tira un coup de pistolet. Cette imprudence fit connaître ses projets : il fut aussitôt arrêté par l'adjudant Laborde au moment où il armait un second pistolet. Traduit le lendemain devant un conseil de guerre avec les généraux Guidal et Lahorie, il montra dans les débats une fermeté et une présence d'esprit peu communes. Malet, condamné à être fusillé, subit son jugement le 29 octobre avec un courage héroïque. L'abbé Lafon qui avait partagé les dangers de cette conjuration en a publié l'*Histoire avec des détails officiels*, Paris, 1814, in-8.

MALEVILLE (Guillaume de), né en 1699 à Domme près de Sarlat, fut curé dans son lieu natal et s'est fait connaître par divers ouvrages écrits dans un but religieux : *Lettres sur l'administration du sacrement de pénitence*, 1740, 2 vol. in-12; *les Devoirs des chrétiens*, 1750, 4 vol. in-12; *Prières et bons propos pour les prêtres, et particulièrement pour les pasteurs*, 1752, in-16; *Religion naturelle et révélée ou Dissertations philosophiques, théologiques et critiques contre les incrédules*, 1756-1758, 5 vol. in-12; *Histoire critique de l'éclectisme ou des nouveaux platoniciens*, 1766, 2 volumes in-12; *Doutes proposés aux théologiens sur des opinions qui paraissent fortifier les difficultés des incrédules contre quelques dogmes catholiques*, 1768, in-12, de 228 pages; *Examen approfondi des difficultés de l'auteur d'Emile contre la religion chrétienne*, 1769, in-18. Tous ces ouvrages ont paru sans nom d'auteur. L'abbé Maleville a publié en outre un *Mémoire sur la prétendue défense de la tradition orale*, in-12; c'est une réponse à la *Défense de la tradition orale*, de l'abbé Gisson, 1759, in-12. L'abbé Gisson était un ecclésiastique du diocèse de Sarlat, dont il est parlé dans les *Nouvelles ecclésiastiques* de 1754, pour une thèse soutenue chez les jésuites de Toulouse. Les *Lettres sur l'administration du sacrement de pénitence* furent critiquées dans le *Dictionnaire des livres jansénistes*, tome 2, page 541; on reprochait à l'auteur d'affecter un rigorisme outré, d'éloigner de la communion, de citer comme autorité des écrits jansénistes. L'abbé Maleville répondit par une *Défense des lettres sur la pénitence*, 1760, in-8, que nous ne connaissons point. On ignore l'époque de la mort de cet auteur. Il paraîtrait, d'après la *France littéraire* de 1756, qu'il avait donné sa démission de sa cure. On dit que l'abbé Maleville était docteur de Sorbonne; mais son nom ne se trouve point sur les listes.

* MALEVILLE (Jacques, marquis de), pair de France, neveu du précédent, né à Domme, en 1741,

fut d'abord avocat à Bordeaux. Il adopta, mais avec réserve, les nouvelles idées, et fut élu, en 1790, membre et ensuite président du directoire de son département. L'année suivante, juge au tribunal de cassation, il en devint président temporaire. Député en l'an 4 au conseil des Anciens, il y prit la défense des parents d'émigrés, et parla plusieurs fois en leur faveur; mais quoique lié de principes avec les royalistes, désignés alors sous le nom de parti de Clichy, il eut le bonheur d'échapper à la proscription du 18 fructidor. Le 21 nivôse an 6 il s'opposa à ce que la nomination des membres des tribunaux criminels fût enlevée aux assemblées électtorales. Au mois de floréal an 7, une assemblée scissionnaire du départ. de la Dordogne le réélut député; mais son élection n'ayant point été confirmée, il resta sans fonction jusqu'au 18 brumaire. Nommé membre du tribunal de cassation, il prit avec Tronchet, Portalis et Bigot de Préameneu, une part active à la discussion du code civil. Au mois de mars 1806, il entra au sénat, et, en 1814, il vota pour le projet de constitution du sénat, qu'il défendit par une brochure anonyme. Il fut élevé par le roi à la dignité de pair. Le 22 février 1817, il fit un rapport en faveur d'un projet de loi qui prolongeait la censure des journaux pour un an, mais en émettant le vœu, que cette mesure fût la dernière de ce genre. Plus tard, son grand âge l'empêchant de suivre régulièrement les discussions de la chambre haute, il retourna dans son pays natal, où il est mort le 21 novembre 1824. On a de lui : *Du divorce et de la séparation du corps*, 1801, in-8; *Analyse raisonnée de la discussion du code civil au conseil d'état, 1804-1805*, 4 vol. in-8; cet ouvrage a eu trois éditions; *Défense de la constitution, par un ancien magistrat* (anonyme), Paris, 1814, in-8; *Examen du divorce* (contre lequel l'auteur se prononce), Paris, 1816, in-8.

* MALEVILLE (Pierre-Joseph, marquis de), fils aîné du précédent, né en 1778 à Domme (Dordogne), exerça quelque temps la profession d'avocat à Paris; un *Discours sur l'influence de la réformation de Luther*, mentionné en 1804, par l'institut, le fit connaître comme littérateur. Nommé la même année sous-préfet de Sarlat, il fut appelé, en 1814, conseiller à la cour de Paris. Le 1^{er} avril 1814 il publia une adresse au sénat pour demander le rappel des Bourbons, et dans le mois de juin 1815, envoyé par la Dordogne à la chambre des représentants, il y fut de l'opposition et proposa de faire juger par le jury les délits de la presse. Après Waterloo, ayant demandé que la chambre reconnût Louis XVIII, quelques-uns de ses collègues proposèrent de le mettre en jugement. Il fut depuis tour à tour premier président de la cour royale de Metz, de celle d'Amiens, et conseiller à la cour de cassation. En 1824 il succéda à son père dans la chambre des pairs. Il parut pour la dernière fois à la tribune, le 27 mars 1852, pour combattre le projet de loi qui tendait à rétablir le divorce, institution révolutionnaire contre laquelle son père s'était élevé. Il mourut du choléra le 12 avril, entouré des secours de la religion. Outre le *Discours* que nous avons mentionné, on a de lui : *Les Benjamites*

rétablis en Israël, poème traduit de l'hébreu, 1816, in-8. Quoi que l'auteur en dise, dans sa préface, on peut croire qu'il ne comptait point passer pour un simple traducteur. Maleville travaillait depuis plusieurs années à un grand ouvrage resté inédit intitulé : *Conférence des mythologies, ou les mythes et les mystères des différentes nations païennes, anciennes et modernes, ainsi que des cabalistes juifs, et des anciens hérétiques comparés ensemble et expliqués*, 8 vol. in-8.

MALEVILLE. Voy. MALLEVILLE.

MALEZIEU (Nicolas de), né à Paris en 1650, d'une famille noble, regretté de la nature des dispositions heureuses pour toutes les sciences. Il fut un des enfants les plus précoces. A l'âge de quatre ans et presque sans maître il avait appris à lire et à écrire : à douze ans, il avait fini ses cours de philosophie, et très-jeune encore il savait le grec, le latin, l'hébreu, les mathématiques, l'histoire, les belles-lettres, et faisait des vers assez bons pour un savant. Le grand Bossuet et le duc de Montausier le connurent, ils apprécièrent aisément son mérite. Ces deux grands hommes, chargés de chercher des gens de lettres propres à être mis auprès du duc du Maine, jetèrent les yeux sur Malezieu. Ce choix eut l'agrément du roi et le suffrage du public. Son élève se maria avec la petite-fille du grand Condé. Cette princesse, avide de savoir et propre à savoir tout, trouva dans sa maison le maître qu'il lui fallait. Les conversations devinrent instructives. On voyait Malezieu, un Sophocle, un Euripide à la main, traduire sur-le-champ en français une de leurs tragédies. L'admiration, l'enthousiasme dont il était saisi, lui inspiraient des expressions qui approchaient de la mâle et harmonieuse énergie des vers grecs. En 1696, Malezieu fut choisi pour enseigner les mathématiques au duc de Bourgogne. L'académie des sciences se l'associa en 1699, et deux ans après il entra à l'académie française. C'était l'homme de toutes les sociétés et de toutes les heures. Fallait-il imaginer ou ordonner à Sceaux une fête? il était lui-même auteur et acteur. Les *impromptu* coulaient de source; mais ces fruits de l'imagination étaient souvent légers comme elle, et il faut avouer qu'il n'a rien laissé en poésie qui mérite une attention particulière. Le duc du Maine le nomma chef de ses conseils, et chancelier de Dombes. Malezieu mourut le 4 mars 1727, à 77 ans. On a de lui : *Eléments de géométrie de M. le duc de Bourgogne*, 1715, in-8. C'est le recueil des leçons données pendant quatre ans à ce prince, qui écrivait le lendemain les leçons de la veille. Elles furent rassemblées par Boissière, bibliothécaire du duc du Maine. Il y a à la fin quelques problèmes résolus par la méthode analytique, que l'on croit être de Malezieu. On voit par plusieurs passages de cet ouvrage combien la philosophie de l'auteur était sage, et son attachement à la religion réfléchi et conséquent. « Notre raison, disait-il, est réduite à d'étranges » extrémités. La raison nous démontre la divisibi- » lité de la matière à l'infini, et nous trouvons en » même temps qu'elle est composée d'indivisibles. » Humilions-nous encore une fois, reconnaissons » qu'il n'appartient pas à une créature, quelque

» excellente qu'elle puisse être, de vouloir concilier
 » des vérités dont le Créateur a voulu lui cacher la
 » comptabilité. Ces dispositions nous rendront plus
 » soumis aux mystères, et nous accoutumeront à
 » respecter des vérités qui sont par leur nature im-
 » pénétrables à notre esprit, que nous venons de
 » trouver assez borné, pour ne pouvoir pas même
 » concilier des démonstrations mathématiques. »
 (Voy. MARIO-BETTINO.) Plusieurs pièces de vers,
 chansons, lettres, sonnets, contes, lus dans les *Di-*
vertissements de Sceaux, Trévoux, 1712 et 1715,
 in-12. On lui attribue *Polichinelle demandant une*
place à l'académie, comédie en un acte, représentée
 à plusieurs reprises par les Marionnettes de Brioché,
 et les *Amours de Ragonde*. Elle se trouve dans les
Pièces échappées du feu, Plaisance, 1717, in-12.

MALFILLASTRE ou MALFILATRE (Jacques-
 Charles-Louis de CLINCHAMP de), né à Saint-Jean
 de Caen, le 8 octobre 1755, de parents peu favorisés
 des dons de la fortune, mort à Paris en 1767, culti-
 va les muses, et vécut presque toujours dans l'in-
 digence qu'elles traînent souvent après elles. A
 peine sorti du collège, Malfillastre avait concouru
 pour le prix des *Palinods* de Rouen et de Caen,
 académies qui avaient pris ce nom, parce que les
poésies qu'on y admettait devaient contenir l'éloge
 de l'Immaculée Conception, ou au moins de la
 sainte Vierge. Malfillastre obtint quatre fois le prix
 à l'académie de Rouen (1) ; la réputation que ces
 essais lui donnèrent le fit venir à Paris, où il con-
 tinua de cultiver les lettres. « Ce jeune homme, dit
 » Linguet, est mort malheureux et inconnu, quoi-
 » que enrôlé dans la milice philosophique ; mais
 » n'ayant ni l'impudence qui se rend l'organe des
 » mensonges, ni la bassesse qui dévore les ou-
 » trages, et mène à l'académie ; n'étant né qu'avec
 » de la modestie et du talent, ses maîtres l'ont
 » laissé languir et périr dans l'obscurité. Tandis
 » qu'ils prênaient, qu'ils soudoyaient, qu'ils cou-
 » ronnaient les H., Malfillastre n'a jamais reçu
 » d'eux aucune espèce de secours. Il est vrai que le
 » lendemain de sa mort, MM. d'A. et T. lui portè-
 » rent cent écus ; et comme un mort n'a besoin que
 » de *Requiem*, ils remportèrent prudemment la
 » bourse : mais ils arrosèrent le cercueil.... d'eau
 » bénite. » Nous observerons cependant que la con-
 duite imprévoyante de Malfillastre l'obligea de con-
 tracter de fréquentes et nombreuses obligations
 d'argent : pendant quelque temps il se vit forcé de
 se cacher et même de changer de nom pour échap-
 per à ses créanciers. Dans cette malheureuse situa-
 tion, une tapissière dont il était débiteur eut pitié
 de lui et le recueillit dans sa maison où il mourut
 à l'âge de trente-quatre ans. Son poème de *Narcisse*
dans l'île de Vénus, imprimé en 1769, offre des dé-
 tails heureux ; mais l'invention en est médiocre. Les
 mœurs de l'auteur étaient douces et simples, son
 caractère timide ; et par une suite naturelle de ce
 caractère il fuyait le grand monde et aimait la so-

litude. On trouve dans les Recueils palinodiques
 de Caen et de Rouen, des *Odes* de Malfillastre, qui
 étincellent de strophes vives et sublimes. Les *Obser-*
vations critiques par Clément, et le *Journal* de Pa-
 lissot, contiennent aussi quelques fragments de
 poésies, et de morceaux d'imitation des *Géorgiques*
 de Virgile, qui font regretter qu'une mort préma-
 turée ait enlevé Malfillastre dans la force de l'âge à
 la littérature et à sa patrie. Miger a donné sous le
 titre de *Génie de Virgile*, 4 vol. in-8, le travail de
 Malfillastre sur le poète latin ; on y trouve quelques
 morceaux pleins d'énergie et de verve. La traduction
 des *Métamorphoses* d'Ovide, publiée sous son nom
 en 1799, n'est pas de lui. L'édition la plus com-
 plète de ses *Poésies* est celle de P. A. A. Gautier,
 Caen, 1825, in-8.

MALHERBE (François de), poète français, né à
 Caen, vers l'an 1555, d'une famille noble et an-
 cienne, se retira en Provence, où il s'attacha à la
 maison de Henri d'Angoulême, fils naturel de
 Henri II. Après avoir servi quelque temps sous les
 ordres de ce grand-prieur, il porta les armes dans
 les troupes de la ligue. Ce n'était pas dans cette
 carrière qu'il devait s'illustrer. Au retour de la paix,
 il commença sa réputation par l'ode sur *l'arrivée*
en France de Marie de Médicis. Il avait déjà publié,
 en 1587, un poème intitulé les *Larmes de saint*
Pierre, traduit de l'italien de Tansillo, qu'il désa-
 voua plus tard comme peu digne de lui. Henri IV
 lui demanda des vers et en fut tellement content,
 qu'il lui fit une pension. Malherbe vint à la cour
 où il fut le *poète des princes* et le prince des poètes.
 Il s'était marié en Provence avec une demoiselle de
 la maison de Coriolis. Ses enfants moururent avant
 lui. Un d'eux ayant été tué en duel par de Piles,
 gentilhomme provençal, il voulut, à l'âge de 75 ans,
 se battre contre le meurtrier. Ses amis lui représen-
 tèrent que la partie n'était pas égale entre un vieil-
 lard et un jeune homme. Il leur répondit : « C'est
 » pour cela que je veux me battre ; je ne hasarde
 » qu'un denier contre une pistole. » On vint à bout
 de le calmer, et de l'argent qu'il consentit à prendre
 pour ne pas poursuivre de Piles, il fit élever un
 mausolée à son fils. Malherbe aimait beaucoup moins
 ses autres parents. Il plaida toute sa vie contre eux.
 Un de ses amis le lui ayant reproché : « Avec qui
 » donc voulez-vous que je plaide ? lui répondit-il ;
 » avec les Tures et les Moscovites, qui ne me dis-
 » putent rien ? » L'humeur le dominait absolument,
 et cette humeur était brusque et violente. Il eut
 plusieurs démêlés. Le premier fut avec Racan, son
 ami et son élève en poésie. Malherbe aimait à réci-
 ter ses productions et s'en acquittait si mal, que
 personne ne l'entendait. Il fallait qu'il crachât cinq
 ou six fois en récitant une strophe de quatre vers.
 Aussi le cavalier de Marini disait-il de lui : « Je n'ai
 » jamais vu d'homme plus humide, ni de poète
 » plus sec. » Racan ayant osé lui représenter que
 la faiblesse de sa voix et l'embarras de sa langue
 l'empêchaient d'entendre les pièces qu'il lui lisait,
 Malherbe le quitta brusquement et fut plusieurs
 années sans le voir. Ce poète eut une autre dispute
 avec un jeune homme de la plus grande condition
 dans la robe. Cet enfant de Thémis voulait aussi

(1) Les titres des quatre pièces couronnées sont : 1^{re} *Le soleil*
fixé au milieu des planètes, ode qui fut insérée dans le *Mercur*
de France par Marmontel, qui presagea à l'auteur les plus hautes
 destinées poétiques ; 2^e *Le prophète Elie enlevé aux cieux* ;
 3^e *La prise du fort Saint-Philippe* ; 4^e *Louis le Bien-Aimé*
sauvé de la mort (à l'occasion du forfait de Damien).

l'être d'Apollon ; il avait fait quelques mauvais vers, qu'il croyait excellents ; il les montra à Malherbe, et en obtint pour toute réponse cette dureté cruelle : « Avez-vous eu l'alternative de faire ces vers ou » d'être pendu ? A moins de cela, vous ne devez pas » exposer votre réputation en produisant une pièce » si ridicule. » Jamais sa langue ne put se refuser un bon mot. Ayant un jour diné chez l'archevêque de Rouen, il s'endormit après le repas. Ce prélat le réveille pour le mener à un sermon qu'il devait prêcher : « Dispensez-m'en, lui répond le poète d'un » ton brusque, je dormirai bien sans cela. » L'avargence était un autre défaut dont l'âme de Malherbe fut souillée. On disait de lui « qu'il demandait l'au- » mône le sonnet à la main. » Son appartement était meublé comme celui d'un vieux avare. Faute de chaises, il ne recevait les personnes qui venaient le voir que les unes après les autres ; il criait à celles qui heurtaient à la porte : « Attendez, il n'y » a plus de sièges. » Sa licence était extrême lorsqu'il parlait des femmes. Rien ne l'affligeait plus dans ses derniers jours que de n'avoir plus les talents qui l'avaient fait rechercher par elles dans sa jeunesse. Il ne respectait pas plus la religion que les femmes. « Les honnêtes gens, disait-il ordinairement, n'en ont point d'autre que celle de leur » prince. » Lorsque les pauvres lui demandaient l'aumône, en l'assurant qu'ils prieraient Dieu pour lui, il leur répondait : « Je ne vous crois pas en » grande faveur dans le ciel ; il vaudrait mieux que » vous le fussiez à la cour. » Il refusait de se confesser, dans sa dernière maladie, par la raison qu'il n'était accoutumé de le faire qu'à Pâques. Une heure avant de mourir, il reprit sa garde d'un mot qui n'était pas bien français. On ajoute même que son confesseur lui représentant le bonheur de l'autre vie avec des expressions plates et triviales, le moribond l'interrompit en lui disant : « Ne m'en » parlez plus, votre mauvais style m'en dégoûte- » rait. » Ce poète singulier, d'une humeur caustique, dure, fière et bizarre, et d'un caractère sinistre, mourut en 1628, sous le règne de Louis XIII, ayant vécu sous six rois ; il était né sous Henri II. Ses *OEuvres* consistent en *Odes*, *Stances*, *Sonnets*, *Epigrammes*, *Chansons*, etc. Ce qui éternise sa mémoire, c'est d'avoir, pour ainsi dire, fait sortir la langue française de son berceau. Semblable à un habile maître qui développe les talents de son disciple, il saisit le génie de la langue française, et en fut en quelque sorte le créateur. « Son nom, dit La Harpe, marqua la seconde époque de notre langue. Marot n'avait réussi que dans la poésie galante et légère. Malherbe fut le premier modèle du style noble, et le créateur de la poésie lyrique. Il en a l'enthousiasme, les mouvements et les tournures. Né avec de l'oreille, et du goût, il connut les effets du rythme, créa une foule de constructions poétiques adaptées au génie de notre langue. Il assigna l'espèce d'harmonie imitative qui lui convient, et montra comment on se sert de l'inversion avec art et avec réserve. Tout ce qu'il nous apprit, il ne le dut qu'à lui-même ; et au bout de deux cents ans on cite encore nombre de morceaux de lui, qui sont d'une beauté à peu

près irréprochable. » Les meilleures éditions de ses *Poésies* sont celle de 1722, 5 vol. in-12, avec les remarques de Ménage ; et celle de Saint-Marc, à Paris, en 1757, in-8. Cette édition est enrichie de notes intéressantes, de pièces curieuses et d'un beau portrait de l'auteur, au bas duquel on lit ce demi-vers de Boileau :

Enfin, Malherbe vint.....

On recherche l'édition publiée par L. Parelle, qui fait partie de la *collection des classiques français*, 1825, 2 vol. in-8. Le 2^e vol. contient la *correspondance* de Malherbe et de Peiresc. Elle avait déjà paru dans l'édition des *OEuvres de Malherbe*, publiée par le libraire Blaise en 1822, et dont il existe des exemplaires à part. On trouve plusieurs lettres de Malherbe échappées à Blaise ainsi qu'à l'abbé Parelle dans la *Revue de bibliographie analytique*, ann. 1844, p. 257-288. Ginguené avait écrit sur Malherbe un commentaire qui n'a pas été imprimé. Outre ses *Poésies* on a encore de Malherbe une traduction très-médiocre de quelques *Lettres* de Sénèque, et celle du 53^e livre de l'*Histoire romaine*, de Tite-Live.

MALINGRE (Claude), sieur de Saint-Lazare, né à Sens en 1580, mort vers l'an 1635, à l'âge de 75 ans, a travaillé beaucoup, mais avec peu de succès, sur l'histoire romaine, sur l'histoire de France et sur celle de Paris. C'était un auteur famélique, qui publiait le même ouvrage sous plusieurs titres différents, et qui avec toutes ses ruses parvenait difficilement à les vendre. Tout ce que nous avons de lui est écrit de la manière la plus plate et la plus rampante. On ne peut pas même profiter de ses recherches ; car il est aussi inexact dans les faits qu'incorrect dans le style. Le moins mauvais de tous ses livres est son *Histoire des dignités honoraires de France*, 1655, in-8, parce qu'il y cite ses garants. Ses autres écrits sont : l'*Histoire générale des derniers troubles arrivés en France sous Henri III et sous Louis XIII*, 1622-29, 6 vol. in-8 ; *Histoire de Louis XIII*, in-4 ; *Histoire de la naissance et des progrès de l'hérésie de ce siècle*, 3 vol. in-4 : le premier est du père Richeome ; *Continuation de l'histoire romaine depuis Constantin jusqu'à Ferdinand III*, 2 vol. in-fol. ; compilation indigne de servir de suite à l'*Histoire* de Coeffeteau ; *Histoire générale des guerres de Piémont* ; c'est le second volume des *Mémoires* du chevalier Boivin de Villars, qui sont très-curieux, 2 vol. in-8 ; *Histoire de notre temps sous Louis XIV*, continuée par du Verdier, 2 vol. in-8 ; mauvais recueil de ce qui est arrivé en France depuis 1645 jusqu'en 1645 ; *Les Annales et les antiquités de la ville de Paris*, 1640, in-fol. On trouvera le titre de ses autres productions dans les *Mémoires* de Nicéron, tom. 44, et dans la *Bibliothèque historique de la France*, tome 5.

MALLEMANS : il y a eu quatre frères de ce nom, tous les quatre natifs de Beaune, d'une ancienne famille, et auteurs de divers ouvrages. — Le premier, Claude, entra dans l'Oratoire, d'où il sortit peu de temps après. Il fut pendant 54 ans professeur de philosophie au collège du Plessis à Paris, et fut un des plus grands partisans de celle de Descartes. Dans la suite, la pauvreté le contraignit de se re-

tirer dans la communauté des prêtres de Saint-François de Sales, où il mourut en 1725, à 77 ans. Ses principaux ouvrages sont : le *Traité physique du monde, nouveau système*, 1679, in-12; *Le fameux Problème de la quadrature du cercle*, 1684, in-12; la *Réponse à l'Apothéose du Dictionnaire de l'académie*, etc. Ces ouvrages sont une preuve de sa sagacité et de ses connaissances. — Le second était chanoine de Sainte-Opportune. On lui attribue quelques ouvrages de géographie. — Le troisième, Etienne, mourut à Paris en 1716, à plus de 70 ans, laissant quelques poésies. — Le quatrième, Jean, d'abord capitaine de dragons et marié, embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et devint chanoine de Sainte-Opportune à Paris, où il mourut en 1740, à 91 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : diverses *Dissertations* sur des passages difficiles de l'Ecriture sainte; *Traduction française* de Virgile, en prose, 1706, 5 vol. in-12. L'auteur prétend avoir expliqué cent endroits de ce poète, dont toute l'antiquité avait ignoré le vrai sens. Cette traduction, entreprise pour les dames, a été trouvée généralement rampante et même barbare. *Histoire de la Religion, depuis le commencement du monde jusqu'à l'empire de Jovien*, 6 vol. in-12 : ouvrage qui eut peu de succès, parce qu'il est écrit d'un style languissant; *Pensées sur le sens littéral des dix-huit premiers versets de l'Evangile de saint Jean*, 1718, in-12. L'auteur appelle cet ouvrage l'*Histoire de l'éternité*, et cette expression énergique a un sens très-vrai, relativement à l'ouvrage commenté; mais ce commentaire est plein de singularités et de rêveries. Mallemans était un savant d'un esprit bizarre et opiniâtre, plein de lui-même, et toujours prêt à mépriser les autres.

MALLEROT (Pierre), sculpteur, connu sous le nom de *La Pierre*, est célèbre par plusieurs beaux morceaux. Les principaux sont : la *Colonnade* du parc de Versailles; le *Péristyle* et la *Galerie* du château de Trianon; le *Tombeau* du cardinal de Richelieu en Sorbonne, sous les ordres de Girardon; le *Mausolée* de Girardon, à Saint-Landry à Paris; la *Chapelle* de MM. de Pomponne à Saint-Merry, et de MM. de Créqui et de Louvois aux Capucins de Paris, etc.

* MALLÈS (Madame, née de BEAULIEU), morte à Nontron (Dordogne), au mois de mai 1825, s'est fait honorablement connaître par les ouvrages suivants : *Lucas et Claudine, ou le Bienfait et la reconnaissance*, Paris, 1816, 2 vol. in-12; *Contes d'une mère à sa fille*, Paris, 1817, 2 vol. in-12, 2^e édit. augm., 1820, avec 42 grav.; *Le Robinson de douze ans*, Paris, 1816, in-12, 6^e édit., 1826; *Contes à ma jeune famille*, 1819, in-12; 5^e édit., 1826; *Lettres de deux jeunes amies ou Les leçons de l'amitié*, Paris, 1820, 2 vol. in-12; *Geneviève dans les bois*, Paris, 1820, in-18, réimprimée la même année; *Quelques scènes de ménage*, Paris, 1820, 2 vol. in-12; *Le Labryère des demoiselles ou Principaux caractères des jeunes personnes*, Paris, 1821, in-12, fig., 2^e édit. 1824; *Conversations amusantes et instructives sur l'Histoire de France*, Paris, 1822, 2 vol. in-12, orné de 2 pl.; *Instructions familières*

d'une institutrice sur les vérités de la Religion pour disposer ses élèves à la première communion, Paris, 1824, in-32; *La Jeune Parisienne au village*, Limoges, 1824, in-12.

MALLET (Charles), né en 1608, à Montdidier, docteur de Sorbonne, archidiacre et grand-vicaire de Rouen, mourut en 1680, à 72 ans, durant la chaleur des disputes où il était entré avec Arnaud, à l'occasion de la *Version* du nouveau Testament de Mons. Cette querelle produisit plusieurs écrits de part et d'autre. Ceux de Mallet sont : *Examen de quelques passages de la Version du nouveau Testament*, etc., 1667, in-12. Il y accuse les traducteurs d'un grand nombre de falsifications, et même d'avoir une morale corrompue touchant la chasteté; *Traité de la lecture de l'Ecriture sainte*, Rouen, 1669, in-12. L'auteur prétend qu'elle ne doit point être donnée au peuple en langue vulgaire. Il est certain que cet usage peut avoir des inconvénients. Si la lecture des livres sacrés, et particulièrement celle du nouveau Testament est en général très-avantageuse, il y a aussi beaucoup de passages dont les ignorants ou les esprits mal disposés peuvent abuser, puisque dès le temps de saint Pierre, les hommes faibles et peu instruits, comme dit cet apôtre, trouvaient dans les Epîtres de saint Paul de quoi s'égarer. Il faut donc en cela, comme dans les meilleures choses, de la circonspection, des modifications et des exceptions raisonnables, qu'on doit abandonner aux jugements des pasteurs des âmes. (Voy. ALGASIE, ARUNDEL, EUSTOCHUM, MARCELLE, PRODICUS.) *Réponse aux principales raisons qui servent de fondement à la nouvelle Défense du nouveau Testament de Mons*, ouvrage posthume, Rouen, 1682, in-8. Arnauld répondit à ces écrits d'une manière qui ne fit pas plus d'honneur à sa modération qu'à sa théologie et à sa logique.

MALLET (Edme), né à Melun en 1715, occupa une cure auprès de sa ville natale jusqu'en 1751, qu'il vint à Paris pour y être professeur de théologie dans le collège de Navarre. Il était docteur agrégé de cette maison. L'ancien évêque de Mirepoix, Boyer, d'abord prévenu contre lui, ensuite mieux instruit, récompensa d'un canonicat à Verdun sa doctrine et ses mœurs. On l'avait accusé de jansénisme auprès de ce prélat, tandis que la *Gazette ecclésiastique* l'accusait d'impiété. L'abbé Mallet ne méritait ni l'une ni l'autre de ces imputations. Il mourut à Paris en 1755. Ses principaux ouvrages sont : *Principes sur la lecture des poètes*, 1755, 2 vol. in-12; *Essai sur l'étude des belles-lettres*, 1747, in-12; *Essai sur les bienséances oratoires*, 1755, in-12; *Principes pour la lecture des orateurs*, 1755, 5 vol. in-12; *Histoire des guerres civiles de France sous les règnes de François II, Charles IX, Henri III et Henri IV, traduite de l'italien d'Avila*, 1757, 5 vol. in-4. L'abbé Mallet se borne, dans ses ouvrages sur les poètes, sur les orateurs et sur les belles-lettres, à exposer d'une manière précise les préceptes des grands maîtres, et à les appuyer par des exemples choisis, tirés des auteurs anciens et modernes. Les leçons de la morale chrétienne sont très-bien fondées avec les règles de la littérature; attention très-importante et du plus grand effet,

quand on veut instruire la jeunesse. Le style de ces différents écrits est net, facile, sans affectation. Il s'était engagé à donner à l'Encyclopédie les articles de la *théologie* et des *belles-lettres*; il en a effectivement fourni plusieurs; mais s'il a su éviter les écueils du faux bel-esprit et de la fausse philosophie, dans lesquels ont donné ses associés, il eût été prudent de ne pas se joindre à eux, de ne pas mêler son travail avec le leur, et de ne point accréditer par de bons articles une compilation informe et mauvaise, dirigée principalement contre la religion. (*Voy. DIDEROT.*) Le même reproche a été fait depuis à M. Bergier, et les esprits justes l'ont trouvé bien fondé (1). L'*Eloge* de Mallet est imprimé à la tête du 6^e vol. de l'Encyclopédie, in-fol.

* MALLET (Paul-Henri), né à Genève en 1750, fut nommé en 1782 professeur de belles-lettres à l'académie de Copenhague. Un travail qu'il publia sur l'*histoire des anciens peuples du Nord* attira sur lui l'attention du roi, qui le désigna pour donner au prince royal (depuis Christian VII) des leçons de langue et de littérature française. Lorsque l'éducation du prince fut terminée, Mallet revint à Genève, où il fut nommé professeur d'histoire à l'académie: il devint aussi, en 1764, membre du conseil des deux-cents, puis résident du landgrave de Hesse-Cassel, près des républiques de Berne et de Genève. Après avoir refusé de se charger de l'éducation du comte du Nord (depuis Paul I^{er}), il s'attacha à lord Mount-Stuart, et accompagna ce jeune seigneur en Italie et en Angleterre, où il reçut un favorable accueil à la cour: la reine le chargea de lui faire connaître les nouvelles littéraires du continent, et le fit son correspondant à ce titre. Revenu dans sa patrie, Mallet y jouissait d'une douce tranquillité, lorsque la révolution de Genève vint lui enlever presque toute sa fortune; il perdit en outre les pensions qu'il recevait du duc de Brunswick et du landgrave de Hesse-Cassel. Le gouvernement français qui en fut instruit, lui en accorda une, mais il n'en jouit pas longtemps: il mourut à Genève le 6 février 1807 d'une attaque de paralysie. Mallet était membre des académies d'Upsal, de Lyon, de Cassel, de l'académie des inscriptions et de l'académie celtique de Paris. Il a cultivé l'histoire avec succès: ses ouvrages en ce genre se font remarquer par la sagesse de la critique et l'élégance du style. Nous citerons: *Histoire du Danemarck*, Copenhague, 1758-77, 5 vol. in-4, continuée jusqu'à 1775, Genève, 1788, 9 vol. in-12. Elle a été traduite en allemand, en anglais et en russe. L'introduction, 1753-56, 2 tom. en un vol. in-4, renferme un précis très-curieux de l'ancienne mythologie des peuples du Nord. *Mémoires sur la littérature du Nord*, Copenhague, 1759-60, 6 vol. in-8; *Histoire de la maison de Hesse*, 1766-83, 4 vol. in-8; *Histoire de la maison de Brunswick*, 1767-1783,

4 vol. in-8; une traduction du *Voyage de Wil. Coxe en Pologne, Russie, Suède et Danemarck*, Genève, 1786, in-4 ou 4 vol. in-8; *Histoire de la maison et des états de Mecklenbourg*, 1796, 2 tom. in-4; *Histoire des Suisses ou Helvétiens*, Genève, 1803, 4 vol. in-8: ce n'est guère qu'un abrégé de l'ouvrage de Muller; mais il est fort intéressant et bien écrit; *Histoire de la ligue anséatique*, 1805, in-8. — MALLET-PRÉVOT, frère aîné du précédent, né en 1727, mort à Genève en 1811, s'adonna principalement à la géographie. On a de lui une *carte des environs de Genève*, 1776, remarquable par son exactitude; une *de la Suisse romande*, en 4 grandes feuilles; une *carte générale de la Suisse*, 1798, et une *Description de Genève ancienne et moderne, suivie de l'ascension de Saussure, sur la cime du Mont-Blanc*, Genève, 1807, in-12.

* MALLET-DUPAN (Jacques), né en 1749 à Genève, perdit son père à l'âge de dix ans et reçut une éducation soignée. A l'âge de 25 ans, il fut présenté à Voltaire, qui l'accueillit avec distinction, et l'adressa au landgrave de Hesse-Cassel qui lui avait demandé un professeur de littérature française. Il n'occupa cette chaire que quelques mois, pendant lesquels il publia son premier ouvrage: *Discours de l'influence de la philosophie sur les lettres*. Il alla trouver Linguet alors à Londres, et concourut à la rédaction des *Annales politiques*; mais le caractère des deux associés ne pouvait s'accorder longtemps. Linguet ayant été mis à la Bastille en 1779, Mallet imagina de continuer les *Annales*, à Genève, sous le titre de *Mémoires historiques, politiques et littéraires sur l'état présent de l'Europe*. Cet ouvrage n'eut qu'un médiocre succès, et il n'en parut que cinq volumes. Il fit ensuite paraître un écrit sur la dernière révolution de Genève, qui mécontenta tous les partis. Etant venu à Paris, il y publia le *Journal politique et historique de Genève*, qui fut l'origine du *Mercur politique*. Par une heureuse innovation, il y introduisit des considérations diplomatiques qui le firent rechercher avec le plus vif empressement. Le libraire Panckoucke ayant, en 1788, acquis le privilège du *Mercur*, Mallet en rédigea la partie politique soumise à la censure du comte de Vergennes. Ayant dans un article désapprouvé le ministère de prêter son appui aux insurgés des Pays-Bas, le ministre supprima ce morceau et en fit rédiger un nouveau dont il exigea l'insertion; Mallet courut à Versailles, se présenta au comte de Vergennes: « M. le comte, lui dit-il, l'injonction que » j'ai reçue de vous est, en d'autres termes, l'ordre » de vous rapporter le brevet que je tiens de votre » bienveillance; le voici. Je n'écris point contre ma » conscience. » Le ministre, frappé de sa résolution, lui saisit la main, en lui disant: « Je ne reprends » point ce que j'ai si bien placé. Je sacrifierai mon » article; vous sacrifierez le vôtre, et nous resterons amis. » La conduite de Mallet lui mérita l'approbation générale. Le courage avec lequel, dès le début de la révolution, il attaqua les excès de la démocratie, lui fit de nombreux ennemis et lui attira toutes sortes de vexations. Mais il put compter sur l'estime et sur l'appui des hommes les plus distingués. Louis XVI, qui faisait cas de ses talents,

(1) Si des personnes ont trouvé ce reproche bien fondé, il en est d'autres qui ne l'approuvent nullement, et qui louent au contraire Bergier d'avoir, par sa collaboration à l'Encyclopédie, placé le remède à côté du mal, la réfutation à côté de l'objection, et ôté à des écrivains ignorants, impies ou égarés l'occasion de dénaturer la théologie, en soustrayant à leurs plumes les articles qui s'y rapportent. Ces personnes portent le même jugement sur la collaboration de Mallet. *Foy. Bergier, Note.*

le chargea, en 1792, d'une mission de confiance auprès des souverains d'Autriche et de Prusse. A l'époque du 10 août, son mobilier et sa bibliothèque furent pillés; et la perte de son *Journal* le priva de sa seule ressource. Au printemps de 1793, il se rendit à Bruxelles, où il publia ses *Considérations sur la révolution de France*, et de cette ville entretenait une correspondance politique avec plusieurs cabinets. De retour en Suisse il fit paraître en 1793, dans la *Quotidienne*, des articles contre Bonaparte qui venait d'envahir l'Italie. Dénoncé comme libelliste, au conseil souverain de Berne, et forcé de s'éloigner, il se refugia d'abord à Zurich, où se trouvait Portalis avec d'autres victimes du 18 fructidor, ensuite à Fribourg en Brisgau, où il passa l'hiver de 1798, avec le poète Delille et l'abbé Georgel. Vers la fin de 1799, il se rendit à Londres, où, se faisant une ressource de son talent, il publia le *Mercur britannique*, mis au rang des meilleurs écrits politiques. Mallet souffrait depuis longtemps de la poitrine. Le climat de l'Angleterre était loin de lui être favorable, et il mourut de consommation, le 10 mai 1800, à Richmond, près de Londres, où Lally-Tollendal lui avait donné un asile. Une souscription ouverte en faveur de sa veuve et de ses cinq enfants, fut remplie aussitôt de la manière la plus honorable. Le gouvernement anglais, qui avait paru si indifférent au mérite de l'écrivain politique (1), vint au secours de sa famille; une pension de deux cents louis fut assignée à sa veuve, et un de ses fils placé dans l'administration. Mallet-Dupan s'était montré constamment attaché aux principes d'une monarchie constitutionnelle, et, de bonne heure, il avait proposé pour la France l'exemple du gouvernement anglais, qu'il croyait susceptible d'être introduit dans notre pays, moyennant de légères modifications. Ses ouvrages sont : *Discours de l'influence de la philosophie sur les lettres*, Cassel, 1772. On y pourrait trouver des principes opposés à ceux qu'il défendit dans la suite; ce qui lui avait paru bon en théorie, lui sembla dangereux dans l'exécution. *Discours sur l'éloquence et les systèmes politiques*, Londres, 1773, in-12; écrit dans lequel l'auteur n'a pas bien déterminé le but qu'il se proposait; *Mémoires historiques, politiques et littéraires*, Genève, 1779-1782, 5 vol.; *De la dernière révolution de Genève*, en 1782; *Mercur politique et historique de Genève*, in-12, de 1783 à 1788, un cahier par semaine; *Mercur historique et politique de 1788 à 1792*; *Du principe des factions en général et de celles qui divisent la France*, 1791; *Considérations sur la révolution de France, et sur les causes qui en prolongent la durée*, Londres, 1795, in-8. Cette espèce de *factum* contre la révolution fut lu avec avidité, et éclaira beaucoup de personnes sur la facilité avec laquelle elles croyaient pouvoir en arrêter le cours. *Correspondance politique pour servir à l'histoire du républicanisme français*, Hambourg, 1796, in-8. C'est un des écrits où l'auteur s'élève avec le plus de violence contre l'esprit révolutionnaire; on y trouve des faits intéressants, mais aussi

un usage trop fréquent d'épithètes dures et injurieuses. *Mercur britannique*, rédigé en Angleterre, et où se trouve l'*Essai historique sur la destruction de la ligue et de la liberté helvétiques*, imprimé à part, 1798, in-8.

MALLET. Voy. MALET et MANESSON.

MALLEVILLE (Claude de), poète français, né en 1597 à Paris, l'un des premiers membres de l'académie française, mourut en 1647, âgé d'environ 50 ans. Il avait été secrétaire du maréchal de Bassompierre, auquel il rendit de grands services dans sa prison. Les bienfaits que cet illustre infortuné répandit sur lui le mirent en état d'acheter une charge de secrétaire du roi. Malleville avait un esprit assez délicat, et un génie heureux pour la poésie; mais il négligea de mettre la dernière main à ses vers. Le sonnet intitulé la *Belle matineuse* est celui de ses ouvrages dont on a le plus parlé. Ses poésies consistent en *Sonnets*, *Stances*, *Elégies*, *Epigrammes*, *Rondeaux*, *Chansons*, *Madrigaux*, et quelques *Paraphrases* de plusieurs psaumes. Elles ont été imprimées en 1649, à Paris, in-4, et en 1659, in-12. Il avait aussi du talent pour les vers latins, et traduisit de l'italien deux romans de Luc Asserino, *Stratonice* et *Almérinde*, le premier en 2 vol. in-8, Paris, 1641; le deuxième en 1 vol. in-8, *ibid.*, 1646. Il est possible qu'il ait eu part aux *Mémoires* de Bassompierre; mais il n'en est pas l'éditeur, comme on l'a dit quelque part, puisqu'ils furent imprimés en 1665, c'est-à-dire 16 ans après sa mort.

MALLINCKROT (Bernard), savant philologue du xvii^e siècle, doyen de l'église cathédrale de Munster, donnait à l'étude une partie de la nuit, et passait le jour à se divertir. L'empereur Ferdinand le nomma à l'évêché de Ratzbourg, et quelque temps après il fut élu évêque de Minden; mais il ne put prendre possession de l'un ni de l'autre de ces deux évêchés. Son ambition était extrême : il voulut se faire élire, en 1630, évêque de Munster; mais n'ayant pu réussir, il s'éleva contre le nouveau prélat, et suscita des séditions jusqu'en 1633, qu'il fut déposé de sa dignité de doyen. Cependant, aidé par le peuple émeuté, il s'enfuit dans le comté de Marck où il demeura deux ans; mais il eut l'imprudence de venir dans son pays natal. L'évêque de Munster le fit aussitôt arrêter et conduire au château d'Ottenstein, où on lui donna des gardes (1637). Mallinckrot mourut dans ce château en 1664, regardé comme un génie inquiet, et un homme fier et hautain. On a de lui en latin : un *Traité de l'invention et du progrès de l'imprimerie*, Cologne, 1659, in-4; un *Traité de la nature et de l'usage des lettres*, Cologne, 1656, in-4; un *Traité des archichanceliers du saint empire romain, des papes et des cardinaux allemands, de la primauté des trois métropoles d'Allemagne, et des chanceliers de la cour de Rome*, 1715, in-4. Cette dernière édition est ornée d'une préface historique, par Gott Struve, qui contient des détails intéressants sur la vie et les ouvrages de l'auteur. Ces ouvrages sont recommandables par la profondeur des recherches.

* MALLIOT (Joseph), archéologue, né le 10 mars 1753, à Toulouse, parut d'abord vouloir suivre la

(1) Le ministère s'était borné à souscrire pour 25 exemplaires du *Mercur britannique*.

carrière du barreau. Mais son père et la plupart des membres de sa famille exerçant des arts dépendants du dessin, il marcha sur leurs traces, et fut, en 1765, nommé professeur de dessin au collège de Sorrèze, d'où il revint au bout de cinq ans à Toulouse; il devint ensuite professeur de fortifications. On n'avait point encore de connaissances exactes sur les anciens costumes, il en fit l'objet spécial de ses recherches. Informé que des ouvriers, dans une démolition, avaient découvert un buste et des médailles romaines, il courut recueillir ces précieux restes de l'antiquité. Pendant qu'il les examinait, il fut frappé d'apoplexie, et expira quelques jours après, en 1811, à 76 ans. On a de Malliot : *Recherches sur les costumes, les mœurs, et les usages civils des anciens peuples*, Paris, 1804, 5 vol. in-4, ornés de 500 pl.; *Notice sur le palais de justice de Toulouse* (l'ancien parlement); *Sur les bibliothèques publiques de Toulouse*; la première fut formée des livres des jésuites, et de ceux de Garipuy et de Lefranc de Pompignan : on y conserve un exempl. d'Eschyle, annoté par Racine : Des *Recherches historiques sur les capitouls*, etc. Il a laissé manuscrit : *Recherches sur les antiquités, les établissements, etc., de Toulouse, et sur la vie de quelques artistes qui firent l'ornement de cette ville*.

MALO, ou MACLOU, ou MAHOULT (saint), fils d'un gentilhomme de la Grande-Bretagne, et cousin-germain de saint Samson et de saint Magloire, fut élevé dans un monastère d'Irlande, puis élu évêque de Gui-Castel; son humilité lui fit refuser cette dignité. Le peuple voulant le contraindre de l'accepter, il passa en Bretagne, et se mit sous la conduite d'un saint solitaire nommé Aaron, proche d'Aleth en Bretagne. (Voy. AARON.) Quelque temps après, vers 541, il fut élu évêque de cette ville, et y fit fleurir la religion et la piété. Il se retira ensuite dans la solitude auprès de Saintes, et y mourut le 15 novembre 565. C'est de lui que la ville de Saint-Malo tire son nom, parce que son corps y fut transporté après que la ville d'Aleth eut été réduite en un village, nommé *Guidalet* ou *Guichalet*, et que le siège épiscopal fut transféré à Saint-Malo.

* MALOUE (Pierre-Victor), ministre de la marine sous Louis XVI, naquit à Riom en 1740 d'une famille honorable mais peu opulente. Elevé chez les oratoriens, il voulut d'abord entrer dans leur congrégation : ses goûts l'ayant détourné de cette carrière, il étudia le droit, puis abandonna le barreau pour s'occuper de poésie; il composa même une *tragédie* et deux *comédies*. Les observations de Lekain le firent renoncer à travailler pour le théâtre. A 18 ans, il fut nommé chancelier du consulat de Lisbonne. Etant entré en 1765 au service de la marine, il fut employé à Saint-Domingue et ensuite à Cayenne. Revenu en France en 1779, il fut nommé l'année suivante intendant de la marine à Toulon. Député par le bailliage de Riom aux états généraux de 1789, il s'y fit remarquer par une grande sagesse; et tout en désirant les réformes nécessaires, il fut toujours attaché sincèrement à la monarchie. Il avait contribué à la réunion des trois ordres; mais il s'opposa à ce que l'assemblée se

déclarât *nationale*. Il combattit la déclaration des *droits de l'homme*, se déclara pour le *veto suspensif*, et demanda, mais inutilement, une loi contre les écrits séditieux. Il fit acquitter le chef d'escadre Albert de Riom, inculpé dans la révolte des matelots de Toulon. En 1790, il défendit les prérogatives royales, et demanda que le roi fût temporairement investi du pouvoir dictatorial. Le 23 juin 1791, malgré les vociférations des tribunes, il protesta contre la manière dont le malheureux Louis XVI était retenu prisonnier à Paris. A l'époque du funeste voyage de Varennes, il arracha une affiche en faveur de la république, pour la dénoncer à l'assemblée, et repoussa le projet de suspendre l'exercice du pouvoir royal. Appelé au conseil du roi, jusqu'à la catastrophe du 10 août, il redoubla d'efforts pour l'empêcher. Un si noble dévouement devait le signaler à la fureur des révolutionnaires. Echappé aux massacres de septembre, il se rendit à Londres, d'où il écrivit au conseil exécutif, pour obtenir la permission de venir défendre Louis XVI, au péril de sa vie. La Convention, pour toute réponse, inscrivit le courageux pétitionnaire sur la liste des émigrés. Rentré en France vers 1801, il fut arrêté; mais, relâché presque aussitôt, il fut nommé commissaire-général de la marine à Anvers. En 1808, il fut fait maître des requêtes, et deux ans après conseiller-d'état et commandant de la légion-d'honneur. En 1812 il fut exilé à 40 lieues de Paris. A la restauration, le roi le fit ministre secrétaire d'état du département de la marine, et peu après chevalier de St.-Louis. Il montra beaucoup de zèle et d'activité dans son administration; mais l'excès du travail acheva de ruiner sa santé affaiblie par les troubles d'une vie agitée, et il mourut le 7 septembre 1814. Malouet avait toujours continué de cultiver les lettres, au milieu des travaux de son administration. On a de lui : *Mémoire sur l'esclavage des Nègres*, 1788, in-8; *Mémoires sur l'administration du département de la marine*, 1790, in-8; *Collection de ses opinions*, 3 vol. in-8, Paris, 1791 et 1792; *Défense de Louis XVI*, 1792, in-8; Examen de cette question : *Quel sera pour les colonies de l'Amérique le résultat de la révolution française*, Londres, 1797, in-8; *Mémoires et correspondances officielles sur l'administration des colonies, et notamment sur la Guiane*, Paris, 1802, 5 vol. in-8; *Considérations historiques sur l'empire de la mer chez les anciens et les modernes*, Anvers, 1810, in-8; *Les quatre parties du jour à la mer*, poème en prose, inséré dans les *Soirées provençales* de Béranger et dans les *Mélanges de philosophie et de littérature*, de Suard son ami; *divers morceaux* dans les *Archives littéraires*. Suard a publié une notice sur Malouet.

MALOUIN (Paul-Jacques), né à Caen en 1701, mourut à Paris en 1778 à 77 ans. Il avait été professeur de médecine au collège royal, médecin ordinaire de la reine, et membre de la société royale de Londres, et de l'académie des sciences de Paris. Ses principaux ouvrages sont : *Traité de Chimie*, 1754, in-12; *Chimie médicale*, 1755, 2 vol. in-12; livre plein de choses curieuses, et écrit d'un style qui fait autant d'honneur à l'académicien, que le

fond même en fait au savant, mais peut-être l'auteur montra-t-il trop de goût pour les préparations chimiques ; les *Arts du meunier, du boulanger et du vermicellier*, dans le recueil que l'académie des sciences a publié sur les arts et métiers ; il est auteur des articles de *Chimie*, insérés dans les deux premiers volumes de l'Encyclopédie. On trouve son éloge par Condorcet dans le *Recueil de l'académie des Sciences*. — De la même famille était Charles MALLOUX, docteur agrégé en médecine dans l'université de Caen, mort en 1718, à 25 ans, dont on a un *Traité des corps solides et des fluides*, Paris, 1718, in-42.

MALPIGHI (Marcel), médecin et célèbre anatomiste, vit le jour à Crevalcuore, dans le voisinage de Bologne, le 10 mars 1628. Ses talents lui méritèrent une place de professeur de médecine dans cette dernière ville en 1636. Le grand-duc de Toscane, Ferdinand II, l'appela ensuite à Pise. L'air lui étant contraire, il retourna à Bologne en 1639. Il remplit la place de premier professeur en médecine à Messine, en 1662, et retourna encore à Bologne quatre ans après. La société royale de Londres se l'associa en 1669. Il continua d'enseigner avec réputation jusqu'en 1691. Le cardinal Antoine Pignatelli, qui l'avait connu à Bologne pendant sa légation, étant monté sur le trône pontifical sous le nom d'*Innocent XII*, l'appela à Rome, et le fit son premier médecin. Ce savant était d'un caractère sérieux et mélancolique. On sait que les personnes de ce tempérament sont constantes au travail. Dès qu'il voulait savoir quelque chose, il se donnait avec plaisir toutes les peines nécessaires pour l'apprendre. Quoiqu'il aimât la gloire, il était modeste au milieu des éloges que son mérite lui procurait. Sa santé était très-délicate, et il eut besoin, pendant toute sa vie, des ressources de son art pour la ménager ou pour la rétablir. Malpighi mourut d'apoplexie à Rome, dans le palais Quirinal, en 1694, âgé de 67 ans, laissant un grand nombre d'ouvrages en latin, qui prouvent qu'il s'était beaucoup occupé de l'anatomie, mais aussi qu'il était peu versé dans les belles-lettres ; sa diction est mauvaise et difficile à comprendre. Les principaux sont : *Plantarum anatomie*, Londres, 1673 et 1679, 2 tom. en 1 vol. in-fol. fig. *Epistole variae*; *Dissertationes epistolice de bombyce*, Londres, 1669, in-4, fig.; *De formatione pulli in ovo*. Ces deux derniers ouvrages ont été traduits en français. *Consultationes*, 171, 3, in-4; *De cerebro, de lingua, de externo tactus organo, de omento, de pinguedine et adiposis ductibus*; *Exercitatio anatomica de viscerum structura*; *Dissertationes de polypo cordis, et de pulmonibus*, etc. Les ouvrages de Malpighi ont été imprimés à Londres en 1686, 2 vol. in-fol.; et ses *Oeuvres posthumes*, précédées de sa *Vie*, ont paru à Londres en 1697, à Venise en 1698, in-fol., et à Amsterdam, même année, in-4. On a réimprimé tous ses ouvrages à Venise, 1755, in-fol. avec des notes de Faustin Gravinelli. Ce savant homme n'était pas égoïste ; il ne rougissait point d'attribuer la plupart de ses découvertes à son ami Borelli, qu'il avait connu à Pise. L'éloge de malpighi se trouve dans les *Décades* de Fabroni.

* MALTE-BRUN (Conrad), dont le véritable nom était Malte-Conrad BRUNN, un des plus savants géo-

graphes modernes, naquit en 1773 à Thyé dans le Jutland, province du Danemarck, d'une famille honorable. Destiné par ses parents aux fonctions du ministère, son père l'envoya dans ce but à l'université de Copenhague ; mais au lieu de se livrer à l'étude de la théologie, il y fit des vers et une revue du théâtre. A sa sortie de l'université il écrivit dans les journaux. Encouragé par ses premiers succès dans la polémique, il publia en 1796 un pamphlet dans lequel il attaquait la féodalité danoise, et les puissances alors coalisées contre la France. Menacé d'une poursuite judiciaire, il se réfugia en Suède où il fut bien accueilli ; deux ans après il reparut à Copenhague. Contraint de s'expatrier de nouveau, il se rendit à Hambourg et devint chef d'une association dite des *Scandinaves unis*, dont le but était de former une république fédérative. La cour de justice de Copenhague le condamna par contumace à un bannissement perpétuel, « comme ayant tenté » de changer la constitution de l'état. » Il vint à Paris en 1799 avec des lettres de recommandation, remplit d'abord l'emploi de précepteur, s'appliquant à se perfectionner dans la connaissance de la langue française, et voulut ensuite travailler pour les journaux ; mais ayant publié des articles contre le consulat à vie, l'ordre lui fut intimé de cesser de s'occuper d'intérêts auxquels il devait se considérer comme étranger. Depuis cette époque il s'adonna entièrement à la branche des connaissances physiques qui fonda sa réputation, et prit un rang distingué parmi les meilleurs géographes. Néanmoins admis en 1806 au nombre des rédacteurs du *Journal de l'Empire*, il y fournit beaucoup d'articles politiques, qui prouvaient la variété de ses connaissances. En 1807 il fit paraître un ouvrage périodique intitulé : *Annales des voyages*, qui eut beaucoup de succès. Il en a paru 73 cahiers formant 25 vol. Quelques démêlés qu'il eut avec les propriétaires du *Journal de l'empire* lui firent perdre sa place de rédacteur, et dès ce moment il publia pour son compte le *Spectateur*, qui n'arriva qu'à son 27^e cahier. L'inépuisable activité de Malte-Brun n'ayant pu le conduire aux résultats qu'il s'était promis, il se livra de nouveau à ses travaux littéraires, non sans s'occuper en même temps d'une nouvelle colonie en Amérique. Sur ces entrefaites parut son *Précis de géographie universelle*, 6 volumes in-8. A la restauration, il travailla pour la *Quotidienne*, et quand le débarquement de Bonaparte à Cannes contraignit Louis XVIII à se retirer à Gand, il fit paraître l'*Apologie* de ce monarque (1815). Au retour du roi, il redevint encore coopérateur du *Journal des Débats* qu'il enrichit d'articles critiques, littéraires et politiques. La vie de Malte-Brun n'a été qu'une application continue à l'étude : à peine se donnait-il le temps de dormir et de prendre ses repas. Epuisé par le travail, il fut attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau le 8 décembre 1826, à l'âge de 51 ans. Le fond de son caractère était obligeant et bon ; on croit que vers ses dernières années il avait modifié de beaucoup ses premières idées. On a de lui : *Géographie mathématique, physique et politique*, qu'il publia conjointement avec Mentelle, 1804-1807, 16 vol. in-8, avec atlas,

in-fol. Il a composé à peu près le tiers de l'ouvrage, et particulièrement les introductions. *Tableau de la Pologne ancienne et moderne*, 1807, in-8; *Voyage de Cochinchine par les îles de Madère, de Ténériffe et du cap Vert*, trad. de l'anglais de Barow, avec notes et additions, 1807, 2 vol. in-8, atlas, in-4; avec Eyriès, *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, ouvrage périodique, 1807-1814, avec une table des 20 premiers vol., 25 vol. in-8; une édit., avec des notes, de l'*Histoire de Russie*, par Lévêque, 1812, 8 vol. in-8, et atlas, in-4; *Précis de la géographie universelle, ou Description de toutes les parties du monde sur un plan nouveau, d'après les grandes divisions du globe*, 1810-1827. Il n'a publié que les six premiers vol. (in-8). Les autres ont paru depuis par les soins d'Eyriès; une 5^e édit. de ces excellents ouvrages a été publiée par M. Huot, 1851-57, 12 vol. in-8 et atl. in-fol., et une 3^e, 1840-41, en 6 vol. gr. in-8; *Apologie de Louis XVIII*, 1813; *Nouvelles annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, 1818-1826, continuées par Eyriès, Larenaudière, etc.; *les Partis, esquisse morale et politique, ou les Aventures de sir Charles Credulous à Paris pendant l'hiver de 1817*, Paris, 1818, in-8; *Traité de la légitimité considérée comme base du droit public de l'Europe chrétienne*, Paris, 1824, in-8. On a publié après sa mort : *Mélanges scientifiques et littéraires, ou Choix de ses principaux articles sur la littérature, la géographie et l'histoire*, 3 vol. in-8. Il a coopéré à la *Biographie universelle*, à la *Biographie universelle classique*, à l'édition des *Voyages de Marco-Polo*, publiée par la société de géographie, dont il fut un des fondateurs; il en a fait le *Discours préliminaire*. La *Revue encyclopédique*, xxxvi, 575, contient une notice détaillée des ouvrages de Malte-Brun avec son éloge.

* MALTHUS (Thomas-Robert), célèbre économiste anglais, naquit vers l'année 1766. Après avoir terminé ses études à l'université de Cambridge, il fut reçu maître-ès-arts, agrégé au collège de Jésus, et devint plus tard professeur d'histoire et d'économie politique au collège de la compagnie des Indes Orientales, dans le comté d'Hertford. Il mourut à Bath, le 29 décembre 1835. Le premier de ses ouvrages, par ordre de date, et celui auquel l'auteur doit principalement sa réputation, est l'*Essai sur le principe de la population*, 1798, 2 vol. in-4; 5^e édit., 1817, 3 vol. in-8, traduit en français par P. Prévost, 1824, 4 vol. in-8. Dans ce livre, Malthus assure et cherche à démontrer que partout la population tend à dépasser les limites des subsistances. C'est pourquoi, au lieu d'encourager la multiplication de l'espèce, les gouvernements doivent, selon lui, s'attacher à en prévenir le trop grand développement. Ce système, en faveur duquel se prononcèrent presque tous les publicistes de la Grande-Bretagne, fut combattu par divers écrivains allemands et anglais, particulièrement par Godwin et Booth (1).

(1) Benjamin-Constant, dans son *Commentaire sur l'ouvrage de Filangieri*, 2^e part., p. 37, après avoir cité un passage de l'*Essai* de Malthus, ajoute : « Lorsqu'on lit de pareilles phrases, on est tenté de s'écrier :

Je rends grâce aux dieux de n'être pas romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain. »

Les autres productions de Malthus sont : *Lettre à Samuel Whitbread sur le bill qu'il avait proposé pour amender les lois sur les pauvres*, 1807, in-8; *Lettre à lord Grenville à l'occasion de quelques observations faites par sa seigneurie sur l'établissement de la compagnie des Indes, pour l'éducation de ses employés civils*, 1815, in-8; *Observations touchant les lois sur les grains*, 1814, in-8. Cet écrit a eu trois éditions. *Recherches sur la nature et les progrès du revenu, et les principes par lesquels il est réglé*, 1815, in-8; *Principes d'économie politique, considérés sous le rapport de leur application pratique*, 1819, trad. en franç. par M. Fr.-S. Constancio, 1821, 2 vol. in-8; *Définitions d'économie politique*, 1827, pet. in-8.

* MALUS (Etienne-Louis), célèbre physicien, né à Paris, en 1773, d'une famille honnête, dont le chef était trésorier de France, fit de brillantes études et obtint des succès très-grands, surtout dans les sciences mathématiques. A l'âge de 17 ans, admis à l'école militaire, il allait être nommé officier du génie, lorsque la loi des suspects, en atteignant sa famille, le força de quitter l'école. Il se réfugia dans les rangs de l'armée comme simple soldat; mais son mérite n'y resta pas longtemps ignoré, et entra à l'école polytechnique, Monge le comprit au nombre des élèves qu'il destinait à devenir instructeurs de leurs camarades. Pendant trois ans il se livra avec une ardeur infatigable aux études les plus compliquées. La carrière des sciences lui fut momentanément fermée par la perte de sa fortune, et il fut obligé de rentrer dans l'armée du génie, où il reprit son rang d'ancienneté. Il se trouva au passage du Rhin et à toutes les affaires de la campagne de 1797, puis désigné pour l'expédition d'Egypte, il prit part aux batailles de Chebréïs et des Pyramides, au combat de Jabisk et aux sièges d'el-Arich et de Jaffa. Après la prise de cette dernière ville, il fut chargé d'en relever les remparts et d'y former des hôpitaux militaires; attaqué de la peste, il parvint à se guérir sans le secours des médecins. Il fortifia ensuite Damiette, marcha contre les Turcs débarqués à Aboukir, et assista à la bataille d'Héliopolis, au combat de Koräim, et à la seconde prise du Caire. Lors de la capitulation, il revint en France, où il arriva le 26 octobre 1801. Le mauvais état de sa santé lui ayant fait obtenir un congé, il en profita pour aller en Allemagne où il épousa la fille du chancelier de l'université de Giesen, qu'il avait connue, lorsqu'il était à l'armée de Sambre-et-Meuse. A son retour le gouvernement le chargea de constructions importantes à Anvers et à Strasbourg. Dès lors Malus se livra entièrement à ses recherches sur la direction des rayons lumineux. En 1808, il remporta le prix proposé par l'Académie des sciences sur la double réfraction de la lumière; et fut conduit par ses travaux à en démontrer la polarisation; découverte qui lui assure un nom à jamais célèbre dans les sciences. Admis aussitôt à l'institut, la société royale de Londres lui décerna une médaille d'or. Malus ne jouit pas longtemps de sa gloire. Il mourut le 25 février 1812. Son *Eloge* par Delambre se trouve dans les *mémoires* de la classe des sciences, même année.

MALVASIA (Charles-César), noble bolonais et chanoine de la cathédrale, né en 1616, mort dans sa ville natale en 1695, cultiva les arts et les lettres. Nous lui devons une assez bonne *Histoire* en italien des *peintres de Bologne*, 1678, 2 vol. in-4. Le comte Malvasia y fait paraître un peu trop d'enthousiasme; mais ce sentiment est pardonnable dans un compatriote. On attaqua son livre avec chaleur, et il fut défendu de même. Cependant on ne put jamais le laver de la tache d'avoir porté un jugement insensé contre Raphaël, le prince de la peinture. On a encore de lui un ouvrage qui a pour titre *Marmora felsinea*, 1690, in-4. La liste de ses ouvrages se trouve dans les *Notizie degli scrittori bolognesi*, d'Orlandi, p. 80.

MALVENDA (Thomas), dominicain, né à Xativa en 1566, professa dans son ordre la philosophie et la théologie avec beaucoup de succès. Le cardinal Baronius, à qui il écrivit pour lui indiquer quelques fautes qui lui étaient échappées dans son *Martyrologe*, trouva tant de discernement dans la lettre de ce dominicain, qu'il souhaita l'avoir auprès de lui. Il engagea son général à le faire venir à Rome, afin de profiter de ses avis. Malvenda fut d'un grand secours à ce célèbre cardinal. On le chargea en même temps de réformer les livres ecclésiastiques de son ordre, commission dont il s'acquitta avec discernement. Il mourut à Valence en Espagne, le 7 mai 1628, à 62 ans. Ses ouvrages sont : un traité *De Antichristo*, dont la meilleure édition est celle de Venise, 1621, in-fol.; une nouvelle *Version* du texte hébreu de la Bible, avec des notes, imprimée à Lyon en 1650, en 5 vol. in-fol. Ces ouvrages sont estimés des savants. Mais son *Traité de l'Antechrist* renferme quelques idées qui pourraient être appuyées sur des preuves plus solides. On a encore de lui : *Annales ordinis prædicatorum*, Naples, 1627, in-fol.

MALVEZZI (Virgilio, marquis de), né en 1599, à Bologne, de parents illustres, savait les belles-lettres, la philosophie, la musique, le droit, la médecine, les mathématiques et même la théologie. Il servit avec distinction dans les armées de Philippe IV, roi d'Espagne, qui l'employa dans la guerre et dans les négociations, et le nomma son ambassadeur en Angleterre. Il réussit dans ces deux genres. Il mourut à Bologne en 1654, à 55 ans, laissant divers écrits : *Discorsi sopra Cornelio Tacito*, Venise, 1653, in-4; *Opere istoriche e politiche*, 1656, in-12; *Raggioni per le quali gli letterati credono di non potersi avanzare nelle corti*, etc. Ces écrits lui firent un nom. On trouvera le titre des autres ouvrages de Malvezzi, dans Orlandi, *Notizie degli scrittori bolognesi*, et dans les *Mémoires* de Nicéron, tom. 4. — Il y a eu un cardinal de ce nom, archevêque de Bologne, qui s'est beaucoup distingué par son animosité contre les jésuites, à l'époque de leur destruction.

* **MAMACHI** (Thomas-Marie), savant dominicain, naquit dans l'île de Chio, le 5 décembre 1715. Etant venu fort jeune en Italie, ses heureuses dispositions, secondées par un grand amour de l'étude, lui firent acquérir des connaissances étendues dans les sciences théologiques, qu'il enseigna avec dis-

tinction au convent de Saint-Marc à Florence. Appelé à Rome en 1740, il y fut professeur au collège de la Propagande, puis théologien de la Casanata. Ses liaisons avec Concina, Orsi, Dinelli, développèrent encore son goût pour l'érudition. Benoît XIV lui conféra le titre de maître en théologie et le créa consultant de l'*Index*. Il paraît que les opinions de Mamachi dépendaient des circonstances; car après s'être montré l'ami des jésuites sous Clément XIII, qui les aimait, il se déclara contre eux, lorsque Clément XIV fut monté sur le trône pontifical, et contribua comme instrument à leur destruction. Sous Pie VI, il fut fait secrétaire de l'*Index*, et maître du sacré palais. Il dirigea le *Journal ecclésiastique*, qui parut à Rome depuis 1785. S'étant rendu à Corneto près de Montefiascone, où il avait coutume de passer la belle saison, il y mourut au commencement de juin 1792. Ses belles qualités lui firent beaucoup de partisans; mais la dureté de ses critiques lui fit aussi beaucoup d'ennemis. Ses variations le firent surnommer théologien à tout vent, et il fut dépeint comme tel dans plusieurs satires qui coururent à Rome après sa mort. Mamachi a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *De ethnicorum oraculis, de cruce Constantino visa et de evangelica chronotaxi*, Florence, 1758; *Ad Mansium de ratione temporum Athanasiorum, deque aliquot synodis quarto sæculo celebratis epistolæ quatuor*, Rome, 1748. Ces lettres contiennent des expressions peu ménagées que le sujet ne demandait pas, et que l'état de Mamachi devait lui interdire. *Originum et antiquitatum christianarum libri* 20, Rome, 1749 à 1753, 5 vol. Le fond de cet ouvrage appartient à Jos. Bingham (*voy.* ce nom); mais le père Mamachi y a fait d'excellentes corrections. L'ouvrage n'est point achevé; *De costumi de' primitivi cristiani*, Rome, 1755 et 1757, 5 vol. in-8. Cette matière avait été déjà traitée dans le 5^e vol. des *Origines*. On trouve quelques critiques de cet ouvrage, dans le 9^e vol. de la *Storia letteraria d'Italia*, pag. 507; *Annali ordinis prædicatorum*, etc., Rome, 1756; *De animabus justorum in sinu Abraham ante Christi mortem expertibus beatæ visionis Dei libri duo*, Rome, 1766, 2 vol. Il y réfute Cadonici, Feltri, Dailham et Natali qui prétendaient que les saints de l'ancien Testament ont joui de la vision intuitive de Dieu avant la descente de J. C. aux enfers. *Del dritto libero della Chiesa d'acquistare e di possedere beni temporali*, Rome, 1769, in-8. Le P. Genovesi y est très-maltraité. *La pretesa filosofia de' moderni increduli esaminata e discussa*, etc., Rome, 1769, et Venise, 1770; *Alethini Philaretæ epistolarum de Palafoxii orthodoxiâ*, Rome, 1772 et 1775, 2 vol. in-8. Mamachi y répond aux objections des jésuites contre la béatification de Palafox, et disculpe ce prélat de l'accusation de jansénisme. Cet ouvrage fut défendu dans le royaume de Naples, où l'on en voulait à Mamachi, pour s'être déclaré contre le catéchisme de Mésenguy (*voy.* MÉSENGUY). Le P. Faure, jésuite, a répliqué à Mamachi dans ses *Saggi teologici*, Lugano, 1775; *Epistolarum ad Justinum Febronium de legitima romani pontificis auctoritate libri duo*, Rome, 1776 et 1777, contre de Hon-

theim; *De Laudibus Leonis X. P. M. oratio*, 1741, in-8.

MAMBRÉ, Amorrhéen, homme puissant qui a donné son nom à une portion de la terre de Chanaan, nommé la *Vallée de Mambré*, frère d'Aner et d'Eschol; ils étaient tous trois amis d'Abraham, et l'aiderent à combattre les Assyriens, et à délivrer Loth que ces peuples avaient fait prisonnier.

MAMBRES, l'un des magiciens qui s'opposèrent à Moïse dans l'Égypte, et qui s'efforcèrent d'imiter par leurs prestiges les vrais miracles de ce législateur. Les noms de Jannès et Mambres ne se trouvent pas dans l'ancien Testament, mais dans les Epîtres de saint Paul (2 *Tim.* 5), qui les avait appris sans doute par quelque tradition ou quelque histoire encore subsistante de son temps.

MAMBRUN (Pierre), poète latin de la société des jésuites, né à Clermont-Ferrand en Auvergne, l'an 1600, mort à La Flèche en 1661. Ce religieux avait de l'élevation dans le génie, de l'élégance et de la facilité dans la composition. Ses ouvrages sont écrits purement, sa versification est exacte et harmonieuse. Il possédait parfaitement son *Virgile*, et a été un de ses plus heureux imitateurs. Nous avons de lui : des *Eglogues*; des *Géorgiques* en 4 liv : *De la culture de l'âme et de l'esprit*; un poème héroïque de 12 liv, intitulé : *Constantin*, ou *L'idolâtrie terrassée*, La Flèche, 1661, in-fol., et Paris, 1658, in-4; il est précédé d'une *Dissertation latine* sur le poème épique, écrite et raisonnée supérieurement.

MAMERT (saint), célèbre archevêque de Vienne en Dauphiné, institua, dit-on, les *Rogations* en 469; mais il paraît qu'elles ont été en usage plus tôt à Milan, y ayant été instituées par saint Lazare, archevêque de cette ville. Des calamités publiques, que quelques auteurs prétendent avoir été des volcans ou des tremblements de terre, furent l'occasion des pieuses supplications établies ou adoptées par saint Mamert, et qui ont passé depuis dans toute l'Eglise. Ce vertueux prélat mourut en 475, après avoir eu de grandes querelles avec Gondioc, roi de Bourgogne, qui était arien. On lui attribue deux *Sermons*, l'un sur les *Rogations*, l'autre sur la *Pénitence des Ninivites*, insérés tous deux dans la *Bibliothèque des Pères*, et le beau cantique *Pange, lingua, gloriosi præmium certaminis*, qui néanmoins est plus vraisemblablement de son frère Claudien MAMERT. (Voy. CLAUDIEN et VENANCE, Fortunat.)

MAMERTIN (Claude), orateur du iv^e siècle, florissait à Trèves, et fut élevé au consulat par Julien l'Apostat en 362. Pour remercier ce prince, il prononça en sa présence un *Panegyrique* en latin, que nous avons encore. (Voy. l'*Histoire littéraire de France*, par dom Rivet, t. 1^{er}.) On le croit fils de Claude MAMERTIN, qui prononça en 292 deux *Panegyriques* à la louange de Maximien-Hercule, prince qui méritait cet honneur à peu près autant que Julien. On les trouve dans les *Panegyrici veteres, ad usum delphini*, 1677, in-4. Le père et le fils se déshonorèrent par la flatterie la plus lâche.

MAMNEA (Julie), était fille de Julius Avitus et de Mœsa, parente d'Héliogabale; elle fut mère de

l'empereur Alexandre Sévère. Cette princesse avait de l'esprit et des mœurs. Elle donna une excellente éducation à son fils, et devint son conseil lorsqu'il monta au trône impérial. Après la mort d'Héliogabale, elle écarta les flatteurs et les corrupteurs, et ne mit dans les premières places que des hommes de mérite. Prévenne en faveur du christianisme, et se trouvant à Antioche, elle envoya chercher Origène, pour s'entretenir avec lui sur cette religion qu'elle embrassa, selon plusieurs auteurs. Mammée gouverna l'empire pendant la minorité de son fils et tint son autorité lors même qu'Alexandre fut déclaré majeur. Elle avait beaucoup de vertus; mais elle était ambitieuse et surtout avare, ce qui indisposa la milice contre elle et contre l'empereur. Des soldats gaulois, mécontents en outre de la discipline que ce dernier leur faisait garder, et poussés à la rébellion par le Goth Maximin, la massacrèrent ainsi qu'Alexandre-Sévère, à Mayence en 255. Après la fin tragique de Mammée, on ne se rappela que ses vertus, et l'on institua des fêtes en son honneur.

MAMMONE, dieu des richesses chez les Phéniciens, était le même que Plutus chez les Romains. De là cette grande leçon de l'Evangile, qui rend si bien l'opposition du culte de Dieu avec l'esprit d'avarice : *Non potestis Deo servire et Mammonæ*. Souvent ce mot se prend pour les richesses mêmes, comme lorsque le Sauveur dit : *Facite vobis amicos de Mammona iniquitatis*.

MAMURRA, chevalier romain, natif de Formium, accompagna Jules César dans les Gaules, en qualité d'intendant des ouvriers. Il y amassa des richesses immenses, qu'il dépensa, prétendent quelques auteurs, avec la même facilité qu'il les avait acquises. Il fit bâtir un palais magnifique à Rome, sur le mont Cœlius. C'est le premier qui fit incruster de marbre les murailles et les colonnes. Catulle a fait des *épigrammes* très-satiriques contre lui. Il l'y accuse non-seulement de concussion, mais encore de débauche avec César : abomination très-commune parmi les hommes les plus célèbres de l'ancienne Rome.

MANAHÉM, fils de Gaddi, général de l'armée de Zacharie, roi d'Israël, était à Théria, lorsqu'il apprit la mort de son maître, que Sellum avait tué pour régner en sa place. Il marcha contre l'usurpateur, qui s'était enfermé dans Samarie, le tua et monta sur le trône, où il s'affirma par le secours de Phul, roi des Assyriens, auquel il s'engagea de payer un tribut. Ce prince gouverna pendant 10 ans, et fut aussi impie envers Dieu qu'injuste envers ses sujets. Il mourut l'an 761 avant J.-C.

MANAHÉM, de la secte des esséniens, se mêlait de prophétiser. Hérode (depuis nommé le grand) était encore jeune lorsque Manahém lui prédit qu'il serait roi des Juifs, mais qu'il souffrirait beaucoup dans sa royauté. Cette prédiction fit que ce prince eut toujours beaucoup de respect pour les esséniens.

MANAHÉM, fils de Judas Galiléen, et chef de sédition contre les Romains, prit de force la forteresse de Massada, pillant l'arsenal d'Hérode le Grand, mort depuis peu, arma ses gens et se fit nommer

roi de Jérusalem. Un nommé Eléazar, homme puissant et riche, souleva le peuple contre cet usurpateur, qui fut pris et puni du dernier supplice. *Voy. Josèphe, Guerre des Juifs contre les Romains*, liv. 2, chap. 52.

MANAHEN, prophète chrétien, frère de lait d'Hérode Antipas, fut un des prêtres d'Antioche à qui le Saint-Esprit ordonna d'imposer les mains à Paul et à Barnabé, pour les envoyer prêcher l'Evangile aux gentils. On croit que ce Manahen était du nombre des 72 disciples, et qu'il mourut à Antioche. Il en est parlé au chap. 13 des *Actes* des apôtres.

MANASSÈS ou MANASSÉ, fut fils aîné de Joseph et d'Aseneth, et petit-fils de Jacob. Son nom signifie l'oubli, parce que Joseph dit, *Dieu m'a fait oublier toutes mes peines, et la maison de mon père*. Manassès naquit en Egypte l'an 1712 avant J.-C. Jacob étant au lit de la mort, Joseph lui amena ses deux fils, Manassès et Ephraïm, afin que le saint vieillard leur donnât sa bénédiction; et comme il vit que son père mettait sa main gauche sur Manassès, il voulut lui faire changer cette disposition: Jacob insista à vouloir les bénir de cette manière, en lui disant que l'aîné serait père de plusieurs grandes familles, mais que son cadet serait plus grand que lui, et que des nations entières sortiraient de son sang. On voit encore ici, comme dans beaucoup d'autres endroits de l'histoire sainte, la confiance religieuse que l'on avait dans la bénédiction paternelle; confiance si bien d'accord avec les événements, et si bien assortie à l'esprit du commandement qui prescrit le respect envers nos progeniteurs, et en fait déconler notre prospérité terrestre.

MANASSÈS, roi de Juda, ayant succédé à son père Ezéchias à l'âge de 12 ans, vers l'an 694 avant J.-C., signala les commencements de son règne par tous les crimes et toutes les abominations de l'idolâtrie. Il rebâtit les hauts lieux que son père avait détruits, dressa des autels à Baal, et fit passer son fils par le feu en l'honneur de Moloch. Le prophète Isaïe, qui était beau-père du roi, s'éleva fortement contre tant de désordres; mais Manassès, loin de profiter de ses avis, le fit saisir et couper par le milieu du corps avec une scie de bois. La colère de Dieu éclata enfin contre ce tyran vers la 22^e année de son règne, l'an 672 avant J.-C. Assarhaddon, roi d'Assyrie, envoya une armée dans ses états. Il fut pris, chargé de chaînes, et emmené captif à Babylone. Son malheur le fit rentrer en lui-même. Dieu, touché de son repentir, le tira des fers du roi de Babylone, qui lui rendit ses états. Manassès revint à Jérusalem, où il s'appliqua à réparer le mal qu'il avait fait. Il abattit les autels profanes qu'il avait élevés, rétablit ceux du vrai Dieu, et ne négligea rien pour porter son peuple à revenir au culte du Seigneur. Il mourut l'an 659 avant J.-C., à 67 ans, après en avoir régné 55. Nous avons sous son nom une *Prière* que l'on suppose qu'il fit pendant sa captivité; on la trouve ordinairement à la fin de la *Bible*, avec les livres non canoniques; plusieurs saints Pères la citent: elle est pleine d'onction et exprime les sentiments

d'une pénitence vive et sincère. Amon, son fils, lui succéda.

MANASSES, jeune clerc, issu du sang royal, usurpa par simonie, en 1069, le siège épiscopal de la ville de Reims. Sa mauvaise conduite dans l'exercice de cette dignité ayant excité des murmures, en vain on le cita au tribunal des légats du pape et dans plusieurs conciles, il fallut le condamner par contumace, et on prononça sa sentence de déposition au concile de Lyon, tenu l'an 1080. Elle fut confirmée par celui de Rome la même année. Manassès, non moins indocile que coupable, voulut encore se maintenir sur son siège par les armes; mais après de vains efforts, il quitta Reims et passa en Palestine, alors le théâtre des croisades, où il ne fut pas meilleur guerrier qu'il n'avait été prélat: il fut fait prisonnier dans un combat, et ne recouvra sa liberté qu'en 1099. On a cependant fait son *Apologie*, qui se trouve dans le *Musæum italicum* de dom Mabillon.

MANASSES. *Voy. CONSTANTIN MANASSES.*

MANCINELLI (Antoine), né à Velletri en 1452, enseigna les belles-lettres en divers endroits d'Italie avec beaucoup de succès, et mourut après 1506. On a de lui 4 poèmes latins: *De Floribus*, *De figuris*, *De poetica virtute*, *De vita sua*, Paris, 1506, in-4; *Epigrammata*, Venise, 1500, in-4; des *Notes* sur quelques auteurs latins. La liste de ses écrits se trouve dans les *Mémoires de Nicéron*, tom. 58, ainsi que dans la *Biblioth. mediæ et infimæ latinitatis* de Fabricius, avec les *Additions* de Mansi, tom. 1. pag. 426 et suiv.

MANCINI (Paul), baron romain, reçut les ordres sacrés après la mort de sa femme, Vittoria Capozzi. Il avait eu deux fils de ce mariage: l'aîné, François-Marie Mancini, fut nommé cardinal à la recommandation de Louis XIV, le 5 avril 1660. Le cadet, Michel-Laurent Mancini, épousa Hiéronyme Mazarini, sœur puînée du cardinal Mazarin, et il en eut plusieurs enfants, entre autres, Philippe-Julien, qui joignit à son nom celui de Mazarin; et Laure-Victoire Mancini, mariée en 1651 à Louis, duc de Vendôme, et mère des deux fameux princes de ce nom. Olympe Mancini, nièce du cardinal, comtesse de Soissons, fut obligée de quitter la France, étant impliquée dans l'affaire de la Voisin (*voy. ce nom*), et mourut à Bruxelles. Sa sœur, Marie-Anne Mancini, duchesse de Bouillon, également accusée, s'en tira mieux. Tout le monde connaît les illustres descendants de Michel-Laurent Mancini. (*Voy. NEVERS, COLONNE, MAZARIN*). Paul Mancini cultivait la littérature et aimait les gens de lettres; c'est un goût qui passa à sa famille. L'académie des *Humoristes* lui doit son origine.

MANCINI (Jean-Baptiste), né d'une famille différente du précédent, mourut à Bologne, sa patrie, vers l'an 1640; il se fit de puissants amis, et composa divers ouvrages de morale, dont Scudéri a traduit une partie en français. Cet auteur avait de l'imagination, mais point de goût. Son style est enflé et extravagant.

MANCO-CAPAC, fondateur et premier Inca de l'empire du Pérou. Après avoir rassemblé un certain nombre de Péruviens sur les bords du lac de

Cusco, il leur persuada qu'il était fils du soleil, envoyé sur la terre, avec Coya-Ocella, sa sœur et son épouse, pour rendre les hommes meilleurs. Il leur apprit à adorer intérieurement, et comme un dieu suprême, mais inconnu, le *Grand Pachacamac*, c'est-à-dire l'âme ou le soutien de l'univers; et extérieurement, et comme un dieu inférieur et visible et connu, le soleil son père. Il lui fit dresser des autels et offrir des sacrifices. Manco-Capac défendit d'y immoler des victimes humaines. Les Péruviens apprirent de lui à féconder la terre, à diriger le cours des eaux, à se mettre à l'abri de l'inclemence de l'air. Coya-Ocella leur montra à filer la laine et le coton. Manco-Capac bâtit la ville de Cusco, qu'il entourait de villages, partagea les Indiens en tribus soumises à des *Curacas* ou chefs, et enfin il leur donna des lois. Son fils Rocha-Inca et ses successeurs reculèrent les bornes de leurs états. Le Pérou, avant la révolution de 1537, était un empire particulier, dont les souverains étaient très-riches, à cause des mines d'or et d'argent que renferme ce pays. Mais les Espagnols, commandés par François Pizarre et Diègne d'Almagro, soumièrent ce royaume au roi d'Espagne; et depuis ce temps le Pérou est habité par des Espagnols créoles et par des Indiens naturels du pays, dont une partie embrassa le christianisme, et obéit à un vice-roi puissant nommé par la couronne d'Espagne. Ce royaume, quoique asservi à un prince étranger, est dans une situation beaucoup plus heureuse que lorsque des guerres destructives et atroces, et d'autres fléaux dévastaient ces provinces (1). Marmontel a fait sur cette révolution un poème larmoyant, intitulé les *Incas*, qu'un homme de génie a appelé *une capucinade*; toutes les notions historiques y sont sacrifiées au fanatisme de la philosophie du jour. Blanc de Guillet (*voy. ce nom*) fit représenter en 1765, une tragédie de *Manco-Capac*, dont on n'a retenu que le vers suivant :

Crois-tu de ce forfait Manco-Capac capable.

Voy. CORTÈS, ATABALIBA, MONTEZUMA, PIZARRE.

MANDAGOT (Guillaume de), d'une illustre famille de Lodève, compila le 6^e livre des *Décretales*, par ordre du pape Boniface VIII. Il mourut à Avignon en 1521, après avoir été successivement archidiacre de Nîmes, prévôt de Toulouse, archevêque d'Embrun, puis d'Aix, et enfin cardinal et évêque de Palestine. On a de lui un *Traité de l'élection des prélats*, qui a en plusieurs éditions. Nous connaissons celle de Cologne, 1601, in-8.

MANDAJORS. *Voy. MENAJORS.*

MANDANES, philosophe et prince indien, renommé par sa sagesse, fut invité par les ambassadeurs d'Alexandre le Grand à venir au banquet du fils de Jupiter. Il les renvoya, en leur disant « qu'Alexandre n'était point le fils de Jupiter, quoiqu'il commandât une grande partie de l'univers; qu'il ne se souciait point des présents d'un homme qui n'avait pas de quoi se contenter lui-même.... Je » méprise ses menaces, ajouta-t-il : l'Inde est suf-

» fisante pour me faire subsister si je vis; et la » mort ne m'effraie point, parce qu'elle changera » ma vieillesse et mes infirmités en une meilleure » vie. » Peut-être Mandanes est-il un des hommes vertueux qui, au milieu de la gentilité, ont conservé la notion du vrai Dieu, de ses jugements et de ses récompenses, comme Jéthro, Job, les trois Mages, le centurion Cornélius, etc. *Voy. le Catéch. philos.*, n^o 401.

* MANDAR (Jean - François), oratorien, né en 1752, à Marine, près de Pontoise, fut nommé en 1782 supérieur du séminaire de St.-Magloire, et ensuite du collège de Juilly, place dans laquelle il se fit une réputation. Son talent pour la chaire lui valut l'honneur de prêcher devant le roi, et de prononcer en 1772, devant l'académie française, le panegyrique de saint Louis, qui fut traduit en espagnol. Il décrivit en vers un voyage qu'il fit l'année suivante à la grande Chartreuse, et qui fut imprimé en 1782, avec une traduction latine du P. Viel (*voy. ce nom*). On a encore de lui plusieurs *Sermons*. Le P. Mandar mourut à Paris en 1803, à 71 ans.

* MANDAR (Michel - Philippe), connu sous le nom de *Théophile*, neveu du précédent, né à Marine (Seine-et-Oise), en 1759, se fit remarquer, pendant la révolution, par l'exaltation de ses principes républicains. Cependant au milieu des scènes de barbarie qui se reproduisaient si souvent, il fit entendre plus d'une fois la voix de la raison et de l'humanité. Il réclama, dans le *Moniteur* du 22 juillet 1791, contre le serment des *tyrannicides*, qu'un groupe de furieux avait prêté au Champ de Mars, déclarant que cette démarche lui faisait horreur, et qu'il se séparait de ceux qui en avaient donné l'exemple. Lors des massacres de septembre, vice-président de la section du Temple, il se rendit chez Danton, où s'étaient déjà réunis plusieurs fonctionnaires publics, et comme on ne s'occupait que des moyens d'arrêter les progrès de l'armée prussienne, il lui dit : « Toutes les mesures » de salut extérieur sont prises ? Occupons-nous » donc à l'heure même de l'intérieur; » et il proposa d'assembler la force armée, et demanda que tous les citoyens présents se rendissent par groupes aux prisons, pour faire cesser des massacres, « qui » souilleraient pour jamais le nom français. » Mais Danton, le regardant froidement, lui dit : « Assieds- » toi, cela était nécessaire. » Sans perdre courage, Mandar tira Robespierre à part, auquel il proposa de demander pour lui la dictature, comme le moyen de faire cesser l'effusion du sang : « Garde-toi de » cela, Brissot serait dictateur. — Oh Robespierre, » répliqua Mandar, ce n'est pas le dictateur que tu » crains, c'est Brissot que tu hais ! » Il fut revêtu, en 1795, du titre de commissaire du conseil exécutif, et la Convention lui accorda une gratification de 1500 livres. Quoiqu'il reçut à diverses reprises des secours des divers gouvernements qui se sont succédés en France, il fut toujours dans un état voisin de l'indigence, et mourut à Paris le 2 mai 1825. En 1844 l'empereur Alexandre permit que Mandar lui fût présenté. Ce monarque lui ayant exprimé sa surprise sur l'exiguïté de sa forme physique; —

(1) Depuis 1825 le Pérou est divisé en plusieurs républiques dont les chefs continuent à se faire la guerre sans avoir pu réussir encore à s'entendre sur les moyens de gouverner les peuples qui les ont mis à leur tête.

« Sire, lui répondit fièrement Mandar, il n'y a rien » de si petit que l'éfincelle. » Il a traduit de l'anglais : *Voyage de W. Coxe en Suisse*, 1790, 3 vol. in-8; *Voyage au pays des Hottentots*, par W. Paterson, 1791, in-8; de la *Souveraineté du peuple et de l'excellence d'un état libre*, par Needham, avec des notes, 1791, 2 vol. in-8; *Voyages en retour de l'Inde* par Th. Howel, 1796, in-4. On lui doit en outre des *Insurrections*, ouvrage philosophique et historique, 1793, in-8; le *Génie des siècles*, poème en prose, 2^e édit., 1793, in-8, à la suite de laquelle on trouve un discours contre les journées de septembre. *Adresse au roi de la Grande-Bretagne sur l'urgence, les avantages et la nécessité de la paix*, 2^e édit., 1799, in-8. Il a contribué à la traduction de la *Description de l'Indostan*, par James Rennel, et y a joint des notes. Il a laissé en manuscrit deux ouvrages, l'un la *Gloire et son frère*, l'autre le *Phare des rois*, poème en 11 chants, où l'on trouve le *Chant du crime* qui en fit prohiber l'impression en 1809.

* MANDELOT (Marie-Humberte DEBREUIL de SAINTE-CROIX, baronne de), née à Lyon, en 1733, d'une famille honorable de la magistrature, est du nombre des femmes qui ont cultivé avec quelques succès la poésie française. Elle a célébré dans des pièces, généralement assez courtes, ou les plaisirs champêtres, ou ses sentiments particuliers de dévouement et d'affection pour la famille des Bourbons. Elle est morte à l'âge de 69 ans, le 20 avril 1822, au château de Chiloup, près Montluel. On lui doit : *Loisirs champêtres, ou recueil de poésies fugitives*, Lyon, 1811, in-8; *Élan d'un cœur royaliste*; opuscules poétiques, Paris, 1814, in-8. M. de Labouisse a publié une Biographie de M^{me} de Mandelot, accompagnée de quelques vers et de lettres inédites de cette dame.

MANDELSLO (Jean-Albert), né en 1616 dans le Mecklenbourg, fut page du duc de Holstein, et suivit, en qualité de gentilhomme, les ambassadeurs que ce prince envoya en Moscovie et en Perse l'an 1636. Il alla ensuite à Ormuz, et de là aux Indes. On a de lui une *Relation de ses voyages*, 1727, in-fol., traduite par Wicquefort. Elle est estimée. Mandelslo mourut à Paris en 1644.

MANDEVILLE (Jean de), médecin anglais au xiv^e siècle, voyagea pendant 34 ans en Asie et en Afrique. Il publia à son retour une *Relation de ses voyages* en latin, en français et en anglais. On la trouve dans le *Recueil* de Bergeron, la Haye, 1733, in-4. Elle est pleine de fautes et de faits incroyables. Le voyage de Jérusalem a paru en latin sous ce titre : *Itinerarius a terra Angliæ in partes jerosolymitanas*, en caractères gothiques, in-4; à la fin du livre on lit : *Editus anno MCCLV in civitate leodiensi*; mais ce ne peut être que la date du manuscrit sur lequel s'est faite cette impression. Il mourut à Liège le 17 novembre 1572. On voit son épitaphe chez les Guillemites, où il s'était retiré et où il fut enterré. — Il ne faut pas le confondre avec Henri MANDEVILLE ou Mondeville, médecin-chirurgien de Philippe le Bel; c'est le même que Hermon-denville. Voy. ce nom.

MANDEVILLE (Bernard de), médecin hollandais,

né à Dordrecht en 1670, mort à Londres en 1733, à 63 ans, s'est fait un nom malheureusement célèbre par des ouvrages impies et scandaleux. On dit qu'il vivait comme il écrivait, et que sa conduite ne valait pas mieux que ses livres. On a de lui : un poème anglais intitulé *The grumbling Hive*, c'est-à-dire l'*Essaim d'abeilles murmurant*, sur lequel il a fait des Remarques; il publia le tout, Londres, 1725, in-8, en anglais, et l'intitula la *Fable des abeilles*. Il prétend dans cet ouvrage que le luxe et les vices des particuliers tournent au bien et à l'avantage de la société. Il s'oublie jusqu'à dire que les crimes mêmes sont utiles, en ce qu'ils servent à établir une bonne législation. Ce livre, traduit de l'anglais en français, parut à Londres en 1740, en 4 vol. in-8; *Pensées libres sur la religion*, qui aussi bien que sa *Fable des abeilles*, firent grand bruit dans un temps où l'impiété n'était pas encore si commune qu'elle l'est devenue depuis; *Recherches sur l'origine de l'honneur, et sur l'utilité du christianisme dans la guerre*, 1752, in-8. Il contredit dans ce livre beaucoup d'idées fausses et téméraires qu'il avait avancées dans sa *Fable des abeilles*, et il y reconnaît la nécessité de la vertu par rapport au bonheur. Van Effen a traduit en français les *Pensées libres*, la Haye, 1725, 1 vol. in-12. Les paradoxes, touchant le luxe, ont été solidement réfutés par J.-J. Rousseau; et par l'abbé Pluquet, dans son *Traité philosophique et politique sur le luxe*, Paris, 1786.

MANDRIN (Louis), fils d'un maréchal ferrant, naquit à Saint-Etienne de Saint-Geoire, village près la côte Saint-André en Dauphiné. Il porta le mousquet de bonne heure; mais, las du métier de soldat, il déserta, fit de la fausse monnaie et enfin la contrebande. Devenu chef d'une troupe de brigands au commencement de 1734, il exerça un grand nombre de violences, et commit plusieurs assassinats. On le poursuivit pendant plus d'une année sans pouvoir le prendre. Enfin on le trouva caché sous un amas de fagots dans un vieux château dépendant du roi de Sardaigne, d'où on l'arracha malgré l'immunité du territoire étranger, sauf à satisfaire à S. M. sarde pour cette espèce d'infraction. Il fut condamné à la roue, le 24 mai 1735, par la chambre criminelle de Valence, et exécuté le 26 du même mois. Comme ce malheureux excita pendant quelque temps la ridicule curiosité des Français, et qu'on en a parlé même beaucoup chez l'étranger, il n'est pas déraisonnable de lui donner une place dans ce *Dictionnaire*. Ce scélérat avait une physionomie intéressante, le regard hardi, la répartie vive; il était d'ailleurs gangrené de vices, jureur, buveur, débauché, et il ne mérite pas plus l'attention des lecteurs philosophes que Cartonche, dont les oisifs parlent tant. Voy. ce mot. Lagrange de Montpellier a fait une tragédie intitulée : *La mort de Mandrin*, en 5 actes, représentée à Metz, et imprimée à Nancy, 1733, in-12, et en 1826 MM. Benjamin et Etienne Arago un mélodrame. On a écrit plusieurs fois sa *Vie*; nous citerons celle qu'a donnée l'abbé Regley, Paris, 1733, in-8.

MANES ou MANY, hérésiarque du iii^e siècle, fondateur de la secte des manichéens, né en Perse

dans l'esclavage, avait pour tout bien une figure agréable. Une veuve de Ctésiphon dont il était l'esclave le prit en amitié; l'adopta, et le fit instruire par les mages dans la philosophie des Perses. Manès trouva chez sa bienfaitrice les livres de l'hérétique Thérébinthus, et y puisa les dogmes les plus extravagants, professés d'abord par l'Égyptien Scythianus, maître de ce dernier. Il les sema d'abord dans la Perse, où ils se répandirent rapidement. Manès rejetait l'ancien Testament, disait que Moïse et les prophètes n'avaient été inspirés que par le démon; que Jésus-Christ, sorti du sein de la lumière, était venu non en réalité, mais en esprit pour sauver le genre humain; sur quelques points, sa doctrine s'approchait de celle de Zoroastre. L'imposteur se qualifiait d'*Apôtre de J.-C.* et se disait le *Saint-Esprit qu'il avait promis d'envoyer*. Il s'attribuait le don des miracles; et le peuple, séduit par l'austérité apparente de ses mœurs, ne parlait que de l'ascendant qu'il avait sur toutes sortes d'esprits. Il envoya douze de ses disciples prêcher dans les provinces voisines de la Perse, puis dans l'Inde, dans la Chine et en Egypte. Sa renommée parvint jusqu'à la cour de Perse. Le roi l'ayant appelé pour voir un de ses fils attaqué d'une maladie dangereuse, ce charlatan chassa les médecins, et promit la guérison au malade avec le seul remède de ses prières. Le jeune prince étant mort entre ses bras, son père fit mettre aux fers cet imposteur, qui se sauva de prison. Il fut repris peu de temps après par les gardes du roi de Perse, qui le fit écorcher vif. La doctrine de Manès (laquelle dans le *ix^e* siècle avait déjà eu Cerdon pour apôtre) roulait principalement sur la distinction de *deux principes*, l'un *bon*, l'autre *mauvais*; mais tous deux souverains, tous deux indépendants l'un de l'autre. L'homme avait aussi *deux âmes*, l'une *bonne*, l'autre *mauvaise*. La chair était selon lui l'ouvrage du mauvais principe; par conséquent, il fallait empêcher la génération et le mariage. C'était un crime à ses yeux que de donner la vie à son semblable. Ce fou d'une espèce singulière attribuait aussi l'ancienne loi au mauvais principe, et prétendait que tous les prophètes étaient damnés. Il défendait de donner l'aumône, traitait d'idolâtrie le culte des reliques, et ne voulait pas qu'on crût que J.-C. se fût incarné et eût véritablement souffert. A ces absurdités il en ajoutait un grand nombre d'autres. Il soutenait, par exemple, que « celui qui arrachait une plante, » ou qui tuait un animal, serait lui-même changé en cet animal ou en cette plante. » Ses disciples, avant de couper un pain, avaient soin de maudire celui qui l'avait fait, lui souhaitant « d'être semé, » moissonné et cuit lui-même comme cet aliment. » Ces absurdités, loin de nuire aux progrès de cette secte, ne servirent qu'à l'étendre. Le manichéisme est, de toutes les hérésies, celle qui a subsisté le plus longtemps. Après la mort de Manès, les débris de sa secte se dispersèrent du côté de l'Orient, se firent quelques établissements dans la Bulgarie, et vers le *x^e* siècle se répandirent dans l'Italie; ils eurent des établissements considérables dans la Lombardie, d'où ils envoyaient des prédicateurs qui pervertirent beaucoup de monde. Les nouveaux

manichéens avaient fait des changements dans leur doctrine. Le système des deux principes n'y était pas toujours bien développé; mais ils en avaient conservé toutes les conséquences sur l'incarnation, sur l'eucharistie, sur la sainte Vierge et sur les sacrements. Beaucoup de ceux qui embrassèrent ces erreurs étaient des enthousiastes, que la prétendue sublimité de la morale manichéenne avait séduits: tels furent quelques chanoines d'Orléans, qui étaient en grande réputation de piété. Le roi Robert les condamna au feu et ils se précipitèrent dans les flammes avec de grands transports de joie en 1022. Les manichéens firent beaucoup plus de progrès dans le Languedoc et la Provence. On assemble des conciles contre eux, et on brûla plusieurs sectaires, mais sans éteindre la secte. Ils pénétrèrent même en Allemagne, et passèrent en Angleterre. Partout ils firent des prosélytes; mais partout on les combattit et on les réfuta. Le manichéisme, perpétué à travers tous ces obstacles, dégénéra insensiblement, et produisit dans les *x^e* et *xii^e* siècles cette multitude de sectes qui faisaient profession de réformer la religion et l'Eglise: tels furent les *albigeois*, les *pébrobrusiens*, les *henriciens*, les disciples de Tanchelin, les *papelicains*, les *cathares*. Les anciens manichéens étaient divisés en deux ordres: les *auditeurs*, qui devaient s'abstenir du vin, de la chair, des œufs et du fromage; et les *élus*, qui, outre une abstinence très-rigoureuse, faisaient profession de pauvreté. Ces élus avaient seuls le secret de tous les mystères, c'est-à-dire des rêveries les plus extravagantes de la secte. Il y en avait douze parmi eux qu'on nommait *maîtres*, et un treizième qui était le chef de tous les autres, à l'imitation de Manès, qui, se disant le Paraclet, avait choisi douze apôtres. Les savants ne sont pas d'accord sur le temps auquel cet hérésiarque, dont le premier nom était *Cubricus*, commença à paraître: l'opinion la plus probable est que ce fut sous l'empire de Probus, vers l'an 280. Saint Augustin, qui avait été dans leur secte, est celui de tous les Pères qui les a combattus avec le plus de force. Beausobre, savant protestant, a publié une *Histoire du manichéisme*, pleine de recherches, en 2 vol. in-4; mais il fait trop d'efforts pour justifier cette secte des infamies et des abominations qu'on lui a imputées. Il peut se faire qu'il y ait eu de l'exagération dans ce que certains auteurs en ont écrit: mais il en reste assez de vrai pour qu'un homme sage ne s'intéresse pas à leur apologie. « Les empereurs chrétiens, dit un auteur moderne, furent principalement déterminés à sévir contre eux, par les crimes dont ils s'étaient rendus coupables: la morale corrompue qui résultait de leurs principes, leur aversion pour le mariage » et pour l'agriculture, le libertinage secret par lequel ils séduisaient les femmes, leurs parjures, » la licence avec laquelle ils calomniaient l'Eglise » et ses ministres, etc., sont des excès qui ne peuvent être tolérés par un gouvernement sage. » Lorsque l'impératrice Théodora les poursuivit à » fen et à sang, ils étaient mêlés avec les ennemis » de l'empire et placés sur les frontières; la politique plus que la religion dirigeait sa conduite... » C'est toujours la conduite des hérétiques, encore

» plus que leur doctrine, qui a décidé de la douceur » ou de la rigueur avec laquelle on les a traités. » Aucune hérésie ne s'est reproduite sous des formes plus différentes que celle des manichéens. On peut consulter là-dessus un traité plein de recherches : *Laurentii Anticotii dissertatio de antiquis novisque manichæis*. L'auteur aurait pu donner encore plus d'étendue à son catalogue, en y plaçant plusieurs nouveaux philosophes, Bayle, entre autres, qui a fait tous ses efforts pour justifier la doctrine de cette vieille secte, et Voltaire, dont les déclamations perpétuelles contre la Providence ne sont réellement qu'une espèce de manichéisme. Les théologiens observent que cette hérésie, ainsi que quelques autres, ont pris leur source dans l'ignorance du péché originel, ou dans le refus de reconnaître ce dogme fondamental qui explique toutes les espèces de contrariétés qu'on trouve dans l'ordre moral et même dans l'ordre physique. *Voy. MARCION*.

* MANESSE (Denis-Joseph), chanoine régulier, né à Landrecies le 4 janvier 1745, embrassa la vie religieuse dans l'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes, diocèse de Soissons; son goût le portait à la médecine et ses supérieurs l'envoyèrent à Paris, où il put, en suivant son cours de théologie, se livrer à ses études de prédilection. De retour à Soissons, il utilisa les connaissances qu'il avait acquises, en soignant les pauvres et les malades. Bientôt il fut nommé vicaire d'Oulchi-le-Château, puis prieur-curé de Branges; et tout en remplissant ses fonctions, il continua d'exercer gratuitement l'art de guérir. Au commencement de la révolution, il parcourut l'Allemagne et alla jusqu'en Russie. Aussi désintéressé que compatissant, il ne recevait aucune rétribution pour les soins qu'il donnait, et sollicitait seulement des secours pour ses compatriotes proscrits. L'académie d'Erfurt l'admit au nombre de ses membres en 1793, et celle de Saint-Petersbourg en 1801. Il rentra en France à la restauration, et mourut le 24 septembre 1820, dans le château de Soupire (Aisne), où il avait trouvé un asile chez mad. de Lavillehurnois. On lui doit : *Traité sur la manière d'empailler et de conserver les animaux, les pelleteries et les laines*, Paris, 1787, in-8. Delille l'a cité dans les notes de son poème sur *l'Homme des champs*; *Oologie ou Description des nids et des œufs d'un grand nombre d'oiseaux d'Europe, avec l'histoire de leurs mœurs et de leurs habitudes*, 2 vol. in-4, avec 34 dessins. Cet ouvrage, resté manuscrit, a été acheté par le gouvernement et déposé à la bibliothèque du jardin du roi.

MANESSON-MALLET (Alain), né à Paris en 1650, et mort en 1705, fut ingénieur des camps et armées du roi de Portugal, et ensuite maître de mathématiques des pages de Louis XIV. Il était habile dans sa profession, et bon mathématicien. Il a fait quelques ouvrages : *Les Travaux de Mars, ou l'Art de la guerre*, en 1671, 5 vol. in-8, avec une figure à chaque page, dont quelques-unes offrent des plans intéressants; *Description de l'univers, contenant les différents systèmes du monde, les cartes générales et particulières de la géographie ancienne et moderne, et les mœurs, religion et gouvernement de chaque*

nation, Paris, 1685, en 5 vol. in-8. Ce livre est plus recherché pour les figures que pour l'exactitude. Comme l'auteur avait beaucoup voyagé et avait levé lui-même les plans qu'il a fait graver dans son livre, les curieux ne sont pas fâchés de l'avoir dans leur bibliothèque; une *Géométrie pratique*, Paris, 1702, 4 vol. in-8.

MANÉTHON, fameux prêtre égyptien, natif d'Héliopolis, et originaire de Sébennytus, florissait du temps de Ptolémée Philadelphie, vers l'an 265 avant Jésus-Christ. Il composa en grec l'*Histoire universelle d'Égypte*, ouvrage célèbre, souvent cité par Flavius Josèphe, et par les auteurs anciens. Il l'avait tirée, si on l'en croit, des écrits de Mercure et des anciens Mémoires conservés dans les archives des temples confiés à sa garde. Jules Africain en avait fait un abrégé dans sa *Chronologie*. L'ouvrage de Manéthon s'est perdu, et il ne nous reste que des fragments des extraits de Jules-Africain. Ils se trouvent dans Georges le Syncelle. L'histoire d'Égypte qu'Annius de Viterbe a publiée sous le nom de Manéthon, est l'ouvrage d'un faussaire du xve siècle. Gronovius a publié un *Poème de Manéthon*, sur le pouvoir des astres qui président à la naissance des hommes, grec-latin, Leyde, 1698, in-4. MM. Axt et Rigler en ont donné une édition avec un commentaire et des notes, Cologne, 1852, in-8. Ce poème a été traduit en vers italiens par l'abbé Salvini. *Voy.* pour plus de détails sur Manéthon, son article dans la *Bibliotheca græca* de Fabricius, tom. 2, p. 494 et suiv.

MANFRED. *Voy. MAINFROI*.

MANFREDI (Lelio), auteur italien du xviie siècle, traduisit de l'espagnol *la Prison d'amour*, Venise, 1515, in-8, et *Tyran-le-Blanc*, Venise, 1558, in-4. L'original espagnol est de Barcelonne, 1497, in-fol., et fort rare. M. de Caylus l'a mis en français, Londres, sans date (Paris, 1740), 2 vol. in-12.

MANFREDI (Barthélemy), peintre de Mantoue, disciple de Michel-Ange de Caravage, mort à Rome vers 1605 à l'âge de 55 ans, avait une facilité prodigieuse. Il a si bien saisi la manière de son maître, qu'il est difficile de ne pas confondre les ouvrages des deux artistes. Ses sujets les plus ordinaires étaient des *joueurs de cartes* ou de *dés* et des *assemblées de soldats*. Le Musée du Louvre possède trois de ses tableaux : 1° les *Vendeurs chassés du Temple*; il a été gravé ainsi que le suivant par Jean Haus-sart; 2° une *Assemblée de buveurs*; 3° une *Femme assise qui se fait dire la bonne aventure par deux bohémienues*.

MANFREDI (Eustache), célèbre mathématicien, naquit à Bologne le 20 septembre 1674. Dès ses premières années, son esprit donna les espérances les plus flatteuses. Il devint professeur de mathématiques à Bologne en 1688, et surintendant des eaux du Bolognais en 1704. La même année, il fut mis à la tête du collège de Montalte, fondé par Sixte-Quint à Bologne, pour des jeunes gens destinés à l'état ecclésiastique. Il y rétablit la discipline, les bonnes mœurs et l'amour de l'étude, qui en étaient entièrement bannis. En 1711, il eut une place d'astronome à l'institut de Bologne, et dès lors il renouça absolument au collège pontifical, à

la jurisprudence dans laquelle il avait été nommé docteur, et à la poésie même qu'il avait toujours cultivée jusque-là. Il fit bâtir dans sa maison un observatoire, et il y admettait ses frères et ses sœurs qu'il initia dans le secret de la marche des corps célestes, ainsi que plusieurs de ses amis. Ses *Sonnets*, ses *Canzoni*, et plusieurs autres morceaux imprimés à Bologne, 1715, in-16, réimprimés à Parme, Bodoni, 1795, sont une preuve de la supériorité de ses talents dans ce genre. L'académie des sciences de Paris et la société royale de Londres se l'associèrent, l'une en 1726, l'autre en 1729, et elles le perdirent en 1759. Les qualités de son cœur égalaient celles de son esprit. Bienfaisant, officieux, libéral, modeste, il se fit peu de jaloux et beaucoup d'amis. On a de lui : *Ephemerides motuum caelestium*, ab anno 1715 ad annum 1750, cum introductione et variis tabulis, Bologne, 1715-1725, 4 vol. in-4. Le premier vol. est une excellente introduction à l'astronomie. Les trois autres contiennent les calculs. Ses deux sœurs l'aiderent beaucoup dans cet ouvrage si pénible et si estimé pour son exactitude et sa justesse. *De transitu Mercurii per solem anno 1725*, Bologne, 1724, in-4; *De annis inerrantium stellarum aberrationibus*, Bologne, 1729, in-4. Il y réfute les astronomes qui regardaient ces aberrations comme l'effet de la paralaxe annuelle de la terre; sentiment aujourd'hui généralement reconnu pour faux, et qui était le fruit d'une excessive prévention en faveur du système de Copernic, auquel l'auteur fut toujours opposé. Voy. Teyno. La *Vie* de Manfredi a été écrite par Fabbioni; on la trouve dans les *Vite Italorum*.

MANFRONE. Voy. GONZAGUE, Lucrèce.

MANGEANT (Luc-Urbain), pieux et savant prêtre de Paris, naquit dans cette ville en 1656, et y mourut en 1727. Nous avons de lui deux *Editions* estimées, l'une de saint Fulgence, évêque de Ruspe, Paris, 1684, in-4; et l'autre de saint Prosper, Paris, 1711, in-fol., avec des *Avertissements* fort instructifs. On doit aussi à Mangeant une édition de la Bible de Sacy, avec le latin et des notes, Liège, 1702, 5 vol. in-fol.

MANGEART (dom Thomas), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes et de Saint-Hidulphe, né à Metz en 1695, fit beaucoup d'honneur à son ordre par ses connaissances. Elles lui méritèrent les titres d'antiquaire, bibliothécaire et conseiller du duc Charles de Lorraine. Il préparait un ouvrage fort considérable, lorsque la mort l'enleva en 1762, avant qu'il eût mis le dernier ordre à son livre, dont on doit la publication à M. l'abbé Jacquin. Cette production a paru en 1765, in-fol., sous ce titre : *Introduction à la science des médailles, pour servir à la connaissance des dieux, de la religion, des sciences, des arts et de tout ce qui appartient à l'histoire ancienne, avec les preuves tirées des médailles*. Les traités élémentaires sur la science numismatique étant trop peu étendus, et les dissertations particulières trop prolives, le savant bénédictin a réuni en un seul volume tous les principes contenus dans les premiers, et les notions intéressantes répandues dans les autres. Son ouvrage peut servir de supplément à l'*Antiquité ex-*

pliquée de dom Monfaucon. On a encore de lui une *Octave de sermons* avec un *Traité sur le purgatoire*, Nancy, 1759, 2 vol. in-12.

MANGENOT (Louis), chanoine du Temple, né à Paris en 1694, mort en cette ville le 9 octobre 1768, est connu par quelques *Eglogues*, dont la meilleure est le *Rendez-vous*; on y trouve agréablement réuni tout ce qui forme la beauté de ce genre de poésie. On a donné ses *Oeuvres*, 1776, 4 vol. in-8.

MANGET (Jean-Jacob), né à Genève en 1652, s'était d'abord destiné à la théologie; mais il quitta cette étude pour celle de la médecine. L'électeur de Brandebourg lui donna des lettres de médecin honoraire de sa personne, en 1699; et Manget conserva ce titre jusqu'à sa mort, arrivée à Genève en 1742, à 90 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; les plus connus sont : *Bibliotheca anatomica*, Genève, 1683, 1699, 2 vol. in-fol. C'est un recueil de ce que les écrivains du xvi^e siècle ont publié de plus intéressant sur l'anatomie. Une *Collection des diverses pharmacopées*, Genève, 1675, in-fol.; *Bibliotheca pharmaceutico-medica*, 1705, 2 vol. in-fol.; *Bibliotheca medico-practica*, 1759, 4 vol. in-fol.; le *Sepulchretum* de Bonnet, avec des Commentaires, 1700, 5 vol. in-fol.; *Bibliotheca chimica*, 1702, 2 vol. in-fol., avec fig.; *Bibliotheca chirurgica*, 4 tom. en 2 vol. in-fol.; *Bibliotheca scriptorum medicorum veterum et recentiorum*, Genève, 1751, 4 tom. en 2 vol. in-fol. Il a fait entrer dans cet ouvrage la *Bibliothèque des écrivains médecins* de Lindanus, augmentée par Merklin, avec un grand nombre de fautes qui s'y trouvaient. M. Eloy, médecin de Mons, en a donné une beaucoup plus exacte, Mons, 1778, 4 vol. in-4, etc. Tous les ouvrages de Manget sont en latin. Daniel Le Clerc, auteur d'une Histoire de la médecine, l'aida beaucoup. Un écrivain qui a enfanté tant de volumes, n'a pas pu être toujours original et exact; mais ses recueils sont utiles à ceux qui ne peuvent pas avoir des bibliothèques nombreuses. On trouve des détails sur Manget dans l'*Histoire littéraire de Genève* par Senebier, tom. 2, et une notice sur sa vie dans les *Mémoires de Trévoux*, mars 1745.

MANGEY (Thomas), savant théologien anglais, chapelain de Witth-Hall, à Londres, prébendier de Durham, né à Lédès en 1684, mourut le 11 mars 1755. C'est à ses soins que l'on doit la belle édition de *Philon le Juif*, grec et latin, Londres, 1742, 2 vol. in-fol. Il a publié aussi plusieurs *Traités* contre Toland, pour prouver la divinité de J.-C., et il a encore laissé des *Sermons*.

* MANGIN (Charles), architecte, né le 2 mars 1721 à Mitry, près de Meaux, acheva ses études à Paris où il ne tarda pas à se faire connaître. Parmi les ouvrages qui font honneur à son goût et à son intelligence, on cite la *Halle aux Blés*, la *Gare*, le *Séminaire du Saint-Esprit*, le *Portail* de St.-Barthélemy, l'*Eglise* du Gros-Caillou, etc. On lui doit un grand nombre d'autres bâtiments, tels que la maison de la Rive, des châteaux, etc. Il est mort à Nantes, le 4 février 1807, âgé de 86 ans.

* MANGIN, grand-vicaire du diocèse de Langres, sa patrie, a publié : *Question nouvelle et intéressante sur l'électricité*, 1749, in-12; *Introduction au saint*

ministère, 1750, in-12; *Annales dominicales*, 1757, 3 vol. in-12; *Science des confesseurs*, 1757, 6 vol. in-12; *Histoire ecclésiastique et civile du diocèse de Langres et de celui de Dijon*, 1766, 5 vol. in-12.

* MANGIN (Claude), né à Metz en 1786, d'un père commerçant, embrassa de bonne heure la profession d'avocat. Nommé en 1815 procureur du roi dans sa ville natale, il fut appelé en 1819 par M. de Serres (*voy. ce nom*), à la direction des affaires civiles au ministère de la justice. Au mois de mars 1821, nommé procureur-général à la cour royale de Poitiers, il se fit remarquer dans ses nouvelles fonctions par le zèle avec lequel il poursuivit la conspiration du général Berton. Appelé en 1826 à la cour de cassation, son amour pour le travail et sa profonde connaissance du droit l'y rendirent très-utile. Il ne tarda pourtant pas à quitter cette place pour celle de préfet de police. On aime à se rappeler l'intégrité, la probité sévère dont il y fit constamment preuve et surtout sa sollicitude pour la classe indigente à laquelle, pendant le rigoureux hiver de 1850, il fit distribuer vingt-cinq mille francs pris sur son propre traitement. Lors des événements de juillet, il existait dans la caisse des fonds secrets des sommes considérables, mais il poussa le scrupule jusqu'à ne point se payer de ses appointements échus, et ce fut son successeur qui les lui fit parvenir. Retiré d'abord en Belgique, puis en Allemagne, il rentra en France en 1854, avec l'intention de reprendre ses fonctions d'avocat au barreau de Metz. Il les exerçait depuis un an à peine, lorsque, forcé de faire un voyage à Paris pour la rédaction d'un mémoire, il y mourut presque subitement, le 4 février 1855, à l'âge de quarante-neuf ans, laissant une nombreuse famille sans fortune. Le temps qui apaise et détruit à la longue les haines les plus invétérées, a fait promptement justice des reproches que l'esprit de parti lui avait adressés. Les histoires et les journaux ont été unanimes pour reconnaître en lui les vertus sociales portées au degré le plus éminent; une conduite privée au-dessus de tout éloge, une probité incorruptible, et une parfaite rectitude de vues en tout ce qui concerne l'administration. Mangin a laissé manuscrit un *Traité sur la procédure criminelle et les lois pénales*, dont les deux premiers volumes ont été publiés en 1857, et le troisième en 1840, in-8.

MANGOLD (Joseph), né à Rhelingen en Souabe, en 1716, entra chez les jésuites et enseigna avec réputation la philosophie dans l'université d'Ingolstadt. Il y publia sur la nature de la lumière et sur les couleurs, un *Traité* qui fit beaucoup de bruit, intitulé : *Systema luminis et colorum, novam de refractione theoriam complectens, cum prævia dissertatione de sono*, Ingolstadt, 1755, in-8. On y observa des vues neuves qui, dans une matière où il s'en faut bien que toutes les recherches soient épuisées, pouvaient conduire à des résultats intéressants. (*Voy. GRIMALDI*.) Il donna ensuite un cours entier de *Philosophie*, Ingolstadt, 1755, 5 vol. in-4. Il enseigna la théologie pendant sept ans, et remplit divers emplois honorables, jusqu'à la suppression de la société. A cette époque, il fut continué

dans le gouvernement du collège, par la volonté expresse de l'évêque-prince et du magistrat d'Augsbourg, et s'acquitta de cette charge avec autant de zèle que de prudence pendant 14 ans. Le pape Pie VI, à son passage par Augsbourg, en 1782, lui fit un accueil très-distingué, l'appelant *venerabilis pater*. Il mourut à Augsbourg, le 11 mai 1787, à l'âge de 71 ans.

MANGOT (Claude), fils d'un avocat de Loudun en Poitou, fut protégé par le maréchal d'Ancre, et, par un caprice singulier de la fortune, il devint en moins de dix-huit mois premier président de Bordeaux, secrétaire d'état et garde-des-sceaux en 1616. Après le massacre de son protecteur, il fut obligé de remettre les sceaux, et mourut dans l'obscurité. — Son frère, Jacques MANGOT, célèbre avocat général au parlement de Paris, mort en 1587, à 56 ans, était un magistrat éloquent, intègre et ennemi de la brigue, de la fraude et des factions. Il donnait tous les ans aux pauvres la dixième partie de son revenu. On ne lui reprochait qu'une longueur assommante dans ses plaidoyers, qui ont été publiés, de même que quelques pièces de vers latins.

MANHART (François-Xavier), né à Inspruck en 1696, jésuite en 1712, mort à Hall, petite ville du Tyrol, en 1775, s'est distingué dans divers genres de littérature, et a enseigné la plupart des sciences dans différents collèges et académies, avec une réputation brillante. On a de lui : *Dissertationes theologicae de indole, ortu, ac progressu et fontibus sacrae doctrinae*, Augsbourg, 1749, in-8; *Bibliotheca domestica bonarum artium et eruditionis studiosorum usui instructa et aperta*, Augsbourg, 1762, in-8; *Idea magni Dei, contra atheismum hujus ævi*, Augsbourg, 1765, in-8; *Antiquitates christianorum*, Augsbourg, 1767, in-8.

MANILIUS ou MANLIUS (Marcus), poète latin sous Tibère, a composé en vers un ouvrage intitulé *Astronomiques*, dont il ne nous reste que cinq livres, qui traitent des étoiles fixes. Il ne faut pas s'attendre à y trouver des lumières propres à éclaircir la marche ou la nature des globes célestes, ni même, d'une manière directe, les notions d'astronomie, telles que Ptolémée et les anciens observateurs du ciel nous les ont transmises. C'est à proprement parler un traité d'astrologie, où sont rassemblés tous les contes que la crédulité des païens avait adoptés sur la puissance des astres; mais où l'on voit cependant en même temps l'idée qu'ils avaient de l'état physique du ciel. Manilius était vraiment poète; son imagination était riche et féconde, ses descriptions pittoresques et attachantes; mais il est souvent négligé, obscur, prolixe, verbiageur et inégal : ses chutes répondent quelquefois si peu aux passages qu'elles terminent, qu'on aimerait presque mieux voir le vers imparfait. Ce poème contient des passages admirablement conformes aux notions que nous donne l'histoire sainte. Manilius avait une idée plus juste du déluge que tous nos faiseurs de systèmes; il rend d'une manière énergique et vraie le tableau de ce mémorable événement :

Concutitur tellus, validis compagibus hærens;
Subducitur solum pedibus : natat orbis in ipso :

Et vomit oceanus pontum, sitiensque resorbet;
Nec sese ipse capit. sic quondam merserat urbes,
Humani generis cum solus constitit hæres
Deucalion, scopuloque orbem possedit in uno.

Sous le règne de Constantin, le poème de Manilius, qui était resté ignoré jusques-là, fut découvert par Julius Firmicus, mais la copie en était très-imparfaite; il y ajouta un commentaire ou plutôt la traduction en prose. Pogge trouva ce même poème dans le x^v siècle; mais ce fut Muller (Regiomontanus) qui le publia en 1475. petit in-fol. Les meilleures éditions de cet ouvrage sont celles de Paris, *ad usum delphini*, 1679, in-4; de Londres avec les notes de Bentley, 1759, in-4; de Londres, 1785, avec les notes de Scaliger, de Bentley et de Burton. M. Pingré, chanoine et bibliothécaire de Sainte-Geneviève, en a donné une traduction française, avec de très-bonnes notes, Paris, 1787, 2 vol. in-8; il y a joint les *Aratès* de Cicéron.

MANLIUS CAPITOLINUS (Marcus), célèbre consul et capitaine romain, se signala dans les armées dès l'âge de 16 ans. Il se réveilla dans le Capitole, aux cris des oies, lorsque Rome fut prise par les Gaulois, et repoussa les ennemis, qui voulaient surprendre cette forteresse. Ce service important lui fit donner le surnom de *Capitolin* et de *Conservateur de la ville*, l'an 590 avant J.-C. Manlius se servit du crédit que lui donnèrent ses exploits pour soulever la populace. Il était jaloux du crédit de Camille qui avait vaincu les Gaulois, et qui conservait la dictature. Manlius proposa l'abolition de toutes les dettes dont le peuple était chargé : projet injuste, invasion de la propriété des citoyens, et un des moyens favoris que les ambitieux qui ont voulu faire servir le peuple à leurs intrigues, ont souvent employés. (Voy. GRACCHUS, DRUSES.) A. Cornélius Cossus, dictateur, le fit arrêter comme rebelle. Le peuple prit le deuil et délivra son défenseur. L'ambitieux romain profita mal de sa liberté; il excita une nouvelle sédition. La conjuration éclata; les tribuns du peuple citent Manlius, le chef des factieux, et se rendent ses accusateurs. L'assemblée se tenait dans le champ de Mars, à la vue du Capitole que Manlius avait sauvé. Cet objet parlait fortement en sa faveur : les juges s'en aperçurent; on transporta ailleurs le lieu des comices, et Manlius, condamné comme conspirateur, fut précipité du haut du roc Tarpeïen, l'an 584 avant J.-C. Il y eut une défense expresse qu'aucun de sa famille ne portât à l'avenir le surnom de *Marcus*, et qu'aucun patricien n'habitât dans la citadelle où il avait eu sa maison. Manlius est le sujet d'une *tragédie* de la Fosse, très-estimée.

MANLIUS TORQUATUS, consul et capitaine romain, fils de *Manlius Imperiosus*, avait l'esprit vif, mais peu de facilité à parler. Son père, n'osant le produire à la ville, le retint à la campagne parmi des esclaves. Ce procédé parut si injuste à Marcus Pomponius, tribun du peuple, qu'il le cita pour en rendre compte. Manlius le fils, indigné qu'on poursuivait son père, alla secrètement chez le tribun, et, le poignard à la main, lui fit jurer qu'il abandonnerait son accusation. Cette action de générosité toucha le peuple, qui le nomma l'année

d'après tribun militaire. La guerre contre les Gaulois s'étant allumée, un d'entre eux proposa un combat singulier avec le plus vaillant des Romains. Manlius s'offrit à combattre ce téméraire, le tua, lui ôta une chaîne d'or qu'il avait au cou et la mit au sien. De là lui vint le surnom de *Torquatus*, qui passa ensuite à ses descendants. Quelques années après, il fut créé dictateur, et eut la gloire d'être le premier Romain qui fut élevé à la dictature avant que d'avoir géré le consulat. Il fut souvent consul depuis; il l'était l'an 540 avant Jésus-Christ, pendant la guerre contre les Latins. Le jeune Manlius, son fils, accepta, dans le cours de cette guerre, un défi qui lui fut présenté par un des chefs des ennemis. Les généraux romains avaient fait défendre d'en accepter aucun; mais le jeune héros, animé par le souvenir de la victoire que son père avait remportée dans une pareille occasion, attaqua et terrassa son adversaire. Victorieux, mais débordissant, il revint au camp, où il reçut, par ordre de son père, une couronne et la mort. Manlius Torquatus, après cette exécution vertueusement barbare, vainquit les ennemis près du fleuve Vésère, dans le temps que son collègue Décimus Mus se dévouait à la mort pour sa patrie. On lui accorda l'honneur du triomphe; mais les jeunes gens, indignés de la cruauté qu'il avait exercée à l'égard de son fils, ne voulurent pas aller au-devant de lui. On donna depuis le nom de *Manliana dicta* à tous les arrêts d'une justice trop exacte et trop sévère. M^{me} de Villegieu a fait sur cet événement une *Tragédie* intitulée *Manlius*, 1662. — Un autre MANLIUS TORQUATUS fut consul romain vers l'an 255 avant Jésus-Christ. Il soumit la Sardaigne, vainquit Asdrubal, et mérita d'être désigné une troisième fois pour le consulat; mais il le refusa, en faisant valoir la faiblesse de ses yeux. « Rien ne serait plus » imprudent, leur dit-il, qu'un homme qui ne » pouvant rien voir que par des yeux étrangers, » prétendrait ou souffrirait qu'en le faisant chef et » général, on lui confiât la vie et la fortune des » autres. » Et comme quelques jeunes gens se joignaient aux anciens pour le presser, Torquatus ajouta : « Si j'étais consul, je ne pourrais souffrir » la licence de vos mœurs, ni vous la sévérité de » mon joug. »

* MANN (A. T.) physicien, littérateur et antiquaire, né vers 1740 dans la Flandre autrichienne, embrassa la vie monastique, et était en 1774 prieur de la chartreuse anglaise de Nieupoort. Il fut reçu cette même année membre de l'académie fondée peu de temps auparavant à Bruxelles par l'impératrice Marie-Thérèse, et y lut plusieurs mémoires très-intéressants. Le désir de se consacrer plus particulièrement aux sciences le porta à demander sa sécularisation, et il fut pourvu d'un canonicat de la collégiale de Courtrai. Envoyé en Angleterre pour examiner les méthodes en usage contre les incendies, à son retour il publia un mémoire très-instructif sur cet objet. Mann, mort vers 1810, était secrétaire perpétuel de l'académie de Bruxelles, membre de la société royale de Londres, des académies de Manheim, Milan, Liège, etc. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoire sur les diverses mé-*

thodes inventées pour garantir les édifices des incendies, Bruxelles, 1778, in-4; Lyon, 1779, in-8; trad. en allemand, Francfort, 1790; *Tableau des monnaies, poids et mesures des différentes nations*, 2^e édit., 1788, in-8; trad. en italien, Milan, 1790, in-4; *Abrégé de l'histoire de Bruxelles*, 1783, 2 vol. in-8, ouvrage estimé; 2^e édit., 1829, 3 vol. in-8; *Mémoire sur les grandes gelées et leurs effets*, Gand, 1792, in-8; on y trouve les dates des hivers les plus rigoureux. *Tables chronologiques de l'Histoire universelle, depuis le commencement de l'année 1700, jusqu'à la paix de 1802*, Dresde, 1804, in-4; *Principes métaphysiques des êtres et des connaissances*, Vienne, 1807, in-4.

* MANNE (Louis-Charles-Joseph de), l'un des conservateurs de la bibliothèque royale, né à Paris le 19 septembre 1775, fut, en 1790, attaché au cabinet des médailles, passa, l'année suivante, au département des livres imprimés, et succéda, le 7 novembre 1820, à Caperonnier, dans la place de conservateur-administrateur. Les moments de loisir que lui laissaient ses fonctions, étaient destinés spécialement à des recherches géographiques. Il donna en 1802 une *Notice raisonnée des ouvrages de d'Anville*, Paris, in-8, et il préparait à ce célèbre géographe un monument digne de lui, par la publication d'une édition complète de ses *Œuvres* (voy. d'ANVILLE), lorsqu'il mourut à Paris le 25 juillet 1852, dans des sentiments religieux. Il a laissé divers *Mémoires* sur la géographie ancienne et sur les mesures usités chez les anciens, et un *Nouveau recueil d'ouvrages anonymes et pseudonymes*, publié en 1854, in-8, comme supplément au *Dictionnaire* de Barbier (voy. ce nom); mais ce savant bibliographe avait laissé peu de choses à faire à son continuateur qui ne cite guères que des ouvrages contemporains, et qui pour grossir son recueil a joint aux anonymes français et latins, dont Barbier a fait l'unique objet de ses recherches, les italiens, espagnols et anglais.

MANNING (Robert), prêtre catholique, né en Angleterre, vint faire ses études à Douai, dans le collège anglais, et y prit les ordres. Il y fut ensuite professeur de théologie, et se livra à la controverse contre les protestants. Retourné dans son pays, il y exerça avec beaucoup de zèle les fonctions de missionnaire. On a de lui les ouvrages suivants : *La Controverse moderne*, 1720; *La Conversion et la réformation de l'Angleterre comparées*, 1725; *Le Combat singulier*. Il mourut dans le comté d'Essex le 4 mars 1750.

MANNORY (Louis), né à Paris en 1696, avocat au parlement, s'est distingué autant dans la littérature que dans le barreau. Il avait été condisciple de Voltaire sous le père Porée; mais leur amitié cessa en 1746, lorsque Mannory se chargea de la cause de Travenol contre le nouvel académicien. On a de lui : une *Traduction* de l'Oraison funèbre de Louis XIV par le père Porée; l'original est bien rendu; des *Observations* critiques sur quelques tragédies de Voltaire, qui montrent qu'il connaissait les règles de l'art dramatique; *Voltariana*, 1748 : c'est un Recueil de critiques contre Voltaire; des *Mémoires* et des *Plaidoyers*, qui ont été recueillis en 18 vol. in-12. Mannory mourut en 1777.

MANNOZZI ou MANNOZI (Jean), dit JEAN de St.-Jean, du nom du lieu de sa naissance, qui est un village près de Florence, fut un peintre célèbre. Cet artiste, mort en 1656, âgé de 46 ans, a illustré l'école de Florence, par la supériorité de son génie. Il entendait parfaitement la poétique de son art; rien n'est plus ingénieux et mieux exécuté que ce qu'il peignit dans les salles du palais du grand duc, pour honorer, non les vertus politiques de Laurent de Médicis, mais son caractère bienfaisant et son goût pour les beaux-arts. Mannozi réussissait particulièrement dans la peinture à fresque. Le temps n'a point de prise sur les ouvrages qu'il a faits en ce genre : ses couleurs sont, après plus de deux siècles, aussi fraîches que si elles venaient d'être employées. Ce maître était savant dans la perspective et dans l'optique. Il a si bien imité des bas-reliefs de stuc, qu'il faut y porter la main pour s'assurer qu'ils ne sont point de sculpture.

* MANOEL DO NASCIMENTO (Francisco), poète portugais, naquit à Lisbonne en 1754; son père, chef de l'arsenal de la marine, lui fit donner une éducation assortie à l'état ecclésiastique, qu'il embrassa dès qu'il eut atteint l'âge prescrit par les canons. Manoël avait montré de bonne heure un goût prononcé pour les classiques latins, surtout pour Horace, son auteur de prédilection, et s'était appliqué à la lecture des ouvrages des écrivains nationaux du seizième siècle, époque la plus brillante de la littérature portugaise. Au début de Manoël dans la carrière des lettres, s'élevait en Portugal, sous le nom de société des Arcades, une école dont les membres avaient le projet de relever la littérature nationale, tombée dans un état de décadence vraiment déplorable. Son ardeur pour les lettres ne l'empêchait point de remplir avec exactitude les devoirs que lui imposait sa place de recteur de l'église de Chagas à Lisbonne. Quelques sarcasmes qu'il s'était permis contre des moines le firent dénoncer à l'inquisition et l'ordre fut donné de l'arrêter. Il parvint à s'esquiver, mais ses revenus furent séquestrés, et le poète fugitif fut obligé de chercher une ressource dans l'exercice de ses talents. Arrivé en France dans les années qui précéderent la révolution, il traversa sans être inquiété l'époque sanglante de la terreur, vivant à Paris, au milieu de ses livres, et restant étranger aux événements qui se passaient autour de lui. Plus tard il trouva de puissants protecteurs parmi ses illustres compatriotes, et il put se livrer avec calme à la composition de divers ouvrages qui lui assignent un des premiers rangs sur le Parnasse Portugais. Ce grand poète mourut à Paris, le 19 février 1819, à 85 ans. Le marquis de Marialva, ambassadeur de Portugal en France, lui fit faire de magnifiques obsèques et lui consacra un monument au cimetière du P. Lachaise. Ses œuvres complètes (*obras completas*) ont été publiées sous son nom académique de *Filinto Elysio*, Paris, 1818-19, 11 vol. in-8. Outre une infinité de pièces dans tous les genres de poésie, on y trouve des traductions en vers de l'*Obéron* de Wieland, de la *seconde Guerre punique*, de Silius-Italicus, des *Fables* de La Fontaine, et des *martyrs* de Chateaubriand, et des

traductions en prose du *Traité du Sublime* de Longin et de plusieurs romans français qui ne méritaient peut-être pas un tel honneur. Un Recueil de ses *versos* avait été publié, Paris, 1797-1802, 4 vol. in-12, et M. A. M. Sanè en avait donné un *choix* en français, 1808, in-8. Comme poète lyrique, Manoël n'a aucun rival parmi ses compatriotes; si ce n'est peut-être Diniz da Cruz (*voy.* ce nom), sur lequel il l'emporte du reste par une touche plus mâle et plus sublime. On lui doit encore : une traduction de l'*Histoire du roi Emmanuel*, par Osorio, Lisbonne, 1804, 3 vol. in-12. Il s'était occupé d'un *Dictionnaire portugais-français*; on en trouve un *essai* dans ses *œuvres*, v, 441; mais s'il l'a exécuté, le manuscrit ne s'est point retrouvé à sa mort.

MANRIQUEZ (Ange), de Burgos, moine de Cîteaux, docteur en théologie à Salamanque, évêque de Badajoz l'an 1645, naquit vers 1577, à Burgos. Il est mort l'an 1649, après avoir donné les *Annales* de son ordre, Lyon, 1642-49, 4 vol. in-fol.; on y chercherait en vain l'exactitude et la critique. Il a fait d'autres ouvrages dont on trouve la liste dans la *Nova bibliotheca hispana*, de Nicol. Antonio.

MANSARD (François), fameux architecte français, né à Ax et non à Paris, en 1598, mourut en 1666. Cet artiste, si applaudi du public, avait beaucoup de peine à se satisfaire lui-même. Colbert lui ayant demandé ses plans pour les façades du Louvre, il lui en fit voir dont ce ministre fut si content, qu'il voulut lui faire promettre qu'il n'y changerait rien. L'architecte refusa de s'en charger à ces conditions, *voulant toujours*, répondit-il, *se réserver le droit de mieux faire*. Les magnifiques édifices élevés sur les plans de Mansard sont autant de monuments qui font honneur à son génie et à ses talents pour l'architecture. Il avait des idées nobles et magnifiques pour le dessin général d'un édifice, et un goût exquis et délicat pour tous les genres d'architecture qu'il employait. Ses ouvrages ont embelli Paris, ses environs et la province. Les principaux sont : le *Portail de l'église des Feuillants*, rue Saint-Honoré; l'*Eglise des filles de Sainte-Marie*, rue Saint-Antoine; le *Portail des minimes* de la Place-Royale; une partie de l'*Hôtel de Conti*, l'*Hôtel de Bouillon*, celui de *Toulouse*, et l'*Hôtel de Jars*. L'*Eglise du Val-de-Grâce* a été bâtie sur son dessin, et conduite par ce célèbre architecte jusqu'au-dessus de la grande corniche du dedans; mais des envieux lui firent interrompre ce magnifique bâtiment, dont on donna la conduite à d'autres architectes. Mansard a aussi fait les dessins du *château de Maisons*, dont il a dirigé les bâtiments et les jardins. Il a fait encore construire une infinité d'autres superbes châteaux : ceux de *Balleroy* en Normandie, de *Choisy-sur-Seine*, de *Grèves en Brie*, une partie de celui de *Fresne*, où il y a une chapelle qu'on regarde comme un chef-d'œuvre d'architecture, etc. C'est lui qui a inventé cette sorte de couverture brisée qu'on nomme *mansarde*.

MANSARD (Jules HARDOUIN), neveu du précédent, né à Paris en 1643, mort en 1708, à 65 ans,

était fils d'un premier peintre du cabinet du roi nommé Jules Hardouin qui avait épousé une sœur de François Mansard. Il fut chargé de la conduite de presque tous les bâtiments de Louis XIV. C'est sur ses dessins qu'on a construit la *Galerie du Palais-Royal*, la *place de Louis le Grand*, celle des *Victoires*. Il a fait le *dôme des Invalides*, et a mis la dernière main à cette magnifique église, dont le premier architecte fut Libéral Bruant. Mansard a encore donné le plan de la *maison de Saint-Cyr*, de la *cascade de Saint-Cloud*, de la *ménagerie*, de l'*orangerie*, des *écuries*, du *château de Versailles*, et de la *chapelle*, son dernier ouvrage, qu'il ne put voir finir avant sa mort.

MANSFELD (Pierre-Ernest, comte de), d'une des plus illustres maisons d'Allemagne et des plus fécondes en personnages recommandables, naquit en 1517. Il fit ses premières armes en Afrique, sous Charles-Quint, et se distingua au siège de Landrecies. Mansfeld fut fait prisonnier en 1552, dans Ivoy, où il commandait; depuis il servit les catholiques à la bataille de Montcontour, et contribua beaucoup à la victoire. Ses talents le firent employer dans les affaires les plus délicates. Devenu gouverneur de Luxembourg, il maintint la tranquillité dans cette province, tandis que le reste des Pays-Bas était en proie aux malheurs de la guerre civile. Les états lui témoignèrent leur gratitude, en plaçant sur la porte de l'hôtel-de-ville l'inscription suivante : *In Belgio, omnia dum vastat civile bellum, Mansfeldus, bello et pace fidus, hanc provinciam in fide continet servatque illaesam, cum summo populi consensu et hilari jucunditate*. Il eut ensuite le commandement général des Pays-Bas, et mourut à Luxembourg en 1604, à 87 ans, avec le titre de *prince du Saint-Empire*. Son mausolée en bronze qu'on voit dans la chapelle de son nom, qui joint l'église des Récollets à Luxembourg, est un ouvrage admirable. Louis XIV ayant pris cette ville en 1684, fit enlever quatre pleureuses d'un grand fini, qui décoraient ce monument. Mansfeld réunissait le goût des sciences à celui de la guerre, aimait et encourageait les arts, avait l'esprit vaste et porté aux grandes choses. Pendant qu'il était gouverneur du Luxembourg, il bâtit à côté de la capitale, dans un endroit champêtre et pittoresque, un palais superbe, qui dans son siècle a passé pour un chef-d'œuvre de magnificence et d'architecture; mais ce grand ouvrage a peu duré. La mort du maître a été l'époque de sa décadence. C'est bien à tort qu'on lit sur la porte du parc; *Immortalis gloriæ parens labor*. Ce vaste bâtiment, qui se démolissait assez bien de lui-même, a été presque entièrement rasé, et le beau parc dévasté, en 1777; et cela sans aucun intérêt ni profit réel, l'esprit rongeur de ce siècle s'attachant aux pierres mêmes et aux arbres consacrés par la plus respectable vétusté. On peut voir ce magnifique palais gravé et décrit dans le *Theatrum urbium Belgicæ Regiæ*, de Blaen. Mansfeld y avait placé ou inséré dans les murs des antiquités sans nombre qu'il avait rassemblées dans la province et les pays voisins : le père Alexandre Wiltheim en a donné l'explication dans ses *Luciliburgensia*. Une chose

singulière, qui marque que ce gouverneur avait l'esprit ou du moins le goût un peu païen, c'était une belle fontaine, dédiée aux mânes d'une de ses deux épouses (Marie de Montmorency). Cette fontaine était environnée de toutes sortes d'antiquités. On y lisait l'inscription suivante :

Quiescentibus carissimæ uxoris manibus
Tranquillam undam sacravit.
Æterni sui amoris testes
Latentes vasta sub rupe lymphas erui,
Vivo lapide cingi,
Æternasque fluere
Jussit.
P. E. G. M.

L'abbé Schannat a donné l'*Histoire* du comte de Mansfeld en latin, Luxembourg, 1707, in-12.

MANSFELD (Charles, prince de), fils du précédent, né en 1545, se signala dans les guerres de Flandre et de Hongrie, et mourut en 1595, sans postérité, après avoir battu les Turcs, qui voulaient secourir la ville de Gran. (Strigonie) qu'il assiégeait. — Charles, comte de MANSFELD, son frère puîné, étudia en droit à Louvain, devint successivement chanoine de Sainte-Gudule à Bruxelles, conseiller au conseil de Luxembourg, doyen de Sainte-Gudule, maître de cérémonies de la chapelle de la cour de Bruxelles, et aumônier général des troupes des Pays-Bas. Il mourut en 1647, après avoir montré par ses écrits et ses actions qu'il avait fait une étude particulière des devoirs de son état et de ses emplois. On a de lui : *Paratitla Decreti*, Louvain, 1615, in-8; il y parle des devoirs des ecclésiastiques; *Utriusque juris concors discordia*, Luxembourg, 1619, in-8. Il y concilie les lois avec les canons qui paraissent se contredire; *Cænobitica*, ibid., 1625, in-8. Il y traite de l'origine et de la vie des chanoines; *Miles christianus*, in-12; *Castra Dei, sive de parochia, religione et disciplina militum*, 1642, in-4.

MANSFELD (Ernest de), fameux général, fils naturel de Pierre-Ernest et d'une dame de Malines, naquit en 1585, et fut élevé à Bruxelles dans la religion catholique par son parrain, l'archiduc Ernest d'Autriche. Il servit utilement le roi d'Espagne dans les Pays-Bas, et l'empereur en Hongrie, avec son frère Charles, comte de Mansfeld. Sa bravoure le fit légitimer par l'empereur Rodolphe II. Mais les charges de son père et les biens qu'il possédait dans les Pays-Bas espagnols lui ayant été refusés, il se jeta, en 1610, dans le parti des protestants, les sectes ennemies de l'Eglise catholique présentant dans tous les états une porte toujours ouverte et des ressources toujours prêtes à la sédition et à la révolte. Devenu l'un des plus dangereux ennemis de la maison d'Autriche, qui l'appelait l'*Attila de la chrétienté*, il se mit en 1618 à la tête des révoltés de Bohême, et s'empara de Pilsen en 1619. La défaite de ses troupes, en différents combats, ne l'empêcha pas de se jeter dans le Palatinat. Il y prit plusieurs places, ravagea l'Alsace, s'empara d'Haguenau, et défit les Bavares. Enfin, il fut entièrement défait lui-même par le prince de Walstein, à la bataille de Dessau, au mois d'avril 1626. Ayant cédé au duc de Weimar les troupes qui lui restaient, il voulut passer dans les états de

Venise; mais il tomba malade dans un village entre Zara et Spalatro, et y rendit le dernier soupir le 20 novembre 1626, à 41 ans. Il ne voulut point mourir dans le lit. Revêtu de ses plus beaux habits, l'épée au côté, il expira droit, appuyé sur deux domestiques. Parmi les actions de ce fameux capitaine et de cet homme singulier, il n'y en a certes pas de plus bizarre que celle qu'on va lire. Instruit, à n'en pouvoir douter, que Cazel, celui de ses officiers auquel il se fiait le plus, communiquait le plan de ses projets au chef des Autrichiens, il ne montra ni humeur ni ressentiment. Il fit donner au traître 500 rixdales, avec une lettre pour le comte de Bucquoy, conçue en ces termes : « Cazel » étant votre affectionné serviteur, et non pas le » mien, je vous l'envoie, afin que vous profitiez » de ses services. » Ernest passe, avec raison, pour l'un des plus grands généraux de son temps. Jamais capitaine ne fut plus patient, plus infatigable, ni plus endurci au travail, aux veilles, au froid et à la faim. Il mettait des armées sur pied, et ravageait les provinces de ses ennemis avec une promptitude presque incroyable. Les Hollandais disaient de lui : *Bonus in auxilio, carus in pretio* : c'est-à-dire, qu'il rendait de grands services à ceux qui l'employaient, mais qu'il les faisait payer bien cher.

MANSFELD (Henri-François, comte de), de la même maison que les précédents, se signala dans les guerres pour la succession d'Espagne. Il mourut à Vienne en 1711, à 74 ans, après avoir été prince du Saint-Empire et de Fondi, grand d'Espagne, maréchal-de-camp, général des armées de l'empereur, général de l'artillerie, ambassadeur en France et en Espagne, président du conseil aulique de guerre et grand chambellan de l'empereur.

MANSI (Jean-Dominique), savant prélat de la congrégation des clercs réguliers de la Mère de Dieu, puis archevêque de Lucques, né dans cette ville en 1692, mort le 27 septembre 1769, est connu par la *Traduction* en latin des Commentaires et du Dictionnaire de la Bible de dom Calmet, et par le *supplément* en 6 vol. in-fol. à l'édition des Conciles faite à Venise, 1728-1752. On désirerait plus de netteté et de pureté dans le latin de ce pieux archevêque. On peut consulter *Commentaria de vita et scriptis Joannis Dominici Mansi*, par Antoine Zatta, Venise, 1772, in-fol. Mansi avait établi à Lucques, dans la maison de son ordre, une académie spécialement consacrée à l'étude de la liturgie et de l'histoire ecclésiastique.

MANSION (Colard), imprimeur et écrivain du xv^e siècle, selon la plus commune opinion, était de Bruges, où il a passé presque toute sa vie, et où il introduisit l'art de l'imprimerie. Le premier livre sorti de ses presses a pour titre : *Jardin de dévotion*, Bruges, sans date, (1475 ou 74, suivant M. Van-Praet). On a de lui : les *Métamorphoses d'Ovide moralisées, traduites en français par Mansion, du latin de Thomas Waleys, jacobin, et par lui imprimées en 1484*, in-fol.; *La pénitence d'Adam*, traduite du latin, manuscrit à la bibliothèque du roi de France, n^o 7864. On lui attribue encore la *Traduction* de la Consolation de Boèce, qu'il imprima

en 1477, et du Dialogue des créatures, Lyon, 1485. Voy. VAN-PRAET.

* MANSO (Jean-Gaspard-Frédéric), né le 26 mars 1739, à Zella, ou Celle de Saint-Blaise, bourg du duché de Gotha, fit ses premières études sous les yeux de son père, et après avoir passé cinq ans à l'université d'Iéna, pour y compléter son instruction, il revint à Gotha, et ne tarda pas d'obtenir une chaire au gymnase. Appelé à Breslau, en 1790, en qualité de pro-recteur, il devint, trois ans plus tard, premier professeur et recteur du gymnase de Ste.-Marie-Madeleine, qu'il dirigea avec beaucoup de zèle et de succès. Il mourut le 9 juin 1826, laissant une réputation comme poète, traducteur, humaniste, et historien. Parmi ses poésies, on distingue : les *Épîtres au philosophe Garce*, dont il fut l'ami intime : sur les *Calomnies contre les sciences*. Les plus connues de ses traductions en vers, sont : celles des *Géorgiques de Virgile*, Iéna, 1783, in-12; des *Idylles de Bion et de Moschus*, Gotha, 1785, in-12; et de l'*OEdipe* de Sophocle, 1785. Ses travaux historiques sont encore plus importants : *Sparte : essai pour l'éclaircissement de l'histoire et de la constitution de cet état*, 1800, 3 vol. in-8; la *Vie de l'Empereur Constantin le Grand*, 1817, in-8; *Histoire politique de Prusse, depuis le règne de Frédéric le Grand, jusqu'au traité de Paris* (1815), Francfort, 1819, 3 vol. in-8, trad. en français par M. Bulos, Paris, 1828; les *Ostrogoths en Italie, ou histoire de l'empire des Ostrogoths*, Breslau, 1824, in-8. Manso a fourni des notices au recueil allemand intitulé : *Caractères des principaux poètes de toutes les nations*, 1792, 5 vol. in-8.

MANSTEIN (Christophe-Hermann de), né à Péttersbourg le 1^{er} septembre 1711, servit longtemps et avec distinction dans les armées de Russie en qualité de colonel. Il passa en 1745 au service du roi de Prusse, fut nommé général-major d'infanterie en 1754, et se distingua dans toutes les occasions par sa bravoure et son habileté dans l'art de la guerre. En 1757, il fut blessé à la bataille de Kolin, et peu de temps après tué près de Lentmeritz, universellement regretté par tous ceux qui l'avaient connu; les ennemis même lui donnèrent des larmes. Manstein, dans les moments de loisir que lui laissait le métier pénible de la guerre, se livrait à l'étude. Il savait la plupart des langues de l'Europe. On a de lui des *Mémoires historiques, politiques et militaires sur la Russie*, Lyon, 1772, 2 vol. in-8, avec des plans et des cartes. Ces Mémoires commencent à la mort de Catherine 1^{re}, en 1727, et finissent en 1744. Ils contiennent les événements dont il a été le témoin oculaire, ou dont il a eu une connaissance particulière. Il a ajouté un *Supplément*, où il remonte aux temps des anciens czars, et s'étend surtout sur Pierre 1^{er}. Il donne à la fin de l'ouvrage une idée du militaire, de la marine, du commerce, etc., de ce vaste empire. C'est un morceau d'histoire aussi précieux par la candeur de l'historien, témoin des faits qu'il raconte, qu'intéressant par rapport aux faits eux-mêmes. Hume ayant reçu l'original français de ces Mémoires, les fit traduire en anglais et les publia à Londres : il en parut peu après une traduction allemande à

Hambourg. M. Huber publia une édition française à Leipsig en 1771, et l'année d'après, Voltaire publia celle de Lyon. Il en parut une nouvelle édition augmentée en 1781. On sait que Voltaire, à la prière de l'auteur, avait retouché le style de ces *Mémoires*, et que cette correction donna lieu à l'anecdote du *linge sale*, qui a indisposé si fort le roi de Prusse contre le *blanchisseur*. (Voy. FRÉDÉRIC II.)

MANTEGNA (André), peintre et graveur, né dans un village près de Padoue en 1450, fut d'abord occupé à garder des moutons. On s'aperçut qu'au lieu de veiller sur son troupeau, il s'amusa à dessiner : on le plaça chez un peintre, qui, charmé de sa facilité, de son goût pour le travail, et de sa douceur dans la société, l'adopta pour son fils et l'institua son héritier. Mantegna, à l'âge de 17 ans, fut chargé de faire le tableau de l'autel *Sainte-Sophie*, de Padoue, et des *quatre Évangélistes*. Jacques Bellini, admirateur de ses talents, lui donna sa fille en mariage. Mantegna fit pour le duc de Mantoue, le *Triomphe de César*, qui a été gravé de clair-obscur, en 9 feuilles : c'est le chef-d'œuvre de ce peintre. Le duc, par estime pour son rare mérite, le fit chevalier de son ordre. On attribue communément à Mantegna l'invention de la gravure au burin pour les estampes. Cet artiste mourut à Mantoue, vers l'année 1505. Le musée de Paris possède plusieurs tableaux de ce maître, au nombre desquels est celui qui représente la *Vierge sur un trône avec l'enfant Jésus, debout sur ses genoux*, accompagnée de six autres saints, et du marquis de Mantoue, Jean-François de Gonzague, qui rend grâce du prétendu succès remporté sur le roi Charles VIII, à la bataille de Fornovo vers les bords du Taro, en 1495.

MANTÉLIUS (Jean), né à Hasselt, ville du comté de Looz, dans la principauté de Liège, le 25 septembre 1599, se fit augustin, enseigna les belles-lettres et surtout la rhétorique avec distinction, fut successivement prieur à Anvers, à Bruxelles, à Ypres, à Hasselt, à Cologne, visiteur de sa province, et mourut le 25 février 1676. On a de lui : *Hasselutium*, Louvain, 1665, in-4. C'est une description de la ville de Hasselt et des environs; *Historiæ lossensis, libri decem*, Liège, 1717, in-4. Cette histoire, écrite d'un beau style et mêlée de réflexions agréables, est utile pour l'histoire générale des Pays-Bas. On voit à la fin *Stemma comitum lossensium*, par le même auteur; puis une collection de diplômes et une description historique des villes du comté de Looz, par Laurent Robyns, avocat de Liège. *Carte de la principauté de Liège et du comté de Looz*, Amsterdam, 1659. Celle du père Le Clerc, jésuite, est beaucoup plus exacte et mieux exécutée. Mantélius a encore fait un grand nombre d'ouvrages ascétiques, écrits en latin d'un style fort poli, et quelques pièces de vers.

MANTICA (François), cardinal, né à Udine en 1554, enseigna le droit à Padoue avec réputation, et fut attiré à Rome par le pape Sixte-Quint, qui lui donna une charge d'auditeur de Rote. Clément VIII le fit cardinal en 1596. Il mourut à Rome le 28 janvier 1614, à 80 ans. On a de lui : *De conjecturis ultimarum voluntatum libri XII*, in-fol.; un traité in-

titulé : *Lucubrationes vaticanae, seu De tacitis et ambiguis conventionibus*, 2 vol. in-fol.; *Decisiones Rotæ romanæ*, in-4.

MANTINUS (Jacques), médecin, né en Espagne, s'acquit par son art une grande réputation à Venise, au commencement du xvi^e siècle; il était versé dans les langues savantes. On a de lui des traductions en latin de quelques ouvrages d'Avicenne et d'Averroës : *Paraphrasis Averrois de partibus et generatione animalium*, Rome, 1621, in-fol. Il a suivi une version hébraïque qui a été faite d'après l'arabe. *Super libros Platonis de republica*, Rome, 1559; *Avicennæ Fen IV primi, de universali ratione mendi, versio latina*, Venise, 1550, etc.

MANTO, fille de Tirésias, et fameuse devineresse. Avant été trouvée parmi les prisonniers que ceux d'Argos firent à Thèbes, elle fut envoyée à Delphes, et vouée à Apollon. Alcméon, général de l'armée des Argiens, en devint amoureux et en eut deux enfants, un fils nommé *Amphiloque*, et une fille appelée *Tysiphone*.

MANTUA (Marc). Voy. BENAVIDIO.

MANTUAN (Jean-Baptiste), célèbre graveur italien, père de Diana Mantuana, qui s'est aussi distinguée dans cet art. Le père et la fille ont laissé plusieurs moceaux au burin.

MANTUAN. Voy. SPAGNOLI.

MANUCE (Alde), l'ancien, *Aldus Pius Manutius*, célèbre imprimeur italien, était né en 1447 à Bassiano, bourgade du duché de Sermoneta dans l'état romain, ce qui le fit surnommer *Bassianus*. Il fut chef de la famille des Manuces, imprimeurs de Venise, illustres par leurs connaissances. Il fut le premier qui imprima le grec correctement et sans beaucoup d'abréviations. Ce savant et laborieux artiste mourut à Venise, en 1515, âgé de près de 70 ans. Comme il craignait d'être détourné de ses travaux par les oisifs, dont les grandes villes sont remplies ainsi que les petites, il avait mis à la porte de son cabinet un avis à ceux qui venaient l'interrompre, de ne l'importuner que pour des choses nécessaires, et de s'en aller des qu'il les aurait satisfaits. On a de lui : *Grammaire grecque*, in-4; des *Notes* sur Horace et sur Homère, et d'autres ouvrages qui ont rendu son nom immortel. Scaliger dit qu'Erasmus a été correcteur de l'imprimerie de Manuce; mais Erasmus assure qu'il n'avait point corrigé d'autres ouvrages de cet imprimeur que ceux qu'il lui donnait à mettre sous la presse. On peut consulter la *Vie d'Alde-Manuce l'ancien*, par Unger, deuxième édition, augmentée par Geret, Wittenberg, 1755, in-4. Elle est curieuse, mais remplie de digressions inutiles. La *Vie* du même imprimeur par Manni est plus correcte et plus intéressante.

MANUCE (Paul), fils du précédent, né à Venise en 1512, fut appelé à Rome en 1561, par Pie IV, pour y établir et diriger l'imprimerie apostolique, avec un traitement annuel de 500 ducats d'or. C'était un homme d'une complexion faible et d'un travail infatigable. Pour que ses livres eussent toute la perfection qu'il était capable de leur donner, il laissait un long intervalle entre la composition et l'impression. On prétend même qu'il n'achevait qu'à la fin de l'automne les lettres qu'il avait com-

mencées au printemps. Son assiduité à l'étude avançait sa mort, arrivée à Rome le 6 avril 1574. Tous ses ouvrages sont écrits en latin avec pureté et avec élégance. On estime principalement : ses *Commentaires* sur Cicéron, surtout sur les *Epîtres* familières et les lettres à Atticus; des *Epîtres* en latin et en italien, qui furent très-recherchées, 1566, in-12; des *Traité de legibus romanis*, in-8; *De dierum apud Romanos veteres ratione*; *De senatu romano*; *De comitiis romanis*. Tous ces écrits sont pleins d'érudition.

MANUCE (Alde), le Jeune, né à Venise le 15 février 1547, hérita du savoir et de la vertu de Paul Manuce son père. Il professa à Venise, à Bologne et ensuite à Pise. Clément VIII lui confia la direction de l'imprimerie du Vatican. Il se sépara de sa femme par un consentement mutuel, comptant obtenir quelque bénéfice, et peu de temps après il fut pourvu de la charge de professeur de belles-lettres. Mais, quelque savoir qu'il eût, il fut assez malheureux pour ne trouver personne qui voulût être son élève, et il employait ordinairement le temps de ses leçons à se promener devant sa classe. Il mourut à Rome le 28 octobre 1597, après avoir été obligé de vendre sa bibliothèque, amassée à grands frais par son père et son aïeul, et composée, dit-on, de 80,000 vol. Manuce écrivait en latin avec beaucoup de pureté. On a de lui : un *Traité de l'orthographe*, qu'il composa à l'âge de 14 ans; des *Phrases* ou différentes manières d'exprimer la même chose en latin; ouvrage où sont déployées toutes les richesses de la langue romaine; de savants *Commentaires* sur Cicéron, 2 vol. in-fol.; *Trois livres d'Epîtres*, 2 vol. in-8; les *Vies de Côme de Médicis*, 1586, in-fol., et de *Castruccio Castracano*, 1590, in-4, en italien, etc.

MANUEL COMNÈNE, quatrième fils de l'empereur Jean Comnène et d'Irène de Hongrie, naquit à Constantinople en 1120. Il fut couronné empereur dans cette ville en 1145, au préjudice d'Isaac, son frère aîné, homme farouche et emporté, que son père avait privé, par son testament, de la succession impériale. Ses états ayant été inondés par les armées de la seconde croisade, les Grecs se conduisirent à leur égard comme des ennemis déclarés; il est vrai que les procédés des croisés n'étaient pas à l'abri de reproches. La guerre que Manuel soutint contre Roger, roi de Sicile, qui avait pénétré dans l'empire, fut d'abord malheureuse; mais enfin il vint à bout de chasser les Siciliens hors de ses provinces. Il passa ensuite dans la Dalmatie, et de là dans la Hongrie avec des succès variés. Après avoir repoussé les sultans d'Alep et d'Icône, il descendit en Egypte à la tête d'une flotte et d'une armée. Quelques Grecs ont écrit qu'il aurait conquis ce royaume, sans la trahison d'Amauri, roi de Jérusalem, avec lequel il s'était ligné pour cette expédition; mais cette trahison est bien moins certaine que le mauvais succès de Manuel. Il ne réussit pas mieux dans la guerre contre le sultan d'Icône. Engagée dans des défilés près de Myriocéphales, son armée fut écrasée presque entièrement, et il ne sauva sa vie qu'à travers mille dangers. Peu de temps après, il réunit encore une armée, et défut

Azzedyn, sultan d'Icône, qui ravageait l'Asie mineure. Manuel mourut quelque temps après, le 24 septembre 1180, à 60 ans. Comme il avait scandalisé l'église grecque en dogmatisant sur les mystères, et en se livrant aux chimères de l'astrologie judiciaire, il se sentit des remords avant de mourir, et en signe de pénitence il se revêtit d'un habit de moine. Les Latins, qui le regardent comme une des causes du mauvais succès de la croisade, n'en parlent pas favorablement, et les Grecs qu'il avait surchargés d'impôts, n'en font pas tous l'éloge.

MANUEL PALÉOLOGUE, fils de Jean VI Paléologue, et empereur de Constantinople après lui, fut encore moins heureux que son père. Les Turcs lui déclarèrent la guerre l'an 1391, lui enlevèrent Thessalonique, et furent sur le point de se rendre maîtres de Constantinople. Comme ses prédécesseurs, il vint demander aux Latins des secours qu'il ne put obtenir. Enfin, las des infortunes qu'il éprouvait, il remit le sceptre à Jean VII Paléologue son fils, et prit l'habit religieux deux jours avant sa mort, arrivée en 1425. Il était âgé de 77 ans, et en avait régné 55. La douceur de son caractère le fit aimer de ses peuples. Il avait de la prudence et de la justice dans son gouvernement; mais comme il ne parut presque point à la tête de ses armées, qu'il n'employa que des troupes étrangères, et qu'il négligea de discipliner les soldats de sa nation, il prépara la ruine de l'empire. Il est auteur d'un *Recueil d'ouvrages* imprimés sous son nom; on y trouve du style et de l'éloquence.

MANUEL (Nicolas), de Berne, fit jouer en cette ville, en 1522, deux misérables farces, qui furent imprimées. L'une est intitulée : *Le Mangeur de morts*; et l'autre, *l'Antithèse entre J.-C. et le pape*. Quoique Berne fût encore catholique en apparence, on ne lui fit point un crime de ces deux infâmes platitudes contre l'Eglise, les nouvelles erreurs ayant déjà infecté la plupart des habitants. Il fut fait conseiller peu de temps après, et employé à plusieurs négociations. Il est traducteur du *Recueil des procédures contre les jacobins exécutés à Berne en 1509, pour crime de sorcellerie, auquel trait est accouplés des cordeliers d'Orléans, pour pareille imposture*, Genève, 1566, in-8. C'était une tête singulièrement exaltée par le fanatisme de la prétendue réforme. Il mourut à Berne le 50 avril 1550.

* MANUEL (Pierre-Louis), conventionnel, né en 1751 à Montargis, fils d'un potier, entra dans la congrégation des doctrinaires, mais y resta peu de temps. Il devint successivement répétiteur dans un collège de Paris et précepteur du fils d'un banquier qui lui assura une pension viagère. Il vivait dans une position assez indépendante, lorsqu'un pamphlet le fit mettre à la Bastille où il resta trois mois. A la révolution, dont il embrassa les principes avec chaleur, il devint membre de la municipalité de Paris, et fut, en 1791, nommé procureur syndic de la commune. Ce fut lui qui, de concert avec le maire Pétion, provoqua l'insurrection du 20 juin 1792. L'administration départementale les suspendit de leurs fonctions, mais l'assemblée Législative fut forcée de les réintégrer. (Voy. TALLIEN.) Manuel prit une part active à la

journée du 10 août, et le 12 il parut à la barre pour demander que le roi fût transféré au Temple, où il conduisit lui-même, le lendemain, la famille royale. Il est juste de dire, qu'il s'opposa avec force dans le conseil de la commune, à ce que Louis XVI et sa famille fussent enfermés dans la Tour, ajoutant « qu'il y avait assez de moyens de » veiller sur sa personne, dans le palais du Temple, » sans recourir à des rigueurs inutiles. » Il s'opposa de tout son pouvoir aux massacres de septembre, et sauva même plusieurs personnes distinguées, anutre autres M^{me} de Tourzel, M^{me} de Staël, et Beaumarchais, son ennemi particulier. Elu député à la Convention, dès la première séance il proposa que son président fût logé aux Tuileries; il se chargea le 7 octobre d'aller déclarer à Louis XVI que la royauté était abolie. Cependant il finit par prendre un intérêt marqué au sort de ce prince et de sa malheureuse famille. Le 5 novembre il osa déclarer à la tribune, « que les massacres de septembre avaient été la Saint-Barthélemy du peuple, qui dans ce moment s'était montré aussi méchant qu'un roi, et que tout Paris était coupable » pour avoir souffert ces assassinats, » et le 16 il demanda que tout Français, sorti de France après le 2 septembre, et retiré en pays neutre, ne pût être considéré comme émigré. Le 6 décembre il fit la motion que le roi fût entendu; après l'avoir défendu avec la plus grande énergie, il vota l'appel au peuple et la détention. Il était secrétaire lors du recensement des votes: soupçonné de les falsifier, il fut accablé d'injures par les régicides, et couvert de huées par les tribunes. Lorsque la condamnation du roi eut été prononcée, il donna sa démission, et écrivit à l'Assemblée que, « composée comme elle » l'était, il lui était impossible de sauver la France, » et que l'homme de bien n'avait plus qu'à s'envelopper de son manteau. » Il ne vota point dans la question du sursis. Retiré à Montargis, il y fut assailli, dans le courant de mars, par une bande de furieux qui l'accablèrent de coups de pierres et de bâtons, et le laissèrent pour mort. (Voy. LEPAGE.) Il survécut cependant à cet attentat; mais sa perte était jurée. Arrêté, peu de temps après, par ordre des comités de salut public et de sûreté générale, il fut conduit à la conciergerie. Son apparition y inspira une sorte d'effroi général; on le poussa contre un pilier encore teint du sang des victimes immolées le 2 septembre, en lui disant : « Vois, malheureux, le sang que tu as fait répandre; il s'élève contre toi. » Accablé d'un traitement aussi barbare, Manuel en appela à la postérité de l'erreur de ses contemporains. Lorsqu'on le manda comme témoin dans le procès de la reine, il loua le courage de cette princesse et plaignit ses malheurs. Traduit au tribunal révolutionnaire, il se défendit avec une rare présence d'esprit, et convint qu'il aurait désiré que le roi, qu'on lui reprochait d'avoir voulu sauver, fût envoyé en Amérique. Il rappela ses services révolutionnaires avec une force de vérité qui eût convaincu des juges, mais qui ne pouvait rien sur des assassins. « Non, dit-il, le » procureur de la commune du 10 août n'est point » un traître; je demande qu'on grave sur ma tombe

» que c'est moi qui ai fait cette journée. » Lorsqu'il entendit sa condamnation, il pâlit et tomba dans un abattement qu'il ne put surmonter. Il fut décapité le 14 novembre 1795, à l'âge de 42 ans. Manuel avait de la facilité : mais son style se ressent de l'emphase que l'on peut reprocher à presque tous les écrivains de cette époque. Ses ouvrages marqués tous au coin du philosophisme sont tombés dans l'oubli, on citera cependant : *Mémoires sur la Bastille*, 1787, 3 vol. in-8 ; *La police de Paris dévoilée*, 1791, 2 vol. Il fut l'éditeur des *Lettres de Mirabeau à Sophie*, dont il avait trouvé des copies à la Bastille. Décrété d'ajournement personnel, pour cette publication, à la requête de la famille de Mirabeau, l'influence que lui donnait sa position ne permit pas de suivre l'affaire.

* MANUEL (Jacques-Antoine), député, né à Barcelonnette, Basses-Alpes, en 1775, faisait, en 1789, sa seconde année de philosophie à Nîmes, lorsque cette ville devint le théâtre de rixes sanglantes. Le collègue même ayant été envahi, les élèves réclamés par leurs parents retournèrent dans leurs familles. Manuel fut alors envoyé en Piémont chez un oncle, riche négociant, pour y apprendre le commerce ; mais la guerre ayant éclaté un ans après entre la France et la Sardaigne, il revint à Barcelonnette. Entré en 1795 dans un bataillon de volontaires, il obtint bientôt l'épaulette d'officier, et il était capitaine à la paix de Campo-Formio. Une maladie grave et les sollicitations de sa famille le déterminèrent à donner sa démission. Il suivit la carrière du barreau, et s'établit à Aix, où il se fit remarquer par son talent oratoire. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, nommé par son département membre de la chambre des représentants, il y garda d'abord le silence le plus complet. Après le désastre de Waterloo, il demanda la formation d'un *gouvernement provisoire*, et fit passer à l'ordre du jour sur la proposition de proclamer Napoléon II. Le projet de constitution qu'il présenta quelques jours après se discutait, lorsque l'occupation de Paris par les alliés vint mettre fin aux débats de la chambre. Sur le refus du conseil de discipline de l'inscrire au tableau des avocats, Manuel ouvrit à Paris un cabinet de consultations. En 1817, son élection à la chambre ne manqua que de quelques voix dans un des collèges de Paris. L'année suivante, élu par le Finistère et la Vendée, il se décida pour ce dernier département. Un discours en faveur de Grégoire exposé comme *indigne* (voy. GRÉGOIRE), avait indisposé contre lui la majorité de la chambre lorsque, dans la séance du 27 février 1825, il se permit d'appeler l'assassinat de Louis XVI, un *crime nécessaire*. Des cris à l'ordre l'interrompirent ; vainement il demanda à donner à sa phrase un sens moins défavorable ; il ne fut point écouté, et le 5 mai suivant il entendit prononcer son exclusion. Manuel déclara qu'il ne céderait qu'à la violence. En effet, il se présenta le lendemain à la séance, et ne se retira qu'au moment où des gendarmes vinrent pour le saisir. Dès lors il vécut dans la retraite, et mourut à Maisons-sur-Seine, le 20 août 1827. Manuel, trop exalté par l'esprit de parti, était moins un orateur qu'un

habile avocat ; il s'exprimait avec élégance, et résumait facilement une discussion ; mais l'habitude des mots vides et sonores en faisait un déclamateur, et souvent il s'emportait au delà des limites dictées par la prudence la plus commune. On lui attribue les *mémoires justificatifs* des maréchaux Soult et Masséna.

* MANZI (Guillaume), né en 1784 à Civita-Vecchia, s'appliqua d'abord au commerce, et fut nommé consul d'Espagne dans sa patrie. Mais il abandonna bientôt cette carrière et vint à Rome, où il se livra tout entier à l'étude des langues grecque et italienne, et à la recherche d'anciens manuscrits. En 1812, il publia la traduction de l'*Ecube* d'Euripide, par Matteo Bandello ; en 1814 le *Ragionamento de costumi delle donne di Fr. de Barberino* ; en 1817, une excellente édition du *Traité de la peinture de Léonard de Vinci*, d'après un manuscrit du Vatican plus correct que ceux qui avaient paru, qu'il dédia à Louis XVIII. Il était bibliothécaire de la Barberine où il découvrit divers ouvrages inédits de ce peintre célèbre, entre autres son *Traité sur l'hydraulique*. Manzi avait entrepris le voyage d'Angleterre pour y continuer ses recherches. Atteint d'une maladie qui l'obligea de retourner à Rome, il y mourut le 21 février 1821, âgé de 37 ans. On lui doit des *Traductions* de divers traités de saint Jean Chrysostôme et de Cicéron, enrichies de discours préliminaires et de notes savantes. Manzi a en outre publié *Dissertation sur les fêtes, les jeux et le luxe des Italiens au quatorzième siècle et des Traductions de Tullius Patriculus* (1815), et de *Lucien* (1819). G. G. de Rossi a fait son éloge.

MANZO (Jean-Baptiste), marquis de Villa, servit quelques années dans les troupes du duc de Savoie et dans celles du roi d'Espagne, puis se retira à Naples sa patrie, pour cultiver à loisir les muses et les lettres. Ce fut un des principaux fondateurs de l'académie degli *Oziosi* de Naples. Il mourut en 1645, à 84 ans. On a de lui : *I Paradossi, ovvero dell' amore dialoghi*, Milan, 1608, in-4 ; *Rime*, 1655, in-12 ; *Vita del Tasso*, 1654, in-12. Manzo n'était pas un poète du premier rang ; mais on ne doit pas le compter non plus parmi ceux du dernier.

MAPHÉE ou MAPHEUS. Voy. MAFFÉE.

MAPPUS ou MAPP (Marc), médecin botaniste, né à Strasbourg le 28 octobre 1652, s'appliqua à la médecine et fut fait professeur de botanique dans son pays natal. Il était chanoine de Saint-Thomas, lorsqu'il mourut le 9 août 1701. On a de lui : *Historia medica de acephalis*, Strasbourg, 1687, in-4 ; *Catalogus plantarum horti medici Argentiniensis*, 1691, in-4 ; *Historia plantarum alsaticarum*, publiée par Jean Christian Ehrmann, Strasbourg, 1742, in-4, ouvrage plein de recherches, disposées par ordre alphabétique ; un grand nombre de *Dissertations* intéressantes, entre autres sur le *thé*, le *café*, le *chocolat*, et sur la *rose* nommée vulgairement de *Jéricho*, sur les *remèdes superstitieux*, sur les *boissons chaudes*, etc.

MARACCI ou MARRACCI (Louis), membre de la congrégation des clercs réguliers de la Mère de Dieu, né à Lucques en 1612, mourut en 1700. Il s'est fait un nom célèbre dans la république des lettres par

plusieurs ouvrages savants, mais particulièrement par son *Alcorani tectus universus*, Padoue, 1698, 2 vol. in-fol. C'est le texte arabe de l'Alcoran, avec une version latine fort exacte. L'auteur y a joint une *Vie* de Mahomet, des notes et une réfutation de l'Alcoran, appuyée sur les passages formels des docteurs musulmans les plus accrédités. C'est de lui que Georges Sale a emprunté toute son érudition arabe sans lui en faire honneur, et en le critiquant même mal à propos. Il eut une grande part à l'édition de la *Bible arabe*, Rome, 1671, 5 vol. in-fol. Ce savant professa l'arabe dans le collège de la Sapience avec beaucoup de succès. Innocent XI, qui respectait autant ses vertus qu'il estimait son savoir, le choisit pour son confesseur.

MARAI (Marin), célèbre musicien, né à Paris en 1656, fit des progrès si rapides dans l'art de jouer de la viole, que Sainte-Colombe, son maître, ne voulut plus lui donner de leçons passé six mois; il porta la viole à son plus haut degré de perfection, et imagina le premier de faire filer en laiton les trois dernières cordes des basses, afin de rendre cet instrument plus sonore. On a de lui diverses *Pièces de viole*, et plusieurs *Opéras*; celui d'*Alcyone* passe pour son chef-d'œuvre. On y admire surtout une tempête, qui fait un effet prodigieux: un bruit sourd et lugubre, s'unissant avec les tons aigus des flûtes et autres instruments, rend toute l'horreur d'une mer agitée et le sifflement des vents déchaînés. Ce musicien mourut en 1728.

MARAI. Voy. MARETS et RÉGNIER.

MARALDI (Jacques-Philippe), savant mathématicien et célèbre astronome de l'académie des sciences, naquit à Périnaldo, dans le comté de Nice, le 21 août 1665, de François Maraldi, et d'Angèle-Catherine Cassini, sœur du fameux astronome de ce nom. Son oncle le fit venir en France l'an 1687, et Maraldi s'y acquit une grande réputation par son savoir et par ses observations. En 1700 il travailla à la prolongation de la fameuse méridienne jusqu'à l'extrémité méridionale du royaume. En 1718 il alla avec trois autres académiciens terminer la grande méridienne du côté du septentrion. « A ces voyages » près, dit Fontenelle, il passa toute sa vie renfermé » dans l'observatoire, ou plutôt dans le ciel, d'où » ses regards et ses recherches ne sortaient point. » Son caractère était celui que les sciences donnent ordinairement à ceux qui s'en occupent par goût et sans vanité: sérieux, simple, droit. L'académie et ses amis le perdirent en 1729, à 64 ans. Il donna un grand nombre d'*Observations* curieuses et intéressantes dans les Mémoires de l'académie. Celles qu'il fit sur les *abeilles* et sur les *pétrifications* reçurent un accueil distingué. Fontenelle a fait de cet astronome un *Eloge* où il répand beaucoup d'intérêt. — MARALDI (Jean Dominique), neveu du précédent, fut aussi un astronome distingué, et on lui doit plusieurs *Dissertations* savantes. Il fit imprimer le *Celum australe* de La Caille, son ami. Après avoir demeuré longtemps à Paris, où il fut nommé astronome adjoint en 1751, associé à l'académie des sciences en 1752, académicien pensionnaire en 1758, vétérinaire en 1772, il retourna à Périnaldo, lieu de sa naissance, où il mourut en 1788. On a de lui un

Mémoire sur le mouvement apparent de l'étoile polaire vers les pôles du monde, et plusieurs autres morceaux intéressants, entr'autres sur les *satellites de Jupiter*, dans les *Mémoires de l'académie des Sciences*. M. Cassini, son élève, a lu son *Eloge* à l'institut en janvier 1810.

MARAN (dom Prudent), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1685 à Sézanne en Brie, fit profession en 1705, âgé de 20 ans, et mourut dans la maison des *Blancs-Manteaux* le 2 avril 1762, après avoir fait honneur à son ordre par son érudition et ses ouvrages. Sa charité, son amour pour l'Eglise, et les qualités de son cœur lui méritèrent les regrets des gens de bien. On a de lui: une bonne *Edition* des Œuvres de saint Cyprien. Il continua ce travail interrompu par la mort de Baluze; il y ajouta une préface excellente, la vie du saint docteur, et corrigea les notes. Il a eu beaucoup de part à celles de saint Basile et de saint Justin. *Dicinitas Domini nostri JESU-CHRISTI manifesta in Scripturis et traditione*, 1746, in-fol.; *La Dicinité de notre Seigneur JESUS-CHRIST prouvée contre les hérétiques*, 1751, 5 vol. in-12. C'est la traduction de l'ouvrage précédent; et quoique l'un et l'autre soient solides, ils ont eu peu de débit, soit parce qu'ils traitaient une vérité reconnue parmi les fidèles, soit parce que le goût d'un siècle frivole et dissipé ne se tourne pas vers des ouvrages si graves et si pieux. C'étaient sans doute les progrès alarmants du *socinianisme* qui avaient engagé le zélé et prévoyant auteur à l'entreprendre, progrès qui, quelques années après, sont parvenus jusqu'à une apostasie et à une conjuration générale. La *Doctrine de l'Ecriture et des Pères sur les guérisons miraculeuses*, 1754, in-12; *Les grandeurs de JESUS-CHRIST et la défense de sa divinité*, 1756, in-12. Ces différentes productions décèlent un homme savant; mais on y trouve rarement l'écrivain élégant et précis. La mort le surprit lorsqu'il s'occupait à une nouvelle *Edition* des Œuvres de saint Grégoire de Nazianze. D. Clément en a fait paraître le premier vol., Paris, 1788, in-fol., et le second a paru bien des années après (voy. ST. GRÉGOIRE). Voyez l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, par D. Tassin, et la *Bibliothèque* de D. Lecerf.

MARANA (Jean-Paul), né vers 1642, à Gènes ou aux environs, d'une famille distinguée, n'avait que 27 à 28 ans, lorsqu'il fut impliqué dans la conjuration de Raphaël de la Torre, qui voulait livrer Gènes au duc de Savoie. Après quatre ans de prison il se retira à Monaco, où il écrivit l'*Histoire* de ce complot. S'étant rendu à Lyon, il la fit imprimer en 1682, in-12, en italien. Marana avait toujours eu du goût pour Paris; il s'y rendit en 1682. Il gagna la bienveillance du père de la Chaise, qui lui obtint une pension de Louis XIV. C'est pendant son séjour dans cette capitale qu'il publia son *Espion turc*, en 6 vol. in-12, augmenté d'un septième en 1742; titre imaginé pour débiter des choses hardies et répréhensibles, et pour répandre des nouvelles fausses ou vraies. On a donné une suite de cet ouvrage, qui est actuellement en 9 vol. in-12, mais qui n'est plus lu que par la jeunesse oisive et crédule. Beaucoup d'auteurs l'ont imité, et nous avons

eu une foule d'*Espions* des cours, qui n'étaient jamais sortis de leur cabinet ou de leur galeas. Marana vécut à Paris depuis 1682 jusqu'en 1689. Pendant ce temps, et outre l'*Espion* déjà cité, il écrivit une *Histoire* de Louis XIV, dont le duc de Saint-Olon a publié un *Extrait*, Paris, 1690. Marana a aussi donné des *Entretiens moraux*, ibid., 1696, in-8. Le désir de la retraite le porta à se rendre dans une solitude d'Italie, où il mourut en 1695. Voy. le *Mémoire sur la vie et les ouvrages de Marana*, par Dreux du Radier, inséré dans le *journal de Verdun*, septembre et octobre 1754.

MARANDÉ (de), conseiller et aumônier de Louis XIII et de Louis XIV, a publié en 1634 un ouvrage curieux, intitulé : *Inconvénients d'estat, procédans du jansénisme*, in-4. L'auteur y parle d'un projet formé pour bouleverser la religion et rapporte à ce sujet une lettre circulaire où l'on trouve tout l'esprit de l'assemblée de Bourgfontaine. (Voy. FILLEAU.) Mais, indépendamment d'un dessein formel et prémédité, il prouve que l'esprit et les œuvres de cette secte opérèrent ce funeste effet, et causeront en même temps la perte de l'état : événement que le siècle suivant a vu pleinement réalisé. Car c'est indubitablement au jansénisme réuni depuis longtemps secrètement et enfin ouvertement au philosophisme et au huguenotisme, qu'il faut attribuer les scènes de 1789 et années suivantes, et particulièrement l'esprit d'impiété et la haine de la religion, qui, comme il est évident, en furent les grands mobiles : « Indépendamment » des conséquences pernicieuses, dit un judicieux » théologien, que l'on peut tirer de la doctrine de » Jansénius, la manière dont elle a été défendue » a produit les plus tristes effets ; elle a ébranlé » dans les esprits le fond même de la religion, et a » préparé les voies à l'incrédulité. Les déclamations » et les satires des jansénistes contre les souverains » pontifes, contre les évêques, contre tous les ordres de la hiérarchie, ont avili la puissance ecclésiastique ; leur mépris pour les Pères qui ont précédé saint Augustin a confirmé les prétentions des protestants et des sociniens contre la tradition des premiers siècles. Les faux miracles qu'ils ont forgés pour séduire les simples, et qu'ils ont soutenus avec un front d'airain, ont rendu suspects aux déistes tous les témoignages rendus en fait de miracles ; l'audace avec laquelle plusieurs fanatiques ont bravé les lois, les menaces, les châtimens, a jeté un nuage sur le courage des anciens martyrs. L'art avec lequel les écrivains du parti ont su déguiser les faits, ou les inventer au gré de leur intérêt, a autorisé le pyrrhonisme historique des littérateurs modernes. Enfin le masque de piété sous lequel on a couvert mille impostures et souvent des crimes, a fait regarder les dévots en général comme des hypocrites et des hommes dangereux. » Le livre de Marandé est devenu fort rare ; on peut en voir le précis dans le *Journ. hist. et litt.*, 1^{er} septembre 1771, page 15. Voy. JANSÉNIUS, MONTGERON, PARIS, VERGER, etc.

* MARANGONI (Jean), savant antiquaire, né à Vicence en 1675, fut nommé protonotaire apostolique, et chanoine de la cathédrale d'Agna.

Son goût le portait vers l'étude des monuments antiques, et il avait acquis des connaissances fort étendues dans ce genre d'érudition. Il fut pendant trente ans adjoint à Boldetti, pour l'extraction des corps saints des cimetières de Rome. Sur la fin de sa vie il se retira dans la maison de Saint Jérôme della Carità, et y mourut dans de grands sentimens de piété, le 5 février 1755, âgé de 80 ans. On a de lui divers ouvrages de littérature sacrée et profane, dont les principaux sont : *Thesaurus parochorum, seu Vitæ et monumenta parochorum qui sanctitate, martyrio, pietate, etc. illustrarunt Ecclesiam*, Rome, 1726-27, 2 vol. in-4 ; *De passione Christi considerationes XVI ; Exercizi per la novena del santo natale ; Memorie sacre e civili dell' antica città di Novarra, oggidì Città Nuova, nella provincia di Piceno ; Delle cose gentilesche e profane trasportate ad uso ed ad ornamento delle chiese disertate. Delle memorie sacre e profane dell' anfiteatro Flavio del Roma dissert. Chronologia romanorum pontificum, superstes in pariete australi basilicæ Pauli apostoli Ostiensis, depicta sæculo V*, etc. La *Storia letteraria d'Italia*, tome 7, contient la liste de tous ses ouvrages imprimés ou inédits avec son éloge.

* MARAT (Jean-Paul), né en 1744, à Boudry, dans la principauté de Neuchâtel, de parents calvinistes, étudia la médecine en Suisse et s'établit à Paris. Aux connaissances nécessaires dans sa profession il en joignait d'assez étendues en physique et en chimie ; cependant il eut à lutter contre la misère ; et vécut longtemps de la vente de simples et d'un spécifique qui guérissait tous les maux. Ses premiers ouvrages lui firent des protecteurs et il obtint avec le titre de médecin des gardes du comte d'Artois, un traitement suffisant pour un homme qui ne connaissait pas de besoins factices. Il eût pu tenir un rang honorable parmi les savants ; mais entraîné en 1789 par une sorte de monomanie sanguinaire qu'aucun de ses complices n'a porté aussi loin que lui, il devint un des principaux acteurs du drame de la révolution. Marat n'avait pas cinq pieds de haut, une tête énorme, et des traits hideux ; il se plaisait à être vêtu d'habillemens sales. La fureur qui l'animait semblait décomposer tous ses traits, et il y avait dans son regard un air de folie qui excitait en même temps la pitié et l'effroi. Qui aurait pu croire qu'un tel homme serait la terreur de la plus puissante nation de l'Europe ? Dès le mois d'août 1789, il déclara qu'il fallait pendre 800 députés à 800 arbres du jardin des Tuileries. Malouet demanda qu'il fût livré à la justice. Mirabeau, dont le nom se trouvait le premier sur la liste, fit passer à l'ordre du jour. La commune de Paris poursuivit Marat, et Lafayette fit investir sa demeure ; mais Danton le fit évader. Présidant le comité de surveillance qu'avait établi la municipalité du 10 août, il fit encombrer les prisons par des mandats d'arrêt, et proposa de les déblayer par un massacre, qui eut lieu dans les journées des 2 et 5 septembre. Les départemens reçurent de lui l'invitation de suivre l'exemple de Paris, dont les électeurs le nommèrent, peu de jours après, député à la Convention. Accusé, dès les premières séances, d'avoir provoqué

la nomination de Robespierre à la dictature, il se présenta à la tribune, où il fut accueilli par des cris et des murmures. Il insista néanmoins, et protégé par Lacroix, il parvint à se faire entendre : « J'ai » dans cette assemblée, dit-il, un grand nombre » d'ennemis personnels » A ces mots une foule de voix s'écrièrent : tous ! tous ! Marat reprit : « J'ai dans » cette assemblée un grand nombre d'ennemis personnels : je les rappelle à la pudeur, je les exhorte » à s'interdire les clameurs furibondes et les menaces indécentes contre un homme qui a servi la » liberté et eux-mêmes beaucoup plus qu'ils ne le » pensent : qu'ils sachent éconter une fois, je n'abuserais pas de leur patience. Je rends grâce à la » main cachée qui a jeté au milieu de vous un vain fantôme pour épouvanter les hommes timides, » diviser les bons citoyens et décrier la députation » de Paris ! On l'accuse d'aspirer à la dictature ! Eh bien ! je dois à la justice de déclarer que mes collègues, notamment Robespierre et Danton, ont » constamment repoussé l'idée du dictatorial, que j'ai publiée dans mes écrits : que j'ai eu même » à ce sujet plusieurs lances à rompre avec eux. Je crois être le premier écrivain politique, ou plutôt le seul en France, qui l'ait jetée dans le public, » comme le seul moyen d'écraser les traîtres et les conspirateurs. Si cette opinion est répréhensible, c'est moi seul qui suis coupable, c'est sur ma » tête seule que j'appelle les vengeances de la nation ; mais avant de faire tomber le blâme ou le glaive, entendez-moi... ! Mes idées, quelque révolutionnaires qu'elles parussent, ne tendaient qu'au » bonheur public.... Si vous n'étiez point vous-mêmes à la hauteur de m'entendre, tant pis pour vous... ! on a osé me prêter des vues ambitieuses ! Je ne descendrai pas jusqu'à ma justification : voyez-moi et jugez-moi ! Si j'avais voulu » seulement mettre un prix à mon silence, je serais gorgé d'or, et je suis pauvre. Pour servir ma » patrie, j'ai bravé la misère, les dangers, les souffrances ; poursuivi sans cesse par des légions d'assassins, j'ai erré trois ans de souterrain en souterrain ; j'ai prêché la vérité la tête sur le billot !... » Vergniaud et Boileau lui succédèrent à la tribune, et le discours de ce dernier fut suivi des cris *Marat à l'Abbaye ! Marat à la guillotine !* Néanmoins l'assemblée, à la fin fatiguée de débats violents, y mit fin en passant à l'ordre du jour, et Marat déclara, en tirant un pistolet de sa poche, que si l'assemblée lui avait été défavorable, il se serait brûlé la cervelle dans la salle même. Attaqué plus tard pour avoir demandé dans son journal 270,000 têtes, il s'en fit gloire et déclara que c'était son opinion. Hué en plusieurs occasions par ses collègues qui le méprisaient, il leur répondait par des injures, et les traitait de *coquins*, de *cochons*, d'*imbéciles*, de *gueux*. Le 6 décembre il fit la motion que la mort du tyran fût votée par appel nominal, et que cet appel fût rendu public, afin, disait-il, que le peuple connût les traîtres qui étaient dans la Convention. Cette motion atroce décida du sort du malheureux Louis XVI. Marat s'opposa aussi à ce que ce prince eût des conseils, et il demanda « que » le jugement et l'exécution à mort ne fissent pas

» perdre plus de vingt-quatre heures. » Dans aucun temps et dans aucun pays personne n'a prêché le crime et conseillé les forfaits si ouvertement. Chaque jour il invitait le peuple au pillage et à l'assassinat. Il engageait les armées à égorguer leurs généraux ; les domestiques à dénoncer leurs maîtres. S'il était poursuivi, il échappait à toutes les recherches, tantôt, à force d'audace et d'impudence, tantôt en se cachant dans les caves du boucher Legendre ou dans le souterrain des Cordeliers. C'est de là qu'il lançait sa feuille sanguinaire *l'Ami du peuple*. C'est lui qui proposa la création du tribunal révolutionnaire (mars 1795), et qui, le 4 avril, pressa la formation d'un comité de sûreté générale pour arrêter les suspects. La loi qui fut rendue à cet égard fit mettre en prison plus de quatre cent mille personnes ; Marat signa, comme président du club des jacobins, une adresse pour provoquer le peuple à l'insurrection et l'inviter à massacrer tous les traîtres. Cette adresse excita l'indignation du plus grand nombre des députés, et l'un d'eux fit décréter que l'audacieux Marat serait livré au tribunal révolutionnaire. Il le fut en effet ; mais acquitté à l'unanimité, il fut reconduit à la Convention avec des cris de joie, et tout couvert de couronnes civiques. Le 31 mai il se vengea de ses ennemis, en faisant proscrire 22 députés de la Gironde, qui périrent ensuite par la main du bourreau. Ce fut son dernier triomphe. Dévoré par une maladie dégoûtante, il ne parut presque plus à la Convention. Le poignard de Charlotte Corday (*voy. ce nom*), en délivrant le pays de ce monstre, le 15 juillet 1795, ne fit que hâter de quelques jours le terme de son existence, qui peut-être aurait été moins fatale à la France que ne le fut sa mort. Ses partisans en profitèrent pour immoler à sa mémoire un nombre prodigieux de victimes. On lui décerna des honneurs presque divins. Les poètes le célébrèrent au théâtre et dans leurs ouvrages. Une loi, rendue le 14 novembre 1795, ordonna que les restes de Marat (dont le nom n'est pas prononcé une seule fois dans le rapport de Chénier) seraient admis au Panthéon à la place de ceux de Mirabeau, et il y fut porté avec beaucoup de pompe ; mais après le 9 thermidor, ils en furent arrachés ignominieusement et jetés dans l'égoût de Montmartre. On a de Marat une foule de pamphlets dont on ne s'attend pas à trouver ici la liste ; on se contentera de citer les ouvrages qui sont encore recherchés de quelques curieux. *Les chaînes de l'esclavage*, Edimbourg, 1775, in-8 (en anglais), trad. par lui-même en français, 1792, in-8 ; *De l'Homme ou des Principes et des lois de l'influence de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme*, Amsterdam, 1775, 3 vol. in-12 ; on trouve dans les *Mélanges littéraires de Voltaire* un article sur cet ouvrage. *Recherches sur l'électricité médicale*, couronnées par l'académie de Rouen, Paris, 1781, in-8 ; *Notions élémentaires d'optique*, 1781, in-8, où il combat le système de Newton (*voy. ce nom*) ; *Optique de Newton*, traduction nouvelle, publiée par Beauzée, Paris, 1787, 2 vol. in-8 ; *l'Ami du peuple et journal de la République française*, 1789-95, 10 vol. in-8.

MARATTI (Carlo), peintre et graveur, naquit en 1625 à Camerino, dans la Marche d'Ancone. Dès

l'enfance, il exprimait le suc des herbes et des fleurs, pour peindre les figures qu'il dessinait sur les murs de la maison de son père. Envoyé à Rome à 11 ans, il fut élève de Sacchi et devint maître dans cette école. Il étudia les ouvrages de Raphaël, des Carrache et du Guide, et se fit, d'après ces grands hommes, une haute réputation. Le pape Clément XI lui accorda une pension et le titre de chevalier du Christ. Louis XIV le nomma son peintre ordinaire. Il mourut comblé d'honneurs à Rome en 1715. Une extrême modestie, beaucoup de complaisance et de douceur, formaient son caractère. Non content d'avoir contribué à la conservation des peintures de Raphaël au Vatican, et de celles des Carrache dans la galerie du palais Farnèse, qui menaçaient une ruine prochaine, il leur fit encore ériger des monuments dans l'église de la Rotonde. Ce peintre a su allier la noblesse avec la simplicité dans ses airs de tête; il avait un grand goût de dessin. Ses expressions sont ravissantes, ses idées heureuses et pleines de majesté, son coloris d'une fraîcheur admirable. Il a parfaitement traité l'histoire et l'allégorie. Il était très-instruit de ce qui concerne l'architecture et la perspective. On a de lui plusieurs *Planches* gravées à l'eau-forte, où il a mis beaucoup de goût et d'esprit. On a aussi gravé d'après cet habile maître. Il a fait plusieurs élèves; les plus connus sont Chiari, Berrettoni et Passori. Ses principaux ouvrages sont à Rome. Le Musée du Louvre possède de Maratti 1° une *Nativité*; 2° la *Vierge, l'Enfant Jésus endormi, Sainte Catherine et trois anges au chevet du lit*; 3° *Saint Jean dans le Désert*; 4° le *Mariage mystique de sainte Catherine*. Bellori, Lépicié et Crescimbeni ont chacun écrit une *Vie* de Maratti. *Voy. le Catalogue des tableaux du roi*, tom. 1^{er}.

MARBACH (Jean), ministre protestant d'Allemagne, né à Lindau en 1521, mort à Strasbourg en 1581, est auteur d'une satire contre les jésuites, imprimée en 1578 sous ce titre : *Fides Jesu et jesuitarum, hoc est Collatio doctrinæ Domini Jesu Christi, cum doctrina jesuitarum*. Il écrivit aussi contre le père Canisius, un des plus redoutables adversaires de sa secte. — Il ne faut pas le confondre avec Philippe MARBACH, protestant, né à Strasbourg le 29 avril 1530, et mort le 28 septembre 1611, qui a publié une Apologie du fameux livre de la Concorde, composé par quelques luthériens vers l'an 1580, et qui a donné naissance à la secte des concordistes.

* MARBEUF (Yves-Alexandre de), archevêque de Lyon, né à Rennes en 1754, d'une famille distinguée, à 12 ans commença ses études à Paris au collège du Plessis, et y termina sa théologie au séminaire de Saint-Sulpice. Chanoine de Lyon en 1758, l'année suivante grand-vicaire de Rouen, il fut, en 1767, élevé sur le siège d'Autun. En arrivant dans sa ville épiscopale, il la trouva pourvue d'un grand et d'un petit séminaires dirigés par les Sulpiciens, et son premier soin fut d'assurer la prospérité de ces établissements. Chargé, en 1777, de la feuille des bénéfices, pendant douze ans qu'il conserva cet important ministère, il porta l'esprit de sagesse et de justice, dont il avait contracté

l'heureuse habitude. C'est une chose bien honorable pour sa mémoire, que de quarante-sept évêques nommés sur sa désignation, il n'y en eût que trois qui prêtèrent serment (1). L'obligation de résider à Paris ne lui fit point perdre de vue les intérêts de son diocèse. Il entretenait constamment une correspondance active avec ses grands-vicaires; et il répondait à tous les curés qui s'adressaient directement à lui. Comme évêque d'Autun, président-né des états de Bourgogne, il s'y faisait remarquer par la dignité, par la sagesse de ses avis, par l'étendue de ses vues administratives, et surtout par son esprit conciliateur. Dans l'assemblée qui précéda la révolution, il y eut dans la chambre de la noblesse une grande fermentation, qu'il parvint à apaiser par son éloquence douce et persuasive. Le roi ayant jugé à propos d'établir une assemblée provinciale à Moulins, et cette ville étant du diocèse d'Autun, M^{re}. de Marbeuf en fut encore le président. Pour suffire à tant d'occupations, il fallait que ce prélat réunît dans un degré bien rare, un grand esprit d'ordre à une grande sagacité : aussi l'archevêché de Lyon étant devenu vacant en 1788, le roi crut devoir lui confier ce siège important. Dès son arrivée, la classe indigente fut l'objet de sa sollicitude. Son premier *mandement*, dicté par la charité, avait été accueilli avec transport dans une ville où la misère se trouve si souvent à côté de la richesse. Pour prémunir ses nouveaux diocésains contre l'esprit de révolte, ce prélat, aux approches du carême de 1789, leur adressa une *Lettre pastorale* qui fut dénoncée comme plus propre à exciter des troubles qu'à les empêcher; mais le roi n'y vit que le langage d'un prélat et d'un sujet fidèle. Informé que les ennemis de la religion préparaient une émeute à son arrivée dans cette ville, il voulut éviter des scènes scandaleuses et se retira dans une campagne près de Paris. Sollicité par les officiers municipaux de Lyon de venir prêter le serment à la constitution, il leur écrivit une lettre éloquente. Les novateurs, en redoutant l'effet, la dénoncèrent à l'assemblée Constituante. Ses amis l'engagèrent à pourvoir à sa sûreté, et il se retira dans le Brabant, à deux lieues de Nivelles, d'où il adressa plusieurs lettres pastorales au clergé et aux fidèles de son diocèse. Ce vénérable prélat mourut dans l'exil le 15 avril 1799, après 10 mois de souffrances qu'il avait supportées avec une résignation toute chrétienne. Pie VI lui avait donné des témoignages touchants de son affection particulière dans plusieurs brefs et notamment dans celui du mois de juillet 1798, adressé à l'archevêque de Reims, où il dit : « Qu'il connaît M. l'archevêque de Lyon » comme un homme distingué par toutes sortes de » vertus, admirable par sa science, par sa foi, par » sa piété, par sa constance à supporter les plus » grands malheurs pour l'unité catholique. » Il est difficile de rien ajouter à cet éloge, émané de la source la plus respectable; mais on ne doit pas omettre que le souverain pontife, par une suite de son estime pour M. de Marbeuf, l'avait, dès 1791,

(1) Les évêques de Viviers, d'Orléans et d'Autun, encore la nomination de ce dernier fut ordonnée par le roi, mais ce fut la seule où ce monarque ait contrarié le vœu de son ministre.

chargé de l'administration spirituelle du diocèse d'Autun, et à la mort de l'archevêque de Sens, en 1794, voulut lui confier le soin de ce diocèse; mais M. de Marbeuf, craignant de ne pouvoir suffire à cette nouvelle charge, fit à ce sujet des représentations au Saint-Père, et lui désigna l'évêque d'Auxerre comme plus à portée et plus capable que lui de se bien acquitter de cette commission. — Son frère puîné, le marquis de MARBEUF, premier gouverneur de l'île de Corse, fit admettre à l'école de Brienne Bonaparte, auquel l'archevêque de Lyon prenait aussi le plus vif intérêt : ni l'un ni l'autre ne purent voir l'étonnante fortune à laquelle ce jeune homme était réservé.

MARBODE, évêque de Rennes, né dans le onzième siècle à Angers, et, selon d'autres, au Mans, mérita ce siège par son savoir et sa piété : il en avait donné des preuves à Angers, dont il avait été chanoine, et où il avait présidé les écoles depuis 1067 jusqu'en 1081. Il fut fait archidiacre de la même église, puis élevé sur le siège de Rennes l'an 1096. Il gouverna son diocèse avec beaucoup de sagesse et de capacité. Il fut aussi chargé de la conduite de celui d'Angers, pendant l'absence de Rainaud, évêque de cette ville. Son esprit brilla beaucoup au concile de Tours en 1096, et à celui de Troyes en 1114. Marbode, devenu aveugle, quitta son évêché sur la fin de sa vie, pour prendre l'habit monastique dans l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers. Il mourut saintement dans cette retraite en 1125, âgé de près de 88 ans. On a de lui six *Lettres*, les *Vies* de saint Licinius, évêque, et de saint Robert, abbé de la Chaise-Dieu; des *Eloges des Saints* en vers; un *Commentaire* sur les *Cantiques*, et plusieurs autres ouvrages recueillis par dom Beaugendre et imprimés à Rennes, 1708, à la suite de ceux d'Hildeberty in-fol. Ces ouvrages, estimés dans leur temps, peuvent servir dans le nôtre à éclaircir plusieurs points de discipline. On peut consulter, pour plus de détails, l'*Histoire littéraire de France*, t. 10, p. 545-92.

MARC (saint), évangéliste, converti à la foi après la résurrection de Jésus-Christ, fut le disciple et l'interprète de saint Pierre. On croit que c'est lui que cet apôtre appelle son *filz spirituel*, parce qu'il l'avait engendré à Jésus-Christ. Lorsque saint Pierre alla à Rome pour la seconde fois, Marc l'y accompagna. Ce fut là qu'il écrivit son *Evangile*, à la prière des fidèles, qui lui demandèrent qu'il leur donnât par écrit ce qu'il avait appris de la bouche de saint Pierre. Il existe un exemplaire de cet *Evangile* que l'on prétend être de sa main, et qui est composé de sept cahiers dont deux, retenus par l'empereur Charles IV qui avait trouvé le tout à Aquilée, sont soigneusement gardés à Prague; les cinq autres sont conservés à Venise. Montfaucon et d'autres prétendent qu'ils sont écrits sur du papyrus d'Egypte; d'autres, tel que Scipion Maffei, soutiennent qu'ils sont sur du papier fait de coton; on dit qu'ils sont devenus presque illisibles. Il faut bien qu'ils le soient, puisque l'on ne s'accorde point sur la langue dans laquelle saint Marc les a composés, les uns prétendant qu'ils sont en grec, et les autres en latin. On assure que cet *Evangile* n'est presque qu'un abrégé de celui de saint Matthieu. L'auteur

emploie souvent les mêmes termes, rapporte les mêmes histoires, et relève les mêmes circonstances. Il ajoute quelquefois de nouvelles particularités, qui donnent un grand jour au texte de saint Matthieu. On y trouve, comme dans les trois autres historiens de Jésus-Christ, cette simplicité inimitable, qui rend la vérité des faits sensible par la nature même de la narration. *Ce n'est pas ainsi qu'on invente*, dit un philosophe de ce siècle (J.-J. Rousseau). Ils ne visent pas à inspirer de l'admiration pour leur maître; ils parlent froidement de sa doctrine, de ses miracles; ils ne font point de réflexions pour en relever l'éclat; ils racontent ses supplices et son ignominie, comme les honneurs et les acclamations des peuples : *Ibi crucifixerunt eum, latrones unum a dextris et alterum a sinistris*: voilà la catastrophe et l'événement principal de cette histoire. Saint Jérôme rapporte que le dernier chapitre de l'*Evangile* de saint Marc, depuis le verset 9, ne se trouvait point de son temps dans les exemplaires grecs; mais il n'en est pas moins authentique, puisqu'il est reconnu par saint Irénée et par plusieurs anciens Pères, et que d'ailleurs il se trouve dans d'autres exemplaires. Pour ce qui est de la *Liturgie* et de la *Vie de saint Barnabé*, qu'on a attribuées à cet écrivain sacré, il est certain que ni l'une ni l'autre n'est de lui. L'empereur Claude ayant chassé de Rome tous les juifs, saint Marc alla en Egypte pour y prêcher l'*Evangile*, et fonda l'église d'Alexandrie. Voilà ce qu'une tradition ancienne et constante nous apprend : les autres circonstances de la vie et de la mort de cet évangéliste, rapportées dans ses *Actes*, sont incertaines; cependant ces *Actes* sont anciens; ils paraissent avoir été connus en Egypte dès le IV^e siècle. On croit posséder ses reliques à Venise. On célèbre sa fête le 25 avril.

MARC, hérétique et disciple de Valentin dans le deuxième siècle, admettait une *quaternité* dans Dieu, composée de l'*ineffable*, du *silence*, du *père*, de la *vérité*. Il s'attachait particulièrement à séduire les femmes, surtout celles qui étaient ou riches ou belles. La cupidité, la luxure et l'ambition ont été de tout temps la source des hérésies. Marc prenait des calices remplis d'eau et de vin; puis feignant de les consacrer à la façon des catholiques, il les faisait paraître pleins d'une liqueur rouge, à laquelle il donnait le nom de sang. Il permettait aux femmes de consacrer. Saint Irénée décrit les superstitions et les impostures de ce Marc, chef des *marciens* ou *marcasien*s : ils rejetaient le sacrement de baptême, et le remplaçaient par une sorte d'*initiation*, qu'ils appelaient *redemption*. Ils soutenaient que Jésus-Christ n'avait pas souffert réellement, et ils admettaient un *principe du mal*. « Il est bon d'observer, » dit un habile théologien, que si, au second siècle, » la croyance de l'Eglise chrétienne n'avait pas été » que, par la consécration de l'eucharistie, le pain » et le vin sont changés au corps et au sang de » J.-C., l'hérésie de Marc ne se serait pas avisée de » vouloir rendre ce changement sensible par un » miracle apparent; et si l'on n'avait pas cru que » le sacerdoce donnait aux prêtres des pouvoirs sur- » naturels, cet imposteur n'aurait pas eu recours » à un prestige, pour persuader qu'il avait la plé-

» nitude du sacerdoce. C'est pour cela qu'il est utile
 » à un théologien de connaître les divers égarements
 » des hérétiques anciens et modernes, quelque ab-
 » surdes qu'ils soient : la vérité ne brille jamais
 » mieux que par son opposition avec l'erreur. »

MARC (saint), Romain, succéda au pape Silvestre 1^{er}, le 18 janvier 556, et mourut le 7 octobre de la même année. Il fut enterré dans le cimetière de Rome qui porte son nom. On lui attribue une *Épître*, adressée à saint Athanase et aux évêques d'Égypte ; mais les critiques la mettent au nombre des ouvrages supposés.

MARC, évêque d'Aréthuse, sous Constantin le grand, sauva la vie à Julien, qui fut depuis empereur. Il assista au concile de Sardique en 547, et à ceux de Sirmich en 551 et en 559. Quoique la formule qu'il dressa dans ce dernier concile ne fût ni précise ni assez contraire aux ariens, il paraît cependant que ses sentiments étaient orthodoxes. Les païens le persécutèrent sous le règne de Julien l'Apostat, parce qu'il avait détruit un temple consacré aux idoles. Il employa le reste de ses jours à convertir les partisans du paganisme. Il mourut sous Jovinien ou sous Valens. Saint Grégoire de Nazianze fait de lui un grand éloge. L'Eglise grecque honore sa mémoire le 25 de mars.

MARC, surnommé *l'Ascétique*, célèbre solitaire du iv^e siècle, dont nous avons neuf *Traité*s dans la Bibliothèque des Pères.

** MARC (Charles-Chrétien-Henri), médecin, né en 1771 à Amsterdam, suivit à l'âge de 9 ans ses parents en Allemagne, où il fit ses premières études, et fréquenta les cours de médecine dans les universités d'Iéna et d'Erlangen. En 1792, il reçut le doctorat, et pour se former à la pratique, étudia dans les hôpitaux de Bamberg et de Vienne. Le désir de perfectionner ses connaissances médicales le décida, en 1796, à venir à Paris augmenter le nombre des disciples de Corvisart, et, lié bientôt avec les plus distingués, il concourut à la formation de la société médicale d'émulation. Différents ouvrages traduits de l'allemand, et quelques opuscules, un entre autres sur la *vaccine*, étendirent bientôt sa réputation. En 1811, il se fit recevoir docteur de la faculté de Paris, et présenta dans ce but une thèse latine de la *simulation des maladies*, pleine d'aperçus entièrement neufs. Nommé, en 1815, membre du conseil de salubrité, il rendit dans cette place d'importants services. Appelé quelque temps après pour donner des soins à la princesse Adélaïde, il fut dès lors le médecin de la maison d'Orléans. Après la révolution de 1850, nommé 1^{er} médecin du roi Louis-Philippe, il mourut le 12 janvier 1844, laissant la réputation d'un praticien instruit et d'un homme bienfaisant. Indépendamment des divers travaux que nous n'avons pu qu'indiquer, il fut un des principaux collaborateurs du *Dictionnaire des sciences médicales*, du *Dictionnaire de médecine*, et des *Annales d'hygiène et de médecine légale*, dont la remarquable introduction lui appartient. Il a fourni en outre une foule de *Notices* et de *Mémoires* aux différents recueils des sociétés et des académies dont il était membre.

MARC-ANTOINE RAIMONDI, graveur, natif de

Bologne, prit du goût pour la taille-douce à la vue des estampes d'Albert Durer. Il essaya ses forces contre ce célèbre graveur. Il se mit à copier la *Passion* que ce maître avait donnée en 56 morceaux, et grava sur ses planches, ainsi que lui, les lettres A. D. La preuve de ses talents fut complète. Les connaisseurs s'y trompèrent. Cependant Albert Durer s'en aperçut, et fit un voyage exprès à Venise pour porter ses plaintes contre son rival. Marc-Antoine a été, à l'égard de Raphaël, ce qu'Andran fut dans le siècle dernier pour le célèbre Le Brun : il a été son graveur favori, et en répandant ses ouvrages et sa gloire, il s'est dressé à lui-même un trophée immortel. Il est à regretter qu'il ait fait souvent un abominable usage de ses talents. Ce fut lui qui grava, d'après les dessins de Jules Romain, les *Planches* qui furent mises au devant des sonnets infâmes de l'Arétin. Le pape Clément VII le fit mettre en prison, d'où il s'échappa pour se retirer à Florence. Il mourut vers l'an 1540.

MARC-ANTOINE, triumvir. Voy. ANTOINE.

MARC-AURÈLE (Marcus-Elius-Aurelius-Vérus-Antoninus-Augustus), le *philosophe*, né à Rome l'an 121, de l'ancienne famille des Annii, reçut en naissant le nom de Catilius-Severus. Il fut adopté par Antonin le Pieux avec Lucius-Vérus. Le jeune Catilius montra de bonne heure un grand amour pour la philosophie, et pratiqua les vertus de la secte stoïque. Adrien le nomma chevalier à 6 ans, lui fit prendre la robe virile à 15, et lui confia plus tard la charge de préfet de Rome : quelques années après l'empereur voulant se donner un successeur, choisit Antonin, à condition qu'il accorderait la pourpre à Marc-Aurèle. Dès lors Marc-Aurèle renonça à la chasse, aux jeux publics, aux spectacles, aux exercices du corps, et s'instruisit sous Apollonius. Après la mort d'Antonin le 7 mars 161, on proclama, d'une voix unanime, Marc-Aurèle, qui prit pour collègue Lucius Vérus, et lui donna sa fille Lucile en mariage. Ce choix ne lui fit pas honneur ; car Vérus déshonora le trône par une vie molle et des mœurs infâmes. Marc-Aurèle ménagea avec plus d'art l'honneur du manteau de philosophe, qu'il avait pris dès l'âge de 12 ans. Sa vie publique parut sobre et austère comme celle d'un *stoïcien*. Devenu empereur, il remit en vigueur l'autorité du sénat, et assista à ses assemblées avec l'assiduité du moindre sénateur. Non-seulement il délibérait sur toutes les affaires militaires, civiles et politiques, avec les plus sages de la ville, de la cour et du sénat, mais encore il déférait à leur avis plutôt que de s'en tenir au sien. « Il est plus raisonnable, disait-il, » de suivre l'opinion de plusieurs personnes éclairées, que de les obliger à se soumettre à celle d'un seul homme. » S'il était attentif à consulter, il ne l'était pas moins à faire exécuter. Il disait « qu'un empereur ne devait rien faire ni lentement ni à la hâte, et que la négligence dans les » plus petites choses influait dans les plus grandes. » Le peuple romain, depuis longtemps dégradé, toujours porté à l'adulation et à la bassesse, voulut lui élever des temples et des autels. Marc-Aurèle les refusa, en disant dans le style d'une vanité

pardonnable en quelque sorte dans ces temps de ténèbres : « La vertu seule égale les hommes aux » dieux. Un roi juste a l'univers pour son temple, » et les gens de bien en sont les prêtres et les » ministres. » Une peste générale ravagea l'empire sous son règne. A ce fléau succédèrent les tremblements de terre, la famine, les inondations, les chenilles, et tout cela devint si terrible, que l'empire romain semblait toucher à sa fin. Les Germains, les Sarmates, les Quades et les Marcomans, profitant de ces calamités, s'agitèrent dans la Germanie. Pendant qu'il envoyait des troupes pour les combattre, il chargea son collègue de marcher contre les Parthes : mais Vérus s'arrêta à Antioche, et laissa au célèbre Avidius-Cassius son lieutenant la gloire de vaincre l'ennemi qui fut battu complètement à Europa, et contraint d'acheter chèrement la paix. Peu après les Marcomans firent une invasion en Italie ; Marc-Aurèle courut au devant d'eux avec Vérus et les repoussa dans leur pays. Vérus étant mort, il continua de les poursuivre dans la Germanie. Les ennemis avaient fait beaucoup de ravages. Marc-Aurèle s'en vengea sur les chrétiens, qui étaient innocents, et qui même avaient partagé les malheurs de l'empire avec les païens. Il ordonna contre eux une persécution cruelle. Il y eut un grand nombre de martyrs, parmi lesquels on distingue l'illustre sainte Félicité, dame romaine, avec ses sept fils. Les Barbares ayant fait une nouvelle irruption, l'empereur les repoussa encore et employa les moments de tranquillité que lui donna la paix, à faire ou à réformer les lois, à combattre le luxe et la licence générale ; mais tous ces projets en grande partie eurent peu d'effet. Une nouvelle ligue des Marcomans et des Quades jeta l'empereur dans de grands embarras. Le peuple ne pouvant payer de nouveaux impôts, Marc-Aurèle fit vendre les plus riches meubles de l'empire, les pierreries, les statues, les tableaux, la vaisselle d'or et d'argent, les habits même de l'impératrice et ses perles. Cette guerre fut plus longue et d'un succès plus douteux que les premières. Ce fut pendant sa durée que Marc-Aurèle, se trouvant resserré par les ennemis dans une forêt d'Allemagne, obtint par les prières de la légion Méritine, laquelle était chrétienne, une pluie abondante qui désaltéra son armée près de périr de soif. M. Warburton a démontré la vérité de ce miracle contre les mauvaises plaisanteries de Voltaire. Weston, autre Anglais, protestant, l'a également établie dans une *Dissertation* publiée en 1748, contre le Clerc et Moyle. L'événement a paru si peu naturel, même aux païens, que Porphyre et Claudien l'ont attribué à des enchanteurs. Tertullien en parle comme d'un fait public et incontestable, et renvoie deux fois les Romains à la lettre de Marc-Aurèle, qui le rapporte et en fait honneur au Dieu des chrétiens (1). Saint

Apollinaire en rappela le souvenir à Marc-Aurèle lui-même, auquel il adressa une *Apologie* pleine de force et d'éloquence en faveur des chrétiens. Cet empereur défendit qu'on accusât des hommes dont il connaissait l'innocence et la vertu ; il ordonna, renchérissant sur Trajan, qu'on punit les délateurs ; mais, par une inconséquence extrême, il voulut néanmoins que les accusés subissent la peine décernée contre eux. Tant il est vrai que la faiblesse, le respect humain, l'asservissement aux préjugés dominants, ont souvent les mêmes effets qu'une cruauté déclarée. Si les chrétiens étaient des scélérats, pourquoi punir les accusateurs ? Et si c'étaient des gens de bien, pourquoi les punir eux-mêmes ? mais dans ces temps de ténèbres, la justice se ressentait du désordre général de la morale. Les Barbares vaincus se soumirent en 175, la même année qu'Avidius-Cassius se fit proclamer empereur. Marc-Aurèle fit des préparatifs pour marcher contre lui ; mais ce rebelle fut tué par un centenaire de son armée. On envoya la tête de ce misérable à l'empereur, qui refusa de la voir, et pardonna à toutes les villes qui avaient embrassé son parti. Il se rendit à Athènes, y établit des professeurs publics, auxquels il assigna des pensions, et accorda des immunités. De retour à Rome, après huit ans d'absence, il donna à chaque citoyen huit pièces d'or, leur fit une remise générale de tout ce qu'ils devaient au trésor public, et brûla devant eux, dans la place publique, les actes qui les constituaient débiteurs. Il éleva aussi un grand nombre de statues aux capitaines de son armée, morts dans la dernière guerre. Après avoir désigné pour lui succéder son fils Commode, il se retira pour quelque temps à Lavinium, et se livra à la philosophie avec plus d'enthousiasme que jamais. Il disait souvent : « Heureux le peuple dont les rois » sont des philosophes, et dont les philosophes » sont les rois ! » maxime réprouvée par l'expérience, et qui, fût-elle vraie, aurait pu passer dans sa bouche et dans son application comme l'expression de l'orgueil et de l'égoïsme : mais tel était l'aveuglement de ces prétendus sages ; ils ne pratiquaient le bien que pour en parler eux-mêmes avec emphase et en faire parler les autres. Une nouvelle irruption des peuples du Nord le força à reprendre les armes. Il marcha contre eux, tomba malade à Vienne, en Autriche, et mourut à Sirmich, l'an 180, dans sa 59^e année, après un règne de 19 ans, regardé comme un prince doué de grandes vertus, mais qui avait aussi des vices, entre lesquels on remarque une vanité incompatible avec la vraie sagesse, une facilité qui dégénérât en faiblesse, et qui a causé de très-grands maux, surtout aux chrétiens ; un attachement déraisonnable pour des hommes qui le déshonoraient et qu'il eût écartés du trône, s'il avait été aussi zélé pour le bien public que pour sa réputation personnelle. Le choix de Vérus pour son collègue, et celui de l'infâme Commode pour lui succéder, suffisent pour faire attribuer à l'exa-

(1) Marc-Aurèle y disait que par hasard il avait obtenu de la pluie, par les prières des soldats chrétiens : *Christianorum forte militum precationibus impetrato imbres*. (Tertull. *Apol.*, c. 5 ; Eusebe, *Hist.* l. 5, c. 5.) Tous les bons latinistes savent que le mot *forte* n'exprime ici aucun doute, et qu'il ne signifie autre chose que *par hasard*, comme si on disait : *il arriva que*. Marc-Aurèle eût craint de choquer les païens, en parlant plus claire-

ment. L'original de l'édit de ce prince existait encore, lorsque Tertullien et saint Jérôme écrivaient. Voy. saint Jérôme sur la Chronique d'Eusebe, à l'an 178, et Tertullien *loc. cit.*

génération les éloges que les philosophes modernes lui ont prodigués. Il avait épousé la fameuse Annia Faustina, femme d'un libertinage effréné; au lieu de la contenir dans le devoir, il récompensait ceux qui s'accommodaient de ses amours, et se couvrait lâchement d'une honte qu'un sauvage même n'aurait pu supporter. Jacques Marchand a fait une *Dissertation* pour réhabiliter la mémoire de cette Messaline; mais toutes ces apologies faites au XVIII^e siècle, contre le témoignage de l'ancienne histoire, n'ont aucune prise sur un esprit solide. On a de Marc-Aurèle 12 livres de *Réflexions morales*, Londres, grec et latin, 1707, Glasgow, 1752, in-8; traduits du grec en français, par M^{me} Dacier, avec des remarques, Paris, 1691, 2 vol. in-12. Jean-Pierre Joly en a donné une nouvelle version, Paris, 1770, in-8. Cet empereur a renfermé dans ces *Réflexions* ce que la morale des stoïciens offre de meilleur. (*Voy. EPICTETE*.) On y reconnaît souvent les Livres saints, où les anciens sages ont puisé la plupart de leurs maximes morales, comme dans le passage suivant, qui énonce une importante et sublime vérité, mais qui n'est rien moins qu'une découverte de Marc-Aurèle. « L'âme vraiment grande et élevée est » celle qui reçoit sans répugnance ce que le Ciel » lui envoie et de bien et de mal...; qui se remet » entièrement et de toute sa volonté, pour ce qui » concerne sa destinée et sa conduite, entre les » mains de la Divinité...; qui ne demande qu'à » marcher dans le chemin de la loi, qu'à suivre » Dieu, dont toutes les voies sont droites et tous » les jugements sont justes. » Ce même prince, qui parlait si magnifiquement de la Divinité, porta la superstition aux plus grandes extravagances. On le vit multiplier les sacrifices, employer des exérations de toute espèce, et introduire des religions étrangères, qui avant lui avaient été inconnues des Romains. Il fit des démarches répétées auprès du sénat pour obtenir que l'on rendît les honneurs divins à Adrien son prédécesseur, dont plusieurs vices avaient rendu la mémoire infâme. Il porta l'impie encore plus loin, en mettant au nombre des déesses l'abominable Faustine, en lui élevant un temple, en lui érigeant des statues d'argent, en instituant en son honneur une communauté de filles qui, de son nom, furent appelées *Faustiniennes*; en obligeant les nouvelles mariées de venir avec leurs maris offrir un sacrifice à la prétendue déesse. A la mort de Lucius Vérus, son collègue, dont le nom était en horreur à tous les gens de bien, il força le sénat à l'honorer comme un dieu. Gataker et les auteurs de la *Vie de Marc-Aurèle*, qui est à la tête de ses *Réflexions morales*, édition de Glasgow, 1752, ont fait de vains efforts pour excuser l'idolâtrie et les différents vices de ce prince. Toute son histoire prouve un caractère faux, altier, égoïste et corrompu par système; l'égarement de son esprit égala celui de son cœur: il fut l'ennemi des chrétiens par superstition et par philosophie. Aussi, comme le remarque un historien observateur, les tyrans les plus crapuleux ont moins persécuté le christianisme que les empereurs qui se décoraient

du nom de philosophe. « Ce Commode, dit-il, dont » on nous donne une si mauvaise idée, ce brutal » Caligula, ce sanguinaire Tibère, n'ont pas persécuté; mais le philosophe Trajan, le philosophe » Antonin, le philosophe Marc-Aurèle, le philosophe Julien, ont été persécuteurs; de tous les » empereurs philosophes, il n'y a que Tite qui » n'ait pas persécuté; mais il ne régna que deux » ans. » *Voy. SÉNÈQUE*, et la fin de l'art. *TIBÈRE*. Thomas a fait de l'empereur Marc-Aurèle un *Eloge* qui est peut-être le meilleur de ses ouvrages. Marc-Aurèle avait écrit des *Commentaires* sur sa vie, pour l'instruction de son fils; mais ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous. On a encore de Marc-Aurèle quelques *Lettres* qui se trouvent dans la *Vie d'Avidius Cassius et de Pescennius Niger*, par Spartien. (*Hist. August.*), et dans les *Œuvres* de Fronton, publiées par le cardinal Maïo (*voy. FRONTON*, III, 662). On peut consulter sur ce prince, Capitolin, *Vie de Marc-Aurèle* (dans l'*hist. Aug.*); Dacier, *Prolegomènes* de sa traduction des *Réflexions morales*; Gautier de Sibert, *Vie de Tite-Antonin*, Paris, 1769, in-12. *Voy. RIPAULT*.

MARC D'AVIANO, ainsi nommé, parce qu'il était natif d'Aviano, bourg de Frioul appartenant aux Vénitiens, fut célèbre par le don des miracles qu'on lui attribuait. L'empereur Léopold le fit venir à Vienne; et il parcourut un grand nombre de provinces, trouvant partout les peuples rassemblés pour le voir et recourir à l'efficacité de sa bénédiction et de ses prières. Il mourut vers l'an 1690.

MARC EUGENIQUE, qu'on appelle aussi Marc d'EPHÈSE, parce qu'il était archevêque de cette ville, fut envoyé en 1459 au concile de Florence, au nom des évêques grecs. Il y soutint le schisme avec beaucoup d'ardeur, et ne voulut point signer le décret d'union. De retour à Constantinople, il s'éleva contre le concile de Florence. On a de lui plusieurs écrits composés à ce sujet, qui se trouvent dans la *Collection des conciles*; et d'autres ouvrages, dans lesquels il y a beaucoup d'emportement contre les Latins et le siège de saint Pierre. Il mourut peu de jours après sa dispute avec Barthélemy de Florence, en protestant « qu'il ne voulait pas qu'aucun de ceux qui avaient signé l'union assistât à ses funérailles, ni qu'ils priassent Dieu pour lui. » Tant il est vrai que le fanatisme érige en idoles les objets les plus hideux et les plus tristes! Marc d'Ephèse jugeait que la scission de l'Eglise chrétienne, de cette épouse unique de J.-C., était un bien auquel il fallait tout sacrifier. Il avait un frère appelé Jean, qui vint avec lui à Florence, et qui publia aussi un écrit contre le concile tenu dans cette ville.

MARC-PAUL, célèbre voyageur. *Voy. PAUL*.

MARCA (Jacques-Corneille), bénédictin de l'abbaye du Mont-Blandin, né à Gand, en 1570, cultiva avec succès les belles-lettres, et mourut à Douai, l'an 1629. Les bibliographes flamands lui prodiguent des éloges qui paraissent exagérés, quoiqu'on ne puisse disconvenir qu'il ne soit bon orateur et encore meilleur poète. Une partie de ses *opuscules* a été imprimée à Louvain, 1615, in-8. Ce recueil

contient des harangues, des tragédies et un éloge des ducs de Bourgogne. On a encore de lui *Diarium Sanctorum*, en vers iambes, Douai, 1628, in-4; et *Muse lacrymantes*, 1628, in-4 : ce sont sept tragédies dont les sujets sont pris de l'Écriture sainte.

• MARCA (Pierre de), évêque de Couserans, né à Gant, en Béarn, le 24 janvier 1594, d'une famille ancienne, originaire d'Espagne, se distingua de bonne heure par son esprit et par son zèle pour la religion catholique : il travailla à la faire rétablir dans le Béarn, et eut le bonheur de réussir. C'est en reconnaissance de ses soins qu'il obtint la charge de président au parlement de Pau, en 1621, et celle de conseiller d'état, en 1659. Après la mort de son épouse, il entra dans les ordres, et fut nommé à l'évêché de Couserans, l'an 1642. Mais la cour de Rome, offensée de ce que dans le livre de la *Concorde du sacerdoce et de l'empire* il avait donné atteinte aux prérogatives du saint Siège, lui refusa longtemps ses bulles, et il ne les obtint qu'en 1647, après avoir interprété ses sentiments d'une manière favorable, et promis les corrections nécessaires, dans un autre ouvrage qu'il fit imprimer à Barcelonne, in-4, et qui se trouve dans les éditions in-fol. du livre précédent. Il fit plus, et défera à Innocent X neuf propositions, réfutées par onze règles, où la vraie doctrine de la hiérarchie est établie : on remarque que ces neuf propositions contiennent presque tout le système de Fébronius. L'habileté avec laquelle il remplit une commission qu'on lui donna en Catalogne, lui mérita l'archevêché de Toulouse, en 1652. Il s'était tellement fait aimer en Catalogne, qu'ayant été attaqué d'une maladie qui le mit à l'extrémité, la ville de Barcelonne entre autres, fit un vœu public à Notre-Dame de Montserrat, qui en est éloignée d'une journée. et y envoya en son nom douze capucins nu-pieds, sans sandales, et douze jeunes filles aussi pieds nus, les cheveux épars, et vêtues de longues robes blanches. Marca se disposait à se rendre à Toulouse, lorsque le roi le fit ministre d'état en 1658. Il était d'un caractère facile et flexible, mais sans jamais se laisser aller à des impulsions contraires au devoir. Persuadé de l'importance qu'il y avait à s'opposer aux sectes naissantes, il s'appliqua à arrêter les progrès du jansénisme. Il s'unit avec les jésuites contre le livre du fameux évêque d'Ypres, et dressa le premier le projet d'un *Formulaire* où l'on condamnerait les cinq propositions dans le sens de l'auteur. Son zèle fut récompensé par l'archevêché de Paris; mais il mourut le jour même que ses bulles arrivèrent, en 1662, à 68 ans. Sa mort donna occasion à cette épitaphe badine :

Ci-gît l'illustre de Marca,
Que le plus grand des rois marqua
Pour le prélat de son Eglise;
Mais la mort qui le remarqua,
Et qui se plait à la surprise,
Tout aussitôt le démarqua.

Ce prélat réunissait plusieurs talents différents : l'érudition, la critique, la jurisprudence. Son style est ferme et mâle, assez pur, sans affectation et sans embarras. Ses principaux ouvrages sont : *De concordia sacerdotii et imperii*, dont la meilleure

édition est celle qui fut donnée après sa mort par Baluze, Paris, 1704, in-fol. C'est un des ouvrages les plus savants que nous ayons sur cette matière. On ne peut guère lui comparer que l'excellent traité *De l'autorité des deux puissances*; si les principes n'en sont pas toujours exactement les mêmes, c'est que Baluze n'a pas déferé à la volonté expresse du prélat, qui, en mourant, lui avait indiqué divers changements à faire. Quant au supplément et aux notes de Baluze, ils sont tout-à-fait étrangers à de Marca. *Histoire de Béarn*, Paris, 1640, in-fol. On y trouve des éclaircissements utiles sur l'origine des rois de Navarre, des ducs de Gascogne, des comtes de Toulouse, etc.; on y prend une grande idée de l'érudition de l'auteur. *Marca hispanica*, 1688, in-fol. C'est une description savante et curieuse de la Catalogne, du Roussillon et des frontières. La partie historique et la géographique y sont traitées avec exactitude, et cet ouvrage peut être très-utile pour connaître les véritables bornes de la France et de l'Espagne. *Dissertatio de primatu lugdunensi et cæteris primatibus*, 1644, in-8, très-savante; *Relation de ce qui s'est fait depuis 1635 dans les assemblées des évêques, au sujet des cinq propositions*, Paris, 1637, in-4. C'est contre cette relation, peu favorable au jansénisme, que Nicole publia son *Belga percontator*, 1637, in-4, dans lequel il expose les scrupules d'un prétendu théologien flamand sur l'assemblée du clergé de 1656. Des *Opusculs* publiés par Baluze, en 1669, in-8, d'autres *Opusculs* mis au jour par le même, en 1681, in-8. Ces opusculs renferment plusieurs dissertations intéressantes, entre autres : *De tempore susceptæ in Gallis fidei*, *De eucharistia et missa*, *De pœnitentia*, *De matrimonio*, *De patriarchatu constantinopolitano*, *De stemmate Christi*, *De magorum adventu*, *De singulari primatu Petri*, *De discrimine clericorum et laicorum ex jure divino*, *De veteribus collectionibus canonum*; un *Recueil* de quelques *Traité théologiques*, les uns en latin, les autres en français, donnés au public en 1668, in-4, par l'abbé de Faget, cousin-germain du savant archevêque. L'éditeur orna cette collection d'une *Vie* en latin de son illustre parent. Elle est étendue et curieuse.

MARCASSUS (Pierre de), né à Gimont en Gascogne vers 1584, fut chargé de l'éducation d'un neveu du cardinal de Richelieu, et devint ensuite professeur de rhétorique au collège de la Marche à Paris, où il mourut en 1664. On a de lui des *Histoires*, des *Romans* et des *Pièces de théâtre*, qui n'ont pas autant de mérite du côté de la composition que du côté de la décence et du respect pour les mœurs. On a aussi de lui des *Traductions*, qui sont au-dessous de celles de l'abbé de Maroles, son ami, et des vers français, entre autres une traduction en vers des *Bucoliques* de Virgile, Paris, 1621, in-4, etc. Voyez les *Mémoires* de Nicéron, tom. 51.

* MARCEAU (François-Séverin DESGRAVIERS de), général de la république française, né à Chartres le 1^{er} mars 1769, était fils d'un procureur au bailliage et fut d'abord destiné au barreau. A 17 ans, il s'engagea dans le régiment de Savoie-Carignan; et parvint rapidement au grade de sergent. Se trouvant à Paris, par congé, le 14 juillet 1789, il

se mêla aux citoyens, armés pour la cause de la révolution, et marcha à la tête d'un détachement de la section de Bon-Conseil. En récompense de son dévouement il obtint un congé définitif. De retour à Chartres, il s'enrôla de nouveau dans le premier bataillon d'Eure-et-Loire, en fut presque aussitôt nommé commandant et fit la campagne de 1792 dans l'armée de Lafayette. Son bataillon se trouvait dans la ville de Verdun, assiégée par les Prussiens. (*Voy. BEAUREPAIRE.*) Quoique Marceau eût protesté contre la reddition de cette place, il fut, comme le plus jeune officier, chargé de porter la capitulation au roi de Prusse, qui vit couler ses larmes et en admira le motif. Il quitta son bataillon, dont les idées de liberté étaient incompatibles avec la discipline, et obtint une compagnie de cavalerie dans la légion germanique envoyée dans les départements de l'Ouest. A peine arrivé à sa destination, dénoncé par Bourbotte (*voy. ce nom*), comme royaliste, il fut arrêté. Quelque temps après il rencontre ce même Bourbotte, qu'entraînait une troupe de Vendéens, le délivre et lui donne son cheval, disant : « Il vaut mieux qu'un » soldat comme moi périsse, qu'un représentant » du peuple. » Nommé général de brigade à 22 ans, il est désigné par Kléber, dans un conseil de guerre, pour prendre le commandement en chef, et gagne le 15 décembre 1795, la terrible bataille du Mans. Après la prise de cette ville il poursuit les Vendéens, et les atteint à Savenay où, secondé par Kléber et Westermann, il anéantit leur armée dont les malheureux débris furent envoyés à Nantes pour y être noyés ou fusillés. Au Mans une Vendéenne jeune et belle, le casque en tête et la lance à la main, poursuivie par des soldats, tombe aux pieds de Marceau : « Sauvez-moi ! » s'écrie-t-elle. Il la relève et la rassure ; mais une loi punissait de mort le républicain qui faisait grâce à un Vendéen pris les armes à la main. Marceau dénoncé allait être conduit au supplice : Bourbotte accourt de Paris et l'arrache à la mort. Envoyé en qualité de général de division à l'armée des Ardennes, puis à celle de Sambre-et-Meuse, il continua de se distinguer par sa bravoure, ses talents et son humanité. A Fleurus, où il commandait l'aile droite, il eut deux chevaux tués sous lui. Aux batailles de l'Ourthe et de la Roër, il conduisit l'avant-garde. En octobre 1794, il s'empara du camp retranché de Coblenz. L'année suivante dans le Hunsrück, il battit partout l'ennemi, malgré les obstacles que lui opposait le terrain. En 1796, il fut chargé de couvrir la frontière, tandis que Jourdan s'avavançait en Franconie, et, le 24 juillet, il s'empara de Kœnigstein. Jourdan ayant été repoussé par les Autrichiens, Marceau vint à bout de les contenir et remporta deux avantages près de Limbourg ; mais le 20 septembre, blessé mortellement dans la forêt d'Hochsteinbach, il fut transporté au château d'Altenkirchen, où l'archiduc Charles lui envoya son chirurgien ; il y expira le 25 septembre, âgé de 27 ans. Deux jours après il fut inhumé avec pompe dans le camp retranché de Coblenz, au bruit de l'artillerie des deux armées. Ses restes furent réunis en 1799 à ceux de Hoche et de Chérin ; et la ville

de Chartres, sa patrie, lui vota en 1801 l'érection d'un monument public. Marceau est, sans aucun doute, l'un des généraux français qui, par leur courage, leurs talents et leurs vertus, ont le plus honoré leur patrie. Byron a célébré la mémoire de ce guerrier en ces termes : *Sa vie fut glorieuse, courte, immortelle. Il se battit pour rendre la liberté à sa patrie ; il fut pur comme la cause qu'il avait embrassée, noble comme Paul-Émile et Brutus. Il fut magnanime, et ses amis ont pleuré sur son tombeau.* CHILD-HAROLD, 5^me ch. 56. On trouve de curieux renseignements sur ce général dans les *Notices historiques publiées par Sergent-Marceau*, 1820, in-12, fig.

MARCEL I^{er} (saint), Romain, succéda au pape saint Marcellin le 30 juin 508 ; il se signala par son zèle et par sa sagesse. La juste sévérité dont il usa envers un apostat le rendit odieux au tyran Maxence, qui le bannit de Rome. Il mourut en 509, suivant le père Pagi, ou en 510, selon d'autres. Il est appelé martyr dans les Sacramentaires de Gélase I^{er} et de saint Grégoire, ainsi que dans les Martyrologes attribués à saint Jérôme et à Bède. Le pape saint Damase a composé son épitaphe en vers. Saint Eusèbe lui succéda.

MARCEL II (Marcel-Cervius), né en 4301 à Fano, était fils du receveur général des revenus du saint Siège ; il fit ses études avec distinction et plut au pape Paul III, qui le nomma son premier secrétaire. Il accompagna en France le cardinal Farnèse, neveu de ce pontife, et s'y fit estimer par ses mœurs et son savoir. De retour à Rome, il obtint de son bienfaiteur le chapeau de cardinal, et fut choisi pour être un des présidents du concile de Trente. Il succéda, sous le nom de *Marcel*, au pape Jules III, le 9 avril 1555, et mourut d'apoplexie vingt-un jours après son élection, dans le temps qu'il se disposait à pacifier les troubles, à réformer les abus, et à faire fleurir la science et la piété dans l'Eglise. Il était si ennemi du népotisme, qu'il ne voulut pas même permettre à ses neveux de venir à Rome. Paul IV lui succéda.

MARCEL, ou MARCEAU (saint), célèbre évêque de Paris, mort le 1^{er} novembre, au commencement du v^e siècle, avait succédé à Prudence dans ce siège épiscopal. Sa fête se célèbre le 5 novembre. Ses reliques se trouvent à Paris où on les conserve à la cathédrale. — Il y a eu plusieurs autres saints de ce nom : saint Marcel martyrisé à Châlons-sur-Saône, l'an 179 ; saint Marcel capitaine dans la légion trajane, qui eut la tête tranchée pour la foi de J.-C., à Tanger, le 30 octobre, vers l'an 278 ; saint Marcel, évêque d'Apamée, et martyr en 385.

MARCEL, fameux évêque d'Ancyre dès l'an 314, assista au concile de Nicée en 325, et y signala son éloquence contre l'impiété arienne. Il s'opposa à la condamnation de saint Athanase, au concile de Tyr, en 335, et à celui de Jérusalem, où il s'éleva avec zèle contre Arius. Les ariens, irrités, le persécutèrent avec fureur et condamnèrent son *Traité contre Astère*, surnommé l'avocat des ariens, comme contenant les erreurs de Sabellius ; ils le déposèrent à Constantinople en 356, et mirent à sa place Basile, qui s'était acquis de la réputation par son

éloquence. Marcel d'Ancyre alla à Rome trouver le pape Jules : car c'est toujours au siège de Pierre que les évêques opprimés ou calomniés avaient recours comme au centre de l'autorité et de l'unité de l'Eglise. (Voy. ATHANASE, JULES I^{er}, INNOCENT I^{er}.) Le pape, qui le jugea innocent, le reçut à sa communion, et déclara dans un concile tenu à Rome en 541, que la doctrine contenue dans son livre contre les ariens était conforme à celle de l'Eglise. L'illustre persécuté fut encore absous et rétabli au concile de Sardique en 547. Marcel, ayant été informé sur la fin de sa vie que saint Basile avait donné à saint Athanase des soupçons sur sa catholicité, lui envoya une profession de foi, dans laquelle il condamnait expressément le sabellianisme. Il mourut dans un âge très-avancé, en 574. Après ces témoignages si favorables à Marcel, on ne peut guère douter que saint Hilaire, saint Basile, saint Chrysostome, Sulpice Sévère, qui ont imputé le sabellianisme à cet évêque d'Ancyre, n'aient été trompés par les clameurs des ariens (Voy. ce point bien discuté dans *Collect. Patr.*, tom. 2 de D. Montfaucon.) Il ne nous reste de Marcel qu'une *Lettre* écrite au pape Jules, deux *Confessions de foi* dans saint Epiphane, et quelques fragments de son *Livre contre Astère*, dans la critique qu'en a faite Eusèbe de Césarée.

MARCEL (saint), natif d'Apamée, d'une famille noble et riche, distribua tous ses biens aux pauvres pour se retirer auprès de saint Alexandre, instituteur des acémètes. Saint Marcel fut abbé de ce monastère après Jean, successeur d'Alexandre, vers 447, et mourut après l'an 485. Sa sainteté et ses miracles l'ont rendu célèbre dans l'Orient.

MARCEL (Christophe), Vénitien, chanoine de Padoue et archevêque de Corfou, eut le malheur d'être pris au sac de Rome, en 1527. Comme il n'avait pas le moyen de payer sa rançon, les soldats luthériens qui étaient dans l'armée impériale l'attachèrent à un arbre auprès de Gaëte, en pleine campagne, et lui arrachèrent un ongle chaque jour. Il mourut de l'excès des douleurs et de l'intempérie de l'air. On a de lui un traité *De anima*, 1508, in-fol., et une édition des *Ritus ecclesiastici*, 1510, in-fol., ouvrage composé par Augustin Patrice, sous le pontificat d'Innocent VIII.

MARCEL (Guillaume), connu par ses vers, par ses harangues et par ses autres écrits, était né près de Bayeux. Etant entré chez les pères de l'Oratoire, il fut envoyé professeur à Rouen en 1640, dans le collège que l'archevêque François de Harlai venait de rétablir. Il sortit quelque temps après de l'Oratoire, pour remplir la place de professeur d'éloquence au collège des Grassins à Paris. Il était près de réciter en public l'oraison funèbre du maréchal de Gassion, quand il lui fut défendu de prononcer dans une université catholique l'éloge d'un homme mort dans la religion protestante. Le goût de la patrie le rappela à Bayeux, pour être chanoine et principal du collège de cette ville. Enfin, voulant se reposer des fatigues de ce pénible emploi, il se retira en 1671 dans la cure de Basli, près de Caen, et y mourut en 1702, âgé de 90 ans. C'est par ses

conseils que le poète Brébeuf, son ami, entreprit la traduction de la *Pharsale* de Lucain.

MARCEL (Guillaume), chronologiste et avocat au conseil, né à Toulouse en 1647, mort à Arles, commissaire de marine, le 27 décembre 1708, à 61 ans, fut d'abord à Paris sous-bibliothécaire de l'abbaye Saint-Victor. Il suivit M. de Girardin à l'ambassade de Constantinople; Marcel avait le génie de la négociation : nommé commissaire près du dey d'Alger, il conclut la paix d'Alger avec Louis XIV en 1677, et fit fleurir le commerce de France en Egypte. Il est auteur : de l'*Histoire de l'origine et des progrès de la monarchie française*, en 4 vol. in-12. C'est moins un corps d'histoire qu'une chronique sèche et inexacte ; ses *Tablettes chronologiques pour l'histoire profane*, in-12, qu'on lit moins depuis celle de l'abbé Lenglet du Fresnoy, mais qui n'ont point été inutiles à celui-ci ; des *Tablettes chronologiques pour l'histoire de l'Eglise*, Paris, 1682, in-8 : ouvrage estimé, qui réunit l'exactitude et l'esprit de recherches à l'orthodoxie et à la sagesse des principes : en lui donnant un peu plus de développement et d'étendue, on en ferait le meilleur livre élémentaire d'histoire ecclésiastique ; genre où nous sommes dans la plus grande pénurie, les jansénistes et philosophistes ayant entièrement infecté cette partie de l'instruction. (Voy. MACQUER.) L'*Histoire abrégée de l'Eglise*, par M. Lhomond, est presque le seul ouvrage en ce genre qui puisse servir à l'instruction de la jeunesse. (Voy. le *Journ. hist. et litt.* 15 septembre 1787, p. 99.)

MARCELLE (sainte), dame romaine, étant devenue veuve après sept mois de mariage, embrassa la vie monastique. Plusieurs vierges de qualité se mirent sous sa conduite, et la ville de Rome fut bientôt remplie de monastères, où on imitait la vie des solitaires d'Orient. Marcelle consultait souvent saint Jérôme dans ses doutes, et nous avons les réponses de ce saint docteur dans les onze *Lettres* qu'il lui écrivit. La lecture des livres saints faisait ses délices, « non par esprit de dispute ni pour en faire » parade comme les pharisiens, dit saint Jérôme, » mais pour les mettre en pratique, et mériter de » les comprendre par l'accomplissement exact de » toutes les lois qu'ils renferment. » *Meditationem legis non in replicando quæ scripta sunt, ut Judæorum existimant pharisæi, sed in opere intelligens.... ut postquam mandata complisset, tunc se sciret mereri intelligentiam Scripturarum.* (Voy. EUSTOCHIUM.) Elle eut beaucoup à souffrir durant le sac de la ville de Rome, l'an 409 : les barbares voulaient lui faire découvrir des trésors qu'elle avait cachés, à l'imitation de saint Laurent, dans le sein des pauvres. Alarmée du danger que courait l'innocence de Principie, sa chère fille spirituelle, elle se jeta aux pieds des soldats et les conjura de l'épargner ; ceux-ci, oubliant leur férocité, conduisirent Marcelle et Principie dans l'église de Saint-Paul, qui, selon les ordres d'Alarie leur chef, devait servir d'asile, de même que celle de Saint-Pierre. Elle survécut peu au désastre de sa patrie, et mourut en 410. Saint Jérôme a écrit élégamment sa *Vie* dans la *Lettre* à Principie, liv. 5, ép. 9, édition de Pierre Canisius.

MARCELLIN (saint), Romain de naissance, dont

le père se nommait *Project*, succéda au pape saint Caius le 22 décembre 295 et se signala par son courage durant la persécution. Les donatistes l'ont accusé d'avoir sacrifié aux idoles; saint Augustin le justifie pleinement dans son livre : *De unico bapt. contra Petilianum*, cap. 16. Eusèbe, qu'on ne peut soupçonner d'une omission aussi considérable, ne dit pas un mot de ce fait; et Théodoret prouve bien davantage; puisqu'il parle expressément de Marcellin, ainsi que de la persécution où l'on veut qu'il ait idolâtré : cet historien assure au contraire que ce pape se distingua par la fermeté de son courage. C'est cependant sur cette calomnie que l'on a bâti la prétendue histoire du repentir de Marcellin dans un concile de Sinuesse qui n'a jamais existé. L'auteur de ce conte, aussi maladroit qu'ignorant, tombe dans les contradictions les plus palpables et les plus ridicules. (Voy. Pagi, *ad an.* 305, le P. Alexandre, Tillemont, et le card. Orsi.) Il n'y a jamais eu que le donatiste Pétilien et les sectaires de son temps qui aient soutenu cette imputation; les premiers donatistes n'ont jamais reproché à l'Eglise une pareille chute de son chef, tout attentifs qu'ils étaient, pour appuyer leur mauvaise cause, à recueillir les plus légères fautes des évêques catholiques, et surtout celles des papes. Marcellin tint le saint Siège un peu plus de huit ans, et mourut le 24 octobre 304, également illustre par sa sainteté et par ses lumières. L'Eglise l'honore comme martyr le 26 avril. Après sa mort, la chaire de Rome vqua jusqu'en 508 : tant il était périlleux d'y monter, à cause de l'implacable cruauté des persécuteurs. Saint Marcel lui succéda.

MARCELLIN (saint), est regardé comme le 1^{er} évêque d'Embrun. Il mourut vers 574. Les *Actes de sa vie* sont fort incertains. — Il ne faut pas le confondre avec saint MARCELLIN, prêtre, qui reçut la couronne du martyre à Rome avec saint Pierre exorciste, en 504; ni avec FLAVIUS MARCELLIN, tribun, à qui saint Augustin adressa ses premiers écrits contre les pélagiens, et son grand ouvrage de la *Cité de Dieu*. Il mourut l'an 415.

MARCELLIN, officier de l'empire et comte d'Illyrie, né dans la Dalmatie, fut chancelier de l'empereur Justin, et, selon Cassiodore, de l'empereur Justinien. Il est auteur d'une Chronique, intitulée : *Chronicon rerum orientalium in Ecclesia gestarum*, qui commence où celle de saint Jérôme se termine, en 579, et qui finit en 554. L'édition la plus correcte de cet ouvrage est celle que le père Sirmond donna en 1619, in-8. On l'a continuée jusqu'en 566. Cassiodore en parle avec éloge. Elle a été insérée dans la *Bibliothèque des Pères*, tom. 9. Cassiodore dit (*Divin. lect.* cap. 17.) que Marcellin avait encore donné deux ouvrages, l'un intitulé : *De temporum qualitatibus et positionibus locorum*; l'autre : *De urbibus Cæli et Hierosolymis*; mais ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

MARCELLIN. Voy. AMMIEN MARCELLIN.

MARCELLIN, évêque d'Arezzo. Voy. INNOCENT IV.

MARCELLINUS. Voy. FABIVS MARCELLINUS.

MARCELLUS. Voy. NONIUS.

MARCELLUS (Marcus - Claudius), le Grand ou l'Ancien, célèbre Romain. Après avoir été édile et

augure, il fut nommé consul, pour la première fois, l'an 222 avant J.-C., fit la guerre avec succès contre les Gaulois, et tua de sa propre main le roi Viridomare, qui régnait dans l'Insubrie (le Milanais). En cette occasion, il fut le dernier capitaine qui eut la gloire de remporter des dépouilles *opimes*; deux Romains seuls les avaient remportées avant lui : Romulus et Cornelius Cossus. Ayant en ordre de passer en Sicile, et n'ayant pu ramener les Syracusains par la voie de la douceur, il les assiégea par terre et par mer. Archimède retarda la prise de Syracuse pendant trois ans, par des machines qui détruisaient de fond en comble les ouvrages des assiégeants; mais cette ville fut enfin obligée de se rendre (Voy. ARCHIMÈDE, TZETZES.) Marcellus avait ordonné qu'on épargnât l'illustre ingénieur qui l'avait si bien défendue, et n'apprit sa mort qu'avec une douleur extrême. Ce général ne signala pas moins sa valeur dans la guerre contre Annibal. Il le vainquit deux fois sous les murs de Nole, et mérita qu'on l'appelât *l'Epée de la république*, comme Fabius, son collègue dans le consulat et dans le généralat, en avait été appelé *le Bouclier*. Les succès de Marcellus lui suscitèrent des envieux : il fut accusé devant le peuple par un tribun jaloux de sa gloire. Ce grand homme vint à Rome, et s'y justifia par le seul récit de ses exploits : le lendemain il est élu consul pour la quatrième fois, et part tout de suite pour continuer la guerre. Sa mort ne fut point digne d'un si grand général. Quoique âgé de 60 ans, il avait la vivacité d'un jeune homme. Cette vivacité l'emporta au point d'aller lui-même, presque sans escorte, à la découverte d'un poste qui séparait le camp des Romains d'avec celui d'Annibal. Le général carthaginois y avait fait cacher un détachement de cavalerie numide qui fondit à l'improviste sur la petite troupe des Romains, laquelle fut presque entièrement taillée en pièces. Marcellus fut tué dans cette embuscade, l'an 288 avant J.-C. Annibal le fit enterrer avec pompe. La *Vie* de Marcellus a été écrite par Plutarque, qui l'a mis en parallèle avec Pélopidas. Marcellus, à son retour de Syracuse, apporta à Rome des statues et des tableaux; et la vue de ces chefs-d'œuvre inspira, pour la première fois, aux Romains le goût des beaux-arts. Les autres conquérants romains imitèrent son exemple. Fabius pensait bien autrement. Comme on lui proposait, après la prise de Tarente, d'en enlever les tableaux : « Laissons, dit-il, aux » Tarentins leurs dieux irrités. »

MARCELLUS (Marcus-Claudius), consul, un des descendants du précédent, joua un rôle dans les guerres civiles, et prit le parti de Pompée contre César. Celui-ci ayant été vainqueur, exila Marcellus, et le rappela ensuite, à la prière du sénat. Marcellus ne jouit pas de ce rappel. Lorsqu'il allait s'embarquer au Pyrée pour retourner en Italie, un de ses esclaves, compagnon de son exil, irrité de ce qu'il n'avait pas obtenu la même grâce, le tua de deux coups de couteau, l'an 46 avant J.-C. C'est pour lui que Cicéron prononça son oraison *pro Marcello*, une des plus belles de cet orateur.

MARCELLUS (Marcus-Claudius), petit-fils du précédent, et fils de Marcellus et d'Octavie, sœur,

d'Auguste, épousa Julie, fille de cet empereur. Le sénat le créa édile. Marcellus se concilia pendant son édilité la bienveillance publique. Rien ne flattait plus les Romains que la pensée qu'il succéderait un jour à Auguste. Sa mort prématurée fit évanouir ces espérances : ce qui fit dire à Virgile que les destins n'avaient fait que le montrer au monde. Le *Tu Marcellus eris*, que ce grand poète sut employer, avec tant d'art, au 6^e livre de son *Enéide*, fit verser bien des larmes aux Romains, et surtout à la famille de Marcellus. Octavie s'évanouit à la lecture de ce passage dont elle récompensa ensuite l'auteur en lui faisant compter 10,000 sesterces pour chacun de ses vers (environ 1000 fr., en tout à peu près, 44,000 francs). Ses obsèques se firent aux dépens du public, et l'on honora sa mémoire par tout ce que l'estime et les regrets surent imaginer. On soupçonna Livie de l'avoir fait empoisonner, afin de donner le trône à son fils Tibère. Auguste lui consacra le théâtre que César avait commencé et que lui-même fit achever.

MARCELLUS, médecin de Séide en Pamphylie, vivait sous l'empereur Marc-Aurèle. Il composa deux poèmes en vers héroïques : l'un sur la *lycanthropie*; espèce de mélancolie qui frappe ceux qui en sont atteints de l'idée opiniâtre qu'ils sont changés en loups ; l'autre sur les *poissons*. On trouve des fragments du premier dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

** MARCELLUS (Marie-Louis-Auguste DEMARTIN du TYRAC, comte de), né en 1776 au château de Marcellus en Guienne, fit d'excellentes études et se passionna de bonne heure pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Horace et Virgile devinrent ses auteurs favoris ; il lisait avec facilité Théocrite dans sa langue ; et plus tard il apprit l'hébreu pour mieux se pénétrer des beautés des livres saints. Arrêté pendant la terreur, avec sa famille, il fut condamné par le tribunal révolutionnaire de Bordeaux à rester renfermé jusqu'à la paix. Le 9 thermidor ouvrit les portes de sa prison, et il se hâta de revenir à la campagne où il continua de se livrer avec ardeur à la culture des lettres. C'est à cette époque qu'il composa ses premières *Idylles* qui sont empreintes d'une tristesse que ne justifiaient que trop les persécutions auxquelles il venait d'échapper. Il vint pour la première fois à Paris en 1802 ; et il nous apprend lui-même qu'en faisant ce voyage son principal but était de voir l'abbé Delille, dont il fut accueilli avec bonté, et qui voulut bien encourager ses essais. Il était dans son château, lorsqu'il apprit le 12 mars 1814 l'arrivée à Bordeaux du duc d'Angoulême, et il se hâta d'aller présenter à ce prince l'hommage de son dévouement. Envoyé l'année suivante par le département de la Gironde à la chambre des députés, il y prit part aux discussions les plus importantes, et s'y fit remarquer surtout par son zèle pour la religion et ses ministres. Il fut élevé en 1825 à la dignité de pair de France, et continua de prêter l'appui de sa parole à tous les projets qu'il jugeait propres à l'affermissement de l'ordre public. Après la révolution de 1830, il donna sa démission et se retira dans sa terre, où il partagea son temps entre la culture des

lettres, ses devoirs de piété et l'éducation de ses enfants. Il y mourut le 29 décembre 1841. Indépendamment de quelques ouvrages de circonstance, on a de M. de Marcellus : *Odes sacrées ; idylles et poésies diverses*, Paris, 1823, in-18. Ses odes sacrées lui assignent une place honorable à côté de Pompiignan ; et ses idylles, précédées d'un discours intéressant sur les poètes bucoliques anciens et modernes, méritent d'être comptées parmi les meilleures que nous ayons dans notre langue, où nous en avons si peu de vraiment remarquables. (*Voy. DESHOULIÈRES, RACAN, SEGRAIS*).

* MARCET (Alexandre), médecin, né à Genève en 1770, se distingua dans le cours de ses études, et fit, en 1795, avec Th. de Saussure, le voyage d'Angleterre. De retour à Genève, en 1794, il fut mis en prison, sous prétexte de la conduite qu'il avait tenue comme officier de la milice urbaine. Après le 9 thermidor condamné à une année de réclusion, il obtint, non sans difficultés, qu'elle serait commuée en cinq ans d'exil ; se rendit à Edimbourg où il fut accueilli avec la plus généreuse hospitalité. Pendant trois années il y étudia sous les célèbres professeurs Black, Grégory, Monro, etc., et en 1797, il reçut le doctorat. Peu de temps après il obtint à Londres la place de médecin en second de l'un des établissements connus sous le nom de *dispensaires*, où les malades peu aisés reçoivent gratuitement des consultations et des remèdes. Moins de deux ans plus tard, nommé médecin de l'un des plus grands hospices de Londres, celui de Guy, il y fit un cours de chimie avec succès. Il épousa la fille d'un négociant suisse, et en 1802 il fut naturalisé par acte spécial du parlement. En 1809, après l'expédition de Walcheren, une maladie épidémique s'étant déclarée parmi les troupes, il fut envoyé à l'hôpital militaire de Portsmouth ; attaqué lui-même de l'épidémie, il faillit y succomber. Peu de temps après il résigna son emploi de médecin de l'hospice de Guy, et abandonna même la pratique pour se consacrer exclusivement à la chimie. En 1814, il revint à Genève, où il fut admis à l'académie et élu du conseil représentatif et souverain. Marcet donna dans sa ville natale un cours de chimie qui attira de nombreux auditeurs. Après avoir visité l'Italie dans les années 1820 et 1821, il retourna en Angleterre et mourut à Londres, le 19 octobre 1822, à 52 ans. Il n'a publié aucun ouvrage *ex professo*, mais on a de lui de nombreux mémoires dans les *revues* scientifiques de Londres. Agrégé à la société royale, puis à la société géologique, il était l'un des fondateurs de la société médico-chirurgicale.

MARCHAND (Jean-Louis), né à Lyon le 2 février 1669, passe pour le plus grand organiste qu'il y ait jamais eu ; Rameau le reconnut pour son maître, et apprit de lui les principes les plus lumineux de l'harmonie. Marchand vint fort jeune à Paris ; et s'étant trouvé comme par hasard dans la chapelle du collège de Louis le Grand, au moment où l'on attendait l'organiste pour commencer l'office divin, il s'offrit pour le remplacer. Son jeu plut tellement que les jésuites le retinrent dans le collège, et fournirent ce qui était nécessaire pour perfectionner

ses talents. Marchand conserva toujours l'orgue de leur chapelle, et refusa constamment les places avantageuses qu'on lui offrit. Le désintéressement eut autant de part à ces refus que la reconnaissance. Il était d'un esprit si indépendant, qu'il négligea autant sa célébrité que sa fortune. Il mourut à Paris, en 1752, à 65 ans. On a de lui deux livres de *Pièces de clavecin* très-estimées des connaisseurs; et tout ce que Rameau a écrit sur la musique est en grande partie le fruit des leçons de ce grand maître.

MARCHAND (Prosper), né en 1675, à Guise en Picardie, fut élevé, dès sa jeunesse, dans la librairie à Paris. Il entreteint une correspondance réglée avec plusieurs savants, entre autres avec Bernard, continuateur des *Nouvelles de la république des lettres*, et lui fournit les anecdotes littéraires de France. Marchand alla le joindre en Hollande (1711), pour y professer en liberté la religion protestante qu'il avait embrassée. Il y continua quelque temps la librairie; mais il quitta ensuite ce négoce, pour se consacrer uniquement à la littérature. La connaissance des livres et de leurs auteurs, et l'étude de l'histoire de France, furent toujours son occupation favorite. Il fut aussi un des principaux auteurs du *Journal littéraire* de La Haye, de 1715 à 1757, et il fournit des extraits dans la plupart des autres journaux. Il a eu part au *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, satire de St-Hyacinthe, et a donné des notes sur la *satire Ménippée*. Ce savant mourut dans un âge avancé, en 1756. Il légua le peu de bien qui lui restait à une société fondée à La Haye pour l'éducation d'un certain nombre de pauvres. Sa bibliothèque, l'une des mieux composées pour l'histoire littéraire, est restée par son testament avec ses manuscrits à l'université de Leyde. On a de lui l'*Histoire de l'imprimerie*. Cet ouvrage, rempli de discussions et de notes, parut en 1740 à La Haye, in-4. L'érudition y est tellement prodiguée, l'auteur a tellement accumulé les remarques et les citations, que, quand on est à la fin de ce chaos, on ne sait guère à quoi s'en tenir sur les points qu'il discute. (Voy. MERCIER DE SAINT-LÉGER). Un *Dictionnaire historique*, ou *Mémoires critiques et littéraires*, La Haye, 1758, 2 vol. in-fol. On y trouve des singularités historiques, des anecdotes littéraires, des points de bibliographie discutés; mais il y a trop de minuties; le style n'est pas pur, et l'auteur se livre trop à l'emportement de son caractère. Il est difficile d'entasser plus d'érudition sur des choses si peu intéressantes, du moins pour le commun des lecteurs. Une nouvelle édition du *Dictionnaire* et des *Lettres* de Bayle, du *Cymbalum mundi*, etc.

MARCHANGY (Louis-Antoine-François de), magistrat et littérateur, né à Clamecy (Nièvre), le 28 août 1782, fut envoyé par son département boursier à l'école de législation. Nommé à 22 ans juge suppléant au tribunal de première instance à Paris, il devint quatre ans après substitut du procureur-général, puis en 1814 avocat-général près la cour royale. De toutes les causes dans lesquelles il porta la parole, la plus célèbre est la conspiration des sergents de la Rochelle; il dévoila dans son réquisitoire, avec beaucoup d'énergie, les plans formés

par les sociétés secrètes, et en particulier par les *Carbonari*, pour renverser la dynastie des Bourbons. Le zèle dont il avait fait preuve fut récompensé par la place d'avocat-général à la cour de cassation. Il avait été élu député par le département du Nord en 1825; mais son admission ayant été contestée par la raison qu'il ne justifiait pas le cens, il dut se retirer; mais l'année suivante, réélu par l'arrondissement d'Altkirch (Haut-Rhin), son admission eut lieu; vieilli avant l'âge, il ne prit qu'une faible part aux débats de la tribune, et mourut à Paris le 25 février 1826 à 46 ans. Ses diverses fonctions ne l'avaient pas empêché de cultiver les lettres avec succès. Son poème sur le bonheur en quatre chants, 1804, in-8, n'est qu'un essai, qui malgré ses nombreuses imperfections, fut assez bien accueilli, car il décelait un véritable talent poétique. Mais l'ouvrage qui établit sa réputation littéraire est *La Gaule poétique ou l'Histoire de France considérée dans ses rapports avec la poésie, l'éloquence et les beaux arts*, 1824, 6 vol. in-8. Cet ouvrage, plein d'érudition, mais écrit d'un style prétentieux, manque quelquefois de grâce et même de correction. Les détails qu'on y trouve offrent un aliment perpétuel à la curiosité, parce qu'ils sont infinis et inépuisables, et que l'auteur les a groupés avec un art étonnant autour des événements les plus mémorables, des institutions les plus belles et des plus grands personnages de notre histoire nationale. *Tristan le voyageur ou la France au xiv^e siècle*, Paris, 1825, 6 vol. in-8, que d'indiscrets amis ont eu la maladresse de comparer au chef-d'œuvre de l'abbé Barthélemy, entraîne partout la curiosité du lecteur par le double attrait de l'instruction et du plaisir. Un grand nombre de ses *plaidoyers* font partie de la collection du *Barreau français*. On lui doit encore : *Mémoires historiques pour l'ordre souverain de Saint-Jean de Jérusalem*, publiés par la commission des langues françaises, Paris, 1816, in-8. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

MARCHANT (Pierre), né à Couvin, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, principauté de Liège, l'an 1585, se fit récollet, se distingua par sa science et sa régularité, et fut élevé aux premières charges de son ordre. En 1639, il fut fait commissaire-général, avec plein pouvoir sur les provinces de son ordre dans l'Allemagne, les Pays-Bas, les îles britanniques, etc. Il est le fondateur de la province dite de *Saint-Joseph*, dans la Flandre; il est, avec la vénérable sœur Jeanne de Jésus, le principal auteur de la réforme des franciscaines, nommées *Nering* de Gand; cette congrégation est connue sous le nom de *Réforme des sœurs Franciscaines de la pénitence de Limbourg*, qui fut approuvée par Urbain VIII l'an 1654. Cet homme, plein de zèle pour la discipline religieuse, mourut à Gand le 11 novembre 1661. On a de lui : *Expositio litteralis in regulam Sancti Francisci*, Anvers, 1651, in-8; *Tribunal sacramentale*, Gand, 1645-50, 5 vol. in-fol. Théologie aujourd'hui oubliée, qui renferme plusieurs choses plus pieuses que solides, entre autres le traité intitulé, *Sanctificatio sancti Joseph in utero*, qui a été aussi imprimé séparément, et condamné à Rome le

19 mars 1655, comme il devait l'être de toute raison; les *Constitutions de la congrégation des religieuses*, qu'il a établies, etc. — Son frère Jacques MARCHANT, doyen et curé de Couvin, s'est distingué aussi par sa science et sa piété; on estime encore son *Hortus pastorum*, ouvrage savant, quoique d'une critique peu sévère, édifiant et utile, et où il y a des choses curieuses qu'il serait difficile de trouver ailleurs; et quelques autres *Traités*, recueillis, Cologne, 1655, in-fol. Il mourut en 1648.

* MARCHANT (François), né à Cambrai, et selon d'autres à Caen, vers 1761, après avoir fait d'excellentes études, voulait embrasser l'état ecclésiastique; mais la révolution l'en empêcha. Ne pouvant remédier aux maux de son pays, il consacra sa plume à tourner en ridicule ceux qui les causaient. Toutes ses productions écrites avec verve et originalité, respirent la gaieté; en voici la liste: la *Jacobinède*, poème héroï-comique en 12 chants, Paris, 1792, in-8; *Les sabbats jacobites*, Paris, 1791-92, 3 vol. in-8, fig. : c'est un journal qui paraissait deux fois la semaine; *Chronique du manège*, 1790; c'est encore un journal rédigé en prose et en vers, in-8; il en a paru huit numéros; *La Constitution en vaudevilles*, 1792, in-8; *les Bienfaits de l'Assemblée nationale*, 1792, in-8; *l'A, B, C, national*, 1795, in-8. Ces quatre dernières productions ont été réimprimées in-32. Marchant mourut à Cambrai le 27 décembre 1795.

** MARCHANT (Joseph), missionnaire, né vers 1804 à Passavant (Haute-Saône), acheva ses études au séminaire de Besançon, où il se distingua par sa piété et par ses progrès dans les lettres sacrées et profanes. Il avait manifesté de bonne heure le vif désir de porter le flambeau de l'évangile aux nations infidèles; et après avoir passé quelque temps à Paris au séminaire des missions, il s'embarqua en 1829 avec quelques autres jeunes prêtres pour la Cochinchine. Lorsque la persécution éclata dans cette contrée, il refusa de céder à l'orage, et dans l'espérance que le calme reviendrait bientôt, il accepta l'asyle que lui offrirent quelques néophytes; plus d'une fois aussi les forêts et les cavernes lui servirent de retraite. Cependant la guerre civile s'étant rallumée en 1855, il tomba dans les mains des insurgés, qui se flattant d'attirer à eux les chrétiens par son influence, lui permirent d'exercer publiquement son ministère. Mais deux ans après les rebelles ayant été vaincus, le zélé missionnaire fut conduit devant le roi, qui, après lui avoir fait subir les tortures les plus cruelles, irrité de sa noble fermeté, signa sa sentence de mort. Ce généreux confesseur reçut la couronne de martyr, le 30 novembre 1855.

MARCHE (Olivier de la), chroniqueur et poète, fils d'un gentilhomme bourguignon, né en 1426, fut page, puis gentilhomme de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Louis XI, mécontent de la Marche, voulut que Philippe lui livrât ce fidèle serviteur; mais ce prince lui fit répondre que si le roi ou quelque autre attentait sur lui, il en ferait raison. Il avait encouru la haine de ce roi, pour l'avoir empêché d'enlever le comte de Charolais, fils du duc, et appelé depuis *Charles le Téméraire*. Devenu

ensuite maître d'hôtel et capitaine des gardes de ce prince, il le servit avec zèle. Après la mort de Charles, tué à la bataille de Nancy, en 1477, Olivier de la Marche eut la charge de grand-maitre d'hôtel de Maximilien d'Autriche, qui épousa l'héritière de Bourgogne. Il eut la même charge sous l'archiduc Philippe, et fut envoyé en ambassade à la cour de France après la mort de Louis XI. Il mourut à Bruxelles en 1501. On a de lui : des *Mémoires ou Chroniques*, de 1455 à 1492, imprimés à Lyon en 1562, in-folio; à Gand, en 1566, in-4; à Bruxelles en 1616, et à Louvain, 1645, in-4. Ils ont été insérés dans la *Collection des mémoires pour servir à l'histoire de France*, tom. 8 et 9. Ces mémoires, inférieurs à ceux de Commynes pour le style, leur sont peut-être supérieurs pour la sincérité. On y trouve des anecdotes curieuses sur la cour des deux derniers ducs de Bourgogne, auxquels l'auteur avait été attaché. Les faits y sont racontés d'une manière plate et confuse, mais ils respirent la franchise. *Traités et avis de quelques gentils-hommes français, sur les duels et gages de bataille*, Paris, 1686, in-8; *Triomphe des dames d'honneur*, 1520, in-8; et plusieurs ouvrages imprimés ou manuscrits; par exemple : le *Chevalier délibéré*, poème qui a eu un grand nombre d'éditions, ainsi que le poème du *Triomphe des dames*. On peut voir le titre des autres dans les Bibliothèques de Duverdier, de Papillon, etc.

* MARCHE (Jean-François de la), évêque, né en 1729, d'une ancienne famille de Bretagne, entra au service, et fut fait en 1747 capitaine dans le régiment de la reine-infanterie. Après la paix d'Aix-la-Chapelle, il reprit ses études et embrassa l'état ecclésiastique. Chanoine-écolâtre et grand-vicaire de Tréguier, il fut pourvu de l'abbaye de Saint-Aubin-des-Bois, puis en 1772, élevé sur le siège de St.-Pol-de-Léon. Il remit alors son abbaye et se livra entièrement au soin de son troupeau. Toutes les années il faisait la visite de son diocèse; présidait lui-même aux retraites, et par une sage économie trouvait le moyen de suffire à d'abondantes aumônes, et même de fonder d'utiles établissements. Son diocèse lui doit un beau collège et un séminaire. A la révolution son siège fut supprimé; mais il n'en continua pas moins ses fonctions jusqu'au moment où il crut devoir se dérober aux rigueurs dont était alors menacé le clergé fidèle. Après avoir erré quelque temps, il s'embarqua à Roscoff, en mars 1791, sur un bateau anglais, n'emportant rien avec lui; mais il trouva à Londres la plus généreuse hospitalité. Le marquis de Buckingham, Burke et d'autres illustres Anglais lui vouèrent une amitié particulière. Le 20 août 1791, l'évêque de Léon donna de Londres une *Lettre pastorale* et une *Ordonnance*, pour prémunir ses diocésains contre le schisme. Il s'occupa aussi de venir au secours des prêtres déportés qui abordaient en Angleterre: et comme les dons ne répondaient plus à l'immensité des besoins, il proposa une souscription que Burke seconda par un petit écrit. De riches et généreux Anglais s'assemblèrent; l'évêque de Léon exposa la détresse de ses compatriotes, et des secours abondants furent prodigués. Pie VI

lui adressa, le 2 septembre 1795, un bref pour le féliciter de son zèle envers ses compatriotes, et Monsieur lui écrivit de Hamme le 10 février 1795, pour lui témoigner combien il était touché de ses soins. Les secours particuliers ne suffisant plus pour subvenir aux besoins du grand nombre de prêtres et d'émigrés réfugiés en Angleterre, une motion fut faite au parlement pour consacrer une somme annuelle au soulagement de ces honorables proscrits. Cette somme fut accordée à l'unanimité, et l'évêque de Léon fut chargé de présider à la distribution. Il obtint encore pour les ecclésiastiques français le château de Winchester, où il en rassembla plus de 800. Il donnait en même temps des secours spirituels et temporels aux prisonniers de sa nation. Enfin jusqu'à la maladie qui le conduisit au tombeau, il remplit avec autant d'assiduité que de bonté les fonctions de charité qu'on lui avait confiées. Monsieur, frère du roi, vint le visiter deux fois, et voulut recevoir sa bénédiction. Ce pieux évêque termina sa carrière le 25 novembre 1806, laissant à peine de quoi fournir aux frais de son inhumation, qui fut des plus simples, comme il l'avait recommandé.

MARCHE COURMONT (Ignace HUGARI de la), ancien chambellan du Margrave de Bayreuth, et capitaine au service de France dans les volontaires de Wurmser, naquit à Paris en 1728, et mourut à l'île de Bourbon en 1768. Il avait beaucoup voyagé en Italie, en Allemagne, en Pologne. On a de lui : les *Lettres d'Aza*, pour servir de suite aux *Lettres péruviennes*, in-12 : ouvrage qui ne vaut pas mieux que celui sur lequel il est enté ; *Essai politique sur les avantages que la France peut retirer de la conquête de Minorque* ; *Le libérateur impartial*, journal qui n'eut point de suite.

* MARCHENA (Joseph), littérateur, né vers 1770, à Utrera en Andalousie, se destinait à l'état ecclésiastique. Mais s'étant livré à la lecture des ouvrages philosophiques, et ayant manifesté des opinions contraires à la religion, il s'enfuit en France, où la révolution venait d'éclater. Son attachement au parti girondin le fit arrêter à Bordeaux, après le 31 mai, et conduit à Paris, il resta dans les prisons jusqu'au 9 thermidor ; il obtint ensuite une place dans les bureaux du comité de salut public, en même temps qu'il coopérait à la rédaction de l'*Ami des lois*. Ayant publié des pamphlets contre Tallien, Legendre et Fréron, il fut proscrit au 15 vendémiaire (octobre 1795) ; mais il ne tarda pas d'être amnistié. Plus tard attaché comme secrétaire au général Moreau, il fut chargé de dresser la statistique de diverses contrées de l'Allemagne, et s'acquitta de cette commission avec beaucoup de succès. Après la disgrâce de Moreau, Marchena vécut dans l'obscurité jusqu'à l'invasion des Français en Espagne. Le gouvernement de Joseph le nomma chef d'une division du ministère de l'intérieur : en même temps il rédigeait un journal en faveur du nouveau système, et faisait jouer à Madrid ses traductions espagnoles du *Tartuffe* et du *Misanthrope*. Rentré en France avec l'armée, il s'établit à Nîmes, où il publia des traductions espagnoles de l'*Emile*, des *Lettres persannes*, des *contes* de

Voltaire, etc. A la révolution de 1820, il se hâta de rentrer en Espagne, mais repoussé par tous les partis, il mourut à Madrid dans l'indigence, au commencement de 1821. On a de Marchena : *Quelques réflexions sur les fugitifs français*, 1795, in-8 ; *Essai de théologie*, 1797, in-8 ; cet écrit fut réfuté par Heckel ; *Fragmentum Petronii ex Bibliotheca sancti Galli antiquissimo manuscripto excerptum, hunc primum in lucem editum*, 1800, in-8 ; ce fragment, dont Marchena lui-même est l'auteur, abusa quelque temps les savants à cause de la pureté du style : *Coup d'œil sur la force, l'opulence et la population de la grande Bretagne par le D. Clarke*, trad. de l'anglais, 1802, in-8.

MARCHESINI (N.), né à Reggio, se fit religieux dans l'ordre de Saint-François. Selon Sixte de Sienna, Possevin et Oudin, il vivait vers 1450 ; et selon Wadding et du Cange, vers 1500. Ce pieux religieux est particulièrement connu par un ouvrage intitulé : *Mammotrectus, sive Expositio in singula Biblie capitula*, publié par les soins de Hélie de Lauffen, chanoine de la collégiale de Lucerne, et imprimé à Mayence par Pierre Schoeffer de Gernsheim, en 1470 ou 1480, in-fol. ; édition très-rare. Le même ouvrage a été imprimé plusieurs fois depuis sous les différents titres de *Mammottractus*, *Mammetrectus* et *Mammotrepton*. Sixte de Sienna dit que l'auteur a donné ce titre à son ouvrage, pour signifier que c'était comme une mamelle qu'il présentait aux jeunes clercs qui n'étaient point versés dans les sciences. Du reste, le style en est peu soigné. Wadding attribue à ce religieux d'autres ouvrages qui sont restés manuscrits, et que l'on conserve à Assise et à Rome.

MARCHETTI (Alexandre, savant littérateur italien, né à Pontormo en Toscane, sur la route de Florence à Pise, le 17 mars 1655, d'une famille illustre, montra dès ses premières années des talents et du goût pour la poésie et les mathématiques. Il fut ami du savant Borelli, et lui succéda en 1679 dans la chaire de mathématiques à Pise. Il mourut d'apoplexie au château de Pontormo en 1714, à 82 ans. On a de lui des *Poésies*, 1704, in-4, et des *Traité*s de physique et de mathématiques, estimés, parmi lesquels on distingue celui *De resistentia fluidorum*, Florence, 1699, in-4. On a aussi de lui une *Traduction* en vers italiens de Lucrèce, Londres, 1717, in-8 ; et Amsterdam (Paris), 1754, 2 vol. in-8. Cette dernière édition, publiée par M. Gerbault, a plus d'éclat que de correction. Sa version est estimable par sa fidélité, et rend avec précision toutes les absurdités de l'original. Il a moins bien réussi dans sa *Traduction* italienne en vers libres des *Œuvres* d'Anacréon, Lucques, 1707, in-4. Sa *Vie* est à la tête de ses *poésies*, réimprimées à Venise en 1755, in-4. On peut voir aussi ce qu'en dit Fabroni dans la quatrième décade des *Vitæ italorum doct. excellent*. On voit assez par le choix des originaux qu'il traduisait, quel était son goût en matière de philosophie et de morale.

* MARCHETTI (Jean), né en 1755 à Empoli dans la Toscane, exerça quelque temps l'office de procureur dans sa ville natale. Pendant une retraite

qu'il fit à Rome, il résolut d'embrasser l'état ecclésiastique, et fit part de sa position au cardinal Torrigiani qui lui fournit les moyens de faire ses études. Ordonné prêtre au mois de décembre 1777, le duc Mattei le choisit pour secrétaire en lui laissant le loisir de se livrer à ses travaux. A peine âgé de 27 ans il fit paraître son *Essai critique sur l'Histoire ecclésiastique de Fleury*. Encouragé par les suffrages de quelques personnes distinguées, il étendit ses recherches et publia en 1782 sa *Critique de l'histoire* et des *Discours de Fleury*, ouvrage souvent réimprimé, (traduit en français et en allemand, et abrégé en espagnol). Tout en rendant justice au mérite du livre, Tiraboschi et quelques autres écrivains conviennent qu'on pourrait y désirer plus de modération et d'urbanité. Le succès qu'il venait d'obtenir engagea Marchetti à suivre cette voie. Il publia les *Exercices sur saint Cyprien*, le livre du *Concile de Sardique* et les *Annotations pacifiques sur une lettre pastorale de Ricci, évêque de Pistoie*. Ces annotations, qui furent suivies des *Annotations pacifiques confirmées*, attirèrent à l'auteur de nombreux adversaires. En 1786, cédant aux vives instances du cardinal Borromée, il accepta la place de gouverneur du prince François Sforza Cesarini. Il avait gagné l'affection de son élève qui répondait à ses soins, quand le parti janséniste, ardent et implacable dans ses vengeances, fit jouer tant de ressorts qu'il fut obligé de se retirer. Pie VI daigna le consoler de cette disgrâce par une lettre pleine de bonté. A cette époque (1788) il fut attaché à la rédaction du *Journal ecclésiastique de Rome*. Plus tard, sur l'invitation du souverain pontife, il recueillit sous le titre de *Témoignages de l'église de France*, les mandements des évêques contre les innovations de l'Assemblée constituante. Marchetti en donna plusieurs volumes, en ajoutant des notes aux passages qui ne se trouvaient pas en harmonie avec les principes reçus à Rome. On s'en plaignit au pape qui chargea l'abbé Viviani de continuer la publication. Marchetti n'était pas seulement un écrivain; il aimait à exercer le ministère et surtout à évangéliser les pauvres; pendant vingt ans il expliqua les saintes écritures dans l'église de Jésus; ses instructions fort goûtées dès lors ont été imprimées. Examineur du clergé de Rome, réviseur des concours à la daterie, consulté sans cesse sur des points de théologie, il était chargé de temps en temps de missions importantes. Compromis à différentes reprises lors de l'occupation de l'Italie par les Français, il fit constamment preuve d'une grande présence d'esprit et d'une fermeté à toute épreuve. Soupçonné d'avoir eu part à la bulle d'excommunication contre l'empereur, il fut arrêté et conduit en 1809 au château Saint-Ange, puis déporté à l'île d'Elbe. Pie VII lui donna en 1814 le titre d'évêque d'Ancyre, et l'infante d'Espagne, qui avait été reine d'Etrurie, le nomma premier instituteur de son fils Charles-Louis de Bourbon. Marchetti est mort à Rome vers le milieu de l'année 1857. Indépendamment des ouvrages déjà cités, il a laissé : *Calcul de l'argent qui va à Rome pour les affaires ecclésiastiques*; *Devoirs du sacerdoce chrétien*. *Des intrus*, réfutation de l'avis des

théologiens de Fribourg en faveur des Contitutionnels.

MARCHI (François de), gentilhomme romain, né à Bologne dans le xvi^e siècle, fut un des plus habiles ingénieurs de son temps. Il est auteur d'un bon ouvrage, intitulé : *Dell' architettura militare*, imprimé à Brescia en 1399, grand in-fol., orné de 161 figures. C'est la seule édition qui en ait été faite, quoique plusieurs bibliographes aient écrit le contraire (1). Ce livre est très-rare; et, s'il en faut croire les Italiens, cette grande rareté ne provient pas tant de ce qu'il n'a pas été réimprimé, que de ce que plusieurs ingénieurs français, qui se sont approprié beaucoup d'inventions de Marchi, en ont retiré du commerce autant d'exemplaires qu'il leur a été possible. On peut consulter sur cet ingénieur une *Notice* très-exacte dans le tome 6 des *Srittori bolognesi*, de Fantuzzi. Voy. aussi la *Notice* sur Marchi, par Venturi.

MARCHIN ou MARSIN (Ferdinand, comte de), d'une famille liégeoise, était fils de Jean-Gaspard, qui, après avoir servi dans les troupes françaises, passa au service de l'Espagne et de l'Empire, et mourut en 1675. Son fils Ferdinand, né à Malines en 1636, alla en France après la mort de son père. Il n'avait que dix-sept ans; mais il montrait déjà beaucoup d'envie de se signaler. Nommé brigadier de cavalerie, il servit l'an 1690 en Flandre et fut blessé à la bataille de Fleurus. En 1695, il se trouva à la bataille de Nerwinde, à la prise de Charleroi, et passa ensuite en Italie. Dans la guerre de la succession, il fut employé comme négociateur et comme guerrier. Il était également propre à ces deux emplois, parce qu'il avait du courage, de l'esprit et un sens droit. Louis XIV le nomma en 1701 ambassadeur extraordinaire auprès de Philippe V, roi d'Espagne, qui lui donna sa première audience dans le vaisseau qui le transportait en Italie. Il alla ensuite en Allemagne continuer ses services sous le duc de Bourgogne, qui lui remit les patentes du maréchal en 1705. Il commanda la retraite de la bataille de Hochstet en 1704, et y parut plutôt bon officier qu'habile général. Enfin, ayant été envoyé en Italie pour diriger les opérations du duc d'Orléans, suivant les ordres de la cour, il s'exposa au péril en héros à la bataille de Turin livrée en 1706. Blessé à mort, il fut fait prisonnier. Un chirurgien du duc de Savoie lui coupa la cuisse, et il mourut quelques moments après l'opération, sans avoir été marié. En partant de Versailles pour l'armée, il avait représenté au roi qu'il fallait aller aux ennemis avec toutes les forces réunies, en cas qu'ils parussent devant Turin, et ne pas les attendre dans les lignes, où l'on ne pouvait mettre que huit mille hommes en bataille. Mais les malheurs de la France avaient rendu le conseil timide, et l'ordre de rester dans les lignes fut confirmé. Le français réfugié qui a fait l'*Histoire du prince Eugène*, en 5 vol. in-12, n'a pas

(1) Louis Marini en a publié une superbe édition, Rome, 1810, 5 vol. in-fol. ou 6 vol. in-4. Le premier 1^{er} vol. contient les prolegomènes du savant éditeur, et la *Bibliotheca istorico-critica di fortificazione permanente*; le 2^e vol. renferme *Nuova lezione e commenti*; l'ancien texte forme le 3^e vol., et les deux derniers, les planches.

rendu assez de justice à M. de Marchin : il lui attribue mal à propos la perte de la bataille ; il se trompe également en disant que le maréchal périt par l'explosion de quelques barils de poudre : n'ayant fait en tout cela que répéter quelques mauvaises compilations de gazettes. Le duc de Saint-Simon parle également de cette affaire d'une manière aussi inexacte qu'injurieuse à M. de Marchin.

MARCHIONI (Carlo), architecte et sculpteur d'Arezzo, florissait dans le xiv^e siècle, sous le pontificat d'Innocent III. Il fut envoyé à Rome et dans sa patrie. Comme il vivait dans un siècle qui ignorait les règles judicieuses des anciens dans l'architecture, il ne faut pas s'étonner si la plupart des ouvrages de Marchioni sont surchargés de sculptures sans goût et sans choix.

MARCIANA, sœur de l'empereur Trajan, morte vers l'an 115 de J.-C., était, dit-on, un modèle de vertu et de grandeur d'âme. Son frère la fit déclarer Auguste. Elle vécut dans une intelligence parfaite avec Plotine, sa belle-sœur, et cette union charma la cour. Marciana devint veuve ; mais on ignore le nom de son mari.

MARCIEN, empereur de Constantinople, naquit vers l'an 591 d'une famille de Thrace peu illustrée. Destiné à être empereur romain, il fut d'abord simple soldat. Étant parti pour aller s'enrôler, il rencontra le corps d'un homme qui venait d'être tué ; il s'arrêta pour considérer ce cadavre, et fut aperçu : on le crut auteur du meurtre, et on allait le faire périr par le dernier supplice, lorsqu'on découvrit le coupable. Enrôlé dans la milice, il parvint de grade en grade aux premières dignités de l'empire. Le trône de Constantinople, déshonoré par la faiblesse de Théodose II, l'attendait, et ses vertus l'y portèrent après la mort de cet empereur en 450. En effet Pulchérie, sœur de Théodose, étant devenue maîtresse de l'empire d'Orient, et voulant affermir son autorité, crut devoir la partager avec Marcien, homme très-versé dans le métier de la guerre, et qui joignait à une connaissance profonde des affaires beaucoup de zèle pour la foi catholique et une vertu rare. Il était veuf, et avait eu de son premier mariage une fille nommée *Euphémie*, qui épousa Anthème, depuis empereur d'Occident. Pulchérie, en offrant sa main à Marcien, lui déclara le vœu qu'elle avait fait de vivre dans la virginité, et il fut convenu entre eux que le mariage n'y donnerait aucune atteinte. (*Voy. sainte PULCHÉRIE.*) Tout l'Orient changea de face, dès qu'il eut la couronne impériale. Attila envoya demander au nouvel empereur le tribut annuel que Théodose II lui payait. Marcien lui répondit d'une manière digne d'un ancien Romain : « Je n'ai de » l'or que pour mes amis, et je garde le fer pour » mes ennemis. » Les orthodoxes triomphèrent, et les hérétiques furent réprimés. Il publia une loi rigoureuse contre ces derniers, rappela les évêques exilés, fit assembler, à la prière de saint Léon, en 451, un concile général à Chalcédoine, et donna plusieurs édits pour faire observer ce qui y avait été décidé. On se rappelle avec plaisir les belles paroles de cet empereur, prenant séance parmi les Pères de ce concile : « Nous venons assister à votre

» concile, à l'exemple du pieux empereur Constantin, non pour y exercer aucune autorité, mais » pour y protéger la foi, afin qu'on ne puisse plus » désormais induire personne par de mauvais conseils à se séparer de vous. » (*Conc. Chalced. article 6.*) Les impôts furent abolis, le vice puni et la vertu récompensée. Son règne fut appelé *l'Âge d'or*. Ce grand homme se préparait à marcher contre Genséric, usurpateur de l'Afrique, lorsque la mort l'enleva à l'estime et à l'affection des deux empires d'Orient et d'Occident, en 457, à l'âge de 69 ans, et après un règne de six années, pendant lesquelles il s'était acquis la réputation d'un prince laborieux et d'un génie facile.

MARCILE (Théodore), *Marsilius*, naquit l'an 1548 à Arnheim dans la Gueldre, avec des dispositions heureuses. Ayant achevé ses études à Louvain, il vint à Toulouse où il enseigna d'abord les humanités ; puis à Paris, où il fut fait professeur royal d'éloquence au collège des Grassins, et ensuite au Plessis. Il devint plus tard lecteur royal pour la classe des belles-lettres, et mourut à Paris en 1617. On a de lui : *Historia strenarum*, Paris, 1596, in-8 ; *Lusus de NEMISE*, avec *Passeratii* *MIHL*, *Guillimanni* *ALIQUID*, Paris, 1597, et Fribourg, 1614, in-8 ; des *Notes* et des *Remarques* savantes sur les *Satires* de Perse, sur *Horace*, sur *Martial*, *Catulle*, *Suétone*, *Aulu-Gelle*, sur les *Lois* des 12 Tables, in-8, et sur les *Institutes* de Justinien ; des *Dissertations* ; des *Harangues* ; des *Poésies* ; des *Hymnes*, et d'autres ouvrages en latin, savants, pleins de goût et d'un style agréable. Il était si attaché à l'étude, qu'il fut dix ans sans sortir du collège de Plessis, où il enseignait. Il aimait tendrement les pauvres, et ne refusait jamais de donner l'aumône. Pierre Valens a fait un *Eloge historique* de Marcile. L'abbé Goujet a publié la liste de ses ouvrages dans l'*Histoire* du collège de France, tom. 2, pag. 582 et suivantes de l'édition in-12.

MARCILE. *Voy. MARSILE.*

* MARCILLAC (Pierre-Louis-Auguste de Crusy, marquis de), né le 9 février 1769, à Vauban (Bourgogne), d'une famille ancienne, obtint en sortant de l'école militaire une lieutenance dans le régiment de Picardie-cavalerie, dont il était colonel lorsqu'il émigra. Il fit, en qualité d'aide-de-camp de M. de Laquenille, la campagne de 1792, puis celle de 1795, à l'armée de Cobourg, qu'il quitta après la prise de Valenciennes, et fut chargé par les princes français de missions importantes. Il servit quelque temps en Espagne sous les ordres du marquis de Saint-Simon, et ne reentra en France qu'après le 18 brumaire. Il était sous-préfet de Villefranche (Aveyron) en 1812. En 1814, il se prononça fortement en faveur des Bourbons, et fut, après les cent-jours, nommé par le duc d'Angoulême, préfet de l'Aveyron ; mais cette nomination ne fut point confirmée par le roi. Il vint alors à Paris, où il obtint la présidence du premier conseil de guerre. Il écrivit dans la *Quotidienne* contre le gouvernement des cortès, et lorsque la France envoya une armée en Espagne, il obtint le grade de colonel d'état-major du maréchal Monecy. Marcillac est mort le 25 décembre

1824, à Paris. On a de lui : *Voyage en Espagne*, 1803, in-8; *Aperçu sur la Biscaye, les Asturies et la Galice*, et *Précis de la défense des frontières de Guipuscoa et de la Navarre*, 1806, in-8; *Histoire de la guerre contre la France et l'Espagne pendant les années de la révolution française*, 1795, 1794, et partie de 1795, Paris, 1808, in-8; *Histoire de la guerre d'Espagne*, en 1825; *Campagne de Catalogne*, Paris, 1824, in-8; *Souvenirs de l'émigration à l'usage de l'époque actuelle*, Paris, 1825, in-8. ouvrage posthume.

MARCION, hérésiarque, né dans le ^{re} siècle à Synope (ville du Pont), dont son père était évêque, s'attacha d'abord à la philosophie stoïcienne. Ayant été convaincu d'avoir corrompu une vierge, il fut chassé de l'Eglise par son père. Le désespoir l'obligea de quitter sa patrie, et de se rendre, en 145, à Rome, où il prit l'hérétique Cerdon pour son maître. Cet enthousiaste l'initia dans la doctrine des deux principes, l'un bon et l'autre mauvais, auteurs du bien et du mal, et partageant entre eux l'empire de l'univers. Pour mieux soutenir ce faux dogme, il s'adonna tout entier à l'étude de la philosophie et à l'art des sophismes. Le fanatique élève de Cerdon ajouta de nouvelles rêveries à celles de son maître. Il attaqua l'ancien Testament par de mauvaises chicanes; on en jugera par l'objection suivante : Dieu, dans la Genèse, dit à Adam, après le péché : *Adam, ou êtes-vous ?* « Pourquoi cette demande ? » observe gravement Marcion : « Dieu ignorait donc où était Adam ? » Une autre subtilité lui paraissait un argument, tout comme aux philosophes du siècle qui vient de s'écouler, qui ne rougissent pas de faire des objections plus puériles encore : Voltaire s'est surtout distingué en ce genre. Marcion n'admettait de résurrection que pour ceux qui suivaient sa doctrine. Ce corrupteur de vierges condamnait le mariage, ne recevait que ceux qui faisaient profession de continence. La chair était, selon lui, l'ouvrage du mauvais principe; et Jésus-Christ n'avait paru sur la terre qu'avec un corps fantastique. Il assurait que le Messie, descendu aux enfers, avait délivré Caïn, les Sodomites et tous les autres impies, ennemis du Dieu créateur, mais qu'il y avait laissé les patriarches, les prophètes et les justes qui étaient ses adorateurs fidèles. Quelques anciens ont prétendu qu'il avait admis trois principes : un bon, père de J.-C.; un méchant, qui était le Diable; un troisième, entre l'un et l'autre, qui était le créateur du monde. On assure qu'il admettait aussi la métempsychose et l'éternité de la matière. Cette hérésie, parlée en plusieurs sectes particulières, se répandit à Rome, en Egypte, dans la Palestine, la Syrie, la Perse et l'île de Chypre. Les marcionites s'abstenaient de la chair, n'usaient que d'eau, même dans les sacrifices, et faisaient des jeûnes fréquents. Les disciples de Marcion avaient un grand mépris et une grande aversion pour le Dieu créateur. Théodoret avait connu un marcionite, âgé de 90 ans, qui était pénétré de la plus vive douleur toutes les fois que le besoin de se nourrir l'obligeait à user des productions du Dieu créateur. « Comble d'absurdité, dit un auteur, et » dont on ne croirait pas l'esprit humain capable,

» s'il n'en existait tant d'autres exemples : punition » éclatante de l'envie de dogmatiser contre la foi » de l'Eglise, et qui devrait suffire pour ôter toute » croyance aux novateurs. » On a vu courir ces fanatiques à la mort comme à une félicité assurée; mais l'on voit assez la grande différence qu'il faut faire entre le délire de quelques forcenés, et le courage calme et réfléchi avec lequel des millions de chrétiens, des sages, des philosophes, des magistrats, des témoins oculaires, instruits et convaincus des faits par leurs yeux et leurs sens, ont souffert la mort dans toutes les plages de la terre. Tertulien dit, *De Præscript.* ch. 5^e, que Marcion se repentit, et qu'on lui promit à Rome de le recevoir dans l'Eglise, à condition qu'il s'efforcerait de détromper ceux qu'il avait pervertis. Il mourut en travaillant à ce qu'on lui avait prescrit. Quelques auteurs pensent que cela convient plutôt à Cerdon qu'à Marcion. On dit que Marcion avait fait un livre intitulé *les Antithèses*, dans lequel il prétendait montrer plusieurs contrariétés entre l'ancien et le nouveau Testament. C'est lui qui, rencontrant saint Polycarpe à Rome, et lui demandant : *Noscis nos ?* reçut pour réponse, *Nosco primogenitum Satanæ*. Leffler, J.-E.-C. Schmidt, et autres théologiens allemands, ont écrit de nos jours des Dissertations particulières sur les falsifications du nouveau Testament attribuées à Marcion. (*Voy.* aussi Schelling, *De Marcione epistolarum Pauli emendatore.*)

MARCUS (Caius), consul romain, vainqueur des Privernates, des Toscans et des Falisques, fut le premier des plébéiens qui fut honoré de la charge de dictateur, vers l'an 534 avant Jésus-Christ.

MARCK (de la), ancienne maison originaire de Westphalie. — MARCK (Evrard de la), nommé par quelques auteurs le cardinal de Bouillon, était d'une maison illustre et fertile en grands hommes. Elu évêque de Liège en 1505, son premier soin fut de méditer sur les importantes obligations de son nouvel état. Il se prépara à recevoir la prêtrise et à être sacré évêque, par une retraite de six semaines dans la Chartreuse de Liège. Monté sur le siège épiscopal, il s'appliqua à réparer les maux que les guerres avaient faits dans la province qu'on venait de lui confier, et à la mettre en état d'une bonne défense, en fortifiant les villes et plusieurs châteaux. Il empêcha par des lois sévères que ses sujets ne prissent parti dans les guerres qui désolaient les pays voisins, fit fleurir la religion, et signala surtout son zèle à prémunir son diocèse contre les nouvelles erreurs qui commencèrent de son temps à infecter les nations voisines. Malgré sa vigilance extrême, l'hérésie s'étant glissée dans ses états, il ne se donna point de repos qu'il ne l'eût extirpée; il employa à cet effet des gens zélés et éclairés; ceux qui refusèrent de se rendre à leurs instructions furent bannis, et les plus obstinés à répandre l'erreur furent punis du dernier supplice. Attaché d'abord aux intérêts de la France, Evrard les abandonna, croyant, pour le bien de son état et pour celui de l'Allemagne, devoir s'attacher à Charles d'Autriche, roi d'Espagne, qui lui donna l'archevêché de Valence, et lui obtint le chapeau de cardinal du pape Léon X, l'an 1521. Le cardinal Polus,

envoyé en Angleterre par Paul III, pour y travailler à faire rentrer ce royaume dans le sein de l'Eglise, ayant appris que Henri VIII avait mis sa tête à prix, trouva un asile sûr auprès d'Evrard, qui le reçut avec les marques d'honneur et de distinction dues à son mérite et à sa dignité. Le pape l'en récompensa en le créant légat *a latere*. Il mourut le 15 février 1558. On voit dans la capitale, et dans tout le pays de Liège, un grand nombre de monuments de sa munificence. On admire surtout à Liège le vaste palais des évêques, et dans la cathédrale son tombeau de bronze doré, fait de son vivant, et qui est d'une belle exécution. Il enrichit d'un grand nombre de pièces rares et précieuses le trésor de son église, et fonda une procession mémorable, nommée la *Translation de saint Lambert*. Sleidan, disciple de Luther, a dit beaucoup de mal de ce prélat; on en sent facilement la raison : il avait consenti à recevoir du roi d'Espagne une abbaye des Pays-Bas en commende; mais les Belges s'opposèrent fortement à cette violation de leurs droits. On peut voir dans la *Brabantia* de Sanderus l'histoire de ce différend. Louis Doni d'Attichi a publié une *Vie* de ce prélat dans le tome deuxième de son histoire des cardinaux.

MARCK (Guillaume de la), baron de Lumain, d'abord trésorier de Liège, puis un des généraux des calvinistes dans les Pays-Bas, se signala moins par son courage que par un fanatisme sanguinaire qui le fit considérer comme le des Adrets de la Belgique. Sa figure ressemblait assez à celle d'un sanglier, et son habitude de demeurer toujours dans la forêt des Ardennes, lui fit donner le nom de *Sanglier des Ardennes*. Il était d'une famille illustre de Westphalie. On ne peut se faire une idée des tourments qu'il faisait subir aux catholiques, surtout aux prêtres et aux religieux qui tombaient entre ses mains. C'est lui qui fit périr les célèbres martyrs de Gorcum par des supplices que les Buisiris n'auraient pas inventés (*voy.* PIECK), et qui exerça des tourments plus affreux envers le savant et pieux Musius. Dans sa jeunesse, il s'était rendu coupable de plusieurs violences à la cour de l'évêque de Liège, où il avait été élevé, et y tua Richard, garde-du-sceau de ce prélat. Chassé du palais, il se réfugia auprès de Louis XI auquel il promit de faire révolter Liège. Il tint parole, surprit l'évêque dans une embuscade et le tua d'un coup de hache. Nommé général des Liégeois, il ravagea le Brabant, et s'unit à René de Lorraine contre l'Autriche. L'archiduc Maximilien le battit, et ayant gagné Frédéric de Storn, ami de Guillaume, celui-ci le trahit et le livra à l'archiduc, qui le fit conduire à Maëstricht, où il fut décapité en 1485, à 40 ans.

MARCK (Robert de la), deuxième du nom, duc de Bouillon, prince de Sedan, frère du précédent, servit sous le roi Louis XII, et se trouva l'an 1515 à la bataille de Novare, avec deux de ses fils. On lui dit qu'ils sont restés blessés dans un fossé : il prend cent hommes d'armes, vole au lieu indiqué, malgré les obstacles fréquents d'un terrain entrecoupé, perce six ou sept rangs de Suisses victorieux, les écarte, trouve ses deux fils couchés par terre, et les fait emporter. Gagné par les instances de son

frère, il passa dans le parti de Charles-Quint, avec lequel il ne tarda pas longtemps de se brouiller. Il se racommoda alors avec la France, et eut l'extravagance d'envoyer à l'empereur un cartel de défi. Robert de la Marek mourut en 1553. Brantôme lui a consacré un article dans les *Vies* des capitaines français, t. 1^{er}, édition de 1740.

MARCK (Robert de la), troisième du nom, connu d'abord sous le nom de seigneur de Fleuranges, puis duc de Bouillon et prince de Sedan, fils aîné du précédent, se distingua par sa valeur sous les règnes de Louis XII et de François 1^{er}, et fut surnommé le *jeune Aventureau*. Il se trouva avec son père à la bataille de Novare, et y reçut 46 blessures; il se trouva également aux batailles de Marignan et de Pavie en 1525. Fait prisonnier dans cette dernière, il fut conduit à l'Ecluse en Flandre; il y écrivit l'*Histoire des choses mémorables arrivées en France, en Italie et en Allemagne, depuis l'an 1505, jusqu'en 1521*. Elle se trouve à la suite des *Mémoires* de Martin et Guillaume du Bellai-Langei, publiés par M. l'abbé Lambert, Paris, 1755, in-12, tome septième, avec des notes critique et historiques de l'éditeur. Le style en est simple, clair et naïf; mais la partialité pour la France est trop marquée. Il fut fait maréchal de France en 1526. S'étant jeté dans Péronne en 1536, il y fut assiégé par une armée d'Impériaux; il soutint quatre assauts, malgré le feu de 72 pièces de canon, et força les ennemis à se retirer avec une perte considérable. Il mourut l'année suivante.

MARCK (Robert de la), quatrième du nom, fils du précédent, dit le *duc et maréchal de Bouillon*, obtint le bâton l'an 1547, en épousant une des filles de la duchesse de Valentinois, maîtresse de Henri II. Il servit à la prise de Metz en 1552, et il fut fait lieutenant-général en Normandie. Les impériaux ayant assiégé Hesdin l'année d'après, il se défendit tant qu'il put, et fut pris en capitulant. Il mourut, en 1556, de poison, à ce qu'il disait. Il se flattait que les Espagnols le craignaient assez pour s'être défait de lui; mais cette persuasion romanesque n'a point trouvé de croyance. — Son fils Henri-Robert de la MARCK, duc de Bouillon, lui succéda dans le gouvernement de Normandie, y favorisa les protestants, dont il suivait les opinions en secret, et ne laissa qu'une fille morte en 1594. Elle avait épousé Henri de la Tour d'Auvergne, qu'elle fit son héritier, quoiqu'elle n'en eût point d'enfants.

MARCK (Jean de), *Marchius*, ministre protestant, né à Sneek, dans la Frise, en 1635, fut professeur en théologie à Franeker, puis ministre académique, professeur de théologie et de l'histoire ecclésiastique à Groningue, et passa en 1689, à Leyde, où on lui conféra les mêmes emplois. Il y mourut le 30 janvier 1751, laissant un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : des *Dissertations* contre celle du père Crasset sur les *Sybilles*, Franeker, 1682, in-8; *Compendium theologie*, Amsterdam, 1722, in-4; plusieurs écrits contre J. Braunius, son collègue, qui donnait dans le coccéanisme; des *Commentaires sur les prophètes Aggée, Zacharie et Malachie*, Amsterdam, 1701, 2 vol.; — sur l'*Apopocalypse*, Utrecht, 1699, 2 vol. Il a encore commenté

plusieurs autres livres de l'Ecriture sainte. *Exercitationes biblicæ*, en 8 vol., imprimés séparément et en différents lieux ; *Exercitationes miscellaneæ*, Amsterdam, 1690. Elles roulent sur les hérésies tant anciennes que modernes : entre celles-ci, il compte celles des enthousiastes et des sociniens, se gardant bien, en bon protestant, d'oublier le *papisme*. On a rassemblé quelques-uns de ses ouvrages philologiques en 2 vol. in-4, Groningue, 1748. Tous ces ouvrages prouvent que Jean de Marck était versé dans la science de l'Ecriture sainte, des antiquités sacrées ; mais ils prouvent aussi qu'il n'avait pas trop de jugement. Il se plaisait à les charger d'un vain étalage d'érudition ; sa haine contre les catholiques lui sert souvent de raison. Son style est obscur et entortillé.

MARCK (la), célèbre botaniste. *Voy. LAMARCK.*

MARCONVILLE ou MARCOUVILLE (Jean de), seigneur de Montgoubert, vit le jour dans le Perche, vers 1540. Il n'est guère connu que par un traité moral et singulier assez bon pour son temps, et recherché encore par les bibliomanes. Il est intitulé : *De la bonté et de la mauvaistié des femmes*, un vol. in-16, Paris, 1586, édition revue et corrigée. Il avait déjà paru in-8, en 1564-66-71, et en 1575. On a encore de lui : *De l'heur et malheur du mariage*, 1564-71, in-8 ; *De la bonne et mauaise langue*, Paris, 1575, in-8. Marconville vivait encore en 1574, mais on ignore l'époque de sa mort.

MARCOUL ou MARCULPHE (saint) *Marculphus*, né à Bayeux de parents nobles, devint un célèbre prédicateur. Il fonda, secondé par le roi Childebert, un monastère à Nanteuil, près de Coutances, et mourut saintement l'an 558. Il y a sous son nom une église célèbre à Corbeny, au diocèse de Laon, dépendante de Saint-Remi de Reims, où l'on conserve une partie de ses reliques. On réclame plus particulièrement son assistance contre le mal des écouelles. C'est là que les rois de France vont faire eux-mêmes ou par un de leurs aumôniers une neuvaine après avoir été sacrés à Reims, en reconnaissance de la grâce qui leur a été communiquée de guérir les écouelles par l'intercession de ce saint.

MARCULFE, moine français, que l'on prétend avoir vécu dans le vi^e siècle, fit, à l'âge de 70 ans, un recueil des *Formules* des actes les plus usités à l'époque où il vivait. Si ces formules sont dans un style barbare, ce n'est pas la faute de l'auteur ; on ne parlait pas mieux alors. Son ouvrage, très-utile pour la connaissance de l'antiquité ecclésiastique et de l'histoire des rois de France de la première race, est divisé en 2 livres. Le 1^{er} contient les *Chartes royales*, et le 2^e les *Actes* des particuliers. Jérôme Bignon publia cette collection en 1615, in-8, avec des remarques pleines d'érudition. Elle fut imprimée en même temps dans le *codex legum antiquarum* de Lindembrock, Francfort, 1615, in-fol. et dans la *Bibliothec. Patrum*. Baluze en donna une nouvelle édition dans le *Recueil des capitulaires*, 1677, 2 vol. in-fol. qui est la plus exacte et la plus complète.

* MARCUZZI (Sébastien), savant ecclésiastique, naquit à Trévise le 20 septembre 1725. Son père,

excellent organiste, était professeur de musique. Il suivit d'abord la même profession, puis étudia la théologie, le droit canon et civil, et devint habile dans toutes les branches des connaissances humaines. Après avoir pris, en 1755, à Padoue, le laurier doctoral en théologie, il retourna à Trévise, où pendant deux ans il donna des cours fréquentés par la jeune noblesse. Il alla ensuite à Cividà-del-Friuli, où il remplit les fonctions de chapelain et d'organiste de la collégiale. Rappelé à Trévise, il y occupa la chaire de droit de 1765 à 1770. A cette époque il fut mis à la tête d'une des principales paroisses, et chargé de la direction des jeunes ecclésiastiques ; il mourut, universellement regretté, le 19 février 1790. On a de lui : *Dissertatio in Matth. 21, 9, Quicumque demiserit, etc., in qua hic locus ex Hebræorum antiquitatibus illustratur, et catholicæ sententiæ auctoritas prædicatur*, Trévise, 1752 ; *Dissertazione sopra i miracoli*, Trévise, 1761 ; *Riflessioni e pratiche per le differenti feste e tempi dell'anno, traduzione dal francese*, Castelfranco, 1762 ; *Discorso sopra la passione del nostro Signore, con un breve ragguaglio intorno all' eloquenza sacra*, Trévise, 1765 ; *Hieronymi Henr. Beltramini Miazzi, episcopi feltrensis, elogium*, Trévise, 1779 ; *Notizie intorno Beltramini Miazzi, etc., arricchite con note, etc.*, Venise, 1780. Marcuzzi avait été le précepteur de ce prélat. On trouve dans le *Giornale de' letterati d'Italia*, Modène, 1798, tom 43 p. 61, l'éloge de Marcuzzi, et la liste de ses ouvrages tant imprimés que manuscrits.

MARCY (Balthasar), sculpteur de Cambrai, mort en 1674, âgé de 54 ans, était frère de Gaspard, aussi sculpteur, qui mourut en 1679, âgé de 56 ans. Ces deux savants artistes ont travaillé ensemble au *Bassin de Latone* à Versailles, où cette déesse et ses enfants sont représentés en marbre ; et au beau groupe qui était dans une des niches de la grotte d'Apollon, à Versailles, d'où il a été transporté dans les jardins de ce palais. On voit encore plusieurs autres grands ouvrages qui font honneur à l'habileté et au goût exquis de ces deux frères. Les mêmes talents les unirent étroitement, loin d'être, comme c'est l'ordinaire, une occasion de division et de jalousie.

MARD (saint). *Voy. REMOND.*

MARDOCHÉE, oncle ou plutôt cousin-germain d'Esther, femme d'Assuérus, roi de Perse. Ce prince avait un favori nommé Aman, devant qui il voulait que tout le monde fléchit le genou. Le seul Mardochée refusa de se soumettre à cette bassesse, qui, d'ailleurs, dans les temps où les hommes s'érigeaient en dieux et en recherchaient les honneurs, pouvait passer pour un rit d'idolâtrie ; considération grave et plus que suffisante pour justifier le refus de Mardochée. Aman, irrité, obtint une permission du roi de faire massacrer tous les Juifs en un même jour. Il avait fait élever devant sa maison une potence de 50 coudées de haut pour y faire attacher Mardochée. Celui-ci donna avis à la reine sa cousine de l'arrêt porté contre sa nation. Cette princesse profita de la tendresse que le roi lui témoignait, pour lui découvrir les noirceurs de son favori. Le roi, heureusement détrompé, donna la place d'Aman à Mardochée,

et obligea ce ministre scélérat à mener son ennemi en triomphe, monté sur un cheval, couvert du manteau royal et le sceptre à la main, dans les rues de la capitale, en criant devant lui : *C'est ainsi que le roi honore ceux qu'il veut honorer*. Aman fut pendu ensuite à ce gibet même qu'il avait destiné à Mardochée. (*Voy. ESTHER, AMAN.*) La plupart des critiques croient que Mardochée est auteur du livre canonique d'*Esther*, quoique quelques passages paraissent être d'une autre main, qui est probablement celle d'*Esther*. (*Voy. ce dernier nom.*) On lui attribue aussi un *Traité des rites et coutumes juifs* qui est entre les talmudiques; mais il est incontestable que ce dernier livre est d'un temps fort postérieur à Mardochée. Il peut avoir été composé par quelques Juifs du même nom.

MARDOCHÉE, rabbin, fils d'Eliezér Comrino, juif de Constantinople, est auteur d'un *Commentaire* manuscrit sur le Pentateuque. Simon, qui parle de cet ouvrage, ne marque pas le temps où son auteur a vécu. Mardochée mourut en 1611, avec la réputation d'un des plus savants hommes de son pays et de sa nation.

MARDONIUS, gendre de Darius, beau-frère de Xerxès, roi de Perse, commanda les armées de ce dernier prince contre les Grecs, prit la ville d'Athènes, et remporta divers autres avantages; mais la fortune l'abandonna à la bataille de Platée, où il perdit la victoire et la vie l'an 480 avant Jésus-Christ.

MARE (Guillaume de la), *Mara*, poète latin, né d'une famille noble du Cotentin en Normandie, fut successivement secrétaire de plusieurs chanceliers. Dégouté de la cour, il se retira à Caen, où l'université lui décerna le rectorat. Ayant été nommé vers 1510 trésorier et chanoine de l'Eglise de Coutances, il y mourut dans ces dignités. On a de lui deux poèmes qui traitent à peu près la même matière, l'un intitulé *Chimæra*, Paris, 1515, in-4; l'autre a pour titre *De tribus fugiendis, Venere, ventre, et pluma*, Paris, 1512, in-4.

MARE (Philibert de la), conseiller au parlement de Dijon, où il naquit en 1613, très-versé dans la littérature et dans l'histoire, écrivait en latin presque aussi bien que le président de Thou, sur lequel il s'était formé. Il mourut à Dijon en 1687, après avoir publié plusieurs ouvrages. Le plus connu est *Commentarius de bello burgundico*. C'est l'histoire de la guerre de 1656, Dijon, 1641, in-4 : elle fait partie de son *Historicorum Burgundiæ conspectus*, 1689, in-4. L'auteur donne dans cet ouvrage un catalogue des pièces relatives à l'histoire de Bourgogne, qu'il se proposait de composer. Ce savant littérateur était en correspondance avec tous les hommes marquants de l'Europe. Il obtint le cordon de l'ordre Saint-Michel et une pension de Louis XIV, et travailla cinquante ans pour réunir tous les ouvrages imprimés et manuscrits relatifs à l'histoire de Bourgogne. Cette collection précieuse, vendue par son petit-fils aux libraires de Hollande, fut rachetée par l'abbé de Louvois aux frais du Régent, et se trouve à la bibliothèque royale de Paris. C'est le catalogue de cette collection qu'il a publiée sous le titre de *Historicorum Burgundiæ conspectus*. Il a donné aussi quelques *biographies*.

MARE (Nicolas de la), doyen des commissaires du Châtelet, naquit à Noisy-le-Grand près de Paris, en 1659; il fut chargé de plusieurs affaires importantes sous le règne de Louis XIV. Ce monarque l'honora de son estime, et lui fit une pension de 2,000 livres. Pendant la disette de 1695, la Mare fut chargé des approvisionnements de la Champagne, dont il calma la révolte, et de Paris où il sut maintenir la tranquillité. La Mare mourut à Paris en 1725, âgé d'environ 84 ans. On a de lui un important ouvrage intitulé : *Traité de la police*, en 5 vol. in-fol., auxquels M. Leclerc du Brillet en a ajouté un 4^e. Cet ouvrage est trop vaste pour qu'il ne s'y soit pas glissé quelques fautes; mais ces inexactitudes ne doivent pas empêcher de reconnaître la profondeur des recherches. On y trouve dans un grand détail l'histoire de l'établissement de la police, les fonctions et les prérogatives de ses magistrats, toutes les lois et tous les règlements qui la concernent. Les deux premiers volumes doivent avoir des suppléments qui sont refondus dans la 2^e édition de 1722; le 5^e est toujours de 1719, et le 4^e de 1758. Fréminville en a donné un extrait sous le titre de *Traité de la police*, et Desessarts l'a refondu en partie dans son *Dictionnaire universel de police*; mais ces deux ouvrages ne peuvent pas remplacer celui de la Mare.

MARE (Paul-Marcel de). *Voy. DELMARE.*

MARÉCHAL d'ANVERS (le). *Voy. MESSIS.*

MARÉCHAL de SALON (le), (François Michel), est aussi célèbre dans l'histoire de Louis XIV que le *Masque-de-fer*. Voici comme le duc de Saint-Simon en parle dans ses Mémoires. « Un événement singulier fit beaucoup raisonner tout le monde. Il arriva tout droit à Versailles un maréchal de la petite ville de Salon, en Provence, qui s'adressa à Brissac, major des gardes du roi, à qui il voulait parler en particulier; il ne se rebuta point des rebuffades qu'il reçut, et fit tant que le roi en fut informé, et lui fit dire qu'il ne parlait pas ainsi à tout le monde. Le maréchal insista, dit que s'il voyait le roi, il lui dirait des choses si secrètes et tellement connues de lui seul, qu'il verrait bien qu'il avait mission pour lui parler et pour lui dire des choses importantes; qu'en attendant, au moins il désirerait d'être interrogé, et qu'il demandait à être renvoyé à un de ses ministres d'état. Là-dessus, le roi lui fit dire d'aller trouver Barbésieux, à qui il avait donné ordre de l'entendre. Ce qui surprit beaucoup, c'est que ce maréchal, qui ne faisait que d'arriver, et qui n'était jamais sorti de son pays, ni de son métier, ne voulut point de Barbésieux, et répondit tout de suite qu'il avait demandé à être renvoyé à un ministre d'état; que Barbésieux ne l'était point et qu'il ne parlerait qu'à un ministre. Sur cela, le roi nomma Pomponne, et le maréchal, sans faire difficulté ni de réponse, l'alla trouver. Ce qu'on sut de l'histoire est fort court. Le voici. Cet homme, revenant tard de dehors, se trouva investi d'une grande lumière auprès d'un arbre, près de Salon. Une personne vêtue de blanc, et par-dessus à la royale, belle, blonde, et fort éclatante, l'appela par son nom, et lui dit de la

» bien écouter, lui parla plus d'une demi-heure, » lui confia qu'elle était la reine, qui avait été l'épouse du roi; lui ordonna de l'aller trouver, et de lui dire les choses qu'elle lui avait communiquées; que Dieu l'aiderait dans son voyage; et qu'à une chose secrète qu'il dirait au roi, et que le roi seul au monde savait, et qui ne pouvait être sue que de lui, il reconnaîtrait la vérité de tout ce qu'il avait à lui apprendre; que si d'abord il ne pouvait parler au roi, il demandât à parler à un de ses ministres d'état, et que sur tout il ne communiquât rien aux autres, quels qu'ils fussent, et qu'il réservât certaines choses pour le roi tout seul; qu'il partit promptement, et qu'il exécutât ce qui lui était ordonné, hardiment et diligemment; et qu'il s'assurât qu'il serait puni de mort s'il négligeait de s'acquitter de la commission. Le maréchal promit tout, et aussitôt la reine disparut, et il se trouva dans l'obscurité auprès de son arbre. Il s'y coucha au pied, ne sachant s'il rêvait ou était éveillé, et s'en alla après chez lui, persuadé que c'était une illusion et une folie dont il ne se vanta à personne. A deux jours de là, passant au même endroit, la même vision lui arriva encore, et les mêmes propos lui furent tenus; il y eut de plus des reproches de son doute et des menaces réitérées, et pour fin, d'aller dire à l'intendant de Provence ce qu'il avait vu, et l'ordre qu'il avait reçu d'aller à Versailles, et que sûrement il lui fournirait de quoi faire son voyage. A cette fois, le maréchal demeura convaincu; mais flottant entre la crainte des menaces et les difficultés de l'exécution, il ne sut à quoi se résoudre, gardant toujours le silence de ce qui était arrivé. Il demeura huit jours dans cette perplexité. Enfin, comme ré-olu de ne point faire le voyage, et repassant par le même endroit, il vit et entendit encore des menaces si effrayantes, qu'il ne songea plus qu'à partir. A deux jours de là, il alla trouver à Aix l'intendant de Provence, qui, sans balancer, l'exhorta à suivre son voyage, et lui donna de quoi le faire dans une voiture publique. On n'en a jamais su davantage. Il entretenait trois fois M. de Pomponne, et fut, à chaque fois, plus de deux heures avec lui. M. de Pomponne en rendit compte au roi en particulier, qui voulut que Pomponne en parlât plus amplement au conseil d'état, où monseigneur n'était point, et où il n'y avait que les ministres, qui lors, outre lui, étaient le duc de Beauvilliers, Pontchartrain et Torey, et nul autre. Ce conseil fut long; peut-être y parla-t-on aussi d'autre chose après. Ce qui arriva ensuite fut que le roi voulut entretenir le maréchal; il ne s'en cacha point; il le vit dans ses cabinets, et le fit monter par le petit degré qui est sur la cour de marbre, par où il passait pour aller à la messe ou se promener. Quelques jours après, il le vit encore de même; et à chaque fois il resta plus d'une heure avec lui, et prit garde que personne ne fût à portée d'eux. Le lendemain de la première fois qu'il l'eut entretenu, comme il descendait par ce petit escalier pour aller à la chasse, M. de Duras, qui avait le bâton, et qui était sur

» le pied d'une considération et d'une liberté à dire » au roi tout ce qui lui plaisait, se mit à parler de » ce maréchal avec mépris, et à dire le mauvais » proverbe, *que c'était un fou ou que le roi n'était pas noble*. A ce mot, le roi s'arrêta, et se tourna » nant au maréchal de Duras, ce qu'il ne faisait » presque jamais en marchant : *Si cela est*, lui » dit-il, *je ne suis pas noble; car je l'ai entretenu » longtemps : il m'a parlé de fort bon sens, et je vous assure qu'il est loin d'être fou*. Ces derniers mots » furent prononcés avec une gravité imposante qui » surprit fort l'assistance. Après le second entretien, » le roi convint que cet homme lui avait dit une » chose qui lui était arrivée il y avait plus de vingt » ans, et que lui seul savait, parce qu'il ne l'avait jamais dite à qui que ce fut; et il ajouta que c'était » un fantôme qu'il avait vu dans la forêt de Saint-Germain (1), et dont il était sûr de n'avoir jamais » parlé. Il s'expliqua encore plusieurs fois très-favorablement sur ce maréchal, qui était défrayé de tout par ses ordres, qui fut renvoyé aux dépens du roi, qui lui fit donner assez d'argent outre sa dépense, et qui fit écrire à l'intendant de Provence de le protéger particulièrement, et d'avoir soin que, sans le tirer de son état et de son métier, il ne manquât de rien le reste de sa vie. Ce qu'il y a de plus marqué, c'est qu'aucun des ministres d'alors n'a jamais voulu parler là-dessus. Leurs amis les plus intimes les ont poussés et retournés en tout sens et à plusieurs reprises, sans avoir pu en arracher un mot : tous d'un même langage leur ont donné le change, se sont mis à rire et à plaisanter sans jamais sortir de ce cercle ni enfoncer cette surface d'une ligne. Cela m'est arrivé avec M. de Beauvilliers et M. de Pontchartrain, et je sais par leurs plus intimes et leurs plus familiers, qu'ils n'en ont rien tiré davantage, et pareillement de ceux de MM. de Pomponne et de Torey. Ce maréchal, qui était un homme d'environ 50 ans, qui avait une famille bien fameuse dans son pays, montra beaucoup de bon sens dans sa simplicité, de désintéressement et de modestie. Il trouvait toujours qu'on lui donnait trop, ne parut d'aucune curiosité, et, dès qu'il eut achevé de voir le roi et M. de Pomponne, il parut empressé de s'en retourner, et dit que, content d'avoir accompli sa mission, il n'avait plus rien à faire que de s'en retourner chez lui. Ceux qui en avaient soin firent tout ce qu'ils purent pour en tirer quelque chose; il ne répondait rien, ou disait : Il m'est défendu de parler, et coupait court, sans se laisser émouvoir en rien de ce qu'il était auparavant; ne parlait ni de Paris, ni de la cour, répondait deux mots à ceux qui l'interrogeaient, et montrait qu'il n'aimait pas à être questionné; et sur ce qu'il avait été faire, par un mot que ce que je viens de rapporter; surtout nulle vanterie. Il ne se laissait pas entamer sur les audiences qu'il avait obtenues, et se contentait de se louer du roi qu'il avait vu; mais en deux mots, sans laisser en-

(1) Dans la *Vie* du Danphin, duc de Bourgogne, il est dit que c'était dans la forêt de Fontainebleau; et le spectre y est nommé une figure indéfinissable.

» tendre s'il l'avait vu en habits royaux, ou d'une
 » autre manière, et ne voulant jamais s'expliquer
 » sur M. de Pomponne; et quand on lui en parlait,
 » il répondait qu'il avait vu un ministre, sans s'ex-
 » pliquer comment, ni combien de fois; qu'il ne
 » le connaissait pas; puis il se laissait, sans qu'on
 » pût lui en faire dire davantage. Il reprit son mé-
 » tier, et a vécu depuis à son ordinaire. C'est ce
 » que les premiers de la Provence en ont rapporté,
 » et ce que m'en a dit l'archevêque d'Arles, qui
 » passait quelque temps tous les ans à Salon, qui
 » est la maison de campagne de l'archevêque. Il
 » n'en faut pas tant pour beaucoup faire raisonner
 » le monde; on raisonna donc beaucoup sans avoir
 » pu rien trouver, ou qu'aucune suite de ce singu-
 » lier voyage ait pu satisfaire les fureteurs. » Après
 avoir rapporté tous les détails de cette histoire sin-
 gulière avec toute la naïveté de la bonne foi, le
 duc de Saint-Simon eût pu se dispenser de rap-
 porter ailleurs les propos d'un imbécile, qui dit que
 ce n'était qu'une intrigue de madame de Mainte-
 non; puisqu'il assure là même que le *maréchal ne*
la nomma jamais et ne la vit pas, et que cette in-
 trigue eût été sans but et sans résultat. — Il y a du
 reste dans sa relation quelques légères différences
 d'avec celle que donne de la même aventure l'au-
 teur de la *Vie du Dauphin, duc de Bourgogne*; mais
 elles se réunissent pour le fond. On lit dans ce
 dernier ouvrage quelques anecdotes qui paraissent
 avoir du rapport à l'histoire de ce maréchal, qui
 seule semble pouvoir les expliquer. Telle est la
 suivante : « Louis XIV avait assez de confiance dans
 » la sagesse et la discrétion du Dauphin pour s'ou-
 » vrir à lui sur certaines affaires les plus secrètes,
 » qui ne se traitent pas même dans le conseil. Le
 » roi, dit ce prince, peu de jours après la mort de
 » monseigneur, me donna sous la foi du secret la
 » plus grande marque de confiance qu'un père puisse
 » donner à son fils, et qui ne sortira jamais de ma
 » mémoire. Je lui fis, sur ce qu'il me disait, une
 » question ultérieure, touchant laquelle il ne jugea
 » pas à propos de me satisfaire; et il me dit, avec une
 » démonstration de tendresse qui me toucha jusqu'aux
 » larmes : JE VOUS EN AI DIT ASSEZ, MON FILS, POUR
 » VOTRE INSTRUCTION, JE DOIS GARDER LE RESTE POUR
 » LA MIENNE..... Qui ne craindra vos jugements, ô
 » mon Dieu ! » Ce n'est encore qu'à cela qu'on peut
 rapporter ce que dit Louis XIV, en l'année 1700,
 après avoir consenti à assurer à son petit-fils la
 couronne d'Espagne, savoir : « qu'il ne met sa con-
 » fiance ni dans sa force, ni dans sa nombreuse
 » postérité, et que les jugements de Dieu étant im-
 » pénétrables, il envisage comme une chose possible
 » un triste avenir, qu'il prie le ciel d'éloigner. »
 Dans les *Mémoires du maréchal de Villars*, il y a un
 passage qui semble avoir rapport au même événe-
 ment. « L'année 1712 commença sous les auspices
 » les plus fâcheux. Le père, la mère, un enfant,
 » enlevés en huit jours, et enfermés dans le même
 » cercueil. Le duc d'Anjou, qui est actuellement
 » notre roi, ne fut sauvé que parce qu'on lui fit
 » moins de remèdes qu'aux autres. Le roi supporta
 » ces malheurs avec un courage héroïque, donnant
 » lui-même les ordres, et réglant le cérémonial

» qui, dans les cours, et surtout en France, est une
 » affaire d'état; mais la première fois que j'eus
 » l'honneur de le voir à Marly, après ces fâcheux
 » événements, la fermeté du monarque fit place à
 » la sensibilité de l'homme. Il laissa échapper des
 » larmes, et me dit d'un ton pénétré qui m'atten-
 » drit : Vous voyez mon état, M. le maréchal; il y a
 » peu d'exemples de ce qui m'arrive, et que l'on
 » perde dans la même semaine son petit-fils, sa pe-
 » tite-belle-fille et leur fils, tous de très-grande es-
 » pérance, et très-tendrement aimés. Dieu me punit;
 » je l'ai bien mérité. J'en souffrirai moins dans l'autre
 » monde (1). »

* MARECHAL (Pierre-Sylvain), né à Paris, le
 15 août 1750, suivit d'abord la carrière du barreau;
 mais désespérant d'y réussir, s'adonna à la littéra-
 ture, et débuta dans le genre pastoral par quelques
 pièces qu'il publia sous le nom de *Berger-Sylvain*.
 Ces essais lui procurèrent la place de sous-biblio-
 thécaire au collège Mazarin, qu'il perdit en 1784 pour
 avoir affiché des principes irréligieux dans un opus-
 cule qu'il intitula, *Livre échappé au Déluge*. Cette juste
 punition, loin de le rendre plus circonspect, ne fit
 qu'enflammer sa haine contre toutes les religions, et
 surtout contre celle de son pays, qu'il manifesta dans
 de nouvelles brochures. Son *Almanach des honnêtes*
gens, 1788, où les saints sont remplacés par de pré-
 tendus sages et dans lequel, par des rapprochements
 sacrilèges, il a mis Jésus-Christ entre Ninon et Spi-
 nosa, fut condamné au feu, et l'auteur envoyé à Saint-
 Lazare, où il subit un emprisonnement de quatre
 mois. La révolution devait trouver en lui un chaud
 partisan. Il fut l'ami de Chaumette; et, après l'avoir
 aidé à élever des autels à la *Raison*, il composa les
 Hymnes de ce nouveau culte. Sur la fin de ses jours,
 il se vit méprisé et se retira à Montrouge, où il
 mourut, le 18 janvier 1805, âgé de 55 ans. Ce *Ber-
 ger-Sylvain* avait une taille, un maintien, une figure
 qui étaient loin de justifier le nom qu'il s'était
 donné. Tout en lui inspirait le mépris et semblait
 n'avoir été fait que pour s'allier à ses honteuses pro-
 ductions. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, nous
 citerons : *Bergeries*, Paris, 1770, in-42; *L'Age d'or*,
 recueil de contes pastoraux, ibid., 1782, in-18; *Frag-*

(1) Ces paroles de Louis XIV peuvent sans doute n'être que l'ex-
 pression de la résignation chrétienne, sans supposer aucune pré-
 paration ni avertissement préalable; mais peut-être en jugera-
 t-on autrement par l'ensemble de cette histoire, et surtout en
 combinant ces paroles avec les réflexions suivantes de l'auteur de
 la *Vie du Dauphin*. « On ne connaissait plus d'autres sujets d'en-
 tretiens, et chacun se perdait dans ses conjectures. Du choc de
 » mille opinions bizarres résulta l'opinion qui prit depuis faveur
 » et qui s'accrédita parmi le peuple : que Michel était venu an-
 » noncer à Louis XIV, comme Nathan à David, que Dieu aurait
 » égard à la pénitence qu'il faisait alors, mais qu'en expiation du
 » scandale qu'il avait donné à ses peuples, dans les jours de sa
 » jeunesse, il verrait sa puissance aussi abaissée qu'elle était alors
 » élevée; que la guerre et la famine désoleraient ses états, et qu'il
 » assisterait lui-même aux funérailles de sa nombreuse postérité,
 » dont à peine il échapperait un faible rejeton. — Ce que nous
 » avons de plus certain à cet égard, c'est qu'il est peu d'exemple,
 » s'il en est, dans l'antiquité, qu'un prince, après un cours de
 » prospérités aussi flatteuses que l'avaient été celles de Louis le
 » Grand, eût reçu, avec autant de résignation et de constance que
 » ce monarque, la dure leçon de l'adversité. Les guerres malheu-
 » reuses, les horreurs de la famine, la mort de ses enfants, rien ne
 » l'ébranla, rien même ne parut l'étonner. » (Note de la 7^e di-
 vision.)

ments d'un poème moral sur Dieu, Paris, 1781, in-8, réimprimés sous ce titre : *Le Lucrèce français*. Ce poème est immoral et irréligieux; *Recueil de poètes moralistes français*, 1784, 2 vol. in-18; *Costumes civils actuels de tous les peuples connus, avec une notice historique*, 1788, 4 vol. pet. in-4 (voy. GRASSET DE ST.-SAUVEUR); *Voyages de Pythagore*, 1799, 6 vol. in-8. On y voit quelques traces d'érudition; mais il fallait être aveuglé par l'esprit de parti, pour oser le comparer à l'*Anacharsis* de l'abbé Barthélemy; *Dictionnaire des athées*, Paris, 1800, in-8. Lalande y a ajouté un double supplément de cent vingt pages, digne sous tous les rapports d'en faire partie. Ce triste ouvrage, où l'auteur a mis le sceau de son impiété, est tombé dans l'oubli; *Histoire universelle en style lapidaire*, Paris, 1800, gr. in-8, imprimée en lettres capitales. Cet écrit ne vaut pas mieux que le précédent; on y trouve tous les principes irréligieux de l'auteur. Maréchal a fourni des articles aux *Révolutions de Paris* publiées par Prudhomme.

MARÉCHAL (Milord). Voy. KEITH.

* MARÉCHAL (Ambroise), archevêque de Baltimore, né en 1769 à Ingré près d'Orléans, fut ordonné prêtre par dispense d'âge et envoyé en 1792 aux Etats-Unis. Placé dans une mission pour s'y former à l'usage de la langue anglaise, on l'employa ensuite, soit dans le séminaire, soit dans le collège de Georges-Town, avant que les jésuites en eussent pris la direction. Lors du concordat de 1801, rappelé en France, il fut successivement professeur dans les séminaires de Saint-Flour, d'Aix et de Lyon, et rédigea une *Dissertation sur la dévotion au Sacré-Cœur*. De retour en Amérique on lui offrit le siège vacant de New-York; mais il refusa cet honneur; peu de temps avant la mort de M. Léonard-Néal, archevêque de Baltimore, il fut nommé son coadjuteur (22 juillet 1817), avec le titre de Stauropolis. Sa conduite prudente et sage le fit chérir de ses diocésains, et il parvint à terminer la nouvelle cathédrale de Baltimore. Revenu en Europe en 1822 pour les besoins de son diocèse, il se hâta de retourner en Amérique, rétablit la paix dans plusieurs localités; continua de marquer son épiscopat par de nombreux bienfaits, et mourut le 29 janvier 1828. La *Gazette de Baltimore* lui a consacré un *article nécrologique*. On peut consulter sur ce digne prélat, l'*Ami de la Religion*, n° 1574, du 9 septembre 1829, tom. 61.

MARES. Voy. DESMARES.

* MARESCOT (Armand-Samuel, marquis de), inspecteur général du génie, pair de France, etc., né à Tours le 1^{er} mars 1768, descendait de l'ancienne famille italienne des Marescotti, dont une branche vint s'établir en France vers la fin du treizième siècle, et y fut honorablement employée dans la chancellerie et dans les armées. Après avoir fait ses études à la Flèche, puis à l'école militaire de Paris, il fut admis en 1776 dans le génie. Il était capitaine, lorsqu'en 1792 il reçut l'ordre d'accompagner à Tournai, le général Théobald Dillon, dont il faillit partager le sort. Chargé de mettre en état de défense une partie des frontières du nord, il s'adjoignit quatre officiers de la garde nationale,

et c'est ainsi que commença l'institution des adjoints du génie, dont on reconnut depuis l'utilité. Il prit part à la défense de Lille, assiégée par les Autrichiens, et, de concert avec Dejean, dirigea l'attaque de la citadelle d'Anvers, qui capitula (29 nov. 1792). Le club de Lille l'ayant dénoncé, il fut envoyé à Toulon, où il organisa ce corps de travailleurs qui, devenu célèbre sous le nom de bataillon de sapeurs, a reçu enfin celui de régiment du génie. Rappelé, en 1794, dans le nord, il continua de rendre d'importants services, et fut fait maréchal de brigade le 1^{er} septembre. Malgré sa présence non interrompue aux armées, son nom fut inscrit sur la liste des émigrés, au moment même où il venait d'être élevé au grade de général de division; mais Carnot l'en fit rayer. Après avoir fait lever le blocus de Landau, il fut, en 1795, nommé commandant du génie à l'armée des Pyrénées occidentales. Dans les années 1797 et 1798, il fut employé successivement aux armées de Rhin-et-Moselle, d'Allemagne, du Danube et du Rhin, et nommé par Bonaparte membre d'une commission chargée des préparatifs de l'expédition contre l'Angleterre. Il servit sous Masséna, dans la campagne d'Helvétie, et, après avoir fait partie du comité militaire établi près du Directoire, fut chargé de la défense de Mayence. Après le 18 brumaire, nommé inspecteur-général du génie, il accompagna le premier consul dans la nouvelle expédition d'Italie, et ce fut sur son rapport que s'effectua la descente du mont Saint-Bernard, que les Autrichiens regardaient comme chimérique. Revenu à Paris, après la victoire de Marengo, il donna ses soins à l'organisation du corps du génie, inspecta, les deux années suivantes, les côtes, de Rochefort à l'île de Walcheren, puis fut nommé commandant général du génie dans les divers camps formés pour l'expédition contre l'Angleterre. Fait, en 1804, grand-officier de la légion d'honneur, puis élu candidat au sénat conservateur, il fut créé grand-aigle, le 2 février 1805, et fit, avec l'empereur, la campagne que termina la bataille d'Austerlitz. Au mois de mars 1808, il reçut, avec le titre de comte, l'inspection de toutes les places au delà des Pyrénées. Chargé de reconnaître Gibraltar et Cadix, il se vit obligé, pour échapper aux insurgés, de rejoindre le général Dupont (voy. ce nom, III. 521). Marescot, ayant signé comme témoin la capitulation d'Andujar, fut, à son retour en France, privé de ses dignités et de ses traitements, et s'il ne fut pas mis en jugement, c'est que, comme grand-officier de l'empire, il ne pouvait être jugé que par une haute cour. Au bout de trois ans de détention, il fut mis en surveillance à Tours, où il resta jusqu'à la chute du gouvernement impérial. Réintégré, le 8 avril 1814, dans l'emploi de premier inspecteur général du génie, puis nommé commissaire du roi dans la 20^e division, quoiqu'il eut accepté dans les cent-jours la place d'inspecteur des Vosges. Il fut créé pair en 1819; dès-lors il vécut dans la retraite et mourut à Vendôme le 25 septembre 1852. On a de lui : *Relation des principaux sièges faits ou soutenus en Europe par les armées françaises depuis 1792*, Paris, 1806, in-8; *Mémoire sur l'emploi des bouches à feu*

pour lancer les grenades en grande quantité (collection de l'institut 1799), il en était correspondant depuis la création; *Mémoire sur la fortification souterraine*, (tome 4 du *Journal de l'Ecole polytechnique*). Un grand nombre de relations, de mémoires, de notes, etc., dans les dépôts de la guerre et du génie.

MARET, voy. BASSANO.

MARETS, ou plutôt de MARC (Josse des), jésuite, natif d'Anvers, se rendit habile dans la littérature grecque, et dans la littérature latine, qu'il professa pendant plusieurs années. Il avait composé un *Onomasticon*, qui n'a pas vu le jour; il a donné une *Edition* d'Horace, avec des notes, qui sont courtes, savantes et judicieuses, Cologne, 1648. Il y a à la fin une table méthodique des termes et des phrases d'Horace. Ce jésuite mourut le 15 décembre 1657, à 48 ans.

MARETS (Roland des), né à Paris en 1594, avocat au parlement, fréquenta d'abord le barreau; il le quitta pour la littérature. Il mourut en 1635, à 59 ans, regardé comme un bon humaniste et un excellent critique. Il avait été disciple du P. Petau, et il conférait souvent avec lui sur la bonne latinité. On a de lui un recueil de lettres latines, écrites avec assez de pureté, et remplies de remarques de grammaire et de belles-lettres, très-sensées; elles sont intitulées: *Rolandi Maresii epistolarum philologicarum libri duo*. Ces lettres, qu'il faisait dans le cabinet, ne parurent qu'après sa mort, en 1655, in-8, puis en 1686.

MARETS de SAINT-SORLIN (Jean des), frère du précédent, né à Paris en 1595, fut un des premiers membres de l'académie française. Le cardinal de Richelieu, qu'il aidait dans la composition de ses tragédies, le fit contrôleur général de l'extraordinaire des guerres et secrétaire général de la marine du Levant. Il mourut à Paris en 1676, âgé de 81 ans, chez le duc de Richelieu, dont il était l'intendant. Les derniers jours de des Marets tinrent beaucoup de la folie, mais de cette folie sombre et mélancolique, qui est la plus cruelle de toutes. Il a publié: plusieurs pièces de théâtre, parmi lesquelles on distingue les *Visionnaires*, et *Mirame*; cette dernière pièce fut composée pour l'ouverture du théâtre, que le cardinal de Richelieu avait fait bâtir dans son palais. *Aspasie* fut son premier essai. On a imprimé le *Théâtre* de des Marets; les *Psaumes de David paraphrasés*; le *Tombeau du cardinal de Richelieu*, ode; l'*Office de la Vierge mis en vers*; les *Vertus chrétiennes*, poème en huit chants; les 4 livres de l'*Imitation de J.-C.*, 1634, in-12, très mal traduits en vers français; *Clovis*, ou *La France chrétienne*, en 26 livres, Elzévir, 1637, in-12, poème sans génie, sur un sujet qui devait l'exciter; la *Conquête de la Franche-Comté*; le *Triomphe de la grâce*; c'est plutôt le triomphe de l'ennui; *Esther*; *Amours de Protérêt et de Philis*, poèmes héroïques, etc. Des Marets a publié en prose: les *Délices de l'esprit*, ouvrage inintelligible, dont on s'est moqué, en disant qu'il fallait mettre dans l'errata: *Délices, lisez Délires*. Il prétend expliquer l'Apocalypse dans ce livre; mais il s'en acquitte comme Juriën, Newton et Rondet s'en acquittèrent depuis; *Avis du Saint-*

Esprit au roi. De tous ses écrits, c'est le plus extravagant. Il y assure que Dieu l'a envoyé pour faire une réformation du genre humain. Il promet à Louis XIV l'empire des Mahométans, et une armée de 144,000 hommes, qui, sous sa conduite, rétabliraient la vraie religion. Des *Romans*, entre autres *Ariane*, production obscène et maussade, en 3 vol. in-8; une espèce de *Dissertation* sur les poètes grecs, latins et français, dans laquelle il attaque les maximes d'Aristote et d'Horace sur l'art poétique; *La vérité des fables*, 1648, 2 vol. in-8; quelques *Ecrits* contre les satires de Boileau et contre les disciples de Jansénius. Ses vers sont lâches, trainants, incorrects; sa prose est semée d'expressions ampoulées et extatiques, qui en rendent la lecture encore plus fatigante que celle de ses poésies. Ce fut tandis qu'il travaillait à son *Clovis*, qu'il s'imagina que Dieu lui-même l'avait aidé à terminer cet ouvrage, et qu'il le réservait à de grandes choses. Il s'adonna depuis à une dévotion mal entendue, et composa, pour les femmes surtout, des livres de piété. Il jouit constamment de la protection de la famille de Richelieu.

MARETS (Samuel des), né à Oisemond, en Picardie, l'an 1599, fit ses études à Paris, à Saumur et à Genève. Il devint ministre de plusieurs églises protestantes, puis professeur de théologie à Sedan, à Bois-le-Duc et à Groningue, où il mourut en 1675, à 74 ans. Bayle prétend nous faire admirer l'étendue de son savoir; mais ses productions déposent contre cette prétention. Le fruit de son travail se réduit à peu près à des matières de controverse; et si l'on retranchait de ce qu'il a publié en ce genre les personnalités, les injures, les hors-d'œuvre, les sottises, telles que les dissertations pour prouver que le pape est l'Antechrist, etc., le recueil en resterait peu considérable. G. Burman dit, en parlant de des Marets: *Virulentissimi ingenii homo nullis fere theologis suo tempore viventibus pepercit*. (Traject. erud. 284.) Plusieurs de ses ouvrages ont été réfutés par des protestants, qui estiment cependant son *Collegium theologicum*, Groningue, 1675, in-4. C'est à lui et à Henri son fils aîné qu'on doit l'édition de la Bible française, imprimée en grand papier, Elzévir, 1669, in folio, sous ce titre: *La sainte Bible française, édition nouvelle sur la Version de Genève, avec les notes de la Bible flamande, celles de Jean Diodati et autres, etc.*, par les soins de Samuel et Henri des Marets, père et fils, Amsterdam, Elzévir, 1669, 5 vol. in-fol. Voici le jugement qu'en porte Rich. Simon: « Des Marets cite les endroits qu'il n'est pas besoin de citer, et où il n'y a d'ordinaire aucune difficulté. S'il rapporte quelque chose qu'il ait pris des bons auteurs, il le gâte entièrement » par ce qu'il y mêle. De plus, son langage est un » galimatias perpétuel..... Dans les notes qu'il a » prises des autres, il choisit ordinairement celles » qui favorisent le plus ses préjugés, sans examiner si elles sont vraies... En un mot, tout ce » grand ouvrage de remarques sur la version de » Genève, a été entièrement gâté par les additions » peu judicieuses de des Marets qui les a recueillies, outre qu'il n'a pas eu assez de capacité pour

» en faire un bon choix. » (*Hist. crit. du V. T.* pag. 559.) On a encore de ce théologien un *Catéchisme* latin sur la grâce, publié en 1651. Ce n'est presque qu'une traduction de celui que Feydeau, janséniste fameux, avait publié l'année d'auparavant. Dans ce catéchisme, des Marets soutient que les jansénistes sont unis de sentiments avec les calvinistes, sur la grâce.

MARETS. Voy. DESMARETS, MAILLEBOIS et REGNIER.

MARGARITONE ou MARGARITON, habile peintre et sculpteur, naquit à Arezzo, en 1212, et florissait sous le pape Urbain IV, dont il était estimé. Il mourut dans sa patrie en 1289, à 77 ans. Margaritone, quoique déjà fort vieux, était contemporain de Cimabué et de Giotto. Il construisit dans sa patrie une cathédrale d'après les dessins de Lapo.

MARGON (Guillaume PLANTAVIT de la PAUSE de), né dans le diocèse de Béziers vers la fin du dix-septième siècle, vint de bonne heure à Paris, et s'y fit rechercher pour la vivacité de son esprit. Il débuta en 1715 par une brochure intitulée : *Le Jansénisme démasqué*, qui cependant fut très-maltraitée par le P. de Tournemine dans le *Journal de Trévoux*. L'abbé de Margon, d'autant plus sensible à la critique de ses ouvrages, qu'il l'exerçait avec plaisir sur ceux des autres, lança plusieurs lettres contre le journaliste et contre ses confrères. De nouvelles satires contre des personnes accréditées suivirent ces premières productions de sa malignité. La cour se crut obligée de le reléguer aux îles de Lérins, d'où il fut transféré au château d'If, lorsque ces îles furent prises par les Autrichiens, en 1746. La liberté lui fut rendue à condition qu'il se retirerait dans une maison religieuse : il choisit un monastère de bernardins, où il mourut en 1760. On a de lui plusieurs ouvrages écrits avec chaleur : les *Mémoires de Villars*, 5 vol. in-12 ; les *Mémoires de Berwick*, 2 vol. in-12. Il en a paru de meilleurs, à tous égards, en 1778, et qui paraissent effectivement avoir été écrits par le maréchal lui-même, comme le titre l'annonce : ceux de *Tourville*, 5 vol. in-12 ; *Lettres de Fitz Moritz* ; une brochure contre l'académie française, intitulée : *Première séance des états calotins* ; plusieurs *Brevets de la calotte*. L'abbé de Margon eut beaucoup de part aux satires publiées sous ce nom. Quelques *Pieces de poésie* manuscrites, qui valent beaucoup moins que sa prose.

MARGUERIN de la BIGNE. Voy. BIGNE.

MARGUERITE (sainte), vierge célèbre, que les Grecs appellent *Marine*, reçut la couronne du martyre, à ce qu'on croit, à Antioche de Pisidie, vers 275. Ses *Actes* n'ont pas d'authenticité ; aussi l'Eglise n'en a voulu rien insérer dans le bréviaire romain. Elle est nommée dans les Litanies qui ont été insérées dans l'ancien Ordo romain, ainsi que dans les plus anciens calendriers des Grecs. Ce fut dans le x^e siècle, durant les croisades, que son culte passa d'Orient en Occident ; il y devint bientôt célèbre. Sa fête a lieu le 20 de juillet. Vida a fait deux *Hymnes* en l'honneur de cette sainte.

MARGUERITE (sainte), reine d'Ecosse, née en Hongrie l'an 1046, était petite-nièce du roi saint Edouard le Confesseur, et sœur d'Edgar, qui devait

succéder au saint roi. Guillaume le Conquérant les obligea de chercher leur salut dans la fuite. Ils abordèrent en Ecosse, et furent accueillis par Malcolm III, qui s'intéressa d'autant plus à leur malheur, qu'il en avait éprouvé un semblable, et soutint en leur faveur une guerre sanglante contre les généraux de Guillaume. Marguerite donna à l'Ecosse le spectacle de toutes les vertus, qui touchèrent tellement Malcolm, qu'il lui demanda sa main. La princesse fut mariée et couronnée reine l'an 1070. Unie à Malcolm, elle ne se servit de l'ascendant qu'elle eut sur ce prince, que pour faire fleurir la religion et la justice, pour procurer le bonheur des Ecossois, et pour inspirer à son mari ses sentiments qui en ont fait un des plus vertueux rois de l'Ecosse. Dieu bénit ce mariage en leur donnant des enfants qui ne dégénérèrent pas de la vertu de ceux dont ils avaient reçu le jour. Edgar, Alexandre et David, leurs fils, illustrèrent successivement le trône d'Ecosse par leurs vertus et leur piété. Mathilde, leur fille, épousa Henri 1^{er}, roi d'Angleterre. (Voy. MATHILDE, reine d'Angleterre.) Ce qui distingua surtout ce couple heureux, fut leur tendresse pour les pauvres et les infortunés. Malcolm fit bâtir la cathédrale de Durham, et fonda les évêchés de Murray et de Cathneff, réforma sa maison et porta des lois somptuaires. Marguerite eut la douleur de perdre son mari, tué au siège du château d'Alnwick, dans le Northumberland, et ne survécut pas longtemps à cette perte. Elle mourut le 16 novembre 1093, dans la 47^e année de son âge, et fut canonisée en 1251 par Innocent IV. Sa Vie a été écrite par Thiéri, moine de Durham, son confesseur, et par saint Aelred. L'Eglise célèbre sa fête le 10 juin. On lit le nom de Malcolm III dans plusieurs calendriers d'Ecosse.

MARGUERITE de CORTONE (sainte), née à Alviano en Toscane, se livra dans sa jeunesse à tous les désirs d'une nature corrompue ; mais la vue du cadavre d'un homme auquel elle s'était abandonnée, la changea en un instant : elle expia ses fautes par une rude et longue pénitence, entra dans le tiers-ordre de Saint-François, où elle fut l'exemple de toutes les vertus, et mourut à Cortone le 22 février 1297. Benoît XIII la canonisa en 1728. Sa Vie, écrite par son confesseur, a été publiée par Bollandus. On y voit des prédictions, dont quelques-unes paraissent relatives à ces derniers temps.

MARGUERITE de RAVENNE, ainsi nommée du lieu où elle fit sa résidence ordinaire, était née à Russi, petite ville entre Faënza et Ravenne. Elle perdit la vue n'ayant que trois mois, et l'on assure que dès sa plus tendre enfance elle s'accoutuma aux plus grandes austérités. Les maladies dont elle fut accablée pendant 14 ans, sa patience invincible dans les insultes qu'elle eut à souffrir, son empressement à gagner les âmes à J.-C., la rendirent l'objet de la vénération du public. On lui demanda des avis de tous côtés, et D. Séraphin de Fermo, chanoine régulier de Saint-Jean-de-Latran, écrivit ceux qu'elle lui dicta pour une société nommée *du bon Jésus*, où toutes sortes de personnes entrèrent alors, et qui devint depuis une congrégation de clercs réguliers. Rien n'est plus sage que ces avis,

et, à l'exception de ce qui concerne les austérités qui y sont marquées pour ceux et celles qui étaient entrés dans la société, il n'y a rien qui ne convienne parfaitement à tout chrétien. Marguerite mourut le 25 janvier 1305, étant âgée de 65 ans. A la demande de Frédéric II, duc de Mantoue, le pape Paul III fit informer, en 1557, des miracles qui se faisaient à son tombeau; mais on ne suivit pas cette affaire : et c'est prématurément que Ferrarius lui a donné le titre de *Bienheureuse*, et l'a placée dans le catalogue des saints d'Italie.

MARGUERITE-MARIE-ALACOQUE, née en 1645 à Leuthecourt en Bourgogne, montra dès son enfance beaucoup de piété et de vertu. Dès l'âge de dix ans, elle se dévoua à la contemplation, et parut être favorisée de grâces extraordinaires. En 1671, elle entra au monastère de la Visitation de Sainte-Marie de Paray-le-Monial en Charolais, fut admise au noviciat après trois mois d'épreuve, et fut dès lors un modèle de sagesse, de soumission et de patience. Elle mourut le 17 octobre 1690, après avoir servi à répandre la dévotion au CŒUR de JÉSUS; dévotion que les gens de parti ont décriée comme un fanatisme horrible, mais où les hommes sans passion n'ont rien vu que de simple et de raisonnable (1). L'évêque de Pistoie ayant déclamé contre cette dévotion dans une instruction générale, le pape Pie VI lui écrivit en ces termes : *Nimis profecto mirati sumus te in magistrum erectum esse, ut dissidia et studia partium jam providentiâ sanctæ Sedis composita prorsusque obsoleta iterum excitaras. Sancta hæc Sedes modum jam turbis et quæstionibus imposituit, satisque declaravit, quod substantia illius devotionis ab omni certè superstitiosa materialitate immunis revera spectet, ut in symbolica cordis imagine immensam charitatem, effusumque amorem divini Redemptoris nostri meditemur atque veneremur.* Le père Galifet et M. Collet ont écrit un *Traité* sur cet objet. (Voy. GALIFET.) M. Languet, archevêque de Sens, a écrit la *Vie* de cette religieuse; il y a joint quelques-uns de ses écrits. Il y a des choses et des idées singulières (2).

(1) L'abbé de Feller avait des idées fausses et singulières sur la dévotion au Sacré-Cœur. Pour s'en faire une idée, on peut consulter l'article Galifet, auquel nous n'avons rien voulu changer, nous proposant de faire sentir dans cette note la fausseté de la doctrine qu'il émet et qu'il soutient presque seul dans l'Eglise. D'abord il ne voit dans la dévotion au Sacré-Cœur qu'une dévotion purement symbolique, qui nous rappelle l'amour du Sauveur. Ce qui n'est pas exact, et ce qui, dit *sine addito*, est faux, comme le prouve la simple notion que donne l'Eglise de cette touchante dévotion. Ensuite il critique avec une anertume bien déplacée la dévotion au Cœur de Marie, qu'il prétend qu'on assimile à la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, et qu'il assure avoir été condamnée par Clément XIII, parce que ce pape, en instituant la fête du Sacré-Cœur, n'établit pas celle du Cœur de Marie. Deux erreurs qu'il n'est pas difficile de réfuter quand on connaît les sentiments de l'Eglise et des fidèles sur le Cœur sacré de Marie, qu'on n'a jamais confondu avec celui de son Fils, mais qu'on revera comme la plus vive image des perfections du divin Sauveur des hommes. On doit se défier des jugements que l'abbé de Feller a portés sur les ouvrages du père Eudes et du père Galifet, qui ont si bien écrit sur le Cœur de Marie. Voyez la sixième édition de l'*Excellence de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, Paris, 1819. On y trouve une réfutation de l'abbé de Feller, tome 1, page 281. (Note de la 7^e édition.)

(2) L'éditeur du *Traité* sur le Sacré-Cœur, par le père Galifet, relève cette imputation de l'abbé de Feller contre les écrits d'une sainte fille. Voy. ARNELLE, sainte CATHERINE de Sienna.

MARGUERITE, reine de France, fille aînée de Raimond Bérenger III, comte de Provence, et prince de Catalogne, épousa saint Louis en 1254. Elle suivit ce prince en Egypte l'an 1248, et accoucha à Damiette, en 1250, d'un fils surnommé *Tristan*, parce qu'il vint au monde dans de fâcheuses conjonctures. Trois jours auparavant, elle avait reçu la nouvelle que son époux avait été fait prisonnier; elle en fut si troublée, que, croyant voir à tout moment sa chambre pleine de Sarrasins, elle fit veiller auprès d'elle un chevalier de 80 ans, qu'elle pria de lui couper la tête, s'ils se rendaient maîtres de la ville. Le chevalier le lui promit, et lui dit bonnement (selon Joinville) qu'il en avait eu la pensée avant qu'elle lui en parlât. « Tel était, dit » un auteur moderne, dans ces temps que nous » regardons comme barbares, le respect pour la » vertu et l'horreur de tout ce qui pouvait lui porter quelque atteinte, même involontaire. Si l'on » doit en blâmer l'excès, on doit condamner tout » autrement la lâcheté basse et l'infâme corruption » qui prodigue ce que nos ancêtres regardaient » comme au-dessus du prix de la vie. » Les Sarrasins ne purent surprendre Damiette; mais le jour même que la reine accoucha, les troupes pisanes et génoises qui étaient en garnison, voulurent s'enfuir, parce qu'on ne les payait pas. Cette princesse pleine de courage fit venir au pied de son lit les principaux officiers, et elle les harangua d'un ton si ferme et si mâle, qu'elle obligea ces lâches à ne point sortir de la place. De retour en France, elle fut le conseil de son époux, qui prenait ses avis en tout, quoiqu'il ne les suivit pas toujours. Elle mourut à Paris en 1295, à 76 ans, dans le couvent des religieuses de Sainte-Claire qu'elle avait fondé. Comme aînée de sa sœur Béatrix, qui avait épousé le comte d'Anjou, frère du roi, elle voulut prétendre à la succession de la Provence; mais elle ne réussit pas, la coutume du pays étant que les pères ont droit de choisir un héritier. Son douaire était assigné sur les Juifs, qui lui payaient par quartier 219 liv. 7 sous 6 deniers. C'était une des plus belles femmes de son temps, et encore plus sage que belle. Un poète provençal lui ayant dédié une pièce de galanterie, elle l'exila aux îles d'Hières. Son esprit était si judicieux, que des princes la prirent plusieurs fois pour arbitre de leurs différends. Marguerite donna onze enfants à Louis IX.

MARGUERITE de BOURGOGNE, reine de France, fille de Robert II, duc de Bourgogne, petite-fille, par sa mère, de saint Louis, et femme de Louis le Hutin, roi de France, ayant été convaincue d'adultère, fut enfermée, l'an 1514, dans le château Gaillard, près d'Andely, où elle fut étranglée avec une serviette l'année suivante, et Philippe d'Aunai, son galant, fut écorché vif.

MARGUERITE d'AUTRICHE, fille unique de l'empereur Maximilien 1^{er} et de Marie de Bourgogne, naquit en 1480. Après la mort de sa mère, on l'envoya en France, pour y être élevée avec les enfants du roi Louis XI. Peu de temps après, elle fut fiancée au dauphin, qui monta sur le trône sous le nom de Charles VIII. Mais ce monarque ayant donné sa main, en 1491, à Anne, héritière de Bretagne,

renvoya Marguerite à son père avant la consommation du mariage. Ferdinand et Isabelle, roi et reine de Castille et d'Aragon, la firent demander en 1497, pour leur fils unique, Jean, infant d'Espagne. Comme elle allait joindre son époux, son vaisseau fut battu d'une furieuse tempête, qui la mit sur le point de périr. Ce fut dans cette extrémité qu'elle composa cette épitaphe badine :

Ci-gît Margot, la gentille demoiselle,
Qu'eut deux maris, et si mourut pucelle.

Si Marguerite fit effectivement cette plaisanterie au milieu du naufrage, on ne doit pas avoir une faible idée de la fermeté de son âme ; et dans le fond elle en avait beaucoup, comme elle le fit voir en d'autres occasions. L'enfant son époux étant mort peu de temps après, elle épousa, en 1508, Philibert le Beau, duc de Savoie. Veuve trois ans après, et n'ayant point d'enfant, elle se retira en Allemagne auprès de l'empereur son père. Elle fut dans la suite gouvernante des Pays-Bas, et s'y acquit l'estime publique par sa prudence, par son zèle contre le luthéranisme, et d'autres sectes naissantes, aussi contrairement au repos de l'état qu'au bien de la religion. Cette princesse mourut à Malines, le 1^{er} septembre 1550, à 50 ans. Marguerite laissa divers ouvrages en prose et en vers, entre autres : *Discours de ses infortunes et de sa vie*. Jean Le Maire composa à sa louange la *Couronne margaritique*, imprimée à Lyon en 1549. Toutes les fleurs de cette couronne ne sont pas également vives ; mais l'on trouve dans ce recueil des choses assez curieuses sur cette princesse, et plusieurs de ses saillies. La bibliothèque du roi possède un recueil manuscrit de ses *chansons*, et l'on trouve plusieurs de ses *lettres* dans le *Recueil des lettres de Louis XII. Voy. MAXIMILIEN 1^{er}*, et SANTANDER.

MARGUERITE de VALOIS, reine de Navarre, dont le vrai nom était *Marguerite d'Angoulême*, sœur de François 1^{er}, et fille de Charles d'Orléans, duc d'Angoulême, et de Louise de Savoie, naquit à Angoulême le 21 décembre 1492. Elle épousa en 1509 Charles, dernier duc d'Alençon, premier prince du sang et connétable de France, mort à Lyon, après la prise de Pavie, en 1525. La princesse Marguerite, affligée de la mort de son époux et de la prise de son frère, qu'elle aimait tendrement, fit un voyage à Madrid pour y soulager le roi durant sa maladie. François 1^{er}, de retour en France, lui témoigna sa gratitude. Il l'appelait ordinairement *sa Mignonne*, la *Marguerite des Marguerites*, et lui fit de très-grands avantages lorsqu'elle se maria en 1526 à Henri d'Albret, roi de Navarre. Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, fut le fruit de ce mariage. L'ardeur qu'elle avait de tout apprendre lui fit écouter quelques théologiens protestants, qui l'infectèrent de leurs erreurs. Elle les déposa en 1551 dans un petit ouvrage de sa façon, intitulé *Le Miroir de l'âme pécheresse*, qui fut censuré par la Sorbonne. Sur la fin de ses jours, elle ouvrit les yeux à la vérité, et mourut sincèrement convertie, le 2 décembre 1549, à 57 ans, au château d'Odos en Bigorre. Cette princesse aimait les arts, et en cultivait quelques-uns avec succès. Elle écrivait facilement en vers et en prose. Ses poésies lui acqui-

rent le surnom de *dixième Muse*. On la célébra en vers et en prose. On dit d'elle que c'était une *Marguerite qui surpassait en valeur les perles d'Orient*. Il est difficile de croire à la vertu que quelques historiens lui ont supposée, quand on connaît ses ouvrages, qui sont très-souvent obscènes, et que les jeunes libertins lisent encore aujourd'hui. La Fontaine y a puisé le fond de plusieurs de ses contes. On a d'elle : *Heptaméron*, ou *Les Nouvelles de la reine de Navarre*, 1558, in-4 ; La Haye (Chartres), 1698, 2 vol. petit in-12, et Amsterdam, 1698, 2 vol. in-8, fig. de Romain de Hooghe ; Berne, 1780-81, 5 vol. in-8, avec les estampes de Chodowiecki ; ouvrage qui n'a été recherché par des lecteurs corrompus qu'à raison de son opposition avec les bonnes mœurs. *Les Marguerites de la Marguerite des princesses*, recueillies en 1547, in-8, par Jean de la Haye, son valet de chambre. On trouve dans ce recueil de poésies quatre *Mystères*, ou comédies pieuses, et deux *Farces*. Ces pièces singulières, où le sacré est mêlé avec le profane, sont sans élévation, et n'offrent que beaucoup de naïveté : un poème fort long, fort insipide, intitulé *Le Triomphe de l'Agneau* ; la *Complainte pour un prisonnier*, apparemment pour François 1^{er}, est un peu moins mauvaise. On conserve, parmi les manuscrits de la bibliothèque du roi, 5 vol. in-fol. de ses *lettres*. Elles ont été publiées par F. Genin, Paris, 1841-42, 2 vol. in-8. On peut lire le portrait de cette princesse dans l'*histoire de François 1^{er}* par Gaillard ; l'*histoire de Marguerite de Valois* par M^{lle} de la Force, Amsterdam, 1696, 2 vol. in-12 ; Paris, 1719, 4 vol. in-12, est plutôt un roman qu'une œuvre historique.

MARGUERITE de FRANCE, fille de Henri II, née le 14 mai 1552, épousa en 1572 le prince de Béarn, qui fut ensuite Henri IV. La jeune princesse avait alors tout l'éclat de la beauté et de la jeunesse ; mais son mari n'eut pas son cœur : elle prétendit même dans la suite n'avoir donné à ce mariage qu'un consentement apparent et forcé. Henri s'attacha à différentes maîtresses ; et Marguerite n'imita que trop ses désordres. Étant venue à la cour de France en 1582, elle s'abandonna à toutes ses faiblesses. Le roi Charles IX, son frère, beaucoup plus sage et plus vertueux que ne le dépeignent les caricatures de la Saint-Barthélemi, la fit rentrer pour quelque temps en elle-même par un traitement ignominieux. Marguerite, profitant de l'excommunication lancée par Sixte-Quint contre son époux, s'empara de l'Agénois, et s'établit à Agen, d'où ses désordres et ses vexations la firent chasser. Contrainte de se sauver en Auvergne, elle s'y conduisit en courtisane et en aventurière. Sa vie fut très-agitée, jusqu'au moment qu'elle fut enfermée au château d'Usson, dont elle se rendit maîtresse, après avoir assujéti le cœur du marquis de Canillac, qui l'y avait renfermée. Henri IV, roi de France, fit solliciter la cassation de son mariage à Rome. Le pape nomma des commissaires pour examiner sur les lieux les motifs de cette demande, qui étaient que Marguerite avait été violentée à contracter ce mariage, et que le roi et la princesse, étant parents au troisième degré, n'avaient pu se marier sans dispense. Marguerite prétendit qu'au moment même

de contracter le mariage, on lui donna un petit coup sur le derrière de la tête, pour la faire incliner, et que c'est la seule marque de consentement qu'on en obtint. Les commissaires ayant tout examiné, rendirent une sentence, par laquelle ils déclarèrent que le mariage était nul; elle fut confirmée par Clément VIII, en 1599. Marguerite, libre de ses liens, quitta son château d'Usson en 1605, et vint se fixer à Paris, où elle fit bâtir un beau palais, rue de Seine, avec de vastes jardins qui régnaient le long de la rivière; elle y vécut jusqu'en 1615, année de sa mort, dans le commerce des gens de lettres et dans les exercices de piété. Ce fut la dernière princesse de la maison de Valois, dont tous les princes étaient morts sans postérité. On a d'elle : des *Poésies*, parmi lesquelles il y a quelques vers heureux; des *Mémoires* depuis 1565 jusqu'en 1582, publiés en 1628 par Auger de Mauléon. Marguerite s'y peint comme une vestale. Le style en est naïf et agréable, et les anecdotes curieuses et amusantes. Godefroy en a donné une bonne édition à Liège, 1715, in-8, et M. F. Guessard, Paris, 1842, gr. in-8. Mongez, chanoine régulier, a donné l'*Histoire* de cette princesse, 1777, in-8. Il y règne un ton leste et de philosophisme que ci-devant l'histoire ne connaissait pas. Marguerite fonda le convent des *Filles du Sacré-Cœur*, et celui des religieuses appelés *Petits Augustins*. Cet édifice, converti pendant la révolution en *Musée Français*, a été démolé en 1820.

MARGUERITE, reine de Norwége, fille de Waldemar III, roi de Danemarck, et femme de Haquin, roi de Norwége, fut placée l'an 1587 sur le trône de Danemarck, et sur celui de Norwége par la mort de son fils Olaüs, qui avait uni dans sa personne ces deux royaumes. Albert, roi de Suède, tyran de ses sujets nobles, les souleva contre lui; ils offrirent leur couronne à Marguerite, dans l'espérance qu'elle les délivrerait de leur roi. Le tyran succomba après sept ans d'une guerre aussi cruelle qu'opiniâtre, et se vit forcé de renoncer au sceptre en 1594, pour recouvrer sa liberté qu'il avait perdue dans la bataille de Falcoping. Marguerite, surnommée la *Sémiramis du Nord*, maîtresse de trois couronnes par ses victoires, forma le projet d'en rendre l'union perpétuelle. Les états-généraux de Danemarck, de Suède et de Norwége, convoqués à Calmar en 1597, firent une loi solennelle d'après laquelle les trois royaumes devaient ne composer qu'une seule monarchie. Cet acte célèbre, connu sous le nom de l'*Union de Calmar*, portait sur trois bases : la 1^{re}, que le roi continuerait d'être électif; la 2^e, que le souverain serait obligé de faire son séjour tour à tour dans les trois royaumes; la 3^e, que chaque état conserverait son sénat, ses lois, ses privilèges. Cette union des trois royaumes, si belle au premier coup d'œil, fut la source de leur oppression et de leurs malheurs. Marguerite elle-même viola toutes les conditions de l'union. Les Suédois ayant été obligés de lui rappeler ses serments, elle leur demanda s'ils en avaient les titres : « Gardez-les donc bien, répliqua-t-elle, et moi je » garderai encore mieux les villes, les places fortes » et les citadelles du royaume... » Marguerite ne

traita guère mieux les Danois que les Suédois; et elle mourut peu regrettée des uns et des autres à Flensburg en 1412, à 59 ans. Le duc de Poméranie, son neveu, qu'elle avait associé au gouvernement des trois royaumes, lui succéda sous le nom d'Eric XIII. Marguerite eut les talents d'une héroïne et quelques qualités d'une princesse. Lorsque la loi ne gênait point ses projets, elle la faisait observer avec une fermeté louable; et l'ordre public était ce qu'elle aimait le mieux, après ses intérêts particuliers. Ses mœurs n'étaient pas trop régulières; elle tâchait de réparer cette irrégularité par des bonnes œuvres, et surtout par les dons qu'elle faisait aux églises : mais dans la morale de l'Evangile, rien ne peut suppléer à la pureté du cœur et à la droiture de l'esprit. Sa politique était adroite et souvent astucieuse. Le roi Waldemar, démêlant dans sa fille encore jeune la fierté de son âme et les ressources de son esprit, disait que la nature s'était trompée en la formant, et qu'au lieu d'une femme elle avait voulu faire un héros. Marguerite fit respecter la religion, étendit la juridiction spirituelle de l'évêque de Drontheim, et entreprit de convertir les Lapons. Ce fut sous ses auspices que des missionnaires pénétrèrent dans ces régions glaciales.

MARGUERITE d'Anjou, fille de René d'Anjou, roi de Sicile, et femme de Henri VI, roi d'Angleterre, était une princesse entreprenante, courageuse, inébranlable. Née en 1425, elle épousa ce prince en 1445. Elle eut tous les talents du gouvernement, et toutes les vertus guerrières. Elle prit un tel empire sur son mari qu'elle régna sous son nom. La nation anglaise, que sa fermeté avait irritée, résolut de changer de maître. Richard, duc d'York, profita de la fermentation des esprits pour faire valoir ses droits à la couronne. Il réclama ses droits comme descendant et allié de Richard II de Lancaster, qui avait détrôné la maison d'York; ce qui donna lieu aux sanglantes discordes connues sous la dénomination de la *Rose blanche* (York) et la *Rose rouge* (Lancaster). Marguerite crut apaiser le duc en le nommant protecteur du royaume : Henri VI tomba dans une imbécillité complète et Marguerite fut investie de la plénitude du pouvoir suprême. Le duc d'York se mit à la tête d'une armée, battit Henri VI, en 1455, à Saint-Albans, et le fit prisonnier. Marguerite voulut le rendre libre pour l'être elle-même. Son courage était plus grand que ses malheurs. Elle lève des troupes, délivre son mari par une victoire, devient général de son armée, et entre à Londres en triomphe. Les rebelles ne furent pas découragés. Ils livrèrent bataille à la reine à Northampton, en 1460, le comte de Warwick à leur tête. Marguerite fut vaincue, Henri fait prisonnier une 2^e fois, et sa femme fugitive. Elle courut de province en province pour se faire une armée, quoique Londres et le parlement lui fussent opposés. Elle rassembla 18,000 hommes, marcha contre le duc d'York, le vainquit et le tua à Wakefield, atteignit Warwick, et eut le bonheur de remporter sur lui une victoire complète, en 1461, à Barnds-Heats, près de Saint-Albans. Le comte de la Marche, devenu duc d'York, par la

mort de son père, soutenu par Warwick, se fit couronner roi d'Angleterre, sous le nom d'Edouard IV. Marguerite fut plus que jamais dans la nécessité de se battre. Les deux armées ennemies se trouvèrent en présence à Townton, aux confins de la province d'York. Ce fut là que se donna la plus sanglante bataille qui ait jamais dépeuplé l'Angleterre. Warwick fut pleinement victorieux, et le jeune Edouard IV affermi sur le trône. Marguerite, abandonnée, passa en France, pour implorer le secours de Louis XI, qui le lui refusa. Cette princesse intrépide repasse en Angleterre, donne une nouvelle bataille vers Exham, en 1462, et la perd encore. Obligée de se réfugier chez son père, elle revint bientôt pour dompter les rebelles. Warwick, l'ennemi de Marguerite, ayant à se plaindre d'Edouard IV, qu'il avait placé sur le trône, appelle, après six ans, la reine en Angleterre, se déclare chef de la *Rose rouge*, ou du parti de Lancaster, et tire de la tour de Londres Henri VI. Edouard, qui s'était réfugié en Hollande, revient en Angleterre, et fait encore prisonnier Henri VI. Marguerite se retire dans un couvent. Le duc de Somerset, un de ses généraux, la met de nouveau à la tête de son parti. Elle est faite prisonnière avec son fils à la bataille de Tewksbury, en 1471. On amène le jeune prince devant Edouard; la fermeté de ses réponses l'irrite, et il est massacré. Marguerite, conduite à la tour de Londres, vit presque sous ses yeux poignarder son époux. Louis XI la racheta en 1475, pour 50,000 écus, et la reçut dans ses états. Enfin après avoir soutenu dans douze batailles les droits de son mari et de son fils, elle mourut en 1482, la reine, l'épouse et la mère la plus malheureuse de l'Europe. La postérité l'aurait plus respectée, si elle n'avait pas souillé sa gloire par le meurtre du duc de Gloucester, oncle du roi son époux, dont le crédit excita son envie, et qu'elle fit périr sous prétexte d'une conspiration. *Voy. l'Histoire de cette reine*, par l'abbé Prévôt, Amsterdam, 1740, 1 vol. in-12.

MARGUERITE DE FRANCE, fille de François I^{er}, née en 1525, cultiva les lettres et répandit ses bienfaits sur les savants, à l'exemple du roi son père. Elle se maria en 1559 avec Emmanuel-Philibert, duc de Savoie. Ce prince connut tout le bonheur de posséder une telle épouse, et ses sujets la nommèrent de concert la *Mère des peuples*. Henri III ayant passé à Turin à son retour de Pologne, elle se donna tant de mouvement pour que ce monarque et les seigneurs de sa suite fussent bien traités, qu'elle gagna une pleurésie dont elle mourut le 14 septembre 1574. Cette princesse savait le grec et le latin, et joignait à ces connaissances des vertus supérieures et une piété tendre.

MARGUERITE, duchesse de Parme, gouvernante des Pays-Bas, était fille naturelle de l'empereur Charles V, et d'une demoiselle noble de Flandre. Elle fut élevée auprès de Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien I^{er}, puis auprès de Marie, sœur de Charles V, et veuve de Louis, roi de Hongrie; elle fut mariée par l'empereur son père à Alexandre de Médicis, duc de Florence. Après que ce prince eut été assassiné, l'an 1537,

on la maria en secondes noces à Octave Farnèse, neveu du pape Paul III. Marguerite ne fut pas contente de ce mariage, et semblait mépriser un mari qui n'était pas encore en âge. Elle disait agréablement à cette occasion, que c'était son destin de n'avoir point de rapport avec ses maris; que n'étant qu'une fille de 12 ans, elle avait épousé un homme âgé de 27 ans; et qu'à un âge où elle était déjà femme, on lui donnait un jeune enfant de 15 ans. Octave ayant fait le voyage d'Afrique avec son beau-père, revint après deux ans d'absence, et reçut de Marguerite de grands témoignages de tendresse. Il fut fait duc de Parme et de Plaisance, et la duchesse accoucha de deux enfants mâles. Elle fut extrêmement aimée des peuples des Pays-Bas, auxquels le roi Philippe II, son frère, la donna pour gouvernante en 1559. Sa maxime était, dit Strada, que la terreur était un mauvais moyen pour s'attacher les Belges et se concilier leur respect : *Male apud Belgas terrore veneratio comparatur*. Le duc d'Albe étant venu la remplacer, en 1567, elle se retira en Italie, et se livra à la piété, dont elle avait goûté autrefois les douces impressions sous la direction de saint Ignace de Loyola. Avant de mourir, elle eut la consolation de voir, l'an 1578, son fils Alexandre de Parme, gouverneur des Pays-Bas, après don Juan d'Autriche, qui avait remplacé dans cet emploi don Louis de Requesens, successeur du duc d'Albe. Marguerite mourut à Ortone dans le royaume de Naples, au mois de janvier 1586 ou 1587. Les historiens parlent très-avantageusement des qualités de cette princesse. Non-seulement elle avait un esprit supérieur à celui qu'on eût pu supposer dans une personne de son sexe, mais elle avait toute la force et le courage d'un homme. Elle était si vigoureuse, que quand elle chassait le cerf, elle avait la coutume de relayer d'autant de chevaux que les plus robustes chasseurs, qui succombaient quelquefois dans la fatigue de pareilles chasses.

MARGUERITE, fille et héritière de Florent, comte de Hollande, est célèbre par un conte. Ayant refusé l'aumône à une femme qu'elle accusa en même temps d'adultère, Dieu la punit, en la faisant accoucher l'an 1276, de 365 enfants, tant garçons que filles. Cette histoire est peinte dans un grand tableau d'un village peu éloigné de la Haye, et à côté du tableau on voit deux grands bassins d'airain sur lesquels on prétend que les 365 enfants furent présentés au baptême. Mais combien de fables ne seraient point attestées, s'il suffisait de citer un tableau en leur faveur ! Il y a apparence que ce conte vient de ce qu'on aura dit que *Marguerite est accouchée d'autant d'enfants qu'il y a de jours dans l'année*, mauvais calembourg qu'on répète encore quelquefois aujourd'hui le dernier jour de l'an, pour désigner l'unité sous l'apparence d'un grand nombre. Du reste, l'efficacité des malédictions et imprécations est une chose incontestable, quoiqu'il soit apparent que jamais elle n'ait eu d'effet si extraordinaire. L'histoire en fournit des preuves sans réplique. L'Ecriture sainte dépose également en sa faveur : *Maledicentis tibi in amaritudine animæ exaudietur deprecatio illius : exau-*

diet autem eum qui fecit illum (Eccl. 4). Il y a une autre MARGUERITE, femme d'un comte palatin, qui accoucha dans Cracovie, en 1269, de 56 enfants, tous en vie, si l'on en croit Martin Cromer, Guichardin qui l'a copié, et cinquante auteurs qui ont rapporté cette anecdote après eux avec la plus confiante docilité. Il ne faut cependant pas nier qu'il n'y ait en quelques exemples d'une fécondité prodigieuse. Pic de la Mirandole parle de deux femmes, dont l'une accoucha de neuf, l'autre de onze enfants. Joubert, dans ses *Erreurs populaires*, rapporte que la grand'mère de la maréchale de Montluc, héritière de la maison de Boville en Agénois, eut d'une seule couche neuf filles, qui vécurent toutes et furent mariées, et dont on voyait encore, du temps de Joubert, le tombeau dans l'église cathédrale d'Agen.

* MARGUERITES (Jean-Antoine TEISSIER, baron de), né à Nîmes le 50 juillet 1744. Membre des états du Languedoc, il se servit de son influence pour le bien de sa province, et s'occupa particulièrement des améliorations dans la culture du mûrier et l'éducation des vers à soie, si importante à Nîmes, où la fabrique des soies occupe la plus grande partie de la population. Député de la noblesse aux états-généraux, il y défendit constamment l'autel et le trône; plusieurs de ses discours, entre autres celui qu'il prononça sur les troubles arrivés à Nîmes en 1790, lui firent une réputation. Il périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1794, comme auteur ou complice des conspirations du Midi. Sa fortune était le patrimoine de l'indigent, et souvent il allait la nuit dans les arènes en retirer les malheureux qui n'avaient point d'autre asile. On a de lui : *Discours sur l'avènement de Louis XVI à la couronne*, Amsterdam, 1775, in-8; *la Révolution de Portugal*, tragédie dédiée au roi de Portugal et jouée avec succès dans ce royaume en présence de la cour, 1775, in-8; *Opuscules sur l'amphithéâtre de Nîmes; Instruction sur l'éducation des vers à soie*. Il était membre des académies de Nîmes, de Lyon, de Béziers et de Montauban.

MARGUNIO (Emmanuel), fils d'un marchand de Candie, vint à Venise avec son père en 1547, et y ouvrit une imprimerie grecque, de laquelle sont sortis beaucoup d'ouvrages. Sa maison ayant été consumée par un incendie, il retourna dans sa patrie et devint évêque de Cérigo. Il mourut dans l'île de Candie en 1602, à 80 ans. On a de lui en grec des *Hymnes anacréontiques*, publiés à Augsbourg en 1592, par Hoeschelius, réimprimés en 1601, in-8. Ils sont une preuve de ses talents pour le genre lyrique. On a encore de lui d'autres poésies dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1604-1614, 2 vol. in-fol.

MARIALES (Nantes), dominicain vénitien, d'une famille noble, enseigna quelque temps la philosophie et la théologie. Il se renferma ensuite dans son cabinet, sans vouloir aucun emploi dans son ordre, pour se livrer entièrement à l'étude. Il mourut à Venise en 1660, à plus de 80 ans. On a de lui : plusieurs ouvrages de théologie, dont le plus connu est en 4 vol. in-fol. Il parut à Venise en 1669, sous le titre de *Bibliotheca interpretum ad*

universam Summam D. Thomæ. Le prolégomène *Contra novatores*, qui est à la tête du premier volume, a été mis à l'index par un décret du 20 juin 1662. Plusieurs déclamations en italien contre la France, lesquelles attirèrent de fâcheuses affaires à l'auteur, et le firent chasser deux fois des états de Venise.

MARIAMNE, fille d'Alexandre fils du roi Aristobule, et d'Alexandra fille du grand sacrificateur Hyrcan, épousa Hérode le Grand, dont elle eut Alexandre et Aristobule. Le roi l'aimait éperdument. Sa beauté et sa faveur excitèrent l'envie; ses ennemis vinrent à bout de la perdre dans l'esprit de son mari. Elle fut accusée faussement de lui avoir manqué de fidélité. Ce prince ombrageux, cruel et crédule, la fit mourir 28 ans avant Jésus-Christ, et en conçut ensuite un repentir si vif, qu'il en perdit l'esprit dans certains moments, jusqu'à donner ordre à ceux qui le servaient, d'aller querir la reine pour le venir voir et le consoler dans ses ennuis. Il fit construire une tour de marbre à laquelle, pour éterniser sa douleur un peu tardive, il donna le nom de Mariamne. Josèphe parle souvent de cette tour, à l'occasion du siège de Jérusalem par Titus. Hérode se remaria à une princesse nommée aussi MARIAMNE, fille de Simon, grand sacrificateur des Juifs; mais cette princesse fut envoyée en exil, sur l'accusation d'avoir conspiré contre le roi son époux.

MARIANA (Jean), né à Talavera, dans le diocèse de Tolède, en 1557, entra chez les jésuites en 1554, et devint dans cette savante école un des plus habiles hommes de son siècle. Il savait les belles-lettres, le grec et l'hébreu, la théologie, l'histoire ecclésiastique et profane. Il enseigna à Rome, en Sicile, à Paris et en Espagne, avec réputation, et mourut à Tolède le 17 février 1624, à 87 ans. On a de lui : une *Histoire d'Espagne* (*hist. de rebus Hispaniæ*) en 50 livres, qu'il traduisit lui-même du latin en espagnol. La meilleure édition du texte espagnol est celle de 1678, Madrid, en 2 vol. in-fol. Elle est conforme à celle de 1608, à laquelle Mariana avait présidé (1). Les éditions latines de l'*Histoire* de Mariana sont celles de Tolède, 1592, in-fol., qui ne contient que 20 livres; de Mayence en 1605, en 2 vol. in-4; et de la Haye en 1755, en 4 vol. in-fol. Nous en avons une traduction française par le père Charenton, jésuite, imprimée à Paris, en 1725, en 6 vol. in-4. Mahudel y a ajouté une dissertation historique sur les monnaies antiques d'Espagne. Mariana, comparable aux plus fameux historiens de l'antiquité, supérieur au président de Thou pour la noblesse et pour l'élégance du style, est encore plus juste et plus impartial que ce célèbre historien. Son *Histoire* ne va que jusqu'en 1516. L'édition de Madrid, que nous avons indiquée, renferme des continuations jusqu'en 1678. Pedro Mantuano, Cohon-Truel, Ribeyro de Macedo, ont relevé dans Mariana plusieurs fautes contre la chrono-

(1) Les meilleures éditions de l'*Histoire* de Mariana, en espagnol, sont celle de Madrid, Eburra, 1780, 2 vol. in-fol. avec la continuation du P. Miniana, Madrid, 1794, 40 vol. in-8; *ibid.*, 1817-22, 20 vol. petit in-4, édition préférable à toutes les précédentes, et enfin, *ibid.*, 1828-29, 9 vol. pet. in-8, continuée jusqu'en 1808.

nologie, la géographie et l'histoire; mais leurs critiques ne sont pas toutes justes. En vain l'abbé de Mably, dans son traité de la *Manière d'écrire l'Histoire*, a tenté de ruiner la réputation de Mariana comme historien, en même temps qu'il avoue ne l'avoir pas lu : inconséquence qui devient plus saillante encore par l'estime extrême de cet abbé pour Tite-Live, dont aucun historien n'a autant approché que Mariana pour le style et la manière; et qui, quant au fond des choses, montre partout une crédulité et une prévention que l'historien d'Espagne n'a certainement ni surpassée ni égalée; Des *Scolies*, ou courtes notes sur la Bible, in-fol. On y trouve une *Dissertation* très-savante et très-judicieuse sur l'édition de la Vulgate; il y est aussi traité du texte et des anciennes versions de l'Écriture. Cette Dissertation se trouve avec l'ouvrage suivant dans l'édition de *Menochius*, par le père Tournemine; Un traité *De ponderibus et mensuris*; Tolède, 1596, in-4; cette édition est rare et fort recherchée; Sept *Opuscles*, imprimés à Cologne, 1609, in-fol., parmi lesquels se trouve un traité *De monetæ mutatione*; cet ouvrage, où il s'avisait de blâmer les changements qui se faisaient en Espagne dans les monnaies, le fit mettre en prison. Plusieurs écrivains ont mal à propos confondu cet ouvrage avec le précédent. (*Voy. le Journ. hist. et lit.* 1^{er} octobre 1786, p. 189). Un fameux traité *De rege et regis institutione*, Tolède, 1599, in-4. Il y enseigne sur le tyrannicide une doctrine qu'on ne saurait trop condamner, « et a exposé par là, dit » Bayle (au mot *Mariana*), les jésuites, surtout en » France, à de sanglants reproches, et à des injures » très-mortifiantes, que l'on renouvelle tous les » jours, qui ne finiront jamais, que les historiens » copieront passionnément les uns des autres. » Ce traité fut condamné par le parlement de Paris, et censuré par la Sorbonne; mais, avant qu'il essuyât aucune flétrissure, les jésuites l'avaient désapprouvé. « Notre Père général, dit Richeome dans » l'*Examen de l'Anti-Coton*, étant averti l'an 1599, » commanda qu'il fût corrigé, et on n'en eût vu » aucun exemplaire sans correction, si les hérétiques, qui pensaient faire leur profit de ce livre, » ne l'eussent aussitôt réimprimé. » Du reste, longtemps avant lui et avant l'existence de la société, des théologiens d'un nom tout autrement illustre avaient enseigné la même opinion sur les tyrans. (*Voy. JOUVENCY, SANTAREL.*) On lui attribue un ouvrage en espagnol, touchant *les défauts du gouvernement de sa société*, qui a été imprimé en espagnol, en latin, en italien et en français. Mariana, dit-on, ne voulait pas le rendre public; mais un franciscain le lui enleva dans sa prison, et le fit imprimer à Bordeaux en 1623, in-8. Les jésuites demandèrent qu'on produisît l'original espagnol, que personne ne put jamais montrer; d'où ils conclurent que le livre était pour le moins altéré et défiguré, et que l'éditeur pour cette raison ne l'avait fait paraître qu'après la mort de Mariana. Il est vraisemblable néanmoins, que le fonds de l'ouvrage était de lui. Et pourquoi n'aurait-il pas cru voir ou même vu réellement quelques défauts dans le régime de sa société? Quel est le gou-

vernement qui n'en ait pas? Le meilleur est celui qui en a le moins :

Optimus ille est
Qui minimis urgetur.

La *vie de Mariana* a été écrite par Tamaño de Vargas.

MARIANUS-SCOTUS, habile moine écossais, né en 1028, se retira en 1056 dans un monastère à Cologne, puis en 1059 dans l'abbaye de Fulde, et mourut à Mayence, en 1086, après avoir enseigné pendant quelque temps la théologie à Ratisbonne. Il était parent du vénérable Bède. On a de lui une *Chronique* qui est estimée. Elle va depuis le commencement du monde jusqu'en 1085 de J.-C., et a été continuée jusqu'en 1200 par Dodechin, abbé au diocèse de Trèves, Bâle, 1559, in-fol.

MARICA, nymphe que le roi Faunus épousa, et de qui il eut Latinus. Elle donna son nom à un marais proche de Minturne, sur le bord duquel il y avait un temple de Vénus, que quelques-uns confondent avec Marica : cette dernière est, selon Lactance, la même que Circé.

MARIE, sœur aînée de Moïse et d'Aaron, et fille d'Amram et de Jocabed, naquit vers l'an 1578 avant J.-C. Lorsque la fille de Pharaon trouva Moïse exposé sur le bord du Nil, Marie, qui était présente, s'offrit pour aller chercher une nourrice à cet enfant. La princesse ayant agréé ses offres, Marie courut chez sa mère, à qui l'on donna le jeune Moïse à nourrir. On croit que Marie épousa Hur, de la tribu de Juda; mais on ne voit pas qu'elle en ait eu des enfants. Après le passage de la mer Rouge et la destruction entière de l'armée de Pharaon, Marie se mit à la tête des femmes de sa nation, et entonna avec elles le magnifique cantique *Cantemus Domino*, pendant que Moïse le chantait à la tête du chœur des hommes. Lorsque Séphora, femme de ce dernier, fut arrivée dans le camp, Marie eut quelques démêlés avec elle, et intéressa dans son différend son frère Aaron. L'un et l'autre murmurèrent contre Moïse; Dieu en fut irrité, et il frappa Marie d'une lèpre, dont il la guérit, à la prière de Moïse, après l'avoir cependant condamnée à demeurer sept jours hors du camp. Elle mourut près de Cadès vers l'an 1452 avant J.-C., âgée d'environ 126 ans.

MARIE (*amertume de la mer*), vierge très-sainte, mère de N.-S. JÉSUS-CHRIST, de la tribu de Juda, de la famille de David, épousa saint Joseph, que Dieu lui donna pour être le gardien de sa virginité. (*Voy. JOACHIM et AFRICAÏN Jules.*) Ce fut à Nazareth que l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu, pour lui annoncer qu'elle concevrait le Fils du Très-Haut. La sainte Vierge, surprise du discours de l'ange, lui demanda humblement, *comment ce qu'il disait pourrait s'accomplir, puisqu'elle ne connaissait point d'homme?* L'ange Gabriel l'assura qu'elle concevrait par l'opération du Saint-Esprit. Alors la sainte Vierge témoigna sa soumission par ces paroles : *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* Le Fils de Dieu s'incarna dès lors dans son chaste sein. Quelque temps après, elle alla visiter sainte Elizabeth, sa cousine, qui était enceinte de saint Jean-Baptiste.

L'enfant d'Elizabeth tressaillit dans les flancs de sa mère, sentant approcher celui dont il devait être le précurseur. Ce fut en cette occasion que Marie prononça l'admirable cantique, *Magnificat anima mea Dominum*, monument éternel de son humilité et de sa reconnaissance; cantique rempli de sentiments profonds et des plus excellentes idées de la Divinité; tableau touchant de la Providence qui élève les humbles, précipite les superbes, et confond la puissance pour protéger le faible et nourrir l'indigent. Que les vieux pédagogues, qu'on appelle *philosophes*, hommes à sentences et à bons mots, qui ont dit çà et là quelques apophthegmes bons ou mauvais sur la Divinité, sont petits vis-à-vis de cette Vierge simple et humble, qui, sans effort comme sans prétention, nous a donné cet ensemble parfait de grandes et magnifiques idées! (Voy. ANNE, femme d'Elcana). La même année, Marie se rendit avec Joseph à Bethléem, d'où sa famille était originaire, pour se faire inscrire sur le rôle public, suivant les ordres de l'empereur Auguste. Il se trouva alors dans cette petite ville une telle affluence de peuple, qu'ils se virent forcés de se retirer dans une étable. C'est là que naquit J.-C., au sein de la pauvreté et de cette privation des aïssances et des splendeurs humaines, qui devaient faire le caractère de son règne. Marie vit avec admiration la visite des pasteurs et l'adoration des Mages; et quarante jours après la naissance de son Fils, elle alla le présenter au temple, et observa ce qui était ordonné pour la purification des femmes. Marie suivit ensuite Joseph, qui avait eu ordre de se retirer en Egypte, pour soustraire l'enfant à la fureur d'Hérode. Ils ne revinrent à Nazareth qu'après la mort de ce tyran. Ils demeurèrent dans cette ville, et n'en sortaient que pour aller tous les ans à Jérusalem à la fête de Pâques. Ils y menèrent Jésus quand il eut atteint sa douzième année, et l'ayant perdu, ils le trouvèrent le troisième jour au temple, assis au milieu des docteurs. Il n'est pas parlé de la sainte Vierge dans l'Evangile jusqu'aux noces de Cana, où elle se trouva avec Jésus, qui y fit son premier miracle, à la prière de sa mère. Elle suivit son fils à Capharnaüm, et le voyant accablé par la foule de ceux qui venaient pour l'entendre, elle se présenta pour l'en tirer. L'Evangile dit encore que cette sainte Mère assista au supplice de son Fils sur la croix, et que J.-C. la recommanda à son disciple bien-aimé, qui la reçut chez lui. On croit qu'après l'Ascension, dont elle fut témoin, ce saint apôtre la mena à Ephèse, où elle mourut dans un âge très-avancé, sans qu'on sache aucune particularité de sa mort. Ce n'est que par une pieuse tradition, dont on trouve néanmoins des monuments dès le sixième siècle, qu'on croit qu'elle ressuscita d'abord après sa mort, et que son corps fut reçu dans le ciel. La fête de l'Assomption est proprement celle de sa mort, sans aucun rapport marqué (si on excepte les leçons tirées des ouvrages de saint Jean Damascène) à sa résurrection. C'est à tort cependant que Launoy, et après lui un docteur de Louvain, ont compilé force autorités et arguments pour détruire l'opinion de l'assomption corporelle,

opinion pieuse et raisonnable, et qu'on doit certainement mettre au nombre de celles qu'on ne risque rien de laisser adopter au peuple chrétien, et qu'on ne peut guère attaquer sans produire une espèce de scandale. Plusieurs Pères de l'Eglise, et entre autres saint Bernard, ont préconisé avec zèle les vertus de la Mère de Dieu. Il faut citer encore, parmi les modernes, le père d'Argentan qui a écrit un gros ouvrage sur les *Grandeurs de Marie*; Lafitau, *La Vie et les Mystères de la très-sainte Vierge*, 1739; le père de Mézerai, un livre sur le *Sacré-Cœur de Marie*. Plusieurs auteurs et presque tous les orateurs chrétiens se sont essayés sur ce sujet si digne d'exercer le talent et la piété des chrétiens. Duquesne a publié les *Grandeurs de Marie*, 1791, 2 vol. in-12, ouvrage qui renferme tout ce qu'on peut dire de plus solide et de plus édifiant sur les mystères de la sainte Vierge. Un prêtre du diocèse de Genève a écrit une *Vie de la sainte Vierge*, tirée des saintes Ecritures et des témoignages des saints Pères, Paris, 1819, in-12.

MARIE, autrement SALOMÉ. (Voy. ce dernier nom).

MARIE DE CLÉOPHAS, ainsi nommée parce qu'elle était épouse de Cléophas, autrement Alphée, est appelée dans l'Evangile *sœur de la Mère de Jésus*. Elle avait pour fils saint Jacques le Mineur, saint Simon et saint Jude, et un nommé Joseph, frères, c'est-à-dire cousins-germains du Seigneur. Elle crut de bonne heure en J.-C., le suivit au Calvaire, et fut présente à sa sépulture. Etant allée à son tombeau le dimanche de grand matin avec quelques autres femmes, elles apprirent de la bouche des anges que J.-C. était ressuscité, et elles coururent en porter la nouvelle aux apôtres. On ne sait aucune particularité de la vie de Marie.

MARIE, sœur de Marthe et de Lazare. Voy. MADELEINE.

MARIE (sainte), esclave de Tertullus, sénateur romain, consacrait spécialement au jeûne les jours où les païens célébraient leurs fêtes impies. Durant la persécution de Dioclétien, son maître, qui l'estimait à cause de son exactitude et de sa fidélité à remplir tous ses devoirs, craignant de la perdre, employa tous les moyens possibles pour l'engager à sacrifier aux idoles; mais rien ne put ébranler sa constance. A la fin, le juge fut instruit de ce qui se passait. Il la fit enlever, et tourmenter avec tant de cruauté, que le peuple en murmura hautement; de sorte qu'on fut obligé de la détacher de dessus le chevalet, et la sainte alla terminer sa vie par une heureuse mort dans une solitude. Baluze a publié les *Actes* sincères de cette sainte, *Miscel.*, tom. 2, page 115.

MARIE EGYPTIENNE (sainte) quitta son père et sa mère à l'âge de douze ans, et mena une vie déréglée à Alexandrie, jusqu'à l'âge de 17 ans. La curiosité l'ayant conduite à Jérusalem avec une troupe de pèlerins, pour assister à la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, elle s'y livra aux derniers excès de la débauche. S'étant mêlée dans la foule pour entrer dans l'église, elle se sentit repoussée par trois ou quatre fois, sans pouvoir y entrer. Marie, frappée d'un tel obstacle, prit la résolution de changer de vie et d'expier ses désordres par la pénitence. Puis

étant retournée à l'église, elle y entra facilement et adora la croix. Le jour même, elle sortit de Jérusalem, passa le Jourdain, et se retira dans la vaste solitude qui est au-delà de ce fleuve. Elle y passa 47 ans sans voir personne, vivant de ce que produisait la terre, et menant la vie la plus austère. Un solitaire, nommé *Zozime*, l'ayant rencontrée vers l'an 450, la prit d'abord pour un spectre, tant les ardeurs du soleil et les injures de l'air l'avaient défigurée. Marie le rassura, lui demanda sa bénédiction, lui raconta son histoire, et le pria de lui apporter l'eucharistie. *Zozime* l'alla trouver l'année suivante, le jour du jeudi saint, et lui administra ce sacrement. Il y retourna l'année d'après, et trouva son corps étendu sur le sable, avec une inscription tracée sur la terre : « Abbé *Zozime*, entrez ici le corps de la misérable Marie. Je suis morte le même jour que j'ai reçu les saints mystères. Priez pour moi. » On ajoute que *Zozime* étant embarrassé pour creuser une fosse, un lion vint se charger de ce travail. L'histoire de Marie a été écrite par un auteur contemporain; cependant quelques critiques la révoquent en doute, à cause des circonstances extraordinaires qu'elle contient. Mais si cette raison était suffisante pour rejeter le témoignage des contemporains, les histoires les plus avérées seraient en danger d'être reléguées parmi les fables.

MARIE d'OIGNIES (sainte), née à Nivelles vers 1177, fut mariée à l'âge de 14 ans, et continua les austérités qu'elle était accoutumée de pratiquer dès sa plus tendre jeunesse. Les deux époux distribuèrent d'un commun accord leurs biens aux pauvres, et se consacrèrent au service des lépreux dans une ladrière nommée *Villembrouck*, peu éloignée de Nivelles. Au bout de douze ans, fatiguée par l'affluence de peuple que l'éclat de ses vertus y attirait, Marie crut devoir se retirer au prieuré d'Oignies, nouvellement bâti sur la Sambre, et y mourut le 25 juin 1215, à l'âge de 56 ans. Le célèbre Jacques de Vitry, que la réputation de ses vertus avait attiré dans ce désert, a écrit sa *Vie*, qui a été insérée dans *Surius* et les *Acta Sanctorum*. On en garde le manuscrit à Oignies : Buisseret, évêque de Namur, la traduite en français, Louvain, 1609, in-12. On en a donné une nouvelle édition corrigée, Namur, 1719. Arnould d'Andilly en a publié aussi une traduction, mais où il a fait plusieurs retranchements, dont quelques-uns sont raisonnablement motivés. *Voy.* CHRISTINE DE BRUZO.

MARIE-MADELEINE DE LA TRINITÉ, fondatrice de l'ordre de la *Miséricorde*, avec le père Yvan, prêtre de l'Oratoire, naquit à Aix en Provence, en 1616; son père était soldat. Elle fut élevée avec grand soin par sa mère, et fut demandée en mariage à l'âge de 15 ans par un homme riche, dont elle refusa la main. Pour marcher plus sûrement dans la voie du salut, elle se mit sous la direction du père Yvan, qui composa pour elle un livre intitulé, *Conduite à la perfection chrétienne*. Une maladie dont elle fut affligée en 1652 lui fit prendre la résolution de fonder l'ordre de la *Miséricorde*, pour y recevoir les filles de qualité sans biens et sans dot. Marie-Madeleine exécuta heureusement ce

pieux dessein. Cette sainte fondatrice établit à Aix, en 1657, la première maison de son institut, dont elle fut la première supérieure. Elle mourut saintement à Avignon en 1678, à 62 ans, après avoir fondé plusieurs maisons de son ordre. *Voy.* sa *Vie* par le P. Croiset, jésuite, Lyon, 1696, in-8.

MARIE DE L'INCARNATION, dont le nom était *Barbe d'Avrillot*, épousa M. Acarie, maître des comptes, et après sa mort se fit carmélite en 1614. Elle perfectionna dans ce nouvel état les grandes vertus dont elle avait donné l'exemple dans le monde, et se sanctifia surtout par son zèle, sa charité, sa patience et sa mortification. Elle mourut à Pontoise l'an 1618, regardée comme la fondatrice des carmélites en France. Pie VI la mit au nombre des *Bienheureux* en 1791. André Duval, professeur en Sorbonne, et Maurice Marin, barnabite, ont écrit sa *Vie*. L'abbé de Montis en a donné une autre en 1778. — Marguerite Acarie, sa fille, entra aussi chez les carmélites, sous le nom de *Sœur Marguerite du Saint-Sacrement*, en 1605, quelques années avant sa mère, et mourut après de longs travaux et beaucoup de souffrances, en 1660, à l'âge de 70 ans. M. Tronson, curé de Saint-Sulpice, a écrit sa *Vie*, Paris, 1690, in-8.

MARIE DE L'INCARNATION, nommée auparavant *Marie Guyard*, naquit à Tours le 18 octobre 1599. Après la mort de son mari, elle entra à l'âge de 52 ans chez les Ursulines à Tours, où elle composa, pour l'instruction des novices, un très-bon livre, intitulé : *L'Ecole chrétienne*. Appelée à la conversion des filles du Canada, elle passa à Québec en 1659, où elle établit un couvent de son ordre, qu'elle gouverna avec beaucoup de sagesse et de prudence. Elle y mourut en 1672, à 75 ans. Outre son *Ecole chrétienne*, on a d'elle un volume in-4 de *Retraites* et de *Lettres*. Dom Claude-Martin, son fils, a publié sa *Vie*; elle a aussi été écrite par le père de Charlevoix, jésuite, 1724, in-12. Les écrits de cette religieuse respirent cette onction sublime qu'on ne trouve que dans les saints.

MARIE ALACOQUE. *Voy.* MARGUERITE.

MARIE, dame du bourg de Bathecor, fille d'Eléazar, s'était réfugiée avec son mari dans Jérusalem; elle s'y trouva pendant le siège de cette ville par Titus. Une horrible famine réduisit les habitants à se nourrir de corps morts. Un jour les soldats, après lui avoir volé tous ses bijoux, lui prirent encore tout ce qui était nécessaire pour la vie. Cette femme mourant de faim, arracha de sa mamelle son fils, le tua, le fit cuire, en mangea une partie, et garda le reste pour une autre fois. Les soldats entrèrent à l'odeur de ce mets cruel, et la forcèrent de le leur montrer. Elle leur offrit d'en manger; mais ils en eurent tant d'horreur qu'ils se retirèrent en frémissant. Ainsi se vérifiait la prophétie de Moïse, dans le cantique *Audite, cœli*, faite quinze siècles auparavant : *Congregabo super illos mala, et sagittas meas complebo in eis : consumuntur fame.*

MARIE d'ARAGON, fille de Sanche II, roi d'Aragon, et femme de l'empereur Othon III, périt par une mort aussi honteuse que sa vie, si l'on en croit plusieurs historiens. Ils prétendent que cette princesse ayant en vain sollicité un comte de Modène de

satisfaire ses désirs, l'accusa du crime qu'il n'avait point voulu commettre. L'empereur, trop crédule, fit trancher la tête à cet innocent, cru coupable. La femme du comte, ayant appris la vérité de son mari mourant, offrit de prouver son innocence par l'épreuve du feu. On porta un fer dans un grand brasier, et lorsqu'il fut tout rouge, la comtesse le prit sans s'émouvoir, et le tint entre ses mains sans se brûler. L'empereur, surpris et épouvanté, fit jeter dans un bûcher l'impératrice en 998, et expia par ce supplice la mort injuste du comte de Modène. Plus de vingt historiens, anciens et modernes, rapportent ce fait comme une vérité incontestable; Muratori l'a combattu, et a tâché de lui ôter toute créance. Mais, quoi qu'il en soit de cette histoire en particulier, l'on ne peut nier que les épreuves judiciaires, qui pour de fréquents abus furent ensuite proscrites par les canons, n'aient servi souvent à faire triompher la vérité avec éclat. « Le zèle de la justice et la difficulté de la découvrir, dit un historien, la simplicité des temps, la grande confiance dans le juge éternel, et l'espèce de théocratie qui gouvernait les peuples chrétiens durant ces siècles, rendirent ces épreuves très-souvent efficaces; et il faudrait se résoudre à nier les faits les mieux avérés, si l'on voulait s'élever indifféremment contre ce qui en est rapporté par une multitude d'auteurs contemporains, souvent par des témoins oculaires et irréprochables. » *Voy. CHARLEMAGNE, EUGÈNE II, PIERRE IGNEE.*

MARIE-THERÈSE, impératrice, reine de Hongrie et de Bohême, naquit, le 15 mai 1717, de l'empereur Charles VI et d'Elizabeth-Christine de Brunswick Wolfenbuttel. L'empereur, ayant perdu l'archiduc Léopold son fils unique, avait élevé sa fille aînée, Marie-Thérèse, dans la perspective de la faire héritière de ses vastes états. Dès 1715, il avait fait la fameuse *Pragmaticue-Sanction*, par laquelle, au défaut d'enfants mâles, sa succession devait passer à l'aînée de ses filles : disposition à laquelle il s'occupa pendant près de 50 ans de donner un caractère sacré, en la faisant ratifier par toutes les puissances de l'Europe, qui pouvaient avoir quelque intérêt à en empêcher l'exécution. Marie-Thérèse fut mariée le 12 février 1756 à François-Etienne de Lorraine, depuis empereur sous le nom de *François I^{er}* (*voy. son article*), et monta sur le trône après la mort de Charles VI, arrivée le 20 octobre 1740. Les événements qui suivirent cette mort, firent bientôt voir que le prince Eugène avait eu raison de dire « qu'une armée de cent mille hommes garantirait mieux la Pragmaticue-Sanction que cent mille traités. » L'Europe fut inondée de manifestes, avant-coureurs de l'orage qui se formait contre cette princesse. Le roi de Prusse, au milieu des glaces et des frimats, parcourt, à la tête de ses troupes, la Silésie, et reçoit à Breslau l'hommage des états de cette belle province; à cette conquête il joint celle de la Moravie. D'un autre côté, l'électeur de Bavière, Charles-Albert, pressait la France de lui procurer les couronnes de Bohême et de l'Empire; il vint à bout de la mettre dans ses intérêts, quoiqu'elle eût adhéré solennellement à la Pragmaticue-Sanction, lors de l'échange du

grand-duché de Toscane contre les duchés de Lorraine et de Bar. Les premiers efforts de Charles-Albert furent suivis des succès les plus brillants : il se fit couronner archiduc d'Autriche à Lintz, roi de Bohême à Prague, empereur sous le nom de *Charles VII* (*voy. cet article*), à Francfort en 1742. Marie-Thérèse, ne se trouvant pas en sûreté à Vienne, avait été obligée de prendre la fuite dès l'an 1741. Dans ces tristes circonstances, elle va se jeter entre les bras des Hongrois, assemble les états de ce royaume, se présente à eux, tenant sur ses bras le fils qu'elle venait de mettre au monde, et leur adresse en latin ces paroles : « Abandonnée de mes amis, persécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parents, je n'ai de ressources que dans votre fidélité, dans votre courage et ma constance. Je remets entre vos mains la fille et le fils de vos rois, qui attendent de vous leur salut. » A ce spectacle, les Hongrois, peuple fier et belliqueux, qui, depuis deux cents ans, n'avaient cessé de repousser le joug de la maison d'Autriche, passent tout-à-coup de l'aversion au dévouement le plus sincère, tirent leurs sabres et s'écrient d'une voix unanime : *Moriamur pro rege nostro, Maria Theresia*. Jamais secours ne vint plus à propos, et jamais peut-être n'en fut-il de moins attendu. A peine restait-il à Marie-Thérèse une ville pour y faire ses couchés, comme, étant enceinte et dans un moment d'une profonde amertume, elle l'écrivit à la princesse Charlotte de Lorraine, sa belle-mère; c'était là le terme de ses malheurs. Au milieu de tant de revers, cette auguste princesse a pour elle ses grands talents, sa fermeté et l'amour de ses peuples. Des bords de la Drave et de la Save, il sort des peuples inconnus jusqu'alors qui se joignent aux Hongrois : leur ardeur martiale, leur costume singulier, leur air farouche, sont encore gravés dans la mémoire de leurs ennemis avec le souvenir de leurs actions. Kevenhuller à leur tête reconvre l'Autriche; Lintz, Passau, Munich, ouvrent leurs portes aux Autrichiens. Marie-Thérèse ménage une alliance avec l'Angleterre, qui lui fournit des secours d'argent et de troupes; elle tâche d'ébranler le roi de Sardaigne, et détache le roi de Prusse de la ligue, en lui cédant, le 11 juin 1742, presque toute la Silésie et le comté de Glatz. (*Voy. les divers événements de ces guerres aux articles FOUQUET, CHARLES de Lorraine, BROWN, CHARLES-EMMANUEL de Savoie.*) Marie-Thérèse se fit couronner reine de Bohême à Prague, le 11 mai 1745. Seize mille Anglais traversent la mer, se joignent aux Autrichiens, aux Hanovriens, aux Hessois, marchent vers Francfort. Georges II et son fils, le duc de Cumberland, se rendent au camp; la bataille d'Ettingen se donne le 27 juin 1745; la victoire se déclare pour les armes de Marie-Thérèse, et ôte à l'électeur de Bavière (*voy. CHARLES VII*) tout espoir de conserver l'empire. Le roi de Sardaigne, à qui on avait cédé la propriété de quelques contrées du Milanais, arma pour la reine de Hongrie. Ses troupes furent souvent victorieuses, et procurèrent à la maison d'Autriche des avantages qui compensèrent bien les sacrifices qu'elle lui avait faits. Le traité de Breslau n'arrêta que pour un temps le roi de Prusse. Il fit une

nouvelle irruption en Bohême en 1744, pendant que l'électeur de Saxe, roi de Pologne, concluait un traité d'alliance à Varsovie avec Marie-Thérèse. En 1745, le foyer de la guerre fut transporté dans les Pays-Bas, province où, suivant l'expression de Strada, Mars semble avoir fixé sa demeure habituelle, tandis qu'il ne fait que voyager chez les autres peuples : *In alias terras peregrinari Mars ac circumferre bellum, hic armorum sedem fixisse videtur*. Presque toutes les villes ouvraient leurs portes à Louis XV (voy. son article). Les plaines de Fontenoi, de Rocoux, de Lawfeldt, étaient couvertes de morts, les eaux de la Meuse et de l'Escaut rougies du sang des vainqueurs et des vaincus. Au milieu des revers et des succès qui se balançaient, Marie-Thérèse a la consolation de placer, le 4 octobre 1745, la couronne impériale sur la tête de son époux. La cérémonie se fit à Francfort comme en temps de paix. Sur ces entrefaites, le roi de Prusse remportait de nouveaux avantages à Friedberg et à Prandnitz. Elle se délivra encore de cet ennemi, par le traité de Dresde, le 25 décembre de la même année. Enfin, après huit ans de guerre, une paix universelle fut accordée à l'Europe par le traité d'Aix-la-Chapelle, signé le 18 octobre 1748; et Marie-Thérèse, qu'on avait cru opprimer, parut y recevoir un triomphe éclatant. Tous ses soins furent alors de fermer les plaies de son peuple, de réparer les maux occasionnés par la guerre. Mais, à l'imitation de Frédéric, elle voulut conserver un grand nombre de troupes; ce qui nuisit beaucoup à ses états, eut de mauvais effets sur les mœurs et le caractère des peuples, donna à l'administration une marche de violence et de despotisme, et prépara les événements fâcheux arrivés sous les règnes suivants. Cette princesse ignorait que, pour défendre ses états, c'était un moyen aussi mauvais qu'inutile d'avoir de grandes armées sur pied. (Voy. FRÉDÉRIC II, LOUIS VI.) Cependant toutes ses vues se portaient sur la chose publique. Les ports de Trieste et de Fiume furent ouverts à toutes les nations; Livourne étendit son commerce dans le Levant et dans les Indes orientales; le port d'Ostende reçut des navires chargés des productions de la Hongrie; des canaux ouverts dans les Pays-Bas apportèrent dans le sein des cités les richesses des deux Indes; Vienne fut agrandie et embellie; des manufactures de draps, de porcelaine, de glaces, d'étoffes de soie, etc., s'établirent dans ses vastes faubourgs, et on vit bientôt les imitateurs dans les arts se mettre au pair de leurs modèles. Pour faire fleurir les sciences, Marie-Thérèse érige des universités, des collèges, parmi lesquels on admire celui qui porte son nom à Vienne, et qui fut détruit par son fils; elle fonde des écoles pour le dessin, la peinture, l'architecture; elle forme des bibliothèques publiques à Prague, à Inspruck; des observatoires magnifiques s'élèvent à Vienne, à Gratz, à Tyrnau, et sont enrichis de télescopes qui découvrent les secrets des cieux aux Hall, aux Boscowich, aux Halley : les Van Swieten, les Storck, les Méstase, les Chapelain, reçoivent les bienfaits que méritent leurs talents. L'on peut douter cependant si, en répandant ainsi les sciences, et généralisant

l'instruction dans les lettres et les matières de spéculation, elle a fait à ses peuples autant de bien qu'elle a voulu leur en faire. (Voy. FRÉDÉRIC-GUILAUME I^{er}.) Ses soins s'étendaient sur toutes les classes de l'état; les soldats blessés, vieux et infirmes, reçurent les secours spirituels et temporels, dans des hôpitaux propres et salubres; les veuves d'officiers, les demoiselles nobles, etc., trouvèrent des ressources dans divers établissements formés par l'humanité et la pitié de cette bonne princesse. La paix semblait devoir durer longtemps, surtout après que la France, si longtemps rivale de l'Autriche, eut fait une alliance avec elle le 1^{er} mai 1756; mais elle fut troublée par une irruption subite que fit le roi de Prusse en Saxe pendant le mois d'octobre de la même année : il marche vers la Bohême; Brown l'arrête par la bataille de Lowositz, où les deux partis s'attribuent la victoire. Au printemps de l'an 1757, Frédéric paraît à la tête de cent mille combattants sur les hauteurs de Prague : le combat s'engage sous les murs de cette capitale; Brown blessé est obligé de céder et de se retirer dans la ville, le vainqueur la bloque et la bombarde; Daun arrive, repousse et culbute les Prussiens à Chotzemitz, fait lever le siège, sauve la Bohême par cette victoire, et rend aux troupes le courage et la confiance que le bruit des victoires de Frédéric semblait leur avoir fait perdre. C'est à l'occasion de cette victoire, que Marie-Thérèse établit l'ordre militaire de son nom, le 18 juin 1757. Cette guerre fut des plus sanglantes : jamais on n'avait livré tant de combats. Les Autrichiens eurent des succès et des revers; mais ils furent plus souvent vainqueurs que vaincus. Ils triomphent à Hockkirchen, à Kunersdorf, à Maxen, à Landsduth, à Siplitz; le prince Charles s'empare de Breslau, Nadasti de Schweidnitz, et Haddick et Lascy de Berlin. On admire surtout l'expédition de Laudon contre Schweidnitz, par laquelle il enleva, le 1^{er} octobre 1761, cette ville en une nuit, et, avec la ville, une nombreuse garnison, une artillerie formidable, et des magasins immenses. Les armes de Marie-Thérèse ne parurent essayer qu'un revers considérable pendant cette guerre : ce fut la bataille de Leuthen ou de Lissa, où l'armée fut presque détruite, le 5 décembre 1757. Cette déroute fut suivie de la prise de Breslau et de dix-sept mille Autrichiens. Le traité de Hubertsbourg, conclu le 15 février 1763, remit l'Allemagne sur le pied où elle était avant la guerre. Marie-Thérèse réussit à faire élire Joseph, son fils, roi des Romains, l'an 1764; elle rétablit l'ancien ordre de Saint-Etienne, et prit le titre de *reine apostolique*, en mémoire du zèle ardent pour la foi, et de l'espèce d'apostolat que ce grand roi avait exercé sur le trône. Ce titre, donné à Etienne par Sylvestre II, avait été renouvelé pour Marie-Thérèse par un bref de Clément XIII, en 1758. Etant à Inspruck avec toute son auguste famille, à l'occasion du mariage de son fils Léopold, depuis grand duc de Toscane, avec l'infante Marie-Louise d'Espagne, elle perdit son époux, l'empereur François I^{er}, qui y fut enlevé par une mort inopinée, le 18 août 1765. Depuis ce moment, elle ne quitta point le deuil, et elle ne crut pouvoir alléger sa

tristesse qu'en fondant à Inspruck un chapitre de chanoinesses, dont la fonction est de prier pour le repos de cet époux chéri. En 1772, elle fit une convention avec Frédéric II, roi de Prusse, et avec Catherine II, impératrice de Russie, pour démembrer la Pologne, en vertu d'anciens traités : cette convention lui donna presque toute la Russie Rouge; Lemberg devint la capitale de ces nouveaux états, qui furent appelés *Lodomerie* et *Gallicie*. Cette acquisition fit naître bien des raisonnements et des censures amères; d'autres ne l'ont envisagée que comme une imitation forcée de ce qu'avaient fait deux puissants voisins. Par la mort de Maximilien-Joseph, électeur de Bavière, arrivée en 1777, la guerre se ralluma entre la Prusse et l'Autriche; mais elle ne fut pas féconde en événements, les armées paraissant toujours se tenir sur la défensive; elle fut terminée par la paix de Teschen, le 13 mai 1779, qui augmenta les états de la maison d'Autriche d'une portion de la Bavière. Après un règne long et heureux, Marie-Thérèse vit approcher sa fin avec le courage qui la caractérisa pendant toute sa vie. Sa mort fut celle d'un héros chrétien qui quitte la vie sans se plaindre et les grandeurs sans les regretter : elle expira à Vienne, le 29 octobre 1780. La postérité la regardera toujours comme une des plus grandes princesses qui aient régné. Elle avait un air de grandeur relevé par les charmes de la beauté qui la faisait passer pour la plus belle princesse de l'Europe; des mœurs pures et douces ennoblissaient ses grâces; une élocution énergique, un son de voix majestueux, la connaissance des langues en usage dans ses états, un abord riant, en un mot, tout son extérieur montrait qu'elle était faite pour régner. Si on pouvait désirer quelques traits pour compléter son éloge, ce serait un caractère plus ferme, des vues plus soutenues, et une opposition plus vigoureuse à des projets qui combattaient ses véritables intentions. La religion, pendant son règne, fut toujours respectée et regardée comme le plus ferme appui du trône, et comme le gage le plus assuré de la fidélité des sujets. Les jurements furent sévèrement défendus, la débauche et la licence réprimées, les mauvais lieux supprimés, les jeux de hasard interdits. Mais la pente d'un siècle entraîné par une fausse philosophie, la contagion toujours croissante des vices qui en sont les fruits nécessaires, l'altération des mœurs publiques, l'affaiblissement des anciens principes d'ordre et de vertu, n'ont pas permis que son zèle fût couronné d'un plein succès. Dernier rejeton de la maison de Habsbourg, qui, pendant plusieurs siècles, avait occupé le premier trône et tant d'autres trônes de l'Europe, avec une chaîne de prospérités qui la firent surnommer *Felix*, elle a paru, par les événements qui ont suivi sa mort, avoir emporté dans le tombeau les bénédictions de sa famille. Ses talents et ses vertus la rendaient si respectable, que Frédéric II écrivait à d'Alembert... *J'ai donné des larmes bien sincères à sa mort : elle a fait honneur à son sexe et au trône; je lui ai fait la guerre, et n'ai jamais été son ennemi*. Elle eut huit enfants parmi lesquels Joseph II, Léopold II d'abord grand-duc de Toscane, Marie-Caroline, reine de Naples, et l'in-

fortunée Marie-Antoinette, reine de France. Voyez les *Annales du règne de Marie-Thérèse* par l'abbé Fromageot, Paris, 1773, in-8.

MARIE, fille de Henri III, duc de Brabant, épousa Philippe le Hardi, roi de France, en 1274. Elle fut accusée, deux ans après, d'avoir fait mourir par le poison l'ainé des fils que son mari avait eus de Marie d'Aragon sa première femme. L'accusateur était Pierre La Brosse, d'abord barbier, puis chambellan favori du roi. Marie aurait couru risque d'être punie de mort, tant les indices étaient forts, si son frère Jean, duc de Brabant, n'eût envoyé un chevalier pour justifier par le combat l'innocence de cette reine. Son accusateur, n'ayant pas osé soutenir sa calomnie, fut pendu. Philippe le Hardi avait d'avance envoyé consulter une *béguine*, de Nivelles, en Brabant, que l'on croyait douée du don de prophétie; elle déclara la reine innocente, et dit que le crime avait été exécuté par un homme qui était tous les jours auprès du roi. Cependant la reine aurait peut-être subi le dernier supplice, sans le secours de son frère Jean. Marie survécut 56 ans à Philippe III, et ne mourut que l'an 1321. On a de *Marie de Brabant*, roman historique par M. Maugenet (anagramme de Ménégaud), Paris, 1808, 2 vol. in-8. L'histoire de cette princesse a fourni le sujet d'une tragédie à Imbert, et à M. Ancelot celui d'un poème.

MARIE D'ANJOU, fille aînée de Louis II, roi de Naples, et femme de Charles VII, roi de France, mourut en revenant de Saint-Jacques en Galice, à l'abbaye de Chateliers en Poitou, l'an 1465, à 59 ans. C'était une princesse d'un rare mérite, aimant son mari qui ne l'aimait point; travaillant à le faire roi, tandis qu'il ne songeait qu'à ses plaisirs, et qu'il poussait l'indifférence jusqu'à refuser de lui adresser la parole.

MARIE STUART, reine de France et d'Ecosse, née le 7 décembre 1542, au château de Linlithgow, petite ville à 7 lieues d'Edimbourg, de Jacques V, roi d'Ecosse, et de Marie de Lorraine, hérita du trône de son père huit jours après sa naissance. Henri VIII, roi d'Angleterre, voulut la marier avec le prince Edouard son fils, afin de réunir les deux royaumes; mais ce mariage n'eut pas lieu, et elle épousa, en 1558, François II, alors dauphin de France, fils et successeur de Henri II. Elle était venue en France à l'âge de six ans, et fut mise par Henri II dans un convent où elle reçut une éducation très-soignée. Elle n'avait pas encore quatorze ans, lorsqu'en présence du roi et de Catherine de Médicis elle prononça une harangue en latin, de sa composition, où elle prouvait qu'il sied bien aux femmes de cultiver les lettres. François II étant mort en 1560, elle repassa en Ecosse, et se maria en secondes noces à Henri Stuart, son cousin, plus connu sous le nom de lord Darnley. Ce prince ayant péri par la main des rebelles, Marie fut contrainte d'épouser le comte de Bothwell, un des meurtriers de son époux. Les factieux, à la tête desquels était le comte de Murray, fils naturel de Jacques V (voy. MURRAY), voulant perdre la reine comme ils s'étaient défaits du roi, déchirèrent son honneur et sa vertu par des calomnies atroces, que le fanatisme de secte

et d'une philosophie ennemie de tous les héros chrétiens a transmises jusqu'à nous. On supposa des lettres d'amour au comte de Bothwell, dont les originaux ne furent jamais exhibés; on l'accusa du meurtre de son mari, et par ces manœuvres on parvint à soulever l'Ecosse contre elle. Une des fausses accusations portées par Murray contre sa malheureuse sœur, ce fut son amour prétendu pour David Rizzio, musicien difforme, mais très-intelligent dans les affaires. On éveilla la jalousie du roi Henri, qui résolut la mort du musicien. Un soir, le trouvant à souper avec Marie, il le fit massacrer sous ses propres yeux. La reine, alors enceinte de Jacques 1^{er}, en eut une telle horreur, que le fils qu'elle mit au monde ne put jamais voir une épée nue sans trembler. Abandonnée de son armée, elle fut obligée de se rendre aux conjurés et de céder la couronne à son fils. On l'obligea de nommer régent le comte de Murray qui l'accabla de mauvais traitements, et déguisa d'autant moins son caractère, qu'il se voyait au but de ses vœux et de ses artifices. La brutalité du régent procura à la reine un parti. Elle se sauva de prison, leva 6,000 hommes; mais elle fut vaincue et obligée de chercher un asile en Angleterre, où elle ne trouva qu'une prison, et enfin la mort, après 18 ans de misère et de captivité. Elizabeth la fit d'abord recevoir avec honneur dans Carlisle; mais elle lui fit dire qu'étant accusée du meurtre de son époux, elle devait s'en justifier. On nomma des commissaires, et on la retint prisonnière à Tutbury, sous prétexte d'instruire son procès. Le grand malheur de la reine Marie fut d'avoir des amis dans sa disgrâce; Elizabeth craignit qu'elle ne lui échappât et ne remontât sur le trône. Elle prétendit avoir découvert une conspiration. Le procès des accusés fut bientôt fait: un grand nombre d'hommes illustres, et d'autres trop connus par leur attachement à la reine Marie ou à la foi catholique, périrent du dernier supplice. La plupart des historiens les ont considérés comme parfaitement innocents, et comme des victimes préparatoires à un plus grand sacrifice. On connaît ces beaux vers de l'élégant auteur du *Theatrum crudelitatis hæreticorum*:

Post varias clades miserorum et cædes acervos
Insontum, comes exornat spectacula mater
Supplicio et regum soror et fidissima conjux.

Après ces sanglantes exécutions, Elisabeth fit juger Marie, son égale, comme si elle avait été sa sujette. « Quarante-deux membres du parlement, » dit Voltaire, qui, d'ailleurs, applaudit toujours aux cruautés exercées contre les catholiques, « et cinq » juges du royaume, allèrent l'interroger dans sa prison à Fotheringhai. Elle protesta, mais elle » répondit. Jamais jugement ne fut plus incompétent, et jamais procédure ne fut plus irrégulière. » On lui représenta de simples copies de ses lettres, » et jamais les originaux; on fit valoir contre elle » les témoignages de ses secrétaires; et on ne les » lui confronta point; on prétendit la convaincre » sur la déposition des trois conjurés qu'on avait » fait mourir, dont on aurait pu différer la mort » pour les examiner avec elle. Enfin, quand on

» aurait procédé avec les formalités que l'équité » exige pour le moindre des hommes; quand on » aurait prouvé que Marie cherchait partout des » secours et des vengeurs, on ne pouvait la déclarer » criminelle. Elizabeth n'avait d'autre juridiction » sur elle que celle du puissant sur le faible et sur » le malheureux. » Mais sa politique cruelle demandait le sacrifice de cette illustre victime. Marie fut condamnée à mort, et la reçut avec une fermeté d'âme dont les plus grands hommes ne sont pas toujours capables. On lui refusa son aumônier et toutes ses demandes relatives à sa sépulture. Le comte de Kent, préposé à l'exécution, lui reprocha jusqu'au dernier moment sa *superstition*, c'est-à-dire la foi catholique. Il paraît qu'on avait résolu de lui arracher sa religion avec la vie; mais son courage fut au-dessus de tout. Le comte, insultant le crucifix qu'elle avait dans ses mains, lui dit que c'était dans le cœur qu'il fallait porter J.-C. Marie répondit paisiblement, « que quand on avait son » image sous les yeux, son amour s'allumait plus » aisément dans le cœur. » Lorsqu'il fallut quitter ses habits, elle ne voulut point que le bourreau fit cette fonction, disant « qu'elle n'était point accoutumée à se faire servir par de pareils gentils- » hommes. » Après avoir fait quelques prières, elle eut la tête tranchée le 18 février 1587, à 44 ans. La tête ne fut séparée du corps qu'au troisième coup, et le bourreau montra, aux quatre coins de l'échafaud, cette tête qui avait porté deux couronnes, comme on pourrait y montrer celle d'un fameux scélérat. Telle fut la fin tragique de la célèbre Marie Stuart, princesse aussi belle que vertueuse. Reine de France par son mariage avec François II, reine d'Ecosse par sa naissance, elle passa près de la moitié de sa vie dans les chaînes, et mourut d'une mort cruelle. Son attachement à la religion catholique, ses droits sur l'Angleterre, et, si l'on en croit quelques historiens, sa beauté, firent tous ses crimes. Ce dernier grief serait incroyable sans les anecdotes très-connues de la coquetterie d'Elizabeth, et de sa jalousie contre Marie, qui allait jusqu'à ne pouvoir entendre prononcer son nom. La douceur de son caractère, les grâces de son esprit, la protection dont elle honora les lettres, le succès avec lequel elle les cultiva, sa fermeté dans ses malheurs, son attachement à la religion de ses pères, ont rendu sa mémoire chère à tous les hommes sensibles, mais surtout aux catholiques, qui l'ont considérée comme une martyre de leur religion. L'année même de sa mort, on publia un ouvrage intitulé : *Martyre de la reine d'Ecosse, douairière de France, contenant le vrai discours des trahisons à elles faites à la suscitation d'Elizabeth, par lequel les mensonges, calomnies et fausses accusations, dressées contre cette très-vertueuse, très-catholique et très-illustre princesse, sont éclaircies et son innocence avérée*, Edinbourg, 1 vol. in-8. Comme les faits étaient alors tout récents, et qu'il eût été impossible d'en avancer impunément de faux, cet ouvrage mérite la plus grande confiance. Mais la vérité de l'histoire est discutée avec plus de force et de critique dans le savant ouvrage intitulé : *Recherches historiques et critiques sur les principales*

preuves de l'accusation intentée contre Marie Stuart, avec un examen des histoires du docteur Robertson et M. Hume, ouvrage traduit de l'anglais, à Paris, chez Edme, 1772, 1 vol. in-12. Il faut lire surtout ce que l'auteur de ces *Recherches* dit du texte des fameuses lettres, tel qu'il existe aujourd'hui dans un libelle de Buchanan : on y prouve sans réplique que ce texte, regardé comme le texte original, est faux et supposé. On démontre que les accusateurs de Marie Stuart étaient eux-mêmes les auteurs du crime dont ils accusaient leur souveraine. On les voit former une association et se vendre au service d'Elisabeth. On vit Murray, poussé par son ambition et souvent par l'espérance d'un secours promis par Elisabeth, se mettre à la tête d'un soulèvement qui était son ouvrage, dans la résolution, bien connue, de tuer le roi, et de s'emparer de la personne de la reine. On le voit, lui et ses associés, entrer dans une foule de conspirations contre leur souveraine jusqu'à la mort du roi, se réunir pour justifier solennellement le comte de Bothwell de cette mort, dont ils le connaissaient pour un des principaux auteurs; travailler ensuite au mariage de la reine avec ce seigneur, et ce mariage une fois fait, accuser publiquement ce même Bothwell d'être le meurtrier du roi; soulever toute l'Ecosse contre lui et contre la reine, qu'ils enveloppent dans son désastre, tandis qu'ils le laissent évader. Tels sont les faits amplement détaillés dans ces *Recherches* sur Marie Stuart. Ils sont de la plus grande importance pour servir à la *Vie* de cette malheureuse princesse, que ses ennemis sont parvenus à calomnier jusque dans la postérité la plus reculée; ils jettent un nouveau jour sur son histoire, et donnent l'explication la plus naturelle et la mieux prouvée des contradictions que sa conduite parut offrir. Tout ce que l'auteur avance dans cet ouvrage est appuyé par des citations auxquelles il est impossible de rien opposer de raisonnable. Les objections de M. Hume et du docteur Robertson, machinalement répétées par tant d'écrivains ignorants et serviles, y sont réfutées de la manière la plus solide. On peut consulter encore l'*Apologie de Marie Stuart*, par Gilbert Stuart, 2 vol. in-12. Mademoiselle Kéralio, dans son *Histoire d'Elisabeth*, a achevé de mettre en évidence l'innocence de cette reine, et les atrocités d'Elisabeth, de Murray, etc. Plus récemment encore, M. de Sevelinges a publié une *Histoire de Marie Stuart*, rédigée d'après des actes authentiques, et enrichie de pièces inédites, Paris, 1819, 2 vol. in-8. Cette histoire réunit au mérite du style une grande exactitude. L'auteur y a mis toute la sensibilité de son âme, et à l'émotion qu'on éprouve en lisant les malheurs de cette reine infortunée, on juge combien il les avait sentis. Ce qui doit couvrir de honte Hume et les auteurs, échos de Buchanan, c'est la franchise de Cambden, qui quoique ami et protégé d'Elisabeth, et partisan fanatique de la réforme anglicane, a refusé sa plume à la calomnie, et a déchargé Marie de toute accusation. L'*Anthologie française* a recueilli plusieurs pièces de vers composées par Marie Stuart; nous citerons les suivants qu'elle composa en quittant la France, et dans lesquels elle exprime d'une ma-

nière touchante la douleur qu'elle éprouva en s'éloignant de ce beau royaume :

Adieu, plaisant pays de France!
O ma patrie
La plus chérie,
Qui a nourri ma jeune enfance !
Adieu France! adieu mes beaux jours !
La nef qui disjoint nos amours,
N'a en de moi que la moitié.
Une part te reste, elle est tienne :
Je la lie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souviene.

Voy. l'histoire de Thou, l'abbé de Choisi et Voltaire (*Hist. générale*, tom. 2.); l'*Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, par Gaillard; le *Recueil des historiens contemporains de cette princesse*, publié à Londres en 1725, 2 vol. in-fol. *La mort de Marie Stuart* est le sujet de plusieurs pièces parmi lesquelles on distingue la tragédie de Schiller, un des chefs-d'œuvre de ce grand poète (*voy.* SCHILLER), et reproduite sur notre scène avec un brillant succès par M. P. Lebrun, de l'Académie française. Le prince Alexandre Labunoff a publié *Lettres, instructions et Mémoires de MARIE-STUART*, tirés des principales archives et bibliothèques de l'Europe, Londres, 1845, 7 vol. in-8; collection très-importante.

MARIE de MÉDICIS, fille de François II de Médicis, grand-duc de Toscane, et femme de Henri IV, roi de France, naquit à Florence le 26 avril 1575. Son mariage avec Henri IV se célébra en 1600, et elle fut nommée régente du royaume en 1610, après la mort de ce roi. Le duc d'Épernon, colonel général de l'infanterie, força le parlement à lui donner la régence, droit qui jusqu'alors n'avait appartenu qu'aux états-généraux. Marie de Médicis, à la fois tutrice et régente, acheta des créatures avec l'argent que Henri le Grand avait amassé pour rendre sa nation puissante. L'état perdit sa considération au dehors, et fut déchiré au dedans par les princes et les grands seigneurs. Les factions furent apaisées par un traité en 1614, qui accorda aux mécontents tout ce qu'ils voulurent; mais ces factions se réveillèrent bientôt après. Marie, entièrement livrée au maréchal d'Ancre et à Galigai son épouse, irrita les rebelles par sa conduite. La mort de ce maréchal, assassiné par l'ordre de Louis XIII, éteignit la guerre civile. Marie fut reléguée à Blois, d'où elle se sauva à Angoulême. Richelieu, évêque de Luçon, et depuis cardinal, réconcilia la mère avec le fils en 1619. Mais Marie, mécontente de l'inexécution du traité, ralluma la guerre et fut bientôt obligée de se soumettre. Après la mort du connétable de Luynes, son grand adversaire, elle fut à la tête du conseil; et, pour mieux affermir son autorité renaissante, elle y fit entrer Richelieu, son favori et son surintendant. Ce cardinal, élevé au faite de la grandeur à la sollicitation de la reine, ne voulut plus dépendre d'elle : Marie de Médicis le fit dépouiller du ministère. Le roi, qui l'avait sacrifié par faiblesse, lui sacrifia sa mère à son tour par une autre faiblesse. La reine se vit obligée de fuir à Bruxelles en 1631. Depuis ce moment, elle ne revit plus son fils, ni Paris, qu'elle avait embellie de ce palais superbe appelé *Luxembourg*,

d'aqueducs ignorés jusqu'à elle, et de la promenade publique qui portait le nom de *la Reine*. Du fond de sa retraite, elle demanda justice au parlement de Paris dont elle avait tant de fois rejeté les remontrances. On voit encore aujourd'hui sa requête : « Supplie Marie, reine de France et de Navarre, disant que depuis le 25 février aurait été prisonnière au château de Compiègne, sans être ni accusée ni soupçonnée. » Quelle leçon et quelle consolation pour les malheureux ! La veuve de Henri le Grand, la mère d'un roi de France, la belle-mère de trois souverains, manque du nécessaire et meurt dans l'indigence : ce fut à Cologne, le 5 juillet 1642, à 68 ans. La source des malheurs de cette princesse, née avec un caractère jaloux, opiniâtre et ambitieux, fut d'avoir reçu un esprit trop au-dessous de son ambition. Elle n'avait pas été plus heureuse sous Henri IV que sous Louis XIII. Les maîtresses de son époux lui causèrent les plus grands chagrins, et elle ne les dissimulait pas. Elle ne cessait de lui en faire des reproches aussi fondés qu'inutiles ; naturellement violente, elle poussa un jour la vivacité au point de lever le bras pour le frapper. Cependant elle avait de la religion et de la piété. Elle avait fondé, en 1620, le monastère des religieuses du Calvaire. *Voy. sa Vie*, (par M^{me} d'Arconville), 1774, 5 vol. in-8. Nous avons encore l'*Histoire de la mère et du fils*, Amsterdam, 1750, 2 vol. in-12, qui porte le nom de Mézeray, mais on s'accorde à croire que cet ouvrage, si curieux à consulter pour ce qui concerne cette reine, est de Richelieu lui-même, et fait partie d'une histoire complète que ce fameux ministre avait composée. *Voy. pour plus de détails Mémoires d'Etat sous la régence de Marie de Médicis*, Paris, 1666, in-12, par le maréchal duc d'Estrées ; *Mémoires concernant les affaires de France sous la régence de Marie de Médicis*, La Haye, 1720, 2 vol. in-12, attribués à Phélyppeaux, comte de Pontchartrain.

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, né à Madrid en 1658, épousa en 1660 Louis XIV, et mourut en 1683, à 43 ans. C'était une princesse foncièrement sage et vertueuse ; mais Louis XIV, qui était alors dans l'âge de la dissipation et de la galanterie, l'estima plus qu'il ne l'aima. La patience avec laquelle elle supporta ses infidélités répondait à toutes ses autres qualités. Louis la pleura, et dit à sa mort : *Voilà le seul chagrin qu'elle m'ait donné*. On prétend que c'est elle qui, occupée encore dans l'autre monde du salut de son époux, apparut au fameux *Maréchal de Salon*. (*Voy. ce nom*.) Cette princesse pieuse et modeste avait des sentiments très-élevés : témoin la réponse qu'elle fit un jour à une carmélite qu'elle avait priée de l'aider à faire son examen de conscience, pour une confession générale. Cette religieuse lui demanda si, avant son mariage, elle n'avait pas cherché à plaire aux jeunes gens de la cour du roi son père : *Oh non ! ma mère*, répondit-elle, *il n'y avait point de rois*. Le P. de Soria, cordelier, a écrit sa *Vie*, Paris, 1682 ; l'abbé Carron en a donné un précis dans ses *Vies des justes dans les plus hauts rangs de la société*, Paris, 1817, 4 vol. in-12.

MARIE LECZINSKA, reine de France, fille de Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine, et de Catherine Opalinska, née le 25 juin 1705, suivit son père et sa mère à Weissenbourg en Alsace, quand ils furent obligés de quitter la Pologne. Elle y demeura depuis six ans, lorsqu'elle fut demandée en mariage par le roi Louis XV. Elle épousa le 5 septembre 1723 ce monarque dont elle eut deux princes et huit princesses. Instruite par un père sage et éclairé, elle fut sur le trône le modèle des vertus chrétiennes, ne s'occupant qu'à mériter la tendresse du roi son époux, à inspirer des sentiments de religion aux princes et princesses ses enfants, et à répandre des bienfaits sur les églises et dans le sein des malheureux. Ennemie des intrigues de cour, elle coulait des jours tranquilles au milieu des exercices de piété. Mais la mort prématurée du dauphin son fils, père de Louis XVI, suivie bientôt après de celle du roi Stanislas son père, la pénétra de la plus vive douleur. Cette princesse, si digne des regrets de la France, y succomba le 24 juin 1768, à l'âge de 63 ans. L'abbé de Boismont prononça son *oraison funèbre* devant l'académie française, le 22 novembre 1768. (*Voy. la fin de l'article Louis, dauphin*.) (L'abbé Proyart a écrit sa *vie* en 4 vol. in-12, plusieurs fois réimprimée ; et l'abbé Carron en a publié un extrait dans ses *Vies des justes dans les plus hauts rangs de la société*, Paris, 1817, 4 vol. in-12.)

* MARIE-ANTOINETTE-JOSÈPHE-JEANNE D'AUTRICHE, reine de France, fille de François 1^{er} et de Marie-Thérèse, naquit à Vienne le 2 novembre 1755, le jour même où Lisbonne fut renversée par un tremblement de terre. Douée d'un esprit vif et pénétrant, élevée sous les yeux de son illustre mère, elle apprit en peu de temps le français, l'allemand, l'italien, même le latin, et fit des progrès non moins rapides dans le dessin et la musique, dont elle reçut des leçons du célèbre Gluck. Des l'âge de 15 ans, elle faisait l'ornement de la cour de Vienne. Quand elle la quitta pour venir partager la grandeur et les infortunes de Louis XVI, alors dauphin de France, des fêtes et des réjouissances l'accompagnèrent depuis Strasbourg jusqu'à Versailles, où le mariage fut célébré le 16 mai 1770. Les fêtes auxquelles il donna lieu, furent troublées par des événements sinistres. Un violent orage éclata sur Versailles, au moment de la cérémonie nuptiale ; à Paris, plus de 1,200 personnes périrent dans les décombres de la rue royale que l'on rebâtissait (30 mai) (1). A l'exemple de

(1) Si les événements présents, a dit un périodiste, peuvent servir d'annonce à l'avenir ; les noces ensanglantées de Louis XVI et d'Antoinette, ou plus de 1,200 hommes ont péri par des accidents uniques et inexplicables, ont été un terrible présage. Si les pressentiments sont quelque chose, que dira-t-on des pleurs de Marie-Antoinette, lorsqu'elle partit pour la France, de la résolution subite qu'elle prit à Lintz de retourner à Vienne, des cris plusieurs fois répétés à Augsbourg, du moins pas en France, pas en France : de manière que le résident impérial eut toute la peine du monde d'obtenir la continuation du voyage ? Les présages et les pressentiments, dit un autre auteur, fournissent sans doute à l'imagination un vaste champ où elle peut aisément s'égarer. L'on voit des nations entières habituées à interpréter tout ce qui arrive : *Gens quæ omnia interpretatur*, comme le P. Schmit l'a dit des Turcs. On ne doit cependant pas disconvenir que lorsque des événements tout-à-fait extraordinaires ont été suivis de

son époux, qui exempta ses peuples du droit de *joueux avènement*, Marie-Antoinette leur fit remise du droit de *ceinture*, qui lui était dû suivant un antique usage. Tout le monde s'attendait à des changements, qui furent cependant peu nombreux. La reine s'empressa de pardonner les injures qui lui étaient personnelles : elle fit dire par le maréchal de Beauvau, au marquis de Pontécoulant, major des gardes du corps, qui l'avait offensée, que *la reine ne vengeait point les injures faites à la dauphine*, et qu'elle le pria de vouloir bien l'oublier lui-même. Pendant le rigoureux hiver de 1785 à 1784, ses libéralités séchèrent bien des larmes ; en remettant 500 louis au lieutenant de police, elle ajouta ces mots, qui peignaient fidèlement son cœur : *Jamais dépense ne m'a été plus agréable*. Sa bienfaisance, son esprit, sa bonté ne purent la mettre à l'abri de la haine. Mille intrigues furent formées dans le but de lui enlever l'affection et l'estime d'un peuple dont elle se croyait aimée. Elle n'était jamais plus heureuse que lorsque, après de longues cérémonies, rentrée dans ses appartements, elle pouvait s'écrier : *Enfin je ne suis plus reine*. Passant une grande partie de son temps avec quelques amis, elle aimait à faire oublier son rang, et peut-être l'oubliait-elle trop elle-même. On la vit souvent parcourir à pied les paves de Trianon et de Saint-Cloud, ou se glisser dans la foule à la faveur d'un déguisement. Marie-Antoinette voulut aussi recevoir des leçons de déclamation, et on la vit comblée de ses bontés les histrions qui ont ensuite figuré parmi ses plus cruels ennemis. C'étaient là peut-être des torts qu'on ne pouvait taxer au plus que de légèreté et d'imprudence. Mais on l'accusa de prodigalité, et on attaqua ses mœurs quoiqu'elles eussent été toujours pures. La fatale affaire du collier, à laquelle elle était entièrement étrangère (*voy. CAGLIOSTRO, MOTTE, (Jeanne de la) et ROMAN*), acheva d'empoisonner tous les agréments dont elle jouissait au sein de la première cour de l'Europe, et prélu à des malheurs bien plus grands encore. A cette époque ses cheveux blanchirent quoiqu'elle n'eût que 34 ans. Elle se fit peindre alors, et donnant son portrait à son amie M^{me} de Lamballe (*voy. ce nom*), elle mit au bas ces mots de sa main : « Ses » malheurs l'ont blanchie. » Marie-Antoinette chercha dans l'accomplissement de ses devoirs maternels une consolation à tant de chagrins, et se voua tout entière à l'éducation de ses enfants. En 1778, elle avait donné le jour à une princesse qui reçut le titre de duchesse d'Angoulême ; le 22 octobre 1781 au Dauphin qui mourut en 1789 ; le 27 mars 1785, à un second prince qui devint roi sous le nom de Louis XVII (*voy. ce nom*) ; enfin le 9 juillet 1786, la reine eut une seconde fille qui mourut au berceau. Elle avait prévu depuis longtemps tous les maux que préparait à la France le

grandes catastrophes, on ne puisse les envisager comme des présages, comme des avis préliminaires de l'avenir, salutaires à ceux qui savent en profiter et qui tiennent à cette Providence, dont il est dit : *Dedisti metuentibus te significationem, ut fugiant à facie areis, ut liberentur dilecti tui* (Psalm. 39). Il en est, proportion gardée, de même des pressentiments. *Voy. MAINTENON, Louis, roi de Hongrie, etc.*

désordre des finances, la faiblesse du souverain, l'esprit d'indépendance et d'irréligion qui se manifestait de toutes parts ; elle s'opposa de tout son pouvoir à la convocation des états-généraux. Forcée de céder aux volontés du roi, elle s'abandonna tout entière à la destinée qui l'attendait. Elle parut dans la première séance des états, debout et vêtue avec une grande simplicité ; on l'entendit répéter alors : « Que le roi soit tranquille et respecté, pour moi je serai toujours heureuse de son bonheur. » Les hommages publics qu'elle reçut cessèrent bientôt par l'intrigue de ses ennemis, qui lui firent entendre des menaces et des injures : elles blessèrent sa fierté sans abaisser son courage. L'Europe entière retentit des outrages faits à la reine de France, et dès lors l'empereur et le roi de Naples lui offrirent dans leurs états un asile : elle le refusa, pour ne point séparer sa fortune de celle du roi, l'unique objet de ses sollicitudes. Peu de temps après eut lieu le départ du comte d'Artois (*voy. CHARLES X*), qui l'avait aidée à supporter ses premiers malheurs. Livrée ainsi presque seule aux calomnies répétées de ses ennemis, elle dévorait au fond de son âme tous les maux qu'elle essayait et ceux qu'elle présageait encore. Un repas donné à Versailles aux officiers des troupes de ligne, par les gardes du corps, devint le prétexte d'un odieux complot. Le 5 octobre, une horde de brigands ramassés parmi tout ce que Paris renfermait de plus pervers et de plus corrompu, part pour Versailles. (*Voy. LAFAYETTE.*) Au milieu de la nuit elle assiège les portes du château, les brise, et parvient à s'introduire dans les appartements, demandant à grands cris qu'on leur livre la reine. Deux gardes du corps voulurent résister, et furent percés de coups. La résistance d'un troisième lui laissa le temps de se retirer dans les appartements du roi. Le monarque fut forcé de se rendre à Paris, où la reine le suivit avec toute sa famille. Elle reçut pendant quelques jours aux Tuileries des marques du plus vif intérêt et profita de cette occasion pour répandre de nouveaux bienfaits. Mais ses actions les plus généreuses étaient livrées aux plus odieuses interprétations. Dans le courant de l'année 1790, elle se montra plusieurs fois au peuple, et visita les enfants trouvés et la manufacture des Gobelins. Le roi, dont le courage et la patience étaient lassés par les outrages auxquels sa famille et lui-même étaient exposés sans cesse, résolut de quitter Paris dans la nuit du 20 au 21 juin. Lorsque le roi fut arrêté à Varennes (*voy. Louis XVI*), la reine insista pour le déterminer à faire forcer le passage ; mais sur l'observation de ce prince que toute résistance serait inutile et compromettrait les jours de sa famille, elle se résigna. Le spectacle de cette résignation fut grand et touchant sans doute ; car on n'oubliera jamais que Barnave, envoyé par l'Assemblée, avec Péthion et Latour-Maubourg, pour ramener la famille royale à Paris, ne s'exprima plus, depuis cette époque, qu'avec enthousiasme sur cette princesse, qu'il s'accusait d'avoir trop longtemps méconnue. « J'ai toujours été ce que vous me voyez, lui dit-elle, les circonstances seules ont changé. » Rentrée

au château des Tuileries, la reine y fut séparée du roi jusqu'à ce qu'ils eussent tous deux donné les éclaircissements qui leur furent demandés sur l'objet de leur voyage. Au mois de mai 1792, la reine fut de nouveau signalée dans les journaux, et les libelles incendiaires, comme dirigeant un prétendu comité autrichien, qui n'exista jamais que dans la tête des malveillants. Arrivèrent les journées du 20 juin et du 10 août 1792. Dans la première, Marie-Antoinette, placée derrière la table du conseil, entre ses deux enfants, soutint pendant quatre heures le spectacle hideux d'une populace armée, se répandant en menaces épouvantables. (*Voy. ELIZABETH.*) Le 10 août, les bataillons de Marseille cernèrent le château, la reine fit tous ses efforts pour décider Louis XVI à donner des ordres pour les repousser. Lors de la retraite du monarque au sein de l'assemblée, elle y conduisit ses enfants. Le trajet fut extrêmement périlleux. Le peuple, qui l'accablait des invectives les plus atroces, parut un instant déterminé à l'empêcher de passer; mais le maire de Paris Péthion (*voy. ce nom*), écarta la foule et retarda le crime. Après avoir passé une nuit affreuse, privée des choses les plus nécessaires, elle fut conduite avec le roi au Temple. Les nouveaux municipaux, devenus les geôliers de la famille royale, appartenaient à la dernière classe du peuple, et tous s'étaient fait remarquer parmi les plus féroces jacobins. La santé du fidèle Hue, qui seul avait obtenu de demeurer près de la reine, s'étant altérée, les princesses furent obligées de se servir elles-mêmes. La fille des Césars se vit forcée de faire son lit et de balayer sa chambre; la reine et M^{me} Elisabeth pouvaient au moins s'entraider dans leurs peines; mais on ne leur laissa pas longtemps cette consolation : il fut décidé qu'on les séparerait. Les princesses se jetèrent aux pieds des municipaux, pour obtenir la révocation de cette mesure atroce. « Ce » n'étaient plus des plaintes ni des larmes, dit » Cléry, c'étaient des cris de douleur. » Leurs prières furent si vives qu'elles touchèrent les geôliers. « Eh bien ! dit l'un d'eux, ils dîneront en- » semble aujourd'hui. » Ce bonheur leur fut bientôt refusé... Quelques jours après, Louis XVI n'était plus ! La Convention avait promis au roi martyr que la *nation française toujours grande, toujours juste, s'occuperait du sort de sa famille*; on s'en occupa, mais pour aggraver encore ses malheurs. Les 27 mars et 10 avril 1795, Robespierre demanda son renvoi au tribunal révolutionnaire : mais la Convention, tout atroce qu'elle était, recula devant l'idée d'un nouveau régicide, si voisin du premier, et se contenta d'ajourner la demande de son chef. Le 11 juillet, le comité de salut public ordonna au maire de Paris de la séparer de son fils. Les coups les plus cruels avaient été portés à cette infortunée princesse : elle n'avait plus rien à redouter de la haine de ses ennemis. Le 10 août, la Convention décréta enfin sa tradition au tribunal révolutionnaire. Transférée, presque aussitôt, de la tour du Temple dans les prisons de la Conciergerie, elle fut renfermée dans une chambre obscure et malsaine, où son gardien, nommé Barrazin, qui fai-

sait dans cette prison son ban de galériens, eut plus d'égards pour elle que n'en avait eu le geôlier du Temple. Enfin, le 5 octobre, Billaud-Varennes fit ordonner par la Convention de *s'occuper sans délai du procès de la veuve Capet*. Le 11, le comité de salut public envoya les pièces à Fouquier-Tainville (*voy. ce nom*), en lui recommandant de *seconder son zèle*. Le lendemain, Marie-Antoinette fut interrogée dans une salle obscure, où plusieurs témoins l'entendirent, sans qu'elle put les apercevoir. Le 14 octobre, elle parut pour la première fois devant le tribunal révolutionnaire, présidé par Hermann. Ses défenseurs furent Tronçon du Courdray et Chauveau-Lagarde, qui remplirent cette périlleuse fonction avec tout le courage et le dévouement que permettaient les circonstances, bien persuadés d'ailleurs que tous leurs efforts seraient inutiles. La déposition de l'infâme Hébert fut un tissu de faits calomnieux, racontés avec une atroce perfidie, et de manière à justifier toutes les fables populaires qu'il avait si fortement contribué lui-même à répandre. La reine, interpellée sur toutes ces horreurs, fut révoltée; sa figure, pâle jusque-là, se couvrit de rougeur, et, avec une expression qu'il est impossible de peindre, elle s'écria : « Si je n'ai pas » répondu, c'est que la nature se refuse à répondre » à une pareille inculpation faite à une mère. » Puis, se recueillant un moment, toujours plus animée, et se tournant vers le peuple, avec une émotion vraiment sublime, elle ajouta : « J'en ap- » pelle ici à toutes les mères qui m'entendent. » A ces mots, un tumulte confus se fit entendre, et les marques non équivoques d'indignation contre le jury et d'intérêt pour l'infortunée, éclatèrent de toutes parts. Quelques instants de silence succédèrent à cette scène déchirante, dont tout l'opprobre retomba sur ceux qui l'avaient provoquée. En général, pendant le cours des débats, qui durèrent deux jours, et se prolongèrent pendant la nuit, Marie-Antoinette répondit avec une noblesse, une promptitude et une facilité qui étonnèrent les tyrans; elle parut au tribunal en habits de deuil. Ramenée sans cesse au souvenir de son époux, elle demeura sans altération, sans soupirs et sans larmes : des douleurs telles que les siennes ne pouvaient avoir d'expression. A la fin des débats, le président lui demanda s'il lui restait quelque chose à dire pour sa défense; elle répondit : « Rien. Je ne connaissais » pas les témoins; j'ignorais ce qu'ils allaient dé- » poser contre moi : eh bien ! personne n'a articulé » contre moi un fait positif : je ferai observer que » j'étais la femme de Louis XVI, et qu'il fallait » que je me conformasse à ses volontés. » Condamnée à mort, Marie-Antoinette entendit prononcer son jugement sans laisser paraître aucune marque d'altération. Le président lui ayant demandé si elle avait des réclamations à faire sur l'application de la peine, elle secoua la tête en signe de négation, et sortit de la salle sans adresser la parole à personne. C'était le 16 octobre 1795; il était près de quatre heures et demie du matin. Ramenée à la Conciergerie, elle fut enfermée dans le cabinet des condamnés, où elle se fit apporter une robe de piqué blanc pour aller au supplice.

Ses bourreaux, poussant l'insulte jusqu'à la fin, lui envoyèrent un prêtre assermenté : elle refusa le secours de son ministère ; mais celui-ci ayant osé lui dire « qu'elle devait offrir sa vie à Dieu en expiation de ses crimes : — Dites de mes fautes, » reprit-elle vivement, « de mes crimes, jamais (1) ! » Laisée seule jusqu'au moment de son martyre, transie de froid, elle s'enveloppa les pieds d'une couverture et s'endormit tranquillement. A 11 heures, elle monta sur la charrette qui la conduisit à l'échafaud. « Voici le moment de s'armer de courage, » lui dit-on. — De courage ! reprit-elle ; il y a si longtemps que j'en fais apprentissage, qu'il n'est pas à craindre que j'en manque à ce moment. » Pendant tout le trajet, le peuple garda un sombre et profond silence, malgré tout ce que l'on avait fait pour l'exciter à injurier sa souveraine. Arrivée au lieu du supplice, elle jeta un long regard sur les Tuileries, et monta sur l'échafaud d'un pas ferme. Ses dernières paroles furent : « Seigneur, » éclairez et touchez mes bourreaux. Adieu pour toujours, mes enfants ; je vais rejoindre votre père..... ! » Quelques instants après elle n'était plus.... ! Ainsi finit, le 16 octobre 1795, à l'âge de 38 ans moins quelques jours, la fille des Césars, la reine de France, et l'épouse de l'infortuné Louis XVI. Son corps, déposé au cimetière de la Madeleine, y fut consumé dans de la chaux vive. On a cependant retrouvé une partie de ses ossements en 1813, et ils ont été transférés à St.-Denys. L'année suivante une chapelle expiatoire a été érigée dans le cachot où Marie-Antoinette avait été enfermée à la Conciergerie (2). On peut consulter sur cette princesse les *Mémoires de J. Weber*, ceux de *M^{me} Campan*, réimprimés dans la *Collection des frères Baudouin* ; et enfin l'*Histoire complète de la captivité de Louis XVI et de la famille royale*, Paris, 1817, in-8. Voy. MONTJOIE.

MARIE D'AUTRICHE, reine de Hongrie et de Bohême, fille de Philippe, archiduc d'Autriche et roi d'Espagne, et de Jeanne d'Aragon, et sœur des empereurs Charles V et Ferdinand I^{er}, née à Bruxelles le 15 septembre 1505, épousa en 1521 Louis, roi de Hongrie, qui périt l'an 1529 à la bataille de Mohatz. Cette mort toucha sensiblement la reine, qui ne voulut jamais songer à de secondes noces, quoiqu'elle fût recherchée par plusieurs princes. Son frère, Charles V, lui donna le gouvernement des Pays-Bas, dont elle se chargea en 1531. Elle fit la guerre au roi Henri II ; et dans le temps que l'empereur Charles V, son frère, assiégeait Metz, l'an 1552, elle fit une diversion en se jetant sur la Picardie. Sa prudence la rendit extrêmement chère aux peuples qu'elle gouverna pendant 24 ans ; elle passa en Espagne en 1556, et y mourut en 1558, peu de jours après la mort de Charles V. Erasme

lui dédia un livre intitulé *Vidua christiana*, imprimé en 1529.

MARIE I^{re}, reine d'Angleterre, naquit le 11 février 1515, de Henri VIII et de Catherine d'Aragon. Edouard VI, en mourant, avait déclaré Jeanne, sa cousine, héritière du trône, et en avait écarté Marie, à qui il appartenait de droit. Le duc de Northumberland, beau-père de Jeanne, la proclama reine, leva une armée pour soutenir les prétendus droits de sa belle-fille. Marie eut bientôt un parti formidable et de nombreux soldats. Elizabeth, sa sœur, vint aussi la rejoindre avec mille chevaux. Le rebelle fut arrêté, et Marie fit trancher la tête à sa rivale, au beau-père, au père et à l'époux de cette infortunée. La nouvelle reine était attachée à la religion catholique : pour la faire triompher, elle épousa en 1554 Philippe II, fils de Charles-Quint. Ces deux époux travaillèrent à ce grand ouvrage avec un zèle ardent, auquel ils crurent devoir joindre la sévérité. Le parlement entra dans leurs vues. Il avait poursuivi sous Henri VIII les protestants, dit Voltaire, il les encouragea sous Edouard VI, il les brûla sous Marie. « Huit cents personnes » furent, dit cet historien, livrées aux flammes ; » mais on sait que sa haine contre la religion catholique lui fait tout défigurer. Hucced, auteur anglais, n'en compte que 277, et Rapin de Thoiras 284. Ces écrivains ne sont pas suspects, et on peut croire que ce nombre est encore exagéré. Le cardinal Polus, envoyé par le pape Jules III pour réunir l'Angleterre à l'Eglise romaine, désapprouva hautement ces exécutions. Ce prélat disait avec raison que le seul moyen d'éteindre l'hérésie était d'édifier les hérétiques, et non pas de les égorgier. Mais Henri VIII et Edouard avaient aigri les catholiques en inondant l'Angleterre de leur sang ; et cet exemple devint fatal aux partisans du schisme et de l'hérésie. Le caractère de Marie contraignait d'ailleurs avec les moyens violents, et on la vit plus d'une fois opposer une raison souple et douce à la morgue de ses plus fougueux ennemis. (V. HAVIEL.) Marie secourut Philippe son époux contre la France ; sa flotte décida la victoire de Gravelines, précédée de l'entière défaite des Français à Saint-Quentin ; mais Calais lui fut enlevé par le duc de Guise, et la flotte qu'elle envoya n'arriva que pour voir les étendards de la France arborés sur le port. Elle préparait une seconde flotte de 120 vaisseaux, lorsqu'elle mourut le 17 novembre 1558. Son zèle pour la religion n'était point assez éclairé ; mais elle avait d'excellentes qualités, des mœurs pures et des vertus solides : le luxe et le vice furent bannis de sa cour. M. Lingnet, dans une très-mauvaise continuation de l'*Histoire universelle* de Hardion, peint Marie de couleurs affreuses, tandis qu'il prodigue les éloges à Elizabeth, qui inonda l'Angleterre du sang des catholiques. Telle est la justice de la balance philosophique. Les rigueurs exercées contre les sectaires sont des crimes abominables ; mais le massacre des catholiques fait les héros. (Voy. FERDINAND II, JACQUES II, PHILIPPE II.) Cette reine d'Angleterre a laissé des lettres : les unes, en latin, ont mérité les éloges d'Erasme ; les autres, en français, ne sont pas dignes d'attention. Cette

(1) On a prétendu qu'un ecclésiastique fidèle était parvenu jusque dans sa prison, et lui avait apporté les secours et les consolations de son ministère. Mais ce fait est peu probable, et il semble démenti par la lettre même que la reine écrivit à madame Elizabeth.

(2) On voyait en effet, à la Conciergerie, une pierre surmontée d'une croix, au pied de laquelle avait été gravée la lettre que Marie-Antoinette écrivit en présence de l'échafaud. Ce simple et pieux monument a été détruit, depuis la révolution de 1830.

reine a été placée par Hor. Walpole dans ses *Royal authors*.

MARIE II, reine d'Angleterre, fille aînée de Jacques II, roi d'Angleterre, naquit au palais de Saint-James en 1662, épousa en 1677, Guillaume-Henri de Nassau, prince d'Orange, et passa en Hollande avec son époux, où elle demeura jusqu'en 1689. Elle aida ce prince à détrôner Jacques II, repassa en Angleterre, y fut proclamée reine conjointement avec son époux, et ne rougit pas d'occuper du vivant de son père le trône qui lui appartenait. Elle mourut de la petite vérole dans le palais de Kensington, en 1695, à 35 ans.

MARIE de GONZAGUE. Voy. GONZAGUE.

* MARIE-CLOTILDE-ADELAÏDE-XAVIÈRE de France, reine de Sardaigne, née à Versailles, le 25 septembre 1759, était sœur de Louis XVI. Elevée par une sage institutrice, la comtesse de Marsan, et trouvant au sein de sa famille les modèles de la vertu la plus pure, elle contracta dès l'âge le plus tendre le goût et l'habitude des pratiques de la religion. A l'exemple de sa tante M^{me} Louise, elle aurait voulu prendre le parti de la retraite; mais Louis XVI avait arrêté son mariage avec Charles-Emmanuel, prince de Piémont. La cérémonie s'en fit à Versailles, le 27 août 1775. Son époux vint au devant d'elle jusqu'au pont de Beauvoisin. Craignant que son embonpoint ne déplût au prince, elle lui dit à demi-tremblante.... « Vous me trouvez bien grasse? — Je vous trouve » adorable! » lui répondit-il. Cet embonpoint était excessif. Un Suisse de la garde l'ayant un jour désignée par le nom de *gros matane*, le sobriquet lui en demeura. A son entrée à Turin; elle entendit le petit peuple crier.... *com'è grossa!* Sa belle-mère, pour la consoler, lui dit : « Ce n'est » rien que cela ma fille; quand je fis mon entrée » ici, j'entendis bien crier : *O com'è brutta!* » Qu'elle est laide! A la cour elle ne se fit remarquer que par sa modestie et la simplicité de ses vêtements. Elle sut constamment allier ce qu'elle devait à Dieu avec les devoirs d'épouse, de fille et de princesse. Une rare prudence, une discrétion parfaite prêtaient à sa piété un nouveau lustre. Livrée aux œuvres de charité, elle entra dans plusieurs associations de dames, formées dans le même but. La révolution française vint la blesser dans ses affections les plus chères. Elle eut aussi à souffrir des malheurs de sa nouvelle famille (voy. VICTOR-AMÉDÉE III). Son époux parvint au trône, le 16 octobre 1796, sous le nom de Charles-Emmanuel IV. Son titre de reine ne lui servit qu'à protéger plus efficacement les lettres, les arts, et surtout la religion. Des sacrifices de toute espèce exigés par la France, avaient affaibli le Piémont, lorsque le Directoire déclara la guerre à Charles-Emmanuel, le 6 décembre 1798, et le força de quitter sa capitale et ses états. La reine le suivit en Toscane, et ils s'embarquèrent à Livourne le 24 février 1799, pour la Sardaigne. Les victoires des Russes ramenèrent en Italie les augustes exilés; ils habiteront successivement Florence, Rome, et enfin Naples. Tant de chagrins ayant causé au roi une maladie de nerf, sa vertueuse épouse lui prodigua les soins les plus

tendres. Elle consacrait le reste de son temps aux pratiques religieuses, visitant les églises et les malades, soulageant les pauvres, offrant l'exemple de la patience, de l'humilité et de la douceur. Cette princesse mourut à Naples, le 7 mai 1802, âgée de 45 ans. Ses vertus étaient connues dans toute l'Europe; et Pie VII, qui en avait été témoin lui-même, par une bulle du 10 avril 1808, la déclara *vénérable* (voy. CHARLES-EMMANUEL IV, tom. 2, p. 564). Il a été publié à Rome un *Examen* des informations faites dans le procès pour la béatification de Marie-Clotilde; cet examen, dont fut chargé M. l'abbé Bottiglia, référendaire pontifical, a servi de base à l'*Eloge historique de la servante de Dieu, Marie-Clotilde, reine de Sardaigne, traduit des mémoires italiens publiés à Turin en 1804*, Paris, 1806, in-12, avec le portrait de la reine. Voy. PAROLETTI.

* MARIE-CAROLINE, reine de Naples et de Sicile, archiduchesse d'Autriche, et dernière fille de François I^{er}, et de l'impératrice Marie-Thérèse, née à Vienne le 15 août 1752, fut mariée, dès l'âge de 15 ans, à Ferdinand IV, roi de Naples, sur lequel elle prit bientôt un grand ascendant. L'invasion des troupes françaises, en 1798, l'obligea de se retirer en Sicile; mais les succès du cardinal Ruffo lui rouvrirent les portes de sa capitale en 1800, et elle y resta jusqu'en 1806, époque où Ferdinand fut obligé de retourner en Sicile par suite d'une nouvelle invasion des Français. La mésintelligence s'étant mise entre Marie-Caroline et les Anglais qui lui disputaient le souverain pouvoir, ceux-ci obligèrent Ferdinand de la renvoyer en Autriche en 1811. Elle mourut d'une attaque d'apoplexie au château d'Hiszenndorf près de Vienne, en 1814. Voy. FERDINAND IV, roi de Naples.

* MARIE-LOUISE-THÉRÈSE, reine d'Espagne, fille de l'infant don Philippe, duc de Parme, naquit dans cette ville le 9 décembre 1754, et fut mariée, le 4 septembre 1765, au prince des Asturies, depuis Charles IV. Elle eut beaucoup de peine à gagner le cœur de son époux; mais elle prit ensuite sur lui une telle influence, qu'elle dirigeait les affaires, et disposait des places. Le fameux Godoi, connu sous le nom de *prince de la Paix*, lui dut son élévation. Lors de l'invasion de l'Espagne en 1808 (voy. CHARLES IV), elle accompagna son royal époux à Marseille et ensuite à Rome. Ramenée à la religion par l'infortune, elle passa le reste de sa vie dans des exercices de piété, et mourut au mois de décembre 1818.

* MARIE-LOUISE, reine d'Etrurie, fille de Charles IV et de Marie-Louise (voy. l'art. précéd.), née à Madrid le 6 juillet 1782, épousa l'infant don Louis de Bourbon, fils aîné du duc de Parme, qui mourut en 1805 roi d'Etrurie, laissant régente la reine, son épouse. Elle s'abandonna sans réserve à son goût pour le faste, et sa cour devint une des plus brillantes de l'Europe. Les revenus de son petit royaume ne pouvaient suffire à ses dépenses; mais l'on dit que la reine d'Espagne y suppléait. Napoléon ayant jugé qu'il était dans l'intérêt de sa politique que les Bourbons n'occupassent plus un seul trône en Europe, Marie-Louise, privée de ses

états, rejoignit son père à Fontainebleau, puis à Compiègne; mais bientôt l'ordre lui fut intimé de se rendre à Parme, où le palais de Colorno était, disait-on, préparé pour la recevoir; cependant elle apprit en route qu'on la conduisait à Nice. Assujettie dans cette ville à la surveillance la plus rigoureuse, elle résolut d'envoyer deux de ses gentilshommes en Angleterre pour négocier sa délivrance; ce projet ayant été découvert, ces deux gentilshommes furent arrêtés et condamnés à mort; elle-même fut mise en jugement et enfermée à Rome dans un monastère avec sa fille. Son fils fut renvoyé à Marseille près de ses parents. Cette malheureuse princesse a décrit les souffrances qu'elle eut à subir pendant sa captivité, dans des *Mémoires* qui ont été trad. en franç. par Lemièrre-d'Argy, Paris, 1814, in-8. Après la chute de Napoléon, Marie-Louise fit valoir, au congrès de Vienne, ses droits sur les états de Parme, Plaisance et Guastalla; mais sa demande fut écartée par les intrigues de l'Autriche. Elle la renouvela en 1815, et le congrès lui accorda, pour elle et pour ses enfants, la principauté de Lucques, dont elle prit possession en 1817. Instruite par l'expérience, elle se fit aimer de ses nouveaux sujets par des dispositions sages et bienveillantes; elle mourut en mai 1825. Son fils lui a succédé et a pris le titre de duc de Lucques.

** MARIE-LOUISE, ex-impératrice des Français, fille de François 1^{er}, empereur d'Allemagne, et de Marie-Thérèse de Naples, née le 12 décembre 1791, reçut une éducation distinguée. Elle parlait avec facilité les principales langues de l'Europe, possédait un talent remarquable comme musicienne, et dessinait avec un goût et une pureté qu'eût enviés un artiste. Son mariage avec Napoléon fut célébré le 1^{er} avril 1810. En 1814, au moment d'aller combattre l'Europe coalisée, il la déclara régente et la présenta avec le roi de Rome à la garde nationale de Paris. Elle quitta sa capitale pour se retirer à Blois. La chute de Napoléon entraîna la sienne. Marie-Louise n'avait pas les qualités nécessaires pour gouverner la France, dans des circonstances aussi difficiles. S'abandonnant aux conseils de son beau-frère Joseph, l'article 99 du traité de Vienne lui conféra la propriété et la souveraineté des duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla, à l'exception des districts enclavés dans les possessions autrichiennes, et le traité de Paris, du 10 juin, stipula qu'après la veuve de Napoléon, les trois duchés reviendraient à l'infante Marie-Louise, reine douairière d'Etrurie, à son fils Charles-Louis et à sa descendance masculine en ligne directe. Aux termes de ce traité, c'est donc au duc de Lucques que les trois duchés doivent échoir. L'histoire reprochera à Marie-Louise de n'avoir pas eu la conscience des devoirs que lui imposait son noble veuvage; mais elle dira aussi que cette princesse fit tout ce qui dépendait d'elle pour assurer le bonheur de ses nouveaux sujets. Marie-Louise mourut à Parme, le 19 décembre 1847, à l'âge de 56 ans. On trouve dans les récits de la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène, par le général Montholon, de curieux détails sur le caractère des deux impératrices Joséphine et Marie-

Louise. Elles avaient, dit Napoléon, « un caractère diamétralement opposé. Joséphine était la grâce, la séduction irrésistible, le dévouement sans réserve. Marie-Louise avait l'innocence et la timidité. C'était, quand je l'ai épousée, une novice bien vertueuse, bien soumise et sortant du couvent. Joséphine aurait sacrifié des millions pour sa toilette et pour ses libéralités, si je l'avais laissé faire. Marie-Louise, au contraire, économisait sur ce que je lui donnais, et j'étais obligé de la gronder pour lui faire dépenser conformément à son rang. »

MARIE-ANNE-CHRISTINE-VICTOIRE de BAVIÈRE, fille de Ferdinand de Bavière, naquit à Munich en 1660 et épousa en 1680 à Châlons en Champagne, Louis, dauphin, fils de Louis XIV. Elle mourut en 1690, des suites de ses couches à la naissance du duc de Berry. Près d'expirer, elle embrassa son fils en lui disant : « C'est de bon cœur, quoique » tu me coûtes bien cher. » Elle dit au duc de Bourgogne : « N'oubliez jamais, mon fils, l'état » où vous me voyez; que cela vous excite à la » crainte de Dieu, à qui je vais rendre compte » de mes actions. Aimez et respectez toujours le » roi et le dauphin votre père; chérissez vos frères, » et conservez de la tendresse pour ma mémoire. » C'est alors que Louis XIV dit au dauphin en le tirant du chevet du lit de son épouse mourante : *voilà ce que deviennent les grandeurs!* Elle eut d'abord cette envie de plaire, qui dans une princesse supplée aux agréments de la figure. Cette envie se dissipa bientôt. La dauphine n'aima que la retraite, et, après les premières fêtes, sa maison eut plutôt l'air d'un monastère que d'une cour; aussi elle ne fut pas autant regrettée qu'elle le méritait; dans un pays de dissipation et de frivolité tel que la cour, la sagesse et la vertu sont très-peu de chose. Son *oraison funèbre*, par Fléchier, est un des meilleurs ouvrages de cet orateur.

MARIE-ADELAÏDE de SAVOIE, fille aînée de Victor-Amédée II, naquit à Turin en 1685. Par le traité de paix conclu dans cette ville en 1696, elle fut promise au duc de Bourgogne, père de Louis XV, depuis dauphin, après la mort de son père, le vieux dauphin. Ce mariage se célébra l'année d'après. La princesse était propre à faire le bonheur de son époux par son caractère, son esprit et sa beauté. La France la perdit en 1712, dans la 26^e année de son âge, tandis qu'elle lui annonçait les plus beaux jours. *Je sens*, disait-elle quelque temps avant sa mort, *que mon cœur grandit à mesure que ma fortune m'élève*. Une maladie aiguë, attribuée au poison, l'emporta en peu de jours. « Le » rapport de l'ouverture du corps, dit le duc de » Saint-Simon, n'eut rien de consolant; nulle » cause naturelle de mort, mais d'autres, vers les » parties intérieures de la tête, voisines de cet » endroit fatal où elle avait tant souffert. Fagon et » Boudin ne doutèrent pas du poison, et le dirent » nettement au roi, en présence de M^{me} de Main- » tenon seule. Boudin et le peu des autres à qui » le roi voulut parler, et qui avaient assisté à l'ou- » verture, le confirmèrent par leur morne silence. » Le dauphin son époux et le duc de Bretagne son

filis ne tardèrent pas à la suivre. Le jour même que la dauphine mourut, le dauphin tomba malade ; et comme on s'entretenait auprès de son lit de la manière dont la princesse avait été traitée : « Soit que les médecins l'aient tuée, dit le religieux prince, soit que Dieu l'ait appelée, il nous faut également adorer ce qu'il permet et ce qu'il ordonne. » La jeune dauphine avait une conversation très-spirituelle, qui égayait souvent Louis XIV, alors très-difficile à distraire. Elle était admise aux secrets de la politique ; mais d'après plusieurs papiers, trouvés chez elle après sa mort qui précéda de six jours celle de son époux, elle se servait de ces secrets pour informer son père de toutes les décisions qui intéressaient sa politique... « La petite coquine nous trompait... » dit à cette occasion le roi à M^{me} de Maintenon. *Voyez sa vie* à la suite de celle du dauphin père de Louis XV par l'abbé Proyart.

MARIE-JOSÉPHE de SAXE naquit à Dresde le 4 novembre 1751, de Frédéric-Auguste III, roi de Pologne et électeur de Saxe. Elle fut mariée en 1747 à Louis, dauphin de France, mort à Fontainebleau en 1765. La tendresse qui unissait ces deux époux était d'autant plus forte, que la vertu la plus pure en resserrait les liens. Les soins pénibles et assidus qu'elle donna au dauphin pendant sa dernière maladie, et les larmes qu'elle ne cessa de répandre depuis la mort de ce prince, peut-être d'autres causes qui ne sont pas bien connues (*voy. la fin de l'article Louis, dauphin*), hâtèrent la sienne. Une maladie de langueur, qui la consumait depuis plus d'un an, l'emporta le 15 mars 1767. Elle mourut avec la résignation qu'inspirent la religion et la vertu. *Voyez sa Vie* à la suite de celle du dauphin père de Louis XVI, par l'abbé Proyart.

MARIE de BOURGOGNE, fille de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, née à Bruxelles en 1457, hérita dès l'âge de 20 ans de tous les états de son père, tué au siège de Nancy en 1477. Louis XI, à qui les ambassadeurs de Bourgogne la proposèrent pour son fils, la refusa par une mauvaise politique. Marie épousa Maximilien, fils de l'empereur Frédéric IV, et porta les Pays-Bas à la maison d'Autriche. On dit que ce prince était si pauvre, qu'il fallut que sa femme fit la dépense des noces, de son équipage et de ses gens. Cette princesse mourut à Bruges en 1482, d'une chute de cheval ; elle fut fort regrettée des Flamands, qui cependant lui avaient donné de grands désagréments, jusqu'à faire le procès à ses ministres, qui avaient violé les lois et les privilèges du pays, et jusqu'à les décapiter en sa présence. On voit à Bruges, dans l'église de Notre-Dame, son mausolée et celui du duc son père en bronze doré ; c'est un des plus beaux ouvrages de ce genre.

MARIE, fille d'Albert V, duc de Bavière, épousa Charles d'Autriche, fils de l'empereur Ferdinand, auquel son père avait abandonné le gouvernement de la Styrie, de la Carinthie et de la Carniole. Ayant appris que son mari, pressé par quelques gentilshommes luthériens, allait accorder à ces sectaires une existence légale dans ses états, elle se disposa à retourner en Bavière et à y porter

ses enfants dans une corbeille, allant à pied et mendiant son pain. L'archiduc, informé des préparatifs de ce voyage secret, et ayant demandé les raisons, fut si frappé de la réponse de sa femme qu'il aimait tendrement, qu'il ne fut plus question de ce projet. Marie mourut à Graz en 1680, dans le couvent de Sainte-Claire qu'elle avait fondé. Ferdinand II, son fils, fut héritier de sa piété et de ses vertus.

* MARIE (Joseph-François), mathématicien, né à Rhodéz en 1758, embrassa l'état ecclésiastique, prit sa licence en Sorbonne, et fut nommé professeur de philosophie au collège du Plessis. En 1762, il remplaça l'abbé La Caille, dans la chaire de mathématiques au collège Mazarin, et lui succéda en même temps comme censeur. En cette qualité, chargé d'examiner les *figures de la Bible* de Rondet, il demanda que l'auteur retranchât ce qu'il avait dit : « que le Saint-Esprit a dicté lui-même aux évangélistes les paroles qu'ils ont » employées dans leurs récits. » Rondet s'y étant refusé, l'abbé Marie mit au-dessous de son approbation une *note* portant : « que l'inspiration du » Saint-Esprit doit être restreinte à tout ce qui fait » la substance de l'Evangile. » Nommé, en 1782, avec l'abbé Gnéné, son ami, sous-précepteur des fils du comte d'Artois (depuis Charles X), il obtint, un an après, l'abbaye de Saint-Amand, en Boisse, au diocèse d'Angoulême. Il eut la principale part à l'éducation des princes, et sortit de France avec eux. Les agréments de sa conversation lui concilièrent la bienveillance de la famille royale, qu'il accompagna dans ses diverses résidences. En 1801, Louis XVIII fut obligé de quitter Mittau, pour se rendre à Varsovie, Marie le suivit jusqu'à Mémel. Il devait se remettre en route le 25 février ; mais le matin, on le trouva dans son lit, un couteau enfoncé dans le côté, et près de rendre le dernier soupir. Alors on se rappela qu'il avait un frère aliéné, et l'on crut, qu'atteint subitement d'un accès de démence, il s'était frappé lui-même. M. Hue et le consul de Danemarck obtinrent qu'on l'enterrât dans le cimetière. L'abbé Marie avait 65 ans ; sa perte et le genre de sa mort affligèrent sensiblement la famille royale. Il a eu part à la traduction des *Vies des Pères, des Martyrs, et des autres principaux Saints*, de Butler (*voy. GODESCARD*) ; c'est de lui que sont en grande partie les notes. Il a donné de nouvelles éditions : des *Tableaux de logarithmes*, et des *Leçons de mathématiques* de La Caille. Il avait préparé celle des *Lettres d'Euler* à une princesse d'Allemagne ; mais Condorcet en ayant publié une, l'abbé Marie ne voulut pas imprimer la sienne ; et nous croyons qu'il eut tort, car il aurait rétabli les nombreux retranchements que s'est permis Condorcet. On trouve plusieurs lettres de l'abbé Marie au duc de Berry, dans les *Mémoires* sur la vie de ce prince par Châteaubriand.

MARIETTE (Pierre-Jean), fils de Jean Mariette, libraire et graveur de Paris, mort en 1742, et libraire lui-même, naquit en 1694. Il avait reçu de son père le goût de la gravure, et l'avait fortifié dans ses voyages en Allemagne et en Italie. Il

vendit son fonds de librairie en 1750, et acheta une charge de secrétaire du roi, et contrôleur de la chancellerie. Alors uniquement occupé du *recueil* de ses estampes, qu'il augmentait et perfectionnait sans cesse, il jouissait dans sa vie retirée des plaisirs de l'esprit. Une maladie longue et douloureuse termina ses jours le 10 septembre 1774. On a de lui : *Traité des pierres gravées*, Paris, 1750, 2 vol. in-fol.; *Lettres à M. de Caylus sur la fontaine de la rue de Grenelle et sur Léonard de Vinci*; les *Descriptions* qui se trouvent dans le recueil des planches gravées d'après les tableaux de Crozat, 1729, 2 vol. in-fol. Le *catalogue* de ses estampes a été dressé par Bassan, et parut en 1775, in-8. C'est un des plus complets en ce genre.

MARIGNAN (Jean-Jacques MEDICHI, marquis de), célèbre capitaine du xvi^e siècle, naquit en 1497 à Milan, de Bernardin de Medichino, amodiateur des fermes ducaltes. Ayant donné dans sa jeunesse diverses preuves de valeur, il s'acquit la protection de Jérôme Morone, chancelier et principal ministre de Sforza, duc de Milan. Ce prince voulant se défaire d'Hector Visconti, seigneur milanais, Medichino fut choisi par le conseil de Morone, avec un autre officier, pour l'assassiner. Mais le meurtre ne fut pas plutôt exécuté, que le duc résolut d'en sacrifier les instruments, dans la crainte de passer pour l'auteur d'un si lâche assassinat. Le compagnon de Medichino fut le premier immolé, et la mort de l'un fut un avis pressant pour l'autre de mettre sa vie en sûreté. Il entra, en 1528, au service de l'empereur, auquel il livra le château de Musso, dont il avait eu le gouvernement on ne sait comment (car les historiens ne sont pas d'accord sur ce point), et reçut en échange la ville de Marignan, d'où il prit le nom de *marquis de Marignan*. Dès lors, chargé des emplois militaires les plus considérables, il acquit la réputation d'un grand capitaine. Medichino soumit la ville de Gand révoltée, et y fit bâtir une citadelle : il se distingua dans les guerres de l'Allemagne, contribua en 1542 à repousser les Turcs du Danube, et se trouva au siège de Metz. L'empereur le mit à la tête des armées, qu'il tint à la disposition de Côme I^{er} de Médicis. Il défit en 1554, à la bataille de Marciano en Toscane, l'armée française, commandée par le maréchal Strozzi, et s'empara l'année suivante, après un siège de huit mois, de la ville de Sienne, qui s'était révoltée contre l'empereur Charles-Quint. Le marquis de Marignan avait autant d'esprit que de talents pour la guerre; mais sa fourberie, son avarice, et surtout sa cruauté, ternirent la gloire de ses exploits militaires. Irrité de la longue résistance des Siennois, il tourna sa rage contre les malheureux habitants de la campagne, et en fit pendre aux arbres (disent les historiens du temps) plus de 5,000 de tout sexe et de tout âge. Il mourut à Milan le 8 novembre 1555, à l'âge d'environ 59 ans. Jean Ange de Médicis, qui fut pape sous le nom de Pie IV, était son frère. La plupart des écrivains qui ont parlé du marquis de Marignan disent qu'il n'était point de la maison des Médicis de Florence, dont il n'avait pris le nom que par vanité, à la faveur de sa ressemblance avec le sien. Marc-Ant.

Misaglia, auteur de sa *Vie*, assure le contraire, et prouve assez bien qu'il était issu d'une branche de Médicis établie à Milan.

MARIGNY (Enguerrand de), comte de Longueville, d'une famille noble de Normandie, dont le nom était *Leportier*, fut grand chambellan, principal ministre et coadjuteur du royaume de France sous Philippe le Bel : il s'avança à la cour par son esprit et par son mérite. Devenu capitaine du Louvre, intendant des finances et bâtiments, il usa, dit-on, mal de sa grandeur. Le comte de Valois, à qui il avait donné un démenti en plein conseil, réussit à le faire condamner au dernier supplice, après la mort de Philippe le Bel, en 1315. Le comte Charles de Valois, oncle de Louis X, l'avait accusé auprès du jeune monarque, d'avoir dilapidé les finances, accablé le peuple d'impôts, en un mot d'être l'auteur de l'état de misère et de disette où se trouvait alors le royaume. Le confesseur du comte de Valois lui inspira des remords sur la condamnation de ce ministre, dont le procès n'avait pas été instruit selon les formalités requises. Sa mémoire fut réhabilitée, si on en croit M. de B. (Beaumanoir). *Oeuvres diverses*, Lausanne, 1770, 2 vol. in-8. Ce ministre fut un grand homme d'état, injustement maltraité par Mézerai, et par les autres historiens qui l'ont suivi sans examen. Les malheureux ont souvent tort, au tribunal de l'histoire comme aux autres.

MARIGNY (Jacques CARPENTIER de), fils du seigneur du village de ce nom, près de Nevers, se fit ecclésiastique et vécut en épiscorien. De retour d'un voyage en Suède, il s'attacha au cardinal de Retz, et entra dans toutes les intrigues de la fronde. Il fut un des principaux auteurs des plaisanteries qu'on publia contre Mazarin dans le tumulte de ces troubles. Le parlement mit sa tête à prix. Après la détention du cardinal de Retz, Marigny suivit le prince de Condé en Flandre. C'était un de ces hommes libertins qui sacrifient tout à la saillie et au plaisir, et qui meurent dans la crapule, après avoir vécu dans la débauche. Une apoplexie l'emporta en 1670. On a de lui : un *Recueil de Lettres* en prose et en vers, imprimées à La Haye en 1675, in-12. On y trouve quelques bonnes plaisanteries et quelques traits d'esprit. Un *Poème sur le Pain bénit*, 1675, in-12, dans lequel il y a plus de sales équivoques que de véritables saillies. Son humeur satirique lui attira des éloges et des coups de canne. Gui-Patin lui attribue un libelle devenu rare intitulé : *Traité politique composé par Williams Alleyn, où il est prouvé, par l'exemple de Moïse, que tuer un tyran n'est pas un meurtre*, Lyon, 1658, in-16. (Voy. ALLEYN, Guillaume.) On prétend que l'auteur de cette production en voulait à Cromwell, lorsqu'il la mit au jour. Dans une maladie que Marigny eut en Allemagne, et dont il pensa mourir, l'évêque luthérien d'Osnabruck, lui ayant demandé si la crainte d'être enterré avec des luthériens n'ajouterait pas à l'inquiétude que lui donnait son état ! *Monseigneur*, lui répondit Marigny mourant, *il suffira de creuser deux ou trois pieds plus bas, et je serai avec des catholiques*. Réponse pleine de sens, et qui faisait toucher au doigt à ce *Monseigneur* la nouveauté de sa religion.

MARIGNY (l'abbé AUGIER de), mort à Paris en octobre 1762, dans un âge fort avancé, était un écrivain du troisième ordre. Nous avons de lui : *Histoire du XI^e siècle*, 1760, 5 vol. in-12; une *Histoire des Arabes sous le gouvernement des califes*, 1750, 4 vol. in-12; *Révolutions de l'empire des Arabes*, 4 vol. in-12. Ces deux derniers ouvrages sont farcis de contes, de fables, de visions, de conversations ridicules, d'anecdotes puériles, et enfin de toutes les rêveries des peuples orientaux. Le style est presque toujours conforme à la bizarrerie des faits.

* MARIGNY (Augustin-Etienne-Gaspard de BERNARD de), général vendéen, né à Luçon en 1754, commandait en 1789 le parc d'artillerie de Rochefort. Il se trouvait aux Tuileries avec le marquis de Lescure, lors de la fatale journée du 10 août, et ils revinrent ensemble dans le Poitou. Bientôt éclata l'insurrection vendéenne à Saint-Florent (3 mars 1795). Arrêté peu de temps après avec Lescure et sa famille, il fut conduit à Bressuire; mais délivré par Larochejacquelein, dont il était aussi parent, il fut nommé commandant de l'artillerie; il la dirigea, le 5 mai, au siège de Thonars. S'étant emparé de Saumur, il parvint à faire accepter une capitulation aux républicains, qui, maîtres du château, semblaient vouloir s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. A l'affaire de Luçon, le 15 août, il avait sous ses ordres une partie de l'aile droite; mais s'étant égaré, il n'arriva que lorsque Charette, battu par les républicains, faisait sa retraite. Il se trouva de nouveau compromis après la défaite de Mortagne. Il reconquit l'estime de l'armée par son intrépidité à la bataille de Laval, et après la défaite de Dol, lorsqu'il arrêta sur la route d'Antrain les troupes qui fuyaient. Peu de temps après, surpris au Mans, il eut à peine le temps de se sauver avec ces mêmes troupes, dont il rassembla les débris, et qu'il conduisit à Savenai. Errant sur la rive droite de la Loire, il tâcha de soulever les Bretons; mais il ne put y réussir. En mars 1794, il rentra dans la Vendée, et ayant organisé l'armée qu'on nomma du centre ou du Poitou, il s'empara de Mortagne; mais il fut contraint de l'évacuer aussitôt à la vue de l'ennemi qui approchait avec des forces supérieures. Charette et Stofflet, qui, depuis la mort de Larochejacquelein (voy. ce nom), commandaient les deux autres principales armées, tinrent un conseil à Cerizaie, avec Marigny, dans lequel on convint de ne licencier les troupes qu'après avoir chassé les républicains de la rive droite de la Loire. Dans un autre conseil, à Jallais, de vives discussions ayant eu lieu pour le choix d'un général en chef, ils se séparèrent mécontents. Les soldats de Marigny manquant de vivres, il leur conseilla de retourner dans leurs foyers; et Marigny malade se retira dans un château près de Cerizaie. Cette conduite réveilla les soupçons qui avaient déjà plané sur lui. Un conseil de guerre fut assemblé, et Charette, qui y remplissait les fonctions de rapporteur, conclut à la peine de mort contre Marigny. Averti du danger qu'il courait, il ne voulut point fuir, et les gens de Stofflet l'arrêtèrent. Il demanda un confesseur : on eut la barbarie de le lui refuser. Il protesta de son innocence, marcha à la mort avec la même in-

trépidité qu'il avait montrée dans les combats, et donna lui-même le signal de l'exécution (juillet 1794). Marigny, d'une taille élevée, avait une force prodigieuse, était gai, affable, spirituel; mais le malheur parut changer son caractère, et il se montra parfois emporté et sanguinaire. « La » mort de ce chef est un des événements les plus » déplorables de la guerre de la Vendée, » dirent unanimement les royalistes et les républicains, et ils dirent vrai.

MARIKOWSKI (Martin), né à Rosenau, en Hongrie, dans le comté de Gœmœr, l'an 1728, fit ses études en médecine, à Halle en Saxe, parcourut ensuite une grande partie de l'Europe, et retourna dans sa patrie en 1757. Il embrassa la religion catholique à Presbourg, et alla comme médecin secourir la charité active de Paul, comte de Forgach, évêque de Watsen, pour les pauvres de son diocèse. Après la mort de ce prélat, il se retira à Sirmich, dans l'Esclavonie, où il s'appliqua à examiner les causes des épidémies qui avaient fait périr plus de soldats dans ces contrées que les armes des Turcs. Il consigna ses observations dans un journal qu'il intitula : *Ephemerides sirmienses*, que l'on commença à imprimer à Vienne, en 1765; ce journal a été continué après sa mort en 1772. Les Hongrois lui sont encore redevables d'une *traduction* en leur langue : de l'*Avis au peuple sur sa santé*, par Tissot.

MARILLAC (Charles de), célèbre prélat, fils de Guillaume de Marillac, contrôleur général des finances du duc de Bourbon, naquit en Auvergne vers 1510. Il fut d'abord avocat au parlement de Paris, et s'y distingua tellement par son éloquence et par son savoir, que le roi François I^{er} le chargea de diverses ambassades importantes. Il devint abbé de Saint-Pierre de Melun, maître des requêtes, évêque de Vannes, archevêque de Vienne et chef du conseil privé. Dans l'assemblée des notables tenue à Fontainebleau, en 1560, il se fit admirer par une belle harangue. Elle roula entièrement sur la réformation des désordres de l'état, et sur les moyens propres à prévenir les troubles qui menaçaient le royaume de la part des huguenots. La douleur que lui causa la vue des maux qui allaient inonder la France le mit au tombeau le 2 décembre 1560, à 50 ans. On a de lui des *Mémoires* manuscrits, qu'on trouve dans plusieurs bibliothèques. Le chancelier de l'Hôpital lui adressa un poème.

MARILLAC (Michel de), neveu du précédent, né à Paris le 9 octobre 1565, avait été dans sa jeunesse un des plus zélés partisans de la ligue formée par les catholiques contre les huguenots. Porté à la piété, il se fit faire un appartement dans l'avant-cour des carmélites du faubourg Saint-Jacques, à Paris, afin de passer dans leur église quelques heures la nuit et le jour. Devenu maître des requêtes, il ne laissa pas de continuer à prendre soin des bâtiments et des affaires du couvent. C'est ce qui le fit connaître de Marie de Médicis, qui y allait souvent, parce qu'elle en était fondatrice. Cette princesse le recommanda au cardinal de Richelieu, qui le fit directeur des finances, en 1624, et gardes-sceaux deux ans après. On verra dans l'article suivant les causes de sa disgrâce auprès de ce mi-

nistre, qui le fit enfermer au château de Caen, puis dans celui de Châteaudun. Il y mourut en 1652 dans la pauvreté, quoiqu'il eût été pendant quelque temps dans les finances. Il ne subsista dans sa prison que des libéralités de Marie de Creil, sa belle-fille, qui fit encore les frais de ses modiques funérailles. Ce magistrat publia en 1628 une ordonnance qui réglait presque tout. Mais ce code, appelé par dérision le *code Michau*, du nom de baptême de Marillac, fut rejeté par le parlement, et tourné en ridicule par les plaisants du barreau. Comme ce n'était qu'un recueil des anciennes ordonnances, et de celles qui avaient été faites aux derniers états-généraux, on voyait bien que le mépris des officiers du parlement tombait moins sur l'ouvrage que sur son auteur. On a encore de lui : une *Traduction* des psaumes, 1650, in-8, en vers français, qui ne rendent que faiblement l'énergie de l'hébreu; d'autres *Poésies*, bonnes pour le fond, mais faibles dans la manière; une *Dissertation*, sur l'auteur du livre de l'*Imitation*, qu'il attribue à Gerson (*voy.* ce mot et KEMPIS). Il existe deux *Vies* de Marillac, l'une par le père Sénault de l'Oratoire, l'autre par Lefebvre de Lezeau; mais elles sont inédites.

MARILLAC (Louis de), frère du précédent, gentilhomme ordinaire de la chambre de Henri IV, naquit en Auvergne en 1572; il servit sous Henri IV, et pendant la minorité qui suivit le règne de ce prince. Nommé maréchal de camp en 1620, il fut chargé au siège de la Rochelle des travaux de la digue; puis on l'employa à l'armée de Champagne; enfin il devint gouverneur de Verdun. Il mérita par ses exploits le bâton de maréchal de France, que Louis XIII lui accorda en 1629. Son frère Michel de Marillac s'était élevé, comme nous l'avons dit, de la charge de conseiller au parlement de Paris, à celle de garde-des-sceaux et d'intendant des finances. Ces deux hommes, qui devaient leur fortune au cardinal de Richelieu, se flattèrent, dit-on, de le perdre et de succéder à son crédit. Le maréchal fut un des principaux acteurs de la journée *des dupes*. Il offrit, à ce que l'on a prétendu, de tuer de sa propre main son bienfaiteur. Mais si ces faits avaient été bien avérés, il n'eût pas fallu tant d'efforts pour obtenir contre lui une sentence de mort. Richelieu fit arrêter le maréchal en 1630, dans le camp de Foglizzo, en Piémont, au milieu de l'armée qu'il commandait. Son procès dura près de deux années. « Le cardinal ne se contenta pas, » si l'on en doit croire l'auteur de l'*Histoire générale*, toujours suspect dans ces sortes de récits, « de priver » le maréchal du droit d'être jugé par les chambres » du parlement assemblées, droit qu'on avait déjà » violé tant de fois; ce ne fut pas assez de lui donner » dans Verdun des commissaires dont il espérait de » la sévérité; ces premiers juges ayant, malgré les » promesses et les menaces, conclu que l'accusé se » rait reçu à se justifier, le ministre fit casser » l'arrêt. Il lui donna d'autres juges, parmi lesquels » on comptait les plus violents ennemis de Marillac, » et surtout ce Paul Hay Duchastelet, connu par » une satire atroce contre les deux frères. Jamais » on n'avait méprisé davantage les formes de la » justice et les bien-séances. Le cardinal leur insulta

» au point de transférer l'accusé, et de continuer le » procès à Ruel dans sa propre maison de campagne... Il fallut rechercher toutes les actions du » maréchal. On déterra quelques abus dans l'exercice de sa charge, quelques anciens profits illicites » et ordinaires, faits autrefois par lui ou par ses » domestiques dans la construction de la citadelle » de Verdun : *Chose étrange*, disait-il à ses juges, » qu'un homme de mon rang soit persécuté avec tant » de rigueur et d'injustice! Il ne s'agit dans mon » procès que de foin et de paille, de pierre et de » chaux. Cependant ce général, chargé de blessures » et après 40 années de services, fut condamné à » mort sous le même roi qui avait donné des récompenses à trente sujets rebelles. » Il eut la tête tranchée à la place de Grève à Paris, le 10 mai 1652. Plusieurs de ses amis lui avaient offert de le tirer de prison; mais il avait refusé, parce qu'il se reposait sur son innocence. On peut voir les détails de son jugement et de son exécution dans le *Journal* du cardinal de Richelieu ou dans son *Histoire*, par Le Clerc, de l'édition de 1735, 5 vol. in-12. Quelque temps après, le cardinal railla amèrement les indignes magistrats qui avaient condamné l'infortuné Marillac : « Il faut avouer, leur dit-il, que Dieu » donne aux juges des lumières qu'il n'accorde » pas aux autres hommes, puisque vous avez » condamné le maréchal de Marillac à mort. Pour » moi je ne croyais pas que ses actions méritassent » un si rude châtiment. » Discours qui ne s'accorde guère avec le passage que nous venons de copier. Sa mémoire fut rétablie par arrêt du parlement, après la mort du cardinal ministre. On ne doit lire qu'avec précaution les *Observations sur la vie et la condamnation du maréchal de Marillac*, publiées dans le *Recueil* de Duchastelet, l'un de ses juges. — Jean-François de MARILLAC, brigadier des armées du roi, gouverneur de Béthune, tué à la bataille d'Hochstet, en 1704, un an après son mariage, a été le dernier rejeton de sa famille.

MARILLAC (Louise de). *Voy.* GRAS.

MARILLAC. *Voy.* LABOULLAYE-MARILLAC.

MARIN. *Voy.* MARTIN III et MARTIN III, papes, et MARINI.

MARIN (P. *Carvilius-Marinus*), prit la pourpre impériale dans la Mœsie, à la fin du règne de l'empereur Philippe. Il s'était distingué contre les Goths; c'est ce qui lui fit donner le titre de *César* par les troupes l'an 249; mais il n'en jouit pas longtemps. Les soldats, indignés de sa mauvaise conduite, le massacrèrent dans le temps que Philippe envoyait une armée pour dissiper son parti. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il fut mis au rang des dieux.

MARIN (Jean), né à Ocana, petite ville du diocèse de Calahorra, en 1634, se fit jésuite en 1671, passa une grande partie de sa vie à expliquer l'Écriture sainte et à enseigner la théologie. Il fut choisi pour être confesseur du prince Louis-Philippe, depuis roi d'Espagne, et mourut à Madrid le 20 juin 1725, peu de temps après son auguste pénitent, décédé à la fleur de sa jeunesse. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages ascétiques et théologiques, entre autres d'une *Théologie* en trois vol. in-fol. peu connue hors de l'Espagne.

MARIN (Michel-Ange), religieux minime, né à Marseille, en 1697, d'une famille noble originaire de Gênes, fut employé de bonne heure en son ordre dans les écoles, dans les chaires et dans la direction. Il fut quatre fois nommé provincial. Fixé dès sa jeunesse à Avignon, il y prêcha la controverse aux Juifs avec un succès peu commun. C'est aussi dans cette ville qu'il fit imprimer différents ouvrages, qui lui firent une réputation distinguée parmi les écrivains ascétiques. Son nom arriva jusqu'à Clément XIII, qui l'honora de trois brefs pleins d'éloges flatteurs et mérités. Ce pontife le chargea de recueillir en un seul corps d'ouvrage les *Actes des martyrs*. Il en avait déjà composé 2 vol. in-12, lorsqu'une hydropisie de poitrine l'enleva à ses amis, c'est-à-dire aux gens de bien, le 5 avril 1767, dans la 70^e année de son âge. Sa conversation respirait la vertu; elle était animée par cette douce chaleur d'imagination qui se fait sentir dans ses livres. Les principaux sont : *Conduite de la sœur Violet, décédée en odeur de sainteté*, Avignon, in-12; *Adélaïde de Witzbury, ou la pieuse Pensionnaire*, in-12; *La parfaite religieuse*, ouvrage solide et sagement écrit in-12; *Virginie, ou la Vierge chrétienne*, roman pieux très-répandu, 2 vol. in-12; *La Vie des solitaires d'Orient*, 9 vol. in-12, ou 3 in-4; *Le baron de Van-Hesden, ou la République des incrédules*, 5 vol. in-12; *Théodule, ou l'Enfant de bénédiction*, in-16; *Farfalia, ou la Comédienne convertie*, in-12; *Agnès de Saint-Amour, ou la fervente Novice*, 2 vol. in-12; *Angélique, ou la Religieuse selon le cœur de Dieu*, 2 vol. in-12; *La marquise de los Valientes, ou la Dame chrétienne*, 2 vol. in-12; *Retraite pour un jour de chaque mois*, 2 vol. in-12; *Lettres ascétiques et morales*, ouvrage posthume, précédé de l'éloge de l'auteur, 1769, 2 vol. in-12. Le P. Marin a su dans ses romans moraux conduire ses lecteurs à la vertu par les charmes de la fiction. L'éloge du père Marin, inséré dans le *Mercur* du mois de juillet 1767, a été réimprimé en tête de ses *Lettres spirituelles*, et séparément avec des additions, Avignon, 1769, in-12.

* **MARIN** (Joseph-Charles), sculpteur, né en 1756 et mort à Paris le 18 septembre 1834, remporta le grand prix en 1812, passa plusieurs années à Rome et fut quelque temps professeur à Lyon. On lui doit plusieurs ouvrages remarquables parmi lesquels on cite : la *Statue de Tourny*, ancien intendant de Bordeaux, l'un des ornements de cette ville; *Télémaque*, au château de Fontainebleau; *Tourville*, dans la cour du palais de Versailles; divers groupes et bustes, etc.

MARINE (sainte), vierge de Bithynie, vivait, à ce qu'on croit, vers le viii^e siècle. Son père, nommé *Eugène*, se retira dans un monastère, et la laissa dans le monde à l'âge de la dissipation et des plaisirs. Cette conduite imprudente lui causa des remords. Son abbé lui ayant demandé le sujet de sa tristesse, il lui dit qu'elle venait du regret d'avoir laissé son enfant. L'abbé, croyant que c'était un fils, lui permit de le faire venir dans le monastère. Eugène alla querir sa fille, lui coupa les cheveux, et la revêtit d'un habit de garçon, en lui recommandant le secret de son sexe jusqu'à sa mort. Elle fut

reçue dans le monastère sous le nom de frère *Marin*, et y vécut d'une manière exemplaire. On dit qu'ayant été accusée d'avoir abusé de la fille de l'hôtel où elle allait querir les provisions pour le monastère, elle aima mieux se charger de cette faute, que de déclarer son sexe. On la mit en pénitence à la porte du monastère, et on la chargea de l'éducation de l'enfant. Enfin elle mourut environ trois ans après. L'abbé ayant reconnu, après sa mort, ce qu'elle était, eut beaucoup de douleur de l'avoir traitée avec tant de rigueur. Ses reliques furent transportées de Constantinople à Venise, en 1250.

MARINELLI (Lucrèce), dame vénitienne du xvii^e siècle, a laissé quelques ouvrages en italien : *La Nobiltà delle donne*, Venise, 1601, in-8 : elle y soutient la prééminence de son sexe au-dessus des hommes; *La Vita di Maria Vergine*, en prose et en vers, Venise, 1602, in-4, figures; *L'Arcadia felice*, 1703, in-12; *L'Amore innamorato*, Parme, 1618, in-4; *Rime*, 1693, in-12. Elle était la fille du suivant.

MARINELLO ou **MARINELLI** (Jean), médecin italien du xvi^e siècle, né à Modène, mort à Venise, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Gli ornamenti delle donne, tratti dalle Scritture d'una reina greca*, Venise, 1374, in-12. Il est aussi sous ce titre : *Le Medicine pertenenti alle infermità delle donne*; le meilleur de ses ouvrages est un *Commentaire sur les œuvres d'Hippocrate*, en latin, Venise, 1375, in-fol.

MARINEUS ou **MARINEO** (Luc), sicilien, enseigna avec réputation les belles-lettres à Salamanque, et s'acquit l'estime de Ferdinand le Catholique et de Charles-Quint, qui le fit chapelain de la cour. Il mourut en 1534. On a de lui : *De laudibus Hispaniæ lib. VII*; *De primis Aragoniæ regibus et eorum rerum gestarum lib. VI*, 1509, in-fol.; *De rebus Hispaniæ memorabilibus lib. XXII, ab origine gentis ad Carolum V*, Alcalá, 1535, in-fol., en espagnol, *ibid.*, 1559, in-fol.; des *Epîtres* familières, 1514, in-fol., et un grand nombre de *Harangues* sur des sujets intéressants. (Voy. sur Marineo le tom. 2, pag. 539 de la *Biblioth. Hisp. nov.* de Nic. Antonio, et le 2^e vol. p. 16 de la *Bibl. sic.* de Mongitore).

MARINI (Jean-Baptiste), connu sous le nom de *Cavalier Marin*, naquit à Naples, au mois d'octobre 1569. Son père, jurisconsulte habile, voulut qu'il le fût aussi; mais la nature l'avait fait poète. Obligé de fuir de la maison paternelle, il devint secrétaire du grand-amiral de Naples, et passa ensuite à Rome. Le cardinal Aldobrandin, neveu du pape Clément VIII, se l'attacha et le mena avec lui dans sa légation de Savoie. Marini avait l'humeur fort satirique; il se fit quelques partisans à la cour de Turin, et beaucoup plus d'ennemis. La haine qu'il inspira au poète Murtola par sa *Murtolède*, satire sanglante, fut si vive, que ce rimeur tira sur lui un coup de pistolet, qui porta à faux et blessa un favori du duc. Murtola fut arrêté; Marini, sachant de quoi est capable l'amour-propre d'un poète humilié, demanda et obtint sa grâce. Les autres ennemis du poète italien vinrent enfin entièrement à bout de le perdre à la cour de Savoie. Dans sa jeunesse, il avait composé un poème intitulé, la *Cuccagna*, où il y avait quelques traits sa-

tiriques contre le duc de Savoie. Murtola le fit lire au duc, et Marini fut mis en prison, d'où il ne sortit qu'à l'intercession du marquis de Manso : il quitta aussitôt Turin. Appelé en France par la reine Marie de Médicis, il se rendit à Paris, où cette princesse lui accorda une pension de deux mille écus. Il mit au jour son poème d'*Adonis*, et le dédia assez mal à propos au jeune Louis XIII. On y trouve quelques allégories ingénieuses, de beaux vers, mais beaucoup de licence et de tableaux offensants pour les mœurs. Il est semé de *concetti* et de pointes. Sans ces défauts l'ouvrage serait intéressant. En 1622, Marini alla se fixer à Rome, et il y reçut un honorable accueil : le Poussin, son ami, qu'il avait connu à Paris, étant venu à Rome, Marini le recommanda au cardinal Barberini. Après la mort de Grégoire XV, il retourna à Naples, et obtint la protection du duc d'Albe, alors vice-roi. Son style, appelé *Marinesco*, corrompit la poésie italienne, et fut le germe d'un mauvais goût qui régna pendant tout le *xvii*^e siècle. Marini mourut à Naples, le 25 mars 1625, à 56 ans. Ses principaux ouvrages sont : le poème *La Strage de gli innocenti*, Venise, 1635, in-4. On raconte que ses poésies licencieuses ayant indisposé contre lui le pontife, il fut mis aux arrêts, et qu'ayant composé en peu de jours *le Massacre des Innocents*, ce poème lui obtint sa grâce ; *Rime*, trois parties in-16 ; *La Sampogna*, 1620, in-12 ; *La Murtolède*, 1626, in-4 et depuis in-12 ; *Lettre*, 1627, in-8 ; *Adone*. Fréron a donné une traduction libre du 8^e chant de ce poème. *Voyez son article*. Il y a eu plusieurs éditions de l'original italien. On distingue celles de Paris, 1625, in-fol. ; de Venise, 1625, in-4 ; d'Elzévir, 1634, 2 vol. in-16 ; d'Amsterdam, 1678, 4 vol. in-24, avec les figures de Sébastien Le Clerc. On trouve la liste des autres ouvrages de Marini, dans le tome 52^e des *Mémoires* de Nicéron, ainsi que le nombre de leurs éditions multipliées. Marini a composé plusieurs poèmes obscènes, comme *La Pastorella*, *La Notte*, *Marc' Antonio* et *Cleopatra*. Avant sa mort il fit, dit-on, brûler devant lui toutes ses poésies licencieuses et érotiques, et témoigna de vifs regrets d'avoir souillé sa plume par des obscénités qui ont terni sa réputation. Peu d'hommes ont eu plus de biographies que ce poète. Sa *Vie* a été écrite par J.-B. Baiacca, Fr. Chiaro, G.-F. Lorédano, Fr. Ferrari, Giac.-Phil. Camola, etc. ; et en outre la plupart des historiens de la littérature italienne lui ont consacré des notices détaillées.

MARINIANA, seconde femme de l'empereur Valérien, et mère de Valérien le Jeune, suivit son époux en Asie, l'an 258, et fut faite prisonnière en même temps que lui par Sapor, roi de Perse. Spectatrice des affronts inouïs que ce prince barbare faisait souffrir à Valérien, elle fut elle-même exposée aux insultes de Sapor, et mourut dans la prison où elle avait été enfermée. On la mit au rang des divinités, et il est marqué sur une de ses médailles, qu'elle faisait dans le ciel la félicité des dieux : telle était l'absurde théologie du paganisme.

MARINIS (Léonard de), célèbre dominicain, fils du marquis de Casa-Maggiore, d'une famille noble de Gènes, naquit dans l'île de Chio, en 1509. Le

pape Jules III l'envoya nonce en Espagne. Il y plut tellement au roi Philippe II, par son esprit de conciliation, qu'il le nomma archevêque de Lanciano. Il parut avec éclat au concile de Trente, et ce fut lui qui dressa les articles qui concernent le sacrifice de la messe, dans la 22^e session. Les papes Pie IV et Pie V, dont il avait mérité l'estime, lui confièrent diverses affaires importantes. Ses vertus et ses lumières lui acquirent l'amitié de saint Charles Borromée. Marini mourut évêque d'Albe, en 1575, à 64 ans. Les barnabites lui doivent leurs constitutions. C'est l'un des évêques qui travaillèrent par ordre du concile de Trente à dresser le *Catechismus ad Parochos*, Rome, 1566, in-fol., et à rédiger le *Bréviaire* et le *Missel Romain*.

MARINIS (Jean-Baptiste de), petit neveu du précédent, né à Rome en 1597, secrétaire de la congrégation de l'*Index*, puis général des dominicains, mort le 6 mai 1669, à 72 ans, écrivait bien en latin et était respectable par ses mœurs. Il avait composé un *Traité de la conception de la sainte Vierge* qui n'a pas vu le jour.

MARINIS (Dominique de), frère de ce dernier, se fit aussi dominicain, et devint archevêque d'Avignon, où il fonda deux chaires pour son ordre, et où il mourut en 1669. On a de lui des *Commentaires* sur la *Somme* de saint Thomas, imprimés à Lyon en 1665, 1666 et 1668, 5 vol. in-fol.

MARINONI (Jean-Jacques), naquit en 1676 à Udine, dans le Frioul, et mourut à Vienne en Autriche en 1755. Le génie, l'architecture et l'astronomie remplirent son temps et ses études. Ses succès lui méritèrent une place dans l'académie de Berlin, et le firent appeler à la cour d'Autriche, qui l'employa à réparer diverses fortifications. La république des lettres lui doit plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Specula domestica de re iconographica*. On trouvera sur lui de plus amples détails dans la *Storia letteraria d'Italia*, vol. 44, p. 244. Apostolo Zeno le cite fréquemment dans ses lettres.

MARIO BETTINO, jésuite italien de Bologne, entra dans la compagnie l'an 1595, à l'âge de 17 ans, enseigna pendant 10 ans la morale et les mathématiques à Parme, et mourut à Bologne le 17 novembre 1657. On a de lui : *Rubenus, tragœdia pastoralis*, Parme, 1614, in-4 ; *Clodoveus, seu Ludovicus, tragicum sylviludium*, imprimé plusieurs fois en Italie et en France, en italien et en français ; *Lycœum e moralibus politicis et poeticis*, Venise, 1626, in-4, en prose. La seconde partie, qui contient une variété singulière de poésies, est intitulée : *Eutrapeliarum seu urbanitatum poeticarum libri IV* ; *Apiarium philosophiæ mathematicæ*, Bologne, 1642, 1645, 2 vol. in-fol. : ouvrage curieux et plein de recherches. Il y montre que la physique et la géométrie renferment des paradoxes plus étonnants que tout ce que nous présente la foi des mystères. On y trouve entre autres celui-ci : *Le contenu est plus grand que le contenant.* (Voy. MALEZIEU).

MARIO-NUZZI, peintre, naquit l'an 1605 à Penna, dans le royaume de Naples. Il est plus connu sous le nom de *Mario di Fiori*, parce qu'il excellait à peindre des fleurs. On admire dans ses tableaux un

beau choix, une touche légère, un coloris brillant. Son pinceau lui acquit une grande réputation, des amis puissants et une fortune considérable. Il mourut à Rome en 1673, à 70 ans.

MARION (Simon), avocat au parlement de Paris, né en 1540 à Nevers, plaida pendant 55 ans avec une réputation extraordinaire. Henri III, instruit de son mérite, le chargea de régler les limites de l'Artois avec les députés du roi d'Espagne. Des lettres de noblesse furent la récompense de ses services. Il devint président aux enquêtes, puis avocat-général au parlement de Paris, et mourut en cette ville en 1605, à 65 ans. On a de lui des plaidoyers, qu'il fit imprimer en 1594, sous le titre d'*Actiones forenses*. Ils eurent beaucoup de succès dans leur temps. La fille unique de Marion épousa Antoine Arnould, père de cette nombreuse famille, devenue si célèbre par ses opinions et son dévouement à Port-Royal.

MARIOTTE (Edme), bourguignon, et prieur de Saint-Martin-sous-Beaune, fut reçu à l'académie des sciences en 1666, et mourut le 12 mai 1684, après avoir mis au jour plusieurs écrits, qui sont encore estimés, et qui le furent beaucoup dans le XVII^e siècle. Ce savant avait un talent particulier pour les expériences. Il enrichit l'hydraulique d'une infinité de découvertes sur la mesure et sur la dépense des eaux, suivant les différentes hauteurs des réservoirs. C'est lui surtout qui a prouvé démonstrativement que la quantité des eaux résultant des pluies et des neiges est abondamment suffisante pour nourrir les fontaines et les fleuves, et soutenir toute la végétation « Son système sur l'origine des rivières, dit un physicien, est celui de la nature ; pour être celui de tous les savants, il ne lui manquait que les calculs de proportion, dont jusque-là on avait pu douter. Aussi, depuis Marriotte, l'opinion qui dérivait les fontaines immédiatement de la mer a-t-elle perdu une multitude de sectateurs ; d'autant plus qu'elle avait déjà contre elle cette observation aussi simple que péremptoire, que si les eaux de la mer déposaient dans des canaux souterrains le sel dont elles sont empreintes, la mer perdrait sa salure, et même elle l'aurait déjà perdue ; car depuis que le monde existe, elle a plus d'une fois passé en fontaines. » Mariotte examina ce qui regarde la conduite des eaux, et la force que doivent avoir les tuyaux pour résister aux différentes charges. C'est une matière assez délicate, qui demande beaucoup de sagacité dans l'esprit et une grande dextérité dans l'exécution. Mariotte fit la plupart de ses expériences à Chantilly et à l'Observatoire, devant de bons juges. On a de lui : *Traité du choc des corps*, Paris, 1684, in-12 ; *Essai de physique* ; *Traité du mouvement des eaux*, 1686 ; *Nouvelles découvertes touchant la vue*, Paris, 1688, in-4 ; *Traité du nivellement* ; *Traité du mouvement des pendules* ; *Expériences sur les couleurs*, 1681. Tous ces écrits furent recueillis à Leyde en 1717, 2 vol. in-4.

* MARITI (Jean), né à Florence, embrassa l'état ecclésiastique. Après avoir séjourné de 1760 à 1768 dans l'île de Chypre, il parcourut la Syrie et la Palestine, et mourut vers 1798. On a de lui : *Voyage dans l'île de Chypre, la Syrie et la Palestine*, Flo-

rence, 1769-1776, 9 vol. in-8, fig. : les deux premiers vol., qui contiennent la relation du voyage de l'auteur, et qui renferment des détails curieux sur l'île de Chypre et sur la partie de la Syrie la plus voisine de la Palestine, ont été traduits en français, Paris, 1791, 2 vol. in-8. Les derniers, consacrés à l'histoire de Jérusalem, sont moins estimés. *Histoire de la campagne d'Ali bey dans la Syrie en 1771*, Florence, 1772, in-8 ; *Sur le vin de Chypre*, 1772, in-8 ; *Histoire du temple de la Résurrection ou de l'Eglise du St.-Sépulcre*, Livourne, 1787, in-8 ; *Histoire de Faccardin, grand-émir des Druses*, Livourne, 1787, in-8 ; *Histoire de l'état présent de la ville de Jérusalem*, 1790, 2 vol. in-8. Ce n'est qu'une réimpression de la dernière partie de son voyage. On y trouve quelques détails intéressants ; mais le plan qui l'accompagne ne mérite aucune confiance. *Voyage dans les collines du Pisan et du Florentin*, 1797, in-8, tome I.

MARIUS (Caius), célèbre général romain, fut sept fois consul. Né vers l'an 155 avant J.-C., d'une famille obscure à Cerretinum, dans le territoire d'Arpino, et occupé dans sa jeunesse à labourer la terre, il embrassa la profession des armes pour se tirer de son obscurité. Il se signala au siège de Numance (135 ans avant J.-C.), sous Scipion l'Africain, qui vit en lui un grand homme de guerre. Sa valeur et ses intrigues l'élevèrent aux premières dignités de la république. Il fut tribun (120 avant J.-C.), préteur et gouverneur de la Bétique, qu'il purgea des brigands. Il passa en Afrique dans son premier consulat, l'an 107 avant J.-C., et vainquit Jugurtha, roi de Numidie, et Bocchus, roi de Mauritanie. On l'envoya ensuite en Provence contre les Teutons et les Ambrons. On dit qu'il en tua 200,000 en deux batailles, et qu'il fit 80,000 prisonniers : nombre exagéré, comme dans presque toutes les anciennes relations de combats et de victoires. En mémoire de ce triomphe, le vainqueur fit élever une pyramide, dont on voit encore les fondements sur le grand chemin d'Aix à Saint-Maximin. L'année suivante fut marquée par la défaite des Cimbres. Il y en eut, dit-on, 100,000 de tués, et 60,000 faits prisonniers. Marius, devenu consul pour la 6^e fois, l'an 100 avant J.-C., eut Sylla pour compétiteur et pour ennemi. Cependant il eut ce même Sylla pour compagnon dans la guerre des alliés. Il visita l'Asie, et excita Mithridate contre les Romains, afin de se rendre nécessaire à la république. Mais Sylla obtint le commandement de l'armée contre ce roi. Marius souleva le peuple en sa faveur. Sylla vint alors à Rome à la tête de ses légions, et obligea Marius de se cacher dans les marais de Minturne en Campanie. Il fut accueilli par une femme appelée Jania, qui lui céda sa chambre et apaisa sa faim. Un soldat cimbre, chargé d'apporter sa tête, qui était mise à prix, le découvrit dans sa retraite ; mais cet illustre proscrit, lançant sur lui un regard terrible, s'écria : « Soldat, ose-tu bien tuer Caius Marius ? » Frappé de terreur, le Cimbre laissa tomber son épée, et jura qu'il n'attenterait point aux jours de ce grand capitaine. Les Minturnois, frappés de cette aventure, lui donnèrent une barque pour passer en Afrique :

il y rejoignit son fils, aux environs du lieu où fut Carthage. Là il reçut quelques consolations, à la vue des ruines d'une ville autrefois si redoutée, qui avait éprouvé comme lui les plus cruelles vicissitudes de la fortune ; mais bientôt il fut contraint de quitter cette triste retraite. Le messager qui lui en apporta l'ordre lui ayant demandé une réponse : « Tu annonceras », répondit-il, à celui » qui t'a envoyé, que tu as vu Caius Marius, » banni et fugitif, assis sur les ruines de Carthage. » Le préteur d'Utique, attaché à Sylla, était résolu de le sacrifier aux vues de ce général. Marius, après avoir échappé à différents périls, fut rappelé à Rome par Cornélius Cinna, qui, privé par le sénat de la dignité consulaire, ne crut pouvoir mieux se venger, qu'en faisant révolter les légions, et en mettant à leur tête Marius. Rome fut bientôt assiégée et obligée de se rendre. Cinna y entra en triomphe, et fit prononcer l'arrêt du rappel de Marius. Des ruisseaux de sang coulèrent aussitôt autour de ce héros vindicatif et sanguinaire. On tua sans pitié tous ceux qui venaient le saluer, et à qui il ne rendait pas le salut. Tel était le signal dont il était convenu. Les plus illustres sénateurs périrent par les ordres de ce cruel vieillard ; on pilla leurs maisons, on confisqua leurs biens. Les satellites de Marius, choisis parmi tout ce qu'il y avait de plus détestables bandits en Italie, se portèrent à des excès si énormes, qu'il fallut enfin prendre la résolution de les exterminer. On les enveloppa de nuit dans leur quartier, et on les tua tous à coups de flèches. Cinna se désigna consul pour l'année suivante, et nomma Marius avec lui de sa propre autorité. C'était le 7^e consulat de ce vieillard barbare, mais il n'en jouit que 15 ou 16 jours. Une maladie, causée par la grande quantité de vin qu'il prenait pour s'étourdir sur les remords de ses crimes, l'emporta l'an 86 avant J.-C. Marius, élevé parmi des pâtres et des laboureurs, conserva toujours quelque chose de sauvage et même de féroce. Son air était grossier ; le son de sa voix dur et imposant, son regard terrible et farouche, ses manières brusques et impérieuses. Sans autre qualité que celle d'excellent général, il parut longtemps le plus grand des Romains, parce qu'il était le plus nécessaire contre les Barbares qui inondaient l'Italie. Dès qu'il ne marcha plus contre des Cimbres et des Teutons, il fut déplacé, cruel, et le fléau de sa patrie et de l'humanité. S'il parut quelquefois sobre, austère dans ses mœurs, il le dut à la rusticité de son caractère ; s'il méprisa les richesses, s'il préféra les travaux aux plaisirs, c'est qu'il sacrifiait tout à la passion de dominer ; et ses vertus, comme presque toutes celles des hommes ambitieux, prirent leur source dans ses vices. On trouve l'histoire des proscriptions de Marius dans Appien. Rutilius Rufus avait écrit sa *Vie* ; celle qu'a laissée Plutarque est pleine d'intérêt : il avait le projet de le comparer avec Pyrrhus ; et du Haillan a osé refaire ce morceau, qui n'existait pas dans les manuscrits de Plutarque. Sa révolte a fourni à Lucain un des plus beaux épisodes de la Pharsale (ch. 41), et à M. Arnauld l'idée première de sa tragédie de *Marius à Minturne*. On a de Drouais,

élève de David, un beau tableau sur le même sujet. — MARIUS le Jeune, son fils, tenait du caractère féroce de son père. Après avoir usurpé le consulat à l'âge de 25 ans, l'an 82 avant J.-C., il assiégea le sénat qui s'opposait à ses entreprises, et fit périr tous ceux qu'il croyait ses ennemis. Battu par Sylla, il s'enfuit à Préneste, où il se tua de désespoir. Son séjour chez Hiempsal et sa mort ont fourni le sujet de deux tragédies : l'une par l'abbé Boyer, représentée en 1669, et l'autre par de Caux, intitulée *Marius*, jouée en 1715.

MARIUS (*Marcus-Aurelius-Marius-Augustus*), l'un des trente tyrans des Gaules, sous le règne de Gallien, était un homme d'une force extraordinaire, qui avait été ouvrier en fer. Ayant quitté sa forge pour porter les armes, il s'avança par degrés, et se signala dans les guerres contre les Germains. Après la mort de Victorin, il fut revêtu de la pourpre impériale par le crédit de Victoria, mère de cet empereur. Il n'y avait que trois jours qu'il portait ce titre, lorsqu'un soldat, son compagnon dans le métier d'armurier ou de forgeron, l'assassina. Ce qui ferait penser cependant qu'il régna plus longtemps, c'est qu'on a de lui un grand nombre de médailles. De Boze le fait régner depuis le commencement de septembre ou d'octobre de l'an 267, jusqu'à la fin de janvier ou février 268. On a prétendu que son assassin, en lui plongeant une épée dans le sein, lui dit ces paroles outrageantes : *C'est toi qui l'as forgée*. Parmi les preuves de sa force extraordinaire, on en rapporte de romanesques, et qui certainement sont fausses.

MARIUS, évêque d'Avanches en Suisse, naquit à Autun vers l'an 552, fut élevé à l'épiscopat à l'âge de 45 ans, assista, en 585, au 2^e concile de Mâcon, et transporta le siège de son évêché, lorsqu'Avanches fut ruiné par les barbares, à Lausanne en 590. Il mourut en 596, à 64 ans. Il est auteur d'une *Chronique* que l'on trouve dans le *Recueil des historiens de France*, de Duchesne. Cette *Chronique*, qui commence à l'an 445 et finit à l'an 581, pèche quelquefois contre la chronologie. Elle a été continuée par un anonyme jusqu'en l'an 625.

MARIUS *Æquicola*, ainsi nommé parce qu'il était né à Alvète, bourg de l'Abruzze, qu'il croyait être le pays des anciens *Æques*, fut l'un des beaux esprits de la cour de François de Gonzague, duc de Mantoue. Il mourut vers l'an 1526. On a de lui un livre *De la nature de l'amour*, in-8, en italien, traduit en français par Chapuis, aussi in-8, et d'autres ouvrages en latin et en italien, parmi lesquels on distingue son *Histoire de Mantoue*, in-4.

MARIUS (Adrien), chancelier de la Gueldre et de Zutphen, né à Malines, frère des poètes Jean second et Nicolas Grudius, mourut à Bruxelles en 1568. Il se fit un nom par son talent pour la poésie latine. On trouve ce qu'il en a fait dans le *Recueil* de Grudius, de 1612. On a encore de lui *Cymba Amoris*, parmi les poésies de Jean Second.

MARIUS (Léonard), natif de Groëns en Zélande, fut docteur et professeur en théologie à Cologne, vicaire-général du chapitre de Harlem, et pasteur du béguinage à Amsterdam. Il se rendit habile dans les langues grecque et hébraïque et en l'écriture

sainte, et travailla avec zèle et souvent avec un succès éclatant à la conversion des hérétiques. Il a laissé un bon *Commentaire* sur le *Pentateuque*, Cologne, 1621, in-fol., et la *Défense catholique de la hiérarchie ecclésiastique*, contre Marc-Antoine de Dominis, Cologne, 1619. Ces écrits sont en latin : l'auteur mourut à Amsterdam, le 18 octobre 1652, à l'âge de 64 ans. On conserve au collège de Sainte-Pulchérie, à Louvain, un grand nombre de précieux manuscrits de ce savant sur l'Écriture sainte.

MARIUS-MERCATOR. *Voy.* MERCATOR.

MARIUS-NIZOLIUS. *Voy.* NIZOLIUS.

MARIVAUT. *Voy.* MAROLLES (Claude.)

MARIVAUD (Pierre CARLET de CHAMBLAIN de), né à Paris en 1688. Son père, d'une famille ancienne de Normandie, avait été directeur de la Monnaie de Niom en Auvergne. La finesse de l'esprit de Marivaux lui fit un nom dès sa jeunesse. Le théâtre fut son premier goût ; mais croyant que tous les sujets de comédies de caractère étaient épuisés, il se livra à la composition de pièces d'intrigues. Il se fraya une route nouvelle dans cette carrière si battue, en analysant les replis les plus secrets du cœur humain, et en mêlant le sentiment à l'épigramme. Ce qui régnait principalement dans sa conversation, dans ses comédies et dans ses romans, était un fonds de philosophie, qui, malgré quelques écarts et des vues fausses, avaient pour l'ordinaire un but utile et moral. *Je voudrais rendre les hommes plus justes et plus humains*, disait-il ; *je n'ai que cet objet en vue* : mais il faut convenir qu'il le perdait souvent de vue. Son respect pour nos mystères était sincère : il ne comprenait pas pourquoi certains hommes se montraient si incrédules sur des choses essentielles et raisonnables, et si crédules pour des futilités et des absurdités. Il dit un jour à milord Bolingbroke, qui était de ce caractère : *Si vous ne croyez pas, ce n'est du moins pas faute de foi* : propos qui a beaucoup de rapport avec ce que m'a dit un autre du symbole des athées, réduit à ces trois mots : *Credo omnia incredibilia* (je crois tout ce qui n'est pas croyable). Quoique ses revenus fussent fort médiocres, sa bourse était toujours ouverte aux pauvres. Il mourut à Paris, le 12 février 1765, à 75 ans. Ses ouvrages sont : ses *Pièces de Théâtre*, recueillies en 3 vol. in-12 ; l'*Homère travesti*, 2 vol. in-12 ; le *Spectateur français*, 2 vol. in-12, écrit d'un style maniéré, mais estimable d'ailleurs par un grand nombre de pensées fines et vraies ; *Le Philosophe indigent*, 2 vol. in-12. Il offre de la gaieté et de la philosophie ; *Vie de Marianne*, 4 vol. in-12. *Marianne* a bien de l'esprit, mais trop de babil ; une imagination vive, mais peu solide. La dernière partie n'est pas de lui, mais de M^{me} Riccoboni. Le *Paysan parvenu*, 3 vol. in-12. On y trouve des peintures fort offensantes pour les mœurs ; et ce défaut très-essentiel aux yeux des lecteurs sages se fait remarquer plus ou moins dans la plupart des ouvrages de Marivaux ; cet ouvrage que l'auteur avait laissé imparfait a été terminé par un écrivain dépourvu de goût. *Pharsamon*, en 2 vol. ; autre roman, fort inférieur aux précédents. C'est le même qui a reparu sous le titre de *Nouveau don Quichotte*. Deux mauvaises parodies de l'*Illiad*e et du *Télé-*

maque. On avait donné auparavant l'*Esprit de Marivaux*, que l'on doit à Lesbros, Paris, 1769, in-8, avec sa *Vie* à la tête. On a deux éditions complètes de Marivaux : l'une de 1781, l'autre de 1826, publiée par Duviquet, 12 vol. in-8. Le style guindé, affecté et plein de *concelli* de ce poète, lui a fait donner le nom de *marivaudage*, et il se conserve de nos jours. Marivaux avait été élu à l'académie française à l'unanimité, le 11 février 1745, et il n'est pas indifférent de remarquer que Voltaire était son compétiteur.

MARLBOROUGH. *Voy.* CHURCHILL.

MARLORAT (Augustin), né en Lorraine l'an 1506, entra jeune chez les augustins ; mais il sortit de cet ordre pour embrasser le calvinisme, et s'acquitt de la réputation dans son parti. Il déclama beaucoup contre la foi catholique au colloque de Poissy en 1561. Les calvinistes ayant commencé les guerres civiles l'année suivante, le roi prit Rouen ; et Marlorat, qui était ministre en cette ville, et un boute-feu de sédition, y fut pendu en 1562, à 56 ans. On a de lui des *Commentaires sur l'Écriture sainte*, peu estimés ; et un livre qui a été plus consulté que ses *Commentaires* ; il est intitulé : *Thesaurus locorum communium sanctæ Scripturæ*, commenté par Feuguières, calviniste de Rouen, mort en 1615, Londres, 1574, in-fol., et Genève, 1624.

MARLOT (D. Guillaume), né en 1596, à Reims, se fit bénédictin, fut grand-prieur de Saint-Nicaise à Reims, et mourut en 1667 au prieuré de Fives, près de Lille en Flandre. Il a donné : *Metropolis rhemensis Historia*, Lille, 1666, et Reims, 1679, 2 vol. in-fol. C'est la traduction latine que l'auteur avait fait lui-même de son ouvrage. L'original français a été publié sur le manuscrit autographe par l'acad. de Reims, avec des notes et des addit., Reims, 1845, 4 vol. in-4. *Le Théâtre d'honneur et de magnificence préparé au sacre des rois*, 1654, in-4, et d'autres ouvrages.

MARMARES, c'est le nom du prince scythe qui périt avec un grand nombre de ses sujets massacrés en trahison par les Mèdes, sous le roi Cyaxares. (*Voy.* ce nom.)

MARMOL Y CARVAJAL (Louis), célèbre écrivain du xvi^e siècle, natif de Grenade, a laissé plusieurs ouvrages. Le principal et le plus connu est celui intitulé, *Description générale de l'Afrique*, et que Nicolas Perrot d'Ablancourt a traduit d'espagnol en français. Cet ouvrage, peu exact, n'a été estimé pendant longtemps que parce qu'on n'avait rien de mieux sur cette matière. (*Voy.* Jean LÉON, géographe.) La version française parut à Paris en 1667, en 5 vol. in-4. L'original espagnol a été imprimé à Grenade en 1575, en 5 vol. in-fol. Cette première édition est fort rare. L'auteur s'était trouvé au siège de Tunis en 1556, et avait été huit ans prisonnier en Afrique.

* MARMONTEL (Jean-François), littérateur, naquit le 11 juillet 1725 à Bort, petite ville du Limousin, de parents peu favorisés de la fortune. Il reçut gratuitement d'un ecclésiastique les premières leçons de latin, et fit ensuite ses humanités à Mauriac, sous les jésuites. Son père le destinait au commerce ; mais entraîné par son goût pour l'étude,

il se rendit à Toulouse, où, vivant du produit de ses répétitions, ses talents se développèrent rapidement. Chargé de professer la philosophie dans un séminaire de bernardins, il s'acquitta de cette tâche avec succès. Bientôt il se fit connaître par plusieurs pièces de vers qui remportèrent les prix des *jeux floraux*. Il avait paru décidé à embrasser l'état ecclésiastique ; mais ses rapports avec Voltaire auquel il avait adressé ses premiers opuscules, ne fortifièrent pas sans doute sa vocation. Ce philosophe l'appela à Paris, en 1745 ; et Marmontel, fier d'un tel appui, n'hésita pas à se rendre à ses invitations. Après avoir obtenu plusieurs prix de poésie à l'académie française, il fit jouer des *tragédies* dont le succès, dû surtout au talent de M^{lle} Clairon, établit assez rapidement sa réputation ; mais sa fortune ne s'améliorait pas, et il commençait à voir s'évanouir les espérances qu'il avait conçues, lorsqu'il obtint, par la protection de M^{me} de Pompadour, la place de secrétaire des bâtiments ; il put alors se livrer tout entier à des études de son goût. Gratifié d'une pension de 1,500 livres, il obtint encore le privilège du *Mercur*, qui lui fut enlevé deux ans après, pour avoir refusé de nommer l'auteur de la *parodie* d'une scène de *Cinna*, dans laquelle le duc d'Aumont était ridiculisé. Après quelques jours de détention à la Bastille, il reprit avec plus d'ardeur ses projets littéraires, et fit paraître successivement dans le *Mercur* ses *Contes moraux*, qui, lus avec avidité par des personnes frivoles, ont été réimprimés un grand nombre de fois in-12 ou in-8. Admis à l'académie française (1765), il y remplaça d'Alembert en 1785, comme secrétaire-perpétuel. Quelques années auparavant il avait succédé à Duclos dans la place d'historiographe de France. Imbu des principes de la philosophie, il accueillit comme d'autres beaux esprits la promesse des réformes dans l'administration ; mais lorsqu'il vit le trône menacé et Paris livré à l'anarchie, il alla chercher un asile dans la Normandie, près de Gallion, avec son épouse, nièce de l'abbé Morellet. Déplorant les funestes effets des principes qu'il avait professés, il sut apprécier à leur juste valeur les audacieuses théories du *philosophisme*. Député en 1797, au conseil des Anciens, par le départ de l'Eure, il y apporta des sentiments de modération et même de religion. Mais son élection ayant été annulée au 18 fructidor, il rentra dans son asile champêtre, où il vécut pauvre et oublié, ne s'occupant que des lettres et de l'éducation de ses deux enfants. Il y mourut d'apoplexie, le 31 décembre 1799. Dans la fameuse querelle des Glukistes et des Piccinistes, Marmontel lié avec Piccini, n'épargna pas les sarcasmes et les épigrammes aux partisans de Gluk. Parmi ses pièces de théâtre, dont aucune n'est restée au *répertoire*, on ne se rappelle plus que deux de ses tragédies : les *Héraclides* et *Numitor* ; deux grands opéras, *Didon* et *Pénélope*, et quelques opéra-comiques ; le *Sylvain* ; l'*Ami de la maison* ; *Zémir* et *Azor*, etc. Ses autres ouvrages les plus remarquables sont les *Contes moraux*, in-8, ou in-12, trad. dans presque toutes les langues. *Bélisaire*, 1767, in-8, roman très-inférieur à celui de M^{me} de Genlis, et qui ne dut un instant de vogue qu'à sa

condamnation par la Sorbonne (voy. *BÉLISAIRE*). *Les Incas* ou *la Destruction de l'empire du Pérou*, 1777, 2 vol. in-8. Ce n'est ni une histoire, ni un roman, ni un poème. (Voy. MANCÓ-CAPAC.) *Eléments de littérature*, 1787, 6 vol. in-12. C'est le recueil des articles qu'il avait fournis à l'*Encyclopédie*. En général ils sont dictés par un goût sain ; et l'on peut en conseiller la lecture aux jeunes gens qui se destinent à la carrière des lettres ; la *Pharsale de Lucain*, 1765-72, 2 vol. in-8, traduction assez estimée. Ses œuvres posthumes sont une *Logique*, une *Grammaire*, un *Traité de Morale*, une *Histoire de la régence*, dans laquelle l'auteur juge presque toujours d'après Saint-Simon ; enfin ses *Mémoires*, 1804, 4 vol. in-8. La lecture en est attachante ; si l'auteur se laisse aller quelquefois à la prévention, en parlant des autres, il s'y peint lui-même avec assez d'impartialité. Ses œuvres ont été imprimées plusieurs fois ; la meilleure édition est celle de Paris, 1818, 18 vol. in-8, fig., précéd. de l'éloge de l'auteur par l'abbé Morellet ; l'édition compacte de Belin, Paris, 1820, 7 vol. in-8, est précédée d'une *Notice* par Villenave. Les *OEuvres choisies*, avec une notice par M. de Saint-Surin, ont été publiées en 1824, 10 vol. in-8. — L'un des enfants de Marmontel est mort en 1850, à l'hôpital de New-York, dans les Etats-Unis. Son extrait de baptême portait les noms de Louis-Joseph, fils de Jean-François Marmontel, historiographe de France, secrétaire-perpétuel de l'académie française. Né à Paris le 20 janvier 1789, il avait eu pour parrain le duc d'Orléans ; pour marraine la duchesse de Bourbon. Des vers trouvés dans son portefeuille prouvent qu'il avait aussi cultivé la poésie. Il faisait partie des expéditions qu'une prétendue philanthropie envoyait périr de misère à Guazacoalco.

MARNE (Jean-Baptiste de), né à Douai le 26 novembre 1699, se fit jésuite en 1716, devint confesseur de Jean-Théodore de Bavière, cardinal, évêque et prince de Liège, et mourut dans cette ville en 1756. Nous avons de lui : *La Vie de saint Jean Népomucène*, Paris, 1741, in-12 ; *Histoire du comté de Namur*, Liège, 1754, in-4, enrichie de plusieurs Dissertations critiques. En 1780, on en a donné à Bruxelles une nouvelle édition, en 2 vol. in-8, augmentée de la *Vie* de l'auteur, et de notes, par M. Paquot, qui dit que « cette histoire est sans » contredit la mieux écrite que nous ayons parmi » toutes celles des provinces belgiques, et presque » la seule qui mérite le nom d'*Histoire*, toutes les » autres n'ayant guère que la formule d'annales, » ou de chroniques, sans compter les hors-d'œuvre, » le défaut de style et de critique. » Le père de Marne avait entrepris une histoire de la principauté de Liège, et les matériaux qu'il avait rassemblés à cet effet lui paraissant suffire pour celle du comté de Namur, il donna celle-ci pour pressentir le goût du public, en attendant qu'il fût en état de faire paraître l'autre ; mais la mort le prévint.

MARNEZIA. Voy. LEZAY-MARNEZIA.

MARNIX (Philippe de), seigneur du Mont-Sainte-Aldégonde, né à Bruxelles en 1558, fut disciple de Calvin à Genève, et se rendit habile dans les langues et dans le droit. A peine de retour aux Pays-

Bas, il fut contraint d'en sortir, et se retira dans le Palatinat, où il fut conseiller ecclésiastique de l'Électeur. Mais Charles-Louis-Guillaume, prince d'Orange, l'ayant redemandé quelque temps après, l'employa dans différentes affaires. Elu consul d'Anvers, il défendit vainement cette ville contre le duc de Parme, qui s'en rendit maître en 1585. Marnix mourut à Leyde en 1598, à 60 ans, dans le temps qu'il travaillait à une version flamande de la Bible. On a de lui : des *Thèses de Controverse*, Anvers, 1580, in-fol.; une *Épître circulaire* aux protestants; *Apiarium, sive alvearium romanum*, Bois-le-Duc, 1571 : ouvrage où l'on trouve des germes d'athéisme, réfuté victorieusement par Jean-Coens, curé à Courtrai; *Tableau où l'on montre la différence entre la religion chrétienne et le papisme*, Leyde, 1599, in-8. Une haine forcenée contre l'Eglise catholique fait le caractère de tous ses ouvrages. Strada l'appelle *Hominem ingeniosissime nequam*. Sa physionomie annonçait cette odieuse et dangereuse qualité. Il paraît cependant qu'à la fin de ses jours il avait perdu de son fanatisme. Après la prise d'Anvers, il publia un livre où il comblait d'éloges Alexandre de Parme, et condamnait la rébellion. Aussi, depuis ce moment, ne fut-il plus employé par les Hollandais.

MAROLLES (Claude de), gentilhomme de la province de Touraine, mérita, par sa valeur, son adresse et sa probité, d'être fait gentilhomme ordinaire du roi, lieutenant des Cent-Suisses, et maréchal-de-camp. Il porta les armes de bonne heure, et se signala dans diverses occasions, surtout dans un combat singulier contre Marivault, en 1589. Celui-ci avant défié Marolles, le combat se donna avec grand appareil aux portes de Paris, le lendemain de l'assassinat du roi Henri III. Marivault était royaliste, et Marolles ligueur. Le premier rompit sa lance dans la cuirasse de son adversaire, qui en fut faussée, et l'autre porta si adroitement son coup dans l'œil de son ennemi, qu'il y laissa le fer de sa lance avec le tronçon, pénétrant jusqu'au derrière de la tête. Le royaliste, renversé par terre, expira en un demi-quart d'heure. Marolles n'exigea d'autre marque de sa victoire, que l'épée et le cheval du vaincu. On le ramena à Paris en triomphe, au son des trompettes et au milieu des acclamations publiques. Marolles signala son courage en France, en Italie, en Hongrie et ailleurs, et mourut en 1653, à 69 ans.

MAROLLES (Michel de), abbé de Villeloin, fils du précédent, naquit au bourg de Genille, en Touraine, le 22 juillet de l'année 1600. Il entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique, et obtint, par le crédit de son père, deux abbayes, celle de Beaugerais et celle de Villeloin. Il était né avec une ardeur extrême pour l'étude, et il la conserva jusqu'à sa mort. Depuis l'année 1619, qu'il mit au jour la *Traduction* de Lucain, jusqu'en 1681, qu'il publia, in-4, l'*Histoire des comtes d'Anjou*, il ne cessa de travailler avec une application infatigable. S'il ne fut pas le plus élégant des traducteurs, on lui a du moins l'obligation d'avoir frayé le chemin à ceux qui vinrent après lui. La plupart, après avoir profité de son travail, l'ont traité avec indécence

dans leurs préfaces. Malgré sa sécheresse, il est communément exact et fidèle à rendre, non-seulement le sens, mais tous les mots de la phrase qu'il traduit. Il entendait très-bien la langue de ses originaux, mérite qui n'est pas toujours le partage de nos modernes faiseurs de traductions. L'abbé de Marolles avait beaucoup d'érudition, et il se signala dans tout le cours de sa vie par son amour pour les arts. Il fut l'un des premiers qui recherchèrent avec soin les estampes. Il en rassembla près de cent mille, dont il forma un recueil qui est aujourd'hui un des ornements du cabinet du roi. Il se mêla d'être poète, et enfanta, en dépit d'Apollon, cent trente-trois mille cent vingt-quatre vers, parmi lesquels il y en a deux ou trois de bons. Il disait un jour à Linière : *Mes vers me coûtent peu. — Ils vous coûtent ce qu'ils valent*, lui répondit ce satirique. L'abbé de Marolles mourut à Paris en 1681, à 81 ans. A l'imitation du président de Thou, il avait fait imprimer avant sa mort ses mémoires que l'abbé Goujet a publiés en 1733, en 3 vol. in-12. C'est un mélange de quelques faits intéressants, et d'une infinité d'anecdotes minutieuses et insipides. On a encore de lui : des *Traductions* de Plaute, de Térence, de Lucrèce, de Catulle, de Virgile, d'Horace, de Juvénal, de Perse, de Martial, 1655, 2 vol. in-8; de Stace, d'Aurélius-Victor, d'Ammien-Marcellin, de Grégoire de Tours, 2 vol. in-8; d'Athénée : celle-ci est très-rare; une suite de l'*Histoire romaine* de Coëffeteau, in-fol.; une *Version* du *Bréviaire romain*, 4 vol. in-8; les *Tableaux du temple des Muses*, tirés du cabinet de Favereau, sont estimés des curieux. Ils virent le jour à Paris, en 1655, in-fol.; cette édition a été effacée par celle d'Amsterdam, 1755, in-fol. Les planches ont été dessinées par Diépenbeck, et gravées la plupart par Bloëmaert. Cet infatigable écrivain avait commencé à traduire la Bible. Surpris, dit-on, par le fameux Isaac La Peyrère, Marolles inséra dans sa version les notes de ce visionnaire. L'archevêque de Paris, de Harlay, en fit saisir et brûler presque tous les exemplaires. Il ne nous en reste que la traduction des livres de la *Genèse*, de l'*Exode*, et des 25 premiers chapitres du *Lévitique*. Cette version fut imprimée à Paris en 1671, in-fol.; Deux *Catalogues* d'estampes, curieux et recherchés, 1666, in-8, et 1672, in-12. L'une de ces collections est au cabinet des estampes du roi et forme 224 vol. reliés en maroquin. Voyez, pour avoir la suite des œuvres de Marolles, les *Mémoires de Nicéron*, tom. 52.—Son neveu, Claude de Marolles, est connu par deux volumes de sermons assez estimés. Il avait été jésuite, et mourut à Paris en 1792.

MARON (Jean), écrivain syrien, du parti des monothélites, a donné, selon quelques auteurs, son nom aux maronites. Fauste Nairon, disciple d'Abraham Echellensis, a combattu fortement cette opinion, dans une *Dissertation* publiée à Rome en 1679, et a dérivé le nom de *Maronites* de St.-MARON, célèbre anachorète du xvi^e siècle, dont Théodoret a écrit la *Vie*. Il y a une lettre de saint Chrysostome à un Maron, moine et prêtre; c'est sans doute le même. On peut consulter la préface du Missel syriaque des maronites, imprimé à Rome. (Voyez NAIRON.)

MAROSIE, dame romaine, fille de Théodora, monstre d'impudicité et de scélératesse, ne le céda pas à sa mère en méchanceté. Sa beauté, ses charmes et son esprit lui soumièrent les cœurs des plus grands seigneurs de Rome. Elle se servit d'eux pour faire réussir ses desseins ambitieux, s'empara du château Saint-Ange, et destitua les papes à sa fantaisie. Elle fit déposer et périr Jean X en 928, et plaça en 951 sur le trône pontifical Jean XI, qu'elle avait eu du duc de Spolette. Elle avait d'abord épousé Adelbert; et après la mort de son époux, elle se maria à Gui, fils du même Adelbert. Gui étant mort, elle contracta un troisième mariage avec Hugues, beau-frère de Gui. Albéric, son fils, qu'elle avait eu d'Adelbert, ayant reçu un soufflet de ce Hugues, assembla ses amis en 952, le chassa de Rome, et mit Jean XI, son frère utérin, en prison avec sa mère, laquelle mourut misérablement.

MAROT (Jean), poète français, né à Matthieu, près de Caen, l'an 1465, mort en 1525, fut père de Clément Marot. Jean Marot prenait la qualité de *secrétaire et de poète de la magnanime reine Anne de Bretagne*. Il vécut sous Louis XII et sous François I^{er}. Il accompagna le premier de ces monarques dans ses expéditions en Italie, afin de célébrer ses exploits. Si ce poète n'eut ni l'enjouement ni le génie de son fils, il n'en eut aussi ni la licence ni l'irrégularité. Il paraît certain que ce nom de Marot n'était qu'un surnom, et qu'il s'appelait Jean Desmarets. Ses poésies ont été goûtées de son temps. Ses ouvrages en vers sont : la *Description des deux voyages de Louis XII à Gènes et à Venise*; le *Doctrinal des princesses et nobles dames*, en vingt-quatre rondeaux; *Épître des dames de Paris au roi François I^{er}*; autre *Épître des dames de Paris aux courtisans de France étant en Italie*; *Chant royal de la conception de Notre-Dame*; cinquante *Rondeaux*, etc. La *Noëlle*, l'*Eglise et le Labour*, poème où les trois ordres plaident la cause de François I^{er}, qui avait excité du mécontentement à la suite de nouveaux impôts.

MAROT (Clément), fils du précédent, naquit à Cahors en Querci l'an 1495. Il fut, comme son père, valet de chambre de François I^{er}, et page de Marguerite de France, femme du duc d'Alençon. Il suivit ce prince en 1521, fut blessé et fait prisonnier à la bataille de Pavie. Clément Marot s'appliqua avec ardeur à la poésie, et s'y rendit supérieur à son père. De retour à Paris, il fut accusé d'hérésie et mis en prison : son irrégularité et son étourderie lui méritèrent ce châtiement. Il fut obligé de comparaître devant le lieutenant criminel. On lui entendit reprocher ses écrits licencieux, et les histoires les plus scandaleuses de sa vie. Tout ce qu'il obtint, après bien des sollicitations, fut d'être transféré des prisons obscures et malsaines du Châtelet dans celles de Chartres. C'est là qu'il écrivit son *Enfer*, satire sanglante contre les gens de justice, et qu'il retoucha le *Roman de la Rose*. Il ne sortit de prison qu'après la délivrance de François I^{er}, en 1526. A peine fut-il libre, qu'il reprit son ancienne vie. Une nouvelle intrigue avec la reine de Navarre, qu'il ne cacha pas plus que la première, lui causa des cha-

grins non moins mérités. Toujours fougueux, toujours imprudent, il s'avisait de tirer un criminel des mains des archers. Il fut mis en prison, obtint son élargissement, donna dans de nouveaux travers, et fut obligé de s'enfuir à Genève. On prétend que Marot corrompit dans cette ville la femme de son hôte, et que la peine rigoureuse qu'il avait raison d'appréhender, fut commuée en celle du fouet, à la recommandation de Calvin. De Genève il passa à Turin où il mourut dans l'indigence en 1544, à 49 ans. Ce poète avait beaucoup d'agrément et de fécondité dans l'imagination; mais le goût qui devait la régler lui a manqué. On a de lui des *Épîtres*, des *Élégies*, des *Rondeaux*, des *Ballades*, des *Sonnets*, des *Épigrammes*. L'ouvrage de Marot qui fit le plus de bruit est sa *Traduction* en vers d'une partie des Psaumes, chantée à la cour de François I^{er}, et censurée par la Sorbonne. Cette version est entièrement dénuée de cette sublimité ravissante et de cette poésie d'expression qui caractérisent l'original. Était-il possible que Marot, dont tout le mérite consiste dans l'art de plaisanter avec un tour épigrammatique, dans un style le plus souvent comique, trivial et bas, rendit l'harmonie et la noble simplicité de l'hébreu? Il chante les louanges de l'Être suprême du même ton dont il avait célébré les charmes d'Alix. Pour chanter des objets tels que ceux dont les psaumes sont remplis, ou pour en parler dignement, il faut être pénétré de l'esprit qui a inspiré ces divins cantiques; et cela est bien loin de l'esprit de secte et de la manie de dogmatiser. De là le ton pédant et didactique, la sécheresse et l'ennuyeuse verbosité de presque tous les ouvrages de piété composés par des gens de parti. (Voy. BARRAL, KEMPS, LE MAÎTRE, PASCAL.) Le langage de Marot a tellement vieilli, que ses psaumes sont aujourd'hui intelligibles : nouvelle preuve de la sagesse avec laquelle l'Eglise catholique emploie dans sa liturgie une langue immuable et universelle. Pour de plus grands détails sur les ouvrages de Marot, on peut consulter une lettre de M. de la Sorinière, dans le *Mercure de France*, juin, 1740; le *Tableau historique des littérateurs français*, par M. T., Paris, 1785, in-12; les *Anecdotes littéraires*, etc. — Michel MAROT, son fils, est aussi auteur de quelques vers. Les *Oeuvres* des trois Marot ont été recueillies et imprimées ensemble à la Haye, en 1751, en 4 vol. in-4, et en 6 vol. in-12.

MAROT (François), peintre, né à Paris, de la même famille que le poète, fut l'élève de la Fosse, et personne n'approcha plus de son maître. On voit plusieurs de ses ouvrages à Notre-Dame de Paris, qui prouvent son habileté. L'académie de peinture se l'associa en 1702; il fut professeur et mourut en 1719, à 52 ans.

MAROTTE. Voy. MEIS, Siméon.

MARZIA. Voy. MAROSIE.

MARPURG (Frédéric-Guillaume), écrivain connu par le nombre et l'importance de ses ouvrages sur la musique, naquit en 1718 dans la vieille Marche électorale de Brandebourg. Il vint à Paris vers l'année 1745, pour conférer avec Rameau dont les traités lui avaient inspiré un vif désir de connaître l'auteur et de profiter de ses lumières. Il lui eut, de

son propre aveu, ainsi qu'à d'autres artistes français, de grandes obligations; cependant tout en propageant, après son retour en Prusse, la théorie de la basse fondamentale, il en modifia les principes suivant ses propres observations. Dans l'espace d'environ quatorze années ce savant théoricien publia quatorze ouvrages didactiques dont plusieurs ont une grande étendue, et qui tous dignes d'attention, prouvent que l'auteur avait une profonde connaissance de son sujet. On cite particulièrement : *Manuel de la basse-continue*, etc.; *Traité de la fugue*, traduit en français et mis dans un meilleur ordre par Choron; *Lettres critiques sur la musique*. Marpurg mourut le 22 mai 1795.

MARQUARD-FREHER, né à Augsbourg en 1565 d'une famille féconde en personnes lettrées, étudia à Bourges sous le célèbre Cujas, et se rendit habile dans les belles-lettres et dans le droit. De retour en Allemagne, il devint conseiller de l'électeur palatin et professeur de droit à Heidelberg. Il quitta sa chaire, et fut employé par l'électeur Frédéric IV dans les affaires les plus délicates. Ce prince l'envoya, en qualité de ministre, en Pologne, à Mayence et dans plusieurs autres cours. Freher mourut à Heidelberg, en 1614, à 49 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : *Origines palatinæ*, in-fol. très-savant; *De inquisitionis processu* : ouvrage de jurisprudence, dont la 5^e édition a paru à Wittemberg, 1679, in-4; *De re monetaria veterum Romanorum, et hodierni apud Germanos imperii*, 1605, in-4 : traité utile, qu'on trouve dans le tom 11^e des *Antiquités romaines* de Grævius; *Rerum bohemicarum scriptores*, Hanau, 1602, in-fol.; ce recueil contient les meilleurs historiens de Bohême; *Rerum germanicarum scriptores*, Francfort et Hanovre, 5 vol. in-fol. le premier en 1600, le deuxième en 1602, le troisième en 1611. Cette collection, réimprimée en 1717, est utile et nécessaire pour l'histoire d'Allemagne. *Corpus historiæ Franciæ*, in-fol. moins estimé, etc. Freher joignait à une vaste littérature beaucoup de goût pour la peinture antique et pour la science numismatique. Il est diffèrent de Jean FREHER, qui a écrit contre Francus.

MARQUEMONT (Denys-Simon de), cardinal, archevêque de Lyon, né à Paris en 1572, fut nommé archevêque en 1612, et mourut à Rome en 1626, à l'âge de 54 ans. Il se rendit célèbre par ses diverses ambassades, et par l'étendue de son zèle. Il avait établi une congrégation de docteurs qui s'assemblaient une fois la semaine dans son palais, pour traiter des affaires concernant le diocèse dont il était chargé. Ce fut par son conseil que saint François de Sales mit en clôture les religieuses de la Visitation, que ce dernier avait fondées.

MARQUES (Jacques de), habile chirurgien, né à Paris, en 1569, d'une famille originaire de Nantes, mourut dans cette capitale en 1622. On a de lui une excellente *Introduction à la chirurgie*, qu'il composa en faveur des jeunes élèves; et un *Traité des bandages de chirurgie*, Paris, 1618 et 1662, in-8. La clarté et la solidité étaient le caractère de son esprit, et sont celui de ses ouvrages.

MARQUET (François-Nicolas), né à Nancy en

1687, pratiqua avec succès la médecine dans sa patrie, et s'occupa toute sa vie de la botanique. Les fruits de ses recherches sur cette science sont consignés dans trois vol. in-fol. forme d'atlas, que son gendre, M. Buchoz (*voy.* ce nom), a fait passer en grande partie dans un ouvrage publié à Paris en 1762, intitulé : *Traité historique des plantes qui croissent dans la Lorraine et les Trois-Évêchés*, 10 vol. in-8. Marquet est encore auteur : de la *Méthode pour apprendre par les notes de la musique à connaître le poulx*, Paris, 1768, in-12; des *Observations sur la guérison de plusieurs maladies notables*, 2 vol. in-12. Il mourut le 26 mai 1759.

* MARQUETS (Anne des), native du comté d'Eu, religieuse dominicaine à Poissi, possédait les langues grecque et latine, et faisait assez bien les vers. On a d'elle : une *Traduction* en vers français de poésies pieuses et des Epigrammes de Flaminio, le latin à côté, Paris, 1569, in-8; *Traduction*, d'après les vers latins de Claude d'Espence, des Collectes de tous les dimanches, Paris, 1605, in-8. Elle entretenait un commerce littéraire avec ce savant, qui lui fit une gratification dans son testament; *Sonnets et devises*, Paris, 1562. Anne perdit la vue quelque temps avant sa mort, arrivée vers 1588.

MARQUETS (Charles des). *Voy.* DESMARQUETS.

* MARQUIS (Jean-Joseph), administrateur, né en 1747 à Saint-Mihiel, exerçait la profession d'avocat, lorsque le tiers-état de Bar-le-Duc le choisit pour son député aux états-généraux. Après la session il fut nommé juge à la haute cour d'Orléans. Envoyé par son département à la Convention, il vota, dans le procès de Louis XVI, pour la détention et l'appel au peuple. Devenu membre du conseil des Cinq-cents, il donna sa démission en 1797. Deux ans après il fut chargé d'organiser les départements de la rive gauche du Rhin. Préfet de la Meurthe en 1800, l'affaiblissement de sa vue et d'autres infirmités le forcèrent à demander sa retraite en 1811. Ses administrés, dont il s'était fait chérir, affichèrent à la porte de l'hôtel de la préfecture ce jeu de mots : le baron Riouffe (c'était le nom de son successeur) pourra devenir comte; mais il ne sera jamais marquis. En 1815 il fit partie de la chambre des représentants, et mourut dans son lieu natal en 1825. On lui attribue : *Observations de la ville de Saint-Mihiel sur l'échange du comté de Sancerre*, Paris, 1787, in-8.

MARRACI. *Voy.* MARACCI.

MARRIER (dom Martin), religieux de Cluny, fut pendant 15 ans prieur de Saint-Martin-des-Champs. Il était né à Paris, le 4 juillet 1572, et mourut dans la même ville en 1644, à 72 ans. On lui doit un recueil curieux et très-utile aux historiens ecclésiastiques : il le publia in-fol. en 1614, sous le titre de *Bibliotheca cluniacensis*, avec des notes que lui fournit André Duchesne, son ami. C'est une collection de titres et de pièces concernant les abbés de l'ordre de Cluny; on y trouve quelques *Vies* des hommes illustres de cet ordre. On a encore de lui l'*Histoire latine du monastère de Saint-Martin des Champs*, où il avait fait profession, Paris, 1657, in-4. D. Germ. Cheval a publié la *Vie de D. Marrier*, Paris, 1644, in-8, de 50 pages, avec son portrait.

* **MARRON** (Paul-Henri), littérateur estimable, naquit à Leyde, au mois d'avril 1734, d'une famille protestante, originaire du Dauphiné. Après avoir achevé ses études, il donna des preuves de son savoir dans la langue de Virgile par une élégie latine, en l'honneur de M. de Bleiswyck, curateur de l'université. Cette élégie, traduite en grec par un macédonien, a été imprimée dans les deux idiomes. Reçu, en 1774, candidat au ministère à Dordrecht, il y desservait l'église française, lorsqu'il fut, en 1782, nommé chapelain de l'ambassade de Hollande en France. En 1788, il accepta la place de pasteur de l'église réformée qui venait de se constituer à Paris. Le 15 octobre 1795, il offrit à la Convention quatre coupes, en faisant remarquer que c'étaient les seules pièces d'argenterie de son culte. Il n'en fut pas moins jeté dans les cachots de la terreur. Le 9 thermidor l'en fit sortir. Il concourut à l'organisation du culte protestant en France et fut nommé membre du consistoire. Marron mourut à l'âge de 78 ans, le 31 juillet 1852. La collection de poésies latines qu'il composa sous l'empire et la restauration serait considérable; on distingue son *Ode* sur le rétablissement de la statue équestre de Louis XIV. Marron a fourni un grand nombre d'articles au *Journal*, au *Magasin* et à la *Revue encyclopédique*, recueils dans lesquels il rendait compte des ouvrages hollandais. Il a donné plusieurs articles à la *Biographie universelle*, et à la *Galerie française*; il était membre de l'institut de Hollande, des sociétés littéraires de Harlem, de Leyde, de Groningue, de Londres, etc.

MARS, dieu de la guerre, et fils de Junon. Cette déesse, piquée de ce que Jupiter avait mis au monde sans elle Pallas, voulut aussi enfanter sans la participation de son époux. Flore lui indiqua une fleur sur laquelle une femme s'asseyant, concevait sur-le-champ. Junon donna ainsi le jour à Mars, et le nomma le *Dieu de la guerre*. Ce dieu présidait à tous les combats. Il aimait passionnément Vénus, avec laquelle Vulcain le surprit. Son histoire en général ne vaut pas mieux que celle des autres dieux, que la stupide gentilité afflua de toutes les passions et sottises des hommes, s'imaginant les justifier en les faisant régner jusque dans le ciel.

** **MARS** (Hippolyte BOUTET, connue sous le nom de Mlle), comédienne, née en 1778, à Paris, était fille de Monvel (voy. ce nom). Elle débuta dès l'âge de 15 ans au théâtre Montansier, et lors de la formation de la nouvelle troupe qui prit le nom du théâtre français, elle y fut admise pour les rôles d'*ingénues* et de *jeunes premières*. Remarquable par sa beauté, par sa grâce et par son organe enchanteur, elle se forma par l'étude et atteignit une telle perfection, qu'elle mérita le surnom d'*inimitable*. En 1812 elle remplaça Mlle Contat, dans l'emploi des grandes coquettes, et, par un privilège bien rare, elle sut charmer le public jusque dans un âge avancé. Ayant pris sa retraite définitive en 1841, elle passa ses dernières années au milieu d'une société choisie, se signala par sa charité envers les pauvres, et mourut chrétiennement à Paris, le 20 mars 1847. Outre les rôles d'*Agnès*, d'*Henriette*, de *Victorine*, etc., de l'ancien répertoire, dans les-

quels elle excellait; elle en créa de 1798 à 1840 plus de cent nouveaux, et contribua par son jeu à la fortune de nombre de pièces, entre autres l'*Intrigante*, les *deux gendres*, la *fille d'honneur*, le *tyran domestique*, etc.

MARSAIS (César CHESNEAU du). Voy. DUMARSAIS.

** **MARSAND** (Antoine), littérateur, d'une famille lyonnaise, dont le nom était MARCHAND, né en 1765 à Venise, embrassa l'état ecclésiastique, et après avoir reçu les ordres, s'adonna à la prédication. Il obtint beaucoup de succès à Venise, à Padoue, à Milan et à Rome. Il visita la France, et fut à son retour nommé professeur de statistique à l'université de Padoue, où il enseigna jusqu'en 1825, époque à laquelle il obtint sa retraite. Le désir de revoir son ancienne patrie lui fit entreprendre un nouveau voyage de Paris, où il s'occupa de recherches de manuscrits et de médailles. Il aurait voulu s'y fixer; mais le gouvernement autrichien exigea qu'il passerait quelques mois, chaque année, en Italie, et c'est dans un de ces voyages à Milan, qu'il mourut, le 3 août 1842. Passionné pour Pétrarque, l'abbé Marsand avait formé une collection complète de toutes les éditions des œuvres de ce grand poète, qu'il céda en 1826 au roi Charles X et que l'on voit maintenant au Louvre; il en publia la même année la description sous le titre de *Biblioteca Petrarcesca*, livre fort curieux et rare. Précédemment il avait donné une excellente édition des *Rime* de son poète favori (1819-20, 2 vol. in-4), que doivent suivre les imprimeurs jaloux de reproduire un bon texte. Parmi les autres ouvrages de Marsand, tous imprimés à un nombre assez restreint d'exemplaires, on distingue : *Il fiore dell' arte dell' intaglio nelle stampe con singolare studio raccolte da L. Gaudio, descritte ed illustrate*, Padoue, 1825, in-4; *Manoscritti italiani della regia bibliotheca parigina descritti ed illustrati*, Parigi, 1835-58, 2 vol. in-4; le 2^e vol. contient les manuscrits des bibliothèques de l'Arsenal, de Sainte-Geneviève et de la Mazarine. *Commento sulla celebre canzone di Fr. Petrarca a laude di Nostra Signora*, Paris, 1841, in-4. Marsand a laissé un *mémoire* sur Laure de Noves (Voy. NOVES).

MARSCHALL. Voy. BIEBERSTEIN.

* **MARSELLA** (Dominique-Antoine), né à Arpino le 6 avril 1751, y commença ses études chez les Barnabites, et vint les achever à Rome sous les plus habiles maîtres. Elevé au sacerdoce il fut professeur d'humanités puis de rhétorique au lycée Grégorien, où Pie VII le nomma encore professeur d'éloquence et d'histoire romaine. L'un des rédacteurs du *Journal ecclésiastique* fondé à Rome en 1788, il l'enrichit d'articles remarquables par une grande pureté de goût. Plusieurs académies et sociétés savantes d'Italie l'admirent spontanément. La princesse Marie-Caroline de Bourbon, depuis princesse de Saxe, l'eut pour précepteur, et le pape Pie VIII lui donna des marques multipliées de sa bienveillance. Il mourut à Rome le 24 juin 1853 dans sa 85^e année. La plus grande partie de ses ouvrages sont écrits en latin avec une rare élégance; les principaux sont : des *Notices* sur Canova, en 1824; sur Benoit de Saint-Philadelph et Hy-

cinthe Marescotti, 1825; sur le B. Galantini, 1826; des mélanges (*Opuscula multiforma*), publiés en 1850. Marsella était l'ami du pieux et savant abbé Baraldi de Modène (voy. ce nom).

MARSHAM (Jean), chevalier de la Jarretière, né à Londres en 1602, étudia avec distinction à l'école de Westminster et à Oxford. Il voyagea en Italie, en France, en Allemagne; et par la vue des monuments antiques, il se perfectionna dans l'histoire ancienne et la chronologie. De retour à Londres, il devint en 1658 l'un des six clercs de la cour de la chancellerie. Le parlement le priva de cette place, parce que, dans le premier feu de la guerre civile, il suivit le roi et le grand-sceau à Oxford. Sur le déclin des affaires de l'infortuné Charles I^{er}, il retourna à Londres. Ne pouvant, comme la plupart des autres royalistes, avoir un emploi, il se renferma dans son cabinet, et se livra tout entier à l'étude jusqu'à sa mort, arrivée à Londres, le 25 mai 1685, à l'âge de 83 ans. Charles II honora ce bon citoyen du titre de chevalier et de baronnet. On a de lui : *Diatriba chronologica*, Londres, 1645, in-4. L'auteur y examine assez légèrement les principales difficultés qui se rencontrent dans la chronologie de l'ancien Testament. *Canon chronicus, ægyptiacus, hebraicus, græcus*, Londres, 1672, in-fol. : ouvrage recherché et cher. L'auteur y a fondu une partie du livre précédent. On sait quelle obscurité couvre les commencements de la monarchie des Egyptiens. Le chevalier Marsham a tâché de débrouiller ce chaos. Il montre que les dynasties étaient non pas successives, mais collatérales. M. l'abbé Guérin du Rocher a dit des choses encore plus satisfaisantes sur cet objet (Voy. LA-VAUR). On reproche à Marsham d'avoir mêlé aux vérités qu'il a mises au jour plusieurs opinions fausses. Il prétend, par exemple, que les Juifs ont emprunté des Egyptiens la circoncision et les autres cérémonies, et que l'accomplissement des 70 semaines de Daniel finit à Antiochus Epiphane. Ces erreurs, plus d'une fois solidement réfutées, n'empêchent pas que Marsham ne fût un homme érudit; elles prouvent seulement que le jugement et la solidité des principes ne dirigeaient pas toujours ses connaissances. Marsham est auteur de la savante Préface qui est à la tête du *Monasticon anglicanum*, de Dugdale.

MARSI. Voy. MARCY et MARSY.

MARSIGLI (Antoine-Félix), évêque de Pérouse, mort en 1710 à 61 ans, est auteur d'un traité : *De ovīs cochlearum*, 1684. Il était frère du suivant, et se montra digne de lui par son savoir.

MARSIGLI (Louis-Ferdinand), d'une ancienne maison patricienne de Bologne, naquit dans cette ville le 10 juillet 1658. Dès sa première jeunesse, il fut en relation avec les plus illustres savants d'Italie, mathématiciens, anatomistes, physiciens, historiens et voyageurs. Il fit un voyage à Constantinople avec le baile de Venise; c'est ainsi que cette république qualifiait son ambassadeur à la Porte. Ce voyage lui donna le moyen de s'instruire de lui-même de l'état des forces ottomanes. Après onze mois de séjour en Turquie, il revint à Bologne, et rassembla les différentes observations

faites dans ses courses. L'empereur Léopold était alors en guerre contre les Turcs. Marsigli entra à son service, et montra par son intelligence dans les fortifications et dans la science de la guerre, combien il était au-dessus du simple officier. Blessé et fait prisonnier au passage du Raab, en 1685, il se crut heureux d'être acheté par deux Turcs, frères, avec qui il souffrait beaucoup plus par leur misère que par leur cruauté. On voit par une *Relation* de sa captivité, qu'un troisième Turc, qui vivait avec eux, était chargé de l'enchaîner toutes les nuits à un pieu dans leur cabane. La liberté lui ayant été rendue l'année d'après, il fut fait colonel en 1685. Dans la même année, il fut envoyé deux fois à Rome, pour faire part aux papes Innocent XI et Alexandre VIII des grands succès des armées chrétiennes. Lorsque les puissances belligérantes songèrent à terminer la guerre par une paix durable, entre l'empereur et la république de Venise, d'une part, et la porte ottomane de l'autre, le comte de Marsigli fut employé, comme homme de guerre et comme négociateur, pour établir les limites entre ces trois puissances. Cette négociation l'ayant obligé de se rendre dans le pays où il avait été esclave, il demanda si ses patrons vivaient encore, et fit donner à l'un d'eux un *timariot*, espèce de bénéfice militaire. Le grand visir, charmé de sa générosité, lui en accorda un beaucoup plus considérable qu'il n'eût osé l'espérer. La succession d'Espagne ayant rallumé en 1701 une guerre qui embrasa l'Europe, l'importante place de Brisach se rendit par capitulation au duc de Bourgogne, après treize jours de tranchée ouverte, le 6 septembre 1705. Le comte d'Arco y commandait, et sous lui Marsigli, parvenu alors au grade de général de bataille. Une si prompte capitulation surprit l'empereur; il nomma des juges, qui condamnèrent le comte d'Arco à être décapité, et Marsigli, malgré tous les mémoires qu'il présenta pour sa défense, fut déposé de tous ses honneurs et perdit toutes ses charges avec la rupture de l'épée. Louis XIV l'ayant vu à sa cour sans épée, lui donna la sienne et l'assura de ses bonnes grâces. Le comte de Marsigli chercha dans les sciences la consolation que les agitations du monde ne lui avaient pas procurée. Il parcourut la Suisse pour en connaître les montagnes, il passa ensuite à Marseille pour étudier la mer. Étant un jour sur le port, il y trouva le Turc qui l'attachait à un pieu dans son esclavage, et le racheta. Le pape Clément XI le rappela de Marseille en 1709, pour lui donner le commandement d'une armée qu'il était question d'opposer aux troupes de l'empereur Joseph I^{er}. Cette guerre n'eut pas lieu. Il comptait finir ses jours en Provence, où il était retourné en 1728; mais des affaires domestiques l'ayant rappelé à Bologne, il y mourut d'apoplexie en 1750. Dès le 11 janvier 1712, Marsigli avait fait présent au sénat de Bologne de ses collections d'instruments de physique, de cartes et d'objets d'histoire naturelle, à condition que la garde en serait remise à un corps savant, dont il rédigea lui-même les statuts. Telle est l'origine de l'*Institut* des sciences et des arts de Bologne, auquel le sénat assigna ensuite un magnifique palais. Cette

compagnie s'ouvrit en 1714. Six professeurs y donnent des leçons réglées. Il y a un riche cabinet et une belle imprimerie. Se souvenant de ses malheurs, Marsigli fit établir un tronc dans la chapelle de son institut pour le rachat des chrétiens, et principalement de ses compatriotes esclaves en Turquie. On a de lui : *Histoire physique de la mer*, traduit en français par le Clerc, et publié à Amsterdam en 1723, in-folio, avec 40 pl.; *Danubius Pannonico-Mysicus, observationibus geographicis, astronomicis, hydrographicis, historicis, physicis perlustratus*, 1726, 6 vol. in-folio. C'est la description du Danube, depuis la montagne de Kalenberg, en Autriche, jusqu'au confluent de la rivière Jantra dans la Bulgarie. Ouvrage curieux et cher, mais qui renferme bien des hors-d'œuvre et des inutilités : on y a donné peut-être plus à l'ostentation, à la parade scientifique et typographique, qu'aux connaissances vraiment utiles et agréables. Il a été traduit en français, et imprimé à La Haye, 1744, 6 vol. in-fol.; *De potione asiatica* (café), Vienne, 1685, in-12; *De fungorum generatione*, Rome, 1714, in-fol.; *Estat des forces ottomanes*, 1752, in-fol., en français et en italien, curieux et intéressant; *Traité du Bosphore*, in-4, qu'il composa en italien, et qu'il dédia en 1681 à la reine Christine de Suède. Fontenelle a fait l'éloge de ce savant, imprimé dans les *Mémoires de l'académie des sciences*, année 1750. Voyez les *Mémoires sur la vie de M. le comte de Marsigli*, par L. D. C. H. D. Quincy, Zurich, 1741, in-8, et les *Mémoires de Nicéron*, tome 26, qui donne la liste de ses ouvrages au nombre de 20.

MARSILE, ou MARSILLE, ou MARCILLE de PADOUE, surnommé *Menandrin*, fut recteur de l'université de Paris, dans laquelle il avait étudié et professé la théologie en 1512. On a de lui plusieurs ouvrages sur les droits du sacerdoce et de l'empire; mais en voulant défendre les empereurs contre les entreprises des papes, il tombe dans l'extrémité opposée, et écrit en homme passionné. Il est le premier qui, sans désavouer expressément la puissance ecclésiastique, entreprit de la ruiner, par un système qui l'enlevait des mains des premiers pasteurs. Il enseigna dans son livre intitulé, *Defensor pacis* (car c'est toujours au nom de la paix que les défenseurs de l'Eglise lui déclarent la guerre), qu'en tout genre de gouvernement la souveraineté appartenait à la nation; que le peuple chrétien avait seul la juridiction ecclésiastique en propriété; que par conséquent il avait seul le droit de faire des lois, de les modifier, de les interpréter, d'en dispenser, d'en punir l'infraction, d'instituer ses chefs pour exercer la souveraineté en son nom, de les juger et de les déposer, même le souverain pontife; que le peuple avait confié la juridiction spirituelle au magistrat politique, s'il était fidèle; que les pontifes la recevaient du magistrat; mais que si le magistrat était infidèle, le peuple la conférait immédiatement aux pontifes mêmes; que ceux-ci ne l'exerçaient jamais qu'avec subordination à l'égard du prince et du peuple, et qu'ils n'avaient, par leur institution, que le pouvoir de l'ordre, avec une simple autorité de direction et de conseil, sans aucun droit

de juridiction dans le gouvernement ecclésiastique, telle que serait l'autorité d'un médecin ou d'un juriconsulte sur les objets de leur profession. Ce monstrueux système était trop favorable aux hérétiques pour ne pas trouver des partisans. Le moyen le plus sûr d'accréditer l'erreur est de détruire, s'il est possible, l'autorité qui la proscriit. Aussi tous les sectaires qui sont venus après Marsile ont-ils adopté la même doctrine, non-seulement contre l'Eglise, mais encore contre le prince. (Voy. RICHER.) Mais jamais cette erreur n'a fait plus de progrès que dans le xviii^e siècle, où chez toutes les nations, des compilateurs ont entassé des volumes, pour faire de la hiérarchie un chaos politique et une véritable anarchie. Outre le *Defensor pacis*, on a de Marsile : *De translatione imperii romani*; un traité *De jurisdictione imperiali in causis matrimonialibus*, in-folio. Marsile, se mêlant de tout, avait exercé la médecine. Il mourut en 1528.

MARSILE DE INGEN, ainsi nommé du lieu de sa naissance, qui est un bourg dans le duché de Gueldre, fut chanoine et trésorier de Saint-André de Cologne, et fondateur du collège d'Heidelberg. Il mourut dans cette ville en 1594, après avoir mené une vie extrêmement pénitente. On a de lui des *Commentaires* sur le Maître des sentences, imprimés à Strasbourg en 1501, in-fol.

MARSILE FICIN. Voy. FICIN.

MARSIN. Voy. MARCHIN.

** MARSIS (Ambroise), né en 1755 à Gourdon, dans le Quercy, embrassa l'état ecclésiastique, et devint curé de cette ville, où il mourut en 1815. On a de lui : *Exercices de dix jours de retraite, pour toute sorte de personnes, et en particulier pour celles qui sont consacrées à Dieu dans l'état religieux*, Paris, 1775, 2 vol. in-12; *Discours pour convaincre l'incrédulité, ramener les protestants, convertir les pécheurs*, 1777, in-12. Marsis avait entrepris une traduction française d'Homère, qui devait être accompagnée de dissertations dans lesquelles il se proposait de démontrer que les principales beautés de l'Iliade et de l'Odyssée ont été puisées dans les livres saints. Voy. BONNAUD et GUÉLIN DU ROCHER.

MARSOLLIER (Jacques), né à Paris en 1647 d'une bonne famille de robe, prit l'habit de chanoine régulier de Sainte-Geneviève. Il fut envoyé à Uzès pour rétablir le bon ordre dans le chapitre de cette ville, pour lors régulier. Marsollier s'y fixa, et en fut prévôt; dignité dont il se démit en faveur de l'abbé Poncet, depuis évêque d'Angers. On travaillait alors à séculariser la cathédrale d'Uzès; mais cette affaire n'ayant pas été terminée dans ce temps-là, Marsollier fut fait archidiacre. Il mourut dans cette ville en 1724, à 78 ans, après avoir publié plusieurs histoires qu'on lit avec plaisir. Son style est en général assez coulant. Quoiqu'il emploie quelquefois des expressions trop familières et même basses, il est pourtant facile de sentir qu'il cherche l'ornement. Il y a un air trop oratoire dans la plupart de ses discours : extrêmement long dans ses récits, il ne les finit qu'à regret, et y mêle souvent des circonstances minutieuses. Ses digressions sont fréquentes et prolixes. Ses portraits ont une espèce d'uniformité ennuyeuse, et plus de vérité que de

finesse. Il a encore le défaut d'annoncer fréquemment ce qu'il doit dire dans la suite de son histoire; ces annonces interrompent la narration, et empêchent le plaisir de la surprise. On a de lui : *l'Histoire du cardinal Ximènes*, 1695, 2 vol. in-12, et réimprimée plusieurs fois depuis (voy. FLÉCHIER); *Histoire de Henri VII*, roi d'Angleterre, réimprimée en 1727, 2 vol. in-12. C'est, suivant quelques critiques, le chef-d'œuvre de l'auteur; *Histoire de l'inquisition et de son origine*, 1695, in-12; reproduite depuis quelques années à Paris, avec des augmentations. Voy. VAYRAC (l'abbé) dans son état présent de l'Espagne. Cette histoire, quoique incomplète, est plus digne de foi que celle de Llorente (voy. ce nom). La *Vie de saint François de Sales*, en 2 vol. in-12. Elle a été réimprimée plusieurs fois, et traduite en italien par l'abbé Salvini. La *Vie de madame de Chantal*, 2 vol. in-12; la *Vie de dom Rancé, abbé et réformateur de la Trappe*, 1705, 2 vol. in-12. La vérité n'a pas toujours conduit la plume de Marsollier, comme dom Gervaise le démontre dans un *Jugement critique*, etc., imprimé à Troyes en 1744, in-12. (Voy. Armand-François GERVASE.) La conduite de l'abbé Marsollier est peinte d'une manière fort désavantageuse dans la préface de cet ouvrage. *Entretiens sur plusieurs devoirs de la vie civile*, 1715, in-12. Sa morale est verbeuse. *L'Histoire de Henri de la Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon*, 5 vol. in-12, peu estimée; une *Apologie d'Erasmus*, in-12, qui a souffert des contradictions (voy. ERASME); *Histoire de l'origine des dîmes et autres biens temporels de l'Eglise*, Lyon, 1689, in-12. C'est le moins commun de tous les ouvrages de Marsollier, homme savant et laborieux, mais dont la manière de voir avait quelque chose de paradoxal, et dont le jugement ne paraît pas toujours dirigé par des principes fermement établis. On dirait quelquefois qu'il cherche plutôt à se distinguer qu'à dire le vrai. Dans son *Histoire de l'inquisition*, il n'a pas fait difficulté de copier le protestant et socinien Limborch, et dans son *Apologie d'Erasmus*, il est de si bonne composition, qu'il aurait presque lui-même besoin d'apologie. On peut consulter sur cet écrivain, *Marsollier découvert et confondu dans ses contradictions*, 1708, in-12. On peut encore consulter pour quelques détails sur cet écrivain, les *Mémoires* de Nicéron, tome 7 et 10, et le *Dictionnaire* de Moréri, édition de 1759.

* MARSOLLIER DES VIVETIÈRES (Benoît-Joseph), auteur dramatique, né en 1750 à Paris, d'une famille de finances, mort à Versailles le 22 avril 1817, était, en 1789, payeur des rentes de l'hôtel-de-ville. Il annonça de bonne heure un goût prononcé pour le théâtre, et en 1774, il donna *La Fausse Peur*, opéra comique, qui fut suivi de quelques comédies parmi lesquelles on distingue *Céphise*, et d'un grand nombre de pièces à ariettes dont la plupart ont eu du succès et sont restées au répertoire; nous citerons : *Nina ou la Folle par amour* (1786); les *Deux petits Savoyards* (1789); *Camille ou le Souterrain*; *Alexis ou l'Erreur d'un bon père*; *Adolphe et Clara*; et *le Traité nul*; *Gulnare*, la *Maison isolée*, *l'Irato*, etc. M^{me} d'Hautpoul, nièce

de Marsollier, a publié ses *Oeuvres choisies*, 1825, 5 vol. in-8; précédée d'une *Notice sur l'auteur*. Le premier volume renferme un morceau intitulé : *Ma carrière dramatique*, où Marsollier fait l'histoire des dégoûts que lui ont occasionnés ses divers ouvrages.

MARSY (François-Marie de), né à Paris en 1714, entra de bonne heure chez les jésuites, où il cultiva avec fruit les heureux talents qu'il avait reçus de la nature. A peine avait-il 20 ans, qu'il donna au public plusieurs poèmes latins, qui furent applaudis des amateurs de la bonne latinité. Le plus estimé est celui qui parut en 1756, in-12, sous le titre de *Pictura, carmen*. Le jeune poète y chante ce bel art avec des grâces, une variété et une harmonie bien rares. La sécheresse des préceptes est cachée sous les charmes de l'expression et des images. Lemierre en a beaucoup profité pour son poème de la *Peinture*. (Voy. LEMIERRE.) Marsy avait donné déjà, en 1754, son autre poème latin intitulé *Templum tragedie, carmen*, Paris, in-12. De Marsy, ayant quitté les jésuites, n'abandonna pas la carrière des lettres; mais s'il y acquit de la gloire par quelques ouvrages utiles, il se couvrit d'opprobre par son *Analyse de Bayle*, qu'il publia à Londres, 1755, 4 vol. in-12, et qu'on a depuis réimprimée en Hollande avec une suite de 4 autres volumes. Cette compilation infâme des ordures et des impiétés répandues dans les ouvrages du philosophe protestant fut proscrire par le parlement de Paris, et l'auteur enfermé à la Bastille. En 1782, du Bois de Launay a donné sous le même titre un ouvrage excellent, et une solide réfutation du premier, Paris, 2 vol. in-12. (Voy. Jacques LEFEBVRE.) Dès que Marsy eut obtenu sa liberté, il continua l'*Histoire moderne pour servir de suite à l'histoire ancienne de M. Rollin*, dont il avait déjà publié plusieurs volumes; c'est moins une histoire qu'une description géographique et historique. Il travaillait au 12^e, lorsqu'une mort précipitée l'enleva en décembre 1765. L'ouvrage a été continué, et porté jusqu'à 50 vol. in-12. On a encore de lui : *l'Histoire de Marie Stuart*, Paris, 1742, 5 vol. in-12. Fréron travailla avec lui à cet ouvrage, qui aurait été plus complet et d'un résultat plus réel, si les auteurs avaient eu les *Recherches* qui ont paru depuis, et quelques autres ouvrages où les calomnies de Buchanan, répétées par Hume, Robertson, etc., sont péremptoirement réfutées. (Voy. MARIE STUART.) *Mémoires* de Melvil, traduits de l'anglais, 1745, 5 vol. in-12. Cette traduction paraît faite avec soin; *Dictionnaire abrégé de peinture et d'architecture*, 2 vol. in-12, assez bien fait; *Le Rabelais moderne*, ou *Les Oeuvres de Rabelais mises à la portée de la plupart des lecteurs*, 1752, 8 vol. in-12. C'est la seule édition de Rabelais qui mérite quelque attention; mais il ne fallait pas tant de volumes pour des tur-lupinades. *Le Prince*, ou *Conseils à la noblesse de Venise*, trad. de Fra-Paolo, Berlin, 1751, in-12. On trouve une notice sur l'abbé de Marsy dans le *Nécrologe* des hommes célèbres de France pour l'année 1768.

MARSYAS, né en Phrygie, excellait à jouer de la flûte; il mit le premier en chant les hymnes

consacrées aux dieux. Etant arrivé à Nyssa avec Cybèle dont il était aimé, il osa disputer à Apollon le prix de l'harmonie. Mais en vain il déploya toutes les ressources de son art à emboucher son instrument, Apollon ayant marié avec grâce sa voix mélodieuse au son de sa lyre enleva tous les suffrages, hormis celui de Midas (*voy. ce nom*). Le très-peu généreux vainqueur fit attacher son rival à un chêne, où il fut écorché vif. Il le changea ensuite en un fleuve de Phrygie, qui porte le nom de Marsyas. *Marsyas amnis*, dit Quinte-Curce, *fabulosus Græcorum carminibus inclutus*.

MARTAINVILLE (Alphonse), homme de lettres, né en 1777 en Espagne, de parents français, fit ses études au collège Louis-le-Grand, et les termina au moment où la révolution éclatait. Il s'en montra l'ardent adversaire. Traduit à 17 ans au tribunal révolutionnaire, il ne dut son salut qu'à l'influence d'Antonelle, un des jurés, qui avait connu sa famille. Lorsque répondant aux questions d'usage, il eut décliné son nom, Coffinhal lui dit : « De Martainville, sans doute, et non pas Martainville ? — Citoyen président, répliqua l'accusé, tu es ici pour me raccourcir et non pas pour me rallonger. » Après le 9 thermidor il joua un rôle dans la réaction contre le parti jacobin, et fut un des chefs des jeunes gens que ce parti appelait la *Jeunesse dorée de Fréron*. Dans une pièce intitulée le *Concert de la rue Feydeau*, qu'il fit jouer le 1^{er} ventôse an 5 (mars 1795) et qui eut un succès prodigieux, on remarqua ce couplet que le public faisait répéter à chaque représentation :

Lorsque l'on voudra dans la France
Peindre des monstres destructeurs,
Il ne faut plus de l'éloquence
Emprunter les vives couleurs.
On peut analyser le crime ;
Car tyran, voleur, assassin,
Par un seul mot cela s'exprime,
Et ce mot là c'est.... jacobin.

Martainville crut devoir s'éloigner, et ce n'est qu'après avoir voyagé plusieurs années en Italie et dans le Levant, qu'il revint à Paris. A l'époque du sacre de Napoléon et de son mariage avec Marie-Louise, ainsi que dans diverses autres circonstances, il composa des chansons répétées dans toute la France, qui pouvaient compromettre la liberté. En 1814, il fit éclater son dévouement pour les Bourbons ; au mois de mars 1815, il rédigea une *adresse* aux volontaires royaux, qui fut affichée sur tous les murs de Paris. Au moment où la chambre des représentants venait de décréter l'*acte additionnel*, qui bannissait à jamais les Bourbons, Martainville fit distribuer dans Paris, et répandre dans les provinces une *adresse* dans laquelle il déclarait à ces représentants qu'ils n'avaient d'autre parti à prendre que d'aller se jeter aux pieds du roi. Il fut tour à tour attaché au *Journal de Paris*, à la *Gazette de France*, à la *Quotidienne*, et fonda le *Drapeau Blanc*. Ses articles se distinguent par un style piquant, par une franchise d'opinion et une verve de style qui lui suscitèrent des procès et des duels, ou comme l'on dit, des *rencontres*. Des infirmités précoces l'obligèrent de se retirer de la carrière, et il mourut à Sablonville, le 27 août 1850. Outre une *Histoire du*

théâtre français, pendant la révolution, 1802, 4 vol. in-12, avec Etienne, on lui doit un grand nombre de pièces jouées avec succès sur différents théâtres secondaires, entr'autres : *La queue du diable* ; *L'intrigue de Carrefour* ; *M. Crédule* ; *Pataqués* ; *Le pied de mouton* ; *Taconnet* ; *Une demi-heure de cabaret*, etc.

MARTEL. *Voy. CHARLES*.

MARTEL (François), chirurgien de Henri IV, vers l'an 1590, sauva la vie à ce prince par une saignée, et obtint pour ce service le titre de premier chirurgien après la mort d'Antoine Portail. Il est auteur de l'*Apologie pour les chirurgiens, contre ceux qui publient qu'ils ne doivent se mêler que de remettre des os rompus et démis*. Dans cet ouvrage, il rapporte plusieurs guérisons qu'il avait faites à la cour, sous les yeux des médecins et chirurgiens que le roi avait nommés pour examiner son habileté. Il a encore écrit des *Paradoxes sur la pratique de chirurgie*, où l'on trouve beaucoup de choses que les chirurgiens modernes ont introduites dans leur art, comme les pansements à froid, l'abus des sutures, les bandages, etc. Ses *Œuvres* sont imprimées avec la *Chirurgie* de Philippe de Flesselles, médecin à Paris, chez P. Trichar, 1655, in-12.

MARTEL (Gabriel), jésuite, né au Puy en Velay le 14 avril 1680, remplit avec succès les différents emplois de sa compagnie jusqu'à sa mort, arrivée le 14 février 1756. Il est connu par un ouvrage intitulé : *Le Chrétien dirigé dans les exercices d'une retraite spirituelle*, 2 vol. in-12. Ce livre a été réimprimé en 1764 avec des augmentations considérables. On a encore de lui : *Exercice de la préparation à la mort*, 1725, in-12.

MARTELIÈRE (Pierre de la), avocat au parlement de Paris, et depuis conseiller d'état, était fils du lieutenant-général au bailliage du Perche, et mourut en 1651. Il se distingua dans la cause de l'université de Paris contre les jésuites qui sollicitaient leur rétablissement. Après ce que les Pasquier et les Arnauld avaient dit contre la société, il semblait que la satire devait être épuisée ; mais la Martelière montra qu'ils avaient été réservés. Il appelle les jésuites *faux*, *ambitieux*, *politiques*, *vindictifs*, *assassins des rois*, *corrupteurs de la morale*, *perturbateurs des états de Venise*, *d'Angleterre*, *de Suisse*, *de Hongrie*, *de Transylvanie*, *de Pologne*, *de l'univers entier*. Il les peint tous comme des Châtel et des Barrière, portant le flambeau de la discorde depuis 50 ans dans la France, et y allumant un feu qui ne devait plus s'éteindre. Son *Plaidoyer*, extrêmement applaudi au barreau, le fut encore à l'impression, lorsqu'il vit le jour, en 1612, in-4. On le mit à côté des Philippiques de Démosthènes, des Catilinaires de Cicéron ; mais il n'est comparable en rien aux ouvrages de ces grands hommes ; il en remplace la véhémence par un emportement qui tient de la fureur. C'est une ramasse de toutes les figures de la rhétorique, rassemblées sans choix, avec tous les traits de l'histoire ancienne et moderne que sa mémoire put lui fournir. Jacques de Montholon fit voir dans un plaidoyer publié en 1612, que tout ce que la Martelière avait avancé n'était qu'un tissu de calomnies et de faits supposés, dé-

mentis par les témoignages les plus authentiques qu'il produisit. Le *Ploidoier* de La Martelière fut supprimé à Rouen, à Amiens, en Guienne, etc., et les libraires qui se chargeaient de le répandre furent punis sévèrement. Le père Gimont d'Esclavolles dans son *Avis sur le plaidoyer de la Martelière*, Paris, 1612, in-12, a réfuté les principales assertions de cet avocat.

MARTELLI (Louis), poète italien né à Florence en 1499, mort à Salerne, dans le royaume de Naples, en 1527, âgé d'environ vingt-huit ans, fit des vers sérieux et d'autres bouffons. Les premiers furent imprimés à Florence, 1548, in-8. Les autres se trouvent dans le 2^e tom. des *Poésies à la berniesque*. Cet auteur fut un des restaurateurs du théâtre italien. Sa tragédie de *Tullia* est fameuse parmi ses compatriotes. On la trouve dans le recueil de ses vers de l'édition de Florence. On estime encore ses *Odes* et ses *Canzoni*. Il avait été appelé à la cour de Ferrante de Sanseverino, prince de Salerne. — Vincent MARTELLI, son frère, se fit aussi connaître par le talent de la versification. En 1607, on publia à Florence, in-8, le recueil de ses *Lettres* et de ses *Poésies* italiennes.

MARTELLI (Hugolin), de Florence, fut amené en France par la reine Catherine de Médicis, et nommé en 1572 évêque de Glandèves. On a de lui : *De anni integra in integrum restitutione*, Florence, 1578; *Sacrorum temporum assertio*; *La chiave del calendario gregoriano*.

MARTELLI ou MARTELLO (Pierre Jacques), secrétaire du sénat de Bologne et professeur de belles-lettres dans l'université de cette ville au xvi^e siècle, a écrit en vers et en prose avec succès. Ses *Versi e Prose* ont été recueillis en 7 vol. in-8, et imprimés à Rome en 1729. Ce recueil renferme des *Tragédies* et des *Romans*. Martello, né à Bologne le 28 avril 1665, mourut dans cette ville le 10 mai 1727. Au jugement de Maffei, il a été un des meilleurs poètes italiens. Sa *Vie*, écrite par lui-même, jusqu'à l'an 1718, se trouve dans la *Raccolta* de Calogera, tom. 2. Martello avait été envoyé à Rome, en Espagne et en France, pour diverses négociations. Parmi ses meilleures pièces on cite l'*Alceste* et le *Cicéron*. Son ouvrage intitulé : *Il Secretario cliterate* renferme six satires contre les charlatans littéraires. Il introduisit en Italie les vers *martelliani* assez semblables à nos alexandrins.

MARTENE (Edmond), bénédictin de Saint-Maur, né le 22 décembre 1654, à Saint-Jean-de-Losne, au diocèse de Langres, se signala dans sa congrégation par des vertus et par des recherches. L'étendue de ses connaissances n'ôta rien à la simplicité de ses mœurs, et son amour pour l'étude ne ralentit point son assiduité aux offices et aux exercices claustraux. Une attaque subite d'apoplexie l'enleva à la république des lettres, en 1759, à 85 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : un *Commentaire* latin sur la règle de saint Benoît, Paris, 1690, in-4. C'est une compilation, mais elle est bien faite, et c'est en partie dans ce livre que D. Calmet a puisé le sien sur la même matière. Un traité *De antiquis monachorum ritibus*, Lyon, 1690, 2 vol. in-4; et 1758, in-folio; un autre *Traité sur*

les anciens rites ecclésiastiques touchant les sacrements, en latin, Rouen, 1700 et 1701, 3 vol. in-4. Il y a un tome 4, publié en 1706; cet ouvrage a été réimprimé, avec des additions, Anvers, (Milan), 1756, 4 vol. in-fol.; un *Traité latin sur la discipline de l'Eglise dans la célébration des offices divins*, in-4; un *Recueil d'écrivains et de monuments ecclésiastiques*, qui peut servir de continuation au *Spicilege* de dom d'Achery. Il parut en 1717, sous ce titre : *Thesaurus novus anecdotorum*, 5 vol. in-fol.; *Voyage littéraire*, publié avec dom Durand, Paris, 1717 et 1724, en 2 vol. in-4; *Veterum scriptorum..... amplissima collectio*, Paris, 9 vol. in-fol., etc. Tous ces ouvrages sont des trésors d'érudition. L'auteur y ramasse avec beaucoup de soin tout ce que des recherches laborieuses et une lecture immense ont pu lui procurer, mais il se borne à recueillir, et il ne se pique pas d'orner ce qu'il écrit. Il a laissé en manuscrit des *Mémoires* pour servir à l'Histoire de sa congrégation. Le père Labat, dans son *Voyage d'Italie et d'Espagne*, tome 5, p. 297, fait contre lui une sortie qui contient des reproches fondés, mais qui vers la fin devient si véhémement qu'elle est presque comique. On peut consulter, pour plus de détails sur ce laborieux écrivain, l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*.

MARTHE, sœur de Lazare et de Marie, était une fille de qualité, qui demeurait avec son frère et sa sœur, à Béthanie, près de Jérusalem. Le Sauveur honora plusieurs fois de sa présence la maison de cette vertueuse famille. Un jour Marthe était occupée à le recevoir : elle se plaignit de ce que sa sœur était assise aux pieds de Notre-Seigneur pour l'écouter, au lieu de la seconder dans son travail. Le Sauveur lui répondit : « Marthe, Marthe, vous » vous empressiez et vous vous troublez par le soin » de beaucoup de choses ; une seule chose cependant est nécessaire. » Après la mort de Lazare, elle alla au devant de J.-C., et lui dit : *Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort*. Jésus lui répondit : *Votre frère ressuscitera*. Marthe témoigna depuis qu'elle le reconnaissait pour le Christ et le fils du Dieu vivant. Elle le servit à table quelque temps après, à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux ; et depuis ce temps il n'est plus parlé d'elle dans l'Evangile. Voy. LAZARE et MADELEINE.

* MARTHE (Anne BIGET, connue sous le nom de sœur), née en 1748, à Thoraise, village près de Besançon, s'est rendue célèbre par son infatigable charité. Admise fort jeune, comme religieuse converse, au convent de la Visitation à Besançon, les qualités qui la distinguaient déjà, fixèrent sur elle l'attention de M^{me} de Garon, pensionnaire du couvent, et de l'archevêque M. de Dufort. Elle reçut d'eux les moyens de satisfaire son cœur, et put visiter les prisons et y faire entendre des paroles consolantes. Après la suppression des couvents elle continua de partager ses faibles ressources avec les nécessiteux. On vit surtout éclater son dévouement lorsque la guerre encombra les hôpitaux de malades de toutes les nations ; elle allait à la rencontre des convois de blessés, leur portant les premières con-

solutions et les premiers secours. La société d'agriculture de Besançon lui décerna en l'an 9, une médaille d'argent portant cette légende : *Hommage à la vertu*. Lors du blocus de Besançon, en 1814, où la misère fut grande, elle distribuait chaque jour plus de mille soupes. En 1815, une fête lui fut donnée dans la prison militaire, par des soldats de toutes les nations. En 1814, une croix particulière lui fut adressée par le ministre de la guerre, et les souverains étrangers, voulant reconnaître les soins qu'elle avait prodigués à leurs sujets, lui adressèrent des décorations et des sommes qui devinrent pour elle un moyen de multiplier ses secours dans l'année 1817, si calamiteuse. Cette femme, aussi modeste que charitable, mourut à Besançon, dans sa 76^e année, le 29 mars 1824.

MARTHE (Scévole de Sainte). *Voy. SAINTE-MARTHE*.

MARTIAL (Marc-Valère), de Bilbilis, ville municipale de la Celtibérie, aujourd'hui Calatayud (qui n'a cependant pas exactement le site de l'ancien *Bilbilis*) dans le royaume d'Aragon en Espagne, vint à Rome à l'âge de vingt-trois ans, et y eut tout le succès qu'un esprit satirique peut avoir dans une grande ville livrée à l'oisiveté et à la malignité. Il y demeura trente-cinq ans, sous Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien, Nerva et Trajan, qui lui donnèrent des marques d'amitié et d'estime. Domitien le créa tribun et chevalier romain. Martial fit un dieu de cet empereur pendant sa vie, et le traita comme un monstre après sa mort. Trajan ne lui ayant pas témoigné les mêmes bontés, Martial se retira dans son pays, où il mourut vers l'an 100. Il avait été lié à Rome avec M. A. Primus, de Toulouse, guerrier célèbre, Quintilien, Frontin, Pline le Jeune, Juvénal, Valerius-Flaccus, Silius Italicus et autres hommes distingués. Ce poète est principalement connu par ses *Epigrammes*, dont il a dit lui-même avec raison :

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura.

Par un faux goût, suite de la décadence des belles-lettres, il chercha dans le contraste des mots de quoi faire une pointe. Cette chute à laquelle on ne s'attend pas, et qui présente un sens double à l'esprit, fait souvent toute la finesse de ses saillies. Quelques anciens l'ont appelé un *sophisme agréable*, et nos gens de goût modernes lui ont donné le nom de *calembourg*. On trouve quelques-unes de ses épigrammes, mais en plus petit nombre, pleines de grâces et d'esprit, et assaisonnées d'un sel véritablement attique. L'auteur n'y respecte pas toujours la pudeur. Les meilleures éditions des quatorze livres d'*Epigrammes* de Martial sont celles de Venise, par Vindelin de Spire, (1470), gr. in-4, de Venise, Alde, 1501, in-8; de Paris, 1617, in-fol.; d'Amsterdam, *cum notis variorum*, 1670, in-8; celle *ad usum delphini*, 1680, in-4. L'abbé Le Mascrier en a donné une fort jolie, Paris, 1754, in-12, 2 vol., avec plusieurs corrections; nous citerons encore celle qui fait partie de la *Collection des classiques* de Lemaire, 1825, 5 vol. in-8 avec index. L'abbé de Marolles a traduit ces *Epigrammes* en 1635, 2 vol. in-8; et comme il a rendu cet auteur

fort platement, Ménage appelait cette version, des *Epigrammes contre Martial*: mais il était difficile de les traduire d'une manière qui fût pour lui. La traduction de E.-T. Simon, Paris, 1819, 3 vol. in-8, est accompagnée des meilleures imitations en vers depuis Clément Marot jusqu'à nos jours. Une plus récente par MM. Verger, Dubois, Maingault, etc. 1854-55, 4 vol. in-8, fait partie de la *Bibliot. lat. franç.* de Panckoucke. MM. Pericand et Bregnot du Lut ont fait imprimer, chacun un *Essai sur Martial* (Lyon), l'an de Rome MMDLXIX (1816), in-8 de 24 pages.

MARTIAL (saint), évêque et apôtre de Limoges sous l'empire de Déce, est plus connu par la tradition que par les anciens historiens. On lui attribue deux *Épîtres* qui ne sont pas de lui.

MARTIAL D'AUVERGNE, *Martialis Avernus* (c'était son nom de famille), naquit vers l'an 1440, et fut procureur au parlement et notaire au Châtelet de Paris, son pays natal. Il mourut en 1508, regardé comme un des hommes les plus aimables, et un des esprits les plus faciles de son siècle. Ses ouvrages sont les *Arrêts d'amour*; les poètes provençaux lui en avaient fourni le modèle. Ce sont des pièces badines, assez ingénieuses, et dont le principal mérite est une grande naïveté. Benoit de Court, savant juriconsulte, a commenté fort sérieusement ces badinages. Il étale une grande érudition dans son Commentaire, où il développe fort bien plusieurs questions du droit civil que l'on ne serait pas tenté d'y aller chercher. Ce *Commentaire*, avec les *Arrêts*, fut imprimé chez Gryphe, à Lyon, 1535, in-4, Rouen, 1587, in-8; et en Hollande, 1751, in-12. Ces *Arrêts*, au nombre de 55, sont écrits en prose, au commencement près qui est en vers, ainsi que la fin. Un poème historique de Charles VII, en 6 ou 7000 vers de différentes mesures, sous le titre de *Vigiles de la mort du roi*, etc., Paris, 1495, in-folio. L'auteur lui a donné fort mal à propos, et par une idée très-peu ingénieuse, la forme de l'office de l'Eglise, que l'on nomme *Vigiles*. Au lieu de Psaumes, ce sont des récits historiques, dans lesquels le poète raconte les malheurs et les glorieux exploits de son héros. Les *Leçons* sont des complaintes sur la mort du roi. Le cœur du poète parle dans tous ses récits avec beaucoup de naïveté. Il sème sur sa route des portraits fidèles, mais grossiers; des peintures énergiques, mais basses, de tous les états qu'il passe en revue; des maximes solides, qui respirent l'amour de la vertu et la haine du vice. Il y a de l'invention et du jugement dans le poème, mais peu d'exactitude dans la versification. *L'amant rendu cordelier à l'Observance d'Amour*, poème de 254 strophes, in-16. C'est un tableau des extravagances où jette la passion de l'amour. La scène se passe dans un couvent de cordeliers, où l'auteur est transporté en songe. *Dévotes louanges à la Vierge Marie*, in-8; poème historique de la vie de la sainte Vierge, rempli des fables pieuses que le peuple adoptait alors, et qui n'est qu'une légende mal versifiée. Les *Poésies* de Martial d'Auvergne ne contiennent que les *Vigiles de Charles VII*, Paris, 1724, 2 vol. in-8.

* MARTIAL (.....), ecclésiastique, né à Bordeaux, en 1770, de parents peu riches, sortit de France en 1791, quoiqu'il ne fût pas encore engagé dans les ordres, et acheva ses études théologiques à Rome. Ordonné prêtre en 1794, il entra précepteur dans une famille honorable de Forlì, et visita l'Italie avec son élève. De retour en France à l'époque du concordat, il établit à Bordeaux un pensionnat qui obtint en peu de temps la confiance des pères de famille. Il paraît que des exigences universitaires le forcèrent de fermer son établissement, et il passa avec M. Dubourg (*voy.* ce nom), aux Etats-Unis, où il en fonda un à la Nouvelle-Orléans. Obligé de quitter cette ville, il se rendit en 1825 au Kentucky avec cinquante élèves qui furent reçus dans le collège de St.-Joseph de Bardstown. M. Flaget, évêque du diocèse, le fit son grand-vicaire, et l'envoya en 1826 en Europe pour les intérêts de la mission. Il parcourut la France et l'Italie, recueillant les dons des fidèles pour l'église de Kentucky. Le St.-Père, le roi de Naples, celui de Sardaigne et le duc de Modène, lui firent des présents, Charles X donna une garniture d'autel pour la cathédrale. De retour en Amérique, au printemps de 1828, il fit un voyage au Canada et revint à la Nouvelle-Orléans, où il mourut supérieur des ursulines, le 31 juillet 1852. *Voyez l'Ami de la religion*, n° 2015.

MARTIANAY (D. Jean), né à Saint-Sever-Cap, au diocèse d'Aire, en Gascogne, le 30 décembre 1647, entra dans la congrégation de Saint-Maur. Il s'y distingua par son application à l'étude du grec et de l'hébreu; il s'attacha surtout à la critique de l'Ecriture sainte, et ne cessa de travailler jusqu'à sa mort, arrivée à Saint-Germain-des-Prés en 1717, à 70 ans. On a de lui et du père Pouget une nouvelle édition de saint Jérôme, en 5 vol. in-fol., dont le premier parut en 1605, et le dernier en 1706. Cette édition offre des prolégomènes savants; mais elle n'est ni aussi méthodique, ni aussi bien exécutée que celles de plusieurs autres Pères données par quelques-uns de ses confrères. Elle trouva des censeurs parmi les protestants et les catholiques. Simon et Le Clerc la critiquèrent avec vivacité et quelquefois avec justesse. On lui reprocha principalement de n'avoir pas orné son texte de notes grammaticales et théologiques, et d'avoir distribué dans un ordre embarrassant les *Lettres* de saint Jérôme, qu'il a mêlées tantôt avec ses commentaires, tantôt avec ses ouvrages polémiques. Le style de ses préfaces, de ses prolégomènes et de ses notes, n'est pas assez naturel. Malgré ces défauts, l'édition de ce saint Père par Martianay est la meilleure que nous ayons. La *Vie de saint Jérôme*, 1706, in-4. L'auteur l'a tirée des propres écrits du saint: aussi est-elle un tableau fidèle. Deux *Ecrits* en français, 1689 et 1695, 2 vol. in-12, dans lesquels il défend, contre le père Pezron, bernardin, l'autorité et la chronologie du texte hébreu de la Bible. Ils sont savants, mais mal écrits et pleins d'aigreur. *Vie de Madeleine du Saint Sacrement*, carmélite, 1711, in-12. Il a encore donné le *nouveau Testament* en français avec des *scolies*; les trois *Psautiers* de saint Jérôme, et

une ancienne *Version* de l'Evangile selon saint Matthieu, qui n'avait pas vu le jour; elle parut l'an 1695; un *Commentaire* manuscrit sur l'Ecriture sainte, où il se proposait d'expliquer le texte sacré par lui-même; mais il n'eut pas le temps d'achever cet ouvrage utile. Le dernier ouvrage qu'il fit imprimer est une *Apologie* de la bulle *Unigenitus*. On trouve sur D. Martianay un article très-étendu et très-exact dans l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*.

MARTIGNAC (Etienne ALGAY, sieur de), né à Brives-la-Gaillarde en 1620, et selon Moréri, en 1628, a donné en français des *traductions* en prose de quelques poètes latins. Elles sont meilleures que celles qu'on avait publiées avant lui des mêmes auteurs; mais elles sont fort au-dessous de celles qui ont vu le jour depuis. Il a traduit: les trois *Comédies* de Térence, auxquelles les solitaires de Port-Royal n'avaient pas voulu toucher; *Horace*, *Perse* et *Juvénal*; *Virgile*, *Ovide* tout entier, en 9 vol. in-12. Ces versions sont en général fidèles, exactes et claires; mais elles manquent d'élégance et de correction. On a aussi de lui une *Traduction* de l'*Imitation* de J.-C. Il avait commencé celle de la Bible. Son dernier ouvrage fut: *Eloges historiques des évêques et archevêques de Paris*, 1698, in-4. On cite encore de lui un *Journal chrétien sur divers sujets de piété tirés des saints Pères*, et des *Entretiens sur les anciens auteurs*. Ce laborieux écrivain mourut en 1698, âgé de 70 ans. Martignac rédigea les *Mémoires*, attribués à Gaston, duc d'Orléans, qui s'étendent depuis 1608 jusqu'à la fin de janvier 1656, 1685, in-12. Les matériaux lui avaient été fournis par un officier attaché à ce prince.

* MARTIGNAC (Jean-Baptiste-Sylvère ALGAY, vicomte de), ministre de Charles X, né à Bordeaux en 1776, de la même famille, était fils d'un jurisconsulte distingué. Il montra de bonne heure des dispositions pour les lettres; et dans le même temps qu'il se faisait remarquer au barreau par des talents précoces, il composait de petites pièces de théâtre dont plusieurs furent jouées avec succès, entr'autres *Esope chez Xanthus* (1801). A la chute de l'empire, il se prononça pour la famille royale exilée, et seconda de tout son pouvoir le maire de Bordeaux. (*Voy.* LXXII.) Dans les cent-jours, il donna de nouvelles preuves de son dévouement aux Bourbons, en ralliant ses concitoyens autour de la duchesse d'Angoulême, et en traitant avec le général Clausel pour le départ de cette princesse. Nommé par le roi avocat-général à la cour de Bordeaux, il fut fait ensuite procureur-général à Limoges. Député de Lot-et-Garonne en 1821, il acquit à la chambre une juste influence, et fut souvent chargé des fonctions de rapporteur dont il s'acquitta toujours avec succès. Il contribua beaucoup à faire voter les subsides nécessaires pour la guerre d'Espagne (*voy.* ANGOULEME), et fit partie de l'expédition en qualité de commissaire civil. A son retour, nommé ministre-d'état, et peu de temps après directeur-général des domaines, il continua de prêter au ministère l'appui de son éloquence facile et conciliante, et concourut à faire voter des lois importantes, entr'autres le million d'indemnité, seul

moyen de *guérir les plaies de la révolution*. En 1828, après la dissolution du cabinet Villèle, appelé au ministère de l'intérieur, il y signala son entrée par diverses concessions qui déplurent au roi et ne satisfirent point les exigences d'une opposition chaque jour plus redoutable. Le ministère Martignac n'ayant ni la confiance du roi, ni celle des chambres, dut faire place au cabinet dont M. de Polignac représentait le système, et qui tomba lui-même, moins d'un an après, entraînant le trône dans sa chute. Renvoyé à la chambre par les élections de 1850, il n'y prit que rarement la parole. La défense de M. de Polignac, dont il n'hésita pas à se charger, suffirait pour lui assurer la réputation d'un grand orateur; mais c'est plus qu'un chef-d'œuvre d'éloquence, c'est une noble action dont l'histoire offre peu d'exemples. Déjà malade, il sembla se ranimer pour combattre la loi de proscription contre la famille de Charles X, (15 novembre 1851). Ce discours, le dernier qu'il devait prononcer, empreint d'une profonde tristesse, produisit une vive émotion. Il mourut le 5 avril suivant, à l'âge de 54 ans, après avoir reçu les secours de la religion avec une piété touchante. Une facilité prodigieuse d'improvisation, un grand fonds d'indulgence et de bonté; telles étaient les qualités qu'on reconnaissait en lui. S'il ne lui a pas été donné de sauver l'ancienne monarchie, c'est qu'une pareille tâche était au-dessus de tout pouvoir humain. On a de lui : *Essai historique sur la révolution d'Espagne et sur l'intervention de 1825*; cet ouvrage, auquel il n'avait pas eu le temps de mettre la dernière main, parut en 1852, 5 vol. in-8, il a eu peu de succès.

MARTIN (saint), né vers 516 à Sabarie, dans la Pannonie (aujourd'hui Szombathely, dans le comté d'Eisenstadt, siège épiscopal), d'un tribun militaire, fut forcé de porter les armes, quoiqu'il eût beaucoup de goût pour la solitude. Il donna l'exemple de toutes les vertus, dans une profession qui est ordinairement l'asile des vices. Il coupa son habit en deux, pour couvrir un pauvre qu'il rencontra à la porte d'Amiens. On prétend que J.-C. se montra à lui la nuit suivante, revêtu de cette moitié d'habit. Martin était alors catéchumène; il reçut le baptême, et renonça à la milice séculière, pour entrer dans la milice ecclésiastique. Après qu'il eut passé plusieurs années dans la retraite, saint Hilaire, évêque de Poitiers, lui conféra l'ordre d'exorciste. De retour en Pannonie, il convertit sa mère, et s'opposa avec zèle aux ariens, qui dominaient dans l'Illyrie. Fouetté publiquement, pour avoir rendu témoignage à la divinité de J.-C., il montra au milieu de ce supplice la constance des premiers martyrs. Cet illustre confesseur de la foi, ayant appris que saint Hilaire était revenu de son exil, alla s'établir auprès de Poitiers. Il y rassembla un nombre de religieux, qui se mirent sous sa conduite. On l'arracha à sa solitude en 584. Il fut ordonné évêque de Tours, avec l'applaudissement général du clergé et du peuple. Sa nouvelle dignité ne changea point sa manière de vivre. Au zèle et à la charité d'un évêque il joignait l'humilité et la pauvreté d'un anachorète. Pour vivre moins avec le monde, il bâtit auprès de la ville, entre la Loire

et une roche escarpée, le célèbre monastère de Marmoutiers, que l'on croit être la plus ancienne abbaye de France. Saint Martin y rassembla 80 moines, qui retraçaient dans leur vie celle des solitaires de la Thébaïde. Après avoir converti tout son diocèse, il fut l'apôtre des Gaules; il dissipa l'incrédulité des Gentils, détruisit les temples des idoles, et confirma ses prédications par des miracles sans nombre: les éléments lui obéissaient. L'empereur Valentinien, étant venu dans les Gaules, le reçut avec honneur. Le tyran Maxime, qui, après s'être révolté contre l'empereur Gratien, s'était emparé des Gaules, de l'Angleterre et de l'Espagne, l'accueillit d'une manière non moins distinguée. Le saint évêque se rendit auprès de lui à Trèves, vers l'an 584, pour en obtenir quelques grâces. Maxime le fit manger à sa table, avec les plus illustres personnes de sa cour, et le fit asseoir à sa droite. Quand on donna à boire, l'officier présenta la coupe à Maxime, qui la fit donner à Martin pour la recevoir ensuite de sa main; mais l'illustre prélat la donna au prêtre qui l'avait accompagné à la cour. Cette sainte hardiesse, loin de déplaire à l'empereur, obtint son suffrage et celui des courtisans. Martin, ennemi des hérétiques, mais ami des hommes, profita de son crédit auprès de ce prince, pour empêcher qu'on ne condamnât à mort les *priscillianistes*, poursuivis par Ithace et Idace, évêques d'Espagne. L'évêque de Tours ne voulut pas d'abord communiquer avec des hommes qui avaient poussé le zèle trop loin (car s'ils avaient mérité la mort, ce n'était pas à des évêques à la solliciter); mais il le fit ensuite pour sauver la vie à des sectaires, qu'il espérait pouvoir être gagnés à la vérité, et pour empêcher que des innocents ne fussent enveloppés dans leur punition (ce qui, selon la remarque de Sulpice-Sévère, serait infailliblement arrivé). Il ne tarda pas à se repentir de cette complaisance, comme d'une faiblesse indigne de l'épiscopat, et ce fut l'époque (dit le même auteur) d'une espèce d'affaiblissement du don des miracles qui l'avaient illustré jusques alors. Il paraît néanmoins qu'il avait pris le bon parti, n'y ayant aucune loi qui défendit de communiquer avec ces évêques, qui n'étaient ni hérétiques, ni excommuniés; mais peut-être avait-il agi avec un peu d'incertitude et de pusillanimité, sans cette conscience éclairée et assurée, qui exclut la perplexité et prévient les remords. Retournant à Tours, il s'enfonça, à 8 lieues de Trèves, dans la sombre forêt de Grunewald, à une demi-lieue d'Andethanna (aujourd'hui Antwen), et y pleura sa faiblesse; là un ange lui apparut et le consola. Rendu à son diocèse, il s'y prépara à aller jouir de la récompense de ses travaux. Il mourut à Cande, le 11 novembre de l'an 400. On a conservé sous son nom une *Profession de foi*, touchant le mystère de la sainte Trinité. Saint Martin est le premier des confesseurs auxquels l'église latine a rendu un culte public. L'église où repose son corps a toujours été considérée comme l'asile le plus sûr de la France, que les rois les plus violents et les moins religieux n'osaient violer. Son tombeau a été illustré par une multitude de miracles avérés; les peuples y reconnaissent dans toutes les calamités avec une extrême

confiance. (Voy. CLOVIS et FRANÇOIS I^{er}.) Sulpice Sévère, son disciple, a écrit sa *Vie* : on ne peut conseiller une meilleure lecture aux prêtres et évêques. On y trouve la pureté et l'élégance du siècle d'Auguste, réunies à la fidélité de l'histoire et à l'édification des vertus chrétiennes. (Voy. SULPICE SÉVÈRE.) Paulin de Périgueux, et Fortunat de Poitiers, ont donné en vers, d'après Sulpice Sévère, la *Vie* de saint Martin; mais ils ont défiguré, par une poésie un peu agreste, la belle prose de l'auteur qu'ils copiaient. Nicolas Gervaise a aussi donné une *Vie* de ce saint, pleine de recherches, Tours, 1699, in-4. La tradition d'Amiens est que saint Martin exerça l'acte de charité qui l'a rendu si célèbre, proche d'une ancienne porte de la ville, dont on voit des restes auprès des Célestins. On y a inscrit ces deux vers, plus propres à faire honneur au saint qu'au poète.

Hic Martinus eques mantellum dimidiavit :
Et faceremus idem, nobis exemplificavit.

MARTIN DE DUME (saint), originaire de la Pannonie, alla visiter les lieux saints, et débarqua à son retour en Galice, où les Suèves, infectés de l'arianisme, avaient établi leur domination; il y instruisit dans la foi le roi Théodoric, et ramena les peuples de ces contrées à l'unité catholique. Il y fonda plusieurs monastères, dont le principal fut celui de Dume, près de la ville de Brague, qui faisait autrefois partie de la Galice, et qui dépend aujourd'hui du Portugal. On érigea Dume en évêché, par respect pour le mérite de Martin, qu'on éleva sur ce nouveau siège, en 567. Les rois des Suèves voulurent qu'il fût l'évêque de la cour; ce qui l'a fait appeler *évêque de la famille royale*. Il monta depuis sur le siège de Brague, et mourut le 20 mars 580. Nous avons de lui : une *Collection de 84 Canons*, divisée en deux parties, l'une pour les devoirs des clercs, l'autre pour ceux des laïques; elle se trouve dans le *Recueil des Conciles* et dans le 1^{er} tome de la Bibliothèque canonique de Justel. *Formule d'une vie honnête*, ou *Traité des quatre vertus cardinales*, publiée par les soins de Gilbert Cousin, Bâle, 1545, in-8. Ce *Traité* est adressé à Myron, roi de Galice, qui avait prié le saint de lui donner une règle de conduite; on le voit dans le *Spécilège* de D. d'Achery, tom. 10, pag. 626 et dans la Bibliothèque des Pères, où il est suivi d'un livre du même saint, intitulé : *Des Mœurs*. Il a traduit du grec en latin un *Recueil de sentences des solitaires d'Egypte*, qu'on trouve dans l'Appendice des *Vies des Pères*, par Rosweide, Anvers, 1628. Voyez sur les écrits de ce saint le savant cardinal d'Aguirre, *Notit. Conc. Hispan.* p. 92.

MARTIN I^{er} (saint), de Todi, dans le duché de Spolète, pape après Théodore, en 649, mérita la chaire pontificale par ses vertus et ses lumières. Il tint, d'abord après son élévation, un nombreux concile à Rome, dans lequel il condamna l'hérésie des monothélites, avec l'*Ecthèse* d'Héraclius et le *Type* de Constant. Ce fut la cause de sa disgrâce auprès de ce dernier prince. Après qu'on eut vainement tenté de l'assassiner, on l'enleva scandalusement de Rome pour le conduire dans l'île de Naxos, où il fut retenu prisonnier pendant un an.

Constant le fit ensuite transporter à Constantinople, où il essuya la prison, les fers, la calomnie et toutes sortes d'outrages. Enfin, il fut relégué dans la Chersonèse Taurique, aujourd'hui la Crimée, où ce saint pape mourut de misère et de souffrances, le 13 septembre 655, après plus de deux ans de captivité et six de pontificat. On a de lui 18 *Épîtres* dans la Bibliothèque des Pères, et dans l'édition des conciles de Labbe. Eugène I^{er} fut son successeur.

MARTIN II ou MARIN I^{er}, ayant été trois fois légat à Constantinople pour l'affaire de Photius, occupa le saint Siège après le pape Jean VIII, le 23 décembre 882. Il condamna Photius, rétablit Formose dans son siège de Porto, et mourut en février 884, avec la réputation d'un homme pieux et éclairé. Adrien II lui succéda.

MARTIN III, ou MARIN II, Romain de naissance, successeur du pape Etienne VIII en 942, mourut en 946, après avoir signalé son zèle et sa piété dans la réparation des églises et le soulagement des pauvres. Ce pape eut pour successeur Agapet II.

MARTIN IV, appelé *Simon de Brion*, et non de Brie, né au château de Montpensier, dans la Touraine, d'une famille illustre, fut successivement garde des sceaux du roi saint Louis, cardinal, et enfin pape après la mort de Nicolas III, le 22 février 1281. Il avait été chanoine et trésorier de l'église de Saint-Martin de Tours : ce qui l'engagea à prendre le nom de *Martin*, en l'honneur de ce saint. Il résista à son élection jusqu'à faire déchirer son manteau, quand on voulut le revêtir de celui de pape. Ce pontife, né avec un amour vif pour la vérité et la justice, signala son pontificat par plusieurs *anathèmes*. Après avoir excommunié l'empereur Michel Paléologue, comme fauteur de l'ancien schisme et de l'hérésie des Grecs, il lança ses foudres sur Pierre III, roi d'Aragon, usurpateur de la Sicile, après le massacre des *Vêpres siciliennes* (le 29 mars 1282), dont ce prince avait été le promoteur. Le pontife alla plus loin, et l'on peut dire trop loin : il publia une croisade contre Pierre III, le priva non-seulement de la Sicile, mais encore de l'Aragon, qu'il donna à Philippe le Hardi, roi de France, pour un de ses fils, qui ne tarda point à aller avec une armée faire valoir cette donation. Si l'on doit être surpris que les papes donnassent des royaumes qui ne leur appartenaient pas, faut-il l'être moins en voyant des princes accepter de pareils présents? N'est-ce pas convenir que les papes avaient le droit de disposer des couronnes, et de déposer les monarques à leur gré? Ce qui prouve que cette jurisprudence était alors généralement reçue, c'est que les rois mêmes ne la contestaient pas : on a donc tort aujourd'hui d'en accuser uniquement les papes. (Voy. GRÉGOIRE VII.) « La conduite des autres cours, » dit le comte d'Albon (*Discours sur l'histoire, le gouvernement, etc. de plusieurs nations de l'Europe*), « est non moins répréhensible et bien plus inconcevable. Dans ces temps de vertige, dès que le » pape avait prononcé contre un prince la sentence » d'excommunication, les autres potentats se hâtaient d'entrer avec toutes leurs forces dans les

» états de cet infortuné, non pour les lui con-
 » server, mais pour les envahir, et s'enrichir inhu-
 » mainement de ses dépouilles. Pouvait-on mieux
 » s'y prendre pour accrédi ter l'erreur ? Et les usur-
 » pateurs avaient-ils à se plaindre, si l'exemple
 » qu'ils ne rougissaient pas de donner leur deve-
 » nait jamais funeste ? Au second concile de Lyon,
 » l'ambassadeur d'Angleterre fut le seul qui osa
 » prononcer quelques paroles pour soutenir les
 » droits de l'empereur ; tous les ministres des
 » autres cours gardèrent un profond silence. Ce
 » consentement tacite, dont on affecte aujourd'hui
 » de ne point parler, étonne bien plus que ce qu'on
 » fit dans l'assemblée contre Frédéric. D'ailleurs,
 » les souverains pontifes eussent-ils les premiers
 » donné cours à cette fausse opinion, ils n'en abu-
 » sèrent pas pour soumettre à leur empire de nou-
 » velles contrées, ils ne tirèrent de leur politique
 » aucun avantage ; pour quoi leur en faire un
 » crime, tandis qu'on ne dit rien de ceux qui
 » surent plus d'une fois la mettre à profit ? » L'ex-
 » pédition de Philippe fut malheureuse ; il mourut
 » en 1285 d'une contagion qui s'était mise dans son
 » armée. Le pape mourut le 28 mars de la même
 » année à Pérouse, après avoir tenu le siège quatre
 » ans et cinq jours depuis sa consécration. Il eut pour
 » successeur Honorius IV.

MARTIN V, Romain, nommé auparavant *Othon Colonne*, de l'ancienne et illustre maison de ce nom, cardinal-diacre, fut intronisé sur la chaire pontificale le 11 novembre 1417, après l'abnégation de Grégoire XII, et la déposition de l'antipape Benoît XIII, pendant la tenue du concile de Constance. Jamais pontife ne fut inauguré plus solennellement : il marcha à l'église monté sur un cheval blanc, dont l'empereur Sigismond et l'électeur palatin à pied tenaient les rênes. Une foule de princes et un concile entier fermaient la marche. Après l'avoir ordonné prêtre et évêque, on le couronna de la triple couronne que les papes portaient depuis environ deux siècles. Son premier soin fut de donner une bulle contre les *hussites* de Bohême, dont les ravages s'étendaient tous les jours. Le premier article de cette bulle est remarquable, en ce que le pape y veut que « celui qui sera suspect d'hérésie jure » qu'il reçoit les conciles généraux, et en particulier celui de Constance, représentant l'Eglise » universelle ; et qu'il reconnaisse que tout ce que » ce dernier concile a approuvé et condamné doit » être approuvé et condamné par tous les fidèles. » Il parait suivre naturellement de là que Martin V approuve la supériorité des conciles sur les papes, laquelle fut décidée dans les quatrième et cinquième sessions ; mais d'autres prétendent que Martin ne parlait que des décrets doctrinaux contre les sectaires, et s'appuient sur un acte authentique, pour servir de monument à la postérité, par lequel ce pape déclara solennellement, dans la dernière session, « qu'il voulait tenir et observer inviolablement » tout ce qui avait été décrété, conclu et déterminé » conciliairement dans les matières de foi par le con- » cile de Constance ; qu'il approuvait et ratifiait tout » ce qui avait été fait ainsi conciliairement dans » les matières de foi, mais non ce qui avait été fait

» autrement et d'une autre manière. » Ils ajoutent que les décrets des quatrième et cinquième sessions ne regardent que les temps de schisme, et les papes dont la légitimité était contestée, comme elle l'était alors. Martin présida aux dernières sessions du concile au commencement de 1418. La joie que causa son arrivée à Rome fut si grande, qu'on en marqua le jour dans les fastes de la ville, pour en conserver éternellement la mémoire. Le schisme n'était pas encore bien éteint. L'antipape Benoît XIII vivait encore, et après sa mort en 1424, les deux seuls cardinaux de sa faction élurent un chanoine espagnol, Gilles de Mugnoz, qui prit le nom de *Clément VIII*. Ce prétendu pape se démit quelque temps après, en 1429 ; et pour le dédommager de cette ombre de pontificat qu'il perdait, le pape lui donna l'évêché de Majorque. C'est ainsi que Martin termina heureusement le schisme funeste qui avait tant fait de plaies à l'Eglise pendant un demi-siècle. Le pape, toujours pressé par les princes de réformer l'Eglise, avait convoqué à Pavie un concile, qui fut transféré ensuite à Sienne, et enfin dissous sans avoir rien statué. Martin crut devoir arrêter les murmures des gens de bien ; il indiqua à Bâle un concile qui ne devait être tenu que sept ans après. Il mourut d'apoplexie dans cet intervalle le 20 février 1451, à 65 ans. Ce pape avait les qualités d'un prince, et les vertus d'un évêque. L'Eglise lui fut redevable de son union, l'Italie de son repos, et Rome de son rétablissement. Les censeurs déterminés à censurer tous les papes l'accusent d'avoir aimé à thésauriser ; mais le témoignage que saint Antonin lui rend sur cet article, joint à l'usage qu'il a fait de ses trésors, le justifie surabondamment. On a de lui quelques ouvrages. Eugène IV lui succéda.

MARTIN (Raimond), dominicain, l'un des hommes de son siècle les plus savants dans les langues hébraïque et arabe, était de Subirat en Catalogne. Il fut employé l'an 1264 par Jacques I^{er}, roi d'Aragon, à examiner le *Talmud*, et envoyé à Tunis vers l'an 1268 pour travailler à la conversion des Maures. Ce religieux mourut vers 1286. On a de lui un excellent Traité contre les Juifs. Il parut en 1631 à Paris, avec de savantes remarques de Joseph de Voisin, et à Leipzig en 1687, sous le titre de *Pugio fidei christianæ*. L'édition de Leipzig est enrichie d'une savante introduction par Carpzovius. Cet ouvrage est divisé en trois parties. La première n'est écrite qu'en latin : les deux dernières sont en latin et en hébreu. Les curieux peuvent consulter ce que dit, sur ce livre et sur son auteur, le père Tournon, dans le tome premier de son *Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*.

MARTIN LE POLONAIS OU DE POLOGNE, *Martinus Polonus*, né Troppau en Silésie, de la famille noble de Strépori, dominicain, fut pénitencier et chapelain des papes Clément IV, Grégoire X, Innocent V, Jean XXI et Nicolas III, qui le nomma en 1278 à l'archevêché de Gnesne. Il allait en prendre possession, lorsqu'il mourut à Bologne, dans le courant de la même année. On a de lui des *Sermons*, 1484, in-4, et une *Chronique* des papes. Cette chronique parut imprimée pour la première

fois par les soins de Jean Hérold à la suite de celle de *Marianus Scotus*, Bâle, 1559. Elle finit dans cette édition à l'élection de Nicolas III. Dans le corps de l'ouvrage et le fameux passage de la papesse Jeanne. Il se trouve aussi dans l'édition d'Anvers, 1574, faite par Suffridus Petri, qui dit y avoir inséré des additions, lesquelles font un tiers de la chronique, ajoutant qu'il a rempli les lacunes, etc. On estime beaucoup plus celle de Jean-Fabriceus Cæsar, prémontré, Cologne, 1616, in-fol., et qui a été suivie dans celle de Strasbourg, 1685, in-fol. Dans ces dernières, la chronique finit à Clément IV, et l'on n'y trouve point ce fameux passage dont la supposition a été démontrée par Blondel, ministre protestant, dans un traité particulier, et par Bayle (*Dict. crit. art. Polonus et Papesse*); par les pères Echard et Quetif, etc. (*Scriptores ord. Præd.*, pag. 563 et seq. (*Voy. BENOÎT III.*) On a une traduction française de cette chronique, 1505, in-fol. Martin de Pologne manquait de critique et de philosophie, cependant son ouvrage ne laisse pas d'être utile. Il est connu sous le nom de *Chronique martinienne*. Elle n'est pas commune. On y trouve des particularités curieuses, qu'on chercherait vainement ailleurs.

MARTIN DORP, savant professeur de Louvain, fut, selon le témoignage d'Erasmus, le premier qui allia l'étude des belles-lettres à celle de la philosophie et de la théologie. Il mourut à la fleur de l'âge en 1525. Barland, son ami, lui a consacré un bel éloge dans sa *Chronique des ducs de Brabant*. On a de lui : *Epistola de Hollandorum maribus*, imprimé par Martin d'Alost; *Oratio de laudibus academice lovaniensis*, Louvain, 1515, etc.

MARTIN, MARTENS et MERTENS (Thierry), né à Asch, grand village près d'Alost en Flandre, fut un des premiers qui cultivèrent l'art de l'imprimerie dans les Pays-Bas, et particulièrement à Alost, à Anvers et à Louvain, après l'avoir appris, selon quelques-uns, de Jean de Westphalie, d'Osnabruck; mais plusieurs savants pensent qu'il est aussi ancien imprimeur que Jean de Westphalie. Ils observent que ses caractères sont trop différents de ceux de Jean, pour en être une imitation. Quoi qu'il en soit, Martin exerça aussi cette profession à Nimègue, et mourut à Alost en 1535, où l'on voit sa sépulture dans l'église des Guillelmins, avec une inscription qui commence : *Theodorico Martino alostano, Germaniæ, Galliæ et Belgii hujus proto-chalcographo*, etc.; ce qui ne doit pas se prendre à la lettre, et signifier précisément que Martin a introduit l'imprimerie dans les Pays-Bas et dans quelques contrées voisines. Cet imprimeur jouissait de la réputation d'un savant et honnête homme. On a de lui, outre les impressions de plusieurs livres, quelques ouvrages de sa composition. Il eut des amis illustres, entre autres, Barland, le célèbre Erasme, et Martin Dorp, dont il est parlé dans l'article précédent.

MARTIN (....), poète français, né en 1616, mort en 1705, a donné en vers français une *Traduction des Géorgiques de Virgile*, laquelle ne vit le jour qu'après la mort de son auteur, en 1708, et qui a été effacée par celles que M. Delille et M. Lefranc

de Pompignan ont données depuis. Il était neveu de Voiture.

MARTIN (dom Claude), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Tours en 1619, d'une mère pieuse, qui fut dans la suite première supérieure des Ursulines de Québec, où elle mourut saintement. (*Voy. MARIE DE L'INCARNATION.*) Le fils, héritier de ses vertus, se consacra à Dieu de bonne heure, et devint supérieur du monastère des Blancs-Manteaux à Paris, où il demeura six ans. Il mourut en odeur de sainteté, en 1696, à 77 ans, dans l'abbaye de Marmoutier, dont il était prieur. On a de lui plusieurs ouvrages de piété : des *Méditations chrétiennes*, Paris, 1669, en 2 vol. in-4, peu recherchées à présent; les *Lettres* et la *Vie* de sa mère, 1677, in-4 : ouvrage édifiant; la *Pratique de la règle de Saint-Benoît*, plusieurs fois réimprimée. *Voy. sa Vie* par D. Martène, Tours, 1697, in-8.

MARTIN (André), prêtre de l'Oratoire, né à Bressuire, mort à Poitiers en 1695, se signala dans sa congrégation par son savoir. On a de lui : la *Philosophie chrétienne*, imprimée en 7 vol. sous le nom d'*Ambroise Victor*, et tirée de saint Augustin, dont cet oratorien avait fait une étude particulière; des *Thèses* fort recherchées, qu'il fit imprimer à Saumur, in-4, lorsqu'il y professait la théologie. Ces ouvrages ont été mis à l'index, comme jansénistes.

MARTIN (David), théologien protestant, né à Revel, dans le diocèse de Lavaur, en 1659, se rendit habile dans l'Écriture sainte, dans la théologie et dans la philosophie. Après la révocation de l'édit de Nantes, il passa en Hollande, fut ministre à Utrecht, et mourut en cette ville d'une fièvre violente, en 1721, à 82 ans. Il écrivait et parlait avec aisance, mais d'une manière un peu dure. Son style n'a ni douceur, ni correction. On a de lui : une *Histoire du vieux et du nouveau Testament*, imprimée à Amsterdam en 1700, en 2 vol. in-fol., avec 424 belles estampes. Elle est appelée, *Bible de Mortier*, du nom de l'imprimeur. Huit *Sermons*, sur divers textes de l'Écriture sainte, 1708, in-8; un *Traité de la religion naturelle*, 1715, in-8; *Le vrai sens du Psaume CX*, 1715, in-8, contre Jean Masson; deux *Dissertations critiques*, Utrecht, 1722, in-8, l'une sur le verset 7 du chapitre V de la première Épître de saint Jean..... *Tres sunt in celo*, etc., dans laquelle il prouve l'authenticité de ce texte; l'autre sur le passage de Josèphe touchant J.-C., où il fait voir que ce passage n'est point supposé; une *Bible*, Amsterdam, 1707, 2 vol. in-fol., et avec de plus courtes notes, in-4; une *Édition* du nouveau Testament de la traduction de Genève, Utrecht, 1696, in-4; *Traité de la religion révélée*, où il fait voir que les livres du vieux et du nouveau Testament sont d'inspiration divine, etc., réimprimé à Amsterdam, en 1725, en 2 vol. in-8. Cet ouvrage estimable fut traduit en anglais. Martin était en correspondance avec plusieurs savants, tels que Dacier, Sacy, Cuper, etc.

MARTIN (Jean-Baptiste), peintre, né à Paris, d'un entrepreneur de bâtiments, mourut dans la même ville en 1755, âgé de 76 ans. Après avoir appris le dessin sous La Hire, il fut envoyé en qua-

lité d'ingénieur pour servir sous le célèbre Vauban. Ce dernier en fut si content, qu'il le recommanda à Louis XIV, qui lui accorda une pension et le mit sous la direction de Vandermeulen, peintre de batailles, que Martin remplaça aux Gobelins. Il a peint plusieurs conquêtes de ce monarque, lesquelles ont été placées dans le château de Versailles ; il a aussi représenté plusieurs campagnes sous le grand dauphin, et sous le roi, les plus belles actions de Charles V, duc de Lorraine. Ces tableaux ont été mis dans la galerie du château de Lunéville, que le duc Léopold avait fait bâtir.

MARTIN (dom Jacques), bénédictin de Saint-Maur, né à Fanjaux, petite ville du haut Languedoc, en 1694, entra dans cette savante congrégation en 1709. Après avoir professé les humanités en province, il parut en 1727 à Paris. Il y fut regardé comme un homme bouillant et singulier, savant bizarre, écrivain indécent et présomptueux. Ses ouvrages se ressentent de son caractère. Les principaux sont : *Traité de la religion des anciens Gaulois*, Paris, 1727, 2 volumes in-4. Cet ouvrage offre des recherches profondes et des nouveautés curieuses ; mais son auteur paraît avoir trop bonne opinion de lui-même, et ne rend pas assez de justice aux autres. Il prétend que la religion des Gaulois étant, à quelques égards, une dérivation de celle des patriarches, l'explication des objets de leur culte peut servir à l'interprétation de divers passages de l'Ecriture. Ce système est plus singulier que vrai ; *Histoire des Gaules, et des conquêtes des Gaulois*, 1734, 2 vol. in-4. Le second volume publié par D. Brezillac, neveu de l'auteur, est un *Dictionnaire géographique des Gaules*, et la suite de l'*Histoire* jusqu'à l'an de Rome 526 ou 228 avant J.-C. ; *Explication de plusieurs textes difficiles de l'Ecriture*, Paris, 1750, 2 vol. in-4. On y trouve le même goût de critique, le même feu, la même force d'imagination, le même ton de hauteur et d'amer-tume que dans les ouvrages précédents. Plusieurs estampes indécentes dont il souilla ce Commentaire sur l'Ecriture sainte, et une foule de traits satiriques, aussi déplacés que les estampes, obligèrent l'autorité séculière d'en arrêter le débit ; *Explication de divers monuments singuliers qui ont rapport à la religion des plus anciens peuples, avec l'Examen de la dernière édition des ouvrages de saint Jérôme*, et un *Traité sur l'astrologie judiciaire*, enrichie de figures en taille-douce, Paris, 1759, in-4. La vaste érudition de cet ouvrage est ornée de traits agréables : mais le style en est trop animé ; *Eclaircissements littéraires sur un projet de bibliothèque alphabétique*. L'érudition et les mauvaises plaisanteries sont prodiguées dans cet écrit, qui ne plaira point à ceux qui aiment le choix et la précision. Une *Traduction* des Confessions de saint Augustin, laquelle parut à Paris en 1741, in-8 et in-12. Dom Martin mourut à St-Germain-des-Prés en 1751. C'était un des plus savants et des meilleurs écrivains qu'ait produits la congrégation de Saint-Maur ; il n'aurait fallu qu'un ami éclairé pour diriger son goût et son imagination.

* MARTIN (Edme), juriconsulte, né à Pailly, près de Sens, en 1714, acheva ses études à Paris au

collège de Montaigu, et se destina jeune encore aux fonctions de l'enseignement. Pourvu de la chaire de droit canonique à l'université, il la remplit pendant 25 ans avec le plus grand succès. Il contribua beaucoup à la création de la nouvelle école de droit, et mourut à Ivry-sur-Seine en 1795. On a de lui : *Institutiones juris canonici ad usum scholarum accommodatæ*, Paris, 1788, 2 vol. in-8 ; 1789, in-4. Cet ouvrage, rédigé sur le modèle des *Institutes* de Justinien, fut publié à une époque qui devait bientôt en réduire l'utilité.

* MARTIN (Claude), né à Lyon au mois de janvier 1752, fit une partie de ses études au collège de cette ville, et s'appliqua particulièrement aux mathématiques. Entraîné par une vocation irrésistible vers la carrière des armes, il s'engagea comme simple soldat au service de la compagnie anglaise des Indes-Orientales. Il venait d'être nommé capitaine, lorsqu'il fut chargé par le conseil de Calcutta, de lever la carte du Bengale, et il s'en acquitta si bien qu'il fut immédiatement envoyé dans les états du nabab d'Aoude, pour y faire la même opération. Ce prince conçut une si haute idée de ses talents qu'il sollicita de la compagnie la permission de le conserver comme surintendant de son arsenal. Martin sut gagner la confiance du nabab dont il reçut de riches présents qui furent l'origine de son immense fortune. Après un séjour de vingt-cinq ans à Lucknow, il obtint le grade de colonel dans la guerre contre le sultan Tippoo-Saëb ; enfin, il fut compris, en 1796, dans la promotion des majors-généraux, et mourut à Lucknow, le 15 septembre 1800. Non moins bienfaisant que brave, Martin n'employa ses richesses qu'à faire des heureux. Son testament, où se révèle une profonde vénération pour la foi de ses pères, est remarquable par la générosité de ses dispositions en faveur des prisonniers et des pauvres. Une somme d'un million a été léguée par lui à la ville de Lyon sa patrie, pour la fondation d'une institution de charité, connue sous le nom de *La Martinière*, indépendamment d'une rente annuelle de douze mille francs, destinée à délivrer des prisonniers pour dettes.

* MARTIN (Thomas-Ignace), laboureur, né à Gallardon près de Chartres, a joui pendant les premières années de la restauration d'une certaine célébrité. S'annonçant comme favorisé de révélations, il se rendit à Paris et fut introduit près de Louis XVIII à qui il dit des choses secrètes. Il parut en 1817 une *Relation* de son écrit contenant les événements arrivés au sieur Martin, etc., qui reçut de nombreuses visites de personnes de toutes les classes. Les opinions se partagèrent à son égard : les uns avaient en lui toute confiance ; les autres ne le croyaient pas exempt d'illusions. Il se peut en effet que l'empressement avec lequel on le consultait de tous côtés, l'espèce d'enthousiasme qu'il excita parmi un certain nombre de personnes, eussent troublé la tête d'un pauvre paysan. Ce qui paraît certain, c'est que dans les derniers temps de sa vie il a dit des choses destituées de vraisemblance. Il annonçait le retour de Louis XVII, qui devait rendre la paix à la France après 1840, et il

est mort dans cette illusion le 8 mai 1854, d'une manière à peu près subite. Ses partisans, déconcertés par une fin aussi prompte, ayant répandu le bruit qu'il avait été empoisonné, l'autorité permit l'exhumation du corps; mais les chirurgiens qui l'examinèrent en présence de nombreux témoins, n'y découvrirent aucune trace de poison. Quoiqu'il en soit des *révélation*s de Martin, on doit remarquer que M^{re} l'évêque de Chartres n'y eut jamais la moindre confiance, et qu'il refusa même d'ordonner une enquête à ce sujet. L'écrit le plus complet que l'on ait sur ce personnage dont les apparitions et la visite au roi semblent copiés sur ce qui était arrivé au MARÉCHAL DE SALON (voy. ce nom), est : *Le passé et l'avenir expliqués par des événements extraordinaires arrivés à Martin*, Paris, 1852, in-8. Cet ouvrage, écrit sous l'influence d'une grande préoccupation, offre des détails curieux.

* MARTIN (Blaise), célèbre chanteur, né en 1767 à Paris, dut sa première éducation à un de ses oncles qui, cédant à ses instances, lui fit apprendre le violon. De rapides progrès sur cet instrument difficile l'encouragèrent à poursuivre une carrière vers laquelle le poussait un goût décidé. A dix-neuf ans il jouissait déjà d'une certaine réputation, et son talent l'avait fait accueillir dans quelques sociétés distinguées, lorsque le hasard fit découvrir en lui ce talent inné pour le chant et cette magnifique voix, que tous les artistes se sont accordés à proclamer unique. C'est sur le théâtre de *Monsieur*, depuis le théâtre Feydeau, qu'il parut pour la première fois en 1788, dans *le Marquis de Tulipano*. Dès son début il s'annonça comme un grand artiste et prit rang parmi ce qu'il y avait alors de plus distingué. Le nombre des rôles qu'il a créés est immense; tous les compositeurs célèbres Grétry, Méhul, Dalayrac, Nicolo, Boïeldieu ont travaillé pour lui, et lui ont dû une grande partie de leurs succès. Sa voix était non-seulement remarquable par son timbre ravissant et sa puissance, il joignait à cela une étendue qu'aucun chanteur n'a jamais eue, pouvant parcourir sans effort trois octaves pleines en mi; à la fois basse-taille et ténor élevé, personne ne pouvait le remplacer; aussi son riche répertoire a-t-il été depuis abandonné presque entièrement. Retiré du théâtre en 1822, après trente-deux ans de service, il y reparut plusieurs fois pendant les dix années qui suivirent. Après 1850, il vint au secours du théâtre qu'il avait illustré. L'âge ne lui avait rien fait perdre de ses moyens d'exécution, et peu de semaines avant sa mort, il chantait encore avec cette fraîcheur et cette puissance qu'on avait admirées en lui. Martin est mort le 28 octobre 1857, au château de Roncière près de Lyon, chez Elleviou son camarade et son ami.

** MARTIN (Louis-Aimé), littérateur distingué, né en 1779 à Lyon d'une famille honorable, y fit d'excellentes études et acquit des connaissances très-variées. Venu à Paris à l'âge de 20 ans, il ne tarda pas d'être attaché au journal des *Débats* où il rendit compte des ouvrages scientifiques. Ses *Lettres à Sophie sur la physique, la chimie et l'histoire naturelle*, publiées en 1810, lui assignèrent un rang

honorable parmi les jeunes littérateurs. Il fit, peu de temps après, à l'Athénée, un cours d'histoire littéraire de la France. Nommé en 1813 secrétaire rédacteur de la chambre des députés, il fut la même année chargé de faire à l'école polytechnique un cours d'histoire de France, qui fut remplacé en 1850 par un cours d'allemand. Dupe, comme tant d'autres, de ce qu'on appelle le progrès, il s'occupait avec ardeur des inventions nouvelles, propageait les nouveaux systèmes d'instruction, imaginait les bibliothèques communales, et concourut plus que personne à fonder le *Panthéon littéraire*, collection des chefs-d'œuvre de toutes les nations, qui devait, en popularisant l'instruction, rendre les hommes meilleurs et plus heureux. Il en publia l'introduction sous ce titre : *Plan d'une bibliothèque universelle; études des livres qui peuvent servir à l'histoire philosophique de genre humain*, Paris, 1857, gr. in-8. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il s'était trompé dans ses rêves pour le bonheur de l'humanité, et que le perfectionnement des machines et la création des chemins de fer, utiles au bien matériel du peuple, ne faisaient qu'augmenter ses besoins et accroître son désir de les satisfaire. C'est alors qu'il sentit la nécessité de rappeler l'homme aux vérités d'un ordre plus élevé, à la religion qui seule, suivant la belle pensée de Montesquieu, peut assurer le bonheur sur la terre. Tel est le but de son livre : *De l'éducation des mères de famille*, couronné par l'académie française (1855), comme le plus utile aux mœurs qui eût paru dans l'année. Malheureusement l'auteur y a mêlé à de sages principes de grossières erreurs; et il s'y est permis contre plusieurs dogmes de la religion catholique des attaques qui ont fait mettre son ouvrage à l'Index, et qui n'en permettent pas la lecture aux personnes mêmes auxquelles il était destiné. Aimé Martin est mort à Saint-Germain-en-Laye, le 18 novembre 1847, à 68 ans, l'un des conservateurs de la bibliothèque de Ste.-Geneviève. Admireur de Bernardin de St.-Pierre, il avait épousé la veuve de ce grand écrivain, dont il recueillit les ouvrages, et vengea la mémoire des injustes attaques de l'envie. Son caractère et ses talents lui avaient fait de nombreux amis, parmi lesquels on doit distinguer le ministre Lainé (voy. ce nom) et M. de Lamartine à qui il a dédié son *Traité sur l'éducation des mères de famille*, et qui a prononcé sur sa tombe quelques paroles éloquentes, recueillies dans les *journaux*. Outre les ouvrages déjà cités, on en a quelques autres de M. Martin, qui n'ont rien ajouté à sa réputation; mais on lui doit d'excellentes éditions des *OEuvres* de Molière et de Racine (voy. ces noms), avec les notes de tous les commentateurs; des *Maximes* de la Rochefoucauld, avec une critique qui donna lieu à une vive polémique (voy. LAROCHEFOUCAULD); des *OEuvres philosophiques* de Descartes; et du *Traité de l'existence de Dieu* de Fénelon, avec des additions. Bibliophile distingué, il avait formé une collection précieuse de livres rares et d'autographes dont les *Catalogues* imprimés sont recherchés par les amateurs. Il a laissé manuscrit l'*Histoire scientifique et politique de l'école polytechnique*, et le *cours d'histoire de France* qu'il y avait professé pen-

dant 45 ans; deux ouvrages dont il annonçait dès 1841 la prochaine publication.

MARTIN DE VOS. Voy. VOS.

MARTIN GUERRE. Voy. GUERRE.

MARTIN (Thomas). Voy. MARTYN.

MARTINE (sainte), issue d'une des plus illustres familles de Rome, scella sa foi par l'effusion de son sang dans le III^e siècle. Son culte est très-ancien; et nous voyons que du temps de saint Grégoire le Grand, les fidèles allaient dans la chapelle consacrée à sa mémoire. En 1256, le pape Alexandre IV dédia une église sous son invocation. On fit en 1654 la translation de ses reliques trouvées dans les ruines de l'ancienne église. Urbain VIII en fit bâtir une plus grande et plus belle, inséra l'office de la sainte dans le Bréviaire romain, et en composa lui-même les hymnes.

MARTINE (Georges), médecin écossais, mort vers l'an 1745, a publié : *De similibus animalibus et animalium calore libri II*, Londres, 1740, in-8; traduit en français par Lavirotte, Paris, 1751, in-12. Ce qu'il dit de la force du cœur est fondé sur des procédés algébriques, et des théorèmes de géométrie qui ont pu le faire regarder comme savant par ceux qui s'exaltaient toujours à la vue de longs calculs, mais qui n'ont pas pu tromper M. Senac : ce médecin en a fait une critique sévère dans son *Traité du cœur*; il y montre que la géométrie n'est pas une clef qui ouvre tous les secrets de la nature; *In Bartholomæi Eustachii tabulas anatomicas Commentaria*, Edimbourg, 1755, in-8. Ces commentaires sont estimés.

MARTINEAU (Isaac), jésuite d'Angers, né en 1640, mort en 1720, professa dans son ordre, et y occupa les premières places. La petite-vérole l'avait défiguré. En 1682, le jeune duc de Bourbon devant passer de rhétorique en philosophie dans le collège de Louis le Grand, les jésuites dirent au prince de Condé « qu'ils avaient un excellent professeur de philosophie pour monsieur le duc; mais » qu'ils n'osaient le faire venir à Paris, parce qu'il » était horriblement laid. » Le prince voulut qu'on l'appelât, et dès qu'il l'eut vu, il dit : « Il ne doit » pas faire peur à qui connaît Pellisson. Qu'il vienne » chez moi, on s'accoutumera à le voir, et on le » trouvera beau. » Il plut effectivement à la cour. Si sa figure était désagréable, son âme était belle. On le choisit pour confesseur du duc de Bourgogne, qu'il assista de ses conseils pendant sa vie et à la mort. On a de lui : les *Psaumes de la pénitence, avec des Réflexions*, in-12; des *Méditations pour une retraite*, in-12; les *Vertus du duc de Bourgogne*, 1712, in-4. Voy. LOTIS, dauphin, père de Louis XV.

MARTINENGI (Asagne), natif de Berne, fut chanoine régulier, abbé et général de l'ordre de St.-Augustin, et mourut en 1600. On a de lui un grand *Commentaire* latin sur la Genèse, en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est une compilation savante, mais assez mal digérée. On y trouve toutes les différentes éditions, les phrases et les expressions hébraïques, avec les explications littérales et mystiques de près de 200 Pères.

MARTINEZ del Prado (Jean), dominicain espagnol, né à Ségovie d'une famille noble, devint

provincial de son ordre en 1662, après avoir professé avec beaucoup de succès. Philippe IV l'exila, parce qu'il s'était opposé à la loi imposée aux prédicateurs espagnols, de louer l'immaculée Conception au commencement de leurs sermons. Il n'obtint sa liberté qu'à condition qu'il écrirait aux prédicateurs dont il était supérieur, de suivre l'exemple des autres. Il mourut à Ségovie en 1668. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont : deux vol. in-fel. sur la *théologie morale*; trois autres in-fol. sur les *Sacrements*. Ces productions sont méthodiques, mais trop diffuses.

MARTINEZ DE WAUQUIER (Mathias), grammairien du XVII^e siècle, né à Middelbourg, fut longtemps correcteur d'imprimerie chez Jean et Balthasar Moret à Anvers, et mourut en 1642. L'exactitude avec laquelle il s'acquitta de son emploi ne l'empêcha pas de traduire en latin divers ouvrages de piété français et espagnols, et de donner un *Dictionnaire* latin et grec, français et flamand, Anvers, 1632, et Amsterdam, 1714.

MARTINI (Martin), jésuite, né à Trente en 1614, et missionnaire à la Chine, instruisit les savants de ce pays dans la religion et dans les sciences, qui, comme l'on sait, sont encore dans l'enfance chez les Chinois. Il revint en Europe en 1655, et rapporta plusieurs remarques curieuses sur l'histoire et la géographie de cet empire lointain. (Il était parti de Pékin en 1651; mais il fut fait prisonnier par les Hollandais, et retenu à Batavia.) Après être allé à Rome pour rendre compte de sa mission, il passa en Portugal d'où il partit pour la Chine avec treize jeunes missionnaires, et mourut dans la ville de Hang-Tcheou, le 6 juin 1661, emportant les regrets de tous les habitants. On a de lui : *Sinicae historiae decas*, etc., in-4 et in-8. Cette histoire va jusque vers le temps de la naissance de J.-C. Elle a été traduite en français par Le Pelletier, 1692, 2 vol. in-12. On y trouve des choses curieuses, *Atlas sinensis*, in-fol. C'est ce que nous avons de plus exact pour la description de l'empire de la Chine, avant le père Du Halde. Il faut se souvenir, en lisant ces ouvrages, de l'esprit exagérateur qui défigure tout ce qui vient de la Chine. (Voy. DU HALDE, LE COMTE, MAILLAI.) Une bonne *Histoire* en latin de la guerre des Tartares contre la Chine, Rome, 1654, in-12; une *Relation du nombre et de la qualité des chrétiens chez les Chinois*, in-12.

* MARTINI (le P. Jean-Baptiste), religieux franciscain, né à Bologne en 1706, était fils d'un musicien, qui lui apprit les premiers éléments de son art. Envoyé dans les missions des Indes, la faiblesse de sa santé l'obligea de repasser en Europe. Ayant repris l'étude de la musique, il y fit de rapides progrès et fut, en 1726, nommé maître de chapelle du convent de son ordre à Bologne. C'est là qu'il déploya ce talent admirable qui l'a placé au rang des plus célèbres musiciens. A la demande des amateurs, il ouvrit un cours qui étendit sa réputation dans toute l'Europe. Les plus célèbres compositeurs, frappés de l'excellence de sa méthode, s'empressaient de le consulter. Les ouvrages qu'il publia achevèrent de mettre le sceau à sa réputation. Les principaux sont : *l'Essai de contrepoint*

(*Saggio fondamentale pratico di contrapunto*), 1774-75, 2 vol. gr. in-4; l'*Histoire de la musique*, 1787-81, 5 vol. in-4, ou pet. in-fol. Il a laissé des *Sonates*, des *Messes*, des *Motets*, des *Psaumes*, des *Stabat*, etc. Le rare mérite de ce religieux était rehaussé par la douceur de son caractère et la simplicité de ses mœurs. Il mourut le 25 août 1784, âgé de 78 ans. On peut consulter les *scrittori bolognesi* de Fantuzzi, et les *Memorie per le belle arti* où Gherardo de Rossi lui a consacré un excellent article.

* MARTINI (Antoine), archevêque de Florence, né le 20 avril 1720, à Prato en Toscane, s'établit dans le Piémont, où ses talents le firent connaître et lui valurent la protection des personnes les plus distinguées. Nommé en 1778 à l'évêché de Bobbio, le grand duc de Toscane le réclama comme son sujet pour le siège de Florence en 1781. Loin d'approuver le système de Ricci (*voy.* ce nom), il contribua de toutes ses forces à faire repousser les changements proposés par le fameux évêque de Pistoie, et signala son attachement au saint Siège dans l'assemblée des évêques tenue à Florence en 1787. Il mourut le 31 décembre 1809. On a de ce prélat : des *traductions* en italien de l'*ancien* et du *nouveau Testament*, Turin, 1769, 1776, qui lui valurent un bref honorable de Pie VI. Des *Instructions sur les Sacrements*, 1785; des *Instructions dogmatiques, historiques et morales sur le Symbole*, 2 vol.

* MARTINI (Jean-Paul-Egide), musicien, né en 1741, à Freystadt, dans le haut Palatinat, vint en 1760 à Paris où il quitta son nom allemand pour prendre celui sous lequel il est connu. Il fut successivement directeur de la musique du prince de Condé et du comte d'Artois, et devint surintendant de celle du roi. A la restauration, il recouvra cette place, que la révolution lui avait fait perdre, et mourut au mois de février 1816. On lui doit un ouvrage remarquable : *Mélopée moderne*, 1790; une *Ecole d'orgue*, 1804; six *Recueils de romances*, genre qu'il remit à la mode; plusieurs opéras parmi lesquels on distingue l'*Amoureux de quinze ans*, la *Bataille d'Ivry* et le *Droit du seigneur*. La musique d'église avait aussi beaucoup d'attrait pour lui. Il a laissé en ce genre plusieurs compositions, qui jouissent de l'estime des connaisseurs.

MARTINIEN (Martinus Martinianus), s'avança par son courage dans les armées de Licinius, qui lui avait donné le titre de maître des officiers du palais. Cet empereur, poursuivi par Constantin, prit Martinien pour collègue en juillet 325. Ces deux princes réunis résolurent de livrer bataille à leur compétiteur. Elle se donna le 18 septembre auprès de Chalcedoine. Constantin, ayant été vainqueur, fit périr Licinius et Martinien.

MARTINIÈRE. *Voy.* BRZEN.

MARTINIUS (Mathias), écrivain protestant, né à Freinbague, dans le comté de Waldeck, en 1572, fut disciple de Piscator, et enseigna avec réputation à Paderborn et à Brême. Il parla beaucoup au synode de Dordrecht en 1618, et mourut en 1650, à 58 ans. Son principal ouvrage est un *Lexicon philologicum*, 1701, 2 vol. in-fol. C'est une source dans laquelle

plusieurs savants ont puisé. Cet ouvrage est fait avec assez de soin. Sa *Vie* est à la tête de son Dictionnaire.

MARTINON (Jean), né à Brioude en Auvergne l'an 1585, se fit jésuite en 1605, professa la théologie avec distinction pendant 20 ans à Bordeaux, et y mourut le 5 février 1662. On a de lui une *Théologie* en 5 vol. in-fol., et un 6^e contre Jansénius.

MARTINUSIUS (Georges), dont le vrai nom était Wtiskowisch, cardinal et ministre d'état du royaume de Hongrie, naquit l'an 1482 dans la Croatie, et eut étant jeune l'emploi de chauffer les études chez Jean Zapoli, alors simple gentilhomme. Il embrassa la vie monastique dans l'ordre de saint Paul, premier ermite, ordre qui n'est établi qu'en Hongrie; il y apprit les belles-lettres, et revint auprès de Jean Zapoli, qui était devenu roi. Il le suivit pendant les revers de sa fortune en Pologne, et lui rendit les services les plus signalés, souvent au péril de sa vie. Par cette conduite, il gagna tellement les bonnes grâces de ce prince, qu'il le fit son premier ministre, lorsqu'en 1556, par un accord fait avec l'empereur Ferdinand 1^{er}, il fut assuré dans la possession de ce que les armes lui avaient acquis; et lors de sa mort, arrivée en 1540, il lui confia la tutelle de son fils Jean Sigismond. Il l'avait nommé auparavant à l'évêché de Grand-Waradin. Martinusius gouverna en despote, se brouilla avec Isabelle, veuve du prince, qui l'avait tiré du néant, et s'attacha à l'empereur Ferdinand 1^{er}, qui lui obtint de Jules III le chapeau de cardinal. Quelque temps après, on l'accusa de négocier avec les Turcs : Ferdinand crut même l'effet de ces négociations si prochain, qu'il pensa ne pouvoir le prévenir qu'en faisant assassiner Martinusius, vers l'an 1551, dans le château de Vints, que le cardinal avait fait bâtir sur les ruines d'un monastère qu'il avait détruit, et dont le supérieur, au rapport de M. de Thou et d'Ascagne Centurio, lui prédit sa fatale destinée. Béchet, chanoine de l'église d'Uzès, a écrit sa *Vie*, mais sans exactitude, et même sans discernement; car il n'en faut pas avoir pour dire que Charles-Quint engagea Ferdinand à se défaire de Martinusius, pour s'assurer de la monarchie universelle, page 464. Si Béchet fait un héros de Martinusius, un philosophe nommé Sacy en fait un monstre. On ne doit croire ni l'un ni l'autre, mais s'en tenir au sage, judicieux et véridique Isthuanti, *De rebus paenonicis*. Martinusius était un grand ministre, un ecclésiastique zélé et de mœurs intègres; mais sa conduite, à l'égard de Ferdinand, devenu son souverain, ne paraît point être exempte de reproches. *Voy.* BÉCHET.

MARTIO. *Voy.* GALEOTTI.

* MARTOS (Petrowich-Iwan), célèbre sculpteur russe, conseiller d'état, et recteur de l'académie impériale des beaux-arts de Saint-Petersbourg, naquit à Ichnia (Poltawa) dans la petite Russie. Placé de bonne heure à l'académie russe, il fut envoyé pensionnaire à Rome, où il connut les peintres Raphael Mengi, et Pompeo Batoni, et sut profiter des ressources que pouvait lui offrir la fréquentation de leurs ateliers. A son retour il dota les prin-

cipales villes de Russie de précieux monuments, parmi lesquels on cite : le groupe colossal en bronze de *Minin et Pozharsky*, à Moscou ; le monument de l'empereur *Alexandre*, à Taganrog ; ceux du duc de *Richelieu*, à Odessa ; de *Lomonosou*, à Arkangel, de *Potemkin*, à Kherson ; d'*Hélène et Alexandra* ; de l'empereur *Paul* à Palowoky, etc. On voit encore de lui plusieurs statues dans l'église cathédrale de Wilna et à Saint-Petersbourg. Elles se distinguent par la simplicité et le naturel de Martos, qui excellait dans les draperies. Il mourut à Saint-Petersbourg le 17 avril 1853, âgé de plus de quatre-vingts ans.

* MARTYN (Thomas), célèbre botaniste, né en 1753, remplaça son père en 1761, dans la chaire de botanique à Cambridge, et fit le premier ses cours en anglais. Peu de temps après il s'associa le docteur Lettice par la traduction des antiquités d'*Herculanum*. Devenu vers 1772, recteur de Luggershall et de Little Marlow, il accepta les fonctions de gouverneur de plusieurs anglais de distinction, avec lesquels il visita la France, la Suisse et l'Italie. A son retour il reprit sa place de recteur de Little Marlow, dont il se démit quelques années plus tard pour aller à Londres remplir l'emploi de secrétaire honoraire de la société d'encouragement et d'amélioration pour l'architecture navale. A cette époque il entreprit de compléter le *Dictionnaire du Jardinier* de Miller, auquel il fit d'importantes corrections et qu'il mit dans un nouvel ordre. Martyn mourut à Londres, le 5 juin 1825. Ses principaux ouvrages sont : *Plantæ cantabrigienses*, 1765, in-8 ; *Le Connaisseur anglais*, 1765, 2 vol. in-12 ; *Catalogus horti botanici cantabrigiensis*, 1771, in-8 ; *Eléments d'histoire naturelle*, 1775, in-8 ; *Le Conchyliologiste universel*, (angl. et franç.), 1782, 2 vol. in-fol., max. ; *L'entomologiste anglais*, contenant tous les coléoptères qui se trouvent en Angleterre (angl. et franç.), 1792, gr. in-4, fig. ; *Flora rustica*, 1792-94, 4 vol. in-8 ; *Les Araignées*, etc., 1795, gr. in-4, fig. — *Les Papillons*, 1797, gr. in-4, fig. ; *Le Dictionnaire du jardinier et du botaniste*, par Miller, 1805-1807, 4 vol. in-fol., etc.

MARTYR (Pierre), d'Anghiera, dans le Milanais, né l'an 1453, se rendit célèbre par sa capacité dans les négociations. Ferdinand V le Catholique, roi de Castille et d'Aragon, lui confia l'éducation de ses enfants, et l'envoya en qualité d'ambassadeur extraordinaire, d'abord à Venise, et de là en Egypte. Il se signala dans l'exercice de ses fonctions, par son intégrité et son intelligence. De retour en Castille, il obtint des pensions et de riches bénéfices. Il mourut âgé de 70 ans, en 1523. On a de lui divers ouvrages écrits avec clarté, élégance et intérêt ; une Histoire en latin de la découverte du Nouveau-Monde, intitulée : *De rebus oceanicis, sive De navigatione, et terris de novo repertis*, 1585, in-4 ; une relation curieuse de son ambassade en Egypte, 1500, ou plutôt 1511, in-fol. intitulée : *De legatione babylonica* (on donnait alors quelquefois le nom de Babylone au Grand-Caire) ; un recueil de lettres, 1550, in-fol. et Amsterdam, 1670, in-fol. sous le titre de *Epistolæ de rebus hispanicis*, très-rare. Quoique la plupart aient été composées long-

temps après les événements, elles renferment des détails exacts sur l'histoire du xv^e siècle.

MARTYR (Pierre), natif de Novarre en Italie, est auteur d'un livre intitulé : *De ulceribus et vulneribus capitis*, Pavie, 1584, in-4. — On doit éviter de le confondre avec Pierre MARTYR, espagnol dont on a *Summarium constitutionum pro regimine ordinis prædicatorum*, Paris, 1619, in-4. Cet écrivain et le précédent vivaient dans le xvi^e siècle.

MARTYR (Pierre), fameux hérétique. Voy. VERMIGLI.

MARTYRS (Barthélemy des). Voy. BARTHÉLEMY.

MARULLE (Pompée), habile grammairien de Rome, osa reprendre l'empereur Tibère sur un mot qu'il avait laissé échapper ; et comme Capiton, l'un de ses courtisans, soutenait par flatterie que ce mot était latin, Marulle répondit que l'empereur » pouvait bien donner le droit de bourgeoisie à des » hommes, mais non pas à des mots. »

MARULLE (Tacite), poète de Calabre au v^e siècle, présenta à Attila un poème dans lequel il le faisait descendre des dieux. Il osa même traiter de divinité ce conquérant barbare. Attila ne répondit à ces basses flatteries qu'en ordonnant qu'on brûlât l'ouvrage et l'auteur. Il adoucit pourtant cette peine, de peur que sa sévérité n'arrêtât la verve des poètes qui auraient voulu célébrer sa gloire.

MARULLE (Michel), savant grec de Constantinople, se retira en Italie, après la prise de cette ville par les Turcs. Il s'adonna ensuite au métier des armes, et se noya l'an 1500, en traversant à cheval la Cecina, rivière près de Volterre, où il est enterré. On a de lui des *Epigrammes*, et d'autres pièces de poésie, en grec et en latin, pleines d'images licencieuses. Elles furent imprimées à Florence en 1497, in-4 ; à Paris, en 1561, in-16, et avec les *Poésies* de Jean Second, Paris, 1582, in-16. On a encore de lui : *Nenæ*, Fano, 1515, in-8, peu commun.

MARULLE (Marc), natif de Spalatro en Dalmatie, dont on a plusieurs ouvrages recueillis en 1601, à Anvers ; cette collection contient : *Dalmatiæ, Croatiae gesta, latine reddita*. C'est une version d'un abrégé historique ancien, dont on ne connaît pas l'auteur ; *Animalversio in eos, qui B. Hieronymum Italum esse contendunt* ; un traité *De religioso vivendi institutione per exempla*. Cet auteur florissait dans le xvi^e siècle.

* MARUM (Kiaran), vertueux prélat irlandais, élevé au collège de sa nation à Salamanque, fut ensuite professeur et vice-recteur dans le même établissement. De retour en Irlande en 1798, il occupa successivement les chaires de philosophie et de théologie au collège de Carlow, et fut, après la mort du docteur Lanigan, promu à l'évêché d'Ossory ; mais les troubles qui agitaient alors l'Eglise (1811) retardèrent son institution jusqu'au retour de Pie VII à Rome. Il gouverna quinze années ce diocèse, et fut un des signataires de la déclaration des évêques d'Irlande du 25 janvier 1826 (voy. l'*Ami de la religion*, n^o 1216). Il mourut au mois de décembre 1827, dans un tel état de dénuement, qu'on ne trouva chez lui que six pences (12 sous) ; il était néanmoins plus riche

que le docteur Troy, archevêque de Dublin, chez lequel après sa mort on trouva cinq *pences*, ou 10 sous. Ce sont là deux exemples de la richesse des prélats catholiques irlandais.

MARVELL (André), natif de Kingston-upon-Hull, dans le comté d'York, en 1620, mort en 1675, à 58 ans, est auteur d'un petit *Essai historique touchant les conciles généraux, les symboles, etc.*, en anglais. Il est estimé. On a encore de lui d'autres ouvrages moins connus.

MARVILLE (Vigneul de). Voy. ARGONNE.

MAS (Louis du), fils naturel de Jean-Louis de Montcalm, seigneur de Candiac, naquit à Nîmes en 1676. Il s'adonna d'abord à la jurisprudence; mais ensuite il se livra tout entier aux mathématiques et aux langues étrangères. Quoique d'un abord très-froid et d'un caractère tranquille, il avait l'imagination vive et singulière. C'est lui qui inventa le Bureau typographique, dont on s'est servi pendant quelque temps à Paris et dans plusieurs provinces, pour apprendre les premiers éléments des langues. Il en fit les premiers essais sur le jeune de Candiac. Son élève se fit admirer à Paris et dans les principales villes du royaume, où du Mas l'accompagna. (Voy. CANDIAC.) La mort le lui ayant enlevé en 1726, avant qu'il eût atteint sa 7^e année, il pensa en perdre la tête; Boindin, avec lequel il était lié, le fit soigner chez lui. Il alla ensuite chez madame de Vaujour, à 2 lieues de Paris, et y mourut en 1744, âgé de 68 ans. Nous avons de lui : *l'Art de transposer toutes sortes de musique, sans être obligé de connaître ni le temps ni le mode*, Paris, 1711, in-4; production de cet esprit novateur qui tend à décrier les méthodes éprouvées, pour leur substituer des pratiques exotiques, démenties à l'expérience; un vol. in-4, imprimé à Paris en 1755, sous le titre de *Bibliothèque des enfants*, en quatre parties, où il explique l'économie de son Bureau typographique : machine qui n'eût jamais l'approbation des gens sensés, et qui est regardée aujourd'hui comme une pure charlatanerie, malgré les efforts que quelques faméliques instituteurs ont fait pour l'accrediter par un pompeux *Prospectus*, publié en 1780. On voit au premier coup d'œil que c'est une invention romanesque et empirique, fruit d'une tête oisive et exaltée, propre seulement à réprimer l'essor de l'être spirituel qui nous anime, en l'attachant à des opérations mécaniques et stériles.

MASACCIO (Thomas), appelé aussi Maso (ou Thomas Guidi) *di San-Giovani*, né en Toscane en 1401, mort à Florence en 1445, à 42 ans, fut le premier de son siècle qui apprit la bonne manière de peindre. Il fit paraître ses figures dans l'attitude qui leur convenait, et leur donna de la force, du relief et de la grâce; mais il ne put atteindre le point de perfection, ayant été enlevé à la fleur de son âge, non sans soupçon d'avoir été empoisonné.

MASANIELLO, ou THOMAS ANIELLO, d'où vient MASA ANIELLO, naquit à Amalfi en 1622, d'un vendeur de poissons qui vint s'établir à Naples. Masaniello se mit à la tête d'une révolte, et s'éleva en tyran de cette capitale. Son règne ne fut que

de huit jours; mais dans ce court espace de temps il fit d'étranges choses. Le royaume des Deux-Siciles avait à soutenir à lui seul la guerre de Lombardie, et il était accablé d'impôts. Palerme s'était révoltée, tandis que l'insurrection de la Catalogne, qui se mit sous la protection de la France, et celle du Portugal en faveur de la maison de Bragance, signalaient le règne malheureux de Philippe IV. Les impôts s'accroissaient à Naples, et le peuple, au lieu de présenter au pouvoir d'humbles requêtes, murmurait hautement. Masaniello se mit à sa tête; il était doué de courage et d'une éloquence naturelle. La rébellion éclata le 7 juillet 1647. Masaniello arma cent mille hommes, gouverna un peuple effréné comme des esclaves, effraya le vice-roi qui se réfugia au château de l'Œuf. Masaniello chassa les sénateurs, les nobles, dispersa leurs trésors, immola leurs gardes, et eût porté bien plus loin ses attentats, sans la prudente conduite de l'archevêque, qui sut captiver sa confiance et son respect. « L'histoire prouve, dit un auteur à » cette occasion, que dans ces sortes de commo- » tions, quelque terribles qu'elles fussent, les pré- » tres ont cent fois sauvé l'état, le peuple n'écou- » tant et ne craignant plus rien, mais se désar- » mant au nom de son Dieu. » Le cri des rebelles était *Vive le roi d'Espagne! point de gabelles, à bas le mauvais gouvernement!* Le vice-roi fut obligé de promettre de supprimer les impôts. L'archevêque Filomarini aurait réussi à calmer la sédition; mais deux seigneurs, Monteleone et Caraffa, tentèrent de faire assassiner Masaniello. Le coup ne réussit pas, et la révolte prit un aspect plus redoutable. Enfin, Masaniello eut une conférence dans l'église des Carmes avec le vice-roi et l'archevêque. On y signa un traité où furent rétablis les privilèges accordés par Charles-Quint. Masaniello, qui s'était présenté avec des habits magnifiques et des pierres précieuses, quitta aussitôt ces riches habillements et se jeta aux pieds du vice-roi. Celui-ci le releva, et l'invita à dîner à sa table. Masaniello redevint pêcheur; mais peu de jours après quatre bandits l'assassinèrent, par ordre, dit-on, du vice-roi. Le peuple réunit ses membres mutilés et l'enterra avec une magnificence royale. Le vice-roi, par politique, sans doute, envoya ses pages suivre le convoi. Masaniello fut tué le huitième jour de son règne, 16 juillet 1647. Aug. Meissner a donné en allemand *l'Histoire* de cette révolution, dont il a paru une traduction française, 1789, in-8.

* MASBARET (Joseph du), savant biographe, prêtre de la congrégation du Saint-Sulpice, à Orléans, professeur de philosophie et de théologie au séminaire d'Angers, curé de Saint-Léonard, etc., naquit dans cette ville du Limousin en 1697, et mourut le 19 mars 1785, âgé de 86 ans. Il a fourni un grand nombre d'articles et des corrections pour l'édition du *Dictionnaire de Moréri* de 1752, le *Supplément* de 1759 et l'édition de 1757. La révision de ce Dictionnaire l'occupait le reste de sa vie. Il a donné d'importants articles aux *Mémoires de Trévoux*, tels que la *Vie de Charles Duplessis d'Argentré*, février 1745; celle de *François Babin*, célèbre conférencier d'Angers, octobre, même année; la *Réponse à*

une critique de cette *Vie*. Il légua ses manuscrits au séminaire de Limoges ; mais ses *Remarques sur le Dictionnaire de Moreri*, en 6 vol. in-4, passèrent à M. Barbier (roy. ce nom), qui en a publié plusieurs articles dans son *Examen critique ou Complément des Dictionnaires historiques* les plus répandus (1^{er} vol., juin 1820).

MASCARDI (Augustin), né à Sarzana, dans l'état de Gênes, en 1391, d'une famille illustre, se fit un nom par ses talents. Son éloquence lui mérita le titre de camérier d'honneur du pape Urbain VIII, qui lui donna une pension de 500 écus, et fonda pour lui, en 1628, une chaire de rhétorique dans le collège de la Sapience. Il mourut à Sarzana en 1640, à 49 ans. On a de lui des *Harangues*, des *Poésies* latines, 1624, in-4 ; et italiennes, 1665, in-12 ; et divers autres ouvrages dans ces deux langues. Le plus connu est son traité, in-4, *Dell' arte historica*, assez bien écrit, et qui renferme quelques bonnes réflexions. Son *Histoire de la conjuration du comte de Fiesque*, médiocre, et remplie de harangues qui ne finissent point, a fait dire de lui qu'il enseignait mieux les préceptes de l'art d'écrire l'histoire, qu'il ne les pratiquait. Celle qu'a donnée depuis le cardinal de Retz n'est, pour ainsi dire, qu'une traduction libre de Mascardi. Voy. les *Mémoires de Nicéron*, tom. 27, où l'on trouve le catalogue de ses productions.

MASCARENHAS. Voy. MONTRAROYA.

* MASCARENHAS-NETO (Diego), Portugais d'une famille noble et ancienne, s'adonna à l'étude des lois et devint *Désembargador* (1). Lorsque les Français envahirent le Portugal, ayant accepté différentes missions, il fut dès-lors considéré comme un traître et plus tard condamné par la régence à la déportation aux Açores. De là il passa en Angleterre, puis en Suède, en Danemarck et enfin en France. Pendant son séjour à Paris, il publia, de concert avec MM. Constancio et Xavier, un recueil intitulé *Annales des sciences, des arts et des lettres*, en 16 vol. in-8, qui eut beaucoup de succès. En 1822, rentré dans sa patrie, il fut par *interim* chargé d'affaires du Portugal à la cour de France. La province d'Algarve le nomma la même année député aux Cortes ordinaires. Témoin du changement politique opéré par don Miguel, il y donna son acquiescement, devint membre de l'ancien sénat municipal de Lisbonne, et passa dans la tranquillité les dernières années de sa vie. Il mourut à Lisbonne en 1827.

MASCARON (Jules), fils d'un fameux avocat au parlement d'Aix, naquit à Marseille en 1654. L'héritage le plus considérable que son père lui laissa fut son seul talent pour l'éloquence. Il entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire (1650), et professa les belles-lettres avec talent dans plusieurs collèges : ses dispositions extraordinaires pour la chaire lui firent bientôt une grande réputation. Il débuta à Angers (1665), puis parut avec éclat l'année suivante à Saumur (2). Le fameux Tannegui-

Le-Fèvre, étonné de son talent qui s'annonçait avec tant d'éclat et de succès, dit un jour : *Malheur à ceux qui prêcheront ici après Mascaron!* Le jeune orateur s'étant signalé dans les plus grandes villes de la province, se montra à la capitale et à la cour, où il remplit douze stations, sans qu'on parût se lasser de l'entendre. Quelques courtisans crurent faire leur cour à Louis XIV en attaquant la liberté avec laquelle l'orateur annonçait les vérités évangéliques ; mais ce monarque leur ferma la bouche en disant : *Il a fait son devoir, faisons le nôtre.* (Anecdote que plusieurs rapportent du P. Bourdaloue). L'évêché de Tulle fut la récompense de ses talents. Le roi lui avait demandé, la même année 1671, deux *oraisons funèbres*, une pour madame Henriette d'Angleterre, et l'autre pour le duc de Beaufort. Comme le prince ordonnait les deux services solennels à deux jours près l'un de l'autre, le maître des cérémonies lui fit observer que le même orateur, étant chargé des deux discours, pourrait être embarrassé. *C'est l'évêque de Tulle*, répondit le roi, *à coup sûr il s'en tirera bien.* Au dernier sermon que Mascaron prêcha avant d'aller à son évêché, il fit ses adieux. Le roi lui dit : « Vous » nous avez touchés dans vos autres sermons pour » Dieu ; hier vous nous touchâtes pour Dieu et pour » vous. » De Tulle Mascaron passa en 1679 à Agen, où le calvinisme lui offrit un champ proportionné à l'étendue et à la vivacité de son zèle. Les hérétiques, entraînés par le torrent de son éloquence, et gagnés par les charmes de sa vertu, rentrèrent dans le bercail. L'illustre prélat eut, dit-on, la consolation de ne laisser à sa mort que 2000 calvinistes endurcis dans leurs erreurs, au lieu de 50,000 qu'il avait trouvés dans son diocèse. Mascaron parut pour la dernière fois à la cour en 1694, et y recueillit les mêmes applaudissements que dans les jours les plus brillants de sa jeunesse. Louis XIV en fut si charmé qu'il lui dit : *Il n'y a que votre éloquence qui ne vieillit point.* De retour dans son diocèse, il continua de l'édifier et de le régler jusqu'à sa mort, arrivée le 16 novembre 1705, à 69 ans. Sa mémoire est encore chère à Agen par l'hôpital qu'il y fonda. La piété de ce vertueux évêque allait jusqu'au scrupule. Ayant été ordonné prêtre par Lavardin, évêque du Mans, qui avait déclaré en mourant qu'il n'avait jamais eu intention de faire aucune ordination, l'oratorien se fit réordonner, malgré la décision de la Sorbonne (Voy. CATHARINUS). Les *Oraisons funèbres* de Mascaron ont été recueillies, en 1704, par le P. Bordes, in-12. Elles sont au nombre de 5, et l'on y a mis la vie de l'auteur. On a réuni dans un recueil les *Oraisons funèbres* de Bossuet, Fléchier, Mascaron, Paris, 1758, 5 vol. in-12. On trouve dans cet orateur le nerf de Bossuet ; mais il n'a ni son élévation ni sa chaleur, moins encore la politesse et l'élégance de Fléchier. S'il avait eu autant de goût que l'un et l'autre ; s'il avait su éviter les faux brillants, les antithèses recherchées, il eût pu marcher d'un pas égal avec eux. « Quelquefois, dit Thomas, son âme s'élève ; » mais quand il veut être grand, il trouve rare- » ment l'expression simple. Sa grandeur est plus » dans les idées. Trop souvent il retombe dans la

(1) C'est une des premières magistratures de Portugal.

(2) L'empressement avec lequel on courait entendre Mascaron à Saumur, fut si grand, qu'il fallut dresser des échafauds dans l'église pour contenir l'affluence des auditeurs.

» métaphysique de l'esprit, qui paraît une espèce
 » de luxe, mais un luxe faux, qui annonce plus
 » de pauvreté que de richesse. On lui trouve aussi
 » des raisonnements vagues et subtils, et l'on sait
 » combien ce langage est opposé à celui de la vraie
 » éloquence. » Il ne faut pas cependant confondre
 Mascaron avec les orateurs médiocres; en lisant
 attentivement ses sermons, on trouve une supériorité
 très-décidée sur le plus grand nombre de nos
 prédicateurs modernes, qui ne l'estiment peut-être
 pas, et qui seraient heureux de lui ressembler.

MASCEZEL. Voy. GILDON.

* MASCHERONI (Laurent), mathématicien, né à
 Bergame en 1750, embrassa l'état ecclésiastique,
 fut nommé professeur d'humanités au collège de
 sa ville natale; et ensuite pourvu de la chaire de
 langue grecque à l'université de Pavie. Un livre de
 mathématiques lui étant tombé par hasard sous la
 main, il le lut avec avidité, et renonça pour se livrer
 à cette science à toutes les autres études. Ses
 progrès rapides lui valurent bientôt la chaire de
 géométrie du collège Mariano de Bergame. Sa réputation
 s'étendit bientôt par sa *géométrie du compas*, ouvrage
 original que le général Bonaparte fit connaître le premier
 en France. Elu député au corps législatif de la Cisalpine,
 il avait avec Grégoire Fontana rédigé la constitution de
 ce nouvel état, fondé sur le modèle de la république
 française. En 1798, il fut envoyé en France pour y
 étudier le système des poids et mesures, et l'appliquer
 à l'Italie; mais ses nombreux travaux altérèrent sa
 santé, et il mourut à Paris au mois de juillet 1800,
 au moment où il venait d'apprendre sa nomination
 à la Consulta de Milan. On lui doit : *Sulle curve che
 servono a delineare le ore inequali degli antichi nelle
 superficie plane*, Bergame, 1784, in-4; *Nouvelles recherches
 sur l'équilibre des voûtes*, Bergame, 1785, in-4; avec 15 pl.
 ouvrage profond; *Géométrie du compas*, Milan,
 1795, in-8; trad. en français par Carette, Paris,
 1798, in-8; *Invito di Dafni a Lesbia*, poème, où il
 décrit avec autant de précision que de facilité les
 objets curieux de l'amphithéâtre de physique et du
 cabinet d'histoire naturelle de l'université de Pavie;
In morte Bordæ, viri celeberrimi, elegia, Paris,
 1799, in-fol. de 4 pages. Marron en a donné l'analyse
 dans le *Magasin encyclopédique*, 4^e année, VI,
 487; des *Notes sur le traité du calcul différentiel
 par Euler*, etc. On a son éloge par le marquis Ferd.
 Landi.

MASCLEF (François), savant hébraïsant, d'abord
 curé de Raincheval, dans le diocèse d'Amiens, où
 il naquit vers 1665, fut depuis le théologien et l'homme
 de confiance de M. de Brou, son évêque, et eut sous
 lui la direction du séminaire; on la lui ôta après la
 mort de ce prélat, arrivée en 1706; sa façon de
 penser sur le jansénisme n'étant point du goût de
 Sabbatier, successeur de M. de Brou, et qui voulait
 dans ses ecclésiastiques une entière soumission à
 l'Eglise. Masclef mourut en 1728, à 65 ans. Il savait
 le grec, l'hébreu, le chaldaïque, le syriaque et l'arabe.
 Ses principaux ouvrages sont : une *Grammaire
 hébraïque*, en latin, selon sa nouvelle méthode
 imprimée à Paris, en 1716, in-12.

Cette *grammaire* fut réimprimée en 1750, en 2 vol.
 in-12, par les soins de M. la Bletterie, alors prêtre
 de l'Oratoire et ami de Masclef. On y trouve des
 réponses aux difficultés que le P. Guarin a faites
 dans sa *grammaire hébraïque*, contre la nouvelle
 méthode que Masclef avait inventée pour lire l'hébreu
 sans se servir de points. Il ne s'agit, selon lui, que
 de mettre après la consonne de l'hébreu la première
 voyelle qui sert à exprimer le nom de la consonne
 précédente, par exemple, après la consonne *daleth*,
 il plaçait un *a*, après *beth* un *e*, etc. : système
 rejeté par la plupart des savants, préférable
 cependant à l'emploi insidieux des points massorétiques,
 invention rabbinique et sans autorité. (Voy. CAPPEL,
 GUARIN, GIRAudeau). La meilleure règle que nous
 ayons à cet égard, ce sont les anciennes versions,
 celle des Septante surtout, et la Vulgate, antérieures
 à l'invention massorétique, et faites dans le temps
 où l'hébreu était encore une langue vivante, ou du
 moins assez généralement connue pour n'être pas
 le jouet d'un système grammatical; où le texte sacré
 surtout avait une consistance et une uniformité de
 leçon, que les herménèutes modernes tâchent en vain
 de lui ravir par des chicanes alphabétiques et pué-
 riles (Voy. ELÉAZAR). Les *Conférences ecclésiastiques
 du diocèse d'Amiens*, in-12; le *Catéchisme d'Amiens*,
 in-4; une *Philosophie* et une *Théologie* manuscrites,
 qui auraient vu le jour, si on n'y avait pas décou-
 vert les traces des nouvelles erreurs.

MASCRIER (l'abbé Jean-Baptiste le), de Caen,
 mort à Paris en 1760, à 65 ans, est un de ces auteurs
 qui sont plus connus par l'art de rassembler des
 mémoires sur les ouvrages des autres, que par le
 talent d'en enfanter eux-mêmes. On a de lui : *Description
 de l'Egypte sur les Mémoires de M. Maillet*, 1753,
 in-4, en 2 vol. in-12. Il y a des remarques judicieuses,
 et des anecdotes curieuses; mais il s'en faut bien
 que tout y soit exact : à l'égard de la forme, l'édi-
 teur aurait pu proscrire l'enflure, l'affectation,
 la déclaration, la superfluité des mots et les
 répétitions importunes; *Idée du gouvernement
 ancien et moderne de l'Eglise*, 1743, in-12 : livre
 moins recherché que le précédent; la traduction des
Commentaires de César, latin et français, 1753,
 in-12; *Réflexions chrétiennes sur les grandes
 vérités de la foi*, 1757, in-12. Il a eu part à la
 nouvelle édition corrigée de l'*Histoire générale
 des cérémonies religieuses*, Paris, 1741, et à la
*Traduction de l'Histoire du président de Thou; Histoire
 de la dernière révolution des Indes orientales*,
 curieuse, mais peu exacte; *Tableau des maladies*,
 de Lommius, traduit du latin, 1760, in-12; des
 éditions des *Mémoires du marquis de Feuquières*,
 de l'*Histoire de Louis XIV*, par Pellisson, et de
Tellamed. (Voy. MAILLET.) On voit, par le contraste
 de ces divers ouvrages, que le Mascrier ne savait
 pas choisir les objets de son travail, et qu'il publi-
 ait les délires du matérialisme avec autant de zèle
 que des ouvrages de piété.

MASCULUS ou MASCOLO (Jean-Baptiste), né à
 Naples en 1585, entra chez les jésuites en 1598.
 Après avoir enseigné les belles-lettres et la philo-
 sophie, il s'adonna entièrement à la poésie, qui avait

pour lui des attraits puissants et dans laquelle il réussissait supérieurement. Son latin est pur et élégant, ses pensées nobles et vraies, sa manière aisée, riche et abondante. Ses *Lyricorum libri X* lui ont fait surtout un nom distingué. Son *Vesuvianum incendium anni 1551*, en dix livres, est d'un pittoresque magnifique et terrible. On estime aussi ses *Persecutiones Ecclesiae*, et ses *Encomia cœlitum*, en style lapidaire. Ce dernier ouvrage était devenu très-rare, quoiqu'on en eût fait deux éditions, dont la dernière, Venise, 1669, a été reproduite en 1765, Vienne et Augsburg, 2 petits vol. avec fig. Il mourut de la peste à Naples, en 1656, à l'âge de 74 ans. On a encore de lui : *Lectiones veterum Patrum cum ponderatione et usu sententiarum, ad conciones*, et d'autres ouvrages. Urbain VIII estimait ce poète, et lui fit des offres que le refus constant de Masculus rendit inutiles.

* MASDEU (Jean-François), historien, né à Barcelonne vers 1740, entra de bonne heure chez les jésuites, s'y fit remarquer par ses talents et y remplit des emplois distingués. A la suppression de la société, retiré en Italie, à Foligno, il mit en ordre les nombreux matériaux qu'il avait recueillis sur l'histoire d'Espagne et en publia les premiers vol. en italien; mais n'étant pas satisfait du peu d'accueil que cet ouvrage reçut en Italie, il le refit en espagnol, et le publia sous ce titre : *Historia critica de España, y de cultura espanola en todo genero*, Madrid, 1785, 1800, 20 vol. in-4. L'auteur ne put achever un travail qui, d'après son plan, en aurait exigé 50. A la fin de chaque époque, il discute les faits douteux, dans des savantes dissertations, rehaussées par un style pur et élégant. On lui reproche cependant de trop exalter sa nation. Lors du rétablissement des jésuites, Masden retourna dans sa patrie et mourut à Valence le 11 avril 1817, laissant la réputation d'un homme pieux, affable, et bienfaisant.

MASEN ou MASÉNIUS (Jacques), jésuite, né à Dalen, dans le duché de Juliers, en 1606, se distingua dans sa société par ses connaissances dans la littérature et par ses talents. Il professa avec grand succès l'éloquence et la poésie à Cologne, où il mourut le 27 septembre 1681. De tous les ouvrages qu'il a donnés au public, celui qui a fait le plus de bruit de notre temps est son poème intitulé, *Sarcotis* ou *Sarcothea*, de 2486 vers latins. *Sarcothea* est le nom que Masénius donne à la nature humaine, qu'il représente comme la déesse souveraine de tout ce qui porte un corps. La perte de *Sarcothea* ou de la nature humaine (c'est-à-dire la chute du premier homme) en est le sujet. Ce poème a été tiré de l'oubli par Lauder, savant écossais, qui a prétendu que Milton avait beaucoup profité de cet ouvrage. Un homme d'esprit a répondu à ce reproche de plagiat, de la manière suivante : « Milton, dit-il, peut avoir imité plusieurs morceaux » du grand nombre des poèmes latins faits de tout » temps sur ce sujet; de l'*Adamus exul* de Grotius, » du poème de Masen ou Masénius, et de beaucoup » d'autres, tous inconnus au commun des lecteurs. » Il a pu prendre dans le Tasse la description de » l'enfer, le caractère de Satan, le conseil des dé-

» mons. Imiter ainsi, ce n'est point être plagiaire; » c'est lutter, comme dit Boileau, contre son original, c'est enrichir sa langue des beautés des » langues étrangères; c'est nourrir son génie et » l'accroître du génie des autres; c'est ressembler à Virgile, qui imita Homère en l'embellissant. » Quant à ce qui regarde Masénius, il est vrai que l'on trouve dans son poème les richesses de l'imagination réunies à celles de la langue romaine; mais le plan de l'ouvrage n'est pas heureusement conçu, et l'exécution a je ne sais quoi de languissant et de monotone. L'auteur fait, à la vérité, de très-beaux vers; mais il entasse les mêmes idées sous différents mots, met tableaux sur tableaux, traits sur traits, nuances sur nuances, et épuise son sujet jusqu'à lasser la patience la plus intrépide. C'est un vrai abus des richesses; c'est une imagination féconde qui ne sait s'arrêter où il faut. L'accusation de plagiat intentée contre Milton a produit plusieurs écrits rassemblés en un vol. in-12, à Paris, chez Barbon, 1756. L'abbé Dinouart, éditeur de ce recueil, y a ajouté le poème de Masénius, avec une traduction paraphrasée, et les pièces du procès. La *Sarcotis* a été réimprimée, Paris, Barbon, 1771, in-12, avec un autre poème de Masénius : *Caroli V imperatoris Panegyris*, dont on a une trad. française. (Voy. ANSART). Les autres ouvrages de ce jésuite sont une espèce d'Art poétique, sous le titre de *Palæstra eloquentiæ ligatæ*, 5 vol. in-12; *Palæstra styli romani*; *Anima historice, seu Vita Caroli V et Ferdinandi I*, in-4; une Edition des Annales de Trèves de Brouwer, Liège, 1670, in-fol. Masénius est auteur des trois derniers livres. *Epitome Annalium trevirensium*, etc. Trèves, 1676, in-8.

MASERS de LA TUDE. Voy. LATUDE.

MASINISSA, roi d'une petite contrée d'Afrique, prit d'abord le parti des Carthaginois contre les Romains. Ils eurent en lui un ennemi d'autant plus redoutable, que sa haine était soutenue par beaucoup de courage. Après la défaite d'Asdrubal, Scipion l'Ancien ayant trouvé parmi les prisonniers le neveu de Masinissa, le renvoya comblé de présents, et lui donna une escorte pour l'accompagner. Ce trait de générosité fit tant d'impression sur l'oncle, que de l'aversion la plus forte il passa tout-à-coup à une admiration sans bornes. Il joignit ses troupes à celles des Romains, et contribua beaucoup par sa valeur et par sa conduite à la victoire qu'ils remportèrent sur Asdrubal et Syphax. Masinissa avait été rival en amour de Syphax; c'est ce qui contribua le plus à le faire déclarer pour les Romains : Syphax était du parti des Carthaginois. Masinissa épousa la fameuse Sophonisbe, femme de Syphax, aux charmes de laquelle il ne put résister. Scipion n'ayant pas approuvé un mariage si brusquement contracté avec une captive, la plus implacable ennemie de Rome, Masinissa s'en défit par un breuvage. Le général romain récompensa cette action atroce en lui accordant, en présence de l'armée, le titre et les honneurs de roi. Le Sénat ajouta à ses états tout ce qui avait appartenu à Syphax dans la Numidie. Masinissa donna une marque de confiance bien distinguée à Scipion le Jeune : il le fit prier au lit de la mort de venir partager ses états entre

ses enfants. Il mourut à l'âge de 90 ans, l'an 1449 avant J.-C. Ce prince laissa 44 enfants de différentes femmes.

MASIUS ou MAES (André), savant orientaliste belge, né à Linnich, près de Bruxelles, l'an 1526, fut un des plus savants hommes du xvi^e siècle. Il fit d'abord de grands progrès dans l'étude de la philosophie et de la jurisprudence, et devint secrétaire de Jean de Weze, évêque de Constance. Après la mort de cet évêque, il fut envoyé en qualité d'agent à Rome, et profita de son séjour en cette ville pour se rendre habile dans le syriaque. En 1558, il se maria à Clèves, et fut fait conseiller de Guillaume, duc de Clèves. Il mourut à Zuénar, près de Clèves, le 7 avril 1575, âgé de 57 ans, dans des sentiments vraiment chrétiens. Masius possédait, outre plusieurs langues vivantes, le latin, le grec, l'hébreu, le chaldéen et le syriaque : il était très-versé dans l'histoire et la géographie ancienne, et personne de son temps ne le surpassa, ni peut-être même ne l'égalait dans la critique sacrée. Sébastien Munster disait que Masius semblait avoir été élevé dans l'ancienne Rome ou dans l'ancienne Jérusalem. On a de lui : un *Recueil* de différentes pièces anciennes et modernes, traduites du syriaque, Anvers, 1569, dans la bibliothèque des Pères de Margarin de la Bigne, et dans les *Critici sacri*, 2^e édit. tome 2 ; *Syrorum peculium*, Anvers, 1571, in-fol. C'est un dictionnaire syriaque. *Grammatica lingue syriace*, Anvers, 1571, in-fol. Arias Montanus ayant prié Masius de contribuer à l'édition de la *Polyglotte* d'Anvers, il fit ces deux ouvrages qui y ont été insérés. Un *Commentaire* sur le livre de Josué, Anvers, 1574, in-fol., et dans les *Critici sacri* de Londres et d'Amsterdam, tom. 2. Ce commentaire renferme des choses excellentes. *Disputatio de cæna Domini, opposita calvinistarum impiis corruptelis*, Anvers, 1575 ; des *Commentaires* sur quelques chapitres du Deutéronome, insérés dans les *Critici sacri*. Il préparait des commentaires sur les livres historiques de l'Écriture, lorsqu'il mourut. Il avait possédé le célèbre manuscrit syriaque, qui, écrit en 626, passa depuis au savant Daniel Ernest Jablonski. C'est le seul manuscrit connu qui nous ait conservé le texte donné par Origène du livre de Josué, et des autres livres historiques suivant l'ancien Testament. Il est traduit mot à mot sur un exemplaire grec, corrigé de la main d'Eusèbe (1).

MASIUS (Gisbert), évêque de Bois-le-Duc, mort en 1614, était natif de Bommel, petite ville du duché de Gueldre. Plein d'un zèle vraiment apostolique, il fit fleurir la vertu et la science dans son diocèse, et publia en 1615 d'excellentes *Ordonnances synodales*, en latin, réimprimées en 1700 à Louvain, par les soins de Steyart.

MASKELYNE (Nevil), astronome royal d'Angleterre, et l'un des huit associés étrangers de l'Académie des sciences de Paris, naquit à Londres le 6 octobre 1752. L'éclipse de soleil de 1748, qui fut de dix doigts à Londres, lui inspira le désir de s'appliquer à l'étude de l'astronomie, et il acquit les connaissances nécessaires pour cette fin. Il étudia

en même temps la théologie, et, en 1755, il obtint une place de prédicateur, puis, en 1777, le grade de docteur en théologie. S'étant lié avec Bradley, il dressa, d'après ses observations, cette table de réfraction qui, pendant tant d'années, fut la seule employée. Le gouvernement lui donna, en 1761, la commission de se rendre à Saint-Hélène pour y observer le passage de Vénus, et il voulut profiter de cette occasion pour tenter de nouvelles recherches sur la parallaxe de la lune déjà si bien déterminée par La Caille au cap de Bonne-Espérance. Il désirait aussi vérifier le soupçon d'une petite parallaxe dont il croyait trouver quelques indices dans les observations de Sirius, faites au même lieu par notre célèbre astronome. Maskelyne s'était fait faire pour cet objet un nouveau secteur qui ne lui fut remis qu'au moment de son départ d'Angleterre, et quand il voulut s'en servir, il reconnut avec peine que l'imperfection de son instrument le rendait impropre à ses vues. Les nuages dont le ciel se couvrit au moment du passage de Vénus ne lui permirent pas non plus de l'observer, et Maskelyne confirma l'observation que Halley avait faite, 90 ans auparavant, que le climat de Sainte-Hélène n'était pas aussi favorable qu'on le croyait, aux observations astronomiques. Son voyage ne fut pas cependant sans avantage pour la science, puisqu'il contribua à perfectionner les secteurs et les quarts de cercles, ainsi que d'autres instruments astronomiques que Maskelyne voulut faire exécuter sous ses yeux. A son retour en Angleterre, il publia son *Guide du marin* (*British mariner's guide*), 1765, dans lequel il proposait d'adopter le plan d'Almanach nautique, tracé par La Caille (ce qui fut agréé), et qui lui valut la place de directeur de l'observatoire de Greenwich. Il rédigea en outre, pour l'usage des navigateurs, ces fameuses *Tables* dont on doit se servir avec les Ephémérides nautiques (*Tables requisite to be used with the nautical ephemeris*, 1781), recueil important qu'il perfectionna encore dans deux éditions postérieures. Durant quarante-sept ans que Maskelyne fut directeur de l'observatoire de Greenwich, il rendit à la science de grands services, et les observations annuelles qui y furent faites, réunies à celles de Bradley, forment 4 vol. in-folio, qui ont été publiés de 1798 à 1805. Il fit d'intéressantes recherches sur l'attraction des montagnes, sur la densité de la terre qu'il trouva être cinq fois plus considérable que celle de l'eau, ce que Cavendish a depuis confirmé, etc. Il publia les *Tables de la lune* qu'avait projetées Mayer, à qui il fit donner la moitié du prix offert par le gouvernement anglais pour la solution du problème du calcul le plus juste pour connaître la longitude. L'autre moitié du prix fut donnée à Harrison qui, suivant le jugement de Maskelyne, avait été l'inventeur d'une montre propre à déterminer la longitude. Maskelyne fit vérifier la justesse des Tables lunaires de Mayer, en chargeant Mason de les comparer avec douze cents observations de la même nature faites par Bradley. Il termina sa longue et utile carrière le 9 février 1814. Indépendamment des ouvrages dont nous avons parlé, Maskelyne a inséré plusieurs morceaux dans les *Transactions philosophiques* de

(1) On ne sait ce que ce manuscrit est devenu.

la société des sciences de Londres, ainsi que dans *Nautical almanac*. Ses manuscrits ont été remis à M. Vince qui s'était proposé de les publier. Nous ne croyons pas qu'il en ait encore rien paru. Voy. sur cet astronome les *Mémoires de l'institut* (classes des sciences physiques et mathématiques) pour 1811, et l'article que Chalmers lui a consacré, en 1815, dans son dictionnaire biographique.

MASO (Thomas FINIGUERRA, dit Tommaso et par abréviation), orfèvre de Florence, né au xv^e siècle, passe pour être l'inventeur de l'art de graver les estampes sur le cuivre, vers 1480; ou plutôt le hasard, qui fit trouver la poudre, l'imprimerie et tant d'autres secrets admirables, donna l'idée de multiplier un tableau, ou un dessin, par les estampes. L'orfèvre de Florence, qui gravait sur ses ouvrages, s'aperçut que le soufre fondu dont il faisait usage, marquait dans ses empreintes les mêmes choses que la gravure, par le moyen du noir que le soufre avait tiré des tailles. Il fit quelques essais qui lui réussirent. Un autre orfèvre de la même ville, instruit de cette découverte, grava plusieurs planches du dessin de Sandro Botticello. André Mantegna grava aussi d'après ses ouvrages. Cette invention passa en Flandre; Martin d'Anvers et Albert Durer furent les premiers qui en profitèrent; ils produisirent une infinité de belles estampes au burin, qui firent admirer par toute l'Europe leurs noms et leurs talents, déjà connus pour la gravure en bois.

* MAS'ODY, célèbre historien arabe du x^e siècle de notre ère, né à Bagdad, d'une famille illustre, consacra une partie de sa vie à de longs et nombreux voyages, dont il rapporta une riche moisson de connaissances historiques, géographiques et littéraires. Il habitait sa ville natale; mais quelque temps avant sa mort il fut obligé de la quitter. Aussi, après en avoir fait l'éloge dans son dernier ouvrage, dit-il avec amertume : « Ce pays nous » est devenu d'autant plus cher par l'infortune qui » nous a obligés de quitter cette capitale, où nous » avons été élevés, mais dont les coups du sort » nous ont éloignés. » On ignore le motif qui l'obligea de fuir sa patrie; mais il est à croire que ce fut à cause de ses opinions religieuses. Mas'oudy mourut à Fostath, en Egypte, dans un âge peu avancé, l'an 345 de l'hégire (956 de J.-C.) Il a laissé un grand nombre d'ouvrages; un des plus importants a pour titre : *Moroudj - Eddheheb, etc.* ou les *Prairies d'or et les mines de pierres précieuses, présent offert aux rois les plus illustres et aux hommes instruits*, dont l'auteur donna lui-même deux éditions. La première, la seule connue en Europe, contient 126 chapitres, dont 65, pour l'histoire ancienne des Arabes et des nations étrangères, et 61 pour celle de Mahomet et de ses successeurs : c'est moins une histoire suivie qu'une collection de faits intéressants. La bibliothèque du roi en possédait trois manuscrits imparfaits; mais depuis peu elle en a recouvré un qui contient l'ouvrage complet en deux volumes : nous citerons encore de Mas'oudy : *Kitab-attebnich we alis chraf* ou l'Indicateur. Cet ouvrage, dont il se trouve un exemplaire à la Bibliothèque du roi, est un recueil

de mélanges sur tous les différents sujets historiques, géographiques, scientifiques, philosophiques, que l'auteur avait déjà traités. On y trouve sur les anciens Persans une foule de renseignements curieux. Silvestre de Sacy en a publié l'analyse dans le 8^e vol. des *Notices et extraits des manuscrits, etc. Akhbar-ezzaman, etc.*, ou l'*Histoire des siècles passés, des peuples anciens, des générations éteintes, et des royaumes anéantis, et que la fortune a fait disparaître*; c'est la première de ses productions, et celle dont l'acquisition est certainement le plus à désirer. Les écrivains orientaux citent avec le plus grand éloge cette histoire universelle, dont, selon M. Rasmussen, il existe dans la bibliothèque royale de Copenhague, un abrégé intitulé : *Kitab tarikhaljdjouman fy mokhtasar akhbar-ezzaman*; c'est-à-dire le *Livre des perles recueillies de l'abrégé de l'histoire des siècles*; *Kitab Fonoun-Almaarif, etc.*, ou *Traité de diverses sortes de connaissances et des événements arrivés dans le siècle passé*; *Kitab dekhair-alouloum, etc.*, ou les *Trésors des sciences*, et ce qui s'est passé dans les âges qui ont précédé, etc.

MASQUE DE FER (l'Homme au) : c'est sous ce nom que l'on désigne un prisonnier inconnu, envoyé vers 1662 dans le plus grand secret au château de Pignerol, et de là transféré aux îles de Sainte-Marguerite en 1686. C'était un homme d'une taille au-dessus de l'ordinaire, et admirablement bien fait. Sa peau était un peu brune, mais fort douce, et il avait autant de soin de la conserver dans cet état que la femme la plus coquette. Son plus grand goût était pour le linge fin, pour les dentelles, pour les colifichets. Il jouait de la guitare, et paraissait avoir reçu une excellente éducation. Il intéressait par le seul son de sa voix, ne se plaignait jamais de son état, et ne laissait point entrevoir ce qu'il était. Dans les maladies où il avait besoin du médecin ou du chirurgien, et dans les voyages que ses différentes translations lui occasionnèrent, il portait un masque dont la mentonnière avait des ressorts d'acier qui lui laissaient la liberté de manger et de boire. On avait ordre de le tuer s'il se découvrait; mais lorsqu'il était seul, il pouvait se démasquer, et alors il s'amusait à s'arracher les poils de la barbe avec des pincettes d'acier. Il resta à Pignerol jusqu'à ce que Saint-Mars, officier de confiance, commandant de ce château, obtint la lieutenance du roi des îles de Lérins. Il le mena avec lui dans cette solitude maritime; et lorsqu'il fut fait gouverneur de la Bastille en 1698, son captif le suivit toujours masqué. Il fut logé dans cette prison aussi bien qu'on puisse l'être. On ne lui refusait rien de ce qu'il demandait; on lui donnait les plus riches habits; on lui faisait la plus grande chère, et le gouverneur s'asseyait rarement devant lui. Le marquis de Louvois étant allé le voir à Sainte-Marguerite, avant sa translation à Paris, lui parla avec une considération qui tenait du respect. Cet illustre inconnu mourut le 19 novembre 1705, et fut enterré sous le nom de *Marchiali* ou *Marthioli*, le lendemain à quatre heures après midi, dans le cimetière de la paroisse de Saint-Paul. Ce qui redouble l'étonnement, c'est que quand on l'envoya au château de Pignerol, il ne disparut dans l'Europe aucun

homme considérable. Ce prisonnier l'était sans doute; car voici ce qui arriva les premiers jours qu'il fut dans l'île Sainte-Marguerite. Le gouverneur mettait lui-même les plats sur sa table, et ensuite se retirait après l'avoir enfermé. Un jour il écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent, et jeta l'assiette par la fenêtre vers un bateau qui était au rivage, presque au pied de la tour. Un pêcheur à qui ce bateau appartenait ramassa l'assiette et la rapporta au gouverneur. Celni-ci, étonné, demanda au pêcheur : *Avez-vous lu ce qui est écrit sur cette assiette, et quelqu'un l'a-t-il vu entre vos mains ?* — *Je ne sais pas lire*, répondit le pêcheur : *je viens de la trouver, personne ne l'a vue*. Ce pêcheur fut retenu jusqu'à ce que le gouverneur fût bien informé qu'il n'avait jamais lu, et que l'assiette n'avait été vue de personne. *Allez*, lui dit-il, *vous êtes bien heureux de ne savoir pas lire*. Lagrange-Chancel raconte, dans une lettre à l'auteur de l'*Année littéraire*, que lorsque Saint-Mars alla prendre le masque de fer pour le conduire à la Bastille, le prisonnier dit à son conducteur : *Est-ce que le roi en veut à ma vie ?* — *Non, mon prince*, répondit Saint-Mars, *votre vie est en sûreté; vous n'avez qu'à vous laisser conduire*. « J'ai su, ajoute-t-il, d'un nommé » Dubuisson, caissier du fameux Samuel Bernard, » qui, après avoir été quelques années à la Bastille, » fut conduit aux îles de Sainte-Marguerite, qu'il » était dans une chambre avec quelques autres pri- » sonniers, précisément au-dessus de celle qui était » occupée par cet inconnu; que, par le tuyau de » la cheminée, ils pouvaient s'entretenir et se com- » munique leurs pensées; mais que ceux-ci lui » ayant demandé pourquoi il s'obstinait à leur taire » son nom et ses aventures, il leur avait répondu » que cet aveu lui coûterait la vie, ainsi qu'à ceux » auxquels il aurait révélé son secret. » Toutes ces anecdotes prouvent que le Masque de fer était un prisonnier de la plus haute importance. Mais quel était ce captif? Ce n'était pas le duc de Beaufort; nous l'avons prouvé dans son article. (Voy. BEAUFORT.) Était-ce le comte de Vermandois, comme le prétend l'auteur des *Mémoires de Perse*? Cet écrivain raconte que ce prince, fils légitime de Louis XIV et de la duchesse de la Vallière, qui menait une vie très-dérégulée, et se montrait depuis longtemps incorrigible, fut dérobé à la connaissance des hommes par son propre père, pour le punir d'un soufflet donné à monseigneur le Dauphin. On fait encore d'autres conjectures sur le Masque de fer, dont aucune ne paraît soutenir un examen sérieux. M. de Sainte-Foix prétend montrer que c'était le duc de Monmouth (voy. ce nom), et réfuter le père Griffet qui avait jugé cette supposition invraisemblable. Quelques auteurs ont tourné leurs conjectures sur l'intendant Fouquet. (Voy. ce nom.) En 1770, il a paru dans le *Journal encyclopédique* (août, p. 152), une dissertation pour prouver que ce prisonnier était le secrétaire du duc de Mantoue, le comte de Girolamo Magni (ou Mattioli), enlevé, à ce que prétend l'auteur, par ordre de Louis XIV, dont il traversait quelque dessein. Cette opinion, d'ailleurs peu plausible, semble recevoir quelque appui du séjour que le prisonnier fit à

Pignerol avant d'être transporté à Sainte-Marguerite. Quelques-uns, sur des conjectures romanesques, ont imaginé un événement où la succession au trône se trouvait compromise : on a supposé un frère jumeau de Louis XIV, ou bien un enfant adultérin d'Anne d'Autriche et du duc de Buckingham; on a été jusqu'à supposer qu'il était le fruit d'un mariage secret de cette princesse devenue veuve, avec Mazarin; d'autres ont rembruni la peau du prisonnier, réellement un peu basanée, jusqu'à en faire une espèce de nègre, et ont cru que cette difformité avait fait séquestrer un enfant de très-grande naissance. On voit par l'exposition même de ces opinions diverses, que la véritable est probablement encore un secret. Mais l'on ne peut disconvenir que la plus vraisemblable est celle qui se rapporte au comte de Vermandois. Le père Griffet et l'auteur de la *Vie* du Dauphin, père de Louis XV, paraissent satisfaire à toutes les difficultés. On trouve plusieurs particularités relatives à cet objet dans le *Journal de Dujonca*, lieutenant-de-roi à la Bastille quand le prisonnier y arriva. Ce journal, imprimé dans le *Traité* des différentes preuves qui établissent la vérité de l'histoire de père Griffet, est très-curieux. Dujonca ne dit point que le masque fût de fer; il dit seulement que c'était un *masque de velours noir*. Mais le nom de *Masque de fer* a prévalu, parce que, quand le prisonnier traversait les cours de la prison, on couvrait le masque de velours d'un masque de fer. On lit dans les prétendus *Mémoires* du maréchal de Richelieu, publiés en 1790, que ce prisonnier était un frère puiné de Louis XIV, hypothèse romanesque et absurde; évidemment réfutée par le récit même du calomnieux inventeur. Voy. le *Journal hist. et littér.* 1^{er} août 1791, p. 496. Parmi les nombreux ouvrages publiés sur cet étrange événement, nous citerons le *Siècle de Louis XIV*, par Voltaire, chap. 25; les *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de Perse*, par Pecquet; le *Traité des preuves qui servent à établir la vérité de l'histoire*, par le père Griffet, confesseur des prisonniers de la Bastille; les *Mémoires du maréchal de Richelieu*, t. 3, page 75; *Recherches historiques et critiques sur l'Homme au masque de fer*, par Roux-Fazillac, Paris, au 9 (1801), in-8; les *Mélanges d'histoire et de littérature* (par Crawford), Paris, 1817, in-8; *Histoire de l'Homme au masque de fer*, par J. Delort, Paris, 1825, in-8; *l'Homme au Masque de fer, mémoire historique, etc.*, par le chev. Taulés, Paris, 1825, in-8.

* MASQUELIER (Louis-Joseph), graveur, né à Cisoing près de Lille, le 21 février 1741, fut un des premiers qui essayèrent de graver à l'imitation du lavis, et obtint un succès complet. Venu à Paris pour se perfectionner dans son art, il travailla longtemps sous la direction de Lebas, alors le premier professeur de gravure. Il s'est surtout exercé dans le genre du paysage. On distingue sa *Marine*, d'après Vernet; mais il doit sa réputation, surtout à la *Galerie de Florence*, ouvrage dont il prit la direction, et dans lequel il a gravé plusieurs tableaux, statues, bas-reliefs ou camées. Parmi ses autres productions on remarque les *Tableaux de la Suisse*, dont il a donné avec Née, son ami, aussi élève de

Lebas, les 56 premières livr.; les *Garants de la félicité publique*, d'après St.-Quentin; les *Vœux du peuple confirmés par la religion*, d'après Monnet, deux gr. *Vues d'Ostende*, d'après Lemai, etc. On a en outre de cet artiste plusieurs vues d'après Teniers, Paul-Potter, etc. Ses estampes décorent une grande partie des éditions imprimées de son temps. Aucun genre de gravure ne lui était étranger. Le gouvernement lui accorda en 1802 une médaille d'or. Masquelier est mort à Paris, le 26 février 1811, d'une attaque d'apoplexie.

* MASQUELIER (Nicolas-François-Joseph) dit *le Jeune*, de la même famille que le précédent, graveur comme lui, était né le 20 décembre 1760, au Sars près de Lille. Il travailla pour la *Galerie de Florence*, et plus particulièrement pour le *Musée français*, publié par Robillard et Laurent. Les estampes qu'il a fournies à cet ouvrage ne sont pas du premier mérite; la touche en est molle, et on y désirerait plus de couleur. Ses principaux ouvrages sont : *L'intérieur d'un corps de garde hollandais*, d'après Le Duc; *César jetant des fleurs sur le tombeau d'Alexandre*, d'après Bourdon; *l'Extrême-Onction*, d'après Jouvenet; *Le Christ attaché à la colonne*, d'après Vouet. Il s'occupait de terminer pour la *Galerie de Florence*, la *Chasteté*, d'après Piètre de Cortone, lorsqu'il mourut à Paris le 20 juin 1809 d'une maladie de poitrine.

MASQUIÈRES (Françoise), morte à Paris en 1728, était fille d'un maître d'hôtel du roi. Elle fit son occupation de l'étude des belles-lettres, et particulièrement de la poésie française, pour laquelle elle avait du goût et du talent. Ses ouvrages poétiques, qui se trouvent dans un *Nouveau choix de poésies*, 1715, in-12, sont : la *Description de la Galerie de Saint-Cloud*; *l'Origine du luth*; une *Élégie*, etc. Sa versification a de la douceur; mais elle est faible, et offre peu d'images.

* MASSABIAU (Jean-Antoine-François), publiciste, né à Figeac en 1763, attaché d'abord à la bibliothèque du Panthéon, puis conservateur de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, mourut à Paris le 25 septembre 1857. On a de lui : *Essai sur les nombres approximatifs*, 1799, in-8; *Du rapport des diverses formes du gouvernement avec les progrès de la civilisation, discours politique et moral*, 1805, in-8; *De la division des pouvoirs exécutif et législatif dans la monarchie*, etc., 1818, in-8; *De l'Esprit des institutions politiques*, 1821, 2 vol. in-8. Massabiau a insérée dans le *Journal de la société historique* un travail fort remarquable sur *l'esclavage au moyen âge*.

MASSAC (Raymond de), médecin d'Orléans, du xvi^e siècle, s'occupait autant des belles-lettres que de sa profession. On a de lui : *Pœan aurelianus*; c'est un poème considérable, inséré dans le *Recueil* des poèmes et panégyriques de la ville d'Orléans, 1646, in-4. Il y célèbre l'heureuse température du climat d'Orléans, et fait l'éloge du collège de médecine et des médecins qui s'y sont distingués par leur science et leurs talents. *Pugæ, sive De lymphis pugiacis libri II, cum notis J. Le Vasseur*, Paris, 1599. C'est un poème sur la fontaine minérale de Pougues, à deux lieues de Ne-

vers. Charles de Massac, fils de l'auteur, l'a traduit en vers français, Paris, 1605, in-8.

MASSÆUS (Chrétien), surnommé *Cameracenus*, à cause du long séjour qu'il fit à Cambrai, naquit à Warneton en 1469. Il entra dans la congrégation des clercs de la vie commune, enseigna les humanités à Gand, de là se rendit à Cambrai, où il exerça le même emploi depuis 1509 jusqu'à sa mort, qui arriva en 1546. Nous avons de lui : une *Grammaire latine*, Anvers, 1556, in-4. Despautère prétendit que Massæus avait pillé dans sa *Grammaticæ*, et le traita fort durement : Massæus lui répondit solidement, mais avec autant de modération que Despautère avait mis d'emportement à l'attaquer. *Chronicorum multiplicis historiæ utriusque Testamenti lib. XX*, Anvers, 1540, in-fol. Cette chronique est estimée. On dit que l'auteur employa cinquante ans à la faire. Il a mis à la tête un calendrier égyptien, hébraïque, macédonien et romain; ce qui montre qu'il était versé dans les mathématiques aussi bien que dans l'histoire et les belles-lettres.

* MASSARD (Jean), graveur, né en 1740 à Belesme dans le Perche, fils d'un cultivateur, fut à 15 ans placé commis chez un libraire de Paris. La vue des estampes dont on ornait les belles éditions de cette époque lui fit naître le désir d'être graveur. Il apprit à manier le burin de Martinet, artiste médiocre qu'il eut bientôt surpassé. Enhardi par ses premiers succès, il grava des tableaux d'histoire. Les principales planches qu'il composa pour la galerie de Florence sont : la *Mère bien-aimée*, la *Dame bienfaisante*, la *Cruche cassée*, la *Vertu chancelante*, d'après Greuze; *Agar reçue par Abraham*, d'après Girardon; *Charles I^{er} et sa famille*, d'après Van-Dyck, et la *Mort de Socrate*, d'après David. Massard mourut à Paris, le 16 mars 1822, à 82 ans : il était membre de l'ancienne académie de peinture.

MASSARIA (Alexandre), célèbre médecin, né à Vicence vers 1510, pratiqua son art avec succès à Venise, et l'enseigna avec beaucoup de réputation à Padoue, où il mourut le 18 octobre 1598, dans un âge avancé. Sa grande charité pour les pauvres le distingue encore plus que sa science. Il était singulièrement attaché à la doctrine de Galien, et disait qu'il aimait mieux errer avec cet ancien, que d'avoir raison avec les modernes. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *De peste*, Venise, 1579, in-4; *Disputationes duæ, quarum prima de scopis mittendi sanguinem in febribus, altera de purgatione in morborum principio*, Lyon, 1622, in-4. Le traité de la saignée est encore regardé comme un chef-d'œuvre; il y détaille savamment les cas où elle convient, et ceux où elle est nuisible. Si on avait suivi sa pratique au lieu de celle de Botal, chez qui la saignée était un remède presque universel, on n'aurait pas tant prodigué le sang des hommes, ni peut-être leur vie. *Practica medica*, Venise, 1628, in-fol.

MASSÉ (Jean-Baptiste), peintre du roi de France et graveur à l'eau-forte, né à Paris le 29 décembre 1687, mort le 26 septembre 1767, excellait dans la miniature. Il était protestant, mais rendait jus-

tice aux catholiques ; il congédia un domestique de cette religion , qui l'avait servi longtemps avec fidélité , et qui voulait se faire calviniste pour lui plaire. Le recueil d'estampes représentant la grande galerie de Versailles et les deux salons qui l'accompagnent , peint par Le Brun , a été dessiné par Massé , et gravé sous ses yeux par les plus habiles maîtres. Cette collection parut en 1755 , in-fol. , avec une explication , in-8.

MASSENA (André) , duc de Rivoli , prince d'Essling , naquit à Nice le 6 mai 1758 , d'une famille de commerçants. Devenu orphelin , il tomba sous la tutelle d'un de ses parents , capitaine de vaisseau marchand avec lequel il fit deux voyages sur mer : dégoûté de la marine , il entra en 1775 , à 17 ans , dans le régiment de Royal-italien , où il avait un oncle capitaine. Sa bonne conduite lui valut le grade d'adjudant ; désespérant de monter au-delà , il prit en 1789 son congé , et se rendit à Antibes où il fit un mariage avantageux. Il reprit du service en 1792 et fut élu commandant du 5^{me} bataillon du Var. L'année suivante nommé général de brigade , ses premiers exploits furent contre les Piémontais qu'il défit le 24 novembre à Castel-Geneste ; le 16 avril 1794 , il battit un corps autrichien , se rendit maître , le 28 , d'Orméa , et contribua puissamment , le 29 avril , à la victoire de Saorgio. Devenu général de division , il commanda en 1795 l'aile droite de l'armée , dont il partagea les dangers et les triomphes. En 1796 s'ouvrit la fameuse campagne d'Italie. Le 15 mai , il était dans Milan , à la tête de l'avant-garde , et le 25 il s'était emparé de Vérone. Le 22 juin il se porta sur Roveredo , et repoussa , après un combat très-vif , les avant-postes de Beaulieu. C'est après ce brillant succès , que Bonaparte le surnomma l'*Enfant chéri de la victoire*. Le 6 juillet il dirigea l'attaque sur les lignes autrichiennes , entre l'Adige et le lac Garda , et vint à bout de les emporter. Moins heureux le 29 , il se vit enlever le poste important de la Corona , et fut repoussé le 2 août , devant Lonato. Ces malheurs furent bientôt réparés par de nouveaux succès. Le 4 septembre , il contribua au gain de la bataille de Roveredo , et entra le lendemain dans Trente. Victorieux à Bassano , à Vérone , au fort de la Chiusa , à Tarvi , à Clagenfurth , etc. , ses succès lui donnèrent de nouveaux titres à la confiance du général en chef qui le chargea d'une mission pour le Directoire. Masséna se rendit à Paris , où il fut reçu avec l'enthousiasme le plus vif. Le 18 mai 1797 , on lui donna une fête dans la salle de l'Odéon. Séduit par cet accueil , il se prononça pour le Directoire , alors en lutte contre la majorité des conseils. Après le 18 fructidor , il fut un des candidats portés sur la liste pour remplacer Carnot au Directoire. Au mois de février 1798 , il fut chargé de l'invasion des états de l'Eglise ; mais le mécontentement qui éclata dans son armée le força d'en remettre le commandement à l'un de ses lieutenants. Il pullia un *mémoire justificatif* , et reçut au mois de décembre 1799 le commandement de l'armée d'Helvétie. Il pénétra jusque dans les Grisons , prit Coire , disputa pied à pied toutes les positions à l'archiduc Charles , et mit l'armée russe

en pleine déroute , devant Zurich. Suwarow n'arriva que pour effectuer sa retraite. (Voy. SUWAROW.) Après tant de victoires , la république lui conféra , en 1800 , le commandement de l'armée d'Italie. Il fut malheureux , mais il ne se laissa point abattre par les revers. Avec une poignée de soldats , manquant de vivres et de munitions , il fit tout ce qu'il pouvait devant les forces de Mélas. Retiré dans Gênes , on le vit , avec un corps de troupes affaiblies , repousser l'ennemi , et contenir un peuple prêt à se révolter. Cette belle défense favorisa l'irruption de Bonaparte par le mont Saint-Bernard , et par suite sa victoire de Marengo. Après cette journée , Masséna conserva le commandement en chef de l'armée ; mais ses déprédations le firent bientôt remplacer par Brune. Quoiqu'il se fût montré hostile au 1^{er} consul , il n'en fut pas moins , en 1804 , créé maréchal d'empire et grand officier de la légion - d'honneur. L'année suivante , il prit le commandement de l'armée d'Italie , s'empara de Vérone au mois de septembre , poursuivit le prince Charles , et se joignit à la grande armée. Après le traité de Presbourg , il reprit le commandement de l'armée d'Italie , et conduisit à Naples Joseph Bonaparte , qui allait prendre possession de ce royaume. Napoléon , qui appréciait ses talents militaires , lui confia , en 1807 , le commandement du 5^e corps de la grande armée. Cette campagne accrut encore la gloire et la fortune de Masséna , qui cueillit , en 1809 , de nouveaux lauriers. Il avait , par sa fermeté , sauvé l'armée à Essling et contribué au succès de la bataille de Wagram. Le titre de prince , et des richesses immenses , furent la récompense de ces services. En 1810 , il fut investi du commandement de l'armée destinée à la conquête du Portugal , tentée déjà deux fois par Junot et le maréchal Soult. Malgré quelques succès , obligé de céder aux forces supérieures de Wellington , il fit briller de nouveau ses talents dans une retraite que les militaires comparent à celle de Moreau (voy. ce nom). Il n'encourut pas moins la disgrâce de Napoléon qui l'éloigna de Paris en lui conférant le commandement de la 8^e division. Louis XVIII ayant été rappelé sur le trône , il s'empessa de lui adresser ses félicitations et reçut de grandes lettres de naturalisation. Lors du débarquement de Napoléon en 1815 , Masséna , immobile au milieu de l'agitation générale , lui laissa le temps d'arriver à Grenoble. Le 10 avril suivant , il salua par une proclamation le *grand Napoléon* , et dans un rapport qu'il lui adressa le 14 , il avança qu'il avait tout fait pour le servir. Pendant les cent-jours , Masséna , nommé pair , resta étranger à tout service militaire. Après Waterloo , il se rallia à Fouché qui était à la fois contraire à Bonaparte et aux Bourbons. Le gouvernement provisoire le mit à la tête de la garde nationale. Au second retour du roi il ne fut ni inquiété ni recherché. Membre du conseil de guerre chargé de juger Ney , il se récusait comme les autres maréchaux. Le 16 février 1816 , dénoncé pour ses rapines à la chambre des députés par les habitants des Bouches-du-Rhône , il publia un *Mémoire justificatif* , écrit avec modération. Masséna mourut à Paris le 4 avril 1817 , dans un état d'épuisement et

de décomposition qui fut, dit-on, le fruit d'un penchant tardif pour la volupté. Le général Thiébault prononça son *Eloge*. Ses restes ont été déposés au cimetière de l'Est, où un obélisque en marbre blanc porte sur les différentes faces le nom de *Masséna*.

MASSEVILLE (Louis le VASSEUR de), ecclésiastique, né en 1647, à Juganville, au diocèse de Coutances, mourut à Valogne en 1755, à 86 ans, et selon d'autres en 1725, après avoir publié l'*Histoire sommaire de Normandie*, en 1698 ou 1755, 6 vol. in-12; ouvrage faiblement écrit, mais rare et utile, faute d'un meilleur. (*Voy. TOUSTAIN*.) Il faut, pour l'avoir complet, qu'il soit accompagné de l'*Etat géographique de Normandie*, Rouen, 1722, 2 vol. in-12. Masseville avait fait encore le *Nobiliaire de Normandie*; mais, sur les instances d'un directeur, qui sans doute y vit des choses répréhensibles, il jeta son manuscrit au feu dans sa dernière maladie.

MASSIEU (Guillaume), membre de l'académie des belles-lettres et de l'académie française, naquit à Caen en 1665. Etant venu achever ses études à Paris, il entra chez les jésuites. Il en sortit dans la suite, et se chargea de l'éducation du fils de M. Sacy de l'académie française. L'abbé Massieu contracta une amitié étroite avec Tourreil et avec plusieurs autres savants. Il fut nommé, en 1710, professeur en langue grecque au collège royal, place qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée à Paris en 1722. L'abbé Massieu était un homme vrai, simple, modeste, orné seulement de sa vertu et des richesses de son savoir. Profond dans la connaissance des langues anciennes, il en profita pour connaître les génies des plus beaux siècles d'Athènes et de Rome. On a de lui : plusieurs savantes *Dissertations*, dans les Mémoires de l'académie des Inscriptions; une belle *Préface* à la tête des Œuvres de Tourreil, dont il donna une nouvelle édition en 1721. Il avait entrepris une *Traduction* de Pindare avec des notes; mais il n'en a donné que six odes. Le feu et l'enthousiasme de l'original ne se retrouvent point dans cette version. On estime davantage les notes que M. de Vauvilliers a jugées propres à orner son *Essai de traduction* du même poète. *Histoire de la poésie française*, in-12, etc. Les recherches curieuses dont elle est remplie et l'élégante simplicité du style rendent cet ouvrage aussi utile qu'agréable. Un *Poème latin sur le café*, que l'abbé d'Olivet a publié dans son recueil de quelques poètes latins modernes. L'ouvrage de l'abbé Massieu ne dépare point cette collection. Une édition très-correcte du *nouveau Testament* en grec, Paris, 1715, 2 vol. in-12. Boze a publié l'*Eloge de Massieu* dans le recueil de l'académie des inscriptions.

* MASSIEU (Jean-Baptiste), évêque constitutionnel, né à Vernon en Picardie, était en 1789 curé de Sergy. Député du clergé du bailliage de Senlis aux états-généraux, il se réunit un des premiers de son ordre au tiers-état, prêta serment à la constitution, et fut élu évêque de l'Oise. Envoyé par son département à la Convention, il y vota la mort du roi sans appel ni sursis. Chargé d'une mission dans les Ardennes, il écrivit, le 11 novembre 1795, à la Convention, qu'il renonçait à ses fonctions et

qu'il allait se marier; en effet il épousa, peu après, la fille du maire de Givet. On lit dans les *Annales de la religion*, rédigées par les constitutionnels, que le 17 novembre il se joignit aux clubistes de Mézières et de Charleville pour promener un mannequin représentant le pape vêtu d'habits pontificaux et porté sur un âne; que de là il se rendit avec sa bande dans les églises, où l'on mit tout au pillage, et où l'on commit toutes sortes de profanations. En 1794, il prononça, dans l'église de Sedan, un discours contre le fanatisme (mot par lequel on désignait alors la religion). Après le 9 thermidor, sa conduite, dans les divers départements où il avait été en mission, donna lieu à des plaintes telles, qu'il fut arrêté, mais amnistié peu de temps après. Il obtint en 1797 une chaire à l'école centrale de Versailles, et ensuite celle d'archiviste au bureau de la guerre. Atteint, en 1815, par la loi contre les régicides, il se retira dans les Pays-Bas, et mourut à Bruxelles le 6 juin 1818. On a de lui une *Traduction de Lucien*, Paris, 1781, 6 vol. in-12, bien inférieure à celle de Belin de Ballu, pour l'exactitude et l'érudition.

MASSILLON (Jean-Baptiste), fils d'un notaire d'Hières en Provence, naquit le 24 juin 1665, et entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1681. Ses supérieurs lui ayant soupçonné quelques intrigues pendant son cours de régence, l'envoyèrent dans une de leurs maisons au diocèse de Meaux. Il fit ses premiers essais de l'art oratoire à Vienne en Dauphiné, pendant qu'il professait la théologie. L'*Oraison funèbre* de Henri de Villars, archevêque de cette ville, obtint tous les suffrages. Ce succès engagea le père de la Tour, alors général de sa congrégation, à l'appeler à Paris. Lorsqu'il y eut fait quelque séjour, il lui demanda ce qu'il pensait des prédicateurs qui brillaient sur ce grand théâtre : *Je leur trouve, répondit-il, bien de l'esprit et du talent; mais, si je prêche, je ne prêcherai pas comme eux*. Il tint parole : il prêcha, et il s'ouvrit une route nouvelle. Le P. Bourdaloue fut excepté du nombre de ceux qu'il ne se proposait point d'imiter. S'il ne le prit pas en tout pour son modèle, c'est que son génie le portait à un autre genre d'éloquence. Bourdaloue, comme un conquérant redoutable, entraîne, subjugué, force de se rendre aux armes de la raison : Massillon, comme un négociateur habile, procède avec moins de rapidité, mais avec plus de douceur. L'un s'adresse à l'esprit et le domine; l'autre s'attache à l'âme, la captive et l'attendrit. Le premier a la dignité, la force et le feu continu de Démosthènes; le second, l'adresse et l'art de Cicéron. Après avoir prêché son premier Avent à Versailles, il reçut cet éloge de la bouche même de Louis XIV : « Mon Père, quand j'ai entendu les » autres prédicateurs, j'ai été très-content d'eux. » Pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, » j'ai été très-mécontent de moi-même. » En 1704, le P. Massillon parut pour la seconde fois à la cour, et y parut encore plus éloquent que la première. Les éloges flatteurs qu'il y recueillit n'altérèrent point sa modestie. Un de ses confrères le félicitant sur ce qu'il venait de prêcher admirablement, sui-

vant sa coutume : *Eh ! laissez, mon Père*, lui répondit-il, *le diable me l'a déjà dit plus éloquemment que vous*. Les occupations du ministère ne l'empêchèrent pas de se livrer à la société ; il oubliait à la campagne qu'il était prédicateur, sans pourtant blesser la décence. S'y trouvant chez de Crozat, celui-ci dit un jour : *Mon Père, votre morale m'effraie ; mais votre façon de vivre me rassure*. Il se peut qu'il ait quelquefois accordé un peu trop à la complaisance ou à de pressantes sollicitations, comme il lui arriva dans la suite à l'égard du licencié Dubois, auquel il eut la faiblesse de donner une attestation pour être prêtre, et, ce qui est plus grave encore, de le consacrer évêque. Son esprit de conciliation le fit choisir dans les affaires de la Constitution, pour raccommo-der le cardinal de Noailles avec le saint Siège : il ne négligea rien pour lui persuader l'indispensable nécessité d'acquiescer aux décrets du souverain pontife, acceptés de l'Eglise universelle ; mais le temps où le cardinal devait être persuadé n'était pas encore venu. Le régent le nomma en 1717 à l'évêché de Clermont. Destiné l'année suivante à prêcher devant Louis XV, qui n'avait que 9 ans, il composa ses discours si connus sous le nom de *Petit Carême*, qu'on regarde communément comme son meilleur ouvrage, quoique un homme de l'art en ait jugé très-différemment. On souhaiterait que les ornements y fussent moins prodigués, les répétitions et les paraphrases plus rares. Mais les circonstances peuvent servir à excuser ces défauts. L'abbaye de Savigny ayant vagué, le cardinal Dubois la lui fit accorder. L'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans en 1725, fut le dernier discours qu'il prononça à Paris. Depuis, il ne sortit plus de son diocèse, où sa douceur, sa politesse et ses bienfaits lui avaient gagné tous les cœurs. En deux ans, il fit porter secrètement 20,000 livres à l'Hôtel-Dieu de Clermont. Il se faisait un plaisir d'assembler des oratoriens et des jésuites à sa maison de campagne, et de les faire jouer ensemble. Son diocèse le perdit en 1742 ; il était âgé de 79 ans. Le caractère de son éloquence est un ton simple, noble, intéressant, affectueux, naturel ; un style pur, correct, élégant, qui pénètre l'âme, sans la contraindre ni l'agiter. « Massillon, » dit l'abbé Maury, a rarement des traits sublimes ; » mais s'il est au-dessous de sa propre renommée » comme orateur, il est sans doute au premier rang » comme écrivain, et nul n'a porté le mérite du » style à un plus haut degré de perfection : il s'est » occupé de cette partie de l'éloquence jusqu'à la » fin de ses jours. On trouva dans son portefeuille, » après sa mort, douze éditions de ses Sermons » qu'il retouchait sans cesse depuis sa promotion » à l'épiscopat, et qui par conséquent n'ont jamais » été prononcés en chaire tels que nous les lisons » aujourd'hui. Massillon avait conservé dans sa vieillesse toute la pureté de son goût ; mais il avait » perdu toute la vivacité de son imagination, et il » travaillait beaucoup plus alors le style que le fond » de ses discours ; aussi ne voulut-il jamais revenir » à son *Petit Carême*, qu'il avait écrit d'abord avec » plus de soin ; et je ne crois point attaquer la gloire » de l'immortel Massillon, je pense au contraire lui

» rendre ici un nouvel hommage, en osant avancer » que ce *Petit Carême*, cité longtemps comme un » chef-d'œuvre, me paraît l'une de ses plus faibles » productions oratoires. Tous les plans de Massillon » se ressemblent ; et outre cette monotonie dont on » est frappé quand on lit ses sermons de suite, il » s'y borne ordinairement à combattre les prétextes, » et n'entre peut-être pas assez avant dans le fond » de ses sujets... Souvent cet excellent auteur, » trompé par sa fécondité, ne nourrit point assez » d'idées son style enchanteur, et il perdrait beaucoup, sans doute, s'il était jugé sur cette maxime » de Fénelon : *Un bon discours est celui où on ne » peut rien retrancher sans couper dans le vif*. Quelques-fois ses raisonnements sont dénués de la justesse, de la force, peut-être de la gravité qu'il » était si digne de leur donner. » (*Voy. BOURDALOUE*.) Le neveu de Massillon nous a donné une bonne édition des *Oeuvres* de son oncle, Paris, 1745 et 1746, 14 vol. gr. in-12, et 12 tom. petit format. Parmi les éditions qui ont été données depuis, nous mentionnerons celle de Méquignon, 1818, 14 vol. in-8, et celle de Besançon, Chalandre fils, 1847, 3 vol. gr. in-8. On y trouve un *Avant* et un *Carême* complets ; plusieurs *Oraisons funèbres*, des *Discours*, des *Panégryriques* qui n'avaient jamais vu le jour. « Les *Oraisons funèbres*, » dit l'auteur des *Trois Siècles de la littérature*, » sont la partie la plus faible. On peut dire que » Massillon, avec tout l'appareil de l'éloquence, y » est moins éloquent que partout ailleurs. Quelques-uns des sujets qu'il a traités étaient propres » à lui fournir de grands traits. Il paraît avoir méconnu et le ton qui leur convenait, et les grandes ressources par lesquelles il pouvait les faire valoir. L'oraison funèbre du prince de Conti sent le » rhéteur ; elle offrait cependant au grand peintre » mille tableaux intéressants. » Dix Discours connus sous le nom de *Petit Carême*, très-souvent réimprimés. Les *Conférences ecclésiastiques* qu'il fit dans le séminaire de Saint-Magloire, en arrivant à Paris ; celles qu'il a faites à ses curés pendant le cours de son épiscopat ; et les *Discours* qu'il prononçait à la tête des synodes qu'il assemblait tous les ans ; des *Paraphrases* touchantes sur plusieurs Psaumes. L'auteur de tant de morceaux d'éloquence aurait souhaité qu'on eût introduit l'usage de lire les sermons, au lieu de les prêcher de mémoire : il lui était arrivé, aussi bien qu'à deux autres de ses confrères, de rester court en chaire, précisément le même jour. Ils prêchaient tous les trois à différentes heures un vendredi saint. Ils voulurent s'aller entendre alternativement. La mémoire manque au premier ; la crainte saisit les deux autres, et leur fit éprouver le même sort. Quand on demandait à notre orateur quel était son meilleur sermon : *Celui que je sais le mieux*, répondait-il. On attribue la même réponse au P. Bourdaloue. Le célèbre P. la Rue pensait, comme Massillon, que la coutume d'apprendre par cœur avait bien des inconvénients ; mais il faut convenir que l'usage contraire en aurait de plus grands encore ; qu'il anéantirait l'action de l'orateur, générerait la déclamation, et affaiblirait infiniment l'attention de l'auditoire. On

pourrait peut-être concilier les difficultés, en autorisant l'usage de jeter de temps à autre un coup d'œil sur le papier. L'abbé de la Porte a recueilli in-12 les idées les plus brillantes et les traits les plus saillants répandus dans les ouvrages de l'évêque de Clermont. Ce recueil a paru à Paris, 1748, in-12, et forme le 15^e vol. de l'édition grand in-12, et le 15^e du petit in-12; il est intitulé : *Pensées sur différents sujets de morale et de piété, tirées, etc.* Il a paru en 1729, sous le nom de Massillon, des *Maximes sur le ministère de la chaire* : cet ouvrage est du P. Gaichy (voy. ce nom.) Tabaraud a donné une édition des *Œuvres choisies de Massillon*, Paris, 1824, 6 vol. in-8, avec une *Notice*. D'Alembert a fait l'*Eloge de Massillon*, qui se trouve dans le premier volume de l'*Histoire de l'Acad.* 1779; la ville d'Hières a décerné, en 1817, une statue à cet illustre prédicateur.

MASSINGER (Philippe), poète dramatique anglais, né à Salisbury en 1584, fut élevé à Oxford, et avant d'avoir pris ses grades quitta l'université pour aller à Londres, où il se livra tout entier à la poésie. Ses *Tragédies* et ses *Comédies* eurent un applaudissement universel en Angleterre. Il les composait conjointement avec les plus grands poètes anglais de son temps, tels que Fletcher, Middleton, Rowe, Fielding. On le trouva mort dans son lit le 28 mars 1640. (Voy. dans les *Mémoires de la société de Manchester*, t. 3, p. 125, un *Essai sur les écrits dramatiques* de Massinger, par le docteur John Ferriar).

* MASSINI (Charles-Ignace), prêtre de l'Oratoire, né à Cènes le 16 mai 1702, s'appliqua d'abord à la jurisprudence. Ses progrès le firent remarquer du cardinal Spinola, légat à Bologne, qui le prit pour son auditeur. Ce début n'affaiblit pas le dessein qu'il avait conçu de se consacrer à Dieu, et il entra en 1734 dans la congrégation de l'Oratoire, à Rome. Il y apportait un grand amour pour l'étude, et le désir de se perfectionner dans la piété. Frappé de cécité 25 ans avant sa mort, il supporta cette infirmité avec une patience admirable, et mourut le 25 mars 1791, âgé de 89 ans. Il a laissé : *Vita de Mariano de Sozzini de l'Oratorio*, Rome, 1747. Cette vie avait été ébauchée par le cardinal Leandro Colloredo; elle a été réimprimée avec des additions de Massini, et la *Vie de Flaminia Papi*, pieuse dame romaine, par le père Sozzini; *Vita del N. S. Gesù-Cristo*, Rome, 1759, traduite de Le Tourneux; mais le traducteur y fit les changements nécessaires, et l'enrichit d'*Observations morales* (Voy. TOURNEUX). *Raccolta delle Vite de' Santi per ciascheduno giorno dell' anno*, etc., Rome, 1763, 15 vol. in-12; *Seconda Raccolta che contiene l'Appendice*, etc., Rome, 1767, 15 vol. in-12. Ces deux recueils, souvent réimprimés, complètent l'hagiographie du nouveau Testament, et offrent ce que l'histoire ecclésiastique contient de plus authentique et de plus édifiant, mis dans un ordre parfait et exposé dans un style simple, mais qui ne manque ni de clarté, ni de l'élégance que comporte le sujet. Massini y joignit depuis les *Vies des saints de l'ancien Testament*, Rome, 1786, 6 vol. in-8, et a publié d'autres ouvrages, et notamment une *Traduction de l'Imitation*.

MASSON (Antoine), graveur du xviii^e siècle, né en 1656, à Louri, près d'Orléans, excella dans les portraits. Ceux du vicomte de Turenne, du duc d'Harcourt, du lieutenant-criminel de Lyon, etc., sont regardés comme des chefs-d'œuvre. Son burin est ferme et gracieux. On prétend qu'il s'était fait une manière de graver toute particulière, et qu'au lieu de faire agir sa main sur la planche (comme c'est l'ordinaire), pour conduire le burin selon la forme du trait que l'on y veut exprimer, il tenait au contraire sa main droite fixe, et avec la main gauche il faisait agir la planche suivant le sens que la taille exigeait. Plusieurs de nos graveurs modernes suivent cette manière. Cet habile artiste, membre de l'académie royale de peinture, mourut à Paris en 1702, âgé de 66 ans. On cite de lui la fameuse estampe des *Pèlerins d'Emmaüs*, d'après le Titien, connue sous le nom de la *Nappe de Masson*, à cause de la parfaite imitation du linge, et l'*Assomption de la Vierge*, d'après Rubens. On trouvera sur ses autres ouvrages des détails dans le *Manuel des amateurs*.

MASSON (Innocent le), chartreux, né à Noyon en 1628, fut élu général de cet ordre en 1675, fit rebâtir la grande Chartreuse qui avait été presque entièrement réduite en cendres. Il s'acquit un nom par sa vertu et par ses livres de piété. Son meilleur ouvrage est sa nouvelle collection des *Statuts des Chartreux*, avec des notes savantes, Paris, 1703, in-fol., très-rare. Il y a cinq parties. La cinquième, contenant les privilèges de l'ordre, manque quelquefois. Il avait donné en 1685 l'*Explication de quelques endroits des statuts de l'ordre des chartreux*, petit in-4, qui doit avoir 166 pages. Ceux qui finissent à la page 125 ne sont pas complets. C'est une réponse à ce que l'abbé de Rancé avait dit des chartreux dans ses *Devoirs de la vie monastique*. Cet auteur mourut en 1703, à 75 ans, après avoir été pendant toute sa vie ennemi zélé des disciples de Jansénius, qui ne l'ont pas épargné dans leurs écrits, et l'ont traité de mauvais théologien, de faux mystique, etc. Si, en se déclarant pour une secte, on peut être exalté jusqu'aux nues par ses partisans, il faut s'attendre aussi d'être ravalé jusqu'au néant lorsqu'on se déclare contre. Voy. COMMIRE, VINCENT DE PAUL.

MASSON (Antoine), religieux minime, mort à Vincennes, en 1700, dans un âge avancé, se fit un nom dans son ordre par sa piété, par son savoir et par ses ouvrages. Les principaux sont : *Questions curieuses, historiques et morales sur la Genèse*, in-12; *l'Histoire de Noé et du déluge universel*, 1687, in-12; *l'Histoire du patriarche Abraham*, 1688, in-12; un *Traité des marques de la prédestination*, et quelques autres livres de piété, nourris des passages de l'Écriture sainte et des Pères. — Il ne faut pas le confondre avec Claude Masson, prêtre de l'Oratoire, dont on a des *Sermons* pour un Avent, un *Carême*, des *Mystères*, *Panegyriques*, etc., Lyon, 1695.

MASSON (Jean), ministre réformé, né en France vers 1680, mort vers 1750, s'était retiré en Angleterre pour y professer les nouvelles opinions. On cite de lui : *Jani templum reseratum, seu Tractatus chronologico-historicus*, etc., Amsterdam, 1700,

in-8; *Lettres critiques sur la difficulté qui se trouve entre Moïse et saint Etienne, relativement au nombre des descendants de Jacob qui passèrent de Chanaan en Egypte*, Utrecht, 1703, in-8; *Vita Horatii*, Leyde, 1707 ou 1708, in-8; *Vita Ovidii*, Amsterdam, 1708, petit in-8; *Vita Plinii secundi*, ibid., 1709, petit in-8; *Vita Æl. Aristidis*, à la tête de l'édition des *Discours* de ce rhéteur, publiée par Jebb, Oxford, 1722; des *Notes sur les inscriptions recueillies par Gruter*, dans l'édition de Grævius, Amsterdam, 1707, 4 vol. in-fol.; sur les *médailles des rois de la Comagène*, dans le *Tesoro britannico*, par Haym; *Annus solaris antiquus*, in-fol., dont le *prospectus* seul, à ce qu'il paraît, a été publié. On lui a attribué par erreur la *Vie de Bayle*, publiée sous le nom de La Monnoye, et qu'il faut restituer à Du Revest, écrivain réfugié.

* MASSON (Samuel), frère du précédent, ministre à Dordrecht, en 1755, est le principal auteur de l'*Histoire critique de la république des lettres*, 1712-18, 13 vol. in-12. Jean et Philippe Masson, ses cousins, y ont fourni plusieurs articles. Prosper Marchand dit qu'on les nommait les *Maçons* et les *Manœuvres* de la république des lettres.

MASSON (Papire). Voy. PAPIRE MASSON.

MASSON. Voy. MAÇON.

MASSON. Voy. LATOMUS (Jacques).

MASSON DES GRANGES (Daniel le), prêtre, né en 1700, mort en 1760, avait autant d'esprit que de piété. Les particularités de sa vie sont ignorées; mais on connaît beaucoup son excellent ouvrage intitulé : *Le philosophe moderne, ou l'Incrédule condamné au tribunal de sa raison*, 1759, in-12; réimprimé en 1765, avec des additions considérables. Les vérités que l'auteur traite sont rebattues; mais il les présente dans un nouveau jour; et en dépouillant les preuves de la religion de ce qu'elles ont de trop abstrait, il les met à la portée de tout le monde.

MASSON (François), botaniste anglais, né en 1741, dans la ville d'Aberdeen en Ecosse, de parents peu riches, fut d'abord simple jardinier; mais entraîné par son goût pour la botanique, il visita successivement le cap de Bonne-Espérance, les Canaries, les Açores, Madère, les Antilles, pour y recueillir des graines et des plantes. Ses découvertes contribuèrent beaucoup à enrichir le jardin de Kew. Il mourut à Montréal vers la fin de décembre 1805. On lui doit : *Stapeliæ novæ, or a collection of several new species of that genus discovered, in the interior parts of Africa*, Londres, 1796, petit in-fol., orné de 41 planches d'une fort belle exécution, d'après des dessins faits sur les lieux; mais l'ouvrage, sous le rapport de la science, est inférieur à celui de Jacquin, qui parut dix ans plus tard.

* MASSON (Charles-François-Philibert), littérateur, né en 1762 à Blamont, dans le comté de Montbéliard, passa fort jeune au service de Russie, où il devint major des grenadiers du grand-duc Alexandre, qui se l'attacha comme secrétaire. Renvoyé par Paul I^{er}, à cause de ses principes favorables à la révolution française, il se réfugia en Pologne, et y rédigea ses *Mémoires secrets sur la Russie*, (Amsterdam (Paris), 1800-1805, 4 vol. in-8),

ouvrage qui renferme beaucoup de déclamations, de jugements hasardés, et de principes que l'auteur désavoua dans des lettres qui forment le tome 4 ou le supplément et le correctif de l'ouvrage. Revenu en France quelque temps avant le 18 brumaire, il remporta le prix de poésie à l'Institut par une *Ode sur la fondation de la République*. Il publia la même année les *Helvétien*s, poème en dix chants, qui fut assez bien accueilli; mais l'ayant adressé au premier consul avec ce distique :

Au héros Banaparte, au poète Lebrun,
La gloire et le génie ont un culte commun.

Le héros mécontent de se trouver placé sur la même ligne qu'un faiseur de vers, cessa de prendre intérêt à Masson. Les amis qui lui restaient dans sa disgrâce eurent beaucoup de peine à obtenir pour lui la modeste place de secrétaire-général de Rhin-et-Moselle. Masson mourut à Coblenz le 5 juin 1807. On a de lui quelques autres ouvrages qui sont à peu près oubliés. Il était membre de l'Institut, de l'Académie celtique, etc.

* MASSON de MORVILLIERS (Nicolas), né vers 1740, dans un village de Lorraine, dont il ajouta le nom au sien, termina ses études à Paris et se fit recevoir avocat au parlement; cependant il ne suivit pas le barreau, et s'adonna exclusivement à la littérature. Il mourut à Paris le 29 septembre 1789. Il a laissé : *Abrégé élémentaire de la géographie universelle de France*, Paris, 1774, 2 vol. in-12; *de l'Italie*, 1774, in-12; *de l'Espagne et du Portugal*, 1776, in-12. Ces trois ouvrages eurent de la vogue; Masson devint un des collaborateurs de l'*Encyclopédie méthodique*, et fut, avec Robert, chargé de la rédaction du *Dictionnaire de géographie moderne*. Il y refondit ce qu'il avait déjà publié sur l'Espagne; mais Cavanilles lui reprocha d'avoir trop déprécié la littérature de ce pays. Dans ses *Œuvres mêlées* en vers et en prose, 1789, in-8, on distingue des *épigrammes* piquantes et des *épîtres* pleines de verve.

MASSOULIÉ (Antonin), né à Toulouse en 1652, se fit dominicain en 1647. Il fut prieur dans la maison du noviciat à Paris, puis provincial de la province de Toulouse, enfin assistant du général de son ordre en 1686. Ce modeste religieux refusa un évêché qui lui fut offert par le grand duc de Toscane. Il mourut à Rome en 1706, à 74 ans, honoré des regrets et de l'estime des savants de son ordre. Son principal ouvrage est un livre en 2 vol. in-fol. intitulé : *Divus Thomas sui interpres de motione divina et libertate creata*, etc. Il tâche d'y prouver que les sentiments de l'école des dominicains sur la prémotion physique, la grâce et la prédestination sont véritablement les sentiments de saint Thomas, et non point des inventions de Bannez, comme quelques auteurs l'ont prétendu. L'ouvrage fut attaqué par les théologiens de Douai l'an 1722, et l'affaire fut portée à Rome, qui rendit, le 18 juillet 1729, un décret favorable à Massoulié. (Voy. BENOÎT XIII). Il réfuta aussi les quédistes dans deux écrits, publiés in-12, 1699 et 1704.

MASSUET (dom René), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Saint-Ouen de Mancelles, au diocèse d'Evreux, en 1666, professa la philoso-

phie et la théologie dans plusieurs maisons de son ordre. Il étudia le grec à Rouen; et en 1703, il se fixa à Paris, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Il a publié : une *Edition* de saint Irénée, imprimée chez Coignard, à Paris, in-fol, 1710; plus ample et plus correcte que les précédentes, et enrichie de préfaces, de dissertations et de notes. Ces dissertations donnent un nouveau jour à des matières qui peut-être n'avaient jamais été bien éclaircies. Le cinquième volume des *Annales de l'ordre de Saint-Benoît*; une *Lettre d'un ecclésiastique au R. P. E. L. J.* (révérend P. Etienne Langlois, jésuite), dans laquelle il répond à une brochure contre l'édition de saint Augustin, donnée par ses confrères (voy. ARGUSTIN); une seconde *Edition* du Saint-Bernard de dom Mabillon. Dom Massuet mourut en 1716, à 50 ans. Son érudition, son application au travail, et les qualités de son cœur, lui méritèrent les regrets de sa congrégation; il mériterait un éloge complet, sans ses liaisons avec un parti occupé à semer dans l'Eglise la division et le trouble en combattant ses plus solennelles décisions, comme on le voit par ses *Lettres* publiées par Schelhorn, dans le tome 15 des *Amenitates litterariæ*.

MASSYS. Voy. MESSIS.

MASTELLETTA (Jean-André Donducci, dit), peintre, né à Bologne en 1577, entra d'abord dans l'école de Carrache, et étudia quelque temps les ouvrages du Parmesan; mais on ne peut dire qu'il ait travaillé dans le goût de ces grands maîtres. Il se fit une manière singulière, sans vouloir consulter la nature. Il employait le noir plus qu'aucune autre couleur, et cette affectation déparait ses ouvrages. Il se retira dans un couvent où il mourut en 1657. Le nom de Mastelletta lui avait été donné de l'état de son père qui faisait des cuvettes (*Mastelli*). Ses mœurs étaient pures et son esprit modeste.

MASUCCIO de Salerne, *Masutius Salernitanus*, issu d'une famille noble, a fait 50 *Nouvelles* à l'imitation de Boccace, imprimées en italien à Naples, 1476, in-fol., puis à Venise, 1484, in-fol. Elles sont intitulées : *Il Novellino*, etc. Cet auteur mourut vers la fin du x^e siècle. Il est fort au-dessous de son modèle, et eût beaucoup mieux fait d'en choisir un autre dans un genre plus sage et plus utile.

MASURES. Voy. MAZURES.

MATAMOROS (Alphonse GARCIAS y), chanoine de Séville, sa patrie au xvi^e siècle, fut professeur d'éloquence dans l'université d'Alcala. On a de lui un *Traité des académies et des hommes doctes d'Espagne*, à Alcala, 1555, in-8. C'est une apologie des Espagnols, contre ceux qui paraissent douter du savoir de cette nation. Matamoros était un homme de goût : son style est élégant, mais il affecte trop d'y répandre des fleurs.

MATANI (Antoine), médecin et mathématicien, né à Pistoie le 27 juillet 1750, s'appliqua à la médecine, prit le bonnet de docteur à Pise en 1754, fut fait successivement professeur en philosophie et en médecine dans la même université, et mourut dans de grands sentiments de piété le 21 juin 1779, à Pistoie. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *De anevrismaticis præcordiorum morbis animadversiones*, Flo-

rence, 1759; Francfort, 1766; *Heliodori larissæi Capita opticorum e græco latine conversa*, Pistoie, 1758; *Relation historique et philosophique des productions naturelles du territoire de Pistoie*, en italien, Pistoie, 1762; *De nosocomiorum regimine*, Venise, 1768; *De remediis tractatus*, Pise, 1769. Matani a fourni un grand nombre d'articles à divers journaux d'Italie, et a laissé des manuscrits, entre autres une *Histoire littéraire*, fort avancée, des écrivains de son pays. Ces manuscrits sont entre les mains de Joseph Matani, son frère, professeur en théologie au séminaire de Pise, qui avait le plaisir, lorsque son frère vivait, de se délasser avec lui des occupations pénibles, par des entretiens fréquents sur la religion et la critique sacrée et profane. C'est à la persuasion du médecin que celui-ci s'est livré à l'étude des langues savantes. En 1780, Ventura di Samuel Fua préparait à Pise une édition complète des *OEuvres* de ce médecin. Matani était membre correspondant de plusieurs académies savantes de l'Europe.

MATERNE (saint) succéda à saint Valère dans le gouvernement de l'Eglise de Trèves, vers la fin du i^{er} siècle. Il quitta ce siège pour fonder celui de Cologne, qu'il remplit jusqu'à sa mort. Il assista à deux conciles tenus contre les donatistes, l'un à Rome, l'autre à Arles. Son corps fut transporté à Trèves dans l'église de Saint-Mathias, où il fut enterré auprès de saint Eucher et de saint Valère, ses prédécesseurs. Pappo, archevêque de Trèves, le transféra de là dans l'église métropolitaine en 1057. Quelques légendes le font mal à propos disciple de saint Pierre.

MATERNUS de CILANO (Georges-Chrétien), né à Presbourg, s'appliqua avec succès aux belles-lettres, à la physique, à la médecine, à l'étude de l'antiquité, et enseigna ces sciences à Altenau, dans la Basse-Saxe, où il mourut le 9 juillet 1775. Les monuments de sa science sont : *De terræ concussioibus*; *De causis lucis borealis*; *De motu humorum progressivo veteribus non ignoto*, 1734, in-4; *De saturnaliū origine et celebrandi ritu apud Romanos*, 1759, in-4; *Prolusio de modo furtum querendi apud Athenienses et Romanos*, 1769, in-4; une *Description de l'état sacré civil et militaire de la république romaine*, en allemand, 5 vol. in-8; plusieurs *Dissertations* insérées dans les journaux des curieux de la nature.

MATERNUS. Voy. FIRMICUS MATERNUS.

MATHA. Voy. JEAN de Matha.

MATHAN, prêtre de Baal, fut tué devant l'autel de ce faux dieux, par les ordres du grand prêtre Joïada, vers l'an 880 avant J.-C.

MATHAN, fils d'Eléazar, fut père de saint Jacob et aïeul de saint Joseph, époux de la sainte Vierge.

MATHANASIUS. Voy. SAINT-HYACINTHE.

MATHANIAS. Voy. SÉDÉCIAS.

MATHAT, fils de Lévi, et père d'Héli, que l'on croit être le même que Joachim, père de la Vierge Marie. Voy. JOACHIM.

MATHATHA, fils de Nathan, et père de Menna, un des ancêtres de J.-C. selon la chair.

MATHATIAS, fils de Jean, de la famille des Machabées, prêtre du Seigneur, descendant d'Aaron

par Eléazar, se rendit fort célèbre pendant la persécution d'Antiochus Epiphane. Les abominations qui se commettaient à Jérusalem après la prise de cette ville l'obligèrent de se retirer avec ses fils dans celle de Modin, où il était né. Ses fils étaient Jean, Simon, Judas, Eléazar et Jonathas. Il ne fut pas longtemps à Modin sans y voir arriver les commissaires envoyés par Antiochus, pour contraindre les habitants de cette ville à renoncer à la loi de Dieu, et à sacrifier aux idoles. Plusieurs cédèrent à la violence; mais Mathathias déclara publiquement qu'il n'obéirait jamais aux ordres injustes d'Antiochus. Comme il cessait de parler, il aperçut un Israélite qui s'avangait pour sacrifier aux idoles. Animé à l'instant d'un enthousiasme divin, il se jette sur cet homme et sur l'officier qui voulait le forcer à cette impiété, et les tue tous les deux sur l'autel même où ils allaient sacrifier. Cette action ayant fait du bruit, il s'enfuit sur les montagnes avec ses fils et un grand nombre d'Israélites. Alors, formant un corps d'armée, il parcourut tout le pays, détruisit les autels dédiés aux faux dieux, et rétablit le culte du Seigneur. Ce grand homme, sentant que sa fin approchait, ordonna à ses fils de choisir pour général de leurs troupes Judas Machabée. Il les bénit ensuite, et mourut après avoir gouverné Israël durant l'espace d'une année, vers la 166^e avant J.-C. C'est par lui que commença la principauté des Asmonéens, qui dura jusqu'à Hérode. La grande sacrificature y fut toujours jointe, depuis son fils Judas Machabée, qui en fut revêtu le premier. *Voy. JUDAS MACHABÉE.*

MATHATHIAS, fils de Simon, petit-fils du grand Mathathias, fut tué en trahison avec son père et un de ses frères, par Ptolémée son beau-frère, dans le château de Doch, l'an 158 avant J.-C.

MATHENEZ, en latin MATHESIOS ou MATHESIOS (Jean-Frédéric de), né à Cologne vers 1570, docteur en théologie, professeur d'histoire et de langue grecque, puis chanoine et curé de Saint-Cunibert, dans sa ville natale, donna ses soins aux pestiférés, et mourut de la contagion le 24 août 1622. C'était un critique savant, qui exerça sa plume sur des matières singulières : son style est trop négligé. On a de lui : *De triplici coronatione germanica, lombardica et romana*, Cologne, 1622, in-4; *De luxu et abusu vestium; Critices christianæ libri II*, Cologne, 1611, in-8. *Voy. Bibliot. colon. du père Hartzheim.*

MATHIAS ou MATTHIAS (saint). Le perfide Judas ayant laissé, par sa mort, la place d'apôtre vacante, Joseph, appelé *Barsabas*, que sa piété avait fait surnommer le *Juste*, et Mathias, furent les deux hommes sur lesquels on jeta les yeux pour l'apostolat. Les fidèles prièrent Dieu de se déclarer sur un des deux. Le sort tomba sur Mathias l'an 55 de J.-C. On ne sait rien de certain sur la vie et la mort de cet apôtre. Ce que l'on dit de sa prédication en Ethiopie et de son martyre n'est point appuyé sur des témoignages contemporains. (*Voy. la fin de l'article saint Jacques le Majeur.*) Les anciens hérétiques lui ont attribué un *Evangelie* et un *livre de Traditions*, reconnus pour apocryphes par toute l'Eglise. On croit avoir à Rome les reli-

ques de cet apôtre, mais la fameuse abbaye de Saint-Mathias, près de Trèves, prétend, avec autant de fondement, avoir cet avantage; ces prétentions sont douteuses de part et d'autre. Il se pourrait faire, disent les Bollandistes, que les reliques qui sont à Sainte-Majeure ne fussent point de l'apôtre, mais d'un saint de ce nom, évêque de Jérusalem vers l'an 120. *Voy. sur saint Mathias une Dissertation d'Henschenius dans le Recueil des Bollandistes.*

MATHIAS, empereur d'Allemagne, naquit en 1357 de Maximilien II, et de Marie fille de Charles-Quint. Il était frère de Rodolphe II, contre lequel il fut quelque temps révolté. Après avoir entretenu une correspondance secrète avec les provinces belgiques révoltées contre Philippe II, il en fut nommé gouverneur; mais il fut ensuite obligé de céder cette place en 1580 à François d'Anjou. Rentré en Autriche, il se retira à Linz, où il vécut dans le besoin. A la mort de Bathori, il prétendit à la couronne de Pologne; mais l'Empire et l'Espagne déjouèrent ses projets. Enfin Rodolphe son frère le nomma gouverneur d'Autriche et de Hongrie, et Mathias lui rendit de grands services. De nouvelles discussions s'élevèrent au sujet de la succession à l'empire : Mathias, ayant surmonté tous les obstacles, succéda à son frère Rodolphe en 1612. L'empire était alors en guerre avec les Turcs. Après des succès contrebalancés par des pertes, Mathias eut le bonheur de la finir en 1615 par un traité conclu avec le sultan Achmet. Mais en 1618 il en vit commencer une autre qui désola l'Allemagne pendant trente ans, et qui fut excitée par les protestants de Bohême, pour la défense des nouvelles erreurs. Il mourut à Vienne en 1617, à 62 ans. L'enlèvement du cardinal Elesel, son premier ministre, que l'archiduc Ferdinand, depuis son successeur, crut devoir éloigner des affaires, le conduisit au tombeau. La capitulation que Mathias signa en montant sur le trône diffère essentiellement de celle de ses prédécesseurs. Elle borne l'emploi des subsides donnés par les états, au seul usage pour lequel ils sont accordés. Elle lui défend de traduire les procès pour les péages électoraux devant un autre tribunal que celui des sept électeurs. Elle l'oblige de prendre lui-même les investitures des fiefs possédés par la maison d'Autriche. Elle permet aux électeurs d'élire un roi des Romains, du vivant de l'empereur, quand ils le jugeront utile et nécessaire pour le bien de l'empire, et même malgré les oppositions de l'empereur régnant.

MATHIAS CORVIN, roi de Hongrie, second fils de Jean Huniade, s'acquit par sa bravoure le nom de *Grand*. Il était né à Clausemberg, en Transylvanie, en 1445. Ladislas V d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, le renferma dans une prison en Bohême; ce qui n'empêcha pas qu'après la mort de ce prince, il ne fût élu roi de Hongrie, le 24 janvier 1458. Georges Podiebrak, successeur de Ladislas en Bohême, rendit la liberté à Mathias. Plusieurs grands seigneurs hongrois s'opposèrent à son élection, et sollicitèrent Frédéric IV de se faire couronner. Les Turcs profitèrent de ces divisions; Mathias les chassa de la haute Hongrie,

après avoir forcé l'empereur Frédéric de lui rendre la couronne sacrée de saint Etienne, dont il s'était emparé, et qui, selon les lois du royaume, était nécessaire au couronnement des rois. (*Voy. SAINT-ÉTIENNE.*) Le règne de ce prince n'offre qu'une suite de guerres avec l'empereur Ferdinand III, avec les rois de Bohême Podiebrack et Uladislav, avec Casimir IV, roi de Pologne, avec les waiwodes de Moldavie, de Transylvanie et de Valachie, et avec les sultans Mohamed II et Bajazet II. Podiebrack, fauteur des *hussites*, ayant été excommunié par Paul II, les catholiques de Bohême, qu'il persécutait, présentèrent la couronne du royaume à Mathias, mais elle lui fut disputée par Uladislav VI, fils de Casimir, roi de Pologne, qui succéda à Podiebrack. La guerre se ralluma entre l'empereur et Mathias. La fortune fut si favorable à celui-ci, qu'ayant assujéti une partie de l'Autriche, il prit Vienne et Neustadt, qui en sont les principaux boulevards. L'empereur vaincu désarma le vainqueur, en lui laissant la Basse-Autriche en 1487. L'année d'après, Mathias avait convoqué une assemblée à Bude, dans laquelle il donna des lois contre les duels, contre les chicanes dans les procès, et contre quelques autres abus. Il se préparait à faire de nouveau la guerre aux Turcs, lorsqu'il mourut d'apoplexie à Vienne en Autriche, l'an 1490. Ce héros, heureux dans la paix et dans la guerre, n'ignorait rien de ce qu'un prince doit savoir. Mathias parlait plusieurs langues de l'Europe; il était d'un caractère fort enjoué, et se plaisait à dire des bons mots; Galeotti Martio de Narni, son secrétaire, en publia un *Recueil*. Les lettres et les beaux-arts eurent en lui un protecteur. Il appela à sa cour les savants de l'Europe et les meilleurs peintres de l'Italie. Il avait à Bude une très-belle bibliothèque, riche en livres et en manuscrits.

MATHIAS A CORONA, carme de Liège, mort l'an 1676, âgé de 78 ans, est auteur d'une vaste *Théologie* en plusieurs volumes in-folio, Liège, 1665, aujourd'hui ignorée.

MATHIAS DE SUEDE, que quelques-uns nomment mal à propos *Matthieu*, fut chanoine de Linköping, confesseur de sainte Brigitte, et mourut à Stockholm avant cette sainte; car, selon les auteurs de sa vie, elle eut connaissance de sa mort par révélation, lorsqu'elle était à Rome. Mathias a traduit la *Bible* en gothique ou suédois, et y a joint de courtes notes pour l'usage de sainte Brigitte; le père Possevin croit que cet ouvrage a été anéanti pendant les révolutions de la Suède.

* MATHIAS (Thomas-James), poète et critique anglais, naquit à Cambridge en 1776. Il termina dans cette ville son éducation qu'il avait commencée à Eton, et se fit connaître dans la littérature par la chaleur avec laquelle il soutint l'authenticité des poèmes de Rowley (*voy. Chatterton*, tome II, pag. 579). En 1794, parut sous le voile de l'anonyme la première partie d'un poème intitulé : *Les hostilités littéraires* (the pursuits of literature) qui attira sur l'auteur l'attention générale, principalement à cause des notes qui attestent un savoir profond et étendu, joint à une critique éclairée. Cette œuvre attribuée d'abord à plusieurs écrivains dis-

tingués, fut reconnue pour être de Mathias. Un grand nombre d'autres productions en divers genres suivirent ce premier essai à des intervalles plus ou moins rapprochés. On cite comme les plus remarquables : *Odes rhéniques*, imitées de la langue erse, 1781, in-4; *Épître de l'empereur Kiên-Long au roi Georges III*, 1794, in-8; *Lettres au marquis de Buckingham au sujet du grand nombre de prêtres français émigrés, par un laïque*, 1796, in-8; *Odes anglaises et latines*, 1798, in-8; *Componimenti lirici de' più illustri poeti d'Italia*, 1802, 5 vol. in-8; *Commentaires sur l'histoire de la poésie italienne, par Crescimbeni*, 5 vol. in-12; *Chansons toscanes*, 1805, in-4; ces deux derniers ouvrages sont écrits en italien. *Œuvres de Thomas Gray, avec sa vie et des additions*, publiées aux frais de l'université de Cambridge, 1814, 2 vol. in-4. Mathias mourut en Italie au mois de septembre 1853, âgé de soixante-un ans.

MATHIEU. *Voy. MATTHIEU.*

* MATHIEU (Jean-Baptiste-Joseph), né le 9 février 1764, à Montigny-le-Roi près de Langres, fut élevé par les soins de son oncle M. Raclet, curé de Thivet, une des victimes de la révolution. Ordonné prêtre en 1788, il fut envoyé vicaire à Bérus près de Tonnerre. Pendant la terreur, ayant trouvé un asile aux environs de Chaumont, il remplit autant qu'il le put les fonctions de son ministère. Les infirmités qu'il contracta l'empêchèrent d'accepter une cure à l'époque du concordat; mais il instruisait les enfants dans ses loisirs et recueillait des matériaux pour l'histoire de son pays. Il mourut à Autreville le 9 juillet 1829. Il a publié : *Abrégé chronologique du diocèse de Langres*, 1808, in-8, et la *Biographie de la Haute-Marne*, dans l'*Annuaire* de ce département pour 1811, in-8.

MATHILDE, ou MECHTILDE, ou MAHAUD (sainte), reine d'Allemagne, mère de l'empereur Othon, dit le *Grand*, et aïeule maternelle de Hugues Capet, était fille de Thiéri, comte de Ringelheim, seigneur saxon. Elle épousa Henri l'Oiseleur, roi de Germanie, et devint mère de l'empereur Othon, de Henri, duc de Bavière, et de Brunon, évêque de Cologne, honoré dans l'Eglise d'un culte public. Après la mort de son époux en 936, elle fut maltraitée par ses fils Othon et Henri, et obligée de se retirer en Westphalie. Othon la fit revenir, et se servit utilement de ses conseils; Henri se réconcilia aussi avec sa mère. Elle fonda plusieurs monastères et un grand nombre d'hôpitaux, et mourut dans l'abbaye de Quedlinbourg en 968. Sa *Vie*, écrite 40 ans après sa mort, par l'ordre de l'empereur saint Henri, a été publiée par les bollandistes, 14 mars, avec des notes du père Henschenius. *Act. Sanct.* t. 7, p. 561.

MATHILDE ou MAUD (sainte), fille de sainte Marguerite, reine d'Ecosse, et première femme de Henri I^{er}, roi d'Angleterre, imita les vertus de sa mère. Elle fit bâtir à Londres deux grands hôpitaux, celui de l'église de Christ et celui de Saint-Gilles. Elle mourut l'an 1118, et fut enterrée à Westminster, auprès de saint Edouard le Confesseur. C'est par son ordre que Thiéri, moine de Durham, écrivit la *Vie* de sainte Marguerite, dont

il avait été le confesseur. On l'honore le 30 avril.

MATHILDE, comtesse de Toscane, fille de Boniface, marquis de Toscane, soutint avec zèle les intérêts des papes Grégoire VII et Urbain II, contre l'empereur Henri IV, son cousin, et remporta sur ce prince de grands avantages. Elle fit ensuite une donation solennelle de ses biens au saint Siège, et mourut en 1115, à 76 ans. Les ennemis des souverains pontifes l'ont accusée d'avoir eu des liaisons trop étroites avec Grégoire VII; mais la vertu de ce pape et celle de Mathilde ont fait passer cette accusation pour une calomnie dans l'esprit de tous les historiens équitables. Aucun fait, aucun indice, n'a fait tourner ces soupçons en vraisemblances. La vérité de la donation de la comtesse Mathilde n'a jamais été révoquée en doute : c'est un des titres les plus authentiques que les papes aient réclamés; mais ce titre même fut un sujet de querelle. Mathilde possédait la Toscane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaisance, Ferrare, Modène, une partie de l'Ombrie, le duché de Spolète, Vérone, presque tout ce qui est appelé aujourd'hui le *Patrimoine de Saint-Pierre*, depuis Viterbe jusqu'à Orviette, avec une partie de la Marche d'Ancône. Le pape Pascal II ayant voulu se mettre en possession de ces états, Henri IV, empereur d'Allemagne, s'y opposa. Il prétendit que la plupart des fiefs que la comtesse avait donnés étaient mouvants de l'Empire. Ces prétentions furent une nouvelle étincelle de guerre entre l'Empire et la papauté; cependant à la longue il fallut céder au saint Siège une partie de l'héritage de Mathilde. *Voy.* MANSI, *Memorie della gran-conlessa Matilda, da Fr. M. Fiorentino*, édit. II, *con molti documenti*, Lucques, 1756, in-4.

MATHILDE (Caroline), princesse de Brunswick-Hanovre, reine de Danemarck, sœur du roi d'Angleterre Georges III, naquit en 1731. Elle était le neuvième et dernier enfant de Frédéric-Louis, prince de Galles, père de Georges III. Mathilde devint reine de Danemarck en 1766, par son mariage avec son cousin Christian VII. La reine douairière Julie Marie, d'un caractère ambitieux, la prit en aversion, et encore davantage lorsque Mathilde accoucha d'un fils qui était tout espoir à la vieille reine de gouverner à la mort de Casimir, faible et valétudinaire. Ce prince avait pour favori un médecin appelé Struensee, que Mathilde chercha à mettre dans ses intérêts, lorsqu'elle se vit négligée par le roi son époux. Cette liaison donna lieu à des bruits scandaleux que la reine-mère excitait. Elle fit craindre au roi pour sa vie, accusa Mathilde, Struensee devenu ministre, et Brandt ami de ce dernier. La jeune reine fut arrêtée, emprisonnée, condamnée comme adultère, et son mariage rompu. A l'intercession de Georges III, on lui permit de passer à Hanovre, où elle fut traitée comme une reine, et mourut à Zell, à 24 ans. Elle laissa plusieurs enfants, entre autres Frédéric VI, (*voy.* ce nom). Voyez pour plus de détails, *Mémoires d'une reine infortunée*, Londres, 1766, in-12; *Mémoires authentiques, etc.*, ou *Histoire des comtes Struensee et Brandt*, etc. par l'abbé Roman, Paris, 1807, in-8; les *Cours du Nord*, trad. de l'anglais de John Brown par Cohen, 1819, 3 vol. in-8.

MATHON DE LA COUR (Charles-Joseph), né à Lyon en 1758, était fils d'un mathématicien distingué, dont on a plusieurs ouvrages, entre autres des *éléments de Dynamique* (1765, 5 vol. in-12), alors à la hauteur de la science, mais depuis longtemps surpassés. Après avoir fait d'excellentes études il vint à Paris pour les perfectionner. Il remporta un prix en 1767 à l'académie des inscriptions par un *Mémoire sur la législation de Lycurgue*. Ce premier succès fut suivi de plusieurs autres. L'académie de la conception de Rouen couronna en 1770 son *Discours sur le danger de la lecture des livres contre la religion*, et l'académie de Châlons-sur-Marne, en 1788, un *Discours sur les meilleurs moyens de faire naître et d'encourager le patriotisme dans la monarchie*. Ami des arts et généreux, il encourageait par tous les moyens les jeunes gens qui annonçaient des dispositions. Il fut l'un des fondateurs de la société philanthropique de Lyon ainsi que du bureau des mères nourrices. Arrêté après le siège, en 1793, il marcha à l'échafaud avec le calme de la vertu. On a de lui : *Lettres sur les peintures exposées au salon en 1765*, 65 et 67; on y remarque une foule d'observations fines; *Collection des comptes rendus concernant les finances depuis 1758, 1788*, in-8. Mathon, beau-frère du poète Lemierre, était depuis 1780 membre de l'académie de Lyon. *Voy.* l'*Histoire de cette académie* par M. Dumas, tome I.

MATHOU ou MATHOUD (dom Claude-Hugues), né à Mâcon d'une bonne famille, embrassa la règle de Saint-Benoît dans la congrégation de Saint-Maur, l'an 1659, à l'âge de 17 ans, et s'y distingua par ses connaissances dans la philosophie et la théologie. Gondrin, archevêque de Sens, si connu par ses variations à l'égard du formulaire d'Alexandre VII, voulut l'avoir pour grand-vicaire, et le fit ensuite entrer dans son conseil. Ce religieux mourut à Châlons-sur-Saône, le 29 avril 1705, âgé de 84 ans, dans le monastère de Saint-Pierre, où il s'était retiré dès l'an 1685. Nous avons de lui : l'*Edition* en latin des Œuvres du cardinal Robert Pullus, et de Pierre de Poitiers, Paris, 1655, in-fol. avec dom Hilarion Le Febvre; *De vera Senonum origine christiana*, contre Launoy, Paris, 1687, in-4; *Catalogus archiepiscoporum senonensium*, Paris, 1688, in-4. Cet ouvrage manque d'ordre et de critique.

MATHURIN (saint), prêtre et confesseur en Gâtinois, au IV^e ou au V^e siècle. Les actes de sa vie, donnés par Mombricitus, ne méritent aucune croyance. (*Voy.* la *Gallia christiana*, et les nouveaux bréviaires de Paris et de Sens.) Il y avait à Paris une ancienne église sous l'invocation de saint Mathurin. Le chapitre de Paris la donna en 1226 aux religieux de la Sainte-Trinité, pour la rédemption des captifs. C'est de là qu'ils ont été appelés Mathurins.

MATHURIN DE FLORENCE, habile peintre, lia une étroite amitié avec Polydore, et ces deux peintres travaillèrent de concert. Ils firent une étude particulière de l'antique, et l'imitèrent. Il est difficile de distinguer leurs tableaux, et de ne pas confondre les ouvrages de ces deux amis. Ils excellaient à représenter les habits, les armes, les vases, les sa-

crifices, le goût et le caractère des anciens. Mathurin mourut en 1526, aimé et estimé.

MATHUSALEM, fils d'Hénoch, père de Lamech, et aïeul de Noé, de la race de Seth, naquit l'an 5517 avant J.-C., et mourut l'année même du déluge 2548 avant J.-C., âgé de 969 ans : c'est le plus grand âge qu'ait atteint aucun mortel sur la terre. — Il faut éviter de le confondre avec MATHUSALEM, arrière-petit-fils de Caïn, et père d'un autre Lamech.

MATIGNON (Jacques Goyon de), maréchal de France, prince de Mortagne, comte de Thorigny, né à Gacé, en Normandie, l'an 1525, signala son courage à la défense de Metz, d'Hesdin, et à la journée de Saint-Quentin, où il fut fait prisonnier en 1557. Deux ans après, la reine Catherine de Médicis, qui le consultait dans les affaires les plus importantes, lui fit donner la lieutenance générale de Normandie. Cette province fut témoin plusieurs fois de sa valeur. Il battit les Anglais, contribua à la prise de Rouen, en 1567, empêcha d'Andelot de joindre, avant le combat de Saint-Denys, l'armée du prince de Condé, et se distingua à la bataille de Jarnac, à celles de la Roche-Abeille et de Moncontour. Il pacifia la basse Normandie où il commandait l'armée du roi, en 1574, et prit le comte de Montgomery dans Domfront. Henri III récompensa ses services en 1579, par le bâton de maréchal de France et par le collier de ses ordres. Les années 1586 et 1587 ne furent pour lui qu'une suite de victoires. Il secourut Brouage, défit les huguenots en plusieurs rencontres, prit leurs meilleures places, et leur eût enlevé la victoire de Contras, si le duc de Joyeuse, qu'il allait joindre, n'eût témérairement précipité le combat. Au sacre de Henri IV, en 1594, il fit les fonctions de connétable ; et à la reddition de Paris, il entra dans cette ville à la tête des Suisses. Ce général mourut dans son château de Lesparre, en 1597, à 72 ans, également regretté de son prince et des soldats. La mort le surprit pendant qu'il était à souper. Voy. *Vies des grands capitaines français*, de Brantôme, éd. de 1740, discours 84, t. 9, p. 167 ; *Histoire de Jacques Matignon* et sa *Vie*, par d'Aubigny, dans le tome 12 des *Vies des hommes illustres de la France*.

MATIGNON (Charles-Augustin de), comte de Gacé, maréchal de France, né en 1647, sixième fils de François de Matignon, comte de Thorigny, servit en Candie, sous le duc de la Feuillade, et fut blessé dangereusement dans une sortie. De retour en France, il fut employé en diverses occasions, se signala à la bataille de Fleurus, au siège de Mons et de Namur, et fut nommé lieutenant-général en 1692. La guerre s'étant rallumée, il suivit en 1705, le duc de Bourgogne en Flandre, obtint le bâton de maréchal en 1708, et fut destiné à passer en Ecosse à la tête des troupes françaises, en faveur du roi Jacques. Cette expédition n'ayant pas réussi, il revint en Flandre, et servit sous le duc de Bourgogne à la bataille d'Oudenarde. Il mourut à Paris, en 1729, à 82 ans.

MATON DE LA VARENNE (P. A. L.), homme de lettres, né à Paris en 1760, mort presque ignoré à Fontainebleau en 1816, fut persécuté pendant la

révolution. On a de lui plusieurs ouvrages. Nous citerons : *Réflexions d'un citoyen sur la nécessité de conserver la vénalité des offices inférieurs*, 1790, in-8 ; *Mémoire pour les exécuteurs des jugements criminels*, id. ; *Plaidoyer pour Sanson, exécuteur des jugements criminels de Paris, contre Prud'homme et Gorsas*, id. ; *Les crimes de Marat et des autres égorgeurs*, 1793, in-8, traduit en allemand ; *Histoire particulière des événements qui ont eu lieu en France pendant les mois de juin, juillet, août, septembre 1792, et qui ont opéré la chute du trône*, 1806, in-8. Cet ouvrage, qui représentait sous des couleurs beaucoup trop vraies des hommes alors puissants, fut saisi par ordre de la police ; Maton est l'éditeur du *Siècle de Louis XV*, par Arnoux-Laffrey, ou plutôt Moufle d'Angerville, 1796, 2 vol. in-8 ; ainsi que des *Œuvres posthumes du comte de Thiard de Bissy*, etc.

* MATTEI (Alexandre), cardinal, né à Rome en 1744, d'une illustre famille, étant prêtre et chanoine de Saint-Pierre, se plaisait à catéchiser les enfants, à visiter les malades, à prêcher dans les oratoires et les couvents ; et toute sa vie fut ainsi consacrée aux exercices de piété et de bienfaisance. Nommé, en 1777, archevêque de Ferrare, et cinq ans après cardinal, il se signala par son zèle pour le maintien de la discipline, mais surtout par son inépuisable charité. Lors de l'expulsion des prêtres français de leur patrie, il en entretint plus de trois cents à ses frais. Il concourut, en 1797, au traité de Tolentino, qui retarda l'invasion des états romains ; l'année suivante il partagea les malheurs du sacré collège dépouillé et dispersé. Elevé en 1800 sur le siège de Palestrine, il tint en 1804, dans son nouveau diocèse, un synode dont les *Actes* ont été imprimés in-4. Transféré, en 1809, sur le siège de Porto, auquel est attaché le titre de sous-doyen du sacré collège, il fut contraint la même année de venir en France avec ses collègues. Ayant refusé d'assister au mariage de Bonaparte avec Marie-Louise, il fut exilé à Rhetel. La chute de Napoléon ayant permis au pape Pie VII de retourner à Rome, Mattei fut nommé évêque d'Ostie et doyen du sacré collège. Il tint un synode à Velletri, dont le siège est uni à celui d'Ostie. Le 16 avril 1820, il assistait à l'office dans la basilique de Saint-Pierre, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie. Il mourut le 29 du même mois à 74 ans. On a de lui : *Méditations des vérités éternelles pour faire les exercices spirituels suivant la méthode de saint Ignace, distribuées en huit jours*, Rome, 1814, in-12.

MATTER (Christophe), jésuite, né en Silésie, l'an 1661, se dévoua aux missions parmi les infidèles, et partit pour les Indes en 1708. Il n'était pas prêtre, et ne pouvait que seconder les travaux des autres. Il rendit de grands services par ses connaissances médicales. On a de lui une *Relation* curieuse de son voyage et des notions exactes sur les peuples et les différentes productions des environs de Goa. Stœcklein l'a insérée dans son *Weltbote*, t. 24, n° 508.

MATTHEI. Voy. LÉONARD d'Udine.

MATTHIEU ou LÉVI (saint), fils d'Alphée, et se-

Ion toutes les apparences, du pays de Galilée, était commis du receveur des impôts qui se levaient à Capharnaüm. Il avait son bureau hors de la ville, et sur le bord de la mer de Tibériade. Jésus-Christ enseignait depuis un an dans ce pays. Matthieu quitta tout pour suivre le Sauveur qu'il mena dans sa maison, où il lui fit un grand festin. Il fut au nombre des douze apôtres. Voilà tout ce que l'Evangile en dit. Les sentiments sont fort partagés sur sa mort et sur le lieu de sa prédication. Le plus commun parmi les anciens et les modernes, est qu'après avoir prêché pendant quelques années l'Evangile en Judée, il alla porter la parole de Dieu dans la Perse ou chez les Parthes, où il souffrit le martyre. (*Voy. la réflexion qui est à la fin de l'article saint JACQUES le Majeur.*) Avant que d'aller annoncer la foi hors de la Judée, il écrivit, par l'inspiration du Saint-Esprit, l'Evangile qui porte son nom vers l'an 36 de J.-C. On croit qu'il le composa en la langue que parlaient alors les Juifs, c'est-à-dire en hébreu mêlé de chaldéen et de syriaque, et que l'original a été corrompu peu de temps après par les Nazaréens ou Juifs convertis, qui étaient attachés aux cérémonies légales. Le texte grec que nous avons aujourd'hui, et qui est une ancienne version faite du temps des apôtres, nous tient lieu d'original. Le texte chaldéen, imprimé plusieurs fois, n'est qu'une traduction moderne faite d'après le grec. Aucun évangéliste n'est entré dans un plus grand détail des actions de J.-C. que saint Matthieu. *Voy. saint MARC.* L'édition de l'Evangile de St. Matthieu, publiée par Jean Barret, Dublin, 1801, in-4, est une copie exactement gravée du manuscrit palimpseste du VI^e siècle, conservé dans la bibliothèque du collège de la Ste.-Trinité de cette ville. *Voy. sur ce qui regarde saint Matthieu, Millius, Vossius, Luc de Bruges, Louis de Dieu, l'Histoire ecclésiastique de Tillemont, le Dictionnaire de la Bible de dom Calmet, l'Histoire critique du texte du nouveau Testament par Richard Simon.*

MATTHIEU CANTACUZÈNE, fils de Jean, empereur d'Orient, fut associé à l'empire par son père en 1534. Jean Cantacuzène ayant abdiqué peu de temps après le pouvoir souverain, Matthieu resta empereur avec Jean Paléologue. Ces deux princes ne furent pas longtemps unis; ils prirent les armes, et une bataille donnée près de Philippes, ville de la Thrace, décida du sort de Matthieu : il fut vaincu, fait prisonnier, et relégué dans une forteresse, d'où il ne sortit qu'en renonçant à l'empire. Paléologue lui permit cependant de garder le titre de *Despote*, et lui assigna des revenus pour achever ses jours, avec ce vain nom, dans une vie privée. On prétend qu'il se retira dans un monastère du mont Athos, où il composa des *Commentaires* sur le *Cantique des cantiques*, qui ont été publiés à Rome.

MATTHIEU de VENDÔME, célèbre abbé de Saint-Denis, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fut régent du royaume pendant la deuxième croisade de saint Louis, et principal ministre sous Philippe le Hardi. Il se signala par ses vertus, et surtout par sa douceur et sa prudence. Il jouit aussi d'une grande considération sous le règne de Philippe le

Bel. Il mourut en 1286. On lui attribue une *Histoire de Tobie*, en vers élégiaques, Lyon, 1503, in-4 : et ce n'est pas certainement pour honorer sa mémoire qu'on lui donne cet ouvrage, qui est d'un style barbare, et d'un autre Matthieu de Vendôme, poète du XI^e siècle.

MATTHIEU de WESTMINSTER, bénédictin de l'abbaye de ce nom en Angleterre, au XIV^e siècle, a laissé une *Chronique* en latin, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1507, imprimée à Londres en 1570, in-fol. Cet historien est crédule, peu exact, et écrivait d'une manière rampante.

MATTHIEU de KROCOF ou KROKOV, et non de Cracovie, comme plusieurs l'ont dit par erreur, fut ainsi nommé d'un château appartenant à sa famille, situé en Poméranie. Docteur en théologie, il se distingua d'abord à Prague, d'où il fut chassé par les hussites, ensuite à Paris, enfin à Heidelberg. Il fut élu en 1405 évêque de Worms, où il mourut en 1440, âgé d'environ 60 ans. On conserve ses écrits sur la messe, sur l'eucharistie, etc., dans le monastère des chanoines réguliers de Franckenthal. Rainaldi (*ad an. 1408, n. 39*) dit qu'ayant été envoyé à Rome par l'empereur Robert, il avait été fait cardinal par Grégoire XII. On connaît de ce prélat : *Sermo de emendatione morum et cleri*, prononcé au synode de Prague en 1584 ; *Liber de squalore curiæ romanæ*, Bâle, 1531, et inséré dans le *Fasciculus rerum expellendarum*, de Brown ; *De celebratione missæ*, Memmingen, 1494, in-4 ; plusieurs autres ouvrages théologiques, conservés en manuscrit dans la bibliothèque impériale de Vienne. A.-A. Barbier lui attribue encore l'*Ars moriendi*, petit in-fol., gravé en bois, ouvrage très-rare sur lequel on peut consulter ; l'*Idee d'une collection complète d'Estampes*, par Heineken, p. 599 et suiv., et le *Dictionn. bibliogr.* de L. Santander, tom. 2, p. 102, et le *Manuel du libraire*, de M. Brunet.

MATTHIEU (Pierre), poète et historiographe de France, était né le 10 décembre 1563, suivant l'opinion la plus probable, à Pesmes, en Franche-Comté. D'abord principal du collège de Vercel (1), bourg de la province, il étudia ensuite le droit à Valence, reçut le bonnet de docteur en 1586, et vint exercer la profession d'avocat à Lyon. Il fut zélé ligueur et fort attaché au parti des Guises. Etant venu à Paris, il abandonna la poésie, qu'il avait cultivée jusqu'alors, pour s'attacher à l'histoire. Lorsque Lyon se fut soumis en 1598 à l'autorité royale, il devint partisan de Henri IV. Ce monarque, qui l'estimait, lui donna le titre d'historiographe de France, et lui fournit les mémoires nécessaires pour en remplir l'emploi. Ayant suivi Louis XIII au siège de Montauban, il y tomba malade, et fut transporté à Toulouse, où il mourut en 1621, à 58 ans. Matthieu était un de ces auteurs subalternes qui écrivent facilement, mais avec platitude et bassesse. Il a composé : l'*Histoire des choses mémorables arrivées sous le règne de Henri le Grand*, 1624, in-8. Elle est semée d'anecdotes singulières et de faits curieux. *Histoire de la mort de-*

(1) Plusieurs écrivains trompés par la ressemblance de ce nom avec celui de Vercel, ville de Piémont, ont fait Matthieu principal d'un collège d'Italie.

plorable de *Henri le Grand*, Paris, 1611, in-fol.; 1612, in-8; *Histoire de saint Louis*, 1618, in-8; *Histoire de Louis XI*, 1610, in-fol., estimée; *Histoire de France sous François I^{er}, Henri II, François II, Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII*, Paris, 1651, 2 vol. in-fol., publiée par les soins de son fils, qui a ajouté à l'ouvrage de son père l'*Histoire de Louis XIII*, jusqu'en 1621. Le grand défaut de Matthieu est d'affecter, dans le récit de l'histoire moderne, une grande connaissance de l'histoire ancienne. Il en rappelle mille traits qui ne font rien à son sujet, et dont l'entassement met de la confusion et de l'obscurité dans la narration. *Quatrains sur la vie et la mort*, 1629, in-12, dont la morale est utile et la versification languissante; *La Guisade*, tragédie, Lyon, 1589. Cette pièce est recherchée, parce que le massacre du duc de Guise y est représenté au naturel et avec toutes les horreurs qui ont accompagné ce lâche assassinat. *Esther*, tragédie en cinq actes, sans distinction de scènes et avec des chœurs, Lyon, 1585, in-12. Cette pièce fut jouée à Besançon avec un grand succès; Matthieu en a composé deux autres sur le même sujet, *Vasthi et Amars*, imprimées la même année à Lyon, in-12, avec la *Clytemnestre* du même poète; *L'Histoire d'Elius Sejanus*; *Les prospérités malheureuses d'une femme carthaginoise*, grande sénéchale de Naples; *Remarques sur la vie de Villeroy*, Rouen, 1618, 1620, 1624, in-12. Les deux premières histoires sont une allusion continuelle au maréchal d'Ancre et à sa femme. *Voy. les Mémoires de Nicéron*, t. 26.

MATTHIEU del NASSARO, excellent graveur en pierres fines, natif de Vérone, passa en France, où François I^{er} le combla de bienfaits. Ce prince lui fit faire un magnifique oratoire, qu'il portait avec lui dans ses campagnes. Matthieu grava des camées de toute espèce. On l'employa aussi à graver sur des cristaux. La gravure n'était pas son seul talent; il dessinait très-bien. Il possédait aussi parfaitement la musique. Le roi se plaisait souvent à l'entendre jouer du luth. Après la malheureuse journée de Pavie, Matthieu avait quitté la France, et s'était établi à Vérone; mais François I^{er} dépêcha vers cet illustre graveur des courriers pour le rappeler en France. Matthieu y revint, et fut nommé graveur général des monnaies. Une fortune honnête, et son mariage avec une française, le fixèrent dans le royaume jusqu'à sa mort, qui arriva peu de temps après celle de François I^{er}. Matthieu était d'un caractère liant. Il avait un cœur bienfaisant et l'esprit enjoué; mais il connaissait la supériorité de son mérite. Il brisa un jour une pierre d'un grand prix, parce qu'un Seigneur, en ayant offert une somme trop modique, refusa de l'accepter en présent. Il mourut l'an 1548.

MATTHIEU PARIS. *Voy. PARIS*.

MATTHIOLE (Pierre-André MATTIOLA, plus connu sous le nom de), né à Sienne le 25 mars de l'an 1500, fit de grands progrès dans les langues grecque et latine, dans la botanique et la médecine. Il joignait à ces connaissances une littérature agréable. On a de lui des *Commentaires* sur les six livres de Dioscoride, en latin, à Venise, chez Valgrise, 1565, très-gros vol. in-fol., avec de grandes figures ex-

cellemment gravées en bois. Les vertus que Dioscoride attribue aux plantes et aux animaux paraissent fort suspectes. Matthiole, qui a corrigé Pline, Aristote et Dioscoride, est tombé lui-même dans quelques fautes. A l'article *Grenouilles*, p. 553, il semble reconnaître la naissance spontanée de celles qu'on voit éclore dans la poussière après une pluie d'été. Art. *Eléphant*, page 554, il dit : *Elephanti ingenio et intellectu proximi sunt*; ce qui n'est vrai que dans le sens que cet animal est plus rapproché de l'homme que le singe et d'autres brutes, qu'une mauvaise philosophie a voulu associer à ce roi de la nature; mais il en reste encore assez loin pour laisser entre lui et le nègre le plus stupide un espace immense. Matthiole rapporte d'ailleurs, sans aucun correctif, ce que les peuples de Mauritanie débitent ridiculement du culte que l'éléphant rend aux astres. Malgré ces défauts, ces commentaires sont supérieurs à tout ce que les anciens ont écrit sur la botanique. L'original de ses commentaires avait paru en italien, Venise, 1548, in-4. L'auteur les traduisit en latin : outre l'édition dont nous avons fait mention, il y en a une antérieure, moins bonne, Venise, 1554. Nous en avons une traduction française par du Pinet, Lyon, 1565. Matthiole a laissé encore d'autres ouvrages, *Compendium de plantis omnibus*, Venise, Valgrise, 1571, in-4, longtemps classique en botanique; et des écrits sur la médecine, entre autres l'*Art de distiller*, des *Lettres*, etc. On a donné une édition complète de ses ouvrages, Bâle, 1598, in-fol., avec des notes de Gaspard Bartholin. Matthiole mourut de la peste à Trente en 1577. Il avait servi Ferdinand, archiduc d'Autriche, pendant 10 ans, en qualité de premier médecin. On peut consulter sur cet écrivain la *Vita di P. A. Mattioli, raccolta delle sue opere da un accademico Rozzo di Siena*. Matthiole avait exercé la médecine à Sienne, à Rome, à Trente, à Pavie, et fut médecin de l'archiduc Ferdinand, fils de Ferdinand I^{er}, puis de Maximilien II. Ferdinand I^{er} le fit conseiller aulique.

MATTHYS (Gérard), né dans le duché de Gueldre vers l'an 1525, enseigna longtemps le grec à Cologne, où il fut chanoine de la collégiale des douze apôtres, puis chanoine de second rang dans la métropole. Il y mourut le 11 avril 1574. Nous avons de lui : des *Commentaires* sur Aristote, Cologne, 1559-1566, 2 vol. in-4. Son style est pur, aisé et dégagé des vaines subtilités si communes dans les commentaires des péripatéticiens. Un *Commentaire* sur l'Épître de saint Paul aux Romains, Cologne, 1562.

MATTHYS (Christian), *Matthias*, docteur luthérien, né vers l'an 1584, à Meldorp, ville du Holstein, dans le comté de Dithmarse. Son esprit inquiet, son caractère austère et inconstant, firent qu'il ne sut se fixer dans aucun pays. Il fut successivement professeur de philosophie à Strasbourg, recteur du collège de Bade-Dourlach, professeur en théologie à Altorf, prêchant à Meldorp, ministre et professeur en théologie à Sora, puis se retira à Leyde, fut ensuite pasteur à la Haye, et enfin alla terminer ses jours à Utrecht l'an 1655. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de phi-

iosophie, d'histoire, de controverse, et sur l'Ecriture sainte. Les principaux sont : *Historia patriarcharum*, Lubeck, 1640, in-4 ; *Theatrum historicum*, Amsterdam, Elzevir, 1668, in-4. Cet ouvrage est moitié moral, moitié historique.

MATTI (don Emmanuel), né l'an 1665, à Oropesa, ville de la Nouvelle-Castille, réussit de bonne heure dans la poésie et fit paraître ses essais l'an 1682, en un vol. in-4. Cet heureux début fit naître dans le cœur d'une dame de très-haut rang des sentiments trop tendres pour ce jeune poète. Il fit, pour s'y soustraire, un voyage à Rome. Innocent XII, charmé de son esprit et plus encore de sa vertu, le nomma au doyenné d'Alicante, où il mourut en 1757. Il avait aidé le cardinal d'Aguirre à faire sa collection des *Conciles d'Espagne*. Ses *Lettres* et ses *Poésies latines* (Madrid, 1755, 2 vol. in-12, Amsterdam, 1758, 2 vol. in-4), prouvent qu'il avait de la facilité et de l'imagination.

MATTIOLI. Voy. MATTHIOLE.

* MATURIN (Charles-Robert), poète et romancier, né à Dublin, en 1782, d'une famille protestante, d'origine française. A peine sorti des bancs de l'école, il fit un mariage d'inclination, et étant entré dans les ordres fut attaché comme desservant à une paroisse. Son père ayant perdu une place lucrative, Maturin, pour venir au secours de sa famille, réduite à un état de gêne, fonda un pensionnat qui commençait à prospérer lorsque l'indélicatesse d'un ami qu'il avait cautionné, le replongea dans la misère. Ce fut alors qu'il publia ses premiers romans qui eurent du succès ; mais persuadé que s'il pouvait réussir au théâtre, il parviendrait plus promptement à rétablir ses affaires, il composa sa tragédie de *Bertram* qui, refusée d'abord par les comédiens, mais jouée ensuite sur la recommandation de Lord Byron, fut très-applaudie. Deux nouvelles tragédies qu'il donna en 1817 et 1819, furent moins heureuses ; et dégoûté du théâtre il revint à Dublin où il reprit les fonctions du ministère, tout en continuant de composer des romans. Il y mourut le 50 octobre 1824. La plupart de ses romans, écrits dans la genre horrible, mis à la mode par Anne Radcliff (voy. ce nom), ont été traduits en français ; les plus connus sont : *Melmoth* ou *l'Homme errant*, et *Les Albigeois*. Dans *Melmoth*, l'auteur ne s'est pas donné la peine d'en lier les diverses parties et se montre aussi capricieux que le poète de Roland, ce qui l'a fait surnommer *l'Arioste du crime*. Sa tragédie de *Bertram* a été traduite librement par MM. Taylor et Nodier, 1821, in-8 ou in-4.

* MATUSZEWIC (Thadée), noble polonais, né vers 1764, fut, en 1788, élu par son palatinat nonce à la diète ; il s'y plaça parmi les orateurs les plus distingués. La confédération de Targovice ayant détruit toutes ses espérances, il abandonna les affaires. Kosciuszko, en 1794, l'appela au conseil de l'administration civile. La Pologne ayant cessé d'être, il rentra dans la retraite, et épousa une parente d'Adam Czartorisky. (Voy. CZARTORISKY). Resté étranger aux premiers efforts que firent les Polonais en 1806 et 1807, il reparut dans les rangs de l'armée qui, sous les ordres du prince Ponia-

towski, reconquit la plus grande partie de la Galicie. Frédéric-Auguste, roi de Saxe, et grand-duc de Varsovie, le nomma membre du conseil d'état, et bientôt ministre des finances. Mais les événements de 1812 lui laissèrent à peine le temps de s'occuper des devoirs de cette place, dans laquelle il fut conservé par l'empereur Alexandre, en 1815. L'altération de sa santé l'obligea, en 1818, de se rendre en Italie ; mais arrivé à Bologne, il y mourut au bout de quelques jours. Un beau monument lui a été élevé par la piété filiale dans la Chartreuse de cette ville. Matuszewic a laissé beaucoup de poésies manuscrites, entre autres une traduction polonaise de *l'Imagination* par Delille, et celle de *l'Imitation de Jésus-Christ*, que sa fille, la comtesse Kicka, a publiée en 1822.

MATY. Voy. BAUDRAND.

MAUBERT. Voy. GOUVEST de MAUBERT.

MAUBOURG. Voy. LATOUR-MAUBOURG.

MAUCHARD (Burchard-David), né à Marbach en 1696, devint médecin du duc de Wurtemberg, et professeur en médecine, en chirurgie et en anatomie à Tubingen, où il mourut le 11 avril 1752, avec une réputation distinguée. On a de lui un grand nombre de *Thèses de médecine* estimées. Voy. SAINT-IVES.

MAUCOMBLE (Jean-François-Dieudonné de), officier dans le régiment de Ségur, né à Metz en 1755, quitta l'état militaire pour cultiver la littérature. Il donna une *tragédie* bourgeoise qui n'eut pas de succès, et ensuite deux mauvais romans. Il est encore auteur d'un *Abrégé de l'histoire de Nîmes*, in-8, compilation pleine de tableaux passionnés en faveur du calvinisme. Ces ouvrages ne semblaient pas devoir lui mériter les éloges qu'on lui donne dans le *Nécrologe* français. Une maladie de poitrine termina les jours de cet écrivain en 1768.

MAUCROIX (François de), né à Noyon le 7 janvier 1619, chanoine de l'église de Reims, fréquenta d'abord le barreau ; mais dégoûté de la sécheresse de la jurisprudence, il se livra à la littérature. Il mourut à Reims le 9 août 1708, à 89 ans. Sa vieillesse fut celle d'un philosophe chrétien, qui jouit des biens que lui accorde la Providence, et supporte les maux en attendant patiemment un sort meilleur. On a de lui plusieurs traductions écrites d'un style pur, mais languissant. Les principales sont : celle des *Philippiques* de Démosthènes ; de *l'Euthydemus*, dialogue de Platon ; de quelques *Harangues* de Cicéron ; du *Rationarium temporum* du père Petau, Paris, 1685, 3 vol. in-12 ; de *l'Histoire du schisme d'Angleterre*, par Nicolas Sanderus ; des *Homélies* de saint Jean-Chrysostome au peuple d'Antioche, 1681, in-8 ; du traité de Lactance, *De morte persecutorum* ; des *Vies des cardinaux Polus et Campege*, 1675 et 1677, 2 vol. in-12. Maucroix était très-lié avec Boileau, avec Racine et surtout avec La Fontaine. Cette union l'engagea à donner avec ce fabuliste, en 1685, en 2 vol. in-12, un recueil d'*Œuvres diverses*. On publia aussi en 1727 les *Nouvelles œuvres diverses* de Maucroix. On y trouve la traduction des *Satires*, des *Epîtres*, et de *l'Art poétique* d'Horace, ainsi que celle de la première *Tusculane*, et des *Traité*s de *l'amitié* et de la

vieillesse de Cicéron. M. Walckenaër a publié, en 1820, des poésies de Maucroix à la suite des *Nouvelles œuvres diverses de Jean de La Fontaine*, et en 1825 à la suite des *Poésies de la Sablière*. Dans ces deux éditions elles sont précédées d'une notice très-curieuse sur la vie de l'auteur.

MAUDEN (David), théologien, né à Anvers en 1575, fut prévôt de Notre-Dame de la Chapelle à Bruxelles, et doyen de Saint-Pierre de Breda. Il mourut à Bruxelles, en 1644, dans sa 66^e année. On a de lui, en latin : une *Vie de Tobie*, intitulée : *Le Miroir de la vie morale*, Anvers, 1651, in-fol.; des *Discours moraux sur le Décalogue*, Louvain, 1623, in-fol.; *Apologie des Monts-de-piété*, Louvain, 1627, in-4; *L'Aléthologie, ou Explication de la vérité*, Bruxelles, 1635, in-4. Cette vérité ne regarde qu'un point historique assez peu important.

* MAUDRU (Jean-Antoine), évêque constitutionnel, né en 1748 à Adomp, dans les Vosges, après avoir rempli successivement les fonctions de vicaire et de curé dans la commune d'Aidoilles, fut élu évêque de St.-Dié par ses compatriotes, et sacré à Paris le 20 mars 1791. Arrêté au mois de mai 1794, il fut traîné à Paris, où il passa sept mois dans les cachots de la conciergerie. Après le 9 thermidor, il revint à Saint-Dié, où il tint un synode, le 26 juillet 1797. Il assista au premier concile national tenu la même année à Paris. A son retour, accusé d'avoir occasionné des troubles par ses discours pastoraux et fait l'office publiquement dans une église, sans la soumission préalable à la loi, il fut condamné à 400 francs d'amende et six mois de prison; il en appela, mais une lettre du directoire fit cesser les poursuites. Le 30 avril 1800 il tint à Mirecourt un second synode, dont les statuts ont été imprimés (in-8), et se rendit l'année suivante au second concile national. Après le concordat, il donna sa démission et accepta la cure de Stenay. S'étant prononcé pendant les cent-jours en faveur de Napoléon, il fut exilé à Tours, mais il obtint ensuite l'autorisation d'habiter Belleville, près de Paris, où il mourut le 15 septembre 1820, âgé de 72 ans. Grégoire prononça un discours sur sa tombe. Outre des *Mandements, lettres et instructions pastorales*, on a de lui différents écrits empreints de l'esprit de parti, dans l'un desquels il nie formellement l'existence des *Brefs de Pie VI contre la constitution civile du clergé*!...

MAUDUIT (Michel), prêtre de l'Oratoire, né en 1644, à Vire en Normandie, mort à Paris, en 1709, à 65 ans, professa les humanités dans sa congrégation avec succès. Il se consacra ensuite à la chaire et aux missions. Après avoir rempli dignement ce ministère, il donna plusieurs ouvrages au public. Les principaux sont : *Traité de la religion contre les athées, les déistes et les nouveaux pyrrhoniens* : livre solide, dont la meilleure édition est de 1698; les *Psaumes de David*, traduits en vers français, in-12. La versification en est faible et incorrecte; des *Mélanges* de diverses poésies, en 1681, in-12 : recueil mêlé de bon et de mauvais; des *Analyses* des Évangiles, 4 vol. in-12; des *Actes* des apôtres, 2 vol.; des *Épîtres*, 2 vol.; de l'Apocalypse, 1 vol.; à Paris, Rouen et Lyon, avec des *Dissertations* qui sont très-

recherchées aujourd'hui, et qui ont été réimprimées à Toulouse avec quelques changements. Ces *Analyses* prouvent l'esprit d'ordre, le jugement et le savoir de l'auteur; on lui reproche cependant, non sans fondement, d'avoir recherché plutôt la subtilité que la solidité, et d'avoir souvent adopté des sentiments qui ne pouvaient lui plaire que parce qu'ils étaient nouveaux. Il s'appesantit sur des détails inutiles, en faveur de quelques points d'érudition très-indifférents au résultat de la chose, et n'hésite point à critiquer, non-seulement la *Vulgate*, mais encore l'opinion commune des interprètes et des Pères, en leur opposant quelque subtilité grammaticale grecque ou hébraïque. *Méditations* pour une retraite ecclésiastique de dix jours, in-12; *Dissertation sur la Goutte*, 1689, in-12. *Voy. l'Eloge* de Mauduit dans le *Mercur*, mai 1709.

* MAUDUIT (Antoine-René), né à Paris, le 17 janvier 1751, fut successivement professeur de mathématiques à l'école des ponts-et-chaussées, et de géométrie au collège de France. A l'organisation des écoles centrales, il y remplit une chaire. Lalande le regardait comme un des meilleurs professeurs qu'on eût vus dans la capitale. Sa causticité l'empêcha d'entrer à l'académie des sciences. Il ne remplissait plus ses fonctions de professeur au collège de France, lorsqu'il mourut le 6 mars 1815. On a de lui : *Eléments des sections coniques démontrées par la synthèse*, 1757, in-8 : *Introduction aux Eléments des sections coniques*, 1761; *Leçons de géométrie théorique et pratique*, 1772, in-8; 5^e édit., 1809, 2 vol. in-8; *Leçons élémentaires d'arithmétique*, 1780, in-8; 1804, in-8; *Psaumes, traduits en vers français*, 1814, in-12 de 12 pages. Ces Psaumes au nombre de neuf sont paraphrasés avec beaucoup de chaleur. Tous ces ouvrages, bien que jugés excellents lorsqu'ils parurent, sont presque oubliés maintenant, ayant été surpassés depuis. Dans les sciences les traités les plus nouveaux sont toujours préférés.

* MAUDUIT-DUPLESSIS (Thomas-Antoine, chevalier de), né à Hennebion, en 1755. Plein d'enthousiasme pour les héros de l'ancienne Grèce, à 12 ans il quitta le collège avec deux de ses camarades pour aller visiter les champs de Marathon et les Thermopyles. Après avoir satisfait leur noble curiosité, ils se rendent à Alexandrie, où la peste priva Mauduit de ses deux compagnons. Il partit seul pour Constantinople, où l'ambassadeur français lui facilita les moyens de retourner dans sa patrie, et le réconcilia avec son père. Ayant pris du service dans l'artillerie, il fit la guerre d'Amérique, sous les ordres de Rochambaud, se signala notamment à la prise de New-York, et reçut la décoration de *Cincinnatus*. En 1787, nommé colonel du régiment du Port-au-Prince, il s'embarqua pour St.-Domingue et pendant près de quatre ans, comprima l'esprit révolutionnaire dans la colonie. Mais l'arrivée, en 1791, des bataillons de Normandie et d'Artois, imbus des nouvelles maximes, détruisit l'effet de ses sages mesures. L'insurrection ayant gagné ses propres soldats, ils l'entraînaient dans leurs casernes. Deux de ses officiers, les frères d'Anglade, périrent en le défendant. A l'ordre qu'on lui donna de se

mettre à genoux, il répond par un regard d'indignation. Un grenadier le blesse à la figure : « Tu » sais mal te servir du sabre, lui dit Mauduit ; c'est » ici qu'il fallait frapper, » en découvrant sa poitrine ; et il tombe percé de vingt coups de baïonnettes le 4 mars 1791, à 58 ans. Sa tête fut portée en triomphe par ces dignes imitateurs des bourreaux de la capitale. De la Fosse de Rouville a publié l'*Eloge historique du chevalier Mauduit-Duplessis*, Senlis, 1818, in-8.

MAUDUIT DE LARIVE. Voy. LARIVE.

* MAUGER (Marat), révolutionnaire, était aussi laid et plus petit encore que Marat, dont il substituait le nom à celui qu'il avait reçu au baptême. Envoyé par le comité de salut public à Troyes et à Nancy, il dépassa les cruelles et sanguinaires instructions qui lui avaient été données. Sur les plaintes des autorités, arriva l'ordre de l'arrêter, et conduit à Paris, il fut enfermé à la conciergerie. Une fièvre violente s'empara de lui. Dans son délire, il s'écriait : « Voyez-vous, dans l'ombre de cette voûte, » la main de mon frère ; elle écrit : Malheureux ! » tu as mérité la mort. » Il répétait sans cesse ces mots et d'autres paroles semblables, et mourut dans les plus horribles convulsions, sur la fin de novembre 1793, à l'âge d'environ trente ans. Il paraissait avoir de l'instruction et s'exprimait avec facilité.

MAUGIS (Joseph), né à Namur en 1711, entra dans l'ordre de Saint-Augustin, où il se distingua par sa piété et son savoir. Il enseigna avec réputation la théologie dans l'université de Louvain, où il mourut en 1780. On a de lui plusieurs *Dissertations* imprimées, et des *Traité*s manuscrits.

MAUGRAS (Jean-François), parisien, prêtre de la doctrine chrétienne, enseigna avec succès les humanités dans les collèges de sa congrégation. Les chaires de Paris retentirent ensuite de son éloquence. Il se signala surtout par ses instructions familières ; mais l'ardeur extrême avec laquelle il se livra à ce saint exercice lui causa un crachement de sang, dont il mourut en 1726, à 44 ans. On a de lui : *des instructions chrétiennes, pour faire un saint usage des afflictions*, en 2 petits vol. in-12 ; une *Instruction chrétienne sur les dangers du luxe* ; quatre *Lettres* en forme de consultation, *en faveur des pauvres des paroisses* ; les *Vies des deux Tobie, de sainte Monique et de sainte Geneviève, avec des Réflexions à l'usage des familles et des écoles chrétiennes*. Une piété tendre et éclairée, une douceur et une modestie peu communes, étaient les vertus qui distinguaient le père Maugras dans le monde. On les retrouve dans ses ouvrages.

MAUGUIN (Gilbert), président de la cour des monnaies de Paris, publia contre le père Sirmond une Dissertation intitulée : *Vindicia prædestinationis et gratiæ*, qu'on trouve dans le Recueil publié à Paris en 1650, 2 vol. in-4, sous ce titre : *Veterum scriptorum qui in nono seculo de gratia scripsere opera.* (Voy. QUATRE-MAIRE). Il y soutient que Gotescale n'a point enseigné l'hérésie prédestinienne. L'auteur n'a pas raison ; mais il n'a rien oublié pour l'avoir (Voy. GOTESCALE.) Ce magistrat mourut en 1674, dans un âge fort avancé.

MAULÉON (Auger de), sieur de Granier, ecclésiastique natif de Bresse, se fit connaître au xvii^e siècle par l'édition des *Mémoires de la reine Marguerite*, Paris, 1628 ; de ceux de M. de Villeroy ; des *Lettres du cardinal d'Ossat*, etc. Il fut reçu de l'académie française en 1653 ; mais on l'en retrancha l'année suivante.

* MAULTROT (Gabriel-Nicolas), canoniste, né à Paris en 1714, fut reçu, en 1733, avocat au parlement ; il plaida peu : et dut uniquement sa réputation à ses ouvrages. Parmi ses mémoires, on cite celui qu'il rédigea en faveur de La Chalotais (voy. ce nom). Les démêlés de la magistrature avec le clergé attiraient alors l'attention générale. Maultrot, quoique assez versé dans la jurisprudence civile, s'attacha presque tout entier au droit canon, et se dévoua au parti *appelant*. Il se créa le défenseur de tous ceux qui refusaient de se soumettre à la bulle, et publia dans ce but de nombreux écrits dans lesquels il cherchait à diminuer les prérogatives de l'épiscopat ; et, en soutenant la désobéissance des inférieurs, sapait l'autorité du saint Siège. La révolution le ramena à d'autres sentiments ; d'ennemi des droits de l'épiscopat il en devint le plus ardent défenseur. Il fut un de ceux de son parti qui se prononcèrent avec le plus de force contre la constitution civile du clergé. Ayant perdu sa fortune, placée en rentes sur l'état, il fut obligé, pour subvenir à ses besoins, de vendre ses livres. Il supporta l'indigence avec courage, et mourut le 12 mars 1803, âgé de 89 ans. On a lieu d'être surpris du grand nombre d'ouvrages qu'il a laissés, surtout si l'on fait réflexion qu'il en composa une partie dans un état de cécité dont il avait été frappé à 50 ans. Il dictait à un secrétaire, et sa mémoire était si sûre, qu'il lui indiquait, de la manière la plus précise, les livres et les passages dont il avait besoin. On citera : *Apologie des jugements rendus en France contre le schisme par les tribunaux séculiers*, avec Mey (voy. ce nom) ; ouvrage condamné par Benoît XIV dans un bref du 20 novembre 1752 ; *Les Droits de la puissance temporelle défendus contre la 2^e partie des actes de l'assemblée du clergé de 1763, concernant la religion*, 1777, in-12 ; *Mémoire sur la nature et l'autorité des assemblées du clergé de France*, même année ; *Dissertation sur le formulaire*, 1773, in-12 ; *Institution divine des curés, et leur droit au gouvernement général de l'Eglise*, 1778, 2 vol. in-12 ; *Le Droit des prêtres dans le synode*, 1779, in-12 ; *Les droits du second ordre défendus contre les apologistes de la domination épiscopale*, 1779, in-12 ; *Les prêtres juges de la foi, ou Réfutation du Mémoire dogmatique et historique touchant les juges de la foi*, par l'abbé Corgne, 1780, 2 vol. in-12 ; *Les prêtres juges dans les conciles avec les évêques, ou Réfutation du Traité des conciles en général*, de l'abbé Ladvoat, 1780, 5 vol. in-12 ; *Dissertation sur les interdits arbitraires de la célébration de la messe aux prêtres qui ne sont pas du diocèse*, 1781, in-12 ; *Dissertation sur l'approbation des prédicateurs*, 1782, 2 vol. in-12 ; *L'approbation des confesseurs introduite par le concile de Trente*, 1785, 2 vol. in-12 ; *Dissertation sur l'approbation des confesseurs*, 1784, 1 vol. in-12 ; *Juridiction*

ordinaire immédiate sur les paroisses, 1784, 2 vol. in-12; *Traité des cas réservés au pape*, 1785, 2 vol. in-12; *Traité des cas réservés aux évêques*, 1787, 2 vol. in-12; *Traité de la confession des moniales*, 1786, 2 vol. in-12; *Défense du second ordre contre les conférences ecclésiastiques d'Angers*, 1787, 5 vol. in-12; *Lusure considérée relativement au droit naturel*, 1787, 2 vol. in-12; *Examen du pastoral de Paris*, publié par M. de Juigné, 1788 et 1789, 2 vol. in-12; *Véritable nature du mariage*, 1788, 2 vol. in-12; *Examen des décrets du concile de Trente et de la jurisprudence française sur le mariage*, 1788, 2 vol. in-12; *Dissertation sur les dispenses matrimoniales*, 1789, 1 vol. in-12; *Origine et étendue de la puissance temporelle, suivant les livres saints et la tradition*, 1789, 1790, 5 vol. in-12; *Discipline de l'Eglise sur le mariage des prêtres*, 1790, in-8; *Observations sur le projet de supprimer en France un grand nombre d'évêchés*, 1790, in-8; *Défense de Richer, et chimère du richérisme*, 1790, 2 vol. in-8; *Autorité de l'Eglise et de ses ministres, défendue contre l'ouvrage de M. Larrivière*, etc., 1792, in-8; *Lettre à un ami sur l'opinion de M. Treilhard, relativement à l'organisation du clergé*, 1790, in-8, etc. D'autres ouvrages encore, parmi lesquels on cite une *Histoire du schisme d'Antioche*, et une *Histoire de saint Ignace, patriarche de Constantinople*, sont sortis de cette plume féconde. Après la mort de Jabineau, Maulrot continua avec Blonde les *Nouvelles ecclésiastiques*, ou *Mémoires pour servir à l'histoire de la constitution civile du clergé*. Voy. MEY.

MAUNOIR (Julien), né au bourg de Saint-Georges de Raintambaut, diocèse de Rennes en Bretagne, en 1606, entra chez les jésuites où il se distingua par les missions qu'il fit dans sa patrie depuis 1640 jusqu'en 1685. Epuisé de travaux et de fatigues, il mourut saintement à Plevin en Bretagne, âgé de 77 ans. Le père Boschet, son confrère, a écrit sa vie sous ce titre : *Le parfait Missionnaire*, 1697, in-12. Le père Maunoir a laissé quelques ouvrages de piété écrits en breton.

* MAUPAS DU TOUR (Henri Cauchon de), né en 1606 au château de Cosson, d'une famille illustre, fut tenu par Henri IV sur les fonts de baptême. Il fut successivement abbé de Saint-Denys, de Reims (où il introduisit, en 1656, la congrégation de Sainte-Geneviève), grand-aumônier de la reine Anne d'Autriche, évêque du Puy en Velay, et d'Evreux, où il mourut le 12 août 1680, âgé de 74 ans. Il a laissé : *Discours funèbre sur l'archevêque de Reims* (Guillaume de Gifford, mort en 1629), Reims, in-8; *Vie de M^{me} de Chantal*, Paris, 1644, in-4. Elle a eu plusieurs éditions, et a été traduite en italien. *Vie de saint François de Sales*, Paris, 1657, in-4, fig. Une sixième partie, imprimée en 1668, contient la bulle de canonisation du saint, pour laquelle Maupas avait été envoyé à Rome. *Oraison funèbre de saint Vincent de Paul*, Paris, 1661, in-4; *Statuts synodaux*, Evreux, 1664-1665, in-8. Ils furent dressés, à ce qu'on croit, par le célèbre archidiacre Boudon, auteur de la *sainteté de l'état ecclésiastique*, et autres bons ouvrages. (Voy. ce nom).

MAUPEOU (Réné-Nicolas-Charles-Augustin de), chancelier de France, célèbre sous le règne de Louis XV, surtout à l'époque où ce monarque exila les parlements, est mort le 29 juillet 1792, dans sa terre en Normandie. La paisible et heureuse obscurité où il a vécu depuis sa disgrâce, la fermeté avec laquelle il a constamment refusé de rendre les sceaux à moins qu'on ne lui fit son procès, condition qu'on n'a osé accepter, et l'acharnement avec lequel le parti philosophique l'a dénigré, honorent sa mémoire. Quelque jugement qu'on porte de sa conduite dans l'affaire des parlements, il est très-probable que si son ouvrage eût subsisté, la révolution n'aurait pas eu lieu; et que l'opération par laquelle Louis XVI l'a anéanti, est la première des fausses démarches, et pour ainsi dire, comme le premier anneau de la longue chaîne d'incertitudes de ce bon et trop malheureux prince.

MAUPERTUIS (Pierre-Louis MOREAU de), célèbre mathématicien et astronome, né à Saint-Malo, le 17 juillet 1698, d'une famille noble, montra dès sa jeunesse beaucoup de penchant pour les mathématiques et pour la guerre. Il entra dans les mousquetaires en 1718, et donna à l'étude le loisir que lui laissait le service. Après avoir passé deux années dans ce corps, il obtint une compagnie de cavalerie dans le régiment de la Roche-Guyon : mais il ne la garda pas longtemps. Son goût pour les mathématiques l'engagea à quitter la profession des armes, pour se livrer entièrement aux sciences exactes. Il remit sa compagnie et obtint une place à l'académie des sciences en 1725. Quatre ou cinq ans après, le désir de s'instruire le conduisit à Londres, où la société royale lui ouvrit ses portes. De retour en France, il passa à Bâle pour converser avec les frères Bernoulli, l'ornement de la Suisse. Des connaissances nouvelles, et l'amitié de ces deux célèbres mathématiciens, furent le fruit de ce voyage. Sa réputation et ses talents le firent choisir en 1756, pour être à la tête des académiciens que Louis XV envoya dans le nord pour déterminer la figure de la terre. Il fut l'auteur et le chef de cette entreprise, qui fut exécutée avec beaucoup de diligence, quoique le succès ne répondit pas tout-à-fait aux espérances qu'on avait conçues. (Voy. CONDAMINE.) Le prince royal de Prusse, devenu roi, l'appela auprès de lui pour lui confier la présidence et la direction de l'académie de Berlin. Ce monarque étant alors en guerre avec la reine de Hongrie, Maupertuis en voulut partager les périls : il s'exposa à la bataille de Molwitz, et y fut pris par les hussards. Sa captivité ne fut ni dure ni longue. Dès qu'il eut obtenu sa liberté, il partit pour la France, puis retourna en Prusse, où à peine arrivé, il se repentit d'avoir renoncé à sa patrie. Frédéric le dédommagea de ses pertes par des bienfaits, par la confiance la plus intime; mais né avec une triste inquiétude d'esprit, il eut plusieurs querelles qui empoisonnèrent ses jours. Les plus célèbres sont sa dispute avec Kœnig, professeur de philosophie à Francker, et celle qu'il eut avec Voltaire, laquelle fut une suite de la précédente. Le président de l'académie de Berlin

avait inséré dans un vol. des *Mémoires* de cette compagnie pour l'année 1746, un écrit sur les *Lois du mouvement et du repos*, déduites d'un principe métaphysique : ce principe est celui de la *moindre quantité d'action*. Kœnig ne se contenta pas de l'attaquer, mais il en attribua l'invention à Leibnitz, en citant un fragment d'une lettre qu'il prétendait que ce savant avait écrite autrefois à Hermann, professeur à Bâle en Suisse. Maupertuis, piqué d'être soupçonné de plagiat, engagea l'académie de Berlin à sommer Kœnig de produire l'original de la lettre citée. Le professeur, n'ayant pas pu satisfaire à cette demande, fut exclu de l'académie de Berlin dont il était membre. (*Voy. Kœnig.*) Cette affaire donna lieu à plusieurs écrits : ce fut alors que Voltaire y intervint. Il avait été d'abord très-lié avec Maupertuis qu'il regardait comme son maître dans les mathématiques ; mais malgré la différence de leurs talents, ils étaient mutuellement jaloux l'un de l'autre : le philosophe l'était du bel esprit, et le bel esprit du philosophe. Cette jalousie éclata à la cour du roi de Prusse, dont les faveurs ne pouvaient être partagées assez également pour écarter loin d'eux la petitesse de l'envie. Voltaire, sensible à quelques procédés de Maupertuis, prit occasion de la querelle de Kœnig, pour soulager sa bile. En vain le roi de Prusse lui ordonna de rester neutre dans ce procès : il débuta par une *Réponse* fort amère d'un *académicien de Berlin à un académicien de Paris*, au sujet du démêlé du président de l'académie de Berlin et du professeur de Franeker. Cette première satire fut suivie de la *Diatrise du docteur Akakia*, critique sanglante de la personne et des ouvrages de son ennemi. Il y règne une finesse d'ironie et une gaieté tout-à-fait rares. L'auteur se moque de toutes les idées que son adversaire avait consignées dans ses œuvres et surtout dans ses lettres. Il se divertit principalement du projet d'établir une ville latine ; de celui de ne point payer les médecins lorsqu'ils ne guérissent pas les malades ; de la démonstration de l'existence de Dieu par une formule d'algèbre ; du conseil de disséquer des cerveaux de géants afin de sonder la nature de l'âme ; de celui de faire un trou qui allât jusqu'au centre de la terre. (*Voy. LEIBNITZ, TYCHO, WOLFF, CHRISTIAN.*) Les traits lancés sur l'auteur du *Voyage* au pôle étonnèrent ses partisans, et firent rire les vrais philosophes, instruits et pleinement convaincus de la charlatanerie de tous les savants à systèmes et à préventions. On opposa aux satires de Voltaire les éloges dont il avait comblé son ennemi ; mais ils prouvaient mieux la faiblesse et les petites vues du poète que la sagesse de son adversaire. En 1758, Maupertuis était un *génie sublime*, un *grand mathématicien*, un *Archimède*, un *Christophe Colomb*, pour les découvertes ; un *Michel-Ange*, un *Albane* pour le style. En 1752 ce n'était plus qu'un *esprit bizarre*, un *raisonneur extravagant*, un *philosophe insensé*. Si Voltaire se satisfait en suivant sa vengeance, il s'attira une disgrâce. Des désagréments qu'il essuya l'ayant obligé de se retirer de la cour de Prusse au commencement de 1753, il se consola dans son malheur par

de nouvelles satires. Il peignit Maupertuis comme un *vieux capitaine de cavalerie travesti en philosophe* ; l'*air distrait et précipité*, l'*œil rond et petit*, la *perruque de même*, le *nez écrasé*, la *physionomie mauvaise*, le *visage plat* et l'*esprit plein de lui-même*. Celui-ci lui envoya un cartel, auquel il ne répondit que par cette plaisanterie qui exprimait d'une manière piquante le caractère et le savoir de son antagoniste : « Dès que j'aurai un peu de » force, je ferai charger mes pistolets *cum pulvere* » *pyrio*, et en multipliant la masse par le carré de » la vitesse, jusqu'à ce que l'action et nous soyons » réduits à zéro, je vous mettrai du plomb dans la » cervelle ; elle paraît en avoir besoin. » Cette farce finit d'une manière triste. Retirée d'abord par Voltaire, sur la demande de Frédéric, la diatribe du docteur Akakia fut bientôt réimprimée par les soins de l'auteur. Le roi fit brûler cette seconde édition publiquement, et Voltaire quitta Berlin. Les circonstances de son départ déplurent tellement au souverain, qu'il fit arrêter Voltaire à Francfort, avec sa nièce, qui était venue l'y joindre ; et on assure que le poète n'en fut pas quitte à ce prix. Cependant des maux de poitrine, des crachements de sang, obligèrent le président de l'académie de Berlin de revenir en France. Il y passa depuis 1756 jusqu'au mois de mai 1758, qu'il se rendit auprès de MM. Bernoulli, à Bâle, où il mourut très-chrétiennement entre les bras de deux religieux, le 27 juillet 1759, à 61 ans. Voltaire ne cessant de l'outrager après sa mort, le roi de Prusse défendit sa mémoire en adressant au poète les vers suivants :

Laissez en paix la froide cendre
Et les manes de Maupertui ;
La vérité va le défendre,
Elle s'arme déjà pour lui.
Son âme était noble et fidèle,
Qu'elle vous serve de modèle.
Maupertuis sut vous pardonner
Ce noir écrit, ce vil libelle
Que votre fureur criminelle
Prit soin chez moi de griffonner.

Voyez quelle est votre manie ;
Quoi ! ce beau, quoi ! ce grand génie
Que j'admira avec transport,
Se souille par la calomnie,
Même il s'acharne sur un mort !
Ainsi, jetant des cris de joie,
Planant en l'air, de vils corbeaux
S'assemblent autour des tombeaux,
Et des cadavres font leur proie.

Non, dans ces coupables excès,
Je ne reconnais plus les traits
De l'auteur de la *Henriade* :
Ces vertus dont il fait parade,
Toutes je les lui supposais.

Hélas ! si votre âme est sensible
Rougissez-en pour votre honneur,
Et gémissez de la noirceur
De votre cœur incorrigible.

Maupertuis était d'une vivacité extrême, qui éclatait dans sa tête et dans ses yeux, continuellement agités. Cet air de vivacité, joint à la manière dont il s'habillait et dont il se présentait, le rendait assez singulier. Un amour-propre trop sensible, je ne sais quoi d'ardent, de sombre, d'impérieux, de tranchant dans le caractère, une envie extrême de parvenir et de faire sa cour, nuisirent à son bonheur et firent tort à sa philosophie. Il fut quelque-

fois dans son style le singe de Fontenelle; mais il ne put jamais atteindre à la molle indifférence, à l'égoïsme tranquille et raisonné du convive de madame de Tencin. Les ouvrages du président de l'académie de Berlin ont été recueillis à Lyon en 1756, en 4 vol. in-8. Comme écrivain, il avait du génie, de l'esprit, du feu, de l'imagination; mais on lui reproche des tours recherchés, une concision affectée, un ton sec et brusque, un style plus roide que ferme, des paradoxes, des idées fausses, etc. Ses principaux ouvrages sont : *La figure de la terre, déterminée; la Mesure d'un degré du méridien; Discours sur la figure des astres; Eléments de Géographie; Astronomie nautique; Eléments d'Astronomie; Dissertation physique à l'occasion d'un nègre blanc; Vénus physique*, ouvrage que les libertins ont plus lu que les physiciens, et qu'un d'eux a reproduit, sous un titre et une forme différente, en y cousant quelques morceaux de l'*Amour conjugal* de Venette. L'auteur cependant y avait mis toute la décence que la matière comportait, il trace même quelquefois des images vastes et sublimes, lorsqu'il généralise ses idées, et voit la nature en grand. *Essai de cosmographie; Réflexions sur l'origine des langues; Essai de philosophie morale*, où il y a d'excellentes choses, mais qui est de la plus verbiageuse prolixité; plusieurs *Lettres; Eloge de M. de Montesquieu*. Quoique dans ce qu'il a écrit sur divers points de la physique du monde il y ait des pensées qui favorisent ouvertement le matérialisme, on aurait cependant tort de le ranger parmi les ennemis du christianisme. Il paraît qu'il ne s'est abandonné à ces rêves que dans des moments où la manie des systèmes l'avait saisi; car dans d'autres circonstances il rendait un hommage sincère à la religion : « Nous sommes, dit-il, (tom. 2 de ses Œuvres, p. 174) si rempli de » respect pour la religion, que nous n'hésiterions » jamais de lui sacrifier notre hypothèse, et mille » hypothèses semblables, si on nous faisait voir » qu'elles continssent rien qui fût opposé aux vœux » rités de la foi, ou si cette autorité à laquelle tout » chrétien doit être soumis les désapprouvait. » Dans son *Essai de philosophie morale*, il réfute victorieusement ceux qui ont osé comparer la morale de Zénon, d'Epictète et celle d'autres froids raisonneurs, à la divine morale de l'Evangile. On a son *Eloge* par Fouchy, dans le *Recueil de l'académie des Sciences* de Paris, 1759.

MAUPERTUY (Jean-Baptiste DROUET de), né à Paris en 1650, d'une famille noble, originaire du Berry, fit ses études au collège de Louis-le-Grand. Son esprit et son goût pour l'éloquence et pour la poésie, de ses maîtres lui firent des admirateurs. Il parut ensuite dans le barreau, et s'en dégoûta. Les fleurs d'une littérature légère et frivole lui avaient fait perdre le goût des fruits de la jurisprudence. Un de ses oncles, fermier général, crut le guérir de son penchant pour le théâtre et les romans, en lui procurant un emploi considérable dans une des provinces du royaume. Maupertuy, qui n'avait alors que 22 ans, se reposa sur des commis fidèles et laborieux; et bien loin d'amasser du bien, il dissipa son patrimoine. De retour à

Paris, à l'âge d'environ 40 ans, il renonça subitement au monde : après une retraite de deux ans, il prit l'habit ecclésiastique en 1692, passa cinq ans dans un séminaire, se retira dans l'abbaye de Sept-Fonts, et cinq ans après dans une solitude du Berry. Son mérite lui procura un canonicat à Bourges en 1702. De Bourges il passa à Vienne, d'où il revint à Paris, après avoir reçu les ordres sacrés. Il se retira quelque temps après à Saint-Germain-en-Laye, où il mourut le 10 mars 1750, âgé de 80 ans. On a de lui un grand nombre de Traductions françaises. Les principales sont celles : du 1^{er} livre des *Institutions* de Lactance, in-12; du *Traité de la Providence* et du *Timothée* de Salvien, chacun en un vol. in-12; des *Actes des martyrs* recueillis par dom Ruinart; de l'*Histoire des Goths* de Jornandès, in-12; de la *Vie du frère Arsène de Janson, religieux de la Trappe*, connu sous le nom de comte de Rosemberg, in-12; de la *Pratique des exercices spirituels de saint Ignace*, in-12; du *Traité latin* de Lessius, sur le choix d'une religion, in-12; de l'*Euphormion* de Barclai, 1711, 3 vol., ou 1715, 1 vol. in-12. On a encore de lui plusieurs livres de piété : les *Sentiments d'un chrétien touché d'un véritable amour de Dieu*; l'*Histoire de la réforme de l'Abbaye de Sept-Fonts*, in-12. Cette histoire fut mal reçue et accusée d'infidélité. L'*Histoire de la sainte Eglise de Vienne*, in-4; *Prières pour le temps de l'affliction et des calamités publiques*, in-12; *De la vénération rendue aux reliques des Saints*, in-12; le *Commerce dangereux entre les deux sexes*, in-12; la *Femme faible, ou les Dangers d'un commerce fréquent et assidu avec les hommes*, in-12, etc. Le style de ces différents ouvrages est ferme et énergique; mais il manque quelquefois de pureté et de précision.

MAUR (saint), célèbre disciple de saint Benoît, abbé de Glanfeuil, en Anjou, aujourd'hui Saint-Maur-sur-Loire, mourut en 584. Quelques critiques modernes ont prétendu que saint Maur, abbé en Anjou, était différent de saint Maur, disciple de saint Benoît; mais dom Ruinart les a réfutés dans son *Appendice des Annales des bénédictins*, tom. 1, page 650. Il y a une congrégation de bénédictins qui porte le nom de *Saint-Maur*. C'est une réforme approuvée par le pape Grégoire XV, en 1621. (Voy. COU.) Cette congrégation s'est distinguée par les vertus et le savoir de ses membres; mais elle n'a pas eu le don de persévérance. Voici ce que nous écrivions en 1785. « Elle se soutient encore avec » assez de gloire. Il y a peut-être moins d'érudition, » moins d'activité et de zèle qu'autrefois; mais il » faut s'en prendre au siècle qui, entièrement livré » à la frivolité, ne fait aucun accueil aux recherches savantes : ou bien le malheur des temps » influencerait-il sur cette espèce de relâchement ? le » bruit des ruines réprimerait-il l'essor du génie » qui nourrit et qui provoque le travail ? regarde- » rait-on comme un décret de silence l'incertitude » que la Providence semble avoir répandue sur la » durée de ces solitudes illustrées par de si longues » et si utiles études ? » En 1789, lorsque ces religieux voulurent se charger de l'instruction publique, en secondant l'esprit et les œuvres de la révo-

lution, nous fûmes obligé de changer ce jugement contre celui-ci : « Malheur à la jeunesse dont l'éducation tomberait en partage à des religieux que l'esprit du monde, l'esprit d'apostasie, de corruption et d'erreur, engage à quitter ces retraites saintes, où des vœux inviolables les avaient en fermés ; à faire des offrandes consacrées au Seigneur la proie de la politique mondaine et des violences de l'anarchie. » Les années suivantes présentèrent une dissolution plus complète encore ; et en faisant éclater la constance religieuse de quelques individus vertueux, offrirent une multitude d'apostats. Tous ceux qui s'étaient voilés du jansénisme, particulièrement les *Blancs-Manteaux*, se jetèrent ouvertement dans les délires du philosophisme.

MAUR (Raban). Voy. *RABAN-MAUR*.

MAURAND (Pierre), homme riche, fut regardé dans le *xiii^e* siècle comme le chef des *albigéois* en Languedoc. Maurand était d'une des plus illustres familles de Toulouse, honorée quatre-vingt-huit fois du capitoulat, et qui prétendait descendre des anciens ducs d'Aquitaine. Il se disait saint Jean l'évangéliste, et attaqua la divinité de Jésus-Christ, tantôt à découvert, tantôt avec des mots équivoques ; il entraîna dans l'hérésie la plupart de ses compatriotes. Raymond V, comte de Toulouse, l'obligea de comparaître devant le légat du pape. Dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir, il déclara que le pain consacré par le prêtre n'était pas le corps de J.-C. Les évêques, affligés du blasphème qu'ils venaient d'entendre, et du malheur de celui qui l'avait prononcé, déclarèrent Maurand hérétique, et le laissèrent entre les mains du comte de Toulouse. Maurand qui avait trop d'esprit pour ignorer le faible de sa secte, eut trop de raison pour sacrifier sa vie au faux honneur qu'on trouve quelquefois à ne point se démentir. La grâce agit en même temps sur son cœur, et il prit le parti de réparer le scandale qu'il avait donné. Il alla pieds nus et les épaules découvertes, se présenter à la porte de l'église : l'évêque de Toulouse et l'abbé de Saint-Sernin l'y reçurent, et le frappèrent de verges pendant qu'il avançait vers l'autel, où le légat l'attendait. Maurand y fit abjuration de ses erreurs. Il promit de partir dans quarante jours pour la Palestine, et d'y servir trois ans les pauvres. Il vit sans regret raser celui de ses châteaux où les hérétiques tenaient auparavant leurs assemblées, et distribuer une partie de ses biens aux malheureux qu'il avait opprimés par sa puissance ou ruinés par ses usures. Une conversion d'un si grand éclat eut un grand effet : l'hérésie soutenue par le crédit de Maurand tomba en grande partie. Celui-ci mourut en 1199.

MAURE. Voy. *SAINTE-MAURE*.

* MAUREL (Barthélemi), né en juin 1758, dans la paroisse de Sabas, après avoir reçu les ordres à Castres, fut nommé professeur de philosophie au collège d'Albi, et devint en 1788 vicaire de Sainte-Martianne. Il y établit des conférences qui étaient très-suivies, lorsque la révolution vint les interrompre. Pendant la terreur, il se rendit en Italie. Rentré en France en 1796, l'exercice du ministère

faillit plusieurs fois lui coûter la liberté. En 1801, il prêcha deux stations à Albi ; M. d'Aviau, archevêque de Bordeaux, le fixa dans cette ville, en lui donnant un canonicat. De concert avec le vénérable prélat, il établit une congrégation de missionnaires pour évangéliser les campagnes. En 1822, il se consacra aux retraites ecclésiastiques. M. Rey, depuis évêque d'Annecy, qui exerçait alors en Savoie et en France ce genre de ministère avec tant d'éclat et de succès, l'encouragea à s'y dévouer. Il fut appelé successivement dans divers diocèses du midi. Une attaque d'apoplexie qu'il essuya en 1825 le força de renoncer à cette carrière. Désigné pour prêcher à la cour le carême de 1826, il ne put se rendre à Paris à cause de sa santé. Il mourut le 18 mai 1829. On a de lui : la *Retraite ecclésiastique*, Toulouse, 1855, 2 vol. in-8. C'est un recueil de quinze discours tous relatifs aux vérités de la religion et aux devoirs des prêtres. L'éditeur les a fait précéder d'une *Introduction* et d'une *Notice* sur l'auteur dont cet article est extrait.

MAUREPAS. Voy. *PONTCHARTRAIN*.

* MAURI (Ernest), professeur de botanique et directeur du jardin des plantes au collège de la Sapience à Rome, né dans cette ville en 1790, y mourut au mois de juin 1856 ; il publia conjointement avec le docteur Sébastiani *Floræ romanæ Prodromus*, Rome, 1818, in-8, fig. Kunth lui a dédié une plante de la famille des thérébintacées.

MAURICE (saint), chef de la légion thébéenne, était chrétien, ainsi que tous les officiers et les soldats de cette légion, composée de 6,600 hommes. Les Bagaudes ayant excité des troubles dans les Gaules, Dioclétien y envoya cette légion appelée *Thébéenne*, sans doute parce qu'elle avait été levée dans la Thébaïde en Egypte. Maurice ayant passé les Alpes, à la tête des troupes qu'il commandait, l'empereur Maximien ordonna que toute l'armée ferait un sacrifice aux dieux pour obtenir le succès des armes de l'empire. Cette proposition fit horreur à Maurice et à sa troupe : il s'éloigna, avec sa légion, de l'armée, pour aller camper près d'Augusta, à trois lieues d'Octodurum (1). L'empereur, irrité de leur résistance, ordonna que la légion fût décimée. Ceux qui restaient, protestant qu'ils mourraient plutôt que de rien faire contre leur foi, l'empereur en fit encore mourir la dixième partie. Enfin Maximien, les voyant persévérer dans la religion de J.-C., ordonna qu'on les fit tous massacrer. Ses troupes les environnèrent et les taillèrent en pièces. Cependant, si on en croit la tradition des églises de Trèves et de Cologne, quelques cohortes de la légion s'échappèrent, sans doute dans le temps qu'elle campait à Octodurum, et furent mises à mort en divers endroits des Gaules. Maurice, chef de cette légion de héros chrétiens, Exupère et Candide, officiers de la même troupe, se signalèrent par leur constance et la vivacité de leur foi. Ce furent eux qui engagèrent les soldats à ce généreux refus. Ce massacre fut exécuté vers l'an 286. Plusieurs années après leur supplice, on découvrit

(1) On croit que l'ancienne ville d'Octodurum est aujourd'hui Martigny, dans le Valais. Cette ville possédait un siège épiscopal, qui fut transféré à Sion dans le *vii^e* siècle.

leurs corps au lieu dit *Agaune*, aujourd'hui Saint-Maurice. Ce saint est le patron d'un ordre célèbre dans les états du roi de Sardaigne, créé par Emmanuel Philibert, duc de Savoie, pour récompenser le mérite militaire, et approuvé par Grégoire XIII en 1572. Malgré les preuves qui déposent en faveur de l'histoire de ces saints martyrs, plusieurs protestants, entre autres Dubordier, Hottinger, Moyle, Burnet et Mosheim l'ont attaquée. Georges Hickes, savant anglais, l'a défendue avec force, et a mis au néant les sophismes que Burnet avait accumulés dans sa préface sur *Lactance*. M. Félix de Balthazar en publia également la *défense*, Lucerne, 1760, in-8, contre une mauvaise critique qu'on avait faite M. Spreng, dans sa *Basile chrétienne*. Dom Joseph de Lisle, bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, a porté la vérité de cette histoire jusqu'à l'évidence, dans son ouvrage intitulé : *Défense de la vérité du martyre de la légion thébéenne*, 1757, in-8. Voyez aussi *Historia di san Maurizio*, par le P. Rossignoli, jésuite; les *Acta Sanctorum* du mois de septembre, les *Eclaircissements sur les martyrs de la légion thébéenne*, etc., par de Rivaz, Paris, 1779, in-8. Les actes du martyre de cette légion, écrit par saint Eucher, évêque de Lyon, ont été donnés, mais fort défectueux, par Surius. Le P. Chifflet, jésuite, en ayant découvert une copie plus exacte, la fit imprimer. Dom Ruinart soutient que c'est là le véritable ouvrage du saint évêque de Lyon. — Il ne faut pas confondre *saint Maurice*, chef de la légion thébéenne, avec un autre saint du même nom, martyrisé à Apamée, dans la Syrie, et dont parle Théodoret. Si Mosheim les avait distingués, il se serait épargné bien des objections qui tombent à faux dans son *Commentarius de rebus Ecclesie ante Constantinum*, Helmstadt, 1755, page 588. Voltaire a pris une voie toute différente et bien digne de lui pour nier le massacre de cette légion. « Nous avons, dit-il, les noms de trente-deux légions, qui faisaient les principales forces de l'empire romain, et assurément la légion thébéenne ne s'y trouve pas. » Si cet écrivain superficiel, et si peu jaloux de sa réputation, avait consulté la liste des légions, il aurait trouvé le nom de celle-ci en dix endroits; il y aurait lu, sect. 7, que sous Dioclétien la troisième légion était la thébéenne : *Tertia Diocletiana Thebæorum*. Cette même légion se trouve encore dans la section 20; elle était la seconde sous Flavia Constantia : *Secunda Flavia Constantia, Thebæorum*; elle conservait le même rang sous Valens : *Secunda Valentis, Thebæorum*, section 6; elle était la première sous ce même Maximien qui la fit massacrer : *Prima Maximiana, Thebæorum*, section 7. Voy. la notice des dignités de l'empire romain par le père Labbe.

MAURICE (Mauritius-Tiberius), empereur d'Orient, né à Arabisse en Cappadoce l'an 559, était d'une famille distinguée, originaire de Rome. Après avoir occupé quelques places à la cour de Tibère-Constantin, il obtint le commandement des armées contre les Perses. Il montra tant de bravoure, que l'empereur lui donna sa fille Constantine en mariage, et le fit couronner empereur en 582. Les Perses ne cessaient de faire des incursions sur les

terres des Romains. Maurice envoya contre eux Philippicus son beau-frère, qui eut d'abord des succès brillants, mais qui ne se soutinrent pas toujours avec le même avantage. Comme les gens de guerre étaient extrêmement nécessaires dans ce temps malheureux, l'empereur ordonna en 592 qu'aucun soldat ne se fit moine qu'après avoir accompli le temps de la milice; mais sur les remontrances de saint Grégoire, il révoqua cet édit. Maurice donna un nouveau lustre à son règne, en établissant sur son trône Chosroès II, roi de Perse, qui en avait été chassé par ses sujets. L'empire était alors en proie aux ravages des Abares. Maurice leur accorda un tribut d'environ 100,000 écus, pour obtenir la paix; mais ces Barbares recommencèrent la guerre à diverses reprises. Les Romains en firent périr plus de 50,000 en différents combats, et leur firent près de 17,000 prisonniers. On leur rendit la liberté, après avoir fait promettre au cagan ou chef des Abares, qu'il renverrait tous les Romains qu'il tenait dans les liens. Le prince abare, infidèle à sa promesse, demanda une rançon de 10,000 écus. Maurice refusa la somme. Le barbare, furieux, fit passer les captifs au fil de l'épée. Théophylacte, auteur contemporain, qui a écrit l'*Histoire* du règne de Maurice, ne dit rien de la demande du prince des Abares pour le rachat des prisonniers, ni du refus de Maurice, ni de leur massacre; et il est difficile de croire que cet empereur ait refusé, pour la délivrance de 12,000 soldats, une somme aussi modique, tandis qu'il avait payé à ce même peuple un tribut considérable pour obtenir la paix. En 595, Romain, exarque de Ravenne, ayant, par ses perfidies, amené une rupture avec les Lombards, ceux-ci assiégèrent Rome pendant quatre ans, et y causèrent des maux inouïs. Les exhortations de saint Grégoire obtinrent enfin la retraite des Lombards et l'envoi de quelques secours en vivres et en argent, que Maurice le chargea de distribuer au peuple et à la garnison. En 602, l'armée romaine se révolta contre Maurice, et élut Phocas pour empereur. Ce dernier, de simple centurion, était parvenu aux premières dignités militaires. Il poursuivit Maurice jusque auprès de Chalcédoine, le fit prisonnier et le condamna à perdre la tête. On égorgea les cinq fils de ce prince infortuné aux yeux de leur père. Maurice, s'humiliant sous la main de Dieu, ne laissa échapper que ces paroles : *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont équitables*. Sa mort suivit celle de ses fils, l'an 602. Plusieurs écrivains ont jugé ce prince par ses malheurs, au lieu de le juger par ses actions : ils l'ont cru coupable, et l'ont condamné. Il est vrai qu'il souffrit que l'Italie fût vexée; mais il fut le père des autres parties de son empire. Il rétablit la discipline militaire, rabattit la fierté des ennemis de l'état, soutint par ses lois la foi chancelante, et anima la piété par son exemple. Il aima les sciences, et protégea les savants. Il écrivit sur l'*Art militaire* douze livres, imprimés à la suite des *Tactiques d'Arrien*, avec une version latine et des notes par Scheffer, Upsal, 1664, in-8.

MAURICE, arrière-petit fils de Frédéric II, électeur de Saxe, né en 1521, se signala dès sa jeunesse

par son courage, et eut toujours les armes à la main tant qu'il vécut. Il servit l'empereur Charles-Quint en 1544 contre la France, et en 1546 contre la ligue de Smalkalde, à laquelle, quoique protestant et zélé protecteur de Luther, il ne voulut jamais s'unir avec les rebelles. L'empereur, pour le récompenser de ses services, l'investit, l'an 1548, de l'électorat de Saxe, dont il avait dépouillé Jean-Frédéric, son cousin. Maurice se liguait depuis avec quelques princes de l'Empire pour la délivrance du Jandgrave de Hesse, que Charles V retenait prisonnier; et enfin avec cet empereur contre le margrave de Brandebourg, qui ravageait les provinces d'Allemagne. Il l'attaqua en 1555, gagna sur lui la bataille de Sivershausen, et mourut deux jours après des blessures qu'il y avait reçues. Maurice de Saxe était un des plus habiles généraux de son temps, et passait pour un excellent tacticien.

MAURICE DE Saxe. Voy. Saxe.

MAURICE. Voy. MORICE.

MAURICE DE NASSAU. Voy. NASSAU.

* MAURICE (Thomas), littérateur anglais, naquit le 23 septembre 1734 à Hertford. Son père qui y exerçait la profession de maître d'école, mourut le laissant en bas âge; et sa mère, qui ne tarda pas de se remarier, le négligea passablement; mais il eut le bonheur de trouver dans le docteur Parr un protecteur qui le prit dans son pensionnat, et charmé de ses progrès l'envoya continuer ses études à l'université d'Oxford. Dès qu'il eut reçu les ordres il fut nommé à la cure de Woodfort, puis à celle d'Epping. En 1786 il épousa la fille de Thomas Pearce, capitaine au service de la compagnie des Indes. Devenu veuf, il entreprit d'écrire l'*Histoire de l'Inde*; et quoiqu'il ne fût pas secondé dans cette publication par les directeurs de la compagnie qui n'eurent pas l'air de se douter qu'un ouvrage de cette nature devrait les intéresser, il n'en continua pas moins son entreprise qui obtint un grand succès. Maurice était bibliothécaire-adjoint au musée britannique, lorsqu'il mourut à Londres, le 30 mars 1824. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : *Antiquités Hindoues*, 1792-1800, 7 vol. in-8; *Histoire de l'Inde ancienne*, 1793-1799, 3 vol. in-4; *Histoire moderne de l'Inde*, 1802-1804, 2 vol. in-4; avec un *Supplément*, 1810, in-4 : c'est l'ouvrage le plus important que nous ayons sur cette contrée; *Fragments sanscrits ou Extrait des livres sacrés des Brachmanes sur un sujet important pour les îles Britanniques*, 1799, in-8; *La fraude des Brachmanes dévoilée ou Effort de la caste sacerdotale de l'Inde pour revêtir leurs fausses divinités des attributs du Christ*, 1812, in-8. Maurice a composé plusieurs poèmes et des tragédies.

* MAURICE (Frédéric-Guillaume), agronome, né en 1750 à Genève, d'une famille originaire de Provence, se prépara dès sa jeunesse aux emplois publics par l'étude de la jurisprudence, et fut successivement membre du grand conseil, administrateur de l'hôpital général, directeur des travaux publics (1787), etc. Lors de l'invasion française en 1792, il se retira dans un de ses domaines qu'il s'occupa d'améliorer. Maire de Genève en 1800, lors du rétablissement de l'indépendance de cette

ville, il entra au conseil représentatif et souverain; mais depuis plusieurs années, il était retourné tout à fait à la vie privée, lorsqu'il est mort en 1826. On lui doit un excellent *Traité des engrais*, avec des notes, suivi de la traduction du *mémoire de Kirwan sur le même objet*, Genève, 1801, 1806 et 1823, in-8. Il fut avec Ch. et M.-A. Pictet le fondateur de la *Bibliothèque britannique*, continuée sous le nom de *Bibliothèque universelle*.

MAURICEAU (François), chirurgien de Paris, né dans cette ville vers le milieu du XVII^e siècle, s'appliqua pendant plusieurs années avec beaucoup de succès à la théorie et à la pratique de son art. Il se borna ensuite aux opérations qui regardent les accouchements des femmes, et il fut à la tête de tous les opérateurs en ce genre. On a de lui plusieurs ouvrages, fruits de son expérience et de ses réflexions : *Traité des maladies des femmes grosses et de celles qui sont accouchées*, Paris, 1694, in-4, avec figures. Il y a plusieurs autres éditions de ce livre excellent, traduit en allemand, en anglais, en flamand, en italien et en latin. Cette dernière version est de l'auteur lui-même; *Aphorismes touchant la grossesse, l'accouchement, les maladies et autres indispositions des femmes*, Paris, 1694, in-4; Amsterdam, 1700; *Observations sur la grossesse et sur l'accouchement*, Paris, 1693, in-4; 1713, in-4; en allemand, Dresde, 1709, in-8; *Dernières observations sur les maladies des femmes grosses et accouchées*, Paris, 1708, in-4. Tous ces ouvrages ont été réunis en un seul, Paris, 1712, 1724, 1758 et 1740, in-4, avec fig. L'auteur mourut le 17 octobre 1709, avec la réputation d'un homme d'une très-grande probité et d'une prudence consommée. Quelques années avant sa mort, il s'était retiré à la campagne, pour se préparer, dans la retraite, au dernier passage.

MAUROLICO (François), fameux géomètre, né à Messine le 16 septembre 1494, abbé de Sainte-Marie-du-Port en Sicile, se rendit très-habile dans les belles-lettres et dans les sciences. Il enseigna les mathématiques à Messine avec réputation. Ce savant possédait à un tel degré l'art si nécessaire et si rare de s'exprimer avec clarté, qu'il rendait sensibles les questions les plus abstraites. Il eut pour protecteurs le marquis de Vega, vice-roi de Sicile, le prince Geraci, et le cardinal Alexandre Farnèse. Geraci lui donna la riche abbaye de Santa-Maria-del-Parto. Ses principaux ouvrages sont : une *Édition des Sphériques* de Théodose, in-fol.; *Emendatio et restitutio conicorum Apollonii Pergæi*, in-fol.; *Archimedis monumenta omnia*, in-fol.; *Euclidis phenomena*, in-4; *Martyrologium*, in-4; *Scianicarum rerum compendium*, in-8; *Rime*, 1552, in-8; *Opuscula mathematica*, 1573, in-4; *Arithmeticonum libri II*, in-8; *Photismus de lumine et umbra*, in-4; *Problemata mechanica, ad magnetem et ad pyxidem nauticam pertinentia*, in-4; *Cosmographia de forma, statu, numeroque celorum et elementorum*, in-4. Maurolico à une mémoire étendue joignait un esprit pénétrant et aisé. C'était un génie propre à la méditation; il était toujours renfermé en lui-même, et ce n'était qu'avec peine qu'on lui arrachait quelques paroles sur d'autres objets que celui de ses

études favorites. Il fut enlevé aux lettres le 21 juillet 1575, à 81 ans. Sa *Vie* a été écrite en italien par un de ses neveux, Messine, 1615, in-4. Voy. encore les *Elogi d'uomini illustri* de Lor. Crasso.

MAURUS (Firmus). Voy. FIRMUS.

MAURUS-HONORATUS. Voy. SERVUS.

MAURUS (Hortensius), né à Vérone, s'attacha de bonne heure à la poésie latine, et plut à Ferdinand de Furstemberg, évêque de Paderborn, qui cultivait lui-même les lettres avec goût, et conserva à Maurus son amitié jusqu'à sa mort. Ce poète se retira alors à Hanovre, où il jouit de la considération de tous les citoyens distingués, quoiqu'il fût bon catholique, et même engagé dans les ordres. Il mourut dans cette ville à l'âge de 92 ans, le 14 septembre 1724, et fut enterré dans l'église des catholiques, où l'on voit son épitaphe. Le célèbre jurisconsulte Boëhmer s'était engagé à donner une édition des poésies de Maurus, que celui-ci avait, à la fin de sa vie, copiées de sa main; mais il fut prévenu par la mort. Quelques-unes ont paru dans la collection des poètes allemands, par Roenickins. L'abbé Weissembach les a recueillies et publiées à Bâle, 1782, avec d'autres poésies, sous le titre de *Selecta veterum et recentiorum poemata, in gratiam litteratæ juventutis*, in-12. Il les avait déjà publiées séparément. Voici le jugement qu'il en porte : *Stylus Hortensii purus est, tener, splendidus, plenus acuminis atque munditiarum*.

MAURUS (Terentianus), florissait sous Trajan, suivant les uns, et sous les derniers Antonins, suivant d'autres. Il était gouverneur de Syène, aujourd'hui Asna, dans la haute Egypte. Nous avons de lui un petit poème latin sur les règles de la poésie et de la versification, écrit avec goût et avec élégance. On le trouve dans le *Corpus poetarum* de Maittaire, et séparément sous le titre *De arte metrica*, 1551, in-4.

* MAURY (Jean-Siffrein), cardinal, etc., naquit le 26 juin 1746 à Valréas, dans le comtat Venaissin, de parents peu favorisés de la fortune; son père, honnête artisan, l'envoya au collège de son lieu natal. Après ses premières études, il fut admis au séminaire de St.-Charles, d'où il passa à celui de Ste.-Garde d'Avignon. A 20 ans il vint à Paris, où en 1766 il débuta par les *Eloges funèbres du Dauphin et de Stanislas*, qui, sans être des morceaux irréprochables, annoncèrent son talent comme écrivain. L'année suivante, il concourut pour les prix de l'académie française, sans succès, mais en 1770 il obtint, en concurrence avec La Harpe, l'accessit, pour l'*Eloge de Fénelon*. Un héritier du nom de ce grand homme, nommé à l'évêché de Lombes, l'emmena avec lui, se chargeant de sa fortune; mais décidé à suivre la carrière de la chaire, il revint bientôt à Paris, qui lui offrait un plus vaste théâtre. En 1772, il fut choisi pour prêcher le panégyrique de saint Louis devant l'académie française. Ce discours lui valut l'abbaye de la Frénade, diocèse de Saintes. Le panégyrique de saint Augustin, qu'il prononça en 1775 devant l'assemblée du clergé, vint encore ajouter à sa réputation. Bientôt il eut l'honneur de prêcher à Versailles, où il donna un Avent et un Carême. Répandu dans

les sociétés les plus brillantes, lié avec les gens de lettres et les philosophes, qui dominaient alors à l'académie, il sut si bien les ménager, sans compromettre son caractère ni ses principes, qu'en 1785 il y remplaça Lefranc de Pompignan. Dans son discours de réception il fut adroit sans être bas, et se concilia si bien tous les esprits que le duc de Nivernois en lui répondant le loua d'avoir su allier la philosophie à l'Evangile. Il était lié avec l'abbé de Boismont, qui lui résigna le riche prieuré de Libons. Sa réputation, soutenue de l'éclat de la fortune, lui donnait l'entrée chez les premiers fonctionnaires de l'état, et il prit beaucoup de part aux discussions qui commençaient à agiter la France. Ce fut comme prier de Libons qu'il fut nommé député aux états-généraux, par le clergé du bailliage de Péronne. Effrayé des scènes déplorables qui suivirent le 14 juillet, il quitta Versailles sous un déguisement; mais arrêté à Péronne et ramené à l'Assemblée, il s'y plaça bientôt à la tête des orateurs les plus distingués, et prit la parole dans toutes les discussions importantes et défendit avec autant de courage que de talent les droits de l'Eglise et les principes de la monarchie, et fut avec Cazalès (voy. ce nom) l'adversaire les plus redoutable de Mirabeau, dont il balança souvent l'influence dans plusieurs rencontres. Il évita par son sang-froid, les dangers auxquels l'exposait son opposition aux révolutionnaires. Après la discussion sur les assignats, lorsqu'il sortit de l'assemblée, quelques misérables ayant crié à la lanterne l'abbé Maury! il leur dit : « Eh bien! y verriez-vous plus » clair? » Une autre fois des gens de la même espèce l'ayant menacé de l'envoyer dire la messe à tous les diables : Soit, dit-il, mais vous viendrez me la servir, voici mes burettes : c'était une paire de pistolets. Ses discours à l'Assemblée lui avaient acquis une réputation prodigieuse et répandu son nom dans toute l'Europe. Après la session, il se hâta de quitter la France où il n'aurait pas été en sûreté, et partout il reçut l'accueil le plus flatteur. Appelé à Rome par Pie VI, il y entra comme en triomphe. Le pape le nomma archevêque *in partibus*, de Nicée, et l'envoya nonce à la diète, assemblée pour l'élection de François II. Il fut nommé, le 21 février 1794, cardinal et évêque de Montefiascone et Corneto, mais la révolution française vint poursuivre le nouveau cardinal dans cet asile; bientôt les armées de la république pénétrèrent jusqu'à Rome, et Maury, qui, plus que tout autre, devait craindre l'arrivée de ses compatriotes, se retira d'abord à Sienne, puis à Venise, non sans avoir couru de grands dangers. Il assistait au conclave, réuni à Venise (1799), pour l'élection de Pie VII, qu'il suivit à Rome en qualité d'ambassadeur de Louis XVIII. Tout-à-coup son zèle pour les intérêts du roi se refroidit et pressé du désir de rentrer en France, il adressa, le 22 août 1804, à Napoléon, des félicitations sur son avènement au trône. Il obtint deux ans après la permission de revenir à Paris; mais à son arrivée, il put connaître, à l'accueil froid qu'il reçut dans la plupart des sociétés, combien sa démarche avait changé l'opinion à son égard. Cependant, il s'attacha de plus en

plus à son nouveau maître, qui lui conféra le titre de cardinal français, et celui d'aumônier du roi Jérôme, son frère. En 1807 il fut appelé à l'académie française, à la place de Target. Son discours de réception trompa l'attente des nombreux auditeurs accourus pour l'entendre. N'ayant pas voulu faire l'éloge de Target, qui avait décliné l'honneur d'accompagner de défendre Louis XVI, il fit celui de l'abbé de Radonvilliers (*voy. ce nom*), l'un des membres de l'académie, qui, morts depuis la révolution, n'avaient point encore reçu d'hommages publics : on s'était attendu à une composition brillante, vive, animée; et son discours fut trouvé prolixe, sans mesure et sans intérêt. Cet échec le déconcerta; mais il en fut bientôt consolé par les faveurs de Napoléon, qui, sur le refus du cardinal Fesch (*voy. ce nom*), nomma Maury archevêque de Paris (14 octobre 1810). Cependant Pie VII, transféré de Rome à Savone, lui adressa le 5 novembre, un bref dans lequel il le priait et lui enjoignait en même temps de quitter l'administration du diocèse de Paris. Le cardinal feignit de n'en point avoir connaissance, et continua de se montrer de plus en plus dévoué aux volontés de son nouveau maître. Membre d'une commission chargée de répondre à plusieurs questions sur les dispenses et les bulles, il siégea au concile de 1811. Pie VII (*voy. ce nom*) amené à Fontainebleau, l'y reçut plusieurs fois et il a prétendu qu'il avait toujours obtenu de S. S. un accueil plein de douceur : si cela est vrai, on ne peut en tirer qu'une preuve de l'admirable bonté du Pontife. A la restauration (1814), il éprouva diverses mortifications qui le décidèrent à reprendre, le 18 mai, le chemin de Rome. A son arrivée, enfermé au château Saint-Ange, il y passa six mois et six autres mois chez les lazaristes, avec défense de se présenter devant le pape et de paraître dans les cérémonies avec le sacré collége. Son évêché de Montefiascone était administré par un vicaire apostolique; il donna sa démission de ce siège; et condamné à vivre dans la retraite, il mourut de chagrin le 10 mai 1817, âgé d'environ 71 ans. Ainsi finit ce prélat, qui s'était élevé par ses talents aux plus hautes dignités, et qui, après avoir parcouru une carrière aussi brillante qu'honorable, flétrit lui-même les lauriers qu'il avait cueillis, en se laissant dominer par les circonstances, et peut-être par son ambition. Ses *Oeuvres choisies* ont été publiées, Paris, 1827, 3 vol. in-8, par M. Louis Maury, son neveu, qui les a fait précéder d'une *Vie apologétique* de l'auteur, avec notes et pièces justificatives. *L'Ami de la Religion*, dans son n° 1451, a réfuté quelques-unes de ses assertions, 7 mai 1828. Parmi les ouvrages du cardinal Maury on distingue l'*Essai sur l'éloquence de la chaire*, souvent réimprimé et devenu classique; les *Réflexions sur les sermons de Bossuet*; les *Panegyriques* de saint Louis, de saint Augustin, et celui de saint Vincent de Paule, regardé comme son chef-d'œuvre. On lui attribue en société avec l'abbé de Boismont, des *Lettres sur l'état actuel de la religion et du clergé de France*. *Voy. MASSILLON et MAYET*.

MAUSCHBERGER (Léopold), né à Kralup en Bohême l'an 1718, entra chez les jésuites, et en-

seigna les sciences avec beaucoup de réputation. On estime son *Motus localis gravium solidorum*, Olmutz, 1731, in-8. On a encore de lui des *Commentaires* sur divers livres de l'Ecriture sainte, un *Cours de théologie*, et un *Traité sur les lois*.

MAUSOLE, roi de la Carie. Après sa mort, Artémise sa femme lui fit faire un tombeau si superbe, qu'il passa pour l'une des sept merveilles du monde. C'est de là qu'on appelle *mausolées* les sépulcres magnifiques qu'on élève aux grands, ou même les représentations des tombeaux dans les pompes funèbres.

MAUSSAC (Philippe-Jacques de), conseiller au parlement de Toulouse, et président en la cour des aides à Montpellier, né dans un village voisin de Béziers, mourut en 1650, à 70 ans. Il passait pour le premier homme du monde pour l'intelligence du grec. On a de lui : des *Notes* très-estimées sur Harpocraton; des *Remarques* savantes sur le *Traité* des monts et des fleuves, attribué à Plutarque; quelques *Opuscules*, qui décèlent, ainsi que ses autres ouvrages, un critique judicieux.

MAUTOUR (Philippe-Bernard MOREAU de), auditeur de la chambre des compte de Paris, membre de l'académie des inscriptions, naquit à Beaune le 25 décembre 1634, et mourut le 7 septembre 1737. Il est au rang des poètes médiocres qui ont produit quelques vers heureux. Ses *Poésies* sont répandues dans le *Mercure*, dans le *Journal de Verdun*, et dans d'autres recueils. On a encore de lui : une *Traduction du Rationarium temporum* du père Petan, en 4 volumes in-12. Plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres. Elles font honneur à son savoir et à sa sagacité.

MAXENCE (Marcus-Aurelius-Valerius-Maxentius), fils de l'empereur Maximien-Hercule, et gendre de Galère-Maximien, profita de l'abdication de son père pour avoir part au gouvernement. Maxence est un des six empereurs qui portèrent à la fois la pourpre après l'abdication de Dioclétien et de Maximien-Hercule. Il se fit déclarer Auguste en Italie, le 28 octobre 306. Par des vues politiques, il parut d'abord protéger les chrétiens. Il engagea ensuite son père à reprendre la pourpre, contraignit Sévère de se renfermer dans Ravenne, et le fit mourir quelque temps après, contre la parole qu'il lui avait donnée. Galère-Maximien marcha contre lui, et fut obligé de prendre la fuite, ce qui rétablit la paix en Italie. On crut d'abord qu'elle allait être rompue par les démêlés qui s'élevèrent entre le père et le fils; mais Maximien-Hercule, convaincu d'avoir conspiré contre la vie de Constantin, s'étant étranglé l'an 310, on en fut quitte pour la peur. Après sa mort, Maxence s'empara de l'Afrique, et s'y fit détester par ses cruautés et par les persécutions qu'il suscita contre les chrétiens. Ce fut alors que Constantin résolut de faire la guerre à Maxence, qui était revenu à Rome, où ses cruautés et ses vexations avaient indisposé contre lui le peuple et le sénat. Ce tyran sortit de cette capitale le 28 octobre 312, pour lui livrer bataille. Il la perdit, et tenta de rentrer dans Rome. Mais le pont Milvius sur lequel il passait en donnant ses ordres, ayant croulé sous lui, il tomba

dans le Tibre et s'y noya. Le lendemain, Constantin entra triomphant dans Rome, et publia un édit en faveur des chrétiens. On sait que c'est en marchant contre Maxence que Constantin fut encouragé par l'apparition de la croix, événement que quelques critiques ont nié avec si peu de raison. (Voy. CONSTANTIN.) Un poète latin a exprimé de la sorte cette vision célèbre, et la défaite de Maxence :

Ecce corusco

Æthere, nixa super croceo glomeramine nubis
Alta crucis species et inenarrabile lumen,
Maximus Ausonius ut Constantinus in oris
Viderat, infandus fidei dum fortis in hostes
Iruit, et Tiberis rubens prostravit ad undas,
Arripiensque fugam positus Maxentius armis
Perditus immani fœdavit corpore fluctus.

MAXENCE (Jean), moine de Scythie au ^{vi} siècle, soutint à Constantinople, devant les légats du pape Hormisdas, la vérité de cette proposition : *Un de la Trinité a souffert dans sa chair*. Il eut, en Orient et en Occident, des partisans et des adversaires. Sa proposition fut approuvée dans la suite par le 5^e concile général et par le pape Martin. (Voy. JEAN II, pape.) Il proposa contre les acéphales un ouvrage que nous avons dans la Bibliothèque des Pères, et fut un des plus zélés défenseurs de la doctrine de saint Augustin.

MAXIME (Magnus Maximus), empereur dans les Gaules, était Espagnol et général de l'armée romaine en Angleterre, où il se fit proclamer empereur en 385. Étant passé dans les Gaules, les légions, mécontentes de Gratien, le reconnurent. Trèves fut le siège de son empire. Gratien marcha contre ce rebelle ; mais il perdit une bataille près de Paris, par la trahison d'un de ses officiers, et fut tué à Lyon par Andragate dans un festin. Maître des Gaules, de l'Espagne et de l'Angleterre, il envoya des ambasadeurs à Théodose, pour insinuer à ce prince de l'associer à l'empire. On lui donna des espérances ; mais comme il vit qu'on ne voulait que l'amuser, il passa les Alpes, et marcha contre Valentinien le Jeune, qui chercha un asile à Thessalonique, auprès de Théodose. Maxime, fondant sur l'Italie à la faveur de cette fuite, s'empara de Plaisance, de Modène, de Reggio, de Bologne, de Rome même. Théodose se disposa à punir l'usurpateur. Pour tromper Maxime, il fait les préparatifs d'une armée navale. Maxime donne dans le piège, et fait embarquer la plus grande partie de ses troupes. Théodose, à cette nouvelle, précipite sa marche, et atteint son armée dans la Pannonie. Il était secondé par une nombreuse cavalerie de Huns, d'Alains et de Goths, qui culbutèrent les Gaulois et les Germains de Maxime. Théodose marche vers Aquilée, où le tyran s'était réfugié, et la prend d'assaut. Les soldats de Maxime l'amènent au vainqueur, les pieds nus et les mains liées. Théodose s'attendrit sur son malheur, après lui avoir reproché ses crimes, et il allait lui accorder la vie, lorsque les soldats lui tranchèrent la tête le 26 août de l'an 388. Victor, son fils, qu'il avait fait Auguste, fut pris au mois de septembre suivant, et décapité comme son père. Andragate, général de la flotte de Maxime, et assassin de Gratien, n'espérant aucune grâce, se précipita dans la mer. Ainsi

finit cette sanglante tragédie. Maxime avait de bonnes qualités ; le christianisme avait eu d'heureux effets sur ses mœurs, et on ne peut guère lui reprocher que l'usurpation du trône ; encore Sulpice-Sévère insinue-t-il qu'il fut proclamé malgré lui : *Vir omni vitæ merito prædicandus, si vel ei diadema non legitime, tumultuante milite, impositum repudiare, vel armis civilibus abstinere levisset*. Cependant le même historien l'appelle ailleurs : *Ferocis ingenii virum* ; et cette dénomination n'est pas trop forte, s'il est vrai qu'il a refusé à Gratien les honneurs de la sépulture : mais son caractère s'adoucit beaucoup par les leçons de la foi chrétienne. (Voy. saint MARTIN.)

MAXIME (Flavius-Anicius-Petronius Maximus), né l'an 395, d'une illustre famille, d'abord sénateur et consul romain, se revêtit de la pourpre impériale en 455, après avoir fait assassiner Valentinien III. Pour s'affermir sur le trône, il épousa Eudoxie, veuve de ce prince infortuné. L'impératrice ignorait son crime ; Maxime lui avoua, dans un transport d'amour, que l'envie d'être son époux le lui avait fait commettre. Alors Eudoxie appela secrètement Genséric, roi des Vandales, qui vint en Italie le fer et la flamme à la main. Il entra dans Rome, où l'usurpateur était alors. Ce malheureux prend la fuite ; mais les soldats et le peuple, indignés de sa lâcheté, se jetèrent sur lui et l'assommèrent à coups de pierres. Son corps fut traîné par les rues pendant trois jours, et, après l'avoir couvert d'opprobres, ils le jetèrent dans le Tibre le 12 juin de la même année 455. Son règne ne fut que de 77 jours. Draparnaud a donné en 1824 une tragédie dont le sujet est *Maxime ou Rome délivrée*.

MAXIME (saint), évêque de Jérusalem, successeur de saint Macaire en 551, fut condamné aux mines sous l'empire de Maximien, après avoir perdu l'œil droit et le jaret pour la défense de la foi. Il parut avec éclat au concile de Nicée en 525, et à celui de Tyr en 553. Les ariens dominaient dans cette dernière assemblée. Saint Paphnuce, voyant qu'ils étaient les plus puissants, prit saint Maxime par la main, en lui disant : « Puisque j'ai l'honneur de porter les mêmes marques que vous » de mes souffrances pour J.-C., et que j'ai perdu, » comme vous, un de ces yeux corporels pour » jouir plus abondamment de la lumière divine, » je ne saurais vous voir assis dans une assemblée » de méchants, ni vous voir tenir de rang entre les » ouvriers d'iniquité. » Il le fit sortir et l'instruisit de toutes les intrigues des ariens. Maxime ne se signala pas moins au concile de Sardique en 547. Il tint, deux ans après, un concile à Jérusalem, où saint Athanase fut reçu à la communion de l'Eglise. Les ariens furent si irrités du résultat de ce concile, qu'ils déposèrent Maxime. Ce saint évêque termina sa carrière en 550.

MAXIME DE TURIN (saint), ainsi nommé parce qu'il était évêque de cette ville au ^v siècle, est célèbre par sa piété et par sa science. Il assista au concile de Milan en 451 et à celui de Rome en 465. Sa souscription s'y voit la première après celle du pape Hilaire. Il ne survécut pas longtemps à ce concile. On a de lui des *Homélies*, dont quelques-unes

portent mal à propos le nom de *saint Ambroise*, de *saint Augustin* et d'*Eusèbe d'Emèse*. Elles sont dans la bibliothèque des Pères. Muratori a donné les *Sermons de saint Maxime*, avec des remarques, à la fin de l'édition des Œuvres de saint Léon, Venise, 1748. Il en avait publié auparavant dans ses *Anecdota*, tome 5, p. 6, plusieurs qui avaient jusque alors été inconnus, il les avait tirés d'un manuscrit de la bibliothèque ambrosienne, qui a plus de mille ans d'antiquité, et qui est écrit en caractères lombards. Il a paru à Rome, 1785, une collection des Œuvres de Maxime de Turin : *Opera Maximi Tauriniensis*, in-fol., avec une préface du pape Pie VI.

MAXIME (saint), abbé et confesseur dans le vi^e siècle, était de Constantinople, d'une famille noble et ancienne. Il s'éleva avec zèle contre l'hérésie des monothélites, qui le persécutèrent avec une violence inouïe. Il mourut dans les fers, en 662, des tourments qu'on lui fit endurer. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages, dont le père Combefis, dominicain, a donné une bonne édition, Paris, 1675, en 2 vol. in-fol. Ils consistent en des *Commentaires* allégoriques sur plusieurs livres de l'Écriture sainte, sur les livres attribués à saint Denys l'Aréopagite, et en des traités contre les monothélites, etc. mais il en reste quelques autres qui ne sont pas renfermés dans cette édition.

MAXIME de TYR, philosophe platonicien, vint à Rome l'an 146, sous Marc-Aurèle, qui voulut bien être son disciple ; il vécut, à ce qu'on croit, jusqu'au temps de l'empereur Commode. Les 41 *Discours* qui nous restent de lui ont été publiés par H. Estienne, 1557, 2 parties in-8, première édition à Cambridge, 1705, in-8 ; à Londres, 1740, in-4, et traduits en français par Formey, Leyde, 1762, in-12, et par Combes-Dounous. Paris, 1802, in-8. Il y a dans ces discours de l'éloquence, de l'énergie, et souvent des vues profondes et vraiment philosophiques. Le tableau qu'il fait de l'amour en général, sans distinction physique et morale de son objet, est une espèce de chef-d'œuvre ; il semble se rapporter particulièrement à la poursuite des choses pures, sublimes, sans honte et sans remords.

MAXIME le *Sophiste*, natif d'Ephèse, au iv^e siècle, se mêlait de philosophie et de magie. Il fut le maître de Julien l'Apostat (voy. ce nom), qui le combla d'honneurs et soumit ses ouvrages à sa censure. Ce prince, résolu de faire la guerre aux Perses, consulta les oracles ; mais aucun ne le flatta autant que la promesse que lui fit ce philosophe magicien. Il l'assura qu'il remporterait des victoires aussi mémorables que celles d'Alexandre, et lui persuada, dit-on, que l'âme de ce héros avait passé dans son corps. Il arriva précisément tout le contraire de ce qu'il avait prédit. Julien périt, et sa perte entraîna celle de Maxime. L'empereur Valens ayant donné un arrêt de mort contre les magico-sophistes, le maître de Julien expira à Ephèse dans les tortures, en 366. Il faut le distinguer de MAXIME, natif d'Alexandrie, qui, quoique chrétien, faisait profession de la philosophie cynique, dont il portait l'habit, le bâton et les grands cheveux ; ce qui le fit nom-

mer le *Cynique*. Il était d'une vie déréglée, et fut pour ses infamies foudroyé publiquement en Egypte, et relégué dans un désert. Il vint à Constantinople, et sut si bien feindre, qu'il en imposa à saint Grégoire de Nazianze. Ayant acquis quelque crédit, il s'en servit pour supplanter le saint prélat, et se faire ordonner évêque de Constantinople en 580. On ne tarda pas à le chasser du siège qu'il avait usurpé ; il s'adressa à l'empereur Théodose, qui le rejeta avec indignation, et son ordination fut désapprouvée au concile de Constantinople en 581. Il surprit le suffrage des évêques d'Italie, dans un concile où présida saint Ambroise, tenu la même année ; mais l'empereur Théodose les désabusa en leur faisant connaître les artifices de cet imposteur.

MAXIME. Voy. PAPIEN.

MAXIMIEN-HERCULE, ou VALERE-MAXIMIEN (Marcus-Aurelius-Valerius Maximianus-Herculus), empereur romain, naquit près de Sirmich l'an 250, d'un paysan ; il avait servi sous les règnes d'Aurélien et de Probus. Ses parents étaient très-pauvres ; il s'avança dans les armées par ses qualités guerrières. Dioclétien, avec qui il avait été soldat, l'associa à l'empire en 286, et lui donna en partage l'Italie, l'Afrique, les Gaules et l'Espagne. Sa valeur éclata contre plusieurs nations barbares, et entre autres contre les *Bagaudes*, paysans de la Gaule ; mais il fut repoussé avec beaucoup de perte par Carausius, commandant de la flotte romaine alors à Gessoriacum (Boulogne-sur-mer), qui l'obligea à lui céder la Bretagne par un traité. Il fut plus heureux contre Aurélius-Julianus, qui, après avoir pris le titre d'empereur, s'était retiré en Afrique ; il le défit et le tua. Les Maures furent vaincus peu de temps après. Il les poursuivit dans leurs montagnes, les força de se rendre, et les transporta dans d'autres pays. L'empereur Dioclétien, s'étant dépouillé de la pourpre impériale en 305, engagea Maximien à l'imiter. Il obéit ; mais, sur la fin de l'année, Maxence son fils l'engagea à la reprendre. Maximien, ingrat envers son enfant, voulut le faire rentrer dans l'état de particulier. Le peuple et les soldats s'étant soulevés contre lui, il fut obligé de se retirer dans les Gaules auprès de Constantin, qui épousa sa fille Fausta. Aussi peu fidèle à son gendre qu'il l'avait été à son fils, il engagea sa fille à trahir son mari, et à faire en sorte que la chambre où il couchait fût ouverte toute la nuit. Fausta lui promit tout, dans le dessein d'avertir Constantin qui fit coucher un eunuque à sa place. Le meurtrier vint au milieu de la nuit, tue l'eunuque, et crie que Constantin est mort. Constantin paraît à l'instant avec ses gardes, reproche à ce monstre son ingratitude et ses crimes, le condamne à perdre la vie ; lui accordant pour toute grâce la liberté de choisir son genre de mort. Le malheureux s'étrangla en 310, à l'âge de 60 ans, à Marsaille. Féroce, cruel et avare, il avait toujours conservé la rusticité de sa naissance. Ses vices étaient peints sur sa figure. Sa haine contre les chrétiens alla jusqu'à faire massacrer des légions entières. Voy. saint MAURICE.

MAXIMIEN (Galerius-Valerius-Maximianus), plus connu sous le nom de GALÈRE, naquit près de Sar-

dique, de parents si pauvres, que dans sa jeunesse il garda les troupeaux ; ce qui lui fit donner le surnom d'*Armentaire*. Il s'avança dans les armées romaines par sa valeur ; Dioclétien, qui l'avait créé César en Orient l'an 292, lui fit épouser sa fille Valéria. Il fit d'abord la guerre aux Goths, puis aux Sarmates, ensuite à Narsès, roi des Perses, qui le défait entièrement l'an 297. Comme c'était par sa faute qu'il avait été vaincu, Dioclétien lui témoigna beaucoup de mépris, jusqu'à le laisser marcher à pied près de son char l'espace d'un mille, tout revêtu qu'il était de la pourpre impériale. Ayant enfin obtenu la permission de lever de nouvelles troupes, il tailla en pièces les Perses dans un second combat. Narsès abandonna son camp aux vainqueurs, qui y trouvèrent des richesses immenses, les femmes et les enfants du vaincu. Galère les traita avec toute la politesse due à leur rang ; mais il ne les rendit à Narsès qu'à condition qu'il lui abandonnerait cinq provinces en-deçà du Tigre. Cette victoire flatta tellement son amour-propre qu'il voulut se faire passer pour le fils de Mars. Dioclétien commença à le craindre, et avec raison : Galère le força à abdiquer le trône en 305. Proclamé Auguste, il gouverna comme Néron. Les peuples furent accablés d'impôts, et lorsqu'ils ne pouvaient payer, on leur faisait souffrir les plus cruels supplices. On prétend qu'il faisait dévorer les hommes par des ours pour s'amuser. Les chrétiens eurent en lui un ennemi implacable ; il les avait déjà persécutés sous Dioclétien, et avait fait mettre secrètement le feu à son palais de Nicomédie, pour allumer la colère de cet empereur, à qui il persuada que les chrétiens étaient auteurs de cet incendie. Ses cruautés augmentèrent avec son âge : il força chaque particulier à donner une déclaration exacte de son bien, fit crucifier ou brûler à petit feu ceux qu'il soupçonnait de n'avoir pas accusé juste. Un grand nombre de pauvres furent jetés dans la mer, parce que ce tyran s'imaginait qu'ils cachaient leurs richesses pour ne pas payer. Le peuple romain, craignant d'être exposé à ces exécutions barbares, proclama empereur Maxence, qui le chassa de l'Italie en 306. Galère, obligé de fuir, fut bientôt attaqué d'une maladie qui ne fit qu'un ulcère de tout son corps. Dans cet état déplorable, il s'adressa au Dieu des chrétiens, après avoir imploré vainement ses fausses divinités, et publia un édit en faveur du christianisme. Il mourut en 311 dans des douleurs horribles. Ce monstre conserva toujours la dureté féroce qu'il tenait de sa naissance. A son défaut d'éducation il joignait un caractère cruel et barbare. Sa figure annonçait son âme, il était excessivement grand et d'une épaisseur monstrueuse. Son aspect, sa voix, ses gestes, tout en lui faisait peur, et portait un caractère de réprobation.

MAXIMILIEN 1^{er}, fils de Frédéric IV *le Pacifique*, empereur d'Allemagne, naquit le 22 mars 1459. Son mariage avec Marie, fille de Charles le Téméraire, dernier duc de Bourgogne, le rendit un des plus puissants princes de l'Europe. Créé roi des Romains en 1486, il se signala contre les Français, et monta sur le trône impérial après la mort de

son père, en 1495. Nul roi des Romains n'avait commencé sa carrière plus glorieusement que Maximilien. La victoire de Guinegate sur les Français, Arras pris avec une partie de l'Artois, lui avaient fait conclure une paix avantageuse, par laquelle le roi de France lui avait cédé la Franche-Comté en pure souveraineté, l'Artois, le Charolais et Nogent, à condition d'hommage. Jouissant en paix de toutes ces conquêtes, il épousa en secondes nocces Blanche, fille de Galéas-Marie Sforce, duc de Milan. Ce n'était pas une alliance fort illustre, mais la nouvelle épouse lui apportait des trésors dont il avait besoin. Charles VIII, roi de France, s'étant emparé du royaume de Naples, Maximilien, appelé en Italie par Jules II, courut lui disputer cette acquisition. Il s'était ligué avec le pape et divers autres princes pour chasser les Français, qui eurent bien de la peine à rentrer en France, en abandonnant leurs conquêtes ; ils durent leur heureux retour à la journée de Fornoue, dont le succès leur ouvrit un passage. Maximilien eut ensuite à combattre les Suisses, qui achevaient d'ôter à la maison d'Autriche ce qui lui restait dans leur pays. L'année 1508 fut célèbre par la ligue de Cambrai, dont le pape Jules II fut le moteur. Maximilien y entra : ses troupes s'avancèrent dans le Frioul, et s'emparèrent de Trieste ; mais elles furent forcées de lever le siège de Padoue. Après s'être uni avec le roi de France contre Venise, il s'unit avec l'Espagne et le pape contre la France. Il ménageait le pontife romain, flatté de l'espérance qu'il le prendrait pour coadjuteur dans le pontificat ; il ne voyait plus d'autre manière de rétablir l'aigle impériale en Italie. Le pape s'étant moqué de la proposition qu'il lui en avait faite, Maximilien pensa sérieusement à lui succéder. Une de ses lettres à l'archiduchesse Marguerite sa fille est un témoignage subsistant de ce dessein bizarre. Jules II avait badiné plusieurs fois sur ses inclinations et sur celles de Maximilien. « Les électeurs, disait-il, au lieu de donner l'empire à Jules, l'ont accordé à Maximilien ; » et les cardinaux, au lieu de faire Maximilien pape, ont élevé Jules à cette dignité. » Maximilien, irrité par plusieurs motifs contre la France, s'unit contre elle avec l'Angleterre. Il servit en qualité de volontaire au siège de Têronane en 1515, sous les ordres de Henri VIII. Pour ne pas oublier les torts dont il croyait avoir à se venger, il relisait souvent ce qu'il appelait son *livre rouge*. Ce livre était un registre où il avait consigné toutes les mortifications qu'il avait reçues de la part de la France. Louis XII ayant renouvelé les guerres en Italie, Maximilien forma le projet de chasser les Français du Milanais, et assiégea Milan avec 15,000 Suisses ; mais ce prince, qui prenait toujours de l'argent, et qui en manquait toujours, n'en eut pas pour payer ces mercenaires. Ils se mutinèrent, et l'empereur fut obligé de s'enfuir, de crainte qu'ils ne le livrassent aux Français. Voulant réaliser son projet favori d'une *croisade*, il parvint à faire croiser plusieurs seigneurs allemands, et à retirer des sommes immenses de toute la chrétienté ; le pape Alexandre VI donna à ces sommes une autre destination. Il eut ensuite à soutenir une guerre

contre Robert, fils de l'électeur palatin. Ce fut dans cette occasion que, dans un combat, plusieurs Bohémiens, qui faisaient partie de l'armée de Robert, enlevèrent Maximilien de dessus sa selle, au moyen de leurs armes crochues; il ne dut la vie qu'au dévouement d'Eric, duc de Brunswick, qui reçut les coups que l'on portait à l'empereur. Maximilien, ayant rallié son armée, obtint une victoire complète. Il mourut peu de temps après, le 12 janvier 1519, âgé de 60 ans, d'un excès de melon à Inspruck, où l'on voit dans l'église des cordeliers son mausolée, un des plus beaux qui aient jamais été élevés à la mémoire des rois. Il y eut un interrègne jusqu'au 20 octobre. Maximilien, né doux, affable, bienfaisant, était sensible aux charmes de l'amitié, aux agréments des arts, à la liberté d'un commerce intime. Son attachement à la justice et à la religion le rendit respectable à ses sujets, qui attribuèrent à sa piété et à sa vertu la manière toute singulière dont il fut retiré d'entre les précipices des Alpes tyroliennes, où il s'était engagé en poursuivant des chamois : c'était sur le Czirleberg, à deux lieues d'Inspruck. L'empereur était sur le point d'y mourir, et on avait déjà porté au pied de la montagne le saint Sacrement, qu'il adora de loin, ne pouvant le recevoir, lorsqu'un jeune homme, qui ne parut plus depuis, le tira hors de danger. Ses bonnes qualités furent ternies par quelques défauts. Il régnait dans ses démarches un air d'incertitude, qui le faisait courir d'engagements en engagements, sans en tenir presque aucun. Son caractère était rempli de contradictions. Il était tour à tour laborieux et négligent, constant et léger, entreprenant et timide, le plus avide et le plus prodigue de tous les hommes. Il rendit un service important à l'humanité, en abolissant, l'an 1512, la juridiction barbare et redoutable connue sous le nom latin de *Judicium occultum Westphaliæ*, et sous celui de *Wehem gericht* en allemand. Ce tribunal consistait à députer des juges (1) et des échevins si secrets, que leurs noms ont échappé aux plus laborieux érudits. Ces juges, en parcourant les provinces, prenaient note des criminels, les déféraient, les accusaient, et prouvaient leurs accusations à leur manière. Les malheureux inscrits sur ces livres funestes étaient condamnés sans être ni entendus ni cités. Quelques empereurs réformèrent, à diverses reprises, ce tribunal odieux; mais Maximilien eut assez d'humanité pour rougir des horreurs qu'on y commettait en son nom, et le supprima entièrement. Dans des moments de loisir, il cultivait les lettres, et le faisait avec succès : il composa quelques *Poésies* et des *Mémoires de sa vie*. Il a laissé de Marie de Bourgogne, Philippe, qui épousa Jeanne, héritière d'Espagne, et qui fut père de l'empereur Charles V et de Ferdinand 1^{er}. C'est ce bonheur que les princes de la maison d'Autriche ont eu d'épou-

ser de riches héritières, qui a donné lieu à ce distique :

Bella gerant alii; tu, felix Austria, nube :
Quæ dat Mars alius, dat tibi regna Venus.

On a composé sur Maximilien de nombreux écrits : les principaux sont : *Der weisse Kœnig* (le roi sage ou le roi blanc), livre singulier, contenant un extrait de ce qui est relatif à la naissance, aux études et aux actions les plus remarquables de Maximilien, qui est probablement l'auteur de cet ouvrage, lequel n'a paru qu'en 1775, orné de 257 planches; et *l'Histoire du règne de l'empereur Maximilien 1^{er}*, par D. H. Hegawisch, Hambourg, 1782, in-8, en allemand. Sa *correspondance avec sa fille Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas*, a été publiée par M. Leglay, Paris, 1840, 2 vol. gr. in-8.

MAXIMILIEN II, empereur d'Allemagne, fils de l'empereur Ferdinand 1^{er}, né à Vienne le 4^{er} août 1527, fut élu roi des Romains en 1562. Il avait déjà épousé Marie d'Autriche, fille de Charles-Quint, dont il eut quinze enfants. Il se fit élire roi de Hongrie et de Bohême, et succéda à l'empereur son père en 1564. Il eut la douleur de laisser prendre Zigeth par les Turcs, n'ayant pas d'armée à opposer à celle du grand Soliman, qui assiégeait la place en personne. (Voy. ZRIZI Nicolas). En 1572, il concourut pour la couronne de Pologne avec le prince Sigismond, fils de Sigismond II, qui lui fut préféré. Cet empereur mourut à Ratisbonne en 1576, à 49 ans, après en avoir régné douze. Son gouvernement fut gêné et faible. Les nouvelles erreurs, qui faisaient d'étranges ravages dans les provinces héréditaires, lui donnèrent un caractère d'inquiétude et d'ombrage qui nuisit beaucoup à la chose publique. C'était d'ailleurs un prince juste, équitable, pacifique; il disait « que la force de » l'empire et l'autorité de l'empereur consistaient » toutes dans les catholiques et dans leur obéissance, parce que les hérétiques n'obéissaient que » par caprice et qu'autant qu'ils trouvaient leur » compte à obéir. »

MAXIMILIEN, dit le Grand, duc de Bavière, fils du duc Guillaume V, s'est distingué dans le xvr^e et le xviii^e siècle par son courage, qui lui a acquis le titre de *Défenseur de l'Allemagne*. Sa prudence lui mérita le surnom de *Salomon*, et son grand zèle contre les nouvelles sectes qui désolaient l'Allemagne par le fer et le feu, le fit considérer comme un des principaux appuis de la religion catholique. Il était né le 17 avril 1575. Après avoir reçu à l'université d'Ingolstadt une éducation distinguée, il visita la cour de l'empereur Rodolphe II à Prague, et parcourut l'Italie : il représenta son père à la diète de Ratisbonne en 1594. Guillaume, poussé par des motifs de pitié, abdiqua en sa faveur l'an 1596. Il fut nommé en 1610 le chef de la ligue catholique qui devait s'opposer à l'union de Halle conclue par les protestants et protégée par Henri VI. Le traité de Munich suspendit les hostilités; mais au milieu des troubles qui agitaient l'Allemagne, Maximilien acquit une si grande influence qu'on songeait à le nommer empereur (1619). Ce fut Ferdinand d'Autriche qui réunit les suffrages; mais les Bohémiens ne voulurent point le reconnaître.

(1) Quoique les romans ne soient que des romans, il n'en est pas moins vrai que l'on peut y puiser, et que l'on y trouve réellement le fond historique de ce singulier tribunal. Non-seulement il condamnait, comme on le dit ici, mais il faisait exécuter ses jugements par des agens inconnus. Le poignard frappait le coupable en plein jour comme à minuit, et la proclamation faite d'avance du jugement et du nom du condamné suffisait pour mettre en sûreté l'exécuteur des sentences du *Wehem gericht*.

Maximilien marcha contre eux. Il gagna la bataille de Prague en 1620, ayant le comte de Tilly pour lieutenant-général, contre Frédéric, électeur palatin, qui s'était fait déclarer roi de Bohême. En reconnaissance de ses services, il fut nommé électeur de l'empire en 1625, à la place du même comte palatin. Il mourut en 1651, âgé de 70 ans. Son fils Ferdinand-Marie lui succéda.

MAXIMILIEN-EMMANUEL, électeur de Bavière, né le 10 juillet 1662, était fils de l'électeur Ferdinand-Marie; il succéda à son père en 1679. Il rendit de grands services à l'empereur Léopold, se signala au siège de Neuhausel en 1685, et à l'affaire où les Turcs furent défaits, avant la prise de cette place; au siège de Bude en 1686; à la bataille de Mohatz en 1687: il commanda la principale armée de Hongrie en 1688, et emporta Belgrade l'épée à la main, le 6 septembre 1689. Il se trouva ensuite au siège de Mayence, conduisit l'armée impériale sur le Rhin en 1690, et passa en 1692 aux Pays-Bas, dont le roi d'Espagne lui donna le gouvernement, qui lui fut continué à vie en 1699. Mais ayant pris le parti de la France dans la guerre de la succession d'Espagne, il fut entièrement défait en 1704 à Hochstedt, avec le maréchal de Tallard, et mis au ban de l'empire le 29 avril 1706, en même temps que l'électeur de Cologne, son frère. L'Espagne et la France, ne pouvant le dédommager des pertes qu'il avait faites pour soutenir la cause de la maison de Bourbon, lui laissèrent Luxembourg et Namur, où il exerça une espèce de souveraineté, jusqu'à la paix de Rastadt, qui le rétablit dans ses états. Il mourut à Munich le 26 février 1726. C'était un prince courageux, plein de sentiments nobles et généreux, bon général, quoique malheureux dans les dernières années, très-zélé pour la religion; mais ses mœurs n'étaient pas à l'abri de reproches. Son fils, Charles-Albert, depuis empereur, lui succéda.

MAXIMILIEN-LÉOPOLD-JOSEPH-FERDINAND, électeur de Bavière, né le 28 mars 1727, succéda, le 20 janvier 1746, à son père Charles-Albert VII, empereur, dans les états héréditaires de la maison de Bavière. Le 15 juin 1747, il épousa Marie-Anne-Sophie, duchesse de Saxe, dont il n'eut point d'enfants, et mourut le 30 décembre 1777. En lui finit la branche bavaroise des comtes de Wittelsbach. Sa mort occasionna entre l'impératrice Marie-Thérèse et le roi de Prusse une guerre qui fut terminée par le traité de Teschen en 1789.

* MAXIMILIEN-JOSEPH, 1^{er} roi de Bavière, né le 27 mai 1756, était au service de France et commandait en 1790 le régiment d'Alsace. La révolution ayant amené la guerre, il passa au service de l'Autriche et fit plusieurs campagnes sur le Rhin sans grand succès. Le 1^{er} avril 1795 il succéda à son frère Charles II, duc de Deux-Ponts, et le 16 février 1799 à son oncle l'électeur de Bavière. Dirigé par son ministre Montgelas, il parut vouloir imiter les changements qui venaient d'être opérés en France. Il abolit les ordres mendiants, et par la suppression de plusieurs fêtes mécontenta les ouvriers et les paysans. Il n'excita pas moins les plaintes de la noblesse en diminuant ses privilèges

et ses immunités. Décidé à demeurer neutre dans la nouvelle coalition qui se préparait contre la France, de premières concessions à l'empereur des Français ne tardèrent pas d'en amener d'autres; il finit par accéder à l'alliance de Napoléon auquel il fournit en 1805 un contingent de 25 mille hommes. Pour prix de son dévouement, Napoléon lui fit obtenir, par le traité de Presbourg de 1806, le titre de roi de Bavière, et joignit à ses états le Tyrol avec d'autres provinces. L'année suivante il reçut dans Munich, Napoléon victorieux, et lui fit épouser une des filles de Maximilien la princesse Amélie, au prince Eugène Beauharnais. La guerre ayant en 1808, éclaté de nouveau, entre l'Autriche et la France, le roi de Bavière fut encore obligé de s'éloigner de sa capitale; mais il recouvra bientôt ses états, et en 1809, venu à Paris avec les autres souverains, il fut reçu à la cour des Tuileries, avec beaucoup d'empressement et d'égards. Constant dans son alliance, il fournit en 1812, un contingent de troupes, pour agir contre la Russie; mais après la bataille de Leipsig, Maximilien voyant la fortune abandonner les Français, entra dans la ligue générale des puissances d'Allemagne, et donna l'ordre à ses troupes de se réunir aux Autrichiens. S'étant rendu à Vienne, en 1814, avec toute sa famille, il accepta de l'empereur François II un régiment dont il se fit recevoir colonel. Le mariage de sa fille, la princesse Charlotte-Auguste, avec l'empereur d'Autriche, resserra l'union de ces deux souverains. Le traité de Vienne fit perdre le Tyrol à Maximilien; mais il obtint en dédommagement d'autres provinces. Ce prince, naturellement bon, se laissait conduire aveuglément par ses ministres, auxquels il faut attribuer, en grande partie, les innovations qu'il introduisit dans ses états. Il mourut le 15 octobre 1825, âgé de 69 ans, laissant le trône à son fils aîné, le prince Louis-Charles-Auguste, actuellement régnant (1848).

MAXIMIN (saint), né à Poitiers, d'une famille illustre, gouverna l'église de Trèves sous les empereurs Constantin et Constant. Il se distingua par son zèle contre les ariens. Saint Athanase et saint Paul de Constantinople ayant été chassés de leurs sièges par la faction de ces hérétiques, saint Maximin les reçut chez lui; et ayant obtenu par son crédit auprès de l'empereur Constant la convocation d'un concile à Sardique, il y parla avec tant de force, que ces deux illustres confesseurs furent rétablis dans leurs églises. Etant allé revoir Poitiers son pays natal, il y mourut vers l'an 549. Saint Paulin, son successeur, fit transporter son corps à Trèves dans la chapelle de Saint-Hilaire, d'où saint Hidulphe le transféra dans l'église appelée depuis *Saint-Maximin*. On trouve dans les bollandistes une vie bien écrite de ce saint, composée vers 968 par Sigehard, moine de Saint-Maximin.

MAXIMIN (Cains-Julius-Verus-Maximinus), empereur romain, né l'an 175, dans un village de l'Illyrie, était fils d'un paysan goth. Son premier état fut celui de berger. Lorsque les pâtres de son pays s'attroupaient pour se défendre contre les voleurs, il se mettait à leur tête. Sa valeur l'éleva, de degré en degré, aux premières dignités mili-

taires. L'empereur Alexandre Sévère, son bienfaiteur, ayant été assassiné dans une émeute de soldats, que lui Maximin avait excitée, il se fit proclamer à sa place en 235. Il avait été bon général, il fut mauvais prince. Il exerça des barbaries inouïes contre plusieurs personnes de distinction, dont la naissance semblait lui reprocher la sienne. Il fit mourir plus de 4000 personnes, sous prétexte qu'elles avaient conjuré contre sa vie. Incapable de modérer sa férocité, il faisait la guerre en brigand. Dans une expédition contre les Germains, il coupa tous les blés, brûla un nombre infini de bourgs, ruina près de 150 lieues de pays, et en abandonna le pillage à ses soldats. Ces victoires lui firent donner le nom de *Germanique*, et ses inhumanités ceux de *Cyclope*, de *Phalaris*, de *Busiris*. Les chrétiens furent les victimes de sa fureur. La persécution contre eux commença avec son règne : ce fut à l'occasion d'un soldat chrétien, qui ne voulut pas garder une couronne de laurier dont Maximin l'avait honoré, parce qu'il crut que c'était une marque d'idolâtrie. L'empire fut inondé de sang. Les peuples, las d'obéir à ce tyran, se révoltèrent. Ils revêtirent les Gordiens de la pourpre impériale, et après la fin malheureuse de ces deux personnages illustres, le sénat nomma vingt-deux hommes pour gouverner la république. Maximin en conçut une telle colère, que dans les accès de sa fureur il hurlait comme une bête féroce, et se heurtait la tête contre les murailles de sa chambre. Après avoir un peu calmé ses chagrins par le vin, il résolut de se mettre en marche pour punir Rome. Il était devant Aquilée, lorsque ses soldats, craignant que tout l'empire ne se tournât contre eux, le sacrifièrent à la tranquillité publique et à leur propre dépit, en 258; il était âgé de 65 ans. Jamais, dit *Capitolin*, qui a écrit sa *Vie* et celle de son fils, jamais bête plus cruelle n'a marché sur la terre. Cet homme féroce était d'une taille énorme. On prétend qu'il avait plus de huit pieds de hauteur. Les historiens en parlent comme d'un géant. Les bracelets de sa femme pouvaient, dit-on, lui servir de bague. On dit qu'il lui fallait 40 livres de viande par jour pour sa nourriture, et huit bouteilles de vin pour sa boisson. Sa force était prodigieuse; il traînait, dit-on, seul un chariot chargé, faisait sauter les dents d'un cheval d'un coup de poing, écrasait entre ses doigts des pierres, et fendait les arbres avec ses mains. Mais il ne faut pas douter qu'il n'y ait en cela beaucoup d'exagération; on a voulu sans doute en faire un Goliath, un Samson et un Milon.

MAXIMIN, surnommé DAZA (Galerius-Valerius-Maximinus), fils d'un berger de l'Illyrie et berger lui-même, était neveu de Maximien-Galère par sa mère. Dioclétien, qui abdiqua bientôt après, lui donna le titre de César en 305, et il prit de lui-même celui d'Auguste en 308. Le christianisme eut en lui un ennemi d'autant plus furieux que ses mœurs étaient totalement opposées à la morale de l'Evangile. On prétend qu'il arma en 312 contre les peuples de la grande Arménie, uniquement parce qu'ils étaient chrétiens. Maximin avait toujours été jaloux de Licinius, empereur romain en même temps que lui. Il osa lui déclarer

la guerre, et s'unit à Maxence contre Constantin; mais il fut vaincu en 313, entre Héraclée et Andrinople. Le vainqueur le poursuit jusqu'au Mont-Taurus; Maximin, furieux, fait massacrer un grand nombre de païens qui lui avaient promis la victoire, et donne un édit en faveur des chrétiens. Il cherchait, mais en vain, à réparer ses fautes : le mal était sans remède. Son armée l'avait abandonné, et Licinius ne cessait de le poursuivre. La mort lui parut le seul remède à ses malheurs. Il essaya inutilement de se la donner par le poison, lorsque tout à-coup il se sentit frappé d'une plaie mortelle qui l'emporta, vers le mois d'août de la même année, après avoir souffert des douleurs horribles. Un feu intérieur le dévorait. Il commença par perdre les yeux, et il ne lui resta que les os et la peau, qui paraissaient comme un sépulchre horrible où son âme atroce était ensevelie. Depuis qu'il avait été élevé à l'empire, il ne s'était occupé qu'à tyranniser ses sujets, à boire et à manger. Le vin lui faisait souvent ordonner des choses extravagantes, dont il rougissait lui-même lorsque son ivresse était dissipée. Tout cruel qu'il était, il avait la sage précaution d'ordonner qu'on n'exécuterait que le lendemain les ordres qu'il donnerait pendant le repas.

MAXIMINUS. Voy. MESMIN.

MAY (Thomas), né à Mayfield dans le Sussex, vers 1594, fut poète et historien, et membre du collège de Gray's-Inn, à Londres. Dans sa jeunesse il suivit le barreau, mérita la bienveillance de Charles 1^{er}, qui lui ordonna d'écrire en vers la *Vie de Henri II* (1655, in-8), et celle d'Edouard III (1655, in-8); mais croyant que ce prince ne l'en avait pas assez récompensé, il s'éloigna de sa cour. May prit alors le parti du parlement durant les guerres civiles, et en fut fait secrétaire. Il mourut subitement le 15 novembre 1630. On a de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose, entre autres la traduction des *Géorgiques* et de la *Pharsale* de Lucain, en vers anglais; il a continué ce dernier ouvrage en vers latins et anglais, jusqu'à la mort de César, 1630, in-8. Cette continuation a été traduite en français par Amar, à la suite de son édition de Lucain, 1816, et par Cormilliole sous le titre de *Suite et conclusion de la Pharsale*, 1819, in-12. On cite encore de lui une comédie, *l'Héritier*, jouée en 1620, imprimée en 1655. Le plus connu de ses ouvrages est *Historiæ parlamenti Angliæ breviarium ab anno 1640, usque ad regis cædem*, Londres, 1651, in-12.

MAY (Louis du), historien et politique du xvn^e siècle, français de nation, et protestant, passa sa vie dans quelques cours d'Allemagne, et mourut le 22 septembre 1681. Il a donné : *Etat de l'Empire ou Abrégé du droit public d'Allemagne*, in-12, que M. Pfeffel a rendu un peu plus moderne, en mêlant les idées du philosophisme à celles du protestantisme; *Science des princes, ou Considérations politiques sur les coups d'état*, par Gabriel Naudé, avec des *Réflexions*, in-8; *Le prudent Voyageur*, in-12; *Discours historique et politique sur les causes de la guerre de Hongrie*, Lyon, 1665, in-12; *Mémoires des guerres de Hongrie entre Léopold 1^{er} et Méné-*

met IV, Amsterdam, 1680, 2 vol. in-12; l'*Avocat condamné*, ou *Réfutation du traité que le sieur Aubert a fait des prétentions du roi de France sur l'Empire*. C'est une des meilleures productions de cet auteur. Quoique, en général, ses ouvrages soient faiblement écrits, et qu'il ne soit pas toujours impartial, cependant on ne peut disconvenir qu'il n'y fasse paraître une profonde connaissance de la politique et du droit public.—Il y a un abbé MAY, dont nous avons un *Traité fort estimé sur les temples anciens et modernes*. (Voy. le *Journ. hist. et littér.*, 15 juin 1780, pag. 79.)

* MAYANS Y SISCAR (Grégoire), né en 1697 à Oliva, royaume de Valence, fut, en 1752, nommé bibliothécaire du roi Philippe V; mais les devoirs de cette place qui semblait devoir favoriser son amour pour l'étude, l'empêchant de se livrer à la rédaction de divers ouvrages qu'il avait en vue, il s'en démit pour vivre dans la retraite. Son érudition le fit bientôt connaître. Un grand nombre de savants, de littérateurs, s'empressèrent d'entrer en correspondance avec lui. Il mérita l'estime de Muratori, Menckhenius, Heineccius, Robertson, etc. Ce savant mourut le 21 décembre 1781, âgé de 84 ans. On trouve : dans l'*Ensayo de una biblioteca espanola, etc.*, de Sempere, iv, 14-51, la liste de ses nombreux ouvrages dont les principaux sont : *Ad quinque jurisconsultorum fragmenta commentarii*, Valence, 1725, 2 vol. in-4; *Disputationum juris liber*, ibid., 1726; *Epistolarum libr. VI*, 1752, in-4; *Institutionum philosophiæ moralis, libri tres*, Madrid, 1777, in-4; *Tractatus de hispanæ progenie vocis*, VI, ibid., in-8, traduit en espagnol, et augmenté par l'auteur; *Origines*, etc.; *Origines de la langue espagnole*, ibid., 1757-80, 2 vol. in-8; *Le Monde trompé par les faux médecins*, 1774, in-8. Dans cet ouvrage, l'auteur s'élève contre le charlatanisme et conseille aux médecins de préférer à celui des drogues vantées par les empiriques l'usage des simples. *Rhétorique*, 1757, 2 vol. in-8; *Grammaire latine*, Valence, 1767, in-8; *Dictionnaire des meilleurs écrivains espagnols*, Madrid, 1774, 2 vol. in-8; *Vie de Cervantes*, trad. en franç. par Daudé, Amst., 1740, 2 vol. in-12. On trouve l'Eloge de Mayans dans l'*Espana Sagrada* du P. Florez. (Voy. DAV. CLEMENT et VIVES).

* MAYDIEU (Jean), chanoine de Troyes, mourut pendant l'émigration à Toplitz où il se livrait à l'éducation de la jeunesse. On lui doit : *Histoire de la vertueuse portugaise*, 1779, in-12; *L'honnête homme*, 1781, 2 vol. in-12; *Edouard et Montrose*, tragédie trad. de l'allemand, 1781, in-8; *Vie de Grosley*, avec des notes, les unes curieuses et d'autres peu exactes; *Eloge de Louis XII*, 1788, in-8. On lui attribue une trad. de *Musarion de Wieland*.

MAYENNE. Voy. CHARLES de Lorraine, duc de Mayenne.

MAYER (Michel). Voy. MAIER.

MAYER (Jean-Frédéric), luthérien, né à Leipsig le 6 décembre 1650, mort à Stettin le 30 mars 1712, enseigna la théologie à Wittenberg, fut fait ministre à Hambourg en 1686, puis professeur honoraire à Kiel, enfin, en 1701, il devint surintendant des églises de la Poméranie et de l'île de

Rügen, vice-chancelier de l'université de Greifswalde. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur l'écriture sainte. Les principaux sont : la *Bibliothèque de la Bible*, dont la meilleure édition est celle de Rostock, en 1715, in-4. L'auteur y juge à sa mode les différents écrivains juifs, chrétiens, catholiques, protestants, qui ont travaillé sur l'écriture sainte. Un *Traité de la manière d'étudier l'écriture sainte*, in-4; un grand nombre de *Dissertations* sur les endroits importants de la Bible; *Tractatus de osculo pedum pontificis romani*, Leipsig, 1714, in-4; satire triviale, indigne d'un homme de lettres. Mayer avait de l'érudition; mais elle était sèche, et son style ne l'embellissait pas.

MAYER (Tobie), fameux astronome, naquit le 17 février 1725 à Marbach, dans le duché de Wurtemberg. Son père excellait dans l'art de conduire les eaux; le fils le vit opérer, et ne le vit pas sans fruit. Dès l'âge de quatre ans, il dessinait des machines avec autant de dextérité que de justesse. En 1750, l'université de Gottingue le nomma professeur de mathématiques, et la société royale de cette ville le mit bientôt dans la liste de ses membres. Il imagina plusieurs instruments propres à mesurer des angles en pleine campagne, avec plus de commodité et d'exactitude; il rendit par là de grands services à ceux qui veulent pousser la pratique de la géométrie plus loin que l'arpentage. Il montra qu'on pouvait encore trouver bien des choses dans la géométrie élémentaire même, et arriver à divers usages intéressants, en changeant les figures rectilignes en triangles. Il fit apercevoir la source de bien des erreurs qui se commettent dans la géométrie pratique, et prouva l'inexactitude des mesures, par des discussions subtiles sur la portée et la force de la vue. Il s'attacha à décrire plus exactement la surface de la lune, et dressa sur les mouvements de ce corps céleste des tables qui sont regardées comme les plus exactes. Par ce moyen, il a approché, plus que personne n'avait encore fait, de la solution du fameux problème des *longitudes*; ce qui a mérité une gratification à ses héritiers de la part du parlement d'Angleterre. Les modernes nous représentent la lune comme un globe semblable au nôtre, ayant une atmosphère, des rivières, etc., et n'hésitent pas à y supposer des habitants. Mayer ne croyait pas la lune si ressemblante à la terre; et si elle est environnée d'une sorte d'air (ce qui est au moins très-douteux), il le regardait comme une matière extrêmement subtile, et d'une toute autre nature que l'air nécessaire à la respiration des êtres vivants tels que nous les connaissons : ce qui suffit pour détruire la supposition, qui y place des hommes. (Voy. HUYGHENS.) Vers la fin de sa vie, il était occupé de l'aimant, dont il assigna des lois différentes de celles qui sont reçues. Un épuisement total arrêta ses travaux et l'enleva à l'astronomie. Il mourut le 20 février 1762, à 59 ans. Quoique protestant par les préjugés de l'éducation, Mayer était fort attaché au christianisme. Il en donna des preuves pendant sa vie et surtout à sa mort. Ses principaux ouvrages sont : *Nouvelle manière générale de résoudre tous les problèmes de géométrie, au moyen des lignes*

géométriques, en allemand, Eslingen, 1741, in-8; *Atlas mathématique dans lequel toutes les mathématiques sont représentées en 60 tables*, en allemand, Augsbourg, 1748, in-fol.; *Relation concernant un globe lunaire construit par la société cosmographique de Nuremberg, d'après les nouvelles observations*, en allemand, 1750, in-4; plusieurs *cartes géographiques* très-exactes; *Huit mémoires*, dont il enrichit ceux de la société royale de Gottingue. Ils sont tous dignes de lui. Ses *Tables du mouvement du soleil et de la lune* se trouvent dans le 11^e vol. des *Mémoires* de cette académie. Les *Tables de la lune*, publiées en 1755, ont été les premières où les erreurs n'allaient jamais à 2 minutes, tandis que dans les tables de Newton, de Halley et de Cassini, elles étaient de huit à dix. On a publié, en 1775, Gottingue, gr. in-4, le tome premier de ses *Œuvres inédites*. Tobie Mayer avait commencé à écrire les *Mémoires* de sa vie; on n'en a trouvé qu'un fragment qui a été publié en 1804 par le baron de Zach, qui avait déjà donné divers détails sur cet illustre astronome dans ses *Ephémérides* et dans sa *Correspondance mensuelle*. — Il ne faut pas le confondre avec Christian MAYER, jésuite, né en Moravie en 1719, auquel l'électeur Palatin avait confié la direction de l'observatoire de Mannheim, et qui mourut en 1785, après avoir publié *De transitu Veneris*, in-4, ouvrage superficiel, et quelques autres ouvrages; ni avec André MAYER, professeur de physique et de mathématiques, né à Augsbourg en 1716, et mort en 1782, auquel on doit une bonne *carte de la Poméranie suédoise*; un grand nombre de *dissertations* académiques, la plupart en latin, et quelques *observations* astronomiques, notamment : *Observations de l'entrée de Vénus sur le soleil*, le 3 juin 1769.

MAYERBERG (Augustin, baron de), conseiller de la chambre aulique impériale, se distingua sous le règne de l'empereur Léopold 1^{er}, qui l'envoya, en 1661, en qualité d'ambassadeur auprès d'Alexis Michaëlowitz, grand-duc de Moscovie, pour travailler à rétablir la paix entre ce prince et Jean-Casimir, roi de Pologne. Il s'acquitta de son ambassade avec dignité et en philosophe observateur. Nous devons à ses observations une *relation de son voyage* faite en 1661, imprimée en latin, in-folio, sans nom de ville et sans date, avec celle de Calvucci, son compagnon d'ambassade. On en a fait un abrégé en français, Leyde, 1688, in-12.

MAYERNE (Théodore TURQUET, sieur de), baron d'Aubonne, né à Genève le 28 septembre 1575, fut appelé en Angleterre pour être médecin du roi Jacques 1^{er}. Il s'y acquit une grande réputation, et mourut à Chelsea, près de Londres, en 1655, à 82 ans. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Londres en 1700, en un gros vol. in-fol. Il était calviniste, et le cardinal du Perron travailla en vain à sa conversion. — Louis Turquet de MAYERNE, son père, né à Lyon vers 1550, mort à Genève en 1650, s'était fait connaître par une *Histoire générale d'Espagne*, en 2 vol. in-fol., et par sa *Monarchie aristo-démocratique*, ouvrage supprimé en France.

* MAYET (Etienne), né à Lyon le 6 juin 1751, fut appelé en 1777 à Berlin par Frédéric II qui le

nomma directeur des manufactures et fabriques de Prusse. Il s'occupa d'y faire prospérer la culture du mûrier et la fabrication de la soie, et y réussit. Les désastres de la Prusse en 1806 amenèrent de grands changements dans le régime des manufactures. Mayet fut mis à la retraite, avec une pension qui suffisait à peine à ses besoins. Il supporta sa mauvaise position avec un courage qui ne se démentit point. Les lettres qu'il avait cultivées toute sa vie adoucirent pour lui les chagrins et les infirmités de la vieillesse; et il mourut à Berlin au mois de juillet 1825, regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Outre un assez grand nombre de pièces de vers, parmi lesquelles il s'en trouve de très-agréables, on a de Mayet un *Mémoire sur les manufactures de Lyon*, 1786, in-8, qui avait obtenu l'accessit à l'académie de cette ville en 1784; *Mémoire sur les manufactures de soie en Brandebourg*, Berlin, 1788, in-8; traduit en allemand par de Bock, ainsi que les suiv.; *Mémoire sur la culture du mûrier en Allemagne, principalement dans les états prussiens*, Berlin, 1790, in-8; *Mémoire sur les moyens de mettre en culture la plus avantageuse les terrains secs et arides, principalement ceux de la Champagne*, 1790, in-8; *Traité sur la culture et les fabriques de soie dans les états prussiens*, en allemand, Berlin, 1796, 2 vol. in-8. On trouve une notice sur Mayet dans les *Archives du Rhône*, m. 63.

MAYET (Jean-Marie-Félix), né le 28 mai 1751, de la même famille, d'abord clerc du chapitre de Saint-Paul de Lyon, fit ses études théologiques à Paris au séminaire des Trente-Trois; et de retour dans sa patrie fut successivement vicaire de plusieurs paroisses. Député du clergé de son diocèse aux états-généraux, il y vota constamment avec le côté droit. Il signa les déclarations et protestations en faveur de la monarchie, et adhéra en outre à *l'exposition des principes*, etc. Il combattit même les innovations par un écrit intitulé : *De la Constitution de l'Eglise catholique*, 1790, in-8 de 61 pages, dans lequel il examine la nature et l'étendue de la puissance que Jésus-Christ a donnée à son Eglise, par qui elle doit être exercée et quels sont les rapports des deux puissances. Cet écrit fort solide est en même temps très-modéré. L'abbé Maury qu'il fortifiait de ses conseils, revenu de Péronne (*voy. MAURY*), rendit compte des vexations dont il avait été la victime, avec tant de naturel et d'éloquence, que toute l'assemblée applaudit à ce premier discours. Mayet, empressé de féliciter son confrère, l'embrassa en disant : *Da nos in amplexu mori!* Dès ce moment il devint l'homme de confiance du célèbre orateur. On essaya de le gagner à la constitution; mais il résista aux faveurs comme aux menaces. Lorsqu'il n'y eut plus de sûreté en France, il accompagna l'abbé Maury à Rome et trouva un asile chez son ami devenu évêque de Montefiascone. Rentré en France à l'époque du concordat, il fut nommé curé de Trevoux. Il vit le cardinal Maury à son passage à Lyon, mai 1806, et fit tout ce qu'il put pour l'empêcher d'aller à Paris, prévoyant le résultat de ce voyage. Maury, nommé à l'archevêché de Paris, voulait faire l'abbé Mayet son grand-vicaire. Le modeste ecclésiastique ne céda point à

ses instances : il se contenta du canonieat que lui avait fait accepter le cardinal Fesch, et refusa même plus tard la place de grand-vicaire que lui offrit Mgr. de Bernis, nommé d'abord administrateur de Lyon. Alors commençait la belle œuvre de la propagation de la foi. L'abbé Mayet, qui en était le président d'honneur, contribua beaucoup à l'étendre dans toute la France ; il rédigea quelque temps les *nouvelles ou annales des missions étrangères*, et mourut à Lyon le 19 novembre 1855, à 85 ans.

MAYEUL ou MAYOL (saint), 4^e abbé de Cluny, né à Avignon ou à Valensoles, dans le diocèse de Riez, vers l'an 906, d'une famille riche et noble, fut chanoine, puis archidiaire de Mâcon. L'amour de la retraite et de l'étude lui fit refuser les plus brillantes dignités de l'Eglise. Il s'enferma dans le monastère de Cluny, et en devint abbé après Aymar. Les princes de l'Eglise et les princes de la terre eurent une estime particulière pour ses vertus. L'empereur Othon le Grand le fit venir auprès de lui pour profiter de ses lumières. En passant par les Alpes l'an 975, il fut pris par les Sarrasins, mis dans les fers, et racheté malgré lui. L'empereur voulut lui procurer la tiare, il refusa ce fardeau. Il mourut le 11 mai 994, avec une grande réputation de sainteté et de savoir. Il fut regardé comme le fondateur de Cluny, par les soins qu'il prit d'augmenter les revenus de cette abbaye et de multiplier les monastères de son ordre. Il a laissé quelques écrits sur lesquels on peut consulter l'*Histoire littéraire de la France*, par D. Rivet, tome 6. Syrus, moine de Cluny, et contemporain de saint Mayeul, a écrit sa *Vie*, publiée par D. Mabilon, *Act. Ben.*, tome 7.

MAYNARD (François), poète français, et l'un des quarante de l'Académie française, naquit à Toulouse, en 1582. Il était fils de Géraud, savant conseiller au parlement de cette ville, dont on a un recueil d'arrêts, sous le titre de *Bibliothèque toulousaine*, Toulouse, 1751, 2 vol. in-fol. Il fut secrétaire de la reine Marguerite, et plut à la cour de cette princesse par son enjouement. M. de Noailles, ambassadeur à Rome, le mena avec lui en 1654. De retour en France, il fit la cour à plusieurs grands, il n'en recueillit que le regret de la leur avoir faite. Il mourut à Toulouse le 28 décembre 1646, à 64 ans, avec le titre de conseiller d'état, que le roi venait de lui accorder. Tout le monde connaît ces vers qu'il écrivit sur la porte de son cabinet :

Las d'espérer et de me plaindre
Des Muses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer, ni la craindre.

Il est bien commun de ne pas désirer la mort ; il est bien rare de ne pas la craindre, surtout quand on a couru toute sa vie après la faveur des grands. On a de lui des *Epigrammes* assez jolies ; des *Chansons* qui ont quelque agrément ; des *Odes* moins estimées ; des *Lettres* en prose, 1646, in-4, mêlées de bon et de mauvais ; un poème intitulé *Philandre*, d'environ 3000 vers, parmi lesquels il y en a quelques-uns d'heureux. Malherbe qui fut son maître en poésie, ainsi que celui de Racan, disait de May-

nard, qu'il tournait fort bien un vers, mais que son style manquait de force. Il ajoutait que de ses deux élèves on aurait fait un grand poète : le second est plus expressif et plus aimable. Dans une requête que Maynard adressa au cardinal de Richelieu, on trouve ce quatrain ; le poète feint d'être mort, et de s'entretenir avec François 1^{er} :

S'il me demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans ce monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde ?

Rien, répondit durement le cardinal, et en effet il ne lui donna jamais rien. Maynard était encore connu de son temps par ses *Priapées*, poésies infâmes, dignes d'un éternel oubli. Elles n'ont pas vu le jour. Ses *Œuvres* ont été publiées quelques mois après sa mort, avec une *préface* de Marin Leroy de Gomberville, Paris, 1646, in-4.

MAYNE (Jasper), poète et théologien anglais, né en 1604 à Hatherlugh, fit ses études à Oxford, et entra dans l'état ecclésiastique. Il fut prédicateur du roi d'Angleterre, et se fit un nom dans sa patrie par ses ouvrages, entre autres par la *Guerre du peuple, examinée selon les principes de la raison et de l'Ecriture*, 1647, in-4 ; et par un *Poème* sur la victoire navale remportée par le duc d'York sur les Hollandais, le 15 juin 1665. Mayne mourut le 6 décembre 1672.

MAYR (Georges), savant jésuite, né en 1565, à Rain, en Bavière, a donné entre autres ouvrages, une traduction en grec de la *Vie* du fondateur de son ordre, par Ribadeneira, Augsbourg, 1616. Il mourut à Rome le 25 août 1625, âgé de 58 ans.

* MAZARD (Etienne), né à Lyon en 1660, employa le premier le poil de castor dans la fabrication des chapeaux. Il légua sa fortune, qui était considérable, à l'hôpital de la charité de Lyon, pour doter de pauvres filles. Il mourut en 1756.

MAZARIN, en italien MAZARINI (Jules), né à Rome selon quelques-uns, mais plus probablement à Piscina dans l'Abruzzi, le 14 juillet 1602, d'une famille noble, fit ses études à Rome, et passa avec l'abbé Colonne, depuis cardinal, en Espagne, où il suivit les cours de droit aux universités d'Alcala de Hénarés et de Salamanque. Ayant embrassé l'état militaire, il fut envoyé en 1625, avec le grade de capitaine, à la Valteline, où le pape avait une armée. C'est alors qu'il fit connaître son talent pour les négociations dans les missions importantes que lui confièrent les généraux Conti et Bagni auprès du duc de Feria, général des Espagnols, et du marquis de Cœuvres, général des armées françaises. Cette guerre étant terminée, il revint à Rome, prit le bonnet de docteur, et accompagna le cardinal Sacchetti à Turin. Il y étudia les intérêts des princes qui étaient alors en guerre pour Casal et le Montferrat. Le cardinal Antoine Barberini, neveu du pape, s'étant rendu en qualité de légat dans le Milanais et en Piémont pour travailler à la paix, Mazarin l'aida beaucoup à mettre la dernière main à ce grand ouvrage. Il fit divers voyages pour cet objet ; et comme les Espagnols tenaient Casal assiégé, il sortit de leurs retranchements, et courut à toute bride du côté des Français, qui étaient prêts

à forcer les lignes, il leur cria : *La paix! la paix!* Elle fut acceptée et conclue à Querasque en 1651. La gloire que lui acquit cette négociation lui mérita l'amitié du cardinal de Richelieu et la protection de Louis XIII. Ce prince le fit revêtir de la pourpre par Urbain VIII; et après la mort de Richelieu, il le nomma conseiller d'état et l'un de ses exécuteurs testamentaires. Louis XIII étant mort l'année d'après, 1643, la reine Anne d'Autriche, régente absolue, le chargea du gouvernement de l'état pendant la minorité de Louis XIV. « Le nouveau » ministre affecta dans le commencement de sa » grandeur, dit Voltaire, autant de simplicité que » Richelieu avait déployé de hauteur. Loin de » prendre des gardes et de marcher avec un faste » royal, il eut d'abord le train le plus modeste. Il » mit de l'affabilité et même de la mollesse, où son » prédécesseur avait fait paraître une fierté inflexible. » Malgré ces ménagements, il se forma un puissant parti contre lui. Les peuples, accablés d'impôts, et excités à la révolte par le duc de Beaufort, par le coadjuteur de Paris, par le prince de Conti, par la duchesse de Longueville, se soulevèrent. Le parlement ayant refusé de vérifier de nouveaux édits bursaux, le cardinal fit emprisonner le président de Blancmesnil et le conseiller Broussel. Cet acte de violence fut l'occasion des premiers mouvements de la guerre civile, en 1648. Le peuple cria aux armes; bientôt les chaînes furent tendues dans Paris comme du temps de la Ligue. Cette journée, connue sous le nom des *Barricades*, ainsi que celle du 12 mai 1588, fut la première étincelle du feu de la sédition. La reine fut obligée de s'enfuir de Paris à Saint-Germain avec le roi et son ministre, que le parlement venait de proscrire comme perturbateur du repos public. L'Espagne, sollicitée par les rebelles, prend part aux troubles pour les fortifier; l'archiduc, gouverneur des Pays-Bas, se prépare, à la tête de 13,000 hommes. La reine, justement alarmée, écoute les propositions du parlement, las de la guerre et hors d'état de la soutenir. Les troubles s'apaisent, et les conditions de l'accommodement sont signées à Ruel le 11 mars 1649. Le parlement conserva la liberté de s'assembler, qu'on avait voulu lui ravir; et la cour garda son ministre, dont le peuple et le parlement avaient conjuré la perte. Le prince de Condé fut le principal auteur de cette réconciliation. L'état lui devait sa gloire, et le cardinal lui dut sa sûreté; mais il fit trop valoir ses services, et ne ménagea pas assez ceux à qui il les avait rendus. Il fut le premier à tourner Mazarin en ridicule après l'avoir servi, à braver la reine qu'il avait ramenée triomphante à Paris, et à insulter le gouvernement qu'il défendait et qu'il dédaignait. On prétend qu'il écrivit au cardinal : *All'illustrissimo signor Facchino*. Mazarin, forcé d'être ingrat, engagea la reine à le faire arrêter, avec le prince de Conti son frère, et le duc de Longueville. On les conduisit d'abord à Vincennes, ensuite à Marcoussi, puis au Havre-de-Grâce, sans que le peuple se remuât pour ce défenseur de la France. Le parlement fut moins tranquille; il donna en 1651 un arrêt qui bannisait Mazarin du royaume, et demanda la liberté des

princes avec tant de résolution, que la cour fut forcée d'ouvrir leurs prisons. Ils rentrèrent comme en triomphe à Paris, tandis que le cardinal prit la fuite du côté de Cologne. Ce ministre gouverna la cour et la France du fond de son exil. Il laissa calmer l'orage, et rentra dans le royaume l'année d'après. Aux premières nouvelles de son retour, Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, qui avait demandé l'éloignement du cardinal, leva des troupes dans Paris. Le parlement renouvela ses arrêts; il proscrivit Mazarin et mit sa tête à prix. Le prince de Condé, ligué avec les Espagnols, se mit en campagne contre le roi; et Turenne, ayant quitté ces mêmes Espagnols, commanda l'armée royale. Il y eut de petites batailles données, mais aucune ne fut décisive. Le cardinal se vit forcé de nouveau à quitter la cour. Pour surcroît de honte, il fallut que le roi, qui le sacrifiait à la haine publique, donnât une déclaration par laquelle il renvoyait son ministre en vantant ses services et en se plaignant de son exil. Il ne tarda pas à le rappeler. Le cardinal fut étonné de rentrer dans Paris, tout-puissant et tranquille. Louis XIV le reçut comme un père, et le peuple comme un maître. Les princes, les ambassadeurs, le parlement, le peuple, tout s'empressa à lui faire la cour. Telles sont les vicissitudes qui caractérisent l'esprit français. On lui fit un festin à l'hôtel de ville, au milieu des acclamations des citoyens. Il fut logé au Louvre. Un des plus importants services qu'il rendit depuis son retour fut celui de procurer la paix. Il alla lui-même la négocier en 1659, dans l'île des Faisans, avec don Louis de Haro, ministre du roi d'Espagne. Cette grande affaire y fut heureusement terminée, et la paix fut suivie du mariage du roi avec l'infante. Ce traité fit beaucoup d'honneur au génie et à la politique de Mazarin. Le mariage du roi avec l'infante n'était pas l'ouvrage d'un jour ni l'idée d'un premier moment, mais le fruit de plusieurs années de réflexions. Cet habile ministre, dès l'an 1643 (c'est-à-dire 14 ans auparavant), méditait cette alliance, non-seulement pour faire céder au roi ce qu'il obtint par la paix de Munster, mais pour lui acquérir des droits bien plus importants encore, tels que ceux de la succession à la couronne d'Espagne. Ces vues sont consignées dans une de ses lettres aux ministres du roi à Munster. (*Voy. l'Abrégé de l'histoire de France*, par le président Hénault, année 1659.) Le cardinal Mazarin ramena, en 1660, le roi et la nouvelle reine à Paris. Maître en quelque sorte absolu, sous le nom modeste de ministre, il ne laissa paraître Louis XIV, ni comme prince, ni comme guerrier, persuadé que rien ne nuit plus aux princes, aussi bien et plus encore qu'aux autres hommes, que de paraître trop tôt. Il était charmé qu'on lui donnât peu de savoir, quoiqu'il fût surintendant de son éducation : peut-être pensait-il qu'un roi savant régnerait moins bien qu'un roi honnête homme; il avait des exemples pour le croire et l'événement le justifia. Il mourut en 1661, à 59 ans. Il tâcha de conserver jusqu'à la fin cette figure noble, cet air ouvert et caressant qui attache les cœurs. Il se mit un jour, à ce que l'on prétend, un peu de rouge, pour faire

accroître qu'il se portait mieux, et donna audience à tout le monde. Quoiqu'il ne passât point pour avoir la conscience timorée, il eut en mourant des scrupules sur ses richesses. Un théatin, son confesseur, lui dit nettement « qu'il serait damné, s'il » ne restituait le bien qu'il avait mal acquis. » *Hélas*, dit-il, *je n'ai rien que des bienfaits du roi.* — *Mais*, reprit le théatin, *il faut bien distinguer ce que le roi vous a donné, d'avec ce que vous vous êtes attribué.* Pour le tirer d'embarras, Colbert lui conseilla de faire une donation entière de ses biens au roi. Il le fit, et Louis XIV lui remit la donation au bout de trois jours. Le roi et la cour portèrent le deuil à sa mort : honneur peu ordinaire, et que Henri IV avait rendu mal à propos à la mémoire de Gabrielle d'Estrées. Outre les biens immenses que le cardinal Mazarin avait amassés, il posséda en même temps l'évêché de Metz, et les abbayes de Saint-Arnould, de Saint-Clément et de Saint-Vincent de la même ville; celles de Saint-Denis en France, de Cluny, de Saint-Victor de Marseille, de Saint-Médard de Soissons, de Saint-Taurin d'Evreux, etc. Il laissa pour héritier de son nom et de ses biens le marquis de la Meilleraie, qui épousa Hortense Mancini sa nièce, et prit le titre de duc de Mazarin. Il avait un neveu qui fut duc de Nevers (voy. ce nom), et quatre autres nièces : l'une, nommée Martinozzi, fut mariée au prince de Conti; les autres, nommées Mancini, le furent au connétable de Colonne, au duc de Mercœur, au duc de Bouillon. (Voy. COLONNE, MANCINI.) On dit que Charles II, fils de l'infortuné Charles I^{er}, roi d'Angleterre, lui en demanda une, et que le mauvais état de ses affaires lui attira un refus. On ajoute que lorsque Mazarin vit le chemin du trône moins fermé à Charles II, il voulut renouer cette alliance, et qu'il fut refusé à son tour. De tous les portraits qu'on a faits de Mazarin, aucun ne nous paraît plus fidèle que celui qu'en a tracé le président Hénault. « Ce ministre, dit ce célèbre historien, était aussi doux que le cardinal de Richelieu » était violent : un de ses plus grands talents fut de » bien connaître les hommes. Le caractère de sa » politique était plutôt la finesse et la patience que » la force... Il pensait que la force ne doit jamais » être employée qu'au défaut des autres moyens, » et son esprit lui fournissait le courage conforme » aux circonstances. Hardi à Casal, tranquille et » agissant dans sa retraite à Cologne, entreprenant » lorsqu'il fallut arrêter les princes, mais insensible » aux plaisanteries de la Fronde; méprisant les braves du coadjuteur, et écoutant les murmures » de la populace, comme on écoute du rivage le » bruit des flots de la mer. Il y avait dans le cardinal de Richelieu quelque chose de plus grand, » de plus vaste et de moins concerté; et dans le » cardinal Mazarin, plus d'adresse, plus de mesure » et moins d'écarts. On haïssait l'un, et l'on se moquait de l'autre; mais tous deux furent les maîtres de l'état. » La France lui doit l'Alsace, qu'il acquit dans le temps que la France était déchainée contre lui. M. l'abbé d'Allainval a publié en 1743, en 2 vol. in-12, les *Lettres du cardinal Mazarin, où l'on voit le secret de la négociation de la paix des*

Pyrénées, et la relation des conférences qu'il a eues pour ce sujet avec don Louis de Haro, ministre d'état. (Voy. HARO.) Elles avaient déjà paru, moins 50, à Amsterdam en 1695, sous le titre de *Négociations secrètes des Pyrénées*, 2 vol. in-12. Ce recueil est intéressant. Le cardinal développe ce qui s'est passé dans ces conférences, avec une netteté et une précision qui met en quelque façon le lecteur en tiers avec les deux plénipotentiaires. En 1665 parut un *Testament politique du cardinal Mazarin*, Cologne, in-12, qui ne mérite aucune attention. Il existe une autre espèce de *testament politique* sous ce titre : *Breviarium politicorum, secundum rubricas Mazarinicas*; c'est une satire assez amère du ministère du cardinal. On a d'ailleurs beaucoup écrit sur lui. Nous citerons parmi les productions qui le concernent : *Histoire du cardinal de Mazarin*, traduite de l'italien du comte G.-G. Priorato, Paris, 1668, 2 vol. in-2; une autre *depuis sa naissance* (de Mazarin) *jusqu'à sa mort*, par A. Aubery, ib., 1668, 1693, 2 vol.; 1731, 4 vol. in-12; un *Abrégé de la vie, etc.*, par l'abbé de Longuerue, inséré dans le *Recueil des pièces intéressantes pour servir à l'histoire de France* : on y trouve quelques particularités peu connues : *Eclaircissements sur quelques difficultés touchant l'administration du cardinal Mazarin*, par J. de Silhon, conseiller d'état, 1650, traduits ensuite et publiés en latin. Nous ne citerons pas d'autres ouvrages qui tiennent plus à l'histoire de France qu'à celle de Mazarin en particulier non plus que des mémoires, tant en français qu'en italien, pour servir à l'histoire de ce ministre. La Fronde enfanta une quantité innombrable de pamphlets, satires, etc., contre Mazarin : on en trouve des recueils énormes dans plusieurs de nos bibliothèques publiques, entre autres : la collection de la bibliothèque de Colbert, en 46 gros vol. in-4; on y trouve un peu de sel, noyé dans un déluge de mauvaises plaisanteries, et le recueil de la bibliothèque de la ville de Chartres, en 140 volumes in-4. Naudé (voy. ce nom), bibliothécaire du cardinal, entreprit de réfuter une partie de ces *Satires M. Ravenel* a publié les *Lettres du cardinal Mazarin à la Reine, à la princesse palatine, etc., avec des notes*, Paris, 1836, in-8. — On trouve dans le tome 1 page 414 et suivantes de la *Bibl. Sicul.* de Mongitore, des détails sur Jules Mazarin jésuite, oncle du précédent, mort à 78 ans, en 1622, et de qui l'on cite entre autres écrits : *Il Colosso babilonico delle considerazioni Crist., sul sogno della statua di Nabucodonosor*, Bologne et Milan, 1619-23, 2 tom. in-4.

MAZARIN (Hortense MANCINI, duchesse de), nièce du cardinal Mazarin, joignit aux avantages de la fortune ceux de la beauté. Elle épousa, en 1661, Armand-Charles de la Porte de la Meilleraie, mais elle ne tarda pas à vouloir en être séparée. N'ayant pu l'obtenir, elle passa en Angleterre l'an 1667. Elle autorisa son séjour à Londres de sa parenté avec la reine. Mais quand cette princesse fut obligée de passer en France l'an 1687, de la Meilleraie fit solliciter son épouse de revenir : les prières n'ayant rien opéré, il lui intenta un procès qu'elle perdit. La duchesse fut condamnée à retourner avec son époux, mais elle persista à rester à Londres, où elle

avait une petite cour, composée des beaux esprits de cette capitale. Le vieux épicurien Saint-Evremon fut un de ses courtisans les plus assidus. Elle mourut le 2 juillet 1699, avant le duc, qui vécut jusqu'en 1715. Ils ont laissé postérité. Les *Mémoires* de madame Mazarin et ceux qu'elle opposa aux *Factums* de son mari, se trouvent dans les œuvres de Saint-Evremon. Il ne faut pas croire au portrait trop flatteur que ce philosophe a fait de la dame, ni aux contes ridicules que le duc de Saint-Simon raconte du mari.

* MAZARREDO Y SALAZAR (Joseph - Marie), amiral espagnol, né à Bilbao en 1744, entra dans la marine à 16 ans; et de simple garde monta peu à peu aux grades plus élevés. En 1780, major-général d'escadre, il faisait partie de la flotte combinée, sous le commandement du comte d'Estaing. A sa sortie de Cadix, elle fut assaillie d'une violente tempête; mais il parvint à la faire rentrer dans le port sans la moindre perte. L'année suivante, il la sauva une seconde fois dans les parages des îles Sorlingues, en osant enfreindre les ordres du comte de Guichen, qui étaient mauvais, comme le conte en convint lui-même après l'événement. Il montra en 1782 la même habileté dans les manœuvres, quand l'escadre espagnole, revenue dans les eaux de Cadix, fut assaillie d'une bourrasque qui faillit la jeter à la côte. Ses talents le firent choisir en 1795, pour rédiger un projet d'ordonnance pour la marine, qui fut adopté et revêtu de la signature du roi. Elevé au rang de général en chef de l'escadre espagnole, il protégea, dans les journées des 5 et 5 juillet 1797, la ville de Cadix contre le bombardement des Anglais. En 1799, il fit construire dans l'île de Léon un bel observatoire, auquel il attacha quatre astronomes. Après l'invasion des Français en Espagne, il accepta de Joseph Bonaparte le ministère de la marine, et mourut en 1812. Il a laissé des *Eléments de tactique navale*, Madrid, 1784, in-4.

* MAZÉAS (Jean-Mathurin), mathématicien, né à Landernau en 1716, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu de la chaire de philosophie, au collège de Navarre, qu'il remplit longtemps avec beaucoup de zèle et de succès. Il obtint en 1785 un canonicat du chapitre de Notre-Dame de Paris; mais comme il distribuait aux pauvres la plus grande partie de son revenu, lorsque la révolution l'eut privé de son bénéfice, il se trouva dans un état voisin de l'indigence; il alla se fixer à Pontoise avec un domestique fidèle, qui le nourrit trois ans du fruit de ses épargnes. Cette dernière ressource allait lui manquer, lorsque ce digne serviteur hasarda de présenter un placet au ministre de l'intérieur, qui le fit comprendre au nombre des savants malheureux auxquels la Convention accordait des secours. Il obtint une pension de 4,800 livres, qui lui fut payée exactement jusqu'à sa mort, arrivée le 6 juin 1801. On lui doit : *Eléments d'arithmétiques, d'algèbre et de géométrie, avec une introduction aux sections coniques*, Paris, 1758, in-8; ouvrage écrit avec une précision et une clarté peu communes, qui obtint sept éditions, dont la dernière est de 1788. Il en donna un abrégé en 1775,

in-12; *Institutiones philosophicæ*, Paris, 1777, 5 vol. in-12. Il a fourni un grand nombre d'articles au *Dictionnaire des arts et métiers*. — Son frère, GUILLAUME, chanoine de Vannes sa patrie, mort en 1776, a publié plusieurs *mémoires* intéressants, dans le recueil des savants étrangers, et traduit de l'anglais la *Dissertation* de Warburton sur les *tremblements de terre*, Paris, 1754, 2 vol. in-12; *Lettre d'un négociant à un lord sur l'île de Minorque et le port Mahon*, 1756, in-12; *Pharmacopée des pauvres*, avec des notes, 1758, in-12; *Essai sur les moyens de conserver la santé des gens de mer*, par Lind, 1760, in-8.

MAZEL ou MAZELI (David), ministre français, réfugié en Angleterre, traduisit quelques traités écrits en anglais; mais comme il n'était pas assez versé dans cette langue, ses versions ne passent pas pour fidèles. Celle qu'il fit du *Traité* de Sherlock sur la *Mort* est le *Jugement dernier*, 2 tomes en un vol. in-8, est cependant estimée. On fait beaucoup moins de cas de sa *Traduction* du *Traité* de Locke, du *Gouvernement civil*, in-12, (voyez LOCKE); ainsi que de l'*Essai* de Gilbert Burnet sur la *Vie* de la reine Marie, in-12; ouvrage partial et passionné, qui ne méritait point de traduction. Mazel mourut à Londres en 1725.

MAZELINE (Pierre), sculpteur de Rouen, né en 1652, reçu à l'académie de peinture et de sculpture en 1668, mort en 1708, âgé de 76 ans, a fait plusieurs morceaux estimés. On voit de ses ouvrages dans les jardins de Versailles, l'*Europe*, *Apollon Pythien*, d'après l'antique, etc.

MAZEPPA (Jean), hetman ou général des Cosaques, était gentilhomme polonais, et naquit dans le palatinat de la Podolie. Il fut page du roi, sous Jean Casimir. Un mari jaloux l'attacha un sur le dos d'un cheval et l'abandonna à la rapidité de la course. Le cheval était de l'Ukraine, où il transporta Mazeppa. Quelques habitants du pays lui ayant prodigué des secours, il se fixa chez eux, et devint secrétaire de Samoilowitz, hetman des Cosaques de l'Ukraine, alors en guerre contre les Tartares. Mazeppa se distingua par sa valeur et son intelligence, et succéda à Samoilowitz, lorsqu'en 1687 ce chef eût été déposé pour avoir, par son impéritie, laissé périr une bonne partie de cette superbe armée de soixante mille cosaques qu'il commandait. Les premiers soins de son successeur furent de fortifier les frontières de son pays contre les Tartares, et de se faire des protecteurs puissants. Il se lia d'abord avec le czar Pierre, qu'il servit pendant vingt-quatre ans avec beaucoup de fidélité; mais le dessein qu'il avait de se faire roi des Cosaques lui fit trahir ses engagements en 1708. Il avait alors 84 ans. Il prit le parti de Charles XII, roi de Suède, et grossit son armée de quelques régiments. Le czar envoya des troupes contre lui; la capitale de son pays fut prise et rasée, et lui-même pendu en effigie, tandis que quelques-uns de ses complices mouraient par le supplice de la roue. Mazeppa, après la bataille de Pultawa, se sauva en Valachie, et de là à Bender, où il termina bientôt après sa longue carrière en 1709. On peut consulter pour plus de détails l'*Histoire de Charles XII*, par

Voltaire; les *Annales de la petite Russie*, par Scherer, Paris, 1788, 2 vol. in-12; l'*Histoire des Cosaques*, par M. Lesur, Paris, 1815, 2 vol. in-8. Mazzeppa est le héros d'un des poèmes de lord Byron.

* MAZET (André), né le 28 décembre 1795 à Grenoble, fut reçu docteur de la faculté de Paris le 3 juillet 1819. Vers la fin de la même année il fut choisi avec Pariset, pour aller observer à Cadix l'épidémie connue sous le nom de fièvre jaune, (*voy. PARISSET*). A son retour, nommé médecin adjoint d'un bureau de charité, il fit en 1821 partie d'une commission envoyée pour combattre la maladie épidémique qui s'était manifestée dans le département de l'Oise. Peu de temps après il repartit pour Barcelonne, où la fièvre jaune sévissait avec une nouvelle fureur. Atteint de ce terrible fléau, deux jours après son arrivée, il y succomba le 22 octobre 1821. Sa mort produisit en France une vive émotion. Des souscriptions furent ouvertes pour lui élever des monuments à Grenoble, sa patrie, et à l'Ecole de médecine de Paris : une pension a été accordée à sa mère à titre de récompense nationale. Mazet n'a publié que quelques articles dans le *journal complémentaire* du Dictionnaire des sciences médicales.

* MAZIO (Raphaël), cardinal, né à Rome le 24 octobre 1766, s'est distingué par ses talents dans les affaires. Attaché d'abord à la légation du cardinal Caprara en France, il accompagna ensuite le cardinal Consalvi, dans ses différentes missions pour les intérêts du saint Siège. A son retour à Rome, Pie VII le nomma secrétaire des lettres latines. Envoyé au congrès de Laybach avec le cardinal Spina, les nouveaux services qu'il rendit à l'Eglise dans cette circonstance furent récompensés par le titre de secrétaire de la congrégation consistoriale. En 1850, créé cardinal, avec le titre presbytéral de Sainte-Marie in Trastevere, il mourut à Rome le 4 février 1852.

MAZOCHI ou plutôt MAZZOCHI (Alexis - Symmaque), savant antiquaire, né à Borgo de Sainte-Marie, près Capoue, l'an 1684, fut fait prêtre l'an 1709, et professeur des langues grecque et hébraïque dans le séminaire archiepiscopal de Naples. En 1711, il était chanoine de Capoue, et devint successivement théologal de Naples, professeur royal de l'Ecriture sainte. Son humilité lui fit refuser l'archevêché de Lanciano, qui lui fut offert par le roi. Il mourut à Naples le 12 septembre 1771. Il a beaucoup écrit sur les anciennes inscriptions, les médailles, etc., et on a de lui : des *Notes* sur le nouveau Testament; des *Dissertations* sur la poésie des Hébreux; *Les Antiquités de la campagne de Rome*; *Origines de la ville de Capoue*, manuscrit. On trouve sa *Vie* dans les *Vite Italo-rum*, par Fabroni, tom. 8.

* MAZOIS (François), architecte, né à Lorient le 12 octobre 1785, fit ses études à Bordeaux où son père remplissait les fonctions de directeur des paquebots. Il subit avec succès les examens pour l'Ecole polytechnique; obligé de renoncer à la carrière militaire, à cause de sa santé, il étudia l'architecture sous M. Percier; mais devançant l'époque où il aurait obtenu le grand prix, il se rendit à

Rome pour en étudier les principaux monuments. Appelé à Naples par Murat, qui lui donna la direction des bâtiments de la couronne, il obtint la permission de dessiner les ruines de *Pompéi*, et commença la publication à Rome de l'important ouvrage auquel il dut bientôt une juste réputation. Les événements politiques de 1815 interrompirent ses travaux; mais M. de Blacas, alors ambassadeur de Louis XVIII, à Rome, prit sous sa protection l'habile artiste, et favorisa la continuation de cette belle entreprise. Mazois revenu à Paris, en 1819, y fut accueilli comme il méritait de l'être. Il fit bientôt après un nouveau voyage à Naples, pour y recueillir les matériaux qui devaient compléter son ouvrage. De retour à Paris, il y exécuta un grand nombre de travaux, entr'autres, quatre maisons d'une élégance remarquable dans le quartier de *François 1^{er}*, aux Champs Elysées. Il mourut d'une apoplexie foudroyante le 50 décembre 1826, à l'âge de 45 ans. Il était membre de plusieurs académies françaises et étrangères. Ses principaux ouvrages sont : *Le Palais de Scaurus ou Description d'une maison romaine*, etc., 1819, in-4, 2^e éd., 1822, in-8; *les Ruines de Pompéi, dessinées et mesurées pendant les années 1809 à 1821*, Paris, 1812-1827, 57 livrais. en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage a été terminé par M. Gau, architecte et l'ami de Mazois. Il a donné, dans la *Galerie française*, un assez grand nombre de *Vies* d'architectes, peintres, sculpteurs; et dans plusieurs recueils périodiques, des dissertations, tant en italien qu'en français. On trouve aussi de lui : des *Considérations sur les théâtres des anciens*, dans le 1^{er} vol. du *Théâtre complet des Latins*; enfin, il a laissé inédit *les Ruines de Pæstum*, ouvrage dont la plupart des planches ont été lithographiées sous ses yeux. — Son père, membre de l'académie de Bordeaux, négociant estimable, est mort dans cette ville le 21 janvier 1828, dans les sentiments les plus vifs de résignation et de patience chrétienne.

* MAZURE (F.-A.-J.), littérateur, né à Paris en 1776, passa les premières années de sa vie en Provence, où son père occupait un emploi; et fut dès l'âge de 20 ans attaché à l'Ecole centrale de Niort, où il se fit remarquer par d'heureux *Essais de poésie*. A l'organisation de l'université, Fontanes le nomma inspecteur, puis recteur de l'académie d'Angers. Nommé, en 1817, inspecteur-général, il fit partie en 1820, de la commission de censure et concourut à la même époque à la rédaction du *Publiciste*, qui paraissait sous le patronage du ministre de Serre. Il est mort à Paris le 8 novembre 1828, laissant quelques ouvrages dont les plus importants sont : la *Vie de Voltaire*, Paris, 1821, in-8, et l'*Histoire de la révolution de 1688 en Angleterre*, ib., 1825, 3 vol. in-8 : ces deux écrits ne sont pas exempts d'erreurs. Le dernier qui a obtenu des éloges est cependant loin d'être écrit avec une entière indépendance. C'était, dit l'*Ami de la religion*, un homme religieux et modéré, mais qui avait fait quelques concessions à l'esprit de son siècle. On trouve dans le *Lycée*, 1829, tom. 4, une *Notice* étendue sur Mazure.

MAZURES (Louis des). *Voy. DESMASURES*.

* MAZZA (Angelo), célèbre poète italien, né en 1740, fit ses études à Reggio. Ses progrès furent rapides, et il ne tarda pas à publier quelques pièces de vers dont le mérite fixa l'attention de l'abbé Salandri, qui vint exprès à Reggio pour féliciter le jeune poète. Mazza le suivit à Padoue, où il se lia avec plusieurs savants distingués, et se rendit ensuite à Venise. Il y traduisit en italien : le poème d'Akenside (*voy. ce nom* 1, 88), les *Plaisirs de l'imagination*. Rappelé en 1768 dans sa patrie, il y obtint quelques années après la chaire de littérature grecque. Il refusa celle de philosophie à Anvers, et la place de secrétaire d'ambassade en Portugal. Ses jours s'écoulaient dans la culture des lettres, lorsque la passion qu'il eut le malheur d'inspirer à une grande dame, vint troubler son repos. Il se retira à Bologne, y étudia la théologie et prit l'habit ecclésiastique. Ses goûts changèrent cependant au bout de quelques années, et, à son retour à Parme, il se maria. Il aurait trouvé le bonheur au sein de sa famille, si l'envie n'avait dirigé contre lui des imputations qui, pour avoir été reconnues calomnieuses, n'en remplirent pas moins son âme d'amertume. Mazza mourut à Parme, en 1817; il avait été admis à l'académie des Arcades de Rome, sous le nom d'*Armonide Elideo*. L'habit ecclésiastique, qu'il porta quelque temps, l'a fait souvent confondre avec son frère l'abbé Andrea MAZZA, bénédictin.

MAZZOCHI. *Voy. Mazochi*.

MAZZONI (Jacques), né à Césène en 1548, mourut à Ferrare en 1598, dans sa 50^e année; il donna sur la fin du xvi^e siècle des leçons d'une philosophie saine et judicieuse, et se distingua aussi comme écrivain. Il parut d'abord à la cour du duc d'Urbin, fut appelé plus tard à Rome, par le pape Grégoire XIII, pour prendre part à la correction du calendrier, et professa la philosophie à Césène, à Macerata, à Pise et à Rome. Celui de ses ouvrages qui a le plus fixé les yeux de la postérité est son traité *De triplici hominum vitâ, activâ nempe, contemplativâ, et religiosâ, methodi tres*, Césène, 1576, in-4, très-rare.

* MAZZUCHELLI (Jean-Marie, comte de), né à Brescia le 28 octobre 1707, plein de zèle pour l'honneur de son pays, entreprit un très-grand ouvrage, intitulé : *Gli scrittori d'Italia cioè notizie storiche e critiche intorno alle vite ed agli scritti de i letterati italiani*, Brescia, 1735-65, 6 vol. in-fol. Ils ne contiennent que les deux premières lettres. Chaque notice est une biographie complète à laquelle il serait difficile de rien ajouter. Plusieurs ont été imprimées séparément et sont recherchées. Une mort prématurée l'enleva aux lettres et à ses nombreux amis, le 19 novembre 1763. Il a laissé en manuscrit un grand nombre d'ouvrages. Gaétani a publié sous ce titre : *Musæum Mazzucchellianum*, Venise, 1761-65, la description des médailles des grands hommes du musée de Mazzuchelli, 2 vol. in-fol., avec 208 pl.; recueilli rare et cher. Le tom. 5 qui devait terminer l'ouvrage est demeuré inédit.

** MAZZUCCELLI (l'abbé Pierre), né en 1762 à Milan, après avoir fait ses études au collège de Saint-Alexandre, dirigé par les Barnabites, passa

à l'université de Brera, où il fut reçu docteur en théologie. S'étant adonné de bonne heure à l'étude des langues, il fut attaché, en 1785, au département des manuscrits de l'ambrosienne, et devint secrétaire de l'orientaliste Branca; il n'était alors que diacre. Après avoir été ordonné prêtre, il refusa un bénéfice que lui offrait l'archevêque Visconti, ne voulant pas renoncer à une place peu lucrative sans doute, mais tout-à-fait conforme à ses goûts. En 1804, il se fit journaliste, et bientôt après se chargea de diriger et de classer le cabinet d'antiquités et la bibliothèque du marquis Jacques Trivulce. En 1825, il devint préfet de l'ambrosienne, et mourut le 8 mai 1829. Le savant cardinal Mai est son élève. Indépendamment de bonnes éditions des *Lettres* du Tasse et d'Annibal Caro, on a de lui : *Histoire des écoles de la doctrine chrétienne, fondées à Milan et propagées ailleurs*, Milan, 1800, in-4; *Nouvelles politiques*, ib., 1804, in-8; *Recherches sur les monnaies de J.-J. Trivulce*, etc. ib., 1806, in-8; *Courte explication des gravures qui ornent l'ouvrage de Rosmini, sur les entreprises militaires et la vie de J.-J. Trivulce*, etc. ib., 1815, 2 vol. in-fol. avec pl.; *La bulle de Marie, femme de l'empereur Honorius, qui existe au musée Trivulce*, ib., 1819, in-4; *Passages des auteurs cités par Dante dans le Convivio*, ib., 1826, in-8; *Observations sur l'essai historique-critique du rit ambrosien, contenu dans la 25^e dissertation des antiquités lombardo Milanaises*, ib., 1828, in-4. Mazzucchelli avait recueilli plusieurs fragments inédits de classiques grecs et latins, mais la mort ne lui a pas laissé le temps de les publier.

MAZZUOLI (Français), appelé communément *Le Parmesan*, né à Parme en 1505, mort en 1540, fit connaître dès son jeune âge son talent pour la peinture. Il prit des leçons de son père Philippe et de ses oncles paternels Pietro et Michel, tous les trois fameux peintres; à 14 ans, il peignit son beau tableau du *Baptême de J.-C.* L'envie de se perfectionner le conduisit à Rome; il s'attacha aux ouvrages de Michel-Ange, et encore plus à ceux de Raphaël. Il a si bien saisi la manière de ce maître, qu'on disait, même de son temps, qu'il avait hérité de son génie. On rapporte qu'il travaillait avec tant de sécurité pendant le sac de Rome, en 1527, que les soldats espagnols qui entrèrent chez lui en furent frappés. Les premiers se contentèrent de quelques dessins; les suivants enlevèrent tout ce qu'il avait. Prologène se trouva à Rhodes dans des circonstances pareilles; mais il fut plus heureux. Le Parmesan a fait beaucoup d'ouvrages à Rome, à Bologne, et à Parme sa patrie. Son talent à jouer du luth, et son amour pour la musique, le détournèrent souvent de son travail; mais son goût dominant était pour l'alchimie, qui le rendit misérable toute sa vie. La manière du Parmesan est gracieuse, ses figures sont légères et charmantes, ses attitudes bien contrastées : rien de si agréable que ses airs de tête. Ses draperies sont d'une légèreté admirable; son pinceau léger et séduisant. Il a réussi principalement dans les vierges, dans les enfants, et a parfaitement touché le paysage. Le Parmesan a gravé à l'eau forte et au clair-obscur.

On a aussi beaucoup gravé d'après ce maître.

MEAD (Richard), célèbre médecin, né en 1675 à Stepney, village près de Londres, d'une famille distinguée, fit ses humanités à Utrecht sous le célèbre Grevius, et de là se rendit à Leyde, où il étudia en médecine. Il voyagea en Italie, et prit le bonnet de docteur à Padoue. De retour dans sa patrie en 1696, il exerça l'art de guérir avec un succès qui décida de sa réputation. Il joignit à la théorie la pratique la plus brillante, la plus étendue et la plus heureuse. La société royale de Londres lui accorda une place parmi ses membres; le collège des médecins se l'associa, et l'université d'Oxford confirma le diplôme de celle de Padoue. Nommé médecin de Georges II en 1727, il fut l'Esculape de la cour et de la ville. On assure que sa profession lui rapportait par an près de cent mille livres, monnaie de France; sa table était servie avec la magnificence d'un financier. Il mourut en 1754, à 81 ans. Tout le monde connaît ce qu'il fit pour son confrère Freind, renfermé dans la tour de Londres. Le premier ministre étant tombé malade, Méad ne voulut lui ordonner aucun remède que Freind ne fût sorti de la tour, et son refus obstiné procura l'élargissement du prisonnier. Des auteurs inconsidérés ont fait de grands éloges de cette action; mais elle ne les mérite pas. L'erreur où conduisit un excès d'amitié demanda grâce à tous les cœurs sensibles; mais elle n'obtient pas le suffrage de la raison, qui seule a le droit de dispenser les louanges, parce qu'elle peut seule apprécier les mérites. « Je vous blâme » (dit un écrivain bien sage, en adressant la parole à ce médecin célèbre) « d'avoir violenté les opérations du ministère, qui devaient pour le moins être aussi libres que votre ami Freind. Il fallait demander qu'on le jugeât, qu'on lui fit justice; mais il ne fallait pas demander, qu'innocent ou coupable, il fût rendu à la société et à ses fonctions. Ainsi » pense tout homme qui aime l'ordre, et qui ne déteste pas moins l'arbitraire dans l'obéissance que dans le commandement, dans les sujets que dans les monarques. Peut-être que les lois s'opposaient à la détention de votre ami; mais elles s'opposaient encore davantage à la manière dont vous procurâtes son élargissement: s'il eût mérité de perdre la tête, il n'en était pas moins élargi. Vous aviez abusé de votre talent et de la faiblesse d'un homme mourant, pour remettre dans la société un monstre ou un brouillon. » Ses principaux ouvrages sont: *Essai sur les poisons*, 1702, en anglais, traduit en latin par Josué Nelson, Leyde, 1757, in-8. Un pareil livre ne pouvait être composé que d'après un grand nombre d'expériences: Méad en fit plusieurs sur les vipères, qui lui servirent beaucoup pour cet ouvrage. Il a été reproduit et imprimé avec quelques variations à Paris, en 1815, par M. Orfila. *Conseils et préceptes de médecine*, en latin, Londres, 1751, in-8: c'est sa dernière production. On y trouve deux *Traité*s, l'un de la folie, et l'autre des maladies dont il est parlé dans la Bible. Dans ce dernier, il prétend que les démoniaques dont il est parlé dans l'Evangile n'ont eu que des maladies purement naturelles. L'er-

reur qui règne dans toute cette diatribe dérive du désordre par lequel on confond la possibilité avec le fait. Sur ce que telle maladie peut avoir une cause naturelle, Méad décide que dans aucun cas elle ne peut être l'effet d'un agent invisible: comme si les démons ne pouvaient pas produire les mêmes effets que des causes physiques; comme si, pouvant remuer des corps entiers, ainsi que l'observe Bossuet, ils ne pouvaient agiter quelques fibres dans le corps humain. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'auteur fait profession de croire à l'Evangile: or l'Evangile nous dit expressément que telle maladie était l'opération de l'esprit malin. Peu importe que le même mal puisse être naturel, si la vérité divine nous assure que dans tel cas il ne l'était pas. Le langage insidieux et faux que Méad attribue à J.-C. et aux apôtres, dans une matière aussi grave, est une imputation sacrilège et absurde que tout bon chrétien trouvera suffisamment réfutée par la seule idée de la chose. Méad, en combattant le pouvoir du démon, n'a pas même saisi l'état de la question. « L'on ne se » persuadera jamais, dit-il, que Dieu ait accordé » aux diables le pouvoir de tourmenter les hommes » à leur gré. » Eh! qui a jamais pensé que les diables tourmentaient les hommes à leur gré? Ils tourmentent autant que Dieu le leur permet, et l'étendue de cette permission a d'autres règles que leur gré. On a démontré les erreurs de Méad sur cette matière, dans un ouvrage imprimé à Londres en 1775, intitulé: *A dissertation of the demoniacs*. (Voy. LE BRUN, DELBIO, de HAEN, Scipion MAFFEI, SPÉ.) Des *Opuscules*, Paris, 1757, 2 vol. in-8. La *Description* de son cabinet a été imprimée à Londres, 1755, in-8. Le docteur Ward a composé une épitaphe latine pour Méad; elle contient une courte et élégante histoire des travaux et des vertus de cet écrivain, et nous apprend des détails intéressants sur sa famille.

MÉAN (Charles de), seigneur d'Atrin, né à Liège en 1604, et mort en 1674, se distingua dans divers emplois honorables, par son zèle pour le bien public et par ses lumières dans l'administration des affaires. Dans le temps que les nouvelles sectes infectaient les provinces voisines, il signala son attachement à la religion catholique par les mesures les plus propres à fermer l'entrée de l'hérésie dans sa patrie. Ses vastes connaissances dans les matières de droit le font considérer comme un des plus grands jurisconsultes de l'Europe. Quoique dans son grand ouvrage intitulé, *Observationes et res judicatæ ad jus civile Leodiensium, Romanorum, aliarumque gentium*, il semble avoir eu particulièrement en vue l'utilité de ses compatriotes, les savants étrangers en font grand cas; on y trouve effectivement des vues sûres et vastes sur la jurisprudence de diverses nations. Des différentes éditions qu'on en a faites, la meilleure est celle de Liège, 1740, 8 vol. in-fol. qui se reliait en 4, avec des notes savantes de Louvrex (voy. ce nom), et une table des matières très-étendue.

* MÉAN (François-Antoine-Marie-Constantin, prince de), archevêque de Malines, et primat des Pays-Bas, né à Liège le 6 juillet 1756, de la même

famille, devint en 1786 évêque suffragant sous le titre d'Hippone, puis en 1792 évêque de Liège. Il donna, en 1801, sa démission de ce siège et fut promu en 1817 à celui de Malines. Méan avait paru d'abord entrer dans les vues d'un gouvernement dont il ne soupçonnait pas le but; mais quand il vit s'établir un système permanent de vexations et de tracasseries qu'on ne prenait pas même la peine de déguiser, il s'unit à tout le clergé pour réclamer, et dans plusieurs circonstances il adressa au roi les représentations les plus fortes; mais sans succès. Il était tombé tout-à-fait en disgrâce à l'époque de la révolution de 1850. Ce prélat est mort d'une attaque d'apoplexie foudroyante le 15 janvier 1851.

MEARD. Voy. JOURGNIAC.

* MEAULLE conventionnel, né vers 1757, élu par la Seine-Inférieure, suppléant à l'assemblée Législative, n'y siégea point. Mais envoyé à la Convention il y vota la mort du roi sans appel ni sursis. Chargé de différentes missions il seconda les opérations de ses collègues qui se vengèrent, contre les habitants de Lyon et de la Vendée, de leur antipathie pour le régime révolutionnaire. Quoiqu'il eût figuré au milieu des plus fougueux démagogues, après le 9 thermidor il se déclara contre les excès de la terreur; cependant, devenu membre du comité de sûreté générale, il se plaignit des poursuites dirigées contre les patriotes, et prit même la défense des membres du comité révolutionnaire de Nantes, que l'on voulait faire traduire devant un nouveau tribunal, après le jugement qui les avait acquittés. Après la session il passa au conseil des cinq-cents, où il défendit des terroristes du Midi, qu'on accusait de renouveler les crimes de 1793. Au mois de mai 1797, il entra au tribunal de cassation dont il fit partie jusqu'en 1804, et devint alors procureur impérial près le tribunal criminel de Gand. Lors de la réorganisation des tribunaux en 1811, nommé substitut du procureur général de la cour de Bruxelles, il remplit ces fonctions jusqu'en 1814. Atteint en 1816 par la loi contre les régicides, il alla chercher un asile à Gand où il est mort le 10 octobre 1820.

MECARINO. Voy. BECCAFUMI.

MÉCÈNE (Caius Cilnius Mecænas), Romain célèbre par la faveur dont il jouit sous Auguste, et la protection qu'il accorda aux lettres, ne voulut jamais monter plus haut qu'au rang de chevalier, dans lequel il était regardé comme la gloire de cet ordre, et Horace l'appelle avec raison *Mecænas equitum decus*. Ce fut lui qui conseilla à Auguste de conserver le trône impérial, « de peur qu'il ne » fût le dernier des Romains, s'il cessait d'être le » premier. » Il ajouta à cet avis quelques maximes, auxquelles Auguste dut ce qu'il a fait de bon et d'utile pendant son règne. « Une conduite ver- » tueuse, lui dit-il, sera pour vous une garde plus » sûre que celle des légions... La meilleure règle » en matière de gouvernement est d'acquiescer l'a- » mitié du peuple, et de faire pour ses sujets ce » qu'un prince voudrait qu'on fit pour lui, s'il de- » vait obéir au lieu de commander. Evitez les noms » de monarque ou de roi, et contentez-vous de

» celui de César, en y ajoutant le titre d'empe- » reur (*imperator*), nom qu'on donnait aux géné- » raux d'armées), ou quelque autre, propre à » concilier à la fois le respect et l'amour.... » Mé- » cène prit tant d'empire sur l'esprit d'Auguste par sa prudence, qu'il lui reprochait durement ses fautes, sans qu'il s'en offensât. Un jour Mécène, passant par la place publique, vit l'empereur jugeant des criminels avec un air de colère; il lui jeta ses tablettes, sur lesquelles il avait écrit ces mots : *Sors de là, bourreau, et te retire*. Auguste prit en bonne part cette remontrance, quoique dure, et descendit aussitôt de son tribunal. Dans la suite, ce prince s'étant engagé après la mort de Mécène dans de fausses démarches : *O Mécène, s'écria-t-il dans l'amertume de sa douleur, si tu avais été encore en vie, je n'aurais pas aujourd'hui sujet de me repentir*. Lorsque cet empereur était indisposé, il logeait dans la maison de son favori, qui fut brouillé pendant quelque temps avec son maître, qu'il croyait amoureux de sa femme Terentilla. Ce qui a transmis le nom de Mécène à la postérité plus sûrement que la faveur d'Auguste et les honneurs du ministère, c'est la protection qu'il accorda aux sciences, et les égards qu'il eut pour les gens de lettres. Il vivait avec Virgile et Horace dans la douceur d'un commerce libre et aisé. Virgile lui dédia ses *Géorgiques*, et Horace ses *Odes*. Il conserva au premier, dans les fureurs des guerres civiles, l'héritage de ses pères, et obtint le pardon de l'autre, qui avait combattu pour Brutus à la bataille de Philippes. On a quelques fragments de ses poésies dans le *Corpus poetarum* de Maillaire. Il mourut huit ans avant l'ère chrétienne. Il descendait des anciens rois d'Etrurie, et c'est pourquoi la première ode d'Horace lui est adressée en ces termes :

Mecenas, atavis edite regibus, etc.

Meibomius et l'abbé Souchay ont fait des recherches sur sa vie, son caractère et sur ses ouvrages, l'un dans un traité particulier, l'autre dans le 13^e vol. des *Mémoires* de l'académie des belles-lettres. Henri Richer a écrit sa *Vie* en français; elle l'a été aussi en italien par Caporali, 1673, par Cenni, 1684, par Dini, 1704; en espagnol par Martyr Rizo, en latin par Seclen, 1753, par A. Lion, 1824, etc.

* MÉCHAIN (Pierre-François-André), astronome, né à Laon le 16 août 1744, vint en 1772 à Paris, et nommé, par la protection de Lalande, astronome hydrographe du dépôt des cartes de la marine, dont les bureaux étaient alors à Versailles, fit d'immenses calculs pour les perfectionner. Il découvrit plusieurs comètes, et remporta en 1782 le prix pour un mémoire sur la comète de 1661, dont on attendait, par erreur, le retour en 1790. Dans la même année, il fut reçu membre de l'académie des sciences. En 1792, il fut un des deux astronomes chargés de déterminer les différences terrestre et céleste entre les parallèles de Dunkerque et de Barcelonne; il y employa plusieurs années. (Voyez DELAMBRE.) De retour en 1798, il résolut de prolonger la méridienne jusqu'aux îles Baléares, et partit à cet effet en 1805. Il avait à

peine commencé ses nouvelles opérations, lorsqu'il fut atteint d'une maladie contagieuse, qui l'enleva le 20 septembre 1805. Il a travaillé à la *Connaissance des temps* de 1786 à 1794, et publié quelques *mémoires* sur les comètes qu'il avait découvertes, ou quelques longitudes géographiques.

* MECKEL (Jean-Frédéric), né en 1781 à Halle, d'une famille déjà célèbre dans les fastes de la médecine, s'annonça de bonne heure comme un savant théoricien par sa thèse inaugurale : *De conditionibus cordis abnormibus*. Séduit par l'attrait de l'anatomie des animaux, il entreprit plusieurs voyages pour l'étudier avec plus de succès, et de retour dans sa patrie il publia de 1809 à 1810 la traduction des *Leçons d'anatomie comparée* de Cuvier, qu'il enrichit de notes et d'observations nouvelles et curieuses. Bientôt après parut son *Essai sur l'anatomie comparée* (1809 à 1815) dans lequel il préluda dignement à son *Traité général d'anatomie comparée*, (Halle, 1821-51, 6 vol. in-8), qui mit le sceau à sa réputation. Il a été traduit en français par Riester, Sanson et Schuste, 1858, 10 vol. in-8. Meckel s'occupa aussi de l'anatomie normale et pathologique avec beaucoup de succès, comme le prouvent son *Manuel d'anatomie pathologique*, Leipsig, 1812-1818, 5 vol.; et son *Manuel d'anatomie humaine*, Halle, 1815-1820, 4 vol. in-8; traduit en français par Jourdan et Breschet, Paris, 1825, 5 vol. in-8; *Tabulæ anatomico-pathologicae, modos omnes quibus partium corporis humani omnium forma interna atque externa à normâ recedit, exhibentes*, Leipsig, 1817-1826, 4 part. in-fol. On doit encore à Meckel divers autres mémoires importants qui tous portent l'empreinte d'un esprit exercé et savant. Il travailla longtemps à l'excellent recueil commencé par Reil et connu aujourd'hui sous le nom d'*Archives physiologiques de Meckel*, Halle, 1815-1827, 12 vol. in-8. Cet auteur, rangé avec justice au nombre des savants qui honorent le plus l'Allemagne, mourut à Halle le 31 octobre 1855, âgé de 52 ans. — MECKEL (Jean-Frédéric), son aïeul, né à Wetzlar au mois de juillet 1714, et mort à Berlin en septembre 1774, avec le titre de chirurgien du roi de Prusse, fut élève de Haller, et s'acquit la réputation d'un des premiers anatomistes de son temps par plusieurs travaux importants, consignés dans les mémoires de l'académie de Berlin, dont il était membre, mais surtout par son excellente dissertation : *De quinto pare nervorum cerebri* (Göttingen, 1748). — MECKEL (Philippe-Frédéric-Théodore), fils du précédent, né à Berlin au mois d'avril 1756, et mort le 18 mars (1802), était professeur d'anatomie et de chirurgie à l'université de Halle. Quoique moins connu par ses écrits, il réunissait à la réputation de savant professeur celle de praticien habile et éclairé. Il fut appelé en Russie, dans l'année 1795, par le czar Paul 1^{er}, qui lui confia l'inspection des hôpitaux de sa capitale. On lui doit une traduction allemande du *traité* de Baudelocque *sur les accouchements*, et des notes dans la traduction de la physiologie de Haller par Sœmerring. Il est aussi auteur d'un ouvrage intitulé : *Dissertatio de labyrinthis*, Strasbourg, 1778, in-4.

MEDA. Voy. JEAN de Méda.

* MÉDAILLE (Pierre), jésuite, du xvm^e siècle, habita longtemps le Languedoc. Il prêcha plusieurs carêmes à Toulouse avec succès, et se fit avantageusement connaître par des *Méditations* imprimées en 1705 et en 1725, et avec des additions, Besançon, 1819, 2 vol. in-18. « Les méditations de » Médaille sont courtes, précises, simples, méthodiques, sans digression, sans détails oiseux, » sans rien de trivial ni de recherché. Les principales vérités de la religion y sont tracées tour à tour, et les principaux devoirs du chrétien présentés à nos réflexions. Les dimanches, les fêtes, » tous les jours du carême, ont une méditation particulière; pour les autres temps, il y en a » trois par semaine. Il y a en tout trois cents » méditations. Cette nouvelle édition est due aux » soins d'anciens missionnaires du diocèse de Besançon, qui y ont ajouté un assez grand nombre » de méditations. Il y en a pour tous les jours de l'année, et elles sont distribuées suivant l'ordre » des dimanches. Les nouvelles méditations nous » ont paru dans le goût des anciennes, et propres » à compléter l'ouvrage de Médaille... » *L'Ami de la Religion*, t. 22, p. 81.

MÉDARD (saint), né l'an 457 au village de Salency, à une lieue de Noyon, d'une famille illustre, fut élevé en 530 sur le siège épiscopal de la ville de Vermand, aujourd'hui Saint-Quentin. Mais cette ville ayant été ruinée par les Huns et les Vandales, Médard transporta son siège à Noyon. La ville de Saint-Quentin, bâtie près des ruines de Vermand, est devenue depuis la capitale de la contrée de la Picardie appelée le *Vermandois*, et quelques géographes la nomment *Augusta Veromanduorum*. Il monta ensuite sur celui de Tournay en 552. Il montra à son peuple le zèle d'un apôtre et les entraînements d'un père. On le força à garder ces deux évêchés, parce qu'on prévoyait qu'il en résulterait beaucoup de bien pour la propagation de l'Evangile. Depuis, ces deux diocèses restèrent unis pendant l'espace de cinq siècles. Saint Médard fit changer de face au diocèse de Tournay, convertit les idolâtres et les libertins, et retourna à Noyon, où il mourut le 8 juin l'an 545. Ses reliques furent transportées peu après sa mort au bourg de Croui, à 200 pas de Soissons, où on éleva un oratoire, en attendant que l'église de l'abbaye que l'on bâtissait dans la ville fût en état de les recevoir. Ce monastère, qui porte le nom de ce saint, devint bientôt très-célèbre : sous saint Grégoire pape, il fut déclaré le chef des autres monastères des bénédictins de France. Fortunat de Poitiers a écrit en vers la *Vie* de saint Médard. Nous avons encore une *Vie* du même saint par Radbod II, évêque de Noyon et de Tournay. Celle qui fut écrite par un moine de Soissons vers l'an 892, publiée par D. d'Achery, n'est d'aucune autorité. C'est saint Médard qui institua la fête si fameuse de la *Rosière de Salency*, institution aussi digne du zèle du saint évêque pour les bonnes mœurs, que parfaitement assortie au génie de son siècle : temps d'une heureuse simplicité, où la vertu n'avait rien de commun avec la vanité et le bruit, où elle n'était connue que par ses

traits propres, et recherchée pour elle-même. L'imitation qu'on en a essayée en divers endroits, dans un temps où tout est mis en ostentation, n'a servi qu'à montrer combien les meilleures choses dégénéraient, et que les philosophes n'ont pas, comme les saints, le talent de distinguer et d'encourager la sagesse.—On appelle quelquefois *Secte de Saint-Médard*, celle des jansénistes, parce que le cimetière de Saint-Médard à Paris, a été longtemps le lieu de leurs convulsions et farces sacrilèges. Voy. PARIS, MONTGERON.

MÉDAVY. Voy. GRANCEY.

MÉDE (Joseph), né à Essex en 1586, membre du collège de Christ à Cambridge, et professeur en langue grecque, refusa la prévôté du collège de la Trinité de Dublin, et plusieurs autres places, pour se livrer à l'étude sans distraction. Il mourut le 31 octobre 1658, à 52 ans. Ses ouvrages furent imprimés à Londres en 1664, en 2 vol. in-folio. On y trouve : des *Dissertations* sur plusieurs passages de l'Écriture sainte ; un grand ouvrage qu'il a intitulé : *La Clef de l'Apocalypse* ; des *Dissertations* ecclésiastiques. Plusieurs de ses écrits, surtout la prétendue *Clef de l'Apocalypse*, sont remplis de fiel et d'une haine de l'Eglise catholique qui va jusqu'au fanatisme le plus consommé.

MÉDÉE, magicienne, fille d'Æta, roi de Colchos, épousa Jason, à qui elle facilita par ses enchantements la conquête de la toison d'or. Elle le suivit dans son pays, et retarda son père qui la poursuivait, en semant le long du chemin les membres de son frère Absyrthe. Cicéron dans son oraison, *pro lege Manilia*, fait allusion à cette fuite de Médée, et la compare à celle de Mithridate, qui arrêta les Romains par un artifice semblable, quoique moins cruel. Arrivée en Thessalie, elle rajeunit le vieil Eson, père de Jason. Pour venger son mari de la perfidie de Pélías, qui l'avait envoyé à la conquête de la toison d'or, espérant qu'il y périrait, elle conseilla aux filles de ce Pélías d'égorger leur père, et leur promit de le rajeunir. Ces filles crédules suivirent ce conseil abominable, et firent bouillir dans des chaudières les membres de Pélías, comme Médée le leur avait ordonné ; mais ce fut inutilement. Jason indigné, abandonna ce monstre, et épousa Créuse, fille de Créon. Médée, pour se venger encore, empoisonna le beau-père, la femme de Jason, et deux enfants qu'elle-même avait eus de lui, et se sauva sur un char traîné par deux dragons ailés. De retour dans la Colchide, elle remit son père Æta sur le trône, d'où on l'avait chassé pendant son absence (voyez *Médus*). Quelques auteurs prétendent que Médée est la même qu'Angitia. Quelque horreur que ce nom inspire, les anciens cependant y attachaient une idée de courage et de fermeté héroïque. Horace a dit :

Sit Medea ferox invictaque.

MÉDICIS (Cosme de), dit l'*Ancien*, le *Père de la patrie*, né en 1589, de Jean de Médicis, gonfalonier de Florence, mort en 1428, joua dans une condition privée un rôle aussi brillant que le plus puissant souverain. La fortune favorisa tellement son commerce, qu'il y avait peu de princes qui appro-

chassent de son opulence. Il répandit ses bienfaits sur les sciences et les savants. Il rassembla une nombreuse bibliothèque (la *Laurentiana*), et l'enrichit des manuscrits les plus rares ; il les faisait venir de l'Orient, à grands frais, sur ses vaisseaux marchands, qui parcouraient le monde alors connu. Côme fit bâtir pour lui et sa famille le magnifique palais connu aujourd'hui sous le nom de *Riccardi*, cette noble famille l'ayant acheté, lorsque les Médicis allèrent habiter le palais Pitti, la demeure actuelle des grands-ducs. L'envie qu'inspirèrent ses richesses lui suscita des ennemis qui, sous la conduite de Renaud des Albizzi, le firent arrêter en 1455, enfermer dans la tour du palais public et bannir de sa patrie. Il se retira à Venise, où il fut reçu comme un monarque. Ses concitoyens ouvrirent les yeux et le rappelèrent. Il fut, pendant 50 ans, l'unique arbitre de la république (1454 à 1464), et le conseil de la plupart des villes et des souverains de l'Italie. Ce grand homme mourut à Florence en 1464, à 75 ans, comblé de félicité et de gloire. On fit graver sur son tombeau une inscription dans laquelle on lui donnait le glorieux titre de *Père du peuple* et de *Libérateur de la patrie*. Fabroni a donné : *Magni Cosmi Medici vita*, Pise, 1789, 2 vol in-4. J.-J. Rousseau avait ébauché le même sujet ; mais il ne l'a point terminé.

MÉDICIS (Laurent de), surnommé le *Magnifique* et le *Père des lettres*, né le 1^{er} janvier 1448, était fils de Pierre, petit-fils de Côme, et frère de Julien de Médicis. Son extrême jeunesse, la haine que l'on portait à sa famille, les troubles qui avaient signalé l'administration précédente, tout semblait faire pressentir un gouvernement difficile ; mais dès les premiers jours de son entrée au pouvoir, il sut maîtriser un peuple turbulent et les nobles ambitieux, par son éloquence et surtout par les qualités qui lui firent donner le surnom de *Magnifique*. Au reste la prise de Volterra, qui s'était révolté en 1472, révéla en lui des talents militaires jusque alors ignorés. Cependant une ligue se forma contre Florence : Rome, Naples, Sienne et presque toute la Romagne y étaient entrés : il n'avait pour lui que Venise et Milan. C'est sur ces entrefaîtes que les Pazzi, d'une ancienne famille fort riche et puissante de Florence, conçurent de la jalousie contre les Médicis : ils firent éclater une conjuration le 29 avril 1478. Julien fut assassiné en entendant la messe ; Laurent ne fut que blessé, et reconduit à son palais par le peuple, et au milieu des acclamations. Les Pazzi et Salviati, autre chef des conjurés, furent punis de mort ; le peuple fit justice du second. Laurent fut privé des secours qu'il attendait de ses alliés ; néanmoins il obtint un premier avantage près du lac de Pérouse. Mais ses troupes furent battues à Poggibonzi, et la terreur se répandit dans Florence. Alors Laurent se rendit secrètement auprès de Ferdinand, roi de Naples, quoiqu'il connût la perfidie de ce prince, qui venait de violer les lois de l'hospitalité en faisant périr Jacob Piccinino, qu'il avait appelé à sa cour. En peu de temps il parvint à changer les dispositions de ce prince. Il revint aussitôt en Toscane où sans doute il aurait vaincu le reste de ses ennemis.

mais il n'eut pas la peine de se mesurer avec eux ; l'invasion de l'Italie par les Turcs en 1480 les disposa à la paix. Le reste de l'administration de Laurent ne fut plus signalé par aucun grand événement ; mais sa haute sagesse le fit regarder comme le conseil des rois et l'arbitre de l'Italie. Ayant hérité d'une partie des grandes qualités de son aïeul, Laurent fut comme lui le Mécène de son siècle. « C'était, dit » un historien, une chose aussi admirable qu'éloignée de nos mœurs, de voir ce citoyen qui faisait toujours le commerce, vendre d'une main » les denrées du Levant, et soutenir de l'autre le » fardeau des affaires publiques ; entretenir des facteurs, et recevoir des ambassadeurs. » Il attira à sa cour un grand nombre de savants et d'artistes par ses libéralités ; il envoya Jean Lascaris dans la Grèce pour y recouvrer des manuscrits dont il enrichit sa bibliothèque. Il cultiva lui-même les lettres, mais quelquefois avec peu de goût, et ne respectant pas assez la pudeur. On a de lui : des *Poésies italiennes* (*Poesie del magnifico Lorenzo de Medici*), Venise, 1534, in-8 ; Bergame, 1765, in-8 ; *Canzone a ballo*, Florence, 1568, in-4 ; la *Compagnia del Mantellaccio*; Beoni, avec les *Sonnets* de Burchiello, 1558, ou 1568, in-8. Toutes bagatelles qui ne montrent que trop qu'il y avait plus de parade que de solidité d'esprit dans le zèle qu'il montrait pour les sciences. On a publié en 1801 à Londres ses *Poesie scelte*, 2 part. in-4 ; et en 1825 à Florence, les *opere*, 4 vol. gr. in-4, très-belle édition, faite aux dépens du grand duc, dont les exemplaires n'ont pas été mis dans le commerce. Il mourut en 1492, à 44 ans. Sa passion pour les femmes et son irrégularité ont fait tort à sa mémoire. Ses deux fils (Pierre qui lui succéda et qui fut chassé de Florence en 1494 ; et Jean, pape sous le nom de Léon X) se signalèrent comme leur père, par la générosité et par l'amour des arts. Pierre mourut en 1504, laissant Laurent, dernier mâle de cette branche ; celui-ci, qui termina sa vie en 1519, fut père de Catherine de Médicis, laquelle épousa Henri II, roi de France. On peut consulter la *Vie* de Laurent de Médicis, traduite par l'abbé Gujet, du latin de Nicolas de Valori, Paris, 1761, in-12 ; mais il faut se souvenir qu'il y a bien des choses hasardées. L'ouvrage de Fabroni, publié sous ce titre, *Laurentii Medicis Magnifici vita*, Pise, 1784, 2 vol. in-4, est très-supérieur au premier ; il a été cependant surpassé par la *Vie de Laurent de Médicis*, publiée en anglais par W. Roscoe, et traduite en français par M. Thurot, 1799, 2 vol. in-8. M. Petitot a donné une *Tragédie de Laurent de Médicis*, 1799, in-8.

MÉDICIS (Jean de), surnommé l'*Invincible*, à cause de sa valeur et de sa science militaire, était fils de Jean, autrement dit Jourdain de Médicis, et eut pour fils unique Côme 1^{er}, dit le *Grand*, qui, à l'âge de 18 ans, fut élu duc de Florence, après le meurtre d'Alexandre de Médicis en 1557. Il fit ses premières armes sous Laurent de Médicis, contre le duc d'Urbin ; servit ensuite le pape Léon X, après la mort duquel il passa au service de François 1^{er}, qu'il quitta pour s'attacher à la fortune de François Sforce, duc de Milan. Lorsque François 1^{er} se ligu

avec le pape et les Vénitiens contre l'empereur, Médicis rentra au service de France. Il fut blessé à Governolo, petite ville du Mantouan, d'une arquebuse dans le genou ; et s'étant fait transporter à Mantoue, il y mourut le 29 novembre 1526, à l'âge de 28 ans. « Comme on lui dit (rapporte Brantôme), » ayant été blessé à la jambe, qu'il fallait des gens » pour la tenir pendant qu'on la lui couperait : » *Coupez hardiment*, répondit-il, *il n'est besoin de personne* ; et tint lui-même la bougie pendant » qu'on la lui coupa, le duc de Mantoue étant présent. » Varchi rapporte le même trait. Ses soldats s'habillèrent de noir, et prirent des enseignes de la même couleur, pour témoigner leurs regrets de sa perte ; ce qui fit surnommer l'infanterie toscane, qu'il avait commandée, les *Bandes noires*.

MÉDICIS (Laurent ou Laurencin de), descendant d'un frère de Côme le Grand, affecta le nom de *Populaire*. Il tua en 1557 Alexandre de Médicis, que Charles-Quint avait fait duc de Florence, couvrant sa jalousie contre ce prince sous le nom d'amour de la patrie. (Voy. ALEXANDRE DE MÉDICIS.) Il fut assassiné lui-même à Venise en 1547, ne laissant point de postérité. On a de lui : *Lamenti*, Modène, in-12 ; *Aridosio, commedia*, Florence, 1593, in-12.

MÉDICIS. Voy. COSME, FERDINAND, ALEXANDRE, CATHERINE et MARIE.

MÉDICIS ou MÉDICHIINO. Voy. MARIGNAN.

MÉDINA (Jean), célèbre théologien espagnol, natif d'Alcala, enseigna la théologie dans l'université de cette ville avec réputation, et mourut en 1516, âgé d'environ 56 ans. On a de lui divers *Traité*s, qui furent bien accueillis par les théologiens ; mais qui, dans un siècle très-fécond en ouvrages de ce genre, parurent bientôt céder leur faveur à d'autres.

MÉDINA (Barthélemi), théologien espagnol, de l'ordre de St.-Dominique, mort à Salamanque en 1581, à 55 ans. On a de lui des *Commentaires* sur le sacrement de pénitence. Il passa pour avoir introduit l'opinion de la probabilité ; quelques-uns de ses confrères ont fait de vains efforts pour lui enlever cette attribution : il faut bien se garder, au reste, de croire que cette opinion, quelque fautive qu'elle puisse être, ait produit les maux que quelques déclamateurs lui attribuent. Voy. ESCOBAR.

MÉDINA (Michel de), théologien espagnol, et religieux franciscain, mort à Tolède vers 1580, assista au concile de Trente, et se distingua dans son ordre par son érudition et par ses ouvrages. Les plus connus sont deux *Traité*s, dont on fait encore cas aujourd'hui ; l'un du *Purgatoire*, et l'autre de la *Foi*.

MÉDON, surnommé le *Boiteux*, était fils de Codrus, 17^e et dernier roi d'Athènes. A cette dignité on substitua celle des archontes, magistrats qui, dans le commencement, gouvernaient la république pendant toute leur vie. Médon fut le premier archonte, et fut préféré à son frère Nélée par l'oracle de Delphes, vers l'an 1068 avant J.-C. Il fit aimer et respecter son autorité.

MÉDUS, fils d'Egée et de Médée, fut reconnu de sa mère dans le moment qu'elle pressait Persès, roi de Colchide, au pouvoir de qui il était, de le

faire mourir, le croyant fils de Créon. Revenu de son erreur, elle demanda à lui parler en particulier, et lui donna une épée, dont il se servit pour tuer Persès lui-même. Médus remonta ainsi sur le trône d'Éta son aïeul, que Persès avait usurpé. Voilà ce que la fable raconte de Médus.

MÉDUSE, l'une des trois Gorgones, était fille aînée de Ceto et du dieu marin Phorcus. Neptune, épris de ses charmes, abusa d'elle dans le temple de Minerve. Cette déesse, irritée de ce sacrilège, métamorphosa les cheveux de Méduse, qui étaient d'un blond doré, en serpens, et donna à sa tête la vertu de changer en pierre tous ceux qui la regardaient. Persée, muni des talonnières de Mercure, coupa la tête de Méduse, du sang de laquelle naquit le cheval Pégase, qui, frappant du pied contre terre, fit jaillir la fontaine d'Hippocrène.

MEERBECA. Voy. MOERBECA.

MEERBEECK (Adrien van), né à Anvers en 1565, régenta les humanités à Bornhem et à Alost. Il mourut vers l'an 1627. Il est connu par une *Chronique universelle*, mais principalement des Pays-Bas, depuis l'an 1500 jusqu'en 1620, en flamand, Anvers, 1620, in-fol., avec des portraits bien gravés : elle est estimée. Le but de l'auteur est de rétablir la vérité de l'histoire étrangement altérée par les historiens protestants, et surtout par Emmanuel van Meteren. Meerbeeck a soin de toujours citer ses garants.

* MEERMAN (Gérard), savant magistrat, né à Leyde en 1722, fut nommé en 1748 pensionnaire de Rotterdam, et en 1766 conseiller au haut tribunal de la vénerie de Hollande et de West-Frise. L'empereur lui conféra le titre de baron, et Louis XV, celui de chevalier de Saint-Michel, bien qu'il fût protestant, en récompense de quelques manuscrits importants dont il fit présent à la bibliothèque de Paris. Meerman est mort à Aix-la-Chapelle le 15 décembre 1771. On a de lui, outre plusieurs ouvrages sur le droit civil et canonique, *Origines typographicae*, la Haye, 1763, 2 tom. en 1 vol. in-4, ouvrage estimé.

* MEERMAN DE DALEN (le baron Jean), fils unique du précédent, naquit à la Haye le 1^{er} novembre 1755. Des succès peu communs signalèrent ses premières études. Reçu docteur en droit en 1774, il visita l'Italie, l'Angleterre, la France et l'Allemagne, et de retour dans sa ville natale, en fut nommé échevin. Mais sa passion pour les voyages l'engagea bientôt à donner sa démission, et il se remit en route pour parcourir la Prusse, l'Autriche et l'Italie. En 1784, il remporta un prix extraordinaire à l'académie des inscriptions de Paris, par un mémoire sur cette question : *Comparer ensemble la ligue des Achéens, celle des Suisses et la ligue des Provinces-Unies ; développer les causes, l'origine, la nature et l'objet de ces associations politiques*, la Haye, in 4. De 1797 à 1800 il visita le Danemarck, la Suède, la Norwège, la Finlande et les régions les plus éloignées de la Russie, jusqu'à Jaroslaw ; néanmoins il continuait de se livrer à l'étude. Il fut chargé successivement de la direction de la compagnie des Indes-Orientales, de la surveillance du département maritime de Rotterdam, et de la

première magistrature de Leyde ; il devint aussi membre du collège des finances de la province de Hollande ; enfin, après l'invasion française, il fut nommé membre des états-généraux, qu'il présida quelquefois. La forme de gouvernement ayant été changée en 1801, Meerman, que l'on comptait parmi les orangistes, fut membre du gouvernement provisoire. Lorsque la Hollande fut érigée en royaume, il eut la place de chambellan de Louis, et fut chargé de l'organisation des établissements d'instruction publique. On lui confia aussi la direction du musée royal. Napoléon le fit comte et l'appela au sénat français. Le prince d'Orange étant rentré dans ses états en 1814, il retourna dans sa patrie, et mourut le 19 août 1815. Ses principaux ouvrages sont : *Specimen juris publici de solutione vinculi quod olim fuit inter sacrum romanum imperium et foederati Belgii respublicas*, Leyde, 1774, in-4 ; *Histoire de Guillaume, comte de Hollande et roi des Romains*, la Haye, 1785-1797, 5 vol. in-8 ; cet ouvrage le place à la tête des historiens de son pays ; *Parallèle des républiques de Grotius*, Harlem, 1801-1802, 3 vol. in-8, avec le texte hollandais, langue dans laquelle sont écrits les ouvrages suivants : *Relations de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, de l'Autriche, de la Prusse et de la Sicile*, 1787-94, 5 part. in-8 ; *Relations du nord et du nord-est de l'Europe*, 1803-1806, 6 vol. in-8 ; *Parallèle entre Josias, Antonin le Pieux et Henri IV*, La Haye, 1807, in-8 ; un poème intitulé : *Montmartre*, dont le sujet est la vie et la mort de saint Denis, premier évêque de Paris, une traduction en vers de la *Messiede* de Klopstock ; un ouvrage, intitulé *de la Sagesse de Dieu*, où il développe les progrès de la civilisation, pendant les six derniers siècles de l'ère chrétienne. Il a laissé plusieurs ouvrages inédits. Cras (voy. ce nom) a publié son éloge en latin, Amsterdam, 1817, in-8, avec portrait.

MÉGAPENTHE, fils de Prætus, roi de Tyrinthe, changea ses états contre ceux de Persée, quand celui-ci eut tué son père Acrise. — Il y eut un autre MÉGAPENTHE, fils de Ménélas.

MÉGARE, fille de Créon et femme d'Hercule. Pendant la descente d'Hercule aux enfers, Lycus voulut forcer Mégare de lui céder le royaume et de se livrer à lui ; mais Hercule, revenu du Tartare, tua l'usurpateur. Junon, toujours irritée contre Hercule, parce qu'il était fils d'une des concubines de Jupiter, trouva que cette mort était injuste, et lui inspira une telle fureur, qu'il massacra Mégare et les enfants qu'il avait eus d'elle.

MÉGASTHÈNES, historien grec, composa sous Séleucus Nicanor, vers l'an 292 avant J.-C., une *Histoire des Indes*, qui est citée par les anciens, mais qui s'est perdue. Celle que nous avons aujourd'hui sous son nom est une ridicule supposition d'Annius de Viterbe, ou bien de quelque auteur compilé par celui-ci. Car quelques savants prétendent qu'Annius n'est point coupable de l'imposition qu'on lui a tant de fois reprochée, mais seulement de trop de crédulité et de défaut de critique, ayant rassemblé ses *Livres d'antiquités* sans discernement et sans examen.

MÈGE (dom Antoine-Joseph), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1625 à Clermont en Auvergne, mourut à Saint-Germain-des-Prés en 1691, à 66 ans. Son *Commentaire français sur la Règle de saint Benoît*, Paris, 1687, in-4, et la *Vie du même saint* in-4, 1690, sont estimés à cause de l'érudition qu'il y a répandue. Sa piété égalait son savoir. *Voy. l'Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, par D. Tassin, page 132-140.

MÈGERE, l'une des trois furies. *Voy. EUMÉNIDES.*

* MEGLIN (J.-A.), médecin, né en 1756 à Sultz, en Alsace, fut employé à l'armée du Rhin de 1792 à 1800. Ayant pris sa retraite il s'établit à Colmar, où il mourut le 15 mars 1824. On lui doit quelques écrits sur l'art de guérir, entre autres : un traité sur la *Névralgie faciale*, maladie contre laquelle il a inventé des pillules qui portent son nom et qu'on emploie souvent avec succès; *Dissertation sur l'usage des bains dans le Tétanos*; *Analyse des eaux de Sultzmat*. Il est l'éditeur de la *Notice historique sur l'état ancien de la ville de Sultz*, par l'abbé Grandidier, Strasbourg, 1817, in-8.

* MÉHÉE de la TOUCHE (Jean-Claude-Hippolyte), né à Meaux (Seine-et-Marne), vers 1760, était fils d'un chirurgien. Il fut employé quelque temps en Pologne et en Russie, comme *agent secret* du ministère français. De retour à Paris en 1792, il se lia promptement avec les principaux révolutionnaires : et lorsque la monarchie eut succombé au 10 août, devint secrétaire de cette commune qui inaugura le règne de la terreur par les massacres de septembre dont il fut un des plus actifs agents. Les scènes effroyables dont il avait été le témoin firent sur lui une assez vive impression pour le décider à rompre avec les chefs des jacobins, et il était devenu suspect au moins de modérantisme, lorsque arriva le 9 thermidor. Alors il se lança dans la réaction et publia divers *Pamphlets* contre ses anciens amis; mais il ne tarda pas à se réconcilier avec eux. Il rédigea en 1795, avec Réal (voy. ce nom), le *Journal des Patriotes de 1789*, et parvint à se faire employer par divers ministères. Compromis dans la conspiration de Babœuf, il prit la fuite. A son retour il concourut à fonder le journal des *Hommes libres*, dans lequel il publiait contre la religion et ses ministres les plus dégoûtantes diatribes. Après le 18 brumaire le journal fut supprimé et Méhée mis en prison comme *septembriseur*. Envoyé en surveillance à Dijon, puis à Orléans d'où il parvint à s'échapper, il passa en Angleterre, surprit et trompa la police du cabinet de Saint-James, en se donnant pour émissaire d'un parti, qui devait renverser Bonaparte. A l'aide de cette mission supposée, il se lia avec plusieurs émigrés auxquels il escroqua des sommes plus ou moins considérables et se vanta de cette honteuse conduite dans un écrit intitulé : *Alliance des jacobins de France avec les ministres anglais*, que le gouvernement fit imprimer et distribuer à profusion. Lors des événements qui ramenèrent en 1814 les Bourbons sur le trône, il était encore employé dans la police impériale. Reniant son passé, Méhée se mit en devoir de servir le nouveau gouverne-

ment, mais il se vit bientôt réduit au silence. Après les cent-jours, compris dans l'ordonnance du 24 juillet, il se réfugia en Allemagne, puis à Bruxelles et à Liège, où il fit imprimer en 1818 sur le manuscrit de *Sainte-Hélène*, une brochure intitulée : *C'est lui, mais pas de lui*. Chassé des Pays-Bas, il se rendit à Königsberg. En 1819, il obtint la permission de revenir à Paris. Il y publia en 1825 sous le titre d'*Extrait de Mémoires inédits sur la révolution française*, un pamphlet dans lequel il essaie de se justifier d'avoir pris part à l'arrestation du duc d'Enghien en rejetant tout l'odieux de cet attentat sur le ministre Savary (voy. ce nom). Il mourut en 1826 dans l'obscurité et la misère, quoique recevant toujours une subvention de la police.

MÉHÉGAN (Guillaume-Alexandre de), naquit en 1721 à la Salle, dans les Cévennes, d'une famille originaire d'Irlande, venue en France à la suite de Jacques II. Méhégan se consacra de bonne heure aux lettres. Invité par Frédéric V à venir en Danemark pour y professer la littérature française, il s'y rendit en 1750; mais il ne tarda pas de revenir en France, où il fut un des collaborateurs du *Journal encyclopédique*. Il fit paraître, en 1752, un ouvrage intitulé : *l'Origine des Guebres, ou la Religion naturelle mise en action*: livre plein des délirés philosophiques, devenus si communs dans ce siècle. En 1755, il donna des *Considérations sur les révolutions des arts*, remplies de paradoxes et de jugements faux; et un petit volume de *Pièces fugitives* en vers, qui valent moins encore que sa prose. L'année d'après, il publia les *Mémoires de la marquise de Terville* et les *Lettres d'Aspasie*, in-12. Le fonds n'a rien de solide, le style en est guindé et précieux, et c'est en général le défaut dont l'auteur avait le plus à se défendre; il était, si on l'ose dire, trop concerté, trop arrangé dans sa personne, ainsi que dans ses écrits; tout était affecté chez lui, jusqu'au son de sa voix. Il donna, en 1759, *l'Origine, les progrès et la décadence de l'idolâtrie*, in-12; et en 1766, son *Tableau de l'histoire moderne*, 5 vol. in-12. Il mourut le 25 janvier de la même année, avant que ce livre ne vit le jour. C'est de tous ses ouvrages celui qui prête le moins à la critique. Ce qui en rend la lecture fatigante, c'est que l'auteur a la manie ambitieuse de peindre tous les objets avec des couleurs brillantes. Pour animer ses récits, il raconte tout au présent, et prodigue les images. On trouve le même défaut dans *l'Histoire considérée vis-à-vis la religion, les beaux-arts et l'état*, 1767, 5 vol. in-12. L'amour du singulier dominait l'auteur, et se fait sentir tant dans la manière que dans le fond des choses. Il n'a pas craint, dans ses *Considérations sur les révolutions des arts*, de donner la préférence au siècle de Louis XV sur celui de Louis XIV; de dire que *la morale n'a jamais été développée avec plus de vérité et plus de charmes que de nos jours*; que *ce sont nos écrivains modernes qui ont réduit les romans à être l'image de la nature et l'école de la vertu*; que *nos tragédies modernes ont plus de pathétique et d'utilité que celles de Corneille et de Racine*; que *les maximes des tragédiens de nos jours sont plus vraies, et inspirent plus d'humanité.*

« Méhégan, dit un critique judicieux, n'avait sans doute pas lu tous ces ouvrages où la morale est si fort défigurée sous le pinceau philosophique ; ces romans où la vertu n'est rien moins que le but de ceux qui les ont composés ; ces tragédies où le sentiment a beaucoup plus d'appareil et de machinisme que de naturel et de réalité ; ces tirades aussi déplacées qu'audacieuses, qui ne peuvent plaire qu'à des esprits gâtés, qui ne peuvent être pardonnées que par des ignorants qui ne sentent pas combien elles sont hors de propos. »

* MEHUL (Etienne-Henri), célèbre compositeur, né à Givet en 1765, montra dès son enfance les dispositions les plus heureuses pour la musique, dont il reçut les premières leçons de l'organiste de Charlemont. Ses progrès furent si rapides qu'à 10 ans on lui confia l'orgue du couvent des récollets de cette ville, et qu'à douze il fut adjoint à l'organiste de l'abbaye de la Valledieu. Venu en 1779, à Paris, après avoir reçu des leçons de piano d'Edelmann (*voy.* ce nom, III, 517), il en donna lui-même, et fit la connaissance de Gluck, qui l'initia dans tous les secrets de l'art auquel il devait sa gloire. Son illustre maître étant retourné à Vienne, Méhul livré à ses propres forces, présenta à l'académie royale de musique *Cora et Alonzo* ; mais rebuté des longs délais qu'on lui faisait éprouver, il fit recevoir à l'opéra comique *Euphrosine et Coradin*, joué en 1790, et qui produisit une sensation difficile à décrire. Le succès prodigieux de ce chef-d'œuvre engagea l'administration de l'opéra à faire représenter enfin *Cora* qui fut froidement accueilli par un public que l'auteur de *Coradin* avait rendu difficile. *Stratonice*, qui parut en 1792, releva sa réputation, et est restée son plus beau titre de gloire ; parmi les nombreuses compositions qui suivirent celle-ci, on distingue *l'Irato* (1801) où Méhul sut assez bien saisir la manière italienne pour tromper les connaisseurs les plus exercés ; *Uthal*, (1806) en style ossianique, dont les violons sont exclus pour faire place aux quintes ; et *Joseph* (1807), si remarquable par la couleur antique et l'onction religieuse, et dont les chœurs des Israélites, au second acte, sont un chef-d'œuvre de mélodie ; indépendamment de ses ouvrages de théâtre, il a composé la musique de plusieurs ballets, *cantates*, etc. Méhul était membre de l'institut, où il fit deux rapports, *sur l'Etat futur de la musique en France*, et *sur les travaux des élèves du conservatoire à Rome*. Il mourut à Paris en 1817, âge de 54 ans. Son *Eloge* fut prononcé à l'institut en 1819 par Quatremère de Quincy.

MEHUN (J. DE). *Voy.* CLOPINEL.

MEIBOM ou MEIBOMIUS (Henri), médecin de Helmstadt, né en 1555 à Lemgow, dans le comté de La Lippe, mort en 1625, joignait à la connaissance de son art celle de la littérature. On a de lui quelques ouvrages de ce dernier genre, imprimés à Helmstadt en 1660, in-4, et insérés depuis dans les *Rerum germanicarum scriptores*, que publia son petit-fils. (*Voy.* WITKIND, bénédictin.) Il fut père de celui dont nous allons parler.

MEIBOM (Jean-Henri), professeur en médecine à Helmstadt, où il était né le 27 août 1590, et ensuite

premier médecin de Lubeck, est connu par plusieurs ouvrages. Les plus célèbres sont : *Mecænas, sive De C. Cilnii Mecænatis vita, moribus et gestis liber singularis*, Leyde, 1655, in-4. Ce n'est qu'une compilation sans méthode et sans critique. *De cervisiis potibusque et ebriaminiibus extra vinum aliis, commentarius*, Helmstadt, 1668, in-4 ; *Tractatus de usu flagrorum in re medica et venerea*, Leyde, 1645, in-4, avec des augmentations de Thomas Bartholin, Francfort, 1670, in-8. Meibom mourut le 16 mai 1655.

MEIBOM (Henri), fils du précédent, est plus célèbre que son père. Il naquit à Lubeck en 1658, parcourut l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie ; professa la médecine, l'histoire et la poésie dans l'université de Helmstadt, et mourut le 26 mars 1700. Quelque occupation que lui donnassent ses emplois et la pratique de la médecine, il trouva du temps pour publier divers ouvrages. Les principaux sont : *Scriptores rerum germanicarum*, 1688, 5 vol. in-fol. Cette collection, commencée par son aïeul, renferme beaucoup de pièces sur les différents parties de l'histoire d'Allemagne ; *Ad Saxoniam inferioris historiam introductio*, 1687, in-4. L'auteur y examine la plupart des écrivains de l'histoire de Saxe, dont les ouvrages sont imprimés ou manuscrits ; *Valentini-Henrici Vogleri introductio universalis in notitiam ejuscumque generis bonorum scriptorum*, Helmstadt, 1700, in-4, édition accompagnée des *Notes* de Meibom ; *Chronicon bergense*, compilation utile pour l'histoire de Saxe ; *De vasis palpebrarum novis*, Helmstadt, 1666, in-4. On a écrit que Meibom avait fait des découvertes sur les glandes et les vaisseaux des paupières ; il est vrai qu'il en a donné une description exacte ; mais Casserius les avait connus longtemps avant lui.

MEIBOM (Marc), de la même famille que les précédents, né vers 1650, à Tonningen, dans le duché de Sleswig, mort en 1711, à l'âge de 80 ans, se consacra comme eux à l'érudition. Il mit au jour, en 1652, en 2 volumes in-4, un *Recueil* et une *Traduction* des auteurs qui ont écrit sur la musique des anciens. La reine Christine, à qui il le dédia, l'appela à sa cour. Cette princesse l'engagea à chanter un air de musique ancienne, tandis que Naudé danserait les danses grecques au son de sa voix. Ce spectacle le convrit de ridicule. Meibom se vengea sur Bourdelot, médecin favori et bouffon de la reine, à laquelle il avait persuadé de se donner cette comédie. Il lui meurtrit le visage à coups de poing, et abandonna brusquement la cour de Suède. On a encore de lui : une *Edition* des anciens mythologues grecs, 1688, in-8 ; *De veteri fabrica triremium*, Amsterdam, 1671, in-4 ; des *Corrections* pour l'exemplaire hébreu de la Bible, qui selon lui fourmillait de fautes. Cet ouvrage téméraire parut à Amsterdam, en 1698, in-folio, sous ce titre : *Davidis Psalmi, et totidem sacræ Scripturæ veteris Testamenti capita restituta*, etc. C'est une extravagance herméneutique, comme tant d'autres qui ont paru depuis. *Voy.* HOTBACANT.

MEIGRET (Louis), écrivain lyonnais, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages ; mais surtout par un *Traité singulier sur l'orthographe française*,

1542, in-4. Cet ouvrage eut beaucoup de partisans et beaucoup d'adversaires; il était conforme à la prononciation, qui a presque autant changé depuis que l'orthographe : ce qui prouve que ce système, souvent renouvelé, n'est pas le meilleur; et les spéculateurs modernes qui proposent des innovations de ce genre pourraient s'occuper de choses plus utiles. Meigret fit aussi plusieurs traductions estimables soit du grec, soit du latin. — Il ne faut pas le confondre avec Georges MAIGRET, dont on a : *Martyrographia augustiniana*, Anvers, 1525; *Iconographia martyrum ordin. erem. S. Aug.*, Anvers, 1615, avec de belles figures.

MEILLERAIE. Voy. PORTE (La).

* MEINECKE (Jean-Henri-Frédéric), pasteur de l'église de Saint-Blaise de Quedlimbourg, né le 11 janvier 1743, se distingua par les services qu'il rendit à l'instruction publique. On lui doit beaucoup d'écrits estimés, dont les principaux sont : une *Traduction d'Étien* avec des *Notes*; un *Recueil de fables*; *Synopsis eruditionis universæ*; une *Traduction de Lucrèce*; les *Synonymes allemands*; la *Métrique des Allemands*. Meinecke est encore auteur de divers ouvrages théologiques; il a fourni plusieurs morceaux d'histoire naturelle à la société de Berlin dont il était membre. La science de l'érudition lui est encore redevable d'une *Édition de Théocrète*. Meinecke est mort en 1823.

* MEINERS (Christophe), philosophe, historien et littérateur, né en 1747 à Warstade, près d'Otternordorf dans le pays hanovrien de Hadeln. Il se ressentit toute sa vie de l'indépendance de caractère qui lui avait fait dédaigner dans sa jeunesse les leçons de ses maîtres, pour étudier à part et sans autre secours que des livres. Après avoir professé la philosophie à l'université de Göttingue, il en fut nommé pro-recteur, et devint un des membres les plus assidus de l'académie de cette ville; il reçut du gouvernement hanovrien le titre de conseiller aulique, et de l'empereur Alexandre, la mission délicate de choisir des professeurs capables de naturaliser les sciences et les lettres dans son vaste empire. Meiners mourut le 1^{er} mai 1810, à 63 ans. Il a laissé de nombreux ouvrages dont on trouve la liste dans les biographies allemandes, surtout dans Meusel; les principaux sont : *Histoire de l'origine et des progrès de la philosophie chez les Grecs*, 1781, trad. en franç. par Laveaux et Chardon-la-Rochette, 1799, 5 vol. in-8; *Histoire de la décadence des mœurs et des institutions politiques chez les Romains*, 1782; traduit en français par Binet, 1795, in-12, et par Breton, 1812, 2 vol. in-18; *Tableau comparatif des mœurs et de l'organisation sociale, des lois et de l'industrie, du commerce et de la religion, des sciences et des établissements d'instructions, des siècles du moyen âge et du nôtre*, 1795, 5 vol.; *Histoire des opinions et des croyances qui prévalurent dans les premiers siècles de notre ère, surtout parmi les néo-platoniciens*, 1782; *Historia de vero Deo, omnium rerum auctore atque rectore*, 1780; *Lettres philosophiques sur la Suisse*, 1784, 2 vol.; *Recherches historiques sur le luxe chez les Athéniens depuis les temps les plus anciens jusqu'à la mort de Philippe de Macédoine*, trad. par Ch. Solvet

filis, Paris, 1825, in 8 : ouvrage couronné par l'académie de Cassel en 1780 : Meiners, quoique ennemi déclaré des systèmes, n'en fut pas moins constamment séduit par ceux des écrivains à grands talents et à grande réputation; son *Histoire de l'origine et des progrès de la philosophie chez les Grecs*, a exercé une grande influence en Allemagne, où ses recherches et ses doctrines ont fourni à la fois un modèle et un aliment à ces associations secrètes, si nombreuses et si puissantes dans ce pays depuis un demi siècle. Du reste, en combattant dans ses écrits les systèmes abstraits de Kant, de Wolf et d'autres métaphysiciens inintelligibles, Meiners a voulu prouver, par l'histoire des peuples anciens et modernes, que la prospérité publique et le bonheur individuel sont inséparables des lumières et de la vertu. Quant à ses opinions sur l'infériorité physique et morale de la race nègre, qui ont été citées dans les débats du parlement britannique par les défenseurs du plus infâme de tous les commerces, tout homme de bien doit les condamner hardiment.

MEINGRE (Jean le.) Voy. BOUCICAUT.

MEIR (Joseph), fameux rabbin. Voy. JOSEPH.

MEISNER (Balthazar), luthérien, professeur de théologie à Wittemberg, né en 1587, mort en 1628, a laissé une *Anthropologie*, 1665, 2 vol. in-4, et une *Philosophie sobre*, 1633, 5 vol. in-4. — Il ne faut pas le confondre avec un auteur de ce nom, beaucoup plus moderne, dont nous avons de petits traités latins sur le *thé*, le *café*, etc., écrits avec élégance et intérêt; ni avec Ferdinand MEISNER, jésuite, né à Glogau en Silésie, en 1759, dont on a des traités de physique estimés, entre autres *De figura terraë*; *De viribus corporum*; *De electricitate*, Breslau, 1763, 1766 et 1767.

MEISSONIER (Juste-Aurèle), né à Turin en 1695, mort à Paris en 1750, dessinateur, peintre, sculpteur, architecte et orfèvre, montra dans tous ces différents genres un génie fécond et une exécution facile. Ses talents lui méritèrent la place d'orfèvre et de dessinateur du roi de France. Les morceaux d'orfèvrerie qu'il a terminés sont de la plus grande perfection. Ses autres ouvrages ont été admirés des uns comme ayant la noble simplicité de l'antique, et critiqués des autres comme portant les traits d'une imagination baroque et contraire au bon goût. Huquier a gravé, sous la conduite de ce maître, un grand nombre de planches.

* MEISTER (Léonard), né en 1741, à Nefftenbach, canton de Zurich, y fut en 1775 nommé professeur d'histoire et de morale à l'école des arts. Il obtint ensuite la cure de Saint-Jacques de cette ville, celle de Langenau et celle de Cappel, où il mourut le 19 octobre 1811. On a de lui de nombreux ouvrages, tous en allemand, dont les meilleurs et les plus connus sont : *Mémoires pour l'histoire des arts et métiers, des mœurs et des usages*, 1774, in-8; *Les hommes célèbres de l'Helvétie*, 1782-94, 5 vol. in-8; 2^e édit., 1799. On consulte encore cette compilation avec fruit, principalement sur les premières époques de la littérature allemande. *Dictionnaire historique, géographique et statistique de la Suisse*, Ulm, 1796, 2 vol. in-8; *Vies des*

principaux savants d'Allemagne, qui ont été les restaurateurs du goût et des belles-lettres, Berne, 1796, in-8, portr. Le genre et le mérite de la fécondité de Meister (dont le nom en allemand signifie *Maître*) ont été caractérisés par Goëthe, dans une de ses fameuses épigrammes, intitulée *Xénies*; le sens en est : « Mon ami, je vois ton » nom en tête de maint volumes; mais c'est tout » juste ce nom que je ne retrouve plus dans l'ou- » vrage. »

MELA. Voy. POMPONIUS-MELA.

MÉLAMPUS, fameux devin parmi les anciens païens, et habile médecin, était fils d'Amythaon et d'Aglaïa, et frère de Bias. Il vivait du temps de Proëtus, roi d'Argos, avant la guerre de Troie, et vers l'an 1580 avant J.-C. Il témoigna tant d'amitié et d'affection à son frère Bias, qu'il lui procura une femme, puis une couronne. Nélée, roi de Pyle, exigeait de ceux qui voulaient se marier avec sa fille, qu'ils lui amenassent des bœufs d'une grande beauté, qu'Iphiclus nourrissait dans la Thessalie. Mélampus, pour mettre son frère en état de faire ce présent à Nélée, entreprit d'enlever ces bœufs. Il n'y réussit pas, et fut mis en prison; mais ayant prédit dans sa prison les choses qu'Iphiclus désirait savoir, il obtint pour récompense les bœufs qu'il voulait avoir et fut ainsi la cause du mariage de son frère. Quelque temps après, les filles de Proëtus et les autres femmes d'Argos étant devenues furieuses, il offrit de les guérir, à condition que Proëtus lui donnerait un tiers de son royaume et un autre tiers à son frère Bias. La maladie augmentant de jour en jour, l'on consentit à ces conditions, et Mélampus guérit les Argiennes en leur donnant de l'ellébore, qu'on nomma depuis *melampodium*. Il épousa Iphianasse, l'une des filles de Proëtus, et fut le premier qui apprit aux Grecs les cérémonies du culte de Bacchus. Dans la suite, on lui éleva des temples et on lui offrit des sacrifices. Il entendait, selon la fable, le langage des oiseaux, et il apprenait d'eux ce qui devait arriver. Les vers qui rongent les bois répondaient à ses questions. Nous avons sous ce nom plusieurs *Traité de médecine* en grec, qui sont évidemment supposés.

MÉLANCHTHON (Philippe), né à Bretten, dans le palatinat du Rhin, le 16 février 1497, fit ses études sous la direction du célèbre Reuchlin, son parent, lequel changea son nom allemand de *Schwartz-Erde*, qui signifie *terre noire*, en celui de Mélancthon, qui a la même signification en grec. C'était une espèce de pédantisme en usage chez les savants de ce siècle. Il fut envoyé à l'université de Heidelberg en 1509. Ses progrès furent si rapides qu'on lui donna à instruire le fils d'un comte, quoiqu'il n'eût encore que 14 ans. Mélancthon alla continuer ses études en 1512 dans l'académie de Tubingen, y expliqua publiquement Virgile, Cicéron et Tite-Live. La chaire de professeur en langue grecque dans l'université de Wittenberg lui fut accordée en 1518 par Frédéric, électeur de Saxe, à la recommandation de Reuchlin. Les leçons qu'il fit sur Homère, et sur le texte grec de l'Épître de saint Paul à Tite, lui attirèrent une grande foule d'auditeurs, et effacèrent le mépris auquel sa taille

et sa mine l'avaient exposé. Son nom pénétra dans toute l'Allemagne, et il eut quelquefois jusqu'à 2,500 auditeurs. Il se forma bientôt une liaison intime entre lui et Luther, qui enseignait la philosophie dans la même université. Ils allèrent ensemble à Leipsig en 1519, pour disputer avec Echini, la terreur et le fléau des novateurs... Les années suivantes furent une complication de travaux pour Mélancthon. Il composa quantité de livres, enseigna la théologie, fit plusieurs voyages pour la visite des églises, et dressa en 1530 la confession de foi, connue sous le nom de *Confession d'Augsbourg*, parce qu'elle fut présentée à l'empereur à la diète de cette ville. Son esprit de conciliation engagea le roi de France François I^{er} à lui écrire en 1536, pour le prier de venir conférer avec les docteurs de Sorbonne. Ce prince le connaissait par les douze articles qu'il lui avait fait présenter, où on est surpris de trouver celui-ci : *Primum igitur hoc omnes unanimiter profiteamur, politiam ecclesiasticam rem esse sanctam et utilem, ut sint utique aliqui episcopi qui præsent pluribus Ecclesiarum ministris, item ut romanus Pontifex præsit omnibus Episcopis. Opus est enim in ecclesia gubernatoribus, qui vocatos ad ministeria ecclesiastica explorent et ordinent... et inspiciant doctrinam sacerdotum; et si nulli essent Episcopi, tamen creati tales oporteret*. D'Argentré, *Coll. judic.*, t. 1^{er}, part. 2, pag. 587. (Voy. GROTIUS, LOCKE.) « Plût à Dieu, » s'écrie-t-il dans un autre endroit, que je puisse, » non pas infirmer la domination spirituelle des » évêques, mais en rétablir la domination; car je » vois quelle église nous allons avoir, si nous ren- » versons la police ecclésiastique. Je vois que la » tyrannie sera plus insupportable que jamais. » *Lib. 4, epist. 104. Voy. encore lib. 1, epist. 17.* Le disciple de Luther souhaitait ardemment de se rendre aux invitations assez peu réfléchies de François I^{er}; mais l'électeur de Saxe ne voulut jamais le permettre, soit qu'il se défiât de la modération de Mélancthon, soit qu'il craignit de se brouiller avec Charles-Quint. Mélancthon assista en 1529 aux conférences de Spire, et y fit paraître beaucoup de science. Ayant eu occasion de voir sa mère pendant ce voyage, cette bonne femme, qui était catholique, lui demanda ce qu'il fallait qu'elle crût au milieu de tant de disputes : « Continuez, lui » répondit son fils, de croire et de prier comme » vous avez fait jusqu'à présent, et ne vous laissez » point troubler par le conflit des disputes sur la » religion. » Réponse qui prouve bien que l'esprit de parti ne s'accordait pas dans Mélancthon avec ses persuasions les plus intimes. Il parut aux fameuses conférences de Ratisbonne, en 1541, et à celles qui se tinrent en 1548, au sujet de l'*Interim* de Charles-Quint. Il composa la censure de cet *Interim*, avec tous les écrits qui furent présentés à ces conférences. Enfin, après avoir essuyé bien des fatigues et des traverses pour son parti, il mourut à Wittemberg en 1560, âgé de 63 ans. Mélancthon n'avait rien du caractère impérieux de Luther et de Zuingle. Il haïssait les disputes, et n'y était entraîné que par le rôle qu'il avait à jouer dans ces querelles. Il paraît, par sa conduite et par ses ou-

vrages, qu'il n'était pas éloigné, comme Luther, des voies d'accommodement, et qu'il eût sacrifié beaucoup de choses pour la réunion des protestants avec les catholiques. Mais quel plan de réunion peut réussir à l'égard de ceux qui n'écourent pas l'Eglise ? et quelle sanction aurait-il, quel qu'il puisse être ? (*Voy. MODREVIUS, MOLANUS.*) Quoiqu'il eût embrassé toutes les erreurs de son maître, il ne laissa pas d'être ensuite zuinglien sur quelques points, calviniste sur d'autres, incrédule sur plusieurs, et fort irrésolu sur presque tous. On prétend qu'il changea quatorze fois de sentiment sur la justification ; ce qui lui mérita le nom de *Brodequin d'Allemagne*. Dans le fond, cette inconstance était l'effet d'un esprit juste et conséquent. Après avoir rejeté l'autorité infaillible que Dieu a laissée à son Eglise, quelle autre autorité eût pu fixer sa croyance ? Dès qu'on se détache de l'Eglise catholique, du sein de cette mère commune qui nous instruit et nous rassure, on perd de vue le point unique où se tient la précieuse et indivisible vérité pour se perdre dans les régions immenses de l'erreur ; sorti une fois de la barque de Pierre, symbole de l'Eglise et de la grande assemblée des fidèles, l'on devient infailliblement le jouet des vents et des flots, et l'on peut dire comme cet infortuné pilote dont parle un ancien :

Nunc me pontus habet, jactantque in littore venti.

(*Voy. Scipion LENTULES, SERVET.*) Les inquiétudes de sa conscience augmentaient encore par les incertitudes de son esprit. L'arrogance fougueuse de Luther, tant de sectes élevées sous ses drapeaux, tant de changements bizarres dans les choses les plus saintes, bourrelaient son cœur. Ses ouvrages ont été imprimés plusieurs fois dans différentes villes d'Allemagne. La plus ancienne édition est celle de 1561-64, 4 vol. in-fol. : elle est de Wittenberg, ainsi que celle de 1680-85, même format ; et la plus complète est celle qu'en a donnée Gaspard Peucer à Wittenberg, 15 tom. en 4 vol. in-fol., 1601. Parmi les ouvrages que renferment ces éditions, on cite : *Loci communes Theologici*, Wittenberg, 1521, in-8 ; *Declamationes*, Strasbourg et Wittenberg, 1559-86, 7 vol. in-8 ; *Epistolæ*, Leyde, 1647, in-8 ; *Vita Martini Lutheri breviter exposita*, Erfurt, 1548, in-8 ; Gottingue, 1741, in-4. On y remarque beaucoup d'esprit, une érudition très-étendue, et surtout plus de modération qu'on n'en trouve dans les chefs de secte. Il se plaint amèrement de la tyrannie de ses collègues « avides de » sang, dit-il, parce que, pour empêcher la dis- » corde, il voudrait les ramener à cette autorité » qu'ils appelaient servitude. Il écrit que l'Eglise » est tombée dans son ancienne tyrannie ; que les » chefs de la populace, flatteurs et ignorants, peu » jaloux de la saine doctrine et de la discipline ec- » clésiastique, au lieu de pratiquer les œuvres de » piété, ne cherchent qu'à dominer ; qu'il se trouve » au milieu d'eux, comme Daniel au milieu des » lions ; que ne pouvant les empêcher de dominer, » il prend la résolution de les fuir. Ces héros, dit- » il, qui suscitent pour des bagatelles les guerres » les plus cruelles à l'Eglise et à la patrie, ne sont » nullement touchés de sa situation... Nos gens me

» blâment de ce que je rends la juridiction aux » évêques. » (Nous avons vu qu'il reconnaissait celle du pape sur les évêques également indispensable.) « Le peuple, accoutumé à vivre en liberté, après » avoir secoué le joug, ne veut plus le recevoir. » Les villes de l'empire sont celles qui haïssent le » plus la domination : peu en peine de la doctrine » et de la religion, elles ne sont jalouses que de » l'empire et de la liberté. » Il faut convenir que Mélanchthon paraissait chercher la vérité ; mais il ne prenait pas les chemins qui y conduisent. A ses erreurs sur la foi il joignait mille rêveries sur les prodiges, sur l'astrologie, sur les songes, pour lesquels il avait une crédulité surprenante. Joachim Camérarius a écrit sa *Vie* en latin, 1655, in-8. Elle a été réimprimée en 1777 à Halle, par les soins de G.-T. Strobel, qui nous apprend qu'à cette époque il avait déjà paru en Allemagne 277 ouvrages sur la vie et les écrits de ce célèbre théologien. J.-F.-W. Tischer a publié une *Vie* de Mélanchthon en allemand, 2^e édition, Leipsig, 1801, in-8.

MÉLANIE, dame célèbre par sa piété, sortait d'une illustre famille espagnole qui était originaire de Rome et naquit vers l'an 515. Elle était petite-fille de Marcellin, qui avait été élevé au consulat, et parente de saint Paulin de Nole. Après avoir perdu son mari et deux de ses fils, elle fit un voyage en Egypte, et visita les solitaires de Nitrie. Sa charité industrielle et libérale répandit ses bienfaits sur les confesseurs orthodoxes que l'arianisme persécutait : elle en nourrit jusqu'à cinq mille pendant trois jours. Plusieurs catholiques ayant été relégués dans la Palestine, elle les suivit et se rendit à Jérusalem avec le prêtre Rufin d'Aquilée. Elle y bâtit un monastère, où elle mena une vie pénitente, sous la direction de Rufin. Publicola, fils de Mélanie et préteur de Rome, avait épousé en cette ville une femme de qualité, nommée Albine. Il en eut une fille nommée aussi Mélanie, vers 588, qui épousa Pinien, fils de Sévère, gouverneur de Rome, et en eut deux enfants, qu'elle perdit peu de temps après leur naissance. Résolue alors de vivre dans la continence perpétuelle, elle fit part de ses sentiments à son mari, qui les approuva. Sa grand-mère fit un voyage en Italie, vers 405, pour la confirmer dans sa résolution. L'ancienne Mélanie passa en Sicile avec Albine et sa petite-fille, en 410, lorsque les Goths allèrent assiéger Rome. Elle retourna à Jérusalem, où elle mourut la même année à 67 ans, 40 jours après son arrivée. On lui a reproché d'avoir montré pendant quelque temps trop de chaleur pour la cause d'Origène, que Rufin défendait ; mais les louanges que lui ont données saint Augustin, saint Paulin, saint Jérôme, etc., ne permettent pas de douter de ses vertus, ni de son orthodoxie. Albine, Pinien et la jeune Mélanie passèrent en Afrique, affranchirent huit mille esclaves, y virent saint Augustin, et bâtirent deux monastères à Tagaste, l'un pour les hommes, et l'autre pour les filles. Six ans après, ils allèrent s'établir à Jérusalem. La jeune Mélanie y mourut dans une cellule du mont des Oliviers, le 51 décembre 459, après avoir consumé ses jours dans des austérités incroyables.

MÉLANION, fils d'Amphidamas et petit-fils de Lyncurge, roi d'Arcadie, épousa Athalante, fille d'Iasus, roi du pays, et en eut un fils nommé Parthénope.

MELANIPPE, fille d'Eole, épousa clandestinement Neptune, de qui elle eut deux fils. Son père en fut si irrité, qu'il fit exposer ces deux enfants aussitôt après leur naissance, et crever les yeux à Mélanippe, qu'il renferma dans une étroite prison. Les enfants, ayant été nourris par des bergers, délivrèrent leur mère de la prison où elle était enfermée, et Neptune lui ayant rendu la vue, elle épousa Métaponte, roi d'Icarie.

MÉLANIPPIDES : il y a en deux poètes grecs de ce nom. L'un vivait 520 ans avant J.-C.; l'autre petit-fils du premier par une fille, florissait 60 ans après, et mourut à la cour de Perdicas II, roi de Macédoine. On trouve des fragments de leurs poésies dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.

MELART (Laurent) né à Huy : dans la principauté de Liège, l'an 1578, devint bourgmestre de cette ville, et consacra ses moments de loisir à l'étude de l'histoire de sa patrie. Les fruits de ses recherches sont consignés dans l'*Histoire de la ville et château de Huy et de ses antiquités avec une Chronologie de ses comtes et des évêques de Liège qui en sont devenus comtes par la donation qu'en a faite Aulfoi ou Ansfride*, Liège, 1641, in-4. Il y a assez de critique pour le temps où l'auteur vivait; mais le style en est si suranné qu'il faut avoir un glossaire pour en comprendre tous les termes.

* MELAS, général autrichien, né en Moravie, fit ses premières campagnes dans la guerre de sept ans, comme adjudant du feld-maréchal Daun. Il fut employé, en 1795, sur la Sambre et dans le pays de Trèves, et reçut, en 1796, le commandement de l'armée d'Italie. Il seconda Suwarow dans la campagne de 1799, se distingua aux batailles de Cassano et de Novi; battit Championnet à Genola, et s'empara de Coni; mais arrêté par Masséna devant Gènes, il laissa le temps à Bonaparte d'envahir la Lombardie. S'étant aperçu de sa faute, il réunit à la hâte ses troupes et vint attaquer les Français, le 16 juin, dans la plaine de Marengo. Il les repoussa d'abord sur plusieurs points; mais Desaix lui arracha la victoire. (*Voy. DESAIX*). Contraint de signer une capitulation, il se retira sur Mantoue, abandonnant l'Italie aux Français. La conduite de Mélas fut blâmée généralement. Cependant nommé peu après commandant en Bohême, il présida, en 1806, le conseil de guerre chargé de prononcer sur le sort du général Mack qui avait lui-même signé une capitulation à peu près semblable. (*Voy. MACK*). Mélas mourut à Prague en 1807.

MELCHIADE ou MILTIADE (saint), pape après saint Eusèbe, en 511, était originaire d'Afrique. Il eut le bonheur de voir, durant son pontificat, la religion chrétienne s'étendre par toute la terre, et adoptée par Constantin, qui s'en rendit protecteur; cette joie fut troublée par le schisme des donatistes. Il fit tous ses efforts pour les engager à se soumettre à la pénitence, mais il n'y réussit pas. Il mourut le 10 janvier de l'an 514.

MELCHIOR. *Voy. MAGES*.

MELCHIOR-ADAM, MELCHIOR CANUS. *Voyez ADAM et CANUS*.

MELCHISEDECH, roi de Salem et prêtre du Très-Haut, vint à la rencontre d'Abraham, victorieux de Chodorlahomor, jusque dans la vallée de Savé. Figure du Messie, *Pontife éternel selon l'ordre de Melchisédech*, il offrit à Dieu le pain et le vin, les présenta à Abraham, et le bénit. Le saint patriarche, voulant reconnaître en lui la qualité de prêtre du vrai Dieu, lui donna la dime de tout ce qu'il avait pris sur l'ennemi. Il n'est plus parlé dans la suite de Melchisédech, et l'Ecriture ne nous apprend rien, ni de son père, ni de sa généalogie, ni de sa naissance, ni de sa mort. Les savants ont fait une infinité de questions inutiles, soit sur sa personne, soit sur la ville où il régnait. Quelques-uns ont cru qu'il était roi de Jérusalem; d'autres, que Salem était une ville différente, située près de Scythopolis, la même où arriva Jacob à son retour de Mésopotamie. Les Juifs prétendaient que Melchisédech était le même que Sem, fils de Noé; Origène a cru que c'était un ange. Les hérétiques nommés *melchisédéciens*, prenant à la lettre ce que dit saint Paul, que Melchisédech n'avait ni père ni mère, ni généalogie, soutenaient que ce n'était pas un homme, mais une vertu céleste, supérieure à Jésus-Christ même (*voy. la fin de l'art. THEODOTE de Bysance*); d'autres ont prétendu que c'était le Saint-Esprit. Mais il paraît certain que saint Paul a voulu précisément faire remarquer le silence de l'Ecriture sur l'origine et les liaisons terrestres de Melchisédech (tandis que dans toute autre occasion elle fait mention des ancêtres au moins immédiats), comme un trait d'une plus grande ressemblance avec le pontife éternel, dont il était déjà la figure par son titre de *Prêtre du Très-Haut*, et par la matière de son sacrifice.

MELCHTAL (Arnold de), natif du canton d'Unterwald en Suisse, est un des principaux fondateurs de la liberté helvétique. Handenberg, gouverneur pour Albert d'Autriche, ayant fait enlever au père d'Arnold, riche propriétaire de Melchtal, une paire de bœufs de sa charrue : *Ces paysans, dit le valet du tyran, peuvent bien eux-mêmes traîner la charrue s'ils veulent avoir du pain*. Le fils Arnold, irrité de ces paroles outrageantes, frappa le valet, lui cassa un doigt, et évita la vengeance du maître par la fuite; mais cette vengeance s'exerça cruellement sur le père, à qui le gouverneur fit crever les yeux. Arnold se joignit alors à Werner Stauffacher, à Walter Furst et à Guillaume Tell, et les fit soulever contre la domination de la maison d'Autriche. Tel fut le commencement de la république des Suisses. Il paraît cependant que l'événement qui décida la révolte des Suisses, et provoqua les armes des Autrichiens, est différent de tout ce que l'on raconte communément à ce sujet, et n'est pas tout-à-fait si honorable à la liberté helvétique. (*Voy. TELL.*) Quoi qu'il en soit, l'empereur Albert d'Autriche, qui voulait punir les révoltés, fut prévenu par la mort. Le duc d'Autriche Léopold assembla contre eux 20,000 hommes. Les Suisses se conduisirent

comme les Lacédémoniens ; tout leur pays était une espèce de Thermopyles. Ils attendirent au nombre de 4 ou 500, la plus grande partie de l'armée autrichienne au pas de Morgarten, et la mirent en fuite, en lançant sur elle des flèches et des pierres. Les autres corps de l'armée ennemie furent battus en même temps par un aussi petit nombre de Suisses. Cette victoire ayant été gagnée dans le canton de Schwitz, les deux autres cantons donnèrent ce nom à leur confédération. Petit à petit, les autres cantons entrèrent dans l'alliance. Berne ne se liguait qu'en 1552 ; et ce ne fut qu'en 1513 que le petit pays d'Appenzel se joignit aux autres cantons, et acheva le nombre de treize. Depuis cette époque, la liberté des Suisses s'est toujours maintenue, malgré le défaut de leur constitution, qui est l'ensemble le plus mal ourdi qu'il y ait jamais eu dans aucun genre de gouvernement, ou plutôt qui ne forme aucun ensemble, et qui n'est qu'une union précaire de plusieurs petits états isolés, jadis opposés entre eux et affaiblis par de cruelles guerres civiles. Aussi les Suisses tant soit peu versés dans la politique sont-ils eux-mêmes surpris de leur indépendance : ils appellent leur république, *Confusio divinitus servata* (1). On croit communément que c'est aux montagnes du pays qu'ils sont redevables de la conservation de leur liberté ; cependant les cantons de Schaffhouse, Zurich, Berne, Fribourg, Soleure, Bâle, ne sont pas plus défendus par les montagnes qu'une multitude d'autres provinces qu'on envahit tous les jours ; et si une fois ces cantons étaient subjugués, le reste formerait difficilement un état florissant et durable.

MÉLÉAGRE, fils d'Enée, roi de Calydon, et d'Althée. Sa mère, accouchant de lui, vit les trois Parques auprès du feu, qui y mettaient un tison, en disant : *Cet enfant vivra tant que ce tison durera*. Althée alla promptement se saisir du tison, l'éteignit, et le garda bien soigneusement. Son fils, à l'âge de 15 ans, oublia de sacrifier à Diane, qui, pour s'en venger, envoya un sanglier ravager tout le pays de Calydon. Les princes grecs s'assemblèrent pour tuer ce monstre, et Méléagre à leur tête fit paraître beaucoup de courage. Atalante blessa la première le sanglier, et cette beauté guerrière lui en offrit la hure, comme la plus considérable dépouille. Les frères d'Althée, mécontents de cette déference, prétendirent l'avoir ; mais le jeune prince, jaloux d'un présent qui flattait son orgueil, et qui venait surtout d'une main chère, tua ses oncles et en resta possesseur. Althée vengea la mort de ses frères, en jetant au feu le tison fatal ; et Méléagre aussitôt se sentit dévorer les entrailles et périt misérablement. — Il ne faut pas le confondre avec MÉLÉAGRE, roi de Macédoine, l'an 280 avant J.-C.

MÉLÉAGRE, poète grec, natif de Gadare (au-

trement Séleucie) en Syrie, florissait sous les règnes de Démétrius II (Nicator), et de Séleucus VI, dernier des rois de Syrie. Il fut élevé à Tyr, et finit ses jours dans l'île de Coos, anciennement appelée *Méropé*. C'est là qu'il fit le recueil d'Épigrammes grecques que nous appelons l'*Anthologie*. Observons que le mot *Épigramme*, dans son sens primitif, n'indiquait pas une satire. Méléagre rassembla dans son *Anthologie* ce qu'il avait trouvé de plus fin et de plus saillant dans les ouvrages de 46 poètes (ou pour mieux dire, il cite l'un après l'autre ces 46 poètes, les comparant chacun à une fleur, ce qui lui fit donner à son ouvrage le titre de *Guirlande*). La disposition des épigrammes de ce recueil fut souvent changée dans la suite, et l'on y fit plusieurs additions. Le moine Planude le mit, en 580, dans l'état où nous l'avons actuellement, Francfort, 1600, in-folio. Parmi ces épigrammes, il y en a dont la tournure plaît. Les meilleures éditions de Méléagre sont celles de Manso, Léna, 1780, et de Graefe, Leipzig, 1811, in-8.

MÉLÈCE (*Melicius* ou *Melitus*), évêque de Lycopolis en Egypte, fut déposé dans un synode, tenu vers 505, par saint Pierre d'Alexandrie, pour avoir sacrifié aux idoles pendant la persécution. Ce prélat indocile forma un schisme en 506, et eut des partisans, qu'on appela *mélécien*s ou *méliciens*. Les méléciens n'errèrent pas d'abord dans la foi ; ils furent même des premiers et des plus ardents à combattre les ariens ; mais ceux-ci gagnèrent insensiblement leur amitié, et il se forma entre eux une ligue solennelle pour calomnier et persécuter saint Athanase, suivant la politique générale des sectaires, qui, tout divisés qu'ils sont, se réunissent dans le dessein de déchirer le sein de l'Eglise, et d'outrager les défenseurs de la doctrine catholique. Il ne faut pas confondre ces *mélécien*s avec les *mélécien*s catholiques, dont il est fait mention dans l'article suivant. Méléce mourut vers 526 dans l'esprit de rébellion qui l'avait animé pendant sa vie.

MÉLÈCE de MÉLITINE (saint), ville de la petite Arménie, homme irrépréhensible, juste, sincère, craignant Dieu, et d'une douceur admirable, fut élu évêque de Sébaste en 537. Affligé et lassé de l'indocilité de son peuple, il se retira à Bérée, d'où il fut appelé à Antioche et mis sur le siège de cette ville, du consentement des ariens et des orthodoxes, en 560. Plusieurs catholiques refusèrent de reconnaître Méléce, sous prétexte que les ariens ayant eu part à son élection, elle devait être censée irrégulière : ils furent appelés *eustathiens*, parce qu'ils continuèrent de tenir leurs assemblées à part depuis la mort de saint Eustathe. On donna le nom de *mélécien*s aux orthodoxes qui se soumièrent à saint Méléce. Telle fut l'origine du schisme qui divisa longtemps l'église d'Antioche. Quelque temps après, ayant défendu avec zèle la doctrine catholique, Méléce fut déposé par les ariens qui ordonnèrent à sa place un des leurs, nommé *Euzoïus*, et firent reléguer Méléce au lieu de sa naissance par l'empereur Constance. Les eustathiens élurent Paulin pour leur évêque, et il fut sacré par Lucifer de Cagliari, qui passait par Antioche en reve-

(1) Depuis l'époque où l'abbé Feller appréciait si sagement les défauts du gouvernement de la Suisse, sa constitution a éprouvé, à différentes reprises, de grandes modifications. Voyez BONAPARTE, LANARDE, etc.) Ce pays n'a d'ailleurs pas pu échapper à l'influence des doctrines pernicieuses qui, dans ce moment, agitent toute l'Europe, et dont il n'est pas possible de prévoir la fin.

nant du lieu de son exil : le schisme n'en fut que plus difficile à éteindre. Méléce, de retour à Antioche, fut persécuté de nouveau, et envoyé deux fois en exil sous l'empire de Julien l'apostat et sous celui de Valens. Enfin, l'an 378, Méléce qui n'avait que des vues pacifiques, proposa à Paulin qu'après la mort de l'un des deux, le survivant demeurerait seul évêque, et que cependant ils gouverneraient l'un et l'autre, dans l'église d'Antioche, les ouailles qui les reconnaissaient pour leurs pasteurs : la proposition fut acceptée. Le schisme ne fut pas terminé à la mort de Méléce, et ne finit que sous l'épiscopat de saint Alexandre d'Antioche, vers l'an 413. Théodose, associé à l'empire par Gratien, convoqua un concile à Constantinople en 381, auquel Méléce présida. L'empereur ne le connaissait que de réputation ; mais peu de jours avant d'être élevé à l'empire, il avait vu en songe l'illustre prélat le revêtir d'un manteau impérial. Quand les évêques assemblés en concile vinrent le saluer pour la première fois, il défendit qu'on lui montrât Méléce, et à l'instant il courut à lui, et baisa la main qui l'avait couronné. Méléce mourut l'an 381 à Constantinople, pendant la tenue du concile, avec la gloire d'avoir souffert trois exils pour la vérité. Les évêques le pleurèrent comme leur père. Saint Grégoire de Nysse et saint Chrysostôme nous ont laissé son *oraison funèbre*. Son nom, vénéral dans tout l'Orient, fut inséré au martyrologe romain dans le xvi^e siècle ; on honore sa mémoire le 12 février.

MÉLÈCE-SYRIQUE, protosyncelle de la grande église de Constantinople au xvi^e siècle, se distingua par son savoir. Il fut envoyé par son patriarche en Moldavie, pour examiner une profession de foi, composée pour l'Eglise de Russie par Cyrille-Lucar. Cette confession fut adoptée en 1658 par toutes les Eglises d'Orient, dans un concile de Constantinople ; Panagiotti, premier interprète de la Porte, la fit imprimer en Hollande. On a encore de Méléce une *Dissertation* que Renaudot a fait imprimer dans un recueil de *Traité sur l'Eucharistie*, 1709, Paris, in-4. On la trouve en grec et en latin dans le *Traité de la croyance de l'Eglise orientale sur la transsubstantiation*, par Richard Simon. Méléce était né en 1586 dans la capitale de l'île de Candie, et mourut à Galata le 7 avril 1664. On peut consulter la *Vie de Méléce*, par Dosithée ; on en trouve l'analyse dans le *Traité de la perpétuité de la foi*, tom. 4.

* MELENDEZ-VALDEZ (Jean-Antoine), poète espagnol, né en 1754 à Ribera, dans l'Estramadure, fut, à 22 ans, reçu docteur en droit à l'université de Salamanque, et y obtint au concours la chaire de belles-lettres. Son début fut l'*Eloge de la vie champêtre*, couronné en 1781 par l'académie espagnole. Son églogue de *Bathylle* lui mérita quelques années après un nouveau prix de la même académie. Il avait eu l'avantage d'être guidé par Jovelanos (*voy.* ce nom), dans ses premiers essais. En 1789, il fut nommé juge au tribunal d'appel de Saragosse, et huit ans après (1797), il fut appelé à Madrid pour y exercer les fonctions de *fiscal* ou procureur du roi, près la cour de justice criminelle. Lors de l'invasion de l'Espagne par les Fran-

çais en 1808, il était en mission dans les Asturies ; témoin d'une émeute populaire, il en fut effrayé tellement, qu'il se réfugia dans l'armée française. Il apprit bientôt l'abdication de la famille royale, et le nom du souverain que Napoléon avait imposé à l'Espagne. Lui ayant prêté serment, il fut nommé conseiller d'état, et directeur de l'instruction publique. La chute de Napoléon (en 1814), ayant ramené Ferdinand à Madrid, Mélendez fut exilé avec les autres partisans de Joseph. Il vivait d'une pension que lui faisait le gouvernement français, quand il mourut à Montpellier, le 21 mai 1817, âgé de 63 ans. Ses *poésies*, recueillies en 3 vol., Valladolid, 1798, ont eu plusieurs éditions. La meilleure est celle de Madrid, 1820, 4 vol. petit in-8, due aux soins de D. Manuel Quintana, qui l'a enrichie d'une vie de l'auteur. On y distingue les *Odes*, les *Idylles* et les *Noces de Gamache*, drame pastoral, classique en son genre. « L'historien le plus impartial, dit Bouterweck, s'il est sensible aux charmes de la vraie poésie, si rare de nos jours, ne peut parler que sur le ton du panegyrique de cette imagination aussi délicate que vive et toujours fidèle à la nature ; de cette vérité de sentiment, de cette finesse de tournures, et d'un style aussi classique par sa précision et son éloquence, jointe à la plus harmonieuse versification. » *Histoire de la poésie espagnole*, tom. 2, p. 241.

MÉLÈS, roi de Lydie, succéda à son père Aliatte, 747 ans avant J.-C., et fut père de Candaule, le dernier des Héraclides.

MELICE. *Voy.* MÉLÈCE.

MELIER. *Voy.* MESLIER.

MELIN. *Voy.* SAINT-GELAIS.

MELISSA, fille de Mélissens, roi de Crète, selon la fable, eut soin, avec sa sœur Amalthée, de nourrir Jupiter de lait de chèvre et de miel. On dit qu'elle inventa la manière de préparer le miel : ce qui a donné lieu de feindre qu'elle avait été changée en abeille.

MÉLISSUS de SAMOS, philosophe grec, disciple de Parménide d'Elée, exerça dans sa patrie la charge d'amiral avec un pouvoir et des privilèges particuliers. Il prétendait que cet univers est infini, immuable, immobile, unique et sans aucun vide, et qu'on ne pouvait rien avancer sur la divinité, parce qu'on n'en avait qu'une connaissance imparfaite. Ce philosophe vivait vers l'an 444 avant J.-C.

MÉLITON (saint), né dans l'Asie, gouverna l'église de Sardes en Lydie sous Marc-Aurèle. Il présenta à ce prince en 171, *pour les chrétiens*, une *Apologie*, dont Eusèbe et les autres anciens écrivains ecclésiastiques font l'éloge. Cette apologie, non plus que les autres ouvrages de Méliton, n'est point parvenue à la postérité, excepté quelques fragments qu'on trouve dans la Bibliothèque des Pères. On voit par ces fragments qu'il enseignait de la manière la plus claire, que Jésus-Christ était véritablement Dieu avant tous les siècles et véritablement homme depuis la naissance de la sainte Vierge. Ces passages ont servi miraculeusement à confondre les ariens et les eusébiens. Il donna dans

un de ses ouvrages le catalogue des livres de l'ancien Testament, que l'Eglise universelle reconnaît pour canoniques : ce catalogue nous a été conservé par Eusèbe. Tertullien et saint Jérôme parlent de lui comme d'un excellent orateur et d'un habile écrivain. Sa vertu et sa modestie relevaient l'éclat de ses talents. L'Eglise honore sa mémoire le 1^{er} avril. *Voy.* la dissertation de Ch. Chr. Woog. *De Melitone Sardinum in Asia episcopo*, Leipsig, 1744, in-4.

MÉLITON ou MELITHON, est le nom du plus jeune des 49 martyrs de Sébaste, qui souffrirent la mort sous l'empereur Licinius. Comme il vivait encore lorsque les païens emmenèrent les corps de ces généreux compagnons, sa mère suivit le convoi en portant son fils mourant, reçut ses derniers soupirs, et le déposa sur le bûcher, qui consuma toutes ces victimes.

MÉLITUS, orateur et poète grec, fut l'un des principaux accusateurs de Socrate l'an 400 avant J.-C.; il soutint son accusation par un discours travaillé, plein d'une éloquence vive et brillante. On prétend que l'accusation d'athéisme, intentée contre Socrate, tombait à faux, puisque le philosophe ne se moquait que des faux dieux; mais comme il n'est pas certain qu'il ait prêché l'unité de Dieu d'une manière à confondre cette accusation, il ne faut pas s'étonner qu'elle ait prévalu. Les Athéniens, accoutumés à absoudre et à condamner par caprice et selon l'humeur volage qui faisait leur caractère, condamnèrent Mélitus à mourir quelque temps après qu'ils eurent fait subir la mort à Socrate. *Voy.* ANYTUS.

MELLAN (Claude), dessinateur et graveur français, né à Abbeville le 25 mai 1598, mort à Paris le 9 octobre 1688. L'œuvre de ce maître est considérable. Ses estampes sont la plupart d'après ses dessins : sa manière est des plus singulières. Il travaillait peu ses planches, souvent il n'employait qu'une seule taille; mais l'art avec lequel il savait l'enfler ou la diminuer donne à ses gravures un très-bel effet. Ses plus beaux ouvrages sont : le *Portrait* du marquis *Justiniani*; celui du pape *Clément VIII*; la *Galerie justinienne*; une *sainte face*, qui est d'un seul trait en spirale, commençant par le bout du nez, continuant de cette manière à marquer tous les traits du visage. Mellan n'a été surpassé par aucun graveur dans cette manière de graver d'un seul trait, dont il est l'inventeur.

MELON (Jean-François), né à Tulle, alla s'établir à Bordeaux, où il engagea le duc de la Force à fonder une académie, qui fut ouverte le 12 septembre 1712. Il fut secrétaire perpétuel de cette compagnie, qui embrasse tous les objets des différentes académies de Paris. Le duc de la Force l'ayant appelé auprès de lui, lorsqu'il prit part au ministère sous la régence, la cour l'employa dans les affaires les plus importantes. Il mourut à Paris le 24 janvier 1758. Ses principaux ouvrages sont : *Essai politique sur le commerce*, dont la 2^e édition de 1756, in-12, est la meilleure. Cet *Essai* contient, dans un petit espace, de grands principes de commerce, de politique, de finance, appuyés par des exemples qui se présentent lorsque

le sujet le demande. Son style, comme ses pensées, est mâle et nerveux, quoique défigurée par des fautes de langage et d'impression. Quelques-unes de ses opinions ont été réfutées par M. du Tot, dans ses *Réflexions sur le commerce et les finances*, 1758, 2 vol. in-12; *Mahmoud le Gasnevide*, 1729, in-8 et in-12, avec des notes. C'est une histoire allégorique de la régence du duc d'Orléans. Plusieurs *Dissertations* pour l'académie de Bordeaux.

MELOT (Anicet), avocat, né à Dijon en 1697, acquit dans son pays natal et à Paris, où il continua ses études, des connaissances très-variées. Elles lui firent un nom, et l'académie des inscriptions l'appela dans son sein en 1758. Elle n'eût point à se repentir de son choix : il enrichit ses *Mémoires* de plusieurs dissertations intéressantes. Nommé en 1741 garde des manuscrits de la bibliothèque du roi, il travailla au catalogue des richesses que renferment ces immenses archives de la littérature. L'abbé Sallier ayant découvert un manuscrit de l'*Histoire de saint Louis* par Joinville, de l'an 1509, et le plus ancien qu'on connaisse, il s'agissait de donner au public ce morceau curieux. On voulait y joindre deux autres ouvrages qui n'avaient point encore paru : la *Vie* du même saint Louis par Guillaume de Nangis, et les *Miracles* de ce prince, décrits par le confesseur de la reine Marguerite sa femme : un glossaire devenait d'une nécessité indispensable pour entendre ces auteurs. C'est à ce travail que Melot s'appliqua pendant deux ans; et il commençait à mettre en œuvre ses matériaux, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie le 8 septembre 1760. Il mourut deux jours après, à 65 ans. Les qualités de son âme faisaient aimer les lettres; on admirait moins en lui la science que la candeur, la droiture, l'égalité, la modestie, la simplicité, la complaisance, la douceur, la probité. Son édition de *Joinville* parut en 1761, in-fol. Melot possédait le grec, le latin, l'hébreu, l'italien et l'anglais. Parmi ses *Dissertations* insérées dans les *Mémoires* de l'académie, on cite celle sur la *prise de Rome par les Gaulois*, où il s'efforce de prouver, contre l'avis de Tite-Live, que le Capitole céda, ainsi que la ville de Rome, aux armes gauloises.

MELPOMÈNE, l'une des neuf Muses, déesse de la tragédie. On la représente ordinairement sous la figure d'une jeune fille, chauscée d'un cothurne, tenant des sceptres et des couronnes d'une main, et un poignard de l'autre.

MELUN (Simon de), seigneur de la Loupe, d'une maison ancienne, féconde en grands hommes, suivit saint Louis en Afrique l'an 1270, et se signala au siège de Tunis. A son retour, il fut fait maréchal de France en 1295, et fut tué à la bataille de Courtray en 1302.

MELUN (Jean II, vicomte de), succéda en 1550 à son père Jean 1^{er} dans la charge de grand-chambellan de France. Il se trouva à la bataille de Poitiers avec Guillaume, archevêque de Sens, son frère, et à la paix de Brétigny en 1559. Il eut part à toutes les grandes affaires de son temps, et mourut en 1582 avec la réputation d'un homme intelligent.

MELUN (Charles de), seigneur de Nantouillet,

était un homme plein d'esprit et de valeur. Louis XI le fit, en 1465, son lieutenant-général dans tout le royaume. Ses envieux ayant conspiré sa perte, il fut accusé d'être d'intelligence avec les ennemis de l'état, et eut la tête tranchée en 1468.

MELVIL (sir Jacques), gentilhomme écossais, né à Halhil en 1554, fut page, puis conseiller privé de Marie Stuart, reine d'Ecosse. Lorsqu'il eut atteint l'âge de 14 ans, la reine régente d'Ecosse chargea Jean de Montluc, évêque de Valence et ambassadeur de France, de l'amener dans ce pays, pour être placé, comme page, auprès de sa fille Marie, alors promise au dauphin, depuis François II. Le connétable de Montmorency le demanda à la reine, et Melvil resta attaché pendant neuf ans à ce seigneur, et fut blessé à côté de lui à la bataille de Saint-Quentin. Lors de la disgrâce du connétable, il passa en Allemagne, resta trois ans au service de l'électeur palatin, visita ensuite l'Italie, et appelé par Marie Stuart, il revint en Ecosse, où il fut nommé conseiller privé et gentilhomme de la chambre de la reine. Il jouit plus tard de la confiance de Jacques VI ou Jacques I^{er} (*voy.* ce nom), et mourut en 1606. On a de lui des *Mémoires historiques* des règnes d'Elizabeth, de Marie Stuart et de Jacques I^{er}, en anglais, Londres, 1685, in-folio ; en français, par G. D. S., la Haye, 1694, et Paris, 1695, 2 vol. in-12. L'abbé de Marsy en a donné une nouvelle traduction, 1745, 5 vol. in-12.

* MELY-JANIN (Jean-Marie JANIN, dit), littérateur estimable, né à Paris en 1776, mort le 14 décembre 1827, travailla successivement au *Journal de l'empire*, à la partie littéraire des *Petites affiches*, et enfin de la *Quotidienne*, qu'il rédigea depuis 1814 avec le plus grand succès. Ses principaux ouvrages sont : *Lettres champenoises*, 1817 à 1824, dans lesquelles les fausses doctrines politiques et littéraires sont combattues avec autant d'esprit que de courage ; *Ode sur le rétablissement de la statue équestre de Louis XIV* ; *Oreste*, tragédie en 5 actes, donnée en 1821, et qui, si les efforts d'une puissante cabale réussirent à en faire suspendre les représentations, n'en reste pas moins digne de servir de pendant à la *Clytemnestre* de Soumet (*voy.* ce nom) ; *Louis XI à Péronne*, comédie historique tirée de *Quentin Durward* de Walter-Scot, 1827, in-8 ; la *Vie de la Harpe*, en tête d'une bonne édition du *Cours de littérature*, 1815, 16 vol. in-12, et tirée à part.

MÈMES. *Voy.* MESMES.

MEMMI (Simon), peintre, natif de Sienne, mort en 1545, âgé de 60 ans, mettait beaucoup de génie et de facilité dans ses dessins ; mais son principal talent était pour les portraits. Il peignit celui de la belle Laure, maîtresse de Pétrarque, poète célèbre, dont Memmi était très-estimé.

MEMMIA (Sulpicia), femme de l'empereur Alexandre Sévère, mourut à la fleur de son âge. Elle avait des vertus ; mais son caractère était fier et méprisant. Elle reprochait sans cesse à son époux son extrême affabilité. Ce prince lui répondit un jour : *J'affermis mon autorité en me rendant populaire.*

MEMMIUS (C.), chevalier romain, cultivait l'éloquence et la poésie. Il fut gouverneur de Bithynie ; mais ayant pillé cette province, il fut envoyé en

exil par César, l'an 61 avant J.-C. Lucrèce lui dédia son poème, bien propre par les principes qu'il renferme à tranquilliser Memmius sur ses rapines, ses concussions et ses autres délits.

MEMNON, de l'île de Rhodes, fut le plus habile des généraux de Darius, roi de Perse. Il conseilla à ce prince de ruiner son propre pays, pour ôter les vivres à l'armée d'Alexandre le Grand, et d'attaquer la Macédoine ; mais ce conseil fut désapprouvé des autres généraux. On se battit, et les Perses furent vaincus au passage du Granique, l'an 333 avant J.-C. Memnon défendit ensuite la ville de Milet avec vigueur, s'empara des îles de Chio et de Lesbos, porta la terreur dans toute la Grèce, et aurait arrêté les conquêtes d'Alexandre, si la mort n'eût point borné ses exploits. La perte de ce héros, grand capitaine et homme actif, également propre à donner un conseil et à l'exécuter, entraîna la ruine de l'empire des Perses. Barsine, veuve de Memnon, fut faite prisonnière avec la femme de Darius, et Alexandre en eut un fils nommé Hercule.

MENABENUS (Apollon), poète, naturaliste, et premier médecin de Jean III, roi de Suède, quitta ce royaume en 1581, passa à Vienne et de là à Milan, d'où il était natif. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *De causis fluxus et refluxus aquarum stockholmensium*, et *Tractatus de magno animali quod Alcen vocant* (en français *Elan*), Cologne, 1581, in-12.

MÉNADES, femmes transportées de fureur qui suivaient Bacchus, et qui mirent en pièces Orphée. On les appelait aussi *Bacchantes*.

MÉNAGE (Gilles), avocat, poète, bel-esprit, et savant, né le 15 août 1615 à Angers, d'une famille honnête, montra de bonne heure des dispositions pour les sciences. Après avoir fait avec succès ses humanités et sa philosophie, il se fit recevoir avocat, et plaida pendant quelque temps à Angers, à Paris et à Poitiers. Il se dégoûta du barreau, embrassa l'état ecclésiastique, et ayant obtenu des bénéfices qui le mirent dans l'aisance, il se livra tout entier à l'étude des belles-lettres. Chapelain le fit entrer chez le cardinal de Retz ; mais s'étant brouillé avec les personnes qui demeuraient chez cette éminence, il en sortit. Il alla demeurer dans le cloître de Notre-Dame, où il tenait chez lui, tous les mercredis, une assemblée de gens de lettres. Il avait beaucoup d'érudition, et citait sans cesse, dans ses conversations, des vers grecs, latins, italiens, français. Ses vers italiens lui méritèrent une place à l'académie de la Crusca. L'académie française lui aurait aussi ouvert ses portes, sans sa *Requête des dictionnaires*, satire plaisante contre le dictionnaire de cette compagnie. Ce qui fit dire à Montmaur : « C'est justement à cause de cette pièce qu'il faut » condamner Ménage à être de l'académie, comme » on condamne un homme qui a déshonoré une » fille à l'épouser. » L'humeur de Ménage était celle d'un homme aigre, méprisant et présomptueux. Sa vie fut une guerre continuelle. L'abbé d'Aubignac, Gilles Boileau, frère du satirique, Cotin, Sallo, Bouhours, Baillet, furent les principaux objets de sa haine. Sa querelle avec l'abbé d'Aubignac vint de ce qu'après avoir discuté les beautés de détail des

comédies de Térence, ils ne furent pas d'accord sur celle de ses pièces qui méritait le premier rang. Après divers écrits de part et d'autre, et beaucoup d'injures répandues sur le papier, tout le feu de Ménage s'éteignit. Il affecta des remords de conscience, et dit qu'il avait juré de ne jamais écrire ni lire des libelles. Ses scrupules furent mal interprétés. On plaisanta sur sa dévotion, qui ne paraissait pas trop s'accorder avec d'autres goûts. Ménage avait eu des attentions tendres pour mesdames de La Fayette et de Sévigné. Il aima surtout la première, lorsqu'elle s'appelait mademoiselle de la Vergne, et la célébra sous le nom de *Laverna*, l'équivoque de ce mot avec le mot latin *Laverna*, déesse des voleurs, occasionna une épigramme en vers latins, dont le sel tombe sur la réputation de *fripier de vers* que s'était faite Ménage. Il mourut en 1692, à 79 ans; ses ennemis le poursuivirent jusque dans le tombeau. C'est à ce sujet que le célèbre La Monnoye fit cette épigramme :

Laissons en paix monsieur Ménage :
C'était un trop bon personnage,
Pour n'être pas de ses amis.
Souffrez qu'à son tour il repose,
Lui dont les vers et dont la prose
Nous ont si souvent endormis.

Il passait pour n'avoir que de la mémoire. Un jour, s'étant trouvé chez M^{me} de Rambouillet avec plusieurs dames, il les entretint de choses fort agréables qu'il avait retenues de ses lectures. M^{me} de Rambouillet, qui s'en apercevait bien, lui dit : « Tout » ce que vous dites, monsieur, est agréable; mais » dites-nous quelque chose présentement de vous. » On a de ce savant : *Dictionnaire étymologique*, ou *Origines de la langue française*, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1750, 2 vol. in-fol., par les soins de M. Jault, professeur au Collège royal, qui a beaucoup augmenté cet ouvrage, utile à plusieurs égards, mais très-souvent ridicule par le grand nombre d'étymologies fausses, et impertinentes dont il fourmille. Tout le monde connaît l'épigramme du chevalier de Caillay :

Alfano vient d'*Equus* sans doute ;
Mais il faut convenir aussi
Qu'en venant de la jusqu'ici,
Il a bien changé sur la route.

Origines de la langue italienne, Genève, 1685, in-folio : ouvrage qui a le mérite et les défauts du précédent. Ménage a recueilli ce qu'il a trouvé sur ce sujet dans divers ouvrages italiens; et plusieurs académiciens de Florence lui ont fourni des matériaux. Une *Édition* de Diogène Laërce, avec des observations et des corrections estimées; *Remarques sur la langue française*, 2 vol. in-12, peu importantes; l'*Anti-Baillet*, 2 vol. in-12: c'est une réfutation des *Jugemens des savans*. Baillet l'y avait fort maltraité; Ménage voulut s'en venger; mais, en relevant les fautes de Baillet, il en fit de nouvelles que La Monnoye releva à son tour (voy. LA MONNOYE); *Histoire de Sablé*, 1686, in-fol., savante et minutieuse; des *Satires contre Montmaur*, dont la meilleure est la *métamorphose* de ce pédant en *perroquet*. On les trouve dans le recueil de Sallengre. Des *Poésies latines, italiennes, grecques et françaises*, Amsterdam,

1687, in-12. Les dernières sont les moins estimées. On n'y trouve que des épithètes, de grands mots vides de sens, des vers pillés de tous côtés et souvent mal choisis. *Juris civilis amœnitates*, Paris, 1667, in-8. On donna après sa mort un *Ménagiana*, d'abord en un vol., ensuite en 2, enfin en 4, l'an 1715. Cette dernière édition est due à La Monnoye, qui a enrichi ce recueil de plusieurs remarques qui l'ont tiré de la foule des *Ana*; il y a pourtant des choses inutiles. Le 3^e et le 4^e volume sont de peu d'importance.

MÉNAGER. Voy. MESNAGER.

MÉNALIPPE, citoyen de Thèbes, qui, ayant blessé à mort Tydée au siège de cette ville, fut tué lui-même. Tydée se fit apporter la tête de son ennemi, et assouvit sa vengeance en la déchirant avec ses dents, après quoi il expira.—Une fille du centaure Chiron se nommait MÉNALIPPE. Ayant épousé Eole, elle fut changée en jument, et placée parmi les constellations.

MÉNANDRE, né à Athènes l'an 342 avant J.-C., est regardé comme l'inventeur de la nouvelle comédie parmi les Grecs. Ce poète n'avait pas le nerf et la chaleur d'Aristophane; mais ses comédies ont plus de méthode, et sont mieux assorties aux règles du théâtre. Le langage en est plus décent; mais les passions n'y parlent pas moins vivement. De 108 comédies que ce poète avait composées, et qu'on dit avoir été toutes traduites par Térence, il ne nous reste que peu de fragments. Ils ont été recueillis par Le Clerc, qui les publia en Hollande, en 1709, in-8, avec des Remarques. Un critique a donné des *Observations* sur les *Remarques* de Le Clerc, en 1710 et en 1711, in-8. En effet cette édition a été surpassée par celle de Brunck, dans ses *Poetæ græci gnomici*, Strasbourg, 1784, et par celle de M. Aug. Meinecke, Berlin, 1825. Ménandre se noya près du port de Pirée, l'an 295 avant J.-C., à 49 ans. Il avait aussi composé des *Harangues* dont Quintilien fait l'éloge; des *Discours* et des *Lettres* adressées au roi Ptolémée Soter. Quelques *Fragments* de Ménandre ont été traduits par Lévêque, et insérés dans la *Collection des moralistes anciens*, Paris, Didot, 1782, et un bien plus grand nombre par Poinssinet Sivry, à la suite d'*Aristophane*. M. Raoul-Rochette en a donné une nouvelle traduction dans son édition du *Théâtre des Grecs*. M. l'abbé Mai a découvert de nouveaux *Fragments* de Ménandre qu'il a publiés dans sa *Scriptorum veterum nova collectio*, Rome, 1827, in-4., tom. 2.

MÉNANDRE, disciple de Simon le Magicien, se fit chef d'une secte particulière, en changeant quelque chose à la doctrine de son maître. Il prétendait que ses sectateurs recevaient l'immortalité par son baptême. Ses rêveries eurent beaucoup de cours à Antioche.

MÉNANDRIN. Voy. MARSILE de Padoue.

MÉNARD (Claude), lieutenant de la prévôté d'Angers, où il était né en 1380, se signala par son savoir et sa vertu. Après la mort de son épouse, il embrassa l'état ecclésiastique, et mena une vie très-austère. Il eut beaucoup de part aux réformes de plusieurs monastères d'Anjou. Ce magistrat aimait passionnément l'antiquité. Une partie de sa vie se

consuma en recherches dans les archives, d'où il tira plusieurs pièces curieuses. Il mourut en 1632, à 72 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages : l'*Histoire de saint Louis*, par Joinville, in-4, avec des notes pleines de jugement et d'érudition ; les 2 *Livres de saint Augustin contre Julien*, qu'il tira de la bibliothèque d'Angers ; *Recherches sur le corps de saint Jacques le Majeur*, qu'il prétend reposer dans la collégiale d'Angers. On trouve dans cet ouvrage et dans ses autres productions du savoir, mais peu de critique, et un style dur et pesant. *Histoire de Bertrand du Guesclin*, 1618, in-4°. « C'est, dit un » biographe, la traduction littérale, en prose, du » Roman de Cavelier ou Cuviliers, faite par un au- » teur incertain, l'an 1587. Ménard y a fait quel- » ques additions ; mais il n'a pas touché au style, » dont il avoue pourtant que la rudesse est telle, » qu'une oreille médiocre ne saurait la supporter » sans nausée. »

MÉNARD (dom Nicolas-Hugues), né à Paris en 1585, bénédictin dans le monastère de Saint-Denis, en 1612, embrassa la réforme de l'ordre en 1614, et fut admis dans la congrégation de Saint-Maur. Il fut un des premiers religieux de cette congrégation qui s'appliquèrent à l'étude. Il mourut à Paris le 21 janvier 1644, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, regardé comme un homme de beaucoup d'érudition et d'une grande justesse d'esprit. Il embellit son savoir par une modestie rare et par une solide piété. On a de lui : une *Edition du Martyrologe des Saints* de son ordre, par Arnould Wion, 1629, in-8 ; *Concordia Regularum*, de saint Benoît d'Aniane, avec la *Vie* de ce saint, 1638, in-4 ; le *Sacramentaire de saint Grégoire le Grand* (*D. Gregorii papæ, cognomento magni, liber sacramentorum, nunc demum correctior et locupletior*), 1642, in-4. Ces ouvrages sont pleins de recherches curieuses et de notes savantes qui viennent à leurs sujets. Elles respirent le goût de l'antiquité, et de la plus saine critique. *Diatriba de unico Dionysio*, 1645 ou 1644, in-8. Il y fait tous les efforts possibles pour soutenir que saint Denys de Paris est le même que saint Denys l'Aréopagite ; en cela il a montré peu de critique. C'est lui qui découvrit, dans un manuscrit de l'abbaye de Corbie, l'Épître attribuée à saint Barnabé. Elle ne parut, enrichie de ses remarques, qu'après sa mort, par les soins de D. d'Achery, qui mit une préface à la tête, Paris, 1645, in-4°. On peut consulter sur ce savant bénédictin la *Bibliothèque critique* de D. Lecerf ; les *Mémoires de Nicéron*, tom. 22, et l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, par D. Tassin.

MÉNARD (Pierre), avocat au parlement de Paris, naquit à Tours en 1626. Après s'être distingué dans le barreau, il retourna dans son pays natal. Il s'y livra uniquement à l'étude, et y mourut vers 1701, à 75 ans. On a de lui des ouvrages qui eurent quelque succès : tels sont l'*Académie des princes* ; l'*Accord de tous les chronologues*. Cet auteur jouissait d'une estime générale ; sa probité, sa droiture, ses connaissances la lui avaient conciliée.

MÉNARD (Jean de la Noë), prêtre du diocèse de Nantes, né dans cette ville le 25 septembre 1650, d'une bonne famille, fut d'abord avocat. Son élo-

quence lui obtint les suffrages des gens de goût, et ses vertus les éloges des gens de bien. La perte d'une cause juste l'ayant dégoûté du barreau, il embrassa l'état ecclésiastique. Pendant 50 ans qu'il fut directeur du séminaire de Nantes, il travailla à la conversion des hérétiques, et y réussit autant par l'exemple de ses vertus que par la force de ses discours. Cet homme de Dieu mourut en 1717, à 67 ans, après avoir fondé une maison du Bon-Pasteur pour les filles corrompues. On a de lui un *Catéchisme*, in-8, qui est estimé, et dont il y a eu plusieurs éditions. Sa *Vie* a été donnée au public, en 1754, in-12 ; elle se ressent un peu de l'esprit de l'auteur, M. Gourmeaux, qui était grand partisan du diacre Paris. L'abbé Ménard lui-même, après avoir accepté la bulle *Unigenitus*, en 1714, appela ensuite dans le premier soulèvement qui eut lieu après la mort de Louis XIV, et n'eut pas le temps de revenir sur sa démarche.

MÉNARD (Léon), conseiller au présidial de Nîmes, naquit à Tarascon, en 1706. La science de l'histoire et des antiquités, qu'il cultiva dès sa jeunesse, lui valut une place à l'académie des inscriptions et belles-lettres. Il vécut depuis presque toujours à Paris, dans un état assez malaisé : ses ouvrages, quoique savants, n'étaient pas de ceux qui enrichissent un auteur. Nous avons de lui : l'*Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Nîmes*, 1730 et années suivantes, 7 vol. in-4. On ne peut reprocher à ce livre instructif et curieux que son excessive prolixité ; *Mœurs et usages des Grecs*, 1745, in-12 ; ouvrage utile et assez bien fait. *Les Amours de Callisthène et d'Aristoclée*, 1766, in-12 ; roman lâchement écrit, et où il n'y a rien d'utile à recueillir. L'auteur en avait pris le sujet dans Plutarque. Ménard mourut en 1767. Cet académicien a publié avec le marquis d'Aubaïs, un recueil de *Pièces fugitives* pour servir à l'histoire de France, 1748, 5 vol. in-4. On trouve des détails sur Ménard dans le *Nécrologe des hommes célèbres*, pour l'année 1770.

MÉNARDAYE. Voy. GRANDIER.

MÉNARDIÈRE (la). Voy. MESNARDIÈRE.

MENASSEH-BEN-ISRAËL, célèbre rabbin, né en Portugal vers 1604, d'un riche marchand, suivit son père en Hollande. A l'âge de 18 ans, il succéda au rabbin Isaac Uriel, dans la synagogue d'Amsterdam. La modicité de ses appointements ne pouvant suffire à sa subsistance et à celle de sa famille, il passa à Bâle, et de là en Angleterre. Cromwell le reçut très-bien, mais le laissa dans l'indigence. Menasseh-Ben-Israël, n'ayant pas trouvé en Angleterre ce qu'il espérait, se retira en Zélande, et mourut à Middelbourg, vers 1637, âge d'environ 55 ans. Ce rabbin était de la secte des pharisiens, avait l'esprit vif et le jugement solide. Sa bonne mine, sa propreté et ses manières honnêtes lui conciliaient l'amitié et l'estime. Il était indulgent, et vivait également bien avec les juifs et les chrétiens. Le célèbre Huet, revenant de Suède, en 1652, s'entretint beaucoup avec lui sur les cérémonies des juifs et sur le christianisme. Menasseh était habile dans la philosophie, dans l'écriture sainte, dans le Talmud et dans la littérature des

juifs. Sa probité était un reproche continué pour sa nation, qui ne se pique guère de l'imiter. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en hébreu, en latin, en espagnol et en anglais. Les principaux sont : une *Bible hébraïque*, sans points, Amsterdam, 1655, 2 vol. in-4; édition fort belle, avec une préface latine; le *Talmud* corrigé, avec des notes, en hébreu, Amsterdam, 1655, in-8; *El Conciliador*, Francfort, 1652, in-4, traduit en partie en latin, par Denys Vossius : ouvrage savant et curieux, dans lequel il concilie les passages de l'Écriture qui semblent se contredire; *De resurrectione mortuorum libri III*, Amsterdam, 1656, in-8; *De fragilitate humana ex lapsu Adami, deque divino auxilio*, Amsterdam, 1642, ouvrage qui prouve que l'idée du péché originel et de ses suites existe bien positivement chez les juifs modernes, ou du moins chez les docteurs les plus instruits, comme elle existait chez les anciens, ainsi que les Livres saints nous l'apprennent par des passages bien précis, et que nous le démontre plus clairement encore le 4^e livre d'Esdras (*voy. ce nom*), qui, quoique non canonique, n'en contient pas moins la doctrine reçue chez les Juifs; *Spes Israelis*, Amsterdam, 1650, in-12. Menassch, ayant ouï dire qu'il y avait des restes des anciens Israélites dans l'Amérique méridionale, se persuada que les dix tribus enlevées par Salmanasar s'étaient établies dans ce pays là, et que telle était l'origine des habitants de l'Amérique. Théophile Spizelius, ministre protestant d'Augsbourg, a réfuté cet ouvrage. L'on ne doit cependant pas disconvenir que plusieurs nations américaines semblent descendre des anciens Juifs. Guillaume Penn, le père Lafitau, M. Adair, etc. en ont donné des preuves, que Robertson s'est vainement efforcé d'affaiblir. *Le souffle de vie* (*Spiraculum vitæ*), en hébreu, Amsterdam, 1651, in-4 : ouvrage divisé en 4 livres, où il prouve la spiritualité et l'immortalité de l'âme; *De terminis vitæ libri III*, in-12. Thomas Pococke a écrit la *Vie* de Menassch en anglais, à la tête de sa traduction du livre précédent, 1699, in-12.

MENCKE (Othon), né à Oldenbourg, en 1644, d'un sénateur de cette ville, étudia dans plusieurs universités d'Allemagne. Ses connaissances dans la philosophie, la jurisprudence et la théologie lui méritèrent la chaire de professeur de morale à Leipzig, en 1668. Il fut cinq fois recteur de l'université de cette ville, et sept fois doyen de la faculté de philosophie. C'est lui qui est le premier auteur du *Journal de Leipzig*, dont il y avait déjà 50 vol. lorsqu'il mourut en 1707, à 63 ans. Il donna les éditions de plusieurs savants ouvrages, et composa des traités de jurisprudence, dans lesquels il y a un grand fonds d'érudition. Les principaux sont : un traité intitulé : *Micropolitia, seu Respublica in microcosmo conspicua*, Leipzig, 1666, in-4; *Jus majestatis circa venationem*, 1674, in-4. On peut consulter sur ce savant les *Mémoires de Nicéron*, tome 51, et le *Dictionnaire* de Chauffepié.

MENCKE (Jean-Burckhard), fils du précédent, né à Leipzig, en 1674, devint professeur en histoire dans cette ville, et ensuite historiographe et conseiller aulique de Frédéric-Auguste de Saxe, roi de

Pologne. Ce savant mourut le 1^{er} avril 1752, à 58 ans. On a de lui : *Scriptores rerum germanicarum, speciatim saxonicarum*, 1728 et 1730, 3 vol. in-fol.; deux *Discours* latins sur la charlatanerie des savants, Amsterdam, 1716, in-12. Il en a paru une édition à Lucques, avec des notes de Jean-Dominique Mansi, 1726. Ce titre promet beaucoup; mais l'exécution n'y répond pas : il est à croire que s'il écrivait aujourd'hui, il réussirait mieux, l'objet de son ouvrage étant devenu bien plus saillant, plus étendu et plus palpable; de sorte qu'il serait bien plus aisé de l'exprimer et de le peindre avec succès. Ces *Discours* ont été traduits en diverses langues. Il y en a une version française, imprimée en 1721, avec les remarques critiques de différents auteurs. Plusieurs *Dissertations* sur des sujets intéressants, etc. Il a publié 55 vol. du *Journal de Leipzig*, qu'il continua après la mort de son père, et que Frédéric-Othon, son fils aîné, continua après lui; *De viris militia æque ac scriptis illustribus*, Leipzig, 1708, in-4; une *Édition* de la méthode pour étudier l'histoire, de l'abbé Lenglet du Fresnoy, avec des additions et des remarques, dont plusieurs ne sont pas de nature à améliorer l'ouvrage commenté. On trouve l'éloge de Jean-Burckhard Mencke dans les *Acta erudit. lipsiens*, 1752, et dans les deux ouvrages cités à la fin de l'article précédent.

MENSAJORS (Pierre des Ours de), gentilhomme de Languedoc, né à Alais en 1679, vint à Paris, fut reçu à l'académie des inscriptions, en 1712, déclaré vétéran en 1715, et retourna à Alais, où il mourut le 15 novembre 1747. On a de lui l'*Histoire de la Gaule Narbonnaise*, Paris, 1755, in-12; ouvrage estimé; et plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie. La plupart roulent sur des points de la géographie ancienne, tels que la position du camp d'Annibal le long des bords du Rhône; les limites de la Flandre, de la Gothie, etc., etc.

MENDELSSOHN (Moïse), juif célèbre, né à Dessau, le 6 septembre 1729, mort à Berlin le 4 janvier 1786, surmonta tous les obstacles que lui présentaient sa religion et son état d'indigence, pour parvenir à la réputation d'un savant distingué. Son père était écrivain public, et tenait une école primaire. Le besoin contraignit Mendelssohn à se rendre à Berlin (1745), où il vécut presque d'aumônes que lui faisaient ses co-réligionnaires. Frédéric II, voulant favoriser les manufactures, accorda quelques privilèges aux Juifs, et Mendelssohn obtint un emploi de mille francs. Son ouvrage intitulé *Phédon*, ou *Dialogues sur l'immortalité de l'âme*, a eu un grand nombre d'éditions en Allemagne, et il est traduit dans presque toutes les langues. Longtemps avant de donner cet ouvrage, il en avait publié d'autres qui ne méritent pas moins d'être connus; nous en indiquerons quelques-uns : ils sont tous écrits en allemand : *Sur les Sentiments*, Berlin, 1755, in-8 : *Dialogues philosophiques*; Traduction du discours de Rousseau sur l'inégalité des conditions, avec des remarques importantes, Berlin, 1756; (avec Lessing) *Pope métaphysicien*; *Écrits philosophiques*, Berlin, 1761, 2 vol. *Traité sur l'évidence dans les*

sciences métaphysiques, qui fut publié en 1734. *Phédon* ne parut que trois ans après, en 1767; et dès 1769, on en donna une seconde édition. Il a publié en outre un grand nombre d'écrits théologiques où l'on doit bien s'attendre que tout n'est pas exact. Il a toujours vécu très-attaché à sa religion, dont il a pris plus d'une fois la défense, et a soutenu néanmoins des opinions qui ne s'accordent guère plus avec le judaïsme qu'avec la doctrine chrétienne, comme lorsqu'il refuse aux miracles la force de convaincre, sous prétexte qu'il y a eu des imposteurs. Ses qualités personnelles lui ont attiré l'estime et la considération, non-seulement de ceux de sa religion et de la ville de Berlin, mais encore de tous ceux dont il était connu. Le jour de sa mort, tous les Juifs de cette capitale fermèrent leurs boutiques et leurs magasins, en signe de deuil, coutume qu'ils n'observent qu'après la mort de leur premier rabbin. *Voy.* pour plus de détails *Berlinische Monatschrift*, 1786, mars, p. 204-216. On a la *Vie* de Mendelssohn en hébreu, par Isaac Euchel, Berlin, 1788, in-8; et M. Cottard, recteur de l'académie de Strasbourg, a fait son *histoire* dans un petit ouvrage destiné aux écoles des Israélites, Strasbourg, 1852, in-52.

MENDEZ-PINTO (Ferdinand), né à Monte-Mayor-o-Velho, dans le Portugal, fut d'abord laquais d'un gentilhomme portugais. Le désir de faire fortune le détermina à s'embarquer pour les Indes en 1557. Sur la route, le vaisseau qu'il montait ayant été pris par les Turcs, il fut conduit à Moka et vendu à un renégat grec, qui le revendit à un juif, des mains duquel il fut tiré par le gouverneur du fort portugais d'Ormuz. Celui-ci lui ménagea l'occasion d'aller aux Indes, suivant son premier dessein. Pendant vingt-un ans de séjour, il y fut témoin des plus grands événements, et y essaya les plus singulières aventures. Il revint en Portugal en 1558, où il jouit du fruit de ses travaux, après avoir été treize fois esclave, et vendu seize fois. On a de lui une *Relation* très-rare et très-curieuse de ses voyages, publiée à Lisbonne en 1614, in-fol.; traduite du portugais en français par Bernard Figuier, gentilhomme portugais, et imprimée à Paris en 1643, in-4. Cet ouvrage est écrit d'une manière intéressante, et d'un style plus élégant qu'on n'aurait dû l'attendre d'un soldat, tel qu'était Mendez-Pinto. On y trouve un grand nombre de particularités remarquables sur la géographie, l'histoire et les mœurs des royaumes de la Chine, du Japon, de Pégu, de Siam, d'Achem, de Java, etc. Plusieurs des faits qu'il raconte avaient paru fabuleux; mais ils ont été vérifiés depuis. M. de Surgi a extrait de la relation de Mendez Pinto, ce qu'il y a de plus curieux, et en a formé une *Histoire* intéressante qu'il a fait imprimer dans les *Vicissitudes de la fortune*, Paris, 2 vol. in-42.

* MENDOÇA (Hippolyte-Joseph-Hurtado-da-Costa de), né à Colonia-do-San-Sacramento, dans l'Amérique méridionale, prit à l'université de Coïmbre le degré de docteur-ès-lois. Jeté dans les cachots de l'inquisition portugaise, pour cause de franc-maçonnerie, il parvint à s'évader et s'embarqua pour l'Angleterre, où il publia : *A narrative of the persecution of the autor* (histoire de sa persécution),

1811, 2 vol. in-8. Mendoza devint secrétaire du duc de Sussex, et en dernier lieu chargé d'affaires du nouvel empire brésilien, à Londres où il est mort vers la fin de 1825. Il avait entrepris le *Correio Brasiliense* (Courrier Brésilien), journal dont il n'a paru que quelques numéros.

MENDOZA (Pierre-Gonzalez de), célèbre cardinal, archevêque de Séville, puis de Tolède, chancelier de Castille et de Léon, naquit en 1428, de la maison de Mendoza, l'une des plus illustres d'Espagne, et très-féconde en grands hommes. Il fut chargé des plus importantes affaires par Henri IV, roi de Castille, qui lui procura la pourpre romaine en 1475. Il rendit des services importants à Ferdinand et à Isabelle dans la guerre contre le roi de Portugal, et dans la conquête du royaume de Grenade sur les Maures. Il y porta les armes, se distingua par sa valeur à la bataille de Toro, et dans les attaques livrées à la ville de Grenade : il devint ensuite ministre du roi catholique, et fut le précurseur du célèbre cardinal Ximénès, qui, sous Jeanne la Folle, soutint le trône d'Espagne prêt à s'écrouler par les complots successifs des grands. On appelait Mendoza *Cardinal d'Espagne*. Il mourut à Guadalajara le 11 janvier 1495, après avoir montré autant de sagacité que de prudence dans les différents emplois qu'il exerça. Il aimait les belles-lettres, et avait traduit dans sa jeunesse *Salluste*, *Homère* et *Virgile*.

MENDOZA (François de), de la même maison que le précédent, cardinal, évêque de Burgos, et gouverneur de Sienne en Italie, pour l'empereur Charles-Quint, se retira sur la fin de ses jours dans son diocèse. Il y mena une vie douce et tranquille, remplissant les devoirs de son ministère, et se délassant de ses travaux par les charmes de la littérature. Il mourut en 1566, à 50 ans.

MENDOZA (Diégo-Hurtado de), comte de Tendilla, servit l'empereur Charles-Quint de sa plume et de son épée. Il se signala dans les armées et dans les ambassades. Il fut envoyé à Rome, puis au concile de Trente. Ce seigneur aimait les lettres et les cultivait. On a de lui divers ouvrages de *poésie*, 1610, in-4; et on lui attribue la première partie du roman comique et plaisant intitulé : *Les Aventures de Lazarille de Tormes*. Il mourut vers 1575, âgé de plus de 70 ans, laissant une bibliothèque riche en manuscrits. Elle a été fondue depuis dans celle de l'Escorial. L'ouvrage qui fit le plus d'honneur à Mendoza, et qui le fait appeler par Bouterweck (Hist. de la littér. esp.) le *Salluste* espagnol, est son *Histoire des guerres de Grenade*, Valence, 1776, troisième édition; elle a été traduite en plusieurs langues. Il fut gouverneur de Toscane; et, pendant son séjour en Italie, il acquit à grands frais plusieurs manuscrits grecs, qu'il fit venir de l'Orient; tels que les ouvrages de saint Basile le Grand, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Cyrille d'Alexandrie, d'Archimède, d'Héron, d'Appien, etc. Il faut le distinguer d'Antoine Hurtado de Mendoza, commandeur de Zurita dans l'ordre de Calatrava, qui parut avec éclat à la cour de Philippe IV, roi d'Espagne.

MENDOZA (Ferdinand de), de la même famille, était profond dans les langues et dans le droit; il publia en 1589 un ouvrage : *De confirmando concilio*

illiberitano, ad Clementem VIII, 1665, in-fol. Son extrême application à l'étude le rendit fou.

MENDOZA (Jean-Gonzalez de), porta les armes, puis se fit religieux augustin. Il fut envoyé l'an 1580, par Philippe II, roi d'Espagne, à la Chine, dont il publia une *Histoire*. Luc de la Porte en a donné une traduction française à Paris, en 1589, in-8; elle a été aussi traduite en italien, Rome, 1588; en allemand, Francfort, 1589; en latin par le père Bruel, augustin, Anvers, 1655. Mendoza devint évêque de Lipari et fut envoyé en 1607 dans l'Amérique, en qualité de vicaire apostolique. Il eut l'évêché de Chiapa, puis celui de Popaïan. Ce prélat fut la lumière et l'exemple de son clergé et de son peuple.

MENÉCÉ, fils de Créon, roi de Thèbes, se dévoua au salut de sa patrie, en se tuant volontairement pour obéir à un oracle qui promettait à ce prix la fin des malheurs de Thèbes.

MÉNÉCRATE, médecin de Syracuse, est fameux par sa ridicule vanité. Il se faisait toujours accompagner par quelques-uns des malades qu'il avait guéris. Il habillait l'un en Apollon, l'autre en Esculape, d'autres en Hercule; se réservant pour lui la couronne, le sceptre, les attributs et le nom de Jupiter, comme le maître de ces divinités subalternes. Il poussa la folie jusqu'à écrire une lettre à Philippe, père d'Alexandre le Grand, avec cette adresse : *Ménécrate Jupiter au roi Philippe, salut*. Ce prince lui répondit : *Philippe à Ménécrate, santé et bon sens*. Pour le guérir plus efficacement de son extravagance, il l'invita à un grand repas. Ménécrate eut une table à part, où on ne lui servit pour tout mets que de l'encens et des parfums, pendant que les autres conviés faisaient bonne chère. Ménécrate avait composé un *livre de remèdes* qui est perdu; il est à croire qu'il ne contenait rien qui mérite des regrets. Il vivait vers l'an 560 avant J.-C.

MÉNÉDÈME, philosophe grec, disciple de Stilpon, était d'Erythrée et vivait vers l'an 500 avant J.-C. Il fit d'abord le métier de coudre des tentes; il prit ensuite le parti des armes, défendit sa patrie avec valeur, et exerça des emplois importants. Mais après qu'il eut entendu Platon, il renonça à tout, pour s'adonner à la philosophie. Il mourut de regret, lorsque Antigone, l'un des généraux d'Alexandre le Grand, se fut rendu maître de son pays. D'autres disent qu'ayant été accusé comme traître à sa patrie, il fut si affecté de cette inculpation qu'il mourut de tristesse et de faim, après avoir été sept jours sans manger. On peut remarquer en passant que très-peu de ces vieux docteurs qu'on appelle *philosophes*, ont terminé leur vie d'une manière raisonnable. On l'appelait le *Taureau érythrien*, à cause de sa pesanteur. Quelqu'un lui disant un jour : *C'est un grand bonheur d'avoir ce qu'on désire*, il répondit : *C'en est un bien plus grand de ne désirer que ce qu'on a*. Bonne maxime, mais qui n'était guère dans le cœur d'un homme que quelques désagréments faisaient mourir de douleur ou de faim. Nous avons sa *Vie* écrite par Diogène Laërce.

MÉNÉDÈME, philosophe cynique, disciple de Colotes de Lampsaque, était un homme d'un esprit bizarre. Il disait, « qu'il était venu des enfers pour » considérer les actions des hommes, et en faire

» rapport aux dieux infernaux. » Il avait une robe de couleur lannée, avec un ceinturon rouge; une espèce de turban à la tête, sur lequel étaient marqués les douze signes du zodiaque; des brodequins de théâtre, une longue barbe, et un bâton de frêne, sur lequel il s'appuyait de temps en temps. Tel était à peu près l'habit des furies.

MÉNÉLAS (Ménélaus), frère d'Agamemnon, et roi de Lacédémone, avait épousé Hélène, que Paris vint lui enlever; ce qui causa le fameux siège de Troie. Il s'y fit une grande réputation. Ce prince reprit sa femme et la conduisit à Lacédémone, où il mourut peu après son arrivée.

MÉNÉLAUS, juif, ayant enchéri de 500 talents sur le tribut que Jason, grand sacrificateur, payait à Antiochus Epiphane, ce prince dépouilla Jason de sa dignité pour la donner à Ménélaus, qui bientôt après apostasia. Il introduisit Antiochus dans Jérusalem, et aida à placer dans le sanctuaire la statue de Jupiter. Mais enfin Dieu, fatigué de ses crimes, se servit d'Antiochus Eupator pour le punir : ce prince le fit précipiter du haut d'une tour.

MÉNÉLAUS, mathématicien sous Trajan, a laissé un traité *sur la sphère*, lequel a été publié par le père Mersenne, minime; et depuis par Edme Halley, Oxford, 1758, in-8.

MÉNENIUS-AGRIPPA. Voy. AGRIPPA.

MÉNÈS, premier roi et fondateur de l'empire des Egyptiens, fit bâtir Memphis, à ce qu'on prétend. Il arrêta le Nil près de cette ville, par une chaussée de cent stades de large, et lui fit prendre un autre cours entre les montagnes, par où ce fleuve passe à présent. Cette chaussée fut entretenue avec grand soin par les rois ses successeurs. On donne à Ménès trois fils, qui se partagèrent son empire : Athotis, qui régna à Thèbes dans la Haute-Egypte; Curudès, qui fonda Héliopolis dans la Basse-Egypte; et Torsothros, qui régna à Memphis entre la Basse et la Haute-Egypte. Mais ces faits sont fort incertains, ainsi que tout ce qu'on raconte sur ce prince. On le croit communément le même que Mezraïm, fils de Cham et petit-fils de Noé : mais l'auteur de l'*Histoire véritable des temps fabuleux* a prouvé d'une manière assez vraisemblable que Ménès est Noé lui-même, t. 1, p. 226. On peut voir encore Hérodote, *historien du peuple hébreu sans le savoir*, Liège, 1790; *Journ. histor. et littér.*, 1^{er} décembre, 1790, page 518, où se trouve une *Table* de rapprochements qui, dans leur ensemble, peuvent être regardés comme démonstratifs.

MÉNÈSÈS (Antonio-Padilla), jurisconsulte de Talavera en Espagne, fut élevé à de grands emplois. Il mourut de déplaisir vers 1598, pour avoir eu l'imprudence de révéler à la reine la disposition du testament de Philippe II.

MÉNÈSÈS (Alexis de), vice-roi de Portugal, né à Lisbonne, en 1559, d'une maison considérable, embrassa en 1574 l'état monastique chez les ermites de Saint-Augustin. Ayant été tiré de son couvent pour être fait archevêque de Goa, il alla dans les Indes, travailla avec zèle à la conversion des infidèles, et eut la satisfaction d'en baptiser un grand nombre; il visita les chrétiens de Saint-Thomas dans le Malabar, et y tint le synode dont nous

avons les actes, sous le titre de *Synodus diamprensis*. A son retour en Portugal, en 1611, il fut nommé archevêque de Brague, et vice-roi de ce royaume, par Philippe III, roi d'Espagne. Il mourut à Madrid en 1617, âgé de 58 ans. C'était un prélat vertueux et très-zélé. On l'a blâmé d'avoir fait brûler les livres des chrétiens de Saint-Thomas; mais il est plus que vraisemblable qu'il n'y avait guère de lumière à y recueillir, et que le prélat, en les faisant brûler, n'a fait que détruire une source d'erreurs. On a de lui une *Histoire de son ordre en Portugal*, et de l'*Origine des religieux augustins*, publiée par Jean Marquesius. On trouve son *Eloge* dans l'ouvrage intitulé, *Virorum illustrium ex ordine eremitarum divi Augustini elogia*, pag. 181-95.

MENESSIER. Voy. CHRÉTIEN.

MENESTHÉE ou MNESTÉE, descendant d'Erichthée, s'empara du trône d'Athènes avec le secours de Castor et de Pollux, pendant l'absence de Thésée. Il fut un des princes qui allèrent au siège de Troie, et mourut à son retour dans l'île de Mèlos, l'an 1185 avant J.-C., après un règne de vingt-trois ans.

MENESTRIER (Claude-François), jésuite, né à Lyon le 10 mars 1631, joignit à l'étude des langues et à la lecture des anciens tout ce qui était capable de perfectionner ses connaissances sur le blason, les ballets, les décorations. Il avait un génie particulier pour ce genre de littérature. Sa mémoire était un prodige. La reine Christine, passant par Lyon, fit prononcer en sa présence et écrire 500 mots les plus bizarres qu'on pût imaginer : le jésuite les répéta tous dans l'ordre qu'ils avaient été écrits. Son goût pour ce qui regarde les fêtes publiques, les cérémonies éclatantes (canonisations, pompes funèbres, entrées de princes), était si connu, qu'on lui demandait des dessins de tous les côtés. Ces dessins étaient ordinairement enrichis d'une si grande quantité de devises, d'inscriptions, et de médailles, qu'on ne se lasait pas d'admirer la fécondité de son imagination. Il voyagea en Italie, en Allemagne, en Flandre, en Angleterre, et partout avec fruit et avec agrément. La théologie et la prédication partagèrent ses travaux, et il se fit honneur dans ces deux genres. La société le perdit le 21 janvier 1705, dans sa 74^e année. Sa mémoire était ornée d'un grand nombre d'anecdotes, et il parlait avec une égale facilité le français, le grec et latin. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont : l'*Histoire du règne de Louis le Grand, par les médailles, emblèmes, devises*, etc., 1695, in-fol.; *Histoire consulaire de la ville de Lyon*, 1696, in-fol.; divers petits *Traité*s sur les devises, les médailles, les tournois, le blason, les armoiries, etc. Le plus connu est sa *Méthode du blason*, Lyon, 1770, in-8, avec beaucoup d'augmentation; la *Philosophie des images*, 1694, in-12. L'académie de Lyon avait proposé au concours l'éloge de Ménestrier pour l'année 1820, mais le sujet fut retiré.

MENESTRIER (Jean-Baptiste le), Dijonais, l'un des plus savants et des plus curieux antiquaires de son temps, né en 1564, mourut en 1654, à 70

ans. Ses principaux ouvrages sont : *Médailles, monnaies et monuments antiques d'impératrices romaines*, Dijon, 1625, in-fol. de 29 pag. très-rare; *Médailles illustres des anciens empereurs et impératrices de Rome*, 1627, in-4. Ces ouvrages sont très-estimés. On voyait autrefois son épitaphe sur une des vitres de la paroisse de Saint-Médard de Dijon, en ces termes :

Ci-git Jean le Ménestrier :
L'an de sa vie soixante et dix,
Il mit le pied dans l'étrier
Pour s'en aller en Paradis.

— Il faut le distinguer de Claude le MÈNESTRIER, aussi antiquaire et natif de Vauconcourt (Haute-Saône), mort vers 1657, dont on a un ouvrage intitulé : *Symbolica Dianæ ephesiæ statua*, in-4.

MENGOLI (Pierre), ecclésiastique, fut pourvu du prieuré de Sainte-Marie-Madeleine, et devint professeur de mécanique au collège des Nobles à Bologne, où il était né en 1625; il se distingua par la solidité de ses leçons et par ses ouvrages. On a de lui : une *Geometria speciosa*, 1659, in-4; une *Arithmetica rationalis*; un *Traité du cercle*, 1672, in-4; une *Musique spéculative*; une *Arithmétique réelle*, etc.; ouvrages estimés. Il mourut à Bologne le 7 juin 1686. Il avait été un des disciples du père Cavalieri, jésuite, inventeur des premiers principes du calcul des infiniment petits.

MENGES (Antoine-Raphael), un des plus habiles peintres du xviii^e siècle, né à Aussig, petite ville de Bohême, le 12 mars 1728, eut pour maître dans son art son père, peintre d'Auguste III, roi de Pologne. A l'âge de sept ans, il composa un sujet tiré de l'Enéide; et à quatorze ans, il était déjà peintre. Son père, voyant en lui de si heureuses dispositions, le mena lui-même en Italie pour y étudier les beaux modèles, et le dirigea dans ses études à Rome. Après trois ans, Menges revint à Dresde avec son père. Auguste III, satisfait de son portrait, qu'avait exécuté le jeune Menges, le nomma peintre de sa chambre avec des appointements considérables. Mais Rome avait trop d'attraits pour lui; il y retourna avec son père, et après quatre ans de nouvelles études, il se livra à la composition et débuta par une *Sainte famille*, que lui fit une grande réputation. En 1749, il retourna à Dresde où le roi de Pologne le combla de bienfaits. Il y fit des tableaux pour l'église qu'Auguste avait fait construire dans son palais et obtint encore la permission de retourner à Rome. Il fut ensuite appelé à Naples, où il travailla pour don Carlos. Ce prince, étant monté sur le trône d'Espagne, fit venir Menges deux fois à Madrid. Il jouit le reste de ses jours des libéralités de ce monarque, qui passèrent après lui à ses enfants. Menges mourut à Rome le 29 juin 1779. L'académie de Saint-Luc assista à ses funérailles, et son portrait en bronze fut placé dans le Panthéon, à côté de celui de Raphaël. Menges était d'un caractère franc, mais vif et emporté. Mari fidèle, père tendre, il a cependant fait tort à sa famille par son trop grand désintéressement; à sa mort, on ne trouva pas de quoi le faire enterrer. Il a fait un grand nombre de tableaux; les principaux sont à Madrid, à Rome, à Londres et à Dresde. On y

trouve l'expression de Raphael et les grâces du Corrège, avec le coloris du Titien. On a aussi de lui plusieurs écrits réunis en 2 vol. in-4, Parme, 1780, publiés par le chevalier d'Azzara avec des notes, et la *Vie* de Mengs. Le premier volume contient : des *Réflexions sur le Leau et sur le goût en peinture* ; *Réflexions sur Raphael, Corrège, Titien, etc.* ; sur le moyen de faire fleurir les beaux arts en Espagne. Le second renferme : deux *Lettres sur le groupe de Niobé* ; *Lettres sur les principaux tableaux de Madrid* ; *Lettres sur l'origine, le progrès et la décadence du dessin* ; *Mémoire sur la vie et les ouvrages de Corrège* ; *Discours sur l'académie des beaux-arts de Madrid* ; des *Leçons pratiques de peinture*. Ses *OEuvres* ont été traduites en partie par M. Doray de Longrais, Paris, 1782, in-8 ; elles ont été données complètes par M. Jansen, Paris, 1787, 2 vol. in-4. Voy. l'*Eloge historique de Mengs* par Bianconi et *Epilogo della vita del fu caval. A. R. Mengs*, par Ch.-J. Ratti, Gênes, 1779, in-folio. Les principaux ouvrages de ce peintre célèbre sont : l'*Ecole d'Athènes*, l'*Ascension*, la *Présentation au Temple*, *Apollon sur le Parnasse et les neuf Muses*, *Naissance de l'Aurore*, l'*Apothéose d'Hercule*, celle de *Trajan*. Ces trois superbes tableaux sont dans la galerie royale de Madrid, ainsi que celui de la *Nativité*, *Andromède*, le *Christ au Calvaire*, digne de servir de pendant à la *Transfiguration* de Raphaël. Un grand nombre de *fresques* dans les palais du roi d'Espagne. Après sa mort, le chevalier Azzara obtint de Charles III une forte pension pour la veuve et les enfants de Mengs.

MENIL. Voy. MESNIL.

MENINSKI (François de MESGNIEN), savant orientaliste, né en Lorraine vers l'an 1625, mort à Vienne en 1798, a publié *Thesaurus linguarum orientalium*, Vienne en Autriche, 1687, 5 vol. in-fol. rare, réimprimé à Vienne, 1780-1802, 4 vol. in-fol., avec beaucoup d'améliorations ; néanmoins cette édition est moins estimée, parce qu'on n'y a pas joint l'*Onomasticon*, formant le tome 5 de la première édition.

MENIPPE, philosophe cynique de Phénicie, était esclave. Il racheta sa liberté, et devint citoyen de Thèbes et usurier ; métier indigne d'un vrai philosophe, mais qui s'accorde aussi bien que d'autres avec la philosophie de ces prétendus sages. N'ayant pas eu le courage de supporter quelques affronts que son inconduite et son inconséquence lui attirèrent, il se pendit de désespoir. Il avait composé treize livres de *Satires*, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

MENJOT (Antoine), habile médecin français, né à Paris vers 1613, mort dans la même ville en 1696. On a de lui un livre intitulé l'*Histoire de la guérison des fièvres malignes*, avec plusieurs *Dissertations*, en quatre parties, Paris, 1674, 5 vol. in-4, et des *Opuscules*, Amsterdam, 1697, in-4. Ces ouvrages sont très-bien écrits en latin. Ce médecin était protestant, mais protestant modéré.

MENNO, appelé SIMONIS, c'est-à-dire fils de Simon, né en 1496, à Wilmaarsum en Frise, chef des anabaptistes appelés *mennonites*, dont les erreurs sont moins grossières que celles des autres,

était prêtre, et mourut le 15 janvier 1561. Lorsque l'empereur Charles-Quint vint dans les Pays-Bas, en 1540, il comprit les mennonites dans ses édits de proscription, et la tête de Menno fut mise à prix. Un jour qu'il voyageait sur un chariot de poste, la maréchaussée se présente à la voiture, et demande si Menno y est. Celui-ci demande lui-même à chaque voyageur s'il a connaissance que Menno soit au nombre des passagers ; après avoir reçu de tous une réponse négative, il répond : *Ils disent qu'il n'y est pas*, et il échappe ainsi par sa présence d'esprit au danger. Ses ouvrages ont été recueillis en 1 vol. in-folio, et publiés à Amsterdam, en 1651.

MENOCHIVS, en italien *Menochio*, (Jacques), jurisconsulte de Pavie, était si habile qu'il fut appelé le *Balde* et le *Barthole* de son siècle. Après avoir professé dans différentes universités d'Italie, il devint président du conseil de Milan, et mourut le 10 août 1607, à 75 ans. On a de lui : *De recuperanda possessione*, *De adipiscenda possessione*, Cologne, 1624, in-fol. ; *De presumptionibus*, Genève, 1677, 2 vol. in-fol., et Cologne, 1686 ; *De arbitrariis judicium questionibus*, Cologne, 1628, in-fol. ; et d'autres ouvrages qui sont recherchés et estimés.

MENOCHIVS ou MENOCCIO (Jean-Etienne), fils du précédent, né à Pavie en 1576, se fit jésuite en 1595, à l'âge de 17 ans. Il se distingua par son savoir et sa vertu jusqu'à sa mort, arrivée à Rome le 4 février 1655, à 79 ans. On a de lui : des *Institutions politiques et économiques*, tirées de l'Ecriture sainte ; un savant *Traité de la république des Hébreux* ; un *Commentaire sur l'Ecriture sainte*, dont la meilleure édition est celle du P. Tournemine, jésuite, Paris, 1719, 2 vol. in-fol. Le second vol. contient différents *Traités et Dissertations* sur l'Ecriture sainte par les auteurs les plus généralement estimés. Tous ces ouvrages sont en latin, et le dernier est estimé pour la clarté et la précision qui le caractérisent. Il s'y est attaché surtout à expliquer la lettre de l'Ecriture. On l'a réimprimé en 1767, en 4 vol. in-4, à Avignon, chez Aubert, et on a suivi l'édition de Tournemine. Ce même commentaire a été joint à une édition de la Bible de Carrière donnée à Lyon, chez Rusand, en 1825.

MENOT (Michel), cordelier, mort en 1518, et dont on ignore le lieu et l'époque de la naissance, se fit un nom célèbre par les farces qu'il donna en chaire. On a publié ses sermons, mélange barbare de sérieux et de comique, de burlesque et de sacré, des bouffonneries les plus plates et des plus sublimes vérités de l'Evangile. Ils ont été imprimés en quatre parties in-8. Le plus recherché des curieux est le volume intitulé : *Sermones quadragésimales, olim Turonis declamati*, Paris, 1519 et 1525. Celui qui contient les sermons prononcés à Paris l'est beaucoup moins ; il parut en 1550, in-8. Ces sermons, tout burlesques qu'ils sont, ont encore été défigurés par Henri-Etienne et par Voltaire. M. L'abbé de la Banderie a publié : *Sermons de Michel Menot sur la Madeleine*, avec une notice et des notes, Paris, 1855, in-8. C'est ce que l'on a de mieux sur ce fameux prédicateur.

* MENOUI (Jacques-François, baron de), général, né en 1750 à Boussay de Loches en Touraine, d'une

famille illustrée dans les armes, suivit aussi la carrière militaire. Député en 1789 aux états-généraux par la noblesse de Tours, il fit partie de la minorité qui se réunit au tiers-état. Rapporteur du comité militaire, il proposa de substituer au recrutement un mode à peu près semblable à celui qui fut adopté depuis ; il fit augmenter la paie du soldat, obtint l'armement de la garde nationale, et une levée de 100,000 hommes. Dans la question du droit de paix et de guerre, il vota pour qu'il fût réservé à la nation, et se montra plusieurs fois hostile au pouvoir royal. Cependant après l'arrestation du roi à Varennes, il se prononça pour le maintien du trône constitutionnel. Après la session, employé comme maréchal de camp, au 10 août il commandait en second les troupes du camp de Paris ; sa conduite dans cette journée le rendit suspect aux jacobins ; Chabot le fit rayer de la liste des candidats pour le ministère de la guerre, en rappelant qu'il s'était trouvé aux Tuileries, parmi les *satellites du tyran*. Envoyé dans la Vendée, pour avoir été battu par Larochejacquelein il fut rappelé à Paris ; il aurait couru de grands risques si le 9 thermidor n'eût détruit les échafauds. Le 1^{er} prairial (20 mai 1793), il comprima l'insurrection des faubourgs, et obtint pour ce service le commandement de l'armée de l'intérieur. En vendémiaire, Menou n'ayant pas montré la même énergie fut remplacé par Bonaparte (*voy.* ce nom). Traduit pour sa conduite dans cette journée devant un conseil de guerre, il fut acquitté. Il suivit Bonaparte en Egypte, où il montra plus de bravoure que de talent militaire ; il y épousa la fille du maître des bains de Rosette, se soumit à toutes les formalités de la loi musulmane et prit le nom d'Abdallah. A la mort de Kléber (1800), il prit le commandement de l'armée ; mais obligé de capituler avec les Anglais, il revint en France en 1802. Nommé gouverneur du Piémont, puis de la Toscane, et enfin de Venise, il ne put se concilier nulle part l'affection de ses administrés et mourut le 15 août 1810.

MENOUX (Joseph de), jésuite, né à Besançon en 1695, fut fait supérieur du séminaire de Nancy, et prédicateur de Stanislas, roi de Pologne. Il mourut le 6 février 1766, à 71 ans, après avoir publié : *Notions philosophiques des vérités fondamentales de la religion*, 1758, in-8. Cet ouvrage avait d'abord paru sous le titre de *Défi général à l'incrédulité*, et il est peu d'écrits, dit Fréron, aussi clairs, aussi précis, et aussi conséquents. Menoux a donné plusieurs opuscules en faveur de la société des jésuites, et a fourni à Cérutti les matériaux de leur apologie.

MENTEL ou MENTELIN (Jean), le plus ancien imprimeur de Strasbourg, né dans cette ville ou aux environs vers 1410 (1). Quelques auteurs lui ont attribué mal à propos l'invention de l'imprimerie. Jacques Mentel, entre autres, médecin de la faculté de Paris, né à Château-Thierry en 1597 et mort l'an 1671, qui se disait un de ses descendants, publia inutilement deux *Dissertations* latines pour le prouver. Si, depuis qu'on s'est attaché davantage

à éclaircir l'origine de cet art célèbre, on n'est pas encore parvenu à dissiper tous les nuages qui l'ont enveloppé, au moins est-on d'accord que Mentel n'en est pas l'inventeur. C'est encore une chose très-douteuse, pour ne rien dire de plus, que l'extraction noble de cet imprimeur, qui n'a d'autre garant que l'assertion sans preuve du même Jacques Mentel. Sa première profession n'était guère celle d'un gentilhomme. Il était originairement écrivain et enlumineur de lettres ; ce qu'on appelait en ce temps-là *chrysographus*. Comme tel, il fut admis parmi les notaires de l'évêque de Strasbourg, et en 1447, dans la communauté des peintres de cette ville. Mais si Mentel ne fut pas l'inventeur de la typographie, on ne peut lui refuser d'avoir été le premier qui se distingua dans cet art à Strasbourg, où il publia d'abord une *Bible*, en 1466, en 2 vol. in-fol., et ensuite, depuis 1475 jusqu'en 1476, une compilation énorme en 10 vol. in-fol. intitulée : *Vincentii bellovacensis speculum historiale, morale, physicum et doctrinale*. Il mourut en 1478, après s'être enrichi par son industrie, et jouissant d'une grande réputation. L'empereur Frédéric IV lui avait accordé des armoiries en 1466. Il est vrai que Jacques Mentel prétend que ce prince ne fit alors que renouveler l'ancien écusson de sa famille ; mais il ne le prouve pas, et cette concession présente l'idée d'un anoblissement plutôt que celle d'une réhabilitation. Au reste, le diplôme impérial ne qualifie point Mentel d'inventeur de l'imprimerie. (*Voy.* FUST et GUTTENBERG.) Dans le fond, ces arides discussions, qui ont occupé tant de têtes, ces disputes pour ou contre les vrais ou prétendus inventeurs de l'imprimerie, devraient paraître fort indifférentes, et intéresser très-peu les amateurs des recherches utiles.

* MENTELLE (Edme), géographe, né à Paris en 1750, après avoir fait ses études, obtint un petit emploi dans les fermes, et composa des *vers* et des *comédies* dont on ne se souvient plus guère. Heureusement pour lui il ne tarda pas d'abandonner ce genre pour se livrer à l'étude de l'histoire et de la géographie. Nommé professeur à l'école militaire en 1760, il conçut l'idée d'un globe qui représenterait à la fois les divisions naturelles et politiques de la terre ; et soumit son projet au roi (Louis XVI) qui en ordonna l'exécution, et le laissa à la disposition de l'auteur pour ses cours. La révolution l'ayant privé de sa place il donna des cours particuliers de géographie qui lui firent une réputation. Il fut ensuite appelé aux écoles contrales, puis à l'école normale, et fit partie de l'institut dès sa formation. A 73 ans, il subit l'opération de la pierre, et se maria l'année suivante ; continua de travailler avec la même ardeur et mourut le 28 décembre 1815, âgé de 85 ans. Quoique bon homme, Mentelle a partagé toutes les erreurs et les folies de son temps ; on en trouve l'empreinte dans la plupart des ouvrages qu'il composait pour la jeunesse, mais qui heureusement pour le maître et les élèves sont oubliés complètement aujourd'hui. Sa réputation comme géographe a même beaucoup baissé depuis que Malte-Brun (*voy.* ce nom) a fait faire de nouveaux progrès à la science.

(1) Jean Mentel était, suivant Lambinet (*Orig. de l'impr.* tome I^{er}, page 253 et suiv.), originaire de Schelestadt, et vint s'établir à Strasbourg, en 1440.

Nous ne citerons donc que les ouvrages qui peuvent être encore consultés : *Eléments de l'histoire romaine*, avec cartes, 1766 et 1774, in-12; *Géographie comparée*, ou *Analyse de la géographie ancienne et moderne*, 1778 et années suiv., 7 vol. in-8. Il n'a paru que le Portugal, l'Espagne, l'Italie et la Turquie d'Europe; *Cosmographie élémentaire*, 1781, in-8, 5^e édition, 1799; *Choix de lectures géographiques et historiques*, 1785-84, 6 vol. in-8; c'est de tous les ouvrages de Mentelle celui qui offre le plus d'utilité; on y trouve de bons extraits des voyageurs les plus récents, avec d'assez bonnes cartes et d'assez nombreux détails alors tout-à-fait neufs. *La Géographie enseignée par une méthode nouvelle*, ou *Application de la synthèse à l'étude de la géographie*, 1793, in-8; 5^e édit., 1799; *Cours complet de cosmographie, de chronologie, de géographie et d'histoire ancienne et moderne*, 1801-02, 4 vol. in-8; avec Ma'te-Brun, *Géographie mathématique de toutes les parties du monde*, 1805-6, 16 vol. in-8, et atlas; *Ta'leu synchrone des principaux événements de l'histoire ancienne et moderne*, 1804, in-fol., avec un texte in-8; *Géographie classique et élémentaire* (la partie moderne n'a point paru), 1815, 2 vol. in-8; le *Dictionnaire de la géographie ancienne*, 5 vol. in-4, de l'encyclopédie méthodique, est de Mentelle; il a publié avec Chanlaire, un *Atlas universel* de 170 cartes.

MENTÈS, roi des Taphiens, dont Minerve prit la ressemblance pour assurer Pénélope qu'Ulysse était vivant, et pour engager Télémaque à aller le chercher. Homère le distingue de Mentor.

MENTOR, gouverneur de Télémaque. C'était, dit-on, le Grec le plus sage et le plus prudent de son siècle : ce qui cependant n'en fait pas un éloge complet pour ceux qui savent quelle était la sagesse de ce temps et de ce pays-là. Son nom de *Mentor* est devenu une espèce d'antonomase, pour dire un instituteur.

MENTSCHIKOFF ou MENZIKOFF (le prince Alexandre-Danilovitch), né en 1674 d'un valet de chambre selon quelques-uns, et d'un pâtissier selon quelques-autres, plut au czar Pierre I^{er} par sa physionomie ouverte, par la vivacité de ses réparties et par quelques bouffonneries. Ce prince se chargea de son éducation. Ayant appris plusieurs langues, et s'étant formé aux armes et aux affaires, Alexandre acheva de se rendre agréable à son maître, et finit par lui devenir nécessaire. Il seconda tous ses projets, et mérita par ses services le gouvernement de l'Ingrie, le rang de prince et le titre de général-major. Il se signala en Pologne en 1708 et en 1709, à la bataille de Pultava, contre Charles XII, où il commandait l'aile gauche; mais en 1715 il fut accusé de péculat et condamné à une amende de 500,000 écus. Le czar lui remit l'amende, et lui ayant rendu ses bonnes grâces en 1719, il l'envoya commandeur en Ukraine, et ambassadeur en Pologne l'an 1722. Toujours occupé du soin de se maintenir, même après la mort de Pierre, dont la santé était assez mauvaise, Mentschikoff découvrit alors à qui le czar destinait la succession à la couronne. Le prince lui en sut mauvais gré, et le punit en le dépouillant de la principauté de

Pleskow. Mais sous la czarine Catherine I^{re}, il fut plus en faveur que jamais, parce qu'à la mort du czar Pierre I^{er} en 1725, il disposa tous les partis à la laisser jouir du trône de son époux. Cette princesse ne fut pas ingrate. En désignant le petit-fils de son mari, Pierre II, pour son successeur, elle ordonna qu'il épouserait la fille de Mentschikoff, et que son fils épouserait la sœur du czar. Les époux furent fiancés; Mentschikoff fut fait duc de Cozel, et grand-maitre-d'hôtel du czar; mais ce comble d'élévation fut le moment de sa chute. Les Dolgorouki, favoris du czar, et maîtres de l'esprit de ce prince, firent exiler Mentschikoff avec toute sa famille à 250 lieues de Moscou, dans une de ses terres. Il eut l'imprudence de partir de Moscou avec la splendeur et le faste d'un homme qui irait prendre possession du gouvernement d'une province. Ses ennemis en profitèrent pour augmenter l'indignation du czar. A quelque distance de Moscou, il rencontra un détachement de soldats. L'officier qui les commandait le fit descendre de ses voitures, qu'il renvoya à Moscou, et le fit monter lui et toute sa famille sur des chariots couverts, pour être conduit en Sibérie, en habit de paysan. Arrivé au lieu de son exil, on lui amena des vaches et des brebis pleines, avec de la volaille, sans qu'il pût savoir à qui il était redevable de ce bienfait. Son occupation dans ce lieu sauvage, où il était réduit à une simple cabane, fut de cultiver et de faire cultiver la terre. De nouveaux chagrins aggravèrent les peines de son exil. Il avait perdu sa femme en route; il eut la douleur de voir périr une de ses filles de la petite vérole; ses deux autres enfants atteints de la même maladie en revinrent. Il succomba lui-même le 2 novembre 1729, et fut enterré auprès de sa fille, dans un petit oratoire qu'il avait fait bâtir. Ses malheurs lui avaient inspiré des sentiments de piété, que son élévation lui fit longtemps oublier. Les deux enfants qui restaient eurent un peu plus de liberté après sa mort. L'officier leur permit d'aller à l'office à la ville le dimanche, mais non pas ensemble : l'un y allait un dimanche, et l'autre y allait le dimanche suivant. Un jour que la fille revenait, elle s'entendit appeler par un paysan qui avait la tête à la lucarne d'une cabane, et connu avec la plus grande surprise que ce paysan était Dolgorouki, la cause du malheur de sa famille, et victime à son tour des intrigues de cour. Elle vint apprendre cette nouvelle à son frère, qui ne vit pas sans étonnement ce nouvel exemple du néant des grandeurs. Peu de temps après, Mentschikoff fils et sa sœur, rappelés à Moscou par la czarine Anne, laissèrent à Dolgorouki leur cabane qui était plus commode que la sienne, et se rendirent à la cour. Le fils y fut capitaine des gardes, et reçut la cinquième partie des biens de son père. La fille devint dame d'honneur de l'impératrice, et fut mariée avantageusement. (*Voy. DOLGOROUKI*). Les malheurs de Mentschikoff ont été le sujet de plusieurs tragédies françaises; celle de La Harpe, qui n'est point restée au théâtre, est précédée d'un *Précis historique* pour lequel l'auteur a eu de très-bons renseignements.

MENTZEL (Christian), né en 1622 à Fursten-

wald, dans la moyenne Marche de Brandebourg, se rendit célèbre par ses connaissances dans la médecine et la botanique, et voyagea pour les perfectionner. Il servit longtemps les électeurs de Brandebourg en qualité de médecin. Il s'était procuré des relations dans les pays les plus éloignés, jusque dans les Indes. Il mourut à Berlin le 17 janvier 1701, âgé de près de 79 ans. Il était de l'académie des curieux de la nature. On a de lui : *Index nominum plantarum*, Berlin, 1696, in-fol., réimprimé en 1713, avec des augmentations sous le titre de *Lexicon plantarum polyglotton universale*; une *Chronologie de la Chine*, Berlin, 1696, in-4, en allemand. On conserve de lui, dans la Bibliothèque royale de Berlin, des manuscrits, sur l'*histoire naturelle du Brésil*, 4 vol. in-fol.; sur *les fleurs et les plantes du Japon*, avec des figures enluminées, 2 vol. in-fol., etc.

MENTZER (Balthazar), théologien luthérien, né à Al'endorf, dans le landgraviat de Hesse-Cassel, en 1563, se fit un nom parmi ceux de sa communion, et mourut en 1627. Il a laissé une *Explication de la Confession d'Augsbourg*, et d'autres ouvrages.

MENZIKOFF. Voy. MENTSCHIKOFF.

MENZINI (Benoît), poète italien, né à Florence en 1646, mort en 1704 à Rome, où il était professeur au collège de la Sapience, et membre de l'académie des *Arcades*, s'attacha à la reine Christine, qui protégea et encouragea ses talents. Il fut un de ceux qui relevèrent la gloire de la poésie italienne. On a de lui divers ouvrages, entre autres des *Satires*, réimprimées à Amsterdam en 1718, in-4. Elles sont recherchées pour les grâces du style et la finesse des pensées. Il a encore composé un *Art poétique*, des *Elégies*, des *Hymnes*, une *Paraphrase* des lamentations de Jérémie; *Academia tusculana*, ouvrage mêlé de vers et de prose, qui offre plusieurs morceaux pleins de chaleur, quoique composés dans la langue d'une hydropisie; des *Poésies diverses*. Ses *Œuvres*, à l'exception de ses satires, ont été recueillies à Florence sous le titre de *Rime di varj generi*, 1750-54, 4 vol. in-8; en 1751-52, 4 vol. in-4. Ses *Œuvres complètes* ont paru à Nice en 1785. On peut consulter, pour plus de détails, la *Vie* de Menzini, par l'abbé Joseph Paolucci, dans les *Vite degli Arcadi illustri*, et Tiraboschi; *Storia letterat.*, tom. 8, p. 460.

* MÉON (Dominique-Martin), né le 1^{er} septembre 1740 à Saint-Nicolas (Meurthe), mort à Paris le 5 mai 1829. Chargé successivement de divers emplois qui lui laissaient le loisir de cultiver son goût pour les lettres, il avait formé une magnifique bibliothèque, qu'il fut obligé de vendre à la suite d'une destitution, pour se créer une ressource. Le *catalogue*, qui ne contient pas moins de 4,500 articles, tous d'ouvrages rares et singuliers, 1805, in-8, est recherché des curieux. Nommé, vers 1804, l'un des conservateurs de la Bibliothèque nationale, il fut plus tard chargé de dresser le catalogue des manuscrits français en langue moderne; mais il s'acquitta de cette tâche avec si peu de soin, qu'elle a été reprise depuis pour les manuscrits français, par M. Paulin, Paris; pour les italiens par Marsand (voy. ce nom); et pour les espagnols par Ochoa (voy. ce nom). On doit à Méon de bonnes éditions d'anciens ouvrages, des *Blasons*, *poésies anciennes*

des *xv^e et xvi^e siècles*, 1807, in-8; des *Fabliaux et contes des poètes Français* (Voy. BARBAZAN), et du *Roman de la Rose*, Paris, 1815, 4 vol. in-8 (Voy. CLOPINEL); d'un *Nouveau recueil de fabliaux et de contes inédits*, Paris, 1824, 2 vol. in-8, fig.; du *Roman du Renard*, imprimé d'après les manuscrits de la bibliothèque du roi, ibid., 1825, 4 vol. in-8, avec un *Glossaire des mots hors d'usage*. Méon a eu part à la publication, en prose, du *Roman du Rou*, 1828, et a préparé celle du *Roman des sept juges*, des *Vers de la mort*, etc.

MÉONIUS, cousin de l'empereur Odénat, était de toutes les parties de plaisirs de ce prince; mais il ne sut pas se conserver ses bonnes grâces. Odénat lui reprocha en termes injurieux que, pour lui ôter le plaisir de la chasse, il affectait de tirer le premier sur les bêtes qui se présentaient à eux. Il conserva un vif ressentiment de cet outrage, fit assassiner Odénat et Hérodiens son fils en 267. Après avoir satisfait sa vengeance, il prit la pourpre impériale, et ne la porta pas longtemps. Les mêmes soldats qui l'en avaient revêtu le poignardèrent, aussi indignés de son incapacité que du dérèglement de ses mœurs.

* MÉRAD DE SAINT-JUST (Simon-Pierre), littérateur médiocre, né à Paris vers 1749, maître d'hôtel de *Monsieur*, résigna sa charge en 1782, pour se livrer à la culture des lettres. Mérad traversa la révolution étranger aux événements, et mourut le 17 août 1812. Parmi ses nombreux ouvrages, dont le principal mérite est d'avoir été tirés à peu d'exemplaires, ce qui les fait rechercher de quelque bibliophiles, nous citerons : *Eloge historique de J. S. Bailly, suivi de notes et de quelques pièces en prose et en vers*, 1794, in-18; des *Fables et Contes en vers*, 1791, 2 tom. in-12; *Imitation en vers français des Odes d'Anacréon*, 1798, in-18. Il a publié, sous le nom de *La Marquise de Palmarèze*, un recueil de vers dont la plupart des pièces sont plus dignes de l'Arétin que d'un homme de bonne compagnie, comme il se piquait de l'être.

MERATI. Voy. GAVANTI.

* MÉRAULT (Athanase-Réné), né à Paris en 1744, d'une famille de robe, fut élevé au collège de Juilly dirigé par les Pères de l'Oratoire. Admis dans la congrégation, il fut assez jeune encore nommé supérieur de la maison de l'Institution, qu'il dirigeait encore à la révolution. Le général, mort en 1790, n'eut point de successeur. En 1792, le régime et plusieurs autres membres écrivirent au souverain pontife pour protester de leurs sentiments sur les affaires de l'église de France (1). Mérault fut du nombre des signataires, et dut bientôt après se rendre à Orléans où il avait une partie de sa famille. Il y vivait très-retiré, mais il ne put éviter d'être arrêté. Sorti de prison après la terreur, il continua d'exercer le ministère en secret, et rendait tous les services qui dépendaient de lui. Lors du concordat de 1802, le nouvel évêque d'Orléans, M. Bernier, le nomma chanoine honoraire, et le chargea peu après de rétablir le sémi-

(1) Leur lettre, en date du 10 mai, a été insérée à la fin du second volume de l'*Histoire du cardinal de Berulle*, par Tabaraut.

naire, ce qu'il exécuta en partie à ses frais. A la mort de ce prélat, Mérault se trouva placé à la tête du diocèse comme vicaire-général; il en fut de même à la mort de M. Rousseau, successeur de M. Bernier. A cette époque, Pie VII, prisonnier à Savone, n'accordait point de bulles aux évêques nommés en France; Napoléon nomma, le 21 octobre 1810, au siège d'Orléans l'abbé Raillon, chanoine de Paris, et le ministre des cultes écrivit au chapitre pour qu'on eût à lui donner des pouvoirs d'administrateur (voy. RAILLON). Sa nomination n'ayant point été confirmée, Mérault reprit en 1816 l'administration du diocèse, sans quitter la direction du séminaire, dont il ne se démit qu'en 1825. Le reste de sa vie fut consacré à des actes de charité, et à l'exécution d'utiles et pieuses entreprises qui ont laissé sa mémoire en vénération. Mérault est mort le 15 juin 1853, dans un âge fort avancé. Parmi ses nombreux ouvrages on cite : *Les apologistes involontaires, ou la religion chrétienne prouvée et défendue par les objections mêmes des incrédules*, 1806, in-12, sans nom d'auteur et réimprimé plusieurs fois; *Les apologistes, ou la religion chrétienne prouvée par ses amis comme par ses ennemis*, 1821, in-8; *Conjuration de l'impiété contre l'humanité*, 1822, in-8; *Voltaire apologiste de la religion chrétienne*, 1826, in-8; *Preuves abrégées de la religion, offertes à la jeunesse avant son entrée dans le monde*, 1850, in-12; *Enseignement de la religion*, 1827, 5 vol. in-12; *Cours d'histoire et de morale*, 1854, in-12; *Mères chrétiennes, combien leur zèle est nécessaire au succès de l'éducation*, 1850, in-12; *Aux Français*, 1852, in-12.

MERBÈS (Bon de), natif de Montdidier, docteur en théologie et prêtre de l'Oratoire en 1650, sortit de cette congrégation, après y avoir enseigné les belles-lettres avec succès. Il composa, à la sollicitation de Le Tellier, archevêque de Reims, une théologie, qu'il publia à Paris en 1685, en 2 vol. in-fol., sous ce titre : *Summa christiana*, réimprimée à Turin, 1770 et 1771, 4 vol. in-4. Ses principes ne sont pas ceux des casuistes relâchés; il paraît même donner quelquefois dans l'extrémité opposée. Quelques-unes de ses assertions semblent ne pas s'éloigner assez de la doctrine de Baïn, de Jansénius et de Quesnel. Son style, quoique assez pur, est affecté et sent le rhéteur. Il mourut au collège de Beauvais à Paris, le 2 août 1684, à l'âge de 86 ans.

MERCADO (Louis de), *Mercatus*, natif de Valladolid en Espagne, premier médecin des rois Philippe II et Philippe III, mort âgé de 86 ans, vers 1606, a laissé divers ouvrages, Francfort, 1643, 5 vol.

MERCATI ou MERCADO (Michel), né en 1541 à San-Miniato en Toscane, et premier médecin du pape Clément VIII, mourut en 1595, à 52 ans. On eut une si haute idée de son mérite, que Ferdinand, grand-duc de Toscane, le mit au rang des familles nobles de Florence, et le sénat romain de celles de Rome. C'était l'ami de saint Philippe de Néri et du cardinal Baronius. On a de lui sur son art et sur les obélisques de Rome des ouvrages qui le firent beaucoup estimer; ils sont en italien, Rome,

1576 et 1589, in-4. Etant intendant du jardin des plantes du Vatican, il y avait formé un beau cabinet de métaux et de fossiles, et en avait fait une description savante qui est restée longtemps manuscrite. Jean-Marie Lancisi l'a publiée à Rome en 1717, sous le titre de *Metallotheca*, in-fol., avec un appendix, 1719, in-fol. En tête de cet ouvrage, on trouve la *Vie* de Mercati par Ch. Magilli, camérier d'honneur du pape. Voy. les *Mémoires de Nicéron*, t. 58.

MERCATOR (Marius), auteur ecclésiastique, ami de saint Augustin, écrivit contre les Nestoriens et les pélagiens, et mourut vers 451. Tous ses ouvrages furent publiés en 1675, in-fol., par le père Garnier, jésuite, avec des Dissertations très-estimées, et qui jettent un grand jour sur les véritables sentiments des pélagiens. Baluze en donna une nouvelle édition, Paris, 1684, in-8.

MERCATOR (Gérard), né à Rupelmonde, dans la Flandre, le 5 mars 1512 (et non à Ruremonde, comme la plupart des biographes le marquent), d'une famille originaire du duché de Juliers, oubliait de manger et de dormir pour s'appliquer à la géographie et aux mathématiques. L'empereur Charles-Quint en faisait un cas particulier, et le duc de Juliers le nomma son cosmographe. Abraham Ortelius en fait un grand éloge, et le qualifie *Mathematicorum sui temporis facile princeps, ac geographorum nostri sæculi coryphæus*. Il mourut à Duisbourg en 1594 à 85 ans. On a de lui : une *Chronologie*, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1568, prouvée par les éclipses, et des observations astronomiques, Cologne, 1568, et Bâle, 1577, in-fol. Onuphre Panvini estimait cet ouvrage. Des *Tables* ou descriptions géographiques de toute la terre, auxquelles il donna le nom d'*Atlas*, Duisbourg, 1595, in-4. Jodocus Hondius en a donné une édition augmentée d'un grand nombre de cartes, Amsterdam, 1666. *Harmonia evangelistarum*, contre Charles du Moulin, Duisbourg, 1592, in-4; un traité *De creatione ac fabrica mundi*. Cet ouvrage fut condamné, à cause de quelques propositions répréhensibles sur le péché originel. Une *Edition* des *Tables* géographiques de Ptolémée, corrigées, 1589, in-fol. Mercator joignait à la sagacité de l'esprit la dextérité de la main; il gravait et enlumina lui-même ses cartes, et faisait ses instruments de mathématiques. On a aussi de lui des globes terrestres et célestes. Gualter Ghymnius a écrit sa *Vie*. Voy. le jugement que Possevin porte de Mercator et de ses écrits dans sa *Bibliothèque choisie*, t. 2.

MERCATOR (Nicolas KAUFFMANN, nom qu'il traduisit par celui de), mathématicien du xvii^e siècle, natif du Holstein, et membre de la société royale de Londres, passa vers 1660 en Angleterre. Il revint de là en France, travailla aux fontaines de Versailles et mourut à Paris, au mois de février 1687. On a de lui une *Cosmographie* et d'autres ouvrages estimés. C'était un homme de mérite, qui fit quelques découvertes, et qui remarqua le défaut des premières cartes marines.

MERCATUS. Voy. MERCADO.

MERCIER (Jean) *Mercerus*, d'Uzès en Languedoc, étudia le droit à Toulouse et à Avignon, et y fit de

grands progrès. Il quitta la jurisprudence pour s'appliquer aux belles-lettres et aux langues grecque, latine, hébraïque et chaldaïque. Il succéda à Vatable, dans la chaire d'hébreu au Collège royal à Paris, en 1547. Obligé de sortir de la France, où on le regardait comme un boute-feu des guerres civiles, il se retira à Venise, auprès de l'ambassadeur de cette couronne qui le ramena dans sa patrie. Il mourut à Uzès en 1570. Parmi les ouvrages dont il enrichit son siècle, on distingue : des *Leçons* sur la Genèse et les Prophètes, Genève, 1598, in-fol.; ses *Commentaires* sur Job, sur les Proverbes, sur l'Eclésiaste, sur le Cantique des cantiques, 1575, 2 vol. in-fol., qui sont estimés; *Tabulae in grammaticam chaldaicam*, Paris, 1550, in-4. Il avait traduit le *Manuel* d'Harmonopule, et les *Hiéroglyphes* d'Horus Apollo.

MERCIER DES BORDES (Josias), fils du précédent, et non moins savant que son père, était habile critique. Il mourut à Paris en 1626. Quoique employé à diverses affaires importantes, il ne négligea pas les travaux du cabinet. On a de lui : une excellente *Edition* de *Nonius-Marcellus*; des *Notes* sur Aristénète, sur Tacite, sur Dictys de Crète, et sur le livre d'Apulée de *Deo Socratis*. Claude Sau-maise était son gendre. Il était entré dans l'Eglise catholique après la Saint-Barthélemi et fut toujours dévoué aux intérêts de Henri IV.

MERCIER (Nicolas), de Poissy, mort en 1637, régent de troisième et sous-principal au collège de Navarre à Paris, s'acquit beaucoup de réputation par son habileté à élever la jeunesse, et par ses ouvrages. On a de lui : le *Manuel des grammairiens*, in-12; ouvrage confus, du moins aux yeux de la plupart des jeunes gens. On s'est servi pourtant de ce livre dans divers collèges, parce qu'il y a des principes excellents pour la belle latinité. Boin-villiers a reproduit cet ouvrage sous le titre de *Manuel des étudiants*, 1810, in-12; Un *Traité de l'épigramme*, en latin, in-8; ouvrage très-estimé; une *Edition* des Colloques d'Erasmus, purgée des endroits dangereux, et enrichie de notes. Voy. les *Remarques sur les ouvrages de Mercier*, dans le tome 7 des *Mémoires* de d'Artigny.

* MERCIER (Barthélemi), abbé de Saint-Léger, savant bibliographe, né à Lyon, le 4 avril 1754. Admis en 1749 dans la congrégation de Sainte-Genève, il remplaça Pingré dans les fonctions de bibliothécaire en 1760 (voy. PINGRÉ), et quelque temps après fut pourvu de l'abbaye de Saint-Léger de Soissons. Il remit en 1772 à Pingré la bibliothèque enrichie d'un grand nombre d'ouvrages précieux, et quitta Ste-Genève pour se livrer entièrement à l'étude. Privé par la révolution de son bénéfice, il tomba dans le besoin. Laserna-Santander, bibliothécaire à Bruxelles, touché de la position d'un homme d'un si rare mérite, offrit de lui céder sa place : François de Neuchâteau, ministre de l'intérieur, lui fit accorder une pension de 2400 francs. Les scènes déplorables dont il avait été le témoin, avaient affaibli sa santé qui ne fut jamais rétablie entièrement; il mourut à Paris le 15 mai 1799. On a de lui : *Supplément à l'Histoire de l'imprimerie par Prosper Marchand*, 1772, in-4; 2^e éd.,

1775, in-4, plein de recherches et d'une exactitude bien rare dans l'état actuel de la littérature; des *Lettres*, *Dissertations* et *Notices*, remplies d'érudition. Il a fourni plusieurs articles aux *Mémoires de Trévoux*, au *Journal des Savants* et au *Magasin encyclopédique*, et laissé manuscrits des notices sur les poètes latins du moyen âge et des notes intéressantes sur les bibliothèques de Lacroix-du-Maine et Duverdiér, conservées à la bibliothèque du roi. Chardon-de-la-Rochette a publié une *Notice* intéressante sur *Mercier-de-Saint-Léger*, son ami. Voy. SCHOTT (Gaspard).

* MERCIER (Louis-Sébastien), écrivain paradoxal, né le 6 juin 1740, à Paris, fut quelque temps professeur de rhétorique au collège de Beauvais, et débuta dès l'âge de 20 ans par des *Héroïdes*; mais il renonça bientôt à la poésie, pour s'en déclarer un des plus ardents adversaires. Voyant que ses drames imités de l'anglais et de l'allemand, n'obtenaient qu'un médiocre succès, il publia pour éclairer la nation un *Essai sur l'art dramatique*, dans lequel il prétend détrôner Corneille, Racine et Voltaire, et propose sérieusement de remplacer par ses propres ouvrages les chefs-d'œuvre de ces grands-maîtres. Les comédiens, qui ne partageaient pas son avis, ajournaient la représentation d'un de ses drames. Mercier publia contre eux un mémoire virulent. En 1770, il fit paraître, sous le titre de *L'An 2440*, un écrit déclamatoire qui fut prohibé par l'autorité. En 1781, parurent, sous le voile de l'anonyme, les 1^{er} vol. de son *Tableau de Paris*; mais apprenant que plusieurs personnes étaient inquiétées pour cet ouvrage, il s'en déclara l'auteur. Il partit alors pour la Suisse, et pendant son séjour à Neuchâtel, il compléta cet ouvrage, que Rivarol a caractérisé spirituellement, en disant qu'il était *pensé dans la rue et écrit sur la borne*. De retour en France, il se déclara pour une sage liberté, et concourut avec Carra en 1789, aux *Annales Patriotiques*, et quelque temps après à la *Chronique du mois*, journal plus modéré. Député de Seine-et-Oise à la Convention, il se montra fidèle à ses principes, et dans le procès du roi, vota pour la détention et le sursis. Il combattit ses collègues, qui proposaient de ne pas traiter avec l'ennemi tant qu'il occuperait le territoire français : « Avez-vous fait, leur dit-il, un » pacte avec la victoire? » Non, répondit Bazire; mais nous en avons fait un avec la mort. Il signa la protestation des 72 députés contre la journée du 31 mai, et fut enfermé avec eux. Il ne reparut à l'assemblée qu'après la chute de Robespierre. Il passa en 1793, au conseil des cinq-cents, et s'opposa au décret qui décernait à Descartes les honneurs du Panthéon, déclama contre la philosophie en général et contre l'instruction, qu'il appelait la peste du genre humain. Il appuya le rétablissement des loteries dont il avait dans ses écrits provoqué la suppression; et quelque temps après, il obtint la place de contrôleur de la caisse de cette administration. En sortant du conseil, il fut nommé professeur d'histoire à l'école centrale, et membre de l'institut lors de sa formation. Sur la fin de ses jours il se jeta dans les bras de la religion, et remplit ses devoirs avec zèle, mais sans ostenta-

tion. Il mourut à Paris le 25 avril 1814, après avoir demandé et reçu les sacrements de l'Eglise. Poète, orateur, romancier, dissertateur, philosophe, dramaturge, traducteur, journaliste, sous quelque rapport qu'on l'envisage, il serait difficile de le placer au-dessus de la médiocrité. Ses *dramas* sont accompagnés de réflexions sur l'art dramatique, où parmi plusieurs hérésies littéraires, on trouve quelques idées neuves et instructives. Une des principales innovations de Mercier dans l'art dramatique fut la violation des deux unités de temps et de lieu qu'il appelait *unités de Cadre et de Salon*. Celles de ces productions qui ont eu le plus de succès sont : *l'An 2440, rêve, s'il en fut jamais*, Amsterdam, 1770, in-8; 1786 et 1799, 3 vol. in-8. C'est un tissu de rêveries que Grimm ne trouve ni intéressantes ni attrayantes; quelques pages cependant, ajoute-t-il, annoncent de la verve; mais elle ne se soutient pas. Le *Tableau de Paris*, Amsterdam, 1782-1788, 12 vol. in-8. Tout ce qu'il y a de bon et de raisonnable dans ce livre, suivant La Harpe, avait été dit cent fois avant lui, et souvent beaucoup mieux : c'est un mélange d'absurdités, de vérités utiles, de paradoxes extravagants, de bouffissure, d'éloquence et de mauvais goût; il faut y joindre le *nouveau Paris*, 1797, 6 vol. in-8; c'est de Paris tel que l'avait fait la révolution; et il est curieux de voir les changements qui s'étaient opérés dans cette grande ville, en quelques années. *Mon bonnet de nuit*, Neuchâtel, 1785, 4 vol. in-8. C'est encore un mélange de rêves; mais à travers les idées extravagantes et communes dont l'ouvrage est rempli, on trouve quelques chapitres agréables. *Histoire de France depuis Clovis jusqu'au règne de Louis XVI*, 1802, 6 vol. in-8. Ce n'est guère qu'une répétition des *Portraits des rois de France*, qu'il avait publié en 1785, en 4 vol. in-8. On peut juger du but de l'historien par cette déclaration : « Voyez » comme j'ai diminué leur taille, et combien j'ai » écarté d'illusions. » Les ouvrages de Mercier ne sont pas seulement pleins des délires philosophiques, mais quelques-uns sont d'un cynisme révoltant. A la fin du 5^e vol. de *l'An 2440*, éd. de 1793, il en a donné lui-même la liste. On y renvoie les curieux. — MERCIER (Claude-François-Xavier), presque aussi fécond, mais encore plus médiocre que le précédent, né à Compiègne en 1765, et mort à Paris vers la fin de l'année 1800, était avant la révolution commis dans les bureaux de la marine. Il a publié un grand nombre de petits romans, poèmes, contes et nouvelles, dont aucun ne lui a survécu.

MERCKLIN. Voy. MERCLIN.

MERCOEUR (Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de), naquit à Nomeni le 9 septembre 1558, de Nicolas de Lorraine, et de Jeanne de Savoie-Ne-mours, sa seconde femme. Il s'endurcit dès sa première jeunesse aux fatigues de la guerre, et se distingua dans plusieurs occasions. Lié avec le duc de Guise, il fut sur le point d'être arrêté, comme lui, aux états de Blois, en 1588; mais la reine Louise de Lorraine, sa sœur, l'en ayant averti, il échappa à ce péril. Ce fut alors qu'il embrassa ouvertement le parti de la ligue. Il se cantonna dans son gouver-

nement de Bretagne, y appela les Espagnols, et leur donna le port de Blavet en 1591. Son dessein était de s'emparer de la Bretagne, sous la protection des Espagnols; il prétendait y avoir des droits, du chef de sa femme. Les agens de Henri IV l'engagèrent, en 1595, à conclure une trêve qui devait durer jusqu'au mois de mars de l'année suivante. On vint à bout de la lui faire prolonger jusqu'au mois de juillet. Ses amis lui reprochèrent ce qu'il avait reproché plusieurs fois au duc de Mayenne, que les occasions ne lui avaient pas manqué, mais qu'il avait souvent manqué aux occasions. Cependant, comme tous les chefs de la ligue avaient fait leur paix avec le roi, il fit la sienne en 1598. Le mariage de sa fille Françoise, riche héritière, avec César de Vendôme, fut le prix de la réconciliation. Le duc de Mercœur ne songea plus qu'à trouver quelque occasion brillante de signaler son courage; elle se présenta bientôt. L'empereur Rodolphe II lui fit offrir, en 1601, le commandement de son armée en Hongrie contre les Turcs. Le duc partit pour cette expédition; et on le vit, à la tête de 15,000 hommes seulement, entreprendre de faire lever le siège qu'Ibrahim pacha avait mis devant Kaniska avec 60,000 combattants. Il voulut l'obliger à donner bataille; mais ayant bientôt manqué de vivres, il fut contraint de se retirer. Sa retraite passa pour la plus belle que l'Europe eût vue depuis longtemps. L'année suivante, il prit Albe-Royale, et défit les Turcs qui venaient la secourir. Ce héros, obligé de retourner en France, fut attaqué d'une fièvre pourprée à Nuremberg, où il mourut en 1602. Saint François de Sales prononça son Oraison funèbre à Paris. Bruslé de Montpleinchamp a publié une *Histoire* de ce prince, Cologne, 1689, 1697, in-12; elle est écrite avec beaucoup de diffusion, mais on y trouve quelques détails curieux.

MERCOEUR (Elisa), née à Nantes, le 24 juin 1809, montra, dans un âge tendre encore, les plus heureuses dispositions pour la poésie. A dix ans elle donnait des leçons de langue française; à onze, elle composa une *nouvelle* en prose, et à douze ans, elle fit une pièce de vers. Sa réputation naissante s'étendit bientôt, et en 1826, l'académie provinciale de Lyon s'empressa de l'admettre au nombre de ses correspondants. Peu après la société académique de la Loire-Inférieure, l'accueillit dans son sein. Encouragée par ces honorables distinctions, elle s'appliqua avec une nouvelle ardeur à la poésie. Un volume de ses *œuvres*, (Nantes, 1827), attesta ses progrès. L'indulgence avec laquelle on accueillait ses essais dut lui faire croire qu'elle était appelée à prendre place sur le parnasse français. Son imagination s'exalta; elle crut que pour arriver à la gloire qu'elle rêvait, elle n'avait qu'à se rendre à Paris. Elle y vint en effet avec sa mère, en octobre 1828, et elle y trouva d'abord de généreux et zélés protecteurs. Une seconde édition de ses *poésies*, augmentée de pièces nouvelles, parut en 1829, in-18, imprimée avec élégance. La révolution de 1830 lui fit perdre sa pension. La plupart de ses amis l'abandonnèrent. Une maladie augmenta son état de gêne. Bientôt elle n'eut d'autre

ressource pour échapper à l'indigence que de donner des leçons de lecture à quelques enfants du voisinage. Malgré les privations, elle conserva toute l'égalité de son âme. « Je voudrais savoir, disait elle » quelquefois en riant, si les poètes grecs avaient » du pain tous les jours. » Les travaux auxquels elle se livrait altérèrent sa constitution naturellement débile, et après avoir langui quelque temps, elle s'éteignit dans le mois de janvier 1855. On dit qu'elle répéta sur son lit de mort ces vers empruntés à une de ses premières élégies, et dans lesquels elle révélait, comme Gilbert, son cœur à Dieu :

Dieu lit au fond du mien ce qu'il a de souffrance.
Ah ! puisse-t-il au vôtre inspirer la pitié !
Donnez ; bien peu suffit à ma frêle existence.
Donnez ; j'ai faim, j'attends ; aurais-je en vain prié ?

Ainsi finit cette jeune fille ; mille fois plus heureuse si elle eût su se contenter des vertus modestes et de la paisible obscurité qui conviennent à son sexe ! Les *poésies* de M^{lle} Mercœur ont de l'originalité. Son style a de la grâce, de la chaleur et de la sensibilité. Mais il est inégal et quelquefois obscur.

MERCURE, fils de Jupiter et de Maïa, était dieu de l'éloquence, du commerce et des voleurs. On le regardait comme le messager des dieux, principalement de Jupiter, dont il portait les ordres et exécutait les arrêts dans tout l'univers. Il conduisait les âmes dans les enfers, et avait le pouvoir de les en tirer. Il savait parfaitement bien la musique. Ce fut lui qui déroba les troupeaux, les armes et la lyre d'Apollon ; il se servit de cette lyre pour endormir et tuer Argus, qui gardait la vache Io. Il métamorphosa Battus en pierre de touche, délivra Mars de la prison où Vulcain l'avait enfermé, et attacha Prométhée sur le mont Caucase. On le représente ordinairement tenant un caducée (baguette entortillée de deux serpents) à la main, avec des ailes à la tête et aux talons. Comme la plupart des fables présentent des traits altérés de l'histoire sainte, quelques écrivains ont cru voir du rapport entre la baguette de Moïse et celle de Mercure, tant à raison des serpents, qu'à cause de la merveilleuse efficacité que l'histoire attribue à l'une, et la mythologie à l'autre. L'on connaît ces vers de Virgile :

Tum virgam capit. Hac animas ille evocat Orco
Pallentes : alias sub tristitia Tartara mittit ;
Dat somnos admitque, et lumina morte resignat
Illa fretus agit ventos, et turbida trahat
Nubila.

Æneid. IV.

MERCURIALE (Jerôme), en latin *Mercurialis*, célèbre médecin, appelé par quelques-uns l'*Esculape de son temps*, naquit à Forlì le 50 septembre 1550, et y mourut le 15 novembre 1606, à 76 ans ; il pratiqua et professa la médecine à Padoue, à Bologne et à Pise. Il donna la santé à bien des malades, et des instructions salutaires à ceux qui se portaient bien. Les habitants de Forlì mirent sa statue dans leur place publique, pour honorer la mémoire d'un homme qui avait tant illustré et obligé sa patrie. Son mérite lui acquit non-seulement beaucoup de réputation, mais encore des richesses immenses. Il laissa à son fils 120,000 écus d'or, après avoir vécu avec éclat, et fait des libé-

ralités considérables à ses amis et de grandes charités aux pauvres. C'était un homme bien fait et de bonne mine. Il était d'une douceur angélique et d'une piété exemplaire. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : *De Arte gymnastica*, Venise, 1587, in-4 ; et Amsterdam, 1672, in-4. On y trouve des recherches curieuses sur les jeux d'exercices des anciens avec de savantes explications. *De Morbis mulierum*, 1601, in-4 ; des *Notes* sur Hippocrate, et sur quelques endroits de Pline l'ancien ; *De Morbis puerorum* ; *Consultationes et responsa medicinalia*, Venise, 1625, in-fol., avec les notes de Mundinus ; *Medicina practica*, 1627, in-fol. *Voy. Rœrner, De vita, moribus, meritis et scriptis Mercurialis*, Brunswick, 1751, in-4, et Tiraboschi, *Storia della letteratura ital.*

MERCURIEN (Everard), général des jésuites, né dans un petit village de la province de Luxembourg et du diocèse de Liège dont il porta le nom, étudia à Louvain, et s'y avança dans les lettres et la piété. Son zèle pour le salut des âmes lui fit préférer une cure de campagne à un canonicat dans Liège. Depuis il se fit jésuite à Paris, le 8 septembre 1540, et fut envoyé à Rome l'an 1551. Saint Ignace, qui vivait encore, en porta un jugement avantageux. Après la mort de saint François de Borgia, il fut élu général en 1575, gouverna avec beaucoup de douceur et de prudence, et mourut le 1^{er} août 1580. On a de lui une *Lettre encyclique* adressée aux supérieurs de la société, remplie de sages préceptes.

MERCY (François de), fameux général de l'armée du duc de Bavière, né à Longwy, en Lorraine, se signala dans diverses occasions. Il prit Rotweil en 1645, et Fribourg, en 1644. Il prit ensuite une forte position que le grand Condé attaqua. Le combat dura trois jours, au bout desquels Mercy opéra une retraite savante qui augmenta sa réputation. En 1648, profitant d'une faute de Turenne, la seule qu'ait commise ce grand capitaine, Mercy le battit à Marienthal. Peu de temps après, il fut blessé à la bataille de Norlingue, livrée contre Condé, le 5 août 1645, et mourut de ses blessures. On l'enterra dans le champ de bataille, et on grava sur sa tombe ces mots honorables : *Sta, viator : heroem calcas*. Une chose singulière de Mercy, c'est que, dans le cours de deux campagnes que le duc d'Enghien, le maréchal de Grammont et Turenne avaient faites contre lui, ils n'avaient jamais rien projeté dans leur conseil de guerre, que Mercy ne l'eût deviné et ne l'eût prévenu, comme s'ils lui eussent fait la confidence de leur dessein. C'est un éloge que peu d'autres généraux ont mérité.

MERCY (Florimond-Claude, comte de), petit-fils du précédent, né en Lorraine l'an 1666, se signala tellement par sa valeur dans les armées impériales, qu'il devint feld-maréchal de l'empereur en 1701. L'année suivante, il força les lignes de Pfaffenhofen, et fut vaincu en Alsace par le comte du Bourg, en 1709. Le comte de Mercy s'acquitt beaucoup de gloire dans les guerres de l'empereur contre les Turcs. Il fut tué à la bataille de Parme le 29 juin 1754. Le comte d'Argenteau, belle terre et château entre Liège et Maëstricht, colonel im-

périal, son cousin, qu'il avait adopté, fut son héritier, à la charge de prendre le nom et les armes de *Mercy*.

MÉRÉ (Georges Brossin, chevalier de), écrivain du Poitou, où il naquit au commencement du xvii^e siècle, d'une famille des plus illustres de cette province, se distingua par son esprit et par son érudition. Homère, Platon, Plutarque, et les autres excellents auteurs grecs, lui étaient aussi familiers que les auteurs français. Après avoir fait quelques campagnes sur mer, il parut à la cour avec distinction, et se fit généralement estimer et rechercher des grands, des savants et de toutes les personnes de mérite. Sur la fin de sa vie, il se retira dans une belle terre qu'il avait en Poitou, et y mourut dans un âge fort avancé, vers 1690, très-persuadé de toutes les vérités du christianisme, que les lumières de son esprit lui avaient toujours rendues respectables. Le chevalier de Meré était un homme d'un esprit délicat, et un philosophe aimable. Ses ouvrages sont : *Conversations de M. de Clérambault et du chevalier de Meré*, in-12; deux Discours, l'un de l'esprit, et l'autre de la conversation, in-12; les *Agréments du discours*; des *Lettres*; *Traité de la vraie honnêteté, de l'éloquence et de l'entretien*, publiés par l'abbé Nadal, avec quelques autres œuvres posthumes, in-12, faussement attribués par Ménage à Plassac-Méré. Voici le jugement qu'on en porte dans le 5^e tome des *Mélanges d'histoire et de littérature* de Vigneul-Marville. « Le » chevalier de Meré était un homme à réflexion : il » avait une grande abondance de pensées, et pen- » sait bien ; mais il faut avouer aussi qu'à force » d'avoir voulu polir son style, il l'a exténué ; qu'il » est quelquefois guindé et peu naturel. » Voy. la *Biblioth. historique du Poitou*, de Dreux du Radier, tome 4.

MERENDA (Antoine), né à Forlì en 1578, enseigna pendant 2 ans le droit à Pavie, avec une réputation extraordinaire, et mourut à Cologne en 1637, à l'âge de 79 ans. On a de lui *Controversiarum juris libri XXIV*, publiés à Bruxelles en 1743, avec des notes de Jean Michel van Langendonck, 5 volumes in-fol.

MÉRIAN (Marie-Sibylle), fille de Matthieu Mérian, né à Bâle en 1595, mort à Schwalbach en 1631, libraire, habile graveur et savant géographe. Marie naquit à Francfort en 1647, et mourut le 15 janvier 1717 à Amsterdam. Le goût, l'intelligence et la vérité avec lesquels elle a su peindre en détrempe les fleurs, les papillons, les chenilles et autres insectes, lui ont fait beaucoup de réputation. Elle était si curieuse de cette partie de l'histoire naturelle, qu'elle entreprit plusieurs voyages pour voir les collections que des curieux en avaient faites. Elle avait épousé Jean Andriesz Graff, habile peintre et architecte de Nuremberg ; mais elle est plus connue sous son nom propre. Les Hollandais attirèrent par leurs offres les deux époux chez eux. Madame Mérian ne quitta son pays que parce qu'elle n'avait plus rien à y observer ; elle eut le courage d'affronter les dangers et les périls de la mer, pour aller chercher de nouvelles connaissances en Amérique. Elle s'arrêta deux ans et

non pas deux mois, comme on le dit dans *Moréri*, à Surinam, et s'y occupa à dessiner tout ce qu'elle put y trouver de reptiles et d'insectes, de même que les plantes, les fleurs et les fruits qui leur servent d'aliments. Elle peignit tout cela sur vélin, et les connaisseurs conviennent qu'il ne se peut rien ajouter à ce travail. On a de cette dame : *Origine des chenilles, leurs nourritures et leurs changements*, Nuremberg, 1678-1688, 2 vol. in-4, avec fig., en allemand : on l'a traduit en latin sous ce titre : *Erucarum ortus*, Amsterdam, 1703. Sa fille donna un 5^e volume comme l'ouvrage posthume de sa mère. Nous avons le tout en français, sous ce titre : *Histoire des insectes de l'Europe*, traduit par Jean Marret, Amsterdam, 1750, in-fol., avec 36 planches de plus, et des notes. *Dissertation sur la génération et les transformations des insectes de Surinam*, en flamand, Amsterdam, 1703, in-8 ; *item* en latin, Amsterdam, 1703, in-fol., avec 60 magnifiques planches ; *item* en français et en latin, Amsterdam, 1726, in-fol. Ces deux ouvrages ont été réunis en français sous ce titre : *Histoire des insectes de l'Europe et de l'Amérique*, Amsterdam, 1750, in-fol. On les a réimprimées en français et en latin à Paris en 1768, et on y a ajouté le *Florilegium* d'Emmanuel Sweerts, traduit en français, dont il y a des exemplaires enluminés. Les dessins de cette dame ont été déposés dans l'hôtel de ville d'Amsterdam, et multipliés par la gravure. Son père (Matthieu Mérian) est connu par sa *Collection topographique de l'univers*, 31 tom. in-fol.; et par son *Florilegium*, Francfort, 1612, 2 vol. in-fol. Voy. ZEHLER.

* MÉRIAN (Jean-Bernard), célèbre philosophe, né en 1725, à Liechthal, dans le canton de Bâle, était fils du pasteur du lieu, homme de mérite, qui lui donna une éducation soignée. La philosophie et la métaphysique fixèrent principalement son attention, et il se rendit bientôt familiers les ouvrages des philosophes anciens et modernes. N'ayant pu obtenir une chaire à l'université suisse, il renonça à l'enseignement pour embrasser le pastoral, et ne tarda pas à se distinguer par son talent pour la chaire. Après un assez long séjour à Lausanne, où il se perfectionna dans la connaissance du français il accepta la place d'instituteur des fils d'un négociant d'Amsterdam. En 1750, Maupertuis, président de l'académie de Berlin, lui fit accepter avec une modique pension une place à cette académie. Il prit la défense de son protecteur dans sa fameuse querelle avec Kœnig (voy. ce nom et MAUPERUIS), au sujet de l'auteur de la découverte du principe de la moindre action. Il enrichit le *Recueil* de l'académie d'une foule de mémoires sur les questions les plus importantes de morale et de métaphysique, dont plusieurs sont regardés comme des chefs-d'œuvre d'ordre, de clarté, d'impartialité. Devenu directeur de la classe de belles-lettres (1770), dans une suite de mémoires sur cette question, *Comment les sciences influent sur la poésie*, il combattit la maxime antipoétique que les pensées doivent prévaloir sur la forme, et démontra jusqu'à l'évidence par toute l'histoire de la poésie, que les sujets tirés des sciences, proprement dits, sont des

sujets ingrats, et que les idées scientifiques introduites dans la poésie, même par de grands maîtres, ont toujours nui à leurs talents. Inspecteur et directeur des études au collège français en 1772, il succéda en 1797, dans la place de secrétaire perpétuel de l'académie, à Formey, dont il y prononça l'Eloge. Mérian jouit d'une vie paisible, et mourut sans effort le 12 février 1807. Outre une traduction de l'Enlèvement de Proserpine de Claudien (voy. ce nom), on a de lui celle des *Essais sur l'entendement humain*, 1758, 2 vol. in-12; et de l'*Histoire naturelle de la religion*, de Hume, 1759, in-12. Entre ses nombreux mémoires académiques, on a remarqué les trois premiers qu'il ait composés : *De l'Apperception de sa propre existence*; — *de l'Apperception des idées ou de leur existence dans l'âme*; — *de l'Action, de la Puissance et de la Liberté* : dont l'objet est de combattre la philosophie de Leibnitz. Mérian a revu le *Système du monde* de Lambert (voy. ce nom) et la traduction des *OEuvres d'Algarotti* (voy. ALGAROTTI). Ancillon a lu son *Eloge* historique à l'académie de Berlin, janvier, 1810 (Voy. MICHAELIS.)

* MÉRIGOT (Jean-Roch), né en 1794 à Saint-Amand, diocèse de Bourges, étudia d'abord au séminaire de cette ville où il reçut le sous-diaconat en 1816. Ayant voulu venir à Paris, il passa dans divers établissements et ne put se fixer dans aucun. En 1820 il fit paraître un *Discours sur les missions*, in-8; et il annonça le projet d'en publier une *histoire* générale. Il menait depuis plusieurs années la vie la plus misérable, faisant d'inutiles efforts pour sortir de cet état, lorsqu'en 1851, ébloui par le triste succès de Châtel, il voulut aussi se faire chef de secte. Il s'affilia aux *Templiers* et reçut la prêtrise d'un prétendu évêque *joannite*. Bientôt dégoûté d'un parti dont il reconnut l'absurdité, après avoir répandu le bruit qu'il avait été sacré par un évêque assermenté, il imagina de prendre le titre de *patriarche de l'église constitutionnelle*. Sur la fin de septembre 1852, il ouvrit sous le nom de Roch une église, place de la Sorbonne, dans un local qui avait servi à des réunions saint-simoniennes, annonçant une *deuxième promulgation de l'Evangile*. Il y eut trois ou quatre réunions, mais elles devinrent si tumultueuses, que la police fut obligée de les interdire. Méricot retombé dans une misère plus profonde qu'auparavant; fit quelques démarches pour être relevé de ses engagements et rentrer dans l'état laïc. On a lieu de croire pourtant que tandis qu'il réclamait les faveurs de l'Eglise, il s'adressait à d'autres dans des vues bien différentes. Au commencement de 1854, on annonça l'*Histoire critique des prétendues réformes de Châtel, Fabré, Roch*, dont il parut une livraison; mais l'ouvrage fut publié sous le titre de *Scènes historiques des prétendus réformateurs*, in-12. Méricot qui en est l'auteur y parle avec beaucoup de mépris de tous les sectaires qu'il passe en revue, sans faire d'exception pour lui-même. Ce malheureux devait bientôt mettre le comble à ses impiétés par son *Abjuration de la foi catholique*, 1854, in-8; pièce de vers remplie de blasphèmes. Accablé de souffrances et de remords, cet apostat mourut le

29 janvier 1855 à l'hôpital de la Charité, après une terrible agonie pendant laquelle, tout en avouant ses fautes aux personnes qui le soignaient, il ne put se décider à en rendre la rétractation publique. (Voy. l'*Ami de la Religion*, 2254, 2517, 2585, 2411.)

MÉRILLE (Edmond), l'un des plus savants jurisconsultes du xvi^e siècle, était né à Troyes en Champagne en 1579. Il enseigna le droit à Bourges avec une réputation extraordinaire, et mourut le 14 juillet 1647, à 68 ans, après s'être distingué par divers écrits. On a fait une édition de ses *OEuvres* à Naples, en 2 vol. in-4, 1720. Voy. sa vie par J. Héméré dans l'*Hist. du Berry* de Thaumais de la Thaumassière, Bourges, 1619, in-fol. p. 69.

* MÉRIMÉE (Jean-François-Louis), peintre d'histoire, secrétaire perpétuel de l'académie des beaux-arts, né en 1775, mort le 26 septembre 1856, fut chimiste non moins habile qu'artiste distingué. Il dirigea ses recherches vers la fabrication des couleurs, et rendit d'éminents services à la peinture et à l'industrie par son ouvrage : *De la peinture à l'huile*, ou *Des procédés matériels employés dans ce genre de peinture*, depuis Hubert et van Eyck jusqu'à nos jours, Paris, 1850. Ses tableaux les plus connus sont l'*Innocence*, grav. par Bervic, et des *voyageurs découvrant dans une forêt les ossements de Milton de Crotone*. Ces deux compositions le classent parmi ces artistes privilégiés qui savent rendre avec précision les nuances les plus délicates de la pensée. M. Prosper MÉRIMÉE, son fils, est membre de l'académie française.

* MÉRINVILLE (Charles-François de MONSTIERS de), évêque de Chartres, né à Paris le 2 février 1682, était fils du comte de Rieux, gouverneur de Narbonne, et neveu à la mode de Bretagne, de Godet Desmarais, son prédécesseur sur le siège de Chartres. (Voy. GODET.) Appelé par une vocation décidée à l'état ecclésiastique, il entra au séminaire de Saint-Sulpice, puis fut pourvu de l'abbaye de Saint-Calais, qu'il remit ensuite au roi, lorsqu'il fut appelé à l'évêché de Chartres. Il avait été nommé coadjuteur de ce siège le 26 avril 1709, et la même année, il fut évêque en titre. La vie du nouveau prélat fut un modèle de toutes les vertus chrétiennes. Sa maison était réglée comme une communauté : son diocèse, ses séminaires, et les pauvres étaient tour-à-tour l'objet de sa sollicitude. Il visitait ses diverses paroisses, donnait souvent des missions et prêchait fréquemment. En 1725, la ville de Châteaudun ayant été presque entièrement consumée par un violent incendie, l'évêque y court, console les habitants, et leur distribue des secours. Il se chargea, en grande partie, de la reconstruction de trois églises, qui avaient été enveloppées dans ce désastre. Une disette qui affligea le Perche, en 1759, lui donna une nouvelle occasion d'exercer sa charité. Il se rendit à la cour, obtint quelques secours du roi, et, y ayant joint ses propres dons, il alla les porter lui-même, voyageant à cheval avec un seul domestique, et visitant les paroisses les plus malheureuses, où sa présence et ses bienfaits ramenèrent l'espérance. Ce digne évêque mourut à Chartres le 10 mai 1748. Nous citerons de lui son *mandement* pour rétablir

les conférences ecclésiastiques dans son diocèse, en 1727, et une ordonnance, en 1756, pour condamner les *Nouvelles ecclésiastiques*. Il eut part aux mesures prises de son temps par la majorité des évêques, sur les contestations qui divisaient l'Eglise; et il adressa, en 1744, à son clergé, des *Sujets de conférences ecclésiastiques sur la morale*, 2 vol. in-8. On peut consulter la brochure intitulée : *L'Esprit et les vertus de M. de Mézinville*, Chartres, 1765, in-12, avec le portrait du prélat.

MERION, conducteur du char d'Idoménée, se distingua beaucoup au siège de Troie. Homère l'a comparé à Mars pour la valeur. — Il y eut un autre MERION, fils de Jason, célèbre par ses richesses et par son avarice.

MERKLIN (George-Abraham), médecin, né à Weissenbourg, dans la Franconie, mort en 1702, à 58 ans, a donné : *Tractatus medica de ortu et occasu transfusionis sanguinis*, Nuremberg, 1679, in-8. Il s'y élève avec force contre cette invention empirique aussi inutile que révoltante. (Voy. LUBAVIUS, Jean-Baptiste-Denys.) Une nouvelle édition de van der Linden : *De scriptis medicis*, 1686, 2 vol. in-4; *De incantamentis*, 1713, in-4. Ces traités offrent des choses qu'on ne trouve point ailleurs.

MERLAT (Elie), théologien de la religion prétendue réformée, né à Saintes en 1654, voyagea en Suisse, à Genève, en Hollande et en Angleterre. Il devint ensuite ministre de Saintes, où il se distingua pendant 19 ans par sa science et par sa probité. Une réponse violente qu'il fit au livre d'Arnould, intitulé, *le Renversement de la morale de J.-C. par les calvinistes*, l'obligea de sortir de France en 1680. Il se retira à Genève, et de là à Lausanne, où il fut pasteur et professeur, et où il mourut en 1705. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé on a de lui : plusieurs *Sermons*; un *Traité de l'autorité des rois*; un autre traité *De conversione hominis peccatoris* : ouvrages qui ont eu quelques succès dans la réforme.

MERLIN (Ambroise), écrivain anglais, vivait vers l'an 480 dans les montagnes de l'Ecosse, et fut regardé comme un grand magicien. On raconte de lui des choses surprenantes. Plusieurs auteurs ont écrit qu'il avait été engendré d'un incube, et qu'il avait transporté d'Irlande en Angleterre les pierres énormes qu'on voit près de Salisbury, et qui, par leur masse, leur disposition et leur nature étrangère au sol, ont épuisé les spéculations des savants. (Voy. SALSBURY dans le *Dict. géog.*) On lui attribue des *Prophéties* et d'autres ouvrages, sur lesquels quelques auteurs ont fait des commentaires. Parmi ces auteurs sont Alain de Lille, et Geoffroy de Monmouth, qui a aussi inséré la *Vie* du roi Artus par Merlin dans son *Histoire de la Grande-Bretagne*. L'*Histoire de Merlin* et ses *Prophéties* parurent à Paris en 1498, 5 vol. pet. in-fol., et furent traduites en italien à Venise en 1559 et 1564, in-8. Quant à la naissance exotique de Merlin, les savants sont partagés. Ceux même qui reconnaissent la réalité des incubes, ne sont pas tous d'avis qu'il en peut résulter une génération véritable; d'autres, en supposant des moyens physiques, et entrant en quelque sorte dans l'ordre naturel de la repro-

duction, sont d'une opinion contraire. On peut voir, quant au premier sentiment, Ulicus Molitor, *De pytho. mulieb.*; et pour le second, Delrio, lib. 2. q. 15. Quoi qu'il en soit, l'existence des incubes paraît si certaine, que saint Augustin, qu'on n'accusera pas de crédulité, croit qu'on ne peut la nier sans impudence. Il y en a effectivement des exemples anciens et modernes, que la plus chicanreuse critique aurait bien de la peine de contester. Voy. l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, tom. 8, pag. 571. Malherbe rapporte aussi un fait très-curieux en ce genre. Voy. la *Vie de Merlin*, surnommé *Ambrosius*, avec une traduction de ses prophéties, Londres, 1641, in-4, par Th. Heywood; et le *Programma de Merlino britannico*, Nuremberg, 1757, in-fol.

MERLIN (Jacques), docteur de Navarre, natif du diocèse de Limoges, fut curé de Montmartre, puis chanoine et grand pénitencier de Paris. Un sermon véhément contre quelques grands seigneurs soupçonnés d'être favorables aux nouvelles erreurs, ayant fait beaucoup de bruit à Paris et à la cour, François I^{er} le fit mettre en prison dans le château du Louvre, en 1527, et l'envoya en exil à Nantes deux ans après. Ce monarque, s'étant ensuite apaisé, lui permit de revenir à Paris, en 1550. Il y mourut en 1554, après avoir occupé la place de grand-vicaire et la cure de la Madeleine. Ses ouailles trouvèrent en lui le plus tendre et le plus zélé des pasteurs. Merlin est le premier qui ait donné une *Collection des conciles*. Il y en a eu trois éditions. Cette collection est cependant très-imparfaite, et contient quantité de faux actes, que la sagacité des critiques du xvi^e siècle a su séparer des véritables. On a encore de lui des *Editions* de Richard de Saint-Victor, de Pierre de Blois, de Durand de Saint-Pourçain et d'Origène. Il a mis à la tête des Œuvres de ce Père une *Apologie*, dans laquelle il tâche de justifier Origène des erreurs qu'on lui impute.

MERLIN (Charles), jésuite du diocèse d'Amiens, mort à Paris dans le collège de Louis le Grand, en 1747, enseigna avec distinction les humanités et la théologie. Il s'appliqua ensuite aux travaux du cabinet, et recueillit des éloges. On a de lui : un *Traité historique et dogmatique sur la forme des sacrements*; plusieurs *Dissertations*, la plupart insérées dans les *Mémoires* de Trévoux, parmi lesquelles on distingue une *Défense* du pape Honorius, pleine d'érudition et d'une critique sage; et surtout une nouvelle *Exposition* de la doctrine catholique sur la *prédestination*, où l'auteur tâche de concilier les deux sentiments qui partagent l'école sur cette matière, en admettant que la prédestination précède les bonnes œuvres et le mérite de l'homme en général, quoiqu'elle ne soit prononcée qu'après quelque action d'épreuve, telle que l'obéissance d'Abraham, etc. Quoi qu'il en soit de ce sentiment, que l'auteur appuie sur un grand nombre de passages de l'Ecriture, des saints Pères, des théologiens et des plus célèbres prédicateurs, il est au moins propre à prouver que c'est à tort qu'on se passionne pour tout ce qu'on appelle système, opinion, explication, etc., puisqu'il y a souvent entre les assertions qui se combattent un milieu plus ou

moins vraisemblable, vrai peut-être, qui peut au moins faire soupçonner que les deux partis ont tort.

MERLIN (Philippe-Antoine), dit de DOUAI, juriconsulte, qui doit une partie de sa célébrité au rôle important qu'il a joué dans la première révolution, était né en 1734 à Arleux, petite ville du Cambrésis. Son père, cultivateur aisé, lui fit commencer ses études; mais les religieux de l'abbaye d'Aunchin, située dans le voisinage, charmés de ses dispositions, voulurent contribuer à les développer en l'envoyant dans leur collège à Douai; ainsi ce fut au clergé, dont il se montra depuis l'ennemi passionné et le cruel persécuteur, qu'il fut en partie redevable de son éducation. Reçu avocat au Parlement de Douai, sa réputation franchit bientôt les limites de sa province; et il était déjà consulté de toutes parts, lorsqu'à l'âge de 24 ans, il fut appelé à la rédaction du *Répertoire de Jurisprudence* (1) qu'il enrichit d'un grand nombre d'articles importants, et dont la propriété qu'il acquit, dans la suite, devint pour lui la source d'une grande fortune. Député du Tiers-Etat de Douai, à l'assemblée qui prit le titre de Constituante, il ne tarda pas d'y prendre le rang que lui assignaient ses connaissances en droit. Ce fut alors que le duc d'Orléans appela Merlin à son conseil, et lui confia l'administration d'une partie de ses biens; ce qui a fait dire, non sans vraisemblance, que le nouveau conseiller ne fut pas étranger à la conduite du prince. Après la fameuse séance du 4 août 1789, (*Voy. Math. de MONTMORENCY*), nommé membre du comité féodal, il en dirigea les délibérations et en fut le constant rapporteur. A la même époque, il fut l'un des commissaires pour l'aliénation des biens domaniaux ecclésiastiques, et fit partie du comité de constitution, où il poussa à toutes les mesures révolutionnaires. Après la session, prévoyant que Paris ne serait pas longtemps tranquille, il refusa la présidence d'un des tribunaux qui venaient d'être institués, pour accepter celle du tribunal criminel de Douai. Cette prudence pusillanime est le trait saillant du caractère de Merlin, et donne l'explication de sa conduite. Député par ses compatriotes à la convention, il ne se hâta pas de se rendre à son poste. Il n'eut donc point à se prononcer sur le changement de la forme du gouvernement; ce fut un républicain du lendemain, mais il ne tarda pas à dépasser ceux de la veille. Dans le procès du Roi, il vota pour la mort, contre le sursis, et fit rejeter la demande des défenseurs de Louis XVI, tendant à faire appliquer à l'infortuné monarque la loi du jury, qui exige les deux tiers des voix pour la condamnation. (*Voy. Louis XVI, v. 328.*) Chargé successivement de différentes missions, il était dans la Bretagne à l'époque du 31 mai, et, de concert avec ses collègues, il rédigea une protestation contre cette journée; mais bientôt le sentiment de la peur leur fit rétracter cette démarche courageuse. Rappelé peu de temps après, pour coopérer au nouveau *Code civil*, il fut chargé

de rédiger un projet de décret sur le désarmement et l'arrestation des ennemis du nouvel ordre de choses. Celui qu'il présenta fut trouvé si modéré dans la montagne, qu'elle en accusa l'auteur d'être payé par Coblenz. Ce fut alors que, toujours mu par la peur, il présenta et fit adopter cette atroce *Loi des suspects*, qui lui a été si souvent reprochée, et qui a imprimé à son nom une tache indélébile. Dès lors il se tint tant qu'il le put à l'écart jusqu'après le 9 thermidor. Cinq jours plus tard, il fut nommé président de la convention; et quelque temps après, membre du comité de salut public, dont il ne cessa de faire partie jusqu'à la fin de la session. Ce fut Merlin qui donna l'ordre de fermer le club des Jacobins; il prit l'initiative pour le rappel, dans l'assemblée, des 72 députés proscrits au 31 mai; et enfin, il anéantit la fameuse commune de Paris, qui avait tant de fois fait trembler la convention, en faisant décréter que l'administration de cette grande ville serait divisée en plusieurs municipalités. Ce sont là des services qu'on ne peut méconnaître, et dont il est juste de lui tenir compte. Mais en même temps qu'il revenait à des mesures d'ordre, sa haine contre les royalistes, et surtout contre les prêtres, semblait s'accroître encore, et il appuya ou provoqua, contre eux, toutes les mesures de rigueur qui furent alors mises à exécution. Il termina sa carrière conventionnelle par la présentation du *Code des délits et des peines*, connu sous le nom de loi du 3 brumaire, qui fut décrétée en deux séances, sans aucune discussion. Ce code, dans lequel il avait refundu toutes les dispositions des lois rendues par les trois assemblées représentatives, fut à cette époque un véritable bienfait, et n'a cessé d'être en vigueur qu'en 1811. Appelé au conseil des Anciens, par plus de 80 assemblées électorales, il n'y siégea qu'un jour, le directoire, par son premier arrêté, lui ayant confié le ministère de la justice. Deux mois après (janv. 1795), il accepta la place de ministre de la police, et dans ce nouveau poste se montra violent, tracassier, et toujours disposé à exagérer la rigueur des lois contre les émigrés et les prêtres. Après le 18 fructidor, dont il avait été l'un des plus ardents provocateurs, il fut nommé membre du directoire en remplacement de Barthélemy (*voy. ce nom*), condamné à la déportation. Moins de deux ans après (juin 1799), forcé de donner sa démission, il retourna à Douai, et reprit ses études de jurisprudence, dont, au milieu des agitations de sa vie, il avait conservé le goût. Il quitta sa retraite après le 18 brumaire, pour venir lire à l'institut, un mémoire sur la nécessité d'un *Code unique* pour toute la France, pressant le gouvernement consulaire de faire jouir un pays, devenu homogène, de l'uniformité de législation. Ce vœu fut accompli; mais Merlin ne fut point appelé à coopérer au nouveau *Code civil*. Nommé par une sorte de dérision substitué à la cour de cassation, il ne crut pas pouvoir refuser; mais il ne tarda pas à obtenir la place de procureur général près de cette cour souveraine, et sa réputation s'étendit bientôt dans toute la France. Les honneurs vinrent alors à lui sans qu'il eût trop l'air de les rechercher. Il fut fait comte, grand officier de la légion-d'hon-

(1) Le premier auteur du *Répertoire* est GUYOT (Guillaume), professeur à l'université d'Orléans, juge au tribunal de cassation, mort vers 1800. L'édition du *Répertoire* qu'il a donnée avec plusieurs collaborateurs de 1784 à 1785, 17 vol. in-4, est encore consultée des juriconsultes.

neur, etc., et à ces titres honorifiques, il joignit celui de membre du comité des affaires contentieuses de la couronne et du domaine privé de l'empereur. Il faisait partie de l'institut depuis sa formation; et à la réorganisation de ce corps en 1805, la classe des sciences morales et politiques, ayant été supprimée, il entra à l'académie française. Répondant en qualité de président à Lemercier (voy. ce nom) en 1810, il donna de sévères avis à l'auteur de *Pinto*, sur les innovations qu'il s'était permises dans quelques-uns de ses drames; mais ce qu'il y eut de plus remarquable dans son discours, c'est qu'il flétrit en même temps les opinions irréli gieuses de Naigeon (voy. ce nom), auquel Lemercier succédait. La chute de Napoléon devait entraîner celle de Merlin, qui n'eut pas l'esprit de comprendre que son rôle d'homme public était fini. Exclu du conseil d'Etat, il fallut le destituer de ses fonctions de procureur général. Pendant les cent-jours, rétabli à la cour de cassation et nommé ministre d'Etat, il fut en même temps envoyé par son département à la chambre des représentants, où il ne se montra que pour être tourné en ridicule par ses collègues. Atteint par l'ordonnance du 24 juillet 1815, il alla chercher un asyle en Belgique; mais contraint de quitter ce pays, il s'embarqua pour les Etats-Unis. Le navire qui le portait fit naufrage sur les côtes de Flessingue; il eut beaucoup de peine à se sauver, et supplia le roi des Pays-Bas, de ne plus voir en lui qu'un étranger que la mer avait jeté sur ses côtes, et ce prince le laissa vivre sous un nom supposé, d'abord à Harlem, ensuite à Amsterdam; plus tard il put habiter ostensiblement Bruxelles. Il y rouvrit son cabinet d'avocat, rédigea des *Mémoires*, donna des consultations, et refondit ou compléta son *Répertoire de jurisprudence* (5^e édit., Paris, 1827-28, 18 vol. in-4), et ses *Questions de droit* (4^e édit., ib., 1827-50, 8 vol. in-4). La révolution de juillet l'ayant ramené en France, il y revint avec tous les partis pris de l'expérience. Les souvenirs de la première révolution, dont il avait partagé les entraînements, et ressenti les vicissitudes, l'avaient rendu modéré. Rentré dans l'académie des sciences morales et politiques, il assista, avec une assiduité persévérante, à toutes ses séances, lui apportant, à défaut d'une coopération active, le souvenir de ses ouvrages et la gloire de son nom comme jurisconsulte. Devenu vieux et presque aveugle, il passa les dernières années de sa vie dans la retraite, et mourut à Paris, le 26 décembre 1858, à 84 ans. Maintenant que ses ouvrages commencent à vieillir, ils sont jugés plus sévèrement qu'ils ne l'étaient de son vivant. Un avocat distingué du barreau de Paris, M. Ch. Paulmier, l'a judicieusement apprécié dans un article intitulé : *Merlin*. « Ce fut, dit-il, le dernier des anciens jurisconsultes et le premier des nouveaux, homme positif, il traite les questions plutôt avec l'érudition d'un savant, qu'avec la raison d'un publiciste; » et c'est une raison pour que sa réputation s'affaiblisse à mesure que la véritable science du droit fera de nouveaux progrès.

MERLIN COCAYE. Voy. FOLENGO (Théophile).

MERLON. Voy. HORSTIS Jacques.

* MERMET (Claude), poète, né vers 1550, à

Saint-Rambert, dans le Bugey, fut pourvu d'une charge de notaire, qu'il remplissait en 1585. A cette époque, suivant Duverdier (*Biblioth. franç.*), il s'établit à Lyon, pour surveiller l'impression de ses ouvrages. Mais il ne tarda pas de retourner dans sa patrie; et ses talents l'ayant fait connaître du duc de Savoie, son souverain, il fut pourvu de la place de châtelain de sa ville natale. Il mourut postérieurement à l'année 1601. On connaît de cet auteur : *La pratique de l'orthographe française, avec la manière de tenir livre de raison, coucher cédules et lettres, missives*, Lyon, 1585, in-16, en vers; *La tragédie de Sophonisbe*, etc., Lyon, 1584, in-8, très-rare; traduction du Trissino. *Le temps passé, œuvre poétique, sententieuse et morale*, etc., Lyon, 1585, in-8; revue et corrigée par l'auteur, ibid., 1601. *La Boutique des usuriers, avec le recouvrement et abondance des bleds et des vins*, en vers, Paris, 1575, in-8. On a inséré quelques pièces de Mermet dans les *Annales poétiques*, tome X. Le quatrain suivant se trouve dans plusieurs recueils :

Les amis de l'heure présente
Ont le naturel du melon;
Il faut en essayer cinquante
Avant qu'en rencontrer un bon.

Le naturel, la simplicité, une certaine tournure épigrammatique forment le caractère distinctif de ses poésies.

MÉRODACH-BALADAN. Voy. BALADAN.

MÉROPE, fille d'Atlas et de Pléïone, et l'une des sept Pléiades, rendait une lumière assez obscure, selon la fable, parce qu'elle avait épousé Sisyphe, homme mortel, au lieu que ses sœurs avaient été mariées à des dieux.—MÉROPE est aussi le nom de la veuve de Cresphonte, héros grec, laquelle reconnut son fils dans l'instant même où elle allait l'immoler. Ce fils tua le tyran de Micène, meurtrier de son père Cresphonte, et remonta sur le trône. Il avait été sauvé du massacre de ses frères, et élevé à la campagne.

MÉROVÉE, ou MÉROUEE, ou MERWIGH, roi des Francs, succéda à Clodion en 448, et combattit Attila en 451, dans les plaines de Châlons-sur-Saône, assisté d'Aélius, général romain, et de Théodoric, roi des Ostrogoths. Sa victoire fut complète. (Voy. ATILA.) On dit qu'il étendit les bornes de son empire depuis les bords de la Somme jusqu'à Trèves, qu'il prit et qu'il saccagea. Il mourut en 458, laissant pour successeur Childéric I^{er} son fils. Sa valeur a fait donner aux rois de France de la première race le nom de *Mérovingiens*. On ne connaît ni sa famille, ni l'année de sa naissance. On lit dans une chronique fabuleuse que, pendant que sa mère se baignait au bord de la mer, il en sortit un taureau marin qui la rendit grosse de ce prince. Cette fable semble être fondée sur ce que *Mer Veich* signifie *veau de mer*. On prétend que Mérouée est le même dont parle Priscus Panitès, auteur grec, qui vivait du temps de Théodose le Jeune, et dont il nous reste quelques fragments dans le Recueil ou *Extrait* des légations, que David Hoeschelius publia le premier en grec, à Augsbourg, l'an 1605. Cet auteur dit « qu'ayant été envoyé en ambassade » à Rome, il y vit le jeune fils du roi des Francs,

» mort depuis peu ; qu'il avait une belle chevelure
 » blonde ; et que le patrice Aëtius l'ayant adopté
 » pour son fils, l'avait envoyé à l'empereur Valen-
 » tinien III, pour faire alliance avec lui. »

MÉROVÉE II, fils aîné de Chilpéric I^{er}, roi de France, fut envoyé par son père l'an 576, pour s'emparer du Poitou, qui appartenait au jeune Childebert II son cousin, fils de Sigebert, roi d'Austrasie. Au lieu d'exécuter les ordres de son père, il se retira à Tours et de là à Rouen, où il entretenait avec sa tante Brunehaut un commerce scandaleux. Prétextat, archevêque de Rouen, voulant mettre fin au scandale, les maria, sans égard aux saints canons qui défendent ces sortes d'alliances. (Voy. PRÉTEXTAT.) Chilpéric réduisit les deux époux à se sauver dans une église, d'où il les tira, en leur donnant parole de leur conserver la vie ; il donna des gardes à Brunehaut, et mena son fils avec lui. Quelque temps après, Mérovée étant accusé par Frédégonde, femme de Chilpéric, d'être d'intelligence avec les ennemis du roi, fut enfermé dans un couvent, d'où s'étant sauvé, il se retira dans l'église de Saint-Martin de Tours, alors l'asile le plus sacré de la France, qui le mettait à couvert de la colère de son père et des intrigues de sa marâtre : preuve frappante du respect que dans ces temps barbares on avait pour les lieux saints, et combien sont efficaces les obstacles que la religion oppose à la violence et à la tyrannie. Il erra ensuite, en essayant diverses aventures, et formant divers projets, jusqu'à ce qu'il fut poignardé par ordre de Frédégonde, qui fit croire à son mari qu'il s'était tué lui-même (577). Voy. FRÉDÉGONDE et BRUNEHAUT.

MERRE (Pierre le), avocat au parlement de Paris et professeur royal en droit canon, mort en 1728, se rendit très-habile dans les affaires ecclésiastiques. On a de lui : un mémoire intitulé : *Justification des usages de France, sur les mariages des enfants de famille, faits sans le consentement de leurs parents*, 1686 ; *Sommaire touchant la juridiction*, 1705, in-fol. Ces deux ouvrages sont estimables par l'érudition qu'ils renferment.

MERRE (Pierre le), fils du précédent, mort à Paris sa patrie en 1765, était un avocat célèbre, qui obtint une chaire de professeur royal en droit canon, qu'il remplit avec distinction. Il ne se distingua pas moins que son père, et c'est à eux qu'on doit le *Recueil des actes, titres et mémoires* concernant les affaires du clergé de France, augmenté d'un grand nombre de *Pièces* et d'*Observations* sur la discipline présente de l'Eglise, et mis en nouvel ordre suivant la délibération de l'assemblée générale du clergé du 29 août 1705, 12 vol. in-fol., 1716 à 1750. On en a imprimé un *Abrégé*, 1767 et ann. suiv., 6 vol. in-fol, qui a pour titre : *Collection des procès-verbaux des assemblées générales du clergé*, rédigés par ordre des matières, et réduits à ce qu'ils ont d'essentiel. Ce recueil a été fait sous la direction de l'évêque de Mâcon. On a réimprimé à peu près au même temps le *Recueil des actes, titres et mémoires du clergé*, chez Garignan, à Avignon, en 14 vol. in-4, plus commodes, mais moins exacts que l'édition in-fol.

MERSCH (François), né à Léobschitz en Silésie, l'an 1690, entra chez les jésuites, et se distingua dans le ministère de la prédication. On a de lui un recueil de *Sermons*, Breslau, 1751, in-4 ; un autre, Prague, 1754.

MERSENNE (Marin), mathématicien et religieux minime, né au bourg d'Oysé, dans le Maine, en 1588, étudia à la Flèche avec Descartes, et forma avec lui une liaison qui ne finit qu'avec leur vie. Les mêmes goûts fortifièrent leur amitié. Le père Mersenne était né avec un génie heureux pour les mathématiques et la philosophie. Il inventa la *cy cloïde*, nouvelle courbe, qui fut aussi nommée *roulette*, parce que cette ligne est décrite par un point de la circonférence d'un cercle qu'on fait rouler sur un plan. Ce religieux, également propre à la théologie et à la philosophie, enseigna ces deux sciences depuis 1615 jusqu'en 1619. Il voyagea ensuite en Allemagne, en Italie, d'où il rapporta en France les découvertes de Torricelli sur le *vide* : il voyagea encore dans les Pays-Bas. Son caractère doux, poli et engageant, lui fit partout d'illustres amis. Il mourut à Paris le 4^{er} septembre 1648, à 60 ans, regretté comme un génie pénétrant et comme un philosophe plein de sagacité. On a de lui plusieurs ouvrages ; les plus connus sont : *Questiones celebres in Genesim*, 1625, in-fol. C'est dans ce livre qu'il parle de Vanini. Il fait mention en même temps, depuis la colonne 669^e jusqu'à la 676^e, des autres athées de son temps. Il prétend qu'il y en avait plus de 50 mille à Paris. Sans examiner si ce compte était juste, ni s'il regardait les athées de spéculation ou de pratique, il paraît, par les événements que le temps a fait éclore, qu'une telle disposition des esprits devait déjà être bien avancée du temps du P. Mersenne. On lui fit cependant remplacer cette liste imprudente et inutile par deux cartons. Il est rare de trouver des exemplaires avec les pages supprimées. *L'Harmonie universelle, contenant la pratique de la musique*, 2 vol. in-fol., dont le premier est de 1656, et le second de 1657. Il y en a une édition latine de 1648, avec des améliorations, sous ce titre : *Harmonicorum libri XII, de sonorum natura, causis et effectibus* : ouvrage profond, mais effacé par la *Musurgia universalis* et la *Phonurgia nova* du P. Kircher ; *Cogitata physico-mathematica*, 1644, in-4 ; la *Vérité des sciences*, in-12 ; les *Questions inouïes*, in-8. On trouve plusieurs *Lettres* latines de ce savant minime parmi celles de Martin Ruar, fameux socinien. Le P. Mersenne savait employer les pensées des autres : La Mothe-le-Vayer l'appelait le bon Larron. Voy. sa *Vie*, in-8, par le P. Hilarion de Coste. Elle est bien moins curieuse que les détails insérés par Baillet dans sa *Vie de Descartes*, Paris, 1691, in-4. Poté, professeur de mathématiques au Mans, a publié l'*Eloge de Mersenne*, 1816, in-8.

MERULA (Georges), d'Alexandrie de la Paille, né vers 1424, enseigna le latin et le grec à Venise et à Milan, et mourut dans cette dernière ville en 1494, à l'âge de 70 ans. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : *Antiquitatis vicecomitum mediolanensium libri X*, Milan, 1629, in-fol. On trouve, à la suite de cet ouvrage ; *Duodecim*

vice-comitum Mediolani principum vitæ, auct. Paulo Jovio; et *Philippi Mariæ vice-comitis vita*, auct. Petro Candido D. cembrio; la *Description du mont Vésuve et du mont Ferrat*; des *Commentaires* sur Martial, des épigrammes duquel on lui doit la première édition; sur Stace, Juvénal, Varron, Columelle; des *Epîtres*, etc. Erasme, Hermolaüs-Barbarus, et plusieurs autres savants font de lui un grand éloge. Tristanus Calchus, disciple de Merula, fut jugé capable par son maître d'être associé à son travail pour l'*Histoire de Milan*; mais le disciple craignant qu'on n'attribuât toute la gloire de cet ouvrage au maître, en donna une autre de son propre fonds, Milan, 1624, où il critiqua d'une manière outrageante celle de son maître : artifice de jalousie que les lecteurs judicieux n'eurent point de peine à démêler. Merula se défendait avec vivacité contre les censeurs qui l'attaquaient; mais il ne tardait point à reprendre des sentiments de paix et de bonne volonté. Voy. POLITIEN.

MERULA ou van MERLE (PAUL), né l'an 1538 à Dordrecht, se rendit habile dans le droit, dans l'histoire, dans les langues et dans les belles-lettres. Pour donner plus d'étendue à ses connaissances, il voyagea en France, en Italie, en Allemagne et en Angleterre. De retour dans sa patrie, il succéda en 1592 dans la chaire d'histoire de l'université de Leyde, à Juste-Lipse, qui aimait mieux rentrer dans la religion de ses pères, que de briller par l'enseignement des sciences profanes dans une école hétérodoxe. Les ouvrages de Merula sont : des *Commentaires* sur les *Fragments d'Ennius*, in-4; une *Édition de la Vie d'Erasme* et de celle de Junius, l'une et l'autre in-4; un ouvrage très-utile pour la géographie, tant ancienne que moderne : *Cosmographiæ generalis lib. III, et Geographiæ particularis lib. IV*, Leyde, 1605, in-4; Amsterdam, 1656, 6 vol. in-12. Il n'a achevé que l'Espagne, la France et l'Italie. *Manière de procéder en Hollande*, etc., en flamand : l'édition la plus complète est celle de Delft, 1705, in-4; *Opera posthuma*, 1684, in-4 : ils contiennent cinq traités, *De Sacrificiis Romanorum*, *De Sacerdotibus*, *De Legibus*, *De Comitibus*, *De Præmiis militariibus*. Ils sont fort savants. *Urbis Romæ delineatio*, Leyde, 1599; *Histoire universelle*, depuis la naissance de J.-C. jusqu'à l'an 1200, continuée par son fils jusqu'en 1614, etc., en flamand, Leyde, 1627, in-fol. La continuation est farcie de traits injurieux contre l'Eglise catholique. *Dissertatio de maribus*. Ce savant mourut à Rostock en 1607, à 49 ans. Voyez les *Mémoires de Nicéron*, t. 26.

MERVESIN (Joseph), religieux de l'ordre de Cluny non réformé, obtint le prieuré de Baret, et mourut de la peste en 1721 à Apt sa patrie. Il avait contracté cette maladie en se consacrant au service des pestiférés. Son *Histoire de la poésie française*, Paris, 1706, in-12, fut recherchée dans le temps, quoiqu'elle ne soit ni exacte, ni correctement écrite.

MERVILLE (Michel Geyor de), né à Versailles, du président du grenier à sel de cette ville, le 1^{er} février 1696, se fixa à la Haye, où il ouvrit une boutique de libraire. Non-seulement il vendait des livres, il en composait. Il mit au jour en 1726 un *Journal*, ensuite quelques pièces de théâtre. Il re-

tourna à Paris. Des chagrins causés par le dérangement de ses affaires le déterminèrent, au bout de quelques années, à quitter la capitale, et à se retirer en Suisse. Il tenta de le réconcilier avec Voltaire contre lequel il avait autrefois publié une satire; mais le philosophe fut inflexible. N'ayant plus de ressources, il mit ordre à ses affaires et termina ses jours, en se noyant dans le lac de Genève en 1755. On a publié ses *Œuvres de théâtre* à Paris, en 1756, 5 vol. in-12. Son chef-d'œuvre, *Le Consentement forcé*, fait partie du *Répertoire du théâtre français*, de Petitot, qui l'a fait précéder d'une *Notice* sur l'auteur.

MERY ou MERRI (saint), *Medericus*, abbé de Saint-Martin d'Autun, lieu de sa naissance, voulant vivre en simple religieux, quitta son monastère, et vint à Paris, où il mourut l'an 700. On bâtit sur son tombeau une chapelle, qui est devenue dans la suite une église collégiale et paroissiale.

MERY (Jean), chirurgien célèbre, né à Valan en Berry, le 6 janvier 1645, fut fait chirurgien-major des Invalides en 1685. Louvois, qui lui avait donné ce poste, l'envoya l'année suivante en Portugal, pour porter du secours à la reine, qui mourut avant son arrivée. Il revint en France, et obtint une place à l'académie des sciences. Louis XIV lui confia la santé du duc de Bourgogne, encore enfant; mais il se trouva, dit Fontenelle, encore plus étranger à la cour qu'il ne l'avait été en Portugal et en Espagne. Il revint à Paris, fut fait premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu en 1700, et mourut le 3 novembre 1722, à 77 ans. Méry eut toute sa vie beaucoup de religion, et des mœurs telles que la religion les demande et les inspire. On a de lui : plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires de l'académie des sciences*; *Description de l'oreille de l'homme*, Paris, 1687, in-12; des *Observations* sur la manière de tailler, par frère Jacques, in-12 (voy. BAULOT, I, 482); des *Problèmes de physique sur le fœtus*. Cet habile homme n'avait pas une idée exagérée de sa profession : il observait que, pour connaître la structure des animaux, on n'en ignorait pas moins l'action et le jeu des liqueurs : « Nous » autres anatomistes, disait-il facétieusement, nous » sommes comme les crocheteurs de Paris, qui » en connaissent toutes les rues, jusqu'aux plus » petites et aux plus écartées, mais qui ne savent » pas ce qui se passe dans les maisons. » Voy. HÉROPHILE, HIPPOCRATE.

MESA, roi des Moabites, refusa de payer à Joram, roi d'Israël, le tribut qu'il payait à son père Achab. Joram leva une armée pour obliger ce prince à le payer; et, secouru de Josaphat, roi de Juda, et du roi d'Idumée, il poursuivit Mésa jusque dans sa capitale. Elle allait être forcée, lorsque Mésa désespéré fit monter son fils sur les murs de la ville; et, pour montrer que ni lui ni son successeur ne se soumettraient jamais à payer le tribut, il sacrifia ce fils son successeur en présence des trois rois, qui furent saisis d'horreur et levèrent incontinent le siège. Quelques interprètes, embarrassés par l'équivoque du pronom hébreu, pensent que par ces mots *son fils* on doit entendre le fils du roi de l'Idumée, et non le fils de Mésa : cette version semblerait encore

autorisée d'un passage du prophète Amos. *III Reg. 5. Amos, 2.*

MESANGE (Matthieu), de Vernon, mort à Paris en 1758, avait été garde de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés. On a de lui : *Tarifs de la maçonnerie*, 1749, in-8; *Traité de la charpenterie et des bois*, 1755, 2 vol. in-8; *Calculs tout faits*, in-12. Ce dernier ouvrage est plus ample, et les opérations à faire plus courtes, et plus faciles que dans les *Comptes tout faits* de Barème. On y trouve des tarifs sur l'escompte, le change et la vente des marchandises, le pair des aunages et des poids de l'Europe.

* MESCHINOT (Jean), sieur des Mortières, écuyer et poète, naquit à Nantes, vers 1450, et mourut le 12 septembre 1509. S'il fallait l'en croire, sa vie n'aurait été qu'un tissu d'infortunes; mais il n'en parle que d'une manière vague, et il paraît que ses malheurs n'existaient que dans son imagination. Maître-d'hôtel du duc Jean V, et de ses successeurs, il fait leur éloge dans les poésies, auxquelles il doit sa réputation. Marot l'a rangé parmi les meilleurs poètes de son temps dans un épigramme à Salé, où il dit :

Nantes la Brette en Meschinot se baigne.

Le recueil de ses ouvrages, sous le titre de *Lunettes des princes, avecques aucunes ballades*, imprimé pour la première fois à Nantes par Larcher, 1475, in-4, goth., fut reproduit à Paris, 1495 et 1499, in-8. Ces trois premières éditions sont les plus recherchées.

MESENGERE. Voy. LAMÉSENGÈRE.

MÉSENGUY (François-Philippe), né à Beauvais le 22 août 1677, de parents pauvres, fut d'abord enfant de chœur, obtint ensuite une bourse, et en 1694 il fut reçu au collège des Trente-Trois à Paris. Six ans après, il fut fait professeur d'humanités et de rhétorique au collège de Beauvais, où il obtint la place de gouverneur de la chambre commune des rhétoriciens. Coffin, devenu principal de ce collège après le célèbre Rollin, prit l'abbé Mésenguy pour son coadjuteur, et le chargea d'enseigner le catéchisme aux pensionnaires. Ce fut pour eux qu'il écrivit son *Exposition de la doctrine chrétienne*. Son opposition à la bulle *Unigenitus* l'obligea à quitter le collège de Beauvais en 1728. Il mourut le 19 février 1765, à l'âge de 86 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Abrégé de l'histoire et de la morale de l'ancien Testament*, Paris, 1728, 4 vol. in-12 : livre dont Rollin fait un grand éloge; *Abrégé de l'histoire de l'ancien Testament, avec des éclaircissements et des réflexions*, à Paris, chez Desaint et Saillant, en 10 vol. in-12, 1753-1755; une *Edition* du nouveau Testament, en 4 seul vol. in-8, et en 5 vol. in-12, avec de courtes notes; *Exposition de la doctrine chrétienne ou Instructions sur les principales vérités de la religion*, 1744, en 6 vol. in-12. Clément XIII l'a condamnée par un bref particulier du 14 juin 1761. Un italien nommé Serrao, dans une brochure intitulée : *De præclaris catechistis*, fait de cet ouvrage de Mésenguy un éloge immense et amphigourique : c'est, selon lui, le catéchisme des catéchismes, apparemment parce que l'auteur, en établissant l'existence des miracles, en trouve la

preuve la plus évidente dans ceux du bienheureux diacre Pâris (tome 4, pag. 595, édit. de Paris, 1777, en 4 vol.). A ces miracles il faut joindre sans doute celui que M. Serrao dit très-sérieusement être arrivé lors de la condamnation du *Catéchisme* de Mésenguy. Le cardinal Passionei ayant eu la faiblesse de signer le bref de Clément XIII, qui proscrivait cet ouvrage divin, entra tout-à-coup dans une espèce de manie, et mourut peu de jours après : *Alienate mentis indicium in eo apparuisse, sudoremque consecutum ferunt; ex eoque die cum corruisset, morto levare deinde nunquam potuit, neque ita multos post dies extinctus est* (p. 255). « C'est, dit un auteur » orthodoxe, au milieu de la corruption, de la séduction de ces temps malheureux, que ce parti » inquiet, actif et fécond en artifice cherche surtout » à décrier les sources connues d'une instruction » sûre, pour leur substituer celle où coule, sous » l'apparence d'une onde pure, le poison de l'erreur » (voy. PATUZZI); *La constitution Unigenitus*, avec des remarques, in-12; *Lettre à un ami sur la constitution Unigenitus*, in-12; *Entretiens sur la religion*, in-12. L'abbé Mésenguy a eu beaucoup de part aux *Vies des Saints* de l'abbé Goujet, et a travaillé au *Missel* de Paris. « On peut, » dit un critique, « louer ses ouvrages du côté du savoir, » du style et de l'ordonnement; mais ceux qui aiment » l'exactitude dans le dogme, la conséquence dans » les principes, la franchise dans la manière d'exprimer ses pensées, ne trouveront pas ces qualités dans son *Abrégé de l'histoire de l'ancien Testament*, non plus que dans son *Exposition de la doctrine chrétienne*, condamnée par le pape. Ceux » qui exigent l'impartialité dans les sentiments, la » soumission à l'autorité, la modération dans la » dispute, goûteront encore moins ses ouvrages polémiques, où il est aisé d'apercevoir que les illusions du préjugé l'emportent sur sa raison, et » peut-être sur ses propres sentiments. » M. Le Queux publia en 1765 un *Mémoire abrégé sur la vie et les écrits de Mésenguy*. Il avait annoncé une *Vie* plus détaillée qui n'a point paru.

MESLE (Jean), avocat au parlement de Paris, mort en 1756, à 75 ans, est auteur d'un *Traité des minorités, tutelles et curatelles*, 1752, in-4, estimé. Il travailla aussi au *Traité de la manière de poursuivre les crimes en jugement*.

MESLIER (Jean), curé du village d'Estrepigny en Champagne, né en 1678 au village de Mazerni, dans le pays de Rhétel, était fils d'un ouvrier en serge. Il est malheureusement célèbre par un écrit impie, publié par Voltaire sous le titre de *Testament de Jean Meslier*. Ce n'est que la première partie d'un énorme manuscrit trouvé chez lui après sa mort, en trois copies. C'est une déclamation grossière contre tous les dogmes du christianisme. Le style en est très-rebutant, tel qu'on devait l'attendre d'un curé peu instruit. On le trouve dans l'*Évangile de la raison*, in-8, et dans le *Recueil nécessaire*, 1763, in-8. Meslier, malheureux par son désolant système d'impiété, et travaillant cruellement à y entraîner les autres, mourut en 1763, âgé de 85 ans. On croit qu'il se laissa mourir de faim.

* MESMER (Frédéric-Antoine), médecin, fonda-

teur de la doctrine du *magnétisme animal*, naquit en 1734 à Mersbourg en Souabe. Son idée invincible fut d'acquiescer de la renommée et de la fortune, en profitant de l'amour des hommes pour le *merveilleux*. En 1766, il fixa l'attention publique, par une thèse de *Planetarum influxu*, dont le but était d'établir que les corps célestes, en vertu de la même force qui produit leurs attractions mutuelles, exercent une influence sur les corps animés par l'intermédiaire d'un fluide subtil qui pénètre tous les corps et remplit tout l'univers. A ce bizarre mélange des découvertes de Newton, et des absurdités de l'astrologie, il voulut joindre encore l'action des aimants, à laquelle on attribuait des vertus surprenantes pour guérir toutes les maladies. Etant allé pratiquer son système à Vienne, il y trouva un terrible adversaire dans le P. Hell, qui faisait aussi profession de guérir par le moyen des aimants. Une vive discussion s'établit entre eux au sujet de l'auteur de cette précieuse découverte. Mesmer abandonna les aimants et promit de guérir par un *magnétisme animal*, c'est-à-dire, propre aux corps animés. Il mit en pratique sa nouvelle doctrine, dont les résultats furent contredits par les plus habiles médecins de Vienne. Mesmer communiqua ses procédés aux académies de Paris, de Londres et de Berlin. Les deux premières gardèrent le silence; l'académie de Berlin le traita de *visionnaire*, et le physicien Ingenhouz se déclara contre lui. Privé du suffrage des savants, il résolut de rechercher celui de la multitude, et à force de persévérance, il vint à bout de l'obtenir. Il prétendit, en 1777, avoir rendu la vue et la santé à M^{lle} Paradis, célèbre musicienne, abandonnée de tous les médecins; et il parvint à le persuader à la plupart de ceux qui croient les choses les plus absurdes sans examen, et c'est le grand nombre. Dès l'année suivante, il se rendit à Paris, précédé de la réputation que lui avait fait ce prétendu miracle, il ne pouvait pas choisir un pays où les nouveautés de tout genre fussent mieux accueillies. Les dames principalement passionnées pour le *mesmérisme*, lui procurèrent beaucoup de partisans. Il parvint même à s'attacher un docteur régent de la faculté, Deslon, qui prit sa défense devant la société de médecine; mais la faculté repoussa toutes ces folies. Cependant le magnétisme ne perdit rien de sa vogue, et Mesmer, encouragé par ses succès, présenta à M. de Maurepas, alors ministre, un mémoire par lequel il demandait qu'on recueillît les témoignages des nombreux malades qu'il avait guéris, et qu'en récompense des services qu'il avait rendus, on lui accordât la propriété d'une terre et d'un château, qu'il désignait, sans quoi il quitterait la France, quelque tort qu'il en pût résulter pour l'humanité. Une telle impudence ne dessilla point les yeux du ministère, et le baron de Breteuil offrit à Mesmer, au nom du roi, vingt mille livres de rente viagère, et un traitement annuel de dix mille avec l'attente d'avantages plus considérables encore, pour établir une *clinique magnétique*, sous la seule condition de former à la pratique de ses procédés, trois personnes au choix du gouvernement. Mesmer dédaigna ces offres, et se rendit à Spa, suivi de quelques-

uns de ses malades. Pendant son absence, son élève, Deslon, brouillé définitivement avec la faculté, annonça qu'il était possesseur du secret du *magnétisme animal*, et ouvrit un traitement public auquel plusieurs malades accoururent. Cette nouvelle irrita fortement Mesmer, qui traita Deslon d'*imposteur*, et ses partisans ayant ouvert en sa faveur une souscription de cent actions, à cent louis chacune, il vint à Paris, toucha 340,000 fr., montant des souscriptions, et ouvrit une salle de traitement où la ville et la cour affluèrent. Laissant à ses élèves les plus distingués, MM. Bergasse et d'Epréménil, le soin d'exposer et de répandre sa doctrine, il se réserva le traitement médical. Comme l'imposture a toujours besoin de prestiges pour séduire, Mesmer ne les épargnait pas. L'appartement où il magnétisait ses malades était de l'élégance la plus recherchée. Dans la salle où le traitement avait lieu, et où pénétrait un demi-jour heureusement ménagé, on respirait les parfums les plus exquis, et on entendait une musique délicieuse. Les femmes les plus coquettes ou les plus crédules couraient après le magnétisme, devenu bientôt une affaire de *bon ton*, avec la même fureur qu'elles couraient les modes, les spectacles et les bals. Cet enthousiasme finit par éveiller l'attention du gouvernement, qui nomma, pour faire un examen du *magnétisme*, une commission, composée de quatre médecins, Darcet, Majault, Sallin et Guillootin, et cinq membres de l'académie des sciences, Franklin, Leroy, Bailly, Lavoisier et de Bory. Les commissaires assistèrent aux opérations, s'y soumièrent eux-mêmes, et n'éprouvèrent absolument rien. Le rapport de Bailly, au nom de l'académie des sciences, ne fut rien moins que favorable au *Mesmérisme* et celui que publia peu de temps après la faculté de médecine, acheva de ruiner cette doctrine immorale et dangereuse. En vain, Bergasse essaya-t-il de défendre Mesmer dans un mémoire écrit avec une éloquence digne d'une meilleure cause; Mesmer comprenant que son rôle en France était fini, passa en Angleterre, emportant l'argent de ses crédules partisans. Après y avoir demeuré quelque temps, il se retira dans sa patrie, avec 50,000 francs de revenu qu'il avait prélevés sur la sottise humaine. En 1800, il écrivit à un médecin de Paris pour lui soumettre un *Mémoire sur ses découvertes*, qui ne produisit aucune sensation. Dès lors, on n'entendit plus parler de lui, et il mourut complètement oublié le 5 mars 1815. Ses principaux ouvrages sont : *De planetarum influxu*, Vienne, 1766, in-42; *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, Paris, 1779, in-42; *Précis historique des faits relatifs au magnétisme animal*, jusqu'en avril 1781, Londres, 1781, in-8; *Histoire abrégée du magnétisme animal*, Paris, 1785, in-8; *Aphorismes de Mesmer*, 1785, in-8, recueillis et publiés par ses disciples; *Mémoire sur ses découvertes*, Paris, an 7 (1799), in-8; *Mesmerismus*, ou *Système de magnétisme animal* (en allemand), Berlin, 1818, 2 vol. in-8, fig. Le *magnétisme animal* a été combattu dans un grand nombre d'ouvrages, mais il a conservé aussi des partisans. (Voy. BERGASSE et DELEUZE.

MESMES (Jean-Jacques de), seigneur de Roissy, naquit en 1490 d'une maison illustre de Béarn, qui a produit plusieurs grands hommes. Catherine de Foix, reine de Navarre, l'envoya en qualité d'ambassadeur à l'assemblée de Noyon, auprès des ministres de Charles-Quint, pour y revendiquer la partie de la Navarre dont Ferdinand le Catholique s'était emparé. Cette commission le mit à portée d'être connu de François I^{er}, qui le fit lieutenant civil au Châtelet, maître des requêtes en 1544, et enfin premier président du parlement de Normandie. Il mourut en 1569, à 79 ans. Voyez les *Elogia doctorum in Gallia virorum*, par Scévole de Sainte-Marthe.

MESMES (Henri de), fils aîné du précédent, né à Paris en 1552, professa dès l'âge de 16 ans avec éclat la jurisprudence à Toulouse. Ses talents lui méritèrent les places de conseiller au grand conseil, de maître des requêtes, de conseiller d'état, de chancelier du royaume de Navarre, de garde du trésor des chartes, et enfin de chancelier de la reine Louise, veuve de Henri III. Egalement propre aux armes et aux affaires, il reprit plusieurs places fortes sur les Espagnols. Ce fut lui qui, en 1570, joint au maréchal de Biron, négocia la paix avec les huguenots. Cette paix passagère fut appelée *boiteuse* et *malassise*, parce que Biron était boiteux, et que Mesmes prenait le surnom de sa terre de Mal-Assise. Sous Henri III, il se retira de la cour; après avoir vu les désastres occasionnés par la guerre civile, il fut témoin des succès de Henri IV, et vécut assez pour voir la couronne affermie. Il mourut en 1596. De Mesmes a laissé des *Mémoires de sa vie* adressés à son fils: ils sont imprimés dans le *Conservateur* du mois d'octobre 1760. Rollin en cite un passage dans son *Traité des études*, tome 1, livre 1, ch. 2.

MESMES (Claude de), plus connu sous le nom de *comte d'Avaux*, ambassadeur plénipotentiaire, ministre, surintendant des finances, commandeur des ordres du roi, était deuxième fils de Jean-Jacques de Mesmes. Il fut d'abord conseiller d'état en 1625. Le roi, informé de son mérite, l'envoya en 1627 ambassadeur à Venise, puis à Rome, à Mantoue, à Florence et à Turin, et de là en Allemagne, où il vit la plupart des princes de l'Empire. Le roi fut si satisfait de ses négociations, qu'à son retour, il fut envoyé en Danemark, en Suède et en Pologne. Il fut plénipotentiaire au traité de Munster et d'Osnabruck, conclu en 1648. Sa réputation de probité était telle que dans les cours où il négociait, sa parole valait un serment. Il mourut à Paris en 1650, avec la réputation d'un magistrat intègre, d'un négociateur adroit et prudent, qui avait su concilier la probité avec la politique; d'un homme généreux, le père des pauvres et le consolateur des malheureux.

MESMES (Jean-Antoine de), comte d'Avaux et marquis de Givry, neveu du précédent, né à Paris en 1661, eut les mêmes talents et les mêmes emplois que son oncle. Il fut conseiller au parlement, puis maître des requêtes, conseiller d'état, ambassadeur extraordinaire à Venise, plénipotentiaire à la paix de Nimègue qu'il conclut heureusement; puis ambassadeur en Hollande, en Angleterre et en

Suède. Il mourut subitement à Paris le 23 août 1725, à 62 ans. Ses vertus religieuses, son zèle pour le bien public, et sa bienfaisance, le firent considérer autant que ses talents. On a recueilli ses *Lettres* et ses *Négociations*, 1752, 6 vol. in-12. Il avait été admis à l'académie française, en 1710. D'Alembert a fait l'*Eloge* de ce magistrat, t. 4, p. 359-46, de l'*Hist. des membres de l'Académie française*.

MESMIN (saint), *Maximinus*, 2^e abbé de Mici, près d'Orléans, en 310, mourut le 15 décembre vers 520, après avoir donné des exemples de toutes les vertus.

MESNARDIÈRE, ou MÉNARDIÈRE (Hippolyte-Jules PIER de la) médecin et poète français, né à Loudun en 1610, reçu à l'académie française en 1655, mourut à Paris le 4 juin 1665. Il s'appliqua d'abord à l'étude de la médecine, qu'il quitta pour se livrer tout entier aux belles-lettres. Le cardinal de Richelieu le protégea. Marc Duncan, médecin écossais, ayant avancé que la possession des religieuses de Loudun n'était que l'effet d'un cerveau dérangé, la Mesnardière le réfuta. Son écrit intitulé *Traité de la mélancolie*, 1655, in-8, fut goûté du cardinal, qui le fit son médecin, et qui lui procura la charge de maître-d'hôtel du roi. Duncan voulait expliquer par la mélancolie ce que d'autres regardaient comme l'effet de l'artifice et de l'imposture: cette diversité de sentiment donnait de l'avantage à la Mesnardière, qui s'efforça de prouver la réalité de cette fameuse possession. (Voy. GRANDIER.) On a encore de lui: une *Poétique* qui n'est point achevée, et qui ne comprend presque que le traité de la tragédie et celui de l'épique, 1640, in-4. Elle devait avoir encore 2 vol.; mais la mort du cardinal, par ordre duquel il l'avait entreprise, l'empêcha d'y mettre la dernière main. Deux mauvaises tragédies, *Alinde* et la *Pucelle d'Orléans*; une Traduction assez fidèle, mais trop servile, des trois premiers livres des *Lettres* de Pline; une *Version*, ou plutôt une paraphrase du *Panegyrique de Trajan*, par Pline le Jeune; un recueil de *Poésies*, in-fol. Ce sont des riens écrits d'un style emphatique; *Relations de guerre*, in-8, contenant la levée des sièges d'Arras, de Valence et de Dunkerque. « On voit, dit d'Olivet, dans les ouvrages de la Mesnardière, plus d'imagination que de jugement, » une attention bien plus grande à étaler de belles paroles qu'à employer des pensées solides, et » une continuelle envie de se faire admirer plutôt que d'instruire. »

MESNIER (...), prêtre, mort en 1761, est l'auteur du *Problème historique: Qui des jésuites, de Luther et de Calvin a fait plus de mal à l'Eglise?* et de l'*Addition* à cet ouvrage (Avignon (Paris), 1757, 2 vol. in-12, où il s'élève contre l'inquisition, qui avait condamné cet ouvrage fanatique et emporté, fruit de la haine que les jansénistes ont toujours portée à la société. Le *Problème* a été d'autant plus maladroïtement imaginé, qu'il est prouvé que le jansénisme n'est qu'un rejeton du calvinisme.

MESNIL (Jean-Baptiste du), né à Paris, en 1517, d'une famille noble, originaire du pays chartrain, devint avocat du roi au parlement de Paris, à 38 ans. Il est le premier qui ait fait des harangues aux

ouvertures du parlement, ce qui s'est continué depuis. Il mourut en 1569, à 52 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages. On trouve quelques-uns de ses écrits dans les *Opusculs* de Loisel, qui y a inséré aussi une longue *Notice* sur du Mesnil, dont il était parent.

MESNIL (Jean-Baptiste du), dit *Rosimonde*, comédien de la troupe du Marais, mourut en 1686. Il fut enterré sans luminaire dans le cimetière de Saint-Sulpice, à l'endroit où l'on met les enfants morts sans baptême; il avait cependant fait une *Vie des Saints*, Rouen, 1680, in-4. Mais sa profession lui fit refuser la sépulture ordinaire, dans un temps où l'on appréciait mieux qu'aujourd'hui la nature et les effets de l'histronisme. On a de lui quelques comédies très-médiocres. — Sa fille (*voy. DUMESNIL*) fut première tragédienne au Théâtre-Français, et joua dans plusieurs pièces de Crébillon et de Voltaire.

MESNIL (Louis du), jésuite, est auteur d'un ouvrage volumineux et très-estimé : *Doctrina et disciplina Ecclesiæ, ipsius verbis veterum monumentorum exposita*, Cologne, 1750, 4 vol. in-fol. Le titre de l'ouvrage en annonce assez l'importance, ainsi que le savoir et le discernement qu'il a fallu pour le bien exécuter : c'est le tableau de la doctrine et de la discipline de l'Eglise durant les 12 premiers siècles. Nous n'avons rien de mieux dans ce genre; et ce qui est un titre décisif à une préférence marquée, c'est que l'auteur, exempt de tout esprit de parti, de tout système, de toute opinion particulière, n'est que le simple et fidèle rapporteur des passages qui expriment la croyance et la pratique de l'Eglise.

MESSALA (*Voy. VALERIUS*).

MESSALINE (Valéria), fille de Messala Barbatas, et femme de l'empereur Claude, poussa l'impudicité jusqu'à la prostitution la plus infâme. Elle eut pour amants toute la maison de son époux. Officiers, soldats, esclaves, comédiens, tout lui était bon. A peine y avait-il un jeune homme dans Rome qui ne fût l'objet ou l'aiguillon de sa turpitude. Un de ses plaisirs ordinaires était d'obliger des femmes à se prostituer en présence de leurs maris; et celles qu'un reste de modestie retenait couraient presque toujours risque de perdre la vie. Ce monstre de dissolution quittait souvent le lit de l'empereur, lorsqu'elle le voyait endormi, pour aller s'abandonner aux plaisirs les plus effrénés dans les lieux publics. Elle porta ses regards sur son beau-père Appius Silanus; car la luxure, comme dit judicieusement Montesquieu, est comme l'avarice; ses désirs vont en croissant à mesure qu'ils se satisfont; les caprices bizarres, les goûts dépravés, l'humeur féroce et sanguinaire (*voy. NÉRON*), en sont les suites inévitables. Silanus fut mis à mort, parce qu'il se refusait à cette monstrueuse passion. Après avoir sacrifié à sa fureur plusieurs de ses amants, que leurs excès avec elle avaient mis hors d'état de répondre à ses désirs immodérés, elle devint éperdument amoureuse de Silius, jeune homme qu'elle épousa solennellement, comme si Claude l'eût répudiée. L'empereur, informé de ses désordres, la fit mourir avec

son nouvel époux, l'an 48 de J.-C. C'est d'elle qu'un fameux satirique a dit :

Et lassata viris, necdum satiata, recessit.

Ce qui nous reste du 11^e livre des *Annales* de Tacite est presque entièrement consacré au récit des crimes de cette impératrice.

MESSALINE (Statilie), troisième femme de Néron, d'une famille consulaire, fut mariée d'abord au consul Atticus Vestinus, que l'empereur fit assassiner. Ce prince avait déjà eu les faveurs de Statilie qui n'eut point horreur de recevoir sa main, encore dégoûtante du sang de son mari. Ses galanteries avaient éclaté dans Rome, et ne l'avaient point empêchée de trouver quatre époux avant que de parvenir au trône impérial. Après la mort de Néron, elle s'amusa avec quelques beaux-esprits, et essaya d'allier les lettres avec la débauche. Othon était sur le point de l'épouser, lorsqu'il se donna la mort. Il écrivit, dans ses derniers moments, un adieu très-touchant à Messaline, et se poignarda ensuite. C'est ainsi que la luxure va de pair avec la fureur, la folie et la cruauté. *Voy. NÉRON*.

MESSENIUS (Jean), savant suédois, né en 1584 à Vadstena, mort le 7 février 1657, se distingua dans plusieurs genres de littérature, mérita la confiance du roi Gustave-Adolphe, et fut fait professeur de droit et de politique à Upsal. Il eut pour adversaire Jean-Rudbeck, théologien savant. Le roi de Suède termina leur dispute d'une manière honorable pour tous les deux. Il donna à Rudbeck une place d'aumônier à la cour, et à Messenius celle de conseiller au sénat nouvellement érigé à Stockholm. En 1615, Messenius, accusé d'être partisan secret du roi Sigismond, fut condamné à une prison perpétuelle, où il demeura près de 19 ans. On a de lui : *Scandia* (et non Scandia) *illustrata, complectens chronologiam Scandiæ, hoc est, Sueciæ, Daniæ, Norvegiæ, etc.*, Stockholm, 1640, 12 vol. in-4; réimprimés dans la même ville, 1700 à 1704, en 14 vol. in-fol., avec des additions considérables, par les soins de Peringskioeld. C'est une collection des différents traités que Messenius avait déjà publiés, tels que : *Chronicon episcoporum Sueciæ*, 1611, in-8; *Tumbæ sive inscriptiones sepulcrales extantes in Sueciâ*, 1611, in-4. *Theatrum nobilitatis suecanæ*, 1616, in-fol.; *Gustavidum prosapia*, 1640. Tous les ouvrages de ce savant roulent sur la Suède. — Son fils, Arnold MESSENIUS, aussi savant que son père, fut décapité en 1648 avec son fils, âgé seulement de 17 ans, pour avoir fait quelques satires contre la cour. Son fils Jean avait composé, en 1651, un libelle contre la reine Christine et le sénat. C'est mal à propos que quelques-uns attribuent à Arnold le *Theatrum nobilitatis*, qui est de Jean son père.

* MESSEY (Louis-François-Antoine-Nicolas, marquis de), maréchal-de-camp, né au château de Braux en Champagne, le 14 janvier 1748, entra au service comme sous-lieutenant de cavalerie, à l'âge de 17 ans, en sortant de l'école militaire. Chevalier de Saint-Louis en 1787, il émigra en 1791, et se rendit à l'armée des princes. Rentré en France

en 1800, il contribua, en 1814, à former la compagnie à cheval, qui fut adjointe à la garde nationale de Paris. Nommé adjudant-commandant à l'état-major-général, il obtint la décoration de la légion-d'honneur, et le 19 mars 1815, suivit Louis XVIII à Gand; au commencement de 1816, il fut choisi pour remplir les fonctions de prévôt de Paris. Il mourut le 24 novembre 1821. On a de lui : *Mes souhaits pour l'année 1816*, Paris, in-8; *Voyage d'un fugitif français, dans les années 1792 et suivantes*, Paris, 1816, in-8.

MESSIA. Voy. MEXIA.

MESSIER (Robert), religieux franciscain, supérieur de la province de France, prêcha avec distinction vers la fin du x^e siècle. Ses *Sermons*, publiés à Paris en 1524, sont le pendant de ceux de Menot. Applications singulières de l'écriture, explications forcées des Pères, raisonnements indignes de la majesté de la chaire, jeux de mots puérils : tels sont les défauts qui le distinguent.

* MESSIER (Charles), astronome, né le 26 juin 1750, à Badonviller, en Lorraine, était le dixième de douze enfants, et n'avait pas 11 ans, lorsqu'il perdit son père. Venu à Paris, en 1751, presque sans autre recommandation qu'une assez belle écriture et quelque habitude du dessin, il entra chez l'astronome Delisle, pour tenir ses registres, et se forma aux observations journalières, à celles des éclipses, et à la recherche des comètes. Delisle, nommé astronome de la marine, fit obtenir à Messier la place de commis du dépôt des cartes, avec les modiques appointements de 500 francs par an, auxquels son protecteur joignait la table et le logement. Messier continua à faire ses observations et il en fit un grand nombre sur les comètes de 1758, de 1759, et de 1760. Delisle qui croyait sans doute l'avoir suffisamment rétribué, se les appropriâ. Lorsque cet astronome se fut démis de la chaire d'astronomie qu'il avait au collège royal, et qu'il eut renoncé aux sciences, Messier travailla pour son propre compte. Pendant quinze ans, presque toutes les comètes qui furent alors découvertes le furent par lui seul. Louis XV, dit Laharpe, l'appela le *Furet des comètes*. Elu successivement aux académies de Berlin et de Pétersbourg, il fut nommé en 1770 à celle de Paris, et plus tard académicien pensionnaire. Son titre de commis avait été changé en celui d'astronome de la marine, et chacune de ses comètes lui procurait l'admission dans une académie étrangère. Ses travaux furent interrompus pendant plus d'une année par suite d'une chute qu'il fit, en 1781, dans une glacière du jardin de Monceaux : il s'était cassé le bras et la cuisse, enfoncé deux côtes et fait une large blessure à la tête. La révolution le plaça dans une position gênée, sa pension et le traitement qu'il recevait de la marine ayant été supprimés. Malgré les embarras de sa situation, il continua ses travaux, et, lorsque des temps meilleurs succédèrent à cette époque d'agitation et de crimes, Messier devint membre de l'institut, du bureau des longitudes et de la légion-d'honneur. Il mourut à l'âge de près de 87 ans, dans la nuit du 11 au 12 avril 1817. Delambre lui a consacré une *Notice historique*. On n'a de lui que

quelques *Mémoires* disséminés dans les *volumes de l'Académie des Sciences*, ou dans ceux de la *Connaissance des temps*. Lalande a consacré à la mémoire de cet infatigable observateur une nouvelle *constellation* sous le nom du *Messier* ou *Garde-Moisson* qu'il forma de quelques étoiles éparses, placées entre Céphée, Cassiopée et la Girafe.

MESSIS (Quintin), *Messius*, dit le *Maréchal d'Anvers*, peintre, né en 1450, mort à Anvers sa patrie en 1529, à l'âge de 79 ans, exerça jusqu'à l'âge de 20 ans la profession de maréchal, ou plutôt de serrurier (ces deux professions étaient alors désignées par un même nom). Passionnément épris de la fille d'un peintre, il la demanda en mariage; mais le père déclara qu'il ne donnerait sa fille qu'à une personne exerçant son art. Dès ce moment Messis s'appliqua à dessiner. Le premier tableau qu'il fit fut le portrait de sa maîtresse, qu'il obtint par sa constance et ses talents. Van Mander, son historien, révoque en doute ces anecdotes. Ce peintre ne faisait ordinairement que des demi-figures et des portraits; son coloris est vigoureux, sa manière très-fine; mais son pinceau est dur et sec. Il fut enterré à l'entrée de l'église cathédrale, et Lampson mit au bas de son portrait cette inscription :

Connubialis Amor de mulcibre fecit Apellem.

La plupart des écrivains nomment ce peintre *Massys*, *Mathys* ou *Mathysis*. Nous lui donnons celui de *Messis*, *Messius*, d'après une lettre écrite d'Anvers, et collée au dos de son portrait, qui est dans la galerie des peintres de Florence. On l'appelle aussi quelquefois *Messeys*.

MESTENSKI (Jacques), gouverneur de Brzezyn en Pologne, conçu l'an 1548, l'idée absurde de se faire passer pour J.-C. Il avait avec lui 12 prétendus apôtres; il courait de village en village, prêchant et amusant le peuple par des tours de subtilité qu'il appelait des miracles. Les fourberies de cet enthousiaste ayant été reconnues, les paysans le chassèrent, et le maltraitèrent lui et sa troupe, de façon qu'ils n'osèrent plus se montrer.

MESTREZAT (Jean), théologien protestant, né à Genève en 1592, mourut en 1657, après avoir été employé par ceux de son parti dans différentes affaires. On a de lui des *Sermons*, in-8, et divers autres ouvrages.

MESTREZAT (Philippe), neveu du précédent, fut aussi ministre, et enseigna la théologie à Genève. On a de lui un traité contre Socin, et d'autres ouvrages de controverse, que peu de gens connaissent et que personne ne lit. Voy. LENTULUS, Scipion. Il mourut en 1690.

METAPHRASTE. Voy. SIMÉON.

METASTASE, dont le véritable nom est TRAPASSI (Pierre-Bonaventure), célèbre poète italien, né à Rome le 5 janvier 1698. Il était fils d'un pauvre artisan et eut pour parrain le cardinal Ottoboni. Dès l'âge de dix ans il se distinguait par son talent pour l'improvisation. Un jour que des curieux l'entouraient au *Champ de Mars*, le fameux Gravina s'arrêta pour l'entendre, le prit chez lui, l'amena à Naples, et après avoir pourvu à son éducation avec un soin particulier, lui laissa, en mourant, la

plus grande partie de sa fortune. Mais il se livra inconsidérément à une vie agitée, de sorte qu'au bout de deux ans, il comptait un grand nombre de créanciers. Etant allé s'établir à Naples (1721), il y commença à s'adonner entièrement au théâtre, et y fit la connaissance d'une chanteuse, appelée la *Romanina*, qui contribua beaucoup au succès de ses premiers ouvrages. Sa *Didone abbandonata* (1724) eut un succès si prodigieux, que même les gens de la campagne venaient en foule en voir la représentation. En 1729, Métastase se rendit à Vienne en Autriche, et fut attaché en qualité de poète à la cour impériale (après Apostolo Zeno) jusqu'à sa mort, arrivée le 12 avril 1782. On a recueilli ses poésies à Paris, 1755, en 12 vol. in-8. Cette édition, très-belle, est nommée vulgairement *Pompadour*, parce qu'elle est dédiée à la marquise de ce nom : elle renferme un grand nombre de *tragi-comédies* ou *grands opéras*, parmi lesquels on estime particulièrement *Artaxerxes*, *Attilio Regolo*, *Temistocle*, *La Clemenza di Tito*, *Issipile*, *Alessandro nell' Indie*, etc. Il a excellé dans les *Oratorio* ou drames sacrés, comme la *Mort d'Abel*, le *Sacrifice d'Isaac*, *Joseph*, *Joas*, *Hélène au Calvaire*. Ces sujets sont traités avec un développement, un intérêt, un accord de paroles, de musique et de spectacle, qui produisent la plus grande impression. Mais comme, ainsi que dans les pièces profanes, la sensibilité est excitée par les mêmes moyens, on comprend facilement que les mœurs y sont exposées à plus d'un écueil. En 1788, le cardinal Riminaldi a fait placer à Rome, dans l'église de Sainte-Marie, appelée la Rotonde, son buste avec cette inscription : *Petro Metastasio, civi romano, principi italici dramatis ; ne viro ubique gentium clarissimo honor in patria deesset*. C'est à cette occasion qu'un auteur a fait la réflexion suivante : « On ne peut disconvenir que ce ne soit un abus de placer ainsi dans les églises des bustes et des inscriptions qui n'ont aucun rapport avec la sépulture, et qui consacrent un souvenir purement profane. Ce désordre, qui fait des temples du Dieu vivant une espèce de musée profane, gagne de plus en plus, et se propage par l'exemple de ceux qui, par état, devraient s'y opposer avec le plus de zèle : bientôt l'ancienne idée qu'avaient les chrétiens de la sainteté des églises sera entièrement effacée parmi nous. » Une pureté parfaite dans la diction, une grâce et une élégance soutenues, ont fait regarder Métastase, par ses compatriotes, comme le *Racine* de l'Italie. Il a surtout une douceur ravissante dans les vers destinés au chant. Il a possédé au plus haut degré le talent de réunir dans un étroit espace les traits les plus touchants d'une situation pathétique ; mais on doit lui reprocher d'avoir, en voulant se plier au genre de l'opéra, violé souvent les règles des unités, et trop prodigué les antithèses, défaut ordinaire aux écrivains de son pays. Mauro Boni est celui de tous les biographes italiens qui a écrit avec le plus de soin la *Vie* littéraire de Métastase. Ce poète célèbre était instruit dans la jurisprudence et la philosophie ; connaissait parfaitement les saintes Ecritures, dont il cite souvent dans le texte ses *Oratorio*. Il composa plusieurs petites pièces ou cantates pour

les archiduchesses, filles de Charles VI et de Marie-Thérèse, que ces princesses (au nombre desquelles étaient Marie-Caroline, devenue reine de Naples) exécutaient en présence de leurs augustes parents. Elles étaient élevées dans la langue italienne par Métastase. Toujours attaché à la religion, sa piété, depuis l'âge de 40 ans, devint exemplaire. Il était dans son lit de mort lorsque Pie VI arriva à Vienne. Ce bon pontife daigna se transporter chez Métastase, qui eut la consolation de recevoir de son souverain temporel et spirituel la bénédiction *in articulo mortis*. Métastase avait alors 85 ans. Ses tragédies-opéra ont été traduites en français par Richelet, Vienne (Paris), 1751-1761, 12 vol. in-12. On a réimprimé un choix de ses meilleures pièces en 6 vol. in-18, et 2 vol. in-12.

METEL. *Voy.* BOISROBERT.

METEL (Hugues), *Metellus*, pieux et savant abbé de Saint-Léon-de-Toul, ordre de Prémontré, né à Toul vers 1080, d'une des premières familles de cette ville, se distingua dans le *xii^e* siècle par ses connaissances dans les matières ecclésiastiques. Dom Hugo, abbé d'Estival, a fait connaître ce pieux écrivain, par l'édition de ses *Lettres*, in-fol. On y trouve des choses utiles aux théologiens, et curieuses par rapport à l'histoire des *xii^e* et *xiii^e* siècles. Fortia d'Urban en a traduit les plus importantes dans l'*Histoire et ouvrages* de H. Metel, Paris, 1859, in-8. Metel mourut vers l'an 1157, dans un âge avancé.

METELLI (Augustin), peintre, né à Bologne en 1689, excellait à peindre à fresque l'architecture et les ornements. Il travaillait ordinairement de concert avec Anne-Michel Colonna, autre peintre habile en ce genre. Il mourut à Madrid en 1660, avec un nom célèbre.

METELLUS. *Voy.* LABEO.

METELLUS CELER (Quintus Cæcilius), consul romain l'an 60 avant J.-C., fut préteur l'année du consulat de Cicéron. Il rendit des services importants à la république, en s'opposant aux troupes de Catilina, qui voulaient entrer dans la Gaule cisalpine, et obtint, après sa préture, le gouvernement de cette province. Il épousa la sœur de Clodius, qui le déshonora par ses impudicités, et l'empoisonna. C'est elle qui, sous le nom de *Lesbia*, est si décriée par Catulle. Métellus mourut l'an 57 avant J.-C. et fut pleuré par Cicéron, qui perdit en lui un ami zélé, un consolateur et un conseil.

METELLUS (Lucilius-Cæcilus), dont l'un des aïeux dompta le terrible Jugurtha, était tribun du peuple. Lorsque Jules-César se rendit maître de Rome, il eut plus de courage que tous les autres magistrats, qui se soumirent comme s'ils avaient été accoutumés depuis longtemps au joug de la servitude. Le seul Métellus osa s'opposer au destructeur de la liberté romaine. Ce conquérant voulait se saisir du trésor que l'on gardait dans le temple de Saturne ; Métellus lui en refusa les clefs. César ordonna alors qu'on rompit les portes, et comme le tribun renouvelait son opposition, César menaçait de le tuer, en disant : « Jeune homme, tu ignores pas qu'il me serait plus facile de le faire que de le dire. » Métellus ne résista plus, et se retira. César a entièrement déguisé ce fait dans son *His-*

toire des guerres civiles, qui est plutôt l'apologie de sa conduite qu'un récit fidèle de la vérité.

METEREN (Emmanuel van) naquit à Anvers le 9 juillet 1553. Attaché aux nouvelles erreurs, il fut obligé de quitter son pays; il se réfugia en Angleterre, où il mourut en 1612. Il est connu par une *Histoire des Pays-Bas*, depuis 1500 jusqu'en 1612, imprimée d'abord en latin, 1598, in-fol., puis traduite en flamand, augmentée par l'auteur même, et imprimée plusieurs fois depuis en Hollande; elle a été aussi traduite en allemand et en français. Adrien van Meerbeck dit « qu'il a trouvé dans l'histoire de Méteren tant de mensonges, tant de blaspèmes, tant de calomnies contre l'Eglise et » contre les souverains légitimes des Pays-Bas, » qu'il en a eu horreur. » Everard van Reyd, quoique zélé protestant, ne put s'empêcher de reprocher à Méteren sa crédulité, ses flatteries et ses dissimulations. Voy. la préface de l'ouvrage de van Reyd, *Belii civilis in Belgio gesti historia*, 1610, in-fol.

MÉTÉZEAU (Clément), architecte du roi, natif de Dreux, vivait sous le règne de Louis XIII. Cet artiste, d'un génie hardi, capable des plus grandes entreprises, s'est immortalisé par la fameuse digue de la Rochelle; ouvrage en quelque sorte téméraire, contre lequel les plus célèbres ingénieurs avaient échoué, et qu'il exécuta l'an 1628, avec le plus grand succès. Il fut secondé dans son projet par Jean Tiriôt, maître maçon de Paris, appelé depuis le *Capitaine Tiriôt*. Cette digue avait 747 toises de longueur.

MÉTÉZEAU (Paul), frère du précédent, né à Paris en 1582, s'engagea dans l'état ecclésiastique, et fut, avec Bérulle, l'un des premiers fondateurs de l'Oratoire. Il avait beaucoup de talent pour la prédication, et il exerça ce ministère dans plusieurs villes de France avec un succès peu commun. Il mourut à Calais dans le cours d'un Carême, le 17 mars 1652, à 50 ans, après avoir opéré des conversions éclatantes. On a de lui : un corps de théologie propre aux prédicateurs, intitulé : *Theologia sacra, juxta formam evangelicæ prædicationis distributa*, etc., 1625, in-fol.; un autre ouvrage qui a pour titre : *De sancto sacerdotio, ejus dignitate et functionibus sacris*, etc., in-8; et plusieurs autres ouvrages.

* MÉTHERIE (Jean-Claude de la), physicien et naturaliste, né le 4 septembre 1745, à la Clayette, dans le Maconnais, fils d'un médecin, vint à Paris à 15 ans, étudier la théologie. Il la quitta pour se livrer à l'étude de la médecine, qu'il ne devait point exercer; car entraîné par son goût pour les sciences il étudia de préférence la physique, la chimie et les autres sciences naturelles. L'abbé Mongez jeune l'associa en 1787 à la rédaction du *Journal de Physique* (voy. ROZIER); et Mongez ayant été désigné peu après pour accompagner la Pérouse dans son expédition, La Métherie en resta seul chargé. Vivant dans son cabinet, il resta étranger aux débats de la politique, et fut par conséquent oublié des dispensateurs des faveurs. Ce ne fut qu'en 1801, après la mort de Daubenton, qu'il fut nommé adjoint à la chaire d'histoire naturelle au collège de France.

Sa petite fortune ayant été détruite et son journal qu'il rédigeait avec trop peu d'impartialité ayant perdu beaucoup de souscripteurs, il passa les dernières années de sa vie dans un état de gêne, et mourut le 1^{er} juillet 1817. Le *Journal de Physique* a été continué par M. Blainville qui y a inséré l'*Eloge de la Métherie*. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur l'air pur et les différentes espèces d'air*, Paris, 1785, in-8, et 1788, 2 vol. in-8; *Théorie de la terre*, 1791, 5 vol. in-8; 1797, 5 vol. in-8; *Leçons de Minéralogie données au collège de France*, 1812, 2 vol. in-8; *Leçons de Géologie*, ib., 1816, 5 vol. in-8; *Considérations sur les êtres organisés*, 1804, 5 vol. in-8; de *l'Homme, considéré moralement; de ses mœurs et de celles des animaux*, 1802, 2 vol. in-8. Son style sec, et sans aucune élégance, a nuï au succès de ses écrits, qui manquent d'ailleurs d'originalité.

MÉTHOCHITE ou MÉTOCHITE (Théodore), logothète de Constantinople, eut des emplois considérables sous l'empereur Andronic l'Ancien, et mourut en 1552, honoré du titre de *Bibliothèque vivante*, titre que sa mémoire étendue lui avait mérité. On a de lui : *Histoire romaine, depuis Jules-César jusqu'à Constantin*, in-4; ouvrage assez faible. L'auteur, négligeant le style des anciens, s'en est fait un qui est moins simple, moins clair et moins noble. Jean Meursius l'a traduite en latin, avec des notes; *Histoire sacrée*, en 2 liv., qui ne vaut pas mieux, et qui a été cependant traduite par Hervé, Paris, 1555, in-8; *Histoire de Constantinople*, beaucoup plus détaillée, mais qui n'est pas toujours exacte.

MÉTHODIUS (saint), surnommé *Eubulius*, célèbre évêque de Tyr vers 511, et martyr peu de temps après, avait composé un grand nombre d'ouvrages. Il ne nous reste que celui qui est intitulé le *Festin des vierges*, publié à Rome, 1636, in-8, par Léo Allatus, Paris, 1657, par le père Poussines, jésuite; et 1672, par le père Combefis, avec des notes; et à Hambourg, 1718, à la fin du second tome des *Oeuvres* de saint Hippolyte, par Fabricius. C'est un dialogue sur l'excellence de la chasteté, qui donne une idée avantageuse de l'auteur; mais il s'y est glissé quelques expressions peu orthodoxes, soit par l'inadvertance de Méthodius, qui avait embrassé les erreurs d'Origène, qu'il réfuta ensuite; soit par la malice des hérétiques qui mêlaient leur venin aux sources les plus pures. Nous avons des fragments considérables des autres ouvrages de ce saint dans Photius, saint Epiphane, saint Jérôme et Théodoret. Ceux dont il nous reste le plus sont les livres du *libre Arbitre*, contre les valentiniens, et de la *Résurrection des corps*, contre Origène. Les ouvrages de ce saint étaient fort estimés des anciens, quoique le style en soit prolixe, enflé, plein de comparaisons et d'allégories.

MÉTHODIUS 1^{er}, natif de Syracuse, pieux patriarche de Constantinople en 842, et l'un des plus zélés défenseurs du culte des images, avait été enfermé dans une prison obscure par l'ordre de l'empereur Michel le Bègue, après avoir reçu cent coups de fouet. La douceur de son caractère ne fit pas moins rentrer d'hérétiques dans l'Eglise que la

force de son éloquence. Cet illustre persécuté mourut en 846. — Il ne faut pas le confondre avec Méthodius, pieux solitaire, qui présenta dans le courant du même siècle, au roi Bogoris, chef des Bulgares, un tableau du dernier jugement, lequel occasionna la conversion de ce prince au christianisme.

METHODIUS de THESSALONIQUE. *Voy.* saint CYRILLE de Thessalonique.

MÉTIUS-SUFFETIUS, dictateur de la ville d'Albe, sous le règne de Tullus Hostilius, roi de Rome, combattit contre les Romains avec peu d'avantage. Pour terminer la guerre qui traînait en longueur, on proposa, dit-on, le combat des trois Iloraces contre les trois Curiaes. Les Romains furent vainqueurs. (*Voy.* HORACES.) Tullus tourna ses armes contre les Véiens et les Fidénates. Suffétius joignit ses troupes à celles du roi des Romains ; mais dès le premier choc il quitta son poste, comme il l'avait promis secrètement aux Véiens, et se retira sur une éminence, résolu, si la victoire se déclarait pour eux, de charger les vaincus. Tullus, outré de cette perfidie, fit attacher Métius entre deux chariots et le fit tirer par quatre chevaux, qui le mirent en pièces aux yeux de l'armée victorieuse, l'an 666 avant J.-C. — Horace, dans l'*Art poétique*, parle d'un MÉTIUS, habile littérateur, censeur judicieux et sévère, homme à consulter par ceux qui écrivent et qui donnent leurs écrits au jour :

Si quid tamen olim
Scripseris, in Metii descendat iudicis aures.

MÉTIUS (Jacques), natif d'Alcmaër en Hollande, inventa les lunettes d'approche. Il présenta une de ses lunettes aux états-généraux en 1609. On se servait depuis longtemps de tubes à plusieurs tuyaux, pour diriger la vue vers les objets éloignés et en rendre l'aspect plus net. Le père Mabillon assure, dans son *Voyage d'Italie*, qu'il avait vu dans un monastère de son ordre les *OEuvres* de Comestor, écrites au ^{xiii} siècle, dans lesquelles on trouve un portrait de Tolémée, qui contemple les astres avec un tube à quatre tuyaux ; mais ces tubes n'étaient point garnis de verres, et c'est Jacques Métius qui, le premier, a joint les verres aux tubes. Cette invention fut, comme la plupart des découvertes, l'effet d'un heureux hasard : Métius vit des écoliers qui, en se jouant en hiver sur la glace, se servaient du dessus de leurs écritoirs comme de tubes, et qui ayant mis en badinant des morceaux de glace au bout de ces deux tubes, étaient fort étonnés de voir que par ce moyen les objets éloignés se rapprochaient d'eux. L'habile artiste profita de cette observation, et inventa aisément les lunettes d'approche. D'autres disent que ce furent les enfants d'un lunetier de Middelbourg qui donnèrent occasion à cette découverte, en badinant avec des verres dans la boutique de leur père. Quelques-uns néanmoins attribuent la découverte des lunettes d'approche à Drebel, à J.-B. Porta, à Ant. de Dominis, à un certain Zacharie Jans et à Jean Lapprey : mais il paraît que c'est avec peu de fondement. *Voy.* l'*Histoire des mathématiques*, par Montucla, liv. 4, *progrès de l'optique*, chap. 2. Galilée construisit en 1610 une lunette d'après les procédés de Métius. Elle a été perfectionnée par Képler et par Huyghens.

— Adrien MÉTIUS, son frère, né à Alcmaër le 9 décembre 1571, enseigna les mathématiques en Allemagne avec beaucoup de réputation ; mais l'amour de la patrie lui fit quitter cet emploi : il se fixa à Franeker, où il professa la médecine et la géométrie pendant 58 ans. Il y mourut le 17 septembre 1655. On a de lui divers ouvrages sur les mathématiques ; *Doctrinæ sphericæ lib. V*, Francfort, 1591 ; *Astronomiæ universæ institutio*, Franeker, 1603, in-8 ; *Arithmetica et geometricæ, practica*, 1611, in-4 ; *De gemino usu utriusque globi*, Amsterdam, 1611, in-4 ; *Geometrices per usum circini novæ præcis*, 1625, in-8. C'est un de ceux qui ont paru déterminer avec le plus d'exactitude le rapport du diamètre à la circonférence, qu'il a cru être de 115 à 555. (*Voy.* van CEULEN.) Ménélaüs Winsen a fait l'*Oraison funèbre* d'Adrien Métius, Franeker, 1656, in-4.

METKERKE ou MEETKERCKE (Adolphe), littérateur, historien, philologue et jurisconsulte protestant, né à Bruges en 1528, mourut à Londres le 6 octobre 1591, laissant un *Mémoire* écrit de sa main, où il déclara qu'il n'y a pas de vraie religion hors de l'Eglise catholique romaine, et exhortait sa fille de retourner à Bruges et d'y professer hautement la foi de ses ancêtres : exhortation qui eut un heureux effet. Il travailla aux *Vies des Césars*, aux *Médailles de la grande Grèce*, et aux *Fastes consulaires*, publiés par Goltzius. On a encore de lui : la *Traduction* de quelques épiques de Théocrite en vers latins, Heidelberg, 1593, in-8 ; des *idylles* de Moschus et Bion, avec des notes, Bruges, 1565, in-8 ; *De veteri et recta pronunciatione lingue græcæ*, Anvers, 1576, in-12, et dans le *Sylloge scriptorum* de Siebert Haverkamp, Leyde, 1756. De Thou et Valère André lui attribuent un Recueil des Actes de la pacification de Cologne. Ils se trompent : il est d'Aggée Albada.

MÉTON ou MÉTHON, mathématicien d'Athènes, publia, l'an 452 avant J.-C., son *Ennéadécadéride*, c'est-à-dire son cycle de 19 ans, par lequel il prétendait ajuster le cours du soleil à celui de la lune, et faire que les années solaires et lunaires commençassent au même point ; c'est ce qu'on appelle le *Nombre d'or*. Les Athéniens, ayant résolu d'envoyer une flotte en Sicile, voulurent faire embarquer Méton, qui contrefit le fou. Cet astronome avait Euctémon pour le seconder dans ses observations solaires. Méton avait élevé dans la place publique d'Athènes un instrument appelé *héliotrope* : c'était probablement un *gnomon* dont les ombres indiquaient les jours où le soleil se trouvait dans l'un ou l'autre tropique. On ignore l'époque de la mort de cet astronome.

METRIE. *Voy.* METTRIE.

METRODORE, médecin de Chio, disciple de Démocrite et maître d'Hippocrate, vers l'an 444 avant J.-C., composa divers ouvrages de médecine qui sont perdus. Il croyait le monde éternel et infini.

METRODORE, peintre et philosophe, fut choisi par les Athéniens pour être envoyé à Paul-Émile. Ce général, après avoir vaincu Persée, roi de Macédoine, leur demanda deux hommes : un philosophe pour élever ses enfants ; et un peintre pour

peindre son triomphe. On choisit Métrodore, qui réunissait ces deux talents.

METROPHANE, évêque de Bysance, mort vers 512, mérita le titre de confesseur durant la persécution de Dioclétien. Sa mémoire est en honneur dans l'Eglise d'Orient.

METROPHANE, évêque de Smyrne au ix^e siècle. L'ambition et la discorde n'eurent point de prise sur son âme éclairée et pacifique, dans un temps où l'Eglise d'Orient ne respirait que le schisme et la haine contre l'Eglise romaine. Attaché à saint Ignace de Constantinople, il s'opposa avec vigueur au turbulent Photius en 867, et consigna ses sentiments de paix dans une *Lettre* très-estimée, insérée dans les *Collections des conciles*.

METROPHANE-CRITOPULE, protosyncelle de la grande église de Constantinople, né à Berrhœa en 1590, fut envoyé dans le xvii^e siècle par Cyrille Lucar en Angleterre, pour s'informer exactement de la doctrine des églises protestantes. Critopule parcourut une partie de l'Allemagne, et y composa une *Confession de foi de l'Eglise grecque*, imprimée à Helmstadt, en grec et en latin, en 1661. Cette Confession favorise en quelques endroits la doctrine des protestants contre les sentiments les plus déclarés des Grecs; mais elle est conforme dans d'autres endroits aux dogmes de l'Eglise catholique. Voy. CYRILLE LUCAR.

METTRIE (Julien OFFRAY de la), naquit à Saint-Malo le 25 décembre 1709 d'un négociant. Son goût pour la médecine engagea ses parents à l'envoyer en Hollande étudier sous Boerhaave. Il vint ensuite à Paris et fut placé auprès du duc de Grammont, colonel des gardes-françaises, qui le fit médecin de son régiment. La Mettrie, ayant suivi son protecteur au siège de Fribourg, y tomba dangereusement malade. Cette maladie, qui aurait dû être pour lui une source de réflexions, fut une source de délires. Il crut voir que cette intelligence immortelle qu'on nomme âme baissait avec le corps et se flétrissait avec lui. Il prétendit faire l'*Histoire naturelle de l'âme*. Cet ouvrage, qui respire l'impiété et l'absurdité à chaque page, souleva tout le monde. Le duc de Grammont le soutint contre cet orage; mais ce seigneur ayant été tué peu de temps après, le médecin perdit sa place, et n'en valut pas mieux. Il tourna ses armes contre ses confrères. Il mit au jour sa *Pénélope* ou le *Machiavel en médecine*, 1748, 5 vol. in-12. Le soulèvement de la Faculté contre cette satire obligea l'auteur de se retirer à Leyde. C'est là qu'il publia son *Homme machine*. Une supposition continuelle des principes en question; des comparaisons ou des analogies imparfaites érigées en preuves; des observations particulières, d'où il tire des conclusions générales qui n'en naissent point; l'affirmation la plus absolue, continuellement mise à la place du doute : voilà la philosophie de l'auteur. L'enthousiasme avec lequel il déclame, l'air de persuasion qu'il prend, étaient capables de séduire ces esprits faibles qui aspirent à l'*esprit fort* pour cacher leur faiblesse; mais ce n'était pas ce que l'auteur désirait le plus : il voulait seulement, dit un homme d'esprit, avoir le titre d'*animal spirituel* et de *machine curieuse*. Poursuivi en

Hollande, où son livre fut livré aux flammes, il se sauva en 1749 à Berlin. Il y devint lecteur du roi de Prusse et membre de son académie. Il y vécut jusqu'à sa mort, arrivée en 1751. Elle fut la suite d'un trait de cette folie qui perçait dans toute sa conduite. Il avait une fièvre d'indigestion; il prit les bains, et se fit saigner huit fois. Se voyant à l'extrémité, il s'occupait, à ce qu'on dit, à détester l'absurde philosophie qui l'avait jeté dans les plus monstrueux excès. Le premier hommage de cette raison désabusée fut un retour sincère vers la religion, et le désaveu public de toutes ses erreurs. Il voulut constater son repentir par des preuves non équivoques. L'approche de sa dernière heure lui fit comprendre que le triste honneur de mourir dans l'impiété ne valait pas le sacrifice des espérances qui lui restaient de fléchir la colère de Dieu. Les philosophes ses collègues n'en pas ont jugé de même. L'un d'eux ne put s'empêcher de dire que *La Mettrie les avait déshonorés pendant sa vie, et surtout à sa mort*. Cette conversion tardive n'est pas appuyée de preuves bien convaincantes. Sa conversation amusait beaucoup, lorsque sa gaieté n'allait pas jusqu'à l'extravagance; mais elle y allait souvent. On voyait quelquefois cet homme, qui se parait du nom de philosophe, jeter sa perruque par terre, se déshabiller et se mettre presque tout nu au milieu d'une grande compagnie. On trouve dans toutes ses productions du feu, de l'imagination, mais peu de justesse, peu de précision, peu de goût. C'était, suivant Voltaire qui l'avait beaucoup connu, *un fou qui n'écrivait que dans l'ivresse*. Maupertuis dit à peu près la même chose dans sa lettre à Haller (tom. 3^e de ses *Œuvres*, édit. de Lyon). Le marquis d'Argens n'en fait pas un portrait plus favorable. (Voy. le *Journal encyclopédique*, janvier 1762). On a recueilli à Berlin, 1751, in-4, et en 2 vol. in-12, ses *Œuvres philosophiques*, renfermant l'*Homme machine*, l'*Homme plante*, l'*Histoire de l'âme*, l'*Art de jouir*, le *Discours sur le bonheur*, etc. Il pose pour base du bonheur, qu'il faut étouffer les remords et se livrer à tous ses penchants; il conseille au brigand de voler, au tyran de se baigner dans le sang de ses sujets, au débauché de se vautrer dans les plus dégoûtantes infamies, etc. On a encore de lui : *Réflexions philosophiques sur l'origine des animaux*, Berlin sous le nom de Londres, 1750, in-4. Il fait sortir les animaux de la terre comme des herbes des champs; la *Traduction* des Aphorismes de Boërhaave, son maître, en 10 vol. in-12, avec un long *Commentaire*, où, parmi des observations vraies, il y en a beaucoup de fausses et des sentiments singuliers. Il savait à peine assez de latin pour comprendre les ouvrages de médecine. « Il faisait des livres (dit Maupertuis) sans dessein, sans s'embarasser de leur sort, et quelquefois sans savoir ce qu'ils contenaient. » D'Argens dit aussi de La Mettrie..... « Tous ses ouvrages sont d'un homme dont la folie paraît à chaque pensée, et dont le style démontre l'ivresse de l'âme; c'est le vice qui s'explique par la démence : La Mettrie était fou au pied de la lettre... »

METZ (Claude BARBIER du), lieutenant-général

d'artillerie et des armées du roi, naquit à Rosnay en Champagne, le 1^{er} avril 1658. Il se signala dès ses premières années dans la profession des armes. Ayant reçu un coup de canon en 1657, il ne put pas servir pendant la campagne de 1658, la seule qu'il manqua depuis qu'il entra au service jusqu'à sa mort. Il se distingua partout par son application à perfectionner l'artillerie; il la mit dans un état où elle n'avait jamais été, et la fit servir presque avec la même intelligence. Il fut tué d'un coup de mousquet en 1690, à la bataille de Fleurus. Il était alors lieutenant-général. On le regardait comme le plus habile ingénieur qu'eût eu la France avant Vauban, et comme un des hommes les plus bienfaisants et les plus vertueux que l'état militaire ait produits. C'est de lui que la dauphine dit un jour au dîner du roi : *Voilà un homme bien laid* (il avait eu le visage horriblement maltraité par des éclats de mitraille dans la campagne de 1657). Louis XIV répondit à cette princesse : *Moi je le trouve bien beau, car c'est un des hommes les plus braves du royaume*. Ch. Perrault a publié son *Eloge* dans le recueil des *Hommes illustres qui ont paru en France dans le XVII^e siècle*, tom. II, p. 12.

* METZGER (Jean-Daniel), médecin, né à Strasbourg en 1759, alla en 1777, occuper la chaire d'anatomie à Kœnigsberg, et devint physicien de la ville et professeur d'accouchement. Il était aussi médecin des hôpitaux et assesseur du collège médical; mais il se livrait plus à l'enseignement et à la publication de ses écrits qu'à la pratique de son art. Il est mort à Kœnigsberg en septembre 1805; il s'était fait connaître surtout par le *Journal d'observations sur la médecine légale et la police médicale*, qu'il publia presque sans interruption de 1778 à 1790. Il ne resta étranger à aucune des questions qui furent agitées de son temps sur les différentes parties de la science. Parmi ses ouvrages qui commencent à vieillir, nous citerons : *Adversaria medica*, Utrecht, 1774-78, 2 vol. in-8; *Observations de médecine légale*, 1778 et 1781, 2 vol.; *Bibliothèque de médecine légale*, 1784-86, 2 vol. in-8; *Principes de médecine légale et judiciaire*, 1787, in-8, réimprimé plusieurs fois et traduits en français par Ballard, avec des additions, 1815, in-8; *Bibliothèque du physicien*, 1787, 1789, 1790, 2 vol. in-8; *Antropologie philosophico-médicale*, 1790, in-8. Il a donné son *Auto-biographie* dans le 2^e cahier de sa *Correspondance médicale*.

METZU (Gabriel), peintre, né à Leyde en 1615, mort dans cette ville en 1658, a laissé peu de tableaux; mais ils sont précieux par la finesse et la légèreté de la touche, la fraîcheur du coloris, l'intelligence du clair-obscur et l'exactitude du dessin (1). Il ne peignit qu'en petit.

MEULEN. Voy. VANDER MEULEN.

MEUN (Jean de). Voy. CLOPINEL.

MEUNIER. Voy. MEUSNIER.

MEURISSE (Martin), de Roye en Picardie, évêque (*in partibus*), de Madaure, suffragant et administrateur général du diocèse de Metz, fonda les Bénédictines de Montigny, près de Metz, et mourut en

1644. On a de lui : *l'Histoire des évêques de Metz*, 1684, in-fol.; *Histoire de la naissance, du progrès et de la décadence de l'hérésie à Metz*, 1670, in-4.

MEURISSE (Henri-Emmanuel), habile chirurgien de Paris, naquit à Saint-Quentin, et mourut en 1694. On a de lui un *Traité de la saignée*, in-12, qui renferme des préceptes utiles et des réflexions judicieuses.

MEURSIUS (Jean premier), célèbre antiquaire, né à Losdun, près de La Haye, en 1579, fit paraître dès son enfance des dispositions extraordinaires pour les belles-lettres et pour les sciences. Il alla étudier le droit à Orléans avec les fils du grand pensionnaire Barneveldt, qu'il accompagna dans leurs voyages. Ses courses lui donnèrent occasion de connaître les cours des princes de l'Europe, et de converser avec les savants. De retour en Hollande, il obtint la chaire d'histoire à Leyde en 1610, et ensuite celle de la langue grecque. Sa réputation augmentant de jour en jour, Christiern IV, roi de Danemarck, le fit professeur en histoire et en politique, dans l'université de Sora, le 20 septembre 1625. Meursius remplit cette place avec succès. Ce docte et laborieux écrivain mourut le 20 septembre 1659. On a de lui un grand nombre de savants ouvrages, dont plusieurs regardent l'état de l'ancienne Grèce : *De populis atticæ; Atticarum lectionum libri VI; Archontes athenienses; Fortuna attica, de Athenarum origine*, etc.; *De festis Græcorum*. Ces différents traités, remplis d'érudition, se trouvent dans le Recueil de Gronovius; *Historia danica*, 1650, in-4; c'est l'histoire des rois Christiern 1^{er}, Jean et Christiern II. Un grand nombre de Traductions d'auteurs grecs qu'il a enrichies de notes, entre autres, de *l'Histoire romaine* de Théodore Metochite, des *Lettres* de Théophylacte, de la *Tactique* de Constantin Porphyrogénète, de *l'Origine de Constantinople* de Georges Codinus, des *Harangues* des Pères grecs, qui n'avaient pas encore été publiées, etc.; une Histoire de l'université de Leyde, sous le titre d'*Athenæ Bataviæ*, 1625, in-4; *Glossarium græco-barbarum*, Leyde, 1614, in-4; *Creta, Cyprus, Rhodus*, Amsterdam, 1675, in-4 : c'est une description de ces îles et de leur antiquité; *Rerum belgicarum lib. I*, 1612; — *lib. IV*, 1614, in-4. C'est l'histoire de ce qui s'est passé dans les Pays-Bas sous le duc d'Albe. La première édition ayant déplu à ses concitoyens, et les ayant même irrités au point de le vouloir déposséder de ses emplois, il en fit une seconde plus ample, où il montra beaucoup de complaisance pour ses critiques, aux dépens de la vérité et de l'exactitude des faits. Sa complaisance ne les apaisa pas. Il voulut la dédier aux états-généraux; ils le refusèrent, craignant la trop grande sincérité de l'auteur. Tous les ouvrages de ce savant ont été recueillis à Florence, 1741, 12 vol. in-fol. D. Guillaume Moller a publié la *Vie de Meursius*, Nuremberg, 1752, in-4. Voy. aussi J. Valérian Schramm, *Dissertatio de vita et scriptis Jo. Meursii patris*. Leipsig, 1715, in-4. Voy. les *Mémoires de Nicéron*, tom. 12 et 20.

MEURSIUS (Jean second), fils du précédent, né à Leyde en 1615, mourut en Danemarck, n'étant

(1) Son *Marché aux herbes d'Amsterdam* est surtout très-estimé.

âgé que de 40 ans. Il avait publié divers ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Arboretum sacrum, sive de arborum consecratione*, Leyde, 1642, in-8; *De tibus veterum*, dans Gronovius.

MEURSIUS. Voy. CHORIER.

* MEUSEL (Jean-Georges), laborieux bibliographe, né en 1745, à Eyrichshof, près de Baunach, en Franconie, fut professeur d'histoire à Erfurt, puis à l'université d'Erlang, dont il contribua beaucoup à relever la réputation. Décoré en 1779, du titre de conseiller aulique de la principauté de Quedlinbourg, et en 1792, du roi de Prusse, il mourut à Erlang le 19 septembre 1820. On doit à ce savant infatigable un très-grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Bibliotheca historica*, Leipsig, 1782-1804, 11 tom. en 22 vol. in-8. Cet ouvrage, commencé par Struvius, et continué par Buder (voy. ce nom), contient la *Notice raisonnée* de tous les historiens anciens et modernes, avec un examen critique de leurs ouvrages et de leurs différentes éditions. On regrette que les circonstances n'aient pas permis à Meusel de le terminer entièrement, ni de le porter au point de perfection qu'il était capable de lui donner; mais tel qu'il est rien ne peut le remplacer; *L'Allemagne littéraire (Gelehrte Teutschland)*, Lemgo, 1796-1812, 16 vol. in-8; on a publié des suppléments à cet ouvrage, jusqu'en 1850, qui portent le nombre des volumes à 22. C'est un dictionnaire bibliographique de tous les auteurs vivants nés en Allemagne ou qui habitaient ce pays, avec la liste exacte de leurs ouvrages; *Dictionnaire des artistes allemands vivants*, Lemgo, 1778-79, 2 vol. in-8, 2^e édit., 1808-09, avec un supplément imprimé en 1814, in-8; *Mélanges concernant les arts*, Erfurt, 1779-87, 5 vol. in-8. Recueil périodique continué sous différents titres. *Mémoires pour la science de l'histoire*, Augsbourg, 1780-82, 2 vol. in-8; *Littérature de la statistique*, Leipsig, 1790, in-8, 2^e édit., 1806-07, 2 vol. in-8; *Traité de statistique*, 5^e édit., 1804, in-8; *Direction (Leitfaden), pour l'histoire de la littérature*, 1799-1800, 5 part. in-8; *Dictionnaire des écrivains allemands morts de 1750 à 1800*, Leipsig, 1802-16, 15 vol. in-8; ouvrage estimé par son exactitude. Meusel a fourni un grand nombre d'articles aux *Journaux littéraires* et *Recueils périodiques* de l'Allemagne.

MEUSNIER (Philippe), habile peintre, né à Paris en 1655, y mourut en 1754. Il fut reçu à l'Académie, et en devint trésorier. Louis XIV et Louis XV visitèrent Meusnier dans son atelier, et lui donnèrent de justes éloges. On lui accorda une pension et un logement aux galeries du Louvre. Cet artiste excellait à peindre l'architecture; ce fut lui qu'on choisit pour représenter l'architecture de la voûte de la chapelle de Versailles. Le duc d'Orléans l'employa à décorer la célèbre galerie de Coypel, au Palais-Royal. Le château de Marly était encore orné des peintures de cet habile maître.

* MEUSY (Nicolas), écrivain ascétique, né en 1754, à Villersexel, diocèse de Besançon, ayant embrassé l'état ecclésiastique, devint vicaire de la paroisse de Rupt, et se consacra tout entier à l'instruction des habitants de la campagne. Il mourut

en 1772, n'étant âgé que de 58 ans, victime de son zèle pour les malheureux, atteints d'une maladie épidémique. On a de lui : *Le code de la religion et des mœurs*, Paris, 1770, 2 vol. in-12. C'est un recueil des principales ordonnances du roi relatives à la religion. *Le Catéchisme historique, dogmatique et moral des fêtes*, Vesoul, 1771, in-12, ouvrage utile, et souvent réimprimé.

MÉVIUS ou MÆVIUS, poète du temps d'Auguste, ridiculisé par Virgile et par Horace. On connaît cette imprécation plaisante du premier :

Qui Baviu non odit, amet tua carmina, Mævi.

MÉVIUS (David), né à Gripswald en Poméranie l'an 1609, conseiller privé du roi de Suède, et président du conseil souverain de Wismar, fut envoyé par Charles XI, roi de Suède, pour terminer les différends de ce monarque avec l'empereur, sur les provinces d'Allemagne cédées à la Suède par la paix de Westphalie. Il eut part à d'autres affaires non moins importantes, et mourut le 17 septembre 1670 à Wismar. On a de lui : des *Commentaires sur le droit de Lubeck*, et des *Décisions*; un *Traité de l'amnistie* : une *Jurisprudence universelle*; et un grand nombre d'autres écrits, qui sont une preuve de son savoir.

MEXIA ou MESSIA (Pierre), natif de Séville, historiographe de Charles-Quint, mort l'an 1552, a laissé plusieurs ouvrages en espagnol et en latin, entre autres : *Sylva variarum lectionum*; *Laus asini*; *Los Cesares*, ou *Histoire des Césars*, etc. Ses *Diverses leçons* ont été traduites en français, in-8.

MEY (Jean de), docteur en médecine, et professeur de théologie à Middelbourg, né en Zélande, et mort en 1678, à 61 ans, a donné en flamand plusieurs ouvrages publiés à Delft en 1704, in-fol., et en latin, sous ce titre : *Physiologia sacra*, Middelbourg, 1661, in-4. C'est un commentaire sur les objets physiques dont il est parlé dans le Pentateuque.

MEY (Octavio), négociant de Lyon, s'est rendu célèbre par la découverte qu'il fit, vers le milieu du xvi^e siècle, du secret de lustrer les soies, ce qu'on appela *leur donner l'eau*. Ayant mis par hasard et roulé un brin de soie dans sa bouche, il s'aperçut, en le retirant, que cette substance était devenue plus éclatante. Cette expérience lui fit faire des essais, et il découvrit une lotion dont le secret rendu public, après avoir contribué à la fortune de l'inventeur, fut très-utile au commerce de Lyon pour la fabrication des étoffes. Il se forma un riche cabinet d'objets curieux et d'antiquités, parmi lesquelles on voyait le fameux bouclier dit de *Scipion*. Après la mort de Mey, arrivée en 1690, son héritier en fit don à Louis XIV, qui le plaça dans le cabinet des médailles.

* MEY (Claude), canoniste, né à Lyon le 15 janvier 1712, de la même famille, embrassa l'état ecclésiastique, mais resta simple tonsuré, et se fit recevoir avocat au parlement de Paris. Très-versé dans le droit canonique, il publia un grand nombre de *Mémoires* sur des questions ecclésiastiques remarquables par la manière dont les faits y sont présentés, mais qui ne sont pas tous dictés par une

sévère impartialité. Il présidait aux *Nouvelles ecclésiastiques*, et eut part à l'administration de M. de Montazet, archevêque de Lyon. On le regardait avec Piales comme les deux colonnes du parti *appelant*; Mey, plus théologien, se déclara contre la constitution civile du clergé, et signa la consultation dressée par Jabineau le 15 mars 1790. Pendant la terreur, il se retira à Sens, et y mourut en 1796. Ses principaux ouvrages sont : l'*Apologie des jugements rendus en France par les tribunaux séculiers contre le schisme*, 1752, 2 vol. in-12; la 2^e partie est de Maultrot. Cet ouvrage fut supprimé par arrêt du parlement, et condamné par un bref de Benoît XIV, du 20 novembre 1752. *Essai de métaphysique ou Principes sur la nature et les opérations de l'esprit*, 1756, in-12; *Consultation pour les bénédictins contre la commission des réguliers*, 2 vol. in-4; *Maximes du droit public français*, 1772, 2 vol. in-12. Maultrot et Blonde en donnèrent une 2^e édition en 1775. Mey concourut à plusieurs écrits sur les contestations du temps.

MEYER (Jacques), historien et littérateur, né le 7 janvier 1491 à Vleteren, dans la châtellenie de Cassel en Flandre, près de Bailleul, d'où il avait pris le nom de *Baliolanus*, s'appliqua à instruire à Bruges la jeunesse dans les belles-lettres et dans la piété. Il mourut curé de Blanckenberg, le 5 février 1552. Ses principales productions sont : *Annales rerum flandricarum*, Anvers, 1561, in-fol. Ces Annales vont jusqu'à l'an 1477. Elles sont estimées : le style en est aisé, coulant et assez pur. On les a réimprimées dans la Collection des Histoires belgiques, Francfort, 1580; *Flandricarum rerum decas*, Bruges, 1551, in-4, etc. — Antoine Meyer, neveu, et Philippe Meyer, petit-neveu de Jacques, se sont distingués dans les belles-lettres, et ont donné plusieurs pièces de vers latins.

MEYER (Livinus ou Lævin de), né d'une famille noble de Gand en 1635, se fit jésuite et se distingua dans la théologie, l'histoire et la poésie. Son poème *sur la colère*, divisé en trois livres, est généralement estimé des amateurs de la langue de l'ancienne Rome; on y trouve des vers dignes du siècle d'Auguste. Parmi ses ouvrages théologiques, celui qui a fait le plus de bruit est une *Histoire des congrégations de Auxiliis*, contre le père Jacques-Hyacinthe Serry, Anvers, 1705, in-fol.; elle est diffuse, mais assez exacte, et même aussi impartiale que peuvent l'être ces sortes de relations : il est certain qu'il est plus modéré que l'auteur qu'il réfute. Il a beaucoup écrit contre les apologistes de Quesnel. Il mourut à Louvain le 19 mars 1750, à l'âge de 75 ans.

* MEYER (Jonas-Daniel), savant jurisconsulte hollandais, né à Arnheim le 15 septembre 1780, mort à Amsterdam le 6 décembre 1854. On lui doit des mémoires sur les questions suivantes : *L'appréciation morale d'une action peut-elle entrer en considération quand il s'agit d'établir une loi pénale? — Déterminer le principe fondamental de l'intérêt, les causes de ses variations et ses rapports avec la morale*. En 1815 il publia : *Principes sur les questions transitoires*; en 1819, *L'esprit, l'origine et les progrès des institutions judiciaires, des principaux*

pays de l'Europe, (2^e éd. Paris, 1825 en 1829, 6 vol. in-8; cet ouvrage est très-estimé. Comme philologue on a de lui : *Mémoire sur l'origine de la différence relative à l'usage de la langue flamande ou wallonne dans les Pays-Bas*, inséré dans le 5^e vol. des nouveaux mémoires de l'Institut de ce royaume. Meyer avait été directeur de la *Gazette officielle* en 1808.

MEYER. Voy. MAIER et MAYER.

MEYNARD (le chevalier François), avocat à Périgueux, fut député à la convention par le département de la Dordogne. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la détention, en ces termes : « Je crois difficilement aux dangers dont on nous » dit individuellement menacés; peut-être n'en » suis-je pas assez frappé, d'après les récits alarmants qu'on nous fait chaque jour sur notre » sûreté personnelle. Je pourrais avoir d'autres » craintes; mais je déclare que je ne croirai jamais » à la peur qu'on chercherait à m'inspirer pour » forcer ma volonté... Je demande, comme mesure » de sûreté générale, que Louis soit détenu pendant le temps que durera la guerre. » Interrompu par les députés de la montagne : « Taisez-vous, leur » dit-il, ce ne sont pas vos cris que j'écoute, c'est » ma conscience. » En 1795 il fut envoyé en mission à l'armée de Sambre-et-Meuse. Lors de la constitution de l'an 5, devenu membre du conseil des Cinq-cents, il obtint que les ecclésiastiques condamnés à la réclusion rentreraient dans l'administration de leurs biens. Sorti du conseil en 1798, il fut envoyé commissaire du Directoire à Francfort, où il resta plusieurs années. En 1811 il fut nommé président du tribunal de Périgueux. Elu en 1815 membre de la chambre des représentants, il n'y siégea point; mais renvoyé la même année à la chambre des députés, il y resta jusqu'en 1817. Nommé à cette époque juge au tribunal de la Seine, il revint à la chambre en 1820, et fut fait en 1825 conseiller à la cour royale de Paris. Il mourut en 1828 à Vaurain près de Riberac, après avoir reçu les secours de la religion.

* MEYNIER (Charles), peintre d'histoire, né à Paris en 1759, étudia d'abord l'art de la gravure, sous Choffart; mais cédant à un goût décidé pour la peinture, il entra en 1785 à l'académie, où il eut pour maître Vincent, qui cherchait avec David à faire revivre le goût de l'antique. Ayant remporté le grand prix en 1789, il se rendit à Rome comme pensionnaire, où il passa cinq ans occupé de se perfectionner par l'étude des chefs-d'œuvre. A son retour il ne tarda pas à se faire remarquer par les ouvrages qu'il envoya aux différentes expositions. Elu en 1815 membre de l'Institut, il fut trois ans après nommé professeur aux écoles royales, et mourut à Paris le 6 septembre 1852. Ses tableaux, qui ont un grand caractère de dessin et d'expression, lui ont acquis un rang honorable parmi nos peintres d'histoire : on estime surtout ses allégories. Il s'était fait aussi une réputation par son habileté à peindre les plafonds. Ses productions les plus remarquables sont : *Les adieux de Télémaque et d'Eucharis*. La gravure a reproduit ce charmant ouvrage, qui est cité avec éloge ainsi que le suivant dans le rapport

sur les prix décennaux. *Le 76^{me} de ligne retrouvant ses drapeaux dans l'arsenal d'Inspruck*; *l'Entrée des Français dans Berlin*, grande composition; *Les Français blessés dans l'île de Lobau*, reconnaissant leur général qu'ils avaient perdu. Dans aucun autre ouvrage cet artiste n'avait porté aussi loin l'expression et la science anatomique. Meynier a peint au musée royal trois grands plafonds : l'un représente *Rome donnant à la Terre le code de Justinien*; l'autre *la France protégeant les Beaux-Arts sous les auspices de la Paix*; le troisième le *Génie préservant de la faulx du Temps les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres*. Le musée possède plusieurs ouvrages de ce peintre, notamment les *Cendres de Phocion*, sujet austère et éminemment philosophique; et le berger *Phorbas*, présentant *OEdipe à Périclès, reine de Corinthe*.

MÉZÉRAI (François EUDES de), historien célèbre, né l'an 1610 au village de Rye, près d'Argentan en Basse-Normandie, d'un chirurgien, s'adonna d'abord à la poésie; mais il la quitta pour une place de commissaire des guerres, dans l'armée de Flandre, qu'il exerça pendant deux campagnes. Dégoûté de cet emploi, il vint se fixer à Paris où il se fit appeler *Mézérai*, du nom d'un hameau de la paroisse de Rye. Il s'adonna à la politique, et débuta par quelques pamphlets, dont la composition lui faisant sentir le besoin de comparer le présent avec le passé, le porta vers l'étude de l'histoire. Il s'enferma au collège de Sainte-Barbe, au milieu des livres et des manuscrits, dans le dessein de donner une *Histoire de France*, dont il publia le 1^{er} tome en 1645, à 52 ans. Le 2^e et le 3^e parurent en 1646 et en 1651. Le cardinal de Richelieu, qui lui avait déjà fait un don pécuniaire pour l'encourager dans ses études, le récompensa de ses travaux par une pension de 4,000 livres. Conrart, un des premiers membres de l'académie française, étant mort, cette compagnie donna à Mézériai la place de secrétaire perpétuel, que cet académicien laissait vacante. Il travailla en cette qualité au *Dictionnaire de l'académie*, et mourut en 1685. Mézériai affecta pendant tout le cours de sa vie un pyrrhonisme qui était plus dans sa bouche que dans son cœur. C'est ce qu'il fit paraître durant sa dernière maladie; car ayant fait venir ceux de ses amis qui avaient été les témoins les plus ordinaires de sa licence à parler sur les choses de la religion, il en fit devant eux une espèce d'amende honorable. Il la termina en les priant d'oublier ce qu'il avait pu leur dire autrefois de contraire; *Souvenez-vous*, ajouta-t-il, *que Mézériai mourant est plus croyable que Mézériai en santé*. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de France*, 1645, 1646 et 1651, en 3 vol. in-fol. Les 2 derniers volumes valent mieux que le 1^{er}, mais ni les uns ni les autres ne feront jamais une histoire agréable. Il y aurait moins de fautes, si au lieu de composer son histoire sur Paul-Emile, du Haillan, Dupleix, etc., l'auteur avait été aux sources. Mais il disait ingénument que les reproches, que quelques inexactitudes procuraient, étaient fort au-dessous de la peine qu'il fallait prendre en consultant les originaux. Trop d'écrivains ont pensé et agi comme lui, surtout dans ce

siècle paresseux et frivole, où l'on vous tient quitte des recherches, pourvu que vous donniez de l'esprit et des saillies. *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, 1668, en 5 vol. in-4, et réimprimé en Hollande en 1675, 6 vol. in-12. Du Puy, Launoi et Dieris, trois des plus savants critiques de leur temps, le dirigèrent dans cet abrégé, incomparablement meilleur que sa grande histoire; mais on ne laisse pas d'y trouver des fautes, et même des fautes très-considérables. L'esprit républicain de Mézériai y perce à chaque page. Il eut la hardiesse d'y faire l'histoire de l'origine de toutes les espèces d'impôts des Français, avec des réflexions fort libres. Colbert s'en plaignit, Mézériai promit de se corriger dans une 2^e édition : il le fit, mais en annonçant au public qu'on l'y avait forcé. Ses corrections n'étant d'ailleurs que de vraies palliations, le ministre fit supprimer la moitié de sa pension. Mézériai, quoique à son aise, en murmura, parce qu'il était attaché à l'argent, et n'obtint d'autre réponse que la suppression de l'autre moitié. Son aversion pour les traitants n'en devint que plus forte. Il avait coutume de dire qu'il réservait deux écus frappés au coin de Louis XII, surnommé *Père du peuple* : il en destinait un pour louer une place en Grève, lorsqu'on exécuterait quelques-uns d'eux, et l'autre à boire à la vue de leur supplice. On voit par là que cet homme aurait joué un rôle dans la révolution de 1795. Il s'avisait aussi, en travaillant au *Dictionnaire de l'académie française*, d'ajouter cette phrase au mot COMPTABLE : *Tout comptable est pendable*, phrase que les académiciens ne voulurent jamais lui passer. La dernière édition de son *Abrégé* est de 1755, 14 vol. in-12. On y a joint les endroits de 1668 qui avaient été supprimés, la continuation de Limiers et une Table des matières. *Traité de l'origine des Français*, qui fit beaucoup d'honneur à son érudition; une *Histoire des Turcs*, contenant ce qui s'est passé dans l'empire ottoman depuis 1612 jusqu'en 1649; une *Traduction française*, grossièrement écrite, du traité latin de Jean Salisbury, intitulé : *Les Vanités de la cour*, 1640, in-4; *Mémoires historiques et critiques sur divers points de l'histoire de France*, Amsterdam, 1752, 2 vol. in-12. Il y a des propositions qui sont contraires à la constitution monarchique de la France. On lui attribue plusieurs satires contre le gouvernement et en particulier celle qui porte le nom de *Sandricour*; *Histoire de la mère et du fils*, Amsterdam, 1750, in-4, ou 2 vol. in-12, etc. Il avait fait la plupart de ces libelles contre le cardinal Mazarin, étant un des frondeurs les plus déterminés. — Mézériai avait deux frères : l'aîné, nommé Jean EUDES, fut instituteur des *eudistes* (voy. EUDES). L'autre fut habile chirurgien-accoucheur; il s'appelait Charles EUDES, et prit le nom de *Douay*; il était plus jeune que Mézériai... Voy. la *Vie de Mézériai* par la Roque, in-12, où l'on trouve bien des contes, peut-être plus satiriques que vrais.

MÉZIRIAC (Claude-Gaspard BACHET de), naquit à Bourg en Bresse d'une famille noble, le 9 octobre 1581. Il se fit jésuite, et dès l'âge de 20 ans il était professeur de rhétorique à Milan. Sa santé trop délicate ne pouvant soutenir les exercices de

cette société laborieuse, il en sortit. Méziriac avait des connaissances profondes dans les mathématiques et dans la littérature. Les gens de lettres les plus distingués de Paris et de Rome le recherchèrent. L'académie française lui ouvrit ses portes. Il mourut en 1658, âgé de 57 ans. Son caractère libre et familier, joint à son mérite, à sa naissance et à sa fortune, lui donnèrent dans sa patrie un empire dont il ne se servit que pour faire du bien. On a de lui : la *Vie d'Esope*, Bourg en Bresse, 1652, in-16, dans laquelle il combat ce que Planude a écrit sur ce fabuliste. Il prétend qu'Esope n'était ni bossu, ni contrefait, dispute inutile si Esope n'est qu'un personnage factice. (Voy. ESOPÉ, PLANUDE, LOCMAN.) Une *Traduction de Diophante* en latin, avec un *Commentaire*, Paris, 1621, in-fol. réimprimé en 1670 avec les observations de Fermat. On a donné de cet académicien (sous le nom de *Bachet*) huit

Héroïdes d'Ovide, traduites en mauvais vers français, et accompagnées d'un *Commentaire*, la Haye, 1716, 2 vol. in-8. La première édition n'était qu'en un seul vol.; dans la 2^e on a joint plusieurs ouvrages du même auteur. Ce *Commentaire* est une source d'érudition, dans laquelle les mythologistes ne cessent de puiser. Voy. l'éloge historique de Bachet de Méziriac, dans les *Eloges de quelques auteurs français*, par Joly.

MEZRAÏM, fils de Cham, petit-fils de Noé, peupla l'Egypte, qui lui avait été destinée, et qui de son nom est appelée dans l'écriture *terre de Mezraïm*. Il eut pour fils Ludim, Ananim, Laabim, Nephtuim, Phétrusim, et Chasluim; c'est d'eux que sortirent tous les différents peuples qui habitèrent l'Egypte et les pays voisins. Mezraïm étant mort, fut adoré, dit-on, comme un dieu, sous les noms d'*Osiris*, de *Sérapis* et d'*Adonis*.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE
OU
DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM
PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES;

PAR F.-X. DE FELLER.

Édition revue et continuée jusqu'en 1848.

SOUS LA DIRECTION

DE M. CH. WEISS,

CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BESANÇON, MEMBRE DE PLUSIEURS ACADEMIES,

ET DE M. L'ABBÉ BUSSON,

ANCIEN SECRÉTAIRE DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ECCLÉSIASTIQUES
ET VICAIRE-GÉNÉRAL HONORAIRE DE MONTAUBAN.

TOME VI.



PARIS,

J. LEROUX, JOUBY ET C^e, LIBRAIRES, | GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,
Rue des Grands-Augustins, 9. | Rue Cassette, 4.

OUTHENIN CHALANDRE, rue de Savoie, 5.

LILLE. L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

BESANÇON. OUTHENIN CHALANDRE FILS.

—
1849.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

MIC

MIC

* **MIACKZINSKI** (Joseph), général, né en 1750 à Varsovie, d'une famille illustre, entra jeune au service de France. Employé en 1792 comme maréchal de camp dans l'armée de Dumouriez, il eut ensuite le commandement de Sedan, et le 4 octobre attaqua, mais sans succès, le corps d'émigrés sous les ordres des princes. Il reçut encore un échec en mars 1795 à Bois-le-Duc; et lors de la retraite de l'armée française, il perdit beaucoup de monde à Aix-la-Chapelle. Soupçonné d'intelligence avec le prince de Cobourg, on ne trouva pas de preuves assez fortes pour l'accuser. Ami, au moins en apparence, de Dumouriez, en retenant les commissaires de la convention à Orchies, il lui donna le temps de prendre ses mesures pour les arrêter et les livrer aux Autrichiens. Miackzinski avait reçu du général l'ordre de s'emparer de Lille; mais il commit l'imprudence d'y entrer avec une faible escorte; il fut arrêté. Transféré à Paris et traduit devant le tribunal révolutionnaire, sous l'accusation de connivence avec Dumouriez, il se défendit avec courage; mais ni ses réponses ni l'éloquence de Julien, son avocat, ne purent empêcher sa condamnation. Quand il l'entendit prononcer, il se leva avec impétuosité, et dit : « Citoyens jurés et » citoyens juges, vous venez de condamner un innocent; vous faites assassiner celui qui a répandu son sang pour la république: je marcherai à la mort avec le même sang-froid que vous me voyez à présent. » Se tournant ensuite vers l'auditoire : « Puisse mon sang, ajouta-t-il, consoler le bonheur du peuple souverain !... » Il mourut avec fermeté le 17 mai 1795. Bertrand de Molleville assure dans son *Histoire de la révolution*, qu'en juillet 1792, Miackzinski lui proposa d'épier les démarches de Dumouriez, et de faire envelopper l'avant-garde qui lui était confiée, moyennant 200,000 francs, et que la cour rejeta ces offres avec mépris.

* **MICAL** (l'abbé), célèbre mécanicien français, né vers 1750, fut pourvu d'une bénéfice, dont les revenus suffisaient à la modération de ses desirs. Ami de la retraite, il employa ses loisirs à l'étude de la mécanique, et construisit d'abord deux automates jouant de la flûte, puis successivement plusieurs autres, dont l'ensemble formait un concert entier. Il les brisa, parce qu'on lui reprocha

la nudité de ses figures. L'abbé Mical construisit ensuite une tête d'airain qui articulait assez distinctement de petites phrases; mais le pompeux éloge qu'en fit, dans une lettre insérée au *Journal de Paris*, un curieux auquel il avait montré cette machine, le détermina à la briser, comme les premières, indigné qu'on eût révélé l'existence d'un ouvrage qu'il jugeait trop imparfait pour mériter l'attention des personnes éclairées. Ses amis l'engagèrent à reprendre son travail, et il fabriqua deux nouvelles têtes parlantes, dont la voix était *surhumaine*, et qu'il soumit, au mois de juillet 1785, à l'académie des sciences. Vicq-d'Azir fit le 7 septembre suivant un rapport sur ces étonnantes machines, dans lequel il déclare que l'abbé Mical avait atteint en partie le but qu'il s'était proposé. Mais sur le rapport du lieutenant de police Lenoir, le gouvernement refusa d'acheter ce chef-d'œuvre de mécanique. On avait déjà vu plusieurs fois des têtes parlantes. Sans compter celles que fabriqua Albert le Grand (*voy.* ce nom) et que saint Thomas d'Aquin, son disciple, brisa, dans un mouvement de frayeur, le professeur J. Valentin Merbitz, mort en 1704, en avait construit une à Dresde, à laquelle il avait travaillé pendant cinq ans. Cette tête répondait en grec, en hébreu, en latin ou en français à ce qu'on lui disait à l'oreille dans chacune de ces langues. Il eut été à désirer qu'on en eût fait la description avec assez de soin, pour constater l'absence de toute supercherie. Kircher avait eu le dessein d'en fabriquer une pour l'amusement de Christine, reine de Suède. Deux contemporains de l'abbé Mical, C. M. Kratzenstein, dont Lalande a fait l'éloge dans le *Journal des savants* du mois d'octobre 1787, et Kempelen, firent aussi leurs chefs-d'œuvre en ce genre. S'il faut en croire le *Dictionnaire universel*, l'abbé Mical brisa ces deux têtes dans un moment de désespoir et mourut très-pauvre, en 1789; mais Montucla, qui place la mort de Mical en 1790, dit qu'elles ont été vendues; et ne fait d'ailleurs aucune mention de l'état de détresse où se seraient écoulées ses dernières années.

** **MICALI** (Joseph), savant historien, né vers 1770 dans la Toscane, s'est acquis une grande réputation par son *Histoire de l'Italie avant la domination romaine*; cet ouvrage curieux et plein de

recherches produisit une grande sensation au-delà des monts. Publié en 1810, à Florence, 4 vol. in-8, avec atlas in-fol., il fut, dès l'année suivante, désigné par l'institut italien comme digne d'un des prix décennaux fondés à l'exemple de ceux de France. Mais un tel succès éveilla la critique, et le chevalier Inghirami publia la même année des *Observations sur les monuments antiques* qui servent de base à l'ouvrage de Micali, auquel il reproche un esprit de système, qui l'éloignait de la vérité. Docile à des avertissements donnés avec une bienveillante politesse, il employa dix ans à revoir son ouvrage dont il donna une 2^e édit., corrigée, Florence, 1821, 4 vol. in-8, et qui fut réimprimée sur le champ à Milan, à Gènes, etc., etc., dans divers formats, et trad. en français par Joly et Fauvel (*voy. ce nom*), avec des notes et des éclaircissements historiques, par M. Raoul-Rochette, Paris, 1824, 4 vol. in-8. Cet ouvrage est divisé en deux parties : dans la première l'auteur traite des peuples qui habitaient l'Italie avant la fondation de Rome, et la seconde contient le récit des événements qui se sont passés dans cette contrée, depuis cette époque jusqu'à l'entière soumission des Alpes sous Auguste. Micali a développé la première partie dans son *Histoire des anciens peuples Italiens*, Florence, 1852, 5 vol. in-8, avec atlas; il venait d'en donner une 2^e édit. augmentée, 1845, 4 v. gr. in-8, lorsqu'il mourut à Florence en 1844, regretté de tous ceux qui l'avaient connu.

** MICARA (Louis), cardinal, né en 1775 à Frascati, sut mériter par ses talents et par ses services l'affection du pape Léon XII, qui le décora de la pourpre en 1826. Après la mort de Grégoire XVI, il prononça dans le conclave un discours dans lequel il conseilla à ses collègues de ne consulter dans le choix du nouveau Pontife que les besoins de l'église. Partisan des concessions, dont il ne lui était pas possible de deviner les tristes résultats, il mourut doyen du sacré collège à Rome, le 24 mai 1747, à 72 ans, laissant aux pauvres la plus grande partie de ses biens.

MICHAËLIS (Sébastien), dominicain, né à Saint-Zacharie, petite ville du diocèse de Marseille, en 1545, introduisit la réforme dans plusieurs maisons de son ordre. Il obtint de la cour de Rome que les religieux de cette réforme composeraient une congrégation séparée. Le P. Michaëlis en fut le premier vicaire-général. Il mourut à Paris en 1618, à 74 ans, avec la gloire d'avoir fait revivre dans son ordre l'esprit de son fondateur. On a de lui l'*Histoire véritable de ce qui s'est passé à l'exorcisme de trois filles possédées au pays de Flandre*, avec un *Traité des sorciers et des magiciens*, à Paris, 1625, 2 vol. pet. in-8 : ce livre n'est pas commun, et ne sera guère lu dans ce siècle. Nos pères croyaient à la magie, nous n'y croyons pas; il faut, pour décider cette question, attendre un siècle où des juges impartiaux examineront la chose sans prévention, et avec une entière indifférence à l'égard des contendants. Telle est la réflexion qui se présente ici à tout esprit juste, qui fait abstraction de l'autorité de l'Écriture sainte et de la croyance générale des chrétiens. « Si nous consultons les écrits des philosophes modernes sur ce sujet, dit un critique

» judicieux, nous y apprendrons peu de chose. Pour » s'épargner la peine de discuter la question, ils » l'ont supposée décidée selon leurs préjugés; ils » n'ont pas distingué suffisamment les différentes » espèces de magie, comme les charmes, la divi- » nation, les enchantements, les sorts ou sortilè- » ges : toutes ces pratiques sont différentes, et de- » mandent chacune un examen particulier. Si nous » leur en demandons l'origine, ils disent que tout » cela est venu de l'ignorance; mais l'ignorance » n'est qu'un défaut de connaissance; une négation » ne produit rien, ne rend raison de rien, et il » nous faut des causes positives. Ils prétendent que » de nos jours la philosophie, ou la connaissance » de la nature, a réduit à rien le pouvoir du dé- » mon et celui des magiciens; ils se trompent. Si » la magie est très-rare parmi nous, elle y a été » commune autrefois, et on l'exerce encore ail- » leurs : pourquoi y a-t-on cru? et pourquoi ne » devons-nous plus y croire? Voilà ce que des phi- » losophes auraient dû nous apprendre. » (*Voy. ASMODÉE, de HAËN, MAFFÉE, MÉAD, etc.*) Mais déjà les philosophes les plus modernes recommencent à y croire; au nom près, ils reconnaissent la chose, et sont très-avides des scènes qu'elle produit. *Voy. FAUSTUS.*

* MICHAËLIS (Jean-David), savant orientaliste, né à Halle, le 27 février 1717, fit ses études à l'université de sa ville natale et les étendit à presque toutes les branches des connaissances humaines. Professeur à l'université de Gottingue, il en devint un des principaux ornements. Il jouissait d'une telle considération que, dans la guerre de sept ans, le maréchal de Richelieu donna l'ordre, si Gottingue était brûlée, de respecter sa riche bibliothèque. Cet illustre savant coopéra par ses travaux au voyage de découvertes en Arabie, dont les ouvrages de Niebuhr et les observations de Forskal furent le résultat. Michaëlis mourut le 22 août 1791, âgé de 74 ans. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont nous citerons les suivants : *Dissertatio de punctorum hebræorum antiquitate*, Halle, 1759, in-4; *Grammaire hébraïque*, Halle, 1743, in-8; *Grammatica chaldaica*, Gottingue, 1771, in-8; *Grammatica syriaca*, Halle, 1784, in-4; *Grammatica arabica*, avec un *Avant propos sur le style poétique et historique des Arabes*, ibid., 1771 et 1781, in-8; *de l'Influence des opinions sur le langage, et du langage sur les opinions*, Brême, 1762, in-4 (trad. en franç. par Mérian et Prémontval); *De Trogloditis Seiritis et Themudæis*; *Sententia de chronologia Mosis ante diluvium et a diluvio ad Abrahamum*, 1769, in-4; *Compendium antiquitatum Hebræarum*, 1755, in-4; *Traité des lois matrimoniales par lesquelles Moïse interdit l'union entre proches parents* (en allemand), 2 édit., 1768, in-8; *Introduction à la lecture des livres du nouveau Testament*, 2^e édit., 1787-88, 2 vol. in-4; *Droit mosaïque*, 4^e édit., 1775 à 1780, 6 vol. in-8; *Curæ in Actus apostolorum syriacos, cum commentariis criticis de indole, cognitionibus et usu versionis syriacæ novi Testamenti*, Gottingue, 1795, in-4; *Compendium theologiæ dogmaticæ*, Gottingue, 1760, in-8; en allemand, 1784, in-8; *Explication de l'histoire de la sépulture et de*

la *résurrection de Jésus-Christ* (en allemand), ou *Réponse aux objections* d'un anonyme, Halle, 1785 et 1788, in-8. Michaélis a écrit aussi sur les universités protestantes de l'Allemagne, sur les caisses d'épargnes; a publié un mauvais poème, intitulé *Moïse*, et a traduit de l'anglais le roman de *Clarisse* et la tragédie d'*Agamemnon*. Il fit plusieurs voyages en Allemagne, en Angleterre, se livra quelque temps à la prédication, et prêcha à Halle, à Göttingue et à Londres, dans la chapelle luthérienne. Michaélis a laissé des *Notes* ou *Mémoires* sur sa vie, qui ont été réunis dans 1 vol. avec la *Notice* d'Eichhorn, et une autre de Heyne, Leipzig, 1795, in-8.

* MICHALLON (Claude), sculpteur né à Lyon en 1751, de parents pauvres, montra dès l'enfance beaucoup de dispositions pour l'art dans lequel il s'est illustré; il travailla quelque temps sans autre guide que la nature, et dès l'âge de 15 ans il exécuta quelques statues en bois qui lui valurent les encouragements de connaisseurs. Des amis de son père lui ayant facilité les moyens de venir à Paris, il y reçut les leçons de Bridan (*voy.* ce nom, n. 220), puis de Coustou qui l'employa à la sculpture des mascarons du Louvre. Assidu au travail, il lisait la nuit dans son lit, au moyen d'une lampe de son invention. Ayant remporté le grand prix, il fit le voyage de Rome, où il se lia avec le peintre Drouais (*voy.* ce nom), et cet artiste de génie étant mort en 1788, Michallon obtint au concours d'exécuter en marbre le tombeau de son ami. Ce monument placé dans l'église de Sainte-Marie, *in viâ latâ*, établit sa réputation. Lors de l'assassinat de Basseville, Michallon revint à Paris, remporta différents prix décernés par le comité d'instruction, et présenta pour le terre-plein du Pont-Neuf un plan qui n'a point été exécuté. Il fit un beau buste de Jean Goujon, pour le *Musée des monuments français* (*voy.* LENOIR). Son dernier ouvrage est le modèle d'une statue de *Caton d'Utique*, qu'il devait exécuter pour la salle du corps législatif. Il mourut des suites d'une chute, en août 1799, âgé de 48 ans.

* MICHALLON (Achille-Etna), paysagiste, fils du précédent, né à Paris en 1796, élève de David et de Valenciennes, n'avait que 12 ans lorsque ses essais attirèrent l'attention du prince Youssouppoff, qui lui fit une pension pour l'encourager dans ses études. Après avoir obtenu plusieurs médailles, il remporta en 1817, à l'unanimité des suffrages, le grand prix de paysage historique. Les tableaux qu'il envoya de Rome, parmi lesquels on distingue *Vue du lac de Nemi*, *Roland à Roncevaux*, et le *Combat des Lapithes et des Centaures*, le placèrent au rang des maîtres. Il présenta à l'exposition de 1822, les *Ruines du cirque*, une *Vue des environs de Naples* et une *Cascade suisse*, qui confirmèrent la haute idée qu'il avait donnée de ses talents. Il fut employé par le duc d'Orléans à peindre différentes *Vues du parc de Neuilly*. La mort l'enleva aux arts le 24 septembre 1822, à peine âgé de 26 ans. M. Vanier, un de ses parents, prononça sur sa fosse un discours qui est imprimé, ainsi que le *Catalogue de ses tableaux, études, peintures et dessins* au nombre de 465. On a publié en 1827 : *Vues d'Italie et de Sicile, dessinées d'après nature par*

Michallon, in-fol., précédé d'une *Notice biographique*.

* MICHAUD (Claude-Ignace-François), baron, lieutenant-général, né à Chaux-Neuve (Doubs), en 1751, capitaine au 1^{er} bataillon de volontaires de son département, devint en peu de temps lieutenant-colonel, et fut fait, en mai 1795, général de brigade. Il se distingua à la division de droite de l'armée du Rhin, notamment à l'affaire du 12 septembre. Nommé général de division, il remplaça provisoirement Pichegru, dans le commandement en chef de l'armée, ouvrit la campagne par la reprise du fort Vauban, et quoiqu'avec des forces très-inférieures soutint les efforts de l'ennemi. Dans l'hiver de 1795, il attaqua le fort du Rhin de Manheim, et l'enleva après un bombardement de quatorze heures. Une blessure au genou l'ayant obligé de quitter l'armée, il reçut, dès qu'il fut rétabli, le commandement de la Flandre. Il fut aussi désigné par intérim général de l'armée d'Angleterre. En 1800 et 1801, il commanda divers corps en Italie, et se distingua au passage de l'Adige et du Mincio. En 1805, commandant en chef des troupes françaises en Hollande, et en 1806, gouverneur des villes anscatiques, il se trouvait l'année suivante à l'armée d'Allemagne, et il eut une grande part à la prise de Dantzig. Chargé, après la reddition de cette ville, du commandement de Berlin, il fut plus tard gouverneur de Magdebourg, et commandant des divisions militaires de l'Elbe et de la Saale. A la restauration, il fut nommé chevalier de Saint-Louis, grand officier de la légion-d'honneur et inspecteur-général d'infanterie. Mis à la retraite en 1816. Il alla demeurer à Luzancy où il est mort, le 26 septembre 1855, dans sa 84^e année. Le général Michaud était le doyen des lieutenants-généraux; il avait eu sous ses ordres Desaix, Saint-Cyr et Kléber.

** MICHAUD (Joseph), de l'académie française, né en 1767 au bourg d'Albens, en Savoie, après avoir achevé ses études au collège de Bourg, où son père était établi, vint en 1791 à Paris, et débuta dans la littérature par un *Voyage au Mont-Blanc* mêlé de vers. Lancé dans la société royaliste, il concourut dès lors, quoique fort jeune, à la rédaction de différents journaux de cette opinion. Après la chute du trône au 10 août, il fut obligé de se cacher; mais il ne tarda pas à se remontrer dans les rangs des adversaires de la révolution, et le 22 septembre 1792 (date remarquable), parut le 1^{er} n^o de la *Quotidienne*, dont il était un des fondateurs, et qu'il ne cessa de soutenir, malgré des périls et des embarras de plus d'un genre. Il parvint à échapper à la terreur, et, dès qu'il le put, recommença dans les journaux sa lutte en faveur de la monarchie. Au 15 vendémiaire, condamné à mort par contumace, il fit annuler ce jugement un an après, et reprit encore la direction de la *Quotidienne*. Au 18 fructidor, compris dans la liste des condamnés à la déportation, il vint chercher un asile dans les montagnes du Jura, et charma l'ennui de sa solitude en composant le *Printemps d'un proscrit*, poème dans le genre descriptif, dont Chénier a parlé avec éloge dans son rapport sur les prix décernés,

quoiqu'il n'aimât point ce genre et qu'il eût à se plaindre de Michaud, qui n'avait cessé de l'attaquer dans son journal et souvent avec une violence que n'autorise pas même l'esprit de parti. De retour à Paris, après le 18 brumaire, lors du départ du 1^{er} consul pour Marengo, il publia les *Adieux à Bonaparte*, pamphlet sérieux, écrit avec une verve et une profondeur de vues très-remarquables. Pressé par ses amis, entre autres par Fontanes, qui désirait de le rattacher à la nouvelle dynastie, il composa, pour le mariage de Napoléon avec Marie-Louise, le 15^e livre de l'*Enéide*, ou le mariage d'*Énée* et de *Lavinie*. Il remplaça Cailhava, en 1815, à l'académie française, et se trouva, par suite des circonstances, dispensé de faire l'éloge de son prédécesseur. A la restauration, il fut nommé censeur-général des journaux, charge qu'il n'exerça point, et lecteur suppléant du roi. Il se réfugia pendant les cent-jours dans le département de Saône-et-Loire, chez son ami Berchoux, l'auteur de la *gastronomie*, et ne revint à Paris qu'après la rentrée du roi. Envoyé la même année (1815) par le départ. de l'Ain, à la chambre des députés, il y siégea au côté droit, parmi les hommes modérés. Il n'obtint pas à la chambre les succès de tribune auxquels ses amis s'attendaient, et cessa d'en faire partie après l'ordonnance du 5 septembre 1816. Tout en continuant de fournir des articles spirituels à la *Quotidienne*, il acheva son *Histoire des croisades*, restée son premier titre littéraire, et dont la meilleure édition, 1823-29, se compose de 10 vol. in-8, en y comprenant la *Bibliothèque des croisades*, 5 vol., et les *Chroniques arabes*, mises en ordre par M. Reinaud. Il se joignit aux écrivains royalistes qui combattaient le ministère Villèle, et perdit, en 1827, sa place de lecteur du roi, pour avoir signé la délibération de l'académie contre le projet de loi sur la presse. En 1829, âgé de plus de 60 ans, il alla visiter les lieux qu'il avait décrits dans l'*Histoire des croisades*, et son voyage, dans lequel il fut accompagné par M. Ponjolat, publié sous le titre de *Correspondance de l'Orient*, 1855-56, 6 vol. in-8, vint encore ajouter à sa réputation d'écrivain et d'observateur. En 1855, il entreprit, avec son jeune collaborateur, une nouvelle collection de *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, et il vécut assez pour voir la fin de cette honorable entreprise. Michaud mourut à Passy, le 50 septembre 1859, estimé de tous les partis, et laissant la réputation d'un des causeurs les plus spirituels de notre temps. Il a été remplacé à l'académie française par M. Flourens, déjà secrétaire perpétuel de l'académie des sciences pour la partie de l'histoire naturelle.

MICHAULT (Pierre), bourguignon, et selon le plus grand nombre, né en Franche-Comté, secrétaire du duc de Bourgogne Charles le Téméraire, vivait encore en 1466. Il est auteur de quelques ouvrages que les bibliomanes recherchent : *Doctrinal du temps*, in-fol., gothique, plus rare que l'édition intitulée *Doctrinal de cour*, Genève, 1522, in-8, et in-4, sans date; cet ouvrage a été bien analysé par Legrand d'Aussy dans le tome 5 des *Notices des manuscrits de la bibliothèque du roi*; *La danse aux aveugles*, in-4, sans date, Lille, 1748, in-8, ou

Amsterdam, 1749, même format. L'un et l'autre sont mêlés de prose et de vers.

MICHAULT (Jean-Bernard), contrôleur ordinaire des guerres de Bourgogne, né à Dijon le 18 janvier 1707, mort dans la même ville le 16 novembre 1770, s'est fait connaître par des *Mélanges historiques et philologiques*, Paris, 1754, 2 vol. in-12. Les jugements y sont bien motivés, et prouvent de l'impartialité. Le second volume est en grande partie employé à la *Vie* du P. Oudin, et à une notice raisonnée de ses ouvrages. (*Voy. Oudin.*) On a encore de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de l'abbé Lenglet du Fresnoy*, Paris, 1761, in-12. On y trouve un long détail des petites querelles que cet écrivain a eues avec différents auteurs et des libraires, et d'autres anecdotes qui le montrent comme un homme bizarre, fongueux et cynique.

MICHAUX (André), botaniste, né à Versailles le 7 mars 1746, étudia sous Lemonnier et de Jussieu, et fit en 1779 un voyage en Angleterre, d'où il rapporta un grand nombre d'arbres et d'arbustes alors inconnus en France. L'année suivante, il accompagna Lamarck et Thouin, dans les montagnes de l'Auvergne, parcourut les Pyrénées et entra en Espagne, où il fit l'acquisition de plusieurs graines qui furent remises au jardin des Plantes, et distribuées entre les botanistes cultivateurs. Monsieur (depuis Louis XVIII) l'envoya en Perse en 1782. Il s'arrêta quelque temps à Bassora, pour prendre des informations sur le pays, et se perfectionner dans la langue persane. Il essaya de pénétrer en Perse; mais ce royaume était déchiré par les guerres civiles et les Arabes qui ravageaient les frontières, le dépouillèrent, ne lui laissant que ses livres. Le consul anglais à Bassora le recueillit, et lui fournit les moyens de continuer son voyage. S'étant rendu à Schiras, il passa ensuite à Ispahan, où il guérit le roi d'une maladie dangereuse. Il mit deux ans à visiter les différentes parties de la Perse, depuis la mer des Indes jusqu'à la mer Caspienne. Non loin de Bagdad, il découvrit dans le jardin appelé de Sémiramis, un monument *persepolitain*, qu'il adressa au cabinet des antiques de la bibliothèque royale. Rappelé en France, il fut forcé de renoncer au projet qu'il avait formé de visiter le pays à l'est de la mer Caspienne, pour aller dans le Thibet et le royaume de Cachemire, et arriva à Paris, riche d'un herbier magnifique et de plusieurs graines précieuses. Il entreprit, en 1785, par ordre du gouvernement, un voyage dans l'Amérique septentrionale, et parcourut pendant deux ans ces vastes contrées, de la Floride à la baie d'Hudson, et du Canada jusqu'au Mississipi, traversant souvent des pays déserts ou habités par des sauvages. Les fruits de ses excursions furent 60 mille pieds d'arbres et 40 caisses de graines qu'il expédia au musée. La révolution lui ayant enlevé ses traitements, il dépensa toute sa fortune pour continuer ses courses. Ses moyens se trouvèrent enfin épuisés, et il fut contraint de revenir en Europe. Pendant le trajet il essaya un naufrage, d'où il ne sauva que sa personne et quatre caisses de ses collections. Il arriva à Paris le 25 décembre 1796, et après trois

ans de justes réclamations, le Directoire ne lui accorda que des indemnités bien modiques. Heureusement Michaux, accoutumé aux privations, conservait au milieu de Paris, les habitudes qu'il avait contractées dans sa vie errante; il ne se nourrissait que de mets grossiers qu'il apprêtait lui-même, et couchait sur une peau d'ours. En octobre 1800, il suivit dans son expédition à la Nouvelle-Hollande, le capitaine Baudin dont il se sépara à l'île de France; de là s'étant rendu sur la côte de Madagascar, il y mourut en novembre 1802, âgé de 56 ans. Le nom de *Michauxia* a été donné par Aiton au *Mindium* de Jussieu, de la famille des campanulacées. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire des chênes de l'Amérique septentrionale*, Paris, 1801, in-fol., avec 56 pl.; *Flora borealis Americana*, Paris, 1805, 2 vol. in-8, fig. Deleuze a publié une *Notice* intéressante sur la vie et les voyages de Michaux, dans le 5^e vol. des *Annales* du muséum d'histoire naturelle.—MICHAX (François-André), son fils, né à Versailles en 1770, tient un rang distingué parmi les botanistes et a publié plusieurs ouvrages très-estimés.

MICHÉE (en langue hébraïque, *Semblable à Dieu*), dit l'*Ancien*, fils de Jemla, prophétisait dans le royaume d'Israël, sous le règne d'Achab, l'an 897 avant Jésus-Christ. Il fut mis en prison pour avoir annoncé à ce prince que la guerre qu'il avait entreprise avec Josaphat, roi de Juda, contre les Syriens, aurait un mauvais succès. L'événement confirma sa prédiction. Achab fut tué. C'est de ce prophète qu'il est fait mention dans le 22^e chap. du 3^e livre des Rois. *Voy.* aussi le 2^e livre des Paralipomènes, ch. 18.

MICHÉE, le sixième des douze petits prophètes, surnommé le *Morasthite*, parce qu'il était de Morasthi, bourg de Judée, prophétisa pendant près de 50 ans, sous les règnes de Joathan, d'Achaz et d'Ezéchias, depuis l'année 770 jusqu'à 724 avant J.-C. On ne sait aucune particularité de la vie ni de la mort de Michée. Sa *Prophétie* en hébreu ne contient que sept chapitres; elle est écrite contre les royaumes de Juda et d'Israël, dont il prédit les malheurs et la ruine en punition de leurs crimes. Il annonce la captivité des deux tribus par les Chaldéens, et celle des dix autres par les Assyriens, et leur première délivrance par Cyrus. Après ces tristes prédictions, le prophète parle du règne du Messie et de l'établissement de l'Eglise chrétienne. Il annonce, en particulier, d'une manière très-claire, la naissance du Messie à Bethléem, sa domination, qui doit s'étendre jusqu'aux extrémités du monde, et l'état florissant de son Eglise. *Voy.* BAILLET, *Saints de l'Ancien Testament*.

MICHEL, archange, un des principaux des esprits célestes connus parmi les chrétiens, et même parmi toutes les nations de la terre, sous le nom d'*anges*. Dans le temps que le Créateur avait marqué pour éprouver la fidélité et la persévérance de ces êtres privilégiés, un grand nombre s'étant enorgueillis par le sentiment de leur excellence, et s'étant élevés contre l'auteur de tant de dons sublimes, Michel précipita dans l'abîme les rebelles par l'expression irrésistible du nom de Dieu : victoire exprimée par le nom même de cet archange (*Quis ut*

Deus). Saint-Michel a toujours été regardé comme l'ange défenseur des nations fidèles. Ancien protecteur de la France, il fut pris pour patron de l'ordre militaire établi l'an 1469 par le roi Louis XI. La devise de cet ordre est : *Immensi tremor Oceani*. *Voy.* LOLLARD, et GONSALVE, n. 11.

MICHEL 1^{er}, CUROPALATE, surnommé *Rhanguabé*, empereur de Constantinople, épousa Procopie, fille de l'empereur Nicéphore. A la mort de ce tyran, tous les yeux se portèrent sur Michel, à l'exclusion de Staurace fils de Nicéphore. Michel refusa d'abord la couronne; mais il l'accepta enfin, lorsqu'il apprit que son rival voulait lui faire crever les yeux. Il succéda en 812 à Staurace, son beau-frère. Son premier soin fut de réparer les maux que Nicéphore avait faits au peuple. Il diminua les impôts, renvoya aux sénateurs les sommes qu'on leur avait enlevées, essuya les larmes des veuves qui avaient vu leurs maris immolés à la cruauté de Nicéphore, pourvut au besoin de leurs enfants, fit rétablir les images dans les églises, distribua de l'argent aux pauvres, au clergé, et apprit au peuple, par ses bienfaits et par son équité, qu'un tyran avait été remplacé par un père. Après avoir réglé l'intérieur de l'empire, il songea à l'extérieur. Il eut une guerre à soutenir contre les Sarrasins, et il les défit par la valeur de Léon l'Arménien, général de ses troupes. Il ne fut pas si heureux contre les Bulgares, qui s'emparèrent de Mésembrie, place forte, la clef de l'empire sur le Pont-Euxin. Léon profita de cette circonstance pour s'emparer de la couronne, et se révolta. Michel aimait mieux abandonner le diadème que de le conserver au prix du sang de ses peuples. Il descendit du trône le 11 juillet 815, se réfugia dans une église avec sa femme et ses enfants, et prit l'habit monastique. Léon leur épargna la vie, et pourvut à leur subsistance. Michel mourut l'an 845 à l'île de Proté, où l'exila Léon après l'avoir fait sortir du monastère où il s'était retiré. Michel avait pris dans cette île l'habit religieux et le nom d'Anastase. Cet empereur infortuné avait toutes les vertus d'un particulier. Il se montra bon mari, père tendre, prince religieux; mais la faiblesse de son caractère le fit mépriser des soldats. Théophylacte, son fils aîné, enfermé avec lui, fut privé des marques distinctives de son sexe, afin que les peuples ne fussent pas tentés de le replacer sur le trône. Son second fils, Nicétas, devint patriarche de Constantinople et fut persécuté par Michel III et par Photius.

MICHEL II, le *Begue*, né à Amorium, dans la haute Phrygie, d'une famille obscure, de la secte des *Atlingans*. Il plut à l'empereur Léon l'Arménien, qui l'avança dans ses troupes, et le fit patricien. Sa faveur excita l'envie; il fut accusé d'avoir conjuré contre l'empereur, mis en prison et condamné à être brûlé. Le malheureux aurait été exécuté le même jour, veille de Noël, si l'impératrice Théodose n'eût représenté à l'empereur que c'était manquer de respect pour la fête. Léon différa l'exécution; mais la nuit même il fut assassiné dans son palais. Michel, tiré de prison, et salué empereur d'Orient l'an 820, rappela aussitôt ceux qui avaient été exilés pour la défense des images; mais quel-

que temps après il devint le plus violent persécuteur des catholiques dont il avait été le protecteur. La secte où il était né était un mélange de judaïsme et de plusieurs hérésies chrétiennes. Ainsi il voulut forcer les catholiques à observer le sabbat, à célébrer la pâque selon l'usage des juifs ; fit des lois contre la virginité, et obligea même les veuves à se marier, quelque répugnance qu'elles en eussent, despotisme personnel, le plus tyrannique de tous. Euphémus, général des troupes de Sicile, se fait proclamer empereur, et se met sous la protection des Sarrasins d'Afrique. Les Barbares lui envoient des troupes, et soumettent presque toute l'île ; mais Euphémus est tué devant Syracuse, qu'il assiégeait. Les Sarrasins continuèrent la guerre après sa mort, s'emparèrent de toute l'île, et de ce que l'empereur d'Orient possédait dans la Pouille et dans la Calabre. Michel, tranquille à Constantinople, s'abandonnait aux plaisirs des femmes et de la table. Ses excès lui causèrent une violente chaleur d'entrailles, qui produisit une rétention d'urine. Il en mourut le 1^{er} octobre de l'an 829, au milieu des douleurs et des remords. Il eut tous les vices, et se signala par toutes sortes de crimes. Son ignorance était si grande qu'il ne savait ni lire ni écrire. Les gens de lettres étaient en butte à sa haine, et c'était y avoir un droit assuré, que d'être doué de quelque talent ou de quelque vertu. On a de cet empereur des médailles en or et en bronze.

MICHEL III, PORPHYROGÉNÈTE, dit l'*Icroque*, empereur d'Orient, né en 856, succéda à Théophile son père, le 22 janvier 842, sous la régence de Théodora, sa mère. Bardas, frère de Théodora, jaloux de l'autorité de cette vertueuse princesse, s'empara tellement de l'esprit de Michel en favorisant ses débauches, que ce prince, par son conseil, obligea sa mère de se faire couper les cheveux, et de se renfermer dans un monastère avec ses filles. (Voy. THÉODORA DESPUNA.) Saint Ignace, patriarche de Constantinople, n'ayant pas voulu la contraindre d'embrasser l'état monastique, et reprochant sans cesse à Bardas ses dérèglements, fut chassé de son siège, et Photius mis à sa place en 857 : année que l'on peut regarder comme l'époque du schisme qui sépare l'Eglise grecque d'avec la latine. « C'est ainsi, dit un historien, que la luxure, » au défaut de l'avarice, de l'orgueil, de la ja- » lousie, de la vengeance et des autres passions » humaines, a désolé le champ du Seigneur : l'hé- » résie et le schisme n'ont été que des moyens se- » condaire, méprisés par ceux même qui les fai- » saient servir à leur but. » Michel, après avoir laissé régner Bardas avec le titre de *César*, le fit mourir à la sollicitation de Basile le Macédonien en 866, parce qu'il lui était devenu suspect, et associa ce Basile à l'empire. Basile, voyant que Michel se faisait mépriser par ses dérèglements, l'exhorta à changer de conduite ; et, pour l'y engager par son exemple, il se comporta avec la décence convenable à un empereur. Michel ne put souffrir ce censeur rigide ; il voulut le déposer, et mettre à sa place un rameur. Comme il ne pouvait y réussir, il forma le dessein de le faire périr ; mais Basile en fut instruit, et le fit assassiner le 24 septembre 867.

Michel III doit être mis au rang des monstres qui ont déshonoré l'empire. Il s'abandonna à toutes ses passions. Le meurtre, l'inceste, le parjure, furent les voies par lesquelles il apprit sa puissance aux peuples. Il commit tous les crimes, et ne fit aucune action digne d'un empereur. Il se vantait hautement d'avoir pris pour modèle Néron.

MICHEL IV, le *Paphlagonien*, ainsi nommé, parce qu'il était né en Paphlagonie, de parents obscurs, monta sur le trône impérial d'Orient après Romain Argyre, en 1054, par les intrigues de l'impératrice Zoé. Cette princesse, amoureuse de lui, procura la couronne à son amant, en faisant mourir l'empereur Argyre son mari. Peu propre au gouvernement, il en abandonna le soin à l'eunuque Jean, son frère. Zoé, trompée dans ses espérances, voulut s'en venger, et n'y réussit pas. Michel, agité par les remords, tomba peu de temps après dans des convulsions qui le mirent hors d'état de tenir les rênes de l'empire. Il eut néanmoins de bons intervalles, et parut un prince doux et sage : il fit la guerre avec succès par ses deux frères contre les Sarrasins et contre les Bulgares. Après avoir soumis ces peuples, il se retira dans un monastère en 1041, y prit l'habit religieux, et y mourut avec de grands sentiments de piété et de pénitence, le 10 décembre de la même année.

MICHEL V, dit *Calafate*, parce que son père était calfateur de vaisseaux, succéda en 1041 à Michel IV son oncle, après avoir été adopté par l'impératrice Zoé ; au bout de quatre mois, craignant que cette princesse ne le fit périr, il l'exila dans l'île du Prince. Le peuple, irrité de cette ingratitude, se souleva contre Michel. On lui creva les yeux, et on le renferma dans un monastère en 1042. Zoé et Théodora sa sœur régnèrent ensuite environ trois mois ensemble ; et ce fut la première fois que l'on vit l'empire soumis à deux femmes. Michel perdit sur le trône la réputation qu'il avait acquise étant simple particulier, après s'être montré homme habile, intelligent, capable de former de grands projets, et propre à les exécuter. Il devint ingrat, soupçonneux, inhumain, cruel à l'excès ; et ces vices éclatèrent principalement aux dépens des personnes qui ne devaient attendre de lui que de la reconnaissance ou des bienfaits.

MICHEL VI, le *Stratiote* (c'est-à-dire *Guerrier*), à raison des preuves de valeur qu'il avait données en portant les armes, empereur d'Orient, régna après l'impératrice Théodora, en 1056 ; mais étant vieux, et n'ayant pas le talent de gouverner, il fut obligé de céder son sceptre à Isaac Comnène, le dernier jour de l'an 1057, et de se retirer dans un monastère, après un an et 8 jours de règne.

MICHEL VII, *Parapinace* (ainsi nommé à cause du monopole qu'il fit du blé), empereur d'Orient, était fils aîné de Constantin Ducas et d'Eudoxie. Cette princesse, après la mort de son époux, gouverna l'empire avec ce fils, Andronic et Constantin ses deux autres enfants : s'étant remariée au bout de sept mois à Romain Diogène, elle le fit nommer empereur. Mais cet usurpateur ayant été pris en 1071 par les Turcs, Michel remonta sur le trône,

Nicéphore Botoniate se souleva contre lui, et s'empara de Constantinople, avec le secours des Turcs en 1078. Michel fut relégué dans le monastère de Stude, et en fut retiré dans la suite pour être fait archevêque d'Ephèse. C'était un prince faible, qui abandonna les rênes de l'empire à ceux qui voulurent s'en saisir, et ne s'occupa que de jeux d'enfants. Les ennemis ravagèrent ses états, ses ministres ruinèrent les peuples, et le prince ne sentit ses malheurs que quand il en fut accablé.

MICHEL VIII, *Paléologue*, régent de l'empire d'Orient durant la minorité de Jean-Lascaris, monta sur le trône à sa place en 1260, puis fit crever les yeux à ce jeune prince son pupille, malgré les serments de fidélité qu'il lui avait faits. L'année d'après, il reprit Constantinople par trahison, sur Baudouin II. Cette conquête, faite au milieu d'une trêve, et contre la foi des serments, lui fit peu d'honneur. Il travailla beaucoup, pendant son règne, à la réunion de l'Eglise orientale avec l'occidentale. Il signa l'acte de réunion en 1277, et envoya au pape la formule de sa profession de foi et du serment d'obéissance. Cette réunion déplut aux Grecs, et n'intéressa guère les Latins. Le pape Martin IV, ne le croyant pas sincère, l'excommunia, comme *fauteur du schisme et de l'hérésie des Grecs*, en 1281. Ce sont les expressions de ce pape. « Il fut excommunié, dit Fleury, comme un » moqueur, qui n'avait point agi sincèrement, mais » seulement usé de contraintes. » Michel mourut le 11 décembre de l'année suivante 1282. Les Grecs lui refusèrent la sépulture ecclésiastique parce qu'il avait voulu les réunir avec l'Eglise latine, et qu'il avait paru persister dans cette union jusqu'à la mort, malgré le désagrément qu'elle lui occasionna. Ces traitements de la part des schismatiques semblent prouver que les démarches de Michel pour l'union étaient sincères, ou du moins que les Grecs les considéraient comme telles. Aussi plusieurs écrivains ont-ils considéré Michel comme un martyr de l'unité catholique; mais les vices de ce prince semblent contraster d'une manière trop sensible avec une qualité si honorable et si sainte. Il avait régné de la nature de grands talents, et toutes les qualités aimables qui concilient l'estime et l'affection des hommes; il se distingua dans sa jeunesse par une conduite et par des actions qui le rendaient digne du diadème; mais il ne fut pas plus tôt monté sur le trône, que toutes les vertus qui semblaient l'y avoir appelé commencèrent à s'éloigner de lui, et ne tardèrent pas à être remplacées par les passions violentes qu'enfante l'ambition ardente d'un grand pouvoir, et par les vices des petites âmes, la ruse et la perfidie. Le meurtre du jeune et innocent Lascaris a rendu surtout sa mémoire odieuse. Il n'est point surprenant que le ciel n'ait pas permis que des mains si profanes eussent la gloire de faire tomber le mur de séparation qui divise les deux églises. On a de Michel Paléologue quelques lettres au pape saint Grégoire et à Jean XX; quelques-unes sont insérées dans le livre *De consensu utriusque Ecclesie* d'Allatius; d'autres sont conservées en *manuscrit* dans la Bibliothèque bodléienne à Londres. — Il ne faut pas le confondre avec Mi-

chel Paléologue qui, couronné empereur en 1214, gouverna l'empire sous son père Andronic, dit *le Vieux*, et mourut l'an 1220.

MICHEL FOEDEROWITZ, appelé par les Russes *Mikhail Phéodorovitch Ourieff*, czar de Russie, fut élu en 1613 dans des temps difficiles. Il descendait d'une fille du czar Jean Basilowitz. Quoiqu'il ne fût âgé que de dix-sept ans, il travailla de concert avec ses ministres à terminer la guerre que les Russes avaient avec la Pologne et la Suède, qui l'une et l'autre avaient voulu leur donner un roi. Les Polonais, après s'être avancés jusqu'à Moscou, conclurent une trêve de 14 ans. Les Suédois firent aussi la paix, et restèrent en possession de l'Ingrie. Michel avait commencé son règne par le supplice du fils du second imposteur Démétrius, de peur que ce rejeton ne causât des troubles dans l'empire. Il mourut en 1643. On le peint comme un prince doux et ami de la paix.

MICHEL (Jean), *le vénérable*, natif de Beauvais, après avoir été secrétaire de Louis II, roi de Sicile, embrassa l'état ecclésiastique et devint chanoine d'Aix en Provence, puis d'Angers. Il fut élu, malgré lui, évêque de cette dernière ville, qu'il édifia et qu'il instruisit. Sa mort, arrivée en 1447, fut celle d'un saint. On a de lui des *Statuts* et des *Ordonnances* pour le règlement de la discipline dans son diocèse. *Voy. l'Abrégé de la vie, du culte et des miracles du bienheureux Jean Michel, évêque d'Angers*, 1759, in-8, ouvrage rare.

MICHEL de CÉSÈNE. *Voy. OCCAM.*

MICHEL (Jean), natif d'Angers, médecin de Charles VIII, qui lui donna une charge de conseiller au parlement, mourut en 1493 selon quelques-uns, selon La Vallière en 1495, et d'après le président Hénault en 1498. Il laissa une fille mariée à Pierre Le Clerc du Tremblay, un des aïeux du père Joseph, capucin. On a de lui plusieurs pièces dramatiques, jouées avec de grands applaudissements, sous les noms de *Mystères de la Nativité, de la Passion*. Les éditions les plus rares de ces drames sont celles de 1486, 1490, 1499, in-fol. Les éditions in-4, faites au xiv^e siècle, sont plus communes; celle de Lyon, Rigaud, in-4, sans date, en lettres rondes, est différente de toutes les autres. La pièce de *la Résurrection*, Paris, Vérard, sans date, in-fol., est l'édition la plus rare; celle de 1507, in-fol., est plus complète. — MICHEL (Guillaume) de Tours, est un poète du commencement du xiv^e siècle dont on a une traduction en vers des *Géorgiques*, etc.

MICHEL (Jean) de Nîmes, est célèbre par ses poésies gasconnes, surtout par son *Poème sur les embarras de la foire de Beaucaire*, lequel contient plus de 4200 vers. Cet ouvrage est le fruit d'une imagination peu réglée; mais il ne faut pas juger à la rigueur ces sortes d'ouvrages. La satire de Boileau sur les *Embarras de Paris* n'a peut-être sur celle-là que le mérite de la brièveté.

MICHEL D'ERVAN, savant et vertueux prêtre, vivait dans le monastère patriarcal d'Ethenietzin vers la fin du xiv^e siècle. On a de lui un *Traité sur les devoirs du mariage légitime*; un poème en l'honneur de saint Grégoire illuminateur. Michel vécut jusqu'à l'âge de 114 ans.

MICHEL ANGE de CARAVAGE. *Voy. CARAVAGE.*

MICHEL ANGE. *Voy. BONAROTA.*

MICHEL ANGE des BATAILLES, ou des *Bamboches* (M. A. CERQUOZZI, plus connu sous le nom de), peintre, né à Rome en 1600, mort dans la même ville en 1660, était fils d'un joaillier. Son surnom des *Batailles* lui vint de son habileté à représenter ces sortes de sujets. Il se plaisait aussi à peindre des marchés, des pastorales, des foires et des animaux. De trois maîtres dont il reçut des leçons, Pierre de Laër, dit *Bamboche*, fut le dernier, et celui dont il goûta la manière. Son imagination était vive; il avait une prestesse de main extraordinaire. Plus d'une fois il a représenté une bataille, un naufrage, ou quelque aventure singulière, au seul récit qu'on lui en faisait. Il mettait beaucoup de force et de vérité dans ses ouvrages. Son coloris est vigoureux, et sa touche d'une légèreté admirable; rarement il faisait le dessin ou l'esquisse de son tableau. Il excellait aussi à peindre des fruits. Le musée royal possède un seul tableau de ce peintre. Il représente une troupe de charlatans dont un montre aux nombreux spectateurs qui l'entourent la permission de paraître en public, scellée des armes de Médicis. Michel Ange refusa toujours de quitter Rome, malgré les invitations de plusieurs souverains.

MICHEL-CERULARIUS, patriarche de Constantinople après Alexis, en 1043, se déclara en 1055 contre l'église romaine dans une lettre qu'il écrivit à Jean, évêque de Trani dans la Pouille, afin qu'il la communiquât au pape et à toute l'Eglise d'Occident. Léon IX y fit faire réponse, et envoya l'année suivante des légats à Constantinople, qui excommunièrent Cerularius. Ce patriarche les excommunia à son tour, et depuis ce temps-là l'Eglise d'Orient demeura séparée de l'Eglise romaine. Ce prélat ambitieux, non content d'avoir déchiré l'Eglise, voulut avilir le trône : car jamais les ennemis de l'une n'ont été les amis de l'autre. Il ne cessait de demander à l'empereur des grâces; quand il les lui refusait, il osait le menacer de lui faire ôter la couronne qu'il lui avait mise sur la tête. Il eut même la témérité de prendre la chaussure de pourpre, qui n'appartenait qu'au souverain, disant qu'il n'y avait que peu ou point de différence entre l'empire et le sacerdoce : propos insensé, mais qui dans le désordre d'idées qui régnait chez les Grecs n'a rien d'étonnant. « La source des malheurs des » Grecs, dit Montesquieu, fut de n'avoir jamais » connu les bornes ni la nature des deux puissances » ecclésiastique et civile; ce qui fit que l'on tomba » de part et d'autre dans des égarements continuels; et quoique le clergé ne fit pas un corps » séparé chez les Romains, cette distinction y était » aussi connue que parmi nous. » L'empereur Isaac Comnène, indigné de son audace, et redoutant son ambition, le fit déposer en 1059 et l'exila dans l'île de Proconèse, où il mourut de chagrin peu de temps après; Baronius nous a conservé trois *Lettres* de ce patriarche. C'est lui qui, le premier, reprocha aux Latins l'usage du pain azyme pour l'eucharistie : reproche si mal fondé, que Photius lui-même ne s'était pas avisé de le faire. « Les

» prétentions des hérétiques (dit un auteur à cette » occasion), ainsi que leurs erreurs, vont toujours » en croissant et pour l'étendue et pour le nombre : » ayant abandonné la pierre sur laquelle repose la » vérité, ils raisonnent sans règle fixe, croient ou » ne croient pas, rejetant ou approuvant, selon » l'impulsion du caprice, et souvent de la colère » ou de la vengeance. »

MICHEL dell' ANNUNCIATA, comte d'Arganil, évêque de Coimbre en Portugal, célèbre par ses vertus, sa piété et son zèle, fut une des plus illustres victimes de la violence du marquis de Pombal. Celui-ci le fit saisir dans son palais épiscopal, en 1768, pour avoir condamné des livres dont le ministre avait autorisé la circulation. Il le fit enfermer dans un cachot, où on le trouva presque nu 9 ans après, lorsque la reine Marie-Françoise, convaincue de son innocence, l'en fit retirer. Il parut à la cour en 1777, et fixa tous les regards par la longueur de sa barbe et l'état hideux où l'avait réduit une si longue captivité. Il ne tarda pas à reprendre le gouvernement de son diocèse, qu'il instruisit par ses leçons et ses exemples, dont ses souffrances avaient renforcé l'impression. Visitant son diocèse en 1778, il vit le marquis de Pombal dans sa terre, lui parla avec douceur et les plus grands égards, sans dire un mot de sa captivité. Il mourut d'une fluxion de poitrine, le 29 août 1779. On a de lui une *Lettre pastorale* sur la lecture des livres impies. Il est vrai que sa censure s'étend sur quelques ouvrages qui ne méritaient pas une qualification si odieuse; mais en général ceux qu'il proscribit méritent de l'être. *Voy. AVEIRO et POMBAL.*

MICHEL (Augustinus), chanoine régulier d'Understoff, professeur en théologie et en droit, mourut en 1751, à l'âge de 90 ans, après avoir publié : *Jus et justitia juridico-theologicè tractata*, Augsbourg et Dillingen, 1697, in-4; *Theologia canonico-moralis*, 5 vol. in-fol. et d'autres ouvrages.

MICHEL (François). *Voy. MARÉCHAL de Salon.*

MICHELI (Pierre-Antoine), naquit à Florence en 1679, de parents pauvres, fut d'abord destiné à la profession de libraire, qu'il abandonna pour s'adonner à la connaissance des plantes. Il lut *Mathioli*, et examina avec soin la nature, dans les campagnes, dans les bois et sur les montagnes. Il étudia en même temps, seul et sans maître, la langue latine. Devenu élève de Boccone, botaniste de la cour, il captiva sa bienveillance; après la mort de Boccone il trouva un autre protecteur dans le comte Magalotti. Le grand-duc, instruit de ses talents, lui fit donner les livres qui lui étaient nécessaires, et l'honora du titre de son botaniste. Micheli voyagea dans divers pays, recueillant partout des observations sur l'histoire naturelle. On a de lui : *Nova plantarum genera, juxta methodum Tournefortii disposita*, Florence, 1729, in-fol. C'est un des meilleurs ouvrages publiés sur cette matière : Boërhaave en faisait un cas infini. *Catalogus plantarum horti cæsarei florentini*, Florence, 1748, in-fol.; *Observationes itinerariæ*, manuscrit relatif à la botanique; plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle, qui sont aussi restés manuscrits. Cet habile homme mourut en 1757, à 58 ans, avec

la réputation d'un savant modeste et désintéressé. Il refusa des établissements avantageux hors de sa patrie. Sans avoir cultivé les langues savantes, il s'était formé un bon style. Sa mémoire, dans tout ce qui concernait la botanique, était prodigieuse. Quand il avait vu une plante c'était assez pour qu'il n'oubliât point sa figure. On trouve dans les ouvrages de Vaillant, de Boërhaave, de Tilli, beaucoup de plantes désignées sous le nom de *Michéliennes*. *L'éloge* de Michéli a été publié par Cocchi, Florence, 1757, in-4. — Il ne faut pas le confondre avec MICHELI ou MIKELI du CREST, célèbre géomètre, dont nous avons la *détermination*, quoique souvent défectueuse, d'un grand nombre de pics helvétiques.

MICHOL, fille de Saül, fut promise à David, à condition qu'il tuerait cent Philistins, ennemis irréconciliables des Israélites : David en tua deux cents, et obtint Michol quelque temps après. Saül, voulant se défaire de son gendre, envoya des archers dans sa maison pour se saisir de lui ; Michol fit descendre son mari par une fenêtre, et substitua à sa place une statue qu'elle habilla. Saül, ontré de ce stratagème, donna Michol à Phalti, de la ville de Gallim, avec lequel elle demeura jusqu'à la mort de son père. David, devenu roi, la reprit. Cette princesse, ayant vu son mari danser avec le transport d'une sainte allégresse devant l'arche, conçut du mépris pour lui, et le railla avec aigreur. En punition d'un reproche si injuste, elle devint stérile.

MICHON. Voy. BOURDELLOT.

MICPSA, roi des Numides en Afrique, était fils de Masinissa, qui l'avait préféré à Manastabal et à Gulussa, ses autres fils. Manastabal eut un fils nommé Jugurtha, que son oncle Micipsa envoya commander en Espagne les secours qu'il donnait aux Romains. Micipsa mourut l'an 120 avant J.-C. Il laissa deux fils, Adherbal et Hiempsal, que Jugurtha fit périr, et sur lesquels il usurpa le royaume de Numidie. Voy. ADHERBAL.

** MICOLOM de GUÉRINES (Jac.-Mich.-J.-B.-Paul-Augustin), évêque de Nantes, né en 1760 à Clermont, après avoir achevé ses études au séminaire de St-Sulpice, et pris ses degrés en Sorbonne, fut rappelé dans son diocèse pour y exercer les fonctions de vicaire-général. La révolution le força de s'expatrier ; au retour de l'exil, quoique vivant dans la retraite, il entreprit de réparer les maux que la persécution avait faits, et il eut le bonheur d'y réussir, du moins en partie. Désigné en 1817 pour le siège de Castres, les difficultés qu'éprouva l'exécution du nouveau concordat l'empêchèrent d'en prendre possession. Il fut nommé cinq ans après à l'évêché de Nantes et s'occupa dès-lors avec ardeur de l'administration de son diocèse. Il y favorisa l'établissement des congrégations religieuses destinées à l'instruction des classes pauvres et au soulagement de leurs misères, fonda dans son séminaire une classe des hautes études, rétablit les retraites et les conférences, et donna de nouvelles éditions des livres liturgiques. L'affaiblissement de sa santé l'avait obligé d'aller chercher quelque repos dans sa famille, et il s'y trouvait au moment où éclata la révolution qui précipita du trône la branche

ainée des Bourbons. Quoique souffrant il s'empressa de revenir dans son diocèse, où sa présence était nécessaire, et il contribua beaucoup à calmer les esprits par la sagesse de sa conduite dans ces temps difficiles. Il mourut à Nantes, le 12 mai 1838, vivement regretté des fidèles et de son clergé, dont il était le modèle et le père.

MICRÆLIUS (Jean), luthérien, né à Kolin dans la Poméranie, en 1597, fut professeur d'éloquence, de philosophie et de théologie : places qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1658. Ses principaux ouvrages sont : *Lexicon philosophicum*, 1661, in-4 ; *Syntagma historiarum mundi et Ecclesiæ*, in-8 ; *Ethnophronium contra gentiles de principis religionis christianæ*, 1674, in-4 ; *Tractatus de copia verborum* ; *Archeologia* ; *Historia ecclesiastica*, Leipsig, 1699, 2 vol. in-4 ; *Orthodoxia lutherana contra Bergium* ; des *Notes* sur Aphton et sur les offices de Cicéron ; des *Comédies* et d'autres pièces en vers et en prose. Ces ouvrages décèlent un homme qui avait beaucoup d'érudition et de littérature.

MICYLLE (1) (Jacques), humaniste et poète latin, né à Strasbourg en 1505, et mort à Heidelberg le 28 janvier en 1558, a laissé plusieurs ouvrages. Les principaux sont : des *Poésies latines* ; des *Scolies* sur Homère, Virgile, Martial, Lucien, etc. ; *Arithmetica logistica*, etc. ; *De re metrica*, Francfort, 1595, in-8. — Il eut un fils, Jules MICYLLE, digne de son père par ses connaissances dans le droit, et qui fut chancelier de l'électeur palatin.

MIDAS, fils de Gordius, roi de Phrygie, reçut Bacchus avec magnificence dans ses états. Ce dieu, en reconnaissance de ce bon office, lui promit de lui accorder tout ce qu'il demanderait. Midas demanda que tout ce qu'il toucherait se changeât en or. Il se repentit bientôt d'avoir fait une telle demande, car tout se changeait en or, jusqu'à ses aliments, dès qu'il les touchait. Il pria Bacchus de reprendre ce don, et alla par son ordre se laver dans le Pactole qui, depuis ce temps-là, roula des paillettes d'or. Quelque temps après, ayant été choisi pour juge entre Pan ou Marsyas et Apollon, il donna une autre marque de son peu de goût, en préférant les chants rustiques du dieu des bergers aux chants mélodieux d'Apollon. Le dieu des vers et de la musique, irrité, lui fit croire des oreilles d'âne.

MIDDELBOURG ou MIDDELBURGO (Paul-Germain de), appelé de ce nom parce qu'il était né à Middelbourg en Zélande l'an 1445, y enseigna la philosophie et les mathématiques. Son savoir lui fit des ennemis qui poussèrent les choses si loin, qu'ils l'obligèrent de quitter son pays. Il fut bien dédommagé de ces mauvais traitements par l'accueil qu'il reçut en Italie, où il se fit connaître avantageusement par son éloquence et sa belle latinité. On lui donna une chaire de mathématiques à Padoue, et il fut fait évêque de Fossombrone, dans le duché d'Urbain, en 1494. Le zèle de ce prélat et son savoir profond lui acquirent l'es-

(1) Son vrai nom était *Moltrer*, lorsqu'il était écolier, il remplit avec tant de naturel le personnage de *Mityllus*, dans un des dialogues de Lucien (le *Songe* ou le *Coq*), que le nom lui en resta depuis.

time et l'affection des papes Jules II et Léon X, qui le députèrent pour présider au cinquième concile de Latran. Il sollicita ces deux papes, les cardinaux, les pères du concile, de réformer le calendrier; réformation devenue nécessaire depuis que la précession des équinoxes et l'anticipation des nouvelles lunes avaient tellement dérangé l'ordre des temps, que l'on célébrait quelquefois la pâque un mois entier après le terme marqué par le concile de Nicée; mais des besoins plus pressants obligèrent le saint Siège de renvoyer cette affaire à un autre temps. (Voy. GRÉGOIRE XIII.) Middelbourg s'est rendu célèbre par un traité curieux et assez rare, imprimé à Fossombrone même, en 1515, in-fol. sous ce titre : *De recta Paschæ celebratione et de die Passionis J.-C.* L'auteur ne s'y borne pas au calendrier romain; il examine aussi ceux des Juifs, des Egyptiens et des Arabes. Il avait fait précéder cet ouvrage de plusieurs lettres sur le temps où l'on doit célébrer la fête de Pâques, lettres qui furent attaquées par Pierre de Rivo, docteur de Louvain. Ce savant évêque mourut à Rome en 1534, âgé de 89 ans.

MIDDENDORP (Jacques), philologue allemand, né à Oosmerssum, village de l'Over-Yssel, en 1558, devint chanoine de la métropole et doyen de la collégiale de Saint-André à Cologne, docteur en droit, vice-chancelier de l'université, y enseigna la philosophie, et s'acquit tant de réputation, que divers princes le choisirent pour être leur conseiller ordinaire. Il mourut le 15 janvier 1611. On a de lui : *Academiae celebres in universo terrarum orbe, libri II*, Cologne, 1567, in-8; nouvelle édit. augmentée sous ce titre, *Academiæ celebrium universi orbis libri VIII*, ibid., 1602, 2 part. in-8. Cet ouvrage a été inséré dans le *Chronicon chronicor.* de Gruter, Francfort, 1614. L'auteur y débite des fables et des idées singulières sur les académies, dont il recule l'origine jusqu'au déluge de Noé, et à la prédication des apôtres chargés d'enseigner les nations. *Historia monastica*, Cologne, 1605; *Sylva originum anachoreticarum*, Cologne, 1615, in-8. On lui doit aussi une édition grecque et latine de l'*Histoire d'Aristée*, avec un commentaire, 1578.

MIDDLETON (Richard de), *Ricardus de Media Villa*, théologien scolastique d'Angleterre, et cordelier. Il se distingua tellement à Oxford et à Paris, qu'il fut surnommé le *Docteur solide et abondant*, le *Docteur très-fondé et autorisé*. On a de lui des *Commentaires* sur le Maître des sentences, et d'autres écrits qui ne justifient guère ces titres pompeux. Il mourut en 1504.

MIDDLETON (Conyers), théologien anglais, né à Richmond en 1685, embrassa l'état ecclésiastique, et obtint la chaire de physique, fondée par Woodward à Cambridge. Il fut ensuite nommé bibliothécaire de cette même université, où il eut plusieurs discussions polémiques avec le supérieur Bentley, jadis son maître, dont son ingratitude chercha à dénigrer le caractère et les talents. Il mourut le 28 juillet 1750. On lui doit : une *Histoire de la vie de Cicéron, tirée de ses écrits et des monuments de son siècle*, etc., 2 vol. in-4, plusieurs fois réimprimée, et traduite de l'anglais en français par l'abbé Prévôt, Paris,

1745, 4 vol. in-12 (voy. PRÉVOT d'Exiles); *Traité sur le sénat romain*, Londres, 1747, in-8, en anglais; *Origine de l'imprimerie en Angleterre*, Cambridge, 1753, in-4 (voy. IMBERT Guil. IV, 489); *Germana quedam antiquitatis erudita monumenta*, 1747, in-4; *De latinarum litterarum pronuntiatione*; une *Réfutation de Tindal*. Ces ouvrages étaient vraiment faits pour lui concilier l'estime des savants; mais peu content de cela, il voulut s'attirer aussi l'estime des enthousiastes ou fanatiques de sa secte, et c'est pour eux qu'il publia : *Lettre sur la conformité de la religion romaine avec le paganisme*; il y parle des saints Pères avec la plus révoltante indécence, précisément parce qu'ils sont contraires aux erreurs qu'il veut défendre. Toutes ces productions, l'Histoire de Cicéron exceptée, ont été recueillies sous le titre d'*Œuvres mêlées*, et publiées en 1752, 4 vol. in-4, et depuis en 5 vol. in-8.

MIDORGE. Voy. MYDORGE.

MIEL (Jean), célèbre peintre flamand, né à Ulœnderen, à deux lieues d'Anvers, en 1599, et mort à Turin en 1664, à 65 ans, a traité de grands sujets, dont il a orné plusieurs églises; son goût le portait à peindre des *Pastorales*, des *Paysages*, des *Chasses* et des *Bambochades*. L'Italie, qui a formé tant de grands hommes, a été aussi l'école de Jean Miel. Il se mit sous la discipline d'André Sacchi. Ayant traité d'une manière grotesque un grand tableau d'histoire que ce maître lui avait confié, il fut obligé de fuir pour éviter sa colère. Son séjour en Lombardie, et l'étude qu'il y fit des ouvrages des Carrache et du Corrège perfectionnèrent ses talents. Le duc de Savoie, Charles-Emmanuel, attira cet artiste à sa cour, et l'y fixa par ses bienfaits : ce prince le décora du cordon de l'ordre de Saint-Maurice. Le pinceau de Miel est onctueux, son coloris vigoureux, et son dessin correct; mais ses têtes manquent de noblesse. On a de lui plusieurs morceaux gravés avec beaucoup de goût. Le Musée royal possède quatre tableaux de ce peintre.

MIERIS (François), surnommé *Le Vieux*, né à Delft en 1655, excellait à peindre des étoffes, et se servait d'un miroir convexe pour arrondir les objets. Ses tableaux sont très-rare et d'un grand prix. On estime beaucoup les trois que possède le musée royal de France. Il mourut à la fleur de son âge, en prison à Leyde, l'an 1681. Ses dettes l'y avaient fait enfermer. On lui proposa de s'acquitter en travaillant; il refusa, disant que *son esprit était aussi captif que son corps*. Sa touche était légère, et son coloris brillant. Son meilleur tableau qui fait partie de la galerie du roi de Hollande, représente *un cavalier qui tire l'oreille à un petit chien placé sur les genoux d'une dame*. — Guillaume MIERIS, son fils, surnommé *le Jeune*, pour le distinguer du précédent, fut un des bons peintres de la Hollande, quoique inférieur à son père. Il naquit à Leyde en 1662, et y mourut le 14 janvier 1747, âgé de 85 ans, laissant un fils, peintre comme lui, appelé François MIERIS, qui eut moins de réputation, comme peintre, que son père et son aïeul, mais qui s'est fait connaître comme savant historiographe et antiquaire. On doit aux laborieuses recherches de celui-ci : *Description des monnaies et des sceaux des*

évêques d'Utrecht, Leyde, 1726, in-8. Ce savant traité a été imprimé à la suite de l'Histoire des évêques d'Utrecht, par Van-Henssen, traduit en hollandais, par H. Van-Ryn; *Histoire des princes des Pays-Bas, issus des maisons de Bavière, de Bourgogne et d'Autriche, depuis Albert, comte de Hollande, jusqu'à la mort de Charles-Quint*, La Haye, 1752, 1755 et 1753, 5 volumes in-folio; c'est l'Histoire métallique des Pays-Bas, antérieure à l'époque où commence celle de G. Van-Loon. François Miéris publia, en 1740, à Leyde, une *Ancienne chronique de Hollande*, dite du Clerc, restée jusque-là inédite, avec ses remarques et celles de Pierre Scriverius; ainsi qu'une *Petite chronique d'Anvers*, depuis 1300 jusqu'en 1574, Leyde, 1745; *Mémoire sur la féodalité du comté de Hollande*, Leyde, 1745, à l'occasion d'un ouvrage que Van-Loon fit paraître sous le titre de *Démonstration historique que le comté de Hollande a été un fief de l'Empire germanique*; *Grand recueil des Chartes de Hollande, de Zélande et de Frise, commençant par les documents les plus anciens, et allant jusqu'à la mort de Jacqueline de Bavière* (1456), 4 vol. in-fol.; Leyde, 1755, 1754, 1753, 1756; Il fit paraître, en 1757, à Leyde, un *Fidèle narré de la consécration de Nicolas de Castro, comme premier évêque de Middelborg, en Zélande*, l'an 1561, par Quentin Weytsen, appuyé de plusieurs pièces originales et inédites; *Traité sur la manière d'écrire l'histoire, celle de Hollande en particulier* (sous le nom de Zographos), Leyde, 1757; *Chartes, privilèges, octrois, documents de tout genre de la ville de Leyde*, ibi lem, in-folio, 1759; *Description et histoire de la ville de Leyde*, 2 volumes in-folio, Leyde, 1762 et 1770. La mort vint interrompre l'auteur tandis qu'il composait le deuxième volume, qui a eu, depuis la page 617, pour continuateur et pour éditeur Daniel Van Alphen, greffier de cette ville. Tous ces ouvrages sont écrits en hollandais. Miéris légua, par son testament, des aumônes aux pauvres de toutes les communions chrétiennes.

* MIET (Constance), écrivain ascétique, né à Vesoul vers 1740, entra dans l'ordre des récollets, et se partagea entre la prédication et la direction des âmes. La révolution l'ayant chassé de son cloître, il se retira dans les pays étrangers, et mourut en Allemagne vers 1795. On a de lui : *Réflexions morales d'un solitaire*, Paris, 1775, in-12; *Conférences religieuses*, pour l'instruction des jeunes professeurs de tous les ordres, ibid., 1777, in-12.

* MIGEOT (Antoine), prêtre, né en 1750 à Chesne-le-Populeux (Ardennes), fut en 1758 nommé professeur de philosophie à l'université de Reims. En 1766, il prit le grade de docteur en théologie, et, par une distinction assez rare, l'université lui conféra, deux ans après, les honneurs du doctorat. Ayant obtenu un canonicat en 1774, il renouça à l'enseignement pour se livrer à l'étude des Pères et en particulier de saint Augustin. Obligé de fuir dans les premiers jours de septembre 1792, il chercha un refuge à Bruxelles, où il vécut dans les plus dures privations. En 1794, il se rendit à Dusseldorf, puis à Hertem, en Westphalie, où il mourut le 1^{er} octobre de la même année. Outre quelques *Odes latines*, imprimées séparément de

1767 à 1774, et qui n'annoncent pas un talent remarquable pour la poésie, on a de lui : *Philosophie élémentaire* quinqué distincta partibus, Charleville, 1794, 2 vol. in-8. C'est le cours qu'il avait professé à Reims et qui fut publié par l'abbé Carré, son confrère et son ami. Migeot a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, dont on trouve la liste dans la *Biographie ardennaise*. (Voy. BOULLIOT.)

* MIGER (Simon-Charles), graveur, né à Nemours le 19 février 1756, eut pour maître Cochin qui lui facilita les moyens de se faire connaître en lui procurant des travaux. Admis à l'ancienne académie des beaux arts, il partagea sa vie entre la gravure et les lettres, et mourut à Paris le 28 février 1820, à 84 ans. On lui doit la plupart des portraits qui ornent l'*Histoire de la maison de Bourbon*, (voy. DESORMEAUX, III, 218); les planches de la *Ménagerie du Muséum* (1801, in-fol.), quelques-unes des *Voyages* de Cassas, et de beaux portraits de Gluck et du peintre Robert. Tous ces ouvrages se distinguent par une touche ferme et un dessin correct. Comme littérateur, on a de lui, outre quelques pièces de vers qui auraient dû lui mériter une place dans la *Parnasse latin moderne* : *Pensées d'Horace*, avec le texte en regard, 1812, in-18.

* MIGER (Pierre-Auguste-Marie), littérateur, né à Lyon en février 1772. Poursuivi, après le 9 thermidor, comme terroriste, mais bien injustement, vint à Paris où il fut employé dans les bureaux de la police, puis de l'intérieur; et mis à la retraite finit par aller habiter Evreux où il mourut le 2 octobre 1857, secrétaire de la société littéraire de cette ville. On a de lui : des traductions (voy. PIGNOTTI); des *poésies* parmi lesquelles on distingue les fragments traduits et imités d'Ossian. *La morale des Orientaux*, ou maximes tirées des meilleurs auteurs arabes, indiens, tures et chinois, avec des notices historiques, in-8, et in-18; il fut l'éditeur du *génie de Virgile*, ouvrage posthume de Malfilâtre (voy. ce nom), et de différents ouvrages à gravures dont il rédigea le texte. Enfin on lui doit : les *Tables du Moniteur*, de la *Recue encyclopédique* et de quelques autres collections considérables.

MIGNARD (Nicolas), peintre, né à Troyes en Champagne vers l'an 1608, fut surnommé *Mignard d'Avignon*, à cause du long séjour qu'il fit en cette ville, où il s'était marié. Il mourut à Paris en 1668. Il n'a pas en la même réputation que Pierre Mignard, son frère puiné; cependant il avait beaucoup de mérite. Le roi l'employa à divers ouvrages dans le palais des Tuileries; au rez-de-chaussée, il a peint Louis XIV sous l'emblème du *Soleil guidant son char*; il a peint aussi la chambre de parade dans le même château. Mazarin l'avait fait venir à Paris, et fut son constant protecteur. Ce peintre fit beaucoup de portraits, ceux surtout des seigneurs et dames de la cour. Son talent particulier était pour l'histoire et pour les sujets poétiques. Il inventait facilement, et mettait beaucoup d'exactitude et de propreté dans son travail.

MIGNARD (Pierre), surnommé *le Romain*, à cause du long séjour qu'il fit à Rome, naquit à Troyes en 1610, et mourut à Paris en 1695. Il avait été destiné par son père à la médecine; mais les

grands hommes naissent ce qu'ils doivent être : Pierre Mignard était né peintre. A l'âge de 11 ans, il dessinait des portraits très-ressemblants. Dans le cours des visites qu'il faisait avec le médecin qu'on avait choisi pour l'instruire, au lieu d'écouter, il remarquait l'attitude du malade et des personnes qui l'approchaient, pour les dessiner. Il peignit, à 12 ans, *la Famille du médecin*. Ce tableau frappa les connaisseurs ; on le supposait d'un artiste consommé. Ses progrès furent si rapides, que le maréchal de Vitry le chargea de peindre la chapelle de son château de Coubert en Brie : il n'avait que 15 ans. On le fit entrer dans l'école de Vouet, et il saisit tellement la manière de son maître, que leurs ouvrages paraissaient être de la même main. Il quitta cette école pour aller à Rome. Son application à dessiner d'après l'antique et d'après les ouvrages des meilleurs maîtres, surtout d'après ceux de Raphaël et du Titien, formèrent son goût pour le dessin et pour le coloris. Il avait un talent singulier pour le portrait ; son art allait jusqu'à rendre les grâces délicates du sentiment : il ne laissait échapper rien de ce qui pouvait non-seulement rendre la ressemblance parfaite, mais encore faire connaître le caractère et le tempérament des personnes qui se faisaient peindre. De retour en France il fut élu chef de l'académie de Saint Luc, qu'il avait préférée à l'académie royale de peinture, parce que Le Brun était directeur de celle-ci. Le roi lui donna des lettres de noblesse, et le nomma son premier peintre, après la mort de Le Brun. Ce peintre avait une douceur de caractère attrayante, un esprit agréable, et des talents supérieurs, qualités qui lui firent d'illustres amis. On connaît de lui plusieurs mots piquants. Il peignait Louis XIV pour la dixième fois ; et comme il le regardait attentivement, le prince lui dit : « Mignard, vous » me trouvez vieilli ? — Sire, répondit l'artiste, il » est vrai que je vois quelques victoires de plus sur » le front de votre majesté. » Il se trouvait souvent avec Chapelle, Boileau, Racine et Molière. Ce dernier a célébré en vers le grand ouvrage à fresque qu'il fit au Val-de-Grâce. Pendant le séjour de Mignard à Rome, le pape Urbain VIII voulut être peint par lui : ce *portrait* est au Vatican. Mignard aurait été un peintre parfait, s'il eût mis plus de correction dans son dessin, et plus de feu dans ses compositions. Il avait un génie élevé, et donnait à ses figures des attitudes aisées. Son coloris est d'une fraîcheur admirable, ses carnations vraies, sa touche légère et facile, ses compositions riches et gracieuses. On voit sept de ses tableaux à la galerie du Louvre, et au château de Saint-Cloud, dont les plus beaux sont : *La Vierge présentant une grappe de raisin à l'enfant Jésus*, et *Sainte Cécile chantant les louanges du Seigneur*. L'abbé de Monville a écrit sa *Vie*, 1750, in-12.

MIGNAULT (Claude), avocat du roi au bailliage d'Estampes, est plus connu sous le nom de *Minos*. Il était né vers 1556 à Talant, ancien château des ducs de Bourgogne, à trois quarts de lieue de Dijon. Il étudia en droit à Orléans en 1578, revint à Paris, et y fut doyen de cette faculté en 1597. Ami du docteur Richer, il entra dans quelques-unes de

ses querelles, et mourut en 1603. On a de lui : les *Editions* d'un grand nombre d'auteurs, avec de savantes notes, *De liberali adolescentum institutione; An sit commodius adolescentes extra gymnasia quam in gymnasiis ipsis institui?* 1575, in-8. Ce sont deux discours judicieux qu'il prononça à l'ouverture des classes ; Plusieurs *Poèmes*, un entre autres sur la guerre des Turcs, latin et français, 1572, in-4.

MIGNON ou MINION ou MINJON (Abraham), peintre de fleurs, né à Francfort-sur-le-Mein en 1640, avait beaucoup de disposition pour la peinture ; il fut mis chez des maîtres dont le talent était de peindre des fleurs : Jean David de Heem, d'Utrecht, avança rapidement son élève en ce genre. Mignon n'épargna ni ses soins ni ses peines pour faire des études d'après la nature ; ce travail assidu, joint à ses talents, le mit dans une haute réputation. Ses compatriotes et les étrangers recherchaient ses ouvrages avec empressement. Ils sont en effet précieux, par l'art avec lequel il représentait les fleurs dans leur éclat, et les fruits dans leur fraîcheur. Il rendait aussi, avec beaucoup de vérité, des insectes, des papillons, des mouches, des oiseaux, des poissons. La rosée, et les gouttes d'eau qu'elle répand sur les fleurs, sont si bien imitées dans ses tableaux, qu'on sent tenté d'y porter la main. Un de ses tableaux les plus précieux est connu sous le nom de *Mignon au chat* ; il représente un chat de Chypre renversant un vase de fleurs sur une table de marbre. L'eau qui s'échappe du vase était représentée avec une telle vérité qu'on la voyait, pour ainsi dire, se répandre hors du tableau. Le musée du Louvre possède trois tableaux de Mignon, savoir : 1° *Un écureuil ; des poissons ; des fleurs et un nid d'oiseaux* ; 2° *un bouquet de fleurs des champs ; 3° des fleurs diverses, dans un vase de cristal*. Le seul défaut que l'on ait à lui reprocher, c'est un peu de sécheresse dans le dessin, défaut qu'on doit attribuer au soin avec lequel il peignait. Il a laissé deux filles qui peignirent dans son goût. Il mourut en 1679.

MIGNOT (Jean-André), grand chantre de l'église d'Auxerre, né dans cette ville le 25 janvier 1688, fit des études brillantes à Sainte-Barbe, et entra dans la maison et société de Sorbonne. En 1708, M. de Caylus, évêque d'Auxerre, lui donna un canonicat dans sa cathédrale, et l'investit de sa confiance. L'abbé Mignot, partageant les sentiments de son évêque au sujet de la bulle, adhéra à l'appel que ce prélat avait interjeté, et prit une part très-active aux discussions qui troublèrent de son temps l'Eglise. Il mourut à Auxerre le 14 mai 1770. On a de lui : une édition du *Discours de saint Victor, évêque de Rouen, à la louange des saints et de leurs reliques*, Auxerre, 1765, in-12 ; *Mémoires historiques sur les statues de saint Christophe*, 1768, in-8 ; *Tradition de l'église d'Auxerre*, insérée dans le *Cri de la foi*, 1719. Il fut aidé dans ce travail par l'abbé Le Bœuf. Il a aussi travaillé à l'édition du *Bréviaire* d'Auxerre, du *Missel* et du *processionnal*, publiés sous M. de Caylus.

MIGNOT (Etienne), docteur de Sorbonne, né à Paris le 17 mars 1698, s'est rendu habile dans la science de l'Ecriture sainte, des Pères, de l'histoire

de l'Eglise, et du droit canonique. Il était de l'académie des inscriptions, où il fut reçu à plus de 60 ans. On a de lui : *Traité des prêts de commerce*, 1767, 4 vol. in-12; les *Droits de l'état et du prince sur les biens du clergé*, 6 vol. in-12; l'*Histoire des démêlés de Henri II avec saint Thomas de Cantorbéry*, in-12; la *Réception du concile de Trente dans les états catholiques*, 2 vol. in-12; *Paraphrase sur les Psaumes*, 1755, in-12;... sur les *Livres sapientiaux*, 1754, 2 vol. in-12;... sur le *Nouveau Testament*, 1754, 4 vol. in-12; *Analyse des vérités de la religion chrétienne*, 1755, in-12; *Réflexions sur les connaissances préliminaires au christianisme*, in 12; *Mémoires sur les libertés de l'Eglise gallicane*, 1756, in-12. Ce docteur mourut en 1771, âgé de 75 ans. Il était lié avec Debonnaire et quelques autres appelants dont il partageait les principes.

* MIGNOT (Vincent), neveu de Voltaire, né à Paris en 1728, embrassa l'état ecclésiastique, mais ne fut pas ordonné prêtre. Il n'en obtint pas moins plusieurs bénéfices, entre autres l'abbaye de Sellières. Pourvu d'une charge de conseiller-clerc au grand conseil, il s'en démit en 1765 pour pouvoir se livrer plus tranquillement à son goût pour les lettres. Il signa avec le marquis de Villevieille, la profession de foi que Voltaire dicta dans ses derniers moments, mais il est probable que cette pièce était supposée; car autrement il n'aurait pas eu besoin de faire inhumer secrètement le corps de son oncle dans un caveau de Sellières. (Voy. VOLTAIRE.) L'abbé Mignot, un de ses légataires, employa une grande partie de sa fortune en aumônes. Il est mort en 1790, laissant la réputation d'un homme instruit et charitable. On a de lui : *Histoire de l'impératrice Irène*, Amsterdam (Paris), 1762, in-12, ouvrage estimé; *Histoire de Jeanne Ire, reine de Naples*, La Haye (Paris), 1764, in-12; *Histoire des rois catholiques, Ferdinand et Isabelle*, Paris, 1766, 2 vol. in-12. L'auteur a pris pour guides, Mariana et Ferreras. *Histoire de l'empire ottoman*, depuis son origine jusqu'à la paix de Belgrade en 1740, *ibid.*, 1771, 4 vol. in-12, traduit en allemand et en anglais; on lui doit en outre des traductions des *Traité de Cicéron sur la vieillesse et l'amitié*, Paris, 1780, in-12, tiré à 50 exemplaires pour être donnés en présent; et de *Quinte-Curce avec les suppléments de Freinshemius*, *ibid.*, 1781, 2 vol. in-8.

MILAN (Jean de). Voy. JEAN MILANAIS, IV, 567.

MILAN (Jean), né en Silésie en 1662, se distingua chez les jésuites, en enseignant les mathématiques, et d'autres sciences. Suivant l'impulsion de son zèle, il parcourut les royaumes de Casan et d'Astracan, et d'autres plages de la Russie, et y prêcha avec fruit. De retour dans sa patrie, il s'appliqua particulièrement à la conversion des schwenckfeldistes, et réfuta solidement leurs erreurs. (Voy. SCHWENCKFELD.) On a encore de lui quelques autres ouvrages de controverse, en latin et en allemand. Il mourut à Marienstein en Bohême, l'an 1758.

** MILBERT (Jacques-Gérard), peintre naturaliste, né en 1766 à Paris, s'appliqua de bonne heure à la peinture, s'attachant de préférence à reproduire les objets d'histoire naturelle, science pour

laquelle il se sentait une vocation spéciale. Nommé en 1793, professeur de dessin à l'école des mines, il reçut, la même année, la mission de visiter les Pyrénées pour en dessiner les sites et en étudier les productions. En 1799, il vit les Alpes, et l'année suivante accompagna, comme dessinateur, le capitaine Baudin aux terres australes, et à son retour fut chargé par le ministre de surveiller l'impression de ce voyage. (Voy. PERON, Fr.) Il repartit en 1815 pour les Etats-Unis d'Amérique, dont il étudia le vaste territoire et les productions des trois règnes avec un zèle infatigable. Dans une de ses excursions, il revenait chargé d'échantillons qu'il avait recueillis pour le cabinet du roi, lorsqu'il fut rencontré par Mgr. de Chéverus (voy. ce nom), qui voulut absolument partager avec lui ce lourd fardeau jusqu'à Boston. Après sept années de recherches, pendant lesquelles il avait expédié plus de 60 envois, contenant des plantes nouvelles, des oiseaux vivants, des quadrupèdes, etc., et plus de 8,000 échantillons de roches, de mines, de fossiles, etc., il reprit le chemin de sa patrie, accompagné de M. de Chéverus, qui rentrait lui-même en France. Les secours qu'il avait reçus du gouvernement n'ayant pas suffi pour couvrir ses frais, il avait dépensé dans ce voyage une partie de sa fortune. Après la révolution de 1850, il obtint la croix d'honneur, et mourut pauvre le 5 juin 1840. On a de lui : *Voyage pittoresque à l'île de France, au Cap de Bonne-Espérance et à l'île de Ténériffe*, 1812, 2 vol. in-8, avec atlas; *Itinéraire pittoresque du fleuve Hudson, etc.*, 1827-29, 2 vol. in-4, avec atlas; une *Vie de M. de Chéverus*, etc. M. J. Janin a publié, dans le *Journal des Débats*, une Notice sur Milbert, reproduite dans le *Moniteur* du 3 novembre.

* MILDERT (W. Van), évêque de Burham, mort dans cette ville le 21 février 1856, était fils d'un marchand de Londres et avait été élevé à l'école des Tailleurs, puis au collège de la reine. En 1815 il fut nommé professeur à Oxford. Parmi ses nombreux ouvrages on distingue : *Revue historique de l'origine et des progrès de l'impiété*, 1806 et 1851, 2 vol. in-8; c'est une suite de sermons; *Recherches sur les principes généraux de l'interprétation des Ecritures*, in-8; *Sermons*, 1815 et 1851, in-8. (Voy. D. WATERLAND.)

MILÉ ou MILET (Jean-François), peintre, né à Anvers en 1645, mort à Paris en 1680, finit sa courte carrière à 36 ans. On prétend que son mérite excita la jalousie de ses confrères, et que l'un d'eux l'empoisonna. Ce maître, élève de Franck, fut bon dessinateur et grand paysagiste. Il avait une mémoire fidèle, qui lui retraçait tout ce qu'il avait remarqué, soit dans la nature, soit dans les ouvrages des grands maîtres. Sa touche est facile, ses têtes d'un beau choix, et son feuiller d'un bon goût. Un génie fécond et capricieux lui fournissait abondamment ses sujets, dans la composition desquels il a trop négligé de consulter la nature. Ses tableaux n'ont point d'effets piquants; ses couleurs sont trop uniformes.

MILET (Jacques), poète français du xix^e siècle, est connu des bouquineurs, par son espèce de tragédie intitulée *Destruction de Troye la grant, mise en ryme*

française, Paris, 1484, in-fol., gothique, et plusieurs fois réimprimée depuis; cependant elle est peu commune. L'édition de Lyon, 1544, est la seule en caractères ronds.

* MILET DE MUREAU (Louis-Marie-Antoine DESTOUFF, baron), général, né le 26 juin 1756 à Toulouse, entra dans l'arme du génie, et fut nommé capitaine à l'âge de 25 ans. Député suppléant par la noblesse de sa ville natale aux états-généraux, il y remplaça Lapoye-Vertrieux, et vota souvent avec la minorité. Il y prit une part active aux travaux des comités, et fit rendre divers décrets sur la conversion des cloches en monnaie, sur la navigation intérieure, sur l'état-major de l'armée, sur l'organisation des gardes nationales, etc. En 1792 il commanda l'artillerie et le génie à l'armée des Alpes et à celle du Var, avec laquelle il prit part à l'occupation du comté de Nice; mais en 1795, devenu suspect, il fut rappelé à Paris et chargé de la rédaction du *voyage* de la Pérouse (*voy.* ce nom). Il eut le bonheur d'échapper au sort de son frère, qui périt sur l'échafaud. En 1796, il fut nommé général de brigade, puis chef de division au ministère de la guerre dont il eut deux fois le portefeuille, à la retraite de Scherer (*voy.* ce nom), et pendant l'absence de Bernadotte. Général de division du génie, au 18 brumaire il fut compris dans la réforme et parvint cependant à se faire nommer inspecteur-général. Il eut en 1802 la préfecture de la Corrèze, qu'il conserva jusqu'en 1810. En avril 1814, chargé par *intérim* du dépôt général de la guerre, il fut envoyé commissaire du roi en Corse. A son retour, il fut nommé chevalier de Saint-Louis et commandant de la légion-d'honneur. Admis à la retraite en 1816, il fit partie du conseil d'administration de l'hôtel des Invalides, et mourut à Paris, le 6 mai 1825. Milet Mureau a fait imprimer sous le voile de l'anonymat les *Dépositaires*, comédie mêlée de vaudeville, Paris, 1814, in-8.

MILETUS, fils d'Apollon et de Déïone, et selon d'autres d'Acasis, fille de Minos, voulut, mais en vain, détrôner son aïeul. Pour se soustraire à la colère de Jupiter, il passa de Crète en Carie, où il s'acquit, par son mérite et son courage, l'estime du roi Eurythus qui lui donna sa fille Dothée et lui assura son trône. Milétus, devenu roi, fit bâtir la ville de Milet, capitale de Carie.

* MILHAUD (Jean-Baptiste), général, né le 18 novembre 1766 à Arpajon (Cantal), était en 1789 officier dans un régiment colonial, et deux ans après, fut élu commandant des gardes nationales de son département. Député à la Convention, dans le procès du roi, il vota pour la mort et contre le sursis. Envoyé commissaire aux armées des Ardennes et du Rhin, il fut ensuite employé dans divers comités. Après la session, il obtint un régiment de cavalerie, et servit à l'armée des Pyrénées et à celle d'Italie. Au 18 brumaire, il fut nommé général de brigade. Chargé de missions diplomatiques à Naples et en Toscane, il passa au commandement de Mantoue, et, en 1805, à celui de Gènes. Il servit, en 1805, dans la grande armée, où il se signala, comme à son ordinaire, par sa bravoure, et, promu au grade de général de division,

fit la campagne de 1806, et la guerre d'Espagne. Il combattit encore en 1815. Rappelé par Napoléon à son retour de l'île d'Elbe, il se signala dans cette courte campagne, surtout à Waterloo; il suivit l'armée derrière la Loire, et s'pressa d'adresser sa soumission au roi. Obligé de s'expatrier en 1816, il ne rentra en France qu'après 1830, et mourut à Aurillac, le 8 janvier 1853.

MILICH (Jacques) en latin *Milichius*, professeur en médecine à Wittenberg, né à Fribourg en Brisgau, l'an 1501, s'acquit une juste réputation par ses connaissances. Il mourut à Wittenberg d'un excès de travail en 1559. Ses principaux ouvrages sont : *Commentaria in librum secundum Plinii, de Historia mundi*, in-4; des *Discours latins* sur les *Vies d'Hippocrate, de Galien et d'Avicenne; Oratio de considerata sympathia et antipathia in rerum natura*;..... *de arte medica*, etc. On trouve ces discours dans le recueil des Oraisons de Mélancthon, Strasbourg, 1558, in-8. Il était ami de ce réformateur, et imbu des mêmes erreurs, modéré comme lui, et plus honnête, plus équitable que les premiers disciples de Luther.

MILIEU ou plutôt MILLIEU (Antoine), en latin *Milius* ou *Mileus*, jésuite, né à Lyon en 1575, enseigna longtemps les humanités, la rhétorique et la philosophie. Il fut ensuite élevé à la place de recteur et à celle de provincial. Le P. Milieu avait du talent pour la littérature et surtout pour la poésie. Il avait enfanté, dans ses moments de récréation, plus de 20,000 vers, qu'il brûla dans une maladie dont il ne croyait pas revenir. Il n'en échappa que le premier livre de son *Moyse viator*. Le cardinal Alphonse de Richelieu, son archevêque, voulut qu'il archevât ce poème. Il en publia la première partie à Lyon en 1656, et la deuxième en 1659, sous le titre de *Moyse viator, seu Imago militantis Ecclesie, Mosaicis peregrinantis synagoga typis adumbrata*, 2 vol. in-8. Cet ouvrage, écrit d'un latin pur, plein d'allégories ingénieuses et touchantes, fut très-applaudi. L'auteur mourut à Rome le 14 février 1646 à 71 ans, aimé et estimé.

MILL (Jean), célèbre théologien anglais, chapelain ordinaire de Charles II, roi d'Angleterre, né dans le Westmoreland vers l'an 1645, a donné une excellente édition du *nouveau Testament grec*, dans laquelle il a recueilli toutes les variantes ou diverses leçons qu'il a pu trouver. Ce savant mourut le 25 juin 1707, après s'être fait une grande réputation dans le monde littéraire. La meilleure édition de son *nouveau Testament* a été donnée par Kuster, Amsterdam, 1710, in-fol. Il y a des exemplaires en grand papier, qui sont rares. — Il faut le distinguer d'Abraham MIL ou MILUS, calviniste du xvn^e siècle, qui a publié : *De diluvii universalitate*; item *De origine animalium et migratione populorum*, Genève, 1667, in-12; ouvrage fait pour confondre toutes les notions reçues. Mil ne suit pas toutes les routes battues; il lui faut des explications singulières et originales de l'écriture sainte, et qui contrastent avec les preuves les plus démonstratives. Dans sa dissertation sur le déluge, il prétend, contre les témoignages historiques et physiques de tout l'univers, non-seulement qu'il n'a pas été universel,

mais qu'il a eu lieu seulement dans la Judée et les provinces voisines.

* MILL (Jacques), économiste anglais, né en 1764, auteur des *Eléments d'économie politique*, de l'*Analyse de l'esprit humain*, et de l'*Histoire de l'Inde britannique*, 1817, 5 vol. in-4, est mort près de Londres au mois de juin 1856. Ses principaux ouvrages ont été traduits en français.

MILLER, horticulteur anglais. (Voy. MARTYN.)

MILLET. Voy. MILLIET.

MILLETIÈRE (Théophile-Brachet, sieur de la), avocat protestant, né vers 1596, écrivit pour engager les calvinistes de La Rochelle à soutenir par les armes la liberté de leur religion contre le roi de France, leur souverain. Il fut arrêté à Toulouse en 1628, et retenu en prison pendant 4 ans. La liberté lui ayant été rendue, il publia, pour la réunion des calvinistes avec les catholiques, quelques écrits qui déplurent à son parti. Las de combattre pour des ingrats, il fit abjuration publique du calvinisme en 1645. Il signala son entrée dans l'Eglise par un grand nombre d'ouvrages contre les protestants. On remarque dans ses écrits plus de déclamation et de vivacité que de science et de jugement. Il avance quelques principes erronés, qu'aucun catholique n'a jamais soutenus. Il mourut en 1665, âgé d'environ 69 ans, haï des protestants et méprisé des catholiques.

* MILLEVOYE (Charles-Humbert), poète, né le 24 décembre 1782, à Abbeville, d'un négociant estimé, se distingua dès son enfance par son aptitude à la poésie. A 15 ans, il perdit son père, et son héritage fut confié à un tuteur infidèle. Il voulut d'abord se consacrer au barreau, et resta quelque temps chez un procureur, que son aversion pour la chicane lui fit quitter en 1801. Il entra ensuite chez un libraire; mais après un apprentissage de trois années, il se dégoûta du commerce, et se livra tout entier à la littérature. A la nouvelle organisation de l'institut, les concours académiques commencèrent sa réputation. Depuis 1806, il remporta presque chaque année le prix de poésie à l'Académie française, par des morceaux écrits purement, mais dont aucun, si ce n'est le *Voyageur*, couronné en 1807, ne s'élève au-dessus du médiocre. Marié en 1815 dans sa ville natale, des affaires l'appelèrent à Paris au mois de juin 1816, et il y mourut le 12 août, à 34 ans, sans avoir eu le temps de réaliser les espérances que son talent avait fait concevoir. Dans ses ouvrages de longue haleine, on distingue le poème de *Belzunce* ou la *Peste de Marseille* (voy. BELZUNCE), désigné pour les prix décennaux; *L'Épître*, le *Dialogue en vers*, et surtout l'*Élégie* sont les genres dans lesquels il a le mieux réussi. Une profonde sensibilité, de la grâce, de l'abandon, de l'élégance, tels sont les principaux caractères de ces mélancoliques compositions. On y distingue la *Chute des feuilles*, et le *Poète mourant*. Huit jours avant sa mort, il s'occupait encore de cette dernière pièce, qu'il termina par ces vers touchants dans lesquels il annonce sa fin prochaine :

Le poète chantait, quand sa lyre fidèle
S'échappa tout à coup de sa debile main ;

Sa lampe mourut, et comme elle
Il s'éteignit le lendemain.

Millevoie avait donné une édition de ses *OEuvres*. Paris, 1814, 1816, 5 vol. in-18. Ses *OEuvres complètes* ont été imprimées à Paris, 1822, 4 vol. in-8, avec une *Notice* sur l'auteur par M. J. Dumas; ib., 1827, 4 vol. in-8; le 1^{er} vol. contient les *élégies*, les *ballades*, *romances*; le 2^e les *poèmes*; le 3^e la traduction des *Bucoliques* de Virgile, de plusieurs chants de l'*Iliade*, et des *Dialogues choisis* de Lucien; et le dernier, les *OEuvres inédites*. Une édition des *OEuvres choisies*, 1855, 2 vol. in-8, avec une *Notice* par Pongerville, contient des pièces qui ne sont pas dans les *OEuvres complètes*. Une *Notice* sur Millevoie, par M. de Poilly, son ami d'enfance, a été publiée dans le *Mémorial de la société d'émulation d'Abbeville*.

MILLEY (François), jésuite, mort le 2 septembre 1720, à Marseille, en assistant les pestiférés. On a de lui quelques fragments de *Lettres*, imprimés à Maestricht en 1791. On y découvre un homme profondément versé dans les voies de Dieu. Voy. le *Journ. hist. et litt.*, 15 octobre 1791, p. 247.

* MILLIÉ (Jean-Baptiste), littérateur, né à Beaune, en 1772, commença ses études à Dijon, et vint les terminer à Juilly, où dès l'âge de vingt ans il professa les humanités. Cette école célèbre ayant été fermée, il vint à Paris, obtint un emploi dans les bureaux du ministère des finances et partagea ses loisirs entre ses devoirs et la culture des lettres. A l'époque de l'occupation passagère du Portugal, il fut chargé d'y organiser le service des contributions. Les souvenirs honorables qu'il laissa dans ce royaume furent tels, qu'à la restauration le gouvernement portugais lui fit offrir le ministère des finances. Mais Millié préféra le séjour de sa patrie, où il mourut en 1826, sous-directeur-général des contributions. Il avait profité de son séjour en Portugal, pour en étudier la langue et la littérature. Lié avec les personnages les plus marquants, leurs secours l'aiderent beaucoup dans la savante et fidèle traduction qu'il a donnée des *Lusiades* du Camoens, Paris, 1825, 2 vol. in-8.

* MILLIÈRES (François), né en Normandie vers 1760, de paysans aisés, au commencement de la révolution quitta sa charrue pour venir à Paris augmenter le nombre des démagogues. Il figura comme agent subalterne dans toutes les journées néfastes qui préparèrent la chute du trône, et après le 10 août, devint membre de la fameuse commune. Envoyé commissaire en Normandie, il y commit tant de vexations que les municipaux d'Evreux le mirent en prison; mais un décret de la Convention lui rendit la liberté. Après le 31 mai, envoyé dans la Vendée, il fit partie de la commission militaire d'Angers, qui fit périr tant de Vendéens : il écrivait à la Convention : « Le nombre » des brigands est trop considérable pour user la » poudre et les balles à leur destruction; je préfère » les mettre dans de grands bateaux que l'on » coule à fond quand ils ont gagné le milieu de la » Loire. Cette opération se fait continuellement, et » tous les prisonniers recevront ainsi le baptême » patriotique. » (Voy. CARRIER.) Il était employé à

la poudrière de Grenelle lorsqu'il fut condamné à la déportation, après l'attentat du 5 nivose, et mourut au Sénégal en 1802.

* MILLIET (Jean-Baptiste), littérateur, né à Paris en 1745, fut attaché en sous-ordre à la bibliothèque du roi, et mit à profit ses loisirs pour se perfectionner dans la connaissance des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Quelques essais estimables, faisaient attendre de lui des productions plus importantes, lorsqu'une mort prématurée l'enleva le 15 juillet 1774, à 59 ans. On a de Milliet les *Etrennes du Parnasse contenant les Vies des poètes grecs et latins, des Réflexions sur la poésie, et un choix de poésies*, Paris, 1770-1774, 45 vol. in-12. Cette compilation, continuée par Le Prévost d'Exmes n'est point estimée; mais les *Vies des poètes* contiennent des recherches fort intéressantes et bien présentées : on regrette seulement, dit Sabatier, que le style de l'auteur se ressent trop de sa jeunesse. On cite encore de Milliet : *Lettre à un ami de province sur les Guèbres et les Scythes*, tragédies de Voltaire; *Lettre sur la peinture au pastel*.

MILLIEU. Voy. MILIEU.

* MILLIN de GRAND-MAISON (Aubin-Louis), savant archéologue, membre de l'institut, né à Paris le 9 juillet 1759, après avoir fait ses études d'une manière brillante, suivit, pour obéir à sa mère, les cours de théologie. Mais ne se sentant aucune vocation pour l'état ecclésiastique, il abandonna bientôt cette carrière pour se livrer à la culture des lettres. Sa fortune qui était considérable lui permit de se livrer à ses penchants : ses premiers *Essais* furent des traductions, qu'il publia sous ce titre : *Mélanges de littérature étrangère*, Paris, 1785, 6 vol. in-12. L'amitié dont il se lia avec le fils de Willemet (voy. ce nom), célèbre botaniste, tourna ses études vers les sciences naturelles, et il conçut le projet d'en écrire l'histoire. En 1790 il fit paraître un *Discours sur l'origine et les progrès de l'histoire naturelle en France*, in-4; ce morceau sert d'introduction au recueil des *Mémoires de la société d'histoire naturelle*, Paris, 1792, dont Millin, fut un des fondateurs et qui porta d'abord le nom de *Société linnéenne*. Millin partisan des réformes que promettait la révolution, publia quelques opuscules de circonstances, et concourut avec Condorcet, Noël, et Rabaut-de-Saint-Etienne, à la *Chronique de Paris*, qui cessa de paraître en 1795. Les excès de cette désastreuse époque, justement appelée le règne de la terreur, excitèrent son indignation; il ne la dissimula pas; et, contraint de fuir, il crut se mettre à l'abri des recherches en entrant dans les transports militaires. Mais il ne put échapper aux proscriptions, et jeté dans une prison, il n'en sortit qu'après le 9 thermidor. Il avait déjà perdu une partie de sa fortune, la réduction des rentes compléta sa ruine et il se vit forcé d'accepter une place de chef de division à la commission d'instruction publique. Ce fut alors qu'il fonda le *Magasin encyclopédique*, à la rédaction duquel coopérèrent les hommes les plus distingués de l'Europe. L'abbé Barthélemy étant mort en 1794, il lui succéda dans la place de conservateur du Cabinet des médailles. Livré tout entier à ses nouvelles fonctions, il vendit

son riche cabinet d'histoire naturelle, forma une bibliothèque à laquelle il réunit une nombreuse collection de gravures, et donna des cours de l'histoire des antiquités. Le travail excessif auquel il se livrait, ayant altéré sa santé, il se vit forcé de les interrompre, et visita les départements du midi pour examiner les monuments échappés aux investigations des antiquaires; ou dont on n'avait que des descriptions incomplètes. Il entreprit en 1811 un nouveau voyage dans le midi de la France et dans l'Italie. De retour en 1815, il voulut mettre en ordre l'immense quantité de matériaux qu'il avait recueillis; mais ce travail épuisa ses forces, et une mort prématurée l'enleva le 14 août 1818. Parmi ses nombreux ouvrages nous ne citerons que les principaux : *Antiquités nationales ou Description des monastères, abbayes, châteaux, etc.*, Paris, 1790-1798, 5 vol. gr. in-4; *Introduction à l'étude des monuments antiques, des pierres gravées, des médailles*; ces quatre opuscules publiés séparément de 1796 à 1811 ont été réunis en 1826 in-8 avec un discours préliminaire de Champollion Figeac; *Monuments antiques inédits ou nouvellement expliqués*, Paris, 1802, 2 vol. in-4, avec 92 pl.; *Dictionnaire des beaux-arts*, 1806, 5 vol. in-8; *Histoire métallique de la révolution française*, 1806, in-4; *Voyage dans le midi de la France*, 1807-11, 5 vol. in-8, avec deux atlas; *Peintures de vases antiques*, 1808-1810-11, 5 vol. in-fol., 25 livraisons; *Galerie mythologique*, 1811, 2 vol. in-8, fig.; *Description des tombeaux découverts à Pompéi* en 1812, Naples, 1815, gr. in-8; *Voyage en Savoie, en Piémont, à Nice et dans l'état de Gènes*, Paris, 1816, 2 vol. in-8; *Voyage dans le Milanais, à Plaisance, Parme, Modène, Mantoue et Crémone*, Paris, 1817, 2 vol. in-8; *Description des tombeaux de Canosa*, ainsi que des bas-reliefs, des armures et des vases peints, qui ont été découverts en 1815, Paris, 1816, grand in-fol., fig.; *L'oresteide* ou description de deux bas-reliefs du palais Grimani à Venise, 1817, gr. in-4; *Description d'une mosaïque antique du musée Pio-Clementino à Rome*, 1819, in-fol.; *Histoire métallique de Napoléon* avec un *Supplément* par Millingen, 1819-21, in-4. Millin a publié un grand nombre de *Notices* et de *Mono-graphies* dans le *Magasin encyclopédique*. Le reproche d'avoir mis trop de précipitation dans la rédaction de ses ouvrages lui a été adressé. Ch. Guill. Kraft a donné dans les *Annales encyclopédiques*, 1818, tome 6, une *Notice* sur Millin suivie du catalogue de ses ouvrages. (Voy. CHOMPRÉ, LINNÉE.)

MILLON. Voy. MILON.

MILLOT (Claude-François-Xavier), historien, mort à Paris le 21 mars 1785, était né à Ornans, petite ville de la Franche-Comté, en 1726. Entré chez les jésuites de Lyon, il s'appliqua à traduire, à prêcher, à enseigner les humanités dans plusieurs maisons de son ordre, à composer des *Discours* sur différents sujets proposés par des académies. Si l'on en croit un de ses panégyristes, c'est pour l'éloge de Montesquieu, inséré dans un de ses *Discours* et les persécutions qui en furent la suite, que l'abbé Millot fut obligé de quitter les jésuites (1); mais cette

(1) Celui qui fut couronné, en 1757, par l'académie de Dijon, a pour sujet cette question : *Est-il plus utile d'étudier les*

raison présente une grande invraisemblance, pour ne rien dire de plus. Si l'orateur a loué tout sans restriction dans Montesquieu, peut-on nommer persécution le mécontentement que la société lui en a témoigné ? Et s'il n'a loué que ce qu'il y a de réellement louable dans les ouvrages du célèbre président, est-il croyable que ses confrères lui en aient fait un crime ? Quoi qu'il en soit, l'archevêque de Lyon le nomma un de ses grands-vicaires. Après avoir prêché quelque temps avec peu de succès à Versailles et dans d'autres villes de province, l'abbé Millot entreprit quelques traductions, et écrivit plusieurs livres élémentaires d'histoire. Le duc de Parme voulant établir dans cette ville une chaire d'histoire pour l'instruction de la jeune noblesse, son ministre, le marquis de Felino, s'adressa à M. de Nivernais, qui lui envoya l'abbé Millot : mais on dit que le duc n'en fut pas content, et que l'abbé, de retour à Paris, ne fit pas difficulté d'en raconter les raisons, et de parler du prince comme d'un ennemi de la philosophie. Il devint ensuite précepteur du duc d'Enghien, et fut admis à l'académie française, en 1777. Sa réputation littéraire est particulièrement fondée sur ses *Eléments d'histoire*, auxquels, selon la remarque de l'abbé Morellet, le nom d'*Abrégé* eût mieux convenu, parce que les sciences seules ont des éléments. Quoi qu'il en soit, ce sont les *Eléments de l'histoire ancienne* ; de *l'histoire moderne* ; de *l'histoire d'Angleterre* ; de *l'histoire de France*, etc. Ces sortes de compilations, plus utiles à l'imprimeur qu'honorables pour l'auteur, ont ordinairement plus de débit que de réputation ; mais celles de l'abbé Millot lui ont procuré des louanges. Le compilateur, qui n'était pas né plaisant, a forcé la nature, et s'est épuisé en sarcasmes et en railleries amères contre les papes, les prêtres et les moines, toujours sous le spécieux prétexte de guérir les esprits de la superstition : c'est ce qui a donné quelque sel à ses abrégés ; mais en même temps c'est ce qui les rend très-dangereux pour les jeunes gens, auxquels cependant ils paraissent destinés. L'abbé Millot n'était pas assez philosophe pour savoir qu'il ne faut jamais employer la raillerie contre la religion de l'état, même lorsqu'on en relève les abus ; il n'a pas songé que les enfants, peu capables de distinguer l'abus de la chose même, apprendraient dans ses livres à mépriser les ministres des autels, et ne tarderaient pas à étendre ce mépris jusque sur la religion. Son *Histoire de France* a été réimprimée en 1806, 4 vol. in-12, avec la continuation de Ch. Milon, jusqu'à la mort de Louis XVI, et celle de Delisle de Sales jusqu'au couronnement de Bonaparte. On a encore de lui : *l'Histoire des troubadours*, Paris, 1773, 5 vol. in-12 : recueil de poésies barbares et grossièrement galantes, que l'abbé Millot nous présente comme des pièces importantes, quoique bien sûrement il n'y ait rien d'intéressant à recueillir, à moins qu'on ne regarde comme tel quelques injures d'énergumène vomies contre l'Eglise catholique par des chansonniers vaudois et albigeois. Dans les *Mémoires politiques et militaires du duc de Noailles*, Paris, 1777,

les hommes que les livres de Millot y donne la préférence à l'étude des hommes.

ouvrage écrit sèchement et sans intérêt, et qui de 6 vol. pourrait être réduit à 2, le sensible abbé s'épuise en lamentations sur la conduite que le gouvernement a tenue à l'égard des camisards, quoique M. de Berwick et M. de Noailles lui-même aient démontré qu'avec ces fanatiques les voies de douceur étaient inutiles et dangereuses. On ne doit cependant pas croire que la prédilection apparente de l'abbé Millot pour les sectaires, sa haine affichée contre les ministres de l'Eglise, son application à rendre odieuse cette grande et antique mère des chrétiens, fussent l'expression de son cœur et le vrai résultat de ses persuasions. Il courait après la célébrité et les petits bruits académiques, qu'il croyait ne pouvoir s'assurer sans étouffer ou sans déguiser des sentiments qui avaient été longtemps chers à son cœur, et qui ont reparu avec vivacité, dès que la proximité de la mort eut replié son âme sur les vérités éternelles, et dissipé l'illusion qui l'égarait. Millot a donné des traductions assez médiocres des *Harangues d'Eschine* et de *Démosthènes* pour la couronne, 1764, et des *Harangues choisies de plusieurs orateurs latins*, Lyon, 1764, 2 vol. in-12.

* MILLS (Charles), né en 1788, fils d'un chirurgien distingué de Greenwich, exerça la profession d'avocat ; puis s'adonna entièrement à la culture des lettres. Il est mort à Southampton le 9 octobre 1825. On a de lui en anglais : *Histoire du mahométisme*, Londres, 1819, in-8 ; *Histoire des croisades*, 1820, 2 vol. in-8, dont le 1^{er} a été traduit en frang. par Paul Tiby, 1825, in-8 ; *Voyage de Théodore Ducis dans différentes contrées de l'Europe à l'époque de la renaissance des lettres*, 1825, 2 vol. in-8. Dans cet ouvrage fait sur le plan du *Voyage d'Anacharsis*, Mills donne un tableau intéressant de l'Italie au xiii^e siècle ; *Histoire de la chevalerie*, Londres, 1825, 2 vol. in-8 ; le succès en fut prodigieux.

* MILLS (William), théologien anglican, né vers 1785 et mort à Madère le 8 mai 1854. Après avoir terminé de brillantes études et reçu les ordres, il voyagea quelque temps avec les enfants du général Hope et résida successivement à Dresde et à Florence où il acquit une connaissance approfondie des langues allemande et italienne. De retour en Angleterre, nommé professeur de philosophie morale à l'université d'Oxford, il se fit remarquer par son talent pour l'enseignement et pour la prédication. Les seuls ouvrages qu'il ait publiés sont une *Dissertation sur les notions que les Juifs et les Païens avaient d'un état futur*, et un sermon prêché en 1850 sur l'*Humanité chrétienne opposée à l'orgueil scientifique*, lors de la réunion de l'association britannique. Il a laissé manuscrites ses *Leçons de philosophie morale*.

* MILNER (John), évêque catholique anglais, né à Londres en 1752, acheva ses études à Douai dans le collège anglais, et fut ordonné prêtre en 1777. Envoyé à Londres, d'où il passa à Winchester, il commença dès lors à se faire connaître par ses écrits et par son zèle pour la cause de la religion. Le comité dirigeant fut en 1787 chargé de dresser un projet d'adresse au parlement pour demander la révocation des lois contre les catholiques. Les évêques

furent quelques objections sur ce projet ; cependant, d'après les explications et les promesses du comité, ils le signèrent ainsi que leur clergé ; mais la proposition d'un nouveau serment donna lieu à une vive dispute à laquelle Milner prit beaucoup de part. Les quatre vicaires apostoliques qui se partageaient l'Angleterre le condamnèrent par une encyclique du 21 octobre 1789 ; mais le comité protesta contre les décisions des évêques, et on chercha à persuader aux catholiques qu'ils avaient droit de choisir et de nommer leurs pasteurs. Un des membres influents du comité publia dans ce sens trois écrits, auxquels Milner répondit par trois brochures sous ces titres : *Réponse d'un ecclésiastique à la lettre d'un laïc* ; *les Droits divins de l'épiscopat* ; *la démocratie ecclésiastique dévoilée*. Peu après, deux des vicaires apostoliques moururent et furent remplacés. Milner, chargé de prêcher à la consécration de l'un d'eux, fut depuis cette époque investi de sa confiance et de celle d'un des anciens vicaires ; il se mit en rapport avec les personnages les plus puissants de l'état, avec des ministres, des membres du parlement et même avec des évêques anglicans, leur représenta les clauses fâcheuses du serment que le comité avait introduit, et rédigea, pour éclairer l'opinion, un petit écrit intitulé : *Faits relatifs à la contestation entre les catholiques*, qui produisit son effet. Le parlement, plus sage et plus réservé que le comité catholique, jugeant qu'il ne fallait point allumer un flambeau de discorde, rendit plus précises les clauses qui avaient été trouvées trop vagues, et adopta à peu près le serment d'Irlande, que Milner avait proposé comme moyen de conciliation. Ce bill, adopté par le parlement, fut sanctionné par le roi. Ainsi tous les serments antérieurs et les peines prononcées contre les catholiques étaient abolis ; et l'exercice de leur religion devenait aussi libre que dans la plupart des états attachés à l'église romaine. Ce succès valut à Milner la reconnaissance des catholiques et le mit en grande considération parmi eux. En 1792, il assista au synode des évêques contre Trockmorton et Geddes ; le premier fut censuré pour son écrit sur la *nomination des évêques*, et la traduction de la *Bible*, donnée par le second, fut signalée comme un ouvrage hardi et dangereux. Milner publia, en 1798, son *Histoire civile et ecclésiastique et examen des antiquités de Winchester*, 2 vol. in-4, ouvrage plein d'érudition, et qui fut loué même par plusieurs journaux protestants ; mais comme il s'y était expliqué avec quelque liberté sur l'évêque anglican Hoadley, le docteur Sturges, ami du prélat, fit paraître à cette occasion des *Réflexions sur le papisme*. Milner ne crut pas devoir passer sous silence cette attaque, et il donna ses *Lettres au prébendaire*, qui ont beaucoup contribué à dissiper les préventions de plusieurs protestants contre l'Eglise romaine. En 1802, pour calmer les esprits qui commençaient à s'agiter en Angleterre, il publia : *Eclaircissement sur les brefs du saint Siège relatifs à l'église de France*. Le docteur Stappleton, vicaire apostolique du district du milieu, étant mort au mois de mai 1802, Milner le remplaça sous le titre d'évêque de Castabala *in partibus*. Le pre-

mier écrit qu'il donna en cette qualité est une lettre pastorale adressée à son clergé le 27 décembre 1805 ; on y trouve des avis relatifs à la discipline et à la conduite des pasteurs. En 1807, il donna une 2^e édition du *Cas de conscience résolu*. Cette même année et la suivante, il fit deux voyages en Irlande, qui lui donnèrent occasion de publier une suite de lettres sur les catholiques et les antiquités d'Irlande, qui sont regardées comme un de ses meilleurs ouvrages. Il mit encore au jour, en 1808, quatre *Lettres* sur les articles d'un journal intitulé : *la Recue antijacobine*, et il donna un mandement, en date du 1^{er} juin, contre les écarts des anti-concordataires. L'abbé Blanchard écrivit contre ce mandement, et Milner publia une nouvelle *Lettre pastorale* le 10 août, où il cita 16 propositions, tirées des écrits de cet abbé, qu'il condamna comme fausses, scandaleuses, injurieuses au souverain pontife, insinuant le schisme, y tendant et même étant schismatiques. Cette controverse n'était pas finie qu'il s'en éleva une plus vive et plus longue. Des membres distingués du parlement voulurent que l'on donnât au roi un veto sur le choix des évêques. Ce projet fut d'abord approuvé par Milner et quelques évêques d'Irlande ; mais ensuite ayant cru s'apercevoir que le ministère ne cherchait qu'à asservir l'épiscopat et à préparer ainsi sourdement le renversement de la religion, ils rétractèrent leur approbation, et se prononcèrent contre le veto. Toutefois les auteurs du projet en suivirent l'exécution ; mais, l'opposition des évêques les arrêtant, ils travaillèrent à les amener à seconder leurs vues, et indiquèrent une assemblée des catholiques à Londres, pour le 1^{er} février 1810. On y adopta un avis favorable au veto, et Milner, qui était l'agent des évêques d'Irlande en Angleterre, lutta seul contre le sentiment de l'assemblée. Son *Eclaircissement sur le veto* ayant attiré un écrit de M. Butler sous le titre de *Lettres à un catholique irlandais*, il y répondit par des *Lettres à un prêtre catholique d'Irlande, en réfutation de celle de M. Butler*, et il y ajouta un *post-scriptum* sur l'écrit d'O'Connor. En 1815, un nouveau bill fut présenté au parlement pour l'émancipation des catholiques ; l'on voulait attribuer au bureau catholique l'autorité de nommer les évêques et d'examiner les bulles et rescrits de Rome ; mais Milner exposa dans un écrit intitulé, *Court mémorial sur le bill*, la tendance de ce projet qui échoua au parlement. Ayant, en 1814, appris le retour du pape à Rome il résolut de s'y rendre pour consulter le saint Siège et soutenir les intérêts des évêques d'Irlande sur les points en discussion. Il fut bien accueilli par le Saint-Père qui ne prit cependant pas de décision formelle. Milner donna, en 1818, une suite à ses *Lettres au prébendaire*, sous ce titre : *Fin de la controverse religieuse* suivie d'une adresse à l'évêque anglican de saint David's en réponse à son *Catéchisme protestant* ; c'est la meilleure production de Milner. Elle a été plusieurs fois réimprimée, et traduite en français sous le titre d'*Excellence de la religion catholique, ou Correspondance entre une société de protestants religieux et un théologien catholique*, Paris, 1825, 2 vol. in-8. Cette traduction, que l'on doit à M. Masson de La

Véronnière, est accompagnée de notes, de citations et d'une table des matières qui ajoute au mérite de l'ouvrage ; un *Court sommaire de l'histoire et des doctrines de l'Écriture*, qui paraît convenir spécialement aux écoles, et dont il s'est fait plusieurs éditions ; en 1819 il ajouta aux *Mémoires historiques des catholiques anglais* par Ch. Butler (voy. ce nom n. 306), un nouveau volume, où il rapporte principalement les affaires où il a pris part. Sa santé, affaiblie par d'aussi longs travaux, lui faisant craindre une fin prochaine, il demanda un coadjuteur qu'il sacra lui-même le 1^{er} mai 1825 ; se sentant plus malade, il reçut les sacrements. Après avoir fait un acte public de foi, il expira, le 19 avril 1826, dans des sentiments de piété, d'humilité et de résignation, à Wolverhampton où il résidait ordinairement. C'était un prélat fort instruit et fort zélé : ses ennemis mêmes ont rendu justice à son mérite ; mais ils l'ont accusé de trop de chaleur et d'exagération. On trouve une notice très-étendue sur ce prélat dans l'*Ami de la religion*, tome 55. Outre les productions que nous avons citées, il a publié un assez grand nombre d'autres écrits : *Certaines considérations à l'égard des catholiques romains*, 1791, in-8 ; *Recherches historiques et critiques sur l'existence et le caractère de saint Georges, patron de l'Angleterre*, 1792, in-8 ; *Oraison funèbre prononcée à l'occasion de l'assassinat de Louis XVI*, 1795, in-8 ; *Réplique au rapport publié par le club cisalpin sur sa protestation*, 1795, in-8 ; *Sérieuse demande à M. Joseph Berington sur ses erreurs théologiques, touchant les miracles et autres sujets*, 1797, in-12 ; *Vie de M. Challoner, vicaire apostolique de Londres*, 1798, in-12 ; *Explication de la conduite du pape Pie VII à l'égard des évêques et des affaires ecclésiastiques de France*, 1802, in-8 ; *Court examen des principaux arguments contre la pétition catholique* ; *Traité sur l'architecture des églises d'Angleterre*, 1811, in-8 ; *Discours prononcé le 18 juin 1816 à Birmingham, en actions de grâce pour la paix* ; *Exercices pour sanctifier le dimanche et les jours de fêtes, et pour se préparer à assister utilement à la messe* ; enfin un article sur l'*Architecture gothique*, dans l'*Encyclopédie de Rees*, et plusieurs *Notices* dans les *Mémoires de la société des antiquaires de Londres* dont il était membre.

MILON, fameux athlète de Crotone, s'était accoutumé, dès sa jeunesse, à porter de gros fardeaux. En augmentant tous les jours leur poids, il était parvenu à charger sur ses épaules des poids énormes. C'est ainsi qu'ayant acheté un veau, il le porta tous les jours à une certaine distance, et continua à le porter lorsqu'il fut devenu un très-grand taureau. Il en donna le spectacle aux jeux olympiques, et après l'avoir porté l'espace de cent vingt pas, il le tua d'un coup de poing, et le mangea, dit-on, tout entier en un seul jour. Il se tenait si ferme sur un disque qu'on avait huilé pour le rendre glissant, qu'il était impossible de l'y ébranler. On ne pouvait séparer un de ses doigts de l'autre, et quelque facilité qu'il donnât en présentant la main ouverte et étendue. Par le gonflement des veines, il rompaît un nerf de bœuf, dont il s'était entouré la gorge. Cet athlète assistait

exactement aux leçons de Pythagore. On rapporte que la colonne de la salle où ce philosophe tenait école s'étant ébranlée, il la soutint lui seul, et donna le temps aux auditeurs de se retirer. Milon remporta sept victoires aux jeux pythiens, et six aux jeux olympiques. Il se présenta une septième fois, mais il ne put combattre faute d'antagoniste. Devenu vieux, il voulut avec ses mains rompre le tronc d'un gros arbre. Il en vint à bout ; mais les longs efforts qu'il fit l'ayant épuisé, les deux parties du tronc se réunirent, et il ne put en arracher ses mains. Il était seul, et fut dévoré par les bêtes sauvages, l'an 500 avant J.-C. On ne risque rien à croire que plusieurs de ces faits sont défigurés et exagérés. Plusieurs de ces traits, tel que celui de la colonne, paraissent être pris de l'histoire de Samson. Voy. SAMSON.

MILON (Titus-Annius Milo), brigua le consulat, et, pour l'obtenir, il excita dans Rome plusieurs factions. Ces cabales produisirent la mort de Clodius, tribun du peuple, qu'il tua l'an 52 avant J.-C. Cicéron se chargea de le défendre contre ses accusateurs ; mais, comme la tribune de l'orateur était assiégée de soldats, leur aspect, les murmures et les cris que poussaient les partisans de Clodius, troublèrent sa mémoire. Il ne put prononcer son plaidoyer tel qu'il l'avait composé. Milon fut exilé à Marseille, où Cicéron lui envoya son discours. Après l'avoir lu, il s'écria « O Cicéron ! si vous aviez » parlé ainsi, Milon ne mangerait pas des barbeaux » à Marseille. »

MILON, bénédictin, précepteur du fils de Charles le Chauve, mort dans l'abbaye de Saint-Amand, au diocèse de Tournai, en 872, est auteur de plusieurs pièces. L'une, qui a pour titre *Combat du Printemps et de l'Hiver*, est insérée dans l'ouvrage de Casimir Oudin sur les auteurs ecclésiastiques ; et l'autre, qui est une *Vie de saint Amand* en vers, se trouve dans Surius et Bollandus.

** MILON (Charles), littérateur, né en 1754 à Liège, d'abord sous-bibliothécaire du prince de Condé, obtint ensuite la chaire de législation à l'école du Panthéon. Nommé professeur de langues anciennes au lycée Napoléon, il fut, quelque temps après, chargé de faire à la Sorbonne le cours d'histoire de la philosophie ancienne. Il avait renoncé à l'enseignement depuis plusieurs années, lorsqu'il mourut à Paris, le 21 juillet 1859, à 85 ans. Savant bibliographe, il connaissait à fond les meilleurs livres dans presque toutes les sciences. Indépendamment de traductions assez estimées des *Voyages en Irlande*, de Rich. Twiss et d'Arthur Young, de la *Politique* d'Aristote (1805, 5 vol. in-8), de la *République* et des *Lois* de Platon, restée inédite, on a de lui : des *Poésies légères*, parmi lesquelles on distingue *l'éventail*, poème qui eut du succès ; l'*Histoire des voyages des Papes depuis Innocent I^{er} jusqu'à Pie VI*, 1782, in-8 ; *Introduction à l'histoire des troubles des Provinces-Unies depuis 1777 jusqu'en 1787*, 1788, in-8, et une *Histoire des descentes qui ont eu lieu en Angleterre, depuis Jules-César*, 1798, in-8. Il fut avec Duchosal l'éditeur des *Œuvres complètes* de Dumarsais (voy. ce nom), et il a donné des continuations des *Élé-*

ments de l'histoire de France et de l'histoire d'Angleterre, par l'abbé Millot (*voy. ce nom*).

MILTIADE, général athénien, florissait dans le ^{ve} siècle avant J.-C. Il fonda une colonie dans la Chersonèse de la Thrace, après avoir vaincu les peuples qui s'opposaient à cet établissement. L'oracle de Delphes l'avait désigné pour cette expédition. Il chassa les Thraces et partagea leurs terres entre ses soldats. Les Perses, ayant déclaré la guerre aux Athéniens, s'avancèrent au nombre, dit-on, de 500,000 hommes vers Marathon, petite ville sur le bord de la mer (mais il faut se souvenir que ces dénombrements se réglaient autrefois, comme aujourd'hui, sur la prévention et l'esprit national). Athènes n'eut que dix mille hommes à y opposer. L'armée avait à sa tête dix chefs, qui devaient commander tour à tour ; mais l'amour public l'emportant sur le désir de gouverner, chacun de ces chefs se démit de ses droits en faveur de Miltiade. Ce général habile rangea ses troupes auprès d'une montagne, et fit jeter sur les deux côtés de grands arbres, afin de couvrir les flancs de son armée, et de rendre inutile la cavalerie des Perses. Le combat fut rude et opiniâtre. Le nombre accabla d'abord les Grecs ; enfin ils mirent les Perses en déroute, les poursuivirent jusqu'à leurs vaisseaux, et détruisirent une partie de leur flotte, l'an 490 avant J.-C. Quelques années après, les Athéniens donnèrent au vainqueur une flotte de 70 vaisseaux, pour aller tirer vengeance des îles qui avaient prêté leur secours aux Perses. Il en conquit plusieurs ; mais sur un faux bruit de l'arrivée de la flotte des Perses, il leva le siège qu'il avait mis devant l'île de Paros, et revint à Athènes avec sa flotte. Une blessure qu'il avait reçue au siège l'empêcha de paraître en public. On profita des circonstances pour jeter des soupçons sur sa conduite. Xantipe l'accusa devant l'assemblée du peuple d'intelligence avec le roi de Perse. Le crime ne put pas être prouvé ; cependant on le condamna à être précipité dans le Parathre, lieu où l'on jetait les plus grands criminels. Le magistrat s'oppose à un jugement si inique ; tout ce qu'il peut obtenir, en exposant les services signalés que Miltiade avait rendus à la patrie, c'est de faire commuer la peine de mort en une amende de 50 talents, qu'il était hors d'état de payer. Il fut jeté en prison, où il mourut bientôt après de sa blessure, l'an 489 avant J.-C. Son fils Cimon emprunta les 50 talents pour acheter la permission d'ensevelir le corps de son père. Miltiade avait été tyran dans la Chersonèse, et il pouvait tenter de l'être dans Athènes. C'en était assez auprès de ce peuple si jaloux de sa liberté, qui aimait mieux faire périr un innocent que d'avoir un sujet de crainte devant les yeux. Il faut, au reste, se souvenir que si les affections des Athéniens étaient inconstantes, la vertu de leurs héros n'avait guère plus de stabilité. *Voy. ARISTIDE, PÉRICLÈS, SOCRATE*. La vie de Miltiade est la première du recueil de Cornélius-Nepos.

MILTIADE. *Voy. MELCHIADE*.

MILTON (Jean), célèbre poète anglais, né à Londres le 9 décembre 1608, d'une famille noble, donna, dès sa plus tendre enfance, des marques de son

talent pour les vers. A 15 ans, il paraphrasa quelques *Psaumes*, et à 17 il composa plusieurs *pièces* de poésie en anglais et en latin, pleines de chaleur et d'enthousiasme. Il parcourut la France, l'Italie, et retourna dans sa patrie vers le temps de la seconde expédition de Charles I^{er} contre les Ecossais. On le chargea de la tutelle de deux fils de sa sœur, auxquels il voulut bien servir de précepteur. Il prit aussi soin de l'éducation de quelques enfants de ses amis, et leur apprit les langues, l'histoire, la géographie, etc. Il épousa en 1645 la fille d'un gentilhomme de la province d'Oxford. Sa femme le quitta au bout d'un mois, protestant qu'elle ne retournerait jamais chez lui. Le poète publia plusieurs écrits en faveur du divorce, et se prépara à un second mariage ; mais sa femme se ravisa, et le supplia si ardemment de la reprendre, qu'il se laissa attendrir. La mort tragique de Charles I^{er}, arrivée en 1648, étonna toutes les puissances de l'Europe, et fut approuvée par Milton. Les factieux qui avaient osé, Cromwel à leur tête, porter leurs mains parricides sur ce prince infortuné, crurent leur attentat légitime, et choisirent Milton pour le justifier. Cet écrivain, échauffé par le fanatisme de la révolte, composa son livre intitulé : *Tenure, ou Droit des rois et des magistrats*. Il veut y prouver qu'un tyran sur le trône est comptable à ses sujets, qu'on peut lui faire son procès, qu'on peut le déposer et le mettre à mort. Milton porta d'autres coups à l'autorité royale dans plusieurs audacieux libelles. Les factieux récompensèrent l'écrivain qui les servait si bien : Milton fut secrétaire d'Olivier Cromwell, de Richard Cromwell et du parlement qui dura jusqu'au temps de la restauration. Saumaise prit la défense de Charles I^{er}, dans son livre intitulé : *Defensio regis*. Milton lui répliqua d'abord par un autre ouvrage sous ce titre : *Défense pour le peuple anglais*, imprimé en latin en 1651. Cette réponse fut brûlée à Paris par la main du bourreau ; et l'auteur eut à Londres un présent de 4000 livres sterling. Devenu aveugle, il ne cessa de publier des libelles, et ne quitta la plume que lorsque les ennemis de la maison de Stuart posèrent les armes. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ne fut point inquiété après le rétablissement de Charles II. On le laissa tranquille dans sa maison. Il se tint néanmoins renfermé, et ne se montra qu'après la proclamation de l'amnistie. Il obtint des lettres d'abolition, et ne fut soumis qu'à la peine d'être exclu des charges publiques. Cet ennemi forcené des rois n'avait point de religion bien déterminée. Il avait été puritain dans sa jeunesse ; il prit le parti des indépendants et des anabaptistes dans sa virilité, et se détacha de toutes sortes de communions durant sa vieillesse. Il n'exclut du salut aucune société chrétienne, excepté les catholiques romains, comme on le voit dans son livre *De la vraie religion* : distinction honorable à cette religion sainte, de la part d'un écrivain sanguinaire et furieux, souillé des erreurs de toutes les sectes. Il ne fréquenta aucune assemblée, et n'observa dans sa maison le rit d'aucune secte. Milton, rendu à lui-même après les agitations des guerres civiles, mit la dernière main à son poème du *Pa-*

radis perdu, qu'il publia en 1667. Il employa neuf années à cet ouvrage, qui fut négligé dans sa naissance. Le libraire Tompson eut bien de la peine à lui donner trente pistoles d'un écrit qui valut plus de 100,000 écus à ses héritiers. Ce poème ne trouva d'abord ni lecteurs ni admirateurs. Ce fut le célèbre Addison qui découvrit à l'Angleterre et à l'Europe les beautés de ce trésor caché. Ce judicieux critique voulut lire le *Paradis perdu*, sur l'éloge que lui en firent quelques amateurs. Il fut frappé de tout ce qu'il y trouva : des images grandes et sublimes, des idées neuves, hardies, effrayantes, des coups de lumière. Addison écrivit pour faire connaître le poème, et lui procura un grand nombre d'admirateurs, surtout en Angleterre. Les étrangers, plus sévères, virent des beautés dans le *Paradis perdu*, qui étincelle de traits de génie ; mais ils ne fermèrent pas les yeux sur les imperfections. On lui reproche la triste extravagance de ses peintures, son paradis des sots ; ses murailles d'albâtre qui entourent le paradis terrestre ; ses diables qui, de géants qu'ils étaient, se transforment en pygmées, pour tenir moins de place au conseil, dans une grande salle toute d'or bâtie en l'air ; les canons qu'on tire dans le ciel, les montagnes qu'on s'y jette à la tête, des anges à cheval qu'on coupe en deux, et dont les parties se rejoignent soudain. C'est le poème de Milton que Boileau avait en vue lorsqu'il disait, après avoir vanté les agréments de l'ancienne mythologie :

C'est donc bien vainement que nos auteurs déçus,
Bannissant de leurs vers ces ornements reçus,
Pensent faire agir Dieu, ses saints et ses prophètes,
Comme des dieux échos du cerveau des poètes :
Mettent, à chaque pas, le lecteur en enfer.
N'offrent rien qu'Astaroth, Belzebuth, Lucifer.
De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont point susceptibles ;
L'Evangile à l'esprit n'offre, de tous côtés,
Que pénitence à faire, et tourments mérites ;
Et de vos fictions le mélange coupable
Même à ses vérités donne l'air de la fable.
Et quel objet enfin à présenter aux yeux,
Que le diable toujours hurlant contre les cieux.
Qui de votre héros veut rabaisser la gloire,
Et souvent avec Dieu balance la victoire ? etc.

L'enthousiasme de Boileau pour l'antiquité le rend peut-être ici un peu trop sévère. La religion chrétienne offre à la poésie une foule de traits sublimes et intéressants ; mais ce choix demande un goût et une délicatesse que la nature n'accorde pas toujours aux plus grands génies, et qui surtout étaient fort rares dans le siècle où Milton écrivait. Ce poète lui-même, quoique avec plus d'imagination que de discernement, n'a-t-il pas su tirer des saintes Ecritures un grand nombre de beautés qu'on ne se lasse point d'admirer ? Car malgré toutes les critiques, Milton restera la gloire et l'admiration de l'Angleterre : on le comparera toujours à Homère, dont les défauts sont aussi grands, et on le mettra au-dessus du Dante, dont les idées sont encore plus bizarres. Un écrivain érudit publia à Londres, il y a quelques années, différents ouvrages dans lesquels il prétendit démontrer que Milton a beaucoup profité d'un très-élégant poème latin intitulé *Sarcothea*. (Voy. MASÉNIUS). On a écrit pour et

contre cette imputation, sans que la chose soit bien éclaircie. Le *Paradis perdu* est en vers anglais non rimés. Dupré de Saint-Maur, de l'académie française, et Racine le fils, l'ont traduit en français. Madame Du Bocage en a donné une imitation abrégée en vers, en 5 chants. La traduction qui a paru en 1786, Paris, 5 vol. in-12, est plus littérale, mais elle tue, dit un critique, le *délice du poète*. Cette traduction, qui est de M. Mosneron, a été réimprimée sans le texte, avec des corrections, en 1799 et 1803, 2 vol. in-8, et en 1810, 1 vol. in-8. Celle de Delille a fait oublier toutes les autres ; c'est un des meilleurs ouvrages de ce poète, et un de ses plus beaux titres à l'immortalité (1). On assure que Milton tira le sujet de son poème d'une comédie, ou plutôt d'un drame sacré ou mystère intitulé *Adam chassé du Paradis*, qu'il vit jouer avec une grande pompe à Florence, sur un théâtre élevé au milieu des eaux de l'Arno (Voy. ANDREINI). Milton donna, en 1671, un second poème en vers anglais non rimés, sur la tentation de J.-C. et la réparation de l'homme, qu'il intitula : *Le Paradis recouvré*, ou *Le Paradis reconquis*. Il faisait plus de cas de ce second poème que du premier ; mais il n'est pas si bon, à beaucoup près. On n'y trouve point les grandes idées, les images frappantes, la sublimité de génie, ni la force d'imagination qu'on admire dans le premier. Un homme d'esprit épigrammatique a dit de ces deux poèmes, que l'on trouve bien Milton dans le *Paradis perdu*, mais non pas dans le *Paradis recouvré*. Le P. de Marenil, jésuite, a donné une traduction française, 1752, in-12, de ce dernier poème. Milton, épuisé par le travail et par les maladies, mourut à Brunhill le 10 novembre 1674, à 66 ans. Il laissa une riche succession, et il n'est pas vrai, comme on l'a dit tant de fois, qu'il passa ses derniers jours dans l'indigence. Son imagination était dans la plus grande vivacité, depuis le mois de septembre jusqu'à l'équinoxe du printemps. Ce poète célèbre, mais mauvais citoyen, mauvais sujet, mauvais chrétien, lâche apologiste des plus repoussantes atrocités, flatteur et esclave des tyrans, avait un frère très-doux, et qui fut toujours attaché au parti royal. Outre ses poèmes, on a de lui un grand nombre d'écrits de controverse, dans lesquels il prend un ton fanatique et quelquefois d'énergumène. Toutes les *OEuvres* de Milton furent imprimées à Londres en 1699, en 5 vol. in-fol. On a mis dans les deux premiers ce qu'il a écrit en anglais, et dans le troisième ses traités latins. On trouve à la tête de cette édition la *Vie de Milton*, par Toland. Thomas Birch en a donné une meilleure édition à Londres en 1758, en 5 vol. in-fol. avec le portrait de Milton à la tête. Peck publia à Londres en 1740, in-4, de nouveaux *Mémoires anglais* fort curieux, sur la vie et les productions poétiques de Milton. Ses principaux ouvrages sont : *Traité de la réformation de l'Eglise anglicane, et des causes qui l'ont empêchée jusqu'ici* (1641), et quatre autres *Traités* sur le gouvernement de l'Eglise en Angleterre : *Pro populo anglicano defensio*, 1651 ; *Defensio*

(1) La traduction du *Paradis perdu* par M. de Chateaubriand, Paris, 1836, 2 vol. in-8, avec le texte en regard, est un des plus faibles ouvrages de ce grand écrivain.

secunda, 1654; *Defensio pro se*, 1655, contre Alexandre Morus, auquel il attribuait le livre qui a pour titre : *Clamor rigi sanguinis adversus parricidas Anglos*, quoique ce livre fût de Pierre du Moulin le fils. Du reste, l'ouvrage qui mettait Milton en fureur était très-bon, et Milton n'y opposa rien qui méritât le suffrage des gens sensés. *Traité de la puissance civile dans les matières ecclésiastiques*, 1659; Mil'on publia en 1670 son *Histoire d'Angleterre*; elle s'étend jusqu'à Guillaume le Conquérant, et n'est pas tout-à-fait conforme à l'original de l'auteur, les censeurs des livres en ayant effacé divers endroits; *Artis logicæ plenior institutio, ad Rami methodum accommodata*, 1672; *Traité de la vraie religion, de l'hérésie, du schisme, de la tolérance, et des meilleurs moyens qu'on puisse employer pour prévenir la propagation du papisme*; plusieurs *Pièces de poésie*, en anglais et en latin, sur divers sujets; *Lettres familières*, en latin. Voy. une Réponse à Voltaire, à l'art. YOUNG.

MIMAUT (Jean-François), diplomate et littérateur, né en 1775 à Méru, département de l'Oise, fit de brillantes études à Beauvais et les termina à Paris au collège des Grassins, où il remporta le prix d'honneur en 1795. Atteint par la réquisition, il entra dans un bataillon de nouvelle levée; mais ses talents ne tardèrent pas à le faire distinguer de ses chefs, et dès l'année suivante il fut placé dans les bureaux du ministre de la guerre. Il y remplissait les fonctions de sous-chef, lorsqu'en 1802, il devint secrétaire-général du ministère des relations extérieures du royaume d'Italie, fonctions qu'il exerça jusqu'à la chute de Napoléon. Nommé en 1814 consul de France à Cagliari (Sardaigne), il passa trois ans après en la même qualité à Carthagène (Espagne) et ne revint à Paris qu'en 1825. L'année suivante, consul à Varsovie, l'empereur de Russie refusa de lui délivrer un *exequatur*, et il fut envoyé à Venise. En 1828, il alla gérer le consulat général en Egypte, où il resta jusqu'à la fin de 1836. Ayant obtenu un congé, il s'empressa d'emporter en France une riche collection d'antiquités égyptiennes qu'il avait formée; mais à peine arrivé à Paris, il y mourut, le 31 janvier 1837. Indépendamment de quelques ouvrages de sa jeunesse et qui ne lui ont pas survécu, et d'une traduction des *Veillées du Tasse*, on a de lui : *Ouverture de la campagne d'Italie*, 1796, in-8; *Notice historique sur l'état actuel, le commerce, les mœurs et les productions des îles de Malte et de Goze*, Paris, 1798, in-8; *Mémoire sur la nature des maladies endémiques à Carthagène et dans le midi de l'Espagne*, etc., 1819, in-8; *Histoire de Sardaigne, ou la Sardaigne ancienne et moderne, considérée dans ses lois, sa topographie*, etc. Paris, 1825, 2 vol. in-8. Les événements y sont racontés avec ordre et clarté, et le style annonce un écrivain formé sur les bons modèles. Mimaud a été l'un des collaborateurs de la *Nouvelle Bibliothèque des Romans*. On trouve une *Notice* sur sa vie à la tête du *Catalogue* de sa collection égyptienne.

MIMNERME, poète et musicien grec, vivait du temps de Solon ou un peu auparavant (vers l'an 600 avant J.-C.). Il s'acquit une grande réputation par

ses *Elégies*. Properce dit qu'en matière d'amour, les vers de ce poète valaient mieux que ceux d'Homère :

Plus in amore valet Mimnermi versus Homero.

Cela est très-vrai, mais n'est rien moins qu'un éloge. Le moindre rimeur surpassera en ce genre sans effort Homère et Virgile. Quelques savants regardent Mimnerme comme l'inventeur de l'élégie; d'autres disent qu'il est le premier qui la transporta des funérailles à des objets plus gais. Il est certain du reste, comme dit Horace, qu'elle a subi cette révolution :

Versibus impariter junctis querimonia primum,
Post etiam inclusa est voti sententia compos.

Il ne nous reste de lui que des fragments, dont l'un des plus considérables se trouve dans *Stobée* avec d'autres lyriques, 1368, in-8.

* MINA (don Francisco Espoz y), général espagnol, naquit à Idozin en Navarre le 17 juillet 1781, et fut associé dès son enfance aux travaux de son père, honnête agriculteur. Lorsque les armées françaises envahirent l'Espagne en 1808, il s'enrôla comme simple volontaire dans le bataillon de Doyle, d'où il passa dans le corps de guérillas que venait de lever son neveu. En 1810, son neveu ayant été pris par les Français, il fut choisi pour capitaine, et peu après, la junte d'Aragon le nomma chef de toutes les guérillas de la Navarre. Confirmé dans ce titre par la régence du royaume, avec le brevet de colonel, il fut successivement créé brigadier, maréchal de camp et commandant général de l'Aragon. Le premier usage que Mina fit de son pouvoir, fut de désarmer tous les chefs de bandes, devenus aussi redoutables aux habitants du pays qu'aux Français, et il fit fusiller le nommé Echevarria qui s'était rendu célèbre par ses brigandages. A la tête d'un corps de partisans qu'il organisa, Mina s'attacha à entraver les opérations de l'armée française dans le nord de l'Espagne, et lui fit éprouver de grandes pertes. Plusieurs fois trahi et partiellement battu, il parvint toujours à se rallier, et reparut plus formidable au moment où on le croyait terrassé. A la fin de la guerre Mina se trouvait à la tête d'une armée de 51,500 hommes, qui reprirent treize places fortes et firent plus de 44,000 prisonniers. Il est probable que dès ce temps, il songeait à jouer un rôle politique dans sa patrie. En 1815, nommé chef politique de la Navarre, il profita de cet accroissement d'autorité pour préparer les réformes qu'il méditait. Après la conclusion de la paix, Ferdinand VII ayant désiré le connaître, il se rendit à Madrid au mois de juillet 1814, et y resta 25 jours, pendant lesquels il eut plusieurs conférences avec le roi. Mina revint en Navarre, mécontent du monarque, et conçut le hardi projet de s'emparer de Pampelune afin d'y proclamer la constitution des cortès. Cette tentative ayant échoué, il se sauva en France, où il fut accueilli avec distinction par les officiers qui l'avaient combattu. Néanmoins en arrivant à Paris, il fut arrêté sur la demande de l'ambassadeur d'Espagne. On lui laissa le choix de sa résidence et il s'établit à Bar-sur-Aube, où il vivait d'une

modique pension du gouvernement. Pendant les cent-jours, il rejeta les propositions qui lui furent faites au nom de Napoléon, et se rendit furtivement en Suisse. De retour à Paris après la seconde restauration, il s'y lia avec plusieurs hommes appartenant à l'opposition. Lorsqu'il apprit la proclamation de la constitution de 1812, il s'empressa de retourner en Espagne. Entré en Navarre le 23 février 1820, il réunit à la hâte quelques-uns de ses anciens soldats, et publia un manifeste dans lequel il traçait la marche qu'il fallait suivre pour assurer le triomphe du nouveau gouvernement. Le 11 mars, il fit son entrée à Pampelune, où il reçut, avec le grade de maréchal-de-camp, le titre de capitaine-général de la Navarre. Mécontent de l'esprit qui régnait dans cette province, il obtint d'être envoyé en la même qualité dans la Galice. Au mois de juillet 1822, nommé général en chef de la première division militaire (la Catalogne), où l'insurrection royaliste avait fait de grands progrès, il y trouva les insurgés maîtres de plusieurs places fortes, et ayant même un gouvernement central à Urgel, sous le nom de *régence d'Espagne*. Ayant organisé son armée, il s'empara de Castell-Follit qu'il fit raser, et de Balaguer, et défit dans plusieurs rencontres l'armée de la foi. Le 4 décembre, il se rendit maître d'Urgel, et en cerna le fort dont la garnison fut passée au fil de l'épée; en récompense de cet acte de cruauté, il reçut le titre de capitaine-général de la Catalogne. Ayant augmenté le nombre de ses troupes, il força les insurgés à se réfugier en France, et annonça dans une proclamation que la faction *était détruite* et que les *opérations militaires étaient terminées*. Mais l'intervention française vint bientôt changer la face des affaires. L'armée qu'on envoyait au secours de Ferdinand, ayant passé la frontière le 15 et le 14 avril 1825, Mina se flatta de pouvoir combattre l'ennemi en détail, comme dans la guerre précédente; mais les circonstances étaient différentes. Toutefois il déploya dans cette lutte inégale toutes les ressources que peuvent offrir le courage, l'activité et la présence d'esprit. Après l'abolition du gouvernement constitutionnel, jugeant toute résistance impossible, il signa, le 1^{er} novembre, une capitulation honorable, et chercha un refuge en Angleterre. Débarqué à Plymouth, il y fut accueilli avec enthousiasme et se rendit ensuite à Londres, où il acheva de se rétablir de ses blessures. En 1854 la reine Christine, régente d'Espagne, le rappela dans sa patrie, ainsi qu'un grand nombre d'exilés. Il fut même un instant chargé, dans les provinces basques, du commandement des troupes destinées à combattre Zumalacarrégu, chef des royalistes de la Navarre. Mais, comme ses prédécesseurs, il échoua devant l'insurrection, et le délabrement de sa santé le força bientôt à se démettre de ses fonctions. Il se retira à Barcelonne où il est mort le 24 décembre 1856. Mina était d'une constitution robuste et avait des formes athlétiques. Simple dans ses manières, sobre et ennemi du luxe, ferme et inflexible dans ses résolutions, il réunissait des qualités qui n'appartiennent qu'aux hommes extraordinaires. Digne d'admiration par

l'héroïque énergie qu'il déploya pour maintenir l'indépendance de son pays, il parut se rabaisser en se laissant dominer par l'esprit de parti, et il perdit au milieu des guerres civiles, une partie du glorieux prestige que de beaux faits d'armes avaient attaché à son nom.

* MINARD (Louis-Guillaume), prêtre, né à Paris le 31 janvier 1725, y fit ses études au collège de Beauvais, puis entra chez les doctrinaires où il obtint différentes charges, et se retira ensuite à Bercy. Vers cette époque il prononça le *Panegyrique de saint Charles*, et peu de temps après il fut interdit par M. de Beaumont, archevêque de Paris. Les amis du P. Minard prétendent que ce panegyrique fut la cause de son interdiction, « M. de » Beaumont, disent-ils, ayant cru y trouver des » leçons auxquelles il ne s'attendait pas de la part » d'un inférieur. » Si ce panegyrique fut réellement l'occasion de la disgrâce de son auteur, il y a bien à présumer, vu les sentiments qu'il professait, qu'elle eut un tout autre motif. Il était encore dans sa retraite de Bercy, lors de la constitution civile du clergé; il y adhéra, et écrivit même en sa faveur. Il devint curé de Bercy, et membre de ce qu'on appelait le presbytère de Paris, où il mourut le 22 avril 1798. On connaît de lui : *Avis aux fidèles sur le schisme dont l'Eglise de France est menacée*, Paris, 1795, in-8. Le P. Lambert écrivit contre ce livre. (Voy. LAMBERT.) Minard lui répondit par un *Supplément à l'avis aux fidèles*, in-12. Il concourut à la rédaction des *Annales de la religion* de Desbois de Rochefort. On dit qu'il était fort charitable; il paraît que lui-même, pendant les dernières années de sa vie, fut dans le malaise. Son *Eloge* se trouve dans les *Nouvelles Ecclésiastiques*, Utrecht, 1798.—Il ne faut point le confondre avec un abbé MINARD qui travailla avec l'abbé Goujet aux *extraits des assertions* faussement attribuées à dom Clémencet. On a de ce même abbé : *Histoire particulière des jésuites en France*, 1762, in-12. Et enfin *Ecrits des curés de Paris, de Rouen, etc., contre la morale des jésuites*, 1762, in-12.

MINELLIUS (Jean), habile humaniste, né à Rotterdam vers 1625, y enseigna les belles-lettres, et mourut dans l'année 1685. On a de lui des *Notes* sur Térence, Salluste, Virgile, Horace, Ovide, Valère-Maxime, etc. La plupart de ces notes ne sont que grammaticales, et expliquent des choses que tout littérateur entend : elles ne peuvent être utiles qu'aux apprentis et aux régents de peu de capacité.

MINERVE ou PALLAS, déesse de la sagesse, de la guerre et des arts, fut fille de Jupiter, qui ayant dévoré la nymphe Méthys, conçut par ce moyen, et fit sortir de son cerveau la déesse armée de pied en cap. Son père se fit donner un coup de hache sur la tête par Vulcain, pour la mettre au monde. Minerve est représentée avec le casque sur la tête, l'épée au bras, tenant une lance comme déesse de la guerre, et ayant auprès d'elle une chouette, et divers instruments de mathématiques, comme déesse des sciences et des arts. Quelques savants ont cru que la génération de Pallas, déesse de la sagesse, dans le cerveau de Jupiter, était une cir-

ruption de la doctrine contenue dans les livres saints, touchant le Verbe éternel. Il est remarquable encore que les païens mettaient Pallas immédiatement après le dieu suprême, à l'exclusion de tout autre dieu et déesse, comme on voit dans la belle ode d'Horace : *Quem virum aut heroa*, où l'on trouve la plus grande idée de la divinité; puis celle de la sagesse, entremêlée d'une sorte d'arianisme :

Quid prius dicam solitis parentis
Laudibus, qui res hominum ac deorum.
Qui mare et terras, variisque mundum
Temperat horis;
Unde nil majus generatur ipso,
Nec viget quidquam simile aut secundum :
Proximos illi tamen occupavit
Pallas honores.

MINES-CORONEL (Grégorio), définitiveur général de l'ordre des augustins, mort en 1625, fut secrétaire de la congrégation de *Auxiliis*. On a de lui un *Traité de l'Eglise*, et une *Réfutation* de Machiavel.

MINETTI (Bernard), jésuite, né à Pragne en 1692, enseigna la théologie et la philosophie, fut prédicateur italien, et mourut à Olmutz, dans l'exercice des œuvres de charité, en 1742, après avoir publié un traité plein d'unction et d'une solide piété : *Salubres morientis, seque pro felici æternitate disponens, affectus*, Olmutz, 1741, in-8.

MINI (Paul), médecin de Florence au xvi^e siècle, remplit son temps par les soins de sa profession et par l'étude de l'histoire de sa patrie. Son *Discours* en italien *sur la nature et l'usage du vin* n'a pas joui d'un accueil aussi marqué que ses trois autres ouvrages sur l'histoire de Florence. Le 1^{er} est un *Discours* italien *sur la noblesse de Florence et des Florentins*; le 2^e des *Remarques et Additions* à ce discours; et le 3^e la *Défense* des deux précédents. Ce dernier est le plus recherché.

MINIANA (Joseph-Emmanuel), historien, antiquaire et peintre, né à Valence en Espagne en 1671, entra chez les religieux de la Rédemption, et mourut en 1750, après avoir donné au public la continuation en latin (jusqu'à l'année 1600) de l'*Histoire* de Mariana. On ne trouve pas chez lui le style net et élégant de son modèle. Le père Miniana demeura 7 ans à Naples, où il apprit la peinture avec succès. Il remplit plusieurs chaires; la continuation de Miniana fut imprimée dans l'édition latine de Mariana, 1755, 4 tom., 2 vol. in-fol.; elle fut traduite en espagnol et publiée dans cette langue, à Anvers, en 1757-59, 16 vol. in-12. Il a donné en outre, de *Theatro saguntino*, dont quelques parties existent encore à Morviedro, ou l'ancienne Sagonte. De *circi antiquitate et ejus structura*, De *bello rustico Valentino*, 1752, avec une *Carte*. Il a laissé comme peintre, deux bons *Tableaux* placés sur le maître-autel de l'église de son couvent.

MINOS 1^{er} régna dans l'île de Crète, et rendit ses sujets heureux par ses lois et par ses bienfaits. Il bâtit des villes, il les peupla de citoyens vertueux, en écarta l'oisiveté, la volupté, le luxe et les plaisirs. Il eut un fils nommé Lysaste, père de Minos II, roi de Crète, d'Eaque et de Rhadamante,

qui exercèrent la justice avec tant de rigueur, que la fable les plaça aux enfers pour y exercer l'emploi de juges des humains. Les marbres d'Arundel fixent le règne de Minos à l'an 225 avant la prise de Troie (dont l'existence est encore un problème), et 1452 ans avant J.-C.

MINOS III, roi de Crète, de la même famille que les précédents. Il défait les Athéniens et les Mégariens, auxquels il avait déclaré la guerre pour venger la mort de son fils Androgée. Il prit Mégare par le secours de Scylla, fille de Nisus, roi de cette contrée, laquelle coupa à son père le cheveu fatal dont dépendait la destinée des habitants, pour le donner à Minos. Il réduisit les Athéniens à une si grande extrémité, que, par un article du traité qu'il leur fit accepter, il les contraignit de lui livrer tous les ans sept jeunes hommes et sept jeunes filles, pour être la proie du Minotaure. C'était un monstre moitié homme et moitié taureau, né de Pasiphaë, femme de Minos, et d'un taureau : *veneris monumenta nefandæ*, selon l'expression de Virgile, mais qui est aussi fabuleux dans l'ordre de la physique que dans celui de l'histoire. Minos enferma ce monstre dans un labyrinthe, parce qu'il ravageait tout, et ne se nourrissait que de chair humaine. Thésée, ayant été du nombre des jeunes Grecs qui en devaient être la proie, le tua, et sortit du labyrinthe par le moyen d'un peloton de fils qu'Ariane, fille de Minos, lui avait donné.

MINOS. Voy. MIGNAULT.

* **MINOT** (Georges-Richard), magistrat, né à Boston, en 1738, fréquenta quelque temps le barreau; mais la délicatesse de sa santé l'obligea de se borner à la profession d'avocat consultant, dans laquelle il se fit une grande réputation. De 1782 à 1792, il remplit avec honneur la place de secrétaire de la chambre des représentants; il publia, en 1788, l'*Histoire de l'insurrection de la province de Massachusetts*, qu'on a comparée à celle de la *Conjuration de Catilina* par Salluste. Minot fut successivement juge des testaments pour le comté de Suffolk en 1792, premier juge de la cour des plaids communs en 1799, et seul juge en 1800, d'un nouveau tribunal criminel à Boston. Un des principaux fondateurs de la société d'assurance contre les incendies, il en était président à sa mort en 1802. Son éloge a été inséré dans le *Recueil* de la société historique de Massachusetts, dont il était membre ainsi que de l'académie américaine des sciences et des arts.

MINTURNI (Antoine-Sébastien), après avoir professé la rhétorique, fut nommé évêque d'Ugento, puis de Cortone dans la Calabre, et mourut vers l'an 1570. Nous avons de lui : des *Lettres*, Venise, 1549, in-12; l'*Amore innamorato*, 1559, in-12. Ce livre fut approuvé par le cardinal de Montalte, depuis pape sous le nom de Sixte V; l'*Arte poetica*, 1565, in-4, et à Naples, 1725, in-4.

MINUTIUS-AUGURINUS (M.), consul romain, et frère de Publius Minutius, aussi consul, fut chef d'une famille illustre qui donna à la république plusieurs grands magistrats. Il vivait l'an 490 avant J.-C. Minutius Rufus partagea le commandement de l'armée avec Fabius-Maximus. Voy. ce nom.

MINUTIUS-FÉLIX, célèbre orateur romain au commencement du ⁱⁱⁱ^e siècle de l'ère chrétienne, naquit en Afrique selon la plus commune opinion. C'est inutilement que Vanhove n'est efforcé de prouver qu'il a été contemporain de Marc-Aurèle. Né dans le sein du paganisme, comme il le dit lui-même, il devint un des plus célèbres apologistes de la foi chrétienne. Saint Jérôme et Lactance nous apprennent qu'il se distingua à Rome dans l'honorable profession d'avocat; mais les affaires du barreau ne l'empêchèrent pas d'élever son esprit à des études d'un ordre supérieur: il se fit l'avocat des chrétiens, et composa leur apologie vers le temps où Septime-Sévère lança le fameux édit qui amena la cinquième persécution. Dans cet écrit intitulé *Octavius* il a introduit un chrétien et un païen, qui disputent ensemble. La forme et le sujet de cet ouvrage rappellent le traité de Cicéron sur la nature des Dieux; il commence par les mêmes mots que le *Dialogue de l'Orateur: Cogitanti mihi*; mais il se rapproche surtout de l'*Apologétique de Tertullien*, qui vécut peu de temps avant Minutius. L'auteur de l'*Octavius* emprunte même quelquefois à son devancier des arguments et des idées qu'il sait s'approprier, en les embellissant par un style infiniment plus pur et plus élégant; cependant Minutius n'a pas été entièrement exempt des défauts de son siècle. Son style, remarquable par sa concision, est quelquefois inégal et surchargé d'ornements oratoires. Minutius est souvent déclamateur quand il devrait être logicien; aussi ne fait-il qu'effleurer la surface du sujet, et l'on peut dire qu'il est aussi loin des auteurs de la belle latinité, qu'il surpasse lui-même les autres écrivains ecclésiastiques de cette époque. On ne sait pas ce qui a pu faire dire à quelques biographes que l'*Octavius* était entaché de matérialisme: il faut qu'ils aient pris pour la doctrine de Minutius les objections qu'il combat. L'*Octavius* n'est pas le seul ouvrage qu'on lui ait attribué. « Il existe, dit saint Jérôme, » un autre dialogue sous son nom, intitulé: *Du destin*, ou *Contre les astrologues*; mais bien que » le style de cet ouvrage soit d'un homme éloquent, ce n'est pas, selon moi, celui de l'*Octavius*. » Quoi qu'il en soit, l'*Octavius* est le seul écrit de Minutius qui soit parvenu jusqu'à nous. Erasme le crut perdu parce que les copistes de moyen âge l'avaient joint au traité d'Arnobé contre les gentils, dont il était regardé comme faisant le 8^e livre. On croit que Adrien Junius, philologue hollandais, fut le premier à relever cette méprise; cependant on lui en a contesté l'honneur. L'*Octavius* a été imprimé pour la première fois à la suite d'Arnobé, à Rome, 1542, in-fol. La première édition, donnée sous le nom de son véritable auteur, l'a été par Fr. Baudouin, à Heidelberg, 1560, petit in-8. Les meilleures éditions sont celles *Cum notis variorum*, Leyde, 1709; Cambridge, 1712; Langensalza, 1775: toutes trois in-8. L'*Octavius* a été traduit en français par du Mas, Paris, 1657, in-4, avec des remarques qui ne manquent pas d'érudition; par Perrot d'Ablandcourt, Paris, 1660, in-12, et par M. Périaud, Lyon, 1825, in-8. Il a été analysé par Fleury dans son *Histoire ecclésiast-*

tique; par Gourey, tom. 1^{er} des *Apologistes de la religion chrétienne*; par Nonnotte, dans les *Philosophes des trois premiers siècles de l'Eglise*; et traduit en italien par Poletti, Venise, 1756, in-8; en allemand, par J.-G. Appel, Leipsig, 1758, et mieux par un anonyme, Berlin, 1765.

* MIOLLIS (le comte Sextius-Alexandre-François de), général, né le 18 septembre 1759, à Aix en Provence, était fils d'un conseiller au parlement. Entré jeune au service, dans le régiment de Soissonnais-infanterie, il obtint peu après une sous-lieutenance, et partit presque aussitôt pour l'Amérique où il se distingua, sous les ordres de Rochambeau. Blessé d'un éclat de bombe au siège d'York-Town, il obtint, à son retour en France, le grade de capitaine. S'étant prononcé pour la révolution, il fut en 1792 élu commandant d'un bataillon de volontaires des Bouches-du-Rhône. Devenu général de brigade il se signala dans la campagne d'Italie, et s'illustra en 1797, par sa défense du fort et du faubourg St.-Georges à Mantoue, contre les Autrichiens. Sommé de se rendre par un ennemi dix fois plus nombreux, il manœuvra avec tant d'habileté qu'il prit l'offensive, et parvint à obliger le général autrichien à capituler. Après le traité de Campo-Formio il fut fait général de division et chargé d'occuper la Toscane. En 1799 il partagea la défense de Gènes avec Masséna. En 1805 il reçut la mission d'organiser les troupes coloniales, réunies à Belle-Ile, et fut employé l'année suivante en Hollande, puis à la fin de 1806 renvoyé à Mantoue. Lors de sa première administration, il y avait fait construire la place *Virgilia*, et élever au milieu un obélisque en l'honneur du chantre d'Enée. Il rendit les mêmes honneurs à l'Arioste dont il fit transporter les cendres à Ferrare, et lui érigea une colonne dans le lieu même de sa naissance. En 1805, nommé commandant de l'Italie supérieure, il s'empara de Venise, et prit possession des états de l'Eglise. Ce fut Miollis qui exécuta les mesures ordonnées par Napoléon contre la reine d'Etrurie et le pape Pie VII. On lit dans l'*Ami de la Religion* (3 juillet 1828, tome 56), « qu'il fut l'instrument docile de l'ambition et des caprices de » Bonaparte, et molesta Pie VII jusqu'au moment » où, de concert avec Murat, il le fit enlever et » transporter en France. » Mais d'autres écrivains assurent que dans cette triste circonstance il se conduisit de manière à conserver l'estime du souverain pontife. En 1814 il fut nommé par le gouvernement du roi commandant à Marseille. A la nouvelle du débarquement de Bonaparte, il se mit à sa poursuite avec un corps de 1,200 hommes, mais il ne put l'atteindre. L'ordre de se rendre à Paris lui étant arrivé il s'y rendit; et sur son refus d'accepter le commandement d'un corps d'armée, fut nommé par Napoléon gouverneur de Metz. Mis à la retraite sous la restauration, il mourut dans une campagne près d'Aix, le 18 juin 1828, d'une chute de cheval. Miollis aimait les lettres et les arts, comme le prouvent les honneurs qu'il rendit à Virgile et à l'Arioste. Vérone lui dut la restauration de son cirque, l'un des plus beaux monuments de l'architecture ancienne, et Rome d'utiles tra-

vaux pour la conservation de plusieurs morceaux précieux. Il dota l'Académie de Saint-Luc, réorganisa celle des Arcades, et encouragea l'agriculture et le commerce.

** MIOLLIS (Charles-François-Melchior-Bienvenu), évêque de Digne, né en 1753 à Aix, était frère du général. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, sa vie s'écoulait paisible dans l'exercice de ses devoirs, lorsque les hommes de sang, pour qui le titre de prêtre était un motif de proscription, le forcèrent de chercher un asyle en Italie. Pendant le temps de son émigration, il fit une étude approfondie des monuments de Rome ancienne et moderne. Ses laborieuses recherches ne remplissent pas moins de 11 volumes manuscrits, qui sont restés dans sa famille. Après la signature du concordat, nommé curé de Brignoles (Var), il fut en 1806, par la protection de son frère, élevé sur le siège de Digne. Il fut un des prélats qui résistèrent en 1810 aux volontés de Napoléon, préférant la disgrâce et l'exil, aux faveurs dont leur complaisance eût été récompensée. De retour dans son diocèse, il continua d'y donner l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, jusqu'en 1858, époque à laquelle il se démit de son siège. Retiré à Aix, il y mourut le 27 juin 1845, à 90 ans. On trouve dans l'*Ami de la religion*, tom. 125, pag. 555, une *Notice* intéressante sur ce prélat.

** MIONNET (Théodore-Edme), célèbre numismate, né en 1770 à Paris, fut reçu avocat au parlement en 1789. La réquisition ne tarda pas de l'enlever au barreau; mais au bout de quelques mois, il fut rappelé à Paris et employé dans les bureaux de l'Instruction publique. Dès sa première jeunesse, Mionnet avait montré un goût dominant pour la numismatique; ses heureuses dispositions lui valurent la bienveillance de l'abbé Barthélemy, qui le fit entrer, en 1795, surnuméraire au cabinet des médailles, et quelques mois plus tard, il devint second employé de ce département. Il consacra dès lors sa vie entière à la numismatique. En 1800, il imagina de former une collection d'empreintes de médailles, et six ans après il en publia le *Catalogue* pour en faciliter l'étude aux artistes. Un voyage qu'il fit en Italie, en 1809, forma son goût par la vue des beaux cabinets et l'étude des chefs-d'œuvre. Chevalier de la légion d'honneur en 1814, il fut en 1818 un des trois candidats pour la place de conservateur des médailles antiques et pierres gravées de la bibliothèque royale. Le soin de sa santé le ramena la même année en Italie, où il fut accueilli par plusieurs sociétés savantes. Conservateur adjoint en 1829, et membre de l'Académie des inscriptions en 1850, il devint en 1857, membre associé de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et de celle des inscriptions de Stockholm, et en 1858, associé étranger de la société numismatique de Londres. Exempt d'ambition, simple, affable, obligeant et ne connaissant que les douceurs de l'étude et de l'amitié, il préparait de nouveaux ouvrages, lorsqu'il mourut à Paris, le 7 mai 1842, à 72 ans. On a de lui: *Catalogue d'une collection d'empreintes en soufre de médailles grecques et romaines*, au nombre de vingt mille,

Paris, 1800, in-8. *Description des médailles antiques grecques et romaines*, avec leur degré de rareté et leur estimation, Paris, 1806-1859. Cet ouvrage, le plus complet qui existe dans ce genre, forme 17 vol. in-8, y compris un *Atlas de géographie numismatique* et un supplément important; *Poids des médailles d'or et d'argent du cabinet royal de France*. A la description des richesses du cabinet de Paris, l'auteur a joint les pièces les plus remarquables décrites dans les meilleurs ouvrages de numismatique; *De la rareté et du prix des médailles romaines*, recueil contenant les types rares et inédits des médailles d'or, d'argent et de bronze, frappées pendant la durée de la république et de l'empire romain, Paris, 1815, in-8, 2^e édit., 1827, 2 vol. in-8, avec 59 pl. M. Dumersan a donné une *notice* sur Mionnet, dans la *Biographie numismatique*, mai 1842.

** MIOT (André-François, comte), né en 1761 à Versailles, entra fort jeune dans l'administration militaire, et devint chef de division au ministère de la guerre. Nommé, en 1795, secrétaire général au département des affaires étrangères, il en eut le portefeuille après le 9 thermidor, et fut en 1795 envoyé ministre plénipotentiaire près du grand duc de Toscane. Dans cette mission, il eut de fréquentes occasions de déployer ses talents et son habileté; il contribua aux traités qui furent conclus entre la France et les cours de Naples et de Rome, et reçut, en 1796, des mains du pape, la ratification du traité d'armistice qui avait été précédemment signé par le prince de Belmonte. En quittant Florence, il partit pour la Corse, qui venait de se révolter, et parvint à y ramener la tranquillité sans recourir à des mesures de rigueur. Le succès de cette mission lui valut l'ambassade de France à la cour de Sardaigne. Tant qu'il résida à Turin, l'asile que *Madame* et la comtesse d'Artois y avait trouvé fut respecté, et il éluda, à cet égard, les ordres du directoire, qui, mécontent de sa conduite, le rappela en 1798. Pour éviter les persécutions dont il était menacé, il fit un voyage en Hollande. Après le 18 brumaire, il fut nommé secrétaire général du ministère de la guerre, puis entra au tribunal, et enfin au conseil d'état, où il fut chargé de rayer de la liste des émigrés ceux qu'on y avait inscrits par passion ou par précipitation. Six mois après il partit pour la Corse, en qualité d'administrateur-général. A la fin de 1802, il vint reprendre sa place au conseil d'état, et s'y fit remarquer dans la discussion des *codes*. En 1806, il fut attaché à Joseph Bonaparte, qu'il suivit à Naples, comme ministre de l'intérieur, puis à Madrid, en qualité d'intendant-général de sa maison. Après la bataille de Vittoria, il rentra en France. La restauration lui ayant retiré tous ses emplois, il ne s'occupa plus que de travaux littéraires. En 1825, il alla visiter aux Etats-Unis l'exilé qu'il avait vu sur le trône de Naples, dont il était resté l'ami, et fit ensuite un assez long séjour près de sa fille mariée en Allemagne. En 1832, il entra à l'Académie des inscriptions, dans la classe des académiciens libres, où il remplaça Dugas-Montbel (voy. ce nom). Miot mourut à Paris, le 6 janvier 1841, à 80 ans. On lui doit

la traduction de l'*Histoire d'Hérodote*, suivie de la *Vie d'Homère*, Paris, 1822, 5 vol. in-8, qu'il entreprit d'après le conseil de Volney (*voy. ce nom*), et celle de *Diodore de Sicile*, Paris, 1854-58, 6 vol. in-8. Elles sont l'une et l'autre très-estimées. Miot a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, entr'autres des *Notes* précieuses sur les événements de la révolution dont il avait été le témoin. *Voy. son Eloge* par M. Walckenaer, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, 2^e série. XIV.

MIONCZYNSKI. *Voy. MIACZYNSKI.*

MIPIHIBOSETH, fils de Saül et de Respha sa concubine, que David abandonna aux Gabaonites, avec Armoni son frère et les cinq fils de Michol et d'Adriel. Le royaume de Juda étant attaqué par une cruelle famine qui porta partout la désolation pendant trois ans, le pieux roi s'adressa au Seigneur pour savoir la cause de cette vengeance du ciel, et apprit que c'était en punition de la cruauté de Saül à l'égard des Gabaonites. Pour fléchir la colère du Seigneur, David abandonna à ce peuple les malheureux enfants d'un père coupable, qui furent mis à mort dans la ville de Gabaa, patrie de Saül. Tostat observe qu'ils avaient ou imité la cruauté de leur père, ou commis d'autres crimes qui avaient mérité cet abandon sévère : observation conforme à l'Écriture : *Propter Saül et domum ejus sanguinum*. II. Reg. 21.

MIPIHIBOSETH, fils de Jonathas, petit-fils de Saül, était encore enfant, lorsque ces deux princes furent tués à la bataille de Gelboé. Sa nourrice, saisie d'effroi à cette nouvelle, le laissa tomber, et cette chute le rendit boiteux. David, devenu possesseur du royaume, en considération de Jonathas son ami, traita favorablement son fils. Il lui fit rendre tous les biens de son aïeul, et voulut qu'il mangeât toujours à sa table. Quelques années après, vers l'an 1040 avant J.-C. lorsqu'Absalon se révolta contre son père et le contraignit de sortir de Jérusalem, Miphiboseth voulait suivre David. Siba, son domestique, profitant de l'infirmité de son maître, laquelle l'empêchait d'aller à pied, courut vers David, et accusa Miphiboseth de suivre le parti d'Absalon. Le monarque, trompé par le rapport de ce méchant serviteur, lui donna tous les biens de Miphiboseth; mais ce prince ayant prouvé son innocence, David, qui était dans des circonstances où il ne croyait pas pouvoir faire une entière justice, ni punir le mensonge de l'avidité et arrogant Siba, lui ordonna de restituer la moitié des biens qu'il lui avait adjugés : mais Miphiboseth, qui regardait ces biens comme une récompense du service que Siba, quoique coupable envers lui, avait rendu au roi en lui portant des rafraîchissements dans le désert, répondit : C'est trop peu que la moitié de mes biens; je les cède tous volontiers à un homme assez heureux pour avoir pu vous servir à propos; je n'ai rien à désirer en ce jour que je vois mon maître et mon roi rentrer triomphant dans son palais : *Etiam cuncta accipiat, postquam reversus est dominus meus rex pacifice in domum suam*. II. Reg. 19.

* MIQUEL (Jean-Claude-François-Xavier), missionnaire, né à Auxonne en 1768, était fils d'un ingénieur géographe. Venu à Paris en 1784 avec le

projet de se rendre à la Trappe; sur les avis de personnes pieuses, il changea de résolution, et après avoir passé quelque temps dans la communauté des clercs de Saint-Sulpice, entra aux missions étrangères. Après le 10 août 1792, il fut enfermé dans le couvent des Carmes; mais ayant eu le bonheur d'échapper aux massacres, il se réfugia en Suisse, où il fut ordonné prêtre le 25 octobre, par M. de Lenzbourg, évêque de Lausanne. Rentré peu après en France, il exerça le ministère à Lyon jusqu'à l'époque du siège. Il se retira alors à Châlons où, malgré les rigueurs de la persécution, il resta jusqu'en 1795. Alors il se rendit à la Val-Sainte en Suisse, puis retourna à Paris, où il n'hésita pas à reprendre ses fonctions. Dès que le libre exercice de la religion fut permis, il donna, dans les villes du midi et du centre de la France, des missions et des retraites dont les fruits furent abondants. En 1812, il s'embarqua pour l'Amérique, fut pris dans la traversée par les Anglais, et mis sur un navire portugais, arriva le 26 mai à Philadelphie. Après avoir parcouru les États-Unis, exerçant le ministère évangélique, il professa quelque temps la théologie morale à Georges-Town. Revenu en France à la restauration, il s'établit à Toulouse, et jusqu'en 1821 donna quinze missions. Ne pouvant plus continuer un travail aussi fatigant, il forma la résolution de se retirer à la grande-chartreuse. Sur ces entrefaites, il fut nommé (octobre 1825) supérieur du séminaire de MontPELLIER, avec le titre de grand-vicaire. Il consacra le peu d'années qui lui restaient à y faire fleurir les saintes lettres, et quoiqu'affligé de graves infirmités donna l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, jusqu'à sa mort arrivée le 12 février 1828.

* MIQUEL-FÉRIET (Louis-Charles), le créateur de l'artillerie légère en France, né le 24 mai 1763 à Auxonne, était frère du pieux missionnaire dont l'article précède. Quelques étourderies de jeunesse l'obligèrent de s'expatrier : il passa en Prusse en 1788, et fut admis cadet dans le régiment d'artillerie de Tempelhof. Ses talents lui procurèrent bientôt de l'avancement; lorsque la guerre éclata entre la France et la Prusse en 1792, ayant obtenu la permission de rentrer en France, il y fut employé dans son grade de capitaine, et ce fut d'après ses plans que l'artillerie légère fut organisée sur le même pied qu'elle l'était en Prusse. Il a consigné ses observations sur cette arme dans un *Mémoire*, imprimé en 1795, in-4; il fit aussi exécuter en 1797, pendant qu'il était attaché à la direction d'Auxonne, un nouveau modèle de caissons, connus sous le nom de *Caissons de Wurtz*, qui fut adopté par l'administration de la guerre. Chef de brigade d'artillerie, en 1800, il passa en 1802 à St.-Domingue avec le titre de directeur-commandant de l'artillerie dans la partie espagnole. Il eut le bonheur d'échapper à l'épidémie qui la ravageait, et, de retour en France, en 1805, il obtint la permission de se reposer de ses fatigues dans une propriété qu'il avait à Belleville près de Paris, où il mourut au mois de mars 1806.

MIRABAUD (Jean-Baptiste de), secrétaire perpétuel de l'Académie française, mort le 25 juin 1760, âgé de 85 ans, était né à Paris en 1675. Il fit hon-

neur à sa patrie par ses talents et par sa probité, qui lui méritèrent la protection des grands et l'estime de ses confrères. Il était entré chez les pères de l'Oratoire, et en sortit pour être secrétaire des commandements de la duchesse d'Orléans, qui lui confia l'éducation des princesses ses filles. On a de lui : *Traduction de la Jérusalem délivrée* du Tasse, in-12, plusieurs fois réimprimée. C'était la meilleure avant celle qui a paru en 1776, attribuée mal à propos à J.-J. Rousseau, et qui est de M. Le Brun. (*Voy.* ce nom, V, 175). Les grâces du poète italien sont fort affaiblies par Mirabaud. Ce traducteur a effacé de l'original tout ce qui aurait pu déplaire dans sa copie; mais il a poussé cette liberté un peu loin, et il a mieux su retrancher les défauts qu'imiter les beautés. *Roland furieux*, poème traduit de l'Arioste, 1741, 4 vol. in-12. Quoique dans cette version Mirabaud ait supprimé des octaves entières, on la lit encore malgré celle du comte de Tressan. Mirabaud était ennemi de toute prétention, et n'avait, dit M. de Buffon, nul empressement de se faire valoir, nul penchant à parler de soi, nul désir ni apparent ni caché de se mettre au-dessus des autres. « Un homme de ce caractère, ajoute l'auteur des *Trois Siècles*, devait-il jamais s'attendre qu'après sa mort son nom paraîtrait à la tête d'une production aussi extravagante qu'odieuse? Que penser de l'audace philosophique, qui a osé lui attribuer l'assemblage de tous ses délires en essayant de le faire passer pour l'auteur du *Système de la nature*? Un tel renversement de toutes les lois n'a pu qu'indigner les honnêtes gens, et ceux même des sectateurs de l'incrédulité qui ont conservé quelques sentiments d'honneur et de bonne foi. Quel citoyen pourra donc se flatter de sauver sa cendre de l'ignominie, tant qu'il existera des auteurs assez téméraires, des calomnieux assez intrépides pour répandre sur le tombeau des hommes respectables les funestes vapeurs de la frénésie qui les domine? C'est cependant ce que notre siècle a vu. L'artifice de nos philosophes s'est efforcé de suppléer au courage qui leur manque. Intrépides seulement lorsqu'il s'agit de débiter des maximes, ils n'ont pas rougi d'évoquer des ombres, et de chercher dans les tombeaux un asile contre l'indignation publique et les poursuites de l'autorité. Il ne fallait, en effet, rien moins que cette précaution pour débiter, sans risque, des principes aussi impies, aussi séditeux que flétrissants pour l'humanité. Destructeurs de la société, ils en avaient tout à craindre, et c'est à la faveur de ceux qui ne sont plus qu'ils ont cru pouvoir tra vailler en sûreté à l'avilir et à la déchirer. » (*Voy.* la fin de l'art. BROTIER.) Ceux qui, avec les auteurs de la *France littéraire*, attribuent cet ouvrage à Mérian, de l'académie de Berlin, se persuadent que c'est l'initiale M*** et les trois étoiles qui ont fait supposer le nom de Mirabaud : il paraît aujourd'hui hors de doute que c'est effectivement l'ouvrage de Mérian, non-seulement d'après différentes observations plausibles (*voy.* le *Journal hist. et littér.*, 13 mai 1787, pag. 98), mais parce que, depuis que cette attribution est publique, il ne l'a

jamais repoussée (1). Du reste, ce spinosisme réchauffé a été solidement réfuté par divers savants, surtout par M. Bergier, *Examen du matérialisme*, 2 vol. in-12. M. Castilhon, de la société royale de Londres; M. Holland dans ses *Réflexions philosophiques*; l'auteur du traité *De la Religion par un homme du monde*, en ont aussi montré les absurdités. Voltaire lui-même, ce grand avocat des rêves philosophiques, l'a regardé comme une *déclamation pleine de contradictions, appuyée sur de prétendues expériences dont la fausseté et le ridicule sont aujourd'hui reconnus et sifflés de tout le monde.*

MIRABEAU (Victor de RIQUETTI, marquis de), comte de Beaumont, vicomte de Saint-Mathieu, né à Perthuis, le 5 octobre 1715, d'une famille originaire de Florence, et qui s'était réfugié en France par suite des troubles civils du xiv^e siècle, se lança de bonne heure dans la carrière des sciences et des lettres. Fixant son séjour habituel à Paris, il se lia avec le docteur Quesnay, un des patriarches de la secte des économistes, et se montra bientôt l'un des plus zélés propagateurs de sa doctrine, dont il réunissait chez lui tous les mardis les sectateurs emphatiques. Il se fit connaître d'abord par deux *Mémoires sur les états provinciaux*; par la *Théorie de l'impôt*, les *Eléments de philosophie rurale*, et autres écrits dont l'utilité publique fait l'objet : mais celui qui lui procura le plus de célébrité est son *Ami des hommes*, ouvrage plein de vues utiles, de réflexions solidement philosophiques, de calculs politiques, agronomiques, qui remplissent la signification de son titre; bien éloigné de l'esprit d'innovation et de destruction qui agite ce siècle. Il est vrai qu'il y a quelques vues qui ne semblent pas exactes, et dont l'exécution ne produirait aucun bien; mais elles sont rachetées par tant de bonnes choses, que la critique semble avoir pris à tâche de les dissimuler ainsi que les défauts du style. « *L'Ami des hommes*, dit l'auteur des *Trois Siècles*, trouvera toujours grâce aux yeux de la sévère littérature, par le bon usage qu'il a fait de ses talents. Qu'importe que son style soit quelquefois diffus, néologique, incorrect, peu assujéti aux règles strictes de l'élocution? Ne suffit-il pas qu'il offre souvent des traits d'éloquence, de chaleur et d'élévation, qui feraient honneur à nos écrivains les plus exacts? Quiconque peut s'assurer comme lui que le zèle du bien public a dirigé sa plume, doit sacrifier sans peine le faible honneur d'être proposé pour modèle aux puristes, pourvu qu'il puisse être cité comme celui des bons citoyens. » La secte des économistes lui inspira quelquefois des idées gigantesques et fausses, et un langage boursofflé, qui ne fut jamais celui de la vérité et de la raison. Dans l'*Eloge de Quesnay*, on croit voir plutôt un enthousiaste qu'un homme solide. Il mourut à Argenteuil, le 15 juillet 1789. — Après cet article sur le marquis de Mirabeau, que l'abbé de Feller n'a loué que sur le témoignage de l'abbé Sabatier, et parce que dans un pays étranger il ne pouvait avoir tous les documents, nous croyons devoir rapporter les jugements qu'ont porté de

(1) Il est reconnu aujourd'hui que Mérian n'a eu aucune part au *Système de la nature*, ouvrage de d'Holbach et de Diderot.

l'ami des hommes, ses contemporains et la postérité. Laharpe, dans son fragment sur les économistes, en parle en ces termes : « Ce Mirabeau l'économiste » n'avait de l'imagination méridionale que le degré » d'exaltation qui touche à la folie, et prit de la » folie du temps l'orgueilleux entêtement des opinions et une soif de renommée qu'il crut acquérir » en popularisant sa noblesse par des écrits sur la » science rurale. Il en possédait assez pour dégrader » de très-belles terres par des expériences de culture, et déranger une grande fortune par des » entreprises systématiques et des constructions de » fantaisie. Il se faisait l'avocat du paysan dans ses » livres et le tourmentait dans ses domaines. » Les *Mémoires du temps* rapportent une foule d'anecdotes sur ses prétentions seigneuriales. Il écrivait à sa femme : *Dites au curé du Bignon* (l'une de ses terres) *de me préparer une harangue, et que sans cela je ne verrai plus d'habit noir*; et dans une autre circonstance il exigea que le curé de Roquelaure publiât en chaire qu'il fallait remercier la Providence d'avoir donné à la contrée un maître doux et d'une race faite pour commander aux autres hommes. Il fut accusé d'une jalousie excessive des talents de son fils, dont il haïssait la supériorité bien plus que les vices, et dont il aigrit le caractère et précipita la violence par des persécutions continuelles. Il obtint contre sa famille 54 lettres de cachet, et fatigua les tribunaux de ses scandaleux procès avec elle. Ses *Œuvres*, qu'on a justement appelées *l'Apocalypse de l'économie politique*, forment plus de 20 vol. Son *Ami des hommes* est un ramas indigeste de choses bonnes et mauvaises, bonnes quand elles sont à tout le monde, mauvaises quand elles sont à lui; sans plan ni méthode, le tout écrit en style bizarre, avec une incroyable profusion de mots qu'il appelle sa *chère et native exubérance*. Sa *Théorie de l'Impôt*, qu'il appelle son chef-d'œuvre, lui valut les honneurs de la Bastille; l'*Examen des poésies sacrées de Le Franc de Pompignan*, est un fastidieux et ridicule panégyrique, que Pompignan eut la maladresse d'insérer dans son édition in-4. Jamais la louange ne fut plus hyperbolique et plus risible. On en jugera par un seul trait. Après avoir cité quelques vers d'une ode, il assure que *quiconque ne pleure pas en les lisant ne pleurera que d'un coup de poing*. Enfin son *Eloge du Maître de la Science* (l'économiste Quesnay), est d'un ridicule si rare que les curieux le conservent comme un modèle de galimatias et de style amphigourique. Le marquis de Mirabeau fut un des rédacteurs du *Journal de l'Agriculture, du commerce et des finances*, et des *éphémérides du citoyen* avec l'abbé Baudeau. Cet écrivain, qui prêchait si hautement en faveur des libertés publiques, qui étalait dans ses écrits les principes les plus sévères de morale et de vertu, fut, selon le témoignage de ceux qui l'ont connu, mauvais citoyen, mauvais époux et mauvais père.

MIRABEAU (Honoré-Gabriel RIQUETTI, comte de), fils du précédent, naquit le 9 mars 1749, au Bignon, près de Nemours. Soit que son éducation eût été négligée, et que l'*Ami des hommes* ne l'eût pas été de son propre sang pour le former à la vertu; soit que son naturel ardent, farouche et in-

docile, ait rendu inutiles les leçons de son père, il se livra de bonne heure à toutes les fougues d'une jeunesse indomptée. Il reçut d'abord les leçons du père de Lachabeausière (*voy. ce nom*), homme de mérite, mais des soins duquel il ne profita guère. Il fut ensuite envoyé dans un pensionnat militaire, où il fit des études très-superficielles, et à 17 ans entra dans la cavalerie. De graves étourderies le firent enfermer sur la demande de son père. A sa sortie de prison il épousa en 1772, une riche héritière dont il dissipa, en peu de temps, et même fort au-delà, tous les biens disponibles. Son père le fit alors interdire et confiner dans ses terres par ordre du roi. Là il trouva dans de sérieuses études un aliment pour sa bouillante activité; mais une affaire d'honneur pour laquelle il rompit son ban, le conduisit bientôt de prison en prison à la plus scandaleuse de ses aventures. En 1776, pendant sa détention au château de Joux près de Pontarlier, il contracta une liaison avec Sophie de Ruffey, épouse du marquis de Monnier, ex-président de la chambre des comptes de Dole. Tandis qu'il fuyait avec elle, le parlement de Besançon le déclarait coupable de rapt et le condamnait à mort par contumace. Mirabeau eut recours à sa plume pour subsister; mais l'extradition des deux amants ayant été obtenue, Sophie, alors enceinte, fut conduite dans un couvent à Paris et son séducteur au donjon de Vincennes où il passa 42 mois. C'est de cette époque que date leur *correspondance*, qui, plus tard retrouvée dans les papiers du lieutenant de police Lenoir (*voy. ce nom*), fut publiée par Manuel (*voy. ce nom*). Devenu libre, Mirabeau purgea sa contumace; il obtint même que les procédures relatives à sa co-accusée fussent mises au néant. Volant ensuite, comme il le disait lui-même, se *réinvestir* de 60,000 livres de rentes, il requit juridiquement sa femme de se rapprocher de lui; mais un arrêt de séparation intervint et lui ôta toutes ses espérances. Dans l'intervalle il publia : *Des lettres de cachet et des prisons d'état*, ouvrage rempli d'impostures et de fureur, quoiqu'il y ait des détails intéressants pour ceux qui ne savent pas qu'ils sont absolument romanesques. L'auteur, ennemi forcené de la religion, et conséquemment de l'ordre public et de tous les biens qui en découlent, prouve assez par cet ouvrage combien il avait mérité d'être séquestré, et combien on avait mal fait de ne pas lui rendre plus longtemps justice. « Quelle gauche » et étourdie politique, dit un écrivain, que celle » de l'auteur de cette production ! En écoutant ses » plaintes, et considérant précisément le tableau » de ses malheurs, on eût pu le croire innocent; » mais lorsqu'on l'entend déclamer contre des persuasions qui font le fondement de toutes les vertus » et de tout genre d'innocence, on ne peut que le » considérer comme un scélérat échappé à une » peine illégitime peut-être, parce qu'elle était trop » au-dessous de ses délits. » En 1784 il fit un voyage en Angleterre pour en étudier les institutions. Il donna, en 1785, des *Doutes sur la liberté de l'Escout réclamée par l'empereur*, ouvrage modéré et sensément écrit. Le *Mémoire sur les actions des eaux*, publié la même année contre Beaumarchais, con-

tient des vues justes parmi d'autres qui prêtent à la critique. Un pamphlet contre la *banque de Saint-Charles* lui attira, en 1786, cette vive apostrophe du marquis d'Astorga, l'un des directeurs : « Il est » certain qu'on a sondoyé, pour attaquer la banque, » un de ces gens dont la vie n'offre qu'une alternative de délits et de châtements, et qui emploient » à dire du mal les instants où ils n'en font pas. » La *Monarchie prussienne*, qui parut en 1788, 8 vol. in-8, avec un in-fol. de plans et de cartes, est un ouvrage où, parmi d'excellentes remarques, parmi des critiques justes, solides, courageuses, on trouve des erreurs de tous les genres. Les coopérateurs que Mirabeau a choisis parmi les protestants ont donné à leur haine contre l'Eglise catholique un essor auquel on ne se fût point attendu dans ces temps d'indifférence pour toute religion, si on ne savait que celle-ci a toujours été distinguée par la haine du monde, conformément aux oracles de son divin fondateur. Le matérialisme le plus absolu y est déployé avec une audace dont il y a peu d'exemples. Le délire y est poussé jusqu'à attribuer les malheurs de l'homme à la croyance de son immortalité. La *Correspondance secrète de la cour de Berlin*, 1789, 2 vol. in-8, provoqua des plaintes très-vives, des critiques et des réfutations. L'auteur en fit une espèce de désaveu, au moins quant à la publicité et à la forme, paraissant toujours tenir au fond des choses. Après avoir publié ces ouvrages et d'autres brochures politiques, il se présenta à la noblesse de son pays pour la députation aux états-généraux. Rebuté par elle, il se tourna vers le peuple, et fut nommé à la fois par le tiers-état d'Aix et de Marseille. Il opta pour la première de ces villes, et se rendit aussitôt à Paris où il contribua à la publication du *Journal des Etats-Généraux*, qui sous la dénomination de *Courrier de Provence*, survécut à sa suppression prononcée par le conseil d'état. L'assemblée nationale, qui eut lieu la même année, lui donna occasion d'étaler sans gêne toutes ses maximes philosophiques sur les rois, les lois, l'autorité et la liberté. Mais ses efforts se tournèrent particulièrement contre la religion et le clergé. Il se distingua dans la guerre déclarée à toutes les notions morales, politiques, juridiques, religieuses. Nous relaterons les circonstances principales dans lesquelles il a pris la parole : c'est lorsqu'il présenta le tableau d'une banqueroute générale, et qu'il fit adopter le plan de finances proposé par Necker; lorsqu'il répondit à l'abbé Maury sur les biens ecclésiastiques, et qu'il donna son opinion sur la constitution civile du clergé (la doctrine qu'il professait dans ces deux cas était complètement fautive). On a remarqué son discours sur le pacte de famille, ses deux discours sur la sanction royale, deux autres sur le droit de faire la paix et la guerre qu'il voulait qu'on dévolût au roi, etc. Le 16 janvier 1791 il fut nommé membre de l'administration départementale de Paris, et le 31 président de l'assemblée nationale. Au moment où il triomphait de voir la grande œuvre achevée et l'Eglise catholique écrasée en France, une maladie assez courte, accompagnée de violentes convulsions, l'enleva au monde, le 2 avril 1791, à l'âge de quarante-deux ans. Ses funérailles furent une espèce

d'apothéose; on sait que deux ans plus tard ses restes furent exhumés du Panthéon par la multitude qui les dispersa. Cette mort inattendue et arrivée précisément dans ces circonstances, fit faire à bien des gens quelque retour sur le *Transi vi, et ecce non erat*. Psal. 56. D'autres se sont rappelé la fatalité des sacrilèges, dont le protestant Spelman nous a laissé une si terrible histoire. On assure que depuis quelques jours il travaillait à rétablir l'autorité du roi, et l'on prétend même qu'il avait donné parole à une cour étrangère, que dès que l'Eglise serait détruite, il tournerait toutes ses vues sur la restauration du trône. Quoi qu'il en soit de ces assertions, l'on ne peut nier que la haine du *club des jacobins*, qu'il avait encourue depuis quelque temps, et qui a même occasionné des bruits d'empoisonnement et de projets d'assassinat, ne leur donnât quelque vraisemblance; mais l'ouverture de son corps a fait connaître que l'excès des plaisirs et la fatigue d'une vie agitée avaient abrégé sa carrière. On a cité les paroles qu'il dit à un de ses amis peu de temps avant sa mort : *J'emporte avec moi le deuil de la monarchie; les factieux vont s'en partager les lambeaux*. Il paraît néanmoins qu'il se flattait vainement d'opérer une telle révolution. Indépendamment des arrangements de celui qui, en de telles matières, fait d'autres calculs que les hommes, il est apparent que cette tentative en faveur du roi l'aurait perdu lui-même. Mirabeau s'exagérait ses forces, et surtout les effets de sa bruyante éloquence. On rapporte qu'il dit en 1789 à un médecin de ses amis, en se touchant le front : *Voilà de ces têtes où il y a de quoi réformer les empires*. Dans une autre occasion, il dit à M. Suleau : *La Fayette a une armée; mais, croyez-moi, ma tête est aussi une puissance*. Propos d'une vanité ridicule, qui supposent une faiblesse d'esprit peu commune, et un égoïsme poussé jusqu'au délire. De ses discours les plus brillants, aucun ne soutient les regards d'une logique exacte; en mettant les mots à part, l'homme judicieux n'y trouve rien de solide à recueillir, rien qui puisse fonder la conviction. « Son éloquence, dit un » écrivain qui était d'ailleurs du nombre de ses » admirateurs, était animée et pressante; mais les » principes étaient asservis à ses passions. Il se fai- » sait redouter de tous les partis, même de celui » qu'il servait, parce qu'on ne pouvait compter sur » son opinion, et qu'on connaît cette maxime de » la Rochefoucauld : *Il y a dans le cœur humain une » génération perpétuelle de passions, en sorte que la » ruine de l'une est presque toujours l'établissement » d'une autre qui lui est souvent contraire*. » On sait combien cette tête érigée en puissance était faible quand on l'obligeait de raisonner juste, et qu'on mettait ses erreurs au jour avec dignité et avec courage. Le modeste silence que celui de Mirabeau, lorsque, dans la séance du 27 novembre 1790, l'abbé Maury, après l'avoir poursuivi dans tous ses détours, lui dit : « Remerciez à présent les tribunes » des applaudissements flatteurs qu'elles vous ont » prodigués, lorsque vous avez eu la charité de me » dénoncer à leur savante improbation, par votre » désaveu. Si vous êtes tenté de répliquer, parlez : » je vous cède la parole... Vous ne dites rien?... »

» Cherchez tranquillement quelque subtilité dont je
 » puisse faire aussitôt une justice exemplaire.....
 » Vous ne dites plus rien?... Je poursuis donc, et
 » après vous avoir restitué ces mêmes paroles que
 » vous avez trouvées si concluantes dans votre
 » bouche et si ridicules dans la mienne, j'attaque
 » directement votre argument. » Les *Œuvres* de
 Voltaire, Helvétius, Rousseau, l'*Encyclopédie*, cette
 foule innombrable de brochures impies ou obscènes,
 presque tous les ouvrages périodiques devenus de-
 puis longtemps les trompettes du philosophisme;
 la peinture, la sculpture, la gravure, tous les arts
 asservis à la scélératesse et à la luxure, avaient
 préparé la France à la révolution, dont Mirabeau,
 semblable à la mouche de La Fontaine, s'attribuait
 l'honneur. Quelques mois avant sa mort, on avait
 publié sa *Vie publique et privée*. Pour donner une
 idée du caractère et du style de l'ouvrage, nous
 citerons un passage de la page 95, où il est dit en
 forme de résumé : « Riquetti ne se justifiera sur
 » rien, et il restera prouvé que dès le berceau il
 » fut un méchant homme; que la nature ne ré-
 » prouva jamais un fils plus ingrat; que l'hymen
 » n'alluma jamais son flambeau pour un époux
 » aussi féroce; que la vertu n'eut jamais de plus
 » grand ennemi, la patrie de citoyen plus dange-
 » reux, les lettres de plus vif écrivain, la noblesse
 » d'apostat plus corrompu, la société d'hypocrite
 » plus insidieux, l'amour de plus lâche serviteur,
 » l'amitié de fripon plus ruineux, le sentiment de
 » moqueur plus effronté, le libertinage de fauteur
 » plus cynique, les lois divines de contempteur
 » plus impie, les lois humaines de violateur plus
 » déterminé, les empires de plus hardi séducteur à
 » proscrire. » M. Burke, cet illustre et éloquent
 membre du parlement d'Angleterre, dans une
 lettre à M. Woofort, aide-major de S. M. britan-
 nique, en date du 11 février 1791, n'en donne pas
 une idée plus favorable. « Un de ses amis, dit
 » M. Burke, arrivé nouvellement de Paris, m'a dit
 » qu'il était présent à l'assemblée lorsque le comte
 » de Mirabeau (je lui demande pardon, M. Ri-
 » quetti), voulut bien l'égayer en manifestant l'o-
 » pinion qu'il a de moi. Je ne lui ferai point d'autre
 » réponse qu'en lui opposant simplement l'opinion
 » qu'a de lui l'Europe entière, et sur laquelle je
 » n'en rapporte à lui-même. J'ai le bonheur de
 » n'avoir jamais démerité de mon souverain; je
 » puis braver l'indignation de Riquetti, premier du
 » nom, qui est le roi des Français. Je suis sous la
 » protection des lois anglaises. Je ne veux m'exposer
 » ni à son comité d'inquisition, ni surtout à sa lan-
 »terne, qui me paraît infiniment plus dangereuse
 » aux honnêtes gens que la Bastille ne l'a jamais
 » été. Si j'avais à vivre en France, j'aimerais infi-
 » niment mieux le gouvernement de Louis XVI, et
 » je le croirais beaucoup plus favorable à ma li-
 » berté que celui de Riquetti premier. Je trouve
 » pourtant qu'après avoir été sujet si peu fidèle, il
 » vient de se montrer envers moi un monarque très-
 » gracieux, lorsqu'en disant tant de mal de moi, il
 » en a parlé de la seule manière qui pût contribuer
 » à ma satisfaction et à sa réputation. Etre l'objet
 » des invectives de M. Riquetti, c'est un honneur

» auquel il est difficile de rien ajouter. Mirabeau à
 » Bicêtre m'inspirerait de la pitié; Mirabeau sur
 » ce trône que les jeux de la fortune destinent quel-
 » quefois pour récompense à certaines actions qui
 » conduisent communément à un autre terme que
 » je ne veux pas nommer, n'est plus pour moi
 » qu'un objet de mépris; car le vice n'est jamais
 » plus odieux et ne se montre jamais plus vil aux
 » yeux de la raison, que lorsqu'il usurpe et souille
 » la place naturelle de la vertu. » Par une bizarrerie
 digne de l'inconséquente philosophie, il laissa un
 testament, après avoir remis à l'assemblée nationale
 un écrit contre les testaments, désapprouvant, dans
 son langage exalté et empirique, *que l'homme, sor-
 tant, pour ainsi dire, des bornes de la nature, voulut
 laisser une volonté lorsqu'il n'en avait plus, exister
 lorsqu'il n'était plus qu'un vain nom, et transmettre
 au néant les droits de l'existence* : comme s'il n'é-
 tait pas absurde et cruel de refuser à l'homme la
 liberté de disposer de son bien; de réprouver le
 respect que toutes les nations, par un instinct aussi
 naturel que religieux, ont toujours eu pour la vo-
 lonté sacrée des mourants; d'encourager l'indocilité
 et l'ingratitude des enfants en mettant les parents
 hors d'état de les contenir ou de les punir; d'inviter
 les collatéraux et héritiers quelconques *ab intestat*
 à des empoisonnements, des assassinats; d'obliger
 le propriétaire, le cultivateur, à remettre le fruit
 de son économie et de son travail à des gens mé-
 prisables et odieux : projet digne de ce siècle et
 complètement assorti à ses autres ouvrages. « Ceux
 » qui souhaiteront d'autres détails sur Mirabeau, dit
 » un journaliste parisien, doivent consulter le tes-
 » tament de son père, compiler les registres cri-
 » minels, dépoiller les archives des prisons, en-
 » tendre les dépositions de tous ceux qui ont quel-
 » que connaissance des faits et gestes de ce premier
 » saint de la légende constitutionnelle. » Un poète lui
 a fait une espèce d'épitaphe en forme d'apologue, qui
 contient des idées tout-à-fait extraordinaires :

L'Eternel fatigué des crimes de ce monde,
 Et voulant le punir par un cruel fléau,
 Recueillit un instant sa sagesse profonde,
 Puis dit à Lucifer : *Engendre Mirabeau.*
 Le Diable alors le fit à son image,
 D'une peau dégoûtante enveloppa ses traits
 Dans son esprit mit l'inférieure rage,
 Et dans son cœur tous les forfaits.
 Mais, par les charmes du langage,
 Sur les mortels il prit tant de pouvoir,
 Que le démon, dont il pissa l'espoir,
 Devint jaloux de son ouvrage,
 Et ne vit plus en lui qu'un rival odieux
 Dont il eut devoir se défaire.
 Il eut raison : ce monstre audacieux
 Aurait fini par détrôner son père,
 Envahir les temples des dieux,
 Et placer l'enfer sur la terre.

Nous nous abstenons d'énumérer les titres de
 toutes ses productions; la liste en offrirait où l'au-
 teur s'est livré à une licence déhontée. Leur col-
 lection formerait plus de 40 volumes; mais on ne
 recherche plus guère que ses *discours*, réimprimés
 plusieurs fois, avec plus ou moins d'étendue; tout
 le reste est tombé dans le mépris ou l'oubli. La
 Harpe a porté sur les talents oratoires de Mirabeau
 un jugement exagéré : il l'appelle le *Démosthène*

français. Cet enthousiasme pour un orateur qui ne raisonne qu'avec des sophismes et n'eut d'ardeur que celle des passions, ne sera pas partagé par la postérité. On a cependant donné les *OEuvres de Mirabeau précédées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages*, par M. Mérilhou, Paris, 1825-1827, 9 vol. in-8. Enfin M. Lucas de Montigny a publié : *Mémoires biographiques, littéraires et politiques de Mirabeau écrits par lui-même, son père, son oncle et son fils adoptif*, 1854-55, 8 vol. in-8.

* MIRABEAU (Boniface Riquetti, vicomte de), frère du précédent, né au Bignon, en 1734, fit plusieurs campagnes dans la guerre d'Amérique, et devint colonel de régiment de Touraine. Nommé en 1789 député de la noblesse de la sénéchaussée de Limoges aux états-généraux, il s'y montra le constant adversaire des nouvelles doctrines. Avec moins de profondeur dans l'esprit et moins d'instruction que son frère, il maniait comme lui le sarcasme. Il paraissait rarement à la tribune, mais de sa place il décochait des traits piquants et ses saillies étaient souvent pleines d'un grand sens. Dans une discussion, le comte citant la Saint-Barthélemi, il lui dit : *Si l'on abuse de la religion pour opérer les meurtres de la Sainte-Barthélemi, des scélérats ont abusé du nom de la liberté pour violer la demeure des rois*. Lorsque Louis XVI vint à l'assemblée promettre fidélité à la constitution, il brisa son épée, disant : *Puisqu'un roi de France ne veut plus l'être, un gentilhomme n'a plus besoin de son épée pour le défendre*. Toujours en opposition avec le parti dominant, il attaqua avec énergie les mesures contre le clergé. Un jour qu'il ne pouvait parvenir à se faire entendre, il s'écria : *J'emploierai la logique des poumons, puisqu'elle n'est pas moins nécessaire dans cette assemblée que celle du raisonnement*. Le vicomte, aimant la bonne chère et le bon vin, acquit un embonpoint qui lui fit donner par les révolutionnaires le sobriquet de *Tonneau*. Etant venu à l'assemblée dans un état voisin de l'ivresse, son frère voulant lui faire quelques représentations à cet égard : *De quoi vous plaignez-vous ?* lui dit-il. *De tous les vices de la famille vous ne m'avez laissé que celui-là*. Paroles qui s'accordent avec celles-ci qu'on lui prête : *Dans toute autre famille, je passerais pour un mauvais sujet et pour un homme d'esprit ; dans la mienne, on me tient pour un sot, mais pour un homme rangé*. Son régiment en garnison à Perpignan, s'étant insurgé en 1790, et n'ayant pu y rétablir la discipline, il emporta les cravattes des drapeaux. Arrêté pour cette démarche hardie, il fut relâché, et sortit de France. A peine arrivé aux frontières, il envoya sa démission à l'assemblée, protestant contre tout ce qu'elle avait fait et tout ce qu'elle ferait, et leva une légion qui acquit une grande réputation de bravoure, et plus tard fut réunie à l'armée de Condé. Il fut compris dans le décret rendu le 2 janvier 1792 contre les princes frères du roi et d'autres personnages marquants. Excellent militaire, il aurait pu rendre de grands services à la cause qu'il défendait : mais ses excès, autant peut-être qu'une fluxion de poitrine dont il fut atteint, abrégèrent ses jours. Il mourut vers la fin de cette année, à Fribourg en Brisgau.

Il cultivait avec quelque succès la poésie légère, et ridiculisa, dans des *chansons* et des *satires*, les innovations du temps. On a de lui : *Voyage national de Mirabeau cadet*, 1790 : il y raconte avec beaucoup de verve et de gaieté, les excès dont il faillit être la victime dans son voyage à Perpignan.

MIRABELLA (Vincent), historien de Sicile, né en 1570 à Syracuse, mourut en 1624 à Motica, dans cette île. On a de lui : *Iconographiæ Syracusarum antiquarum explicatio*, dans la collection de Muratori ; une *Histoire de Syracuse*, en italien, Naples, 1615, in-fol., pleine de recherches sur les antiquités de cette ville. Cet ouvrage, fort rare, était très-cher avant que Bonanni en donnât une édition avec sa *Syracusa illustrata*, Palerme, 1717, 2 vol. in-fol., en italien.

MIR-EUS. Voy. LE MIRE.

MIRAMION (Marie BONNEAU, dame de), seconde fondatrice des filles de Ste.-Geneviève, née à Paris en 1629, de Jacques Bonneau, seigneur de Rubelle, fut mariée en 1645, à Jean-Jacques de Beaumarnais, seigneur de Miramion, qui mourut la même année. Sa jeunesse, sa fortune et sa beauté la firent rechercher, mais inutilement, par ce qu'il y avait de plus distingué et de plus aimable. Bussi-Rabutin, qui en était violemment amoureux, la fit enlever. La douleur qu'elle en eut la jeta dans une maladie qui la conduisit presque au tombeau. Dès qu'elle eut recouvré sa santé, elle l'employa à visiter et à soulager les pauvres et les malades. Les guerres civiles de Paris augmentèrent le nombre des misérables de cette grande ville. Madame de Miramion, touchée de leurs malheurs, vendit son collier, estimé 24,000 livres, et sa vaisselle d'argent. Elle fonda ensuite la maison du *Refuge* pour les femmes et les filles débauchées, qu'on enfermerait malgré elles ; et la maison de *Sainte-Pélagie*, pour celles qui s'y retireraient de bonne volonté. En 1661, elle établit une communauté de douze filles, appelée la *Sainte famille*, pour instruire les jeunes personnes de leur sexe, et pour assister les malades. Elle la réunit ensuite à celle de Sainte-Geneviève, qui avait le même objet. Ses bienfaits méritèrent qu'on donnât à ces filles le nom de *dames Miramionnes*. Elle fonda dans sa communauté des retraites deux fois l'année pour les dames, et quatre fois par an pour les pauvres. Madame de Miramion conduisit sa *Famille* avec une prudence et une régularité admirable. Elle fit un grand nombre d'autres œuvres de piété et de charité, et mourut saintement en 1696, à 67 ans. L'abbé de Choisy a écrit sa *Vie*, imprimée à Paris en 1706, in-4 ; 1707, in-8 ; elle est curieuse et édifiante. Les remèdes de Madame de Miramion ont été souvent employés avec succès. Ses charitables et généreuses filles ont souffert en 1791 les traitements les plus indignes, plutôt que de participer au schisme et à la subversion du culte catholique.

MIRANDOLE. Voy. PIC (de la).

MIRAULMONT (Pierre de), né à Amiens, vers 1550, fut conseiller en la chambre du trésor à Paris, et lieutenant de la prévôté de l'hôtel. Ses ouvrages sont : *Origine des cours souveraines*, Paris, 1612, in-8 ; *Mémoires sur la prévôté de l'hôtel*,

1613, in-8; *Traité des chancelleries*, 1610, in-8. Ils sont remplis d'érudition et de recherches curieuses. L'auteur mourut en 1611, à 61 ans.

MIRE (Jean Le), *Miræus*, né à Bruxelles le 6 janvier 1560, évêque d'Anvers en 1604, prélat orné de toutes les vertus et de la science qui font l'honneur de l'épiscopat, fondateur du séminaire d'Anvers, et à Douai de plusieurs bourses pour de pauvres étudiants, mourut en 1611, après avoir tenu pour la réforme des abus un synode dont les statuts furent imprimés à Anvers, 1610, et dans les Conciles du P. Labbe.

MIRE (Aubert Le), *Miræus*, neveu du précédent, naquit à Bruxelles en 1575. Albert, archiduc d'Autriche, le fit son premier aumônier et son bibliothécaire. Il fut envoyé en Hollande en 1610 par son oncle, évêque d'Anvers, pour s'opposer aux troubles que les hérétiques ne cessaient d'occasionner dans son diocèse contre la foi des traités. En 1624, il devint doyen de la cathédrale, et travailla toute sa vie pour le bien de l'Eglise et de sa patrie. Il mourut à Anvers le 19 octobre 1640, à 67 ans, avec la réputation d'un écrivain actif, curieux, laborieux, et très-érudit, mais qui manque quelquefois d'exactitude et de critique. Baillet, à son ordinaire, en parle trop lestement. « Les écrivains qui ont le » plus besoin d'indulgence, dit un littérateur, sont » presque toujours ceux qui n'en ont point pour les » autres. » On a de Le Mire : *Elogia illustrium Belgii scriptorum*, Anvers, 1609, in-4. Ces éloges sont fort courts; *Vita Justi Lipsii; Chronicon cisterciense*, Cologne, 1614; on y trouve un traité de *Origine des béguines*. Il leur donne pour fondateur le vénérable Lambert le Bègue. (Voy. LAMBERT, etc.) *Origines Cenobiorum benedictinorum, — cartusianorum, — ordinum militarium, canonicorum regularium, — ordinis carmelitani, — virginum ordinis B. M. Virginis Annunciate, — congregationum clericorum, — omnium ordinum religiosorum*. Ces ouvrages sont superficiels. *Bibliotheca ecclesiastica*, 2 vol. in-fol., 1659-1649. C'est une bibliothèque des historiens ecclésiastiques. Le 2^e vol. a été publié par Aubert van den Eede son neveu, qui devint évêque d'Anvers. Jean-Albert Fabricius en a donné une nouvelle édition à Hambourg, 1718. *Opera historica et diplomatica*, etc. C'est un recueil de chartes et de diplômes sur les Pays-Bas. La meilleure édition est celle de 1722, 2 vol. in-fol., par Jean-François Foppens, qui l'a enrichie de notes, de corrections et d'augmentations. Ce recueil a été augmenté de deux volumes de supplément, par le même Foppens, 1754-1748; *Rerum belgicarum chronicon*, Anvers, 1656, in-fol.; *De statu religionis christianæ per totum orbem*, Helmstadt, 1671; *Notitia episcopatum orbis christiani*, Anvers, 1615; *Geographia ecclesiastica; Chronicon rerum toto orbe gestarum a Christo nato*. Cette chronique, tirée d'Eusèbe, de saint Jérôme, de Sigebert et d'Anselme, moines de Gemblours, est continuée par Le Mire depuis 1200 jusqu'à l'an 1608; *Codex regularum et constitutionum clericalium*, avec des notes, 1658, in-fol.

MIREVELT (Michel Jaanzoon), peintre hollandais, né à Delft le 4^{er} mai 1567, mort dans la même ville en 1641, s'est adonné principalement au por-

trait, genre dans lequel il réussissait parfaitement. Il a aussi représenté des *sujets d'histoire*, des *bambochades* et des *cuisines pleines de gibier* : tableaux rares et recherchés, pour le bon ton de couleur, la finesse et la vérité de la touche. Il laissa un fils, son élève.

MIRIS. Voy. MIERIS.

MIRIWEYSS, fameux rebelle de Perse, qui, en 1722, se souleva contre le sophi. Il était fils de cet émir qui avait enlevé la province de Candahar au sophi, qui en était le légitime souverain. Il prenait le titre de *prince de Candahar*. La religion avait été le prétexte de la révolte de l'émir. Il n'avait d'autre dessein, disait-il, que d'obliger le sophi à embrasser la secte d'Omar, et à abjurer celle d'Ali. Son fils, qui commandait un corps de 12,000 hommes, remporta la première victoire sur le sophi, le 8 mars 1722, et s'empara de la ville d'Ispahan. Il s'y montra non-seulement vainqueur cruel, mais barbare violeur des traités que les rois de Perse ont faits avec les marchands de l'Europe pour la sûreté de leurs marchandises. Cette victoire accrédita le rebelle. Il se vit appuyé, en 1724, du Mogol et du Turc. Mais les affaires changèrent de face en 1725. La cour ottomane ouvrit les yeux sur les desseins de l'usurpateur, retira ses troupes, et commença même d'agir contre lui. Miriweyss fit face à tout; il se défendit contre le Turc avec valeur, et remporta sur lui plusieurs avantages. Mais au milieu de ses succès, Eschrep-Chan, fils de sa femme (que le rebelle avait enlevée à son mari légitime), prince d'une partie de la province de Candahar, irrité de cette insulte, le tua au mois d'octobre 1725.

MIRON (Charles), célèbre évêque d'Angers, fils du premier médecin du roi Henri III, fut nommé par ce prince à l'évêché d'Angers, en 1588, à l'âge de 18 ans. Il s'en démit, et après qu'il eut vécu longtemps comme simple ecclésiastique, le cardinal de Richelieu le fit nommer de nouveau évêque d'Angers en 1621. Louis XIII le transféra en 1626 à l'archevêché de Lyon, où il mourut en 1628, après avoir joui d'une grande réputation, et avoir eu avec le parlement de Paris un démêlé assez vif, touchant les appels comme d'abus, auxquels l'archidiaire d'Angers avait eu recours contre l'excommunication prononcée contre lui.

MIROUDOT DU BOURG (Jean-Baptiste), né à Vesoul en 1716, entra dans l'ordre de Cîteaux, et envoyé à l'abbaye de Bar, se fit connaître par son goût pour l'agriculture du roi Stanislas, qui se l'attacha comme aumônier et l'honora de sa confiance. Nommé en 1776 évêque *in partibus* de Babylone, peu de temps après il partit pour Bagdad, en qualité de consul; mais la guerre qui désolait ces contrées, l'ayant contraint de rester à Alep, il y rendit de grands services à la religion. Le pape Pie VI l'en récompensa, en lui adressant le *Pallium*, signe distinctif des métropolitains. De retour en France en 1781, il vécut à Paris où il remplissait les fonctions de suffragant de l'archevêque. Ayant, en 1791, aidé l'évêque d'Autun, dans la consécration des évêques constitutionnels, le pape le suspendit par un bref du 15 avril, et le priva du *Pallium*, ainsi que d'une pension qu'il recevait de

la *Propagande*. Miroudot mourut dans la détresse, à l'hôpital des Incurables de Paris, en 1798, âgé de 78 ans. Il était fort instruit, et avait rassemblé une belle collection d'antiquités, accueillies en Lorraine. Il fit connaître en France le *Ray-Grass* ou faux seigle, par un *Mémoire* imprimé à Nancy, 1760, in-8, qui fut traduit en allemand par J.-J. Reinhard, Carlsruhe, 1765, in-8. Ce graminée fournit un excellent fourrage.

MISAEËL, un des trois Hébreux que le roi de Babylone fit jeter dans une fournaise. (*Voy. ABDE-NAGO.*) Son nom chaldaïque est *Misach*.

MISITHÉE, homme d'une grande érudition et d'un mérite singulier, fut en très-grande considération auprès de l'empereur GORDIEN LE JEUNE. *Voy.* ce nom.

MISRAÏM. *Voy. MEZRAÏM.*

* MISSIESY (le comte Edouard-Thomas BURGUES de), vice-amiral français, né à Quîès, département du Var, en 1754, entra de bonne heure dans la marine, fit ses premières armes dans la guerre de l'indépendance américaine, et s'y distingua. L'émigration des officiers de la marine étant venu hâter son avancement, il fut nommé contre-amiral au mois de janvier 1795, et en cette qualité il se trouva associé aux opérations de la flotte que Truguet commandait alors dans la Méditerranée. Il cessa bientôt d'être employé et passa dans la retraite dix années qui ne furent point perdues pour les sciences. En 1805 nommé commandant de l'escadre de Rochefort, il ne revint en Europe qu'après avoir, suivant ses instructions, porté le ravage dans les Indes-Anglaises et rentra à Rochefort avec tous ses bâtiments, après une campagne d'environ cinq mois, circonstance assez rare durant cette période désastreuse. Mécontent de s'être vu refuser l'avancement auquel il avait droit, il quitta le service. Au commencement de 1808, il consentit à prendre le commandement de l'escadre de l'Escout, moyennant la promesse qui lui fut faite de le nommer vice-amiral. Ici commença pour lui une carrière nouvelle dans laquelle il rendit à la marine des services signalés qui devaient avoir la plus grande influence sur ses destinées futures. On put apprécier les heureux résultats de ses réformes lors du siège d'Anvers et de la surprise de Ber-op-Zoom, au commencement de 1814. Sous la restauration, Missiesy fut l'un des membres les plus influents des diverses commissions chargées de reconstituer la marine, et prit une part notable à la réorganisation du corps d'officiers. Envoyé préfet maritime à Toulon, au mois de juillet 1815, il rendit à l'état de nouveaux services. Nommé plus tard vice-président du conseil d'amirauté, il obtint successivement toutes les distinctions dues à son mérite et à ses services. Retiré depuis quelques années, à cause de son grand âge, il mourut à Toulon le 24 mars 1857, dans sa 81^e année. On a de lui : *Signaux des armées navales*, 1786 ; *Arrimage des vaisseaux*, 1789 ; *Traité historique et pratique du grément des vaisseaux, avec le développement des conditions de la mâture et de la voilure*, an IV ; *Installation des vaisseaux*, 1802 ; *Moyens de procurer aux vaisseaux de rangs différents des qua-*

lités pareilles et une égale activité dans leurs manœuvres et le service de leur artillerie, 1805 ; *Tactique et signaux de jour, de nuit et de brume, à l'ancre et à la voile*, 1827.

MISSON (Maximilien), fut d'abord au parlement de Paris en qualité de conseiller pour les réformés. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira en Angleterre, où il se donna pour zélé protestant : ce zèle tenait beaucoup de la petitesse et de l'emportement. Il fit l'éducation du fils d'un seigneur, voyagea avec son élève dans plusieurs parties de l'Europe, et mourut à Londres en 1721. On a de lui un livre intitulé : *Nouveau voyage en Italie*, dont la meilleure édition est celle de La Haye, 1702, en 5 vol. in-12. Cet ouvrage, ainsi que tous les autres de Misson, est rempli de contes faux et ridicules sur la croyance de l'Eglise romaine. Il ne consulte pas même la vraisemblance dans les fables de tous les genres, et les calomnies souvent atroces dont il nourrit la haine qu'il lui avait vouée. « Si » l'auteur, dit le P. Labat, n'est pas mieux instruit » des principes de sa religion qu'il ne l'est de la » religion catholique, contre laquelle il ne cesse » de déclamer à tort et à travers, il est à plaindre » de professer une religion qu'il ne sait pas. Il n'en » imposera à personne de bon sens, et ne fera pa- » raître que de l'ignorance ou de la mauvaise vo- » lonté dans ce qu'il avance contre la nôtre. » On découvre dans ce *Voyage d'Italie*, plusieurs traits de déisme et de matérialisme, qui montrent que l'auteur ne tenait pas plus à sa secte qu'à la religion contre laquelle il invectivait. On lit peu ce *Voyage*, depuis que nous avons ceux de MM. Grosley, Richard et Lalande. Addison l'a augmentée d'un *Supplément*, écrit avec plus de modération et de discernement ; *Le théâtre sacré des Cévennes*, ou *Récit des prodiges arrivés dans cette partie du Languedoc, et des petits prophètes*, Londres, 1707, in-8. Cet homme, qui s'élevait contre les miracles de l'Eglise catholique, y raconte avec le plus grand sérieux des puérilités dont on ne trouve point d'exemples dans les plus absurdes légendes. Misson était né avec beaucoup d'esprit et de raison ; mais le fanatisme changea ces qualités en enthousiasme et en délire ; *Mémoires d'un voyageur en Angleterre*, in-12.

* MITCHILL (Samuel-L.), médecin, né vers 1762, à New-York, dans les Etats-Unis, mort dans la même ville, au mois de septembre 1850, fit ses études à Edimbourg, où il reçut le doctorat. De retour dans sa patrie en 1786, il visita l'année suivante, les sources incrustantes de Saratoga, et y découvrit le gaz acide carbonique. En 1791, nommé secrétaire de la société d'encouragement, il remplit ensuite avec succès les chaires de chimie, d'histoire naturelle et d'agriculture au collège de sa ville natale. En 1796, il fut fait médecin en chef du grand hôpital, emploi qu'il exerça 20 ans. Il entreprit en 1797, avec deux de ses confrères, la rédaction du *Medical Repository*, recueil périodique, qui étendit sa réputation. Il fit en 1808, avec Robert Fulton (*voy.* ce nom), le premier voyage en bateau à vapeur ; l'année suivante, il visita le Haut-Canada, et publia la description minéralogique des terrains

qui avoisinent les cascades du Niagara. Depuis il fit un grand nombre d'excursions géologiques et minéralogiques dans les divers états de l'Union. Membre de la chambre législative de l'état de New-York, et sénateur au congrès des Etats-Unis, il rendit dans ses doubles fonctions de grands services à son pays. Mitchill était associé de plusieurs corps savants de l'Europe, et de presque toutes les sociétés littéraires du continent américain. La collection de ses *Mémoires* est nombreuse. Nous citons : *Introduction à la trad. anglaise publiée en Amérique des Observations d'Assalini sur la peste, la dysenterie, et l'ophthalmie d'Egypte*, 1806; *Géologie de Harpen's Ferry, et du point où le Potomac et le Schenandoah ont forcé leur passage à travers les montagnes Bleues*, 1812; *Discours sur la botanique des deux Amériques*, 1812; *Description et classification de 166 espèces de poissons des eaux douces ou salées du voisinage de New-York*. Il en décrivit plus tard quarante nouvelles espèces dans les *Revue américaine*; *Des songes*, leçon publique donnée au mois de novembre 1815; *Discours sur la vie et les écrits de Linnée*, mai 1825.

* MITHRIDATE I^{er}, roi ou plutôt satrape de la Cappadoce maritime, pays connu depuis sous le nom de royaume de Pont, fils d'Ariobarzane I^{er}, monta sur le trône vers l'an 406 avant J.-C., et fit durant tout son règne d'inutiles efforts pour se soustraire au joug des Perses dont il était tributaire. Il mourut après un règne de 28 ans, vers l'an 578 avant J.-C. Ce prince n'était sans doute pas étranger à la langue et aux sciences des Grecs, puisqu'il fit élever dans l'enceinte de l'académie d'Athènes, une statue de Platon qui était consacrée aux Muses.

* MITHRIDATE II, surnommé *Ctistès*, c'est-à-dire *fondateur*, fils de Mithridate I^{er}, succéda à l'usurpateur Ariobarzane II, et monta sur le trône l'an 556 avant J.-C., la même année qu'Alexandre le Grand. Le conquérant macédonien s'empara de ses états; mais après la mort d'Alexandre, Mithridate vint à bout de reprendre son royaume sur Antigone, auquel il était échu en partage. C'est ce qui a fait regarder ce prince comme fondateur du royaume de Pont, qu'il rendit en effet à sa première indépendance et qui d'ailleurs jusqu'à cette époque, n'était guère qu'un simple gouvernement. Il mourut l'an 501 avant Jésus-Christ, à l'âge de 84 ans.

* MITHRIDATE III, fils du précédent, commença à régner en 501, et agrandit ses états. Il régna 56 ans, et eut pour successeur son fils Ariobarzane II.

* MITHRIDATE IV, fils d'Ariobarzane II, monta, jeune encore, sur le trône. Les Galates voulurent profiter de cette circonstance pour lui enlever son royaume; mais les secours que les Grecs d'Héraclée lui fournirent le mirent en état de les repousser. C'est tout ce qu'on savait de Mithridate : la version arménienne d'Eusèbe, récemment découverte, nous apprend que ce prince fut obligé de soutenir une guerre contre Séleucus Callinicus, roi de Syrie, qui fut entièrement défait. Le prince Séleucus perdit vingt mille hommes dans la bataille, et n'osa plus rien entreprendre contre le roi de Pont, qui épousa, selon le même historien, une fille d'Antiochus

Théos, par conséquent sœur de Callinicus. Justin confirme ce fait, en rapportant un des discours que Trogue-Pompée prêtait à Mithridate le Grand, et dans lequel il faisait dire à ce prince, en parlant de la Cappadoce : *Gentem quam et proavo suo Mithridati Seleucus Callinicus in dotem dedisset*. Il résulte de ce passage que le roi de Syrie, défait par Mithridate, lui donna sa sœur et quelques provinces pour en obtenir la paix.

* MITHRIDATE V, fils du précédent, lui succéda. On ne connaît de son histoire que sa guerre contre les habitants de Sinope. Ce prince, après s'être emparé de toutes les autres villes grecques de la Paphlagonie, rencontra dans celle-ci une résistance vigoureuse, qu'appuyait le secours des Rhodiens. Mithridate, ayant perdu tout espoir de la soumettre, fit un traité avec les habitants de Rhodes, auxquels il envoya de grandes sommes d'argent, pour réparer les dommages causés chez eux par un tremblement de terre. Sa fille Laodice épousa Antiochus le Grand, roi de Syrie. Son fils Pharnace lui succéda, vers l'an 184 avant J.-C.

* MITHRIDATE VI, surnommé *Evergète*, successeur de Pharnace I^{er}, son père, sur le trône de Pont, vers l'an 137 avant J.-C., fut l'allié constant des Romains. Pendant la troisième guerre punique, il leur envoya une flotte, et fit lui-même dans la Cappadoce une invasion dont on ignore les résultats. La guerre s'étant déclarée en Asie, après la mort d'Attale, dernier roi de Pergame, Mithridate s'empressa de prouver son attachement aux Romains, en se déclarant contre Aristonicus, fils naturel d'Attale. Les défaites éprouvées par les Romains ne purent le détacher de leur alliance; il en fut récompensé, après la guerre, par la cession de la grande Phrygie, qui lui fut faite par le proconsul Manius Aquilius, moyennant une somme d'argent. Ce prince fut assassiné par un de ses favoris, vers l'an 125 avant J.-C., laissant deux fils dont l'aîné fut le fameux Mithridate, qui fait l'objet de l'article suivant.

MITHRIDATE VII, surnommé *Eupator* et *Dionysus* ou *Bacchus*, roi de Pont, monta sur le trône dans sa 15^e année, après la mort de son père Mithridate *Evergète* ou le *Bienfaiteur*. Il était né vers l'an 153 avant J.-C. Confié à des tuteurs ambitieux, il se précautionna, dit-on, contre le poison qu'ils auraient pu lui donner, en faisant usage tous les jours des venins les plus subtils, qu'il combattait par des contre-poisons. La chasse et les autres exercices violents occupèrent sa jeunesse; il la passa dans les campagnes et dans les forêts, et y contracta une dureté féroce, qui dégénéra bientôt en cruauté. Il livra à la mort plusieurs de ses parents, et même, à ce qu'on assure, sa propre mère. Laodicée, sa sœur, femme d'Ariarathe, roi de Cappadoce, avait deux enfants qui devaient hériter du trône de leur père : Mithridate les fit périr avec tous les princes de la famille royale, et mit sur le trône un de ses propres fils, âgé de 8 ans, sous la tutelle de Gordius, l'un de ses favoris. Nicomède, roi de Bithynie, craignant que Mithridate, maître de la Cappadoce, n'envahît ses états, suborna un jeune homme, afin qu'il se

dit troisième fils d'Ariarathe, et envoya à Rome Laodicee, qu'il avait épousée après la mort du roi de Cappadoce, pour assurer le sénat qu'elle avait eu trois enfants, et que celui qui se présentait était le troisième. Mithridate usa du même stratagème, et envoya à Rome Gordius, gouverneur de son fils, pour assurer le sénat que celui à qui il avait fait tomber la Cappadoce, était fils d'Ariarathe. Le sénat, pour les accorder, ôta la Cappadoce à Mithridate, et la Paphlagonie à Nicomède, et déclara libres les peuples de ces deux provinces. Mais les Cappadociens, ne voulant point jouir de cette liberté, choisirent pour roi Ariobarzane, qui dans la suite s'opposa aux grands desseins que Mithridate avait sur toute l'Asie. Telle fut l'origine de la haine de ce roi de Pont contre les Romains. Il porta ces armes dans l'Asie mineure et dans les colonies romaines, et y exerça partout des cruautés inouïes. Pour mériter de plus en plus la haine de Rome, il fit égorgé, contre le droit des gens, tous les sujets de la république établis en Asie. Plutarque fait monter le nombre des victimes à 450,000; Appien le réduit à 80,000. Plutarque n'est pas croyable, et Appien même exagère. Il n'est pas vraisemblable que tant de citoyens romains demeurassent dans l'Asie mineure, où ils avaient alors très-peu d'établissements. Mais quand ce nombre serait réduit à la moitié, Mithridate n'en serait pas moins abominable. Tous les historiens conviennent que le massacre fut général, que ni les femmes, ni les enfants ne furent épargnés. Aquilius personnage consulaire, chef des commissaires romains, fait prisonnier par le vainqueur, fut conduit à Pergame, où il lui fit verser de l'or fondu dans la bouche, *pour venger*, disait-il, *les Pergamiens de l'avarice des Romains*. La haine des Asiatiques contre les Romains servit celle de Mithridate. Parmi toutes les villes qui immolèrent les Romains jusque dans les temples, Ephèse se distingua par ses cruautés. La flotte victorieuse de Mithridate passa de l'Euxin dans la mer Egée, et en soumit les îles. Un de ses généraux s'empara de l'île de Délos, où il trouva de grands trésors. Le roi de Pont la rendit aux Athéniens, afin de les attirer dans son parti. S'étant rendu dans l'île de Cos, il y prit les trésors immenses qu'y avaient déposés Ptolémée, et Alexandre I^{er}, quand il fut contraint de quitter l'Égypte. Les Rhodiens, restés fidèles aux Romains et qui avaient une marine puissante, battirent plusieurs fois la flotte de Mithridate, et le forcèrent à se retirer. Ce fut pendant son séjour à Ephèse, qu'il épousa une grecque de Stratonice, Monime, dont les vers de Racine ont immortalisé le nom. Sylla, envoyé contre lui, remporta à Chéronée une première victoire sur Archélaüs, l'un des généraux de Mithridate. Une autre défaite (à Orchomène) suivit de près celle-là, et fit perdre au roi de Pont la Grèce, la Macédoine, l'Ionie, l'Asie, et tous les autres pays qu'il s'était soumis. Il perdit plus de 200,000 hommes dans ces différents combats. Aussi malheureux sur mer que sur terre, il fut battu dans un combat naval, et perdit tous ses vaisseaux. Plusieurs peuples d'Asie, irrités contre le monarque vaincu, secouèrent son joug tyrannique. Cette suite

d'adversités diminua l'orgueil de Mithridate; il demanda la paix, et on la lui accorda l'an 84 avant J.-C. Les articles du traité portaient qu'il paierait les frais de la guerre, et qu'ils se bornerait aux états dont il avait hérité de son père. Le roi de Pont ne se hâta point de ratifier ce traité ignominieux. Il travailla sourdement à se faire des alliés et des soldats : il y réussit. Ses forces, jointes à celles de Tigrane, roi d'Arménie, formèrent une armée de 140,000 hommes de pied et 16,000 chevaux. Il conquit sur la république toute la Bithynie, et avec d'autant plus de facilité que, depuis la dernière paix faite avec lui, on avait rappelé en Europe la meilleure partie des légions. Lucullus, consul cette année, vint au secours de l'Asie. Mithridate assiégeait Cyzique dans la Propontide : le consul romain, par un dessein nouveau, l'assiégea dans son camp. La famine et la maladie s'y mirent bientôt, et Mithridate fut obligé de prendre la fuite. Une flotte qu'il envoyait en Italie fut détruite dans deux combats, l'an 87 avant J.-C. Désespéré de la perte de ces forces maritimes, il se retire dans le sein de son royaume; Lucullus l'y poursuit, et y porta la guerre. Le roi de Pont le battit d'abord dans deux combats; mais il fut entièrement vaincu dans un troisième. Il n'évita d'être pris que par l'avidité des soldats romains, qui s'amuserent à dépouiller un mulet chargé d'or, qui se trouvait près de lui par hasard, ou plutôt à dessein, si l'on en croit Cicéron, qui compare cette fuite de Mithridate à celle de Médée. Le vaincu, désespérant de sauver ses états, se retira chez Tigrane, qui ne voulut pas le recevoir, de peur d'irriter les Romains. Ce fut alors que, dans la crainte que les vainqueurs n'attentassent à l'honneur de ses femmes et de ses sœurs, il leur envoya signifier de se donner la mort : tels sont les amours des tyrans, et les sentiments que produit une effrénée luxure. Glabrio ayant été envoyé à la place de Lucullus, ce changement fut très-avantageux à Mithridate, qui recouvra presque tout son royaume. Pompée s'offrit pour le combattre, et le vainquit auprès de l'Euphrate, l'an 65 avant J.-C. Il était nuit quand les deux armées se rencontrèrent; la lune éclairait les combattants : comme les Romains l'avaient à dos, elle allongait leurs ombres, de façon que les Asiatiques, qui les croyaient plus proches, tirèrent de trop loin, usèrent vainement leurs flèches et furent entièrement défaits. Mithridate s'ouvrit un passage à la tête de 800 chevaux, dont 500 seulement échappèrent avec lui. Tigrane, auquel il demanda un asyle, le lui ayant refusé, il passa chez les Scythes, qui le reçurent avec plus d'humanité que son gendre. Il se cacha dans les montagnes, tandis que Pompée, qui avait passé le Caucase, retourna dans le Pont. Le roi sortit de sa solitude, et réunit une forte armée. Macharès, son fils, qu'il avait placé sur le trône du Bosphore, s'était allié aux Romains. Mithridate marche contre lui, le surprend; il demande en vain pitié, et se tue de sa propre main. S'étant rendu maître du Bosphore, de Chersonèse, et de Panticapée, le roi fit égorgé, sous les yeux de sa mère, un autre de ses fils, Nipharès, parce que, pour le sauver, elle avait li-

vré aux Romains un fort rempli de trésors. Assuré de l'amitié des Scythes, il se proposa de pénétrer par terre en Italie, et avec les forces de ses nouveaux alliés, d'aller attaquer les Romains dans le centre de leur empire. Il fut bientôt dé trompé des espérances qu'il avait conçues si légèrement : les soldats épouvantés refusèrent de s'exposer de nouveau. Dans cette extrémité, il envoya demander la paix à Pompée, mais par des ambassadeurs. Le général romain voulait qu'il la demandât lui-même en personne et toutes ses prières furent inutiles. Le désespoir prit alors chez lui la place d'un vain désir de la paix : il ne pensa plus qu'à périr les armes à la main. Mais ses sujets, qui aimaient plus la vie que la gloire, proclamèrent roi Pharnace son fils. Ce père infortuné, mais qui méritait bien son infortune, lui demanda la permission d'aller passer le reste de ses jours hors de ses états qu'il lui ravit. Le fils dénaturé lui refuse cette consolation, et prononce contre l'auteur de sa vie ces horribles paroles : *Qu'il meure !* Mithridate, pour comble d'horreur, les entend sortir de la bouche de son fils (digne châtimement du parricide commis en la personne de sa mère) ; et, transporté de douleur et de rage, il lui répond par cette imprécation : « Puisses-tu ouïr un jour de la bouche de tes enfants ce que la tienne prononce maintenant contre » ton père ! » Il passe ensuite tout furieux dans l'appartement de la reine, lui fait avaler du poison et en prend lui-même ; mais le trop fréquent usage qu'il avait fait des antidotes en empêcha l'effet. (Celui que nos apothicaires préparent aujourd'hui sous son nom est une composition moderne. L'antidote dont il se servait était beaucoup plus simple : au rapport de Sérénius Sammonicus, il consistait en vingt feuilles de rue, un grain de sel, deux noix et deux figues sèches). Le fer dont il se frappa à l'instant d'une main caduque et mal assurée, ne l'ayant blessé que légèrement, un officier gaulois lui rendit, à sa prière, le funeste service de l'achever, l'an 64 avant J.-C. Ce prince féroce avait beaucoup de courage. Maître d'un grand état, tourmenté d'une ambition sans bornes, actif et capable des plus vastes desseins, il aurait fait trembler Rome, s'il n'avait pas eu à combattre les Sylla, les Lucullus et les Pompée. Velléius Paternulus trace son portrait en ces termes, qu'il serait difficile de traduire avec la même précision : *Vir neque silendus neque dicendus sine cura, bello acerrimus, virtute eximius, aliquando fortuna, semper animo maximus, consiliis dux, miles manu, odio in Romanos Annibal*. Lib. 2. cap. 14.

* MITTARELLI (Jean-Benoît), l'un des plus savants hommes qu'ait produits l'ordre des camaldules, né à Venise en 1708, prit à 14 ans l'habit religieux, et fut envoyé par ses supérieurs à Florence pour y terminer ses études. Il fut ensuite chargé d'enseigner la philosophie et la théologie au couvent de saint Michel à Venise. Elu en 1747 procureur de sa congrégation, dans la visite qu'il fit de ses différents monastères, ayant découvert un grand nombre de documents intéressants, il forma le projet de rédiger les *Annales des camaldules*, et s'associa pour ce travail le P. Costadoni

(voy. ce nom). En 1756, il fut élu supérieur des maisons de son ordre dans les états vénitiens, et 8 ans après supérieur général de l'ordre, dignité qui l'obligea de fixer sa résidence à Rome, où il jouit de l'estime et de la confiance de Clément XIII ; dès que le terme de sa dignité expira, il s'empressa de rentrer dans son couvent, où il passa ses dernières années dans la prière et l'étude. Mit-tarelli mourut le 14 août 1777. Ses principaux ouvrages sont : *Le Memorie della vita di san Parisio, monaco camaldolese*, etc., Venise, 1748. A cette vie est jointe l'*Histoire du monastère de Ste.-Christine et Saint-Pâris, de Trévise* à la suite de laquelle se trouve un *Appendix* contenant quarante chartes anciennes et de savantes notes ; *Memorie del monasterio della Santissima-Trinità di Faenza*, 1749 ; *Annales camaldulenses ordinis Sancti Benedicti, ab anno 907 ad annum 1764*, Venise, 1756-75, 9 vol. in-fol. Ce grand ouvrage a été fait sur le plan des *Annales bénédictines* de Mabillon ; *Ad scriptores rerum italicarum Cl. Muratorii Accessiones historicae faventinæ*, etc., Venise, 1771, in-fol. ; *De litteratura Faventinorum, sive de viris doctis et scriptoribus urbis Faventinæ*, Venise, 1775 ; *Bibliotheca codicum manuscriptorum Sancti-Michaelis Venetiarum prope Muranum, cum appendice librorum impressorum sæculi XV*, Venise, 1779. Costadoni a publié la *vie* du P. Mit-tarelli, dans la *Nuova raccolta d'opuscoli scientifici*, et Fabroni en a donné une autre dans le 5^e vol. des *Vite Italorum*, etc., page 575, réimprimée à la tête de la *Bibliotheca codicum*, etc. L'ordre des camaldules a fait frapper une médaille pour consacrer la mémoire de ce savant religieux ; mais ses ouvrages sont un monument qui fera mieux encore passer son nom à la postérité.

* MITTIE (Jean-Stanislas), médecin ordinaire de Stanislas, roi de Pologne, membre de l'académie de Nancy, né à Paris en 1727, et mort dans cette ville en 1795, combattit pendant 49 ans tous les empiriques et les partisans du mercure, et opéra un grand nombre de guérisons par le traitement végétal qu'il avait adopté après une longue expérience. On a de lui plusieurs ouvrages qui ont eu du succès dans le temps, mais qui sont aujourd'hui complètement oubliés.

MIZAUD (Antoine), en latin *Mizaldus*, médecin et astrologue, né vers 1520 à Mont-Luçon dans le Bourbonnais, s'est fait connaître par un grand nombre d'ouvrages, non-seulement sur son art, mais sur les mathématiques, la physique, la météorologie, l'astrologie judiciaire, etc. Il y a des traits curieux et singuliers, qu'il faut démêler à travers les mensonges que lui faisait adopter une crédulité excessive. On a dit de lui :

Qualibet a quovis mendacia credere promptus.

Ses principaux livres sont : *Phænomena, seu Temporum signa*, in-8, traduit en français sous le titre de *Mirouer du temps*, 1547, in-8 ; *Planetologia*, in 4 ; *Cometographia* ; *Harmonia celestium corporum et humanorum*, traduit en français par de Montlyard, 1580, in-8 ; *De arcanis naturæ*, in-8 ; *Ephemerides aeris perpetuæ*, in-8 ; *Methodica pestis descriptio, ejus præcautio et salutaris curatio*, traduit en français,

1562, in-8; *Opuscula de re medica*, Cologne, 1577, in-8, etc., etc. Cet écrivain bizarre, mais savant et appliqué, mourut à Paris en 1578. On trouve dans ses ouvrages beaucoup de choses que, dans ce siècle copiste et plagiaire, on a fait passer pour des découvertes récentes. (Voy. les *Mémoires de Nicéron*, tom. 40.)

MINÉMOZYNE, ou la déesse Mémoire. Jupiter l'aima tendrement, et eut d'elle les Muses; elle en accoucha sur le mont Piérius.

* MNIOCH (Jean-Jacques) poète allemand, né à Elbingen, en 1765, se fit remarquer de bonne heure par l'originalité de son caractère. Dans une pétition qu'il adressa, sur un quart de feuille, au roi Frédéric, en faveur de son père, qui avait éprouvé de grands revers de fortune, il le tutoya, en lui exposant sa demande de la manière la plus ingénue. Le monarque accueillit sa supplique avec bonté, et lui accorda les secours qu'elle réclamait. Pendant que Mnioch étudiait à l'université d'Iéna, il fit imprimer un hymne de sa composition en l'honneur du monarque, à qui il l'envoya sans affranchir le paquet, disant que le grand Frédéric était plus riche que lui. Ce prince l'en remercia par une lettre écrite de sa main et ajouta au bas : « Si dorénavant vous m'écrivez, affranchissez vos » lettres. » Le jeune étudiant se rendit à la poste pour s'informer des frais que son paquet avait occasionnés, et prit ensuite une pièce de huit gros qu'il adressa à Frédéric avec ces mots : « Sire, je » vous envoie les frais de port. » Cette plaisanterie ne lui attira aucune réprimande. Les premiers essais poétiques de Mnioch sont tous marqués au coin de l'originalité. Herder et Wieland lui ouvrirent souvent leur bourse, et Schlichtegroll et Taber furent ses amis intimes. Etant entré comme précepteur chez le général Thadden, à Halle, il forma aussi des liaisons étroites avec Fischer, Fulleborn, Græter, Lafontaine, et, dans leurs réunions, les couplets composés par Mnioch étaient chantés de préférence. Plusieurs de ses poèmes jouissent encore d'une grande réputation. Ses écrits en prose traitent, en général, de la religion et de la morale, et dans ses productions, c'est le sentiment surtout qui domine. Il possédait des connaissances générales, et n'avait fait une étude spéciale que des objets du domaine de l'esthétique. Il était, s'il faut en croire Herder, Fichte et autres, d'un commerce aimable, et avait à un haut degré le talent de gagner l'affection de tout ce qui l'entourait. Il improvisait avec une étonnante facilité sur toutes sortes de sujets. Son épouse Marie Mnioch, née à Neufahrwasser, près de Dantzig, en 1777, et fille d'un constructeur de navires, se distingua aussi dans la littérature allemande. Elle a laissé des préceptes qui ont été imprimés après sa mort, arrivée en 1792, sous le titre de *Feuilles éparses à l'usage des femmes mariées et des demoiselles*, etc., Goerlitz, 1800; 2^e édition, 1821. Elle était parvenue, à force de patience et de douceur, à détourner son époux de la passion des liqueurs fortes à laquelle il se livrait. Mais lorsqu'elle eut cessé de vivre, il retomba dans de nouveaux excès, et abrégé par là sa carrière qui se termina le 22 février 1804, à Varsovie,

où il avait occupé un emploi dans l'administration de la loterie royale.

MOAB naquit de l'inceste involontaire de Loth avec sa fille ainée, vers l'an 1897 avant J.-C. Il fut père des Moabites, qui habitèrent à l'orient du Jourdain et de la mer Morte, sur le fleuve Arnon. Les fils de Moab conquièrent ce pays sur la race des Enacim; et les Amorrhéens, dans la suite, en reprisent une partie sur les Moabites.

MOWYAH, général du calife Othman, vers l'an 645 de J.-C., fit beaucoup de conquêtes, et vengea la mort de ce prince. C'est ce Moawyah qui, s'étant rendu maître de l'île de Rhodes vers 655, vendit les débris du célèbre colosse du soleil à un marchand juif, qui, dit-on, les fit porter à Alexandrie sur 900 chameaux. Voy. CHARÈS.

MOCENIGO (Louis), noble vénitien, d'une famille illustre qui a donné plusieurs doges à sa patrie, obtint cette dignité en 1570. Il se ligua avec le pape et les Espagnols contre les Turcs, qui avaient pris l'île de Chypre. Sébastien Vénéri commandait les galères de la république, Marc-Antoine Colonne celles de l'Eglise, et don Juan d'Autriche celles du roi d'Espagne. L'armée chrétienne gagna la célèbre bataille de Lépante, le 7 octobre de l'an 1571. Louis Mocénigo mourut l'an 1576, après avoir gouverné avec beaucoup de prudence et de bonheur. — Un de ses descendants, Sébastien Mocénigo, qui avait été provvediteur général de la mer, général de la Dalmatie, et commissaire plénipotentiaire de la république pour le règlement des limites avec les commissaires turcs, fut élu doge le 28 août 1722, et soutint avec honneur la gloire de son nom : il mourut en 1752. — Il y a encore eu de cette famille, André Mocénigo, qui vivait en 1522, et qui fut employé dans les grandes affaires de la république, qu'il mania avec succès. On a de lui deux ouvrages historiques : *De bello Turcarum*; *La Guerra di Cambrai*, 1500 et 1517, Venise, 1544, in-8. Cet ouvrage ne flatte pas les puissances liguées contre Venise. L'abbé Dubos en a profité dans son *Histoire de la ligue de Cambrai*.

* MOCHNACKI (Maurice), écrivain polonais distingué, né vers 1790, émigré en France par suite des événements de 1851, mourut à Auxerre à la fin de décembre 1854. Indépendamment de plusieurs articles dans les feuilles polonaises, il a laissé deux ouvrages remarquables, l'un intitulé : *Traité de la littérature polonaise*, et l'autre : *Histoire de la révolution de Pologne*, en 1850-51, que sa mort l'a contraint de laisser inachevé; il en a paru seulement 2 vol. in-12, 1854.

MODEL (...), médecin, né à Neustadt en Franco-nie, passa en Russie, où il eut la direction des apothicaires impériales, et mourut à Pétersbourg le 2 avril 1775 à 64 ans. Il a publié plusieurs ouvrages de chimie, de physique et d'économie, que Parmentier a traduits en français sous le titre de *Récréations physiques économiques et chimiques*, Paris, 1774, 2 vol. in-8.

MODENE. Voy. ALPHONSE D'EST.

MODESTE (saint), abbé du monastère de Saint-Théodose, puis patriarche de Jérusalem en 652, est connu par des *Homélies*, dont Photius a donné

des extraits. Il dit dans la première que Marie-Madeleine avait toujours été vierge et était morte martyre à Ephèse, où elle était allée trouver saint Jean l'Évangéliste, après la mort de la sainte Vierge : ce qui est d'autant plus remarquable, qu'alors le sentiment qui faisait de Marie-Madeleine et de la femme pécheresse une même personne, paraissait être hors de doute, comme on le voit par les écrits de saint Grégoire pape, antérieurs de plusieurs années. Dans une autre de ces *Homélies*, l'on voit que, du temps de Modeste, la croyance à l'assomption de la Vierge en corps et en âme était reçue en Orient, et que les fidèles étaient pénétrés de respect pour elle. On trouve dans le même sermon une explication orthodoxe et précise des mystères de la Trinité et de l'Incarnation, ainsi que des preuves évidentes de la doctrine de l'Eglise sur l'intercession des saints. M. Giacomelli, prélat domestique de Clément XIII, très-versé dans la connaissance de l'antiquité et des langues orientales, a donné ce sermon, d'après un manuscrit authentique, sous ce titre : *Panegyrique de notre saint père Modeste, patriarche de Jérusalem, sur le passage de la très-sainte Vierge Mère de Dieu*. Cette édition, qui est en grec et en latin, parut à Rome en 1790, in-4. Photius, p. 57, a cité le discours dont il s'agit. C'est d'après lui qu'il a été depuis cité par Papebroch, par Fabricius, etc. Saint Modeste mourut l'an 654. On fait sa fête le 16 décembre.

MODRÉVIUS (André-Fricius), secrétaire de Sigismond-Auguste, roi de Pologne, au milieu du xvi^e siècle, avait beaucoup d'esprit; mais il le déshonora, *dicendo quæ non oportuit, scribendo quæ non liceat, agendo quæ non decuit*. Son traité *De la réforme de l'état* le fit chasser de la Pologne et dépouiller de ses biens. Il fut un malheureux vagabond, qui flotta toute sa vie entre les sociniens et les luthériens, et qui finit par être méprisé des uns et des autres. Il travailla beaucoup à réunir toutes les sociétés chrétiennes en une même communion; et Grotius le compte entre les conciliateurs de la religion : comme s'il était possible que les imaginations d'un homme sans autorité et sans caractère fussent plus efficaces pour contenir et réunir les esprits inquiets et raisonneurs, que les jugements de l'Eglise universelle, doués de la sanction de J.-C. et de la garantie de Dieu même. (*Voy. MOLANUS, MÉLANCHTHON, LENTULUS SCIPION, SERVET, etc.*) Son principal ouvrage, *De republica emendanda*, Bâle, année 1596, in-fol., est en 5 livres : le premier traite de *Moribus*; le deuxième, de *Legibus*; le troisième, de *Bello*; le quatrième, de *Ecclesia* et le cinquième, de *Schola*. La liberté, ou plutôt la licence et la haine du bon ordre dicta cet ouvrage; mais ce n'est pas le goût qui l'a dirigé. Son traité *De Originali peccato*, 1562, in-4, renferme des choses hardies.

MOEBIUS (Godefroi), professeur de médecine à Iéna, né à Laucha en Thuringe, l'an 1611, devint premier médecin de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg; d'Auguste, duc de Saxe, et de Guillaume, duc de Saxe-Weimar. Il mourut à Halle en Saxe, en 1664, à 53 ans, après avoir publié

plusieurs ouvrages de médecine, qui ne contiennent rien de neuf. Les principaux sont : *Fundamenta physiologica de la médecine*, Francfort, 1674, in-8; *De l'usage du foie et de la bile*; *Abrégé des éléments de médecine*, Iéna, 1690, in fol. Tout y est traité superficiellement, et on n'y voit rien de bien intéressant. *Anatomie du camphre*, Iéna, 1660, in-4. Tous ces ouvrages sont en latin. Godefroi MOEBIUS, son fils, médecin comme lui, a donné *Synopsis medicinae practicae*, 1667, in-fol.

MOEBIUS (Georges), théologien luthérien, frère du précédent, né à Laucha en Thuringe, l'an 1616, fut professeur en théologie à Leipzig, et mourut en 1697. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin. Le plus connu est son traité de *l'Origine, de la propagation, et de la durée des oracles des païens*, contre Van Dale. Le père Baltus a profité de cet ouvrage, dans sa réfutation des *Oracles de Fontenelle*, et en a développé et renforcé les preuves.

MOEGLING (Louis), professeur à l'université de Tubingen en Souabe, a publié en 1685 un traité curieux et intéressant, intitulé : *Palingenesis, seu resurrectio plantarum ejusque ad resurrectionem corporum nostrorum applicatio*. L'auteur nous montre un symbole frappant de la résurrection dans cette belle et étonnante expérience, qui a encore été perfectionnée depuis, où une plante, une fleur quelconque, réduite en cendres, se représente aux yeux dans sa première forme, et avec toutes ses couleurs. Le père Kircher a traité le même sujet dans son *Mundus subterraneus*, tom. 2, p. 414, et termine les réflexions qu'il fait naître, de la manière suivante : *Luculentissimum sane argumentum quo corporum nostrorum futuram resurrectionem humani imbecillitas intellectus aliquo modo per ejusmodi umbratiliem similitudinem concipiat*. Nous avons aussi 2 vol. sur la *Palingénésie*, par Bonnet (*voy. ce nom*), mais l'auteur s'abandonne à des idées de systèmes et à des conséquences qui annoncent plus d'enthousiasme que de jugement.

* MOEHLER (Jean-Adrien), théologien, né en 1796, à Wurtzbourg, d'abord professeur à l'université de Tubingue, fut ensuite appelé à Munich, où il mourut le 12 avril 1858, à 42 ans. Il acquit une juste célébrité par sa *Symbolique*, ou *Exposition des contrariétés dogmatiques entre les catholiques et les protestants, d'après leurs confessions de foi publiques*, 2 vol. in-8. Dans cet ouvrage, l'auteur s'est proposé de faire ressortir l'incohérence des symboles protestants, par leur contraste avec l'harmonie et la parfaite cohésion du dogme catholique. Ce livre produisit une telle impression que le roi de Prusse promit une forte récompense à l'écrivain qui en réfuterait solidement la doctrine. Mais, loin de là, les auteurs les plus remarquables de l'Eglise réformée ont été unanimes dans les éloges peu suspects qu'ils lui ont accordés. Indépendamment de cet ouvrage on a de Mœhler : un *Traité sur l'Unité de l'Eglise*; une *Vie de saint Athanase*, et divers articles dans le *Journal théologique* de Tubingue.

MOENIUS (Caius), célèbre consul romain, vainquit les anciens Latins. Il attacha près de la tribune aux harangues les *beccs* et les *éperons* des

navires qu'il avait pris à la bataille d'Antium, l'an 558 avant J.-C.; ce qui fit donner à ce lieu le nom de *Rostra*.

MOERBECA (Guillaume), né vers l'an 1215 à Moerbeek, en Flandre, près de Grammont, se fit dominicain, et fut disciple d'Albert le Grand. Il devint chapelain et pénitencier des papes Clément IV et Grégoire X. Celui-ci l'envoya au second concile général de Lyon en 1274. Sa science et ses vertus furent récompensées par l'archevêché de Corinthe (alors sous la domination des Vénitiens), et par les honneurs du *Pallium*. Monté sur ce siège, il se consacra entièrement aux devoirs pastoraux, et à traduire des livres grecs en latin. On croit qu'il mourut avant la fin du xiii^e siècle. On a de lui une *Traduction latine* du Commentaire de Simplicius sur les livres d'Aristote *du ciel et de la terre*, Venise, 1565, in-fol. Il traduisit tous les ouvrages d'Aristote, à la sollicitation de saint Thomas. On conserve dans plusieurs bibliothèques cette version manuscrite, de même que la version des ouvrages de Proclus le philosophe, etc. *Voy. la Bibliothèque des écrivains de l'ordre de St.-Dominique*, par Ehard.

MOESTLIN (Michel), célèbre mathématicien, mourut en 1650 à Heidelberg, après y avoir longtemps enseigné les sciences élevées. C'est lui qui découvrit le premier la raison de cette faible lumière qui paraît sur la partie de la lune, qui n'est point éclairée du soleil, avant et après sa conjonction, et qui est l'effet de la réflexion de la lumière terrestre.

MOHAMMED. *Voy. AMIN BEN HAROUN.*

MOINE (Jean le), doyen de Bayeux et ensuite cardinal, né à Cressi en Ponthieu, fut aimé et estimé du pape Boniface VIII. Ce pontife l'envoya légat en France en 1505, pendant son démêlé avec le roi Philippe le Bel. Le cardinal le Moine mourut à Avignon en 1515. Son corps fut rapporté à Paris, et enterré dans l'église du collège qu'il avait fondé, et qui portait son nom. C'est à tort qu'on a dit qu'il avait été évêque de Meaux. On a de lui un *Commentaire* sur les *Décrétales*, matière qu'il possédait à fond.

MOINE (Pierre le), né à Chaumont en Bassigni l'an 1602, mort à Paris le 22 août 1671, entra chez les jésuites et remplit divers emplois dans cette compagnie. Il est principalement connu par ses vers français, recueillis en 1671, en 4 vol. in-fol. Le père le Moine est le premier des poètes français de la société, qui se soit fait un nom dans ce genre d'écrire. On ne peut disconvenir que ce poète n'ait de la verve et un génie élevé; mais son imagination trop impétueuse et trop féconde, et le mauvais goût de son siècle, qui sortait à peine de la barbarie, l'ont empêché d'être un des premiers poètes français. C'est dans une *Épître* du père Le Moine que se trouvent ces quatre vers qu'on a faussement attribués à Voltaire :

Et ces vastes pays d'azur et de lumière.

Tirés du sein du vide et formes sans matière.

Arrondis sans compas, suspendus sans pivot.

Ont à peine coûté la dépense d'un mot.

Les ouvrages en vers qu'on a de lui sont : le *Triomphe*

de Louis XIII : c'est une ode pleine de métaphores trop hardies; mais elle a des strophes dont l'enthousiasme et l'élevation le rendent égal à Malherbe. La France guérie dans le rétablissement de la santé du roi; les Hymnes de la Sagesse et de l'Amour de Dieu; les Peintures morales; un Recueil de vers théologiques, héroïques et moraux; les Jeux poétiques; Saint Louis, ou la Couronne reconquise sur les infidèles. Ce poème, divisé en 18 livres, etc., offre des richesses qui, quoique barbares, ne laissent pas de faire naître la surprise et l'admiration. (*Voy. SIMON Ed.-Th.*). Despréaux, consulté sur ce poète, répondit « qu'il était trop fou pour qu'il en » dit du bien, et trop poète pour qu'il en dit du » mal. » La prose du père le Moine a le même caractère que ses vers : elle est brillante et ampoulée. Ses ouvrages dans ce dernier genre sont : *Dévotion aisée*, Paris, 1652, in-8; *Pensées morales*; l'un et l'autre critiqués dans les Provinciales avec plus de plaisanterie que de solidité; un petit *Traité de l'histoire*, in-12, où il y a des traits piquants et curieux, et quelques lieux communs; une satire mêlée de vers et de prose, sous le titre d'*Etrille du Pégase janséniste*; le *Tableau des passions*; la *Galerie des femmes fortes*, in-fol. et in-12; un *Manifeste apologétique pour les jésuites*, in-4 et d'autres ouvrages, parmi lesquels une *Vie du cardinal de Richelieu*, restée jusqu'ici en manuscrit.

MOINE (Etienne le), ministre de la religion prétendue réformée, né à Caen en 1624, se rendit habile dans les langues grecque et latine, ainsi que dans les langues orientales. Il enseigna la théologie à Leyde avec réputation, et avec plus de modération que la plupart de ses collègues. Il mourut en 1689, à 65 ans. On a de lui plusieurs Dissertations imprimées dans son recueil intitulé : *Varia sacra*, 1685, 2 vol. in-4, et quelques autres ouvrages. Il a très-bien vengé, dans ses *Varia sacra*, l'antiquité chrétienne contre les assertions de Sandius (*voy. ce nom*); il a porté la vérité à un si haut degré d'évidence, que Bayle ne pouvait croire qu'il se trouvât des hommes assez opiniâtres pour s'y refuser. C'est lui qui publia le premier le livre de *Nilus Doxopatrius*, touchant les cinq patriarchats.

MOINE (François le), peintre, né à Paris en 1688, prit les premiers principes de son art sous Galloche, professeur de l'académie de peinture; il remporta plusieurs prix à l'académie, et entra dans ce corps en 1718. Un amateur qui partait pour l'Italie l'emmena avec lui. Il n'y resta qu'une année; mais les études continuelles qu'il y fit d'après les plus grands maîtres l'élevèrent au plus haut rang. Il revint en France avec une réputation formée. On le choisit pour peindre à fresque la coupole de la chapelle de la Vierge, à Saint-Sulpice. Il s'acquitta de ce grand morceau avec une supériorité qui frappa tous les connaisseurs. On ne doit pourtant pas dissimuler que les figures tombent, parce qu'elles ne sont pas en perspective. Le Moine apportait au travail une activité et une assiduité qui altérèrent beaucoup sa santé; il peignait fort avant dans la nuit, à la lumière d'une lampe. La gêne d'avoir eu le corps renversé pendant les sept années qu'il employa aux plafonds de Saint-Sulpice et de Versailles, la perte

qu'il fit de sa femme, beaucoup d'ambition et de jalousie, dérangèrent son esprit. Il mourut de neuf coups d'épée dont il se perça, le 4 juin 1757, à 49 ans. — Il ne faut pas le confondre avec Jean-Baptiste le MOINE, habile sculpteur, né à Paris en 1704, et mort dans cette capitale en 1778. La plupart de ses ouvrages, parmi lesquels on admirait le *Mausolée* du cardinal de Fleury, furent détruits par les jacobins en 1792.

MOINE (Abraham le), né en France sur la fin du xvi^e siècle, se réfugia en Angleterre, où il exerça le ministère, et où il mourut en 1760. Ses écrits prouvent que, malgré les erreurs de la secte dans laquelle il était engagé, il avait du zèle pour le christianisme. On a de lui plusieurs traductions d'ouvrages anglais en français. Telles sont les *Lettres pastorales* de l'évêque de Londres, les *Témoins de la résurrection*, etc., de l'évêque Sherlock, in-12; *l'Usage et les fins de la prophétie*, du même, in-8. Ces traductions sont ornées de Dissertations curieuses et intéressantes, sur les écrits et la vie des incrédules que ces prélats combattaient.

* MOINE D'ORIVAL (Henri le), curé de Gouvieux, près de Chantilly, où il naquit en 1719, est auteur de plusieurs ouvrages qui annoncent plus de talent naturel et d'érudition, que de goût et de solidité. Le meilleur qui porte le titre de *Considérations sur l'origine de la décadence des lettres chez les Romains*, renferme des vues souvent profondes et des réflexions assez justes. Son *Discours sur les progrès de l'éloquence de la chaire, et les manières et l'esprit des orateurs des premiers siècles*, 1759, in-12, est plein de recherches : mais exigeait des talents supérieurs aux siens.

MOISANT (Jacques). Voy. BRIEUX.

* MOISE (François-Xavier), évêque constitutionnel, né le 12 décembre 1742, aux Gras (Doubs), concourut à 27 ans à une chaire de théologie à l'université de Besançon. Quoique les juges du concours l'eussent placé, dit-on, en première ligne sur la liste des candidats, il ne fut point nommé. Pour le consoler de cet échec, le cardinal de Choiseul le désigna professeur au collège royal de Dole, où un grand nombre d'élèves se pressèrent à ses leçons. Après la mort de Bullet (voy. ce nom), Moïse se mit une seconde fois sur les rangs, et ne fut pas plus heureux ; mais une foule de nouveaux élèves le suivirent à Dole. Ayant prêté serment il fut sacré à Paris, le 8 avril 1791, évêque du Jura et vint aussitôt occuper son siège. Pendant la terreur, caché dans les montagnes, il parvint à échapper à la fureur des révolutionnaires. Il adhéra aux deux encycliques, publiées en 1795, par les constitutionnels, et parut aux conciles de 1797 et 1801. Dans ce dernier il lut des *Considérations sur le saint Siège*, qui ont été insérées dans les *Annales de la religion*, tom. 7, et un long rapport sur les démissions demandées aux évêques, où il cherche à prouver que les sièges des constitutionnels étaient remplis plus canoniquement que le saint Siège même. Intimement lié avec l'évêque de Blois (voy. GREGOIRE), ils adressèrent de concert une lettre au pape en lui envoyant leur démission. Moïse publia l'année suivante un petit écrit, intitulé : *De l'Opinion de M. Grégoire dans le*

proces de Louis XVI, où il cherche à le justifier sur les malheurs des temps. Nommé par Lecoz, chanoine honoraire de Besançon, il se retira dans une petite ferme qu'il possédait à Morteau, y partagea son temps entre l'étude et les travaux agricoles, et mourut dans cette retraite, le 7 février 1815. Il a publié : *Réponses critiques aux incrédules sur plusieurs endroits des Livres saints*, Paris, 1785, in-12, qui forme le tome 4 de l'ouvrage de Bullet (voy. ce nom) ; mais on a fait disparaître le nom de Moïse dans les nouvelles éditions. On a encore de lui plusieurs petits écrits dans les *Journaux* de parti. On lui attribue une *Dissertation sur l'origine des fausses décrétales*, imprimée dans le tome 3 de la *Chronique religieuse*. Il a laissé manuscrit une nouvelle suite aux *Réponses critiques* de Bullet, en 2 vol. et une *Défense des libertés de l'église gallicane*.

MOISE. Voy. MOYSE.

MOITHEY (Maurice-Antoine), ingénieur et géographe du roi de France, mort à Paris, son pays natal, en 1777, âgé de 44 ans, est connu par des *Recherches historiques sur les villes de Reims, d'Orléans et d'Angers*, 1774, in-4, et par un *Plan historique de Paris*.

MOITOREL de BLAINVILLE (Antoine), architecte et géomètre de Pichange, à 4 lieues de Dijon, fut arpenteur et jaugeur royal du bailliage et de la vicomté de Rouen, où il mourut en 1710, âgé d'environ 60 ans. On a de lui un *Traité du jaugeage universel*, et d'autres ouvrages estimés.

* MOITTE (Jean-Guillaume), sculpteur, né à Paris en 1747, reçut les premières leçons de son père, (Pierre-Etienne), graveur du roi, et membre de l'académie de peinture, et se perfectionna sous la direction de Pigalle et de le Moine. Il obtint, en 1768, le grand prix sur un bas-relief de *David portant en triomphe la tête de Goliath*, et se rendit comme pensionnaire à Rome où, par des recherches assidues, il acquit ce goût exquis, cette élégance de formes, qui distinguent ses ouvrages. Revenu à Paris en 1775, il fut agrégé à l'académie sur la figure d'un *Sacrificateur*. Ses travaux les plus importants sont une *Vestale*; *Ariane*; les figures colossales représentant la *Bretagne et la Normandie*, à la barrière des Bons-Hommes; le *Mausolée* en marbre du général Desaix pour l'hospice du mont Saint-Bernard; la *statue* en marbre de Cassini, un de ses chefs-d'œuvre; le *buste* de Léonard de Vinci; un des *frontons* de l'intérieur du Louvre, et plusieurs *bas-reliefs*, etc. Moitte mourut le 2 mai 1810, membre de plusieurs sociétés savantes et chevalier de la légion-d'honneur.

MOIVRE (Abraham), géomètre, né à Vitry en Champagne, l'an 1667, d'un chirurgien, mourut à Londres le 27 novembre 1734. La révocation de l'édit de Nantes le détermina à fuir en Angleterre, plutôt que d'abandonner les nouvelles erreurs. Ses connaissances dans les mathématiques lui ouvrirent les portes de la société royale de Londres, et de l'académie des sciences de Paris. Il fut un des commissaires nommés pour décider la contestation entre Leibnitz et Newton, sur l'invention du *calcul intégral*. On a de lui un *Traité des chances*, en anglais,

1758, in-8; et un autre *des rentes viagères*, 1752, in-8 : tous deux fort exacts. Les *Transactions philosophiques* renferment plusieurs de ses mémoires très-intéressants. Les uns roulent sur la méthode des fluxions ou différences, sur la lunule d'Hippocrate, etc.; les autres sur l'astronomie physique, en laquelle il résolut plusieurs problèmes; et d'autres enfin sur l'analyse des jeux de hasard, dans laquelle il prit une route différente de celle pratiquée par Montmort. Sur la fin de ses jours il perdit la vue et l'ouïe; et le besoin de dormir augmenta au point qu'un sommeil de 20 heures était pour lui une nécessité. Quoique habile géomètre, il n'était pas trop prévenu pour cette science; il dit un jour, en parlant de Molière, *qu'il eût mieux aimé être ce célèbre comique que Newton*. Sa conversation était instructive, et offrait des choses aussi bien pensées que clairement exprimées. Il ne pouvait souffrir qu'on se permit sur la religion des décisions hasardées, ni d'indécentes railleries. *Je vous prouve que je suis chrétien*, répondit-il à un homme qui croyait apparemment lui faire un compliment, en disant que les mathématiciens n'avaient point de religion, *en vous pardonnant la sottise que vous venez d'avancer*.

* MOJON (Joseph), né à Gènes en 1776, et mort le 21 mars 1857, à 61 ans, docteur en médecine, devint professeur de chimie à l'université de sa ville natale, puis président de la faculté des sciences physiques, membre honoraire de la société des sciences physiques et chimiques de France. En 1799, il publia un ouvrage intitulé : *Lois de physique et de mathématiques*; en 1811, il lut à la société médicale de Gènes un mémoire sur un nouvel instrument propre à mesurer la densité et la combustibilité des fluides, au moyen de la réfraction de la lumière. L'année suivante, il publia une *Description minéralogique de la Ligurie*, et décrivit la préparation du sulfate de magnésie. C'est lui qui fit servir le pétrole tant à l'éclairage, qu'à la conservation du sodium et du potassium dans leur état de pureté, et fit connaître la nature et les propriétés des eaux thermales de Voltri et d'Acqui. Mojon a prouvé par des méthodes ingénieuses qu'on peut retirer l'éther acétique de matières fort peu coûteuses; il a démontré de même la raison pour laquelle le borax augmente de poids par le raffinage. Ce savant théoricien ajouta encore à sa réputation en mettant au jour son *Cours analytique de chimie*; il remarqua le premier la propriété qu'a un courant électrique d'aimanter les aiguilles d'acier; il publia cette observation dans l'*Essai théorique et expérimental sur le galvanisme par Aldini* (voy. ce nom). On lui doit en outre un grand nombre de travaux notamment sur l'application de la physique aux arts et manufactures.

MOLA (Pierre-François), peintre, né en 1621 à Coldré, dans le Milanais, reçut les premiers éléments de la peinture de son père, qui était peintre et architecte. Il fut ensuite disciple de Josepin, de l'Albane et du Guerchin. Sa grande réputation le fit rechercher des papes et des princes de Rome. La reine Christine de Suède le mit au rang de ses officiers. Appelé en France, il était sur le point de

s'y rendre, lorsqu'il mourut à Rome en 1666. Ce peintre, bon coloriste, grand dessinateur et excellent paysagiste, a encore traité l'histoire avec succès. Le génie, l'invention et la facilité sont le caractère distinctif de ses ouvrages. Forest et Collandon, peintres français, sont au nombre de ses disciples. On a gravé quelques morceaux d'après lui. Il a gravé lui-même plusieurs morceaux de fort bon goût.

MOLA (Jean-Baptiste), né vers l'an 1620, était, dit-on, originaire de France. Il portait le même nom que le précédent, sans être son parent. Jean-Baptiste étudia dans l'école de Vouet à Paris, et prit à Bologne des leçons de l'Albane. Ce peintre a réussi dans le paysage; ses sites sont d'un beau choix; sa manière de feuilleter les arbres est admirable.

MOLAC (Jean de CARCADO ou de KERCADO de), sénéchal de Bretagne, d'une des meilleures et des plus anciennes maisons de cette province. Après avoir rempli avec honneur les premières charges et les plus grands emplois à la cour des ducs de Bretagne, et s'être distingué en plusieurs combats, il passa au service du roi François 1^{er}, dont il fut le premier gentilhomme de la chambre, et capitaine de cent hommes d'armes. A la fameuse bataille de Pavie, en 1525, un arquebuser allant tirer sur le roi, le sénéchal de Molac se précipita au devant du coup, se fit tuer, et sauva ainsi la vie à François 1^{er} par le sacrifice de la sienne. C'est de lui que descendent les seigneurs de Kercado de Molac, dans la maison desquels la charge de grand-sénéchal de Bretagne était héréditaire.

MALAI. Voy. MOLAY.

MOLANUS (Jean van der MEULEN, plus connu sous le nom latin de), docteur et professeur de théologie à Louvain, et censeur royal des livres, né à Lille l'an 1555, dans le temps que son père et sa mère, qui étaient domiciliés à Louvain, étaient allés faire un court séjour en cette ville, réclama toujours Louvain pour sa ville natale, et signa constamment *Molanus Lovaniensis*. Il mourut le 18 septembre 1583, après avoir publié : une *Edition du Martyrologe d'Usuard*, accompagnée 1^o de *Notes*; 2^o d'une *Appendix*; 5^o d'un *Traité des Martyrologues*; 4^o d'un *Abrégé des Vies des Saints des Pays-Bas*; 5^o d'une *Chronique* des mêmes saints, Louvain, 1575, in-8; 6^o *Natales Sanctorum Belgii*, Louvain, 1595, in-12. Arnold Raissius, chanoine de Saint-Pierre à Douai, en a donné une édition plus ample, l'an 1626. Les *Acta Sanctorum Belgii*, par l'abbé Ghesquière, ont éminemment rempli le but de cet ouvrage; *Historia sanctorum imaginum et picturarum, pro vero earum usu contra abusum, lib. IV*, Louvain, 1574, in-8, et 1771, in-4, avec des annotations et des suppléments par M. Paquot; *De canonicis*, Louvain, 1670, ouvrage savant et curieux. *De fide hæreticis servanda*, Louvain, 1585; *De piis testamentis*, 1584, in-12; *Theologiæ practicæ compendium*; *Militia sacra ducum Brabantiae*; *Rerum lovaniensium lib. XII*, manuscrit. Tous ces ouvrages montrent que Molanus était très-versé dans l'antiquité ecclésiastique et dans la critique, au moins pour son temps. Baronius fait un grand éloge de ce docteur, dans sa préface du *Martyrologe* romain.

On trouve une liste complète des ouvrages de Molanus dans la *Bibl. belgica* de Foppens.

MOLANUS (Gérard-Walter), dont le nom de famille était originairement *Van der Meulen*, théologien luthérien, abbé de Lockum, né à Hameln en 1655, mort en 1722 à l'âge de 45 ans, a été quelque temps en correspondance avec Bossuet, relativement à la réunion des luthériens et des catholiques. Ce fut Christophe Spinola, évêque de Neustadt, qui, désirant avec ardeur la réunion des églises chrétiennes, s'adressa pour cet objet à Molanus, alors surintendant des églises de Hanovre. (*Voy. les Œuvres posthumes* de Bossuet.) Il a laissé plusieurs ouvrages de théologie et de mathématiques. C'était le célèbre Leibnitz qui avait lié cette correspondance; mais il ne paraît pas qu'il se soit sérieusement occupé d'en favoriser le résultat. C'est au moins ce que l'évêque de Meaux semblait croire, d'après les incidents ou tergiversations qui empêchèrent qu'on n'en vint à une conclusion satisfaisante. D'autres prétendent que Leibnitz fut lui-même contrarié dans son dessein, et que sans des obstacles supérieurs qui ne dépendaient pas de lui, la chose aurait pu réussir. Sans nous arrêter à discuter les causes qui firent échouer une si louable entreprise, adorons la Providence, et respectons les moments qu'elle a mis dans sa puissance, pour consommer des ouvrages auxquels les hommes, abandonnés à leurs efforts et à leurs lumières, travailleraient toujours inutilement. « Quelle médiation ou conciliation, dit un théologien modéré et impartial, » peuvent reconnaître ou admettre des gens pour » qui toute l'autorité de l'Eglise catholique est de » nulle considération? Où est le particulier, de » quelque savoir et de quelque vertu qu'il soit, qui » puisse se flatter de jouir de plus de confiance ou » d'avoir plus de force convaincante que la grande » et féconde mère des chrétiens? » *Voy. MODREVUS.*

* MOLARD (Claude-Pierre), mécanicien distingué, naquit le 6 juin 1738, près Saint-Claude (Jura), de parents pauvres qui l'occupèrent d'abord à garder les troupeaux. On sait que les bergers de cette contrée font, pendant l'hiver, toutes sortes d'ouvrages de sculpture, avec leurs couteaux et sur le tour. Il déploya de bonne heure un talent si remarquable, que ses parents, au prix de tous les sacrifices, voulurent lui faire faire ses études. Après les avoir terminées à Lyon, il vint en 1785 à Paris, où il obtint la place de directeur du cabinet de machines de Vaucanson. Il fut l'un des fondateurs du conservatoire des arts et métiers, dont en 1801 il était administrateur en chef. Bonaparte devenu empereur, désigna lui-même Molard pour le remplacer à l'institut dans la section de mécanique. Molard a inventé un très-grand nombre de machines et des procédés industriels, entr'autres : le métier à tisser le linge damassé; la machine à forer à la fois plusieurs canons de fusils; les pétrins tournants pour former la pâte sans les levains ordinaires; le moulin à meules plates en fer fondu, pour concasser le grain, très-répandu en Angleterre et en Amérique; la machine à fabriquer les dents des peignes des tisserands; la machine à percer le carton, celle à couper les tôles, employée à la

monnaie; celle à faire des plans parallèles qui a servi à Malus pour confectionner les glaces qu'il a employées dans ses expériences sur la réfraction de la lumière. Il est en outre auteur d'une presse à cylindre, des essieux jumeaux, et d'un procédé pour imprimer sur de très-grandes dimensions. En 1795 il fut chargé de dresser le tableau des prix de tous les objets dans les districts de France, pour servir de base à la loi du *maximum*. Il avait entrepris un très-grand et utile ouvrage dans lequel il se proposait de faire connaître tous les outils et leurs usages. Les mémoires de la société centrale d'agriculture, et les bulletins de la société d'encouragement contiennent un grand nombre de rapports et de travaux dus à Molard. On a de lui le 1^{er} vol. de la *Description des machines et procédés spécifiés dans les brevets d'invention*, 1812, in-4, continuée par Christian. Il mourut à Paris le 15 février 1857, âgé de 79 ans.

* MOLARD (Emmanuel-François), frère du précédent, né à St.-Claude (Jura), atteint par la réquisition de 1795, après deux campagnes sur le Rhin, fut appelé à faire partie de l'école aérostatique établie à Meudon, sous la direction de Conté. Il y étudia les mathématiques, et au bout de deux ans, fut reçu à l'école polytechnique. Il en sortit officier d'artillerie, et il était parvenu au grade de capitaine, à la paix d'Amiens. Alors (1802) il accepta la direction de l'école des arts et métiers, qui s'organisait à Compiègne par les soins de Chaptal, (*voy. ce nom*). En 1804 cet établissement ayant été transféré à Châlons-sur-Marne, Molard fut chargé de disposer le local; il fit creuser le canal, établir l'usine et dirigea tous les travaux des ateliers, jusqu'en 1811. Envoyé à cette époque à Beaupréau pour en diriger la nouvelle école, il y resta jusqu'en 1813, qu'elle fut transférée à Angers. En 1817, il fut adjoint à son frère dans la direction du conservatoire des arts et métiers. On lui doit une foule d'inventions et de perfectionnements. Il remporta le prix proposé pour l'art de fabriquer les vis à bois; il imagina le mécanisme au moyen duquel, sans rien changer à une scierie ordinaire, on débite des jantes de roue, et des courbes quelconques; les freins à vis ou à levier, dont les rouliers se servent pour modérer le mouvement des voitures dans les descentes, au lieu des perches ou des chaînes que l'on employait pour enrayer, etc., etc. Dès 1818, il introduisit en France la construction régulière d'une foule de machines et d'instruments à l'usage de l'agriculture, comme charries en fer et en fonte, machines à battre, vanner et nettoyer les grains, couper la paille et les racines pour la nourriture des bestiaux, à raper les betteraves, les pommes de terre, etc. En 1819 le gouvernement le chargea d'aller en Angleterre, recueillir des observations sur l'industrie de ce pays. Il a publié en 1820 le *Système d'agriculture, suivi par M. Coke, sur sa propriété d'Holkham*, comté de Norfolk, en Angleterre, etc., Paris, 1820, in-8, ouvrage pour lequel la société royale d'Agriculture lui décerna une médaille d'or, et en 1828, *Nouveau système complet de filature de coton, usité en Angleterre*, etc., in-4, avec atlas in-fol. Molard était

collaborateur du *Dictionnaire technologique*. Il est mort à Paris au mois de mars 1829.

* MOLARD (Etienne), grammairien, né à Lyon vers 1766, y enseigna la langue française et la langue latine avec succès, et y mourut le 6 mars 1823, membre du cercle littéraire de cette ville. Outre des discours et des opuscules en vers et en prose qui n'offrent aucun intérêt, on lui doit : *Lyonnoïsmes, ou Recueil d'expressions vicieuses usitées à Lyon*, Lyon, 1792, in-8, avec un supplément; cet ouvrage a eu plusieurs éditions.

MOLAY ou MOLÉ (Jacques de), natif du comté de Bourgogne, dans lequel se trouve le village dont il portait le nom, fut le dernier grand-maitre de l'ordre des templiers, au commencement du xiv^e siècle. Les grandes richesses de son ordre et l'orgueil de ses chevaliers excitaient l'envie des grands et les murmures du peuple. L'an 1307, sur la dénonciation de deux scélérats de ce corps, l'un chevalier, l'autre bourgeois de Béziers, Philippe le Bel, roi de France, du consentement du pape Clément V, fit arrêter tous les chevaliers et s'empara du Temple à Paris et de tous leurs titres. Le pape avait mandé au grand-maitre d'aller en France se justifier des crimes dont son ordre était accusé. Il était pour lors en Chypre, où il faisait vaillamment la guerre aux Tures. Il vint à Paris, suivi de 60 chevaliers des plus qualifiés, du nombre desquels étaient Gui, dauphin d'Auvergne, et Hugues de Péralde. Ils furent tous arrêtés le même jour; la plupart périrent par le feu. L'ordre fut aboli en 1311 par Clément V, dans le concile de Vienne. Molay, Gui et Hugues furent retenus en prison jusqu'en l'an 1315, qu'on leur fit leur procès. Ils eurent la lâcheté de confesser les crimes qu'on leur imputait, dans l'espérance d'obtenir leur liberté aux dépens de leur honneur, et c'est peut-être là leur seul crime bien avéré. (Voy. CLÉMENT V.) Mais, voyant qu'on les retenait toujours prisonniers, Molay et Gui se rétractèrent. Ils furent brûlés vifs dans l'île du Palais, le 18 mars 1314 : Molay parut en héros chrétien sur le bûcher, et persuada à tout le monde qu'il était innocent. On rapporte qu'il ajourna le pape Clément à comparaitre devant Dieu dans 40 jours, et le roi dans l'année. En effet, ils ne passèrent pas ce terme. Quelques auteurs croient que cet ajournement fut imaginé après l'événement; mais un auteur moderne en a solidement prouvé la réalité : « Ce n'est pas chose rare, » ajoute-t-il, de voir mourir au temps indiqué des » princes et des juges cités au jugement de Dieu. » Outre qu'on en trouve dans Richebourg, un écrivain, dont la religion est aussi éclairée que solide, en rapporte plus de vingt exemples, et après avoir rapporté celui-ci, il s'écrie : *Peut-on dire, » en voyant éclater ainsi la vengeance divine, qu'il » y a du naturel et de l'ordinaire dans ces événements?* » Quoi qu'il en soit, il est certain que de tout temps les hommes ont cru que Dieu exauçait les malédictions des mourants. (Voy. les articles FERDINAND IV, NOGARET, TOLEDE, et le *Journal historique et littéraire*, 1^{er} octobre 1790, pag. 175.) Il est certain encore que, dans la destruction des templiers, il périt un grand nombre d'innocents,

les désordres de quelques particuliers ont pu influer sur la réputation du corps; mais l'on ne peut croire qu'ils aient été ni universels, ni portés à l'extravagant excès qu'on a voulu supposer. « Je ne » croirai jamais, dit un historien, qu'un grand » maitre et tant de chevaliers, parmi lesquels on » comptait des princes, tous vénérables par leur » âge et par leurs services, fussent coupables des » bassesses absurdes et inutiles dont on les accusait. Je ne croirai jamais qu'un ordre entier de » religieux ait renoncé en Europe à la religion » chrétienne pour laquelle il combattait en Asie, » en Afrique, et pour laquelle même encore plusieurs d'entre eux gémissaient dans les fers des » Tures et des Arabes, aimant mieux mourir dans » les cachots, que de renier leur religion. Enfin je » crois sans difficulté à plus de 80 chevaliers qui, » en mourant, prennent Dieu à témoin de leur innocence. » D'un autre côté, il faut convenir que les premiers aveux des templiers sont une chose très-imposante, et suffisent, quand même ils seraient faux, pour justifier le décret de leur suppression, comme nous l'avons prouvé à l'article Clément V. L'auteur de l'*Histoire critique et apologétique des templiers* convient qu'une multitude de chevaliers ont avoué les crimes qu'on leur imputait, la plupart même librement, et sans violence ni tortures, sur de simples promesses ou menaces et même dans de simples interrogatoires. On peut voir ces aveux plus ou moins clairement prononcés, t. 2, pag. 270, 271, 276, 277, 281, etc.; et ce sont des Anglais, sur lesquels Philippe le Bel ne pouvait rien, et Clément V très-peu, qui font ces aveux. Pierre du Puy a donné l'*Histoire véritable de la condamnation de l'ordre des templiers*, Bruxelles, 1731. Il a paru en 1779 l'*Histoire de l'abolition des templiers*, Paris, in-12, brochure superficielle et pétrie de petites vues très-différentes de celles de l'histoire. Il n'en est pas de même de l'*Histoire critique et apologétique des templiers* (que nous venons de citer), par feu R. P. M. J. (JEUNE), de l'ordre des Prémontrés, Paris, 1789, 2 vol. in-4, ouvrage sagement et sagement écrit, mais peut-être un peu trop favorable aux templiers. L'ouvrage de Raynouard : *Monuments historiques relatifs à la condamnation des chevaliers du Temple, et à l'abolition de leur ordre*, Paris, 1815, in-8, leur est encore plus favorable. M. de Hammer ayant tenté d'établir la réalité des crimes imputés aux templiers, a été réfuté dans le *Journal des Savants* et dans la *Bibliothèque universelle*. Et en effet, dit l'illustre Bossuet *ils avouèrent dans les tortures, mais ils nièrent dans les supplices* (Voy. RAYNOUARD).

* MOLDENHAWER (Daniel-Gothilf), né à Königsberg, en Prusse, le 11 décembre 1731, après avoir achevé ses études à Göttingue et dans d'autres universités, fut, en 1777, nommé à celle de Kiel, professeur extraordinaire de philosophie. Deux ans après il y passa à la chaire de théologie, y reçut, en 1782, le grade de docteur, et fut, l'année suivante, appelé à l'université de Copenhague. Dans ses loisirs il avait visité la Hollande, l'Angleterre, l'Espagne et l'Italie; plus tard il fit avec l'orientaliste Tytchen, un second voyage en Espagne,

d'où il rapporta un grand nombre d'ouvrages rares et de manuscrits précieux qui furent déposés à la Bibliothèque royale de Copenhague, dont, en 1788, il fut directeur en chef. Il mourut le 21 novembre 1825, âgé de 72 ans. Il était depuis 1809 chevalier de l'ordre de Danebrog. Ses principaux ouvrages sont une *Histoire des templiers* (en allemand), et un *Eloge du comte A. P. de Bernstorff*, écrit en latin très-élégant. Ses autres écrits sont disséminés dans les recueils périodiques, danois ou allemands.

MOLÉ (Joseph-Boniface de la), favori du duc d'Alençon, entra dans le projet d'enlever de la cour de France son maître avec le roi de Navarre, depuis Henri IV, pour les mettre à la tête des mécontents. Il fut décapité en 1574; mais sa mémoire fut rétablie deux ans après.

MOLÉ (Edouard), seigneur de Champlâtreux, né vers 1550, a été conseiller, puis procureur-général du parlement de Paris, pendant la ligue. Ce fut sur ses conclusions que le parlement donna ce fameux arrêt, par lequel il a été déclaré que *la couronne ne pouvait passer ni à des femmes ni à des étrangers*. Henri IV le fit président à mortier en 1602. Il mourut le 17 septembre 1614, à l'âge de 64 ans.

MOLÉ (Matthieu), né à Paris en 1584, fils du précédent, entra dans le parlement, et fut d'abord conseiller, ensuite président aux requêtes, depuis procureur-général, et enfin premier président en 1641. Il montra, au milieu des troubles de la Fronde, autant de zèle que de grandeur d'âme. Dans le temps des barricades de 1648, le peuple s'étant attroupé pour l'assassiner dans son hôtel, il en fit ouvrir les portes, en disant « que la mai- » son du premier président devait être ouverte à » tout le monde. » Lorsqu'on lui disait qu'il devait moins s'exposer à la fureur du peuple, il répondait que « six pieds de terre feraient toujours rai- » son au plus grand homme du monde. » Cette intrépidité fit dire au cardinal de Retz, « qui si ce » n'était pas un blasphème d'avancer que quel- » qu'un a été plus brave que le grand Condé, il » dirait que c'était Matthieu Molé. » Cet illustre magistrat mourut garde-des-sceaux en 1656, à 72 ans. L'histoire de Matthieu Molé est dans les mémoires du temps. Elle a été écrite aussi par son arrière-petit-neveu, qui, sans dissimuler le sentiment qu'il éprouvait en retraçant la gloire de sa famille, n'a pas pour cela manqué à ses devoirs d'historien. Voyez *Essais de morale et de politique précédés de la Vie de Matthieu Molé*, 2^e édit., Paris, 1809. — Edouard MOLÉ, son fils, et Louis MOLÉ son petit-fils, se distinguèrent aussi par leur probité et par les services qu'ils rendirent au public.

* MOLÉ (François-René), acteur célèbre, né à Paris le 25 novembre 1754, était fils d'un honnête et obscur graveur, qui le destinait au barreau; mais son goût l'entraîna, et il parvint à se faire recevoir au théâtre français en 1761. Pendant 20 ans il joua la tragédie avec succès; mais il réussit encore mieux dans la comédie, dont il remplit les premiers rôles jusqu'à l'âge de 67 ans. Peu d'acteurs ont su si bien capter la bienveillance du public, et l'ont conservée aussi longtemps. Nul ne

jouait mieux que lui la facilité vive et légère; nul dans le drame ne portait plus loin l'effet pathétique. Son nom restera placé à côté de ceux des Bellecour, des Préville et des Lekain. A la création de l'institut, il y fut admis avec Monvel, Grandménil, etc. Napoléon le nomma directeur de l'école de déclamation du Théâtre-Français et de l'Opéra. Molé n'était pas écrivain; cependant on a de lui quelques opuscules, tels que les *éloges de M^{lle} Clairon*, de *Préville*, de *M^{lle} Dangeville*, prononcés au *Lycée des arts*; une comédie intitulée le *Quiproquo*, qui n'eut pas de succès; plusieurs lettres dans le *Journal de Paris*, et quelques poésies. Ses *Mémoires précédés d'une Notice*, par Etienne, font partie de la *Collection des Mémoires sur l'art dramatique*.

MOLEVILLE ou MOLLEVILLE. Voy. BERTRAND de MOLLEVILLE.

MOLÉZIO (Joseph), *Moletius*, philosophe, médecin et mathématicien, natif de Messine, mourut en 1588, dans sa 57^e année, à Padoue, où il était professeur de mathématiques. Les principaux ouvrages sortis de sa plume sont des *Ephémérides*, in-4, et des Tables qu'il nomma *Grégoriennes*, aussi in-4: ces tables servirent beaucoup à la réformation du calendrier par le pape Grégoire XIII.

MOLIÈRE (Jean-Baptiste Pocquelin de), fils et petit-fils de valets de chambre, tapissiers du roi, naquit le 15 janvier 1622. Il commença ses études à 14 ans chez les jésuites; ses progrès furent rapides. Son père étant devenu infirme, il fut obligé d'exercer son emploi auprès de Louis XIII, qu'il suivit dans son voyage de Narbonne en 1641. Quelque temps après il quitta la charge de son père, et s'associa quelques jeunes gens passionnés comme lui pour le théâtre. Ce fut alors qu'il changea de nom pour prendre celui de *Molière*, soit par égard pour ses parents, soit pour suivre l'exemple des acteurs de ce temps-là. Les mêmes sentiments et les mêmes goûts l'unirent avec la Béjart, comédienne de campagne. Ils formèrent de concert une troupe, qui représenta à Lyon, en 1635, la comédie de l'*Etourdi*. Molière, à la fois auteur et acteur et également applaudi sous ces deux titres, enleva presque tous les spectateurs à une autre troupe de comédiens établis dans cette ville. Louis XIV fut si satisfait des spectacles que lui donna la troupe de Molière, qui avait quitté la province pour la capitale, qu'il en fit ses comédiens ordinaires, et accorda à leur chef une pension de mille livres. En 1665, ses talents reçurent de nouvelles récompenses. « On ne peut » disconvenir, dit un écrivain très-moderne, que » ces libéralités de Louis XIV, et la haute protec- » tion accordée aux talents de la dissipation et du » luxe, et surtout au théâtre, n'aient préparé la » nation à la révolution, et, si l'on veut, à la dé- » composition du royaume de France, arrivée un » siècle après par la corruption générale des » mœurs. » Molière termina sa carrière en jouant le *Malade imaginaire*. Il était incommodé lorsqu'on le représenta. Les efforts qu'il fit pour achever son rôle lui causèrent une convulsion, suivie d'un vomissement de sang, qui le suffoqua quelques heures après, le 17 février 1675, à 55 ans. L'archevêque de Paris refusant de lui accorder la sépulture, le

roi engagea ce prélat à se relâcher de la rigueur des canons, et Molière fut enterré à Saint-Joseph, qui dépendait de la paroisse de Saint-Eustache. La populace s'attroupa devant sa porte le jour de son convoi, et on ne put l'écarter qu'en jetant de l'argent par les fenêtres. Molière, qui s'égayait sur le théâtre aux dépens des faiblesses humaines, ne put se garantir de sa propre faiblesse. Séduit par un penchant violent pour la fille de la comédienne Béjart, il l'épousa, et se trouva exposé au ridicule qu'il avait si souvent jeté sur les maris. On ne peut le justifier de n'avoir pas assez respecté les bienséances, d'avoir choisi même des sujets, comme l'*Amphitryon*, dont la nature ne peut s'allier avec les égards dus aux mœurs. La lecture de plusieurs de ses pièces laisse infailliblement dans l'âme une impression de vice; et en corrigeant quelques ridicules, il affaiblit le sentiment de la vertu. « On » convient, » dit un homme auquel on ne peut supposer un zèle excessif pour la morale chrétienne (J.-J. Rousseau), « et on le sentira chaque jour » davantage, que Molière est le plus parfait auteur » comique dont les ouvrages nous soient connus. » Mais qui ne peut disconvenir aussi que le théâtre » de ce même Molière, dont je suis plus l'admi- » rateur que personne, ne soit une école de vices » et de mauvaises mœurs, plus dangereuse que » les livres mêmes où l'on fait profession de les » enseigner? Son plus grand soin est de tourner la » bonté et la simplicité en ridicule, et de mettre la » ruse et le mensonge du parti pour lequel on » prend intérêt. Ses honnêtes gens ne sont que des » gens qui parlent; ses vicieux sont des gens qui » agissent, et que les plus brillants succès favo- » risent le plus souvent; enfin l'honneur des ap- » plaudissements, rarement pour le plus estimable, » est presque toujours pour le plus adroit. Il tourne » en dérision les respectables droïts des pères sur » leurs enfants, des maris sur leurs femmes, des » maîtres sur leurs serviteurs. Il fait rire, il est » vrai, et n'en devient que plus coupable, en for- » çant, par un charme invincible, les sages même » de se prêter à des railleries qui devraient attirer » leur indignation. J'entends dire qu'il attaque les » vices; mais je voudrais bien que l'on comparât » ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favorise. Quel » est le plus blâmable, d'un bourgeois sans esprit » et vain, qui fait sottement le gentilhomme, ou » d'un gentilhomme fripon qui le dupe? Dans la » pièce dont je parle, ce dernier n'est-il pas l'hon- » nête homme? n'a-t-il pas pour lui l'intérêt, et le » public n'applaudit-il pas à tous les tours qu'il » fait à l'autre? Quel est le plus criminel, d'un » paysan assez fou pour épouser une demoiselle, » ou d'une femme qui cherche à déshonorer son » époux? Que penser d'une pièce où le parterre » applaudit à l'infidélité, au mensonge, à l'impu- » dence de celui-ci, et rit de la bêtise du manant » puni? C'est un grand vice d'être avare et de » prêter à usure; mais n'en est-ce pas un plus » grand encore à un fils de voler son père, de lui » manquer de respect, de lui faire mille insultes » tant reproches; et quand ce père irrité lui donne » sa malédiction, de répondre d'un air goguenard,

» qu'il n'a que faire de ses dons? Si la plaisanterie » est excellente, en est-elle moins punissable? et » la pièce où l'on fait aimer le fils insolent qui l'a » faite, en est-elle moins une école de mauvaises » mœurs? Le *Misanthrope* est la pièce où l'on joue » le plus le ridicule de la vertu. Alceste, dans » cette pièce, est un homme droit, sincère, esti- » mable, un véritable homme de bien; l'auteur » lui donne un personnage ridicule: cependant » c'est la pièce qui contient la meilleure et la plus » saine morale. Sur celle-là j'ajoute des autres, et » convenons que l'intention de l'auteur étant de » plaire à des esprits corrompus, ou sa morale » porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche est » plus dangereux que le mal même, en ce qu'il » fait préférer l'usage et les maximes du monde à » l'exacte probité, en ce qu'il fait consister la sa- » gesse dans un certain milieu entre le vice et la » vertu, en ce qu'un grand soulagement des spec- » tateurs, il leur persuade que, pour être honnête » homme, il suffit de n'être pas un franc scélérat. » (Voy. BOSSUET, ELMENHORST, MUY, QUINULT, REGNARD, etc.) Parmi les diverses éditions des ouvrages de Molière, on distingue celles de Bret, Paris, 1775, 6 vol. in-8, avec des commentaires dans lesquels il fait sentir les beautés et les défauts, et relève les expressions vicieuses; de Petitot, 1815, 6 vol. in-8; d'Auger, 1819-23, 9 vol. in-8, supérieure pour la partie du texte et le mérite du commentaire à toutes celles qui l'ont précédée, et enfin d'Aimé Martin, 1825-24-26, 8 vol. in-8, avec les notes de tous les commentateurs, et des recherches curieuses de l'éditeur sur les sources où l'on suppose que Molière a puisé. Après l'*Avare* et le *Misanthrope*, une des meilleures pièces de Molière est: les *Femmes savantes*. Il a paru en 1822, dans la *Collection des mémoires sur l'art dramatique*, des *Mémoires sur Molière et sur madame Guérin sa veuve*. Ces *Mémoires* ne sont autre chose que la *vie de Molière* par Grimarest, et des extraits de la *fameuse comédienne*, ouvrage satirique imprimé en 1688, in-12. M. Taschereau a publié une *Histoire de la vie et des ouvrages de Molière*, 2^e édit., 1828, in-8. On a de Walter Scott un *Essai littéraire sur Molière*, qu'il place à la tête des comiques de tous les pays et de tous les temps. (Voy. BEFFARA. Voy. aussi MOIVRE à la fin.)

MOLIERES (Joseph Privat de), naquit à Tarascon en 1677, d'une famille noble, qui a donné des grand-croix à l'ordre de Malte. Il reçut de la nature un tempérament délicat et un esprit fort pénétrant. On le laissa maître de s'amuser ou de s'occuper; il choisit l'occupation. La congrégation de l'Oratoire le posséda pendant quelque temps. Il y enseigna avec succès les humanités et la philosophie. Les ouvrages du P. Malebranche lui ayant inspiré une forte envie de connaître l'auteur, il quitta l'Oratoire, et se rendit à Paris pour converser avec lui. Après la mort de ce célèbre philosophe, il se consacra aux mathématiques, qu'il avait un peu négligées pour la métaphysique. L'académie des sciences se l'associa en 1721, et 2 ans après il obtint au collège royal la chaire de philosophie qu'il remplit avec un succès distingué. Il mourut dans

de grands sentiments de religion, le 12 mai 1742. Les qualités de son cœur le faisaient autant aimer que les talents de son esprit le faisaient estimer. On a de lui : *Leçons de mathématiques nécessaires pour l'intelligence des principes de physique, qui s'enseignent actuellement au collège royal*, 1726, in-12. Ce livre, qui a été traduit en anglais, est un traité de la grandeur en général. Les principes d'algèbre et de calculs arithmétiques y sont exposés avec ordre, et les opérations bien démontrées. *Leçons de physique contenant les éléments de la physique, déterminés par les seules lois des mécaniques, expliquées au collège royal*, Paris, 1759, 4 vol. in-12; et traduites en italien à Venise, 1745, 5 vol. in-8. En adoptant et en rejetant en partie le système de Newton et de Descartes, il a montré le peu de solidité qu'ils avaient dans leur totalité; mais avec tout cela il n'a fait lui-même qu'un système. Il suppose de grands tourbillons composés de petits tourbillons, et il en fait la base et le fondement d'une multitude d'explications. Quant aux matières qui ne dépendent pas des systèmes, telles que sont ses leçons sur les lois générales du mouvement et sur celles qui s'observent dans le choc des corps élastiques et non élastiques, on ne peut les présenter avec plus de clarté, plus de méthode et plus de précision qu'il ne l'a fait. Cet ouvrage est terminé par une nouvelle démonstration de l'existence de Dieu, tirée de l'existence du mouvement de la matière. *Eléments de géométrie*, 1741, in-12. Autant s'était-il éloigné des anciens dans sa physique, autant s'en rapproche-t-il dans sa géométrie, du moins pour leur synthèse et leur manière de démontrer. Pour plus de détails sur Molières, on peut consulter l'*Histoire du collège de France*, par Goujet, tom. 2, édit. in-12, et les *Vies des philosophes modernes* par Savérien, tom. 6, pag. 217-248. Ce dernier renferme des particularités curieuses échappées aux autres biographes.

MOLINA (Louis) célèbre théologien espagnol, né en 1553, à Cuenca, dans la Castille-Neuve, d'une famille noble, entra chez les jésuites en 1555, à l'âge de 18 ans. Il fit ses études à Coïmbre, et enseigna pendant vingt ans la théologie, dans l'université d'Evora, avec grand succès. Son esprit était vif et pénétrant, sa mémoire heureuse : il aimait à se frayer des routes nouvelles, et à chercher de nouveaux sentiers dans les anciennes. Cet habile jésuite mourut à Madrid en 1600, à 63 ans. Ses principaux ouvrages sont : des *Commentaires* sur la première partie de la Somme de saint Thomas, en latin; un grand et savant traité : *De justitia et jure*, Mayence, 1659, 6 vol. in-fol.; un livre *De concordia gratiæ et liberi arbitrii*, imprimé à Lisbonne en 1588, en latin, avec un *Appendix*, imprimé l'année d'après, in-4, fort cher; ce livre fut approuvé par le censeur et dédié à l'archiduc d'Autriche, inquisiteur général d'Espagne. C'est cet ouvrage qui fit naître les disputes sur la grâce, et qui partagea les dominicains et les jésuites, en thomistes et en molinistes. Dès que la production du jésuite parut, Henriquez, son confrère, la censura dans son traité *De fine hominis*. Les dominicains soutinrent thèses sur thèses, pour foudroyer le nouveau système. Le

cardinal de Quiroga, grand inquisiteur d'Espagne, fatigué de ces querelles, les porta au tribunal de Clément VIII. Ce pontife forma, pour les terminer, en 1597, la célèbre congrégation qu'on appelle *de Auxiliis*. Mais après plusieurs assemblées des consultants et des cardinaux, où les dominicains et les jésuites disputèrent contradictoirement en présence du pape et de la cour de Rome, il ne fut rien décidé. Paul V, sous lequel ces disputes avaient été continuées, se contenta de donner un décret en 1607, par lequel il permit aux deux écoles d'enseigner leurs sentiments, leur défendit de se censurer mutuellement, et enjoignit aux supérieurs des deux ordres de punir sévèrement ceux qui contreviendraient à cette défense : décision sage et parfaitement équitable. Les deux écoles se réunissant dans tous les points décidés par l'Eglise, et détestant les erreurs opposées, il était inutile de prononcer sur la manière dont elles établissaient leurs conclusions; il suffisait qu'elles y arrivassent bien ou mal. Le défaut de raisonnement, quel qu'il pût être, devenait une affaire de logique et non de théologie. (Voy. LEMOS, LESSIUS, MEYER LIVINUS, SERRY). Il pouvait d'ailleurs se faire que les deux partis eussent tort; et en ce cas il eût été injuste de condamner l'un préférablement à l'autre. (Voy. MERLIX, Charles.) L'auteur de la *Théorie des êtres insensibles* (Para du Phaujas), ouvrage profond et d'une logique exacte, a parlé de l'hypothèse de Molina d'une manière qui ne plaira pas à ses adversaires, et qui peut consoler en quelque façon sa mémoire, déchirée d'une manière cruelle pour une affaire d'opinion. « Je n'examine pas ici si Molina a saisi » la vraie marche du Créateur, et si son système » est quelque chose de plus qu'un système : je ne » sais rien. Mais je vois et je sens que si Molina se » trompe dans son système, il se trompe du moins » en grand homme, en homme de génie, et que » s'il n'a pas atteint et saisi la vérité des choses, il » a du moins démontré qu'il n'y a point d'incom- » patibilité dans les dogmes qu'il a à concilier, point » de contradiction dans les opérations du Créateur » qu'il a à justifier, puisqu'il est évident que les » opérations du Créateur, dans tout ce qui concerne » la liberté de l'homme relativement à l'ordre naturel et à l'ordre surnaturel, doivent être quelque » chose de mieux encore que ce que présente un » système destiné à en montrer l'action et l'harmonie. En vain la rivalité aboya et cabala contre » cette très-ingénieuse et très-philosophique hypothèse. En vain une plate et fabuleuse histoire fut » composée pour la défigurer et la calomnier. En » vain la fanatique supercherie osa fabriquer une » bulle supposée, pour l'anathématiser et pour la » foudroyer. Tout cela n'a servi qu'à démontrer » au philosophe que le génie survit aux cabales, et » que l'amour de la vérité ne préside pas toujours » aux bruyantes disputes de l'école. » *Théorie des êtres ins.*, tom. 2, n° 1027, page. 647. — C'est un artifice des jansénistes d'appeler molinistes tous ceux qui rejettent la doctrine de leurs coryphées, comme si tous les catholiques professaient la doctrine de Molina. Les nouveaux jansénistes mettent en opposition le molinisme et le jansénisme, pour faire

entendre que les catholiques ne sont pas d'accord : en quoi il y a deux impostures grossières, 1^{re} parce qu'on met de niveau un sentiment orthodoxe avec une hérésie proscrite ; 2^o parce qu'on range parmi les catholiques une secte amathématisée et plus ennemie de l'Eglise que les nestoriens et les ariens.

MOLINA (Antoine), chartreux, né à Villa-Nueva-de-los-Infantes, dans la Castille, dont on a un traité de l'*Instruction des prêtres*. Cet ouvrage est très-propre à honorer le sacerdoce, et à sanctifier ceux qui en sont revêtus. On l'a traduit en latin, à Anvers, 1618, in-8, et en français, à Paris, chez Coignard, 1677, in-8. Molina mourut vers 1612, après s'être acquis une grande réputation de piété.

MOLINA (Louis), juriconsulte espagnol, fut employé par Philippe II, roi d'Espagne, dans les conseils des Indes et de Castille. On a de lui un savant Traité sur les substitutions des terres anciennes de la noblesse d'Espagne, en 1605, in-fol. Il est intitulé : *De Hispanorum primogenitorum origine et natura*.

MOLINA (Dominique), religieux dominicain, natif de Séville, publia en 1626 un *Recueil des bulles des papes*, concernant les privilèges des ordres religieux.

* MOLINE (Pierre-Louis), littérateur médiocre, né à Montpellier, fut d'abord avocat dans cette ville, puis au parlement de Paris. Pendant la révolution il fut secrétaire greffier de la Convention. Il mourut à Paris le 2 mars 1820. On trouve une notice sur cet écrivain, dans les *Siècles littéraires* de Desessarts, avec l'indication de ses ouvrages. Nous citerons seulement : *la Louisiade ou le Voyage de la Terre-Sainte, poème héroïque*, 1765, in-8 ; *les Amours champêtres, conte*, 1764, in-8 ; *Eloge historique de J. de Gassion, maréchal de France*, Pau, 1766 ; *Histoire du grand Pompée*, Paris, 1777, 2 vol. in-12. Parmi ses pièces dramatiques *Orphée et Eurydice*, tragédie lyrique en 5 actes ; le *Duel comique*, opéra-bouffon en 2 actes ; *l'Inconnue persécutée*, 1776 ; *Ariane dans l'île de Naxos*, 1782, sont celles qui, grâce à la musique italienne, ont eu le plus de succès.

* MOLINELLI (Jean-Baptiste), piariste, né à Gênes en 1750, professa la philosophie à Oneilles, et la théologie à Gênes, où il remplaça le père Natali dans le collège nazaréen : il enseigna la même science à Rome et se fit une réputation par une thèse qu'il y fit soutenir en 1777, sur les *sources de l'incrédulité et sur la vérité de la religion chrétienne*, in-4 de 89 pag. Il était retourné dans sa patrie, où il professa de nouveau la théologie, lorsqu'il donna son *Traité sur la primauté du pape*, publié à Gênes par Olzati. En 1788, il joignit des *remarques et des notes* à la *Théologie de Lyon*. Ses opinions lui attirèrent des démêlés avec le savant et pieux Lambruschini, barnabite, professeur au séminaire. Partisan des changements arrivés dans le gouvernement de son pays, il fit partie d'une espèce d'académie ecclésiastique, dont les principaux membres étaient l'évêque Solari, Palmieri, Degola, etc., et donna (en italien) le *Préservatif contre la séduction*, et *Du droit de propriété des églises sur les biens ecclésiastiques*. Le sénat de Gênes

l'avait nommé un de ses trois théologiens ; et il rédigea, en cette qualité, des mémoires et des consultations. Il mourut dans cette ville en 1799, laissant plusieurs ouvrages manuscrits.

MOLINET (Jean), poète français, né à Desvres, diocèse de Boulogne, en 1455, fut aumônier et bibliothécaire de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, et chanoine de Valenciennes. On a de lui plusieurs ouvrages en prose et en vers. Le plus connu est intitulé : *Les Dits et faits contenant plusieurs beaux traités, oraisons et chants royaux*, Paris, 1551, in-fol., ibid., 1557 et 1540, in-8. Les curieux le recherchent. Ses *Poésies* ont été réimprimées à Paris en 1725, in-12. On a encore de lui : une *Paraphrase* en prose du roman de *La Rose*, Paris, 1521, in-fol., commencé par Guillaume de Lorris et achevé par Jean Cloupinel. (Voy. ce nom.) Jean Gerson, dans son Sermon pour le quatrième dimanche de l'Avent, fait une sortie fort vive contre ce roman, qu'il croyait avec raison digne des flammes ; une *Chronique* depuis 1474 jusqu'en 1504, publiée par M. Buchon dans la *Collection des chroniques françaises*. Il mourut en 1507. L'abbé Goujet a donné une bonne analyse des ouvrages de cet écrivain dans la *Bibliothèque française*, tom. 10, 4-17.

MOLINET (Claude du), chanoine régulier et procureur-général de la congrégation de Sainte-Geneviève, naquit à Châlons-sur-Marne en 1620, d'une famille ancienne. Il vint achever ses études à Paris, et s'appliqua ensuite à découvrir ce qu'il y a de plus caché dans l'antiquité. Il amassa un cabinet considérable de curiosités, et mit la bibliothèque de Sainte-Geneviève à Paris dans un état qui l'a rendue l'objet de l'attention des curieux. Louis XIV se servit de lui pour aider à ranger ses médailles et à lui en trouver de nouvelles. Le père du Molinet en fournit à ce monarque plus de 800, qui lui méritèrent des gratifications considérables. Ce savant antiquaire mourut en 1687, à 67 ans, regretté de plusieurs illustres amis, que son savoir autant que son caractère lui avait procurés. Ses principaux ouvrages sont : une *Édition des Epîtres d'Etienne*, évêque de Tournai, avec des savantes notes, 1682, in-8 ; *l'Histoire des papes par médailles*, depuis Martin V jusqu'à Innocent XI, 1679, in-fol. en latin ; des *Réflexions sur l'origine et l'antiquité des chanoines séculiers et réguliers* ; un *Traité des différents habits des chanoines* ; une *Dissertation sur la mise des anciens* ; une autre *Dissertation sur une tête d'Isis*, etc. ; le *Cabinet de Sainte-Geneviève*, Paris, 1692, in-fol. peu commun. Ces différents écrits offrent des choses curieuses et recherchées.

MOLINETTI (Antoine), médecin de Venise, enseigna et pratiqua la médecine à Padoue avec une réputation extraordinaire. C'était un des plus habiles anatomistes de son siècle. On estime beaucoup son *Traité des sens et de leurs organes*, imprimé à Padoue en 1669, in-4, en latin, et à Venise en 1675, avec des augmentations. Molinetti mourut à Venise vers 1675, avec la réputation d'un savant présomptueux, trop amoureux de ses idées, et trop ennemi de celles des autres.

MOLINEUX. Voy. MOLYNEUX.

MOLINIER (Jean-Baptiste), prédicateur, né à Arles en 1675, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1700, et prêcha dans la suite avec applaudissement à Aix, à Toulouse, à Lyon, à Orléans et à Paris. Massillon, l'ayant entendu, fut saisi des traits vifs et saillants de son éloquence; et, surpris de ce qu'avec un talent si décidé, il était si inégal, il lui dit alors : « Il ne tient qu'à vous d'être le prédicateur du peuple ou des grands. » Il est certain que lorsqu'il travaillait ses discours, il égalait les plus célèbres orateurs; mais il comptait trop sur sa facilité, et ne modérait pas assez l'impétuosité de son imagination. Molinier quitta l'Oratoire vers 1720, pour se retirer dans le diocèse de Sens, d'où il revint à Paris reprendre l'exercice du ministère de la prédication. Le successeur du cardinal de Noailles (Vintimille) le lui ayant interdit à cause de son opposition à la bulle *Unigenitus* et de ses liaisons avec les convulsionnaires, il ne s'occupa plus qu'à revoir ses sermons. Il mourut le 15 mars 1745, à 70 ans. On a de lui : *Sermons choisis*, en 14 vol. in-12, 1750 et années suivantes. Ces discours sont la production d'un génie heureux, qui s'exprime avec beaucoup de feu, d'énergie, de force, de dignité et de naturel. Il ne lui manquait que le goût; son style est incorrect, inégal et défiguré par des termes communs, qui font un étrange contraste avec plusieurs morceaux pleins de vie et de noblesse. De ces 14 volumes, il y en a trois de *Panegyriques*, et deux de *Discours* sur la vérité de la religion chrétienne; *Exercice du pénitent et office de la pénitence*, in-18; *Instructions et prières de pénitence*, in-12, pour servir de suite au *Directeur des âmes pénitentes* du P. Vaugeois; *Prières et pensées chrétiennes*, etc.

MOLINOS (Michel), prêtre espagnol, naquit dans le diocèse de Saragosse en 1627, d'une famille considérable par ses biens et par son rang. Né avec une imagination ardente, il s'établit à Rome, et y acquit la réputation d'un grand directeur. Il avait un extérieur frappant de piété, et il refusa tous les bénéfices qu'on lui offrit. Le feu de son génie lui fit imaginer des folies nouvelles sur la mysticité. Il débita en 1675 ses idées dans son ouvrage intitulé : *la Guide spirituelle*, livre qui fut imprimé d'abord en espagnol, puis en italien et en latin, et qui le fit enfermer dans les prisons de l'inquisition en 1685. Cet ouvrage parut d'abord admirable : « La théologie mystique, disait l'auteur » dans sa préface, n'est pas une science d'imagination, mais de sentiment... On ne l'apprend point par l'étude, mais on la reçoit du ciel. » Cela était vrai à bien des égards; mais l'auteur en porta trop loin les conséquences, et en fit de fausses applications. Ce ne fut qu'en creuant dans une espèce d'abîme où Molinos s'enfonça et son lecteur avec lui, qu'on aperçut tout le danger de son système. Le père Segneri ayant entrepris d'en découvrir le venin dans un livre qu'il publia sous le titre de *l'Accord de l'action et du repos dans l'oraison*, peu s'en fallut qu'il ne lui en coûtât la vie. On le regarda comme un homme jaloux, avenglé par une basse envie, qui calomniait un saint. Son livre fut censuré, et on ne lui rendit

justice que lorsque l'hypocrisie fut démasquée. « On vit, dit le père d'Avrigny, que l'homme prétendu parfait de Molinos est un homme qui ne raisonne point; qui ne réfléchit ni sur Dieu ni sur lui-même, qui ne désire rien, pas même son salut; qui ne craint rien, pas même l'enfer; à qui les pensées les plus impures, comme les bonnes œuvres, deviennent absolument étrangères et indifférentes. » La souveraine perfection, suivant le rêveur espagnol, consiste à s'annéantir pour s'unir à Dieu : de façon que, toutes les facultés de l'âme étant absorbées par cette union, l'âme ne doit plus se troubler de ce qui peut se passer dans le corps. Peu importe que la partie inférieure se livre aux plus honteux excès, pourvu que la supérieure reste concentrée dans la Divinité par l'oraison de quiétude. Cette hérésie se répandit en France, et y prit mille formes différentes. Malaval, M^{me} Guyon et Fénelon en adoptèrent quelques idées, mais non pas les plus révoltantes. Celles de Molinos furent condamnées en 1687, au nombre de 68. On en trouve une réfutation dans le tome 4 des *Œuvres de Fénelon*, édit. de Versailles, chez Lebel. Le même volume contient une analyse judicieuse de la doctrine de Molinos, et la différence de cette doctrine avec le quiétisme mitigé de M^{me} Guyon. Molinos fut obligé de faire une abjuration publique de ses erreurs, et il fut enfermé dans une prison, où il mourut en 1696, âgé de près de 70 ans. Quelques-uns ont avancé que Molinos en était venu jusqu'à ouvrir la porte aux abominations des *Gnostiques*; mais d'autres le justifient sur ce point, et soutiennent qu'il n'a pas admis cette horrible conséquence. Les sentiments dans lesquels on dit qu'il est mort viennent à l'appui de cette assertion. Des lecteurs superficiels ont quelquefois confondu avec le quiétisme ou la quiétude de Molinos, cette paix de l'âme que nous devons garder, même dans la détestation et la fuite du péché. Le quiétisme enseigne qu'il n'y a pas de péchés pour les âmes unies à Dieu, et que dès lors il ne faut pas s'en inquiéter. La vraie théologie dit qu'il faut pleurer ses péchés sans agitation, sans se tracasser et sans s'abattre. « Il est difficile de comprendre, dit un ascétique, qu'on puisse confondre de telles disparates, et cela à la faveur de la misérable équivoque qui porte sur le mot *quies*; la douleur, la componction, les regrets les plus vifs d'avoir offensé Dieu, sont calmes et paisibles. Le *Peccavi Domino* de David, le *Flevit amarè* de saint Pierre, étaient sans agitation et sans trouble. La situation contraire vient de la grande idée qu'on a de soi-même, de ses vertus, d'un désir de perfection rapporté à soi et non pas à Dieu. »

MOLITOR (Ulrich), est connu par un livre rare, intitulé *Tractatus de lamiis et pythoneis*, Constance, 1489, in-4, Paris, 1561, in-8, où il y a des choses fort singulières, qu'on traiterait aujourd'hui de fables, et dont quelques-unes néanmoins paraissent avec tout l'appareil d'une critique savante. Son style est assez pur et nourri; et dans ce qu'il raconte de plus extraordinaire, on reconnaît le ton d'un homme circonspect et réfléchi. Il mourut vers 1492.

MOLLER ou **MOELLER** (Henri), théologien protestant, se rendit habile dans la langue hébraïque, et professa longtemps dans l'université de Wittenberg. Il mourut à Hambourg, son pays natal, le 26 novembre 1589, à l'âge de 61 ans. On a de lui des *Commentaires* sur Isaïe et sur les Psaumes, et des *Poésies* latines.

MOLLER (Daniel-Guillaume), né à Presbourg en 1642, voyagea dans toutes les parties de l'Europe, fut professeur en histoire et en métaphysique, et bibliothécaire dans l'université d'Altdorf, où il mourut le 25 février 1712. Il avait été à Vienne demander la conservation des privilèges dont jouissaient les protestants de la Hongrie. Son langage déplut aux ministres, qui l'invitèrent à quitter cette capitale dans vingt-quatre heures. Craignant d'être arrêté à Presbourg, il se réfugia à Nuremberg, d'où il fut appelé à Altdorf. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : *Meditatio de hungaricis quibusdam insectis prodigiis, ex aere una cum nive in agro delapsis*, 1673, in-12; *Opuscula ethica et problematico-critica*, Francfort, 1674, in-12; *Opuscula medico-historico-philologica*, 1674, in-12; *Mensa poetica*, Altdorf, 1678, in-12; *Indiculus medicorum philologorum ex Germania oriundorum*, etc., Altdorf, 1691, in-4; divers autres ouvrages, et une prodigieuse quantité de thèses sur différents sujets, qui prouvent son érudition. Czvittinger a rassemblé une foule de détails pleins d'intérêt sur la vie et les ouvrages de Moller, dans le *Specimen Hungariae litterar.*, pag. 256-73. On peut consulter aussi Horanvi, *Mem. Hungar.*, n° 628-41. Will, *Dictionnaire des Nurembergeois*, tom. 2, pag. 640-49; et Klein, *Notice des pasteurs hongrois*.

MOLLER (Jean), né à Flensburg, dans le duché de Schleswick, en 1661, fut fait recteur du collège de son pays en 1701. On lui offrit dans les collèges étrangers des chaires qu'il refusa. Il ne voulut pas même accepter l'emploi de bibliothécaire d'Oxford, quelques instances qu'on lui fit. Il mourut le 20 octobre 1723. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : *Introductio ad historiam ducatum schlesvicensis et holsatici*, Hambourg, 1699, in-8; *Cimbria litterata*, 1744, 3 vol. in-fol. Il contient l'histoire littéraire, ecclésiastique, civile et politique de Danemarck, de Schleswick, de Holstein, de Hambourg, de Lubeck et des pays voisins; *Isagoge ad historiam Chersonesi cimbricae*, Hambourg, 1671, in-8; et dans la *Bibliotheca Septentrionis eruditi*, Leipzig, 1699, in-8, qui renferme un détail circonstancié de ce qu'il faut lire pour l'histoire de ces provinces; *De cornutis et hermaphroditis*, Berlin, 1798, in-4. Sa *Vie* a été donnée par ses fils, en latin, à Schleswick, 1754, in-4.

MOLLEVAUT (Charles-Louis), littérateur laborieux, né en 1776 à Nancy (1), entra fort jeune dans l'enseignement et après avoir professé les langues anciennes à l'école centrale, puis au lycée de sa ville natale, vint à Paris y apportant l'a-

mour du travail et des études sérieuses. Déjà connu par des traductions du poème de *Musée* (voy. ce nom), son premier essai, des *élégies de Tibulle* et des *histoires de Salluste*, il concourut en 1812 pour le prix de poésie sur le *dévouement de Goffin* (voy. ce nom), et la pièce, supérieure à tout ce qu'il avait publié jusqu'alors, balança les suffrages des juges; elle n'obtint cependant que l'accessit, et celle de Millevoye fut couronnée. Lors de la réorganisation de l'institut en 1816, il fut nommé par ordonnance du roi membre de l'académie des inscriptions, dont il était déjà correspondant. Il se démit peu de temps après de la place de proviseur du collège St.-Louis qu'il remplissait avec zèle depuis plusieurs années, et alla habiter Issy pour pouvoir s'y livrer plus tranquillement à ses travaux littéraires. Dès lors il se passa peu d'années sans qu'il publiât des traductions en vers ou en prose, ou des recueils poétiques de sa composition. Malgré le succès de ses ouvrages et notamment de la traduction de Salluste, qui a été réimprimée plusieurs fois, Mollevaut, mécontent du public, ne cessait de se plaindre de l'ingratitude de ses contemporains. Perdant l'espoir d'obtenir d'eux la justice qu'il croyait mériter, il finit par s'adresser à la postérité dans une *Ode* qu'il fit imprimer dans tous les formats, et à la suite de laquelle il donna le catalogue de ses ouvrages imprimés ou manuscrits formant une collection de 42 vol. in-18. Dans cette pièce, inspirée par l'amour propre le plus inconcevable, il va jusqu'à inviter la ville de Nancy à lui élever une statue comme à son *plus grand poète*. On est affligé de voir un homme, qui joignait un talent réel à beaucoup d'instruction, tomber dans un pareil aveuglement. Ailleurs il se vante d'avoir traduit tout *Virgile* vers par vers, et il ajoute : *un pareil phénomène n'existe pas dans le monde littéraire*. Il avait fait subir la même transformation à l'*art poétique* d'Horace, et toujours comme de juste aux dépens de la pureté de la langue française qui ne se prête pas à ces tours de force. Mollevaut mourut à Paris, le 14 novembre 1844, à 68 ans. Il a été remplacé à l'académie des inscriptions par M. de Sauley. Parmi ses productions on distingue le *Poème des fleurs* qui renferme d'heureux détails, et ses *Fables* en quatrains, dont quelques-unes sont de petits chefs-d'œuvre de précision, qualité précieuse sans doute, mais qui ne constitue pas le poète.

MOLLEVILLE. Voy. BERTRAND de MOLLEVILLE.

MOLOCH, fameux dieu des Ammonites, à l'idole duquel ils sacrifiaient des enfants et des animaux. La statue de cette divinité barbare était un buste ou un demi-corps d'homme, qui avait une tête de veau, et tenait les bras étendus. Elle était creuse, et dans sa cavité on avait ménagé sept armoires, dont la première était destinée pour la farine, les cinq suivantes pour les différents animaux qu'on lui immolait, et la septième pour les enfants qu'on voulait lui sacrifier. Ce demi-corps était posé sur une espèce de four où on allumait un grand feu; et, de peur qu'on n'entendit les cris des enfants, on faisait un grand bruit avec des tambours et d'autres instruments qui étourdissaient les spec-

(1) Son père Etienne Mollevaut, mort en 1815 professeur à la faculté des lettres de Nancy, avait été député à la convention, où il vota pour la détention du roi, seul moyen de sauver ce malheureux prince, et ensuite à différentes assemblées législatives.

tateurs. Quelques auteurs prétendent qu'on ne brûlait point absolument les enfants ; mais que pour les purifier, on se contentait de les griller en les faisant passer entre deux feux que l'on allumait devant l'idole. Après cela, des philosophes ont paru surpris de ce que les adorateurs insensés de cette abominable divinité aient été l'objet de l'anathème prononcé contre eux dans les saintes lettres, et quelquefois exécuté par des princes zélés pour la raison, l'humanité et la gloire du vrai Dieu.

MOLORCHUS, vieux pasteur du pays de Cléone, dans le royaume d'Argos, reçut chez lui Hercule avec magnificence. Ce héros, pénétré de reconnaissance, tua en sa faveur le lion néméen, qui ravageait tous les pays des environs. C'est en mémoire de ce bienfait qu'on institua, en l'honneur de Molorchus, les fêtes appelées de son nom *Molorchéennes*.

MOLSA ou MOLZA (François-Marie), né à Modène le 18 juin 1489, s'acquît une grande réputation par ses vers latins et italiens. Ses talents lui auraient procuré une fortune considérable, si sa conduite avait été plus régulière et plus prudente. Il avait eu pour protecteurs les cardinaux de Médicis et Farnèse ; mais ni leurs largesses, ni leurs conseils ne purent jamais le tirer de la misère où le faisait toujours languir une vie licencieuse. Il avait abandonné une épouse vertueuse qui, malgré ses torts, vint souvent à son secours. On estime surtout ses *Elégies*, et sa pièce sur le *Divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre, et de Catherine d'Aragon*. Son *Capitolo in lode de' Fichi*, commenté par Annibal Caro, poète italien, rempli d'obscénités, a paru sous ce titre : *La Fischeide del padre Siceo*, col. comm. di ser Agresto, 1549, in-4. Ses *Poésies italiennes* se trouvent avec celles du Berni, ou séparément, 1515, in-8 ; et 1750, 2 vol. in-8, avec celles de Tarquinia Molza, sa petite-fille. Ses *Poésies latines*, se trouvent dans les *Deliciæ poet. italor.* Ses *Œuvres* complètes ont été recueillies par Pierre-Ant. Serassi, Bergame, 1747-54, 5 vol. in-8. L'éditeur les a fait précéder d'une *vie* de Molza, remplie de détails intéressants. Molza écrivait aussi en prose avec beaucoup d'éloquence ; mais il déshonorait ses talents par le commerce honteux qu'il avait avec les courtisanes de Modène. Il contracta cette honteuse maladie, fruit et punition de la débauche, dont il mourut à l'âge de 56 ans, le 28 février 1544.

MOLTZLER. Voy. MICYLL.

MOLYNEUX (Guillaume), né à Dublin en 1656, y établit une société de savants, semblable à la société royale de Londres. Il était ami intime de Locke. Molyneux mourut de la pierre en 1698. On a de lui : un *Traité de dioptrique*, in-4 ; la *Description*, en latin, d'un *télescope* de son invention, etc.

MOMBRIUS ou MOMBRIZIO (Boninus ou Bonino), écrivain milanais, est connu par son *Sanctuarium, seu vite Sanctorum*, 2 vol. in-fol., sans nom de ville et sans date. Ce livre, très-rare et très-cher, est recherché par les bibliomanes, pour l'ancienneté de l'édition. On croit qu'il parut à Milan vers l'an 1479. On a aussi des *Poésies* de cet

auteur. Voy. pour de plus grands détails, l'*Histor. typograph. Mediol.* de Sassi, p. 146, ainsi que la première partie, p. 959, et la deuxième partie p. 2007 du tom. 2 de la *Bibl. scriptor. Mediol.* d'Argellati.

* MOMORO (Antoine-François), imprimeur né à Besançon, venu à Paris en 1787, se lia particulièrement avec Hébert, Chaumette, et comme eux se montra l'ennemi acharné des prêtres, contre lesquels il ne cessa de provoquer des mesures de rigueur. Robespierre, dont il s'était séparé, le fit comprendre dans le décret d'accusation lancé contre Hébert et ses partisans. Il fut exécuté le 24 mai 1794. C'était un homme d'une exaltation extraordinaire ; il s'intitulait le *premier imprimeur de la liberté*, et prêchait ouvertement la loi agraire. On a de lui un *Traité élémentaire de l'imprimerie*, 1795, in-8, estiné.

MOMUS, fils du Soleil et de la Nuit, et le dieu de la raillerie, s'occupait uniquement à examiner les actions des dieux et des hommes, et à les reprendre avec liberté. On le représente levant le masque de dessus un visage, et tenant une marotte à la main. Neptune ayant fait un taureau, Vulcain un homme, et Minerve une maison, il les tourna tous trois en ridicule : Neptune, pour n'avoir pas mis au taureau les cornes devant les yeux, afin de frapper plus sûrement, ou du moins aux épaules, afin de donner des coups plus forts ; Minerve, pour n'avoir pas bâti sa maison mobile, afin de pouvoir la transporter lorsqu'on aurait un mauvais voisin ; et Vulcain, de ce qu'il n'avait pas mis une fenêtre au cœur de l'homme, pour que l'on pût voir ses pensées les plus secrètes. On voit par cet essai de critique, le genre d'esprit de ce dieu. C'est la fable du gland et de la citronille.

MONALDESCHI (Louis-Bon, comte de), gentilhomme d'Orviette, naquit en 1526. Il passa à Rome une longue vie de 115 ans, pendant laquelle il jouit d'une santé parfaite et d'un jugement très-sain. Il mourut en 1442. On a de lui des *Annales romaines*, en italien, depuis 1528 jusqu'en 1540. On croit qu'il les avait poussées beaucoup plus loin, mais que le reste est perdu ou caché dans quelque bibliothèque. Muratori en a donné un *fragment* (*Script. rer. ital.*, tom. 12) ; un autre *fragment* plus considérable est conservé à Paris dans la bibliothèque du roi.

MONALDESCHI (Jean de), favori ou écuyer de la reine Christine de Suède, composa secrètement, contre cette princesse, un *libelle* où il dévoilait ses intrigues. Christine le fit traîner à ses pieds, l'interrogea, le confondit. Après les reproches les plus violents, elle ordonna au capitaine de ses gardes et à deux nouveaux favoris de l'égorger. Cet attentat contre l'humanité, l'opprobre de la vie de Christine, fut commis à Fontainebleau en 1657. Le Bel, religieux de l'ordre de la Trinité, en a donné la relation. (Voy. ce nom et CHRISTINE.)

MONARDES (Nicolas), célèbre médecin de Séville, mourut en 1577 ou 1578. On a de lui : un *Traité des drogues de l'Amérique*, Séville, 1574, in-8, en espagnol ; traduit en latin par Charles de l'Escluse, Anvers, 1579, et en français par Collin, Lyon,

1619, in-8; *De rosa*, Anvers, 1564, in-8; plusieurs autres ouvrages en latin et en espagnol. Ce savant n'y enseigne que ce qu'une longue expérience lui avait appris. Ses livres ne sont pas communs.

* MONBODDO (Jacques BURNETT lord), né en 1714 en Ecosse, dans le comté de Kinkardine, d'une ancienne famille du nom de *Burnett-de-Leys*, fut élevé au collège d'Aberdeen, et alla ensuite étudier le droit à Goettingue. De retour en 1758, il exerça la profession d'avocat à Edimbourg et obtint de brillants succès. Les troubles qui éclatèrent dans sa patrie le déterminèrent à se réfugier à Londres où il cultiva les lettres et se lia particulièrement avec Harris, dans les conversations duquel il puisa de vives lumières. Après la mort de lord Milton son parent, il lui succéda dans la place de juge à la cour de session à Edimbourg, qu'il remplit avec intégrité jusqu'à sa mort arrivée le 26 mai 1769, à l'âge de plus de 84 ans. Monboddo a publié en anglais : *de l'Origine et des progrès du langage*, 1775 à 1792, 6 vol. in-8. On y trouve beaucoup d'idées neuves et d'aperçus ingénieux et profonds ; mais aussi un grand nombre de paradoxes et d'assertions hasardées que les critiques relevèrent avec aigreur ; *la Métaphysique des anciens ou la Science des universaux*, 1779 à 1799, 6 vol. in-4 ; il y combat vigoureusement Newton et Locke qui, par les propriétés et attributions qu'ils accordent à la matière, détruisent selon lui l'idée de la divinité, mais il y soutient des opinions singulières, entr'autres que l'orang-outang est un homme dégradé, et l'homme lui-même un singe modifié, dont le physique a subi divers changements parmi lesquels figure la perte de la queue. Il parle aussi très-gravement de l'existence des syrènes, etc. Cependant Herder porte de ce philosophe le jugement le plus avantageux. On peut lire sur la vie et les ouvrages de Monboddo les notices insérées dans l'*Annual register*, 1799, pages 22 et 565 ; dans le *Monthly magazine*, août 1799 ; dans *Gentleman's magazine*, juin et décemb. 1799 ; on peut aussi consulter les *Publics characters*, années 1798 et 1799.

MONBRON (Fougeret de), mort au mois de septembre 1761, était né à Péronne. C'était un de ces auteurs qui ne peuvent vivre avec eux-mêmes ni avec les autres ; frondant tout, n'approuvant rien, médissant de tout le genre humain qui les hait par représailles. On a de lui : *La Henriade travestie*, in-12, qui ne vaut pas le Virgile travesti de Scarron, quoiqu'il y ait quelques bonnes plaisanteries. Voltaire lui-même en a ri, dit-on ; ce qui est très-difficile à croire ; *Préservatif contre l'anglomanie*, in-12 ; ouvrage écrit avec emportement ; *Le Cosmopolite, ou le citoyen du monde*, in-12 : livre où l'on trouverait quelques vérités morales assez utiles, si l'auteur ne paraissait outré ; des *Romans* infâmes et indignes d'être cités. Barbier en a donné les titres dans son *Dict. des Anonymes*.

MONCADE (Hugues de), capitaine espagnol, d'une très-illustre et ancienne famille originaire de Catalogne, et autrefois souveraine du Béarn, accompagna dans sa jeunesse Charles VIII, roi de France, dans son expédition d'Italie. L'alliance de Ferdinand,

roi d'Espagne, avec le monarque Français, étant rompue, Moncade s'attacha à la fortune de César Borgia, neveu du pape Alexandre VI. Mais lorsque après la mort de son oncle, Borgia se déclara pour les Français, Moncade passa dans l'armée espagnole, commandée alors par le grand Gonsalve. La guerre étant terminée en Italie, il se distingua contre les pirates des côtes d'Afrique par des actions éclatantes, qui lui méritèrent le riche prieuré de Messine. En 1516, il reçut de Ferdinand le *Catholique* l'ordre de réunir les milices napolitaines, pour aller au secours du pape, pressé par le duc d'Urbin, que les Français appuyaient secrètement. Les services importants qu'il continua de rendre sur mer à Charles-Quint, furent récompensés par la vice-royauté de Sicile. Il fut fait prisonnier, en 1524, par André Doria, sur la côte de Gênes, et n'obtint sa liberté que par le traité de Madrid. Le pape Clément VII étant entré, en 1526, dans la ligue formée entre les Vénitiens et François I^{er}, pour le rétablissement de François Sforce dans le duché de Milan, Moncade, qui commandait pour l'empereur en Italie, fit avancer vers Rome un corps de troupes considérable, s'en empara sans résistance, contraignit le pape à se réfugier dans le château de Saint-Ange, abandonna au pillage le palais du Vatican et l'église de Saint-Pierre, qui se trouve dans son enceinte, et obligea le pape à signer une trêve avec l'empereur : trêve qui n'empêcha pas le duc de Bourbon d'attaquer Rome quelques mois après. (*Voy. CLÉMENT VII.*) Paul Jove, qui se récrie beaucoup sur cette conduite, attribue à la vengeance céleste la mort de Moncade, arrivée deux ans après, en 1528, au combat naval de Capo-d'Orso, près du golfe de Salerne, où Philippin Doria remporta une victoire complète sur la flotte impériale, que Moncade commandait.

MONCEAUX (François de), en latin *Monceus*, jurisconsulte et poète d'Arras, s'appliqua à l'étude de l'Ecriture sainte ; il était seigneur de Froideval, et fut envoyé par Alexandre Farnèse, duc de Parme, en ambassade vers Henri IV, roi de France. On a de lui : *Bucolica sacra*, Paris, 1589, in-8 ; *Aaron purgatus, sive de Vitulo aureo non vitulo, libri duo*, 1606, in-8 : livre qui a été réfuté par Robert Visorius. Il est inséré dans les *Critici sacri* de Pearson, et il a été prohibé à Rome, l'an 1609 ; l'*Histoire des apparitions divines faites à Moïse*, Arras, 1594, in-4 ; *Templum justitiæ*, poème, Douai, 1590, in-8 ; *Lucubratio in caput 1 et 7 Cantici Canticorum*, Paris, 1587, in-4 ; une *Paraphrase* en vers sur le Psaume 44. Tous ces ouvrages sont en latin ; il y a des recherches et des singularités.

** MONCEY, duc de Conégliano (Bon-Adrien JANXOT), maréchal de France, né en 1734 à Moncey, village près de Besançon, dont plus tard il acquit le droit de prendre le nom, était fils d'un avocat au parlement qui le destinait à la même profession ; mais son goût le portait vers les armes : il avait à peine terminé des études incomplètes, qu'il s'enrôla comme simple soldat. Deux fois sa famille acheta son congé ; mais enfin elle consentit à le laisser entrer dans la gendarmerie de Lunéville, d'où cinq ans après, il passa sous-lieutenant dans les volon-

taires de Nassau-Siegen, puis lieutenant dans les chasseurs cantabres; il était capitaine en 1791, et fut envoyé l'année suivante à l'armée des Pyrénées. Chef de bataillon en 1795, s'étant signalé dans différentes occasions, il fut fait général de brigade, et peu de temps après de division. Commandant en cette qualité l'aile gauche de l'armée, il obtint des succès, et nommé général en chef au mois d'août 1794, dès le 17 octobre suivant remporta sur les Espagnols à Villa-Nova une victoire qui le rendit maître de la Navarre. L'année suivante, il obtint d'autres avantages non moins importants et signa, le 22 juillet 1795, à Saint-Sébastien, une trêve qui fut bientôt suivie du traité de Bâle. Nommé général en chef de l'armée des côtes de Brest, des raisons de santé ne lui permirent pas d'accepter ce nouveau poste; et le directoire, sur sa demande, lui confia le commandement de la 11^e division militaire à Bayonne, qu'il perdit, soupçonné d'entretenir d'intimes relations avec les députés royalistes. (Voy. PICHEGRU.) Se trouvant à Paris au 18 brumaire, il concourut à cette journée, et fut envoyé commandant à Lyon, où, malgré d'assez grandes difficultés, il parvint à rétablir l'ordre. Trois mois après, envoyé à l'armée du Rhin, il eût le commandement d'une division avec laquelle il devait pénétrer par la Suisse dans la Lombardie; mais il n'y arriva qu'après la victoire de Marengo. Alors il occupa la Valteline, et lors de la reprise des hostilités en 1802, il obtint de nouveaux succès. Après la prise de Lunéville, nommé 1^{er} inspecteur général de la gendarmerie, il jeta les bases de l'organisation de ce corps que l'on admire encore aujourd'hui. En 1804, Napoléon lui témoigna sa satisfaction de ses services, en le créant maréchal de France, grand-officier de la légion-d'honneur, et lui fit en même temps don du château de Baillon, résidence princière près de Paris. Employé en Catalogne dès l'invasion de l'Espagne en 1808, il se fit remarquer dans diverses circonstances, et sut, en faisant observer à ses soldats la plus stricte discipline, mériter la reconnaissance des vaincus. A son retour en France, il fut créé duc de Conçgliano, et se borna dès lors uniquement à ses devoirs d'inspecteur de la gendarmerie. En 1815, Napoléon, partant pour sa campagne d'hiver, lui confia le commandement en chef de la garde-nationale parisienne. Monecy mit beaucoup de zèle à l'organiser, et le 30 mars 1814, on le vit à la tête des plus braves, sur les hauteurs de Belleville, de Montmartre et à la barrière de Clichy, donner l'exemple du courage et ne cesser de combattre qu'après la capitulation. Il rejoignit alors l'empereur à Fontainebleau, et ne le quitta qu'après son départ pour l'île d'Elbe. Il envoya au gouvernement provisoire son adhésion et celle du corps de la gendarmerie; le roi le fit ministre d'état et pair de France; mais ayant dans les cent jours accepté de Bonaparte sa nomination à la pairie, il perdit en 1815 sa place d'inspecteur de la gendarmerie. Ayant refusé de présider le conseil de guerre appelé à juger le maréchal Ney (voy. ce nom), il fut privé de tous ses titres, et condamné à un emprisonnement de trois mois au fort de Ham. Réintégré dans ses

honneurs en 1816, il ne rentra à la chambre des pairs qu'en 1819, et l'année d'après reçut le gouvernement de la 9^e division militaire. Dans la guerre d'Espagne, en 1825, le roi lui ayant confié le commandement du corps destiné à l'invasion de la Catalogne, il fit, malgré son grand âge, cette campagne avec beaucoup d'activité et d'énergie, et termina ainsi honorablement sa carrière militaire. Doyen des maréchaux de France, il fut, en cette qualité, choisi pour porter l'épée de connétable au sacre de Charles X. Il se rallia néanmoins au gouvernement créé par la révolution de 1830. A la mort de Jourdan, en 1835, il le remplaça comme gouverneur des invalides, et essaya, mais en vain, d'y réformer quelques abus dans l'administration. En 1840, quoique malade et pouvant à peine se mouvoir, il voulut, malgré la rigueur d'un froid excessif, rendre un dernier hommage aux restes de Napoléon, et assista le 15 décembre à la solennité funéraire qui eut lieu dans l'église des invalides. Il vécut encore quelque temps après ce jour solennel, et mourut à l'Hôtel-des-Invalides, le 20 avril 1842, à 88 ans, laissant la réputation d'un militaire courageux, d'une grande expérience, et d'un homme de la plus sévère probité. Par son testament, il a laissé à la commune de Monecy la somme de douze mille francs, dont le revenu doit être affecté aux frais de l'instruction donnée dans l'école primaire qu'il y avait fondée. M. Ch. Dupin a prononcé son éloge à la chambre des pairs; son nom a été donné à une des rues de Besançon, et l'académie de cette ville a mis son éloge au concours en 1847.

MONCHESNAY (Jacques de LOSME de), né à Paris le 4 mars 1666, d'un procureur au parlement, se fit recevoir avocat, et se livra à la poésie. Il travailla pour le théâtre italien, et il y donna quelques pièces remplies de traits d'esprit, mais mal dialoguées et mal conduites. Dégouté du théâtre par la religion, suivant les uns, et par trop de sensibilité à la critique, suivant les autres, il fit une satire contre cet art qui l'avait occupé pendant longtemps. Boileau, à qui il marqua ces sentiments, les approuva. Monchesnay était de la société de ce fameux satirique; mais ayant fait imprimer ses *Satires nouvelles*, 1698, que ce poète ne goûta pas, leur liaison se refroidit. « Il me vient voir rarement », disait Boileau, parce que quand il est avec moi, il est toujours embarrassé de son mérite et du mien. » Propos où l'égoïsme de Boileau se montre au moins égal à celui de Monchesnay. Le théâtre n'étant plus une ressource pour lui, et la médiocrité de sa fortune ne lui permettant pas de rester à Paris, il se retira en 1720 à Chartres, où il mourut le 16 juin 1740, dans sa 75^e année. Plusieurs de ses poésies, qui consistent en *Epîtres*, en *Satires*, en *Epigrammes*, imitées de Martial, n'ont pas vu le jour. Les cinq comédies qu'a laissées cet auteur se trouvent dans le *Théâtre italien de Gherardi* : elles ne sont ni les meilleures ni les plus mauvaises de ce recueil. Il est encore auteur du *Bolwana*, ou *Entretiens de M. de Monchesnay avec Boileau*. Si cet ouvrage est vrai dans toutes ses parties, il donne une assez mauvaise idée du caractère de Boileau; et s'il est faux, il ne doit pas faire ju-

ger avantagusement de la probité de Monchesnay. On trouve l'éloge de Monchesnay dans le *Mercur*, septembre 1740.

MONCHRETIEN. Voy. MONTCHRESTIEN.

MONCHY (Charles de), connu sous le nom de *maréchal d'Hocquincourt*, était d'une noble et ancienne famille de Picardie, féconde en personnages de mérite. Il se signala par sa valeur dans plusieurs sièges et batailles, à la Marfée et à Villefranche en Roussillon. Il commanda l'aile gauche de l'armée française à celle de Rhétel en 1650. Cette journée lui valut, l'année suivante, le bâton de maréchal de France. Il défit les Espagnols en Catalogne, et força leurs lignes devant Arras; mais, sur quelques mécontentements qu'il prétendait avoir reçus de la cour, il se jeta dans le parti des ennemis, et fut tué devant Dunkerque de trois coups de mousquet, l'an 1658, en voulant reconnaître les lignes de l'armée française.

MONCHY. Voy. MOUCHY.

MONCK (Georges), duc d'Albemarle, né dans le comté de Devon en 1608, d'une famille noble et ancienne, se signala dans les troupes de Charles I^{er}, roi d'Angleterre; mais ayant été fait prisonnier par le chevalier Fairfax, il fut mis en prison à la Tour de Londres. Il n'en sortit que plusieurs années après, pour conduire un régiment contre les Irlandais catholiques. Après la mort tragique de Charles I^{er}, Monck eut le commandement des troupes de Cromwell en Ecosse. Il soumit ce pays; et la guerre de Hollande étant survenue, il remporta en 1655, contre la flotte hollandaise, une victoire, où l'amiral Tromp fut tué. Cromwell étant mort en 1658, le général Monck fit proclamer protecteur Richard, fils de cet usurpateur. Charles II, instruit de ses dispositions favorables à la famille royale, lui écrivit pour l'exciter à le faire rentrer en Angleterre. Le général Monck forma aussitôt le dessein de rétablir ce prince sur le trône. Après avoir dissimulé quelque temps pour prendre des mesures plus efficaces, il se met en 1660 à la tête d'une armée attachée à ses intérêts, entre en Angleterre, détruit par ses lieutenants les restes du parti de Cromwell, pénètre jusqu'à Londres, où il casse le parlement factieux, en convoque un autre, et lui communique son dessein. On s'y porte avec enthousiasme; Londres se déclare en faveur de son légitime souverain: Monck le fait proclamer roi, et va au-devant de lui à Douvres lui porter le sceptre qu'il lui a rendu. Charles II, pénétré de la plus vive reconnaissance, l'embrassa, le fit général de ses armées, son grand-écuyer, conseiller d'état, trésorier de ses finances, et duc d'Albemarle. Le général Monck continua de rendre les services les plus importants au roi Charles II. Il mourut comblé d'honneur et de biens en 1670. Charles qui lui devait sa couronne le fit enterrer à Westminster, au milieu des rois et des reines d'Angleterre. On a de lui des *Observations politiques et militaires*, Londres, 1671, in-fol., en anglais. (Il les avait composées pendant sa captivité à la Tour de Londres.) Sa *Vie*, écrite par Thomas Gumble, in-8, en anglais, a été traduite en français par Guy-Miège, 1672, in-12. On aperçoit dans toute la conduite de ce général, un politique

adroit qui, si l'on excepte la lâcheté qu'il eut de reconnaître et de servir Cromwell, n'enfanta que des projets avoués par la politique ou ordonnés par les circonstances.

MONCONYS (Balthasar), voyageur français, était fils du lieutenant-criminel de Lyon, où il naquit en 1611. Après avoir étudié la philosophie et les mathématiques, il voyagea dans l'Orient, pour y chercher les traces de la philosophie de Mercure Trismégiste et de Zoroastre. Ses recherches n'ayant pas satisfait sa curiosité, ces philosophes asiatiques étant plus célèbres et plus grands en Europe que dans leur pays, il revint en France, et mourut à Lyon en 1665. Il fut précepteur du fils du duc de Luynes, qui l'avait envoyé à Rome, pour une négociation importante: il la termina avec succès, et parcourut ensuite l'Europe avec son élève (le duc de Chevreuse). Monconys avait beaucoup d'érudition, et il se fit estimer des savants. Ses *Voyages*, publiés par son fils, ont été imprimés en 5 vol. in-4, Lyon, 1665, et en 5 vol. in-12, Paris, 1695. Ils sont plus utiles aux savants qu'aux géographes. L'auteur s'est plutôt attaché à remarquer les choses rares et recherchées qu'à donner des descriptions topographiques. Le style en est traînant, et n'anime pas le lecteur. Ils ont été traduits en allemand, Leipsig, 1697, in-4.

MONCRIF (François-Augustin PARADIS de), secrétaire des commandements de M. le comte de Clermont, lecteur de la reine, Marie Leczinska, l'un des quarante de l'académie française, naquit à Paris d'une famille honnête en 1687, et y mourut en 1770. Ses principaux ouvrages sont: *Essai sur la nécessité et sur les moyens de plaire*, plusieurs fois réimprimé in-12: production agréablement et finement écrite, mais d'un style quelquefois affecté; *Les Ames rivales*, petit roman; et d'autres pièces telles que des *Ballets*, des *Romances*, des *Pastorales*, etc.; l'*Histoire des chats*, jugée trop sévèrement dans le temps, et presque entièrement oubliée aujourd'hui. Ses *Oeuvres* ont été recueillies en 1731, 5 vol. in-16, et en 1768, 4 vol. in-12; 1791, 2 vol. in-8; 1801, 2 vol. in-18.

MONDEJEU. Voy. SCHULEMBERG.

** MONDELLI (François-Autoine), pieux et savant prélat, né en 1775 à Rome, acheva ses études au collège romain dirigé par les jésuites. Ordonné prêtre, tout en remplissant avec zèle les diverses fonctions du ministère, il sut trouver le temps de cultiver les lettres, et dès 1786, il se fit connaître par des *Dissertations* sur des matières de critique et d'érudition religieuse. L'invasion des états de l'Eglise par les armées françaises en 1796 lui fournit l'occasion de montrer la fermeté de son caractère. Son refus de prêter serment au gouvernement *intrus* le fit condamner à l'exil. A l'avènement de Pie VII, il reprit les travaux qu'il avait été forcé d'interrompre, et fut un des fondateurs de l'*Académie catholique*, qui a déjà rendu tant de services à la religion. Sacré, en 1805, évêque des sièges unis de Terracine, Sezze et Piperno, il remplit tous les devoirs que lui imposait l'administration de ce vaste diocèse. Il établit à Sezze un hospice d'orphelins et un mont-de-piété, et dota les campagnes de nou-

velles écoles pour les jeunes filles. La mésintelligence, qui éclata en 1809 entre le saint Siège et le chef du gouvernement français (voy. PIE VII), le trouva ce qu'il avait toujours été. Sa résistance fut punie cette fois par son exil à Trévoux. Il y composa plusieurs *Opuscules* en français sur divers sujets de dévotion. De retour à Rome, en 1814, il fut transféré sur le siège de Citta-di-Castello. Il y tint en 1818 un *synode* dont les *actes* sont imprimés in-4, et mourut dans cette ville, le 2 mars 1825, dans de vifs sentiments de résignation. Parmi ses ouvrages, on distingue : *Discours politique-moral sur les devoirs de l'homme envers Dieu*, 1790, in-8; *Véritable idée du citoyen heureux*, 1796, in-8.

MONDONVILLE (Jeanne de JULIARD, dame de), fille d'un conseiller au parlement de Toulouse, fut distinguée de bonne heure par sa beauté et son esprit. Recherchée par divers seigneurs, elle épousa en 1646 Turles, seigneur de Mondonville. Ayant perdu son époux, elle se mit sous la direction de l'abbé Ciron, et forma le projet d'employer ses biens à la fondation d'une congrégation dont l'abbé Ciron dressa les statuts et les règlements. Ce nouvel institut fut confirmé par un bref d'Alexandre VII, en 1662, et autorisé de lettres-patentes en 1665. Peu de temps après, ces constitutions furent imprimées avec l'approbation de dix-huit évêques et de plusieurs docteurs. C'est cet institut si connu sous le nom de *Congrégation des Filles de l'Enfance*. Il avait déjà formé des établissements dans plusieurs diocèses, lorsqu'on prétendit qu'il servait d'asile à des factions et à des menées dangereuses pour l'Eglise et pour l'état. On nomma des commissaires, et après un mur examen, la congrégation de l'Enfance fut supprimée par un arrêt du conseil de 1686. L'institutrice fut reléguée dans le couvent des hospitalières de Coutances, et privée de la liberté d'écrire et de parler à aucune personne de dehors. Elle y mourut en 1705. Les filles de l'Enfance furent dispersées. L'abbé Racine, dans son *Histoire ecclésiastique*, en fait presque des martyres; les gens impartiaux les regardèrent comme les victimes d'un fanatisme dont elles ne connaissaient ni les vues ni les ressorts. « La » cour (dit un auteur très-instruit de cette affaire) » eut des preuves incontestables que cette fondatrice avait donné asile à des hommes de mauvaise doctrine et malintentionnés pour l'état, tels » que le P. Cerele et l'abbé Dorat: qu'elle avait » fourni à ceux-ci les moyens de sortir du royaume; » qu'elle avait fait imprimer, dans sa maison et par » ses filles, plusieurs libelles contre la conduite du » roi et de son conseil. On enleva cette imprimerie; » on dressa des procès-verbaux; et sur tous ces » faits, on eut quantité de dépositions authentiques » et juridiques, avec les témoignages des plus anciennes filles de cette maison. » Voy. JULIARD et REBOULET.

MONDONVILLE (Jean-Joseph CASSANEA de), l'un des plus célèbres musiciens du XVIII^e siècle, vit le jour à Narbonne le 24 décembre 1715. Il acquit d'abord de la réputation à Paris, où il se rendit en 1757. Trois morceaux de génie annoncèrent une lyre enchanteresse et savante, qui égalait celle de

Lalande. C'était le *Magnus Dominus*, le *Jubilate* et le *Dominus regnavit*, que l'on entend encore avec applaudissement. Il fut rival et ami de Guignon, qui tenait alors le premier rang en ce genre. Ses *Sonates*, ses *Symphonies* et ses *Motets* lui méritèrent la place de maître de musique de la chapelle du roi. Il mourut à Belleville près de Paris, le 8 octobre 1772.

MONET (Philibert), né en Savoie l'an 1566, mort à Lyon en 1645, se distingua chez les jésuites, où il entra par goût pour l'étude. Il fonda en 1597 le collège de Thonon, et fut pendant 22 ans préfet des études à Lyon. Les langues l'occupèrent d'abord, et elles lui durèrent quelques ouvrages éclipsés par ceux qu'on a donnés après lui. Son dictionnaire latin-français eut cours dans le temps. Monet se tourna ensuite du côté du blason et de la géographie de la Gaule: ce qu'il a fait sur cette matière est encore consulté par les savants. On a de ce laborieux jésuite : *Veterum nummorum ad recentis francicos proportio*, Lyon, 1617, in-fol. d'une seule feuille; *Annuaire littéraire Indulgarum*, années 1612-1614, Lyon, 1618, in-8. Ce fut le P. Monet qui traduisit ces lettres en latin. *Delectus latininitatis*, 7^e édition, Douai, 1623, in-12. Cet ouvrage a souvent été réimprimé depuis, notamment en 1642, in-8, considérablement augmenté; *Ligatures des langues latine et française*, in-4, Lyon, 1629, in-12; *Parallèle des langues latine et française*, Lyon, 1650, 52 et 56, in-4; *Rupecula capta, Cracina* (Rhé servata à Ludovico XIII, Carmen, Lyon, 1650, in-12; *Origine et pratique des Armoiries à la Gauloise*, 2^e édition, 1659; Menestrier en parle avec éloge; *Geographia Galliae veteris recentisque* (Lyon), 1654, in-12; *Inventaire des deux langues latine et française*, Lyon, 1656, in-folio. Le P. Monet veut qu'on écrive le français comme il se prononce, et c'est ainsi qu'il l'orthographie; la préface qu'il a faite à ce sujet est savante. On lui doit encore d'autres productions imprimées et divers ouvrages manuscrits, parmi lesquels le P. Lelong cite, sous le nom de *Burgundionica*, des mémoires sur la Bourgogne, qui se conservaient à Dijon.

MONETA (le père), dominicain de Crémone, vivait du temps même de saint Dominique, et mourut vers 1240. Il se rendit célèbre par sa science et son zèle contre les hérétiques de son temps. Le père Riccinus, du même ordre, fit imprimer à Rome, en 1645, in-folio, un *Traité* latin du père Moneta contre les *vaudois*.

MONFORT. Voy. MONTFORT.

MONGAULT (Nicolas-Hubert de), fils naturel de Colbert-Pouanges, né à Paris en 1674, entra dans la congrégation de l'Oratoire. En étant sorti, il demeura successivement auprès de l'archevêque de Toulouse, de Colbert, qui le protégeait et ensuite auprès de Foucault, qui lui procura une place à l'académie des inscriptions, et celle de précepteur du duc de Chartres, fils du duc d'Orléans. L'académie française se l'associa en 1718, et le perdit le 15 août 1746. Fréret prononça son éloge à l'académie des inscriptions. On a de lui : une *Traduction française de l'Histoire d'Hérodien*, 4 vol. in-12, Paris, 1715; une *Traduction des Lettres* de Cicéron

à Atticus, Paris, 1714 et 1758, 6 vol. in-12, réimprimée depuis en 4 vol. Cette version, aussi élégante et aussi exacte que celle d'*Hérodien*, est enrichie de notes qui font honneur à son goût et à son érudition. On apprend dans le texte et dans les remarques à connaître l'esprit et le cœur de Cicéron, et les personnages qui jouaient de son temps un grand rôle dans la république romaine. Deux *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie.

* MONGE (Gaspard), le créateur de la géométrie descriptive, et l'un des fondateurs de l'école polytechnique, naquit à Beaune en 1746. Après avoir fait ses études chez les oratoriens de Beaune, puis à Lyon, il fut à 16 ans jugé digne de professer lui-même. Les vacances l'ayant amené dans sa ville natale, il en traça le plan. Frappé de l'élégante précision de ce travail, un général qui se trouvait à Beaune le fit entrer à l'école de Mézières comme dessinateur. Le commandant l'ayant chargé de faire les calculs pratiques d'une opération de défilement, il s'en acquitta en inventant une méthode plus prompte et aussi exacte que celle qu'on avait suivie jusqu'alors. Ses talents l'ayant mis en réputation, il devint suppléant de Bossut, et peu de temps après de l'abbé Nollet, qu'il remplaça comme professeur de physique en 1766; il avait alors à peine 20 ans. Ce fut pour lui l'occasion d'une foule d'expériences curieuses. Cependant il étendait et généralisait toujours ses premiers essais mathématiques. Les *Mémoires* qu'il publia sur le calcul intégral, le firent nommer correspondant de l'académie des sciences, dont il devint membre en 1780. La même année, il fut adjoint à Bossut nommé professeur d'un cours d'hydrodynamique établi au Louvre, mais il ne quitta Mézières qu'en 1785, lorsqu'il remplaça Bezout comme examinateur de la marine. Il composa pour les élèves de cette arme un *Traité de statique*, qui depuis a été adopté pour toutes les grandes écoles. A la formation du Lycée, il y fut nommé professeur et contribua beaucoup par la clarté de son enseignement à populariser la science. Ayant adopté les principes de la révolution il se trouva lancé dans une carrière à laquelle l'avait mal préparé sa vie studieuse. Nommé ministre de la marine après la journée du 10 août, comme membre du conseil exécutif il se trouva forcé de revêtir de sa signature l'ordre de mettre à exécution le jugement du roi. Sa participation à ce funeste événement lui causa dans la suite d'amers regrets. Il sauva Dubouchage son prédécesseur, et si on put lui reprocher quelques choix déplorables, il est certain aussi qu'il rendit beaucoup de services. Déplacé au milieu des factieux qui se disputaient le pouvoir, il donna sa démission au mois d'avril, quoiqu'il y eût alors de grands dangers à le faire, et se borna dès lors à chercher dans la science des moyens d'être utile à son pays. Appelé à faire partie de l'école normale, il put enfin mettre au jour sa *Géométrie descriptive*, et prit ensuite une grande part à la fondation de l'école polytechnique. Chargé en 1796, d'aller recueillir en Italie les chefs-d'œuvre des arts, il en facilita le déplacement par des moyens mécaniques de son invention. L'année suivante, il vint avec Berthier, apporter au Directoire le traité

de Campo-Formio. Du nombre des savants qui suivirent Bonaparte en Egypte, le premier il observa le *mirage*, en assigna les causes et en décrivit les effets. Il soumit tous les monuments antiques à un scrupuleux examen : les pyramides, l'obélisque, les ruines d'Héliopolis, les débris épars dans la Basse-Egypte, les mékias, puits destinés à mesurer les eaux du Nil et construits par le calife Al-Mamountji, etc. Président de l'institut du Caire, lors de la révolte de cette ville, on le vit à la tête des autres savants défendre, l'épée à la main, ce dépôt des sciences dont la garde lui était confiée. De retour en France, il s'occupa avec zèle de l'exécution du grand ouvrage qui devait réunir tant de découvertes précieuses. Il avait repris sa chaire à l'école polytechnique, et ne désirait rien autre chose; mais Napoléon le nomma membre du sénat, lui donna la sénatorerie de Liège, avec le titre de comte de Péluse, et le combla d'honneurs. Les revers de nos armées affligèrent vivement Monge. La restauration le priva de tous ses emplois, il fut même rayé de la liste des membres de l'institut. Ses facultés s'atténuèrent par le chagrin; et il mourut le 28 juillet 1818, âgé de 72 ans. Berthollet prononça un discours sur sa tombe. M. Dupin a publié un *Essai historique sur ses travaux*, 1819, in-4. Monge était un homme probe, affable et bienfaisant; mais on peut regretter que la politique ait pris une part de sa vie. Indépendamment d'un grand nombre d'*analyses*, d'*observations*, de *mémoires*, etc., dans les *Recueils* de l'acad. des sciences, dans le *Journal de l'école polytechnique*, dans les *Annales de chimie*, dans la *Décade égyptienne*, etc., on a de lui : *Traité élémentaire de statique*, Paris, 1786, in-8, 6^e édit., 1826; *Description de l'art de fabriquer les canons*, an 2, in-4. (Voy. LAUNAY, J.-B.) *Géométrie descriptive*, 5^e édit., 1815, in-8; *Application de l'analyse à la géométrie des surfaces du premier et du deuxième degré*, 4^e édit., Paris, 1809, in-4. Une statue lui a été érigée à Beaune en 1848.

* MONGELAZ (Fanny, née BERNIER, nièce de l'abbé Burnier-Fontanel (voy. ce nom), née à Chambéry en 1798, s'est fait connaître par quelques ouvrages estimables. Celui de *l'Influence des femmes sur les mœurs*, 1828, 2 vol. in-8, est remarquable par la sagesse des leçons que l'auteur y donne aux femmes dans toutes les situations de la vie où elles peuvent se trouver. En 1825 elle fit paraître sans nom d'auteur un ouvrage intitulé : *Louis XVIII et Napoléon dans les Champs-Élysées*. Elle est morte le 50 juin 1850, laissant inédits une *Histoire de saint François de Sales*, et *Pierre comte de Savoie*; roman dans lequel elle s'était proposé de peindre les mœurs et les coutumes de son pays.

MONGIN (Edme), prélat français, né à Baroville, dans le diocèse de Langres, en 1668, fut précepteur du duc de Bourbon et du comte de Charolais. Il mérita, par ses talents pour la chaire, l'évêché de Bazas en 1724. C'était un homme d'esprit et de goût. Ces deux qualités se font remarquer dans le recueil de ses *Oeuvres*, publié à Paris en 1745. Cette collection renferme ses *Sermons*, ses *Panegyriques*, ses *Oraisons funèbres*, et ses *Pièces académiques*. Ce prélat mourut en 1746 à

Bazas. On trouve son *éloge* dans le recueil de d'Alembert.

MONGLAT. Voy. MONTGLAT.

MONGODIN (André-Jacques), prêtre et curé, mérite une place entre les hommes illustres avec beaucoup plus de raison que tant de guerriers qui ont désolé la race humaine, et tant de beaux esprits qui l'ont empoisonnée de leurs erreurs ou amusée par des sottises d'un jour. Né de parents pauvres, mais d'une condition honnête, il embrassa l'état ecclésiastique, et y porta les lumières convenables. Après s'être distingué pendant son vicariat par un zèle infatigable, il fut, à la demande et aux vœux unanimes de la paroisse, nommé recteur ou curé de Saint-Aubin, dans la ville de Rennes. Au moment de son installation, la fondation de rente pour les pauvres n'était que d'un écu; et à sa mort, arrivée vingt ans après, il en a laissé une d'environ 700 livres constituée en leur faveur. Il ne souffrit jamais qu'on fit des quêtes dans sa paroisse pour les pauvres; et lorsque le parlement permit à celles de Rennes de faire des emprunts, il ne consentit point que la sienne en fit: il pourvut lui-même à ses besoins; ses dîmes y étaient employées. « Mon revenu, disait-il, appartient aux malheureux; je suis leur caissier, qu'ils viennent chez moi retirer ce qui leur est dû. » Il se trouva quelquefois dans des moments de disette; et, n'ayant rien à donner, il partagea avec eux son repas. Enfin, épuisé par des travaux vraiment apostoliques, et l'activité d'une charité intelligente, généreuse, sans partialité et sans exception, toujours attentif, autant que les circonstances le permettaient, à cacher ses œuvres, il mourut en 1775 dans son confessionnal, en réconciliant les pécheurs avec Dieu: mort plus glorieuse aux yeux du vrai sage que celle des héros profanes qui expirent sur un champ de bataille, couverts du sang de leurs frères. Ses paroissiens lui dressèrent un monument avec cette inscription simple, mais touchante et énergique:

Hic jacet
Andreas Jacobus Mongodin,
Hujus parochie rector,
Cleri diocesis procurator;
Virtute, consilio, exemploque potens,
Pauperum pater, pauper ipse,
Ut divinae Providentiae subsidio,
Sic in victu parcimonia dives,
Egenis alimenta, vestes abunde suffecit:
Hanc sacram adem
Refecit, ampliavit, exornavit;
In sacro penitentiae tribunal sedens
Animam Deo reddidit.

* MONIGLIA (Thomas-Vincent), savant religieux, né à Florence le 18 août 1686, après avoir fait ses études à Pise, où son oncle était professeur de médecine, embrassa la règle de Saint-Dominique, dans sa ville natale au convent de Saint-Marc. Un exercice qu'il soutint avec quelque éclat lui concilia la bienveillance du général des dominicains, le P. Antonino Cloke; il le nomma professeur de philosophie, faveur prématurée que ce supérieur eut occasion de se reprocher dans la suite. En effet, Henri Newton, ministre du roi d'Angleterre près du grand duc de Toscane, lui persuada qu'à Londres, centre de toutes lumières, il trouverait bien plus de

moyens de perfectionner comme de faire valoir ses talents. Le jeune religieux le crut, et quitta sa patrie et son ordre pour réaliser des espérances que l'événement démentit bientôt. Ses ressources épuisées il se vit forcé d'accepter l'emploi de précepteur chez un lord. Inquiet pour l'avenir, il écrivit au grand-duc qui, touché de la situation du jeune fugitif, intervint en sa faveur et obtint son pardon. Quelque temps après son retour, on le donna pour aide au père Thomas-Marie Minorelli, préfet de la bibliothèque de la Casanate, à qui son âge avancé rendait ce secours nécessaire. De Rome il revint à Florence, où le père Orsi, depuis cardinal, souhaita de l'avoir pour successeur dans la chaire de théologie qu'il y occupait. Se voyant dans un lieu témoin de sa faute, il n'oublia rien pour en effacer le souvenir. Son application, sa piété, son savoir, le soin qu'il prit de former d'excellents élèves, lui concilièrent l'estime générale. Il compta parmi ses disciples le célèbre P. Mamachi, et beaucoup d'autres personnages distingués. Le cardinal Quirini chercha à l'attirer à Padoue pour y remplacer le père Sery. Ce dessein n'ayant pas réussi, le grand duc François le nomma professeur d'histoire ecclésiastique à Pise. Benoît XIV, instruit de son mérite, le combla d'honneurs. Ses connaissances ne se bornaient pas à la théologie. Outre le latin et le grec, Moniglia savait l'hébreu; il était versé dans l'histoire ancienne et moderne, et possédait la géographie; les mathématiques et l'histoire naturelle ne lui étaient point étrangères, et peu de savants jouissent d'une réputation mieux établie. Il mourut à Pise le 15 février 1767. Il a publié: *De origine sacrarum precum Rosarii B. M. V. dissertatio*, Rome, 1725, in-8. Cette dissertation qu'il composa par ordre de ses supérieurs, est dirigée contre les bollandistes qui prétendaient que saint Dominique n'est point l'auteur du Rosaire. *De annis Christi servatoris et de religione utriusque Philippi Aug. dissertationes duae*, Rome, 1741, in-4. Elles sont dédiées au grand duc François, qu'elles disposèrent favorablement à l'égard de l'auteur; *Dissertazione contro i fatalisti*, Lucques, 1744, in-8; *Dissertazione contro i materialisti ed altri increduli*, Padoue, 1750, in-8; *Osservazioni critiche filosofiche contro i materialisti, divise in due trattati*, Lucques, 1760. Moniglia fut un des premiers qui, en Italie, s'élevèrent contre les doctrines philosophiques; *La mente humana spirito immortale, non materia pensante*, 1766, in-8; sur l'*Introduction et les progrès de la religion catholique dans les Indes*, particulièrement en ce qui concerne la mission à la Chine du cardinal de Tournon dont il prend la défense. Il avait entrepris l'histoire des anciennes villes de Toscane. On a sa *Vie* par Fabroni, dans les *Vitae Italarum*. Ce célèbre écrivain a d'autant moins cru devoir y dissimuler ce que la conduite de Moniglia avait eu de futil, que cette erreur de jeunesse, déjà expiée par le repentir, est plus que couverte par le long exercice des vertus religieuses, par de nobles travaux, et par de grands services rendus à la religion et aux lettres.

MONIN (Jean-Edouard du), natif de Gy, dans le comté de Bourgogne, a publié, sous le règne de

Henri III, des *Poésies latines*, 1578 et 1579, 2 vol. in-8; et *françaises*, 1582, in-12. On a encore de lui deux tragédies imprimées, l'une sous le titre du *Quarême de du Monin*, Paris, 1584, in-4; l'autre sous celui de *Orbec-Oronte*, dans le *Phénix* de du Monin, 1585, in-12. Il donnait de grandes espérances lorsqu'il fut assassiné en 1586, à 29 ans. On le regardait non-seulement comme un génie précocé, mais comme un des meilleurs esprits de son siècle. On ne partage guère ce jugement, quand on lit les vers de du Monin. Ils sont si obscurs, si plats, si trainants, si défigurés par une érudition pédantesque, qu'on ne trouve pas étrange qu'à son âge il eût enfanté de telles productions. Voëtius a prétendu que le cardinal du Perron avait eu part au meurtre de ce jeune homme, pour se venger de quelques mauvaises satires : calomnie atroce, avancée sans preuve et sans vraisemblance par cet écrivain téméraire et emporté. M. Lelut, membre de l'institut, a publié une curieuse *Notice* sur la vie et les ouvrages de du Monin, son compatriote, in-8.

MONIQUE (sainte), mère de saint Augustin, née en 552 de parents chrétiens, fut mariée à Patrice, habitant de Tagaste en Numidie, avec lequel elle eut deux fils et une fille. Elle convertit son mari, qui était païen, et obtint par ses prières et par ses larmes la conversion de saint Augustin, son fils aîné, qui était engagé dans les plaisirs du siècle et dans les erreurs du manichéisme. Après avoir enfanté ce cher enfant à l'Eglise et à la religion, elle mourut en 587 à Ostie, où elle s'était rendue avec lui pour passer en Afrique. L'Eglise célèbre la fête de sainte Monique le 4^e jour de mai. Par une application ingénieuse et touchante, on lit à l'Evangile de la messe la résurrection du fils de la veuve de Naïm. L'oraison *Deus, mærentium consolator*, etc. est pleine d'onction et de la plus tendre piété. Godescard a écrit la *Vie de sainte Monique*, et le pape Martin V a rédigé l'*Histoire de la translation de son corps à Rome en 1450*; une nouvelle *Vie de sainte Monique* a été donnée par M. le comte de Coetsloquet, Paris, 1815, gr. in-18.

MONMOREL (Charles LE BOURG de), né à Pont-Audemer, fut fait aumônier de la duchesse de Bourgogne en 1697. L'abbaye de Lannoi fut la récompense de son talent pour la chaire, autant que l'effet de la protection de madame de Maintenon. Nous avons de lui un recueil d'*Homélies* estimées, sur les évangiles des dimanches, des jours du carême, et des mystères de J.-C. et de la sainte Vierge. Cette collection, précieuse aux curés de campagne et même à ceux des villes, forme 10 vol. in-12. L'auteur écrit avec simplicité, avec précision, et ne s'éloigne guère de la méthode et du style des saints Pères, dont il place à propos les plus belles sentences. Nous ignorons l'année de sa mort.

MONMORENCI. Voy. MONTMORENCY.

MONMOUTH. Voy. MONTMOUTH.

MONNEGRO ou de TOLEDE (Jean-Baptiste), sculpteur et architecte, mort en 1590, dans un âge fort avancé, à Madrid, lieu de sa naissance, s'est fait une grande réputation en Espagne par son habileté. C'est lui qui fit bâtir, par ordre de Philippe II, l'église de l'*Escorial*, sous l'invocation de saint

Laurent. Les statues des six rois qu'on voit sur la façade de ce temple sont aussi l'ouvrage de son ciseau.

* MONNEL (Simon-Edme), conventionnel, né en 1748 à Weissembourg, était en 1789, curé de Valdelancourt, diocèse de Langres. Député aux états-généraux, par le clergé du bailliage de Chaumont, il y vota constamment avec le côté gauche, et prêta serment à la constitution civile du clergé. Renvoyé à la Convention par la Haute-Marne, il y vota la mort de Louis XVI, avec appel, mais sans sursis. Après le 9 thermidor, il demanda que les dénonciateurs et les comités révolutionnaires fussent tenus d'indemniser les détenus injustement persécutés. Après la session, nommé commissaire du Directoire exécutif, près d'une administration départementale; il cessa d'être employé en 1800. Banni par la loi du 6 janvier 1816, il se rendit à Constance, où il est mort dans les premiers jours de novembre 1822. Les journaux ont publié la pièce suivante, dont l'authenticité ne peut-être mise en doute : « Le » soussigné S.-E. Monnel, prêtre et ci-devant curé » de Valdelancourt, diocèse de Langres, actuelle- » ment à Constance, déclare qu'il rétracte tout ce » qu'il peut avoir fait et manifesté, soit d'une ma- » nière publique ou particulière, de contraire à la » religion catholique, apostolique et romaine, dans » le sein de laquelle il veut mourir; priant surtout » ses anciens paroissiens de lui pardonner les scan- » dales dont il peut s'être rendu coupable; qu'il » témoigne, en outre, la plus vive douleur et le plus » sincère repentir d'avoir voté la mort de son roi » Louis XVI; qu'il prie humblement Dieu qui est » plein de bonté de le traiter, non selon sa justice, » mais selon ses miséricordes qui sont infinies, en qui » il met toute sa confiance. La présente rétractation » faite et remise entre les mains de M. Wichl, préfet » du collège de Constance, ce jour 29 octobre » 1822. » Signé J.-E. MONNEL.

* MONNET (l'abbé). On lui doit : *Lettres d'une mère à son fils, pour lui prouver la vérité de la religion chrétienne*, 1768, 3 vol. in-12, réimprimées pour la 5^e fois en 1776.

* MONNET (Antoine GRIMOALD), chimiste distingué, né en 1754, à Champeix en Auvergne, mérita la protection de Malesherbes, qui lui procura, en 1774, la place d'inspecteur-général des mines. Son entêtement à ne pas vouloir reconnaître les progrès que la chimie doit aux découvertes des Lavoisier, des Fourcroy, des Berthollet, le brouilla avec presque tous les savants. Il mourut à Paris le 25 mai 1817. On lui doit : *Traité des eaux minérales*, 1768, in-12; *Traité de la vitriolisation et de l'alunation*, 1769, in-12; *Catalogue raisonné minéralogique*, 1772, in-12; *Nouvelle hydrologie*, 1772, in-12; *Exposition des mines*, trad. de l'allemand, 1775, in-4; *Traité de l'exploitation des mines*, avec des notes, 1775, traduit aussi de l'allemand; *Mémoire sur l'arsenic*, qui remporta un prix à l'académie de Berlin, en 1774, in-4; *Traité de la dissolution des métaux*, 1775, in-12, ouvrage estimé; *Nouveau système de minéralogie*, 1779, in-12; *Voyage minéralogique fait en Hongrie et en Transylvanie*, traduit de l'allemand, de Born, 1780, in-8;

avec Guettard, *Atlas de la description minéralogique de la France* (voy. GUETTARD); *Dissertations et expériences relatives aux principes de la chimie pneumatique*, 1789, in-4; *Mémoires historiques et politiques sur les mines de France*, 1790, in-8; *Démonstration de la fausseté des principes des nouveaux chimistes*, Paris, 1798, etc., ouvrage curieux.

* MONNIER (J.-Charles, comte), lieutenant-général, pair de France, etc., né en 1738, à Caillon, entra comme volontaire dans la garde nationale de Paris à l'époque de la prise de la Bastille, obtint, en 1791, un brevet de sous-lieutenant, fut fait officier d'état-major en 1795, et parvint rapidement aux grades supérieurs. Sa conduite à Lodi et à Arcole lui valut le commandement d'une brigade (1796), à la tête de laquelle il se signala à la bataille de Rivoli. Il fit ensuite les campagnes du Tyrol, sous Masséna et sous Joubert, et après le traité de Campo-Formio, fut chargé du commandement d'Ancone. La campagne de Naples lui fournit de nouvelles occasions de se distinguer; il s'empara de Civitella et de Pescara, au mois de décembre 1798. A peine rétabli d'une blessure grave qu'il avait reçue à l'attaque d'un faubourg de Naples, il reprit le commandement d'Ancone, et après avoir soumis les Italiens insurgés, soutint dans cette place un siège de cent-cinq jours contre un ennemi quinze fois plus nombreux. Cette héroïque défense lui valut, en 1800, le grade de général de division. Echangé, peu de temps après, contre le général autrichien Lusignan, il fit partie de l'armée de réserve, et contribua, sous les ordres de Desaix, à la victoire de Marengo (voy. DESAIX). A la suite de cette victoire, il alla rétablir la république Cisalpine, et envoyé dans la Toscane, prit Arezzo sur les insurgés qui se soulevèrent. Après la rupture de l'armistice il rejoignit Brune sur le Mincio et continua de se signaler par son intrépidité. La prise de Vérone dont il s'empara au mois de janvier 1801, fut son dernier exploit. Depuis il cessa d'être employé, sans qu'on en ait su la cause. Rappelé au service en 1814, lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il commanda l'avant-garde de l'armée royale du midi sous les ordres du duc d'Angoulême, sortit de France avec ce prince et y revint, à la seconde rentrée du roi, qui le nomma, le 17 août 1815, membre de la chambre des pairs, et lui donna le titre de comte. Il mourut d'apoplexie à Paris, le 30 janvier 1816.

MONNIER (Pierre le), et ses fils. (Voy. LEMONNIER.

MONNIER (Pierre le), né dans les environs de Lille, vers l'an 1552, mort vers l'an 1613, parcourut diverses contrées de l'Europe, et particulièrement l'Italie. A son retour, il publia une *Description des monuments tant anciens que modernes* qu'il avait observés dans ses voyages, Lille, 1614, in-12.

MONNIER (Louis-Gabriel), graveur, naquit à Besançon, le 11 octobre 1755, et mourut à Dijon le 28 février 1804. Placé jeune dans l'atelier de Durand, graveur de la monnaie à Dijon, il alla se perfectionner à Paris. De retour en Bourgogne, il s'appliqua à l'étude de l'antique, à laquelle il dut

cette pureté de dessin qui distingue ses productions de celles des artistes de la même époque : On cite de lui : les *Cartes*, les *Vignettes*, etc. de l'*histoire de Bourgogne*, de D. Plancher; la *Carte synoptique de botanique*; pour les *Notions élémentaires* de Durande; les vignettes du *Salluste*, de de Brosses; des *Antiquités de Dijon*, par Le Goux de Gerland; le beau *Frontispice* des *Mémoires* de l'académie de Dijon, etc. Il a gravé en creux et en relief un très-grand nombre de sceaux, de cachets, de jetons et de médailles, recherchés des curieux.

* MONNIOTTE (dom Jean-François), bénédictin, né à Besançon en 1725, entré dans la congrégation de Saint-Maur, fut chargé d'enseigner la philosophie et les mathématiques, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. A la suppression de son ordre, il se retira à Tigery, près de Corbeil, où il est mort le 29 avril 1797. Monniotte est l'éditeur des *Institutiones philosophicæ* de Rivard, Paris, 1778-80, 4 vol. in-12; et l'auteur de *l'Art du facteur d'orgues*, publié sous le nom de D. Bedos. On trouve dans le *Magasin encyclopédique*, 5^e année, tome 1^{er}, page 267, une pièce de vers latins, à la louange de D. Monniotte, par M. Guiot, ci-devant prieur de Saint-Guerrant, à Corbeil.

* MONNOT (Antoine), né à Besançon en 1763, fut admis en 1788, au collège de chirurgie de cette ville, et nommé l'année suivante démonstrateur d'anatomie à l'université, dont la suppression le laissa sans emploi. Attaché en 1792, à l'hôpital de Louhans, comme chirurgien en chef, il fut rappelé deux ans après à Besançon, pour y remplir la place de professeur d'accouchements. En 1807 il fut nommé professeur à l'école de médecine. Il est mort le 4 juillet 1820. Excellent praticien, il était surtout recommandable par son désintéressement, et par sa bienfaisance. On a de lui : *Description d'une nouvelle machine pour obtenir l'extension continuée dans les fractures des extrémités inférieures*, Besançon, 1791; *Reflexions servant d'introduction à l'étude de l'anatomie*, 1791; *Observations sur une grossesse de trompe*, 1791, in-8; *sur le déchirement du col de la matrice dans l'accouchement*, 1792; *sur une fistule biliaire, et sur les succès obtenus de l'emploi des cauteres dans les maladies cancéreuses*, 1795, in-8; *Précis d'anatomie à l'usage des élèves de l'école de dessin*, 1799, in-8; *Observations sur l'hydrophobie*, 1799, in-8; *Observations sur une perte de sang*, 1818, in-8.

MONNOYE (Bernard de la), né à Dijon en 1641, fit paraître dès son enfance de grandes dispositions pour les belles-lettres. On voulait l'engager à se consacrer au barreau; mais son inclination l'entraînait vers la littérature légère et la poésie. Il se contenta de se faire recevoir correcteur en la chambre des comptes de Dijon, en 1672. L'exercice de cette charge ne l'empêcha point de se rendre habile dans les langues grecque, latine, italienne et espagnole, dans l'histoire et dans la littérature. Il remporta le prix à l'académie française en 1671, par son poème du *Duel aboli*, le premier que distribua l'académie. Les sujets de ses autres pièces qui remportèrent aussi le prix sont, pour l'année 1675, *La Gloire des armes et des belles-lettres*,

sous Louis XIV; pour 1677, *L'Education de monseigneur le dauphin*; pour 1685, *Les Grandes choses faites par le roi en faveur de la religion*; enfin pour l'année 1685, *La Gloire acquise par le roi en se condamnant en sa propre cause*. Sa pièce intitulée, *l'Académie française sous la protection du roi*, ayant été envoyée trop tard en 1675, ne put être admise à l'examen. L'académie française se l'associa en 1715, et il était bien juste qu'un athlète qui avait été couronné cinq fois fût assis avec ses juges. La poésie ne faisait pas la principale occupation de La Monnoye; il avait su joindre dès sa jeunesse l'érudition aux belles-lettres. La parfaite connaissance des livres et des auteurs de tous les pays, et la discussion pénible des anecdotes littéraires dont aucune ne lui échappait, formaient en lui une érudition presque unique. Les bibliographes le regardaient comme leur oracle, et c'est ainsi qu'ils l'appelaient, malgré le silence que sa modestie avait exigé d'eux. Les qualités de son cœur égalaient celles de son esprit; son caractère était gai et égal, poli et officieux. Ce littérateur estimable mourut à Paris, le 15 octobre 1728, à 88 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Poésies françaises*, in-8, réimprimées en 1716 et 1721; nouvelles *Poésies*, Dijon, 1715, in-8. Ces deux recueils méritent des éloges; il y a plusieurs vers heureux et quelques morceaux agréables. Le style en est quelquefois prosaïque, et la douce chaleur de la poésie ne s'y fait pas toujours sentir; mais dans ces sortes de collections tout ne peut pas être égal; *Noëls bourguignons*, (*Noël bourguignons de Gui Barozai, ai Dioni*), Dijon, 1720 et 1757, in-8, que l'on regarde comme un chef-d'œuvre de naïveté; mais il faut être Bourguignon pour la bien sentir. Quand on ne l'est pas, on peut bien trouver grossier ce qui paraît naïf à d'autres (1). *Menagiana*, 1715 (voy. MÉNAGE), avec une *Dissertation* curieuse sur le livre *De tribus impostoribus*. Il s'attache à prouver que cette affreuse production n'a jamais existé, du moins en latin. Il peut se faire effectivement que d'abord ce livre ait été imaginaire, et que ceux qu'on a vus depuis n'aient été faits que d'après le titre; mais il paraît que La Monnoye se trompe en croyant qu'il n'existait pas en 1712 : M. Crevenna, citoyen d'Amsterdam, en possédait un exemplaire latin dans sa riche bibliothèque, dont nous avons le catalogue raisonné en 5 vol. in-4. Cet exemplaire, de 46 pages in-8, porte l'année 1598 : il est vrai que M. Crevenna le croit postérieur à cette date; mais il n'est pas vraisemblable qu'il soit plus récent que la dissertation de la Monnoye. Il y a cependant des gens qui attribuent cette fraude à Straubius, qui fit imprimer ce livre à Vienne en Autriche en 1755, sur une prétendue ancienne édition qui est très-suspecte, et peut-être imaginaire. M. Crevenna a une traduction française qui n'a aucun rapport avec l'exemplaire latin. L'un et l'autre sont des libelles très-plats, sans esprit et sans raison, indignes d'attention, et plus encore

d'une réfutation sérieuse. (Voy. VIGNES, Pierre des.) De savantes *Notes* sur la bibliothèque choisie de Colomiers; des *Remarques* sur les *Jugements des savants* de Baillet, et sur l'*Anti-Baillet* de Ménage (voy. ce nom); des *Remarques* sur les bibliothèques de du Verdier et de la Croix-du-Maine; des *Notes* sur l'édition de Rabelais de 1715; elles sont plus grammaticales qu'historiques; c'est à La Monnoye qu'on doit l'*Edition* de plusieurs poètes français, imprimés chez Coustelier; et le *Recueil de pièces choisies en prose et en vers*, publiés en 1714, à Paris, sous le titre de Hollande. On a encore de lui la *Traduction* en vers français de la *Glose* de sainte Thérèse (voy. ce nom), ouvrage qui prouve autant les talents du poète, que son goût pour le langage de la religion et d'une piété tendre. Rigoley de Juvigny a publié les *Oeuvres choisies* de La Monnoye, 1769, 5 vol. in-8, ou 2 vol. in-4. Chardon-de-la-Rochette en avait préparé, de concert avec Mercier-de-St-Léger, une édition plus complète, qu'il n'a pas publiée faute d'un libraire qui voulut se charger des frais d'impression (*Mélanges* de Chardon, t. 265); on a un extrait des *Oeuvres choisies*, 1780, in-12. La Monnoye avait des connaissances très-étendues, était en correspondance avec plusieurs savants de l'Europe, et se faisait aimer autant par ses talents que par sa modestie. M. Peignot a publié en 1852 de *Nouvelles recherches sur La Monnoye*, opuscule curieux.

MONOSZLOI (André), d'une famille noble de Hongrie, fut élevé sur le siège épiscopal de Veszprém, après avoir rempli avec zèle plusieurs autres emplois. On a de lui : *De invocatione et veneratione Sanctorum*, Tyrnau, 1589, in-4. Cette matière y est amplement et savamment discutée. Nicolas Gyarmati, ministre réformé, attaqua cet ouvrage; mais Pierre Pazman, depuis cardinal, le fit repentir de sa témérité par une très-solide et élégante réfutation, où il mit au néant tout ce que le ministre avait opposé à l'ouvrage du savant et pieux évêque.

MONOYER (Jean-Baptiste), peintre, nommé plus communément *Baptiste*, né en 1653 à Lille, mourut à Londres en 1699. On ne pouvait avoir plus de talent que Monoyer pour peindre les fleurs. On trouve dans ses tableaux une fraîcheur, un éclat, un fini, enfin une vérité qui le dispute à la nature même. Milord Montaigu, ayant connu ce célèbre artiste pendant son séjour en France, l'emmena à Londres, où il employa son pinceau à décorer son magnifique hôtel. On a aussi beaucoup de ses tableaux en France — Antoine MONOYER, son fils, a été son élève et membre de l'académie.

MONPENSIER. Voy. MONTPENSIER.

MONRO (Alexandre), célèbre professeur d'anatomie en l'université d'Edimbourg, né à Londres en 1697, est auteur de différents traités en anglais très-estimés : *Anatomie*, Edimbourg, 1726, et réimprimée plusieurs fois; ce que l'auteur dit des nerfs a été publié en latin à Franeker, 1754, sous le titre d'*Anatomie nervorum contracta*; l'*Ostéologie*, trad. en franç., par Sue, Paris, 1759, 2 vol. in-fol., fig.; *Essai sur les injections anatomiques*, trad. en latin, Leyde, 1741, in-8; *Examen des remarques* de

(1) M. Nodier, dans un article curieux sur le patois bourguignon (*Mélanges d'une petite Bibliothèque*), cite comme la meilleure édition du texte des *Noëls*, celle de Châtillon-sur-Seine, 1817, in-12, qui est due aux soins de M. Dubois, de Lisieux.

MM. Winslow, Ferrein et Walthers, sur *les muscles*, Edimbourg, 1752, in-8 ; 1785, in-fol.; *Médecine d'armée*, trad. en franç. par Le Bègne de Presle. Il a enrichi les Mémoires de la société d'Edimbourg d'un grand nombre de pièces intéressantes. Mouru mourut le 10 juillet 1767, dans un âge très-avancé. Un de ses fils a publié sur l'hydropisie une *Dissertation*, traduite en franç. par Savari, Paris, 1760, in-8, qui peut être d'un grand secours dans le traitement de cette maladie.

* MONROË (James), 5^e président des Etats-Unis d'Amérique, né dans l'état de Virginie en 1758, fut destiné par sa famille à la carrière du barreau. Après avoir fait de bonnes études, il exerça la profession d'avocat sous la direction de Jefferson, qui depuis eut toujours pour lui les sentiments les plus affectueux. Nommé député au congrès à 21 ans, Monroe crut qu'il serait plus utile à son pays sur les champs de bataille qu'à la tribune. Sa bravoure attestée par plusieurs actions d'éclat lui valut un avancement rapide. Son pays n'ayant plus besoin de son épée, il reprit la profession d'avocat ; mais il ne tarda pas d'être réélu député au congrès, où il siégea 10 années. En 1794, il fut nommé ministre plénipotentiaire près du gouvernement français. Rappelé au bout de 2 ans, à son retour en Amérique, il publia sa correspondance diplomatique qui produisit le plus grand effet. En 1799, nommé gouverneur de la Virginie, il revint en France en 1802 pour traiter de l'achat de la Louisiane, et par ses talents et sa loyauté il parvint à terminer cette négociation. L'année suivante il remplaça le ministre américain, à Londres, et revint en 1808 à Philadelphie. Nommé en 1811 secrétaire d'état des affaires étrangères, il fut en outre en 1814 chargé du porte-feuille de la guerre. En 1817, il fut élu président des Etats-Unis à une grande majorité, en remplacement de Madison. Son administration fut sage : il inspecta les côtes maritimes, parcourut aussi l'intérieur du pays, et à son retour adressa au congrès le tableau le plus satisfaisant de l'état de la république. Réélu président le 4 mars 1821, il prononça, pour l'ouverture du congrès de 1824, un discours qui fit une grande sensation. Rentré dans la vie privée, il est mort à New-York, à l'âge de 75 ans, le 4 juillet 1831, jour anniversaire de la déclaration de l'indépendance de l'Amérique du Nord.

MONS-AUREUS. Voy. MONTDORÉ.

* MONSIAU (Nicolas), peintre d'histoire, né à Paris en 1754, suivit les leçons de Peyron, et fut reçu académicien en 1790. On lui doit un grand nombre de tableaux, parmi lesquels on remarque : *la Peste de Marseille*; *le Lion de Florence*; *Molière lisant Tartufe chez Ninon*; *la mort de Raphaël*; *le Couronnement de Marie de Médicis*; *Louis XVI donnant ses instructions à La Peyrouse*, etc. Ses compositions offrent un mouvement qui n'est point de la chaleur; sa couleur tient de celle de son maître, et l'on sait que ce n'était pas la partie brillante de Peyron (voy. ce nom); mais il avait une merveilleuse facilité de pinceau. On a de cet artiste une grande quantité de dessins parmi lesquels on cite *le Triomphe de Paul-Emile*, *la Mort de Cléopâtre*, etc.

MONSIGNANI (Eliseus), natif du Frioul, entra dans la congrégation des carmes, fut nommé quatre fois procureur du P. général de l'ordre, et mourut à Rome en 1757, après avoir publié *Bullarium carmelitarum*, Rome, 1715, 1718, 2 vol. in-fol., ouvrage qui a demandé beaucoup de recherches.

* MONSIGNY (Pierre-Alexandre), musicien, né en 1729 à Fauquemont, dans l'Artois, d'une famille noble, s'initia de bonne heure à l'art dans lequel il devait s'illustrer. Ce fut en assistant à la représentation de la *Serva Padrona*, qu'il sentit s'éveiller en lui le goût de la musique, et il reçut de l'italien Gianotti des leçons de composition. Il débuta en 1750, par *les Auteurs indiscrets*, opéra qui eut un grand succès, et soutint ensuite sa réputation, malgré la concurrence de Grétry, rival redoutable et jaloux. Son *Cadi dupé* (1761) frappa tellement Sédaïne qu'il s'écria : *Voilà mon homme!* Dès ce moment ils associèrent leurs travaux, et marquèrent chacun de leurs pas par des succès. Monsigny travailla aussi pour Anseaume, Favart, Marmontel, et cessa de composer pour le théâtre en 1777, à l'âge de 48 ans. Cette retraite prématurée fut attribuée à quelques désagréments qu'il essaya de la part des acteurs. Depuis 1765, il avait la place de maître d'hôtel du duc d'Orléans. La révolution lui ayant enlevé toute sa fortune, les comédiens du théâtre Favart lui firent, en 1798, une pension de 2400 francs. Deux ans après, il remplaça Piccini dans l'emploi d'inspecteur au Conservatoire; mais il s'en démit en 1802. Successeur de Grétry, en 1815, à l'institut, il obtint la même année la croix d'honneur, et fut reçu, en 1816, à l'académie des beaux-arts. Il mourut, le doyen des musiciens, le 14 janvier 1817, à 88 ans. Le principal mérite de Monsigny consiste dans la simplicité, l'expression, la mélodie; et Grétry n'a pu s'empêcher de dire dans ses *Essais sur la musique* : « C'est le plus chantant des musiciens.... il chante » d'instinct. » Cet excellent compositeur n'était pas moins recommandable par ses mœurs, son esprit et ses qualités sociales, que par la supériorité de ses talents. M. Quatremère de Quincy a lu son *éloge* en 1818, à l'académie des beaux-arts.

MONSTIER (Artus du), religieux récollet, né à Rouen au commencement du xvi^e siècle, employa le temps que ses exercices de religion lui laissaient libre, à travailler sur l'histoire de son pays. Il en a composé 5 vol. in-fol. Le 5^e qui traite des abbayes, a paru à Rouen en 1665, in-fol, sous le titre de *Neustria pia*, livre rare. L'auteur était mort en 1662, pendant qu'on imprimait ce vol., ce qui sans doute a empêché les autres de paraître. Les deux premiers traitent des archevêques et évêques, sous le titre de *Neustria christiana*; le 4^e des saints, sous le titre de *Neustria sancta*; et le 5^e de différents objets, sous le titre de *Neustria miscellanea*. On a encore du P. du Monstier : *De la sainteté de la monarchie française, des rois très-chrétiens, et des enfants de France*, Paris, 1658, in-8; *La piété française envers la sainte Vierge Notre-Dame de Lisse*, Paris, 1657, in-8.

MONSTRELET (Enguerrand de), historien du

x^{ve} siècle, né à Bus près d'Arras en 1590, d'une famille noble et ancienne, devint prévôt de Cambrai et mourut en 1455. Il a laissé une *Chronique ou Histoire curieuse et intéressante des choses mémorables arrivées de son temps*, depuis l'an 1400 jusqu'en 1467, Paris, 5 vol. in-fol. Elle commence précisément où finissent les *Annales* de Froissard. L'auteur y raconte d'une manière simple et vraie mais très-diffuse, la prise de Paris et de la Normandie par les Anglais, les guerres qui éclatèrent entre les maisons d'Orléans et de Bourgogne. Les quinze dernières années de son Histoire sont d'une main étrangère. Nous indiquerons ici différentes éditions des *Chroniques de Monstrelet*. A. Vêrard de Paris en a publié deux, sans date, chacune en trois volumes in-folio, qui ne vont que jusqu'à l'an 1467 (1); J. Petit et Lenoir sont les premiers qui les aient imprimés avec date, Paris, 1512; Fr. Regnault en a donné une édition en 1518; elle est comme les précédentes en 5 vol. in-fol.; l'Huillier en a publié une autre, *ibid.*, 1572; Denys Sauvage a fait imprimer à Paris, aussi en 1572, en 5 vol. in-fol. les *Chroniques de Monstrelet*; mais en changeant beaucoup de mots et de phrases dont il n'a pas toujours rendu le sens, il a rempli son édition de fautes. Th. Johnes en a donné une *Traduction anglaise*, 1809, 4 vol. in-4, et in-folio, réimprimée à Londres, 1810, 12 vol. in-8. M. Buchon, dans sa *Collection des Chroniques nationales françaises*, a publié la meilleure édition que nous ayons de cet ouvrage, Paris, 1826-27, 15 vol. in-8. Cette édition est précédée d'un *Mémoire de J.-B. Dacier sur la vie et les chroniques de Monstrelet*. La bibliothèque du roi possède trois beaux manuscrits de ces *Chroniques*.

MONT. Voy. DUMONT et ROBERT.

MONTAGNE ou MONTAIGNE (Michel de), naquit au château de ce nom dans le Périgord, le 28 février 1535, de Pierre Eyghem, seigneur de Montagne, d'une famille originaire d'Angleterre. Son enfance annonça d'heureuses dispositions. Son père les cultiva avec beaucoup de soin, lui fit parler le latin avant le français, et porta ses attentions pour lui jusqu'au scrupule; il ne le faisait éveiller le matin qu'au son des instruments, dans l'idée que c'était gâter le jugement des enfants, que de les éveiller en sursaut. Dès l'âge de 15 ans, il eut fini son cours d'études, qu'il avait commencé et achevé au collège de Guyenne de Bordeaux, sous Grouchy, Buchanan et Muret. Destiné par son père à la robe, il fut pourvu, vers l'an 1554, d'une charge de conseiller au parlement de Bordeaux; il l'exerça quelque temps, et la quitta ensuite par dégoût pour cette profession. Il parcourut la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie; mais on voit, par la relation qu'il a laissée de ses voyages, qu'il n'avait pas l'esprit observateur, et qu'il était bien plus occupé de plaisirs que des objets qui s'offraient à sa curiosité. Se trouvant à Rome en 1581, il y fut honoré du titre de *citoyen romain*; cette même année, il fut élu maire de Bordeaux, après le maréchal de Biron. En 1582, les Bordelais l'envoyèrent

à la cour pour y négocier leurs affaires. Après deux ans d'exercice, il fut encore continué deux autres années. Il parut quelque temps après aux états de Blois, en 1588. Ce fut sans doute pendant quelques-uns de ses voyages à la cour, que le roi Charles IX le décora du collier de l'ordre de Saint-Michel, *sans qu'il l'eût*, dit-il, *sollicité*. Mais la vanité qui perce dans tous ses écrits rend cette circonstance très-douteuse. Après différentes courses, tranquille enfin dans son château de Montagne, il s'y livra tout entier à la philosophie, qui chez lui était une espèce de scepticisme, et une liberté de penser qui ne tenait à rien. Sa vieillesse fut affligée par les douleurs de la pierre et de la colique, et il refusa toujours les secours de la médecine, à laquelle il n'avait point de foi. Il mourut d'une esquinancie, en 1592, à 59 ans. Montagne s'est peint dans ses *Essais*; mais il n'avoue pour l'ordinaire que quelques défauts indifférents, et dont même se parent certaines personnes. Il convient, par exemple, d'être indolent et paresseux, d'avoir la mémoire fort infidèle, d'être ennemi de toute contrainte et de toute cérémonie: « A quoi servirait-il » de fuir la servitude des cours, si on l'entraînait » jusque dans sa tanière? » Quelquefois il lui échappe des aveux plus graves, et ce sont ceux qui rendent le mieux son caractère: « Je suis, dit-il, » tantôt sage, tantôt libertin; tantôt vrai, tantôt » menteur; chaste, impudique; puis libéral, pro- » dige, avare, et tout cela selon que je me vire. » Il ne suivait dans sa morale et dans sa conduite que la raison humaine, ou plutôt l'idée et le caprice du moment, et, fermant les yeux à la lumière de la foi, il flottait sans cesse dans un doute universel: il se plaignait de cette situation pénible, et regrettait la religion qu'une mauvaise philosophie lui avait fait perdre. « Quelle obligation, di- » sait-il, n'avons-nous pas à la bénignité de notre » souverain Créateur, pour avoir dénié notre » croyance de ces vagabondes et arbitraires opi- » nions, de l'avoir logé sur l'éternelle base de sa » sainte parole! Tout est flottant entre les mains » de l'homme. Puis-je avoir le jugement si flexi- » ble? » Ailleurs, il se reproche à lui-même que ses *jugements de la veille ne sont jamais ceux du lendemain*. On a de lui: des *Essais*, qu'il commença à écrire vers l'an 1572, à l'âge de 39 ans, comme il le dit dans un des premiers chapitres. Cet ouvrage a été longtemps le seul livre qui attirât l'attention du petit nombre des étrangers qui pouvaient savoir le français. Le style n'en est, à la vérité, ni pur, ni correct, ni précis, ni noble, mais il est simple, vif, hardi et naïf. Malebranche prétend que c'est la corruption du cœur humain qui donne de l'attachement pour cette lecture, où elle trouve de quoi se rassurer et se nourrir, où elle reconnaît ses traits propres et se contemple comme dans un portrait parfaitement ressemblant. Nicole, Pascal et d'autres hommes célèbres ont porté de ce livre le même jugement. S'il est vrai que le cardinal du Perron l'a appelé le *bréviaire des honnêtes gens*, il ne peut, par *honnêtes gens*, qu'avoir entendu les gens du beau monde, qui effectivement le lisaient alors avec autant d'assiduité que les prêtres lisaient

(1) Y compris la continuation depuis 1453, époque où s'arrête Monstrelet; et que Dacier soupçonne de Jacques Duclercq.

leur *bréviaire*. Le célèbre Huet l'a bien mieux défini, le *bréviaire des honnêtes paresseux et des ignorants studieux qui veulent s'enfariner de quelque connaissance du monde et de quelque teinture des lettres*. Jamais auteur ne s'est moins gêné en écrivant que Montagne. Il lui venait quelques pensées sur un sujet, et il se mettait à les écrire : mais si ces pensées lui en amenaient quelque autre qui eût le plus léger rapport avec les premières, il suivait cette nouvelle pensée tant qu'elle lui fournissait quelque chose, revenait ensuite à sa matière, qu'il quittait encore, et quelquefois pour n'y plus revenir. Il effleure tous les sujets, hasardant le bon pour le mauvais, et le mauvais pour le bon, sans s'attacher ni à l'un ni à l'autre : de là les inconséquences et les contradictions sans nombre dont les *Essais* fourmillent ; de là le désordre dans les choses comme dans la manière. Ce sont des digressions, des écarts continuels, des passages grecs, latins, italiens. Malebranche l'appelle un *pédant à la cavalière*, parce qu'il prend avec son lecteur un ton de cavalier qui le distingue des pédans ordinaires. Sa liberté dégénère en licence : vrai cynique, il nomme toutes les choses par leur nom, brave tout et s'égaie de tout. Après cela on se demanderait d'où vient la grande vogue de ce livre, si, comme nous venons de l'observer, tout ouvrage, d'accord avec la perversité de l'homme, ne devait naturellement en avoir. Les *Essais* furent imprimés pour la première fois en 1580 ; cette édition ne contient que les deux premiers livres. Montagne en donna une dernière édition en 1588, Paris, Langelier, in-4, avec un troisième livre qui forme le tiers de l'ouvrage et 600 additions aux deux premiers. Les éditions de cet ouvrage sont trop nombreuses pour que nous les indiquions ici. *Voy. Manuel du Libraire* de M. Brunet. Les meilleures sont celles de Bruxelles, 1639, 5 vol. in-12 ; de Coste, 1725, in-4, avec des notes, diverses lettres de Montagne, la *préface de mademoiselle de Gournai*, et un *supplément*, 1740, in-4. En 1782, l'imprimeur Bastien a donné à Paris une édition des *Essais*, 5 vol. in-8, où il se plaint beaucoup de l'altération du texte dans les éditions précédentes ; comme si c'était une espèce de bible dont la lettre fût sacrée. Ces altérations, s'il y en a, sont fort peu importantes, et personne ne s'est plaint jusqu'ici de n'avoir pas entendu Montagne. Naigeon en a donné une nouvelle édition en 1802, en 4 vol. in-8, faite, dit-on, sur un exemplaire corrigé de la main de l'auteur. Les éditions précédentes sont préférables. Cette dernière n'a été donnée par Naigeon, que parce qu'elle est plus conforme aux principes philosophiques, qu'il cherche à propager par toutes sortes de moyens. On a publié les *Essais avec des sommaires analytiques et de nouvelles notes*, par M. Amaury Duval, Paris, 1822-1826, 6 vol. in-8. Les *Œuvres de Montagne* ont paru avec les notes de tous les commentateurs, Paris, 1826-1827, 8 vol. in-8 : cette dernière édition, donnée par M. J. V. Leclerc, fait partie de la *Collection des classiques français*, publiée par Lefèvre. Parmi les ouvrages relatifs à Montagne, nous mentionnerons les *Notices et observations pour préparer et faciliter la*

lecture de Montagne, par Th. Vernier, Paris, 1810, 2 vol. in-8. Montagne a donné aussi une traduction française, in-8, de la *Théologie naturelle* de Raimond de Sebonde, auteur espagnol ; et une édition in-8, de quelques ouvrages d'Etienne de la Boétie, conseiller au parlement de Bordeaux, son ami. Ses *Voyages en Italie* ont été imprimés en 1772, par les soins de M. de Querlon, en 1 vol. in-4, 2 vol. in-12, et en 3 vol. petit in-12, avec des notes. La découverte du manuscrit de ces *Voyages*, enseveli dans l'oubli pendant 180 ans, est due au hasard ; mais ce n'est point un hasard heureux pour Montagne, car il a nui à sa gloire. On se tromperait beaucoup si l'on croyait y trouver des observations savantes sur les antiquités de l'Italie, sur l'histoire naturelle, etc. Montagne n'en parle pas, parce que, dit-il, les autres en ont assez parlé. Pour dédommager le lecteur d'un silence si peu attendu de la part d'un philosophe observateur, Montagne parle très-amplement de sa santé et des différentes situations physiques où il se trouva. Il nous apprend « que tel jour il eut une colique très-violente, » qu'elle dura quatre heures ; que tel autre il urina » beaucoup dans le bain, sua plus qu'à l'ordinaire, » et fit quelque autre évacuation ; que dans » tel lieu il eut la migraine, dans tel autre un mal » de dents, etc. » Ceux qui sont curieux d'apprendre tout ce qui se passa dans ce voyage à la gloire de Montagne, sauront que dans tous les lieux fréquentés, il a soin de laisser le cartel de ses armes. Dans les auberges, ce n'est pas à l'hôte qu'il le donne, c'est à l'auberge même, afin qu'il reste quand même la maison changerait de maître. A Lorette, il sollicite et il obtient de pouvoir placer dans la chapelle un tableau ou groupe de quatre figures d'argent, celle de Notre-Dame, la sienne, celle de sa femme et celle de sa fille. Il y a cent prétentions de ce genre. Mais la dernière peut paraître étonnante dans un philosophe. Ce qui surprend encore davantage, c'est qu'arrivé à Lorette, Montagne y fit ses dévotions, et ce qui serait incroyable, s'il ne nous l'apprenait lui-même, c'est qu'il y a été convaincu de la certitude des miracles que Dieu y opère par l'intercession de la sainte Vierge. « Il y avoit, dit-il, en même temps là, » Michel Marteau, seigneur de la Chapelle, Parisien, » jeune homme très-riche, avec grand train ; » je me fis fors particulièrement et curieusement » réciter, et à lui, et à aucuns de sa suite, l'événement de la guérison d'une jambe, qu'il disoit » avoir eue de ce lieu : il n'est pas possible de » mieux ny plus exactement former l'effet d'un » miracle. Tous les chirurgiens de Paris et d'Italie » s'y étoient faillis, il y avoit despandu (dépensé) » plus de trois mille escus : son genou enflé, inutile et très-douloureux, il y avoit plus de trois » ans, plus mal, plus rouge, enflammé et enflé, » jusques à lui donner la fièvre ; en ce même instant, tous autres médicaments et secours abandonnés il y avoit plusieurs jours ; dormant tout-à-coup, il songe qu'il est guéri, apele ses jans, se leve, se promene, ce qu'il n'avoit fait oncques puis son mal ; son genou désenfle, la peau flétrit tout autour du genou, et comme morte,

» lui alla toujours de puis en amendant, sans nul
 » autre sorte d'aide, et alors il étoit en cet état d'en-
 » tière guérison, étant revenu à Lorette; car c'étoit
 » d'un autre voyage d'un mois ou deux anpara-
 » vant qu'il étoit guéri, et avoit été cependant à
 » Rome avec nous. De sa bouche et de tous les
 » siens, il ne s'en peut tirer pour certain que cela.»
 Montagne, lorsqu'il croyait à ce miracle, était âgé
 de 50 ans, et avait fait ses *Essais*. L'auteur du
Christianisme de Montaigne, (1818, in-8), en réunis-
 sant des passages relatifs à la religion, ou même
 traduits de la théologie de Sebonde, et en exhumant
 du journal du gentilhomme voyageur quelques
 actes d'une piété non exempte de superstition, en a
 fait presque un chrétien religieux et dévot. L'institut
 mit en 1812, au concours, l'éloge de Montaigne. Le
 prix fut adjugé à M. Villemain. Parmi ses concurren-
 ts, on distingue MM. J.-V. Leclerc, Droz, Biot,
 Mazure, Jay et Victorin Fabre. (Voy. TALBERT et
 VERNIER.)

MONTAGU (Jean de), à monte acuto, vidame de
 Laonnais, fils d'un maître des comptes du roi
 de France, eut la principale administration des
 affaires sous Charles V et sous Charles VI. Celui-ci
 lui confia la surintendance des finances, emploi
 qui lui procura de grands biens et encore plus
 d'ennemis. Montagu, né avec un esprit emporté et
 superbe, se fit revêtir de la charge de grand maître
 de France en 1408, obtint l'archevêché de Sens et
 l'archevêché de Paris pour deux de ses frères, et du
 haut de sa grandeur il méprisa et irrita les pre-
 mières personnes du royaume. Le duc de Bourgo-
 gne, de concert avec le roi de Navarre, qui détes-
 tait en lui son attachement pour la reine et pour la
 maison d'Orléans, lui imputèrent divers crimes, et
 le firent arrêter comme coupable, en 1409, pendant
 la maladie de Charles VI. Il eut la tête tranchée aux
 Halles de Paris, le 17 octobre de la même année.
 Son crime le plus avéré fut d'avoir détourné à son
 profit quelques parties des finances. Sa mémoire fut
 réhabilitée trois ans après, à la prière de Charles
 de Montagu, son fils, lequel fut tué en 1415, à la
 bataille d'Azincourt. Les célestins de Marcoussi,
 dont Jean avait fondé le monastère, obtinrent le
 corps de leur bienfaiteur, lui firent de magnifiques
 funérailles, et lui érigèrent un tombeau, monu-
 ment de ses malheurs et de leur reconnaissance.

* MONTAGU ou MONTAGUE (Edouard), comte de
 Sandwich, également distingué comme général,
 comme amiral et comme homme d'état, mais dont
 la conduite politique offre de nombreuses contra-
 dictions. Né en 1625, il servit d'abord dans l'armée
 du parlement contre Charles I^{er}, et se distingua
 dans plusieurs occasions, notamment à l'assaut de
 Lincoln. Nommé membre de la chambre des com-
 munes, il siégea au parlement avant l'âge requis et
 obtint une place dans la trésorerie, sous l'adminis-
 tration de Cromwell. La paix ayant été conclue avec
 la Hollande, il entra dans la marine, et fut avec
 l'amiral Blake commandant de la flotte de la Médi-
 terranée. En 1657, il commandait une flotte dont
 l'objet était de faciliter aux Français la prise de
 Dunkerque. Envoyé auprès de Turenne pour con-
 férer avec lui sur les moyens de continuer la guerre,

après cette entrevue, il renonça tout-à-coup au
 service et se retira dans ses terres; ce qu'on attri-
 bua à la peinture touchante que Turenne lui avait
 faite des malheurs de Charles II. Après la mort de
 Cromwell, il reçut du fils du protecteur le com-
 mandement d'une grande flotte qui fut envoyée
 dans la Baltique pour arrêter, de concert avec les
 Hollandais, les progrès des Suédois, et les forcer à
 un accommodement avec les puissances du Nord;
 il y réussit, et le roi de Suède se vit obligé de lever
 le siège de Copenhague, et de consentir à la paix
 avec le Danemarck. Il paraît qu'à cette époque Mon-
 tagu éprouva quelques mécontentements, car il
 accepta les offres de Charles II, qui l'engageait à
 ramener sa flotte en Angleterre, pour agir avec
 quelques royalistes disposés à effectuer la restau-
 ration. Montagu prenant pour prétexte le manque de
 provisions, fit voile pour les côtes d'Angleterre;
 mais il apprit en arrivant que sir Georges Booth,
 qu'il venait joindre, avait été arrêté et conduit à la
 Tour, et que lui-même était dénoncé comme traître.
 Peu effrayé de cet événement, il se rendit à Lon-
 dres, et se défendit avec tant de courage qu'on se
 contenta de lui ôter son commandement. Sa retraite
 ne fut pas de longue durée; adjoint à Monck dans
 le commandement de la flotte anglaise, il profita de
 l'autorité qu'il avait pour se rendre sur les côtes de
 Hollande et détermina ses officiers à se soumettre à
 Charles II, qui s'embarqua avec le duc d'York à
 bord de la flotte anglaise, dont Montagu remit le
 commandement à ce prince comme grand-amiral.
 Ainsi il eut l'honneur de contribuer au rétablisse-
 ment de Charles II, qu'il ramena en Angleterre.
 Le roi lui donna, deux jours après, l'ordre de la
 Jarretière, le créa baron, vicomte Hinchinbroke,
 comte de Sandwich, et le nomma ensuite membre
 du conseil privé, maître de la garde-robe, amiral
 de la Manche et lieutenant du duc d'York. Lorsque
 la guerre éclata avec la Hollande en 1664, Montagu
 commandait l'escadre bleue, et il prit un grand
 nombre de vaisseaux à l'ennemi. De retour à Lon-
 dres, il fut envoyé à Madrid pour négocier la paix
 entre l'Espagne et le Portugal; il réussit dans cette
 mission et conclut en même temps avec la cour de
 Madrid un traité de commerce très-avantageux à
 l'Angleterre; enfin au renouvellement des hostilités
 avec la Hollande en 1672, il s'embarqua de nou-
 veau avec le duc d'York, et eut le commandement
 de l'avant-garde de l'armée navale. Celle-ci ayant
 été surprise par Ruyter (voy. ce nom), Montagu se
 hâta de sortir de la baie où elle était mouillée, et
 par des manœuvres habiles donna le temps au duc
 d'York de se dégager. En même temps il se précipi-
 ta au milieu des assaillants, et, par cet acte déses-
 péré, il attira tous leurs efforts sur le *Royal-
 Jacques* qu'il montait. Quoique ce bâtiment, criblé
 de toutes parts, eût perdu plus de la moitié de son
 équipage, il n'en continua pas moins à faire tonner
 son artillerie contre les ennemis; mais un brûlot,
 au milieu de la fumée, étant parvenu à se cram-
 ponner à ce vaisseau, sa perte devenait inévitable.
 Averti par son capitaine, Montagu refusa de se
 sauver, et périt au milieu des flammes avec pres-
 que tous ses officiers. Son corps fut trouvé 15 jours

après sur le rivage. On le fit embaumer, et d'après les ordres du roi, il fut porté à Londres, et enterré avec pompe à Westminster. On a de lui quelques observations astronomiques, dans les *Transactions philosophiques*, plusieurs lettres publiées avec celles d'Arlington et ailleurs; et enfin la traduction en anglais de la *Métallurgie d'Alonzo-Barba*, 1674, in-8.

* MONTAGU (Jean), 4^e comte de Sandwich, né à Westminster en 1718, succéda, en 1729, à la pairie de son grand-père, et dès qu'il eut atteint l'âge requis, siégea dans la chambre haute. Il fut envoyé, en 1746, plénipotentiaire au congrès de Bréda, et ses pouvoirs furent continués jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle (octobre 1748). A son retour il fut admis au conseil-privé, et nommé premier lord de l'amirauté. Deux fois éloigné de ce poste important, il y fut deux fois rappelé. Il occupa cet emploi pendant toute la période orageuse de la guerre d'Amérique, et sa conduite dans ces circonstances difficiles lui fit beaucoup d'honneur. Il réforma plusieurs abus dans les arsenaux de marine; augmenta les établissements des soldats de cette arme; encouragea les voyages de découvertes, et montra une grande connaissance des devoirs du département qui lui était confié. En 1785, il accepta la capitainerie des chasses, qu'il ne conserva qu'un an. Il rentra ensuite dans la vie privée, et mourut le 50 avril 1792. On lui attribue un pamphlet intitulé : *Etat de la question relative à l'hospice de Greenwich*, 1779, en réponse à l'écrit du capitaine Baillie : *Etat de l'hospice royal de Greenwich*, publié l'année précédente. John Cook, son chapelain, a publié : *Voyage fait par le comte de Sandwich dans la Méditerranée, dans les années 1758-59, écrit par lui-même*, précédé d'une notice détaillée sur l'auteur.

* MONTAGU (Georges), naturaliste, né en Angleterre, mort à Knowle, dans le Devonshire, en 1815, est auteur des ouvrages suivants : *Dictionnaire ornithologique*, 1802, 2 vol. in-8; *Testacea britannica*, (ou *Histoire naturelle des coquillages anglais*) 1805, in-4, avec un supplément, 1809. Il était membre de la société linéenne de Londres.

MONTAGUE ou MONTAIGU (Charles), comte de Halifax, fils de Georges Montagne, comte de Northampton, montra de bonne heure une grande facilité à s'exprimer éloquentement. Cet avantage lui servit dans les chambres des communes, où il parla avec chaleur pour Guillaume III. Ce monarque, étant parvenu à la couronne d'Angleterre, le récompensa de son zèle par une pension, et par les charges de commissaire du trésor, de chancelier de l'échiquier, et de sous-trésorier. Ce fut lui qui donna la première idée des billets de l'échiquier, si commodes dans le commerce d'Angleterre. Après la mort de Guillaume, il travailla sous la reine Anne à avancer et à soutenir la réunion entre l'Angleterre et l'Ecosse, et à faire fixer la succession à la couronne dans la maison de Hanovre. Le ministère ayant changé, il fut disgracié par la reine; mais après la mort de cette princesse, il fut un des régents du royaume, jusqu'à l'arrivée de Georges I^{er}, qui le décora des titres de comte de Halifax, de

conseiller privé, de chevalier de la Jarretière, et de premier commissaire du trésor. Il mourut en 1745. On a de lui un poème intitulé *l'Homme d'honneur*, et d'autres ouvrages en anglais, en vers et en prose.

* MONTAGUE ou MONTAGU (lady Marie Wortley), née en 1690 à Thoresby, dans le comté de Nottingham, était la fille aînée du duc de Kingston. Son père lui fit donner la même éducation qu'à ses fils, et elle apprit avec succès le grec, le latin, le français, l'allemand, l'italien, les belles-lettres, la philosophie, etc. Avec de telles connaissances, il était difficile qu'une femme douée, comme elle l'était, d'une imagination très-vive, ne devint pas romanesque et pédante. En 1712, elle épousa lord Edouard Wortley-Montague, qui fut quatre ans après nommé à l'ambassade de Constantinople. Avant de l'y rejoindre elle visita la Hollande, l'Allemagne et la Hongrie. Elle apprit en un an la langue turque, et obtint du sultan, Achmet III, la permission de voir le sérail. S'étant liée avec la sultane Fatima, célèbre par sa beauté, ses fréquentes visites au palais la mirent à même d'en bien connaître l'intérieur, et de donner du *harem* des idées plus justes que les Européens n'en avaient eues jusqu'alors. Ce fut à Belgrad, petite ville à quatre lieues de Constantinople, qu'elle vit pour la première fois pratiquer l'inoculation de la petite vérole, dont elle apprit les procédés, et les introduisit en Europe. En s'en retournant avec son époux, elle voulut débarquer en Afrique, se rendit à Tunis, et vit près de cette ville les ruines de la patrie d'Annibal. Elle aborda ensuite à Gènes, et retourna en Angleterre par la France. A Londres, elle se montra à la fois *wigh*, poète et philosophe. Sa maison de Twickenham, à 5 lieues de Londres, devint le rendez-vous des hommes les plus célèbres, tels que Pope, Addison, Steele, etc.; mais le parti des *torys* ayant triomphé, lady Montague fut abreuvée d'amertume. S'étant permis quelques plaisanteries contre son ami Pope, il y répondit par des sarcasmes aussi spirituels que piquants. Le séjour de l'Angleterre lui devenant insupportable, elle engagea son mari à passer en Italie, où elle demeura vingt-deux ans, dans les états de Venise. Devenue veuve en 1761, elle se décida à retourner en Angleterre. Comme elle traversait la France, quelqu'un faisant devant elle l'éloge des lettres de mad. de Sévigné : « Elles sont fort jolies, répondit-elle; » mais dans 40 ans les miennes ne seront pas moins » recherchées.... » Un an après son retour dans sa patrie, elle mourut le 21 août 1762, âgée de 72 ans. Miss Henriette Inge lui éleva, dans la cathédrale de Litchfield, un monument en marbre, où l'on voit la Beauté versant des larmes sur sa tombe. Ses *Lettres*, adressées à divers personnages, et contenant la relation de ses voyages, ne furent publiées qu'après sa mort par les soins de M. Cléland, Londres, 1765, 5 vol. in-12; 2^e édition, 1767, 4 vol. in-12; mais tout porte à croire que le 4^e n'est pas de lady Montague; car jamais l'on n'a reproduit le manuscrit des lettres qu'il renferme. On a encore de cette dame quelques fragments et des poésies qui ont été recueillies et imprimées avec ses lettres,

Londres, 1805, 5 vol. in-12, d'après les originaux remis par la famille à l'éditeur et accompagnés de *Mémoires sur sa vie* par Dallaway : ses *Œuvres* ont été trad. en français, Paris, 1804, 4 vol. in-12. On a plusieurs traductions de ses *Lettres*, dont la plus estimée est celle d'Anson, Paris, 1805, 2 vol. in-12, avec ses *Poésies*, trad. par M. Germain Garnier. On a voulu comparer lady Montague avec mad. de Sévigné ; mais le mérite de celle-ci consiste dans la grâce, la clarté et l'élégance, et surtout le naturel ; lady Montague se distingue par des pensées profondes, par la sagacité des vues, par des connaissances classiques, par une critique fine et piquante, mais elle manque souvent de naturel. Ses poésies supposent aussi du talent ; mais l'auteur dédaignait de s'assujettir aux règles. Quant à son caractère, nous répéterons ce qu'en a judicieusement dit M. Fiévée : « A seize ans, elle regrette de n'être » pas homme ; à trente ans, elle demande déjà dix » années de moins : mère de famille, elle fait l'éloge » du célibat. La toilette des Françaises lui paraît » ridicule, et tant qu'elle a l'espoir de plaire, elle » tire ses modes de France. A soixante-huit ans, il » y avait déjà huit années qu'elle n'avait osé se re- » garder dans un miroir ; et lorsqu'on venait lui » rendre visite, elle recevait en domino et en » masque. Ses vœux les plus ardents étaient qu'au- » cune de ses petites-filles ne lui ressemblât par » l'esprit et le caractère ; enfin, dans ses vieux jours, » en voyant passer une villageoise, elle regrettait » de n'avoir pas été toute sa vie ignorante et sans » ambition. » Tout ce que l'on a raconté de la passion que le sultan Achmet III avait conçue pour lady Montague, et à laquelle elle ne se serait pas montrée indifférente, doit être rangé parmi les fables.

* MONTAIGNE (Jean), né en 1759, dans le diocèse de Cahors, commença ces études à Toulouse et les termina en 1774 à Paris, dans la communauté de Saint-Sulpice. Après avoir obtenu un des premiers rangs de sa licence, il prit le bonnet de docteur en Sorbonne. Attaché définitivement à la congrégation de Saint-Sulpice, il enseigna successivement la théologie à Toulouse et à Lyon, et fut ensuite maître d'études au grand séminaire de Paris. Resté en France pendant la révolution, il fut jeté dans les prisons de la terreur, où il languit jusqu'après le 9 thermidor. Dès qu'il le put sans danger il reprit les fonctions de son ministère et rendit tous les services qui dépendaient de lui. En 1800, il concourut avec le respectable M. Emery à réunir les membres de sa congrégation et reprit l'enseignement de la théologie. Nommé supérieur du séminaire d'Issy, il fut, en 1811, attaqué d'une maladie de nerfs, qui finit par le rendre incapable de toute application. Il mourut au séminaire d'Issy, le 14 mars 1821. On lui doit la publication de l'ouvrage posthume de Legrand, son confrère à Saint-Sulpice : *De existentia Dei*, 1812, in-8 ; il l'a fait précéder d'une notice sur l'auteur, écrite avec élégance et pureté.

MONTAIGNE. Voy. MONTAGNE et MONTAN (Philippe).

MONTAIGNES. Voy. SIRMOND.

MONTAIGU (Pierre GUÉRIN de), 13^e grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui résidait alors à Ptolémaïde, était de la province d'Auvergne. Il mena du secours au roi d'Arménie contre les Sarrazins, se signala à la prise de Damiette en 1219, et mourut en 1250, regretté de tous les princes chrétiens.

MONTAIGU (Gilles Aycelin de), évêque de Térouane, chancelier de France et proviseur de Sorbonne, sous le règne du roi Jean, fut garde-des-sceaux de ce prince pendant sa prison en Angleterre. Mais ayant refusé de sceller les dons indiscrets que le monarque faisait à des seigneurs anglais, il fut congédié. Le roi Jean le rappela ensuite avec honneur, et le fit décorer de la pourpre par le pape Innocent VI, en 1361. Il rendit des services importants à la France, par sa prudence et par sa sagesse. Cet illustre prélat mourut à Avignon en 1378, après avoir travaillé à la réforme de l'université de Paris.

MONTAIGU (Pierre), frère du précédent, appelé *le cardinal de Laon*, fut proviseur de Sorbonne après lui, et rétablit le collège de Montaigu, qui tombait en ruines. Ce collège avait été fondé à Paris, en 1514, par Gilles Aycelin de Montaigu, archevêque de Rouen, de la même famille que les précédents. Pierre mourut à Paris en 1589, regretté des gens de bien.

MONTAIGU (Richard de) théologien anglais, s'acquittait dans le parti protestant une grande réputation par ses ouvrages. Le roi Jacques I^{er} le chargea de purger l'Histoire ecclésiastique des fables dont quelques écrivains, plus pieux qu'éclairés, l'avaient remplie. Ce prince le reconnaissait très-capable de s'acquitter de ce travail. Montaigu publia, en 1622, son livre intitulé : *Analecta ecclesiasticarum exercitationum*, in-fol. Son mérite le fit nommer évêque de Chichester en 1628, puis de Norwich en 1658. Ce prélat pensait en tout comme l'Eglise catholique, à laquelle il se serait réuni, si sa mort, arrivée en 1641, ne l'avait empêché d'exécuter cette résolution. Il était assez habile dans la langue grecque. Il traduisit 214 *Lettres* de saint Basile, et celles du patriarche Photius. On a de lui d'autres ouvrages pleins d'érudition.

MONTALBANI (Ovide), professeur en médecine et astronome du sénat de Bologne, naquit vers 1602, et mourut septuagénaire. On a de lui : *Index plantarum*, 1624, in-4. C'est la description des plantes qu'il avait séchées, collées sur du papier, et qu'il avait distribuées en 4 gros vol. ; *Bibliotheca botanica*, sous le nom de Burnaldi, 1627, in-4. Il la publia sous ce nom, afin de pouvoir se louer à l'ombre de ce voile. On l'a réimprimée à La Haye en 1740, à la suite de la Bibliothèque botanique de J.-Fr. Séguier. *Epistolæ de rebus in bononiensi tractu indigenis*, 1654, in-4 ; *Cenotaphia clarorum doctorum bononiensium*, 1640, in-4 ; *Arboretum libri II*, 1668, in-fol. ; Francfort, 1690, in-fol.

** MONTALDI (le P. Joseph), savant dominicain, né vers 1750 dans les états de l'Eglise, embrassa de bonne heure la vie religieuse, et consacra les loisirs du cloître à l'étude des langues anciennes, dans lesquelles il fit de grands progrès. Après avoir pro-

fessé plusieurs années à Rome avec succès, il fut appelé à Sienna, où il remplit successivement la chaire de théologie et celle d'hébreu ; il mourut dans cette ville en mars 1816. La plupart de ses ouvrages sont restés inédits ; mais son *Lexicon hebraicum et chaldeo-biblicum*, Rome, 1789, 4 vol. in-4, suffit pour lui assurer un rang distingué parmi les philologues.

MONTALEMBERT ou **MONTALAMBERT** (André de), seigneur d'Essé et de Panvilliers, né en 1485, se signala de bonne heure par sa valeur. Il fit ses premières armes à la bataille de Fornone, en 1495, et continua de se distinguer dans toutes les guerres de Louis XII. Sa bravoure était si connue, que François I^{er} le choisit, dans un tournoi, pour un de ceux qui devaient soutenir l'effort des quatre plus rudes lances qui se présenteraient. En 1556, il se jeta avec une compagnie de cheval-légers dans Turin menacé d'un siège, et n'en sortit que pour aller emporter Ciria par escalade. L'année 1545, il défendit Landrecies contre une armée commandée par l'empereur Charles-Quint, et donna le temps à l'armée française de venir le dégager. Après la mort de François I^{er}, il fut envoyé en Ecosse par Henri II. Il mit le siège devant Hédington, tailla en pièces les Anglais et en moins d'un an il leur enleva tout ce qu'ils possédaient dans ce royaume. Henri II, qui avait besoin de son bras dans son royaume, le rappela en France, et s'en fit accompagner à la guerre du Boulonnais contre les Anglais. Ambleteuse, place forte, ayant été prise d'assaut, le généreux Montalembert sauva de la fureur du soldat les femmes et les filles qui réclamèrent sa protection. La paix ayant été conclue en 1550, ce général se retira dans une de ses terres en Poitou. Il défendit ensuite Téroouane contre Charles-Quint, et y fut tué le 12 juin 1555.

* **MONTALEMBERT** (Marc-René, marquis de), célèbre ingénieur, né le 16 juillet 1714 à Angoulême, se distingua en 1756, aux sièges de Kell et de Philipsbourg, fit ensuite la guerre de Bohême, et en récompense de ses services reçut le titre de capitaine des gardes du prince de Conti. La paix lui permit de se livrer à son goût pour les sciences, qu'il étudia surtout dans leurs rapports avec le métier des armes. Les *Mémoires* qu'il fournit à l'académie sur son *Système de fortification perpendiculaire* lui valurent son admission dans cette compagnie en 1747. Vers le même temps il établit dans l'Angoumois et le Périgord, des forges qui fournirent bientôt à la marine des canons et des projectiles de toute espèce, dont elle n'était pas assez pourvue. Pendant la guerre de sept ans, attaché à l'état-major des armées russe et suédoise, il rendit les services les plus signalés. A la paix de 1762, il reprit ses travaux et termina l'ouvrage qu'il avait longtemps médité sur les fortifications. Le corps du génie, attaché à l'ancien système, désapprouva celui de Montalembert, parce qu'il était nouveau ; celui-ci répondit victorieusement à toutes les objections, par la construction d'un fort de bois qu'il fit élever en 1779 à l'île d'Aix. Il n'avait coûté que 800,000 fr. au lieu de plusieurs millions que portait le devis des ingénieurs, et il n'éprouva pas le

moindre dérangement par l'effet de la détonation simultanée de toutes les batteries, malgré l'opinion des mêmes ingénieurs qui avaient prétendu qu'il devait s'écrouler, si l'on faisait usage des pièces dont il était armé. A la révolution, quoique sa fortune eût beaucoup souffert, il abandonna pour les besoins de l'état une pension qui lui avait été faite pour la perte d'un œil. Craignant que sa qualité de noble ne le rendit suspect aux révolutionnaires, il passa en Angleterre avec sa femme, M^{lle} de Comarién (1), qu'il y abandonna pour revenir à Paris, où profitant de la loi du divorce, il épousa la fille d'un apothicaire. Le séquestre avait été apposé sur ses biens : cette conduite lui en obtint la levée ; et, pour payer ses créanciers, il vendit sa terre en Angoumois contre des assignats, qui n'améliorèrent pas sa fortune. Malgré la pénurie où il se trouvait, il continua d'entretenir un dessinateur et un mécanicien pour exécuter ses modèles en relief de fortification, collection précieuse qu'il offrit au comité de salut public. Ces reliefs, au nombre de 62, forment un cours complet de fortification et d'artillerie. Le catalogue raisonné en a été publié, Paris, in-8, de 17 p. Carnot l'appela ainsi que d'Arçon et Marescot au comité de salut public pour consulter leur expérience. Montalembert avait été proposé pour une des places vacantes à l'institut dans la section de mécanique ; mais quand il apprit qu'il avait Bonaparte pour concurrent, il se retira. Il mourut d'hydropisie le 29 mars 1800, âgé de 86 ans. Les ouvrages qu'il a laissés, sont : *Mémoire historique sur la fonte des canons*, 1738, in-4 ; *Cheminée-poêle ou poêle français*, 1766, in-4 ; *La Fortification perpendiculaire ou l'Art défensif supérieur à l'offensif*, Paris, 1776-96, 11 vol. in-4, avec pl. On trouve rarement cet ouvrage complet : les premiers volumes ont été traduits en allemand par le major du génie Lindenau. L'auteur s'attache à faire voir le défaut du système des forts bastionnés, et y substitue celui des forteresses angulaires, avec des casemates, ayant pour principe constant que les casemates sont le seul moyen de mettre un petit nombre d'hommes en état de soutenir longtemps les attaques d'un plus grand nombre. On peut voir le précis des diverses applications de cette idée principale, dans l'*Architecture des forteresses*, par C.-F. Mandar, qui montre la plus haute estime pour Montalembert. Différents *Mémoires* ou *Correspondance pendant la guerre de 1757*, Londres (Neuchâtel), 1777, 5 vol. in-8 ; *Réponse au colonel d'Arçon sur son Apologie des principes observés dans le corps du génie*, 1790, in-4 ; *l'Ami de l'art défensif ou Observations sur le Journal de l'école polytechnique*, an 4 (1796), 6 n^{os} in-4 ; *Relation du siège de Saint-Jean-d'Acre*, 1798, in-8. Il faut ajouter à ces écrits plusieurs *Mémoires* lus à l'académie, quelques *comédies*, et des *poésies légères*, remarquables par le goût et la facilité. On peut consulter, pour plus de détails, la *Notice* Lande sur Montalembert, dans le *Magasin encyclopédique*, 6^e année, tome 1^{er}, et son *Eloge historique*, par Delisle de Sales et le comte de la Platière,

(1) On a d'elle un roman intitulé : *Elise Dumesnil*, 1798, et Paris, 1800, 6 vol. in-12.

Paris, 1801, in-4. Son buste a été exécuté par le sculpteur Bonvallet.

MONTALEMBERT (Louis-François-Joseph-Bonaventure de TRYON, comte de), de la même famille, né le 18 octobre 1758, eut pour parrain le prince de Conti, fit sa première éducation à l'école de la flèche, et fut nommé sous-lieutenant. Elevé bientôt au grade de capitaine, il devint plus tard chef d'escadron au régiment des chasseurs de Gévaudan, et faisait partie du camp de Saint-Denys en 1789, lorsqu'il donna sa démission. Depuis, il vécut dans la retraite jusqu'en 1809, époque où il fut député de la Vienne au corps législatif. Devenu chambellan de Bonaparte en 1810, il fit partie, à la restauration, de la cour de Louis XVIII, et mourut vers 1820.

MONTALEMBERT (Marc-René-Anne-Marie, comte de), neveu du précédent, né en 1777 à Paris, suivit, à peine âgé de 15 ans, ses parents dans l'exil, devint capitaine dans la légion formée par son père en Angleterre, et fit avec elle la guerre contre les noirs à St.-Domingue. Lors du licenciement de cette légion en 1799, il obtint du service dans l'armée anglaise et fut envoyé en Egypte, puis dans les Indes, où il servit de 1804 à 1808. De retour en Europe, il partit aussitôt pour l'Espagne, où il se signala dans diverses circonstances. A la restauration en 1814, il accompagna Louis XVIII, qui le fit colonel et le renvoya à Londres avec le titre de secrétaire d'ambassade. En 1816, nommé ministre à Stuttgart, il fut en 1819 élevé à la dignité de pair et désigné pour l'ambassade de Danemarck. Quelques jours avant celui qui était fixé pour son départ, ayant combattu à la chambre les lois d'exception présentées par les ministres après l'assassinat du duc de Berry, il cessa d'être employé, et ce ne fut qu'en 1826 qu'il fut nommé ministre en Suède. La révolution de 1830 le fit révoquer de ses fonctions; mais il n'en prêta pas moins serment au nouveau chef du gouvernement et continua de paraître souvent à la tribune pour y combattre toutes les mesures qu'il regardait comme funestes et pour revendiquer le suffrage universel et la liberté d'enseignement. Il mourut le 20 juin 1831, dans les sentiments de la plus grande piété, laissant deux fils, dont l'aîné, héritier de la pairie, l'est aussi de ses vertus et de ses talents comme orateur.

MONTALIVET (Jean-Pierre Bachasson, comte de), homme d'état, d'une ancienne famille du Dauphiné, naquit le 3 juillet 1766, à Sarreguemines, place forte dont son père était commandant. On le destina d'abord à la profession des armes; mais de nouvelles vues adoptées par sa famille, le décidèrent à entrer dans la magistrature: et il fut pourvu d'une charge de conseiller au parlement de Grenoble. Il adopta les principes de la révolution et prévenant la réquisition, entra dans un bataillon de volontaires de la Drôme où il servit quelque temps comme simple soldat. Revenu à Valence, après le 9 thermidor il en fut nommé maire et se concilia, dans ce poste honorable, l'estime universelle. Après le 18 brumaire, Bonaparte qui l'avait connu et apprécié, le nomma préfet

de la Manche, puis de Seine-et-Oise, le fit ensuite conseiller d'état, directeur-général des ponts-et-chaussées, et enfin ministre de l'intérieur. Embrassant d'un coup d'œil les différentes parties de l'administration, il leur donna l'activité que réclamait l'état de la France; les sciences, les lettres et les arts regurent de lui de puissants encouragements. Il posa la première pierre du bassin d'Anvers, et améliora le port d'Ostende; il fit percer les belles routes qui traversent les Alpes, et étendit ses soins sur la navigation intérieure de la France. Paris lui dut plusieurs monuments, et il s'occupa avec beaucoup de soin de l'assainir et de l'embellir. En 1809 et en 1811, il fit à la tribune du corps législatif l'exposé de la situation de l'empire, parvenu au plus haut point de prospérité. Au commencement de 1815, il dut en faire un bien différent. En effet, l'empire ne tarda pas d'être envahi, et au mois de mars 1814, Montalivet fut obligé de suivre, avec les autres ministres, Marie-Louise à Blois. Resté sans emploi sous la première restauration, il fut pendant les *cent-jours* intendant général de la couronne et pair; il vécut dans la retraite jusqu'en 1819, que le roi le rappela à la chambre des pairs où il siégea parmi les membres de l'opposition. Il mourut le 22 janvier 1825, à sa terre de Lagrange, près de Pouilly. Daru prononça son *Eloge* à la chambre des pairs.

MONTALTE (Louis): c'est le nom sous lequel s'est déguisé Pascal, lorsqu'il a fait paraître les *Lettres provinciales*, n'osant avouer une production qu'il savait bien n'être pas celle de la candeur, de la charité et de la vérité. Voy. PASCAL.

MONTALTE. Voy. DANEDI.

MONTAMY (Didier-François d'ARCLAIS, seigneur de), né en Basse-Normandie, amateur éclairé des beaux-arts, mourut à Paris, en 1794, âgé de 92 ans. Il est auteur des ouvrages suivants: *La Lithogéognosie*, traduite de l'allemand de Pott, 1755, 2 vol. in-12; *Traité des couleurs pour la peinture en émail et sur la porcelaine*, précédé de l'*Art de peindre sur l'émail*, imprimé à Paris en 1763, in-12. Diderot, auquel il le remit en mourant, en a été l'éditeur, et l'a augmenté.

MONTAN, en latin *Montanus*, hérésiarque, né à Ardaban dans la Mysie au ^{II}e siècle, fut un insensé qui joua le prophète. Il prétendit que Dieu avait voulu sauver le monde par Moïse et par les prophètes; qu'ayant échoué dans ce dessein, il s'était incarné; et que, n'ayant pas encore réussi, il était descendu en lui par le moyen du Saint-Esprit, et dans deux prophétesses, Priscille et Maximille, toutes deux femmes de qualité, mais de mauvaise vie, qui abandonnèrent leurs maris pour suivre ce nouveau prophète. Destiné (comme le prétendent être tous les illuminés) à réformer les abus, et à tirer les fidèles de l'enfance où ils avaient vécu jusqu'alors, Montan faisait plusieurs caërèmes, regardait les secondes noces comme illicites, ordonnait de ne point fuir la persécution, et de refuser la pénitence à ceux qui étaient tombés. L'austérité apparente de ses mœurs servit beaucoup à accréditer les délires de son esprit. Ses disciples furent appelés *montanistes*, de son nom, et *pépuzéniens*, à cause

de la petite ville de Pépuzium, dans la Phrygie, dont ils avaient fait leur chef-lieu, et qu'ils nommaient *Jérusalem*. Ensébe dit que Montan et Maxime tombèrent dans le désespoir et se pendirent. Saint Apollinaire d'Hiéraple fut le plus zélé adversaire des montanistes, qui, ainsi que leur maître, étaient enthousiastes jusqu'à la démence. Ils furent condamnés et excommuniés par le concile d'Hiéraple avec Théodose le Corroyeur. Leurs erreurs ont été réfutées par divers auteurs sur la fin du second siècle : par Miltiade, savant apologiste de la religion chrétienne ; par Astérius Urbanus, prêtre catholique, et par Ensébe, dans son *Histoire ecclésiastique*, liv. 5, chap. 45 et 46. Ces écrivains reprochèrent tous à Montan et à ses prophétesses les accès de fureur et de démence dans lesquels ces visionnaires prétendaient prophétiser, incécence dans laquelle les vrais prophètes ne sont jamais tombés ; la fausseté de leurs prophéties, démontrée par l'événement ; l'emportement avec lequel ils déclamaient contre les pasteurs de l'Eglise qui les avaient excommuniés ; l'opposition qui se trouvait entre leur morale et leurs mœurs ; leur mollesse, leur mondanité ; les artifices dont ils se servaient pour extorquer de l'argent de leurs prosélytes. Ces sectaires se vantaient d'avoir eu des martyrs de leur croyance ; mais Astérius Urbanus leur soutint qu'ils n'en avaient jamais eu ; que, parmi ceux qu'ils citaient, les uns avaient donné de l'argent pour sortir de prison, les autres avaient été condamnés pour des crimes. Ils trompèrent pour un moment le pape Victor ; mais il ne tarda pas à les connaître. *Voy. VICTOR.*

MONTAN, archevêque de Tolède, vers 550, aussi pieux que savant, fut en butte à la calomnie. On dit qu'ayant été accusé d'impudicité, il prouva son innocence en tenant, pendant la célébration des saints mystères, des charbons ardents dans son aube, sans qu'elle en fût brûlée (*Voy. Pierre IGNEE*). Il nous reste de lui deux *Epîtres* qui décèlent beaucoup de savoir et de piété.

MONTAN (Jean-Baptiste). *Voy. MONTANUS.*

MONTAN (Philippe, ou plutôt Philippe de la MONTAIGNE, savant docteur de Sorbonne, natif d'Armentières, était bon critique, et se distinguait autant par ses mœurs et sa piété que par sa science. Il vécut dans le célibat et ne fut point élevé aux ordres sacrés. Il enseigna le grec avec réputation dans l'université de Douai, où il fonda trois bourses pour de pauvres écoliers, et où il mourut l'an 1567, âgé de plus de 80 ans. Erasme était son ami. On a de lui la révision de quelques traités de saint Jean Chrysostome et la traduction du grec en latin des *Commentaires* de Théophylacte, archevêque d'Acride, sur les Evangiles, les Epîtres de saint Paul et plusieurs petits prophètes, Bâle, 1554 et 1570.

MONTANARI (Geminiano), astronome de Modène, né dans cette ville en 1652, enseigna les mathématiques à Bologne avec succès, et y mourut vers la fin du XVII^e siècle. On a de lui : une *Dissertation sur les comètes*, en latin ; *De la manière de faire des observations astronomiques ; Discours sur les étoiles fixes qui ont disparu, et sur celles qui ont commencé*

à paraître, etc. Bien des savants sont persuadés que ces prétendues étoiles fixes n'étaient que des météores qui avaient pris quelque consistance. (*Voy. les Observations philos.*, nos 158, 207). Montanari avait adopté plusieurs idées de Gassendi ; mais, n'ayant pas son génie, il les défendait plus mal que lui. On trouvera des détails sur sa vie dans les *Vite Italarum* de Fabroni et dans la *Biblioth. modenese* de Tiraboschi.

* MONTANCLOS (Marie-Emilie MAYON de), née à Aix en 1756, cultiva la littérature avec quelque succès. On a de cette dame des *poésies* faciles, mais négligées, et plusieurs *pièces de théâtre*, parmi lesquelles on remarque *Robert le Bossu*. Ses *Œuvres diverses* ont été publiées à Paris en 1790, 2 vol. in-12. Elle mourut le 29 août 1812.

MONTANUS. *Voy. NÉRON.*

MONTANUS, ou MONTI (Jean-Baptiste), né à Vérone en 1498, d'une famille noble, pratiqua et enseigna la médecine à Padoue, avec une réputation extraordinaire. Il fut même regardé comme un second Galien. On a de lui : *Medicina univversa ; Opuscula varia medica*, in-fol. ; *De gradibus et facultatibus medicamentorum*, in-8 ; *Lectiones in Galenum et Avicennam*, in-8 ; et d'autres ouvrages qui eurent un succès distingué de son temps, mais qui ne répondent pas à sa grande célébrité. Il a cultivé aussi la poésie, et a eu des liaisons avec les beaux-esprits de son siècle. Il mourut en 1551 à 55 ans.

MONTANUS. *Voy. ARIAS.*

MONTARGON (Robert-François de), dit le P. HYACINTHE de l'Assomption, augustin de la place des Victoires, né à Paris le 27 mai 1705, se distingua dans la chaire. Le roi Stanislas de Pologne l'honora du titre de son aumônier, en témoignage de sa satisfaction d'un Avent qu'il avait prêché devant ce prince. Il périt malheureusement à Plombières, dans la crue d'eau qu'éprouva cette ville la nuit du 24 au 25 juillet 1770. On compte parmi ses ouvrages : le *Dictionnaire apostolique*, 15 vol. in-8, et 14 vol. in-12 ; le *Recueil d'éloquence sainte*, 1 vol. in-12 ; l'*Histoire de l'institution de la fête du Saint Sacrement*, 1 vol. in-12. Le P. Bertholet en a donné une plus ample. (*Voy. BERTHOLET.*) Le *Dictionnaire apostolique* de Montargon est un répertoire utile ; et il le serait davantage, si l'auteur avait eu plus de goût et un style moins incorrect. Il n'en a pas moins été réimprimé, Paris, 1822-24, 15 vol. in-12, dont le dernier contient la table ; et 1850-51, 18 vol. in-12, avec un discours préliminaire de l'abbé Guillon.

MONTARROYO MASCARENHAS (Freyre de), né à Lisbonne en 1670, d'une famille noble, voyagea dans presque toute l'Europe. Il servit ensuite en qualité de capitaine de cavalerie, depuis 1704 jusqu'en 1710. Il quitta le métier de la guerre pour se livrer à l'étude. Ce fut lui qui introduisit le premier en Portugal l'usage des *gazettes* : en quoi on peut douter qu'il ait rendu service à cette nation, qui, du temps d'Emmanuel et de Jean III, ne connaissait rien de cela, et qui a bien dégénéré depuis qu'elle a ce qu'on appelle des *gens de lettres*. Il mourut en 1750. Ses ouvrages sont : les *Négociations de la paix de Riswick*, 2 vol. in-8 ; *Histoire*

naturelle chronologique et politique du monde; La Conquête des Onizes, peuple du Brésil, in-4; Relation de la bataille de Peterwaradin, in-4; Evénements terribles arrivés en Europe en 1717, in-4; Détails des progrès faits par les Russes contre les Turcs et les Tartares, in-4, etc.

MONTAUBAN (Jacques POUSSET de), avocat et échevin de Paris, mort en 1683, est auteur de quelques pièces de théâtre. Il était lié avec Despréaux, Racine et Chapelle.

* MONTAUBAND, flibustier du XVII^e siècle, commença de naviguer à l'âge de 16 ans, et courut, pendant plus de vingt années, les côtes de la Nouvelle-Espagne, de Carthagène, de la Floride, de toute l'Amérique du Nord jusqu'à Terre-Neuve, des Canaries et du Cap-Vert. Il fit, en 1691, une campagne mémorable sur la côte de Guinée, et s'empara du fort de Sierra-Léone, qu'il détruisit, de peur que les Anglais ne vinssent s'y établir. Trois ans plus tard, il convoya jusqu'en France plusieurs prises qu'il avait faites dans les mers d'Amérique, et se rendit maître, sur sa route, de plusieurs vaisseaux de guerre. Les hommes de son équipage employant, durant leur séjour à Bordeaux, les richesses qu'ils s'étaient procurées dans la course à des extravagances, Montauband se détermina à quitter cette ville au mois de janvier 1693, et alla croiser sur la côte de Guinée, avec son vaisseau qui portait 54 pièces de canon. Il captura, dans le golfe de Guinée, un grand nombre de bâtiments hollandais et anglais. Il avait abordé un de ces derniers, qui venait de se rendre, lorsque le feu, qui prit à ses poudres, fit sauter les deux vaisseaux. Montauband, échappé comme par miracle à une mort certaine, se retrouva au milieu de la mer, entouré de débris. Il recueillit seize de ses gens, tous aussi maltraités que lui, les embarqua sur une chaloupe, et, après être resté trois jours en mer sans vivres, atterrit enfin sur un point inhabité de la côte près du cap Corse. Au bout de deux jours, il rencontra, au cap Lopez, des nègres qu'il avait vus dans ses précédents voyages, et qui ne le reconnurent qu'avec peine; il en fut de même du fils de leur roi. Ce chef, qui le combla de bons traitements, le mena dans l'intérieur du pays, et l'y retint jusqu'à l'arrivée d'un navire portugais, qui porta Montauband à l'île San-Thomé. Montauband profita ensuite de l'occasion que lui offrit un navire anglais, pour gagner les Antilles, d'où il revint à Bordeaux. Il mourut en 1700, laissant une *Relation du Voyage du sieur de Montauband, capitaine des Flibustiers, en Guinée, en l'année 1693, avec une description du royaume du Cap-de-Lopez, des mœurs, des coutumes et de la religion du pays*. Cette relation se trouve à la suite de la traduction de Las-Casas, qui a été publiée à Amsterdam, 1698, 4 vol. in-12. L'ouvrage offre moins de renseignements géographiques que de détails concernant les aventures du capitaine de Flibustiers.

MONTAULT (Philippe de), duc de Navailles, pair et maréchal de France, d'une famille ancienne, fut reçu page chez le cardinal de Richelieu en 1633, à l'âge de 14 ans. Instruit par ce célèbre cardinal, il abjura le calvinisme. Il parvint ensuite aux pre-

miers grades militaires, et fut toujours très-attaché au cardinal de Richelieu et au cardinal Mazarin. Il commanda l'aile gauche de l'armée française à la bataille de Seneff, et obtint le bâton de maréchal de France, le cordon de l'ordre du Saint-Esprit, la place de gouverneur du duc d'Orléans, depuis régent du royaume, et mourut à Paris en 1684, à 65 ans. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 1701, in-12. L'auteur écrit en homme de qualité, avec une simplicité noble et élégante; il n'y manque que des faits curieux.

MONTAUSIER. Voy. SAINTE-MAURE.

* MONTAZET (Antoine de MALVIN de), archevêque de Lyon, né au diocèse d'Agén en 1712, devint grand vicaire de M. de Fitz-James, évêque de Soissons, qui lui procura la place d'aumônier du roi, et lui inspira probablement sa manière de voir sur les contestations qui s'étaient élevées dans l'Eglise. Toutefois M. de Montazet ne manifesta pas alors ses sentiments à cet égard. Nommé à l'évêché d'Autun en 1748, il parut réuni de vues avec ses collègues aux assemblées du clergé de 1750 et 1755. Dans la première, chargé de prononcer le discours d'ouverture, il s'éleva avec force contre l'incrédulité naissante dont il montra les causes dans le progrès de la corruption, de l'orgueil et de l'amour de l'indépendance. Il fut des plus ardents à solliciter la justice du roi contre les entreprises des parlements. Mais le ministre de la feuille ayant changé peu après, l'évêque d'Autun parut changer aussi, et on profita de ses nouvelles dispositions. La cour voulait faire cesser l'espèce d'excommunication portée par M. de Beaumont contre les hospitalières de Saint-Marceau. On imagina de recourir à la primatie de Lyon, et le cardinal de Tencin étant mort, on nomma l'évêque d'Autun à ce siège, à condition, dit-on, qu'il lèverait les censures. Celui-ci se prêta à ce désir de la cour, et, même avant d'avoir obtenu ses bulles, il cassa l'ordonnance de l'archevêque de Paris (8 avril 1757). Cette complaisance excita de grandes plaintes dans le clergé. Pour se justifier, l'archevêque de Lyon publia, en 1760, une *Lettre à l'archevêque de Paris*, où il rend compte de ses procédés et de ses motifs, et qui, dit-on, avait été rédigée par Hook et Mey. Il fut question plus d'une fois de cette affaire dans les assemblées provinciales et générales du clergé; mais la cour empêcha qu'il ne fût pris aucune détermination contre un prélat qui avait favorisé ses vues. Depuis, l'archevêque suivit constamment les mêmes errements. Entouré des plus zélés appelants, il fit venir successivement à Lyon les dominicains Lambert, Causanel et Chaix, et les oratoriens Valla, Guibaud et Labat... Il se conduisait principalement d'après les conseils de l'abbé Mey; et on a cru qu'il employait la plume de ce canoniste. On a entre autres du primat, car on ne l'appelait plus qu'ainsi, un *Mandement et Instruction pastorale* contre l'histoire du peuple de Dieu, par Berruyer, en 1762, in-12; des *Mandements* sur le jubilé et pour les carêmes, et une *Instruction sur les sources de l'incrédulité*, en 1776, dont le fond lui fut fourni par le P. Lambert. Il eut fort à cœur de renouveler tous les livres liturgiques de son diocèse, afin qu'il n'y

restât rien de contraire à ses sentiments. Il fit rédiger successivement un Catéchisme, un Rituel, un Bréviaire, une Théologie et une Philosophie, qui essuyèrent tous plus ou moins de contradiction. Le Catéchisme fut attaqué dans une *critique* imprimée, que l'archevêque condamna par un long Mandement du 6 novembre 1772; c'est une apologie de la doctrine augustinienne sur plusieurs points. Le nouveau Bréviaire parut en 1776, et le chapitre primatial l'accepta par une délibération du 15 novembre 1776. Cependant on publia peu après des *Motifs de ne point admettre la liturgie*, que le parlement de Paris, sur le réquisitoire de M. Séguier, condamna au feu, le 7 février 1777. On ne peut se dissimuler qu'un tel traitement n'était guère en proportion avec le délit; l'auteur des *Motifs* pouvait avoir mal raisonné, et était peut-être trop vif; mais le réquisitoire n'était pas non plus modéré. Il faut bien convenir que le parlement, en cette occasion, comme en quelques autres, voulut soutenir un prélat en qui il avait trouvé des dispositions à le seconder. C'est ce qui explique encore pourquoi il donna gain de cause à l'archevêque dans le long procès qu'il suscita à son chapitre, pour des usages et des privilèges qu'il parvint à faire abolir. Sa *Philosophie* vit le jour en 1785, et son *Rituel* en 1787. La première avait été rédigée par le P. Valla, de l'Oratoire, le même que l'archevêque avait aussi chargé de composer une Théologie. Celle-ci, qui fut publiée en 1784, en 6 vol., est la plus fameuse des productions auxquelles M. de Montazet a attaché son nom. Prônée par le parti qui l'avait produite, elle a paru à d'autres se sentir du vice de son origine. Quoique l'archevêque n'eût pas, dit-on, permis à l'auteur de développer toutes ses idées, cependant il en restait encore assez pour motiver les réclamations qui se firent entendre. On y remarqua des réticences sur des points importants, et un langage trop conforme à celui des appelants sur quelques matières. Ce fut l'objet de quatre lettres qui parurent en 1786, sous le titre d'*Observations sur la Théologie de Lyon*, par l'abbé Pey. Les prêtres de Saint-Sulpice, qui tenaient le séminaire Saint-Irénée, furent obligés d'enseigner cette théologie. D'abord ils suppléèrent aux omissions par des cahiers dictés; mais l'archevêque leur ayant interdit ce moyen, ils furent réduits à se contenter d'observations et d'additions verbales. A sa mort, on cessa de l'enseigner dans son diocèse. Depuis, on la répandit avec soin en Allemagne, en Italie, en Espagne et en Portugal. C'était dans le temps où l'on cherchait à opérer une révolution dans l'enseignement de ces pays. La *Théologie de Lyon* parut propre à seconder ses vues. Ricci la propagea en Toscane; Molinelli la commenta à Gènes; on l'adopta aussi à Naples; d'un autre côté, elle fut même attaquée par un journal de la Belgique. On dit qu'il en parut une *Défense* en 1 vol. Nous ne l'avons pas vue; mais une lettre d'un abbé Bigy, émigré français, datée du 15 février 1794, dans laquelle il répond aux critiques du même journal, nous a paru renfermer ce qu'on peut dire de mieux en faveur de cette Théologie. En 1795, le grand-duc de Toscane, Ferdinand, fit retirer la

Théologie de Lyon des séminaires de ses états. L'ordre avait été sollicité par le nonce du pape, Louis Ruffo, secondé de Mancini, évêque de Fiésole. Dans d'autres endroits, on refusa de l'enseigner. Quant à l'archevêque de Lyon, ses dernières années furent troublées par des chagrins domestiques, par les éclats scandaleux des convulsionnaires dans son diocèse, et par les excès de quelques fanatiques à Lyon et à Fareins. On arrêta les plus coupables, entre autres un curé nommé Bonjour. Ces scènes et des ennuis particuliers empoisonnèrent et hâtèrent peut-être les derniers moments de l'archevêque. Il mourut à Paris le 5 mai 1788, à l'âge de 76 ans, peu aimé dans son diocèse. Il avait voulu ôter son séminaire aux prêtres de Saint-Sulpice. Une puissante intercession le força à les y laisser; mais il s'en dédommagea en faisant casser leur agrégation à l'université de Valence. Il était regardé comme le patron des jansénistes, et suivait le même système que M. de Fitz-James, reconnaissant l'autorité des constitutions, et proclamant cependant presque tous les principes des appelants. Aussi ceux-ci, tout en le louant avec excès, dirent-ils dans un de leurs écrits, que son système pouvait avoir sa commodité pour ce monde, mais qu'il n'était pas sûr pour l'autre. M. de Montazet, outre l'archevêché de Lyon, possédait l'abbaye de Saint-Victor, à Paris, et celle de Monstier, en Argonne. A sa mort, on s'empressa de rétablir la signature du formulaire, et on dispersa les opposants qu'il avait rassemblés de tous côtés, et qui semblaient faire de Lyon la place forte du jansénisme.

* MONTBARREY (Alexandre-Marie-Léonor DE SAINT-MAURICE, prince de), ministre de la guerre, né à Besançon, le 20 avril 1752, d'une ancienne famille, obtint à 12 ans une compagnie dans le régiment de Lorraine. Il fit plusieurs campagnes en Allemagne, et fut blessé devant Fribourg et à la bataille de Laufelt. Il reçut le brevet de colonel en 1749, et commanda, en 1758, le régiment de la couronne, à la tête duquel il se distingua. Blessé de nouveau à la bataille de Crevelt, il fut fait brigadier. Il continua de se signaler par ses talents et sa bravoure, enleva en 1762, au prince de Brunswick, 6 pièces de canon dont le roi lui fit présent, et après la paix de 1765, obtint la place de capitaine des Cent-Suisses, de *Monsieur*. Dans ses loisirs il composa des *Mémoires militaires*, qui le firent connaître comme administrateur. Adjoint, en 1776, à M. de Saint-Germain, ministre de la guerre, il le remplaça l'année suivante, et fut lui-même remplacé par le marquis de Ségur, en 1780. C'est sous son administration que fut commencée la guerre d'Amérique. Son attachement à son roi l'exposa à de grands dangers, surtout dans la journée du 14 juillet 1789. Le peuple, qui l'avait pris pour M. de Launay, le conduisit sur la place de Grève, où il aurait été immolé, lorsque M. de la Salle, commandant de la garde nationale, le reconnut et le sauva. Le prince de Montbarrey quitta Paris, se fixa quelque temps à Besançon, et passa en Suisse en 1791. Il s'établit avec sa famille à Constance, et mourut dans cette ville le 5 mai 1796. On a de lui des *Mémoires*, qui ont

été publiés à Paris, chez Emery, 1827, 5 vol. in-8. « On voit, avec une pitié profonde, dit l'*Ami de la Religion*, du 19 septembre 1829 (tom. 61, p. 178), un officier-général, parvenu aux plus hauts grades dans la carrière des armes, comblé d'honneurs, devenu grand d'Espagne, prince du Saint-Empire, chevalier des ordres du roi, travailler lui-même à détruire la considération attachée à sa position sociale, et se montrer dans tout le cours de ses *Mémoires* sujet peu reconnaissant, époux indigne d'une femme vertueuse, père sans principes, et aveugle dans son ambition. » Cette citation suffira pour faire connaître dans quel esprit cet écrit a été rédigé.

MONTBEILLARD (Philibert GUENEAU de). Voyez GUENEAU.

MONTBRUN (Charles DUPUY), dit le *Brave*, fut un des plus fameux capitaines du XVII^e siècle. Il était né l'an 1550, au château de Montbrun, dans le diocèse de Gap en Dauphiné, d'une ancienne et illustre famille. Il se montra d'abord un fervent catholique. Une de ses sœurs ayant embrassé la réforme, et craignant le courroux de son frère, s'enfuit à Genève. Montbrun la suivit, décidé à la tuer; mais Théodore de Bèze parvint non-seulement à le raccommode avec sa sœur, mais il lui fit abjurer la foi de ses pères. Depuis lors les protestants eurent dans Montbrun le chef le plus déterminé. Divers exploits par lesquels il se signala en faveur de sa secte l'obligèrent de se retirer à Genève. Après environ deux ans d'absence, Montbrun rentra en France, et se rendit maître de plusieurs places en Dauphiné et en Provence. Il se trouva aux batailles de Jarnac et de Moncontour. Ayant pris diverses places, il eut l'audace de marcher contre l'armée de Henri III, qui faisait le siège de Livron, et d'ordonner à ses troupes de piller les bagages de ce prince en 1574. Enfin le marquis de Gordes poursuivit vivement ce sujet rebelle. Montbrun, en fuyant, se cassa la cuisse et fut pris. Le roi lui fit faire son procès à Grenoble, où il fut condamné à mort et exécuté le 12 août 1575. Sa vie a été publiée par J.-C. Martin, sous le titre d'*Histoire de Charles Dupuy, surnommé le Brave, seigneur de Montbrun*, 2^e édit., Paris, 1816, in-8. Gui Allard avait déjà publié en 1675, la *Vie du brave Montbrun*, in-12.

MONTCALM (Louis-Joseph de SAINT-VÉRAN, marquis de), lieutenant-général des armées du roi, naquit en 1712 à Candiac près de Nîmes, d'une famille du Rouergue, qui, dit-on, a produit le fameux grand-maitre Gozon, vainqueur du dragon qui désolait l'île de Rhodes. (Voy. Gozon.) Il porta les armes de bonne heure; et après avoir servi dix-sept ans dans le régiment de Hainaut, il fut fait colonel de celui d'Auxerrois en 1745. La connaissance que l'on avait de ses talents et de son activité lui fit confier des commandements particuliers, et il ne perdit aucune occasion de se signaler. Il reçut trois blessures à la bataille donnée sous Plaisance, le 5 juin 1746, et deux coups de feu à la malheureuse affaire de l'Assiette. Devenu brigadier des armées du roi en 1747, et mestre-de-camp du nouveau régiment de cavalerie de son nom en 1749, il

mérita d'être fait en 1756 maréchal de camp, et commandant en chef des troupes françaises dans l'Amérique. Il y arriva la même année, et arrêta par ses bonnes dispositions l'armée de lord Loudon au lac du Saint-Sacrement. Les campagnes de 1757 et 1758 ne furent pas moins glorieuses pour lui; il repoussa avec un petit nombre de troupes les armées anglaises, et prit des forteresses munies de garnisons fortes et nombreuses. Le froid, la faim, accablèrent ses soldats, depuis l'automne de 1757 jusqu'au printemps de 1758. Il les soutint dans cette extrémité, et s'oublia lui-même pour les secourir. Le général Abercromby ayant succédé au lord Loudon, le marquis de Montcalm remporta sur lui, le 8 juillet 1758, une victoire complète, et reçut le titre de lieutenant-général. Enfin, après avoir éludé longtemps les efforts d'une armée supérieure à la sienne, et ceux d'une flotte formidable, il fut engagé malgré lui dans un combat près de Québec. Il reçut au premier rang et au premier choc une profonde blessure, dont il mourut le lendemain, 14 septembre 1759, à 48 ans, en héros chrétien. C'est dans cette même action que périt le général anglais Wolf; mais il eut le temps d'apprendre que son armée était victorieuse. La défaite entière de l'armée française fut suivie de la perte du Canada. Quelques auteurs, en particulier M. Carver (*Voyage dans les parties intérieures de l'Amérique septentrionale*), considèrent ce malheur comme une punition de la conduite tenue envers la garnison du fort Guillaume-Henri, qui fut massacrée par les sauvages malgré la capitulation. S'il est vrai que les Anglais ont exagéré dans leurs relations les torts du général français, il est vrai aussi qu'il est impossible de le justifier entièrement. On a une *Lettre* sur sa mort, publiée par le célèbre Bougainville. Il avait un frère qui fut compté parmi les savants précoces. (Voy. CANDIAC et MAS.) En 1776, un Anglais a publié des *Lettres* faussement attribuées à ce général.

MONTCHAL (Charles de), né en 1589 à Annonay en Vivarais, célèbre et savant archevêque de Toulouse, est connu par des *Mémoires*, imprimés à Rotterdam, 1718, en 2 vol. in-12. Ils roulent sur le cardinal de Richelieu. Ce ministre l'avait élevé à l'archevêché de Toulouse, sur la démission du cardinal de la Valette, dont il avait été précepteur. Il gouverna ce diocèse avec beaucoup de zèle, et fit plusieurs établissements qui font chérir sa mémoire. Il fut d'abord boursier, ensuite principal du collège d'Autun à Paris, et s'éleva de degré en degré. Ses *Mémoires* sont curieux, mais ils ont été imprimés avec peu de soin, et d'une manière incorrecte. Il travailla longtemps, et avec assiduité, à corriger *Eusebe*. On a de lui des *Lettres*, publiées par le père Michel Le Quien. Il possédait très-bien les langues savantes. On lui attribue encore une *Dissertation*, pour prouver que les puissances séculières ne peuvent imposer sur les biens de l'Eglise aucune taxe, sans le consentement du clergé (dans l'*Europe savante*, novembre 1718); effectivement, ces biens étant consacrés à Dieu, leur produit ne peut être employé à un usage quelconque, que du gré de leurs administrateurs naturels. Montchal était protecteur

des savants et très-savant lui-même. Les gens de lettres ont jeté des fleurs sur son tombeau. Il y descendit le 22 août 1631 à Carcassonne.

MONTCRESTIEN de VATTEVILLE (Antoine), poète français, fils d'un apothicaire de Falaise en Normandie, né dans la 2^e moitié du xvi^e siècle, est plus connu par ses intrigues, par son humeur querelleuse et par ses aventures que par son talent pour la poésie. Un meurtre dont il fut accusé le força de se sauver en Angleterre, où il porta le nom de Vatteville et où le roi Jacques I^{er} l'accueillit très-bien. Le poète aventurier composa dans l'exil une tragédie sur la mort de Marie Stuart, intitulée : *l'Ecossoise ou le désastre*, qu'il dédia à Jacques I^{er}. Ayant obtenu sa grâce à la prière de ce monarque, il revint à Paris, et y dressa une boutique de lunettes, de couteaux et de canifs. Il s'occupa quelques années de ce métier, soupçonné pendant ce temps-là de faire de la fausse monnaie. Il leva ensuite des troupes pour les huguenots, et fut tué au village de Tourailles, à cinq lieues de Falaise, après avoir assassiné ceux qui voulaient le prendre. On transporta son corps à Domfront, où les juges le condamnèrent à avoir les membres rompus, et à être jeté au feu et réduit en cendres. Cet arrêt fut exécuté le 21 octobre 1621. On a de lui un *Traité de l'économie politique*, dédié au roi et à la reine, in-4; des *Tragédies*, une *Pastorale* en 5 actes, un *poème*, divisé en 4 livres, intitulé *Suzanne ou la Chasteté*, in-12 et in-8; des *Sonnets*, etc. Ce sont autant de productions très-médiocres, pour ne rien dire de plus.

MONT-DORÉ (Pierre), en latin *Mons Aureus*, natif de Paris, et conseiller, ou, selon d'autres, maître des requêtes, fut chassé d'Orléans à cause de son attachement au calvinisme. Il s'était retiré à Sancerre, où il mourut en 1570. On a de lui un *Commentaire* sur le 10^e livre d'Euclide.

MONT-D'ORGE (Antoine GAUTHIER de), maître de chambre-aux-deniers du roi, membre distingué de l'académie de Lyon sa patrie; il était né à la fin du dix-septième siècle, et mourut à Paris le 24 octobre 1768. On a de lui : *Réflexions d'un peintre sur l'opéra*, en 1744, in-12; *L'Art d'imprimer les tableaux en trois couleurs*, 1753, in-8, brochure où l'on trouve des détails curieux; un *Ballet*, un *Opéra*, etc., et un grand nombre de petits ouvrages peu importants.

* **MONTE** (Barthelemi-Maria del), en français *du Mont*, célèbre missionnaire, né à Bologne le 12 novembre 1726. Son père, qui était banquier, avait le dessein de lui faire embrasser la même profession; mais Dieu avait touché le cœur du jeune del Monte, et lui avait inspiré un vif désir de faire son salut et de travailler à celui d'autrui. Il se décida pour l'état ecclésiastique, reçut la prêtrise le 21 décembre 1749, et en 1751 le bonnet de docteur en théologie. Dès lors il résolut de se vouer entièrement à l'œuvre des missions. S'étant associé quelques ecclésiastiques zélés, il parcourut pendant 25 ans l'état de l'Eglise, celui de Venise, de Lucques et le Modénois, prêchant et évangélisant les riches et les pauvres. Beaucoup de conversions furent les fruits de ses travaux apostoliques. Il était difficile de résister à

l'unction de ses discours, à l'exemple de ses vertus, de sa charité et de son noble désintéressement. Une sainte mort couronna une vie si pleine de mérites et de bonnes œuvres. Del Monte expira dans sa patrie le 24 décembre 1778, n'ayant que 52 ans. Voulant encore en mourant être utile à l'œuvre à laquelle il avait consacré sa vie, il laissa tout ce qu'il possédait à la mission qu'il avait fondée. La ville où il était né fit les frais de ses funérailles, et plusieurs autres villes honorèrent sa mémoire par des services solennels. Le cardinal Giovanetti composa son éloge, et l'abbé Ludovico Preti, son ami et son condisciple, prononça le 20 mai 1779, son oraison funèbre à Bologne. Il est auteur de divers ouvrages de spiritualité, dont quelques-uns ont été réimprimés. Les principaux sont : *Gisù al cuore del sacerdote secolare e regolare, ovvero considerazioni ecclesiastiche per ogni giorno del mese, coll' aggiunta degli esami previi alla confessione e comunione; Ragionamento del rispetta dovuto alle persone degli ecclesiastici; Avvertimenti a gli ordinandi; Ristretto delle principali ceremonie della santa messa privata; Opuscoli*, etc., Rome et Bologne, 1775.

MONTEBELLO. Voy. LANNES.

MONTECLAIR (Michel), musicien, né à trois lieues de Chaumont en Bassigni, l'an 1666, mort en 1757 proche Saint-Denys en France, fut le premier qui dans l'orchestre de l'opéra, joua de la contre-basse, instrument qui fait un si grand effet dans les chœurs, et dans les airs de magiciens, de démons et dans ceux de tempêtes. On a de lui : une *Méthode pour apprendre la musique*; des *Principes pour le violon*; des *Trios* de violon; des *Cantates*; des *Motets*, etc.

MONTECUCCULI, ou plus exactement **MONTECUCCOLI** (Sébastien de), gentilhomme italien, naquit à Ferrare. Il avait servi Charles-Quint, lorsqu'il vint en France, où il fut envoyé comme échanson auprès du Dauphin. Ce prince se trouvant à Tournus, l'été de 1556, et s'étant un jour échauffé en jouant à la panne, demanda un verre d'eau, que Montécucculi lui apporta dans une tasse de verre rouge; il en but avec avidité, tomba malade, et mourut au bout de 4 jours. Comme Montécucculi se connaissait un peu en médecine, et que l'on tient de lui un *Traité des poisons*, on crut trop légèrement qu'il avait empoisonné le dauphin. Il fut mis à la question, et en avouant ce crime par la force des tourments, il déclara, dit-on, qu'Antoine de Lève et Ferdinand de Gonzague, attachés à Charles-Quint, l'avaient porté à le commettre; mais ces grands généraux s'élevèrent contre une imputation ridicule et absurde, et rejetèrent ce forfait sur Catherine de Médicis, qui, en se défaisant de ce prince, assurait le trône à Henri II son époux, frère cadet du dauphin François. Toutes ces conjectures étaient bien odieuses. Les généraux de l'empereur pouvaient-ils craindre un jeune prince qui n'avait jamais combattu? Que gagnaient-ils à sa mort? Quel crime bas et honteux avaient-ils commis qui pût les faire soupçonner? L'intérêt que Catherine de Médicis avait d'être reine de France est-il une raison assez forte pour lui imputer un crime sans des preuves positives? Quoi

qu'il en soit, Montécucculi fut écartelé à Lyon le 7 octobre 1556. Quelques historiens ont tâché de laver sa mémoire, et ont prétendu que la véritable cause de la mort du dauphin François fut une pleurésie, et non le poison. La circonstance où il but l'eau demandée à Montécucculi vient très-fort à l'appui de cette justification. Au reste, l'histoire a lavé Charles-Quint de ce crime odieux. L'arrêt rendu contre Montécucculi se trouve dans le tome 4 des *Mémoires d'état* à la suite de ceux de Villeroy, et dans les *Pièces justificatives des mémoires de Du Bellay*, édition de l'abbé Lambert, tome 6.

MONTÉCUCCULI (Raymond de), né dans le Modénois, en 1608, d'une famille distinguée, porta d'abord les armes comme simple soldat sous Ernest Montécucculi, son oncle, qui commandait l'artillerie de l'empereur. Le neveu ne parvint au commandement qu'après avoir passé par tous les degrés de la milice. La première action qui fit briller le courage du jeune héros fut en 1644. A la tête de deux mille chevaux, il surprit, par une marche précipitée, 10,000 Suédois, qu'il contraignit d'abandonner leur bagage et leur artillerie. Le général Bannier, instruit de cette défaite, tourna ses armées contre le vainqueur, et le fit prisonnier. Celui-ci sut mettre à profit le temps de sa captivité, qui fut de deux années. Une lecture continuelle agrandit la sphère de ses idées, et assura ses succès en augmentant ses connaissances. A peine eut-il obtenu sa liberté, qu'il se vengea de sa prison par la défaite du général Wrangel, qui périt dans une bataille en Bohême. Après la paix de Westphalie, Montécucculi passa en Suède, et ensuite à Modène, où il assista aux noces du duc. Cette fête fut marquée par un événement bien triste pour lui : il eut le malheur de tuer dans un caroussel le comte Manzani, son ami, sa lance, poussée avec trop de force, ayant percé la cuirasse de cet infortuné courtisan. Le chagrin qu'il en ressentit hâta son retour en Allemagne. L'empereur attacha entièrement Montécucculi à son service en 1657, par le titre de maréchal-de-camp général. Jean Casimir, roi de Pologne, ayant été attaqué par Ragotzki, prince de Transylvanie, et par la Suède, Montécucculi fut envoyé à son secours ; il battit les Transylvains et prit Cracovie sur les Suédois. Charles-Gustave, roi de Suède, ayant tourné ses armes contre le Danemarck, Montécucculi eut le bonheur de prendre plusieurs places sur l'agresseur, et délivra Copenhague par terre, avant que les Hollandais y eussent jeté du secours par mer. La paix, fruit de ses victoires, ne le laissa pas longtemps oisif. Le vainqueur de Ragotzki devint son défenseur contre les Ottomans. Il les força d'abandonner la Transylvanie, et rompit par une sage lenteur toutes les entreprises d'une armée formidable, jusqu'à l'arrivée des Français, qui l'aidèrent à vaincre les Turcs à la célèbre journée de Saint-Gothard, en 1664. Cette victoire amena la paix, et ce qui peut paraître étonnant, une paix peu avantageuse ; mais l'armée impériale était si mal disciplinée, et composée de tant de nations et de milices diverses, faisant un ensemble mal uni et si difficile à diriger par le général le plus habile,

qu'on jugea convenable de finir la guerre à tout prix. Montécucculi fut récompensé par la place de président du conseil de guerre de l'empereur Léopold. La guerre s'étant allumée quelque temps après entre la France et l'empire, Montécucculi fut mis en 1675 à la tête des troupes destinées à arrêter les progrès des Français. La prise de Bonn, et la jonction de son armée à celle du prince d'Orange, malgré Turenne et Condé, lui acquirent beaucoup de gloire, et arrêtrèrent la fortune de Louis XIV, après la conquête de trois provinces de Hollande. On lui ôta pourtant le commandement de cette armée l'année suivante ; mais on le lui rendit en 1675, pour venir sur le Rhin faire tête à Turenne. Les deux généraux passèrent quatre mois à se suivre, à s'observer dans des marches et dans des campements, plus estimés que des victoires par les officiers allemands et français. L'un et l'autre jugeaient de ce que son adversaire allait tenter par les marches que lui-même eût voulu faire à sa place, et ils ne se trompèrent jamais. Ils opposaient l'un à l'autre la patience, la ruse et l'activité. Les maîtres de l'art admiraient les judicieuses et profondes manœuvres des deux héros, sans prévoir où elles aboutiraient, lorsqu'un boulet de canon, qui tua le général français près du village de Saltzbach en 1675, fit le dénouement de cette brillante scène. Il n'y avait que le prince de Condé qui pût disputer à Montécucculi la supériorité que lui donna la mort de Turenne. Ce prince fut envoyé sur le Rhin, et après avoir essuyé quelque perte, il arrêta le général impérial, qui ne laissa pas de regarder cette dernière campagne comme la plus glorieuse de sa vie, non qu'il eût été vainqueur, mais pour n'avoir pas été vaincu, ayant à combattre Turenne et Condé. Il passa le reste de sa vie à la cour impériale, occupé du bien de l'état, et des moyens d'en soutenir la gloire. Il mourut à Lintz, le 16 octobre 1681, à 75 ans. Comme le défaut de la discipline avait été la cause de presque toutes les défaites des Impériaux en Hongrie, il avait donné à cet objet tous ses soins, et c'est à lui que la maison d'Autriche doit les brillants succès de ses armes depuis le siège de Vienne, qui eut lieu trois ans après sa mort. Victor-Amédée, duc de Savoie, se plaisait à raconter le trait suivant. Montécucculi avait dans une marche donné ordre, sous peine de mort, que personne ne passât par les blés. Un soldat, revenant d'un village et ignorant les défenses, traversa un sentier qui était au milieu des blés. Montécucculi, qui l'aperçut, envoya ordre au prévôt de l'armée de le faire pendre. Cependant ce soldat qui s'avancait alléguait au général qu'il ne savait pas les ordres. *Que le prévôt fasse son devoir*, répondit Montécucculi. Comme cela se passa en un instant, le soldat n'avait pas encore été désarmé. Alors, plein de fureur, il dit : *Je n'étais pas coupable, je le suis maintenant* ; et tira son fusil sur Montécucculi. Le coup manqua, et Montécucculi lui pardonna. Ses *Mémoires militaires*, imprimés pour la 1^{re} fois en italien, Cologne, 1704, in-8, ont été trad. en latin, Vienne, 1718, in-fol, et en franç. par Jacques Adam ; ils sont utiles aux militaires et

aux historiens. Les meilleures éditions en français sont celles de Paris, 1746, in-42, et avec les Commentaires de Turpin de Crissé, 5 vol. in-4. (*Voy. TURPIN.*) Ses *opere militari*, etc., ont été publiés par Ugo Foscolo, Milan, 1807-08, 2 vol. gr. in-fol. et par Jos. Grassi, Turin, 1821, 2 vol. in-8. On peut consulter, pour plus de détails sur ce grand capitaine, l'*Eloge* qui en a été fait par le comte August. Paradisi. (*Voy. CONDE et TURENNE*). Montécuculi faisait d'assez beaux vers; il était membre de l'académie italienne, établie à Vienne; et il contribua à l'établissement de celle des *curieux de la nature*.

* MONTÈGRE (Antoine-François JENIN de), médecin, né à Belley, le 6 mai 1779, porta les armes au sortir du collège, et au bout de quatre ou cinq ans, vint étudier la médecine à Paris où il prit ses grades. Fort jeune encore et sans clientèle, il remplit quelque temps une place d'ingénieur du cadastre, se maria, et revint à Paris, s'y consacrer à l'étude approfondie de l'art de guérir, qu'il pratiqua bientôt avec succès. En 1810, il devint rédacteur de la *Gazette de santé*, et sut donner à ce journal un grand intérêt. Il était excellent physiologiste, comme l'attestent plusieurs *Mémoires*, lus à l'académie des sciences, et approuvés par elle, sur la *Digestion* et le *Vomissement*, dont les expériences avaient été faites sur lui-même. Il lut à la même compagnie un mémoire sur les *habitudes des Lombries*, ou vers de terre, et l'on connaît encore de lui des *recherches sur l'art du Ventriologue* (*Magasin encyclop.*, 1846, t. 1^{er}, p. 65). Enfin il a fourni de nombreux articles au *Dictionnaire des sciences médicales*. Montègre partit, en 1818, pour Saint-Domingue, où, depuis quelque temps, il avait projeté d'aller étudier la fièvre jaune, endémique dans ces contrées. Atteint du fléau qu'il venait reconnaître et combattre, il mourut au Port-au-Prince, le 14 septembre, victime sans doute du dévouement qu'il avait montré, quatre jours auparavant, en se précipitant dans une rivière, pour sauver une femme sur le point d'y périr. Nous citerons encore de ce médecin : *Du magnétisme animal et de ses partisans*, ou *Recueil de pièces importantes sur cet objet, précédé d'Observations récemment publiées*, 1812, in-8; *Expériences sur la digestion dans l'homme, présentées à la première classe de l'institut*, 1814, in-8; *Examen rapide du gouvernement des Bourbons depuis le mois d'avril 1814 jusqu'au mois de mars 1815*, in-8; *des Hémorroïdes*, ou *Traité analytique de toutes les affections hémorroïdales*, 1819, in-8. Montègre était un des fondateurs de la société pour l'enseignement élémentaire.

MONTÉGUT (Jeanne de SÈCLA, épouse de M. Bernard de), trésorier de France de la généralité de Toulouse, naquit dans cette ville en 1709, et y mourut en 1752. Ses *Oeuvres*, parmi lesquelles on trouve quelques *Essais* de Jean-François de Montégut son fils, ont été publiées à Paris en 1768, en 2 vol. in-8. Il y a dans cette collection peu de poésies galantes; elles sont presque toutes morales ou chrétiennes, et souvent de simples tributs de société ou d'amitié; mais on y trouvera du naturel,

de la douceur, et beaucoup de facilité. Le premier volume offre des *Odes*, des *Épîtres*, des *Idylles*, des *Pièces fugitives*. Le second renferme une *Traduction* presque complète, en vers français, des *Odes* d'Horace. Cette version est en général élégante et fidèle; il y a quelques odes rendues avec génie; on désirerait quelquefois plus de force et de coloris. Le talent de madame de Montégut pour la poésie se développa tard; mais il fut bientôt perfectionné. Elle remporta trois prix à l'académie des Jeux floraux, et fut déclarée *Maîtresse des jeux*; titre que l'on accorde aux athlètes honorés d'une triple couronne. Ce que ses écrits ont de précieux, c'est qu'on y découvre l'empreinte de son âme noble, sincère, sensible, nourrie des principes d'une saine philosophie, et pénétrée d'attachement pour la religion. Quoiqu'elle fût versée dans les sciences et dans les belles-lettres, elle cachait ses lumières avec autant de soin que d'autres en prennent à les étaler. Sa parure était simple et décente, son maintien noble et modeste. Un homme éclairé, vertueux et austère, dit en parlant d'elle : *C'est la seule femme à qui je pardonne d'être savante*.

* MONTÉGUT (Jean-François de), fils de la précédente, né en 1750 à Toulouse, reçut sa première éducation sous les yeux de sa mère, qui l'envoya dès l'âge de seize ans, à Paris, pour s'y perfectionner par la fréquentation des hommes les plus distingués. Il connut Marmontel, et Voltaire qui lui fit présent d'un exemplaire de la *Henriade*, accompagné d'une lettre flatteuse. Admis en 1748 à l'académie des Jeux floraux, il y lut plusieurs morceaux, entr'autres l'*Eloge* de Clémence-Isaure, dans la séance du 5 mai 1755. La littérature n'était pour lui qu'une aimable distraction, et lorsqu'il eut été pourvu d'une charge de conseiller au parlement de Toulouse, il continua de se délasser de ses devoirs austères en composant des ouvrages en vers et en prose qu'il communiquait à ses amis, mais qu'il ne voulut jamais consentir à rendre publics, ne les jugeant pas dignes d'un magistrat. L'étude des médailles, et des monuments propres à éclaircir l'histoire de la capitale du Languedoc vint occuper aussi ses loisirs, et lui fournit le sujet de plusieurs *Mémoires*, dont il enrichit le recueil de l'académie Toulousaine. A la révolution, il se retira en Espagne et s'établit à Vittoria, dont l'académie s'empessa de l'admettre dans son sein. Il lui paya sa dette par plusieurs *Mémoires* sur des antiquités. Mais l'amour du sol natal le ramena bientôt à Toulouse, où il fut mis en prison. Il charma les ennuis de sa captivité, par la traduction des *Psaumes*. Conduit à Paris, il y périt sur l'échafaud le 21 avril 1794, sous le vain prétexte d'avoir pris part aux protestations des parlements. Son fils, âgé de 26 ans, eut le même sort quelques mois après. (*Voy. l'art. précéd.*)

MONTÉIL (Aymar ou Adhémar de), évêque du Puy. *Voy. ADHÉMAR.*

MONTÉIL. *Voy. SEVIGNÉ.*

MONTÉ-MAJOR ou MONTÉMAIOR (Georges de), célèbre poète, ainsi nommé de *Montemor* ou *Monte-Major*, lieu de sa naissance, auprès du Coïmbre, naquit vers 1520. Il suivit quelque temps la cour

de Philippe II, roi d'Espagne. Il prit le parti des armes, sans abandonner ni la poésie ni la musique, pour laquelle il avait aussi beaucoup de talent. Le Parnasse espagnol le perdit vers 1560. On a de lui des poésies sous le titre de *Cancionero*, Saragosse, 1554, 2 vol. in-8, et une espèce de poème en prose, mêlé de vers, intitulé *La Diane*, 1602, in-8, plusieurs fois réimprimé. L'édition la plus récente est de 1795. Ce poème pastoral inspira au fameux Cervantes le sujet de sa *Galatée* imitée par Florian. Il y a dans les ouvrages de Montemajor de l'esprit et de la délicatesse. Les étrangers s'empressèrent de se les approprier en les traduisant.

MONTENAUULT D'EGLY (Charles - Philippe de). Voy. MONTENAUULT.

MONTERCHI (Joseph), Romain, né vers 1650, mort au commencement du XVIII^e siècle, se rendit habile dans les antiquités, et mérita par ses connaissances de devenir garde du riche cabinet du cardinal Carpegna. Les antiquaires font quelques cas d'un livre italien qu'il a donné sous ce titre : *Scelta de medagliani più rari del cardinale Carpegna*, Rome, 1679, in-4. Voy. le *Giornale de letterati di Roma*, même année.

MONTÉREAU (Pierre de) s'est rendu célèbre par plusieurs ouvrages d'architecture. Il était de Montereau, et mourut, selon quelques auteurs, l'an 1266, et selon d'autres en 1289. C'est cet architecte qui a donné les dessins de la Sainte-Chapelle de Paris, de la chapelle de Vincennes, du réfectoire, du dortoir, du chapitre, et de la chapelle de Notre-Dame, dans le monastère de Saint-Germain-des-Prés. Il fut enterré dans l'église de cette abbaye, et était représenté sur sa tombe avec un compas et une règle à la main. (Voy. le *Musée des monuments français* par Lenoir.)

MONTESPAN. Voy. ROCHÉCHOUART (François-Athanaïs).

MONTESQUIEU (Charles de SECONDAT, baron de la Brède et de), célèbre publiciste, d'une famille distinguée de Guienne, naquit au château de la Brède, près de Bordeaux, le 18 janvier 1689. Un oncle paternel, président à mortier au parlement de Bordeaux, ayant laissé ses biens et sa charge au jeune Montesquieu, il en fut pourvu en 1716. Sa compagnie le chargea six ans après, en 1722, de présenter des remontrances à l'occasion d'un nouvel impôt, dont son éloquence et son zèle obtinrent la suppression. L'année d'après, il avait mis au jour ses *Lettres persanes*, satire où les choses les plus saintes ne sont pas plus épargnées que les vices, les travers, les ridicules, les préjugés et la bizarrerie des Français. La mort de Sacy, traducteur de *Plinie*, ayant laissé une place vacante à l'académie française, Montesquieu, qui s'était défilé de sa charge, et qui ne voulait plus être qu'homme de lettres, s'y présenta pour la remplir. Le cardinal de Fleury, instruit par des personnes zélées, des plaisanteries du *Persan* sur les dogmes, la discipline et les ministres de la religion chrétienne, lui refusa son agrément. Montesquieu, devinant sans peine la raison de ce refus, fit faire (si on en croit Voltaire) en peu de jours une nouvelle édition de ces *Lettres*, où les passages blâmables étaient

adoucis ou supprimés. Cette espèce de rétractation, et les instances de quelques personnes de crédit, et surtout du maréchal d'Estrées, pour lors directeur de l'académie française, ramenèrent, dit-on, le cardinal, et Montesquieu entra dans cette compagnie. Son Discours de réception fut prononcé le 24 janvier 1728. Le dessein que Montesquieu avait formé de peindre les nations dans son *Esprit des Loix*, l'obligea de les aller étudier chez elles. Après avoir parcouru l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie, la Suisse et la Hollande, il se fixa près de deux ans en Angleterre. De retour dans sa patrie, il mit la dernière main à son ouvrage *sur la cause de la Grandeur et de la décadence des Romains*, qui parut en 1754, in-12. L'auteur trouve les causes de la grandeur des Romains dans l'amour de la liberté, du travail et de la patrie; dans la sévérité de la discipline militaire; dans le principe où ils furent toujours de ne faire jamais la paix qu'après des victoires. Il trouve les causes de leur décadence dans l'agrandissement même de l'état; dans le droit de bourgeoisie accordé à tant de nations; dans la corruption introduite par le luxe de l'Asie, dans les proscriptions de Sylla, etc.; mais quelques-unes de ses raisons, la dernière entre autres, sont plutôt les suites que les causes de la décadence que l'auteur prétend expliquer. On dit aussi qu'il a beaucoup profité d'un ouvrage anglais, écrit sur le même sujet, par Walter Moyle, et publié à Londres, 1726, 2 vol. in-8 : ouvrage qu'il ne cite pas, et qu'il a copié quelquefois peut-être avec trop de confiance. *L'Esprit des lois* fut publié en 1748, 2 vol. in-4, ouvrage qui présente des vues vastes, des réflexions profondes et lumineuses, une grande connaissance des gouvernements, d'excellentes réfutations des paradoxes par lesquels des écrivains plus singuliers que solides ont prétendu faire admirer le gouvernement turc, et d'autres tristes produits du despotisme oriental. Voltaire, cet homme si jaloux de tout autre mérite que le sien, a appelé l'auteur *Arlequin Grotius*, et Linguet a nommé *l'Esprit des Loix l'ouvrage d'un petit maître français qui lisait fort légèrement*. Ces jugements sont un peu sévères; mais il faut convenir que l'auteur est peu exact, qu'il adopte d'anciennes idées qu'il donne pour neuves, et qu'il y attache une confiance que souvent elles ne méritent pas. C'est ainsi que son système des climats, qui fait une partie considérable de son livre, est pris tout entier de la *Méthode d'étudier l'histoire* de Bodin, et du *Traité de la Sagesse* de Charron, sans qu'il les ait cités; système du reste excellentement réfuté par des faits sensibles, éclatants, brillants de toute la lumière de l'histoire et de la géographie. (Voy. le *Journal hist. et littér.*, 15 avril 1783, p. 556.) Les assertions les plus positives sont souvent dénuées de fondement. Il ne prouve pas, par exemple, qu'il naisse plus de filles que de garçons en Orient (le contraire est même certain), et quand cela serait, la conséquence qu'il en tire en faveur de la polygamie ne serait pas concluante; il faudrait prouver encore que, tout comparé, il y a plus de circonstances où les hommes meurent en Orient que les femmes : mais c'est tout

le contraire, parce qu'en Orient un grand nombre de filles et de femmes étant renfermées ensemble, les maladies pour elles y sont plus fréquentes et plus contagieuses; ce qu'Aristote avait déjà remarqué. Ainsi, quand bien même il naîtrait en Orient plus de filles que de garçons, ce qui n'est pas, il ne s'ensuivrait point que la polygamie y dût être permise; de même qu'en Europe, quoiqu'il y naisse plus de garçons que de filles, il ne s'ensuit pas que la polyandrie y doive être tolérée, parce qu'il y a plus d'occasions où les hommes y meurent que les femmes; et que, tout considéré, le nombre des hommes n'en est pas assez grand pour que les femmes en puissent avoir plusieurs; il est d'ailleurs démontré par le fait, que les pays où la polygamie a lieu sont moins peuplés que les autres, toutes choses étant d'ailleurs égales. L'influence qu'il donne aux climats sur la religion, jusqu'à exclure en quelque sorte de quelques-uns la religion chrétienne, est contraire aux faits les plus avérés. « Le christianisme, » dit un auteur qui n'a examiné cette matière que d'après les documents de l'histoire « produit les mêmes effets, » le même changement dans les mœurs de tous » les peuples chez lesquels il s'est établi. La mollesse des Asiatiques, la férocité des Africains, l'homme vagabonde des Parthes et des Arabes, la rudesse des habitants du Nord et des Sauvages, » ont été forcées de céder à la morale de l'Evangile. On peut s'en convaincre par le tableau des mœurs qui ont régné avec le christianisme pendant quatre siècles sur les côtes de l'Afrique, en Egypte, en Arabie, qui règnent encore chez les Abyssins; par la révolution qu'il a opérée chez les Perses, au sixième siècle en Angleterre, au neuvième chez les peuples du Nord, de nos jours parmi les Américains, et aux extrémités de l'Asie. Il y a sans doute des climats sous lesquels les mœurs sont ordinairement corrompues, et les habitants moins propres à s'instruire; mais il n'est point de difficulté que le christianisme n'ait autrefois vaincues, il peut donc encore les vaincre aujourd'hui. Au second siècle, Celse jugeait comme nos politiques modernes, que le dessein de ranger tous les peuples sous la même loi était un projet insensé; cette spéculation profonde s'est trouvée fautive; elle le sera toujours; le christianisme a été destiné de Dieu à être la religion de toutes les nations, comme elle doit être celle de tous les siècles. Une preuve démonstrative que la religion a beaucoup plus d'empire sur les mœurs des peuples que le climat, c'est que partout où le christianisme a été détruit, la barbarie et l'ignorance ont pris sa place, sans qu'aucun laps de temps ait pu les dissiper. Y a-t-il quelque ressemblance entre les mœurs qui règnent aujourd'hui sous le mahométisme dans la Grèce, l'Asie mineure, la Perse, la Syrie, l'Egypte et sur les côtes de l'Afrique, et celles que le christianisme y avait introduites? Dans peu d'années, notre religion avait civilisé toutes ces nations: il y a près de onze cents ans qu'elles sont retombées dans la barbarie, et elles semblent condamnées à y demeurer pour tou-

jours, à moins qu'elles ne reviennent à la lumière » de l'Evangile, dont l'Alcoran les a privées. Un » voyageur qui a fait récemment le tour du monde, » atteste qu'il a vu le christianisme produire les » mêmes effets dans tous les climats, et partout où » les missionnaires sont parvenus à l'établir. » Ce que Montesquieu avance sur les suicides, qu'il n'y avait contre eux chez les Romains aucune peine, n'est pas exact, puisqu'il est constant qu'ils étaient privés de la sépulture sacrée et religieuse. On reproche encore à l'auteur d'avoir ramené tout à un système, dans une matière où il ne fallait que raisonner sans imaginer; d'avoir donné trop d'influence aux causes physiques préférablement aux causes morales; d'avoir fait un tout irrégulier, une chaîne interrompue; d'avoir trop souvent conclu du particulier au général. L'abus actuel de la philosophie, pour quiconque veut en analyser les progrès, remonte à cet ouvrage célèbre, qui ramenant toute législation à son *Esprit*, et imprimant à tous les principes les plus constants le caractère de système, s'efforçant avec un art pénible de les courber pour les ajuster à ses opinions, a malheureusement introduit dans le monde littéraire un esprit de discussions hardies et souvent téméraires. On a été fâché aussi de trouver dans cet ouvrage célèbre de longues digressions sur les lois féodales, des exemples tirés des voyageurs les plus décriés, des paradoxes à la place des vérités, des plaisanteries où il fallait des réflexions, et ce qui est encore plus triste, des principes de déisme et d'irreligion. Mais ces écarts n'ont point empêché l'auteur de rendre au christianisme des témoignages éclatants, d'en démontrer les excellents effets. « Bayle (dit-il), après avoir insulté toutes les religions, flétrit la religion chrétienne; il ose avancer que de véritables chrétiens ne formeraient pas un état qui pût subsister. Pourquoi non? Ce » seraient des citoyens infiniment éclairés sur leurs » devoirs, et qui auraient un très-grand zèle pour » les remplir; ils sentiraient très-bien les droits de » la défense naturelle; plus ils croiraient devoir à » la religion, plus ils penseraient devoir à la patrie. Les principes du christianisme, bien gravés » dans le cœur, seraient infiniment plus forts que » ce faux honneur des monarchies, ces vertus humaines des républiques, et cette crainte servile » des états despotiques.... Chose admirable, dit-il » ailleurs, la religion chrétienne, qui ne semble » avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, » fait encore notre bonheur dans celle-ci. » L'*Esprit des Lois* essuya des critiques bonnes et mauvaises. L'abbé Debonnaire donna le signal par une brochure, en style moitié sérieux, moitié badin. Le gazetier ecclésiastique, qui vit finement dans l'*Esprit des Lois* une de ces productions que la bulle *Unigenitus* a si fort multipliées, lança deux feuilles contre l'auteur, qui rendit son adversaire ridicule et odieux, dans sa *Défense de l'Esprit des Lois*. Mais quelque esprit qu'il y ait dans cette Défense, l'auteur ne se justifie pas sur tous les reproches que lui avait faits son adversaire. La Sorbonne entreprit l'examen de l'*Esprit des Lois*, et y trouva plusieurs choses à reprendre. La censure, long-

temps attendue, n'a pas vu le jour. M. Crevier a fait sur le même ouvrage des observations sages et solides, quoique assez faiblement écrites. La meilleure de toutes les critiques, si on en juge par l'impression qu'elle fit sur l'auteur, a été celle de M. Dupin, fermier-général, qui avait une bibliothèque choisie et très-nombreuse, dont il savait faire usage. M. de Montesquieu alla se plaindre de cette critique à madame la marquise de Pompadour, au moment où il n'y avait que cinq ou six exemplaires de distribués à quelques amis. Madame de Pompadour fit venir M. Dupin, et lui dit qu'elle prenait l'*Esprit des Loix* sous sa protection, ainsi que son auteur. Il fallut retirer les exemplaires, et brûler toute l'édition. Telle est la tolérance de ceux qui la prêchent le plus. Montesquieu fut attaqué au commencement de février 1755, d'une fluxion de poitrine. Il parla et agit dans ses derniers moments en homme qui ne voulait laisser aucun doute sur sa religion. *J'ai toujours respecté la religion*, dit-il. *La morale de l'Evangile, ajouta-t-il, est le plus beau présent que Dieu pût faire aux hommes.* Le P. Routh, jésuite, qui le confessa, nous a laissé là-dessus des détails intéressants, que de faux sages ont voulu révoquer en doute, comme si un ministre du Seigneur pouvait avoir quelque intérêt à en imposer sur cet objet, ou si, témoin d'un fait, il n'était pas plus croyable que des absents qui s'avisent de les contester. « Les soupçons (dit-il dans une lettre à M. Gualterio, nonce du pape) que ses ouvrages avaient fait naître sur sa religion, me déterminèrent à m'assurer, d'abord en détail, de ses sentiments sur tous les grands mystères que l'Eglise catholique propose à la créance des fidèles, sur la soumission à toutes les décisions de l'Eglise tant anciennes que récentes, et je puis dire avec la plus exacte vérité, qu'il me satisfît sur tous ces objets avec une simplicité et une candeur qui m'édifièrent et me touchèrent tout à la fois. Je lui demandai s'il s'était trouvé quelque temps de sa vie dans un état d'incrédulité. Il m'assura que non; qu'il lui était passé par l'imagination des nuages, des doutes, comme il pourrait arriver à tout homme; mais qu'il n'avait jamais rien eu d'arrêté ou de fixe dans l'esprit contre les objets de la foi. Cette réponse amena une autre question sur le principe qui l'avait porté à hasarder dans ses ouvrages des idées qui répandaient sur sa créance de légitimes soupçons. Il me répondit que c'était le goût du neuf et du singulier, le désir de passer pour un génie supérieur aux préjugés et aux maximes communes, l'envie de plaire et de mériter les applaudissements de ces personnes qui donnent le ton à l'estime publique, et qui n'accordent jamais plus sûrement la leur que quand ou semble les autoriser à secouer le joug de toute dépendance et de toute contrainte. Si je ne rends pas ici exactement les termes dont il se servit, je n'ajoute certainement rien au sens de ses expressions. » Après avoir rapporté les arrangements qu'il prit avec le malade pour réparer les mauvaises impressions que ses livres pouvaient avoir faites, le P. Routh ajoute : « M. de Montesquieu s'assujettit à ces conditions avec

» toute la bonne volonté imaginable. M. le curé de » Saint-Sulpice, qui vint pour lui administrer les » sacrements, s'approcha d'abord du malade, pour » lui parler, et commença une phrase que M. de » Montesquieu ne lui laissa point achever; il l'interrompit en lui disant à haute voix : *Monsieur,* » *j'ai pris avec le révérend Père des arrangements* » *dont je me flatte que vous serez content.* Comme » je m'aperçus que l'embarras de sa poitrine ne » lui permettait guère de continuer, je pris la parole, et je rendis tout haut compte au curé des » résolutions que M. de Montesquieu avait formées, et des promesses qu'il m'avait faites. Ce » sage pasteur lui en marqua sa satisfaction; et, » après les exhortations et les prières ordinaires, il » lui administra l'extrême-onction et le viatique. » Le président les reçut avec un air de composition et de dévotion bien édifiant, et en répondant les mains jointes devant la poitrine aux » prières de l'Eglise. » Ceux qui ont paru étonnés de trouver dans ce philosophe mourant des dispositions chrétiennes, ne savent sans doute pas comment il s'était toujours conduit à l'égard de la religion, et combien de preuves d'attachement il lui avait données. Dans le même temps que les traits scabreux répandus dans son livre de l'*Esprit des Loix* lui attiraient le plus d'applaudissement de la part de tous les esprits prétendus forts de l'Europe, il fit éclater son zèle pour la religion par une démarche bien propre à démentir leur estime pour lui. M. de Marans, maître des requêtes, et son proche parent, étant tombé dangereusement malade, il courut chez lui, le pressa vivement de se confesser; et comme le malade résistait à ses remontrances, il employa à le déterminer par les principes les plus solides, tant d'art et d'insinuation, que l'ayant enfin persuadé, il courut à minuit d'une extrémité de Paris à l'autre, pour lui chercher un confesseur au collège des jésuites, et le lui amena sur-le-champ. La confession étant finie, il ne consentit qu'avec peine, après bien des instances, et par ménagement pour le goût du malade, qu'on différât jusqu'au jour à lui administrer le saint viatique. « Quelle est donc la faiblesse et la contradiction de l'homme, dit un moraliste, de dissimuler et d'étouffer des sentiments dont il est si intimement pénétré, pour mériter l'approbation des esprits légers, faux et corrompus, dont il connaît lui-même à fond les travers et le ridicule; et de sacrifier à une telle jouissance des vérités dont il sent profondément et les salutaires effets et les éternelles conséquences. » Le président de Montesquieu mourut le 10 février 1755, à 66 ans. On a publié après sa mort le recueil de ses *Œuvres* in-4, in-8 et in-12. Il y a dans cette collection quelques petits ouvrages dont nous n'avons pas parlé. Le plus remarquable est le *Temple de Gnide*, espèce de poème en prose, où l'auteur fait une peinture riante, animée, quelquefois trop voluptueuse, trop fine et trop recherchée, de la naïveté de l'amour, tel qu'il est dans une âme neuve. Ce roman a été mis en vers par Colardeau (*voy. ce nom*). On trouve encore dans cette collection un fragment sur le *Goût*, où il y a plusieurs idées neuves

et quelques-unes obscures. M. Deleyre a publié, en 1738, in-12, le *Génie de Montesquieu*. C'est un extrait, fait avec choix, des plus belles pensées répandues dans les différents ouvrages de cet écrivain. On a donné en 1767, in-1-2, ses *Lettres familières*. On a eu raison de mettre à la tête l'avis que celui qui les a publiées n'a pas prétendu augmenter la gloire de Montesquieu; elles ne donnent pas une idée favorable de sa modestie, de sa modération et de ses principes; il s'y montre comme un des fondateurs de la secte philosophique. En 1784, on vit paraître à Paris *Arsace et Isménie, histoire orientale*, petit conte que l'éditeur a eu bien tort de nous donner comme un traité de morale politique, à l'usage des souverains et des ministres. C'est tout au plus dans les vingt dernières pages qu'on peut supposer cette intention à l'auteur. On sait que ces sortes de titres romanesques ne sont que des canevas destinés à recevoir toutes sortes d'idées, bonnes ou mauvaises, qu'on ne se hasarderait point à donner sous leur véritable titre; et l'on ne peut se dissimuler que le président n'ait eu un goût trop marqué pour ce genre d'ouvrages. On cite quelques traits de bienfaisance de Montesquieu. Sully, habile horloger anglais, établi à Paris, se voyant réduit à la misère, était sur le point de se détruire; Montesquieu vole à son secours et lui fait procurer de l'ouvrage. A Marseille, se promenant sur la mer dans un bateau, il apprend du jeune batelier qu'il est contraint de faire ce métier les jours de fêtes qu'il ne travaille pas à son état de joaillier, afin d'aider sa mère et ses sœurs à racheter son père captif à Alger. Montesquieu prend des informations, rachète l'esclave, qui revient au sein de sa famille. L'académie française mit en 1815 au concours l'*Eloge* de Montesquieu; le prix fut décerné à M. Villemain, dont on trouve le discours dans le 1^{er} vol. de ses *Mélanges littéraires*. Voy. TRACY (Destutt de).

MONTESQUIOU D'ARTAGNAN (Pierre de), maréchal de France, d'une famille très-ancienne, qui tire son origine de la terre de Montesquiou, l'une des quatre baronnies du comté d'Armagnac, naquit en 1645, et fit ses premières armes contre l'évêque de Munster. Il servit avec distinction dans les guerres de Louis XIV, depuis le siège de Donai en 1667 jusqu'à celui d'Ypres en 1678. Le roi l'envoya, trois ans après, dans toutes les places du royaume, pour y montrer un exercice uniforme à toute l'infanterie. Montesquiou commanda l'infanterie française à la bataille de Ramillies et à celle de Malplaquet. Le bâton de maréchal de France fut la récompense due à sa valeur, le 20 septembre de la même année 1709. Cette dignité ne l'empêcha pas de servir encore sous le maréchal Villars. Ce général mourut le 12 août 1725 avec les titres de chevalier des ordres du roi et de gouverneur d'Arras. Le maréchal de Montluc, et son frère l'évêque de Valence, étaient de la même famille. Voy. MONTLUC.

* MONTESQUIOU-FEZENSAC (Anne-Pierre, marquis de), né à Paris en 1741, se fit remarquer à la cour par un esprit facile et aimable, qui n'excluait point une instruction aussi solide que variée. Son goût pour les lettres lui mérita la bienveillance de Mon-

sieur (Louis XVIII), qui le nomma en 1771 son premier écuyer. Elevé en 1780 au grade de maréchal-de-camp, il fut décoré, 5 ans après, des ordres du roi, et en 1784 admis à l'académie française. Lorsque la révolution vint éprouver la fidélité des courtisans, s'il n'abandonna pas la cause des Bourbons, il montra peu de zèle à la défendre. Ses liaisons avec les philosophes dont il avait adopté les principes expliquent sa conduite. Député en 1789 aux états-généraux par la noblesse de Paris, il fut un des premiers de son ordre à se réunir au tiers-état. Pendant la session il parla plusieurs fois avec talent sur des questions de finance, et présenta même des projets sages et utiles. Après l'arrestation du roi à Varennes, il fut un des commissaires envoyés dans les départements pour y rassurer les esprits. C'est alors que Monsieur lui fit demander sa démission de la charge de son premier écuyer. En l'envoyant il l'accompagna d'une lettre où il cherchait à justifier sa conduite. A la fin de la session, il fut mis à la tête de l'armée du Midi. Le 22 septembre 1792, il entra dans la Savoie dont il fit la conquête sans verser une goutte de sang. Un mois après, décrété d'accusation sur les motifs les plus invraisemblables, il quitta Genève et se retira en Suisse. En 1793, lorsque l'orage commençait à se calmer, il adressa un *Mémoire justificatif* à la Convention et revint en France peu de temps après. Après avoir fait de vains efforts pour se faire élire député, il ne s'occupa plus que de littérature; cependant son nom figure sur la liste des membres d'un nouveau club formé sous le titre de *Cercle constitutionnel*. Montesquiou mourut à Paris, le 30 décembre 1798. Outre plusieurs *pièces de vers* dans les *Correspondances* de Laharpe et de Grimm, on a de lui : *Emilie ou les Joueurs*, comédie, Paris, 1787, in-18, tirée à 50 exemplaires pour des présents : *Coup d'œil sur la révolution française*, 1794, in-8; sa *Correspondance pendant la campagne de Savoie et la négociation de Genève*, 1796, in-8; *Du gouvernement des finances en France, d'après les lois constitutionnelles*, etc., 1797, in-8.

** MONTESQUIOU-FEZENSAC (Elisabeth Pierre, comte de), fils aîné du précédent, né en 1764, obtint une sous-lieutenance en 1779 et fut pourvu quelque temps après de la charge de premier écuyer de Monsieur, en survivance de son père. Il vécut dans la retraite pendant la révolution. Appelé en 1808 au corps législatif, il remplaça l'année suivante Talleyrand dans les fonctions de grand chambellan, puis en 1810 fut nommé président du corps législatif à la place de Fontanes (voy. ce nom). Entré au sénat en 1815, il fut à la restauration nommé pair de France; mais au retour de Napoléon, ayant repris ses fonctions, il cessa d'être employé jusqu'en 1819 qu'il fut rappelé à la chambre des pairs. Il continua d'y siéger après la révolution de 1830, et mourut à Courtauvault, en 1834, laissant la réputation d'un homme instruit et d'un caractère modéré. C'est de lui qu'est la traduction des *Esquisses de l'histoire des Indiens*. (Voy. CRAWFORD, Quentin).

* MONTESQUIOU-FEZENSAC (l'abbé François-Xavier-Marie-Antoine, duc de), ministre et pair de

France, né en 1757 au château de Marsan près Auch, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique. Nommé en 1785 agent-général du clergé, et député de Paris aux états-généraux, il y montra dans sa défense des privilèges, une modération qui lui acquit une très-grande influence. Mirabeau, qui la redoutait, s'écria un jour de sa place, en l'écoulant parler à la tribune : *Méfiez-vous de ce petit serpent ; il vous séduira*. Porté deux fois à la présidence (les 5 janvier et 28 février 1790), il mérita les remerciements unanimes de l'assemblée, qui n'accorda cette distinction à aucun autre des membres du clergé ou de la noblesse, qui partageaient ses opinions. Il ne s'était réuni au tiers-état que sur l'invitation du roi ; mais auparavant il avait déclaré que « son ordre regardait, non comme un sacrifice, » mais comme un acte de justice, l'abandon de ses » privilèges pécuniaires. » Lors de la discussion sur l'abandon des biens ecclésiastiques, il démontra que l'état n'avait pas le droit d'en disposer avant d'avoir assuré les dépenses de l'Eglise. Il s'opposa encore avec la plus grande énergie, mais sans plus de succès, à la création des *assignats*, qui n'était qu'un moyen de faciliter l'achat des biens nationaux, ainsi qu'à la demande faite par la municipalité de Paris, de consacrer deux millions à l'acquisition d'une partie de ces biens. Malgré la chaleur qu'il avait mise dans son opposition, il fut l'un des douze commissaires chargés de l'exécution de la loi qui ordonnait la vente des propriétés ecclésiastiques. Lors de la suppression des monastères, il soutint que l'assemblée ne pouvait pas dispenser les religieux de leurs vœux ; et il fit sentir que leur expulsion serait une injustice cruelle, surtout pour les vieillards, auxquels il devait être permis de mourir dans leurs retraites. Sur la question si l'on pouvait prêter serment à la constitution civile du clergé, il fut pour l'affirmative. Néanmoins l'opinion contraire ayant prévalu, il se soumit à cette décision : et dans la séance du 27 novembre 1790 il demanda que le roi fût prié d'écrire au pape pour avoir sa sanction, ce qui fut rejeté après une discussion extrêmement orageuse. L'abbé de Montesquiou soutint que le droit de faire la guerre ou la paix devait appartenir exclusivement au roi, en réservant à l'assemblée le droit de ratification. Il vota avec la minorité dans toutes les occasions importantes, et signa la protestation du 12 septembre 1791. Pendant la durée de l'Assemblée législative, il continua d'habiter Paris, et obtint à plusieurs reprises des marques de bienveillance du roi et de la reine. Après la journée du 10 août, il se retira en Angleterre, et rentré en France après le 9 thermidor, il ne cessa de s'occuper des intérêts de la famille royale. On assure qu'il fit remettre au premier consul une lettre de Louis XVIII, dans laquelle ce prince lui parlait des dangers de l'usurpation. Lorsque Bonaparte se fit donner le titre d'empereur, il reçut l'ordre de se rendre à Menton près de Monaco ; mais ayant objecté qu'il n'y avait aucun moyen d'existence, il fut autorisé à rester à Paris. Au mois d'avril 1814, il fit partie du gouvernement provisoire, et fut un des commissaires chargés par le roi de la rédaction de la charte

constitutionnelle, dont on lui attribue la plus grande partie. Nommé le 15 mai ministre de l'intérieur, et voulant être juste dans la distribution des emplois, il ne fit que mécontenter tous les partis qui poussèrent l'injustice jusqu'à lui refuser les talents nécessaires pour remplir les fonctions importantes dont il était revêtu. Il présenta, le 12 juillet, à la chambre des députés, un rapport sur la situation du royaume, et quelque temps après une loi relative à la liberté de la presse, dont les excès exigeaient une prompt répression. Compris dans le décret de Lyon du 12 mars 1815, par lequel Napoléon ordonna la mise en jugement des personnes soupçonnées d'avoir tramé la chute du gouvernement impérial, il se rendit en Angleterre ; à son retour il conserva le titre de ministre d'état, et fut élevé à la pairie. Parmi les rapports dont il fut chargé on remarqua celui qu'il fit sur le projet tendant à accorder au clergé la faculté d'acquiescer. Après la révolution de juillet il cessa de siéger à la chambre des pairs ; mais il n'envoya sa démission qu'en janvier 1852. Il mourut un mois après au château de Cirey, devenu fameux par le séjour qu'y fit Voltaire. Lors de la réorganisation de l'institut en 1815 il avait été nommé par ordonnance membre de l'acad. française ; il y a été remplacé par M. Jay. On lui attribue : *Adresse aux provinces ou Examen de l'opération des assemblées nationales*, 1790, in-8.

* MONTESSON (Charlotte - Jeanne BERAUD de la HAIE de RIOT, marquise de), née à Paris, en 1757, d'une ancienne famille de Bretagne, fut mariée à seize ans, au marquis de Montesson, lieutenant-général, riche et vieux gentilhomme du Maine, qui la laissa veuve en 1769. Ses grâces, son caractère aimable et son esprit cultivé, la firent rechercher dans le grand monde. Le duc d'Orléans, petit-fils du régent, qui, depuis plusieurs années, nourrissait pour elle un vif attachement, l'épousa en 1775, avec l'agrément du roi. La bénédiction nuptiale fut donnée, le 25 avril aux deux époux, par le curé de Saint-Eustache, dont madame de Montesson était paroissienne. L'archevêque de Paris avait autorisé cette célébration d'après une lettre qu'il avait reçue du roi, et qui était conçue en ces termes : « Monsieur l'archevêque, vous croirez ce que vous » dira de ma part mon cousin le duc d'Orléans, et » vous passerez outre. » On sait que, d'après un édit de Louis XIII, il était défendu à tous les prélats du royaume de marier aucun prince du sang sans une lettre écrite de la propre main du roi. Sa majesté voulut que le mariage restât secret, autant que faire se pourrait, c'est-à-dire, aussi longtemps qu'aucun enfant n'en serait le fruit. Madame de Montesson se conduisit avec tant de prudence, et montra tant d'affabilité, qu'elle se concilia tous les cœurs, et évita également l'envie et le ridicule qui pouvaient s'attacher à sa position équivoque. Connaissant les goûts de son mari elle employait les ressources de son esprit à varier les amusements de société qu'elle lui ménageait chaque jour. Elle composa plusieurs pièces, qu'elle faisait représenter dans ses appartements, et dans lesquelles elle jouait toujours un rôle. Leur mariage fut longtemps indiqué dans le calendrier romain : mais

comme il n'était pas encore officiellement reconnu, Louis XVI, par des lettres patentes du 26 août 1781, autorisa madame de Montesson à procéder, tant devant les tribunaux que dans les transactions privées, sous ses seuls noms de famille. Devenue veuve une seconde fois, en 1785, elle vécut dès-lors dans la retraite, ne voyant qu'un petit nombre d'amis, et consacrant une partie de ses revenus au soulagement des pauvres. Dans le rigoureux hiver de 1788 à 1789, elle convertit son orangerie et les serres de ses jardins en ateliers de travail, où les indigents trouvèrent des secours et un abri. Elle traversa le temps de la terreur sans éprouver d'autre désagrément qu'une arrestation momentanée. Madame de Montesson avait connu madame de Beauharnais et cette liaison s'était renouée aux eaux de Plombière. A son retour d'Egypte, Bonaparte, parcourant les papiers de sa femme, lut, dans une des lettres de madame de Montesson à Joséphine, cette phrase : « Vous ne devez jamais oublier que » vous êtes la femme d'un grand homme. » Dès ce moment l'estime et l'affection du conquérant lui furent acquis ; il lui en donna des preuves, en lui faisant payer son douaire, qui fut assis sur le produit des canaux d'Orléans et du Loing, et en augmentant les pensions que touchaient en Espagne les membres d'une famille à laquelle l'attachaient des liens respectables. Elle mourut à Paris le 6 février 1806, et fut inhumée près de son second époux, dans une chapelle de l'église de Saint-Port, près de Melun. A des talents distingués dans les arts d'agrément, madame de Montesson joignit le goût des lettres. Elle a composé plusieurs ouvrages qu'elle fit imprimer pour ses amis sous ce titre : *Œuvres anonymes, théâtre et mélanges*, Paris, 1782-83, 8 vol. in-8. Une seule de ses pièces, la *Comtesse de Chazelles*, en cinq actes et en vers, représentée sur le Théâtre français le 6 mai 1785, ne reçut pas du public l'accueil dont elle s'était flattée ; mais elle s'en consola facilement, n'ayant jamais attaché un grand prix à la gloriole littéraire.

MONTÉZUMA ou MONTÉCUMA ou MOTEUCZOMA, dernier roi du Mexique, dont quelques écrivains romanesques ont voulu faire un héros, était un tyran affamé de sang et de carnage, qui ne ravageait les pays voisins que pour multiplier les victimes de ses idoles. Les Américains eux-mêmes invoquaient le secours des Espagnols contre cette bête féroce, plus redoutable que les monstres du Maragnon et de l'Orénoque ; et ce n'est qu'aux instances de ces peuples que Cortez résolut de porter la guerre dans le Mexique. « Dans ce dessein », dit-il en rendant lui-même compte de cette expédition à Charles-Quint, je partis de Cempoal que j'appelai Séville, le 16 d'août, avec quinze cavaliers et trois cents fantassins des plus aguerris. La circonstance était favorable. Je laissai à la Vera-Cruz cent-cinquante hommes et deux cavaliers, avec ordre d'y construire une forteresse, qui est déjà bien avancée ; et quant à cette province de Cempoal, qui contient cinquante villes ou forteresses, et qui peut fournir environ cinquante mille hommes de guerre, je la laissai en paix, et composée de sujets d'autant plus sûrs,

» loyaux et fidèles, qu'à peine venaient-ils d'être » soumis à force de violence par Montézuma, qui » les tyrannisait et faisait enlever leurs enfants » pour les sacrifier à ses idoles. Instruits de la » puissance formidable de Votre Majesté, ils m'a- » dressèrent leurs plaintes contre Montézuma ; ils » se soumièrent, me demandèrent mon amitié et » me prièrent de leur accorder ma protection. » Comme je les ai bien traités, que je les ai tous » jours favorisés, je ne doute point qu'ils ne de- » viennent de fidèles sujets, quand ils n'auraient » d'autre motif que la reconnaissance de les avoir » délivrés de la tyrannie de Montézuma. » Ces animaux guerriers, sur lesquels les principaux Espagnols étaient montés ; ce tonnerre artificiel qui se formait dans leurs mains ; ces châteaux de bois qui les avaient apportés sur l'Océan ; ce fer dont ils étaient couverts ; leurs marches comptées par des victoires, tant de sujets d'étonnement, joints à cette faiblesse qui porte le peuple à admirer, tout cela fit que quand Cortez arriva dans la ville de Mexico, il fut reçu par Montézuma comme son maître, et par les habitants comme leur dieu. Mais la conduite que tint Cortez à l'égard du temple de cette ville occasionna des mécontentements. « Il y a, » dit Cortez, trois nefs dans l'intérieur de ce » temple, où sont placées des idoles de la plus » haute stature. Je fis renverser toutes ces idoles ; » je fis nettoyer toutes les chapelles où se faisaient » les sacrifices humains, et j'y plaçai des images » de Notre-Dame et d'autres Saints. Montézuma » fut, ainsi que ses sujets, très-affecté de ce changement ; il me fit prier d'abord de le suspendre, » et me fit dire que je devais m'attendre à voir » soulever contre moi le peuple, qui croyait que » ces idoles lui donnaient tous les biens temporels, » et qu'en les laissant maltraiter, il s'exposerait à » les fâcher, à voir sécher tous les biens de la terre » et à mourir de faim. » Le peu d'égard qu'eut Cortez à ces remontrances irrita les esprits. Montézuma, voyant l'impossibilité de se défaire des Espagnols par la force ouverte, tâcha de les rassurer par des témoignages d'amitié et de bonne foi, pour les accabler lorsque la sécurité leur aurait fait partager leurs forces et aurait affaibli leur vigilance. Un de ses généraux, qui avait des ordres secrets, attaqua les Espagnols restés à la Vera-Cruz, et quoique ses troupes fussent vaincues, il y eut trois ou quatre Espagnols de tués. La tête de l'un d'eux fut même portée à Montézuma. Alors Cortez fit ce qui ne s'est jamais fait de plus hardi en politique : il va au palais, suivi de cinquante Espagnols, et, mettant en usage la persuasion et la menace, il emmène l'empereur prisonnier au quartier-général espagnol, le force à lui livrer ceux qui avaient attaqué les siens à la Vera-Cruz, et fait mettre les fers aux pieds et aux mains de l'empereur même, comme un général qui punit un simple soldat. Ensuite il le força à se reconnaître publiquement vassal de Charles-Quint. Montézuma et les principaux de l'empire donnèrent pour tribut attaché à leur hommage, 600 mille mares d'or pur. Il est à croire que cet hommage de Montézuma fut sincère ; il ne fit du moins rien

dans la suite qui pût le contredire, et finit par être la victime de sa fidélité. Les seigneurs mexicains conspirèrent contre lui et les Espagnols. Montézuma et Alvarado, un des lieutenants de Cortez, furent assaillis dans le palais par 200,000 Mexicains. Montézuma proposa de se montrer à ses sujets, pour les engager à se retirer; mais, au milieu de sa harangue, il reçut un coup de pierre qui le blessa mortellement: il expira bientôt après, en 1520. Ce prince laissa des enfants: deux de ses fils et trois de ses filles embrassèrent le christianisme. L'aîné reçut le baptême, et obtint de Charles-Quint des terres, des revenus, et le titre de *comte de Montézuma*. Il mourut en 1608. Sa famille est comprise dans la grandesse d'Espagne, cent fois plus heureuse que sur un trône cimenté par la tyrannie, et dans les erreurs d'une superstition sanguinaire et atroce. Quel jugement porter de ces prétendus sages, qui déclament avec un zèle infatigable contre les conquêtes de Cortez, et qui ne sentent aucune émotion en lisant les étranges horreurs des Mexicains; qui entassent les exclamations les plus pathétiques sur le nombre plus ou moins exagéré des Américains tués par Cortez sur le champ de bataille, et qui ne témoignent nulle indignation contre les sacrificateurs des hommes, nulle horreur de cette innombrable multitude de victimes humaines, immolées suivant les lois les plus solennelles et les plus chères des Mexicains? *Mais, dit-on, quels que fussent les excès et les crimes de ces peuples, quel droit avait Cortez de les soumettre au joug de l'Espagne?* Admirez la timide et consciencieuse jurisprudence des philosophes; mais différons de leur donner les éloges mérités, jusqu'à ce qu'ils aient déployé autant de zèle ou de fureur contre les Scipion, les César, les Alexandre, qu'ils en montrent contre Cortez, Pizarro, Charles-Quint et Philippe; jusqu'à ce qu'ils aient accablé d'outrages et ce cher Marc-Aurèle, et ce Trajan, et cet Antonin, qui n'avaient d'autre ambition que d'étendre la gloire romaine sur les débris de nations qui valaient mieux que les vainqueurs. N'at-tendons pas cette époque, elle n'arrivera jamais. Les héros de l'ancienne Rome ne combattaient les nations que pour nourrir dans leur sang la célébrité d'un vain nom, et pour entrer à Rome au bruit des timbales. Mais Cortez avait la faiblesse de se proposer d'autres vues; il eût voulu abolir les sacrifices humains et tant de monstrueux usages qui outrageaient la nature. Il eut l'extravagance de parler quelquefois du vrai Dieu. Voilà son crime de lèse-philosophie. Le bon-homme en fait lui-même la confession. « Je tâchai de leur faire entendre par mes interprètes combien il était insensé de mettre leurs espérances dans des idoles travaillées de leurs mains et composées d'ordures; qu'ils devaient savoir qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, souverain, universel, qui avait créé le ciel, la terre et toute la nature; qui était éternel, c'est-à-dire sans commencement ni fin; qu'ils devaient l'adorer, ne croire qu'en lui, et non pas dans aucune créature ni matière périssable. J'y ajoutai tout ce qui pouvait les détourner de leur idolâtrie, et les attirer à la connaissance

» du vrai Dieu. » La maxime qu'il ne faut pas occuper les pays qui ne nous appartiennent pas est raisonnable sans doute; mais si elle a lieu même à l'égard des anthropophages et des sacrificateurs d'hommes, il faut l'étendre jusqu'aux repaires des tigres et des hyènes. *Non dubitamus, dit Grotius, quin justa sint bella in eos qui in parentes impij sunt, quales Sogdiani, antequam eos Alexander hanc feritatem dedoceret; in eos qui humanam carnem epulantur, a quo more abstinere Gallos veteres Hercules cogit.... de talibus enim barbaris et feris, magis quam hominibus, dici recte potest quod de Persis, qui Grecis nihilo deteriores erant, perverse dixit Aristoteles, naturale in eos esse bellum; et quod Isocrate Panathenaeo dixit, justissimum esse bellum in belluas, proximum in homines belluis similes.* De jure bell. et pac. lib. 2, cap. 20. Voy. CORTEZ, ATAHUALPA, MANCO-CAPAC, etc.

MONTFAUCON (Bernard de), savant bénédictin, vit le jour le 17 janvier 1655, au château de Soullage en Languedoc, de l'ancienne famille de Roquetaillade, dans le diocèse d'Aleth. Il prit le parti des armes, et servit en qualité de cadet dans le régiment de Perpignan; mais la mort de ses parents l'ayant dégoûté du monde, il se fit bénédictin dans la congrégation de Saint-Maur, en 1675. L'étendue de sa mémoire et la supériorité de ses talents lui firent bientôt un nom célèbre dans son ordre et dans l'Europe. En 1698, il fit un voyage en Italie pour y consulter les bibliothèques, et y chercher d'anciens manuscrits propres au genre de travail qu'il avait embrassé. (Voy. MABILLON à la fin de l'art.) Pendant son séjour à Rome, il exerça la fonction de procureur de son ordre en cette cour, et y prit la défense de l'édition des ouvrages de saint Augustin, donnée par plusieurs habiles religieux de sa congrégation, et attaquée par quelques critiques. De retour à Paris en 1701, Montfaucon travailla à une relation curieuse de son voyage, qu'il publia en 1702, sous le titre de *Diarium italicum*, in-4. Cet ouvrage offre une description exacte de plusieurs monuments de l'antiquité, et une notice d'un grand nombre de manuscrits grecs et latins, inconnus jusques alors. Le P. de Montfaucon, cher à ses confrères par la bonté et la candeur de son caractère, aux savants par sa vaste érudition, et à l'Eglise par ses travaux, mourut le 21 décembre 1741, et fut inhumé dans l'église de Saint-Germain-des-Prés. Il avait atteint l'âge de 86 ans, sans avoir souffert d'infirmités, ce qui fait l'éloge de sa vie aussi laborieuse que réglée. On a de lui: un volume in-4 d'*Analectes grecques*, 1688, avec la traduction latine et des notes, conjointement avec dom Antoine Pouget et dom Jacques Lopin; une nouvelle *Edition* des *Oeuvres* de saint Athanase, en grec et en latin, avec des notes, 1698, 5 vol. in-fol., elle commence à n'être plus commune; un *Recueil* d'ouvrages d'anciens écrivains grecs, 1706, en 2 vol. in-fol., avec la traduction latine, des préfaces, de savantes notes et des dissertations. Ce recueil contient les *Commentaires* d'Ensebe de Césarée sur les Psaumes et sur Isaïe, quelques *Opuscules* de saint Athanase, et la *Topographie* de Côme d'Egypte. On joint ordinai-

rement ce recueil à l'édition de saint Athanase ; mais il est peu commun. Une *Traduction française* du livre de Philon, de la *Vie contemplative*, in-12, avec des observations et des lettres. Le P. de Montfaucon s'efforce de prouver que les thérapeutes dont parle Philon étaient chrétiens : opinion qui a été combattue par le président Boubier. Un excellent livre intitulé : *Palaeographia græca*, 1708, in-fol., dans lequel il donne des exemples des différentes écritures grecques dans tous les siècles, et entreprend de faire pour le grec ce que le P. Mabillon a fait pour le latin dans sa *Diplomatique*. Deux vol. in-fol., en 1715, de ce qui nous reste des *Hexaples* d'Origène ; *Bibliotheca Coisliniana*, 1715, in-fol. (*Voy.* COISTIN H. Ch. du) ; *L'Antiquité expliquée et représentée en figures*, en latin et en français, Paris, 1719, 10 vol. in-folio, auxquels il ajouta, en 1724, un *Supplément* en 5 vol. in-fol. Cet ouvrage lui procura plus de fatigues que de gloire, et on ne le regarda que comme une compilation un peu informe ; cependant il y a bien des choses qu'on chercherait inutilement ailleurs, et les savants le citent tous les jours ; *Les Monuments de la monarchie française*, 1729, 5 vol. in-fol., avec figures ; deux autres vol. in-fol., 1759, sous le titre de *Bibliotheca bibliothecarum manuscriptorum nova* ; une nouvelle *Edition* de saint Jean Chrysostome, en grec et en latin, avec préfaces, des notes et des dissertations, 1718, 15 vol. in-fol., etc. Il a adopté la traduction latine du P. Fronton du Duc, et n'a traduit que les ouvrages qui ne l'avaient pas été par le jésuite. Comme le P. de Montfaucon fit cette édition à contre-cœur et uniquement pour obéir à ses supérieurs, sa version manque quelquefois de fidélité, et presque toujours d'élégance. La *Vérité de l'histoire de Judith*, 1688, in-12 : dissertation qui l'annonça bien à la république des lettres, par les savants éclaircissements que l'auteur y répandit sur l'empire des Mèdes et des Assyriens, et par un examen critique de l'histoire de ce dernier peuple, attribuée à Hérodote ; quelques autres écrits, moins importants que les précédents, mais non moins remplis d'érudition. Le P. de Montfaucon a trop écrit, pour que son style soit toujours élégant et pur. Quand on entasse tant de choses, on n'a guère le temps de faire attention aux mots. C'est principalement comme érudit qu'on doit le considérer, et non comme écrivain fait pour servir de modèle. Le pape Benoît XIII l'honora d'un bref très-flatteur, qui avait été précédé de deux médailles, dont Clément XI et l'empereur Charles VI l'avaient gratifié. *Voy.* son *Eloge* dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions, par M. Gros de Boze ; et dans l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, où l'on trouve une liste très-détaillée de ses ouvrages qui seront encore longtemps consultés avec fruit par les érudits.

MONTEAUCON (de VILLARS). *Voy.* VILLARS.

* MONTFAUCON (Thierry II de), d'une des familles les plus illustres du comté de Bourgogne, destiné à l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Saint-Étienne, et élevé en 1180, sur le siège de Besançon. Il s'appliqua à faire fleurir les belles-lettres dans son diocèse, et composa pour la

fête de saint Vincent, une hymne qui est fort estimée. (*Voy.* le *Clergé de France*, par Dutems, t. 2, p. 66). Son zèle pour les croisades le porta à revêtir le casque et la cuirasse, et, en 1190, il rejoignit l'armée des chrétiens, après avoir désigné Amédée de Tramelay pour gouverner son église pendant son absence. Il se distingua au siège de Ptolémaïs non-seulement par son courage, mais par l'invention d'un bélier, qui aurait hâté la réduction de cette ville, si les assiégés ne l'eussent détruit par le feu grégeois. Montfaucon mourut de la contagion qui désolait l'armée chrétienne, emportant les regrets des chefs et des soldats, au mois d'octobre 1191. Un auteur contemporain le nomme *Gemma clericorum*.

MONTFLEURY (Zacharie JACOB, dit), d'une famille noble d'Anjou, naquit vers la fin du xvi^e siècle, ou au commencement du xvii^e. Passionné pour la comédie, il suivit une troupe de comédiens qui couraient les provinces, et prit pour se déguiser le nom de *Montfleury*, après avoir quitté celui de Jacob, qui était son nom de famille. Il est auteur d'une tragédie intitulée *La mort d'Asdrubal*, fausement attribuée à son fils qui n'avait que 7 ans lorsqu'elle parut. Il joua dans les premières représentations du *Cid* en 1657, et mourut au mois de décembre 1667, pendant le cours des représentations d'*Andromaque*. Les uns attribuent sa mort aux efforts qu'il fit en jouant le rôle d'*Oreste* ; d'autres ajoutent que son ventre s'ouvrit, malgré le cercle de fer qu'il était obligé d'avoir pour en soutenir tout le poids énorme : catastrophe analogue à tant d'autres qui appartiennent à l'histoire du théâtre. Mademoiselle Desmares, sa petite-fille, a écrit que ces bruits sont faux, et que Montfleury, frappé par le discours d'un inconnu qui lui avait prédit une mort prochaine, mourut peu de jours après. Ce fut en faveur de Montfleury, que Louis XIV rendit un *décret* portant que l'état de comédien ne dégradait pas un gentilhomme. — Son fils, Antoine JACOB MONTFLEURY, né à Paris en 1640, et mort en 1685, a donné un grand nombre de *Comédies* médiocres, ou au-dessous du médiocre, pleines d'idées et d'expressions licencieuses. On a recueilli son *Théâtre* en 4 vol. in-12, 1775.

MONTFLEURY (Jean le PETIT de), poète français, né à Caen, membre de l'Académie de cette ville, mort en 1777, à 79 ans, était un homme d'une candeur et d'une droiture peu commune. Il occupait ses loisirs des amusements de la poésie ; mais cette simplicité qu'on remarquait dans ses mœurs se fait trop souvent sentir dans ses vers, quoique la matière et le but de l'auteur y mettent toujours dans ses intérêts la critique des lecteurs honnêtes et chrétiens. On a de lui : *Ode* au cardinal de Fleury, 1727 ; autre *sur le papier*, 1722 ; autre *sur le zèle*, 1729 ; les *Grandeurs de la sainte Vierge*, ode, 1751 ; les *Grandeurs de J.-C.*, poème, 1752 ; la *Mort justifiée*, poème plein d'idées fortes, de grandes leçons et de bonne philosophie ; et l'*Existence de Dieu et de sa providence*, ode, 1761. — Son frère Jean-Baptiste le PETIT de MONTLEURY, mort chanoine de Bayeux en 1758, est auteur d'une brochure intitulée : *Lettres curieuses et ins-*

tructives, écrites à un prêtre de l'Oratoire, in-12.

MONTFORT (Simon, comte de), quatrième du nom, né dans la deuxième moitié du xⁱⁱⁱ siècle, d'une maison illustre et florissante, était seigneur d'une petite ville de ce nom, à dix lieues de Paris. Il fit éclater sa bravoure dans un voyage d'outre-mer, et dans les guerres contre les Allemands et contre les Anglais. On le choisit pour chef de la croisade contre les *albigéois* 1209. Simon de Montfort se rendit très-célèbre dans cette guerre. Il prit Béziers et Carcassonne, fit lever le siège de Castelnaud, et remporta une grande victoire en 1215, sur Pierre, roi d'Aragon; sur Raimond, comte de Toulouse, et sur les comtes de Foix et de Comminges. Le pape Innocent III et le quatrième concile général de Latran lui donnèrent en 1215 l'investiture du comté de Toulouse, dont il fit hommage au roi Philippe-Auguste. Simon de Montfort fut tué au siège de Toulouse, le 25 juin 1218, d'un coup de pierre. Les catholiques lui donnèrent le nom de *Macchabée*, et de *Défenseur de l'Eglise*. C'était un des plus grands capitaines de son siècle. La force de son tempérament le rendait propre à soutenir les plus violents exercices de la guerre. Sa haute stature le faisait distinguer au milieu des batailles, et le mouvement de son sabre suffisait pour épouvanter les plus fiers ennemis. Il avait un sang-froid à l'épreuve des plus terribles dangers, jusqu'à remarquer tout, et pourvoir à tout, pendant qu'il cherchait le plus brave de ceux qu'il avait en tête pour l'abattre. Il était, hors du combat, d'un commerce très-aimable. On le respectait, et on ne pouvait craindre de l'approcher; on trouvait dans lui cette noble franchise qu'on traite quelquefois de simplicité, mais qui n'est au fond qu'un bon sens supérieur, qui va droit et avec honneur au but où d'autres ne peuvent parvenir que par de lâches artifices. En matière de politique, comme en matière de guerre, il découvrait précisément ce que peut voir un homme sage. Il avait naturellement de l'horreur pour le vice; rien ne faisait impression sur lui que ce qui était raisonnable. Il était éloquent, heureux, ferme, équitable; personne ne lui reprocha qu'il eût violé sa parole. Jamais il n'eut d'autres ennemis que ceux de l'Eglise. On ne peut avoir une foi plus vive que la sienne; c'est le témoignage que lui a rendu saint Louis, si bon connaisseur en cette matière. (*Voy. Joinville*, pag. 44, édition de 1761). Son zèle, sans lui faire oublier ce qu'il était, l'égalait aux hommes apostoliques; et si l'on pouvait lui reprocher quelque chose, ce serait de l'avoir quelquefois poussé trop loin. Il ne faut pas s'étonner si son nom est odieux aux hérétiques: il faut convenir qu'il les traita quelquefois avec une rigueur extrême; mais il est juste d'observer que ces hérétiques n'étaient pas seulement des ennemis forcés de la foi catholique, mais de mauvais citoyens, des fanatiques turbulents et sanguinaires, des scélérats perdus de mœurs et d'honneur. Il ne faut jamais confondre le zèle pour la religion avec le zèle pour l'ordre et la sécurité publique: celui-là est toujours doux et patient, celui-ci est souvent sévère et armé du glaive de la justice. (*Voy. saint*

DOMINIQUE, RAIMOND VI et VII, comtes de Toulouse.) Il a paru en 1767 un opuscule intitulé *Les Jeux de Simon de Montfort*, ou *Les Jardins du parlement de Toulouse*. On l'attribua à Voltaire, mais il ne se trouve dans aucune édition de ses *Œuvres*. (On peut consulter sur ce personnage fameux l'*Hist. générale* du Languedoc par D. Vaissette, t. 21, 22 et 25).

MONTFORT (Amauri de), fils du précédent et d'Alix de Montmorency, voulut continuer la guerre contre les albigéois. Mais n'ayant pas assez de force pour résister à Raimond le Jeune, comte de Toulouse, il céda à Louis VIII, roi de France, les droits qu'il prétendait avoir sur le comté de Toulouse et sur les terres situées en Languedoc. Le roi saint Louis le fit connétable de France en 1251. Envoyé en Orient au secours des chrétiens opprimés par les Turcs, il y fut pris dans un combat donné devant Gaza. Sa liberté lui fut rendue en 1241; mais il n'en jouit pas longtemps, étant mort la même année d'un flux de sang.

MONTFORT (Jean de). *Voy. JEAN IV*, duc de Bretagne.

MONTFORT (Bertrade de). *Voy. BERTRADE*.

MONTGAILLARD (Bernard de PERCIN de), connu sous le nom de *Petit Feuillant*, né en 1565, d'une maison illustre, entra dans l'ordre des feuillants, où il se distingua par ses austérités, par ses sermons et par son zèle. Il fut prédicateur ordinaire de Henri III, et remplit cette fonction avec tant d'éclat, que ce prince lui offrit plusieurs abbayes et les évêchés de Pamiers et d'Angers; mais il les refusa. Il était animé d'un si grand zèle contre les nouvelles erreurs, qu'il écrivit à Henri III une *Lettre* très-longue dans laquelle il l'exhortait, par tous les motifs de religion et de politique, de mettre un frein à l'hérésie. Cette lettre, qui est bien écrite et pleine de force, a été imprimée à Paris, en 1589. Après la mort de ce prince, le feu de la ligue fut dans toute sa vivacité. L'ardeur qu'elle faisait paraître pour la défense de l'ancienne religion engagea Montgaillard à prendre les intérêts de cette association. On l'appela le *Laquis de la ligue*, parce que, quoique boiteux, il ne cessa de se donner beaucoup de mouvement pour ce parti, qui lui paraissait juste, et beaucoup plus légitime que l'association des protestants, contre laquelle personne ne se récrie dans ce siècle inconséquent, et dont toute la haine tombe sur les procédés des catholiques. Le pape Clément VIII, instruit de son mérite, le reçut très-bien dans un voyage qu'il fit à Rome. Il passa ensuite dans les Pays-Bas avec la permission de ce pape. Il y prêcha avec beaucoup de succès à la cour d'Albert et d'Isabelle, qui le nommèrent à l'abbaye de Nivelles en 1612, et trois ans après à celle d'Orval, dans le duché de Luxembourg. Il fit revivre dans celle-ci toute la pureté de l'ancienne discipline monastique. La réforme qu'il y introduisit est assez semblable à celle de la Trappe. Elle a paru s'affaiblir après sa mort, mais elle ne tarda pas à être rétablie par Charles Bentzeradt. Montgaillard mourut dans cette édifiante maison en 1628, après avoir brûlé tous ses écrits par humilité. On a cependant conservé l'*Oraison funèbre*

de l'archiduc Albert, Bruxelles, 1622; la *Réponse à une lettre qui lui avait été écrite par Henri de Valois* (Henri III), en laquelle il lui remontre chrétiennement et charitablement ses fautes, et l'exhorte à la pénitence, 1589, in-8. A. Valladier a publié les *saintes Montagnes et Collines d'Orcal et de Clairvaux, vive représentation de la vie exemplaire et du religieux trépas de D. Bernard de Montgaillard*, Luxembourg, 1629, in-4. Cayet, d'abord ministre protestant, ensuite catholique assez équivoque, apologiste des lieux de débauche et de l'adultère, a déchiré la mémoire de cet homme respectable par des calomnies atroces, que l'abbé Dazès, dans son *Compte rendu des Comptes rendus*, et quelques compilateurs, ont inconsidérément répétées. Voyez-en la réfutation dans le *Journal hist. et litt.*, 15 octobre 1781, p. 257.

MONTGAILLARD (Pierre-Jean-François de PERCIN de), évêque de Saint-Pons, naquit le 29 mars 1655 de Pierre de Percin, baron de Montgaillard, gouverneur de Brème dans le Milanais, et décapité pour avoir rendu cette place, faute de munitions. La mémoire du père ayant été rétablie, le fils fut élevé aux honneurs ecclésiastiques. Il termina sa carrière en 1715. On a de lui : *Du droit et du devoir des évêques de régler les offices divins dans leurs diocèses, suivant la tradition de tous les siècles, depuis J.-C. jusqu'à présent*, in-8, ouvrage mis à l'*Index donec corrigatur*; plusieurs *Lettres* touchant les affaires du jansénisme adressées à l'archevêque de Cambrai; ces lettres furent condamnées par un Bref de Clément XI, du 18 janvier 1710. Montgaillard, qui, dans l'affaire du formulaire, se déclara pour les quatre évêques réfractaires, et qui écrivit en faveur du rituel d'Aleth, paraît être revenu sur la fin de ses jours à d'autres sentiments, comme le prouve une lettre de sa main, trouvée dans les archives du Vatican.

* MONTGAILLARD (Guillaume-Honoré ROGUES, abbé de), né au mois de juin 1772, au village dont il prit le nom, dans le diocèse de Toulouse, fit ses études au collège de Sorèze. Une chute qui le rendit infirme et tout-à-fait difforme, l'obligeant de renoncer à l'état militaire, il dirigea ses études vers la théologie; et après avoir passé quelque temps chez les oratoriens et les pères de la doctrine, il entra au séminaire de Bordeaux. L'archevêque, Champion de Cicé, avait le dessein de le faire son vicaire-général; mais la révolution ayant éclaté, il se rendit d'abord en Espagne, à Séville, passa en Afrique, vint à Gibraltar, et s'embarqua pour l'Angleterre, où, durant deux années, il ne parut occupé que de littérature. De retour sur le continent, il habita différentes villes du nord de l'Allemagne, vint à Rastadt, à l'époque du congrès, et rentré en France avec ses frères, en 1799, se trouva bientôt compromis dans des conspirations royalistes. Enfermé au Temple, il y fut soupçonné d'espionnage, et les préventions durent se fortifier, lorsqu'on le vit obtenir son élargissement, puis des places du gouvernement impérial. Il était en 1805, garde-magasin, ou commis aux fourrages, dans l'administration militaire en Allemagne. Lors de l'occupation de la Hesse, nommé

percepteur des contributions à Cassel, il montra de la capacité dans cet emploi, et fut attaché à l'administration des finances de Westphalie. Il reprit à Vienne, en 1809, ses fonctions dans les fourrages, et deux ans après fut envoyé à Lubeck, d'où il passa, en 1811, dans un meilleur poste. Les événements de 1814 l'ayant privé de tout emploi, il revint à Paris, où il s'occupa de travaux littéraires, et publia une *Revue chronologique de l'histoire de France, depuis la première convocation des notables jusqu'au départ des troupes étrangères*. 1787-1818, Paris, 1820, in-8; 2^e édition augmentée, 1825, in-8. Cet ouvrage obtint quelque succès, qu'il faut attribuer peut-être à l'esprit de parti. Cet écrivain mourut à Ivry, près Paris, le 28 avril 1825. On a publié sous son nom : *Histoire de France depuis la fin du règne de Louis XVI jusqu'en 1825*, Paris, 1826, 9 vol. in-8. Ce livre qui eut beaucoup de vogue, et dans lequel on trouve une certaine vigueur de style, donna lieu à plusieurs répliques. Le caractère de l'abbé de Montgaillard était loin de lui faire honneur, et il faut attribuer le legs qu'il fit aux pauvres malades des huit mille francs de rente qu'il possédait, non à un sentiment de commisération, mais à sa haine pour tous les autres, comme il le dit dans son testament, imprimé dans le *Mercur* du 16 février 1828.

** MONTGAILLARD (Maurice-Jacques ROGUES de), frère aîné du précédent, né à Toulouse en 1761, fit d'assez bonnes études à Sorèze, et en les terminant entra sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie avec lequel il fit une partie de la guerre d'Amérique. A la révolution, dont il ne se montra pas d'abord le partisan, il vint à Paris, et, ayant gagné la confiance des ministres, se trouva bientôt initié aux secrets les plus importants. Employé dès lors dans la police de la cour, après le 10 août 1792, il vendit ses services au parti qui venait de triompher, et fit plusieurs voyages en Allemagne, qui augmentèrent beaucoup son crédit et son influence. Vendu dans le même temps aux jacobins et aux royalistes, servant avec le même zèle ou plutôt avec la même duplicité le comité de salut public et le roi légitime, tirant de l'argent de l'un et de l'autre, à force d'esprit, d'intrigues et de finesse, il était toujours également bien avec tous les partis. Tant que dura la révolution, on le vit tour-à-tour à l'armée de Condé, à la cour de l'empereur d'Autriche ou à celle de Louis XVIII, trafiquant avec les comités de la convention, et plus tard avec le directoire, des secrets qui lui avaient été révélés ou qu'il avait surpris. C'est ainsi qu'il découvrit le premier au directoire les négociations entamées avec le malheureux Pichegru (voy. ce nom), qui dès lors fut l'objet d'une surveillance spéciale. Après cette infâme trahison, il se fit compter ses appointements par le prince de Condé, et le quitta pour aller vendre à Roberjot (voy. ce nom), ministre de la république à Hambourg, les nouveaux renseignements qu'il venait de recueillir sur les plans des royalistes. Il resta quelque temps en Allemagne, évitant soigneusement les émigrés qui pouvaient soupçonner sa conduite déloyale. Mais après la dissolution du congrès

de Rastadt, il vint à Paris, où plus tard le ministre Fouché, dont il était l'espion, le fit mettre, avec son frère l'abbé, au temple, où il remplit l'indigne emploi de *mouton* des autres prisonniers. Vendu au gouvernement consulaire comme il l'avait été au directoire, il fit tout ce qu'il put pour amener la condamnation de Pichegru et surtout de Moreau, dont il essaya de prouver la culpabilité dans plusieurs écrits qu'il eut le cynisme de signer. Ce service fut récompensé par une pension de 12,000 fr. qui lui a été payée sous tous les gouvernements. A la restauration, accueilli par Louis XVIII, il eut plusieurs entrevues avec ce prince, qui ne cessa d'honorer ce misérable de sa protection. En 1854, il réclama devant les tribunaux la propriété de l'*Histoire de France*, publiée sous le nom de son frère; et sa demande lui fut adjugée. Il passa les dernières années de sa vie, heureux en apparence, et mourut à Chaillot, le 8 février 1841. Ce n'est point ici qu'on doit chercher la liste des écrits ou plutôt des *pamphlets* de cet homme dont la constante prospérité semblerait une insulte à la Providence, si l'on ne savait combien on est sujet à se tromper sur ce que le vulgaire regarde comme le bonheur.

MONTGERON (Louis-Basile CARRÉ de), naquit à Paris en 1686 d'un maître des requêtes. Il n'avait que 25 ans lorsqu'il acheta une charge de conseiller au parlement, où il s'acquit une sorte de réputation par son esprit et par ses qualités extérieures. Plongé dans l'incrédulité et dans tous les vices qui la font naître, il en sortit tout-à-coup pour se donner en spectacle sur le cimetière de saint-Médard. Il alla, le 7 septembre 1751, au tombeau du diacre Pâris. Son but (à ce qu'il nous apprend) était d'examiner, avec les yeux de la plus sévère critique, les miracles qui s'y opéraient; mais il se sentit, dit-il, tout d'un coup terrassé par mille traits de lumière qui l'éclairèrent. D'incrédule frondeur il devint tout-à-coup chrétien fervent, et de détracteur du fameux diacre, il devint son apôtre. Il se livra depuis ce moment au fanatisme des convulsions avec la même impétuosité de caractère qui l'avait plongé dans le plus honteux excès. Il n'avait été jusqu'alors que confesseur du jansénisme, il en fut bientôt le martyr. Lorsque la chambre des enquêtes fut exilée en 1752, il fut relégué dans les montagnes d'Auvergne, dont l'air pur, loin de refroidir son zèle, ne fit que l'échauffer. C'est pendant cet exil qu'il forma le projet de recueillir les preuves des miracles de Pâris, et d'en faire ce qu'il appelait la démonstration. De retour à Paris, il se prépara à exécuter son projet, et il alla à Versailles présenter au roi, le 29 juillet 1757, un vol. in-4, magnifiquement relié. Ce livre, regardé par les convulsionnaires comme un chef-d'œuvre d'éloquence, et par les autres comme un prodige d'ineptie, le fit renfermer à la Bastille quelques heures après qu'il l'eut présenté au roi. On le relégua ensuite dans une abbaye de bénédictins du diocèse d'Avignon, d'où il fut transféré peu de temps après à Viviers. Il fut renfermé ensuite dans la citadelle de Valence, où il mourut le 12 mai 1754. L'ouvrage qu'il présenta en 1757 au roi est intitulé : *La Vé-*

rité des miracles opérés par l'intercession de M. Pâris, etc., in-4. Il ajouta deux autres volumes en 1747. Il parut en 1749 un écrit intitulé : *Illusion faite au public par la fausse description que M. de Montgeron a faite de l'état présent des convulsionnaires*. Ce livre doit être d'autant moins suspect qu'il a été fait par un auteur du parti. L'ouvrage de Montgeron a été aussi solidement et peut-être trop sérieusement réfuté par dom la Taste. (Voy. ce nom.) On sait que le célèbre Duguet regardait également les prétendus miracles de Pâris comme des scènes de sottise et de scandale. « Ne vous imaginez pas » (dit un écrivain protestant qui a examiné par lui-même le phénomène des convulsions) « que la vertu émanée du corps du bienheureux Pâris ait la force de ressusciter des morts, de rendre l'ouïe à un sourd, de donner la vue à un aveugle de naissance, de faire marcher un cul-de-jatte; ja mais elle ne s'est avisée de pareils prodiges; non. C'est un abbé Bécheran qui, couché sur le tombeau, saute à se briser les os, et, dans des accès convulsifs, fait le saut de carpe sans se faire mal. Ce sont des fous qui avalent des charbons allumés, qui gobent comme pêches, cailoux gros comme le poing, que l'on frappe des demi-heures sans qu'ils paraissent le sentir, qui souffrent dix hommes marchant sur leur ventre, etc., etc. J'ai vu dans mes voyages vingt joueurs de gibecière qui feraient nargue à la vertu miraculeuse émanée du corps de l'abbé Pâris.... Nos camarades en France se sont avisés de débiter de pareilles balivernes; et la plupart des faits que M. Jurieu rapporte dans ses lettres pastorales, ont beaucoup d'affinité avec les relations des miracles de l'abbé Pâris. Les a-t-on crus? Le petit peuple a donné là-dedans pendant quelque temps: les sages en ont gémi, et ont vu avec déplaisir ces extravagances.... Les jansénistes ne se font pas honneur de vouloir s'accréditer par des voies aussi frivoles et des moyens si opposés au caractère de la religion. Cicéron lui prescrit une leçon qu'ils devraient observer : *Ut religio propaganda, sic superstitionis stirpes omnes elidendæ*. Ce n'est pas de la manière qu'ils agissent que l'on court à l'avancement de la religion. » *Recueil de litt., de phil. et d'hist.* Amsterdam, 1750, pag. 125. Quelques spectateurs même philosophes ont cru dans certains cas y voir l'intervention du père du mensonge et de la puissance des ténèbres, à laquelle cette secte devait être moins indifférente que toute autre. Le sage et pieux pape Clément XIII croyait que ces farces ridicules et sacrilèges n'étaient que le fruit tout naturel de l'aveuglement dont Dieu avait frappé une secte qui s'était plus que toute autre couverte du voile de la piété et de la vertu : *Quas fœditates cum legeremus, in mentem nobis venit, jansenianorum, per simulationem pietatis jactare se volentium in Ecclesia, quam graviter superbiam Deus perculerit; et pestilentissimæ sectæ conatus ad hæc dedecora tandem rediisse permiserit; quasi dixerit Dominus : REVELABO PUENDA TUA, ET OSTENDAM GENTIBUS NUDITATEM TUAM, ET REGNIS IGNOMINIAM TUAM. Nahum 3.* Bref à l'évêque de Sarlat du 19 novembre 1764. Voy. FILLEAU, JANSÉNIUS, LAFITAU,

MARANDÉ, RICHER, ROCHE, VERGER. Il a paru en 1799 un *Abrégé* des 3 vol. de Montgeron sur les *Miracles de M. de Paris*, 5 vol. in-12.

* MONTGLAT (François-de-Paul de CLERMONT, marquis de), maréchal de camp, grand maître de la garde-robe du roi, avait été témoin d'un grand nombre d'événements qu'il aimait à raconter; ce qui l'avait fait surmonter *Montglat-Bibliothèque*. Il mourut le 7 avril 1675. Ses *Mémoires* publiés par le P. Bougeant, Amsterdam, 1727, 4 vol. in-12, renferment les événements militaires du règne de Louis XIII et de la minorité de Louis XIV, et ce qui s'est passé de plus remarquable à la cour de ces monarches. Ils font partie des différentes collections de *Mémoires relatifs à l'histoire de France*. —Montglat avait eu de son mariage avec la petite-fille du chancelier, de Cheverny ou Chiverny, un fils connu sous le nom de comte de Cheverny, dont M^{me} de Sévigné parle dans ses *Lettres*, et le duc de Saint-Simon dans ses *Mémoires*. Ce comte de Cheverny mourut à Paris en 1722, à l'âge de 78 ans, sans laisser de postérité.

* MONTGOLFIER (Joseph-Michel), l'inventeur des *aérostats*, naquit à Vidalon-lès-Ammonay en 1740. A 15 ans il s'échappa du collège de Tournon, où il avait été placé avec deux de ses frères. Ses parents l'y ramenèrent. Au lieu de la théologie qu'on voulait lui faire apprendre, il prit du goût pour les sciences exactes; et, sans s'assujettir à aucune étude régulière, parvint à résoudre les problèmes les plus difficiles de mathématiques. Son caractère, ennemi de toute espèce de gêne, l'ayant porté à s'échapper une seconde fois, il se retira dans un quartier solitaire de la ville de St.-Etienne, et s'y occupa de fabriquer des sels et du bleu de Prusse, qu'il allait vendre dans les villages du Vivarais. Ce petit commerce, joint au produit de la pêche, pourvoyait à sa subsistance. Ce fut à un singulier hasard qu'il dut l'idée des *aérostats*. Il se trouvait à Avignon durant le siège de Gibraltar, et se chauffant un jour au coin de sa cheminée, il laissa tomber ses regards sur une estampe qui représentait la ville assiégée. Il se demanda s'il serait impossible que les airs offrissent un moyen pour pénétrer dans la place, et ce doute fut pour lui un trait de lumière. Il pensa que si l'on parvenait à *emmagasiner* des vapeurs, telles que la fumée qui s'élevait sous ses yeux, l'on pourrait trouver un *principe de force ascensionnelle*. Enfin, lui et son frère Etienne (voy. l'art. suiv.), étudièrent l'excellent ouvrage de Priestley sur les *différentes espèces d'air*; et, après plusieurs expériences, ils lancèrent, le 5 juin 1785, en présence des habitants de la ville d'Annonai, un ballon en toile doublée de papier, pesant cinq cents livres, ayant cent dix pieds de circonférence, et qui s'éleva, en dix minutes, à une hauteur de mille toises. Le ballon alla tomber dans un champ, et causa une grande frayeur aux paysans; ils crurent que la machine recérait dans son sein quelque être malfaisant, tombé des nues pour les exterminer; mais la voyant immobile après sa chute, ils se rassurèrent, et la déchirèrent avec leurs fourches. Etienne vint à Paris, et répéta son expérience

à Versailles, le 20 septembre, devant la cour et de nombreux spectateurs. On plaça sous le ballon, et dans un panier, des animaux qui n'éprouvèrent aucun mal. Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlandes furent les premiers qui osèrent monter dans un ballon et s'élever dans les airs, au château de la Muette. Ils parcoururent huit mille toises en moins d'un quart d'heure (1). Le 19 janvier de l'année suivante, Montgolfier répéta lui-même cette expérience à Lyon, où plusieurs personnes se disputèrent l'honneur de l'accompagner. Dans le commencement, pour élever les ballons, on dilatait l'air atmosphérique par le moyen d'un fourneau placé sous l'orifice de la machine, et dont on alimentait le feu avec de la laine et de la paille hâchées ensemble; mais cette méthode ayant des inconvénients très-graves, Charles, habile chimiste (voy. ce nom), employa, au lieu du fourneau, le gaz hydrogène dont la densité n'est qu'un quinzième de celle de l'air commun. Une gratification de 40,000 francs fut destinée à la construction d'un *aérostat* qui devait servir à chercher des moyens de direction. Quoique les frères Montgolfier n'eussent aucun espoir d'obtenir de grands résultats, ils firent des essais dans de petites dimensions, pour maîtriser les mouvements d'un *aérostat* en temps calme; et ils avaient construit une machine de deux cent soixante-dix pieds de diamètre, d'une capacité suffisante pour enlever 1,200 hommes, avec armes et bagages. Le premier emploi des parachutes se rattache aux expériences *aérostatiques* de Joseph Montgolfier, qui essaya d'abord cet appareil à Avignon, et qui l'ajouta aux globes qu'il fit élever à Annonai. Il se tint à l'écart pendant les troubles de la révolution, poursuivant en paix ses méditations chéries. Sous le consulat il fut décoré de la croix d'honneur, et nommé en 1807 membre de l'institut. Il était administrateur du conservatoire des arts et manufactures. On lui doit la première idée de la *Société d'encouragement pour l'industrie*. Aidé par son frère Etienne, il fut aussi l'inventeur du *bélier hydraulique*, machine qui, sans piston, sans frottement, par la seule impulsion d'une chute d'eau, porte l'eau à une élévation de soixante pieds. Il inventa d'autres machines, le *calorimètre*, destiné à déterminer la qualité des différentes espèces de tourbes du Dauphiné; une *presse hydraulique*, un *ventilateur* pour distiller à froid par le contact de l'air en mouvement; un *appareil* pour la dessiccation en grand, et à froid, des fruits et autres objets de première nécessité, de manière à ce qu'ils soient conservés sans altération, et puissent être rétablis dans leur état primitif par la restitution de l'eau. Il voulait, dit M. Degérando, dessécher par ce procédé le moût de raisin, le vin et le cidre, les rendre, après qu'ils auraient été ainsi réduits en tablettes de petit volume, transportables à de grandes distances avec économie. Joseph laissa à son fils le projet d'un autre appareil, le *Pyro-bélier*, moyen

(1) On peut consulter sur les premières expériences *aérostatiques*, l'*Histoire de l'aérostation*, par Cavallo, les ouvrages de Faujas de Saint-Fond, et la *Continuation de la 18^e suite de la grande Notice de l'almanach sous verre*, in-4.

vingt fois plus économique, et qui sert au même usage que les pompes à vapeur. S'étant rendu aux eaux de Balaruc, il y mourut le 26 juin 1810, âgé de 70 ans. Malgré l'utilité plus réelle de leurs dernières machines, c'est aux aérostats que les deux frères doivent leur plus grande réputation; les services qu'on en attendait pour les armées se sont bornés, depuis quarante-deux ans, à un seul, celui d'avoir fait connaître, à la bataille de Fleurus, la position et les manœuvres de l'ennemi, et encore parce que dans ce moment l'air était favorable à l'ascension. Nous avons dit que Gusmao était l'auteur de la première expérience des aérostats (*voy. son article*), et en cela, nous n'avons fait que répéter ce qu'en a dit le *Journal des Savants*, année 1784, lequel place l'expérience de l'inventeur portugais à l'an 1720 (1). Le *Journal de Murcie* en avait déjà parlé en 1765. Cependant on doit des éloges aux frères Montgolfier pour avoir perfectionné l'aérostât et facilité les ascensions. Peut-être même n'avaient-ils jamais entendu parler de Gusmao, et alors ce serait à leurs propres recherches qu'on devrait attribuer la construction de l'aérostât; mais cela n'empêche pas Gusmao d'en être le premier inventeur en Amérique, puis en Europe. On a de Joseph Montgolfier quelques petits écrits insérés dans différents recueils; un *discours sur l'Aérostât*, 1785, in-8; *Mémoire sur la machine aérostatique*, 1784, in-8; *Les Voyageurs aériens*, 1784, in-8. Delambre et Degérando ont composé chacun l'*Eloge* de ce savant industriel. — Jacques-Etienne MONTGOLFIER, frère du précédent, né en 1745 à Vidalon, fit ses études au collège de Sainte-Barbe à Paris, et, se destinant à l'architecture, suivit les leçons du célèbre Soufflot; mais la mort d'un frère aîné déterminait son père à le rappeler pour diriger avec lui sa manufacture de papier. Les connaissances qu'il avait acquises lui furent très-utiles dans cette nouvelle carrière. Il apporta de notables améliorations dans l'établissement, y introduisit des procédés plus simples dans la fabrication du papier, et inventa plusieurs machines. Le premier en France il fabriqua le papier vélin que l'on tirait auparavant de la Hollande; et il enrichit son pays de plusieurs méthodes des ateliers hollandais et anglais, que sa sagacité lui avait fait deviner. Il fit en commun avec son frère Joseph toutes les expériences concernant les aérostats, et ils agirent toujours de concert dans le développement de leur importante découverte. Etienne reçut le cordon de St-Michel, et son vieux père obtint des lettres de noblesse. Pendant la révolution, il continua de s'occuper avec son frère de travaux scientifiques. Dénoncé plusieurs fois sous le régime de la terreur,

(1) La faveur qui envirena d'abord la découverte de Montgolfier trouva d'injustes contradicteurs. On exhuma des ouvrages, depuis longtemps oubliés, où l'on prétendit qu'il avait puisé l'idée de ses machines aériennes; on cita des assertions vagues, et jusqu'à des romans de physique assez semblables aux folles imaginations de Cyrano de Bergerac. Outre le nom de Gusmao, on mit en avant ceux du père Lana, de Roger Bacon, du dominicain Gatien, de Borelli, de Tiberius Cavallo, qui à Londres avait fait voltiger des bulles d'eau de savon, imprégnée d'air inflammable. L'académie des sciences répondit à toutes ces clameurs de la jalousie, en accueillant Etienne Montgolfier, et en le plaçant, ainsi que son frère, sur la liste de ses correspondants.

il ne dut son salut qu'à l'affection que lui portaient ses nombreux ouvriers. Atteint depuis quelque temps d'une maladie au cœur, il se rendit à Lyon avec sa famille pour s'y faire soigner; mais les secours de la médecine, devenant inutiles et présentant sa fin prochaine, il voulut épargner à sa femme et à ses enfants le spectacle de sa mort. Prétextant un voyage subit et indispensable, il partit seul pour Annonay et mourut comme il l'avait prévu, en chemin (à Serrières), le 2 août 1799, laissant des regrets bien vifs à tous ceux qui l'avaient connu.

MONTGOMMERY (Gabriel de), comte de Montgommery en Normandie, célèbre par sa valeur, mais plus encore par le malheur qu'il eut de crever l'œil de Henri II, le 29 juin 1559. Ce prince ayant déjà couru plusieurs lances dans un tournoi, fait à l'occasion du mariage de la princesse Elizabeth sa fille, avec Philippe, roi d'Espagne, voulut en rompre une dernière avec le jeune Montgommery, alors lieutenant de la garde écossaise. Montgommery, comme par une espèce de pressentiment, s'en défendit à plusieurs reprises, et ne se rendit qu'en voyant le roi prêt à s'indisposer de ses refus. « Dans la course, sa lance rompit en la visière du » roi, si rudement (dit d'Aubigné) que la morne » décrocha de la haute pièce, et que la visière levée » en haut, le contre-coup donna dans l'œil. » Le roi mourut onze jours après cette blessure. La circonstance malheureuse qui avait causé cet événement excusait entièrement Montgommery de cette mort déplorable. Par prudence cependant, il se confina quelque temps dans ses terres de Normandie. Il voyagea ensuite en Italie et ailleurs, jusqu'au temps des premières guerres civiles, qu'il revint en France, et s'attacha au parti protestant, dont il devint un des principaux chefs. Il défendit Rouen, en 1562, contre l'armée royale, avec beaucoup d'opiniâtreté, et continua à faire la guerre à l'état et à la religion avec divers succès, jusqu'à ce qu'il fût pris à Domfront en 1574 par Matignon. Plusieurs historiens protestants prétendent que la capitulation fut violée à l'égard de Montgommery; mais, sans parler d'autres témoignages contraires, il paraît certain par celui de d'Aubigné même, l'un des historiens protestants les plus accrédités, que le comte n'eut d'autre parole de la part de Matignon, que celle de lui conserver la vie et de le bien traiter tant qu'il serait entre ses mains. Ce général ne se rendit point garant de son pardon de la part du roi et de la reine mère. Cependant Matignon reçut ordre de Catherine de Médicis, alors régente du royaume par la mort de Charles IX, d'envoyer Montgommery à Paris, sous bonne et sûre garde. En y arrivant, il fut conduit à la conciergerie, et renfermé dans la tour qui porte encore son nom. Des commissaires furent nommés par la reine pour lui faire son procès. Il fut interrogé sur la conspiration imputée à l'amiral de Coligny; mais le principal chef d'accusation sur lequel ils le condamnèrent à mort, fut d'avoir arboré le pavillon d'Angleterre sur les vaisseaux avec lesquels il était venu au secours de la Rochelle. Le 26 juin 1574, après avoir subi une rigoureuse question, il fut amené

en Grève, et y eut la tête tranchée. Il est certain qu'il ne pouvait être recherché ni puni pour la mort de Henri II, quoique, après tout ce qui est arrivé depuis, quelques-uns aient pu croire que ce n'était point un coup du hasard. Mais après un malheur pareil, qui causa celui de tout l'état par les troubles qui en furent la suite, Montgommery osant s'armer contre son souverain, contre le fils même du roi dont il avait privé la France, fut infiniment plus coupable qu'aucun autre chef protestant. Il était l'aîné des fils de Jacques de MONTGOMERY, seigneur de Lorges dans l'Orléanais, l'un des plus vaillants hommes de son temps, fameux dans les guerres de François I^{er}, sous le nom de *Lorges*, et qui mourut âgé de plus de 80 ans, vers 1559.

MONTHELON. *Voy. FERNAND.*

MONTHON. *Voy. MONTHYON.*

MONTHENAULT D'EGLY (Charles-Philippe de), parisien, né le 28 mai 1696, membre de l'académie des belles-lettres, rédigea longtemps le *Journal de Verdun*, et mourut à Paris en 1749. On a de lui : *l'Histoire des rois des Deux-Siciles de la maison de France*, 1741, 4 vol. in-12 : ouvrage estimé pour l'exactitude et la simplicité qui y règnent ; *La Callipédie, ou la Manière d'avoir de beaux enfants*, traduite en prose du poème latin de Cl. Quillet, 1746, in-12. Cette version est non-seulement peu littéraire, mais écrite sans génie, sans goût, sans grâces et sans aménité. Le traducteur n'a saisi ni la lettre ni l'esprit de son original, qui est écrit en vers et en vers latins.

MONTHOLON (François de), seigneur du Vivier et d'Aubervilliers, se distingua par sa probité et par son érudition. Il plaida en 1522 et en 1525, au parlement de Paris, en faveur de Charles de Bourbon, connétable de France, contre Louise de Savoie, mère de François I^{er}. Ce monarque s'étant trouvé *incognito* à cette cause, l'une des plus épineuses qui aient jamais été agitées dans aucun parlement, nomma Montholon avocat-général en 1558, puis garde des sceaux en 1542. Il mourut à Villers-Cotterets en 1545. La famille de Montholon a produit un grand nombre d'autres magistrats illustres ; mais celui qui est l'objet de cet article est le plus célèbre par ses vertus. François I^{er} lui ayant donné 200,000 francs (somme à laquelle avaient été condamnés les rebelles de la Rochelle), il ne les accepta que pour orner cette ville d'un hôpital.

MONTHOLON (Jean de), frère du précédent, chanoine de Saint-Victor de Paris, reçut le bonnet de docteur en droit à l'âge de 22 ans. Son mérite le fit nommer au cardinalat ; mais il n'en reçut point les honneurs, étant mort dans l'abbaye de Saint-Victor, le 10 mai 1528. On a de lui *Promptuarium juris divini et utriusque humani*, Paris, chez Henri-Etienne, 1520, 2 vol. in-fol.

MONTHOLON (François de), catholique zélé, fils de François, premier du nom, était avocat, et fort estimé des ligueurs. Henri III, pour leur complaire, lui remit les sceaux en 1588. Après la mort de ce prince, Montholon les rendit à Henri IV, de peur que ce roi ne le contraignît de sceller quelque édit favorable aux huguenots. Il mourut la

même année 1590. Le parlement avait tant de confiance en sa probité, que « la cour n'avait ja- » mais désiré autres assurances de ses plaidoyers, » que ce qu'il avait mis en avant par sa bouche, » sans recourir aux pièces. » Paroles au-dessus de tout éloge.

MONTHOLON (Jacques de), seigneur d'Aubervilliers, avocat au parlement de Paris, où il était né vers 1560, fils de François, deuxième du nom, mourut sans enfants le 17 juillet 1622. On a de lui un *Recueil d'arrêts du parlement*, qui servirent de règlement, 1622, in-4. On a aussi de lui le *Plaidoyer* qu'il fit pour les jésuites, 1612, in-8. Il y montra que tout ce que Martelière avait avancé n'était qu'un tissu de calomnies et de faits supposés, démentis par les témoignages les plus authentiques qu'il produisit. *Voy. MARTELIÈRE.*

* MONTHYON (Antoine-Jean-Baptiste-Robert AUGET, baron de), célèbre par les fondations qu'il a faites en faveur des lettres, des sciences et des établissements de charité, né à Paris le 26 décembre 1753, d'une ancienne famille de robe, entra jeune dans la magistrature. Jouissant d'un revenu considérable et naturellement bienfaisant, il se plaisait, en gardant le plus strict anonymat, à venir au secours des jeunes littérateurs. Dans un concours, l'académie ayant jugé favorablement quatre ouvrages, et ne pouvant décerner qu'un seul prix, Monthyon lui fit parvenir les trois autres dans trois lettres anonymes, comme s'ils eussent été de trois personnes différentes. Intendant de Provence, d'Auvergne et enfin de l'Aunis, il perdit cette place pour avoir refusé, en 1771, de coopérer à la destruction des cours de justice, en installant dans la province dont l'administration lui était confiée, le corps de magistrats désigné par le chancelier Maupeou pour y remplacer la cour depuis longtemps existante. Aussi ne fut-ce qu'en 1775, qu'il devint conseiller d'état. Un jour s'étant présenté à une audience du roi, son costume antique, son habit carré, sa perruque ronde, excitèrent l'hilarité des jeunes seigneurs. Le comte d'Artois, s'étant laissé entraîner à la gaieté générale, Louis XVI le sut, et lui en fit une réprimande. Le lendemain, le prince se présenta au roi et lui dit avec la franchise de son noble caractère : « J'ai imaginé un bon moyen » pour réparer mes torts envers M. de Monthyon. » Votre Majesté n'a pas encore nommé à l'emploi » de chancelier dans ma maison, je viens vous » prier, Sire, de m'accorder cette place pour lui. » Et à l'instant même le roi la lui accorda. Monthyon accompagna le comte d'Artois dans l'émigration en 1791, et ne rentra en France qu'en 1815. Ce philanthrope est mort à Paris le 29 décembre 1820, à l'âge de 87 ans. Les dotations qu'il avait faites aux académies pour différents prix (1), s'élevaient

(1) Nous citerons les suivants : 1^o Un prix à celui qui découvrirait le moyen de rendre un art mécanique moins malsain. 2^o Un à celui qui aura trouvé dans l'année un moyen de perfectionnement de la science médicale, ou de l'art chirurgical. 3^o Un de statistique. Ces trois prix sont décernés par l'académie des sciences. 4^o Un prix au Français qui aura fait, dans l'année, l'action la plus vertueuse. 5^o Un à celui qui, dans l'année, aura composé et fait paraître le livre le plus utile aux mœurs. Ces deux derniers sont décernés par l'académie française.

avant la révolution à plus de 60,000 francs, et il les a renouvelées après son retour. Monthyon a légué en outre aux hospices une somme de près de trois millions; et une clause de son testament porte, que, « les différents legs qu'il a faits à » l'académie française et aux hospices augmen- » teront, proportionnellement en raison de la for- » tune qu'il laisse, et dont il ignorait l'étendue. » Les legs, d'après cette clause, ont atteint une valeur décuple. On a de Monthyon : *Eloge du chancelier de l'Hôpital*, Paris, 1777, in-8, qui obtint un accessit à l'académie; *De l'influence de la découverte de l'Amérique sur l'Europe*, couronné, dit-on, par l'académie en 1790, mais inconnu de tous les bibliographes; *Mémoire sur les progrès des lumières dans le XVIII^e siècle*, couronné en 1800 par l'académie de Stockholm; *Rapport fait à Louis XVIII sur les principes de l'ancienne monarchie française, contre le Tableau de l'Europe, de Calonne*, Londres, 1798, in-8; *Eloge de Corneille*, Londres, 1807. Cet éloge ne fut point admis au concours de l'académie, pour des raisons particulières; *Quelle influence ont les diverses espèces d'impôts sur la moralité, l'activité et l'industrie des peuples*, Paris, 1808, in-8; *Particularités et observations sur les ministres des finances les plus célèbres depuis 1769 jusqu'en 1791*, Londres, 1812, in-8; *Etat actuel de Tunkin*, Paris, 1812, 2 vol. in-8, rédigé sur les mémoires de la Binachin, missionnaire français. On attribue à Monthyon une grande partie du livre de Moheau intitulé : *Recherches et considérations sur la population de la France*, ainsi que le *Mémoire des Princes*, 1789. Nous emprunterons à *l'Ami de la religion* du 21 août 1852 le passage suivant dans lequel le rédacteur apprécie les fondations de ce philanthrope. « M. de Monthyon » fut le contemporain de Turgot, de d'Alembert, de » Diderot; il adopta sincèrement tous les principes » de la philosophie du XVIII^e siècle; philosophie » féconde en grandes idées, et surtout en grands » résultats, mais naïve aussi quelquefois. Elle ré- » duisait l'homme à l'homme : en même temps » qu'elle chassait de son cœur le sentiment divin, » elle créait pour remplir ce grand vide la philan- » thropie : la religion avait placé dans le ciel la » palme de la vertu; la philosophie des élèves de » Voltaire rapprocha le but; elle mit la récom- » pense sur la terre, elle voulut prendre les » hommes pour juges de ce qui ne devait se passer » qu'entre l'homme et Dieu. Lorsqu'on relit les » mémoires de ce temps-là, l'on est étonné de tout » ce qui se faisait pour la vertu : rois, princes, » ducs, marquis, tous, même le comte de Pro- » vence, depuis Louis XVIII, tous l'encourageaient » à l'envi par des fêtes, des discours, des médailles, » des sommes d'argent : chacun voulait avoir un » homme vertueux dans ses domaines, et surtout » une rosière. A la vérité, quelques années après, » la Convention célébrait la fête des filles-mères; » pour qui veut réfléchir, il n'y a rien de surpre- » nant. La révolution n'avait point modifié les » idées de M. de Monthyon, esprit systématique et » peu progressif; notre temps était resté pour lui » le siècle de Turgot, de Diderot, de d'Alembert.

» Son testament légua des prix de vertu à l'aca- » démie de 1817, comme il les eût légués à l'aca- » démie de 1788. Mais, tout étant changé, ce qui » eût paru alors une sublime philosophie ne semble » aujourd'hui qu'un misérable charlatanisme. Ces » vertus certifiées par le maire, légalisées par le » juge de paix, approuvées par le préfet, tarifées » à Paris, cotées, l'une à 5,000 fr., l'autre à » 5,000 fr., puis la troisième classe à 2,000 fr., » puis enfin la dernière série à 1,000 fr.; je le ré- » pète, toutes ces enchères de bonnes actions, » toutes ces mises à prix de probité, ne sont qu'un » objet de pitié; cette pitié encore une fois ne va » pas à ceux qui méritent ce public hommage, » mais à ceux qui croient le pouvoir donner. » *L'Eloge de Monthyon*, proposé en 1826 par l'aca- » démie française, comme sujet du prix de poésie, » a été obtenu par M. Alfred de Vailly. La ville d'Au- » rillac a élevé un monument en son honneur.

MONTI. Voy. MONTANUS (Jean-Baptiste).

MONTI (Joseph), professeur de botanique et d'histoire naturelle à Bologne, né dans cette ville en 1682, mourut le 4 mars 1760, et se fit connaître par les ouvrages suivants : *Prodromus catalogi stirpium agri bononiensis*, 1719, in-4; *Plantarum varii indices*, 1724, in-4; *Exoticorum simplicium medicamentorum varii indices*, 1724, in-4. Les deux derniers ouvrages ont paru avec des corrections, à Bologne, 1735, in-4, par les soins des fils de l'auteur, Pétronius et Cajetan. Ce dernier a traduit de l'italien en latin *l'Histoire des plantes rares* de Jacques Zannoni, Bologne, 1742, in-fol., avec 185 planches. — Il ne faut pas le confondre avec Jean-Philippe MONTI, prêtre de la congrégation des clercs réguliers de Saint-Paul, professeur en théologie à Milan, dont on a *Dissertationes theologico-historicæ*, Milan, 1758, in-8.

* MONTI (Vincent), célèbre poète italien, né en 1734 à Fusignano, fit de bonnes études à l'université de Ferrare. Son talent pour la poésie se développa de bonne heure. Il fut d'abord admirateur de Virgile, puis étudia particulièrement Dante, qu'il prit pour modèle. Ayant quitté le Ferrarais, où il avait obtenu la protection de plusieurs personnages distingués, il se rendit à Rome, où il devint secrétaire de Louis Braschi, neveu du pape Pie VI. L'académie des Arcades, qui l'avait reçu dans son sein, ne put lui pardonner de s'être égayé sur elle dans une satire, et l'abbé Berardi, un de ses membres, prit la défense de ce corps littéraire dans des sonnets très-piquants. Monti répliqua; et le public romain s'amusa quelque temps aux dépens des combattants. Vers cette époque Alfieri vint à Rome, et y fit représenter quelques-unes de ses tragédies. Monti fit paraître à son tour *Galeotto Manfredi*, 1785, in-4; *Cajo-Gracco*, 1786, in-4, et *Aristodemo*, 1787, in-8, pièces sans action, sans intérêt et dans lesquelles on ne peut admirer qu'une versification harmonieuse et brillante. Ses tragédies, qui ont donné lieu à de sévères critiques, ne sont pas restées au théâtre. Alfieri ayant publié contre le gouvernement et les mœurs des Romains un sonnet, dans lequel il ne gardait aucune retenue, Monti saisit

cette occasion d'attaquer son rival, et lui répondit par un sonnet sur les mêmes rimes, qui obtint les suffrages du souverain pontife et de tout le sacré-collège. Plus tard, chargé par quelques personnages influents de composer un poème sur la mort de Basseville, assassiné à Rome dans une émeute (voy. ce nom 1, 468), il fit sa *Bascilliana*, 1795, in-8, poème dans le genre de Dante, et qui est un de ses meilleurs ouvrages. Il fut moins heureux dans les autres poèmes qu'il fit encore, sur la demande du gouvernement papal : la *Musogonia* et la *Feroniale*, qui sont peu connus, dont il fut mécontent lui-même et qu'il parvint à retirer de la circulation. Depuis, pour se conformer aux circonstances, il donna une nouvelle édition de la *Musogonia* où il retourna contre l'empereur d'Autriche, les invectives qu'il avait lancées contre Bonaparte et son armée. Lors de l'établissement des Français en Italie, Monti changea de costume comme de langage ; il quitta l'habit ecclésiastique, chanta le héros libérateur de sa patrie, et se maria. Nommé secrétaire du directoire exécutif de la république Cisalpine, il remplit plusieurs missions pendant la courte existence de cet état. On l'accusa de déprédations et de concussions ; mais il n'en conserva pas moins ses emplois, grâce à ses sonnets, ses odes, ses poèmes de circonstance. Lorsque les Austro-Russes pénétrèrent en Italie, Monti vint chercher un asile en France (1799), et il y resta jusqu'au rétablissement de la république Cisalpine par Bonaparte, à la suite de la victoire de Marengo en 1800. Il fut alors nommé professeur de belles-lettres au collège, puis à l'université de Milan. Le conquérant français lui donna aussi le titre de son historiographe. Parmi les ouvrages dont le complaisant écrivain paya les bontés de son protecteur, nous signalerons surtout son *Bardo della selva nera* (le *Barde de la forêt Noire*), dont les 6 premiers chants parurent en 1806. Ce poème étincelle de beautés du premier ordre ; mais il prête, en un grand nombre d'endroits, à la critique : elle ne lui fut point épargnée. Les partisans des pontifes et des empereurs germains se réunirent pour l'attaquer. Monti répliqua avec aigreur à ses nombreux adversaires, dans une suite de lettres adressées à l'abbé Xavier Bettinelli, et ajouta un septième chant à son poème qui cependant ne fut jamais terminé. « Car, à l'époque où il écrivit, dit l'auteur de *l'Histoire de l'Administration du royaume d'Italie pendant la domination française*, M. Monti traitait les Autrichiens, et surtout les Russes, en ennemis, et leur prodiguait toutes les épithètes qu'autorisent les licences de la poésie. Par le traité de Presbourg, les Autrichiens étant devenus nos bons amis, il était déjà fâcheux de s'être trop évertué sur leur compte. Heureusement quelques adoucissements étaient faciles. Quant aux Russes, ils demeurèrent toujours les barbares du Nord, particulièrement après la rupture des négociations qui avaient été entamées pour la paix. Mais, après l'entrevue sur le Niémen, et le mariage de Napoléon avec Marie-Louise, M. Monti ne savait plus où il en était, ni à qui il avait affaire. Las de transformer nos ennemis en amis, et nos amis en ennemis,

» il fut obligé d'attendre pour voir ce que tout cela » deviendrait. Le dénouement est arrivé et lui a » épargné la refonte de son poème. » Monti composa vers la même époque les paroles de plusieurs opéras ; et *L'épée du grand Frédéric* prise à Berlin et le *Mariage de Bonaparte avec Marie-Louise*, furent encore les sujets de deux poèmes médiocres. Après la rentrée des Autrichiens à Milan, il fut privé de ses titres d'historiographe et de poète de cour ; mais il conserva toutes ses autres distinctions, grâce à une *Cantate* qu'il fit en 1815, au nom des Milanais, pour l'empereur d'Autriche. Monti continua depuis à se livrer à ses travaux littéraires et mourut à Milan en 1828. Le plus important de ses ouvrages est une traduction en vers libres de *l'Iliade d'Homère*, Brescia, 1805, 5 vol. in-8, 2^e édition, 1818. Elle a été vivement critiquée ; et Monti a avoué lui-même que ne sachant pas le grec, il avait été obligé de suivre les traducteurs et les commentateurs. Il a aussi traduit les *Satires de Perse*, Milan, 1805, in-4. Son poème sur la *Mort de Basseville* a été traduit en français par J. Martin avec le texte en regard, sous le titre de *le 21 janvier 1795*, Paris, 1817, in-8. Informé que l'académie *Della Crusca* préparait une nouvelle édition de son dictionnaire, Monti offrit de prendre part à ce travail ; il n'obtint pas même une réponse ; offensé de cette sorte de dédain, il travailla isolément à ce grand ouvrage, dont il a publié 6 vol. in-8 sous le titre de *Proposta di alcune correzioni ed aggiunte al Vocabolario della Crusca*, 1817-1824. Un recueil de ses *Œuvres* a paru à Milan en 1859, 6 vol. gr. in-8. Un journaliste a dit malignement que ses premières poésies sont de l'abbé Monti, les secondes du citoyen Monti, les troisièmes du chevalier Monti. Quoiqu'on lui donne quelquefois le titre d'abbé, il n'a jamais été engagé dans les ordres. Lorsque la question du romantisme fut agitée au-delà des Alpes, Monti se déclara le champion des divinités de l'Olympe. On ne peut lui contester le talent poétique qu'il eut dans le degré le plus élevé. Plusieurs de ses amis se sont réunis pour lui élever un monument. Son buste a été placé en 1829 dans la salle des séances de la *Société philodramatique de Milan*.

MONTIGNI (François de la GRANGE d'ARQUIEN, dit le *Maréchal de*), né en 1554, commandait 50 gendarmes à la journée de Coutras en 1587. Il alla trois fois à la charge, et fut pris par le roi de Navarre, qui lui rendit la liberté par estime pour sa valeur. Après la mort de Henri III, il se déclara contre la ligue. Il se distingua au combat d'Aumale en 1592, et au siège d'Amiens en 1597 ; il fut fait gouverneur de Paris en 1601, lieutenant-de-roi de Metz, de Toul et de Verdun, en 1605, et en 1616 maréchal de France. Montigni commanda en 1617 une armée contre les mécontents, et prit sur eux, en Nivernais, Donzi et quelques autres places. Il mourut le 9 septembre de la même année, âgé de 65 ans. Voy. son *Oraison funèbre* par Jacques de Neuchaise, Bourges, 1618, in-4. Ce maréchal n'eut qu'un fils, qui mourut sans postérité masculine ; mais il avait un frère, qui eut, entre autres enfants, Henri, marquis d'Arquien, dont la fille, Marie Casimire, épousa Sobieski, depuis roi de

Pologne. Après la mort de sa mère, elle procura le chapeau de cardinal à son père, qui mourut en 1707, à Rome, où il s'était retiré avec sa fille. En 1714, elle revint en France. Le roi lui donna pour demeure le château de Blois, où elle mourut en 1716, à 77 ans.

MONTIS (Pierre) est auteur d'un livre espagnol que G. Ayora a traduit en latin : *De dignoscendis hominibus*, Milan, 1492, in-fol. Il n'est pas commun.

* MONTJOIE (Félix-Christophe GALART de) (1) naquit à Aix en Provence, vers 1760, d'une famille noble. Reçu avocat au parlement de Paris, il fréquenta quelque temps le barreau. Il travailla en 1790 avec Geoffroi et Royou à l'*Année littéraire*, et fut ensuite un des rédacteurs de l'*Ami du roi*, qui cessa de paraître au 10 août. Défenseur constant de la monarchie, il fut pros crit à la mort du roi, se tint caché aux environs de Bièvre, et ne reparut qu'après la chute de Robespierre. Les divers écrits et les articles qu'il publia dans les journaux en faveur des principes lui valurent l'honneur d'être, au 18 fructidor, condamné à la déportation. Il se retira en Suisse où il fit paraître plusieurs ouvrages, la plupart dans l'intérêt des Bourbons. Après le 18 brumaire, il revint à Paris et continua de fournir des articles à différents journaux, notamment au *Journal des débats* dont il rédigeait le feuilleton. A la restauration, Louis XVIII lui assigna sur sa cassette une pension de 5.000 francs, et le nomma conservateur de la bibliothèque Mazarine. Il mourut d'apoplexie le 4 avril 1816, âgé d'environ 56 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Des principes de la monarchie française*, 1789, 2 vol. in-8. C'est l'histoire du droit public français. *L'Ami du Roi, des Français, de l'ordre, et surtout de la vérité*, ou *Histoire de la révolution de France et de l'assemblée nationale*, 1791, 2 part. in-4; c'est une suite du journal de l'abbé Royou; *AVIS à la Convention* sur le procès de Louis XVI, 1792, in-8. L'auteur prouve que la Convention n'a pas le droit d'examiner les actes du gouvernement de ce monarque, et qu'il ne peut pas en être responsable. *Almanach des honnêtes gens*, 1792 et 1795, 2 vol. in-18; *Almanach des gens de bien*, 1795-97, 3 vol.: recueil d'anecdotes assez piquantes; *Histoire de la conjuration de Robespierre*, 1794, in-8, traduit de l'anglais; *Histoire de la conjuration de d'Orléans*, 1796, 3 vol. in-8; *Eloge historique de Louis XVI*, Neuchâtel, 1797, in-8; *Eloge historique de Marie-Antoinette, reine de France*, 1797, in-8, traduit en allemand et en anglais. L'auteur l'a refondu dans son *Histoire de cette malheureuse princesse*. Bertrand de Molleville lui a reproché quelques inexactitudes. *Histoire de la révolution de France*, depuis la présentation au parlement de l'impôt territorial jusqu'à la conversion des états-généraux en assemblée nationale, 1797, 2 vol. in-8; *Histoire de quatre Espagnols*, Paris, 1801, 4 vol. in-12; 5^e édit., 1805, 6 vol. in-12. Roman plein d'intérêt, mais le style en est traînant et diffus. *Ines de Léon*, ou *Histoire d'un manuscrit trouvé au Mont-Pausilippe*, 1802,

3 vol. in-12, inférieur au précédent; *Eloge de Bochart de Saron*, 1800, in-8; *Les Bourbons ou Précis historiques sur les aïeux du Roi et sur sa Majesté*, 1815, in-8, avec 20 portraits. Montjoie est peu exact dans ses ouvrages historiques, et son style est par fois prolix et incorrect.

MONT-JOSIEU (Louis de), *Mons-josius*, gentilhomme de Rouergue, né au xvi^e siècle, apprit les mathématiques à Monsieur, frère du roi, et accompagna le duc de Joyeuse à Rome, en 1585. Il composa un livre qu'il dédia au pape Sixte-Quint, sous ce titre : *Gallus Romæ hospes*, Rome, 1585, in-4; ouvrage qui contient un *Traité de la peinture et de la sculpture des anciens*. On l'a réimprimé dans le *Vitruve* d'Amsterdam, 1649, in-fol. Ce livre peut répandre du jour sur l'antiquité profane; il est plein d'érudition. L'auteur, de retour en France, s'y ruina dans l'entreprise de nettoyer Paris des immondices, et finit par épouser une méchante femme, qui fut cause de sa mort.

MONTLEBERT. Voy. CACX.

MONTLHERY (Guy de), comte de Rochefort, signa, en qualité de sénéchal de France, à une chartre du roi Philippe I^{er}, de l'an 1095, et fut de la première croisade en 1096. Le roi, qui estimait son mérite et qui craignait son crédit, voulant se l'attacher, obligea Louis le Gros, son fils aîné, d'épouser la fille de ce seigneur. Mais le prince ayant fait casser ce mariage trois ans après, sous prétexte de parenté, Guy en conçut un tel dépit, qu'il arma contre le roi, qui le défit auprès du château de Gournai, qui fut pris et confisqué. Il mourut au mois de juillet 1108. — Son fils Hugues de Montlheri, comte de Rochefort et seigneur de Crécy, succéda à son père dans l'office de sénéchal. Après avoir servi utilement l'état sous Philippe I^{er}, il pensa le bouleverser sous Louis le Gros, par ses violences, ses injustices et ses intrigues. On rapporte qu'ayant enlevé un de ses cousins, il le jeta par la fenêtre d'une tour, après l'avoir étranglé, pour faire croire qu'il s'était tué en voulant se sauver. Le roi l'obligea de quitter sa charge, et il se fit religieux vers 1118 à Cluny, où il mourut quelques années après.

** MONTLOSIER (François-Dominique REYNAUD, comte de), né en 1735 à Clermont, fut nommé en 1789 député suppléant de la noblesse de Riom aux états-généraux, où il fut appelé dès l'ouverture de la session par la démission du titulaire. Il s'y distingua parmi les défenseurs les plus zélés de la monarchie, et ne cessa pendant toute la session de soutenir avec un courage remarquable, et souvent avec une haute éloquence, les prérogatives de la couronne et de la noblesse. Moins zélé pour les intérêts du clergé, il avança que la nation, sans être précisément propriétaire des biens ecclésiastiques, pouvait en disposer, tombant ainsi dans une contradiction peu honorable pour sa logique et pour ses sentiments. Signataire de toutes les protestations de la minorité, il sortit de France après la clôture de l'assemblée et se rendit à Coblenz, où il ne reçut pas l'accueil qu'il croyait avoir mérité. Il quitta donc les princes, et partit pour l'Angleterre, où il devint le principal gérant du *Courrier*

(1) Le *Journal de la librairie* (1816, p. 215), le nomme Charles-Félix-Louis l'entre de la Touloubre.

de Londres. Chargé en 1800 de venir proposer au 1^{er} consul de céder le gouvernement de la France au légitime successeur de Louis XVI, moyennant une petite souveraineté en Italie, il fut arrêté en débarquant à Calais, et conduit à Paris. Enfermé au Temple, il en sortit au bout de quelques jours par l'ordre de Fouché, qui ne lui permit pas de voir le consul, mais qui lui confia ses intentions à l'égard des émigrés. Cette confiance modifia les dispositions de Montlosier à l'égard du gouvernement français; et ce changement d'opinion s'étant fait remarquer dans son *Journal*, le ministère anglais cessa de le protéger. Rayé peu de temps après de la liste des émigrés par un décret spécial, il revint à Paris continuer son journal qui fut bientôt supprimé, et se rendit alors en Suisse, où il passa plusieurs années, occupé de la rédaction de son important ouvrage intitulé : *De la Monarchie française depuis son établissement jusqu'à nos jours*. L'ouvrage ne fut point imprimé; mais Napoléon, à qui l'on en avait rendu compte, fit revenir Montlosier, lui manifesta le désir de connaître ses plans politiques, et lui permit d'en faire l'exposition dans une correspondance privée qui dura jusqu'au retour de la campagne de Russie. Montlosier était en 1814 en Italie, d'où les événements le ramenèrent à Paris, où il fit imprimer son ouvrage de la monarchie, avec un appendice sur les causes de la catastrophe de Napoléon. N'ayant point été élevé, comme il l'espérait, à la dignité de pair, il se retira mécontent dans les montagnes de l'Auvergne, où il avait recouvré quelques propriétés, et y vécut dix ans oublié presque entièrement. Ce fut en 1826 qu'il fit paraître son fameux *Mémoire à consulter*, dans lequel il prétendait signaler les envahissements du clergé, qu'il désignait par le nom de *Parti-Prêtre*. Prévoyant bien que cet ouvrage lui vaudrait les éloges des personnes dont il ne partageait pas les opinions politiques, il les répudia d'avance. « Ceux, disait-il, qui, par des principes de révolution ou d'impiété, me donneront des éloges, m'en verront attristés. Repoussé par des hommes qu'on chérit, accueilli par des hommes qu'on repousse, une telle vie n'est pas douce. Dieu me l'a faite ainsi. » Il aurait parlé plus juste s'il avait dit : Je me la suis faite ainsi. Cette précaution n'empêcha pas le parti libéral d'accueillir avec une sorte d'enthousiasme ce livre, dont huit éditions furent enlevées dans quelques mois. Le ministère supprima la pension dont jouissait Montlosier, qui n'en continua qu'avec plus d'acharnement à dénoncer le *Parti-Prêtre* devant les chambres et les cours royales. Nommé membre de la chambre des Pairs en 1850, il y parla plusieurs fois dans des circonstances et sur des questions importantes. Son âge avancé ne lui permettant plus de prendre part aux discussions politiques, il retourna en Auvergne, et y mourut le 9 décembre 1858, à 85 ans. N'ayant pas voulu signer les rétractations qui lui furent demandées au lit de mort. M. l'évêque de Clermont lui refusa la sépulture catholique. Indépendamment des deux ouvrages que nous avons cités, on doit à Montlosier un grand nombre d'écrits de circonstance, qui n'ont plus d'intérêts.

MONTLUC (Blaise DE LASSERAND-MASSEN-COME, seigneur de), maréchal de France, né vers 1502, dans un petit village près de Condom, d'une famille noble et distinguée, branche de celle d'Aragnan Montesquiou, l'une des premières de la Guienne, s'éleva par tous les degrés de la milice jusqu'au grade de maréchal de France. Il commença à porter les armes en Italie à l'âge de 17 ans, et se distingua en plusieurs occasions; il se trouva à la bataille de Pavie, où il fut fait prisonnier; servit ensuite sous Lautrec, dans l'expédition de Naples, et vint offrir ses services à la ville de Marseille, assiégée par Charles-Quint. Il se couvrit de gloire à la bataille de Cerisoles, délivra San-Damian, défendit Bène, et prit Cortemiglia et Ceva. Le roi lui confia le gouvernement d'Albe, puis il fut envoyé au secours du général Strozzi, pour défendre Sienne, qui, en 1554, avait chassé la garnison impériale. Montluc y soutint un siège de huit mois contre l'armée de l'empereur, commandée par le marquis de Marignan. Ce général, après avoir tenté inutilement plusieurs attaques, fut obligé de convertir le siège en blocus. La famine ayant réduit les habitants aux plus grandes extrémités, Montluc capitula et sortit de la place avec les honneurs de la guerre. Depuis cette époque jusqu'à la mort de Henri II, Montluc continua ses services en Toscane, en Piémont, et au siège de Thionville en 1558. Il commanda en Guienne pendant les guerres de religion qui agitérent la France sous le règne de Charles IX, battit les huguenots en plusieurs rencontres, et entre autres à la bataille de Ver en 1562, où, quoique inférieur en nombre, il remporta sur eux une victoire complète. Cette victoire lui valut la place de lieutenant-de-roi en Guienne. Sa vigilance et la célérité qu'il mettait dans toutes ses opérations, jointes à quelques exécutions militaires, le rendirent dans toute la Guienne la terreur du parti protestant. « Il fut fort cruel en » cette guerre (dit Brantôme), et disoit-on qu'ils » faisaient à l'envi à qui le serait davantage, lui ou » le baron des Adrets, qui l'étoit bien fort à l'en- » droit des catholiques.... » Il est certain néanmoins que Montluc ne porta jamais la cruauté envers les hérétiques rebelles au point où un des Adrets, un Guillaume de la Marek, un Christian de Brunswick (voy. HALBERSTADT), l'ont poussée à l'égard des catholiques, armés pour la défense de leur pays et de leur religion. Montluc, assiégeant le château de Rabesteins en 1570, y fut blessé d'une arquebusade qui lui froissa les deux joues, et le défigura tellement, que le reste de sa vie il fut obligé de porter un masque; mais il ne laissa pas d'emporter la place. Il assista ensuite au siège de La Rochelle en 1575 : ce fut le dernier acte de sa vie militaire. Ses longs services furent récompensés, en 1574, par le bâton de maréchal de France. Il mourut dans sa terre d'Estillac en Agenois, l'an 1577. Le maréchal de Montluc avait toutes les qualités qui forment le grand homme de guerre : une valeur à toute épreuve, une passion démesurée pour la gloire, une activité infatigable, un coup d'œil sûr, et une présence d'esprit merveilleuse dans les occasions les plus difficiles. Ce fut à l'âge de 73 ans qu'il écrivit de

mémoire l'*Histoire de sa Vie*, imprimée pour la première fois à Bordeaux en 1592, in-fol., par les soins de Florimond de Remond, conseiller au parlement de cette ville, sous le titre de *Commentaires de Blaise de Montluc, maréchal de France*; ouvrage classique pour les gens de guerre, et que Henri IV appelait *la Bible des soldats*; réimprimé plusieurs fois, traduit en italien et en anglais. On a dit de Montluc, au sujet de ses *Commentaires*: *Multa fecit, plura scripsit*. Il est certain qu'il ne s'est pas reposé sur les historiens du soin de le louer, et qu'il parle souvent lui-même avec assez de jactance et de vanité; et c'est le défaut de presque tous les hommes qui ont la faiblesse de l'égoïsme d'être eux-mêmes leurs historiens. (Voy. ADRIEN.) « Si rien n'est plus » petit, plus mesquin, dit un moraliste, que de » parler de soi-même, d'occuper la conversation » par le récit de ses actions et de ses exploits, que » sera-ce du degré d'égoïsme qui va jusqu'à con- » signer tout cela dans les registres de l'histoire, à » être soi-même son héraut, à faire une espèce » d'auditoire subsistant de toute la postérité, et de » discourir pendant des siècles sur une existence de » deux jours? »

MONTLUC (Jean de), frère du précédent, dominicain, mais qui n'eut jamais, ou qui ne conserva guère l'esprit de son état. La reine Marguerite de Navarre, instruite de son penchant pour le calvinisme, le tira de son cloître, le mena avec elle à la cour, et le fit employer dans diverses ambassades. Il en remplit jusqu'à seize. Ses services furent récompensés par les évêchés de Valence et de Die. Il n'en favorisa pas moins les calvinistes, et il se maria secrètement avec une demoiselle appelée *Anne Martin*, de laquelle il avait eu un fils naturel. Cette conduite le fit condamner par le pape, comme hérétique, sur les accusations du doyen de Valence; mais le parlement, toujours prêt à entraver l'autorité de l'Eglise, obligea le doyen de lui faire amende honorable, quoique les vices du prélat fussent de notoriété publique. Montluc revint de ses erreurs dans la suite, professa de bonne foi la religion catholique, et mourut à Toulouse en 1579 dans les bras d'un jésuite, qui parla favorablement de ses dernières dispositions. On a de lui quelques ouvrages, qui furent lus avec avidité dans le temps. Ses *Sermons*, imprimés à Paris en 2 vol. in-8, l'un en 1559, l'autre en 1561, sont infectés des erreurs pour lesquelles il s'était laissé prévenir.

MONTLUC (Jean de), fils naturel du précédent, connu sous le nom de *Balagni*, fut légitimé en 1567, s'attacha au duc d'Alençon, qui lui donna le gouvernement de Cambrai en 1581. Après la mort de ce prince, il fut entraîné dans le parti de la ligue, et y joua un rôle assez important à la levée du siège de Paris et de celui de Rouen en 1592. Montluc avait épousé Renée de Clermont d'Amboise, qui parla si vivement à Henri IV en faveur de son mari, que ce monarque lui laissa Cambrai en souveraineté, et lui donna le bâton de maréchal de France en 1594. Montluc pillait et dévastait tous les environs, surtout les églises et les monastères, et opprima si cruellement les habitants de Cambrai, qu'ils appelèrent les Espagnols en 1595. La femme de Mont-

luc, après avoir défendu la ville comme aurait pu faire le capitaine le plus brave, mourut de douleur avant la fin de la capitulation qu'on était sur le point de signer. Son indigne époux, insensible à tant de pertes, se remaria avec Diane d'Estrées, sœur de la fameuse Gabrielle, et termina sa vie en 1605.

MONTMAUR (Pierre de), né dans la Marche, entra chez les jésuites, enseigna les humanités à Rome, et quitta l'habit de saint Ignace par inconsistance ou par mauvaise santé. Il mena dès lors une vie errante et malheureuse. Il fut successivement charlatan, vendeur de drogues à Avignon, avocat et poète à Paris, ensuite professeur en langue grecque au collège royal. Il n'était point de science dans laquelle il ne se crût versé. Il dissertait imprudemment sur tous les sujets. Un esprit caustique, une mémoire chargée d'anecdotes contre les auteurs morts et vivants, sa réputation d'homme à bons mots, sa fureur de prendre le ton dans toutes les compagnies, sa profession de parasite, le rendirent le sujet des plaisanteries de tous les écrivains. Ménage (voy. ce nom) donna le signal de cette guerre en 1656. Il publia en latin la *Vie de Montmaur*, sous le titre de *Gargilius Mamurra*. Tous les auteurs prirent les armes: épigrammes, chansons, couplets, satires, libelles anonymes, estampes, portraits, on employa tout contre lui. Sans ce bruit que firent tant d'attaques dirigées contre un seul homme, Montmaur serait peut-être oublié; car ses poésies, comme ces pièces fugitives que nos petits auteurs voient régulièrement périr le lendemain de leur naissance, ne sont dignes d'entrer dans aucun recueil intéressant. Il mourut en 1648 à 74 ans. Sallengre a recueilli en 1715, en 2 vol. in-8, sous le titre de *Histoire de Montmaur*, les différents pamphlets lancés contre ce parasite. On appelait *montmaurismes* les allusions malignes, tirées du grec ou du latin, que ce satirique faisait aux noms propres des auteurs qui l'attaquaient. Bayle, dans son *Dictionnaire*, a consacré à Montmaur un article très-curieux. La grande mémoire et le peu de jugement de ce parasite lui attirèrent cette épitaphe:

Sous cette casaque noire,
Repose bien doucement
Montmaur, d'heureuse mémoire,
En attendant le jugement.

MONTMÉNIL Voy. SAGE.

* MONTMIGNON (Jean-Baptiste), né en 1757 à Lucy, près de Château-Thierry, entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique. Secrétaire de M. Bourdailles, évêque de Soissons, il fut successivement nommé par ce prélat, chanoine, vice-gérant de l'officialité, archidiacre et vicaire-général du diocèse. En 1786, il remplaça l'abbé Dinouart dans la rédaction du *Journal ecclésiastique*, et le continua jusqu'au mois de janvier 1788, qu'il le céda à l'abbé Barruel. Il eut part aux écrits publiés au commencement de la révolution par l'évêque de Soissons, et passa pour l'auteur d'un mandement donné par ce prélat, à Bruxelles, le 20 mai 1792; remarqué parmi les productions du même genre qui parurent à cette époque. Obligé de sortir de France en 1795, il y retourna dès qu'il le put et se

fit une ressource de la culture des lettres. Lors de la publication du concordat, il fut nommé grand-vicaire de Poitiers, mais il resta peu dans ce diocèse; de retour à Paris, il fut nommé chanoine de la métropole en 1811, et depuis vicaire-général chargé de l'examen des livres soumis à l'approbation de l'autorité ecclésiastique. Il est mort à Paris le 21 février 1824. On a de lui : *Vie édifiante de Benoit-Joseph Labre*, traduite de l'italien de Marconi, Paris, 1784, in-12, qui eut trois éditions la même année; *Système de prononciation figurée, applicable à toutes les langues, et exécuté sur les langues française et anglaise*, Paris, 1787, in-8; *Lettre à l'éditeur des OEuvres de d'Aguesseau*, insérée dans le 8^e vol. de l'édition in-4; *Du crime d'apostasie, Lettre d'un religieux à un de ses amis*, 1790, in-8; *Préservatif contre le fanatisme ou les Nouveaux millénaires rappelés aux principes fondamentaux de la foi catholique*, Paris, 1806, in-8; c'est une réfutation de l'ouvrage du P. Lambert, intitulé : *Exposition des prédictions et des promesses faites à l'Eglise pour les derniers temps de la Gentilité*, 1806, 2 vol. in-12; *Choix de Lettres édifiantes*, 1808, 8 vol. in-8, 2^e édit. augmentée, 1821-26. Les discours préliminaires de l'auteur, ses additions, ses notes critiques, ses observations pour l'intelligence de l'histoire des missions, forment plus du tiers de l'ouvrage. *De la règle de la vérité et des causes du fanatisme*, 1808, in-8, anonyme; *la Clef de toutes les langues ou Moyen prompt et facile d'établir un lien de correspondance entre tous les peuples, et de simplifier extrêmement les méthodes d'enseignement par l'étude des langues*, 1811, in-8. L'abbé Montmignon a revu la *Vie de J.-C.* par Peigné, et l'a augmentée des textes de l'Evangile et des saintes Ecritures et d'un abrégé de la doctrine chrétienne.

MONTMORENCY, nom d'une des maisons les plus anciennes de France, que ses généalogistes font remonter jusqu'au temps et même au delà de la fondation de la monarchie; mais ils ne s'appuient que sur de simples conjectures et sur des traditions qui prouvent seulement l'antiquité de cette noble maison. On commence à avoir sur elle quelques données certaines vers l'an 950 : on voit alors un BOUCHARD, sire de Montmorency, par la grâce de Dieu, se distinguer dans les armées françaises. Depuis cette époque la filiation de ses descendants est authentiquement prouvée sans aucune interruption. — (MONTMORENCY Matthieu I^{er} de), mort en 1160, fut connétable sous Louis le Jeune. Sa famille, l'une des plus illustres et des plus anciennes de l'Europe, tire son nom de la petite ville de Montmorency dans l'Ile-de-France. C'est la première terre du royaume qui ait porté le titre de baronnie, qu'on n'accordait autrefois qu'à des princes. Matthieu de Montmorency avait épousé Aline, fille naturelle de Henri I^{er}, roi d'Angleterre, dont il laissa des enfants; et en secondes noces Alix de Savoie, veuve de Louis VI, et mère de Louis VIII. Cette seconde épouse ne lui a pas donné de postérité.

MONTMORENCY (Matthieu II de), dit le Grand et le grand connétable, mérita ce titre par son cou-

rage et par sa prudence. Il se distingua surtout au siège de Château-Gaillard, près d'Andeli, où il accompagna le roi Philippe-Auguste en qualité de chevalier. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Bouvines en 1214, et y enleva 12 enseignes impériales. Sa valeur éclata l'année suivante contre les albigeois du Languedoc, et lui mérita l'épée de connétable en 1218. Il eut sous Louis VIII beaucoup de part au gouvernement, et commanda en 1224 aux sièges de Niort, de Saint-Jean-d'Angeli, de la Rochelle et d'autres places enlevées aux Anglais. Il se croisa une seconde fois contre les albigeois en 1226. Louis VIII, au lit de la mort, le pria d'assister son fils de ses forces et de ses conseils. Montmorency le lui promit, et lui tint parole. C'est lui qui dissipa cette formidable ligue qui se fit contre la reine Blanche pendant la minorité de saint Louis. Il prit sur les mécontents la forteresse de Bellesme en 1228, les poussa jusqu'à Langres en 1229, et les réduisit tous, ou par adresse ou par force, à se soumettre à la régente. Il mourut le 24 novembre 1250. Le mérite de ce grand homme, son crédit, son habileté, illustrèrent beaucoup sa famille, et commencèrent à donner à la charge de connétable l'éclat qu'elle a eu depuis.

MONTMORENCY (Matthieu IV de) mena du secours à Charles, roi de Naples, et suivit Philippe le Hardi en Aragon l'an 1283. Créé chambellan de Philippe le Bel, et amiral de France en 1295, il servit dans la guerre de Flandre en 1305, et mourut en 1304.

MONTMORENCY (Charles de), maréchal de France en 1345, se distingua par ses exploits militaires. Il commanda l'armée que Jean, duc de Normandie, envoya en Bretagne au secours de Charles de Blois, son cousin. Le courage avec lequel il combattit à la bataille de Crécy en 1346, lui valut le titre de gouverneur de Normandie. Aussi bon négociateur qu'excellent général, il contribua beaucoup au traité de Bretigni, conclu en 1360. Cet homme illustre mourut en 1381. Le roi Charles V faisait tant de cas de son mérite, qu'il le choisit pour être parrain du dauphin, depuis Charles VI.

MONTMORENCY (Anne de), second fils de Guillaume de Montmorency, fut élevé enfant d'honneur auprès du dauphin, depuis François I^{er}, et en 1513 il se trouva à la bataille de Marignan. Il défendit avec le fameux Bayard, en 1521, la ville de Mézières contre l'armée de l'empereur Charles-Quint, et obligea le comte de Nassau de lever le siège. Honoré du bâton de maréchal de France, il suivit en Italie François I^{er}, et fut pris en 1525 avec ce prince, à la bataille de Pavie, qui avait été donnée contre son avis. Après avoir payé une forte rançon pour sa liberté, il vint en France traiter de celle de François I^{er}. Il se rendit en Espagne, et parvint à rendre moins onéreuses les prétentions de Charles-Quint. Le roi fut relâché sur sa parole; mais les états ne voulurent point consentir à remplir les conditions imposées par l'empereur, et acceptées par François I^{er}. Les services importants qu'il rendit ensuite à l'état furent récompensés par l'épée de connétable de France en 1538. Montmo-

réney fut disgracié quelque temps après ; mais il reentra en grâce sous le règne de Henri II, qui eut pour lui une confiance particulière. Cependant les Guises commençaient déjà à balancer le crédit de Montmorency. Le connétable prit le Boulonnais en 1550, Metz, Toul et Verdun en 1552 ; mais il fut défait et pris par les Espagnols à Saint-Quentin en 1557, et ne sortit de prison qu'à la conclusion de la paix en 1559. En 1562, il gagna contre les calvinistes la bataille de Dreux ; mais il fut aussi fait prisonnier. Ayant obtenu sa liberté l'année suivante, il prit le Havre de Grâce sur les Anglais. Quelque temps après, les calvinistes s'étant remis en campagne sous la conduite du prince de Condé, Montmorency les battit à la journée de Saint-Denys en 1567. Le vainqueur vit néanmoins mettre en déroute le corps qu'il commandait, et fut abandonné des siens que la terreur avait saisis. Le généreux vieillard rappela toute sa vertu, pour terminer sa longue vie par une action héroïque. Il reçut huit blessures dangereuses, fut démonté et rompit son épée dans le corps d'un officier calviniste, qu'il perça au défaut de la cuirasse. Enfin un gentilhomme écossais, appelé *Stuart*, le blessa mortellement d'un coup de pistolet dans les reins. Un cordelier, son confesseur, lui rappelant dans cette extrémité les grands objets de la religion, pour le disposer à la mort : « Pen- » sez-vous, lui répondit-il, que j'aie vécu près de » 81 ans avec honneur, pour ne pas savoir mourir » un quart d'heure ? » Le connétable expira quelques instants après, dans des sentiments très-chrétiens. « C'est ainsi, dit un historien, que mourut » ce fameux capitaine, homme sage et d'une ex- » périence consommée, grand homme de guerre, » quoique un peu plus soldat que général, grand » homme de cabinet, très-intelligent, jusque dans » les finances ; grand travailleur, doué d'une mé- » moire singulière et d'un bon jugement ; d'une » fermeté hors d'atteinte à toutes les vicissitudes » de la fortune, et d'une égalité qui ne se décou- » rageait pas plus d'une défaite qu'il ne s'enor- » gueillissait de la victoire ; également rempli de » probité et de droiture, inviolablement attaché à » l'état et à la religion, dont toutes les cabales et » les intérêts de famille ne purent jamais le dé- » chier ; si fidèle aux observances catholiques, et » même à ses dévotions accoutumées, que tout » le tumulte des camps n'était pas capable de les » lui faire omettre, ou seulement différer ; grand » amateur de l'ordre, et rigide observateur de la » discipline ; d'un caractère naturellement peu » flexible, durci encore par une éducation sévère, » qui lui laissa pour maxime capitale, qu'on ne » sait rien, quand on ne sait pas souffrir ; aussi » était-il redouté par les gens de tout état, qu'il » traitait à la première faute sans le moindre mé- » nagement : c'est là tout ce qu'on peut reprocher » à cet illustre personnage, et peut-être encore » un peu trop d'attachement aux biens de la for- » tune, sans préjudice néanmoins de son inviolable » probité. » Il s'était trouvé à huit batailles, et avait eu le souverain commandement dans quatre, avec plus de gloire que de fortune. On lui fit à Pa-

ris des funérailles presque royales, et on porta son effigie à Notre-Dame : honneur qu'on ne fait qu'aux rois ou aux enfants des rois. Les cours supérieures assistèrent à son service. Les belles manœuvres par lesquelles il dispersa l'armée de Charles-Quint en Provence, que ce prince avait ravagée, lui méritèrent le nom de *Cunctator* et de *Fabius français*. Il dut sa grande élévation à la part qu'il prit à la liberté de François I^{er}, et à l'estime particulière que faisait de lui Charles-Quint. Il obtint en récompense le gouvernement du Languedoc, fut nommé grand-maitre de France, et il eut l'administration des affaires. Après la mort de Henri II, son crédit diminua à proportion que s'élevait celui des Guises ; mais il fut de nouveau employé sous Charles IX. Le bruit de sa réputation avait passé les bornes de l'Europe. Le grand Soliman et le fameux Barbe-rousse, dey d'Alger, avaient coutume de lui envoyer tout ce que leurs états offraient de plus curieux et de plus rare. (*Voyez l'Histoire de la maison de Montmorency*, par Duchesne ; celle des *Hommes illustres de France*, par d'Auigny ; et son *Eloge historique*, par M. Château-Regnault, 1785.)

MONTMORENCY (François de), fils aîné du précédent, se distingua par sa bravoure. Il était grand-maitre de France, dignité qu'il céda au duc de Guise. On lui donna, comme en échange, le bâton de maréchal de France et le gouvernement du château de Nantes. Il fut envoyé, en 1572, ambassadeur en Angleterre auprès de la reine Elizabeth, qui lui donna le collier de son ordre de la Jarretière. Accusé, à son retour, d'avoir trémpé dans la conjuration de Saint-Germain-en-Laye, par laquelle on avait résolu d'enlever le duc d'Alençon, il alla à la cour pour s'y justifier. Il y fut arrêté et enfermé à la Bastille. Ses ennemis, et la reine Catherine de Médicis, qui n'aimait point la maison de Montmorency, avaient résolu sa perte ; mais cette princesse le fit sortir de prison en 1573 : Montmorency avait beaucoup de pouvoir sur l'esprit du duc d'Alençon, et elle voulut se servir de lui pour ramener ce prince, qui avait quitté la cour. Le maréchal eut le bonheur de le porter à un accommodement. Après s'être signalé par plusieurs autres actions dignes d'un héros et d'un citoyen, il mourut au château d'Ecouen, le 3 mai 1579, dans sa cinquantième année.

MONTMORENCY (Charles de), frère du précédent, pair et amiral de France, lieutenant-général de la ville de Paris et de l'Île-de-France, et colonel général des Suisses, était le troisième fils d'Anne de Montmorency. Il se signala sous le règne de cinq rois, et sa baronnie de Damville fut érigée en duché-pairie par Louis XIII en 1610. Il mourut en 1612, à 73 ans, après avoir donné des exemples de valeur et de patriotisme. Il était bossu et glorieux : « Ce qui est assez ordinaire, dit un écrivain » contemporain ; mais en même temps c'était le » plus digne homme du conseil du roi, et qui » avait meilleure cervelle et meilleur avis. »

MONTMORENCY (Henri I^{er} de), duc, pair, maréchal et connétable de France, et gouverneur du Languedoc, était le second fils d'Anne de Montmorency. Il se signala, du vivant de son père, sous

le nom de seigneur de *Damville*. A la bataille de Dreux, en 1562, il fit prisonnier le prince de Condé, et servit la France avec beaucoup de gloire dans cette journée. Disgracié par la reine Catherine de Médicis, il chercha un asile auprès du duc de Savoie, et se mit à la tête des mécontents, qui déchirèrent le Languedoc sous Henri III. Henri IV étant monté sur le trône, il se soumit, obtint l'épée de connétable, et mourut à Agde en 1614. C'était un homme ferme et déterminé, qui n'avait puisé ses lumières que dans lui-même; car il ne savait, dit-on, ni lire ni écrire.

MONTMORENCY (Henri II, duc de), fils du précédent, né en 1595, fut fait amiral de France dès l'âge de 48 ans. Après avoir battu les calvinistes en Languedoc, et leur avoir enlevé diverses places, il les vainquit sur mer, près l'île de Rhé, et reprit cette île, dont ils s'étaient emparés. En 1628 il remporta un avantage non moins considérable sur le duc de Rohan, chef des huguenots. Montmorency, envoyé quelque temps après dans le Piémont en qualité de lieutenant-général, attaqua près de Veillane les Espagnols, commandés par le prince Doria, et les mit en déroute. Cette victoire fut suivie de la levée du siège de Casal, et lui mérita le bâton de maréchal de France. Ses prospérités l'égarèrent; il se flatta de pouvoir braver le cardinal de Richelieu. Gaston, duc d'Orléans, aussi mécontent de ce cardinal, se rend auprès de Montmorency, gouverneur du Languedoc, et cette province devient dès lors le théâtre de la guerre. Le roi envoie contre les rebelles les maréchaux de la Force et de Schomberg, avec 2000 hommes de pied et 1200 chevaux. Montmorency est battu et fait prisonnier. Toute la France, pénétrée de ses services, de ses vertus, de ses triomphes, demande inutilement qu'on adoucisse en sa faveur la rigueur des lois. Richelieu croit devoir faire un exemple qui épouvante les grands, prétextant que l'impunité multiplierait des scènes aussi scandaleuses qu'inquiétantes, et exposerait l'état à un danger continuel. Le procès du prisonnier est donc instruit par les ordres du ministre. Les juges interrogent Guittaut, pour savoir s'il a reconnu le duc dans le combat : « Le feu et la fumée dont il était couvert (répond cet officier les larmes aux yeux) m'ont empêché d'abord de le distinguer; mais voyant un homme qui, après avoir rompu six de nos rangs, tuait encore des soldats au septième, j'ai jugé que ce ne pouvait être que M. de Montmorency. Je ne l'ai su certainement que lorsque je l'ai vu à terre, sous son cheval mort. » Parmi les personnes qui sollicitèrent la grâce de cette illustre victime, il y eut un grand seigneur qui dit au roi, « qu'il pouvait juger aux yeux et au visage du public à quel point on désirait qu'il lui pardonnât. — Je crois ce que vous dites » (répondit le prince); mais considérez que je ne serais pas roi, si j'avais les sentiments des parliculiers : il faut qu'il meure. » Réponse qu'on ne peut désapprouver, si on en saisit le vrai sens. On lui trancha la tête à Toulouse, le 50 octobre 1652, à 57 ans. Son corps fut transporté dans l'église de la Visitation de Moulins, où Marie-Félice des

Ursins, son épouse, dame illustre par sa vertu et par sa piété, lui fit dresser un magnifique tombeau de marbre. Comme il fut décapité au pied de la statue de marbre de Henri IV, après de vaines intercessions auprès de Louis XIII, on fit sur sa mort les vers suivants :

Ante patris statuum . nati implacabilis ira
Occubui , indigna morte manumque cadens.
Hlorum ingemuit neuter, mea fata videndo :
Ora patris, nati pectora marmor erant.

Le sieur du Cros a donné sa *Vie* en 1645, in-4. Il y en a une autre de 1699, in-12, l'une et l'autre assez mal écrites. Les biens de cette maison passèrent dans celle de Condé, par la sœur du duc de Montmorency, Charlotte Marguerite, qui avait épousé Henri II, prince de Condé. Elle mourut en 1650. Mais il subsiste des branches de cette maison dans les Pays-Bas et en France. M. Désormeaux (assez avantageusement connu par l'*Abrégé de l'histoire d'Espagne*, mais très-désavantageusement par son *Histoire de la maison de Bourbon*), a donné en 1764 une *Histoire intéressante de la maison de Montmorency*, Paris, 5 vol. in-12. Cotelendi a fait celle de la duchesse de Montmorency, morte en 1666, Paris, 1684, in-8. Il y en a une plus récente en 2 vol. in-12.

MONTMORENCY (Jeanne-Marguerite de), connue sous le nom de *la Solitaire des rochers*, naquit à Paris en 1649 de parents qui occupaient les premiers rangs à la cour : tout porte à croire qu'ils étaient du nom que nous donnons ici à cette fille célèbre, car cette maison perdit effectivement en 1666 une demoiselle âgée d'environ 15 ans, dont elle n'eut jamais de nouvelles, et ce fut justement à cette époque que *la Solitaire*, qui avait le même âge, s'échappa du sein de sa famille. Après avoir pratiqué en divers états l'humilité et l'abnégation chrétienne sans être reconnue, elle se retira dans les monts Pyrénées, où elle mena une vie admirable dans deux retraites sauvages, qu'elle embellit, à un certain point, par son travail et l'art de sculpteur et de menuisier qu'elle possédait parfaitement. Le crucifix dont M^{me} de Maintenon en hérita après la mort de son directeur, le père Luc de Bray, fit l'admiration des plus habiles ouvriers. Elle quitta sa retraite pour aller à Rome recueillir les grâces du jubilé en 1700; et comme l'on ne sait plus rien d'elle depuis cette époque, on croit qu'elle mourut dans ce voyage. On a fait bien des recherches, par ordre même des premiers magistrats, pour découvrir sa sépulture, mais sans succès. Son *Histoire* a paru en 1787, sous le titre de *Vie de la Solitaire des rochers*. Comme l'auteur anonyme est un des plus fanatiques visionnaires de Saint-Médard, il a prétendu en faire, en dépit de l'évidence des faits parlants, une sainte du parti. « C'eût été effectivement un beau sujet de triomphe, dit l'abbé Bérault, qu'une jeune Montmorency, qui se déroba à toutes les grandeurs du siècle, et va s'enterrer dans un désert inconnu, pour s'y faire janséniste. Mais qui serait assez dépourvu de bon sens pour croire à cette chimère? Il la faut reléguer avec tant d'autres fictions de même espèce, dans l'église de Port-Royal et

» d'Utrecht, qui, avouant par là l'impuissance où elle est de produire les vrais saints, s'efforce en » toute rencontre de les ravir à l'Eglise romaine. » On a d'elle plusieurs *Lettres* écrites au père Luc de Bray, dont on n'a pu découvrir les originaux, qui furent quelque temps entre les mains de M^{me} de Maintenon; mais on en a des copies qui portent toutes un caractère de vérité propre à persuader les plus difficiles critiques, si on en retranche ce que le fanatisme jansénien de l'éditeur y a inséré d'une manière si gauche et si constante avec tout le reste, qu'il est impossible de s'y méprendre. D'ailleurs toute la vie de cette fille, les livres dont elle se servait, ses maximes et ses goûts, ses pratiques et ses exercices de piété, sont en opposition avec l'orgueilleuse hypocrisie de cette secte. Voyez le tome 25^e de l'*Histoire de l'Eglise*, par l'abbé Bérault, p. 4 et suiv. édit. in-12.

* MONTMORENCY (Matthieu-Jean-Félicité de MONTMORENCY-LAVAL, duc de), pair de France, ministre des affaires étrangères, membre de l'académie française, naquit à Paris, le 10 juillet 1767, et entra très-jeune, officier dans le régiment d'Auvergne, dont son père était colonel. Il fit les différentes campagnes de la guerre d'Amérique, d'où il rapporta, comme la plupart de ses camarades, cet esprit d'innovation qui devait bientôt se manifester d'une manière si effrayante. En 1789 la noblesse du bailliage de Montfort-l'Amaury dont il était *grand Bailly d'épée* le nomma député aux états-généraux. L'un des premiers de son ordre il se réunit au tiers-état. Dans la fameuse séance du 4 août 1789, il appuya la motion de M. de Noailles (*voy. ce nom*), d'abolir avec les droits féodaux et les justices seigneuriales tous les privilèges des provinces, des villes, de communautés et d'individus. Cette proposition accueillie avec le plus vif enthousiasme, fut sanctionnée au milieu du délire de l'assemblée. Après la session il remplit quelque temps les fonctions d'aide-de-camp du maréchal Luckner. Bientôt éclairé sur les funestes conséquences des théories qu'il avait adoptées, il se vit forcé de songer à sa propre sûreté, et trouva un asile à Coppet chez M^{me} de Staël, avec laquelle il se lia de la plus étroite amitié, malgré la différence qui existait entre leurs principes politiques et religieux. C'est dans cette retraite qu'il apprit la mort de son frère, l'abbé de Laval, qui périt victime du tribunal révolutionnaire (17 juin 1794). Au mois de septembre 1793, il rentra en France, dans le dessein de se réunir à sa famille, et dès lors il consacra tous ses moments à des pratiques de piété et à des actes de charité. Arrêté le 26 décembre suivant, il recouvra bientôt la liberté; inquiet de nouveau à l'époque du 18 fructidor, il trouva dans l'abbé Siéyes, dont il était l'élève, un puissant protecteur qui vint facilement à bout de le sauver. Sous le consulat il refusa toutes les fonctions, excepté celles qui favorisaient l'esprit de bienfaisance dont il était animé. Ses relations avec M^{me} de Staël l'avaient rendu l'objet d'une surveillance continue de la part de la police. En effet, il aidait de sa fortune des personnages connus par leur royalisme et leur envoyait des secours jusque dans les

prisons, par l'intermédiaire de M^{lle} Ménager, ancienne religieuse. Ce fait, découvert dans le mois d'août 1815, causa la destitution du concierge de la Force qui s'y était prêté. Au retour des Bourbons en 1814, il alla au devant de Monsieur, comte d'Artois, qui le fit son aide-de-camp. Nommé chevalier d'honneur de M^{me} la duchesse d'Angoulême, il suivit cette princesse à Bordeaux, et ne la quitta pas dans son nouvel exil. Au retour de Napoléon, appelé, le 17 août 1815, à la chambre des pairs, il y parla sur toutes les questions importantes, les finances, le clergé, les journaux et avec une véritable éloquence. En 1822 nommé ministre des affaires étrangères, et président du conseil, il fit à la chambre des députés une noble rétractation des principes qu'il avait professés dans sa jeunesse. S'étant rendu au congrès de Vérone, il y fit adopter le projet de la guerre d'Espagne. Ses collègues ne partageant pas son avis à cet égard, il s'ensuivit dans le ministère une scission dont le résultat fut la retraite de M. de Montmorency, qui eut pour successeur M. de Chateaubriand. Créé duc par le roi, il fut quelque temps après nommé gouverneur de Mgr. le duc de Bordeaux; mais le jeune prince n'ayant pas encore atteint l'âge où il devait être confié aux soins des hommes, M. de Montmorency continua de se livrer exclusivement à des œuvres charitables et à des exercices de dévotion. Il visitait les hôpitaux, fréquentait les églises, et donnait l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Un des principaux fondateurs de l'association de Saint-Joseph, il en fut nommé président. Le vendredi saint de l'année 1826, s'étant rendu à Saint-Thomas-d'Aquin, sa paroisse, pour adorer N.-S. au tombeau, il fut frappé d'un coup d'apoplexie foudroyante dont il mourut sur-le-champ, à trois heures après midi, âgé de près de 60 ans. Le duc de Montmorency contribua à introduire en France l'enseignement mutuel, et fut un des premiers membres et un des présidents honoraires de la société établie à Paris pour l'amélioration de l'instruction primaire. Membre de l'administration des hospices, il était un des fondateurs de la société philanthropique, de la société pour l'encouragement de l'industrie, et de celle pour l'amélioration du régime des prisons, etc. Ses vertus plus que ses titres littéraires lui avaient ouvert, l'année même de sa mort, les portes de l'académie française. Son discours de réception, dont le sujet est *l'alliance des lettres et de la religion*, est écrit d'un style pur et élégant. Il a coopéré à la rédaction du *Mémorial catholique*. Alex. Guiraud, son successeur à l'académie, y a fait son *Eloge*. Il a paru quelques ouvrages dans lesquels on rend hommage à ses vertus réelles et surtout à son immense charité.

* MONTMORENCY-LAVAL (Louis-Adélaïde-Anne-Joseph, comte de), lieutenant-général des armées du roi, petit-fils du maréchal, né en 1752, entra en 1768, dans les gardes-du-corps, et fut en 1771 nommé capitaine au régiment dauphin. Il devint, en 1777, colonel en second; en 1784, colonel commandant du régiment de Lescure-Dragons, et en 1791, maréchal de camp. Obligé de quitter la

France, il fit la campagne de 1792 avec les princes, et rejoignit ensuite l'armée de Condé, dans les rangs de laquelle il combattit comme simple soldat. Il se trouvait au siège de Maëstricht en 1795, fut l'année suivante nommé major au régiment de Béthisy et fit toutes les campagnes de l'émigration. Lorsque le corps de Condé passa en Russie, plusieurs officiers étant restés sans emploi, le prince en forma une compagnie dont il lui confia le commandement. Après la restauration, Louis XVIII le nomma lieutenant-général et commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Il est mort dans de grands sentiments de pitié au mois de mars 1828.

MONTMORENCY. Voy. LUXEMBOURG et NIVELLE.

MONTMORIN (Thomas de) se distingua au siège de Saint-Jean d'Angeli en 1568 et à la bataille de Poitiers en 1556, où il fut fait prisonnier. Il vivait encore en 1570. Il était d'une très-ancienne famille d'Auvergne, divisée en différentes branches, de l'une desquelles étaient les deux comtes de Montmorin, l'un ministre d'état, l'autre gouverneur de Fontainebleau, assassinés par les Parisiens lors du massacre des prêtres, des nobles et des prisonniers, les 2 et 5 septembre 1792.

* **MONTMORIN SAINT-HEREM** (Armand-Marc, comte de), ministre des affaires étrangères, né vers 1750, fut menin du dauphin (Louis XVI), et commença sa carrière politique par être ambassadeur auprès du roi d'Espagne qui lui donna l'ordre de la toison-d'or. De retour en France, il reçut le cordon de l'ordre du Saint-Esprit, et fut envoyé commandant en Bretagne. Membre de l'assemblée des notables en 1787, et peu de temps après ministre des affaires étrangères; il possédait encore ce portefeuille à l'ouverture des états-généraux; mais il le perdit lors du renvoi de Necker dont il approuvait le système. Rappelé quelque temps après, il fut chargé par *interim* du ministère de l'intérieur. Lors de l'arrestation du roi à Varennes, il fut accusé d'avoir favorisé sa fuite en lui délivrant des passeports. Le roi ne l'ayant pas mis dans sa confiance, il ne lui fut pas difficile de se justifier; mais quelques semaines après, ayant communiqué à l'assemblée les réponses des divers souverains à la notification qui leur avait été adressée de la part de Louis XVI, de son acceptation de la constitution, les révolutionnaires y trouvèrent un nouveau motif d'accusation contre les ministres, qui donnèrent tous leur démission. Au mois de juillet 1792, dénoncé de nouveau comme l'un des chefs d'un prétendu cabinet autrichien, cette dénonciation ayant été reproduite par le journaliste Carra, Montmorin l'attaqua devant la justice de paix; mais cette plainte ne produisit pas grand effet, et bientôt elle devait être funeste à celui qui l'avait faite. Après la terrible journée du 10 août, décrété d'accusation, il alla se réfugier dans le faubourg Saint-Antoine chez une blanchisseuse qui, par un excès de précaution, fit soupçonner sa retraite. Arrêté le 21 août, après avoir subi un long interrogatoire à la barre de la Convention, il fut conduit à l'abbaye, et bientôt après à l'échafaud révolutionnaire. M. Ferrand l'a dépeint ainsi dans sa *Théorie des révolutions*. « C'était un ministre

» faible, mais pur et honnête : il aimait le roi et » en était aimé comme un véritable ami; cette » amitié fut même un malheur. Trompé par Necker, » qui avait pris un grand ascendant sur lui, il » était son soutien auprès du roi : par lui, il fut, » sans le savoir, un des grands véhicules de la » révolution, et perdit le monarque et la monarchie » pour qui il aurait donné sa vie. »

MONTMORT (Pierre-Raimond de), mathématicien, né à Paris en 1678 d'une famille noble, fut destiné au barreau par son père. Dégoûté de cette profession, il se retira en Angleterre, d'où il passa dans les Pays-Bas, et ensuite en Allemagne. Il revint en France l'an 1699, n'étudia plus que la philosophie et les mathématiques, suivant en tout les conseils du P. Malebranche, son ami et son guide. En 1700, il fit un second voyage en Angleterre, qui lui fut plus utile que le premier. A son retour, il prit l'habit ecclésiastique, qu'il quitta en 1706, pour se marier avec M^{lle} de Romicourt, petite-nièce de M^{me} la duchesse d'Angoulême. Depuis, il passa la plus grande partie de sa vie à sa campagne, et surtout à sa terre de Montmort. Il n'en sortit que pour faire en 1715 un troisième voyage en Angleterre, où il fit la connaissance du célèbre Newton, et où il observa l'éclipse solaire de cette année. La vie de Paris lui paraissait trop distraite, pour des méditations aussi suivies que les siennes. Ce savant estimable mourut en 1719, à Paris, de la petite vérole, à 41 ans, universellement regretté. Montmort était vif et sujet à des colères d'un moment, auxquelles succédaient une petite honte et un repentir gai. Les malheureux chérissaient en lui un consolateur, et les pauvres un père. On a de lui un *Essai d'analyse sur les jeux de hasard*, dont la meilleure édition est de 1715, in-4. Cet ouvrage, fruit de la sagacité et de la justesse de son esprit, fut reçu avec avidité par les géomètres. Il a encore donné un *Traité des suites infinies*. Voyez son *Eloge* par Fontenelle, *Histoire de l'académie des sciences*, 1719.

MONTMORT. Voy. HABERT Henri-Louis.

MONTMOUTH, ou plutôt **MONMOUTH** (Jacques, duc de), fils naturel de Charles I^{er}, roi d'Angleterre, et d'une maîtresse de ce prince, Lucy Waltey. Il naquit à Rotterdam, en 1659, fut mené en France à l'âge de 9 ans, et élevé dans la religion catholique. Le roi son père ayant été rétabli dans ses états en 1660, il le fit venir à sa cour, et lui donna des gages de sa tendresse. Il le créa comte d'Orkney (titre qu'il changea ensuite contre celui de Montmouth), le fit duc et pair du royaume d'Angleterre, chevalier de l'ordre de la Jarretière, capitaine de ses gardes, et l'admit dans son conseil. Le duc de Montmouth passa au service de la France avec un régiment anglais, se signala dans les Pays-Bas; il y servit sous le prince d'Orange, et se trouva à la bataille de Saint-Denis, que ce prince livra en 1678 au maréchal de Luxembourg. De retour en Angleterre, il continua de se distinguer. Envoyé en 1679, en qualité de général, contre les rebelles d'Ecosse, il les défit; mais peu de temps après, il se joignit aux factieux, et trempa même dans une conspiration formée pour assassiner le roi Charles II

son père, et le duc d'York (depuis Jacques II), son oncle. Charles, sollicité par sa tendresse autant que par la bonté de son cœur, pardonna à ce fils rebelle. Cet excès de clémence ne changea point son cœur, naturellement porté à tous les attentats de l'ambition. Il se retira en Hollande, pour attendre le moment favorable de faire éclore ses projets. A peine eut-il appris que le duc d'York avait été proclamé roi sous le nom de Jacques II, qu'il passa en Angleterre pour y faire révolter les peuples. Il parvint à rassembler des troupes; il leur persuada qu'il était issu du mariage légitime de Charles II et de Lucy Waltey, et qu'ainsi il était le véritable héritier de son trône. Il hasarda donc le combat contre l'armée de son souverain. Il fut vaincu et contraint de se sauver à pied. Deux jours après la bataille, on le trouva dans un fossé, couché sur la fougère. Dès qu'il fut arrêté, il écrivit au roi dans les termes les plus soumis pour demander grâce, et obtint la permission de venir se jeter aux pieds du roi; mais rien ne put toucher le monarque, ni le parent qui craignait l'incorrigibilité de son neveu. Le coupable fut conduit à la Tour de Londres, d'où il ne sortit que pour porter sa tête sur un échafaud, le 25 juillet 1685. M. de Saint-Foix a prétendu qu'à la place du duc de Montmouth, on fit mourir un malfaiteur qui lui ressemblait parfaitement, et que ce duc fut envoyé en France, et enfermé dans une prison des îles Sainte-Marguerite, avec un masque de fer. Il conjecture que le duc de Montmouth est le même que le prisonnier nommé *Masque de fer*, dont nous avons parlé aux mots *MASQUE* et *BEAUFORT*. Quoique ses preuves ne soient pas concluantes, il y en a de spécieuses, entre lesquelles il faut compter la permission que le duc eut d'abord de venir se jeter aux pieds du roi; ce qui ne s'accorde guère avec son supplice.

* MONTOLIEU (Pauline-Isabelle de POLIER, baronne de), née le 7 mai 1751 à Lausanne, où elle épousa en première nocces M. de Crouzas, annonça de bonne heure un goût très-vif pour la littérature. Elle débuta par un roman intitulé : *Caroline de Lichtfeld*, 1781, 2 vol. in-12, petit chef-d'œuvre de naturel et de sensibilité. De nombreuses publications qui se succédaient d'année en année soutinrent la réputation de l'auteur, dont les *Romans* et les *Novelles* furent toujours accueillis avec faveur. Dans ces diverses productions, on remarque beaucoup de grâce et de facilité, une sensibilité vive et un style pur et élégant. Elle mourut à Lausanne, le 28 décembre 1852 : la collection de ses *Œuvres* s'élève à 105 volumes; indépendamment d'un grand nombre de romans trad. ou imités d'Auguste Lafontaine (voy. ce nom), M^{me} de Montolieu en a traduit une foule d'autres de l'allemand et de l'anglais, et qui presque tous bien accueillis lors de leur publication, n'ont plus qu'un petit nombre de lecteurs, depuis que le genre sentimental est passé de mode. Henri de Crouzas-Meix, son fils, malade depuis longtemps, mourut dans la même maison, le lendemain de la mort de sa mère. Chambellan du prince de Hohenzollern-Hechingen, il est connu par la traduction de plusieurs ouvrages,

entr'autres : *Voyage dans l'Oberland bernois*, par Wyss, Berne, 1817, 5 vol. in-8; *Lucerne et ses environs*, par le chanoine Businger, in-8; *Description des tableaux historiques du Pont de la chapelle à Lucerne*, par le même, in-8.

MONTPENSIER de CHATELLERAULT (François de Bourbon, duc de). Voy. FRANÇOIS de Bourbon.

MONTPENSIER (Anne-Marie-Louise d'Orléans, plus connue sous le nom de *Mademoiselle de*), fille de Gaston, duc d'Orléans, naquit à Paris en 1627. Elle fut élevée à la cour d'Anne-d'Autriche, sa marraine, qui, d'accord avec Mazarin, lui fit espérer qu'elle serait l'épouse de Louis XIV. Son père, prince bizarre, impétueux et intrigant, transmit ses défauts à sa fille. Mademoiselle prit le parti de Condé dans les guerres de la Fronde, et eut la hardiesse de faire tirer sur les troupes du roi le canon de la Bastille. Cette action violente la perdit pour jamais dans l'esprit de Louis XIV, son cousin. Le cardinal Mazarin, qui savait bien qu'elle avait envie d'épouser une tête couronnée, dit alors : *Ce canon-là vient de tuer son mari*. La cour s'opposa toujours depuis aux alliances qu'elle désira faire, et lui en présenta d'autres qu'elle ne pouvait accepter. Dans l'espérance d'épouser l'empereur, elle refusa la main du prince de Galles, depuis Charles II; ainsi son ambition démesurée et l'appui qu'elle accorda aux *Frondeurs* contre Louis XIV et Mazarin, lui ôtèrent le moyen de se choisir une couronne. Son esprit élevé, son instruction, et les nombreux amis qu'elle avait, lui furent plutôt funestes qu'avantageux. Après avoir languï jusqu'à 45 ans, cette princesse, destinée à des souverains, voulut faire à cet âge la fortune d'un simple gentilhomme. Elle obtint en 1669 la permission d'épouser le comte de Lauzun, capitaine des gardes-du-corps et colonel-général des dragons, à qui elle donnait, avec sa main, tous ses biens estimés 20 millions, quatre duchés, la souveraineté de Dombes, le comté d'Eu, le palais d'Orléans, qu'on nomme le Luxembourg. Le contrat était dressé. La reine, le prince de Condé, représentèrent au roi l'injure que cette alliance faisait à la famille royale; et Louis XIV crut devoir révoquer son consentement. Les deux amants se firent donner secrètement la bénédiction nuptiale. Lauzun ayant éclaté contre madame de Montespan, à qui il attribuait en partie sa disgrâce, fut enfermé pendant 10 ans à Pignerol, et n'obtint sa liberté qu'à condition que Mademoiselle céderait au duc du Maine la souveraineté de Dombes et le comté d'Eu. L'élargissement de son époux, la liberté de vivre avec lui, parut contenter Mademoiselle; mais son bonheur ne fut pas de longue durée. Lauzun exerça sur elle un tel empire, qu'on prétend qu'un jour revenant de la chasse, il lui dit : *Louise d'Orléans, tire-moi mes bottes*. Cette princesse s'étant récriée sur cette insolence, il fit du pied un mouvement, qui était le dernier des outrages. Le lendemain il revint au Luxembourg; mais la femme de Lauzun se rappela enfin qu'elle avait été sur le point d'être celle d'un empereur, et en prit l'air et le ton : « Je vous défends, lui dit-elle, de vous présenter jamais devant moi.... » Mademoiselle, après avoir passé le commencement

de sa vie dans les plaisirs et dans les intrigues, le milieu dans l'amour et les chagrins, en passa la fin dans la dévotion et l'obscurité. Elle mourut le 5 mars 1695, peu regrettée et presque entièrement oubliée. On a d'elle des *Mémoires*, dont l'édition la plus complète est celle d'Amsterdam (Paris), 1755, en 8 vol. in-12. « Ces Mémoires sont plus » d'une femme occupée d'elle, dit l'auteur du » *Siècle de Louis XIV*, que d'une princesse témoin » de grands événements; mais à travers mille in- » nuties, on y trouve des choses curieuses, et le » style en est assez pur. » Il y a dans l'édition que nous avons indiquée : un *Recueil des lettres de mademoiselle de Montpensier à madame de Motteville, et de celle-ci à cette princesse*; les *Amours de Mademoiselle et du comte de Lauzun*; un *Recueil des portraits du roi, de la reine, et des autres personnes de la cour*: quelques-uns de ces portraits sont bien faits et intéressants; deux romans, l'un intitulé *La Relation de l'île imaginaire*, et l'autre *La princesse de Paplagonie*. Ils sont pleins de goût et d'une fine critique. Le *Cyrus* du dernier roman est M. le prince, mort en 1686; et la *reine des Amazones* est mademoiselle de Montpensier. On a encore d'elle deux livres de dévotion qui doivent faire partie de la collection des *Œuvres des Bourbons*.

MONTPER (Josse), peintre de l'école flamande, né vers l'an 1588, mourut vers le milieu du xvi^e siècle. Il a excellé dans le paysage. Ce maître n'a point imité le précieux fini des peintres flamands. Il a affecté un goût heurté et une sorte de négligence. Cependant il n'y en a point qui fasse plus d'effet à une certaine distance, qui offre une plus grande étendue à l'imagination, par l'art avec lequel il a su dégrader les teintes. Verhagen, célèbre peintre, encore vivant (1792), a adopté cette manière avec de brillants succès. *Voy. le Journ. histor. et littér.*, 1^{er} août 1788, page 499.

MONTPEZAT (Antoine de LETTES, dit des Prés, seigneur de), maréchal de France. Il n'était que simple gendarme dans la compagnie du maréchal de Foix. Prisonnier à la bataille de Pavie, il se présenta si à propos et de si bon cœur pour servir à François 1^{er} de valet de chambre dans sa prison, que ce prince prit confiance en lui, et l'envoya porter en France des ordres secrets à la régente. Cette aventure fit la fortune de Montpezat. Il se trouva au siège de Naples en 1528. Il défendit Fossan, petite ville de Piémont, contre une armée impériale, en 1556. Les assurances qu'il donna d'un heureux succès firent entreprendre le siège de Perpignan en 1541; mais son peu de prévoyance fut cause qu'on le leva. Cette faute n'empêcha point qu'il ne fût fait maréchal de France en 1545. Il mourut le 25 juin de l'année suivante.

MONTPLAISIR (Réné de Brec, marquis de), d'une famille noble de Bretagne, était oncle du maréchal de Créquy. Il passa pour avoir eu quelque part aux ouvrages de la comtesse de la Suze, à laquelle il fut très-attaché. On a de lui des *Poésies*, 1759, in-12, parmi lesquelles son *Temple de la gloire* tient le premier rang. Il est adressé au duc d'Enghien (depuis le grand Condé), à l'occasion de la bataille de Nordlingue, qu'il avait gagnée sur le

général Mercy. Montplaisir avait servi avec distinction sous ce prince. Il mourut vers 1675, lieutenant-de-roi à Arras. — Il ne faut pas le confondre avec CAILLAVET de MONTPLAISIR, avocat du parlement de Bordeaux, qui vivait vers l'an 1654, année de la 2^e édition de ses *Poésies*, in-12.

MONTREAL (Jean de). *Voy. MULLER*.

MONTRESOR. *Voy. BOURDEILLES*.

MONTREUIL. *Voy. ERDES de Montreuil*.

MONTREUIL (Matthieu de), poète français, né à Paris en 1620, eut une jeunesse fort dissipée. Après avoir dépensé son bien en voyages et en plaisirs, il servit en qualité de secrétaire auprès de Cosnac, évêque de Valence, qu'il suivit à Aix, lorsqu'il fut nommé à l'archevêché de cette ville. Montreuil y mourut en 1691, à 71 ans. On a de lui plusieurs pièces de *Poésies* et des *Lettres*, qu'il recueillit lui-même, 1666, in-12. Montreuil était un de ces écrivains ingénieux et faciles, incapables du grand, mais qui peuvent réussir dans le genre médiocre. On trouve dans le tome 4^{er} des *Mélanges historiques* de Michant un *Mémoire sur la vie, le caractère, l'esprit et les ouvrages de Matthieu Montreuil*, pages 85-94.

MONTREUIL ou MONTEREUIL (Bernardin de), jésuite, se distingua par ses talents pour la chaire et pour la direction. Nous avons de lui une excellente *Vie de Jésus-Christ*, revue et retouchée par le P. Brignon. Cette vie peut tenir lieu d'une bonne Concorde des Évangiles. Elle a été réimprimée à Paris, 1741, 5 vol. in-12. L'auteur a conservé, autant qu'il a pu, cette onction divine, qui est au-dessus de tous les vains ornements de l'esprit.

* MONTREUIL (CARDON de), né à Lille en 1746 d'une famille honorable, consacra toute sa vie à des œuvres de charité, et mourut d'une manière édifiante le 50 avril 1852, à l'âge de 86 ans. On a de lui : *Lectures chrétiennes en forme d'instructions familières sur les épîtres et évangiles des principales fêtes de l'année*, 2 vol. in-12; ouvrage extrait en partie de Cochlin; *Du règne des vrais principes, moyens de le préparer et d'écartier les obstacles qui s'y opposent*, in-12, plusieurs fois réimprimé; *Pensées et prières tirées de l'Écriture, des Pères, de l'Imitation de Jésus-Christ, et des Offices de l'Eglise*, in-12, ouvrage substantiel et propre à servir d'aliment à la piété chrétienne; *Manuel du militaire chrétien*, in-4; *Sentiments chrétiens*, in-24; *Homages à la religion et aux mœurs par les poètes français les plus célèbres*, petit in-12; *Principes de l'homme raisonnable sur les spectacles*, in-52; et divers autres *Opuscules de prières et de piété pour la jeunesse*. Montreuil avait un jugement sûr, un style correct, un talent remarquable pour l'analyse. Il employait une partie des nuits au travail.

MONTREUX (Nicolas de), gentilhomme du Mans, qui prit le nom d'*Ollénix du Mont-Sacré*, mort vers 1608, à 47 ans, eut pour père un maître des requêtes de la maison de Monsieur, frère du roi. On a de lui : des *Romans*; plusieurs *Pièces de théâtre* et une *Histoire des Tuers*, 1608, in-4; le tout peu estimé.

* MONTRICHARD (Henri-Réné, comte de), né en 1756, d'abord page de la reine Marie-Antoinette,

entra sous-lieutenant dans royal-étranger-cavalerie. Quoique retiré du service, il rejoignit l'armée de Condé, et de retour en France, il fut chargé par Imbert-Colomès, son beau-père, de missions dans l'intérêt des Bourbons. En 1806, il fut nommé maire de Saint-Pierre-le-Roaille, départ. de la Loire. A la restauration il reçut la croix de Saint-Louis, et le 2 août 1815, fut appelé à la sous-préfecture de Villefranche. Son nom se trouva mêlé aux troubles du département du Rhône en 1817; les plaintes portées contre lui trouvèrent assez de crédit pour que le duc de Raguse prononçât sa révocation. Il protesta contre cette mesure dans un écrit intitulé : *Un et un font un*, ou *M. Fabvier et M. Sainneville*, Paris, 1818, in-8. Montrichard est mort dans de grands sentiments de religion, au château de Marcengis (Haute-Loire), le 21 décembre 1822, à 66 ans.

MONTROCHER. Voy. GUIDO.

MONTROSS ou MONTROSE (Jacques GRAHAM, comte et duc de), généralissime et vice-roi d'Ecosse pour Charles I^{er}, roi d'Angleterre, né à Edimbourg en 1612, défendit généreusement ce prince contre les rebelles de son royaume. Il se distingua à la bataille d'York, vainquit plusieurs fois Cromwell, et le blessa de sa propre main. La fortune l'ayant abandonné en Angleterre, il passa en Ecosse, employa son bien et son crédit à lever une armée, prit Perth et Aberdeen en 1644, battit le comte d'Argyle, et se rendit maître d'Edimbourg. Charles I^{er} s'étant remis entre les mains des Ecossais, ils firent donner ordre au marquis de Montross de désarmer. Ce grand homme obéit à regret, et abandonna l'Ecosse à la fureur des factieux. Inutile en Angleterre, il se retira en France, et de là en Allemagne, où il signala son courage à la tête de 12,000 hommes, en qualité de maréchal de l'Empire. Le roi Charles II, voulant faire une tentative en Ecosse, le rappela et l'envoya avec un corps de 14 à 15,000 hommes. Le comte de Montross s'y rendit maître des Orcades, et descendit à terre avec 4,000 hommes. Mais, ayant été défait, il fut obligé de se cacher dans des roseaux, déguisé en paysan. La faim le contraignit de se découvrir à un Ecossais, nommé *Brime*, qui avait autrefois servi sous lui. Ce malheureux le vendit au général Lesley, qui le fit conduire à Edimbourg, où, couvert de lauriers, et victime de sa fidélité envers son souverain, il fut pendu et écartelé au mois de mars 1650. L'empereur, les rois de France et de Suède firent tous leurs efforts pour le sauver. Le premier écrivit au parlement une lettre très-vigoureuse; mais l'usurpateur prit toutes les mesures pour que sa victime ne lui échappât point. Charles II rétablit la mémoire de ce fidèle sujet. Il a été peint en deux mots par le cardinal de Retz : « C'est un de » ces hommes, dit-il, qu'on ne rencontre plus » dans le monde, et qu'on ne retrouve que dans » Plutarque. »

* MONTUCLA (Jean-Etienne), savant mathématicien, né à Lyon en 1725, fit ses premières études chez les jésuites. Il alla ensuite à Toulouse suivre les cours de droit; et après avoir pris ses grades, se rendit à Paris pour perfectionner son éducation.

Nommé en 1758, secrétaire de l'intendance de Grenoble, il suivit quelques années après (1764), à Cayenne, comme premier secrétaire, le chevalier Turgot chargé d'y établir une colonie. De retour en France en 1766, il fut appelé par M. de Marigny, directeur général des bâtiments, à l'emploi de premier commis, qu'il exerça jusqu'en 1789. La révolution le laissa sans fortune. Il fut compris, à son insu, dans une liste de savants, à qui le gouvernement accorda des secours, et en 1795, il fut chargé de l'analyse des *Traités* déposés aux archives des affaires étrangères. Nommé, la même année, professeur de mathématiques à une des écoles de Paris, sa mauvaise santé l'éloigna d'un emploi qu'il n'avait point sollicité. Il mourut à Versailles, le 18 décembre 1799. Possédé dans sa jeunesse, comme il le disait lui-même, de la *polyglotomanie*, il avait appris sans maître, l'italien, l'allemand, l'anglais et le hollandais. Il était en outre versé dans les langues anciennes, et joignait à une instruction solide et variée, une mémoire brillante et une élocution vive et animée. Montucla rapporta, de son voyage de Cayenne, des observations qui malheureusement ont été perdues, des plantes curieuses pour les serres de Versailles, et le *haricot sucré*, qui a augmenté le nombre de nos légumes. On lui doit : *Histoire des recherches sur la quadrature du cercle*, Paris, 1754, in-12, fig., ouvrage devenu rare, et que rend intéressant le tableau des découvertes auxquelles ont donné lieu les tentatives infructueuses pour la solution d'un problème trompeur. *Recueil de pièces concernant l'inoculation de la petite vérole*, traduit de l'anglais, Paris, 1756, in-12; *Histoire des mathématiques*, Paris, 1758, 2 vol. in-4, 1799-1802, 4 vol. in-4, l'un des ouvrages les plus remarquables du xvm^e siècle par l'étendue et la profondeur des recherches, la clarté et la précision avec laquelle y sont traitées les matières les plus abstraites. Les 2 derniers vol. imprimés après la mort de l'auteur, sous la direction de Lalande, n'offrent le plus souvent qu'une lourde gazette d'optique et d'astronomie physique, où se trouvent parfois des jugements hasardés. L'ouvrage est néanmoins précieux et le plus complet sur la matière. On lui doit encore une nouvelle édition des *Récréations mathématiques*, d'Ozanam, 1778, 4 vol. in-8, où il a refait et ajouté beaucoup d'articles; une traduction des *Voyages de Carver* dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, Paris, 1784, in-8. Le *Magasin encyclopédique*, 1799, v, p. 406-410, contient une courte Notice sur Montucla.

* MONVEL (Jacques-Marie BOUTET de), acteur et auteur dramatique, né le 25 mars 1745 à Lunéville, d'un comédien de province, fut destiné très-jeune à la même carrière que son père. Après s'être exercé sur différents théâtres, il débuta en 1770 à la comédie française; et deux ans après, reçu pour doubler Molé (voy. ce nom), fut obligé, de faire des efforts incroyables, pour obtenir la faveur du public. Après la mort de Lekan, il réclama quelques rôles de ce grand tragédien; mais les désagréments de son organe le forcèrent de renoncer à cet emploi. En 1777 il fit représenter au

Théâtre-Français l'*Amant Bourru*, comédie dont le sujet est tiré d'un roman de M^{me} Riccoboni. Molé, dont la rivalité s'était changée en haine, fut contraint de jouer dans cette pièce : profondément émus l'un et l'autre des applaudissements unanimes des spectateurs, ils s'embrassèrent et se réconcilièrent pour la vie. Monvel jouissait paisiblement de l'approbation publique, lorsqu'en 1781 un ordre de la police le força de sortir brusquement de France. Après avoir passé quelque temps à Stockholm, où il était lecteur et comédien ordinaire du roi de Suède, il revint à Paris en 1786, et y fit représenter une pièce qu'il avait achevée en Suède, les *Amours de Bayard*; mais elle n'obtint point de succès. Il s'attacha ensuite au théâtre des Variétés du Palais-Royal, qui prit en 1792 le nom de *Théâtre de la république*. Au mois de novembre 1795, il prononça dans l'église Saint-Roch, un discours blasphématoire qu'il termina par cette horrible imprécation : « S'il existe un Dieu, je le » défie en ce moment de me fondroyer pour montrer sa puissance. » On dit qu'il se repentit amèrement d'une conduite aussi scandaleuse. Il est à désirer qu'il ait versé assez de larmes pour l'expier. Il mourut à Paris le 15 février 1811, à 66 ans. Parmi ses pièces de théâtre, outre l'*Amant bourru*, on distingue *Clémentine et Désormes*, *Blaise et Babet*, *l'Erreur d'un moment*, *Alexis et Justine*, *Philippe et Georgette*, *Ambroise et Sargines*, etc. Elles ont été réimprimées dans la *Suite du répertoire*. On a encore de lui *Frédégonde* et *Brunehaut*, roman historique, et quelques poésies fugitives, dans divers recueils. Monvel aurait laissé un nom honorable dans les lettres, si on pouvait se le rappeler sans penser qu'il fut un des plus audacieux anarchistes qu'ait produit la révolution. M^{le} Mars (voy. ce nom) était sa fille.

* MOOLA - FEEROOZ, grand-prêtre des Perses, mort en 1851 à Bombay, à 72 ans, est auteur d'un poème épique en langue persane sur la conquête de l'Inde par les Anglais, intitulé *Georges Nama*. Il possédait une riche collection de manuscrits.

MOOR (Antoine), peintre, natif d'Utrecht, mort à Anvers en 1597, âgé de 56 ans. On l'appelle aussi le *Chevalier de Moor*, parce que son mérite le fit décorer de ce titre par un prince souverain. Le séjour qu'il fit en Italie, et surtout à Venise, forma son goût, et lui donna une manière qui fit rechercher ses ouvrages. Ses tableaux sont rares et fort chers. Il a excellé à peindre le portrait; il a aussi très-bien traité quelques sujets d'histoire.

* MOORE (François), voyageur anglais, partit en 1750 pour l'Afrique, où il resta cinq ans et remonta la Gambie jusqu'à la distance de 200 lieues de la mer. A son retour il publia une relation intitulée : *Voyage dans les parties intérieures de l'Afrique*, Londres, 1758, in-8, 1742, in-4, et 1776, in-8, où l'on trouve beaucoup de particularités intéressantes et nouvelles. Ce voyage abrégé et traduit en français par Lallemand forme le second volume des *Voyages de Ledyard et de Lucas en Afrique*, Paris, 1804, 2 vol. in-8.

* MOORE ou MORE (Edouard), littérateur an-

glais, mort à Londres le 28 février 1757, a publié : *le Joueur*, tragédie, trad. en franç. par l'abbé Bauté des Loirelles, où l'on trouve de belles scènes à travers plusieurs irrégularités; *Gilblas*, comédie, qui offre aussi quelques beautés; des *Fables*, son meilleur ouvrage, trad. en franç., Paris, 1764, in-8, et souvent imprimées à la suite de celles de Gay, en Angleterre et même en France.

* MOORE (John), médecin et littérateur écossais, né dans le comté de Stirling en 1750, d'abord employé à l'armée de Flandre, dans les hôpitaux, fut ensuite nommé chirurgien-adjoint du régiment des gardes à pied. De retour à Londres en 1748, il se livra à de nouvelles études qu'il vint continuer à Paris, et exerça ensuite la chirurgie à Glasgow. En 1770 il fut chargé d'accompagner le jeune duc d'Argyle dans ses voyages, et à son retour il en publia le résultat, sous le titre de *Coup d'œil sur la société et les mœurs en France, Suisse, Allemagne et Italie*, 1779-81, 4 vol. in-8. Cet ouvrage, traduit en français par Henri Rieu, Genève, 1799, 4 vol. in-8, obtint un grand succès lors de sa publication; on y trouve des plaisanteries fines et gaies; mais peu de profondeur dans les remarques et encore moins d'exactitude dans les renseignements. On a encore de Moore : deux romans traduits en français par Cantwell, *Zéluco*, 1796, 4 vol. in-18; *Edouard*, 1797, 5 vol. in-12; *Journal écrit pendant un séjour en France en 1792, 1793*, 2 vol. in-8, avec une carte; *Vues des causes et des progrès de la révolution française*, 1793, 2 vol. in-8; *Esquisses de la vie, des mœurs et des caractères de divers pays, contenant l'histoire d'une Française de qualité*, 1798, 2 vol. in-8. Moore mourut dans sa campagne près de Londres le 28 février 1802. — Son fils, qui avait mérité, par sa bravoure et ses talents, le grade de lieutenant général, fut tué dans un combat en Espagne le 16 janvier 1809. On lui a élevé un monument dans la cathédrale de saint Paul à Londres, et un autre à Glasgow, où il était né en 1761.

MOORTON. Voy. MORTON.

** MOOSER (Aloyse), habile facteur d'instruments, né en 1770 et mort en Suisse, le 19 décembre 1859. C'est à lui que l'on doit l'orgue de la cathédrale de Fribourg, si renommé dans toute l'Europe, et qui passe à juste titre pour un chef-d'œuvre. Il se compose de 64 registres, divisés en 4 claviers, avec plus de 7800 tuyaux, dont quelques-uns ont 52 pieds de longueur.

MOPINOT (Simon), bénédictin de Saint-Maur, né à Reims en 1683, et mort en 1724, à 59 ans, professa les humanités dans son ordre avec beaucoup de succès. Il ne fut pas moins attentif à inspirer à ses élèves l'amour de la vertu, que le goût de la belle littérature. On a de lui des *Hymnes* qu'on chante dans plusieurs maisons de sa congrégation. Elles sont pleines de sentiments affectueux, et préférables, sous ce rapport, à celles de Santeuil, auxquelles elles sont inférieures pour l'énergie et la vivacité des images. Plusieurs peuvent être mises à côté de celles de Coffin et de Combault. Ce savant bénédictin a travaillé avec dom Coustant à la collection des *Lettres des papes*, dont il a fait

L'épître dédicatoire et la préface. Cette préface ayant déplu à la cour de Rome, dom Mopinot la défendit par plusieurs *Lettres*. Il a fait encore l'épître dédicatoire qui est à la tête du *Thesaurus anecdotorum*. Il avait achevé le 2^e volume de la collection des lettres des papes, lorsqu'il mourut.

MOPSUS, fils d'Apollon et de Manto, et fameux devin du paganisme, vivait du temps de Calchas, autre célèbre devin, qui suivit les Grecs au siège de Troie. C'est aussi un nom commun parmi les bergers, comme on le voit dans les *Bucoliques* de Virgile.

MORABIN (Jacques), secrétaire du lieutenant-général de police de Paris, était de la Flèche. Il mourut le 9 septembre 1762, avec la réputation d'un homme savant. On a de lui : la *Traduction du Traité des lois* de Cicéron, in-12, et du *Dialogue des orateurs*, attribué à Tacite, 1722, in-12; *Histoire de l'exil de Cicéron*, in-12, morceau estimé, qui a été traduit en anglais; *Histoire de Cicéron*, 1745, 2 vol. in-4, écrite avec assez de savoir, de clarté et de méthode; *Nomenclator ciceronianus*, 1757, in-12. Personne n'avait plus lu Cicéron que l'auteur, et ce petit livre peut être utile. *Traduction du Traité de la consolation*, de Boèce, 1755, in-12, faite avec exactitude.

MORAINES (Antoine), est particulièrement connu par son *Anti-Jansenius, hoc est, selectæ disputationes de hæresi pelagiana et semipelagiana, deque variis statibus naturæ humanæ, et de gratia Christi Salvatoris; in quibus vera de illis doctrina proponitur, et Cornelii Jansenii ipensis falsa dogmata refutantur*, Paris, 1652, 1 vol. in-fol. Cet ouvrage est cité dans le procès du père Quesnel. L'auteur y refond avec beaucoup d'habileté tout ce qu'ont dit sur ces matières, Sirmond, Pelau, Etienne-des-Champs, Martin, etc.

MORAINVILLIERS D'ORGEVILLE (Louis de), natif du diocèse d'Evreux, entra dans la maison de Sorbonne en 1607, et dix ans après dans la congrégation de l'Oratoire. Son neveu, Harlai de Sancy, ayant été nommé évêque de Saint-Malo, il le suivit en qualité de grand-vicaire, et mourut en cette ville l'an 1634. Son principal ouvrage a pour titre : *Examen philosophiæ platoniciæ*, Saint-Malo, 1750 et 1755, 2 vol. in-8.

MORALES (Ambroise), prêtre, né en 1515 à Cordoue, mort en 1590, à 77 ans, était fils d'un habile médecin et contribua beaucoup à rétablir en Espagne le goût des belles-lettres. Il enseigna les éléments de la grammaire au fameux don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint. Philippe II le nomma son historiographe et l'université d'Alcala lui confia une de ses chaires. Sa vertu et son esprit brillèrent dans ce poste. On a de lui : la *Chronique générale d'Espagne*, qui avait été commencée par Florian de Ocampo, en espagnol, Alcala, 1574, et Cordoue, 1586, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage est un des plus estimés sur l'histoire d'Espagne. Il ne va que jusqu'à Vêrémon III. Sandoval le continua par ordre exprès de Philippe III jusqu'à Alphonse VII. Des *Scolies* en latin sur les ouvrages de saint Euloge de Cordoue. On a une édition des *Opuscles* de Morales,

Madrid, 1791-95, 5 vol. in-4. *Voy.* sur cet écrivain l'*Histoire de la littérature espagnole*, par Bouterweck tom. 1^{er}, pag. 369. Morales eut pour élèves Sandoval, depuis cardinal, Guevara, Chacon, etc., et fut lui-même dirigé dans ses études par le savant Perez de Oliva, son oncle. *Voy.* OLIVA.

MORAN. *Voy.* MAURAN.

MORAND (Sauveur-François), fils de chirurgien et chirurgien lui-même très-habile, né à Paris en 1697, passa en Angleterre l'an 1729, pour s'instruire de la pratique du fameux Cheselden, surtout dans l'opération de la taille. Il fut successivement premier chirurgien de la Charité, et chirurgien-major des gardes-françaises, directeur et secrétaire de sa compagnie, enfin décoré du cordon de Saint-Michel en 1751. Membre de l'académie des sciences en 1722, il le devint de celle de Londres et de beaucoup d'autres. On a de lui : *Traité de la taille au haut appareil*, Paris, 1728, in-12; en anglais, par Douglas, Londres, 1729; *Eloge historique de M. Mareschal*, chirurgien du roi de France, Paris, 1757, in-4; *Discours dans lequel on prouve qu'il est nécessaire au chirurgien d'être lettré*, 1745; *Recueil d'expériences et d'observations sur la pierre*, 1745, 2 vol. in-12; le second et le troisième volume de l'*Histoire de l'académie de chirurgie; Opuscles de chirurgie*, 1768-1772, 2 vol. in-4. On lit avec plaisir et avec fruit plusieurs de ses *Mémoires* dans la Collection de l'académie des sciences et dans celle de l'académie de chirurgie. Il mourut en 1775, chirurgien en chef de l'hôtel royal des Invalides. — Il ne faut pas le confondre avec Jean-François MORAND, son fils, né à Paris en 1726, professeur d'anatomie, médecin de Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine. C'est de lui qu'est l'article du *charbon de terre et de ses mines*, qui forme le quatrième cahier des arts de l'académie des sciences : le *Mémoire sur la nature, les effets, propriétés et avantages du charbon de terre*, etc., Paris, 1770, in-12, avec figures. Pour acquérir des connaissances d'autant plus sûres sur ce fossile, il s'était rendu à Liège où on le trouve en quantité. Le collège des médecins de cette ville s'empressa de l'agréger à son corps, et on lui donna plusieurs autres marques d'honneur et d'estime dans ce pays. L'*Histoire de la maladie de la femme Supiot*, dont les os s'étaient amollis, 1752, in-12; l'*Eclaircissement sur la maladie d'une fille de Saint-Geome*, près de Langres, 1754, etc. Jean-François Marand mourut en 1784, membre de plusieurs académies. Son *Eloge* se trouve dans le recueil de l'académie des sciences de cette même année.

MORAND (Pierre de), né à Arles en 1761 d'une famille noble, fit paraître de bonne heure beaucoup de goût pour la poésie. Il fit représenter en 1757 *Téglis*, tragédie qui eut quelque vogue, et successivement d'autres pièces dont plusieurs furent mal reçues. On n'y trouve ni grâce, ni chaleur, ni sublime de poésie; mais il y a de l'esprit et des idées. Il mourut en 1757, épuisé par ses excès et son incontinence. Ses *Œuvres* ont été imprimées en 1751, 5 vol. in-12. Sa meilleure pièce est la Tragédie de *Childéric*, jouée en 1756 avec succès.

* MORAND (Jean-Antoine), architecte, né à Briançon en 1727, fut élève de Servandoni, et depuis étudia sous la direction de Soufflot; il exécuta, d'après les plans de ce grand artiste, la salle de spectacle de Lyon, dont les décors donnèrent l'idée la plus favorable de son talent. On applaudit surtout à ses peintures à fresque. Il fut appelé à Parme en 1759, à l'époque du mariage de l'archiduchesse avec l'empereur, pour construire un théâtre à machines, et son habileté répondit à l'attente de ses illustres patrons. De retour à Lyon, il présida, en partie, à la construction des beaux édifices qui bordent le quai Saint-Clair. Cette ville lui doit aussi le pont en bois sur le Rhône, qui porte son nom. L'école des ponts-et-chaussées a donné son approbation aux principes qui ont présidé à cette construction, et leur exposition fait partie de son enseignement. Lors du siège de Lyon, Morand mit en usage toutes les ressources de son art pour sauver ce pont et il y réussit. Après la prise de cette malheureuse ville, ce citoyen recommandable porta sa tête sur l'échafaud, le 24 janvier 1794.

* MORAND (le comte Louis-Charles-Antoine-Alexis), lieutenant-général, pair de France, grand-croix de la Légion-d'honneur, etc., naquit en 1771 à Pontarlier. Destiné par ses parents à la carrière du barreau, il s'y prépara par de bonnes études; mais les événements lui donnèrent une autre direction. Enrôlé en 1792 dans le 7^{me} bataillon des volontaires du Doubs, il en fut élu commandant et ne tarda pas à se signaler par sa valeur. Dans la campagne de 1792, son drapeau à la main, il s'élança dans la ville d'Hondschoote, à travers un feu meurtrier. Il fit comme colonel la guerre en Italie, puis en Egypte; il continua de se distinguer. Nommé par Kléber gouverneur de la province de Girgê, il poursuivit Mourad-Bey dans le désert, et s'empara de son camp où il trouva son cimetière. Il gagna tous ses grades et toutes ses dignités sur les champs de bataille. Général de brigade à Héliopolis, de division à Austerlitz, grand cordon à Wagram, il fut fait comte à Ekmul. A Iéna, il reçut un bisciaïen au bras, en repoussant la cavalerie du prince Henri de Prusse, et il combattit encore à Eylau et à Friedland. Dans la campagne de Russie où il commandait la première division, il mit en déroute à Viasma le corps de Tolstoï. A Smolensk, il se signala de nouveau. Chargé, pendant la bataille de la Moscowa, d'attaquer la grande redoute de Borodino, un bisciaïen lui enleva une partie de la mâchoire inférieure. A peine rétabli de cette blessure, il prit part aux combats de Lutzen et de Bautzen. Enfermé plus tard dans Mayence, il y soutint un siège de cinq mois, avec une armée décimée par le typhus. Bonaparte, à son retour de l'île d'Elbe, le nomma son aide-de-camp. Il commandait la jeune garde à Waterloo, où il eulbuta une division du corps de Blücher. Condamné à mort après la seconde restauration, il passa trois ans en Pologne, où il eut à souffrir de cruelles privations. En 1819, il comparut devant un conseil de guerre à Strasbourg, et fut absous à l'unanimité. Mis à la retraite

en 1824, il habita Montbenoit, près de Pontarlier, où il partagea son temps entre l'agriculture et les soins qu'exigeait l'éducation de sa famille. Dans ses loisirs, il composa : *L'armée selon la charte*, (1829, in-8), ouvrage estimé des militaires. Après la révolution de juillet, il fut nommé commandant de la 6^e division militaire (Besançon), et promu à la pairie. Il est mort à Paris le 1^{er} août 1855. Son éloge a été prononcé à la chambre des pairs, par M. le général Cubières, dans la séance du 18 février 1846.

* MORANDE (Charles THEVENOT de), pamphlétaire, né en 1748 à Arnay-le-Duc, fut envoyé à Dijon pour y faire ses études en droit; mais livré aux plaisirs, il négligea les cours; et lorsque son père, instruit de sa conduite, le menaça de lui retirer sa pension, il s'enrôla dans un régiment de dragons. Racheté par son père, il parut être touché de sa bonté, et montra l'intention de s'occuper sérieusement de la procédure. Mais ces bonnes dispositions furent de courte durée: emporté par ses penchants vicieux, il déserta la maison paternelle et se rendit à Paris, où il se plongea dans toutes sortes de débauches. Le libertinage le conduisit bientôt aux actes les plus honteux, et il figura quelque temps parmi les plus hardis filous. Ces désordres déterminèrent sa famille à solliciter une lettre de cachet pour le faire enfermer. Rendu à la liberté après quinze mois de prison, il passa en Angleterre, où il commença par publier *Le Philosophe cynique* et des *Mélanges confus sur des matières bien claires*, Londres, 1771, in-8. Ces deux écrits, dont l'impudence et l'immoralité faisaient tout le mérite, trouvèrent assez de lecteurs pour encourager Morande à continuer, et il publia *Le Gazetier cuirassé*, Londres, 1772, in-12. Cette dégoûtante satire obtint un succès prodigieux, et Morande ne craignit plus de laisser couler tout le poison que distillait sa plume. Il avait spéculé sur la révélation des premiers scandales de la vie de M^{me} Dubarry, et se disposait à la publier. La cour de Versailles, en ayant été instruite, chargea Beaumarchais, alors à Londres, d'acheter le silence du libelliste, qui exigea 500 guinées et une pension viagère de 4,000 liv., dont la moitié serait reversible à sa femme. Enflé de ce succès, il crut pouvoir rançonner à son gré toutes les puissances; mais il ne fut pas toujours aussi heureux. Il avertit Voltaire qu'il avait entre ses mains de quoi le diffamer; le philosophe, peu effrayé d'un tel adversaire, lui répondit en dénonçant au public ses propositions; et le comte de Lauraguais, à qui il avait fait la même menace, le gratifia de coups de canne, dont il eut même soin d'exiger quittance. Après la mort de Louis XV, Morande cessa de toucher sa pension, et publia les *Anecdotes secrètes sur la comtesse Dubarry*, Londres, 1776. Il rédigea quelque temps le *Courrier de l'Europe*, et rentra en France au moment de la révolution. Il avait fait mettre Brissot à la Bastille, en lui attribuant *Le Diable dans un bénitier*: pamphlet du marquis de Pelleport, et ils se trouvèrent en lutte. Morande entreprit sous le titre d'*Argus politique*, un journal écrit avec une modération à

laquelle on était loin de s'attendre de sa part. Les jacobins signalèrent sa feuille comme indirectement favorable à la cour, et arrêté après le 10 août 1792, l'auteur périt victime des massacres de septembre. Morande n'avait pas mérité cet honneur.

MORATA ou MORETA (Olimpia Fulvia), née à Ferrare en 1526, préféra le nom de femme savante à la profession de la vraie foi, embrassa le luthéranisme, et épousa Gruntler, professeur de médecine à Heidelberg. Elle enseigna publiquement en Allemagne les lettres grecques et latines, et on a d'elle des *Vers* en ces deux langues. Elle mourut en 1555. Ses *Œuvres* ont été publiées par Cælius Curion, à Bâle, en 1562, in-8, et reproduites avec des additions de l'éditeur, 1570 ou 1580, in-8.

* MORATIN (Léandro-Fernandès de), poète dramatique, naquit à Madrid en 1760. Son père Nicolas Fernandès avait déjà essayé de réformer la scène castillane. Mais la gloire d'y faire respecter le goût et les convenances, ainsi que la vérité dramatique, était réservée à don Léandro. Doué d'un grand talent d'observation, il voulut le perfectionner encore par des voyages, et ce fut dans ce but qu'il parcourut la France, l'Angleterre et l'Italie. A son retour dans sa patrie, il fut nommé par Charles IV chef de bureau de l'interprétation des langues, et membre honoraire du conseil royal. Sous Joseph Bonaparte, il conserva le titre de conseiller honoraire, et fut fait chef de la bibliothèque royale. Lorsque Ferdinand VII fut rétabli sur son trône, Moratin craignant, mais à tort, pour sa vie ou tout au moins pour sa liberté, vint chercher un asile en France, et s'établit à Bayonne, puis à Bordeaux, se consolant de l'exil par la culture des lettres. Il suivit un de ses amis qui venait habiter Paris, et il y mourut le 21 juin 1828. Ses restes ont été déposés dans le cimetière de l'Est, à côté de ceux de Molière. Ses premiers essais furent un poème, *Granada rendida* ou *la Conquête de Grenade*, et un *Art poétique*, qui furent couronnés par l'académie de Madrid. Déterminé à réformer le théâtre de sa nation, il donna la comédie intitulée *le Café*, qui eut un succès prodigieux et qui, sous le rapport de l'art, est son chef-d'œuvre. *Le baron*, *la Jeune Hypocrite*, *Le Vieux Mari* et *la jeune femme*, et *le Oui des jeunes filles*, accrurent sa réputation. L'action de toutes ces pièces est fort simple; il se renferme rigoureusement dans les trois unités, et on peut lui appliquer ce précepte de Santeuil : *Castigat ridendo mores*. Le dialogue en est vif, rapide, plein d'esprit et de saillies. Comme réformateur, il a mérité sans doute le surnom de *Molière espagnol*; mais il est très-loin d'égaliser cet immortel génie, ni même Goldoni, le *Molière italien*. On doit encore à Moratin des *poésies lyriques*, où l'on retrouve le goût, la correction, la pureté de style et la régularité qui le distinguent, mais qui n'ajoutent rien à sa célébrité. Ses *Œuvres* ont été publiées par l'académie royale espagnole, Madrid, 1850-51, 6 vol. in-8. Ses *comédies* avaient paru sous le nom supposé de *Inarco Celenio*, Madrid, 1795-1814, 2 vol. in-8, et ont été réimprimées, depuis séparément plusieurs fois. Les principales ont été traduites dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*.

Moratin a publié les *Œuvres posthumes* de son père, Barcelonne, 1821, in-4.

* MORCELLI (Etienne-Antoine) naquit en 1757, à Chiari, et fut envoyé, à l'âge de 14 ans, au collège des jésuites de Brescia. Deux ans après, ces pères le firent entrer dans leur maison de Rome. Ses études terminées, il fut envoyé professer la grammaire à Fermo, puis les humanités à Raguse. En 1771, après avoir prononcé ses quatre vœux, il alla professer l'éloquence au collège romain. C'est à cette époque qu'il institua l'académie d'archéologie, qui s'assemblait dans les salles du musée Kircher (*voy. ce nom*), dont il était préfet, et où il lut six *Dissertations* sur divers points d'antiquités. A la suppression de l'institut en 1775, après avoir demeuré quelque temps dans sa ville natale, il revint à Rome, où le cardinal Alexandre Albani lui confia le soin de sa belle bibliothèque. C'est dans cette docte retraite qu'il conçut et exécuta son grand ouvrage du style des inscriptions. En 1791 il fut rappelé dans sa patrie, pour y remplir les fonctions de prévôt de l'église principale. Pendant trente années qu'il jouit de cette dignité, il fut constamment entouré de la vénération publique. Il est mort à Chiari, le 1^{er} jour de l'année 1821. Morcelli a légué sa bibliothèque à sa ville natale, où il a de plus fondé un établissement pour l'éducation des jeunes filles, restauré ou embelli divers édifices publics ou religieux, etc. On a de lui : *De stylo inscriptionum latinarum libri tres*, Rome, 1780, in-4; *Inscriptiones, commentariis subjectis*, Rome, 1785, in-4; *παρεργασίαι inscriptionum novissimarum ab anno 1784, Andreæ Andreii rhetoris curâ editum*, Padoue, 1818, in-4. Ces trois ouvrages ont été réunis sous ce titre : *Opera epigraphica*, Padoue, 1818-25, 5 vol. gr. in-4. *Sermonum libri duo*, Rome, 1784, in-8. C'est un recueil de poésies dans la manière d'Horace, et non de sermons, comme l'ont cru quelques biographes. *Indication des antiquités de la maison Albani*, 1785; *Kalendarium ecclesie Constantinopolitane*, C^{ij} annorum vetustatis insigne, cum commentariis, Rome, 1788, 2 vol. in-4; *Africa christiana*, Brescia, 1817-18, 5 vol. in-4. Cet ouvrage a exigé de longues recherches. *Μεγαλειαι, sive dies festi principis angelorum apud Clareses*, Milan, 1817, in-4; *Œuvres ascétiques* (ital. et lat.), 1820, 5 vol. in-12; *Dello scrivere degli antichi Romani*, Milan, 1822, in-8; *Electorum libri II*, 1814; *Agapeja* (sur saint Agape martyr), 1816; *Sulla Bolla d'oro de fanciulli romani*, 1816; *Sull' Agone Capitolino*, 1817.

MORE. *Voy. MOORE*, et *MORUS*.

MOREAU (Réné), habile docteur et professeur royal en médecine et en chirurgie à Paris, natif de Montreuil-Bellay en Anjou, mort le 17 octobre 1656, à 69 ans, est auteur de plusieurs ouvrages. Nous avons de lui entre autres : *De missione sanguinis in pleuritide*, Paris, 1622, et Halle, 1742. On y trouve un catalogue chronologique de tous les médecins qui se sont distingués par leurs écrits. *Tabulae methodi universalis curandarum morborum*, Paris, 1647, in-fol.; une *Édition* de l'école de Salerne, avec des notes, 1625, in-8; une *Traduction* de l'espagnol en français du *Traité du chocolat*, par Antoine Colmenéro.

MOREAU (Jacques), habile médecin, né à Châlons-sur-Saône en 1647, disciple et ami de Guy-Patin, s'attira la jalousie et la haine des anciens médecins, par les thèses publiques qu'il soutint contre de vieux préjugés. On l'accusa d'avoir avancé des erreurs; mais il se défendit d'une manière victorieuse. Cet habile homme mourut en 1729. On lui doit : des *Consultations sur le rhumatisme*; un *Traité chimique de la véritable connaissance des fièvres continues, pourprées et pestilentielles, avec le moyen de les guérir*; une *Dissertation physique sur l'hydropisie*; et d'autres ouvrages estimés.

MOREAU de BRASEY (Jacques), né à Dijon en 1665, capitaine de cavalerie, mort à Briançon à l'âge de 60 ans, est auteur : du *Journal de la campagne de Piémont*, en 1690 et 1691; des *Mémoires politiques, satiriques et amusants*, 1716, 5 vol. in-12; de la *Suite du Virgile travesti* de Scarron, 1706, in-12; mauvaise continuation d'un mauvais ouvrage.

* MOREAU (Jean-Victor), célèbre général, né en 1765 à Morlaix, fils d'un avocat, après avoir terminé ses études de collège d'une manière brillante, à 17 ans alla suivre les cours de droit à Rennes. Mais bientôt entraîné par sa passion pour les armes, il s'enrôla dans un régiment. Racheté par son père, il reprit ses cours et se fit remarquer par ses progrès rapides. Lorsqu'en 1787 la cour voulut faire enregistrer les nouveaux impôts, Moreau, alors *prévôt de l'université*, appuya la résistance de la magistrature, ce qui lui fit donner le surnom de *général du parlement*. Dans cette circonstance il se conduisit avec une sagesse au-dessus de son âge, et contribua beaucoup dans les journées des 26 et 27 janvier à calmer l'effervescence de la populace. Au commencement de la révolution, il forma une compagnie de canonniers qu'il commanda jusqu'en 1792. Son goût pour l'état militaire se fortifiant de plus en plus, il entra dans un bataillon de volontaires dont il ne tarda pas à devenir le chef. Il fit en cette qualité sa première campagne sous Dumouriez, devint en 1795 général de brigade, et l'année suivante, sur la demande de Pichegru, général de division. Moreau ne trompa point l'idée qu'il avait donnée de ses talents, et conquit en peu de temps Meguin, Ypres, Bruges, Nieuport, Ostende, l'île de Cassandria et le fort de l'Ecluse. Au moment où il méritait si bien de la république, il apprit que son vieux père était traîné à l'échafaud; et justement indigné, dès lors il ne vit plus la patrie que dans les camps. Dans la campagne de 1794, il commanda l'aile droite de l'armée du Nord sous Pichegru qu'il remplaça dans le commandement de cette armée, puis dans celui de l'armée du Rhin-et-Moselle (*voy. Pichegru*), et ouvrit en juin 1796 cette campagne qui a immortalisé son nom. Après avoir repoussé Wurmsers vers Manheim, il passe le Rhin à Strasbourg, attaque le prince Charles et le force de se replier sur le Danube. Il se préparait à pénétrer en Bavière; mais ne pouvant être soutenu par Jourdan, c'est alors qu'il effectua cette retraite, un des plus beaux faits militaires que l'histoire ait consacrés. A l'ouverture de la campagne suivante, il passa de nou-

veau le Rhin en plein jour, reprit Kehl, et fit 4000 prisonniers. Les préliminaires de paix de Léoben vinrent suspendre sa marche et ses succès. Dénoncé pour avoir gardé les papiers saisis dans le fourgon de Klinglin (*voy. ce nom*), Moreau, mandé à Paris, eut la faiblesse de publier une proclamation dans le but, disait-il, de convertir beaucoup d'incrédulités sur le compte de Pichegru, qu'il n'estimait plus depuis longtemps. Cette conduite fut condamnée par le public, et le Directoire lui-même ne lui en sut pas gré, puisqu'il le força de prendre sa retraite. Mais bientôt ses talents devinrent nécessaires. Nommé en 1798 inspecteur-général, il fut envoyé l'année suivante à l'armée d'Italie, où Schérer lui remit le soin de sauver l'armée. Malgré l'extrême disproportion de ses forces, il arrêta les progrès de l'ennemi; et il aurait pu reprendre l'offensive, sans la défaite de l'armée de Naples à la Trébia. Appelé de nouveau au commandement de l'armée du Rhin, Joubert qui vient le remplacer en Italie veut lui laisser la direction d'une bataille imminente. Moreau veut bien combattre, mais il ne consent pas à commander. Joubert (*voy. ce nom*) trouve à Novi une mort glorieuse. Moreau qui, dans cette bataille, a eu trois chevaux tués sous lui, et ses habits percés d'une balle, par les mesures qu'il prend par la retraite, mérita le surnom de *Fabius français*. A cette époque, le parti qui avait formé le projet de renverser le Directoire, jeta les yeux sur Moreau, pour le mettre à la tête du gouvernement; mais il refusa le rôle que Bonaparte devait accepter à son retour d'Egypte. Après le 18 brumaire qu'il avait secondé, il eut avec le nouveau maître de la France une discussion au sujet du plan de campagne sur le Rhin, et finit par l'emporter. Les événements prouvèrent qu'il avait été le mieux inspiré. Il bat les Autrichiens sur tous les points, et par une suite de manœuvres habiles les rejette sur Ulm; force le maréchal Kray d'abandonner cette position inexpugnable, le poursuit et signe enfin un armistice, le 15 juillet 1800, à Parsdorf. A la reprise des hostilités, il se replie devant les Autrichiens, supérieurs en nombre, et leur livre, le 5 décembre à Hoheulinden, une bataille décisive, 41,000 prisonniers et 100 pièces de canon, sont les trophées de cette journée. Rien ne pouvait arrêter sa marche victorieuse, lorsque l'archiduc Charles vint solliciter un armistice, qui cette fois sauva la capitale de l'Autriche. Après cette glorieuse campagne, Moreau vint à Paris, où il recueillit l'hommage de l'admiration publique; Bonaparte s'efforçant de dissimuler sa jalousie lui fit présent d'une paire de pistolets, en lui disant « qu'il aurait bien » voulu y faire graver toutes ses victoires, mais » qu'on n'y eût pas trouvé assez de place. » Cependant il ne tarda pas à manifester combien il craignait un rival d'autant plus dangereux qu'il avait l'amour de l'armée et de la nation. Moreau, retiré dans sa terre de Grosbois, et vivant au milieu d'un petit nombre d'amis ou d'étrangers que sa réputation attirait auprès de lui, ne dissimulait pas assez ses sentiments. Bonaparte sut bientôt, par les espions dont il l'avait entouré, que Moreau désapprouvait sa conduite. Dès lors le considérant

comme le plus grand obstacle à l'exécution de ses projets ambitieux, et n'attendit qu'avec une impatience mal dissimulée, l'occasion de s'en débarrasser. Il la trouva dans le rapprochement qui eut lieu un peu plus tard entre Moreau et le malheureux Pichegru (*voy. ce nom*). Subitement arrêté (15 février 1804), tenu trois mois au secret le plus rigoureux, il fut au bout de ce temps traduit devant la cour criminelle de Paris, accusé d'avoir voulu rétablir les Bourbons sur le trône : ce qui n'est guère probable, si l'on considère les opinions politiques qu'il avait toujours manifestées. Il aurait été condamné à mort si l'on n'avait craint un soulèvement dans l'armée. D'un autre côté, on craignait que son acquittement ne fût le signal de la guerre civile. Il fut condamné à deux années de détention (1); mais sa femme (M^{lle} Hulot) obtint que sa détention serait changée en un exil. Au mois de juin conduit à Cadix, il s'y embarqua pour les Etats-Unis, où il vécut dans la retraite, étonnant les Américains par sa sagesse et sa simplicité; il semblait avoir oublié l'Europe et la France; mais l'impolitique guerre d'Espagne, l'expédition insensée, le bruit de nos désastres répandu sur le continent américain, le frappèrent successivement d'une douleur profonde et d'un violent désespoir. Dans cette disposition d'esprit, hautement manifestée, on conçoit aisément quelles ouvertures purent lui être faites. Celles qui lui vinrent de la part de l'empereur Alexandre, lui montrèrent les vues de ce monarque sous un jour si favorable à la France et à l'humanité, qu'il n'hésita pas à s'embarquer secrètement le 21 juin 1815. Arrivé à Prague, où les souverains alliés étaient réunis, il en reçut l'accueil le plus flatteur, et une sorte d'égalité parut s'établir entre la grandeur de ces monarques et la gloire du capitaine. Mais ses services devaient être de courte durée. Examinant, le 27 août, à côté de l'empereur Alexandre, les mouvements de l'armée française, il eut les deux jambes fracassées par un boulet, et mourut 6 jours après, à Laun en Bohême. L'empereur Alexandre le pleura vivement, et le fit inhumer dans l'église catholique de Saint-Petersbourg, avec les plus grands honneurs. Telle fut la vie et la mort d'un des plus grands capitaines des temps modernes. L'école de guerre dont il a été le chef, conserve les armées, ménage les peuples, décide les campagnes moins par les engagements que par les marches et les manœuvres; elle assure, si l'on est vainqueur, une longue supériorité, et, si l'on est vaincu, elle laisse des chances d'honorable paix ou de favorable retour à la fortune; enfin elle menace le moins possible la civilisation. Voilà des titres qui recommandent la mémoire de Moreau à l'estime de la postérité. Garat a publié en 1814 un écrit remarquable intitulé *Moreau*, dans lequel les talents de ce grand capitaine sont justement appréciés. *Voy. TURENNE*.

* MOREAU (Jean-Michel), dit le *jeune*, pour le distinguer de son frère, dessinateur et graveur, né

à Paris en 1741, travailla particulièrement pour les libraires, et se vit bientôt chargé presque seul de la plupart des estampes destinées à orner les belles éditions de la fin du XVIII^e siècle. Son dessin du sacre de Louis XVI, qu'il grava lui-même, lui ouvrit les portes de l'académie, et lui valut le titre de dessinateur du cabinet du roi. Toutes ses productions attestent un génie riche et fertile. Il mourut le 50 novembre 1814.

* MOREAU DE LA ROCHETTE (François-Thomas), inspecteur-général des pépinières de France, né en 1720, à Rigni-le-Feron, près de Villeneuve-l'Archevêque, était directeur des fermes du roi à Melun, lorsqu'il conçut le hardi projet de faire un établissement de culture à *La Rochette*, village ainsi nommé à cause de son sol ingrat et rocailleux. Il y acheta, en 1751, un vaste domaine pour un prix très-modique; et par des labours mieux dirigés, des engrais distribués à propos, il parvint bientôt à obtenir de meilleures récoltes. Encouragé par ces premiers succès, il proposa en 1767 au gouvernement d'établir sur son terrain une école d'agriculture où seraient formés aux travaux de la campagne des enfants trouvés, dont le nombre fut de 50 porté à 100. Avec le secours de tant de bras il parvint à défricher toutes les terres, à les niveler, à améliorer le sol et à établir partout des plantations. De vastes jardins, de riches pépinières prirent la place des bruyères et des sables arides qui couvraient autrefois ce domaine, devenu, par le génie d'un seul homme, un des plus beaux des environs. En 15 années il sortit des pépinières de La Rochette un million d'arbres de tige et 51 millions de plants forestiers, dont une grande partie servit à repeupler les bois et les forêts du domaine, et pendant le même espace de temps, cet habile agronome forma 400 élèves, presque tous bons jardiniers, excellents pépiniéristes, quelques-uns dessinateurs et planteurs de jardins d'agrément. Le roi, dès 1769, avait décoré Moreau de l'ordre de Saint-Michel. Les avantages qu'on tirait de ses pépinières le mirent en rapport avec tous les grands propriétaires de France et les personnages les plus distingués. On lui doit encore l'établissement d'une belle manufacture de sulfate de fer, à Urcel près de Laon, et divers projets pour le défrichement des landes de Bordeaux, qu'il croyait susceptibles de donner de bons produits. Il mourut dans sa terre le 20 juillet 1791. François de Neuchâteau a consacré une *Notice* aux pépinières de La Rochette dans les *Mémoires de la société d'agriculture* de la Seine, tome 4.

* MOREAU (Jean), avocat, né vers 1760, fut en 1790, nommé procureur-syndic de la Meuse, et en 1791, membre de l'assemblée législative, où, adhérant à l'adresse présentée par la section de la Croix-Rouge, il fit décréter la formation d'une commission chargée d'examiner les dangers qui menaçaient la patrie. Il passa en 1792 à la Convention, et s'y montra modéré. Lors du procès de Louis XVI, il vota pour le bannissement de ce prince jusqu'à la paix. Moreau se retira en août 1795, donnant pour motif que la constitution ayant été acceptée, il avait terminé sa mission. Il se démit aussi de sa place

(1) Thuriot, commissaire du gouvernement, avait fortement insisté pour la peine capitale, bien convaincu, disait-il, que l'accusé aurait sa grâce. Clavier, un des juges, lui dit : « Eh ! qui nous la donnera à nous ? »

de membre du conseil des Anciens, auquel il avait été élu en 1795, et mourut en 1820.

* MOREAU (N.), ingénieur à Châlons, député de Saône-et-Loire à la Convention, vota dans le procès de Louis XVI, pour la mort et contre l'*appel au peuple*. Il fut un des commissaires chargés d'examiner la conduite de Lebon; et, après le 15 vendémiaire, il appuya la demande en liberté de d'Angbigny et de Rossignol, le bourreau de la Vendée. On ignore l'époque de sa mort.

* MOREAU DE SAINT-MÉRY (Médéric-Louis-Elie), conseiller d'état, etc., né le 15 janvier 1750, au fort royal de la Martinique, n'avait pas 5 ans quand il perdit son père. Il donna des preuves précoces d'un caractère compatissant et se fit le défenseur des noirs près de son aïeul, grand sénéchal de la Martinique. Un jour il était parvenu à obtenir la grâce d'un nègre esclave, qui avait cherché trois fois à s'échapper, délit que les lois de la colonie punissaient de mort : mais c'était à la condition que celui-ci accepterait la place d'exécuteur des hautes-œuvres; le nègre préféra subir sa condamnation, et jamais Moreau n'oublia le courage de ce pauvre esclave dont il ne parlait qu'avec attendrissement. Son aïeul sentant sa fin approcher, lui indiqua un endroit où il avait déposé 60,000 francs qu'il lui donnait pour aller étudier en France; mais il distribua cette somme entre les héritiers : il n'avait alors que seize ans. Il vint à Paris en 1769, pour compléter son éducation qui jusqu'alors avait été très-négligée. Par le crédit de ses parents il fut admis dans les gendarmes de la garde, ce qui ne l'empêcha pas de suivre les cours de jurisprudence et de mathématiques. Il avait entrepris sans maître l'étude du latin, et il y fit tant de progrès, qu'au bout de 14 mois, il écrivit et soutint dans cette langue sa thèse de bachelier en droit. Pour ne manquer ni à ses études ni à ses devoirs militaires, il ne dormait qu'une nuit sur trois. Reçu avocat au parlement, après trois ans d'application, il retourna dans sa patrie, où il apprit la mort de sa mère, et trouva sa fortune dissipée. S'étant fixé au Cap-Français, il y exerça la profession d'avocat au conseil supérieur de Saint-Domingue, pendant huit ans, au bout desquels il fut nommé conseiller. Il fit alors des recherches sur les lois éparses des colonies dont il explora les archives; dans une de ses excursions, il découvrit le tombeau, jusques alors ignoré, de Christophe Colomb, dans une ancienne église de San-Domingo. Appelé à Paris, il s'y occupa de travaux sur l'administration et les lois de Saint-Domingue, et avec Pilâtre de Rozier, fonda le *musée*, dont il devint secrétaire, comme il avait fondé la *Société des philatéles* au Cap-Français. Au commencement de la révolution, il présida l'assemblée nommée alors des *Electeurs* de 1789, qu'il décida à nommer Lafayette commandant-général de la garde nationale de Paris. Député de la Martinique à l'Assemblée constituante, il ne s'y occupa que des colonies, et après la session fut nommé membre du conseil judiciaire établi près le ministère de la justice. Après la fatale journée du 10 août, il se cacha dans la petite ville de Forges; mais il y fut arrêté avec le duc de La

Rochefoucault. Un des hommes de l'escorte qui se trouvait son obligé, lui facilita les moyens de s'évader. Il s'embarqua le jour même pour les Etats-Unis, avec sa femme et deux enfants en bas âge, n'ayant eu que le temps de sauver ses manuscrits (1795). Arrivé à New-York, il fut contraint d'entrer commis chez un marchand, dont le caractère grossier le fit beaucoup souffrir. Etant parvenu à se procurer des secours, il passa avec sa famille à Philadelphie, où il se fit libraire, puis imprimeur, et publia sa *Description de St.-Domingue*. Les orages révolutionnaires s'étant un peu calmés, il revint en France, et nommé historiographe de la marine, contribua à la rédaction du Code maritime. Etant parent de Joséphine, Bonaparte, devenu premier consul, l'appela, en 1800, au conseil d'état, et, l'année suivante, il fut envoyé à Parme pour réclamer de Ferdinand, la renonciation à son duché. Moreau sut remplir cette mission délicate avec ménagement. A la mort de ce prince, nommé administrateur général des états de Parme, Plaisance et Guastalla, avec des pouvoirs illimités, il se fit aimer des habitants; mais s'étant opposé fortement aux rigueurs inutiles de Junot, il fut rappelé. Après la chute de Napoléon, il se trouva presque réduit à l'indigence. Le roi, instruit de sa position, lui fit parvenir une somme de 15,000 fr. Il mourut le 28 janvier 1819, à 69 ans. On a de lui : *Lois et Constitutions des colonies françaises de l'Amérique sous le Vent, de 1550 à 1785*, Paris, 1784-1790, 6 vol. in-4; *Description de la partie espagnole de Saint-Domingue*, Philadelphie, 1796, 2 vol. in-8; *Idée générale, ou Abrégé des sciences et des arts, à l'usage de la jeunesse*, Philadelphie, 1795, in-12, imité de l'ouvrage de Formey (1754); *Relation de l'ambassade de la compagnie des Indes-Orientales Hollandaises à la Chine*, rédigée par Van-Braam, trad. en français, Philadelphie, 1796-97, 2 vol. in-4; *Description de la partie française de Saint-Domingue*, ibid., 1797-98, 2 vol. in-4. On y trouve des détails exacts sur tout ce qui concerne cette colonie; *De la Danse*, ibid., 1797, 2 vol. in-12; Parme, Bodoni, 1801, in-12. L'auteur y montre l'analogie qui existe entre les danses coloniales, celles des Maures, des Africains, et des Grecs; *Histoire naturelle des quadrupèdes du Paraguay*, Paris, 1800, 2 vol. in-8, trad. de l'espagnol, d'Azara. Moreau de Saint-Méry était membre de la société d'agriculture, de l'Athénée des arts et de la société académique des sciences. Dans chacune de ces sociétés, on a prononcé son *Eloge*. M. Fournier-Percuy en prononça un sur sa tombe qui a été imprimé.

* MOREAU de la Sarthe (Louis-Jacques), né en 1775 à Montfort, près le Mans, vint étudier la médecine à Paris, et obtint très-jeune, une place d'officier de santé aux armées. Obligé, par suite d'une blessure, de revenir à Paris, il fut nommé sous-bibliothécaire de l'école de médecine, dont il devint plus tard bibliothécaire en chef. Moreau cessa d'être professeur à la faculté, par suite de l'ordonnance du 21 novembre 1822, qui dispersa ce corps; le titre d'honoraire lui fut seul conservé. Ce coup lui dut être d'autant plus sensible, qu'il l'arrachait

en même temps aux fonctions de bibliothécaire qu'il remplissait depuis environ 25 ans. Il est mort à Paris le 15 juin 1826. Il était membre de l'académie royale de médecine, et il a légué par son testament sa bibliothèque à cette compagnie, afin qu'elle fût décernée par elle, à titre de prix. Il a laissé : *Essai sur la gangrène humide des hôpitaux*, 1796, in-8; *Esquisse d'un cours d'hygiène ou de médecine appliqué à l'art d'user de la vie et de conserver la santé*, accompagnée de notes, 1799, in-8; *Quelques réflexions philosophiques et morales sur l'Emile de J.-J. Rousseau*, 1800, in-8; *Traité historique et pratique de la vaccine*, 1801, in-8; traduit en plusieurs langues; *Histoire naturelle de la femme*, 1805, 5 vol. in-8. Moreau a été l'éditeur : des *OEuvres de Vicq-d'Azyr* (voy. ce nom), et de l'*Art de connaître l'homme par la physiologie*, de Lavalat (voy. ce nom). Il a été le principal rédacteur du *Dictionnaire de médecine de l'Encyclopédie*, où il a donné les articles de clinique et l'*Histoire de l'école de médecine*, depuis son origine (1793) jusqu'à sa suppression (1822). Enfin il a inséré divers morceaux dans le *Journal de médecine* et dans les *Mémoires de la société médicale d'émulation*, etc.

MOREAU DE MAUPERTUIS. Voy. MAUPERTUIS.

MOREL (Frédéric), né à Paris en 1558, fut professeur et interprète du roi de France, et son imprimeur ordinaire pour l'hébreu, le grec, le latin et le français. Il acquit beaucoup de gloire par ses éditions, qui sont aussi belles que nombreuses. Il publia, sur les manuscrits de la bibliothèque du roi, plusieurs *Traités* de saint Basile, de Théodoret, de saint Cyrille, qu'il accompagna d'une version. On estime l'édition qu'il donna des *OEuvres* d'Eucuménus et d'Arétas, en 2 vol. in-fol. Enfin, après s'être signalé par ses connaissances dans les langues, il mourut en 1650, à 72 ans. — Son père, nommé aussi Frédéric MOREL, mort en 1585, s'était distingué précédemment dans le même art.

MOREL (Guillaume), directeur de l'imprimerie royale à Paris, né en 1503, au Tilleul, bourg du comté de Mortain, mort en 1564, n'était pas de la même famille que les précédents. On a de lui un *Dictionnaire grec-latin-français*, 1622, in-4, et d'autres ouvrages. Ses éditions grecques sont très-belles. Son frère, nommé Jean, âgé d'environ 20 ans, mourut en prison, où il était retenu pour crime d'hérésie.

MOREL (dom Robert), bénédictin de Saint-Maur, né à la Chaise-Dieu en Auvergne, l'an 1635, fut fait bibliothécaire de St.-Germain-des-Prés en 1680. On le nomma depuis supérieur de différentes maisons. En 1699, il voulut être déchargé de tout fardeau, pour se retirer à Saint-Denys, où il s'occupa à composer des ouvrages ascétiques. Ce bénédictin, né avec un esprit vif et fécond, excellait dans les matières de piété, dans la connaissance des mœurs et des règles de conduite pour la vie spirituelle. Sa conversation était vive et délicate, ses réponses spirituelles et promptes, son humeur douce, égale, et d'une gaieté accompagnée de retenue. Dom Morel mourut en 1751, à 79 ans. On a de lui : *Effusions de cœur sur chaque verset des Psaumes et des Cantiques de l'Eglise*, Paris, 1716,

5 vol. in-12; *Méditations sur la règle de saint Benoît*, 1717, in-8; *Entretiens spirituels sur les évangiles des dimanches et des mystères de toute l'année, distribués pour tous les jours de l'Avent*, 1720, 4 vol. in-12; *Entretiens spirituels pour servir de préparation à la mort*, 1721, in-12; *Entretiens spirituels pour la fête de l'octave du Saint-Sacrement*, 1722, in-12; *Imitation de N.-S. J.-C.*, traduction nouvelle, avec une prière affective, ou effusion de cœur à la fin de chaque chapitre, 1725, in-12; *Méditations chrétiennes sur les évangiles de toute l'année*, 1726, 2 vol. in-12; *Du bonheur d'un simple religieux qui aime son état et ses devoirs*, 1727, in-12 : la 5^e édition est de 1732; *Retraite de dix jours sur les devoirs de la vie religieuse*, 1728, in-12; *De l'espérance chrétienne, et de la confiance en la miséricorde de Dieu*, 1728, in-12. On prétend que l'on trouve dans quelques-uns de ces ouvrages des propositions qui ne sont pas assez exactes, et qui se ressentent du parti auquel il a été attaché pendant quelque temps. Il avait appelé, mais il renonça à son appel en 1729. On trouvera une liste complète de ses ouvrages, et des détails intéressants sur sa vie, dans le *Dictionnaire* de Moréri, édition de 1759, et dans l'*Histoire de la congrégation de Saint-Maur*, par D. Tassin.

** MOREL DE VINDE (Charles-Gilbert, vicomte), agronome et littérateur, né en 1759 à Paris, de parents qui lui laissèrent une fortune considérable, avait reçu de la nature les qualités les plus aimables et les dons de l'esprit les plus heureux. Conseiller au parlement à 19 ans, avec dispense d'âge, il remplit les devoirs de cette charge avec toute la maturité que donne l'expérience. Lors de la réorganisation de l'ordre judiciaire, il fut élu, sans l'avoir sollicité, président d'un des nouveaux tribunaux de Paris, et ne se servit de l'influence qu'il pouvait avoir que pour rendre des services particulièrement aux personnes dévouées comme lui à la monarchie. Après l'arrestation du roi à Varennes, il donna sa démission, annonçant le projet de ne plus s'occuper que de l'agriculture. Designé, après la funeste journée du 10 août, aux poignards des égorgeurs, il se trouvait absent de Paris lorsqu'on vint pour l'arrêter, et il eut le bonheur d'échapper à la terreur. Ses observations et ses expériences sur les engrais et sur l'éducation des troupeaux le firent admettre à la société d'agriculture de Paris, et en 1809 il devint correspondant de l'institut dans la classe des sciences, dont plus tard (1824) il fut membre titulaire. Au retour du roi il fut nommé chevalier de la légion-d'honneur, et en 1815 pair de France. Après la révolution de juillet, il continua de faire partie de la chambre haute; mais il n'y parut que rarement, et n'y siégea point dans les procès politiques. Il mourut chrétiennement à Paris, le 19 décembre 1842, à 83 ans. Outre des romans écrits d'un style naturel et qui respirent une morale pure, on a de lui entre autres ouvrages : *La Morale de l'enfance*, Paris, 1790, in-8, réimprimée in-16 un grand nombre de fois, et traduite en latin par M. Victor Leclerc; *Essais sur les mœurs de la fin du xviii^e siècle*, La Haye, 1794, in-12; *Mémoire sur l'exacte pureté des laines mérinos de*

France et d'Espagne, 1807, in-8; *Mémoire et instruction sur les troupeaux de progression*, 1808, in-8; *Cabinet de Paignon-Dijonval, état détaillé et raisonné des dessins et estampes dont il est composé*, 1810, in-4; *Assolement de la Celle-Saint-Cloud*, 1815, in-8; *Quelques observations sur les assolements pratiques*, 1822, 5^e édit., 1855, in-8; *Essai sur les constructions rurales*, 1824, in-fol. avec 56 pl.; *Considérations sur le morcellement de la propriété territoriale en France*, 1826, in-8; *Sur la théorie de la population, ou observations sur le système de Malthus*, Paris, 1829, in-8. Son *Eloge* a été prononcé à la chambre des pairs, par le marquis d'Audiffret, dans la séance du 5 mai 1845.

MORELL (André), antiquaire, né à Berne en Suisse, le 9 juin 1646, se fit connaître par son érudition à Paris, où il était venu en 1680; mais il attacha trop d'importance et un trop haut prix à sa science. Il fut chargé de mettre en ordre et de compléter le cabinet des médailles de Louis XIV. La récompense qu'on lui avait promise s'étant fait longtemps attendre, il s'en plaignit hautement. Louvois en fut piqué et le fit mettre à la Bataille. Ses amis lui obtinrent la liberté le 16 novembre 1691; mais de nouvelles plaintes contre le ministre lui attirèrent les mêmes punitions, et ce qui paraîtra extraordinaire, c'est que, malgré les persécutions de Louvois, Morell ne perdit jamais la bienveillance de Louis XIV. Au bout de quelque temps, il se retira à Berne, se rendit ensuite en Thuringe, et mourut d'apoplexie à Arnstadt en 1705. Ses principaux ouvrages sont : *Thesaurus Morellianus, sive Familiarum romanorum numismata omnia....., et disposita ab Andrea Morellio, cum Commentariis Haevercampi*, Amsterdam, 1754, 5 tom. en 2 vol. in-fol. C'est le recueil le plus complet des familles romaines; il est estimé, rare et recherché. Le lecteur est également frappé de la beauté des médailles, gravées par Morell lui-même sur les originaux, et de la justesse des descriptions; *Specimen universæ rei nummarie antiquæ*, 1685, Leipsig, 1695, 2 vol. in-8, ouvrage digne du précédent. La *Vie d'André Morell* a été écrite en latin par A. P. Giulianelli, et publiée en 1752 par Gori, à la tête de sa *Columna trajana*.

* MORELLET (André, l'abbé), membre de l'académie française, né à Lyon le 7 mars 1727, fils d'un marchand papetier, commença ses études au collège des jésuites de sa ville natale. A quatorze ans, il entra au séminaire des Trente-Trois, à Paris, et il y obtint des succès qui le firent admettre à la Sorbonne, où il passa, dit-il, cinq ans, toujours lisant, toujours disputant, toujours très-pauvre, toujours content. Il paraît étonnant qu'avec les principes qu'il montra dès sa première jeunesse, il ait embrassé l'état ecclésiastique; mais il faut croire qu'il choisit cet état comme propre à lui donner dans le monde de la considération. Chargé, en 1752, de l'éducation du fils de M. de la Galaisière, chancelier du roi de Pologne : il accompagna son élève en Italie. Etant à Rome il lui tomba dans les mains le *Directorium inquisitionum* d'Eymerick (voy. ces nom) : dès lors il conçut le projet d'en donner un *Extrait*. Quand il revint à Paris, ses anciens

amis l'introduisirent chez M^{me} Geoffrin, qui le prit en amitié, et qui, en mourant, lui laissa une pension de 1,200 francs. Il eut aussi accès dans la maison du baron d'Holbach, rendez-vous général de la secte philosophique. Les diners du baron d'Holbach ressemblaient assez, à ce qu'il paraît, aux petits soupers de Frédéric, roi de Prusse. Quoique Morellet ne partageât pas toutes les opinions des autres convives, il était dévoué à la cause des philosophes et s'était fait le collaborateur de l'*Encyclopédie*. Le Franc de Pompignan dans son *Discours de réception* à l'académie, ayant signalé le danger de leur principes (voy. FRANC (le) III), Voltaire le ridiculisa dans un pamphlet intitulé les *Quand*, dont le succès paraîtrait incroyable aujourd'hui. « J'imagine (dit Morellet) qu'il fallait faire passer Pom-pignan par les particules; je fis les *Si*, les *Pour-quoi*, un commentaire sur une traduction en » vers de la prière universelle de Pope; c'était un » feu roulant; il paraissait un papier toutes les » semaines.... » Vers la même époque, Palissot, en donnant la comédie des *Philosophes*, souleva contre lui tous les prétendus sages. Alors Morellet publia la *Vision*, satire virulente, dans laquelle il eut la maladresse de lancer un trait contre la princesse de Robecq, ennemie des philosophes. Palissot eut ne pouvoir mieux se venger qu'en adressant un exemplaire du pamphlet à cette dame, de la part de l'auteur. Son projet réussit : M^{me} de Robecq demanda justice au duc de Choiseul, qui fit mettre l'abbé Morellet à la Bastille. Il y resta six mois; et, loin de se plaindre de son emprisonnement, il en sut tirer de grands avantages..... En effet, ses partisans crièrent à la persécution, et quand il reparut, il jouit d'un surcroît de considération par le tendre intérêt qu'il avait inspiré. Il acquit, en outre, une utile protectrice dans la maréchale de Luxembourg, dont le crédit, invoqué par J.-J. Rousseau, lui avait fait obtenir sa liberté. La traduction du *Traité des délits et des peines*, de Beccaria, qu'il entreprit à la demande de Malesherbes, eut un grand succès et lui valut l'amitié du publiciste italien. Morellet contribua beaucoup à faire supprimer le privilège de la compagnie des Indes, dont les affaires se trouvaient dans un état désespéré. Se mêlant à toutes les grandes questions qui commençaient à préoccuper les esprits, il eut des discussions très-vives avec Necker et Galiani sur le commerce des grains. Sa plume n'était jamais oisive, et chaque année voyait éclore de lui quelques opuscules plus ou moins importants. Vers le milieu de 1772, il fit un voyage en Angleterre, avec la mission d'en rapporter au gouvernement quelques instructions relatives au commerce. En signant la paix de 1783, lord Shelburne se plut à en attribuer le principal mérite à l'abbé Morellet, dont, disait-il, les principes et les opinions l'avaient dirigé, malgré son opposition constante à traiter avec la France. M. de Vergennes fit connaître ces détails à Louis XVI, qui gratifia Morellet d'une pension de 4,000 francs. En 1785, il remplaça l'abbé Millot à l'académie française, à laquelle il fut très-utile par sa coopération au *Dictionnaire*. Au commencement de la révolution, il entretenait avec son ancien condisciple,

M. de Brienne, une correspondance, sur les questions dont le gouvernement provoquait lui-même l'examen. Mais la fermentation des esprits aurait mis en défaut les talents d'un plus habile ministre que ne l'était ce prélat (*voy. LOMÉNIE*). Lors de la seconde assemblée du notables, 1788, partageant l'opinion du bureau de MONSIEUR sur la double représentation du tiers-état, il la défendit dans deux écrits intitulés : *Observations sur la forme des états de 1614*, et *Réponse au Mémoire des princes*. Il s'efforça, dans deux autres, d'insinuer aux novateurs des mesures équitables relativement à la vente des biens du clergé. Lui-même se trouvait lésé par les décrets de l'Assemblée, qui lui firent perdre son bénéfice, et peu après sa pension. Mais ces pertes ne l'abattirent point, et il répondit énergiquement (en 1791), à la brochure de Chamfort contre les académies qu'il défendit ensuite, avec non moins de force, mais en vain, dans le *Journal de Paris*. Directeur de l'académie française au moment de sa suppression, il fit transporter chez lui les archives de cette compagnie qu'il remit à l'institut lors de sa création. Après le 9 thermidor, rompant le silence qu'il gardait depuis un an, il publia divers écrits tels que le *Cri des familles*, la *Cause des pères*, l'*Opinion publique*, etc., dans lesquels il soutient avec une énergie bien rare à cette époque les droits des victimes de la terreur et des parents d'émigrés. N'ayant alors pour toute ressource que 1200 fr. de rente sur le grand livre, et le produit qu'il tirait de ses ouvrages, dans le but d'améliorer sa position et de soutenir sa sœur, il se mit à traduire des voyages et les romans anglais, le plus en vogue. Compris, avec ses anciens confrères, dans la réorganisation de l'institut en 1805, quatre ans après il fut appelé au corps législatif. Sa vieillesse fut heureuse et paisible. Condamné par une chute à un état perpétuel d'immobilité, à 88 ans, il s'occupa de recueillir ses principaux ouvrages qu'il publia sous le titre de *Mélanges de littérature et de philosophie*, 1818, 4 vol. in-8; il termina sa longue carrière le 12 janvier 1819, à l'âge de 92 ans. Lemontey, son successeur à l'académie, n'a pu dissimuler, « qu'il avait, à l'instar de beaucoup de » littérateurs modernes, consumé sa vie dans des » fatigues frivoles et des veilles sans méditation. » Ainsi, prêtre et académicien, au fond il n'avait » fait que peu de chose pour les lettres, et il a eu » le malheur plus grave de ne rien faire pour lui-même et pour l'Eglise..... » Le 1^{er} vol. des *Mélanges* contient les ouvrages académiques, parmi lesquels on distingue son discours de réception, son éloge de Marmontel (*voy. ce nom*) et la *Réponse* à la diatribe de Chamfort contre les académies. Le second renferme des *Critiques littéraires*, entr'autres de quelques écrits de Linguet et des ouvrages de Châteaubriand. Le troisième, différents *Opuscules* publiés pendant la révolution; et le quatrième, plusieurs morceaux de morale, entr'autres l'*Essai sur la conversation* et le *legs d'un père à ses filles*, trad. de l'anglais de Grégory. Parmi ses autres ouvrages on citera la traduction de la *Lettre de Brutus à Cicéron*, 1782, in-32, tirée à 25 exemplaires; *Pensées libres sur la liberté de la presse*,

1795, in-8; et enfin ses *Mémoires*, Paris, 1821; 2^e édit. 2 vol. in-8. « Sa vie, et ses écrits montrent en » lui un talent très-médiocre, des vices très-courtes, » et je ne sais quelle bonhomie naïve, dont il tirait » quelquefois vanité, mais qui lui appartenait beaucoup plus qu'il ne pensait. On loue la douceur » de ses mœurs, l'enjouement de sa conversation, » la sûreté de son commerce. Il était, dit-on, du » petit nombre de ces philosophes qui pratiquaient » la tolérance qu'ils prêchaient aux autres, et il » souffrait que des nièces, qui demeuraient avec » lui, suivissent leur religion. C'est tout ce qu'on » nous a rapporté sur son compte en pareille matière.... » (*L'ami de la religion*, tom. 52, pag. 575). *Voy. BECCARIA, JEFFERSON, RADCLIFFE, ROBERTSON, VANCOUVER.*

* MORELLI (Jacques), célèbre bibliothécaire, né à Venise le 14 avril 1743, embrassa l'état ecclésiastique, et passionné pour l'étude, se rendit familière l'histoire de tous les peuples, ainsi que celle des sciences et des arts. L'histoire littéraire avait tant d'attrait pour lui, qu'il passait sa vie dans les bibliothèques à faire des extraits ou à copier des manuscrits. Nommé, en 1778, chef de la bibliothèque de Saint-Marc, il employa tous ses soins à en accroître les richesses, et parvint, en peu d'années, grâce à la juste confiance que lui accordaient les sénateurs, à la rendre l'une des plus précieuses de l'Italie. En 1789 il obtint du sénat que ce fût à Venise, et non ailleurs, que serait faite la copie demandée par Louis XVI, de deux manuscrits des *Assises* et *bons usages du royaume de Hierusalem*. Morelli, qui avait revu cette copie avec le plus grand soin pour s'assurer de sa fidélité, reçut du roi de France une lettre gracieuse, accompagnée d'une médaille d'or. Plus tard il vit avec un vif chagrin la bibliothèque dont la garde lui était confiée, dépouillée d'une partie de ses trésors qui furent transportés en France par le droit de la victoire. Dans le même temps qu'il déploreait les pertes de la *Marciana*, il apprit que cette bibliothèque elle-même allait être transférée au palais dit *Ducale*, dans la vaste salle du grand conseil. Il ne s'en consola que lorsqu'on lui eut permis de prendre toutes les mesures pour que cette translation s'accomplît avec le plus grand ordre. Cette immense quantité de livres, de statues, de bustes, de monuments, fut en effet déplacée sans le plus petit dommage. Morelli, étranger à la politique, vit, sans éprouver aucune vicissitude dans sa place et dans sa fortune, tomber l'antique gouvernement de Venise, et cette ville passer successivement sous les dominations française et autrichienne. Pensionnaire du royaume d'Italie, il continua d'être de la cour de Vienne. Morelli mourut le 5 mai 1819, à l'âge de 74 ans. Sa modestie égalait son savoir, et sa vie, comme homme privé et comme ecclésiastique, pouvait servir de modèle. Il appartenait à toutes les académies d'Italie, à celles de Berlin et de Göttingue, et était correspondant de l'académie des inscriptions. On a de lui des dissertations sur l'histoire littéraire, la philologie, la littérature, l'histoire, les beaux arts, etc., dont on trouve la liste dans le 1^{er} vol. de ses *Opuscules*, (réunis sous

le titre d'*Operette*), Venise, 1820, 3 vol. in-8, précédé d'une *Notice* intéressante sur l'auteur, par Moschini. Parmi ses productions nous citerons : *Biblioteca manoscritta del bali Farsetti*, Venise, 1771-1780, 2 vol. in-12; *Codices manuscripti latini Bibliothecæ Naniæ relati, cum opusculis ineditis ex iisdem depromptis*, Venise, 1776, in-4; les opusculs sont au nombre de six; cinq concernent l'histoire de Venise; le sixième est une lettre d'Etienne Gradi au cardinal d'Estrées, sur le *Traité d'Eucharistie* d'Antoine Arnauld. Les notes de l'éditeur sont courtes, savantes et variées; *Codici manoscritti volgari della libreria Naniana riferiti, con alcune operette inedite da essi tratte*, Venise, 1776, in-4; *Componimenti poetici latini e volgari di varii autori de passati tempi in lode di Venezia, scelti e raccolti*, Venise, 1792, in-4; *Dissertazione Delle solennità e pompe nuziali già usate presso li Veneziani, per le nozze Tiepolo-Gradenigo*, Venise, 1795, in-4; *ibid.*, 1819, in-4; elle est curieuse. C'est Morelli qui a publié la 1^{re} édit. de la trad. italienne de l'*Histoire de Venise* de Bembo. On lui doit en outre de bonnes éditions des *Lettres d'Apost. Zeno*; de très-rare *Opusculs* de Manuce (*Aldus Pius*); et de la fameuse *Lettre* de Colomb sur la découverte de l'Amérique, Bassano, 1810, in-8. (*Voy. СОЛОВЬ.*) Morelli entretenait, pendant trente années, une correspondance active avec Wyttembach, qui le consultait pour ses éditions des classiques grecs. *Voy. PINELLI SANSOVINO Jacq. et ZENO, Apost.*

* MORELLI (...), écrivain politique, né à Vitry-le-Français, était fils d'un régent de cette ville, qui soigna fort mal son éducation. L'état de gêne dans lequel il avait passé sa jeunesse, lui fit prendre de bonne heure en haine le gouvernement et la religion de son pays. N'ayant qu'un talent médiocre et forcé de chercher des ressources en composant des brochures qu'il vendait aux libraires, il imagina qu'il leur assurerait un plus prompt débit en y développant les paradoxes les plus monstrueux. Dans tous ses écrits il n'est occupé que d'attaquer le droit de propriété, cette base de toute société humaine, et les institutions qui en découlent, le mariage, la famille, le droit de transmettre ses biens, etc. On cite de lui : *Essai sur l'esprit humain*, 1745, in-12; *Essai sur le cœur humain*, *ibid.*, 1745; *Physique de la beauté*, Amsterdam, 1748, in-12; *Le Prince, les Délices du cœur, ou Traité des qualités d'un grand roi, et système d'un sage gouvernement*, Amsterdam, 1751, 2 vol. in-12. Il refondit cet ouvrage dans sa *Basiliade* ou *Naufrage des îles flottantes*, poème héroïque en prose, qu'il donna pour une trad. de l'indien de Pilpai, 1755, 2 vol. in-12. L'auteur prétend qu'un peuple ne saurait être heureux s'il n'est pas régi par les lois de la nature. Les *Îles flottantes*, selon lui, sont les préjugés. Il accuse les législateurs d'avoir introduit dans la société les éléments de corruption. En résumé, il voudrait ramener les hommes à une égalité absolue pour les replacer sous l'empire de la nature et de la vérité. Cet extravagant ouvrage fut sévèrement critiqué dans *La Bibliothèque impartiale*, et la *Nouvelle Bigarrure*. Morelli répondit à ses adversaires par

le *Code de la nature, ou le véritable Esprit de ses lois, de tous les temps négligé ou méconnu*, 1755, in-12, dans lequel il développe ses principes. Cet ouvrage a été faussement attribué à Diderot. Les principes de Morelly, comme ceux d'autres philosophes, ont été mis à exécution en France pendant la terreur; seulement on ne dépoillait pas les propriétaires légitimes pour mettre leurs biens en communauté, mais pour se les approprier individuellement après les avoir proscrits ou fait périr sur l'échafaud. Cette terrible épreuve n'a pas pu guérir des esprits faux, avides de jouissances matérielles; et récemment nous avons vu revivre les utopies de Morelly, que l'on croyait tout-à-fait oubliées, et d'autres, non moins extravagantes que dangereuses. Cet écrivain est l'éditeur des *Lettres de Louis XIV, aux princes de l'Europe, à ses généraux, ses ministres* (1661, 1668, etc.), avec des *sommaires* et des *notes*, recueillies par Roze, secrétaire du cabinet, Paris et Francfort, 1755, 2 vol. in-12.

MORENA (Othon), natif de Lauden, dans la Franconie, au XI^e siècle, commença l'histoire de ce que l'empereur Frédéric Barberousse fit en Lombardie, depuis 1154 jusqu'en 1198, principalement par rapport à la ville de Lodi. — Acerbus MORENA, son fils, acheva ce que le père n'avait pu finir. Ces auteurs étaient partisans de l'empereur contre les papes, et l'on doit se tenir en garde contre les jugements et anecdotes que la partialité leur a fait imaginer ou adopter. On trouve cette histoire dans la collection de Burmann, dans celle de Muratori, avec les notes de Saxius, et elle a été imprimée à Venise, 1656, in-4, avec les notes et les corrections de Félix Osius.

* MORENAS (François), né à Avignon, en 1702, d'une famille pauvre, s'enrôla comme soldat, prit ensuite l'habit de cordelier, qu'il quitta après s'être fait relever de ses vœux, et se consacra entièrement à la littérature. Il devint, en 1755, rédacteur du *Courrier d'Avignon*, lequel eut de la vogue dans les provinces et surtout dans les pays étrangers. Les bénéfices de cette feuille, qu'il était obligé de partager avec ses associés, ne pouvant suffire à ses besoins, il entreprit diverses compilations qui auraient mérité plus de succès, si elles eussent été faites avec moins de précipitation. Lorsque les Français s'emparèrent d'Avignon en 1768, il alla continuer sa gazette et ses spéculations littéraires à Monaco, où il mourut en 1774, à l'âge de 72 ans. Il avait le titre d'historiographe de la ville d'Avignon; mais il n'a fait paraître en cette qualité qu'une *Histoire de l'inondation de 1755*. Parmi ses ouvrages assez nombreux, les principaux sont : *Parallèle du ministère du cardinal de Richelieu et de celui du cardinal de Fleury*, 1745, in-12; *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, 1750, 10 vol. in-12, critiqué par D. Clémencet et le président Rolland; *Dissertation sur le commerce*, traduit de l'italien du marquis Belloni, La Haye (Paris), 1756, in-12; *Dictionnaire portatif des cas de conscience*, Avignon, 1758, 5 vol. in-8; *Dictionnaire historique, portatif de géographie sacrée, ancienne et moderne*, Paris, 1759, in-8, qui peut encore être utilement consulté. *Dictionnaire portatif, comprenant la géogra-*

phie, l'histoire universelle et la chronologie, Avignon, 1760-62, 8 vol. in-8; *Précis du résultat des conférences d'Angers*, ibid., 1764, 4 vol. in-12. On a encore de lui plusieurs écrits périodiques, tels que : *Lettres historiques* (1759, in-12); *Le Solitaire* (Arles, 1745, in-12), et différentes brochures.

MORÉRI (Louis), docteur en théologie, premier auteur du *Dictionnaire historique* qui porte son nom, né le 25 mars 1645, à Bargemont, petite ville de Provence, fit ses premières études à Draguignan et à Aix, alla ensuite étudier la théologie à Lyon et prit les ordres sacrés dans cette ville. Il prêcha la controverse pendant 5 ans avec succès. Il s'était annoncé dans cette ville par une mauvaise allégorie, intitulée *le Pays d'Amour*, qu'il publia dès l'âge de 18 ans; il se fit connaître bientôt par des ouvrages plus utiles. Il traduisit de l'espagnol en français le *Traité de la perfection chrétienne*, par Rodriguez, version qui a été effacée par celle de Regnier des Marais. Il publia en 1675, en un vol. in-fol., son *Dictionnaire*. Ce fut vers le même temps qu'il s'attacha à l'évêque d'Apt, Gaillard de Longjumeau, à qui il avait dédié cet ouvrage, en reconnaissance des soins que ce prélat s'était donnés pour lui faire trouver des matériaux. M^{me} de Gaillard de Venel, sœur de l'évêque d'Apt, le fit placer auprès de Pomponne, secrétaire d'état. Il pouvait espérer de grands avantages de sa place; mais son application au travail épuisa ses forces, et le jeta dans une langueur presque continuelle. L'ardeur avec laquelle il s'occupa d'une nouvelle édition de son *Dictionnaire* augmenta son épuisement, et lui donna la mort. Il expira le 10 juillet 1680, à 38 ans. Le premier volume de sa nouvelle édition avait déjà paru, et le second vit le jour quelques mois après la mort de son auteur, par les soins d'un premier commis de Pomponne (1681), qui dédia l'ouvrage entier au roi. Moréri avait des connaissances et de la littérature : il connaissait les livres modernes qu'il fallait consulter, et entendait assez bien l'italien et l'espagnol. Son ouvrage, réformé et considérablement augmenté par Jean Le Clerc, Dupin et d'autres, porte encore son nom, et n'est plus de lui. Les éditions les plus estimées du *Dictionnaire de Moréri* sont celle de 1718, 5 vol. in-fol., celle de 1723, 6 vol. in-fol., et celle de 1752, aussi en 6 vol. in-fol. L'abbé Goujet a donné 4 vol. in-fol. de *Supplément*, que Drouet a refondus dans une nouvelle édition, publiée en 1759, en 10 vol. in-fol. Les gens sensés sont fâchés d'y trouver toutes les momeries du Jansénisme, les prétendus miracles du diacre Paris, etc. « Il est aisé d'apercevoir, dit » un critique judicieux, que des personnes de différents états, de différentes religions, de différents partis, de différents génies, ont contribué à cette augmentation. C'est la tour de Babel; » il y règne une confusion grotesque, par la diversité » des langues et des esprits. Les mensonges, les erreurs, les contradictions y fourmillent. Un livre » de cette espèce, pour être bon, aurait dû être le » fruit des travaux d'un seul rédacteur. Bien loin de » là, chacun s'est empressé d'y fournir, en différents temps et en différents lieux, son contingent, » et s'est arrogé le droit de célébrer, selon ses vues

» et sa manière, tout ce qui appartenait à sa nation, à sa secte, ou à son parti. » Cet ouvrage a été traduit en anglais, en espagnol et en italien. L'abbé du Masbaret a laissé des remarques sur le *Dictionnaire de Moréri*, dont Barbier a publié des articles, dans son *Examen critique des Dictionnaires* (voy. BARBIER). Moréri est encore l'auteur des *Doux plaisirs de la poésie*, in-12, et l'éditeur des *Relations nouvelles du Levant*, de Gabriel Chinon, capucin : il a orné cet ouvrage d'une longue préface. Auteur infatigable, il avait rassemblé les matériaux d'un *Dictionnaire historique et bibliographique des Provençaux célèbres*, et commencé une *Histoire des conciles*; il a laissé manuscrit un *Traité des érétnes*.

MORET (Antoine de BOURBON, comte de), fils naturel de Henri IV et de Jacqueline de Beuil, comtesse de Moret, et prince légitimé de France, naquit en 1607. Il eut les abbayes de Savigny, de Saint-Etienne de Caen, de Saint-Victor de Marseille; et ces bénéfices ne l'empêchèrent pas de porter les armes. Il reçut, en 1652, au combat de Castelnaudary, un coup de mousquet dont il mourut, à ce que disent la plupart des historiens. D'autres prétendent qu'il se retira en Portugal en habit d'ermite; qu'ensuite il revint en France, et qu'il se cacha sous le nom de frère Jean-Baptiste, dans un ermitage en Anjou, où il mourut très-âgé en 1695. Ils ajoutent que Louis XIII, frappé des bruits qui couraient au sujet du comte de Moret, ayant fait demander, par l'intendant de Touraine, à l'ermite qui passait pour être ce comte, s'il l'était réellement? Le solitaire répondit : « Je ne le nie, ni ne » veux l'assurer; tout ce que je demande, c'est » qu'on me laisse comme je suis. » Cette réponse et d'autres circonstances répandent sur ce point d'histoire une obscurité que les critiques n'ont pu encore dissiper entièrement. Voyez la *Vie d'un solitaire inconnu, qu'on a cru être le comte de Moret*, 1695, in-12, par Grandet.

MORGAGNI (Jean-Baptiste), savant anatomiste, né à Forlì dans la Romagne, le 25 février 1682, fut professeur de médecine théorique et d'anatomie à Padoue. Il s'est fait beaucoup d'honneur par ses découvertes. Il a donné son nom à un trou de la langue et à un muscle de la lèvre. Ce savant, versé dans les belles-lettres aussi bien que dans la médecine, membre de l'institut de Bologne, et correspondant de l'académie des sciences de Paris, mourut le 6 décembre 1771, âgé de 90 ans. Les papes Clément XI et Clément XII, et plusieurs souverains, lui donnèrent des marques particulières de leur estime. Benoît XIV fait de lui une mention honorable dans son traité *De beatificatione servorum Dei*. Peu de savants ont joui d'une estime plus générale. Tous ses ouvrages ont été réunis et publiés par les soins de son disciple Larber, Bassano, 1763, 5 vol. in-fol. Les principaux sont : *Adversaria anatomica sex*, Padoue, 1719, in-4. C'est un cours complet d'anatomie, fait avec cet esprit de critique qui n'avance rien qu'il ne l'ait vu et bien vu, Leyde, 1725-1740, 6 vol. in-4, avec fig. Cette édition contient, de plus que les précédentes, *Nova institutio-num medicarum idea*; *Epistolæ anatomicæ*, Leyde, 1728, in-4; *De sedibus et causis morborum*, 1779,

3 vol. in-4, excellent ouvrage dont les meilleures éditions sont celles de Tissot, médecin de Lausanne, Paris, 1820, 8 vol. in-8. Il a été traduit en français par Désormeaux, Chaussier et Adelon (*voy. ce nom*). Plusieurs *lettres* insérées dans l'édition de *Valsalva*, qu'il publia à Venise en 1740. La *Vie* de Morgagni a été écrite par Fabbroni, dans les *Vite italorum*, et par Jos. Mossea, Naples, 1768, in-8.

MORHOF (Daniel-Georges), né à Wismar, dans le duché de Mecklenbourg, en 1659, fut professeur de poésie à Rostock, d'éloquence, de poésie et d'histoire à Kiel, et bibliothécaire de l'université de cette ville. Il se signala par un grand nombre d'ouvrages, fruits de son érudition et d'un travail infatigable. Les principaux sont : *Dissertationes*, 1699, in-4 ; *Opera poetica*, 1694, in-8 ; *Orationes*, 1698, in-8 ; mais le plus estimé est intitulé : *Polyhistor, sive De notitia auctorum et rerum*. Il est rempli d'érudition, et la critique de l'auteur est en général saine et favorable aux bons principes ; mais on ne peut s'empêcher d'y désirer plus de développement et de profondeur. La meilleure édition est celle qu'en a donnée Albert Fabricius, réimprimée à Lubeck, 1747, 2 vol. in-4, dans un avis préliminaire. L'éditeur rend une justice complète à la science de Morhof, et convient que son ouvrage a beaucoup contribué à former sa jeunesse : *Cujus elucubrationes evolvere me memini adolescentem magno cum fructu*. Quoique Morhof fût très-froid avec ceux qu'il ne connaissait pas, il était fort ouvert avec ses amis, et d'une conversation très-agréable et fort variée. Il était si laborieux, qu'il travaillait lui-même en mangeant. Il avait choisi pour devise ces trois mots : *Pietate, candore, prudentia*. Il avait toutes les vertus qu'on peut avoir hors de la véritable religion. (*Voy. les Mémoires de Nicéron*, tom. 2.)

MORICE de BEAUBOIS (dom Pierre-Hyacinthe), né à Quimperlé dans la Basse-Bretagne, en 1695, de parents nobles, entra dans la congrégation de Saint-Maur, où il se signala par son érudition autant que par sa piété et sa modestie. Le cardinal de Rohan ayant demandé à ses supérieurs deux religieux pour travailler à l'histoire de son illustre maison, dom Morice se chargea de ce travail. Son ouvrage, demeuré manuscrit dans la maison de Rohan, formerait 5 ou 4 vol. in-4, ou 2 vol. in-fol., avec les preuves. Ce savant travailla ensuite à donner une nouvelle édition de l'*Histoire de Bretagne* de dom Lobineau. Depuis l'année 1744 jusqu'en 1750, il donna 5 vol. in-fol. de *Preuves ou Mémoires* pour cet ouvrage, et le 1^{er} vol. in-fol. de l'*Histoire*, laissant tous les matériaux du second et dernier volume, lorsqu'il mourut en 1750. Dom Taillandier, son confrère, a continué cet ouvrage.

* MORICHAU-BEAUCHAMP (Réné - Pierre), médecin, né à Poitiers vers 1776, se destina d'abord à l'état ecclésiastique. La révolution déranger ses projets. En 1793, à la suite d'un concours, il fut envoyé à Paris aux frais de son département pour y suivre les cours de l'école de médecine qui venait d'être réorganisée. Chirurgien-major au 7^e de hus-sards, il fit la guerre en Italie, et fut nommé directeur de l'hôpital de Verceil. Reçu docteur à l'é-

cole de Montpellier en 1801, il revint exercer la médecine à Poitiers. En 1805, nommé médecin du dépôt de mendicité, il s'acquitta par ses excellents offices la reconnaissance des infortunés. Au milieu de ses nombreuses occupations, il trouvait encore le temps de se livrer au travail du cabinet. Son mémoire, *De la nuit, et de son influence sur les maladies*, fut, en 1806, couronné par la société de médecine de Bruxelles. L'année suivante, à la création de l'école secondaire de Poitiers, il y fut nommé professeur de pathologie chirurgicale, il en devint directeur en 1821. Les principes religieux étaient solidement établis dans son cœur, et souvent il y puisa pour les malades de douces paroles de consolation. Il mourut le 2 octobre 1852, avec cette résignation chrétienne qu'il avait tant de fois recommandé aux autres.

* MORICHINI (Dominique), professeur de chimie à Rome, était né à Civitanino dans les Abruzzes ; après de brillantes études il prit le doctorat en médecine et en chirurgie, et vint dans la capitale de la chrétienté où il fut nommé professeur de chimie moderne. Morichini trouva le premier dans l'émail des dents l'acide fluorique, et dans la couleur violette du prisme la force magnétique, ce qui indiqua aux savants l'affinité de la lumière avec le magnétisme. Morichini fut en outre un médecin distingué et membre de plusieurs académies. Il est mort à Rome le 10 novembre 1856.

MORILLO (don Pablo), comte de Carthagène, lieutenant-général espagnol, naquit en 1777, à Fuente de Malva, dans la province de Toro, d'une famille obscure. Simple sergent de marine à l'époque de la révolution de France, il commandait un corps de *guérillas* lors de l'invasion de l'Espagne. Créé colonel à l'occasion de la prise de Vigo, en Galice, il organisa vers la même époque le régiment de l'infanterie, dit *la Union*, qui s'est illustré dans la guerre de la Péninsule et en Amérique. Il servit ensuite avec distinction en Estramadure à la tête d'un corps de partisans, puis en Portugal. Elevé plus tard au rang de *brigadier*, il se porta sur Cordoue pour inquiéter les Français ; mais en janvier 1812, il fut obligé de se replier et servit dès lors à l'avant-garde des divisions espagnoles sous les ordres de Wellington, dont il mérita souvent les éloges par son intrépidité. Il reçut une blessure à la bataille de Vittoria et fut fait maréchal-de-camp. Après la rentrée de Ferdinand VII, il fut nommé chef de l'armée expéditionnaire, destinée à aller soumettre les insurgés de Venezuela et de la nouvelle Grenade. La prise de Carthagène signala le début d'une guerre qui n'eut pas le résultat que ce premier succès semblait promettre. Son armée, ne recevant aucun secours de la métropole, s'affaiblissait de jour en jour par les suites des fatigues et des combats ; et son embarras devenait extrême... lorsqu'à la suite de la révolution de 1820, il reçut l'ordre de proclamer la constitution des Cortès et d'entamer des négociations avec les chefs insurgés. Le congrès de Colombie demanda que le gouvernement espagnol reconnût l'indépendance de la république colombienne. Morillo n'avait pas les pouvoirs nécessaires pour traiter sur cette base ; il conclut

donc un armistice avec Bolivar, et s'embarqua pour l'Espagne. Il fut bien accueilli par Ferdinand, et quelque temps après nommé commandant général de la Galice et des Asturies. Apprenant que les Cortès avaient prononcé la déchéance du roi, il protesta contre cet acte avec énergie et se hâta de conclure un traité avec l'armée française que Louis XVIII avait envoyée au secours de Ferdinand. Il paraît toutefois que la conduite un peu ambiguë qu'il tint dans cette circonstance, donna lieu de soupçonner sa fidélité. Destitué par Ferdinand, il se retira en France au mois de janvier 1824, et s'établit avec sa famille à Rochefort. Il y vécut obscurément pendant quatre ans, et mourut aux eaux de Barèges le 27 juillet 1858. Des *Mémoires sur ses campagnes d'Amérique*, en 1815 et 1821, ont été traduits en français par M. Ern. de Blosseville, Paris, 1826, in-8.

MORILLOS (Barthélemy-Esteban), ou MURILLO, peintre de Séville en Espagne, naquit en 1618. Il reçut quelques conseils de Moya, puis trouva à Madrid, dans Velasquez, un protecteur qui lui rendit de grands services, en lui procurant de nombreux ouvrages. Il se fit admirer par une manière de peindre qui lui était propre, et qui produisait un grand effet. Les Italiens, étonnés de la beauté de son génie et de la fraîcheur de son pinceau, ne firent point de difficulté de le comparer au célèbre Paul Véronèse. Charles II voulut le déclarer son premier peintre; mais Morillos s'en excusa sur son âge, qui ne lui permettait pas de se charger d'un emploi aussi important : son extrême modestie était néanmoins l'unique cause de son refus. Il mourut à Séville en 1682, des suites d'une chute qu'il avait faite à Cadix, en exécutant pour le maître-autel des capucins de cette ville son célèbre tableau du *Mariage de Sainte-Catherine*. Le musée de Paris possède de ce maître cinq tableaux, 1^o l'*Enfant Jésus assis sur les genoux de la Vierge*; 2^o *Dieu le Père et le Saint-Esprit contemplant la sainte famille*; 3^o *Jésus-Christ sur la montagne des Oliviers*; 4^o *Saint Pierre implorant son pardon*; 5^o *Un jeune mendiant*. On en voyait quatre autres à Paris en 1814; l'*Adoration des Bergers*; *Sainte Elizabeth de Hongrie*; et ceux de l'*Emplacement de Sainte-Marie-Majeure, désigné au Patrice Jean par un espace couvert de neige* : ce sont les chefs-d'œuvre de ce peintre.

MORIN (Pierre), né à Paris en 1551, passa en Italie, où le savant Paul Manuce l'employa à Venise dans son imprimerie. Il enseigna le grec et la cosmographie à Vicence, d'où il fut appelé à Ferrare par le duc de cette ville. Saint Charles Borromée, instruit de ses profondes connaissances dans l'antiquité ecclésiastique, de son désintéressement, de son zèle et de sa piété, lui accorda son estime et l'engagea à aller à Rome en 1575. Les papes Grégoire XIII et Sixte-Quint l'employèrent à l'édition des Septante, 1587, et à celle de la Vulgate, 1590, in-fol. Il travailla beaucoup à l'édition de la Bible en latin traduite sur celle des Septante, Rome, 1588, in-fol.; à l'édition des Décrétales jusqu'à Grégoire VII, Rome, 1591, 5 vol. in-fol., et à une Collection des Conciles généraux, Rome, 1608, 4 vol.

Ce savant critique mourut en 1608, à 77 ans. On a de lui un *Traité du bon usage des sciences*, et quelques autres écrits, publiés par le P. Quétif, dominicain, Paris, 1675, in-42. On y trouve des recherches et de bons principes; l'auteur était très-versé dans les belles-lettres et dans les langues. L'édition de l'ancien *Testament* grec des Septante, Rome, 1587, in-fol. est rare. Elle passe pour la plus exacte. C'est sur l'exemplaire de cette belle édition que fut faite celle de Paris en 1628, par les soins du P. Morin, de l'Oratoire, qui y joignit l'ancienne version latine de Nobilius. Voy. CARAFFA. (Ant.)

MORIN (Jean-Baptiste) naquit l'an 1585 à Villefranche en Beaujolais. Après avoir voyagé en Hongrie pour faire des recherches sur les métaux, il revint à Paris, et s'appliqua entièrement à l'astrologie judiciaire. Ses horoscopes lui ouvrirent l'entrée de la maison des grands. On prétend que le cardinal de Richelieu eut la faiblesse de le consulter, et que le cardinal Mazarin lui fit une pension, après lui avoir procuré la chaire de mathématiques au collège royal. Le comte de Chavigni, secrétaire d'état, réglait toutes ses démarches par les avis de Morin, et ce qu'il regardait comme le plus important, les heures des visites qu'il rendait au cardinal de Richelieu, Morin ne se trompa, dit-on, que de peu de jours dans le pronostic de la mort de Gustave-Adolphe. Il rencontra, à dix heures près, le moment de la mort du cardinal de Richelieu. Ayant vu la figure de Cinq-Mars, sans savoir de qui elle était, il répondit que cet homme-là aurait la tête tranchée. Morin se méprit de seize jours seulement à la mort du connétable de Lesdiguières, et de six à celle de Louis XIII. Mais il fit dans d'autres occasions des bévues beaucoup plus lourdes, qu'on ne manqua pas de relever. Il faut convenir cependant qu'en général la justesse avec laquelle il devina est difficile à expliquer. « Ceux qui croient à ces sortes » de prédictions, dit un auteur, ou sont eux-mêmes » infatués de l'astrologie judiciaire, de l'art cabalistique et autres charlataneries de ce genre, ou » supposent dans les horoscopes un pacte implicite » avec l'esprit des ténèbres; car un homme » sensé ne verra jamais ici aucun rapport entre les » moyens et la fin. » Morin, oracle des astrologues, voulut l'être aussi des philosophes. Il attaqua le système de Copernic et celui d'Epicure, et eut à ce sujet des démêlés très-vifs avec Gassendi et avec les disciples de ce philosophe. La Hollande avait promis cent mille livres, et l'Espagne trois cent mille, à celui qui aurait trouvé le problème des longitudes. Morin croyait déjà avoir les quatre cent mille livres, lorsque des commissaires nommés par le cardinal de Richelieu, lui démontrèrent la fausseté de ses prétentions. Il mourut à Paris en 1656. On lui doit une *Réfutation* en latin du livre des préadamites, curieuse et singulière, Paris, 1657, in-12. On a encore de lui un livre intitulé *Astrologia gallica*, et un grand nombre d'autres ouvrages, dans lesquels on remarque un génie singulier et bizarre. Voyez son article dans le *Dictionnaire de Moréri*, édit. de 1759, où l'on trouve la liste de ses manuscrits, et le tom. 5 des *Mémoires de Nicéron* où est celle de ses livres imprimés.

MORIN (Jean), savant oratorien, né à Blois en 1591, de parents calvinistes, étudia les humanités à la Rochelle. Il alla ensuite à Leyde, où il apprit la philosophie, les mathématiques, le droit, la théologie et les langues orientales. Après avoir orné son esprit de toutes ces connaissances, il se consacra à la lecture de l'Écriture sainte, des conciles et des Pères. Un voyage qu'il fit à Paris l'ayant fait connaître du cardinal du Perron, il abjura le calvinisme entre les mains de ce prélat. Le nouveau converti demeura quelque temps auprès de lui, entra dans l'Oratoire, congrégation qui venait d'être fondée par le cardinal de Bérulle. Son érudition et ses ouvrages lui firent bientôt un nom. Les prélats de France se faisaient un plaisir de le consulter sur les matières les plus épineuses et les plus importantes. Le pape Urban VIII, instruit de ses talents et de ses vertus, l'appela à Rome, et se servit de lui pour la réunion de l'Eglise grecque avec la latine. Le cardinal de Richelieu obligea ses supérieurs à le rappeler en France, et lui fit perdre le chapeau de cardinal, dont on prétend qu'il aurait été honoré, s'il se fût fixé à Rome. De retour à Paris, il se livra à l'étude avec une ardeur infatigable, et y mourut d'une attaque d'apoplexie en 1659, à 68 ans, également regretté pour ses connaissances et son caractère franc et sincère. Il était parfaitement versé dans les langues orientales, et fit revivre en quelque sorte le *Pentateuque samaritain* en le publiant dans la *Bible polyglotte* de Le Jay. Ses principaux ouvrages sont : *Exercitationes biblicæ*, Paris, 1655, in-4 ; ouvrage dans lequel il s'élève avec raison contre le texte hébreu, tel que nous l'avons ; *De sacris ordinationibus*, 1653, in-fol ; *de Pœnitentia*, 1651, in-fol. L'auteur a ramassé dans cet ouvrage et dans le précédent tout ce qui pouvait avoir rapport à son sujet. L'un et l'autre sont très-savants ; mais ils manquent de méthode. Une nouvelle *Edition de la Bible des Septante*, avec la version latine de Nobilius, Paris, 1628 et 1642, 5 vol. in-fol. ; estimée : elle comprend le nouveau Testament. Le P. Morin, dans la préface de cet ouvrage, fait l'apologie de la version des Septante, tant de fois attaquée par les protestants, et s'élève contre le texte hébreu, qu'il prétend avoir été corrompu par les Juifs. Hottinger, Taylor et Boot, protestants, et Siméon de Muis, professeur en hébreu à Paris, attaquèrent le P. Morin, qui se défendit excellemment dans plusieurs ouvrages, particulièrement dans ses *Exercitationes ecclesiasticæ in utrumque Samaritanorum pentateuchum*, Paris, 1651, in-4. Jean Cappel a porté le dernier coup au texte hébreu moderne. (Voy. CAPPEL, GOROPHUS, MASCLEF). Ses *Lettres* et des *Dissertations* sous le titre d'*Antiquitates ecclesiæ orientalis*, 1682, in-8 ; *Histoire de la délivrance de l'Eglise par l'empereur Constantin, et du progrès de la souveraineté des papes par la piété et la libéralité de nos rois*, 1629, in-fol. Cet ouvrage, écrit en français d'une manière incorrecte et diffuse, déplut à la cour de Rome, et l'auteur ne put l'apaiser qu'en promettant quelques corrections. *Des défauts du gouvernement de l'Oratoire*, 1655, in-8. Cette satire attira à l'auteur bien des désagréments ; presque tous les exemplaires furent

brûlés, ce qui l'a rendu rare. Le P. des Marets en a donné un abrégé, sous le nom de *la Tourelle* ; *opera posthuma*, 1705, in-4. Le P. Morin était un des plus savants hommes de son temps. Il n'y a personne qui ait plus écrit sur la critique de la Bible, et avec plus d'érudition que lui. Il a écrit aussi très-solidement sur la matière des Sacrements, et on peut dire qu'il a épuisé tous les sujets sur lesquels il s'est exercé. Cet homme, si versé dans l'antiquité ecclésiastique, si zélé pour les anciens usages, pour l'ancienne discipline, était bien éloigné de cet esprit réformateur qui voudrait tout ramener à l'état des premiers temps. Il regardait la pratique et les coutumes de l'Eglise dans tous les siècles, comme des lois qu'il n'était pas plus permis de contredire que les jugements doctrinaux. *Insolentissima igitur est insania, non modo disputare contra id quod videmus universam Ecclesiam credere, sed etiam contra id quod videmus eam facere. Fides enim Ecclesiæ non modo regula est fidei nostræ, sed etiam actiones ipsius actionum nostrarum ; consuetudo ipsius, consuetudinis quam observare debemus* (Præf. Comm. hist. de adm. Sac. Pœn.) ; passage exactement conforme à celui de saint Augustin ; *Si quid per totum orbem frequentat Ecclesia, quin sit faciendum, disputare apertissima insania est*. Voy. FLEURY, THOMASSIN.

MORIN (Simon) naquit à Richeumont près d'Amale, en Normandie, vers l'an 1625, d'une famille obscure. La misère le chassa de son pays et l'amena à Paris, où il se fit écrivain-copiste. Son cerveau, qui n'avait jamais été fort bon, se dérangerait totalement lorsqu'il jouit d'un peu d'aisance. Il se jeta dans les rêveries des *Illuminés*, alors fort communs à Paris. On le mit en prison, et on le relâcha bientôt comme un esprit faible, qui, dans un état plus commode, pourrait se rétablir. Il se logea chez une fruitière, abusa de sa fille, et fut contraint de l'épouser. Sa belle-mère tenait une espèce d'hôtellerie ; son gendre se mit à prêcher ceux qu'elle recevait. Les ignorants s'attroupèrent autour de cet ignorant ; et le lieutenant de police ne put mettre fin à ces conventicules, qu'en faisant enfermer à la Bastille celui qui les tenait. Cet insensé, remis en liberté au bout de deux ans, répandit un petit ouvrage où brillaient tous les égarements de son esprit. L'auteur était si enchanté de ce tissu de délires et d'inepties, qu'il en envoya un exemplaire au curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui lui demanda d'où venait sa mission ? *De Jesus-Christ même*, répondit le fanatique, *qui s'est incorporé en moi pour le salut de tous les hommes*. Le curé ne lui répliqua qu'en le faisant de nouveau renfermer à la Bastille. Avant que d'y être, il avait répété plusieurs fois qu'il ne serait jamais assez lâche pour dire : *Transeat a me calix iste* ; mais dès qu'il y fut, sa fermeté l'abandonna. Il fit sa rétractation, et obtint son élargissement. A peine fut-il sorti qu'il dogmatisa encore. Le parlement le fit mettre à la Conciergerie, et le condamna aux Petites-Maisons. Nouvelle abjuration, et nouvel élargissement. Mais le cœur n'ayant point eu de part à ces rétractations, il chercha de nouveau à faire des prosélytes. Des

Marets de Saint-Sorlin, fanatique lui-même, mais d'un fanatisme plus pardonnable, le dénonça comme un hérétique. Morin mettait au net un discours qu'il voulait présenter au roi, lorsqu'il fut conduit à la Bastille et ensuite au Châtelet. Cet écrit commençait par ces mots : *Le fils de l'homme au roi de France....* Morin fut condamné à être brûlé vif avec son livre et tous ses autres écrits. Après la lecture de son jugement, le premier président Lamoignon lui demanda s'il était écrit quelque part que le nouveau Messie dût subir le supplice du feu ? Ce misérable eut l'impudence de répondre par ce verset du psaume 16 : *Ignem me examinasti, et non est inventa in me iniquitas*. Toutes ses réponses prouvaient sa démente, et cette folie aurait dû, ce semble, lui obtenir sa grâce. Son arrêt fut cependant exécuté le 14 mars 1685. Ses complices furent punis de diverses peines ; mais aucun ne fut condamné à mort. On cite de Morin des *Pensées*, dédiées au roi, in-8 de 174 pages, très-rare ; une *Requête au roi et à la reine régente, mère du roi*, du 27 octobre 1647, 8 pages ; deux *rétractations* ayant toutes deux 4 pages in-4 : la première du 7 février 1649, la seconde du 14 juin suivant ; *Témoignage du 2^e avènement du fils de l'homme*, janvier 1644. (Voy. d'AYESNES.)

MORIN (Etienne), ministre de la religion prétendue réformée, né à Caen en 1625, remplit, au bourg Saint-Pierre-sur-Dive, et dans cette ville, ses fonctions de pasteur. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira à Leyde, et de là à Amsterdam, où il fut nommé professeur de langues orientales. Il y mourut en 1700, âgé de 75 ans, après de longues infirmités de corps et d'esprit. On a de lui huit *Dissertations* en latin sur des matières d'antiquité. Elles sont curieuses. L'édition de Dordrecht, 1700, in-8, est la meilleure, et préférable à celle de Genève, 1685, in-4. Il a aussi donné la *Vie* de Samuel Bochart. (Voyez les *Mémoires* de Nicéron, tome 12.) Pierre Francius a donné son *Eloge* dans la 2^e édition de ses *Orationes*. — Son fils Henri MORIN, né à Saint-Pierre-sur-Dive en Normandie, se fit catholique après avoir été ministre protestant. Il est auteur de plusieurs *Dissertations* qui se trouvent dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres* dont il était membre. Il mourut à Caen en 1728, âgé de 60 ans.

MORIN (Louis), médecin, né au Mans en 1655, vint faire sa philosophie à Paris à pied et en herborisant. Il étudia ensuite en médecine, fut fait docteur en 1662, et devint membre de l'Académie des sciences. Sa vertu égalait son savoir : il menait la vie d'un anachorète, ne mangeait que du pain, ne buvait que de l'eau, et se permettait tout au plus quelques fruits. Paris était pour lui une Thébaïde, à cela près qu'il lui fournissait des livres et des savants. L'argent qu'il recevait de sa pension de l'Hôtel-Dieu, dont il était médecin, il le remettait dans le tronc, après avoir bien pris garde de n'être pas vu. En 1700 il fut choisi pour faire les démonstrations des plantes au Jardin-Royal, à la place du célèbre Tournefort, qui alla herboriser dans le Levant. Ce savant avait conçu tant d'es-

time pour Morin, qu'il donna à une plante étrangère le nom de *Morina orientalis*. Morin mourut, comme il avait vécu, dans de grands sentiments de piété, en 1715, âgé de près de 80 ans. Il laissa une bibliothèque de près de 20,000 écus, un herbier, un médailler, et nulle autre acquisition. On trouva dans ses papiers un *Index d'Hippocrate* grec et latin, beaucoup plus ample et plus fini que celui de Pinus. Pontenelle a écrit l'éloge de Morin.

MORIN (Jean), né à Meung, près d'Orléans, en 1703, obtint en 1752 la chaire de philosophie de Chartres, et en 1780 un canonicat de la cathédrale. Morin donna à 58 ans son *Mécanisme universel*, vol. in-12, qui contient beaucoup de connaissances. Son second ouvrage est un *Traité de l'électricité*, imprimé in-12 en 1748. L'abbé Nollet, ayant réfuté l'opinion de l'auteur, Morin adressa à cet académicien une *Réponse* : c'est son 5^e et dernier ouvrage imprimé. Il conserva jusqu'à la mort son application aux sciences, ainsi que les vertus du prêtre et du philosophe. Il mourut à Chartres le 28 mars 1764, à 59 ans.

MORINGE (Gérard), théologien de Bommel dans la Gueldre, fut professeur de théologie dans le monastère de Sainte-Gertrude à Louvain, puis chanoine et curé de Saint-Tron dans la principauté de Liège, où il mourut le 9 octobre 1556. On a de lui : la *Vie de saint Augustin*, Anvers, 1555, in-8, et 1644, avec des notes d'Antoine Sanderus ; celles de *Saint Tron, des saints Libère et Eucharie*, Louvain, 1550, in-4 ; celle du pape *Adrien VI*, Louvain, 1556, in-4 ; et dans les *Analectes historiques d'Adrien VI* par Gaspard Burman, Utrecht, 1727 ; *Commentaire sur l'Ecclesiaste*, Anvers, 1555, in-8 ; *Oratio de paupertate ecclesiastica*, etc. Tous les écrits de cet auteur sont en latin. On conserve en manuscrit dans le monastère de Saint-Tron : *Vitæ sanctorum Antonii et Guiberti Gemblacensis* ; *Præcepta vitæ honestæ* ; *Chronicon Trudonense*, depuis l'an 1400. Arnould Wion et le père Possevin le font moins bénédictin à Saint-Tron, et disent qu'il florissait vers 1100 ; ils se trompent, ainsi que Corneille Loos, qui le confond avec Noviomagus.

MORINIERE (Adrien-Claude LE FORT de la), né à Paris en 1696, d'une famille noble, fut élevé sous le célèbre père Porée, dont il fut toute sa vie l'ami et l'admirateur. L'amour des lettres inspirant celui de la solitude, notre auteur quitta le tumulte de la capitale pour se retirer chez les pères géno-véains de Senlis. Il y vécut pendant 12 ans, occupé à préparer les matériaux de différentes collections. Les principales sont : *Choix de poésies morales et chrétiennes*, 1740, 5 vol. in-8 ; *Bibliothèque poétique*, 1745, 4 vol. in-4, et 4 vol. in-12 ; *Passé - temps poétiques, historiques et critiques*, 1757, 2 vol. in-12 ; *Œuvres choisies de J.-B. Rousseau*, in-12. Ce petit recueil est le mieux fait de tous ceux que la Morinière a donnés au public. On a encore de lui deux petites comédies : les *Vapeurs* et le *Temple de la Paresse*, 1755, in-12. Cet auteur mourut en 1768. Le respect qu'on remarque dans ses ouvrages pour la religion et pour les mœurs, respirait dans sa conduite. Dans les édi-

tions qu'il a données des meilleurs morceaux des poètes français, il n'a pas craint de nuire à leur gloire, en écartant ce qui sent tant soit peu la licence. Par là, il en a rendu la lecture commune et sûre pour tous les âges et toutes les personnes. Il est toujours, sinon glorieux, du moins estimable, de présenter les grands hommes par le beau côté : on exécute, en quelque sorte, leurs intentions : car il en est peu qui n'aient condamné, dans un âge mûr, les égarements de leur jeunesse et de leur plume.

MORISON (Robert), botaniste distingué, vit le jour à Aberdeen en Ecosse l'an 1620. Il étudia dans l'université de cette ville, et y enseigna quelque temps la philosophie. Il s'appliqua ensuite à l'étude des mathématiques, de la théologie, de la langue hébraïque, de la médecine, et surtout de la botanique, pour laquelle il avait beaucoup de passion. Les guerres civiles interrompirent ses études ; il signala son courage pour les intérêts du roi Charles I^{er}, et se battit vaillamment dans le combat donné sur le pont d'Aberdeen, entre les habitants de cette ville et les troupes presbytériennes. Il y fut blessé dangereusement à la tête. Dès qu'il fut guéri de cette blessure, il vint en France. Gaston, duc d'Orléans, l'attira à Blois, et lui confia la direction du jardin royal de cette ville en 1650. Morison dressa une nouvelle méthode d'expliquer la botanique, qui plut au duc. Après la mort de ce prince, il retourna en Angleterre en 1660. Le roi Charles II, à qui le duc d'Orléans, son oncle, l'avait présenté à Blois, le fit venir à Londres, et lui donna le titre de son médecin, et une pension de 200 livres sterling. Cet habile homme mourut à Londres en 1685, à 62 ans. On a de lui : *Prælium botanicum*, qu'il publia en 1669, in-12. Cet ouvrage acquit tant de réputation à son auteur, que l'université d'Oxford lui offrit une chaire de professeur en botanique, qu'il accepta ; *Hortus Bleensis*, Londres, 1669, in-fol., réimprimé dans son *Prælium botanicum* ; La 2^e et la 5^e partie de son *Histoire des Plantes*, in-fol., 1680 et 1699, dans laquelle il donne une nouvelle méthode estimée des connaisseurs. La 1^{re} partie de cet ouvrage n'a point été imprimée : on ne sait ce qu'elle est devenue. Ce qui en tient lieu est intitulé *Plantarum umbelliferarum distributio nova*, 1672, in-fol. Comme ce traité fut réimprimé avec la 5^e partie, on ne prend l'édition de 1672 qu'à cause de la beauté des épreuves. La 1^{re} partie devait contenir la description des arbres et des arbrisseaux. Les trois parties ont été publiées à Oxford en 1715, 2 vol. in-fol. avec fig. La méthode de Morison consiste à établir les genres des plantes par rapport à leurs semences et à leurs fruits : méthode que Tournefort a également adoptée, mais que Linné a cru devoir changer contre une autre. Morison a certainement rendu des services importants à l'histoire naturelle ; mais il semble qu'il se loue lui-même un peu trop. Bien loin de se contenter de la gloire que pouvait lui procurer son système de classification botanique, il osa comparer ses découvertes à celles de Christophe Colomb ; et sans jamais citer Gesner, Césalpin et Fabio Colonna, il assure en plusieurs endroits de

ses ouvrages qu'il n'a rien appris que de la nature même. On l'aurait peut-être cru sur sa parole, s'il n'avait pris la peine de transcrire des pages entières de ces deux derniers auteurs.

MORISOT (Claude-Barthélemy), écrivain, né à Dijon en 1592, mort dans la même ville en 1661. On a de lui : un livre intitulé *Peruviana*, Dijon, 1645, in-4, où sous des noms allégoriques il trace l'histoire des démêlés du cardinal de Richelieu avec la reine Marie de Médicis, et Gaston de France, duc d'Orléans : *Orbis maritimus*, 1645, in-fol. ; *Feritatis lacrymæ*, Genève, 1626, in-12. C'est une satire contre les jésuites, avec cette dédicace : *Patribus jesuitis sanitatem*. Elle est si grossière, qu'il ne trouva pas moyen de la faire imprimer dans sa patrie, et qu'il dut la faire publier à Genève, où on imprimait tous les sarcasmes contre l'Eglise et ses ministres. Grand nombre de *Lettres latines*.

* MORISSON (Charles-François-Gabriel), conventionnel, né dans le Poitou, vers 1740, était avocat au parlement et en 1789 exerçait sa profession à Fontenay. L'un des premiers administrateurs du département de la Vendée en 1790, il fut député de ce départ. à l'assemblée législative et ensuite à la Convention, où il se fit remarquer par sa modération au milieu de l'exaltation générale. Lorsqu'on proposa de mettre le roi en jugement, il s'y opposa de tout son pouvoir, se fondant sur ce que les lois avaient établi son inviolabilité. Le 29 novembre, en repoussant les attaques des démagues contre ce malheureux prince : « Vous citez » toujours Brutus, leur dit-il ; mais si César eût » été sans armes et sans puissance, ce Brutus fût » devenu peut-être son défenseur. » Il vota pour la détention et le bannissement à la paix. Dans les différentes missions dont il fut chargé il montra le même esprit de modération. Membre du conseil des cinq-cents, il fit adopter, en décembre 1796, un décret d'amnistie pour les Vendéens et les Chouans. Il en sortit l'année suivante, et fut, lors de la réorganisation des tribunaux, nommé conseiller à la cour de Poitiers, puis à celle de Bourges, où il mourut en 1815, estimé pour les vertus sociales et le désintéressement dont souvent il avait fait preuve.

MORLEY (Georges), évêque anglican, né à Londres en 1597, de parents nobles, devint chanoine d'Oxford en 1641. Il donna les revenus de son canoniat au roi Charles I^{er}, alors engagé dans la guerre contre les troupes du *long Parlement*. Quelque temps après, ce prince étant prisonnier à Hamptoncourt, employa le docteur Morley pour engager l'université d'Oxford à ne point se soumettre à une visite illégale. Ayant ménagé cette affaire, il irrita les anti-royalistes, et fut privé, l'un des premiers, de ses emplois à Oxford. Il quitta l'Angleterre, et se rendit à La Haye auprès de Charles II, qui, ayant été rétabli sur le trône de ses ancêtres, paya le zèle de ce fidèle sujet par sa nomination à l'évêché de Worcester, et ensuite à celui de Winchester. Ce prélat mourut en 1684, à 87 ans, après avoir fait de grands biens dans son diocèse. On a de lui des *Sermons* et des *Lettres* en latin.

MORLIÈRE (Adrien de la), chanoine de la cathé-

drale d'Amiens, né avant la fin du xvr^e siècle à Chauny, a publié : *Antiquités et choses les plus remarquables de la ville d'Amiens*, ouvrage plein de recherches, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1642, in-fol., rare, on y a réuni, son *Recueil de plusieurs nobles et illustres maisons de ce diocèse, etc.*, imprimé séparément, Amiens, 1650, in-4. Ménage, dans son *Histoire de Sablé*, l'appelle un généalogiste sûr.

MORNAC (Antoine), célèbre avocat au parlement de Paris, né à Tours, fréquenta le barreau près de 40 ans, et cultiva les muses au milieu des épines de la chicane. Ses ouvrages ont été imprimés à Paris, en 1724, en 4 vol. in-fol. On a encore de lui un recueil de vers, intitulé : *Feria Forenses*, in-8, parce qu'ils étaient le fruit de ses amusements pendant les vacances du palais. Il contient les éloges des gens de robe qui avaient paru avec éclat en France depuis 1500. Il mourut en 1620.

MORNAY (Philippe de), seigneur du Plessis-Marly, né à Buhuy ou Bishuy, dans la Haute-Normandie, en 1549, fut élevé à Paris. Il y fit des progrès rapides dans les belles-lettres, les langues savantes, et dans la théologie : ce qui était un prodige dans un gentilhomme. On le destina d'abord à l'Eglise ; mais sa mère, imbue des erreurs de Calvin, les lui inspira. Après la Saint-Barthélemy, Philippe de Mornay parcourut l'Italie, l'Allemagne, les Pays-Bas et l'Angleterre. Le roi de Navarre, depuis Henri IV, était alors chef du parti protestant ; Mornay s'attacha à lui, et le servit de sa plume et de son épée. Il n'oublia rien pour aplanir le chemin du trône à ce prince. Mais lorsqu'il changea de religion, ce favori lui en fit de sanglants reproches. Il continua cependant à le servir avec fidélité, dirigea toutes les affaires, et termina celle de la dissolution du mariage de Henri IV. Mais en 1598, son *Traité de l'Institution de l'Eucharistie* donna lieu à la fameuse conférence de Fontainebleau, dont le résultat fut la disgrâce de Mornay. Ce livre ayant soulevé tous les théologiens catholiques, il eut l'imprudence de ne répondre à leurs censures que dans une conférence publique. Elle fut indiquée le 4 mai 1600 à Fontainebleau, où la cour devait être. Le combat fut entre du Perron, évêque d'Evreux, et Mornay. La victoire fut unanimement adjugée à du Perron. Ce prélat s'était vanté de faire voir clairement près de cinq cents passages tronqués ou mal cités dans le livre de son adversaire, et il tint parole. Les calvinistes équitables convinrent de la défaite de leur chef. Pour la constater, il ne faut que lire ce qu'en dit dans ses *Mémoires* le duc de Sully, zélé protestant. (Voy. du PERRON.) Un ministre huguenot, présent à la conférence, disait avec douleur à un capitaine de son parti : *L'évêque d'Evreux a déjà emporté plusieurs passages sur Mornay.* — *Qu'importe*, répartit le militaire, *pourvu que celui de Saumur lui demeure ?* C'était un passage important sur la rivière de Loire, dont du Plessis était gouverneur. Ce fut là qu'il se retira, toujours occupé à inquiéter les catholiques. Lorsque, après la mort de Henri IV, son successeur Louis XIII entreprit de faire la guerre contre son parti, du Plessis lui écrivit pour l'en dissuader.

Après avoir épuisé les raisons les plus spécieuses, il lui dit : « Faire la guerre à ses sujets, c'est témoiner de la faiblesse. L'autorité consiste dans l'obéissance paisible du peuple ; elle s'établit par la prudence et la justice de celui qui gouverne. » La force des armes ne se doit employer que contre un ennemi étranger. » Ces remontrances de Mornay, que les événements du passé rendaient ridicules, ne produisirent rien que la perte de son gouvernement de Saumur, que Louis XIII lui ôta en 1621. Mornay ne pouvait point ignorer les fruits amers qu'avait produits l'indulgence dont on avait usé envers les sectaires ; il pouvait encore moins ignorer les désordres que la nature des nouvelles erreurs devait inévitablement produire dans un état catholique. « Le calvinisme, dit Voltaire, devait nécessairement enfanter des guerres civiles et ébranler les fondements des états. Les réformateurs du quinzième siècle ayant déchiré tous les liens par lesquels l'Eglise romaine tenait les hommes, ayant traité d'idolâtrie ce qu'elle avait de plus sacré, ayant ouvert les portes de ses cloîtres et remis ses trésors dans les mains des séculiers, il fallait qu'un des deux partis périt par l'autre. Il n'y a point de pays en effet où la religion de Calvin et de Luther ait paru sans faire couler le sang. » (*Siècle de Louis XIV*, chap. 55.) L'amiral Coligni disait lui-même, au rapport de Brantôme, que le seul moyen de contenir les calvinistes, était de les occuper hors du royaume, et d'abandonner à leurs dégâts les provinces catholiques des Pays-Bas ; faute de quoi pour le leur ils recommenceroient à brouiller au dedans : tant il les connaissait brouillons, remuans, fretillans, et amateurs de la picorée. Mornay mourut en 1625 à 74 ans, dans sa baronnie de la Foret-sur-Seure en Poitou. Il avait été pendant 50 ans l'oracle de ses co-réligionnaires, au point qu'on le nommait le Pape des huguenots. On a de lui : un *Traité de l'Eucharistie*, 1604, in-fol.; un *Traité de la vérité de la Religion chrétienne*, in-4 ; un livre intitulé : *le Mystère d'iniquité*, in-4 ; un *Discours sur le droit prétendu par ceux de la maison de Guise*, in-8 ; des *Mémoires*, depuis 1572 jusqu'en 1620, 4 vol. in-4 ; des *Lettres*, etc. Presque tous ses ouvrages sont remplis des erreurs de sa secte, et de plus d'une bonne dose d'enthousiasme. Ses deux secrétaires, Meslai et Chalopin, et David de Liques, flamand, ont composé sa *Vie*, in-4. Ce sont des éloges historiques faits par des hommes de parti. Il y a encore une *Vie de du Plessis-Mornay*, dans les *Vies de plusieurs anciens seigneurs de la maison de Mornay*, par R. de Mornay de la Villetertre, 1689, in-4.

MORO (François), Japonais de naissance et zélé chrétien, directeur du commerce des Portugais au Japon, fut accusé faussement d'une conspiration contre l'empereur, et brûlé vif en 1657, en protestant jusqu'au dernier soupir de sa parfaite innocence. Le père Charlevoix a démontré la fausseté de cette prétendue conspiration, et du roman que Kaempfer a ou fabriqué ou adopté pour l'accréditer, et calomnier à son ordinaire l'Eglise naissante et souffrante du Japon.

MORO (Etienne), jésuite hongrois, savant ma-

thématicien, fut assassiné en 1794 par les Rasciens, à Cinq-Eglises. On a de lui : *Geographia Pannonia* insérée dans *Imago Hungariae antiquae* par Timon, qui en fait un grand éloge.

MOROGUES. Voy. BIGOT de MOROGUES.

MORONE (Jean de), fils du comte Jérôme de Morone, chancelier de Milan, et l'un des plus grands politiques de son temps, mort subitement au camp devant Florence en 1529, eut une partie des talents de son père. Il mérita l'évêché de Modène par son zèle et ses talents. Envoyé nonce en Allemagne l'an 1542, il engagea les princes de l'empire à souscrire à la convocation d'un concile général. Le pape Paul III, charmé d'un tel succès, récompensa Morone par le chapeau de cardinal, le nomma légat à Bologne, et président au concile indiqué à Trente. Jules III l'envoya en qualité de légat à la diète d'Augsbourg, où il soutint avec chaleur les intérêts du siège de Rome. Morone s'y fit également aimer des catholiques et des protestants. Sa modération et l'équité qui formaient son caractère étaient dignes d'un philosophe chrétien. Il tonnait contre l'hérésie, et il traitait avec douceur les hérétiques. Ses ennemis lui firent un crime de cette modération. Paul IV le fit arrêter sur quelques fausses accusations; mais Pie IV, son successeur, prit hautement sa défense, et confondit la calomnie, en le nommant président du concile de Trente. Après la mort de ce pontife, saint Charles Borromée le crut digne de la tiare et lui donna sa voix. Il en avait déjà eu 20 dans un autre conclave. Grégoire XIII l'envoya légat à Gênes, et ensuite en Allemagne. Ce fut au retour de cette dernière légation, qu'il couronna une vie illustre par une mort sainte. Il mourut à Rome en 1580, à 72 ans, avec la réputation d'un homme pénétrant, adroit, résolu, intrépide, zélé pour les intérêts de son diocèse et pour ceux de l'Eglise. On peut consulter sur cet illustre prélat l'*Histoire de la littérature italienne* de Tiraboschi, tome 7, 1^{re} partie, p. 260 et suivantes, et le tome 5, p. 501 de la *Bibliothèque de Modène* qui contient la liste de ses ouvrages. Sa vie a été écrite par Jacobelli, évêque de Foligno.

MOROSINI, très-ancienne maison de Venise, dont le nom en latin est *Maurocenus*, et qui a donné plusieurs doges à la république : Dominique MOROSINI, élu doge de Venise en 1148; Marin MOROSINI, élu en 1249, qui soumit Padoue à la république; et Michel MOROSINI, qui mourut le 15 octobre 1582, 4 mois après son élection, et après avoir soumis l'île de Ténédos. Ces illustres républicains se rendirent également recommandables par l'esprit patriotique et par l'art de gouverner.

MOROSINI (Pierre), célèbre cardinal de la même famille que les précédents, fut un des plus habiles jurisconsultes de son temps. Il travailla à la compilation du 4^e livre des *Décretales*, et mourut en 1424 à Galliano.

MOROSINI (Jean-François), cardinal, et ambassadeur de la république de Venise, en Savoie, en Pologne, en Espagne, en France, et à la cour de Constantinople auprès du sultan Amurat III, mourut dans son évêché de Brescia, le 14 janvier 1599, à 59 ans.

MOROSINI (André), né à Venise en 1558, obtint les principales dignités de la république de Venise, et mourut en 1618 à 60 ans. Chargé de continuer l'*Histoire de Venise* de Paruta, il la poussa jusqu'en 1615. Elle fut imprimée en 1625, in-fol., et réimprimée dans la Collection des historiens de Venise, 1718 et années suivantes, 10 vol. in-4. Ses *Opuscula et Epistolae*, 1625, in-8, sont moins recherchés que son Histoire.

MOROSINI (François), généralissime et doge de Venise, où il naquit en 1618, se signala sur une des galères vénitiennes, dès l'âge de 20 ans, et remporta sur les Turcs des avantages continuels. Nommé commandant de la flotte en 1651, il prit sur eux un grand nombre de places et fut déclaré généralissime. Il défendit, en cette qualité, l'île de Candie contre les Turcs. Il y soutint plus de cinquante assauts, plus de quarante combats souterrains, et évanta les mines des assiégeants près de cinq cents fois. Les Turcs perdirent à ce siège plus 120,000 hommes, et les Vénitiens plus de 40,000. En vain le grand visir tâcha de corrompre ce brave homme, en lui offrant de le faire prince de Valachie et de Moldavie; il méprisa ces offres. Enfin, obligé de se rendre, il capitula au bout de vingt-huit mois, en 1669. Le grand-visir, plein d'estime pour son courage, lui accorda tout ce qu'il voulut. De retour à Venise, il fut d'abord très-bien reçu, et ensuite arrêté par ordre du sénat : mais s'étant pleinement justifié, on lui confirma la charge de procureur de Saint-Marc. Quelque temps après, la guerre s'étant renouvelée contre les Turcs, Morosini fut élu généralissime des Vénitiens pour la troisième fois, en 1684. Il s'empara de plusieurs îles sur les Turcs, remporta sur eux une victoire complète en 1687 près des Dardanelles, et prit Corinthe, Misitra, Athènes, et presque toute la Grèce. Tant de succès le firent élire doge en 1688, et généralissime pour la quatrième fois en 1695, quoique âgé de 75 ans. Il mit plusieurs fois en fuite la flotte des Turcs; mais il tomba malade de fatigue, et mourut à Napoli de Romanie en 1694. Le sénat lui fit élever un superbe monument avec cette inscription : *Francisco Mauroceno Peloponesiaco*. Le titre de *Peloponésiaque* lui avait été donné après ses victoires, en 1687. Le pape Alexandre VIII l'honora, dans le même temps, d'un casque, qu'il reçut en cérémonie dans l'église Saint-Marc des mains du nonce. La *Vie de François Morosini* a été écrite en latin par Jean Graziani, Padoue, 1698, in-4, et par Ant. Arrighi, ibid., 1749, in-4; la dernière est la plus estimée.

MOROZZO en latin *Morotius* (Charles-Joseph), abbé de l'ordre de Cîteaux dans Turin, et depuis évêque de Bobbio puis de Saluces, né à Mondovì en 1645, mort en 1729, a donné en latin : le *Théâtre chronologique de l'ordre des chartreux*, etc. Turin, 1681, in-fol.; *Théâtre chronologique de l'ordre de Cîteaux*, Turin, 1690, in-fol., en latin. (Voy. le 5^e vol. de la *Biblioth. volante* de Cinelli, p. 570, et Tiraboschi, *Storia della letteratura*, tome 8, page 108.)

** MOROZZO (Joseph), cardinal, né en 1758 à Turin, reçu docteur en théologie à 19 ans, fut im-

immédiatement nommé recteur magnifique de l'université. Une année après, il se rendit à Rome, et entra dans l'académie ecclésiastique, donna bientôt des preuves de ses talents et en même temps de son aptitude pour l'administration. Vice-légat à Bologne, il était gouverneur de Pérouse et de Civita-Vecchia, lorsque les Français, maîtres de l'Italie, s'emparèrent des états du St. Siège en 1796. Il attendit dans sa famille la fin de la persécution, et s'étant rendu à Venise pendant la tenue du conclave, fut envoyé par Pie VII près du roi d'Etrurie pour lui faire part de son élection. Créé deux ans après archevêque de Thèbes *in Partibus*, il fut attaché comme secrétaire à différentes congrégations et rendit à l'Eglise d'importants services. En 1808, le saint Siège ayant été de nouveau dépouillé violemment de ses états, Morozzo, qui avait fait tous ses efforts pour prévenir cette spoliation, se retira une seconde fois à Turin. Il rentra en 1814 à Rome avec le chef de l'Eglise, et deux ans après fut nommé cardinal de l'ordre des prêtres, sous le titre de Sainte-Marie des Anges. En 1817, appelé par le roi de Sardaigne au siège de Novare, l'un des plus riches évêchés du Piémont, il ne quitta plus son diocèse, et mourut, le 22 mars 1842, à 84 ans, instituant pour ses héritiers les pauvres et son église. On a de lui : une *Statistique du patrimoine de Saint-Pierre*, publiée pendant que les armées françaises envahissaient les états pontificaux, et un *Eloge historique du cardinal Bobba*, Turin, 1799, in-4. Son *Eloge funèbre*, prononcé dans l'Eglise du Mont-Calvaire de Domo-d'Ossola, a été imprimé à Turin (1842, in-4).

MORPHEE, premier ministre du dieu du sommeil, selon la fable, excitait à dormir ceux qu'il touchait avec une plante de pavot, et présentait les songes sous diverses figures. Ovide décrit ses fonctions dans le 11^e livre des *Métamorphoses*.

* MORRISON (Robert), savant anglais, célèbre par ses travaux sur la langue chinoise, naquit en 1782 dans le Northumberland. Après avoir terminé de fortes études, il partit pour Canton où il se familiarisa en peu de temps avec la langue du pays, dont il avait appris les éléments dans les écoles des missionnaires de Londres. Il se trouva bientôt en état de rendre des services à la compagnie des Indes par la traduction de sa correspondance chinoise et fut nommé, en 1801, interprète de la factorerie anglaise. Les devoirs de cette place ne lui firent pas perdre de vue qu'il avait été envoyé en Chine par les missionnaires ; et il publia en 1811, à Cantra, les *actes des apôtres* en chinois, et plus tard une version complète du *Nouveau Testament*. Les directeurs de la compagnie anglaise craignant que ces publications ne les brouillassent avec les autorités chinoises, destituèrent Morrison en 1815 ; mais il ne tardèrent pas à le réemployer, ne pouvant se passer de ses services. C'est à lui et à Milne qu'est due la fondation, en 1818, du collège anglo-chinois de Malacca, auquel il fit don de 4000 livres sterling. Après un voyage en Europe, il retourna à la Chine en 1826 et mourut à Pékin, le 1^{er} août 1854. On a de lui : *Horæ sinicæ*, ou *Traductions tirées de la littérature vulgaire des chinois*,

Londres, 1812, in-8 ; ce petit recueil est devenu rare ; *Dictionnaire anglais-chinois*, Macao, 1813, 6 vol. in-4 ; *Grammaire de la langue chinoise*, Sérapore, 1815, in-4 ; *Le Nouveau Testament*, version chinoise complète, 8 vol. ; *Traduction complète de la Bible*, 1819, 19 vol. in-8 ; *Notes explicatives sur la Bible chinoise*, etc.

MORT (Jacques le), chimiste et médecin, né à Harlem en 1650, donna des leçons particulières sur la chimie, la pharmacie et la médecine à Leyde. En 1702 il y obtint une chaire de chimie qu'il remplit jusqu'en 1718, année de sa mort. Le célèbre Boerhaave le remplaça. On a de le Mort : *Chymia medico-physics*, Leyde, 1684, in-4 ; *Pharmacia medico-physics*, in-12 ; *Fundamenta nov.-antiqua theoriæ medicæ, ad naturæ opera revocata*, 1700, in-12, ouvrages estimés de son temps ; mais, comme les opérations de la chimie sont perfectionnées ; ils ne sont plus d'usage.

MORTEMART. Voy. ROCHECHOUART.

* MORTIER (Edouard-Adolphe-Casimir-Joseph), duc de Trévise, pair et maréchal de France, né à Cambrai en 1768, était fils d'un député aux états-généraux. Capitaine en 1791 dans le premier bataillon de volontaires du Nord, il prit part à l'affaire de Quiévrain (28 avril 1792), où il eut un cheval tué sous lui. Le 15 octobre 1795, il fut fait adjudant-général. Blessé d'un éclat de mitraille sous les murs de Maubeuge, il combattit à Mons, à Bruxelles, à Louvain, à Fleurus, prit part aux batailles de Jemmapes et de Nervinde, et continua de se distinguer dans toutes les campagnes. Après la paix de Campo-Formio, on lui offrit le grade de général ; mais il préféra garder le commandement du 25^e régiment de cavalerie. A l'ouverture de la campagne de 1799, il fut envoyé comme général de brigade aux avant-postes de l'armée du Danube. Il y rendit de grands services, fut fait général de division et envoyé à l'armée d'Helvétie où il se couvrit de gloire. A la reprise des hostilités, en 1805, Mortier commanda l'armée destinée à s'emparer du Hanovre. A son retour il reçut les éloges les plus flatteurs de Bonaparte qui le fit un des quatre commandants de la garde consulaire. L'année suivante il fut fait maréchal et décoré du grand aigle de la Légion-d'honneur. En 1805, il commandait une division de la grande armée, sur le Danube, et défit complètement le général Kutuzoff. En 1806 il occupa Cassel, soumit tout le pays de Hesse sans combat et entra dans Hambourg. L'année suivante, il prit une part brillante à la victoire de Friedland. Appelé en 1808 en Espagne, il se distingua au siège de Saragosse, gagna en 1809 la bataille d'Ocana, concourut avec le maréchal Soult à la prise de Badajoz, fut chargé du siège de Cadix, et défit de nouveau les Espagnols le 19 février 1811, à la bataille de Jéborá. Il fit partie de l'expédition contre la Russie en 1812, et reçut de Napoléon l'ordre de faire sauter le Kremlin. Dans la désastreuse retraite qui termina cette campagne, il contribua à sauver les débris de l'armée, et réorganisa la jeune garde, dont il eut le commandement en 1813. Il combattit à la tête de ce corps aux journées de Lutzen, Bautzen, Dresde, Wachau, Leipsig et

Hanau. Il soutint sa réputation pendant la campagne de 1814, défendit Paris avec le duc de Raguse, et donna son adhésion aux mesures prises pour sauver cette ville. Louis XVIII le créa pair de France, et lui donna le gouvernement de la 16^e division. Lors du retour de Napoléon, arrivé à Lille un peu avant le roi, il lui déclara qu'il ne pouvait répondre de la garnison, et offrit de l'accompagner, afin d'imposer aux soldats par sa présence. Après la seconde restauration, il fut nommé gouverneur de la 15^e division (Rouen). Membre du conseil de guerre chargé de juger le maréchal Ney (*voy. ce nom*), il fut d'avis de l'incompétence. En 1816, élu par le département du Nord à la chambre des députés, il y siégea jusqu'en 1819, qu'il fut rétabli dans les honneurs de la pairie, dont il avait été privé pour avoir siégé dans la chambre des *cent-jours*. Après la révolution de juillet, il consentit, pour terminer une longue crise ministérielle, à accepter, au mois de novembre 1854, le portefeuille de la guerre et la présidence du conseil. Lorsque vinrent, en 1855, les anniversaires des journées de juillet, la famille du maréchal, alarmée des bruits d'attentat qui circulaient, voulut le détourner d'aller à la revue du 28; mais il persista dans la résolution qu'il avait prise d'y paraître. « Je suis » grand, dit-il à ceux qui lui parlaient de complots, » peut-être couvrirai-je le roi. » Au moment où le cortège parvint sur le boulevard du Temple, eut lieu l'explosion de la machine infernale dirigée par Fieschi (*voy. ce nom*, III, 556). Frappé d'une balle à la tête, sa mort eût été digne d'un vieux guerrier, s'il l'eût reçue sur le champ de bataille; mais par le malheur des temps, elle se trouve liée au souvenir de nos discordes civiles, et de nos catastrophes politiques. La ville de Cambrai lui a fait élever une statue sur une de ses places.

MORTIER. *Voy. MARTIN David.*

MORTO ou MORTO (Louis), peintre, de Feltre en Italie, florissait dans le xvi^e siècle. Il est regardé comme le premier qui ait excellé à peindre les grotesques, et surtout dans cette manière de clair-obscur qu'on appelle *égratignée*. Ayant pris le parti des armes, il fut tué à 45 ans, dans un combat qui se donna entre les Vénitiens et les Turcs. On peut consulter sur cet artiste le tom. 3, pag. 45 des *Elogi de' piu illustri pittori*, etc.

MORTON (Jean), cardinal, archevêque de Cantorbéry, et grand chancelier d'Angleterre, né dans le petit bourg de Bare, comté de Dorset, en 1410, se rendit si habile dans la jurisprudence, qu'il mérita d'être admis dans le conseil privé des rois Henri VI et Edouard IV. Cette place lui fraya la route à l'évêché d'Ely et enfin à l'archevêché de Cantorbéry. Il le méritait par son zèle et sa fidélité envers ses souverains. Henri VII le fit son chancelier, et lui obtint un chapeau de cardinal. Il mourut l'an 1500, âgé de 90 ans. On lui attribue une histoire de Richard III; mais il paraît que cet ouvrage n'est pas de lui. Morton avait d'abord été partisan de la Rose rouge, dans les factions des maisons d'York et de Lancastre, et avait servi Henri VI; il adhéra toutefois au gouvernement d'Edouard IV, qui le combla de faveurs.

Il jouit de la même considération sous le règne de Richard, duc de Gloucester. Il sema la division entre ce prince et le duc Buckingham, qui se révolta et périt sur l'échafaud. Morton se sauva sur le continent, et revint en Angleterre lors de la révolution qui mit la couronne sur la tête de Henri VII. Il put alors réunir le parti des deux *Roses* en négociant avec succès le mariage de Henri VII avec la fille d'Edouard IV. Sa *Vie* a été écrite par J. Ruden, Londres, 1607.

MORTON (Thomas), né à York en 1564, devint professeur au collège Saint-Jean à Cambridge, ensuite évêque de Chester en 1615, puis de Lichfield et de Coventry en 1618, et de Durham en 1652. Il conserva une santé constante jusqu'à l'âge de 95 ans, auquel il mourut en 1659. On a de lui : *Apoloogia catholica*, in-fol.; *De auctoritate principum*, in-4, et divers autres ouvrages estimés des théologiens anglais, mais peu connus hors de l'Angleterre.

MORUS ou MORE (Thomas) naquit à Londres en 1480, d'un des juges du banc du roi. La science et la vertu eurent beaucoup d'attraits pour lui, et il cultiva l'une et l'autre avec succès. A l'étude des langues mortes il joignit celle des langues vivantes, et les différentes connaissances qui peuvent orner l'esprit. Henri VIII, roi d'Angleterre, se servit de lui dans plusieurs ambassades. La sagacité et les talents de Morus brillèrent surtout dans les conférences pour la paix de Cambrai, en 1529. La charge de grand chancelier d'Angleterre fut la récompense de son zèle pour le service de son maître. Sa faveur ne fut pas de longue durée. Henri VIII, amoureux d'Anne de Boleyn, ayant rompu les liens qui le tenaient à l'Eglise romaine, Morus se démit de sa charge en 1551, et se retira dans sa maison pour y vivre avec ses livres. On employa toutes sortes de moyens pour lui arracher le serment de *Suprématie*, que ce prince débauché et cruel, le Néron de l'Angleterre, exigeait de ses sujets. La douceur n'ayant pu le toucher, on eut recours à la violence : on le mit en prison, on lui enleva ses livres, la seule consolation au milieu des horreurs dont il était environné. Ses amis tâchèrent de le gagner, en lui représentant « qu'il ne devait point être d'une » autre opinion que le parlement d'Angleterre. » *Si j'étais*, dit-il, *seul contre tout le parlement, je me défierais de moi-même; mais j'ai pour moi toute l'Eglise catholique, ce grand parlement des chrétiens.* Sa femme le conjurait d'obéir au roi, et de conserver sa vie pour la consolation et le soutien de ses enfants : « Combien d'années, lui dit-il, pensez-vous » que je puisse encore vivre....? Plus de vingt ans, » répondit-elle.—Ah! ma femme, voulez-vous donc » que je change l'éternité avec vingt ans...? » Henri VIII, le voyant inébranlable, lui fit trancher la tête le 6 juillet 1553. Sa mort fut celle d'un martyr. Il avait vécu à la cour sans orgueil, il mourut sur l'échafaud sans faiblesse. C'était un homme solidement vertueux, quoique un peu original, qui mettait de la gaieté dans les matières les plus sérieuses. L'histoire a conservé quelques traits qui peignent bien son caractère. Un grand seigneur lui ayant envoyé deux flacons d'argent d'un grand prix, pour

se le rendre favorable dans un procès fort important, le magistrat les fit remplir du meilleur vin de sa cave, et les renvoya à celui de qui ils venaient. *Vous assurerez votre maître*, dit-il au domestique qui les avait apportés, *que tout le vin de ma cave est à son service*. Il répondit à celui qui vint lui dire que « la clémence du roi avait modéré » l'arrêt de mort rendu contre lui, à la peine d'être » seulement décapité : » *Je prie Dieu de préserver mes amis d'une semblable clémence*. Il employa en prières le temps qui se passa entre sa condamnation et sa mort. La veille de l'exécution, il écrivit à sa fille Marguerite avec du charbon et sur du papier qu'il avait surpris, pour lui mander que « bientôt il ne serait plus à charge à personne, » qu'il brûlait d'envie de voir son Dieu, et de mourir le lendemain, qui était l'octave du prince des » apôtres et de la fête de la translation de saint » Thomas de Cantorbéry, jour de consolation pour » lui. » Il parlait ainsi, parce qu'il mourait pour la primauté de saint Pierre, et que toute sa vie il avait eu une dévotion particulière à saint Thomas son patron. Etant monté sur l'échafaud, il chanta le psaume *Miserere*, et prit le peuple à témoin qu'il mourait dans la profession de la foi catholique, apostolique et romaine. L'auteur du Plutarque anglais, en mettant de côté les causes de la condamnation de Morus et de Socrate, les compare dans leurs derniers moments : « Le premier, dit-il, est » plus grand, puisqu'il dépendait de lui de conserver ses jours, et que l'autre était forcé de subir » son arrêt. Socrate philosophait beaucoup dans sa » prison, avant de prendre et après avoir pris la » ciguë ; mais Thomas Morus se montra plus grand » philosophe, en ce qu'il ne perdit pas un instant » sa gaieté douce qui l'avait accompagné toute sa » vie. Les diverses anecdotes de sa mort montrent » jusqu'où peuvent aller la tranquillité et le courage qu'inspirent la religion et l'aspect d'un avenir où la justice de Dieu mettra tout à sa place. » Morus était d'un tempérament flegmatique ; il avait l'air riant et l'abord facile. Il vécut toujours avec beaucoup de frugalité. Son zèle pour la religion catholique était vif et sincère ; les luthériens ne purent sous son ministère trouver aucun accès en Angleterre. On a de lui : un livre plein d'idées singulières et inexécutables, intitulé *Utopia*, Oxford, 1665, in-8 ; Glasgow, 1750, in-8. Il a été trad. en anglais par Raph. Robinson, Londres, 1551, in-8, très-rare et avec des notes de Dibdin (*voy. ce nom*), 1809, 2 vol. in-8 ; en français par Gueudeville, Leyde, 1715, in-12, et Amsterdam, 1750. En 1780, il en a paru une nouvelle traduction, lâche et infidèle, avec quelques notes inutiles et fausses. Cet ouvrage contient le plan d'une république à l'imitation de celle de Platon ; mais il n'est pas écrit du style éloquent du philosophe grec. Il voudrait établir un partage absolument égal des biens et des maux entre tous les citoyens : idée chimérique, qui contredit le plan de la nature et de la Providence. Il prêche un amour de la paix et un mépris de l'or, qui exposerait à des guerres continuelles de la part d'un voisin puissant et ambitieux, etc. Il y a cependant de très-bonnes vues qui respirent la sagesse,

la vertu et le zèle du bonheur public. L'*Histoire de Richard III*, roi d'Angleterre ; celle d'*Edouard V* ; une *Versión* latine de trois dialogues de Lucien ; une *Réponse* très-vive à *Luther* ; un dialogue intitulé : *Quod mors pro fide fugienda non sit* ; des *Lettres* ; des *Epigrammes*. Ces différents ouvrages sont en latin, et ont été recueillis en 1566, in-fol., à Louvain. M. Cuxley a publié en anglais les *Mémoires de Thomas Morus*, avec une nouvelle traduction de l'*Utopia*, l'*Histoire de Richard III*, et ses *Poésies* latines, Londres, 1808, 2 vol. in-4. Le dernier descendant en ligne directe de Morus était le révérend Thomas More, décédé à Bath, en 1795 ; sa postérité existait encore en 1815, dans la personne de lady Ellenborough. Draparnaud a donné avec succès en 1826 une *tragédie*, dont Thomas Morus lui a fourni le sujet. — Thomas Morts, prêtre, son arrière-petit fils, mort à Rome en 1623, a donné la *Vie de Thomas Morus* en anglais, Londres, 1627, in-4, ou 1726, in-8. Nous en avons une autre par Stapleton. M^{me} la princesse de Craon a publié un roman historique intitulé : *Thomas Morus lord-chancelier d'Angleterre au xvi^e siècle*, 1855, 2 vol. in-8. — Sa fille, Marguerite Morts, professa hautement la foi orthodoxe en Angleterre, et n'oublia rien pour avoir la liberté de consoler son père dans sa prison. On dit que pour l'obtenir elle fit tomber entre les mains du concierge une lettre, qu'elle feignit d'écrire à l'illustre captif pour lui persuader de consentir aux volontés du roi ; mais, dès qu'elle fut dans la prison, elle lui conseilla de soutenir avec constance les intérêts de l'Eglise. Ce grand homme ayant eu la tête tranchée, elle la racheta de l'exécuteur de la justice, et la conserva précieusement. Cette fille respectable soulagea son infortune et sa douleur par les lumières de la religion et la culture des lettres. Elle possédait les langues et laissa divers ouvrages.

MORUS (Henri), né en 1614 à Grantham, dans le comté de Lincoln en Angleterre, passa sa vie studieuse à Cambridge, dans le collège de Christ, auquel il avait été agrégé. Il refusa plusieurs bénéfices et même des évêchés, et mourut en 1687. On a de lui divers écrits philosophiques et théologiques, Londres, 1675, in-fol.

MORUS (Alexandre) naquit à Castres en 1616. Son père était Ecossais et principal du collège que les calvinistes avaient en cette ville. Le jeune Morus fut envoyé à Genève, où il remplit les chaires de grec, de théologie, et les fonctions de ministre. Sa passion pour les femmes et sa conduite peu régulière lui causèrent des disgrâces bien méritées. Saut-maise l'appela en Hollande, où il fut nommé professeur de théologie à Middelbourg, puis d'histoire à Amsterdam. Il fit ensuite un voyage assez long en Italie. C'est durant ce voyage qu'il publia un beau poème sur la défaite de la flotte turque par les Vénitiens. Cet ouvrage lui valut une chaîne d'or, dont la république de Venise lui fit présent. Ne se plaisant point en Hollande, il vint exercer le ministère à Charenton. Ses *Sermons* attirèrent la foule, moins par leur éloquence que par les allusions satiriques et les bons mots dont il les semait. L'impétuosité de son imagination lui procura de nou-

velles querelles, surtout avec Daillé. Cet homme singulier mourut à Paris, dans la maison de la duchesse de Rohan, en 1670, sans avoir été marié. On a de lui : divers *Traité de controverse* ; des *Harangues* et des *Poèmes* en latin ; une réponse à Milton, intitulée : *Alexandri Mori fides publica* in-8. Milton l'a cruellement déchiré dans ses écrits. Ce que l'on a imprimé des *Sermons* de Morus ne répond point à la réputation qu'il s'était acquise en ce genre.

↳ MORVEAU. Voy. GUYTON.

MORVILLIERS (Pierre de), fils de Philippe, premier président du parlement de Paris, issu d'une famille noble de Picardie, fut fait chancelier en 1461. C'était un homme hardi et véhément. Louis XI l'envoya en 1464 vers Philippe, duc de Bourgogne. Le chancelier parla à ce prince et au comte de Charolais, son fils, en termes si désobligeants, que le comte indigné ne put s'empêcher de dire à l'archevêque de Narbonne, que *le roi s'en repentirait*. En effet, ce fut là la première étincelle de la guerre dite du *Bien public*. La paix faite, Louis XI non-seulement désavoua le chancelier, mais il le destitua, pour donner au comte une satisfaction entière. Morvilliers se retira auprès du duc de Guyenne, survécut longtemps à sa déposition, et ne mourut que vers la fin de 1476.

MORVILLIERS (Jean de), né à Blois le 1^{er} décembre 1507 du procureur du roi, n'était pas de la même famille que le précédent. Il fut d'abord lieutenant-général de Bourges, doyen de la cathédrale de cette ville, puis conseiller au grand conseil, et en cette qualité l'un des juges du chancelier Poyet en 1542. Ses talents l'ayant fait connaître, il fut envoyé ambassadeur à Venise, et s'y conduisit en homme plein d'adresse, de bon sens et de probité. De retour en France, il obtint l'évêché d'Orléans en 1552, et la place de garde des sceaux en 1568. Ses talents éclatèrent au concile de Trente, où l'on admira également son esprit et son zèle. Cet illustre prélat se démit de son évêché en 1574, et mourut à Tours en 1577, à 70 ans. Les gens de lettres de toutes les nations ont célébré sa mémoire, comme celle de leur bienfaiteur. Morvilliers a laissé des *Lettres* et des *Négociations*, qui sont manuscrites à la bibliothèque du roi, et des *Mémoires* de son temps dont on conservait une copie dans le cabinet de M. Guyot, à Dijon. (Voy. la *Bibliothèque historique de France*, n° 18548.)

MORZILLO. Voy. FOX-MORZILLO.

* MOSCATI (Pierre), né à Milan en 1741, s'adonna de bonne heure à l'étude des sciences physiques, et fut à l'âge de 22 ans nommé professeur de médecine à l'université de Pavie. Il jouissait d'une grande réputation, comme médecin et comme savant, lorsqu'il embrassa, en 1796, la cause de la révolution. En sa qualité de membre du congrès cisalpin, il fut envoyé en février 1797, pour assister à l'enlèvement de la statue de Notre-Dame de Lorette, opérée par un commissaire français. Il devint, l'année suivante, membre et président du directoire de la république Cisalpine. Son dévouement à Bonaparte et son système d'indépendance complète de la Lombardie, l'ayant rendu suspect au

Directoire de France, il fut obligé de donner sa démission entre les mains du général Brune. En 1799, lorsque les Austro-Russes conqurent l'Italie, Moscati fut arrêté et conduit dans la forteresse de Cattaro. L'archiduc Charles étant tombé malade, il fut appelé à Vienne, et il traita ce prince avec succès. Après la victoire de Marengo, il reparut en Italie, et vint à Lyon en 1801, comme membre de la consulte réunie dans cette ville pour constituer la république Italienne dont Bonaparte devait être président. Moscati devenu directeur-général de l'instruction publique sous le nouveau gouvernement, conserva cette place lors de la création du royaume d'Italie. Il fut nommé successivement sénateur, conseiller d'état, comte, grand dignitaire de l'ordre de la Couronne de fer et chevalier de la légion d'honneur. Il était médecin du vice-roi et de toute sa famille. En 1814, il fut du nombre des sénateurs qui cherchèrent à conserver le trône d'Italie au fils adoptif de Napoléon. Moscati fut écarté des affaires publiques par le gouvernement autrichien. Il est mort à Milan, le 19 janvier 1824, âgé de 85 ans et six mois. Il possédait beaucoup d'instruments de physique et d'astronomie, un laboratoire de chimie, tous les appareils dont on se sert pour les expériences (il en fit plusieurs avec beaucoup de succès), et les instruments de chirurgie les plus chers et les plus rares. Il a légué ces précieuses collections aux principaux corps savants de l'Italie. On n'a de lui que quelques *Mémoires*.

MOSCHION : c'est le nom de quatre auteurs cités par Galien, Soranus, Plinie et Plutarque. On ne sait duquel sont les vers qui se trouvent dans les poètes grecs de Plantin, 1568, in-8. On n'est pas moins incertain sur le livre *De muliebribus affectibus*. Conrad Gesner y a joint des Scolies ; et Gaspard Wolff, son disciple, le fit paraître en grec, Bâle, 1566, in-4 ; Israël Spachius l'a donné en grec et en latin, dans *Gynæciorum libri*, Strasbourg, 1597, in-fol. Il a été publié aussi par F. O. Dewez, Vienne, 1795, in-8.

MOSCHOPULE (Manuel), nom de deux écrivains grecs que Hody a mal à propos confondus. Le premier, natif de Candie, dans le xiv^e siècle, sous l'empereur Paléologue, a laissé un livre intitulé : *Questions de Grammaire*, Bâle, 1540, in-4. Il a laissé aussi des *Scolies*, encore inédites, sur les *Héroïques de Philostrate* ; un manuscrit d'Espagne lui attribue formellement les *Scolies sur Hésiode* que Trincavelli a publiées sous le nom de Manuel de Byzance. — Le second, neveu du premier, passa en Italie vers 1455, lors de la prise de Constantinople, et composa un *Lexicon grec*, ou *Recueil de mots attiques*, 1545, in-4. On ne sait auquel des deux Moschopule on doit attribuer les *Scolies sur les deux premiers livres de l'Iliade* que Scherpezeel a fait imprimer à Utrecht en 1719 ; la *Vie d'Euripide* qui se trouve au commencement de plusieurs éditions de ce poète ; le *Traité sur les carrés magiques* qui a été traduit en latin et lu en 1691 par Lahire, à l'académie des sciences.

MOSCHUS, poète bucolique grec, ne à Syracuse, vivait du temps de Théocrite et de Bion. On ne sait rien de sa vie ni de l'époque de sa mort. Quelques

biographes disent qu'il vécut dans la 156^e Olympiade, sous le règne de Ptolémée-Philométor, environ 180 ans avant J.-C. Il se distingua dans l'idylle : celle qu'il fit sur la mort de Bion est peut-être la plus belle élogie que nous ait laissée l'antiquité. Il nous reste de lui sept ou huit petites pièces charmantes : elles sont pleines de délicatesse. Elles ont été imprimées avec celles de Bion, 1680, in-12, à cause du rapport de leur matière et de leur caractère. Longepierre les a traduites en vers français, de même que celles de Bion. Poinssinet de Sivry les a aussi traduites en vers : M. Gail et M. Coupé (dans ses *Soirées littéraires*) les ont données en prose. On estime l'édition de ce poète donnée par Daniel Heinsius, accompagnée des poésies de Théocrite, de Bion et de Simmius, augmentée des notes de divers commentateurs, 1604, in-4; et celle faite avec Bion, Oxford, 1748, in-8. On estime aussi les éditions modernes données par MM. Kiesling, Briggs et Boissonnade.

MOSCHUS (Jean), surnommé Eucratos, pieux solitaire et prêtre du monastère de Saint-Théodose à Jérusalem, visita les monastères d'Orient et d'Égypte, et alla à Rome avec Sophrone son disciple. Il dédia à ce vertueux compagnon de ses voyages un ouvrage célèbre, écrit en grec, intitulé *Léimon*, c'est-à-dire le *Pré spirituel*. On y trouve le vie, les actions, les sentences et les miracles des moines de différents pays. Le style en est simple et négligé. Il a été inséré dans les *Vies des Pères* de Rosweide, seulement en latin. Le P. Fronton du Duc l'a donné en grec l'an 1624, mais avec des lacunes, qui ont été remplies par Cotelier dans ses *Monuments de l'Église grecque*, tome 2. Arnauld d'Andilly en a donné une *Traduction française*, où sont omis beaucoup de passages de l'original. Moschus mourut en 619, selon la plus commune opinion; d'autres disent en 650.

* MOSELEY (Benjamin), médecin, né dans le comté d'Essex, se forma à l'exercice de sa profession dans les hôpitaux de Londres et de Paris, et s'établit à Kingston (Jamaïque), où il acquit une nombreuse clientèle. Lors de la guerre de l'indépendance, ayant eu l'occasion d'étudier les maladies épidémiques qui faisaient d'affreux ravages, il publia ses *Observations sur la dysenterie des Indes occidentales*, 1785, in-8, qui le firent connaître avantageusement. A la paix, il visita les principales villes des États-Unis, et fut élu membre de la société philosophique de Philadelphie. De retour en Europe, après avoir passé quelque temps à Londres, il alla prendre son premier grade comme médecin à Leyde, et se fixa définitivement, en 1785, à Londres. De nouveaux écrits lui firent une réputation honorable, notamment un *Traité sur les propriétés et les effets du café* (1785, in-8), et un *sur les maladies des Tropiques*, (4^e édit., 8106, in-8); deux sujets que peu de personnes pouvaient mieux traiter que lui. Le comte de Murgave, qu'il avait guéri d'une maladie nerveuse, lui procura la place de médecin de l'hôpital militaire de Chelsea, où son humanité et ses talents le firent aimer et estimer. En 1808, parut son *Traité sur le sucre*, in-8. Moseley se montra l'ennemi déclaré de la vaccine,

qu'il prétend être la cause de maladies inconnues et défendit son opinion avec beaucoup d'aigreur. Il mourut dans un âge avancé, le 15 juin 1819, laissant outre les productions déjà citées : *Traité médical*, 2^e édit., 1805, in-8; *Traité sur la Lues Bovilla ou vaccine*, 1806, in-8, traduit en français (par M. Depping), dans l'ouvrage intitulé : *La vaccine combattue dans le pays où elle a pris naissance*, Paris, 1807, in-8; *Traité sur l'hydrophobie*, 1808, in-8.

MOSELLAN (Pierre), savant grammairien, né en 1524, était fils d'un vigneron de Protog, près de Coblenz, et fut l'un des principaux ornements de l'université de Leipsig sa patrie, où il mourut le 16 avril 1524. On a de lui divers ouvrages de grammaire, et des notes sur les auteurs latins.

MOSEOSO d'ALVADARO (Louis), officier espagnol, accompagna François Pizarro dans la conquête du Pérou, puis Ferdinand Soto en son voyage de Floride. Il succéda à ce dernier, l'an 1542, dans la charge de général de la Floride. Moséoso, voyant les troupes rebutées des fatigues et des périls qu'elles avaient essuyées sous Soto, n'osa pousser plus loin ses conquêtes. Il prit le parti de revenir à Passico, ville de la Nouvelle-Espagne, avec 511 soldats, du nombre de 600 que son prédécesseur avait amenés d'Espagne; il passa ensuite au Mexique, où il servit le vice-roi de ses conseils et de son épée.

* MOSER (Jean-Jacques), publiciste allemand, et l'un des écrivains les plus féconds des temps modernes, naquit à Stuttgart en 1701, et fut à 16 ans nommé professeur extraordinaire à l'université de Tubingen, où il venait d'achever ses études. Il devint, en 1726, conseiller de régence à Stuttgart; mais lorsque l'administration publique fut transférée à Louisbourg, il quitta cette place pour venir enseigner le droit à Tubingen, où il professa avec succès; mais il se brouilla avec ses collègues. Nommé en 1756 professeur de droit à Francfort-sur-l'Oder, il ne demeura que trois ans dans cette ville, où son caractère difficile lui attira de nouveaux désagréments. Il se fixa dans la petite ville d'Ebersdorf (pays de Reuss), et y travailla aux nombreux ouvrages qu'il a publiés, particulièrement à son *Droit public de l'Allemagne*. Ses travaux furent plusieurs fois interrompus par les missions dont on le chargea pour diverses cours. Moser se trouva bientôt engagé dans une querelle religieuse avec les hernutes qui le firent exclure de leur communion. Après avoir été de 1747 à 1749 au service du prince de Hesse-Hombourg, il se retira à Hanau, où il fonda une académie pour les jeunes nobles. Deux ans après il fut rappelé dans sa patrie où il occupa le poste d'avocat-consultant auprès des états de Wurtemberg. Ces états, ayant eu quelques démêlés avec le souverain, lui adressèrent un mémoire dont on soupçonna Moser d'être l'auteur. Il fut arrêté en 1759 et envoyé dans la forteresse de Hohentwiel, d'où il ne sortit qu'au bout de 5 ans, sur un ordre du conseil aulique de l'empire. Dès lors il cessa de prendre part aux affaires publiques, et se livra exclusivement à l'étude. Moser mourut à Stuttgart, le 30 septembre 1785. Meusel a donné la liste de ses ouvrages qui s'élèvent à 484, formant

702 vol., dont 71 in-fol. Nous citerons seulement les principaux : *Ancien droit public de l'Allemagne*, Nuremberg, 1727-35, 26 vol. in-4 ; *Nouveau droit public*, Stuttgart, 1766, et années suiv. ; *Manuel du droit public de l'empire*, Francfort, 1768-69, 2 vol. in-8 ; *Essai du plus moderne droit des peuples d'Europe, en paix et en guerre*, Stuttgart, 1777-80, 10 vol. in-8 ; *Histoire politique de l'Allemagne, sous le gouvernement de Charles VII*, Iéna, 1745-44, 2 vol. in-8 ; *Histoire nouvelle de l'ordre équestre immédiat*, Francfort et Leipsig, 1775-76, 2 vol. in-8 ; *Histoire politique de la guerre entre l'Autriche et la Prusse en 1778-79*, Francfort, 1779, in-4 ; *Dictionnaire des savants Wurtembergeois*, 1772, 2 vol. in-8. On a sa *Vie* écrite par lui-même, Francfort, 1777-85, 4 vol. in-8.

* MOSER (Frédéric-Charles), fils du précédent, né à Stuttgart, le 18 décembre 1725, fit ses études à Iéna, et fut successivement conseiller aulique de Hesse-Hombourg (1749), député des Deux-Hesses au cercle du Bas-Rhin, conseiller aulique impérial, baron administrateur du comté de Falkenstein, et en 1770, premier ministre et chancelier de Darmstadt. Disgracié peu de temps après et attaqué dans son honneur, il prit le parti d'intenter un procès au landgrave, son souverain, devant le conseil aulique de l'empire. Moser le gagna, et le landgrave lui fit une pension de 5000 florins, après lui avoir rendu ses biens séquestrés, et même les revenus échus. Il se retira dans le Wurtemberg, et y mourut le 10 novembre 1798, âgé de 73 ans. Parmi ses ouvrages, dont quelques-uns ne sont guère que des compilations, on distingue : *Recueil des réces du Saint-Empire romain*, Leipsig et Ebersdorf, 1747, 5 vol. in-4 ; *des Langues de cour et d'état en Europe*, ibid., 1750, in-8 ; *le Maître et le Serviteur, ou les Devoirs réciproques d'un souverain et de son ministre*, 1759, 1765, trad. plusieurs fois en franç. La version la plus complète est celle que Verdier, conseiller du margrave de Brandebourg-Culmbach, a donné sous ce titre : *le Prince et les courtisans*, 1769, 5 vol. in-12 ; *Mémoires pour servir au droit public des nations*, ibid., 1764-72, 4 vol. ; *Archives patriotiques pour l'Allemagne*, 1784-90, 12 vol. in-8 ; *Nouvelles archives*, 1795-94, 2 vol. in-8, etc. — MOSER (Guillaume - Godefroi), né à Tubingue en 1729, conseiller intime et président à Darnstadt, mort en 1795, a publié en allemand : *Principes de l'économie forestière*, 1757, 2 vol. in-8 ; *les Archives forestières*, Ulm, 1788-96, 17 vol. in-8. — MOSER, (Philippe - Ulrich), son père, pasteur Wurtembergeois, mort vers 1750, est auteur d'un *Lexicon manuale hebraicum et chaldaicum*, Ulm, 1795, in-8. Cette édition a été publiée par G.-Ch. Storr, qui l'a ornée d'une préface savante et y a joint un *index* latin.

* MOSER (François-Joseph), célèbre prédicateur, naquit en 1751 à Saverne, où son père était économiste de la collégiale. Après avoir fait ses premières études chez les franciscains, il alla les continuer à Molsheim sous les jésuites, puis au collège de Strasbourg, où il fit son cours de physique sous la direction de l'abbé Beck (1). En 1769, il entra

au séminaire, et fréquenta les cours de théologie que professaient alors Phil.-Louis et Gaspar Sœtler, célèbres dans la science théologique. Ses qualités lui attirèrent en peu de temps l'affection et l'estime de ses nouveaux maîtres, et spécialement de M. Jeanjean, grand prédicateur, alors directeur du séminaire. Moser suivit avec assiduité ses sermons, en fit une analyse exacte et développa ainsi de bonne heure le talent qu'il se sentait pour la chaire. Après qu'il eut fini son cours de théologie, on l'envoya régenter au collège de Molsheim, et quoiqu'il ne fût encore que sous-diacre, son évêque lui donna la permission de prêcher. Ses succès surpassèrent l'espérance qu'on avait conçue de lui. Ordonné prêtre en 1776, il fut aussitôt nommé prédicateur à la cathédrale de Strasbourg, où il obtint d'éclatants succès, qu'attestent suffisamment les nombreuses conversions qu'il opéra : une foule de protestants et de Juifs abjurèrent entre ses mains. La mort de Sœtler ayant laissé vacante la chaire de théologie morale, Moser fut nommé pour le remplacer, mais il n'exerça pas longtemps cette nouvelle fonction. Dans un voyage qu'il fit à Saverne pour y assister sa famille pendant une cruelle épidémie, il y contracta le germe d'une maladie, à laquelle il succomba le 6 mars 1780, à l'âge de 28 ans sept mois, vivement regretté des amis de la religion, et laissant la réputation d'un des premiers prédicateurs de l'Allemagne catholique. L'édition la plus complète de ses *Sermons* est celle de Francfort-sur-le-Mein, 1851-54, 5 vol. in-8. On y admire surtout l'ordre et la clarté des développements, le feu et l'originalité du style.

MOSES MENDELSSOHN. Voy. MENDELSSON.

MOSES MICOSTI, célèbre rabbin espagnol du XIV^e siècle, est un de ceux qui ont écrit le plus judicieusement sur les commandements de la loi judaïque. On a de lui un savant ouvrage intitulé : *Sephe-Mitsevoth gadol*, c'est-à-dire, *le grand livre des préceptes*, Venise, 1747, in-fol.

MOSHEIM (Jean-Laurent), littérateur, théologien et prédicateur allemand, né à Lubeck le 9 octobre 1694, fut d'abord professeur de théologie à Helmstadt, de 1725 à 1747. Comblé de toutes les dignités qu'il fut au pouvoir du duc de Brunswick-Wolfenbuttel de lui conférer, membre du conseil chargé de la direction suprême de l'Eglise et de l'instruction publique, abbé de Mienthal et de Michaëlstein, inspecteur-général de toutes les écoles du duché de Wolfenbuttel et de la principauté de Blankenburg, il reçut encore des souverains étrangers et de diverses sociétés savantes des marques de la plus haute considération. En 1747, il fut nommé professeur de théologie à Gottingue, avec le titre de chancelier de l'université. Il mourut épuisé de travail,

seiller privé et de confesseur du prince électeur archevêque de Trèves, a joué un grand rôle dans les troubles qui agiterent les églises d'Allemagne, immédiatement avant la révolution. Le cardinal Pacca dans ses *Mémoires* fait un grand éloge des hautes vertus et du profond savoir de ce digne ecclésiastique. Il était intime ami de Feller avec qui il entretenait une correspondance suivie qui existe encore tout entière à Ribeauville. Beck, retire dans cette ville depuis plusieurs années, pour s'y reposer des fatigues d'une vie très-agitée, y est mort en 1831, dans un âge très-avancé.

(1) Beck nommé plus tard à la place de bibliothécaire, de con-

l'an 1755. La liste complète de ses écrits en renferme 161. Nous citerons : de savantes *Notes* sur Cudworth ; une *Histoire ecclésiastique*, Helmstadt, 1764, in-4, sous le titre d'*Institutiones historice ecclesiasticæ*, trad. en français en 6 vol. in-8, remplie de préjugés de secte, et d'une critique peu exacte. (*Voy.* saint MAURICE). C'est un vrai travestissement de l'histoire de l'Eglise. La plupart de ses calomnies contre les catholiques sont solidement réfutées dans la partie théol. de l'*Encyclopédie méthodique* que l'auteur a fait imprimer séparément sous le titre de *Dictionnaire de théologie* (*voy.* BERGIER) ; des *Sermons* en allemand, qui l'ont fait nommer par les protestants le *Bourdaloüe de l'Allemagne*, dénomination qui ne peut se justifier qu'aux dépens de la gloire oratoire de cette nation, et qui est d'ailleurs réfutée par la réputation plus brillante et plus méritée de plusieurs orateurs allemands. *Dissertationes sacræ*, Leipsig, 1755, in-4 ; *Historia Michaelis Serveti*, Helmstadt, 1728, in-4. (*Voy.* SERVET).

** MOSSI (Vincent-Marie), prélat distingué par son érudition et par son goût éclairé pour les arts, naquit en 1752 à Casal, d'une des plus anciennes familles de la Lombardie, dont il était le dernier rejeton. Après avoir pris ses degrés en droit et en théologie à l'université de Turin, il fut nommé aumônier du roi de Sardaigne, puis vicaire-général de la cour, et abbé de Sainte-Marie de Vezzolan ; il eut en 1784 la direction du collège des nobles, et la conserva jusqu'en 1797, qu'il fut fait évêque d'Alexandrie. Ce siège ayant été réuni en 1805, à celui de Casal, il reçut du souverain Pontife le titre d'archevêque de Sida *in partibus infidelium*. Il passa dans la retraite tout le temps que le Piémont resta sous la domination française, partageant ses loisirs entre l'étude et l'exercice des vertus chrétiennes. Au retour de son souverain légitime, il habita Turin, où son palais devint une sorte de succursale de l'académie. Il y mourut, le 31 juillet 1829. Deux ans auparavant, il avait été nommé par le roi chevalier de l'ordre de l'annonciade. Outre des *Mandements*, des *instructions pastorales* et des *sermons*, on lui doit un traité *Sulla verità e divinità della religione cristiana*. Turin, 1825, in-8. Ce prélat ayant légué sa précieuse collection de tableaux à l'académie des beaux-arts de Turin, elle a par reconnaissance fait placer sa statue en marbre dans la salle de ses assemblées.

MOSTANDGED-BILLAH (Abou'l-Modhaffer-Yousof al), 52^e calife de la race des Abbassides, à Bagdad, succéda à son père Moktafi, l'an 4160 de J.-C. (de l'hégire 555). Son frère sut gagner ses femmes qui devaient le poignarder ; mais Mostandged, ayant été averti, fit emprisonner son frère et sa mère qui étaient de la conspiration, et jeta ses femmes dans le Tigre. Il mourut en 4170, âgé de 56 ans.

MOTHE-HOUDANCOURT (Philippe de la), duc de Cardone, né en 1605, porta les armes de bonne heure. Après s'être signalé en divers sièges et combats, contre les calvinistes, en Italie et dans les Pays-Bas, il commanda l'armée française en Catalogne l'an 1641, défit les Espagnols devant Tarragone et leur prit différentes places. Le bâton de

maréchal de France et la dignité de vice-roi en Catalogne furent la récompense de ses succès. La gloire de ses armes se soutint en 1642 et 1643 ; mais elle baissa en 1644. Il perdit une bataille devant Lérida, et fut obligé de lever le siège de Tarragone. Ayant encouru la disgrâce du roi, il fut enfermé dans le château de Pierre-Encise, et n'en sortit qu'en 1648, pour être une seconde fois vice-roi de Catalogne en 1651. Il se signala l'année d'après dans Barcelonne, qu'il défendit pendant cinq mois, et mourut en 1655, dans la 50^e année de son âge.

MOTHE-LE-VAYER (François de la), écrivain érudit et philosophe, né à Paris en 1588, se consacra à la robe, et fut pendant longtemps substitut du procureur-général du parlement, charge qu'il avait héritée de son père. Il s'en défit ensuite, pour ne plus s'occuper que de ses livres. Lorsque Louis XIV fut en âge d'avoir un précepteur, on jeta les yeux sur la Mothe ; mais la reine ne voulant pas d'un homme marié, il exerça cet emploi auprès du duc d'Orléans, frère unique du roi. La reine, instruite des progrès du second de ses fils, chargea La Mothe de terminer l'éducation du roi. L'académie française ouvrit ses portes à La Mothe-le-Vayer en 1659, et le perdit en 1672, à 84 ans. Comme il avait plus de mémoire que de jugement, la contrariété des opinions des peuples divers qu'il étudia, le jeta dans le pyrrhonisme ; mais s'il fut sceptique comme Bayle, il ne sema pas comme lui ses écrits de maximes pernicieuses, qui, en séduisant l'esprit, corrompent le cœur. Il semble même dans plusieurs endroits borner son scepticisme aux sciences humaines, et respecter sincèrement la religion. « Comme, humainement parlant, dit-il, tout est » problématique dans les sciences, et dans la physique principalement, tout doit y être exposé » aux doutes de la philosophie sceptique, n'y ayant » que la véritable science du ciel qui nous est venue » par la révélation divine, qui puisse donner à nos » esprits un solide contentement avec une satisfaction entière. » On a recueilli ses ouvrages en 1662, 2 vol. in-fol. ; en 1684, 15 vol. in-12 ; et à Dresde, 1756-59, 14 vol. in-8. Cette édition est la meilleure et la plus complète de toutes. Son style est clair, mais diffus et chargé de citations. Il perd souvent son objet de vue, et s'égare dans des digressions inutiles. Son *Traité de la vertu des païens* a été refuté par le docteur Arnauld, dans son ouvrage de la *Nécessité de la foi en Jésus-Christ*. (*Voy.* COLLIUS, LUCIEN, MARC-AURÈLE, ZÉNON, etc.) Dans les éditions des *Oeuvres* de la Mothe, les *Dialogues faits à l'imitation des anciens*, sous le nom d'*Horatius Tubero*, Francfort, 1716, 2 tom. in-4, ou 2 vol. in-12, sont imprimés sous le titre de *Promenades* ; mais on n'y trouve point l'*Hexameron* rustique in-12. Ces deux ouvrages sont recherchés des curieux, surtout le premier. Voltaire et quelques autres écrivains se sont souvent parés des dépouilles de cet auteur. La *Traduction* de Florus qu'on a sous le nom de *La Mothe-le-Vayer*, est d'un de ses fils, ami de Boileau, mort en 1664, à 55 ans. L'*Esprit de La Mothe-le-Vayer* (par Montlinot), 1765, in-12, est le résumé de tout ce

que cet auteur a dit de mieux dans ses différents ouvrages. Alletz a donné un Recueil sous le même titre, Paris, 1785, in-12. La Mothe-le-Vayer avait imité la manière de Plutarque; mais le philosophe grec avait un style bien plus agréable. Il faut ajouter aux ouvrages de La Mothe : *Jugement sur les anciens et principaux historiens grecs et latins*, 1646, in-8; *La Géographie, la Rhétorique, la Morale, l'Economie, la Politique, la Logique, la Physique du prince*, in-8, pour l'instruction du dauphin, traduit en italien; *En quoi la piété des Français diffère de celle des Espagnols*, etc. Voy. MARETS de Saint-Sorlin.

MOTHE-LE-VAYER DE BOUTIGNI (François de la), de la même famille, maître des requêtes, mourut intendant de Soissons, en 1685. On a de lui : une *Dissertation sur l'autorité des rois en matière de régle*; elle fut imprimée en 1700, sous le nom de Talon, avec ce titre : *Traité de l'autorité des rois, touchant l'administration de la justice* et réimprimée sous son nom, 1755, in-12; *Traité de l'autorité des rois, touchant l'âge nécessaire à la profession religieuse*, 1669, in-12; *Essai sur la possibilité d'un droit unique*, 1764, in-12; tragédie du *grand Selim*, in-4; *Tarsis et Zélie*, roman froid et verbeux, réimprimé à Paris en 1774, en 5 vol. in-8.

MOTHE. Voy. GROSTESTE.

MOTHE d'Orléans. Voy. ORLÉANS de la Motte.

MOTHE-PIQUET (la). Voy. LAMOTHE-PIQUET.

* MOTTE (Jeanne DE LUZ DE SAINT-REMY DE VALOIS, comtesse de la), née le 22 juillet 1736, à Fontette en Champagne, descendait de la maison royale de Valois, par Henri de St-Remy, fils naturel de Henri II. Son père Jacques de Saint-Remy de Valois, était mort à l'Hôtel-Dieu de Paris. La marquise de Boulainvilliers la recueillit et la fit élever. Son illustre origine ayant été prouvée, on lui accorda une pension; et en 1780 elle épousa le comte de La Motte, officier dans les gardes de M. le comte d'Artois. Recommandée par sa protectrice au cardinal de Rohan, elle reçut de ce prélat de légers secours et le conseil de s'adresser directement à la reine, dont il avait eu l'encouragement de la disgrâce. Dans la suite elle tira parti de cet aveu, en lui offrant de devenir intermédiaire entre lui et la souveraine, dont il désirait ardemment de reconquérir le suffrage. Cette intrigante ayant découvert que la reine avait refusé d'acheter des joailliers de la couronne un superbe collier de diamants, elle parvint à persuader au cardinal, que la reine désirait ce collier, et que son entremise dans cette affaire lui serait très-agréable. Le cardinal acheta le collier, et le livra le 1^{er} février 1785 à M^{me} de La Motte sur une simple autorisation signée *Marie-Antoinette de France*. Cette princesse n'en fut instruite que lorsque les joailliers en réclamèrent le paiement. Le cardinal fut arrêté par ordre du roi (voy. ROHAN); mais on acquit bientôt la preuve que le mari de M^{me} de La Motte, complice de l'escroquerie de sa femme, avait vendu à Londres des diamants provenant du collier. M^{me} de La Motte, arrêtée à Bar-sur-Aube et conduite à la Bastille, fut condamnée par arrêt du parlement du 31 mai 1786 à faire amende honorable, à être fouettée et

marquée sur les deux épaules, puis enfermée pour le reste de ses jours à la Salpêtrière. Elle subit son arrêt dans la prison, parce qu'on craignait que la fureur et le désespoir ne la portassent à proférer en public d'atroces calomnies. Au bout de quelque temps, elle parvint à s'évader et rejoignit son mari, qui jouissait à Londres du fruit de son vol; mais elle ne profita pas longtemps de sa liberté : une fièvre bilieuse l'emporta le 25 août 1791; d'autres prétendent qu'elle se jeta du haut d'une fenêtre sur le pavé. La Motte tâcha de disculper sa femme dans un *Mémoire*, amas de mensonges évidents et de grossièretés dégoûtantes; cet écrit, racheté par l'intendant de la liste civile qui en détruisit l'édition, a été réimprimé à Paris en 1795, 2 vol. in-8, sous le titre de *Vie de Jeanne de Saint-Remy, comtesse de la Motte, écrite par elle-même*, etc. L'abbé Georgel a donné beaucoup de détails dans ses *Mémoires* sur l'affaire du collier, qu'on doit lire avec méfiance à raison de son attachement au cardinal de Rohan. Voy. GEORGEL.

MOTTE. Voy. HOUDART et FÉNÉLON.

MOTTEVILLE (Françoise BERTAUD, dame de), fille d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, naquit en Normandie vers 1613, selon presque tous les biographes, mais plus probablement en 1621. Ses manières aimables et son esprit plurent à Anne d'Autriche, qui la garda auprès d'elle. Mais ayant été disgraciée, aux instances du cardinal de Richelieu, elle se retira avec sa mère en Normandie où elle épousa Nicolas Langlois, seigneur de Motteville, premier président de la chambre des comptes de Rouen. C'était un magistrat distingué, mais fort vieux, et sa femme fut veuve au bout de deux ans. Après la mort du cardinal de Richelieu, Anne d'Autriche ayant été déclarée régente, la rappela à la cour. Ce fut alors que la reconnaissance lui inspira le dessein d'écrire les *Mémoires* de cette princesse. On les a publiés sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche*, 1725, 3 vol. in-12, et 1750, 6 vol. in-12. Cet ouvrage curieux prouve une grande connaissance de l'intérieur de la cour et de la minorité de Louis XIV. Il est, pour la plus grande partie, de madame de Motteville; mais on prétend qu'une autre main a retouché le style, qui cependant n'est pas encore trop bon. L'éditeur, auquel on attribue ce changement, a surchargé cet ouvrage de morceaux d'histoire qu'on trouve partout. Madame de Motteville mourut à Paris en 1689, à 74 ans.

MOUCHY ou MONCHY (Antoine de), natif de Ressons dans le diocèse de Beauvais, docteur de la maison et société de Sorbonne, plus connu sous le nom de *Démochares*, se distingua par son zèle contre les calvinistes. Nommé inquisiteur de la foi en France, il rechercha les hérétiques avec une vivacité et une vigilance extrême. C'est de son nom qu'on appela *mouches* ou *mouchards*, ceux qu'il employait pour découvrir les sectaires; et ce nom est resté aux espions de la police. D'autres croient que cette dénomination est plus ancienne, et qu'elle vient tout simplement de ce que, semblables à des mouches, ces agents secrets s'insinuent partout, et vexent tout le monde. (Voy. MENAGE.) Le zèle de

Mouchy ne produisit qu'un petit nombre de conversions, et ne put empêcher que la France ne devint la victime de la nouvelle secte, qui déchira son sein pendant plus d'un siècle, et qui depuis encore s'est reproduite sous toutes sortes de formes. Ce docteur devint chanoine et pénitencier de Noyon, fut l'un des juges d'Anne du Bourg, et parut avec éclat au colloque de Poissy, au concile de Trente, et à celui de Reims en 1564. Il mourut à Paris, sénieur de Sorbonne, en 1574, à 80 ans. On a de lui : la *Harangue* qu'il prononça au concile de Trente : un *Traité du sacrifice de la messe*, en latin, in-8, et un grand nombre d'autres ouvrages.

MOUCHY. Voy. NOAILLES.

MOUFET (Thomas), célèbre médecin anglais, né à Londres, et mort vers 1600, est connu par un ouvrage recherché. Cet ouvrage, commencé par Edouard Wotton, Conrad Gesner, Thomas Pennius, et achevé par Moufet, fut imprimé à Londres en 1654, in-fol., sous ce titre : *Theatrum insectorum*, avec des figures. Moufet n'est pas assez en garde contre les erreurs populaires. Son ouvrage a été cependant accueilli, parce qu'avant celui de Swammerdam, on n'avait rien de mieux sur cette matière. On a encore de Moufet : *De jure et præstantia medicamentorum chymicorum*, et un traité en anglais, sur la nature et la préparation des aliments, qui a reparu en 1746, in-8.

* MOUHY (Charles de FIEUX, chevalier de), né à Metz en 1701, vint de bonne heure à Paris, où n'ayant d'autre ressource que sa plume, il publia des romans écrits d'un style bas et rampant, et dont les événements sont amenés ordinairement d'une manière forcée; il en tirait cependant assez bon parti, parce qu'il les colportait lui-même, et que l'on était contraint de les acheter pour se débarrasser de ses instances. Les moins mauvais sont : *la Mouche* ou *les Aventures de Bigand*, *la Paysanne parvenue*, faible imitation du *Paysan parvenu* de Marivaux ; *les Dangers des spectacles*. On a encore de lui un *Abrégé de l'histoire du théâtre français*, 1780, 5 vol. in-8 ; nomenclature chronologique remplie d'inexactitudes. Mouhy mourut à Paris en 1784.

MOULIN (Charles du) vit le jour à Paris, en 1500, d'une famille noble et ancienne : elle était originaire de Brié, et selon Papire Masson, elle tenait à Elizabeth, reine d'Angleterre, du côté de Thomas de Boulen, vicomte de Rochefort, aïeul maternel de cette princesse. Le jeune du Moulin fit paraître dès son enfance des dispositions extraordinaires pour les belles-lettres et pour les sciences, et pour l'étude une inclination qui tenait de la passion. Reçu avocat au parlement de Paris, en 1522, il plaida pendant quelques années au Châtelet et au parlement. Mais une difficulté de langue l'ayant dégoûté du barreau, il s'appliqua à la composition des ouvrages qui ont rendu sa mémoire célèbre. Il publia en 1559 son *Commentaire sur les matières féodales* de la Coutume de Paris. Dans l'enthousiasme que produisit cet ouvrage, le parlement lui offrit une place de conseiller, qu'il refusa pour donner plus de temps à ses études et à la composition de ses livres. En 1551 parurent ses *Observations* sur l'édit du roi Henri II, contre les *petites*

dates; livre qui déplut beaucoup à la cour de Rome. On sent bien que l'auteur, infecté des nouvelles erreurs, ne la ménagea pas. Le peuple de Paris, informé de son attachement au parti huguenot, pilla sa maison en 1552; se voyant en danger d'être maltraité, il passa à Bâle, s'arrêta quelque temps à Tubingen, et alla à Strasbourg, à Dole, et à Besançon, travaillant toujours à ses ouvrages, et enseignant le droit avec une réputation extraordinaire partout où il faisait quelque séjour. En 1556, Georges, comte de Montbéliard, le retint prisonnier pour n'avoir pas voulu se charger d'une certaine cause; mais Louise de Beldon, sa femme, accourut à son secours, et témoigna tant de courage, que le comte fut obligé de céder. De retour à Paris en 1557, il en sortit encore en 1562, pendant les guerres de religion. Il se retira pour lors à Orléans, et revint à Paris en 1564. Trois de ses *Consultations*, dont la dernière regardait le concile de Trente, lui suscitèrent de nouvelles affaires. Il fut mis en prison à la conciergerie; mais il en sortit peu de temps après, à la sollicitation de Jeanne d'Albret, et en vertu des lettres-patentes du 21 juin 1564, qui suspendaient les poursuites du parlement, « faisant néanmoins expresses inhibitions et défense » à du Moulin, et sur peine de la vie, qu'il n'eût « plus à exposer, ni faire imprimer aucuns livres » qui appartiennent à l'état, ou qui dépendent de la « théologie, et concernent les autorités des conciles » et du saint Siège apostolique. » Il était si avare de ses moments, que, quoique ce fût alors l'usage de porter la barbe, il se la fit couper, pour ne pas perdre de temps à la peigner. On le regardait comme la lumière de la jurisprudence, et comme l'oracle des Français. On citait son nom avec ceux des Papinien, des Ulpien, et des autres grands jurisconsultes de Rome. Sur la fin de sa vie, il abandonna entièrement le parti de la doctrine des protestants, et mourut à Paris, avec de grands sentiments de soumission à l'Eglise catholique, en 1566, à 66 ans. Charles du Moulin était certainement un homme d'un très-grand mérite, mais il était trop plein de lui-même, et ne faisait pas assez de cas des autres. Que peut-on penser d'un homme qui s'appelait le *Docteur de la France et de l'Allemagne*, et qui mettait à la tête de ses consultations : « Moi, » qui ne cède à personne, et à qui personne ne » peut rien apprendre! » Ses *œuvres* ont été recueillies en 1681, 5 vol. in-fol. On les regarde avec raison comme une des meilleures collections que la France ait produites en matière de jurisprudence. On reproche néanmoins avec raison à ce jurisconsulte, d'avoir eu sur l'*usure* et sur quelques autres points importants des opinions qui ne sont pas conformes à la saine théologie. Sa *Consultation* sur le concile de Trente est jointe ordinairement à la *Réponse* qu'y fit Pierre Grégoire (voy. ce nom); cette *Réponse* est fort recherchée. Plusieurs de ses opinions sur l'Ecriture sainte ont été vivement réfutées par Gérard Mercator, dans son *Harmonia evangelistarum*. Gabriel du Pineau, plus savant que lui dans le droit canon, et beaucoup plus modeste, a solidement réfuté plusieurs de ses erreurs, dans des notes latines pleines d'érudition et d'un sens droit.

On peut voir aussi, in *Molinæum pro pontifice maximo, etc. auctore Edmundo Rufo, juris doctore*, Paris, 1555. Il est faux, comme l'ont dit quelques lexicographes, que toute sa famille périt au massacre de la Saint-Barthélemi. Après la mort de son fils Charles, qui mourut d'hydropisie en février 1570, il ne restait plus des trois enfants de ce juriconsulte, qu'Anne du Moulin, mariée à Simon Robé, avocat au parlement de Paris. Elle fut assassinée avec toute sa famille, en l'absence de son mari, par des voleurs qu'on ne put jamais découvrir, le 19 février 1572, et par conséquent six mois avant la Saint-Barthélemi. Du Moulin avait épousé en secondes noces, en 1558, Jeanne du Vivier, en qui il eut le bonheur de rencontrer une femme aussi estimable que Louise de Beldon, qu'il avait perdue en 1536. Voy. la *Vie* de Charles du Moulin, par Julien Brodeau, pag. 203-214; et *Elog. Molinæi*, par Papire Masson, pag. 230 et suivantes.

MOULIN (Pierre du), théologien de la religion prétendue réformée, naquit l'an 1560, fils, selon quelques-uns, d'un célestin d'Amiens, apostat; selon d'autres, de Joachim du Moulin, seigneur de Lorme-Grenier. Pierre, après avoir enseigné la philosophie à Leyde, fut ministre à Charenton. Il entra, en cette qualité, auprès de Catherine de Bourbon, princesse de Navarre, sœur du roi Henri IV, mariée en 1599 avec Henri de Lorraine, duc de Bar. Il passa l'an 1615 en Angleterre, à la sollicitation du roi de la Grande-Bretagne, et il y dressa un plan de réunion des églises protestantes. De retour en France, il se livra à cet esprit inquiet et tracassier que, de l'aveu de l'amiral Coligni, faisait le caractère du huguenotisme. Craignant, avec raison, que le roi ne le fit arrêter, il se retira à Sedan, où le duc de Bouillon le fit professeur en théologie, ministre ordinaire, et l'employa dans les affaires de son parti. Il y mourut en 1638, âgé de près de 90 ans, avec la réputation d'un mauvais plaisant, d'un satyrique sans goût, et d'un théologien emporté. Son caractère se fait sentir dans ses ouvrages, que personne ne lit plus. Les principaux sont : l'*Anatomie de l'arminianisme*, en latin, Leyde, 1619, in-fol.; un *Traité de la pénitence et des clefs de l'Eglise*; *Le Capucin, ou l'Histoire de ces moines*, Sedan, 1641, in-12, satire peu commune; *Nouveauté du papisme*, 1655, in-4 : ouvrage plein de railleries indécentes, de déclamations puériles, et d'impostures grossières; *Le Combat du chrétien*, in-8; *De Monarchia pontificis romani*, Londres, 1614, in-8; *Le Bouclier de la foi, ou Défense des Eglises réformées*, in-8, contre le père Arnoux, jésuite; et un autre livre contre le même jésuite, intitulé : *Fuites et écasions du sieur Arnoux? Du juge des controverses et des traditions*, in-8; *Anatomie de la messe*, Sedan, 1656, in-12. Il y en a une 2^e partie, imprimée à Genève en 1640. Cette anatomie est moins rare qu'une autre *Anatomie de la messe*, dont l'original est italien, 1552, in-12. Il fut traduit en français, et imprimé avec une Epître dédicatoire au marquis del Vico, datée de Genève, 1555. Dans la préface du traducteur, l'auteur italien est appelé *Antoine d'Adam*. Dans la traduction latine de 1561, 172 pag. in-8 et 49 pag.

d'errata et de table, l'auteur y est appelé *Antonius ab Adam*. Suivant Gesner, c'est Augustin Mainard; mais Jean Le Fèvre de Moulins, docteur en théologie de Paris, qui en a publié une *Réfutation* en 1565, l'attribue à Théodore de Bèze. L'édition française a été réimprimée en 1562, in-16, par Jean Martin, sans nom de lieu.

MOULIN (Pierre du), fils aîné du précédent, hérita des talents et de l'impétuosité de génie de son père. Il fut chapelain de Charles II, roi d'Angleterre, et chanoine de Cantorbéry, où il mourut en 1684, à 84 ans. On a de lui : un livre intitulé *La Paix de l'âme*, qui est fort estimé des protestants, et dont la meilleure édition est celle de Genève, en 1729, in-12; *Clamor regii sanguinis*, que Milton attribuait mal à propos à Alexandre Morus : ouvrage fait à l'occasion de la fin tragique de Charles I^{er}; une *Défense de la religion protestante*, en anglais. — Louis et Cyrus du MOULIN, frères de ce dernier (le premier médecin, et l'autre ministre des calvinistes), sont aussi auteurs de plusieurs ouvrages qui ne respirent que l'enthousiasme et le fanatisme. Louis fut un des plus violents ennemis du gouvernement ecclésiastique anglican, qu'il attaqua et outragea dans sa *Parænesis ad ædificatores imperii*, in-4, dédiée à Olivier Cromwell; dans son *Papa ultrajectinus*; et dans son livre intitulé *Patronus bonæ fidei*. Il mourut en 1688, à 77 ans.

MOULIN (Gabriel du), curé de Manneval, au diocèse de Lisieux, né à Bernai en Normandie, s'est fait connaître dans le xvii^e siècle, par une *Histoire générale de Normandie sous les ducs*, Rouen, 1651, in-fol., rare et recherchée. Elle s'étend depuis les premières courses des Normands païens, jusqu'à la réunion de cette province à la couronne. On trouve à la suite le catalogue des seigneurs normands qui allèrent aux croisades, avec leurs armoiries, depuis Guillaume le Conquérant, jusqu'à Philippe Auguste, etc., par l'*Histoire des royaumes de Naples et de Sicile*, Rouen, 1658, in-fol., moins estimée que la précédente.

MOULINET (Claude du). Voy. MOLINET.

MOULINET. Voy. THULIERIES.

MOULINS (Guyard des), prêtre et chanoine d'Aire en Artois, devint doyen de son chapitre en 1297, et mourut peu de temps après. Il est connu par sa Traduction de l'Abrégé de la Bible de Pierre Comestor, sous le titre de *Livres de la Bible historiaux*. Il la commença en 1291, à l'âge de 40 ans, et l'eut finie au bout de quatre. Il y a inséré les livres moraux et prophétiques; mais on n'y trouve pas les Epîtres canoniques, ni l'Apocalypse. On conservait dans la bibliothèque de Sorbonne un manuscrit de cette traduction. Guyard des Moulins s'en dit auteur dans la préface; ce qui fait présumer que ceux qui l'ont attribuée à Nicolas Oresme se sont trompés. Il y a des choses singulières dans cette version, qui fut imprimée à Paris, chez Vêrard, 1490, in-fol. 2 vol.

MOULINS (Laurent des), prêtre et poète français, du diocèse de Chartres, florissait au commencement du xvi^e siècle. Il est connu par un poème moral intitulé *le Catholicon des malavisés*, autrement appelé *Le cimetière des malheureux*, Paris,

1515, in-8, et Lyon, 1554, même format. C'est une fiction sombre et mélancolique, où l'on trouve des images fortes.

* MOUNIER (Jean-Joseph), homme d'état, naquit à Grenoble le 12 novembre 1758, d'une famille honorable du commerce. A huit ans il fut envoyé à la campagne, chez un curé, frère de sa mère, dont l'extrême sévérité jeta dans son âme les premiers germes de la haine qui lui inspirèrent toujours depuis l'injustice et l'oppression. Au sortir du collège il voulut entrer dans la carrière militaire, qu'il trouva fermée, et cette circonstance fut loin de le prévenir en faveur des privilégiés. Le commerce, qu'il essaya ensuite, l'ennuya; et cédant enfin au vœu de sa famille, il se fit recevoir avocat en 1779. Peu de temps après il acquit la charge de juge royal, et pendant six ans qu'il en exerça les fonctions, il sut se concilier l'estime publique par ses talents et son intégrité. Dans ses loisirs il étudia la constitution anglaise, dont il devint un des plus zélés partisans. Lorsque les premiers troubles civils éclatèrent, appelé à l'assemblée des états du Dauphiné, il en fut le conseil et le guide. Il y fit adopter la réunion des ordres et le vote par tête qui devaient bientôt exciter de si vifs débats. Député aux états-généraux, il y arriva précédé d'une réputation qui ne pouvait manquer de lui donner une grande influence sur les premières délibérations de cette assemblée. Lorsque la chambre du tiers-état s'occupa, le 15 juin, de la question relative à la forme dans laquelle elle se constituerait, Mounier proposa l'arrêt suivant : « La majorité des députés, délibérant » en l'absence de la minorité dûment invitée, » arrête que les délibérations seront prises par tête » et non par ordre, et qu'on ne reconnaîtra jamais » aux membres du clergé et de la noblesse le droit » de délibérer séparément. » Le lendemain la chambre des communes à une grande majorité se déclara *assemblée nationale*. Dans la fameuse séance du 20 juin, ce fut sur sa proposition que tous les députés prêtèrent le serment de ne se séparer qu'après avoir donné une constitution à la France. Cependant il fut un des plus fermes opposants au système qui prévalut après le 14 juillet. Entré le jour même de la prise de la Bastille au comité de constitution, il y défendit avec force les droits du pouvoir royal; mais voyant ses efforts inutiles, il cessa de participer à ses travaux. Dans la fameuse journée du 3 octobre, Mirabeau s'approcha de Mounier, qui occupait le fauteuil, pour l'engager à lever la séance en lui montrant une lettre où était annoncée l'arrivée de quarante mille hommes venant de Paris. *Eh bien ! dit-il, c'est une raison de plus pour que l'assemblée reste à son poste. — Mais, M. le président, on vous tuera. — Tant mieux : si l'on nous tue tous sans exception, la chose publique en ira mieux.* Pendant ce colloque plusieurs individus, hommes et femmes, entrèrent pour demander du pain. *Le seul moyen d'obtenir du pain, leur dit Mounier, est de rentrer dans l'ordre : plus vous menacerez, moins il y aura de pain.* Dès lors convaincu que l'autorité royale était asservie, et que l'assemblée elle-même ne pouvait plus jouir d'aucune espèce de liberté, il pensa que le premier devoir

des députés fidèles à leurs mandats, était de se rendre dans leurs provinces pour éclairer leurs commettants, et proposer les moyens de réunir une nouvelle assemblée qui pût délibérer librement, et résister à la tyrannie démagogique de la capitale. Après avoir, en qualité de président, délivré, dans la soirée du 7, plus de 600 passeports à des députés qui pensaient comme lui, il envoya le lendemain sa démission quelques instants après. Lally-Tolendal l'ayant trouvé dans une profonde rêverie, lui en demanda le motif. *Je pense, répondit-il, qu'il faut se battre. Le Dauphiné a appelé les Français à établir la liberté; il faut qu'il les appelle aujourd'hui à défendre la royauté.* Arrivé à Grenoble où il fut reçu de la manière la plus honorable, il s'occupait des moyens d'arracher le roi à une indigne captivité, lorsque ce monarque, dominé par la crainte ou trompé par les intrigues des factieux, déclara qu'il défendait toute assemblée des états comme illégale, et annulait les délibérations qui auraient été prises. Ses efforts se trouvant ainsi paralysés, il résolut de vivre dans la retraite en attendant des circonstances plus heureuses; mais signalé comme un traître par des lettres de Paris, il passa à Genève, où il publia son *Appel à l'opinion publique*, qui contient des éclaircissements sur les journées du 5 et du 6 octobre, ainsi qu'une réfutation du rapport de Chabroud (*roy. ce nom*, II, 497). Il se rendit ensuite à Berne, puis à Londres, où il reçut l'accueil le plus flatteur et l'offre de la charge de grand-juge au Canada, qu'il refusa, ne pouvant supporter l'idée de renoncer à sa patrie. Il accepta seulement de faire l'éducation du fils d'un pair de la Grande-Bretagne, et parcourut avec son élève la Suisse et une partie de l'Italie. A son retour il alla habiter Weimar, où il établit une maison d'éducation pour les jeunes gens destinés aux fonctions publiques. Ayant, en 1801, obtenu sa radiation, il rentra en France et fut l'année suiv., nommé préfet d'Ille-et-Vilaine. Il avait été appelé depuis peu au conseil d'état, lorsqu'il mourut à Paris le 26 janvier 1806. Ses principaux ouvrages sont : *Considérations sur les gouvernements, et principalement sur celui qui convient à la France*, 1789, in-8; *Exposé de ma conduite et des motifs de mon retour en Dauphiné*, 1789, in-8; *Appel à l'opinion publique*, Genève, 1790, in-8; *Recherches sur les causes qui ont empêché les Français de devenir libres et sur les moyens qui leur restent pour acquérir la liberté*, Genève, 1792, 2 vol. in-8; l'un des ouvrages politiques les plus importants qui aient paru sur les commencements de la révolution; il a été traduit en allemand par M. Gentz, qui l'a augmenté de notes intéressantes; *Adolphe, ou Principes élémentaires de politique, et résultats de la plus cruelle des expériences*, Londres, 1795, in-8; ouvrage dont le but est de montrer l'abus qu'on a fait en France du dogme de la souveraineté du peuple; *De l'influence attribuée aux philosophes, aux francs-maçons, aux illuminés, sur la révolution de France*, Tubingen, 1801, in-8; trad. en anglais et en allemand. L'auteur s'y propose de réfuter les *Mémoires sur le jacobinisme*, de l'abbé Barruel. Son *Eloge* fut

prononcé par Regnault de Saint-Jean-d'Angely. Berriat-Saint-Prix publia aussi son *Eloge historique*, Grenoble, 1806.

* MOUNIER (Claude-Philippe-Edouard, baron), fils du précédent, né en 1784 à Grenoble, suivit son père dans l'émigration et ne rentra en France qu'après le 18 brumaire. Nommé auditeur au conseil d'état, il ne tarda guère de se faire remarquer par l'étendue de ses connaissances et la rectitude de son jugement. Après avoir été chargé de différentes fonctions administratives dans le duché de Weimar et dans la Silésie, il fut, en 1809, appelé par Napoléon au poste important de secrétaire de son cabinet, qu'il remplit pendant cinq ans, jouissant de la confiance intime de l'empereur. Il ne profita de sa faveur que pour rendre des services et ne sollicita jamais rien pour lui-même; cependant il reçut une dotation en Poméranie, et fut fait successivement maître des requêtes, baron et officier de la Légion-d'honneur. A la restauration il était intendant des bâtiments de la couronne, place dans laquelle il fut maintenu. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il crut devoir se retirer à Weimar, où le souvenir de son père et celui des services qu'il y avait rendus lui-même pendant l'occupation française, lui valurent un bienveillant accueil. Il rejoignit le roi à Gand, et à son retour en France reprit ses fonctions et fut fait conseiller d'état. Il prit une part active au règlement des indemnités réclamées par les puissances alliées; et contribua de tout son pouvoir à diminuer les charges qu'une double invasion faisait peser sur le pays (*voy. RICHELIEU*). Créé pair de France au mois de mars 1819, on lui offrit, peu de temps après, le ministère de l'intérieur qu'il refusa; mais il consentit à se charger de la direction générale de la police, place difficile qui lui convenait peu et qu'il ne conserva pas longtemps. Ne partageant point les vues de M. de Villèle, il cessa, sous son ministère, d'être employé dans l'administration; mais en 1828, rappelé aux affaires par M. de Martignac, il rédigea le projet de loi sur l'administration départementale qui amena la dissolution du cabinet. Lors de la révolution de juillet 1830, il était en Allemagne; il se hâta de revenir en France, ne voulut accepter aucune fonction du nouveau gouvernement, et se contenta de défendre à la chambre des pairs, la cause de l'ordre, de la justice et de la raison. Il y prit part aux discussions les plus importantes, et eut le bonheur de voir souvent ses sages conseils écoutés. A la fin de 1840, les relations avec l'Angleterre étant devenues difficiles, il consentit à se charger d'une mission temporaire à Londres, où il passa quelques semaines. Mounier est mort à Passy, le 11 mai 1845, à 58 ans, après avoir reçu les consolations et accompli les devoirs de la religion, dont il avait senti depuis longtemps et respecté de plus en plus l'influence et l'autorité. Il a prononcé à la chambre des pairs, les éloges de plusieurs de ses collègues, et fourni à la *Biographie universelle*, l'article du duc de Richelieu, dont personne mieux que lui n'avait été à même de connaître les nobles qualités et d'apprécier les immenses services. M. le comte Portalis a fait l'*Eloge*

de Mounier à la chambre des pairs, le 28 juin 1844.

* MOURAD BEYG, chef de Mamelouks, né en Circassie vers 1750. Devenu l'un des vingt-quatre beys d'Egypte, il s'unit à son rival Ibrahim contre les autres beys qui voulaient leur disputer le gouvernement du Kaire, et après une longue alternative de succès et de défaites, resta maître de l'Egypte avec son collègue. Le gouvernement que La Porte continua d'entretenir au Kaire n'avait l'autorité que de nom, et malgré les efforts du pacha turc Ghazy-Bağan, les deux beys conservèrent le pouvoir, et cessèrent même d'envoyer un tribut à Constantinople. Telle était la situation de Mourad-Beyg lorsque les Français débarquèrent en Egypte. Le chef mamelouck, abandonné de son collègue Ibrahim, supporta seul le poids de cette guerre, et, pendant 5 ans, résista aux meilleures troupes de l'Europe, combattant des ennemis supérieurs en nombre, sans cesse battu, ne se décourageant jamais, et reparaissant lorsqu'on croyait ses forces anéanties (*voy. MORAND* général). Une lutte aussi héroïque lui avait mérité l'estime des vainqueurs; il demanda à traiter, fut favorablement accueilli de Kléber, obtint de ce général le titre de gouverneur d'une partie de la haute Egypte, lui promit une fidélité qui ne s'est jamais démentie (1800), et s'engagea au besoin à se joindre aux Français pour expulser les Turcs. Plus tard le refus imprudent que fit Menou des services de Mourad-Beyg ne refroidit point la reconnaissance du mamelouck, qui d'ailleurs craignait pour sa sûreté après le départ des Français. Il se disposait à se rendre au Kaire près du général Beliard, lorsqu'il mourut de la peste, le 22 avril 1801.

MOURGUES (Matthieu de), sieur de Saint-Germain, ex-jésuite, natif du Velay, devint prédicateur ordinaire de Louis XIII, et aumônier de Marie de Médicis. Le cardinal de Richelieu se servit d'abord de sa plume pour terrasser ses ennemis et ceux de la reine; mais s'étant brouillé avec cette princesse, il priva Saint-Germain, qui lui était resté fidèle, de l'évêché de Toulon, et l'obligea d'aller joindre la reine mère à Bruxelles. Après la mort de ce ministre, il revint à Paris, et mourut dans la maison des incurables en 1670, à 88 ans. On a de lui : *la Défense de la reine mère*, en 2 vol. in-fol. « L'abbé de Mourgues, dit Lenglet du Fresnoy, est » louable d'avoir si constamment suivi et si vigou- » reusement défendu cette reine infortunée. Ses dé- » fenses sont très-curieuses, et estimées pour savoir » à fond l'histoire de ces temps. M. Patin a re- » marqué que l'abbé de Mourgues avait fait une » histoire du siècle où il y avait bien du curieux : » mais ce livre, qui devait être imprimé après la » mort de son auteur, ne l'a point été du tout. Il » y révélait peut-être trop de secrets. » Des ouvrages de controverse : *Bruni Spongia*, contre Antoine Brun (*voy. ce nom*, n. 255); *Acis d'un théologien sans passion*, 1616, in-8, etc.; des *Sermons*, 1665, in-4.

MOURGUES (Michel), jésuite d'Auvergne, né vers 1642, enseigna avec distinction la rhétorique et les mathématiques à Toulouse, et mourut en 1715, à 70 ans. Il joignait à une politesse aimable

un savoir profond, et il fut généralement estimé pour sa droiture, sa probité et ses ouvrages. Les principaux sont : *Plan théologique du pythagorisme et des autres sectes savantes de la Grèce, pour servir d'éclaircissement aux ouvrages des Pères contre les païens*, 1712, 2 vol. in-8, plein d'érudition ; *Parallèle de la morale chrétienne avec celle des anciens philosophes*, Bouillon, 1769, in-12. L'auteur y fait voir la supériorité des leçons de la sagesse évangélique, sur celle de la sagesse païenne, et l'ineptie de ceux qui ont voulu établir un parallèle entre les deux morales : but que milord Jenyns, dans son *Examen de l'évidence du christianisme*, a atteint d'une manière plus directe et plus simple, en montrant que les pécheurs publics sont plus près du royaume de Dieu que les hommes vertueux par orgueil ou avec orgueil. (Voy. SÉNÈQUE.) On voit à la suite de cet ouvrage, *Paraphrase chrétienne du manuel d'Épictète*. Cette paraphrase est très-ancienne ; elle a été composée par un solitaire de l'Orient, en langue grecque. Elle était restée inconnue jusqu'au commencement du XVIII^e siècle, que le hasard l'ayant fait tomber entre les mains du P. Mourgues, il prit le parti de la traduire. (Voy. ÉPICÉTÈ.) Un *Traité de la poésie française*, in-12, le plus complet qu'il y eût eu jusqu'alors, mais qui a été éclipsé depuis par celui de M. l'abbé Joannet ; *Nouveaux éléments de géométrie, par des méthodes particulières, en moins de 50 propositions*, in-12 ; *Traduction de la Thérapeutique de Théodoret* ; *Nouveaux éléments de géométrie*, in-12 ; un *Recueil de bons mots* en vers français, fait avec assez de choix.

MOURIER (du). Voy. FORTIGUERRA.

MOUSSARD (Jacques), architecte du roi, naquit à Bayeux avec de grandes dispositions pour les arts. Plusieurs bâtiments qu'il fit exécuter dans cette ville et dans les environs lui donnèrent une grande réputation. Il a laissé quelques tableaux, qui sont estimés des connaisseurs. Il mourut en 1750, âgé de 80 ans. — GUILLAUME, son frère puîné, chanoine et vicaire-général de Bayeux, ne manquait pas non plus de talents et d'érudition. La *Relation* qui parut sur la mort de François de Nesmond, évêque de Bayeux, en 1715, est de lui. Il mourut en 1756.

MOUSSET (Jean), auteur français du XVI^e siècle, peu connu. C'est le premier, selon d'Aubigné dans ses *Œuvres mêlées*, qui a fait des vers français métriques, et composés de dactyles et de spondées à la manière des Grecs et des Latins. Il traduisit, dit-on, vers 1520, l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère en vers de cette espèce. Si cela est, c'est sans fondement qu'on en aurait attribué l'invention à Jodelle et à Baif.

* MOUSTIER (Eléonor-François-Elie, marquis de), né à Paris en 1751, d'une ancienne maison de Franche-Comté, termina ses études à Heidelberg, et entra dans la carrière militaire. Sous-lieutenant en 1768, dans Royal-Navarre, et l'année suivante surnuméraire dans les gardes du corps, il accompagna son beau-frère, le marquis de Clermont d'Amboise, dans ses ambassades à Lisbonne, puis à Naples. Il fut, en 1778, nommé mestre-de-camp de dragons et ministre du roi à Trèves et successivement ambassadeur et ministre plénipoten-

tiaire en Angleterre (1785), puis en Prusse, dans les circonstances les plus critiques, et enfin aux Etats-Unis, où il remplaça M. de La Luzerne. Le ministère des affaires étrangères lui fut offert en 1791, mais il ne crut pas devoir accepter ce poste important et fut nommé à l'ambassade de Constantinople. Ayant rejoint plus tard les princes, il reçut d'eux la mission d'aller traiter avec les puissances coalisées. Sa correspondance ayant été interceptée, elle fut lue, le 22 octobre 1792, à la tribune de la Convention par Héroult de Séchelles, qui le fit décréter d'accusation. Après la dispersion de la cour de Coblenz, il suivit le comte d'Artois en Angleterre, et fut en 1795, après le désastre de Quiberon, nommé commissaire du roi près des armées de l'Ouest. Il fit de vains efforts pour accélérer le départ de l'expédition que les Anglais devaient débarquer sur les côtes de France. La Vendée ayant été réduite à une pacification forcée en 1796, après la mort de Charette et de Stofflet, Moustier alla se fixer en Prusse. L'invasion de Bonaparte, en 1806, l'obligea de retourner en Angleterre. Rentré en France avec le roi, il le suivit à Gand, et se retira dans une maison de campagne près de Versailles où il mourut d'apoplexie le 4^r février 1817. Il a publié : de l'*Intérêt de la France à une constitution monarchique*, Berlin, 1791 ; de l'*Intérêt de l'Europe dans la révolution française*, Londres, 1795 ; *Observations sur les déclarations du prince de Cobourg aux Français*, 1795. Les archives des affaires étrangères renferment un grand nombre de documents importants fournis par cet habile diplomate, principalement sur l'Amérique.

** MOUSTIER (Clément-Edouard, marquis de), fils unique du précédent, né en 1779 à Coblenz, où son père était ministre plénipotentiaire près de l'électeur de Trèves, fut élevé en Allemagne. Renvoyé en France en 1792 par son père qui se flattait, qu'à raison de son âge, il échapperait aux dangers de l'époque, il n'en fut pas moins mis en prison. Il fut arrêté de nouveau en vendémiaire pour avoir pris part à la lutte des Parisiens contre la convention. Des qu'il fut libre il s'embarqua pour l'Angleterre, d'où il revint en 1796 dans la Normandie, où il fut attaché comme aide-de-camp au comte de Frotté, chef des royalistes de cette province. Après le 18 brumaire, atteint par la conscription, il servit comme simple cavalier dans un régiment de husards, d'où il sortit pour passer élève dans les bureaux des affaires étrangères. En 1801, secrétaire de légation à Dresde, il fut plus tard ministre près du grand duc de Bade, puis du roi de Wurtemberg. La restauration récompensa son dévouement et ses services. Envoyé extraordinaire dans le Hanovre, à son retour de cette mission, il passa avec le même titre en Suisse, où quelque temps après il retourna comme ambassadeur. En 1824, il fut élu député du Doubs par le collège de Baume-les-Dames ; et l'année suivante, il fut nommé ambassadeur en Espagne. L'affaiblissement de sa santé, joint à la difficulté de la situation, lui ayant fait solliciter son rappel, il revint à Paris, où il mourut le 5 janvier 1850. Il avait épousé la fille unique du comte de

Laforest (*voy.* ce nom, v, 85), l'une des femmes les plus distinguées de son temps. Il a laissé de ce mariage une fille et deux fils, dont l'aîné, M. Lionnel de Moustier, a fait dans le Nord un voyage scientifique que l'on dit d'un grand intérêt.

* MOUSTIER (François-Melchior, comte de), maréchal de camp, mort en 1828, était un des trois gardes du corps qui accompagnèrent Louis XVI lorsque ce malheureux prince tenta de s'échapper à ses ennemis. Arrêté avec le roi à Varennes, dès qu'il eut recouvré la liberté il s'empressa de se rendre à l'armée des princes, puis à celle de Condé. Il servit ensuite honorablement en Russie, devint colonel et fut décoré de l'ordre de Sainte-Anne et de la médaille d'argent. Lorsqu'il revint de l'émigration en 1815, il fonda dans l'église Saint-Eustache, un service annuel et expiatoire à la mémoire de Louis XVI. On a de lui *Relation du voyage de S. M. Louis XVI lors de son départ pour Montmédy et de son arrestation à Varennes*, in-8.

MOUTON (Gabriel), ecclésiastique et mathématicien renommé, naquit à Lyon en 1618. Il s'attacha, dès sa première jeunesse, à l'église de Saint-Paul, où il devint vicaire perpétuel. L'abbé Mouton, sans manquer aux devoirs de son état, s'appliqua avec succès à l'étude de l'astronomie, et rendit de grands services à cette science. Il calcula les *logarithmes* avec dix décimales, des sinus et des tangentes pour chaque seconde des quatre premiers degrés. Cet ouvrage manuscrit est conservé dans la bibliothèque de l'académie des sciences. Ces logarithmes réduits à sept décimales seulement, ont été insérés dans les *Tables* de Gardiner (Avignon, 1770, in-fol.). Dès 1661 l'abbé Mouton avait déterminé le diamètre du soleil dans son apogée; et ce calcul est si exact, qu'on n'y a rien trouvé à changer dans la suite. Il faut remarquer que, dans ses observations et ses calculs, l'abbé Mouton devait suppléer par son seul génie aux instruments qui manquaient à cette époque, et qu'on n'a construits que plusieurs années après. Il exécuta, en outre, une pendule astronomique, qui était remarquable par la précision et la variété de ses mouvements. Cet estimable astronome mourut le 28 septembre 1694, âgé de 76 ans. Il a laissé : *Observationes diametrorum solis et lunæ apparentium meridianarumque aliquot altitudinum, cum tabula declinationum solis; Dissertatio de dierum inequalitate*, etc., Lyon, 1670, in-4; Voyez *Bibliothèque astronomique*, 275. Lalande fait beaucoup d'éloges de cet ouvrage... « Il contient, dit-il, des » Mémoires intéressants sur les interpolations et sur » le projet d'une mesure universelle tirée du pen- » dule... » L'astronome Jean Picard, aussi prêtre, et mort en 1685, ayant été envoyé à Lyon pour déterminer la position géographique de cette ville, y connut l'abbé Mouton, et lui témoigna beaucoup de considération.

* MOUTON (Jean-Baptiste-Silvan), prêtre, né vers 1740 à la Charité-sur-Loire, fut élevé au séminaire d'Auxerre, où il puisa les principes de Port-Royal. Après y avoir achevé ses études et pris les ordres, il passa en Hollande, et s'y fixa près de l'abbé du Pac de Bellegarde. Attaché au parti janséniste, il voyagea en Italie et en France pour le

soutien de cette cause. Lorsque en 1795 l'abbé Guenin cessa de travailler aux *Nouvelles ecclésiastiques*, qui s'imprimaient alors à Paris, Mouton continua à Utrecht, sous le même format et dans le même esprit : seulement elles ne parurent plus que tous les quinze jours. (*Voy.* GUENIN.) Mouton mourut le 15 juin 1805, et avec lui finirent les *Nouvelles ecclésiastiques*. Il les rédigeait pendant les longues souffrances et la captivité de Pie VI. Quelques personnes ont remarqué qu'à peine a-t-il parlé deux ou trois fois de ce vénérable et infortuné pontife, et qu'il ne lui était pas échappé le moindre signe de pitié pour ses malheurs, ni la moindre marque d'improbation du cruel traitement dont usaient envers lui ses persécuteurs. Mouton fut le dernier des Français établis en Hollande par suite de leur attachement au jansénisme, et à sa mort se trouva dissoute cette colonie formée autrefois par plusieurs *appelants*, et soutenue successivement par d'Elémare et Bellegarde. (*Voy.* PONCET.)

MOUTON (Georges). *Voy.* LORAU.

* MOUTON-DUVERNET (...), général français, né au Puy d'une famille honnête, exerçant le commerce de dentelles, quitta très-jeune son pays, pour quelques étourderies de jeunesse, et entra au service. La révolution favorisa son avancement. Major du 64^e régiment, il fit en cette qualité les campagnes de Prusse et de Pologne, et donna dans diverses circonstances des preuves de bravoure. Nommé colonel en 1807, il fut employé en Espagne, se distingua au combat de Cuença, et obtint bientôt après le grade de général de brigade. Il devint général de division en 1815. Elu, en 1815, membre de la chambre des représentants, il s'y prononça pour Napoléon II. Appelé le 2 juillet au gouvernement de Lyon, il fut bientôt obligé de fuir pour se soustraire aux poursuites dirigées contre lui, en vertu de l'ordonnance du 24 juillet. Arrêté à Montbrison dans les premiers jours de mars 1816, il fut traduit à Lyon, le 15 juillet, devant le conseil de guerre, et condamné à mort, le 18, à l'unanimité, subit son jugement le 26, après avoir reçu les secours de la religion.

MOYA (Matthieu de), jésuite, né à Moral, dans le diocèse de Tolède, en 1607, fut confesseur de la reine Marie-Anne d'Autriche, douairière d'Espagne, et publia en 1664, sous le nom d'*Amadeus Guimenius*, un opuscule de morale, où il prouve que les opinions de quelques jésuites, qu'on jugeait répréhensibles, avaient été enseignées par les théologiens avant qu'il y eût des jésuites au monde. Cet écrit fut condamné par l'assemblée du clergé de France en 1665, et à Rome le 10 avril 1666. Par respect pour ces anciens théologiens qui avaient enseigné ces propositions, attribuées exclusivement aux jésuites, le P. Moya n'avait porté aucun jugement sur ces propositions, dans les deux premières éditions de son ouvrage. Dans une troisième, il les condamna et les réfuta, et écrivit à Innocent XI une lettre qui fut rendue publique, par laquelle il applaudit à la censure de son livre : mais l'ouvrage avait rempli le but de l'auteur, en prouvant que les jésuites n'ayant que répété des assertions que d'autres avaient adoptées avant eux, ils ne pouvaient en

être particulièrement responsables. (Voy. BUSEMBAUM, ESCOBAR, LACROIX, PASCAL.)

MOYLE (Gautier), protestant, né dans la province de Cornouailles en 1672, s'acquit de la célébrité parmi ceux de sa secte en écrivant avec fureur contre les catholiques. Il se livra aussi à l'étude de la politique, et dans ses productions en ce genre il fait parade d'irrégion. Moyle fut membre du parlement où il signala sa haine contre le clergé. Il mourut le 9 juin 1721. On a donné ses *OEuvres*, Londres, 1726, 2 vol. in-8. On y voit un *Essai sur le gouvernement de Rome*, un autre sur celui de *Lacédémone*, remplis d'idées fausses et pernicieuses. Sa critique ne vaut pas mieux que sa politique, comme on voit par l'*Examen du miracle de la légion fulminante*. A l'exemple de Burnet, Mosheim et d'autres protestants, il attaque la vérité de ce miracle, qu'on sait avoir été prouvé jusqu'à une pleine évidence. (Voy. saint MACRICE.) L'*Essai du gouvernement de Rome* a été traduit en français par Barère, Paris, 1801.

MOYSE (les Français écrivent souvent *Moïse*), fils d'Amram et de Jocabed, naquit l'an 1571 avant J.-C. Le roi d'Egypte voyant que les Hébreux devenaient un peuple redoutable par leur grand nombre, rendit un édit par lequel il ordonnait de jeter dans le Nil tous leurs enfants mâles. Jocabed, ayant conservé Moïse durant trois mois, fit enfin un petit panier de joncs, l'induisit de bitume, et l'exposa sur le Nil. Thermuthis, fille du roi, se promenant au bord du fleuve, vit flotter le berceau, se le fit apporter, et frappée de la beauté de l'enfant, voulut le garder. Trois ans après, cette princesse l'adopta pour son fils, l'appela *Moïse*, et le fit instruire avec soin de toutes les sciences des Egyptiens. Mais son père et sa mère, auxquels il fut remis par un heureux hasard (voy. MARIE, sœur de Moïse), s'appliquèrent encore plus à lui enseigner la religion et l'histoire de ses ancêtres. Quelques historiens rapportent bien des particularités de la jeunesse de Moïse, qui ne se trouvent point dans l'Ecriture. Josèphe et Eusèbe lui font faire une guerre contre les Ethiopiens, qu'il défit entièrement. Nous nous en tiendrons au récit de l'Ecriture, qui ne prend Moïse qu'à l'âge de 40 ans. Il sortit alors de la cour de Pharaon pour aller visiter ceux de sa nation, que leurs maîtres impitoyables accablaient de mauvais traitements : trait de courage et de correspondance fidèle à la vocation de Dieu, que saint Paul relève d'une manière si pathétique dans son Epître aux Hébreux : *Fide, Moyses grandis factus negavit se esse filium filiae Pharaonis : magis eligens affligi cum populo Dei, quam temporalis peccati habere jucunditatem*. Ayant rencontré un Egyptien qui frappait un Israélite, il le tua. Ce meurtre l'obligea de fuir dans le pays de Madian, où il épousa Séphora, fille du prêtre Jéthro, dont il eut deux fils, Gersam et Eliézer. Il s'occupa pendant 40 ans dans ce pays à paître les brebis de son beau-père. Un jour, menant son troupeau vers la montagne d'Horeb, Dieu lui apparut au milieu d'un buisson qui brûlait sans se consumer, et lui ordonna d'aller briser le joug de ses frères : vision rapportée dans l'Ecriture sainte d'une manière pleine d'in-

térêt et d'instruction : c'est des paroles par lesquelles Dieu s'annonça à Moïse, que Jésus-Christ tira contre les sadducéens cet argument de l'immortalité de l'âme, énoncé d'une manière si laconique et si touchante : *De mortuis autem quod resurgant, non legistis in libro Moysi, super rubum quomodo dixerit illi Deus, inquiens : Ego sum Deus Abraham, et Deus Isaac, et Deus Jacob? Non est Deus mortuorum, sed vivorum*. (Marc. 12.) Moïse se défendit d'abord contre cette mission; mais Dieu vainquit sa résistance par deux prodiges. Uni avec Aaron son frère, ils allèrent à la cour de Pharaon. Ils lui dirent que Dieu lui ordonnait de laisser aller les Hébreux dans le désert d'Arabie pour lui offrir des sacrifices; mais ce prince impie se moqua de ces ordres, et fit redoubler les travaux dont il surchargeait déjà les Israélites. Les envoyés de Dieu étant revenus une seconde fois, s'efforcèrent de persuader Pharaon, séduit par les enchantements de ses magiciens, et de le détromper par un prodige qui confondit les leurs. Mais ce prince obstiné attira sur son royaume des calamités étonnantes et terribles, dont la dixième et dernière fut la mort des premiers-nés d'Egypte, qui, dans la même nuit, furent tous frappés par l'ange exterminateur, depuis le premier-né de Pharaon jusqu'au premier-né du dernier des esclaves et des animaux. Ce désastre toucha le cœur de Pharaon. Ce prince laissa partir les Hébreux, avec tout ce qui leur appartenait, le quinzième jour du mois de Nisan, qui devint le premier de l'année, en mémoire de cette délivrance. Ils partirent de Ramessé au nombre de six cent mille hommes, sans compter les femmes et les petits enfants. A peine arrivaient-ils au bord de la mer Rouge, que Pharaon vint fondre sur eux avec une puissante armée. Alors Moïse, étendant sa verge sur la mer, en divisa les eaux, qui demeurèrent suspendues, et les Hébreux passèrent à pied sec. Les Egyptiens voulurent prendre la même route; mais Dieu fit souffler un vent impétueux qui ramena les eaux, sous lesquelles toute l'armée de Pharaon fut engloutie. Ces prodiges n'ont point été inconnus aux auteurs profanes qui ont parlé de Moïse : Egyptiens, Phéniciens, Grecs, Romains, ont supposé qu'il avait fait des miracles, puisque la plupart l'ont regardé comme un magicien fameux : il ne pouvait que paraître tel à des gens qui ne le connaissaient pas pour l'envoyé de Dieu. Diodore et Hérodote ont parlé de l'état d'épuisement et d'humiliation où l'Egypte fut réduite par ces terribles événements. Après le passage de la mer Rouge, Moïse chanta au Seigneur cet admirable cantique d'actions de grâces qui commence par ces paroles : *Cantemus Domino*; chef-d'œuvre de poésie, dont le célèbre Rollin a si bien fait sentir les inimitables beautés. L'armée s'avanga sur le mont Sinaï, arriva à Mara, où elle ne trouva que des eaux amères, que Moïse rendit potables. A Rhapsidim, qui fut le dixième campement, il tira de l'eau du rocher d'Horeb, en le frappant avec sa verge; mais Dieu fut irrité de l'espèce de défiance et du manquement de foi qu'il marqua, soit en frappant deux fois le rocher, soit plutôt en employant la verge miraculeuse dont il avait vu tant de grands

effets, au lieu de commander simplement que l'eau parût, comme l'ordre du Seigneur le portait. C'est là qu'Amalec vint attaquer Israël. Pendant que Josué résistait aux Amalécites, Moïse, sur une hauteur, tenait les mains élevées; ce qui donna l'avantage aux Israélites, qui taillèrent en pièces leurs ennemis. Les Hébreux arrivèrent enfin au pied du mont Sinai, le troisième jour du neuvième mois depuis leur sortie d'Égypte. Moïse, y étant monté plusieurs fois, reçut la loi de la main même de Dieu, au milieu des éclairs, et conclut la fameuse alliance entre le Seigneur et les enfants d'Israël. Code admirable de législation, dont le premier article suffit pour convaincre la philosophie d'ignorance et de faiblesse, en établissant la chose la plus sublime et en même temps la plus essentielle au bonheur de l'homme, comme le premier des devoirs, à laquelle cependant la philosophie n'a jamais songé. « Les législateurs de la Grèce, dit un auteur célèbre, se sont contentés de dire : *Honorez les Dieux*. Moïse dit : *Vous aimerez votre Dieu de tout votre cœur*. Cette loi, qui renferme et qui anime toutes les lois, saint Augustin prétend que Platon l'avait connue en partie; mais ce que Platon avait enseigné à cet égard n'était qu'une suite de sa théorie sur le souverain bien, et influa si peu sur la morale des Grecs, qu'Aristote assure qu'il serait absurde de dire qu'on aime Jupiter. » Il est vrai qu'un tel précepte à l'égard de Jupiter eût été effectivement absurde; mais cette corruption de l'idée de la Divinité était elle-même la suite de l'ignorance ou de l'oubli de ce premier précepte de la législation mosaïque. « C'est de là, dit un moraliste, que découlent la superstition, l'idolâtrie, tous les délires et les horreurs qui ont dénaturé et calomnié la religion. Pour ne pas se donner entièrement à son Créateur, pour rester le maître de ses desirs et de ses actions, pour assurer une indépendance sacrilège de sa personne et de son cœur, l'homme a imaginé toutes sortes de diversions, de compensations, de substitutions, de remplacements. Plus les pratiques de ce culte factice étaient extraordinaires, violentes, douloureuses, ou d'une luxure dégoûtante, plus on les croyait propres à guérir ce sentiment secret et importun d'une Divinité qui voulait l'homme tout entier. De là les initiations sanguinaires ou obscènes, les mutilations, les sacrifices humains, etc., tout cela pour éluder le grand précepte : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex tota fortitudine tua* (1). » A son retour, Moïse trouva que le peuple était tombé dans l'idolâtrie du veau d'or. Ce saint homme, pénétré d'horreur à la vue d'une telle ingratitude, brisa les tables de la loi, qu'il portait, et fit passer au fil de l'épée 25,000

hommes parmi les prévaricateurs. Il remonta ensuite sur la montagne, pour obtenir la grâce des autres, et rapporta de nouvelles tables de pierre, où la loi était écrite. Quand il descendit, son visage jetait des rayons de lumière si éclatants, que les Israélites n'osant l'aborder, il fut contraint de se voiler. On travailla au tabernacle, suivant le plan que Dieu en avait lui-même tracé. Moïse le dédia, consacra Aaron et ses fils pour en être les ministres, et destina les Lévités pour le service. Il fit aussi plusieurs ordonnances sur le culte du Seigneur et le gouvernement politique. Après avoir réglé la marche de l'armée, il mena les Israélites sur les confins du pays-bas de Chanaan, au pied du mont Nébo. C'est là que le Seigneur lui ordonna de monter sur cette même montagne, où il lui fit voir la Terre promise, dans laquelle il ne devait pas entrer. Il y rendit l'esprit, âgé de 120 ans, l'an 1451 avant Jésus-Christ, laissant à l'univers l'idée d'un génie vaste, d'une âme droite et franche, d'un législateur éclairé et profond, d'un homme extraordinairement favorisé de Dieu et conduit par lui. « Pour servir d'interprète et d'ambassadeur à la Divinité, » dit un auteur célèbre par ses combats contre les erreurs modernes, « il fallait un homme extraordinaire, vénérable par l'étendue de ses connaissances, encore plus respectable par ses vertus, doué d'un courage invincible et d'un zèle que rien ne pût rebuter : Dieu l'avait formé dans Moïse. Sa naissance, son éducation, sa mission, ses travaux, sa conduite, ses épreuves, sa mort, tout annonce un grand homme, il n'en fut jamais de plus propre au personnage de législateur. Il ne ressemble pas aux autres; il ne devait pas leur ressembler. Les autres fondateurs de la société ont été des philosophes, des sages, des politiques, de grands génies, si l'on veut, mais c'étaient des hommes : Moïse était l'instrument de la Divinité. D'un seul coup il enfante une législation complète; mais il ne la tient ni de lui-même, ni d'aucun autre : c'est Dieu qui a tout ordonné. Il prouve sa mission surnaturelle comme il doit la prouver, par l'esprit prophétique dont il est doué, par des miracles, tels que l'erreur n'en peut citer en sa faveur, et qui portent visiblement l'empreinte du doigt de Dieu. » C'est surtout au moment de terminer sa longue carrière, que Moïse parut un grand homme. On y voit un vieillard cassé par ses travaux, qui à la veille de sa mort, dont il sait le jour et l'heure, porte encore sa nation dans son sein, qui s'oublie lui-même, pour ne s'occuper que de la destinée d'un peuple toujours ingrat et rebelle. Il ranime ses forces, il serre son style, il relève ses expressions, pour fondre en un seul corps d'ouvrage les faits et les lois renfermés dans les trois livres précédents. Il parle à un peuple rassemblé, il lit dans l'avenir; la crainte, l'espérance, la piété, le zèle, la tendresse, l'agitent et le transportent; il presse, il encourage, il menace, il prie, il conjure; il ne voit dans l'univers que Dieu et son peuple. Quel cantique que cet *Audite Cæli* qu'il prononça dans cette occasion? histoire prophétique des Juifs vérifiée de la manière la plus étonnante,

(1) Cette observation ne paraîtra pas hasardeuse à quiconque réunit les lumières de la théologie à celles de l'histoire, et qui a l'esprit assez juste pour apprécier la profonde et divine philosophie de saint Paul. *Quia cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt. Propter quod tradidit illos Deus in desideria cordis eorum. Qui commutaverunt veritatem Dei in mendacium; et coluerunt, et servierunt creatura potius quam Creatori, qui est benedictus in sæcula. Propter quod tradidit illos Deus in passionem ignorantie. Tradidit illos Deus in reprobum sensum, Rom. 1.*

poème sublime dont Homère et Hésiode n'ont pas approché, qui réunit l'enthousiasme de l'inspiration divine avec celui du génie. Quelles idées, quelles expressions touchant la providence, la justice, la bonté, la puissance de Dieu ! Et cela mille ans avant que les philosophes de la Grèce aient débité quelques sentences isolées sur ces grandes vérités. — Moïse est incontestablement l'auteur des cinq premiers livres de l'ancien Testament, que l'on nomme le *Pentateuque*, et que les juifs et toutes les églises chrétiennes se sont accordés à reconnaître pour inspirés. Le premier et le plus important de tous est la *Genèse*. C'est l'histoire de la création et des premiers hommes, écrite avec une impression de vérité que ne présente aucune autre histoire. Le passage du néant à l'être, la naissance et le développement de toute la nature, la cause de sa fécondité et de ses progrès, y sont exprimés avec une simplicité et une force que l'éloquence humaine ne peut atteindre. Les hypothèses physiques les plus accréditées ne paraissent à un esprit solide que des rêves vis-à-vis du récit de Moïse. Ce seul livre explique tout, rend raison de tout, nous apprend plus que toutes les spéculations des philosophes (1). On y voit, comme dans un tableau, la véritable dignité et la grandeur de l'homme, puisqu'il est l'image vivante de Dieu par son âme spirituelle, libre, intelligente et immortelle; son domaine universel sur toutes les créatures, dont le titre est la concession que Dieu lui en fit au jour de sa création; son excellence et sa supériorité sur toutes les créatures visibles : parce que si, pour le corps, il est, comme elles, tiré de la matière, il les surpasse infiniment par ce souffle divin qu'il reçoit, c'est-à-dire, par la divine origine de son âme. On y est instruit de la respectable indissolubilité du mariage, puisque l'époux doit quitter tout ce qu'il a de plus cher pour s'attacher invariablement à son épouse, et qu'ils ne doivent avoir qu'un même cœur, comme ils ne forment qu'une même chair entre eux deux. On y lit la chute de l'homme, la cause de ses malheurs, et la promesse d'un médiateur qui réparerait tout. On y découvre les raisons de l'union, de l'amour et de la paix qui doivent régner entre tous les hommes, puisqu'ils tirent tous leur origine d'un même père, et qu'ils ne sont réellement sur la terre qu'une même famille. Enfin on y apprend les devoirs sacrés de la religion, le culte, l'adoration, la reconnaissance, l'amour envers le Créateur, puisque l'homme lui doit tout, et qu'il a été distingué par tant de bienfaits, de privilèges, de grâces et d'honneurs. Dans un savant ouvrage publié à Pavie, en latin, en 1784, M. l'abbé Martin de Stéphanis a fait voir combien les livres de Moïse étaient au-dessus des vaines attaques que lui ont livrées des historiens et des physiciens romanesques. On peut consulter aussi la *Démonstration évangélique* de Huet;

1 Rien ne prouve mieux l'inutilité des efforts faits pour remplacer la physique de Moïse, que ceux de l'éloquent auteur de l'*Histoire naturelle* : en opposant à la *Genèse* les *Epoques de la nature*, cet homme de génie s'est rendu en quelque sorte méconnaissable et a paru survivre à sa gloire. Voy. dans les *Héliennes*, le *Monde de Ferre*, l'*Examen des Epoques de la Nature*, surtout la *Nouvelle Genèse* qui se trouve n° 492.

l'Histoire du ciel, par Pluche; *l'Histoire véritable des temps fabuleux*, par Guérin du Rocher. En 1788, il a paru un ouvrage de M. Pastoret, intitulé; *Moïse considéré comme législateur et comme moraliste*, in-8. Tout n'y est pas exact, mais l'auteur rend des hommages mérités au ministère et aux grandes qualités de Moïse, et fait voir combien les législateurs profanes lui sont inférieurs. On peut consulter sur Moïse sa *Vie* par Philon; le tome 1^{er} de Fabricius (*Codex pseudepigraphus veteris Testamenti*); *De vita et morte Mosis*, lib. III, trad. de l'hébreu par Gaulmin, Paris, 1629, et avec une préface de Fabricius, Hambourg, 1714, in-8; les *Antiquités judaïques* de Josèphe; *The Divine Legation of Moses demonstrated*, par G. Warburton, évêque de Glocester, 5 vol. in-8, etc.

MOÏSE (saint), solitaire et supérieur des monastères de Scéthée en Egypte, au iv^e siècle, mort à 75 ans, donna des exemples de toutes les vertus chrétiennes et monastiques.

MOÏSE, prêtre de Rome sous le pape saint Fabien, fut pris avec plusieurs autres chrétiens, et détenu dans une longue prison, où il confessa constamment la foi. Elargi et pris une seconde fois, il reçut la couronne du martyre, vers 251, durant la persécution de Dèce.

MOÏSE, imposteur célèbre, abusa les Juifs de Crète, dans le v^e siècle, vers l'an 452. Il prit le nom de *Moïse* pour se rendre plus imposant aux yeux de ces imbéciles, qu'il obligea de le suivre, et dont il fit périr une partie dans la mer, sur les assurances qu'il leur avait données qu'elle s'ouvrirait pour les laisser passer.

MOÏSE-BAR-CEPHA (nommé depuis son épiscopat *Sévère*), était d'Assyrie, et fut élevé au monastère dit *Tura-Zahôio*, c'est-à-dire *Mont-Aride*, situé vis-à-vis de Balat sur le Tigre. Son savoir l'éleva successivement aux évêchés de Beth-Raman, de Beth-Ceno et de Mozal ou Mosul, dans le Diar-bekir. Il écrivit dans sa langue un traité de l'*Ouvrage des six jours*, un livre de l'*Âme*, un *Commentaire sur saint Malthieu*, un ouvrage sur la *différence des sectes* qui partageaient le christianisme, une *Liturgie*, et enfin un *Traité du Paradis terrestre*, où il y a bien de vaines conjectures. André Masius en a donné une version en latin. Selon cet auteur, fondé sur la foi de quelques écrivains syriens, Bar-Cepha mourut le 15 février 914 de l'ère vulgaire.

MOÏSE MAIMONIDE. Voy. MAIMONIDE.

MOÏSE ou MOUSA, surnommé *Chénébi*, fils de Bajazet 1^{er}. Tamerlan, après avoir vaincu Bajazet, l'investit de l'empire ottoman dans l'Asie-Mineure, tandis que son frère Soliman régnait sur les provinces européennes. Celui-ci détrôna son frère, et, chassé à son tour, Mousa remonta sur le trône, et régna sur les provinces d'Europe et d'Asie. Mahomet, son troisième frère, prince doué de qualités brillantes, vint lui disputer la couronne : Mousa, mis en déroute, fut atteint par les soldats de Mahomet, qui le tuèrent malgré sa courageuse défense, l'an 1415.

MOÏSE. Voy. MOÏSE.

* MOZART (Jean-Chrysostome-Wolfgang-Amé-

dée), célèbre compositeur, né le 27 juin 1756 à Saltzbourg, annonça dès son enfance les talents qui devaient le distinguer un jour. A trois ans il reçut les premières leçons de son père, qui était organiste, et à six, il composait de petites pièces de clavecin qu'il exécutait lui-même d'une manière fort agréable. En 1762, conduit à Vienne par son père, l'empereur François I^{er}, charmé des talents précoces de l'enfant, daigna l'associer aux jeux de l'archiduchesse Marie-Antoinette. Venu l'année suivante à Versailles, il toucha l'orgue à la chapelle du roi, et se fit entendre à Paris dans deux concerts publics. Il visita ensuite l'Angleterre, la Hollande et l'Italie, recueillant partout des applaudissements. A Rome, en sortant de la chapelle sextine, il *nota* le fameux *Miserere*, dont il était défendu, sous des peines sévères, de donner ou de prendre copie. A Naples, l'enthousiasme qu'il excita fut extraordinaire. Il fit un second voyage à Paris en 1776; mais le chagrin qu'il eut de la mort de sa mère le fit retourner en Allemagne. L'empereur Joseph II le nomma maître de sa chapelle, et depuis, malgré des offres brillantes, il ne voulut pas quitter le service de son souverain. Ce fut alors qu'il donna ses différents opéras, dont les plus connus sont : *Le Mariage de Figaro*, *Don Juan*, *La Flûte enchantée*, *Idoménée*, etc., autant de chefs-d'œuvre. Il promettait de fournir une longue et brillante carrière, lorsqu'il sentit tout-à-coup ses forces s'affaiblir. Il mourut le 5 décembre 1791, à 36 ans, au moment où il travaillait à la fameuse messe de *Requiem*, qui fut exécutée à ses obsèques. Mozart avait essayé tous les genres, et il excella dans tous. Mais il avait une prééminence absolue dans les morceaux d'ensemble; aussi ses *finals* d'opéra sont-ils le *Nec plus ultra* de l'art et du goût. Il employa les instruments à vent d'une manière totalement inconnue avant lui, et on ne se lasse point d'admirer l'art infini avec lequel il les fait parler sans se confondre, et sans nuire en rien au chant principal. Cette inépuisable variété est une des principales causes du charme répandu dans toutes les productions de ce maître. Sevelinges a donné une *Notice* intéressante sur Mozart, 1803. Il existe d'autres biographies de ce célèbre compositeur; une *Notice* par Schlichtegrol, trad. par Winckler dans le *Magasin encyclopédique*, 1801; la *Vie de Mozart* par Niemtschek; *Anecdotes sur Mozart*, par C.-F. Cramer, Paris, 1801, in-8; *L'Esprit de Mozart*, Erfurt, 1804.

** MOZIN (l'abbé), grammairien, né en 1769 en Lorraine, venait d'être ordonné prêtre, quand éclata la révolution. Il refusa de prêter le serment, sortit de France avec plusieurs de ses confrères et s'établit à Stuttgart, où il donna des leçons de français, et s'occupa de rédiger pour l'étude de cette langue des livres élémentaires qui eurent beaucoup de succès au-delà du Rhin. Trouvant dans ses travaux des ressources assurées, il ne rentra plus en France, et mourut à Stuttgart, le 2 mai 1840, à 71 ans. Parmi ses ouvrages, dont plusieurs ne sont que des compilations, on citera : *Grammaire allemande*, 1818, 5^e édit., 1836, in-8; *Nouveau dictionnaire complet à l'usage des allemands*

et des français, Stuttgart, 1811-12, et avec des additions de Biber et Hoelder, 1825-28, 4 vol. gr. in-4, et 1840, 4 vol. gr. in-8; *Dictionnaire portatif allem.-franç. et franç.-allem.*, nouvelle édit., 1841, 2 vol. in-12.

MOZZI (Louis), savant théologien, né à Bergame en 1746, entré chez les jésuites de la province de Milan, occupa jeune encore la chaire de belles-lettres au collège des nobles de cette ville, et la conserva jusqu'en 1775, époque de la suppression de l'institut. S'étant retiré dans sa patrie, il devint chanoine et archiprêtre de ce diocèse, et fut ensuite nommé examinateur des candidats pour le sacerdoce. Très-attaché aux vrais principes de l'Eglise catholique touchant la suprématie du pape, il combattit, dans de nombreux écrits, les doctrines opposées que la France paraissait avoir communiquées à l'Italie, où il y avait des prosélytes du jansénisme. Dans les discussions qui s'élevèrent entre le saint Siège et le gouvernement français, il fut souvent consulté, et ses décisions avaient beaucoup de poids auprès du sacré collège. Sa piété, son savoir, et les services qu'il avait rendus à la religion, éveillèrent l'attention du pape Pie VII, qui l'appela à Rome, et le nomma missionnaire apostolique de l'oratoire du P. Gravina. La société de Jésus ayant été rétablie à Naples, il s'y rendit, et, malgré son âge, fit les quatre vœux. A l'époque des troubles de Naples, il se retira dans la *Villa* du marquis Scotti, près de Milan, où il est mort le 24 juin 1815, à l'âge de 67 ans. Il était membre des *Arcades* de Rome et d'autres académies italiennes. Parmi les nombreux ouvrages de ce savant et pieux ecclésiastique, on citera : *Le faux disciple de saint Augustin et de saint Thomas, convaincu d'erreur*, Venise, 1779, in-8. C'est sa réponse à la traduction en italien d'un ouvrage publié à Paris, en 1754, et ayant pour titre : *La doctrine de saint Augustin et de saint Thomas, victorieuse de celle de Molina et des jésuites, par les armes que présente monseigneur l'archevêque de Paris, dans son Instruction pastorale du 28 octobre 1765*. Les jansénistes, à leur tour, essayèrent de répondre à Mozzi par divers autres écrits, comme l'*Opinamenti ou Trébuchements sur la lecture du Faux disciple*, par le P. Conaglio, capucin. L'abbé Mozzi ne resta pas en arrière, et combattit son antagoniste dans : *Court exemple de la rare sagacité du P. Victor de Conaglio*, Bergame, 1780, in-12, et dans : *Essais de réponse au P...* première lettre, 1781, in-12; *Le Jansénisme dans son beau jour, ou Idée du jansénisme*, Venise, 1781, 2 vol. in-8; *Le culte de l'amour divin, ou sur la Dévotion au sacré Cœur de Jésus*, Sienna, 1782, in-8, traduit de l'ouvrage de M. Fumel, évêque de Lodève; *Histoire du schisme de la nouvelle église d'Utrecht*, Ferrare, 1783, in-8. Pie VII en témoigna sa satisfaction à l'auteur par un bref du 8 juin 1785. *Lettres à un ami sur quelques inexactitudes remarquées dans son histoire abrégée de l'église d'Utrecht*, Venise, 1787, 3 vol. in-8; *Réponse pacifique au chevalier milanais, auteur des lettres catholiques d'Utrecht*, (l'abbé Bossi), Venise, 1788, in-8; *Les cinquante raisons pour préférer l'Eglise catholique*, traduit de l'anglais, du duc Ant.-

Alaric de Brunswick, Bassano, 1789, in-8; *Entretiens familiers entre une dame catholique et un théologien janséniste, sur la prohibition des livres*, Assise, 1790, in-8; *les Projets des Incrédules pour la ruine de la religion, dévoilés dans les OEuvres de Frédéric II, roi de Prusse*, 5^e édit., ib., 1791, in-8; *Abrégé historique et chronologique des plus importants jugements du saint Siège sur le baïnisme, le jansénisme et le quesnellisme*, Foligno, 2 vol. in-8; *Pensez-y bien, ou Réflexions sur les grandes vérités de la religion chrétienne*, trad. de l'anglais, Venise, 1792, in-8; *Lettre à M. Ricci sur son Mémoire ou réponse à ses questions touchant l'état actuel de l'Eglise de France*, Foligno, 1792, in-8; *le Modèle des Dames chrétiennes dans la vie de M^{me} de Combe des Morelles*, morte le 2 septembre 1771, 1792, in-8; *Le modèle des enfants chrétiens, ou Abrégé de la vie du jeune François Combe des Morelles, mort au collège de la Flèche, le 17 janvier 1768*, Venise, 1792, in-8; *Vie du serviteur de Dieu, M. Jean Bellotti*, Bergame, 1795, in-8; *Vie de quelques jeunes ecclésiastiques du diocèse de Bergame*, 1795; *Vie de la servante de Dieu, Marie-Electa Crucifixæ Gualdo, bénédictine*, 1794; *Abrégé de la vie de Claire-Colombe Breda, bénédictine*, 1795; *Eloge historique du comte Petrocca Grunelli*, 1797; *Règles et statuts pour la congrégation de saint Louis de Gonzague*, 1795 et 1800; *Règles pour les congrégations de la sainte Vierge*; *La Couronne de fleurs spirituelles*; *A la mémoire de Charles Azairi*.

MOZZOLINO ou MAZOLINO (Sylvestre), dominicain, plus connu sous le nom de *Silvestre de Prierio*, parce qu'il était natif de Prierio, village près de Savone dans l'état de Gènes, est le premier qui écrivit avec quelque étendue contre Luther. Ses principaux ouvrages sont : *De strigii mayarum dæmonumque præstigiis*, Rome, 1521, in-4 (voy. MOLITOR ULRICUS), la *Somme des cas de conscience*, appelée *Silvestrine*, in-fol.; la *Rose d'or*, ou *Exposition des évangiles de toute l'année*, Haguenau, 1508, in-4. Ses vertus le distinguèrent autant que ses ouvrages. Il mourut de la peste à Rome, en 1525, après avoir été élevé à la place de maître du sacré palais, et à celle de général de son ordre, et avoir enseigné la théologie à Padoue et à Rome. Il était né vers l'an 1460. Son *Ecrit* contre Luther est dans la *Bibliotheca Rocaberti*.

MUCANTE (Jean-Paul), Romain et maître des cérémonies pontificales, vivait au xvi^e siècle. C'était un homme savant, intègre et généralement estimé à cause de son caractère et des bonnes qualités qu'il réunissait en sa personne. Il publia divers ouvrages, et en composa d'autres qui sont restés manuscrits. Parmi les premiers on compte : *Relazione della riconciliazione, assoluzione e benedizione del serenissimo Henrico quarto, christianissimo re di Francia e di Navarra, fatta della santità di N. S. Clemente XIII, nel portico di San-Pietro, li 17 di settembre 1595*, Viterbe, 1595, in-4. — MUCANTE (François), de la même famille, et aussi maître des cérémonies de la cour pontificale, a donné : *De sanctorum apostolorum Petri et Pauli imaginibus*, ad S. D. N. Gregorium XIII, Ps. M. Libellus, Rome, 1575, in-4.

MUDÉE (Gabriel), juriconsulte célèbre au xvi^e siècle, natif de Brecht, village situé auprès d'Anvers, professeur en droit à Louvain en 1544, y mourut en 1560. On a de lui plusieurs ouvrages sur le droit.

* MUDGE (Thomas), mécanicien, né à Exeter en 1715, fils d'un ecclésiastique qui tenait une école à Biddeford, manifesta fort jeune des dispositions extraordinaires pour l'horlogerie. En peu d'années il acquit une grande supériorité dans cet art, dont il fit l'apprentissage chez Graham. (Voy. ce nom.) Depuis quelque temps il travaillait pour son propre compte, lorsqu'un horloger de Londres, nommé Ellicot, lui fit faire une *montre à équation*, qui lui avait été commandée par Ferdinand IV, roi d'Espagne, et qu'il s'était reconnu incapable d'exécuter. Néanmoins Ellicot s'attribua le mérite de l'ouvrage, auquel il mit son nom. Mais ayant dérangé quelque chose dans le mouvement, il fut obligé d'avoir recours à Mudge, qu'alors il avoua être l'auteur de ce travail ingénieux. Le roi d'Espagne chargea des-lors Mudge de faire pour lui les ouvrages les plus curieux, le laissant maître d'en fixer lui-même le prix. En 1750, Mudge ouvrit un atelier d'horlogerie de concert avec un artiste de mérite nommé Dutton, autre élève de Graham. La construction des montres marines, ou *garde-temps*, fixa surtout son attention, et en 1765 il publia, *Pensées sur les moyens de perfectionner les montres, particulièrement celles de la marine*. Ayant quitté le commerce en 1771, il se retira à Plymouth où il employa plusieurs années à construire un *garde-temps* qui fut donné à l'essai, et par lequel on trouva d'une très-grande précision. Le bureau des longitudes lui accorda une prime de 500 livres sterling en l'invitant à construire une seconde montre parfaitement semblable à la première, afin de concourir au grand prix proposé par le parlement; Mudge en fit deux. Après une année d'essai, l'astronome Maskelyne fit un rapport favorable, et il fut décidé que les montres de Mudge seraient aussi essayées en mer. Cette fois le même rapporteur déclara qu'elles ne pouvaient soutenir une épreuve rigoureuse. Mudge s'adressa ensuite au bureau des longitudes, qui n'accueillit point ses prétentions; puis à la chambre des communes, qui lui alloua en 1792 une récompense de 2,500 livres sterling. Mudge mourut le 14 novembre 1794. Depuis 1777 il avait le titre d'horloger du roi. On lui doit l'invention d'un nouvel *échappement* pour les montres ordinaires.

* MUDGE (William), fils du précédent, né à Plymouth en 1762, fut placé cadet à l'école militaire de Woolwich; il servit ensuite dans l'artillerie comme capitaine, et fut longtemps employé dans l'enseignement des cadets, à l'arsenal militaire et à l'école de la compagnie des Indes. Les *Transactions philosophiques* contiennent de lui plusieurs *Mémoires* importants, et un rapport détaillé sur les travaux trigonométriques qu'il avait exécutés de 1791 à 1799. En 1819 il seconda M. Biot dans ses opérations pour la mesure d'un arc du méridien en Ecosse. Ses travaux lui valurent le grade de major-général, et les titres de membre de la société

royale de Londres, de l'Acad. de Copenhague, et de correspondant de l'institut de France. Mudge est mort à Londres en 1820. On a de lui : *Tableau des opérations qui ont servi à dresser le plan trigonométrique de l'Angleterre et du pays de Galles*, 1799-1814, 5 vol. in-4.

MUET (Pierre le), architecte, né à Dijon en 1591, mort à Paris en 1669, était très-instruit dans toutes les parties des mathématiques. Le cardinal de Richelieu l'employa particulièrement à conduire les fortifications dans plusieurs villes de Picardie. La reine mère, Anne d'Autriche, le choisit ensuite pour achever l'église du *Val-de-Grâce* à Paris. Le Muet a composé quelques ouvrages sur l'architecture : *Les cinq ordres d'architecture dont se sont servis les anciens*, 1641, in-8; *les Règles des cinq ordres d'architecture de Vignole*, 1700, in-8; la *Manière de bien bâtir*, 1681, in-folio. Les gens de l'art font cas de ces livres.

MUETTE (*Muta* ou *Tacita*), déesse du silence, et fille du fleuve Almon. Jupiter lui fit couper la langue et la fit conduire aux enfers, parce qu'elle avait découvert à Junon son commerce avec la nymphe Juterre. Mercure, touché de sa beauté, l'épousa, en eut deux enfants nommés *Lares*, auxquels on sacrifiait comme à des génies familiers.

MUGNOZ, en espagnol *Muxoz* (Gilles de), docteur en droit canon, et chanoine de Barcelonne, succéda à l'antipape Benoît XIII, en 1424, élu par les deux seuls cardinaux qui reconnaissaient ce fantôme de pontife, et se fit nommer *Clément VIII*; mais il se sunit volontiers, en 1429, au pape Martin V. Ce pontife, entre les mains duquel il abdiqua sa dignité, lui donna en dédommagement l'évêché de Majorque. Cette abdication de Mugnoz mit fin au grand schisme d'Occident, qui, depuis que Clément VII fut élu à Fondi en 1378, avait si cruellement ravagé l'Eglise pendant 51 ans. — Il y a eu dans le xviii^e siècle un Philadelphie Muxnoz, auteur d'un *Théâtre généalogique des familles nobles de Sicile*. Cet ouvrage en italien parut à Palerme, 1647, 1655 et 1670. 2 vol. in-folio, avec figures. Nous avons de lui d'autres productions, moins connues que celle que nous venons de citer.

MUGNOZ. Voy. Muxoz.

MUIS (Siméon MAROTTE de), né à Orléans en 1587, professeur d'hébreu au Collège royal à Paris pendant 50 ans, connaissait parfaitement les langues orientales. Il mourut en 1644, chanoine et archidiacre de Soissons, avec la réputation d'un des plus célèbres interprètes de l'Ecriture. On a de lui un *Commentaire* sur les Psaumes en latin, Paris, 1650, in-fol., il est littéral et historique. C'est un des meilleurs que nous ayons sur ce livre de la Bible. M. Paquet en a donné une édition fort exacte. Louvain, 1770, 2 vol. in-4. Il y a trois versions latines des Psaumes : celle de saint Jérôme, la Vulgate telle qu'elle se trouve dans nos Bibles, et la Vulgate réformée sur le texte hébreu, avec les *Scolies* de Bossuet. Tout cela est si bien arrangé, qu'il n'y a point de confusion malgré la diversité des objets. On trouve dans ce même volume ses *Varia sacra* : l'auteur y explique les passages les plus difficiles de l'ancien Testament, depuis la Genèse

jusqu'au livre des Juges. Sa dispute avec le P. Morin, oratorien, contre lequel il a fait des efforts assez inutiles et peu heureux pour établir l'authenticité du texte hébreu, l'empêcha de continuer son travail sur tous les livres de l'Ecriture sainte. Son style est pur, net, facile.

MULLER (Jean), nommé aussi KOENIGSBERG ou *Regiomontanus* (1), célèbre mathématicien, né en 1456, à Unfind, près Koenigsberg, dans le duché de Saxe-Hildburghausen, dépendant de la Francanie, étudia les mathématiques et l'astronomie sous Purbach, devint bientôt l'associé de son maître, et enseigna à Vienne avec réputation. Appelé à Rome par le cardinal Bessarion et par le désir d'apprendre la langue grecque, il s'y fit des admirateurs et quelques ennemis. A Padoue on lui demanda un cours d'anatomie, qui attira un grand concours d'auditeurs (1465). Mathias Corvin, roi de Hongrie, l'appela à Bude pour examiner les manuscrits grecs enlevés à la prise de Constantinople et d'Athènes. Les troubles de Hongrie le déterminèrent à se rendre à Nuremberg, où il fonda une imprimerie d'où sont sortis un assez grand nombre d'ouvrages scientifiques dont Weidler donne la liste. Il fut élevé à l'évêché de Ratisbonne par Sixte IV, qui le fit venir de nouveau à Rome pour y travailler à la réforme du Calendrier. (Voy. GRÉGOIRE XIII). On croit qu'il y mourut en 1476, à 41 ans. Muller avait relevé plusieurs fautes dans les traductions latines de Georges de Trébizonde. Les fils de ce traducteur l'assassinèrent, dit-on, dans ce second voyage, pour venger l'honneur de leur père. D'autres assurent qu'il mourut de la peste (1). Quoi qu'il en soit, il se fit un grand nom en publiant l'abrégé de l'*Almageste* de Ptolémée, que Purbach avait commencé, et par un *Calendrier* ou des *Ephémérides*, qu'il donna pour trente années. Ce livre se répandit dans presque toute l'Europe, malgré le prix élevé de chaque exemplaire qui était de 12 écus d'or, et le roi Mathias fit compter à Muller pour cet ouvrage 800 écus d'or (d'autres disent 1200). On regarde Muller comme le premier qui ait observé le cours des comètes d'une manière astronomique : il fit sur celle de 1472 des observations qui décèlent un esprit juste et appliqué. Il n'est point l'auteur de la *Chiromance* et *physionomie*, publiée sous son nom en latin, et traduite en français, Lyon, 1549, in-8; mais on a de lui plusieurs autres ouvrages, imprimés à Venise, ou à Nuremberg,

(1) Muller prend dans ses écrits les noms de *Joannes Germanus de Regiomonte*.

1 On a fait honneur à J. Muller de la construction de deux automates, dont l'un était une mouche de fer, qui faisait, en volant, le tour de la table et des convives, après quoi elle revenait dans la main de son maître. L'autre était un aigle qui vint, aussi en volant, au-devant de l'empereur, et l'accompagna jusqu'aux portes de la ville. (Voy. Gassendi dans la Vie de Regiomontanus, et Weidler, page 309). Ce dernier invite à n'ajouter aucune foi à ce conte des deux automates, dont Ramus a seul parlé, et dont il n'est fait nulle mention dans aucun auteur allemand. On peut consulter, sur l'origine de cette fable, la Dissertation de J. Andre Buhle : *De aquila et musca fœvæ quæ mechanico artifice apud Noribergenses quondam volitasse feruntur*, Altdorf, 1708, in-4, de 24 p. (*Nova litteraria germ.*) Hamb. urg. 1708, pag. 23-25. Voy. sur la construction de ces machines automatiques, les art. ALBERT LE GRAND, JACQUET-DEZ, VAUCANSON, etc.

dont Gassendi faisait beaucoup de cas. Ce philosophe a écrit sa *Vie*. On lui attribue une prophétie qui, dans ces dernières années, a fait beaucoup de bruit. On prétend l'avoir trouvée dans son tombeau à Liska en Hongrie, conçue en ces quatre distiques :

Post mille expletos a partu Virginis annos,
Et septingentos rursus ab orbe datos,
Octogesinus octavus mirabilis annus
Ingruet, et secum tristia fata feret.
Si non hoc anno totus malus occidet orbis
Si non in nihilum terra fretumque ruet,
Cuncta tamen mundi sursum ibunt atque deorsum
Imperia, et luctus undique grandis erit.

On a beaucoup disputé sur cette prophétie, qu'on avait déjà lâchée, en changeant quelques mots, d'appliquer à l'an 88 des siècles précédents (voyez le *Journ. hist. et litt.*, 15 oct. 1787, p. 285); mais l'an 88 de celui-ci étant vraiment l'époque où de grands événements se sont développés, et où la France en particulier préparait les causes qui ont produit l'année suivante l'affreuse révolution, où le *malus orbis* enfin s'est montré partout; on crut voir dans les rapports de l'annonce avec les faits une justesse remarquable, sans croire néanmoins que l'astrologie ou l'astrologie conduite à ces sortes de prédictions. (*Ibid.*, 1^{er} février 1792, p. 254.) Quoi qu'il en soit, si le tombeau de Muller avec sa prédiction a été trouvé en Hongrie, il n'est donc pas mort à Rome, comme on le croit communément. Il est vrai, comme nous venons de le dire, qu'on ne sait rien de précis sur le lieu, le genre et la date de sa mort.

MULLER (André), né vers 1650, à Griffenhagen dans la Poméranie, se rendit habile dans les langues orientales et dans la littérature chinoise. Walton l'appela en Angleterre pour travailler à sa *Polyglotte*. Muller s'y trouvait lors de la mort de Cromwell et de la restauration de Charles II. Il avait promis une clef de la langue chinoise (*Clavis sinica*) par laquelle une femme serait en état de la lire en un an; mais il brûla, dans un accès de folie, ou plutôt de sagesse, l'ouvrage où il donnait ce secret chimérique. Il mourut en 1694, après avoir publié plusieurs ouvrages. On cite parmi ces ouvrages *Opuscula nonnulla orientalia*, Francfort, 1693, in-4. C'est un recueil de divers écrits que Muller avait publiés séparément.

MULLER (Henri), professeur de théologie à Hambourg, puis surintendant des églises de Lubeck sa patrie, a donné une *Histoire de Berenger*, en latin, où l'on trouve les préjugés de sa communion, et d'autres ouvrages qui ne valent pas mieux. Il mourut en 1675.

MULLER (Jean-Sébastien), secrétaire du duc de Saxe-Weimar, a écrit les *Annales de la maison de Saxe, depuis 1500 jusqu'en 1700*, Weimar, 1700, in-fol. en allemand. Cet ouvrage contient bien des choses singulières, puisées dans les archives des ducs de Weimar. L'auteur mourut en 1708.

MULLER (Jean et Herman), excellents graveurs hollandais. Leur burin est d'une netteté et d'une fermeté admirable. Ils vivaient au commencement du XVIII^e siècle.

MULLER (Christophe), né à Brixen en 1682, entra chez les jésuites à Landsberg en Bavière, en 1699; et après avoir enseigné avec réputation les belles-lettres, la philosophie et la théologie, il se dévoua entièrement aux missions. Il y passa 49 ans dans des travaux incroyables, et produisant partout des fruits merveilleux surtout en Souabe, en Bohême, en Bavière et dans le Tyrol. Il mourut à Chiemsée en 1786, à l'âge de 84 ans, au milieu de ses occupations chéries, après avoir prêché plusieurs jours de suite devant un peuple innombrable, avec toute l'ardeur et la force du premier âge.

MULLER (Gérard-Frédéric), voyageur et historien, naquit à Herford dans le comté de Ravensberg en Westphalie, en 1705. Il s'établit de bonne heure en Russie, et gagna l'estime de l'impératrice Anne, qui le fit voyager dans ses vastes états, aux frais de la couronne. Le plus célèbre de ses voyages est celui de Sibérie (de 1755 à 1745), dans lequel il accompagna Gmelin et Delisle de la Croÿère. A son retour l'impératrice Catherine II le nomma conseiller d'état et garde des archives à Moscou, emploi qu'il exerça pendant près de 16 ans. Il amassa durant ses voyages beaucoup de matériaux, qui lui ont servi à donner : *Recueil d'histoires russes*, en 9 vol. in-8, publié en langue russe : la première partie de cet ouvrage parut en 1752, et la dernière en 1764; *Description de la Sibérie*, Pétersbourg, 1750, in-4; *Voyages et découvertes faites par les Russes*, etc., et *description du fleuve Amur*, etc., en russe et en allemand, traduits en français, Amsterdam, 1776, 2 vol. in-12; *Dictionnaire géographique de l'empire de Russie*, par Phedor Polownin, corrigé et augmenté, Moscou, 1775, in-8; grand nombre de *Dissertations historiques* dans le Journal de l'académie des sciences de Pétersbourg, depuis 1753 jusqu'en 1763. Ses *Remarques sur le premier tome de l'Hist. de Russie* par Voltaire sont imprimées dans le *Magasin des Amis des sciences utiles*, Hambourg, 1760-61. Cet homme distingué parmi les savants du Nord est mort à Moscou en 1785. Muller écrivait avec une grande facilité en français, en latin, en russe et en allemand, et il lisait l'anglais, le hollandais, le suédois, le danois, et le grec.

* MULLER ou MILLER (Jean-Sébastien), peintre et graveur, né à Nuremberg en 1715, mort en 1785, en Angleterre où il résidait. Son principal ouvrage est : *Illustratio systematis sexualis Linnæi*, latin et anglais, Londres, 1777, 15 cahiers gr. in-fol., formant 2 vol., ornés de 104 planches qu'il avait dessinées et gravées avec le plus grand soin. Les plantes sont représentées en floraison; et souvent les fleurs sont figurées à part dans le plus minutieux détail. On a de lui des tableaux estimés, et il a gravé un grand nombre d'estampes d'après de bons maîtres et des vignettes pour différents ouvrages, tels que l'*Histoire d'Angleterre*, de Smolett, les *Marbres d'Arundel*, de Chandler, etc.

* MULLER (Othon-Frédéric), naturaliste, né à Copenhague en 1750, mort le 26 décembre 1784, se fit de bonne heure, par ses immenses travaux, la réputation d'excellent observateur. Il obtint du gouvernement danois divers emplois, entre autres ceux de conseiller de chancellerie, et d'archiviste

de la chambre des finances de Norvège. En 1772 Muller renonça à toute fonction publique pour se livrer à son goût pour l'histoire naturelle. Ses principaux ouvrages sont : *Fauna insectorum Friedrichsdaliana*, et *Flora Friedrichsdaliana*, 1764 et 1767, 2 vol. in-8; *Vermium terrestrium et fluvialium*, etc., 1775-74, 5 part. in-4; *Hydrachne in aquis Danicæ palustribus detectæ*, 1781, gr. in-4, fig. col.; *Entomostraca, seu insecta testacea quæ in aquis Danicæ et Norwegiæ*, etc., 1785, in-4; *Animalcula infusoria fluvialia et marina*, etc., 1786, in-4, fig. col.; *Zoologia Danica, seu animalium Danicæ et Norwegiæ variorum ac minus notorum (icones) descriptiones et historia*, 1788-1806, 4 part. in-fol. Il n'en a publié que les deux premières (1). Le mérite de ses ouvrages lui valut l'honneur d'être chargé de continuer la *Flore de Danemark*, commencée par Georges-Christien Oeder en 1761. (*Voy. OEDER.*)

* MULLER (Jean de), célèbre historien, né à Schaffhouse le 5 janvier 1712, n'avait point encore terminé ses études classiques, qu'il s'essayait déjà sur l'histoire de sa ville natale et composait laborieusement les divers systèmes de chronologie. A son retour de l'université de Gottingue, les magistrats de Schaffhouse lui offrirent, et il accepta la chaire de grec au gymnase de cette ville; mais il renonça bientôt à l'enseignement pour s'appliquer aux grands travaux historiques qu'il projetait. Il ouvrit d'abord à Genève, puis à Berne, des cours d'histoire qui furent très-suivis. Il se rendit ensuite à Berlin, et à Cassel, où le landgrave de Hesse lui donna une chaire d'histoire qu'il remplit quelque temps avec un grand succès. Après un nouveau séjour en Suisse, il fut appelé auprès de l'électeur de Mayence qui le nomma secrétaire du cabinet et son conseiller intime. Lors de l'invasion des armées françaises, Muller se retira à Vienne où il obtint la charge de conseiller à la chancellerie d'état; mais contrarié dans ses opinions politiques et religieuses, en 1804, il accepta la place que Frédéric-Guillaume lui offrit à l'académie de Berlin. Plus tard il fut nommé par Napoléon secrétaire d'état du nouveau royaume de Westphalie, puis directeur-général de l'instruction publique. Les travaux multipliés des nouvelles organisations auxquelles il dut contribuer, et surtout le chagrin que lui causa leur peu de succès, hâtèrent sa mort qui survint le 29 mai 1809. On lui doit une *Histoire de la confédération suisse*, Leipzig, 1786, trad. par Lahaume, 1795-1805, 12 vol. in-8; abrégée par Mallet, Genève, 1805, 4 vol. in-8; *Cours d'histoire universelle*, traduit en franç. par J.-G. Hess, Genève, 1814-1817, 4 vol. in-8. Ses *OEuvres* ont été recueillies à Tubingen, 1810-19, 27 vol. in-8. Outre les ouvrages déjà cités, cette édition comprend sa *correspondance* qui a été traduite en français par M^{me} de Steck, Zurich, 1810, et Paris, 1812, in-8. M^{me} Guizot a publié une *Notice* sur Muller, dans le *Mercur de France* du 17 février 1810; on en trouve une autre traduite de l'allemand de Boettiger par

Bader, dans le *Magasin encyclopédique* du mois d'octobre 1809.

* MULLER (Louis), ingénieur prussien, né en 1755, dans la Marche de Pregnitz, contribua par ses travaux et ses écrits au perfectionnement de l'art militaire dans sa patrie, surtout en ce qui a rapport à l'emploi de l'artillerie. Il prit part aux principaux événements de la guerre de Sept ans, obtint, en 1786, le grade de capitaine instructeur du corps des ingénieurs, fut nommé major en 1797, et mourut le 12 juin 1804. On a de lui : *L'art des retranchements et des cantonnements d'hiver*, Postdam, 1782, in-8, avec 15 pl., réimprimé à Vienne en 1786, et à Gotha en 1795; *Introduction au dessin des plans et cartes militaires*, 1785, in-4; *Instruction sur la manière dont la largeur et la profondeur des rivières peuvent être exprimées sur les cartes*, Berlin, 1784; *Précis des trois campagnes de Silésie*, (allemand, franç.), 1785, in-4; *Tableau des guerres de Frédéric le Grand*, Berlin, 1785, in-4, Postdam, 1786 et 1788, allemand, et français, et réimprimé à Paris par les soins de Grimoard, sous ce titre : *Tableau historique et militaire de la vie et du règne de Frédéric le Grand; Plan de l'île de Postdam et des environs*, 1787; *OEuvres militaires*, Berlin, 1806, 2 vol. in-4, estimées en Allemagne.

* MULLER (Christophe-Henri), né à Zurich, en 1740, mort dans cette ville le 22 février 1807, fut professeur de philosophie à Berlin, au gymnase dit de Joachim. Dans les loisirs que lui laissait sa chaire, il s'appliqua surtout à des *Recherches sur les poètes allemands du XI^e au XIV^e siècle*, dont il a publié les ouvrages, Berlin, 1784, 2 vol. in-4. Ses propres écrits, Zurich, 1792, 2 part. in-8, se ressentent des idées singulières et des paradoxes, qui finirent par subjuguer sa raison, et lui faire quitter tout commerce avec les hommes.

* MULLER (Frédéric-Auguste), poète allemand, né à Vienne en 1767, mort dans la même ville en 1807, a obtenu en Allemagne une assez grande réputation dans l'épopée romanesque. On cite de lui en ce genre; *Richard Cœur de Lion*, poème en sept chants, Berlin, 1790, in-8; *Alfonso*, en chants, Gotha, 1790, in-8, et *Albert le Sanglier*, en douze chants, Leipzig, 1795, 2 vol. in-8, fig.

* MULLER (Guillaume), poète lyrique, né à Dessau, en 1794, fit comme volontaire dans l'armée prussienne, la campagne de 1815. L'année suivante, il revint à Berlin reprendre ses occupations littéraires. Adjoint quelque temps après au baron de Suck, chargé d'une expédition scientifique en Grèce et en Egypte, il rejoignit son chef en Italie; mais celui-ci avait fait choix d'un autre savant pour l'accompagner. Muller profita de cette circonstance pour visiter les paysages et les monuments de l'Ausonie. De retour à Dessau, il fut chargé de l'enseignement du latin et du grec au gymnase, puis nommé bibliothécaire, place qui lui laissa le loisir de suivre ses goûts poétiques. Il est mort en 1827. Ses *OEuvres mêlées* ont été recueillies en 1850, 3 vol. in-18, précédées de sa biographie. On y distingue ses *Chants de la Grèce*, qui offrent des beautés du premier ordre et qui ont été traduits en français en 1828.

(1) Le 3^e cahier a été publié par Abildgaard. Ce naturaliste étant mort lui-même pendant qu'il travaillait au 4^e, M. Bathke fit paraître ce dernier cahier en 1806.

* MULLER (Adam), écrivain politique, né à Berlin, en 1779, de parents protestants, à 19 ans se rendit à Göttingen, où il étudia le droit, la philosophie, et lut les ouvrages de Burke, qui ne furent pas sans influence sur ses études ultérieures. Après avoir voyagé en Suède, en Danemarck et en Pologne, il vint à Vienne, où le 31 avril 1803 il abjura le protestantisme. Etabli à Dresde, il y fit des cours publics qu'interrompirent les événements de 1809. En 1816, il fut nommé consul général en Saxe, et la même année, il publia à Berlin un ouvrage remarquable sur les finances d'Angleterre. On cite encore ses *Mélanges* sur la philosophie, les arts et la politique. Il assista, en 1819, aux conférences de Carlsbad et de Vienne où il mourut en 1829, peu de temps après Frédéric Schlegel avec lequel il était étroitement lié.

* MULLER (Jean Godart de), graveur distingué, naquit le 4 mai 1747, près de Stuttgart, à Bernhauser, village dont son père était bourgmestre. Après avoir étudié la théologie, cédant à sa passion pour le dessin, il y fit de rapides progrès et mérita la protection du duc Charles de Wurtemberg, qui lui assigna une pension pour le mettre à même de perfectionner ses talents. Il vint à Paris où il s'adonna exclusivement à la gravure, et fut admis en 1776 à l'académie royale. Rappelé à Stuttgart pour y diriger l'école de gravure, il revint en France en 1783, pour graver le portrait en pied de Louis XVI, morceau remarquable par la netteté et la finesse du burin. Celui de Jérôme Bonaparte, le dernier qu'il exécuta, et qui parut en 1815, est aussi fort estimé des connaisseurs. Parmi ses autres estampes, on distingue la *Madona della sedia*, d'après Raphaël, et la *Mater sancta* (1819). Dans le genre historique, on cite le *combat de Bunkershill*, d'après un dessin de Trombull. Muller est mort le 14 mars 1850, à l'âge de 83 ans. Son talent lui avait valu les plus honorables distinctions. Il était chevalier de plusieurs ordres, et membre d'un grand nombre d'académies. Un de ses plus célèbres élèves fut sans contredit son fils dont l'article suit.

* MULLER (Jean-Frédéric-Guillaume), fils du précédent, né à Stuttgart en 1782, vint à Paris à l'âge de 20 ans, où il travailla au musée de Robillard et grava la *Vénus d'Arles*, d'après la statue antique. Il a coopéré à plusieurs autres publications à Stuttgart, et il est mort à Dresde, le 5 mai 1816, épuisé par des travaux excessifs, au moment où il venait de terminer la *Madona di santo Sisto*, d'après Raphaël, regardée comme son chef-d'œuvre. Il réunissait, à beaucoup d'habileté dans son art, une grande connaissance du dessin et de la peinture; il a peint plusieurs portraits estimés, entr'autres le sien. On trouve une notice sur cet artiste avec le catalogue de ses ouvrages dans le *Morgenblatt* de Stuttgart, août 1816, et page 81 du *Kunst-Blatt*, année 1817.

** MULLER (Charles-Ottfried), archéologue, né en 1797 à Brieg, dans la Silésie, dès l'âge de 20 ans fixa sur lui l'attention des savants par un *Mémoire sur l'île d'Egine* (1817, in-8), qu'il publia pour obtenir le doctorat à la faculté de Berlin. Appelé peu de temps après à la chaire d'archéologie de l'uni-

versité de Göttingue, sa réputation y attira de toutes les parties de l'Allemagne un grand nombre d'auditeurs; et malgré les soins constants qu'il donnait à ses élèves, il ne laissa pas de continuer les travaux qu'il avait entrepris pour éclaircir l'histoire ancienne. Il mit au jour, en 1820, le 1^{er} vol. d'un grand ouvrage sur l'*Histoire des tribus et des villes de la Grèce*, qui confirma la haute idée qu'on avait de son érudition et de ses talents. Deux ans après il fit un voyage en France et en Angleterre pour voir les savants de ces deux pays et en visiter les bibliothèques, où il recueillit de nombreux matériaux pour les ouvrages qu'il méditait. En 1828 son travail sur les *Etrusques* fut couronné par l'académie de Berlin. Le désir de voir la patrie des grands esprits dont les ouvrages l'avaient occupé depuis son enfance le conduisit, en 1839, en Italie et dans la Grèce. Etant resté exposé à une chaleur excessive, pour copier des inscriptions et diriger des fouilles, il fut saisi de la fièvre et mourut, le 1^{er} août 1840, à Castri dans la Livadie, à peine âgé de 47 ans. Ses restes furent transportés à Athènes, où les professeurs de l'université lui ont élevé un monument, dans le lieu connu encore sous le nom d'*Académie de Platon*. Il est impossible de donner ici le tableau complet des travaux de Müller; nous devons nous borner à indiquer ses principaux ouvrages. Outre ses excellentes éditions des *Euménides* d'Eschyle, 1852; des ouvrages du grammairien Varron, 1855, et de Festus (voy. ce nom, III, 528), nous rappellerons : cette *Histoire*, malheureusement inachevée, des villes et des races de la Grèce, Breslau, 1820-24, 5 vol. in-8; *Minervæ Poliadis sacra et ædem in arce Athenarum, illustrat.*, Göttingue, 1820, in-4. Nouveau Manuel d'archéologie, 2^e édit., 1853, in-8; trad. de l'allemand par P. Nicard, Paris, 1841, 5 vol. in-18. De *Phidias vita et operibus Commentationes*, 1827, in-4 et in-12.

MULMANN (Jean), né à Pégau en Misnie, mort en 1615, à 40 ans, professa la théologie à Leipsig. On a de lui en latin : un *Traité de la cène*; un autre de la divinité de J.-C. contre les ariens; *Disputationes de Verbo Dei scripto*; *Flagellum melancholicum*; un *Commentaire* sur Josué.

MULMANN (Jean), né à Leipsig en 1600, de parents luthériens, étudia à Cologne, où il abjura l'hérésie, et entra dans la société des jésuites en 1620. Il mourut à Hadamar en 1651, après avoir publié quelques *Traités de controverse*, propres à ramener les hérétiques au sein de l'Eglise. — Jérôme MULMANN, son frère, accourut à Cologne dans le dessein de le ramener à sa secte; mais, vaincu par la force des raisonnements de son aîné, il abjura lui-même ses erreurs, se fit jésuite en 1627, et mourut missionnaire à Copenhague en 1666, âgé de 60 ans. Il est aussi auteur de plusieurs ouvrages polémiques.

* MULOT (François-Valentin), prêtre constitutionnel, né à Paris le 29 octobre 1749, fit de bonnes études, et entra dans la congrégation des chanoines de Saint-Victor, dont il devint bibliothécaire. Lorsque la révolution arriva, il montra beaucoup d'empressement à gagner la faveur populaire. Dès 1789, on le vit figurer parmi les électeurs, dans les clubs, à la tête de la commune. Lorsque Mesdames, tant

de Louis XVI, résolurent, en février 1791, de sortir de France, Mulot, alors vice-président du corps municipal, tâcha par tous les moyens possibles de les retenir à Paris. Cependant le roi, mal conseillé, le nomma conseiller à Uzès, et un des commissaires médiateurs dans le Comtat. Après le départ de ses collègues, il s'établit, avec quelques troupes, au Pont de Sorgues; mais il ne put empêcher les massacres des 16 et 17 octobre (*voy.* MAINVIELLE), et il fut réduit à être l'impuissant témoin des forfaits d'Avignon. Nommé député de la ville de Paris à l'assemblée législative, il se hâta de se rendre à son poste; le 19 novembre il signala Rovère parmi les auteurs des attentats commis à Avignon. Le 6 avril 1792, il demanda l'interdiction des costumes ecclésiastiques, et dit entre autres choses : « Qu'il » fallait ôter aux religieuses le voile qui leur couvrait les yeux; » plaisanterie indécente, surtout dans la bouche d'un prêtre, mais qui n'en fut pas moins applaudie par les tribunes. A la clôture de la session, Mulot disparut de la scène politique. Il fut incarcéré pendant la terreur, et ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Il fit partie de la commission des monuments. Vers la fin de 1797, il se rendit à Mayence, où il fut connu comme professeur de belles-lettres, mais surtout comme apôtre de la secte des théophilanthropes. En des temps moins orageux, il revint à Paris, et fut reçu membre du lycée des arts dont il devint président, et de la société des sciences, lettres et arts. Il faisait aussi partie de celle des *Rosati*. En 1801, il partagea avec Amaury-Duval le prix proposé par l'institut sur les funérailles et sur la manière de rendre les sépultures plus décentes. Il mourut subitement dans le jardin des Tuileries, le 9 juin 1804. Pendant la révolution, il s'était marié; et a laissé une fille. Ses principaux ouvrages sont : *Essais de Sermons prêchés à l'Hôtel-Dieu de Paris*, 1781, in-12. Ils sont bien écrits, mais ils manquent de cette onction salubre qui constitue le principal mérite de l'orateur chrétien. *Requête des vieux auteurs de la bibliothèque de Saint-Victor à M. de Marbœuf, évêque d'Autun*, en vers, 1784, in-8; *Premier volume de la collection des fabulistes*, avec un discours sur les fables, et la traduction des Fables de Lockmann, Paris, 1783. Cette collection n'a pas été suivie. Le *Muséum de Florence*, gravé par David, avec des explications, *ibid.*, 1788 et suiv., 6 vol. in-8; *Almanach des sans-culottes*, Paris, 1794, que l'auteur dit avoir fait pour rappeler les jacobins aux vrais principes de la société; *Vues d'un citoyen sur les sépultures*, Paris, 1797, in-8, qu'il reproduisit avec des corrections lorsqu'il concourut au prix proposé par l'institut; des *Notices biographiques*; *Essai de Poésies légères*, Mayence, 1799, in-8. On a encore de lui une traduction très-médiocre des *Amours de Daphnis et Chloé*, un grand nombre d'hymnes et discours pour les fêtes républicaines, avec des Sermons théophilanthropiques, etc.

MUMMIUS (Lucius), consul romain, soumit toute l'Achaïe, qui s'était ligüée contre Rome, et remplaça Métellus dans le commandement de l'armée. Il prit la ville de Corinthe, l'an 146 avant J.-C., en enleva les tableaux, les statues, les meubles les

plus précieux (1), et fit ensuite mettre le feu à la ville, qui fut réduite en cendres. On suppose que les métaux fondus dans cet incendie, venant à se mêler, en formèrent un nouveau connu sous le nom d'*airain de Corinthe*. Cette ville périt la même année que Carthage fut détruite. Mummius obtint, avec l'honneur du triomphe, le surnom d'*Achaïque*. Ses succès ne l'empêchèrent pas d'encourir la disgrâce de ses concitoyens. Il mourut en exil à Délos.

MUMMOL (Eunius), fils de Péonius, comte d'Auxerre, obtint, l'an 561, de Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, l'office de ce comté à la place de son père. Il mérita, par la supériorité de ses talents, d'être créé patrice dans la Bourgogne, c'est-à-dire généralissime des troupes de ce royaume. Il prouva qu'il était digne de cette place éminente, par la défaite des Lombards et des Saxons, qu'il chassa de Bourgogne, après les avoir battus à plusieurs reprises. Il recouvra la Touraine et le Poitou sur Chilpéric, roi de Soissons, qui les avait enlevés l'an 576 à Sigebert II de ce nom. Ces deux princes étaient frères de Gontran. Mummol effaça depuis le souvenir de ses services par la plus noire ingratitude. L'an 585, il entreprit de mettre sur le trône, à la place de son bienfaiteur, un aventurier nommé Gombaud, qui se disait le frère de Gontran, et le fit reconnaître roi à Brive en Limousin. Le roi de Bourgogne, indigné contre cet ingrat, assembla promptement une armée, et vint l'assiéger dans Comminges, où il s'était enfermé. Mummol se défendit avec assez de courage pendant quinze jours; mais se voyant à la veille d'être pris, il livra Gombaud, et le lendemain se fit tuer les armes à la main, de peur de tomber en la puissance de son souverain.

MUNCER (Thomas), l'un des plus fameux disciples de Luther, était de Zwickau dans la Misnie. Après avoir répandu dans la Saxe les erreurs de son maître, il les quitta pour d'autres, par une inconstance naturelle à tous ceux qui ont une fois secoué le joug de l'Eglise (*voy.* SERVET), et se fit chef des anabaptistes et des enthousiastes. Banni, avec Storck, il courut d'église en église, abattit les images, et détruisit tous les restes du culte catholique que Luther avait laissé subsister. Il joignait l'artifice à la violence. Quand il entra dans une ville ou une bourgade, il prenait l'air d'un prophète, feignait des visions, et racontait avec enthousiasme les secrets que le Saint-Esprit lui avait révélés. Il prêchait également contre le pape et contre Luther, son premier maître : celui-ci avait introduit, disait-il, un relâchement contraire à l'Evangile; l'autre avait accablé les consciences sous une foule de pratiques, au moins inutiles. Dieu l'avait envoyé, si on l'en croyait, pour abolir la religion trop sévère du pontife romain, et la société licencieuse du patriarcat des luthériens.

(1) Mummius était cependant tout-à-fait étranger aux arts. Le roi Attale, ayant racheté pour 75.000 livres de notre monnaie un des tableaux abandonnés aux soldats comme des objets sans valeur (le Bacchus d'Aristide), Mummius étonné de l'élevation de ce prix, et soupçonnant au tableau quelque vertu cachée, le reprit pour l'envoyer à Rome. Ce tableau a péri avec le temple de Cures, dans lequel il avait été placé. Le même consul ayant chargé un vaisseau des chefs-d'œuvre, fruits de sa conquête, menaça le pilote de l'obliger à remplacer les objets, s'il les laissait détériorer dans le trajet. *Voyez* Velleius Paterculus, liv. 1^{er}, ch. 43.)

Luther ne voulait point qu'on examinât la doctrine de ce nouveau docteur, mais il ordonnait qu'on lui demandât qui lui avait donné la charge d'enseigner ? S'il répond que c'est Dieu, poursuivait-il, qu'il le prouve par un miracle manifeste ; car c'est par de tels signes que Dieu se déclare quand il veut changer quelque chose dans la forme ordinaire de la mission : question qui devait étrangement embarrasser Luther lui-même, à qui on n'a pas cessé de la faire, et qui n'y a jamais répondu. Muncer trouva une multitude d'esprits faibles et d'imaginaires déréglés, qui saisirent avidement ses principes. Il se retira à Mulhausen, où il fit créer un nouveau sénat et abolir l'ancien, parce qu'il s'opposait aux délires de son esprit. Il ne songea plus à opposer à Luther une secte de controversistes ; il aspira à fonder dans le sein de l'Allemagne une nouvelle monarchie. « Nous sommes tous frères, » disait-il à la populace assemblée, et nous n'avons » qu'un commun père dans Adam. D'où vient donc » cette différence de rang et de biens, que la » tyrannie a introduite entre nous et les grands du » monde ? Pourquoi gémissons-nous dans la pauvreté, tandis qu'ils nagent dans les délices ? » Maxime que la soi-disant assemblée nationale adopta et pratiqua en 1789 et les années suivantes. Il écrivit aux villes et aux souverains, que la fin de l'oppression des peuples et de la tyrannie des forts était arrivée ; que Dieu lui avait ordonné d'exterminer tous les tyrans, et d'établir sur les peuples des gens de bien. Par ses lettres et par ses apôtres, il se vit bientôt à la tête de 40,000 hommes. Les cruautés exercées en France et en Angleterre par les fanatiques des nouvelles sectes se renouvelèrent en Allemagne, et furent plus violentes. Ces hordes de bêtes féroces, en prêchant l'égalité et la réforme, ravagèrent tout sur leur passage. Le landgrave de Hesse et plusieurs seigneurs levèrent des troupes et attaquèrent Muncer. Cet imposteur harangua ses enthousiastes, et leur promit une entière victoire. « Tout doit céder, dit-il, au commandement de » l'Eternel, qui m'a mis à votre tête. En vain l'artillerie de l'ennemi tonnera contre nous ; je recevrai » vrai tous les boulets dans la manche de ma robe, » et seule elle sera un rempart impénétrable à l'ennemi. » Malgré ses promesses, son armée fut défaite, et plus de 7,000 anabaptistes périrent dans cette déroute. Muncer fut obligé de prendre la fuite. Il se retira à Franckenhausen, où le valet d'un officier ayant saisi sa bourse, y trouva une lettre qui découvrait cet imposteur. On le traduisit à Mulhausen, où il périt sur l'échafaud en 1525. La mort de ce misérable n'aneantit pas l'anabaptisme en Allemagne. Il s'y entretint et même s'y accrût ; mais il ne formait plus un parti redoutable. Les anabaptistes étaient également odieux aux catholiques et aux protestants, et dès qu'on en prenait quelqu'un, il était puni comme un voleur de grand chemin. Cette secte abominable, plus féroce et sanguinaire que toutes les autres, prouve aussi d'une manière plus sensible combien il est dangereux de laisser germer de nouvelles hérésies, qui, infailliblement en produisent d'autres, et portent le désordre dans la société comme dans la religion, brava

tant toute sorte d'autorité après avoir méprisé celle de l'Eglise. On ne s'attendait pas à voir renouveler ces scènes affreuses par les philosophes du XVIII^e siècle ; mais ceux qui connaissent à fond cette nouvelle secte de fanatiques, n'ont cessé de les annoncer, et leur prédiction n'a été que trop vérifiée.

MUNCKER (Thomas), littérateur allemand du XVIII^e siècle, occupa différentes chaires, et donna plusieurs ouvrages de belles-lettres. Le principal et le plus estimé est son édition des *Mythographi latini*, avec de bons Commentaires, Amsterdam, 1681, 2 vol. in-8, réimprimée à Leyde en 1742, 2 tom. in-4. Ses *Notes sur Hygin, cum notis variorum*, Hambourg, 1674, in-8, sont pleines d'érudition.

MUNDINUS ou plutôt MONDINI, célèbre anatomiste, était de Florence, et non de Milan, comme l'ont écrit quelques biographes. Il mourut à Bologne en Italie, l'an 1518. C'est un des premiers qui aient tenté de perfectionner l'anatomie ; mais ses efforts furent faibles. Il donna un *Corps de cette science*, imprimé à Pavie, 1478, in-fol. ; à Lyon, 1528, in-8 ; et à Marburg, en 1541, in-4. Comme il disséquait lui-même, on y rencontre quelques observations nouvelles et quelques découvertes qui lui appartenaient, particulièrement sur la matrice.

MUNGO-PARK. Voy. PARK.

* MUNIER (Etienne), né le 7 décembre 1752, à Vesoul, en Franche-Comté, élève de l'école des ponts-et-chaussées, fut nommé, en 1759, ingénieur à Angoulême, poste qu'il occupa jusqu'en 1786 ; à cette époque, appelé à Paris comme ingénieur en chef, il revint en 1790, à Angoulême, avec le même titre. Il obtint en 1809 sa retraite avec le brevet d'inspecteur honoraire de division, et mourut le 17 septembre 1820. On lui doit l'exécution des travaux pour rendre la Charente navigable de Cognac à Civray ; le port de l'Houmeau qui établit des communications entre Angoulême et Rochefort ; la construction de presque toutes les routes du département, et l'agrandissement et l'embellissement d'Angoulême. Il a publié : *Essai d'une méthode générale propre à étendre les connaissances des voyageurs*, Paris, 1779, 2 vol. in-8 ; *Nouvelle géographie, contenant un précis historique de l'origine des divers peuples*, etc., Paris, 1804, 2 vol. in-8 ; *Observations concernant les améliorations introduites depuis 30 ans dans l'économie rurale du départ. de la Charente*, Angoulême, 1815, in-8. Ce travail fut couronné par la société d'agriculture de la Seine ; *Notices sur la culture et l'usage des pommes de terre, et sur les brûleries du départ. de la Charente*, ib., 1816.

MUNNICH (Burchard-Christophe, comte de), fils d'un officier danois, naquit en 1685, dans le comté d'Oldembourg. Munnich vint en France ; mais il la quitta bientôt, la guerre étant déclarée entre cette puissance et l'Allemagne. Il entra en 1700 en qualité de capitaine d'infanterie au service de Hesse, fit pendant la guerre de la succession toutes les campagnes d'Italie et de Flandre, sous le prince Eugène, fut fait prisonnier à l'affaire de Denain, et conduit à Cambrai, où il connut l'illustre Fénélon, archevêque de cette ville, pour lequel il conserva toujours une grande vénération. Ce vertueux prélat

méritait la bienveillance et l'admiration de tous les prisonniers, par la charité vraiment évangélique avec laquelle il les traitait. La paix ayant été faite en 1715, il passa au service de Pologne, et fut fait général major des gardes du roi; mais le comte Flemming lui ayant suscité des désagréments, Munnich quitta ce service pour se rendre en Russie. Il s'y concilia d'abord les bonnes grâces de Pierre I^{er}, devint favori de la czarine Anne, et eut part à tous les événements de son règne sous lequel Munnich termina le grand canal de Ladoga, qu'il avait entrepris sous Pierre I^{er}. Fait général de ses armées, il remporta de grands avantages sur les Tartares de la Crimée; battit les Turcs, l'an 1759, près de Choczim; prit cette ville et celle de Jassi, capitale de la Moldavie. Il devint premier ministre du czar Iwan. Ce fut Munnich qui fit reléguer en Sibérie Biren, favori de la princesse Elizabeth, et qui l'avait été de la czarine Anne. Mais peu de temps après il fut disgracié et accusé d'avoir abusé de sa place pour satisfaire son ambition et ses ressentiments. L'impératrice lui fit faire son procès; il fut condamné, en 1742, à perdre la tête avec le comte Ostermann. Mais on se contenta de l'envoyer en Sibérie, où il avait exilé lui-même plusieurs victimes de son pouvoir. Pierre III le rappela en 1762 et le déclara feld-maréchal; après la mort de ce prince, l'impératrice Catherine II le nomma directeur-général des ports de la mer Baltique. Il mourut le 16 octobre 1767, âgé de 84 ans. « Le comte de » Munnich, dit le général Manstein, était un vrai » contraste de bonnes et de mauvaises qualités. » Poli, grossier, humain, emporté tour-à-tour, rien » ne lui était plus facile que de gagner les cœurs de » ceux qui avaient affaire avec lui; mais souvent un » instant après il les traitait d'une manière si dure, » qu'ils étaient forcés, pour ainsi dire, de le haïr. » Dans certaines occasions, il était d'une générosité » extrême; dans d'autres, d'une avarice sordide. » L'orgueil était son vice dominant. Dévoré sans » cesse par une ambition démesurée, il a sacrifié » tout pour la satisfaire. Un des meilleurs ingénieurs de l'Europe, il a été aussi un des plus » grands capitaines de son siècle: souvent téméraire » dans ses entreprises, il a toujours ignoré ce que » c'est que l'impossible. D'une stature haute et » imposante, et d'un tempérament robuste et vigoureux, il semblait être né général; jamais aucune fatigue n'a pu le rebuter. »

MUNNICKS (Jean), né à Utrecht le 16 octobre 1632, fut nommé professeur d'anatomie, de médecine et de botanique en 1680, dans sa patrie, emploi qu'il remplit avec distinction. Il mourut le 10 juin 1711, après avoir publié plusieurs ouvrages, entre autres: *Dissertatio de urinis eorumdemque inspectione*, Utrecht, 1674; *Chirurgica ad praxim hodiernam adornata*, Genève, 1713, in-4. Elle a été traduite en flamand et en allemand, quoique ce ne soit qu'une compilation. *De re anatomica*, Utrecht, in-4. C'est un extrait de ce qu'on avait publié de mieux sur l'anatomie. Il est bien écrit. Munnicks a travaillé à la 4^e et à la 5^e partie de l'*Hortus malabaricus*, 1685-1683, in-fol. Thomas Almelooven, Jean Casarius, et Gaspard Commelin

ont eu part à cet ouvrage, qui est en 12 vol. in-fol.

* MUNOZ (don Raphael), pieux et zélé missionnaire, né vers 1778 à Grenade, embrassa la règle de St.-Dominique, et fut ordonné prêtre à Alcala, en 1801. Lors de l'invasion de la Péninsule par les Français, il montra le plus grand dévouement à la cause royale; et brava tous les dangers pour aller porter les secours de son ministère dans les camps des Espagnols et de leurs alliés. Sa noble conduite lui mérita l'affection des soldats et l'estime des généraux. A la restauration, nommé l'un des confesseurs de la famille royale d'Espagne, il en remplit les fonctions, concurremment avec celles de procureur-général de sa province. En 1824 il obtint de ses supérieurs la permission d'aller prêcher l'évangile aux Etats-Unis d'Amérique. Peu de temps après son arrivée, nommé prieur du couvent de Sainte-Rose dans le Kentucky, et grand-vicaire de l'évêque de Cincinnati, ce digne religieux employa six ans aux missions de l'Ohio, instruisant les enfants et les adultes, visitant et soulageant les pauvres et les malheureux. Accablé de fatigues, il mourut à Cincinnati, le 18 juillet 1830, à l'âge de 52 ans.

* MUNOZ ou MUGNOZ (Jean-Baptiste), né en 1743 à Museros, près de Valence, se distingua dans ses études et contribua beaucoup au progrès de la philosophie dans les écoles espagnoles. Nommé cosmographe en chef des Indes et official de la secrétairerie d'état du même département, il reçut la commission d'écrire une histoire de l'Amérique. Il employa plusieurs années à visiter les archives de Simancas, de Séville, de Cadix, de Lisbonne, et y recueillit un grand nombre de lettres autographes de Christ. Colomb, de Pizarre, de Ximènes, etc., inconnues à ses devanciers, et qui devaient jeter un grand jour sur la découverte du *Nouveau Monde*. Malheureusement il n'en a pu faire paraître que le 1^{er} vol. 1798, in-4. Il était sur le point d'en livrer à l'impression deux nouveaux volumes, lorsqu'une attaque d'apoplexie l'enleva le 19 juillet 1799. Ses autres ouvrages sont: *De recto philosophia recentis in theologia usu dissertatio*, Valence, 1767, in-4; il y traite de l'utilité de la philosophie moderne pour les sciences en général, et en particulier pour la théologie naturelle, ou révélée; un *Traité contre la philosophie d'Aristote* (1768), qui acheva de la décréditer en Espagne. *Elogio de Antonio de Lebrija*, 1796, in-8. (Voy. ANTOINE NEBRISSENSIS, 258). Il a aussi donné une réimpression de la *logique de Vernet* avec une préface, et des éditions des *Œuvres latines du P. Louis de Grenade* avec des préfaces à la tête de chaque volume, et de ses *Collectanea moralis philosophiæ*, qu'il a fait précéder d'un traité fort estimé, intitulé: *De Scriptorum gentiliū lectione et profanarum disciplinarum studiis ad Christianam pietatis normam exigendis*, 1773. Il avait commencé des *Institutions philosophiques*, en latin, qu'il n'a pu terminer.

* MUNOZ (Thomas), lieutenant-général de la marine espagnole, né en 1743, s'est acquis dans sa patrie la réputation d'un habile ingénieur. C'est sous sa direction que furent exécutés les travaux destinés à préserver Cadix des invasions de la mer

et les fortifications ajoutées à l'arsenal de l'île de Caraca. On lui doit en outre l'invention d'un appareil simple et ingénieux pour le radoubage des vaisseaux. Lors de l'invasion de la Péninsule, s'étant déclaré pour Joseph Bonaparte, en 1814 il fut obligé de chercher un asile en France, et vint à Paris où il resta jusqu'en 1820, époque où la nouvelle révolution lui permit de rentrer en Espagne. Il est mort à Madrid, le 28 novembre 1825, laissant inédit un *Traité des fortifications*.

MUNSTER (Sébastien), né à Ingelheim en 1489, se fit cordelier; mais ayant donné dans les erreurs de Luther, il quitta l'habit religieux pour prendre une femme. Il se retira à Heidelberg, puis à Bâle, où il se rendit habile dans la géographie, dans les mathématiques et dans l'hébreu. Il mourut de la peste en 1552, à 65 ans. On a de lui : des *Traductions* latines des livres de la Bible; un *Dictionnaire* et une *Grammaire hébraïque*, in-8; une *Cosmographie*, Bâle, 1551, in-fol.; une mauvaise *Version* de la Logique hébraïque de Maimonide, Bâle, 1597. *Voy. la Bibliothèque crit.* de Richard Simon.

MUNSTER. *Voy. NICOLAS* de Munster.

* MUNTER (Frédéric), évêque de Selande, né à Gotha, le 14 octobre 1760, vint à Copenhague avec son père nommé pasteur de l'église de Saint-Pierre, et y termina ses études. Il perfectionna ses connaissances par les voyages qu'il fit dans les différents états de l'Europe, notamment en France et en Italie, où il se lia d'une étroite amitié avec les savants les plus distingués. S'étant appliqué d'une manière spéciale à la littérature Copte, il ne tarda pas à prendre rang parmi les plus célèbres antiquaires. En 1788, nommé professeur de théologie à l'université de Copenhague, il fut, en 1808, désigné pour l'évêché de Selande, et en 1817, décoré de la grand-croix de Danebrog. Ce savant mourut le vendredi saint, 9 avril 1850, d'une attaque d'apoplexie. Les écrits qu'il a publiés en danois, en latin et en allemand, sont très-nombreux. Nous indiquerons seulement : *Notice curieuse sur les traductions en vers de l'Apocalypse dans les diverses langues de l'Europe*; des *Dissertations sur les inscriptions antiques de Babylone, et sur celles des anciens Etrusques*, etc.; *sur les anciennes inscriptions grecques et latines qui éclaircissent l'histoire du christianisme, et jettent un nouveau jour sur l'authenticité des livres saints et des monuments chrétiens*; *sur les ordres de chevalerie du Nord*; *sur l'évangile apocryphe de Nicodème*; *sur la guerre des Juifs sous les empereurs Trajan et Adrien*; *sur l'Introduction du christianisme dans le Nord*; les *Biographies de saint Anchaire, évêque de Hambourg, et du pape Lucius I^{er}*; des *Fragments d'une ancienne version latine de Jérémie, Ezéchiel, Daniel et Osée, antérieure à saint Jérôme*; une *Edition de Firmicus Maternus*; la *Doctrine des monzaniistes*; *Primordia Ecclesiæ africanæ*, 1829, in-4. Pendant son séjour à Rome, Munter retrouva la règle des Templiers, qu'il communiqua à Fabré-Palaprat se disant grand-maitre d'une société de Paris, qui conserve un *manuscrit grec de l'Evangile de saint Jean*, dont Munter a fait l'objet d'une dis-

sertation latine. On trouve des détails étendus sur ce sujet dans l'*Histoire des sectes religieuses*, par Grégoire (*voy. ce nom*).

MUNTINCK ou MUNTING (Henri), botaniste, né à Groningue au commencement du xvi^e siècle, parcourut presque toute l'Europe, recherchant partout la connaissance des plus célèbres botanistes. Revenu dans sa patrie, il établit à ses dépens un vaste et magnifique jardin qu'il orna de plantes étrangères. Les états le gratifièrent d'une pension pour l'entretenir, et lui donnèrent une chaire de botanique et de chimie à Groningue. Il mourut en 1658. On a de lui *Hortus botanicus*, Groningue, 1646, in-8.

MUNTINCK ou MUNTING (Abraham), savant botaniste, fils du précédent, né à Groningue en 1626, succéda à son père dans la chaire de botanique et de chimie, et mourut en 1685. Il est connu par divers ouvrages. Le plus recherché a pour titre : *Phytographia curiosa*, Amsterdam, 1711, avec figures, et en 1727, in-fol. Il parut d'abord en flamand, Leyde, 1696, in-fol.; et il fut traduit en latin. C'est la description de 245 planches représentant des arbres, des fruits, des fleurs, des plantes, etc. On a encore de lui : *De herba britannica*, 1681, in-4, dont les anciens se servaient avec succès contre le scorbut. Il prétend que c'est la patience aquatique qui est la véritable *Britannique*; *Aloidarium historia*, 1680, in-4; *La véritable culture des plantes*, Amsterdam, 1672, in-4, en flamand. Haller lui reproche d'avoir altéré les noms des plantes, et critique les figures qu'il en a données.

MUNTZER. *Voy. MUNCER*.

MURAIRE (le comte Honoré), jurisconsulte, né à Draguignan en 1750, s'était fait comme avocat une grande réputation au barreau d'Aix. Il embrassa les principes de la révolution, devint président du district de sa ville natale, et fut, en 1791, député par le Var à l'assemblée législative, où il siégea parmi les royalistes constitutionnels, et se fit remarquer par son esprit conciliant. Attaché au comité de législation, il en fut plusieurs fois le rapporteur. Le 15 février 1792, il proposa au nom de ce comité d'attribuer aux municipalités le droit de constater l'état civil qui jusque-là avait appartenu aux curés. Le 28 juin il insista pour que le mariage fût affranchi de la juridiction ecclésiastique. Le 16 août, il fit décréter que les jeunes gens pourraient se marier à vingt-un ans sans le consentement de leurs parents; et le 30 du même mois il fit adopter le principe que le mariage pouvait être dissous par le divorce. Murair disparut quelque temps de la scène politique; mais en septembre 1795, il fut nommé par le département de la Seine au conseil des Anciens, où il se prononça contre les mesures spoliatrices du Directoire, qui s'en vengea en le faisant comprendre dans la proscription du 18 fructidor (4 septembre 1797) Murair évita la déportation par la fuite, fut rappelé par les consuls en 1800 et nommé commissaire du gouvernement près le tribunal d'appel, puis membre du tribunal de cassation, dont il devint peu de temps après premier président. Appelé en 1805 au conseil d'état, il y prit une part très-active à la rédaction des Codes. Au mois de

février 1815 il dut céder la présidence à Desèze. Un mois après, lors du retour de Napoléon, il entra dans ses fonctions auxquelles il dut renoncer une seconde fois lors de la seconde rentrée des Bourbons. Étranger depuis à tout mouvement politique, il mourut à Paris au mois de décembre 1857. On a de lui quelques *Discours* et un *Eloge de Target*. (Voy. ce nom.)

MURALT (Beat-Louis de), né à Berne en Suisse, parcourut une partie de l'Europe, et la parcourut avec fruit. On a de lui un *Recueil de Lettres sur les Français et sur les Anglais*, 1726, 2 vol. in-12. Elles eurent beaucoup de succès. Quoique tout n'y soit point exact, il y a d'assez bonnes choses, qui prouvent que, du temps de l'auteur, les voyages n'étaient point encore devenus un moyen général de séduction et un titre pour s'ériger en pédagogue de vices et d'erreurs. On a encore de lui quelques ouvrages, comme des *Fables*, *Lettres sur les Voyages*, et sur *l'esprit-fort*, etc. Il mourut vers l'an 1730.

* MURAT (Joachim), général, placé par Bonaparte sur le trône de Naples, né en 1771, était fils d'un aubergiste de la Bastide près de Cahors. Son goût pour la dissipation et son peu d'aptitude pour toute étude sérieuse le détermina de bonne heure à s'enrôler dans les chasseurs des Ardennes, d'où bientôt après il passa dans la garde constitutionnelle de Louis XVI. Au licenciement de ce corps, il entra sous-lieutenant dans le 11^e régiment de chasseurs à cheval. Ses opinions exaltées lui procurèrent un avancement rapide; mais le 9 thermidor amena sa destitution. C'est alors qu'il connut Bonaparte, comme lui sans emploi et attendant à Paris des circonstances plus favorables. Les événements de vendémiaire le rétablirent dans son grade. Attaché de plus en plus à son général, il devint son aide-de-camp, combattit sous ses yeux en Italie et s'acquitta des missions les plus difficiles avec autant de courage que de succès. Sa brillante conduite à Mondovi l'éleva au rang de général de brigade, et il continua de se signaler parmi les plus braves au passage du Tagliamento et dans diverses autres affaires. Chargé, (mai 1796), d'apporter au Directoire exécutif 21 drapeaux enlevés à l'ennemi, il fut accueilli de la manière la plus distinguée. Lors que l'expédition d'Égypte fut résolue, Murat, dévoué à son général, l'y suivit, montra la même intelligence et la même bravoure, et fut fait général de division. Revenu en France avec Bonaparte, il le servit efficacement au 18 brumaire, en dispersant, à la tête de soixante grenadiers, le conseil des cinq-cents. Bonaparte récompensa son dévouement en lui donnant la main de sa sœur Caroline, et l'éleva bientôt aux places les plus éminentes. Il commandait la cavalerie à la bataille de Marengo; il prit ensuite le commandement de l'armée d'observation, et gouverna quelque temps, en qualité de général, la république Cisalpine. Nommé en 1804 gouverneur de Paris, il fut fait peu de temps après maréchal d'empire, et l'année suivante prince et grand-amiral. A la reprise des hostilités avec l'Autriche en 1806, il eut le commandement de la réserve de cavalerie, poursuivait sans

relâche les Autrichiens commandés par l'archiduc Ferdinand, et força le corps entier du général Werneck à mettre bas les armes. Il fut un des premiers sur la route de Vienne, où il entra le 11 novembre, marcha ensuite contre les Russes, en Moravie, les battit à Hollabrunn, et força l'armée du général Kutusof à capituler. Il commandait la cavalerie à Austerlitz, et contribua beaucoup au succès de cette journée. Investi du grand-duché de Berg, il continua à se distinguer dans la guerre de Prusse. Il trancha dès lors du souverain et ne dissimula plus cette ambition qui, après l'avoir placé momentanément sur un trône, devait précipiter sa perte. Il figura dans les campagnes suivantes particulièrement à la bataille d'Iéna, et en 1807, à Eylau et à Friedland. Instrument docile des volontés de Napoléon, l'année suivante il fonda sur l'Espagne à la tête d'une nombreuse armée. Les habitants de Madrid indignés des moyens qu'il avait employés pour forcer la famille royale à se rendre à Bayonne, se soulevèrent, et Murat ordonna froidement un massacre qui dura plusieurs jours. Mécontent de sa conduite, Napoléon le rappela. Murat avait porté ses vues sur le trône d'Espagne : déçu dans son espoir, il s'en plaignit à son beau-frère, qui, cédant aux sollicitations de Caroline, plus empressée encore que son mari de régner, il lui donna le royaume de Naples. Proclamé le 1^{er} août 1808, roi des Deux-Siciles, sous le nom de Joachim-Napoléon, son air martial, son faste et sa magnificence plurent aux habitants, qu'il acheva de gagner par sa modération et la bonne administration qu'il établit dans le royaume. Il encouragea les arts, fit continuer les fouilles de Pompéi, et favorisa le projet de Mazois (voy. ce nom), de les dessiner. La gigantesque expédition de Russie le rappela sous les drapeaux français, et il eut une part brillante à toutes les opérations qui précédèrent la prise de Moscou; mais au moment de la retraite que Napoléon l'avait chargé de diriger, il sembla avoir perdu toute énergie. Arrivé à Wilna, il prit la route de Naples, et pour essayer de préserver son trône, se rapprocha de la cour d'Autriche. Les succès qui ouvrirent la campagne de 1815 arrêtaient ses démarches : il rejoignit l'armée, et reparut, quoique avec moins d'éclat, aux batailles de Dresde et de Leipsig. Après les malheurs de cette dernière journée, il revint à Naples, et oubliant qu'il devait son trône à Napoléon, se ligua avec ses ennemis, se réservant cependant d'agir d'après les circonstances. Après l'abdication de Bonaparte, Murat espérait conserver la couronne de Naples, qui lui avait été garantie par l'Autriche; mais au congrès de Vienne, toutes les branches de la maison de Bourbon protestèrent contre cet arrangement. Sur ces entrefaites, Bonaparte s'échappa de l'île d'Elbe, et Murat ne vit d'autre espoir de conserver la puissance, qu'en s'unissant intimement au sort de Napoléon. Il commença les hostilités contre les Autrichiens, et obtint quelques avantages, qui furent suivis presque aussitôt des plus grands revers. Il se rendit alors en France, les espérances qu'il conservait furent entièrement détruites à Waterloo. Ne voyant alors aucune sûreté

pour lui, il erra quelque temps aux environs de Toulon, et passa en Corse, où des conseils peut-être perfides lui firent tenter une expédition en Calabre. Mais le vent dispersa sa flottille, et il aborda sur la plage de Pizzo, le 8 octobre 1815, avec une trentaine d'hommes. Traduit devant une commission militaire, il fut fusillé le 15 du même mois. Ainsi finit celui qui, de simple soldat, s'était élevé à un rang suprême, et dont la chute fut aussi terrible que la fortune avait été surprenante et rapide; il était alors âgé de 44 ans. Murat était grand et bien fait, et son costume présentait quelque chose d'affecté, ses cheveux longs et bouclés, ses panaches, son manteau; tout dans son extérieur était disposé avec un art qui sentait trop le comédien. On peut consulter, pour plus de renseignements sur la vie de l'ex-roi de Naples : *Vie de Joachim Murat*, 1815, in-8; *Catastrophe de Murat*, 1815, in-8; *Faits intéressants relatifs à la chute et à la mort de Joachim Murat*, trad. de l'anglais, Gand, 1817, in-8; *Histoire des six derniers mois de la vie de Joachim Murat*, trad. en français par Gallois, 1821, in-8.

* MURAT (Caroline-Marie-Anunciade, Madame), sœur cadette de Napoléon, née en 1782 à Ajaccio, suivit en France sa famille, et passa plusieurs années à Marseille, où elle acheva son éducation. Réunissant aux grâces de son sexe un caractère noble et une âme énergique, elle fixa bientôt les regards des hommes que leurs services et leurs talents avaient rapprochés de son frère. Mariée en 1800 à Murat, pendant qu'elle occupa le trône de Naples, elle prit une part active à l'administration, encouragea les savants et les artistes, et fonda des établissements qui prouvent sa munificence et son goût éclairé. Lorsque Murat quitta sa capitale pour n'y plus revenir, déclarée régente, elle prit des mesures pour assurer, après son départ, la tranquillité publique, et prévenir les effets des réactions. Retirée au château de Baimbourg près de Vienne, elle y vécut sous le nom de comtesse de *Lipona* (anagramme de Napoli), surveillant l'éducation de ses enfants, et faisant sur ses médiocres revenus des économies pour leur assurer une existence conforme à leur position. Après la révolution de 1850, elle vint à Rome voir sa mère et son oncle le cardinal Fesch. L'accueil qu'elle reçut en Italie et le désir de se rapprocher de sa famille la décidèrent à s'y fixer. Après la mort de sa mère, elle vint habiter Florence, où elle mourut, le 28 mai 1859, à 57 ans.

MURAT. Voy. CASTELNAU.

MURATORI (Louis-Antoine), né à Vignola dans le Modenois, le 21 octobre 1672, fut formé à la piété et aux lettres par des maîtres habiles. La nature avait mis en lui les dispositions les plus heureuses; l'éducation les développa avant le temps. Il fut appelé dès l'âge de 22 ans, à Milan, par le comte Charles Borromée, qui lui confia le soin du collège *Ambrosien* et de la riche bibliothèque qui y est attachée. Muratori se nourrissait des sucs les plus purs des fruits de l'antiquité et de notre temps, lorsque le duc de Modène l'appela en 1700. Ce prince le revendiqua comme son sujet, le fit son biblio-

thécaire, et lui donna la garde des archives de son duché. C'est dans ce double emploi que l'illustre savant passa le reste de sa vie, sans autre bénéfice que la prévôté de Sainte-Marie de Pomposa. Les amis que son mérite lui avait acquis à Milan se multiplièrent à Modène. Le cardinal Noris, les Ciampini et les Magliabecchi, les pères Mabillon et Montfaucon, bénédictins, le P. Papebrock, jésuite, le marquis Maffei, le cardinal Quirini, le consultèrent. Les académies se disputèrent l'honneur de lui ouvrir leurs portes; mais Muratori eut trop de bon esprit pour se laisser engouer de ces coterie scientifiques, où le vrai mérite souffre de se voir mis en ostentation, et où les talents personnels du vrai savant sont très-désagréablement mis en commun. Il fut plus sensible aux critiques de quelques théologiens qu'aux éloges exagérés des académiciens. Il s'en plaignit au pape Benoît XIV, et exposa ses sentiments de respect et de soumission. Ce pontife voulut bien le tranquilliser par une lettre qui honore la mémoire de l'un et de l'autre. Il s'élève contre ces esprits inquiets, qui tourmentent un homme d'honneur, sous prétexte qu'il ne pense pas comme eux sur des matières qui n'appartiennent ni au dogme ni à la discipline. Cette réponse rendit la sérénité à Muratori. Il faut convenir cependant que, sans le vouloir, il a donné aux ennemis de l'Eglise le moyen d'éluder ses décisions les plus solennelles, et qu'en particulier, en parlant des faits dogmatiques, il met fort à leur aise tous les hérétiques qui voudront recourir aux modifications et conditions qu'il établit à ce sujet. (*Voy. le Journ. hist. et litt.* 1^{er} avril 1790, pag. 551). Ce savant mourut le 25 janvier 1750, à 78 ans. Ses connaissances étaient immenses, mais par là même quelquefois défectueuses, surtout dans le résultat qu'il en formait : le jugement chez les hommes extraordinairement érudits, égale rarement la mémoire. Jurisprudence, philosophie, théologie, poésie, recherches de l'antiquité, histoire moderne, etc., il avait tout embrassé; mais les bornes de l'esprit humain ont souvent contrarié ses efforts; 46 vol. in-fol., 54 in-4, 15 in-8, plusieurs in-12, sont le résultat du compte de ses nombreux ouvrages. Les principaux sont : *Anecdota quæ ex Ambrosianæ Bibliothecæ codicibus nunc primum eruit, notis et disquisitionibus auct Ludovicus-Antonius Muratorius*, Milan, 2 vol. in-4; le 1^{er} en 1697, le 2^e en 1698 : ouvrage estimé, qu'on ne trouve pas facilement; *Prolegomena in Lescii Crondermi elucidationem doctrinæ augustinianæ, contra Jansenium*, Cologne, 1705, in-4; *Anecdota græca, quæ ex manuscriptis codicibus nunc primum eruit, latine donat, notis et disquisitionibus auct Ludovicus Antonius Muratorius*, Padoue, 5 vol. in-4; le 1^{er} en 1709, le 2^e en 1710, le 3^e en 1715; *Lamini Pritanii de ingeniorum moderatione in religionis negotio, ubi quæ jura, quæ frena sint homini christiano in inquirenda et tradenda veritate ostenditur, et sanctus Augustinus vindicatur a multiplici censurâ Joannis Phereponi* (ce Phereponus est le fameux Jean Le Clerc). Cet ouvrage, plein d'excellentes observations, suivit de près le précédent : il fut imprimé in-4, à Paris, en 1714, et réimprimé en 1715 à Cologne, en 1741 à

Venise, à Vérone et à Francfort. *Rerum italicarum scriptores, ab anno æræ christianæ quingentesimo, ad millesimum quingentesimum*, en 28 ou 29 vol. in-fol., dont le 1^{er} parut en 1725, et le dernier en 1731. Plusieurs seigneurs contribuèrent généreusement à l'impression de cet ouvrage immense. Seize d'entre eux donnèrent chacun 4000 écus. *Antiquitates italicæ mediæ ævi, sive Dissertationes de moribus italicæ populi, ab inclinatione romanæ imperi, usque ad annum 1500*, 6 vol. in-fol., qui parurent depuis 1758 jusqu'en 1745. Les savants ont trouvé beaucoup de fautes et de méprises dans ce recueil. On en a relevé plusieurs dans les journaux. L'abbé Levali (voy. ce nom) a donné un abrégé très-court de ce grand ouvrage. *De paradiso, regniq. celestis gloria, non expectata corporum resurrectione, justis à Deo collata*, Vérone, 1758, in-4; avec le traité de saint Cyprien, *De mortalitate*. C'est une réfutation de l'ouvrage de Thomas Burnet, intitulé : *De statu mortuorum*. *Novus thesaurus veterum inscriptionum, in præcipuis earundem collectionibus hactenus prætermisissarum*, Milan, 6 vol., in-fol., depuis 1759 jusqu'en 1745. Il y a en différentes critiques de ce recueil, auxquelles Muratori n'a point répondu. *Annali d'Italia, dal principio dell' era volgare fino all'anno 1500*, en 12 vol. in-4, imprimés à Venise, sous le titre de Milan; *Liturgia romana vetus*, Venise, 1748, 2 vol.; *Généalogie historique de la maison de Modène*, 2 vol. in-fol., Modène, le premier en 1717, le 2^e en 1740; *Della perfetta poesia italiana*, Modène, 1706, 2 vol. in-4, et Venise, 1724; *Le Rime del Petrarca*, Modène, 1711, in-4, avec des observations très-judicieuses et vainement attaquées par les zélés partisans de Pétrarque; *Del governo della peste, e delle maniere di guardasene*, Modène, 1715, in-8. Ce traité sur la peste a été réimprimé au même lieu en 1721, avec la Relation de la peste de Marseille, des observations et des additions. La *Vie de Sigonius*, à la tête des ouvrages de cet auteur, de l'édition de Milan; celle de François Torti, à la tête des Œuvres de ce savant médecin italien; et plusieurs autres *Vies* particulières; un *Panegyrique de Louis XIV*; des *Lettres*; des *Dissertations*; des *Poésies italiennes*: un *Traité du bonheur public*, traduit en français, Paris, 1772, 2 vol. in-42; *Christianesimo felice nelle missioni del Paraguai*, in-4: tableau aussi intéressant qu'édifiant des nouvelles chrétientés du Paragay, dont Montesquieu, Buffon, Haller ont fait de si grands éloges, et dont ils ont parlé comme d'un fruit merveilleux de la religion, inaccessible aux efforts de la philosophie. Il a été traduit en français; *Vita del P. Paolo Segneri*, Modène, in-8; *Della regolata devozione de' cristiani*, traduit en allemand, en français, et en latin; *Antonii Campanæ de superstitione vitanda, adversus eorum sanguinarum pro immaculata Deiparæ conceptione*, in-8: ouvrage qui a aussi paru sous le nom de *Lampridius*. Il y combat le vœu de défendre jusqu'à la mort l'immaculée conception de la Vierge, vœu qui est effectivement blâmable, puisqu'il égale une pieuse opinion aux dogmes de la foi. Muratori a laissé encore quelques ouvrages manuscrits, entre autres un abrégé de ses *Antiquités italiennes*, en italien, dont son neveu, Jean-

François MURATORI, a donné quelques volumes. Le même a écrit la *Vie* de son oncle, Venise, 1756, in-4. Les Œuvres de cet illustre savant, réimprimées plusieurs fois, ont été recueillies à Arezzo, et à Venise, 1790-1812, 48 vol. in-8. Les journaux littéraires de presque toute l'Europe contiennent des *Notices* sur Muratori. L'abbé Goujet a donné une *Vie* de ce même savant dans le tome 7 des *Mémoires* de l'abbé d'Artigny.

MURCIE, déesse de la paresse, chez les païens. Ses statues étaient toujours couvertes de poussière et de mousse, pour exprimer sa négligence. Son nom est dérivé du mot *murcus* ou *murcidus*, qui, chez les Romains, signifiait un *stupide*, un *lâche*, un *paresseux*.

MURE (Jean-Marie de la), docteur en théologie, et chanoine de Montbrison, publia en 1671 l'*Histoire ecclésiastique de Lyon*, in-4, et en 1674 celle du *Forez*, aussi in-4. Ces deux ouvrages, pleins de recherches savantes, sont estimés. L'auteur mourut à la fin du xvi^e siècle.

MURENA (Lucius Licinius), consul romain, célèbre par sa valeur, et par l'Oraison que Cicéron prononça pour sa défense, signala son courage contre Mithridate, l'an 62 avant J.-C.

MURET (Marc-Antoine), célèbre humaniste, naquit au bourg de ce nom, près de Limoges, en 1526. Dès sa plus tendre jeunesse il acquit des connaissances qui ne sont dans les autres que le fruit de l'âge et d'une longue application. Il apprit de lui-même le grec et le latin, et fut chargé à 18 ans de faire des leçons sur *Cicéron* et sur *Térence* dans le collège d'Auch. De la province, il passa à la capitale, et ne fut pas moins applaudi. Il enseigna au collège de Sainte-Barbe avec un si grand succès, que le roi et la reine lui firent l'honneur d'aller l'entendre. La vivacité de son esprit lui fit des ennemis. Un vice abominable, dont il fut accusé, l'obligea de quitter Paris. Il se retira à Toulouse, et y essuya les mêmes accusations. Joseph Scaliger, piqué de ce qu'il lui avait fait accroire qu'une épigramme qu'il avait composée était l'ouvrage d'un poète de l'antiquité, s'en vengea en lui rappelant le danger qu'il avait couru à Toulouse d'être brûlé :

Qui rigidae flammæ exaserat ante Tolosæ,
Muretus, fumos vendidit ile mihi.

Cette épigramme est un monument des honteux soupçons dont la conduite de Muret fut noircie; soupçons excités par d'autres écrivains, jaloux peut-être de son mérite. Lambin a paru le justifier d'une manière satisfaisante. En effet, si ces accusations avaient eu quelque fondement, comment aurait-il été reçu avec transport à Rome, où il se retira, après être sorti de France, et avoir fait quelque séjour à Venise? Comment aurait-il été caressé par les cardinaux et par les papes? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il reçut dans cette capitale du monde chrétien les ordres sacrés, fut pourvu de riches bénéfices, et y professa avec un applaudissement singulier la philosophie et la théologie. La république des lettres le perdit en 1585, à 59 ans. On lui a reproché d'avoir fait l'éloge du massacre de la Saint-Barthélemy, dans son panégyrique de Charles IX. Il l'envisageait comme l'effet d'une impérieuse né-

cessité, et comme le seul moyen d'arrêter les fleuves de sang que l'hérésie faisait couler en France; il se trompa, comme la suite ne le démontra que trop. Ses ouvrages ont été recueillis en partie à Vérone, en 3 vol. in-8 : le premier en 1727, le dernier en 1750; et à Leyde, 1789, 4 vol. in-8. Cette dernière édition est plus complète et infiniment meilleure. Les principaux ouvrages de Muret sont : d'excellentes *Notes* sur Ténace, Horace, Catulle, Tacite, Cicéron, Salluste, Aristote, Xénophon, etc.; *Orationes*; *Variae lectiones*; *Poemata*; *Hymni sacri*, 1621, in-4; *Oda*; *Disputationes in lib. I Pandectarum*: *De origine juris*; *De legibus et senatusconsulto*; *De constitutionibus principum*, et *de officio ejus cui mandata est jurisdictio*; Les *Juvenilia*, etc., Paris, 1555, in-8, peu commun, ont été réimprimés à Paris, (Barbou), sous la rubrique de Leyde, 1757, avec les poésies de Bèze. Tous ces ouvrages ont de la douceur, de l'élégance, un style pur, un tour facile, et respirent le goût et l'érudition. Ses poésies sont plus estimables pour le choix des expressions que pour celui des pensées; on n'y trouve presque que des mots. Ses *Odes* ne sont point marquées au coin du génie. Point d'enthousiasme, ou s'il y en a de temps en temps quelque étincelle, on voit qu'il ne lui est pas naturel. Ses *Satires* et ses *Epigrammes* manquent de sel et de finesse; ses *Elégies* sont insipides. Ses *Oraisons* sont d'un style nombreux, et pleines de dignité, mais plus remarquables par le langage que par les choses.

MURILLO (Barthélemi-Esteban), peintre espagnol. Voy. MORILLOS.

MURIS (Jean de), que quelques-uns appellent Murs, docteur de Paris et célèbre mathématicien, est auteur du *Tractatus super reformatione calendarii antiqui*, qu'il composa avec Firmin de Bellavalle, par ordre du pape Clément VI. Il a composé aussi sur la musique plusieurs livres restés en manuscrits; le principal est : *Speculum musicæ*, divisé en sept livres, dont les cinq premiers sont théoriques : dans les deux derniers, il parle de la musique de ce temps (1). C'est mal à propos que quelques-uns lui attribuent des observations, où Guy Arétin l'a devancé de plus de trois siècles. Muris vivait encore en 1545, date du *Tractatus* dont nous avons parlé.

MURMELLIUS (Jean), de Ruremonde, professa les belles-lettres à Cologne, à Munster, à Alcaer et à Deventer, où il mourut en 1517. Il laissa : des ouvrages grammaticaux; des *Commentaires* sur le livre de la *Consolation* de Boèce; des *Commentaires* sur quelques lettres de saint Jérôme; *Eglogæ*, Munster, 1504; *Elegiarum moralium lib. V*; *De hymnis ecclesiasticis*; *Descriptio urbis Monasteriensis, versu saphico*, 1502. On a encore de lui des *Poèmes* et des *Notes* sur d'anciens auteurs, in-4.

MURRAY (Jacques comte de), fils naturel de Jacques V, roi d'Ecosse, né vers 1551, prit les armes en 1568, contre Marie Stuart, reine d'Ecosse, sa propre sœur, après qu'elle eut été forcée d'épouser en troisième nocces Jacques Hesburn,

comte de Bothwell, un des conjurés, qu'on laissa évader, pour s'en prendre à la reine du meurtre de son mari. (Voy. MARIE STUART.) Cette princesse fut arrêtée par ses ordres, et dépouillée du gouvernement du royaume. On couronna ensuite Jacques VI, fils de Henri Stuart et de cette princesse, qui n'était âgée que de 15 mois. Le comte de Murray, devenu régent du royaume pendant la minorité de son neveu, but auquel avaient été dirigées toutes ses démarches, confina la reine dans le château de Lochleven, et la traita fort cruellement. Il se porta même pour son accusateur devant Elizabeth, reine d'Angleterre; mais il retourna en Ecosse, piqué de ne pouvoir faire recevoir ses allégations par le conseil. Car Elizabeth, qui alors n'avait point encore formé la résolution barbare qu'elle prit depuis, lui fit dire par son ministre Cécil, « que tout ce qu'il avait produit contre sa souveraine ne paraissait pas suffire pour que sa majesté prit une opinion désavantageuse de sa bonne sœur, et qu'apprenant les troubles et les désordres qu'occasionnait en Ecosse l'absence de Marie, elle jugeait convenable de ne pas retenir cette princesse en Angleterre, mais de la renvoyer dans ses états. » (Voy. HESBURN.) Cet homme ambitieux, dur, méchant, hypocrite, fut la victime de ses violences. Se promenant à cheval par les rues de Linlithgow, l'an 1570, il fut tué d'un coup de pistolet par Jacques Hamilton, dont il avait injustement contisqué les biens, et maltraité l'épouse jusqu'à lui faire perdre la raison. Ce fut Murray qui bannit la religion romaine du royaume d'Ecosse; et il ne faut pas douter que sa haine extrême contre les catholiques n'ait eu beaucoup de part aux traitements atroces qu'il fit à la reine. Mademoiselle Kéralio, dans son *Histoire d'Elizabeth*, le peint comme un monstre, tel qu'il était en effet.

* MURRAY (John), médecin, professa longtemps avec succès à Edimbourg la physique, la chimie, la matière médicale et la pharmacie, et mourut dans cette ville, le 22 juillet 1820. On a de lui, en angl. : *Eléments de chimie*, 1801, 2 vol. in-8; 2^e édit., 1810; *Eléments de matière médicale et de pharmacie*, 1801, 2 vol. in-8; *Système de chimie*, 1806, 1809, 4 vol. in-8; *Système de matière médicale et de pharmacie*, 1810, 2 vol. in-8.

* MURRAY (Alexandre), orientaliste, né vers 1775 à Kitterick en Ecosse, mort le 15 avril 1813, à 58 ans, mérite d'être compté parmi les savants précoces. Avant d'avoir terminé ses études, il mit en ordre les *Voyages de Bruce*, dont il donna une édition très-estimée, Londres, 1805, 7 vol. in-8, et atlas. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé ministre de la petite paroisse d'Urr. Ses vastes connaissances lui valurent la chaire de langues orientales à Edimbourg. Il l'occupa peu de temps, et fut enlevé par une courte maladie à la fleur de son âge. Outre quelques *Poésies*, on a de lui : l'*Histoire de la vie et des écrits de Bruce*, 1808, in-4, et une *Histoire des langues de l'Europe*, publiée dix ans après sa mort, Edimbourg, 1825, 2 vol. in-8, précédée d'une *Notice* sur l'auteur.

MURS. Voy. MURIS.

(1) Cet ouvrage a été publié par le savant Gerbert, abbé de Saint-Blaise, dans les *Scriptores ecclesiastici de musica*, tom. III, pag. 189-315.

MURTOLA (Gaspard), poète italien, natif de Gênes, mort en 1624, fit un poème sous ce titre : *Della creazione del mondo*, in-12, qui fut critiqué par Marini (*voy.* ce nom). Ces deux poètes écrivirent quelques sonnets satiriques, intitulés, les uns *La Murtolèide*, in-12; les autres *La Marinèide*, aussi in-12. Mais Murtola, se sentant le plus faible, chercha d'autres instruments que sa plume pour se venger; il tira un coup de pistolet sur Marini, qui fut blessé. Cette affaire aurait eu des suites fâcheuses, si Marini n'eût travaillé à obtenir la grâce de son adversaire. Outre son poème de la *Création du monde*, Murtola a fait encore d'autres vers italiens, in-12; et un poème latin, qui a pour titre : *Nutriciarum, sive Neniarum libri tres*.

* MURVILLE (P. N. André, plus connu sous le nom de), auteur dramatique, né en 1754, obtint quelque succès dans les concours de l'académie française, dont, malgré ses prétentions, il ne fit jamais partie. Pendant les guerres de la révolution il servit comme capitaine et combattit de la plume et de l'épée pour la cause républicaine, sans parvenir à s'avancer. Il est mort dans l'indigence vers la fin de 1814. On a de lui : les *Adieux d'Hector et d'Andromaque*, pièce qui partagea le prix en 1776 avec celle de Gruet, élève de Delille, mort peu de temps après; *Épître à Voltaire* qui obtint l'accessit de l'académie française, 1779, in-8; pièce médiocre qui lui valut le prix d'encouragement; *Melcour et Verseuil*, comédie en un acte et en vers, 1785, in-8; *Le rendez-vous du mari*, comédie en un acte et en vers, 1781. C'est la seule de ces pièces restée au répertoire; *Abdelazis et Zuleïma*, tragédie, 1791; *l'Année champêtre*, suivi de *Poésies diverses*, 1807, in-8, etc. Murville a fourni beaucoup de morceaux aux *Almanachs des Muses*, etc.

MUSA (Antonius), affranchi, puis médecin de l'empereur Auguste, était Grec, et frère d'Enphorbe, médecin de Juba, roi de Mauritanie. Il guérit Auguste d'une maladie très-dangereuse; mais son art échoua contre celle qui enleva le jeune Marcellus. On lui attribue deux petits traités : *De herba botonica*, et *De tuenda valetudine*, avec les *Medici antiqui*, Venise, 1547, in-fol. Le sénat romain lui fit élever une statue d'airain, que l'on plaça à côté de celle d'Esculape. Auguste lui permit de porter un anneau d'or, et l'exemption de tout impôt : privilège qui passa à ceux de sa profession. Horace parle de Musa et des bains d'eau froide que ce célèbre médecin lui faisait prendre au plus fort de l'hiver. Après sa mort on se dégoûta de ce remède. Charmis, médecin marseillais, le renouvela sous Vespasien; et alors on vit dans les lacs et les rivières des vieillards tremblotants au milieu des glaces. Comme tout est mode, même la médecine, celle-là passa bientôt, et ce n'est que de nos jours qu'elle a été ressuscitée.

MUSA. *Voy.* MOYSE.

* MUSARD (Nicolas), curé, né en 1754, dans le diocèse de Châlons-sur-Marne, montra dès sa jeunesse un désir ardent de se consacrer à Dieu. Ses parents contrarièrent longtemps ses vues; il en obtint enfin la permission de commencer ses études, dont il abrégua la durée par l'activité de son tra-

vail. Ordonné prêtre en 1785, il fut envoyé à Sommevesle, pour gouverner cette paroisse, et l'annexe de Poix. En 1791, ayant refusé le serment, les révolutionnaires le brûlèrent en effigie, et vinrent à son presbytère pour le maltraiter; néanmoins il resta dans sa cure jusqu'après le 10 août. Forcé de sortir de France, après avoir passé quelque temps dans les Pays-Bas et en Allemagne, il revint, vers la fin de juin 1795, dans sa paroisse, et s'y livra à l'exercice du ministère évangélique. Arrêté le 22 février 1796, et conduit dans les prisons de Reims, il parut le 10 mars devant le tribunal et condamné à mort. Son nom est cité avec honneur dans les *Confesseurs de la foi*, par l'abbé Carron. M. Baty, mort curé de Rouvroy, qui s'était trouvé avec lui dans les prisons de Reims, a publié le *Modèle des pasteurs*, ou *Vie de M. Musard*, Paris, 1828, in-8.

MUSCHENBROECK, ou mieux MUSSCHENBROECK (Pierre de); né à Leyde en 1692, mort dans cette ville en 1761, fut reçu docteur en médecine en 1715; mais les sciences exactes l'occupèrent principalement. Après avoir fait un voyage à Londres, où il vit Newton, et où il consulta Desaguliers, il revint en Hollande et y obtint bientôt des places. L'université d'Utrecht était depuis longtemps célèbre pour l'étude du droit; Muschenbroëck y ayant été nommé professeur de physique et de mathématiques, la rendit fameuse encore par ces sciences, qu'il enseigna avec une grande réputation. Leyde le rappela bientôt pour y professer les mêmes sciences, et il redoubla ses soins pour remplir dignement son emploi. Son nom s'étant répandu parmi les savants, plusieurs académies, et en particulier celles des sciences de Paris et de Londres, se l'associèrent. La culture des lettres, les calculs et les expériences physiques, ont rempli tout le cours de sa vie. On lui doit plusieurs ouvrages. On y voit qu'il apportait dans ses expériences une sagacité peu commune; et dans ses calculs beaucoup d'exactitude. Ses *Essais de physique*, traduits en français par M. Sigaud de Lafond, et imprimés en 1769, 5 vol. in-4, sont estimés. L'auteur ne l'était pas moins pour sa candeur et son désintéressement. Ses mœurs étaient simples et pures, et sa conversation enjouée. Plusieurs souverains, les rois d'Angleterre, de Prusse, de Danemark, tâchèrent en vain de l'attirer dans leurs états. On a encore de lui : *Tentamina experimentorum*, Leyde, 1751, in-4; *Institutiones physicae*, Leyde, 1748, in-8; *Compendium physicae experimentalis*, 1762, in-8.

MUSCULUS (Volfgang), dont le nom de famille était Mosel, ou Moesel, qu'il latinisa, suivant l'usage des érudits de son temps, naquit à Dieuze en Lorraine, l'an 1497, d'un tonnelier, et se fit bénédictin dans le Palatinat, à l'âge de 15 ans; mais il quitta en 1527 le cloître et la rigidité salutaire des orthodoxes, pour les erreurs indulgentes du luthéranisme, qui lui donnait une femme. Réduit à la mendicité, il se fit tisserand et ensuite manœuvre à Strasbourg, où il s'était réfugié. Bucer lui donna une retraite dans sa maison et la place de catéchiste. Il devint ensuite ministre de Strasbourg et eut une chaire de théologie à Berne, où il

mourut en 1565, après avoir publié des *Commentaires* sur l'Écriture sainte, in-fol.; une compilation intitulée *Loci communes*, in-fol.; et des *Traductions* de plusieurs Traités de saint Athanase, de saint Basile, etc.

MUSCULUS (André), de Schneeberg en Misnie, professeur de théologie à Francfort-sur-l'Oder, mourut en 1580. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Il était un des plus zélés défenseurs de l'*ubiquité*, et il donnait dans des rêveries qui diminuaient beaucoup le prix de ses livres, s'ils en avaient quelqu'un. Il prétendit que Jésus-Christ n'avait été médiateur qu'en qualité de Dieu; et que la nature divine était morte comme la nature humaine. Il enseignait que le Sauveur n'était point effectivement monté au ciel, mais qu'il avait laissé son corps dans la nuée qui l'environnait. Il avait imaginé ces erreurs pour combattre Stauler, qui prétendait que Jésus-Christ n'avait été médiateur qu'en qualité d'homme, et non pas en qualité d'Homme-Dieu. Musculus, pour le contredire, soutint que la divinité avait souffert, et qu'elle était morte. C'est ainsi qu'en fait de raisonnement comme en fait de conduite, les insensés n'évitent une extrémité que pour donner dans une autre, et comme dit un ancien, *in contraria currunt*.

MUSÉE, *Mææus*, poète grec, que l'on croit avoir vécu du temps d'Orphée et avant Homère, vers l'an 1180 avant J.-C. Il y a eu un autre poète de ce nom dans le iv^e siècle. Il est auteur du *Poème de Léandre et Hero*. On le trouve dans le *Corpus poet. græc.*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.; et séparément, grec et latin, Paris, 1678, in-8, et Leyde, 1757, in-8. Il a été traduit en français, 1774, in-4 et in-8.

MUSÉE (Jean). Voy. KNTZEN.

MUSES, déesses des sciences et des arts, filles de Jupiter et de Mnémosyne. Elles étaient neuf : Clio, Melpomène, Thalie, Euterpe, Terpsichore, Erato, Calliope, Uranie et Polymnie. Il y avait des peuples qui n'en admettaient que trois : Méléète, Mnéme et Edé. D'autres en comptaient sept; quelques-uns seulement deux. Quoi qu'il en soit du nombre, elles avaient Apollon à leur tête. Le palmier, le laurier et plusieurs fontaines, comme l'Hippocrène, Castalie et le fleuve Permesse, leur étaient consacrés. Elles habitaient les monts Parnasse, Hélicon, Piérior et le Pinde. Le cheval Pégase paissait ordinairement sur ces montagnes et aux environs. On représentait les muses jeunes, belles, chastes, aimant la retraite, pour avertir que sans mœurs et sans recueillement, l'étude et les plus rares talents deviennent inutiles.

MUSGRAVE (Guillaume), docteur en médecine et savant antiquaire, né en 1637, à Charlton-Musgrave, dans le comté de Sommerset, fut fait secrétaire de la société royale de Londres en 1684. Il se fixa ensuite à Exeter, et mourut en 1721. On a de lui : une *Dissertation sur la goutte*, intitulée : *de Arthritide symptomatica et anomala*, in-8; *de Legionibus*; *de Aquilis romanis*, etc., 1715, in-8; *Geta Britannicus*, 1715, in-8; *Belgium britannicum*, 1719, in-8.

MUSITAN (Charles), médecin de Castrovillari,

petite ville de Calabre, mort à Naples en 1714, à 80 ans, est auteur de plusieurs ouvrages imprimés à Genève, 1716, 2 vol., in-fol., et à Venise, 1758. Ils seraient plus estimés si l'auteur vantait moins les remèdes préparés par le feu chimique, et s'il met dans les descriptions des maladies et de leurs symptômes. Il était prêtre, et bon prêtre. Il guérissait à la fois l'âme et le corps. Son désintéressement lui faisait refuser toute espèce d'honoraires et renvoyer les présents. Ses ennemis voulurent lui interdire la médecine; mais Clément IX, qui connaissait son savoir et ses vertus, lui permit de l'exercer.

MUSIUS (Corneille), ou *Mvvs*, né à Delft en 1505, se distingua dans les belles-lettres et les langues à Louvain, et les enseigna lui-même à Gand. Il accompagna ensuite de jeunes seigneurs à Paris et à Poitiers. De retour dans sa patrie, il fut directeur des religieuses de Sainte-Agathe, emploi qu'il remplit avec beaucoup de zèle pendant 56 ans. Dans ses moments de loisir, il cultivait les Muses et se fit estimer par sa science, sa probité, son attachement à la foi de ses pères, et par sa charité; il eut le bonheur de recevoir la couronne du martyre le 10 décembre 1572. Le fanatique et cruel Guillaume de la Marck le fit arrêter à Leyde, et épuisa sur ce respectable vieillard tout ce que la rage peut inventer de plus atroce. Il lui fit couper les oreilles, le nez, les doigts des mains et des pieds et ce que la pudeur défend de nommer; après quoi l'illustre savant et chrétien fut attaché à la potence. Tels ont été les exploits des hommes qui prêchaient la tolérance et déclamaient contre la sévérité légale du duc d'Albe. (Voy. TOLEDE, la MARCK, PIECK, SONOR.) Guillaume Estius dans son *Histoire des martyrs de Gorcum*, les auteurs des *Acta Sanctorum* au 10 juillet, et Pierre Opmeer dans son *Histoire des martyrs de Hollande*, se sont étendus sur la vie et la mort de cet homme respectable. On a de lui divers poèmes : *Institutio feminae christianæ*, tirée du dernier chapitre des *Proverbes*; *Odes* et quelques *Psaumes* en vers, Poitiers, 1556, in-4; *De temporum fugacitate, deque sacrorum poematum immortalitate*, ibid., 1556, in-4. Il y donne un abrégé de sa vie; *Imago patientiæ*; *Libellus tumulorum Desiderii Erasmi*, Louvain, 1559, in-4; *Encomium solitudinis*, Anvers, 1566, in-4; des *Hymnes*; un *Livre de prières*, publié par Luc Opmeer, Leyde, 1582, in-16. Ses vers sont d'un style pur et clair. On voit dans le *Theatrum crudelitatis hereticorum*, la représentation de son cruel martyre, avec cette belle inscription en forme d'épithaphe :

Nec tua te pietas, nec Apollinis infula texit,
Musarum, Musi, decus, ingeniumque per omnem
Immortalis honos qui te illustraverat orbem.
Nunc major laus orta tibi, manet altera caelo
Laurea, quam feritas batavicae injuria gentis,
Et multo peperit sudatum vulnere lethum.

MUSONIUS-RUFUS (Caius), philosophe stoïcien du 1^{er} siècle, fut envoyé en exil dans l'île de Gyare, sous le règne de Néron. Il fut rappelé par l'empereur Vespasien; et lorsque ce prince chassa tous les philosophes, qui intriguaient pour causer des troubles dans l'empire, Musonius-Rufus fut excepté. —

Il ne faut pas le confondre avec un autre philosophe cynique du même nom et du même temps, qui était lié avec Apollonius de Thyane. Nous avons plusieurs *Lettres* de ces deux philosophes. Voy. les *Mémoires de l'académie des Inscriptions*, in-4, tome 51, page 151.

MUSSATI (Albertin), historien et poète padouan, né en 1261, mourut en 1529. Ses succès en poésie lui méritèrent l'honneur du lauréat, qu'il reçut dans sa patrie. Il défendit Padoue contre Cane de la Scala, et se distingua par sa valeur; fait prisonnier dans une seconde guerre avec le même Cane, celui-ci l'admit à sa table, et le traita avec distinction. Les vers de Mussati, assez bons pour leur temps, ont souffert du déchet au creusé de la postérité. Envisagé comme historien, on lui doit *De gestis Henrici VII imperatoris*; *De gestis Italorum post Henricum*. Les *Œuvres* de Mussati ont été recueillies à Venise en 1656, in-fol. Pignorius, Félix Osius et Villani les ont commentées : leurs *Notes* se trouvent dans ce recueil.

*. MUSSET-PATHAY (Victor-Donatien de), né en 1768, dans les environs de Vendôme, fut admis à douze ans à l'école militaire de cette ville et ensuite dans le génie. Enfermé en 1795, comme suspect et frère d'émigré, à sa sortie de prison il fut employé dans l'administration militaire, et plus tard fit comme ingénieur-géographe plusieurs campagnes en Suisse, puis en Italie à la suite de l'armée de réserve. De retour en France il obtint, en 1805, une place de chef de bureau au ministère de la guerre, d'où il passa en 1811, avec les mêmes fonctions, au ministère de l'intérieur. Ayant cessé d'être employé en 1818, il prit part à différentes entreprises littéraires, notamment à la publication des *Œuvres* de J.-J. Rousseau, dont il donna l'édition la plus complète avec des *Notes* historiques et des *éclaircissements*, Paris, 1825-25, 20 vol. in-8. Réintégré dans sa place, il prit sa retraite pour pouvoir se livrer plus tranquillement à ses goûts littéraires, et mourut à Paris le 8 avril 1852, laissant la réputation d'un savant laborieux et d'un homme estimable. Il est le père de Paul et d'Alfred de Musset, qui se sont faits l'un et l'autre une réputation dans la littérature contemporaine. Outre des romans oubliés et des traductions de l'*Histoire grecque*, de l'*Abrégé de l'histoire romaine*, de Goldsmith, on a de Musset Pathay : *Voyage en Suisse et en Italie à la suite de l'armée de réserve*, 1800, in-8; *Vie militaire et privée de Henri IV, d'après ses lettres inédites*, 1805, in-8; *Relations des principaux sièges faits ou soutenus en Europe par les armées françaises depuis 1792*, etc., 1806, in-8, avec atlas. Les relations sont de Marescot, Dejean, Poitevin, etc.; le *précis* historique est de Musset; Napoléon, choqué des éloges qu'on y donnait à Moreau, dont la retraite était qualifiée de glorieuse, en arrêta la publication; *Recherches historiques sur le cardinal de Retz*, 1807, in-8, ouvrage curieux et devenu rare; *Souvenirs historiques*, 1807, in-8; *Bibliographie agricole*, 1810, in-8; elle est estimée quoiqu'incomplète même à l'époque de sa publication; *Fragment d'un voyage fait au mois de mai 1810 dans le Brabant hollandais et dans les*

îles de la Zélande, 1810, in-8; *Histoire de la vie et des ouvrages de J.-J. Rousseau*, 1821, 2 vol. in-8; — 1822, 2 vol. in-12. C'est moins une histoire qu'une apologie (voy. J.-J. Rousseau); *Réponse à la lettre de M. de Girardin sur la mort de J.-J. Rousseau*, 1824, in-8; *Suite au mémorial de sainte Hélène* (de Las Cases) ou *Observations critiques, etc.*, 1824, 2 vol. in-8 et in-12 (avec M. de Sazerac); *Chronique amoureuse de la cour de France*, 1826, in-fol. orné de lithograph.; *Contes historiques*, 1826, in-8. Musset a été un des collaborateurs du *Cours d'agriculture*, de la *Décade philosophique*, de la *Biographie universelle*, et a fourni quelques mémoires au *Recueil de l'académie celtique*. (Voy. RETZ le card. de).

MUSSCHENBROEK. Voy. MUSCHENBROECK.

MUSSO (Cornélio), né à Plaisance en 1511, entra chez les cordeliers dès l'âge de 9 ans, Paul III l'appela à Rome, et lui donna l'évêché de Bertinoro, puis celui de Bitonto. Il assista avec éclat au concile de Trente, et mourut à Rome en 1574, à 65 ans. On a de lui des *Sermons*, imprimés à Venise en 4 vol. in-4, 1582 et 1590. Ils furent extraordinairement applaudis, quoiqu'ils ne soient guère au-dessus de ceux de Maillard et de Menot. La fable, l'histoire, Homère et Virgile y sont cités tour-à-tour avec l'Ecriture et les Pères.

MUSTAPHA I^{er}, empereur des Turcs, succéda à son frère Achmet en 1617; mais il fut chassé quatre mois après, et mis en prison par les janissaires, qui placèrent sur le trône Osman I^{er}, son neveu. Mustapha, du fond de sa prison, avait encore un parti. Sa faction persuada aux janissaires que le jeune Osman avait dessein de diminuer leur nombre, pour affaiblir leur pouvoir. On déposa Osman sous ce prétexte; on l'enferma aux Sept-Tours, et le grand-visir alla lui même égorger son empereur. Mustapha fut tiré de la prison pour la seconde fois, reconnu sultan, et au bout d'un an déposé encore par les mêmes janissaires, qui l'avaient élu deux fois. Jamais prince, depuis Vitellius, ne fut traité avec plus d'ignominie. Il fut promené dans les rues de Constantinople, monté sur un âne, exposé aux outrages de la populace, et puis conduit aux Sept-Tours et étranglé dans sa prison l'an 1625. Amurat IV, frère d'Osman, fut placé sur le trône après cette déposition.

MUSTAPHA II, empereur des Turcs, fils de Mahomet IV, succéda à Achmet II, son oncle en 1695. Les commencements de son règne furent heureux. Il défit les Impériaux devant Temeswar en 1696, fit la guerre avec succès contre les Vénitiens, les Polonais, les Moscovites; mais dans la suite ses armées ayant été battues, il fut contraint de faire la paix avec ces différentes puissances, et se retira à Andrinople, où il se livra à la volupté et aux plaisirs. Cette conduite excita une des plus grandes révoltes qui aient éclaté depuis la fondation de l'empire ottoman. Cent cinquante mille rebelles forcèrent le sérail, et marchèrent vers Andrinople pour détrôner l'empereur. Ce prince leur promit toutes les satisfactions qu'ils pourraient exiger; rien ne put les adoucir. Le grand-visir voulut leur opposer 20,000 hommes; mais ceux-ci se joignirent aux autres. Les rebelles écrivirent à l'instant à Achmet,

frère de Mustapha, pour le prier d'accepter le sceptre. L'empereur intercepta la lettre; et, voyant que sa perte était résolue, il fut contraint de céder le trône à son frère en 1705. Réduit à une condition privée, il mourut de mélancolie six mois après sa déposition. Le trop grand crédit de la sultane Validé et du mufti, qui retenait le sultan hors de sa capitale pour le mieux gouverner, fut la cause de cette révolution. Le mufti et son fils périrent par le dernier supplice, après avoir essuyé une cruelle question pour déclarer où étaient leurs trésors.

MUSTAPHA III, fils d'Achmet III, né en 1716, parvint au trône le 26 novembre 1757. Il était renfermé depuis la déposition de son père en 1750. Mustapha avait le jugement sain, le cœur droit; mais l'incapacité de ses généraux lui causa des revers. Malgré les guerres qu'il eut à soutenir, il amassa des trésors, et laissa soixante millions de piastres. Il montra dans quelques occasions un caractère guerrier. Il prit les armes en 1769 contre les Russes, mais il fut battu, et perdit plusieurs places; l'année suivante, il eut à essuyer la terrible défaite de son armée navale près de Scio, celle du Khan de Crimée sur le Pruth et celle de l'armée du grand-vézyr. En 1771 les Russes s'emparèrent de Bender et de la Crimée. Il mourut en 1774, avant que d'avoir vu la fin de la guerre funeste qui s'éleva sous son règne entre la Russie et la Porte, relativement aux troubles de la Pologne. Son frère Abdul-Ahmed, qui lui a succédé, a donné la paix à ses états au commencement de son règne, le 14 juillet 1774, après être sorti d'une prison où il était retenu depuis 1750, comme son frère, et où il a fait renfermer son neveu, fils de Mustapha III.

MUSTAPHA, fils aîné de Soliman II, empereur des Turcs, fut gouverneur des provinces de Magnésie, d'Amasée, d'une partie de la Mésopotamie, où il se fit aimer et respecter des peuples. Cependant Roxelane, l'une des femmes de l'empereur, craignant que ce prince ne montât sur le trône au préjudice de ses enfants, et voulant faire régner ceux-ci, l'accusa de tramer une rébellion contre l'empereur. Soliman le fit venir devant lui, et, sans l'écouter, le fit étrangler inhumainement, en 1555. Sa figure, sa bravoure, son adresse, excitèrent des regrets.

* MUSTAPHA-BAIRAKDAR (1), célèbre grand vézyr, né en 1755 à Rasgrad d'un pauvre laboureur, exerça d'abord la même profession que son père, se livra ensuite au commerce des chevaux, et enfin s'enrôla dans les troupes du pacha de Routschouk auquel il succéda en 1804. En 1806, il fut défait plusieurs fois par les Russes qui s'étaient emparés de la Moldavie. Mais l'année suivante il remporta sur eux un avantage important et fut revêtu de la charge de seraskier. Il était à la tête de l'armée du Danube, lorsque Sélim III fut précipité du trône : l'attachement qu'il portait à ce prince lui fit prendre la résolution de le rétablir. Il s'avance vers Andrinople où il rencontre le nouveau

visir, Teheleby-Mustapha, qu'il contraind de le suivre à Constantinople. A son arrivée il dépose le mufti, l'aga des janissaires, et s'assure de tous les chefs qui ont renversé Sélim. Mais ayant accordé au sultan Mustapha une heure pour réfléchir, celui-ci en profita pour faire poignarder Sélim. Son premier mouvement fut de le faire massacrer; mais il se contenta de le déposer et fit proclamer à sa place son frère Mahmoud. Reconnu, le 28 juillet 1808, grand-vézyr, il s'occupa sur-le-champ de remplacer le corps des janissaires par celui des *seymens* dont l'institution avait amené la mort du précédent sultan. Mais les janissaires se portèrent sur Constantinople. Baïrakdar, obligé de céder au nombre, et réduit à la dernière extrémité, mit le feu au magasin à poudre, et se fit sauter après avoir fait étrangler Mustapha IV, le 15 novembre 1808.

MUSTAPHA-ZELEBIS. Voy. DUSMES MUSTAPHA.

MUSURUS (Marc), né vers 1470, à Retimo, dans l'île de Candie, se distingua par la beauté de son génie. Il enseigna le grec à Venise avec une réputation extraordinaire, et alla à Rome, où il fit sa cour à Léon X. Ce pape lui donna l'archevêché de Malvasie dans la Morée; mais il mourut d'hydropisie peu de temps après, en 1517, dans sa 56^e année. On a de lui des *Epigrammes* et d'autres pièces en grec. C'est lui qui le premier donna des éditions d'*Aristophane* et d'*Athénée*. Il est aussi l'éditeur de l'*Etymologicon magnum Græcum*, Venise, 1499, in-fol., réimprimé en 1549, dans la même ville en 1594, à Heidelberg, etc.

MUSZKA (Nicolas), né à Schellitz dans le comté de Neytra en Hongrie, le 28 octobre 1715, entra dans la société des jésuites en 1750, et y enseigna pendant plusieurs années la rhétorique, la philosophie et la théologie avec beaucoup de réputation, particulièrement à Vienne en Autriche. Il était provincial de la province d'Autriche et de Hongrie, lors de la suppression de la société. La ville de Neusol étant devenue épiscopale en 1776, il fut nommé grand-prévôt de la cathédrale, et mourut dans cette ville quelques années après. On a de lui : *Vitæ Palatinorum sub regibus Hungariæ*, réimprimées avec des additions et corrections à Tyrnau, 1762, in-fol.; *De legibus, earum transgressionibus, seu peccatis et peccatorum pœna libri III*, Vienne, 1759, in-4, suivis de plusieurs autres traités de théologie et de morale, imprimés dans la même ville. Ils réunissent à la fois l'ordre, la clarté et l'élégance.

MUTIAN (Jérôme), peintre, né au territoire de Brescia en Lombardie, l'an 1528, apprit les premiers principes de son art à Brescia, sous Jérôme Romanini. S'étant rendu à Venise, la vue des chefs-d'œuvre dont les grands maîtres ont décoré cette ville, et ceux du Titien en particulier, firent sur lui la plus vive impression. Il se fit une manière de peindre excellente. Ses tableaux étaient fort recherchés. Les cardinaux d'Est et de Farnèse l'occupèrent beaucoup. Le pape Grégoire XIII le chargea de faire les cartons de sa chapelle, et lui commanda plusieurs tableaux. Cet illustre artiste, voulant signaler son zèle pour la peinture par quelque établissement considérable, se servit du crédit que son

(1) Le surnom de *Bairakdar*, c'est-à-dire *Porte-étendard*, lui fut donné à la suite d'un engagement dans lequel il parvint, malgré les blessures dont il était couvert, à conserver un étendard qu'il avait enlevé à l'ennemi.

mérite lui donnait auprès de sa Sainteté, pour fonder à Rome l'académie de Saint-Luc, dont il fut le chef, et que Sixte-Quint confirma par un bref. Mutian était fort habile dans l'histoire, mais il s'adonna particulièrement au paysage et au portrait. Ses dessins, arrêtés à l'encre de la Chine, se font admirer par la correction du trait, par l'expression des figures, et par l'admirable feuiller de ses arbres. Il mourut à Rome en 1590.

** MUTIN (l'abbé Jean), né vers 1765 en Bourgogne, venait d'entrer dans les ordres quand la révolution éclata. N'ayant point voulu prêter le serment exigé des ecclésiastiques, il fut obligé de quitter la France, et n'y rentra qu'après le 18 brumaire. Venu à Paris, il y concourut à la rédaction de plusieurs journaux jusqu'en 1815, et fut à cette époque employé au ministère de l'intérieur, à l'examen des nouveaux écrits politiques, fonctions qu'il sut remplir avec une rare intelligence. Ayant perdu cette place à la révolution de 1850, il ne s'occupa plus que de terminer plusieurs ouvrages importants auxquels il travaillait depuis longtemps, notamment une *Histoire de la philosophie moderne*, qu'il avait, dit-on, achevée, lorsqu'il mourut le 16 mai 1857. L'abbé Mutin avait travaillé avec Salgues et Jondoï, à un recueil dont 2 vol. parurent en 1801, sous ce titre : *La philosophie rendue à ses vrais principes, ou Cours d'études sur la religion, la morale et les principes de l'ordre social*. « Cet » ouvrage, dit un excellent critique (M. Dussault), » n'est point fondé sur des hypothèses, toujours » plus suspectes à mesure qu'elles sont plus brillantes. Les auteurs ne font que reconstruire l'édifice du bon sens sur les débris de l'erreur : » leur but est de montrer combien l'homme, avec » les meilleures intentions, peut s'égarer quand il » ne prend pas la raison pour guide. » Mais tel est l'aveuglement du siècle que cet ouvrage est à peine connu, tandis que nous voyons les productions les plus frivoles se multiplier à la honte des lettres et de l'esprit humain.

MUTIO. Voy. MUZIO.

* MUTIS (don Joseph-Célestino), botaniste, que Linnée appelle *Phytologorum americanorum princeps*, né à Cadix en 1752, se destina d'abord à la médecine, et fut nommé en 1787 suppléant de la chaire d'anatomie à Madrid; mais il montra plus de goût pour l'histoire naturelle que pour l'art de guérir, et ayant eu l'avantage de se faire connaître de Linnée, il entretenait dès lors une correspondance avec cet illustre botaniste. En 1760 il suivit, comme médecin, Pedro Mesia de la Cerda, nommé vice-roi en Amérique. Après avoir séjourné à Carthagène, à Turbaco et à Honda, il s'établit à Santa-Fé de Bogota, embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale (1772). Sa nouvelle dignité ne l'empêcha pas d'accepter la chaire de mathématiques au *Colegio Mayor de Nuestra-Senora del Rosario*, et ce ne fut pas sans inquiétude que les dominicains le virent prendre le système de Copernic pour base de son enseignement; mais il n'eut pas de peine à leur prouver que cette hypothèse n'avait rien de contraire à la foi catholique (voy. COPERNIC, III, 51). Mutis ex-

plora dans ses loisirs le royaume de la Nouvelle Grenade pour en examiner les plantes dont il envoya les espèces rares à Linnée; mais, par une erreur bizarre et funeste pour la géographie des plantes, le botaniste suédois les a indiquées comme venant du Mexique, dans son supplément des *Species Plantarum* et dans son *Mantissa*. On doit à ses recherches la connaissance de beaucoup de genres du règne végétal : *Vallea*, *Barnadesia*, *Escallonia*, *Manettia*, *Mutisia*, à l'occasion duquel Linnée dit : *Nomen immortale quod nulla ætas unquam delebit*, etc. Mais son principal mérite à nos yeux, est d'avoir distingué le premier les différents genres du *Cinchona* ou *Quinquina*, et les véritables caractères de ce genre si précieux. Il a décrit aussi un grand nombre d'autres plantes utiles dans la médecine et dans le commerce, parmi lesquelles il faut compter le *psychotria emetica*, ou *Ipecacuanha*, du Rio-Magdalena; le *toluifera*, et le *myroxylum*, qui donne les baumes de Tolu et du Pérou; la *Wintera Grenadensis*, et l'*Alstonia Theciformis*, qui fournit le thé de Santa-Fé; c'est encore lui qui découvrit et fit connaître la plante nommée par les Indiens *Vejuco del Guaco*, plante qu'ils emploient comme l'antidote le plus puissant contre la piqûre des serpents venimeux. On trouve des renseignements sur ses travaux dans le Supplément de Linnée, dans les ouvrages de Cavanilles, de M. de Humboldt, et dans le *Semanario del nuevo reino de Granada* 1800 et 1809. Outre les *Mémoires* insérés par Linnée dans le volume de l'académie de Stockholm, année 1769, il en a publié dans divers recueils américains, entre autres dans le journal de Santa-Fé *Papel periodico* (1794). Mutis a laissé des manuscrits qu'il a recommandés aux soins de ses amis et de ses parents. Ce botaniste, mort le 11 septembre 1808, fut aussi bon prêtre que savant distingué.

MUTIUS (C.) surnommé *Codrús* et ensuite *Scævola*, s'immortalisa dans la guerre de Porsenna, roi des Toscans, contre les Romains. Ce prince, défenseur de Tarquin le Superbe chassé de Rome, vint assiéger cette ville l'an 507 avant J.-C. pour y faire rentrer le tyran. La vie de Porsenna parut à Mutius incompatible avec le salut de la république. Il se détermina à la lui ôter, et, déguisé en toscan, il passa dans le camp ennemi. La tente du roi était aisée à reconnaître; il y entra, et le trouva seul avec un secrétaire, qu'il prit pour le prince, et qu'il tua au lieu de lui. Les gardes accoururent au bruit, et arrêtèrent Mutius. On l'interrogea, afin de savoir d'où il était, s'il avait des complices, et la cause d'une action si téméraire; mais refusant de répondre à ces questions, il ne fit que dire : *Je suis Romain*; et comme s'il eût voulu punir sa main de l'avoir mal servi, il la porta sur un brasier ardent, et la laissa brûler en regardant fièrement Porsenna. Le roi étonné admira le courage de Mutius et lui rendit son épée, qu'il ne put recevoir que de la main gauche, comme le désigne le surnom de *Scævola*, qu'il porta depuis. Le Romain, feignant alors d'être touché de reconnaissance pour la générosité de Porsenna, qui lui avait sauvé la vie, lui parla ainsi : « Seigneur, votre générosité va me » faire avouer un secret que tous les tourments ne

» m'auraient jamais arraché. Apprenez donc que
 » nous sommes trois cents qui avons résolu de vous
 » tuer dans votre camp. Le sort a voulu que je
 » fusse le premier à vous attaquer ; et autant j'ai
 » souhaité d'être l'auteur de votre mort , autant je
 » crains qu'un autre ne le devienne , surtout au-
 » jourd'hui que je vous connais plus digne de l'a-
 » mitié des Romains que de leur haine. » Le roi
 toscan , plus touché du courage de ses ennemis que
 de la crainte des meurtriers , fit la paix avec eux.
 L'action de Scævola fait le sujet de la meilleure épi-
 gramme de Martial.

Cum peleret regem decepta satellite dextra ,
 Iniecit sacris se peritura focis.
 Sed tam sava plus miracula non tulit hostis ,
 Et raptum flammis jussit abire virum.
 Urere quam potuit contempro Mutius igne ,
 Hanc spectare manum Porsena non potuit.
 Major deceptæ fama est et gloria dextræ :
 Si non errasset , fecerat illa minus.

MUTIUS SCÆVOLA (Quintus), surnommé l'*Au-
 gure*, élevé au consulat l'an 447 avant J.-C., triom-
 pha des Dalmates avec Cæcilius Metellus, son col-
 lègue. Il rendit de grands services à la république
 dans la guerre contre les Marse. Il n'était pas
 moins bon jurisconsulte que grand homme de
 guerre ; Cicéron , qui avait appris le droit de lui ,
 en parle avec éloge.

MUTIUS SCÆVOLA (Q.), de la même famille
 que les précédents , parvint au consulat l'an 95 avant
 J.-C. C'était aussi un excellent jurisconsulte. Etant
 préteur en Asie , il gouverna cette province avec
 tant de prudence et d'équité , qu'on le proposait
 pour exemple aux gouverneurs que l'on envoyait
 dans les provinces. Cicéron dit de lui qu'il « était
 » l'orateur le plus éloquent de tous les juriscôn-
 » sultes , et le plus habile jurisconsulte de tous les
 » orateurs. » Il fut assassiné dans le temple de
 Vesta , durant les guerres de Marius et de Sylla ,
 l'an 82 avant J.-C.

MUTIUS (Ulric), professeur de Bâle au xvi^e siècle ,
 mania le burin de Clio dans les intervalles de ses
 occupations scolastiques. Son principal ouvrage est
 une *Histoire d'Allemagne*, Bâle, 1559, in-fol.

MUTIUS. Voy. Musio.

MUY (Louis-Nicolas de Félix, comte du), naquit
 à Marseille en 1714. Le cardinal de Fleury avait
 jugé son père capable par ses talents , et digne par
 ses vertus , de former un roi , et l'avait fait nom-
 mer sous-gouverneur du dauphin. Le jeune du
 Muy, d'abord chevalier de Saint-Jean, prit le parti
 des armes, et s'appliqua avec ardeur à sonder
 toutes les profondeurs du grand art qu'il pratiquait.
 Il fit ses premières campagnes en 1754 pour sou-
 tenir Stanislas, roi de Pologne. Très-jeune encore ,
 il fut appelé à la cour par le dauphin , qui se l'atta-
 cha en qualité de menin. Le comte de Saxe avait
 demandé cette place pour un de ses amis ; mais dès
 qu'il fut informé du dessein et du choix du prince ,
 il cessa de solliciter cet honneur, et dit : « Je ne
 » veux pas faire à ce prince le tort de le priver de
 » la société d'un homme aussi vertueux que le che-
 » valier du Muy, et qui peut devenir très-utile à la
 » France. » Le dauphin lui accorda d'abord ses bontés
 et toute son amitié , car on ne peut donner que ce

nom au sentiment qui les lia : elle était fondée sur
 la conformité singulière des caractères : même aus-
 térité de mœurs, même humanité, même bienfai-
 sance, même dévouement au bien public, même zèle
 pour la religion. Pour connaître l'état de la France,
 les maux et les remèdes politiques, le prince croyait
 qu'il fallait voir par soi-même , et compta voir par
 soi-même en envoyant dans les provinces un ami
 jaloux de sa gloire, un citoyen dévoué à l'intérêt pu-
 blic, un observateur judicieux , tel que le comte du
 Muy, qui remplit sa tâche avec un zèle mesuré sur la
 confiance que lui témoignait le dauphin. La guerre
 de 1744 sépara ces deux hommes si étroitement
 et si utilement unis. On peut juger des services
 du comte du Muy par la rapidité avec laquelle
 il fut élevé aux grades supérieurs : brigadier en
 1745, il est fait lieutenant-général en 1748, après
 la bataille de Fontenoi. Dans la guerre de 1756, il
 est blessé à Crévelt , et battu à Warbourg ; mais sa
 défaite n'aurait pas diminué la gloire du plus grand
 capitaine ; sa retraite l'aurait soutenue , et sa ma-
 nière de supporter ce malheur l'aurait rehaussée.
 Que pouvaient faire 18,000 hommes contre une
 armée de 40,000, déjà triomphante , et dont les
 manœuvres avaient été cachées par le brouillard le
 plus épais ? M. du Muy, rendu à ses respectables
 loisirs , se livra de nouveau au prince qui le portait
 dans son cœur , qui le regardait comme un soutien
 nécessaire lorsqu'il porterait la couronne , et de-
 mandait tous les jours par une prière particulière
 la conservation de cet ami précieux. L'historien de
 ce prince nous a conservé cette prière : « Mon Dieu ,
 » défendez de votre épée , protégez de votre bou-
 » chier le comte Félix du Muy, afin que si jamais
 » vous me faites porter le pesant fardeau de la
 » couronne , il puisse me soutenir par sa vertu , ses
 » leçons et ses exemples. » Ce bon et sage prince
 n'eut pas besoin de ce secours : la mort le ravit
 aux vœux de la France : le comte du Muy, à côté
 de son lit , laisse couler ses pleurs ; le prince mou-
 rant s'en aperçoit , et lui dit avec cette voix qui
 déchire les entrailles : « Ne vous abandonnez pas à la
 » douleur ; conservez-vous pour servir mes enfants :
 » ils auront besoin de vos lumières et de vos vertus ;
 » soyez pour eux ce que vous auriez été pour moi :
 » donnez à ma mémoire cette marque de tendresse ,
 » et surtout que leur jeunesse , dans laquelle j'es-
 » père que Dieu les protégera , ne vous éloigne pas
 » d'eux. » La plaie que cette mort fit au cœur de
 M. du Muy ne se ferma jamais ; la religion et le
 devoir empêchèrent qu'il ne succombât entière-
 ment à la douleur , mais ses larmes ne cessèrent de
 couler. Il fit creuser son tombeau aux pieds de celui
 du prince chéri , dans l'église de Sens , et sa tris-
 tesse y grava cette inscription : *Huc usque luctus
 meus*. Il ne trouva pas de moyen plus efficace pour
 se distraire de ses peines que le travail et la pra-
 tique du bien. La Flandre n'oubliera jamais avec
 quelle exactitude , quelle attention et quel zèle il
 remplit toutes les fonctions de commandant de cette
 province. Louis XV voulut l'honorer du ministère
 de la guerre ; mais M. du Muy le pria de le dispen-
 ser d'accepter cet honneur , parce qu'il ne croyait
 pas les conjonctures assez favorables pour travailler

efficacement à sa gloire et à l'avantage de l'état. L'invitation de Louis XVI fut plus efficace : ce jeune roi se rappelait les dernières paroles de son père mourant, qui semblaient nommer M. du Muy au ministère. Ces paroles furent des ordres sacrés, et pour le fils et pour l'ami de son père. Informé des intentions du roi, il répond qu'il n'a pu consentir au choix de Louis XV, mais qu'il doit obéir à la volonté du fils de M. le dauphin. Il signala le temps de son ministère par les plus sages règlements, et dressa plusieurs plans qui furent exécutés du temps de son successeur. Il fut élevé au grade de maréchal en 1774, et mourut de l'opération de la pierre le 10 octobre 1775. Il avait épousé l'année précédente la baronne de Blanckart. La religion semblait avoir formé son caractère : elle était en lui une seconde nature ; elle inspirait ses pensées, elle réglait ses sentiments, elle dominait dans toutes ses actions. Sa foi, échappée à la fougue de l'âge, à la licence des armes, aux dangers des voyages, à la corruption du siècle, se conserva au milieu des dangers de la cour. Il en donna des preuves éclatantes dans toutes les occasions qui se présentèrent. L'étiquette veut que les menins accompagnent le prince au spectacle ; M. du Muy, qui ne croit pas qu'il lui soit permis d'y assister, demande à être dispensé de cette obligation, et l'obtient : telles sont les grâces qu'il sollicite. Sa scrupuleuse exactitude ne se démentit jamais : obligé, en qualité de commandant de la Flandre, de conduire partout le roi de Danemarck, et arrivé avec ce prince à la porte de la salle des spectacles, il lui représente les devoirs qu'il croyait lui être imposés par la religion, et se retire. On le vit régler toujours sa table sur le précepte de l'abstinence, lors même qu'il eut l'honneur d'y faire asseoir le duc de Gloucester, frère du roi d'Angleterre, qu'une croyance différente semblait dispenser de cette obligation : « Ma loi, lui dit-il, s'observe exactement » dans ma maison. Si j'avais le malheur d'y manquer quelquefois, je l'observerais plus particulièrement aujourd'hui, que j'ai l'honneur d'avoir » un illustre prince pour témoin et pour censeur » de ma conduite. Les Anglais suivent fidèlement » leur loi : par respect pour vous-même, je ne » donnerais pas le scandale d'un mauvais catholique, qui ose violer la sienne jusqu'en votre » présence. » Lorsqu'il était à la tête des troupes, on le vit toujours veiller avec une singulière attention à l'observation de la discipline ; chaque jour il faisait une inspection sévère des hôpitaux et examinait le pain destiné au soldat. Après avoir rempli les devoirs de son état, ses plaisirs étaient de soulager la misère, de protéger l'innocence, de soutenir la vertu. Sans opulence, il parut toujours prodigue envers l'indigent ; c'était là son luxe, fruit de l'économie. Il a laissé des *Mémoires* pleins d'excellentes vues sur différents objets de l'administration publique, et dont le bien de la France fait désirer la publication. M. de Beauvais, évêque de Sénez, a prononcé son *Oraison funèbre* ; peu d'hommes ont mieux mérité que lui d'être loués dans la chaire de vérité. M. Le Tourneur et M. de Tresséol ont aussi fait son *Eloge*. L'ouvrage de ce dernier, moins éloquent que les deux premiers, est

néanmoins plein de choses, et renferme peut-être plus de traits de caractère. L'épigraphie tirée de Salluste, peint parfaitement le comte de Muy, attaché à la vertu pour elle-même, et n'en recueillant la gloire que lorsqu'il ne pouvait l'éviter. *Esse bonus quam videri maluit ; ita quo minus gloriam petebat, eo magis illam assequabatur.* Vertu pure et désintéressée, bien différente du simulacre qui, dans ce siècle d'illusions, en a pris le nom et la place ; affaire d'ostentation et de vaine parade, qui détruirait la vertu, essentiellement modeste, si ces deux choses pouvaient exister un moment dans le même homme.

* MUY (Jean-Baptiste-Louis-Philippe de Félix, comte du), neveu du précédent, né en 1731 à Ollières, dans la Provence, entré fort jeune au service, était capitaine, lorsque son oncle, devenu ministre, lui donna le commandement du régiment de Soissonnais. Il fit à la tête de ce corps la guerre d'Amérique, se distingua au siège de New-York, et obtint la décoration de Cincinnatus. De retour en France, nommé maréchal-de-camp, il eut, en 1789, un commandement militaire qui s'étendait de Toulon aux environs de Lyon. Il était, en 1790, employé dans l'armée du midi. En 1792, nommé général de division, et commandant provisoire de l'armée des Alpes, il fut porté sur la liste des candidats au ministère de la guerre ; mais il en fut rayé sur la dénonciation de Chabot, qui le représenta comme ayant excité la guerre civile à Avignon. A la fin de 1795, éloigné de l'armée par le décret qui en excluait les nobles, il fut remis en activité en 1795, employé comme inspecteur-général d'artillerie, à l'armée du nord, puis investi du commandement d'une expédition destinée aux Indes. Il fit en 1798, avec Bonaparte, la campagne d'Egypte, où il rendit de grands services. Dans la traversée pour revenir en France, il fut pris par les Anglais et remis en liberté sur parole. En 1801, commandant de la 21^e division à Poitiers, il fit en 1806 la campagne contre les Prussiens et les Russes, s'y distingua et obtint le gouvernement de la Silésie. Il commanda depuis 1812 jusqu'à la chute du gouvernement impérial la 2^e division à Marseille. Le 3 mars 1819, appelé à la chambre des pairs, il mourut à Paris au mois de juin 1820.

* MUYART DE VOUGLANS (Pierre-François), le seul des anciens criminalistes français dont on lise encore les ouvrages, naquit en 1715, à Moirans, près de Saint-Claude, d'une famille de robe ; il se fit recevoir avocat au parlement de Paris, et s'attacha spécialement aux matières criminelles. En 1771, il entra au parlement formé par le chancelier Maupeou, devint ensuite conseiller au grand conseil, et mourut à Paris le 14 mars 1791. On a de lui : *Institutes au droit criminel avec un Traité particulier des crimes*, Paris, 1757, in-4 ; *Instruction criminelle suivant les lois et ordonnances du royaume*, Paris, 1762, in-4, ouvrage qui fait suite au précédent ; *Réfutation des principes hasardés dans le Traité des délits et des peines*, Paris, 1767, petit in-8 ; Utrecht, 1768, in-12 ; traduit en italien et en allemand ; Muyart a pour but de prouver, contre le

sentiment de Beccaria, que la jurisprudence criminelle de l'Europe n'était guère susceptible d'amélioration ; *Motifs de ma foi en Jésus-Christ ou Points fondamentaux de la religion chrétienne, discutés suivant les principes de l'ordre judiciaire*, Paris, 1776, in-12 ; cet ouvrage, qui valut à l'auteur une lettre de félicitation du Pape Pie VI, a été traduit en espagnol ; les *Lois criminelles de la France dans leur ordre naturel*, Paris, 1785, in-fol., compilation rédigée sur le plan des *lois ecclésiastiques* par d'Héricourt, et des *lois civiles* par Domat, qui lui coûta vingt ans de travail ; *Preuves de l'authenticité de nos évangiles contre les assertions de certains critiques modernes*, Paris, 1785, in-12 ; *Lettre sur le système de l'auteur de l'Esprit des lois touchant la modération des peines*, Paris, 1785, in-12, de 85 pages. L'auteur y soutient que la rigueur des supplices est nécessaire pour diminuer le nombre des crimes.

MUYS (Guillaume), médecin, né à Steenwyk dans l'Over-Yssel, en 1682, fut successivement professeur de mathématiques, de médecine, de chimie, et enfin de botanique, à Franeker. Il mourut le 19 avril 1744. On a de lui : *Eléments de physique*, Amsterdam, 1711, in-4 ; des *Harangues*, imprimées séparément ; *Opusculs posthumes*, 1749, in-4. On y voit une dissertation intitulée : *De virtute seminali, qua plantæ et animalia generi suo propagando sufficient* ; *Investigatio fabricæ quæ in partibus musculis componentibus exstat*, Leyde, 1741, in-4 ; ouvrage profond et élégant. Il est précédé d'une longue préface, dont on a une traduction française, intitulée : *Dissertation sur la perfection du monde corporel et intelligent*, Leyde, 1750. Il y démontre le merveilleux mécanisme par lequel Dieu a voulu que les espèces des animaux et des plantes se perpétuassent, et convient en même temps de l'obscurité impénétrable qui enveloppe la génération aux yeux de tous les naturalistes. *Id unum hic mihi sufficit, ejusmodi hoc seminis artificium esse ut minime ambigam quin tu, si quando ad perspicendum illud incumbes, ac omnem mentis vim atque aciem, intendes, quo magis ingenio valeas, quoque altius in idipsum descendas, eo clarius divino ad hoc inveniendum ingenio, divina ad hoc efficiendum manu opus esse videas*. Passage qui contient plus de véritable lumière que tous les systèmes imaginés dans cette matière (voy. GRAAF, REGNIER, LEUWENHOECK, KIRCHER), et qui amène l'esprit d'un observateur calme, et non prévenu, ni suffisant, vers l'idée de l'action immédiate du Créateur, comme seule propre à expliquer une multitude de choses dans leur principe, et le secret de leurs causes premières. (Voy. LEIBNITZ, MALEBBANCHE.) Malgré la sagesse qui se montre dans les écrits de Muys, cet estimable écrivain a donné dans quelques singularités : il prétend trouver dans le monde un mal qui est contraire à sa perfection, et qui n'est proprement ni physique ni moral ; mais le fait est que le mal qui est dans le monde est subordonné aux vues de l'auteur de tout bien ; et que dès lors le monde n'est pas imparfait, quoique le Créateur eût pu en former un plus parfait, au moins selon nos idées, qui elles-mêmes sont bien plus loin de la perfection.

MUYS. Voy. MUSIUS.

MUZIO (Jérôme), littérateur et controversiste italien, naquit à Padoue en 1496. Il ajouta à son nom le surnom de *Giustinopolitano*, c'est-à-dire de Capo-d'Istria, non qu'il fût né dans cette ville, comme quelques-uns l'ont cru, mais parce que sa famille y était établie. Son vrai nom n'était pas *Muzio*, mais *Nuzio*, dont il lui plut de changer la première lettre. Il fut secrétaire de Jean Casa, nonce apostolique en Savoie et en Hongrie. Cet écrivain avait une plume féconde, et a laissé beaucoup d'ouvrages en divers genres. Les principaux sont : *Delle Vergeriane libri IV*, Venise, 1550, in-8, en réponse à P. Paul Vergerio, qui avait abandonné l'évêché de Capo-d'Istria pour embrasser la doctrine de Luther ; *Lettere catoliche, libri IV*, Venise, 1561, in-4. Ces lettres sont comme une continuation de l'ouvrage précédent ; *Difesa della messa, de Santi e del Papato*, Pesaro, 1568, in-8 ; *Le Mentite ochiniane*, Venise, 1551, in-8, contre Ochino, capucin apostat ; *Il Duello*, et *La Faustina*, deux traités contre le duel, le premier imprimé à Venise, 1538, in-8 ; le second à Venise, 1560, in-8, peu commun ; *Il Gentiluomo*, Venise, 1565, in-4 : c'est un traité du devoir des nobles ; *Le battaglie del Muzio per difesa dell'italica lingua*, etc., Venise, 1582, in-8 ; *Istoria de fatti di Federigo di Monte Felto, duca d'Urbino*, Venise, 1605, in-4 ; des lettres, quelques Poésies, et des Notes sur Pétrarque, insérées dans l'édition de ce poète donnée par Muratori. Tous ces ouvrages, assez estimés, n'enrichirent point l'auteur, qui vécut presque toujours dans l'indigence et qui se plaint amèrement de la fortune dans quelques-unes de ses lettres. Le pape Pie V lui avait accordé une pension ; mais ce pontife étant mort, Muzio quitta Rome, alla mourir à la *Penarella*, chez son ami Capponi, en 1576.

* MUZZARELLI (Alphonse), célèbre théologien, né à Ferrare, le 22 août 1749, d'une ancienne et noble famille, entra chez les jésuites à 18 ans. Lors de la suppression de la société, ayant été pourvu d'un bénéfice à Ferrare, il y établit une association de jeunes gens qu'il formait à la pratique des vertus, et se délassait en composant des poésies sacrées qui eurent beaucoup de succès. Il se livrait en même temps à des travaux théologiques et littéraires, mais sans négliger la prière et les bonnes œuvres, donnant beaucoup aux pauvres et rendant la religion aimable par sa douceur et sa charité. Sa réputation engagea le duc de Parme à lui confier la direction du collège des Nobles. Appelé à Rome par Pie VII, il y fut fait théologien de la *Pénitencerie*, titre équivalent à celui de théologien du souverain pontife. *L'Académie de la Religion catholique* le compta parmi ses premiers membres. Les jésuites ayant été rétablis à Naples en 1804, le pape ne voulut point lui permettre d'aller se réunir à ses anciens confrères, ne voulant point priver Rome de ses lumières. Lorsque Pie VII fut enlevé de ses états en 1809, Muzzarelli, amené à Paris, y prit un logement chez les Dames de Saint-Michel, et y mourut le 25 mai 1815, à l'âge de 64 ans. Ses écrits sont les uns en italien et les autres en latin. Ses ouvrages de piété sont : *Instruc-*

tion pratique sur la dévotion au Cœur de Jésus, Ferrare, 1788, in-12; le *Mois de Marie*, qui a eu plusieurs éditions; L'Année de Marie, ou l'Année sanctifiée, 1791, 2 vol. in-12; De la vanité du luxe dans les vêtements modernes, 1794, in-8; Le Cardinal sanctifié, 1801; Le Trésor caché dans le cœur de Marie, 1806, in-12; Dissertation sur les règles à observer pour parler et écrire avec exactitude sur la dévotion au cœur de Jésus, Rome, 1806, in-12; *Neuvaines pour préparer aux fêtes des Cœurs de Jésus et de Marie*, 1806, 1807; Le Bon usage des vacances, proposé aux jeunes étudiants. Ses ouvrages de critique et de théologie sont : *Recherches sur les richesses du clergé*, Ferrare, 1776, in-8; *Deux opinions de Bonnet* (de Genève), sur la résurrection et les miracles, réfutées, Ferrare, 1781, in-8; *Émile détrompé*, Sienna, 1782, 2 vol.; Suite, en 2 vol. (Voy. Rousseau, J.-J.) Cette réfutation de Rousseau a été traduite en espagnol; *Du bon usage de la logique en matière de religion*, Foligno, 1787, 5 vol. in-8, 5^e édit., 1810, 10 vol. Ce recueil est composé de 57 opuscules dont la moitié ont été traduits en français. Bolgeni, célèbre théologien, ayant avancé que « c'était une exagération de croire que nous » puissions aimer Dieu pour lui-même, et sans « égard pour notre bien particulier, » Muzzarelli y répondit par les trois écrits suivants : *Du motif formel, spécifié et principal de l'acte de charité parfaite*, 2^e édit., Foligno, 1791, in-8; *Lettre amicale à Bolgeni*; *Réponse à quelques observations*, 1792. Parmi ses autres ouvrages, on cite : *Lettre à Sophie sur la secte dominante de son temps*, 1791, in-4; *De l'obligation des pasteurs dans les temps de persécution*, 1791, in-8; *Des causes des maux présents, et de la crainte des maux futurs, et leurs remèdes*, 1792, in-8; *Examen critique des principales fêtes de Marie*; J.-J. Rousseau, accusateur des nouveaux philosophes, Assise, 1798, réimprimé sous le titre de *Mémoires du jacobinisme, extraits des Œuvres de J.-J. Rousseau*, Ferrare, 18.; *Opuscules inédits, composés pendant la persécution d'Italie*, Foligno, 1800, in-8; *Questions proposées aux détenteurs des biens ecclésiastiques dans la Cisalpine*, Ferrare, 1800; *Recueil d'événements singuliers et de documents authentiques sur la vie de François de Girolamo*, (Rome, 1806, in-8), jésuite et missionnaire, mort en 1716, et béatifié en 1807. Muzzarelli contribua beaucoup à cette béatification. Ouvrages en latin : *Observations sur les Notes du promoteur de la foi*. C'est une réponse aux objections du promoteur contre un office et une messe propre au Cœur de Marie; *Dissertations choisies*, Rome, 1807, in-8. Elles sont au nombre de quatre 1^o sur la règle des opinions morales; 2^o sur l'origine et l'usage des offrandes; 3^o sur le règne de mille ans de Jésus-Christ; 4^o sur le pouvoir du pape de destituer un évêque. Celle-ci a été traduite en français, Paris, 1809, in-8 de 64 pag.; *De l'autorité du pontife romain dans les conciles généraux*, Gand, 1815, 2 vol. in-8. Enfin à la suite de la *Correspondance de la cour de Rome avec Bonaparte*, Paris, 1814, on trouve de Muzzarelli; *Observations sur les élections capitulaires*, probablement trad. de l'italien; *La Vocation de saint Louis de Gonzague*, poème, Ferrare,

1789; *L'enfant Jésus*, trad. du poème latin de Ceva en vers italiens, Rome, 1808, in-12; *Douze faits de l'Histoire sainte*, Ferrare, 1807, in-8. On cite encore de Muzzarelli une *Dissertation* lue à l'Académie de la Religion catholique, dans laquelle il répond aux objections des incrédules contre l'embrassement des cinq villes dont parle la Genèse. Elle se trouve dans *Le Bon usage de la logique*, tom. 9.

MYAGRE, MYODE ou MYAGORE, dieu des mouches. On l'invoquait et on lui faisait des sacrifices pour être délivré des insectes ailés. En Afrique, on adorait cette divinité païenne sous le nom d'Achor. C'est le même que Bêlzébut.

MYDORGE (Claude), mathématicien, né à Paris en 1585, de Jean Mydorge conseiller au parlement, et de Madeleine de Lamoignon. On a de lui quatre livres de *Sections coniques*, et d'autres ouvrages. Il mourut en 1647.

MYER (Paul), écrivain du xvi^e siècle, dont nous avons des *Mémoires* curieux et rares touchant l'établissement d'une mission chrétienne dans le troisième monde, appelé *Terres Australes*, Paris, 1763, in-8. On sait aujourd'hui que le continent austral, dont on ne doutait point alors, n'existe pas, et que les terres australes se bornent à quelques îles, auxquelles il serait sans doute souhaitable qu'on procurât quelque moyen d'instruction.

MYNSICHT (Adrien), médecin du duc de Meckelbourg, et de plusieurs autres princes d'Allemagne, se distingua par ses connaissances chimiques au commencement du xvi^e siècle. On a de lui : *Armentarium medico-chymicum*, souvent imprimé. Il ne faut pas toujours se fier à ce qu'il dit des vertus des médicaments dont il donne la description. C'est à lui que l'on doit le sel de *Duobus* ou l'*Arcanum*, aujourd'hui en usage; et un excellent emplâtre pour dissoudre les humeurs rhumatismales et autres, très-connu sous le nom d'*emplastrum diaphoreticum Mynsichti*.

MYREPSUS (Nicolas), médecin d'Alexandrie. On doit lui savoir gré des peines qu'il s'est données pour recueillir tous les médicaments composés, qui sont dispersés dans les écrits des Grecs et des Arabes, et en former une espèce de pharmacopée. Elle a été faite avant le xiv^e siècle, et quoique écrite en grec d'un style barbare, elle a été longtemps en Europe la règle des pharmaciens. Léonard Fuchs l'a traduite en latin sous ce titre : *Opus medicamentorum in sectiones quadraginta octo digestum*. On en a donné un grand nombre d'éditions; la meilleure est celle de Hartman Beyerus, Nuremberg, 1658, in-8.

MYRSILE, ancien historien grec que l'on croit contemporain de Solon. Il ne nous reste de lui que des fragments recueillis avec ceux de Bérose et de Manéthon. Le livre de Myrsile sur l'origine de l'Italie, publié par Anniius de Viterbe, est une de ces productions que les critiques mettent au rang des fourberies de son éditeur, mais dont il faut plutôt accuser ceux que l'éditeur a copiés, et dont, faute d'une bonne critique, il n'a pas cru devoir se défier.

MYRTIS, femme grecque, née à Anthédon, en Béotie, l'an 500 avant J.-C., se distingua par ses

talents poétiques. Elle enseigna les règles de la versification à la célèbre Corinne, rivale de Pindare, lequel prit aussitôt, dit-on, des leçons de

cette muse. On trouve des fragments de ses poésies avec ceux d'Anyta. (*Voy.* ce nom.) On lui érigea une statue de bronze, qui fut l'ouvrage de Boiscus.

N

NAAMA, Ammonite, femme de Salomon et mère de Roboam. Cette princesse était idolâtre comme les Ammonites : elle éleva son fils dans ses impiétés.

NAAMAN, général de l'armée de Bénadad, roi de Syrie, fut attaqué de la lèpre. Son mal ayant résisté à tous les remèdes, il vint à Samarie présenter, de la part de son maître, des lettres de recommandation pour son mal au roi Joram, qui, prenant cette ambassade pour une embûche, lui fit mauvais accueil, en demandant avec hauteur, *s'il était un dieu pour pouvoir guérir les lépreux*. Naaman, ainsi renvoyé, perdait toute espérance de guérison, lorsque Elisée, instruit de ce qui se passait à la cour de Joram, fit dire à ce prince de lui envoyer Naaman : « Qu'il vienne me trouver, dit-il, et qu'il sache qu'il est un prophète en Israël. » Naaman se mit en chemin pour aller trouver le prophète vers l'an 884 avant J.-C. Quand il fut à la porte, Elisée voulut éprouver sa foi. Il lui envoya dire par Giezi, son serviteur, d'aller se laver sept fois dans le Jourdain, et qu'il serait guéri. Naaman, regardant cette réponse comme une marque de mépris, se retirait en colère; toutefois, à la prière de ses serviteurs, il obéit, et la lèpre disparut. Alors il revint vers l'homme de Dieu pour lui témoigner sa reconnaissance; et sa guérison passant jusqu'à l'âme, il rendit hommage au Dieu qui l'avait opérée. *Voy.* ELISEE.

NAAS, roi des Ammonites, mit le siège devant Jabès, capitale de la province de Galaad. La ville, réduite à l'extrémité, demanda à capituler. Naas offrit aux habitants de leur sauver la vie, à condition de se laisser crever l'œil droit. Cette réponse consterna les Jabéens; ils promirent de s'y soumettre, s'ils n'étaient point secourus dans sept jours. Naas méprisait trop les Israélites pour refuser leur demande; ils envoyèrent des députés à Saül, qui n'était roi que depuis un mois. Saül marcha avec tant de promptitude contre leurs ennemis, que toute l'armée de Naas fut taillée en pièces, vers l'an 1095 avant J.-C. On croit communément que Naas fut tué dans l'action; mais cela est fort douteux; car on trouve un Naas, roi des Ammonites, chez lequel David se retira durant la persécution de Saül, et dont il fut bien accueilli : *Dixitque David : Faciam misericordiam cum Hanon filio Naas, sicut fecit pater ejus mecum misericordiam*. II. Reg. 10. Plusieurs prétendent que ce Naas est fils de celui qui périt devant Jabès; d'autres pensent que c'est le même.

NABAL. *Voy.* ABIGAIL.

NABIS, tyran de Lacédémone, à qui Philippe, roi de Macédoine, remit la ville d'Argos comme en

dépôt. Il exerça les plus grandes cruautés dans Sparte. Il bannit les plus illustres citoyens, s'empara de leurs trésors, appela dans sa capitale des étrangers chassés pour leurs crimes, et les employait à dépouiller les voyageurs. Pour comble d'iniquité, il inventa une machine en forme de statue, qui ressemblait à sa femme. Il la fit revêtir d'habits magnifiques, qui cachaient des pointes de fer dont elle avait les bras, les mains et les seins hérissés. Quand quelqu'un lui refusait de l'argent, il lui disait : « Peut-être n'ai-je pas le talent de » vous persuader; mais j'espère qu'Apéga, ma » femme, vous persuadera. » Aussitôt la statue paraissait, et le tyran la prenant par la main, la conduisait à son homme, qu'elle embrassait, et à qui elle faisait jeter les hauts cris. Nabis ayant pris le parti de Philippe contre les Romains, Flaminius l'assiégea dans Sparte, l'obligea à demander la paix, et la lui accorda. A peine le général romain fut-il parti de la Grèce, que Nabis alla assiéger Gythium, ville des Achéens, qui avaient pour général le célèbre Philopœmen. Ce héros, très-propre aux combats de terre, mais n'ayant aucun usage de la marine, fut totalement défait dans une bataille navale. Cet échec ranima son courage, loin de l'éteindre : il poursuivit le perfide Nabis, le surprind et le bat près de Sparte. Le tyran fut tué en trahison dans le temps qu'il prenait la fuite, vers l'an 194 avant J.-C., laissant un nom odieux au genre humain.

NABONASSAR, roi des Chaldéens ou Babyloniens, est célèbre par la fameuse ère qui porte son nom, et qui commence le 26 février, l'an 747 avant J.-C. On croit qu'il est le même que Bélésis ou Baladan, dont il est parlé dans l'Ecriture sainte, et qui fut père de Mérodac, lequel envoya des ambassadeurs au roi Ezéchias; mais cette opinion, et toutes les autres qu'on forme sur ce prince, ne sont que conjecturales, et sans certitude.

NABONIDE, le même que le Balthasar de Daniel. *Voy.* BALTHASAR.

NABOPOLASSAR, prince de Babylone, déclara la guerre à Saracus, roi d'Assyrie. Il se joignit à Astyage pour renverser cet empire. Ils assiégèrent Saracus dans sa capitale; et ayant pris cette ville, ils établirent sur les débris de l'empire d'Assyrie deux royaumes : celui des Mèdes, qui appartenait à Astyage, celui des Chaldéens, sur lequel fut établi Nabopolassar, l'an 626 avant J.-C. Néchao, roi d'Egypte, jaloux de sa prospérité, marcha contre lui, le défait, et lui enleva Carchemis, place importante de son empire. Nabopolassar, cassé par la vieillesse, ne put venger cet affront, et mourut après 21 ans de règne.

NABOTH, de la ville de Jezraël, avait une vigne

près le palais d'Achab. Ce prince, voulant faire un jardin potager, le pressa de lui vendre sa vigne, ou de la changer contre une meilleure; mais Naboth, très-fidèle observateur de la loi, refusa de vendre l'héritage de ses pères. Jézabel, femme d'Achab, irritée de sa résistance, écrivit aux magistrats de la ville où demeurait Naboth, de susciter de faux témoins, qui déposassent qu'il avait blasphémé contre Dieu et maudit le roi, et de le condamner à mort. Cet ordre fut exécuté. Deux témoins déposèrent contre Naboth, qui fut lapidé le même jour. Jézabel, en ayant appris la nouvelle, courut la porter au roi, qui partit aussitôt pour prendre possession de sa vigne; mais le prophète Elie vint troubler sa joie, lui reprocha son crime, et lui dit : « Sachez qu'au même lieu où les chiens » sont venus lécher le sang de Naboth, ils se désoleront de votre. » Ce fut l'an 899 avant J.-C. L'arrêt aussi juste que terrible fut exécuté peu d'années après. (*Voy. JÉZABEL.*) La *vigne de Naboth* est devenue une espèce de proverbe pour désigner les possessions des pauvres envahies par les riches, que le Seigneur ne tarde pas à punir comme coupables d'un péché qui crie vengeance au trône de sa justice.

NABUCHODONOSOR I^{er}, roi de Ninive et de Babylone, dont il est parlé dans le livre de Judith, appelé *Arphaxad* dans les *Ecritures*, monta sur le trône, l'an 646 avant J.-C., défit et tua Phraortes, roi de Médie, appelé aussi Arphaxad. Vainqueur des Mèdes, il envoya contre les Israélites Holoferne, général de ses armées, qui fut tué par Judith. Quelques-uns pensent que ce Nabuchodonosor est le même que Nabopolassar. Il est difficile de rien dire de positif sur ces temps reculés; mais ce que nous venons de dire de Nabopolassar n'est pas favorable à cette opinion. Depuis quelques années, des auteurs catholiques, même des prédicateurs, d'après les creuses spéculations des hermeneutes modernes, ont changé le nom de *Nabuchodonosor* en celui de *Nebukadnezar*, et les autres noms à proportion des atteintes qu'une critique grammaticale aussi puérile que téméraire leur avait données, en conséquence du système arbitrairement adopté sur les voyelles, ou par attachement aux points massorétiques, plus arbitraires encore (*voy. ELÉAZAR, GOROPHUS, MASLEF*); néologisme ridicule et infiniment nuisible, qui fronde le respect dû aux anciennes versions, dénature les notions historiques, donne je ne sais quelle mobilité au récit des auteurs sacrés, dérouté l'attention et l'intelligence du peuple accoutumé aux noms reçus depuis dix-huit siècles dans l'instruction publique.

NABUCHODONOSOR II, roi des Assyriens et des Babyloniens, surnommé *le Grand*, succéda, l'an 625 avant J.-C., à son père Nabopolassar, et se rendit maître de presque toute l'Asie. Il prit Jérusalem sur Joachim roi de Juda (qui s'était révolté), au moment qu'on s'y attendait le moins, et, chargé des trésors de cette ville, l'emmena captif à Babylone, l'an 606 avant J.-C. Il lui rendit ensuite sa liberté et ses états, mais à des conditions très-dures. Ce roi s'étant encore révolté trois ans après, il fut pris et tué dans un combat. Jéchonias, son fils,

lui succéda. Le roi de Babylone fit une 3^e expédition en Judée, vint assiéger Jéchonias dans sa capitale, le mena captif à Babylone, avec sa mère, sa femme, et 10,000 hommes de Jérusalem. Nabuchodonosor enleva tous les trésors du temple, et établit à la place de Jéchonias l'oncle paternel de ce prince, auquel il donna le nom de *Sédécias*. Ce nouveau roi, imitant ses prédécesseurs, fit une ligue avec les princes voisins, contre celui à qui il était redevable de la couronne. Le monarque babylonien vint encore en Judée avec une armée formidable. Après avoir réduit les principales places du pays, il fit le siège de Jérusalem. Sédécias, désespérant de défendre cette ville, s'enfuit, fut pris en chemin et mené à Nabuchodonosor, qui était alors à Reblatha en Syrie. Ce prince, après avoir fait égorger ses enfants en sa présence, ordonna qu'on lui crevât les yeux et le fit mener à Babylone chargé de chaînes. L'armée des Chaldéens entra dans Jérusalem, et y exerça des cruautés inouïes : on égorga tout sans distinction d'âge ni de sexe. Nabuzardan, chargé d'exécuter les ordres de son maître, fit mettre le feu au temple, au palais du roi, aux maisons de la ville, et à toutes celles des grands. Les murailles de la ville furent démolies; on chargea de chaînes tout ce qui restait d'habitants, après avoir, sous les yeux de Nabuchodonosor, égorgé soixante des premiers du peuple. Le vainqueur, de retour en sa capitale, fit dresser, dans la plaine de Dura, sa propre statue en or, haute de soixante coudées. Tous ses sujets eurent ordre, sous peine de mort, de se prosterner devant l'idole et de l'adorer. Les seuls compagnons de Daniel ayant refusé de le faire, le roi irrité les fit jeter dans une fournaise ardente, où ils furent miraculeusement préservés des flammes par l'ange du Seigneur. Alors Nabuchodonosor, frappé de ce prodige, les fit retirer, et donna un édit dans lequel il publia la grandeur du vrai Dieu. (*Voy. DANIEL.*) Deux ans après la défaite des Juifs, Nabuchodonosor vainquit les Tyriens, les Moabites, et plusieurs autres peuples voisins et ennemis des Juifs. Il alla d'abord mettre le siège devant Tyr, ville maritime, illustre par son commerce. Ce siège dura 13 ans; et, dans cet intervalle, l'armée du roi désola la Syrie, la Palestine, l'Idumée et l'Arabie. Tyr se rendit enfin, et cette conquête fut suivie de celle de l'Egypte, et d'une partie de la Perse. Nabuchodonosor s'appliqua ensuite à embellir sa capitale, et à y faire construire de superbes bâtiments. Enorgueilli de ses succès et de ses richesses, il jetait fièrement les yeux du haut de son palais sur toute la ville : « N'est-ce pas là, dit-il, cette grande et » magnifique ville que j'ai bâtie dans la grandeur » de ma puissance, et dans l'éclat de ma gloire, » pour en faire le siège de mon empire ? » Il n'avait pas achevé ce discours, qu'une voix du ciel se fit entendre, et lui dit : « Votre royaume va passer » en d'autres mains. Vous allez être retranché de la » société des hommes; vous rechercherez celle des » animaux des forêts, vous vous nourrirez d'herbes » et de foin comme les bêtes de charge : vous passerez ainsi sept années, jusqu'à ce que vous reconnaissiez que le Seigneur Dieu tout-puissant

» exerce un empire absolu sur les royaumes de la terre, et qu'il les donne à qui il lui plaît : *Donec scias quod dominetur Excelsus in regno hominum, et cuicumque voluerit, det illud.* » Cette prédiction s'accomplit à l'instant : il tomba malade, et crut être un bœuf. On le laissa aller parmi les bêtes idans les bois. Il y demeura sept ans, à la fin desquels ayant fait pénitence de ses péchés, il remonta sur le trône. Il mourut un an après, l'an 565 avant J.-C., le 45^e de son règne, dans de grands sentiments de religion. C'est ce prince qui vit en songe, la 2^e année de son règne, une grande statue qui avait la tête d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, et les pieds d'argile. Le prophète Daniel expliqua ce songe mystérieux, et déclara à ce prince que les quatre métaux dont la statue était composée, lui annonçaient la succession des quatre empires, des Babyloniens, des Perses, d'Alexandre le Grand, et de ses successeurs. Il y a plusieurs sentiments sur la métamorphose de Nabuchodonosor. Le plus suivi est que ce prince s'imaginant fortement être devenu bête, broutait l'herbe, semblait frapper des cornes, laissait croître ses cheveux, ses ongles, imitait à l'extérieur toutes les actions d'une bête. Ce changement, qui probablement n'avait lieu que dans son cerveau altéré, ou dans son imagination échauffée, était une espèce de lycanthropie ; état dans lequel l'homme se persuade qu'il est changé en loup, en chien ou en un autre animal. Mais, quels que fussent la cause, la nature et les effets immédiats de cette maladie, elle était excellemment propre à confondre l'orgueil de ce prince superbe, à le convaincre de sa faiblesse et de son néant, et à lui faire rendre un éclatant hommage au Roi des rois, qui, après lui avoir manifesté sa puissance dans une telle dégradation, qui dura sept années, la faisait éclater encore davantage en le retirant de cet état pour le remettre sur le trône. Quelques uns prétendent qu'Amasis est le même que Nabuchodonosor, et que l'histoire du prétendu roi d'Egypte a été forgée sur celle du monarque assyrien. Il y a effectivement des rapprochements très-frappants. (*Voy. le Journ. hist. et litt.*, 1^{er} décembre 1790, p. 528.) On peut remarquer encore que la chronologie place leur règne au même siècle.

NABUNAL (Elie), théologien de l'ordre de Saint-François, nommé Nabunal du lieu de sa naissance dans le Périgord, devint archevêque de Nicosie et patriarche de Jérusalem, et fut nommé cardinal en 1542 par le pape Clément VI. Il mourut à Avignon l'an 1567. On a de lui, en latin : des *Commentaires* sur les 4 livres des Sentences et sur l'Apocalypse ; un *Traité de la vie contemplative* ; des *Sermons* sur les évangiles.

NACAURA (Julien), est un des quatre ambassadeurs que les rois du Japon envoyèrent en 1581 au pape Grégoire XIII. Quelque temps après son retour dans son pays, il entra chez les jésuites, et se consacra entièrement au salut de ses compatriotes, dont il convertit un très-grand nombre. Après de longs travaux et de grandes souffrances, il scella par le martyre la foi qu'il avait prêchée,

étant mort dans le cruel supplice de la fosse à Nan-gasacki, l'an 1634.

NACHOR, fils de Sarug et père de Tharé, mourut l'an 2008 avant J.-C., à 148 ans. — Il ne faut pas le confondre avec NACHOR, fils de Tharé, et frère d'Abraham.

NACLANTUS ou NACCHIANTE (Jacques), dominicain de Florence, mort en 1569, fut évêque de Chiozza, et assista au concile de Trente. On a de lui plusieurs ouvrages imprimés en 2 vol. in-fol.

NADAB, roi d'Israël, succéda à son père Jéroboam, l'an 934 avant J.-C., et fut l'imitateur de ses sacrilèges et de ses impiétés. Basa, l'un de ses généraux, le tua en trahison l'an 935, fit périr toute sa race, et s'empara du trône. — Il ne faut pas le confondre avec NADAB, fils d'Aaron, qui, comme son frère Abiu, fut dévoré par le feu du ciel.

NADAL (Augustin), né à Poitiers en 1659, vint de bonne heure à Paris, où ses talents lui firent des protecteurs, et son caractère liant lui attira des amis. Le duc d'Aumont, premier gentilhomme de la chambre et gouverneur de la province du Boulonnais, lui procura le secrétariat de cette province, et en 1706, une place dans l'académie des inscriptions et belles-lettres. Nadal accompagna, en 1712, en qualité de secrétaire, le duc d'Aumont, plénipotentiaire auprès de la reine Anne pour la paix d'Utrecht. Ses services furent récompensés par l'abbaye de Doudeauville, en 1716. L'abbé Nadal mourut dans sa patrie en 1741, à 82 ans. Ses ouvrages ont été recueillis en 1758, à Paris, en 5 vol. in-12. Le 1^{er} vol. offre des *Dissertations*, des *Traités de morale*, des *Remarques critiques*. La plupart donnent une idée avantageuse du savoir et de l'esprit de l'auteur, mais non pas de son goût. Son style est guindé et singulier. On trouve dans le 2^e vol. des *Poésies diverses*, sacrées et profanes, la plupart très-faibles ; des *Observations* sur la tragédie ancienne et moderne, et des *Dissertations* sur les progrès du génie poétique dans Racine. Enfin le 5^e vol. contient des tragédies au nombre de cinq, dont une, *Saül*, eut quelque succès. Souvent la versification, assez bonne en plusieurs endroits, est embarrassée et louche. Il y a quelques morceaux trop ampoulés. Plus de force et de précision dans certains sentiments en auraient relevé la beauté. C'est le jugement que porte l'abbé Desfontaines de la pièce intitulée *Moïse*, et on peut l'appliquer à toutes celles de l'auteur, poète médiocre et prosateur alambiqué. L'abbé Nadal a aussi publié quelques autres pièces assez estimées contre les philosophes modernes. On distingue surtout sa lettre à l'abbé de Pibrac, contre les déplorables effets de l'incrédulité.

NADANYI (Jean), noble hongrois, alla en Hollande pour se perfectionner dans les sciences, et y publia un traité, *De jure belli*, Utrecht, et *Florus hungaricus*, Amsterdam, 1665 ; c'est un abrégé de l'histoire de Hongrie. De retour dans sa patrie, il fut fait professeur de philosophie et de langue hébraïque dans la Transylvanie en 1666. Les troubles dont ce pays fut agité l'obligèrent de se retirer en Hongrie, où il termina ses jours.

NADASI (Jean), né à Tirnau en 1614, entra chez les jésuites à Gratz en 1633. Après avoir enseigné la théologie et la controverse, il fut fait assistant du père général Nickel, et eut le même emploi sous le père Oliva. Lorsqu'il fut de retour dans sa patrie, l'impératrice Eléonore, douairière de l'empereur Ferdinand III, le choisit pour son confesseur. Il mourut en 1679. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, la plupart ascétiques. Les principaux sont : *Annus hebdomadarum caelestium*, Prague, 1665, in-4 ; *Reges Hungariae a sancto Stephano usque ad Ferdinandum III*, Presbourg, 1657, in-fol. ; *Vita sancti Emerici*, Presbourg, 1644, in-fol. ; plusieurs ouvrages qui concernent les hommes de sa société, célèbres par leur piété et leur zèle pour la religion.

NADASTI ou de **NADAZD** (Thomas, comte de), d'une des plus anciennes familles de Hongrie, défendit avec valeur, en 1529, la ville de Bude contre Soliman II, empereur des Turcs, qui amenait une armée de 200,000 hommes, pour protéger les droits de Jean Zapoli, que Ferdinand d'Autriche avait chassé de la Hongrie. Nadasti fut chargé du commandement de Bude ; mais la garnison le trahit, et le livra pieds et mains liés au grand-seigneur avec la ville et le château. Ce prince, indigné d'une si lâche trahison, punit sévèrement les traitres en présence de Nadasti, et le renvoya après l'avoir comblé d'éloges, sous bonne escorte, à Ferdinand, roi de Hongrie. Nadasti servit ensuite dans les armées de l'empereur Charles-Quint, avec un corps de Hongrois. Il enseigna l'art militaire au célèbre Ferdinand de Tolède, duc d'Albe, qui n'avait alors que 25 ans. Il vit dans ce jeune homme le germe de tous les talents militaires, et il prédit ce qu'il serait un jour.

NADASTI (François, comte de), président du conseil souverain de Hongrie, était petit-fils du précédent. N'ayant pu obtenir de l'empereur Léopold le rétablissement des anciens privilèges des Hongrois, et le titre de palatin, comme chef du conseil souverain, il conspira contre lui, en 1663, avec les comtes de Serini, Frangipani et Tattenbach. Il fit d'abord mettre le feu au palais impérial, afin de profiter de la fuite de l'empereur pour lui donner la mort ; mais le parti qu'il espérait tirer de l'incendie ne lui réussit pas. Croyant mieux exécuter son dessein par le poison que par le fer et le feu, il fit empoisonner les puits dont il présumait qu'on se servait pour les cuisines de l'empereur. Ces détestables manœuvres ayant été découvertes, il fut condamné à avoir le poing droit coupé et la tête tranchée. Tous ses biens furent confisqués, et ses enfants condamnés à quitter le nom et les armes de leur famille. La sentence fut exécutée en 1671. Les Hongrois peu instruits le regardèrent comme un patriote zélé, comme un innocent sacrifié à l'ambition de la cour de Vienne ; mais rien n'est plus faux que cette idée, qui tient encore à l'ancienne antipathie de cette nation contre les Allemands (1). On a de ce rebelle un livre in-fol.,

en latin, intitulé : *Mausolée des rois et des ducs du royaume apostolique* (la Hongrie), orné de 58 portraits, écrit en style lapidaire, depuis Kevé, premier duc de Hongrie, jusqu'à l'empereur Léopold I^{er} exclusivement. Il a paru en latin et en allemand à Nuremberg, 1664, in-fol. ; et en hongrois à Bude, 1771, in-4, traduit par Alexis Horanyi, religieux des écoles pies, auteur des *Mémoires littéraires* de Hongrie. Quelques auteurs disent que Nadasti n'a fait que prêter son nom à cet ouvrage, et en font honneur à Nicolas Lantzmar ; d'autres l'attribuent à Jean Nadasti, jésuite ; mais de fortes raisons font croire que c'est François Nadasti qui en est réellement l'auteur : il le présenta lui-même sous son nom aux états de Hongrie, et dans une de ses lettres il dit que cet ouvrage lui a coûté une infinité de recherches. On lui attribue encore *Cynosura juristarum*, 1668. C'est un corps de droit de Hongrie, rédigé par ordre alphabétique. Ses enfants prirent le nom de *Creutzberg*, pour effacer la honte dont leur père avait terni leur ancien nom.

NÆVIUS (Cneius), poète latin, porta les armes dans la première guerre punique. Il s'attacha ensuite au théâtre, et sa première comédie fut représentée à Rome l'an 229 avant J.-C. Son humeur satirique déplut à Métellus, qui le fit chasser de Rome, où il mourut l'an 205 avant J.-C. Il ne nous reste que des fragments de ses ouvrages, dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Le principal était une *Histoire de la guerre punique*.

NAGAXIMA (Michel), Japonais, entra dans la société des jésuites, et se dévoua entièrement à la prédication de l'Evangile. C'est un des missionnaires qui souffrirent les tourments les plus longs et les plus raffinés. Ayant lassé ses bourreaux l'an 1626, il fut laissé un an en prison, sans qu'on parût songer à lui ; mais en décembre 1627 on recommença avec une fureur nouvelle, et le courageux Japonais ne mourut qu'après plusieurs jours de souffrances inouïes. Quelque temps après, sa mère et son frère furent également mis à mort pour la foi.

NAGEREL (Jean), chanoine et archidiacre de Rouen, publia, l'an 1578, une *Description du pays et du duché de Normandie*, où il traite aussi de son origine. Cet ouvrage se trouve à la suite de la *Chronique* de cette province, Rouen, 1580 et 1610, in-8.

NAGOT (François-Charles), prêtre, né à Tours en 1754, fit ses études au collège de cette ville, dirigé par les jésuites. Se destinant à l'état ecclésiastique, il vint à Paris, fit son cours de théologie au séminaire des Robertins ; et admis dans la congrégation de Saint-Sulpice, fut envoyé professeur au séminaire de Nantes, où il prit le grade de docteur à l'université. Rappelé à Paris en 1769, et établi supérieur de la *petite communauté*, il maintint la discipline, encouragea les études, forma une bibliothèque, et améliora le temporel de cette maison. Il passa ensuite au petit séminaire, qu'il gouverna avec la même sagesse. La révolution ayant détruit les établissements ecclésiastiques, il prit la résolu-

d'assassinat remontant à l'an 1666 : et il ne fut arrêté qu'en 1671, pour crime de rébellion et non pour d'autres.

(1) Nous pensons, avec les meilleurs historiens, que le seul crime de Nadasti est d'être entré dans la ligue des nobles hongrois contre l'empereur. En effet les tentatives d'empoisonnement et

tion de passer en Amérique, où il se rendit en 1791 à Baltimore. Le même bâtiment y portait M. de Chateaubriand; le futur auteur du *Génie du christianisme* allait alors à la découverte d'un passage au nord-ouest de l'Amérique. Pie VI venait d'établir un siège épiscopal pour les Etats-Unis. Tout était à faire dans ce vaste diocèse. Les difficultés ne l'effrayèrent point : il acheta une maison dont il fit le séminaire, et la fournit du mobilier convenable. Bientôt il y joignit un collège qui eut les privilèges des universités. On s'étonnerait de cette subite création, si on ne savait ce que peut un zèle ardent et éclairé, aidé des secours de la Providence. La suite répondit à ces heureux commencements. Ces établissements prospérèrent; et il s'y forma une jeunesse qui rend aujourd'hui des services utiles. Au milieu de ces travaux, Nagot fut frappé d'une attaque de paralysie qui le força de les interrompre. Ses infirmités ayant augmenté en 1810, il obtint d'être déchargé de la supériorité. Sa vie, néanmoins, se prolongea jusqu'au 9 avril 1816, où il expira, âgé de près de 82 ans, dans de grands sentiments de piété, et après avoir reçu tous les secours de la religion. Ses principaux écrits sont : *Relation de la conversion de quelques protestants*, 1791, in-12; *Vie de M. Olier*, 1815, in-8 (voy. ce nom); des traductions de la *Doctrine de l'Ecriture sur les miracles*, de l'évêque anglais catholique Hay, 1808, 5 vol. in-12; du vol. des *Fêtes mobiles* de Butler, pour faire suite aux *Vies des Pères* (voy. GODESCARD); du *Décor chrétien* de Hay; du *Catholique instruit* de Chaloner; du *Guide du chrétien*, et de quelques autres ouvrages ascétiques.

* NAHL (Jean-Augustin), célèbre sculpteur, né à Berlin en 1710, reçut de son père les premières leçons de son art, et passa en France et ensuite en Italie, où il se perfectionna au milieu des chefs-d'œuvre. De retour à Berlin, en 1741, le roi le chargea de décorer les jardins de Postdam et de Charlottenbourg. D'autres ouvrages ajoutèrent ensuite à sa réputation. Etant venu habiter la Suisse, il s'établit à Hindelbanck, aux environs de Berne, et se lia d'une intime amitié avec le pasteur, M. Langhans, marié depuis peu à une femme qui réunissait les attraits aux vertus de son sexe. M^{me} Langhans étant morte, Nahl lui éleva dans l'église de ce village un *Tombeau*, chef-d'œuvre de sculpture, décrit par Laborde dans ses *Tableaux pittoresques de la Suisse*, et célébré par Haller et Wieland. Appelé en 1755 à Cassel, pour y professer la sculpture, il y exécuta plusieurs ouvrages remarquables, entr'autres la *statue* du landgrave Guillaume, élevée dans la place de l'Esplanade. Cet artiste mourut en 1785, âgé de 75 ans. Nahl est un des sculpteurs qui ont le plus approché de Michel-Ange; il a sa manière forte, prononcée et énergique, qui sait imprimer au marbre les différents caractères des passions.

NAHUM, l'un des douze petits prophètes, vivait depuis la ruine des dix tribus par Salmanazar, et avant l'expédition de Sennachérib contre la tribu de Juda. On ne sait aucune particularité de la vie de ce prophète; on ne sait pas même si son nom est celui de sa famille ou du lieu de sa naissance,

ou même une qualification; car *Nahum* en hébreu signifie *Consolateur*. On dispute encore sur le temps où il vivait : l'opinion la plus vraisemblable est celle que nous avons suivie. Sa *Prophétie* est composée de trois chapitres, qui ne forment qu'un seul discours. Il prédit, d'une manière pathétique, la seconde ruine de Ninive par Nabopolassar et Astyage. Il renouvelle contre cette ville criminelle les menaces que Jonas lui avait faites quatre-vingt-dix ans auparavant. Le style de ce prophète est partout le même; rien n'égale la vivacité de ses figures, la force de ses expressions, et l'énergie de son pinceau.

* NAIGEON (Jacques-André), littérateur, né en 1758 à Dijon, après y avoir fait ses études, vint à Paris, où il se lia bientôt avec d'Holbach et Diderot, et puisa dans leur société les principes d'incrédulité dont il devint un des plus ardents apôtres. L'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie*, il fournit à cet arsenal de l'irrégularité une foule d'articles qui ne produisirent pas l'effet qu'il en espérait, parce qu'il n'avait pas l'art d'intéresser ses lecteurs ou de les amuser. Dans le même temps il se fit le continuateur et l'éditeur de toutes les rapsodies philosophiques qu'un sentiment de pudeur empêchait leurs auteurs d'avouer, et qui depuis longtemps sont tombés dans le plus juste oubli. « Mais son ouvrage » le plus considérable est le *Dictionnaire de la philosophie ancienne et moderne*, pour l'*Encyclopédie* » méthodique, où il affiche l'immoralité, l'inhumanité et l'athéisme dans toute leur turpitude. » On cite encore de lui des éditions des *Fables de La Fontaine*, de *Racine*, de *Montaigne*, etc., avec des *Notices* et des *Oeuvres* de Diderot, précédés de *Mémoires* sur la vie de ce philosophe, qui n'ont point répondu à l'attente des curieux. Il eut une grande part à la publication des *Moralistes anciens*. Naigeon mourut à Paris le 28 février 1810. Membre de l'institut depuis sa création, il y eut pour successeur Népom. Lemercier, qui se trouva fort embarrassé pour faire son éloge. Merlin (de Douay) lui répondant en qualité de directeur de l'académie, n'hésita pas à flétrir les doctrines *non moins anti-sociales qu'anti-religieuses* de Naigeon et rendit un hommage, peu suspect dans sa bouche, à la religion et à ses ministres dont il avait été l'un des plus ardents persécuteurs. (Voy. MERLIN, MONTAGNE et SENEQUE.)

NAILLAC (Philibert de), trente-troisième grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, lequel résidait pour lors à Rhodes, issu d'une illustre famille du Berri. Il amena du secours à Sigismond, roi de Hongrie, contre le sultan Bajazet, dit l'*Eclair*. Il combattit en 1596 à la funeste journée de Nicopolis, à la tête de ses chevaliers, dont la plupart furent taillés en pièces. Il assista au concile de Pise en 1409, et mourut à Rhodes en 1421, avec la réputation d'un guerrier aussi courageux que prudent.

* NAILLAC (Gabriel-Pierre REBIÈRE, seigneur de), né l'an 1760, au château de Cessac, paroisse de Bussières, dans la Marche, en 1789 adopta les principes des réformateurs; mais alarmé de la marche de la révolution, il ne tarda pas à rejoindre

ses amis qui l'avaient précédé à Coblenz, et reçu dans l'armée des princes en partagea les dangers jusqu'à son licenciement. Alors retiré dans le pays de Liège, où l'évêque avait offert un asyle aux Français fidèles, il y attendait le moment de reprendre les armes lorsque, se rappelant les saintes exhortations du P. Beauregard (*voy. ce nom*), il résolut de se donner tout à Dieu. Indigné de la déplorable facilité avec laquelle il avait accueilli les vains systèmes des philosophes, il ne regarda plus leurs livres qu'avec cette horreur secrète qui nous saisit, en contemplant un écueil rendu célèbre par un grand nombre de naufrages. Les événements politiques cessèrent d'être l'objet de ses sollicitudes. Cependant les armées Françaises menaçant le pays de Liège, il se retira d'abord à Essen, petite ville de Westphalie, dont il édifia les habitants par ses vertus. Etant entré dans un corps formé des débris de l'émigration, sa vie pénitente devint alors plus héroïque en ce qu'il ajouta à ses austérités un dévouement sans bornes pour ses compagnons d'armes et d'infortune. Ce corps ayant été licencié, il vint à Londres, et se réunit à une société d'officiers, qui soignaient les Français malades dans l'hôpital de Middlesex. Il obtint ensuite la place d'hospitalier dans une maison établie près de Londres, pour recevoir de vieux prêtres français, la plupart accablés d'infirmités. C'est dans cet asile consacré à l'infortune, que, sous le costume d'un simple serviteur, il remplissait les offices les plus humbles. On le voyait parcourir les lits des malades et des infirmes, leur offrir ses soins, panser leurs plaies et par des paroles consolantes, chercher à adoucir leurs souffrances. Il y avait environ cinq ans qu'il menait cette vie, quand il perdit une épouse dont la perte fit couler longtemps ses larmes. Sollicité d'entrer dans le sanctuaire, il refusa longtemps par une profonde humilité; mais cédant à de nouvelles instances, il commença l'étude de la théologie, sans négliger ses occupations habituelles. Sa conduite dans ce nouvel état fut celle d'un serviteur de Jésus-Christ, partageant son temps entre ce divin Maître et les malades. Ses excessives fatigues et ses austérités lui occasionnèrent une pleurésie, dont il mourut vers la fin de mars 1809, vivement regretté des pauvres et de ses nombreux amis. L'abbé Carron lui a consacré une notice dans les *Vies des justes dans la profession des armes*.

NAILOR (Jacques), imposteur du diocèse d'York, après avoir servi quelque temps en qualité de maréchal-des-logis dans le régiment du colonel Lambert, embrassa la secte des *quakers* ou trembleurs. Il entra en 1636 dans la ville de Bristol, monté sur un cheval dont un homme et une femme tenaient les rênes, et suivi d'une foule de ses sectateurs, qui criaient : *Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu de Sabaoth*. Les magistrats se saisirent de lui et l'envoyèrent au parlement, où il fut condamné, en 1637, comme un *séducteur*, à avoir la langue percée avec un fer chaud, et le front marqué de la lettre B, pour signifier *blasphémateur*. Il fut ensuite reconduit à Bristol, où on le fit entrer à cheval, le visage tourné vers la queue. On le confina ensuite dans

une étroite prison pour y expier ses rêveries; mais il n'en fut que plus fanatique. Ayant été ensuite élargi, il ne cessa de prêcher parmi ceux de sa secte, jusqu'à sa mort, arrivée en 1660.

NAIN DE TILLEMONT (Louis-Sébastien le), né en 1657 à Paris, d'un maître des requêtes, se consacra à l'étude de l'antiquité ecclésiastique. Sacy, son ami et son conseil, l'engagea en 1676 à recevoir le sacerdoce, et Buzanval, évêque de Beauvais, espérait de l'avoir pour successeur. Il alla demeurer à Port-Royal-des-Champs. Son attachement au jansénisme lui attira des désagréments, et l'obligea de quitter la capitale; il se retira à Tillemont, près de Vincennes, où il se communiquait librement à ceux qui avaient besoin de ses lumières, et surtout à ceux qui étaient voués au parti. Tillemont ne sortit de sa retraite que pour aller voir en Flandre le fameux Arnould, et en Hollande l'évêque de Castorie. De retour dans sa solitude, il continua à s'occuper de travaux utiles et d'intrigues de secte, et mourut à Paris après une langueur de trois mois, en 1698, à 61 ans. On lui doit : *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, 1695-1717, 16 vol. in-4; *l'Histoire des empereurs*, 1698-1758, 6 vol. in-4. Ces deux ouvrages, tirés des auteurs originaux, souvent tissés de leurs propres termes, expriment leur sens avec fidélité. Ils sont écrits avec un ordre, une justesse et une précision, dont le mérite ne se fait bien sentir qu'à ceux qui ont éprouvé par eux-mêmes combien coûtent ces sortes de travaux. Le dernier volume de son *Histoire des empereurs* finit avec le règne d'Anastase. Ses *Mémoires ecclésiastiques* ne contiennent qu'une partie du VI^e siècle; et les douze derniers volumes ne furent imprimés qu'après sa mort. (*Voy. TRONCHAY*.) Quoique l'esprit de parti dont il était animé ne se montre pas à découvert dans cet ouvrage, des lecteurs attentifs en découvrent çà et là quelques allures. Sa *Lettre* contre l'opinion du père Lami, « que J.-C. n'avait point fait la pâque la veille de sa mort, » et que Nicole regardait comme un modèle de la manière dont les chrétiens devraient disputer ensemble, se trouve à la fin du 2^e vol. des *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*. Il a laissé quelques ouvrages manuscrits, dont les plus considérables sont *La Vie de saint Louis, roi de France*, publiée pour la première fois par M. J. de Gaulle, avec des notes et des éclaircissements, Paris, 1847, 2 vol. in-8, et *l'Histoire des rois de Sicile de la maison d'Anjou* (1). L'abbé Tronchay a écrit sa *Vie*, 1741, in-12. On trouve à la suite de cet ouvrage des *Réflexions* pieuses et des *Lettres* édifiantes. Si, aux vertus dont elle présente le tableau, on pouvait ajouter la soumission aux décrets de l'Eglise, l'éloge de ce savant homme serait complet. Son zèle pour le parti dont il avait épousé les intérêts allait jusqu'à déroger aux considérations les plus délicates. Lorsque M. de Rancé pensait à se défaire de ses bénéfices, et à se consacrer à Dieu dans la solitude de la Trappe, Tillemont lui conseilla de les garder pour en distri-

(1) Nous citerons encore parmi les ouvrages inédits de Tillemont : une *Vie du fameux Guillaume de Saint-Amour*, conservée à la Bibliothèque du roi, *Supplément nouv.*, n° 43 bis.

buier les revenus à ceux qui étaient dans la persécution. Sollicitation qui ne fit pas sur l'esprit de M. de Rancé une impression favorable aux disciples de Jansénius : « Je ne pus comprendre, dit-il, que des » gens qui voulaient passer pour être entièrement » détachés de toutes les choses d'ici-bas, fussent » capables de faire paraître un sentiment aussi in- » téressé que celui-là. »

NAIN (dom Pierre le), frère du précédent, né à Paris en 1640, fut élevé dans la maison de son grand-père. Il y reçut une sainte éducation sous les yeux de madame de Bragelogne, sa grand'mère, dame vertueuse, dirigée anciennement par saint François de Sales. Le désir de faire son salut loin du monde le fit entrer à Saint-Victor à Paris, et ensuite à la Trappe, où il fut un exemple de pénitence, d'humilité, et enfin de toutes les vertus chrétiennes et monastiques. Nommé sous-prieur de cette abbaye, il gagna tous les cœurs par son affabilité. Il y mourut en 1715, à 75 ans. Quoique l'abbé de Rancé fût ennemi des études monastiques, il permit sans doute à dom le Nain d'étudier et de faire part de ses travaux au public. On a de lui : *Essai de l'histoire de l'ordre de Cîteaux*, 9 vol. in-12. Le style en est simple et négligé, mais touchant. Les faits y sont mal choisis, et le flambeau de la critique n'a pas éclairé cette histoire, qu'on doit plutôt regarder comme un livre édifiant que comme un ouvrage profond ; *Homélies* sur Jérémie, 2 vol. in-8 ; une *Traduction* française de saint Dorothee, père de l'église grecque, in-8 ; la *Vie de M. de Rancé, abbé et réformateur de la Trappe*, 2 vol. in-12. Cette *Vie*, revue et corrigée par le célèbre Bossuet, n'a pas été publiée telle que dom Le Nain l'avait faite, et qu'elle est sortie des mains du prélat réviseur. On y a inséré des traits satiriques fort éloignés du caractère de l'auteur ; *Relation de la vie et de la mort de plusieurs religieux de la Trappe*, 6 vol. in-12, ouvrage plein de touchants exemples, et dont les détails ont néanmoins prêté à la critique. Quelques personnes y ont cru voir des excès d'austérité, et une espèce de dérogation à la loi qui prescrit la conservation de soi-même. C'est sans doute ce qui a fait apporter quelques adoucissements à la rigueur de la réforme, telle qu'elle était dans les premières années. Deux petits Traités, l'un de *l'état du monde après le jugement dernier* ; et l'autre, *sur le scandale qui peut arriver même dans les monastères les mieux réglés*, etc. ; *Élévation à Dieu pour se préparer à la mort* : elle inspire cette piété tendre et pathétique, que le bel-esprit ne saurait contrefaire.

NAIRON (Antoine-Fauste), savant maronite et professeur en langue syriaque au collège de la Sapience à Rome, depuis 1666 jusqu'en 1694, né au Mont-Liban, neveu d'Abraham Ecchellensis par sa mère, mort à Rome presque octogénaire, l'an 1711, est auteur de deux ouvrages intitulés, l'un *Evoplia fidei catholicae ex Syrorum monumentis adversus ævi nostri novatores*, Rome, 1694, in-8 ; l'autre, *Dissertatio de origine, nomine ac religione Maronitarum*, ibid., 1679, in-8. Il s'efforce dans ces deux ouvrages de prouver que les maronites ont conservé la foi depuis le temps des apôtres, et que leur nom ne

vient pas de Jean Maron, monothélite, mort en 707, mais de saint Maron, célèbre anachorète, qui vivait à la fin du 1^{er} siècle. Ses raisons n'ont pas paru péremptoires à tous les savants ; mais elles font honneur à son érudition, et sont appuyées d'une réflexion très-simple, mais solide, savoir, que si le nom de Maronites était un nom de secte, ces peuples l'eussent quitté au moment qu'ils sont revenus à la vérité, et qu'ils se sont attachés à l'Eglise romaine, à laquelle ils sont fermement unis, au moins depuis 1182. *Voy. MARON.*

* NALIAN (Jacques), patriarche arménien, était né vers la fin du 17^{me} siècle à Zimara, village près de l'Euphrate. Parvenu par son mérite au patriarcat de Constantinople, il gouverna son église dans des temps difficiles avec tant de sagesse, qu'il y maintint la tranquillité. Il était en correspondance avec le pape Clément XIII, et d'autres personnages illustres, soit de l'Asie, soit de l'Europe. L'affaiblissement de ses forces ne lui permettant plus de vaquer à ses fonctions avec la même vigilance, il demanda un successeur. Il eut le bonheur d'obtenir celui qu'il avait désigné, et mourut à Constantinople le 18 juillet 1764. On a de lui divers ouvrages dont les principaux sont : *Kandsaran ou Le Trésor des notices*, Constantinople, 1758, in-4. Ce livre dans lequel il passe en revue ce que la morale a de plus instructif, la physique de plus curieux, l'histoire et la géographie de son pays de plus intéressant, lui assigne un rang distingué parmi les littérateurs de sa nation. *L'Arme spirituelle*, ouvrage mêlé de vers et de prose ; le *Fondement de la foi*, in-4 ; *Commentaire sur Nareg*, livre célèbre parmi les Arméniens, et composé par un de leurs plus illustres docteurs ; *Des sept sacrements de l'Eglise*, resté manuscrit ; la *Doctrine chrétienne* à l'usage des Arméniens, Constantinople, 1757, in-12 ; *Lettres familières et instructives* ; *Recueil de chansons et d'anecdotes* en turc et en arménien ; des *Livres de prières*, etc. Du produit de ses ouvrages, Nalian fit un fonds, dont il employait le revenu au soulagement des indigents de toute espèce de son patriarcat.

NANCEL (Nicolas de), ainsi nommé du village de Nancel, lieu de sa naissance, entre Noyon et Soissons, professa les humanités dans l'université de Douai. Appelé à Paris par ses amis, il fut professeur au collège de Presle où il avait déjà enseigné, et se fit recevoir docteur en médecine. Cette science avait des charmes infinis pour lui. Il alla la pratiquer à Soissons, puis à Tours, où il trouva un établissement avantageux. Enfin il devint médecin de l'abbaye de Fontevault en 1587, et mourut en 1610, à 71 ans, avec la réputation d'un homme savant, mais bizarre ; il était né en 1539. On a de lui : *Stichologia graeca latinaque, informanda et reformanda*, in-8 : ouvrage où il veut assujettir la poésie française aux règles de la poésie grecque et de la poésie latine. Ce projet singulier, dont il n'était pas l'auteur (voy. MOUSSET), couvert de ridicule son apologiste. *Petri Rami vita*, Paris, 1599, in-8. Il y a des faits curieux et des anecdotes recherchées ; mais Ramus y est peint un peu trop en beau. *De Deo, de immortalitate animae contra Ga-*

lenum; *De sede animæ in corpore*, in-8. Il a aussi donné ces trois Traités en français; *Discours de la peste*, in-8; *Declamationes*, in-8. Ce sont des harangues qu'il avait prononcées durant sa régence.

NANGIS. *Voy.* GUILLAUME de Nangis.

NANI (Jean-Baptiste-Félix-Gaspard), historien, naquit à Venise en 1616. Son père, procureur de Saint-Marc, et ambassadeur de Venise à Rome, l'éleva avec soin, et le forma de bonne heure aux affaires. Urbain VIII, juste appréciateur du mérite, annonça celui du jeune Nani. Il fut admis dans le collège des sénateurs en 1641, et fut nommé, peu de temps après, ambassadeur en France, où il se signala par la souplesse de son esprit. Il obtint des secours considérables pour la guerre de Candie contre les Turcs; devint, à son retour à Venise, surintendant des affaires de la guerre et des finances; fut ambassadeur à la cour de l'empire en 1634, et rendit à sa république tous les services qu'elle pouvait attendre d'un citoyen aussi zélé qu'intelligent. Il repassa en France, en 1660, demanda de nouveaux secours pour Candie, et obtint, à son retour dans sa patrie, la charge de procureur de Saint-Marc. Il mourut en 1678, à 62 ans, honoré des regrets de ses compatriotes. Le sénat l'avait chargé d'écrire l'*Histoire de la république*. Il s'en acquitta à la satisfaction des Vénitiens; mais il fut moins applaudi par les étrangers. Ils n'y virent pas assez de fidélité dans les faits, de pureté dans la diction, et de simplicité dans le style: son récit est embarrassé par de trop fréquentes parenthèses. Cette *Histoire*, qui s'étend depuis l'an 1615 jusqu'en 1671, fut imprimée à Venise en 1662-1679, 2 vol. in-4, belle édition. Nous avons une assez faible traduction française du 1^{er} volume, par l'abbé Tallemant, Cologne, 1682, 4 vol. in-12. La seconde partie a été traduite par Masclari, Amsterdam, 1702, 2 vol. in-12. On doit à Nani l'idée du recueil de toutes les lois de la république, qui a été publié par les soins du jurisconsulte Marino Angeli, sous le titre de *Legum venetarum compilatarum methodus*, 1678, in-4.

NANNI ou mieux NANNING (Pierre), *Nannius*, né à Alkmaër en 1500, enseigna les humanités à Louvain avec réputation pendant 18 ans, et obtint ensuite un canonicat d'Arras, qu'il garda jusqu'à sa mort, arrivée en 1557, à 57 ans. Ses ouvrages sont: des *Harangues*; des *Notes* sur quelques auteurs classiques, et sur des traités de quelques Pères; *Miscellaneorum decas*, Louvain, 1548, in-8, et dans le *Thesaurus criticus* de Gruter. C'est un ouvrage de critique, où il montre des fautes qui se trouvent dans les éditions de plusieurs anciens, et où il tâche d'expliquer les passages obscurs. Cinq *Dialogues des héroïnes*, 1541, in-4, ouvrage qui passe pour son chef-d'œuvre. Il a été traduit en français, 1550, in-8; des *Traductions* latines d'une partie de Démosthènes, d'Eschyme, de Synésius, d'Apollonius, de Plutarque, de saint Basile, de saint Chrysostome, d'Athénagore, et de presque tous les ouvrages de saint Athanase. Cette dernière version est infidèle. Une *Traduction* de quinze psaumes en beaux vers latins dans les *Psalms XL versibus expressi* de Jacques Latomus, Louvain, 1558. L'auteur

a su allier les grâces de la poésie à la simplicité majestueuse du texte sacré. In *Cantica Cantorum paraphrases et scholia*, Louvain, 1554, in-4. L'auteur a réuni dans sa paraphrase le sens littéral et allégorique: c'est un des meilleurs *Commentaires* qu'on ait sur le *Cantique des cantiques*. Il peut être mis à côté de celui de Bossuet. (*Voy.* SALOMON.) Nanni, critique habile, bon grammairien, poète estimable, n'était qu'orateur médiocre. Ses ouvrages décèlent un homme qui était versé dans toutes les sciences: ils lui firent une réputation très-étendue. L'Italie voulut l'enlever aux Pays-Bas, mais il sacrifia toutes les espérances de fortune à l'amour de la patrie. Son caractère était modéré, ses mœurs douces, et son esprit agréable.

NANNI ou NANNINI. *Voy.* REMGIO.

NANNI. *Voy.* ANNUS de Viterbe.

* NANNONI (Angelo), chirurgien, né à Florence le 1^{er} juin 1715, suivit, dès l'âge de 16 ans, les cours de l'hôpital de Sainte-Marie-la-Neuve et se distingua par son application. Après avoir parcouru l'Italie et la France pour connaître le régime des hôpitaux et le mode de traitement employé dans les différentes maladies par les plus célèbres médecins, il fit profiter sa patrie de ses utiles observations en faisant adopter dans les hôpitaux de Florence une nouvelle méthode pour la prescription des médicaments. Nannoni disait que l'art de guérir consiste à seconder la nature en l'aidant quelquefois, et à réduire la médecine à ses principes les plus simples. Il mourut à Florence le 30 avril 1790, laissant plusieurs ouvrages, dont les principaux sont: *De la simplicité dans l'art de guérir*, Venise, 1761-76, 3 vol. in-4. Cet ouvrage, rempli d'excellents aphorismes, a immortalisé son auteur. Une traduction italienne des *Recherches critiques sur l'état actuel de la chirurgie*, de Sharp, avec des notes, Sienne, 1774; *Mémoire sur l'anévrisme des replis du coude*, Florence, 1784. — Son fils François suivit avec honneur les traces de son père, et s'est rendu fameux dans les accouchements et dans les opérations de la cataracte et de la gravelle.

NANQUIER (Simon), en latin *Nanquerus*, dit *Le Coq*, avait du goût pour la poésie latine, et le génie qu'il faut pour y réussir, comme on voit par deux poèmes que nous avons de lui. Le premier, qui est en vers élégiaques, a pour titre: *De lubrico temporis curriculo, deque hominis miseria*; plein de bonnes moralités et d'une bonne philosophie. Le deuxième poème est en vers héroïques, et en forme d'élogue, Paris, 1505, in-8; Lyon, 1557; Paris, 1565, in-8. Il roule sur la mort de Charles VIII, roi de France. On a encore de Nanquier quelques *Epigrammes*, imprimées avec ses autres *Poésies*, chez Jehan Petit, in-4, sans date, au commencement du xvi^e siècle: ce poète vivait à la fin du x^e.

* NANSOUTY (Etienné-Antoine-Marie, comte de), dont le nom de famille, Champion de Nansous-Thil, a été changé en celui de Nansouty, naquit au mois de mai 1768, à Bordeaux, où son père, né à Dijon, était commandant du Château-Trompette. En 1780, admis à l'école militaire, il en sortit en 1785, sous-lieutenant au régiment de

Bourgogne-cavalerie. Trois ans après, la protection du maréchal de Beauveau lui valut un brevet de capitaine dans le 6^e régiment de hussards, commandé par le duc de Lauzun. Il se trouva mêlé, à Nancy, dans l'affaire du régiment de Château-vieux, et courut des dangers en restant fidèle aux ordres du roi. La guerre ayant éclaté, il la commença lieutenant-colonel de cavalerie et gagna tous ses autres grades sur les champs de bataille. Il se distingua, en 1806, à Wertingen, où il commandait le corps des cuirassiers. Dans la campagne de 1807, contre la Prusse, il avait sous ses ordres les corps de carabiniers et de cuirassiers, qui se couvrirent de gloire. Il déploya la même intrépidité à Eylau et à Friedland. Nommé général de division, il se trouva en 1809 aux batailles d'Eckmül, d'Essling et de Wagram. Fait en 1812 colonel-général des dragons, et grand cordon de la légion-d'honneur, il fut employé dans la campagne de Russie, et rendit d'importants services en 1815 et 1814 à Dresde, à Wachau, à Leipzig et à Hanau, à Champ-Aubert, à Montmirail et à Craone. A la restauration, commissaire du roi, dans la 18^e division, il fut fait capitaine-lieutenant de la 1^{re} compagnie des mousquetaires. Ce général mourut dans les bras de la religion, à Paris, le 12 février 1815, âgé de 47 ans. Il était brave, humain et désintéressé. Les habitants du Tyrol lui ayant offert une somme considérable en reconnaissance de ce qu'il les avait préservés du pillage, il la fit distribuer aux hôpitaux. Il sauva la vie aux émigrés que le sort des armes jetait entre ses mains.

NAUTEUIL. Voy. SCHOMBERG.

NAUTEUIL (Robert), graveur, naquit à Reims, en 1650, d'un pauvre marchand, qui lui donna toute l'éducation qui lui fut possible. Le goût qu'il avait pour le dessin se manifesta de bonne heure. Il en faisait son amusement, et se trouva en état de dessiner et de graver de lui-même la thèse qu'il soutint en philosophie. Nanteuil s'appliqua aussi au pastel, mais sans abandonner la gravure, qui était son talent principal. Louis XIV lui donna la place de dessinateur et de graveur de son cabinet, avec une pension de mille livres. Ce maître n'a gravé que des portraits, mais avec une précision et une pureté de burin qu'on ne peut trop admirer. Son *recueil*, qui est très-considérable, prouve son extrême facilité. Il gagna plus de 50,000 écus, qu'il dépensa comme il les avait acquis. Il mourut à Paris en 1678, à 48 ans.

NANTIGNY (Louis Chasot de). Voy. CHASOT.

NANTILDE ou NANTICHILDE, reine de France, épousa le roi Dagobert I^{er} en 652, et gouverna le royaume avec habileté pendant la minorité de Clovis II, son fils. Elle mourut en 642, avec la réputation d'une princesse également politique et vertueuse.

NAOGEORGE (Thomas), théologien de la religion prétendue réformée, né à Straubing, en Bavière, en 1511, s'appelait *Kirchmayer*; mais il habilla son nom à la grecque, selon la coutume pédantesque de ce temps-là. Il se rendit célèbre dans son parti, par des vers satiriques contre l'Eglise catholique. Le plus fameux de ces *poèmes* est celui qui a pour titre : *Regnum papisticum*, imprimé en 1555 et

1559, in-8, sans nom de ville ni d'imprimeur; il n'est pas commun. On a encore de lui : *Pamachius, tragædia*, 1558, in-8; *Incendia sive Pyropolynices, tragædia*, 1558, in-8; *Agricultura sacra*, 1558, in-8; *Hieremias, tragædia*, 1551, in-8; *Mercator, tragædia*, 1560, in-8. Il y a deux éditions de la traduction française du *Marchand converti*, 1558, in-8, et 1561, in-12. Il y en a une troisième de 1591, in-12, où se trouve la comédie du *Pape malade*, de Bèze; Un *Commentaire* sur les Epîtres de saint Jean; et quelques autres ouvrages, dans lesquels il y a plus de fanatisme que de goût et de raison. Cet homme emporté mourut en 1578.

NAPIER. Voy. NEPER.

** NAPIONE (le comte Jean-François GALEANT), né en 1748 à Turin, d'une famille sénatoriale, montra dès sa première jeunesse un caractère sérieux et un goût très-vif pour l'étude. Après avoir fait pour obéir à ses parents son cours de droit à l'université de sa ville natale, il s'occupa de compléter lui-même son éducation par l'étude des langues, de l'histoire, de la philosophie, etc., et ne tarda pas à donner des preuves de son érudition. Entré dans l'administration en 1776, il remplit d'abord une place dans les finances, et nommé plus tard intendant de la province de Suze, puis de celle de Saluces, il se fit en peu de temps la réputation d'un administrateur actif et laborieux. Rappelé en 1787 à Turin, pour y prendre la direction du cadastre de l'ancien duché de Montferrat, il fut en même temps chargé d'écrire l'histoire de la *Monnaie* dans les états de la maison de Savoie. Déjà le sort des ouvriers sans ouvrage occupait les académies de France et d'Italie; dans un *mémoire* qu'il présenta à l'académie de Turin en 1788, il osa soutenir la cause de la liberté du travail et du commerce, et cette noble hardiesse l'empêcha d'obtenir le prix. Nommé conseiller du roi en 1796, il fut ensuite appelé à la surintendance générale des finances, dans un moment de crise pour le Piémont; mal secondé par ses collègues, il donna sa démission d'une place qu'il avait acceptée malgré lui. A l'époque où le Piémont passa sous la domination française, il vécut dans la retraite, et ne voulut accepter aucun des emplois qui lui furent offerts. Au retour de la maison de Savoie en 1814, il fut nommé directeur des archives royales, place qui le mit à même de se livrer à ses goûts pour les recherches historiques et lui fournit en même temps les moyens de rendre à son pays de nouveaux et importants services, qui furent mal récompensés; il puisa dans son âme profondément religieuse, la force et la résignation nécessaire pour supporter l'ingratitude et l'oubli de la cour, et ce qui était plus difficile la perte de ses quatre fils qu'il vit disparaître successivement. Il mourut à Turin, le 12 juin 1850, à 82 ans, entouré des secours de la religion qui avait été constamment son guide et sa consolation au milieu des peines inséparables de la vie, et laissant, à défaut de fortune, une mémoire chère à tous les gens de bien. Membre de l'académie de Turin, dont il avait été plusieurs fois vice-président, il était associé correspondant des principales académies d'Italie et de l'académie royale de Lisbonne, etc.

Sa Vie par Laurent Martini, 1856, in-8, contient la liste complète de ses ouvrages imprimés ou manuscrits, dont le nombre passe plus de 200. Parmi les imprimés, outre une excellente traduction italienne des *Tusculanes* de Cicéron, Florence, 1805, 2 vol. in-8, Pise, 1815, 2 vol. in-12, les plus importants sont : *Dell' uso, e dei Pregi della lingua italiana*, Turin, 1791, 2 vol. in-8. Cet ouvrage, fort estimé des Italiens, a été réimprimé plusieurs fois dans divers formats, et, malgré quelques propositions contestables avancées par l'auteur, est digne de sa réputation. *Della patria di Crist. Colombo dissertaz.*, 1805, in-4, réimprimée plusieurs fois ; *Del primo scopertore della terra ferma del nuovo mondo*, 1809, in-4 ; *Del vicendevole vantaggio, che la religione reca alle belle arti, e le belle arti alla religione*, 1809, in-8 ; *Estratti ragionati di varie opere di grido*, 1816, 2 vol. in-8, ou in-12 ; *Vile ed elogi d'illustri italiani*, 1818, 5 vol. in-8, ou in-12 ; *I monumenti dell' architettura antica*, 1820, 5 vol. in-4, in-8, ou in-12 ; *Opuscoli di letteratura e di belle arti*, 1826, 2 vol. in-8, ou in-12.

* NAPPER-TANDY (James), Irlandais, né en 1757, partisan exalté de la révolution française, publia, en 1791, une *déclaration* au nom des Irlandais unis, sur les réformes qu'il croyait nécessaires dans le gouvernement anglais. Quoique protestant non-conformiste, il devint secrétaire d'une association catholique à Dublin. Sa conduite l'ayant rendu suspect, il passa en France pour se soustraire aux poursuites de la police. S'étant fixé à Paris, il accueillit dans sa maison les réfugiés de tous les pays. Il fit agréer au Directoire le projet d'une descente en Irlande, où, disait-il, tous ses compatriotes attendaient les Français avec impatience pour secouer le joug. Débarqué, en août 1798, sur la côte occidentale de Donegal, il publia une proclamation aux *Irlandais unis* ; mais l'autorité avertie à temps déjoua ses projets. Contraint de fuir, il se rendit à Hambourg, où il fut arrêté, avec le frère d'O'Connor, à la demande du ministre d'Angleterre. Les deux chambres d'Irlande l'ayant excepté du bill d'amnistie, il fut transporté à Dublin, malgré les réclamations du Directoire, mis en jugement et condamné à mort en 1800. On sursit cependant à l'exécution, et sur la demande du gouvernement consulaire, il obtint enfin l'autorisation de venir terminer ses jours en France. Son arrivée à Bordeaux, en mars 1802, fut célébrée par un banquet civique, dans lequel il porta un *toast* aux amis de la liberté de tous les pays. Il mourut dans cette ville le 24 août 1805, âgé de 66 ans. Napper-Tandi avait le titre de colonel au service de France.

* NARBONNE (Les vicomtes de), ancienne famille de la Septimanie ou Languedoc, dont l'illustration remonte au ^x^e siècle. Bérenger, vicomte de Narbonne, aida Raimond-Bérenger, comte de Barcelonne, à repousser les Maures, en 1048, et obtint, en récompense, la seigneurie de Tarragone, que ses successeurs ne conservèrent pas.

* NARBONNE-LARA (le comte Louis), ministre de la guerre, né à Colorno, dans le duché de Parme, au mois d'août 1755, était fils du premier

gentilhomme de la chambre, et d'une dame d'honneur de mesdames de France. Amené à Versailles en 1760, il y fut accueilli avec empressement. Le Dauphin daigna lui donner les premières leçons de grec. Après avoir terminé ses études au collège de Juilly, il entra d'abord dans l'artillerie, puis fut successivement capitaine de dragons, guidon de la gendarmerie et colonel. Ses devoirs militaires ne l'empêchèrent pas de se livrer à l'étude ; il suivit à Strasbourg les cours d'histoire et de droit public de Koch (*voy.* ce nom) ; il possédait les principales langues vivantes. Désirant une ambassade, il travailla dans les bureaux du ministre Vergennes. Quoiqu'il fût attaché à la maison de Bourbon, autant par devoir que par reconnaissance, il adopta plusieurs des idées nouvelles. Colonel du régiment de Piémont, il était en garnison à Besançon lorsque la révolution éclata. Son affabilité lui mérita la confiance des habitants qui l'éclurent commandant de la garde nationale. Cette ville ayant été le théâtre d'une révolte, sa prudence et sa fermeté parvinrent à l'apaiser, et sa conduite dans cette circonstance accrut encore l'affection qu'on lui portait. De retour à Paris, en février 1791, il trouva mesdames de France sur le point de partir pour Rome et les accompagna dans ce voyage, qui éprouva des difficultés de plus d'un genre, qu'il parvint à lever. (*Voy.* ADELAÏDE, I, 50.) Nommé maréchal-de-camp à son retour d'Italie, sa popularité qui croissait, tandis que tant d'autres perdaient la leur, lui fit donner, le 6 décembre 1791, le portefeuille de la guerre. Dès les premiers jours de son administration il visita les frontières pour en connaître l'état. Le compte qu'il en rendit à l'assemblée législative fut très-applaudi. Quoiqu'il eût voulu prévenir une lutte imminente contre l'Europe, sentant la nécessité de s'y préparer, il forma trois armées de cinquante mille hommes, sous le commandement de Rochambaud, Luckner et Lafayette. Il obtint pour les deux premiers le bâton de maréchal de France et le leur remit à la tête de l'armée avec une grande solennité. Il travaillait en même temps à rétablir la discipline dans les régiments ; mais il fut contrarié dans ses vues par les démagogues, et les modérés de l'assemblée, qui l'avaient secondé jusques alors, n'osèrent plus le défendre. A ces contrariétés du dehors, se joignirent celles qu'il éprouva bientôt dans le conseil ; et il s'appretait à quitter le ministère, lorsque son portefeuille lui fut retiré le 10 mars 1792. M. de Narbonne alla se réfugier à l'armée ; mais rappelé par le roi, il était à Paris depuis trois jours, lorsqu'éclata le 10 août. Décrété d'accusation, il parvint à s'échapper par les bons offices de madame de Staël, et se rendit en Angleterre. Lorsqu'il apprit que Louis XVI venait d'être mis en jugement, il réunit les anciens ministres du roi qui se trouvaient à Londres, et leur proposa « de demander en commun à la Convention un » *sauf-conduit* pour être admis à la barre et y réclamer, pendant la durée du procès, la responsabilité des actes de leur ministère. » Ce dévouement leur promettait une mort certaine, mais glorieuse... Narbonne parut décidé à la braver. Il demanda seul un *sauf-conduit*, qui lui fut refusé malgré

ses vives instances. Il prit alors le parti d'adresser à la Convention un *Mémoire* justificatif de Louis XVI, dont il envoya un double à M. de Malherbes, qui lui fit de la part de ce prince de touchants remerciements..... et de tristes adieux ! Lorsque les hostilités commencèrent entre l'Angleterre et la république française, il passa en Suisse, puis en Souabe, et enfin en Saxe. A l'époque du consulat, il revint en France ; mais ce ne fut qu'en 1806 que le ministre Clarke lui fit rendre son grade de lieutenant-général. Gouverneur de Raab, puis de Trieste, il fut ensuite ministre plénipotentiaire près du roi de Bavière. Ses manières aimables plurent à Napoléon, qui le fit son aide-de-camp, et lui témoignait assez de confiance pour lui demander son avis dans des occasions difficiles. Au moment où l'empereur était le plus irrité de la résistance qu'il éprouvait de la part du saint Siège : « Je suis tenté, lui dit-il, d'introduire une autre » église pour mon compte, et le pape s'arran- » gera avec la sienne et avec les siens comme » il l'entendra. — Vous n'en ferez rien, répondit » Narbonne ; il n'y a pas dans ce moment assez de » religion en France pour en faire deux. » Ce mot, qui n'était pas sans profondeur, produisit son effet, et il ne fut plus question de la nouvelle église. Après la désastreuse campagne de Russie, à laquelle il prit part, nommé ambassadeur à Vienne, il passa ensuite à Prague pour y continuer ses négociations. Enfin envoyé à Torgau, il y mourut le 17 novembre 1815, à 58 ans, moins d'une chute de cheval que d'une maladie qu'il contracta en soignant les malades encombrés dans cette place. Quoiqu'on puisse reprocher à Narbonne son trop d'amour pour la popularité, il ne mérite cependant pas les attaques violentes de Bertrand de Moleville, dans ses *Mémoires*.

NARCISSE (saint) passait depuis longtemps pour un des plus vertueux prêtres du clergé de Jérusalem, lorsque, l'évêque étant venu à mourir, il fut choisi pour son successeur : il avait alors 80 ans ; son grand âge ne l'empêcha pas de faire toutes les fonctions d'un bon pasteur. Un jour l'huile de l'église manquant, il fit remplir les lampes d'eau, et après qu'il l'eut bénie, elle se trouva changée en huile. Trois scélérats accusèrent le saint prélat d'un crime énorme, confirmant leur calomnie par une horrible imprécation. Narcisse leur pardonna généreusement cette calomnie, qui lui servit de prétexte pour suivre le désir qu'il avait depuis longtemps de vivre dans un désert. Peu de temps après ces malheureux moururent de la mort qu'ils s'étaient eux mêmes désirée. Dieu fit connaître à ce saint vieillard qu'il devait reprendre le soin de son église : il obéit. Ayant supplié le Seigneur de lui marquer son successeur, afin de se décharger sur lui, dans sa caducité, d'une partie du fardeau pastoral, il eut révélation que ce serait saint Alexandre, évêque de Flaviade. Dès le lendemain, celui-ci arriva comme par hasard à Jérusalem, et fut fort surpris de s'entendre nommer coadjuteur de saint Narcisse, lequel prolongea encore de quatre ans une vie qui avait été une leçon continuelle de toutes les vertus. Il fut enlevé à ses ouailles vers l'an 216,

âgé de 116 ans, après s'être trouvé, vingt ans auparavant, au concile de Césarée en Palestine, assemblé pour décider quel jour on devait célébrer la pâque. Un autre événement remarquable de son épiscopat, c'est d'avoir élevé un grand homme au sacerdoce, dans la personne d'Origène.

NARCISSE, affranchi, puis secrétaire de Claude, parvint au plus haut degré de puissance sous cet empereur. Le vil courtisan profitant de sa faveur, et de la faiblesse de son imbécile maître, ne s'en servit que pour perdre ceux qui pouvaient nuire à sa fortune, et pour s'enrichir de leurs dépouilles. Après que la révolte de Scribonien eut été étouffée, assis à côté de l'empereur, il présida à la condamnation des accusés et se fit adjuger leurs biens. Ses cruelles vexations le rendirent riche, dit-on, de cinquante millions de revenu. Il n'était pas moins prodigue qu'avidé d'accumuler, et ses dépenses ne le cédaient pas à celles de l'empereur même. L'impératrice Messaline, jalouse de cet excès d'autorité, voulut renverser cet orgueilleux favori. Elle en fut la victime, et périt immolée à sa vengeance. Tandis que Claude se trouvait à Ostie, occupé d'un sacrifice, Narcisse s'y rend, et lui révèle le honteux mariage que Messaline venait de contracter avec Silius. Il le ramène ensuite à la maison de Silius, où celle-ci célébrait une orgie, et donne à un centurion l'ordre de la tuer. Narcisse fut récompensé de ce service par la questure. Agrippine fut plus heureuse. Elle obligea Narcisse de se rendre, pour sa santé, aux eaux de la Campanie, et elle le força ensuite de se donner la mort, l'an 54 de Jésus-Christ. Cet insolent et fastueux affranchi fut regretté par Néron, qui trouvait en lui un confident très-bien assorti à ses vices encore cachés : *Cujus abditis adhuc vitiis mire congruebat*, dit Tacite.

NARCISSE, fils de Céphise et de Lérioïpe, était si beau, que toutes les nymphes l'aimaient, mais il n'en écouta aucune. Echo ne pouvant le toucher, en sécha de douleur. Tirésias prédit aux parents de ce jeune homme qu'il vivrait tant qu'il ne se verrait pas. Revenant un jour de la chasse, il se regarda dans une fontaine, devint si épris de lui-même, qu'il sécha de langueur, et fut métamorphosé en une fleur qu'on appelle *narcisse*.

** NARDI (l'abbé Louis), né en 1777 à Savignano, dans les états de l'Eglise, après avoir achevé ses cours de théologie d'une manière brillante, fut pourvu d'un canonicat à Rimini, et partagea son temps entre les devoirs de son état et l'étude des antiquités ecclésiastiques. Quelques *Dissertations* qu'il publia dans le *Journal des Arcades* commencèrent sa réputation. Celles qu'il donna plus tard dans la *voix de la Raison*, contre les principes de la fausse philosophie, lui méritèrent la bienveillante protection du souverain pontife Pie VIII, qui daigna encourager ses travaux et lui conféra, dans la marche d'Ancone, un bénéfice qui ne l'obligea pas à quitter sa résidence. Il mourut à Rimini, le 5 juin 1857, à 60 ans, laissant la réputation d'un savant modeste et laborieux. Il fut l'un des fondateurs de l'académie du Rubicon. Outre un assez grand nombre de morceaux épars dans les *journaux*, on lui doit un ouvrage important sur l'ins-

titution des curés et leurs privilèges, et un autre intitulé : *Opinion sur le grand nombre des catholiques adultes qui seront sauvés*; enfin *De i Compiti e dell' antico Compito savignanese*, Pesaro, 1827, in-4.

* NAREJNY (Basile), littérateur russe, mort dans un âge peu avancé au mois de juillet 1825, est auteur d'une *tragédie* en prose, le *faux Dmitri*; mais les ouvrages qui lui ont fait une réputation parmi ses compatriotes, sont des romans de mœurs dont voici les titres : *Aristion*, 1822, 2 vol. in-12; *Boursier*, 1824, 4 vol.; *Les deux Ivan*, 1825, 5 vol.; *Les Soirées Slavonnes*, 1826, 2 vol.; le *Gil-blas russe*, etc. On trouve dans la *Revue encyclopédique*, 1829, 4^e vol., une analyse des romans de cet écrivain.

* NARI (Corneille), prêtre irlandais, né en 1660 dans le comté de Kildare, fut ordonné en 1684, et vint l'année suivante à Paris, où il acheva ses études au collège irlandais, dont il devint proviseur. En 1694 il se fit recevoir docteur en droit civil et canon. Deux ans après, il fut chargé de l'éducation du comte d'Antrim, seigneur catholique avec lequel il voyagea. De retour en Irlande, il fut pourvu de la cure de Saint-Michan à Dublin. Dans ce nouveau poste, il continua de jouir de l'estime même des protestants, qui rendaient justice à son mérite et à sa modération. Nari mourut le 5 mars 1758. Il avait de la piété, du zèle, du talent et toutes les vertus ecclésiastiques. Il est auteur des écrits suivants : *Etat modeste et fidèle des principaux points controversés entre les catholiques romains et les protestants*, 1699, in-4; *Prières et Méditations*, 1705, in-12; *Traduction du nouveau Testament*, en anglais, avec des notes marginales, Londres, 1705-1708, in-12; *Règle et pieuses instructions composées pour l'avancement spirituel d'une dévote veuve*, etc., Dublin, 1716, in-16; *Réponse à une brochure intitulée : Conférence entre M. Clayton, prêtre de l'église de Saint-Michan à Dublin, et le docteur Nari, prêtre romain*, 1722, in-4; *Lettre de controverse au curé de Naas*, 1722, in-4; *Lettre à mylord Edouard, archevêque de Thuam, en réponse à son Avis charitable à tous ceux qui sont de la communion de l'Eglise de Rome*, 1750, in-8; *Histoire abrégée du purgatoire de saint Patrice*, en faveur de ceux qui sont curieux de connaître les particularités de ce fameux pèlerinage, 1710. On lui attribue la *Traduction anglaise des OEuvres de Papin*, Paris, 1725, 5 vol. in-12, avec la *Vie* de l'auteur.

* NARINO (don Antoine), un des premiers chefs de l'insurrection de la Nouvelle Grenade, (Colombie), né vers 1760 à Santa-Fé-de-Bogota, manifesta dès sa jeunesse des principes d'indépendance. Ses liaisons l'ayant rendu suspect, il allait être arrêté, lorsqu'il s'embarqua pour l'Espagne, et se présenta au président du conseil de Madrid, espérant que cet acte de soumission ferait cesser les poursuites dirigées contre lui. Il s'était trompé; cependant il put s'échapper, et il se réfugia en France. Lorsque la guerre éclata entre l'Angleterre et l'Espagne, persuadé que le cabinet de Londres seconderait ses projets, étant revenu secrètement à la Nouvelle-Grenade, il fut mis en prison et n'obtint d'en sortir, qu'à la condition

qu'il ne quitterait pas Santa-Fé, et qu'il serait toujours accompagné d'un soldat. Lors de l'insurrection de Caracas (1811), l'ordre fut donné de le transférer à Carthagène; mais il prit la fuite. Arrêté de nouveau, il était dans les prisons de Boacacha, lors du soulèvement de cette ville, et délivré par les insurgés il les seconda de tout son pouvoir. Nommé secrétaire du congrès de la Nouvelle-Grenade, il feignit, pour mieux arriver à son but, d'agir en faveur de Ferdinand VII, alors prisonnier; mais après avoir écarté le président de la junte de Cundinamarca, il s'empara de toute l'autorité dans cette province, et cessa même d'obéir aux décisions du congrès général. Nouveau Robespierre, il voulait établir une république *indivisible*, dont il serait le *dictateur*. Mais au moment où il se croyait sûr du succès, un des corps de son armée se déclara pour le congrès et s'empara de la capitale du Tunjo. La guerre civile ne tarda pas à éclater (janvier 1812). Narino, vaincu et abandonné d'une partie des siens, fut bientôt assiégé. Privé de tous moyens de défense, il promit de se démettre de la présidence, et de s'exiler de la Nouvelle-Grenade, pourvu qu'on respectât les biens et la vie des habitants: ces propositions ayant été rejetées, les habitants de Santa-Fé, animés par le désespoir, dans une vigoureuse sortie repoussèrent les assiégeants, et les défirent complètement. Cependant une armée espagnole vint mettre fin aux dissensions intestines. Dans ce danger commun, le congrès de la Nouvelle-Grenade et les provinces dissidentes mirent à la tête de leurs troupes Narino, qui paraissait avoir renoncé à ses projets ambitieux. Il obtint quelques avantages sur les royalistes à Popayan et à Aranda, d'où il partit pour Pastos, ville située de l'autre côté des Andes, qu'il espérait surprendre. Tandis qu'il marchait avec son avant-garde, le bruit se répand que le corps d'armée a été défait, et les royalistes attaquent au même moment Narino qu'ils font prisonnier. Conduit à Pastos, où, à sa grande surprise, il ne reçoit pas la punition des rebelles, il est transféré à Quito, puis à Lima, et enfin à Cadix. Son fils voulut partager son sort. Narino mourut en prison, à l'âge d'environ 65 ans. On sait les résultats de sa révolte. La Nouvelle-Grenade proclama son indépendance en 1825, sous le nom de Colombie, et deux ans après fut reconnue par l'Angleterre. L'insurrection s'étant propagée dans les deux Mexiques, et le Pérou, toutes les colonies espagnoles, excepté Cuba, se sont soustraites à l'autorité de la métropole, dont la domination s'étendait sur d'immenses contrées. (Voy. BOLIVAR, MORILLO.)

* NARO (Benoît), cardinal, né à Rome le 26 juillet 1744, d'une famille noble, entra dans la carrière ecclésiastique et s'éleva en peu de temps, par son mérite et par ses vertus, aux plus hautes dignités. D'abord chanoine du Vatican, il fut aussi camérier secret de Clément XIII. Pie VI le déclara prélat domestique, référendaire des deux signatures; et, plus tard, lui donna place parmi les *po-nents* du bon gouvernement et de la Consulte. Pie VII le nomma en 1800 clerc de la chambre, et eu

1807, majordome et préfet des palais apostoliques. Cardinal le 8 mars 1816, sous le titre de *Saint-Clément*, il se distingua par son zèle pour la splendeur du culte et par les dons qu'il fit à l'église de son titre, à la Basilique de Sainte-Marie-Majeure et à d'autres églises et pieux établissements dont il était le protecteur. Le cardinal Naro est mort à Rome le 6 octobre 1852. L'*Ami de la Religion* lui a consacré une *Notice*.

NARSÈS ou NARSI, 7^e roi Sassanide de Perse, après Varanes son père, monta sur le trône en l'an 296. Il s'empara de la Mésopotamie et de l'Arménie. Maximien-Galère, envoyé contre lui par Dioclétien, fut d'abord battu; mais ensuite il défit les Perses, obligea leur roi à prendre la fuite, et lui envoya ses femmes et ses filles. Narsès prit le parti de faire la paix avec les Romains. Il lui en coûta pour cela cinq provinces sur le Tigre; et il mourut en 303, après un règne de sept ans. Ce n'était point un de ces rois qui mettent leur gloire à défendre leurs peuples, et leur bonheur à les rendre heureux. L'ambition fut le seul motif de ses actions, et cette ambition causa sa perte. Son fils Hormisdas lui succéda.

NARSÈS, eunuque persan, et l'un des plus grands généraux de son siècle, sous l'empereur Justinien, était d'une naissance obscure; dès sa jeunesse, il remplit des fonctions domestiques auprès de cet empereur, qui le distingua bientôt et lui ouvrit la carrière des honneurs. Il remplit d'abord plusieurs ambassades. Bélisaire ayant été disgracié, Narsès commanda l'armée romaine contre les Goths, les défit l'an 552 dans deux batailles, et donna la mort à leur roi Totila. Narsès continua de remporter des victoires; il soumit toutes les villes de l'Italie et fut nommé exarque, dignité qu'il conserva quatorze ans. Justin, neveu et successeur de Justinien, le rappela. On raconte que l'impératrice Sophie, irritée contre lui, lui fit dire « de quitter les » armes, et de venir filer avec les femmes : » lui reprochant ainsi qu'il était eunuque. On ajoute que ce grand homme répondit qu'il lui *ourdirait une toile qu'elle ne déferait pas aisément*. Narsès se retira à Naples, d'où il vit avec joie les Lombards menacer l'Italie. Les Romains effrayés obtinrent du pape qu'il emploierait sa médiation auprès de Narsès. Le vieux général alla s'établir au capitol, et mourut à Rome dans une extrême vieillesse. « Cet eunuque, dit un historien, joignait aux talents lents d'éclat une fidélité très-intacte, et qui ne » céda qu'à la disgrâce la plus outrageante. Un » amour extrême de la justice et de la discipline ne » souffrait pas le moindre désordre dans son armée. » Il faisait surtout admirer en lui une piété sincère, » qui, ayant été le principe de son premier attachement aux Romains, fut l'âme de toutes ses » vertus. Sa confiance en Dieu et la vivacité de sa » foi étaient parvenues à ce degré qui opère les » merveilles; et telle fut, encore plus que son habileté naturelle, tout éminente qu'elle était, la » cause de ses succès étonnants. » Le cardinal Baronius prétend que Narsès est le même que celui qui s'étant révolté contre Phocas, périt par le dernier supplice, vers la fin du vi^e siècle, ou au commen-

cement du vii^e. Ce fait paraît contre toute vraisemblance. L'eunuque persan aurait eu alors cent ans, puisqu'il servait dans les troupes de l'empereur Justinien, en 528. D'ailleurs, le Narsès que Phocas fit brûler l'an 604 avait été un des gardes de Commentiolus, général de l'empereur Maurice : se peut-il que Narsès, qui avait acquis tant de gloire en Italie contre les Goths, fût le même homme, et qu'il eût été réduit à la simple qualité de garde d'un gouverneur de province? Voy. les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tom. 40, pag. 191 et 192, in-4.

* NARUSZEWICZ (Adam-Stanislas), prélat polonais, jouit parmi ses compatriotes d'une grande réputation comme historien et comme poète. Né dans la Lithuanie en 1733, il reçut son éducation chez les jésuites, et entra en 1748 dans leur société à laquelle ses talents pouvaient être de la plus grande utilité. A la suppression de l'institut en 1778, il se rendit à Varsovie, et mérita la bienveillance du roi Stanislas-Auguste, qui l'éleva aux premières dignités de l'état et de l'Eglise. Il accompagna ce monarque en 1787 dans son voyage de Crimée (*Voy. STANISLAS-AUGUSTE II*), et fut plus tard le témoin de la disgrâce de son bienfaiteur, auquel il resta fidèle. Ce prélat mourut dans son diocèse de Luck, le 6 juillet 1796, à 63 ans. On a de lui : une *Histoire de Pologne*, en 6 vol. in-8, qui contiennent les règnes des *Piast*, et se termine à l'an 1586. Le volume d'introduction qui devait traiter de l'origine des Polonais, est resté manuscrit. En 1780, parut le 2^e volume qui commence à l'époque de l'établissement du christianisme en Pologne, en 963; le 7^e vol. fut publié en 1786. Cet ouvrage enrichi de *Notes* savantes a été trad. en Français par l'abbé Gley (*voy. ce nom*), dont le manuscrit se conserve à la bibliothèque de l'institut; *Vie de Charles Chodkiewicz, grand général de Lithuanie*, Varsovie, 1805, 2 vol. in-8; une *Traduction de Tacite*, 1772, 2 vol. in-4; *Voyage de Stanislas Auguste à Kanion* en 1787, lors de son entrevue avec l'impératrice Catherine II. On trouve dans cette relation des notions intéressantes sur l'origine des Cosaques; *Description de la Tauride; Poésies diverses et originales*, savoir : *Odes, Satires, Eglogues, Épîtres*, etc., 4 vol. in-8; des traductions en vers d'*Anacréon* et des *Odes d'Horace*; *Poésies érotiques*, sujet peu digne de la plume d'un prélat catholique. Ses *Œuvres* font partie du *Choix d'auteurs polonais* publié par M. Motowski, (Varsovie, 1805-1805, 26 vol. in-8). Naruszewicz avait réuni, par ordre du roi, des matériaux pour l'*Histoire de Pologne*, formant 360 vol. in-fol. Quelque talent qu'il ait déployé comme historien, par la clarté, la vigueur du style, par la sagesse des plans et l'ordre des matières, il est encore plus estimé comme poète.

* NASREDDYN-HADJA, fabuliste, surnommé *l'Esope turc*, né vers 1500, à Yenishéir, dans la Natolie, acquit par ses fables une grande réputation. Comme Esope et ses imitateurs, il avait passé en revue tous les animaux, dont il tirait d'utiles leçons de morale. A un esprit fin et rusé il joignait une conduite sage et prudente qui ne se démentit dans aucune occasion. L'historien Cantemir rapporte

un fait qui vient à l'appui de cette assertion, et qui sauva une partie de la Natolie de la fureur du sanguinaire Tamerlan. Les habitants de Yenishêir voulaient s'armer et disputer le passage au conquérant ; mais Nasreddyn parvint à les en détourner, en improvisant une fable qui leur faisait connaître, sous le voile de l'allégorie, le danger auquel ils s'exposaient. Nommé ambassadeur près du prince tartare, il désirait mettre à ses pieds quelques présents, et imagina de lui offrir des fruits. Il demanda conseil à sa femme, pour savoir si ce présent devait être un panier de coings ou de figes. Elle se décida pour les coings : « Il n'est jamais bon, se dit Nasreddyn, » de suivre le conseil d'une femme, » et il emporta des figes ; ce en quoi l'événement prouva qu'il fit bien. Il se dirige vers le camp du prince tartare, qui, ayant appris que le fameux Esope turc venait en ambassade, l'admit aussitôt en sa présence. Tamerlan, voyant que le présent qu'il lui apportait ne consistait qu'en des figes, ordonna qu'on les jetât l'une après l'autre à la tête de Nasreddyn, qui, à chaque coup, répétait : « Dieu soit » loué !... — Pourquoi donc, lui dit Tamerlan » courroucé, remercies-tu le Ciel.... ? — Parce » qu'il m'a inspiré, répondit le fabuliste d'un air » très-grave, de ne pas suivre le conseil de ma » femme ; car elle voulait qu'au lieu de figes je » l'apportasse des coings, et assurément si ces » figes se trouvaient être des coings, j'aurais la » tête brisée : j'ai donc raison de remercier le » Ciel.... » Le farouche Tamerlan sourit, et Yenishêir fut sauvé du pillage. Ce n'est pas la seule fois que la présence d'esprit, une ruse ingénieuse, une saillie, ont apaisé la colère d'un conquérant.

NASSARO. V. MATTHIEU.

NASSAU (Engelbert, comte de), né dans le ^{xv}^e siècle, gouverneur du Brabant, chevalier de la Toison d'or, fut très-utile à Charles le Téméraire, dernier duc de Bourgogne, surtout dans la guerre de ce prince contre les Gantois révoltés. Fait prisonnier devant Nancy, il paya sa rançon et alla offrir son épée à la jeune héritière de Bourgogne, depuis épouse de Maximilien. En 1479, il se signala à la bataille de Guinegate, rendit de grands services à l'empereur Maximilien, et mourut à Bréda en 1504. On voit son mausolée dans la grande église de cette ville : monument magnifique, que les calvinistes, lors de la réforme, ont respecté, quoiqu'ils aient détruit presque tous les autres : il méritait effectivement cette exception, même de la part du fanatisme le plus destructeur. Les statues d'Engelbert et de son épouse, Limburge de Baden, sont de Michel-Ange, expression pittoresque de la mort, et vrais chefs-d'œuvre en ce genre : des quatre figures latérales, celles de Régulus et de Jules-César sont aussi de ce grand maître, le tout en albâtre gypseux et transparent ; les tables sont de pierres de touche.

NASSAU (Maurice de), prince d'Orange, un des plus grands capitaines des temps modernes, 2^e fils de Guillaume, naquit en 1567 au château de Dillenburg. Il devint le chef des révoltés aux Pays-Bas après la mort de son père, tué en 1584 par Gérard. (V. cet article et GUILLAUME.) Le jeune prince n'avait alors que 18 ans. Nommé capitaine-général

des Provinces-Unies, il affermit l'édifice de la république, fondé par son père. Il se rendit maître de Bréda en 1590, de Zutphen, de Deventer, de Hulst, de Nimègue en 1591, fit diverses conquêtes en 1592, et s'empara de Gertruydenberg l'année suivante. Maurice, couvert de gloire, passa dans les Pays-Bas par la route de la Zélande. Une furieuse tempête brisa plus de 40 vaisseaux de sa flotte, en les heurtant les uns contre les autres, et il ne se sauva qu'avec une peine incroyable. Nous supprimons ici la conspiration fabuleuse rapportée par certains lexicographes, avec des circonstances plus fabuleuses encore. (Voy. ERNEST.) Maurice battit les troupes de l'archiduc Albert en 1597, et se rendit maître de toute la Hollande. En 1600, il fut obligé de lever le siège de Dunkerque ; mais il s'en vengea sur Albert qu'il défit près de Nieuport, ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût contraint de lever encore le siège de cette ville. Rhinberg, Grave, l'Ecluse se rendirent à lui les années suivantes. Maurice travaillait plus pour lui que pour ses concitoyens : il ambitionnait la souveraineté de la Hollande ; mais le pensionnaire Barneveldt s'opposa à ses desseins. Le zèle de ce républicain lui coûta la vie. Maurice, défenseur de Gomar contre Arminius, profita de la haine qu'il sut inspirer contre les Arminiens, pour perdre son ennemi, partisan de cette secte. Barneveldt eut la tête tranchée en 1619 ; et cette mort, effet de l'ambition du prince d'Orange, laissa une profonde plaie dans le cœur des Hollandais. La trêve conclue avec les Espagnols étant expirée, Spínola vint mettre le siège devant Bréda en 1624, et réussit à la prendre au bout de six mois, à force de génie, de dépense et de sang. Le prince Maurice n'ayant pu le chasser de devant cette place, mourut de douleur en 1625. Il avait étudié l'art militaire dans les anciens, et il appliquait à propos les leçons qu'il avait puisées chez eux. Il profita non-seulement des inventions des autres, il inventa lui-même. Ce fut dans son armée qu'on se servit pour la première fois des lunettes à longue vue, des galeries dans les sièges, de l'art d'enfermer les places fortes, de pousser un siège avec plus de vigueur, de défendre mieux et plus longtemps une place assiégée. Enfin il mit en usage plusieurs pratiques utiles, qui lui donnèrent le premier rang dans l'art militaire. Une femme de grande qualité lui demandait un jour assez indiscretement *quel était le premier capitaine du siècle.* — *Spínola*, répondit-il, *est le second ; c'était dire qu'il était le premier.* De peur d'être surpris durant le sommeil, il avait toujours pendant la nuit deux hommes qui veillaient à côté de son lit, et qui avaient soin de le réveiller au moindre bruit. La guerre entre la Hollande et l'Espagne ne fut jamais si vive que sous son administration. Maurice était violent, et n'aimait pas à être contredit ; il se livra aux femmes et ne s'honora guère par ses mœurs. Il eut pour successeur Frédéric-Henri, son frère. On trouvera le récit de ses exploits dans l'ouvrage intitulé : *Généalogie et Lauriers de la maison de Nassau*, Leyde, 1613, in-fol., avec cartes et fig. et des détails curieux sur son caractère dans les *Mémoires de Louis Aubery du Maurier*. Paris, 1687, in-12.

NASSAU. Voy. GUILLAUME.

NATALI (Martin), clerc régulier des Ecoles pies, naquit dans le diocèse d'Albenga, état de Gênes, en 1750, et fit profession à Rome en 1749. Chargé d'enseigner la théologie dans le collège Nazaréen, il s'y fit de fâcheuses affaires, sous Clément XIII, par une thèse où l'on crut remarquer des opinions répréhensibles. Il fut privé de sa chaire; mais le motif qui le mettait en disgrâce à Rome devint pour lui un sujet de mérite à Pavie, où l'on cherchait à introduire un nouvel enseignement. Il y fut appelé et pourvu d'une place de professeur. Il y afficha des sentiments qu'à Rome il avait été obligé de dissimuler, et ne cacha plus son penchant pour la doctrine de Jansénius. Le catéchisme de Bellarmin ayant été présenté à son approbation en sa qualité de censeur, il refusa de l'approuver, à moins qu'on n'y fit des changements. Il sut si peu se contenir, que l'évêque de Pavie lança sur lui une sentence d'excommunication, en date du 5 mai 1775. En vain le pape demanda qu'il fût destitué de sa place de professeur, le système de l'empereur Joseph II prévalait dans les états de la maison d'Autriche en Italie, et c'était une raison pour que Natali fût soutenu. Non-seulement on ne le destitua point, au contraire on bannit un dominicain qui l'avait attaqué. Il mourut à Pavie le 28 juin 1791. Il a publié : *Sentiments d'un catholique sur la prédestination*, 1782; *Prières de l'Eglise pour obtenir la grâce*, 1785; *Complexiones augustinianæ de gratia Dei*, 2 vol.; *Traité de l'existence et des attributs de Dieu, de la Trinité, de la création et de la grâce*, 5 vol.; *Lettre au P. Mamachi sur les limbes*; *Lettres contre la théologie morale de Collet*, etc. Voy. MAMACHI.

NATALIS. Voy. HERVÉ le Breton.

NATALIS-COMÈS. Voy. COMÈS.

NATALIS (Jérôme), jésuite, mort en 1580, à 76 ans, connu seulement par un ouvrage assez médiocre, mais qui est recherché à cause des figures dont il est orné. Il est intitulé : *Meditationes in Evangelia totius anni*, Anvers, 1594 ou 1595, in-folio; on en connaît un exemplaire peut-être unique sur peau de vélin.

NATHAN (Michel), graveur, né à Liège en 1609, fit dès sa plus tendre jeunesse son amusement du dessin, et s'y rendit très-habile. A l'âge de 11 ans il maniait déjà le burin. Son père, graveur des monnaies, fut son premier maître. Pour se perfectionner, il se rendit à Paris et de là à Rome, où il grava, sous la direction de Joachim Sandrart, une partie des statues de la galerie justinienne. On a beaucoup d'estampes de lui d'après le Titien, Rubens, le Poussin, Bertholet, et sur ses propres dessins. On estime particulièrement un *Saint-Bruno* et le *buste de saint Lambert*. On assure qu'au moment de sa mort, en 1670, un courrier arrivait à Liège pour l'informer que Louis XIV lui offrait un logement au Louvre et une pension.

NATHAN, prophète qui parut dans Israël du temps de David, déclara à ce prince qu'il ne bâtirait point de temple au Seigneur, et que cet honneur était réservé à son fils Salomon. Ce même prophète reçut ordre de Dieu, vers l'an 1055 avant

J.-C., d'aller trouver David après le meurtre d'Urie, pour lui reprocher ce crime et l'adultère qui y avait donné lieu. Nathan lui rappela son péché sous une image empruntée, en racontant à ce prince l'histoire feinte « d'un homme riche qui, ayant plusieurs brebis, avait enlevé de force celle d'un homme pauvre qui n'en avait qu'une. » David ayant entendu le récit de Nathan lui répondit : « L'homme qui a fait cette action est digne de mort; il rendra la brebis au quadruple. — C'est vous-même qui êtes cet homme (répliqua Nathan.) » Vous avez ravi la femme d'Urie Héthéen; vous l'avez prise pour vous; vous l'avez fait périr lui-même par l'épée des enfants d'Ammon. » Ces paroles furent un trait de lumière qui pénétra David de la plus vive componction; ses regrets lui méritèrent le pardon de sa faute.

NATHAN ou RABBI-ISAAC-NATHAN, rabbin du xve siècle, s'est rendu fameux par sa *Concordance hébraïque*, à laquelle il travailla pendant 10 ans. Cette *Concordance* a été traduite en latin, et depuis perfectionnée par Buxtorf, et imprimée à Bâle, 1652, in-fol. Il est certain que Nathan composa sa *Concordance* d'après celle qu'Arlot, général des cordeliers, a composée en latin. Cet ouvrage a été imprimé sous le titre de *Meir netiv, Lumière des sentiers*. Ce rabbin est appelé tantôt Isaac, et tantôt Mardochee, selon la coutume des Juifs de changer de nom dans les maladies extrêmes; s'ils viennent à guérir, ils retiennent le dernier comme un signe de pénitence et du changement de leurs mœurs : usage qu'il ne serait point absurde d'introduire parmi les chrétiens, qui avertirait de leur infidélité ou de leur hypocrisie tant d'hommes lâches et faux qui, dans des temps de souffrance et d'angoisses, abjurent leurs iniquités pour les reprendre au moment de leur convalescence.

NATHANAËL, disciple de J.-C., de la petite ville de Cana en Galilée. Philippe l'ayant rencontré, lui apprit qu'il avait trouvé le Messie, et l'amena à J.-C. Le Sauveur en le voyant dit de lui, que c'était un vrai Israélite, sans déguisement et sans fraude. Nathanaël lui ayant demandé d'où il le connaissait, le Sauveur lui répondit qu'il l'avait vu sous le figuier avant que Philippe l'appelât. A ces paroles, Nathanaël le reconnut pour maître, pour le Fils de Dieu et le vrai roi d'Israël. Plusieurs écrivains ont soutenu que saint Barthélemi était le même que Nathanaël; le père Roberti, jésuite, dans *Nathanael Bartholomæus*, Douai, 1619, Alphonse Tostat, Cornelius à Lapide, Henri Hammond, Gavantus, Fabricio Pignatelli, jésuite napolitain, dans *De apostolatu B. Nathanaelis Bartholomæi*, Paris, 1660, et le père Stilling dans les *Acta Sanctorum*, août, tom. 5, ont adopté ce sentiment. Saint Jean ne nomme jamais Barthélemi parmi les apôtres; mais aussi on ne trouve point le nom de Nathanaël dans les trois autres évangélistes. Ceux-ci joignent constamment ensemble Philippe et Barthélemi; et saint Jean dit que Philippe et Nathanaël vinrent ensemble trouver J.-C. On voit aussi que Nathanaël était avec les apôtres, lorsque le Sauveur leur apparut sur le bord de la mer de Galilée, après sa résurrection; et s'il n'eût point été dès lors membre

du sacré collège, pourquoi n'aurait-il point été proposé pour remplir la place vacante par la mort de Judas ?

NATIVELLE (Pierre), célèbre architecte français, dont nous avons une *Architecture* avec des figures, imprimée à Paris, 1729, 2 vol. in-fol. : ouvrage fort estimé.

* **NATIVITÉ** (Jeanne le ROYER, sœur de la), était née en 1752 à la Chapelle-Sanson près de Fougères, d'une famille de laboureurs. A dix-huit ans elle entra domestique chez les religieuses *Urbanistes*, de Fougères, où plus tard elle obtint d'être reçue converse, sous le nom de sœur de la Nativité. Ses progrès dans la vertu furent rapides. Croyant avoir des apparitions et des révélations, elle en fit part à ses confesseurs, qui cherchèrent à l'éclairer sur des points aussi délicats. Mais son dernier directeur, l'abbé Genet, s'éloignant de la route de ses prédécesseurs, l'encouragea dans ses idées et écrivit sous sa dictée ce qu'elle prétendait avoir vu ou entendu. Lors de la révolution, forcée de quitter son couvent, elle se réfugia chez son frère, puis près d'un charitable habitant de Fougères, où elle mourut le 15 août 1798, âgée de 66 ans. Pendant son séjour en Angleterre, l'abbé Genet avait communiqué ses manuscrits et en avait même distribué des copies à plusieurs personnes, qui varient d'opinion sur le degré de confiance que méritaient les prédictions. A la mort de cet ecclésiastique, en 1817, ses manuscrits furent vendus à un libraire qui les publia la même année sous le titre de *Vie et Révélations de la sœur de la Nativité*, 5 vol. in-12. Les deux premiers contiennent la vie et les révélations ; et le 3^e un *Recueil d'autorités* et des *Observations* de l'abbé Genet en faveur de l'ouvrage, et enfin une *Relation* faite par lui des huit dernières années de la sœur de la Nativité. Une nouvelle édition de cet ouvrage a paru en 1849, in-8 et in-12, augmentée d'une vol. contenant divers morceaux dictés par la sœur à des religieuses qui avaient sa confiance. Un des rédacteurs de *L'Ami de la Religion* a donné une analyse critique de cet ouvrage tome 25, p. 521-585, et tome 24, p. 195. Un anonyme lui opposa : *Réponse de mon oncle à la Censure des révélations de la sœur de la Nativité*. Cependant les personnes éclairées conviennent, avec *L'Ami de la Religion*, « que l'on ne » doit pas croire toutes les révélations de la sœur » comme implicitement véritables. » La *Chronique religieuse* en a aussi parlé tome 5, 246. — Une autre Jeanne de la Nativité, religieuse ursuline, est auteur du *Triomphe de l'amour divin dans la vie de la bonne Armelle*, Paris, 1785, in-12.

* **NATOIRE** (Charles), peintre, né à Nîmes le 5 mars 1700, eut pour maître le Moine, qui lui communiqua ce style *guindé* alors à la mode en France. Il avait déjà de la réputation lorsqu'un de ses élèves, Vien (voy. ce nom), le mit sur la route suivie par les grands maîtres, en le ramenant à l'étude de l'antique et à l'imitation de la nature. Nommé directeur de l'académie de France, à Rome, il y demeura près de vingt ans, et fut remplacé en 1775 par Vien lui-même. Un procès qu'il eut à soutenir contre un de ses élèves qu'il avait chassé de l'académie abreuva sa vieillesse de dégoûts. Ce-

lui-ci porta plainte au Châtelet contre une décision qu'il appelait arbitraire, et Natoire fut condamné à 20,000 francs de dommages et intérêts. Il mourut à Castel-Gandolfo, dans le Bolognais, en août 1777, âgé de 77 ans. On distingue parmi ses tableaux ceux qui ornaient les appartements du premier étage du château de Versailles ; un *salon* de l'hôtel de Soubise ; la *chapelle* des Enfants trouvés de Paris ; les *peintures* des panneaux, entre les fenêtres du cabinet des médailles et des antiques ; mais la plupart de ces productions, retouchées depuis, ont beaucoup perdu de leur premier mérite. Son *Ange arrachant la flèche de la plaie de saint Sébastien*, quoique d'un mauvais ton de couleur, passe pour son chef-d'œuvre ; on l'a même comparé aux meilleurs ouvrages du Guide. D'habiles graveurs, tels que Fessart, Aveline, J.-J. Flipart, ont reproduit plusieurs morceaux de ce peintre.

NATTA (Marc-Antoine), célèbre jurisconsulte du seizième siècle, natif d'Asti en Italie, était magistrat à Gènes où il se distingua par ses vertus et son amour pour l'étude. Le sénat de Pavie lui offrit une chaire de droit canon ; mais il ne voulut pas priver Gènes de ses lumières. On a de lui divers ouvrages de théologie et de jurisprudence. Son traité *De Deo*, en quinze livres, imprimé à Venise en 1559, est au nombre des raretés typographiques. Ses autres ouvrages sont : *Conciliorum tom. III*, Venise, 1587, in-fol. ; *De immortalitate animæ libri V* ; *De passione Domini*, 1570, in-fol. ; *De doctrina principum libri LX*, 1564, in-fol. ; *De pulchro*, Venise, 1555, in-fol.

NATTA (Hyacinthe), fils de Gabriel-Hector Natta, comte d'Alfiano, et de Polyxène de Biandrate, comtesse de Saint-George, naquit à Casal, capitale du Montferrat, en 1575. Il passa de l'université de Pavie, où il commença ses études, dans celle de Salamanque et ensuite dans celle de Bologne, où il prit le degré de docteur en droit. Entré dans l'ordre des capucins, à l'âge de 25 ans, il ne tarda pas à s'y faire un nom parmi les plus célèbres prédicateurs : Rome, Milan, Naples, Gènes, Bologne, etc., devinrent successivement le théâtre de son éloquence. En 1606, il prêchait le carême à Venise, d'où il fut exilé pour avoir mêlé dans ses sermons quelques traits relatifs au différend qui subsistait entre le pape Paul V et cette république. Envoyé ensuite par la cour de Rome auprès de différents princes, le père Natta déploya partout des talents supérieurs : il réconcilia l'empereur Rodolphe II et l'archiduc Mathias, divisés pour des intérêts de famille, dont le choc pouvait devenir funeste à l'état ; il engagea ce dernier, lorsqu'il fut devenu empereur, à révoquer la permission donnée aux hérétiques de bâtir des temples, et s'opposa de toutes ses forces à leurs menées, qui ne tendaient à rien moins qu'à l'entier anéantissement de la religion catholique. Ce fut lui qui dévoila à la cour d'Espagne les desseins du prince de Galles, qui, sous prétexte de négocier son mariage avec la princesse Marie, sœur de Philippe IV, ne s'était rendu à Madrid avec le baron de Digby, que pour détacher le roi des intérêts des autres princes catholiques. A Bruxelles, il obtint de l'infante Isabelle, en faveur des pères

de l'Oratoire, l'emplacement qu'ils occupent en cette ville : de là il se rendit à Paris, où il employa également à procurer le bien, les marques de considération et de confiance qu'il reçut à la cour et à la ville. Vers l'an 1624, il retourna à Rome, et s'adonna à la prédication jusqu'à sa mort, arrivée en 1627, à Casal, à l'âge de 52 ans. On a de lui divers ouvrages de piété, tous écrits en italien.

NATTIER (Jean-Marc), peintre ordinaire du roi, et professeur de son académie, né à Paris en 1683, mourut en 1766. La célébrité de cet artiste lui avait été prédite par Louis XIV, qui voyant ses dessins de la galerie du Luxembourg, après lui avoir accordé la permission de les faire graver par les plus habiles maîtres, lui dit : « Continuez, Nattier, » et vous deviendrez un grand homme. » Le czar Pierre lui fit proposer de le suivre en Russie. Ce prince, piqué du refus de Nattier, fit enlever le portrait que cet artiste avait fait de l'impératrice Catherine, et que le czar avait fait porter chez un peintre en émail, et partit sans lui donner le temps d'achever le portrait. Nattier possédait une touche légère, un coloris suave, et l'art d'embellir les objets que faisait éclore son pinceau. Les dessins de la galerie du Luxembourg parurent gravés en 1710, in-fol.

NATURE, fille de Jupiter. Quelques-uns la font sa mère, d'autres sa femme. Quelques anciens philosophes croyaient que la Nature n'était autre chose que Dieu même, et que Dieu était le monde, c'est-à-dire tout l'univers : misérable opinion, qui a encore des partisans parmi les prétendus savants de ce siècle, comme chez ceux de tous les siècles, qui se rangent dans ce troupeau qu'Horace appelait *Epicuri de grege porcos*. « La nature, dit sagement » un homme qui n'est pas suspect à ces gens-là » même, n'est point une chose, la nature n'est » point un être. C'est le système des lois établies » par le Créateur pour l'existence des choses et la » succession des êtres. » Buffon, *Hist. nat.*, t. 12.

NAUBERT (Bénédict), romancière, née à Leipzig en 1755, était fille du professeur Hebenztreit, qui développa son goût pour les lettres, et lui fit apprendre les langues modernes. Mariée à dix-huit ans, à un négociant de Mauburg, elle publia depuis 1785 un grand nombre de *Romans*, qui furent attribués aux premiers écrivains de l'Allemagne, et ce ne fut que 52 ans après, en 1817, que l'on parvint à connaître le nom du modeste auteur. Plusieurs *Romans* ont été traduits en français, entr'autres *Hermann d'Unna*; *Elizabeth de Toggenburg*; *Walter de Montbarry*; *Thekla de Thurn*. Les suivants n'ont pas été traduits : *Conradin de Souabe*; *Emma, fille de Charlemagne*; *Vellèda*; *Azaria*, etc. M^{me} Naubert est morte à Leipzig, le 12 janvier 1819, à 64 ans.

NAUCLERUS. Voy. GABATO.

NAUCLERUS (Jean VERGEN, plus connu sous le nom de), célèbre chroniqueur, né vers 1450, prévôt de l'église de Tübingen, et professeur en droit dans l'université de cette ville, était d'une noble famille de Souabe. Il changea son nom, qui en allemand signifiait *Nautonnier*, en celui de *Nauceros*, qui signifie la même chose en grec. Il vivait encore en 1501. On a de lui une *Chronique* latine de-

puis Adam jusqu'en 1500, continuée par Baselinus jusqu'en 1514, et par Surius jusqu'en 1566. (*Voy. SURIUS*.) Elle est plus exacte que toutes les compilations historiques qui avaient paru jusqu'alors ; mais ce n'est qu'une compilation. On l'estime surtout pour les faits qui se sont passés dans le x^e siècle. Elle fut imprimée à Cologne, 1564-1579, 2 vol. in-fol., avec la continuation de Laur. Surius. On trouve une courte *Notice* sur Naucerus dans les *Vitæ philosoph. et philolog.*, par Melchior Adam : Dan. Guill. Moller a publié une *Dissertation latine* sur cet écrivain, Altdorf, 1697, in-4.

NAUDÉ (Gabriel), savant distingué, né à Paris en 1600, fit des progrès rapides dans les sciences, dans la critique, dans la connaissance des auteurs, et dans l'intelligence des langues. Henri de Mesmes, président au parlement de Paris, le fit son bibliothécaire. Son inclination pour la médecine l'engagea quelque temps après à se rendre à Padoue ; il s'y consacra à l'étude de cet art, et y prit le bonnet de docteur. Le cardinal Bagni le choisit pour son bibliothécaire, et l'emmena avec lui à Rome. Après la mort du cardinal Bagni, le cardinal Barberin fut charmé de l'avoir auprès de lui. Naudé était à Rome lorsque le général des bénédictins de Saint-Maur voulut faire imprimer à Paris l'*Imitation de J.-C.*, sous le nom de *Jean Gersen*, *Gesen*, ou *Gessen*, religieux de l'ordre de Saint-Benoît. Dom Tarisse (c'était le nom de ce général), donnait pour le véritable auteur ce personnage qui, selon toutes les apparences, est un être de raison. Il se fondait sur l'autorité de quatre manuscrits qui étaient à Rome. Le cardinal de Richelieu écrivit à Rome à Naudé, pour les examiner. Il parut à l'examineur que le nom de *Gersen*, placé à la tête de quelques-uns de ces manuscrits, était d'une écriture plus récente que les manuscrits mêmes. Il envoya ses observations aux savants du Puy, qui les communiquèrent au P. Fronteau, chanoine régulier de Sainte-Geneviève. Celui-ci, très-étonné de ce qu'on voulait enlever cet ouvrage de l'*Imitation* à son confrère Thomas à Kempis, son véritable auteur, fit promptement imprimer ce livre sous ce titre : *Les quatre livres de l'Imitation de J.-C.*, par Thomas à Kempis, avec la conviction de la fraude qui a fait attribuer cet ouvrage à Jean Gersen, bénédictin. L'éditeur génovésain ne manqua pas de rapporter la *Relation* du sieur Naudé envoyée à messieurs du Puy, de quatre manuscrits qui sont en Italie, touchant le livre de l'*Imitation de J.-C.*, sous le nom de Jean Gersen, abbé de Verceil. Toute la congrégation de Saint-Maur se souleva contre l'auteur de cette pièce. Le P. Jean-Robert Quatre-Maire, leur principal défenseur, accusa Naudé d'avoir falsifié les manuscrits et de les avoir vendus aux chanoines réguliers pour un prioré simple de leur ordre. Ce conte ridicule semblait renforcer les raisons de Naudé et déceler la faiblesse de celles qu'on lui prétendit opposer. Le P. François Valgrave, autre bénédictin, vint à l'appui de son confrère, et reprocha également à Naudé de la mauvaise foi dans l'examen des manuscrits et dans sa *Relation*. Une simple querelle littéraire devint alors un procès criminel. Naudé fit

présenter une requête au Châtelet, pour faire saisir et supprimer les exemplaires des livres de Quatre-Maire et de Valgrave. Les bénédictins éludèrent cette juridiction, et firent renvoyer la cause aux requêtes du palais. Aussitôt parurent de part et d'autre des *factum*. Tous les gens de lettres s'intéressèrent pour Naudé. Les chanoines réguliers intervinrent au procès : il traîna en longueur. Enfin, après avoir été pour les avocats matière à plaisanterie, l'affaire fut terminée le 12 février 1652. On ordonna que les paroles injurieuses employées de part et d'autre seraient supprimées ; qu'il y aurait main-levée des exemplaires du livre de Valgrave qui avaient été saisis ; qu'on ne laisserait plus imprimer le livre de l'*Imitation de J.-C.* sous le nom de Jean Gersen, abbé de Verceil ; mais sous celui de Thomas à Kempis..... Le temps, l'équité et la bonne critique ont décidé cette controverse d'une manière plus péremptoire qu'elle n'a pu l'être dans un tribunal de jurisprudence. La multitude de germanismes dont l'ouvrage est rempli forme seule une preuve évidente et irrésistible contre les prétentions des gersénistes. (Voy. AMORT, GERSEN, KEMPIS, QUATRE-MAIRE ; vaines subtilités de dom Chais, *Journ. hist. et litt.*, 15 août 1783, pag. 586.) Comme Naudé jouissait d'une pension de la cour de France, avec le titre de médecin de Louis XIII, le cardinal de Richelieu le rappela à Paris, où il revint en 1642. Après la mort de ce ministre, le cardinal Mazarin se l'attacha en qualité de bibliothécaire, et lui donna un canonicat de Verdun et le prieuré de Lartige en Limousin. La bibliothèque de cette Eminence s'accrut sous ses mains de plus de 40,000 volumes. La reine Christine de Suède, instruite de son mérite, l'appela à sa cour. Naudé s'y rendit ; mais les témoignages d'estime et d'amitié dont cette princesse le combla ne purent lui faire aimer un pays contraire à sa santé : il mourut en revenant, à Abbeville, en 1655, à 55 ans. Naudé avait beaucoup d'esprit et de savoir ; mais ses jugements ne sont pas toujours vrais ni bien motivés. Il était extrêmement vif, et sa vivacité le jetait quelquefois dans des singularités dangereuses. Il parlait avec une liberté qui s'étendait sur les matières de la religion, à laquelle il fut cependant, à ce qu'on assure, attaché de cœur et d'esprit : inconséquence qui lui était commune avec tant de prétendus sages, qui sacrifient au bel air philosophique des sentiments respectables, dont ils n'ignorent ni la solidité ni le prix. Ses principaux ouvrages sont : *Apologie pour les grands personnages faussement soupçonnés de magie*, Paris, 1625, in-8, réimprimée à Amsterdam en 1712. Il y a de bonnes observations ; mais il y en a aussi qui, en bonne critique, ne sont pas recevables. Plusieurs de ces soupçonnés sont bien justifiés, ce sont ceux qui n'avaient pas besoin de l'être ; quelques-uns le sont très-mal, et restent toujours entachés. *Avis pour dresser une bibliothèque*, 1644, in-8, bon pour le temps ; *Addition à la Vie de Louis XI*, 1650, in-8, curieuse ; *Bibliographia politica*, Leyde, traduite en français par Challine, Paris, 1642 : ouvrage savant, mais peu exact ; *Syntagma de studio liberali*, 1652, in-4. Il y a de bons préceptes

sur la manière d'étudier. *Syntagma de studio militari*, Rome, 1657, in-4 ; ouvrage peu commun et qui ne mérite guère de l'être ; *De antiquitate scholæ medicæ parisiensis*, Paris, 1628, in-8 ; *Epistolæ, Carmina*, 1668, in-12 ; les *Considérations politiques sur les coups d'état*, production médiocre, écrite d'un style dur et incorrect, furent imprimées à Paris sous le nom de Rome, en 1659, in-4. Cette édition est rare. Louis du May en donna une en 1675, sous le titre de *Science des princes*, et y ajouta ses réflexions (voy. MAY). Quelques curieux recherchent son *Instruction à la France sur la vérité de l'Histoire des frères de la Rose-Croix*, Paris, 1625, in-8. Elle prouve que Naudé connaissait cette société ; et si la France eût écouté cette instruction, elle se fût bien trouvée de sa docilité. (Voy. MAIER, OCHIN.) *Mascurat ou Jugement de tout ce qui a été imprimé contre le cardinal Mazarin, depuis le 6 janvier jusqu'à la déclaration de 1^{er} avril 1649*, 1650, in-4 : ce livre est devenu fort rare ; cependant il y en a eu deux éditions, l'une de 492 pages, l'autre de 717. La première n'a point de valeur ; *Avis à nos seigneurs du parlement, sur la vente de la bibliothèque du cardinal de Mazarin*, 1652, in-4, peu commun ; *Remise de la bibliothèque entre les mains de M. Tubæuf*, 1651, in-4, plus rare encore. Le père Jacob, carme, a donné un Recueil des *Eloges* que les savants ont faits de Naudé avec le *Catalogue* de ses ouvrages, Paris, 1639, in-4. On a recueilli sous le titre de *Naudéana*, différents traits de la vie et des pensées de Naudé, Paris, 1701, et Amsterdam, 1705, in-12, avec des additions.

NAUDÉ (Philippe), écrivain protestant, né à Metz en 1634, de parents pauvres, se retira à Berlin après la révocation de l'édit de Nantes. Il fut reçu de la société des sciences en 1701, et attaché en 1704 à l'académie des princes, comme professeur de mathématiques. On a de lui une *Géométrie*, in-4, en allemand, et quelques petites pièces dans les *Miscellanea berolinensia*. Il a laissé aussi beaucoup d'ouvrages de théologie, qui sont plutôt d'un homme emporté par le fanatisme de secte, que d'un auteur qui cherche à éclaircir les matières de religion : ils sont de plus écrits avec une sécheresse repoussante, et d'un style qui ne rachète en aucune façon les défauts inhérents à la chose. Il mourut à Berlin en 1729.

NAUDET (Thomas-Charles), paysagiste, né à Paris en 1774, fils d'un marchand d'estampes, s'appliqua de bonne heure au dessin et prit ensuite des leçons de peinture de Hubert Robert, peintre et dessinateur des jardins du roi, dont il devint un des élèves les plus distingués. On a de cet artiste, les *dessins de la description du département de l'Oise*, par Cambry, alors préfet. Il mourut à Paris le 10 juillet 1810, laissant une *Collection de trois mille dessins*, représentant les plus beaux sites de l'Italie, de l'Espagne, de l'Allemagne et de la Suisse, et la plupart des monuments antiques et modernes qui se rencontrent dans ces contrées. Cette collection est le fruit de ses voyages avec Néergaard, gentilhomme suédois, qui en a publié une partie. (Voy. NÉERGAARD.)

NAUGERIUS. Voy. NAVAGERO.

NAUMANN (Jean-Amédée), célèbre compositeur, naquit en 1745 à Blasewits, près de Dresde, de simples cultivateurs. Son père, qui avait fort à cœur de lui procurer une éducation musicale, l'envoyait tous les matins à la ville prendre une leçon de clavecin. Il n'avait que quatorze ans lorsque le hasard amena dans la maison de son père un virtuose attaché à la cour de Suède, avec lequel il fit un voyage en Italie : à Padoue, Tartini lui fit l'accueil le plus flatteur. Nommé maître de chapelle de l'électeur de Saxe, il obtint la permission de retourner en Italie, où il travailla pour les théâtres des principales villes, et toujours avec un égal succès. Sa réputation s'étendit jusque dans le nord. Sur l'invitation de Gustave III, il se rendit à Stokholm, où il jouit d'un honneur qu'il ne partage avec aucun autre compositeur. Ce prince écrivit pour lui le poème de *Gustave Wasa*. De Stockholm, il passa à Copenhague, puis à Berlin, à Vienne, et composa successivement des opéras sérieux et bouffons, pour les théâtres de ces différentes villes. De retour à Dresde, il ne s'occupait plus que de musique sacrée, dans laquelle il se surpassa. Il serait difficile de donner la liste de ses oratorios, messes, motets, etc. Son style est gracieux, facile, expressif, et chantant. Il se promenait dans le parc de l'électeur, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie, et mourut le 27 mai 1801, à 56 ans.

NAUPLIUS, roi de l'île d'Eubée ou Négrepont, et père de Palamède. Son fils étant allé au siège de Troie, il y fut lapidé par suite des artifices d'Ulysse. Nauplius en fut indigné. Après la prise de Troie, voyant la flotte des vainqueurs battue par une violente tempête, il fit pendant la nuit allumer des feux sur les côtes, vis-à-vis des endroits où étaient les plus dangereux écueils, contre lesquels la plupart de leurs vaisseaux vinrent échouer. Nauplius ayant appris qu'Ulysse et Diomède étaient échappés, en conçut tant de dépit, qu'il se précipita dans la mer.

NAUSEA (Frédéric), surnommé *Blancicampianus*, né près de Wurtzbourg, vers 1480, professa d'abord les belles-lettres, puis le droit et la théologie. Il parut ensuite avec éclat dans la chaire, et fut pendant 12 ans prédicateur à Mayence. Appelé à la cour de Vienne, en 1555, il fut nommé en 1551 évêque de cette ville, par l'empereur Charles-Quint, qui voulut récompenser ses succès dans la chaire et dans la controverse. Ce prélat mourut à Trente durant la tenue du concile, le 6 février 1552. Ses mœurs étaient une règle vivante pour les évêques et pour le commun des fidèles. Nous avons de lui plusieurs ouvrages en latin, contre les hérétiques, entre autres : *De missæ sacrificio*; quelques *Livres de morale*, parmi lesquels on distingue son *Traité de la Résurrection*, sous ce titre : *De J.-C. et omnium mortuorum resurrectione*, Vienne, 1551, in-4 : ouvrage singulier, curieux et peu connu ; *Sept livres des choses merveilleuses*, Cologne, 1552, in-4, fig. L'auteur y parle des monstres, des prodiges, des comètes. Cet ouvrage est fort curieux ; mais l'auteur paraît quelquefois trop crédule. *Catechismus catholicus* ; *Consilia de puero litteris instituendo* ; *Libri quinque in concilia* ;

Abrégé de la vie du pape Pie II, et de celle de l'empereur Frédéric III ; des *Poésies* assez faibles. On a imprimé à Bâle, en 1550, in-fol., un *Recueil des lettres* écrites à ce savant sur diverses matières. Ce recueil renferme aussi un catalogue de ses ouvrages.

NAUSICIA, fille d'Aleinoüs, roi des Phéaciens dans l'île de Corcyre, accueillit avec beaucoup de bonté Ulysse, qu'un naufrage avait jeté sur la côte de cette île. Elle lui fit donner des habits et le servit auprès du roi son père. Cette princesse tient un rang distingué dans l'*Odyssée* d'Homère.

* NAVA (Gabriel-Marie), évêque de Brescia, né en 1758 à Barsano, diocèse de Milan, d'une famille honorable, acheva ses études à l'université de Pavie, avec la plus grande distinction. De retour dans sa ville natale, il fut à 26 ans revêtu de la dignité de prévôt de la collégiale de Saint-Etienne-le-Majeur ; il remplit avec zèle les fonctions du ministère, et passa, en 1793, à la paroisse Saint-Ambroise. Lorsque les Français s'emparèrent de Milan, grâce à l'influence que lui donnaient son caractère et ses vertus, il parvint à sauver son église de la dévastation. L'entrée des Austro-Russes en Italie, ayant obligé les Français à se replier, ils laissèrent à Milan une partie de leurs malades, dont Nava prit un soin si touchant, qu'ils crurent devoir lui en exprimer leur reconnaissance par une lettre insérée dans l'*Ami de la Religion*, n° 2676. Il parut en 1802 à la *consulta* de Lyon, puis au couronnement de Napoléon comme roi d'Italie, et reçut le titre de son aumônier. En 1806, promu à l'évêché de Brescia, il rétablit les études et la discipline dans son séminaire, et remplit tous les autres devoirs d'un véritable pasteur. Il assista en 1811 au concile de Paris, dont il fut un des secrétaires. L'adresse à l'empereur, dans laquelle on avait fait entrer les quatre articles de 1682, donna lieu à de vives réclamations des prélats italiens. L'évêque de Brescia demanda qu'on en retranchât tout ce qui touchait à la doctrine ; sa fermeté déplut et il reçut l'ordre de retourner dans son diocèse, où il s'empressa de reprendre ses fonctions pastorales. Grâce à ses dons généreux et aux efforts qu'il fit pour stimuler la charité des fidèles, la nouvelle cathédrale de Brescia fut presque entièrement achevée sous son administration. Pendant la famine de 1817, après avoir épuisé toutes ses ressources, il vendit, pour secourir les pauvres, tous les objets précieux qu'il possédait, même l'anneau pastoral qu'il avait reçu de Napoléon. Son diocèse lui dut un grand nombre d'établissements. Le séminaire de Lovère fut ouvert par ses soins, et il établit à Brescia plusieurs oratoires. Tous les moments qu'il ne donnait pas à ses devoirs, étaient remplis par la prière. Ce digne prélat tomba malade au mois de décembre 1850 ; dans la nuit même où il reçut le viatique, il éprouva un mieux sensible, et l'on espérait le conserver encore quelque temps, lorsqu'il mourut subitement le 1^{er} novembre 1851. Zambelli prononça son éloge à l'Athénée de Brescia, et un abrégé de sa vie a été publié par Ménini.

NAVEUS (Mathias), natif de la Hesbay dans la principauté de Liège, fut licencié en théologie, curé

de Saint-Pierre à Douai, et ensuite chanoine de l'église de Tournai et censeur des livres. Sa régularité et son savoir lui concilièrent une considération générale. Il mourut vers le milieu du ^{xviii} siècle. Ses principaux ouvrages sont : des sermons sur les fêtes de quelques saints, sous le titre de *Prælibatio theologica in festa Sanctorum*, in-4 ; *Annotationes in summæ Theologiæ et sacræ Scripturæ præcipuas difficultates*, in-4 ; *Orationes de signi crucis et orationis efficacia, et D. Thomæ Aquinatis laudibus*, 1650, in-4. Il publia aussi *Chronicon apparitionum et gestorum sancti Michaelis archangelî*, ouvrage de son oncle Michel NAVÆUS, né à Liège, successivement chanoine et official d'Arras, archidiacre et grand-vicaire de Tournai, mort l'an 1720, âgé de 87 ans, comme il est dit sur son portrait gravé.

NAVÆUS (Joseph), prêtre et chanoine de Saint-Paul de Liège, naquit au village de Viesme, à cinq lieues de cette ville, en 1651, et fit ses premières études avec une distinction remarquable. Il n'eut pas moins de succès en philosophie et en théologie. Il professa pendant quelque temps la poésie dans le collège de la Trinité à Louvain. Ayant pris le degré de licencié en théologie dans l'université de cette ville, il fut appelé à Liège pour y enseigner la philosophie au séminaire. Quelques-unes des thèses qu'il y fit soutenir sous sa présidence ont été imprimées. Il eut des démêlés assez vifs avec les jésuites au sujet du séminaire dont ces Pères cherchaient à avoir la direction. En 1699, il prit la défense de M. Denys, professeur de théologie à Liège, accusé d'enseigner des propositions qui n'étaient point orthodoxes ; M. Denys était à Rome. Navæus, étant devenu infirme, se démit de son emploi de professeur, et fut nommé à un canonical de la cathédrale de Saint-Paul. Il conserva ce bénéfice tant qu'il put en remplir les devoirs ; mais ses infirmités ayant augmenté, il le résigna. Il mourut à Liège le 10 avril 1705, n'ayant que 54 ans. On a de lui : *Mémoire contenant les raisons pour lesquelles il est très-important de ne pas retirer le séminaire de Liège des mains des théologiens séculiers, et de n'en pas donner la conduite aux Pères jésuites*. Ce Mémoire, écrit en latin, fut traduit en français par le P. Quesnel, et imprimé in-4 et in-12. Il n'eut point l'effet que l'auteur en attendait. Les jésuites prirent possession du séminaire ; ce qui donna lieu à un autre écrit de Navæus intitulé : *Deux lettres d'un ecclésiastique de Liège, contenant le récit de l'intrusion violente du P. Sabran, jésuite anglais, dans la présidence du séminaire de Liège*, en latin, 1699. Ces lettres furent aussi traduites en français, in-4 et in-12 ; *Epistola apologetica ad auctores et suscriptores resolutionis sacræ (ut ipsi quidem existimari voluit), facultatis Lovaniensis ad quæstiones quasdam dogmaticas, data die 12 septembris 1609, et Lovanii editæ per quosdam sacræ theologiæ studiosos, ex S. L. pro professore suo absente*. C'est la défense de Denys citée ci-dessus, et mise sous le nom des étudiants en théologie de Louvain. *Sacræ facultatis theologiæ coloniensis sapientissimum judicium pro doctrina perillustris D. Henrici Denys, S. T. licenciati* lovaniensis, in seminario leodiensi professoris, nec non in ecclesia*

leodiensis canonici theologi, adversus ineptias, cavillationes, aberrationes et imposturas doctoris Francisci Martin, in libello cui titulum : REFUTATIO JUSTIFICATIONIS, etc., vindicatum per Christianum ab Irendael theologum, Marianopoli, 1661, in-4. Cette pièce fut généralement attribuée à Navæus, qui du moins y eut beaucoup de part. *Le fondement de la conduite à la vie et la piété chrétienne, selon les principes que la foi nous en donne dans l'Ecriture sainte et la doctrine de l'Eglise*, livre pieux et estimé, que Navæus composa pendant la retraite à laquelle ses infirmités le condamnaient. Il contribua aux réglemens de l'hôpital des incurables de Liège, et à l'établissement des filles repenties. Ses liaisons intimes avec Arnould, Quesnel, Opstraët, etc., montrent assez qu'il partageait leurs sentimens. (Voy. CHOKIER-SURLET, Jean-Ernest.)

NAVAGERO (André), *Naugerius*, noble et savant vénitien, naquit en 1485, et se fit estimer par son éloquence et par son érudition, et encore plus par les services importants qu'il rendit à sa patrie. Il fut l'élève des célèbres Sabellicus, Musurus et Pomponace, et fit partie d'une réunion littéraire que Barthélemy Alviane, alors le héros de Venise, avait formée à Pordenone, dans le Frioul. Après la mort de Sabellicus, il le remplaça, en 1506, dans la direction de la bibliothèque de Saint-Marc, et il obtint, dans un voyage à Rome, l'amitié de Bembo et de Sadolet. Il fut envoyé en ambassade, par les Vénitiens, vers l'empereur Charles-Quint, et demeura auprès de ce prince depuis la journée de Pavie jusqu'en 1528. De retour dans sa patrie, il fut nommé ambassadeur auprès de François I^{er}. Il mourut à Blois l'an 1529, dans sa 47^e année. Navagero joignait à un jugement solide et à une belle littérature les vertus du citoyen et du chrétien. Il aimait la retraite ; un de ses plaisirs était d'aller se cacher dans ses campagnes, loin des hommes et du tumulte, cultivant à la fois l'agriculture, l'antiquité et la philosophie. Il présida aux éditions des *Classiques* latins donnés par Alde Manuce. Comme il passait pour un homme d'une vertu inaltérable et d'un savoir profond, il avait été chargé d'écrire l'histoire de sa patrie depuis 1486 ; il fit brûler cet ouvrage dans sa dernière maladie. Il livra aussi aux flammes deux poèmes très-estimés, *De Venatione*, et un autre *De fine orbis*. Ses autres écrits ont été recueillis à Padoue en 1718, in-8, sous ce titre : *Andræ Navageri, pariciî veneti, oratoris et poetæ clarissimi, opera omnia*. Ils avaient été publiés à Venise en 1550, in-fol. On y trouve des poésies, des harangues, des lettres. La plupart de ses vers latins respirent le goût de l'antiquité ; et quoique les vers italiens leur soient inférieurs, ils ne sont pas à dédaigner. — Bernard NAVAGERO, évêque de Vérone, qui assista au concile de Trente, et qui mourut en 1565, à 58 ans, était de la même famille. C'était aussi un homme de mérite. Il fut honoré de la pourpre, et chargé de plusieurs ambassades dans lesquelles il fit briller son esprit et son éloquence. On a de lui des *Harangues*, et la *Vie du pape Paul IV*.

NAVAILLES (Philippe de MONTAULT de BENAC, duc de.) Voy. MONTAULT.

NAVARRE (Martin). Voy. AZPILCUETA.

NAVARRE (Pierre), grand capitaine des ^{xv}e et ^{xvii}e siècles, célèbre surtout dans l'art de creuser et de diriger des mines, était Biscayen, et de basse extraction. Suivant Paul Jove, qui dit tenir de sa bouche même ces particularités, il commença par être matelot. Dégoûté de ce métier il vint chercher fortune en Italie, où la pauvreté le contraignit à se faire valet de pied du cardinal d'Aragon. Il s'enrôla dans les troupes des Florentins; et après y avoir servi quelque temps, il reprit le service de mer, et se fit connaître par son courage. La réputation de sa valeur étant parvenue à Gonsalve de Cordoue, ce général l'employa dans la guerre de Naples avec le titre de capitaine. Il contribua beaucoup à la prise de Naples, par une mine qu'il fit jouer à propos. L'empereur le récompensa de ce service en lui donnant l'investiture du comté d'Alveto, situé dans ce royaume, d'où il fut appelé le comte Pedro de Navarre. Ayant commandé une expédition navale contre les Maures en Afrique, il eut des succès dus en grande partie au cardinal Ximénès, qui était présent à l'armée: il enleva Oran, Tripoli et d'autres places; mais il échoua à l'île de Gerbes, où les grandes chaleurs et la cavalerie maure détruisirent une partie de son armée. Il ne fut guère plus heureux en Italie. Il fut fait prisonnier à la bataille de Ravenne en 1512, et se laissa engager à porter les armes contre sa patrie. Il leva pour François I^{er} vingt enseignes de gens de pied, Gascons, Biscayens et montagnards des Pyrénées. Il se signala par plusieurs expéditions jusqu'en 1522. Ayant été envoyé au secours de Gènes, il fut pris par les Impériaux. On le conduisit à Naples, où il resta prisonnier pendant trois ans dans le château de l'Œuf. Il sortit par le traité de Madrid, et servit au siège de Naples sous Lautrec, en 1528. Mais, repris à la malheureuse retraite d'Aversa, il fut conduit une seconde fois dans le château de l'Œuf. Le prince d'Orange ayant, par ordre de l'empereur, fait décapiter dans cette citadelle plusieurs personnes de la faction angevine, il aurait subi le même sort, comme félon et traître à son prince, si le gouverneur, le voyant dangereusement malade, ne lui eût épargné la honte du dernier supplice en le laissant mourir. D'autres prétendent qu'il fut étranglé dans son lit, étant déjà dans un âge avancé. Paul Giovio et Philippe Tomasini ont écrit sa *Vie*. Un duc de Sessa, dans le ^{xviii}e siècle, voulant honorer sa mémoire et celle du maréchal de Lautrec, leur fit élever à chacun un tombeau dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve à Naples, où ils avaient été enterrés sans aucun monument qui décorât leur sépulture.

NAVARETTE ou NAVARETTE (Ferdinand), dominicain espagnol, se signala dans son ordre par ses talents pour la chaire et par son zèle pour le salut des âmes. Il alla en 1639 porter la foi à la Chine, et y eut quelques démêlés avec les autres missionnaires à l'occasion des cérémonies chinoises. Après avoir condamné ces cérémonies, il parut revenir de son sentiment. Au sujet d'un écrit du père Brancati, jésuite, il écrivit en ces termes au père Govea, vice-provincial des jésuites de la Chine en

1669 : « Pour ce qui regarde les morts, les écri-
 » teaux et les cérémonies funèbres, nous suivons
 » au pied de la lettre, sans nous éloigner d'un seul
 » point, tout ce qui fut arrêté dans l'assemblée de
 » vos pères qui se tint à Hang-Tcheou au mois
 » d'avril 1642. A l'égard de Confucius, nous per-
 » mettons ce que vos pères permettent de prati-
 » quer en retranchant les deux cérémonies solen-
 » nelles, que la compagnie ne permet pas non
 » plus, etc. » Exilé et en prison pour la foi à Can-
 » ton, il s'échappa de la prison et s'enfuit à Macao. Le
 » père Grimaldi, jésuite, prit sa place dans la prison
 » pour rendre le nombre complet, et pour que l'on
 » ne s'aperçût pas de l'évasion du père Navarrette. Il
 » revint ensuite à son premier sentiment sur les céré-
 » monies chinoises, et attaqua avec chaleur les jé-
 » suites, dans des ouvrages qui n'ont peut-être que
 » trop bien servi aux ennemis de cette société pour la
 » noircir, quoique, selon plusieurs écrivains qui ont
 » pris à tâche de les réfuter, la passion et la vivacité
 » s'y montrassent à découvert. Ses confrères en mon-
 » trèrent du mécontentement, entre autres le père
 » Pierre d'Alcala, qui écrivant au père Intorcetta,
 » jésuite, une lettre datée de Lan-Ki, du 14 mars
 » 1680, dit en parlant du livre du père Navarrette :
 » « Dieu m'est témoin combien j'en suis indigné, et
 » que, si cela était en mon pouvoir, je l'effacerais
 » de mon propre sang. » Quelque temps après
 » son retour en Europe (1672), le roi d'Espagne,
 » Charles II, l'éleva à l'archevêché de Saint-Domingue
 » en Amérique. Monté sur ce siège, il parut
 » revenir de ses préventions; il écrivit au roi d'Es-
 » pagne et au gouverneur de Saint-Domingue, pour
 » les prier de faire en sorte que les jésuites restassent
 » dans sa ville archiépiscopale, où ils croyaient ne
 » pouvoir être utiles au public sous un prélat qui
 » avait montré tant d'animosité contre eux. Ces let-
 » tres sont pleines d'éloges de la société. Pen d'é-
 » vèques ont parlé avec plus d'étendue de l'utilité
 » que les pasteurs et les peuples retirent des services
 » de ces religieux; enfin, pour appuyer ses éloges
 » par des faits, il leur fonda un collège et une chaire
 » de théologie. Ce prélat mourut en 1689, après avoir
 » édifié et instruit son diocèse. On a de lui un *Traité*
historique, politique et moral de la monarchie de la
Chine, dont nous venons de parler. Le 1^{er} volume
 » de cet ouvrage parut in-fol. à Madrid, en 1676, en
 » espagnol. Il y avait deux autres volumes dont l'un
 » fut supprimé par l'inquisition, et l'autre n'a jamais
 » vu le jour. On trouve un extrait intéressant de cet
 » ouvrage dans l'*Hist. gen. des voyages* de l'abbé
 » Prévôt. — Il ne faut pas le confondre avec le père
 » Balthasar NAVARETTE, du même ordre, dont on a
 » un ouvrage en 5 vol. in-fol. intitulé : *Controversiæ*
in D. Thomæ ejusdemque scholæ defensores, 1654;
 » ni avec le père Alphonse NAVARETTE, aussi domini-
 » cain, mort pour la foi au Japon, en 1617.

NAVARRO (Pierre-Paul), né à Laino, petite
 ville de Calabre, entra chez les jésuites, et partit
 fort jeune pour le Japon où il arriva en 1585. Plein
 de l'esprit de saint François-Xavier, il travailla
 56 ans à propager dans cette région lointaine la
 foi que le saint apôtre y avait portée. La persé-
 cution l'obligea longtemps d'errer de province en

province, et la semence évangélique qu'il y répandit semblait croître et se multiplier d'une manière toute particulière dans ce temps de souffrance; mais en 1621 il fut arrêté à Ximabara, où après un an de prison, il fut brûlé vif le 1^{er} novembre 1622, au grand récret de Bugondono, prince de Ximabara, qui n'osa pas contrarier les ordres de l'empereur, et qui après un entretien avec le missionnaire, dit devant plusieurs personnes, « qu'il ne croyait pas qu'on pût trouver » ni le repos de l'esprit, ni le salut de l'âme, dans » aucune secte du Japon. »

* NAVIER (Louis-Marie-Henri), né à Dijon le 15 février 1783, à peine sorti de l'enfance eut le malheur de perdre son père, et fut adopté par Gauthey (voy. ce nom), son grand oncle, qui se chargea de son éducation. Reçu à l'école polytechnique, il s'y fit remarquer, et passé à l'école des ponts et chaussées, justifia les espérances qu'on avait conçues de ses talents. Ingénieur en 1800, il s'occupa de la publication du *Traité des ponts* de Gauthey, qui parut de 1809 à 1815. On lui dut aussi 2 vol. auxquels il en ajouta un 3^e en 1816, contenant ses *Mémoires sur les canaux de navigation*, de nouvelles éditions améliorées de la science des ingénieurs, 1815, in-4, et de l'*Architecture hydraulique* de Bélidor, (1819). Sa réputation de géomètre et de mécanicien s'étendant de plus en plus, il fut admis à l'académie des sciences en 1824. Depuis, tout en poursuivant ses recherches scientifiques, Navier donna des leçons comme professeur à l'école des ponts et chaussées et plus tard à l'école polytechnique. Il est mort au mois de septembre 1856. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoire sur les ponts suspendus*, Paris, 1825, in-4, 2^e éd. 1850, in-4, avec atlas in-fol. 17 pl.; *Resumé des leçons données à l'école des ponts et chaussées sur l'application de la mécanique à l'établissement des constructions et des machines*, Paris, 1826, in-8; *Mémoire sur les roues à élever l'eau*, 7 novembre 1818; *Mémoire sur la flexion des lames élastiques*, 29 novembre 1819; *Mémoire sur les lois de l'équilibre et du mouvement des corps solides élastiques*, 14 mai 1821. (Cet ouvrage a pour objet la recherche des équations différentielles qui contiennent les lois des déplacements intérieurs, et des vibrations des molécules des corps solides élastiques.) *Mémoire sur les lois du mouvement des fluides en ayant égard à l'adhésion des molécules*, dans les *Annales de chimie*, mars 1822; une *Continuation* de ce mémoire est restée inédite. On lui doit en outre divers *Mémoires* importants dans les *Annales des Ponts et chaussées*, dans le *Bulletin de la société philomatique*, et dans les recueils de l'Académie des sciences.

NAVIERES (Charles de), poète français, né en 1544 à Sedan, était calviniste et gentilhomme servant du duc de Bouillon. Il fut tué, selon quelques-uns, à Paris, en 1572, au massacre de la Saint-Barthélemy; mais Colletet croit qu'il y survécut 40 ans, et cette opinion est confirmée par ses ouvrages. On a de lui un poème de la *Renommée*, Paris, 1571, in-8, et une tragédie portant le titre de *Philandre*.

* NAVILLE (François-André), savant juriscen-

sulte, né en 1752 à Genève, y exerça la profession d'avocat. Il parvint en 1782 à la charge de procureur-général, l'une des plus importantes de la république, et peu de mois après fut nommé président de la *Chambre des tutelles*, institution récemment établie et qui a rendu et rend tous les jours d'importants services. En sortant de sa charge il fut élu conseiller d'état. En 1790 il publia l'*Etat civil de Genève*, in-8 : cet ouvrage, accompagné de notes, contient des vues aussi neuves que profondes. Ses efforts pour attacher ses compatriotes à leurs institutions furent inutiles, et dès lors il vécut dans la retraite. En juillet 1794, une violente insurrection ayant éclaté à Genève, Naville fut du nombre des citoyens livrés à un tribunal révolutionnaire. Ses qualités personnelles, les services qu'il avait rendus à sa patrie, sa noble défense, rien ne put le sauver. Condamné à mort, à la majorité d'une seule voix, cet intègre et zélé magistrat périt, victime de l'anarchie, le 2 août 1794, à 42 ans.

NAXERA (Emmanuel de), jésuite de Tolède, mort vers 1680, âgé de 73 ans, se distingua dans la société par ses connaissances en théologie. Il a laissé des *Commentaires* sur Josué, les Juges et les Rois; des *Sermons pour le carême*, in-4, etc.

* NAY (Pierre), ecclésiastique, né le 5 décembre 1755 à Mollèges, dans la Basse-Provence, d'une famille de cultivateurs, fut employé d'abord aux travaux de la campagne. Se sentant de la vocation pour le sacerdoce, il trouva le moyen d'acheter quelques livres avec lesquels il étudia le latin sans maître. Ayant fait connaître sa position à M. Dulau, son curé, celui-ci se chargea de payer sa pension au séminaire d'Avignon, où il devint bientôt le modèle de ses condisciples. Ordonné prêtre, il fut envoyé vicaire à Miramas, puis curé au Rove, où un de ses premiers soins fut d'y faire construire une église en rapport avec la population. Elle était à peine achevée, lorsque la révolution le força d'aller chercher un asile en Italie; les dangers qui l'avaient contraint de s'éloigner de son troupeau existaient encore, lorsqu'il revint au Rove. Dès ce moment, il porta la parole sainte et les secours de la religion tant à ses paroissiens qu'aux habitants des villages voisins. Plus tard, ses supérieurs l'envoyèrent aux Saintes-Maries, et l'archevêque d'Aix, M. de Cicé, le fit supérieur d'un petit séminaire près de Salon, qui ne subsista pas longtemps. Une pieuse association qu'avait formée ce vertueux ecclésiastique fut également dissoute. Devenu curé de Pellissane, puis de Marignane, il y mourut le 11 décembre 1827, après avoir été l'édification de tous ceux qui l'ont connu. L'abbé Ginoux, son successeur dans la cure de Marignane, a publié : *Soirées chrétiennes ou Histoire de la vie et des vertus de M. Nay, racontées par un père à sa famille*, Aix, 1850, in-12, et y a joint quelques courts extraits de ses écrits.

* NAZALLI (Ignace), cardinal, né à Parme le 7 octobre 1750, fut fait par Pie VII prélat de sa maison et référendaire des deux signatures, ensuite lieutenant civil du tribunal du vicariat, et un des prélats de l'humilité ecclésiastique. Le 27 décembre 1819, il fut nommé archevêque de Cyr, et nonce

près de la confédération helvétique. En 1826, il fut chargé d'une mission extraordinaire près du roi des Pays-Bas. Léon XII le promut au cardinalat le 25 juin 1827, et lui conféra le titre presbytéral de Sainte-Agnès hors des murs. Le nouveau cardinal soutint avec honneur sa haute dignité, et donna pendant toute sa vie des exemples de vertu. Il est mort à Rome le 2 décembre 1851, après avoir reçu les derniers secours de la religion de la manière la plus édifiante.

* NEAL (Daniel), théologien anglican, né à Londres en 1672 (1), puisa les principes du presbytérianisme dans une académie de *dissenters*, dirigée par Rowe. Son éducation terminée, il se rendit en Hollande, et séjourna à Utrecht et à Leyde. En 1706, il fut élu pasteur d'une congrégation d'indépendants; il mourut en avril 1745. On a de lui : *Histoire de la Nouvelle-Angleterre*, 2 vol. in-8; *Histoire des puritains*, 1752-58, 4 vol. in-8; elle fut vivement critiquée par Maddox, depuis évêque de Worcester. Néal lui répondit. Toulmin en a donné une seconde édition, avec une longue préface dans laquelle il entreprend de réfuter non-seulement Maddox, mais encore Warburton et Gray, qui avaient fait la critique de cette histoire.

NEANDER (Michel), théologien protestant, recteur d'Ilfeldt en Allemagne, né à Soraw en Silésie l'an 1525, mort dans sa cure en 1598, à 70 ans, est auteur de divers ouvrages : *Erotemata lingue græcæ*, in-8; *Grammaire hébraïque*, in-8; *Pindarica aristologia*, Bâle, 1556, in-8; et *aristologia Euripidis*, 1559, pet. in-4; *Gnomologia e Stobæo confecta*, in-8; des *Editions* de plusieurs auteurs grecs, etc. (Voy. le 50^e volume de Nicéron.) Ce savant possédait bien les langues. — Il ne faut pas le confondre avec Jean NEANDER, médecin de Brême, auteur d'un livre curieux et peu commun, intitulé : *Tabacologia, id est tabaci seu nicotianæ descriptio*, Leyde, 1622, 1626, in-4, traduit en français, Lyon, 1625, in-8. C'est une description du tabac, avec des réflexions sur l'usage qu'on peut en faire dans la médecine. On a encore de lui : *Sassafrasologia*, 1627; *Syntagma in quo medicina laudes, natalitia, sectæ, etc., depinguntur*, 1625. — Il faut aussi distinguer des précédents Michel NEANDER, né à Joachimsthal en Bohême, en 1529, qui fut successivement professeur de mathématiques, de langue grecque et de médecine à Léna, où il mourut en 1581. Nous avons de lui le *Synopsis mensurarum et ponderum*, Bâle, 1558, in-4. Cet ouvrage est savant.

NÉARQUE (*Nearchus*), l'un des capitaines d'Alexandre le Grand, qui l'envoya naviguer sur l'Océan des Indes, avec Onésicrite. En côtoyant les bords de la mer, depuis l'embouchure de l'Hydaspe jusqu'à celle de l'Indus, et de là, jusque dans l'Euphrate, il parvint jusqu'à Harmusia, aujourd'hui Ormus. Alexandre n'en était qu'à cinq journées. Néarque le joignit, et en fut récompensé d'une manière digne de ses travaux. On a de lui des fragments de la *Relation* de sa navigation. On en trouve un extrait dans l'*Histoire Indique* d'Arrien, et dans le premier volume des *Geographi minores* de Hud-

son. Cette relation est très-curieuse. Les plus savants géographes modernes, tels que Vincent, Gossellin et Mannert, l'ont l'éloge de son exactitude. Voy. VINCENT.

NÉBRISSENSIS. Voy. ANTOINE-NEBRISSENSIS.

NECESSITE, divinité allégorique, fille de la Fortune, était adorée par toute la terre. Sa puissance était telle, que Jupiter lui-même était forcé de lui obéir. Personne n'avait droit d'entrer dans son temple à Corinthe. On la représentait toujours avec la Fortune sa mère, ayant des mains de bronze, dans lesquelles elle tenait de longues chevilles, de grands coins d'airain, des crampons et du plomb fondu. Horace la peint pittoresquement dans ces vers :

Te semper anteit sæva Necessitas,
Clavos trabales et cuneos manu
Gestans aliena, nec severus
Cuneus abest liquidumque plumbum.

NÉCHAO 1^{er}, ou plutôt *Néchos*, ainsi que le suivant, roi d'Egypte, commença à régner vers l'an 722 avant J.-C., et fut tué huit ans après par Sabacon, roi éthiopien. Psammitique, son fils, lui succéda, et fut père de Néchao II, qui suit.

NÉCHAO II, roi d'Egypte, appelé *Pharaon Néchao* dans l'Ecriture, était fils de Psammitique, auquel il succéda au trône d'Egypte, l'an 616 avant J.-C. Ce prince, dès le commencement de son règne, entreprit de creuser un canal depuis le Nil jusqu'au golfe d'Arabie; mais il fut obligé d'abandonner cet ouvrage, à cause du nombre prodigieux d'hommes (cent-vingt mille) qui étaient morts. Il équipa plusieurs flottes, qu'il envoya découvrir les bords de la mer Rouge et de la mer Méditerranée. Ses vaisseaux coururent, dit-on, la mer Australe, et ayant poussé jusqu'au détroit appelé Gibraltar, ils entrèrent dans la Méditerranée, et revinrent en Egypte trois ans après leur départ. On a de la peine à croire qu'on ait osé dans ce temps-là entreprendre de si longues et si périlleuses navigations; mais si l'on considère que ces observateurs ne firent que longer les côtes, et qu'ils mirent trois ans à tourner l'Afrique, l'histoire de ce voyage, rapportée par Hérodote, devient vraisemblable. Néchao, jaloux de la gloire de Nabuchodonosor, qui avait envahi l'empire d'Assyrie, s'avança vers l'Euphrate pour le combattre. Comme il passait sur les terres de Juda, le pieux Josias, qui était tributaire du roi de Babylone, vint avec son armée pour lui disputer le passage. Néchao, qui n'avait rien à démêler avec le roi de Juda, lui envoya dire que son dessein était d'aller du côté de l'Euphrate, et qu'il le priait de ne pas le forcer à le combattre. Mais Josias n'eut aucun égard aux prières de Néchao. Il lui livra bataille à Mageddo, sur la frontière de la tribu de Manassès, et il la perdit avec la vie. Le roi d'Egypte continua sa route, acheva heureusement son entreprise contre les Assyriens; mais il fut vaincu à son tour par Nabuchodonosor, qui le resserra dans ses anciennes limites. Il mourut l'an 600 avant J.-C.

NECKAM, NEQUAM ou NEKAM (Alexandre), théologien anglais, étudia à Paris, et voulut entrer dans l'abbaye de Saint-Alban; mais ayant reçu quelques mécontentements de l'abbé, il se fit cha-

(1) Watkin's *Bibliographical and historical Dictionary* dit en 1678, et d'autres biographies en 1679.

noine régulier, et fut nommé à l'abbaye d'Excester. Il y mourut en 1227. On a de lui en latin : des *Commentaires* sur les Psaumes, les Proverbes, l'Ecclesiaste, le Cantique des cantiques, et les Evangiles; un traité : *De nominibus utensilium*; un autre des *Vertus*; un troisième *De naturis rerum*.

NECKER (Charles-Frédéric), né vers 1700 à Custringen dans la Poméranie, fut d'abord professeur de droit en Allemagne, puis à Genève où il vint se fixer, et où on lui accorda des lettres de bourgeoisie en 1724. Necker mourut dans cette ville en 1760, après avoir publié les ouvrages suivants : *Lettres sur la discipline ecclésiastique* au nombre de quatre, Utrecht, 1740, in-12; *Description du gouvernement présent du corps germanique*, Genève, 1742, in-8, dans la *Tempe helvetica*, tom. 6 : *Responsio ad questionem, Quis sit verus sensus communitatis* : *Salus populi suprema lex esto*.

NECKER (Louis), fils du précédent, né à Genève en 1750, fit ses études à Paris. Il s'y livra spécialement aux mathématiques, qu'il apprit sous d'Alembert, et les enseigna ensuite dans sa ville natale. Renonçant plus tard à l'enseignement pour s'adonner au commerce, il s'associa sous le nom de Germany avec les banquiers Girardot et Haller, et passa, en 1762, à Marseille. Il retourna sur la fin de sa vie à Genève, où il est mort en 1804. On a de lui : *Thèses de electricitate*, 1747, in-4. Il rédigea pour l'*Encyclopédie* les articles *forces* et *frottements*; et on trouve aussi de lui dans le tome 4^e des *Mémoires des savants étrangers*, une savante solution d'un problème d'algèbre.

* NECKER (Jacques), contrôleur général des finances et principal ministre sous Louis XVI, né à Genève, le 30 septembre 1732, était frère du précédent. L'étude des lettres, de la philosophie, de la politique l'occupèrent tour-à-tour; il fit ensuite un noviciat commercial à Paris, et la maison Thélusson dont il devint associé, lui dut d'éclatants succès. Devenu riche, il chercha à entrer dans l'administration des finances, et afin de se faire connaître, il publia en 1769, sur la *Compagnie des Indes*, un ouvrage où il défendait cette compagnie, attaquée par l'abbé Morellet (voy. ce nom), et rappelait les services importants qu'elle avait rendus à l'état. Le système de Necker lui fit de nombreux partisans dans la haute finance. A cet ouvrage succéda : son *Essai sur la législation et le commerce des grains*, qui augmenta sa réputation. En 1775, son *Eloge de Colbert* fut couronné par l'académie française. Premier commis sous Turgot, il fut en 1776 nommé directeur-général des finances. Sa position était difficile; les dépenses excédaient les recettes, la guerre d'Amérique coûtait des sommes énormes, et la résistance des parlements ne permettait pas de recourir à de nouveaux impôts. Necker sentit que les fondements les plus fermes du crédit se trouvaient dans la publicité, l'économie, l'ordre et l'application de la morale à toutes les transactions. Il refusa les appointements attachés à sa place, et plus de six cents charges de cour ou de finances furent supprimées, en même temps que la modération des traitements et le perfectionnement de la comptabilité accrurent les ressources du trésor. Sur

sa proposition, le roi abolit dans tous ses domaines le droit de main-morte, et le fardeau de la taille fut allégé. Il établit, en 1778, des assemblées provinciales, institution qui, conçue par Turgot, alarmait les amis de la monarchie. En 1781, il fit paraître le *Compte rendu* de son administration, dans lequel il montrait un excédant de 10 millions sur la recette ordinaire; mais on lui fit un reproche d'avoir publié le résultat de ses opérations; des intrigues de cour le décidèrent à quitter le ministère; il emporta avec lui les regrets universels; sa retraite fut regardée comme une calamité. Necker, de retour en Suisse, y acheta la baronnie de Coppet, et publia son traité de l'*Administration des finances*, 1784, 5 vol. in-8. Calonne (voy. ce nom), qui lui avait succédé, ayant jeté des doutes sur quelques-unes de ses opérations financières, Necker demanda au roi la permission de se justifier devant l'assemblée des notables; mais il ne put l'obtenir. Etant venu à Paris, il y publia une *Réponse* à l'attaque du ministre qui le fit exiler. Calonne, à son tour, fut remplacé par Brienne, qui dut aussi bientôt se retirer. (Voy. LOMÉNIE). Après tant de malheureux essais, Necker, rappelé au milieu des acclamations de la multitude, parut enivré de son triomphe, et ne consentit à rentrer au ministère, qu'à condition de ne point travailler avec le ministre principal. C'est alors que Mirabeau, qui ne s'était jamais laissé prendre aux phrases sentimentales et dogmatiques du Genevois, écrivait : « Nous allons » voir ce charlatan de Necker, ce roi de la canaille; » s'il était le maître, elle finirait par tout étrangler » sous sa direction. » En effet, entraîné par le goût des succès populaires, il détermina Louis XVI à convoquer les états-généraux, et le rapport qu'il fit au conseil, le 27 décembre 1788, sur leur formation, fut comme la première étincelle qui devait allumer l'incendie préparé depuis longtemps. Le but de Necker était de satisfaire le trône et le peuple aux dépens de l'aristocratie et des parlements, imaginant que sa seule influence personnelle remplirait le vide et suppléerait à l'absence de ces grands corps intermédiaires de l'édifice social. Cependant les états-généraux se réunirent. L'attitude que le ministre réformateur prit dès la séance d'ouverture, prévint mal en sa faveur. Son renvoi fut une seconde fois résolu, il quitta Versailles le 11 juillet 1789, et son départ fut comme le signal de l'incendie des barrières et de la prise de la Bastille. (Voy. DESMOLINS Camille). Le 16 l'Assemblée écrivit à Necker pour lui témoigner ses regrets sur sa retraite, et lui annoncer qu'elle avait obtenu son rappel. Son retour de Bâle à Paris eut l'air d'un triomphe prolongé; mais il ne tarda pas à reconnaître qu'il ne pouvait pas résister au parti qui voulait le perdre. Il essaya vainement de déterminer le roi à user des débris de son pouvoir pour ralentir les progrès de la révolution. Perdu dans l'esprit de la cour qui ne lui pardonnait pas son attachement à des réformes dont il n'avait ni prévu, ni calculé les résultats; attaqué par les ultra-révolutionnaires, qui traitèrent sa fidélité au roi d'*apostasie*, Necker donna sa démission et quitta Paris dans les 1^{ers} jours de septembre 1790. Arrêté à

Arcis-sur-Aube, il n'obtint sa liberté qu'à la faveur d'un décret de l'Assemblée nationale. En 1792, il publia : *Du pouvoir exécutif dans les grands états*, dans lequel il montre la nécessité de rendre au roi plus d'autorité dans l'intérêt même de ses sujets. A la fin de cette même année, il invita les amis de Louis XVI à le défendre à la barre de la Convention. Montjoie, rédacteur de l'*Ami du roi*, lui répondit alors pour l'engager « à ne pas s'immiscer davantage dans les affaires d'un monarque que ses » conseils avaient conduit au dernier terme du » malheur, et près duquel sa présence avait été » le signal des désastres. » Necker continua à vivre dans sa terre de Copet, y accueillant tous ceux que la tempête révolutionnaire forçait à fuir la France. Ne pouvant se résoudre à oublier sa gloire passée, il tâchait de la faire revivre par de nombreux écrits. Il mourut à Genève le 9 avril 1804. On ne saurait prendre une idée juste des talents de ce ministre dans les ouvrages de sa femme et de sa fille, qui ne sont que des panégyriques. Tout en accordant que les torts de Necker furent, en quelque sorte, ceux des circonstances, on ne peut nier que son nom ne se lie malheureusement à l'histoire des désastres de la France. Outre les ouvrages indiqués, on citera de lui : *Mémoire sur les administrations provinciales*, 1781 ; *De l'importance des opinions religieuses*, 1788, in-8 et in-12 ; *Sur l'administration de Necker, par lui-même*, 1791 ; *De la révolution française*, 1797 ; des *Mémoires*, etc., etc. Une édition complète de ses *Œuvres* a été publiée par le baron de Staël-Holstein, son petit-fils, Paris, 1821, 15 vol. in-8. On trouve à la fin du dernier vol. la liste chronologique de ses écrits. Voy. STAEL (M^{me} de).

* NECKER (Susanne CURCUD de Nasse, épouse de), née vers 1746, était fille d'un ministre protestant, et descendait d'une ancienne famille de Provence, réfugiée en Suisse à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes. Elle apprit les langues anciennes et modernes, et acquit des connaissances dans la littérature et dans les sciences mathématiques et naturelles qui auraient fait honneur à un savant. Elle se livra d'abord à l'enseignement, et se chargea de l'instruction d'une jeune demoiselle de Genève, qu'elle quitta, en 1764, pour épouser Necker, alors simple commis. Elle suivit constamment la fortune de son époux. Pendant les deux ministères de Necker, elle ne profita de sa haute position que pour être utile. M^{me} Necker avait un caractère affable, bienfaisant ; elle donna beaucoup de soin à l'amélioration du régime intérieur des hôpitaux, et établit à ses frais, à Paris, un hospice qu'elle dirigeait elle-même et qui a conservé son nom. M^{me} Necker eut beaucoup d'amis parmi les gens de lettres, et fut très-liée avec Thomas et Buffon. Elle appelait le premier, et avec assez de justesse, *l'homme du siècle*, et le second *l'homme des siècles*. Thomas lui adressa des vers, et dans son *Essai sur les femmes*, fit indirectement son éloge. Elle accompagna son mari dans sa retraite à Copet, où elle mourut en 1796. Elle a publié : *Des inhumations précipitées*, 1790 ; *Réflexions sur le divorce*, 1794, in-8. Quoique née dans une

religion qui le permet, elle n'en défend pas moins l'indissolubilité du mariage, avec autant de raison que de sensibilité. *Mélanges extraits de ses manuscrits*, 1798-1802, 5 vol. in-8. On trouve dans tous ses écrits des idées justes et de sages conseils.

* NECKER (Noël-Joseph), botaniste, né en 1729 dans la Flandre, se fit recevoir docteur à l'université de Douai, fut successivement botaniste de l'électeur palatin, historiographe du palatinat, des duchés de Berg et de Juliers, agrégé honoraire du collège de médecine de Nancy, et membre de plusieurs académies. Il mourut à Manheim, le 10 décembre 1795, à 64 ans. On a de lui : *Deliciae gallo-belgicae silvestres*, etc., Strasbourg, 1768, 2 vol. in-12. C'est la *Flore des Pays-Bas* ; les plantes y sont disposées suivant le système de Linnée. *Methodus muscorum*, Manheim, 1771, in-8, fig. L'auteur, qui avait fait une étude approfondie des mousses, n'en admet qu'une seule classe ou dynastie, qu'il divise en trois ordres, dont les caractères distinctifs sont pris des effets de la germination. On doit regarder toutes les mousses comme pérennelles ; mais leur germination n'est pas toujours la même : dans les unes elle est feuillée, dans d'autres elle est plumeuse, et dans quelques-unes elle est à simples bourgeons. Cette méthode a été adoptée en Allemagne. L'ouvrage a été réimprimé à Ratisbonne et en Angleterre. *Physiologia muscorum*, Manheim, 1774, in-8 ; traduit en français (par Coste), Bouillon, 1775, in-8 ; *Eclaircissement sur la propagation des filicées en général*, Manheim, 1775, in-4 ; *Histoire naturelle du tussilage et du pétasite*, ibid., 1797, in-8 ; et dans le tome 4 des *Mémoires de l'acad. palatine. Traité sur la mycologie, ou Discours sur les champignons en général*, 1785, in-8 ; *Elementa botanica*, Neuwied, 1790, 3 vol. in-8. Cet ouvrage est le fruit de dix années de recherches et de méditations. Willemet a publié une *Notice sur N.-J. Necker* dans le *Magasin encyclopédique*, 2^e année, tom. 1.

NECTAIRE, natif de Tarse, d'une maison illustre, fut mis à la place de saint Grégoire de Nazianze sur le siège de Constantinople, par les Pères assemblés dans cette ville, en 581. Il n'était alors que catéchumène ; ainsi il fut évêque avant que d'être chrétien. L'empereur Théodose avait demandé pour lui le siège épiscopal, et on ne put le lui refuser. Ce fut sous son épiscopat que la dignité de pénitencier fut supprimée dans l'église de Constantinople. Une femme de qualité s'étant, par un ordre très-imprudent du pénitencier, accusée publiquement d'un crime secret, qui fut un sujet de scandale pour le peuple, Nectaire laissa la liberté à chacun de participer aux saints mystères selon le mouvement de sa conscience ; ce qui doit s'entendre relativement à la pénitence publique, et aux péchés dont la nature semblait demander une telle expiation : car il est constant par toute la suite de l'histoire, aussi bien que par le témoignage de Sozomène, que la suppression du prêtre pénitencier n'a donné atteinte ni à la confession secrète, ni même à la pénitence publique, pratiquée si longtemps encore après cet événement, dans l'église même de Constantinople, avec cette différence seulement,

qu'elle n'était pas du ressort d'un pénitencier nommé formellement à cet effet. La plupart des églises d'Orient suivirent l'exemple de l'église de Constantinople, et chacun fut libre de se choisir un confesseur. Nectaire mourut en 592, et eut pour successeur saint Jean Chrysostome. Il avait de la naissance et beaucoup de talent pour les affaires; mais son savoir était fort borné, et sa vertu n'avait pas ce degré de supériorité qu'on est en droit d'exiger d'un évêque. On lui attribue un *Sermon* sur l'aumône et le jeûne, imprimé en grec, Paris, 1554, in-8; et en latin, avec six homélies de saint Jean-Chrysostome, *ibid.*, id., in-8.

** NEE DE LA ROCHELLE (Jean-François), né en 1751 à Paris, était le petit-fils de Jean NEE, subdélégué de Clamecy en Nivernais, mort octogénaire en 1772 et dont on a plusieurs ouvrages historiques (1). Son père le destinait à la même carrière; mais sa mère, restée veuve, ayant épousé Gogné, l'un des principaux libraires de Paris, il devint l'associé de son beau-père, qui plus tard lui remit ses affaires. Les soins qu'exigeait son commerce ne l'empêchèrent pas de cultiver son goût pour les lettres; sa *Vie d'Et. Dolet* (*voy.* ce nom), Paris, 1779, in-8 et in-4, et son *Supplément à la bibliographie de Deburc*, 1782, in-8, le firent connaître avantageusement. Les craintes que lui causa la marche des événements le décidèrent, en 1795, à remettre la suite de ses affaires, et, retiré dans le Nivernais, il consacra les loisirs que lui laissait la surveillance d'une exploitation rurale à terminer les ouvrages qu'il avait commencés à Paris. Il remplit aussi les fonctions d'officier municipal et de juge de paix, et mourut, le 16 février 1858, à 87 ans. Parmi ses nombreux écrits on citera : *Guide de l'histoire*, Paris, 1805, 5 vol. in-8; *Eloge de Guttenberg*, 1811, in-8; *Médée*, roman mythologique, 1815, 4 vol. in-12; *Recherches sur l'établissement de l'art typographique en Espagne et en Portugal*, 1851, in-8. Il a laissé manuscrits : *Biographia et bibliographia aldina*, 2 vol. in-4, et l'*Histoire des imprimeurs célèbres*, 5 vol. in-8. Il possédait une bibliothèque nombreuse et choisie, dont M. R. Merlin, son neveu, a publié le *Catalogue*, précédé d'une *Notice* sur la vie et les ouvrages de Née, 1859, in-8.

NEEDHAM (Jean TURBERVILLE), chanoine de Soignies, né en 1715, à Londres, d'une famille anglaise (et non Irlandais ni jésuite, comme a dit Voltaire), mort en 1781 à Bruxelles, où il était directeur de l'académie des sciences et belles-lettres, s'est fait un nom distingué par des connaissances étendues et variées, surtout dans la physique et l'histoire naturelle. Des observations pénibles sur des objets presque inaccessibles aux yeux comme à l'intelligence de l'homme, l'ont fait regarder comme un des plus laborieux coopérateurs de Buffon, et ont préparé le *système sur la génération des êtres vivants*, publié par le Plin français, et dont on trouve les principaux traits dans des auteurs beaucoup plus anciens. (*V. l'Examen impartial des Epoques de la*

Nature, p. 175, édit. de 1780, — p. 140, édition de 1792.) Quoique ses expériences sur les animaux microscopiques n'aient pas eu le succès qu'il leur a supposé, et que l'abbé Spallanzani les ait mieux appréciées que Buffon, elles ne méritent pas le mépris que Voltaire en a témoigné, moins encore les injures que ce très-malhonnette grand-papa de la philosophie a prodiguées à ce savant illustre. Nédham, malgré l'abus que des hommes superficiels pourraient faire de quelques-unes de ses hypothèses, était inébranlable dans les bons principes; son attachement au christianisme était vif et sincère. Il avait plus de science qu'il n'avait de talent de la faire paraître. Soit modestie, soit éloignement naturel du bruit et de l'éclat, si chers à la médiocrité, soit difficulté de s'énoncer dans une langue étrangère, ou je ne sais quelle opposition qui se trouve quelquefois entre la multitude et la précision des idées, l'estimable académicien, parlant ou écrivant, paraissait presque toujours au-dessous de ce qu'il était en effet. On a de lui : diverses Observations insérées dans l'*Histoire naturelle de Buffon* : *Nouvelles recherches sur les découvertes microscopiques et la génération des corps organisés, avec des notes, des recherches physiques et métaphysiques sur la nature et la religion, et une nouvelle théorie de la terre*; sous le nom de Londres, Paris, 1769, 2 vol. in-8; un petit écrit publié en 1775, sous le titre de *Vue générale*, où il paraît expliquer, modifier, rétracter même, mais d'une manière obscure et embarrassée, quelques assertions contenues dans l'ouvrage précédent; plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie de Bruxelles.

NEEL (Louis-Balthazar), né à Rouen, mort en 1754, est auteur de : *Voyage de Paris à Saint-Cloud par mer et par terre*, 1751, in-12, très-souvent réimprimé; *Histoire du Maréchal de Saxe*, Mittau, 1752, 2 vol. in-12; *Histoire de Louis, duc d'Orléans*, mort en 1752, 1 vol. in-12; et de plusieurs *Pièces* de vers sur différents sujets. Son style est quelquefois gêné, et sa poésie faible; on y trouve cependant quelques bons vers.

NEELS (Nicolas), *Neelsius*, dominicain, né à Campenhout dans le Brabant, docteur en théologie, enseigna cette science avec réputation dans l'université de Douai, et fut provincial de son ordre. On a de lui des *Commentaires* sur la Genèse, le Cantique des cantiques, les Epîtres de saint Paul et l'Apocalypse. Il mourut le 19 janvier 1600, âgé de 60 ans, à Gand, où on conserve ses ouvrages en manuscrit.

NEERCASSEL (Jean de), évêque de Castorie, né à Gorcum en 1625, entra, en 1655, dans la congrégation de l'Oratoire à Paris. Après avoir professé avec succès la théologie dans le séminaire archiépiscopal de Malines, l'an 1682, et dans le collège des SS. Willibrod et Boniface à Cologne, qui était le séminaire de la nation hollandaise, il devint provicaire apostolique. Alexandre VII le nomma, en 1662, coadjuteur de Bandouin Catz, archevêque de Philippes, vicaire apostolique en Hollande, auquel il succéda l'an 1665, sous le titre d'*évêque de Castorie*. En 1670, il se rendit à Rome pour rendre compte à Clément X de l'état de la re-

(1) Entre autres : *Mémoires pour servir à l'histoire du Nivernais et Donzinois*, Paris, 1747, in-12, et *Mémoires pour servir à l'histoire du départ. de la Nièvre*, terminés et mis au jour par son petit-fils, 1827, 3 vol. in-8.

ligion catholique en Hollande. Il fut bien accueilli du pontife, et souscrivit solennellement et avec serment au Formulaire d'Alexandre VII. Il ne s'arrêta guère à Rome, et revint en Hollande, où l'on ne s'aperçut que trop, par ses liaisons avec les chefs du parti, que son adhésion n'avait pas été sincère. Il mourut à Zwol en 1686, et eut pour successeur Pierre Codde. (Voy. ce nom.) On a de lui trois traités latins : le premier sur le culte des Saints et de la sainte Vierge, Utrecht, 1675, traduit en français, Paris, 1679, in-8; le second sur la lecture de l'Écriture sainte, et le troisième intitulé l'Amour pénitent, qui est un traité de l'amour de Dieu dans le sacrement de pénitence. La meilleure édition de l'*Amor penitens* est celle de 1684, 2 vol. in-12. Il parut en français, 1740, 5 vol. in-12. Le but de cet ouvrage est d'établir la nécessité de l'amour de Dieu dans le sacrement de pénitence, contre les théologiens qui prétendent que l'attrition suffit. On sait que les deux sentiments sont appuyés sur des raisons imposantes. Si, d'un côté, il paraît absurde qu'on puisse être justifié et devenir l'ami de Dieu sans charité, de l'autre, le sacrement de pénitence semble perdre son efficace si la charité est nécessaire, parce qu'elle suffit seule pour couvrir la multitude des péchés. Peut-être concilie-t-on heureusement les deux opinions, en disant que l'attrition se change en contrition par la vertu et la grâce du sacrement, de manière que l'amour de Dieu nous est donné avec la justification et la charité habituelle; et c'est peut-être le vrai sens du concile de Trente qui dit, en parlant de l'attrition : *Ad Dei gratiam in Sacramento penitentiae impetrandam disponit*. C'est certainement le seul sens raisonnable qu'on peut donner à cet adage de l'école : *Attritus in sacramento fit contritus*; comme c'est le seul encore qui se présente naturellement dans le titre du paragraphe 47 de *Penitentia*, dans le Catéchisme romain. *Contritionem perficit confessio*, titre mal expliqué dans le paragraphe, selon lequel il faudrait supplét. « Le » Seigneur (dit un théologien), toujours riche en » miséricordes, accueille le pécheur timide et craintif; touché de la candeur de ses aveux, et de sa » volonté d'appartenir à Dieu d'une manière quelconque, il achève, purifie et perfectionne tout » cela; fait naître son amour dans son cœur qui se » montre disposé à le recevoir : et tout cela se fait » dans le sacrement même. » Quoi qu'il en soit, on trouve dans l'*Amor penitens* quelques endroits favorables aux erreurs de Jansénius; et c'est ce qui l'a fait censurer par Alexandre VIII, et défendre par un décret de la sacrée congrégation. Innocent XI, à qui il avait été déféré, ne voulut pas le condamner; mais ce qu'on a fait dire là-dessus à ce pape : *Il libro è buono, e l'autore è un santo*, est une fable. (Voy. sur ce sujet l'ouvrage imprimé par ordre de l'archevêque de Malines, sous le titre de *Causa quesnelliana*; ainsi que l'*Historia Ecclesiae ultrajectinae*, Cornelii Hoynek van Papendrecht, canonici mechliniensis.) Il ne faut nullement croire ce que dit Heussénius dans sa *Batavia sacra*, part. 2, pag. 482 : on sait qu'il était totalement livré au parti. Néercassel ne doit cependant pas être compté

parmi les coryphées du jansénisme, non-seulement parce qu'il a souscrit au formulaire, mais parce qu'il n'adoptait pas la plupart de leurs opinions, et qu'il était zélé au contraire pour des choses qui leur sont pour le moins indifférentes : comme on voit dans le traité du culte des saints et de la sainte Vierge. On assure qu'il a été longtemps très-opposé à la secte, mais qu'une affaire où l'intérêt et l'ambition sont intervenus l'en ont rapproché. On croit que M. Arnauld, qui a demeuré quelque temps chez lui, a eu part à ses ouvrages.

* NEERGAARD (T.-Chrétien BRUN), naturaliste, né en 1776, dans l'île de Seeland, gentilhomme de la chambre du roi de Danemarck et amateur distingué des arts, se livra par goût à l'étude, visita l'Allemagne, la Russie, la Norvège et l'Italie, pour perfectionner ses connaissances, s'établit en France où il trouvait plus de facilité pour mettre en ordre les matériaux qu'il avait recueillis dans ses voyages, et mourut à Paris en 1824. On a de lui : *Sur la situation des Beaux-arts en France*, Paris, 1802, in-8. L'auteur y montre une extrême prédilection pour l'école française. *Journal du dernier voyage de Dolomieu dans les Alpes*, 1802, in-8. Neergaard était l'ami de ce célèbre naturaliste (voy. DOLOMIEU), et l'avait accompagné dans sa dernière excursion en Suisse (24 janvier 1802). *Les loisirs d'un étranger à Paris*, 1802, in-8; *De l'état actuel des beaux-arts à Genève*, 1805, in-8; *Voyage pittoresque au nord de l'Italie*, Paris, 1812-1815, in-fol. fig. Il n'a paru que cinq livraisons de cet ouvrage qu'accueillirent d'unanimes éloges. (Voy. NAUDET peintre). *Mes pensées*, 1815, in-8; Neergaard a trad. du danois d'Olsen : *Mémoire sur les jets d'eau bouillante du Geyser et du Strokkur, en Islande*, 1815, in-4.

NEESSEN (Laurent), né à Saint-Tron dans la principauté de Liège, en 1611, chanoine et théologal de la cathédrale de Malines, fut président du séminaire de cette ville. Il augmenta considérablement les revenus de ce séminaire, à condition qu'on n'y nommerait pour professeurs que des clercs séculiers. Il mourut en 1670. On a de lui une *Théologie*, Lille, 1695, 2 vol. in-fol. Les matières de dogme n'y sont qu'effleurées; plusieurs le trouvent trop sévère sur quelques points de morale.

NEGRI (Jules), jésuite, né à Ferrare en 1648, entra jeune dans la société, et s'y distingua par sa piété, son amour du travail et son érudition. On a de lui : *Istoria degli scrittori fiorentini, la quale abbraccia intorno a due mille autori, colla nota delle loro opere sì stamptate che manoscritte*, Ferrare, 1722, in-fol.; ouvrage estimable, mais qui fourmille de fautes typographiques, l'auteur, prévenu par la mort, n'ayant pu en surveiller l'impression ni corriger les épreuves. Le père Negri avait payé le tribut à la nature le 21 septembre 1720, à l'âge de 72 ans. Il eût été à souhaiter que quelque main habile s'emparât de son travail, soit en le refondant, soit au moins en corrigeant les fautes qui s'y trouvent. Il offre de bons matériaux pour l'histoire de la littérature florentine.

* NEGRI (François), littérateur, né à Venise en 1769, mort le 15 octobre 1827, a publié plusieurs

ouvrages parmi lesquels on distingue, une élégante traduction italienne des *Lettres d'Alciphron* (voy. ce nom), 1806, in-8; la *Vie d'Apostolo Zeno* (voy. ce nom); les *Vies de cinquante hommes illustres des provinces Vénitiennes* dans la *Galerie de Gamba* (voy. ce nom, iv. 51). Une édition des *Poésies* latines des trois frères Jérôme, Jean-Baptiste et Corneille Amalthée, traduites en partie, Venise, 1828, in-8, etc.; mais les travaux les plus importants de cet écrivain sont restés inédits; il a légué ses *Manuscrits* à Emmanuel Cicogna, l'un de ses amis, qui s'est chargé de les publier.

** NÉRIER (François-Marie-Casimir), lieutenant-général, né en 1788 au Mans, d'une des familles les plus honorables de cette ville, dès qu'il eût l'âge de porter les armes, s'enrôla dans le 2^e régiment d'infanterie légère, et remplit son devoir avec zèle, mais sans grand éclat sur les divers champs de bataille de l'empire. Commandant en 1813, il fut fait lieutenant-colonel en 1825 dans l'expédition d'Espagne. Les grades, qui n'étaient pour lui que le prix de nouveaux services, lui arrivèrent lentement. Nommé maréchal de camp en 1856, il fut en même temps désigné pour aller prendre en Algérie un commandement qui lui fournit enfin l'occasion de montrer ses talents militaires. Nommé lieutenant-général en 1844, il se trouvait à Paris au mois de février 1848, lorsqu'éclata cette révolution imprévue qui, dans quelques jours, changea la forme du gouvernement. Député de son département à l'assemblée nationale, il s'y distingua par sa modération, à une époque où cette vertu était rare. Lors de la terrible insurrection du mois de juin, qui mit un instant la société en péril, investi d'un commandement dans la journée du 23, au moment où, à la tête d'une colonne, il chargeait les insurgés dans le faubourg St.-Antoine, il fut atteint d'une balle qui le renversa mort, et fut ainsi privé de voir le rétablissement de l'ordre pour lequel il venait de sacrifier sa vie.

NEGRO ou NEGRI BASSANESE (François), ainsi surnommé de Bassano sa patrie, petite ville des états de Venise dans le Vicentin, mourut postérieurement à l'année 1560, à Chiavenne, chez les Grisons, où il était maître d'école. Il entra d'abord dans l'ordre de Saint-Benoît, qu'il quitta pour embrasser (en 1525) les erreurs des réformateurs. Il se rendit en Allemagne, où il se lia avec Zuingle, qu'il accompagna aux conférences de Marbourg. Il assista ensuite à la diète d'Augsbourg, et se retira enfin à Chiavenne. On a de lui une tragédie allégorique, en prose, intitulée : *Il libero arbitrio*, imprimée en 1546, in-4, et en 1550, in-8. L'auteur, qu'on prétend avoir été disciple du vieux Socin, y combat plusieurs dogmes de l'Eglise romaine, et se répand en invectives contre ses ministres. Jean de la Casa, qui, en qualité de nonce à Venise, avait instruit le procès de Paul Vergerio, évêque de Capod'Istria, Stella, qui avait remplacé cet évêque apostat, et Jérôme Muzio, qui écrivait contre lui, y sont fort maltraités. C'est ce qui a fait croire à quelques-uns que Vergerio lui-même pourrait bien être l'auteur de cette pièce. Les curieux qui estiment ce qui est rare, quelque mauvais qu'il soit, recherchent

l'édition de 1550, de même que la traduction française imprimée à Genève, en 1558, in-8, sous le titre de *Tragédie du roi Franc-Arbitre*. On a encore de Negro : *De Fanni Faventini ac Domini Bassanensis morte*, in-8, 1550.

NEHEMIE, pieux et savant juif, s'acquitt la faveur d'Artaxerxès Longue-main, roi de Perse, dont il était échanson, et obtint de ce prince la permission de rebâtir Jérusalem. Les ennemis des Juifs mirent tout en œuvre pour s'y opposer. (Voy. SÉMÉIAS). Ils vinrent en armes, à dessein de les surprendre dans le travail; mais Néhémie ayant fait armer une partie de ses gens, les rangea par troupes derrière la muraille. Ils bâtissaient d'une main, et se défendaient de l'autre. Tous les efforts des ennemis de Néhémie ne purent ralentir l'ardeur de ce généreux chef. Enfin, après un travail assidu de cinquante-deux jours, les murs de Jérusalem furent achevés, l'an 454 avant J.-C. On se prépara à en faire la dédicace avec solennité. Néhémie sépara les prêtres, les lévites et les princes du peuple en deux bandes. L'une marchait du côté du midi, et l'autre du côté du septentrion sur les murs. Elles se rencontrèrent dans le temple, où l'on immola de grandes victimes avec des transports de joie. Il établit ensuite un ordre pour la garde et la sûreté de la ville. Il voulut que les principaux de la nation, et la dixième partie du peuple de Juda y fixassent leur demeure. Il s'appliqua à corriger les abus qui s'étaient glissés dans le gouvernement, et il réussit surtout à faire rompre les mariages contractés avec des femmes idolâtres. Après avoir rétabli le bon ordre, il voulut le perpétuer, en engageant les principaux de la nation à renouveler solennellement l'alliance avec le Seigneur. La cérémonie s'en fit dans le temple; on en dressa un acte, qui fut signé des premiers du peuple et des prêtres; et tout le reste donna parole avec serment, qu'il serait fidèle à l'observer. Néhémie retourna enfin à la cour d'Artaxerxès, où étant demeuré quelques années, il obtint par ses instantes prières la permission de revenir à Jérusalem. A son arrivée, il trouva que pendant son absence il s'était glissé plusieurs abus, qu'il travailla à corriger. Après avoir gouverné le peuple juif pendant environ 50 ans, il mourut en paix vers l'an 450 avant J.-C. Néhémie passe pour être auteur du second livre d'Esdras, qui commence ainsi : *Ce sont ici les paroles de Néhémie*. Ce livre est canonique. L'auteur y parle presque toujours en première personne. Cependant, en le lisant avec réflexion, on y remarque diverses choses qui n'ont pu avoir été écrites par Néhémie. C'est du temps de Néhémie que fut reproduit le feu sacré que les prêtres, avant la captivité de Babylone, avaient caché dans le fond d'un puits qui était à sec. Ceux que ce saint homme envoya pour en faire la recherche ne rapportèrent qu'une eau épaisse, qu'il fit répandre sur l'autel. Le bois, qui en avait été arrosé, s'alluma aussitôt que le soleil vint à paraître; ce qui remplit d'admiration tous ceux qui étaient présents. Ce miracle étant venu à la connaissance du roi de Perse, ce prince fit fermer de murailles le lieu où le feu avait été caché, et accorda aux prêtres de grands privilèges.

NEIPPERG ou **NEUPERG** (Guillaume REINHARD, comte de), feld-maréchal autrichien, d'une famille noble de Souabe, né en 1684, se distingua dans la carrière des armes, et servit la maison d'Autriche avec beaucoup de zèle et de fidélité. Il se distingua à Témesswar et à Belgrade, et fut gouverneur du duc de Lorraine François, depuis empereur. En 1754, il débloqua la Mirandole; en 1758 il se signala au combat de Kornea, contre les Turcs. Ce fut lui qui conclut rapidement et secrètement le traité qui, en 1759, remit Belgrade entre les mains des Turcs, pour délivrer le grand-duc François, depuis empereur, qui avait été pris durant une partie de chasse. (*Voy. CHARLES VI.*) On fit semblant de l'en punir par la prison, mais le traité n'en fut pas moins ratifié; et le général, comblé de faveurs, fut mis ensuite à la tête de l'armée que Marie-Thérèse opposa au roi de Prusse. Lors de la guerre pour la succession de Bavière, en 1741, il fut encore mis à la tête d'une armée. Mais il fut défait à Molwitz, et se retira quelque temps après à Luxembourg, dont il avait été nommé gouverneur dès l'an 1750. Il y resta jusqu'en 1755, aimé et respecté des habitants de cette province. Par des vues d'humanité, concertées avec le maréchal de Belle-Isle, gouverneur de Metz, il sut, au milieu de la guerre, préserver le pays confié à ses soins de ces dévastations destructives, aussi contraires à la gloire des souverains qui ordonnent la guerre, qu'aux intérêts du pauvre peuple qui en supporte les dangers et les frais. C'était un homme de mœurs austères et d'une grande probité. Il avait été élevé dans l'hérésie luthérienne, il l'abandonna avec pleine connaissance de cause, pour embrasser la religion catholique, dont il pratiqua les devoirs avec exactitude et édification. En 1755, il fut appelé à Vienne pour faire partie du conseil de guerre et il mourut dans cette ville le 26 mai 1774.

* **NEIPPERG** (Léopold, comte de), fils du précédent, né en 1728, et mort à Schweiger près de Heilbronn, le 5 janvier 1792, fut longtemps ambassadeur d'Autriche à Naples. Il inventa, en 1762, une machine pour copier les lettres, qu'il nomma le *copiste secret*, et dont il fit paraître, en 1764, à Vienne, une description, in-4, avec six gravures in-fol. On lui doit aussi l'*Histoire fondée sur les documents originaux de toutes les transactions relatives à la paix conclue, le 18 septembre 1758, entre l'empereur Charles VI, la Russie et la Porte-Ottomane*, Leipzig, 1790, in-8. Il entreprit cet ouvrage pour justifier la conduite de son père à qui la voix publique reprochait d'avoir agi contre les intérêts de la patrie, en concluant la paix de Belgrade (*voyez l'article précédent.*) Ce recueil qui contient plusieurs pièces authentiques est intéressant pour l'histoire du temps.

* **NEIRAC** (Antoine-Xavier de), était né le 15 décembre 1757, à Vabres, dans le Rouergue. Sa première éducation fut confiée à un jésuite habile qui, depuis la suppression de l'institut, était curé aux portes de cette ville. Envoyé à Paris, pour y achever ses études, il obtint dans les lettres les plus brillants succès. Etant entré au séminaire de Saint-Sulpice, il suivit les cours de la Sorbonne,

et fut licencié en théologie; mais sa santé s'étant dérangée, il se retira sans prendre le doctorat. A peine de retour dans son pays natal, l'évêque de Vabres, appréciant tout le mérite d'un sujet si distingué, le fit son grand-vicaire et lui abandonna presque l'entière administration de son diocèse. Les jours mauvais arrivèrent, et l'abbé de Neirac prouva combien il était digne de la confiance dont il avait été investi. Son zèle ne tint jamais compte des dangers qui ne menaçaient que sa personne. Arrêté pendant la terreur, la chute de Robespierre ouvrit les portes de son cachot. Dès que la liberté fut rendue à l'église de France, il fut placé par Mgr. l'évêque de Cahors à la tête de l'ancien diocèse de Vabres, et remplit ensuite les fonctions de grand-vicaire à Rodez. Nommé à l'évêché de Tarbes, il se rendit en 1825 dans son diocèse où, grâce à sa vigilance et à ses soins infatigables, l'ordre le plus régulier fut bientôt établi. Quoique accablé d'infirmités, ce digne prélat entreprit deux mois avant sa mort une nouvelle visite générale de son diocèse. Cette visite se continuait avec activité, lorsqu'une chute qu'il fit vint aggraver son état. Convaincu que sa fin était prochaine, il demanda le sacrement de l'extrême-onction, et voulut faire lui-même les préparatifs de cette sainte cérémonie. Quelques jours après, il reçut des mains du doyen de son chapitre le saint-viatique, et adressa à ses vénérables chanoines et aux fidèles réunis, des paroles que malheureusement peu de personnes purent entendre. Son testament qu'il dicta d'une voix assurée renferme les plus généreuses dispositions en faveur des pauvres qu'il considérait, suivant l'Evangile, comme ses frères et ses amis. Ses héritiers sont les hospices de Tarbes, de Bagnères, de Vic (Hautes-Pyrénées), de Saint-Affrique et de Vabres (Aveyron). Ses derniers moments furent héroïques: c'était le calme de Socrate mourant, mais de Socrate chrétien. Quelques minutes avant d'expirer, tournant tranquillement ses regards vers ceux qui l'entouraient: « Mon poulx s'arrête, dit-il, » je ne suis plus; je remets mon âme entre les » mains de Dieu. » Ce grand prélat mourut le 28 janvier 1855. Il a laissé un petit nombre de mandements et d'ordonnances, dans lesquels on remarque un style fort et concis, et des preuves de sa grande expérience et de ses vastes connaissances.

NEKAM. *Voy. NECKAM.*

NELDELIUS (Jean), philosophe péripatéticien de Glogau en Silésie, professa la logique et la morale à Leipzig, où il mourut en 1612, âgé de 58 ans. Il a laissé: *Institutio de usu organi Aristotelici in disciplinis omnibus*, in-8, qui a eu beaucoup de cours dans le temps où la philosophie d'Aristote était normale dans les écoles.

* **NELIS** (Corneille-François de), savant prélat Belge, né à Malines, le 5 juin 1756, d'une famille anoblie pour ses services par l'impératrice Marie-Thérèse, fit ses études à Louvain, où il remporta le premier prix. Il obtint le grade de docteur en théologie, avec un tel succès, que le même jour l'université le nomma directeur de sa bibliothèque. Bientôt il se fit connaître par plusieurs *Dissertations* sur divers points d'histoire et de morale. Ses talents

furent récompensés : le gouvernement autrichien lui donna un canonicat de la cathédrale de Tournai, dont l'évêque le nomma son grand-vicaire. Il présida en cette qualité, et pendant plusieurs années, les états de Tournaisis ; il devint un des premiers membres de l'Académie des sciences et belles-lettres de Bruxelles. A la suppression des jésuites en 1767, on lui confia la direction des études, avec le titre de commissaire royal. Il fut choisi, en 1785, pour accompagner l'archiduc Maximilien (depuis électeur de Cologne), dans la visite des provinces belgiques. Sa conversation plut à l'archiduc, qui, lui reconnaissant en outre des vertus et un véritable talent, contribua à lui procurer l'évêché d'Anvers, en 1784. Alarmé des innovations de Joseph II, il s'unit au jésuite Van-Eupen pour s'opposer aux mesures arbitraires de l'empereur, qui troublaient les esprits timorés. Contraint de quitter son diocèse, en 1794, à l'approche des Français, il se rendit à Parme, et s'y retira dans le couvent des Camaldules, où il mourut le 21 août 1798, à l'âge de 62 ans. Il a laissé, outre les dissertations déjà indiquées : *Oraison funèbre de Marie-Thérèse*, jugée supérieure à celle de l'abbé de Boismont ; *L'Azeugle de la Montagne*, ou *Entretiens philosophiques*, Parme, Bodoni, 1795 ; — 2^e édition, Rome, 1796, in-4 ; *De Historia belgica et ejusdem scriptoribus præcipuis commentatio*, Parme, 1795. Parmi les ouvrages qu'il a laissés inédits, on cite : *Europa fata, mores, disciplina, etc., ab incunte sæculo XV usque ad finem sæculi XVIII*. Ce savant prélat écrivait également bien en latin et en français.

NELLER (George-Christophe), né à Aubegangerbail au pays de Wurtzbourg dans la Franconie, en 1709, fit ses premières études et sa philosophie avec succès. Il pensa à entrer chez les jésuites, puis chez les chartreux, et ne fit ni l'un ni l'autre. A 16 ans, il se décida pour la vie cléricale, et s'appliqua à l'étude des canons et de la théologie, de manière qu'à 22 ans, il soutint des thèses sur toutes ces sciences avec un succès qui le fit admettre à prendre le degré de docteur en théologie, sans qu'il fût besoin d'autre épreuve. Ses études finies, il s'appliqua particulièrement au droit naturel, civil et ecclésiastique, et au droit des gens, à Wurtzbourg, sous la direction d'habiles professeurs, entre lesquels était le célèbre Barths, revenu récemment de Rome, où il avait pris le bonnet de docteur. Neller aida ce savant à faire la *Collection* des extraits de Van-Espen, de Christianus Lupus, et de Noël Alexandre, dont les ouvrages étaient alors fort en vogue à Wurtzbourg. Ordonné prêtre, il fut quelque temps dans le ministère, puis préposé à l'éducation d'un jeune seigneur. Instruit par les nouvelles publiques que le prince Doria, nonce du pape à Francfort, pour l'élection de Charles VII, cherchait un gouverneur pour la jeune noblesse qui l'accompagnait, il se présenta pour cet emploi et fut accepté. Ayant fini son service près du prince Doria, et pourvu d'un canonicat à Spire, il alla en prendre possession ; mais il s'en défit peu de temps après, et s'appliqua à mettre en ordre l'archive de l'illustre maison de Schoenborn. Enfin, en 1748, la chaire de droit canon en l'université de

Trèves étant venue à vaquer, Neller en fut pourvu, et la remplit avec beaucoup de réputation, jusqu'en 1780, qu'elle passa à son neveu. Neller eut alors celle du droit public, et la tint jusque vers la fin de 1785, qu'il mourut, après avoir publié un grand nombre de Dissertations sur des matières d'érudition et de critique, entre autres : *Dissertatio de Decretis basilienensibus* ; *De primatu sanctæ Ecclesiæ trevirensis : Hermentia inauguralis in magni Balduini trevirensis documentum anecdotum*. Il soutient dans ces deux dissertations que la primatie d'Allemagne appartient à l'église de Trèves ; *De genuina idea et signis parochialitatis primitivæ, ejusque principio, in corporatione, ex chartis trevirensibus confecta*, 1752 ; *De juribus parochi primitivi*, 1752 ; *De sacro electionis processu*, 1756 ; *Dissertatio de varietate residentiarum canonicalium*, 1759 ; *De statu resignantium ad favorem apud Germanos*, 1763 ; *Exercitium juridicum historico-chronologicum de sancto Henrico imperatore, bambergensis episcopatus fundatore*, 1771, qui fut suivi de deux Apologies en 1772 et 1775 ; *Collectio methodica sanctorum canonum* ; plusieurs *Dissertations* sur les monnaies : *De solido ficto*, 1759 ; *De solido speciei argenteæ*, 1759 ; *De moneta rotata*, 1760 ; *De grosso turonensi et trevirensi*, 1760, etc. On trouve une de ses Dissertations sur Jean XII, pape, à l'*Index* de Rome, 25 mai 1767. On ne peut pas se dissimuler que cet homme savant n'ait eu quelque penchant pour les idées systématiques et paradoxales. On lui a attribué pendant quelque temps la compilation informelle qui a paru sous le nom imaginaire de *Justinus Febronius* ; mais l'on sait aujourd'hui que c'est une calomnie. (*Voy.* HONTHEIM, IV, 455.) On avait commencé en 1787 à donner une *Collection* de ses ouvrages ; mais il n'en a paru jusqu'ici que le premier tome in-4, et un supplément pour compléter ce premier tome.

NELSON (Robert), gentilhomme anglais, naquit en 1656 à Londres, et mérita, tant par le caractère de ses ouvrages que par sa conduite, le surnom de *Pieux*. Il commença en 1680 ses voyages sur le continent avec le docteur Hulay, et se rendit à Rome où il épousa lady Théophila Lucy, que Bossuet avait convertie à la religion catholique dans laquelle elle eut le bonheur de mourir. Nelson, loin de se montrer partisan de la révolution qui éclata en Angleterre, au milieu du xvii^e siècle, refusa de prêter serment à Guillaume, et se joignit aux catholiques dont il embrassa le culte. Mais en 1709, il reentra dans la communion de l'église anglicane, et mourut à Kensington le 16 janvier 1714. Nelson était de toutes les sociétés de bienfaisance établies en Angleterre, et à sa mort il fit une grande quantité de legs pour de bonnes œuvres. En 1680 il avait été élu membre de la société royale de Londres. On a de lui divers ouvrages, savoir : *Pratique de la vraie dévotion*, 1708, in-8 ; *Vie du docteur Georges Bull, évêque de Saint-David*, mis à la tête des sermons de ce prélat, 1715, in-8, etc.

* NELSON (Valentin), ministre anglican, né en 1671 à Malton dans le comté d'York, acheva ses études à l'université de Cambridge où ses talents

précoces lui méritèrent la protection de ses maîtres. Nommé à une prébende de la collégiale de Rippon, puis à la cure de Saint-Martin dans le même comté, il y mourut en 1724. Il a laissé des *Sermons* très-estimés.

* NELSON (Samuel), journaliste irlandais, né en 1759 dans le comté de Down, fut d'abord destiné au commerce et placé chez son frère négociant à Belfast. Les habitants de cette ville avaient une haine prononcée contre le gouvernement anglais, et bientôt il partagea leurs sentiments. Lorsque les colonies de l'Amérique se détachèrent de la métropole, il crut les circonstances favorables pour produire une révolution pareille, et publia dans ce but *l'Astre du Nord*, feuille qui se répandit dans toute l'Irlande; mais ce malheureux pays, après des efforts mal combinés pour recouvrer l'indépendance, ne tarda pas à être soumis. A l'époque du Directoire (1796), encouragé par le gouvernement français, Nelson organisa une nouvelle insurrection qui ne fut pas plus heureuse que les précédentes (voy. NAPPER-TANDY). Arrêté et enfermé au fort Georges, il n'en sortit qu'en 1802. Après la paix d'Amiens il se réfugia en Amérique; mais la peste l'ayant chassé de New-York, il alla se fixer sur les côtes de la baie d'Hudson, où il mourut en 1808.

* NELSON (Horace), célèbre amiral anglais, naquit le 29 septembre 1758, à Burnham-Thorpe, dans le comté de Norfolk, où son père était ministre. Dès l'âge de 12 ans, il s'embarqua sur un vaisseau de guerre commandé par un de ses oncles; et 5 ans après chargé du commandement d'un cutter à la station de Chatam, il s'occupa de l'exploration des bancs de la Tamise, navigation difficile et périlleuse, qui le rendit fort habile dans la manœuvre. En 1755, employé dans l'expédition envoyée au pôle nord, sur la demande de la société royale de Londres, il se distingua par plusieurs traits d'intrépidité. Au retour de cette expédition, il s'embarqua sur un cutter de 20 canons, faisant partie de l'escadre aux ordres de l'amiral Edward Hugues, peu de temps après revint en Angleterre pour rétablir sa santé, et repartit presque aussitôt pour les Indes orientales. Nommé enseigne de vaisseau il reçut successivement le commandement de plusieurs bâtiments plus ou moins considérables. A la paix de 1785, il fut mis en demi-solde, passa en France, et se fixa à St-Omer. L'année suivante il eut le commandement du *Boréas*, corvette de 28 canons, destinée à la station des Iles-sous-le-vent. Après cette campagne, remis en demi-solde, il vivait retiré dans le comté de Norfolk, lorsqu'un ordre de l'amirauté l'appela au commandement de l'*Agamemnon*, vaisseau de 64 canons qui faisait partie de l'escadre de l'amiral Hood, destinée à agir contre la France. Il contribua à la prise de Toulon, de Bastia et à celle de Calvi, où il perdit un œil. En janvier 1797, il rejoignit l'amiral Jervis à la hauteur du cap St-Vincent, reçut le commandement du vaisseau *le Capitaine* et coopéra puissamment au succès du combat livré à la flotte espagnole sous les ordres de D. Jos. de Cordova. C'est à cette époque qu'il fut élevé au grade de contre-amiral et créé chevalier

du Bain. La cité de Londres lui envoya des lettres de bourgeoisie dans une boîte d'or. En 1798, il vint bloquer Cadix; mais après un bombardement de plusieurs jours, il fut contraint de se retirer avec une perte assez considérable. Quelques mois après, il échoua de nouveau dans son entreprise contre l'île de Ténériffe, où il eut le bras droit emporté d'un coup de canon. A peine rétabli de sa blessure, il reçut l'ordre de rejoindre l'amiral Jervis, nommé lord-comte de Saint-Vincent, qui croisait dans la Méditerranée. Chargé de surveiller l'armement qui se faisait dans le port de Toulon, il fut contraint par un coup de vent de relâcher en Sardaigne, et ne put joindre la flotte Française que lorsqu'elle était mouillée dans la baie d'Aboukir, (voy. BRUEIS, II, 249). La victoire qu'il y remporta est une des plus décisives qui aient été obtenues en mer depuis l'invention de la poudre, puisque, de 15 vaisseaux français, deux seulement purent échapper. Ce succès plaça Nelson au faite de la gloire. Le roi d'Angleterre le créa baron du Nil et de Burnham-Thorpe, lieu de sa naissance, en lui assignant une pension de 2000 livres sterling, réversible à ses héritiers jusqu'à la troisième génération. La compagnie des Indes lui vota un don de 10,000 livres sterling et la cité de Londres lui envoya une riche épée ainsi qu'à chacun des capitaines sous ses ordres. Après cette expédition, il se rendit à Naples où il retrouva la fameuse lady Hamilton (voy. ce nom) qu'il avait connue l'année précédente; mais au bout de quelques mois passés en plaisirs, dans l'enivrement d'une passion déshonorante, il fut forcé par suite de l'invasion des Français de conduire la famille royale en Sicile; mais la république Parthénopéenne ne fut pas de longue durée, et Nelson ramena le roi dans sa capitale. Les partisans de la révolution avaient obtenu du cardinal Ruffo, commandant de l'armée royale (voy. RUFFO), une capitulation qui les mettait à l'abri de toutes recherches; mais Nelson les traita comme des rebelles et fit périr les plus marquants par la main du bourreau. Au commencement de 1801, Nelson, alors vice-amiral, fut nommé commandant en second de la flotte envoyée dans la Baltique, pour dissoudre l'alliance qui venait d'être conclue entre la Russie, la Suède et la Danemark (voy. FRÉDÉRIC VI, III, 617). Nelson, commandant l'avant-garde dans l'action qui eut lieu avec la flotte Danoise devant Copenhague, eut tout l'honneur du combat, l'amiral en chef Parker n'ayant pu, par sa position, y prendre part. Le titre de vicomte fut la récompense de sa conduite dans cette circonstance mémorable, Nelson tenta deux fois d'incendier l'armement préparé dans le port de Boulogne; et deux fois fut repoussé avec une grande perte. Lors de la rupture du traité d'Amiens, il fut nommé commandant en chef de la croisière dans la Méditerranée; il ne put empêcher la réunion des escadres française et espagnole: mais les ayant rencontrées le 21 décembre 1805 à la hauteur de Trafalgar, il leur livra au combat célèbre (voy. GRAVINA et VILLENEUVE); et malgré la plus opiniâtre résistance, les défit complètement; mais au milieu de l'action Nelson blessé d'une balle partie des hunes du vaisseau français,

le *Redoutable*, expira peu de temps après qu'il eut appris sa brillante victoire. La mort de Nelson remplit de deuil l'Angleterre; son corps, rapporté à Londres, fut exposé plusieurs jours sur un lit de parade, à Greenwich : de là il fut transporté à Westminster, puis inhumé avec une grande pompe dans la cathédrale de Saint-Paul, où on lui éleva un monument. Nelson avait épousé en 1779 la veuve du docteur Nesbit, médecin de l'île de Nevis, et fille de Guillaume Woodward, écuyer, dont il n'eut pas d'enfants. Il a laissé une grande partie de sa fortune à une fille qu'il a eue de lady Hamilton, et qui porte le nom de son père. Son frère a hérité de l'autre partie, ainsi que de sa pairie. La *Vie* de Nelson a été écrite par Samuel Clarke, Londres, 1810, 2 vol. in-4; par Churchill, 1815, in-4; et par Robert Southey, 1815, in-8, dont l'ouvrage a été traduit en français, Paris, 1820, in-8.

NÉMÉE, fille de Jupiter et de la Lune, donna son nom à une contrée de l'Elide, où il y avait une vaste forêt, fameuse par le terrible lion qu'Hercule étouffa en faveur de Molochus. On y célébrait des jeux en l'honneur de ce demi-dieu.

NÉMELISIS ou ADRASTÉE, déesse de la vengeance, fille de Jupiter et de la Nécessité, châtiât les méchants et ceux qui abusaient des présents de la Fortune. On la représente toujours avec des ailes, armée de flambeaux et de serpents, et ayant sur la tête une couronne rehaussée d'une corne de cerf. Elle avait à Rome un temple sur le Capitole, et un autre fort célèbre à Rhamnus, d'où lui vient le nom de *Rhamnusie*.

NÉMÉSIE (saint), et ses collègues, évêques, confesseurs et martyrs en Afrique durant la persécution de Valérien, l'an 257 de J.-C. Saint Cyprien fait un grand éloge des vertus et de la constance de ces illustres martyrs.

NÉMÉSIE (Marcus-Aurélius-Olympius-Nemesianus) (1), poète latin, natif de Carthage, vivait vers l'an 281, et florissait sous l'empire de Carus, de Carin et de Numérien, qui voulut bien entrer en concurrence avec lui pour le prix de la poésie. On ne sait rien de particulier sur sa vie, sinon qu'il avait les qualités du cœur jointes à celles de l'esprit. Il nous reste de lui des fragments d'un poème intitulé : *Cynegetica, sive de Venatione*, adressé à Carin et à Numérien après la mort de leur père Carus; nous en avons 525 vers. Il avait écrit deux autres poèmes sur la pêche (*Halieutica*), et sur la navigation (*Nautique*); nous n'en avons que quelques vers. Mais il est plus connu par quatre *Eglogues*, qui ne sont pas à mépriser. Le dessein en est assez régulier, les idées fines, et les vers ne manquent ni de tour, ni d'élévation. Du temps de Charlemagne, elles étaient au nombre des ouvrages classiques. Nous en avons par Mairault une traduction en français, dont la fidélité, l'exactitude, la précision et l'élégance ont mérité les éloges des gens de goût. Elle parut en 1744, in-12, enrichie de notes qui offrent de la mythologie, des traits d'histoire, une érudition variée, et beaucoup de critique. Il en a paru une autre

traduction à Paris en 1799, par Delatour. Les écrits de Némésien ont été imprimés avec ceux de Calpurnius et de Gratius, dans les *Poetæ rei venaticæ*, Leyde, 1728, in-4. Ils avaient été imprimés pour la première fois en 1471 à Rome. Ils font partie de la *Bibliothèque classique latine* de Lemaire, tom. 52. Némésius est le premier des *Poetæ minores*.

NÉMÉSIEUS, philosophe chrétien d'Emèse en Syrie, et selon quelques-uns, évêque de cette ville, vivait sur la fin du i^{er} siècle ou au commencement du v^e. Il nous reste de lui un livre de la *nature de l'homme*, imprimé pour la première fois à Anvers, 1565, in-8, avec une version latine, et qui se trouve en grec et en latin dans la *Bibliothèque des Pères*, édit. de Lyon, tom. 8. Némésius y combat avec force la fatalité des stoïciens, et les erreurs des manichéens; mais il y soutient l'opinion de la préexistence des âmes, non pas à la manière des métempsycosistes, mais en vertu d'une création simultanée, telle que Leibnitz et d'autres l'ont admise depuis. (*Voy. la fin de l'art. Wolff*.) On lui attribue (dans l'édition de son livre faite à Oxford, 1671, in-8), des découvertes considérables sur la qualité et l'usage de la bile. On y dit même qu'il connaissait la circulation du sang. Ses mœurs honoraient la philosophie et la religion. *Voy. ELLEBODIUS*.

NEMETI (Samuel), protestant, né à Letmar en 1658, fit ses premières études à Coloswar et les acheva en Hollande. De retour dans sa patrie, il fut professeur à Coloswar pendant 54 ans, et mourut en 1717. On a de lui : *Moses explicatus*, Coloswar, 1696, in-8. C'est une explication des lois et des cérémonies établies par Moïse. Des *Commentaires* sur l'Épître de saint Paul aux Hébreux, Franeker, 1695, in-8; sur Zacharie, ibid., 1694; une *Métaphysique*, etc.

* NEMIUS (Jean), né à Bois-le-Duc vers 1550, embrassa l'état ecclésiastique, et fut successivement principal du collège des Apôtres à Nimègue et de celui d'Amsterdam. Il mourut vers 1600. On a de lui : un *Poème* sur les devoirs d'un instituteur; *De imperio et servitute ludæi magistri*, Nimègue, 1551, in-4; *Epitome de conscribendis epistolis*, Anvers, 1552, in-8; *Parvus et noverca*, drame, ib., 1555; *Tyli saxonis historia, sive humane stultitiæ triumphus* en vers iambes, ib., 1565, in-8; *Orthographiæ ratio et pronuntiandi modus*, ib., 1572, in-8; *Annotationes in Syntaxim Erasmi*, ib., 1574, in-8, etc.

NEMORARIUS (Jourdan), mathématicien du xiv^e siècle. On a de lui une *arithmétique* en dix livres, commentée par Jacques le Febvre d'Étaples, et publiée à Paris en 1496; *De ponderibus propositiones XIII*, Nuremberg, 1555; trois livres de *Géométrie*, manuscrits au Vatican; *De natura speculorum*, etc.

NEMOURS (Jacques d'ARMAGNAC, duc de), fils de Bernard d'Armagnac, connétable de France, gouverneur du dauphin depuis Louis XI, épousa, en 1462, la cousine de ce prince, Louise, fille du comte de Maine, et reçut l'investiture du duché de Nemours; il commença à servir dans un temps où le royaume était déchiré par les factions. Il délivra le château

(1) *Nemesianus* est peut-être un surnom qui indiquerait que ce poète tirait son origine de *Nemestum*, ville de Libye.

de Perpignan du siège qu'y avaient mis les Rousillonais révoltés, et rétablit le calme dans cette province. Comblé des bienfaits de Louis XI, il accéda cependant à la ligue du *Bien public*, et se laissa entraîner dans les conjurations que le duc de Guienne et le comte d'Armagnac formèrent contre Louis XI. Le premier ayant péri par le poison, et l'autre ayant été massacré, il n'en devint pas plus sage. Les ducs de Bretagne et de Bourgogne, qui cherchaient à perpétuer les troubles de l'état en appelant les Anglais en France, l'engagèrent dans leur parti. Louis, instruit de la trame de Nemours, donna ordre de le saisir. Il fut arrêté à Carlat, amené à Paris, où il eut la tête tranchée le 4 août 1477, à l'âge de 40 ans. Ses jeunes enfants, vêtus de blanc, têtes nues et mains jointes, furent placés sous l'échafaud, afin que le sang de leur père ruisselât sur eux. Après son exécution, ils furent ramenés à la Bastille, et enfermés dans des cachots en forme de hotte, où ils éprouvèrent mille tortures, et n'en sortirent qu'après la mort du souverain. Les pièces du procès du duc de Nemours sont conservées à la Bibliothèque du roi, 5 vol. in-fol. On trouve dans les *Mémoires* de Comines, édition de Godefroy, une *lettre* de Nemours à Louis XI, dans laquelle ce seigneur malheureux implorait sa grâce.

NEMOURS (Jacques de Savoie, duc de), fils de Philippe de Savoie, duc de Nemours et de Charlotte-d'Orléans-Longueville, né à l'abbaye de Vauluisant en Champagne l'an 1551, signala son courage sous Henri II. Après avoir servi avec éclat en Piémont et en Italie, il fut fait colonel général de la cavalerie. Il réduisit le Dauphiné, défit par deux fois le baron des Adrets, le ramena dans le parti du roi, contribua à sauver Charles IX à Meaux, où les rebelles étaient près de l'investir, se trouva à la bataille de Saint-Denis, s'opposa au duc de Deux-Ponts en 1569, et mourut à Annecy en 1585. Ce prince était aussi recommandable par les qualités du cœur et par sa générosité, que par son esprit et son savoir. Sa postérité masculine s'est éteinte dans Henri de Nemours, mort en 1639. Brantôme fait de Jacques de Nemours un portrait magnifique dans ses *Vies des grands capitaines français*.

NEMOURS. Voy. GASTON (duc de).

NEMOURS (Henri de Savoie, duc de), prit ce titre après Charles-Amédée, son frère aîné, tué en duel l'an 1652 par le duc de Beaufort dont il avait épousé la sœur Elisabeth de Vendôme. Il était né à Paris en 1625 et s'était voué à l'état ecclésiastique qu'il abandonna quand il se vit le chef de sa famille. Celui-ci, renommé par son attachement au parti des princes, pendant la guerre de la Fronde, avait laissé deux filles, l'une mariée au duc de Savoie, et l'autre au roi de Portugal. Le duc Henri, moins heureux, n'eut point d'enfants, et mourut l'an 1659. — Sa veuve, Marie d'Orléans-Longueville, lui survécut longtemps, et laissa des *Mémoires* écrits avec fidélité et d'un style très-léger. Elle y fait des portraits pleins de finesse, de vérité et d'esprit, des principaux auteurs des troubles de la Fronde, dont elle décrit l'histoire. Elle

était née en 1625, et mourut en 1707. Ces *Mémoires* ont été réimprimés à Paris séparément, in-12. On les a joints ensuite à ceux de Joly, dans une édition d'Amsterdam.

NEMROD, fils de Chus, petit-fils de Cham, fut le premier prince puissant sur la terre (*Ipsæ cepit esse potens in terra*). Il s'adonna d'abord à la chasse des bêtes farouches, avec une troupe de jeunes gens fort hardis, qu'il endurcit au travail, et qu'il accoutuma à manier les armes avec adresse. Il fonda l'empire de Babylone et bâtit la ville de ce nom, à côté de la fameuse tour de Babel. A mesure qu'il étendait ses conquêtes, il bâtit d'autres villes, ou plutôt des bourgades. Son règne fut de 65 ans. Il fut plus doux que son ambition ne semblait le promettre. Ses sujets lui élevèrent des autels après sa mort. Gérard Mercator et Lenglet confondent Nemrod avec Assur, que l'Ecriture distingue bien clairement; d'autres le prennent pour le Bélus ou le Ninus des Assyriens. Il est difficile de rien assurer sur la chronologie de ces temps lointains. L'histoire profane ne présente à cette époque rien qui puisse diriger les recherches, ni suppléer au silence de l'Ecriture, et encore moins expliquer les passages obscurs.

NENIE, déesse des funérailles. On donnait aussi ce nom aux chants funèbres, dont on attribue l'invention à Linus. Comme ces chants étaient ordinairement vides de sens, on en prit occasion d'appeler *Nenie* les mauvais vers et les chansons vaines et puériles.

NEPER, NEPAIR, NAPIER (Jean), gentilhomme écossais, et baron de Merchiston près d'Edimbourg, né en 1550, se rendit très-habile dans les mathématiques, et inventa les *logarithmes* qui ont été si utiles aux progrès des sciences mathématiques. Il mourut le 5 août 1617. On a de lui divers ouvrages estimés, parmi lesquels on distingue : *Mirifici logarithmorum canonis descriptio*, Edimbourg, 1614, in-4, ouvrage rare et important, dans lequel l'auteur n'explique pas encore les fondements des logarithmes; il donne seulement les sinus naturels et logarithmiques pour toutes les minutes du quart de cercle, réservant pour un temps plus convenable la doctrine sur laquelle il a fondé sa table; il attend le jugement et la censure des mathématiciens, avant d'exposer le reste à la malignité des envieux. Après sa mort, son fils publia cette explication, Edimbourg, 1619, in-4; les deux ouvrages ont été réimprimés à Lyon, en 1620, chez Barth. Vincent, sous ce titre : *Logarithmorum canonis descriptio, seu arithmeticarum supputationum mirabilis abbreviatio, ejusque usus in utraque trigonometriâ, ut etiam in omni logicâ mathematicâ, amplissimi et expeditissimi, explicatio*, etc., 1^{re} partie; *Mirifici logarithmorum canonis constructio, et eorum ad naturales ipsorum numeros habitudines*, etc., 2^e part. in-4, fort rare. Les procédés de l'auteur sont exposés dans le tome 1^{er}, pages 491 et suiv. de l'*Histoire de l'astronomie moderne*; *Rabdologie seu numerationis per virgulas libri duo*, Londres et Amsterdam, 1617, in-12, plusieurs fois réimprimé. On y trouve la description des bâtons ou fiches arithmétiques qu'il inventa, pour abréger les multipli-

cations et les divisions, ainsi que dans le tome 4^{er} des *Récréations mathématiques de Montucla*. Néper est encore connu par les *Analogies* qui portent son nom. On lui doit aussi deux formules générales pour la solution des triangles sphériques-rectangles. Il avait quelque temps étudié la théologie, et publié un ouvrage intitulé *Explication claire de la révélation de saint Jean*, où il ne ménage pas le pape; cet ouvrage a été traduit en français par un protestant (Georges Thompson), La Rochelle, 1602, in-4.

NEPHTHALI, 6^e fils de Jacob, qu'il eut de Bala, servante de Rachel. Nous ne savons aucune particularité de la vie de Nephthali : il eut quatre fils, Jazuel, Guni, Jezer et Sallem, et mourut en Egypte, âgé de 152 ans. La bénédiction que Jacob lui donna en mourant est diversement interprétée : *Nephthali, cervus emissus*, et dans *eloquia pulchritudinis* (Gen. 449). Les meilleurs interprètes, entre autres Jan-sénus, dans son *Explication du Pentateuque*, rapportent ces paroles à l'histoire de Barac, issu de la tribu de Nephthali, juge et libérateur du peuple hébreu. D'abord timide comme le cerf, et effrayé à l'approche de l'ennemi, il eut besoin d'être encouragé par une femme : puis victorieux, il composa avec elle ce beau cantique, où de savants littérateurs ont cru découvrir le germe de l'Iliade (*Judic. 4.*). Voy. DÉBORA et HOMÈRE.

NÉPOMUCÈNE, ou de NÉPOMUCK (saint Jean), chanoine de Prague, naquit à Népomuck en Bohême vers 1550. Il entra dans l'état ecclésiastique, et il aurait pu en obtenir les plus hautes dignités, si la grande idée qu'il avait de l'épiscopat ne lui eût fait refuser jusqu'à trois évêchés. Il accepta seulement un canoniceat de Prague, et la place de confesseur de la reine Jeanne, femme de Wenceslas. Des courtisans accusèrent cette princesse d'avoir un commerce illégitime avec un seigneur de la cour. Wenceslas, trop crédule, fit venir Népomucène, et voulut l'obliger de révéler la confession de la reine. Le refus l'irrita; il fit jeter le saint dans une prison avec des entraves aux pieds. Wenceslas, revenu à lui-même, rendit le saint à ses fonctions; mais sa fureur s'étant ranimée, et n'ayant pu arracher les secrets inviolables de Népomucène, il le fit jeter dans la Moldaw à Prague, le 16 mai 1585. On l'en retira pour l'ensevelir honorablement. Son tombeau ayant été ouvert le 14 avril 1719, on trouva son corps dégarni de ses chairs; mais sa langue était si fraîche et si bien conservée, qu'on eût dit que le saint ne venait que d'expirer. On la garde avec beaucoup de respect dans la cathédrale de Prague, où un voyageur qui observe bien, l'a vue encore en 1769 très-entière, mais commençant à prendre quelque apparence d'altération et de moisissure. Ce saint avait été honoré comme martyr en Bohême depuis sa mort; mais, pour rendre son culte plus authentique et plus universel, l'empereur Charles VI sollicita sa canonisation, et l'oblint du pape Benoît XIII l'an 1729. On a institué une *Confrérie* sous son nom, pour demander le bon usage de la langue. On le regarde comme le patron de la réputation et de l'honneur, et on réclame son intercession contre les calomnieux et les détracteurs.

Leurs. Les protestants mêmes ont rendu hommage à ses vertus. « Saint Jean Népomucène (écrivait en 1687 Martin Borecq) était confesseur de la reine Jeanne. L'autorité de Wenceslas, ni les menaces, ni la prison, ne purent l'engager à révéler le secret de la confession. » Sa *Vie* a été écrite en latin par le père Balbin, jésuite, et publiée avec des remarques par le père Papebrock; le père de Marne, jésuite, l'a publiée en français. Le père Wielens, le père le Chapelain ont écrit aussi l'histoire de ce saint. En 1784, le père Nicolas Herman a donné un abrégé ou sommaire de ces divers écrits, en allemand, Luxembourg, 1784, in-12. Nous finirons cet article par une réflexion, dont les bons esprits sentiront la justesse : « Une chose infiniment remarquable, et qu'on peut être porté à regarder comme surnaturelle et miraculeuse, est le secret de la confession, confié tous les jours à des milliers de prêtres, souvent, hélas! peu dignes de leur état, et capables de toutes autres prévarications, et toujours si fidèlement gardé. A peine toute l'histoire ecclésiastique fournit-elle quelque exemple d'infidélité en ce genre. Si en faisant cette observation, on réfléchit un moment sur l'inconstance humaine, sur la curiosité des uns et la loquacité des autres, sur la nature et l'importance des matières dont les ministres de ce sacrement sont dépositaires, et dont la révélation prodnirait souvent d'étonnantes effets; sur les moyens que les intérêts divers, que la cupidité, la jalousie, et d'autres passions, ne manquent pas d'essayer pour atteindre leur but, etc., on ne doutera pas que Dieu ne veille à la conservation de son ouvrage. »

NEPOS (Cornélius), historien latin, natif d'Hos-tilie, près de Vérone, florissait du temps de l'empereur Auguste (1^{er} siècle, avant J.-C.) Il était ami de Cicéron et d'Atticus, qui chérissaient en lui un esprit délicat et un caractère enjoué. De tous les ouvrages dont il avait enrichi la littérature, il ne nous reste que les *Vies des plus illustres capitaines grecs et romains*. On les a longtemps attribuées à Emilius Probus, qui les publia, dit-on, sous son nom, pour s'insinuer dans les bonnes grâces de Théodose. Cet ouvrage est écrit avec précision et élégance. Tout y est rangé dans un ordre clair et net. Les réflexions n'y sont pas prodiguées; mais celles qu'on y trouve sont vives, brillantes, neuves, et respirent la vertu. Nous avons une traduction un peu froide de Cornélius Népos, par le père le Gras, de l'Oratoire, enrichie de notes utiles; et une autre, plus maniérée, mais moins exacte, par l'abbé Valart; celle de l'abbé Paul 1781, in-12, est préférable. Il en existe une plus récente par MM. Colonne et Pommier, qui fait partie de la biblioth. lat. franc., publiée par Panckoucke. Les meilleures éditions de cet historien sont : celle d'*Ad usum Delphini*, Paris, 1674, in-4; et celle dite *Variorum*, Leyde, 1754, in-8. Costelier en a publié une édition en 1745, in-12, décorée des têtes des capitaines, gravées d'après les médailles et les anciens monuments : MM. Descuret et J.-V. Leclerc en ont donné une estimée, en 1820, dans la *Bibliotheca lat.* de Lemaire.

NÉPOS (Flavius-Julius), empereur d'Occident, né dans la Dalmatie, du général Népotien et d'une sœur de Patrice Marcellin, était digne de régner. L'empereur Léon I^{er}, qui lui avait fait épouser une nièce de sa femme, le nomma empereur, en 474, à la place de Glycérius. (Voy. ce nom.) Il marcha à Rome avec une armée, et s'assura le sceptre par sa valeur. Enric, roi des Visigoths, lui ayant déclaré la guerre, il céda l'Auvergne en 475, pour conclure la paix, et pour laisser respirer ses peuples accablés par une longue suite de guerres et de malheurs. La révolte d'Oreste son lieutenant troubla cette paix. Ce tyran obligea Népos de quitter Ravenne, où il avait établi le siège de son empire. Il se retira dans une de ses maisons, près de Salone en Dalmatie, et après y avoir langué près de 4 ans, il y fut assassiné en 480 par deux courtisans, que Glycérius avait, dit-on, subornés. Julius Népos avait de la vertu, de l'humanité, et il aurait pu rétablir l'empire d'Occident : mais la Providence avait décidé sa destruction, et elle était prochaine.

NÉPOTIEN (Flavius-Popilius-Népotianus), fils d'Entropie, sœur de l'empereur Constantin, et, suivant plusieurs historiens, du consul Népotien, prétendit à l'empire après la mort de l'empereur Constant, son cousin. Il se fit couronner à Rome le 3 juin 530, dans le temps que Magnence usurpait la puissance impériale dans les Gaules. Népotien ne porta le sceptre qu'environ un mois. Anicet, préfet du prétoire de Magnence, lui ôta le trône et la vie. Sa mère, et ceux qui avaient favorisé son parti, furent mis à mort. Népotien n'avait pas reçu de la nature un génie propre à seconder son ambition. Il était cruel et inhumain ; et au lieu de gagner le cœur des Romains par des bienfaits, il les irrita par des proscriptions et des meurtres.

NEPOTIEN, prêtre italien, ami de saint Jérôme, fut élevé par son oncle Héliodore, évêque d'Altino, qui lui conféra les ordres sacrés. Saint Jérôme lui a écrit une lettre sur les devoirs des clercs, que Népotien pratiquait avec un zèle et une exactitude surprenante. Il mourut vers la fin du iv^e siècle. Son saint et savant ami lui consacra un Eloge que nous avons sous le titre d'*Epitaphium Nepotiani* ; il se trouve parmi les Epîtres du saint docteur, et c'est un de ses plus beaux écrits. Les louanges du défunt sont entremêlées de pensées grandes et fortes, qui, dans un sujet sombre et douloureux, font une impression toute particulière. C'est là qu'on trouve le mot si admiré de Perse : *Fugit hora : hoc quod loquor, inde est*, exprimé d'une manière à la vérité moins laconique, mais plus touchante et pleine d'images : *Hoc ipsum quod dico, quod scribo, quod emendo, de mea vita tollitur. Quot puncta notavi, tot meorum damna sunt temporum. Scribimus atque rescribimus, transeunt maria epistolæ, et scindente suleum carina, per fluctus singulos ætatis nostra momenta minuuntur.*

NEPTUNE, fils de Saturne et de Rhée. Lorsqu'il partagea avec ses frères, Jupiter et Pluton, la succession de Saturne, l'empire des eaux lui échut, et il fut nommé le dieu de la mer. Rhée l'avait sauvé de la fureur de son père, comme elle en avait garanti Jupiter, et l'avait donné à des bergers pour

l'élever. Neptune épousa Amphitrite, eut plusieurs concubines, et fut chassé du ciel avec Apollon, pour avoir voulu conspirer contre Jupiter. Ils allèrent ensemble aider Laomédon à relever les murailles de Troie, et ce roi lui ayant refusé son salaire, il le punit en suscitant un monstre marin qui désolait tout le rivage. Il disputa en vain contre Minerve à qui donnerait un nom à la ville d'Athènes. On le représente ordinairement sur un char en forme de coquille, traîné par des chevaux marins, tenant en sa main un trident.

NEPVEU (François), né à Saint-Malo en 1639, embrassa l'institut des jésuites en 1654. Il professa les humanités et la rhétorique durant 6 ans, et la philosophie l'espace de 8. Il était à la tête du collège de Rennes, lorsqu'il mourut en 1708. Tous les ouvrages du père Nepveu ont la piété et la morale pour objet ; tels sont : *De la Connaissance et de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, Nantes, 1681, in-12, réimprimé plusieurs fois ; *Méthode d'Oraison*, in-12, Paris, 1691 et 1698. Le père Segneri a traduit cet ouvrage en italien. *Exercices intérieurs pour honorer les mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, Paris, 1691, in-12 ; *Retraite selon l'esprit et la méthode de saint Ignace*, Paris, 1687, in-12, et encore en 1716. Cet ouvrage a été traduit en latin, et imprimé à Ingostadt, en 1707, in-8. *La manière de se préparer à la mort*, Paris, 1693, in-12 ; en italien, Venise, 1713, in-12 ; *Pensées et réflexions chrétiennes pour tous les jours de l'année*, Paris, 1699, 4 vol. in-12. Cet ouvrage a été traduit en latin, Munich, 1709, 4 tom. in-12 ; et en italien, Venise, 1713, aussi 4 tom. in-12. *L'Esprit du christianisme, ou la Conformité du chrétien avec J.-C.*, Paris, 1700, in-12. Tous ces ouvrages sont bien écrits en français ; l'auteur a su joindre les agréments du langage à l' fonction de la morale chrétienne. La liste des autres ouvrages de ce jésuite se trouve dans le *Dictionnaire* de Moréri, édition de 1759.

NÉRÉE (*Nereus*), dieu marin, fils de l'Océan et de Thétis, épousa sa sœur Doris, dont il eut cinquante filles appelées Néréides ou nymphes de la mer. — Il ne faut pas confondre ce dieu avec la nymphe NÉRÉE (*Neæra*), que le Soleil aima, et dont il eut deux filles.

NÉRI (saint Philippe de), fondateur de la congrégation des prêtres de l'Oratoire en Italie, naquit à Florence en 1515 d'une famille noble. Elevé dans la piété et dans les lettres, il se distingua par sa science et sa vertu. A l'âge de 19 ans, il alla à Rome, où il orna son esprit, servit les malades, et donna des exemples de mortification et d'humilité. Philippe, élevé au sacerdoce à l'âge de 36 ans, fonda en 1550 une célèbre confrérie dans l'Eglise de Saint-Sauveur-del-Campo, pour le soulagement des pauvres étrangers, des pèlerins, des convalescents, qui n'avaient point de retraite. Cette confrérie fut comme le berceau de la congrégation de l'Oratoire. Le saint instituteur ayant gagné à Dieu Salvati, frère du cardinal du même nom, Tarugio, depuis cardinal, le célèbre Baronius et plusieurs autres excellents sujets, ils commencèrent à former un corps en 1564. Les exercices spirituels avaient été transférés en 1558, à

Saint-Jérôme de la Charité, que Philippe ne quitta qu'en 1574, pour aller demeurer à Saint-Jean des Florentins. Le pape Grégoire XIII approuva sa congrégation l'année d'après. Le père de cette nouvelle milice détacha quelques-uns de ses enfants, qui répandirent cet ordre dans toute l'Italie. On ne fut point de vœu dans cette congrégation, on n'y est uni que par le lien de la charité; le général n'y gouverne que 3 ans. Le saint fondateur mourut à Rome en 1595, à 80 ans. Il s'était démis du généralat trois ans auparavant, en faveur de Baronius, qui travaillait par son conseil aux *Annales ecclésiastiques*. Les *Constitutions* qu'il avait laissées à sa congrégation ne furent imprimées qu'en 1612. Sa congrégation s'est partout soutenue et se soutient encore avec édification, si on excepte la France, où, dans les commencements mêmes, elle parut mêler quelques idées étrangères à l'esprit du saint fondateur (voy. BÉRULE); mais c'est pendant la révolution de 1789, qu'on a vu combien elle s'en était éloignée. « Les pères de l'Oratoire (dit en 1792 » l'auteur des *Bornes entre les deux puissances*) » montrent depuis quelque temps, et notamment » dans les circonstances actuelles, un grand zèle » pour l'irrégulation. Se passant de saints canonisés, » ils ont produit Quesnel, mais ils ont aussi produit » un Malebranche, un Thomassin, un Massillon, » une foule d'autres personnages recommandables » par leur science et leurs talents; de sorte qu'il est » extrêmement triste qu'une congrégation, dont le » plan nouveau et bien conçu promettait tant d'avantages à l'Église de France, soit si profondément gâtée. » On a de saint Philippe des *Lettres*, Padoue, 1751, in-8; des *Avis spirituels (ricordi)* et quelques poésies insérées dans les *Rime Oneste*, t. 1. Il fut canonisé en 1622 par Grégoire XV. Peu d'hommes ont eu une piété plus ardente et plus tendre. Son oraison était une espèce de ravissement. L'espace de dix ans il demeura presque continuellement dans les catacombes de Callixte, pour y prier, dans le silence et l'obscurité, deux choses qui rendent si vive la pensée de Dieu et sa présence si sensible. On a gravé, dans l'endroit où il avait coutume de se tenir, les vers suivants :

Profunda noctis umbra, et horrendum specus
Ubi astra fugiens, solis exosus iubar,
Latens Philippus inter has tenebras diu
Inter cavernas, inter hæc silentia,
Quem deperibat, quem flagrabat, reperit,
Qui dormit et requiescit in meridie.

Antoine Gallonio, l'un de ses disciples, a donné sa *Vie* en latin, Rome et Mayence, 1602, in-8. Pierre Jacques Baccio en a donné une autre en italien et en latin, qui a été traduite en français, Rome, 1645, in-4. — Il y a eu un savant du nom de NERI (Antoine), de la même famille, et né également à Florence, mort à Pérouse en 1584, dont nous avons un livre curieux, imprimé à Florence en 1612, in-4, sous ce titre : *Delle arte vetraria libri VI*; — un dominicain nommé Thomas NERI, qui consacra sa plume à défendre le fameux Savonarole, son confrère; — et un jésuite, Emmanuel NERI, italien, qui a fini ses jours à Klagenfurt, par l'honneur du martyre.

* NÉRINI (dom Félix-Marie), général des Hiéronymites, né à Milan en 1705, se distingua par ses talents et son amour pour les bonnes études, devint consultant de la congrégation du saint Office, et fut longtemps procureur-général de son ordre à Rome. Il possédait de grandes connaissances en mathématiques, en physique et en histoire naturelle, forma un beau cabinet de physique et un musée au monastère de de Saint-Alexis, sur le mont Aventin, dont il enrichit la bibliothèque d'un grand nombre de livres et de manuscrits précieux, et y mourut le 17 janvier 1787, après une longue et douloureuse maladie. On a de lui : *Hieronymianæ familie vetera monumenta*, Plaisance, 1754, in-4. Son but dans cet ouvrage est de prouver l'antiquité de son ordre. Une ancienne chronique, découverte dans un monastère de Florence, et qui lui fut communiquée par le cardinal Quirini, l'aida beaucoup dans ce travail, que par reconnaissance il dédia à ce savant prélat (voy. QUIRINI). *De suscepto itinere subalpino epistolæ III, ad card. Quirinum*, Milan, 1755, in-4. Ces lettres sont accompagnées de notes savantes. *Responsio ad epistolam Briziani philopatriarchæ*, Milan, 1755; *De templo et cenobio Sanctorum Bonifacii et Alexii historica monumenta*, Rome, 1752, in-4. On en trouve un bon extrait dans la *Storia letteraria d'Italia*, t. 6, pag. 569; *Theologia hieronymiana*. C'est une compilation que Nérini avait faite dans le temps de ses études, pour son usage particulier, et pour la défense de laquelle il avait composé un ouvrage intitulé : *Vindiciæ hieronymianæ*, demeuré inédit; *Tre Lettere in difesa delle religiose turchine sull' Esquilie contro le oblate Philippine*, sous le nom anagrammatique de l'abbé Celidonio Nenfer, adressées au cardinal Quirini. L'abbé Bassano Mancini a publié un *Eloge* de Nérini.

* NERLI (Philippe), historien, né en 1485 à Florence, d'une ancienne famille noble, se disposa par des études sérieuses à remplir les emplois auxquels l'appelait sa naissance. Le grand-duc Côme 1^{er} le nomma sénateur, et le députa, en 1550, vers Jules III, pour complimenter ce pontife sur son exaltation. Nerli mourut en 1556, laissant en manuscrit *Commentarii*, ou *Commentaires des faits civils qui ont eu lieu dans la ville de Florence, depuis 1215 jusqu'en 1557*; ouvrage très-estimé en Italie, et qui cependant oublié pendant deux siècles, ne fut imprimé qu'en 1728, in-fol. Cette histoire remonte à l'origine des factions guelfe et gibeline : dans les trois premiers livres, l'auteur donne un abrégé de l'histoire d'Italie, jusqu'en 1494, et dans les neuf derniers il raconte ce qui s'est passé sous ses yeux à Florence. Nerli n'est point exempt du défaut de ses historiens contemporains; il manque de sincérité, de crainte de blesser les familles puissantes. Au reste son style est correct et élégant, mais un peu diffus.

* NERO (Andalone del), astronome du xiv^e siècle, né à Gènes en 1506, parcourut presque toutes les parties du monde alors connu, pour perfectionner ses connaissances, et mourut vers 1570. On a de lui : *De compositione astrolabii*, Ferrare, 1475. La bibliothèque royale de Paris conserve de cet as-

tronomie les écrits suivants : *Tractatus de sphaera* ; *Theoria planetarum* ; *Expositio in canones profani Iudaei de aequationibus planetarum* ; *Introductio ad judicia astrologica*. Boccace dans sa *Généalogie des dieux*, l'appelle son respectable maître.

NÉRON (Lucius-Domitius-Néro-Claudius), empereur romain, fils de Caius-Domitius-Enobarbus, et d'Agrippine, fille de Germanicus, naquit à Antium le 15 décembre de l'an 57 de J.-C. (788 de Rome.) Sa mère s'étant mariée avec Claude, il fut adopté par cet empereur l'an 50 de J.-C., et lui succéda l'an 54. Les commencements du règne de Néron furent comme la fin de celui d'Auguste. Burrhus et Sénèque avaient tâché de lui inspirer de la sagesse, et parurent pendant cinq ans avoir réussi. Les Romains le regardaient comme un présent du ciel. Il se montrait juste, libéral, affable, poli, complaisant, et d'un cœur sensible à la pitié. Un jour qu'on lui présentait à signer la sentence d'une personne condamnée à mort : *Je voudrais bien*, dit-il, *ne pas savoir écrire*. La modestie relevait ses qualités. Le sénat l'ayant loué sur la sagesse de son gouvernement, il répondit : *Attendez à me louer que je l'aie mérité...* Néron ne continua pas comme il avait commencé : les leçons de la philosophie, qui avaient fait la base de son éducation, étant sans sanction et sans garantie, ne purent empêcher le développement de son mauvais naturel, ni l'effet des mauvaises compagnies auxquelles il se livra. On prétend même que ce fut l'esprit philosophique qui lui donna ce caractère d'hypocrisie et de lâcheté dont il avait vu plus d'un trait dans ses maîtres, et qui, lorsqu'il est joint à la puissance, produit infailliblement les plus grands forfaits. Il secoua le joug d'Agrippine, sa mère, et oublia qu'il lui devait la naissance et l'empire. Craignant qu'elle ne lui ôtât le trône pour le donner à Britannicus, fils de Claude, à qui il appartenait, il fit périr ce prince par le poison. Un crime en amène un autre : Néron livré à la corruption de son cœur, oublia bientôt jusqu'aux bienséances, que les scélérats mêmes respectent dans leurs excès. Il passait les nuits dans les rues, dans les cabarets et dans les lieux de débauche, suivi d'une jeunesse effrénée avec laquelle il battait, volait et tuait. Une nuit entre autres, il rencontra, au sortir de la taverne, le sénateur Montanus avec sa femme, à qui il voulut faire violence. Le mari, ne le connaissant point, le frappa avec beaucoup d'emportement et pensa le tuer. Quelques jours après, Montanus ayant appris que c'était l'empereur qu'il avait battu, et s'étant avisé de lui écrire pour lui en faire ses excuses, Néron dit : *Quoi, il m'a frappé, et il vit encore !* et sur-le-champ il lui envoie un ordre de se donner la mort. Son cœur s'accoutumait peu à peu au meurtre. Cédant aux inspirations de Poppée, dont il était amoureux, et qui voulait monter sur le trône, il résolut la mort d'Agrippine. Pour la faire périr d'une manière qui parût naturelle, il la fit embarquer dans une galère construite de façon que le haut tombait de lui-même, et le fond s'ouvrait en même temps. Ce stratagème ne lui ayant pas réussi, et sa mère ayant été retirée du fond des

eaux, il envoya son affranchi Anicet la poignarder à Baies où elle s'était sauvée (*Voy. AGRIPPINE*). Le barbare ne laissa pas d'éprouver des remords après cette action atroce ; il croyait toujours voir Agrippine teinte de sang, et expirante sous les coups des ministres de ses vengeances. Cependant il tâcha de se justifier auprès du sénat, en imputant toutes sortes de crimes à sa mère. *Il ne lui avait ôté la vie*, écrivait-il, *que pour sauver la sienne*. Le sénat, aussi lâche que lui, approuva cette atrocité ; le peuple, non moins corrompu que les magistrats, alla avec eux au devant de lui, lorsqu'il fit son entrée à Rome. On le reçut avec autant de solennité que s'il eût été de retour d'une victoire. Le philosophe Sénèque ne fut pas le dernier à applaudir. Telle a toujours été et telle est encore aujourd'hui la bassesse des hommes : la mesure de leurs craintes et de leurs espérances fait celle de leurs éloges ; la flatterie, ce honteux et criminel esclavage, comme dit Tacite (*fedum crimen servitutis*), a constamment marché à la suite des tyrans ; les monstres vivants et puissants ont toujours été de grands hommes. Néron, se voyant autant d'esclaves que de sujets, ne consulta plus que le dérèglement de son esprit insensé. On vit un empereur comédien, qui jouait publiquement sur les théâtres comme un acteur ordinaire ; il croyait même exceller en cet art. Le chant était surtout sa grande passion : il était si jaloux de la beauté de sa voix, que, de peur de la diminuer, il se privait de manger et se purgeait fréquemment. Il paraissait souvent sur la scène la lyre à la main, suivi de Burrhus et de Sénèque, qui battaient des mains : faiblesse ordinaire aux philosophes de tous les siècles dont la froide morale ne tient pas contre les volontés royales. Lorsqu'il devait chanter en public, des gardes étaient dispersées d'espace en espace, pour punir ceux qui n'avaient pas été assez sensibles aux charmes de sa voix. Cet empereur histrion disputait avec ardeur contre les musiciens et les acteurs. Il fit le voyage de la Grèce, pour entrer en lyce aux jeux olympiques. Quelques efforts qu'il fit pour mériter le prix, il ne l'obtint que par la faveur, ayant été renversé au milieu de la course. Il ne laissa pas, au retour de ses exploits, de rentrer en triomphe à Rome, sur le char d'Auguste, entouré de musiciens et de comédiens de tous les pays du monde. On ne s'attendait pas qu'il pût rien imaginer au-delà de ce qu'on avait vu de lui ; mais il était fait pour commettre des crimes ignorés jusqu'alors. Il s'avisait de s'habiller en femme et de se marier en cérémonie avec l'infâme Pythagore ; et depuis, en secondes noces de la même espèce, avec Daphné, un de ses affranchis. Par un retour à son premier sexe, il devint l'époux d'un jeune homme, *Sporus*, qu'il fit mutiler pour lui donner un air de femme. L'extravagant Néron revêtit sa singulière épouse des ornements d'impératrice, et parut ainsi en public avec son eunuque. Telle est la progression de la luxure : comme l'avarice, elle sent sa soif s'augmenter à mesure qu'elle se satisfait ; comme la gourmandise, elle se blase jusqu'à appéter des mets contre nature. Sa férocité l'emportait encore sur ses infâmes désordres. La cruauté

marcha toujours chez lui, comme chez tous les autres scélérats, à pas égal avec la luxure. « L'homme » dégradé par ses sensations grossières, dit un physiologue, tombe dans l'égoïsme le plus brutal, » ne regarde ses semblables que comme les instruments de son plaisir, le jouet de ses passions, les victimes de sa haine, de son humeur et de ses caprices. » (*Voy. ARRACHION, BARBEROUSSE, LAVAL, MAHOMET II, MITHRIDATE, TURCOTI*). Octavie, sa femme, Burrhus, Sénèque, Lucain, Pétrone, Poppée, sa maîtresse, furent sacrifiés à sa fureur. (*Voy. ces noms*.) Ces meurtres furent suivis d'un si grand nombre d'autres, qu'on ne le regarda plus que comme une bête féroce altérée de sang. Après la mort de Burrhus, et lorsque Sénèque se vit forcé de renoncer aux affaires, il se livra entièrement à son instinct sanguinaire, et se choisit dans Tigellin un ministre digne en tout d'un Néron. Ce scélérat se glorifiait d'avoir enchéri sur tous les vices. « Mes prédécesseurs, dit-il, n'ont pas connu comme moi les droits » de la puissance absolue... J'aime mieux, ajoutait-il, être haï qu'aimé, parce qu'il ne dépend pas » de moi seul d'être aimé, au lieu qu'il ne dépend » que de moi seul d'être haï. » Entendant un jour quelqu'un se servir de cette façon de parler proverbiale : « Que le monde brûle quand je serai mort, » il répliqua : « Et moi je dis : Qu'il brûle, et que » je le voie ! » Ce fut alors qu'après un festin aussi extravagant qu'abominable, il fit mettre le feu aux quatre coins de Rome, pour se faire une image de l'incendie de Troie. L'embrasement dura 9 jours. Les plus beaux monuments de l'antiquité furent consumés par les flammes. Il y eut dix quartiers de la ville réduits en cendres. Ce spectacle lamentable fut une fête pour lui : il monta sur une tour fort élevée pour en jouir à son aise. Il ne manquait plus à ce forfait que de le rejeter sur les innocents. Il accusa les chrétiens de ce crime ; et ils furent dès lors l'objet de sa cruauté. « Néron, dit Tacite, » prit d'abord ceux qui s'avaient chrétiens, et » par leur confession l'on en découvrit une grande » multitude, qui furent moins convaincus d'avoir » mis le feu à Rome qu'il ne l'eût haï du genre humain (1). — L'on se fit, dit le même historien, » un jeu de leur mort : les uns, couverts de peaux » de bêtes, furent dévorés par les chiens ; les autres, » attachés à des pieux, furent brûlés pour servir » de flambeaux pendant la nuit. Néron prêta ses » jardins pour ce spectacle ; il y parut lui-même » en habit de cocher, et monta sur un char, comme » aux jeux du cirque. » Ce ne fut pas seulement par cette persécution que Néron chercha à se disculper de l'incendie de Rome, mais encore par le soin qu'il prit de l'embellir. Il fit rebâtir ce qui avait été brûlé, rendit les rues plus larges et plus droites, agrandit les places, et environna les quartiers de portiques superbes. Un palais magnifique, tout brillant d'or et d'argent, de marbre, d'albâtre,

de jaspe et de pierres précieuses, s'éleva pour lui avec une magnificence vraiment royale. S'il fut prodigue pour le dedans et le dehors de cet édifice, il ne le fut pas moins dans tout le reste. Allait-il à la pêche ? les filets étaient d'or trait, et les cordes de soie. Entreprenait-il un voyage ? il fallait mille fourgons pour sa garde-robe seule. On ne lui vit jamais deux fois le même habillement. Suétone assure qu'au seul enterrement de son singe, il employa toutes les richesses du plus riche usurier de son temps. Ses libéralités envers le peuple romain surpassèrent toutes celles de ses prédécesseurs. Il répandit sur lui l'or et l'argent, et jusqu'à des pierres précieuses ; et lorsque ces présents n'étaient pas de nature à être délivrés à l'instant, il faisait jeter des billets qui en exprimaient la valeur. Cette prodigalité, si avantageuse à la ville de Rome, fut funeste aux provinces. Galba, gouverneur de la Gaule Tarragonaise, homme illustre par sa naissance et par son mérite, désapprouva hautement ces vexations. Néron, instruit de cette hardiesse, envoya ordre de le faire mourir. Galba évite le supplice en se faisant proclamer empereur. Il fut poussé à cette démarche par Vindex, qui lui écrivait d'avoir pitié du genre humain, dont leur détestable maître était le fléau. Bientôt après l'empire le reconnaît. Le sénat déclare Néron ennemi public, et le condamne à être précipité de la roche Tarpéienne, après avoir été traîné tout nu publiquement, et fouetté jusqu'à la mort. Ayant appris le châtiment qui l'attendait, il se dirigea vers la maison de Phaon, un de ses affranchis, et se tint caché pendant la nuit dans un marécage, sous des roseaux. Quand on l'eut introduit dans la maison, on lui offrit un morceau de pain bis, qu'il refusa, et but seulement un verre d'eau tiède. Phaon l'ayant averti par un billet qu'on le cherchait de toutes parts, il fit creuser sa fosse pour y placer son corps, s'écriant à plusieurs reprises et tout en pleurs : « Faut-il qu'un si bon musicien périsse... ! » *Qualis artifex pereo ?* Enfin, entendant un bruit de chevaux, il s'enfonça un poignard dans la gorge, aidé par son secrétaire Epaphrodite. Ses statues furent traînées dans la boue, et plusieurs de ses ministres furent massacrés. Cependant on déposa ses restes dans le tombeau de Domitius, et on lui fit de magnifiques funérailles. Néron mourut l'an 68 de J.-C., dans sa 51^e année ; il avait régné quatorze ans. En vain implora-t-il dans ses derniers instants quelqu'un qui daignât lui donner la mort : personne ne voulut lui rendre ce dangereux service. « Quoi, s'écria-t-il dans son désespoir, est-il possible que je n'aie ni amis pour » défendre ma vie, ni ennemis pour me l'ôter ? » Il serait difficile d'exprimer la joie des Romains lorsqu'ils apprirent sa mort. On arbora publiquement le signal de la liberté, et le peuple se couvrit la tête d'un chapeau semblable à celui que prenaient les esclaves après leur affranchissement. Le sénat n'y fut pas moins sensible ; Néron avait dessein de l'abolir, après avoir fait mourir tous les sénateurs. Lorsqu'il apprit les premières nouvelles de la rébellion, il forma le projet de faire massacrer tous les gouverneurs des provinces et tous

(1) Quand on réfléchit que cette haine, si gratuite et si mal fondée à l'égard de la seule religion salutaire et raisonnable, est si clairement et si fortement annoncée dans l'Evangile, on ne peut s'empêcher de la regarder non-seulement comme un caractère, mais comme une preuve de la vérité du christianisme. *Voy. l'article JÉSUS-CHRIST, et le Journ. hist. et litt., 1^{er} février 1789, page 180. — 1^{er} décembre 1790, page 539.*

les généraux d'armée, comme ennemis de la république; de faire périr tous les exilés, d'égorger tous les Gaulois qui étaient à Rome, d'abandonner le pillage des Gaules à son armée, d'empoisonner le sénat entier dans un repas, de brûler Rome une seconde fois, et de lâcher en même temps dans les rues les bêtes réservées pour les spectacles, afin d'empêcher le peuple d'éteindre le feu. Il n'eut pas le temps de se livrer à ces atrocités, dont l'exécution semble avoir été réservée à notre siècle; car la plupart se sont réalisées dans la révolution de France, et plusieurs mêmes ont été portées plus loin. Le système était de massacrer tous les nobles, tous les prêtres, tous les prisonniers, tous les Suisses, tous les généraux et soldats royalistes ou suspects, tous les auteurs et imprimeurs chrétiens, etc. Si tous n'ont pas péri, c'est qu'ils ont pu se cacher ou fuir, ou que la crainte d'une juste vengeance a arrêté les assassins. Voy. sur la vie de ce monstre, Tacite et Suétone, et même Racine. *L'Histoire secrète de Néron* par Lavoisier est un abrégé de Pétroline. Il s'est trouvé une plume pour faire l'éloge de Néron: c'est celle d'un fou, de Cardan, qui a fait aussi l'éloge de la goutte.

NÉRON (Pierre), juriste français, dont nous avons une collection d'édits. La meilleure édition est celle de Paris, 1720, sous ce titre: *Recueil d'édits et ordonnances de Pierre Néron et d'Etienne Girard, avec les notes d'Eusebe de Lauriere*, 2 vol. in-fol.

NERVA (M. Cocceius), empereur romain, succéda à Domitien, l'an 96 de J.-C. C'est le premier empereur qui ne fût point romain ou italien d'origine; car, quoiqu'il fût né (vers l'an 52 de J.-C.) à Narni, ville d'Ombrie, ses parents étaient originaires de Crète. Son aïeul, Marcus-Cocceius Nerva, avait été consul sous Tibère, et avait eu toujours beaucoup de crédit auprès de cet empereur, qui l'emmena avec lui dans l'île de Caprée, où il se laissa mourir de faim, ne voulant plus être témoin des crimes de ce prince: manière assez plaisante de corriger les méchants, ou de se consoler de la peine d'être avec eux. Son père était ce savant juriste que Vespasien combla d'honneurs et de bienfaits. Le fils fut digne de lui, par sa sagesse, son affabilité, sa générosité, son activité et sa vigilance. Il cultiva dans sa jeunesse la poésie élégiaque, et Néron le nomma son Tibulle. Il passa plusieurs années dans la retraite, livré à l'étude des lois, et fut désigné, l'an 71, consul avec Vespasien, puis avec Domitien l'an 90. Ce prince soupçonneux, jaloux du mérite de Nerva, voulut le faire assassiner. Nerva, pour sauver sa vie, se vit forcé d'entrer dans une conspiration avec les chefs prétoriens, par suite de laquelle Domitien fut tué, et Nerva proclamé empereur. Il avait alors plus de soixante et dix ans: c'était l'an 96 de l'ère moderne. Son premier soin fut de rappeler les chrétiens exilés, et de leur permettre l'exercice de leur religion. Les païens, qui avaient eu le sort des chrétiens bannis, revinrent aussi de leur exil. Aussi libéral que juste, il abolit tous les nouveaux impôts, et ayant épuisé ses revenus par ses largesses, il y remédia par la vente de ses meubles les plus riches. Il voulut qu'on

élevât à ses propres dépens les enfants mâles des familles indigentes. Une de ses plus belles lois fut celle qui défendait d'abuser du bas âge des enfants pour en faire des eunuques. Sa modestie égalait son équité: il ne souffrit pas qu'on élevât aucune statue en son honneur. Il convertit en monnaie toutes les statues d'or et d'argent que Domitien s'était fait ériger, et que le sénat avait conservées après les avoir abattues. Sa clémence donnait le plus beau relief à toutes ses autres vertus. Il avait juré solennellement que, tant qu'il vivrait, nul sénateur ne serait mis à mort. Il fut si fidèle à sa parole, qu'au lieu de punir deux d'entre eux qui avaient conspiré contre sa vie, il se contenta de leur faire connaître qu'il n'ignorait rien de leur projet. Il les mena ensuite au théâtre, les plaça à ses côtés, et leur montrant les épées qu'on lui présentait suivant la coutume, il leur dit: *Essayez sur moi si elles sont bonnes*. Quelque doux que fût son gouvernement, son règne ne fut pas exempt de ces complots qui ne peuvent manquer de naître parmi un peuple altier et inconstant. Les prétoriens se révoltèrent la deuxième année de son empire. Ils allèrent au palais, et forcèrent l'empereur, les armes à la main, à se prêter à tout ce qu'ils voulurent. Nerva, trop faible ou trop vieux pour opposer une digue aux rebelles et soutenir seul le poids du trône, adopta Trajan. Il mourut l'année d'après, l'an 98 de J.-C. Ce prince était recommandable par toutes les qualités d'un bon souverain, et surtout par sa modération dans la plus haute fortune; mais sa douceur ou plutôt sa faiblesse eut de malheureux effets. Les gouverneurs des provinces commirent mille injustices, et les petits furent tyrannisés, parce que celui qui était à la tête des grands ne savait pas les réprimer. Aussi, Fronto Julius, un des principaux seigneurs de Rome, dit un jour publiquement: « C'est un grand malheur que de vivre » sous un prince où tout est défendu; mais c'en » est un bien plus grand de vivre sous celui où » tout est permis... »

NERVET (Michel), médecin, né à Evreux, mort en 1729, à 66 ans, exerça sa profession dans sa patrie avec distinction. L'étude des langues grecque et hébraïque remplit les moments vides que lui laissait le soin des malades. Elle lui facilita les moyens de travailler avec succès à l'interprétation de l'Ecriture sainte. Il a laissé un grand nombre de *Notes*, en manuscrit, sur les livres sacrés: on a de lui 4 *Explications* sur autant de passages du nouveau Testament, dans les *Mémoires* du père Desmolets, tom. 5, partie 1^{re}, pag. 162.

NESLE (de), né à Meaux, cultiva d'abord la poésie, et fit beaucoup de vers médiocres. Son poème du *Sansonnnet*, imitation de *Vert-Vert*, est ce qu'il a fait de plus passable en ce genre: on y trouve quelques détails agréables. Ayant quitté les vers pour la prose, il donna: *L'Aristippe moderne*, 1758, in-12; plein de choses communes, et écrit sans énergie; les *Préjugés du public*, 1747, 2 vol in-12; les *Préjugés des anciens et des nouveaux philosophes sur l'âme humaine*, Paris, 1765, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, meilleur que le précédent, est un recueil des plus forts arguments qu'on ait opposés aux ma-

térialistes. Les *Préjugés du public sur l'honneur*, Paris, 1766, 3 vol. in-12. Quoique ce livre, ainsi que les autres du même auteur, soit écrit d'un style faible, on l'estime, parce que l'honnêteté des mœurs de l'écrivain a passé dans ses ouvrages. Il mourut pauvre à Paris, en 1767, dans un âge avancé, après avoir soutenu l'indigence avec fermeté. C'était un véritable philosophe.

NESMOND (Henri de), d'une famille illustre de l'Angoumois, se distingua de bonne heure par son éloquence. Il fut élevé à l'évêché de Montauban, ensuite à l'archevêché d'Albi, et enfin à celui de Toulouse. L'académie française se l'associa en 1710. Louis XIV faisait un cas particulier de ce prélat. Un jour qu'il haranguait ce prince, la mémoire lui manqua : « Je suis bien aise (lui dit le roi avec bonté), que vous me donniez le temps de goûter les belles choses que vous me dites. » Il mourut en 1727. On a un recueil de ses *Discours, Sermons*, etc. imprimés à Paris, 1754, in-12. Son style est simple, soutenu, énergique ; mais il manque souvent de chaleur. Ce prélat était neveu du vertueux François de NESMOND, évêque de Bayeux, dont la mémoire est en grande vénération dans ce diocèse par tous les bienfaits qu'il y a répandus, et qui mourut en 1715, doyen des évêques de France.

NESSUS, centaure, fils d'Ixion et de la Nue, offrit ses services à Hercule pour passer Déjanire au-delà du fleuve Evène. Lorsqu'il l'eut passée, il voulut l'enlever ; mais Hercule le tua d'un coup de flèche : le centaure donna en mourant sa chemise teinte de sang à Déjanire, l'assurant que cette chemise aurait la vertu de rappeler Hercule lorsqu'il voudrait s'attacher à quelque autre maîtresse. C'était un poison qui fit perdre la vie à ce héros.

* NESTLER enseigna la botanique à la faculté de médecine de Strasbourg et à l'école spéciale de pharmacie dont son père était professeur, et mourut en décembre 1852. Il a publié de concert avec M. Mougeot, médecin à Bruyères, une *Collection des Moussees des Vosges*. Plusieurs *Opuscules* de botanique ont contribué encore à établir sa réputation. Mais ce qui eût valu sans doute à son nom un plus vif éclat, c'est la *Flore de l'Alsace*, qu'il n'eût pas le loisir de terminer.

NESTOR, roi de Pyle, fils de Nélée et de Chloris, fut préservé du sort de son père et de ses frères. Il combattit contre les centaures qui voulaient enlever Hippodamie, et se fit une grande réputation au siège de Troie, par sa sagesse et son éloquence. Appollon le fit vivre 500 ans.

NESTOR ou LETOPIS NESTEROVA, premier historien russe, né en 1056, entra dès l'âge de 17 ans au monastère de Peczerich à Kiew, où il mourut dans un âge très-avancé, vers l'an 1116. Il a laissé une *Chronique de Russie*, qui va jusqu'à l'an 1115. Elle a été continuée par Sylvestre, moine à Kiew, et ensuite évêque de Perejaslaw, et par d'autres qui sont inconnus. Elle se termine à l'an 1206. Cette *Chronique* a été publiée à Pétersbourg, 1767, in-4^e, d'après un manuscrit trouvé à Königsberg, et qui a été reconnu par les critiques comme le plus fidèle de tous ceux que l'on conservait. La simplicité et la naïveté forment le caractère de cette

chronique, estimée chez les Russes ; c'est le plus ancien monument de leur histoire.

NESTORIUS, fameux hérésiarque du v^e siècle, né à Germanicie dans la Syrie, embrassa la vie monastique près d'Antioche, et se consacra à la prédication. C'était le chemin des dignités, et il avait tous les talents nécessaires pour réussir. « Ses mœurs graves, ou plutôt sombres et sauvages, » dit l'abbé Bérault, la simplicité affectée et la malpropreté de ses vêtements, son visage pâle » et décharné, une teinture superficielle des arts » et des sciences, une grande et belle voix, qui » prenait facilement le ton de la componction et du » pathétisme, une éloquence éblouissante, moins » occupée de l'édification des âmes solidement chrétiennes, qu'avidée des applaudissements d'un » peuple volage et précipité, l'amertume de son » zèle et de ses déclamations perpétuelles contre » les hérétiques, son respect enfin pour saint Chrysostôme, répandirent les préventions les plus » avantageuses en sa faveur. » Il cachait sous ces dehors une profonde hypocrisie, un orgueil insupportable, un esprit faux et entêté de ses propres idées, qu'il préférait à la doctrine des anciens Pères. Après la mort de Sinninius, en 428, Théodose le Jeune l'éleva sur le siège de Constantinople. Après avoir établi son crédit par des édits rigoureux qu'il obtint de l'empereur contre les ariens, il crut que le temps était venu de donner une nouvelle forme au christianisme. Un prêtre, nommé Anastase, prêcha par son ordre qu'on ne devait point appeler la sainte Vierge la *mère de Dieu* ; et Nestorius monta bientôt en chaire pour soutenir cette doctrine. Il fallait, selon lui, reconnaître en J.-C. deux personnes aussi bien que deux natures, le dieu et l'homme ; et dire que le Verbe ne s'est point uni hypostatiquement à la nature humaine : de façon qu'on ne devait pas appeler Marie *mère de Dieu*, mais *mère du Christ*. Cette erreur anéantissait le mystère de l'incarnation, qui consiste dans l'union des deux natures divine et humaine en la personne du Verbe ; d'où il résulte un Homme-Dieu, appelé JÉSUS-CHRIST, dont les mérites infinis ont racheté le genre humain. Comment après cela a-t-on pu prétendre qu'il ne s'agissait entre Nestorius et les catholiques que d'une affaire de mots, puisqu'il est évident qu'il s'agissait de la substance de la foi ? (*Voy. EUTYCHÈS, ARIUS.*) Les nouveautés de Nestorius excitèrent une indignation générale. Les prêtres attachés à la saine doctrine, entre autres saint Procle et Eusèbe, depuis évêque de Dorylée, réclamèrent en faveur de la foi antique. Le peuple se souleva, on s'adressa à saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, qui ayant lu les Homélies de Nestorius, trouva que cet hérésiarque était coupable de toutes les erreurs dont on l'accusait. Il lui écrivit pour tâcher de le ramener à la vérité par les voies de la douceur ; mais le patriarche de Constantinople, qui n'aimait pas à être contredit, fut piqué de cette lettre, et il y répondit avec hauteur. Bientôt les deux patriarches informèrent toute l'Eglise de leurs contestations. Acace de Bérée et Jean d'Antioche approuvèrent la doctrine de saint Cyrille, et condamnèrent celle de Nestorius, mais ils conseillèrent

au premier d'user de quelque ménagement, et de combattre l'erreur par le zèle et la douceur réunis. Cette affaire ayant été portée à Rome, le pape Célestin convoqua un concile en 450. Après un mûr examen, tous les Pères s'écrièrent que Nestorius était hérésiarque; et on prononça contre lui une sentence d'excommunication et de déposition: on l'envoya à saint Cyrille, en le chargeant de la faire exécuter, si dans l'espace de dix jours, à compter de celui de la signification, Nestorius ne rétractait publiquement ses erreurs. Le patriarche d'Alexandrie, chargé de dresser une formule de rétractation avec une profession de foi, éloignée de toute équivoque, assembla les évêques de sa dépendance, et ce fut au nom de ce concile d'Alexandrie que parut l'acte célèbre qui est connu sous le titre des *douze Anathèmes*: cet acte renfermait douze propositions, qui étaient les douze chefs de l'hérésie nestorienne. Le concile d'Alexandrie, pour ne laisser aucun faux-fuyant, voulait que Nestorius les anathématisât chacune en particulier, s'il voulait être reconnu pour orthodoxe; il refusa d'obéir. Son opiniâtreté donna lieu à la convocation du 5^e concile général, dont l'ouverture se fit à Ephèse en 451. Saint Cyrille y présida au nom du pape Célestin. Nestorius refusa d'y comparaître, quoiqu'il fût dans la ville. Sa doctrine y fut condamnée, et, après trois citations juridiques, on prononça contre lui une sentence de déposition. Quelques jours après, arriva à Ephèse Jean d'Antioche, avec 14 évêques d'Orient, et il prononça une sentence de déposition contre saint Cyrille; mais il se rétracta ensuite. (*Voy. JEAN d'Antioche.*) On réclama des deux côtés la protection de l'empereur, qui donna ordre d'arrêter saint Cyrille (*v. son article*) et Nestorius. L'arrivée des évêques Arcade et Projecte, et du prêtre Philippe, légats du pape saint Célestin, fit prendre aux affaires un tour plus équitable. Ils désapprouvèrent tout ce qui avait été fait contre saint Cyrille, et confirmèrent la condamnation de Nestorius. Théodose s'étant convaincu, dans une audience donnée à l'hérésiarque, que ce qu'il avait pris pour du zèle et pour de la fermeté, n'était que l'effet d'une humeur violente et superbe, passa de l'estime et de l'amitié au mépris et à l'aversion. « Qu'on ne me » parle plus de Nestorius, disait-il; c'est assez qu'il » ait fait voir une fois ce qu'il est. » Cet hérésiarque devint odieux à toute la cour; son nom seul excitait l'indignation des courtisans; et l'on traitait de séditeux ceux qui osaient agir pour lui. Nestorius se retira dans le monastère où il avait été élevé. Du fond de cette retraite, il excita des factions et des cabales. L'empereur, informé de ces intrigues, le relégua l'an 452 dans la Thébaïde, où il mourut dans l'opprobre et dans la misère. Sa fin ne fut pas celle de l'hérésie. Elle passa de l'empire romain en Perse où elle fit des progrès rapides; de là elle se répandit aux extrémités de l'Asie, et elle y est encore aujourd'hui professée par les Chaldéens ou nestoriens de Syrie. Nestorius avait composé des *Sermons* et d'autres ouvrages, dont il nous reste des fragments. *Voy. l'Histoire du nestorianisme* par le jésuite Doucin, 1698, in-4^e.

NETHEN, en latin *Nethenus* (Mathias), théologien

de la religion prétendue réformée, né en 1618 à Reza, dans le pays de Clèves, fut professeur de théologie à Utrecht en 1634. Chassé par le magistrat de cette ville, parce qu'il invectivait contre l'autorité publique, il devint pasteur et professeur de théologie à Herborn, où il mourut en 1686. On a de lui divers livres de théologie et de controverse, pour la défense des erreurs de sa secte. Les plus connus sont: le traité *De interpretatione Scripturæ*, Herborn, 1675, in-4; et celui *De transsubstantiatione*, 1666.

NETSCHER (Gaspard), peintre, né à Prague ou à Heidelberg en 1659, était fils d'un ingénieur, mort au service du roi de Pologne. Sa mère, qui professait la religion catholique, fut obligée par les sectaires devenus les maîtres, de sortir de Prague. Elle se retira avec ses trois enfants dans un château assiégé, où elle vit périr de faim deux de ses fils. Le même sort la menaçait; elle se sauva une nuit, tenant Gaspard entre ses bras, et vint à Arnheim, où un médecin nommé *Tulkens* lui donna du secours, et prit soin du jeune Netscher. Il le destinait à sa profession; mais la nature en avait décidé autrement: il fallut lui donner un maître de dessin. Un vitrier, le seul homme qui sût un peu peindre à Arnheim, lui montra les premiers principes de l'art. Bientôt l'élève surpassa le maître. Il alla à Deventer chez Terburg, peintre célèbre et bourgmestre de cette ville, pour se perfectionner. Netscher faisait tout d'après nature, il avait un talent singulier pour peindre les étoffes et le linge. Des marchands de tableaux occupèrent longtemps son pinceau, achetant à très-bas prix ce qu'ils vendaient fort cher. Gaspard s'en aperçut, et résolut d'aller à Rome; il s'arrêta à Bordeaux, s'y maria, retourna en Hollande, et s'y fit une fortune honnête. Il mourut à La Haye en 1687. Sa touche est fine, délicate et moelleuse: ses couleurs locales sont bonnes; il avait une grande intelligence du clair-obscur. Sa coutume était de répandre sur ses tableaux un vernis, avant d'y mettre la dernière main; il ranimait ensuite les couleurs, les liait et les fondait ensemble. Le musée du Louvre possède deux tableaux de ce maître: *Une jeune femme recevant une leçon de chant; une autre jouant de la basse de viole.*

NETTER (Thomas), théologien de l'ordre des carmes, plus connu sous le nom de *Thomas Waldensis* ou de *Walden*, village d'Angleterre, dans la province d'Essex, où il prit naissance, fut employé par ses souverains dans plusieurs affaires importantes. Il parut avec éclat au concile de Pise, l'an 1409, et fut député par Henri V, roi d'Angleterre, à celui de Constance l'an 1415, où il terrassa les hussites et les wicléfites. Il fut envoyé en qualité d'ambassadeur auprès de Ladislas, roi de Pologne; pendant cette ambassade, il convertit à la foi Vitold, duc de Lithuanie, qui ne s'était distingué jusqu'alors que par ses tyrannies; il étendit les mêmes soins sur toute la nation et avec un égal succès. Il fit donner à ce duc le titre de roi par le pape et par l'empereur; il érigea dans ces provinces plusieurs maisons de son ordre, pour que les religieux empêchassent par leurs sermons les

progrès des bussites. Il vint ensuite en France, où il recueillit les derniers soupirs de Henri V, son souverain, qui mourut à Vincennes en 1422. Ce prince avait constamment témoigné beaucoup de confiance à Netter, qui mourut le 5 novembre 1450, à Rouen, après avoir été élevé aux premières charges de son ordre. On a de lui un traité intitulé : *Doctrinale antiquitatum fidei Ecclesie catholice*, Venise, 1571, 5 vol. in-fol. Cette édition, qui est rare, est la plus estimée. Cet ouvrage lui mérita un bref particulier du pape Martin V; il y réfute avec beaucoup de force les hérésies de son siècle. Il est auteur d'autres ouvrages pleins d'érudition, que l'on conserve dans des bibliothèques d'Angleterre. Il y en a plusieurs dans la bibliothèque bodléienne.

* NETTLETON (Thomas), médecin et littérateur, né en 1685 à Dewsbury, mort en 1742, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Some Thoughts concerning virtue and Lappiness, in a letter to a clergyman*, 1729, 1756 et 1751. Il a fourni un très-grand nombre de *Mémoires aux Transactions philosophiques*.

NEU (Jean-Christian), professeur d'histoire, d'éloquence et de poésie à Tübingen, où il mourut en 1720, est auteur de quelques ouvrages historiques, dans lesquels on remarque du savoir, de la critique et des préventions.

NEUBAUER (Ernest-Frédéric), théologien protestant, né à Magdebourg en 1703, fut professeur d'antiquités, de langues, puis de théologie à Giessen, où il mourut en 1748. On a de lui : des *Dissertations académiques*; des *Explications* heureuses de divers textes de l'Écriture sainte; des *Sermons*; des *Recueils* de petits traités des savants de Hesse; les *Vies* des professeurs en théologie de Giessen. L'érudition qui règne dans ses divers ouvrages lui a mérité un nom parmi les savants.

NEUBRIDGE. V. LITTLE.

NEUFCHATEAU. (Nicolas-Louis François, dit de). Voy. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

NEUFGERMAIN (Louis de), poète français, sous le règne de Louis XIII, s'avisait de faire des vers dont les rimes étaient formées de syllabes qui composaient le nom de ceux qu'il prétendait louer. Voiture tourna en ridicule cette manie pédantesque. Neufgermain voulut lui répondre; mais c'était la brebis qui se battait contre le lion. Cet homme singulier se qualifiait de *Poète hétéroclite de Monsieur, frère unique de Sa Majesté*. Ses *Poésies et Rencontres* ont été imprimées en 1650 et 1657, 2 vol. in-4; mais on ne les trouve plus, si ce n'est peut-être quelques lambeaux chez les épiciers. (V. Boileau, *Satire* 9.)

NEUFVILLE (Nicolas de), seigneur de VILLEROI, etc., conseiller et secrétaire d'état, grand trésorier des ordres du roi, épousa la fille de l'Aubespine, secrétaire d'état, et fut employé par la reine Catherine de Médicis dans les affaires les plus importantes. Dès l'âge de 18 ans, il était regardé comme un homme d'un mérite consommé, et il exerça la charge de secrétaire d'état en 1567, à 24 ans, sous le roi Charles IX. Il continua d'exercer la même charge sous les rois Henri III, Henri IV et Louis XIII, auxquels il rendit les services les plus importants. Ce ministre eut cependant beaucoup

d'ennemis et de jaloux, qui le firent passer longtemps pour ligueur, et pour avoir, depuis la paix, conservé des liaisons avec l'Espagne. L'Hoste, commis, filleul et créature de Villeroi, fut convaincu de trahir l'état, et d'envoyer à Madrid un double de tout ce qui passait par ses mains. Il se noya en s'enfuyant. (Voy. HOSTE.) Les ennemis de son maître renouvelèrent à cette occasion leurs accusations contre ce dernier. Mais les gens désintéressés qui approfondirent cette affaire ne crurent point qu'il y eût trempé. Il mourut à Rouen, à 74 ans, en 1617, dans le temps qu'on tenait une assemblée de notables. On a des *Mémoires* imprimés sous son nom, 4 vol. in-12, réimprimés à Trévoux en 7, en y comprenant la continuation. Ils contiennent moins des particularités curieuses et intéressantes qu'une apologie de sa conduite, et des leçons pour les ministres et pour les peuples. Le style n'en est pas léger, mais le fond en est judicieux et solide. On y trouve plusieurs pièces importantes sur les affaires qui se sont traitées depuis 1567 jusqu'en 1604. Ce qui se rend surtout recommandable, c'est l'idée avantagense qu'ils donnent de Villeroi. Habile politique, ministre appliqué, humain, ennemi de la flatterie et des flatteurs, protecteur des gens de bien et des gens de lettres, ami fidèle, bon père, bon mari, maître généreux, il fut le modèle des bons citoyens.

NEUFVILLE (Charles de), seigneur de VILLEROI, fils du précédent, gouverneur du Lyonnais, et ambassadeur à Rome, mourut en 1642, à 70 ans. Son fils Nicolas fut gouverneur de Louis XIV en 1646. Ce prince le fit duc de Villeroi, pair et maréchal de France, chef du conseil royal des finances, etc. Ce duc mourut en 1683, à 88 ans, avec la réputation d'un courtisan honnête homme.

NEUFVILLE (François de), fils de ce dernier, duc de VILLEROI, pair et maréchal de France, etc., commanda en Lombardie, où il fut battu à Chiari en 1701 et fait prisonnier à Crémone le 1^{er} février 1702. Il eut encore le malheur de perdre la bataille de Ramilies en Flandre, le 23 mai 1706. La perte était à peu près égale de part et d'autre, lorsque les troupes françaises se débandèrent pour fuir plus vite. L'ennemi, averti de ce désordre, détacha sa cavalerie après les fuyards; un grand nombre fut pris avec l'artillerie, les bagages et les caissons qui se trouvèrent abandonnés. Malheureux à la guerre, il fut plus heureux dans le cabinet. Il devint ministre d'état, chef du conseil des finances, et gouverneur de Louis XV, poste très-délicat, où il eut bien des désagréments à essuyer de la part du duc d'Orléans, qui le fit un jour enlever d'une manière brusque et violente, pour s'être opposé à un entretien secret qu'il voulait avoir avec le jeune roi. Il mourut à Paris en 1750, à 87 ans, regardé comme un honnête homme, fidèle à l'amitié, généreux et bienfaisant. Ces qualités l'avaient rendu le favori de Louis XIV, et le suffrage d'un si grand roi ne peut que prévenir puissamment en sa faveur. Il faut bien se garder de le juger d'après les romanesques et calomnieux *Mémoires* de Saint-Simon. On sait que les jugements de cet homme de cour sont l'effet de la pas-

sion ou du caprice. « Si le duc de Saint-Simon, » dit un éditeur de ces Mémoires, ne rend pas au » maréchal de Villeroi toute la justice qui pouvait » lui être due, c'est qu'il était dans l'intimité de » M. le régent, et que, franc, brusque et dur » comme il était, tous ceux qui se déclaraient les » ennemis de son altesse devenaient les siens. »

NEUHOFF (Théodore-Etienne, baron de), roi éphémère de la Corse. Il était né à Metz vers 1690 et était fils du baron de Neuhoft, gentilhomme allemand du comté de la Mark en Westphalie. Après avoir voyagé et cherché fortune dans toute l'Europe, il se trouva à Livourne en 1756. Il eut des correspondances avec les mécontents de Corse, et leur offrit ses services. Il s'embarqua pour Tunis, y négocia de leur part, en rapporta des armes, des munitions et de l'argent, entra dans la Corse avec ce secours, et enfin s'y fit proclamer roi. Il fut couronné d'une couronne de laurier, et reconnu dans l'île, où il se maintint par la guerre. Le sénat de Gênes mit sa tête à prix; mais n'ayant pu le faire périr, ni soumettre les rebelles, on eut recours à la France, qui envoya successivement des généraux et des troupes. Neuhoft fut chassé; l'île fut soumise; tout fut pacifié, au moins pour quelque temps. Le roi des CorSES alla chercher des secours à Londres; mais ses créanciers le firent mettre en prison, d'où il ne sortit qu'après sept ans. Horace Walpole ouvrit en sa faveur une souscription qui lui assura des moyens d'existence jusqu'à sa mort, arrivée le 11 décembre 1755. Il passa ses derniers jours dans l'oubli, regardé comme un aventurier malheureux et téméraire. Les Français ont soumis de nouveau la Corse en 1769, et les Génois leur en ont abandonné la souveraineté.

NEUMANN (Gaspard), théologien allemand, mourut en 1713 à Breslaw, où il était né en 1648. Il y était pasteur, et inspecteur des églises et des écoles. On a de lui : une grammaire hébraïque, sous le titre de *Clavis domus Heber*; *De punctis Hebræorum litterariis*; *De dispensatione circa legem naturæ*; *Epistola de scientia litterarum hieroglyphicarum*; *Bigia difficultatum physico-sacrarum*; *Genesis lingue sanctæ*. Il y a des choses hasardées dans cet ouvrage. Neumann était un homme d'une imagination vive, mais bizarre. Il écrivait mieux en allemand qu'en latin.

NEUMANN (Jean-Georges), né en 1661, fut professeur de poésie et de théologie, et bibliothécaire de l'université de Wittemberg, où il mourut en 1709. On a de lui des *Dissertations* sur des matières de controverse et de théologie. Elles sont la plupart prolixes, et ne peuvent intéresser que ceux de la communion de l'auteur.

NEUMANN (Frédéric-Guillaume), littérateur distingué, né à Berlin le 8 janvier 1781, et mort à Brandebourg le 9 octobre 1854. Orphelin presque en naissant, il fut reçu dans la maison d'un marchand où il consacra ses heures de loisir à des études sérieuses, surtout à la philologie. En 1802, lorsque W. Schlegel vint à Berlin il suivit ses leçons. Trois ans après il se rendit à Halle, pour compléter ses études académiques; mais contrarié à cette époque malheureuse pour la Prusse, il revint

à Berlin, et, après avoir tenté plusieurs carrières, il se jeta dans l'administration et fut enfin nommé intendant militaire. Forcé de se livrer à des travaux littéraires pour soutenir une famille nombreuse, c'est à cette obligation que l'on est redevable de ses deux publications périodiques : l'*Almanach pour la critique savante*, et la *Feuille des Délassements littéraires*, qui contiennent un grand nombre d'excellents morceaux. On lui doit en outre plusieurs ouvrages tant en vers qu'en prose, et une traduction allemande de l'*Histoire de Florence* par Machiavel.

NEUMAYER (François), né à Munich en 1697, entra chez les jésuites en 1712. Après avoir enseigné les belles-lettres et la théologie, et travaillé avec de grands succès au salut des âmes, en dirigeant la congrégation latine de Notre-Dame à Munich, il devint prédicateur de la cathédrale d'Augsbourg, fonction dont il s'acquitta pendant dix ans avec une réputation extraordinaire, s'attachant surtout à réfuter les erreurs du temps et écrivant à la fois sur toutes sortes d'objets qui intéressaient la religion, avec une force et une éloquence de raison qui entraînait même ses adversaires. Ses ouvrages, écrits tantôt en allemand, tantôt en latin, ont été répandus dans toute l'Allemagne; les derniers l'ont été dans toute l'Europe catholique. On distingue parmi ceux-ci : *Gratia vocationis sacerdotis*; *Theatrum asceticum*; *Theatrum politicum*; *Correctio fraterna*; *Exterminium acediae*; *Remedium melancholiae*; *Virtutes theologicae*. Le plus considérable de ses ouvrages écrits en allemand est intitulé : *Sermons de controverse*, 3 vol. in-4; ils sont d'une solidité qui les a mis à l'abri de toute attaque. Il mourut à Augsbourg le 1^{er} mai 1765, et eut pour successeur dans la chaire d'Augsbourg le père Aloysius Merz.

NEUPERG. Voy. NEIFFERG.

NEURE (Marthurin), habile mathématicien du xvi^e siècle, natif de Chinon, fut précepteur des enfants de Campigni, intendant de justice à Aix, par le crédit de Gassendi, dont il fut toute sa vie un zélé défenseur. Il fut chargé ensuite de l'éducation des princes de Longueville, qui l'honorèrent de leur estime et de leurs bienfaits. Ses ouvrages sont : deux *Lettres* en français, en faveur de Gassendi, contre Morin, Paris, 1630, in-4; une autre *Lettre* fort longue en latin, au même philosophe, qu'on trouve dans la dernière édition de ses *Œuvres*; un *Ecrit* aussi en latin de 61 pages, in-4, sur quelques coutumes ridicules et superstitieuses des Provençaux. Neure cultivait avec succès les muses latines; mais son goût n'était point assez épuré.

NEUSTAIN. Voy. ALEXANDRINI.

NEUVILLE (Anne-Joseph-Claude-Frèy de), jésuite, né en 1695 à Coutances, d'une famille noble établie en Bretagne, fit retentir les chaires de la cour et de la capitale de sa voix éloquente, pendant plus de trente années : il commença seulement à prêcher en 1736. Après la destruction de sa société en France, il se retira à Saint-Germain-en-Laye, où il eut la permission de demeurer, quoiqu'il n'eût pas rempli la condition que le parlement de Paris exigeait des jésuites qui voulaient

rester dans son ressort, c'est-à-dire l'abjuration de leur institut. La supériorité de ses talents, embellis par de grandes vertus, lui avaient mérité à la cour d'illustres protecteurs, qui obtinrent de Louis XV qu'il pût vivre tranquillement dans la solitude qu'il s'était choisie. Il est mort à Saint-Germain-en-Laye en 1774, atterré du coup dont Clément XIV avait frappé la société l'année précédente. On jugera aisément de l'impression que cet événement fit sur lui, par la lettre qu'il écrivit à un de ses anciens confrères, en date du 3 septembre 1773. « Permettez, disait-il, que sur cette tragique révolution, qui fera l'étonnement de la postérité, je vous parle en père et en ami. Pas un mot, un air, un ton de plainte et de murmure. Respect incapable de se démentir à l'égard du siège apostolique et du pontife qui l'occupe; soumission parfaite aux volontés rigoureuses mais toujours adorables de la Providence, et à l'autorité qu'elle emploie à l'exécution de ses desseins, dont il ne nous convient point de sonder les profondeurs. N'épanchons nos regrets, nos gémissements, nos larmes, que devant le Seigneur, et dans son sanctuaire; que notre juste douleur ne s'exprime devant les hommes que par un silence de paix, de modestie, d'obéissance; n'oublions ni les instructions, ni les exemples de piété, dont nous sommes redevables à la société; montrons par notre conduite qu'elle était digne d'une autre destinée; que les discours et les procédés des enfants fassent l'apologie de la mère: cette manière de la justifier sera la plus éloquente, la plus persuasive; elle est la seule convenable, la seule permise et légitime. Nous avons désiré de servir la religion par notre zèle et par nos talents; tâchons de la servir par notre chute même et par nos malheurs. Vous ne doutez point, mon cher frère, de la situation pénible de mon esprit et de mon cœur au spectacle de la destruction humiliante de la société à laquelle je dois tout, vertus, talents, réputation. Je puis dire qu'à chaque instant je bois le calice d'amertume et d'opprobre, que je l'épuise jusqu'à la lie: mais en jetant un coup d'œil sur Jésus-Christ crucifié, oserait-on se plaindre? » Ses *Sermons* ont été publiés, Paris, 1776, 8 vol. in-12. On les distinguera de la foule des écrits de ce genre, par la beauté des plans, la vivacité des idées, la singulière abondance d'un style pittoresque et original, la chaleur du sentiment. Dans Bourdaloue on a admiré la force et la majesté de la raison, dans Massillon l'élégance et le sentiment, dans le père Neuville les richesses et les ornements de l'esprit. Croirait-on qu'un habile et judicieux littérateur (l'abbé Trublet) a cru pouvoir comparer cet orateur à Voltaire? « J'ai trouvé, dit-il, des rapports entre M. Bossuet et Corneille, j'en trouve aussi entre le père de Neuville et Voltaire; et le premier me paraît, à plusieurs égards, dans l'éloquence, ce que le second est dans la poésie. J'espère qu'on ne désapprouvera pas des comparaisons où j'ai considéré les talents en eux-mêmes, et indépendamment de l'usage qu'on en fait, usage d'autant plus blâmable, lorsqu'il est mauvais, que les

» talents sont plus grands. » Sans prétendre justifier dans toute son étendue ce parallèle singulier, il nous semble que la différence même que M. Trublet met entre ces deux hommes est un trait de ressemblance de plus, par l'égalité d'ardeur et de constance avec laquelle ils ont combattu, l'un pour, l'autre contre la religion de J.-C. Si l'acharnement de Voltaire contre le christianisme lui a fait saisir toutes les occasions de le calomnier et de le rendre odieux; si à tout propos et même contre tout propos il a donné l'essor à sa haine implacable contre tout ce qui tient à la sainteté et à la divinité de notre foi, le père de Neuville, par un esprit contradictoire à celui de ce philosophe, a dirigé tous les ressorts de son esprit, toute l'impulsion de son éloquence vers la défense et l'honneur de la religion. Quel que fût le sujet de son discours, fût-ce la moralité la plus simple et la plus connue, fût-ce un panégyrique ou une oraison funèbre, son zèle y trouvait des digressions faciles et naturelles sur l'excellence, l'utilité et la vérité du christianisme; jamais il ne perdait de vue ce grand objet, jamais les couleurs ne lui ont manqué pour en tracer des tableaux brillants et magnifiques. Partout on voit dans la religion une terre fertile en fruits précieux et salutaires: la vraie gloire, l'honneur, la décence, suivant l'expression du Sage, les charmes d'un amour tendre et permanent, les douceurs de l'espérance la plus solide et la plus sûre, sont le prix de l'attachement qu'on lui voue. (*Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris, et flores mei fructus honoris et honestatis. Ego mater pulchræ dilectionis et sanctæ spei. Eccles. 24.*) C'est sous ce point de vue que le père de Neuville faisait envisager la doctrine de l'Évangile, dont il relevait encore l'éclat par un contraste frappant avec les dogmes absurdes, avilissants et désolants de l'incrédulité: et cela toujours avec une force, une opulence d'idées et d'expressions qui enlevaient l'admiration et la conviction, et qui opéraient dans l'âme des chrétiens éclairés et persuadés le sentiment le plus doux. Si quelquefois l'enthousiasme de son éloquence lui a fait négliger l'exactitude du langage et les lois sévères de l'élocution française; si l'ardeur de sa marche a paru déranger quelquefois l'économie du discours et la régularité de la distribution, ce sont des défauts de grands maîtres, que l'homme de goût préférera sans hésiter à la froide exactitude des génies subalternes. On a publié, en 1785, sa *Morale du nouveau Testament*, ou *Réflexions chrétiennes*, etc., Paris, 5 vol. in-12: ouvrage écrit avec autant de netteté que de solidité. — Quelque long que soit cet article, nous croyons devoir le terminer par la prédiction bien précise de la révolution de France et de ses effets très-détaillés: elle ne peut que paraître infiniment remarquable. C'est dans le panégyrique de saint Augustin, qu'après avoir exposé avec autant de force que de vérité les erreurs de la prétendue philosophie, il finit de la sorte: « O religion sainte! ô trône de nos rois! ô France! ô patrie! ô pudeur! ô bienséance! Ne fût-ce pas comme chrétien, je gérais comme citoyen; je ne cesserais pas de pleurer les outrages par les-

» quels on ose vous insulter, et la triste destinée
 » qu'on vous prépare. Qu'ils continuent de s'é-
 » tendre, de s'affermir, ces affreux systèmes; leur
 » poison dévorant ne tardera pas à consumer les
 » principes, l'appui, le soutien nécessaire et essen-
 » tiel de l'état. Amour du prince et de la patrie,
 » lien de famille et de société, désir de l'estime et
 » de la réputation publique, soldats intrépides,
 » magistrats désintéressés, amis généreux, épouses
 » fidèles, enfants respectueux, riches bienfaisants,
 » ne les espérez point d'un peuple dont le plaisir
 » et l'intérêt seront l'unique dieu, l'unique loi,
 » l'unique vertu, l'unique honneur. Dès lors, dans
 » le plus florissant empire, il faudra que tout
 » croule, que tout s'affaisse, que tout s'anéantisse;
 » pour le détruire, il ne sera pas besoin que Dieu
 » déploie sa foudre et son tonnerre : le ciel pourra
 » se reposer sur la terre du soin de le venger et de
 » la punir. Entraîné par le vertige et le délire de
 » la nation, l'état tombera, se précipitera dans un
 » abîme d'anarchie, de confusion, de sommeil,
 » d'inaction, de décadence et de dépérissement. »
 Que penser d'une religion qui, trente et quarante
 ans avant l'événement, vous fait voir des résultats
 si étonnants et si incroyables, énoncés d'une ma-
 nière si circonstanciée et si précise! d'une reli-
 gion dont la chute prévue fait prévoir tant d'autres
 choses!

NEUVILLE (Pierre-Claude FREY de), frère aîné
 du précédent, également jésuite, né à Granville en
 1692 (1), deux fois provincial et deux fois supérieur
 de la maison professe à Paris; il mourut à Rennes
 en 1775. Il s'est aussi distingué dans la carrière de
 la prédication. Ses *Sermons*, au nombre de 16, ont
 été imprimés à Rouen en 1778, 2 vol. in-12. Si on
 en excepte quelques-uns, plus travaillés et mis au
 net par lui-même, la plupart ne sont qu'une légère
 ébauche, telle que la jetai à la hâte un esprit fa-
 cile et constamment nourri par les réflexions les
 plus solides sur la religion et les mœurs.

NEUVILLE. Voy. PONCY.

NEVERS (Louis de GONZAGUE, duc de), général
 distingué, était le troisième fils de Frédéric II, duc
 de Mantoue. Il fut élevé à la cour de Henri III, et
 fait prisonnier à la bataille de Saint-Quentin, il fut
 amené devant son oncle Ferdinand, qui essaya en
 vain de l'attirer dans son parti, en l'attachant à
 l'Espagne. En 1563, il devint duc de Nevers par sa
 femme Henriette de Clèves. Il servit avec distinction
 en France où il s'était retiré, et obtint le gouver-
 nement de Champagne. Après avoir gardé la neu-
 tralité quelque temps, il reconnut Henri IV, et fut
 le trouver à Ivry. Il eut des discussions très-vives
 avec Sully, qui se plaignait toujours de sa lenteur
 dans l'exécution de ses plans militaires. Il mourut
 à Nesle en octobre 1595, à 56 ans. Ses *Mémoires*,
 publiés par Gomberville et Cusson, 1663, 2 vol.
 in-fol., renferment des choses curieuses. Ils s'é-
 tendent depuis 1574 jusqu'en 1595. On y a joint
 beaucoup de pièces intéressantes, dont quelques-
 unes vont jusqu'en 1610, année de la mort de

Henri IV. Louis de Gonzague était fils de Frédé-
 ric II, duc de Gonzague. Voy. GONZAGUE.

NEVERS (l'abbé Philippe-Julien MAZARIN-MAN-
 CINI, duc de), chevalier des ordres du roi, était
 neveu du cardinal Mazarin. Il naquit en 1644 à
 Rome, et reçut de la nature beaucoup de goût et
 de talent pour les belles-lettres. Il mourut à Paris
 en 1707, après avoir publié plusieurs pièces de
 poésie d'un goût singulier, et qui ne manquent ni
 d'esprit ni d'imagination. On connaît ses vers contre
 Rancé, le réformateur de la Trappe, qui avait écrit
 contre l'archevêque Fénélon :

Cet abbé qu'on croyait pétri de sainteté,
 Vieilli dans la retraite et dans l'humilité,
 Orgueilleux de ses croix, bouffi de sa souffrance,
 Rompt ses sacrés statuts en rompant le silence;
 Et, contre un saint prélat s'animant aujourd'hui,
 Du fond de ses déserts déclame contre lui;
 Et, moins humble de cœur que fier de sa doctrine,
 Il ose décider ce que Rome examine.

NEVISAN (Jean), jurisconsulte italien, natif
 d'Asti, mort en 1540, étudia le droit à Padoue et
 l'enseigna ensuite à Turin. Son principal ouvrage
 est intitulé : *Sylva nuptialis libri VI, in quibus ma-
 teria matrimonii, dotium, filiationis, adulterii, dis-
 cutitur*, Lyon, 1521, in-8; livre curieux, qui souleva
 les femmes contre lui.

NEWCASTLE. Voy. CAVENDISH.

NEWCOME (William), prêtre anglican, né en
 1729, après avoir fait ses études à l'université d'Ox-
 ford, fut admis dans la maison du comte d'Héré-
 ford, lord lieutenant d'Irlande, en qualité de cha-
 pelain, et donna tant de preuves de savoir, que ce
 seigneur se plut à l'avancer. Il le présenta en 1766
 à l'évêché de Dromore, d'où il fut transféré succes-
 sivement à Ossory, puis à Waterford, et enfin en
 1793, à l'archevêché d'Armagh. Newcome avait
 une grande érudition ecclésiastique, dont il a donné
 des preuves dans ses nombreux ouvrages. On a de
 lui : une *Harmonie des Evangiles*, 1778, in-fol. Il
 y fait un grand usage de l'édition du Testament
 grec de Wetstein (voy. ce nom), et y soutient l'o-
 pinion commune que le ministère du Sauveur a
 duré au moins trois ans. En 1780, il traita ce
 point de critique contre Priestley, qui, dans son
Harmonie grecque, réduisait à un an le temps de
 la prédication de Jésus-Christ. Priestley répondit,
 et, comme il arrive presque toujours, l'un et
 l'autre persistèrent dans leur opinion. *Observations
 sur la conduite de Notre-Seigneur, comme instituteur
 divin et sur l'excellence de son caractère moral*,
 1782, in-4; *Essai sur une version perfectionnée, sur
 un arrangement métrique, et sur une explication des
 12 petits Prophètes*, 1785; *Essai du même genre sur
 Ezéchiel*, 1788; *Examen des principales difficultés
 de l'histoire de l'Evangile, relativement à la résur-
 rection*, 1792; *Examen historique des traductions
 anglaises de la Bible, etc.*, 1792; cet ouvrage ne
 parut qu'après la mort de l'auteur, qui voulut sans
 doute s'épargner les discussions que ne pouvait
 manquer de lui attirer un ouvrage, dont l'annonce
 seule avait soulevé tous les théologiens anglicans.
 Newcome s'était, au reste, formé sur l'interpré-
 tation de l'Ecriture sainte un système à part, et
 qui laissait beaucoup de latitude aux traducteurs.

(1) La *Biographie* Michaud le fait naître à Vitry, (d'une fa-
 mille originaire du canton de Bale), et lui donne les prénoms de
 Pierre-Charles.

Il ne croyait pas qu'on dût avoir égard aux opinions des différentes communions, mais seulement au sens critique ; il fut combattu par Horsley. L'archevêque Newcome mourut le 11 janvier 1800.

* NEWLAND (Pierre), littérateur hollandais, né à Dimmermeer, près d'Amsterdam, en 1764, était fils d'un charpentier, qui lui fit donner une éducation soignée. Il en profita si bien qu'à dix ans il avait déjà trouvé la solution de différents problèmes et composé des *Pièces de vers* dignes de l'impression. Professeur de mathématiques à Utrecht, puis à Amsterdam, et enfin à Leyde, il fut un des savants chargés par le gouvernement batave de fixer les longitudes. Il mourut en 1794, ayant à peine 31 ans. Newland s'appliqua à toutes les sciences avec succès. Il traduisit en vers tout ce que les poètes grecs et latins ont dit de l'âme après la mort. Ses ouvrages les plus connus sont : *Poésies en hollandais* ; *Des moyens d'éclairer le peuple* ; *Utilité générale des mathématiques* ; *Du système de Lavoisier* ; *De la forme du globe* ; *Du cours des comètes et de l'incertitude de leur retour*, 1790 ; *De la méthode pour les latitudes en mer* ; *Traité de navigation*, etc.

NEWTON (John), mathématicien anglais, naquit en 1622 à Oundle dans le Northamptonshire, fut chapelain de Charles II, et recteur de Ross dans le comté de Héréford, où il mourut en 1678. On a de lui : *Astronomia britannica*, 1656, in-4, en trois parties ; *Trigonometria britannica*, 1658, 2 liv. in-fol. ; *Chiliades centum logarithmorum*, 1659, in-8 ; *L'art du jaugeage pratique*, 1659 ; *Eléments de mathématiques*, 1660 ; *Arithmétique naturelle*, 1671, in-8 ; une *Cosmographie*, 1674 ; *Introduction à l'astronomie* ; *Introduction à la géographie*, 1678, in-8.

NEWTON (Isaac), créateur de la philosophie naturelle, né le 25 décembre 1642, la même année où mourut Galilée, à Woolstrop dans la province de Lincoln, appartenait à une famille noble : il s'adonna de bonne heure à la géométrie et aux mathématiques. Descartes et Kepler furent les auteurs où il en puisa la première connaissance. Dès la plus tendre enfance, il s'était fait remarquer par son goût pour les inventions physiques et mécaniques. S'étant muni d'ustensiles d'une dimension proportionnée à son âge, il fabriqua de petites machines de diverses espèces, et même des horloges qui marchaient par l'écoulement de l'eau, et un moulin-à-vent d'une invention toute nouvelle. Il apprit le dessin de lui-même. On montre encore aujourd'hui à Woolstrop un petit cadran solaire, qu'il construisit sur la muraille de la maison qu'il habitait. Les premiers ouvrages qu'il parcourut, dans sa première jeunesse, furent Euclide, la *Logique* de Sanderson et l'*Optique* de Kepler. On raconte qu'étudiant un jour, assis sous un pommier, une pomme tomba devant lui ; la chute de ce fruit le porta à réfléchir sur la nature du pouvoir qui porte et précipite les corps vers le centre de la terre avec une force continuellement accélérée, et il établit son système de l'attraction. Il crut qu'il fallait bannir de la physique les conjectures et les hypothèses, et soumettre cette science aux expériences et à la géométrie. Projet excellent, s'il avait pu l'exécuter

sans mêler à sa théorie beaucoup de choses hypothétiques. Diverses expériences de Kepler sur la pesanteur, peut-être aussi l'idée de l'attraction générale, établie dans le *Mundus Magnus* du père Kircher, fournirent au philosophe anglais des conjectures sur la force qui retient les planètes dans leurs orbites. Ce fut en 1687 qu'il publia ce qu'il pensait sur cet objet. Ses *Principia mathematica philosophiæ naturalis*, ouvrage où la géométrie sert de base à la physique, parurent cette année en latin, in-4, et ont été réimprimés en 1726. (Voy. CHASTELET la marquise du). Il y avance cette assertion, qu'il n'y a peut-être pas un pouce de matière dans tout l'univers. En même temps qu'il travaillait à ce livre, il en avait un autre entre les mains, son *Optique*, ou *Traité de la lumière et des couleurs* : celui-ci vit le jour pour la première fois en 1704 ; il a été traduit en latin par Clarke, Londres, 1719, in-4, en français par Coste, Paris, 1722, in-4, et par Marat d'odieuse mémoire, 1787, 2 vol. in-8. Cette dernière traduction, revue par Beauzée, est peu fidèle ; mais elle répare les défauts de l'original, où les pensées sont quelquefois rendues en termes obscurs, souvent noyées dans des périphrases, et ressassées par de vaines redites. Partant de la découverte du père de Chales, et adoptant quelques idées du père Grimaldi (voy. ces deux noms), Newton crut pouvoir faire connaître parfaitement la nature de la lumière, en la décomposant, et en anatomisant ses rayons ; plusieurs de ses expériences sont vraiment curieuses et dignes de l'attention des physiciens. Sa théorie a paru à bien des personnes une espèce de démonstration ; mais dans ces dernières années elle a perdu beaucoup du crédit dont elle avait joui. On a vu Marat (*Découvertes sur la lumière*, etc., Paris, 1782 et 1788) réduire les sept couleurs primitives à trois, nier la différente réfrangibilité des rayons, avancer que le noir n'est pas une simple privation de la lumière, etc. ; Palmer (*Théorie des couleurs et de la vision*, traduite de l'anglais, Paris, 1777) assurer que chaque rayon est composé de trois autres, que la lumière ne comporte aucune couleur, etc. ; le célèbre Euler (*Lettres à une princesse d'Allemagne*, Berne, 1775) faire consister les couleurs, comme les sons, dans des vibrations plus ou moins vives, plus ou moins multipliées, etc. Cette diversité d'opinions sur la nature de la lumière et des couleurs n'empêche pas que Newton n'ait rendu à l'optique des services précieux. Il a perfectionné les télescopes, et a inventé, si l'on s'en tient à l'opinion commune, celui qui montre les objets par réflexion ; mais Nollot attribue l'invention de ce télescope à Jacques Grégory, dont l'*Optica promota* parut lorsque Newton avait à peine 20 ans. Peut-être l'un ou l'autre, ou tous les deux, ont-ils pris l'idée de ce télescope dans la *Catoptrique* du père de Chales, liv. 5, prop. 34, où il paraît clairement énoncé. Quoi qu'il en soit, il est certain que Newton prolifera beaucoup de l'*Optica* de Grégory, comme il a tiré pour sa géométrie de grandes lumières de Grégoire de Saint-Vincent. (Voy. ce nom.) Un des principaux titres de sa gloire était le *Calcul différentiel*. Leibnitz lui en contesta la dé-

couverte ; le philosophe allemand fut condamné par les commissaires de la société royale de Londres, qui jugèrent en faveur de leur concitoyen. (Voy. LEIBNITZ.) En 1696, le roi Guillaume créa Newton garde des monnaies. Le philosophe rendit des services importants dans cette charge, à l'occasion de la grande refonte qui se fit alors. Trois ans après, il fut maître de la monnaie, emploi d'un revenu très-considérable. On lui donna en 1703 la place de président de la société royale, qu'il conserva jusqu'à sa mort pendant 15 ans. La reine Anne le fit chevalier en 1705. Il fut plus connu que jamais à la cour sous le roi Georges. La princesse de Galles, depuis reine d'Angleterre, disait souvent qu'elle se tenait heureuse de vivre de son temps. Dès que l'académie des sciences de Paris put choisir des associés étrangers, elle ne manqua pas d'orner sa liste du nom de Newton. Du moment qu'il fut employé à la monnaie, il ne s'engagea plus dans aucune entreprise considérable de mathématiques, ni de physique. Il posséda jusqu'à l'âge de 80 ans une santé égale ; alors il commença d'être incommodé de la pierre, et le mal devenu incurable l'enleva en 1727, à 83 ans. Dès que la cour de Londres eut appris sa mort, elle ordonna que son corps, après avoir été exposé sur un lit de parade, comme les personnes du plus haut rang, fût transporté dans l'abbaye de Westminster. Le poêle du cercueil fut soutenu par le grand chancelier et par trois pairs d'Angleterre. On lui éleva un tombeau magnifique, sur lequel est gravée une épitaphe dans le goût oriental, où l'on félicite le genre humain d'être frère utérin de ce grand calculateur :

Sibi gratulentur mortales,
Tale tantumque extitisse
Humani generi decus.

Newton ne se maria point. Son caractère tranquille, simple, affable, ne se démentit point pendant le cours de sa longue carrière. La vanité le troublait quelquefois ; mais la réflexion lui faisait combattre cette ennemie du repos, qu'il appelait avec raison une chose très-substantielle : *Serò demum animadverti quòd vanam gloriolam captans, perdidi quietem meam, rem prorsus substantialem.* Il avait un grand respect pour la Divinité ; les seules causes finales lui paraissaient un argument suffisant pour anéantir l'athéisme. Il était loin de croire que son attraction et ses calculs pussent expliquer l'état du ciel sans recourir en dernier lieu à la volonté directe et à l'action immédiate de Dieu. « Les dix planètes » principalement, dit-il, décrivent autour du soleil des cercles, dont il est le centre, et sur un plan à peu près semblable. Tous ces mouvements réguliers ne viennent d'aucune cause mécanique, » puisque les comètes suivent un plan différent. Ce système magnifique du soleil, des planètes et des comètes n'a pu être enfanté que par la volonté et le pouvoir d'une intelligence toute-puissante. » *Phil. nat. princ. math.*, p. 482, Cambridge, 1713. Il était en cela parfaitement d'accord avec Leibnitz, qui dit dans sa *Théodicée*, n° 545 : « Les physiciens ont beau expliquer, et les géomètres faire des calculs, il faut reconnaître quantité de choses qui ne sont rien moins qu'un résultat de physique ou

» de géométrie. » Quoique Newton parût attaché à l'Eglise anglicane, il avait embrassé la doctrine de Socin. On croit que l'habitude de calculer l'avait entraîné dans cette erreur plus que tout autre motif : trois qui n'en font qu'un lui paraissaient un argument arithmétique parfaitement insoluble. Cependant, par une inconséquence moins conciliable avec la logique qu'avec l'algèbre, il était fermement persuadé de la révélation. Une preuve de cette persuasion, c'est qu'il a commenté l'*Apocalypse*. Il y trouve clairement que le pape est l'antechrist, et les autres chimères que les protestants y ont découvertes contre l'Eglise romaine. Apparemment il a voulu par ses rêveries, dit un homme d'esprit, consoler la race humaine de la supériorité qu'il avait sur elle, ou prouver qu'il ne l'avait pas au point que l'on croyait. On a de lui, outre ses *Principes* et son *Optique* : un *Abrégé de chronologie*, traduit en français par Granet, 1728, in-4, où il y a des sentiments et un système très-différents des autres chronologistes. Fréret attaqua ce système, et Newton lui répondit avec vivacité, en 1726. Le P. Souciet, jésuite, s'éleva aussi contre la *Chronologie* de Newton dans plusieurs *Dissertations*. On a reproché en Angleterre aux deux savants français, de n'avoir pas trop bien entendu la partie astronomique de ce système ; mais on convient aujourd'hui que leurs critiques sont justes : l'enthousiasme national, qui se communiqua, même aux savants étrangers, ne permit point alors d'apprécier les choses avec justesse. Une *Arithmétique universelle*, en latin, Amsterdam, 1761, 2 vol. in-4, avec des *Commentaires* de Castillon. *Analysis per quantitatum series, fluxiones et differentias*, 1716, in-4, traduit en français par Buffon, Paris, 1740, in-4 ; plusieurs *Lettres* dans le *Commercium epistolicum*. Newton a certainement rendu de grands services à la physique en l'unissant à la géométrie ; mais il faut convenir qu'il a poussé cette alliance si loin, qu'elle a paru dégénérer en abus, et que la science de la nature n'est presque devenue qu'une combinaison aride de mesures et de nombres. Dans cet état décharné et squeletteux, la physique n'a présenté à la jeunesse qu'un aspect rebutant. L'influence d'une étude purement algébrique sur les belles-lettres n'a point été favorable à leur progrès ; en réprimant l'essor de l'imagination, elle a diminué les ressources du génie ; des efforts pénibles et calculés ont remplacé cet enthousiasme qui produit les beautés naturelles et touchantes. Quant au fond même des systèmes auxquels le philosophe anglais a fait servir une si profonde géométrie, il y a eu un temps où il n'était pas permis de les révoquer en doute. Les académies et les collèges en avaient fait une espèce de dogme, qu'on ne pouvait contredire sans note d'hérésie. Le temps a apporté quelque adoucissement à cette rigueur. En 1772, on vit paraître des *Observations* (réimprimées à Paris en 1778 et à Liège en 1788) où l'on osait examiner les titres du règne exclusif qu'exerçait la nouvelle physique ; on y démontrait que le faux pouvait être calculé comme le vrai ; et dès lors la grande base de l'édifice newtonien se trouva ébranlée. On réfléchit surtout sur l'inconséquence que présente la

théorie de l'ellipse, suivant laquelle les planètes s'éloignent de rechef du soleil, au moment même que l'attraction les a réduites au point de devoir s'engloutir dans cet astre. Le chevalier de Forbin (*Eléments des forces centrales*) a fait depuis sur cet article des observations victorieuses, auxquelles l'académie des sciences n'a trouvé à opposer rien de raisonnable, puisqu'elle a cru ne pouvoir y répondre que par voie d'autorité, par une espèce d'*autos epha*, ce grand argument des péripatéticiens, que le philosophe anglais a eu pendant quelque temps la gloire de voir ressusciter en sa faveur. Les disciples de Newton ont changé, modifié, expliqué ses systèmes de cent façons diverses. Selon qu'ils ont cru apercevoir plus de facilité à satisfaire aux difficultés, ils ont abandonné plusieurs de ses assertions, pour mieux défendre les autres; de manière que le maître aurait aujourd'hui bien de la peine à reconnaître son ouvrage. Cependant si nous en croyons un savant moderne, qui a imaginé lui-même des systèmes brillants et spécieux (le baron de Marivetz), toutes ces précautions n'empêcheront pas que la théorie de l'attraction ne soit un jour et peut-être bientôt reléguée avec celle des antipéristases et autres qualités occultes: toute l'autorité des savants qui la défendent encore et qui s'efforcent de la maintenir dans la prérogative d'une vérité reconnue et démontrée ne la sauvera pas du danger qui la menace. « Nous n'écrirons point ici, » dit-il dans sa *Lettre à M. Bailly*, la liste très-nombreuse de savants qui n'ont pas plié le genou devant l'idole appelée *attraction*, qui n'ont pas reposé leurs pensées sur ce nuage léger. Les autorités doivent céder à la raison. Cela est facile, peut-être, pour ceux qui se sont emparés de l'autorité: pour se consoler, Monsieur, qu'ils regardent derrière eux, qu'ils considèrent le sort de leurs prédécesseurs: ils subissent la loi générale et invariable. Dans l'empire des sciences, le sceptre du despotisme, toujours usurpé, a toujours passé de main en main à titre également illégitime. Ce sort est réservé aux ligueurs usurpatrices, comme aux particuliers usurpateurs. C'est sur des exemples si multipliés que s'établit l'espérance de ceux qui entrent dans la carrière avec de nouvelles idées. Telle est la source des consolations qui soutiennent leur courage au milieu des contrariétés qui les attendent. L'empire des idées dominantes dans un temps se détruit; d'autres s'en forment un nouveau, péniblement, lentement à la vérité. L'opinion reçue combat longtemps; mais on voit ses efforts s'affaiblir progressivement: on présage, on calcule l'époque de sa défaite, on prévoit l'instant où sa puissance s'évanouira. Sa chute, amenée par les développements successifs de l'intelligence, est souvent bien moins l'effet d'une impulsion puissante que celui d'une lente dégradation. A défaut de la foudre du génie, qui pouvait la terrasser en un instant, la lime sourde des méditations, les secousses répétées que lui donnent des observations suivies et multipliées, l'ébranlent: elle tombe enfin, sans que personne puisse s'honorer de sa chute. Alors ce vaste édifice

» couvre de ces débris le terrain qu'il avait com-
 » primé. Ceux dont ce terrain devient le domaine
 » sont occupés longtemps encore du soin d'enlever
 » ces décombres, qui retardent la construction d'un
 » nouvel édifice, tandis que d'autres architectes
 » méditent déjà d'en établir un nouveau sur ses
 » ruines. » Il n'y a point d'édition réellement
 complète des *Œuvres de Newton*, bien que Hors-
 ley ait prétendu en donner une en 3 vol. in-4,
 Londres, 1779-83. Pour la rendre complète, il fau-
 drait y joindre les 4 volumes d'*Opusculs* publiés
 par Castillon, Berlin, 1774, ainsi que les *Lettres*
scientifiques de Newton, rapportées dans la *Bio-*
graphia britannica et dans le *Commercium epistoli-*
cum. On peut consulter sur Newton l'ouvrage fort
 rare, intitulé: *Collection for the history of the town*
and soke Grantham, containing authentic memoirs
of sir Isaac Newton, now first published from the
original Mss. in the possession of the earl of Ports-
mouth, Londres, 1806. On a imprimé à Glasgow
 en 1822, 4 vol. in-8: *Les principes mathématiques*
de la philosophie naturelle, de Newton, avec les
 commentaires des PP. Leseur et Jacquier, religieux
 minimes, professeurs de mathématiques. Voy. la
 note placée à l'article DESCARTES.

* NEWTON (Thomas), savant prélat anglican, naquit en 1704 à Lichtfield, dans le comté de Stafford. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale et à Westminster, il alla à Cambridge au collège de la Trinité, où il fut reçu agrégé. Ayant pris les ordres, il exerça le ministère dans différentes églises de Londres jusqu'en 1745, où il prit le degré de docteur. Devenu chapelain du roi en 1756, il fut bientôt après pourvu d'une prébende à Westminster et de la sous-chanterie d'York. Enfin il fut nommé en 1761 à l'évêché de Bristol, auquel il réunit deux ans après le doyenné de Saint-Paul. Il mourut le 14 février 1782, âgé de 79 ans. On dit qu'il refusa la primatie d'Irlande. C'était un prélat exact et charitable. Quant à sa théologie, elle n'est orthodoxe, ni suivant la foi catholique, ni suivant la réformation anglicane. Il combat l'éternité des peines, et croit au rétablissement final de l'harmonie et du bonheur général. On a de lui: une *Edition du Paradis perdu* de Milton, avec des notes *variorum*, dont quelques-unes sont de lui, 1749; *Dissertation sur les prophéties*, 2 vol. in-12. Il y renouvelle les diatribes de quelques protestants contre l'Eglise romaine. Ses *Œuvres* réunies précédées de sa *Vie* écrite par lui-même, Londres, 1782, 2 vol. in-4, 1787, 6 vol. in-8.

* NEY (Michel), maréchal et pair de France, né à Sarrelouis, le 17 janvier 1769, fils d'un simple artisan, reçut une éducation peu brillante; mais ses heureuses dispositions y suppléèrent en partie. En 1787 il s'engagea dans le régiment de colonel-général hussards, où il était sous-officier quand la révolution éclata. Les circonstances lui procurèrent un rapide avancement. Nommé capitaine, il fit les deux premières campagnes comme aide-de-camp du général de Lamarche. Plus tard, chargé par Kléber de différentes missions, il mérita dès-lors le surnom d'*infatigable*, et fut fait adjudant-général puis en 1796, général de brigade. Employé à l'ar,

mée du Rhin sous les ordres de Hoche, il y donna dans plusieurs occasions des preuves d'une rare intrépidité, notamment aux affaires de Neuwied et de Giessen. Fait général de division en 1798, il commanda la cavalerie de l'armée, chargée de l'odieuse invasion de la Suisse, et soutint sa réputation. Il revint en 1800 à l'armée du Rhin et seconda dignement Moreau dans la glorieuse journée de Hohenlinden. Après la paix de Lunéville, le premier consul le nomma ministre plénipotentiaire en Suisse. A la création de l'empire en 1804, il fut fait maréchal et grand-aigle de la légion d'honneur. L'année suivante il remporta dans la Souabe une victoire qui lui valut le titre de duc d'Elchingen. Chargé d'occuper le Tyrol après la capitulation d'Ulm, il y obtint de nouveaux triomphes. La guerre recommença en 1806, et il prit une part brillante à toutes les opérations de cette rapide campagne et de la suivante, et mérita ainsi le surnom de *brave des braves*. Après la paix de Tilsit, envoyé en Espagne (1808), ses querelles avec Masséna le forcèrent de quitter l'armée; mais auparavant il l'avait sauvée par la belle retraite qu'il lui fit faire des murs de Lisbonne à Miranda del Corvo, en présence d'un ennemi quatre fois plus nombreux. (Voy. MASSÉNA.) En 1812, lors de l'invasion de la Russie, Ney, à la tête du 5^e corps, se signala dans divers combats et se surpassa à la bataille sanglante de la Moskowa dont il reçut le surnom avec le titre de prince. Dans la désastreuse retraite de Russie, conservant toute la vigueur de son âme que l'on aurait crue *trempée d'acier*, il sauva les débris de l'armée au passage de la Bérésina. L'année suivante il contribua aux victoires de Lutzen et de Bautzen; mais la fortune le trahit à Dennevitz, où il fut battu par Bernadotte (Voy. CHARLES-JEAN, II, 335.) Ney donna de nouvelles preuves de sa valeur dans la campagne de 1814, et il se trouvait à Fontainebleau, lorsque Napoléon apprit sa déchéance. Il fut un de ceux qui le pressèrent le plus vivement d'abdiquer, et se soumit à l'autorité des Bourbons. Le 12 avril il dit au comte d'Artois : « Votre altesse » royale verra avec quelle fidélité nous saurons » servir notre roi légitime. » Louis XVIII lui conserva tous ses titres, et le créa pair de France. Au mois de février 1815, lorsque Bonaparte s'échappa de l'île d'Elbe, Ney reçut l'ordre de se rendre dans la 6^e division militaire dont il était gouverneur. Avant son départ il eut une audience du roi, et lui promit d'amener le perturbateur de l'Europe *dans une cage de fer*. De Besançon, il se rendit à Lons-le-Saulnier où il apprit que Bonaparte était à Lyon. Quoiqu'il ne comptât pas sur ses soldats, il ne paraissait pas avoir renoncé à essayer d'accomplir la promesse qu'il avait faite au roi, lorsqu'un émissaire du général Bertrand lui apporta des lettres et des proclamations de l'empereur. Dès ce moment il revint à son ancien maître, et, dans une proclamation du 14 mars, adressée aux troupes, il dit : « La cause des Bourbons est à jamais perdue.... » c'est à l'empereur Napoléon qu'il appartient seul » de régner. » Bonaparte l'envoya commissaire extraordinaire sur les frontières du Nord, puis l'emmena à Waterloo, où sa valeur brilla de son an-

cien éclat. De retour à Paris, il fit à la chambre des pairs un tableau effrayant de l'état de l'armée et se retira dans l'Auvergne; il y fut arrêté par suite de l'ordonnance du 24 juillet. Traduit devant un conseil de guerre composé de maréchaux et de lieutenants-généraux, MM Berryer et Dupin, ses avocats, firent aisément prononcer l'incompétence par des juges disposés à se tirer ainsi d'une position embarrassante. Renvoyé devant la chambre des pairs, il fut condamné à mort, le 6 décembre, à la majorité de 119 voix sur 160. Son courage ne se démentit pas un instant en présence de cette mort, si différente de celle qu'il avait tant de fois affrontée sur le champ de bataille. Ses adieux à la maréchale et à ses enfants furent des plus touchants. En arrivant à la voiture qui l'attendait, il dit en s'adressant au curé de Saint-Sulpice dont il avait demandé l'assistance, et qui lui avait administré tous les secours de la religion : *Montez le premier, M. le curé, je serai plus tôt que vous là-haut*. La sentence fut exécutée le 7 à 9 heures du matin, par un peloton de vétérans, dans l'avenue de l'oratoire, derrière le Luxembourg. On a une *Vie du maréchal Ney avec l'Histoire de son procès*, 1816, in-8. Sa vie tragique est le sujet d'un *drame*, dont à diverses époques la police a défendu la représentation.

NEYRA (Alvarez MENDANA de), célèbre navigateur espagnol, et, après Magellan, celui auquel on doit le plus de découvertes dans la mer du Sud ou l'Océan Pacifique. Il naquit en 1541, et fit le premier de ses voyages en 1568, et le dernier en 1695; il fut tué dans une des îles Salomon, sur la position desquelles l'on n'est point aujourd'hui d'accord. (Voy. ISABELLE, dans le *Dictionnaire géographique*). Les navigateurs modernes, pour donner plus d'importance à leurs voyages, ont pris à tâche de donner d'autres noms aux îles et aux côtes découvertes par Mendana et par les marins portugais et espagnols. Cet égoïsme a très-fort desservi la géographie, et a mis bien de la confusion dans les notions de l'hydrogée. Dutens, dans un très-savant traité, a fait l'énumération des *Découvertes des anciens attribuées aux modernes*; la géographie peut fournir un long article à cet ouvrage. Mendana était neveu de don Pedro de Castro, gouverneur de Lima, qui l'avait attiré dans le Nouveau-Monde, et ce fut du Callao Leima, que Mendana appareilla le 10 janvier 1568. Outre l'île *Isabelle*, aussi grande que l'Espagne, il découvrit celles de Guadalcanal, de Saint-Christophe. Les habitants de l'île Isabelle semblaient appartenir à plusieurs races, les uns bronzés, les autres blancs, et les autres noirs; tous belliqueux, ils firent subir des pertes aux Espagnols, auxquels ils avaient refusé des vivres.

NEYRAC Voy. NEIRAC.

** NIBBY (Antoine), savant archéologue, professeur à la Sapienza, né en 1792 à Rome, mort le 20 décembre 1859, à un âge qui semblait lui promettre encore une longue carrière, n'est connu que par ses ouvrages. Tous, excepté son *Essai sur la géographie de Pausanias*, sont relatifs aux antiquités dont l'étude avait fait le charme de son enfance et l'occupation de sa vie. Son *Itinéraire de Rome et de*

ses environs, 1858, 2 vol. in-8, est très-estimé des antiquaires. On citera encore de lui : ses *Dissertations* sur les fragments du *Calendrier* de Verrius Flaccus, trouvés à Preneste et qu'il a sagement suppléés; sur le Forum romain; sur le temple de la Paix; sur la basilique de Constantin, etc.

NICAISE (saint), en latin *Nicasius*, évêque de Reims, au ve siècle, martyrisé par les Vandales. — Il ne faut pas le confondre avec saint NICAISE, martyr du Vexin, que l'on compte pour le premier archevêque de Rouen, au milieu du i^{er} siècle.

NICAISE (Claude), antiquaire de Dijon, où son frère était procureur-général de la chambre des comptes, naquit en 1625, embrassa l'état ecclésiastique, et se livra tout entier à l'étude et à la recherche des monuments antiques. Cette étude lui fit prendre la résolution d'aller à Rome, et dans ce dessein il se défit d'un canonicat qu'il avait à la Sainte-Chapelle de Dijon. Il demeura plusieurs années dans la patrie des arts, jouissant de l'estime et de l'amitié d'un grand nombre de savants et de personnes distinguées. De retour en France, il cultiva les lettres jusqu'à sa mort arrivée au Village de Villey, près d'Is-sur-Tille, en 1701, à 78 ans. On a de lui quelques écrits sur des matières d'érudition, entre autres : l'*Explication d'un ancien monument trouvé en Guienne*, Paris, in-4; et un *Discours sur les sirènes*, Paris, 1691, in-4. Il y prétend qu'elles étaient des oiseaux, et non pas des poissons ou des monstres marins; opinion qui paraît assez plausible, quoiqu'il soit d'ailleurs certain qu'il y a des poissons anthropomorphes, c'est-à-dire qui ressemblent en quelques points à la partie corporelle de l'homme, mais auxquels on ne peut guère s'aviser d'attribuer ce qu'on appelle *chant des sirènes*. L'abbé Nicaise est principalement connu par les relations qu'il entretenait avec une partie des savants de l'Europe. Jamais on n'a tant écrit et tant reçu de lettres. Les cardinaux Barbarigo et Noris, le pape Clément XI avant son exaltation au pontificat, entretenaient avec lui une correspondance régulière. Ils aimaient en lui la pureté de ses mœurs, la douceur de son caractère généreux et obligeant, son zèle et sa constance dans l'amitié. La Monnoie lui fit cette épithète singulière :

Ci-git l'illustre abbé Nicaise,
Qui la plume en main, dans sa chaise.
Mettait lui seul en mouvement
Toscan, Français, Belge, allemand.
Non par discordes mutuelles,
Mais par lettres continuelles,
La plupart d'érudition
A gens de réputation.
De tous côtés à son adresse
Avis, journaux, venaient sans cesse.
Gazettes, livres frais échos,
Soit en paquets, soit en ballots....
Fallait-il écrire au bureau
Sur un phénomène nouveau;
Annoncer l'heureuse trouvaille
D'un manuscrit, d'une médaille;
S'ériger en solliciteur
De louanges pour un auteur;
D'Arnould mort avertir la Trappe;
Féliciter un nouveau pape;
L'habile et fidèle écrivain
N'avait pas la goutte à la main.

C'était le facteur du Parnasse,
Or git-il, et cette disgrâce,
Fait perdre aux Huets, aux Noris.
Aux Toinard, Cupers et Leibnitz;
A Basnage le journaliste,
A Bayle le vocabuliste.
Aux commentateurs Grævius,
Kuhnus, Perizonius.
Mainte curieuse riposte....
Mais nul ni perd tant que la poste.

* NICANDER (Henri), astronome suédois, naquit dans la Sudermanie, le 18 avril 1744, d'une famille de simples cultivateurs. Après avoir terminé ses premières études à Nyköping, il passa au gymnase de Strengeus et plus tard à l'université d'Upsal où il obtint, en 1770, un emploi auquel il ne tarda pas à renoncer pour se livrer entièrement à l'astronomie. En 1784 il devint premier secrétaire de l'académie des sciences de Stockholm et en exerça les fonctions jusqu'à sa mort arrivée le 11 février 1813. On a de ce savant : *Observations sur le passage de Mercure sur le soleil*; *Observations sur l'éclipse de soleil en 1787, 1788 et 1791*; — *sur l'éclipse de la lune en 1787 et 1789*; *Tableaux statistiques de la Suède et de la Finlande*, etc.

NICANDRE (*Nicander*), grammairien, poète et médecin grec, dans l'Ionie, vivait, selon la plus commune opinion, vers l'an 140 avant J.-C. Il ne nous reste de lui que deux poèmes, intitulés : *Thériaca* et *Alexipharmaca*, en grec, Venise, Aldé, 1521-22, in-4, 1^{re} édit., grec et latin, dans le *Corpus poetarum graec.*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol., et séparément par Gorris, Paris, 1537, in-4; et Florence, 1764, in-8, traduits en français par Grevin, Anvers, 1567, in-4. Les anciens les citent souvent avec éloge; mais les modernes trouvent peu de choses à y recueillir.

NICANOR, général des armées du roi de Syrie, et grand ennemi des Juifs, vint d'abord en Judée par ordre de Lysias, régent du royaume pendant l'absence d'Antiochus, pour combattre les Juifs. Il invita, avant le combat, les marchands à venir acheter les esclaves qu'il allait faire; mais Judas Machabée l'ayant vaincu dans un premier combat, quoiqu'il n'eût que 7000 hommes, Nicanor s'enfuit déguisé, et se retira à Babylone, fit rapport à Antiochus de sa défaite et confessa la puissance du Dieu que les Juifs adoraient. A l'imitation de tous les dévastateurs sacrilèges, qui adorent la main de Dieu au moment qu'elle les frappe, et ne change rien pour cela dans la disposition de leurs cœurs, Nicanor recommença la guerre, et fut encore défait. Ce fut alors que, plein d'admiration et de respect pour Judas Machabée, il demanda une entrevue, et fit une trêve avec lui. Alcime, juif apostat, l'accusa faussement auprès du roi de s'entendre avec Judas Machabée pour le trahir. Le roi, ajoutant foi à ce rapport, écrivit à Nicanor, qu'il trouvait fort mauvais qu'il eût fait une trêve avec Machabée, et lui ordonna de le faire prendre vif, et de l'envoyer pieds et mains liés à Antioche. Nicanor fut surpris et affligé de cet ordre; mais il n'employa pas moins l'artifice et la perfidie pour l'exécuter. Profitant de la sécurité que la trêve inspirait au général des Juifs, il chercha l'occasion de se saisir de lui. Mais celui-ci se défiant de ses

mauvais desseins, se retira avec quelques troupes, avec lesquelles il battit Nicanor, qui l'avait poursuivi. Ce général, désespéré de voir échapper sa proie, vint au temple, et, levant la main contre le saint lieu, il jura avec serment qu'il détruirait le temple jusqu'aux fondements, et qu'il en élèverait un en l'honneur de Bacchus, si on ne lui remettait Judas entre les mains. Ayant ensuite appris qu'il était sur les terres de Samarie, il résolut de l'attaquer avec toutes ses forces le jour du sabbat. Il marcha comme à une victoire assurée, au son des trompettes, contre Judas, qui, ne mettant sa confiance qu'en Dieu, lui livra bataille, le défit, et lui tua 55,000 hommes. Nicanor lui-même perdit la vie dans cette bataille, et son corps ayant été reconnu, Judas lui fit couper la tête et la main droite, qu'il fit porter à Jérusalem. Lorsqu'il y fut arrivé, il rassembla dans le parvis du temple les prêtres et le peuple, et leur montra la tête de Nicanor, et cette main détestable qu'il avait levée insolemment contre la maison de Dieu tout-puissant. Puis, ayant fait couper en petits morceaux la langue de cet impie, il la donna à manger aux oiseaux. Sa main fut attachée vis-à-vis le temple, et sa tête exposée aux yeux de tout le monde, comme un signe visible du secours de Dieu, l'an 162 avant J.-C. « Exemple terrible de la divine justice, dit » un historien, et d'autant plus propre à réprimer » le sacrilège et le blasphème, que, répété dans » tous les siècles et par toutes sortes d'impies, il » ne peut être regardé que comme une de ces punitions rares qui frappent le crime dans des circonstances extraordinaires. » *Voy. SPELMAN.*

NICANOR, natif de l'île de Chypre, fut un des sept diacres choisis par les apôtres. On dit qu'il prêcha dans son pays, et qu'il y fut martyrisé.

NICANOR. *Voy. SELEUCUS et DEMÉTRICUS.*

NICÉARQUE, l'un des plus habiles peintres de l'antiquité. On admirait surtout : une *Vénus au milieu des trois Grâces*; un *Cupidon*; un *Hercule vaincu par l'Amour*. Les auteurs anciens parlent de ces trois morceaux comme de trois chefs-d'œuvre; mais nous avons déjà observé que leur suffrage était dans ce genre d'une bien faible autorité. *Voy. APÉLLES, PROTOGÈNE.*

NICÉPHORE (saint), martyr d'Antioche, sous l'empereur Valérien, vers l'an 260, était simple laïque. Une amitié aussi tendre que chrétienne l'avait lié avec le prêtre Saprice. Ils eurent le malheur de se brouiller, et la persécution s'étant allumée dans le temps de leur désunion, Saprice fut condamné à avoir la tête tranchée. Son ennemi fit tout ce qu'il put pour se réconcilier avec lui; mais Saprice ne voulut point lui pardonner, et renonça à la religion chrétienne, qui ordonne un pardon sincère de toutes les injures. Nicéphore, plus sensible à cette honteuse apostasie qu'au ressentiment de Saprice, déclara qu'il était chrétien, et qu'il ne sacrifierait jamais aux idoles. Condamné à avoir la tête tranchée à la place de Saprice, il reçut la couronne du martyre, dont son ennemi irréconciliable s'était rendu indigne.

NICÉPHORE (saint), patriarche de Constantinople, naquit vers l'an 750, et succéda à Taraise

en 806. Il défendit avec zèle le culte des saintes images, contre l'empereur Léon l'Arménien, qui l'exila en 815. Il se retira dans le monastère de saint Théodore, qu'il avait fondé, et il y mourut saintement, en 828, à 70 ans. On a de lui : *Chronologia tripartita*, traduite en latin par Anastase le Bibliothécaire. C'est une chronologie depuis la création du monde jusqu'au temps où vivait le saint. On y a fait quelques additions dans les siècles postérieurs. Le P. Goar, dominicain, la publia à Paris, en 1652, en mettant à la suite des notes de Georges le Syncelle. On la trouve dans la *Bibliothèque des Pères* et dans l'*Histoire byzantine*, Venise, 1729; *Historicum breviarium*, publié par le P. Petau en 1616, in-8, et traduit par le président Cousin. Cet abrégé historique, écrit d'une manière trop sèche et trop succincte, mais exacte, s'étend depuis la mort de l'empereur Maurice jusqu'à Léon IV; il a été réimprimé au Louvre, en 1648, in-fol., et fait partie de la Byzantine; la *Stichométrie*, c'est-à-dire l'énumération des livres sacrés; elle est ordinairement jointe à la *Chronologie*. On ne peut contester cet ouvrage à Nicéphore. (*Voy. dom Ceillier*, p. 475.) Les *Antirrhétiques*, ou écrits contre les iconoclastes, dont quelques-uns se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*. La présence réelle y est établie de la manière la plus claire et la plus précise. (*Voy. Léon Allatus, De consens. Eccl. occid. et orient. lib. 3, c. 15, p. 1225.*) *Dix-sept canons*, insérés dans la *Collection des conciles*, etc. Dom Anselme Banduri avait formé le projet de donner une édition de tous les ouvrages de saint Nicéphore; la mort l'en a empêché. Le *Prospectus* qu'il en avait publié en 1705, a été inséré tout entier dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, tom. 6, p. 640. Ces ouvrages sont des monuments de la saine critique et de l'érudition de Nicéphore, qui était aussi bien grand écrivain que judicieux. — Il ne faut pas le confondre avec NICÉPHORE CALLISTE dont nous avons une *Histoire ecclésiastique*, en grec, qui va jusqu'en 610, Paris, 1650, 2 vol. in-fol. Celui-ci vivait au xiv^e siècle. Il rapporte beaucoup de faits qui ressemblent extrêmement à des fables.

NICÉPHORE, fils d'Artabasde et d'Anne, sœur de Constantin Copronyme, reçut le titre d'empereur, lorsque le sénat et le peuple de Constantinople l'eurent donné à son père en 742. Constantin Copronyme vint les attaquer, les vainquit et leur fit crever les yeux. Nicéphore avait beaucoup de mérite, et s'était signalé par son courage. — Il ne faut pas le confondre avec NICÉPHORE, 2^e fils de Constantin Copronyme, honoré du titre de César par son père en 769. Constantin VI, son neveu, jaloux du crédit que ses talents et ses vertus lui donnaient à Constantinople, lui fit crever les yeux en 792; et comme s'il eût été encore à craindre dans cet état, l'impératrice Irène le fit mourir 5 ans après à Athènes, où il avait été exilé.

NICÉPHORE I^{er}, empereur d'Orient, surnommé *Logothète*, parce qu'il avait été auparavant intendant des finances et chancelier de l'empire, s'empara du trône en 802 sur l'impératrice Irène sa bienfaitrice, qu'il relégua dans l'île de Mételin; il favorisa les iconoclastes et fit paraître beaucoup de

haine contre l'Eglise romaine. Il envoya des ambassadeurs à Charlemagne, et fit un traité avec ce prince pour régler les bornes de leurs empires. Un de ses premiers soins fut d'établir une chambre de justice contre ceux qui avaient pillé le peuple ; mais, au lieu de rendre aux pauvres le bien qu'on leur avait enlevé, il se l'appropriâ. Pour s'affermir sur le trône et perpétuer le sceptre dans sa famille, il déclara Auguste son fils Staurace, l'an 802. Une telle précaution, loin d'arrêter les révoltes, ne fit qu'exciter les mécontents. Plusieurs périrent dans l'exil par le poison ou par le dernier supplice. Ces cruautés allumèrent la haine générale. Les troupes d'Asie proclamèrent empereur Bardane, surnommé *le Turc*, patrice et général d'Orient. Le nouvel empereur, désespérant faire entrer Constantinople dans sa révolte, propose à Nicéphore de se dépouiller de la pourpre impériale, s'il veut lui accorder son pardon. L'empereur, prenant le masque de la clémence, accepte cette proposition et se contente de l'enfermer dans un monastère ; mais quelque temps après il lui fait crever les yeux et poursuit ses complices. Des affaires importantes interrompirent ces exécutions. Les Sarrasins, commandés par le fameux calife Aroun al Raschide, ravagent la Capadoce, prennent Thyane ; Nicéphore marche contre eux, est battu, et en obtient la paix en 804, moyennant un tribut annuel de 55,000 pièces d'or. Libre du fléau de la guerre, il désola ses peuples pendant la paix. On établit un impôt sur toutes les denrées et sur tous les chefs de famille. Le droit de feu fut taxé, et peu s'en fallut que ses sujets ne payassent l'air qu'ils respiraient. Un assassin déguisé en moine se glissa dans le palais, pour délivrer la terre de ce fléau ; mais il fut découvert, et condamné à une prison perpétuelle. Cependant les Bulgares ravageaient la Thrace. Nicéphore prend les armes, et met tout à feu et à sang dans la Bulgarie. Crumne, roi de ces peuples, ferme les passages qui pouvaient lui servir de retraite, le poursuit, taille son armée en pièces, et le tue le 25 juillet 811. Il poussa la vengeance jusqu'à faire, à la manière des Scythes, une coupe de son crâne, pour s'en servir dans les festins solennels. Il n'y a point de termes qui expriment l'horreur que le nom de Nicéphore présente à l'esprit. « Fier, avare, vindicatif à l'excès, il ne craignit plus rien, dit l'abbé Guyon, quand il crut avoir acquis le droit de tout oser. On ne sait ce qu'il aimait davantage, où l'or, ou le sang des peuples. » Esclave de ses penchants, il ne connut ni l'humanité ni la religion, et fut un monstre sous le dais. Comme il parlait de Constantinople pour marcher contre les Bulgares, Nicétas, qui l'accompagnait, et qui était l'un des seigneurs qui lui étaient les plus fidèles, lui dit : *Seigneur, tout le monde crie contre nous ; s'il nous arrive un accident, que n'avons-nous pas à craindre ?* Le furieux répondit : *Dieu m'a endurci le cœur, comme à Pharaon : n'attends rien de bon de Nicéphore.*

NICÉPHORE II (PHOCAS), né en 912 d'une des plus anciennes familles de Constantinople, se signala, dès sa plus tendre jeunesse, par ses exploits. Craint des ennemis, aimé des soldats, et respecté

des peuples, il fut élevé à l'empire par ses troupes, et l'impératrice Théophanon, veuve de Romain le Jeune, lui donna sa main en 965. Il forma le projet de réunir tous les membres épars de l'empire romain. Il attaqua les Sarrasins, qui étaient le premier obstacle à ses projets ; il prit sur eux plusieurs places et les chassa de la Cilicie, d'Antioche et d'une partie de l'Asie. Son zèle pour la discipline contribua beaucoup à ses conquêtes ; il retenait le soldat dans le devoir moins par le châtimement que par son exemple : évitant les femmes, supportant les rigueurs des saisons, et couchant sur la dure. Si Nicéphore fut la terreur des ennemis, il fut le fléau des citoyens. Il augmenta les impôts, confisqua les biens des partienliers, altéra les monnaies, et fit passer dans les camps les richesses de l'état. Ses sujets, las d'avoir un tyran à leur tête, et sa femme, non moins lasse d'avoir pour époux l'homme le plus laid et le plus cruel de l'empire, conspirent contre lui. Jean Zimiscès est introduit dans une corbeille, avec cinq autres conjurés, dans la chambre de l'empereur pendant qu'il dormait. Ce prince est éveillé au bruit des poignards et mis à mort en 969, après avoir régné 6 ans et quelques mois.

NICÉPHORE III ou BOTONIAIE passait, on ne sait trop à quel titre, pour être un des descendants des Fabius de l'ancienne Rome. Il montra quelques talents militaires en Asie, et obtint des succès avant de monter sur le trône. Ses victoires lui avaient fait de nombreux partisans dans Constantinople : ceux-ci, à son approche, obligèrent Michel Ducas de se retirer dans un cloître. Botoniatel osa épouser Marie, femme de Michel, encore vivant, après avoir répudié sa première femme, Verdina. Dès qu'il eut été proclamé empereur, par l'armée qu'il commandait en Orient, on ne vit plus en lui qu'un vieillard faible et imprudent. Nicéphore Bryenne, nommé empereur en Occident par ses troupes, ayant refusé de reconnaître Nicéphore Botoniatel, celui-ci envoya contre son rival Alexis Comnène, qui le fit prisonnier. Botoniatel eut la cruauté de lui faire crever les yeux. Un autre rebelle, vaincu par Alexis, essaya le même traitement. Une troisième conjuration se forma en Asie : Nicéphore envoya de nouveau Alexis pour la dissiper ; mais les soldats de celui-ci, l'ayant proclamé empereur en 1081, il ôta le sceptre à Botoniatel, et le relégua dans un couvent, où il mourut peu de temps après. Nicéphore, qui avait aimé passionnément la pourpre, la quitta avec indifférence.

NICÉPHORE CARTOPHYLAX, c'est-à-dire *garde des archives*, auteur grec, florissait au commencement du ix^e siècle. Il nous reste de lui quelques ouvrages dans la Bibliothèque des Pères, et dans le Recueil du droit grec romain.

NICÉPHORE BLEMIDAS, savant abbé grec du Mont-Athos, refusa le patriarcat de Constantinople en 1255, et fut favorable aux Latins. On a de lui deux *Traité de la procession du Saint-Esprit*, imprimés avec d'autres théologiens grecs, à Rome, 1652 et 1659, 2 vol. in-4.

NICÉPHORE GRÉGORAS, bibliothécaire de l'é-

glise de Constantinople au xiv^e siècle, eut beaucoup de part aux affaires de son temps. On a de lui une *Histoire des empereurs grecs*, farcie d'inexactitudes et écrite d'un style barbare, depuis 1204 jusqu'en 1544. La meilleure édition de cet ouvrage est celle du Louvre, en grec et en latin, en 2 vol. in-fol., 1702.

NICÉPHORE. V. BRYENNE.

NICÉRON (Jean-François), religieux minime, né à Paris en 1615, et mort à Aix en 1646, à 35 ans, s'appliqua à l'optique et fut ami du célèbre Descartes. Ce jeune auteur donnait les plus grandes espérances, lorsqu'il fut moissonné à la fleur de son âge. Au milieu des occupations et des voyages qui devaient le distraire, il sut ménager les moindres moments pour les consacrer à l'étude. On a de lui : *l'Interprétation des chiffres*, ou *Règle pour bien entendre et expliquer solidement toutes sortes de chiffres simples*, tirée de l'italien d'Antonio-Maria Cospi, 1641, in-8 ; *La Perspective curieuse*, ou *Magie artificielle des effets merveilleux de l'optique*, avec la *Catoptrique* du père Mersenne, Paris, 1652, in-fol. ; *Thaumaturgus opticus*, 1646, in-fol. L'ouvrage précédent n'est qu'un essai, qui est beaucoup développé dans celui-ci.

NICÉRON (Jean-Pierre), parent du précédent, né à Paris, en 1685, entra dans la congrégation des clercs réguliers de Saint-Paul, connus sous le nom de *Barnabites*. Après avoir professé les humanités, la philosophie et la théologie dans son ordre, il se consacra à la chaire, à la direction et au cabinet. Les langues vivantes et les langues mortes lui devinrent familières. Il s'adonna surtout avec succès à la bibliographie et à l'histoire littéraire. Il mourut à Paris le 8 juillet 1758, à 55 ans. Les gens de lettres le regrettèrent autant pour ses connaissances que pour son caractère doux et obligeant. Ses ouvrages sont : *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres*, avec un *Catalogue raisonné de leurs ouvrages*, Paris, in-12. Le 1^{er} volume de cette compilation parut en 1727 ; les autres ont été donnés successivement jusqu'au 59^e qui parut en 1758 ; le 40^e parut en 1759. On en a donné depuis trois autres, dans lesquels il y a plusieurs articles qui ne sont pas de Nicéron. Quoique son style soit négligé, et qu'il ne démêle pas avec beaucoup de finesse les caractères de ses différents personnages, ses recherches sont en général utiles et souvent curieuses. L'auteur ne promet dans son titre que les vies des *Hommes illustres* ; mais il y a fait entrer une foule d'auteurs, dont plusieurs ne sont que médiocres ou méprisables. On lui reproche d'avoir quelquefois critiqué outre mesure des écrivains catholiques, d'avoir trop exalté quelques ennemis de l'Eglise romaine, comme on peut le voir entre autres à l'article Jean Sleidan ; et d'avoir loué sans réserve des écrivains ennemis de toute religion, tels que Bayle, etc. On peut croire que cela vient en partie de la docilité avec laquelle il a copié les journalistes et bibliographes, sans connaître par lui-même les ouvrages et les auteurs dont il parlait. Son recueil forme 44 vol., parce que le 10^e vol. a deux parties qui se relient séparément. *Le grand Fébrifuge*, où l'on fait voir

que l'eau commune est le meilleur remède pour les fièvres, et vraisemblablement pour la peste ; traduit de l'anglais de Jean Hancock, in-12. Ce livre eut beaucoup de cours. La meilleure édition est celle de Paris, 1750, sous le titre de *Traité de l'eau commune*, en 2 vol. in-12 ; *La Conversion de l'Angleterre au christianisme*, comparée avec sa prétendue réformation, traduite de l'anglais, in-8 ; *Traduction des Réponses de Woodward au docteur Camérarius, sur la Géographie physique, ou Histoire naturelle de la terre*, in-4 ; *Voyages de Jean Ovington*, 1725. On trouve son *Eloge* par l'abbé Goujet, dans le tome 40 de ses *Mémoires pour l'histoire des hommes illustres*.

NICET (Flavius-Nicetius), l'un des plus éloquents orateurs et jurisconsultes des Gaules, sortait d'une famille de sénateurs. A la cérémonie du consulat d'Astère, faite à Lyon en 449, il harangua le peuple et l'enchantait par les agréments de son éloquence. Sidoine Apollinaire était lié avec cet homme illustre, et trouva en lui un conseil dans les affaires les plus épineuses et un encouragement dans le travail. Ses talents étaient relevés par les qualités du cœur, et surtout par une grande modestie. On ignore l'année de sa mort : il vivait encore en 477.

NICÉTAS (saint), de Césarée, en Bithynie, souffrit beaucoup sous l'empire de Léon l'Arménien, qui persécuta en lui ses vertus et son zèle pour la foi et pour le culte des saintes images. Il fut abbé des Acémètes, dans le monastère de Médicion sur le Mont-Olympe, du côté de la ville de Pruse en Bithynie, et mourut en 824.

NICETAS SERRON, diacre de l'Eglise de Constantinople dans le xi^e siècle, puis évêque d'Héraclée, est connu par plusieurs ouvrages. On lui attribue : une *Chaine* des Pères grecs sur le livre de Job, Londres, 1657, in-fol., en grec et en latin ; une autre sur les *Psaumes* ; une troisième sur le *Cantique des cantiques* ; des *Commentaires* sur une partie des *Œuvres de saint Grégoire de Nazianze*. Il recueillit dans ces différentes compilations les passages des plus savants écrivains de l'Eglise grecque.

NICETAS, ACOMINATUS ou CHONIATE, historien grec, ainsi surnommé parce qu'il était de Chone (1), ville de Phrygie, exerça des emplois considérables à la cour d'Andronic, d'Isaac l'Ange et de Murzuphle, empereurs de Constantinople. Il servit dans la guerre contre les Latins et fut chargé de défendre Philippopolis ; mais il ne put opposer qu'une faible résistance à l'armée victorieuse de Frédéric Barberousse. A la prise de Constantinople par les Français, en 1204, il dut la vie à un marchand vénitien qui montait la garde à sa porte. Son palais fut incendié, et il n'eut que le temps d'emporter un sac de hardes et de fuir avec sa femme, qui mourut en chemin. Il se retira à Nicée, où il mourut vers 1206 après s'être marié, en secondes noces, à la fille d'un sénateur, qu'il avait eu le bonheur de soustraire à la brutalité des soldats latins. On a de lui : une *Histoire* en 21 livres, depuis 1118 jusqu'à 1205. C'est une continuation de celle de Zonaras ; celle de Nicétas a été continuée par

(1) La ville de Chone est l'ancienne Colosse, aux habitants de laquelle saint Paul a adressé une Epître.

Acropolite et Nicéphore Grégoras. Cet ouvrage traduit en latin par Jérôme Wolff, et en français par le président Cousin, est plus agréable dans ses copies que dans l'original. Le style de Nicéas est emphatique, obscur, embarrassé; mais il y a assez d'exactitude dans les faits. On le trouve dans le corps de l'*Histoire bysantine*, publiée au Louvre, où on l'imprima en 1637, in-fol.; *Trésor ou Traité de la foi orthodoxe*, en 27 livres. Pierre Morel a mis au jour les cinq premiers, Paris, 1580.

NICETIUS (saint), évêque de Trèves au vi^e siècle, s'acquitt l'estime de Thierry, roi d'Austrasie, par sa piété et par la sainte liberté avec laquelle il avait osé lui reprocher ses crimes. Il illustra son siège par la pratique des plus excellentes vertus, et surtout par un zèle vraiment pastoral, qu'il fit éclater dans plusieurs conciles, tenus dans les Gaules pour le maintien de la discipline. La sévérité dont il usa envers Théodebert, successeur de Thierry, opéra la conversion de ce roi, qui s'était abandonné à tous les excès de débauche et de cruauté. Il ne fut pas si heureux à l'égard de Clotaire qui succéda à Théodebert, et qui enchérit encore sur ses excès. Nicétius fut envoyé en exil, dont il ne revint qu'après la mort de ce prince incestueux. Il gouverna l'église de Trèves jusqu'en 566. Saint Grégoire de Tours rapporte plusieurs miracles que le saint évêque opéra pendant sa vie, et assure qu'il s'en opérait un grand nombre sur son tombeau, qu'on voit encore dans l'église de la célèbre abbaye de Saint-Maximin, près de Trèves.

NICHOLS (William), théologien anglais, né en 1664 à Donington, dans le comté de Buckingham, fit ses études à l'université d'Oxford. Agrégé ensuite au collège de Merton, il y fut reçu docteur en 1695, et peu de temps après il obtint le rectorat de Selsey, dans le comté de Sussex. Il a publié divers ouvrages estimables, savoir : *Entretiens avec un déiste*, 1705, in-8, en 3 parties. Ils eurent plusieurs éditions; la 5^e parut en 1725, avec des augmentations, 2 vol. in-8; *Defensio Ecclesiae Anglicanae*, 1707, in-12. Il en parut une traduction en anglais; *Commentaire sur le Book of common prayers* (livre des communes prières, ou Paroissien), in-8, réimprimé en 1705; *Essai pratique sur le mépris du monde*, 1694, in-8; réimprimé en 1704; *Traduction de l'Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales, évêque et prince de Genève; *Consolations pour les parents qui ont perdu leurs enfants*, 1701, in-8; *La religion du prince*, où l'on démontre que les préceptes de l'Écriture sont les meilleures maximes du gouvernement, 1704, in-8; des *Discours*, des *Sermons*, des *Ouvrages polémiques*, ou destinés à l'instruction de la jeunesse. Nichols mourut vers 1712. C'était un homme instruit et vertueux.

* NICHOLSON (Guillaume), chimiste et physicien anglais, l'un des premiers qui aient reconnu l'action chimique de la pile galvanique, né à Londres en 1755, abandonna le commerce pour se livrer à la culture des sciences. En 1775 il ouvrit une école qu'il dirigea pendant plusieurs années avec le plus grand succès. On lui doit plusieurs inventions mécaniques qui lui font beaucoup d'honneur, entr'autres l'*aréomètre* qui porte son nom; mais

l'exécution de ses instruments ayant dérangé sa fortune, il fut mis en prison pour dettes. Nicholson mourut à Londres en juin 1813. Outre des traductions anglaises des traités de chimie de Fourcroy, Chaptal, etc., il a laissé un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on distingue : *Introduction à la philosophie naturelle et expérimentale*, 1781, 2 vol. in-8; *Premiers principes de chimie*, 1789, in-8; *Dictionnaire de chimie*, 1795, 2 vol. in-4; *Journal de philosophie naturelle, de chimie et des arts*, 1797 à 1800, 5 vol. in-4. Ce recueil estimé a été continué; *Dictionnaire de chimie*, 1808, in-8; *Encyclopédie britannique*, 1807-1809, 6 vol. gr. in-8, fig. Tous ses ouvrages qui, dans le temps, ont été très-utiles, ne sont plus au niveau de la science.

NICIAS, capitaine athénien, s'éleva par son mérite aux premières places de sa patrie. Il se signala dans la guerre du Péloponèse, qu'il eut la gloire de terminer. La république ayant résolu d'armer contre la Sicile, il fut nommé général avec Eury-médon et Démosthènes. Ces trois généraux formèrent le siège de Syracuse, qui se défendit pendant plus de deux ans sans se rendre. La consternation se mit parmi les assiégeants. Résolus de lever le siège et de se retirer, ils hasardèrent en vain un combat sur mer, pour forcer les passages que l'ennemi tenait fermés. Ils sont obligés de se sauver par terre. L'armée, épuisée de fatigues, est accablée par les Syracusains, Démosthènes et Nicias se rendent avec le reste de leurs troupes, à condition qu'on leur laissera la vie, et qu'on ne pourra les retenir dans une prison perpétuelle. On le leur promet, et on les met à mort l'an 415 avant J.-C.

NICKEL (Goswinus), né à Juliers le 1^{er} mai 1582, entra chez les jésuites en 1604, enseigna la philosophie à Cologne, et après avoir géré divers emplois, il fut élu général de son ordre en 1652. Il fut en grande considération auprès du pape Alexandre VII. et eut la consolation de voir, par les efforts de ce pontife, la société rentrer dans les états de la république de Venise, dont elle avait été exilée sous le pontificat de Paul V. Il mourut après une longue maladie, le 31 juillet, jour de saint Ignace, 1664.

NICOLÈS, fils et successeur d'Evagoras, roi de Chypre et de Salamine, l'an 574 avant J.-C., était un prince magnifique et voluptueux. C'est à lui qu'Isocrate adresse ses deux discours intitulés *Nicoclès*.

NICODÈME, homme distingué parmi les Juifs par ses connaissances et sa dignité de sénateur, fut frappé de la doctrine et des miracles de J.-C. N'osant se déclarer publiquement, il alla le trouver de nuit, et lui dit : « Nous ne pouvons douter que » vous ne soyez l'envoyé de Dieu; car personne ne » peut faire les prodiges que vous faites, si Dieu » n'est avec lui. » J.-C., voyant la sincérité de son cœur, l'instruisit par un discours sublime et touchant, où, pour anéantir l'orgueil du monde dans l'esprit du nouveau disciple, il lui parla de la régénération par le baptême, de la mort ignominieuse que devait subir le Fils de Dieu pour le salut des hommes, de l'aveuglement et de l'obstination des enfants du siècle. Dès lors Nicodème s'attacha à lui,

et devint un de ses plus zélés disciples, mais en secret. Il se déclara ouvertement, lorsqu'il vint avec Joseph d'Arimathie pour rendre les derniers devoirs à J.-C. crucifié. Ils embaumèrent son corps et l'enterrent. L'Ecriture ne nous apprend plus rien de Nicodème. La tradition ajoute qu'ayant reçu le baptême avant ou après la passion de J.-C., il fut déposé par les Juifs, excommunié et chassé de sa dignité de sénateur de Jérusalem. Ils voulaient même, dit-on, le faire mourir; mais en considération de Gamaliel son parent, ils se contentèrent de le charger de coups, et de piller son bien : alors il demeura jusqu'à sa mort chez Gamaliel, qui le fit enterrer auprès de saint Etienne. Leurs corps, au rapport de saint Augustin et de Photius, furent trouvés en 413, avec celui de Gamaliel. Il y a un *Evangile* sous le nom de Nicodème, plein d'erreurs et de faussetés, qui a été composé par les manichéens, Leipsig, 1516, in-4; il se trouve dans le *Codex apocryphus novi Testamenti* de J.-A. Fabricius, etc.

NICOLAI (Nicolas de) gentilhomme dauphinois, né en 1517, mort à Paris en 1585, géographe ordinaire de Charles IX, a publié en 1567 à Lyon, chez Rouille, ses *Navigations et pérégrinations*, in-fol., avec des figures gravées en cuivre sur ses propres dessins, comme il le dit lui-même dans la préface. C'est Rouille qui les fit graver en bois, réduites en petit, dans les éditions françaises et italiennes qu'il donna de cet ouvrage à Anvers, 1577, in-4.

NICOLAI (Philippe), luthérien emporté, né dans le landgraviat de Hesse en 1536, mort en 1604, n'est connu que par deux satires de la plus abjecte platitudo contre le pontife romain, intitulées, l'une, *De duodus Anti-Christis, Mahumete et pontifice romano*, Marpurg, 1590, in-8; l'autre, *De Anti-Christo romano, perditionis filio conflictus*, Roslock, 1609, in-8. L'exactitude avec laquelle les amis de l'honnêteté publique ont supprimé ces deux libelles, les a rendus rares, surtout le premier.

NICOLAI (Jean), dominicain, né à Monza dans le diocèse de Verdun, en 1594, prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1652. Pendant vingt ans qu'il professa la théologie à Paris, il se distingua également par ses lumières et par ses vertus. Il mourut en 1675, à 79 ans, dans le couvent de Saint-Jacques, dont il avait été prieur. On a de lui : une excellente *Edition* de la Somme de saint Thomas, avec des notes, et de tous les ouvrages de ce saint docteur, Lyon, 1660 et années suivantes, 19 vol. in-fol. Il avait passé une partie de sa vie à concilier les principes de ce Père avec ceux des théologiens qui ne sont pas de son école. Cinq *Dissertations* pleines d'érudition sur plusieurs points de la discipline ecclésiastique, in-12, contre Launoy, qui eut la brutalité de dire, en parlant de ce savant et respectable adversaire, qu'il craignait moins sa plume que son canif : *Fratri Nicolai scalpellum longe magis quam calamm reformido. Judicium seu censorium suffragium de propositione Antonii Arnaldi : Defuit gratia Petro*, etc., in-4. Le père Nicolai publia aussi cet écrit en français sous le titre d'*Avis délibératif*; il y donne les motifs de son suffrage qu'il porta contre Arnauld en Sorbonne, et il y combat la doctrine de Jansénius; *Ludovici Justi*

XIII triumphalia monumenta. C'est un poème latin de Charles Beys, que Nicolai traduisit en français. Cet ouvrage, semé d'emblèmes, de figures et de vers latins et français, valut à l'auteur une pension de 600 livres; Des *Thèses* sur la grâce; elles furent attaquées par Nicole, qui les publia sous ce titre : *Theses molinisticae J. Nicolai, thomisticis notis expunctae*. On sent bien que ces notes ne sont point trop orthodoxes, et que le système de Jansénius n'y est pas étranger. C'est l'usage des écrivains de cette secte de traiter de molinistes ceux qui combattent leurs erreurs. (*Voy. MOLINA*.) — On trouve encore Philippe et Michel NICOLAI, professeurs de théologie, dont on a quelques ouvrages. Le premier mourut en 1608, le second en 1636, à Tubingen. Item un NICOLAI dont on a une mauvaise dissertation sur les *Templiers*. La magistrature française a eu plusieurs hommes illustres de ce nom.

* NICOLAI (Alphonse), célèbre jésuite, né à Lucques le 31 décembre 1706, entra dans la société à Rome, le 15 février 1725, et s'y engagea par les quatre vœux, le 15 août 1740. Pourvu de la chaire d'Ecriture sainte à Florence, il montra dans cet emploi tant d'érudition, que l'empereur François 1^{er} lui conféra le titre honorable de son *théologien*. A la suppression de son ordre, il entra dans celui de Cîteaux, et y continua ses doctes occupations. Il mourut en 1784, âgé de 78 ans. On a de lui : *Memorie istoriche di san Biagio, vescovo e martire, protettore della repubblica di Ragusa*, Rome, 1752, in-4; *Panegiriche, Orazioni e Prose toscane*, 1755, in-4, et Venise, 1757. On y trouve l'éloquence réunie à la grâce du style; *Dissertazioni e lezioni di sacra Scrittura*, Florence, 1756-65; et Venise, 1766-85, 15 vol. in-4. C'est le recueil de ses leçons sur l'Ecriture sainte. Il y examine : la *Genèse*, l'*Exode*, *Daniel*, *Esther*, *Judith* et *Tobie*. Ses explications sont appuyées de notes savantes; et il ne néglige aucune occasion de réfuter les sophismes de l'irréligion et de l'incrédulité; *Ragionamenti sopra la religione*, Gênes, 1769, et Venise, 1771, 12 vol. in-8, riche magasin de preuves en faveur de la religion, où la plupart de ses défenseurs modernes ont largement puisé; *Prose toscane, oratorie, scientifiche, storiche*, etc., Florence, 1772, 5 vol. in-4, etc. Nicolai est encore auteur de *Poésies latines*, imprimées dans les *Selecta PP. societatis Jesu carmina*, Gênes, 1747, Venise, 1751, Pavie, 1779; avec celles du père Carlo Rotti, Padoue, 1736, et d'autres enfin dans les *Arcadum carmina*. Les *Novelle letterarie di Firenze*, contiennent un *Eloge* de cet illustre religieux. — Son frère aîné, Jean-Baptiste NICOLAI, aussi jésuite, et très-versé dans les sciences ecclésiastiques, professa pendant près de quarante ans la théologie à Arezzo, et était examinateur du clergé pour le grand duc de Toscane.

* NICOLAI (Christophe-Frédéric), littérateur distingué, né à Berlin en 1755, dans sa première jeunesse s'occupa de faire prospérer le commerce de son père, riche libraire, et dut à ses bonnes dispositions et à son application soutenue des connaissances étendues et variées. Ayant perdu ses parents, il continua de diriger le vaste établissement dont il héritait, et trouva cependant le loisir de cultiver les sciences

et les lettres. Tandis que les systèmes de Wolf, de Kant et d'autres idéologues divisaient l'Allemagne, Nicolaï formait avec Mendelssohn et Lessing (*voy. ces noms*), une espèce de triumvirat qui imprimaient une sage direction à la littérature. De concert avec Mendelssohn, il publia la *Bibliothèque des belles-lettres*, 1757-60, 24 vol. in-8, dont le succès prodigieux donna bientôt naissance aux *Lettres concernant la littérature moderne*, recueil auquel les critiques les plus célèbres s'empressèrent de concourir. En 1781, il visita les différentes parties de l'Allemagne et de la Suisse, et tout en s'occupant des affaires de son commerce recueillit une foule d'observations que plus tard il sut mettre à profit. Devenu septuagénaire, il perdit l'œil droit; mais il n'interrompit pas pour cela ses études ni ses occupations habituelles. Les désastres de sa patrie empoisonnèrent ses derniers jours. Il mourut le 8 janvier 1811, à 89 ans. Il était associé des académies de Berlin, de Munich et de Pétersbourg. Indépendamment des *Journaux littéraires* qu'il a fondés et dont il fut le plus actif collaborateur, on a de lui un grand nombre d'écrits sur la politique, la littérature, les beaux-arts, la philosophie, etc. Les principaux sont : *Description de Berlin et de Postdam*, 1769, 5^e édit., 1786, 4 vol. in-8, ouvrage regardé comme un modèle de topographie. Il en donna un abrégé sous le titre de *Guide de Berlin*, qui a été traduit en français par G. Mila, 1805, in-8; *Vie et opinions de Seba de Nothanker maître d'école*, ib., 1775, 4^e éd., 1799, 3 vol. in-8, fig. Ce roman philosophique, où l'auteur tourne en ridicule la sensiblerie de son temps, a été trad. en français; *Essai sur les accusations intentées aux Templiers, et sur le secret de cet ordre; avec un supplément sur l'origine de la franc-maçonnerie*, 1782, trad. en franç. par H. Renfner, 1784, in-12. L'auteur s'y propose de prouver que les accusations dirigées contre cet ordre célèbre sont fondées; *Relation d'un voyage fait en Allemagne et en Suisse dans l'année 1781*, 1785; 5^e édit., 1788-96, 12 vol. in-8; *Anecdotes caractéristiques du roi Frédéric II*, ibid., 1788-92, 6 cahiers; *De mon éducation scientifique, de mes connaissances relatives à la philosophie critique, de mes écrits qui la concernent, et de M. Kant, Erhard et Fichte*, 1799; *Recherches historiques sur l'usage des cheveux postiches et des perruques dans les temps anciens et modernes*, Berlin, 1801, avec 17 pl. Cet ouvrage, où l'érudition est amusante, a été traduit en français (par Jansen), Paris, 1809, in-8; *Dissertations philosophiques*, 1808, tom. 1^{er}. C'est un recueil de morceaux qu'il avait lus à l'académie de Berlin. Il fut l'éditeur des *Mélanges* d'Abbt et des *OEuvres* de Lessing, dont le dernier volume renferme sa correspondance avec ce littérateur. Les *Mémoires de sa vie* ont été publiés par son ami Gockingh, Berlin, 1820, in-8. Nicolaï avait des connaissances variées, mais un peu confuses; son caractère caustique, irascible, lui fit beaucoup d'ennemis dont son indifférence religieuse accrut encore le nombre.

* NICOLAI (Nicolas-Marie), auditeur général de la chambre apostolique, et secrétaire de la congrégation économique, né à Rome le 14 septembre

1756, eut d'abord un emploi à la Rote. Pie VI le chargea de veiller aux intérêts du trésor dans les travaux des marais pontins. En 1806 il devint commissaire de la chambre apostolique. Pendant l'occupation des états pontificaux par les Français, la *Consulte* lui offrit la sous-préfecture de Viterbe, qu'il refusa. Pie VII, remis en possession de ses états, le fit clerc de la chambre et président de l'anneau. Léon XII le nomma auditeur général, et le chargea d'inspecter les travaux militaires à Tivoli. Ce prélat mourut le 18 janvier 1855. Il aimait la conversation des gens de lettres, et était président de l'académie archéologique. Parmi ses ouvrages, nous citerons : des *Améliorations du territoire Pontin*, 1800, in-fol.; *Mémoires sur la campagne et l'anneau de Rome*, 1805, 5 vol. in-4; *de la Basilique de Saint-Paul*, 1815, gr. in-fol. fig.; *de la Basilique du Vatican et de ses privilèges*, 1817, in-fol.; *Eloge du cardinal Lante*. Il avait entrepris un ouvrage intitulé : *Des lieux autrefois habités et aujourd'hui déserts dans la campagne de Rome*, qui n'est pas terminé. Nicolaï s'était beaucoup occupé de recherches sur l'histoire de son pays. L'*Ami de la religion*, du 16 fév. 1855, lui a consacré une *Notice*.

NICOLAS, prosélyte d'Antioche, qui de païen s'était fait juif, embrassa ensuite la religion chrétienne, et fut choisi pour être un des premiers sept diacres de l'église de Jérusalem. La mémoire de ce diacre est obscurcie par l'accusation intentée contre lui, d'être l'auteur de la secte des *Nicolaites*, ou du moins d'y avoir donné occasion. Ceux qui le font coupable prétendent que Nicolas ayant été blâmé par les apôtres de ce qu'il avait repris sa femme, dont il s'était séparé pour garder la continence, se fit des principes opposés à la vérité et à la pureté, et se livra aux derniers excès. D'autres soutiennent qu'il ne donna jamais dans ces abominations; mais quelques libertins, abusant de certaines expressions équivoques échappées à Nicolas, avaient donné lieu à une hérésie qu'ils appelèrent de son nom pour l'accrediter. Ces sectaires avaient des sentiments extravagants sur la Divinité et sur la création; ils admettaient la communauté des femmes et pratiquaient toutes les impiétés du paganisme. Les premiers fidèles avaient une grande aversion pour cette secte, qu'ils savaient être particulièrement odieuse à Dieu. *Odisti facta Nicolaitarum, quæ et ego odi*. Apoc. 2.

NICOLAS (saint), évêque de Myre en Lycie, était honoré par un culte public dès le vi^e siècle, chez les Grecs et chez les Latins; mais il n'y a rien de bien certain sur les circonstances de sa vie et de sa mort. On trouve une bonne *Dissertation* sur saint Nicolas, dans les *Mémoires de littérature et d'histoire* du P. Desmolets, t. 1, p. 106. Il y est prouvé, contre Tillemont et Baillet, que le saint évêque de Myre vivait sous Constantin le Grand, et qu'il assista au premier concile général de Nicée. Falconius, archevêque de San-Severino, fit imprimer à Naples, en 1751, plusieurs actes de la vie de saint Nicolas de Myre, avec ceux de la vie de saint Nicolas de Pinare, et de ces deux saints il n'en fait qu'un. Putignani, chanoine de Bari, l'a réfuté

dans ses *Vindiciæ sancti Nicolai*, Naples, 1755. On trouve une réfutation encore plus solide dans Jos. Assemani, *in Calendarium univers.*, tom. 5, p. 415, et tom. 6, page 226 et 822.

NICOLAS 1^{er}, dit le *Grand*, était fils de Théodore et diacre de l'Eglise de Rome, sa patrie. Il fut élu pape après Benoît III le 24 avril 858, et fut sacré le même jour dans l'Eglise de Saint-Pierre, en présence de l'empereur Louis II. Il envoya des légats à Constantinople en 860, pour examiner l'affaire de saint Ignace, et frappa d'anathème, en 865, Photius, homme superbe et violent, premier auteur du schisme déplorable qui subsiste entre l'Eglise grecque et l'Eglise latine. Nicolas obligea Lothaire de quitter Valdrade, sa concubine, et cassa les décrets des conciles de Metz et d'Aix-la-Chapelle, qui avaient approuvé le divorce que ce prince avait fait avec Tietherge sa femme. Les soins que se donna le pape pour la propagation de la foi produisirent la conversion de Bogoris, roi des Bulgares. Ce prince embrassa la religion chrétienne avec une partie de sa nation, en 865. Il envoya l'année d'après son fils à Rome, accompagné de plusieurs seigneurs, chargés de demander des évêques et des prêtres, et de consulter le pape sur plusieurs questions de religion. Nicolas fit une ample réponse à leur consultation, et leur accorda tout ce qu'ils demandaient. Il envoya en même temps trois légats à Constantinople; mais ayant été arrêtés et maltraités sur les frontières de l'empire, ils furent obligés de revenir sur leurs pas. Photius assembla un concile, dans lequel il prononça une sentence de déposition contre Nicolas, et d'excommunication contre ceux qui communiqueraient avec lui. Ce schismatique prétendait ridiculement que *quand les empereurs avaient passé de Rome à Constantinople, la primauté de l'Eglise romaine et ses privilèges avaient passé aussi à l'Eglise de Constantinople*. Le pape écrivit aux évêques de France, assemblés à Troyes en 867, pour les informer de ces prétentions extravagantes, des calomnies que les Grecs vomissaient contre l'Eglise de Rome, et des reproches injustes qu'ils lui faisaient. « Avant que » (dit le pape) nous eussions envoyé nos légats, » ils nous comblaient de louanges, et relevaient » l'autorité du saint Siège : mais depuis que nous » avons condamné leurs excès, ils ont parlé un » langage tout contraire, et nous ont chargé d'in- » jures; et n'ayant trouvé, grâce à Dieu, rien de » personnel à nous reprocher, ils se sont avisés » d'attaquer les traditions de nos pères, que ja- » mais leurs ancêtres n'ont osé reprendre. » Il mourut le 15 novembre 857, regardé comme un des plus grands pontifes. Son zèle, sa fermeté, sa charité, lui ont mérité le nom de *Grand*. On a de lui 100 *Lettres* sur différents points de morale et de discipline, qu'on a recueillies à Rome, 1542, in-fol.

NICOLAS II (Gérard de Bourgogne) était né dans cette province. Ses talents et ses vertus le firent élever à l'évêché de Florence, et ensuite au siège de Rome, où il fut placé en 1058, et couronné le 18 janvier 1059. C'est le premier pape dont l'histoire ait marqué le couronnement. Une faction lui opposa Jean, évêque de Velletri, connu sous

le nom de *Benoît X*; il le fit déposer par les évêques de Toscane et de Lombardie, assemblés à Sutri. Un second concile, convoqué à Rome, régla qu'à la mort du pape les évêques cardinaux traiteraient ensemble les premiers de l'élection, qu'ils y appelleraient ensuite les clercs cardinaux, et enfin que le reste du clergé et du peuple y donnerait son consentement. « On choisira, ajoute le décret, dans » le sein de l'Eglise même, s'il s'y trouve un sujet » capable, sinon, dans un autre, sauf l'honneur dû » à notre cher fils Henri, qui est maintenant roi, » et qui sera, s'il plaît à Dieu, empereur comme » nous lui avons déjà accordé; et on rendra le » même honneur à ses successeurs, à qui le saint » Siège aura personnellement accordé le même » droit. » Nicolas passa dans la Pouille, à la prière des Normands, qui lui restituèrent les domaines de l'Eglise romaine, dont ils s'étaient emparés. Le pape y fit un traité avec eux, après avoir levé l'anathème qu'ils avaient encouru. Richard, l'un de leurs chefs, fut confirmé dans la principauté de Capoue, qu'il avait conquise sur les Lombards. Robert Guiscard, autre chef de ces conquérants, fut confirmé dans le duché de la Pouille et de la Calabre, et dans ses prétentions sur la Sicile, qu'il enlevait aux Sarrasins. Il promit au pape une redevance annuelle et se rendit son vassal : c'est l'origine du royaume de Naples, selon M. Fleury. Les normands travaillèrent aussitôt à délivrer Rome des seigneurs qui la tyrannisaient depuis si longtemps, et à raser les forteresses qu'ils avaient aux environs. Nicolas mourut peu de temps après, en 1601, avec la réputation d'un assez bon politique. Il garda le siège de Florence pendant son pontificat. On a de lui neuf *Lettres* sur les affaires de France.

NICOLAS III (Jean-Gaétan Orsini), de l'illustre famille des Ursini, obtint la tiare en 1277, après Jean XXI. Il travailla avec zèle à la conversion des schismatiques et des païens. Il envoya des légats à Michel Paléologue, empereur d'Orient, et des missionnaires en Tartarie; mais ses soins produisirent peu de fruit. Il donna une bulle qui attribuait à l'Eglise romaine la propriété des choses dont les frères mineurs croyaient ne pouvoir avoir que l'usufruit. (*Voy. Occam.*) Ce pontife mourut à Sutri, près de Viterbe, le 22 août 1280, d'une attaque d'apoplexie. Il avait de grandes qualités, mais son trop fort attachement à ses parents, et les injustices qu'il commit pour les enrichir, ternirent l'éclat de ses vertus. Il obligea Charles d'Anjou, roi de Sicile, à se démettre de ses charges de vicaire de l'Empire et de gouverneur de Rome. Il bâtit près de l'Eglise de Saint-Pierre un palais magnifique, et l'orna d'un vaste jardin qu'il fit entourer de fortes murailles. Ce pontife aimait la vertu et les lettres, et les récompensait. On lui attribue un traité *De electione dignitatum*.

NICOLAS IV, pape, général des frères mineurs, sous le nom de *frère Jérôme*, né à Ascoli dans la Marche d'Ancône, fut élevé sur le siège pontifical en 1288, après Honorius IV. Il renonça deux fois à son élection, et n'y consentit qu'avec beaucoup de peine. Le commencement de son pontificat fut mar-

qué par une ambassade d'Alagon, kan des Tartares. Ce prince demandait le baptême, et promettait de faire la conquête de Jérusalem pour les chrétiens ; mais ces projets s'évanouirent. La Palestine était alors en proie à la fureur des musulmans. Acre fut prise et pillée, les chrétiens de Tyr abandonnèrent leur ville sans la défendre ; enfin les Latins perdirent tout ce qui leur restait dans ce pays. A ces nouvelles, Nicolas redoubla ses efforts pour exciter le zèle des princes chrétiens. Il donna des bulles pour une nouvelle croisade, il fit assembler des conciles ; mais sa mort, arrivée en 1292, après quatre ans de règne, rendit tous ses soins inutiles. Ce pontife joignait à des intentions pures les talents nécessaires pour remplir sa place. Il était habile philosophe, bon théologien, et avait été employé par les papes ses prédécesseurs dans les affaires les plus importantes. Il gouverna l'Eglise avec sagesse, apaisa les dissensions qui s'étaient élevées à Rome et dans l'état ecclésiastique, mit la paix entre divers princes chrétiens, surtout entre les rois de Sicile et d'Aragon. Il érigea en 1289 l'université de Montpellier, et composa plusieurs ouvrages : des *Commentaires* sur l'Ecriture ; sur le Maître des sentences ; plusieurs *Bulles* en faveur des franciscains ses confrères. En 1761, on a imprimé à Pise : *Vita Nicolai Papæ IV, ab Hieronymo Rubeo composita, nunc primum ex manuscripto Vaticano edita, adnotationibus novisque accessionibus illustrata a P. Antonio Felice Mathejo*, in-8.

NICOLAS V (Thomas PARENTUCELLI ou de SARZANE), cardinal évêque de Bologne, né dans un bourg près de Luni, fut élu pape malgré lui après Eugène IV, en 1447. Son premier soin, dès qu'il fut assis sur le trône pontifical, fut de travailler à la paix de l'Eglise et de l'Italie : il y réussit heureusement. Les Allemands le reconnurent, et renoncèrent à toute communication avec l'antipape Félix V. (Voyez AMÉDÉE VIII.) Charles VI, roi de France, approuva cette élection, et envoya rendre obéissance au nouveau pape par une magnifique ambassade que Mézerai croit avoir donné lieu à la pompe et à la dépense de ces grandes ambassades d'obéissance, que les rois envoyaient à chaque mutation de pontife. L'antipape Félix se prêta à la paix, et fut traité généreusement par Nicolas, qui le nomma doyen des cardinaux. Cette modération lui acquit l'amitié et l'estime des grands. Les princes d'Italie se reprochèrent d'être en guerre, tandis que Dieu donnait la paix à son Eglise, après un schisme aussi long que déplorable. L'année 1450 fut célèbre par l'ouverture du jubilé. Cette solennité attira tant de monde à Rome, que plusieurs personnes furent étouffées dans les églises et ailleurs. Jusqu'alors Nicolas avait gouverné avec beaucoup de bonheur ; mais la conjuration formée contre lui et contre les cardinaux par Etienne Porcario, et la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, empoisonnèrent sa félicité. Il avait exhorté pendant longtemps les princes et les peuples à secourir les Grecs ; mais son zèle ne produisit aucun fruit. Les malheurs des chrétiens orientaux lui causèrent une tristesse si vive, qu'il en mourut en 1455, après avoir tenu le saint Siège pendant 8 ans. Les belles-

lettres, ensevelies pendant plusieurs siècles sous la barbarie gothique, ressuscitèrent avec éclat. Nicolas les cultiva, et répandit ses bienfaits sur ceux qui s'y consacrèrent. Sa bibliothèque fut enrichie des plus beaux manuscrits grecs et latins, recueillis par son ordre dans tous les lieux du monde. Il fit traduire les ouvrages grecs, et récompensa magnifiquement ceux à qui il confiait ces traductions et la recherche des livres. On prétend qu'il promit 5000 ducats à celui qui lui apporterait l'Evangile de saint Matthieu en hébreu. Des ouvrages publics élevés à Rome et ailleurs, des palais, des églises, des ponts, des fortifications, les Grecs réfugiés et les pauvres gentils-hommes secourus avec libéralité, les filles mariées honorablement, les bénéfices et charges conférés au seul mérite, tout dépose en faveur de l'inclination de ce pontife pour le bien du peuple, pour l'honneur des lettres et pour la gloire de la religion. Les hommes vertueux qui voudront connaître plus particulièrement Nicolas V, doivent consulter sa *Vie* publiée en 1742, à Rome, in-4, en latin, par Dominique Giorgi (*voy. ce nom*), chapelain de Benoît XIV. Cet ouvrage intéressant, composé sur les monuments les plus authentiques, fait honneur au héros et au panégyriste.

NICOLAS DAMASCÈNE ou de DAMAS, philosophe, poète et historien du temps d'Auguste, né dans cette ville vers l'an 74 avant J.-C. Dans sa jeunesse il avait composé des *Tragédies*, dont l'une avait pour titre *Susanne*, et qui furent jouées sur le théâtre de Damas. Il fut protégé par Hérode, qu'il accompagna l'an 15 avant J.-C. à Rome, lorsque ce prince s'y rendit pour apaiser Auguste, prévenu contre lui par de faux rapports. Après la mort d'Hérode, il contribua au partage du royaume entre Archélaüs et Antipas. Il devint l'un des plus savants hommes de son siècle. Il avait écrit des *Mémoires* de sa vie. Les fragments qui nous en restent ont été publiés par l'abbé Sévin (*voy. ce nom*) dans ses *Recherches sur l'histoire de la vie et des écrits de Nicolas de Damas*, *Mém. de l'acad. des Inscrit.* t. 9. Nicolas avait encore composé beaucoup d'autres ouvrages : on cite une *Hist. univers.* en 144 livres. Les fragments qu'on a de ce livre nous sont parvenus avec d'autres de différents écrivains, par un manuscrit de Peiresc acheté dans l'île de Chypre : ils ont été publiés par Henri de Valois, Paris, 1654, in-4. On y trouve des événements de la plus haute antiquité, consignés dans l'Ecriture sainte, tels que le déluge, l'arche de Noé, etc. Il dit simplement que l'arche s'arrêta sur une montagne d'Arménie, où les débris s'en conservèrent longtemps. M. Coray a donné le texte le plus correct de ses *fragments* dans son *Prodromos Bibliothecæ græcæ*, Paris, 1805, in-8. Ses autres écrits, tels qu'un *Traité des dieux*, un *Livre des principes*, un autre *des devoirs*, une *Histoire d'Assyrie*, etc., paraissent perdus.

NICOLAS de MÉTHONE, ainsi appelé parce qu'il était évêque de cette ville, qu'il régla selon les canons, et qu'il édifia par ses vertus, dans le xi^e siècle. Il l'éclaira aussi par sa science. On trouve dans l'*Auctuarium* de la *Bibliothèque des Pères* un *Traité* de cet évêque sur la vérité du corps et du sang de

J.-C. en l'eucharistie; et dans Allatius, un *Traité de la procession du Saint-Esprit*.

NICOLAS le *Grammairien*, patriarche de Constantinople en 1084, s'employa fortement avec l'empereur Alexis Comnène, pour dissiper une secte, espèce de manichéens, qui s'était formée depuis plusieurs années. Il mourut en 1111. On a de lui des *Décrets* et une *Épître synodale* dans les *Basiliques* de Fabrot. — Il faut le distinguer du patriarche NICOLAS, que Léon VI, empereur de Constantinople, fit déposer, parce qu'il avait excommunié ce prince qui convoitait en quatrième nocces.

NICOLAS de CLAIRVAUX fut disciple et secrétaire de saint Bernard. Il se retira ensuite dans le monastère de Montreinder, où il mourut vers 1180. On a de lui un vol. de *Lettres* qui sont utiles pour la connaissance des affaires de son temps. On les trouve dans la *Bibliothèque des Pères*.

NICOLAS de TOLENTIN (saint), né à Tolentin en 1259, chanoine de cette ville, entra dans l'ordre des augustins, et s'acquit une grande réputation par ses austérités. Il mourut à Tolentin le 10 septembre 1508, et fut inscrit dans le catalogue des saints en 1446 par Eugène IV.

NICOLAS de PISE, connu sous le nom de *Maître Nicolò dell' Arca*, architecte et sculpteur, florissait au milieu du xiii^e siècle. C'est lui qui construisit à Bologne l'église et le convent des frères prêcheurs, après avoir fini un tombeau de marbre pour ensevelir le corps de saint Dominique, instituteur de cet ordre. Il fut aussi fort employé à Pise, et dans plusieurs autres villes célèbres d'Italie.

NICOLAS de LYRE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, petite ville de Normandie au diocèse d'Evreux, était né juif, et avait commencé d'étudier sous les rabbins; mais la grâce ayant touché son cœur, il prit l'habit des frères mineurs, l'an 1291. Il vint à Paris, où il fut reçu docteur, et expliqua longtemps l'Écriture sainte dans le grand couvent de son ordre. Ses talents lui concilièrent l'estime de la reine Jeanne, comtesse de Bourgogne, femme du roi Philippe V, dit le *Long*. Cette princesse le nomma entre les exécuteurs de son testament fait l'an 1525. Il mourut à Paris en 1540, après avoir été provincial de son ordre. On a de lui : des *Postilles*, ou petits *Commentaires* sur toute la Bible, qui ont été augmentés par Paul de Burgos; ils ont été autrefois très-consultés et regardés comme un ouvrage essentiel à l'interprétation des livres saints, d'où est venu le proverbe : *Si Lyra non ly-rasset, Ecclesia Dei non saltasset*. L'édition la plus rare est de Rome, 1472, en 7 tom. in-fol., et la meilleure d'Anvers, 1654, 6 vol. in-fol. Ces commentaires sont refundus dans la *Biblia Maxima*, Paris, 1660, 19 volumes in-fol. Il y en a une traduction française, Paris, 1511 et 1512, 5 vol. in-fol.; Une *Dispute contre les Juifs*, in-8.; un *Traité contre un rabbin*, qui se servait du nouveau Testament pour combattre la religion chrétienne; et d'autres ouvrages d'érudition et de théologie. Cet auteur possédait très-bien la langue hébraïque.

NICOLAS EYMERICK, dominicain, né à Gironne en Catalogne, et mort dans cette ville le 4 janvier 1569, inquisiteur général sous les papes Innocent VI

et Grégoire XI, fut aussi chapelain de ce dernier. Son principal ouvrage est intitulé : *Le Directoire des inquisiteurs*, corrigé et commenté par Penna, imprimé à Rome, 1587, in-fol., et à Venise, 1607. L'auteur établit le pouvoir de l'inquisition sur les hérétiques et les fauteurs d'hérésie, et explique la forme de procéder contre eux. Un abbé Morellet (*voy. SABOUREUX*) en a donné, en 1762, in-12, un Abrégé avec des réflexions que Nicolas Eymerick n'eût certainement point regardées comme bien assorties à son ouvrage. Si le dominicain parle avec trop d'emphase des droits et des fruits de l'inquisition, l'abbé parle de ce tribunal avec trop de prévention et d'injustice : s'il avait comparé les rigueurs exercées contre les sectaires en Espagne avec les fleuves de sang que l'hérésie a fait couler en France, il n'aurait pas perdu son temps à rédiger une satire inutile et qui tombe à faux. Ce n'est pas d'après une imagination exaltée par des récits exagérés et passionnés, mais d'après des faits avérés, d'après la lumière paisible de l'histoire, qu'il faut parler de l'inquisition, comme de tout autre objet qu'on veut apprécier avec justesse. « C'est à l'inquisition » disait le judicieux et bienfaisant Stanislas, roi de Pologne, « que l'Espagne est redevable de la » tranquillité dont elle a constamment joui, tandis » que les nouvelles sectes sapaient la religion et le » gouvernement dans le reste de l'Europe. » *Voy. ISABELLE de CASTILLE, LIMBORCH, TORQUEMADA et LLORENTE.*

NICOLAS de CUSA, *Cusanus*, cardinal, né en 1401 à Cusa, village situé sur la Moselle, au diocèse de Trèves, était fils d'un pêcheur. Le comte de Manderscheidt l'ayant pris à son service dès son enfance, lui trouva des dispositions, et l'envoya à Deventer pour le faire étudier. Nicolas de Cusa fit des progrès. Il fréquenta les plus célèbres universités d'Allemagne et d'Italie, prit à Padoue le bonnet de docteur en droit canon à l'âge de 22 ans, et se rendit habile non-seulement dans les langues, mais aussi dans les sciences. Il se passionna surtout pour la scolastique et pour la métaphysique ancienne, qui domine un peu trop dans ses ouvrages. Ce défaut les rend obscurs et abstraits, quoiqu'ils soient écrits d'ailleurs d'un style net et facile, sans affectation et sans vains ornements. Il paraît constant qu'il n'a fait profession dans aucun ordre religieux. Il devint curé de Saint-Florentin à Gobleitz, puis archidiacre de Liège. Il assista en cette qualité, l'an 1451, au concile de Bâle, dont il fut un des plus grands défenseurs. Eugène IV, instruit de son mérite, se l'attacha, et l'envoya en qualité de légat à Constantinople, en Allemagne et en France. Après la mort de ce pape, Cusa se retira dans son archidiaconé de Liège. Nicolas V, zélé protecteur des gens de lettres, le tira de la retraite pour l'honorer de la pourpre en 1448, et lui donna l'évêché de Brixen dans le Tyrol. Le nouveau cardinal assista à l'ouverture du jubilé en 1458, et fut envoyé légat à latere vers les princes d'Allemagne, pour les porter à faire la paix entre eux, et à tourner leurs armes contre Mahomet II, qui menaçait la chrétienté. Il fit publier les indulgences du jubilé, et se comporta dans sa légation avec tant de

prudence, de vertu et de désintéressement, qu'il mérita l'estime et la vénération des peuples. Rien n'était plus simple que son équipement. Il était monté sur une mule. Son domestique était très-peu nombreux. Sa cour n'était pas composée de flatteurs, mais de gens de lettres. Les princes et les prélats allaient au-devant de lui avec une foule de peuple, et Cusa n'en était que plus modeste. Il refusa les présents qui lui furent offerts, et voulut que ceux de sa suite l'imitassent dans ce désintéressement. L'Allemagne ne l'admira pas moins, lorsqu'il y fut envoyé de nouveau, en qualité de légat par les papes Callixte III et Pie II. Ce dernier pontife fit tout ce qu'il put pour réconcilier Cusa avec l'archiduc Sigismond, qui s'était brouillé avec lui, à l'occasion d'un monastère où le cardinal avait voulu introduire la réforme en retournant à Rome vers Callixte III. Sigismond fit les plus belles promesses; mais à peine le cardinal de Cusa eut-il remis le pied dans son diocèse, qu'il fut enlevé et mis en prison par ordre de l'archiduc. Dès ce moment, on cessa l'office divin dans presque tout son diocèse. Le pape excommunia Sigismond, et celui-ci relâcha enfin le cardinal de Cusa, à des conditions injustes et très-dures. Ce prélat, rendu à ses occupations, mourut quelque temps après à Todi, en 1454, à 55 ans. Ses *Œuvres* furent imprimées à Bâle, en 1565, en 5 tom. in-fol. On trouve dans le 1^{er} vol.: les *Traité théologiques* sur les mystères: trois livres *De la docte ignorance*, où il tâche de donner des idées de l'essence de Dieu; de la Trinité, des mystères de la religion, tirées des principes de métaphysique et de mathématiques; un écrit touchant la *filiation de Dieu*; des *Dialogues* sur la Genèse et sur la Sagesse.... Le 2^e vol. comprend: de savantes *Exercitations*; la *Concordance catholique*, en 5 livres; l'*Alcoran criblé*, offrant sous un titre bizarre des choses judicieuses; Reland en a fait une critique leste et mal fondée (voy. son article) *Conjectures sur les derniers temps*, traduit en français. 1700, in-8. L'auteur met la défaite de l'Antechrist et la glorieuse résurrection de l'Eglise avant l'année 1754. Le titre modeste de *Conjectures* peut excuser son erreur... Le 5^e vol. renferme des ouvrages de *mathématiques*, de *géométrie* et d'*astronomie*. On sait que le cardinal de Cusa tâcha de ressusciter l'hypothèse du mouvement de la terre, oubliée depuis Pythagore; mais ses efforts eurent peu de succès: Copernic et Galilée furent plus heureux. C'était un homme savant et pieux, possédé de cette avidité de savoir qui fait tout embrasser; mais il se laissait dominer par une imagination déréglée. Il fut singulier dans ses sentiments, subtil jusqu'à se rendre inintelligible, ennemi du naturel et du simple, amateur de l'allégorie jusqu'au plus ridicule excès. Sa *Vie* a été imprimée à Trèves en 1750 par le père Gaspard Hartzheim, jésuite: elle est en latin, écrite d'une manière judicieuse et intéressante.

NICOLAS de MUNSTER, auteur d'une secte qui s'appelait *Famille* ou *Maison d'Amour*, se prétendit inspiré, et se donna ensuite pour un homme déifié. Il se vantait d'être plus grand que JÉSUS-CHRIST, qui, disait-il, n'avait été que son type ou son image. Vers

l'an 1540, il tâcha de pervertir Théodore Volkars Kornbeert. Leurs disputes furent aussi fréquentes qu'inutiles: car, quand Nicolas ne savait plus que répondre à Théodore, il avait recours à l'Esprit, qui lui ordonnait, disait-il, de se taire. Cet enthousiaste ne laissa pas de se faire bien des disciples, qui, comme lui, se croyaient des hommes déifiés. Nicolas fit quelques livres: tels furent l'*Evangile du royaume*, la *Terre de paix*, etc. La secte de la Famille d'Amour reparut en Angleterre au commencement du xv^e siècle, en 1604. Elle présenta au roi Jacques I^{er} une confession de foi, dans laquelle elle déclare qu'elle est séparée des brownistes. Rien ne prouve mieux le prix inestimable de l'infaillible autorité de l'Eglise catholique, que cette fourmière de sectes nées les unes des autres, du moment qu'on eut contesté les droits de ce grand et antique tribunal.

NICOLAS (Augustin), avocat, né en 1622 à Besançon, embrassa d'abord la carrière des armes, fit plusieurs campagnes en Italie et se trouvait à Naples au moment de la sédition de Mazaniello. Devenu secrétaire du cardinal Trivulce, qui lui offrit de se charger de sa fortune, s'il embrassait l'état ecclésiastique, il quitta ensuite ce prélat et passa en Espagne, où il s'occupa avec zèle des intérêts du duc Charles de Lorraine. Ce prince, captif à Tolède, ayant recouvré sa liberté à la paix des Pyrénées, nomma Nicolas son résident à Madrid, avec le titre de conseiller d'état. Il fut ensuite pourvu d'une charge de maître des requêtes au parlement de Dole, à la sollicitation de don Louis de Haro. La conquête de la Franche-Comté lui fit perdre cette place qui ne lui fut rendue qu'à la paix de Nimègue. Plus tard le parlement avait été transféré à Besançon, et il y mourut en 1695. Il écrivait facilement en vers et en prose. On a de lui: des *Poésies* réimprimées à Besançon en 1695, mais aujourd'hui oubliées; une *Relation de la dernière révolution de Naples*, Amsterdam, 1660, in-8, et une autre *de la campagne de 1664 en Hongrie*, avec diverses pièces historiques; *Dissertation morale et juridique, savoir si la torture est un moyen sûr de vérifier les crimes secrets?* Amsterdam, 1682, in-12. Il y a des choses vraies, d'autres fausses ou mal présentées.

NICOLAS (Gabriel). Voy. REINIE.

NICOLAS le CALABROIS. (Voy. GONSALVE MARTIN.)

NICOLAS de Palerme. (Voy. TUDÉSCHI.)

NICOLE (Claude), poète français, conseiller du roi, et président de l'élection de Chartres, sa patrie, cultiva les muses jusqu'à sa mort, arrivée en 1686, à 75 ans. On a de lui un *Recueil de vers*, en 2 vol. in-12, réimprimé à Paris en 1695. Le style en est faible et languissant. On y trouve des traductions et imitations de différents morceaux de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Juvénal, de Perse. Il contient aussi des *Poésies chrétiennes*, des *Paraphrases des Psaumes*, et la traduction du poème latin de Santeuil, intitulé *Bibliotheca Thuano Marnarsiana carmen*. (Voy. le *Journal des savants*, de 1680, page 268.)

NICOLE (Pierre), fameux janséniste, neveu du

précédent, naquit à Chartres en 1625. Son père, sous les yeux duquel il avait fait ses humanités, l'envoya à Paris pour faire son cours de philosophie et de théologie. Ce fut pendant son cours qu'il connut les cénobites de Port-Royal. Ils trouvèrent en lui ce qu'ils cherchaient avec tant d'empressement, l'esprit et la docilité. Nicole donna une partie de son temps à l'instruction de la jeunesse qu'on élevait dans cette solitude. Après ses trois années ordinaires de théologie, il se préparait à entrer en licence ; mais ses sentiments n'étant pas ceux de la faculté de théologie de Paris, ni d'aucune université catholique, il se détermina à se contenter du baccalauréat, qu'il reçut en 1649. Plus libre alors, ses engagements avec Port-Royal devinrent plus suivis et plus étroits ; il fréquenta cette maison, y fit même d'assez longs séjours, et travailla avec Arnauld à plusieurs écrits pour la défense de jansénisme et de sa doctrine. En 1664, il se rendit avec lui à Châtillon, près de Paris, et y employa son temps à écrire contre les calvinistes et les casuistes relâchés. Il sortit de temps en temps de cette retraite, pour aller tantôt à Port-Royal, tantôt à Paris. Au commencement de 1676, sollicité d'entrer dans les ordres sacrés, il consulta Pavillon, évêque d'Aleth : après un examen de trois semaines, la conclusion fut qu'il resterait simple tonsuré. Une *Lettre* qu'il écrivit en 1677, pour les évêques de Saint-Pons et d'Arras, au pape Innocent XI, attira sur lui un orage qui l'obligea de quitter la capitale. La mort de la duchesse de Longueville, la plus ardente protectrice du jansénisme, arrivée en 1679, et plus encore la crainte des suites que pouvaient avoir ses démarches imprudentes et factieuses, l'engagèrent à se retirer aux Pays-Bas. Il revint en France en 1685, et s'y tint caché pendant quelque temps. Il entra, à la fin de ses jours, dans deux querelles célèbres : celle des études monastiques et celle du *quiétisme*. Il défendit les sentiments de Mabillon dans la première et ceux de Bossuet dans la deuxième. Les deux dernières années de sa vie furent fort languissantes, et enfin il mourut en 1695, à 70 ans. On raconte de lui plusieurs anecdotes. Une demoiselle était venue le consulter sur un cas de conscience. Au milieu de l'entretien, arrive le père Fouquet de l'Oratoire, fils du fameux surintendant ; Nicole, du plus loin qu'il l'aperçoit, s'écrie : *Voici, mademoiselle, quelqu'un qui décidera la chose* ; et sur-le-champ il lui conte l'histoire de la demoiselle, qui rougit beaucoup. On fit des reproches à Nicole de cette imprudence ; il s'excusa sur ce que cet oratorien était son confesseur : *Puisque, dit-il, je n'ai rien de caché pour ce Père, mademoiselle ne doit pas être réservée pour lui*. Ce trait bien approfondi donne de cet écrivain célèbre une idée au moins singulière. Il fut logé très-longtemps au faubourg Saint-Marcel. Quand on lui en demandait la raison. *C'est, répondait-il, que les ennemis qui ravagent tout en Flandre, et menacent Paris, entreront par la porte Saint-Martin avant que de venir chez moi*. « Lorsqu'il marchait dans » les rues, dit la comtesse de la Rivière, il avait » toujours peur que quelque débris de maison ne » lui tombât sur la tête. Quand il allait en voyage

» sur l'eau, il craignait toujours d'être noyé. » (*Lettres de M. L. C. de la R., Paris, 1776.*) Un auteur judicieux a remarqué que cette terreur avait beaucoup de rapport avec le fantôme qui troublait Pascal. On dirait que ces chefs du parti n'avaient pas l'âme bien rassurée et bien calme à la vue des agitations qu'ils préparaient à l'Eglise. C'est Nicole qui est le premier fondateur de ce dépôt si avantageux aux affaires du jansénisme, nommé communément la *Boîte à Perrette*, dont le produit annuel était, en 1780, de 40,000 livres, comme nous l'apprend M. le président Rolland, dans un *Mémoire* imprimé en 1781, mémoire où, en se plaignant des grands legs faits par son oncle à la même fin, il ajoute, p. 59, ces paroles remarquables : « J'ai » vais beaucoup dépensé avant la mort de M. de » Fontferrières, et l'affaire seule des jésuites me » coûtait de mon argent plus de 60,000 livres. Et » en vérité les travaux que j'ai faits, et surtout re- » lativement aux jésuites, qui n'auraient pas été » éteints si je n'avais consacré à cette œuvre mon » temps, ma santé et mon argent, ne devaient pas » m'attirer une exhéréderation de mon oncle. » (*Voy. ROLLAND*). Les nombreux ouvrages sortis de la plume de Nicole sont : *Essais de morale*, en 14 vol. in-12, Paris, 1704, parmi lesquels on trouve 5 vol. de *Lettres* ; et en 25 vol. in-12, Paris, 1741 et 1744. Il règne dans cet ouvrage un ordre qui plaît, et une solidité de réflexions qui convainc ; mais l'auteur ne parle qu'à l'esprit : il est sec et froid. Son traité des *moyens de conserver la paix dans la société* mérite d'être distingué. « Mais cette paix, dit Voltaire, est » peut-être aussi difficile à établir que celle de » l'abbé de Saint-Pierre. » *Les Essais de morale* (première édition), renferment : les différents *Traité de morale*, 6 vol. ; *Réflexions morales sur les Epîtres et Evangiles de l'année*, en 5 vol. in-12. L'édition de 25 vol. comprend en outre : *Instructions théologiques sur les sacrements*, 2 vol. ; sur le *Symbole*, 2 vol. ; sur le *Pater*, 1 vol. ; sur le *Décalogue*, 2 vol. ; *Traité de la prière*, 2 vol. ; *Lettres diverses*, 5 vol. ; *Vie de Nicole*, par Goujet, 1 vol. ; *Esprit de Nicole*, par Cerveau, 1 vol. ; en tout 25 vol. in-12 ou in-18. Les autres ouvrages de Nicole sont : *Traité de la foi humaine*, composé avec Arnauld, 1664, in 4, Lyon, 1695, in-12 ; plein de vues vraies et solides ; *La Perpétuité de la foi de l'Eglise catholique touchant l'eucharistie*, Paris, 1670, 1672 et 1674, 5 vol. in-4. Les tomes 4 et 5, publiés en 1711 et 1715, sont de l'abbé Renaudot. Arnauld y a eu part, ce que néanmoins quelques auteurs lui contestent : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'a pas fait difficulté d'en recevoir les compliments. Nicole lui-même ayant consenti que la gloire du chef de parti, auquel on voulait à tout prix attacher le nom de *Grand*, fût renforcée par cette attribution. *Les préjugés légitimes*, contre les calvinistes ; *Traité de l'unité de l'Eglise*, contre le ministre Jurieu ; *Les prétendus réformés convaincus de schisme*. et quelques ouvrages de controverse, tous infiniment estimables par la profondeur et la solidité ; les *Lettres imaginaires et visionnaires*, 2 vol. in-12, 1667, contre Desmarests de Saint-Sorlin, qui avait dit trop de mal des jansénistes pour ne pas s'attirer

l'indignation de Nicole; un très-grand nombre d'ouvrages pour la défense de Jansénius et d'Arnauld; plusieurs écrits contre la morale des casuistes relâchés; quelques-uns sur la *grâce générale*, recueillis en 4 vol. in-12, avec les écrits d'Arnauld, de Quesnel et des autres théologiens qui ont combattu ce système. Il y en a une édition de 1715, 2 vol. in-12, avec une préface de l'éditeur. On y voit que Nicole n'adopte pas entièrement le système de Jansénius et d'Arnauld, et qu'il s'en éloigne dans bien des points; nous avons observé ailleurs qu'Arnauld lui-même rejetait la doctrine fondamentale de Jansénius (*voy.* ce nom). Le moyen de concilier avec cela tout ce que ces messieurs ont écrit, fait, souffert pour cette cause? Un choix d'*Epigrammes* latines, intitulé : *Epigrammatum delectus*, 1659, in-12; *Traduction latine des Lettres provinciales*, avec des notes pires que le texte, etc. Une délicatesse, qui n'était pas sans fondement, l'engagea à se cacher sous le nom de *Wendrock*. La première édition parut en 1658; la quatrième, qui est beaucoup plus ample, est de l'année 1665. Pascal (*voy.* ce nom) revit cette version. « Quant » aux qualités littéraires, dit l'abbé Bérault, c'est » une des meilleures productions de Port-Royal, à » l'exception néanmoins de quelques solécismes » qui ont échappé, non pas en cette seule re- » contre, à l'habileté de l'auteur. Quelle que soit » d'ailleurs la beauté du style, elle ne couvrit point » le scandale que renfermaient les choses. » On peut consulter l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Nicole*, 1755, in-12, par l'abbé Goujet; mais il faut se souvenir que l'historien est souvent panégyriste, et que ses éloges sont l'effet de l'enthousiasme que lui inspirait tout ce qui tenait au parti. On a une autre *Vie de Nicole*, par Besoigne, dans l'*Histoire de Port-Royal*, t. 4^e, et par Saverien, dans le tome 1^{er} des *Vies des philosophes modernes*.

NICOLE (François), savant géomètre, né à Paris en 1685, montra beaucoup de génie pour les mathématiques. A l'âge de 19 ans il se fit connaître par la solution d'un problème sur la rectification de la *Cissoïde* (*Journ. des Sav.*, 1705, p. 158). Il donna en 1706, à l'académie des sciences, un *Essai sur la théorie des roulettes*, qui le fit recevoir l'année suivante dans cette compagnie. Il commença, en 1717, un *Traité du calcul des différences finies*, sur lequel il a publié ensuite beaucoup de *Mémoires*. En 1729, il présenta à l'académie un *Traité des lignes du troisième ordre*, plus complet que celui de Newton. En 1727, on lui décerna et il céda à l'Hôtel-Dieu de Lyon un prix de 5,000 livres, que Mathulon avait déposées pour celui qui démontrerait la fausseté d'une quadrature du cercle qu'il croyait avoir trouvée. Cet habile académicien mourut en 1758, d'une érysipèle, à 73 ans.

NICOLLE de la CROIX (Louis-Antoine), mort le 14 septembre 1760, à Paris, son pays natal, à 56 ans. « Il ne reçut (dit M. Drouet, auteur fort attaché au parti) que les ordres mineurs; des obstacles qui lui furent communs avec les meilleurs » sujets l'éloignèrent du sacerdoce. » On a de lui : *Méthode d'étudier, tirée des ouvrages de saint Augustin*, traduite de l'Italien de Ballerini, 1760, in-12;

Géographie moderne, 1756; réimpr. avec des augment. en 1775, 2 vol. in-12. Cet ouvrage eut beaucoup de succès, quoiqu'il y ait un grand nombre de fautes, dont plusieurs étaient aisées à éviter. La raison de cette vogue, c'est la faveur du parti janséniste, que l'auteur avait bien méritée; car on peut dire que c'est la géographie de la secte, la topographie de la naissance et de la mort des saints du parti, et d'un autre côté, un recueil de calomnies affreuses contre les catholiques. (*V. JAPON, dans le Dict. géog.*). *Abrégé de la géographie, à l'usage des jeunes personnes*, in-12. C'est un extrait de sa *Géographie moderne*.

* NICOLLE (Gabriel-Henri), né en 1767 à Fresquiennne, dans le pays de Caux, de cultivateurs aisés, fut envoyé à Paris, au collège de Sainte-Barbe, où il avait été précédé par son frère aîné (*voy.* l'article suivant). La révolution, en détruisant tous les établissements universitaires, renversa les projets des deux frères. Henri, resté à Paris, s'associa avec quelques amis pour lutter contre l'anarchie. Plusieurs journaux sortirent de cette courageuse coalition, tous rédigés dans le but d'amener la restauration de la monarchie. Des persécutions devaient atteindre ces intrépides écrivains; aussi aux époques les plus désastreuses, furent-ils enveloppés dans une commune proscription. Nicolle ne paya son dévouement que par la perte de sa liberté. Affranchi de ses liens, il dirigea ses vues vers le commerce de la librairie. Mais victime de sa confiance, il songea bientôt à se retirer des affaires. Il existait à Paris une institution, formée par d'anciens élèves de Sainte-Barbe, qui, d'abord assez florissante, se trouvait déchuée de son premier état; Nicolle supposa que le nom seul de l'établissement appuyé de son zèle et de la collaboration de quelques vieux camarades suffirait pour lui rendre son antique splendeur. L'abbé Nicolle accourut du fond de la Russie pour aider à son frère; leur coopération acquit en peu d'années à cette maison la confiance de quatre cents familles. Heureux dans son intérieur, Nicolle pouvait se promettre un long et brillant avenir. Il était d'une forte constitution, et rien ne paraissait lui présager une fin prochaine, lorsqu'il fut attaqué d'un catarrhe, auquel il succomba le 8 avril 1828. Quoiqu'il se fût constamment occupé de littérature, Nicolle n'a laissé aucun ouvrage. Comme libraire éditeur, il a donné une collection de livres classiques, stéréotypés, et remarquables par leur extrême correction. Il conçut le premier le plan d'une bibliothèque latine; mais après en avoir publié quelques volumes, il dut renoncer à cette entreprise pour éviter une concurrence fâcheuse avec celle de Lemaire (*v.* ce nom). Les *Dictionnaires français-latin et latin-français de Noël*; le *Dictionnaire grec-français* de Planche, etc... furent imprimés pour la première fois en 1807, sous sa direction.

NICOLLE (Charles-Dominique), frère aîné du précédent, né en 1758, fit ses études à Sainte-Barbe, fut chargé quelque temps d'une éducation particulière, et secondé de quelques ecclésiastiques, tenta d'opposer une digue à la barbarie en relevant le collège où il avait été élevé. La révolution l'ayant

forcé de s'expatrier, il se rendit à Saint-Pétersbourg, et y établit un institut pour la jeune noblesse. Le duc de Richelieu, alors gouverneur d'Odessa, l'attira dans cette ville, et le mit à la tête d'une école qui, sous sa direction, parvint à un haut degré de prospérité. Rentré en France en 1817, il fut fait aumônier honoraire du roi; mais il retourna la même année en Russie pour organiser le lycée que le duc de Richelieu venait de fonder à Odessa. L'amour de la patrie le ramena en France en 1820, et il devint membre du conseil royal de l'instruction publique. Nommé recteur de l'académie de Paris, il y établit deux nouveaux collèges, ceux de Stanislas et de Sainte-Barbe, aujourd'hui Rollin. On lui dut aussi la restauration de l'Eglise de la Sorbonne qui tombait en ruines. Sa place de recteur ayant été supprimée en 1824, il resta membre du conseil royal. Bientôt l'archevêque de Paris lui donna des lettres de grand vicaire et l'appela dans son conseil. La révolution de 1830 le priva de ses emplois, et dès lors il vécut dans la retraite, s'occupant de rédiger un ouvrage, qu'il publia en 1854, sous le titre de *Plan d'éducation*, ou *Projet d'un collège nouveau*, in-8. C'est le fruit de ses propres observations, et de sa longue expérience. Il mourut à Paris le 2 septembre 1855, après avoir reçu les secours de la religion. L'abbé Nicolle, doué d'un caractère liant et d'une grande bonté d'âme, a rendu service à une foule de jeunes gens, qu'il a soutenus et encouragés à l'entrée de leur carrière.

* NICOLI (Nicolas), savant italien, naquit à Florence en 1565. Forcé, par ses parents, de s'adonner au commerce, il apprit en secret le latin, et parvint à acquérir une très-grande instruction. Devenu maître d'une fortune considérable, il fit rechercher dans toute l'Europe les manuscrits des meilleurs auteurs anciens, dont il forma une riche collection. Il attira à Florence plusieurs savants de Constantinople et de tout l'Orient, et mourut dans cette ville le 25 juin 1457.

NICOLO. Voy. ABBATE.

* NICOLO (Nicolas ISCARD, dit), célèbre compositeur, né à Malte en 1777, d'un père français d'origine, fut élevé à Paris, et de retour dans sa patrie, en 1790, fut commis dans des maisons de banque à Palerme, à Naples et à Florence. La musique qui n'avait été d'abord pour lui qu'un simple délassement, devint bientôt une passion, et ne se sentant aucun attrait pour le commerce, il revint à Malte occuper la place de maître de chapelle de l'Ordre. Lorsque les Français s'emparèrent de Malte (juin 1798), le général Vaubois, qui en eut le commandement, prit Nicolo pour secrétaire, et l'emmena avec lui en France, où il se lia d'amitié avec Etienne, Hoffmann, Dupaty, etc., qui l'engagèrent à composer pour le théâtre et lui fournirent des pièces dont plusieurs furent très-applaudies. Nicolo mourut à Paris le 23 mars 1818, âgé de 41 ans. On lui doit la musique de 29 pièces dont les plus connues sont : *Les Confidences*; *Le Médecin Turc*; *La Ruse inutile*; *Les Rendez-vous bourgeois*; *Cendrillon*, etc.

NICOLO-FRANCO. Voy. FRANCHI.

** NICOLOPOULO (Constantin), savant philologue,

né en 1786 à Smyrne, commença ses études dans sa ville natale et alla les terminer à Bukarest, en Valachie. Jeune encore, il vint à Paris, où il se fit connaître des savants. Il y donna des leçons de littérature grecque, devint professeur à l'Athénée, et enfin fut attaché à la bibliothèque de l'institut. Plein d'amour pour son pays, il vit avec joie les efforts de ses compatriotes pour recouvrer leur indépendance, et publia même quelques écrits à ce sujet. Il se préparait à retourner dans la Grèce, lorsqu'il mourut des suites d'un accident en 1841, à 55 ans. Il avait légué à la ville d'Andrisséna, d'où sa famille était originaire, ses livres, tous de choix et nombreux, qu'il n'avait acquis qu'en s'imposant les plus dures privations. Membre de la société philotechnique, il était correspondant de l'institut archéologique de Rome. Indépendamment d'un grand nombre d'articles philologiques dans différents recueils publiés en France, en Angleterre et en Allemagne, on a de lui : *Ode sur le printemps*, Paris, 1817, in-8; *Ode à M. Spiridin Contos*, en grec, avec la trad. en français, par Alph. Mahul, 1817, in-8; l'*Abeille*, 1819-21, recueil littéraire et périodique, écrit en grec moderne, qui eut assez de succès. *Jupiter Panhellénien*, ou *bibliothèque philologique et morale*, Paris, 1855, in-8, faisant suite à l'ouvrage précédent.

NICOLOSIO (Jean-Baptiste), Sicilien, mort à Rome en 1670, était très-versé dans les mathématiques et la géographie, et mérita l'estime d'Alexandre VII. On a de lui : *Hercules Siculus, sive studium geographicum*, 2 vol.; *Guida allo studio geographicum*; *La Teoria del globo terrestre*; *Orbis descriptio*, en dix cartes : une *Description de l'Etat de l'Eglise*; une autre du royaume de Naples; des *Cartes* avec des notes pour l'histoire d'Alexandre, par Quinte-Curce, etc.

NICOLSON (GUILLAUME), savant bibliographe et évêque anglican, né en 1655, posséda différents bénéfices en Angleterre, fut fait archidiacre de Carlisle en 1682, évêque de la même ville en 1714, puis de Londonderry en Irlande en 1718, enfin archevêque de Cashel en février 1727, et mourut peu de jours après. On a de lui : *Bibliothèque historique d'Angleterre*, Londres, 1696-1699, 5 vol. in-8. Cet ouvrage contient un catalogue des historiens d'Angleterre, tant imprimés que manuscrits, avec des jugements et des observations. *Bibliothèque historique d'Ecosse*, Londres, 1702, in-8; *Bibliothèque historique d'Irlande*, 1724, in-8. On a réuni ces trois *Bibliothèques* en un vol. in-fol., Londres, 1756, in-fol., et 1776, in-4; cette édition est la meilleure. Des *Sermons*. Il a donné en outre une *Dissertation de jure feudali veterum Saxonum*; — *Sur les médailles d'Ecosse*; *Leges Marchiarum*, etc.

NICOLSON. Voy. NICHOLSON.

NICOMÈDE 1^{er}, roi de Bithynie, fils de Zipoetès, fondateur de cette monarchie, monta sur le trône après son père l'an 278 avant J.-C. Il traita ses frères avec la cruauté d'un tyran. Il les fit tous massacrer : un seul, Ziboeas, échappé au carnage, se mit en état de révolte; mais il fut vaincu et contraint de se cacher. Craignant la puissance d'Antiochus, roi de Syrie, il s'allia aux Gaulois alors maîtres de la Lysimachie et de la Chersonèse. C'est

de cette époque que date l'entrée des Gaulois dans l'Asie mineure, où ils occupèrent le pays qui, de leur nom, fut appelé Galatie. Il dut à cette alliance, de se voir demander la paix par Antiochus. Nicomède mourut l'an 249 avant J.-C. On prétend que c'est lui qui bâtit Nicomédie, à laquelle il donna son nom.

NICOMÈDE II, surnommé par dérision *Philopator*, petit-fils du précédent, fut élevé à Rome sous la protection du sénat. Il ôta le sceptre à Prusias, son père, qu'il fit assassiner dans un temple où il s'était réfugié, l'an 148 avant J.-C. Il régna ensuite en paix. La fin de sa vie fut agitée par la crainte de la puissance de Mithridate, dont il avait épousé la sœur, veuve d'Ariarathe. Il apostâ un jeune homme, qu'il disait être troisième fils d'Ariarathe. Les Romains, pour mortifier les deux rois rivaux, ôtèrent la Cappadoce à Mithridate, et la Paphlagonie à Nicomède, qui mourut l'an 90 avant J.-C. Ce monarque se concilia l'amour de ses sujets par la douceur de son caractère et par les qualités qui font un bon roi; mais sa gloire fut souillée par le meurtre de son père et par son ambition. Le vie de Nicomède a fourni au grand Corneille le sujet d'une de ses plus belles pièces.

NICOMÈDE III, fils du précédent et son successeur, fut détrôné par son frère aîné, appelé Socrate, puis par Mithridate; mais les Romains le rétablirent. Il mourut sans enfants l'an 73 avant Jésus-Christ, laissant les Romains héritiers de son royaume de Bithynie, qui fut réduit en province.

NICOMÈDE, géomètre, passe pour être l'inventeur de la courbe appelée *conchoïde*, qui sert également à la résolution des deux problèmes de la duplication du cube et de la trisection de l'angle. Les savants ne sont pas d'accord sur le temps où il vivait. Quelques-uns le placent deux siècles avant J.-C., d'autres quatre ou cinq siècles après. Les raisons alléguées pour prouver l'une ou l'autre de ces dates, ne sont pas décisives. S'il est vrai qu'un certain Geminus a parlé de la conchoïde deux siècles avant J.-C., il s'ensuivrait précisément que Nicomède n'en est pas l'inventeur, mais non pas qu'il eût vécu avant Geminus.

NICON (saint), moine du monastère appelé *Pierre d'Or*, à l'extrémité de l'Arménie, fut surnommé *Metavore* c'est-à-dire *Faites pénitence*, parce qu'il commençait ordinairement ses sermons par ces paroles. Il travailla avec autant de zèle que de fruit à la conversion des Arméniens et des Grecs qui montraient du penchant pour le mahométisme. Il fut l'apôtre de l'île de Crète, où il prêcha pendant vingt ans, et de toute la Grèce. Il laissa un *Traité* sur la religion des Arméniens, que Cotelier a donné en grec et en latin avec des notes dans les *Monuments des Pères apostoliques*. On conserve dans la bibliothèque du roi de France deux exemplaires des *Pandectes de choses saintes*, qui renferment plusieurs sermons de saint Nicon. Il mourut le 26 novembre 998, à Corinthe.

NICON. Voyez NIKON.

NICOT (Jean), né à Nîmes en 1550 d'un notaire de cette ville, quitta sa patrie de bonne heure, et s'introduisit à la cour, où son mérite lui procura

les bonnes grâces de Henri II et de François II. On le nomma ambassadeur en Portugal : à son retour, il apporta en France la plante *petun*, qu'on appelle *nicotiane*, de son nom. Cette plante, connue aujourd'hui sous le nom de *tabac*, qu'on crut alors nuisible à la mémoire, à la tête et aux yeux de l'homme, fut présentée à la reine Catherine de Médicis, et de là lui vint son nom d'*Herbe à la reine*. (Voy. GORRY.) Nicot mourut à Paris en 1600, laissant plusieurs ouvrages manuscrits : un *Traité de la marine*, où il avait recueilli tous les termes des marins; *Trésor de la langue française tant ancienne que moderne*. Ce dictionnaire, qui ne parut qu'après la mort de l'auteur, en 1609, in-fol., n'est plus d'aucun usage, à raison des révolutions que la langue française a essuyées depuis, et qu'elle ne cesse pas d'essuyer.

NIDER (Jean), dominicain qui assista au concile de Bâle, et qui mourut vers l'an 1440, est connu par son *Formicarium*, où il y a beaucoup de choses touchant les sacrilèges. Nous avons aussi de lui *De reformatione religiosorum*, Anvers, 1611, in-8; *Præceptorium seu de decem præceptis tractatus*, Cologne, 1472; édition très-recherchée, parce que c'est le plus ancien livre, avec date, qui ait des signatures.

NIDHARD ou NITHARD (Jean-Everard), cardinal, né au château de Falkenstein, en Autriche, l'an 1607, entra dans la société des jésuites en 1651. Appelé à la cour de l'empereur Ferdinand III, il fut confesseur de l'archiduchesse Marie, qu'il suivit en Espagne, lorsqu'elle épousa Philippe IV. Ce monarque conçut tant d'amitié et d'estime pour lui, qu'il voulut le faire décorer de la pourpre romaine. Après la mort de Philippe, la reine-mère lui donna la charge d'inquisiteur-général, et le mit à la tête de son conseil. Depuis le ministère du duc de Lerme, l'Espagne était tombée dans un état de faiblesse dont elle ne pouvait se relever. Nidhard trouva le trésor sans argent, les places de la monarchie en ruine, les ports sans vaisseaux, les armées sans discipline et sans chef, mal conduites, et manqua de génie ou de moyens pour remédier à tant de maux. D. Juan forma un parti contre lui, et, malgré la protection de la reine, il fallut que son confesseur cédât à l'orage; mais les affaires de l'état n'en devinrent pas meilleures. Le ministre disgracié se retira à Rome, où il fut ambassadeur d'Espagne auprès du pape. Clément X l'éleva au cardinalat en 1672, et lui donna l'archevêché d'Edesse. Le cardinal Nidhard mourut en 1681, à l'âge de 74 ans. On a de lui quelques ouvrages sur la *Conception immaculée de la sainte Vierge*, imprimés à Paris, 1677, 2 vol. in-12. On a imprimé à Cologne une *Relation des différends arrivés en Espagne entre D. Juan d'Autriche et le cardinal Nidhard*, 1677, 2 vol. in-12.

* NIEBUHR (Carsten), célèbre voyageur, né en 1755, à Ludings-Worth, duché de Lauenbourg, de paysans aisés, jusqu'à 21 ans ne s'occupa que de cultiver lui-même son petit patrimoine. Un procès qui s'éleva dans son village, ayant forcé de faire venir un arpenteur, car il ne s'en trouvait pas dans le pays, Niebuhr se mit à étudier la géométrie pour

procurer à la fois à son pays la science qui lui manquait, et à lui-même un nouvel état. Il se rendit, en 1755, à Hambourg, où pendant deux ans il se livra à l'étude du latin et des mathématiques; puis il fréquenta les cours de l'université de Göttingue; mais, s'étant aperçu que ses ressources ne lui suffisaient pas pour achever son éducation, il entra dans le corps des ingénieurs hanovriens. En 1761, le gouvernement danois le chargea d'aller explorer l'Arabie, et lui adjoignit Haven, orientaliste; Forskaal, naturaliste; Cramer, médecin; Baurenfeind, peintre. Après six années de fatigues qui avaient coûté la vie à ses compagnons, il revint en 1767 à Copenhague, rapportant des matériaux nombreux dont le gouvernement lui laissa la propriété. Au bout de quelques années, il quitta le service militaire et accepta (1778) la place d'administrateur à Meldorf dans la Ditmarsie méridionale. Il reçut plus tard en récompense de ses travaux le titre de conseiller d'état et la croix de Danebrog. Il entretenait une correspondance active avec les savants les plus illustres, et fut nommé, en 1802, associé étranger de la 5^e classe de l'Institut. Il mourut à Meldorf en mai 1815. Ses principaux ouvrages écrits en allemand, sont : *Description de l'Arabie, d'après les observations faites dans le pays même*, Copenhague, 1772, cartes et fig. trad. en français par Mourier, 1775, in-4; *Voyage en Arabie et dans d'autres pays circonvoisins*, 1774-1778, 2 vol. in-4, cartes et fig., trad. en hollandais et en français, 1776-1780, 2 vol. in-4; aussi exact que fidèle, il faut joindre à ces deux ouvrages : *Recueil de questions proposées à une société de savants qui font le voyage d'Arabie*, par Michaëlis (voy. ce nom), Amsterdam, 1774, in-4; *l'Intérieur de l'Afrique*; c'est le résumé des entretiens de l'auteur avec l'ambassadeur de Tripoli; ce morceau, qui offre des détails curieux, a été inséré dans le *Musée germanique* de 1770; *Etat politique et militaire de l'empire Turc* dans le même recueil, 1789; traduit en danois, Copenhague, 1791. Le fils de Niebuhr dont l'art. suit, a publié en allemand la Vie de son père, Kiel, 1817, in-8.

* NIEBUHR (Berthold - Georges), historien allemand, né à Copenhague le 27 avril 1776, n'avait pas deux ans quand son père, placé à Meldorf, l'emmena dans cette ville, et le destinant à voyager dans l'Orient, lui fit apprendre les langues, la géographie, les mathématiques, etc.; mais il montrait peu de goût pour les sciences. César, Sophocle et Shakespeare fixaient toute son attention. On renonça donc à le faire entrer dans la carrière des voyages, pour laquelle on prévoyait plusieurs obstacles, entre autres la faiblesse de son tempérament, que les soins trop assidus de sa mère n'avaient point contribué à fortifier. Envoyé plus tard à Hambourg, à l'école du commerce, il préféra Klopstock et Voss à l'enseignement de Busch. De là il se rendit à l'université de Kiel où il apprit le droit, puis à Edimbourg où il s'instruisit dans les sciences naturelles; et surtout dans la chimie. Ses cours terminés, il parcourut l'Angleterre, étudiant les mœurs, les usages, et particulièrement la législation, et revint en Danemarck en 1801. Il fut d'abord secrétaire du ministre des finances, puis attaché

à la bibliothèque de Copenhague qu'il contribua à sauver lors du bombardement de cette ville par les Anglais. Il devint aussi un des directeurs de la banque danoise, et publia divers mémoires d'administration et d'économie politique. Sa traduction en allemand de la *première Philippique de Démétrius* à laquelle il joignit des notes remplies d'allusions contre Napoléon et les Français, fixa sur lui l'attention des souverains. Appelé à la cour de Berlin, il jouit de la confiance du roi de Prusse qui le fit conseiller d'état. Il devint aussi membre de l'académie et professeur d'histoire à l'université. Quand la Prusse voulut seconder le joug de Bonaparte, Niebuhr voulant exciter le patriotisme allemand, rédigea, de concert avec Arndt, le *Correspondant prussien*, qui contribua beaucoup à faire prendre les armes à la jeunesse et se trouva sur les champs de bataille de Bautzen et de Dennewitz. De retour dans sa patrie adoptive, il reçut une mission pour les Pays-Bas et s'opposa, mais vainement, à la réunion de la Belgique à la Hollande. Quelques-uns de ses écrits ayant déplu à la cour de Berlin, il fut en 1816 envoyé ambassadeur à Rome, et conclut en 1821, au nom du roi de Prusse, un concordat avec le saint Siège. Avant de quitter la Prusse, il avait, de concert avec les savants Heindorf et Buttmann, publié les *Fragments de Fronton*; découverts par l'abbé Maï. Arrivé à Vérone, il y trouva dans la bibliothèque du chapitre, les *Institutes de Gaius* qui y dormaient depuis des siècles. A Rome où il se lia avec le savant abbé Maï, il découvrit deux *fragments* inédits de Cicéron, l'un de l'oraison *pro Plancio*, et l'autre qui complète le discours *pro Marco Rabirio*. Déjà, en 1807, il avait trouvé quelques passages inconnus des *OEuvres de Sénèque*. Sa réputation d'érudit était devenue européenne. On avait lu avec le plus grand intérêt ses *Mémoires* insérés dans les *Recueils* scientifiques de l'Allemagne. Mais ce qui l'avait surtout fait connaître, c'est son *Histoire romaine*, dont le 1^{er} volume parut à Berlin en 1811, et le 2^e l'année suivante. Niebuhr resta sept ans à Rome où il se lia d'une étroite amitié avec l'ancien ministre, M. de Serre (voy. ce nom), dont il ne parlait jamais qu'avec attendrissement. Il quitta cette ville en 1825 (1), s'arrêta à Saint-Gall, où il trouva les *Fragments* du poème de Mérobaude,

(1) « Pendant son séjour à Rome, » dit la *Nouvelle Revue germanique*, de février 1831, « un grand nombre de dissertations » importantes accrurent les titres que Niebuhr avait à l'admiration » de l'Europe savante. En 1819, on le voit discuter le mérite de » la chronique d'Eusebe, et examiner le parti que peut retirer sa » chronologie de la découverte qu'on venait d'en faire chez les » Arméniens de Venise. Peu de temps après, il détermine l'é- » poque où vécut Quinte-Curce, ou écrivit Pétrone. Ou bien, en » latin élégant et facile, il expose les restitutions dont lui parais- » sent susceptibles les inscriptions rapportées de Nubie par » M. Gau, et il lit ce beau travail à l'académie d'archéologie. Un » libraire allemand voulait faire réimprimer la Topographie de » Lalande; il s'y opposa, et écrivit lui-même sur ce sujet une » savante et lumineuse monographie, qui a paru dans le *Kunst- » blatt* de Tubingue et dans le recueil de ses OEuvres. Enfin, ce » furent ses conseils et ses encouragements qui firent entre- » prendre l'ouvrage de MM. Plainer et Bunsen, dont la publica- » tion a commencé il y a fort peu de temps, et qui sera d'autant » plus parfaite que M. Bunsen a succédé à Niebuhr dans son am- » bassade, et qu'il a pu, par conséquent, continuer les recher- » ches de son illustre prédécesseur sur la topographie de Rome. »

qu'il publia la même année, et se rendit à Heidelberg, pour visiter son ancien maître l'illustre Voss, puis à Bonn où il donna des cours publics, fonda des prix pour diverses questions d'histoire et de philologie, et soutint de ses deniers les élèves dénués de fortune et qui annonçaient d'heureuses dispositions. La continuation de son *Histoire romaine* l'occupa sérieusement en 1824, mais il l'interrompit pour surveiller la réimpression du *Corpus historiæ bysantinæ*, dont il donna plusieurs auteurs, notamment Agathias. Le 7 février 1850, un incendie détruisit une partie de ses manuscrits. La révolution de juillet vint lui donner de vives appréhensions pour le repos de l'Europe, et ses inquiétudes altérèrent sa santé. Il mourut à Bonn le 2 janvier 1851, à l'âge de 55 ans. Exclusif dans ses opinions, il eut souvent avec ses collègues de très-vives querelles sur des objets d'érudition. Son *Histoire romaine*, quoiqu'il ne l'ait pas terminée, est restée le principal titre de Niebuhr. La meilleure édition est celle de Berlin, 1828-52, 3 vol. in-8. Elle a été traduite en franç. par M. de Golbery, 1850 à 1840, 7 vol. in-8. Son but dans cet ouvrage est de rectifier les erreurs volontaires commises par les anciens écrivains, et en particulier par Tite-Live; ils n'ont suivant lui fait que copier presque littéralement les traditions populaires et poétiques, circonstance qui explique le caractère merveilleux que l'on remarque dans les événements des premiers siècles de Rome. On ne peut nier qu'il n'y ait quelque chose d'original et de séduisant dans ce système qui a été vivement controversé en Allemagne, où Niebuhr a ses détracteurs comme ses partisans. On cite encore de lui : *Inscriptiones nubienses commentatio*, Rome, 1820, in-4; *Mélanges historiques et philologiques*, Bonn, 1828-45, 2 vol. in-8; *OEuvres posthumes étrangères à la philologie*, Hambourg, 1842, in-8.

* NIEMEYER (Auguste-Hermès), théologien, né à Hall le 1^{er} septembre 1754, parcourut la carrière de l'enseignement avec la plus grande distinction. Devenu en 1784 professeur dans l'université de sa ville natale, il était recteur perpétuel en 1808; nommé, la même année, député aux états du royaume de Westphalie que Napoléon venait de créer en faveur de son frère Jérôme, il s'y conduisit en bon allemand. Conduit en France comme otage, il resta jusqu'en 1814 et fit une excursion en Angleterre avant de retourner à Halle où il mourut le 5 juillet 1828. L'année précédente, l'université dont il était le chancelier, avait célébré le 50^e anniversaire de son professorat, ou, comme on dit en Allemagne, le *jubilé du doctorat*. (Voy. la *Revue encyclopédique*, tom. 55, p. 4. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages estimés sur la *Théologie* et sur l'*Education*; le *Caractère de la Bible*; *Philolas*, ou *Moyens de consolation et d'instruction pour ceux qui souffrent*; *Timothee*, ouvrage destiné à exciter et à augmenter la dévotion des chrétiens; *Théologie populaire et pratique*; *Lettres à ceux qui enseignent la religion chrétienne*; le *Guide des instituteurs*, 1802, in-8; *Aperçu sur le régime des écoles allemandes et sur leur histoire dans le xviii^e siècle*, 1802, in-8; *Principes fondamentaux de l'éducation*

et de l'instruction à l'usage des parents, des instituteurs et des maîtres d'école, 7^e édition, 1819, 3 vol. in-8; *Passages des classiques grecs et romains, relatifs à la théorie de l'éducation*, Halle et Berlin, 1815, in-8; la *Relation de son voyage en France et en Angleterre*, 1822, 3 vol. in-8; *De Isidori pelusiota vita, scriptis et doctrina, commentatio historico-theologica*, Halle, 1825, in-8, où l'on trouve des notices précieuses que l'on chercherait vainement ailleurs. Cet auteur donne dans son ouvrage d'intéressants détails sur les événements de l'époque, et ses observations sur les hommes et sur les choses annoncent un jugement droit et un esprit sain.

NIEREMBERG (Jean-Eusèbe de), jésuite, allemand d'origine, naquit à Madrid en 1590, et y mourut en 1658, à 68 ans. C'était un homme pénitent, austère et très-laborieux. Il a beaucoup écrit, et la plupart de ses ouvrages de piété, composés, soit en espagnol, soit en latin, ont été traduits en diverses langues et quelques-uns en français. Le *Traité du Discernement du temps et de l'éternité*, ou *De la différence du temps et de l'éternité*, n'a pas seulement été mis en français par le père Brignon, il l'a été aussi en arabe par le père Fromage, de la même société. Celui de ses ouvrages qui est le plus recherché des curieux est sa *Curiosa filosofia y tesoro de maravillas de la naturaleza*, Madrid, 1654, in-4. On a encore de lui : *Eloges des hommes illustres de sa société*, en espagnol, Madrid, 1645, 2 vol. in-fol.; *Traité de l'origine de l'Ecriture sainte*, Lyon, 1644, in-fol.; *Historia naturæ*, Anvers, 1655, in-fol.

NEUHOFF ou NIEUWHOF (Jean de), voyageur hollandais, né à Usen en Westphalie vers le commencement du xvi^e siècle, à qui nous devons une *Relation* estimée de son *Ambassade de la part de la compagnie orientale des Provinces-Unies auprès de l'empereur de la Chine*. Cette relation curieuse est en hollandais. Jean Le Charpentier en a donné une bonne traduction en français, Leyde, 1665, in-fol. : cette édition est rare, et le livre recherché. Nieuhoff est mort vers 1671.

NIEUWENTYT (Bernard), savant hollandais, né à Westgraafdyk, en Nord-Hollande, l'an 1654, marqua, dès sa première jeunesse, de l'inclination pour les sciences; mais avec le désir de tout savoir, il eut la sagesse de se borner. Il s'attacha d'abord à l'art de raisonner juste, et il pénétra ensuite dans ce que les mathématiques ont de plus profond. Il passa à la médecine et au droit, et ses progrès dans ces deux sciences ne furent pas moins rapides. Il devint, par son application continuelle, et en secondant l'étendue de son génie, bon philosophe, grand mathématicien, médecin célèbre, magistrat habile et équitable. Plus attentif à cultiver les sciences qu'à l'avidité des honneurs du gouvernement, il se contenta de les mériter. Il fut cependant conseiller et bourgmestre de la ville de Purmerend, où il demeurait, sans briguer des emplois qui l'auraient tiré de son cabinet. Ce savant mourut en 1718 à 64 ans. Ses principaux ouvrages sont : un *Traité* en hollandais, traduit en français par Noguez, sous ce titre : *L'Existence de Dieu démontrée par les mer-*

veilles de la nature, Paris, 1740, in-4. Cet ouvrage, excellent en son genre, s'il était moins diffus, et si l'auteur ne se trompait quelquefois dans la détermination de quelques causes finales particulières, est divisé en trois parties, dans lesquelles il traite de la structure du corps humain, des éléments, des astres et de leurs divers effets. C'est une espèce de physique, dans laquelle ce sage écrivain tourne tout à la gloire de l'Être suprême et de ses ouvrages. Il y réfute en même temps les vaines difficultés que des raisonneurs superficiels objectent contre quelques articles de la foi chrétienne, en particulier contre la résurrection des morts. L'auteur du *Génie du christianisme* a donné, 1^{re} part., liv. 5, un court extrait de cet ouvrage, dont l'édition originale a pour titre : le *Véritable usage de la contemplation de l'univers pour la conviction des athées et des incrédules*, Amsterdam, 1715, 1720, avec 25 planches, in-4; une *Réfutation de Spinoza*, in-4, en hollandais; *Analysis infinitorum*, Amsterdam, 1695, in-4; *Considerationes secundæ circa calculi differentialis principia*, Amsterdam, 1696, in-4.

NIFO. Voy. NIFUS.

NIGER-PERATE fut un des plus vaillants hommes de son temps parmi les Juifs. Il commandait dans la province d'Idumée, au commencement de la guerre de ce peuple avec les Romains, et se signala en plusieurs rencontres, principalement contre Cestius Gallus, à Gabaon et à Ascalon. Simon et Jean ayant usurpé toute l'autorité dans Jérusalem, Niger, dont les talents excitaient leur jalousie, fut un des premiers qu'ils accusèrent d'intelligence avec les Romains. Ils lui firent mille outrages, et le traînèrent enfin hors des murailles de Jérusalem, où ils le firent assommer à coups de pierres, sans vouloir lui permettre de se justifier des crimes dont il était accusé.

NIGER (C. Pescennius-Justus), empereur d'Orient, gouverneur de Syrie, se signala par sa valeur et sa prudence. Les légions romaines le saluèrent empereur à Antioche vers la fin d'avril 193, sur la nouvelle de la mort de Pertinax. Un orateur ayant voulu célébrer son avènement à l'empire par un panégyrique : « Composez plutôt, lui dit Niger, » l'éloge de quelque fameux capitaine qui soit mort, » et retracez à nos yeux ses belles actions pour » nous servir de modèle. C'est se moquer que d'encenser les vivants, surtout les princes, dont il y » a toujours quelque chose à craindre ou à espérer. » (Voy. NÉRON.) Niger ne jouit du commandement qu'environ un an; il perdit plusieurs batailles contre Sévère, et enfin l'empire, avec la vie dans les premiers mois de l'an 195 de J.-C.

NIGIDIUS-FIGULUS (Publius), bon humaniste, habile philosophe et grand astrologue, passa pour le plus savant des Romains après Varron. Ses talents lui procurèrent les charges de préteur et de sénateur. Il fut utile à Cicéron pour dissiper la conjuration de Catilina; mais ayant pris le parti de Pompée contre César, il fut exilé, et mourut en exil, l'an 45 avant J.-C. Cicéron, qui fait de lui le plus grand éloge, lui écrivit une belle lettre de consolation. Saint Augustin dit qu'il fut surnommé

Figulus, c'est-à-dire *Potier*, parce qu'il se servit d'un exemple tiré de la roue de potier, pour répondre à cette question qu'on lui faisait contre l'astrologie : *Pourquoi la fortune de deux enfants jumeaux n'est-elle pas la même ?* Il ne nous reste de ses ouvrages que des fragments conservés par Aulu-Gelle, Pline et les anciens grammairiens. Ils ont été recueillis par Rutgersius dans les *Varie lectiones*. On trouve l'analyse d'un *Mémoire* de Burigny sur cet écrivain, tom. 29 du *Recueil de l'académie des Inscriptions*. Il écrivait d'une manière si abstraite que ses contemporains le négligèrent.

NIGRISOLI (Jérôme), savant médecin, né à Ferrare en 1621, mort dans sa patrie en 1689, à 68 ans, a fait imprimer à Guastalla, 1665, *Progymnasmata medica*. Il pratiqua son art avec succès.

NIGRISOLI (François-Marie), mort à Ferrare en 1727, à 79 ans, était fils du précédent, et ne se rendit pas moins habile que son père dans la médecine. Il laissa plusieurs ouvrages, dont la plupart furent bien accueillis, entre autres : un *Traité du quinquina*, en latin, Ferrare, 1700, in-4; *Pharmacopœa ferrariensis*; *Consigli medici*, Ferrare, 1729, 2 vol. in-4.

NIHUSIUS ou NIHUS (Barthold), né l'an 1584, à Wolpe, dans les états de Brunswick, d'une famille luthérienne, embrassa à Cologne la religion catholique vers l'an 1622. Après avoir eu pour premier emploi la direction du collège des prosélytes, il devint abbé d'Ilfeld en 1629, puis suffragant de l'archevêque de Mayence, sous le titre d'évêque de Mysie. Il mourut au commencement de mars 1657. On a de lui : *Annotationes de communione orientaliæ sub specie unica*, Cologne, 1648, in-4; *Tractatus chorographicus de nonnullis Asiæ provinciis ad Tigrim, Euphratem, etc.*, 1658, in-8; et d'autres ouvrages de littérature, de théologie, de controverse et d'histoire.

NIKON, né en 1615, d'une famille obscure, dans le gouvernement de Nowogorod en Russie, embrassa l'état monastique, devint successivement archimandrite, métropolitain de Nowogorod, et enfin patriarche de Russie en 1652. Le czar Alexiowitz lui donna toute sa confiance. Il introduisit dans l'Eglise russe le chant à l'exemple de l'Eglise grecque, et assembla une espèce de concile pour la restitution du texte sacré. Il avait remarqué dans les exemplaires dont on se servait beaucoup de passages altérés, peu conformes à la version des Septante. On rassembla les anciennes versions slaves, dont quelques-unes avaient au moins cinq siècles d'antiquité. Les moines du Mont-Athos, et les Grecs de l'Orient, fournirent beaucoup de copies des livres saints. Il y fut prononcé que l'ancienne version slavone était fidèle, et qu'il ne s'y était glissé des fautes que par la multiplication des copies. On en fit une nouvelle édition à Moscou, que Nikon signa. Ces changements causèrent une division dans cette église. Ceux qui étaient attachés aux anciens usages furent appelés *Raskolniki*. Ce schisme n'est pas encore fini. La faveur dont jouissait Nikon auprès du prince fut suivie d'une disgrâce qui lui donna le loisir de rassembler différentes Chroniques, de les confronter, de les corriger l'une par

l'autre, et peut-être de les altérer. Il en composa une *Histoire* qui conduit jusqu'au règne du czar Alexiowitz, Pétersbourg, 1767, 2 vol. in-4.

NIL (saint), *Nilus*, disciple de saint Jean-Chrysostome, avait une grande réputation de piété dès le commencement du ^v^e siècle. On dit qu'il était de Constantinople (1) et de la première noblesse. Il épousa une femme digne de lui et en eut deux enfants. L'empereur Arcadius l'éleva à la dignité de préfet ou gouverneur de Constantinople; mais les vices qui régnaient à la cour de ce prince, ayant alarmé la délicatesse de conscience de Nil, le déterminèrent à se retirer dans le désert de Sinai avec son fils Théodule. Sa femme consentit à sa retraite, et se retira elle-même avec sa fille dans un monastère de filles en Egypte. Saint Nil vécut longtemps avec des moines d'une sainteté exemplaire. Ils demeuraient dans des cavernes, ou dans des cellules qu'ils bâtissaient eux-mêmes, éloignées les unes des autres. La plupart ne mangeaient point de pain, mais seulement des fruits sauvages et des herbes crues; quelques-uns ne mangeaient qu'une fois la semaine. Ils avaient un prêtre, et s'assemblaient le dimanche dans l'église pour recevoir la communion, et s'entretenir des vérités saintes de la religion. Des Sarrasins attaquèrent les solitaires de Sinai, en tuèrent plusieurs, en emmenèrent d'autres captifs, et donnèrent à quelques-uns de ceux qui étaient les plus âgés, la liberté de se retirer. Saint Nil fut de ces derniers; mais son fils Théodule fut emmené captif. On l'exposa en vente, et personne n'en voulant donner ce que les Sarrasins en demandaient, ces barbares voulaient le mettre à mort. A force de larmes, il obtint qu'on l'achetât. Il fut revendu à l'évêque d'Eleuse, qui ayant reconnu son mérite, l'éleva à la cléricature. Saint Nil alla chercher ce cher fils chez l'évêque d'Eleuse, qui n'usa de son autorité de maître, que par l'espèce de violence qu'il fit au père et au fils de leur imposer les mains pour l'ordre sacré de la prêtrise. L'histoire ne nous apprend plus rien de saint Nil: mais il y a apparence qu'il écrivait encore vers l'an 450, temps auquel on place ordinairement sa mort. Parmi ses ouvrages, on estime principalement ses *Epîtres*, le *Traité de la vie monastique* et le livre de la prière. Dans sa lettre 61^e du 4^e livre, il veut qu'on ne représente que la croix dans le sanctuaire, et il exhorte à placer autour des églises des peintures des histoires de l'ancien et du nouveau Testament. Les iconoclastes falsifièrent ce passage. Joseph-Marie Suarez, qui se démit de l'évêché de Vaison pour aller demeurer à Rome, y donna une édition des *Œuvres* de saint Nil, en 1675, à l'exception de ses *Lettres*. Le père Pierre Poussines, jésuite, publia 555 *Lettres* de ce saint, Paris, 1657, in-4. Léon Allatius en fit imprimer un nombre plus considérable à Rome, 1668, in-fol, grec-latin. On trouve les *Œuvres* complètes de saint Nil dans la *Bibl. max. Patrum*.

NIL, archevêque de Thessalonique dans le ^{xiv}^e siècle, écrivit contre la primauté du pape. Barlaam, après avoir écrit en faveur du siège de

(1) Selon d'autres, d'Ancyre dans la Galatie.

Rome, adopta l'erreur de Nil, et la soutint dans un *Traité* semblable pour le fond à celui de ce schismatique, faute qu'il corrigea dans la suite. (*Voy.* BARLAAM.) Ces deux *Traités* ont été réunis par Saumaise en un vol. in-4, imprimé chez Elzévir en 1645. Ce commentateur y a ajouté des *notes* et quelques autres *Traités*. En 1608, il en avait donné une édition in-8, moins ample que celle que nous venons de citer.

NIL, surnommé DOXOPATRIOS, *archimandrite* (c'est-à-dire abbé d'un monastère grec), composa, par ordre de Roger, roi de Sicile, à la fin de ^{xi}^e siècle, un *Traité des cinq patriarchats* de Rome, d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem et de Constantinople. Etienne Le Moine en a donné une édition en grec et en latin, Leyde, 1683, in-4.

NINIAS ou NINUS, le Jeune, fils de Ninus et de Sémiramis, monta sur le trône d'Assyrie après sa mère, qui avait abdiqué l'empire, ou, selon quelques auteurs, qu'il avait fait mourir, parce qu'elle l'avait sollicité au crime. Quoi qu'il en soit, il ne fut pas plus tôt affermi dans ses états, qu'il en abandonna le soin à ses ministres, et se renferma parmi ses femmes dans son palais, où il mena la vie la plus voluptueuse, ne se faisant voir que très-rarement en public. On lui donne 58 ans de règne. Ses successeurs ne suivirent que trop l'exemple de ce prince lâche et fainéant; aussi connait-on à peine leurs noms jusqu'à Sardanapale. *Voy.* NINUS.

NINON. *Voy.* LENCLOS.

NINUS, roi des Assyriens, était, dit-on, fils de Bélus, et monta sur le trône, selon Ctésias et Jules Africain, vers l'an 2448 avant J.-C. Il fit la conquête de plusieurs pays, depuis l'Egypte jusqu'à l'Inde, se rendit maître d'un grand nombre de villes, et singulièrement de Bactres (aujourd'hui Balk), capitale du pays. Il dut en partie la prise de cette place forte à Sémiramis, femme d'un de ses premiers officiers. Ninus conçut une forte passion pour cette héroïne, et l'épousa après la mort de son mari, qui s'était tué pour prévenir les terribles menaces de son puissant rival. Le roi laissa en mourant le gouvernement de son royaume à Sémiramis, après un règne de 52 ans. (*Voy.* NINIAS et SÉMIRAMIS.) Les commencements de ces anciens empires, et l'histoire de leurs premiers maîtres, sont couverts de ténèbres, farcis de fables, et forment un chaos que la plus subtile critique ne saurait débrouiller avec un succès bien marqué.

NIOBÉ, fille de Tantale et femme d'Amphion, roi de Thèbes, osa se préférer à Latone. Sa vanité irrita tellement cette déesse, qu'elle fit tuer par Apollon et par Diane ses sept fils et cinq de ses filles. Elle en ressentit tant de douleur, qu'elle fut métamorphosée en rocher.

NIPHUS ou plutôt NIFO (Augustin), né à Japoli dans la Calabre, vers 1475, fit la plus grande partie de ses études à Tropicé. Son père et sa mère lui ayant été enlevés, il entra chez un bourgeois de Sessa, pour être précepteur de ses enfants. Il suivit ses disciples à Padoue, où il s'appliqua à la philosophie, sous Nicolas Vernia. De retour à Sessa, il résolut de s'y fixer, et y épousa une fille ver-

teuse nommée *Angelella*, dont il eut plusieurs enfants. Quelque temps après, on lui donna une chaire de philosophie à Naples. A peine y fut-il arrivé qu'il composa un traité *De intellectu et dæmonibus*, dans lequel il soutenait qu'il n'y a qu'un seul entendement. Cet écrit souleva aussitôt tout le monde contre Niphus. Pierre Barocci, évêque de Padoue, l'engagea à publier son Traité avec des corrections. Il parut en 1492, in-fol. et fut réimprimé en 1505 et en 1527. Niphus donna depuis au public une suite d'autres ouvrages qui lui acquirent une grande réputation. Les plus célèbres universités de l'Italie lui offrirent des chaires avec des honoraires considérables. Il est constant qu'il avait mille écus d'or d'appointements, lorsqu'il professait à Pise vers 1520. Il remplit en dernier lieu la chaire de philosophie à Salerne, où le prince de ce nom, dont le père avait été le protecteur de Nifo, l'appela en 1525. Le pape Léon X le créa comte palatin, lui permit de joindre à ses armes celles de la maison de Médicis, et lui donna le pouvoir de créer des maîtres ès-arts, des bacheliers, des licenciés et des docteurs en théologie et en droit civil et canonique; de légitimer des bâtards, et d'anoblir trois personnes. Les lettres-patentes de ces privilèges singuliers sont du 15 juin 1521. Cet auteur, dans un voyage qu'il fit à Sessa, y mourut d'une inflammation à la gorge, le 18 juin 1558, âgé de plus de 75 ans. C'était un philosophe d'assez mauvaise mine; mais il parlait avec grâce. Il avait le talent d'amuser par ses contes et par ses bons mots : ses discours décelaient son extrême vanité. On prétend que, dans un de ces accès d'égoïsme, il dit à Charles-Quint : *Je suis empereur des lettres, comme vous êtes empereur des soldats*. Ce prince lui ayant demandé comment les rois pouvaient bien gouverner leurs états : *Ce sera, répondit-il, en se servant de mes semblables* (les philosophes). On voit que dans tous les siècles l'orgueil de ce genre d'hommes a toujours été le même. On a de lui : des *Commentaires* latins sur Aristote et Averroès, 14 vol. in-fol.; *Opusculs de morale et de politique*, Paris, 1645, in-4; des *Epîtres*; un *Traité de l'immortalité de l'âme*, contre Pomponace, etc. 1518, in-fol. *De amore, de pulchro*, Leyde, 1644, in-16; un *Traité très-rare : De falsa diluvii prognosticatione, quæ ex conventu omnium planetarum qui in Piscibus continget anno 1524, divulgata est*, Rome, 1521, in-4. Tous ces ouvrages sont écrits en latin, d'un style diffus et incorrect. Voy. les *Mémoires* de Nicéron, tome 18.

NISUS, roi de Mégare en Achaïe, avait, parmi ses cheveux blancs, un cheveu couleur de pourpre sur le haut de la tête, d'où dépendait, selon l'oracle, la conservation de son royaume. Scylla, sa fille, ayant conçu de l'amour pour Minos, qui assiégeait Mégare, coupa adroitement le cheveu fatal de son père, et livra sa patrie aux ennemis. Nisus en mourut de déplaisir, et fut changé en épervier, selon la fable. La perfide Scylla se voyant méprisée par Minos, mourut aussi de désespoir, et fut métamorphosée en alouette. Cette fable pourrait bien, comme tant d'autres puisées dans l'écriture, être tirée de l'histoire de Samson, auquel Dalila

coupa les cheveux, d'où dépendait la force de ce héros.

NITARD. Voy. NIDHARD.

NITARD ou NITHARD ou plutôt NITHARES, abbé de Saint-Riquier, est appelé quelquefois par corruption *Wichtard*, *Guitard* et *Vitald*. Il était fils du célèbre Angilbert et de Berthe, fille de Charlemagne à la cour duquel on croit qu'il fut élevé. Il s'attacha plus tard à Charles le Chauve, qui estimait son savoir et ses vertus. Nithard, après que son père eut renoncé au monde, le remplaça dans la dignité de duc ou comte de la côte maritime et parait avoir servi en cette qualité dans les armées de Charlemagne. Il fut envoyé par Charles le Chauve, auprès de Lothaire, et puis auprès de Louis, roi de Germanie; mais il ne put empêcher la guerre entre ces trois frères ambitieux. Etant allé combattre les Normands, qui ravageaient la Neustrie, il reçut à la tête une blessure dont il mourut vers l'an 858. Nous avons de lui, dans le *Recueil de Duchesne*, une *Histoire des guerres* entre les trois fils de Louis le Débonnaire, trad. en franç. dans la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, par M. Guizot, tom. III. Elle est utile pour connaître les événements de son siècle.

NITIUS. Voy. ROSSI.

NITOCRIS, reine de Babylone, rompit le cours de l'Euphrate, et fit bâtir un pont sur ce fleuve. Elle se fit élever un tombeau au-dessus d'une des portes les plus remarquables de la ville, avec ces paroles : « Si quelqu'un de mes successeurs a besoin d'argent, qu'il ouvre mon sépulcre, et qu'il en puise autant qu'il voudra; mais qu'il n'y touche point sans une extrême nécessité : sinon sa peine sera perdue. » Le tombeau demeura fermé jusqu'au règne de Darius, fils d'Hystaspes, qui l'ayant fait ouvrir vers l'an 516, avant J.-C., au lieu des trésors immenses qu'il se flattait d'en tirer, n'y trouva qu'un cadavre et cette inscription : « Si tu n'étais insatiable d'argent et dévoré par une basse avarice, tu n'aurais pas violé la sépulture des morts. »

NIVELLE (Jean de MONTMORENCY, seigneur de), fils aîné de Jean de Montmorency, grand-chambellan de France, sous Charles VII, embrassa avec Louis son frère le parti du comte de Charolais, contre le roi Louis XI, dans la guerre du *Bien public*. Son père fut si indigné de cette rébellion, qu'après l'avoir fait sommer, à son de trompe, de rentrer dans son devoir, sans qu'il comparût, il le traita de chien, d'où est venu ce proverbe, encore à la mode aujourd'hui : *Il ressemble au chien de Jean de Nivelle, il s'enfuit quand on l'appelle*. Ce seigneur mourut en 1477, à 55 ans. Il était bisaïeul du comte Philippe de Hornes et du baron du Montigny, que le duc d'Albe fit décapiter, le premier en 1568 et le dernier en 1570, avec le comte d'Egmont, durant la guerre des Pays-Bas.

NIVELLE de la CHAUSSEE (Pierre-Claude) naquit à Paris en 1692, d'une famille riche, et s'attacha à cultiver la poésie. Lorsque Lamotte publia son système de la poésie en prose, La Chaussée se déclara contre lui; ce qui engagea une querelle, où il fit paraître l'*Épître à Clio*; ouvrage plein

d'une critique sage, mais froid et sans énergie. Il travailla pour le théâtre; mais, si on excepte quatre de ses pièces dans le comique larmoyant, on ne voit chez lui que des ouvrages très-médiocres où règne un mauvais goût de roman. Son style est lâche, diffus, trainant, et souvent froid. Laharpe juge La Chaussée avec moins de sévérité : « Une » foule de critiques, dit-il, a regardé l'entreprise » de La Chaussée comme une corruption de l'art : » mon opinion serait plus modérée. Je n'appelle » corruption que ce qui est d'un faux goût; je n'en » vois point dans les bonnes pièces de cet écrivain : » je n'y vois qu'un genre inférieur, qui vaut en lui- » même plus ou moins, comme tous les autres, » selon qu'il est bien ou mal traité. » Après avoir examiné les inconvénients du genre adopté par La Chaussée, il dit : « Tant de désavantages sont com- » pensés en partie par un mérite précieux, que les » plus ardents détracteurs ne sauraient nier, l'in- » térêt. Il est certainement porté plus loin dans » quelques situations du *Préjugé à la mode*, de *Mélanide*, de *la Gouvernante* et de *l'Ecole des Mères*, » que dans aucune de nos comédies. On y verse des » larmes douces que la raison et le bon goût ne » désapprouvent pas, puisque ces situations sont » dans l'ordre de celles que la société peut quel- » quefois présenter. Le *Préjugé à la mode* fut vrai- » ment l'époque d'une révolution; il eut un grand » succès, et annonça un genre nouveau qui par- » tagea les esprits. Ce n'est pourtant pas, à beau- » coup près, la meilleure des pièces de La Chaussée. » Le sérieux continu qui règne dans *Mélanide* re- » froidit un peu les trois premiers actes de cette » pièce; mais l'intérêt des deux derniers en assura » le succès. *La Gouvernante* et surtout *l'Ecole des Mères*, sont ses deux couronnes les plus brillantes, » et le temps ne les a point flétries. Cette dernière » réunit, à l'intérêt du drame, des caractères, des » mœurs et des situations de comédie. Le style de » La Chaussée est en général assez pur, mais pas » assez soutenu; il est facile, mais de temps en » temps il devient faible; il y a beaucoup de vers » bien tournés, mais beaucoup de lâches et de né- » gligés; en un mot, il n'est pas à beaucoup près » aussi poète qu'il est permis de l'être dans la » comédie; et dans ses bonnes pièces même, la » versification n'est pas aussi bien travaillée que la » fable. Mais, tout considéré, il sera mis au rang » des écrivains qui ont fait honneur à la scène fran- » çaise, et si le genre nouveau qu'il y apporta, » était subordonné aux deux autres, il a eu assez » de goût pour le restreindre dans de justes limites, » et assez de talent pour n'y être point surpassé. » Il mourut en 1734, après avoir été reçu à l'académie française. Ses *Oeuvres de théâtre* ont été imprimées à Paris, 1765, en 5 petits volumes in-12.

NIVELLE (Gabriel-Nicolas), prêtre prieur commandataire de Saint-Géron, diocèse de Nantes, né à Paris, mort le 7 janvier 1761, âgé de 74 ans. Il s'était retiré au séminaire de Saint-Magloire, d'où il fut obligé de sortir en 1725. Son opposition à la bulle *Unigenitus* le fit renfermer quatre mois à la Bastille, en 1750. Il a publié : les *Relations de ce qui s'est passé dans la faculté de théologie de Paris*,

au sujet de la constitution Unigenitus, 7 vol. in-12; *Le Cri de la foi*, 1719, 3 vol. in-12; la *Constitution Unigenitus déferée à l'Eglise universelle*, ou *Recueil général des actes d'appel*, 1757, 4 vol. in-fol. L'histoire romaine est moins volumineuse que cette compilation, fruit de l'esprit de parti, auquel l'auteur eut l'imprudence de sacrifier son repos et ses talents.

* NIVERNAIS (Louis-Jules BARBON MANCINI-MAZARINI, duc de), né à Paris, le 16 décembre 1716, était petit-fils du duc de Nevers (*voy. ce nom*), moins connu maintenant par ses poésies, quoiqu'il en ait fait de très-agréables, que par son antipathie pour Racine, auquel il préférait Pradon. Il fit ses premières armes en Italie sous le maréchal de Villars, et fut employé dans la guerre de Bavière, en 1745; mais la rigueur du climat et les fatigues qu'il eut à souffrir l'obligèrent de renoncer à cette carrière. Alors il étudia la diplomatie et mérita bientôt les emplois les plus importants. Il fut envoyé comme ambassadeur à Rome, à Berlin, et à Londres pour négocier la paix de 1765; il s'acquitta de cette mission avec honneur. De retour à Paris, il s'éloigna des affaires et n'y rentra qu'en 1786 sous Vergennes qui le fit appeler au conseil d'état; mais après la mort de ce ministre, il reprit ses occupations, et se consacra entièrement aux lettres. Il publia, soit en prose, soit en vers, un grand nombre d'ouvrages qui attestent son instruction, sa facilité, son bon goût, et qui lui méritèrent d'être reçu membre de l'académie française, et de celle des inscriptions. Mis en prison sous la terreur, il n'obtint sa liberté qu'après le 9 thermidor (1794.) Quelque temps après, il fut nommé président de l'assemblée électorale de la Seine, dont il fut éloigné après le 15 vendémiaire. Il mourut le 25 février 1798, à 82 ans. Il a publié lui-même le recueil de ses *Oeuvres*, Paris, 1796, 8 vol. in-8, auxquels on ajoute les œuvres posthumes publ. par François de Neufchâteau, 1807, 2 vol. in-8. On y trouve des traductions de la *Vie d'Agriкола*, de Tacite; de l'*Essai sur l'homme*, de Pope; de l'*Adonis*, de Marini; du *Richardet*, de Fortiguerra; des *Lettres sur l'usage de l'esprit dans la société, l'étude et les affaires*; *Dialogues des morts*; *Réflexions sur le génie d'Horace*, de Despréaux et de J.-B. Rousseau, ouvrage marqué au coin d'une sage impartialité et d'une critique éclairée; l'*Essai sur l'art des jardins modernes*, d'Hor. Walpole (*voy. ce nom*); *Réflexions sur Alexandre et Charles XII*; *Portrait de Frédéric le Grand*; *Vie de l'abbé Barthélémy*, 1795; des *Fables* qui ne sont pas inférieures à celles de Lamotte, dont elles ont les beautés et les défauts; des *Chansons* et des *Poésies fugitives*, des *Imitations de Virgile*, Horace, Tibulle, Ovide, de l'Arioste et de Milton; Les *Oeuvres posthumes* contiennent, outre son *Eloge*, ses *Discours académiques*, sa *Correspondance diplomatique avec le duc de Choiseul*, etc.

* NIZA (Marco de), franciscain espagnol, né en 1497, fut chargé par le vice-roi du Mexique don Antoine de Mendoza, d'aller reconnaître le pays au nord de ce royaume. Parti le 7 mars 1539, de Culiacan, accompagné d'un autre religieux, d'un

nègre et de quelques Indiens auxquels on avait donné la liberté, afin qu'ils lui servissent de guides, il visita diverses peuplades qui le reçurent fort bien, et traversa un désert de près de quarante lieues d'étendue, au bout duquel il découvrit la ville de Cibola ou Cibora, capitale d'une province du même nom, qui contenait sept grandes villes fort peuplées et très-riches. Informé de l'aversion que les habitants de Cibola avaient pour les Espagnols, le père Niza, après une course de trois mois, revint à Compostelle, dans l'intendance de Guadalavara, d'où il envoya au vice-roi une relation de son voyage; elle est imprimée dans le tom. III de Ramusio. (Voy. ce nom.) Les détails qu'il y donnait sur la beauté du pays, sa population immense et les richesses de la ville de Cibola, excitèrent dans Cortez et Mendoza le désir d'en faire la conquête. Mendoza envoya Vasquez de Cornado pour le reconnaître, et peu de temps après les Espagnols s'en emparèrent. Les ruines des *Casas Grandas* découvertes sur les bords du Jila, peuvent avoir donné lieu aux contes de ce bon père. D'ailleurs on a reconnu que la civilisation des Indiens qui habitent la contrée que ce fleuve arrose est plus avancée que celle des peuplades qui vivent plus au sud, et les monuments *Aztèques* indiquent ce pays comme la patrie des anciens Mexicains.

NIZOLIUS ou mieux NIZZOLI ou NIZZOLIO (Mario), grammairien italien, né en 1498 à Brescello dans le Modénais, contribua à la renaissance des lettres dans le XVI^e siècle par son esprit et par son érudition. On a de lui : *De veris principiis et vera ratione philosophandi contra pseudo-philosophos libri IV*, Parme, 1555, in-4. Il y attaque vivement les scolastiques, non-seulement sur la barbarie de leurs termes, mais aussi sur leurs opinions en plusieurs points. Le célèbre Leibnitz en donna, en 1670, une nouvelle édition in-4. Il faut convenir cependant que parmi ces termes barbares, il y en avait beaucoup qui rendaient des idées abstraites avec une précision qu'on ne peut imiter sans les employer encore, comme font de très-bons écrivains; et quant aux opinions, on en trouve chez les auteurs modernes de plus vaines, de plus fausses et surtout de plus dangereuses : *Thesaurus ciceronianus, vel Apparatus linguæ latinæ è scriptis Tullii Ciceronis collectus*, Venise, Alde, 1570, in-fol. C'est un bon dictionnaire latin, composé des mots et des expressions de Cicéron, par ordre alphabétique. Nizolius est un des premiers qui ait composé ces sortes de dictionnaires des écrits de Cicéron. Quoique cet ouvrage ne soit qu'une compilation, l'auteur avait un génie fort supérieur à celui des simples compilateurs. *Observationes in Ciceronem*, Bâle, 1548, in-fol. Ces remarques philologiques sont utiles, et les éditeurs de l'orateur romain en ont profité. Nizolius mourut à Brescello, en 1566.

NOADIAS. Voy. SÉMÉIAS.

NOAILLES (Antoine de), chevalier de l'ordre du roi de France, gentilhomme ordinaire de sa chambre, gouverneur de Bordeaux, d'une illustre et ancienne maison du Limousin, qui possède depuis un temps immémorial la terre et château de Noailles, situés près de Brives, naquit en 1504. Son mérite l'éleva

aux places d'ambassadeur d'Angleterre, de chambellan des enfants de France et d'amiral de Guienne, puis de France en 1545. Il ménagea, pendant son ambassade d'Angleterre, la trêve faite à Vaucelles entre Henri II et Philippe II, roi de France et d'Espagne. A son retour, il chassa les huguenots de la ville de Bordeaux, dont ils s'étaient emparés, et mourut en 1562, à 58 ans. — Son frère, François de NOAILLES, évêque de Dax, né en 1519, fut ambassadeur en Angleterre, à Rome, à Venise et à Constantinople, où il rendit de grands services à la chrétienté. Il mourut à Bayonne, en 1585 à 66 ans. Henri III et Catherine de Médicis le consultaient dans les affaires les plus épineuses. Ses *Ambassades* en Angleterre et celle de son frère ont été imprimées à Paris en 1765, 5 vol. in-12.

NOAILLES (Anne-Jules de), duc et pair, et maréchal de France, etc., était fils d'Anne de Noailles, en faveur duquel le comté d'Ayen fut érigé en duché-pairie au mois de décembre 1663. Il naquit en 1630, fut fait premier capitaine des gardes du corps en survivance de son père, et eut le commandement de la maison du roi en Flandre l'an 1680, commanda en chef dans le Roussillon et la Catalogne en 1689, et fut fait maréchal de France au mois de mars 1695. Il gagna la bataille du Ther le 27 mai de l'année suivante, prit les villes de Palamos, de Girone, et mourut à Versailles le 20 octobre 1708, à 59 ans. Ce seigneur était aussi recommandable par son amour pour la religion que par son zèle ardent pour le bien de l'état.

NOAILLES (Louis-Antoine de), cardinal, frère du précédent, naquit en 1631. Il fut élevé dans la piété et dans les lettres. Après avoir fait sa licence en Sorbonne avec distinction, il prit le bonnet de docteur en 1676. Le roi le nomma à l'évêché de Cahors en 1679. Il fut transféré à Châlons-sur-Marne l'année d'après, et l'archevêché de Paris étant venu à vaquer en 1695, Louis XIV jeta les yeux sur lui pour remplir ce siège important. Noailles parut hésiter à l'accepter; mais quelque temps après, non content d'acquiescer à sa nomination, il demanda et obtint encore son frère pour successeur dans le siège de Châlons. L'archevêque de Paris fit des réglemens pour le gouvernement de son diocèse et pour la réforme de son clergé; mais il ne ménagea pas assez les jésuites, il ne voulut pas être leur valet, suivant ses expressions; et ceux-ci crurent, de leur côté, avoir sujet de se plaindre du prélat. Noailles avait donné en 1685, n'étant encore qu'évêque de Châlons, une approbation authentique aux *Réflexions morales* du père Quesnel, ou plutôt il en avait continué l'approbation; car son prédécesseur, Félix Vialart, l'avait accordée pour son diocèse. Devenu archevêque de Paris, il condamna, en 1696, le livre de l'abbé de Barcos, intitulé : *Exposition de la foi catholique touchant la grâce*. On vit paraître à cette occasion le fameux *Problème ecclésiastique*, attribué au père Doucin, mais que le père Gerberon croit avec plus de vraisemblance être d'un écrivain du parti de Jansénius, dom Thierry de Viaixnes, janséniste des plus outrés, dit d'Aguesseau. On examinait dans ce *Problème* : « Auquel fallait-il croire, ou à M. de

» Noailles archevêque de Paris, condamnant l'*Exposition de la foi* ; ou à M. de Noailles évêque de Châlons, approuvant les *Réflexions morales* ? » Il est aisé de concevoir que l'archevêque en fut irrité ; et comme il ne doutait pas que ce ne fût l'ouvrage d'un jésuite, il en fut animé contre ces religieux. Dans l'assemblée de 1700, à laquelle il présida, il fit condamner 127 propositions tirées de différents casuistes, parmi lesquels plusieurs étaient jésuites, mais qui n'avaient fait que suivre et répéter de plus anciens. (Voy. MOY.) La même année, il fut nommé cardinal. On proposa en 1701 un problème théologique, qu'on appela le *Cas de conscience par excellence*. « Pouvait-on donner les sacrements à » un homme qui aurait signé le Formulaire, en » croyant dans le fond de son cœur que le pape et » même l'Eglise peuvent se tromper sur les faits ? » Quarante docteurs signèrent qu'on pouvait donner l'absolution à cet homme. Le cardinal de Noailles ordonna qu'on crût le droit d'une foi divine, et le fait d'une foi humaine. Les autres évêques exigèrent la foi divine pour le fait, disant que ce fait étant le sens d'un livre, il était nécessaire que l'Eglise pût en juger avec certitude ; que les faits doctrinaux ne peuvent cesser d'être du ressort de la foi, sans que le dogme en lui-même y soit également soustrait. Clément XI crut terminer la querelle en donnant, en 1703, la Bulle *Vineam Domini*, par laquelle il ordonna de croire le fait, sans expliquer si c'était d'une foi divine ou d'une foi humaine. L'assemblée du clergé de la même année reçut cette bulle, mais avec la clause que les évêques l'acceptaient par voie de jugement. Cette clause, suggérée par le cardinal de Noailles, indisposa Clément XI contre lui. Cependant le cardinal voulut faire signer la bulle aux religieuses de Port-Royal-des-Champs. Elles signèrent, mais en ajoutant que « c'était sans déroger à ce qui s'était fait à leur » égard à la paix de Clément IX. » Cette déclaration fut mal interprétée. Le roi demanda une bulle au pape pour la suppression de ce monastère, et en 1709 il fut démoli de fond en comble. Le cardinal de Noailles, qui avait dit plusieurs fois que Port-Royal était le *séjour de l'innocence*, se prêta à sa destruction, parce qu'il crut voir ensuite que c'était celui de l'opiniâtreté. L'année d'après (1708), Clément XI avait porté un décret contre les *Réflexions morales* ; mais le parlement de Paris y ayant trouvé des nullités, il ne fut point reçu en France. Les foudres lancées contre Quesnel ne produisirent leur effet qu'en 1715, année dans laquelle la constitution *Unigenitus* vit le jour. Le cardinal de Noailles révoqua, le 28 septembre 1715, l'approbation qu'il avait donnée, étant évêque de Châlons, au livre de Quesnel. Une nombreuse assemblée d'évêques fut convoquée à Paris ; tous acceptèrent la bulle, les uns purement et simplement, les autres moyennant quelques explications ; excepté sept qui ne voulurent ni de la bulle, ni des commentaires. Le cardinal de Noailles se mit à la tête de ces derniers, et défendit par un mandement du 23 février de recevoir la constitution *Unigenitus*. Louis XIV, irrité, lui défendit de paraître à la cour, et renvoya les évêques ses adhérents dans leurs dio-

cèses. La bulle fut enregistrée par la Sorbonne et par le parlement. Mais après la mort de Louis XIV en 1715, tout changea de face. Le duc d'Orléans, régent du royaume, mit le cardinal de Noailles à la tête du conseil de conscience. Ce prélat étant bien accueilli à la cour du régent, les évêques opposés à la bulle appelèrent et rappelèrent à un futur concile, dût-il ne se tenir jamais. Noailles appela aussi en 1717 par un acte public, qui fut supprimé par arrêt du parlement, le 1^{er} décembre de la même année. L'archevêque renouvela son appel en 1718, et le 14 janvier 1719, il donna une *Instruction pastorale* qui fut condamnée à Rome le 5 août 1719, par un décret du pape. Le régent, confondant l'erreur et la vérité, ordonna le silence aux deux partis. Cette loi du silence, toujours recommandée et toujours violée, ne fit qu'encourager les opposants. L'expérience de tous les siècles apprend que c'est toujours à l'ombre du silence que les sectaires se fortifient : bien résolus de ne pas le garder, ils envisagent comme un triomphe l'ordre qui l'impose à leurs adversaires ; et c'en est véritablement un pour l'erreur, que de voir la vérité captive. Cependant le moment du Seigneur arriva pour le cardinal. Il reconnut tout-à-coup, comme il s'en expliqua hautement, qu'on l'avait engagé dans un parti de factieux. Les remords qu'il éprouvait depuis longtemps, joints à près de 80 ans d'âge qui le menaçaient d'une mort prochaine, le déterminèrent à écrire au pape Benoît XIII, en termes trop édifiants, pour qu'on les trouve déplacés, quel que soit l'endroit où on les rapporte. Après avoir dit que son grand âge ne lui permettait guère de compter sur une vie plus longue, et que les approches de l'éternité le demandaient de lui qu'il se rendit enfin aux désirs du chef de l'Eglise : « Dans cette vue, poursuivait-il, je vous » atteste en présence de J.-C. que je me sou mets » sincèrement à la bulle *Unigenitus*, que je con- » damne le livre des *Réflexions morales*, et les 101 » propositions qui en ont été extraites, de la même » manière qu'elles sont condamnées par la constitu- » tion ; et que je révoque mon *Instruction pastorale*, » avec tout ce qui a paru sous mon nom contre » cette bulle. Je promets à Votre Sainteté, conti- » nue-t-il, de publier au plus tôt un Mandement » pour la faire observer dans mon diocèse. Je dois » encore lui avouer que depuis que, par la grâce du » Seigneur, j'ai pris cette résolution, je me sens » infiniment soulagé ; que les jours sont devenus » plus sereins pour moi ; que mon âme jouit d'une » paix et d'une tranquillité que je ne goûtais plus » depuis longtemps. » Toutes ces promesses furent ponctuellement remplies. Le cardinal-archevêque se prêta à tout ; il rétracta son appel, et son mandement de rétractation fut affiché le 11 octobre 1728. Il mourut en 1729, à 78 ans. Ses charités étaient immenses ; ses meubles vendus et toutes les autres dépenses payées, il ne laissa pas plus de 500 livres. Il aimait le bien et le faisait. Doux, agréable dans la société, brillant même dans la conversation, sensible à l'amitié, plein de candeur et de franchise, il attachait le cœur et l'esprit. S'il se laissa quelquefois prévenir, c'est qu'il ju-

geait des autres par l'élévation de son âme, et cette âme était incapable de tromper. Ses adversaires crurent voir en lui un mélange de grandeur et de faiblesse, de courage et d'irrésolution. Plein de bonne foi, il soutenait des gens qu'on accusait d'en manquer. Il favorisait les jansénistes sans l'être lui-même. Quoiqu'il luttât contre le pape et contre tous les évêques du monde catholique, à quelques appelants près, on était parvenu à lui persuader qu'il n'avait pour adversaires que les jésuites; ce qui paraissait incroyable, si on ne voyait cette singulière persuasion consignée dans ses propres lettres et celles de ses correspondants. « Il n'y a contre » vous qu'un soupçon » (lui écrivait M^{me} de Maintenon, en répondant à une de ses lettres), « est-il » possible de l'effacer? Tout ce qu'on dit contre » se réduit à la protection secrète que vous accordez au parti janséniste. Personne ne vous accuse » de l'être; voudriez-vous plus longtemps être le » chef et le martyr d'un corps dont vous rougiriez » d'être membre? Jamais les jésuites n'ont été plus » faibles qu'ils le sont. Je vois la force que vous » auriez si ce nuage de jansénisme pouvait se dissiper. On est averti que vous avez des commerces » directs et indirects à Rome, avec des gens qui » ont été les plus acharnés pour Jansénius, et contre » le roi. Croyez, monseigneur, que tout lui revient, » et qu'il n'a aucun tort de vous soupçonner. Ce » n'est point sur les discours de votre père de la » Chaise, etc. » — Gaston-Jean-Baptiste-Louis de NOAILLES, son frère, qui lui succéda dans l'évêché de Châlons, a témoigné la même opposition à la bulle *Unigenitus*, et n'a point imité son frère dans sa réunion avec le corps des pasteurs. Il mourut en 1720, à 52 ans.

NOAILLES (Adrien-Maurice, duc de), fils d'Anne-Jules, dont nous avons parlé, vit le jour à Paris en 1678. Né avec des talents pour la guerre, il servit de bonne heure, et se trouva à tous les sièges que le duc son père fit dans la Catalogne en 1695 et 1694. Il se signala ensuite sous le duc de Vendôme dans la même province, passa en Flandre l'an 1696, et continua d'y montrer sa valeur et sa prudence. Ces deux qualités le firent choisir en 1700, pour accompagner le roi d'Espagne jusqu'à Madrid. Personne n'ignore les services distingués qu'il rendit en Catalogne pendant la guerre de la succession d'Espagne. Général des armées du roi en Roussillon, il y remporta en 1702 et 1703 plusieurs avantages sur les ennemis. Louis XIV, voyant qu'il était entouré d'ennemis et la France épuisée, le chargea de presser son petit-fils Philippe V, de renoncer à la couronne, moyennant un faible apanage; le duc fit même entrevoir à Philippe que son aïeul pouvait être contraint de le combattre pour donner la paix à la France. Philippe se montra inexorable, obtint de nouvelles victoires, et ce fut sa fermeté qui conserva à la dynastie des Bourbons le royaume d'Espagne. A la fin de 1710, et dans le cœur de l'hiver, le duc de Noailles se rendit maître de Girone, une des plus importantes places de la Catalogne. Ce service signalé fut récompensé en 1711, par Philippe V, du titre de grand d'Espagne de la première classe. Louis XIV,

non moins sensible à son mérite que son petit-fils, l'avait fait brigadier en 1702, maréchal-de-camp en 1704, lieutenant-général en 1706, et il avait été reçu duc et pair en 1708. Réunissant en lui le double mérite d'homme de guerre et d'homme d'état, il fut nommé président du conseil des finances en 1715, conseiller au conseil de régence en 1718, et chevalier des ordres du roi en 1724. Dans la guerre de 1755, il servit au siège de Philisbourg, pendant lequel il fut honoré du bâton de maréchal de France. Il eut le commandement des troupes pendant l'hiver de 1754, et reprit Worms sur les Impériaux. Nommé en 1755, général en chef des troupes françaises en Italie, il alla cueillir de nouveaux lauriers. Mais dans la guerre de 1741, il n'eut pas le même succès, et perdit la bataille de Dettingen en 1745. Il mourut à Paris le 24 juin 1766, âgé de près de 88 ans. Il joignait à de rares lumières et à beaucoup de facilité d'esprit des connaissances de toute espèce. Les vrais connaisseurs ont toujours admiré son talent pour les plans de campagne; mais ils lui ont reproché d'avoir manqué de vigueur dans l'exécution. Quelquefois indécis à force de prévoyance, quelquefois trop vivement agité par les contradictions ou par de justes sujets d'inquiétude, il put en certaines conjonctures perdre des moments favorables. Il put aussi paraître timide, lorsqu'il n'était que prudent. Il avait épousé, en 1698, Françoise d'Aubigné, fille unique du comte d'Aubigné, frère de M^{me} de Maintenon. L'abbé Millot a publié ses *Mémoires* en 1777, en 6 vol. in-12. Ils seraient plus intéressants et plus estimés, si l'éditeur ne leur avait donné cette teinte de philosophie qu'on remarque dans ses *Elémens d'histoire* et dans tout ce qui est sorti de ses mains.

** NOAILLES (Louis, duc de), fils aîné du précédent, né en 1715, d'abord comte, puis duc d'Ayen, fut successivement mestre-de-camp du régiment de Noailles, maréchal-de-camp et lieutenant-général. Il fut créé chevalier des ordres du roi en 1749, succéda à son père dans le gouvernement de Saint-Germain-en-Laye en 1754, et fut l'année suivante créé maréchal de France. Sa vie n'offre rien de bien marquant; on a souvent cité de ses bons mots; ils sont quelquefois un peu piquants, mais ils ne l'ont pas empêché de conserver la réputation d'un homme qui réunissait les qualités du cœur à celles de l'esprit. Il mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 22 août 1795. Sa veuve, née Cossé-Brissac, périt sur l'échafaud révolutionnaire, le 4 thermidor an 11, à 70 ans, ainsi que sa belle-fille, la duchesse d'Ayen, et sa petite-fille, la vicomtesse de Noailles.

* NOAILLES (Philippe de), maréchal de France, connu sous le nom de duc de Mouchy, frère du précédent, né à Paris en 1715, entra très-jeune au service, fit avec honneur la guerre de sept ans, et donna dans toutes les occasions des preuves d'intelligence et de bravoure. Ses services furent récompensés par le gouvernement de la Guienne et celui de Versailles. Il fut membre de l'assemblée des notables en 1787 et 1788; mais son grand âge l'empêcha de prendre part depuis aux affaires politiques. Son dévouement à la cause de la monarchie ne pouvait manquer de l'exposer à la ran-

cune des révolutionnaires. Arrêté en 1791, avec son épouse, et enfermé au Luxembourg, ils furent traduits ensemble devant l'affreux tribunal, « comme » ennemis du peuple, complices du traître Capet, » et distributeurs des sommes que le tyran employait à soudoyer les fanatiques, » et envoyés à l'échafaud le 27 juin 1794. Le maréchal avait alors 79 ans, et la duchesse 66.

* NOAILLES (Jean-Paul-François, duc de), fils aîné du duc Louis, et neveu du précédent, né le 26 octobre 1759, porta d'abord le nom de *duc d'Ayen*. Entré dans les gardes du corps à 15 ans, il devint en 1755 colonel du régiment de Noailles-cavalerie, levé par son ayeul à ses frais, pendant la guerre de la succession d'Espagne. Il fit avec distinction à la tête de ce corps les quatre dernières campagnes de la guerre de sept ans, et fut ensuite créé capitaine de la compagnie écossaise des gardes du corps, charge qu'il exerça sous Louis XV et sous Louis XVI. Décoré de la toison d'or, élevé successivement aux grades de brigadier et de maréchal-de-camp, il obtint le gouvernement du Roussillon, et, quand la guerre éclata entre la France et l'Angleterre, il fut employé en Bretagne. Depuis, il fut nommé lieutenant-général, inspecteur-général militaire, commandant en Flandre, membre du conseil de la guerre sous le ministère de Ségur, et fit adopter plusieurs utiles réformes. Il s'était fait connaître de bonne heure par des mots heureux, de piquantes saillies, des vers faciles et légers, et passait pour un des seigneurs les plus spirituels de la cour. Dès le commencement de la révolution, il chercha un asile en Suisse; mais lorsqu'il eut connaissance des dangers que courait le roi, il revint à Paris. Il se trouva aux Tuileries en uniforme de lieutenant-général dans la journée du 10 août, et resta constamment à côté du roi dont il partagea les dangers. Quand il ne fut plus en son pouvoir de sauver le monarque, il retourna dans le canton de Vaud, où il passa 50 années au sein de l'étude et environné de la considération publique. A la restauration, il revint en France, et siégea quelquefois à la chambre des pairs; mais ses infirmités et ses habitudes le rappelèrent dans sa retraite. En 1825, ayant perdu sa seconde femme, la comtesse de Golofkin, il revint près de ses enfants, et termina paisiblement sa longue carrière à Fontenay en Brie, le 20 octobre 1824, entouré de quatre générations de sa famille. Membre de l'académie des sciences depuis 1777, il fut, en 1816, compris dans la réorganisation de l'institut avec le titre d'académicien libre. C'est à lui qu'est due la carte de l'Allemagne, connue sous le nom de *Chancharel*, et que les Allemands préférèrent eux-mêmes à toutes les autres. *L'Eloge* du duc de Noailles fut prononcé à la chambre des pairs par M. le prince de Poix (Noailles-Mouchy). Il avait épousé en premières noces la fille du chancelier d'Aguesseau, qui périt sur l'échafaud le même jour (22 juillet 1794) que sa belle-mère, et la vicomtesse de Noailles, sa fille.

* NOAILLES (Louis-Marc, vicomte de), 2^e fils du maréchal de Mouchy, né à Paris en 1756, entra de bonne heure dans la carrière des armes et fit avec distinction la guerre d'Amérique. En 1789, il

était grand bailli d'épée, et colonel des chasseurs d'Alsace. Député de la noblesse du bailliage de Nemours aux états-généraux, il se déclara contre la réunion des ordres; ce ne fut qu'après leur fusion qu'il se rangea du côté gauche. Ce fut lui qui, le 14 juillet, annonça à l'assemblée le soulèvement de Paris, la prise de la Bastille, et la mort de de Launay. Dans la nuit du 4 août, il fut avec le duc de Montmorency (*voy.* ce nom), l'un des premiers à inviter la noblesse et le clergé à renoncer à leurs privilèges, et proposa l'égale répartition de l'impôt, le rachat des droits féodaux et la suppression des servitudes personnelles. Des expressions trop vives l'amenerent à se battre au pistolet contre Barnave, et après avoir essuyé le feu de son adversaire, il tira en l'air. Ses talents lui donnèrent de l'influence dans le comité militaire; il eut une grande part à l'organisation de l'armée et à celle de la gendarmerie. Elu président le 26 février 1791, il remplit ensuite une mission en Alsace. Après le départ de Louis XVI pour Varennes, il prêta serment de fidélité à la nation et à l'assemblée. A la fin de la session, il fut employé comme maréchal-de-camp à Sedan, où il écrivit une lettre sage sur le refus qu'avait fait Louis XVI de sanctionner le décret contre les émigrants. Cette lettre ne fut pas goûtée des jacobins, qui crurent y trouver une preuve de défection. Il fut néanmoins nommé, en mai 1792, commandant des avant-postes du camp de Valenciennes. Mais, après l'arrestation de Louis XVI et de sa famille, il donna sa démission, et passa en Angleterre, puis aux Etats-Unis. Pendant son absence, sa femme périt sur l'échafaud. Elle n'avait pas partagé les principes de son époux, qui, rayé de la liste des émigrés après le 18 brumaire, revint en France, reprit du service, et général de brigade, partit en 1804 pour Saint-Domingue. Chargé de la défense du mole St.-Nicolas, et réduit à la dernière extrémité, il réussit à tromper la surveillance de l'ennemi. Dans la traversée, il s'empara d'une corvette anglaise, qu'il conduisit à La Havanne, où il mourut, le 9 janvier 1804, d'une blessure qu'il avait reçue dans le combat, vivement regretté de ses soldats.

NOAILLES (le comte Alexis de), fils du précédent, né le 1^{er} juin 1785, était encore enfant lorsque sa mère périt, avec une partie de sa famille, sur l'échafaud révolutionnaire. Il fut élevé par un pieux instituteur qui lui inspira avec le goût de l'étude des principes religieux, qu'il eut le bonheur de conserver toute sa vie. Accusé, en 1809, d'avoir répandu la bulle d'excommunication contre Napoléon, il fut mis en prison. Relâché après sept mois de captivité, il se hâta de sortir de France, et après avoir parcouru la Suisse, l'Allemagne, la Russie et la Suède, se rendit à Hartwell, pour y offrir ses hommages à Louis XVIII, qui le chargea d'une mission importante. Rentré en France en 1814, le comte d'Artois le nomma l'un de ses aides-de-camp, et peu après il fut un des plénipotentiaires envoyés au congrès de Vienne. Surpris dans cette ville par les événements de mars 1815, il rejoignit la famille royale à Gand. Napoléon l'excepta de l'amnistie des cent-jours. Après le retour du roi,

nommé président du collège électoral de l'Oise, il y fut élu député, ainsi que dans le département du Rhône, et fut fait ministre d'état. Dans la session de 1827, il exprima ses sympathies pour la cause des Grecs, et en combattant la politique des *turcophiles*, par un discours véhément, se fit applaudir au-dedans et au-dehors de la chambre. L'année suivante, membre de la commission des petits-séminaires, il concourut à faire adopter ces établissements si nécessaires dans la situation du clergé. Après la révolution de 1830, il prêta le serment en annonçant qu'il ne le faisait que pour échapper à l'anarchie; cessa peu de temps après de faire partie de la chambre, et mourut le 14 mai 1855, après avoir reçu les secours de l'Eglise avec les marques de la foi la plus vive. Son fils est le successeur de M. de Chateaubriand à l'académie française.

NOBILIUS. Voy. FLAMINIUS.

NOBLE (Eustache Le), baron de Saint-Georges et de Tenelière, né à Troyes en 1645, d'une famille distinguée, s'éleva par son esprit à la charge de procureur-général du parlement de Metz. Il jouissait d'une réputation brillante et d'une fortune avantageuse, qu'il dissipa en peu de temps. Accusé d'avoir fait à son profit de faux actes, il fut mis en prison au Châtelet, et condamné à faire amende honorable et à un bannissement de neuf ans. Le Noble appela de cette sentence, qui n'était que trop juste, et il fut transféré à la Conciergerie. Gabrielle Perreau, connue sous le nom de la *Belle Epicière*, était alors dans cette prison, où son mari l'avait fait mettre pour son inconduite. Le Noble la connut, l'aima, et se chargea d'être son avocat. Après bien des aventures peu honorables à l'un et à l'autre, Le Noble fut banni derechef pour neuf ans; mais quelque temps après il obtint la permission de revenir en France, à condition de ne point exercer de charge de judicature: pendant ce temps, il avait vécu avec la Perreau. Les malheurs de Le Noble ne l'avaient point corrigé. Dans ses dernières années, il vécut des secours de M. d'Argenson, depuis garde des sceaux, qui lui envoyait un louis chaque semaine. Il fut dérégulé et dissipateur toute sa vie, qu'il termina dans la misère en 1711, à 68 ans. Il fallut que la charité de la paroisse Saint-Séverin fit enterrer cet homme, qui avait fait gagner plus de 100,000 écus à ses imprimeurs. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, recueillis en 19 volumes in-12, par Brunet, imprimeur de Paris. On peut les diviser en trois classes: dans la première, nous placerons les ouvrages sérieux; dans la deuxième, les ouvrages romanesques, et dans la troisième, les ouvrages poétiques. Dans le premier genre se trouvent: l'*Histoire de l'établissement de la république de Hollande*. C'est un extrait, fait avec trop de précipitation et de partialité, de l'*Histoire de Grotius*, en 2 vol. in-12, Paris, 1689 et 1690. Cet ouvrage fut proscrit par les Hollandais. *Relation de l'état de Gènes*, Paris, 1685, in-12, ouvrage superficiel; *Traité de la monnaie de Metz*, in-12. L'auteur y donne un Tarif de sa réduction avec celle de France. *Dissertation chronologique de l'année de la nais-*

sance de J.-C., Paris, 1695, in-12; le *Bouclier de la France*, ou *les sentiments de Gerson et des canonistes touchant les différends des papes et des rois de France*; cet ouvrage a aussi paru sous le titre de *l'Esprit de Gerson*. Tous ces boucliers, si multipliés depuis, ne sont que des épouvantails d'enfants; comme si l'Eglise n'avait pas plus souffert, et n'avait pas plus à craindre des entreprises de la puissance séculière que celle-ci de la part de l'Eglise. Si quelques pontifes ont commis quelques fautes en étendant leur pouvoir au-delà de ses bornes, on s'en est vengé sans modération, et pour maintenir quelque prérogative de l'autorité civile, on s'est efforcé de renverser tout l'édifice de la puissance spirituelle. « Dès que Rome, dit le comte d'Albon, » a voulu exiger au-delà de ce qu'on lui devait, » on lui a refusé même ce qui lui était dû; quand » elle a donné dans les abus, on l'a menacée de la » priver de l'usage du pouvoir; quand à l'autorité » elle a joint les prétentions, on lui a fait craindre » de violentes injustices. Le sacerdoce n'a jamais » lutté contre l'empire, que l'empire n'ait employé » toutes ses forces pour fouler le sacerdoce; et au » premier mouvement que les pontifes ont semblé » faire pour porter la main au sceptre des césars, » les césars se sont efforcés pour s'élever jusqu'au » trône des pontifes. » (Voy. SENKENBERG.) Une *Traduction des Psaumes*, en prose et en vers, avec des réflexions et le texte latin à côté, ce qui forme un volume in-8 à trois colonnes; *Entretiens politiques sur les affaires du temps*, ouvrage périodique plein de saillies heureuses et de plaisanteries basses. On a de lui dans le second genre: *Histoire secrète de la conjuration des Pazzi contre les Médicis*; *La Fausse comtesse d'Isenberg*; *Mylord Courtenai*; *Epicharis*; *Ildergète, reine de Norwège*; *Zulima*; *Mémoires du chevalier Balthasar*; *Aventures provinciales*; les *Promenades*; *Nouvelles africaines*; *Le Gage touché*; *l'Ecole du monde*, ouvrage qui renferme beaucoup de bonne morale, mais écrit avec la légèreté propre à une production frivole; l'*Histoire du détronement de Mahomet IV*. Ces différents ouvrages sont moitié romanesques et moitié historiques. On y trouve de loin en loin quelques morceaux intéressants; mais le total n'en vaut ordinairement rien. On a de lui dans le troisième genre: des *Traductions* rampantes en vers des *Satires de Perse* et de quelques *Odes d'Horace*; des *Contes* et des *Fables*, en 2 vol. in-12. Cet ouvrage, plusieurs fois réimprimé, ne méritait pas tant d'empressement. Il y règne une prolixité froide, un ton familièrement bas, un style languissant. Un *Poème sur la destruction du temple de Charenton*; sur la *destruction de l'hérésie*, distribué en quatre livres; des *Comédies* qu'on ne joue plus; le bon comique y domine moins que l'esprit de libertinage. Des *Epîtres*, des *Stances*, et des *Sonnets*, qui ne sont guère au-dessus du médiocre. Le Noble a encore traduit les curieux *Voyages* de Gémelli Caréri, Paris, 1727, 6 vol. in-12.

NOBLE (Pierre le), substitut du procureur-général du parlement de Rouen, mort en 1720, a donné un *Recueil de plaidoyers* sur des sujets utiles ou curieux.

* NOBLOT (...), géographe et compilateur, vivait

à Paris, dans la première moitié du *xviii^e* siècle, et a laissé les ouvrages suivants : *Géographie universelle, historique et chronologique, ancienne et moderne*, Paris, 1723, 5 vol. in-12 avec cartes; on y trouve des détails importants sur la géographie ecclésiastique d'après l'abbé Commanville; Lenglet-Dufresnoy en parle avec éloge; *Tablettes chronologiques de Marcel, réduites en ordre alphabétique et continuées jusqu'à nos jours*, Paris, 1729, in-12; *Tableau du monde ancien et moderne*, Paris, 1730, petit in-12; c'est un précis chronologique de l'histoire ancienne d'après le père Labbe; suivi des principales révolutions des divers états modernes; avec le tableau géographique des mêmes états, etc. *L'Origine et les progrès des arts et des sciences*, 1740, in-12, qu'il attribue aux Hébreux. L'ouvrage est terminé par l'*Histoire abrégée de l'imprimerie*. Noblot avait entrepris une *Bibliothèque des poètes latins et français*, Paris, 1731, in-12; mais il interrompit cette publication qui n'avait aucun succès. Cet écrivain est mort à Paris vers 1743.

NOBUNANGA, empereur du Japon, se distingua par sa valeur et ses victoires, reconnut les vertus des chrétiens et la sagesse de leur loi. Leur religion fleurit sous son empire; mais il permit ses bonnes qualités par son orgueil, qu'il poussa jusqu'à se faire adorer comme un dieu. Il ne tarda pas d'en être puni. Ses sujets révoltés l'attaquèrent et le brûlèrent vif dans son palais avec son fils aîné, le 20 juin 1582. Une chose remarquable dans sa sacrilège apothéose, qui se fit dans un grand temple nouvellement érigé avec une solennité incroyable, c'est que tout l'empire y étant accouru, d'après des ordres sévères et menaçants, et pas un seul chrétien ne s'y étant trouvé, il ne témoigna aucun mécontentement contre eux. Un historien termine de la sorte la narration de sa mort tragique : « Telle fut la fin du fier Nobunanga. Son » sort avait été jusque-là semblable à celui du su- » perbe Nabuchodonosor. Conquérant comme lui, » comme lui protecteur de la véritable religion, il » avait voulu, comme lui, s'élever à Dieu; mais il » n'eut pas, comme lui, un châtiment de grâce, et » ne se reconnut pas. »

NOCETI (Charles), jésuite, né vers 1695 à Pontremoli dans le Génois, enseigna la théologie au collège Romain, fut donné pour coadjuteur au père Turano, pénitencier de Saint-Pierre, et fut un des examinateurs des évêques. Il mourut à Rome en 1739. On a de lui : *Veritas vindicata*, en 2 vol. C'est une critique de la *Theologia christiana* du père Concina, qui fit beaucoup de bruit : il y venge avec force ses confrères, attaqués par le dominicain, qui paraît avoir excédé en critique et en censure par un zèle quelquefois plus vif que réfléchi. Noceti était bon poète, comme on le voit par ses *Eglogues* et par les *Poèmes sur l'arc-en-ciel* et l'*Aurore boréale*. C'est dans ses poésies que le célèbre Boscovich trouva l'exhortation dont il fut frappé, et à laquelle il fut si docile. Voy. son article. On trouve des poésies latines et italiennes de Noceti dans le *Recueil des Arcades*.

** NODIER (Charles), littérateur distingué, né à Besançon en 1780, était fils d'un avocat instruit qui

lui fit apprendre à lire dans les *Essais* de Montaigne. Fort jeune, il connaissait Plutarque et était déjà familier avec les noms des grands hommes de l'antiquité. Doué d'une mémoire surprenante et d'un jugement précoce, lorsqu'il fut envoyé aux écoles publiques, il fut un sujet d'étonnement pour ses maîtres. Au goût de la littérature, il joignit bientôt celui de l'histoire naturelle, où il fit de rapides progrès, sous la direction de M. Girod-de-Chantran (voy. ce nom), ami de sa famille; et il n'avait pas 20 ans quand il publia une *Dissertation* sur l'organe de l'ouïe dans les insectes, qu'il place dans les antennes, découverte confirmée longtemps après par M. Duméril. Il n'avait pas terminé ses études lorsqu'il fut nommé conservateur-adjoint de la bibliothèque de sa ville natale, et toujours avide d'apprendre, il se partagea dès-lors entre la lecture des *Catalogues* et celle des chefs-d'œuvre des littératures étrangères. Il se passionna pour Shakespear (voy. ce nom), qui n'était point encore à la mode, et pour Goëthe (voy. ce nom), dont on ne connaissait alors, en deçà du Rhin, que les *passions du jeune Werther*. Tourmenté du désir de voir Paris, ses monuments et surtout ses littérateurs, il y vint en 1802, apportant les manuscrits de ses premiers romans, dont un, le *Peintre de Saltzbourg*, fut loué par Mme de Genlis. Il y retourna peu de temps avant le couronnement de l'empereur, et ce fut alors qu'il fit imprimer la *Napoléone*, pièce pleine de verve et de talent, dans laquelle il conjurait Bonaparte de renoncer au projet de se faire roi. Ce conseil valut à l'auteur l'ordre de retourner à Besançon, où il fut placé sous la surveillance du préfet J. Debry (voy. ce nom), qui goûta l'esprit du jeune poète, et, loin de l'astreindre à rester à Besançon, lui facilita les moyens de parcourir les montagnes du Jura, où pendant plusieurs années il alla comme Ducis (voy. sa vie) de cure en cure, ramassant des plantes et des insectes et composant, presque sans livre, le *Dictionnaire des onomatopées* qui, dès qu'il parut, fut adopté pour les bibliothèques des Lycées. Ce succès, sur lequel l'auteur ne comptait pas, lui valut des protecteurs qui lui firent obtenir une petite place à Laybach; il y joignit celle de bibliothécaire de la ville et de rédacteur du *Journal de l'Illyrie*. Il était de retour à Paris en 1814; et après la mort de Geoffroy, il se chargea quelque temps de rendre compte des pièces nouvelles dans le *Journal des débats*. Il donna pendant les cent jours un pamphlet très-piquant (*Bonaparte au 4 mai*) tiré d'un *portefeuille trouvé sur la route de Gand*, dans lequel il annonçait la chute prochaine de Napoléon, d'ailleurs assez facile à prévoir. L'ordre rétabli, il revint à la littérature, publia dans divers journaux des articles pleins d'esprit et de goût, et qui furent trouvés assez remarquables pour être recueillis sous le titre de *Mélanges de littérature et de critique*, 1820, 2 vol. in-8. Il donna dans le même temps divers romans dont plusieurs tels que *Jean Sboger*, *Thérèse Aubert*, *Trilby*, etc., eurent un succès mérité. En 1824, il succéda à Grosier (voy. ce nom) dans la place de bibliothécaire de l'Arsenal. Passionné comme il l'était pour les livres rares et les belles éditions,

aucun emploi n'aurait pu mieux lui convenir et jamais il n'en avait désiré d'autre. Plus maître de son temps qu'il ne l'avait encore été, ce fut alors qu'il s'occupa sérieusement de travaux sur la langue, son étude de prédilection, et qu'il publia son *Examen critique des dictionnaires* et des *Notices élémentaires de linguistique*, qui marquèrent sa place à l'académie française. Il y succéda en 1854 à Laya (voy. ce nom). Dans son *Discours de réception*, l'un des meilleurs morceaux sortis de sa plume, il paya un juste tribut de reconnaissance à son bienfaiteur le roi Charles X, alors exilé à Goritz. Membre de la commission du *Dictionnaire* entrepris sur un plan qu'il avait indiqué lui-même à l'académie, il s'occupa sérieusement dans ses dernières années d'un travail dont il ne se flattait pas de voir la fin. Souffrant et fatigué, mais n'en conservant pas moins toute l'imagination de la jeunesse, il publiait des *Contes* où l'on trouve plus de raison pratique que dans bien des ouvrages sérieux, notamment la *Fée aux miettes*, vrai chef-d'œuvre d'esprit, de grâce et de sensibilité. De temps en temps, il laissait échapper aussi des *Opuscules* dans lesquels, respectant les individus, il combat par la plaisanterie les innovations et les faux systèmes qui commençaient à poindre et dont il prévoyait les dangereux résultats. S'il n'avait pas toujours pratiqué les préceptes de la religion, il en avait toujours respecté les dogmes et préconisé les institutions. Dans sa dernière maladie il demanda lui-même les sacrements, « répondit avec fermeté » aux paroles du prêtre; puis après avoir rassuré les assistants sur son état, dormit cinq heures du sommeil le plus paisible (1); deux jours après il s'éteignit, le 27 janvier 1844, dans sa 64^e année. Les *Oeuvres* de Nodier ont été recueillies, Paris, 1855-54, 12 vol. in-8; mais cette édition est loin d'être complète. Outre les ouvrages mentionnés dans le cours de cet article, nous citerons de lui : *Questions de littérature légale*, 2^e édit., 1828, in-8; *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque, ou variétés littéraires et philosophiques*, 1829, in-8. « Les ingénieuses observations consignées dans cet ouvrage sont, dit un critique, exprimées avec ce charme de style, ce bonheur d'expression qui est le cachet du beau talent de l'auteur. » (*Manuel du libraire* de M. Brunet, m, 342). Un recueil de *Poésies*, dont son goût délicat, mais trop sévère, a écarté la plupart des pièces de sa première jeunesse; et enfin des *Souvenirs*, dans lesquels se laissant aller à son imagination capricieuse, il s'est plu à embellir un fond souvent trop léger de détails charmants et pleins d'intérêt, mais que l'on a eu le tort de juger comme un ouvrage historique. Nodier a eu part à la publication des *Voyages dans l'ancienne France*, avec MM. Taylor et de Cailleux. Il a donné plusieurs éditions de nos bons auteurs, parmi lesquelles on doit distinguer celle des *Fables* de La Fontaine avec un excellent commentaire, etc. M. Mérimée, son successeur à l'académie française, y a prononcé son éloge, et sa *Vie* a été publiée par M. Francis Wey, à la tête du *Catalogue* que Nodier avait préparé de sa bibliothèque particulière,

(1) Vie de Nodier, par Francis Wey.

et que l'on peut regarder comme une suite de ses premiers *Mélanges*. Son buste en marbre décore une des salles de l'académie française, dont il fut un des membres distingués; et la ville de Besançon en a fait placer un dans sa bibliothèque, dont elle a confié l'exécution au ciseau d'un autre de ses enfants, M. J. Petit, jeune et habile sculpteur. (Voy. ORLÉANS, Ferd.-phil.-L.-Ch.-H., duc d'.)

NODOT (François), auteur qui n'est connu que par des *Fragments de Pétrone*, qu'il prétendit avoir trouvés à Belgrade en 1688, et qu'il publia à Paris en 1694. Il est bien difficile de se persuader que le latin de ces fragments soit celui du siècle de Pétrone. Voy. ce nom.

NOË (*Repos, consolation*), fils de Lamech, né l'an 2978 avant J.-C., fut juste, et trouva grâce devant le Seigneur qui, voyant la malice des hommes et la dépravation générale des mœurs qui couvrait d'abominations toute la terre, résolut d'abolir les criminels par un déluge général. Il ordonna à Noé de bâtir une arche pour se sauver du déluge, lui et toute sa famille, avec des bêtes et des oiseaux de toute espèce, mâles et femelles. Il marqua lui-même la forme, les mesures et les proportions de ce grand vaisseau; il devait être de la figure d'un coffre, long de 500 coudées, large de 50, et haut de 50; enduit de bitume, et distribué en 5 étages, dont chacun devait avoir plusieurs loges. Noé crut à la parole de Dieu, et exécuta ce qu'il avait commandé. Après qu'il eut fait porter dans l'arche toutes les choses nécessaires pour la vie des hommes et des animaux, sept jours avant le déluge, Dieu lui ordonna d'y entrer avec sa femme, ses trois fils, leurs femmes et des animaux de toute espèce. Ce grand vaisseau les contint sans peine, et se trouva parfaitement proportionné au grand nombre de créatures qu'il devait renfermer. (Voy. BOREL, PELLETIER, WILKINS.) Noé était alors âgé de 600 ans. Le jour de la vengeance étant venu, la mer se déborda de tous côtés, et il tomba une pluie horrible pendant 40 jours et 40 nuits. La terre fut inondée, et tout périt excepté ce qui était dans l'arche (1). Après que les eaux eurent couvert la face de la terre pendant 150 jours, Dieu fit souffler un grand vent, qui commença à faire diminuer les eaux. Sept mois après le commencement du déluge, l'arche se reposa sur le Mont-Ararat, près de la ville d'Erivan. Le dixième jour du dixième mois, les sommets des montagnes se découvrirent, et 40 jours s'étant passés depuis que l'on eut commencé à les apercevoir, Noé ouvrit la fenêtre de l'arche, et lâcha un corbeau, qui ne rentra plus. Il envoya la colombe qui, n'ayant pu trouver où asseoir son pied, revint dans l'arche. Sept jours après, il la renvoya de nouveau, et elle

(1) De mauvais physiciens ont prétendu qu'il n'y avait pas assez d'eau dans la nature pour former une telle inondation; mais le contraire a été plus d'une fois démontré. On sait que Buffon, sans recourir à aucun agent surnaturel, a cru en trouver assez pour couvrir durant des siècles la surface du globe; si son hypothèse n'a pas été accueillie des savants, ce n'a pas été la raison du défaut d'eau. On peut voir tout ce qui regarde le déluge, ses effets, ses monuments, etc., dans le *Catechisme philosophique*, n° 204; dans l'*Examen impartial des époques de la nature*, n° 484; dans le *Journ. histor. et litt.*, 1780, 4^e mars et suiv.

revint portant dans son bec un rameau d'olivier, qui, dans ce chaos général, avait conservé la verdure de ses feuilles. Noé, déterminé à quitter l'arche, en sortit un an après qu'il y fut entré. On conçoit sans peine quel fut son étonnement quand il vit la surface de cette nouvelle terre, ravagée et dégradée d'une manière qui la rendait méconnaissable, et qui vérifiait par son aspect l'oracle du Seigneur, qui avait annoncé qu'elle serait détruite avec les hommes (*Dispergam eos cum terra*, Gen. 8). Le choc de tant de mers, qui allaient et venaient, suivant l'expression de l'Écriture, avec une impétuosité et une violence inconcevables, et cela l'espace d'une année entière, a dû détruire et produire des choses sans fin et sans nombre. Voyons seulement l'effet d'une grande marée, de celle, par exemple, qui, en 860, transporta le Rhin dans le lit de la Meuse, et réforma toute la surface de la Hollande; l'effet d'un simple tourbillon ou courant d'air « qui (au rapport de Buffon) creusa une fosse » énorme, et couvrit tout un village de la terre » emportée de cette fosse; en sorte que l'endroit » dont la terre avait été enlevée paraissait un trou » épouvantable, et que le village fut entièrement » enterré par cette terre transportée. » Eh! qu'est-ce qu'une marée, qu'est-ce qu'un courant d'air contre toute la masse de l'Océan, poussé tout-à-coup hors de l'abîme qui lui servait de lit, grossi de tout ce qu'il y a d'eau dans l'air et dans la terre, et répandu sur le globe entier avec toute la violence que la main de Dieu peut imprimer, au plus fougueux élément? — Le premier soin de Noé fut de dresser un autel au Seigneur, et de lui offrir en holocauste un de tous les animaux purs qui étaient dans l'arche. Dieu fit une alliance éternelle avec lui, et voulut que l'arc-en-ciel en fût comme le signe, soit que ce météore n'existât point avant le déluge, comme quelques auteurs le prétendent, soit que ne paraissant que dans les temps pluvieux, il fût plus propre que tout autre signe, à rappeler la promesse faite à Noé, et à le rassurer contre une nouvelle inondation. Cette grande catastrophe du globe, décrite dans les saintes lettres avec tous les caractères de la vérité, empreinte pour ainsi dire de tous les traits qui forment le tableau de la nature actuelle, s'est conservée dans le souvenir de toutes les nations. « Point de vérité » historique, dit un critique moderne, mieux » prouvée que celle du déluge. Béroze le Chaldéen » nous parle de l'arche qui s'arrêta vers la fin du » déluge sur une montagne d'Arménie. Nicolas de » Damas, dans le 96^e livre de ses *Histoires*, dit » qu'au temps du déluge il y eut un homme, qui » arrivant avec une arche ou un vaisseau sur une » haute montagne d'Arménie, échappa à ce fléau » universel, et que les restes de cette arche se » sont longtemps conservés sur cette montagne. » Abydène, auteur d'une Histoire des Chaldéens » et des Assyriens, donne de ce déluge quantité de » détails semblables à ceux qu'en donne Moïse. » Qu'on lise le traité de Lucien sur la déesse » syrienne, on y trouvera toutes les circonstances » de ce terrible événement aussi clairement et » aussi énergiquement exposées que dans le livre

» de la Genèse; ce qui ne peut être que l'effet de » la tradition générale établie alors chez les Orien- » taux. On verra les mêmes choses dans le pre- » mier livre des Métamorphoses d'Ovide. Varron » parle du temps qui s'écoula depuis Adam jusqu'au » déluge, *ab hominum principio ad cataclysmum*. » Les Chinois disent qu'un certain Puen-Cuus » échappa avec sa famille du déluge universel. Jean » de Laët et Lescarbot rapportent la tradition cons- » tante du déluge parmi les Indiens de l'Amérique. » Boulanger convient que la plupart des usages de » l'antiquité sont autant de monuments de la ré- » volution arrivée sur notre globe par le déluge. » Les divers déluges, dont les historiens et les » mythologistes ont fait mention, ne sont dans le » fait que celui de Noé, défiguré par des traits qui » n'empêchent pas qu'on ne le reconnaisse très- » distinctement, comme on peut voir dans la sa- » vante dissertation que M. Walch a publiée sur » ce sujet. » Après le déluge, Noé se mit à cultiver la terre et il planta la vigne. Elle était connue avant ce temps-là; mais il fut le premier qui la planta avec ordre, et qui découvrit l'usage qu'on pouvait faire du raisin en exprimant sa liqueur. Ayant donc fait du vin, il en but; et comme il n'en avait point encore éprouvé la force, il s'enivra et s'endormit dans sa tente. Cham, son fils, l'ayant trouvé découvert d'une manière indécente, s'en moqua, et en donna avis à ses frères, qui, marchant en arrière, couvrirent d'un manteau la nudité de leur père. Noé à son réveil, apprenant ce qui s'était passé, maudit Chanaan, fils de Cham (*voy. ces noms*), dont les descendants furent dans la suite exterminés par les Israélites, et bénit Sem et Japhet. Ce saint homme vécut encore 550 ans depuis le déluge, et mourut l'an 2029 avant J.-C., à l'âge de 950 ans. La vie de ses descendants est restée beaucoup au-dessous de son terme, tant par une suite naturelle des altérations que la terre avait essayées dans toutes ses productions, que par une volonté directe du Seigneur, qui resserra les bornes d'une vie dont l'homme avait si étrangement abusé. *Voy. MÉNÈS.* (Entre autres nombreux ouvrages écrits sur ce sujet, *voy. les Réponses critiques de Bullet*, où sont rapportées et combattues la plupart des difficultés présentées par les incrédules.)

* NOË (Marc-Antoine de), évêque de Lescar, né en 1724, au château de la Grimaudière, près de La Rochelle, fit sa rhétorique à Paris sous Le Beau, puis sa théologie en Sorbonne, et s'appliqua particulièrement à l'étude de la langue grecque dans laquelle il fit de grands progrès. Au sortir de sa licence, il devint grand-vicaire de Rouen, et fut député à l'assemblée du clergé de 1762. L'année suivante, promu à l'évêché de Lescar, il se distingua sur ce siège par ses talents comme par ses vertus évangéliques. Une épizootie qui vint désoler son diocèse, lui fournit l'occasion de montrer à la fois l'étendue de sa charité et de ses talents oratoires. La lettre vraiment pastorale qu'il écrivit au sujet de ce fléau est un chef-d'œuvre d'éloquence et de sensibilité. Député aux états-généraux par les états du Béarn, il protesta contre la réu-

nion des trois ordres et, fidèle à son mandat, se retira dans son diocèse, dès qu'il crut que les instructions qu'il avait reçues de ses commettants étaient compromises. Bientôt son siège fut supprimé. Un bénédictin, nommé Sanadon, professeur de rhétorique à Pau, fut nommé évêque du département des Basses-Pyrénées, dans lequel est enclavé Lescar, et le siège fut transporté à Oléron. M. de Noé se retira d'abord en Espagne; mais la guerre le força bientôt de passer en Angleterre. Lors du concordat il donna sa démission de son siège, et fut nommé en avril 1802, évêque de Troyes. A peine eut-il le temps de prendre possession de cet évêché, la mort l'ayant enlevé le 22 septembre, au moment où le gouvernement venait de le présenter pour un chapeau de cardinal. Quoiqu'il n'eût fait que paraître dans le diocèse de Troyes, il y fut vivement regretté. Il joignait à de grandes vertus, à des talents rares, une modestie plus grande et plus rare encore. Il aimait les lettres, et les avait cultivées avec fruit. Il savait l'hébreu et le grec, avait étudié à fond les grands modèles de l'antiquité; il leur devait cette élégance de style, cette pureté qui fait le charme du peu d'ouvrages qu'il a laissés. On a de lui : *Discours sur le jubilé de 1773*. — *Discours prononcé à Auch, pour la distribution des guidons du régiment du roi, 1781*. C'est le chef-d'œuvre de l'auteur. Les pensées en sont nobles et justes, le style grave et élégant, le fond éminemment religieux. Le patriotisme y respire; mais c'est celui qui est fondé sur l'amour de l'ordre et sur la soumission aux lois. *Discours sur l'état futur de l'Eglise*. Il l'avait composé pour être prononcé devant l'assemblée du clergé en 1783; mais on sut qu'il y était question d'un renouvellement de la désfection de la gentilité, d'un nouveau règne de Jésus-Christ, et cette doctrine se rapprochait trop du millénarisme pour pouvoir être soufferte. Il a été imprimé, en 1788, in-12, suivi d'un *Recueil de passages* sur l'avènement intermédiaire de J.-C., avec des *Remarques* fournies par le P. Lambert, défenseur ardent du même système, au chev. de Noé, frère de l'évêque de Lescar, éditeur du discours. (Voy. LAMBERT.) *Lettre pastorale sur l'épizootie*, etc., pleine d'onction; c'est le cœur, et un cœur plein du feu de la charité, qui y parle. *Discours pour la confirmation*, prononcé à Londres en 1799. Traduction d'un discours de Périclès, dans la traduction d'Isocrate de l'abbé Auger; des *Mandements*, parmi lesquels il faut distinguer celui du 10 mai 1791, au sujet de l'élection de l'évêque constitutionnel. Il y explique les règles de l'Eglise, et prémunit son troupeau contre les dangers de l'intrusion et des innovations. Tout cela est accompagné des exhortations les plus tendres et les plus paternelles. Il y prédit pour ainsi dire les maux dont la religion a depuis été affligée. Les souvenirs que M. de Noé avait laissés à Troyes engagèrent le musée de l'Yonne et l'académie de l'Aube à proposer son éloge au concours. Le prix fut remporté par Luce de Lancival, qui lui avait été attaché (voy. ce nom). Ses *Œuvres*, publiées par le prélat lui-même, à Londres, 1801, in-12, ont été réimprimées à Paris, 1818, in-8. Cette édition est augmentée de

plusieurs morceaux. M. de Noé avait été un des quatre évêques qui n'adhérèrent point aux actes du clergé de 1765, concernant la bulle *Unigenitus*; mais on ne voit de sa part aucune démarche en faveur du parti qui refusa de la reconnaître.

* NOEL (François), savant jésuite allemand, né vers 1640, après avoir enseigné quelque temps les belles-lettres dans divers collèges, fut envoyé en 1667 à la Chine, que ses travaux ont contribué à faire connaître. On ignore l'époque de la mort de ce missionnaire, qu'on sait seulement être parvenu à un âge très-avancé. On a de lui : des *Observations astronomiques faites à la Chine*, dans le recueil du P. Gouye (voy. ce nom); *Observationes mathematicæ et physicæ in India et China factæ ab anno 1684, usque ad annum 1708*, Prague, 1710, in-4. Le catalogue des noms chinois des étoiles et constellations donné par De Guignes fils, en 1781, dans le tome 10 des *Mémoires* des savants étrangers, de l'académie des sciences, est tiré de l'ouvrage du P. Noël; *Sinensis imperii libri classici sex*, Prague, 1711, in-4; ou six Livres classiques des Chinois, pris parmi ceux du second ordre, et que doivent apprendre par cœur tous ceux qui courent la carrière des lettres et de l'administration. On avait déjà des traductions de trois de ces livres par les pères Intorcetta, Costa, Couplet, etc. Mais le père Noël, sans vouloir profiter de leur version, a travaillé immédiatement sur les originaux, en s'aidant, pour la plus grande intelligence des textes, du secours des meilleurs interprètes, et des plus célèbres commentateurs. Aussi peut-on assurer que le livres de Confucius et de ses disciples n'ont jamais été mieux expliqués qu'ils le sont dans cet ouvrage. Mais on lui a justement reproché une prolixité souvent pénible et fatigante, défaut qui se retrouve dans la traduction française (voy. PLUQUET); *Philosophia Sinica*, Prague, 1711, in-4; c'est un recueil d'extraits des plus célèbres philosophes de la Chine sur la connaissance du vrai Dieu, sur l'esprit et le sens des cérémonies par lesquelles ils honorent les morts, et sur la morale et les devoirs de l'homme. Cet intéressant ouvrage est trop peu lu, parce qu'on y trouve les mêmes défauts que dans le précédent. Ces deux dernières productions sont devenues fort rares; *Opuscula poetica*, Francfort, 1717, in-12, productions de la jeunesse de l'auteur et qui n'ont rien ajouté à sa réputation; *Theologiæ Summa seu Compendium*, Genève, 1752, 2 vol. in-fol. C'est un abrégé de Suarez (voy. ce nom).

** NOEL (François-Joseph, connu sous le nom de l'abbé), littérateur qui doit une assez grande réputation aux bonnes éditions qu'il a données des auteurs en usage dans les collèges et à plusieurs compilations utiles dont quelques-unes ont eu un très-grand succès, à l'époque du rétablissement de l'instruction publique en France, né en 1733 à Saint-Germain-en-Laye, annonça de bonne heure des dispositions qu'il cultiva par de solides études. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il entra dans la carrière de l'enseignement, et, nommé professeur de belles-lettres au collège de Louis-le-Grand, il s'était déjà distingué dans les concours de l'aca-

démie française, où il avait remporté plusieurs prix (1), lorsqu'éclata la révolution, dont il adopta les principes. Chef de bureau au ministère des affaires étrangères, il fut chargé de plusieurs missions diplomatiques, puis nommé successivement à l'ambassade de Venise et à celle de Hollande. Après le 18 brumaire, il entra au tribunal; mais il en sortit presque aussitôt pour remplir la place de commissaire-général de police à Lyon. Dans la même année, nommé préfet du Haut-Rhin, il fonda dans ce département une société libre d'émulation, qui subsiste encore, et dont les services sont incontestables. En 1802 il quitta la carrière de l'administration, et, nommé inspecteur-général des études, conserva cette place jusqu'au moment où l'âge l'obligea de demander sa retraite. Il mourut à Paris, le 29 janvier 1841, laissant la réputation d'un écrivain très-laborieux. De toutes ses compilations, celle qui a obtenu le plus de succès, est le recueil intitulé : *Leçons françaises de littérature et de morale*; il en donna depuis de grecques, de latines, d'italiennes, d'allemandes et d'anglaises. On lui doit en outre des *Dictionnaires latin et français, français et latin*, etc., une *Grammaire française*, avec M. Chapsal, qui a eu plus de 50 éditions; un *Dictionnaire français*, rédigé sur un plan nouveau; un *Dictionnaire de la fable*, Paris, 1801, 2 vol. in-8. Editeur de plusieurs ouvrages, il en a traduit quelques-uns, entre autres *Catulle*, 2 vol. in-8; *Cornélius-Népos* (voy. RADONVILLIERS); *Tite-Live*, avec Dureau de la Malle, etc. Parmi ses autres ouvrages on distingue : *Les éphémérides politiques, littéraires et religieuses*, 3^e édit. 1812, 12 vol. in-8; *Dictionnaire historique des personnages de l'antiquité*, etc., 2^e édit. 1824, in-8.

* NOEL DE LA MORINIÈRE (Simon-Barthélemy-Joseph), voyageur, naturaliste, né à Dieppe le 16 juin 1765, après avoir fait de bonnes études, s'occupa de statistique et d'antiquités; mais il s'adonna plus particulièrement à l'histoire des poissons et à la théorie de la pêche. Il visita dans ce but les ports de l'Europe, et les côtes d'Afrique et d'Amérique. Il parlait plusieurs langues, qui lui facilitèrent des communications avec les différents peuples chez lesquels l'amenaient ses recherches. Ses écrits l'ayant fait connaître, il fut nommé inspecteur-général des pêches. Le gouvernement l'ayant envoyé au Cap-Nord pour observer les grandes pêches de la Norvège, il mourut à Drontheim, le 22 février 1822, âgé de 56 ans. Il était membre de plusieurs académies. On a de lui : *Prospectus de l'histoire naturelle du hareng et de sa pêche*, Rouen, 1789, in-4; *Histoire naturelle de l'éperlan de la Seine-Inférieure*, 1795, in-8; *Essais sur le département de la Seine-Inférieure*, Rouen, 1795-1797, 2 vol. in-8; *Examen comparatif du pouvoir des Parques scandinaves et grecques sur Odin et Jupiter*, 1799, in-8; *Tableau historique de la pêche de la baleine*, Paris, 1800, in-8; *Lettres sur les avantages qu'il y aurait à transporter et à naturaliser dans les eaux des rivières, des lacs et des étangs, ceux des poissons qui ne se trouvent que dans les uns ou les autres*, Rouen, 1801, in-8; *Tableau statistique*

de la navigation de la Seine, depuis la mer jusqu'à Rouen, 1805, in-8; *Histoire générale des pêches anciennes et modernes, dans les mers et les fleuves des deux continents*, Paris, 1815, in-4. Cet ouvrage important n'a point été terminé. Le 1^{er} et le 2^e vol. ne devaient être qu'une introduction; le 3^e aurait renfermé l'histoire des *phoques*, des *morses*, des *lamentins* et de leur pêche; le 4^e celle des *cétacées*; le 5^e celle des *cartilagineux*; les quatre suivants, celle des *osseux*; le 10^e les vues et réflexions de l'auteur sur l'état présent et futur des pêches. Une *Notice sur Noël* a été insérée dans les *Annales maritimes*, par M. Bajot, 1822.

NOEMA, fille de Lamech et de Sella, sa deuxième femme, passe pour avoir inventé la manière de filer la laine et de faire la toile. Quelques-uns ont cru qu'elle avait épousé Noé, et d'autres qu'elle était la même que la Minerve des Grecs nommée aussi *Nemanoun*.

NOEMI, femme d'Elimelech, de la tribu de Benjamin, ayant été obligée de suivre son mari dans le pays des Moabites, l'y perdit, et maria ses deux fils Chéliou et Mahalon à Orpha et à Ruth, filles moabites. Ces deux jeunes époux étant morts sans laisser d'enfants, Noémi résolut de retourner dans la Judée. Ruth ne voulut point la quitter, et elles arrivèrent ensemble à Bethléem, dans le temps qu'on commençait à couper les orges. Ruth alla glaner dans le champ de Booz, homme fort riche, et le proche parent d'Elimelech, qui l'invita à suivre ses moissonneurs et à manger avec ses gens. Ruth, de retour à la maison, ayant appris à Noémi ce qui s'était passé, celle-ci l'avertit que Booz était son proche parent, et elle lui donna un expédient pour le déterminer à l'épouser. Ruth suivit le conseil de sa belle-mère, et vint à bout de se marier avec Booz, dont elle eut un fils nommé Obed, qui fut un des ancêtres de J.-C. Voy. RUTH.

* NOESSELT (Jean-Auguste), né en 1754, mort en 1807, doyen de l'université de Halle, y avait professé longtemps la philosophie et la théologie, avec le plus grand succès. L'année précédente le roi de Prusse l'avait honoré du titre de son conseiller privé. On a de lui : *Défense de la vérité et de la divinité de la religion chrétienne*, 3^e édit., Halle, 1785, in-8; *sur le Mérite de la morale*, Halle, 1777 et 1785, in-8; *Instruction pour la connaissance des meilleurs livres de théologie*, 1779 et 1800, in-4. Continué par Simon; *Instructions pour les élèves en théologie*, Halle, 1785-89, 3 vol. in-8, et plusieurs autres traités de morale et de religion. Le chancelier Niemeyer lui a consacré une notice, Halle, 1809, in-8.

NOET, Noëtus, hérésiarque du me siècle, fut maître de Sabellius. Il enseigna que J.-C. n'était pas différent du Père; qu'il n'y avait qu'une seule personne en Dieu, qui prenait tantôt le nom de Père, tantôt celui de Fils; qui s'était incarnée, qui était née de la Vierge, et avait souffert sur la croix. Ayant été cité devant les prêtres, il désavoua d'abord ses erreurs. Il ne changea cependant pas d'avis, et ayant trouvé le moyen de faire adopter ses rêveries par une douzaine de personnes, il les professa hautement, et se fit chef de secte; il prit le nom de *Moyse*, et donna le nom d'*Aaron* à son confrère. Ses secta-

(1) Son éloge de Louis XII fut couronné en 1788. Voy. le jugement qu'en a porté Feller à la fin de l'article de ce prince.

teurs s'appelèrent *Noétiens*. Leurs erreurs étaient les mêmes que celles de Praxéas et de Sabellius.

NOGARET. *Voy. VALETTE.*

NOGARET (Guillaume de), né au ^{xiii}^e siècle à Saint-Félix de Caraman, dans le Lauragais, d'une famille qui a été la tige des ducs d'Epéron, fut chancelier de Philippe le Bel qui le chargea d'aller signifier au pape Boniface VIII l'appel au futur concile, des bulles dont le roi se plaignait. Il s'acquitta de sa commission avec beaucoup de hauteur, de dureté (*voy. BONIFACE VIII*), et d'une manière très-propre à faire oublier les torts du pape, quoique, par une injustice devenue générale, on s'obstine à déclamer contre les fautes des pontifes, et qu'on affecte de taire celles des rois. Les prétentions exorbitantes des uns sont-elles donc plus criminelles que les violences des autres? (*Voy. GÉLASE II, Louis V, empereur, Le NOBLE.*) Nogaret, accompagné de Sciarra-Colonne, ennemi personnel du pape, et de trois cents chevaux, s'était rendu à Anagni, où Boniface s'était réfugié, afin de l'enlever et de le conduire au concile de Lyon, pour y être jugé : c'était la veille même du jour où le pape devait publier une bulle qui déliait les sujets de Philippe du serment de fidélité. Les habitants d'Anagni défendirent le pontife et repoussèrent la troupe de Nogaret. Celui-ci revint en France, où il eut les sceaux en 1507, et la place de chancelier l'année suivante. Il sollicita l'absolution pour les violences qu'il avait commises contre le pape, et il ne l'obtint qu'à condition de passer en Terre-Sainte, et de n'en pas revenir; mais il mourut avant que de partir. « S'é- » tant trouvé comme par hasard, dit un historien » estimé, à la rencontre de quelques chevaliers que » l'on conduisait à la mort, un de ceux-ci, qui » passait les autres de la tête, l'aperçut, et lui cria » de toutes ses forces : *Considère, indigne ministre,* » *l'effet de tes calomnies et de tes injustices criantes;* » *nous ne pouvons en appeler à ton maître, puisqu'il* » *est devenu, avec le pape, notre plus redoutable en-* » *nemi; mais nous en appelons au Juge des vivants* » *et des morts, plus équitable que ceux qui abusent* » *de son autorité; c'est à son tribunal que nous te* » *citons aujourd'hui, pour y comparaître dans la* » *huitaine. Effet surprenant de la vengeance divine!* » Nogaret mourut subitement le huitième jour, » sans avoir été attaqué ni frappé de personne. » L'historien dont nous rapportons ici les paroles, ajoute : « Ce n'est ni d'après le seul Meier, ni d'a- » près aucun écrivain ennemi de la France, que » nous rappelons la fin tragique de Nogaret; d'au- » tres en ont parlé. Belle-Forest dit que s'il fut » abusé par le pape, il n'échappa pas à la colère » de Dieu, et qu'il périt misérablement. L'auteur » de la *Chronique d'Asti*, loué pour sa candeur et » sa sincérité par Muratori, et qui était contempo- » rain, rapporte cette mort ainsi que nous l'avons » racontée. Meier se trompe en la plaçant à l'année » 1507; car il est plus que prouvé que Nogaret » vivait encore en 1512. » *Voy. MOLAY.*

* NOGARET (Jacques RAMEL de), Conventionnel, avocat à Carcassonne, fut en 1789 nommé par le tiers-état de la sénéchaussée de cette ville député aux états-généraux. Il s'y occupa beaucoup de matières

de finance, et remplit une mission dans le Finistère où des troubles avaient éclaté à l'occasion du départ du roi pour Varennes (7 juin 1791). L'année suivante, nommé député de l'Aube à la Convention, il vota la mort de Louis XVI, avec l'appel au peuple, et rejeta le sursis. Il s'opposa à l'établissement du *Maximum*, fut rapporteur du comité des contributions et fit voter l'emprunt d'un milliard. Envoyé commissaire en Hollande lors de la conquête de ce pays par Pichegru, il revint à Paris, où pendant le reste de la session, il parut s'occuper exclusivement de la partie financière. Au conseil des cinquante où il fut réélu, il parla souvent sur cet objet : appelé au ministère des finances par le Directoire en 1796, il montra de la capacité dans ce poste que les circonstances rendaient très-difficiles. Il ne remplit aucune fonction sous le gouvernement impérial, et ne reparut sur la scène politique qu'au mois de mai 1813. Nommé alors préfet du Calvados, il fut ensuite obligé, comme régicide ayant accepté des fonctions pendant les cent-jours, de sortir de France. Retiré à Bruxelles, il s'y fit inscrire sur le tableau des avocats, et mourut le 31 mars 1829 après avoir reçu les sacrements des mains du curé de Notre-Dame-du-Sablon. On a de lui plusieurs écrits, entre autres : des *Finances de la république française*, 1801, in-8; *Du change, du cours des effets publics et de l'intérêt de l'argent*, 1807, 2^e édit. 1810, in-8.

NOGAROLA (Isotta), fille savante de Vérone, vivait dans le ^{xv}^e siècle, possédait les langues, la philosophie, la théologie et même les Pères de l'Eglise. Le cardinal Bessarion fit exprès le voyage de Vérone pour s'entretenir avec elle. Isotta était en relation avec la plupart des savants de son temps. Ses lettres les charmaient par la profondeur du savoir et par les grâces du style. Elle mourut en 1468, à 38 ans, d'autres disent en 1466, et quelques-uns en 1446. Elle laissa en latin un *Dialogue* sur la question : « Qui d'Adam ou d'Eve avait péché le » plus grièvement en mangeant du fruit défendu? » Venise, Alde, 1565, in-4. Elle prit le parti de la première femme, contre Louis Foscara, qui défendit vivement le premier homme, et qui aurait pu mieux employer son temps. La bibliothèque royale de Paris possède un *Recueil* de lettres de cette femme distinguée. Elle ne voulut jamais se marier. Paul Maffei, son directeur, lui dédia un *Traité de la virginité*. Scipion Maffei, de la même famille que le précédent, et auteur de la *Mérose*, a recueilli dans le tome 2 de sa *Verona illustrata*, une foule de témoignages honorables à Isotta.

NOGAROLA (Louis), Véronais, d'une famille illustre, se rendit très-habile dans la langue grecque, et s'acquit beaucoup de réputation par ses Traductions de plusieurs livres grecs, en latin. Il parut avec éclat au concile de Trente, eut des emplois honorables dans sa patrie, et mourut à Vérone en 1539, âgé d'environ 50 ans. Scipion Maffei place sa mort en 1534. On a de lui divers ouvrages, entre autres : *De Nili incremento dialogus*; *De viris illustribus, genere italici, qui græce scripserunt*; *Disputatio super regina Britannorum divortio*; une *Traduction* en latin du livre de l'U-

nivers, d'Ocellus Lucanus; Apostolicæ institutiones, etc.

* NOGHERA (Jean-Baptiste), savant jésuite, né en 1719 à Berbeno, dans la Valteline, fit ses premières études à Côme, et les vint continuer à Monza, sous la direction des jésuites, dont il embrassa la règle à l'âge de 16 ans. Il se distingua dans l'enseignement, soit à Milan, soit à Vienne, et à la suppression de la société profita de ses loisirs pour composer plusieurs ouvrages en faveur de la religion ou contre les vices du siècle, ou enfin de purement littéraires qui lui firent une réputation. Il mourut dans sa patrie en 1784 à 63 ans. Théologien profond, littérateur distingué, écrivain laborieux, il a bien mérité de la religion et des lettres. Ses *OEuvres* ont été réunies, Bassano, 1790, 17 vol. in-8. On y remarque un esprit d'ordre, une clarté et une modestie admirables; pas une parole choquante contre les auteurs, mais point de ménagement pour l'erreur. Ses principaux ouvrages sont : *Riflessioni sulla filosofia del bello spirito*, Bassano, 1778; *Sulla natura umana, e sulla religione naturale*, 1780, 2 vol. in-8; *Sulla religion rivelata, e particolarmente sul cristianesimo*, 1775; *Su i caratteri divini del cristianesimo e del suo autore*, 1779; *Riflessioni per discernere la vera Chiesa cristiana, fra tutte le sette che ne portano il nome*, 1782; *Sulla infallibilità della vera Chiesa cristiana, nel suo magistero*, 1775; *Sulla infallibilità del papa, nel suo magistero dogmatico*, 1776; *Sulla potestà della vera Chiesa cristiana*, 1778; *Sugli spiriti di novità e d'antichità*, 1779; *Sui consigli evangelici, e su i lor professori*, 1780; *Pratiche della vera Chiesa cristiana*, 1785, 3 vol. in-12; *Riposta alla proposta : Cosa è il papa? con altra appendice al soggetto relativa*, 1785; *Riposta alla proposta : Cosa è un vescovo?* 1784; *Osservazioni sull' analisi del libro intitolato le Prescrizioni di Tertulliano*, 1785. C'est une critique sage et raisonnée d'un ouvrage de Tamburini (voy. ce nom); *Riflessioni sulla divozione e su i divoti*, 1786; *La moderna eloquenza sacra italiana*, Milan, 1782; Venise, 1785; Bassano, 1790; nous citerons en outre; *De causis eloquentiæ*, 1786; *Ragionamenti su i nuovi sistemi e metodo d'insegnare e d'imparare le belle lettere*, 1787; *Orazioni di Demosthene, volgarizzate, e con annotazione illustrate*, Milan, 1755. Cette traduction passe pour élégante et fidèle; des *Mélanges* et des *Poésies italiennes et latines*. On trouve son *Eloge* parmi ceux des *Hommes illustres du diocèse de Côme*, par le comte Giovin.

NOINTEL. Voy. OLIER.

NOIR (Jean le), fameux chanoine et théologal de Séz, était fils d'un conseiller au présidial d'Alençon. Il prêcha à Paris et en province avec réputation. Il eût pu continuer d'employer utilement ses talents, si une opposition tout-à-fait déraisonnable aux décisions de l'Eglise, ne l'eût brouillé avec son évêque, qui avait donné un mandement pour la publication du Formulaire. Il eut l'audace de l'accuser de plusieurs erreurs dans des écrits publics. Ses excès indignèrent les gens de bien. On nomma des commissaires pour le juger; et sur la représentation de ses libelles, il fut condamné,

le 24 avril 1684, à faire amende honorable devant l'Eglise métropolitaine de Paris, et aux galères à perpétuité. Quelques jours après ce jugement, les jansénistes, qui l'avaient égaré à ce point, firent courir une complainte latine, dans laquelle on disait : « qu'il était noir de nom, mais blanc par ses » vertus et son caractère. » Cependant la peine des galères ayant été commuée, il fut conduit à Saint-Malo, puis dans les prisons de Brest, et enfin dans celles de Nantes, où il mourut le 22 avril 1692, âgé de 70 ans. On a de lui plusieurs ouvrages remplis d'injures et d'emportements, dont l'énumération déshonorerait ce *Dictionnaire*, comme l'apothéose de ce fanatique a déshonoré celui de l'abbé de Barral.

NOIR (Le). Voy. LENOIR.

* NOIROT (Jean-Baptiste-Xavier), dominicain, né en 1756 en Franche-Comté, d'une famille honorable, fit son noviciat à Paris. Il étudia ensuite la philosophie et la théologie au couvent de son ordre à Nantes, et enseigna lui-même ces deux sciences. Nommé en 1787 procureur de la maison de Morlaix, il se livra en même temps à la prédication, et s'acquit une grande influence par son éloquence et ses vertus. Exposé à de nombreux dangers, pendant la terreur, il parvint à s'y soustraire, et réunit même autour de lui des prêtres qu'il sauva de la mort. Lorsque les autels eurent été relevés, il fit des stations d'Avent et de Carême, à Quimper, Brest, Vannes, Saint-Brieuc, Saint-Malo, surtout à Morlaix où il parvint à rétablir des couvents d'ursulines et de carmélites : il dirigea ces deux communautés renaissantes et fut aussi le directeur des filles de Saint-Vincent de Paul qui lui prodiguèrent leurs soins pendant sa dernière maladie. Le P. Noirot est mort le 7 décembre 1829.

NOLDIUS (Chrétien), né à Hoybia en Scanie, l'an 1626, fut nommé en 1650 recteur du collège de Landscroon, charge qu'il remplit pendant quatre ans. Il voyagea ensuite en Allemagne, en Hollande, en Angleterre et en France, et retourna dans sa patrie en 1637. Trois ans après, il obtint la place de gouverneur des enfants du seigneur de Gersdorff, grand-maitre de la cour de Danemarck. Noldius devint en 1664 ministre et professeur de théologie à Copenhague, où il mourut en 1685. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : *Concordantiæ particularum hebræo-chaldaicarum*; ouvrage estimé, dont la meilleure édition est celle d'Iéna, 1754, in-4; *Historia Idumææ, seu de vita et gentis Herodum diatribe*; *Sacrarum historiarum et antiquitatum synopsis*; *Logica*; une nouvelle *Edition* de l'historien Josèphe, etc. Noldius était en commerce de littérature avec le célèbre Dorschæus, et avec un grand nombre d'autres savants. C'est l'un des premiers qui ont soutenu que les diables ne peuvent faire aucun prodige, pour introduire ou autoriser le vice, ce qui est vrai dans le cas seulement qu'il n'y aurait pas de moyen de dissiper l'illusion, et de reconnaître dans ses opérations le père du mensonge; puisque l'Ecriture nous apprend que les magiciens de Pharaon firent des merveilles surnaturelles, pour contredire les ordres que Moïse portait à Pharaon de la part de Dieu.

Voy. le Catéchisme philosophique, p. 337, n° 312.

NOLIN (Denys), avocat au parlement de Paris, quitta le barreau pour s'appliquer à l'étude de l'Écriture sainte. On a de lui : *Lettres de N. Indès, théologien de Salamanque, où l'on propose la manière de corriger la version grecque des Septante, avec des éclaircissements sur quelques difficultés*, Paris, 1708, in-12; deux *Dissertations*, l'une sur les bibles françaises jusqu'à l'an 1541; et l'autre sur l'*Eclaircissement et phénomène littéraire et lettre critique de la Dissertation anonyme et des lettres de Richard Simon, touchant les antiquités des Chaldéens et des Égyptiens*, in-12. Nolin mourut en 1710, après avoir mené une vie occupée et édifiante. Sa bibliothèque, choisie avec soin, fut après sa mort le partage des pauvres de sa paroisse, dont il avait été le consolateur et le père.

NOLLENDORF. *Voy.* KLEIST DE NOLLENDORF (le comte).

NOLLET (l'abbé Jean-Antoine), physicien célèbre, diacre, licencié en théologie, maître de physique et d'histoire naturelle des enfants de France, professeur royal de physique au collège de Navarre, naquit à Pimpré, diocèse de Noyon, le 17 novembre 1700, de parents honnêtes, mais peu favorisés des biens de la fortune. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se mit en devoir d'en remplir les fonctions, et à peine eut-il reçu le diaconat, qu'il sollicita et obtint une dispense pour prêcher; mais ce genre d'occupation ne fut pas celui où son goût le portait. L'amour des sciences l'emporta; il se livra avec ardeur à l'étude de la physique, et fut reçu de la société des arts, établie à Paris sous la protection de M. le comte de Clermont. En 1734, il fit un voyage à Londres avec MM. du Fay, du Hamel, et de Jussieu. Son mérite le fit recevoir de la société royale sans qu'il eût brigué cet honneur. Deux ans après, il passa en Hollande, où il se lia étroitement avec s'Gravesande et Musschenbroëck. De retour à Paris, il reprit le cours de physique expérimentale qu'il avait ouvert en 1733, et qu'il a continué jusqu'en 1760. Ce sont ces cours de physique qui ont fait naître l'idée des cours particuliers en d'autres genres, tels que ceux de chimie, d'anatomie, d'histoire naturelle, etc. En 1758, M. le comte de Maurepas ayant fait agréer au cardinal de Fleury l'établissement d'une chaire publique de physique expérimentale à Paris, l'abbé Nollet en fut nommé le premier professeur. Au commencement de 1759, il fut reçu à l'académie royale des sciences, et au mois d'avril suivant, le roi de Sardaigne, voulant établir une chaire de physique à Turin, appela l'abbé Nollet dans ses états. En 1744, il fut appelé à Versailles, pour donner à monseigneur le dauphin des leçons de physique expérimentale, auxquelles le roi et la famille royale assistèrent souvent. Les qualités de son cœur et celles de son esprit lui méritèrent la confiance de ce prince, qui n'a pas cessé, jusqu'à sa mort, de donner à l'ingénieur physicien des preuves de la bienveillance la plus marquée. Au mois d'avril 1749, il fut envoyé en Italie pour y faire des observations sur l'état des sciences de cette contrée. Il enseigna ensuite la physique expérimentale au col-

lège royal de Navarre, à la Fère et à Mézières. Ce célèbre et laborieux physicien, qui a rendu à la physique les services les plus importants, par les vues nouvelles dont il a enrichi cette science, mourut à Paris le 23 avril 1770. Il fut regretté du public éclairé, et de ses amis, du sein desquels il s'échappait secrètement pour aller secourir une famille peu riche. Ses ouvrages sont : plusieurs *Mémoires*, insérés dans ceux de l'académie des sciences; on en distingue un sur l'*ouïe des poissons*, qui est très-estimé; *Leçons de physique expérimentale*, 6 vol. in-12, livre bien fait, et aussi agréable qu'utile; *Recueil de lettres sur l'électricité*, 1755, 3 vol. in-12; *Essai sur l'électricité des corps*, 1 vol. in-12; *Recherches sur les causes particulières des phénomènes électriques*, 1 vol. in-12; *L'art des expériences*, 1770, 3 vol. in-12, avec fig. (*Voy.* MORIN Jean, natif de Meung). Grandjean de Fouchy a prononcé son *Eloge* à l'académie des sciences; on en trouve un extrait dans le *Nécrologe des hommes célèbres de France*, tome 7, et dans la *Galerie française*.

NOMPAR de CAUMONT. *Voy.* FORCE.

* NOMSZ (Jean), poète hollandais, né en 1758 à Amsterdam, quitta le commerce pour se livrer exclusivement à la littérature, et donna au théâtre de sa ville natale, plus de quarante pièces, qui toutes eurent un brillant succès, et dont Cohen se proposait de traduire les principaux dans les *chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. Des revers de fortune, qu'il ne sut pas supporter avec la constance d'un noble caractère, contribuèrent à lui faire contracter des habitudes indignes de lui. La versatilité de sa conduite politique et son esprit mordant, achevèrent de le déconsidérer. Malade, sans ressource, sans asile, il fut obligé d'entrer dans un hôpital, où il mourut en 1803, âgé de 65 ans. On a de lui : *Guillaume I^{er}, fondateur de la liberté hollandaise*, Amsterdam, 1779, in-4; poème épique qui ressemble trop souvent à une chronique rimée, où l'on remarque cependant des morceaux saillants et de fort belles descriptions; *Mélanges*, ib., 1782, in-4; des *Épîtres*, des *Satires*, des *Contes*, écrits d'un style qui ne manque pas de mordant et de nerf; *Héroïdes patriotiques*, ibid., 1783, in-8, en deux parties; *Tragédies*, dont les plus remarquables sont : *Fernand-Cortez*, *Zoroastre*, *Antoine Hambroek*, *Kora ou Les Péruviens*, *Barthélemi Las-Casas*, *Olden-Barnevelt*, *Marie de Lalaing*, etc., etc. Les règles n'y sont pas exactement observées; mais on y trouve un dialogue vif et naturel, une bonne entente du théâtre, beaucoup d'intérêt et de belles pensées; *Comédies*, savoir : *Le Fougueux*, *Amour et Amitié contre la mode*, *Quelqu'un et personne*, *L'Homme de confiance*, *Le Vieil habit*; des traductions en vers de plusieurs tragédies et comédies françaises et des *fables* de La Fontaine. Ouvrages en prose : *Monographie historique de Charles-Quint*, de *Philippe II*, du *duc d'Albe*; *Contes moraux*, qui furent bien accueillis, et qui méritaient de l'être; *Mes récréations*; *Principes pour l'acteur dramatique et pour le spectateur*; *Abdallah*, conte dans le goût de *Zadig*, inséré dans *Le Philosophe*, feuille périodique. Cet infatigable écrivain a coopéré en outre à plusieurs journaux hebdomadaires, qui obtinrent du succès. On trouvera des détails sur Nomsz dans

l'Histoire de la poésie hollandaise, par M. Vries, tome 2, pag. 292-297.

NONIUS MARCELLUS, grammairien et philosophe péripatéticien de Tibur (Tivoli), florissait au ⁱⁱ^e siècle de J.-C., et fut un des plus savants hommes de son temps. Nous avons de lui un *Traité de la propriété des mots latins*, sous ce titre : *De proprietate sermonum*, dont les éditions de 1471 et 1476, sont très-rares. Ce grammairien est estimé, parce qu'il rapporte divers fragments des anciens auteurs, que l'on ne trouve point ailleurs. Son *traité* fut réimprimé à Paris, en 1614, in-8, avec des notes pleines d'érudition. Cette édition a été reproduite à Leipsig, 1826, même format.

NONIUS (Ferdinand). *Voy.* NUNEZ.

NONNIUS ou NONIUS PIERRE, en espagnol Nunez, médecin et mathématicien portugais, né en 1492, à Alcacer-do-Sal, fut précepteur de don Henri, fils du roi Emmanuel. Il enseigna les mathématiques dans l'université de Coïmbre, avec une réputation extraordinaire. On a de lui : deux livres *De arte navigandi*, Coïmbre, 1573, in-fol. qui furent très-bien reçus à la cour du roi de Portugal, parce qu'ils servaient aux grands desseins qu'avait ce prince de pousser les expéditions maritimes en Orient; *De crepusculis*, in-4; *Opera mathematica*, Bâle, 1592, in-fol., parmi lesquels on distingue un *Traité d'algèbre* qu'il estimait beaucoup, et qu'il dédia en 1564 à son ancien disciple, le prince Henri, cardinal-infant, etc. Nonnius mourut en 1577, à 80 ans. Il passe pour un des plus habiles hommes de son temps. Il possédait les hautes sciences; il savait les langues, et, ce qui est encore plus estimable, il ne devint pas orgueilleux de ses connaissances.

NONNIUS (Louis), médecin d'Anvers, au ^{xvii}^e siècle, se signala par son habileté dans son art, et par une érudition peu commune. On a de lui : un excellent *traité* intitulé *Dieteticon, sive De re cibaria*, Anvers, 1645, in-4. Il y a dans cet ouvrage des choses qui contribuent à l'intelligence des poètes latins. Il y parle des mets qui servaient aux plaisirs des tables des anciens. *Ichthyologia, sive de piscium esu commentarius*, Anvers, 1614, in-8; ouvrage utile et agréable. Il y fait voir que le poisson est un aliment très-salutaire aux personnes sédentaires, aux malades, aux vieillards, et aux gens de faible complexion, parce qu'il fait un sang de moyenne consistance, propre à leur tempérament. Un commentateur de l'Écriture sainte a cru fortifier ses observations par la remarque suivante : *Solis piscibus et pane pavit bis populum prodigialiter Christus, et ipse a resurrectione semel pastus, non nisi pisce*; Un *Commentaire* fort étendu, 1620, 1 vol. in-fol., sur les médailles de la Grèce, sur celles de Jules-César, d'Auguste et de Tibère. Il contient les deux ouvrages de Goltzius sur le même sujet; *Hispania, sive populorum, urbium, accuratior descriptio*, Anvers, 1607, in-8 : description nécessaire pour la connaissance de l'ancienne Espagne; *Commentaire* sur la Grèce, les Iles, etc., de Goltzius; ouvrage très-savant; des *Poésies* assez faibles. On a encore différents morceaux de ce médecin dans le *De calculo* de Beverwyck, Leyde, 1658, in-12.

* NONNOTTE (Donat), peintre du roi, né à Besançon en 1707, d'une ancienne famille, mais peu riche, vint en 1728 à Paris, et admis dans l'atelier de le Moine, y fit de très-grands progrès. Appelé, en 1754, à Lyon, il y établit une école gratuite de dessin qui est devenue le modèle de toutes celles de ce genre. Il s'était adonné particulièrement au portrait : celui de *Gentil Bernard* gravé par Daullé, son élève, est le plus connu. On lui doit aussi quelques tableaux d'histoire, parmi lesquels on cite la *Surprise de Besançon par les protestants en 1575*; morceau remarquable sous le rapport de la conception et du coloris, mais dans lequel il a trop multiplié les personnages allégoriques. Il mourut à Lyon, à 78 ans, le 5 février 1785. On trouve de lui, dans les recueils de l'Académie de Lyon, *Discours sur les avantages des sciences et des arts*; un *Traité complet de peinture divisé en 14 mémoires*, et une *Vie de le Moine*, pleine de détails curieux. La bibliothèque de Besançon possède plusieurs de ses manuscrits, et le musée de cette ville son *portrait* et celui de sa femme peints par lui-même.

* NONNOTTE (Claude-François), jésuite, connu par ses démêlés avec Voltaire, né à Besançon, en 1711, était frère du précédent. D'après les conseils de ses supérieurs il suivit la carrière de la chaire et se fit entendre, non sans succès, à Paris et à Versailles. Appelé à Turin, il reçut du roi Charles-Emmanuel III les témoignages les plus flatteurs de satisfaction. En 1762 il publia sous ce titre : *Erreurs de M. de Voltaire*, Avignon, 2 vol. in-12, un examen de l'*Essai sur l'esprit et les mœurs des nations*, dont il relève sans ménagement les fausses citations et les faits apocryphes. L'ouvrage est divisé en deux parties, *erreurs historiques* et *erreurs dogmatiques*. Dans la première il fait voir avec quelle attention soutenue Voltaire s'est appliqué à avilir le clergé, à flétrir la conduite des papes, à justifier les ennemis de l'Eglise. Combien ses jugements sur nos rois sont marqués au coin de la malignité? combien il affecte de rabaisser les Français, et enfin avec quelle légèreté il substitue ses idées aux faits de l'histoire. Dans la seconde, il s'est borné à repousser les assertions les plus malignes et les principes les plus dangereux de cet écrivain. On pouvait juger du degré d'importance que le philosophe attachait aux critiques par le plus ou le moins d'emportement de son caractère naturellement irascible; et Nonnotte fut un de ceux qui eurent l'honneur d'exciter le plus sa bile. Voltaire lui répondit par des *Eclaircissements historiques*, à l'occasion d'un libelle calomnieux contre l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, qui furent imprimés dans l'*Essai sur l'histoire générale*, édit. de 1761-1765, tome 8, puis à la suite d'un *Chrétien contre six Juifs*. Dans cette réponse, il n'épargne pas à son adversaire les épithètes les plus grossières et les sarcasmes les plus injurieux, et ses amis mêmes ont avoué qu'il aurait pu mettre plus de dignité dans cette discussion. Le libraire de Nonnotte, avant de mettre son ouvrage en vente, offrit, dit-on, à Voltaire, de supprimer l'édition moyennant une somme de mille écus. Voltaire, qui trouva dans

cette offre une occasion de plaisanter sur le livre et sur l'auteur, préféra ce dernier parti. Nonnotte ne pouvant pas laisser ses diatribes sans réponse, lui répliqua par deux *opuscules* qui ne servirent qu'à augmenter la haine du philosophe contre le christianisme et surtout contre les jésuites. Après la suppression de l'institut, Nonnotte revint à Besançon, où il continua de travailler à la défense de la religion avec un zèle qui lui valut en 1768 un bref du pape Clément XIII, dans lequel le pontife le loue de ses pieux efforts et l'exhorte à continuer. Versé dans l'histoire sacrée et profane, sa conversation était aimable et spirituelle et plaisait autant par l'enjouement de son esprit que par la variété de ses connaissances. Nonnotte mourut à Besançon le 5 septembre 1795, âgé de 82 ans ; il était membre de l'acad. de cette ville. On a de lui : *Les erreurs de M. de Voltaire*, Avignon, 1762, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, trad. en allemand et en italien, a été réimprimé plusieurs fois, notamment en 1820, augmenté d'un 5^e vol. intitulé : *De l'esprit de Voltaire dans ses écrits. Lettre d'un ami à un ami sur les honnêtetés littéraires*, 1766 ; *Réponse aux éclaircissements historiques et aux additions de Voltaire*, 1767 ; *Dictionnaire philosophique de la religion*, 1774, 4 vol. in-12. Quel que soit le mérite de cet ouvrage, il fut critiqué par un prêtre appelant, Bon-François Rivière, connu sous le nom d'abbé Pelvect, dans ses *Lettres d'un théologien à M^{***}*, où l'on examine la doctrine de quelques modernes contre les incrédules. Ce sont, outre Nonnotte, trois de ses anciens confrères, de la Mare, Horis, et Paulian. Il leur reproche des erreurs sur le péché originel, sur les œuvres et le salut des infidèles, sur la liberté et la grâce, sur la morale, etc., etc., c'est-à-dire sur les points où ses opinions, comme appelant, différaient des leurs. *Les philosophes des trois premiers siècles de l'Eglise*, Paris, 1789, in-12. Cet ouvrage peut servir de tableau comparatif entre les philosophes anciens et les philosophes modernes. Ces trois ouvrages ont été réunis sous le titre d'*Œuvres de Nonnotte*, Besançon, 1818, 7 vol. in-8, ou in-12, avec le portrait de l'auteur, gravé d'après son frère, (Voy. l'art. précédent.) On lui doit en outre : *Principes de critique sur l'époque de l'établissement de la religion chrétienne dans les Gaules*, Avignon, 1789, in-12. On lui a souvent attribué : *Le dictionnaire anti-philosophique*, 1768, in-8 ; mais on sait que cet ouvrage est de Dom Chaudon, aidé de quelques jésuites d'Avignon. *L'Ami de la Religion* lui a consacré une Notice intéressante, tome 25, page 585.

NONNUS, poète grec du 6^e siècle, de Panople en Egypte, est auteur d'un poème en vers héroïques, en 48 liv., intitulé : *Dionysiaca*, grec et latin, *ex versione Lubini*, Hanau, 1603, in-8 ; Leyde, 1610, in-8, la 1^{re} édit. à Anvers, chez Plantin, 1569, in-8, est fort rare ; d'une *Paraphrase* en vers sur l'Evangile de saint Jean, 1677, in-8, et dans la Bibliothèque des Pères. Cette paraphrase peut servir de commentaire. Elle est fort claire, mais très-peu poétique.

NOODT (Gerard), né en 1617 à Nimègue, fut professeur en droit dans le lieu de sa naissance,

puis à Franeker, à Utrecht et enfin à Leyde, où il mourut le 15 août 1725, à 78 ans. On a de lui des *Traité*s sur des matières de jurisprudence, dont il donna un Recueil à Leyde, en 1724, in-fol. Son style est pur, mais trop concis. Barbeyrac a traduit en français et commenté les *Traité*s de Noodt sur le pouvoir des souverains, et la liberté des consciences, Amsterdam, 1715, in-12. Dans le premier, Noodt parle de l'autorité des rois, en républicain décidé ; dans le second, il prêche une tolérance absolue, tant ecclésiastique que civile, et ne veut pas qu'on inquiète ceux qui s'efforcent d'introduire de nouvelles religions dans un état ; il n'en excepte pas même l'idolâtrie déclarée.

NORADIN ou NOUR-EDDYN, célèbre sultan de Syrie et d'Egypte, fils aîné du fameux Imad-Eddyn Zenghy, soudan d'Alep et de Ninive, tué par ses eunuques au siège de Calgembar en 1145, partagea les états de son père avec Seiffeddin, son frère aîné. La souveraineté d'Alep était tombée dans le partage de Noradin ; il l'augmenta par ses armes, et devint un des plus puissants princes d'Asie. C'était le temps des croisades : Noradin signala sa valeur contre les croisés, défit Josselin, comte d'Edesse, se rendit maître de ses états et le fit prisonnier, après avoir vaincu Baudouin III, roi de Jérusalem, et Raimond, prince d'Antioche, dans une bataille où ce dernier fut tué. Ce conquérant tourna ensuite ses armes contre le sultan d'Icône, qui fut vaincu à son tour. Celui d'Egypte, détrôné par Margan, ayant appelé Noradin à son secours, lui donna occasion de le dépouiller lui-même ; ce qui n'est pas du tout conforme à ce qu'on raconte de la générosité de Noradin. Il en fut bientôt puni. Gyracou, général de ses armées, se fit établir soudan d'Egypte au préjudice de Noradin son maître. Ce nouveau soudan mourut en 1170, et laissa pour successeur Saladin. Noradin mourut en 1174.

* NORBERG (Mathieu), docteur en théologie et conseiller de chancellerie, né en Suède, l'an 1746, après avoir fait un long séjour en Turquie, fut nommé à la chaire de langues orientales de l'université de Lund. Dans ses voyages en France et en Italie, il avait tiré des bibliothèques, des copies de divers manuscrits orientaux, dont il fit don à l'université de Lund, où il fonda aussi une chaire pour les langues vivantes. Norberg passa les dernières années de sa vie dans la retraite, en Nordland, sa province natale, et mourut à Upsal, le 11 janvier 1826. Il a publié : *Codex syriaco-exemplario-ambrosiano-mediolanensis, editus et latinè versus*, Lund, 1787 ; *Codex nazaræus, liber Adami appellatus, syriacè transcriptus, latinèque redditus*, Lund, 1815-16, 3 vol. in-4, édition donnée d'après la copie d'un manuscrit sabéen, de la bibliothèque royale de Paris ; l'éditeur y a joint : *Lexicon et onomasticon codicis nazaræi*, 1816-17, in-4. Norberg avait déjà publié un fragment de ce livre en 1811, sous forme de programme et sous ce titre : *Stellæ nazaræorum æones ex sacro gentis codice. — Selecta opuscula academica*, 1817-19, 3 vol. ; *Rudimenta etymologiæ græcæ à semiticis suis originibus petiæ*, Lund, 1819. Norberg a rédigé le Catalogue des manuscrits de la bibliothèque d'Upsal, dont la publi-

cation doit avoir lieu dans les *Acta societ. scientiarum Upsaliensis*.

NORBERT (saint), né l'an 1082 à Santen dans le duché de Clèves, d'une des plus illustres familles d'Allemagne, passa à la cour de l'empereur Henri V, son parent. Il y brilla par les agréments de son esprit et de sa figure, et y plut par l'enjouement et la douceur de son caractère. La cour produisit sur ses mœurs l'effet qu'elle devait produire : elle les adoucit et les corrompit. Norbert, touché par la grâce, se retira du sein de la corruption, se démit de ses bénéfices, vendit son patrimoine, et en donna le prix aux pauvres. Dégagé de tous les liens qui le retenaient dans le monde, il s'en alla de ville en ville prêcher le royaume de Dieu. Barthélemi, évêque de Laon, lui ayant donné un vallon solitaire nommé *Prémontré*, il s'y retira en 1120, et y fonda l'ordre des chanoines réguliers qui porte le nom de ce désert. Ses sermons, appuyés par ses exemples, lui attirèrent une foule de disciples ; il leur donna la règle de saint Augustin, et l'habit blanc, qui était celui des clercs, mais tout de laine et sans linge. Cette nouvelle milice ecclésiastique gardait un silence perpétuel, jeûnait en tout temps, et ne faisait qu'un repas par jour et très-frugal. Ce ordre fut confirmé six ans après, en 1126, par Honorius II. Il y avait alors huit abbayes fondées, outre *Prémontré*. Le saint instituteur fut appelé dans le même temps à Anvers pour combattre l'hérétique Tanchelin. L'archevêché de Magdebourg ayant vagné, le clergé et le peuple le choisirent pour le remplir. Il appela ses chanoines dans cette ville, et leur vie austère édifica les habitants de Magdebourg. Le dessein de réforme que ce saint archevêque méditait inspira à quelques-uns une haine si violente, qu'ils attentèrent plusieurs fois à sa vie. L'occasion du concile de Reims en 1151 le rappela en France pour quelque temps ; et après avoir eu la consolation de voir sa maison de *Prémontré* peuplée de 500 religieux, il alla mourir dans sa ville épiscopale, en 1154. Grégoire XIII le plaça dans le catalogue des saints en 1582. Sa *Vie* a été écrite avec beaucoup de fidélité par Hugues, son premier disciple. Charles-Louis Hugo, abbé d'Estival, en a donné une édition enrichie de notes savantes, Luxembourg, 1704. (*Voy. Hugo*.) On en a une autre de Jean-Chrysostome van der Sterre, abbé de Saint-Michel à Anvers, 1636, in-4. Quoique cet ordre eut apporté divers adoucissements à la première rigueur de son institution, c'est un de ceux qui honoraient le plus et servaient le plus utilement l'Eglise catholique. Si on excepte quelques maisons où l'esprit du siècle s'était introduit dans les dernières années, la régularité, l'application à l'étude, des mœurs pures, un zèle actif et éclairé, distinguaient encore les enfants de saint Norbert. Ils avaient dans plusieurs pays un grand nombre de cures à administrer, et ils s'acquittaient de cet emploi important avec beaucoup de fruit et d'édification. Il est naturel que des hommes qui ont pris dans le sein de la vie religieuse les grands principes de charité, de zèle, de désintéressement, qui sont à l'abri de toute appréhension pour l'avenir, et ne songent point à laisser d'héritage à leurs

parents, soient excellemment propres aux fonctions pastorales. C'est sans doute cette considération qui, durant plusieurs siècles, a fait choisir les évêques dans les monastères. En vain dit-on que c'étaient des siècles d'ignorance, où parmi le clergé séculier on ne trouvait point de sujets capables ou dignes de l'épiscopat. Cela prouve au moins que la science et la vertu se conservent plus aisément et se nourrissent mieux dans la retraite et le silence des monastères, puisqu'elles y ont persévéré, tandis que l'ignorance et le vice couvraient la face de la terre. Du reste, ce n'est point dans les siècles d'ignorance que l'usage d'employer les religieux au service des églises a été établi. On lit dans la *Vie* de saint Eusèbe de Verceil, qu'il introduisit en Occident cette coutume que l'Orient avait depuis longtemps adoptée : *Primus in Occidentis partibus in eadem Ecclesia eosdem monachos instituit esse quos et clericos, ut esset in ipsis viris et contemptus rerum et accuratio Levitarum.* (*Voy. JONADAB.*) Du reste, quelque utile que fut cet ordre respectable, surtout dans ces temps de subversion et d'incrédulité, on ne doit pas croire qu'il ait échappé aux déclamations de la philosophie : tout au contraire, c'est par là même qu'il les a méritées ; et de quelque manière que se conduisent les hommes dévoués à la religion, le monde saura toujours les contrôler à sa mode. « Lorsque les moines, dit un critique » très-judicieux, sont demeurés dans la solitude, » on leur a reproché de mener la vie des ours ; » lorsque des révolutions fâcheuses les ont forcés » de se rapprocher des villes, on a imaginé que » c'était par ambition ; tandis qu'ils se sont bornés » au travail des mains et à la prière, on a insisté » sur leur ignorance ; dès qu'ils se sont livrés à » l'étude, on les a blâmés d'avoir renoncé à leur » première profession, et l'on a prétendu qu'ils » avaient retardé le progrès des sciences. Nos profonds raisonneurs ne pardonnent pas plus la vie » austère et mortifiée, dans laquelle les moines » orientaux persévèrent depuis seize siècles, que le » relâchement qui s'est introduit peu à peu dans » les ordres religieux de l'Occident. S'ils sont pauvres, ils sont à charge au peuple ; s'ils sont riches, on opine à les dépouiller ; s'ils sont pieux » et retirés, c'est superstition, c'est fanatisme ; s'ils » paraissent dans le monde, on dit que c'est pour » se dissiper. Comment contenter des esprits bizarres qui ne peuvent souffrir dans les moines, » ni le repos ni le travail, ni la solitude ni l'esprit » de société, ni les richesses ni la pauvreté ? » *Voy. saint FRANÇOIS, BURNET, EVRARD.*

NORBERT (le père), capucin, dont le vrai nom était Pierre PARISOT, naquit à Bar-le-Duc, l'an 1697, d'un tisserand, à ce que dit Chevrier. Il fit sa profession chez les capucins de Saint-Mihiel, en 1716. Le provincial allant à Rome, pour assister à l'élection d'un général en 1734, emmena avec lui le père Norbert en qualité de secrétaire. Le capucin lorrain, avec l'air lourd, avait l'esprit intrigant. Les cardinaux, dont il se procura la bienveillance, lui firent avoir la place de procureur-général des missions étrangères. En 1736, il était à Pondichéry, bien accueilli par le gouverneur Dupleix, qui l'en

nomma curé. Fort de cette protection, il essaya de satisfaire sa haine contre les jésuites, en les faisant exclure de tous les établissements français. Son caractère inquiet et tracassier le fit bientôt destituer de son emploi, sur les représentations de M. l'évêque de Saint-Thomé, et du père Thomas de Poitiers, supérieur-général des capucins de Madras et de Pondichéry, qui le qualifie de *brouillon*, de *mauvais génie*, d'*orgueilleux*, etc. Il en était venu jusqu'à fabriquer une approbation épiscopale pour un de ses libelles et à la signer du nom de l'évêque. De là il passa dans les îles de l'Amérique, d'où, après un séjour de deux ou trois ans, il revint à Rome en 1744; mais il n'y séjourna pas longtemps, et fut obligé de se retirer à Lucques, où il fit paraître son ouvrage au sujet des rites malabares, en 2 vol. in-4, sous le titre de *Mémoires historiques sur les missions des Indes*, que Benoît XIV condamna par un décret du 1^{er} avril 1745, et dont M. de Belzunce, évêque de Marseille, dévoila en partie les impostures dans deux *Instructions pastorales*, l'une du 22, l'autre du 29 janvier 1745. L'abbé des Fontaines, surpris de cette levée de bouclier de la part d'un capucin, dont l'ordre passait pour attaché aux jésuites, lui appliqua ces mots connus : *Et tu quoque, Brute*, qu'il traduisit malignement ainsi : *Et toi aussi, Brute*. Les confrères du père Norbert désapprouvèrent sa conduite et ses écrits. La crainte d'être exposé à des pénitences claustrales, peut-être encore l'inconstance ou quelque chose de plus, lui firent désertir son ordre. Il se retira chez les protestants, et demeura quelque temps en Hollande et en Angleterre, où sous le nom de *Peters Parisot*, il établit une fabrique de chandelles, puis une manufacture de tapisseries que la rareté des bons ouvriers et le prix excessif de la main-d'œuvre empêchèrent de prospérer, malgré la protection que lui avait accordée le duc de Cumberland. Muni de lettres de recommandation de son protecteur, il passa en Prusse, où il prit le nom de Curel, et puis dans le duché de Brunswick. Clément XIII, espérant le ramener de ses égarements, lui accorda, en 1759, la permission de porter l'habit de prêtre séculier : il prit alors le nom de *Patel*, revint en France, passa derechef en Angleterre, et de là en Portugal, où ses écrits contre les jésuites lui obtinrent une pension du marquis de Pombal. (*Voy. MALAGRIDA*.) Enfin il revint en France faire réimprimer ses ouvrages en 6 vol. in-4, 1768. Il mourut près de Commerci le 5 juillet 1769. Les personnes qui l'ont connu dans les dernières années de sa vie assurent que sa bile s'échauffait lorsqu'on parlait des jésuites, et qu'il ne pouvait entendre prononcer leur nom avec tranquillité : c'était une espèce de maladie qui, à quelques égards, semblait tenir à l'énerguménisme. Ceux qui désirent de voir des détails curieux sur la vie de ce religieux errant, peuvent consulter le mandement de l'évêque de Sisteron, du 24 avril 1745, et la lettre de Benoît XIV à l'archevêque de Césarée, nonce à Bruxelles, le 11 novembre 1747, où ce pape fait un détail frappant et curieux de toutes les fourberies et méchancetés de ce mauvais cénobite. Elle se trouve en entier dans le *Journ. hist. et litt.*, 1^{er} juillet 1787, p. 340. On

connaît cette épigramme faite par un homme qui apparemment n'était pas de ses amis :

Enfant de l'ordre séraphique,
Le destin me fit aigleau,
Pour la seconde fois je deviens catholique,
Encore une disgrâce, et je prends le turban.

Chevrier a donné sa *Vie* en 1762, in-12.

NORDEN (Frédéric-Louis), capitaine de vaisseau, né le 22 octobre 1708, à Gluckstadt, dans le Holstein, alla en Egypte, où il prit les dessins des monuments de l'ancienne Thèbes. Après avoir voyagé en Angleterre, il vint à Paris, où il mourut en 1742. Les *Mémoires* de cet habile voyageur ont été imprimés à Copenhague en 1755, 2 vol. in-fol., en français. Ils sont très-curieux et très-importants, surtout pour ceux qui aiment l'antiquité. On y voit les dessins des monuments qui subsistent dans la Thébaïde. Cet ouvrage a été réimprimé avec des *notes* et des *additions* par M. Langlès, Paris, 1795-1798, 6 parties en 5 vol. in-4, fig. La 1^{re} édition est recherchée pour les gravures; mais les additions qui enrichissent cette dernière lui donnent un autre mérite. On reproche à Norden quelques inexactitudes que Bruce a relevées avec trop d'aigreur.

* NORDENFLYCHT (Hedwige-Charlotte de), dame suédoise, née à Stockholm en 1718, morte dans sa patrie, le 29 juin 1765 à 45 ans, se fit une réputation dans le Nord par ses *poésies*, que distinguent une diction pure, la verve et l'originalité. Dans le nombre on cite particulièrement : *Le passage des Belts*, poème dans lequel l'auteur célèbre le courage des Suédois, qui traversèrent en 1758, ces détroits sur la glace, pour aller combattre les Danois, et *Apologie des femmes*, contre la *Lettre* de J.-J. Rousseau sur les *spectacles*, dans laquelle il avance « que les femmes n'ont ni le talent ni la » force pour exceller dans les sciences, et qu'elles » en ont encore moins pour gouverner les peuples. » On doit encore à cette dame des *Elégies* et des *Idylles* qui lui ont mérité les éloges de Haller et de Gesner.

* NORDIN (Charles-Gustave), évêque et anti-quaire suédois, né à Stockholm en 1749, fit ses études à l'université d'Upsal, où il soutint en 1771, une thèse de *Usu juris naturalis in vita civili*, qui lui valut le grade de *magister*. Deux ans après il en soutint une plus importante : *Monumenta sueo-gothica vetustioris ævi falso meritoque suspecta*, où il examine l'authenticité du manuscrit rhénique, intitulé *Saga de Hjalmar et Ramer*. Il y promettait d'examiner de même le *Bref* du pape Grégoire IV, au sujet de l'institution canonique d'Anschaire en qualité d'archevêque; le *privilege* de Louis le Débonnaire au même saint Anschaire; la *bulle* du pape Agapet II, et celle de Sylvestre II, contenant la défense de faire usage des *Rhunes* et d'autres actes suspects relatifs au Nord, etc.; mais cette suite n'a point paru. En s'occupant de chercher dans les classiques latins quelques détails relatifs au Nord; il fut amené à y trouver des interpolations du moyen âge, et finit par se persuader que Virgile, Horace, etc., ont été falsifiés et même fabriqués par des moines. (*Voy. HARDOUIN*, IV, 568). Toutefois il ne publia point ce paradoxe; il se contenta

d'en faire la confiance à quelques amis. Il est fâcheux qu'il ait observé la même réserve à l'égard de ses recherches sur l'histoire de Suède. Nommé en 1773 lecteur au gymnase d'Hernösand, pour prouver ses connaissances en théologie, il publia en 1781, une dissertation sous le titre de *Lineamenta doctrinae de illuminatione hominis irrogeniti*, qui lui valut la chaire de cette science. Dans le même temps, ayant tracé le plan d'un *Corpus diplomaticum* de la Suède, il fut appelé à Stockholm pour en rassembler les matériaux dans les archives et les bibliothèques. En 1786, élu membre de l'académie suédoise, il y lut un discours sur les *Variations du langage suédois, depuis les temps les plus anciens jusqu'au roi Charles XI*, où il cherche à prouver que l'on trouve dans le suédois des traces du langage lapon, surtout dans les dénominations locales. Le célèbre Ihre, dans la préface du *Dictionnaire lapon*, se range à l'avis de Nordin, qui dit-on a laissé dans ses manuscrits des preuves presque évidentes de cette affinité, ainsi que des comparaisons curieuses entre le lapon et le latin. D'abord pasteur à Skelleftea, dans le diocèse d'Hernösand, puis prévôt de cet évêché, il fut envoyé par le diocèse comme son représentant, à la diète de Stockholm, où il soutint les dispositions du gouvernement au sujet des propositions ecclésiastiques. Le brevet d'historiographe de l'ordre du Séraphin fut sa récompense. Dans les diètes suivantes il fut membre de divers comités, et entre autres de celui de révision des affaires de la banque. Le roi Gustave le nomma son conseiller en 1792; mais ce prince ayant été assassiné peu de temps après, Nordin retourna dans sa prévôté et exerça de nouveau ses fonctions de lecteur. Sa réputation lui fit obtenir la cure de Nora, dans l'Angermanie; en 1800 il siégea à la diète de Norkœping, et prit ensuite le bonnet de docteur en théologie. Il fut encore, en 1805, du comité de révision de la banque. Dès lors, il travailla à la propagation de l'Evangile parmi les Lapons, et lorsqu'en 1805, il eut été nommé évêque d'Hernösand, il fit terminer la traduction de la *Bible* en langue laponne, qui sortit en 1811, 5 vol. in-4, de l'imprimerie qu'il avait fondée dans sa ville épiscopale. La conspiration qui amena, en 1809, la chute du fils de Gustave III, ramena Nordin à l'assemblée des représentants du royaume; il y coopéra à la nouvelle constitution, et reçut du roi Charles XIII le titre de commandeur de l'ordre de l'Etoile-Polaire. De retour dans son diocèse, il y mourut le 14 mars 1812, à 65 ans. Il avait réuni d'immenses matériaux pour l'histoire de Suède. Cette collection, formant environ 2,400 volumes, fut achetée par le prince Bernadotte, (Charles XIV), qui en fit présent à l'université d'Upsal. Le baron Adlerbeth a publié une *Notice* sur Nordin, dans le 10^e vol. des *Mémoires* de l'académie de Suède.

NORÈS (Jason de), littérateur, poète et philosophe, né à Nicosie dans l'île de Chypre, fut dépouillé de ses biens par les Turcs, qui s'emparèrent de sa patrie en 1570. Il se retira à Padoue, où il enseigna la philosophie morale avec beaucoup de réputation. Le *Pastor Fido* de Guarini parut. Les

pastorales étaient devenues la lecture à la mode dans toute l'Italie. Norès, qui ne goûtait pas ces sortes de productions, où il y avait pour le moins autant de licence que de génie, attaqua celle de Guarini, qui lui répondit par une satire imprimée à Ferrare en 1588. Norès répliqua en 1590, et le poète lui préparait une réponse encore plus violente, lorsque Norès mourut, en 1590, de la douleur que lui causa l'exil de son fils unique, banni pour avoir tué un Vénitien dans une querelle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, les uns en italien et les autres en latin. Parmi ceux qu'il a écrits en italien, on remarque la *Poétique*, Padoue, 1588, in-4; cette édition est rare; un *Traité de la république*, 1578, in-4, qu'il forme sur le modèle de celle des Vénitiens, ses souverains; un *Traité du monde et de ses parties*, Venise, 1571, in-8; *Introduction aux trois livres de la Rhétorique d'Aristote*, Venise, 1584, in-4, estimée; *Traité de ce que la comédie, la tragédie et le poème héroïque peuvent recevoir de la philosophie morale*, etc. Ceux qu'il a écrits en latin sont : *Institutio in philosophiam Ciceronis*, Padoue, 1576, in-8; *Brevis et distincta summa præceptorum de arte dicendi, ex libris Ciceronis collecta*, Venise, 1555, in-8, bon ouvrage; *De constitutione partium humanæ et civilis philosophiæ*, in-4; *Interpretatio in Artem poeticam Horatii*, etc. On remarque dans tous ces ouvrages beaucoup de méthode et de clarté, une profonde érudition, des expressions heureuses, un style élevé, mais quelquefois emphatique. — Pierre de NORÈS, son fils, successivement secrétaire de plusieurs cardinaux, homme de lettres et homme d'affaires, a laissé divers ouvrages manuscrits, entre autres la *Vie* du pape Paul IV, en italien.

NORFOLK (le duc de). Voy. ELIZABETH, reine d'Angleterre.

* NORFOLK (Charles HOWARD, 11^e duc de), né le 15 mars 1746, fils d'un simple gentilhomme qui hérita des titres et de la fortune des ducs de Norfolk, prit le titre de comte de Surrey en 1777, et renouça trois ans après au catholicisme pour pouvoir jouir de ses droits parlementaires, ainsi que de la charge de comte-maréchal d'Angleterre, héréditaire dans sa famille. Député du comté de Carlsile à la chambre des communes en 1780, il entra dans le parti de l'opposition, et contribua beaucoup à la chute de lord North. Sous le ministère Rockingham, il fut fait colonel d'un régiment de milices, et lord lieutenant du Yorkshire. Il entra dans l'opposition avec Fox contre le ministre Shelburne. Ancien ami du duc de Portland, lorsque ce seigneur entra dans le ministère en 1785, il accepta la place de commissaire de la trésorerie, qu'il perdit quelques mois après, lorsque Pitt fut créé chancelier et premier lord de la trésorerie. A la mort de son père en 1786, il prit place à la chambre des pairs. Toujours opposé aux ministres, il combattit vivement Pitt dans ses plans d'entretenir la coalition européenne jusqu'à ce qu'elle eût subjugué la France. Lors du fameux procès d'Hastings (voy. ce nom), il le déclara coupable sur le premier chef d'accusation; mais voyant que ses collègues voulaient l'absoudre, il cessa de siéger parmi les juges. Dans une réunion

du club des Wighs en 1798, ayant porté un toast à la majesté du peuple, il fut destitué de ses charges qui lui furent rendues lorsque ses amis revinrent au ministère. Malgré son aversion pour un système hostile contre la France, lorsque Pitt eut entraîné la majorité de la chambre dans ses plans contre Napoléon, Norfolk vota pour les mesures proposées par l'habile ministre. Il déploya une grande éloquence en faveur de l'émancipation des catholiques irlandais, qui, selon lui, était « non » seulement un acte de justice, mais un objet de » sûreté pour l'état. » La dernière fois qu'il siégea au parlement (le 10 mai 1815), Norfolk appuyant le gouvernement, prouva la nécessité de faire la guerre à Bonaparte revenu de l'île d'Elbe, et vota pour le bill impopulaire sur la taxe des propriétés. Attaqué d'une maladie grave, il mourut le 16 décembre 1815, à 69 ans.

NORIS (le cardinal Henri), né à Vérone, en 1651, d'une famille originaire d'Irlande, montra dès son enfance beaucoup d'esprit et d'application à l'étude. Son goût pour les ouvrages de saint Augustin l'engagea à prendre l'habit des ermites qui portent le nom de ce Père de l'Eglise. Le général, instruit de son mérite, l'appela à Rome. Ses talents le firent choisir pour professer dans différentes maisons de son ordre. Il s'en acquitta avec tant de succès, que le grand-duc de Toscane le prit pour son théologien et lui confia la chaire d'histoire ecclésiastique dans l'université de Pise. Le premier ouvrage qu'il donna au public fut son *Histoire pélagienne*, imprimée à Florence en 1675, in-fol. Elle fit beaucoup de bruit. On lança une foule d'écrits contre lui; il répondit. La querelle s'échauffa, et fut portée au tribunal de l'inquisition. Son ouvrage y fut mis au creuset, et en sortit alors sans flétrissure. Mais, longtemps après, en 1647, le grand inquisiteur d'Espagne le plaça, dans l'index des livres proscrits. Benoît XIV s'en plaignit en 1648, dans une lettre à cet inquisiteur, qui n'y eut aucun égard; mais son successeur annula le décret en 1650. Clément XIII nomma Noris qualificateur du saint Office. Innocent XII le nomma bibliothécaire du Vatican, le fit consultant de l'inquisition, et bientôt après cardinal en 1695. Il fut nommé deux ans après, pour travailler à la réforme du calendrier; mais il ne put pas s'occuper longtemps de ce grand ouvrage, qui n'était pas d'ailleurs dans son genre, et pour lequel il n'avait pas de talent bien prononcé. Il commençait à sentir les atteintes d'une hydropisie incurable. La mort l'enleva à la république des lettres en 1704, à 75 ans. Son esprit était plein de vivacité, et sa mémoire heureuse. Ses ouvrages ont été recueillis de 1729 à 1732, à Vérone, en 3 vol. in-fol. Les principaux sont : *Historiæ pelagianæ libri II*; *Dissertatio historica de synodo quinta œcumenica*; *Vindiciæ augustinianæ*; *Dissertatio de uno ex Trinitate in carne passo*; *Apologia monachorum Scythiæ, ab Anonymi scrupulis vindicata*; *Anonymi scrupuli circa veteres semipelagianorum sectatores, evulsi ac eradicati*; *Responsio ad Appendicem auctoris scrupulorum*; *Responsiones III ad anonymum qui Norisio jansenismum imputabat*; *Somnia Francisci Macedo de annis Augustini, etc.*; *Epochæ Syro-*

Macedonum, imprimé séparément, in-fol. et in-4. C'est avec le secours des médailles que l'auteur éclaircit les différentes époques des Syro-Macédoniens. *De duobus nummis Diocletiani et Licinii dissertatio duplex*, production digne de la précédente; *Parænesis ad Patrem Harduinum*. Le cardinal Noris avait relevé les extravagances de ce jésuite dans plusieurs de ses écrits; il le fait dans celui-ci d'une manière particulière. Ce n'est pas le seul homme contre lequel il ait écrit. Il aimait les guerres de plume : sensible à la critique et aux éloges, il se permettait contre ses adversaires, même les plus dignes d'estime, des railleries et des injures qui n'honoraient pas son savoir. Il appelle l'illustre Petau un *criard* (clamantem), le savant Sirmond un *bon vieillard* (bonum senem). L'on ne peut disconvenir qu'il n'eût du penchant pour les opinions extrêmes, et que la véhémence avec laquelle il les défendait ne lui ait fait dire bien des choses qui ne lui seraient point échappées dans des moments plus calmes. Les réponses à ses critiques sont aussi faibles par les raisons qu'elles sont dures, âpres et mal-honnêtes par la manière. On s'aperçoit sans peine que l'éducation lui a manqué, et que dans le cloître on a négligé de réparer ce défaut. *Cenotaphia pisana Cuii et Lucii Cesarum*, in-fol. Il y a une édition de l'*Histoire pélagienne* de Louvain, 1702, à laquelle on a joint cinq dissertations historiques, avec les deux écrits cités plus haut à la suite de cet ouvrage. On a sa *Vie* par les Ballerini frères. Il y en a une autre *Vie*, par Bianchini, dans les *Vite degli Arcadi*; Nicéron en a donné une analyse dans le tom. 3 de ses *Mémoires*.

NORMAND. Voy. LENORMAND.

NORMANT (Alexis), célèbre avocat au parlement de Paris, était fils d'un procureur au même parlement. Né avec beaucoup d'élévation d'esprit, un discernement sûr et un amour sincère du vrai, il joignait à ces dons précieux de la nature le talent de la parole, une éloquence mâle, la beauté de l'organe et les grâces de la représentation. Avant de se charger d'une cause, il l'examinait en juge impartial, avec la plus grande sévérité. Quand il en avait senti l'injustice, il n'y avait nulle sorte d'autorité dans le monde qui pût l'engager à la défendre. Il devint le conseil des maisons les plus illustres, et l'arbitre des grands différends. Il excellait dans l'art de la conciliation, et portait le désintéressement au plus haut degré. Il mourut en 1745, à 58 ans.

* NORTH (Frédéric, comte de Guilford, plus connu sous le nom de lord), homme d'état, né le 15 avril 1752, descendait d'une famille ancienne, qui avait fourni plusieurs hommes distingués. Il débuta d'une manière brillante à la chambre des communes (1758), et fut nommé, l'année suivante, l'un des lords de la chancellerie. Il devint, en 1767, chancelier de l'échiquier, et, trois ans après, premier lord de la trésorerie. Il s'était proposé d'éteindre peu à peu la dette publique, d'établir des impôts sur les objets de luxe, et de diminuer les taxes qui pesaient sur la classe pauvre et laborieuse. L'insurrection américaine apporta des obstacles à l'exécution d'aussi louables projets. Les

Américains avaient fait entendre des plaintes sur des impôts auxquels l'Angleterre les assujettissait. Lord North proposa un bill pour l'abolition de toutes les contributions dont étaient frappés les objets importés en Amérique, excepté celle qui était établie sur le thé. Ce bill fut adopté et le ministre crut avoir satisfait tous les partis. Mais lord North ayant autorisé la compagnie des Indes à exporter les thés en Amérique sans payer aucun droit, cette mesure excita une fermentation générale parmi les habitants du Massachusset. Des cargaisons de thé, qu'on voulait débarquer à Boston, furent jetées dans la mer par la populace; et les mesures rigoureuses adoptées par lord North (1774), ne firent qu'aigrir les Américains, et bientôt la révolte devint générale. Le ministère anglais porta le parlement à décider, malgré l'énergique opposition du comte de Chatam, et même contre l'avis secret du lord North, que l'on emploierait la force des armes pour soumettre les Américains. Lord North, après avoir cédé à l'impulsion générale, prévoyant l'issue de la guerre, si une fois elle éclatait, proposa, de son propre mouvement, un bill de conciliation, dans lequel il faisait d'importantes concessions aux colons. Ce bill étonna l'opposition, et fit même murmurer une partie des adhérents du ministère. Aussi y mit-on tant d'amendements et de restrictions, que le bill augmenta le mécontentement des Américains, qui le considérèrent comme une pomme de discorde destinée à introduire parmi eux la guerre civile. Nous renvoyons à l'article WASHINGTON, pour connaître le commencement, les progrès et la fin de cette guerre, où la France prit une part très-active, et contribua à établir l'indépendance des Américains. C'était en 1779 : la Grande-Bretagne ayant à soutenir la guerre contre la France, l'Espagne et la Hollande, les ministres se trouvaient dans une position difficile. L'opposition, prodigieusement augmentée depuis les mauvais succès en Amérique, s'en prit au ministère, dont elle provoqua le changement. Ses principaux membres firent la proposition d'une adresse au roi pour demander la paix avec l'Amérique; elle fut acceptée, et l'on crut qu'après cet échec, les ministres allaient se retirer. En effet, lord North avait annoncé en plusieurs occasions qu'aussitôt que la majorité du parlement cesserait de sanctionner ses actes, il se retirerait du ministère; mais il ne se tint pas pour battu, et prétendant qu'il ne voyait pas d'une manière évidente cette majorité contre lui, il continua ses fonctions. Cependant l'opposition devint plus prononcée en 1782, et le 8 mars, lord Cavendish demanda positivement le renvoi des ministres. Lord North se défendit encore avec succès; en même temps les membres modérés tentèrent une fusion entre les partis, mais leurs efforts furent vains. Le comte de Surrey (Norfolk) allait reproduire la motion de lord Cavendish, lorsque North l'interrompit, et annonça qu'il n'y avait plus d'administration... Ayant obtenu un sursis pour arrêter de nouveaux arrangements, après ce terme, il prit congé des communes, en les remerciant de l'appui qu'elles lui avaient prêté si longtemps. Aucune autre époque de l'histoire d'Angleterre n'offre

dans un même espace de temps plus d'événements malheureux que celle de l'administration de lord North. Mais le blâme n'en doit point revenir tout entier aux ministres, et on peut aussi le faire retomber sur le parlement qui sanctionnait leurs actes, sur l'immense majorité de la nation qui demandait à grands cris la guerre, et sur le roi lui-même qui ne voyait dans les Américains que des sujets rebelles qu'il fallait punir. Peut-être lord North serait-il resté à sa place, si l'on avait appris, avant sa démission, la victoire importante que lord Rodney remporta sur le comte de Grasse (voy. ce nom). Enfin, en 1783, l'indépendance de l'Amérique fut reconnue; lord North siégeait alors sur les bancs de l'opposition, ainsi que Fox; et ils attaquèrent tous deux cette mesure, quoique par des motifs différents. Les partisans de lord North et de Fox parvinrent à les réunir, et après la chute du ministère de Shelburne, Fox eut le département des affaires étrangères, et lord North celui de l'intérieur (20 avril 1783). On donna au nouveau ministère le nom de *ministère de coalition*; il réunissait les talents les plus éminents de l'Angleterre; mais il ne se soutint que huit mois, le fameux bill de Fox, relatif au gouvernement et à l'administration de l'Inde, amena sa dissolution. Ce bill fut adopté à la chambre des communes, malgré l'opposition énergique de Pitt, et rejeté à celle des pairs. Plusieurs bruits circulèrent dans cette occasion : on dit que le roi avait fait connaître aux pairs, par l'intermédiaire de lord Temple, qui avait beaucoup d'influence sur eux, combien il désapprouvait les dispositions du bill. Fox en ayant été informé, s'éleva hautement contre ces menées inconstitutionnelles, et le roi, peu de jours après, (18 décembre 1783), invita les ministres à lui envoyer leurs démissions. Pitt fut placé à la tête du cabinet. Frappé tout-à-coup de cécité, lord North ne put suivre avec régularité les séances du parlement. Il s'y rendit cependant avec plus d'assiduité, en 1787, lors des débats au sujet de la révocation de l'acte du *Test*, en faveur des dissidents. Elevé aux écoles d'Oxford, il se déclara contre Beautoy, auteur de la motion, et défendit avec chaleur les libertés de l'église anglicane, qu'il présenta comme un des boulevards de la constitution britannique; la motion fut combattue aussi par Pitt, mais dans un but tout différent. Elle fut rejetée, et lord North ne figura plus au parlement qu'en 1789, lorsque l'aliénation mentale du roi força Pitt de proposer la régence du prince de Galles (depuis Georges IV). Lord North, quoique aveugle et infirme, montra dans cette occasion un talent fort remarquable. Tous ses efforts et ceux des autres membres de l'opposition furent inutiles, et le prince de Galles fut proclamé régent. Dans la suite, et quoiqu'il eût hérité de la pairie (en 1790), par la mort de son père, lord North s'occupa peu des affaires publiques. Il mourut le 5 août 1792, âgé de 60 ans environ. Lord North avait une éloquence persuasive; ses manières étaient douces et aimables, son esprit fin et pénétrant, et il avait cette gaité piquante que les Anglais appellent *wit humour* ou gaité spirituelle. Si, dans les troubles de l'Amé-

rique, il céda à des volontés suprêmes, et se laissa entraîner par le torrent de l'opinion, il parvint à faire cesser ces troubles pendant deux ans (1771-72), chercha à les terminer par un bill conciliateur, et, enfin, il n'est pas douteux qu'il améliora de beaucoup le système des finances. Contemporain et collègue de Pitt et de Fox, s'il n'égalait pas ces deux grands hommes, il fit tout le bien qu'on lui permit de faire, et désira sincèrement la prospérité de son pays. Lord North avait épousé lady Anne Speke, héritière des Dillington.

* NORTH (Frédéric, comte de GUILFORD), 5^e fils du précédent, né en 1766, nommé gouverneur de Ceylan, entreprit avec M. Cordiner un voyage dans l'intérieur de cette île, dont les résultats sont consignés dans la *Description* que cet écrivain en a donnée, 1807, 2 vol. in-4. De retour en Angleterre, il reçut une mission pour les îles ioniennes, et, vivement touché du sort des habitants, employa une partie de sa fortune à l'améliorer. Soutenu par le gouvernement anglais, il parvint, malgré des obstacles qui paraissaient insurmontables, à fonder à Corfou une université dont, en 1825, il accepta le titre d'*archonte* ou *chancelier*. Cet établissement, dans lequel trois ans après en comptait 211 étudiants, n'a pas cessé de prospérer. Ce généreux philhellène, dont le nom est resté cher à la Grèce, mourut en Angleterre, le 14 octobre 1827. La bibliothèque créée par lord Guilford à Corfou, se composait, en 1828, de 21,000 volumes.

NORTHOFF (Levold), né dans le comté de la Marck le 21 janvier 1278, devint chanoine de l'église de Liège, et abbé séculier de Visé en 1522. Il présida à l'éducation d'Engelbert, fils du comte de la Marck, l'accompagna dans ses voyages en Italie, obtint des bénéfices à Rome, et passa le reste de sa vie au service des comtes de la Marck. Il était encore en vie en 1560. On a de lui : *Origines marchanas, sive Chronicon comitum de Marcka et Altena*. Cet ouvrage, écrit d'un style barbare, a été corrigé, mis en bon latin et enrichi de notes savantes par Henri Meibomius, Hanovre, 1615, in-fol.; puis inséré dans les *Scriptores rerum germanicarum*, tom. 1^{er}, édition de 1688. Dithmare l'a donné dans les *Scriptores rerum Westphalicarum*, avec les variantes. On a encore de Northoff *Catalogus archiepiscoporum coloniensiū*, publié dans le 2^e tome de *Rerum germanicarum scriptores*.

NORTHUMBERLAND. Voy. GRAY (Jeanne).

NOSTRADAMUS (Michel de) ou NOTRE-DAME, fameux astrologue, né à Saint-Remy en Provence, l'an 1505, d'une famille autrefois juive, prétendait être de la tribu d'Issachar, parce qu'il est dit dans les Paralipomènes : *De filiis quoque Issachar viri eruditi, qui noverant omnia tempora*. Après avoir été reçu docteur en médecine à Montpellier, il parcourut la France et se maria à Agen. Devenu veuf, il retourna en Provence, et obtint une pension de la ville d'Aix, qu'il avait secourue dans un temps de contagion. Il se fixa ensuite à Salon, et s'y maria une deuxième fois. Le loisir dont il jouit dans sa nouvelle retraite l'engagea à se livrer à l'étude, et surtout à celle de l'astronomie. Il se mêla de faire

des prédictions, qu'il renferma dans des *Quatrains* rimés, divisés en centuries. La première édition de cet ouvrage, imprimé à Lyon en 1555, in-8, n'en contient que sept. Leur obscurité, le ton prophétique que le prédiser y prend, l'assurance avec laquelle il y parle, joints à sa réputation, le firent rechercher. Enhardi par ses succès, il en publia de nouvelles : il mit au jour en 1568 les huitième, neuvième et dixième *Centuries*, qu'il dédia au roi Henri II. Ce prince et la reine Catherine de Médicis voulurent voir l'auteur, et le récompenser. On l'envoya à Blois pour tirer l'horoscope des jeunes princes. Nostradamus se tira le mieux qu'il put de cette commission difficile ; mais on ne sait point ce qu'il dit. De retour à Salon, comblé d'honneurs et de biens, il reçut la visite d'Emmanuel, duc de Savoie, de la princesse Marguerite sa femme, et quelque temps après celle de Charles IX. Ce monarque lui fit donner 200 écus d'or, avec un brevet de médecin ordinaire du roi, et des appointements. Nostradamus mourut 16 mois après, en 1566, à Salon, regardé par le peuple comme un homme qui connaissait l'avenir. Outre ses douze *Centuries*, imprimées en Hollande, 1688, in-12, et réimprimées plusieurs fois avec la *Vie* de l'auteur, on a de lui quelques ouvrages de médecine. En 1656, on a publié in-12 : *Eclaircissement des véritables quatrains de maître Michel Nostradamus*, avec son apologie et son portrait, sous lequel on lit ces vers :

Vera loquor, nec falsa loquor, sed, munere celi,
Qui loquitur Deus est, nou ego Nostradamus.

Jodelle en avait jugé tout autrement lorsqu'il fit cette épigramme :

Nostra damus cum falsa damus, nam fallere nostrum est ;
Et cum falsa damus, nil nisi Nostra damus.

L'épigramme qu'on lisait sur son tombeau, dans l'église des Cordeliers, lui est tout autrement honorable. En voici la traduction : « Ici reposent les os » de l'illustre Michel Nostradamus, le seul digne, » au jugement de tous, de décrire, avec sa plume » presque divine, selon la direction des astres, » tous les événements qui arriveront sur la terre. Il » a vécu 62 ans 10 jours, et mourut à Salon l'an » 1566. Postérité, ne lui envie pas son repos. » Au commencement de l'an 1792, on a beaucoup parlé d'une de ses prophéties conçue en ces termes : « Plus » grande persécution sera faite à l'église chrétienne, » qui n'a été faite en Afrique (sous Genséric et » Hunéric), et durera ceste-ci jusqu'à l'an mil sept » cent nonante-deux, que l'on cuidera estre une » renovation du siècle. Après commencera le peuple » de se redresser, de chasser quelques obscures té- » nèbres, recevant quelque peu de leur pristine » clarté, non sans de grandes divisions et conti- » nuels changements. » Ce passage se trouve dans une lettre de Nostradamus à Henri II, datée de Salon, le 27 juin 1558, insérée dans les *Prophéties* de l'auteur, imprimées à Lyon, chez Pierre Rigaud. L'exemplaire de cette édition a été pendant huit jours déposé dans un endroit publiquement indiqué, où tous les curieux ont été invités à venir le voir. Voyez le *Journ. hist. et litt.*, 1^{er} février 1792, p. 233. Nostradamus était l'intime ami de Scaliger. Il dut sa grande réputation à un *quatrième* dans lequel on

supposa qu'il avait prédit la mort tragique d'Henri II, et qu'il écrivit lorsque, par ordre de Catherine de Médicis, il tira l'horoscope de ce prince. Cet horoscope se trouve dans le 53^e quatrain de la 1^{re} *Centurie*, et dit ainsi :

Le lion jeune le vieux surmontera ;
En champ bellique par singulier duel,
Dans une cage d'or les yeux lui crevera.
Deux plaies une, puis mourir : sort cruel !

On sait que dans un tournoi Montgomeri creva les yeux, avec sa lance, au roi Henri II. Le meilleur ouvrage de Nostradamus, pour le temps où il écrivait, est le *Remède très-utile contre la peste et toutes fièvres pestilentiennes*, Paris, 1561, in-8. Il a donné aussi une *Paraphrase de Galien*, etc., et a laissé des *Mémoires*, depuis l'an 1080 à 1494.

NOSTRADAMUS (Jean), frère puiné du précédent, exerça longtemps et avec honneur la charge de procureur au parlement de Provence. Il cultivait les muses provençales, et faisait des chansons assez peu délicates, mais qui plaisaient dans un temps grossier. Il mourut en 1590. On a de lui : *Vies des anciens poètes provençaux*, Lyon, 1575, in-8. Jean Giudice les a traduites la même année en italien. Ces *Vies*, au nombre de 76, peuvent jeter un grand jour sur l'histoire de l'ancienne littérature. L'abbé Millot a profité de cet ouvrage pour donner son *Histoire littéraire des troubadours*, Paris, 1774, 5 vol. in-12.

NOSTRADAMUS (César), fils aîné de Michel, né à Salon en 1555, et mort en 1629, se mêla de poétiser. Le recueil de ses productions en ce genre parut à Toulouse en 1606 et 1608, 2 vol. in-12. Il laissa aussi une *Histoire et chronique de Provence*, Lyon, 1614, in-fol. C'est une compilation fort mal écrite, et qui n'est estimable que pour les recherches qu'elle renferme.

NOSTRADAMUS (Michel), appelé le *Jeune*, frère du précédent, se livra à l'astrologie comme son père. Il fit imprimer ses *Prophéties* dans un almanach, en l'année 1568. Ses oracles lui coûtèrent cher. Etant au siège du Poussin, en 1574, d'Espinay Saint-Luc lui demanda quelle en serait l'issue. Nostradamus répondit que la ville serait brûlée ; et, pour faire réussir sa prédiction, il y mettait lui-même le feu. Saint-Luc, l'ayant aperçu, en fut tellement indigné, qu'il lui fit passer son cheval sur le ventre et le tua. Il faisait passablement des vers provençaux.

NOSTRE ou NOTRE (André le), né à Paris en 1515, mort dans la même ville en 1700, succéda à son père dans l'emploi d'intendant des jardins des Tuileries. Choisi par Fouquet pour décorer les jardins du château de Vaux-le-Vicomte, il en fit un séjour enchanté, par les ornements nouveaux et pleins de magnificence qu'il y prodigua. Le roi, témoin de son ouvrage, lui donna la direction de tous ses parcs. Il embellit par son art Versailles, Trianon, et fit, à Saint-Germain, cette fameuse terrasse qu'on voit toujours avec une nouvelle admiration. Les jardins de Clagny, de Chantilly, de Saint-Cloud, de Meudon, de Sceaux, le parterre du Tibre, les canaux qui ornent ce lieu champêtre à Fontainebleau, sont encore son ouvrage. Il demanda à faire

le voyage d'Italie, dans l'espérance d'acquérir de nouvelles connaissances. Ce fut à Rome qu'il connut le chevalier Bernin, qui avait alors une pension de 2000 écus, pour travailler à la statue équestre de Louis XIV. Il engagea ce prince à faire venir cet ouvrage en France, malgré la voix publique qui le blâmait. Le pape Innocent XI, instruit de son mérite, voulut le voir, et lui donna une assez longue audience, sur la fin de laquelle Le Nostre s'écria, en s'adressant au pape : « J'ai vu les plus grands » hommes du monde : Votre Sainteté et le roi mon » maître. — Il y a grande différence, dit le pape : » le roi est un grand prince victorieux ; je suis un » pauvre prêtre, serviteur des serviteurs de Dieu. » Le Nostre, charmé de cette réponse, se jeta au cou du pape et l'embrassa. C'était au reste sa coutume d'embrasser tous ceux pour lesquels il sentait de l'admiration, et il embrassait le roi lui-même toutes les fois que ce prince revenait de ses campagnes. En 1675, Louis XIV lui ayant accordé des lettres de noblesse et la croix de Saint-Michel, voulut lui donner des armes ; mais il répondit qu'il avait les siennes, qui étaient trois limaçons couronnés d'une pomme de chou. « Sire, ajouta-t-il, pourrais-je » oublier ma bêche ? Combien doit-elle m'être » chère ! N'est-ce pas à elle que je dois les bontés » dont Votre Majesté m'honore ? »

** NOTA (Albert, baron), auteur dramatique, né en 1775 à Turin, se fit recevoir avocat et acquit bientôt une brillante réputation. Le duc de Carignan le prit pour secrétaire de ses commandements ; et plus tard, quand ce prince monta sur le trône sous le nom de Victor-Amédée III, il devint intendant général des provinces de Pignerol et de Coni. Nota composa de très-bonne heure des comédies qui, pour la plupart, eurent du succès, et le mettent au premier rang des auteurs comiques italiens. Elles se distinguent par une peinture fidèle des mœurs, par l'entente de la scène, et par une morale pure ; mais elles ont moins d'originalité que celles de Goldoni (*voy. ce nom*). Doué d'un caractère indépendant, Nota se montra dans toutes les phases de sa vie politique et littéraire, administrateur intègre et écrivain impartial. Il mourut à Turin, le 18 avril 1847, à 72 ans. Son *Théâtre* a eu de nombreuses éditions, parmi lesquelles on distingue celle qu'a donné Salfi (*voy. ce nom*), Paris, 1829, 5 vol. in-12. M. Th. Bettinger a donné en français, un *Choix* de ses meilleures pièces et de celles du comte J. Giraud, Paris, 1859, 5 vol. in-8, précédée d'un *Précis historique* sur la comédie en Italie et en France, par Scribe. Les pièces de Nota les plus connues sont : le *Philosophe célibataire*, trad. en franç. par Visconti, dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, tom. ix ; *Les premiers pas vers le mal*, imitée par C. Delavigne, dans l'*Ecole des Vieillards* ; *l'Homme à projets* ; le *Nouveau riche* ; *l'Ambitieuse* ; la *Coquette* ; la *Foire*, qu'on regarde comme son chef-d'œuvre.

NOTGER, issu d'une illustre famille de Souabe, embrassa la vie monastique à Saint-Gall, et s'y distingua tellement par son érudition, qu'il fut appelé dans le célèbre monastère de Stavelo, pour y enseigner les hautes sciences. Il fut ensuite élevé

sur le siège épiscopal de Liège l'an 971. Il s'y distinguait par toutes les vertus qui font l'ornement de l'épiscopat. Ce qu'il eut le plus à cœur, ce fut l'éducation de la jeunesse : il ne crut point s'abaisser, en consacrant ses moments de loisir à enseigner les jeunes gens dans lesquels il trouvait des dispositions pour les lettres. On peut le regarder comme le second fondateur de la ville de Liège. Il la fit ceindre de murailles, et l'orna de beaux bâtiments. Les collégiales de Saint-Jean évangéliste, de Sainte-Croix, de Saint-Denis à Liège; l'église de Malines, celle d'Aix-la-Chapelle, etc., le comptent au nombre de leurs fondateurs. Il mourut l'an 1007. Aubert Le Mire croit qu'il a composé avec Hérigère, abbé de Lobbes, mort l'an 1007, l'*Histoire des évêques de Liège*, mais il est plus que vraisemblable que Hérigère la composa seul, à la sollicitation de Notger. Elle est insérée dans les *Gesta pontificum leodiensium* de Chapeauville.

NOTKER (saint), surnommé *Balbulus* ou le *Bègue*, moine de Saint-Gall, né à Heiligan près de cette abbaye, mort le 6 avril 912, est auteur d'un *Martyrologe* publié dans les *Antiquæ lectiones* de Henri Canisius, mais pas en entier. On conserve quelques manuscrits de saint Notker dans la bibliothèque de Saint-Gall : les *Vies des saints Gall et Fridolin*, abbés; *Paraphrase*, en langue teutonique, des *Psaumes*. Lambecius, pour en donner une idée, a inséré la paraphrase du premier psaume dans son *Commentaire de la Bibliothèque de Vienne*, liv. 2, ch. 3. On trouve plusieurs ouvrages de ce saint dans le *Novus Thesaurus monumentorum* de dom Pez, Augsbourg, 1721 à 1729, 3 vol. in-fol. Sigebert et Honorat confondent Notker avec Notger évêque de Liège.

NOUE (François de la), surnommé *Bras-de-Fer*, gentilhomme breton, naquit en 1551 d'une maison ancienne. Il porta les armes dès son enfance, et se signala d'abord en Italie. De retour en France, il embrassa le parti des calvinistes, prit Orléans sur les catholiques en 1567, conduisit l'arrière-garde à la bataille de Jarnac en 1569, et se rendit maître de Fontenai, d'Oleron, de Marennes, de Soubise et de Brionne. A la prise de Fontenai, il reçut, au bras gauche, un coup qui lui brisa l'os. On lui coupa le bras à la Rochelle, et on lui en fit un de fer, dont il se servait très-bien pour manier la bride de son cheval. Envoyé dans les Pays-Bas en 1571, il y surprit Valenciennes. A son retour en France, le roi le nomma général des troupes envoyées pour le siège de la Rochelle : il eut la perfidie et l'ingratitude de se servir de la confiance de son souverain pour fortifier le parti des rebelles. En 1578, il passa au service des états-généraux dans les Pays-Bas, fit prisonnier le comte d'Egmont à la prise de Ninove; mais il fut pris lui-même en 1580, et n'obtint sa liberté que 3 ans après. De retour en France, il guerroya contre les catholiques, et périt au siège de Lamballe en 1591. C'était un bon guerrier, mais qui fit rarement un bon usage de sa valeur, ayant presque toujours combattu pour des gens armés contre la religion et le souverain : il était d'ailleurs cruel, et signalait son fanatisme par des barbaries atroces exercées sur les catholiques. Il laissa des

Discours politiques et militaires, 1587, in-4, qu'il composa pendant sa prison : ils renferment beaucoup de choses contraires aux vérités révélées. Pierre Coret en a dévoilé les erreurs et les paralogismes, de même que le père Possevin.

NOUE (Odet de la), fils aîné du précédent, fut employé avec distinction au service de Henri IV. C'est à cet officier que ce prince dit : *La Noue, il faut payer ses dettes; je paie bien les miennes*. Il mourut vers 1618. Il est auteur de quelques *Poésies chrétiennes*, Genève, 1594, in-8, où le génie manque autant que l'orthodoxie.

NOUE (Jean Sauvé de la), né à Meaux en 1704, se fit comédien, et travailla pour le théâtre. C'est à lui que l'on doit la belle tragédie de *Mahomet II*, dont Voltaire fut si jaloux, et la comédie intitulée *la Coquette corrigée*. Ses *Oeuvres* ont été publiées à Paris en 1763, in-12. Il mourut en 1761.

* NOUET (Jacques), jésuite, né au Mans en 1665, entra dans la société en 1625, y professa les humanités, et se consacra ensuite à la prédication. Dupin, dans son *Histoire ecclésiastique du XVII^e siècle*, rapporte que le P. Nouet attaqua dans ses sermons le livre de la *Fréquente communion* du fameux Arnauld, aussitôt qu'il parut, et le signala comme un ouvrage pernicieux; mais que ce livre ayant été approuvé par des évêques, ceux-ci, conjointement avec d'autres prélats, firent comparaître le père Nouet dans une assemblée qu'ils tinrent à Paris, où il fut contraint de désavouer ce qu'il avait avancé. Après cette disgrâce, il devint recteur des collèges d'Alençon et d'Arras, place qu'il exerça pendant 25 années. Un des plus ardents adversaires de le Noir (voy. ce nom), théologal de Seez, il publia contre lui : *Remerciements du consistoire de N. aux théologiens d'Alençon, disciples du saint Augustin*. Il fit, dit-on, aussi une *Réponse aux Provinciales* (voy. PASCAL); mais le P. Nouet est principalement connu par ses ouvrages ascétiques, qu'on lit encore avec fruit, savoir : *Méditations sur la vie cachée, souffrante et glorieuse de Jésus-Christ*, 7 vol. in-12; la *Vie de J.-C. dans les Saints*, 2 vol.; *l'Homme d'oraison*, 3 vol. réimprimés en 1767; *La dévotion à J.-C.*, 1666, 3 vol. in-4; *Méditations et entretiens pour tous les jours de l'année, sur la vie, sur la doctrine et la personne sacrée de Notre-Seigneur*, Paris, 1673, 6 tom. en 8 vol. in-12. On a tiré de cet ouvrage les *Méditations pour tous les dimanches de l'année*, Paris, 1828, 2 vol. qui font partie de la *Bibliothèque des familles chrétiennes*; *l'Homme d'oraison, sa conduite dans les voies du salut*, Paris, 1693, 3 vol. in-12, réimprimés en 1767. Ses *Oeuvres spirituelles* ont été réimprimées à Lyon, 1830-36, 15 vol. in-12. Comme le style du P. Nouet n'a que très-peu d'expressions surannées, l'éditeur a conservé le texte de ce pieux écrivain dans toute son intégrité. Les anciennes éditions sont devenues si rares qu'on a beaucoup de peine à en trouver des exemplaires complets. Le P. Nouet mourut à Paris en 1680, à 75 ans.

* NOUET (Nicolas-Antoine), astronome, né le 30 août 1740 à Pompey en Lorraine, entra dans l'ordre de Cîteaux. Il vint à Paris en 1780, étudia sous Cassini, et eut part aux calculs qui se pu-

bliaient chaque année dans les *Mémoires de l'acad. des sciences*. En 1784, il fut envoyé à Saint-Domingue pour y dresser la carte des débouquements et de la côte française de cette île. De retour à Paris, il publia, dans la *Connaissance des temps* (1786), les longitudes et les latitudes des villes de France, d'après le sphéroïde aplati, suivant les calculs trigonométriques de Cassini. Employé au dépôt de la guerre, en 1795, il y fut chargé de lier à la France, par de grands triangles, les départements du Rhin. Des opérations du même genre l'appelèrent l'année suivante en Savoie. Attaché à l'expédition d'Égypte, ses travaux dans cette contrée sont consignés dans l'*Exposé des résultats des opérations astronomiques faites en Égypte depuis le 1^{er} juillet 1798 jusqu'au 28 août 1800*, dans le tome 1^{er} de la *Description de l'Égypte*; mais un horizon continuellement rembruni ne lui permit pas d'observer le lever héliaque de *Sirius*, qui annonçait aux anciens Égyptiens le débordement du Nil. Le tome 2 contient ses *Observations thermométriques et hygrométriques*. On lui doit en outre quelques conjectures sur les *Monuments d'Esné et de Denderach*. De retour à Paris, il reprit la place d'ingénieur au bureau de la guerre, puis alla continuer ses triangles en Savoie, comme directeur des opérations topographiques de la carte du Mont-Blanc. Il mourut subitement à Chambéry, le 25 avril 1811, âgé de 71 ans. Delambre lui a consacré une *Notice*.

* NOUGARET (Pierre-Jean-Baptiste), littérateur ou plutôt compilateur infatigable, né à la Rochelle, le 16 décembre 1742, fit, à 18 ans, jouer sur le théâtre de Toulouse, une comédie intitulée *l'Incertain*, qui eut quelque succès. Ayant adressé à Voltaire une héroïde intitulée *l'ombre de Calas, Le suicide, à sa famille*, en reçut une réponse très-flatteuse qu'il ne manqua pas de faire imprimer avec sa pièce, dont elle assura la vogue. Passant à Lyon au moment où l'on imprimait la *Dunciade*, il s'avisait d'y ajouter un 4^e chant intitulé *le Baton, liberté qui déplit à l'auteur du poème* (voy. PALLISSOR). A la révolution, se trouvant dans la gêne, il fut forcé d'accepter une place dans les bureaux de la fameuse commune de Paris; il la perdit pour s'être montré modéré. Il fut compris parmi les gens de lettres auxquels la Convention accorda des secours en 1795. Depuis, comme auparavant, il ne cessa d'écrire, et mourut la plume à la main en juin 1825, à l'âge de 81 ans. Parmi ses ouvrages fort nombreux, mais dont les moins médiocres sont des compilations, on se contentera de citer : *De l'art du théâtre en général*, 1765, 2 vol. in-12; *Anecdotes des beaux arts*, 1775, 3 vol. in-8; *Anecdotes du règne de Louis XVI*, 1776, 3 vol. in-12, réimprimé en 6 vol. in-12; *Coup d'œil d'un Arabe sur la littérature française*, ou le *Barbier de Bagdad rasant le Barbier de Séville*, 1786, in-8; *Histoire des prisons de Paris et des départements*, 1797, 4 vol. in-12; *Parallèle de la révolution d'Angleterre en 1642, et de celle de France en 1789, suivi de poésies satiriques, relatives à la révolution française*, 1801, in-8; *Quels sont les moyens les plus propres à extirper l'indigence du sol de la république*, 1802, in-8; *Les Destinées de la France, sous la quatrième dynastie*, 1806, in-8; *Histoire du*

donjon de Vincennes, 1807, 5 vol. in-8; *Anecdotes militaires*, 1808, 4 vol. in-8; *Beautés de l'Histoire du règne des Bourbons*, Paris, 1822, in-12; *Beautés de l'Histoire d'Égypte ancienne et moderne*, etc.. Paris, 1825, in-12.

NOULLEAU (Jean-Baptiste), né à Saint-Brieuc en 1604 de parents distingués dans la magistrature, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et devint archidiacre de Saint-Brieuc en 1659, puis théologal en 1640. Il prêcha avec applaudissement à Saint-Malo, à Paris et dans plusieurs autres villes. Son zèle pour le parti jansénien l'ayant engagé dans de fausses démarches, La Barde, son évêque, l'interdit de toutes fonctions ecclésiastiques dans son diocèse. Noulleau composa plusieurs écrits et factums pour sa défense; mais ne pouvant réussir à faire lever son interdit, il fit pendant trois ans sept lieues par jour, pour se rendre à St.-Quel, dans le diocèse de Dol, afin d'y dire la messe en dépit de son évêque. Il mourut vers 1672. On a de lui : *Politique chrétienne et ecclésiastique, pour chacun de tous messieurs de l'assemblée générale du clergé*, en 1665 et 1666, in-12, ouvrage oublié; *L'Esprit du christianisme dans le saint sacrifice de la messe*, in-12; *Traité de l'extinction des procès*, in-12; *De l'usage canonique de l'Eglise*, in-12.

NOUR-EDDYN. Voy. NORADIN.

** NOURRIT (Adolphe), fils aîné d'un acteur distingué de l'opéra, né en 1802 à Paris, fit ses études au collège de Sainte-Barbe, et fut ensuite placé dans les bureaux d'une compagnie d'assurance. Doué d'un sentiment très-vif pour les arts, il y joignait le goût de la poésie, et composait des vers agréables avec beaucoup de facilité. Il n'avait que 19 ans lorsqu'il parut pour la première fois au théâtre. Son début, dans le rôle d'Oreste d'*Iphigénie en Taured*, fut un triomphe, et dès lors il brilla sans rival sur la scène lyrique. Peu de temps après, il fut nommé professeur de déclamation au conservatoire. Il alla recueillir en 1856 des applaudissements à Bruxelles, et prit ensuite un engagement pour le fameux théâtre de Saint-Charles à Naples; depuis quelques mois il y exerçait son talent avec le plus grand succès, lorsque dans un accès de mélancolie dont on ne peut que soupçonner la cause, il se précipita par la fenêtre, le 8 mars 1859. Ses restes, apportés en France, y ont été reçus avec une pompe que les peuples de l'antiquité, plus justes appréciateurs de la véritable gloire, ne réservaient qu'aux hommes morts en combattant pour la patrie, ou qui avaient donné de nobles exemples dans une vie consacrée tout entière au bonheur de leurs concitoyens.

NOURRY (dom Nicolas le), né à Dieppe en 1649, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en 1665, s'appliqua avec succès à l'étude de l'antiquité ecclésiastique. Ce savant religieux, également estimable par ses mœurs et par ses connaissances, mourut à Paris en 1724, à 77 ans. A la piété tendre qui l'animait, il joignait un caractère bon et officieux. L'édition des *OEuvres* de Cassiodore est le fruit de son travail et de celui de dom Garet, son confrère. Il travailla avec dom Jean Duchesne et dom Julien Bellaise, à l'édition des *OEuvres* de

saint Ambroise, qu'il continua avec dom Jacques Friches. On a de lui 2 vol., sous le titre d'*Apparatus ad bibliothecam Patrum*, Paris, 1703 et 1713, in-fol. Le 1^{er} vol. est rare, et le second plus commun. On les joint à la *Bibliothèque des Pères* de Philippe Despons, Lyon, 1677, 2 vol. in-fol., et avec l'*index* de Siméon de Sainte-Croix, Gênes, 1707, in-fol. Le tout forme 30 vol. Il y en a qui y joignent *Bibliotheca Patrum primitivæ Ecclesiæ*, Lyon, 1680, in-fol. La collection de dom le Nourry renferme des dissertations remplies de recherches curieuses et savantes sur la vie, les écrits et les sentiments des Pères, dont il éclaircit un grand nombre de passages difficiles. On a encore de lui une dissertation sur le *Traité De mortibus persecutorum*, Paris, 1710, in-8. Il prétend mal à propos que ce *Traité* n'est point de Lactance. (Voy. ce nom.)

NOUSCHIRWAN, roi de Perse, qui mourut, dit-on, en 579, a été célèbre par ses vertus et sa sage administration. Saadi rapporte de lui plusieurs traits admirables, et surtout de sages instructions à son fils, que l'abbé Fourmont nous a données, traduites d'un manuscrit turc. Mais il y a toute apparence que c'est une morale mise en action, et le portrait d'un roi tel qu'on voudrait qu'il fût. « Etant à la chasse, et pressé par la faim, » il fit préparer un repas du gibier qu'il avait tué ; » mais il n'avait point de sel. Il en envoya chercher au village le plus prochain, et défendit de » le prendre sans le payer. Quel mal arriverait-il, » dit un de ses courtisans, si l'on ne payait pas un » peu de sel ? Si le souverain, répond Nouschirvan, » cueille une pomme dans le jardin de son sujet, le » lendemain les courtisans dépouilleront l'arbre. »

NOVARIN ou NOVARINI (Louis), religieux théatin de Vérone, mort dans sa patrie le 14 janvier 1630, à 56 ans, exerça les premiers emplois de son ordre. Il était habile dans l'hébreu et dans les autres langues orientales, et se fit aimer des princes et des savants de son temps. Il a compilé un grand nombre d'ouvrages ; mais il n'y a mis ni choix ni discernement. Les principaux sont : des *Commentaires* sur les quatre Évangiles et sur les Actes des apôtres, 4 vol. in-fol. ; *Electa sacra*, 6 vol. in-fol. ; *Adagia sanctorum Patrum*, etc., 2 vol. in-fol. ; *Calamita de cuori*, Vérone, 1647, in-16. C'est sous ce titre singulier qu'il a écrit la *Vie* de J.-C. dans le sein de la sainte Vierge. *Paradiso Betleemme*, Vérone, 1646, in-16. C'est la vie de J.-C. dans la crèche. Ces deux derniers sont recherchés pour leur singularité.

NOVAT, *Novatus*, prêtre de l'Eglise de Carthage au III^e siècle, était un homme perfide, arrogant, dévoré d'une extrême avarice, et qui pillait effrontément les biens de l'Eglise, des pupilles et des pauvres. Il crut éviter la punition de ses crimes, en se séparant de son évêque. Il s'arrogea le droit d'ordonner diacre Félicissime, homme qui lui ressemblait, s'unir avec lui contre saint Cyprien, et prétendit qu'on devait recevoir les laps à la communion, sans aucune pénitence. Novat, étant allé à Rome, en 251, s'unir avec Novatien, et embrassa l'erreur de celui-ci, diamétralement opposée à celle qu'il avait soutenue en Afrique ; cette union causa

non-seulement le premier schisme, mais fit encore une hérésie. Voy. l'article suivant.

NOVATIEN, antipape en 251. Il était d'abord philosophe païen. Se trouvant dangereusement malade, il demanda le baptême, et on le lui conféra dans son lit. Etant relevé de sa maladie, il fut quelque temps après ordonné prêtre, contre les règles canoniques, et contre l'avis de son évêque. Son éloquence lui acquit une grande réputation. Cet ambitieux portait ses vues sur le siège de Rome, et fut si outré de se voir préférer Corneille après la mort du pape Fabien, qu'il publia contre le nouvel élu des calomnies atroces. S'étant uni avec Novat, ils firent venir trois évêques simples et ignorants, et les ayant fait boire, ils les obligèrent d'ordonner Novatien évêque de Rome. Cette ordination irrégulière produisit un schisme funeste, qui dégénéra en hérésie ; car Novatien soutint que l'Eglise n'avait pas le pouvoir de recevoir à la communion ceux qui étaient tombés dans l'idolâtrie, et se sépara de Corneille. Ses premiers disciples n'entendirent pas plus loin la sévérité de leur discipline. Dans la suite, les novatiens exclurent pour toujours ceux qui avaient commis des péchés pour lesquels on était mis en pénitence : tels étaient l'adultère, la fornication ; ils condamnèrent ensuite les secondes noces. Il y avait encore des novatiens en Afrique du temps de saint Léon, et en Occident jusqu'au VIII^e siècle. Les novatiens prirent le nom de *ca-thares*, c'est-à-dire *purs* ; ils avaient un grand mépris pour les catholiques, et lorsque quelqu'un d'eux embrassait leur sentiment, ils le rebaptisaient. Novatien ne faisait que renouveler l'erreur des montanistes. (Voy. MONTAN.) A beaucoup d'orgueil il joignait un caractère dur et austère. On lui attribue le *Traité de la Trinité*, le *Livre des viandes juives*, qui sont parmi les *OEuvres de Tertullien*, et une *Lettre* qu'on trouve parmi celles de saint Cyprien. C'est lui et non pas Novat qui a donné son nom aux hérétiques appelés *Novatiens*. Jackson a publié à Londres, en 1728, in-4, une édition de tous les ouvrages de Novatien.

* NOVERRE (Jean-Georges), célèbre choréographe, né à Paris en 1727, est considéré comme le créateur ou du moins comme le réformateur de son art. Il parcourut presque tous les théâtres de l'Europe, où ses ballets eurent le plus grand succès. Il obtint des pensions de Frédéric II, de Marie-Thérèse et de don Pedro, roi de Portugal, qui lui accorda même la croix de l'ordre du Christ. On fait monter à plus de 140 les ballets de ce compositeur fécond, qui a laissé beaucoup d'élèves en France et en Italie. Noverre est mort à Saint-Germain-en-Laye, le 19 octobre 1810, âgé de 83 ans. On a de lui : *Lettres sur les arts imitateurs, et sur la danse en particulier*, 2^e édit., Paris, 1807, 2 vol. in-8.

NOVES et non pas NOVÈS (Laure de), dame, et non demoiselle, comme le disent tous les Dictionnaires, d'après le père Nicéron, est plus connue sous le nom de la belle Laure. Elle naquit à Avignon ou dans un village voisin, en 1507 ou 1508, d'Audibert (et non Audiffert) de Noves, et fut mariée à Hugues de Sade, seigneur de Saumane.

Son esprit, sa vertu, sa beauté, et ses grâces lui soumettaient tous les cœurs. Le fameux Pétrarque, dont la famille avait été exilée de Toscane pendant les guerres civiles, s'était retiré à Avignon : il conçut une si vive affection pour Laure, qu'il l'aima vingt ans pendant sa vie, et conserva son amour dix ans après sa mort. Ce poète lui consacra sa muse, et fit à sa louange 518 *sonnets* et 88 *chansons*, auxquels elle doit sa célébrité. Il l'avait vue pour la première fois le lundi de la semaine sainte (6 avril 1327), dans l'église de Sainte-Claire, et il la vit pour la dernière fois le 27 septembre 1347. Laure était, dit-on, du nombre des dames qui composaient la *Cour d'Amour*. Cette cour était une assemblée de femmes de la première qualité, qui ne traitaient que de matières de galanterie, et qui décidaient gravement sur ces bagatelles, mais toujours d'une manière décente et honnête. Elle mourut de la peste à Avignon, en 1348, à quarante ans, et fut enterrée aux Cordeliers. On a débité beaucoup de fables sur cette dame illustre. Fleury, dans son *Histoire ecclésiastique*, raconte que le pape Benoît XII voulut persuader à Pétrarque d'épouser Laure, lui promettant dispense pour garder ses bénéfices. Le poète l'ayant refusé, sous le frivole prétexte qu'il ne pourrait plus la chanter, Laure se maria à un autre. Villaret, continuateur de l'*Histoire de France*, qui a adopté ce conte, fait dire à Pétrarque qu'il ne voulait point de ce mariage, de peur que l'hymen n'éteignît son ardeur poétique. « N'ajoutez aucune foi, dit le *Voyageur* » français, tom. 50, pag. 570, à ce que rapportent Fleury et Villaret, touchant ces deux » personnages. C'est une fable puisée dans des » auteurs peu instruits ou peut-être mal intentionnés. Avant la prétendue offre de Benoît XII, » Laure avait déjà épousé Hugues de Sade, seigneur de Saumane, à qui elle donna plusieurs » enfants. » Cette dame illustre était aussi vertueuse que belle. Quelques regards gracieux et quelques paroles honnêtes furent les seuls aiguillons dont elle se servait pour ranimer la verve du poète, quand elle la voyait se ralentir, et l'amour du poète était plutôt une affaire de chevalerie et d'enthousiasme que de passion et de désir. Laure fut mère de onze enfants, ce qui l'affaiblit tellement, qu'à 55 ans elle n'avait plus aucune trace de sa beauté. François I^{er}, passant à Avignon, ordonna de rétablir le tombeau de Laure; mais cet ordre ne fut pas exécuté. Voy. les *Mémoires de Pétrarque*, publiés à Avignon par M. l'abbé de Sade, en 5 vol. in-4, 1764 et années suivantes; *Histoire de la littérature italienne*, par Tiraboschi, del *Petrarca*, etc. par Baldelli, Florence, 1797, in-4; *Pétrarque à Vaucluse et Retour de la Fontaine de Vaucluse*, par l'abbé Arnaxon, Paris, 1805, in-8; Avignon, 1805; *Description de la fontaine de Vaucluse*, par M. Guérin, Avignon, 1804, in-12; *Histoire littéraire de l'Italie*, par Ginguené. On peut en outre consulter sur Laure les *Mémoires* de Bimard de la Bastie, et celui de Ménard dans la collection de l'acad. des Inscript. et belles-lettres. M^{me} de Genlis a publié un roman intitulé *Pétrarque et Laure*, Paris, 1819, 2 vol. in-12. On raconte que le duc de Luxembourg (de-

puis empereur sous le nom de Charles IV), ayant distingué Laure dans une des fêtes que lui donnait la ville d'Avignon, la baisa aux yeux et au front, témoignage honorable de respect dans un souverain et alors admis dans la chevalerie.

* NOVIKOF (Nicolas-Ivanovitch), littérateur, né en 1744 à Tichvensk près de Moscow, servait à 18 ans, comme bas officier, dans la garde impériale. C'est alors seulement qu'il commença à cultiver les heureuses dispositions dont la nature l'avait doté. Quittant bientôt la carrière militaire pour se vouer aux lettres, il publia, en 1770, un *Journal* intitulé le *Peintre*, qui obtint un succès mérité. Plus tard la *Gazette de Moscow*, confiée à ses soins, vit le nombre de ses abonnés s'élever de 600 à 4000. A l'époque de la révolution française, il fut inquiété; mais les tracasseries et même les persécutions auxquelles il fut quelque temps en butte, eurent un terme, et il put continuer en paix ses travaux. Ayant acheté l'imprimerie de l'université de Moscow, il mit tous ses soins à multiplier les ouvrages utiles et à en réduire le prix, afin que l'instruction pût facilement se répandre parmi ses compatriotes. Novikof mourut le 31 juillet 1818 : c'est un des littérateurs Russes qui ont le plus contribué à répandre les lumières dans ce vaste empire. Outre les *Journaux littéraires*, dont il fut le principal rédacteur, et les nombreuses éditions qu'il a publiées, on lui doit : *Bibliothèque ancienne de la Russie*, 1775-1778, 40 vol.; *Continuation*, 1786-1795, 9 vol.; *Essai d'un dictionnaire historique des auteurs russes*, ibid., 1722.

NOVIOMAGUS (Jean), dont le nom de famille était *Bronckhorst*, né à Nimègue vers l'an 1494, enseigna la philosophie à Cologne, fut fait recteur de l'école de Deventer, où il parut montrer du penchant pour les erreurs des sectaires, et mourut à Cologne l'an 1570. On a de lui : *Sancti Dionysii Areopagite martyrium latine versum*. C'est la version d'une pièce apocryphe; *Bedæ presbyteri opuscula*, Cologne, 1557, in-fol. C'est un recueil de toutes les *Oeuvres* du vénérable Bède sur la physique, sur le calendrier et sur la chronologie, continuée jusqu'à l'an 1551. Cette édition a été faite sur un ancien manuscrit : les notes qui l'accompagnent sont estimées; *De numeris libri II, quorum prior logisticen et veterum numerandi consuetudinem, posterior theoremata numerorum complectitur*, Paris, 1559; une *Version latine de la Géographie* de Ptolémée, Cologne, 1540.

NOYER (Anne-Marguerite PETIT, femme de M. du), naquit à Nîmes vers l'an 1665. Sa mère était de la famille du père Cotton, confesseur de Henri IV. Après avoir abjuré le protestantisme dans lequel elle était née, elle épousa M. du Noyer, gentilhomme de beaucoup d'esprit et d'une famille distinguée. Puis, revenant à ses erreurs, pour les professer librement, elle s'enfuit en Hollande avec ses deux filles. Sa plume lui fut une ressource dans ce pays de liberté ou si l'on veut de licence. Elle écrivit des *Lettres historiques d'une dame de Paris à une dame de province*, en 5 vol. in-12. La dernière édition est en 12 vol. in-18, parce qu'on y a ajouté les *Mémoires* de madame du Noyer et une suite à

ses lettres. Elle ramassait les sottises de la province, et on les prenait dans les pays étrangers pour les nouvelles de la cour. Elle mourut en 1720, avec la réputation d'une femme bizarre. Elle avait paru à la cour, où elle se couvrit de ridicule par sa hauteur, et avait vécu longtemps en province, où elle recueillit des risées par de faux airs de cour. Ses *Mémoires*, imprimés séparément en un vol. in-12, ne donnent pas une grande idée de la solidité de son caractère, quoiqu'elle les eût écrits en partie pour faire son apologie. On a imprimé une satire contre elle, intitulée : *Le mariage précipité*, comédie en trois actes et en prose, Utrecht, 1715, in-12.

NOYERS (Hugues de), évêque d'Auxerre en 1185, fut informé de quelques désordres de Pierre de Courtenai, comte d'Auxerre, qui le forcèrent à l'excommunier. Le comte, pour s'en venger, chassa tous les ecclésiastiques de l'église cathédrale. L'excommunication, qui dura assez longtemps, fut enfin levée, à condition que le comte déterrerait un enfant qu'il avait enterré dans une salle de l'évêché, et qu'il l'apporterait pieds nus et en chemise dans la cimetière, ce qui fut exécuté à la vue de tout le peuple. Ces usages, sacrés dans des temps que nous nommons *barbares*, et qui aujourd'hui paraîtraient bien ridicules, avaient le précieux effet de punir et de contenir la violence des hommes scélérats et puissants. Hugues mourut en 1206.

NOYERS (Milès de), arrière-petit-neveu du précédent, fut fait maréchal de France en 1502, par Philippe de Bel, auquel il rendit de grands services. Il se démit de cet état pour être porte-oriflamme, et en cette qualité il se trouva l'an 1528, à la bataille de Cassel. L'avis qu'il donna à propos, avant l'action, à Philippe de Valois, près d'être enlevé par les Flamands, fut la cause du salut de ce prince et de la victoire. Il combattit aussi à la bataille de Créci en 1556. Il avait conseillé au roi de remettre le combat au lendemain. Son avis fut goûté, mais il ne fut pas suivi, et les Anglais furent vainqueurs. Il fut nommé exécuteur du testament de Louis le Hutin, et mourut en 1550.

NUENARIUS, ou NUENAR ou de NOVA AQUILA (Herman), comte du saint Empire romain, né, en 1491, dans le duché de Juliers. Il est cité comme un protecteur éclairé des lettres. Prévôt de l'église métropolitaine de Cologne et de la collégiale d'Aix-la-Chapelle, Nuenarius fut envoyé par Charles I^{er} d'Autriche, roi d'Espagne, pour solliciter la couronne impériale auprès des princes d'Allemagne, par laquelle ce prince conserva le nom de Charles-Quint, et mourut en 1550, à 59 ans, à la diète d'Augsbourg, assemblée par ordre de ce même empereur. On a de lui : *De origine et sedibus praeceptorum Francorum*, 1552, dans les *Sermones conviviales* de Peutinger, édition d'Iéna, et dans *Divæus*, édition de Louvain, 1757 ; *De Gallia belgica commentariolus*, Anvers, 1584. Il y a des remarques curieuses, que quelques critiques ont traitées trop lestement. *Annotationes aliquot herbarum*, dans l'herbier d'Othon Brunsfels, Bâle, 1540 ; *Vita Caroli Magni per Eginhardum scripta*, Cologne, 1521 ; il est le premier éditeur de cet ouvrage ; *Carmina*

aliquot, quibus historia mortis Jesu in septem horas distributa est, Leipsig, 1592, avec les *Hymnes* de Georges Fabricius. On l'a accusé d'être l'auteur des *Litteræ obscurorum virorum*. Voy. GRATIUS, REUCHLIN et HUTTEN. Il y avait donné lieu : trompé par l'hypocrisie de Luther, il s'était déclaré son ami et son protecteur ; mais dans la suite ayant découvert la fourberie de cet hérésiarque, il fut un de ses plus zélés adversaires.

NUIT, déesse des ténèbres, fille du Ciel et de la Terre, épousa l'Erèbe, fleuve des enfers, dont elle eut beaucoup d'enfants. On la représente ordinairement avec des habits noirs, parsemés d'étoiles, tenant à sa main un sceptre de plomb, et traînée dans un char d'ébène, par deux chevaux qui ont des ailes semblables à celles des chauves-souris.

NUMA-POMPILIUS, législateur de Rome, né à Cures dans la Sabinie. Il fut élu par le sénat romain, pour succéder à Romulus, l'an 714 avant Jésus-Christ. Retiré à la campagne depuis longtemps, il ne s'occupait que de l'étude des lois et du culte religieux. Le mariage qu'il avait fait avec Tatia, fille de Tatiüs, roi des Sabins, et qui partageait la royauté avec Romulus, n'avait pu l'engager à quitter sa retraite pour venir jouir des honneurs qui l'attendaient à Rome. Il fallut, pour lui faire accepter le sceptre, que ses proches et ses compatriotes joignissent leurs instances à celles des ambassadeurs romains. Les Romains étaient naturellement féroces et indociles, il leur fallait un frein : Numa le leur donna, en leur inspirant l'amour pour les lois et le respect pour les dieux. Persuadé de cette vérité si importante et si féconde en conséquences, dont un philosophe, Plutarque, a fait depuis sa maxime favorite : qu'on bâtirait plutôt une maison en l'air, que de fonder une république sans religion, il tourna toutes ses pensées vers cet objet ; mais, égaré lui-même, il ne pouvait qu'égarer les autres. Convaincu de la nécessité de la chose, il ne parvint point à en bien distinguer la nature, et à la dégager des erreurs dont l'ignorance et la corruption des hommes l'avaient chargée. Il supprima les *célères* ou les 500 gardes dont Romulus s'était entouré, et s'occupa à former une milice sacerdotale, comme les Saliens, le collège des pontifes, les Vestales. Il consacra le culte du dieu Terme, institua les *Saturnales*, et aux sacrifices sanglants il substitua les offrandes de fruits et les libations de vin. Il éleva un temple à la Bonne Foi, et le serment prononcé sur cette nouvelle divinité était le plus sacré de tous. Numa établit les *féciales*, ou ministres du droit des gens, fit de nouvelles lois pour le mariage, et en l'honneur de Janus il reporta le commencement de l'année au mois de janvier : sous Romulus, elle commençait au mois de mars, et l'année n'en avait que dix ; Numa y ajouta deux autres mois. Il entoura de murailles la ville de Rome, en agrandit l'enceinte, en y comprenant le mont Quirinal. Ayant affaire à un peuple ignorant et afin de mieux consolider les réformes, il eut recours aux prodiges, et feignit d'avoir des entretiens avec une nymphe nommée Egérie. Pour attacher de plus en plus les Romains à la culture des terres, il les distribua par bourgades, leur donna des ins-

pecteurs et des surveillants. Il visitait souvent lui-même les travaux de la campagne, et élevait aux emplois ceux qu'il connaissait laborieux, appliqués et industrieux. Il se fit aimer de ses sujets en publiant un grand nombre de lois qui respiraient la sagesse. Il mourut l'an 672 avant J.-C., après un règne de 42 ans. Plusieurs auteurs ont cru que ce prince était parvenu à reconnaître l'existence d'un seul vrai Dieu; qu'il en faisait mention dans ses livres; qu'il défendit de représenter la Divinité sous aucune forme corporelle, et qu'en conséquence les Romains n'eurent pendant plus d'un siècle et demi aucune statue dans leurs temples. Mais tout ce que nous apprenons du culte religieux de ce peuple ne sert point à confirmer cette opinion; et l'idée que l'histoire nous a laissée de Numa-Pompilius le contredit ouvertement. Presque toutes ses institutions se ressentent des erreurs du paganisme; mais, quelque défectueuses, quelque superstitieuses même qu'elles puissent être, elles sont infiniment au-dessus du code de la philosophie irréligieuse. » Telle est, dit Voltaire, la faiblesse du genre » humain, et telle est sa perversité, qu'il vaut » mieux sans doute pour lui d'être subjugué par » toutes les superstitions possibles, pourvu qu'elles » ne soient point meurtrières, que de vivre sans » religion. L'homme a toujours eu besoin d'un » frein, et quoiqu'il fût ridicule de sacrifier aux » Sylvains, aux Naiades, il était bien plus utile » d'adorer ces images fantastiques de la Divinité, que » de se livrer à l'athéisme. » Outre les *Vies* de Plutarque, voy. Jacques Meyer, *Delineatio vitæ gestorumque Numæ-Pompilii*, Bâle, 1763, in-8. Numa-Pompilius a fourni à Florian le sujet d'un poème en prose.

NUMENIUS, philosophe grec du ^{iv} siècle, natif d'Apamée, ville de Syrie, suivait les opinions de Pythagore et de Platon, qu'il tâchait de concilier ensemble. Il prétendait que Platon avait tiré de Moïse ce qu'il dit de Dieu et de la création du monde. *Qu'est-ce que Platon, disait-il, sinon Moïse parlant athénien?* Numénios pouvait dire vrai; et l'on ne peut guère douter en lisant quelques passages de Platon, qu'il n'ait eu connaissance des Livres saints; mais rien n'empêche de croire que la tradition primitive, encore subsistante dans quelques-unes de ses parties, a pu instruire des philosophes de la création et du Dieu créateur, supposé que la raison, abandonnée à elle-même, ne puisse atteindre à cette connaissance. (Voy. PLATON, LAVAUUR, OPHIONÉE, etc.) Il ne nous reste de Numénios que des *fragments*, qui se trouvent dans Origène, Eusèbe, etc. Ce philosophe était un modèle de sagesse.

NUMÉRIEN (Marcus-Aurélius-Numérianus), empereur romain, fils de Carus, suivit son père en Orient, étant déjà César, et il lui succéda, avec son frère Carin au mois de janvier 282. Il fut tué par la perfidie d'Arius Aper, son beau-père, au mois de septembre suivant. Cet empereur possédait toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Les affaires de l'état étaient son unique occupation, et les sciences son seul amusement. (Voy. NEMESIEN.) Il se faisait beaucoup aimer de ses sujets et admirer des sa-

vants, qui l'ont fait passer pour le plus habile de son temps. Aper poignarda Numérien dans sa litière, qu'il fit refermer après. Il l'accompagnait, comme si le prince eût été vivant dans l'espérance de trouver une occasion favorable de se faire déclarer empereur; mais la puanteur du cadavre trahit son crime, et il en subit sur-le-champ la peine. (Voy. APER.)

NUMERIUS, gouverneur de la Gaule narbonnaise. Voy. DELPHIDIUS.

NUMITOR était fils de Procas, roi d'Albe, et frère d'Amulius. Procas en mourant l'an 793 avant J.-C. le fit héritier de sa couronne avec Amulius, à condition qu'ils régneraient tour-à-tour d'année en année; mais Amulius s'empara du trône, et donna l'exclusion à Numitor, dont il fit mourir le fils nommé Lausus. Il contraignit ensuite Rhéa Sylvia, fille unique de Numitor, d'entrer parmi les vestales. Cette princesse étant devenue enceinte malgré ces précautions, publia que c'était du dieu Mars, et accoucha de Rémus et de Romulus, qui, après avoir tué Amulius, rétablirent Numitor sur le trône, l'an 754 avant J.-C. Ces commencements de l'histoire romaine, comme ceux de presque toutes les histoires, sont remplis d'obscurités, de faits défigurés et douteux.

NUNEZ ou NONIUS (Ferdinand), critique espagnol, connu aussi sous le nom de *Pincianus*, parce qu'il était de Pincia, près de Valladolid. Il florissait au ^{xv} siècle, et introduisit le premier en Espagne le goût de l'étude de la langue grecque. Ce savant était modeste. Quoiqu'il fût de l'illustre maison des Gusman, il ne crut pas se déshonorer en professant les belles lettres à Alcalá et à Salamanque. Il mourut en 1532, dans un âge fort avancé, emportant dans le tombeau des regrets aussi vifs que sincères. On estime surtout ses *Commentaires* sur Plin, sur Pomponius Méla, et sur Sénèque. On lui doit aussi en partie la *Versión* latine des Septante, imprimée dans la Polyglotte de Ximènes. Le roi Ferdinand le Catholique le mit à la tête de ses finances. Il écrivit aussi quelques ouvrages espagnols. On trouve des articles sur Nunez dans les *Eloges des hommes savants*, par Teissier, et dans le *Dictionnaire des Chauffepié*.

NUNEZ. Voy. NONNIUS.

NUZIO. Voy. MUZIO.

NUZZI. Voy. MARIO.

NYMANN ou NYMANNUS (Grégoire), professeur d'anatomie et de botanique à Wittenberg sa patrie, mourut le 8 octobre 1658, à 43 ans, étant né le 14 janvier 1594. On a de lui : un *Traité* latin de l'*apoplexie*, Wittenberg, 1629 et 1670, in-4, estimé; une *Dissertation* recherchée et curieuse sur la *vie du fœtus*, ibid., 1628, in-4; Leyde, 1664, in-12. Ce docteur y prouve qu'un enfant vit dans le sein de sa mère par sa propre vie; et que, sa mère venant à mourir, on peut le tirer souvent de son sein encore vivant et sans l'offenser. Ce qui n'est pas contraire aux faits qui établissent qu'en certains cas le *fœtus* ne s'accroît que par une espèce de végétation et de mouvement animal émané de la mère. Voy. le *Catéchisme philosophique*, n° 467.

NYMPHES, déesses, filles de l'Océan et de Thétis,

ou de Nérée et de Doris : les unes, appelées océanides ou néréides, demeuraient dans la mer ; les autres, appelées naïades, habitaient les fleuves, les fontaines et les rivières ; celles des forêts se nommaient dryades et hamadryades, et n'avaient chacune qu'un seul arbre sous leur protection ; les napées régnaient dans les bocages et les prairies, et les oréades sur les montagnes.

NYNAULD (Jean de), auteur peu connu, dont nous avons un livre curieux et plein de choses singulières, mais aujourd'hui fort rare, sous ce titre : *De la lycanthropie, transformation et extase des sorciers*, Paris, 1615, in-8.

* NYON l'aîné, (Jean-Luc), libraire de Paris, né vers 1750, s'est distingué par ses connaissances bibliographiques. On lui doit plusieurs *Catalogues* qui sont encore recherchés des curieux, entr'autres ceux de la *Bibliothèque de la Vallière*, 2^e partie, 1788, 6 vol. in-8, qui serait plus utile s'il y avait ajouté une table des auteurs ; et de la *Bibliothèque de Malesherbes*, 1796, in-8. Nyon est mort en 1799.

* NYSTEN (Pierre-Hubert), savant médecin, né à Liège, en 1771, d'une famille de commerçants, dirigea ses études vers le barreau : mais il abandonna le droit pour les sciences naturelles. Son oncle, chanoine de Liège, lui donna les moyens de se rendre à Paris en 1794, au moment où l'on y réorganisait l'enseignement médical. Son application le fit remarquer de ses maîtres, et il devint, en peu d'années, élève de première classe de l'*École pratique*. Il obtint au concours, en 1798, une place d'aide d'anatomie à la *Faculté de médecine*.

Les découvertes de Galvani et de Volta fixèrent particulièrement son attention, et il fit une longue suite d'expériences pour s'assurer des différents degrés de *contractilité* des organes musculaires. En 1802, il fit partie de la commission envoyée en Espagne pour y faire des observations sur la fièvre jaune. Une épidémie meurtrière s'étant déclarée, en 1804, parmi les vers à soie, il fut chargé d'en étudier les causes. Ses observations furent favorablement accueillies ; mais tous ces travaux n'améliorant pas sa fortune, il se consacra au soin des malades. La protection de Hallé le fit nommer médecin de l'hospice des *Enfants Trouvés* ; mais il ne jouit pas longtemps de cet emploi. Nysten mourut d'apoplexie le 5 mars 1818, âgé de 47 ans. Ce savant praticien a laissé : *Nouvelles expériences faites sur les organes musculaires de l'homme et des animaux à sang rouge*, Paris, 1805, in-8 ; *Recherches sur les maladies des vers à soie*, Paris, 1808, in-8 ; *Nouveau dictionnaire de médecine, chirurgie, chimie, botanique, vétérinaire*, etc., avec l'étymologie, suivie de deux vocabulaires latin et grec, 2^e édition, Paris, 1810, in-8 ; *Nouveau Dictionnaire de médecine et des sciences accessoires à la médecine*, Paris, 1814, in-8, avec M. Capuron ; *Recherches de physiologie et chimie pathologique*, pour faire suite à celles de Bichat sur la vie et la mort, 1811, in-8 ; *Manuel médical*, 1814 ; 2^e édit., 1816, in-8. (*Voy. SCHWILGÉE.*) Il a été l'un des collaborateurs du *Dictionnaire des sciences médicales*, auquel il a fourni plusieurs articles importants, notamment *Electricité*, *Galvanisme*, (avec Hallé).

O

O (François, marquis d'), seigneur de Frênes, né vers 1555, d'une famille illustre de Normandie, fut nommé par Henri III surintendant des finances. La difficulté des temps rendit son administration odieuse ; car il paraissait continuellement quelque nouvel édit bursal : et cette situation de la chose publique contrastait d'une manière révoltante avec son luxe. Paris ayant ouvert ses portes à Henri IV, ce prince, trompé par les nombreux partisans d'O, que ses largesses lui avaient attirés, lui donna le gouvernement de cette ville. D'O mourut en 1594. Sully en parle fort désavantageusement. D'Auigny a donné la *Vie* du marquis d'O dans le tom. 2 des *Hommes illustres* de France.

OANNÈS, OANÈS ou OEN, un des dieux des Syriens. On le représentait sous la figure d'un monstre avec deux têtes, des mains et des pieds d'homme, le corps et une queue de poisson. On croyait qu'il était sorti de la mer Rouge, et qu'il avait enseigné aux hommes les arts, l'agriculture, les lois, etc. C'est de là sans doute que Maillet, longtemps voisin de cette mer, a pris son système des poissons transformés en hommes, ou bien des hommes originellement poissons.

OATÈS (Titus), Anglais, né vers 1619, fils d'un tisserand, eut successivement deux espèces d'office ou de cure, dont il fut dépouillé pour crime de faux témoignage. Il s'enfuit d'Angleterre, et feignant d'être catholique, il fut reçu au séminaire anglais à Valladolid ; mais il ne tarda pas d'en être chassé. Il eut le même sort au séminaire de Saint-Omer, où il fut pendant huit mois. De retour en Angleterre, il forma avec deux scélérats, nommés Tong et Digbey, un projet exécrable. Il accusa juridiquement, en 1678, les catholiques anglais d'avoir conspiré contre la vie du roi Charles II et des protestants anglais, de concert avec le pape, les jésuites, les Français et les Espagnols, pour établir par cet horrible attentat la seule religion catholique en Angleterre. Malgré l'absurdité de l'accusation, les preuves démonstratives de l'imposture, les variations des témoins, milord Stafford, d'autres personnes de mérite et quelques jésuites furent mis à mort, comme convaincus de crime de haute trahison, et l'on donna une pension au scélérat Oatès. Jugement qui nous apprend ce qu'il faut penser de plusieurs autres rendus dans le même pays, pour des sujets et des procédures toutes semblables. Sous

le règne de Jacques II, la mémoire des suppliciés fut réhabilitée, et Oatès condamné comme parjure à une prison perpétuelle, à être fustigé par la main du bourreau quatre fois l'année, et mis ces jours-là au pilori. Ce châtement fut exécuté jusqu'en 1689, que le prince d'Orange s'étant emparé de la couronne d'Angleterre, le fit sortir de prison et lui rendit sa pension. Ce malheureux mourut à Londres le 25 juillet 1705. Les écrits qu'on lui a attribués sont de Tong et de Digbey, ses complices ; car il était absolument incapable de rien composer. Ce fut à l'occasion de cette horrible et ridicule accusation, que le ministre Jurieu publia son livre de la *Politique du clergé*, auquel Arnauld répondit par l'*Apologie des catholiques*. Il y justifie les catholiques, et en particulier l'archevêque de Paris, le père de la Chaise et les autres jésuites. Cette *Apologie* était d'autant moins suspecte, qu'elle tendait à laver ceux qu'Arnauld regardait comme ses plus grands ennemis.

OBED, fils de Booz et de Ruth, père d'Isaï et aïeul de David, naquit vers l'an 1275 avant J.-C.

OBEDEDOM, Hébreu distingué par ses vertus, de la tribu de Lévi, vers l'an 1045 avant l'ère chrétienne. Ce fut dans sa maison que David fit déposer l'arche d'alliance, lorsqu'il la faisait transporter à Jérusalem. David, frappé et épouvanté de la punition d'Oza, et ne se croyant pas digne de la recevoir auprès de lui, la fit porter chez Obédedom où elle ne resta que trois mois ; mais David se rassura, ranima sa confiance dans le Seigneur, et s'apercevant que la famille d'Obédedom était comblée de bénédictions, il fit transférer ce sacré dépôt à Jérusalem. Obédedom est appelé géthéen dans l'Écriture, non qu'il fût de Geth, qui était une ville des Philistins, mais parce qu'il y avait demeuré avec David.

* OBERHAUSER (dom Benoît), bénédictin, né en 1719 à Weissenkirchen en Autriche, fit ses études à Saltzbourg et à Vienne, et embrassa la règle de Saint-Benoît en 1740, à l'abbaye de Lambach. Bon théologien, savant canoniste, il professa d'abord la philosophie à Saltzbourg, et ensuite le droit à Gurk et à Fulde. De nouvelles opinions commençaient alors à prévaloir dans les écoles d'Allemagne : Hontheim y avait prélué dans son *Febronius*. L'empereur Joseph II les favorisait, et des évêques complaisants se prêtaient à ses vues. Oberhauser, qui les avait adoptées, relevait les prérogatives et l'autorité des princes temporels, au préjudice des droits et de l'autorité de l'Eglise, et il enseignait cette doctrine, l'établissait dans ses ouvrages, et la faisait soutenir dans des thèses publiques. Quelques-uns de ces écrits parvenus à Rome y firent mis à l'index. Clément XIII, informé de ces innovations, adressa au prince-évêque de Fulde un bref par lequel il lui enjoignait de destituer Oberhauser de sa chaire. Ce prélat invita le professeur à quitter Fulde ; il obéit, et se retira à Lambach dans sa maison de profession. De là, il écrivit contre le père Peck, qui lui avait succédé dans sa chaire. Le prince-évêque de Saltzbourg, qui partageait les opinions d'Oberhauser, le nomma son conseiller. Il mourut le 2 avril 1786. On a de lui : *Prælectiones*

catholicæ, etc. Il y attaque l'infailibilité du pape, sa supériorité sur les conciles, ses prétentions sur le temporel des princes, etc. ; *Apologia historico-critica divinarum potestatum*, Francfort-sur-le-Mein, 1771, in-8, réimprimée dans le *Corps de droit pastoral* d'Eybel (voy. ce nom) ; *Manuale selectorum conciliorum*, 1776, in-4 ; *Specimen cultioris jurisprudentiæ*, Leipsig, 1777. Cet ouvrage fut attaqué par le père Schmidt, jésuite d'Heidelberg, et par le père Hochstadt, capucin de Mayence. Oberhauser leur répondit par un opuscule intitulé : *Pagellæ volantes*, avec plus d'acrimonie que de jugement ; Un *Abrégé de Van Espen*, Saltzbourg, 1785, 5 vol. in-8 ; *De dignitate utriusque cleri*, in-8, 1^{re} partie ; la deuxième était prête à imprimer lorsque l'auteur mourut ; Un *Abrégé de Thomassin*, etc. Il y enseigne que les princes seuls ont d'eux-mêmes le droit d'imposer des empêchements dirimants au mariage, et que si l'Eglise en impose, c'est par leur concession. Ses écrits sont savants ; mais il dispute avec aigreur et dureté.

* OBERHAUSER (dom Bernard), bénédictin, né dans les états du prince-évêque de Saltzbourg, enseigna la philosophie à Saltzbourg et Frisingue avec beaucoup de succès ; et fut mis à la tête de l'abbaye d'Estal en Bavière où il avait fait profession. On doit à ce savant abbé : *Biennium philosophiæ thomisticæ*, 1725, 4 vol. in-8, supplément, 1729. C'est le cours qu'il avait professé.

* OBERKAMPF (Christophe-Philippe), manufacturier célèbre, naquit à Weissembach dans le marquisat d'Anspach, le 11 juin 1758. Son père, habile teinturier, après avoir porté sans succès ses talents dans plusieurs villes de l'Allemagne, était venu s'établir à Arau en Suisse, où son établissement avait prospéré. Ce fut là qu'Oberkampf apprit à cultiver les diverses branches de l'art, alors nouveau en Europe, du manufacturier de toiles peintes. Dès les temps reculés, cet art était connu en Asie, et Pliny vante l'éclat et la solidité des couleurs qu'employaient les Egyptiens. Mais les Perses et les Indiens qui nous ont servi de modèles, n'avaient d'imprimé que le trait, et les sujets étaient coloriés au pinceau. C'est de cette longue et dispendieuse opération que nos toiles de fil et de coton, ou de coton pur, imprimées, ont pris dans le commerce le nom de *toiles peintes*, quoique l'impression à la planche y eut été appliquée d'abord, et, dans la suite, pour certains genres, l'impression mécanique au rouleau. C'est à Oberkampf que la France doit le bienfait de l'introduction de ces deux procédés, et il finit par naturaliser dans le royaume, et y porter à un degré inconnu de perfection, une industrie qu'on repoussait, comme contraire à la culture du chanvre, du lin et de la soie. Oberkampf était à Paris depuis deux ans, lorsque l'édit de 1789 autorisa la fabrication intérieure ; et avec un capital d'environ 600 francs, il jeta les bases de la première manufacture de ce genre. Il s'établit dans une chaumière de la vallée de Jouy, et il se chargea seul du dessin, de la gravure, de l'impression et de la teinture des toiles. Le terrain qu'il occupait était marécageux, il entreprit de l'assainir en le desséchant par des saignées habile-

ment ménagées, et en resserrant le lit de la petite rivière de Bièvre. Le pays était presque désert, et il y appela en peu de temps une population de 1500 âmes. Morellet écrivit en faveur de l'établissement nouveau, et un arrêt du conseil étouffa les efforts malveillants des industries rivales. La manufacture de Jouy prit le plus grand développement, et depuis, plus de trois cents établissements, qui occupent deux cent mille ouvriers, se sont formés et produisent à la France un bénéfice de main-d'œuvre qu'on a évalué à 240 millions. La réputation d'Oberkampf ne tarda pas à devenir européenne : elle s'étendit même jusque sous les Tropiques où ses agents allaient tenter de dérober aux Indiens le secret de leurs couleurs. Louis XVI, protecteur éclairé des inventions utiles, accorda à Oberkampf des lettres de noblesse. Le conseil-général de son département en 1790, lui décerna une statue que sa modestie lui fit refuser. Plus tard on lui offrit une place au sénat qu'il refusa également. C'est encore Oberkampf qui a créé à Essonne la manufacture de toiles peintes de coton, le premier et le plus bel établissement de ce genre en France. Cet ingénieux industriel mourut le 4 octobre 1813, profondément affecté des ravages que la guerre étendit jusque dans la vallée de Jouy. On trouve dans le *Mémorial universel de l'industrie*, tom. 5, p. 220, une Notice sur Oberkampf, avec son portrait.

* OBERLIN (Jérémie-Jacques), savant antiquaire et laborieux philologue, né le 7 août 1753, à Strasbourg où son père était professeur au gymnase, fut, dès l'âge de 20 ans, chargé de le suppléer dans ses pénibles fonctions; néanmoins il trouva du temps pour étudier la philosophie et la théologie, en s'attachant surtout à la critique du texte sacré et pour ainsi dire à l'archéologie des livres saints. A 22 ans il soutint une thèse : *De veterum ritu condiendi mortuos*, 1757, qui aurait fait honneur à un érudit consommé, et l'année suivante il reçut le doctorat. Schoepflin, dont la réputation attirait à Strasbourg des jeunes gens de toutes les parties de l'Europe, le chargea de leur expliquer les auteurs latins et de leur faire des leçons sur les branches de connaissances pour lesquelles il n'existait pas de chaire dans l'académie. Nommé en 1764 conservateur adjoint de la bibliothèque de l'université, il reçut la même année l'autorisation d'ouvrir un cours public de langue latine. En 1770, il succéda à la chaire de son père au gymnase, et fut nommé professeur suppléant d'éloquence latine à l'académie. Ses différents travaux ne l'empêchaient pas de donner des cours d'archéologie, de géographie ancienne et diplomatique, etc., et il publia des *Manuels* ou Introductions élémentaires que leur utilité a fait adopter dans plusieurs écoles de l'Allemagne. Il consacrait une partie de ses vacances à visiter le Palatinat, le Brisgau, la Lorraine; et il rapportait de chacune de ses excursions quelques remarques nouvelles et intéressantes. Il parcourut, en 1776, aux frais du magistrat de Strasbourg les provinces méridionales de la France, pour en examiner les monuments, et, en revenant, il s'arrêta un mois à Paris. Oberlin

fut nommé en 1778, professeur extraordinaire à l'université de Strasbourg; en 1782, professeur de logique et de métaphysique; et en 1787 directeur du gymnase. La révolution le trouva chargé de ces dernières fonctions : l'estime dont il était entouré le porta successivement à la place d'administrateur du district de Strasbourg, puis du département du Bas-Rhin. Mais en 1793, jeté dans les prisons de Metz, il y subit une détention de trois mois, pendant lesquels il fut traité avec une barbarie trop commune à cette époque. Il obtint ensuite la permission de louer une chambre dans la ville, et commença aussitôt sur l'histoire et le langage du pays Messin, des recherches qui furent publiées dans le *Magasin encyclopédique* (5^e année, iv, 225). Après le 9 thermidor il put retourner à Strasbourg, où il reprit ses cours. A l'organisation des écoles centrales, il fut nommé bibliothécaire de celle du Bas-Rhin, et s'empressa d'ouvrir un cours de bibliographie. En 1800, il fit un nouveau voyage à Paris, pour revoir ceux de ses amis qui avaient survécu à la tourmente révolutionnaire. Oberlin mourut à Strasbourg le 10 octobre 1806, d'une attaque d'apoplexie. Il était correspondant de l'institut et membre de plusieurs académies nationales et étrangères. Outre de bonnes éditions d'*Ovide*, 1776-78; de Vibius Sequester, *de fluminibus*, 1778, in-8; d'Horace, 1788, in-4; de Tacite, 1801, 2 vol. in-8, on lui doit un grand nombre de dissertations savantes, de thèses, etc.; mais ses principaux ouvrages sont : *Orbis antiqui monumentis suis illustrati primæ lineæ*, 1772, in-4, 2^e édit., 1790, in-8; *Rituum romanorum tabulae*, 1784, in-8; *Artis diplomaticæ primæ lineæ*, 1788, in-8; *Litterarum omnis ævi fata, tabulis synopticis exposita*, 1789, in-8; *Museum Schoepflii : Lapides, marmora, vasa*, 1785, 5 tom. en 1 vol. in-4; *Essai sur le patois lorrain des environs du comté du Ban-de-la-Roche*, suivi d'un glossaire patois lorrain, 1773, petit in-8, ouvrage curieux et peu commun; *Essai d'annales de la vie de Jean Guttemberg, inventeur de la typographie*, 1801, in-8. On trouve dans le *Magasin encyclopédique* une Notice très-étendue sur ce savant, année 1807, t. 2, pag. 72-140.

OBERTO (François d'), poète provençal, originaire de Gênes, descendait de l'ancienne famille Cybo. Il se rendit, jeune encore, dans la célèbre abbaye de Lerins pour y embrasser la vie monastique, et ce fut là qu'il mourut en 1408, âgé de 82 ans. Il devint bientôt habile dans la théologie, la poésie, la rhétorique et les autres arts libéraux. Ses confrères le chargèrent de mettre en ordre la bibliothèque de l'abbaye, « qui, dit Jean de Nostre- » dame, était renommée la plus belle de toute » l'Europe, pour avoir été enrichie et dotée par » les comtes de Provence, rois de Naples et de Sicile, et autres grands personnages. » Oberto, ayant découvert dans la bibliothèque confiée à ses soins un volume qui renfermait les œuvres des poètes provençaux, recueillies par Ermantere, l'un de ses prédécesseurs, en adressa une copie à Louis II, père de René, et fut ainsi, dit encore J. de Nostredame, le premier, cause que ces souverains poètes, qui avaient été si longtemps mis en oubli,

furent révoqués en lumière. Nostredame ajoute qu'Oberto *écrivait divinement de toute façon de lettres ; quant à la peinture et enluminure, il était souverain et exquis*. En effet, il exécuta, pour la princesse Yolande d'Aragon, mère de René, des *Heures*, enrichies de toutes les plus rares diversités en or, azur et autres belles couleurs. Outre quelques Œuvres en rime provençale, composées dans sa jeunesse pour la dame des Baulx, on a de lui un recueil intitulé : *Fleurs de différentes sciences et doctrines* ; un autre recueil de *Vers provençaux-italiens, gascons et français*, dont une copie se conserve à la bibliothèque du Vatican ; un autre contenant les *Victoires des rois d'Aragon, comtes de Provence* ; et enfin les *Vies des poètes provençaux*. A des talents si variés, Oberto joignait les vertus d'un vrai religieux.

OBICINI (Thomas), missionnaire du Levant, né à Non, près de Novare, d'où il prit le nom de *Thomas à Novariâ*, mort vers 1656, entra dans l'ordre des Frères mineurs, et fut destiné aux missions du Levant. Il devint commissaire apostolique, et gardien du couvent de son ordre à Jérusalem. Pendant son séjour dans l'Orient, il sut allier avec les fonctions de son ministère, l'étude de la langue et de la littérature arabes, et celle du syriaque et du copte. A son retour à Rome, on le chargea d'enseigner ces mêmes langues dans le couvent de son ordre, situé au sommet de l'ancien Janicule, et qui existe encore sous le nom de San-Pietro in Montorio. Tout en remplissant ces fonctions, Obicini mit la dernière main à son édition de la grammaire arabe intitulée *Djaraumia*, qu'il fit suivre d'une traduction latine et d'un commentaire, qui est cité avec éloge par Silvestre de Sacy (*voy. ce nom*). Elle fut imprimée à Rome, à l'imprimerie de la Propagande, sous ce titre : *Grammatica arabica agrumia appellata, cum versione latinâ ac dilucidâ expositione*, Rome, 1651, in-8.

OBITECZKI (Jean), jésuite, né à Podiebrad, en Bohême, l'an 1618, mort à Giczin en 1679, s'est distingué par son zèle et ses connaissances. Il a laissé un ouvrage intitulé : *Annus dominicæ passionis*, Prague, 1670, 1 vol. in-12, réimprimé, *ibid.*, 1674.

OBIZZI (Lucrèce degli Orologi, femme d'Enée, marquis d'), dans le Padouan, s'est rendue aussi célèbre dans le xviii^e siècle par sa pudicité que l'ancienne Lucrèce ; elle doit même lui être préférée à tous égards, ayant eu plus de fermeté et de vertu, et ayant dédaigné les tardifs repentirs de cette beauté romaine. Vers l'an 1645, pendant que le marquis d'Obizzi était à la campagne, un gentilhomme de la ville, éperdument amoureux de la marquise, entra dans sa chambre, où elle était encore au lit avec son fils Ferdinand, âgé de 5 ans. Le gentilhomme prit la précaution de transporter l'enfant dans une chambre voisine, et sollicita ensuite la mère de descendre à ses desirs. Mais n'ayant pu rien gagner ni par caresses, ni par menaces, il la poignarda. On fit arrêter le meurtrier, qui nia toujours son crime. On se contenta de le tenir en prison pendant quinze ans, au bout desquels il en sortit. Mais peu de mois après, le

jeune marquis d'Obizzi vengea la mort de sa mère, en tuant son assassin d'un coup de pistolet. Il passa ensuite au service de l'empereur, qui le fit successivement marquis du Saint-Empire, commandant de Vienne, conseiller d'état et maréchal général de camp. Il mourut dans cette ville en 1710, après 50 ans de service.

OBRECHT (Ulric), habile professeur en droit à Strasbourg, né en 1646, était petit-fils de Georges Obrecht, également professeur en droit, mort en 1612, à 66 ans, après avoir publié quelques ouvrages. Le luthéranisme était la religion de leur famille. Ulric se fit catholique à Paris, entre les mains de Bossuet ; et après la prise de Strasbourg par les Français, Louis XIV le fit préteur royal de cette ville en 1685. Les langues grecque, latine, hébraïque, les antiquités, l'histoire, la jurisprudence, lui étaient familières. Il parlait, dit-on, de tous les personnages de l'histoire comme s'il avait été leur contemporain, de tous les pays comme s'il y avait vécu, et des différentes lois comme s'il les avait établies. Le grand Bossuet, après avoir entendu l'auteur, l'appela un *Abrégé de toutes les sciences : Epitome omnium scientiarum et homo omnium populorum*. On a de lui : *Prodromus rerum alsaticarum*, 1681, in-4 ; livre curieux pour l'histoire d'Alsace et de Strasbourg ; *Excerpta historica de natura successionis in monarchia Hispaniæ*, en trois parties, in-4. Il y prouve que la couronne d'Espagne est héréditaire, et, ce qui était bien moins certain, qu'elle appartenait de droit à Philippe V. *Mémoire* concernant la sûreté publique de l'Empire ; une *Edition* de Quintilien, avec des remarques, 1698, 2 vol. in-4 ; *Version* de la *Vie* de Pythagore, par Jamblique. Ce savant mourut en 1701, consumé par un travail opiniâtre qui avait peu à peu affaibli ses forces.

OBREGON (Bernardin), instituteur des *Frères infirmiers minimes*, qui ont soin des malades dans les hôpitaux en Espagne, naquit à Las-Huelgas, près de Burgos, en 1540, d'une famille ancienne. Bernardin vécut d'abord dans la dissipation qu'entraîne le parti des armes, qu'il avait embrassé ; mais un exemple de vertu dans un homme de la lie du peuple, qui le remercia d'un soufflet, toucha son cœur en 1568. Il renonça au monde et forma sa congrégation, qu'il instruisit autant par son exemple que par ses discours. Ce saint homme mourut dans son hôpital général de Madrid, le 6 août 1599. Le peuple appela *Obregons* les religieux établis par cet homme vertueux.

O'BRYEN (Thadée), Irlandais et prêtre catholique, naquit au comté de Cork, et vint en France après la capitulation de Limerick, pour y achever ses études. Lorsqu'elles furent finies, il prit les ordres, et devint supérieur du collège des Irlandais à Toulouse. De retour dans sa patrie, il y fut pourvu de la cure de Castlelyons. C'était un ecclésiastique zélé et vertueux. On a de lui une bonne *Réfutation* d'un ouvrage de Davis, docteur protestant, contre le catholicisme, 1716. Il reprit le même sujet en 1720. Il a aussi écrit *sur le jubilé* de 1725. Il mourut en 1747.

OBSEQUENS (Julius), écrivain latin, que l'on

conjecture avoir vécu un peu avant l'empire d'Honorius, vers l'an 593 de J.-C., composa un livre *De prodigiis*, qui n'est qu'une liste de ceux que Tite-Live a insérés dans son histoire. Obsequens emprunte souvent les expressions de cet historien, sans corriger ses erreurs. Il ne nous reste qu'une partie de cet ouvrage, auquel Conrad Lycosthènes a fait des additions pour suppléer à ce qui manque dans l'original. Les meilleures éditions de Julius Obsequens sont celles où les additions de Lycosthènes sont distinguées du texte. C'est ainsi que Scheffer dirigea l'édition qu'il en donna à Amsterdam en 1679. Elle a été réimprimée à Leyde, en 1720, in-8, et on la joint aux auteurs *cum notis Variorum*. M. Victor Verger a traduit en français le livre d'Obsequens, Paris, 1825, in-42, il l'avait été déjà près de trois siècles auparavant par Georges de La Bouthière, Lyon, 1555, in-8. Cette ancienne version est la plus rare; mais la nouvelle est la meilleure.

** OCAMPO (Florian d'), célèbre historien espagnol, né à Zamora au commencement du xvr^e siècle, acheva ses études à l'université d'Alcalá, où il eut pour maître le savant Antoine de Lebrixa. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu d'un canonicat, et obtint, quelques temps après, le titre d'historiographe de Charles-Quint. Il s'appliqua, avec beaucoup de zèle, à la recherche des antiquités de l'Espagne, visita les bibliothèques et les archives des principaux monastères, et mit au jour le résultat de son travail, sous ce titre : *Los cinco libros primeros dela coronica general de Espana*, Zamora, 1544, in-fol. Ambr. Moralès, son successeur dans la charge d'historiographe, a fait réimprimer l'histoire d'Ocampo, Alcalá, 1578, et en a donné la continuation (*voy. MORALÈS*, ci-dev. 104). Cet ouvrage est important pour les recherches qu'il renferme; mais l'auteur manque de critique, et son style est d'une monotonie fatigante. Jos. Pellicer et Gabriel de Henao le taxent ouvertement de Plagiat, pour avoir publié, sous son nom, des manuscrits inédits de Laurent Padilla, son prédécesseur dans la charge d'historiographe de Charles-Quint.

OCCAM, OCCHAM ou OCKHAM (Guillaume), théologien scolastique, de l'ordre des cordeliers, naquit vers la fin du xiii^e siècle au village d'Occam, dans le comté de Surrey en Angleterre, et fut disciple de Scot : mais il s'éleva dans la suite contre les opinions de son maître, et devint chef des *Nominaux*. On appelait ainsi ceux qui expliquaient principalement les choses par la propriété des termes, et soutenaient que les mots et non les choses étaient l'objet de la dialectique. Il s'acquit une si grande réputation, qu'on le surnomma le *Docteur invincible*. Il imagina de nouvelles subtilités pour mettre aux prises de nouveaux champions de l'école, et fut un des plus ardents défenseurs de l'universel *a parte rei*. Il faut convenir cependant que ces subtilités ont pu contribuer à perfectionner la logique, à donner de la netteté et de la précision aux idées. (*Voy. DUNS*.) Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a eu tort de ridiculiser ces anciennes disputes, vu que nos plus illustres savants s'occupent de spéculations du même genre, et qui

n'ont pas un but direct plus réel. « Il s'est élevé, » dit un auteur moderne, parmi les newtoniens » une question fameuse : savoir si la force centripète est la même que la centripète et la tangentielle *a parte rei*, et seulement distinguée *per conceptum præcisivum*, ou si elle est réellement différente des deux autres. Par les différents perceptions qu'on a fait faire à ces deux forces, on a rendu cette question comme inévitable, et l'on a vu en quelque sorte reproduire la question arabe : *Utrum relatio sit forma modalis, realiter, modaliter distincta a fundamento, termino et ratione fundandi*. Le jésuite Boscovich est pour l'identité *a parte rei*, leur accordant tout au plus une petite distinction *sub conceptu*. Les newtoniens du génie de Scot défendent la distinction pure et simple *a parte rei*. *Voy. la Physica generalis* de Léopold Bivald, Gratz, année 1767, pag. 82. » Mais si Occam n'est pas répréhensible pour s'être occupé de ces querelles d'école, il l'est très-fort pour avoir oublié l'esprit de son état jusqu'à prendre avec une espèce de fureur le parti de Louis de Bavière contre le pape. Il écrivit en fanatique pour ce prince et son antipape Pierre de Corbario, contre Jean XXII, qui l'excommunia. Occam avait l'impudence de dire à Louis de Bavière : « Seigneur, prêtez-moi votre épée pour me défendre, et ma plume sera toujours prête à vous soutenir. » Il aurait été beau en effet qu'il y eût une bataille pour faire adopter les idées des *Nominaux*. Occam fut accusé d'avoir enseigné avec Césaire, que J.-C. ni ses apôtres n'avaient rien possédé, ni en commun, ni en particulier : assertion évidemment fautive; car, quoiqu'ils ne fussent pas riches, et qu'ils possédassent très-peu de chose, le peu qu'ils avaient leur appartenait. De là vint la fameuse question qu'on appela le *Pain des Cordeliers*. Il s'agissait de savoir si le domaine des choses qui se consumaient par l'usage, comme le pain et le vin, leur appartenaient, ou s'ils n'en avaient que le simple usage sans domaine, leur règle ne leur permettant pas d'avoir rien en propre. Nicolas III avait arrêté qu'ils n'auraient que l'usufruit des biens qui leur seraient donnés, et que la propriété serait à l'Eglise romaine. Jean XXII révoqua la bulle de Nicolas III, dont quelques-uns abusaient pour prétendre que les apôtres n'avaient rien possédé en propre, et il sévit contre les réfractaires avec plus de rigueur que la chose ne semblait l'exiger. Occam mourut à Munich le 7 avril 1547, absous, à ce que l'on croit, des censures ecclésiastiques. Il laissa des *Commentaires* sur le Maître des sentences, un *Traité du sacrement de l'autel*, et d'autres ouvrages, qui prouvent un esprit subtil, mais bizarre. Le seul qui ait conservé de la valeur à raison de la rareté est le suivant : *Dialogorum libri VII, adversus hereticos et Tractatus de dogmatibus Joannis papæ XXII*, Paris, 1476, in-fol.

OCCASION, divinité allégorique qui préside au moment le plus favorable pour réussir dans une entreprise. On la représente sous la figure d'une femme nue, ou d'un jeune homme chauve par derrière, un pied en l'air et l'autre sur une roue, tenant un rasoir d'une main, et un voile de l'autre,

et quelquefois marchant avec vitesse sur le tranchant d'un rasoir sans se blesser.

Océan, dieu marin, fils du ciel et de Vesta, père des fleuves et des fontaines, épousa Thétis dont il eut plusieurs enfants. Les anciens païens l'appelaient le père de toutes choses, parce qu'ils croyaient qu'elles en étaient engendrées; ce qui est conforme au sentiment de Thalès, qui établit l'eau pour premier principe : système que François van Helmont a renouvelé dans le dernier siècle, suivant la destinée ordinaire des spéculations humaines, qui est de périr pour renaître, et de renaître pour périr encore.

OCCIALI. Voy. LOUCHALI.

OCELLIUS, ancien philosophe grec de l'école de Pythagore, était natif de Lucanie, ce qui lui a fait donner le nom de *Lucanus*. Il descendait d'une ancienne famille de Troie en Phrygie, et vivait longtemps avant Platon. Il composa un *Traité des rois et du royaume*, dont il ne nous reste que quelques fragments; mais le livre de l'*Univers*, ou *Achilles*, qu'on lui attribue, est parvenu tout entier jusqu'à nous, et il y en a plusieurs éditions en grec et en latin. Les meilleures sont celles qui se trouvent dans les *Opera mythologica*, Cambridge, 1670, in-8, ou Amsterdam, 1688, in-8; et séparément, Amsterdam, 1661, in-8. Boschius en a donné une traduction latine, Louvain, 1554. (Voy. L. NOGAROLA). Valère-André et Foppens ont regardé, par une erreur assez plaisante, cette traduction comme celle d'un ouvrage de Lucien : *Ocellum Luciani*. De universi orbis natura, *latinum fecit*. Il s'efforce vainement d'y prouver l'éternité du monde. Le marquis d'Argens a traduit en français et a commenté cet ouvrage en 1762, in-42. Son but n'est pas seulement d'éclaircir le texte, mais de répandre plus de jour sur les anciens systèmes. On souhaiterait un peu plus de correction dans le style, plus de sagesse et de solidité dans la façon de penser. L'abbé Batteux a traduit depuis l'ouvrage d'Ocellus, dans son *Hist. des causes premières*, in-8; sa version est regardée comme plus exacte que celle du marquis d'Argens.

OCHIN (Bernardin), moine ambitieux et apostat, appelé en latin *Ochinus*, et en italien *Occhini* (on l'appelle quelquefois OKIN, pour conserver la prononciation de l'italien et du latin), né à Sienne en 1487, entra jeune chez les religieux de l'observance de Saint-François; mais il les quitta bientôt, et s'appliqua à l'étude de la médecine. Touché, au moins en apparence, d'un nouveau désir de faire pénitence, il rentra dans l'ordre qu'il avait abandonné, et s'y distingua par son zèle, sa piété et ses talents. La réforme des capucins venait d'être approuvée (voy. BASCHI); il l'embrassa en 1554, contribua beaucoup au progrès de cet ordre naissant, et en fut général. Sa vie paraissait régulière et sa conduite édifiante. Ses austérités, son habit grossier, sa longue barbe, qui descendait jusqu'au-dessous de sa poitrine, son visage pâle et décharné, une certaine apparence d'infirmité et de faiblesse affectée avec beaucoup d'art, et l'idée que tout le monde avait de sa sainteté, le faisaient regarder comme un homme merveilleux. Ce n'était

pas seulement le peuple qui en portait ce jugement; les plus grands seigneurs et les princes souverains le révéraient comme un saint. Lorsqu'il venait dans leurs palais, ils allaient au devant de lui, et lui rendaient de grands honneurs, qu'ils accompagnaient de marques distinguées d'affection et de confiance. Cet hypocrite avait recours à toutes sortes d'artifices pour confirmer l'opinion si avantageuse que l'on avait conçue de lui. Il allait toujours à pied dans ses voyages, et lorsque les princes le forçaient de loger chez eux, la magnificence des palais, le luxe des habits et toute la pompe du siècle semblaient ne lui rien faire perdre de son amour pour la pauvreté et pour la mortification. On ne parlait que de sa vertu dans toute l'Italie, et cette réputation facilitait le progrès du nouvel ordre. Il était savant, quoiqu'il ne sût pas beaucoup de latin; et quand il parlait sa langue naturelle, il s'énonçait avec tant de grâce et de facilité, que ses discours ravissaient ses auditeurs. Lorsqu'il devait prêcher en quelque endroit, le peuple s'y assemblait en foule : les villes entières venaient pour l'entendre. On fut très-surpris quand on vit tout d'un coup cet homme si renommé quitter le généralat des capucins, embrasser l'hérésie de Luther, et aller à Genève épouser une fille de Lucques, qu'il avait séduite en passant par cette ville. L'orgueil le précipita dans cet abîme. Il ne put résister au dépit de n'avoir point obtenu un chapeau de cardinal qui avait toujours été l'objet de son ambition; il devint apostat et ennemi forcené du christianisme. Il assista à la fameuse conférence des déistes ou athées, à Vicence, en 1546, où l'on convint des moyens de détruire la religion de J.-C., en formant une société qui, par des succès progressifs, amena à la fin du xviii^e siècle une apostasie presque générale. (Voy. les ouvrages intitulés, *Le Voile levé*, la *Conjuration contre l'Eglise catholique*, et le *Journ. hist. et littér.*, 1^{er} juin 1792, pag. 171). Lorsque la république de Venise, informée de cette conjuration, fit saisir Jules Trévisan et François de Rugo, qui furent étouffés, Ochin se sauva avec les autres. La société ainsi dispersée n'en devint que plus dangereuse, et c'est celle qu'on connaît aujourd'hui sous le nom d'*Illuminés*, comme le prouve l'auteur des ouvrages que nous venons de citer. (Voy. MAIER, Michel). Ochin fut un de ceux qui se signalèrent le plus dans l'exécution du projet arrêté. Il versa des flots de bile sur tous ceux qui l'attaquèrent, comme on peut en juger par un écrit de Catarin contre lui, et par la réponse. Voici le titre de l'un et de l'autre : *Rimedio alla pestilente dottrina di Bern. Ochino, da Ambr. Catarino*, Rome, 1544, in-8; *Riposta d'Ochino alle bestemmie d'Ambr. Catarino*, 1546, in-8. Ce séducteur passa ensuite en Angleterre, où il inspira aux jeunes gens du goût pour les nouvelles erreurs, et du mépris pour les plus anciennes pratiques de l'Eglise. La religion catholique étant rentrée dans ce royaume avec la reine Marie, il fut obligé de se retirer à Strasbourg, et de là, en 1553, à Zurich, où il fut ministre de l'Eglise italienne. Ses *Dialogues* en faveur de la polygamie lui firent perdre sa place. Après avoir erré de pays en pays, il se retira en Pologne,

d'où il fut chassé en 1564. Il chercha un asile à Llaucow dans la Moravie, et il n'y trouva que la misère et l'opprobre. Il y mourut la même année, de la peste, à 77 ans, également haï des protestants et des catholiques. Un an avant sa mort, il avait publié trente *Dialogues*, traduits en latin par Castalion, Bâle, 1565, 2 vol. in-8, dans lesquels il parle fortement en faveur de la polygamie. Une telle opinion, soutenue par un vieillard plus que septuagénaire, est assez singulière. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont il n'est pas fort nécessaire de donner le catalogue. Les principaux sont : des *Sermons italiens*, en 5 vol. in-8, Bâle, 1562, très-rares et chers; des *Commentaires* sur les Epîtres de saint Paul; *Dialogo del purgatorio*, 1556, in-8. Il est traduit en français et en latin; mais l'édition italienne est plus recherchée. *Disputa intorno alla presenza del corpo di G. C. nel sacramento della cena*, Bâle, 1561, in-8; le même en latin, avec un *Traité du libre arbitre*, in-8; *Sincera et vera doctrina de cena Domini defensio*, Zurich, 1556, in-8; *Il Catechismo*, 1561, in-8; *Liber adversus papam*, 1549, in-4; d'autres *Satires* sanglantes contre la cour de Rome et contre les dogmes catholiques. Tous les ouvrages de cet apostat sont peu communs. On peut en voir une liste plus détaillée dans le *Dictionnaire typographique*. Voy. Musio.

** OCHOA (Eugène de), savant littérateur espagnol, ne pouvant se livrer à son goût pour les lettres au milieu des troubles civils qui désolaient son pays, vint en France, où ses talents et sa modestie le firent accueillir favorablement des hommes les plus distingués. De bonnes éditions des meilleurs auteurs espagnols entendirent bientôt sa réputation; il fut en 1858 chargé, par M. de Salvandy, alors ministre de l'instruction publique, de dresser le *Catalogue raisonné des manuscrits espagnols* des différentes bibliothèques publiques de Paris. Cette tâche difficile lui coûta six années d'un travail assidu; et ce *Catalogue* sortit en 1844 des presses de l'imprimerie royale, in-4. Cet ouvrage, que l'on peut joindre à celui de Marsand (voy. ce nom) sur les *manuscrits italiens*, est fort estimé. Ochoa mourut à Paris, dans les premiers mois de 1848, regretté de ses nombreux amis.

OCHOSIAS, fils et successeur d'Achab roi d'Israël, fut aussi impie que son père. Il commença à régner l'an 898 avant J.-C. La 2^e année de son règne, il tomba d'une fenêtre et se froissa tout le corps. Il envoya consulter Bézélzébuth, divinité des habitants d'Accaron, pour savoir s'il relèverait de cette maladie. Elie vint au-devant de ses gens par ordre du Seigneur, et les chargea de dire à leur maître, que puisqu'il avait mieux aimé consulter le dieu d'Accaron que celui d'Israël, il ne relèverait point de son lit, mais qu'il mourrait très-certainement. Les gens d'Ochosias retournèrent sur leurs pas, et dirent à ce prince ce qui leur était arrivé. Le roi, reconnaissant que c'était Elie qui leur avait parlé, envoya un capitaine avec 50 hommes pour l'arrêter. Cet officier, impie comme son maître, ayant parlé au prophète d'un ton menaçant et dérisoire, le saint homme, embrasé d'un

zèle ardent pour l'honneur de Dieu, insulté en sa personne, lui demanda qu'il tirât une vengeance éclatante de l'insolence de ses ennemis, et il fut exaucé sur-le-champ. Un feu lancé du ciel consuma l'officier avec sa troupe. La même chose arriva à un second, que le malheur du premier n'avait pas rendu plus sage. Le troisième qui fut envoyé se jeta à genoux devant Elie, le pria de lui conserver la vie. L'ange du Seigneur dit au prophète, qu'il pouvait aller avec ce capitaine sans rien craindre. Il vint trouver Ochosias, auquel il annonça sa mort prochaine en punition de son impiété. Il mourut l'an 896 avant J.-C. Joram son frère lui succéda.

OCHOSIAS, roi de Juda, dernier fils de Joram et d'Athalie, était âgé de vingt-deux ans lorsqu'il commença à régner. Il marcha dans les voies de la maison d'Achab, dont il descendait par sa mère, fille de ce roi impie. Il alla à Ramoth de Galaad avec Joram, roi d'Israël, pour combattre Hazeel, roi de Syrie; et Joram ayant été blessé dans le combat retourna à Jezrael pour se faire traiter de ses blessures. Ochosias se détacha de l'armée pour aller lui rendre visite. Mais Jéhu, général des troupes de Joram, s'étant soulevé contre son maître, courut pour le surprendre à Jezrael, sans lui donner le temps de se reconnaître. Joram et Ochosias, qui ignoraient son dessein, allèrent au-devant de lui; le premier ayant été tué d'un coup de flèche, Ochosias prit la fuite. Jéhu le fit poursuivre, et ses gens l'atteignirent à la montée de Ganer, près de Jebblaan, et le blessèrent mortellement. Il eut encore assez de force pour aller à Mageddo, où ayant été trouvé, il fut amené à Jéhu, qui le fit mourir l'an 884 avant J.-C.

* OCHS (Pierre), chancelier et grand tribun de l'état de Bâle, directeur de la république helvétique, puis conseiller-d'état, naquit à Bâle en 1749, et commença sa carrière par se faire recevoir docteur en droit. Il n'aurait peut-être été connu que comme historien de son pays, sans l'influence que la révolution de France eut sur la Suisse. Il se trouva en mesure de devenir un des intermédiaires du rapprochement projeté, en 1795, entre le roi de Prusse et la république française. On sait que la paix qui suivit fut signée à Bâle le 5 avril de cette année. Ochs contribua aussi à amener la fin de la guerre avec l'Espagne, le 22 juillet, et à faire conclure, le 25 août, un traité avec l'électeur de Hesse-Cassel. En mai 1796, il fut envoyé à Paris pour dissiper les nuages qui s'étaient élevés alors entre la France et la Suisse, et assurer le Directoire que l'état de Bâle, en particulier, était résolu de conserver inviolablement la bonne intelligence avec la république française. Vers la fin de 1797 il fut encore chargé d'une négociation à l'occasion des échanges proposés entre les deux états; mais il paraît que cette mission ne fut qu'un prétexte, et qu'il fut appelé à Paris par les chefs de la république française, qui avaient jeté les yeux sur lui comme très-propre à accomplir le projet qu'ils avaient formé de changer la forme du gouvernement de la Suisse. En effet, après y avoir préparé les esprits, il envoya de Paris à Bâle le projet de la nouvelle constitution destinée à la Suisse, rédigé par lui de

concert avec le Directoire; et, soit par ses insinuations, soit par les menaces de l'envoyé de France, on s'occupa d'organiser pour la Suisse un gouvernement à peu près calqué sur celui de la France. Ochs fut appelé à présider l'assemblée qui se forma dans Bâle même pour établir la constitution particulière de ce pays; cependant le sénat helvétique réuni à Arau sous sa présidence, ne le choisit point pour un des directeurs, comme la France l'avait souhaité. Alors Ochs se rendant l'interprète du mécontentement de cette puissance, attaqua le directoire helvétique et la majorité du grand conseil. Rapinat, beau-frère de Rewbell (*voy. ce nom*), et commissaire de la république française, au mois de juin 1798, exigea la démission de deux directeurs MM. Pfeiffer et Bay, et le remplaça par Ochs et Dolder. Ces nominations occasionnèrent des troubles; Rapinat fut révoqué, et par suite Ochs fut obligé de donner sa démission; mais le retour de son protecteur le fit rappeler au directoire. La journée du 50 prairial ayant renversé en France le crédit de Rewbel et de Rapinat, Ochs se vit de nouveau forcé d'abdiquer (juin 1799). De retour dans sa ville natale, il fut mal reçu de ses concitoyens, et, au mois de février 1800, il s'établit à Paris. Cependant en 1802 il parvint encore à se faire élire membre de la *consulta*, convoquée à Paris, et il fut un des rédacteurs de la nouvelle constitution qui tendait à fédéraliser la Suisse. Sous le nouveau gouvernement il entra au conseil-d'état, mais il prit dès-lors peu de part aux affaires et s'occupa plus particulièrement de travaux littéraires. Il mourut à Bâle le 19 juin 1821. Mallet-Dupan, dans son *Essai historique sur la destruction de la ligue et de la liberté helvétique*, l'a dépeint comme un homme délié, jouant la philosophie et également avide d'argent et de pouvoir. On a de lui : *Lettre d'un citoyen de Bâle à un de ses amis à Neuchâtel*, 1781, in-8; *Histoire de la ville et du pays de Bâle, 1785-1822*, 8 vol. in-8. Cette histoire, écrite d'après des documents authentiques, est estimée quoique un peu prolixe. Muller la cite souvent avec éloge. On doit encore à Ochs quelques *Opuscules*, sans intérêt, et des *Pièces* de théâtre au-dessous du médiocre, dont il est par conséquent bien inutile de rapporter ici les titres.

OCHUS. *Voy. DARIUS-NOTHUS et ARTAXERNES.*

OCKAM. *Voy. OCCAM.*

OCKLEY (Simon), ecclésiastique et orientaliste anglais, né à Exeter en 1678, vicaire de Swavesey dans le comté de Cambridge, et en 1711 professeur de langue arabe à Cambridge, a publié en 1706 : *Introductio ad linguas orientales*. Il a donné aussi une *Histoire des Sarrasins*, avec un *Précis sur les Arabes, sur Mahomet et sa secte*, 1718, en anglais, traduite en français par Jault, 1748, 2 vol. in-12. *Description de la Barbarie*, Londres, 1715, in-8, en anglais. Des notes sur plusieurs auteurs et quelques versions. Ses talents ne l'empêchèrent pas de devenir pauvre, et d'être confiné pour dettes dans une prison, où vraisemblablement il mourut vers l'an 1720. On cite encore d'Ockley une *Histoire de l'état présent des Juifs dispersés sur le globe*, traduite de l'italien de Modena, rabbin vénitien.

** O'CONNELL (Daniel), l'un des plus grands orateurs de l'Irlande, et qui s'est acquis des droits à une juste célébrité, moins encore par l'éclat de ses talents que par le courage avec lequel il a constamment réclamé et défendu les libertés nationales de l'Irlande, dont ses compatriotes l'ont surnommé le *libérateur*, naquit en 1773 à Carhen, dans le comté de Kerry, de parents catholiques, qui jouissaient d'une honnête aisance et dont l'origine remontait aux anciens rois ou chefs de clans du pays. Envoyé en France à 14 ans, pour y perfectionner ses études, il entra d'abord au collège irlandais de Saint-Omer, et passa ensuite quelque temps au séminaire de Douai. Au moment de se décider sur le choix d'un état, il inclina vers le barreau, et reçu avocat en 1798, ne tarda pas à se faire une clientèle, qui s'accroissant avec sa réputation, malgré son désintéressement et sa délicatesse, devint pour lui dans la suite la source d'une grande fortune. Affilié de bonne heure aux sociétés qui avaient pour but l'émancipation de l'Irlande, il défendit cette cause dans toutes les circonstances avec un courage qui ne pouvait manquer de lui faire des ennemis de tous les partisans du système anglais. Provoqué par un alderman de Dublin, qu'il avait traité avec peu de ménagements, il eut le malheur de le tuer en duel (1815). Le souvenir de cet accident empoisonna toutes ses joies et tous ses plaisirs, et il ne se consola que par les assurances que la religion donne du pardon de ses fautes au cœur pénitent. En 1825, il posa les bases d'une nouvelle *association catholique* qui, secondée par le clergé, compta bientôt des membres jusque dans les moindres villages de l'Irlande. Traduit, l'année suivante, devant le jury pour provocation à la révolte, sa défense, qu'il présenta lui-même, fut couronnée d'un plein succès. Elu en 1828 membre de la chambre des communes, malgré une vive opposition, il ne put y siéger, parce qu'il refusa de prêter le serment impie que le sacrifice de la messe et l'invocation de la bienheureuse Vierge Marie et des saints sont des actes d'idolâtrie; mais après l'émancipation des catholiques il vint y prendre place, et y exerça l'influence due à son talent si remarquable d'orateur. Uni aux *whigs*, dont il assura le triomphe, il vota avec eux en 1852 pour la réforme parlementaire, et s'attachant à faire sentir l'absurdité des lois qui, établies à l'époque de la réforme, continuaient de peser sur les catholiques irlandais, parvint à en faire abolir quelques-unes des plus vexatoires, entre autres celle qui les excluait des charges municipales. Ce fut pour O'Connell un grand triomphe; et ses compatriotes, en 1841, s'empressèrent de lui donner une marque publique de leur reconnaissance en l'élisant lord maire de Dublin. Les succès qu'il avait obtenus au parlement ne firent qu'accroître son zèle pour les intérêts de sa chère Irlande; dès lors il songea sérieusement à lui faire rendre les institutions dont elle avait été privée par l'acte d'union de ce royaume à l'Angleterre; et il se flatta de parvenir à faire prononcer la séparation législative et administrative de ces deux états, en n'employant que des moyens autorisés par les lois. Dans ce but il pro-

voqua des pétitions au parlement et les réunions connues sous le nom de *meetings*, dans lesquelles il excitait les Irlandais à demander le *repeal*. Ces assemblées, peu nombreuses d'abord, s'accrurent rapidement et acquirent à la fin des proportions presque gigantesques. De toutes parts les populations y accouraient par milliers, et O'Connell, par un ascendant que l'histoire n'a remarqué dans aucun autre homme, savait d'un mot contenir dans l'ordre cette multitude, et lui inspirer avec le zèle du *repeal* la soumission aux lois, l'amour de la paix, la résignation chrétienne. Ce qu'il y avait de plus considérable parmi les catholiques d'Irlande partageait les sentiments d'O'Connell, et favorisait l'agitation. On voyait aussi dans ses rangs des protestants marquants, amis de la justice, et dévoués au bien du pays. Bien que paisibles, ces réunions inquiétèrent le cabinet anglais, qui, décidé à ne point accorder la séparation gouvernementale, prit le parti de les interdire et se mit en mesure de les dissiper par la force. O'Connell fut arrêté et condamné par le tribunal de Dublin à un emprisonnement; mais ayant obtenu sa liberté sous caution, il se rendit à Londres et fit annuler sa condamnation par la cour des pairs en 1844. Depuis quelque temps déjà O'Connell voyait ses moyens d'action perdre de leur force et sa puissance sur les masses diminuer. Parmi les partisans du *repeal* il s'était formé, sous le nom de *jeune Irlande*, un parti composé principalement de protestants, qui poussait à la violence. O'Connell, partisan des seules voies pacifiques et légales, vit cette scission avec chagrin. Dès lors l'avenir de son pays se révéla sombre à ses yeux et l'affecta profondément. Accablé du poids de sa tristesse et épuisé de forces, il sentit le besoin de prendre quelque repos; il s'embarqua pour l'Italie dans le dessein d'aller à Rome présenter l'hommage de son tendre respect au Père des fidèles; mais arrivé à Gènes, il y mourut, le 15 mai 1847, à 72 ans, après avoir donné les témoignages de la plus vive piété et de la plus sainte résignation. Favorisé jusqu'au dernier moment de l'entier usage de ses facultés, il ordonna que son cœur fût porté à Rome, où la providence n'avait pas permis qu'il arrivât, et son corps en Irlande, recommandant de prier pour que Dieu daignât recevoir son âme au ciel. O'Connell réunissait toutes les qualités qui donnent de l'ascendant sur les masses, une éloquence vive, un style hardi et plein d'images; en outre il s'entourait d'une pompe qui ajoutait à l'effet de ses discours: aussi exerça-t-il une prodigieuse influence sur le peuple irlandais. On le vit toujours user de son ascendant pour prévenir de sanglantes collisions. L'Irlande ne doit pas à lui seul d'avoir secoué sa servitude; mais comme l'a dit M. de Beaumont (1): « Si O'Connell n'a pas créé l'Irlande catholique » émancipée, quel autre pouvait aussi bien que lui » la représenter? S'il n'a pas seul imprimé à l'Irlande le grand mouvement qui l'a si profondément remuée et qui l'agite encore, comment nier » qu'il l'ait prodigieusement hâté et développé? Il » n'a pas, il est vrai, fabriqué les instruments de

» liberté que possède l'Irlande; mais quel autre » aurait su les manier comme lui? Quel est celui » qui, en face des besoins de l'Irlande, en eût fait » une aussi savante étude, les eût saisis avec une » si profonde intelligence, et eût mis à leur service d'aussi grandes facultés? » Son *Oraison funèbre*, prononcée le 28 juin, sur l'invitation de Pie IX, dans l'église Saint-André della Valle à Rome, par le P. Ventura, un des premiers orateurs sacrés de l'époque, en Italie, a été imprimée, Paris, 1847, in-12, et M. Jules Gondouin a publié sa *Biographie*, in-12. O'Connell a laissé des *Mémoires* dont deux volumes ont été publiés à Dublin en 1846, par les soins de John O'Connell, son fils, sous le titre de *The life and speeches of Daniel O'Connell*, in-8.

* O'CONNOR (Turlogh), né à Dublin vers 1760, partagea les mêmes principes que Napper-Tandy et Samuel Nelson, ses compatriotes, dans l'intention de soulever son pays contre la domination anglaise. Il fut un des chefs des *desfenders*, qui remplirent l'Irlande de troubles. O'Connor avait des intelligences secrètes avec les patriotes français: averti par eux que les républicains allaient tenter une descente sur les côtes d'Irlande, il leva des hommes pour la favoriser; mais ayant été découvert, il fut arrêté et condamné à mort le 31 août 1795. Voy. NAPPER-TANDY.

OCTAVIE, petite-nièce de Jules-César et sœur d'Auguste, fut mariée en premières noces avec Claudius Marcellus, et en secondes noces avec Marc-Antoine. Ce mariage fut le lien de la paix entre ce triumvir et Auguste. C'était une femme d'une rare beauté et d'un mérite encore plus rare. Marc-Antoine, loin d'y être sensible, se rendit en Egypte près de Cléopâtre, dont il était éperdument amoureux. Octavie voulut arracher son époux à cette passion, en allant le trouver à Athènes; mais elle en reçut le plus mauvais accueil, et un ordre de s'en retourner à Rome. Auguste, outré de cet affront, résolut de s'en venger. La généreuse Octavie tâcha d'excuser son époux, dans l'espérance de renouer quelque négociation entre lui et son frère; mais tous ses soins furent inutiles. Après la défaite entière de Marc-Antoine, elle vécut auprès d'Auguste, avec tous les honneurs dus à son rang et à son mérite. Son fils Marcellus, qu'elle avait eu de son premier mari (jeune homme qui donnait de grandes espérances, et qui était regardé comme l'héritier présomptif de l'empire), épousa Julie, fille d'Auguste; mais il mourut à la fleur de son âge. Octavie, plongée dans une profonde douleur, y succomba onze ans avant J.-C. Cette perte fut un deuil public. Auguste prononça un discours funèbre, qui fut un éloge de ses vertus. Les gendres d'Octavie portèrent eux-mêmes son cercueil; et le peuple romain, toujours extrême en haine et en amour, et mêlant la superstition à toutes les passions, aurait rendu des honneurs divins à sa mémoire, si Auguste, plus sage en ce point que Marc-Aurèle, avait voulu le permettre. Elle avait eu avec Marc-Antoine, Antonia l'aînée, qui épousa Domitius Ænobarbus; et Antonia la jeune, femme de Drusus, frère de Tibère.

(1) *L'Irlande sociale, politique et religieuse*, 4^e édit., Paris, 1840, 2 vol. in-8.

OCTAVIE, sœur de Britannicus, fille de l'empereur Claude et de Messaline, fut fiancée à Lucius Silanus, petit-fils d'Auguste; mais ce mariage fut rompu par les intrigues d'Agrippine, qui lui fit épouser Néron à l'âge de seize ans. Ce prince la répudia peu de temps après, sous prétexte de stérilité. Poppée, qu'il prit après elle, accusa Octavie d'avoir en un commerce criminel avec un de ses esclaves. On mit à la question toutes les servantes de cette princesse. Quelques-unes, ne pouvant résister à la violence des tourments, la chargèrent du crime dont elle était faussement accusée; mais la plupart des autres eurent la force de la déclarer innocente. Cependant Octavie fut envoyée en exil dans la Campanie; mais les murmures du peuple obligèrent Néron de la faire revenir. On ne saurait exprimer la joie qu'on fit éclater dans Rome pour ce rappel, ni les honneurs que le peuple fit à cette princesse. Il releva ses statues, les couronna de fleurs, porta son image en triomphe, et les statues de Poppée furent brisées. Cette femme artificieuse se crut perdue, si Octavie ne périssait, elle se jeta aux pieds de Néron, et obtint enfin sa mort sous divers prétextes. Octavie fut reléguée dans une île, où on la contraignit de se faire ouvrir les veines, à l'âge de vingt ans; et on lui coupa la tête, laquelle fut portée à son indigne rivale. Ses malheurs ont fourni le sujet de l'une des tragédies latines que l'on a sous le nom de Sénèque; et le célèbre Alfieri les a reproduits sur la scène italienne.

OCTAVIEN, antipape, de la famille des comtes de Frascati, se fit élire en 1159 par deux cardinaux, après la mort d'Adrien IV, et prit le nom de Victor IV. Il fut soutenu par l'empereur Frédéric I^{er}. Il convoqua un concile en 1160, à Pavie, où Alexandre III fut déposé. Ce pape, contraint de fuir en France, laissa le trône pontifical à l'usurpateur, qui mourut à Lucques en 1164, également haï et méprisé.

OCTAVIUS. Voy. AUGUSTE.

ODAZZI (Jean), peintre et graveur, né à Rome en 1665, mort dans la même ville en 1721, apprit d'abord à graver de Corneille Bloemaert. Il passa de cette école dans celle de Cito-Ferri et du Bacci. Son mérite le fit recevoir à l'académie de Saint-Luc, et le pape lui donna l'ordre du Christ. Ce peintre était infatigable dans le travail, et peignait avec une rapidité singulière. Son dessin est correct; ses peintures à fresque sont surtout fort estimées. La plupart de ses ouvrages se voient à Rome; il a principalement travaillé pour les églises: la coupole du dôme de Velletri, peinte de la main de ce maître, est un morceau qui le place au rang des artistes distingués.

ODDI (Jacques degli), cardinal, d'une noble famille de Pérouse, naquit dans cette ville vers 1690, et occupa divers emplois importants, où il fit preuve de capacité et d'habileté dans le maniement des affaires. En 1745, à son retour de Portugal, où il avait été envoyé en qualité de nonce près de cette cour, il fut élevé par Benoît XIV à la dignité de cardinal. Il fut ensuite légat à Ravenne où il fit beaucoup de bien, protégea les lettres et se concilia l'estime générale par sa vertu, sa libéralité et l'es-

prit de justice qu'il portait dans l'administration. Nommé évêque de Viterbe, il se montra dans ce nouveau poste pasteur aussi zélé que savant, aida les pauvres, maintint la discipline parmi son clergé, et n'omit rien de ce qui pouvait contribuer à l'édification et à l'avantage de son troupeau. Ce pieux et estimable prélat mourut à Viterbe en 1770, âgé de 88 ans, et regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Il a laissé les ouvrages suivants: *Constitutiones editæ in diœcesani synodo habita in cathedrali ecclesia Sancti Laurentii viterbiensis anno 1762*, Viterbe, 1765, in-4; *Viterbiensis synodi vindicatio*, ibid., 1764, in-4.

* ODDI (Nicolas degli), cardinal neveu du précédent, fut envoyé en qualité de nonce à la diète de Francfort après la mort de l'empereur François I^{er} (1765), et s'y conduisit de manière à mériter l'estime des diplomates les plus consommés. Il mourut deux ans après à Arezzo, au collège des jésuites, à un âge où il pouvait rendre encore les plus grands services à l'Eglise, qui fondait sur lui de justes espérances.

ODED, prophète, qui s'étant trouvé à Samarie dans le temps que Phacée, roi d'Israël, revenait dans cette ville avec 200,000 prisonniers que les Israélites avaient faits dans le royaume de Juda, alla au devant des victorieux, leur reprocha leur inhumanité et leur fureur contre leurs frères que Dieu avait livrés entre leurs mains. Les soldats se laissèrent toucher par les paroles du prophète. La compassion et le désintéressement prirent tout-à-coup dans leur cœur la place de la cruauté et de l'avarice: ils rendirent la liberté aux captifs, et abandonnèrent le riche butin qu'ils avaient fait. Par. II. 28.

* ODELEBEN (Ernest-Othon-Innocent), général saxon au service de France, naquit à Riesa le 15 mars 1777. Il prit part à la campagne de 1806, et en 1813 fut attaché par Napoléon à son état-major comme un des officiers les plus capables de donner des renseignements sur la Saxe, qui allait devenir le théâtre de la guerre. Il accompagna l'empereur dans cette campagne, dont il a publié l'*Histoire* en 1815, traduite en français par Aubert de Vitry, 1817, 2 vol. in-8. C'est plutôt un recueil d'anecdotes et de portraits que le tableau des événements. Rentré dans sa patrie, il s'occupa de travaux géodésiques et commença en 1824 la publication d'une excellente *Carte des montagnes de la Misnie*, qu'il ne put achever. En même temps paraissait son *Cyclorama*, ou tableau de tous les objets qu'on découvre à l'horizon du sommet du Winterberg. Dans les dernières années de sa vie, il s'occupa de recherches géologiques dans la Thuringe, objet sur lequel il a laissé des notes fort importantes. Odeleben mourut à Dresde le 2 novembre 1855.

ODENAT (Septimius), prince arabe, roi des Palmyréniens, naquit à Palmyre. Il était issu d'une famille illustre, devint l'époux de la fameuse Zénobie, et fut ensuite empereur. Odenat s'était exercé dès son enfance à combattre les lions, les léopards et les ours. Après cette fameuse journée, où l'empereur Valérien fut pris et traité avec tant d'ignomi-

nie par Sapor, roi de Perse, l'an 260, l'Orient consterné tâcha de fléchir cet insolent vainqueur. Odenat lui envoya des députés chargés de présents avec une lettre, dans laquelle il lui protestait qu'il n'avait jamais pris les armes contre lui. Sapor, indigné qu'un aussi petit prince eût osé lui écrire, et ne fût pas venu lui-même lui rendre hommage, déchira sa lettre, fait jeter ses présents dans la rivière, et jure qu'il ruinera bientôt tout son pays, et qu'il le fera périr lui et toute sa famille, s'il ne vient pas se jeter à ses pieds les mains liées derrière le dos. Odenat, indigné à son tour, prit le parti des Romains, et fit la guerre à Sapor avec tant de succès, qu'il lui enleva sa femme et ses trésors. Il ruina le parti de Quiétus, fils de Marcien, et demeura fidèle aux Romains. L'empereur Gallien crut ne pouvoir mieux récompenser ses services, qu'en l'associant à l'empire. En 264, il lui donna les titres de César et d'empereur, et celui d'Auguste à la reine Zénobie sa femme et à leurs enfants. Odenat fit mourir Baliste, qui s'était révolté, prit la ville de Ctésiphon, se préparait à marcher contre les Goths, qui ravageaient l'Asie, lorsqu'il fut assassiné l'an 267 dans un festin, avec Hérodiens son fils, à Héraclée dans le Pont. Zénobie gouverna après lui, sous le titre de reine d'Orient.

* ODERICO (Gaspard-Louis), célèbre antiquaire, né à Gênes en 1723, entra dans l'ordre des jésuites à 18 ans, et après y avoir terminé ses études d'une manière brillante, fut destiné par ses supérieurs à l'enseignement. Ayant été envoyé à Rome pour y professer la théologie, il put se livrer à son goût pour les antiquités et ne tarda pas à se faire un nom parmi les plus savants archéologues. A la suppression de l'institut, il revint à Gênes, fut nommé bibliothécaire de l'université et mourut le 10 décembre 1805. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertazione sopra un' antica iscrizione novellamente scoperta*, Rome, 1756. L'inscription est relative à Scopenia, de la famille Cesonia, préteur triomphal du temps de Constantin, et septemvir du collège des Epulons. *Dissertationes et adnotationes in aliquot ineditas veterum inscriptiones et numismata*, etc., Rome, 1763, gr. in-4. C'est un recueil d'inscriptions latines échappées aux recherches de Grutter, Reinesius, Gudi, Fabretti, Muratori, Maffei, etc. *Numismata græca, non ante vulgata cum animadversionibus*, ib., 1777, in-4; *Lettre sur une médaille de Carausius*, en angl. et en franç., Gênes, in-4; *Lettere liguriche, ossia osservazioni critiche sullo stato, geogr. della Liguria fino ai tempi di Otton il grande*, Bassano, 1792, in-8.

ODESPUNC de la MESCHINIERE (Louis), prêtre de Chinon en Touraine, après avoir été employé par le clergé de France, en recueillit les *Mémoires*, dont il donna 2 vol. in-fol. en 1646; mais d'autres collections, plus amples et mieux faites, ont éclipsé la sienne. Il fit paraître aussi la même année une collection des *Conciles de France* tenus depuis celui de Trente, in-fol.; et auxquels on joint les *Suppléments* de Lalande, 1666, in-fol. Nous ignorons le temps de sa mort.

ODET de COLIGNI. Voy. COLIGNI.

* ODIER (Louis), médecin, né à Genève en 1748,

mort en 1817, acheva ses études à l'université d'Edimbourg, avec beaucoup de succès, et y reçut le grade de docteur en 1770, pendant le rectorat du célèbre historien Robertson. Il s'était beaucoup occupé de l'inoculation, et il fut le premier qui signala en France la découverte de la vaccine. Dès 1798, il publia dans le 9^e vol. de la *Bibliothèque britannique*, la *Traduction* de l'ouvrage de Jenner (voy. ce nom), avec lequel il entra en correspondance et qui lui envoya du vaccin dont il fit un heureux emploi. Agrégé à l'académie de Genève, il y donna des cours qui furent très-suivis, et publia quelques ouvrages relatifs à sa profession, entre autres *Manuel de médecine pratique*, 2^e édit., 1821, in-8. Il a été le rédacteur de la partie médicale dans la *Bibliothèque britannique*. Voir la *Notice* sur sa vie et ses écrits, Genève, 1818.

* ODIER (Pierre-Agathange), de la même famille que le précédent, né en 1774 à Saint-Marcellin en Dauphiné, entra dans un bataillon de volontaires de l'Isère, d'où il passa dans l'administration militaire et fut employé comme inspecteur aux revues aux armées d'Italie, d'Allemagne et d'Espagne. En 1813, nommé membre de la chambre des représentants, il y montra beaucoup de prudence et de modération. A la réorganisation de l'armée, il obtint une place de sous-intendant et fut nommé professeur à l'école de l'état-major. Il mourut à Paris, le 8 mars 1825. On a de lui : *Cours d'études pour l'administration militaire*, Paris, 1824-25, 7 vol. in-8, ouvrage estimé, et le plus complet qui existe sur cette matière. Il a encore publié : *De la Réforme dans la législation militaire*, 1818, in-8; et *De l'Administration de l'armée d'Espagne ou du Système des entreprises*, 1825, in-8. Ces deux opuscules sont anonymes.

ODILLON (saint), 5^e abbé de Cluny, fils de Béraud le Grand, seigneur de Mercœur, naquit en Auvergne l'an 962. Dès son enfance il fit des progrès dans les lettres et dans la vertu. Le désir de mener une vie plus parfaite lui inspira la résolution de se retirer à Cluny. Saint Mayeul jeta les yeux sur lui pour lui succéder : Odillon fut le seul qui désapprouva ce choix. La réputation que lui firent ses vertus vint jusqu'à l'empereur saint Henri qui le pria de l'accompagner dans le voyage qu'il fit à Rome pour s'y faire couronner, et jouit plusieurs fois depuis de ses pieux entretiens. Son humilité était si grande, qu'il refusa l'archevêché de Lyon et le *Pallium* dont Jean XIX voulut l'honorer. Ce saint abbé mourut à Souvigni en 1049, à 87 ans, après avoir répandu son ordre en Italie, en Espagne et en Angleterre. Son caractère dominant était une bonté extrême, qui le fit appeler le *Débonnaire*. Son nom est immortel dans l'Eglise, par l'institution de la *Commémoration générale des trépassés*. Cette pratique passa des monastères de Cluny dans d'autres églises, et fut enfin adoptée par l'Eglise universelle. On raconte diversement la révélation qu'on dit y avoir donné lieu. Dans le doute, il est plus prudent d'attribuer cette institution à la piété de l'illustre abbé de Cluny qu'à des visions incertaines. On a de lui, dans le recueil intitulé *Bibliotheca cluniacensis*, 1614, in-fol.; la *Vie de saint Mayeul*;

celle de *sainte Adélaïde*, impératrice; des *Sermons*, qui marquent une grande connaissance de l'Écriture sainte; des *Lettres*; des *Poésies*. On trouve encore quelques *Lettres* de lui dans le *Spicilege* de dom d'Achery. Autant ce pieux écrivain fut soigneux de cultiver lui-même les bonnes études, autant le fut-il de les favoriser et d'exciter les talents dans son ordre. Pierre Damien a écrit sa *Vie*. — Il ne faut pas le confondre avec OMBLON, moine de Saint-Médard de Soissons, dont on a un *Traité sur les translations des reliques des saints*, dans les *Acta benedictinorum* de Mabillon. Celui-ci vivait à peu près dans le même temps que le premier.

ODOACRE, roi des Hérules, fut élevé en Italie. Il était fils d'Ederon, ministre d'Attila, et chef de la tribu des Scyrrs, qui fut presque entièrement détruite dans une bataille, douze ans après la mort de ce tyran, vers l'an 463. Odoacre rassembla quelques compagnons d'armes avec lesquels il passa en Italie, et entra dans les gardes impériales, où il s'avance rapidement. Cette garde et toute l'armée romaine n'étaient plus composées alors que d'étrangers. Une taille avantageuse, et beaucoup de hardiesse et de courage, lui firent un nom. L'empire romain touchait à sa fin. Les Hérules et autres barbares le prirent pour chef : une partie de l'armée romaine, mécontente de la tyrannie d'Oreste et de son fils Augustule, finit aussi par se mettre sous les ordres d'Odoacre. Oreste, à cette nouvelle, se sauva à Pavie, ville forte; mais Odoacre l'y poursuivit, prit la ville, la pilla, la brûla, et fit mettre à mort son ennemi. Le vainqueur passa de là à Rome, où il se fit proclamer roi d'Italie, et ensuite à Ravenne, où il trouva Augustule. Ce prince fut exilé dans la Campanie, après avoir été dépouillé des marques de la dignité impériale. Cette étonnante révolution qui mit fin à l'empire romain, arriva en 476. La terre changeait alors de face : l'Espagne était habitée par des Goths; les Anglais-Saxons passaient dans la Bretagne; les Français s'établissaient dans les Gaules; les Allemands s'emparaient de la Germanie; les Hérules et les Lombards restaient maîtres de l'Italie. C'est ainsi que des nations barbares, mais sobres et chastes, détruisirent la puissance des Romains, devenus un peuple mou et lâche, et dont les crimes avaient depuis longtemps préparé la ruine. (On peut voir sur ce sujet l'excellent traité de Salvien : *De Providentia*, l. 7, n° 224.) Odoacre, maître de l'Italie, eut à combattre Théodoric. Il fut battu trois fois, et assiégé dans Ravenne en 490. Il n'obtint la paix qu'à condition qu'il partagerait l'autorité avec son vainqueur. Théodoric lui avait promis avec serment de ne lui ôter ni la couronne ni la vie; mais peu de jours après, l'ayant invité à un festin, il le tua de sa propre main, et fit périr tous ses officiers et tous ses parents, en 493. Odoacre était un prince plein de magnanimité et de douceur. Quoique arien, il ne maltraita point les catholiques. Il sut user modestement de sa fortune, et n'eut rien de barbare que le nom. S'il établit plusieurs impôts onéreux, il y fut forcé par la nécessité de récompenser ceux à qui il devait le sceptre.

* ODOLANT-DESNOS (Pierre-Joseph), laborieux

compilateur et historien, né en 1722 à Alençon, y fit de bonnes études au collège des jésuites, et alla faire son cours de médecine à Paris. Établi dans sa ville natale, il y pratiqua son art avec succès. L'étude de l'histoire et en particulier celle d'Alençon, qui avait d'abord été pour lui un délassement, devint plus tard l'objet de ses travaux. Ce fut alors qu'il fournit une grande quantité d'articles curieux à l'auteur de la *Chronologie des grands baillis de Caen*; au *Dictionnaire du Maine*; au *Dictionnaire de la Noblesse*; au *Dictionnaire des hommes illustres*; à l'abbé Expilly, dont il n'eut pas toujours lieu de se louer pour son *Dictionnaire géographique des Gaules et de la France*; (voy. EXPILLY, III, 453), à Fevret de Fontette (voy. FEVRET), pour son édit. de la *Bibliothèque historique de France* du P. Le Long; à dom Clément, pour son *Art de vérifier les dates*. On a en outre de ce savant : *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon et sur ses seigneurs*, Alençon, 1787, 2 vol. in-8, fig. C'est le plus important de ses ouvrages. Il avait déjà fait paraître : *Dissertation sur Serlon, évêque de Seez, et Raoul, mort archevêque de Cantorbéry*, Rome (Alençon), 1783, in-8; et *Dissertation sur les héritiers de Robert IV, comte d'Alençon*. On trouve dans ces écrits beaucoup d'érudition et de l'exactitude, mais on y désirerait plus d'ordre et un style plus soigné. Odolant-Desnos mourut le 41 août 1801, secrétaire perpétuel de la société royale d'Alençon, membre des académies de Rouen, de Caen, etc. M. Louis Dubois a publié une *Notice biographique et littéraire* sur cet historien, 1810, in-8. — Un de ses fils, Latuin-Louis-Gaspard ODOLANT-DESNOS, né à Alençon, en 1768, mort en 1807, à sa terre des Vignes, avait été membre du conseil des cinq-cents où il prononça quelques opinions qui ont été imprimées. On a de lui : *Redites sur les effets des taxes arbitraires en France et en Angleterre, par rapport à leurs auteurs*, broch. in-8 : et il a laissé manuscrit des recherches sur les cérémonies religieuses de la France.

ODON (saint), né en 879, fut chanoine de Saint-Martin de Tours, sa patrie, en 899; moine à Baume en Franche-Comté en 909, et second abbé de Cluny en 927. Sa sainteté et ses lumières répandirent beaucoup d'éclat sur cet ordre. Le saint abbé était l'arbitre des princes séculiers et des princes de l'Eglise. Son zèle pour la discipline monastique le fit appeler dans les monastères d'Aurillac en Auvergne, de Sarlat en Périgord, de Tulles en Limousin, de Saint-Pierre-le-Vif à Sens, de Saint-Julien à Tours, et dans plusieurs autres qu'il soumit à une exacte réforme. Appelé ensuite en Italie, il y donna le spectacle de ses vertus, et y forma plusieurs communautés nombreuses. Ce saint abbé mourut en 942, auprès du tombeau de saint Martin. On a de lui : un *Abrégé des Morales de saint Grégoire sur Job*; des *Hymnes* en l'honneur de saint Martin; trois livres du *Sacerdoce*; la *Vie de saint Gérard*, comte d'Aurillac; divers *Sermons*, etc. La *Bibliothèque de Cluny*, collection publiée par dom Marrier, 1614, Paris, in-fol., renferme les différents ouvrages de saint Odon. On trouve dans le même recueil la *Vie* du pieux abbé, écrite par un de ses disciples appelé Jean. La vie de saint Gérard

ou Géraud comte d'Aurillac, a été traduite en français par (Compaing), Aurillac, 1715, in-8.

ODON (saint), né en Angleterre de parents idolâtres, danois d'origine, montra dès l'enfance du penchant pour le christianisme ; ce qui lui occasionna des persécutions de la part de ceux dont il avait reçu le jour. Le duc d'Athelm, un des principaux seigneurs d'Angleterre, soulagea ses souffrances par toutes sortes de bienfaits. Il fut baptisé, reçut ensuite les ordres sacrés, et jouit de la confiance de plusieurs rois. Il fut placé sur le siège épiscopal de Wilton, et ensuite sur celui de Cantorbéry en 942, après avoir reçu l'habit de l'ordre de Saint-Benoît ; car c'était l'usage de ne mettre à la tête de ce grand diocèse que des hommes qui avaient professé la vie monastique. (Voy. saint NORBERT.) Il n'avait consenti qu'avec répugnance à sa première promotion, et il s'opposa longtemps à la seconde. Il mourut le 4 juillet 961. On a de lui des *Constitutions ecclésiastiques* dans la collection des conciles. Il est regardé comme un des principaux auteurs des lois publiées par Edmond et Edgar, rois d'Angleterre.

ODON, fils d'HERLUIN de CONTEVILLE, fut nommé l'an 1049 à l'évêché de Bayeux, par Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, qui était son frère utérin. Il n'était âgé que d'environ 14 ans ; mais les bonnes qualités qu'on voyait éclore en lui, et l'autorité du duc son frère qui l'avait nommé, firent passer par-dessus les règles prescrites par les canons. L'an 1066, Guillaume ayant résolu de conquérir par les armes le royaume d'Angleterre, dont Harald s'était emparé à son préjudice, l'évêque de Bayeux fit équiper à ses frais 100 vaisseaux, et voulut l'accompagner dans cette périlleuse entreprise. Le conquérant le fit son lieutenant pour gouverner ce royaume en son absence. Ebloui de l'éclat de ce poste important, Odon se livra à une prodigalité et à des dépenses inouïes ; et pour fournir au luxe de sa table et de ses équipages, il accabla les peuples d'impôts excessifs, qui les firent révolter. Au lieu d'adoucir la colère du roi en leur faveur, il lui conseilla de les dépouiller de leurs terres, qui furent partagées entre les Normands, et il eut pour sa part jusqu'à 234 fiefs dans différents cantons, outre le château de Douvres et le comté de Kent, dont il avait été gratifié. Il fut enfin arrêté par ordre du roi indigné de ses concussions, et conduit à Rouen, où il resta enfermé jusqu'à la mort de ce prince. Dès qu'il fut élargi il se mit à la tête d'un gros parti pour arracher le sceptre à Guillaume le Roux, en faveur de son frère Robert ; mais il ne réussit qu'à perdre tous les biens qu'il avait en Angleterre, et à être renvoyé avec mépris en Normandie. Le duc Robert, pour lequel il avait tout sacrifié, le prit pour son principal ministre. Il ne pouvait faire un plus mauvais choix. Ce prélat ambitieux remplit l'état de troubles par ses cabales, et manqua de le bouleverser ; mais il n'est pas vrai, comme l'ont avancé quelques historiens, qu'il se soit oublié au point de donner la bénédiction nuptiale à Philippe roi de France et à Bertrade, que ce prince avait enlevée à son mari, Foulques, comte d'Anjou. Enfin,

déchiré par les remords, et espérant réparer ses fautes par des actions courageuses et utiles, Odon s'enrôla dans la première croisade, et étant parti l'an 1096 avec le duc Robert pour la Terre-Sainte, il mourut en chemin l'année suivante à Palerme en Sicile.

ODON ou ODARD, évêque de Cambrai, né à Orléans, mourut en 1113. On a de lui une *Explication du canon de la messe*, Paris, 1640, in-4, et d'autres traités, imprimés dans la bibliothèque des Pères. Sa vie fut remplie par le travail et par les bonnes œuvres.

OEALUS, fils de Cynortas, roi de Sparte. Voy. GORGOPHONE.

OECOLAMPADE (Jean), naquit au village de Weinsberg, dans la Franconie, en 1482. Son nom véritable était *Hausschein*, qui veut dire en allemand *lumière domestique* : il le changea, suivant la coutume des savants de ce temps, pour celui d'*Œcolampade* qui a la même signification en grec. Il apprit assez bien le grec et l'hébreu, et acquit diverses connaissances. L'amour de la retraite et de l'étude l'engagea à se faire religieux de Sainte-Brigitte dans le monastère de Saint-Laurent, près d'Augsbourg ; mais il ne persévéra pas longtemps dans sa vocation. Il quitta son cloître et se retira à Bâle. La prétendue réforme commençait à éclater ; Œcolampade en adopta les principes, et préféra le sentiment de Zuingle à celui de Luther sur l'eucharistie. Il fut fait ministre à Bâle, et publia un Traité intitulé : *De l'exposition naturelle de ces paroles du Seigneur, CECI EST MON CORPS*, c'est-à-dire, selon lui, le signe, la figure, le type, le symbole. Les luthériens lui répondirent par un livre intitulé : *Syngramma*, c'est-à-dire *Ecrit commun*, composé, à ce qu'on croit, par Brentius. Œcolampade en publia un second intitulé : *Anti-Syngramma*, qui fut suivi de divers traités contre le *libre arbitre*, l'*invocation des saints*, etc. A l'exemple de Luther, Œcolampade se maria, quoique prêtre, à une jeune fille dont la beauté l'avait touché. Voici comment Erasme le raille sur ce mariage : « Œco- » lampade (dit-il) vient d'épouser une assez belle » fille ; apparemment que c'est ainsi qu'il veut » mortifier sa chair. On a beau dire que le luthé- » ranisme est une chose tragique, pour moi je suis » persuadé que rien n'est plus comique ; car le » dénoûment de la pièce est toujours quelque ma- » riage, et tout finit en se mariant, comme dans » les comédies. » Erasme avait beaucoup aimé Œcolampade avant qu'il eût embrassé la réforme. Il se plaignit que, depuis que cet ami était entré dans un parti, et qu'il eut quitté avec l'Eglise sa tendre dévotion pour embrasser l'aigre et sèche réforme, il ne le reconnaissait plus ; et qu'au lieu de la candeur dont il faisait profession tant qu'il agissait par lui-même, il ne trouvait plus en lui que dissimulation et artifice. Œcolampade eut beaucoup de part à la ruine de la vraie religion, dans plusieurs cantons de la Suisse. Il mourut à Bâle en 1531. On lit entre autres choses sur son épitaphe dans l'ancienne cathédrale : *Auctor evangelicæ doctrinæ in hac urbe primus, et templi hujus verus episcopus*. Expressions bien dignes de l'orgueilleux réforma-

teur, mais bien au-dessous de la simplicité évangélique. Le mot *auctor*, du texte, exprimait admirablement la nouveauté de sa doctrine. On a de lui des *Commentaires* sur plusieurs livres de la Bible, in-fol., et d'autres ouvrages, fruits du fanatisme de secte. Sa *Vie*, écrite en latin par Wolfgang Capiton, se trouve dans les *Vitæ virorum eruditorum* de Fichard, et dans l'*Athenæ Rauricæ*. Elle a été aussi publiée en français, Lyon, 1562, in-12, et en allemand par Hess, Zurich, 1795, in-8.

ŒCUMENIUS, auteur grec du x^e siècle selon la plus commune opinion. On a de lui des *Commentaires* sur les Actes des Apôtres, les Epîtres de saint Paul, sur l'Epître de saint Jacques, etc., et d'autres ouvrages, recueillis avec ceux d'Arélas, par Frédéric Morel, Paris, 1651, en 2 vol. in-fol., grec-latin. Il ne fait presque qu'abrégé saint Chrysostôme, et il le fait avec assez peu de choix.

* ŒDER (Georges-Chrétien), médecin botaniste, né à Anspach en 1728, fit ses études à Goettingen, sous le célèbre Haller, qui, ayant distingué son mérite, lui fit obtenir en 1752 une chaire de botanique à Copenhague. Il voyagea à diverses reprises en Danemarck et en Norvège pour connaître les plantes de ces contrées, quitta ensuite la botanique pour les finances et la législation, et mourut le 28 octobre 1791. Son principal titre à l'estime de la postérité, c'est d'avoir entrepris la *Flora Danica*, Copenhague, 1762-1828, 11 vol. in-folio. Ce bel ouvrage, commencé par Œder et qui n'est point encore terminé, a été continué par Oth. Fréd. Muller, Mart. Vahl et J. W. Hornemann. On lui doit encore : *Elementa botanica*, Copenhague, 1762, 2 vol. in-8, excellent livre où l'on trouve les principes généraux de la botanique expliqués avec beaucoup de clarté. *Nomenclator botanicus*, 1769, in-8. *Enumeratio plantarum floræ Danicæ*, 1770, in-8.

ŒDMAN (Samuel), savant théologien suédois non conformiste, né en 1730 à Wieslanda en Smalandie, après avoir terminé ses études à l'université d'Upsal, fut ordonné prêtre et placé comme instituteur dans un village aux environs de Stockholm. Nommé en 1799 professeur de théologie, puis en 1806 directeur du séminaire nouvellement établi à Upsal, il y mourut le 20 octobre 1829, à 80 ans. On a de lui : *Recueil des sujets concernant l'histoire naturelle pour éclaircir la sainte Bible*, Upsal, 1785-1794, 4 volumes in-8; *Dictionnaire géographique sur les écrits du nouveau testament*, Upsal, 1779, in-8; *Essai sur l'Apocalypse de saint Jean*, Upsal, 1805, in-8; *Avis aux prêtres sur une digne manière de prêcher, à l'usage des élèves du séminaire d'Upsal*, Stockholm, 1812; *Traduction de l'évangile de saint Matthieu, avec des observations philologiques*, Stockholm, 1814, in-8. Œdman cultivait aussi la musique avec beaucoup de distinction, et ses talents dans cette partie le firent entrer à l'académie de Stockholm. Il a laissé plusieurs compositions religieuses parmi lesquelles on remarque deux oratorios : *Le Sauveur à Golgotha*, Upsal, 1809; *Le Sauveur sur le mont Olivet*, ibid., 1810 et 1820.

ŒDIPE, roi de Thèbes, fils de Laïus et de Jocaste. L'oracle avait prédit à Laïus que son fils le tuerait, et épouserait sa mère. Pour éviter de tels

crimes, Laïus donna Œdipe, aussitôt après sa naissance, à un de ses officiers pour le faire mourir; mais cet officier, touché de compassion, l'attacha par les talons à un arbre. Un berger passant par là, prit l'enfant, et le porta à Polybe, roi de Corinthe, qui l'éleva comme son fils. L'oracle ayant menacé Œdipe des malheurs dont Laïus avait déjà été averti, il s'exila de Corinthe, croyant que c'était sa patrie. Il rencontra Laïus dans la Phocide, sans le connaître, eut querelle avec lui et le tua. De là il alla à Thèbes, et y expliqua l'énigme du Sphinx. Jocaste, la reine, devait être le prix de celui qui vaincrait ce monstre, et il épousa ainsi sa propre mère. Les dieux, irrités de cet inceste, frappèrent les Thébains d'une peste, qui ne cessa que quand le berger qui avait sauvé Œdipe vint à Thèbes, le reconnut, et lui fit découvrir sa naissance. Œdipe, après ce terrible examen, se creva les yeux de désespoir, et s'exila de sa patrie. Étéocle et Polynice, si célèbres chez les Grecs, étaient nés du mariage incestueux d'Œdipe et de Jocaste, aussi bien qu'Antigone et Ismène. L'abbé Gédéon dit qu'Œdipe n'eut pas d'enfants de Jocaste, mais qu'il avait eu ces quatre là d'Euriganée, fille de Périphas. Les malheurs d'Œdipe ont fourni un sujet de tragédie à plusieurs poètes. Celle de Voltaire est la meilleure, quoique défectueuse à plusieurs égards.

ŒLHAF (Nicolas-Jérôme), théologien de Nuremberg, né en 1657, étudia dans plusieurs universités d'Allemagne, et dans celles de Strasbourg et d'Utrecht. Il devint dans sa 58^e année pasteur à Lauffen, où il mourut en 1675. Il a écrit sur le *droit naturel* et sur la *prédestination*. Il a fait aussi une *Réfutation du Traité de l'état des âmes après la mort*, etc. Ses ouvrages sont restés dans son pays.

ŒLHAF (Tobie), jurisconsulte, né à Nuremberg, fut vice-chancelier de l'académie d'Altorf, où il mourut en 1666, âgé de 65 ans. On a de lui des écrits sur les *monnaies*, sur les *formes* et les *espèces de républiques*, sur les *donations*, les *magistrats*, les *principes du droit*, les *appellations*, où il a semé beaucoup d'érudition.

ŒLHAF (Nicolas), médecin, a écrit en latin sur les *plantes* des environs de Dantziek, 1645, 1656, in-4. Il y a eu d'autres savants du même nom.

* ŒLSNER (Charles-Ernest), historien et diplomate, né dans la Silésie en 1764, vint à Paris au commencement de la révolution, séduit par des illusions que de bons esprits pouvaient partager alors, mais qu'après tant et de si cruels essais il n'est plus permis de conserver. Sous le Directoire, il fut chargé d'affaires de la ville de Francfort, et ensuite des villes anséatiques. Retenu en France par ses goûts littéraires et par un mariage qu'il y avait contracté, il ne fut cependant pas insensible aux malheurs que la guerre faisait peser sur son pays. Il fut nommé par le roi de Prusse son conseiller de légation à Paris, chargé ostensiblement de la correspondance littéraire. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il se retira à Berlin et fut placé dans les bureaux des affaires étrangères. Il revint en France en 1817 avec une sorte de caractère diplomatique et mourut à Paris le 20 octobre 1828. Son principal ouvrage est un *Mémoire sur la religion*

de *Mahomet*, couronné par l'institut, 1810, in-8; il a laissé manuscrits une *Histoire de l'Islamisme*, et l'*Histoire de la guerre des Hussites*. (Voy. SIEYES.)

OENOMAUS, philosophe et auteur grec du ^{re} siècle. Piqué d'avoir été trompé plusieurs fois par l'oracle de Delphes, il fit un *Recueil des men-songes* de cet oracle fameux. Eusèbe nous a conservé, dans sa *Préparation évangélique*, une partie considérable de ce Traité, où l'on voit que si le démon s'est mêlé de rendre des oracles comme l'on ne peut guère en douter (Voy. BALTUS), il n'a pu donner à ses conjectures et à sa divination la clarté, la précision, et surtout la certitude qui distinguent les oracles prophétiques.

OENOTRUS, un des fils de Lycaon, donna son nom à une contrée d'Italie où il vint s'établir. Quelques-uns rapportent le nom d'*OEnotrie*, qui fut donné à cette contrée, à un ancien roi des Sabins, nommé aussi *OEnotrus*. Ce qu'il y a de sûr, c'est que du temps de Virgile on était persuadé que d'abord l'Italie avait été habitée par des OEnotriens, comme on le voit par ces vers :

OEnotrii coluere viri, nunc fama minores
Dixisse Italiam ducis de nomine gentem.

OENUS, fils de Lycimnius, frère d'Alcmène, ayant été tué par les fils d'Hippocoon, Hercule vengea sa mort sur le père et sur les enfants.

OERTEL. Voy. ORTELIIUS ou ORTELL.

OFFA, roi des Merciens en Angleterre, du temps de l'heptarchie saxonne, succéda à Ethelbald son oncle, l'an 757 de J.-C. La Mercie était le plus considérable des royaumes qui composaient l'heptarchie anglaise. Offa fit une guerre opiniâtre aux six autres rois, afin de les obliger à reconnaître sa suzeraineté. Il attaqua les Gallois, qui avaient pénétré pendant ce temps dans la Mercie; et les repoussa jusque derrière la Saverne. Il assassina lâchement Ethelbert, roi des Anglais orientaux, qu'il avait attiré chez lui, sous prétexte de lui faire épouser sa fille. Il eut des différends avec Charlemagne; mais Alcuin, moine savant et sage politique, les réconcilia. Offa fit faire un large fossé, pour la défense de la partie de ses états qui confinait au pays de Galles; et, après diverses conquêtes, il retourna à Dieu par une sincère pénitence. Enfin, il remit le trône à Edfrid, son fils. Il mourut peu de temps après, l'an 796. Ce prince, dans un voyage qu'il fit à Rome, augmenta le tribut établi par Ina pour l'entretien du collège anglais; mais il fut depuis aboli par Henri VIII, lorsqu'il se sépara de la communion de Rome. Il avait fait recueillir toutes les lois qui régissaient ses états, et que l'on retrouve en grande partie dans le *Code anglo-saxon*, publié depuis par Alfred le Grand. On a la *Vie d'Offa* pleine de détails fabuleux dans l'appendix de l'*histoire de Matthieu Paris*. On y trouve quelques lettres de ce roi à Charlemagne.

* **O'FARRIL** (Gonzalo), général espagnol, né en 1735, à la Havane, d'une famille irlandaise, reçut sa première éducation en France au collège de Sorèze, et se signala très-jeune au siège de Melilla et à Oran, sur la côte d'Afrique, à Mahon, et devant Gibraltar. Il s'enrôla, en 1780, comme volontaire;

mais la guerre qu'on croyait imminente, n'ayant point éclaté, il vint en France, où il examina, dans le plus grand détail, les écoles d'artillerie et du génie. Le gouvernement espagnol l'envoya ensuite étudier la nouvelle tactique introduite par Frédéric II dans l'armée prussienne. De retour en Espagne, il fut nommé directeur de l'école militaire, établie au Port-Sainte-Marie, près de Cadix. La guerre ayant éclaté, en 1795, entre la France et l'Espagne, il y prit une part active. Nommé, en 1798, inspecteur-général, il reçut, l'année suivante, le commandement d'une division envoyée à Rochefort, pour coopérer à une expédition que projetait le gouvernement français. Il remplit encore une mission en Prusse, et parcourut ensuite la Suisse, l'Italie, l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre, tantôt en particulier et tantôt comme agent diplomatique. Lors de l'abdication forcée de Charles IV, en 1808, nommé, par le roi Ferdinand, colonel-général directeur de l'artillerie et ministre de la guerre, il fut employé par ce prince dans toutes les négociations qui eurent lieu, avant son départ pour Bayonne. Membre de la junte, qui, sous la présidence de l'infant don Antonio, devait gouverner l'état durant l'absence du monarque, (voy. FERDINAND VII), O'Farril s'opposa de toutes ses forces aux projets de Murat. (Voy. AZANZA.) La junte se trouvant sans chef par le départ subit de don Antonio, il donna sa démission, après avoir remis au secrétaire du gouvernement une protestation énergique contre les prétentions de Murat; néanmoins on le vit ensuite accepter un emploi sous le roi Joseph. Lorsque ce prince fut renversé du trône, O'Farril adressa au roi Ferdinand un *Mémoire* renfermant l'exposé des motifs qui avaient dirigé sa conduite pendant la révolution (1). Mais condamné à la peine capitale, il se réfugia en France, où il vécut ignoré. Après la révolution de 1820 il fit un voyage en Espagne et revint à Paris, où il est mort le 19 juillet 1851, avec la réputation d'un des généraux les plus distingués de l'Europe. M. Andrès Muriel a publié une *Notice* sur O'Farril, Paris, 1851, in-8.

OG était roi de Basan, c'est-à-dire de cette partie de la Terre-Promise qui était au-delà du Jourdain, entre ce fleuve et les montagnes de Galaad. Les Israélites voulant entrer dans la Terre-Promise, Og, pour s'y opposer, vint au devant d'eux avec tous ses sujets jusqu'à Edraï. Moïse le vainquit et le tua, passa au fil de l'épée tous ses enfants et tout son peuple, sans qu'il en restât un seul, conformément aux ordres de Dieu, qui voulait détruire ces nations abominables, dont les crimes justifient la punition, même selon les lumières naturelles. (Voy. JOSUÉ et un passage de Grotius dans l'article MONTESUMA). Les Israélites se mirent en possession de son pays, ruinèrent soixante villes, et en exterminèrent tous les habitants. Og était seul resté de la race de Raphaïm. On peut juger de la taille de ce géant, par la grandeur de son lit, qu'on a conservé longtemps dans la ville de Rabbath, capitale des

(1) Ce *Mémoire* qu'il avait rédigé de concert avec son collègue Azanza, a été trad. en franç. par M. Alex. Foudras, Paris, 1815, in-8.

Ammonites. Il était de 9 coudées de long et de 4 de large, c'est-à-dire, de 15 pieds 4 pouces de long sur 5 pieds 10 pouces de large. Mais comme ce roi géant était sans doute couché à son aise, et que les anciens guerriers aimaient à exagérer leur grandeur par celle de leurs lits (*voy. Quinte-Curce*, livre 9, chap. 5), on peut croire qu'Og n'était pas plus grand que Goliath, qui avait environ 9 pieds. *Voy. GORUPIUS, SLOANE.*

* OGE, mulâtre de Saint-Domingue, se trouvait à Paris lors de la révolution, et fit partie du club connu sous le nom des *Amis des noirs*, qui le chargea, dit-on, d'aller opérer une révolution parmi les gens de couleur à Saint-Domingue. Oge se mit à leur tête, détruisa plusieurs établissements, et obtint d'abord des succès; battu ensuite et abandonné des siens, il se réfugia sur le territoire espagnol; mais réclamé par le gouverneur français, il fut livré à une commission et condamné à mort. Oge prit alors une poignée de graines noires qu'il couvrit de graines blanches. Après les avoir secouées, les graines noires ayant repris le dessus, il dit en souriant : « Où sont donc les blanches ? » Par ce trait de laconisme spartiate, Oge fit bien connaître l'état des noirs, dont la révolte bientôt après devenue générale, grâce à une philanthropie au moins trop précipitée, coûta tant de sang, et causa la perte de notre plus riche colonie en Amérique.

* OGÉE (Jean), ingénieur-géographe, né en 1728, à Chaource, diocèse de Laon, à l'exemple de son père, capitaine d'infanterie, prit le parti des armes et fit, dans la gendarmerie royale, la guerre de Flandre, qui se termina en 1748, par la paix d'Aix-la-Chapelle. Alors il entra dans les ponts-et-chaussées de Bretagne, d'abord comme ingénieur ordinaire à Rennes, et à Nantes, puis comme ingénieur-géographe de cette province. Le travail excessif auquel il se livrait abrégé ses jours; il s'occupait de rassembler les matériaux d'une *Histoire de Nantes*, lorsqu'il mourut le 6 janvier 1789, âgé de 61 ans. On a de lui : *Carte du comté Nantais*, levée en 1768, et dédiée au duc d'Aiguillon; *Carte géographique de la Bretagne*, levée par ordre des Etats de cette province, en 4 feuilles; la même *Carte* réduite en une feuille; *Atlas itinéraire de Bretagne*, Paris, 1769, in-4, obl.; *Dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne*, Nantes, 1778-80, 4 vol. in-4. L'auteur annonçait un vol. de supplément qui n'a point paru. Cet ouvrage, malgré les changements opérés dans cette province par la révolution, est toujours recherchée des amateurs de l'histoire locale.

OGER le Danois, appelé aussi *Otger* et *Aulcaire*, rendit de grands services à Charlemagne, et fut aussi aimé qu'estimé par ce prince et par sa cour. Le Ciel lui ayant ouvert les yeux sur les prestiges du monde, il se fit religieux dans l'abbaye de Saint-Faron de Meaux, où il attira un de ses amis, nommé Benoit. Ils moururent tous deux au ix^e siècle, avec de grands sentiments de piété.

OGIER (Charles), littérateur et poète latin, naquit à Paris en 1593, d'un procureur au parlement. Dégoûté de la profession d'avocat qu'il avait d'abord embrassée, il suivit le comte d'Avaux, am-

bassadeur en Suède, en Danemarck et en Pologne. De retour en France, il s'appliqua à différents ouvrages, et mourut à Paris en 1634 à 39 ans. On a de lui une relation de ses voyages sous ce titre : *Ephemerides sive iter danicum, suecicum, polonicum*, Paris, 1636, in-8; elle offre bien des choses intéressantes sur les pays qu'il avait parcourus, sur leurs usages, leurs mœurs et les hommes célèbres qu'il avait visités. Ces *Ephémérides* sont entremêlées de vers. On en trouve aussi du même auteur à la fin du volume.

OGIER (François), frère du précédent, embrassa l'état ecclésiastique, et suivit le comte d'Avaux, lorsqu'il alla signer la paix de Munster en 1648. L'abbé Ogier s'était signalé dans une querelle de Balzac avec le P. Goulu, où il prit le parti du premier, puis se brouilla avec son protégé. Dégoûté de la dispute, il s'occupa à prêcher; mais il n'y eut que les succès que donne la vogue d'un moment. Cet écrivain mourut à Paris en 1670. On a de lui : *Jugement et censure de la doctrine curieuse de François Garasse, jésuite*, 1625, in-8; *Actions publiques*, en 2 vol. in-4 : ce sont de mauvais sermons, applaudis dans le temps; des *Poésies* répandues dans différents recueils.

OGIER (Jean). *Voy. GOMBAUD.*

* OGIER (Joseph-Marie), prêtre, né à Crémieu, dans le Dauphiné, exerça le ministère dans le diocèse de Vienne, et mourut en février 1821, dans sa 71^e année, après une vie toute consacrée à la religion. Il a publié plusieurs ouvrages de piété qui ont eu beaucoup de succès : *Moyens de perfection pour une vierge chrétienne*, 3^e édit., Lyon, 1827; *Moyens de salut pour les chrétiens de tous les sexes, de tous les états et de tous les âges*, etc., Lyon, 1817, in-12. C'est une traduction abrégée du *Sapientia christiana* d'Arvisenet (*voy. ce nom*, t. 1, 512), qui lui-même en avait donné une traduct. en 1805; *Bréviaire du pénitent*, Lyon, 1819, in-18; *Conférences et discours sur divers points de morale, à l'usage de MM. les ecclésiastiques*, Lyon, 1821, 2 vol. in-12. Ces instructions peuvent être également utiles aux simples fidèles. L'ouvrage contient dix conférences qui traitent des dispositions pour les sacrements, et six discours en forme d'examen sur la confession, les commandements de Dieu et de l'Eglise et les péchés capitaux; des instructions pour la première communion; des discours pour le renouvellement des vœux du baptême, etc.

OGILBI (Jean), issu d'une famille noble d'Ecosse, entra chez les jésuites en 1597, âgé de 17 ans. Il se distingua dans sa patrie par son zèle pour la religion de ses pères, et fut mis à mort à Glasgow en 1613, pour l'avoir défendue contre le schisme et l'hérésie. Les réponses qu'il fit à ses juges sont pleines de cette force et de cette dignité chrétienne qui distingua les premiers martyrs. Le père Mathias Tanner, dans sa *Societas Jesu usque ad sanguinem militans*, raconte les circonstances de la mort de cet homme vraiment apostolique, d'une manière pleine d'élégance, d'intérêt et d'énergie. On peut consulter aussi *Relatio incarcerationis et martyrii Joannis Ogilbei*, à Douai et ensuite à Ingolstadt, 1616, in-16.

OGILBY, OGILVY ou OGLEBY (Jean, en latin *Ogilvius*, littérateur et imprimeur, né à Edimbourg en 1600, s'appliqua à la géographie et à la littérature tant sacrée que profane. Il avait d'abord été maître de danse : Wentworth, comte de Stafford, l'employa dans sa maison, et contribua à sa fortune. Il devint ensuite poète, et se trouvant à Dublin, il y éleva un théâtre qui prospéra. La rébellion qui éclata en 1641 le ruina; s'étant établi à Londres, il publia plusieurs ouvrages qui lui firent une nouvelle fortune. Il y établit une imprimerie et fut nommé imprimeur géographe et cosmographe du roi. Ses principaux ouvrages sont : *Biblia regia anglica*, Cambridge, 1660, grand in-folio. Cette édition magnifique est ornée de très-belles gravures en taille douce, et accompagnée du livre des *Prières* et des *Offices* anglais. Les curieux la recherchent pour sa beauté et sa rareté : une *Edition* de Virgile, avec des notes et de belles planches, qui la rendent chère, Londres, 1665, in-fol.; un *Atlas*; ce fut cet ouvrage qui lui mérita le titre de cosmographe du roi d'Angleterre; plusieurs *Versions* en anglais d'auteurs anciens; deux poèmes, la *Matrone d'Éphèse* et *l'Esclave romain*. Il mourut à Londres le 4 septembre 1676.

OGLETHORPE (Jacques-Edouard), général anglais, naquit à Londres en 1698. Il entra au service à l'âge de 14 ans, combattit en Allemagne avec distinction sous le prince Eugène et Marlborough, et devint secrétaire du prince Eugène. Nommé membre du parlement en 1724, il y proposa plusieurs règlements sages, pour l'encouragement du commerce, et pour la réforme des prisons. En 1752, il fut envoyé en Amérique pour terminer les affaires de la colonie anglaise de la Nouvelle-Géorgie, où il fit bâtir la ville de Savannah. Il fit un second voyage dans ce pays, et essaya de s'emparer du fort Saint-Augustin, afin de pénétrer dans la Floride, appartenant aux Espagnols; mais il fut vigoureusement repoussé. Elevé au grade de major-général en 1745, il alla contre les rebelles, lors des premiers mouvements de l'Amérique septentrionale, et il mourut quelques mois après, le 50 juin 1783, âgé de 87 ans. Pope et Thomson ont célébré les hautes qualités d'Oglethorpe dans leurs vers, et Samuel Johnson lui offrit d'écrire sa vie, tant elle était riche en aventures remarquables.

OGLIANICO. Voy. FRÉSIA.

OGNA SANCHÁ, comtesse de Castille, vivait vers l'an 990. Etant veuve, elle devint passionnément amoureuse d'un prince maure. Pour l'épouser, elle forma le dessein d'empoisonner son fils, Sanche Garcias, comte de Castille, qui pouvait s'opposer à son mariage. Garcias en fut averti. Il était à table, lorsqu'on lui présenta du vin empoisonné par ordre de cette princesse. Il dissimula ce qu'il savait, et par civilité la pria de boire la première. Ogná voyant son crime découvert, et désespérant d'en obtenir le pardon, but de ce qui était dans la coupe, et mourut peu de temps après. On dit que de là vient la coutume de Castille de faire boire les femmes les premières : ce qui s'observe encore aujourd'hui en divers endroits de l'Espagne.

OGYGÈS, fils de Neptune et d'Alistra, régna dans la Grèce, où il fonda plusieurs villes. De son temps, un déluge affreux submergea toute l'Attique et toute l'Achaïe. On en place l'époque communément à l'an 248 avant le déluge de Deucalion. Mais tous ces déluges de la mythologie ne sont que le vrai et universel déluge, défigurés par les poètes et les historiens des temps fabuleux, qui ont particularisé cette grande catastrophe du monde, en lui appliquant les circonstances de quelque inondation locale. Voyez *Deucalion*.

* **OHMACHT** (Landolin), sculpteur, né en 1760 à Rothweil, petite ville du royaume de Wurtemberg, de simples cultivateurs, fut mis en apprentissage à Triberg, sous un maître qui ne s'occupait qu'à faire des madones ou des crucifix en bois grossièrement travaillés. Mais au bout de quatre ans, il entra dans l'atelier d'un sculpteur à Frankenthal, nommé Melchior, chez lequel il fit des progrès si rapides, qu'en 1780, étant allé visiter Rothweil, son pays natal, il fut à même d'en orner l'église de quatre bas-reliefs d'un beau travail. En quittant son bienfaiteur et son maître, Ohmacht se rendit en 1788 en Italie où il passa deux années, qu'il employa à étudier les anciens chefs-d'œuvre. De retour en Allemagne, il fit le buste en albâtre d'Ernald, dernier duc de Mayence, visita les musées de Vienne, de Munich et de Dresde, et fit un assez long séjour à Hambourg, où il devint l'ami de Klopstock, dont il a fait plusieurs fois le buste. En 1796, il orna la cathédrale de Lubeck, du monument du bourgmestre Rhodé. Sa réputation s'étendit en France, il fut chargé d'exécuter les bas-reliefs du monument érigé au général Desaix, à Strasbourg. Cette ville devint sa patrie adoptive, et il en décora les places publiques et les églises des productions de son ciseau, parmi lesquelles on cite les monuments d'Oberlin, de Koch, d'Emmerich dans l'église Saint-Thomas. Ses autres ouvrages sont disséminés en Allemagne; les plus connus sont le *jugement de Paris*, dans les jardins du roi de Bavière à Nymphenbourg : et le *Mausolée de l'empereur Adolphe*, dans l'église cathédrale de Spire. Lié avec un grand nombre d'hommes distingués en France, en Allemagne et en Suisse, il se plaisait à sculpter leurs bustes. Il fit entre autres ceux de Lavater qui lui dédia un de ses ouvrages, et de Lezay-Marnezia, préfet de Strasbourg. (Voy. LEZAY). Ohmacht se distinguait par l'heureuse facilité de son caractère. Sa droiture, sa modestie et sa simplicité égalaient la supériorité de son génie. Il n'aimait pas à critiquer, mais il était toujours prêt à donner de bons conseils. Il est mort le 31 mars 1854, au milieu d'amis fidèles et d'une famille dont les soins adoucissaient pour lui les infirmités de la vieillesse.

OIHENART (Arnauld), avocat au parlement de Navarre au xvi^e siècle, était natif de Mauléon. On a de lui : *Notitia utriusque Vasconiae*, Paris, 1658 ou 1656, in-4; c'est la même édition de ce livre fort savant, et qui n'eut pas autant de succès qu'il méritait. *Proverbes basques, suivis des poésies de l'auteur dans la même langue*, Paris, 1657, in-8, très-rare, 2^e édit., augmentée de la trad. française des

poésies, et précéd. d'une savante introduction bibliographique, Bordeaux, 1847, in-8.

* OILLIAMSON (le comte d'), lieutenant-général, grand-croix de Saint-Louis, commandeur d'Hohenlohe, né en 1759 dans la Normandie, fit toutes les campagnes de la guerre de sept-ans, et se signala par plusieurs actions d'éclat qui lui méritèrent la croix de Saint-Louis, avant l'âge fixé par les ordonnances. A la paix, il fut nommé sous-lieutenant, puis lieutenant dans les gardes du corps, et maréchal-de-camp en 1788. Les principes révolutionnaires trouvèrent en lui un ardent antagoniste. Aux premières assemblées délibérantes, il montra toute l'énergie de son caractère et son inébranlable attachement à la royauté. Prévoyant la révolution qui allait éclater, il fit tous ses efforts pour conserver au roi la Basse-Normandie, et fut un des principaux moteurs de la coalition qu'on tenta vainement en 1791 d'organiser à Caen. Il rejoignit alors l'armée des princes, et fut nommé adjudant-général de Monsieur pour la campagne de 1792. Après l'issue de cette campagne, il passa en Angleterre, où on lui donna le commandement d'un corps noble d'émigrés pour les expéditions de Quiberon et de l'Île-Dieu. Après le licenciement de ce corps, il rentra en France; fut arrêté en 1798 et enfermé au temple, d'où il ne sortit qu'à la paix d'Amiens. Au retour des Bourbons il revint à Paris, mais il ne tarda pas à se retirer dans sa terre de Falaise, où il est mort en chrétien, le 10 janvier 1850.

OISEAU. Voy. LOYSEAU.

OISEAU (Jacques), né à Dantzick en 1651, d'une famille originaire de France, devint professeur de droit public et de droit des gens, dans l'université de Groningue. Il lia une étroite amitié avec Puffendorf, rassembla une belle bibliothèque, et entre tint un commerce de littérature et d'amitié avec plusieurs savants. On a de lui quelques ouvrages qui marquent beaucoup d'érudition : des *Corrections* et des *Notes* sur divers auteurs; un traité intitulé : *Thesaurus selectorum numismatum antiquorum, ære expressorum*, Amsterdam, 1677, in-4; curieux, instructif et peu commun; *Catalogue de sa Bibliothèque*, imprimé en 1689, année de sa mort.

OISEL. Voy. LOISEL.

OKAM. Voy. OCCAM.

OKIN. Voy. OCHIN.

OKOLSKI (Simon), dominicain polonais du XVII^e siècle, auteur d'une histoire de sa nation, sous ce titre : *Orbis polonus*, Cracovie, 1641, 5 vol. in-fol. Cet ouvrage, aujourd'hui rare, est plein de savantes recherches sur l'origine des Sarmates et sur celle des plus anciennes familles polonaises, qui enlevèrent presque toute l'édition. Okolski devint provincial de son ordre en Pologne l'an 1649. Il mourut vers l'an 1651.

OKSKI (Stanislas), *Orichovius*, gentilhomme polonais, né dans le diocèse de Prémislaw, étudia à Wittenberg, sous Luther et sous Melancthon, puis à Venise sous Ignace. De retour en sa patrie, il entra dans le clergé et devint chanoine de Prémislaw. Son éloquence le fit surnommer le *Démosthènes polonais*. Mais son attachement aux erreurs de Luther causa de grands maux au clergé. Il fut ex-

communié par son évêque, et n'en devint que plus furieux. Enfin il rentra dans l'Eglise catholique au synode tenu à Varsovie en 1591, et fit imprimer sa *Profession de foi*. Depuis ce temps-là, il s'éleva avec zèle contre les protestants, et publia un grand nombre de livres de controverse. On a imprimé ses *Opuscules* en 1565, in-8. On lui doit aussi les *Annales du règne de Sigismond-Auguste*, in-12, en latin, et *Institutio principis*. Son vrai nom était *Orzechowski*; mais on sait que dans la langue polonaise, et en général dans l'esclavone, mère de tant d'autres, plusieurs lettres semblent disparaître dans la prononciation, quoique les indigènes prétendent les faire sentir.

OLAF ou OLAUS, *Olavus*, roi de Norwège surnommé le Gros, puis le Saint, né vers 992, seconda le zèle de Leif, fils d'Eric le Roux, pour la conversion des Groëlandais, et envoya dans ce pays des ecclésiastiques qui y formèrent une chrétienté florissante; il mourut l'an 1055. Un an après sa mort son corps fut déterré avec solennité, pour être exposé à la vénération publique, et sous les règnes suivants ses reliques furent placées dans une église qui devint la cathédrale de Drontheim. Eynar Skuldesen, scalde ou poète du XI^e siècle, a composé un *Poème sur saint Olaus*, qui est inséré dans l'édition de Snorro Sturleson, publiée à Copenhague.

* OLAFSEN (Eggert), naturaliste et voyageur, né en 1721 en Islande, fit ses études à Copenhague, et sur la demande de l'académie des sciences fut chargé de faire un voyage scientifique dans son pays natal, dont la géographie physique et les productions naturelles étaient encore imparfaitement connues. A son retour de cette course, dans laquelle il avait eu pour compagnon son compatriote Povelson, il mit en ordre ses observations, puis repassa en Islande où il remplit les fonctions de vice-grand-bailli dans les quartiers du sud et de l'est; il se noya le 30 mai 1768. Son *Voyage en Islande*, contenant des observations sur les mœurs et les usages des habitants, la description des bois, etc., Soroë, 1772, 2 vol. in-4 avec cartes et fig., a été traduit en allemand, Copenhague, 1774, et en français par Gauthier de La Peyronie, Paris, 1802, 5 vol. in-8, et atlas in-4. Ce voyage instructif, mais d'une lecture peu agréable, sera moins recherché depuis la publication de celui de M. Guimard, Paris, 1840, 6 vol. in-8, avec atlas in-4. On cite encore d'Olafsen : *Enarrationes historiae de Islandiae naturæ et constitutione*, 1749, in-8; *Disputationes duæ de Ortu et progressu superstitionis circa ignem Islandiæ subterraneum*, 1751, in-4; *Lachanologia islandica*, ou *Traité des plantes potagères en Islande*, 1774, in-8; Magnus Olafsen, frère d'Eggert, et Biørn Haldorfen publièrent ce livre, dont le gouvernement fit distribuer les exemplaires en Islande.

OLAHUS (Nicolas), né à Hermanstadt en 1495, d'une famille qui descendait des princes de la Moldavie, s'appliqua, sans presque aucun secours de maîtres, à l'étude des belles-lettres, et y fit de grands progrès. Il fut pourvu successivement de canonicats dans l'église de Cinq-Eglises et dans celle de Strigonie : ses vertus et sa prudence dans les affaires le placèrent dans le conseil de Louis II, roi

de Hongrie. Après la bataille de Mohatz, où ce prince perdit la vie, il fut fait gouverneur d'Albe-Royale. Charles-Quint ayant nommé Marie, reine douairière de Hongrie, veuve de Louis, au gouvernement des Pays-Bas, cette princesse choisit Olahus pour son ministre. Après avoir demeuré huit ans à Bruxelles en cette qualité, il fut nommé par Ferdinand, frère de Charles-Quint et roi de Hongrie, évêque de Zagrab et chancelier du royaume de Hongrie, et placé ensuite sur le siège d'Agria en 1548. Il y déploya tout son zèle pour réparer les maux que l'hérésie avait faits dans ce vaste diocèse, et il eut la consolation de voir ses efforts couronnés d'un heureux succès. Pendant le fameux siège de cette ville en 1552, il anima les généraux et les soldats à la défendre courageusement contre l'ennemi du nom chrétien, et on peut dire que ses libéralités et ses discours ne contribuèrent pas peu à faire lever le siège de cette ville. Ferdinand le nomma à l'archevêché de Strigonie en 1555; il occupa ce siège pendant quinze ans, et s'appliqua sans relâche à faire fleurir dans son diocèse la religion avec toutes les vertus qu'elle produit. Il tint à cet effet deux conciles nationaux à Tyrnau, dont les actes ont été imprimés à Vienne en 1560, in-4. C'est par sa munificence et celle de l'empereur que se forma le collège des jésuites de Tyrnau, le premier qui fut établi en Hongrie, alors en proie aux nouvelles hérésies et à tous les genres de séductions : il fonda encore dans la même ville un séminaire pour les jeunes clercs. En 1562, il fut palatin du royaume : et après avoir couronné Maximilien en qualité de roi de Hongrie, il mourut à Tyrnau l'an 1568. On a de ce savant et pieux prélat : une *Chronique de son temps*; une *Histoire d'Attila*, Presbourg, 1558; une *Description de la Hongrie*, Presbourg, 1755. On trouve sa *Vie* très-détaillée dans l'*Histoire des palatins de Hongrie*, par le père Muszka, jésuite, Tyrnau, 1752, in-fol.

OLAUS MAGNUS. *Voy.* MAGNUS.

OLAUS RUDBECK. *Voy.* RUDBECK.

* OLAVIDÉ (Paul-Antoine-Joseph), homme d'état, connu aussi sous le nom de *Comte de Pilo*, né vers 1725 à Lima, perfectionna ses études à Alcalá de Hénarez et à Madrid; suivit le comte d'Aranda dans son ambassade en France en qualité de secrétaire, et, de retour en Espagne, fut comte par Charles III, fut nommé intendant de Séville, et investi des pouvoirs nécessaires pour peupler et défricher la Sierra-Moréna. Ce pays aride fut rendu à l'agriculture et au commerce; et bientôt on vit s'élever des manufactures florissantes dans des lieux naguères inhabités. Mais imbu des opinions philosophiques qui commençaient à dominer en France, Olavidé donnait lieu par sa conduite à des reproches graves de la part des hommes sensés, qui regardant la religion comme le plus ferme appui des états et qui pensent que les bonnes mœurs sont plus nécessaires que les richesses au bonheur d'une nation. Les propos inconsidérés qu'il se permettait sur des objets respectables, et la légèreté avec laquelle il condamnait les règles introduites par l'église dans la société chrétienne, donnèrent lieu à des plaintes qui parvinrent enfin

aux oreilles du roi. Ce prince crut un exemple nécessaire pour arrêter les progrès du mal; et il permit qu'Olavidé fût traduit à l'inquisition. Condamné à passer huit ans dans un couvent où il serait assujéti à des pratiques pieuses; trois ans après, en 1780, une surveillance peu sévère lui facilita son évasion, et il vint en France où il fut accueilli comme un martyr de la philosophie. Olavidé crut voir dans la révolution française le commencement d'une ère de bonheur par l'humanité; mais il ne tarda pas d'être cruellement dé trompé. Jeté dans les prisons de la terreur, en 1794, il y regretta plus d'une fois la cellule qu'il avait habitée en Espagne. Ce fut après cette dernière épreuve, que, revenu de ses égarements, il composa l'*Evangelio en triunfo*, etc.; le *Triomphe de l'Evangile*, ouvrage où il expose avec autant de vivacité que de force, les grandes preuves de cette religion sainte qui seule peut assurer notre bonheur sur la terre. Le succès en fut complet; dans moins de deux ans, il eut huit éditions, et fut traduit dans plusieurs langues, notamment en français par Buynand-des-Echelles, Lyon, 1805, 4 vol. in-8. Olavidé ayant obtenu la permission de retourner en Espagne, se retira dans une petite ville de l'Andalousie, où il mourut en 1805, à 78 ans.

OLBERT ou ALBERT, né à Lerne, près de Thuin, dans le pays de Liège, vers la fin du x^e siècle, embrassa la vie monastique à Lobbes, fut envoyé dans le monastère de Saint-Germain-des-Près à Paris, de là à Troyes et enfin à Chartres, où il se perfectionna dans les sciences divines sous Fulbert, évêque de cette ville. Olbert fut fait abbé de Gemblours, puis appelé pour être le premier abbé du monastère de Saint-Jacques, que l'on venait d'ériger à Liège, où il mourut l'an 1048. On a de lui : un *Recueil de canons*, qu'il fit avec Burchard, évêque de Worms; *Vie de saint Véron*, publiée par Georges Galopin. Il est encore auteur de plusieurs autres ouvrages qui n'ont pas été publiés.

OLDECORN (Edouard), plus connu en Angleterre sous le nom de *Hall*, né en 1561, dans la province d'York, fit ses études à Reims et à Rome, où il reçut l'ordre de la prêtrise. Admis dans la compagnie de Jésus, et envoyé comme missionnaire en Angleterre en 1588, il en remplit les fonctions avec beaucoup de zèle et de succès pendant dix-sept ans, dans la province de Worcester. La conjuration des poudres donna occasion de l'arrêter. On l'appliqua cinq fois à la question; mais on ne put apprendre, ni par son aveu, ni par aucun autre témoignage suffisant, qu'il eût eu connaissance de la conjuration. Il protesta toujours qu'il n'avait pas connu ce complot avant qu'il fût public, qu'il n'avait jamais approuvé ni pris la défense des coupables; mais cela ne l'empêcha pas d'être condamné au supplice des traîtres à Worcester, le 7 avril 1606. Il eut la consolation de réconcilier à l'Eglise un des criminels qui subit la mort avec lui, et qui mourut dans de grands sentiments de foi et de pénitence. Un nommé *Littleton* demanda publiquement pardon à Dieu et au père Oldecorn de l'avoir injustement accusé de la conjuration. Nous avons pris ces détails dans les *Mémoires* de

M. Challoner, vicaire apostolique à Londres, imprimés en 1741. *Voy.* JACQUES VI, roi d'Ecosse, et GARNET.

OLDENBURG (Henri), habile physicien et gentilhomme allemand, natif du duché de Brême, était consul à Londres pour la ville de Brême, dans le temps du long parlement de Cromwell. Il étudia dans l'université d'Oxford en 1656, et fut ensuite précepteur du lord Guillaume Cavendish. Lorsque la société royale de Londres fut établie, il en fut associé et secrétaire. Son goût pour les hautes sciences l'unit d'une étroite amitié avec Robert Boyle, dont il traduisit en latin plusieurs ouvrages, et cette amitié fut constante. Enfin, il mourut à Charlton dans la province de Kent, en 1678. C'est lui qui a publié les *Transactions philosophiques* des quatre premières années, en 4 tomes : savoir, depuis le n° 1^{er}, 1664, jusqu'au n° 156, 1667. On remarque parmi les divers morceaux qui composent cette collection, la *Relation chronologique des incendies et embrasements du mont Vésuve*; *Divers exemples de la propriété de la nature dans les hommes et les brutes*; *Avis pour exciter à examiner par la térébration, le suc des arbres*; *Avis sur la découverte de la transfusion du sang*, etc. Il traduisit en outre en anglais une *Explication de l'Apocalypse*, la *Vie de la duchesse de Mazarin*, etc.

OLDENBURGER (Philippe-André), publiciste allemand, né dans le duché de Brunswick, dans les premières années du xvi^e siècle, enseigna le droit et l'histoire à Genève avec réputation. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, publiés sous différents noms, entre autres : *Thesaurus rerum publicarum totius orbis*, 1675, en 4 vol. in-8; livre qui, quoique imparfait, est utile et curieux pour la connaissance des républiques et de leurs intérêts; *Linnæus enucleatus*, in-folio, estimé et nécessaire pour l'étude du droit public de l'Empire; *Notitia Imperii, sive Discursus ad instrumenta pacis Osnabrugo Monasteriensis*, in-4, sous le nom de *Philippus-Andreas Burgoldensis*; un *Traité des moyens de procurer un état tranquille aux républiques*, sous ce titre : *Tractatus de rebus publicis turbidis in tranquillum statum reducendis*. Tous ces ouvrages furent goûtés de ceux qui aiment l'érudition et les études politiques. L'auteur mourut à Genève en 1678.

OLDENDORP (Jean), natif de Hambourg, enseigna le droit à Cologne, puis à Marburg, où il mourut le 5 juin 1561. Il était neveu du célèbre Albert Krantz; mais il n'eut pas le même attachement que lui à la religion catholique, qu'il quitta pour embrasser les nouvelles erreurs. On a d'Oldendorp divers écrits de jurisprudence, peu connus.

OLDHAM (Jean), anglais, né en 1655, à Shipston, dans le comté de Glocester, d'un ministre non conformiste, se distingua par quelques *Traductions*, des *Satires* contre les jésuites, et d'autres poésies, et mourut en 1685, à 50 ans, de la petite vérole. Dryden, son ami, lui consacra un poème funèbre.

OLEARIUS ou plutôt OELSCHLAËGER (Adam), savant voyageur allemand, né d'un tailleur d'habits, en 1605, à Aschersleben, petite ville de la principauté d'Anhalt, professa quelque temps à Leipsig

avec beaucoup de succès. Il quitta ces fonctions pour passer dans le Holstein, où le prince Frédéric le nomma secrétaire de l'ambassade qu'il envoyait au czar et au roi de Perse. Cette course dura près de 6 ans, depuis 1655 jusqu'en 1659. Oléarius, de retour à Gottorp, fut fait en 1650 bibliothécaire, antiquaire et mathématicien du duc. Il remplit cette place avec applaudissement jusqu'à sa mort, arrivée en 1671, à 68 ans. Ce savant joignait à la connaissance des mathématiques celle des langues orientales, et surtout du persan. Egalement propre aux choses utiles et aux arts agréables, il possédait la musique et jouait avec goût de plusieurs instruments. On lui doit : une *Relation* de son *Voyage* de Moscovie, de Tartarie et de Perse, en allemand, Sleswick, 1665, in-fol., aussi exacte que bien détaillée. On en a une traduction française par Wiquefort, dont la meilleure édition est celle de 1727, en 2 vol. in-fol.; une traduction en anglais par Jean Davies, Londres, 1666, in-fol.; et un abrégé en italien, Viterbe, 1658, in-4; Une *Chronique* abrégée du Holstein, in-4; la *Vallée des Roses de Perse*. C'est un recueil d'histoires agréables, de bons mots et de maximes tirés des livres persans. *Pinacotheca rerum naturalium gottorpiensis*, Sleswick, in-fol.

OLEARIUS (Godefroi), docteur en théologie, et surintendant de Hall, mort en 1687, à 81 ans, est auteur d'un *Corps de théologie* à l'usage des luthériens. — Jean OLEARIUS son fils, professeur de rhétorique, puis de théologie à Leipsig, fut l'un des premiers auteurs des journaux de cette ville, sous le titre d'*Acta eruditorum*. Il était né à Hall, en Saxe, en 1659, et il mourut à Leipsig en 1715, à 74 ans, après avoir exercé les emplois les plus distingués de l'université. On a de lui : une *Introduction à la théologie*; une *Théologie positive, polémique, exégétique et morale*, etc., etc.; tous ouvrages infectés des nouvelles erreurs. — Godefroi OLEARIUS, fils de Jean, naquit à Leipsig en 1672, fut professeur en langue grecque et latine à Leipsig, puis en théologie; obtint un canonicat, eut la direction des étudiants, et la charge d'assesseur dans le consistoire électoral et ducal. Il mourut de phthisie en 1715, âgé de 45 ans. On a de lui : *Dissertatio de adoratione Patris per Jesum Christum*, 1709, in-4. Il y réfute une des principales erreurs des sociniens, qui refusaient à J.-C. le titre et les fonctions de médiateur entre Dieu et les hommes; une bonne *Edition* de Philostrate, en grec et en latin, Leipsig, 1709, in-fol.; la *Traduction* latine de l'*Histoire de la philosophie* de Thomas Stanley, Leipsig, 1721, in-4; *Histoire romaine et d'Allemagne*, Leipsig, 1699, in-8. Ce n'est qu'un abrégé.

O'LEARY (Arthur), capucin irlandais, né en 1729 à Cork, fit ses études en France au collège de Saint-Malo, et ayant embrassé la règle de Saint-François, fut chargé de donner les secours spirituels à ceux de ses compatriotes qui se trouvaient dans les hôpitaux de Bretagne. De retour à Cork, il y établit une chapelle qu'il desservait. Lorsque le parlement d'Irlande adoucit les lois pénales contre les catholiques, il publia un écrit intitulé : *La Loyauté prouvée et le serment défendu*. L'effet de cet écrit fut de rassurer les consciences, et de dé-

terminer beaucoup de catholiques à le prêter. Lors de la guerre d'Amérique, lorsque les flottes combinées de France et d'Espagne menaçaient l'Irlande, il rappela dans une adresse aux catholiques, qu'ils devaient rester fidèles au gouvernement. En 1784, il fit tout ce qui dépendait de lui pour arrêter les pillages dans le comté de Cork. Cette conduite lui mérita l'estime générale. Il vint à Londres, où il érigea (dans *Sutton-street*), une chapelle catholique dédiée à saint Patrice, où il prononça, en 1800, l'*Oraison funèbre* de Pie VI. Il mourut à Londres le 8 janvier 1802. On a de lui : *Défense de la divinité de Jésus-Christ et de l'immortalité de l'âme*, Cork, 1776, en réponse à un ouvrage d'un médecin écossais, intitulé : *Pensées sur la nature et la religion*, dirigé contre le christianisme ; *Défense de sa conduite* (d'O'leary) et de ses écrits, contre Woodward, évêque anglican de Cloyne, 1782 ; *Remarques sur la défense de l'association protestante de Wesley* ; *Défense de sa conduite dans l'insurrection de Munster en 1787* ; *Examen de la controverse entre le docteur Carroll et M. Warthon et Hawkins* ; un *Essai sur la Tolérance*, etc. ; des *Sermons* et des *Mélanges*. L'*Eloge funèbre* du P. O'leary a été imprimé à Londres en 1802.

OLÉASTER ou OLÉASTRO (Jérôme), habile dominicain portugais, natif du bourg de Azambuja, qui signifie *olivier*, assista au concile de Trente, en qualité de théologien de Jean III, roi de Portugal. Il refusa à son retour un évêché, fut inquisiteur de la foi, et exerça les principales charges de son ordre dans sa province. On a de lui des *Commentaires* sur le Pentateuque. La bonne édition de ce savant ouvrage, imprimé à Lisbonne, 1556-1558, 5 parties en un vol. in-fol., est recherchée. Il est rare d'en retrouver toutes les parties exactement rassemblées, vu qu'elles parurent en différentes années. On a encore d'Oléaster des *Commentaires* sur Isaïe, Paris, 1622, in-fol. Le latin, le grec et l'hébreu étaient aussi familiers à Oléaster que sa propre langue. Il mourut en 1565, en odeur de sainteté.

OLEN, poète grec, plus ancien, dit-on, qu'Orphée, était de Xante, ville de Lycie. Il composa plusieurs *Hymnes*, que l'on chantait dans l'île de Délos aux jours solennels. On dit qu'Olen fut l'un des fondateurs de l'oracle de Delphes, qu'il exerça le premier les fonctions de prêtre d'Apollon, et qu'il rendait des oracles en vers ; tous ces faits sont très-incertains.

* OLENSCHLAGER (Jean-Daniel d'), savant publiciste allemand, né en 1711, à Francfort sur le Mein, fit ses études à Leipsig et à Strasbourg avec beaucoup de succès, et visita ensuite les principaux états de l'Europe, pour s'instruire de la forme de leurs gouvernements. A son retour dans sa ville natale, il fut nommé membre du sénat, et dans la suite bourgmestre, place qu'il remplit d'une manière distinguée. Il mourut à Francfort, le 27 février 1778. Olen Schlager était très-versé dans le droit public et l'histoire d'Allemagne, qu'il a éclaircis par un grand nombre d'écrits, peu connus en deçà du Rhin, mais estimés de ses compatriotes ; les principaux sont : *Histoire de l'interrègne qui suivit la mort de l'empereur Charles VI*, Francfort,

1746, 4 part. in-4 ; *Introduction à la connaissance de l'histoire et des prérogatives des divers états de l'empire en Allemagne et en Italie*, ibid., 1748, in-8 ; *Histoire de l'empire romain, durant la première moitié du quatorzième siècle*, ibid., 1753, in-4 ; *Nouvelle explication de la bulle d'or de l'empereur Charles IV*, avec 116 chartes, ibid., 1766, in-4. Tous ces ouvrages sont en allemand. *Voy. la Nouvelle Europe savante* (en allem.), ix, 187.

OLESNIKI (Sbignée), l'un des plus grands hommes que la Pologne ait produits, né en 1589 d'une noble et ancienne famille, fut secrétaire du roi Ladislas Jagellon. Ce fut en cette qualité qu'il suivit ce monarque dans ses expéditions militaires. Il fut assez heureux pour lui sauver la vie en renversant d'un tronçon de lance un cavalier qui venait droit à ce prince. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et obtint l'évêché de Cracovie et le chapeau de cardinal. Ladislas l'employa dans les ambassades et dans les affaires les plus importantes. Ce prince lui laissa en mourant, pour marque de sa bienveillance, l'anneau qu'il avait reçu autrefois de la reine Hedwige, sa première femme, comme le gage le plus cher et le plus précieux de son amitié. Olesniki témoigna sa reconnaissance en faisant élire à Posnanie, en 1453, le jeune Ladislas, son fils aîné, qui fut depuis roi de Hongrie, et qui périt malheureusement à la bataille de Varna en 1444. Le cardinal évêque de Cracovie fit ensuite élire Casimir, frère du jeune Ladislas, et rompit l'élection où quelques Polonais avaient élu Boleslas, duc de Moscovie. Cet illustre prélat finit tranquillement ses jours à Sandomir, le 1^{er} avril 1455, à 66 ans. Une régularité exemplaire, et une fermeté inflexible, qui n'avait en vue que les intérêts et la gloire de la religion, du roi et de sa patrie, formaient son caractère. Il laissa tous ses biens aux pauvres, dont il avait été le père pendant toute sa vie.

OLIER (Jean-Jacques), instituteur, fondateur et premier supérieur de la communauté des prêtres et du séminaire de Saint-Sulpice à Paris, était second fils de Jacques Olier, maître des requêtes. Il naquit à Paris en 1608. Après avoir fait ses études en Sorbonne, il fit un voyage à Notre-Dame de Lorette. De retour à Paris, il se lia très-étroitement avec Vincent de Paul, instituteur des lazaristes. Son union avec ce saint lui inspira l'idée de faire des missions en Auvergne, où était située son abbaye de Pébrac. Son zèle y produisit beaucoup de fruits. Quelque temps après, le cardinal de Richelieu lui offrit l'évêché de Châlons-sur-Marne, qu'il refusa. Il projetait de fonder un séminaire pour disposer aux fonctions sacerdotales les jeunes gens qui embrassaient l'état ecclésiastique, lorsqu'on lui proposa la cure de Saint-Sulpice. Après s'être démis de son abbaye, il accepta cette cure comme un moyen propre à exécuter ses desseins, et en prit possession en 1642. La paroisse de St.-Sulpice servait alors de retraite à tous ceux qui vivaient dans le désordre. De concert avec les ecclésiastiques qu'il avait amenés avec lui de Vaugirard, où ils avaient vécu quelque temps en communauté, il travailla à la réforme des mœurs avec autant de succès que de zèle. Sa paroisse devint la plus régulière de Paris. On sait com-

bien les duels étaient alors fréquents : il vint à bout d'en arrêter la fureur. Il engagea plusieurs seigneurs à faire publiquement dans son église, un jour de Pentecôte, une protestation qu'ils signèrent, de ne donner ni d'accepter aucun cartel; ce qu'ils exécutèrent très-fidèlement. Cet exemple fut suivi de plusieurs autres seigneurs, avant même que l'autorité du roi eût arrêté le cours de ce désordre. Au milieu de tant de travaux, il n'abandonna pas le projet de fonder un séminaire. Comme le nombre des prêtres de sa communauté s'était très-multiplié, il crut trouver une occasion favorable, et commença à les partager. Il en destina une partie à la direction du séminaire, pour la fondation duquel il obtint des lettres-patentes en 1643. L'autre partie continua à l'aider dans les fonctions du saint ministère. Quoique partagés pour deux objets différents, ces ecclésiastiques n'ont jamais formé qu'un même corps. Ce qu'il y a de remarquable dans cette œuvre, c'est que, depuis son établissement, on n'a jamais manqué de sujets, malgré le grand nombre qu'en exige l'étendue de la paroisse, le Séminaire de Paris et ceux de la province, et quoiqu'ils n'y soient attirés par aucun intérêt, ni retenus par aucun engagement. En 1646, il fit commencer la construction de l'église de Saint-Sulpice; mais le vaisseau de cette église n'étant pas assez grand pour le nombre des paroissiens, il fit, de concert avec son successeur, jeter de nouveaux fondements en 1653, pour l'église que l'on voit aujourd'hui. Ce pieux fondateur s'étant démis de sa cure en 1652, se retira dans son séminaire, et travailla à faire de semblables établissements dans quelques diocèses, et à planter la foi à Mont-Réal en Amérique, par les missionnaires qu'il y envoya. Après s'être signalé par ces différents établissements, il mourut saintement en 1657, à 49 ans. Olier était un homme d'une charité ardente et d'une piété tendre. Il jouissait d'une grande réputation de science et de vertu; Bossuet l'appelle *virum præstantissimum ac sanctitatis odore florentem*. On a de lui quelques ouvrages de spiritualité, entre autres des *Lettres*, publiées à Paris, 1674, in-12, remplies d'onction, mais dans lesquelles on désirerait quelquefois une dévotion moins minutieuse et plus éclairée; un *Traité des saints ordres*, 1676, réimprimé en 1817; un *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure*; une *Journée chrétienne*, etc. Le père Giry a donné un court abrégé de sa *Vie* en un petit vol. in-12, d'après des mémoires que lui avait communiqués Leschassier, un des successeurs d'Olier, dans la place de supérieur du séminaire. La *Vie* de M. Olier, par Nagot, a été réimprimée en 1818, revue par le card. de Bausset. Voy. DONCOURT.

* OLIER DE NOINTEL (Charles-François), né en 1650, était fils d'Edouard Olier, marquis de Nointel, conseiller au parlement de Paris. Il suivit d'abord la même carrière et fut conseiller en 1661. Quelques années plus tard, il devint conseiller d'état et fut ambassadeur à Constantinople, de 1670 à 1678. Il mourut à Paris en 1685. Ayant entrepris un voyage dans l'Archipel, il en rapporta plusieurs inscriptions. Après sa mort, arrivée en 1700, ces monuments, précieux pour l'histoire, passèrent à

Thévenot, garde de la bibliothèque du roi. Ses héritiers les vendirent à Baudelot de Dairval, qui les laissa par testament, en 1722, à l'académie des inscriptions dont il était membre. On les voyait au dépôt des Petits-Augustins, fondé par Lenoir (voy. ce nom).

OLIMPO (Balthasar), poète italien du xvi^e siècle, dont on a *Pegasea in stanze amorose*, Venise, 1525, in-8; *La gloria d'Amore*, 1550, in-8. Le recueil de ses *Œuvres*, avec les deux pièces précédentes, 1558 et 1559, a huit parties en 2 vol. in-8 : en général, c'est très-peu de chose.

OLIVA. Voy. GABRIELLI.

OLIVA (Alexandre), général de l'ordre de Saint-Augustin, et célèbre cardinal, né à Sassoferrato, de parents pauvres, prêcha avec réputation dans les premières villes d'Italie. Son savoir, sa vertu, et surtout une modestie extrême au milieu des applaudissements, lui méritèrent l'amitié et l'estime de Pie II, qui l'honora de la pourpre, et le nomma à l'archevêché de Camerino. Ce pontife l'employa dans plusieurs négociations importantes, et il eut autant à se louer de sa dextérité que de sa prudence. Ce vertueux cardinal mourut à Tivoli en 1465, à 53 ans. On a de lui : *De Christi ortu sermones centum*; *De cœna cum apostolis facta*; *De peccato in Spiritum sanctum*. Ces ouvrages sont des monuments de son érudition et de sa piété. Son caractère était fort doux, et il y avait autant d'agrément à vivre avec lui, que de plaisir à le lire.

OLIVA (le P. Fernand PEREZ), savant littérateur espagnol, naquit à Cordoue en 1497, embrassa l'état religieux, fut attaché aux papes Léon X et Adrien VI, devint recteur de l'université de Salamanque, et puis précepteur de Philippe II. Il se distingua par ses connaissances dans les langues anciennes, traduisit plusieurs tragédies du grec, parmi lesquelles on cite : *La Vengeance d'Agamemnon*, et *Hécube affligée*, que l'on trouve dans le *Parnasse espagnol*. Ces deux *Tragédies*, les premières qui aient paru en espagnol, sont excellentes au jugement des critiques de cette nation. On cite de lui : trois autres ouvrages en forme de dialogues, savoir, *sur la dignité de l'homme*, *sur l'emploi des richesses*, et *sur la chasteté*. Il est mort en 1535, âgé de 56 ans. Ambr. Moralès (voy. ce nom), son neveu, a donné le recueil des *Œuvres* du P. Oliva, Cordoue, 1588, in-4. Parmi les pièces renfermées dans ce volume on distingue le *Dialogue* sur la dignité de l'homme, le plus remarquable des écrits d'Oliva. C'est le premier modèle que la littérature espagnole ait offert d'une discussion nette et franche, dans un langage correct, noble et élégant. Les *Œuvres poétiques* d'Oliva ont été réimprimées plusieurs fois; l'édition de Madrid, 1787, 2 vol. in-8, est estimée.

OLIVA (Jean-Paul), jésuite, né à Gênes en 1600, d'une famille illustre, qui a donné deux doges à cette république, prêcha avec beaucoup de succès et d'éclat dans les principales villes d'Italie, et devant les papes Innocent X, Alexandre VII, Clément IX et Clément X. Il fut élu général de son ordre en 1664, et mourut à Rome en 1681, à 81 ans. On a de lui : un recueil de *Lettres*, estimées; des *Ser-*

mons, qui sont un monument de son éloquence; des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Écriture. Son *Commentaire* sur le septième chapitre du premier livre d'Esdras montre jusqu'où on doit porter le respect et la soumission envers ceux que Dieu nous a donnés pour maîtres, quels qu'ils puissent être.

OLIVA (Jean), né en 1689 à Rovigo dans les états de Venise, embrassa l'état ecclésiastique, et fut élevé au sacerdoce en 1711. Son goût et son talent décidés pour la littérature le firent nommer à la place de professeur d'humanités à Azolo, qu'il occupa pendant huit ans. Il alla à Rome en 1715, où il fut bien accueilli par Clément XI. Après la mort de ce pape, il eut la place de secrétaire du conclave; place qui lui procura la connaissance du cardinal de Rohan, qui se l'attacha, l'emmena à Paris et le fit son bibliothécaire en 1722. Le cardinal n'eut qu'à se louer de ce choix. Sa bibliothèque devint le centre de l'érudition et l'asile de savants étrangers. Trente-six années de recherches continuelles enrichirent prodigieusement le dépôt confié à l'infatigable abbé Oliva. Il le conserva jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 19 mars 1757. On doit à sa plume laborieuse et savante : un *Discours* latin qu'il prononça dans le collège d'Azolo, sur la nécessité de joindre l'étude des médailles anciennes à l'histoire des faits; une *Dissertation* sur la manière dont les études s'introduisirent chez les Romains, et sur les causes qui firent déchoir les lettres parmi eux; une autre *Dissertation* sur un monument de la déesse Isis. Ces trois ouvrages ont été publiés à Paris, 1758, in-8, chez Martin, sous le titre d'*Œuvres diverses de l'abbé Oliva*; on lui doit encore des *Éditions* d'un manuscrit de Silvestris sur un ancien manuscrit de Castor et Pollux, avec la vie de l'auteur, in-8; de plusieurs lettres du Pogge, qui n'avaient point encore paru; le *Catalogue* manuscrit de la bibliothèque du cardinal de Rohan, en 25 vol. in-fol.; la traduction, en latin, du *Traité du choix et de la méthode des études*, de l'abbé Fleury, et en français des *impostures de l'histoire* de Lancelotti.

OLIVAREZ (Gaspard de GUZMAN, comte duc d'), né à Rome, d'une illustre maison d'Espagne, acquit une grande faveur auprès de Philippe IV. Après avoir été son favori, il devint son premier ministre à la place du duc d'Uzèda, et jouit d'une autorité presque absolue pendant 22 ans. Son ministère ne fut pas heureux. L'Espagne se trouvant affaiblie par les guerres qu'elle soutenait contre les puissances voisines, les Catalans, excités par des émissaires français, profitèrent de cette circonstance pour se révolter. Les Portugais firent la même chose avec un succès plus durable, et reconnurent pour roi, l'an 1640, le duc de Bragance. Les Espagnols battus sur terre par les Français, et sur mer par les Hollandais, et n'éprouvant partout que des malheurs, s'en prirent à la négligence du ministre. Leurs plaintes parvinrent jusqu'au trône. On fut obligé de renvoyer, l'an 1645, le ministre, au moment où, délivré de son plus redoutable rival (le cardinal de Richelieu), il aurait pu rétablir les affaires du gouvernement. Olivarez allait être rappelé, s'il n'eût pas précipité ses espérances, dit

Hénault : « Car en voulant se justifier par un écrit » qu'il publia, il offensa plusieurs personnes puissantes, dont le ressentiment fut tel, que le roi » jugea à propos de l'éloigner encore davantage, » en le confinant à Toro, où il mourut bientôt de » chagrin. » Ce fut le comte d'Olivarez qui engagea Philippe IV, encore jeune, à se donner le titre de *Grand*, que la postérité a désavoué. Olivarez voulait annoncer par ce titre les vastes projets qu'il apportait dans le maniement du pouvoir : c'est à son administration qu'on fait remonter l'époque de la décadence de l'Espagne. Il voulut soutenir à la fois trois guerres désastreuses, en Italie, en Hollande et en Allemagne. Les Espagnols eurent quelques succès contre les Allemands : ceux que remporta le fameux Spinosa, dans les Pays-Bas, furent détruits par la prise du Brésil par les Hollandais, et ce fut en vain qu'il essaya de reconquérir le Portugal. En quittant le ministère, il laissa pour successeur D. Louis de Haro, son neveu. Il mourut en 1645. Le comte de la Rocca a écrit l'*Histoire du ministère d'Olivarez*. — *La relation de sa disgrâce*, par Guidi, a été traduite en français par A. Félibien, Paris, 1650, in-8.

OLIVE (Pierre-Jean), cordelier de Serignan dans le diocèse de Béziers, était un partisan zélé de la pauvreté et de la désappropriation des biens. Les religieux de son ordre, ennemis du joug qu'il voulait leur imposer, cherchèrent des erreurs dans son *Traité de la pauvreté* et dans son *Commentaire* sur l'Apocalypse. Ils crurent en avoir trouvé plusieurs, qui furent censurées sur leur dénonciation. Olive expliqua sa doctrine dans le chapitre général tenu à Paris, en 1292, et ses accusateurs furent confondus. Il mourut à Narbonne l'an 1297, en odeur de sainteté.

OLIVET (Joseph THOULIER d'), né à Salins en 1682, fut élevé par son père depuis conseiller au parlement de Besançon. Il entra de bonne heure chez les jésuites, où il avait un oncle distingué par son savoir. Après avoir fait sa théologie à Reims, à Dijon et à Paris, et avoir essayé ses talents en divers genres, comme poète, comme prédicateur, comme humaniste, il quitta cette compagnie célèbre à l'âge de 35 ans. Quelque temps avant sa sortie des jésuites, on voulut lui confier l'éducation du prince des Asturies; il aimait mieux venir à Paris, vivre dans le sein des lettres. Il se fit en peu d'années une telle réputation, que, lorsqu'il était occupé à rendre les derniers soins à son père mourant, l'académie française le choisit en 1725, quoique absent, par la seule considération de son mérite. L'étude de la langue française devint son objet de préférence, mais il n'oublia pas les langues anciennes. Il s'attacha surtout à Cicéron, pour lequel il conçut une admiration qui tenait de l'enthousiasme. La cour d'Angleterre lui proposa de faire une magnifique édition des ouvrages de cet orateur. Ayant montré au cardinal de Fleury les lettres qu'on lui écrivait à ce sujet, et oubliant les riches promesses de l'étranger, il consacra à l'éducation du dauphin le travail qu'il eût offert au duc de Cumberland. Cet ouvrage long et pénible parut à Paris, 1740, 9 vol. in-4, avec des *Commen-*

taires choisis, purement écrits et pleins d'érudition. L'abbé d'Olivet avait eu dès sa jeunesse les liaisons littéraires les plus étendues et les plus illustres. Il compta au nombre de ses amis l'évêque de Soissons et toute la maison de Sillery, le savant Huet, le père Hardouin, le père de Tournemine, Despréaux, Rousseau, le président Bouhier, etc. Newton et Pope le traitèrent à Londres comme Clément XI l'avait traité à Rome, avec une distinction qui supposait une haute estime. Il avait l'accès le plus familier chez le cardinal de Fleury; l'évêque de Mirepoix l'écoutait avec confiance. Il mourut le 6 octobre 1768. L'abbé d'Olivet était un excellent critique, un grammairien consommé. Savant sans pédanterie et sans faste, il n'avait pas moins de goût que de savoir. Ses ouvrages sont : *Entretiens de Cicéron sur la nature des dieux*, traduits en français, 1763, 2 vol. in-12. Le président Bouhier eut part à cette version, dont les notes sont savantes. La *Traduction* des philippiques de Démosthènes et des Catilinaires de Cicéron, élégante et fidèle, conjointement avec le président Bouhier, 1763, in-12; *Histoire de l'académie française*, pour servir de suite à celle de Pélisson, in-12; ouvrage estimable pour les recherches. Le style en est simple, et l'on s'aperçoit que l'historien songe plus à instruire qu'à briller. Homme d'un caractère et d'un goût très-austères, zélé partisan des anciens, il n'a pas été plus prodigue d'ornements que Pélisson. Tous deux ont pensé qu'une noble simplicité était la parure qui convenait le mieux à ce genre d'ouvrage. « Alors, dit un critique judicieux, le grave sénat » de la littérature française n'était point encore » changé en théâtre, les assemblées académiques » n'étaient point encore devenues des spectacles, » où l'on applaudit, où l'on siffle, où les femmes » donnent le ton; et l'on ne voyait point les quakers » rante immortels, obligés de mendier, par de misérables pointes, les acclamations d'une troupe » d'oisifs qui prétend qu'on l'amuse à sa manière : » ils n'avaient point à craindre, en parlant raison, » d'être interrompus comme de vils histrions, par » les huées d'un auditoire qui ne veut que de l'esprit. » *Tusculanes* de Cicéron, dont trois sont traduites par l'abbé d'Olivet, et les deux autres par le président Bouhier; *Remarques sur Racine*, in-12. (Voy. l'article de ce poète et celui de l'abbé des Fontaines.) *Pensées de Cicéron*, pour servir à l'éducation de la jeunesse, in-12. Toutes les traductions de l'abbé d'Olivet jouissent d'une estime générale. *Prosodie française*, d'une grande utilité pour les étrangers et les nationaux. D'Olivet, quoique intimement lié avec le cardinal de Fleury, et l'évêque de Mirepoix, dispensateur des grâces, ne demanda jamais rien, et ne posséda qu'un petit bénéfice dans sa province. Voy. son éloge dans l'*Histoire des membres de l'acad. franç.* par d'Alembert, tome 6.

OLIVETAN (Pierre Robert), parent du fameux Calvin, né à Noyon, fit imprimer en 1535, in-fol., à Neufchâtel où il avait été obligé de se retirer après sa première prédication, une *Traduction* française de la Bible, la première qui ait été faite sur l'hébreu et sur le grec. Elle est écrite d'un style dur et barbare, et n'est pas fidèle. Le caractère de l'im-

pression est gothique, et la diction ne l'est pas moins. Sa rareté est son seul mérite. Calvin passe pour avoir eu la plus grande part à cette traduction. Olivetan survécut peu à sa publication, et mourut à Ferrare en 1538. Quelques fanatiques de son parti publièrent qu'il fut empoisonné à Rome; mais c'est un conte qui n'a aucun fondement. On réimprima la *Bible* d'Olivet à Genève, 1340, in-4, revue par Jean Calvin et N. Malingre. Cette édition est encore plus rare que la première. On l'appelle la *Bible de l'Epee*, de l'enseigne de l'imprimeur.

OLIVIER de Malmesbury, savant bénédictin anglais au 11^e siècle, s'étant appliqué à la mécanique, voulut imiter Dédale et voyager dans les airs. Il s'élança du haut d'une tour; mais les ailes qu'il avait attachées à ses bras et à ses pieds, n'ayant pu le porter qu'environ 120 pas loin de cette tour, il se cassa les jambes en tombant, et mourut à Malmesbury l'an 1060. Cette expérience, quoique malheureuse, prouve qu'il n'est point impossible à l'homme de se soutenir quelque temps en l'air. On sait que les efforts du célèbre Dante, de Baeville, de Paul Guidotti, d'un jésuite de Padoue, d'un théatin de Paris, etc., eurent aussi du succès; en 1782, le mécanicien Blanchard parvint à s'élever à une certaine hauteur. Il ne faut cependant pas conclure de là que nous planerons un jour dans les airs comme les aigles des Alpes; presque tous les hommes volants dont nous venons de parler périrent de leur chute, et la découverte ne produisit aucun bon résultat. M. Mongez, chanoine régulier de la congrégation de France, dans un *Mémoire sur l'imitation du vol des oiseaux*, lu à l'académie de Lyon en 1775, a très-bien démontré que les efforts de l'homme n'atteindront jamais à cette dangereuse imitation, qui mettrait la plus destructive confusion dans toutes les affaires de ce bas monde. M. de Lalande, dans une *Lettre adressée* (en 1782) aux auteurs du *Journal des Savants*, a prouvé la même chose : *Pennis non homini datis*. Hor. Voy. DANTE, Jean-Baptiste.

OLIVIER (François), chancelier, président à mortier au parlement de Paris, né dans cette ville en 1497, fut envoyé en qualité d'ambassadeur aux diètes de Spire en 1542 et 1544. François 1^{er} lui donna en 1545 la place de chancelier de France; mais la duchesse de Valentinois lui fit ôter les sceaux, sous Henri II. Rappelé à la cour de François II en 1559, il s'y trouva lorsque l'empereur Ferdinand 1^{er} envoya l'évêque de Trente en France, pour y demander la restitution de Metz, Toul et Verdun. La demande était juste, et l'ambassadeur de Ferdinand en avait fait convenir la plupart des membres du conseil; mais le chancelier, qui y présidait, déconcerta ses mesures, en proposant de trancher la tête à celui qui opinerait pour la restitution. Ce magistrat mourut à Amboise en 1560.

OLIVIER (Jean), oncle du chancelier de France dont on vient de parler, fut évêque d'Angers en 1552. De simple religieux étant devenu grand aumônier au monastère de Saint-Denys, et ensuite abbé de Saint-Crepin et de Saint-Médard de Soissons, il permuta cette dernière abbaye pour l'évêché d'Angers, où il partagea son temps entre les

fonctions pastorales et les lettres. On a de lui un poème latin, intitulé *Jani Olivarii Pandora*, Paris, 1542, in-8 (1), et Reims, 1618, in-8, traduit en français par Gabriel Michel de Tours, in-8, et par Pierre Bouchet, Poitiers, 1548, in-8. Ce prélat gouverna son diocèse avec autant de zèle que de lumière, et fit le bien sans faste et sans ostentation. Il mourut le 12 avril en 1540. Il ne faut pas le confondre avec un autre Jean OLIVIER, ou *Olivarius*, de Gand, professeur d'éloquence et de langue grecque à Douai, mort à Cambrai vers l'an 1624, qui nous a laissé plusieurs *Poèmes* estimés, et une bonne *Édition* de saint Prosper, enrichie de variantes, plus ample et plus correcte que celles qui avaient paru jusqu'alors, Douai, 1577, et réimprimée plusieurs fois depuis.

OLIVIER (Séraphin), cardinal, natif de Lyon, évêque à Bologne en droit civil et canon. Étant allé à Rome il y fut connu par Pie IV, devint auditeur de rote, et exerça cet emploi pendant 40 ans. Grégoire XIII et Sixte V l'employèrent en diverses nonciatures. Clément VIII lui donna en 1604 le chapeau de cardinal, à la recommandation du roi Henri IV. Il fut évêque de Rennes, après la mort du cardinal d'Ossat. On a de lui : *Decisiones rotæ romanæ*, en 2 vol. in-fol., Rome, 1614; et Francfort, avec des additions et des notes, 1615. Olivier mourut en 1609, âgé de 71 ans.

OLIVIER (Claude-Matthieu), avocat au parlement d'Aix, né à Marseille en 1701, contribua beaucoup à l'établissement de l'académie de Marseille, dont il fut un des premiers membres. Inconstant et excessif en tout, après avoir donné 15 jours à étudier le Code et le Digeste, ou à se remplir des beautés des orateurs anciens et modernes, il en abandonnait 15 autres, souvent un mois entier, à une vie désoccupée et frivole. Il mourut en 1756, à 55 ans, après avoir publié : *l'Histoire de Philippe, roi de Macédoine, et père d'Alexandre le Grand*, 1740, 2 vol. in-12. Le style n'est nullement historique. Il est en général sec, décousu, et sur le ton de dissertation. On y rencontre cependant des morceaux pleins de feu et de tours originaux. *Mémoires sur les secours donnés aux Romains par les Marseillais pendant la 2^e guerre punique; Mémoires sur les secours donnés aux Romains par les Marseillais, durant la guerre contre les Gaulois.*

OLIVIER DE SERRES, seigneur de Pradel, célèbre agronome, né en 1539, à Villeneuve-de-Berg, petite ville du Vivarais, est particulièrement connu par son *Théâtre d'agriculture*, ou *Ménage des champs*, in-fol. et 2 vol. in-4, recueil immense de bons principes et d'excellents préceptes, d'où ont été tirés nos meilleurs livres d'agriculture, tels que *la Maison rustique*, etc. Il a été imprimé pour la première fois en 1600, in-fol., et depuis très-souvent réimprimé. M. Gisors en a rajourné le style dans son édition de 1805, 4 vol. in-8. Cette édition, sans notes et d'ailleurs défectueuse sous plus d'un rapport, est très-inférieure à celle que la société d'agriculture du département de la Seine a publiée

en 1804, 2 vol. in-4, augmentée de notes, d'un vocabulaire, etc. Olivier de Serres mourut en 1619.

* OLIVIER (Guillaume-Antoine), voyageur et entomologiste, naquit le 19 janvier 1756, aux Ares, près de Fréjus. Ses premières études terminées, il se rendit à Montpellier, où il reçut le grade de docteur en médecine. Secondé par Gouan et Broussonnet, il s'adonna, avec ardeur, à l'étude des sciences naturelles. Venu à Paris, il s'y fit connaître avantageusement et fut envoyé par Gigot d'Orcy (*voy. ce nom*), en Angleterre et en Hollande, pour y recueillir les insectes de ces deux pays. A son retour de cette excursion, il fut chargé de la partie entomologique de l'*Encyclopédie*. La révolution l'ayant forcé de suspendre ses travaux, il accepta une mission en Perse avec Brugnières (*voy. ce nom*). Il supporta les fatigues et les dangers d'une expédition aussi longue que périlleuse, et revint seul en France après six années d'absence (décembre 1798), rapportant de nombreuses collections sur toutes les parties de l'histoire naturelle. Admis en 1800 à l'institut, il se livra avec une nouvelle ardeur à ses travaux scientifiques, et rédigea de nombreux *Mémoires* qui sont insérés dans les recueils de l'institut et dans ceux de la société d'agriculture dont il faisait également partie. Nommé professeur de zoologie à l'école d'Alfort, il sembla redoubler d'activité; mais attaqué tout-à-coup d'une maladie de langueur, les médecins l'envoyèrent respirer l'air natal : il en fut peu soulagé. S'étant arrêté à Lyon, en revenant on le trouva mort dans son lit, le 1^{er} octobre 1814, d'un anévrisme. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire naturelle des coléoptères*, 1789-1808, 6 vol. in-4, avec 565 pl. Comme Dejean (*voy. ce nom*, III, 175), n'a pas terminé son grand ouvrage, celui d'Olivier est encore le plus complet que l'on ait sur cette nombreuse classe d'insectes; *Dictionnaire de l'histoire naturelle des insectes* de l'*Encyclopédie méthodique*, 1789-1819, 9 vol. in-4. Il a eu pour collaborateurs Mauduyt, Latreille et Godard. *Voyage dans l'empire Ottoman, l'Égypte et la Perse*, 1802-1807, 3 vol. in-4, ou 6 vol. in-8, avec atlas. Ce voyage a beaucoup perdu de l'intérêt qu'il avait lors de sa publication, cependant on le lit encore avec plaisir. Olivier a fourni plusieurs articles au *Nouveau dictionnaire d'Histoire naturelle appliquée aux arts*, de Dériville. Son *éloge*, lu à l'institut par Cuvier, contient une juste appréciation de ses travaux et de son caractère.

* OLIVIER (Gabriel-Raymond-Jean-de-Dieu-François d'), né à Carpentras en 1755, était fils du chancelier de la cour suprême de la rectorie du comtat; d'abord professeur de droit à Avignon, son père lui fit ensuite passer sa charge, qu'il exerçait en 1790. Il fit partie de l'assemblée représentative de cette province, et fut un des députés envoyés à Paris pour défendre la souveraineté du pape devant l'assemblée Constituante. La réunion du comtat à la France, malgré leurs efforts, fut décrétée le 14 septembre 1791. D'Olivier fut assez heureux pour échapper à la proscription qui le menaçait; mais arrêté plus tard, il fut conduit à Orange, et il aurait péri sur l'échafaud, si le régime

(1) Cette édition de Paris est la plus estimée; mais elle avait été précédée par celle de Lyon, Dolet, 1544, in-4.

qui pesait sur la France n'eût cessé au 9 thermidor. Il fut nommé en (1800) juge au tribunal d'appel de Nîmes, puis conseiller à la cour impériale. Il mourut à Malemort (Vaucluse), le 30 novembre 1823, dans de grands sentiments de piété. Il était membre des arcades de Rome et de diverses autres académies. Ses principaux ouvrages sont : *Principes du droit civil romain*, Paris, 1776, 2 vol. in-12 ; *Civilis doctrinæ juris analysis philosophica*, Rome, 1777, in-4 ; *Essai sur la vertu*, ou *Abrégé de la morale propre à tous les citoyens*, Avignon, 1785, in-12. L'auteur y prouve que la morale ne peut pas avoir de meilleur fondement que la religion ; *De la réforme des lois civiles*, 1786, 2 vol. in-8 ; *Essai sur la conciliation des coutumes françaises*, 1787, in-8 ; *De la rédaction des lois dans les monarchies*, 1789, 2^e édit., 1813, in-8. Il y combat comme faux le principe de la souveraineté du peuple ; *Nouveau code civil proposé à la nation française et soumis à l'assemblée nationale*, 1789, in-8 ; *Essai sur l'art de la législation*, 1800, in-12 ; 1813, in-8, avec des observations touchant l'avantage des croyances religieuses ; *Observations ultérieures sur les lois civiles*, 1807, in-8. Il a laissé manuscrite un traduction libre de l'ouvrage d'Eximeno, *Dell' origine e delle regole della musica*, etc.

OLIVIERI (Augustin), évêque d'Aréthuse dans le royaume de Naples, naquit à Gênes en 1738. Dès sa première jeunesse il se consacra à l'état ecclésiastique, et fut à 18 ans reçu dans la congrégation des Frères de Marie. Appelé à Naples pour y professer dans le couvent de son ordre, la réputation qu'il acquit dans l'enseignement lui mérita l'honneur d'être choisi pour instituteur du prince des Deux-Siciles. Olivieri n'oublia jamais sa cellule de religieux, et à sa mort arrivée à Naples le 10 juin 1854, il légua sa fortune au couvent de Ste.-Marie *in portico*. On lui doit : *La filosofia morale*, 2 vol. in-12, ouvrage très-estimé, dont il a été fait plusieurs éditions ; la meilleure est celle de Gênes, 1828.

OLLENIX. Voy. MONTREUX.

OLYBRIUS (Anicius), empereur de l'ancienne et illustre famille des Anices, épousa Placidie, sœur de l'empereur Valentinien III, qui le nomma consul l'an 464, et l'envoya en Italie à la tête d'une armée. Le général Ricimer s'y était révolté contre l'empereur Anthémius. Le rebelle, au lieu de combattre Olybrius, le fit proclamer empereur au commencement d'avril 472, après avoir détrôné Anthémius. Olybrius resta paisible possesseur de l'empire d'Occident ; mais il n'eut pas le temps d'exécuter rien de mémorable. Il mourut le 25 octobre, après un règne très-court. Ce prince était recommandable par son courage, ses mœurs, sa piété et son patriotisme ; il laissa une fille nommée *Julienne*, qui épousa le patrice Aréobinde ; celui-ci refusa l'empire d'Orient, ce voulait lui faire accepter le peuple de Constantinople, mécontent de la conduite de l'empereur Anastase.

OLYMPIAS, sœur d'Alexandre, roi des Epirotes, femme de Philippe, roi de Macédoine, et mère d'Alexandre le Grand, est aussi connue par son esprit que par son ambition. Son époux l'ayant soupçonnée d'infidélité, la répudia pour épouser

Cléopâtre, nièce d'Attale. Olympias fut d'autant plus sensible à sa chute, que les cérémonies du mariage de sa rivale furent magnifiques. Attale eut l'imprudence de dire, au milieu d'un repas donné pendant le cours de ces fêtes brillantes : « Qu'il ne » lui restait plus qu'à prier les dieux d'accorder un » légitime successeur au roi Philippe. » Alexandre, fils de Philippe, piqué de cette double insulte pour sa mère et pour lui : *Misérable*, lui dit-il, *me prends-tu pour un bâtard ?* et lui jeta en même temps sa coupe à la tête. Après la mort de Philippe, à laquelle on soupçonna Olympias d'avoir eu part, elle accourut de l'Epire, où elle s'était réfugiée auprès du roi son frère, et vint insurger la Macédoine. Se rappelant avec indignation l'outrage qu'on lui avait fait, elle rassembla les membres épars de Pausanias, l'un des gardes et meurtrier de son mari, lui mit une couronne d'or sur la tête, et après lui avoir fait rendre les derniers devoirs, elle plaça l'urne qui contenait sa cendre à côté de celle du roi de Macédoine. Tous ses soins se bornèrent alors à gouverner son fils, qui n'aimait pas à l'être. Elle le railla quelquefois sur sa vanité. Les honneurs qu'Olympias avait rendus aux restes du meurtrier de Philippe diminuèrent de beaucoup la tendresse d'Alexandre pour elle, et quand il partit pour la conquête de l'Asie, il ne lui laissa aucune autorité, et choisit Antipater pour gouverneur du royaume. Alexandre ayant pris le titre de *Fils de Jupiter* dans une lettre qu'il écrivait à sa mère, elle lui répondit : « Qu'ai-je fait » pour que vous vouliez me mettre mal avec Ju- » non ? » Le conquérant macédonien étant mort, sa mère tâcha de recueillir une portion de son empire. Philippe Aridée et sa femme Eurydice excitèrent des troubles dans la Macédoine : Olympias les fit mourir cruellement l'une et l'autre. Elle ordonna encore le supplice de Nicanor, frère de Cassandre, et de cent des principaux Macédoniens attachés à son parti. Cassandre, outré de tant de cruautés, vint mettre le siège devant Pydna, où cette princesse s'était réfugiée. La ville se rendit, et Olympias fut condamnée à mort l'an 516 avant J.-C. Les parents de ceux qu'elle avait fait périr furent ses bourreaux.

OLYMPIODORE, moine grec, qui, selon la plus commune opinion, florissait vers l'an 990. On a de lui un *Commentaire* sur l'Ecclésiaste, publié en grec et en latin par le père Fronton du Duc, dans l'addition à la Bibliothèque des Pères, 1624. Ce *Commentaire* est court, mais savant et bien écrit. On attribue mal à propos à l'auteur une *Chaine de Commentaires* sur Job ; elle est de Nicéas Serron. Plusieurs croient qu'Olympiodore était diacre de l'Eglise d'Alexandrie ou de Constantinople, et qu'il est auteur des *Commentaires* sur le livre des Météores d'Aristote, 1331, in-fol. et sur les dialogues : *Gorgias*, *Alcibiade* et *Phædon* de Platon, et d'une *Vie* de ce philosophe, où il y a bien des choses qui ne se trouvent que dans Diogène Laërce. Jacques Windet a traduit cette *Vie* en latin, et l'a enrichie de savantes notes. Il ne faut pas le confondre avec OLYMPIODORE de Thèbes, en Egypte, païen qui a écrit une *Histoire* depuis 407 jusqu'en 425, dédiée

à Théodose le Jeune, dont parle Photius, dans sa *Bibliothèque*.

OLYMPO. Voy. OLIMPO.

OMAR I^{er} (Abou-Hafsa-Ibn-Al-Khattab), second calife des Musulmans après Mahomet son gendre, défait Ali, que Mahomet avait désigné pour son successeur, et succéda à Aboubekr l'an 634 de J.-C. Il avait d'abord été un des plus ardents persécuteurs de Mahomet; il faillit un jour tuer d'un coup d'épée sa sœur, parce qu'il l'avait trouvée lisant le Koran. L'ayant parcouru lui-même, il en devint enthousiaste, alla trouver le prophète, et fit la profession de foi musulmane. Sa fille fut une des femmes de ce dernier. A la mort de Mahomet, Omar proclama le premier que son corps n'était point périssable. Ce prince fut un des plus rapides conquérants qui aient désolé la terre. Il tourna ses armes contre les chrétiens en 633, s'empara de Damas, capitale de la Syrie, subjuguait la Phénicie, où ses troupes commirent des violences inouïes pour établir le mahométisme : car ce n'est que par ce genre de prédication que cette secte s'est accrue. Dans le même temps, ses lieutenants s'avançaient en Perse, et désolaient en bataille rangée le roi Isdegerde. Cette victoire fut suivie de la prise de Madaïn, capitale de l'empire des Perses. Amrou, un de ses lieutenants, battit les troupes de l'empereur Héraclius; Memphis et Alexandrie se rendirent; l'Egypte entière et une partie de la Libye furent conquises. C'est dans cette guerre que fut brûlée la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, monument des connaissances humaines, commencée par Ptolémée Philadelphe, et augmentée par tant de rois. Les barbares et ignorants vainqueurs ne voulaient d'autre science que celle de l'*Alcoran*. Omar marcha vers Jérusalem; il y entra victorieux en 638, après un siège de deux ans. L'entreprise de renouveler en Egypte l'ancien canal creusé par les rois, rétabli ensuite par Trajan, et de rejoindre ainsi le Nil à la mer Rouge, fut tentée par un gouverneur d'Egypte, sous le califat d'Omar, mais avec peu de succès. Rien ne résistait aux armes des Musulmans : ils poussèrent leurs conquêtes bien avant dans l'Afrique, et même, suivant quelques-uns, jusqu'aux Indes. C'était un torrent débordé qui ravageait tout, un fléau du ciel, comme les hordes d'Attila, envoyé pour châtier les chrétiens. Omar se bornait dans sa table et ses vêtements au seul nécessaire, ne se nourrissant que de pain d'orge, ne buvant que de l'eau, et pratiquant toutes les austérités prescrites par l'*Alcoran*. Il fut assassiné à Jérusalem par un esclave persan l'an 644. Ce fut lui qui bâtit le Grand-Caire. Les Persans ont sa mémoire en exécution, parce qu'il a usurpé le califat sur Ali.

OMAR II, 15^e calife de la race des Omniades (voy. OMIAH), succéda à son cousin Soliman, l'an 717 de J.-C. Il attaqua Constantinople avec toutes les machines et toutes les ruses de guerre imaginables; mais il fut obligé d'en lever le siège, et sa flotte ayant été submergée par une horrible tempête, il s'en vengea cruellement sur les chrétiens de son empire. Son fanatisme pour l'*Alcoran* était sanguinaire et atroce. Ayant paru vouloir rouvrir

la route du trône aux descendants d'Ali, il fut empoisonné par sa famille auprès d'Emèse, ville de Syrie, l'an 720 de J.-C., après un règne de deux ans cinq mois.

* O'MÉARA (Barry-Edward), Irlandais, était premier chirurgien du vaisseau anglais le *Bellérophon*, lorsque Napoléon prit la résolution de se confier au gouvernement britannique. Pendant la traversée de Rochefort à Plymouth, il se rendit très-agréable à l'ex-empereur par son instruction et sa connaissance de la langue italienne, dans laquelle ils s'entretenaient ensemble. Dès qu'il fut décidé que Napoléon serait envoyé à Sainte-Hélène, le duc de Rovigo engagea O'Méara à l'accompagner; il accepta ses propositions, avec l'agrément du gouvernement anglais, et dans les premiers temps, il put remplir ses fonctions près de Napoléon qui se montra satisfait de ses services; mais après l'arrivée d'Hudson Lowe (voy. ce nom), O'Méara, sur son refus de devenir l'espion de l'ex-empereur, fut rappelé en Angleterre (juillet 1818). Pendant son séjour à Ste.-Hélène, il avait tenu un *journal* de ses conversations avec Napoléon, qu'à son arrivée à Londres il fit imprimer. Le ministère anglais le punit de cette indiscretion en le privant de tous ses emplois après vingt ans de service. O'Méara est mort dans les environs de Londres, au mois de juin 1836. Il a publié : *Relation des événements arrivés à Sainte-Hélène postérieurement à la nomination de sir Hudson Lowe au gouvernement de cette île*, etc., Paris, 1819, in-8; *Documents historiques suivis de pièces justificatives sur la maladie et la mort de Napoléon Bonaparte*, 1821, in-8; *Lettre adressée à l'éditeur du Morning-Chronicle*, Paris, 1821, in-8 : réimprimée plusieurs fois sous le titre de *Napoléon dans l'exil*, ou *L'écho de Sainte-Hélène*, trad. de l'anglais, 1822, 2 vol. in-8; *Complément du Mémorial de Sainte-Hélène*, in-8.

OMEIS (Magnus-Daniel), né à Nuremberg en 1646, obtint par son savoir la place de professeur d'éloquence, de morale et de poésie à Altorf, où il mourut en 1708. On a de lui : *Ethica pythagorica*; *Ethica platonica*, cui accessit speculum virtutum quotidie consulendum; *Theatrum virtutum et vitiorum ab Aristotele omissorum*; *Juveni Historia evangelica cum notis*.

OMER (saint), AUDOMARUS, né vers la fin du vi^e siècle dans le val de Goldenthal, près de Constance, sur le haut Rhin, d'une famille noble et riche, se retira dans sa jeunesse au monastère de Luxeuil, et fut élu évêque de Téroüane à la demande du roi Dagobert, en 656. Il travailla avec zèle à faire fleurir la religion dans son diocèse, et bâtit le monastère de Sithiu, auquel saint Bertin, qui en fut le second abbé, a donné son nom. Sa mort fut sainte comme sa vie; elle arriva le 9 septembre 670, date sur laquelle néanmoins on n'est pas d'accord.

* OMEGANCK (...), paysagiste, mort à Anvers sa patrie le 18 janvier 1826, était chevalier du Lion belge et membre de l'institut des Pays-Bas. Il excellait à représenter les beautés simples et gracieuses de la nature, et particulièrement les troupeaux, ce qui lui a fait donner le surnom de *Racine*

des Moutons. On voit plusieurs de ses tableaux au musée de Paris.

OMMIAH, ou OMMIACH, ou plutôt Omayah, prince arabe, souche de la dynastie des Ommiades, qui a longtemps régné sur les Turcs. On ne convient pas également du nombre des sultans qu'elle a donnés, ni de l'époque précise où elle s'est éteinte; mais sa plus longue durée ne peut être portée que depuis 632 jusqu'en 749. Les califes Ommiades ont formé deux branches : l'une en Syrie par Moawyah; et l'autre en Espagne, l'an 756, par Abdel Rahman.

* O-MORAN (Joseph), général, né vers 1750, à Delphin, en Irlande, d'une famille distinguée, venu jeune en France, servit dans le régiment de Dillon. A la révolution, colonel, puis maréchal de camp, il se distingua dans la campagne de Belgique, et en 1792 fut fait général de division. Sa conduite à Condé et à Tournai lui valut les éloges de la Convention; moins heureux à Cassel, cette même Convention l'accusa d'ineptie, on, en d'autres termes, de n'avoir pas réussi, ce qui alors était un crime de lèse-nation. Arrêté le 16 août 1793, et conduit à Paris, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 6 mars 1794.

OMPHALE, reine de Lydie. Hercule conçu pour elle une passion si violente, que, pour lui plaire, il changea sa massue en quenouille, sa peau de lion en ajustement de femme, et s'amusa à filer auprès d'elle. C'est ainsi qu'un amour insensé dégrade les hommes, et les met au-dessous des brutes.

OMPHALIUS (Jacques), natif d'Andernach, dans l'électorat de Cologne, fut un habile jurisconsulte, conseiller du duc de Clèves, et enseigna le droit à Cologne. Il mourut en 1570. On a de lui plusieurs ouvrages en latin, qui contiennent un grand fonds de littérature, entre autres : *De officio et potestate principis*, Bâle, 1550; *De elocutionis imitatione et apparatu liber*, Paris, 1562; *De usurpatione legum; De civili politia*.

ONAN, fils de Juda, et petit-fils de Jacob. Juda ayant donné Thamar pour femme à Her son fils aîné, celui-ci mourut sans avoir d'enfants; alors Juda fit épouser Thamar à Onan, son second fils, afin qu'il fit revivre le nom de son frère. Mais Onan empêcha par une action détestable que Thamar ne devint mère, et le Seigneur le frappa de mort. De là vient le nom d'*onanisme*, donné à la masturbation. M. Tissot a fait voir dans un excellent Traité sur l'*onanisme* (Lausanne, 1765), les maux physiques que ce vice a produits. Avant lui un savant anglais avait montré la même chose dans un ouvrage dont le médecin suisse a profité.

ONÉSIME, phrygien, esclave de Philémon, ami de saint Paul, fit un vol considérable à son maître, et, s'étant sauvé, rencontra saint Paul à Rome. L'apôtre le convertit, et lui donna une lettre pour Philémon. Rien de plus touchant et de mieux dit que cette lettre, qui est placée dans le canon des livres saints; Erasme la regardait comme un chef-d'œuvre dans le genre épistolaire. Philémon, ravi de voir son esclave chrétien, le combla de biens en le mettant en liberté, et le renvoya auprès de saint Paul à Rome, auquel il fut très-attaché. L'a-

pôtre le fit encore porteur avec saint Tychique de la lettre qu'il écrivit aux Colossiens où il l'appelle son très-cher et fidèle frère (*cum Onesimo charissimo et fidei fratre*) : il l'employa dans le ministère de l'Evangile, et l'ordonna, au rapport de saint Jérôme (*Ep.* 62, c. 2), évêque de Bérée en Macédoine, où il couronna sa vie par le martyre.—Il paraît qu'il ne faut pas le confondre avec saint OXÉSIME, troisième évêque d'Ephèse, dont on trouve l'éloge dans la lettre que saint Ignace écrivit aux Ephésiens. Cependant, en supposant qu'Onésime ait survécu 40 ans à saint Paul, rien n'empêche, quant à la chronologie, d'adopter ce sentiment, qui est celui de Baronius et d'autres savants. Il est vrai que les Grecs placent son martyre sous Domitien, l'an 93; mais rien ne paraît constater suffisamment l'exactitude de cette date.

ONÉSIPHORE, disciple de saint Paul, souffrit le martyre avec saint Porphyre, et fut entraîné à la queue d'un cheval. C'est au moins ce que nous apprennent les hagiographes grecs d'après d'anciennes traditions. Il est plus certain qu'il fut cher à saint Paul, et qu'il lui rendit de grands services, ainsi que toute sa famille, comme on le voit dans sa deuxième Epître à Timothée : *Det misericordiam Dominus Onesiphori domui qui me refrigeravit, et catenam meam non erubuit; sed cum Romam venisset, sollicitus me quæsit et invenit*.

ONGOSCHIO. Voy. FIDELI.

ONIAS 1^{er}, successeur de Jeddoa ou Joaddus, obtint le souverain pontificat l'an 524 avant J.-C. Pendant son gouvernement, Ptolémée, surnommé *Soter*, fils de Lagus, prit Jérusalem par trahison, un jour de sabbat que les Juifs l'avaient reçu dans la ville comme ami. Il mourut l'an 500.

ONIAS II, grand-prêtre, l'an 242 avant J.-C., était un homme de peu d'esprit et d'une avarice sordide. Il refusa de payer le tribut de 20 talents d'argent que ses prédécesseurs avaient toujours payé aux rois d'Egypte, comme un hommage qu'ils faisaient à cette couronne. Ptolémée Evergète, qui régnait alors, envoya à Jérusalem un de ses courtisans, pour demander les arrérages, qui montaient fort haut : menaçant cette ville, en cas de refus, d'abandonner la Judée à ses soldats, et d'y envoyer d'autres habitants à la place des Juifs. Ces menaces mirent l'alarme dans Jérusalem. Onias fut le seul qui ne s'en effraya point; et les Juifs allaient éprouver les derniers malheurs, si Joseph, neveu du grand-prêtre, n'eût détourné l'orage par sa prudence. Il se fit députer à la cour d'Egypte : il sut si bien gagner l'esprit du roi et de la reine, qu'il se fit donner la ferme des tributs du roi dans les provinces de Célésyrie et de Palestine. Cet emploi le mit en état d'acquitter les sommes dues par son oncle, et fut le salut de sa nation. Onias mourut vers l'an 229 avant J.-C., et eut pour successeur Simon II, son fils.

ONIAS III, fils de Simon, et petit-fils d'Onias II, fut établi dans la grande sacrificature après la mort de son père, vers l'an 200 avant J.-C. C'était un homme juste, dont on voit le plus bel éloge dans le livre de l'*Ecclesiastique*, chap. 50. Sa piété et sa fermeté faisaient observer les lois de Dieu dans Jérusalem.

rusalem, et inspiraient aux rois mêmes et aux princes idolâtres un grand respect pour le temple du Seigneur. C'est sous lui qu'arriva l'histoire d'Héliodore. Un Juif, nommé *Simon*, outré de la résistance qu'Onias apportait à ses injustes entreprises, fit dire à Séleucus, roi de Syrie, qu'il y avait dans les trésors du temple des sommes immenses, qu'il pouvait facilement faire passer dans le sien. Le roi, sur cet avis, envoya à Jérusalem Héliodore (*voy. ce nom*). Le perfide Simon, toujours plus animé contre Onias, ne cessait de le faire passer pour l'auteur de tous les troubles qu'il excitait lui-même. Onias, craignant les suites de ces accusations, se détermina à aller à Antioche pour se justifier auprès du roi Séleucus : ce prince mourut sur ces entrefaites. Antiochus Epiphane, son frère, lui ayant succédé, Jason, frère d'Onias, qui désirait avec ardeur d'être élevé à la souveraine sacrificature, l'acheta du roi à prix d'argent, et en dépouilla son frère, qui se retira dans l'asile du bois de Daphné. Ce saint homme n'y fut pas en sûreté ; car Ménélaüs, qui avait usurpé sur Jason la souveraine sacrificature, et pillé les vases d'or du temple, fatigué des reproches que lui en faisait Onias, le fit assassiner par Andronic, gouverneur du pays. Ce meurtre révolta tout le monde. Le roi lui-même, sensible à la mort d'un si grand homme, ne put retenir ses larmes, et la vengeance sur l'auteur, qu'il fit tuer au même lieu où il avait commis cette impiété (165 avant J.-C.). Onias laissa un fils qui, se voyant exclu de la dignité de son père par l'ambition de Jason et de Ménélaüs, ses oncles, et par l'injustice des rois de Syrie, se réfugia en Egypte auprès du roi Ptolémée Philométor. Ce prince lui accorda la permission de faire bâtir un temple au vrai Dieu dans la préfecture d'Héliopolis. Il appela ce temple *Onion*, et le construisit sur le modèle de celui de Jérusalem. Il y établit des prêtres et des lévites, qui faisaient le même service et pratiquaient les mêmes cérémonies que dans le vrai temple. Le roi lui assigna de grandes terres et de forts revenus, pour l'entretien des prêtres et pour les besoins du temple. Après la ruine de Jérusalem, Vespasien, craignant que les Juifs ne se retirassent en Egypte, et ne continuassent à faire les exercices de leur religion dans le temple d'Héliopolis, le fit dépouiller de tous ses ornements, et en fit fermer les portes.

ONIAS, Juif d'une vertu éminente, obtint de Dieu vers l'an 70 avant J.-C., par ses prières, la fin d'une cruelle famine qui affligait ses compatriotes ; mais il n'obligea que des ingrats. Voyant la guerre allumée pour le pontificat entre Hyrcan et Aristobule, il se retira dans une caverne, pour ne point prendre part à ces horreurs, l'un et l'autre parti étant composés de Juifs. Il fut cependant accusé d'être de celui d'Hyrcan. Comme on voulut le forcer à maudire Aristobule et les sacrificateurs attachés au temple, le saint homme fit cette prière : « Grand » Dieu, puisque ceux-ci sont vos peuples, et ceux » là vos sacrificateurs, je vous conjure de n'exaucer » ni les uns ni les autres ! » Le peuple furieux l'accabla aussitôt de pierres ; et ce crime fut puni peu après par le même fléau, dont Dieu, à sa consi-

dération, les avait délivrés (Flave Josèphe, *Histoire des Juifs*, liv. 14, chap. 5).

ONKELOS, surnommé le *Prosélyte*, fameux rabbin du 1^{er} siècle, est auteur de la première *Paraphrase chaldaïque* sur le *Pentateuque*, qu'il intitula *Targum*. On lit dans le *Talmud*, qu'il fit les funérailles de Gamaliel, maître de saint Paul, et que, pour les rendre plus magnifiques, il y brûla des meubles pour la valeur de plus de 20,000 livres. C'était la coutume des Hébreux de brûler le lit et les autres meubles des rois après leur mort. On observait la même cérémonie aux funérailles des présidents de la synagogue, tel qu'était Gamaliel. La plus ancienne édition du *Targum* que l'on connaisse, est celle de Bologne, 1482. On le trouve dans toutes les *Polyglottes*.

ONOMACRITE, poète grec, que l'on croit auteur du poème des *Argonautes*, attribué à Orphée, vivait vers l'an 516 avant J.-C. Il fut chassé d'Athènes par Hipparque, un des fils de Pisistrate.

ONOSANDER, philosophe platonicien, dont il nous reste un *Traité Du devoir et des vertus d'un général d'armée*, que Rigault a publié en 1599, in-4, en grec, avec une bonne traduction latine. Blaise de Vigenère l'a traduit en français, in-4, et sa version est rare : elle a paru à Paris en 1603. M. le baron de Zurlauben en a donné une plus récente, mais pas meilleure, dans sa *Bibliothèque militaire*, 1760, 5 vol. in-12. Elle a pourtant été reproduite dans l'édition grecque et française, Nuremberg, 1762, in-fol., qui est recherchée. Firmin Didot en a donné une nouvelle traduction, avec le texte grec, Paris, 1822, in-8.

ONSEMBRAY. *Voy. PAJOT*.

* OOST (Jacques van), dit le *Vieux*, peintre d'histoire et de portraits, naquit à Bruges en 1600, et y mourut en 1671. Il imita avec succès Annibal Carrache. Ses principaux tableaux sont : une *Descente de Croix* ; le *Baptême de Jésus-Christ* ; l'*Adoration des bergers* ; une *Descente du St.-Esprit*, regardée comme son chef-d'œuvre ; et au musée du Louvre un *S. Charles Borromée, administrant la communion aux pestiférés de Milan*. — Son fils, Jean-Jacques van Oost, dit le *Jeune*, né à Bruges en 1637, se fixa à Lille, dont il orna les églises de tableaux, parmi lesquels on distingue l'*Enfant Jésus auquel on présente les instruments de sa passion* ; la *Résurrection du Lazare* et le *Martyre de sainte Barbe*. Sa manière approche beaucoup de celle de son père ; mais son coloris est plus pâteux et sa touche plus franche. Il peignait le portrait avec un rare talent. Il se retira, dans ses dernières années, à Bruges, et y mourut le 29 décembre 1715.

OPHIONÉE, *Ophioneus*, chef des démons qui se révoltèrent contre Jupiter, au rapport de Phérécide, Scyrien (de Scyros). C'est un des endroits qui marquent que les anciens païens ont eu quelques connaissances obscures de l'Écriture sainte. Homère, en décrivant dans son *Iliade* le châtimement d'Até, que Jupiter chassa du ciel, représente quelque chose de semblable à la chute de Lucifer, que Dieu précipita dans les enfers. Platon avait appris des Égyptiens, que Jupiter avait chassé du ciel les démons impurs, et que ces démons tâchaient d'attirer les

hommes dans l'abîme où ils étaient. Il faut porter le même jugement de Phérécide, lorsqu'il dit qu'Ophionée conduisait une troupe de démons qui s'étaient soulevés contre Jupiter; par où il fait connaître qu'il avait appris quelque chose de la révolte de Lucifer, désigné par le nom d'Ophionée, qui signifie *Serpentin*; car le Démon, comme nous l'apprend la Genèse, a premièrement paru sous la figure d'un serpent: soit qu'il en ait pris l'apparence corporelle, soit qu'il n'ait employé que l'organe du reptile de ce nom, comme la suite du récit nous le fait croire. « Peut-on s'étonner, dit » un critique, du pouvoir que le démon a eu sur » l'organe de ce reptile, vu ce que nous pouvons » nous-mêmes, avec un peu de temps et de patience, sur différents oiseaux. » Rawlegh, dans son *Histoire du monde*, observe que « les auteurs » profanes nous offrent même une tradition, quoi- » que défigurée, de la chute des anges rebelles dans » la fable des Titans, qui, ayant entrepris d'escalader le ciel pour détrôner Jupiter, et régner à » sa place, furent précipités dans les enfers, où ils » sont tourmentés par un feu qui ne s'éteint ja- » mais. » (*Voy. ASMODÉE.*) Il est d'ailleurs certain que le paganisme a bâti plusieurs de ses fables sur le récit des auteurs sacrés; et il y a plusieurs rapports si manifestes, qu'il n'est pas possible de les méconnaître. L'auteur du premier livre des Machabées dit expressément que les nations ont pris les traits de leurs idoles dans les Livres saints: *Ex quibus scrutabantur gentes similitudinem simulacrorum suorum*. Tertullien et presque tous les Pères, Huet et un grand nombre de savants, ont montré dans le plus ample détail la vérité de cette assertion. Bergier, dans l'Encyclopédie méthodique, article *Auteurs profanes*, paraît pencher vers l'opinion contraire, par des raisons bien peu dignes de son érudition et de sa logique. *Voy. FICIN, LAVAUR, LOCMAN, NÉMÉIUS, PLATON, OVIDE.*

OPHNI et PHINÉE, enfants du grand prêtre Héli, furent aussi impies et aussi méchants que leur père était sage et vertueux. Ils faisaient violence aux femmes et aux filles qui venaient au temple, s'appropriaient les offrandes, et exigeaient des contributions pour rendre la justice ou plutôt l'injustice. L'Écriture les appelle *Fils de Bélial*. Mais Dieu arrêta et vengea tous ces crimes par les armes des Philistins dans la sanglante bataille d'Aphec, où Ophni et Phinée, quoiqu'ils eussent apporté l'arche, espérant par sa présence assurer la victoire aux Juifs, furent tués en combattant pour la défense de l'arche même, laquelle tomba au pouvoir de leurs ennemis.

OPHRA. *Voy. APRIÈS*, roi d'Égypte.

* OPIE (John), peintre, né en 1761, dans le comté de Cornouailles, mort le 9 avril 1807, était fils d'un charpentier. Il excellait à peindre les mendiants, les vieillards et les brigands. Ses compositions les plus estimées sont la *mort de David Rizzio en présence de Marie Stuart*, le *meurtre de Jacques I^{er}* et la *mort de Saphira*. Sa veuve a publié, en 1809, ses *Leçons sur la peinture*, et a donné successivement plusieurs pièces de théâtre et romans, qui ont obtenu un grand succès.

OPILIUS (Aurélius), habile grammairien, auteur d'un ouvrage intitulé: *Libri Musarum*, florissait l'an 94 avant J.-C. Ce recueil n'est pas venu jusqu'à nous.

OPITIUS, en allemand OPITZ (Martin), né en 1597 à Bunzlau, en Silésie, s'est fait un nom célèbre par ses poésies latines et encore plus par ses poésies allemandes. On a de lui en latin des *Sylves*, des *Épigrammes*, un *Poème du Vésuve*; les *Distiques de Caton*, etc. Ses vers allemands sont également naturels et brillants. Ils ont été recueillis à Amsterdam en 1698. Les latins l'avaient été en 1640 et 1681, in-8. L'auteur mourut de la peste à Dantzick, le 20 août 1659, regardé comme le Malherbe des Allemands. On cite aussi de ce littérateur un ouvrage estimable intitulé: *Aristarchus, sive de contemptu lingue teutonice*, in-4.

OPITIUS ou OPITZ (Henri), théologien luthérien, né à Altembourg en Misnie, l'an 1642, fut professeur de langues orientales et de théologie à Kiel, où il mourut en 1712. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur les antiquités hébraïques: il ternit sa réputation en voulant établir le rapport de la langue grecque avec les langues orientales, selon la méthode que Wasmuth avait suivie, pour montrer la liaison que tous les dialectes de l'Orient ont entre eux. Cette envie bizarre d'assujettir la langue grecque aux mêmes règles que l'hébreu, l'engagea à donner quelques livres ridicules. On ne recherche de lui que sa *Biblia hebraica*, Kiel, 1719, 2 vol. in-4.

OPMÉER (Pierre), né à Amsterdam en 1526, se distingua par son érudition et par son zèle pour la défense de la religion catholique. On a de lui en latin: un *Traité de l'office de la messe*; l'*Histoire des martyrs de Gorcum et de Hollande*, Leyde, 2 vol. in-8; trad. ensemble en flamand, 1708. C'est l'histoire des catholiques les plus zélés, dont les Hollandais ont versé le sang; une *Chronique depuis le commencement du monde*, jusqu'en 1569, avec des suppléments par Laurent Beyerlinck jusqu'en 1611, Anvers, 1611, 2 vol. in-fol. avec fig. Cet ouvrage est un des meilleurs qu'on ait en ce genre: le style en est net et fort intelligible. Opméer a le plus souvent puisé dans les sources; tous ses ouvrages sont écrits en latin. Cet écrivain mourut à Delft en 1595, âgé de 69 ans.

** OPOIX (Christophe), chimiste, né en 1745 à Provins, était apothicaire et jouissait de quelque réputation, lorsqu'il fut député par son département (Seine-et-Marne) à la Convention. Dans le procès du roi, il vota pour l'appel au peuple, la réclusion et le bannissement; à cette funeste époque c'était un acte de courage; il se fit du reste peu remarquer dans cette assemblée. A la fin de la session, il s'empressa de revenir dans sa ville natale, où il reprit ses habitudes paisibles, consacrant la plus grande partie de son temps aux sciences et aux lettres qu'il avait toujours cultivées. Nommé, après 1820, garde-général des eaux-et-forêts, puis inspecteur des eaux minérales de Provins, il y mourut en 1840, à 96 ans. Il était membre des académies de pharmacie, de médecine et de plusieurs sociétés savantes. Indépendamment d'articles dans

les *Journaux scientifiques* et dans la *Gazette d'agriculture*, on a de lui : des *Almanachs historiques et littéraires* et des *Opuscules* d'un intérêt local ; on lui doit aussi plusieurs ouvrages qui font honneur à ses talents et à son érudition, entre autres : *Minéralogie de Provins et de ses environs*, avec l'analyse de ses eaux minérales, 1805, 2 vol. in-12, 2^e édit., 1808, 2 vol. in-8 ; *Théorie des couleurs et des corps inflammables, et de leurs principes constituants, la lumière et le feu*, 1808, in-8 ; l'*Ancien Provins, etc.*, 1818, in-12, avec deux *Suppléments* ; *Histoire et description de Provins*, 1825, in-8, avec un *Supplément*, 1825, et une nouvelle suite, 1829, in-8.

OPORIN (Jean), imprimeur de Bâle, né en 1507, enrichit la république des lettres de plusieurs ouvrages imprimés avec une exactitude scrupuleuse, et ornés de *Tables* très-amples. Il mourut en 1568 à 61 ans. On a de lui : de savantes *Scolies* sur différents ouvrages de Cicéron ; des *Notes* pleines d'érudition sur quelques endroits de Démosthènes ; l'*Edition* de 58 poètes bucoliques.

OPPÈDE (Jean MEYNIER, baron d'), premier président au parlement d'Aix, où il naquit en 1493, est célèbre dans l'histoire par son zèle véhément contre les sectaires. Le parlement de Provence ordonna, en 1540, par un arrêt solennel, que toutes les maisons de Mérindol, occupées par les hérétiques nommés *vaudois*, seraient démolies, ainsi que les châteaux et les forts qui leur appartenaient. Dix-neuf des principaux habitants de ce bourg furent condamnés à périr par le feu. Les Vaudois, effrayés, députèrent vers le cardinal Sadolet, évêque de Carpentras, prélat aussi savant que vertueux, qui les reçut avec bonté, et intercédâ pour eux. François I^{er}, touché par ses représentations, leur pardonna, à condition qu'ils abjureaient leurs erreurs ; mais ils n'en voulurent rien faire. Encouragés au contraire par la surséance de l'arrêt, ils couraient le pays en armes, profanant les églises, brûlant les images, détruisant les autels. D'Oppède en donna avis à la cour, et assura que ces rebelles assemblés au nombre de seize mille, avaient dessein de surprendre Marseille ; en conséquence il pria qu'on permit l'exécution de l'arrêt. Le roi ne balança pas, donna des troupes au président, et leur ordonna de lui obéir en tout. D'Oppède, le baron de la Garde et l'avocat-général Guérin, fondirent sur Cabrières et Mérindol, tuèrent tout ce qu'ils rencontrèrent, et brûlèrent, conformément à l'arrêt rendu par le parlement, tout ce qui servait de retraite à ces sectaires ; le peu qui s'en échappa se sauva en Piémont. Le roi, par des lettres-patentes du mois d'août 1545, approuva tout ce qui s'était fait ; mais on prétend que ce prince se repentit depuis de sa facilité, et qu'il ordonna en mourant à son fils de rappeler l'affaire à un sérieux examen. Il est certain qu'en 1551 le roi Henri II commit le parlement de Paris pour en juger. Jamais cause ne fut plus solennellement plaidée ; elle tint cinquante audiences consécutives. Le président d'Oppède parla avec tant de force, qu'il fut renvoyé absous. Il toucha surtout beaucoup par son plaidoyer, qui commençait par ces mots : *Ju-*

dica me, Deus, et discerne causam meam de gente non sancta. Il tâcha de prouver qu'il n'avait fait qu'exécuter les ordres de François I^{er} contre les sectaires, et que le roi avait ordonné qu'en cas qu'ils refusassent d'abjurer l'hérésie, on les exterminât, comme Dieu avait ordonné à Saül d'exterminer les Amalécites ; il s'étendit sur les maux que l'hérésie cause à l'état, en même temps qu'elle détruit la religion, et peignit par des couleurs vives et fortes celle des vaudois, une des plus odieuses qui aient paru dans le monde. C'était un homme de probité et d'une intégrité incorruptibles ; il exerça sa charge avec beaucoup d'honneur jusqu'à sa mort, arrivée en 1558. Les écrivains protestants, et après eux le président de Thou et Dupleix, disent que la justice divine le punit de sa cruauté, en le faisant mourir dans des douleurs horribles. Maimbourg dit « que la vraie cause de ses douleurs » fut la trahison d'un opérateur protestant, qui le » sonda avec une sonde empoisonnée pour venger » sa secte. » On a de lui une *Traduction* française de 6 *Triumphes* de Pétrarque, 1558, in-8, rare.

OPPENORD (Gilles-Marie), architecte, né à Paris en 1672, et mort dans la même ville en 1742, est regardé par les connaisseurs comme un génie du premier ordre dans l'art qu'il a professé. Le duc d'Orléans, régent du royaume, lui donna la place de directeur-général de ses bâtiments et jardins. Oppenord a laissé des dessins dont M. Huquier, artiste connaisseur, a gravé, avec beaucoup de propreté et d'intelligence, une suite considérable, (vers, 1750, in-fol.)

OPPIEN, poète grec, natif de Coryce ou d'Anazarbe, ville de Cilicie, florissait dans le 1^{er} siècle, sous le règne de l'empereur Caracalla. Ce poète a composé plusieurs ouvrages, où l'on remarque beaucoup d'érudition, embellie par les charmes et la délicatesse de sa versification. Nous avons de lui cinq livres de la *pêche* et quatre de la *chasse*. Caracalla lui fit donner un écu d'or pour chaque vers du *Cynégétique*, ou *Traité de la chasse*. C'est de là que les vers d'Oppien, dit-on, furent appelés *vers dorés*. Ce poète fut moissonné par la peste dans sa patrie, au commencement du 3^e siècle, à l'âge de 50 ans. Le savant J.-G. Schneider, frappé de la disparité qu'il remarquait entre les deux poèmes de la *chasse* et de la *pêche*, a cru qu'ils étaient de deux auteurs, et de deux époques différentes. L'opinion des deux Oppiens a prévalu, malgré les observations de Belin de Ballu. La meilleure édition de ses *Poèmes*, imprimés dès 1478, in-4, est celle de Leyde, 1597, in-8, en grec et en latin, avec des notes de Rittershuys, pleines d'érudition. On a une traduction en mauvais vers français, par Florent Chrétien, du poème de la *chasse*, 1575, in-4 ; et en prose par Fermat, Paris, 1690, in-12. Belin de Ballu en a donné une meilleure avec des remarques, Strasbourg, 1787, in-8. En 1817, M. Limes a donné celle des *Halieutiques*, Paris, in-8.

OPPIUS (Caius) est auteur, selon quelques-uns, des *Commentaires* sur les guerres d'Alexandrie, d'Afrique et d'Espagne, attribués à Hirtius ; cependant presque tous les exemplaires portent le nom de Hirtius, et, ce qui est certainement une bêtise,

de *Hirtius Pansa*; et l'ouvrage est toujours cité sous ce nom. *Voy.* HIRTIUS.

OPPORTUNE (sainte), abbesse de Montreuil dans le diocèse de Séz, et sœur de Godegrand, évêque de ce siège. Elle mourut le 22 avril 770, après avoir passé sa vie dans les exercices de la pénitence, et fut enterrée près de son frère. Sa *Vie*, écrite par Adelme, se trouve dans les *Acta Sanct.* avril, tome 5. Nicolas Gosset en a donné une autre en français, 1655.

OPSONVILLE. *Voy.* FOUCHER d'OPSONVILLE.

OPSOPOEUS (Vincent), savant philologue, né dans la Franconie, écrivain du xvi^e siècle, dont nous avons en latin un poème bachique, intitulé : *De Arte bibendi libri III*, Nuremberg, 1536, in-4; Francfort, 1578, in-8; qui plut à ceux de sa nation. Il mourut vers 1540, dans un âge peu avancé.

OPSOPOEUS (Jean), né à Bretten dans le Palatinat, en 1566, fut correcteur de l'imprimerie de Wechel, qu'il suivit à Paris, et auquel il fut fort utile par ses connaissances. Son attachement aux nouveaux hérétiques le fit mettre deux fois en prison. Il se consacra à la médecine, et y fit de si grands progrès, qu'étant de retour en Allemagne, on lui donna une chaire de professeur en cette science à Heidelberg. Il y mourut en 1596, à 40 ans. On a de lui divers *Traité*s d'Hippocrate, avec des traductions latines, corrigées, et des remarques tirées de divers manuscrits, Francfort, 1587. On lui doit encore le recueil des *Oracles des Sybilles*, Paris, 1607, in-8. — Son frère, Jean OPSOPOEUS, né en 1576, et mort en 1619, s'attacha à l'anatomie et à la chirurgie, et se fit une grande réputation par une pratique éclairée et heureuse.

OPSTRAET (Jean), né à Beringhen, dans le pays de Liège, en 1651, professa d'abord la théologie dans le collège d'Adrien VI, à Louvain, ensuite au séminaire de Malines. Humbert de Précipiano, archevêque de cette ville, instruit de son attachement à Jansénius et à Quesnel, le renvoya, en 1690, comme un homme dangereux. De retour à Louvain, il entra dans les querelles excitées par les nouvelles erreurs, et fut banni par lettre de cachet, en 1704, de tous les états de Philippe V. Revenu à Louvain deux ans après, lorsque cette ville passa sous la domination de l'empereur, il fut fait principal du collège du Faucon. Il mourut dans cet emploi en 1720, après avoir reçu les sacrements moyennant une déclaration de soumission à l'Eglise; cependant plusieurs collèges et corps de l'université refusèrent d'assister à son enterrement. Ce savant avait de l'esprit, de la lecture, et écrivait assez bien en latin lorsqu'il le voulait, même en vers, comme on le voit dans quelques satires contre les jésuites; mais souvent il s'accommodait exprès au style, plus précis et moins pur, des scolastiques. Ses lumières l'avaient rendu l'oracle des jansénistes de Hollande. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en français, recherchés avec avidité par les partisans de Quesnel. Les principaux sont : *Theses theologicae*, 1706, où l'on trouve ce sarcasme digne de Luther : *Missa non refrigerant animas in purgatorio, sed in refectorio*; *Dissertation théologique sur la manière d'administrer le sacrement*

de pénitence, contre Steyaert, in-12; *La vraie doctrine touchant le baptême laborieux*, 5 vol. in-12, contre le même; *Instructions théologiques pour les jeunes théologiens*; *Le Bon Pasteur*, où l'on traite des devoirs des pasteurs. Ce livre a été traduit en français par Hermant, curé de Maltot, près de Caen, en 2 vol. in-12. En 1764, l'évêque de Passau en fit faire une édition pour son clergé, mais avec des changements, corrections et additions; cette édition fut réimprimée à Bamberg, Wurtzbourg et Vicence; *Le théologien chrétien*, mis en français par Saint-André de Beauchêne et imprimé à Paris, en 1725, sous ce titre : *Le Directeur d'un jeune théologien*, in-12; *Instructions théologiques sur les actions humaines* (De Actibus humanis), en 5 vol. in-12; *Théologie dogmatique, morale, pratique et scolastique* en 5 vol. in-12; *Traité des lieux théologiques*, en 5 vol. in-12 : c'est un des plus estimés; *Dissertation théologique sur la conversion du pécheur*. Ce livre a été traduit en français, mais avec beaucoup de liberté, par l'abbé de Nattes, et imprimé plusieurs fois sous ce titre : *Idee de la conversion du pécheur*. La dernière édition française est de 1752, en 2 vol. in-12, avec un *Traité de la Confiance chrétienne*, plus propre à ruiner cette vertu qu'à l'établir.

OPTAT (saint), *Optatus*, évêque de Milève, ville de Numidie en Afrique, sous l'empire de Valentinien et de Valens, a un nom célèbre dans l'Eglise, quoiqu'il n'y soit guère connu que par ses ouvrages. Il mourut vers 584. Saint Augustin, saint Jérôme, saint Fulgence, le citent avec éloge. « Optat, dit le » premier, pourrait être une preuve de la vérité de » l'Eglise catholique, si elle s'appuyait sur la vertu » de ses ministres. » Nous n'avons d'Optat que sept *Livres du schisme des donatistes*, contre un ouvrage de Parménien, évêque donatiste de Carthage. L'ouvrage de saint Optat est une marque de son érudition et de la netteté de son esprit. Son style est noble, véhément et serré. La meilleure édition de ce livre est celle du docteur du Pin, Paris, 1700, in-fol.; Anvers, 1702. L'éditeur l'a enrichie de courtes notes au bas des pages, avec un recueil des actes des conciles, des lettres des évêques, des édits des empereurs et des actes des martyrs, qui ont rapport à l'histoire des donatistes, disposés par ordre chronologique jusqu'au temps de Grégoire le Grand. On trouve à la tête une préface savante et bien écrite, sur la vie, les œuvres et les différentes éditions d'Optat. Avant celle de du Pin, on estimait l'édition qu'en avait donnée Gabriel Aubespine, avec des notes, Paris, 1651, et celle de Le Prieur, 1679.

ORANG-ZEB. *Voy.* AURENG-ZEYB.

ORANGE (Philibert de CHALLON, prince d'), né en 1502, au château de Nozeroy, en Franche-Comté, quitta le service de François I^{er} en 1520, piqué, dit-on, de ce qu'à Fontainebleau le maréchal-des-logis de la cour, par ordre du roi, l'avait délogé pour faire place à un ambassadeur de Pologne. A ce motif de courroux s'en joignit un autre plus puissant encore. François I^{er} prétendit au droit de suzeraineté sur la principauté d'Orange, et Philibert avait réclamé vainement contre ce droit. Il passa au service de l'empereur Charles-Quint. Il perdit par ce changement sa principauté d'Orange, que le roi fit

saisir, ainsi que le gouvernement de Bretagne, qu'il avait eu dès le berceau. L'empereur l'en dédommagea en lui donnant la principauté de Melphes, le duché de Gravina, plusieurs terres en Italie et en Flandre, et l'ordre de la Toison-d'Or. Il fit ses premières armes à la reprise de Tournai sur les Français en 1521, et commanda l'infanterie espagnole au siège de Fontarabie en 1522. Il s'embarqua l'année suivante pour passer en Italie; son vaisseau, par une méprise du capitaine, donna au milieu de la flotte de Doria. Envoyé à la tour de Bourges, il y resta jusqu'au traité de Madrid, après la bataille de Pavie, traité par lequel l'empereur lui fit rendre sa principauté. Il fut général de l'armée impériale en 1527, après la mort du connétable de Bourbon, et perdit la vie le 5 août 1530, dans un combat en Toscane, près de Pistoie, où il commandait les troupes de l'empereur contre les Florentins, alors en guerre avec le pape. Il n'avait pas encore atteint l'âge de 28 ans. Sa sœur, qu'il avait instituée son héritière, porta ses titres et ses biens dans la maison de Nassau. Philibert n'avait point été marié.

* ORANGE (Frédéric, prince d'), second fils de Guillaume V, (voy. ce nom, IV, 262), né en 1768, prit part à la guerre contre la France en 1795 et 1794; déploya de grands talents dans ces deux campagnes. Il passa ensuite au service de l'Autriche en qualité de général-major; il se signala à la bataille de Wurtzbourg (5 septembre 1795), et la même année au siège de Kehl. Il obtint de nouveaux succès en 1797, on lui confia en avril le commandement d'un camp qui devait couvrir Vienne. Après quelques mois, il passa en Italie où il mourut en 1799, regretté par l'armée, dont il était aimé et estimé autant pour ses talents que pour la bonté et la douceur de son caractère.

ORANGE. Voy. NASSAU et GUILLAUME.

ORANTÈS (François), cordelier espagnol, mort en 1584, assista en qualité de théologien au concile de Trente, où il prononça un savant discours en 1562. Il fut ensuite confesseur de don Juan d'Autriche, puis évêque d'Oviédo en 1581. On a de lui, en latin, un *Livre contre les Institutions de Calvin*, etc.

ORBELLIS (Nicolas de), cordelier, natif d'Angers, mort en 1545, laissa un *Abrégé de la théologie selon la doctrine de Scot*, in-8.

* ORBESSAN (Anne-Marie d'AIGNAN, baron d'), né à Toulouse en 1709, après avoir terminé ses études, fut pourvu d'une charge de président au parlement de sa ville natale. Son amour pour les arts et les antiquités, l'engagea à visiter l'Italie en 1749, et il en rapporta beaucoup d'observations intéressantes qu'il a publiés dans ses *Mélanges historiques*. En 1770, au retour d'un voyage en Italie, le chancelier Maupeou lui offrit la place de premier président, mais il la refusa et donna même sa démission de sa charge. Il vécut dès lors dans la retraite, eut le bonheur assez rare d'échapper au désastre de la révolution, et mourut en 1801. On a de lui : *Mélanges historiques et critiques de physique, de littérature et de poésie*, Paris, 1768, 3 vol. in-8; *Variétés littéraires*, Auch, 1778, 2 vol. in-8. Ces deux recueils sont très-estimables. On

lui doit en outre une traduction du *Traité du sénat romain*, de Middleton (voy. ce nom). D'Orbessan était membre des jeux floraux, de l'acad. de Toulouse, etc.

ORCHAN. Voy. ORKHAN.

ORCY. Voy. GIGOT d'ORCY.

ORDERIC ou ORDERIC ou OLDERIC (Vital), originaire d'Orléans, né en Angleterre en 1073, fut amené à l'âge de 10 ans, en Normandie, et élevé dans l'abbaye d'Ouche (Saint-Evroult), après que son père, qui était prêtre et veuf, eut embrassé l'état monastique. Il en prit lui-même l'habit à 11 ans, et quoiqu'il eût reçu le sous-diaconat à l'âge de 16 ans, il ne fut élevé au sacerdoce que dans sa 55^e année. Il passa toute sa vie dans l'état de simple religieux, n'étant occupé que de ses devoirs et de l'étude. Il mourut après 1145. Nous lui devons une *Histoire ecclésiastique*, en 15 livres, que Duchesne a fait imprimer dans les *Historiæ Normannorum scriptores*, Paris, 1619, in-fol. Cet ouvrage contient, parmi quelques fables adoptées dans le siècle d'Orderic, beaucoup de faits très-intéressants qu'on ne trouverait pas ailleurs, tant par rapport à la Normandie et à l'Angleterre, que par rapport à la France. Il a été traduit pour la première fois en français par M. Louis Dubois, dans la *Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, publiée par M. Guizot; et séparément, Paris, 1827, 4 vol. in-8.

* ORDINAIRE (Claude-Nicolas), naturaliste, né à Salins vers 1736, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et y professa les humanités dans divers collèges. La faiblesse de sa santé l'ayant obligé de renoncer à l'enseignement, il fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Riom en Auvergne, et se livra dès lors à l'étude de l'histoire naturelle, avec assez de succès pour être appelé à en montrer les éléments à mesdames de France, filles de Louis XV. Ayant refusé le serment exigé des ecclésiastiques, il fut déporté en 1795, et se retira en Angleterre. De retour en France en 1802, il fut nommé bibliothécaire de la ville de Clermont, où il mourut le 13 août 1809. On lui doit : *Recherches sur l'ancien état de la Limagne*, relativement à son histoire naturelle, 1787, in-12. *Histoire naturelle des volcans, comprenant les volcans sous-marins, ceux de boue et autres phénomènes analogues*, Paris, 1802, in-8. Cet ouvrage regardé comme classique avait paru l'année précédente en anglais, avec une dédicace à Will. Hamilton (voy. ce nom), que l'on retrouve dans l'édit. française.

** ORDINAIRE (Jean-Jacques), de la même famille que le précédent, né en 1770 à Besançon, venait de se faire recevoir avocat au parlement, lorsque la révolution renversa toutes les institutions judiciaires. Il accepta la chaire de grammaire générale à l'école centrale du Doubs, et dès son début dans l'enseignement se fit remarquer par l'étendue et la variété de ses connaissances. Sous le consulat, nommé proviseur du Lycée et plus tard recteur de l'académie de Besançon, il concourut beaucoup à rétablir dans son ressort l'enseignement sur sa véritable base, la religion; et mérita par son zèle les éloges du grand-maitre, M. de

Fontanes, qui ne cessa depuis de lui donner des marques de son amitié. Obligé en 1820 de quitter le rectorat, il se rendit à Paris pour y faire l'essai d'une nouvelle méthode propre à faciliter l'étude des langues. L'application qu'il en fit fut couronnée d'un plein succès, et lui valut les suffrages des hommes les plus distingués, entre autres de MM. Frayssinous et de Quelen. Quoique arrivé à l'âge où le repos devient nécessaire, la place de recteur à Besançon étant devenue vacante en 1853, il l'accepta dans l'espoir de faire encore quelque bien; mais il ne tarda pas à donner sa démission, et mourut dans sa ville natale, le 31 janvier 1843, à 75 ans, entouré de l'estime générale, après avoir demandé et reçu les secours de la religion. Il était correspondant de l'institut (classe des sciences morales) et l'un des examinateurs des ouvrages destinés à l'enseignement. Outre quelques opuscules, qui n'offrent plus d'intérêt, et différents morceaux dans les *recueils* de l'académie de Besançon, dont il était membre depuis sa réorganisation, on lui doit : *Méthode pour l'enseignement des langues*, Paris, 1820, in-12; *Considérations sur la mémoire et sur l'analogie*, 1827, in-12. A la tête des *racines grecques*, classées dans l'ordre de leurs désinences, par A. Taillefer, *Exposition du système d'études suivi à Fontenay-aux-Roses*, 1828, in-8.

** ORDINAIRE (Jean-François-Désiré), frère du précédent, né en 1773 à Besançon, était docteur en médecine; mais il pratiquait peu, son goût le portant vers l'étude de l'histoire naturelle. A la création de l'académie de Besançon, il y obtint la chaire de cette science, avec le titre de doyen de la faculté. Nommé recteur de l'académie de Strasbourg en 1821, il devint ensuite inspecteur-général de l'université, et membre du conseil de l'institution des sourds-et-muets. La place de directeur étant devenue vacante en 1852, elle lui fut confiée et il la remplit avec beaucoup de zèle. Ses infirmités précoces l'ayant obligé de donner sa démission, il revint à Besançon, où il continua de partager son temps entre l'étude et les expériences agricoles. Il mourut dans son domaine de Maizières, le 7 avril 1847, à 74 ans. Outre plusieurs *Opuscules* dans les *Annales de l'agriculture française*, et dans les *Recueils* de la société agronomique du Doubs, on lui doit : *Considérations générales sur l'agriculture*, Besançon, 1821, in-8; *Observations sur le cadastre*, Paris, 1826, in-8; *Essai sur l'éducation, et principalement sur celle du sourd-muet*, ib., 1836, in-8.

ORÉGIUS ou ORÉGIO (Augustin, le cardinal), philosophe et théologien, né à Sainte-Sophie, bourg de Toscane, en 1377, de parents pauvres, alla à Rome pour y faire ses études. On le plaça dans une petite pension bourgeoise, où il éprouva les mêmes sollicitations que le patriarche Joseph, et ne fut pas moins fidèle à son devoir. Il s'enfuit de la maison de son hôtesse, et eut le courage de passer une nuit d'hiver dans la rue, sans habits. Le cardinal Bellarmin, instruit de sa vertu, le fit élever dans un collège de pensionnaires de la première qualité, à Rome. Orégus fut chargé par le cardinal Barberin d'examiner quel était le sentiment d'Aristote sur l'immortalité de l'âme; et c'est pour ce sujet

qu'il publia, en 1651, son livre intitulé : *Aristotelis vera de rationalis animæ immortalitate sententia*, in-4, où il tâche de prouver que ce philosophe a cru cette vérité si importante, appuyé sur les plus grandes raisons, comme sur les motifs les plus consolants. Il faut convenir cependant que la flottante métaphysique de ce philosophe grec ne nous a rien laissé de bien lumineux sur ce sujet, ni même rien qui puisse bien constater son propre sentiment. Le cardinal Barberin étant devenu pape sous le nom d'Urbain VIII, honora Orégus de la pourpre en 1654, et lui donna l'archevêché de Bénévent, où il mourut en 1653, à 38 ans. On a de sa plume les *Traité de Deo, De Trinitate, De Incarnatione, De Angelis, De opere sex dierum*, et d'autres ouvrages, imprimés à Rome en 1637 et en 1642, in-fol., par les soins de Nicolas Orégus son neveu. Le cardinal Bellarmin l'appelait son *théologien*, et le pape Urbain VIII le nommait son *docteur*.

OREILLY (le comte Alexandre), né vers 1755, en Irlande, entra fort jeune au service de l'Espagne, fit avec distinction plusieurs campagnes dans les guerres d'Italie et d'Allemagne, mérita la faveur de Charles III, et parvint aux plus hautes distinctions militaires. En 1774, Oreilly fut mis à la tête d'une expédition contre Alger; elle échoua par l'ardeur imprudente du marquis de la Romana, qui n'attendit pas que le débarquement fût effectué pour livrer aux Algériens un combat dans lequel il fut tué. Oreilly, qui s'était conduit avec la plus grande bravoure, rentra tristement à Barcelonne. Ce mauvais succès ne diminua point l'affection du roi d'Espagne, qui le nomma commandant général de l'Andalousie, et gouverneur de Cadix. A la mort de son puissant protecteur (1788), il tomba dans une disgrâce complète, et vécut dans la retraite, en Catalogne. Cependant en 1794, appelé au commandement de l'armée des Pyrénées-Orientales, il s'était mis en chemin pour se rendre à sa destination, lorsqu'il mourut presque subitement, à l'âge d'environ 60 ans. Il fut remplacé par le comte de La Union (*voy.* ce nom).

ORELLANA (Francisco), né au commencement du xvi^e siècle à Truxillo, en Aragon, est, comme on le croit communément, le premier européen qui ait reconnu la rivière des Amazones. Il s'embarqua en 1539 assez près de Quito, sur la rivière de Coca, qui plus bas prend le nom de Napo. De celle-ci il tomba dans une autre plus grande, et se laissant aller sans autre guide que le courant, il arriva au cap du Nord, sur la côte de Guiane, après une longue navigation. Orellana périt 18 ans après, avec trois vaisseaux qui lui avaient été confiés en Espagne, sans avoir pu retrouver l'embouchure de sa rivière. La rencontre qu'il fit, en la descendant, de quelques femmes armées, dont un cacique indien lui avait dit de se défier, la fit nommer rivière des *Amazones*.

ORESME (Nicolas), évêque de Lisieux, un des premiers écrivains du xiv^e siècle, naquit à Caen. Il devint docteur de Sorbonne, et grand-maitre du collège de Navarre depuis l'an 1386 jusqu'à l'an 1361, doyen de l'Eglise de Rouen, trésorier de la chapelle du roi, fut précepteur de Charles V, qu

lui donna en 1577 l'évêché de Lisieux. On l'avait député à Avignon en 1565 vers le pape Urbain V, à qui il persuada de ne pas retourner à Rome. Oresme mourut à Lisieux en 1582. Ses ouvrages les plus connus sont : un *Discours* contre les dérèglements de la cour de Rome, qu'il prononça en présence d'Urbain V, en 1565. Francowitz a eu soin d'en augmenter son *Catalogue des témoins de la vérité* : collection infâme de tout ce qu'il a pu trouver d'injurieux contre le saint Siège. Un beau traité : *De communicatione idiomatum* ; un *Discours* contre le changement de la monnaie, dans la bibliothèque des Pères ; un traité *De Antichristo*, imprimé dans le tome 9^e de l'*Amplissima collectio* du père Marquette : il est plein de réflexions judicieuses. Sa *Traduction française* de la *Morale et de la Politique d'Aristote*, qu'il entreprit, ainsi que la suivante, par ordre de Charles V ; celle du traité de Pétrarque, des *Remèdes de l'une et de l'autre fortune*. On le fait auteur d'une version de la Bible, que d'autres attribuent avec plus de vraisemblance à Des Moulins Guyard. Voy. ce nom.

ORESTE, roi de Mycènes, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, vengea la mort de son père par le conseil de sa sœur Electre, et n'épargna pas même sa propre mère, qui avait participé au meurtre. Quelque temps après, il alla en Epire, y poignarda Pyrrhus, au pied de l'autel où il allait épouser Hermione, et voulut enlever cette princesse ; mais toujours agité des furies depuis son parricide, l'oracle lui ordonna d'aller dans la Tauride, pour se purifier de ses crimes. Il partit, accompagné de Pylade son intime ami, qui ne voulut jamais le quitter ; lorsqu'ils y arrivèrent, ils furent arrêtés par l'ordre de Thoas, roi de cette contrée, pour être sacrifiés. Oreste ayant été désigné pour l'être le premier, Pylade voulut inutilement prolonger la vie de son ami, en mourant à sa place ; mais dans le moment qu'Oreste allait recevoir le coup de couteau, Iphigénie, sa sœur, prêtresse de Diane, le reconnut. Ils tuèrent Thoas et prirent la fuite. Pylade épousa Iphigénie, et Oreste Hermione, dont il gouverna les états. Il mourut de la morsure d'une vipère vers l'an 1144 avant J.-C.

ORESTE, préfet d'Alexandrie. Voy. HYPATIA.

ORESTE, général romain. Voy. NÉPOS et GLYCÈRE.

ORESTE, tyran de Rome. Voy. AUGUSTULE et ODOACRE.

ORFANEL (Hyacinthe), dominicain espagnol, né à Valence en 1578, fut brûlé vif dans sa mission du Japon, en 1622. Il est auteur d'une *Histoire de la prédication de l'Evangile au Japon*, depuis 1601 jusqu'en 1621, Madrid, 1655, in-4.

ORGAGNA (André de Ciccione), peintre, sculpteur et architecte, natif de Florence en 1529, mourut en 1589, âgé de 59 ans. C'est surtout comme peintre qu'il s'est rendu recommandable : il avait un génie facile, et ses talents auraient pu être plus brillants, si ce maître eût eu devant les yeux de plus beaux ouvrages que ceux qui existaient de son temps. C'est à Pise qu'il a le plus travaillé : il y a peint un *Jugement universel*, dans lequel il a affecté de représenter ses amis dans la gloire du paradis, et ses ennemis dans les flammes de l'enfer.

ORGEVILLE. Voy. MORAINVILLIERS.

ORIA (d'). Voy. DORIA.

* ORIANI (l'abbé Barnabé), célèbre astronome, né en 1752 à Garegnano, près de Milan, cultiva dès son bas âge les sciences exactes avec tant d'ardeur, que dès l'âge de 25 ans, il fut attaché à l'observatoire de Milan. Envoyé comme astronome en Angleterre pour y veiller à la confection des instruments pour l'usage de l'observatoire ; de cette époque date son intimité avec Herschel, avec lequel il fut toujours en correspondance. De retour à Milan, il coopéra à la mesure d'un arc du méridien, et prit part à la triangulation de la nouvelle carte de l'Italie. L'invasion des Français ne suspendit point ses travaux ; et la réputation dont il jouissait lui valut du général en chef, des offres honorables que son affection pour son pays l'empêcha d'accepter. A la création du royaume d'Italie, nommé comte et sénateur, ces honneurs ne changèrent rien à la simplicité de ses habitudes de prêtre et de savant. Au retour de la domination autrichienne, il fut confirmé dans la place de directeur de l'observatoire, qu'il continua jusqu'à sa mort d'illustrer par ses observations. Il mourut le 12 novembre 1852. Les derniers jours de sa vie présentèrent le spectacle d'une tranquillité d'âme digne d'un philosophe chrétien. Par son testament, il demanda que l'on ne mit d'autre inscription sur sa tombe que ces mots : *Priez pour l'âme du prêtre Oriani*. Il institua le grand séminaire de Milan et l'hôpital des orphelins, héritiers des deux tiers de sa fortune, et laissa 200,000 fr. à l'observatoire. Presque tous les travaux de ce grand astronome sont consignés dans les *Ephémérides astronomiques de Milan*, de 1778 à 1851 ; on en trouve d'autres dans les *Actes* de la société italienne. Dans le nombre on distingue : *Eléments de Trigonométrie sphéroïde*, Bologne, 1806, ouvrage classique ; *Traité d'astronomie et de la sphère*, 1824, in-8 ; *Manuel d'astronomie*, 1826, in-12. Oriani était correspondant de l'institut de France, de la société royale de Londres et de l'académie de Berlin. Deux statues lui ont été élevées, l'une à Milan, au palais de Brera, et l'autre à l'Athénée de Brescia. (Voy. PIAZZI.)

ORIBASE de PERGAME, né à Pergame, disciple de Zénon de Chypre, et médecin de Julien l'Apostat, qui le fit questeur de Constantinople. Il fut exilé sous les empereurs suivants, et rappelé dans la suite. Il mourut au commencement du 5^e siècle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, imprimés à Bâle en 1557, en 5 vol. in-8, et dans les *Artis medicae principes* d'Etienne. Le plus estimé est son livre des *Collections*, entrepris à la prière de Julien. L'auteur, pour former ce recueil, avait puisé dans Galien et dans les autres médecins. Il était en 72 livres, dont il ne nous reste plus que 17. Son *Anatomie* parut à Leyde en 1755, in-4.

ORICELLARIUS. Voy. RUCCELLAI.

ORICHOVIUS ou ORECHOVIUS. Voy. OKSLI.

ORIENTIUS, écrivain ecclésiastique, que l'on confond avec un évêque d'Elvire en Espagne, vivait dans le 5^e siècle. Il était évêque d'Auch, et mourut vers l'an 450. Il cultiva la morale et la poésie. Dans la *Bibliothèque des Pères*, et dans le *Trésor du père*

Martenne, on trouve de lui des *Avertissements aux fidèles* (*Commonitorium*), en vers, dont la poésie faible est relevée par l'excellence des préceptes qu'il y donne.

ORIGÈNE, docteur de l'Eglise, naquit à Alexandrie l'an 183 de J.-C., et fut surnommé *Adamantius*, à cause de son assiduité infatigable au travail. Son père, Léonide, l'éleva avec soin dans la religion chrétienne et dans les sciences, et lui apprit de bonne heure l'Ecriture sainte. Origène donna des preuves de la grandeur de son génie dès sa plus tendre jeunesse. Clément Alexandrin fut son maître. Son père ayant été dénoncé comme chrétien et détenu dans les prisons, il l'exhorta à souffrir le martyre plutôt que de renoncer au christianisme. A 18 ans, il se trouva chargé du soin d'instruire les fidèles à Alexandrie. Les hommes et les femmes accouraient en foule à son école. La calomnie pouvait l'attaquer : il crut lui fermer la bouche en se faisant eunuque, s'imaginant être autorisé à cette barbarie par un passage de l'évangile pris *selon la lettre, qui tue*, comme s'exprime saint Paul, au lieu de le saisir *selon l'esprit, qui vivifie*. Après la mort de Septime-Sévère, un des plus ardents persécuteurs du christianisme, arrivée en 211, Origène alla à Rome, et s'y fit des admirateurs et des amis. De retour à Alexandrie, il y reprit ses leçons, à la prière de Démétrius, qui en était évêque. Une sédition qui arriva dans cette ville le fit retirer en secret dans la Palestine. Cette retraite l'exposa au ressentiment de son évêque. Les prélats de la province l'engagèrent, à force d'instances, d'expliquer en public les divines Ecritures. Démétrius trouva si mauvais que cette fonction importante eût été confiée à un homme qui n'était pas prêtre, qu'il ne put s'empêcher d'en écrire aux évêques de Palestine, comme d'une nouveauté inouïe. Alexandre, évêque de Jérusalem, et Théoctiste de Césarée, justifèrent hautement leur conduite. Ils alléguèrent que c'était une coutume ancienne et générale, de voir des évêques se servir indifféremment de ceux qui avaient du talent et de la piété, et que c'était une espèce d'injustice de fermer la bouche à des gens à qui Dieu avait accordé le don de la parole. Démétrius, insensible à leurs raisons, rappela Origène, qui continua d'étonner les fidèles par ses lumières, par ses vertus, par ses veilles, ses jeûnes et son zèle. L'Achaïe se trouvant affligée de diverses hérésies, il y fut appelé peu de temps après, et s'y rendit avec des lettres de recommandation de son évêque. En passant à Césarée de Palestine, il fut ordonné prêtre par Théoctiste, évêque de cette ville, avec l'approbation de saint Alexandre de Jérusalem et de plusieurs autres prélats de la province. Cette ordination occasionna de grands troubles. Démétrius déposa Origène dans deux conciles, et l'excommunia. Il alléguait : 1° qu'Origène s'était fait eunuque ; 2° qu'il avait été ordonné sans le consentement de son propre évêque ; 5° qu'il avait enseigné plusieurs erreurs, entre autres choses que le démon serait enfin sauvé, et délivré des peines de l'enfer, etc. Origène se plaignit à ses amis des accusations qu'on formait contre lui, désavoua les erreurs qu'on lui

imputait, et se retira en 231 à Césarée en Palestine. Théoctiste l'y reçut comme son maître, et lui confia le soin d'interpréter les Ecritures. Démétrius étant mort en 251, Origène jouit du repos. Grégoire Thaumaturge et Athénodore son frère se rendirent auprès de lui, et en apprirent les sciences humaines et les vérités sacrées. Une sanglante persécution s'étant allumée sous Maximin contre les chrétiens, et particulièrement contre les prélats et les docteurs de l'Eglise, Origène demeura caché pendant deux ans. La paix fut rendue à l'Eglise par Gordien, l'an 257. Origène en profita pour faire un voyage en Grèce. Il demeura quelque temps à Athènes, et après être retourné à Césarée, il alla en Arabie à la prière des évêques de cette province. Leur motif était de retirer de l'erreur l'évêque de Bostre, nommé *Bérylle*, qui niait que « J.-C. eût eu aucune existence avant l'incarnation, voulant qu'il n'eût commencé à être Dieu qu'en naissant de la Vierge. » Origène parla si éloquemment à Bérylle, qu'il rétracta son erreur et remercia depuis Origène. Les évêques d'Arabie l'appelèrent à un concile qu'ils tenaient contre certains hérétiques, qui assuraient que « la mort était commune au corps et à l'âme. » Origène y assista, et traita la question avec tant de force, qu'il ramena au chemin de la vérité ceux qui s'en étaient écartés. Cette déférence des évêques pour Origène, sur un point qu'on croit être la principale de ses erreurs, semble l'en justifier pleinement. Déce ayant succédé, l'an 249, à l'empereur Philippe, alluma une nouvelle persécution. Origène fut mis en prison. On le chargea de chaînes ; on lui mit au cou un carcan de fer et des entraves aux pieds ; on lui fit souffrir plusieurs autres tourments, et on le menaça souvent du feu ; mais on ne le fit pas mourir, dans l'espérance d'en abattre plusieurs par sa chute, et à la fin il fut élargi. Il mourut à Tyr, peu de temps après, l'an 254, dans sa 69^e année. Peu d'auteurs ont autant travaillé que lui ; peu d'hommes ont été autant admirés et aussi universellement estimés qu'il le fut pendant longtemps. Personne n'a été plus vivement attaqué et poursuivi avec plus de chaleur qu'il l'a été pendant sa vie et après sa mort. On ne s'est pas contenté d'attaquer sa doctrine, on a attaqué sa conduite. On a prétendu que, pour sortir de sa prison, il fit semblant d'offrir de l'encens à l'idole Sérapis à Alexandrie ; mais on peut croire que c'est une imposture forgée par ses ennemis, et rapportée trop légèrement par saint Epiphane. Ses ouvrages sont : une *Exhortation au martyre*, qu'il composa pour animer ceux qui étaient dans les fers avec lui ; des *Commentaires* sur l'Ecriture sainte. Il est peut-être le premier qui l'ait expliquée tout entière. Il semble cependant qu'on peut douter si l'*Exposition de l'Epître aux Romains* est de lui, puisqu'elle paraît d'un auteur latin, comme on voit dans ce passage : « *Sciendum primo est, ubi nos habemus, omnibus qui sunt inter vos, in greco habetur omni qui est inter vos.* » Les explications étaient de trois sortes : des *Notes* abrégées sur les endroits difficiles, des *Commentaires* étendus où il donnait l'essor à son génie, et des *Homélies* au peuple, où il se bornait aux explications morales,

pour s'accommoder à la portée de ses auditeurs. Il nous reste une grande partie des Commentaires d'Origène; mais la plupart ne sont que des traductions fort libres. L'on y voit partout un grand fonds de doctrine et de piété. Il travailla à une édition de l'Écriture à six colonnes. Il l'intitula *Hexaples*. La première contenait le texte hébreu en lettres hébraïques; la deuxième, le même texte en lettres grecques, en faveur de ceux qui entendaient l'hébreu sans le savoir lire; la troisième renfermait la version d'*Aquila*; la quatrième colonne, celle de *Symmaque*; la cinquième, celle des *Septante*, et la sixième, celle de *Théodotion*. Il regardait la version des *Septante* comme la plus authentique, et celle sur laquelle les autres devaient être corrigées. Les *Octaples* contenaient de plus deux versions grecques qui avaient été trouvées depuis peu, sans qu'on en connût les auteurs. Origène travailla à rendre l'édition des *Septante* suffisante pour ceux qui n'étaient point en état de se procurer l'édition à plusieurs colonnes. On avait recueilli de lui plus de mille *Sermons*, dont il nous reste une grande partie. Ce sont des discours familiers qu'il prononçait sur-le-champ, et des notaires écrivaient pendant qu'il parlait, par l'art des notes, perdu longtemps, mais qui s'est retrouvé depuis. Il avait ordinairement sept secrétaires, uniquement occupés à écrire ce qu'il dictait. Son livre des *Principes*. Il l'intitula ainsi, parce qu'il prétendait y établir des principes auxquels il faut s'en tenir sur les matières de la religion, et qui doivent servir d'introduction à la théologie. Nous ne l'avons que de la version de Rufin, qui déclare lui-même y avoir ajouté ce qu'il lui a plu, et en avoir ôté tout ce qui lui paraissait contraire à la doctrine de l'Eglise, principalement touchant la Trinité. On ne laisse pas d'y trouver encore des principes pernicieux. On croit y découvrir un système tout fondé sur la philosophie de Platon, et dont le principe fondamental est, que toutes les peines sont médicinales. On l'a accusé d'avoir fait Dieu matériel; mais il réfute si bien cette erreur, qu'il est raisonnable de donner un sens orthodoxe à quelques expressions peu exactes. Il dit que « Dieu n'est ni un corps, ni dans un corps; qu'il » est une substance simple, intelligente, exempte » de toute composition; qui, sous quelque rapport » qu'on l'envisage, n'est qu'une âme et la source » de toutes les intelligences. Si Dieu, dit-il, était » un corps, comme tout corps est composé de matière, il faudrait aussi dire que Dieu est matériel; et la matière étant essentiellement corruptible, il faudrait encore dire que Dieu est corruptible. » Le *Traité* contre Celse. Cet ennemi de la religion chrétienne avait publié contre elle son *Discours de vérité*, qui était rempli d'injures et de calomnies. Origène n'a fait paraître dans aucun de ses écrits autant de science chrétienne et profane que dans celui-ci, ni employé tant de preuves fortes et solides. On le regarde comme l'apologie du christianisme la plus achevée et la mieux écrite que nous ayons dans l'antiquité. Le style en est beau, vif et pressant; les raisonnements, bien suivis et convaincants; et s'il y répète plusieurs fois les mêmes

choses, c'est que les objections de Celse l'y obligeaient, et qu'il n'en voulait laisser aucune sans les avoir entièrement détruites. Il est remarquable que ces objections sont presque toutes les mêmes que les prétendus philosophes de ce siècle ont ressassées: pauvres copistes qui n'ont pas même le funeste mérite d'imaginer des erreurs et des blasphèmes, et qui, se parant de cette triste gloire, sont obligés de recourir à des sophistes oubliés depuis 15 siècles. A peine Origène était-il mort, que les disputes sur son orthodoxie parurent se fortifier. Dans le IV^e siècle, les ariens se servirent de son autorité pour prouver leurs erreurs. Saint Athanase, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze le défendirent, comme ayant parlé d'une manière orthodoxe sur la divinité du Fils. Saint Hilaire, Tite de Bostres, Didyme, saint Ambroise, Eusèbe de Verceil et saint Grégoire de Nysse, ont cité ses ouvrages avec éloge; mais Théodore de Mopsueste, Apollinaire et Césaire ne lui ont pas été favorables; et saint Basile dit expressément (*de Spiritu sancto*, ch. 20), « qu'il n'a pas pensé sainement sur la divinité du Saint-Esprit. » Il fut condamné dans le cinquième concile général. Le pape Vigile le condamna de nouveau. Saint Epiphane, Anastase le Sinaïte, saint Jean Cliniaque, Léonce de Byzance, Sophronius, patriarche de Jérusalem, Antipater, évêque de Bostre, s'élevèrent avec vigueur contre sa doctrine; le pape Pélage II dit que les hérésiarques n'ont rien enseigné de plus pernicieux qu'Origène. On trouve dans les actes du sixième concile un édit de Constantin Pogonat, et une lettre du pape Léon II, où il est compté avec Didyme et Evagrius parmi les *théomaques*, ou ennemis de Dieu. Le pape saint Martin I^{er} le frappa d'anathème dans le premier concile de Latran, en 649. Saint Augustin, saint Jean de Damas et saint Jérôme ont écrit contre les origénistes. Dans le même siècle où s'éleva la dispute sur l'orthodoxie d'Origène, Jean de Jérusalem, et Rufin firent son apologie, et saint Jean Chrysostôme se joignit à eux. Saint Pamphile prit aussi sa défense. Théotime de Toimi refusa de le condamner, et Didyme tâcha de donner un sens catholique à ses passages sur la Trinité; d'autres, en condamnant les erreurs contenues dans ses livres, prétendirent qu'elles avaient été ajoutées par les hérétiques. Théophile d'Alexandrie accusa les moines de Nitrie d'origénisme, et les condamna dans un concile d'Alexandrie: son jugement fut approuvé par le pape Anastase. Dans le IV^e siècle, l'empereur Justinien se déclara ennemi de sa mémoire, écrivit une lettre à Mennas contre sa doctrine, donna un édit contre lui l'an 640, le fit condamner dans un concile tenu la même année à Constantinople, dont les Actes ont été recueillis avec ceux du cinquième concile général. On peut consulter sur ce sujet: la *Vie de Tertullien* et d'Origène, par le sieur de la Mothe (c'est-à-dire par Thomas, sieur du Fossé), imprimée à Paris en 1675; les *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique* de Tillemont, tome 5, où il justifie autant qu'il peut Origène: il dit qu'il n'a jamais été obstiné dans ses sentiments, nie qu'il ait offert de l'encens aux idoles, rejette la narration

de saint Epiphane, de même que Baronius; mais le P. Pagi, Petau et Huet, ont pensé bien différemment. Un théologien ascétique a cru « que la » science et les vertus précoces d'Origène, trop admirées et trop exaltées, la démarche inconsidérée » de son père, qui allait baiser avec respect la » poitrine de son enfant, le bruit que ses actions » et que ses livres firent dans le monde, la considération que lui témoignèrent les évêques, etc., » lui avaient enflé l'esprit et préparé une chute » contre laquelle il n'y a que l'humilité et la crainte » du Seigneur qui puissent prémunir les hommes » illustres par les dons de la nature et de la grâce. » Du Pin, dans sa *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*; Ceillier, *Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, tomes 2 et 3, article PAMPHILE; Doucin, jésuite, *Histoire de l'origénisme*; l'*Origenes defensus* du P. Halloix; les *Origeniana* de l'illustre Huet, qui a publié ce qui reste des commentaires d'Origène sur le nouveau Testament, en grec et en latin, 2 vol. in-fol., avec la *Vie d'Origène*, et des notes estimées. Cet ouvrage fut imprimé à Rouen en 1668. On en a fait une deuxième édition à Paris en 1679, une troisième en Allemagne en 1685. Dom de Montfaucon a donné les *Hexaples* en 1715, en 2 vol. in-fol. On a actuellement une édition complète des *OEuvres* d'Origène, en 4 vol. in-fol. Cette édition a été commencée par le P. Charles de la Rue, bénédictin, mort en 1759, et continuée par dom Charles-Vincent de la Rue, son neveu, qui a donné le quatrième et dernier volume à Paris en 1759, avec des notes sur plusieurs endroits des *Origeniana* de Huet. On trouve aussi les *OEuvres* d'Origène dans la *Bibliothèque des saints Pères*, publiée à Paris, 1826-1827.

ORIGÈNE, dit l'*Impur*, était Egyptien. Il enseigna vers l'an 290 que le mariage était de l'invention du démon; qu'il était permis de suivre tout ce que la passion pouvait suggérer de plus infâme, afin que l'on empêchât la génération par telle voie que l'on pourrait inventer, même par les plus exécrables moyens. L'impur eut des sectateurs qui furent rejetés avec horreur par toutes les églises. Ils se perpétuèrent cependant jusqu'au ^{ve} siècle.

ORIGÈNE, philosophe platonicien, disciple et ami de Porphyre, étudia la philosophie sous Ammonius. Il avait fait un *Panegyrique* de l'empereur Galien, que nous n'avons plus; mais il ne sert pas moins à prouver que la lâcheté philosophique est toujours prête à encenser les tyrans.

ORIGNY (Pierre-Adam d'), historien, né en 1697, mort le 9 septembre 1774, à Reims sa patrie, entra de bonne heure au service. Une blessure qu'il reçut à l'attaque des lignes de Weissenbourg, en Allemagne, le contraignit de le quitter, après avoir obtenu une pension et la croix de Saint-Louis. Il s'adonna à l'étude de l'histoire, et publia l'*Egypte ancienne*, et la *Chronologie des Egyptiens*, l'une en 1762, l'autre en 1763, chacune en 2 vol. in-12. On y trouve des recherches laborieuses; mais comme il tâche de faire valoir un système particulier, il avance bien des conjectures fausses et des idées insoutenables. M. Paw l'a quelquefois réfuté dans ses *Recherches sur les Egyptiens*, qui elles-mêmes of-

frent plus d'un sujet de réfutation. L'abbé Guérin du Rocher a jeté depuis beaucoup de jour sur cette chronologie, dans son *Histoire véritable des temps fabuleux*. D'Origny mourut avant d'avoir terminé ses travaux sur l'Egypte: il avait 77 ans.

* ORIGNY (Antoine-Jean-Baptiste-Abraham d'), conseiller à la cour des monnaies, né à Reims en 1734, et mort en octobre 1798, a publié: *Dictionnaire des origines, ou Époques des inventions utiles, des découvertes importantes*, etc., Paris, 1776-78, 6 vol. in-8. L'abrégé qu'en a donné l'abbé Sabatier, 5 vol. in-8, renferme tout ce qu'il y a d'utile dans cet ouvrage. *Abrégé de l'histoire du théâtre français* tome iv. Les trois premiers sont de Mouhy; *Annales du théâtre italien*, 1788, 5 vol. in-8.

ORIOLE (Pierre), natif de Verberie-sur-Oise en Picardie, chanoine-régulier du Val-des-Ecoliers à Royallieu, dans la forêt de Cuyse, à trois lieues de Compiègne, prieur de son ordre à Troyes, enseigna la théologie à Paris avec tant de réputation, qu'il fut surnommé le *Docteur éloquent*. On a de lui des *Commentaires* fort subtils sur le *Maître des sentences*, Rome, 1595 et 1605, 2 vol. in-fol., et un abrégé de la Bible, intitulé *Breviarium Bibliorum*, Paris, 1508 et 1685, in-8. Ceux qui le font cordelier, archevêque d'Aix et cardinal, se trompent. On ignore l'année de sa mort: il vivait encore en 1545.

ORIOLE. Voy. AURIOL.

ORION ou URION, était, selon la fable, fils de Jupiter, de Neptune et de Mercure, qui étant allés loger chez le pauvre Hyrée, en furent bien reçus malgré son extrême indigence. Orion devint un grand chasseur. Diane, qu'il avait osé défier à qui prendrait le plus de bêtes sauvages, fit naître un scorpion, qui le mordit et le fit mourir: mais Jupiter le métamorphosa en une constellation qui amène les pluies et les orages. On la distingue aisément par les étoiles qui brillent sur son baudrier.

ORITHYÉ, fille d'Erectée et reine des Amazones, fut enlevée par Borée, et eut avec lui Zétés et Calais. — Il y eut une autre ORITHYÉ, reine des Amazones, célèbre par sa valeur et par sa vertu. Elle voulut venger ses sœurs, qui avaient été insultées par Hercule et par Thésée; mais le succès ne répondit pas à son courage.

ORKHAN, fils d'Ottoman, empereur des Turcs, s'empara du trône en 1526, après s'être défait de ses frères aînés. Il étendit considérablement les bornes du puissant empire que son père avait fondé. Il ouvrit l'Europe à ses successeurs, par la prise de Gallipoli et de plusieurs villes sur les Grecs, et par l'alliance qu'il fit avec l'empereur Jean Cantacuzène, qui lui donna sa fille Théodora en mariage. Cette imprudente démarche de Jean servit de prétexte à Orkhan pour s'emparer de tout ce que les Grecs possédaient encore en Asie, et même de plusieurs places en Europe: ce qui fut regardé en même temps comme une punition du ciel, offensé par une union contraire aux lois et à l'esprit du christianisme. Le règne d'Orkhan fut long et cruel. Il commença par un fratricide, s'établit sur la destruction du prince de Caramanie, dont il épousa la fille, et sur la mort de son beau-frère,

fil unique de ce prince, qu'il tua de sa propre main ; et finit violemment dans une bataille contre les Tartares, ou selon quelques-uns, du chagrin que lui causa en 1560 la mort de Soliman son fils aîné. Il eut pour successeur Mourad, son deuxième fils.

ORLAND LASSUS. *Voy.* LASSUS.

ORLANDINI (Nicolas), jésuite, né à Florence en 1554, fut recteur du collège de Nole, et mourut à Rome le 27 mai 1606. Il a composé en latin l'*Histoire de la compagnie de Jésus*, imprimée à Cologne en 1615, et à Rome en 1620, en 2 vol. in-fol. Pour compléter cet ouvrage, il faut y joindre les quatre volumes du père Sacchini, le volume du père Jouvenci, 1710, in-fol., et le volume du père Cordara, 1750, in-fol. Le latin d'Orlandini est pur et très-élégant, son style nombreux et riche, plein de dignité et d'une cadence agréable. Comme l'auteur, homme de probité et d'un esprit juste, n'a travaillé que sur des mémoires fournis par des gens instruits, et ordinairement par des témoins oculaires, sa narration ne doit pas être suspecte.

ORLÉANS (la Pucelle d'). *Voy.* JEANNE D'ARC.

ORLÉANS, nom d'une famille descendant des rois de la troisième race, qui a joué un grand rôle dans l'histoire de France, et dont plusieurs sont montés sur le trône. Voici les princes qui ont porté ce nom. — Philippe II, fils de Philippe VI dit de Valois, mort sans postérité en 1585; Louis, fils de Charles V, assassiné en 1407, eut ce titre. *Voy.* LOUIS DE FRANCE, duc d'Orléans. Il eut un fils nommé Charles (*voy.* ci-après). Le titre de *duc d'Orléans* passe successivement à deux fils de François I^{er}, dont le second fut Henri II; à Gaston, troisième fils de Henri IV; *voy.* GASTON DE FRANCE; et enfin à un fils de Louis XIII, nommé Philippe, mort en 1701, qui eut Philippe (*voy.* les deux PHILIPPE D'ORLÉANS.) Le dernier fut père de Louis : *voy.* LOUIS D'ORLÉANS, aïeul de Louis-Philippe-Joseph, un des grands mobiles de la révolution française.

ORLÉANS (Charles, duc d'), fils de Louis de France, duc d'Orléans, et de Valentine de Milan, porta le titre de *duc d'Angoulême* durant la vie de son père, qui périt victime de la trahison du duc de Bourgogne. Charles se trouva à la malheureuse bataille d'Azincourt en 1415, où il fut fait prisonnier. De retour en France, après avoir été retenu 25 ans en Angleterre, il entreprit la conquête du duché de Milan, qu'il croyait lui appartenir du chef de sa mère; mais il ne put se rendre maître que du comté d'Asti. *Voy.* SFORCE (François). Ce prince aima les lettres, et les cultiva avec succès. Il mourut à Amboise en 1465. De Marie de Clèves, sa troisième femme, il eut, entre autres enfants, Louis qui fut le roi Louis XII. Ses *Poésies* où l'on découvre un vrai talent, publiées d'abord sur un manuscrit de Grenoble par Chalvet (*voy.* ce nom, II, 502), l'ont été depuis sur ceux de la Bibliothèque du roi, par MM. Champollion-Figeac fils et Guichard, 1842, in-18. Ces deux éditions qui ont chacune leurs partisans, laissent bien loin celle de Chalvet qui ne peut plus être recherchée qu'à cause de sa rareté.

ORLÉANS (Philippe de France, duc d'). *Voy.* PHILIPPE D'ORLÉANS.

ORLÉANS (Philippe duc d'), régent. *Voy.* PHILIPPE D'ORLÉANS.

ORLÉANS (Louis, duc d'), fils du régent. *Voy.* LOUIS, V, 559.

* ORLÉANS (Louis-Philippe, duc d'), petit-fils du régent, né à Paris le 12 mai 1725, porta le nom de duc de Chartres jusqu'à la mort de son père. Nommé en 1757 colonel du régiment d'infanterie de son nom, il fit en 1742 sa première campagne en Flandre, et l'année suivante commanda la cavalerie sur les bords du Rhin. La valeur qu'il déploya à la bataille de Dettingen fut récompensée par le grade de maréchal-de-camp; et peu après nommé lieutenant-général, il assista aux sièges de Menin, d'Ypres, de Furnes, de Fribourg, et les années suivantes aux batailles de Fontenoy, de Raucoux, de Laufeld. A la paix il obtint le gouvernement général du Dauphiné, en survivance de son père. L'heureux essai qu'il en fit faire par Tronchin, en 1756, sur son fils unique et sa fille, depuis duchesse de Bourbon, contribua beaucoup à populariser l'inoculation en France. En 1759 devenu veuf, il se retira dans sa campagne de Bagnolet, et y fit construire un théâtre où il joua lui-même les rôles de financier et de paysan avec beaucoup de naturel et de vérité. Dans la querelle des parlements il refusa de se mettre à la tête des mécontents qui désiraient ce prince pour chef. En 1773 il épousa secrètement mad. de Montesson (*voy.* ce nom). Il mourut le 18 novembre 1785, universellement regretté. Au milieu de ses plaisirs, il n'oubliait pas les malheureux : on sut, après sa mort, que sans compter les pensions et les gratifications nombreuses qu'il faisait en son nom ou au nom de ses ancêtres, il distribuait annuellement aux pauvres 240 mille fr.

ORLÉANS (Louis-Philippe-Joseph, duc d'), premier prince du sang, fils du précédent et de Louise-Henriette de Bourbon Conti, né à St.-Cloud le 13 avril 1757, porta d'abord le nom de duc de Montpensier, puis celui de duc de Chartres. Il eut pour précepteur le comte de Pont-Saint-Maurice, qui mit tous ses soins à lui former l'esprit et le cœur. Il sembla d'abord en profiter et se montra sensible et bienfaisant. Quoiqu'il n'eût qu'effleuré les sciences, il avait de l'esprit naturel, et fit paraître beaucoup d'adresse dans tous les exercices du corps; mais il eut bientôt oublié les sages leçons de son précepteur, et les jeunes seigneurs libertins et étourdis dont il s'entoura, achevèrent de corrompre son caractère. Deux choses, l'une plus blâmable que l'autre, signalèrent la première jeunesse de ce prince : un mépris absolu pour tout ce qui se faisait dans son pays, et un penchant excessif pour le plaisir et la dépense. Il épousa en 1769 Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon, fille unique du vertueux duc de Penthièvre, dont les mœurs douces et les sentiments délicats formaient un contraste frappant avec les vices de son époux. Non content de se livrer lui-même à la débauche, il y entraîna son beau-frère le prince de Lamballe, qui, étant d'une santé peu robuste, succomba bientôt à ses

excès. L'anglomanie, le faste et les plaisirs jetèrent le duc de Chartres dans des prodigalités ruineuses. De bonne heure il chercha à jouer un rôle politique. En 1771 il fut exilé pour avoir refusé de prendre place au parlement Maupeou, en qualité de pair, titre qu'il avait comme prince du sang. Cependant il rentra en faveur, et reparut à la cour. Comme il devait succéder à la place de grand-amiral que possédait son beau-père, il voulut, pour la mieux mériter, faire quelques campagnes navales. Il fut nommé en 1777 lieutenant-général des armées du roi. On était alors en guerre avec les Anglais pour l'indépendance de l'Amérique septentrionale. Il s'embarqua sur le *Saint-Esprit*, vaisseau de 84 canons, et commanda l'escadre bleue qui faisait l'arrière-garde au combat d'Ouessant, en 1778. Une manœuvre subite plaça cette division en face de l'ennemi. Le comte d'Orvilliers, amiral, donna le signal de tenir le vent pour empêcher les Anglais de passer. Soit que le signal fût mal compris, soit que les commandants, voulant perdre le comte d'Orvilliers, feignissent de ne pas l'entendre, l'arrière-garde anglaise se sauva, lorsqu'elle devait tomber au pouvoir des Français. On répandit le bruit que le duc de Chartres, dès le commencement du combat, s'était caché au fond de cale; d'autres démentirent cette assertion, le vaisseau où le duc se trouvait n'ayant jamais été en péril, ni même à la portée du canon; cependant la première opinion prévalut à la cour. Lorsque le duc de Chartres y parut, on l'accabla d'épigrammes, et, pour comble d'humiliation, au lieu d'obtenir la place de grand-amiral, il eut celle de colonel des hussards. Quelque indignation qu'un monarque pieux et sage comme Louis XVI eût pu concevoir pour la conduite désordonnée d'un prince de son sang, il était cependant trop juste pour lui faire une injure gratuite. Il faut convenir ou que le roi se laissa trop facilement influencer par les ennemis du duc, ou que celui-ci était véritablement coupable de lâcheté. Quoi qu'il en soit, c'est de cette époque que date sa haine contre Louis XVI. Son aversion pour la reine a une origine différente. Il s'était presque vu forcé, dit-on, de céder Saint-Cloud à cette princesse. Peu goûté à la cour, il chercha toutes les occasions de se populariser. A la mort de son père, il prit le nom de duc d'Orléans. On le vit alors monter dans une *montgolfière* et se donner en spectacle à la populace. Quelques années auparavant il était descendu dans les mines. On prétendit que dans l'une et l'autre occasion il avait montré réellement de la crainte, et qu'il avait rendu tous les éléments témoins de sa lâcheté. Cependant le duc d'Orléans n'attendait que le moment propice pour assurer sa vengeance contre la cour, et cette occasion ne tarda pas à se présenter. Afin de se former un parti nombreux, le duc s'était fait nommer après la mort du duc de Clermont, grand-maître de la franc-maçonnerie: il dispensait l'or à pleines mains parmi le peuple; et dès le commencement des troubles, son palais devint le foyer des complots et des insurrections. En 1787, à l'époque des discussions des parlements avec la cour, des jeunes gens de la *Basoche*, placés sur

le Pont-Neuf, obligeaient tous les passants, soit à pied, soit en voiture, à fléchir le genou devant la statue équestre de Henri IV. On remarqua bien distinctement le duc d'Orléans, seul dans sa voiture à deux chevaux, passer dix ou douze fois sur ce pont, sans qu'on le fit descendre. Lorsqu'il était vis-à-vis de la grille, il mettait la tête à la portière et chantait l'air *Vive Henri IV, Vive ce roi vaillant!* que la multitude ne lui laissait pas achever, criant à plusieurs reprises: *Vive le duc d'Orléans! vive le successeur de Henri IV!* Le gouvernement ne pensa pas même à punir les auteurs de ces cris séditieux. Un léger embarras dans les finances avait amené la résistance du parlement aux édits bursaux. Pour la vaincre, Louis XVI alla tenir au Palais de Justice (24 novembre 1787) une séance royale, où siégèrent les princes du sang et les pairs du royaume avec voix délibérative. Les pairs s'étant réunis à la minorité parlementaire qui voulait l'enregistrement, le roi en ordonna l'accomplissement. Le duc d'Orléans protesta, d'une manière qui n'était rien moins que respectueuse, et fut exilé à 15 lieues de Paris, dans son château de Villers-Coterets. Cette punition ne servit qu'à le populariser davantage, et à lui faire acquérir des prosélytes parmi les jeunes parlementaires: il gagna en même temps les journalistes, et on l'accusa d'avoir imaginé le funeste projet de produire une disette factice, et d'avoir à cet effet accaparé tous les grains. La disette eut lieu; mais toujours empressé à se rendre cher au peuple; il lui fit distribuer des sommes considérables. Pendant l'hiver rigoureux de 1788 à 1789, il fit allumer des feux et dresser des tables dans les rues pour les pauvres. Une partie du public ne voulut pas reconnaître les intentions de la bienfaisance dans ces actes de libéralité. Le duc d'Orléans était revenu à Paris un an après l'ordre qui l'exilait, il n'avait obtenu que plusieurs semaines après la permission de se présenter à la cour. A la seconde assemblée des notables, il présida le troisième bureau. On dit qu'il fut sur le point d'abandonner ses projets, dans l'espoir de marier sa fille au duc d'Angoulême et son fils à une fille du roi de Naples; mais sa haine et son ambition l'emportèrent. Tandis que ses agens tenaient en mouvement le peuple de Paris, d'autres employaient toutes sortes de manœuvres dans les provinces. C'est ainsi qu'il influença les élections des états-généraux, qui devaient s'ouvrir le 29 mai 1789. Il s'y fit nommer par la noblesse du bailliage de Crespy en Valois, de Paris et de Villers-Coterets: il opta pour Crespy. Dès les premières séances, il se déclara contre les arrêts de sa chambre, s'unit à celle du tiers-état, entraînant avec lui plusieurs nobles décidés à suivre sa fortune. Le 17 juin, pendant qu'il s'efforçait de prouver à la noblesse la nécessité de cette réunion, il fut tellement incommodé par la chaleur, qu'il s'évanouit. C'est alors qu'on découvrit qu'il portait un plastron, précaution qui pouvait n'être pas inutile, puisqu'il se trouvait presque toujours au milieu des révoltés. Lors de l'incendie de la fabrique de papiers peints de Réveillon, où périrent trente-six individus, la police reconnut plusieurs paysans de Villers-Coterets parmi les figures sinistres mêlées

avec le peuple. Pendant l'émeute, la famille du duc vint à passer; et on arrêta le carrosse de la duchesse (qui n'était pas initiée aux projets de son époux) pour la saluer et l'applaudir. Le duc d'Orléans semblait en effet approcher de son but. Dès les premiers jours de juin l'enceinte de son palais et de son jardin retentissait de son nom. C'est dans cette enceinte qu'il tenait ses conciliabules; il les transporta ensuite à Passy. A l'ouverture de l'Assemblée nationale, on lui avait offert le fauteuil de président; il le refusa, mais il était très-assidu aux séances. Le renvoi de Necker avait exalté toutes les têtes. (*Voy. NECKER.*) Le 12 juillet, les factieux rassemblés au Palais-Royal demandent à grands cris le duc d'Orléans; celui-ci se rend à cet appel, et après avoir dit : « Eh bien ! mes amis, il n'y a » qu'un seul moyen, c'est de prendre les armes, » il se retira dans ses appartements. Ce même jour on promena dans les rues de Paris son buste à côté de celui de Necker, couverts d'un voile noir, suivis d'un peuple immense qui criait, *Vive monseigneur le duc d'Orléans!* Le jour d'après on fit distribuer de nouveaux libelles contre la reine; c'était une arme dont depuis plusieurs mois le duc d'Orléans se servait pour rendre cette princesse odieuse. C'est du Palais Royal que, le 14 juillet, partit le cri à la Bastille. On a accusé le duc d'Orléans d'avoir provoqué les affreuses journées des 5 et 6 octobre. Il est certain qu'on y remarqua plusieurs de ses agens, et notamment son secrétaire, qui n'était pas le moins actif des factieux. A cette accusation qu'on porta devant le Châtelet, se joignit celle qu'il avait voulu faire interdire le roi et mettre en jugement la reine. Le Châtelet le condamna; mais l'Assemblée nationale s'empressa de l'absoudre. La Fayette lui intima l'ordre du roi, de se retirer en Angleterre. (*Voy. Louis XVI.*) A son retour, il se rendit à l'assemblée, et prêta le serment. Il publia quelque temps après un *Exposé de sa conduite pendant la révolution*. Il avait déjà fait paraître un *écrit* en faveur du divorce, qui ne manqua pas d'être applaudi par les novateurs. Par une de ces inconséquences qui peignent son caractère, après l'évasion du roi, le 20 juin 1791, il écrivit à l'assemblée, qu'il n'accepterait pas la régence, dans le cas où l'on voudrait la lui déférer. Cette irrésolution continuelle au moment de consommer son crime, et qui semble un effet de sa timidité ou de ses remords, éloigna de lui tous ses partisans. Dans le mois d'août 1791, il demanda que les princes de la famille royale ne fussent point privés des droits de citoyen, déclarant qu'il renoncerait plutôt à ses droits de prince du sang qu'à ceux de citoyen français. Peu après l'installation de la nouvelle législature, il envoya Pétion et Voidel à Londres, pour de nouveaux accaparements de grains : mais cette spéculation ayant manqué, il en fit une sur les sucres, qui donna encore occasion à plusieurs émeutes. Vers cette même époque, sur la présentation de M. Thévenard, ministre de la marine, le roi nomma le duc d'Orléans grand-amiral. Il alla témoigner sa reconnaissance à M. de Molleville, successeur de M. Thévenard, devant lequel il protesta de son innocence au sujet des hor-

reurs qu'on avait commises en son nom. M. de Molleville le crut, et lui facilita une entrevue avec le roi. Elle fut longue, et parut se terminer à la satisfaction des deux parties. Louis XVI lui-même dit qu'il croyait le prince disposé à réparer le mal qu'il avait fait, *auquel même*, ajouta S. M., *il est possible qu'il n'ait pas eu autant de part que nous avons cru*. Cette réconciliation fut probablement sincère de la part du duc d'Orléans, qui venait d'obtenir une place dont le refus avait été le principal motif de son éloignement pour Louis XVI. Mais l'imprudence des courtisans en empêcha les effets. Lorsque peu de jours après le duc vint au lever du roi (c'était un dimanche de janvier 1792), les courtisans « lui prodiguèrent, dit un écrivain, » les injures les plus humiliantes.... Il fut pressé, » foule, coudoyé; on lui marcha sur les pieds, on » le poussa vers la porte. Descendu chez la reine, » où le couvert était déjà mis, on cria à sa vue : » *Messieurs, prenez garde aux plats!* comme s'il » eût voulu les empoisonner; lorsqu'enfin il des- » cendit l'escalier, les crachats tombèrent sur lui, » il en reçut sur la tête et sur les habits.... » Il sortit du château furieux; mais au lieu d'aller se plaindre au roi et à la reine, il les crut complices des outrages qu'il venait de recevoir, et dès lors il s'attacha plus fortement au parti révolutionnaire. Dans le dessein de se concilier l'amour des troupes, il se rendit à l'armée du Nord avec ses trois fils; mais obligé bientôt de revenir à Paris, il s'en plaignit à l'assemblée, et ses partisans s'agitèrent en sa faveur. Ils agirent encore davantage dans les journées des 20 juin et 10 août 1792; mais il n'osa consommer son crime. Danton et Manuel l'engagèrent à changer son nom en celui d'*Egalité*, sous lequel il fut enregistré à la commune dont Manuel était procureur. Les jacobins l'éurent député à la Convention, avec Marat, Danton, les deux Robespierre, Collot-d'Herbois, Camille Desmoulins, Manuel, Fréron, etc. Les Girondins, qui crurent, ou plutôt firent semblant de croire que la députation et la municipalité de Paris voulaient placer Philippe sur le trône, lorsqu'il fut question de mettre Louis XVI en jugement, demandèrent au préalable le bannissement de tous les Bourbons. Il consulta ses terribles amis, sur la conduite qu'il devait tenir dans le procès du roi; tous opinèrent qu'il devait voter *pour la mort*, ce qu'il fit d'une voix faible et avec une contenance mal assurée. Après qu'ils eurent épuisé ses trésors et qu'ils l'eurent déshonoré en l'associant à leurs crimes, les jacobins l'abandonnèrent. Ce fut en vain qu'il essaya de les ramener, et que le 4 avril il jura devant la Convention que « si son fils qui venait de » fuir avec Dumouriez, était coupable, l'image de » Brutus, qui se trouvait sous ses yeux, lui rappel- » lerait son devoir. » Robespierre le fit rayer de la liste des jacobins, et dès lors il put prévoir le sort qui lui était réservé. Toutes les factions s'accusèrent réciproquement d'avoir eu des relations avec Philippe Egalité; car toutes avaient flatté son ambition et partagé ses richesses. Les dénonciations contre lui se multiplièrent; enfin, le 4 avril 1793, il fut décrété d'arrestation et le même jour conduit

à l'Abbaye. En vain écrivit-il à la convention, pour lui rappeler les services qu'il avait rendus à la révolution; il fut, transféré dans les prisons de Marseille avec toute sa famille : le tribunal de cette ville l'acquitta; mais le comité de salut public le retint en prison. Ramené à Paris pour être livré au tribunal révolutionnaire, il montra beaucoup de sang-froid, et entendit son arrêt de mort avec une fermeté dont on ne le croyait pas capable. Il avait eu le bonheur de trouver à la conciergerie un ecclésiastique, qui le ramena aux principes de la religion qu'il avait trop longtemps méconus. De sa prison à l'échafaud, il fut accablé d'injures par ce même peuple qui l'avait autrefois applaudi, et reçut le coup fatal, le 6 novembre 1795. Telle fut la fin d'un prince à qui les flatteries et les vices ouvrirent le chemin du crime. Quoiqu'on ne puisse pas le considérer comme le principal auteur de la révolution, il est cependant hors de doute qu'il y contribua en se montrant dès le commencement le partisan de toutes les innovations, et l'appui de tous les factieux. Pour être historiens fidèles, nous ajouterons, d'après M. de Montjoie, qu'il fut affable et bon pour ses serviteurs; il se jeta à l'eau pour en sauver un près de périr. Il eut de son épouse trois fils, le duc de Montpensier et le comte de Beaujolais, tous deux morts pendant la révolution, Louis-Philippe, et la princesse Adélaïde. Parmi les ouvrages qu'on peut consulter sur la vie de ce prince, nous citerons l'*Histoire des ducs d'Orléans* par M. Laurentie, 1852, 4 vol. in-8. Montjoie a publié l'*Histoire de la conjuration d'Orléans*, 1796, 5 vol. in-8, souvent réimprimée; et l'avocat Roussel, la *Correspondance de L.-P.-J. d'Orléans*, Paris, 1800, in-8.

* ORLÉANS (Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, duchesse d'), femme du précédent, née le 15 mars 1755, fille du duc de Penthièvre (voy. ce nom), fut mariée à l'âge de 16 ans (le 5 avril 1765). La jeune princesse fit tous ses efforts pour se rendre agréable à son mari, et poussa même la complaisance jusqu'à se faire agréger, le 18 février 1776, à la loge des *francs-maçons* de la *Folie-Titon*. Elle accompagna son époux dans ses différents voyages, notamment en Italie, et se lia d'une étroite amitié avec la reine Caroline à Naples. Eloignée de la cour avec laquelle son époux était brouillé, abandonnée par cet époux lui-même, elle avait déjà perdu presque toute espérance de bonheur sur la terre, lorsque la révolution éclata. Retirée avec son père au château de Vernon, dont les habitants, même dans les temps les plus difficiles, ne cessèrent de leur témoigner le respect et l'affection la plus vive, elle eut à pleurer la mort de cet homme vertueux (voy. PENTHIÈVRE) et bientôt l'exil et la captivité de ses enfants. Arrêtée elle-même en 1794, sur un ordre du comité de *sûreté générale* auquel les habitants de Vernon essayèrent de la soustraire en prenant les armes, elle fut conduite à Paris, et enfermée dans la prison du Luxembourg (1794). M. le maréchal de Mouchy et son épouse y étaient aussi détenus, et il leur fut permis de tenir compagnie à la princesse. Elle ne jouit pas longtemps de cet adou-

cissement à sa captivité; car elle eut la douleur de les voir traîner à l'échafaud. Madame la duchesse d'Orléans s'attendait au même sort; mais elle fut oubliée jusqu'au 9 thermidor. Un peu plus tard, le conventionnel Rouzet (voy. ce nom), enfermé au Luxembourg à la suite du 31 mai, et qui avait été vivement touché de la situation de la princesse, obtint sa translation pour cause de maladie, dans l'hospice de la rue de Charonne. Après trois ans de captivité, elle fut exilée en Espagne, à la suite du 18 fructidor (voy. AUGEREAU). Toutefois on voulut bien lui accorder, en échange de ses immenses propriétés confisquées par un décret, une pension de 100,000 francs; mais cette ressource lui fut bientôt ravie. De l'Espagne où elle vécut plusieurs années, elle se rendit à Mahon, lors de l'invasion de la péninsule par les Français, puis à Palerme, où elle assista au mariage de son fils Louis-Philippe avec la princesse Amélie. En 1814, elle revint en France, et sur la route de Marseille à Paris fut accueillie par d'unanimes témoignages de respect. Au mois de janvier 1815 elle fit une chute sur un escalier et se cassa une jambe. Bonaparte, à son retour de l'île d'Elbe, lui accorda la permission de rester à Paris. Madame d'Orléans passait une partie de l'année dans sa campagne d'Ivry-sur-Seine, où elle partageait son temps entre les exercices de piété et des actes de bienfaisance. Elle y mourut le 25 juin 1821, à l'âge de 68 ans, pleurée des pauvres dont elle avait été la constante protectrice. Son corps, après avoir été embaumé, a été transporté à Dreux, et déposé dans le tombeau que la princesse avait fait construire pour le duc de Penthièvre et pour sa famille. Son *Oraison funèbre*, par M. l'abbé Feutrier, a été imprimée, in-4 et in-8. On a, *Journal de la Vie de S. A. S. madame la duchesse d'Orléans, douairière*, par E. Delille, son secrétaire intime, Paris, 1822, in-8. On y trouve quelques dispositions de son testament, parmi lesquelles on remarque la suivante; 1,000 fr. de pension à N^o mon valet-de-chambre. « On pourrait savoir qu'il est la cause » de mon accident, et quoique ce soit innocent » ment, il pourrait peut-être devenir malheureux; » je veux qu'il ait au moins de quoi se mettre à » l'abri de la misère. »

** ORLÉANS (Eugénie-Adélaïde-Louise, princesse d'), fille des précédents, née à Paris, le 27 août 1777, fut confiée, ainsi que ses frères, aux soins de M^{me} de Genlis (voy. ce nom), que le duc d'Orléans avait nommée gouverneur de ses enfants. Son institutrice lui inspira de bonne heure le goût des arts, surtout de la musique, et elle acquit un talent remarquable sur la harpe. Le duc d'Angoulême s'éprit d'un sentiment très-vif pour sa jeune cousine, et il était sérieusement question de les unir, lorsque les premiers événements de la révolution vinrent empêcher ce mariage. Conduite en Angleterre par M^{me} de Genlis, cette princesse ne revint en France que vers la fin de 1792. Les lois contre l'émigration atteignaient M^{me} Adélaïde, et elle reçut l'ordre de quitter Paris. Retirée au château du Raincy, son frère aîné, le duc de Chartres, vint l'y chercher et la conduisit à l'armée des Pays-

Bas, où elle devait être plus en sûreté qu'ailleurs ; mais après le décret qui condamnait à l'exil toute la famille des Bourbons, elle alla chercher un asile en Suisse, où son frère ne tarda pas à la rejoindre ; mais le malheur qui s'attachait à leur nom les suivit sur cette terre hospitalière ; et ils durent errer de canton en canton jusqu'au moment où M^{me} Adélaïde fut recueillie par sa tante, M^{me} la princesse de Conti, dans un couvent de Fribourg. La princesse suivit sa protectrice en Hongrie, et ne la quitta que pour aller rejoindre sa mère, M^{me} la duchesse d'Orléans (*voy.* l'art. précédent), en Espagne. En 1809, elle se rendit à Palerme, pour assister au mariage de Louis-Philippe avec la princesse Amélie ; et de ce moment elle ne se sépara plus de son frère, pour lequel elle avait la plus vive affection. Rentrés en France après les événements de 1814, ils se retirèrent en Angleterre, lorsque le retour de Napoléon força la famille royale à reprendre momentanément le chemin de l'exil. La princesse Adélaïde passait pour avoir une grande portée dans les idées, et surtout beaucoup d'ambition pour sa famille. Aussi s'occupait-elle constamment de rapprocher de son frère les hommes que leurs opinions, ou leurs intérêts, éloignaient de la branche aînée des Bourbons. C'est sous son influence que se forma le parti qui se trouva tout prêt, quand arriva la révolution de 1830. Elle vit avec bonheur la chute de l'ancienne dynastie, et ses vœux furent accomplis quand son frère s'assit sur le trône. Le duc d'Orléans hésitant à se placer à la tête du mouvement, ce fut elle qui dit aux émissaires de l'insurrection qu'il s'inclinerait avec reconnaissance devant la volonté du peuple, et peu s'en fallut qu'elle ne se rendit au milieu des combattants, pour leur en donner l'assurance. D'un ascendant tout-puissant sur l'esprit de son frère, qui déferait aveuglément à ses conseils, elle fut l'âme de son gouvernement, comme elle avait été le principal instrument de son élévation. Elle mourut à Paris, dans la nuit du 30 au 31 décembre 1847, à 70 ans, laissant une fortune considérable qu'elle légua à ses neveux. Deux mois après ce frère chéri, renversé du trône par une révolution, donnait un nouvel exemple du néant des grandeurs humaines et de l'instabilité de la faveur populaire. Elle a été inhumée dans la chapelle de sa famille à Dreux.

**** ORLÉANS** (Ferdinand-Philippe-Louis-Charles-Henri de BOURBON, duc d'), né en 1810 à Palerme, fils de Louis-Philippe et de Marie-Amélie, princesse des Deux-Siciles, reçut en naissant le titre de duc de Chartres. Rentré en France avec sa famille en 1814, il fut conduit l'année suivante en Angleterre, et ne revint à Paris qu'en 1817. Après avoir terminé ses études classiques avec succès au collège de Henri IV, il suivit les leçons des professeurs les plus distingués dans les différentes branches des sciences, et se rendit familières les principales langues de l'Europe. En 1823, nommé colonel du 1^{er} régiment de hussards, il se montra zélé pour la discipline, et sut se faire aimer des officiers et des soldats par sa bienveillance et son affabilité. Il parcourut, en 1829, avec son père, l'Angleterre et l'Ecosse. En visitant le champ de bataille de Cul-

loden, où se sont évanouies toutes les espérances du dernier des Stuarts, il manifesta pour ce malheureux prince le sentiment de la plus vive sympathie. Après les événements de juillet 1830, il fut chargé de remettre les nouveaux drapeaux aux régiments stationnés dans différentes divisions, et se fit ensuite inscrire comme simple canonnier dans l'artillerie de la garde nationale de Paris. Lors de l'insurrection des Pays-Bas en 1831, la Belgique ayant réclamé les secours de la France contre la Hollande, il eut le commandement d'une brigade dans cette campagne, qui ne fut en réalité qu'une promenade militaire. Envoyé à Lyon, où des troubles sérieux avaient éclaté, il fit preuve, dans cette circonstance, d'une modération qui paraît avoir été la base de son caractère. Lorsque le choléra sévissait dans Paris avec le plus de violence, il se rendit à l'Hôtel-Dieu pour visiter les malades atteints de la contagion, et ne négligea rien pour relever leur courage. Dans la seconde expédition de Belgique, nommé commandant de tranchée au siège d'Anvers, il mérita par son sang-froid les éloges du général. Dans les mouvements populaires qui se succédaient dès-lors en France, il fit toujours preuve de courage. Il se trouvait près de son père le jour de l'attentat de Fieschi (*voy.* ce nom). Envoyé en Algérie en 1835, il livra plusieurs combats aux Arabes, notamment sur les bords de l'Habra, où il fut blessé, et entra avec l'armée dans Mascara. L'année suivante, il parcourut presque toute l'Allemagne et la Haute-Italie. Son mariage avec la princesse Hélène de Mecklenbourg-Schwerin, eut lieu à Paris, le 30 mai 1837. Membre-né de la chambre des pairs, le duc d'Orléans y parla quelquefois dans les discussions des projets d'adresse. En 1839, il se rendit de nouveau en Afrique, où il franchit, avec le maréchal Valée, les fameuses *Portes-de-Fer* ; et l'année suivante, malgré la plus vive résistance, il força le col ou *Téniah* de Mouzaia, défilé célèbre dont Abd-El-Kader défendait l'entrée. En Afrique comme en France, il s'occupait beaucoup de l'armée, et exerçait une grande influence sur le choix des officiers. Désigné pour commander le camp de St.-Omer, le 15 juillet 1842, veille du jour fixé pour son départ, il voulut aller à Neuilly faire ses adieux à son père et à sa mère. Arrivé à la hauteur de la porte Maillot, chemin de la Révolte, les chevaux s'emportèrent, il se leva, et tombant la tête sur le pavé, il expira quelques heures après, à l'âge de 32 ans et quelques mois. La maison où il avait été déposé dans ses derniers moments a été convertie en une chapelle sous l'invocation de saint Ferdinand. Le duc d'Orléans a laissé deux fils, le comte de Paris et le duc de Chartres. Trois statues lui ont été érigées, à Paris, à Alger et à St.-Omer, et le nom d'Orléans-Ville a été donné à un poste militaire de l'Algérie. Dans ses loisirs, il avait rédigé le *Journal de son expédition des Portes-de-Fer* ; cet ouvrage, revu par Ch. Nodier, a été imprimé par les soins de sa veuve, Paris, 1844, gr. in-8, fig., et offert aux compagnons d'armes du prince, et à quelques établissements publics.

**** ORLÉANS** (Marie-Christine-Caroline-Adélaïde-

Françoise-Léopoldine d'), duchesse de Wurtemberg et sœur du précédent, née en 1815 à Palerme, fut élevée sous les yeux de sa mère. De bonne heure elle montra du goût pour la piété. En même temps qu'elle s'instruisait des devoirs de la religion, elle étudiait les arts dans lesquels elle faisait de rapides progrès. Sa tendre compassion pour les pauvres lui faisait trouver, dans ses modiques revenus, de quoi faire de petites pensions à de jeunes filles, ou soulager des misères qui se cachaient. Mariée en 1837 au duc Alexandre de Wurtemberg, elle accoucha d'un fils le 30 juillet de l'année suivante. Bientôt après, sur l'avis de ses médecins, elle partit pour l'Italie, dans le but de rétablir sa santé qui s'affaiblissait de jour en jour. Arrivée à Pise, le 2 janvier 1839, et sentant approcher sa fin, elle demanda les derniers sacrements. Après les avoir reçus avec une foi vive, et fait de touchants adieux aux personnes qui l'entouraient : « Voyez, dit-elle, ce que » c'est que la religion ! j'étais heureuse, j'ai 25 ans ; » mais je sais mourir et je meurs contente. Dieu » m'aura pardonné mes péchés et m'accordera la » béatitude éternelle, parce que je l'ai toujours » aimé. » Plusieurs fois, dans les termes les plus pressants, elle sollicita son époux de se faire catholique, et d'élever parfaitement son fils ; enfin à huit heures du soir elle expira, après avoir, pour la dernière fois, appuyé ses lèvres sur le signe de notre rédemption. Ses restes mortels, transportés en France, ont été déposés dans les caveaux de la chapelle de Dreux. Son talent d'artiste l'a rendue populaire. Sa *Statue de Jeanne d'Arc*, que l'on voit au musée de Versailles, plaît surtout par la modestie et la simplicité du caractère de l'héroïne. On doit encore à la princesse Marie : *L'Ange Gardien du ciel*, la *Péri* et nombre de bas-reliefs, de bustes, de statuettes, qui sont religieusement conservés dans sa famille. L'abbé della Fantoria, qui l'avait assistée dans ses derniers moments, en a publié des détails pleins d'intérêt, dans *l'Ami de la religion*, tom. 100, pag. 463, 495, 213.

ORLÉANS. Voy. DORLÉANS.

ORLÉANS (Pierre-Joseph d'), jésuite, né à Bourges en 1641. Après avoir professé les belles-lettres, il fut destiné par ses supérieurs au ministère de la chaire. S'étant depuis consacré à l'histoire, il travailla en ce genre jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 31 mars 1698. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire des révolutions d'Angleterre*, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1693, 3 vol. in-4, et 4 vol. in-12. Le P. d'Orléans avait une imagination vive, noble et élevée : elle paraît dans cet ouvrage, aussi estimé pour l'exactitude que pour la manière de l'auteur. Ceux qui lui ont reproché de n'avoir pas supprimé ou déguisé les scènes sanglantes qui ont suivi le schisme de Henri VIII, et les diverses persécutions que les catholiques ont essuyées depuis cette époque, ont sans doute projeté de sacrifier l'histoire au fanatisme de la philosophie. *Histoire des révolutions d'Espagne*, Paris, 1754, 3 vol. in-4, et 5 vol. in-12 ; avec la continuation par les PP. Rouillé et Brumoi. Cette histoire est digne de la précédente. Le style en est pur, élégant ; les portraits brillants et corrects ; les

réflexions justes et ingénieuses ; les faits bien choisis. Peu d'historiens ont saisi comme ce jésuite ce qu'il y a de plus piquant et de plus intéressant dans chaque sujet. Une *Histoire curieuse des deux conquérants tartares, Chunchi et Camhi*, qui ont subjugué la Chine, in-8 ; la *Vie du père Cotton*, jésuite, in-4 ; les *Vies des bienheureux Louis de Gonzague et Stanislas Kostka*, in-12 ; la *Vie de Constance*, premier ministre du roi de Siam, in-12 ; elle est infiniment préférable à celle que Deslandes publia en 1733 (*voy. CONSTANCE*) ; deux volumes de *Sermons*, in-12, qui, quoiqu'ils ne soient pas du premier mérite, offrent quelques traits éloquentes ; un excellent petit *Traité de controverse*, intitulé : *Méthode courte et facile pour discerner la véritable religion chrétienne d'avec les fausses*. L'ordre, la clarté, la simplicité et l'évidence des réflexions, entraînent et persuadent tout lecteur que le préjugé n'aveugle pas. Nous n'avons rien de mieux en ce genre, à considérer la brièveté et le laconisme de l'ouvrage, sinon, peut-être, le petit traité de Lessius, *De capessenda vera Religione*.

ORLÉANS de la MOTTE (Louis-François-Gabriel d'), l'un des plus vertueux évêques du XVIII^e siècle, naquit à Carpentras, l'an 1685, d'une famille noble. Successivement chanoine-théologal de l'église de cette ville, grand-vicaire d'Arles, administrateur du diocèse de Sénez, il fut nommé l'an 1756 évêque d'Amiens. Il ne dut cette dignité qu'à ses qualités personnelles ; jamais, en effet, il n'avait approché de la cour, et la capitale (chose peut-être unique dans ce siècle) ne l'avait pas vu une seule fois. Ses vertus se manifestèrent avec un nouvel éclat après sa promotion. La principale fut son humilité. « Les hommes (disait-il) nous louent » pour la moitié de notre devoir que nous faisons, » et nous devons trembler pour l'autre moitié que » nous ne faisons pas. » Vivant sans faste et comme un simple prêtre, à peine avait-il les meubles nécessaires pour ses besoins. Il n'était que dépositaire de ses revenus, dont les pauvres étaient les usufruitiers, pour la plus grande partie. Dans les saisons les plus rudes, il rejetait tout adoucissement. « L'aspérité des saisons (selon lui) est une espèce de » pénitence publique que Dieu impose aux hommes ; » il n'y a qu'une disposition antichrétienne qui » peut seule chercher à en éviter les rigueurs. » Ses visites pastorales dans les campagnes étaient pour lui une mission continuelle. Il prenait plaisir à s'entretenir avec le peuple laborieux, qui, selon un auteur moderne, expie les crimes des grands. Dans le temps des affaires des jésuites, il se distingua beaucoup en faveur de ces religieux. Ce digne évêque, accablé sous le poids des années et des infirmités, mourut à l'âge de 91 ans, le 10 juillet 1774. Comme un nouveau François de Sales, il alliait à l'aménité du caractère la vivacité de l'esprit le plus aimable, bienfaisant, charitable comme lui, le plaisir de soulager les malheureux était un besoin pour son cœur : comme lui enfin, homme sans préjugés, prêt sans ambition, M. d'Orléans de la Motte fut tout à la fois le modèle des pasteurs, l'exemple de son clergé, l'apôtre de son diocèse, et les délices des gens de bien. La gravité pastorale

et l'austérité chrétienne n'avaient point étouffé en lui la plaisanterie honnête, et même piquante, que l'occasion faisait briller pour un moment, comme une lueur rapide, sur sa bouche ingénue. Entre autres saillies vives qu'on lui attribue, nous rapporterons celles-ci. Des personnes accoutumées à venir chez lui, avaient pris l'habitude de se tourner le derrière vers la cheminée, après avoir relevé les basques de leurs habits, pour se chauffer plus à leur aise. Cette habitude, si fort adoptée par nos petits-maitres, parut indécente au prélat. « Je sais bien (leur dit-il avec son air enjoué) que les Picards avaient la tête chaude, mais je ne sais pas qu'ils eussent le derrière froid. » Le cardinal de Fleury, auquel M. de la Motte faisait une visite en passant par Versailles, lui demandait s'il venait de bien loin : « Sans faire beaucoup de chemin (répondit-il) j'ai vu en deux jours les deux bouts du monde, la Trappe et la cour. » Gresset lui ayant demandé à quelle cause il fallait attribuer l'esprit irréligieux des écrivains du siècle : *C'est le cœur, dit-il, qui leur fait mal à la tête.* — Il demandait un jour à un prédicateur s'il faisait ses sermons. Celui-ci parut surpris et en quelque sorte offensé de ce que le prélat semblait le soupçonner de prêcher les sermons d'autrui. « Je vois bien, mon cher abbé (lui dit alors M. de la Motte), que vous ne comprenez pas ma pensée : je vous demande si vous faites ce que vous dites ? Voilà ce que j'appelle faire ses sermons. » — Le saint évêque, dans sa vieillesse, avait la tête fort chauve. Un jour qu'il dinait chez un maréchal de France, ce seigneur, en le plaisantant sur le ton de l'amitié, lui conseillait de prendre perruque. « Je voudrais auparavant (répondit M. de la Motte) savoir ce qu'en pense madame la maréchale. » La dame répondit que la plus brillante perruque, à son avis, lui irait bien moins que son peu de cheveux. « S'il s'agissait de quelques dispositions militaires (reprit alors le prélat) je ne voudrais prendre conseil que de M. le maréchal ; mais, en fait de toilette, on conviendra que je puis m'en tenir à l'avis des dames. » — Une dame lui exposait ses inquiétudes occasionnées par les diverses décisions des casuistes qu'elle avait consultés sur l'usage du rouge. « Je vous entends, madame, lui répondit le saint évêque. Les uns vous l'interdisent absolument, et ils vous paraissent bien sévères, je le crois ; les autres vous le permettent sans difficulté, et vous les trouvez bien relâchés, cela est juste : pour moi, qui aime qu'en toute chose on garde un juste milieu, je vous permets d'en mettre de côté. » — Ses *Lettres spirituelles* ont été imprimées à Paris en 1777, in-12. Elles renferment le double avantage de l'instruction et de l'agrément. Tout y respire la candeur, la droiture, le désir du bien, et surtout de cette noble simplicité qui caractérisait cet illustre évêque. Ceux qui souhaitent de voir plus de détails sur la vie de ce respectable prélat, doivent lire *l'Eloge* qu'en a fait Louis-Charles de Machault, son successeur dans l'évêché d'Amiens, Mons, 1774, in-4, ainsi que les *Mémoires pour servir à sa vie*, Paris, 1783, 2 vol. in-12 ; et sa *Vie* par l'abbé Proyart, Paris, 1788,

in-12. En 1809, l'académie d'Amiens mit au concours *l'Eloge* de ce vertueux évêque ; l'abbé Guillon, alors professeur dans un lycée de Paris, remporta le prix.

ORLÉANS (le P. d'). Voy. CHÉRUBIN.

* ORLOFF (Grégoire), favori de Catherine II, né vers 1750, était le petit-fils d'un de ces strelitz qui s'étaient révoltés à Moskow, et que Pierre I^{er} exécutait de sa propre main. Au moment de recevoir le coup mortel, le vieil Orloff montra un sang-froid si extraordinaire, que le czar surpris lui fit grâce. Ce strelitz eut cinq fils. Grégoire, le troisième, entra simple soldat dans l'artillerie. Sa haute taille, ses beaux traits, sa physionomie martiale, plurent au comte Schouvaloff, qui le fit son aide-de-camp. Il eut bientôt sujet de s'en repentir ; car la princesse de Kourakin, sa maîtresse, ayant eu occasion de voir Orloff, lui donna la préférence. Le comte allait l'exiler en Sibérie, lorsque la grande duchesse Catherine, informée de cette aventure, voulut voir le jeune officier et prit pour lui le plus vif intérêt. Orloff avait beaucoup d'audace et d'ambition. Catherine vit en lui l'homme qu'il lui fallait pour le projet qu'elle méditait depuis longtemps de détrôner son époux. (Voy. PIERRE III.) Orloff, secondé par ses frères, surtout Alexis, prépara et exécuta le fameux coup d'état qui eut lieu à la cour de Russie en 1762. (Voy. CATHERINE II.) Tous les Orloff, d'obscurs et pauvres qu'ils étaient, devinrent alors de riches et puissants seigneurs. Favori de l'impératrice, Grégoire devint grand-maitre de l'artillerie, et accumula tous les honneurs auxquels sa position lui permettait de prétendre. Cependant son ambition n'était pas satisfaite. Il voulait partager le trône avec Catherine. L'exemple de Stanislas, devenu roi de Pologne par la protection de Catherine, lui tourna la tête, il porta ses regards sur le royaume d'Astracan, puis sur l'empire de l'ancienne Grèce, et ce fut par ses conseils que tous les efforts de la politique russe se dirigèrent vers ce point. (Voy. l'article suiv.) Catherine l'aimait toujours avec la même passion ; mais ne voulant pas recevoir un maitre, elle lui proposa un mariage secret. L'orgueilleux favori eut l'imprudence de le refuser. Vivement piquée de ce refus, l'impératrice l'en punit en faisant choix d'un autre favori. A cette nouvelle, Orloff revint à Pétersbourg, mais arrivé aux portes de la ville, il fut arrêté. L'impératrice lui fit demander la démission de ses places, et lui accorda 400,000 roubles, le brevet d'une pension de 150,000, un magnifique mobilier, une terre de six mille paysans, et le titre de prince, à condition qu'il s'éloignerait de la cour. Cinq mois après, il y reparut ; mais il ne put pénétrer jusqu'à l'impératrice, qui lui fit signifier l'ordre de se rendre à Reval ; pour adoucir cet exil, elle lui envoya de riches présents. Ne pouvant vivre loin de ce trône qu'il ne cessait de convoiter, il revint à Pétersbourg, et cette fois il fut admis en la présence de l'impératrice, qui le reçut avec assez d'amitié, et lui rendit ses titres. Cette cour, qui lui rappelait tant de souvenirs et de folles espérances, devint alors son supplice. Il parcourut l'Allemagne, la France, l'Italie, la Suisse,

étalant partout un faste, une grandeur qu'un souverain seul aurait pu égaler. De retour à Pétersbourg, il ne put supporter l'aspect de la puissance de Potemkin, le second de ses successeurs dans la faveur de Catherine, et tomba dans un horrible état de démence. Exilé à Moscou, il y mourut en 1785, âgé d'environ 50 ans. Telle fut la fin de cet orgueilleux parvenu, auquel le vice et le meurtre de son légitime souverain frayèrent le chemin aux grandeurs, et qui trouva dans les tourments d'une ambition qui ne fut jamais satisfaite, la punition de ses erreurs et de son crime. On dit, dans le temps, que Potemkin l'avait fait empoisonner; mais il n'est pas croyable qu'il eût voulu se noircir d'un forfait inutile.

* ORLOFF (Alexis), amiral, frère du précédent, surnommé le *Balafré*, à cause d'une blessure au visage qu'il avait reçue dans une querelle avec d'autres soldats, naquit vers 1754, et commença par être simple soldat, dans le régiment de Préobazinski. Entreprenant et audacieux comme son frère, d'une taille gigantesque, et doné en outre d'une force peu commune, il contribua puissamment à la révolution de 1762 qui plaça Catherine sur le trône. (*Voy. PIERRE III.*) Récompensé avec magnificence, il continua de servir avec le plus grand zèle l'impératrice qui le nomma, lui et trois de ses frères, lieutenant-colonels dans la garde. Alexis, n'ayant pas moins d'ambition que son frère Grégoire, sollicita et obtint le titre d'amiral sans avoir jamais servi dans la marine et sans être capable de conduire une chaloupe. Lorsque Catherine résolut de faire la guerre aux Turcs, il eut le commandement d'une escadre dans la Méditerranée. Tandis que son plus jeune frère, Féodor, conduisait avec succès l'expédition du Péloponèse, Alexis, guidé par les conseils d'Elphinston, officier anglais, remporta sur les côtes de l'Asie Mineure la célèbre victoire de Tchesmé, qui lui valut le surnom de *Tchesminski*. Bientôt il donna une nouvelle preuve de son dévouement à Catherine, en enlevant de Rome, où le prince Radzivil l'avait conduite, la jeune princesse Tarakanoff, fille de l'impératrice Elizabeth, et après l'avoir secrètement épousée, la fit transporter en Russie, où elle périt, dans une prison, à la fleur de son âge. Là se bornèrent les exploits d'Alexis Orloff qui, malgré la disgrâce de son frère, jouit constamment de la plus grande faveur jusqu'à la mort de Catherine. Le premier soin de Paul I^{er}, à son avènement au trône, fut de rendre aux restes de son père les honneurs dont les avait privés une odieuse politique; il exigea que ses meurtriers, dont deux existaient encore, Alexis Orloff et Baratinski, tinsent les coins du drap funéraire. Pendant trois heures que dura la cérémonie, tous les regards demeurèrent fixés sur eux, comme pour leur reprocher le crime qu'ils avaient commis, 55 ans auparavant. Paul I^{er} se contenta d'exiler Orloff. On rapporte que l'empereur le fit venir dans son palais, et lui dit : « Vous devez avoir éprouvé de grands » remords?—Sire, répondit-il, si je n'avais pas agi » comme j'ai fait, vous ne me parleriez pas au- » jourd'hui en souverain, puisque vous ne pouvez

» pas oublier que Pierre III avait rendu un ukase » par lequel il déclarait que vous n'étiez pas son » fils. » Le lendemain, Alexis partit pour l'Allemagne, et se fixa à Leipzig; après la mort tragique de Paul I^{er} en 1801, il lui fut permis de demeurer à Moscou, où il est mort en janvier 1808, à l'âge d'environ 74 ans. — Féodor, le plus jeune des Orloff, plus instruit et mieux élevé que ses frères, fut mis à la tête de l'expédition contre les Turcs, dans le Péloponèse, au moment où son frère Grégoire voulait devenir roi de la Grèce. Excités à la révolte par de vaines et pompeuses promesses, les malheureux Grecs furent bientôt abandonnés, et livrés au glaive des infidèles, leurs cruels oppresseurs. — Ivan, l'aîné de tous, surnommé le *Philosophe*, avait l'esprit cultivé, et fut nommé sénateur après la mort de Pierre III. — Volodimir devint colonel des gardes. Sa fille unique épousa le fils du général Panin.

* ORLOFF (Grégoire-Wladimir), fils de Volodimir, né à Pétersbourg en 1777, remplit dans sa jeunesse plusieurs fonctions importantes, et fut, en 1812, élevé au rang de sénateur. Le mauvais état de sa santé l'ayant forcé de voyager, il visita l'Italie et la France, et pendant son séjour à Paris se lia avec les membres les plus influents du parti libéral. Il déplut ainsi à l'empereur Alexandre, qui lui interdit le droit de siéger au sénat; mais il lui fut rendu plus tard, et mourut d'apoplexie, au milieu même du sénat, le 4 juillet 1826. Orloff cultiva les lettres, et il écrivait en français avec autant de pureté que de facilité. Il a publié dans cette langue : *Mémoires historiques, politiques et militaires du royaume de Naples, avec des notes et additions* d'Amaury-Duval, Paris, 1819-1821, 5 vol. in-8; 2^e édit. 1825, traduit en anglais; *Essai sur l'histoire de la musique en Italie, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours*, 1822, 2 vol. in-8; *Essai sur l'histoire de la peinture en Italie, depuis les temps les plus anciens*, etc., 1825, 2 vol. in-8; *Voyage dans une partie de la France ou Lettres descriptives et historiques adressées à M^{le} la comtesse Sophie de Stroganoff*, Paris, 1824, 3 vol. in-8. C'est à ses frais que fut imprimée la traduction française des *Fables de Kriloff* (*voy. ce nom*), et il s'est occupé d'un *Abrégé de l'histoire de Russie*.

* ORME (Robert), historien, né le 25 décembre 1728, à Andjinga dans l'Indostan, où son père était chef du comptoir anglais, fut envoyé dès l'âge de deux ans en Angleterre où il fut élevé avec le plus grand soin. Son éducation terminée, il retourna dans sa famille et ne tarda pas d'obtenir un emploi dans les bureaux de la compagnie. En 1754, nommé membre du conseil de Madras, il rendit d'importants services à la compagnie, dont le plus grand peut-être fut de lui indiquer Clive (*voy. ce nom*), alors lieutenant-colonel, comme l'homme le plus propre à défendre ses établissements. Il venait d'être nommé gouverneur éventuel de cette ville; mais le mauvais état de sa santé ne lui permit pas de jouir de cette marque de l'estime qu'il avait inspirée : il fut obligé de repasser en Europe. Il quitta sur la fin de sa vie le séjour de Londres, et mourut à Great-Ealing en Middlesex le 15 janvier 1781. On

lui doit : *Histoire de la guerre des Anglais dans les Indes*, 1763-76, 3 vol. in-4, le 1^{er} vol. a été trad. en frang. par Targe (*voy.* ce nom) ; *Fragments historiques sur l'empire du Mogol sous le règne d'Aureng-Zeib*, Londres, 1782, in-8 ; *ibid.*, 1805, in-4, avec une *Vie* de l'auteur et des cartes.

ORME. *Voy.* LORME.

* ORMESSON (Olivier LEFÈVRE d') naquit en 1525 d'une famille connue avant le règne de François I^{er}, et qui, dès lors a, sans interruption, donné d'illustres magistrats jusqu'à nos jours. Appelé par le chancelier l'Hôpital au conseil de Charles IX, il accompagna ce monarque dans la visite qu'il fit avec sa cour de ses provinces. Selon la simplicité de ce temps-là, d'Ormesson suivit le prince à cheval, ayant sa femme en croupe. Charles IX voulut lui confier ses finances ; mais d'Ormesson refusa cette place ; ce qui fit dire au roi : « J'ai mauvaise opinion de mes » affaires, puisque les honnêtes gens ne veulent pas » s'en mêler... » Cependant quelques années après, il accepta l'intendance et le contrôle-général des finances, qu'il quitta en 1557, après la mort du garde des sceaux. Nommé président de la chambre des comptes sous Henri III, lors de la mort de ce prince, il déclara devant tous ses collègues réunis, qu'il reconnaissait Henri de Bourbon pour le seul et unique héritier légitime de la couronne ; exprimant en même temps le désir qu'il embrassât la religion catholique. Henri IV, monté sur le trône, lui témoigna beaucoup d'affection et d'estime. Ce magistrat mourut en 1600 à 75 ans. Il avait épousé Anne d'Alesso, nièce de Jean de Morvilliers, garde des sceaux, et petite nièce de saint François de Paule, qui fonda l'ordre des Minimes, dont les d'Ormesson devinrent les protecteurs.

* ORMESSON (André LEFÈVRE d'), second fils du précédent, né en 1576, conseiller au parlement de Paris, puis conseiller d'état, se rendit également recommandable par son intégrité et par ses lumières. Il mourut doyen de sa compagnie, le 2 mars 1663, âgé de 89 ans. Nanteuil a gravé son portrait in-fol.

* ORMESSON (Olivier LEFÈVRE d'), fils d'André, né à Paris vers 1600, suivit les traces de son père et de son aïeul, et après avoir exercé plusieurs charges dans la magistrature, fut nommé conseiller d'état. Rapporteur dans le procès de Fouquet, il opposa une ferme résistance aux ministres qui voulaient la mort du surintendant. Ce noble courage lui attira de vives persécutions, qui cessèrent enfin, à cause de l'estime particulière que Louis XIV avait pour lui (1). Les *Ordonnances* de ce monarque, qui forment encore aujourd'hui un des principaux éléments de notre droit, furent, en partie, composées par d'Ormesson (1666). Il avait épousé Marie de Fourcy, d'une famille très-honorée dans l'ancienne magistrature. Il mourut le 5 novembre 1686, âgé d'environ 85 ans.

* ORMESSON (André LEFÈVRE d'), fils du précédent, naquit en 1644, et montra cette capacité et

cette probité qui étaient comme héréditaires dans sa famille. Il avait eu pour précepteur le savant abbé Fleury, qui composa pour lui plusieurs de ses ouvrages, entr'autres l'*Histoire du droit français*, etc. André remplit divers emplois importants, et mourut intendant de Lyon, en 1684, âgé de 40 ans.

* ORMESSON (Henri-François de PAULE LEFÈVRE d'), fils du précédent et d'Eléonore Lemaitre, né en 1681, fut le premier des d'Ormesson qui reçut le nom de saint François de Paule, allié de sa famille. Le duc d'Orléans l'appela au conseil de régence et lui confia plusieurs missions. Il avait épousé la sœur du chancelier d'Aguesseau ; et quand celui-ci fut exilé par le régent, pour avoir osé résister à sa volonté, d'Ormesson ne cessa pas d'être en correspondance avec son beau-frère : le régent, avant de prendre une résolution sur une affaire assez difficile, ayant dit : « Je serais bien aise d'avoir l'avis » de M. d'Aguesseau. — Eh bien, monseigneur, ré- » pondit d'Ormesson, je me chargerai de le de- » mander au chancelier, parce que je dois partir » pour Fresnes en sortant du conseil. » Cette franchise, au lieu de déplaire au régent, fit qu'il l'en estima davantage. Nommé intendant des finances, il mourut le 20 mars 1736, à l'âge de 75 ans.

* ORMESSON (Louis-François de PAULE LEFÈVRE d'), né à Paris le 7 mai 1718, fut élevé sous les yeux du chancelier d'Aguesseau, son oncle. Il fit ses études avec éclat, devint avocat-général au Châtelet, en 1759 ; puis, en 1741, avocat-général du grand conseil, et avant la fin de l'année du parlement donna lieu d'admirer son talent et son équité dans des circonstances importantes. Elu président à mortier en 1755, et doyen des présidents en 1780, il devint enfin premier président le 12 novembre 1788. Aussi juste que conciliant, il servit souvent de médiateur entre la cour et les parlements. Louis XV lui ayant recommandé une affaire, il en fit presser la décision ; mais il n'eut d'ailleurs aucun égard à la plus puissante des sollicitations. Quelque temps après ce prince ayant eu l'occasion de le voir lui dit « : Vous avez donc fait perdre le » procès mon protégé ? — Sire, il était insoutenable » sous tous les rapports. — Je m'en étais bien douté, » prit le roi ; on ne m'eût pas tant pressé si l'affaire » eût été bonne : vous n'avez pas répondu à ma » sollicitation, mais vous avez répondu à mon at- » tente ; je vous en estime davantage. » M. d'Ormesson demeurait à Orly près de Choisy ; lors de l'exil des parlements en 1771, Louis XV déclara que son intention n'était pas qu'on le dérangeât, disant : « Je ne veux pas que mon voisin soit en- » voyé loin de moi. » Il mourut le 26 janvier 1789. Ce magistrat remplit tous les devoirs de fils, d'époux, de père ; ses mœurs furent pures, et il montra toujours un cœur charitable et bon. Il était membre honoraire de l'académie des inscriptions. Son *éloge* y fut lu par Dacier. Un autre *éloge* fut prononcé en latin au nom de l'université par l'abbé Charbonnet ; un troisième, composé par Gaubert, a été imprimé en 1789.

* ORMESSON de NOYSEAU (Anne-Louis-François de PAULE LEFÈVRE d'), fils du précédent, né en 1755, fut reçu conseiller au parlement de Paris en

(1) Son petit-fils, sur le point d'être admis au parlement, ayant été présenté, suivant l'usage, à Louis XIV, ce prince lui dit : « Vous ne pouvez mieux faire que de prendre pour modèle le » rapporteur de Fouquet. »

1770, et remplaça son père dans la charge de président à mortier, lorsque celui-ci fut élu premier président. Il était fort instruit, et avait surtout cultivé la langue grecque avec succès. Le roi le nomma son bibliothécaire. Député aux états-généraux de 1789 par la noblesse de Paris, il s'y montra constamment opposé à toutes les innovations dangereuses, et signa les protestations des 12 et 15 septembre. Après la session il reprit ses fonctions de bibliothécaire du roi; mais il ne put échapper aux proscriptions qui suivirent le renversement du trône. Arrêté en 1793, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, et condamné à mort avec plusieurs autres parlementaires, (voy. BOCHART de Saron), le 20 avril 1794, âgé de 41 ans.

* ORMESSON d'AMBOILE, (Henri-François de PAULE LEFÈVRE d'), cousin germain du précédent, né en 1731, fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, intendant des finances, conseiller ordinaire en 1774, et conseiller d'état en 1778. Il succéda à son père dans l'administration de la maison de Saint-Cyr, charge qui le mettait à même de travailler directement avec Louis XVI, dont il mérita l'estime et la bienveillance. M. Joly de Fleury, ayant en 1783 donné sa démission de la place de contrôleur-général, le roi le remplaça par d'Ormesson, disant : « Pour le » coup, on ne dira pas que ce soit la cabale qui a » nommé celui-ci. » Dans un moment difficile il tira de la caisse d'escompte, qui était ce qu'est aujourd'hui la banque de France, six millions qu'il fit verser au trésor royal. En même temps, sans prétexte plausible, il cassa le bail des fermiers-généraux, et fit ordonner sa conversion en régie. Cette double faute ayant porté une nouvelle atteinte au crédit, Vergennes le fit renvoyer, et se donna le plaisir de lui annoncer lui-même sa disgrâce. D'Ormesson abandonna sa pension de retraite de 15,000 livres à la maison de Saint-Cyr, et se borna dès-lors à ses devoirs de conseiller-d'état. Au commencement de la révolution, il fut nommé officier supérieur dans la garde nationale de Paris, et lors de la réorganisation de l'ordre judiciaire, président d'un des tribunaux de la Seine. Elu maire en 1792, il refusa cette place aussi difficile que dangereuse, et se mettant à l'écart, parvint à échapper aux persécutions révolutionnaires. Il remplit quelques fonctions municipales sous le Directoire et le gouvernement consulaire, et mourut à Paris en 1807.

ORNANO (Alphonse d'), maréchal de France et colonel général des Corses qui servaient en France, était Corse lui-même. Il était fils du fameux San-Pietro Bastelica (voy. ce nom), et avait été élevé comme enfant d'honneur à la cour de Henri II. Malgré la réputation que celui-ci s'était acquise par ses exploits, le nom de *Bastelica*, après la mort de sa femme, devint si odieux, qu'Alphonse, son fils, fut contraint de le quitter, pour prendre celui d'*Ornano*, nom de la famille de sa mère. Il soutint quelque temps la lutte que son père avait engagée contre les Génois, puis, las de poursuivre des succès douteux, il prêta l'oreille à un accommodement. En 1568, une amnistie ayant été accordée aux Corses, Ornano vint en France avec

800 compagnons d'armes qui s'attachèrent à sa fortune. Charles IX lui fit un bon accueil et l'employa dans ses armées; Ornano s'attacha ensuite à Henri III, qu'il servit pendant les troubles de la ligue. Il fut envoyé à Lyon après le massacre du duc de Guise, pour se saisir du duc de Mayenne : commission qu'un homme plus délicat n'eût point acceptée. Il manqua son coup; au moment qu'il entra par une porte, le duc s'enfuit par une autre. En 1594, il engagea Grenoble, Valence et les autres villes du Dauphiné à se détacher de la ligue, à laquelle il avait fait la guerre avec Lesdiguières. Il survint ensuite de si grandes querelles entre ces deux guerriers, qu'il fallut que Henri IV les séparât. D'Ornano demeura lieutenant du roi en Dauphiné; Lesdiguières le fut en Provence, Alphonse reçut en 1595 le bâton de maréchal de France, et mourut le 21 janvier 1610, âgé de 62 ans. — Son fils, Jean-Baptiste d'ORNANO, gouverneur de Gaston, frère unique de Louis XIII, fut fait maréchal de France à la sollicitation de son élève, se rendit dangereux par des intrigues et des menées sourdes, et mourut en prison à Vincennes, le 2 septembre 1626, pendant qu'on travaillait à son procès. Il était né, en 1581, à Sisteron.

ORNANO (Vanina de). Voy. SAN-PIETRO.

OROBIO (Isaac de CASTRO), fameux juif espagnol, né au commencement du XVII^e siècle, fut élevé dans la religion juidaïque par son père et par sa mère, quoiqu'ils fissent profession extérieure de la religion catholique. Il étudia la philosophie scolastique, et y fit de si grands progrès, qu'il fut fait lecteur en mathématiques dans l'université de Salamanque. Orobio s'appliqua à la médecine, et l'exerça avec succès; mais ayant été accusé de judaïsme, il fut mis dans les prisons de l'inquisition, où il resta pendant 3 ans sans rien avouer. Sa liberté lui ayant été rendue, il passa en France, et demeura quelque temps à Toulouse, exerçant la médecine et professant extérieurement la religion catholique. Orobio, las de porter le masque, se retira à Amsterdam, quitta le nom de don Balthazar, qu'il avait porté jusqu'alors, prit celui d'Isaac, reçut la circoncision et mourut en 1687, dans l'indifférence de toutes les religions. Les trois petits écrits qu'il composa en latin, à l'occasion de la fameuse conférence qu'il eut avec Philippe de Limborch sur la religion chrétienne, sont imprimés dans l'ouvrage de ce dernier, intitulé : *De veritate religionis christianæ amica collatio cum erudito Judæo*, Gouda, 1687, in-4; Bâle, 1740, in-8. (Voy. LIMBORCH.) On a d'Orobio : *Certamen philosophicum adversus Spinosam*, Amsterdam, 1681, 1684, 1705 et 1750, in-12 : *Provenciones divinas contra la vana idolatria de las gentes* (contre le système de Spinoza), et d'autres ouvrages en manuscrit.

ORODES ou mieux OUORODES, roi des Parthes, succéda à son frère Mithridate III, auquel il ôta le trône et la vie. Les Romains lui ayant déclaré la guerre, il vainquit Crassus, l'an 55 avant J.-C., prit les enseignes des Romains, et fit un très-grand nombre de captifs. On ajoute qu'il fit fondre de l'or dans la bouche de ce général romain, pour lui reprocher son avarice insatiable, qui lui

avait fait commettre tant d'injustices et de sacrilèges. Les Romains se vengèrent de la défaite de Crassus sur Pacore, fils d'Orôdes, qui manqua d'en perdre l'esprit. Comme le monarque parthe était alors vieux et hydropique, trente enfants qu'il avait eus de différentes femmes le sollicitèrent pour avoir sa succession. Phraate, l'aîné de tous, l'emporta sur ses frères. C'était un monstre. Il n'eut pas plutôt la couronne qu'il voulut empoisonner celui qui la lui avait donnée; mais le poison, bien loin de lui être mortel, fit évacuer, dit-on, son hydropisie. Alors l'indigne Phraate l'étrangla de ses propres mains, l'an 57 avant J.-C. Ainsi mourut Orôdes, après 50 ans de règne : prince illustre par son courage, s'il n'avait souillé sa gloire par son ambition et sa cruauté.

OROSE (Paul), historien, prêtre de Tarragone, en Catalogne, fut envoyé par deux évêques espagnols, l'an 414, vers saint Augustin. Il demeura un an avec ce saint docteur, et fit auprès de lui de grands progrès dans la science des Ecritures. Il alla de sa part, en 415, à Jérusalem, pour consulter Jérôme sur l'origine de l'âme. A son retour, il composa, par le conseil de l'illustre évêque d'Hippone, son *Histoire en sept livres* (*Historiarum adversus paganos libri VII*), depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 516 de J.-C. Le style en est clair et coulant. Il s'y applique surtout à prouver contre les païens, que les malheurs qui affligeaient le monde ne venaient point de ce que l'on méprisait les anciennes superstitions de l'idolâtrie. L'auteur n'est pas en garde contre les fables et les bruits populaires. La première édition est de 1471, Augsburg, in-fol. Les meilleures sont celles de Mayence, 1615, in-12, par le P. André Schott, avec Laurent Lautius, et de François Fabricius (voy. ce dernier nom), et de 1758, ou 1767, publiée à Leyde par Havercamp, in-4. L'histoire d'Orose a été traduite dans presque toutes les langues de l'Europe. La version française publiée à Paris en 1491, in-fol., est attribuée à Claude de Seissel. On a encore de Paul Orose une *Apologie du libre arbitre contre Pélagé*; une *Lettre à saint Augustin sur les erreurs des priscillianistes* et des origénistes.

* OROSIO, chef d'une tribu d'Indiens, appelée *Penobscot*, du nom de la rivière dont elle habite les bords, et qui depuis plusieurs années a embrassé la religion catholique. Il gouverna longtemps ce peuple avec une sagesse et une modération dignes d'être imitées par les nations qui se disent policées. Pendant la guerre de l'indépendance, il conclut avec le gouvernement américain un traité dont il observa religieusement toutes les conditions. Il continua de vivre en paix avec ses puissants voisins; et mourut à Oldtown, île de la rivière de Penobscot, en 1802, à l'âge de 151 ans. Il conserva jusqu'au dernier moment ses facultés intellectuelles, et n'interrompit jamais ses exercices ordinaires. Sa femme est morte vers la fin de 1809, à l'âge de 115 ans.

ORPHANEL. Voy. ORFANEL.

ORPHEE, fils d'Apollon et de Calliope, jouait si bien de la lyre, que les arbres et les rochers quittaient leurs places, les fleuves suspendaient leur

cours, et les bêtes féroces s'attroupaient autour de lui pour l'entendre. Eurydice, sa femme, étant morte de la morsure d'un serpent, le jour même de ses noces, en fuyant les poursuites d'Aristée, il descendit aux enfers pour la redemander, et toucha tellement Pluton, Proserpine et toutes les divinités infernales, par les accords de sa lyre, qu'ils la lui rendirent, à condition qu'il ne regarderait pas derrière lui jusqu'à ce qu'il fût sorti des enfers. Ne pouvant commander à son impatience, il se retourna pour voir si sa chère Eurydice le suivait; mais elle disparut aussitôt. Depuis ce malheur, il reconça aux femmes. Son indifférence irrita si fort les Bacchantes, qu'elles se ligèrent contre lui, le mirent en pièces, et jetèrent sa tête dans l'Hebre. Les Muses recueillirent ses membres dispersés, et leur rendirent les honneurs funèbres. Il fut métamorphosé en cygne par son père, et son instrument fut placé au nombre des constellations. Rien de plus beau, de plus touchant que l'histoire d'Orphée au 4^e livre des *Géorgiques*: c'est le chef-d'œuvre de Virgile. On représente ordinairement Orphée avec une lyre ou un luth à la main. Les anciens lui attribuent la civilisation de quelques nations sauvages, c'est-à-dire devenues féroces et grossièrement vicieuses; car la nature de l'homme ne comporte pas l'état de sauvage proprement dit, comme M. de Buffon l'a démontré, et il est d'une fausseté ridicule de dire avec les philosophes modernes, que les hommes ont été originellement sauvages. Quelques savants ont cru voir dans Orphée des traits défigurés de quelques hommes illustres de l'ancien Testament; d'autres ont cru que l'histoire d'Orphée était un assemblage de diverses actions qu'il faut rapporter à des hommes différents. Quoi qu'il en soit, en attribuant à Orphée le talent de civiliser les sauvages, les païens observaient qu'il n'y avait que les moyens religieux qui pussent avoir cet effet, qu'Orphée n'a parlé que comme *prêtre et interprète de la divinité*, et que ce n'est qu'en donnant aux leçons morales une sanction surnaturelle, qu'il a réussi à dépouiller de leur férocité des hommes regardés comme des lions et des tigres :

Sylvestres homines sacer interpresque deorum
Cædibus et victu fædo deterruit Orpheus :
Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones.
HOR. *Art. poet.*

Saint Théophile, dans son troisième livre adressé à Autolien, rapporte qu'Orphée ayant, pendant quelque temps, reconnu une multitude de dieux, n'en reconnut qu'un seul à la mort, dont il chanta les grandeurs par des vers que le P. Petau rend ainsi :

Unicus est per se existens, qui cuncta creavit,
Inque his ipse extat : nulli e mortalibus unquam
Lumine conspectus, mortales conspiciunt omnes.
Magnum adeo præter regem non alter habetur.....
In cunctis Deus unus.

Nous avons sous son nom des *hymnes*, et d'autres pièces de poésie, dont la première édition est de Florence, 1500, in-4; mais on les regarde communément comme supposées. Son *poème des Argonautes* est, selon quelques-uns, d'Onomacrite, qui

vivait du temps de Pisistrate, et, selon d'autres, de Musée. Platon parle des hymnes d'Orphée dans le 8^e livre des *Lois*; Pausanias dit qu'elles étaient courtes, ce qui convient à celles que nous avons. Quelques critiques prétendent que les vers d'Orphée, rapportés par saint Justin, saint Clément d'Alexandrie et d'autres Pères, sont d'un poète chrétien; mais il n'est pas croyable que des gens si instruits, qui vivaient au commencement du christianisme, aient pris l'ouvrage d'un contemporain pour celui d'un si ancien poète, moins encore qu'ils aient pu le citer sous le nom d'Orphée, sans devenir la risée des littérateurs païens. Comme l'histoire d'Orphée appartient en partie à la mythologie, il est difficile de dire dans quel temps il a vécu; il paraît certain qu'il est antérieur à Homère. Quelques-uns ont cru que ce n'était point un personnage réel; mais cette opinion doit se réduire à Orphée, affublé des anecdotes de la fable: car l'on ne peut guère douter qu'il n'y ait eu très-anciennement un homme de ce nom qui ait excellé dans la poésie.

ORPHIREUS. Voy. s^t GRAVESANDE.

ORRERY. Voy. BOYLE.

ORSATO (le comte Sertorio), *Ursatus*, littérateur et antiquaire, né à Padoue en 1617, d'une des premières familles de cette ville, fit paraître de bonne heure d'heureuses dispositions pour les lettres et pour les sciences. La poésie fut pour lui un amusement, et la recherche des antiquités et des inscriptions anciennes, une occupation sérieuse: c'est ce qui lui fit entreprendre plusieurs voyages en différentes contrées de l'Italie. Sur la fin de ses jours, il fut chargé d'enseigner la physique dans l'université de Padoue, et il s'en acquitta avec beaucoup de succès. Le doge et le sénat de Venise voulurent bien agréer l'hommage de son *Histoire de Padoue*. En leur présentant cet ouvrage, il leur fit un long discours, pendant lequel il lui survint un besoin naturel qu'il maîtrisa, et qui lui causa une rétention d'urine, dont il mourut en 1678. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages estimés, les uns en latin et les autres en italien. Les principaux de ceux qui sont en latin, sont: *Sertum philosophicum, ex variis scientiæ naturalis floribus consertum*, 1653, in-4; *Monumenta patavina*, 1652, in-fol.; *Commentarius de notis Romanorum*, ouvrage utile et très-rare avant qu'on l'eût imprimé à Paris en 1756, in-8. On le trouve aussi dans le tome 2^e de Grævius. *Prænomena, cognomina et agnomina antiquorum Romanorum; Deorum dearumque nomina et attributa; Lucubrations in quatuor libros meteororum Aristotelis; Orationes et carmina*. Voici les principaux de ceux qui sont composés en italien: *Histoire de Padoue*, en 2 part., 1678, in-fol.; *Marmi eruditi*, Padoue, 1662 et 1719, in-4, ouvrage curieux, aussi en 2 part.; des *Poésies lyriques*, 1657, in-12; des *Comédies* et d'autres pièces de poésie, etc.; *Cronologia de gli reggenti di Padova*, avec des notes, 1666, in-4.

ORSATO (Jean-Baptiste), habile médecin et antiquaire, né à Padoue en 1675, et mort en 1720, cultiva les belles-lettres et la médecine avec un succès égal. On a de lui: *Dissertatio epistolaris de*

lucernis antiquis; un petit traité *De strenis veterum*; *Dissertatio de pateris antiquorum*. Il règne dans ces ouvrages une profonde érudition.

ORSI (Jean-Joseph), philosophe et poète, né à Bologne en 1652, de Mario Orsi, patrice de cette ville, étudia avec soin les belles-lettres, la philosophie, le droit et les mathématiques, et s'appliqua aussi à la poésie. Il avait surtout du goût pour la morale. Sa maison était une espèce d'académie, où plusieurs gens de lettres se rassemblaient régulièrement. En 1712, il alla s'établir à Modène, et y continua ses exercices académiques. Il se signala surtout dans les sonnets italiens. La netteté, la légèreté, le tour et la liaison des phrases, formaient le caractère des siens. Il mourut en 1755, à 81 ans. Il avait des sentiments de religion, qui avaient modéré son tempérament naturellement bilieux et emporté. On a de lui: des *Sonnets* ingénieux, des *Pastorales* et plusieurs autres poésies; *Considerazioni sopra la maniera di ben pensare del P. Bouhours*, Modène, 1755, 2 vol. in-4; des *Lettres*; la *Traduction* de la *Vie* du comte Louis de Sales, écrite en français par le P. Buffier.

ORSI (Joseph-Augustin), cardinal, né à Florence le 9 mai 1692, prit l'habit de Saint-Dominique, et profita des leçons et des exemples des hommes pieux et savants que renfermait cet ordre. Après avoir professé la théologie et rempli l'emploi de maître du sacré palais, il fut honoré de la pourpre romaine par Clément XIII, en 1759. Son élévation ne changea rien au caractère de son âme simple et modeste, ni à celui de son esprit uniquement occupé de l'étude, et de son zèle pour la gloire de l'Eglise. Il est principalement connu par une *Histoire ecclésiastique* en 20 vol. in-4 et in-8, un peu prolixe, mais très-bien écrite, en italien. Le 20^e volume de ce savant ouvrage a été publié en 1761, année de la mort de cet illustre cardinal. Il contient la fin du vi^e siècle, depuis l'an 587 jusqu'à l'an 600. On voit quelle aurait été l'étendue de ce livre, si l'auteur l'avait poussé jusqu'à nos jours. Cette histoire a été continuée par le P. Philippe Ange Becchetti, du même ordre. Le tome 21 de cette continuation a paru à Rome en 1779, in-4, et renferme l'histoire de l'Eglise jusqu'à l'an 1179. On a encore de lui: *Infallibilitas romani pontificis*, 1741, 5 vol. in-4. Il a donné, en outre, plusieurs *Dissertations savantes* sur des matières de religion et de controverse.

ORSINI. Voy. FULVIES.

* ORTEGA (Casimir GOMEZ de), botaniste espagnol, né à Madrid en 1750, fit ses études au collège de sa nation, fondé à Bologne par le cardinal Alborno. De retour en Espagne, il fut nommé par le roi Charles III à la chaire de botanique du Jardin de *Buen-Retiro*, et contribua beaucoup par ses leçons et ses ouvrages à répandre le goût de cette science parmi ses compatriotes. Il mourut à Madrid, en novembre 1810, membre des académies d'histoire et de médecine, etc. On lui doit de bonnes traductions du *Voyage* du commodore Byron; des *Ouvrages d'agriculture* de Duhamel du Monceau; de quelques-uns des *Traité de chimie* de Sage, etc., et quelques *Opusculs* littéraires; mais on doit se

borner à mentionner ici les ouvrages auxquels il doit sa réputation. Les principaux sont : *Commentarius de cicuta*, Madrid, 1761, trad. la même année en espagnol, in-4; *Tabula botanica*, 1775, in-4; *Méthode facile pour acclimater les plantes exotiques a peu de frais*, publiée par ordre du roi, 1779; *Historia natural de la malaqueta, etc.*, 1780, in-4; *Cours élémentaire de botanique*, 1785, 2 vol. in-8. Ant. Paleau et Verdera eurent quelque part à cet ouvrage qui eut un grand succès. *Novarum aut rariorum plantarum horti regii botanici matritensis descriptionum decades centuria prima*, 1798-1800, in-4, avec 14 pl. Cet ouvrage n'a pas été continué. Voy. QUER.

ORTELIUS, ORTELL ou OERTEL (Abraham), célèbre géographe, né à Anvers en 1527, se rendit habile dans les langues et dans les mathématiques, et surtout dans la géographie. Il fut surnommé le *Ptolémée de son temps*. Un atlas, qu'il publia, lui mérita d'être nommé géographe de Philippe II, roi d'Espagne. Ortell, qui n'avait pas d'ambition, prit pour devise un globe avec ces mots : *Contemno et orno mente, manu*. Juste-Lipse, et la plupart des grands hommes du xvi^e siècle, eurent des liaisons de littérature et d'amitié avec ce savant. Il mourut à Anvers le 28 juin 1598, à 71 ans, sans avoir été marié. On a de lui d'excellents ouvrages de géographie : *Theatrum orbis terrarum*, Anvers, 1570, in-fol., plusieurs fois imprimé, et augmenté par Jean-Baptiste Vrientius, qui l'a publié en latin, en espagnol et en italien : Michel Coignet en a donné un abrégé. Cet ouvrage a été la base de tous les travaux géographiques publiés depuis; *Synonymia geographica*, Anvers, 1578, in-4; cet ouvrage a été donné avec des additions sous le titre de *Thesaurus geographicus*, 1578 et 1596, in-fol. Ce Dictionnaire est encore consulté aujourd'hui avec fruit; *Aurei sæculi imago*, 1598, in-4; c'est une description des mœurs et de la religion des Germains, avec des figures; *Itinerarium per nonnullas Galliae Belgicae partes*, par Ortelius et Jean Viviane, 1588, in-8, 1684, avec les Opuscules de Conrad Pentinger; *Synstagma herbarum encomiasticum*, Anvers, 1614, in-4. Juste-Lipse a fait à Ortelius cette épitaphe, qui donne une idée bien favorable de ce savant :

Brevis terra cum capit,
Qui ipse orbem terrarum cepit,
Stylo et tabulis illustravit,
Sed mente contempsit;
Qua cælum et alium suscepit;
Constans adversum spes aut metus;
Amicitia cultor, candore, fide, officiis;
Quietis cultor, sine lite, uxore, prole;
Vitam habuit quale aliis votum,
Ut nunc quoque aeterna ei quies sit,
Votis fave lector.

ORTIZ (Alphonse), chanoine, né à Tolède, au milieu du x^e siècle, mort vers 1550, s'appliqua à l'étude des matières ecclésiastiques. Sa science et son mérite lui procurèrent un canonicat dans la métropole de sa patrie. Le cardinal Ximénès l'honora de sa confiance, et le chargea de rédiger l'*Office mozarabe* : Ortiz s'en acquitta avec intelligence. Le rit romain avait été d'abord introduit en Espagne; les Goths substituèrent à la liturgie de

Rome celle qu'Ulphilas avait composée d'après les liturgies orientales. Saint Léandre en fit une nouvelle d'après ces deux premières et d'après celle des Gaulois; elle fut perfectionnée par saint Isidore son frère. L'Espagne ayant ensuite passé sous la domination des Sarrasins ou Arabes, on donna le nom de *Mozarabique* à cette liturgie : elle fit place à celle de Rome dans le xi^e et le xiii^e siècle. Le cardinal Ximénès voulant perpétuer la mémoire de ce rit particulier, qui était presque tombé dans l'oubli, et qui, comme toutes les anciennes liturgies, est une preuve sans réplique de la croyance et des usages de ces siècles reculés, fit imprimer à Tolède, en 1500, le *Missel mozarabe*, et en 1502 le *Bréviaire*; ce sont 2 vol. in-fol., très-rares. Ortiz en dirigea l'édition, et orna chacun de ces ouvrages d'une préface aussi savante que curieuse. Il faut y joindre, pour la parfaite connaissance de cet office : l'*Histoire du rit mozarabe*, en espagnol, sous le titre : *Breve suma y relacion de l'officio gotico mozarabe*, Tolède, 1605, in-4, de 25 feuillets. Il est extrêmement rare; Joannis Pinii *liturgia mozarabica*, Rome, 1746, 2 vol. in-fol. Le P. Lesley, jésuite écossais, en avait donné une édition à Rome en 1740, in-fol.

ORTIZ (Blaise), parent et contemporain du précédent, chanoine de Tolède comme lui, né au village de Villa Robledo, s'est rendu célèbre par un ouvrage très-curieux et peu commun, dont voici le titre : *Descriptio geographica summi templi Toletani*, Tolède, 1549, in-8. On trouve dans cette description un détail intéressant de tout ce qui concerne la magnificence, les ornements, les rites et les usages de cette église fameuse. L'ouvrage est curieux, surtout dans la partie où l'auteur décrit la chapelle que le cardinal Ximénès fit bâtir tout auprès, et dans laquelle il fonda des chanoines et des clercs pour célébrer journellement l'office mozarabe.

* ORTON (Job), théologien non-conformiste, né à Shrewsbury en 1717, embrassa l'état ecclésiastique, et exerça quelques années les fonctions pastorales, dans deux congrégations; il renonça ensuite au ministère, et mourut en 1785. Ses principaux ouvrages sont : *Vie du docteur Doddridge*; *Sermons pour les vieillards*, in-12; *Discours sur les devoirs du chrétien*, in-12; *Discours sur plusieurs sujets de pratique*, in-8; *Méditations sur les sacrements*, in-12; *Exposition pratique de l'ancien Testament*, 6 vol. in-8; *Lettres pour l'édification des fidèles*, etc.

ORVAL (Gilles d'), né à Liège, fut ainsi nommé parce qu'il se fit religieux à Orval, célèbre monastère de l'ordre de Cîteaux réformé, dans le duché de Luxembourg. Il florissait dans le xiii^e siècle. Nous avons de lui une *Histoire des évêques de Tongres et de Liège*, depuis saint Materne jusqu'à l'an 1246. Elle fait partie de la Collection des historiens de Liège qu'a donnée Chapeauville en 1622.

ORVILLE (Jacques-Philippe d'), savant littérateur et antiquaire, naquit à Amsterdam le 28 juillet 1696, d'une famille originaire de France. Son goût pour les belles-lettres se perfectionna dans différents voyages, et dans la connaissance qu'il fit des savants, en Angleterre, en Italie, en Allemagne et en

France. De retour dans sa patrie, il obtint en 1750 la chaire d'histoire, d'éloquence et de langue grecque à Amsterdam. Il s'en démit en 1742, pour travailler avec plus de loisir aux différents ouvrages qu'il avait commencés. Il mourut en 1751, à 55 ans. On a de lui : *Observationes miscellaneæ novæ*. Ces observations avaient été commencées par des Anglais; elles furent continuées par Burman et d'Orville. Celui-ci en publia dix vol. avec son collègue, et quatre autres après que la mort le lui eût enlevé. On trouve dans ce recueil quelques ouvrages qui ne sont que de lui, parmi lesquels on distingue : sa *Dissertation sur l'antiquité de l'île de Délos*, et ses *Remarques sur le roman grec de Chariton d'Aphrodise*; *Crítica vanus in inanes Joannis Corn. Paconis palæas*, etc. C'est un ouvrage aussi savant que satirique contre M. Paw, littérateur d'Utrecht. D'Orville prit part aux éditions de plusieurs classiques grecs et latins, qu'il enrichit de *Notes* et de *Variantes*. — Son frère, Pierre d'ORVILLE, mort en 1759, s'était fait connaître par quelques *Poésies*.

OSBORN (François), écrivain anglais, né vers 1589, mort en 1659, prit le parti du parlement durant les guerres civiles, et eut divers emplois sous Cromwell. On a de lui des *Avs à son fils*, et d'autres ouvrages en anglais.

OSÉE, fils de Beeri, un des douze petits prophètes, et le plus ancien de ceux qui prophétisèrent sous Jéroboam II, roi d'Israël, et sous Ozias, Joathan, Achaz et Ezéchias, rois de Juda, l'an 800 avant J.-C. Il fut choisi de Dieu pour annoncer ses jugements aux dix tribus d'Israël, et il le fit par des paroles et des actions prophétiques. Lorsque le Seigneur commença à parler à Osée, il lui commanda de prendre pour femme une prostituée. C'était pour figurer l'infidèle maison d'Israël, qui avait quitté le vrai Dieu pour se prostituer au culte des idoles. Le langage typique était alors en usage chez les Juifs et d'autres nations, et faisait une toute autre impression que de simples paroles. (*Voy. EZÉCHIEL.*) Osée épousa donc Gomer, fille de Debelaïm, dont il eut trois enfants, auxquels il donna des noms qui signifiaient ce qui devait arriver au royaume d'Israël. Le commandement fait à Osée a paru si extraordinaire à plusieurs interprètes, qu'ils ont cru que ce n'était qu'une parabole, et que cet ordre s'était passé en vision. Cependant saint Augustin l'explique comme un mariage réel avec une femme qui avait d'abord vécu dans le désordre, mais qui depuis s'était retirée de tout mauvais commerce. La *Prophétie* d'Osée est divisée en quatorze chapitres. Il y représente la synagogue répudiée, prédit sa ruine et la vocation des gentils; il parle fortement contre les désordres qui régnaient alors dans le royaume des dix tribus. Il s'élève aussi contre les dérèglements du Juda et annonce la venue de Sennachérib et la captivité du peuple. Il finit par tracer admirablement les caractères de la fausse et de la véritable conversion. Le style de ce prophète est pathétique et plein de sentences courtes et vives, très-éloquent en plusieurs endroits, quelquefois obscur, par l'ignorance où nous sommes de l'histoire de son temps. Osée mourut à l'âge de plus de quatre-vingts ans, vers l'année 784 avant J.-C.

OSÉE, fils d'Ela, ayant conspiré contre Phacée, roi d'Israël, le tua, et s'empara de son royaume; mais il n'en jouit pleinement que 9 ans après l'assassinat de ce prince. Salmanasar, roi d'Assyrie, dont Osée était tributaire, ayant appris qu'il pensait à se révolter, et que, pour s'affranchir de ce tribut, il avait fait alliance avec Sua, roi d'Égypte, vint fonder sur Israël. Il ravagea tout le pays, et le remplit de carnage, de désolation et de larmes. Osée se renferma dans Samarie; mais il y fut bientôt assiégé par le monarque assyrien, qui après trois ans d'un siège où la famine et la mortalité se firent cruellement sentir, prit la ville, massacra tous les habitants, et la réduisit en un monceau de pierres. Osée fut pris, chargé de chaînes, et envoyé en prison. Les Israélites furent transférés en Assyrie, à Hala, et à Habor, villes du pays des Mèdes, près la rivière de Gozan, où ils furent dispersés parmi des nations barbares et idolâtres, sans espérance de réunion. C'est ainsi que finit le royaume d'Israël, l'an 721 avant J.-C., 250 ans après sa séparation de celui de Juda.

OSIANDER (André), né en Bavière ou en France l'an 1498, apprit les langues et la théologie à Wittenberg et à Nuremberg, et fut un des premiers disciples de Luther. Il devint ensuite professeur et ministre de l'université de Königsberg. Il se signala parmi les luthériens par une opinion nouvelle sur la *Justification*. Il ne voulait pas, comme les autres protestants, qu'elle se fit par l'imputation de la justice de J.-C., mais par l'intime union de la justice substantielle de Dieu avec nos âmes. Il se fondait sur ces paroles, souvent répétées dans Isaïe et dans Jérémie : *Le Seigneur est votre justice*. Car telle est la suite naturelle des explications arbitraires de l'Écriture sainte, et de l'esprit privé qui les dicte, qu'on y voit tout ce que l'on imagine. Selon Osiander, de même que nous vivons par la vie substantielle de Dieu, et que nous aimons par l'amour essentiel qu'il a pour lui-même, nous sommes justes par la justice essentielle qui nous est communiquée, et par la substance du Verbe incarné, qui est en nous par la foi, par la parole et par les sacrements. Dès le temps qu'on dressa la confession d'Augsbourg, il avait fait les derniers efforts pour faire embrasser cette doctrine par tout le parti, et il la soutint à la face de Luther, dans l'assemblée de Smalkalde. On fut étonné de sa hardiesse (comme si un sectaire n'avait pas tout le droit d'opposer ses opinions à celles d'un autre sectaire); mais comme on craignait de faire éclater de nouvelles divisions dans le parti, où il tenait un rang considérable par son savoir, on le toléra. Il avait un talent particulier pour divertir Luther. Il faisait le plaisant à table, et y disait des bons mots souvent très-indécents et même impies. Calvin dit que, toutes les fois qu'il trouvait le vin bon, il en faisait l'éloge en lui appliquant cette parole que Dieu disait de lui-même : *Je suis celui qui suis*, *Ego sum qui sum*, ou ces autres mots : *Voici le Fils du Dieu vivant*. Il ne fut pas plutôt en Prusse, qu'il mit en feu l'université de Königsberg, par sa nouvelle doctrine sur la justification. Cet homme turbulent, que

Calvin représente comme un athée, mourut le 17 octobre 1552, à 54 ans. Son caractère emporté ressemblait à celui de Luther, auquel il plaisait beaucoup. Il traitait d'ânes tous les théologiens qui n'étaient pas de son avis, et il disait orgueilleusement qu'ils n'étaient pas dignes de porter ses souliers. Voilà les fondateurs du nouvel Evangile. Ses principaux ouvrages sont : *Harmonia evangelica*, in-fol.; *Epistola ad Zwinglium de Eucharistia*; *Dissertationes duæ, de Lege et Evangelio et Justificatione*; *Liber de imagine Dei, quid sit*. Il est inutile de donner une idée de ces ouvrages, après avoir donné celle de l'auteur.

OSIANDER (Luc), fils du précédent, né en 1524, fut comme lui ministre luthérien, et hérita de son savoir et de son orgueil. Ses principaux ouvrages sont : des *Commentaires* sur la Bible, en latin; des *Institutions de la religion chrétienne*; un *Abrégé* en latin des *Centuriateurs de Magdebourg*, 1592 et 1602, in-4. (Voy. JUDEX.) *Enchiridion controversiarum religionis cum pontificis calvinianis et anabaptistis*, à Tubingen, 1605, in-8. Il mourut en 1604. — Il faut le distinguer de Luc OSIANDER, chancelier de l'université de Tubingen, mort en 1658 à 68 ans. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Justa defensio de quatuor quæstionibus quoad omnipræsentiam humanæ Christi naturæ*. C'est une défense de l'ubiquisme, une des plus extravagantes erreurs des luthériens; *Disputatio de omnipræsentia Christi hominis*, ouvrage qui a le même but; des *Oraisons funèbres* en latin; *De baptismo*; *De regimine ecclesiastico*; *De viribus liberi arbitrii*, etc.

OSIANDER (André), petit-fils du disciple de Luther, fut ministre et professeur de théologie à Wittenberg. On a de lui : une *Edition* de la Bible avec des observations qui se ressentent de l'esprit de sa secte; *Assertiones de conciliis*; *Disputat. in lib. concordie*; *Papa non papa, seu papæ et papicolarum lutherana confessio*, Tubingen, 1599, in-8; *Responsa ad Analysin Gregorii de Valentia, de Ecclesia*, etc. Tristes fruits du fanatisme qui troublait alors les têtes en Allemagne. Il mourut en 1617, à 54 ans.

OSIANDER (Jean-Adam), théologien de Tubingen où il était né le 5 décembre 1622, mort le 26 octobre 1697, tint la plume d'une main infatigable. On a de lui : des *Observations* latines sur le livre de Grotius, *De jure belli et pacis*; *Commentaria in Pentateuchum, Josue, Judices, Ruth, et duos libros Samuelis*, 5 vol. in-fol.; *De jubileo Hebræorum, gentium et christianorum*, dans le tome 6 du Trésor de Gronovius; *Spreimen Jansenismi; Theologia casualis, de magia*, Tubingen, 1687, in-4, etc.

OSIAS. Voy. OZIAS.

OSIMANDYAS. Voy. OSMANDYAS.

OSIO. Voy. OSIS, Félix.

OSIRIS, fils de Jupiter et de Niobé, régna sur les Argiens; puis ayant cédé son royaume à son frère Egialée, il voyagea en Egypte, dont il se rendit maître; il épousa ensuite Io ou Isis. Ils établirent d'excellentes lois parmi les Egyptiens et y introduisirent les arts utiles. Tibulle regarde Osiris comme l'inventeur de la charrue :

Primus avatra manu solerti fecit Osiris.
Et teneram ferro sollicitavit humum.

Les Egyptiens l'adoraient sous divers noms, comme *Apis*, *Sérapis*, et sous les noms de tous les autres dieux. Les symboles ou les marques par lesquelles on désignait Osiris sont une mitre ou bonnet pointu, et un fouet à la main. Quelquefois, au lieu d'un bonnet, on lui mettait sur la tête un globe, ou une trompe d'éléphant, ou de grands feuillages. Assez souvent, au lieu d'une tête d'homme, on lui donnait une tête d'épervier, avec une croix, ou un T attaché à sa main par le moyen d'un anneau. Les Phéniciens et les Syriens lui ont donné le nom d'Adonis, qui signifie *Seigneur*; et c'est sous ce nom que les Grecs ont adopté cette divinité, en le chargeant de nouveaux traits fabuleux, et l'assortissant à l'esprit de leur mythologie.

OSIUS, évêque de Cordoue en 295, était né en Espagne, l'an 256. Il eut la gloire de confesser J.-C. pendant la persécution de l'empereur Maximien-Hercule, qui le trouva inébranlable. La pureté de ses mœurs et de sa foi lui concilia l'estime et la confiance du grand Constantin, qui le consulta dans toutes les affaires ecclésiastiques. Osius profita de son crédit auprès de ce prince pour l'engager à convoquer (l'an 325) le concile de Nicée, auquel il présida, et dont il dressa le *Symbole*. L'empereur Constance ne respecta pas moins que son père cet illustre confesseur : ce fut à sa prière qu'il convoqua le concile de Sardique, en 347. Mais ce prince, s'étant laissé prévenir par les ariens et les donatistes, devint l'ennemi déclaré de celui dont il avait été jusqu'alors l'admirateur. Il le fit venir à Milan, où il résidait, pour l'engager à favoriser l'arianisme. Osius reprocha avec force à l'empereur son penchant pour cette secte, et obtint la permission de retourner dans son église. Les ariens en firent des plaintes à Constance, qui écrivit à ce respectable prélat des lettres menaçantes, pour le porter à condamner saint Athanase. Osius lui répondit par une lettre qui est un chef-d'œuvre de la magnanimité épiscopale : « J'ai confessé, dit-il, J.-C. dans la persécution que Maximien, votre aïeul, excita contre l'Eglise; si vous voulez la renouveler, vous me trouverez prêt à tout souffrir, plutôt que de trahir la vérité, et de sentir à la condamnation d'un innocent. Je ne suis ébranlé ni par vos lettres ni par vos menaces... Ne vous mêlez pas, ajouta-t-il, des affaires ecclésiastiques, ne commandez point sur ces matières; mais apprenez plutôt de nous ce que vous devez savoir. Dieu vous a confié l'empire, et à nous ce qui regarde l'Eglise. Comme celui qui entreprend sur votre gouvernement viole la loi divine, craignez aussi, à votre tour, qu'en vous arrogent la connaissance des affaires de l'Eglise, vous ne vous rendiez coupable d'un grand crime. Il est écrit, *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu*. Il ne nous est pas permis d'usurper l'empire de la terre, ni à vous, seigneur, de vous attribuer aucun pouvoir sur les choses saintes. » L'empereur, nullement touché de ce langage, le fit encore venir à Sirmich, où il le tint un an comme

en exil, sans respect pour son âge, qui était de 400 ans. Les prières ne produisant rien sur lui, on eut recours aux menaces, et des menaces on en vint aux coups. Cet illustre vieillard, accablé sous le poids des tourments et de l'âge, signa la confession de *foi arienne*, dressée par Potamius, Ursace et Valens, au second concile de Sirmich, l'an 537. Exemple encore moins étonnant qu'effrayant de la fragilité humaine, contre laquelle les plus longs triomphes ne doivent jamais nous rassurer. Des qu'il eut acquiescé à ce qu'on prétendait, il obtint la liberté de retourner en Espagne, où il mourut bientôt après, mais en pénitent, et dans la communion de l'Eglise, comme saint Athanase et saint Augustin nous l'apprennent. A l'article de la mort, il protesta d'une manière authentique et par forme de testament, contre la violence qui l'avait abattu, anathématisa l'arianisme avec le plus grand éclat, et exhorta tout le monde à en concevoir la même horreur. On a dit de lui, et jusqu'au moment de sa chute rien n'a été plus vrai :

Religionis Atlas, vox et manus altera Pauli.

Le P. Michel Macédo, jésuite, a tâché de justifier Osius, et de prouver la fausseté de la faiblesse qu'on lui attribue, dans une dissertation intitulée : *Osius vere innocens et sanctus*, Bologne, 1690, in-4. Cette dissertation est bien écrite et pleine de recherches ; mais l'on comprend qu'il est difficile de combattre un fait si longtemps avoué et reconnu, sans qu'il reste des doutes dans l'esprit des lecteurs même les plus dociles. On accuse Osius d'avoir souscrit la condamnation de saint Athanase, mais ce dernier le justifie sur ce fait, quoique saint Hilaire soit d'un avis opposé ; cependant l'éloignement où se trouvait saint Hilaire nous porterait à adopter l'opinion de saint Athanase, témoin oculaire et intéressé dans ce même fait. Telle était la réputation de vertu et de savoir d'Osius, qu'on l'appelait Osius le père des évêques, le président des conciles.

OSIUS ou OSIO (Félix), né à Milan en 1387, savant dans les langues et les belles-lettres, se distingua par son éloquence. Il fut longtemps professeur de rhétorique à Padoue, où il mourut en 1651. On a de lui divers ouvrages en vers. Les principaux sont : *Romano-Græcia* ; *Tractatus de sepulcris et epitaphis ethnicorum et christianorum* ; *Elogia scriptorum illustrium* ; *Orationes* ; *Epistolarum libri duo* ; des *Remarques* sur l'Histoire de l'empereur Henri VII par Mussato ; un *Recueil des écrivains de l'histoire de Padoue* ; des *Remarques* sur l'Histoire du temps de Frédéric Barberousse, dans le tome 2^e des Antiquités d'Italie de Burman. — Théodat Osius, son frère, est aussi auteur de divers *Traité*s. Leur famille a produit plusieurs autres hommes distingués. Elle prétendait avoir été considérable dès le temps de saint Ambroise. C'est de cette branche qu'était sorti, selon eux, le cardinal Stanislas Osius, ou plutôt Hosius. *Voy.* ce nom.

OSMA. *Voy.* PIERRE d'Osma.

OSMAN 1^{er}, ou plutôt OTHMAN, surnommé *el Chazy*, le *victorieux*, empereur des Turcs, fils d'Achmet 1^{er}, succéda à Mustapha son oncle, qui

avait été déposé en 1618, à l'âge de 12 ans. Osman envoya une ambassade à Louis XIII pour réparer l'insulte faite sous Mustapha 1^{er} au baron de Sancy, ambassadeur de France. Il dirigea des armées contre la Perse, fit passer des secours aux Hongrois révoltés contre Ferdinand 1^{er}, et envoya des flottes pour détruire les repaires des Cosaques, dont les Polonais se déclarèrent les protecteurs. Il marcha, en 1621, contre les Polonais, avec une armée formidable ; mais, ayant perdu plus de 90,000 hommes et 100,000 chevaux en différents combats, il fut obligé de faire la paix à des conditions désavantageuses. Il attribua ce mauvais succès aux janissaires, et résolut de les casser, pour leur substituer une milice d'Arabes. Cette nouvelle s'étant répandue, ils se soulevèrent, se rendirent au nombre de 50,000 à la place de l'Hippodrome, et renversèrent Osman du trône en 1622. On rétablit Mustapha qui fit étrangler le jeune empereur le lendemain. Il n'y a que trop d'exemples d'un pareil forfait parmi les Turcs. Telle est la destinée de leurs rois : du trône ils passent à l'échafaud ou à la prison. « Pendant que les princes ma- » hométans, dit Montesquien, donnent sans cesse » la mort ou la roignent, la religion chez les chré- » tiens rend les princes moins timides, et par con- » séquent moins cruels. Le prince compte sur ses » sujets, et les sujets sur leur prince. » *Voy.* PACIFIQUE de PROVINS.

OSMAN II, empereur des Turcs, parvint au trône après la mort de son frère Mahomet V, en 1754, à l'âge de 56 ans. Son règne, peu fertile en événements, fut terminé par sa mort, arrivée le 29 novembre 1757. Il renouvela, sous des peines graves, la défense à ses sujets de boire du vin.

OSMAN, connu longtemps sous le nom de *Père Ottoman*, était fils aîné d'Ibrahim, empereur des Turcs, et de Zafira, l'une des femmes de son sérail. Son père s'étant attiré par son mauvais gouvernement la haine de Riossem sa mère et du mufti, ils conspirèrent contre lui, et saisirent le prétexte du vœu qu'il avait fait de consacrer à Mahomet le premier enfant qui naîtrait, et de l'envoyer circoncire à la Mecque, pour soustraire Osman à sa cruauté. Ayant réussi à faire équiper à cet effet la *grande Sultane*, montée de 420 canons, et escortée par neuf vaisseaux de guerre, Osman et Zafira s'embarquèrent et arrivèrent heureusement à Rhodes vers la mi-septembre 1644. Mais, ayant remis en mer, ils rencontrèrent sept vaisseaux de Malte, commandés par le chevalier du Bois-Roudran, qui, après un combat de cinq heures, se rendit maître de la flotte turque et de tout l'équipage. Le respect que les Turcs portaient à Zafira et à Osman, les richesses qu'ils avaient avec eux, et le grand nombre d'esclaves qui les accompagnaient, ne laissèrent point de doute sur l'éminente qualité de leurs prisonniers, et bientôt l'aveu de quelques officiers indiscrets acheva de prouver la vraie condition d'Osman et de sa mère. Celle-ci étant morte le 6 janvier 1646, Ibrahim devint furieux, et déclara la guerre aux Maltais ; la Canée fut prise sur les Vénitiens, sous prétexte qu'on y avait donné retraite aux Maltais, après la prise d'Osman ; mais bientôt après, Ibrahim fut saisi et mis à mort par les conjurés.

Osman, élevé dans les principes du christianisme par les pères dominicains, fut baptisé le 25 octobre 1636, reçut en 1638 le sacrement de confirmation, embrassa la même année l'institut de ces religieux, et prit le nom de *Dominique de Saint-Thomas*. Après plusieurs voyages en France et en Italie, où il fut reçu avec tous les honneurs dus au fils d'un empereur turc, et après avoir médité contre les infidèles, en faveur des princes chrétiens, de grands projets qui n'eurent point de suites, il mourut à Malte le 23 octobre 1675, dans l'emploi de vicaire-général de tous les convents de son ordre qui sont dans cette île. Le P. Dominique fut zélé catholique, bon religieux, prêtre exemplaire. Le P. Octavien Bulgarin, a donné sa vie sous le titre de *Vita del P. M. T. Domenico di S. Thomas*. Quelques auteurs révoquent en doute certains détails de sa vie; mais nous ne croyons pas qu'on puisse contester ce que nous venons d'en dire.

OSMAN. Voy. OTHMAN.

OSMOND (saint), né en Normandie, d'une famille noble, joignit à une grande connaissance des lettres beaucoup de prudence et les qualités guerrières. Après la mort de son père, qui était comte de Séez, il distribua aux églises et aux pauvres la plus grande partie de ses revenus, et suivit, l'an 1065, Guillaume le Conquérant en Angleterre. Ce prince récompensa Osmond en le faisant comte de Dorset, puis son chancelier, et ensuite évêque de Salisbury. Osmond eut la faiblesse d'entrer dans le parti de ceux qui, par complaisance pour le roi, s'étaient déclarés contre saint Anselme; mais bientôt après il ouvrit les yeux, et, pénétré d'un sincère repentir, il voulut recevoir l'absolution de saint Anselme lui-même. Il corrigea la liturgie de son diocèse, la purgea de plusieurs termes barbares et grossiers, fixa les rites qui étaient incertains, suppléa à ce qui manquait, et mit tout dans un ordre commode. Cette liturgie, ainsi corrigée, devint dans la suite celle de presque tout le royaume d'Angleterre. Ce prélat, également recommandable par ses connaissances et par son zèle, mourut en décembre 1099, et fut canonisé 550 ans après par le pape Callixte III.

OSMOND (Réné-Eustache, marquis d'), d'une ancienne famille de Normandie, naquit en 1731 à Saint-Domingue, où ses parents possédaient un établissement considérable. Envoyé fort jeune en France pour y recevoir une éducation qu'il n'eût point trouvée aux colonies, il entra au service en 1767, devint en 1776 colonel en second du régiment d'Orléans, et en 1784, colonel du régiment de Barrois. Lors des troubles de Hollande, chargé de recevoir les réfugiés qui affluaient sur notre territoire, cette commission le mit en rapport avec les Provinces-Unies, et en 1788, il fut nommé ministre du roi à La Haye. Lorsque la révolution éclata, il ne partagea point les illusions des personnes qui n'y voyaient que la réforme des abus, et prévint qu'elle entraînerait la chute de toutes les anciennes institutions. Nommé en 1791 ambassadeur en Russie, il ne put pas se rendre à son poste. Après l'arrestation du roi à Varennes, il alla rejoindre sa famille en Italie, et ne revint en France que sous

l'empire; mais il ne voulut accepter aucune fonction. En 1814, lieutenant-général et ambassadeur à Londres, il donna sa démission en 1819, et ne prit plus de part aux affaires que comme membre de la chambre des pairs. Il mourut à Paris, en février 1858. Son *Eloge* a été prononcé à la chambre des pairs par M. de Barante.

OSMOND (J.-B.-Louis), libraire à Paris, mort le 15 mars 1775, est auteur d'un *Dictionnaire typographique et critique des livres rares, singuliers, estimés et recherchés en tous genres*, 1768, 2 vol. in-8. Cet ouvrage utile à l'époque de sa publication, et qui peut encore servir à faire connaître les variations de prix qu'ont éprouvées différents livres curieux, a été bien surpassé par le *Dictionnaire* connu sous le nom de *Cailleau*, mais surtout par le *Manuel du libraire* de M. Brunet, le meilleur ouvrage que l'on ait en ce genre.

OSORIO (Jérôme), savant portugais, naquit à Lisbonne en 1506. Il apprit les langues et les sciences à Paris, à Salamanque et à Bologne, et devint archidiacre d'Evora, puis évêque de Silves et des Algarves. L'enfant don Louis, qui lui avait confié l'éducation de son fils, le récompensa de ses soins en lui procurant ces dignités. Ce savant s'exprimait avec tant de facilité et d'éloquence, qu'on le surnomma le *Cicéron du Portugal*. Il mourut à Tavira, dans son diocèse, le 20 août 1580, à 74 ans, en allant apaiser une sédition qui s'y était élevée. Ses mœurs et son érudition justifiaient l'estime dont les rois de Portugal l'honorèrent. Il nourrissait dans son palais plusieurs hommes savants et vertueux. Il se faisait toujours lire à table, et après les repas il recueillait les sentiments de ses convives sur ce qu'on avait lu. On a de lui : des *Paraphrases* et des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Écriture sainte; *De nobilitate civili*; *De nobilitate christiana*; *De gloria libri V*. D'Alembert a prétendu que c'était un larcin fait à Cicéron, et que le traité *De Gloria* de cet orateur, que nous n'avons plus, était celui qu'Osorio a publié; il ajoute que *plusieurs* morceaux de ce traité paraissent être au-dessus du style ordinaire de cet évêque; mais cela prouve précisément combien peu d'Alembert se connaissait en style, et avec quelle légèreté il calomniait les hommes célèbres, infiniment éloignés des petits moyens qui formaient la politique de cet académicien. *De regis institutione*; *De rebus Emmanuelis, Lusitanæ regis, virtute et auspicio gestis, libri XII*, Lisbonne, 1571, in-fol., traduit en français par Simon Goulart, sous le titre d'*Histoire de Portugal*, 1581-1587, in-fol. et in-8, et en portugais par Manoël de Nascimento; *De justitia cælesti*; *De sapientia*, etc. Tous ces ouvrages, qu'on peut lire avec fruit, ont été recueillis et imprimés à Rome en 1592, en 4 tom. in-folio : cette édition est fort rare. Jérôme Osorio, son neveu et chanoine d'Evora, a écrit sa Vie.

OSSAT (Arnaud d'), cardinal, né en 1536 à Laroque-en-Magnoac, petit village près d'Auch, de parents pauvres, se trouva sans père, sans mère et sans bien à l'âge de neuf ans. Il ne dut son élévation qu'à lui-même. Placé au service d'un jeune seigneur de son pays, appelé *Castelnau de Magnoac*,

de la maison de Marca, qui était aussi orphelin, il fit ses études avec lui; mais il le surpassa bientôt et devint son précepteur. On les envoya à Paris en 1559, et on y joignit deux autres enfants, cousins germains de ce jeune seigneur. D'Ossat les éleva avec soin jusqu'au mois de mai 1562, et, leur éducation étant finie, il les renvoya en Gascogne. Il acheva de s'instruire dans les belles-lettres, apprit les mathématiques, et fit à Bourges un cours de droit sous Cujas. De retour à Paris, il suivit le barreau, et s'y fit admirer par une éloquence pleine de force. Ses talents lui firent des protecteurs, entre autres Paul de Foix, pour lors conseiller au parlement de Paris. Il obtint, par leur crédit, une charge de conseiller au présidial de Melun. Ce fut alors qu'il commença à jeter les fondements de sa fortune. Paul de Foix, devenu archevêque de Toulouse, et nommé ambassadeur à Rome par Henri III, emmena avec lui d'Ossat en qualité de secrétaire d'ambassade. Après la mort de ce prélat, arrivée en 1584, Villeroy, secrétaire d'état, instruit de son mérite et de son intégrité, le chargea des affaires de la cour de France. Le cardinal d'Est, protecteur de la nation française, le fut aussi de d'Ossat. Le roi lui offrit une charge de secrétaire d'état, qu'il refusa avec autant de modestie que de sincérité. Henri IV dut à ses soins sa réconciliation avec le saint Siège, et son absolution qu'il obtint du pape Clément VIII. Ses services furent récompensés par l'évêché de Rennes, par le chapeau de cardinal en 1598, enfin par l'évêché de Bayeux en 1601. Après avoir servi sa patrie en sujet zélé et en citoyen magnanime, il mourut à Rome en 1604, à 68 ans. Le cardinal d'Ossat était un homme d'une pénétration prodigieuse. Il sut allier, dans un degré éminent, la politique avec la probité, les grands emplois avec la modestie, les dignités avec le désintéressement. Nous avons de lui un grand nombre de *Lettres*, qui passent avec raison pour un chef-d'œuvre de politique. On y voit un homme sage, profond, mesuré, décidé dans ses principes et dans son langage. La meilleure édition est celle d'Amelot de la Houssaye, Paris, 1698, 2 vol. in-4, et 5 vol. in-12. Le cardinal d'Ossat, disciple de Ramus, composa dans sa jeunesse, pour la défense de son maître, un ouvrage sous ce titre : *Expositio Arnaldi Ossati in disputationem Jacobi Carpentarii de methodo*, 1564, in-8. Lors de cette composition, d'Ossat ne connaissait pas encore toute la méchanceté de Ramus, qui ne prit les armes de la révolte que trois ans après l'impression de cette pièce. Elle ne regardait d'ailleurs que des disputes grammaticales. M^{me} d'Arçonville a publié une *vie du cardinal d'Ossat*, Paris, 1771, 2 vol. in-8. Elle y a inséré la traduction d'un *Mémoire* remarquable sur les effets de la ligne, écrit en italien, par ce cardinal.

* OSSELIN (Charles-Nicolas), député à la Convention, né à Paris en 1755, eut une jeunesse assez dissipée, qui l'empêcha d'être admis dans le corps des notaires de cette ville. Il plaida contre eux, mais il perdit son procès. Il adopta les principes révolutionnaires, et se trouva souvent en contradiction avec lui-même. En 1789, il fut nommé membre de la municipalité, place qu'il remplit

encore dans celle du 10 août; il avait figuré parmi les moteurs de cette journée. Il fit partie du tribunal criminel chargé de prononcer sur le sort des victimes échappées à la fureur populaire. Dans cette circonstance, il se montra modéré plus qu'on ne pouvait s'y attendre. Nommé à la Convention, il s'unit aux ennemis du roi dont il vota la mort sans sursis. Osselin se déclara contre les Girondins; il dénonça le 24 mai 1795, au comité de sûreté générale, la commission des douze qui paralysait les projets des jacobins. Dénoncé à son tour pour s'être montré trop favorable à quelques individus, pour se disculper de modérantisme, il fit décréter que les jurés du tribunal révolutionnaire pourraient abrégier les débats, en se déclarant assez instruits, et fut le rédacteur de la plupart des lois contre les émigrés. Il tenta cependant de sauver madame de Cnarry, émigrée, qu'il fit sortir de prison et cacha chez son frère, curé près de Versailles. Condamné pour ce fait à la déportation, il fut enfermé à Bicêtre. En apprenant qu'il allait être de nouveau jugé comme complice de la conspiration des prisons, il arracha un clou qu'il s'enfonça dans le côté; il fut transporté mourant, devant le tribunal, et conduit à l'échafaud, en juin 1794, à l'âge de 40 ans. En 1792 il avait publié l'*Almanach du Juré*, in-18.

OSSIAN, barde ou druide écossais au m^e siècle, prit d'abord le parti des armes. Après avoir suivi son père Fingal dans ses expéditions, principalement en Irlande, il lui succéda dans le commandement. Devenu infirme et aveugle, il se retira du service; et, pour charmer son ennui, il chanta les exploits des autres guerriers, et particulièrement ceux de son fils Oscar, qui avait été tué en trahison. Malvina, veuve de ce fils, restée auprès de son beau-père, apprenait ses vers par cœur, et les transmettait à d'autres. Ces *Poésies* et celles des autres Bardes ayant été conservées de cette manière pendant 1400 ans, Macpherson les recueillit dans le voyage qu'il fit au nord de l'Ecosse et dans les îles voisines, et les fit connaître par une version anglaise, Londres, 1765, in-4. Mais le texte original n'a été publié par les soins de l'académie écossaise qu'en 1807, Londres, 5 vol. gr. in-8. L'abbé Cesarotti en a donné une version italienne Padoue, 1772; 4 vol. in-8. Elles ont été traduites depuis en français par Le Tourneur, 1777, 2 vol. in-8, avec des notes, qui, ainsi que la traduction, furent bien accueillies du public. D'autres poèmes recueillis par J. Smith, dans les montagnes d'Ecosse, et traduit en français, 1794, 5 vol. in-18, ont été réunis à la version de Le Tourneur, dans l'édition de Paris, 1810, 2 vol. in-8, précédés d'une *Notice sur l'état actuel de la question relative à l'authenticité des poèmes d'Ossian*, par Ginguené. On doit à M. Baour-Lormian d'heureuses imitations d'Ossian, Paris, 1801, in-8; 4^e éd., 1818, in-18. Si les poésies des troubadours ont paru à M. l'abbé Millot dignes de voir le jour dans un siècle où l'on parle tant de goût et de critique, on peut assurer qu'on aurait fait injure à celles des bardes en leur refusant la même gloire. Les troubadours, poètes licencieux et méprisables, ne chan-

faient que des amours romanesques, et dévouaient pour l'ordinaire au vice les travaux d'une muse barbare : les bardes, plus sages et plus nobles, célébraient les exploits de leurs guerriers. (Voy. MACPHERSON et DAVID DE SAINT-GEORGES.)

OSSONE. Voy. GIRON.

OSSUN. Voy. AUSSUN.

OSTERVALD (Jean-Frédéric), né en 1663 à Neuchâtel, d'une famille ancienne, fut fait pasteur dans sa patrie en 1699. Il forma une étroite amitié avec Jean-Alphonse Turretin de Genève, et deux ans après avec Samuel Werenfels de Bâle ; et l'union de ces trois théologiens, qu'on appela le *triumvirat des théologiens de la Suisse*, a duré jusqu'à la mort. Osterwald n'était pas celui des trois qui valait le moins. Ses talents, ses vertus et son zèle à former des disciples, et à rétablir la discipline ecclésiastique autant qu'elle pouvait s'assortir à la secte de Calvin, le rendirent le modèle des pasteurs calvinistes. Il mourut en 1747, et sa mort inspira des regrets à tous les bons citoyens. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : *Traité des sources de la corruption*, in-12 : c'est un bon traité de morale ; *Catéchisme, ou Instruction dans la religion chrétienne*, in-8. Ce catéchisme, très-bien fait dans son genre, si on excepte les matières relatives aux erreurs de l'auteur, a été traduit en allemand, en hollandais et en anglais. On l'a souvent attribué à Turretin, et cité sous son nom. Il paraît effectivement qu'il y a eu part. L'*Abbrégé de l'Histoire sainte*, qui est à la tête, fut traduit et imprimé en arabe. *Traité de l'impureté*, in-12, écrit avec beaucoup de sagesse, et dans lequel il n'apprend pas le vice en voulant le corriger, comme font souvent des moralistes indiscrets ; une *Edition de la bible française de Genève*, avec des *Arguments et des Réflexions*, 1744, in-fol. ; un *Recueil de Sermons*, in-8. — Jean-Rodolphe OSTERVALD son fils aîné, pasteur de l'église française à Bâle, a donné au public un traité intitulé : *Les Devoirs des communicants*, in-12, estimé des protestants.

OSTIENSIS. Voy. HENRI de Suze.

OSTMAN. Voy. OTTOMAN.

OSWALD (saint), roi de Northumberland en Angleterre, fut obligé, après la mort d'Ethelfrid son père, de se réfugier chez les Pictes, et de là en Irlande, parce qu'Edwin, son oncle, s'était emparé de son royaume. Il se fit chrétien durant sa retraite, revint ensuite dans son pays, défit dans une grande bataille Cada-Wello, roi des anciens Bretons, qui y perdit la vie. Avant la bataille Oswald avait fait faire une grande croix de bois qu'il planta de ses propres mains ; puis il cria à ses soldats de se prosterner devant cette croix, et de prier le Dieu des armées pour obtenir la victoire. Le lieu où l'on avait élevé cette croix fut appelé *Hevenfelth*, ou *Champ du ciel*, et ce fut le premier trophée érigé en l'honneur de la foi chrétienne dans ces contrées. Cette croix devint très-célèbre dans la suite, au rapport de Bède et d'Alenin. Durant plusieurs siècles, le sceau de l'abbaye de Durham représentait cette croix d'un côté, et avait pour revers la tête de saint Oswald. Ce saint roi, vainqueur de ses ennemis, rendit grâce à Dieu, s'appliqua à rétablir le

bon ordre, à faire fleurir la religion de J.-C. dans ses états, et donna l'exemple de toutes les vertus d'un prince chrétien. Penda, roi de Mercie, lui ayant déclaré la guerre, Oswald arma pour le repousser ; mais il fut tué dans la bataille de Marsefelth, en 642.

OSWALD (Erasmus), professeur d'hébreu et de mathématiques à Tübingen et à Fribourg, mort en 1579, à 68 ans, publia une *Traduction* du nouveau Testament en hébreu, et d'autres ouvrages.

OSYMANDYAS, fameux roi d'Egypte, fut, selon quelques auteurs, le premier monarque qui rassembla un grand nombre de livres pour en faire une bibliothèque, qui, si le fait est vrai, aurait été la plus ancienne du monde. Il donna à cette curieuse collection le titre de *Pharmacie de l'âme* (1). On prétend que, de tous les monuments des rois de Thèbes, celui d'Osymandyas était un des plus superbes. Il était composé de la bibliothèque dont nous venons de parler, de portiques, de temples, de vastes cours, du tombeau du roi et d'autres bâtiments. On ne peut lire sans surprise ce que Diodore raconte de la magnificence de ce monument, et des sommes immenses qu'il avait coûté ; mais l'on peut croire qu'il y a dans son récit, comme dans la description de toutes les merveilles antiques, beaucoup d'exagération. On peut en juger par les contes qu'on a faits sur cette ville de Thèbes, à laquelle on a ridiculement appliqué une partie de l'histoire de l'arche de Noé. On ne sait même quand vécut cet Osymandyas. Tout ce que Diodore en dit, c'est qu'il fut un des princes qui régnèrent entre Ménéès et Myris : or il paraît certain que Ménéès est le même que Noé. Voy. MÉNÈS.

OTACILIA (Marcia-Otacia-Severa), femme de l'empereur Philippe, né vers l'an 257, était chrétienne, et elle rendit son époux favorable aux chrétiens. Ses traits étaient réguliers, sa physionomie modeste, et ses mœurs furent d'autant plus réglées, qu'elle avait embrassé une religion qui inspire toutes les vertus. Le christianisme ne put cependant la guérir de l'ambition : elle était entrée dans les vues de Philippe, qui parvint au trône par le meurtre de Gordien. Cette voie de parvenir au pouvoir suprême était devenue si commune chez les Romains, qu'elle semblait avoir perdu de l'horreur qu'elle devait inspirer aux hommes les plus sauvages. Son époux ayant été tué, elle crut mettre son fils en sûreté dans le camp des prétoriens qui cependant venaient de proclamer Dèce ; mais elle eut la douleur de le voir poignarder entre ses bras. Elle acheva ses jours dans la retraite. Cette princesse était contemporaine d'Origène et de saint Hippolyte ; elle reçut une lettre de chacun d'eux.

OTFRID. Voy. OTTFRIDE.

OTHELIO (Marc-Antoine), *Othelius*, natif d'Udine, enseigna le droit avec succès à Padoue, jusqu'à l'âge de 80 ans. Ses écoliers lui donnaient ordinairement le nom de *Père*, qu'il méritait par son extrême douceur. Il mourut en 1628. On a de lui : *Consilia* ; *De jure dotium* ; *De pactis* ; des *Commentaires sur le droit civil et canonique*.

OTHMAN ou OSMAN, troisième calife des Musul-

mans depuis Mahomet, monta sur le trône après Omar, l'an 644 de J.-C., dans sa 70^e année. Il fit de grandes conquêtes, par Moaviab (*voy.* ce nom), général de ses armées, et fut tué dans une sédition l'an 656. Attentif à la conservation de la foi musulmane, il supprima plusieurs copies défectueuses de l'*Alcoran*, et fit publier ce livre d'après l'original qu'Abubeker avait mis en dépôt chez Aysha, l'une des veuves du prophète. Ali, chef des révoltés, lui succéda.

OTHMAN. *Voy.* OTTOMAN.

OTHON (Marcus-Salvius), empereur romain, naquit à Rome, l'an 52 de J.-C., d'une famille qui descendait des anciens rois de Toscane. Néron, dont il avait été le favori et le compagnon de débauches, l'éleva aux premières dignités de l'empire. Après la mort de Néron, l'an 68 de J.-C., il s'attacha à Galba, auprès duquel il rampa en vil courtisan. Othon se persuadait que cet empereur l'adopterait; mais Pison lui ayant été préféré, il résolut d'obtenir le trône par la violence. Sa haine contre Galba et sa jalousie contre Pison ne furent pas les seuls motifs de son projet. Il était accablé de dettes, contractées par ses débauches; et il regardait la possession de l'empire comme l'unique moyen de s'acquitter. Il dit même publiquement, que « s'il n'é- » tait au plus tôt empereur, il était ruiné sans res- » source; et qu'après tout, il lui était indifférent, » ou de périr de la main d'un ennemi dans une » bataille, ou de celle de ses créanciers, prêts à le » poursuivre en justice. » Il gagna donc les gens de guerre, fit massacrer Galba et Pison, et fut mis sur le trône à leur place l'an 69. Le sénat le reconnut, et les gouverneurs de presque toutes les provinces lui prêtèrent serment de fidélité. Durant les changements arrivés à Rome, les légions de la basse Germanie avaient décerné le sceptre impérial à Vitellius. Othon lui proposa en vain des sommes considérables pour l'engager à renoncer à l'empire; tout fut inutile. Othon voyant son rival inflexible, marcha contre lui, et le vainquit dans trois combats différents; mais son armée ayant été entièrement défaite dans une bataille générale, livrée entre Crémone et Mantoue, il se donna la mort l'an 69 de J.-C., à 37 ans. Étroitement lié avec Néron, il avait eu part à ses crimes ainsi qu'à ses plaisirs. Ses complaisances pour ce monstre de cruauté, et les voies affreuses par lesquelles il parvint à l'empire, ont fait penser à plusieurs historiens qu'il aurait plutôt été un tyran qu'un bon empereur.

OTHON 1^{er} ou OTTON, empereur d'Allemagne, dit le *Grand*, fils aîné de Henri l'Oiseleur, naquit en 912, et fut couronné à Aix-la-Chapelle en 936. Le nouvel empereur ne fut tranquille sur le trône qu'après avoir essuyé des contradictions de la part de sa mère Mathilde. Cette princesse s'efforçait d'y placer son fils cadet Henri, sous prétexte qu'au temps de la naissance d'Othon, Henri l'Oiseleur n'était encore que duc de Saxe; au lieu que le jeune Henri était fils de Henri l'Oiseleur, roi d'Allemagne. Othon étant monté sur le trône l'obligea de se retirer en Westphalie; il la fit revenir dans la suite à la cour, l'honora comme sa mère, et se servit

utilement de ses conseils. La couronne devenue pour ainsi dire héréditaire aux ducs des Saxons, rendit ce peuple extrêmement fier. Eberhard, duc de Franconie, entreprit de les humilier par la force des armes; mais Othon l'humilia lui-même. Il fut condamné à une amende de cent talents, et ses associés à la peine du *harnescar*. Ceux de la haute noblesse qu'on condamnait à cette peine, étaient obligés de charger un chien sur leurs épaules, et de le porter souvent jusqu'à une distance de deux lieues. La petite noblesse portait une selle, les ecclésiastiques un grand missel, et les bourgeois une charrue. Othon sut non-seulement faire respecter au dehors, mais il rétablit au dedans une partie de l'empire de Charlemagne; il étendit, comme lui, la religion chrétienne en Germanie par des victoires. Les Barbares, une fois soumis, étaient instruits dans la foi, et recevaient avec reconnaissance une religion qui faisait leur bonheur. Les Danois, peuple indomptable, qui avaient ravagé la France et l'Allemagne, reçurent ses lois. Il soumit la Bohême en 950, après une guerre opiniâtre, et c'est depuis lui que ce royaume fut réputé province de l'Empire. Othon, s'étant ainsi rendu le monarque le plus puissant de l'Occident, fut l'arbitre des princes. Louis d'Outre-Mer, roi de France, implora son secours contre quelques seigneurs français qui s'érigeaient en souverains et en petits tyrans. L'Italie, vexée par Bérenger II, usurpateur du titre d'empereur, appela Othon contre ce tyran. Othon parait, et Bérenger prend la fuite; mais l'empereur profite de cette occasion pour établir son autorité en Italie. Il marche vers Rome; on lui ouvre les portes, et Jean XII le couronne empereur en 962. Othon prit les noms de *César* et d'*Auguste*, et obligea le pape à lui faire le serment de fidélité. Othon confirma en même temps les donations de Pepin, de Charlemagne et de Louis le Débonnaire; ce qui était un peu contradictoire, puisque ces donations rendaient le pape souverain temporel et indépendant; mais cela peut s'entendre d'une fidélité d'alliance et d'attachement. Jean XII était dans le cas de faire prendre cette précaution. Il se ligua contre l'empereur avec Bérenger même, réfugié chez des Mahométans qui venaient de se cantonner sur les côtes de Provence. Il fit venir Adalbert, fils de ce Bérenger, à Rome, tandis qu'Othon était à Pavie. Tout cela rendit Jean XII extrêmement odieux. Othon passa à Rome, fit déposer le pontife, et élire Léon VIII à sa place en 965. Il est à croire, vu la religion et la piété sincère d'Othon, qu'il crut cette déposition permise et valide, à raison des vices de Jean et des vertus de Léon. (*Voy.* ces deux articles.) Le nouveau pape, le sénat, les principaux du peuple, le clergé de Rome, solennellement assemblés dans Saint-Jean-de-Latran, furent contraints d'accorder à Othon et à tous ses successeurs le droit de nommer au saint Siège, ainsi qu'à tous les archevêchés et évêchés de ses royaumes. On fit en même temps un *Décret*, portant que « les empereurs auraient le droit de se » nommer tels successeurs qu'ils jugeraient à pro- » pos. » Ce qui semble prouver que dans ce conflit de prétentions, les empereurs se regardaient comme

dépendants de Rome, tandis qu'ils voulaient en être les maîtres. A peine Othon était retourné en Allemagne, que les Romains emprisonnèrent Léon, et prirent les armes contre l'empereur. Le préfet de Rome, les tribuns, le sénat, voulurent faire revivre les anciennes lois; mais ce qui dans un temps est une matière de gloire, devient dans d'autres une source de malheurs. Othon revole en Italie, prend Rome en 964, fait pendre une partie du sénat; le préfet de Rome est fouetté dans les carrefours, promené nu sur un âne, et jeté dans un cachot où il mourut de faim, et Benoît V, successeur de Jean XII, envoyé prisonnier en Allemagne. Les dernières années d'Othon furent occupées par une guerre contre les empereurs d'Orient. Il avait envoyé des ambassadeurs pour amener en Allemagne la fille de l'empereur grec, fiancée à son fils Othon II; mais le traître Nicéphore II fit assassiner les ambassadeurs, et s'empara des présents dont ils étaient chargés. Othon, à la tête d'une armée, se jeta sur la Pouille et la Calabre, qui appartenaient encore aux Grecs. L'armée de Nicéphore fut défaite, et les prisonniers renvoyés à Constantinople avec le nez coupé. Jean Zimiscès, successeur de Nicéphore, fit la paix avec Othon, et maria sa nièce Théophanie avec le jeune Othon II. L'empereur d'Allemagne mourut peu de temps après, en 975, avec la gloire d'avoir rétabli l'empire de Charlemagne en Italie; mais Charles fut le vengeur de Rome, au lieu qu'Othon en fut le vainqueur et l'oppresser, et son empire n'eut pas des fondements aussi fermes que celui de Charlemagne. Othon avait d'ailleurs de grandes qualités, beaucoup de courage, une piété fervente, une extrême droiture, et un amour ardent pour la justice: sa colère et son ambition dérogeaient quelquefois à ces qualités; mais il y revenait dès que son âme reprenait sa situation naturelle. C'est à lui principalement que le clergé d'Allemagne est redevable de ses richesses et de sa puissance. Il lui conféra des duchés et des comtés entiers, avec la même autorité que les princes séculiers y exerçaient. L'abbé Schmidt, dans une *Histoire des Allemands*, ouvrage plein d'inexactitudes, de préjugés, de prédilections et de haines, a pris à tâche d'exalter ce prince dans ce qu'il a fait de mal, et de lui faire presque un crime de ce qu'il a fait de bien, de contourner ses actions et ses intentions, et de changer l'idée que nous en ont donnée les écrivains du temps, en particulier Wittikind, moine de Corbie en Saxe, auteur équitable, impartial, parfaitement instruit des faits qu'il rapporte, contemporain et compatriote d'Othon. A qui croire? A des écrivains du xvm^e siècle, qui raisonnent l'histoire pour la faire servir à leurs vues, ou aux hommes sans prétention, qui ont écrit tout simplement les faits dont ils ont été témoins, ou qu'ils rapportent d'après la connaissance publique, générale, non contestée, qu'on en avait de leur temps? (Voy. l'*Histoire des Allemands*, sous Othon le Grand, par T. G. Voigtel, Halle, 1802, in-8 (en allemand); et l'*Hist. des Répub. ital.* par Sismondi, t. 1.)

OTHON II, surnommé le *Sanguinaire*, succéda à Othon I^{er}, son père, à l'âge de 18 ans, en 975. Sa

mère Adélaïde profita de sa jeunesse pour s'emparer des rênes de l'état; mais Othon, lassé de la dépendance où elle le tenait, l'obligea de quitter la cour. A peine a-t-elle disparu, que la guerre civile est allumée. Le parti d'Adélaïde fait couronner empereur le jeune Henri, duc de Bavière. Harold, roi de Danemarck, et Boleslas, duc de Bohême, profitent de ces troubles. Othon, seul contre tous, réduit ses différents ennemis et punit les rebelles. Les limites de l'Allemagne et de la France étaient alors fort incertaines. Lothaire, roi de France, crut avoir des prétentions sur la Lorraine, et les fit revivre. Othon assembla près de 60,000 hommes, désola toute la Champagne et alla jusqu'à Paris. On ne savait alors ni fortifier les frontières, ni faire la guerre dans le plat pays, les expéditions militaires n'étaient que des ravages. Othon fut battu à son retour, au passage de la rivière d'Aisne. Geoffroi, comte d'Anjou, le poursuivit sans relâche dans la forêt des Ardennes, et lui proposa, suivant les règles de la chevalerie, de vider la querelle par un duel. Othon refusa le défi, croyant sa dignité au-dessus d'un combat avec Geoffroi. Enfin l'empereur et le roi de France firent la paix en 980; et par cette paix, Charles, frère de Lothaire, reçut la basse Lorraine avec quelque partie de la haute. Pendant qu'Othon s'affermissait en Allemagne, les Grecs ligüés avec les Sarrasins ravageaient l'Italie et inquiétaient le pape. Benoît VII eut recours à Othon, qui repassa les Alpes, et fit d'abord tout plier devant lui; mais après quelques combats heureux, il fut défait par la trahison des Italiens qui servaient dans son armée en 982, fait prisonnier, acheté par un marchand d'esclaves, et rançonné par l'impératrice Théophanie sa femme, avant d'avoir été reconnu. On touchait au moment d'une grande révolution; mais, les Grecs et les Arabes étant désunis, Othon eut le temps de rassembler les débris de son armée, et de faire déclarer empereur à Vérone son fils Othon, qui n'avait pas trois ans. Il retourne encore à Rome, et y meurt en 983, suivant les uns, d'une flèche empoisonnée; suivant d'autres, de déplaisir; enfin, suivant quelques-uns, d'un poison que lui fit prendre sa femme. Ce prince, dont le règne ne fut que de dix années, n'égalait point son père; il avait moins de grandes qualités, et le peu qu'il en possédait, était terni par son caractère cruel et perfide. On prétend que, lorsqu'il arriva à Rome, il invita à dîner quelques sénateurs partisans de Crescentius (voy. ce nom), et les fit tous égorger au milieu du repas. Il faut convenir que si ce trait est réel, il pouvait être en quelque sorte nécessaire par les trahisons et les atrocités toujours renaissantes de cette faction.

OTHON III, fils unique du précédent, surnommé le *Roux*, né en 980, avait à peine atteint l'âge de trois ans quand son père mourut. Les états d'Allemagne, prévoyant les troubles qui arrivèrent quelque temps après, se hâtèrent de le faire sacrer à Aix-la-Chapelle en 983. Henri, duc de Bavière, rebelle sous Othon II, le fut sous Othon III. Il s'empara de la personne du jeune empereur, usurpa la régence durant sa minorité; mais les états la lui enlevèrent, et la donnèrent à la mère de ce prince.

L'Italie fut encore déchirée par les factions sous ce règne. Crescentius remplît Rome de troubles et de désordres. Othon, appelé en Italie par le pape Jean XV, chasse les rebelles, et est sacré par Grégoire V, successeur de Jean XV, qui venait de mourir. A peine fut-il de retour en Allemagne, que Crescentius chassa de Rome le pape Grégoire V, et mit à sa place l'antipape Jean XVI. Celui-ci, de concert avec le rebelle, projetait de rétablir les empereurs grecs en Italie. Othon, obligé de repasser les Alpes, assiége Rome, la prend, dépose l'antipape et le fait mutiler. Crescentius, attiré hors du château Saint-Ange, sur l'espérance d'un accommodement, eut la tête tranchée en 998, avec douze de ses gens. Grégoire V, que l'empereur avait rétabli, mourut en 999. Othon III fit élire à sa place Gerbert, son précepteur, archevêque de Ravenne, qui prit le nom de *Silvestre II*. Ce fut à la prière de ce pontife que l'empereur donna cette même année à l'église de Verceil la ville même de Verceil, avec toute la puissance publique. Othon, de retour en Allemagne, passa en Pologne, et donna au duc Boleslas le titre de roi. Il se rendit de nouveau en Italie. En 1001, il manqua de périr à Rome, en voulant dissiper une troupe de séditieux. Il fut obligé de fuir, et revint avec des troupes venger l'affront qu'il avait reçu. Il mourut au château de Paterno, dans la Campanie, en reprenant le chemin de l'Allemagne l'an 1002, à 22 ans, après un règne de 19. Il avait épousé Marie d'Aragon. *Voy.* ce nom.

OTHON IV, dit le *Superbe*, fils de Henri le Lion, duc de Bavière, et de Mathilde, sœur de Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, fut élevé à la cour de son oncle, qui lui assigna plusieurs domaines, en échange desquels il obtint le comté de Poitiers, et l'Aquitaine. Othon avait beaucoup de partisans en Allemagne, et après la mort de Henri IV, une partie des électeurs le proclamèrent empereur, tandis qu'une autre partie choisit Philippe, duc de Souabe, appuyé par Philippe-Auguste. Richard soutient les droits de son neveu : l'Italie et l'Allemagne se partagent entre les deux prétendants ; et la guerre civile désole ces deux pays. Enfin, Philippe ayant été assassiné par le duc de Bavière, Othon épouse Béatrix, fille de l'empereur mort, et apaise toutes les dissensions. Ainsi, élu empereur en 1197, il fut reconnu par toute l'Allemagne en 1208. Pour s'affermir sur le trône, il alla recevoir la couronne impériale en Italie. Le pape Innocent III la lui donna, après lui avoir fait jurer qu'il lui abandonnerait ce que la comtesse Mathilde avait laissé au saint Siège, et nommément la Marche d'Ancone et le duché de Spolète. Malgré ce serment, Othon réunit à son domaine les terres de Mathilde. Le pape le menaça de l'excommunication ; l'empereur, à la tête d'une armée, s'empara de la Pouille. Alors Innocent lance ses foudres. L'archevêque de Mayence, à qui il adressa cette excommunication, la publia en Allemagne, et invita les princes à procéder à une nouvelle élection en faveur de Frédéric, roi de Sicile, fils de Henri VI. Othon vole en Allemagne pour apaiser les troubles, convoque la diète de Nuremberg, et après avoir déclamé beaucoup contre le saint Siège, il se soumet au ju-

gement des princes et leur abandonne l'Empire. Frédéric, appuyé par Innocent III et par le roi de France Philippe-Auguste, se fit couronner à Mayence, et toute l'Allemagne se joignit à lui. Othon IV, trop faible pour lui résister, quoique soutenu par l'Angleterre, se retira dans ses terres de Brunswick. L'espérance de renverser le principal appui de Frédéric II le fit entrer dans la ligue du comte de Flandre contre le roi de France ; mais son armée fut entièrement défaite à la bataille de Bouvines, en 1214. Cette perte ruina ses affaires, et ne lui permit plus de songer à celles de l'empire. Il s'enferma dans le château de Hartzbourg, où il mena une vie privée jusqu'à sa mort, arrivée en 1218. Il fut plus heureux dans la retraite que sur le trône, sur lequel il n'avait eu ni assez de courage, ni assez de prudence.

OTHON ou HATTON, archevêque de Mayence, est célèbre par une histoire qu'on trouve dans presque tous les annalistes allemands. On prétend que, dans une famine, il fit enfermer beaucoup de pauvres qui, pressés par la faim, lui demandaient l'aumône, et les fit brûler vifs, les appelant *ses souris et ses rats*. Dieu punit sa cruauté ; car les rats et les souris l'incommodèrent tellement, qu'il fut obligé de se réfugier dans une tour qu'il fit bâtir au milieu du Rhin, et qu'on appelle encore aujourd'hui *Mausthurn* (tour des souris). Cette précaution fut inutile ; les souris l'y poursuivirent. Le père Serarius, dans son ouvrage de *Rebus Moguntinis*, a tâché de prouver la fausseté de cette histoire ; mais il fut vivement attaqué dans une savante dissertation qui parut dans le Journal de Verdun. Lenglet du Fresnoy a placé la même histoire dans ses *Tablettes chronologiques* ; le fameux Misson, qui certainement n'était pas trop porté à croire aux miracles, assure qu'on ne peut la combattre par des raisons solides. (*Voyage d'Italie*, tom. 1, p. 58.) Pour détruire l'argument tiré de l'in vraisemblance, il amène l'exemple de Popiel II, roi de Pologne, et diverses histoires rapportées par Pline et par Varon. Enfin, si Dieu a rempli de grenouilles le palais d'un roi superbe et obstiné (*Edidit terra illorum ranas in penetralibus regum ipsorum*, ps. 104), il n'est pas ridicule de croire qu'il a puni un prince cruel et avare par des souris. La ville de Cosa, qui n'était pas fort éloignée de Montalte en Italie, fut tellement dévastée par les souris, que ses habitants furent obligés de l'abandonner, comme le rapporte Rutilius Numatianus Gallus :

Dicuntur cives quondam migrare coacti
Muribus infestas deseruisse domos.

Les îles des Bermudes ont été également infestées par des rats qui parurent et disparurent sans qu'on sût d'où ils étaient venus, ni ce qu'ils étaient devenus. *Voy.* Bermudes dans le Dictionnaire géographique.

OTHON, duc de Bavière. *Voy.* BAVIÈRE.

OTHON (saint), évêque de Bamberg et apôtre de la Poméranie, naquit en Souabe vers 1069, devint chapelain et chancelier de l'empereur Henri IV, puis évêque de Bamberg en 1102. Il convertit Ura-tilas, duc de Poméranie, avec une grande partie de ses sujets, et mourut à Bamberg le 30 juin 1139,

Ses vertus, son zèle, ses lumières, furent l'admiration de l'Allemagne. On a de lui une *Lettre* à Pascal II. *Voy.* sa *Vie* écrite par D. Anselme Meiller, abbé d'Ensdorf dans le haut Palatinat, sous ce titre : *Mundi miraculum, S. Otho, etc.*, Amberg, 1759, in-4. On célèbre sa fête le 2 juillet.

OTHON de FREISINGEN, ainsi nommé parce qu'il était évêque de cette ville au douzième siècle, était fils de saint Léopold, marquis d'Autriche, et d'Agnès, fille de l'empereur Henri VI. Il fut d'abord prévôt de Neubourg, en Autriche, il alla ensuite en France faire ses études dans l'université de Paris, et s'y distingua. L'amour de la solitude le fit entrer dans le monastère de Morimond, dont il devint abbé. Nommé évêque de Freisingen en 1158, il accompagna l'empereur Conrad dans la Terre-Sainte, sans quitter l'habit de religieux. Peu après son retour, il abdiqua l'épiscopat en 1156, et retourna à son ancienne solitude à Morimond en Bourgogne, où il mourut le 21 septembre 1158. On a de lui une *Chronique* en sept livres, depuis le commencement du monde jusqu'en 1146. Cet ouvrage, peut-être de quelque utilité malgré les fables dont il est rempli, a été continué jusqu'en 1210, par Othon de Saint-Blaise. On le trouve dans les *Recueils* de Pistorius et de Muratori, ainsi que deux autres productions du prélat allemand : la première est un *Traité de la fin du monde et de l'Antechrist*, et la deuxième une *Vie de l'empereur Frédéric Barberousse*, en 2 livres. Ces ouvrages d'Othon ont été publiés à Francfort par les soins de Christian Urstilius, 1585, in-fol.

OTHONIEL, fils de Cenez, et parent de Caleb, ayant pris Dabir, autrement Cariath-Sepher, épousa Axa, fille de Caleb, que celui-ci avait promise en mariage à quiconque prendrait cette ville des Chananéens. Les Israélites ayant été assujettis pendant huit ans par Chusam Rasathaïm, roi de Mésopotamie, Othoniel, suscité de Dieu, vainquit ce prince, et après avoir délivré de servitude les Israélites, il en fut le juge, et les gouverna en paix l'espace de quarante ans. Sa mort, arrivée l'an 1544 avant J.-C., fit couler les larmes des Israélites.

OTRANTE (FOUCHÉ, duc d'). *Voy.* FOUCHÉ.

OTROKTSIFORIS (François), Hongrois, fit ses études à Utrecht, et fut ministre dans sa patrie. Après bien des disgrâces, occasionnées par son attachement à l'erreur, il embrassa la religion catholique, enseigna le droit à Tynau, mit en ordre les archives de l'église de Strigonie, et mourut à Tynau l'an 1718. On a de lui : plusieurs ouvrages polémiques imprimés en Hollande, dont il rougit ensuite, et qu'il réfuta lui-même ; *Origines hungaricæ*, Franeker, 1695, 2 vol. in-8, ouvrage plein de recherches. Il faut y joindre *Antiqua religio Hungarorum, vere christiana et catholica*, Tynau, 1706, in-8, que le même auteur fit lorsqu'il fut revenu de ses préjugés ; *Examen reformationis Lutheri*, 1696 ; *Roma civitas Dei sancta* ; *Theologia prophetica, seu Clavis prophetiarum*, Tynau, 1703, in-4.

OTT (Jean-Henri), *Ottius*, né à Zurich en 1617, d'une famille distinguée, fut professeur en éloquence, en hébreu et en histoire ecclésiastique à

Zurich, où il mourut en 1682. On a de lui plusieurs ouvrages de théologie et de littérature. — Son fils, Jean-Baptiste OTT, né en 1661, se rendit habile dans les langues orientales et les antiquités, et professa l'hébreu à Zurich. On a aussi de lui divers ouvrages peu connus.

OTTER (Jean), né en 1707, à Christianstadt, ville de Suède, d'une famille commerçante, engagée dans les erreurs du luthéranisme, fit de bonne heure son étude principale des langues. Il apprit d'abord celles du Nord, dont il joignit la connaissance à l'étude des humanités. Quand la paix de Neustadt eut rendu, en 1724, le calme à la Suède, il alla étudier dans l'université de Lund en Scanie, où il se livra deux ans à la physique et à la théologie. Ce fut alors qu'il commença à avoir des doutes sur la religion qu'il professait ; il passa en France, où il fit son abjuration. Le cardinal de Fleury l'accueillit avec distinction, lui donna un emploi dans les postes, et l'envoya dans le Levant en 1754, d'où il ne revint qu'au bout de 10 ans. Le fruit qu'il retira de ses courses fut une connaissance profonde des langues turque, arabe, persane, de la géographie, de l'histoire et de la politique des états qu'il avait fréquentés. Il avait aussi travaillé avec soin à remplir un autre objet de sa mission, qui était de rétablir le commerce des Français dans la Perse. La cour de France ne tarda pas à récompenser son zèle et ses travaux. Outre une pension qui lui fut d'abord accordée, on l'attacha à la bibliothèque royale, en qualité d'interprète pour les langues orientales. On le nomma, au mois de janvier 1746, à une chaire de professeur royal pour la langue arabe ; et en 1748, il fut admis à l'académie des inscriptions et belles-lettres. Épuisé par ses voyages et par la continuité de ses travaux, il mourut la même année dans la quarante-unième de son âge. Il venait de publier son *Voyage en Turquie et en Perse*, avec une *Relation des expéditions de Thamas Koulikan*, 2 vol. in-12, enrichi d'un grand nombre de notes intéressantes, mais écrites d'un ton sec. Il avait lu dans l'académie des belles-lettres un premier *Mémoire sur la conquête d'Afrique par les Arabes*, et il a laissé le deuxième fort avancé. L'*Eloge* d'Otter par Bougainville est inséré dans le *Recueil* de l'académie des inscriptions, xxiii, 297-308.

OTTFRIDE ou OTFRID, *Otfridus*, moine allemand vers le milieu du ix^e siècle, passa la plus grande partie de sa vie au monastère de Weissembourg en basse Alsace, et fit de grands progrès dans la littérature sacrée et profane. Il épura la langue allemande, qu'on appelait alors *théodisque* ou *tudesque*. Il fit dans cette vue une grammaire, ou plutôt il perfectionna celle que Charlemagne avait commencée. Pour faire tomber les chansons profanes, il mit en vers tudesques rimés les plus beaux endroits de l'Evangile. Comme ces vers pouvaient se chanter, ils se répandirent beaucoup, et produisirent l'effet qu'il en attendait : ils ont été publiés en 1571, in-8, à Bâle, par Francowitz. On conserve dans la bibliothèque impériale à Vienne plusieurs ouvrages en allemand d'Ottfride, manuscrits ; une *Paraphrase* en prose des Psaumes ;

les cantiques de l'office divin; et quelques *Homélies sur les Evangiles*. Il était disciple de Raban-Maur. Voy. les *Antiquités teutoniques* de J. Schiller.

* OTTIERI (François-Marie, comte et puis marquis), né à Florence en 1663, fut page à la cour de Cosme III, et membre de l'académie de la Crusca. Il parcourut toute l'Europe, et, de retour en Italie, publia l'*Histoire des guerres qui ont eu lieu pour la succession de la monarchie espagnole, depuis l'an 1696 jusqu'en 1723*, Rome, 1762, 9 vol. in-4. Le 1^{er} vol. fut mis à l'index; mais il parait que l'auteur se rétracta sur plusieurs expressions relatives à la cour de Rome, puisqu'il continua d'y publier son histoire, et qu'on en permit la réimpression. Il mourut en 1742.

* OTTLEY (William-Young), né en 1770 et mort à Londres vers la fin de mai 1836, à 65 ans, cultivait les arts avec succès et en fut un des historiens les plus consciencieux et les plus estimables. Comme peintre, son tableau capital est la *chute de Satan*; comme écrivain on lui doit entre autres ouvrages; *La Galerie des peintres anglais*, Londres, 1818, très-gr. in-4, fig.; *La Galerie du marquis de Stafford*, avec des remarques sur les tableaux dont elle se compose, 1818, 4 vol. très-gr. in-4; *L'Ecole italienne*, avec des notices sur les peintres et les sculpteurs les plus distingués, et des observations sur leurs ouvrages, 1825, in-fol.; *L'Histoire de la gravure depuis son origine*, etc. 1816, 2 vol. gr. in-4, ouvrage plein de recherches curieuses, et dans lequel les opinions des écrivains qui l'ont précédé dans la même carrière sont présentées et discutées d'une manière très-lumineuse. *Notices sur les graveurs*, 1831, in-8, tom. 1^{er}. C'est le commencement d'un dictionnaire pour lequel Ottley ramassait des matériaux depuis trente ans. *Remarques sur quelques manuscrits du British museum*, 1855, in-4. Ottley possédait une riche collection d'estampes, remarquable surtout par la beauté des épreuves et la rareté des pièces dont elle se composait.

OTTO GUERICKE. Voy. GUERICKE.

OTTOBONI (Pierre). Voy. ALEXANDRE VIII.

OTTOCARE II, dit le *Victorieux*, roi de Bohême, obtint l'Autriche et la Styrie par son mariage avec Marguerite d'Autriche, à l'exclusion de Frédéric de Bade, fils de la sœur aînée de Marguerite, et acquit, à prix d'argent, la Carinthie, la Carniole et l'Istrie en 1262. Il signala sa valeur dans les guerres qu'eut à soutenir son père contre Frédéric d'Autriche. Fier de ses richesses et de sa puissance, il porta la guerre en Prusse, et força les Prussiens à embrasser le christianisme; il jeta les fondements de la ville de Königsberg, ensuite il entra en Hongrie, et eut plusieurs avantages sur ses ennemis. Rodolphe, comte de Habsbourg, ayant été élu empereur en 1273, le somma de rendre hommage pour les fiefs qui étaient de sa dépendance. Sur son refus, ce prince le cita à la diète de l'empire, pour rendre raison de ses acquisitions injustes; mais il ne comparut ni par lui-même, ni par autrui. Ce mépris irrita tellement les princes impériaux, qu'on résolut de lui déclarer la guerre. L'empereur marcha donc vers l'Autriche; Ottocare ne se fiant pas au succès d'une bataille, et crai-

gnant les démarches de Frédéric de Bade, demanda la paix, consentit de céder l'Autriche, et prêta hommage à genoux pour la Bohême et pour les autres terres qu'il possédait. (Voy. RODOLPHE 1^{er}.) Mais la reine son épouse et quelques esprits brouilloux lui ayant reproché une si lâche démarche, il rompit la paix, et s'empara de l'Autriche avec une puissante armée. L'empereur se mit en campagne pour le combattre avec toutes ses troupes allemandes et hongroises. La bataille se donna à Marchfeldt, près de Vienne, l'an 1278, et Ottocare la perdit avec la vie, après 25 ans de règne. Il eut pour successeur au trône de Bohême son fils Wenecslas, fiancé à Judith, fille de l'empereur Rodolphe.

OTTOMAIO (Jean-Baptiste dell'), poète italien, mort l'an 1527, est auteur de 31 *Canzoni*, qui furent insérés sans sa participation dans l'édition que donna Grazzini en 1535, à Florence, du 2^e livre de Berni, intitulé : *Di tutti i trionfi, carri, mascherate*, etc. Paul dell' Ottomaio, frère de Jean-Baptiste, s'en plaignit hautement, et obtint de l'autorité souveraine que les 100 pages contenant les *Canzoni* seraient arrachées de tous les exemplaires; ce qui fut en partie exécuté. Il en donna une autre édition à Florence, 1560, in-8, augmentée de quatre nouvelles chansons. Cependant, malgré ce supplément, on préfère l'édition du recueil de Grazzini, à cause des changements que fit Ottomaio dans la sienne pour la différencier de la première : les curieux les rassemblent toutes les deux.

OTTOMAN, OSTMAN ou OTHMAN, premier empereur des Turcs, était un des émirs ou généraux d'Alaëdin, dernier sultan d'Iconium. Ce souverain étant mort sans postérité, Ottoman partagea ses états avec les autres généraux, comme autrefois les capitaines d'Alexandre le Grand. Une partie de la Bithynie et de la Cappadoce lui échut. Il sut conserver ses possessions par de nouvelles conquêtes, qu'il fit sur les Grecs du côté de la Lybie et de la Carie, et prit la qualité de sultan en 1299 ou 1300. Il fit de la ville de Pruse la capitale de son empire naissant, et mourut en 1326. La bonté de ce sultan se fit extrêmement remarquer dans une longue suite de despotes violents et sanguinaires; elle a passé par tradition chez les Turcs comme une merveille. Quand leurs empereurs montent sur le trône, au milieu des acclamations, on ne manque jamais de leur souhaiter, entre les vertus dignes d'un souverain, la bonté d'Ottoman.

OTTOMAN (le P.). Voy. OSMAN, fils d'Ibrahim.

OTWAY (Thomas), célèbre poète anglais, né en 1651 à Trotin, dans le comté de Sussex, fut élevé à Winchester et à Oxford, puis à Londres, où il se livra tout entier au théâtre. Il était en même temps auteur et acteur. Ses tragédies sont plus estimées que ses autres pièces; mais les sujets sont mal choisis et ne s'accordent pas avec les notions de l'histoire : elles sont d'ailleurs défigurées par des irrégularités et des bouffonneries. Son style est trop figuré et rempli de l'enflure asiastique. Ce poète mourut en 1685, à 54. On a recueilli ses *OEuvres (comédies et tragédies)* à Londres, 1756. 2 vol. in-12; 1768, 5 vol. in-12. L'édition la plus

récente et la meilleure de ce poète est celle de Londres, 1815, 5 vol. pet. in-8, avec des notes et la vie de l'auteur par Th. Thornton. Les tragédies d'Otway sont *Alcibiade*, *don Carlos*, sujet reproduit par Schiller; *Bérénice*, imitée de Racine; *Caius Marius*; *l'Orphelin*, et *Venise sauvée*, son chef-d'œuvre, et qui a fourni à La Fosse le sujet de *Manlius*.

OUBOUCHA, ou d'après les écrivains chinois OUBACHÉ, kan des Tartares Tourgauts, devenus fameux par leur émigration de l'empire russe. Oubaché commandait une horde de six cent mille Tartares les plus paisibles et les plus hospitaliers parmi ces peuples, qui occupaient les plaines arrosées par le Wolga, entre Astracan et Casan. Il était parvenu à un âge très-avancé, lorsqu'une insulte faite dans la personne de ce vieillard priva la Russie de plus d'un demi-million d'hommes, aussi utiles en guerre qu'en paix. Un lieutenant russe, nommé Kischenskoï, étant venu exiger le tribut que les Tourgauts payaient à la Russie, non content de le percevoir, s'empara de plusieurs troupeaux qu'il vendit à son profit. Oubaché lui porta alors ses plaintes, et Kischenskoï l'accablant d'injures, osa même lui donner un soufflet. Il aurait été massacré à l'instant; mais le prudent Oubaché parvint à modérer la juste indignation de son peuple, et se borna à demander justice à Catherine II. Ses envoyés furent mal reçus, et on daigna à peine les écouter. Ne pouvant endurer cette injustice, Oubaché et les anciens de la horde, après avoir tenu conseil, prirent le parti de se retirer jusqu'au pied des montagnes du Thibet, près des frontières de la Chine, d'où, suivant une ancienne tradition, les Tourgauts croyaient être originaires. A ce que rapporte l'historien Castera, ils quittèrent les bords du Wolga le 10 décembre 1770, et arrivèrent sur ceux de l'Ille le 9 août 1771. Catherine fit redemander les Tourgauts à l'empereur de la Chine; mais ce monarque lui répondit : « Je ne suis pas » assez injuste pour livrer mes propres sujets à » une puissance étrangère, ni assez cruel pour » chasser des enfants qui rentrent dans le sein de » leur famille. Je n'ai été instruit du projet des » Tourgauts qu'au moment de leur arrivée, et je » me suis empressé de leur rendre le pays de leurs » ancêtres. L'impératrice ne peut se plaindre que » de celui qui a porté sa main sur le visage d'un » kan et d'un vieillard aussi respectable qu'Ou- » baché. » Ce dernier mourut peu de temps après son émigration, vers l'année 1775. On trouve des détails sur cette émigration des Tourgauts dans le tome 2 des *Mémoires* concernant les Chinois.

* OUDEGHERST (Pierre d'), jurisconsulte, né dans le xvi^e siècle, à Lille, s'acquit une réputation par son habileté dans l'histoire, dans la jurisprudence et dans le maniement des affaires. Il publia, en 1571, les *Chroniques et annales de Flandre*, depuis l'an 620, jusqu'à l'an 1477, Anvers, Plantin, un vol. in-4. Cet ouvrage, dédié à l'empereur Maximilien II, auprès duquel l'auteur résida quelque temps, est écrit avec ordre, et on y trouve des faits intéressants que l'on chercherait inutilement ailleurs. Le temps ou les guerres civiles ayant

anéanti les *Mémoires* qu'il a pu consulter, le livre d'Oudegherst devient nécessaire à ceux qui voudront connaître les révolutions qu'a essayées la Flandre, et la part qu'elle a eue à celles qui ont agité les états voisins depuis l'origine de cette principauté, jusqu'à la mort de Charles-le-Téméraire, le dernier des ducs de Bourgogne qui ait régné sur cette province. Appelé en Espagne pour y travailler à l'établissement des monts-de-piété, Oudegherst mourut à Madrid en 1591. Une nouvelle édition de ses *Annales* a été donnée par Lesbroussart, Gand, 1789, 2 vol. in-8, enrichie de *Notes* et de *chartes et diplômes inédits*. Oudegherst devait en publier la suite depuis l'avènement de la maison d'Autriche au gouvernement de la Flandre. On doit regretter qu'elle n'ait point paru.

OUDENHOVEN (Jacques), ministre protestant, né à Bois-le-Duc, mort vers l'an 1685, fit sa principale étude de l'histoire de son pays, comme il paraît par les ouvrages qu'il nous a laissés écrits en flamand : *Description de la ville et mairie de Bois-le-Duc*, 1670, in-4. Il y parle des catholiques avec toute la partialité qu'on doit attendre d'un prédicant. *Description de la ville de Heusden*, Amsterdam, 1745, in-4; ... *de Dordrecht*, Harlem, 1670, in-8; *Origine et antiquité de la ville de Harlem*, 1671, in-12; *Antiquités cimbriques*, Harlem, 1682; on y trouve des choses curieuses touchant les différentes inondations arrivées en Hollande; *Description de la Hollande ancienne ou de la Sud-Hollande*, 1634, in-4.

* OUDET (dom Jean), né à Yvoi-Carignan, ancien duc de Luxembourg, embrassa la règle de saint Benoît à l'abbaye de Saint-Vannes de Verdun. Il enseigna longtemps avec succès la théologie dans divers monastères de la congrégation, dont il passait pour un des hommes les plus instruits. Lorsque Malebranche eut fait paraître son *Traité de la recherche de la vérité*, il se rendit à Paris dans l'intention de discuter avec lui sur divers points de son nouvel ouvrage. On argumenta vigoureusement, et on se sépara de bonne amitié, après avoir épuisé la discussion, sans que de part et d'autre on eut changé de sentiment. Oudet a composé divers ouvrages, dont aucun n'a été publié. On dictait dans les cours de théologie de la congrégation son *Traité de Jure et Justitia*, qu'on assure être excellent; et dom J.-François, dans la *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de Saint-Benoît*, cite un *Traité de la grâce*, par dom Oudet, « où, dit-il, sans donner dans aucun écueil, il ne laisse rien à désirer. » Il mourut à Novi-les-Moines, près Rethel-Mazarin, le 18 décembre 1756.

UDIN (César), fils de Nicolas Oudin, grand-prévôt de Bassigny, fut élevé à la cour du roi de Navarre, qui fut depuis Henri IV. Ce prince l'employa en diverses négociations importantes, et lui donna la place de secrétaire et d'interprète des langues étrangères en 1597. Il mourut en 1625, avec la réputation d'un citoyen zélé et d'un homme intelligent. On a de lui pour les langues italienne et espagnole des *grammaires* et des *dictionnaires* dont on ne se sert plus.

UDIN (Antoine), fils aîné du précédent, succéda à son père dans la charge d'interprète des langues

étrangères. Louis XIII l'envoya en Italie; le pape Urbain VIII se faisait un plaisir de s'entretenir avec lui. De retour en France, il fut choisi pour enseigner la langue italienne à Louis XIV. Nous avons de lui quelques ouvrages : *Curiosités françaises pour servir de supplément aux dictionnaires*, in-8. C'est un recueil de nos façons de parler proverbiales. *Grammaire française rapportée au langage du temps*, in-12. Elle n'est plus d'aucune utilité. *Recherches italiennes et françaises*, 2 vol. in-4; *Le Trésor des deux langues espagnole et française*, in-4. Il mourut en 1635.

UDIN (Casimir), né à Mézières sur la Meuse en 1658, entra chez les prémontrés en 1656, et s'appliqua principalement à l'étude de l'histoire ecclésiastique. Louis XIV passant par l'abbaye de Bueilli en Champagne, Oudin, chargé de le complimenter, plut à ce prince, mais n'ayant pas soutenu, dans la suite de la conversation, l'idée que son compliment avait donnée de lui, cet heureux début n'eut point de suite. Son général le chargea ensuite de visiter toutes les abbayes de son ordre, pour tirer des archives ce qui pourrait servir à son histoire. Il s'en acquitta avec succès, et vint à Paris en 1685, où il se lia avec plusieurs savants. Oudin ayant, par sa vanité et sa dissipation, perdu l'esprit de son état, et même de sa religion, se retira à Leyde en 1690, embrassa la prétendue réforme, et y fut sous-bibliothécaire de l'université. Ses principaux ouvrages sont : *Commentarius de scriptoribus Ecclesie antiquis illorumque scriptis*, etc., Leipzig, 1722, 5 vol. in-fol.; compilation pleine de fautes et d'inexactitudes, qui viennent en partie de ce qu'il ne savait pas assez de grec et de latin. En bon apostat, il n'a pas oublié d'y entasser des injures contre l'Eglise et contre l'ordre religieux qu'il avait abandonné. *Veterum aliquot Gallie et Belgii scriptorum opuscula sacra nunquam edita*, 1692, in-8; un *Supplément des auteurs ecclésiastiques omis par Bellarmin*, 1688, in-8, en latin; *Le Prémontré détroqué*, etc. Il finit sa carrière à Leyde en 1717, à 79 ans. Il avait de la chaleur dans l'esprit, de l'inquiétude et de la méchanceté dans le caractère.

UDIN (François), né l'an 1675 à Vignory en Champagne, fit ses études à Langres, et entra chez les jésuites en 1691. Après avoir professé les humanités et la théologie avec un succès distingué, il se fixa à Dijon et y passa le reste de ses jours, partagé entre l'étude et le commerce des gens de lettres. C'est dans cette ville qu'il mourut le 28 avril 1752, âgé de 79 ans. Le P. Oudin avait fait une étude profonde de l'Ecriture sainte, des conciles et des Pères, surtout de saint Chrysostome, de saint Augustin et de saint Thomas, pour lesquels il avait un attrait particulier. Les vertus du religieux ne le cédaient point en lui aux connaissances du savant. Il était si zélé pour l'éducation de ses écoliers, qu'il consacrait souvent une partie de sa pension pour le soulagement de ceux qui étaient dans la misère. Il employait le reste à acheter des livres en tout genre de littérature. Le latin, le grec, l'espagnol, le portugais, l'italien et l'anglais lui étaient familiers. Il était profondément versé dans la connaissance des

antiquités profanes et sacrées, et des médailles. Il joignait à une érudition étendue les grâces de la belle littérature, beaucoup de justesse dans l'esprit, une ardeur infatigable pour le travail, et une facilité merveilleuse à faire des vers latins. Ses principaux ouvrages en ce genre sont : une pièce intitulée *Somnia*, imprimée in-8 et in-12, pleine d'élégance et de bonne poésie, qu'il composa à 22 ans; une autre sur le feu, des *Odes*, des *Mimes*, des *Élégies*, dont la plupart sont imprimées dans le recueil des *Poemata didascalica*, 1749, 5 vol. in-12, et les autres sont dignes de l'être. Ses ouvrages en prose sont plus considérables. Les plus connus sont : *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu*. Il en avait achevé les quatre premières lettres quand il est mort; il a laissé plus de 700 articles pour le reste de l'ouvrage. Ce livre, bien exécuté, est désiré par tous les amateurs de l'histoire littéraire. La *Bibliothèque des écrivains jésuites* avait été commencée par le P. Ribadeneira, et poussée jusqu'en 1618. Elle fut continuée par le P. Philippe Alegambe jusqu'en 1645, et par Sotwel jusqu'en 1675. Les pères Bonanni, de Tournemine et Kervillars, furent ensuite successivement chargés d'en composer la suite; mais n'ayant rien donné au public, et ayant seulement recueilli quelques *Mémoires* informes, on crut que le P. Oudin s'en acquitterait mieux, et on ne se trompa point. Après la mort du père Oudin, le père Jean-Louis Courtois, natif de Charleville, eut ordre de revoir et d'achever l'ouvrage de son confrère; mais la destruction de la société a arrêté l'exécution de cette entreprise confirmée à Rome par le pape. Un *Commentaire* latin sur l'Épître de saint Paul aux Romains, in-12, où il a principalement suivi les explications de saint Chrysostome; des *Étymologies celtiques*; un bon *Eloge du président Bouhier*, en latin; des *Commentaires* sur les Psaumes, sur saint Matthieu, et sur toutes les Épîtres de saint Paul, qui sont restés manuscrits; *Historia dogmatica conciliorum*, in-12; les vies d'Antoine Vieyra, de Melchior Inchofer, de Denys Petau, de Fronton du Due, de Jules Clément Scotti, de Jacques Billy et de Jean Garnier. Ces sept vies sont imprimées dans les *Mémoires* du père Nicéron. Un *Petit Office de saint François-Xavier*, très-bien composé, dont les hymnes sont dans le grand genre lyrique, pleines d'idées vastes et sublimes, énoncées avec toute la noblesse et l'énergie de l'ode. La conversation de l'auteur de tant de savants ouvrages ne pouvait être qu'instructive et variée. Sa mémoire lui rappelait une infinité de faits, son esprit lui fournissait des pensées fines et ingénieuses. Il parlait volontiers des savants et des ouvrages; il citait surtout avec une justesse admirable les plus beaux endroits des anciens poètes qu'il avait remarqués. Il disait quelquefois, que « dans sa jeunesse, les » belles-lettres avaient en pour lui des charmes » inexprimables, et que dans sa vieillesse elles » adoucièrent encore les infirmités et les chagrins » attachés à cet âge. » Cicéron avait dit : *Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant*. Michault, célèbre littérateur de Dijon, ami du P. Oudin, a consacré à la mémoire de ce savant jésuite une partie du 2^e vol. de ses *Mélanges historiques et*

philologiques, (voy. MICHAULT). Le P. Oudin écrit pour l'amusement de ses élèves plusieurs *Tragédies* tirées de sujets sacrés, et une comédie, *Le Joueur*, qui mériterait l'attention.

LOUDINET (Marc-Antoine), né à Reims en 1645, devint professeur en droit dans l'université de Reims, et remplissait cette place avec honneur, lorsque Rainaldi, son parent, garde des médailles du cabinet du roi, l'engagea à venir partager ce soin avec lui. Oudinet se rendit à ses invitations, et obtint sa place quelques années après. Il mit beaucoup d'ordre et d'arrangement dans ce précieux dépôt. Le roi lui accorda pour récompense une pension de 500 écus. Il fut reçu de l'académie des inscriptions et belles-lettres en 1701, et mourut à Paris le 22 janvier 1712, à 69 ans, consumé par le travail. Une politesse douce et aimable relevait son savoir. Il avait beaucoup de religion, et cette vertu ne se bornait pas à son esprit, elle éclatait encore dans sa conduite. On a de lui, dans la collection académique, trois *Dissertations* estimées : l'une sur l'origine du mot *médaille*; l'autre sur les *médailles d'Athènes et de Lacédémone*; et la 3^e sur deux *agathes* du cabinet du roi. Il avait extrêmement de mémoire : on dit qu'étant écolier il apprit les douze livres de l'*Enéide* en une semaine : ce qui, pour être difficile et rare, est néanmoins très-croyable. Nous avons connu un jeune homme qui en apprenait un livre en une après-dînée.

** OUDINOT (Nicolas-Charles), maréchal de France, né en 1767, à Bar-le-Duc, s'enrôla fort jeune dans le régiment de Médos; mais en 1787, il quitta le service. Rentré sous les drapeaux vers la fin de 1791, deux ans après il avait obtenu le grade de général de brigade. Le 6 août 1794, s'étant rendu maître de Trèves, il en devint gouverneur. Fait prisonnier dans une attaque de nuit à Neckrau, il resta cinq mois en captivité. Ayant été échangé, il prit, à la tête de sa brigade, Nordlingen, Donavert et Neubourg, se signala au combat de Feldskirch, à la prise de Manheim et à celle de Constance. Ses services lui valurent en 1799 le grade de général de division. Chef d'état-major de Masséna, il contribua puissamment au succès de la bataille de Zurich, entra en Italie, où il se fit remarquer sur les bords du Mincio, et poussa les Autrichiens jusqu'aux lagunes de Venise. Chargé de porter à Paris les drapeaux enlevés à l'ennemi, le 1^{er} consul lui décerna un sabre d'honneur. Nommé commandant en chef des douze mille grenadiers et voltigeurs du camp d'Arras, à la tête de ce corps, il prit part au siège d'Ulm, aux combats de Vertingen, d'Amstatten, à la victoire de Gunsbourg, et entra à Vienne. Quelque temps après, il combattit à Hollabrunn, où une balle lui traversa la cuisse; malgré cette blessure, il reprit le commandement de son corps à Austerlitz et s'y distingua. Après la victoire de Friedland, à laquelle il avait eu une grande part, il reçut le titre de comte, avec une dotation d'un million. En 1809, il commandait dix-huit bataillons d'élite à Essling, et à Wagram; sa valeur fut récompensée par le maréchalat, et le titre de duc de Reggio. Gouverneur de la Hollande en 1810, il eut, en Russie, le commandement du

2^e corps d'armée, et se fit remarquer dans cette malheureuse expédition, par son sang-froid et son énergie. Après les désastres de Leipsig, il dirigea l'arrière-garde jusqu'à Mayence, où il fut atteint du typhus. Dans la campagne de France, il fut blessé au combat d'Arcis-sur-Aube et ne quitta Napoléon qu'après son abdication à Fontainebleau. Pendant les cent jours il resta dans l'inaction; à la 2^e restauration il fut nommé major-général de la garde royale et commandant en chef de la garde nationale de Paris. Après 1830, grand chancelier de la légion-d'honneur, et gouverneur des invalides en 1842, il mourut le 15 septembre 1847, à 81 ans.

** OUDOT (Charles-François), conventionnel, né à Beaune vers 1760, était en 1789 procureur du roi au bailliage de cette ville. Député de la Côte-d'Or à l'assemblée législative, il fut réélu à la convention, où il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. Après le 31 mai, il fut chargé d'une mission dans les départements, insurgés pour soustraire l'assemblée à la domination de la commune de Paris. Il prit, après le 9 thermidor, la défense des membres de l'ancien comité de salut public; en mars 1793 il proposa l'établissement d'un tribunal qui serait chargé de juger les députés accusés de crimes contre l'état. Il avait fait partie de différents comités, notamment de celui de législation, et montré de la capacité pour les affaires dans différents rapports importants. Devenu membre du conseil des cinquante, il continua de s'occuper de questions de jurisprudence avec succès. En 1798, il entra au conseil des anciens. Quoiqu'il se fût montré opposé au 18 brumaire, à la réorganisation du tribunal de cassation, il fut appelé à y siéger. Atteint comme régicide en 1815, il alla chercher un asile à Bruxelles, et ne rentra en France qu'après la révolution de 1850. Il mourut en juin 1841, dans un âge avancé.

OUDRY (Jean-Baptiste), peintre, né à Paris en 1686, mort dans le même lieu le 30 avril 1753, âgé d'environ 69 ans. Il apprit les principes de son art sous le célèbre Largillière, et retint de ce maître, pour le coloris, des principes sûrs, qu'il a communiqués dans une assemblée de l'académie de peinture, dont il était membre. On connaît le talent supérieur d'Oudry pour peindre les animaux; ses compositions en ce genre sont de la plus grande vérité et admirablement traitées. On a gravé les *Fables de La Fontaine*, in-fol., 4 vol. d'après ses dessins ébauchés; mais ceux qui les ont finis n'avaient pas ses talents. Il a fait des chasses qui faisaient l'ornement de plusieurs châteaux du roi de France, entre autres de la Muette.

OUDEN (saint), *Audoenus*, élu archevêque de Rouen en 639, s'acquit une grande considération par son savoir et ses vertus. Il employa l'autorité que lui donnaient son caractère et ses lumières pour établir la paix entre les princes français. Ce fut au retour d'une de ces négociations qu'il mourut à Clichy, près de Paris, le 24 août 685, âgé de 74 ans. Il s'était trouvé au concile de Châlons la 4^e année de son épiscopat. Il est auteur de la *Vie de saint Eloi*, traduite en français, 1695, in-8.

OUGHTRED (Guillaume), né à Eaton le 5 mars

1574, fut élevé au collège royal de Cambridge, dont il fut membre environ douze ans. Il devint ensuite recteur d'Adelbury, où l'on dit qu'il mourut de joie le 30 du mois de juin 1660 à 86 ans, en apprenant le rétablissement de Charles II. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques dont Wallis fait un grand éloge. Son *Arithmetica* parut à Londres en 1648, in-8.

* OUGROUMOFF (G.) peintre, l'un des chefs de l'école russe, né en 1764, reçu en 1770 élève de l'Académie des Arts de Saint-Petersbourg, y remporta le 1^{er} prix en 1785, en devint membre en 1797, puis recteur en 1820, et mourut le 19 mars 1825. Parmi les tableaux de cet artiste on distingue la *Conquête de Casan* et l'*Avènement au trône de Michel Romanof*. Le 1^{er} numéro du *Journal des Beaux-Arts* fondé en 1825 par Grigorovitch contient une *Notice* sur ce peintre et ses ouvrages.

* OUHAB (Abdel-el-Wahab), fondateur de la secte des Wahabis, né vers 1760, se signala d'abord par plusieurs actions d'éclat, soit contre d'autres tribus arabes, soit en attaquant les caravanes, de sorte qu'il passait pour être le guerrier et même le voleur le plus intrépide du désert. S'étant ainsi attiré l'admiration de la multitude, il commença à prêcher une nouvelle doctrine, dont les principes étaient « qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, dont lui » seul était le véritable prophète; que toute inégalité de richesses, d'exemptions ou de droits, excepté la dime, était contre la loi de ce Dieu. » Il défendait en même temps le vin et les excès de toute espèce. Il choisit parmi ses prosélytes un certain nombre d'hommes déterminés, et les envoya prêcher sa doctrine dans la Syrie, la Perse, l'Égypte et la Turquie. Quand elle lui eut acquis la vénération de plusieurs peuples, il parut tout-à-coup dans l'Arabie avec une nombreuse armée, et en 1802 il se rendit maître de la Mecque et de Médine, dont il pillait les trésors. Il se dirigea ensuite vers Tais et Dgedda; les prit d'assaut et en passa les habitants au fil de l'épée. Le grand-seigneur alarmé de ses succès, ordonna à ses pachas de marcher contre lui; mais la victoire se déclara presque toujours pour Abdel, qui s'avancait à grands pas vers la capitale de l'empire, quand un musulman de la secte d'Ali, nommé Halgi-Osman, indigné des profanations qu'Abdel avait commises, pénétra dans sa tente au moment où il faisait sa prière, et lui enfonça son canjar dans le cœur. Abdel tombe en jetant un cri; son frère accourt, et éprouve le même sort; les gardes arrivèrent enfin, et Halgi, percé de mille coups, expire sur les cadavres de ses victimes. Abdel fut assassiné en 1805; sa mort sauva peut-être l'empire ottoman de sa ruine. Les Wahabis, privés de leur chef, errèrent quelque temps dans le désert; ralliés par un neveu d'Abdel, ils battirent de nouveau les Turcs, s'emparèrent encore de Médine et de la Mecque, et rasèrent le tombeau de Mahomet, en 1805. Mais battus à leur tour, et le neveu d'Abdel ayant été tué, ils retournèrent dans leurs déserts. Leur secte comptait encore en 1814 de nombreux prosélytes. On peut consulter : *Histoire des Wahabis, depuis leur origine*, par Corancez (Voy. ce nom), 1810, in-8;

Mémoire sur les trois plus fameuses sectes du musulmanisme, les Wahabis, etc., par Rousseau (Voy. ce nom) consul à Bagdad, 1818, in-8.

OUTREMAN (Henri d'), seigneur de Rombise, né à Valenciennes en 1546, s'appliqua avec beaucoup de succès aux belles-lettres, au droit et à l'histoire de sa patrie, fut chef de la magistrature à Valenciennes, et mourut en 1605. On a de lui : des *Poésies sacrées* en latin et quelques-unes en français; *Histoire de la ville et comté de Valenciennes*, 1659, in-fol., publiée par son fils Pierre d'Oultreman.

OUTREMAN (Philippe d'), fils du précédent, se fit jésuite en 1607, prêcha avec beaucoup de succès pendant 26 ans, et mourut le 16 mai 1632. On a de lui : le *Vrai chrétien catholique*, St-Omer, 1622, traduit en anglais, 1625; *Pédagogue chrétien*, Mons, 1645-1650, 2 vol. in-4. C'est un corps complet de la morale chrétienne, tiré de l'Écriture sainte et des saints Pères. Jacques Broquart, jésuite, le publia en latin à Luxembourg, et le P. Brignon le donna à Rouen en français plus moderne, l'an 1704, in-4. On en a un abrégé.

OUTREMAN (Pierre d'), jésuite, frère du précédent, mort à Valenciennes, sa patrie, le 25 avril 1656, à 63 ans, a donné plusieurs ouvrages au public, entre autres : *Vie de Pierre l'Ermite et de plusieurs croisés*, Valenciennes, 1652, in-8; *Histoire de la ville et comté de Valenciennes*, Douai, 1659, in-fol. Il n'est proprement que l'éditeur de cet ouvrage, qu'il a corrigé et augmenté. (Voy. d'OUTREMAN, Henri.) *La Constantinople Belgique*, Tournai, 1645, in-4. C'est l'histoire de Baudouin et d'Henri, empereurs de Constantinople. *L'amour incréé répandu sur les créatures*, Lille, 1652, in-fol.

OUSEL, OISEL ou LOISEL (Philippe), né à Dantzick en 1671, d'une famille originaire de France, devint ministre de l'église allemande de Leyde, puis professeur en théologie à Francfort-sur-l'Oder, en 1717. Il remplit cette chaire avec distinction jusqu'à sa mort arrivée en 1724. Son collègue lui rappelant pendant sa dernière maladie des passages de l'Écriture sainte en latin ou en allemand pour sa consolation, il corrigeait la version sur l'hébreu ou sur le grec, avec autant de soin que si son lit eût été une chaire de théologie : occupation qui dans cette circonstance paraît aussi superflue que déplacée. Ses principaux ouvrages sont : *Introductio in accentuationem Hebræorum metricam*, in-4. Il soutient dans la préface de cet ouvrage que les points et les accents hébreux sont aussi anciens que les livres de l'Écriture sainte. Cette singularité l'engagea dans quelques disputes littéraires, où il n'eut point l'avantage. (Voy. CAPPEL, Louis.) *De accentuatione Hebræorum prosaica*, in-8; *De lepra*, 1709, in-4. — Un autre OUSEL (Jacques), parent du précédent, a laissé des notes estimées sur l'*Octavius* de Minutius Félix. Elles ont été insérées en entier avec celles de Meursius, dans l'édition *Variorum* de 1672, in-8.

OUSTRILLE (saint). Voy. AUSTREGESILE.

OUTRAM (Guillaume), théologien anglais du xvi^e siècle dont nous avons un *Traité* estimé sous ce titre : *De sacrificiis Judæorum libri duo*, Londres,

1677, in-4. L'auteur y disserte sur les sacrifices de la loi ancienne et sur ceux des gentils, et finit par celui de la croix. Les préjugés de sa secte Pont engagé à rejeter celui de la messe.

OUTREIN (Jean d'), ministre protestant, né à Middelbourg en 1662, fut professeur en philosophie et en antiquités sacrées, dans l'illustre école de Dordrecht, et mourut ministre à Amsterdam le 24 février 1722. On a de ce ministre un très-grand nombre d'ouvrages ascétiques et philologiques, la plupart en flamand. *Courte esquisse des vérités divines*, Amsterdam, 1756, in-12, que les protestants ont traduite en différentes langues; *Essai d'emblèmes sacrés*, 1700, 2 vol. in-4; plusieurs *Discussions* sur différents passages de l'écriture sainte.

* OUTREMONT (Anselme d'), né à Paris en 1746, fils d'un avocat célèbre, fréquenta lui-même le barreau. Il entra conseiller au parlement en 1766, et lors de la suppression momentanée de ce corps, en 1771, il fut exilé à Crevant où, pendant un séjour de quatre années, il partagea son temps entre l'étude des lois criminelles et la culture des lettres. Le parlement ayant été rétabli en 1774, il fut chargé de la rédaction de plusieurs remontrances, notamment de celles qui furent faites contre les édits de Turgot. Des plaintes s'étant élevées contre les abus introduits dans l'administration de la justice, il proposa l'abolition des *épices* et demanda d'autres réformes sur cette matière. Parvenu en 1783, à la grand'chambre, il fit tous ses efforts pour empêcher la convocation des états-généraux, et termina sa laborieuse carrière parlementaire par cette dernière chambre des vacations, qui supporta seule le poids du ressort immense du parlement de Paris, depuis le mois de septembre 1789 jusqu'en octobre 1790, époque de la suppression définitive de l'ancien ordre judiciaire. L'année suivante il émigra en Belgique, puis il passa en Hollande : en 1795 il fut appelé à Ham, où se trouvait alors Monsieur (Louis XVIII) qui le nomma conseiller de régence. Les événements ayant détruit les espérances des royalistes, il passa en Angleterre et resta à Londres où pendant la longue durée de son émigration, il ne cessa d'être le conseil et l'arbitre de ses compagnons d'exil. Le roi le nomma, en 1814, conseiller d'état. Au retour de Bonaparte il passa de nouveau en Angleterre et ne revint en France qu'au mois d'avril 1816. Il mourut à Paris, au mois de septembre 1822. On a de lui : le *Nouveau siècle ou la France encore monarchie*, Londres, 1796, 2 vol. in-8; *Examen critique de la révolution française considérée comme système politique*, Londres, 1803, in-8. Il a composé quelques pièces de théâtre, qui n'ont été ni jouées, ni imprimées, entre autres, *Marquise d'Anjou* et *la Mort de Charles I^{er}*.

OUVILLE (Antoine le METEL, sieur d'), frère de l'abbé de Bois-Robert, et fils d'un procureur de la cour des aides de Rouen, était né à Caen et devint ingénieur-géographe. Il cultiva moins les mathématiques que la poésie. On a de lui des *pièces de théâtre* imprimées depuis 1658 jusqu'en 1650 : elles sont au-dessous du médiocre. Il est beaucoup plus connu par un recueil de *Contes*, très-inférieurs à ceux de La Fontaine, et qui ne leur ressemblent que par

l'indécence et la volupté. Il a traduit de l'espagnol des *Nouvelles amoureuses et tragiques* de Dona Maria de Zayas, 1656, in-8.

OUVRARD (René), chanoine de Tours, habile dans les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques, la théologie et la musique, naquit vers 1624, à Chinon, et mourut l'an 1694, aimé pour son caractère et respecté pour sa conduite. Ses ouvrages sont : *Secret pour composer en musique, par un art nouveau*; *Biblia sacra*, 529 *carminibus mnemonicis comprehensa*; le même ouvrage en français; *Motifs de réunion à l'Eglise catholique, etc.*; *Calendarium novum perpetuum et irrevocabile*. Vu la marche du ciel astronomique, il est douteux qu'il puisse exister un calendrier de cette nature. On voit encore aujourd'hui sur la tombe d'Ouvrard les deux vers suivants, de sa composition :

*Dum vici, divina mihi laus unica cura :
Post obitum sit laus divina mihi unica merces.*

Mon soin fut ici-bas de louer le Seigneur :
Que ce soin, dans le ciel, fasse tout mon bonheur.

** OUVRARD (Gabriel-Julien), financier auquel on ne peut refuser une grande habileté, mais moins connu pourtant par ses talents et ses services, que par ses démêlés avec les divers gouvernements de France, était né en 1770 près de Clisson. Quand arriva la révolution, il faisait à Nantes le commerce des denrées coloniales. Doué d'un esprit fin et d'une grande hardiesse dans ses spéculations commerciales, il parvint, en moins de quinze années, au faite du crédit et de la fortune. Fournisseur en chef des armées et de la marine en 1797, il gagna des sommes immenses, et se fit pardonner ses richesses par l'usage qu'il en fit. Plus tard, il obtint la confiance du chef du gouvernement, et fut chargé d'une mission secrète en Angleterre. Ayant échoué dans la négociation dont il s'était chargé trop légèrement, il fut puni de ce non succès par une détention arbitraire et qui se prolongea. Lors de l'occupation de la France en 1814, il se chargea de fournir des vivres aux armées alliées. En 1817, il contribua beaucoup à fonder le crédit public en rassurant les créanciers de l'état, et trouva le moyen de payer l'indemnité promise aux puissances étrangères, sans diminuer les ressources des divers services et sans avoir recours à de nouvelles charges. Le talent financier dont il venait de donner des preuves, ne pouvait manquer d'augmenter son crédit. En 1825, il obtint la fourniture générale de l'armée envoyée en Espagne; et les marchés qu'il passa dans cette circonstance furent signalés comme onéreux au trésor. Les poursuites commencées contre ce fournisseur furent suspendues, et n'ont point été reprises. Ouvrard, en Espagne, avait gagné la confiance de Ferdinand VII, en lui apprenant le secret d'augmenter ses revenus sans nuire à la prospérité de ses sujets. Cet homme, si riche, avait éprouvé des pertes et contracté des obligations qu'il ne put pas remplir. Mis en prison pour dettes à Sainte-Pélagie, il y passa plusieurs années. Depuis il vécut dans la retraite, et mourut presque oublié au mois d'octobre 1846. On a de lui quelques écrits sur les finances, et des *Mémoires*

sur sa vie et ses diverses opérations financières, Paris, 1826, 5 vol. in-8.

OVERALL (Jean), d'abord professeur de théologie à Cambridge, puis doyen de Saint-Paul à Londres, devint en 1614 évêque de Coventry et de Lichtfield, et quatre ans après évêque de Norwich. Il tâcha de concilier, dans une correspondance de lettres, les controverses de Hollande sur la prédestination et sur le libre arbitre. On trouve quelques-unes de ces lettres dans le recueil intitulé : *Epistolæ præstantium virorum*, Amsterdam, 1704, in-fol. Il mourut en 1619.

OVERBEECK (Bonaventure van), dessinateur et antiquaire hollandais, né à Amsterdam en 1660. Il avait conçu un goût si vif pour les antiquités, qu'il fit trois fois le voyage de Rome, où il prit les dessins des précieux restes de l'ancienne magnificence de cette ville. Il dessina d'abord les monuments qui subsistent en entier; puis il crayonna ceux qui sont endommagés sans y rien ajouter, et il en observa toutes les proportions avec la plus grande exactitude. De retour dans sa patrie, il grava lui-même ses dessins, recueillit les descriptions qu'on en trouve dans les meilleurs antiquaires pour les placer à côté, et y joignit les noms et les médailles des papes qui ont rétabli quelques-uns de ces monuments, sans oublier les inscriptions anciennes et modernes qui s'y rapportent. Il mourut l'an 1706 dans sa ville natale. Ce recueil, qui était d'abord en flamand, a été traduit en latin et en français. On l'a publié en latin sous ce titre : *Reliquiæ antiquæ urbis romanæ*, etc., Amsterdam, 5 vol. in-fol. Chaque volume est composé de cinquante planches et d'autant de descriptions. On l'a donné en français à Amsterdam 1709 et 1765, 5 vol. in-fol.

** OVERBERG (Bernard), prêtre catholique, est l'un des hommes qui contribuèrent le plus à propager et à perfectionner l'instruction du peuple en Allemagne. Né en 1754 à Hœckel, principauté d'Osnaabrück, après avoir terminé ses cours de philosophie et de théologie, et rempli quelque temps l'emploi de précepteur, il fut ordonné prêtre, et nommé vicaire en 1780 à Evers-Winkel. Il porta dès lors toute son attention sur l'instruction des enfants, et devint, au bout de trois ans, un catéchiste si accompli, que le bruit de sa réputation le fit appeler à Munster, pour y diriger l'école normale. Il s'établit dans cette ville en 1785, et ce fut là que devenu plus tard supérieur du séminaire, il mourut, le 9 novembre 1826, regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Sa piété et son zèle pour la gloire de Dieu égalaient ses lumières. Il a publié un grand nombre d'excellents ouvrages sur l'éducation, parmi lesquels on citera : *Méthode d'enseignement*, son *Catéchisme*, son *Histoire biblique*, et son *Manuel de religion*. La *Vie d'Overberg* écrite en allemand par G.-H. Schubert, a été trad. en franç. par Léon Boré, Paris, 1845, in-12.

OVERKAMPF (Georges-Guillaume), né en Westphalie vers le milieu du xvi^e siècle, est auteur de divers ouvrages, où il y a plus d'érudition que de jugement, et plus de passion que de saine critique. Ses œuvres furent imprimées à Rinteln en 1705. On y remarque une dissertation singulière sous ce titre :

Commentatio theologica de ratione status curiæ romanæ circa usum latinæ lingue, sacroque dominationis arcana. Il prétend que la cour de Rome n'emploie la langue latine que pour étendre sa domination. Sans parler de l'extravagance d'une pareille assertion, on peut juger du goût d'un homme qui ne trouve dans la langue de Virgile et de Cicéron d'autre raison de prédilection, qu'une ambition imaginaire. La vérité est que la mère de toutes les Eglises, la Jérusalem chrétienne, réunissant dans son sein toutes les nations de la terre, doit avoir un langage uniforme et général, connu de tous. Déjà, avant la naissance du christianisme, la langue latine, selon la remarque de Pline, jouissait de cet avantage : *Quæ sparsa congregaret imperia, ritusque molliret, et tot populorum discordes ferasque linguas sermonis commercio contraheret*. Sur quoi Inchofer, dans sa savante histoire de *sacra latinitate*, remarque que Rome chrétienne ne pouvait, sans une faute impardonnable, négliger une langue qui, sous Rome païenne, fut celle de l'univers : *Nec decet gentili adhuc Roma domito orbi latinitatem fuisse imperatam; eadem vero christiana negligere ejus lingue culturam, quæ in unum religionis regnum distractos ubique populos congregavit*. Un protestant, tout autrement judicieux qu'Overkampff, gémit sur la chute de la langue latine, et la regarde comme très-préjudiciable à la théologie et à la conservation de la foi orthodoxe; c'est Jean-Adam Flessa, dans sa *Dissertatio de cadente latinitate orthodoxie noxia*, Rinteln, 1727. Ce traité est très-bien écrit. L'auteur démontre que la pureté de la foi se conserve bien plus aisément dans une langue morte, et par là immuable, dans une langue universelle, et surtout dans la langue qui a servi à instruire des vérités chrétiennes presque toutes les nations du monde. Voy. DESBILLONS.

OVIDE (Publius OVIDIUS NASO), chevalier romain, né à Sulmone, ville de l'Abruzze, le 20 mars de l'an 45 avant J.-C., fut envoyé à Rome de bonne heure. Ses talents s'étaient déjà développés; le séjour de cette ville, la patrie du goût et des arts, les perfectionna. Envoyé à Athènes à seize ans, il étudia les finesses de la langue et de la littérature grecque. La poésie avait des attraits infinis pour lui. Son père, craignant que la passion des vers ne l'arrachât à la fortune que lui promettaient ses talents, voulut en vain qu'il se consacrat à l'éloquence. Ovide était né poète, et il le fut malgré son père et aux dépens de ses propres intérêts. Auguste, ami des talents, le reçut à sa cour, récompensa son esprit, et applaudit ses ouvrages. Ovide, tourmenté par le démon de la poésie et par celui de l'amour, éprouva bientôt les malheurs que ces deux passions causent ordinairement. Non content de chanter l'objet de ses flammes, il voulut réduire en système l'Art d'aimer. Il publia un poème sous ce titre. Auguste, irrité d'ailleurs contre l'auteur, prit le prétexte de cet ouvrage pour le reléguer, à l'âge de 50 ans, à Tomes (aujourd'hui Tomis ou Tomisvar) sur le Pont-Euxin. L'endroit de son exil était assez agréable : un vrai philosophe y aurait pu trouver une vie calme et heureuse; mais Ovide n'aspirait point à cette qualité, il conserva toute sa vie la lâcheté d'un courtisan et d'un poète voluptueux. On ignore le

véritable crime d'Ovide. C'était, selon les apparences, d'avoir vu quelque chose de honteux dans la maison d'Auguste. Comment cet empereur aurait-il pu exiler Ovide pour son poème de l'*Art d'aimer*, lui qui aimait et qui protégeait Horace, dont les poésies sont souillées de tous les termes de la plus infâme prostitution? Il est vraisemblable qu'Auguste alléguait une raison prétendue, n'osant parler de la véritable. Une preuve qu'il s'agissait de quelque inceste, de quelque aventure secrète de la famille impériale, c'est que Tibère, ce monstre de lasciveté comme de dissimulation, ne rappela point Ovide. Il eut beau demander grâce à l'auteur des proscriptions et à l'empoisonneur de Germanicus, il resta sur les bords du Danube, soupirant sans cesse après les plaisirs de Rome. Il mourut dans ses regrets, l'an 47 de J.-C., à 57 ans, après en avoir passé sept dans son exil. M. Poinssinet de Sivry a publié dans le *Mercure de France*, avril 1775, première partie, page 181 et suiv., une *Lettre* dans laquelle il semble établir que la cause de l'exil d'Ovide est fondée sur un tout autre motif que celui qu'on allègue communément (le commerce incestueux d'Auguste avec Julie sa fille). Il croit que cet empereur n'a puni Ovide que parce qu'étant décemvir, il avait informé contre le jeune Agrippa, petit-fils et successeur désigné de cet empereur; et ébruité quelque atrocité de ce prince brutal et méchant. Ses conjectures sont plausibles; mais ce ne sont que des conjectures. « On peut faire à Ovide, » dit un homme d'esprit, un reproche presque » aussi grand qu'à Auguste et à Tibère : c'est de les » avoir loués. Les éloges qu'il leur prodigue sont si » outrés, qu'ils exciteraient encore aujourd'hui » l'indignation, s'il les eût donnés à des princes » légitimes, ses bienfaiteurs; mais il les donnait à » des tyrans. » Chose étrange que les louanges, et les louanges des poètes! Il est bien clair qu'Ovide désirait de tout son cœur que quelque Brutus délivrât Rome de son Auguste, et il lui souhaite en vers l'immortalité. Lorsqu'il apprit sa mort, il poussa la folie et la bassesse jusqu'à lui consacrer une espèce de temple, où il lui offrait tous les matins de l'encens. On lui pardonnerait peut-être cet avilissement, si la reconnaissance l'avait produit; mais il est évident que ce n'est que la lâcheté et le défaut de courage. Ovide faisait un dieu d'Auguste, parce qu'il espérait toucher Tibère, et en faire un homme. Quelques auteurs, confondant sans doute Tomis ou Tomisvar en Bulgarie avec Témiswar, ont cru qu'Ovide avait été exilé en Hongrie; mais cette idée n'a pas besoin de réfutation : presque tous les vers du poète faits durant son exil déposent contre elle. On montre néanmoins son tombeau à Szombathely (Sabaria); ce qui supposerait qu'il est mort en Hongrie durant une course qu'il y aura faite, ou que ses ossements y ont été transportés par quelqu'un de ses amis. Les ouvrages qui nous restent de ce poète sont : les *Métamorphoses*. C'est, dit-on, son chef-d'œuvre; mais quel nom peut-on lui donner? Ce n'est point un poème épique; ce genre de poésie a des règles, et Ovide n'en connaît point dans son ouvrage : moins encore un poème didactique; car il ne contient les règles

d'aucune science. Ce n'est point non plus un poème historique, c'est plutôt une compilation historico-mythologique, tirée des poètes plus anciens et des Livres saints. Le commencement, où il traite de Dieu, de l'homme, de la formation du monde, du déluge, etc., présente de belles et grandes idées, mais altérées par les rêves des mythologistes; c'est la *Genèse* travestie (1). Le reste contient d'autres traits de l'Histoire sainte, également défigurée, et toutes les extravagances de la Fable. Ce sont des peintures sans gaze des amours des dieux et des hommes; tableaux d'autant plus propres à corrompre les cœurs, qu'Ovide les expose d'une manière tendre, pathétique. En même temps on y trouve des maximes vraies et des réflexions sages. On a souvent cité ces vers qui semblaient être pris dans quelque traité sur le péché originel :

Excute virgineo conceptas pectore flammæ.
Si poles, infelix. Si possem, sanior essem :
Sed rapit invitam nova vis : aliudque cupido.
Mens aliud suadet. Video meliora, proboque ;
Deteriora sequor...

Nous avons la traduction des *Métamorphoses*, par Thomas Corneille, en vers, Paris, 1697, 5 vol. in-8; par l'abbé Banier, Amsterdam, 1752, 2 vol. in-fol., fig. de Picard, et réimprimée à Paris, avec de nouvelles fig., 1767 et suiv. 4 vol. in-4, où les mœurs n'ont rien à gagner. Elles sont aussi en 5 vol. in-12, édit. de Hollande et de Paris. Dubois-Fontanelle en a donné une version, 1766, 2 vol. in-8, souvent réimprimée. De St.-Ange en a entrepris une traduction en vers français, dont le troisième livre a paru au commencement de 1785 : « Fabrique » pénible et froide (dit un bon juge en cette matière), où les traits de génie s'évanouissent, les » morceaux de verve languissent et s'éteignent, la » facilité disparaît, l'abondance devient lâcheté, » les affections légères deviennent ridicules et pesantes, le badinage des jeux de mots se change » en de mauvaises pointes, les négligences en platitudes. Ce qui avait peu d'intérêt paraît tout-à-fait » ennuyeux, et par le moyen de la paraphrase

(1) N'y aurait-il que cette seule preuve de la connaissance que les païens ont eue des Livres saints, il y aurait de l'imprudence à nier un fait démontré par une preuve sensible et subsistante; et ce n'est pas le résultat des idées qu'Ovide pourrait y avoir prises personnellement, c'est un comp. e fidèle qu'il rend de la théologie païenne sur la formation du monde. Indépendamment des Livres saints que les nations pouvaient avoir sans peine, surtout depuis la Version des Septante, et une autre beaucoup plus ancienne dont parle Eusèbe, les Juifs vendus aux Grecs par les Tyriens et les Sidoniens, plus de 600 ans avant J.-C., purent encore apprendre aux maîtres qui les achetèrent tout ce qui regardait leur histoire et leur religion. Les Lacedémoniens qui se vantaient de descendre d'Abraham (*Machab. II, v. 49*), pouvaient aussi en être instruits. Un passage bien précis du prophète Joël nous apprend que les Juifs ont été vendus aux Grecs : *Quid mihi et vobis, Tyrus et Sidon? Argentum enim meum et aurum tulistis : et desiderabilia mea, et putcherrima intulistis in delubra vestra : et filios Juda, et filios Jerusalem vendidistis filiis Græcorum, ut longe faceretis eos de finibus suis* : Joël III, 5, 6.) « Il est naturel, dit un critique, de faire parler un étranger » de son pays, de sa religion, de ses usages, de son ancien état : » les Grecs purent donc connaître par leurs esclaves beaucoup de » choses qui regardaient la religion des Juifs; d'ailleurs ces » esclaves, transplantés de Jérusalem et de la Judée, purent » même obtenir de leurs maîtres la liberté de faire les exercices » de leur religion, et je ne sais si leurs assemblées ne donnerent » point naissance aux mystères secrets qui s'établirent dans la » Grèce. » Foy. ORPHÉE.

» presque inévitable, les répétitions, les longueurs
 » sont absolument insipides et assommantes. Ainsi,
 » malgré ses défauts, Ovide se lit avec plaisir dans
 » sa langue; et avec ses beautés ternies en français,
 » avec ses défauts augmentés et renforcés, il n'est
 » presque pas lisible dans la traduction de M. de
 » Saint-Ange. » Cette traduction a été achevée; et
 quoique les connaisseurs l'eussent condamnée à la
 plus obscure médiocrité, elle a été réimprimée en
 1808, et en 1825, 4 vol. in-12. Le style en général
 a de la précision, de l'élégance, de la correction;
 mais on ne peut se dissimuler que la maigreur
 et la sécheresse ne s'y mêlent quelquefois. On
 désire de temps en temps ce que l'art et la lime
 ne peuvent donner, le mouvement, la chaleur
 et la verve. Les *Fastes* en 6 livres, dans lesquels,
 à travers plusieurs morceaux négligés et quelques
 écarts, on découvre une imagination belle, noble
 et riante. Ils ont été traduits par Bayeux, 1785,
 4 vol. in-8, avec des notes et recherches de cri-
 tiques et d'histoire, et en vers avec des remar-
 ques par de Saint-Ange, Paris, 1804, 2 vol. in-8.
 Cette traduction, malgré quelques méprises et in-
 corrections, fait honneur aux études de l'auteur.
 Les *Tristes* et les *Elégies*; elles sont pleines de
 grâces touchantes. L'auteur donne du relief aux
 plus petites choses; mais il manque souvent de
 précision et de noblesse, et, en cherchant les or-
 nements de l'esprit, il perd le langage de la na-
 ture. Le P. Kervillars, jésuite, a traduit les *Tristes*
 et les *Fastes*, en 5 vol. in-12. Les *Héroïdes*, pleines
 d'esprit, mais plus pleines encore de volupté; les
 trois livres des *Amours*, qu'on peut joindre à ses
 trois chants sur l'Art d'aimer; *De remedio amoris*,
 inférieur à ses autres ouvrages, et qui est comme
 un contre-poison de ses *Amours*. L'un et l'autre
 ouvrage, en plaisant à l'esprit, sont très-propres à
 gâter le cœur. Le poison y est préparé avec tout
 l'art possible. *Ibis*, poème satirique sans finesse,
 où le sel est trop délayé; des fragments de quel-
 ques autres ouvrages. La nature n'avait point été
 avare à l'égard d'Ovide; son esprit était vif et fé-
 conde, son imagination belle et riche; l'expression
 semble courir au-devant de sa pensée. Avec ces
 grandes qualités, il gâta le goût des Romains; il
 prodigua les fleurs, les saillies et les pointes (1). Ce
 défaut plut à son siècle; il lui donna le ton. La
 belle nature fut négligée; on courut après le faux
 brillant. Ce ne fut point assez de ce qui plaît aux
 yeux, on chercha ce qui les éblouit. Un autre dé-
 faut d'Ovide est de rendre la même pensée sous
 des formes différentes, ce qu'il fait quelquefois jus-
 qu'à la plus accablante satiété. Martignac a traduit
 toutes les *Œuvres* d'Ovide, 9 vol. in-12, avec le
 latin. Pendant son exil, Ovide composa, sur la
 chasse et sur les poissons, un poème intitulé *Ha-
 lieuticon*, dont Pline (lib. XXXII, cap. 2), fait l'é-
 loge, et dont il ne reste que 152 vers, publiés par
 N. Heinsius; encore ont-ils été défigurés par des co-
 pistes. On lui attribue en outre, un *Livre* contre
 les mauvais poètes, cité par Quintilien (l. VI); une

traduction des *Phénomènes* d'Aratus, dont Lac-
 tance parle dans le 2^e livre des Institutions divines,
 n° 3, et il en rapporte les trois derniers vers; un
 assez grand nombre d'*Epigrammes*. Il y a des *Vies*
 d'Ovide en plusieurs langues; nous citerons celle
 par Villenave, Paris, 1809, in-8.

OVIEDO Y VALDEZ (Jean-Gonsalve-Ferdinand
 d'), né à Madrid vers l'an 1478, fut élevé parmi
 les pages de Ferdinand, roi d'Aragon, et d'Isabelle,
 reine de Castille, et il se trouva à Barcelonne en
 1495, lorsque Christophe Colomb revint de son
 premier voyage à l'île de Haïti, qu'il nomma *His-
 paniola*, aujourd'hui *Saint-Domingue*. Il lia une
 étroite société avec lui et avec ses compagnons,
 s'instruisant avec soin de tout ce qui regardait les
 nouvelles découvertes. Il rendit de grands services
 à l'Espagne pendant la guerre de Naples; c'est ce
 qui détermina Ferdinand à l'envoyer à l'île de
 Haïti, en qualité d'intendant et d'inspecteur-général
 du Nouveau-Monde. Les ravages que la maladie
 vénérienne avait faits pendant les guerres de Naples
 l'engagèrent à s'appliquer à la recherche des re-
 mède les plus efficaces contre cette maladie, que
 l'on croyait venue d'Amérique. Il étendit ses re-
 cherches à tout ce qui concerne l'histoire naturelle
 de ces contrées; et à son retour en Espagne, il
 publia : *Summario de la historia general y natural
 de las Indias occidentales*, qu'il dédia à Charles-
 Quint, Tolède, 1526, in-fol. Il augmenta depuis
 cet ouvrage, et le donna au public sous le titre
 de : *La Historia general y natural de las Indias*,
 Séville, 1555, in-fol.; *Y con la conquista del Peru*,
 Salamanque, 1547, in-fol. Elle a été traduite en
 italien, et ensuite en français, Paris, 1556, in-fol.
 C'est dans cet ouvrage qu'Oviédo dit que la syphilis
 est endémique dans l'île de Haïti, et que de là elle
 a passé en Europe; en quoi il paraît se tromper
 grossièrement (Voy. ASTRUC ET PACIFICUS MAXIMUS).
 Il y vante beaucoup l'usage du bois de gaïac pour
 la guérison de cette maladie; mais soit que le mal
 soit aujourd'hui plus intraitable, soit que le re-
 mède n'ait jamais eu l'efficacité qu'on lui attribue,
 la découverte d'Oviédo a beaucoup perdu de son
 crédit, quoique l'occasion de l'éprouver, grâce à
 nos mœurs, manque moins que jamais. Les lexi-
 cographes ont beaucoup défiguré cet article, et l'ont
 farci d'anecdotes nullement vraisemblables; quel-
 ques-uns ont fait deux Oviédo d'un seul, et ont
 brouillé le reste à proportion.

OWEN (Jean), *Autoënus*, né à Armon, dans le
 comté de Caernarvon en Angleterre, se rendit ha-
 bile dans les belles lettres, et fut obligé de tenir
 école pour subsister. C'est principalement dans la
 poésie qu'il excella. Il mourut à Londres en 1622.
 Ses compatriotes lui laissèrent passer sa vie dans
 la misère, et après sa mort ils lui ont élevé un
 tombeau dans l'église de Saint-Paul. On a de lui
 un grand nombre d'*Epigrammes* en latin, Elzévir,
 1628 et 1647, in-12, et Paris, Didot, 1794, 2 vol.
 in-18, qui sont estimées, mais qui ne sont pas
 toutes dignes de l'être. C'était aussi l'avis de l'au-
 teur, et il l'exprima par ces deux vers :

Qui legis ista, tuam reprehendo, si mea laudas
 Omnia, stultitiam; si nihil, invidiam.

(1) On trouve une bonne appréciation des beautés et des défauts d'Ovide dans le Discours préliminaire de la traduction en vers des *Héroïdes*, attribuée à M. de Boisgobin, Paris, 1786, in-8.

On loue la pureté et la simplicité du style. Ses pointes sont assez naturelles, à quelques-uns près; on peut dire même qu'elles sont trop naturelles, car la plupart manquent de ce trait vif et saillant qui fait l'épigramme. Le Brun a fait un choix des meilleures, et les a publiées en vers français, 1709, in-12. Il a retranché, avec raison, celles dans lesquelles l'auteur déclame contre les religieux, les ecclésiastiques et le saint Siège. L'oncle du poète avait été tellement indigné de ses mauvaises plaisanteries contre l'Eglise romaine, qu'il le priva en mourant d'une très-ample succession. Il tourne cependant quelquefois ses pointes contre les incrédules et les faux philosophes; témoin cette épigramme contre les athées :

Nulla domus domino caruit. Vos hancine tantam
Nullius domini creditis esse domum ?

Les moralistes peuvent encore citer de lui l'épigramme suivante, qui exprime si bien les fausses jouissances de l'amour profane et le dégoût qui le suit :

Principium dulce est, sed finis amoris amarus;
Læta venire Venus, tristis abire solet.
Flumina quæsitum sic in mare dulcia currunt;
Postquam gustarunt æquor, amara fluunt.

On l'a traduite ainsi :

Quand l'amour vient à nous, l'amour est plein de charmes;
Mais combien ses plaisirs engendrent de soucis !
Il avance toujours environné des ris,
Bientôt il se retire en répandant des larmes.
Ainsi ce fleuve heureux conserve purs ses flots
En pressant vers la mer son amoureuse fuite;
A-t-il mêlé son onde à l'onde d'Amphitrite,
On cherche vainement la douceur de ses eaux.

Un choix des épigrammes d'Owen, trad. en vers français par de Kerivalant, a été publiée par M. Aug. Labouisse, Lyon, 1819, in-18.

OWEN (Jean), élevé à Oxford, prit les ordres selon le rit anglican; mais dans le temps de la puissance du parlement, il prêcha avec la fureur d'un enthousiaste contre les évêques, les cérémonies, etc. Il fut ministre dans le parti des non-conformistes. Owen, sur la fin de 1649, fit l'apologie des meurtriers du roi Charles I^{er}, prêcha contre Charles II et contre tous les royalistes. Il devint ensuite doyen de l'église de Christ à Oxford, et vice-chancelier de cette ville. On le dépouilla de ces deux places quelques années après. Il mourut en 1685, à 67 ans, à Eling, près d'Acton. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages de controverse, remplis d'emportements, et indignes d'être lus par les gens raisonnables.

* OWEN (Henri), savant théologien anglican, né vers 1719, dans le comté de Merioneth, acheva ses études à Oxford, où il prit ses degrés en médecine. Peu après, il embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé à la cure d'Edmonton, dans le comté de Middlesex, et ensuite à celle de Saint-Olavis, à Londres, et mourut en 1793 dans sa 80^e année. Il avait joint à l'étude de la théologie celle des mathématiques, pour lesquelles il avait un goût naturel. Il était érudit et bon critique. On distingue parmi ses ouvrages : *Observations sur les miracles de l'Ecriture*; des *Remarques sur les quatre Evangiles*; *Recherches sur l'état actuel de la version des*

Septante; *Les Modes de citation des évangélistes expliqués et justifiés*; *Avis aux étudiants en théologie*; une *Introduction à la critique sacrée*; *But et avantage des miracles de l'Ecriture*, 1774; des *Sermons*, imprimés après sa mort. Il fut, en 1778, l'éditeur de la *Genèse*, d'après le *Manuscrit Cotonien*, collationné sur la copie du Vatican, par Jean-Ernest Grabe.

* OWEN (John), théologien anglican, né à Londres, en 1765, fut d'abord placé au collège de Saint-Paul de Londres, d'où il passa à l'université de Cambridge, pour faire ses cours de théologie. Après les avoir terminés, il fut nommé membre du collège de *Corpus-Christi*. Il parcourut ensuite, avec un jeune homme confié à ses soins, plusieurs parties de l'Europe, notamment la France, la Suisse et l'Italie. De retour en Angleterre, en 1793, il entra dans les ordres et s'adonna avec succès à la prédication. Le docteur Portens, alors évêque de Londres, lui confia l'administration de la cure de Fulham, peu éloignée de la métropole, qu'il desservit jusqu'en 1808. Depuis il remplit les fonctions de son ministère dans la chapelle du parc de Chelsea, tant que l'état de sa santé lui permit de s'en acquitter. Il est mort à Ramsgate, où il était venu prendre l'air de la mer, le 26 septembre 1822, dans sa 57^e année. On a de lui en anglais : *Réflexions sur l'état de la religion et des affaires politiques en France et dans la Grande-Bretagne*, 1794, in-8; *Voyages en différentes parties de l'Europe*, dans les années 1791 et 1792, avec des remarques sur les hommes et les mœurs, 1796, 2 vol. in-8; le *Moniteur chrétien*, pour les derniers jours, 1799, in-8; le *Monde élégant dévoilé*, 1804, in-12; *Justification de la société Biblique*, 1809, in-8. Owen en était secrétaire depuis sa fondation en 1806, etc.; *Histoire de l'origine*, et des dix premières années de la société Biblique britannique et étrangère, 1816-1820, 5 vol. in-4. W. Onne a publié la *Vie d'Owen*, en anglais, 1820, in-8.

OXENSTIERN (Axel, comte d'), né dans la province d'Upland, en 1585, devint grand chancelier de Suède, et premier ministre d'état de Gustave-Adolphe; il mérita la confiance de ce prince par son génie et son intégrité. Oxenstiern fut d'abord employé par Charles IX, roi de Suède, à des négociations importantes; et son successeur (en 1611), Gustave-Adolphe, le nomma chancelier du royaume. Il termina la guerre avec le Danemark; suivit en 1614, le roi en Livonie, et conclut avec les Russes la paix avantageuse de Stolbova, en 1617. Après la conquête de la Prusse par Gustave, il en fut nommé gouverneur général. Lorsque l'Autriche menaçait les côtes de la Baltique, il déterminait le duc de Poméranie à recevoir une garnison suédoise dans la ville-forte de Stralsund. Après la mort de Gustave, tué à la bataille de Lutzen, en 1652, il eut l'administration des affaires des Suédois et de leurs alliés en Allemagne, en qualité de directeur général. Il continua la guerre avec succès; mais la perte de la bataille de Nortlingue l'obligea de passer par la France pour pouvoir s'en retourner en Suède, où il fut l'un des cinq tuteurs de la reine Christine pendant sa minorité. Cette reine

dont plus tard il improuva hautement l'abdication, et son successeur, Charles-Gustave, eurent pour lui la considération que ses services et ses talents méritaient. Toutes les affaires de ce royaume se gouvernèrent principalement par son conseil, jusqu'à sa mort. Le chancelier était savant dans la politique et les belles-lettres. On lui attribue le 2^e vol. de l'*Historia belli succo-germanici*, dont le premier est de Phil. Chemnitz. (Voy. CHEMNITZ Bog.-Phil.) — Son fils, Jean OXENSTERN, ambassadeur et plénipotentiaire à la paix de Munster, en 1648, soutint dignement la réputation de son père. Gabriel OXENSTERN, grand-maréchal de Suède, Benoit OXENSTERN, grand-chancelier de Suède et principal ministre d'état de ce royaume, tous les deux de la même famille que le précédent, se firent un nom par leur mérite.

OXENSTERN (Gabriel, comte d'), petit-neveu d'Axel Oxenstiern, mourut fort âgé en 1707, dans son gouvernement du duché de Deux-Ponts. Il se fit connaître par ses voyages dans presque tous les pays de l'Europe. Il embrassa la religion catholique en Italie. Son esprit était naturellement très-enjoué; mais un mariage malheureux, les douleurs de la goutte, la perte de ses biens, qu'il avait consumés dans le luxe des cours, remplirent sa vieillesse d'amertume. Il trouva de la consolation dans une philosophie que la religion avait consolidée; les événements de sa vie devinrent pour lui des matières de réflexions et d'utiles leçons. C'est alors qu'il écrivit ses *Pensées sur divers sujets, avec des Réflexions morales*, imprimées à La Haie, chez Van Duren, en 1754, 2 vol. in-12. Bruzen de la Martinière, qui dirigea cette édition, en retoucha le style, qui était celui d'un étranger; il y laissa quelques trivialités, dont le lecteur est dédommagé par des pensées solides et des traits agréables. « On » est charmé, dit l'éditeur, de voir un galant » homme qui avait fait une figure brillante, et qui » avait goûté tout ce que les jouissances du monde » peuvent avoir de séduisant, se faire une sérieuse » occupation de détromper ceux qui y cherchent » un bonheur qu'elles ne donnent réellement pas. » On est surtout édifié du grand respect qu'il témoigne pour la religion. On découvre un philosophe qui cherche dans l'esprit humain toutes les ressources dont il est capable, mais qui, sentant l'insuffisance de ses moyens pour être solidement vertueux, n'hésite pas de recourir aux secours surnaturels, et ne rougit pas de parler de Dieu, du paradis, de l'enfer, comme » ferait un missionnaire. »

OXFORD (le comte d'). Voy. WALPOLE.

OSEL. Voy. LOISEL et OSEL.

OZANAM (Jacques), mathématicien distingué, né à Bouligneux dans la principauté de Dombes, l'an 1640, d'une famille juive d'origine, fut destiné par son père à l'état ecclésiastique. Il entreprit son cours de théologie par obéissance; mais, après la mort de son père, il quitta la cléricature par amour pour les mathématiques. Cette science avait toujours eu beaucoup d'attraits pour lui, et dès l'âge de 15 ans il composa, sur cette matière, un ouvrage qui resta manuscrit, mais où il trouva

dans la suite des choses dignes de passer dans ses ouvrages imprimés. Il se mit à enseigner à Lyon, et y fit quelques bons mathématiciens. Le père du chancelier d'Agnesseau l'ayant appelé dans la capitale, son nom fut bientôt connu. Il épousa une femme presque sans biens, qui l'avait touché par son air de modestie et de douceur. Ces belles apparences ne le trompèrent point; ses études ne l'empêchèrent pas de goûter, avec elle et avec ses enfants, les plaisirs purs et simples attachés aux noms de mari et de père, plaisirs presque entièrement réservés pour les familles obscures. Il eut jusqu'à 12 enfants, dont la plupart moururent, et il les regretta comme s'il eût été riche. A l'âge de 61 ans, c'est-à-dire en 1701, il perdit sa femme, et la guerre qui s'alluma pour la succession d'Espagne lui enleva presque tous ses élèves. Ce fut alors qu'il entra dans l'académie des sciences, où il voulut prendre la qualité d'élève, qu'on avait sans doute dessein de relever par un homme de cet âge et de ce mérite. Sa situation ne lui fit pas perdre de sa gaieté naturelle, ni une sorte de plaisanterie qui le délassait d'autant mieux qu'elle était moins recherchée. Il mourut d'apoplexie en 1717, à 77 ans. Un cœur naturellement droit et simple avait été en lui une grande disposition à la piété. La sienne n'était pas seulement solide, elle était tendre, et ne dédaignait pas ces petites pratiques que la religion embellit, et qui, par une espèce de retour, en nourrissent le sentiment et l'esprit. Il ne se permettait pas d'en savoir plus que le peuple en matière de religion. « Il appartient, disait-il » souvent, aux docteurs de Sorbonne de disputer, » au pape de prononcer, et aux mathématiciens » d'aller en paradis en ligne perpendiculaire. » Il composait avec une extrême facilité, quoique ses études roulèrent sur des sujets difficiles. Ses ouvrages sont : un *Dictionnaire des mathématiques*, très-ample, réimprimé en 1691, in-4; un *Cours de mathématiques*, en 5 vol. in-8, publié en 1695; *Récréations mathématiques et physiques* (1694), 2 vol. in-8, ouvrage curieux. L'édition publiée à Paris en 1778 ou 1790, 4 vol. in-8, a été entièrement refondue par Montucla. *Méthode facile pour arpenter*, ib., 1699, in-12; *L'Usage du compas de proportion*, in-12; *Nouveaux éléments d'algèbre*, Amsterdam, 1702, in-8. Leibnitz jugeait cet ouvrage supérieur à la plupart des traités d'algèbre. *Géométrie pratique*, in-12. La nouvelle géométrie n'y paraît point, c'est-à-dire celle de l'infini, dont on a fait depuis un si grand usage; on n'y trouve que l'ancienne, mais approfondie avec beaucoup de travail. *La perspective théorique et pratique*, Amsterdam, 1711, in-8, et 1720, aussi in-8; *La géographie et la Cosmographie, qui traite de la sphère*, etc., Amsterdam, 1711, in-8; *Nouvelle Trigonométrie*, 1699, in-12; nouvelle édition, Paris, 1781, in-12, donnée par Audiérne, qui a fait du livre d'Ozanam un ouvrage entièrement neuf, etc. Voy. les *Mémoires* de Nicéron et le *Dictionnaire* de Chauffepié. On peut consulter aussi son *Eloge* par Fontenelle.

* OZANNE (Pierre), célèbre ingénieur-construteur de la marine, né à Brest le 5 décembre 1757,

et mort dans la même ville le 10 février 1815. Sa *Collection d'ornements pour les poupes et les proues des vaisseaux* est fort estimée. Il a donné avec son frère, Nicolas-Marie, né en 1728, mort à Paris le 5 janvier 1811, les *Vues perspectives des principaux ports et rades du royaume de France et de ses colonies*. On a de ce dernier un *Traité de la marine militaire*, qui contient 50 pl. représentant les vaisseaux de guerre et les manœuvres relatives aux combats ainsi qu'à l'attaque et à la défense des ports. — Jeanne-Françoise, leur sœur aînée, a gravé les *Vues de Dieppe et de Saint-Valeri*; celle du port de *Livourne*, d'après Vernet; et différentes *Vues des colonies françaises*. — On a de leur sœur cadette, Marie-Jeanne, une première *Vue du port de Livourne*, et le *Temps serein*, d'après Vernet; les *Relais flamands* et la *Ferme flamande*, d'après Wouwermans. Cette dernière mourut à Paris, le 16 février 1786. Voyez la *Notice* sur cette famille, en tête du *Catalogue d'objets d'arts des cabinets Ozanne et Coigny*, 1811, in-8.

* OZAROWSKI (Pierre d'ALCANTARA), seigneur polonais, né vers 1750, à Varsovie, se montra favorable aux projets de la Russie sur la Pologne, et eut une grande part à la conjuration formée en 1792 à Targowitz, pour le renversement de la constitution, acceptée l'année précédente par le roi Stanislas (voy. ce nom). Lors de l'insurrection des Polonais en avril 1794, enlevé du château royal, où une grave maladie le retenait au lit, il fut conduit en prison, au milieu des cris de mort de la populace, et condamné à être pendu avec plusieurs de ses complices, par une espèce de tribunal révolutionnaire. Cette sentence fut exécutée le 9 mai en présence d'une foule nombreuse.

* OZERETSKOUSKI (...), né vers 1750, mort le 28 février 1827 à 76 ans, membre de l'académie des sciences de Pétersbourg. On a de lui : un *Recueil d'extraits* des calendriers russes de 1775 à

1795, en 10 vol.; des *Mémoires sur les progrès des sciences en Russie*, de 1805 à 1810; des *Eléments d'histoire naturelle*, 1791, 7 vol.; un *Voyage aux lacs Ladoga et Onéga*, 1792; une *Description de Koly et d'Astrakan*, 1804; une *Description des lieux compris entre Pétersbourg et Staïr-Rouss*, 1808; un *Voyage au lac Vélouier*, 1817; des *Traductions* de Salluste; l'*Avis au peuple*, par Tissot; de l'*Histoire générale des pêches*, par Noël; et il a coopéré à la traduction de l'*Histoire naturelle* de Buffon, 1801-1807; il a fourni au *Dictionnaire de l'académie russe* toute la partie qui est relative à la médecine.

* OZÉROFF (Ladislas), célèbre auteur tragique russe, né le 29 septembre 1770 près de Tver, admis à 6 ans au corps des cadets, où ses études furent marquées par de brillants succès, il en sortit en 1788, avec le brevet de lieutenant. Sa conduite lui valut la première médaille d'or. Parvenu au grade de général-major, il entra dans les emplois civils et n'y réussit pas moins que dans les armes. Ayant obtenu sa retraite en 1808, il passa paisiblement sa vie dans la culture des lettres, et mourut en novembre 1816. Ozeroff est regardé comme le véritable créateur de la tragédie russe. Il s'affranchit de la servile imitation à laquelle s'étaient condamnés ses prédécesseurs, et créa un théâtre vraiment national. Ses principales pièces sont : *OEdipe à Athènes*, en 5 actes, 1804; *Fingal*, en 5 actes, 1805; *Dmitri*; *Donskoi*, en 5 actes, 1807. Cette pièce et la précédente ont été trad. en franç. par le comte de St.-Priest, dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*; *Polixène*, en 5 actes, 1809. Ozeroff a composé aussi quelques *Poésies lyriques*, et traduit la *Lettre d'Eloïse* par Colardeau. Ses *OEuvres complètes*, précédées d'une *Notice sur sa vie et ses ouvrages*, ont été publiées par le prince Viasemski, St.-Petersbourg, 1818, 2 vol. in-8.

OZIAS. Voy. AZARIAS.

OZUN-ASEMBEC. Voy. USUN CASSAN.

P

PAAS. Voy. PAS (Crispin de).

PAATS. Voy. PAETS.

PAAW (Pierre), né à Amsterdam en 1564, exerça la médecine avec succès. Sa réputation le fit nommer à une chaire de médecine à Leyde en 1589; et après s'être distingué dans l'exercice de son art, il mourut en 1617. Ses ouvrages roulent sur l'anatomie et la botanique. Les traités qu'il a donnés, plus exacts que ce qui avait paru jusqu'alors, ont été éclipsés par ceux qui sont venus après. On les estime pourtant encore. Les principaux sont : un *Commentaire* sur Vésale, en latin, Leyde, 1716, in-4; un *Traité de la peste*, en latin, Leyde, 1656, in-12; *Hortus lugduno-batavus*, 1629, in-8; *Anatomicae observationes*, Copenhague, 1637, in-8.

PAC-EUS. Voy. PACZ et PASS-ETS.

* PACARAU (Pierre), évêque constitutionnel, né en 1716 à Bordeaux, y fit d'excellentes études et

se rendit familiers, non-seulement le latin et le grec, mais encore l'hébreu, le syriaque et les principales langues modernes. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se voua à la prédication, et les succès qu'il obtint lui valurent un canonicat dans l'église métropolitaine de sa ville natale. Lorsque la révolution éclata, Pacarau applaudit aux changements qu'elle devait amener, et prêta le serment à la constitution civile. Nommé évêque métropolitain de la Gironde le 14 mars 1791, il occupa ce siège jusqu'à sa mort arrivée le 5 septembre 1797. On a de lui divers *Mémoires* en faveur de son chapitre; des *Réflexions sur le serment exigé du clergé*, et des *Considérations sur l'usure*. Il composait chaque année un Noël que l'on chantait à la cathédrale pendant la messe de minuit.

PACATIEN (Titus-Claudius-Marcus-Pacatianus), se souleva dans le midi des Gaules, sur la fin du

règne de l'empereur Philippe ; mais il fut défait et mis à mort, l'an 249, par les troupes qui avaient élevé Dèce à l'empire. Cet usurpateur n'est connu que par les médailles latines qu'on trouve de lui. Le P. Chamillart rapporta d'un voyage la première médaille connue de ce prince.

PACATUS. Voy. LATINUS.

PACAUD (Pierre), prêtre de l'Oratoire, né en Bretagne, mort en 1760, s'acquit de la réputation en prêchant. On a de lui des *Discours de piété*, en 3 vol. in-12, 1745 : ils furent d'abord approuvés ; mais ensuite on crut y voir des propositions jansénistes, et le gouvernement n'en permit le débit qu'après y avoir fait mettre trente-cinq cartons. Cette affaire est détaillée dans les *Nouvelles ecclésiastiques* du 26 juin 1745.

* PACCA (Barthélemy), cardinal, né à Bénévent le 23 décembre 1736, après avoir fait dans sa ville natale de bonnes études qu'il vint perfectionner à Rome, embrassa l'état ecclésiastique, et, jeune encore, rempli successivement les nonciatures de Cologne et de Lisbonne. Décoré de la pourpre, en 1801, par Pie VII, il fut nommé, peu de temps après, pro-secrétaire d'état. En 1808, il remplaça Consalvi (voy. ce nom), dans le poste alors si difficile de premier ministre. Le 6 septembre, arrêté sous prétexte qu'il cherchait à exciter une insurrection, le pape obtint de le garder près de lui. Lorsqu'un décret impérial eut dépouillé Pie VII (voy. ce nom) de ses états, Pacca concourut avec énergie à la protestation du saint Père contre cet acte sacrilège, et se décida sans peine à suivre l'illustre prisonnier en France ; mais arrivé à Grenoble, il fut séparé du souverain pontife, et conduit dans la forteresse de Fenestrelle où il passa trois ans et demi. Après la terrible catastrophe de Moscou, Napoléon revint à des sentiments plus raisonnables envers le chef de l'Eglise ; et le cardinal Pacca eut la permission de rejoindre Pie VII à Fontainebleau. Il eut part à l'acte du 24 mars 1815, par lequel ce pontife rétracta le concordat du 25 janvier précédent. De retour à Rome en 1814, et rétabli dans ses dignités, il avait repris le timon des affaires, lorsque, durant les cent-jours, l'approche de Murat força le saint Père de quitter Rome une seconde fois. Avant de s'éloigner, Pacca publia une énergique protestation contre ce nouvel abus de la force ; il avait d'ailleurs créé une junta d'état chargée des affaires du gouvernement pendant l'absence du souverain pontife, et pris toutes les mesures nécessaires pour assurer la tranquillité publique. Après un court séjour à Gènes, il revint à Rome avec le pape, qui continua de lui donner des marques de la confiance la plus absolue ; mais la place de premier ministre revint à Consalvi. En 1816 il fut nommé membre de la congrégation instituée pour entretenir des relations avec la Chine, et au mois de mars il se rendit à Vienne chargé d'une mission extraordinaire. Pacca, qui avait concouru au rétablissement des jésuites, qui eurent toujours en lui un protecteur éclairé et un ami généreux, prit une part active aux travaux de la congrégation chargée de présenter un nouveau plan d'études pour les universités, et de désigner les villes où

seraient établies les maisons d'éducation. En 1817 il fut nommé gouverneur de Rome, et en 1819 membre de la commission chargée d'examiner la situation financière des états de l'Eglise. Pourvu en 1821 de l'évêché de Porto et Rufica réunis, il vécut depuis éloigné des affaires. Doyen du sacré collège, évêque et légat de Velletri, il mourut à Rome le 17 avril 1844, à 88 ans. On a du cardinal Pacca des *Mémoires* traduits de l'ital. par l'abbé Jamet, 1852, 2 vol. in-8, et par L. Bellaguet, 1855 ; *Relation de voyage du pape Pie VII à Gènes, au printemps de 1815, etc.*, Orviete, 1855, in-8 ; *Nella solenne apertura dell' anno xliii, dell' accademia cattolica Discorso*, trad. en franç. par l'abbé A. Sionnet, sous ce titre : *Mémoires historiques du cardinal Pacca sur les affaires ecclésiastiques d'Allemagne et de Portugal*, 1844, in-8.

PACCORI (Ambroise), né de parents obscurs à Céaucé, dans le bas Maine, devint principal du collège de cette ville. Son caractère dur et sévère lui causa des désagréments qui l'obligèrent de se retirer en Anjou. Peu de temps après, le cardinal de Coislin, évêque d'Orléans, le chargea de son petit séminaire de Meung. Après la mort du prélat, il fut obligé de sortir du diocèse à raison de son opposition aux décrets de l'Eglise, opposition qui donna quelque soupçon sur l'orthodoxie du prélat qui l'avait employé ; mais on prétend que Paccori avait su lui cacher ses sentiments. Il vint alors à Paris, où il mourut en 1750, à l'âge d'environ 81 ans. Selon un usage assez commun parmi les disciples de l'évêque d'Ypres, il ne voulut pas recevoir le sacerdoce, quoiqu'il eût été élevé au diaconat. On a de lui un grand nombre de livres de piété. Les principaux sont : *Avis salutaires aux pères et aux mères pour bien élever leurs enfants* ; *Entretiens sur la sanctification des dimanches et des fêtes* ; *Règles chrétiennes pour faire saintement toutes ses actions* ; *Journée chrétienne*, qu'il ne faut pas confondre avec la *Journée du chrétien*, excellent livre de prières ; les *Regrets de l'abus du Pater* ; *Pensées chrétiennes* ; une édition augmentée des *Histoires choisies*, et une nouvelle édition des *Epîtres et Evangiles* en 4 vol., etc. Ces ouvrages eurent beaucoup de cours parmi les gens du parti, quoique écrits d'un style pesant et prolixe.

* PACHE (Jean-Nicolas), ministre de la guerre, et maire de Paris, était suisse d'origine et fils d'un portier du duc de Castries. Il reçut une éducation assez soignée ; et, lorsqu'il eut terminé ses études, il devint précepteur des enfants de ce seigneur, dont la protection lui fit obtenir un emploi lucratif dans les bureaux de la marine. Il fut ensuite intendant de la marine royale à Toulon, munitionnaire-général des vivres de la marine, et enfin contrôleur de la maison du roi sous le ministère de Necker. Pache, cédant à ses goûts d'indépendance, fit remise au roi de ses brevets de pension, montant à onze mille francs, et se retira en Suisse. La mort de sa femme le décida à revenir à Paris, peu de temps avant la révolution. Il se fit bientôt remarquer par l'exagération de ses principes démocratiques et par une espèce d'abnégation de lui-même qui semblait exclure l'idée de toute ambition,

et il acquit ainsi un grand crédit dans le parti républicain. Il se lia avec Brissot, puis avec Roland, alors ministre de l'intérieur, qui, écrasé sous le poids et la multiplicité des affaires, l'employa dans ses bureaux. Il passa ensuite dans ceux de Servan, ministre de la guerre, et plus tard, fut appelé à lui succéder. Son administration à laquelle Vincent, Ronsin, et quelques autres désorganisateurs, imprimèrent un mouvement aussi violent que désordonné, coûta plus cher à la France que l'invasion d'une armée ennemie. L'amour inconsidéré de la réforme, l'entraîna dans une foule d'actes vexatoires et de gaspillages qu'il eut le tort de tolérer. Il fut remplacé sur le rapport de Barrère (2 février 1795). Devenu par sa disgrâce, et malgré la douceur de son caractère, l'un des chefs des montagnards, il fut élu maire de Paris, et dès lors manqua peu d'occasions d'attaquer la Gironde dans le sein et hors de l'assemblée. Il ne prit aucune mesure pour protéger la Convention contre le mouvement du 31 mai, et quelques mois après parut comme témoin dans le procès des girondins, qu'il ne ménagea pas dans sa déposition. Comme il arrive toujours, les vainqueurs se divisèrent : Pache était dans les rangs des cordeliers. Lors de la conjuration d'Hébert qui amena la chute de cette faction, il fut arrêté par l'influence de Robespierre, et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Inquiété sous le directoire, au sujet de la conspiration de Babeuf, il publia trois *Mémoires* pour sa justification. Dégoûté du monde et des affaires, il se retira à Thym-le-Moutiers (Ardennes), où il vécut ignoré, et où il termina paisiblement son orageuse carrière sur la fin de 1825. M^{me} Roland le dépeint dans ses *Mémoires* comme un hypocrite, et cite de lui plusieurs traits d'ingratitude. Pache avait consacré de longues années à un grand travail de métaphysique, qui est resté dans les mains de son fils.

PACHECO (Jean de), marquis de Villena, grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques, fut ministre du roi Henri IV de Castille, et eut part aux révolutions qui agitérent le règne de ce prince faible et vicieux. (Voy. son article.) Il mourut le 11 octobre 1474.

* PACHO (Jean-Raymond), voyageur, né à Nice, en 1794, privé de ses parents, fut placé au collège de Tournon, où il s'appliqua par goût au dessin et à la botanique. En 1814, il se rendit à Nice pour y recueillir son patrimoine, visita l'Italie, séjourna à Turin et vint à Paris en 1816. Deux ans après, il partit pour Alexandrie d'Égypte, où son frère était établi. N'ayant pu, comme il en avait le projet, explorer cette contrée, il revint l'année suivante à Paris, et s'y occupa de peindre le portrait, et d'écrire pour les journaux littéraires. En 1820, il retourna en Égypte qu'il parcourut cette fois en partie, dessinant les monuments et recueillant les plantes de quelque intérêt. Bientôt il conçut l'idée de visiter la Cyrénaïque et la Marmarique, où, d'après les habitants des Oasis, il existait des monuments d'une beauté remarquable. Sa résolution fut décidée par l'arrivée du *Programme* de la société de géographie, qui proposait cette excursion difficile aux investi-

gations des voyageurs. Il partit d'Alexandrie avec M. Muller, jeune orientaliste, en novembre 1824, et il revint au mois de juillet suivant au Kaire, après avoir accompli heureusement son entreprise. Il ne tarda pas à se rendre à Paris pour faire part des résultats de son voyage à la société de géographie, et il obtint la couronne qu'il avait si bien méritée par son courage et sa persévérance. Il mourut au mois de février 1829. La *Relation de son voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque et les oasis d'Audjelah et de Maradeh* a été imprimée, Paris, 1827-29, gr. in-4, avec atlas in-fol. de 100 pl. L'ouvrage est précédé d'une intéressante *Notice* sur l'auteur, par La Renaudière. Pacho, nourri des grands modèles, avait un talent remarquable comme écrivain; tout s'anime sous sa plume, et sauf quelques écarts, on ne peut nier qu'il sait donner à son style du mouvement, de l'élégance, et de l'intérêt. Il a laissé manuscrit : *Tableau des tribus nomades, anciennes et modernes*.

PACHOME. Voy. PACOME.

PACHORUS. Voy. PACORUS.

PACHYMÈRE (Georges), historien distingué et un des premiers qui se soient occupés de l'histoire byzantine, naquit à Nicée en 1242, et se distingua de bonne heure par ses talents. Michel Paléologue l'emmena avec lui à Constantinople, lorsqu'il reprit cette ville sur les Français. Il parvint aux premières dignités de l'Eglise et de l'état, et mourut vers 1310. Nous avons de lui une *Histoire d'Orient*, qui commence à l'an 1258 et finit à l'an 1308. Cet ouvrage est estimable. L'historien a été non-seulement témoin des affaires dont il parle, mais il y a eu très-grande part. Son style est à la vérité obscur, pesant et chargé de digressions; mais il est plus sincère que les autres historiens grecs. Son ouvrage est une suite de l'histoire d'Orient par Acropolite. Le père Poussines, jésuite, le donna au public en 1666 et 1669, à Rome, 2 vol. in-fol., avec une traduction latine et de savantes notes. Le président Cousin l'a traduit en français. Quelques-uns le font auteur d'une *Paraphrase* des ouvrages faussement attribués à saint Denys l'Aréopagite. Le P. Cordier l'a insérée avec les *Scolies* de saint Maxime, dans l'édition qu'il a donnée de saint Denys. On trouve dans le recueil d'Allatius, Rome, 1631 et 1639, in-4, un *Traité sur la procession du Saint-Esprit*, de Pachymère, qui, quoique schismatique, dit que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Pachymère forma plusieurs élèves, parmi lesquels on cite Manuel Philé.

* PACIAUDI (Paul-Marie), laborieux antiquaire, né à Turin en 1710, entra, vers 1750, dans l'ordre des théatins. Etant professeur de philosophie à Gènes, il expliqua l'un des premiers en Italie le système de Newton. Il se fit une réputation comme prédicateur, remplit les premières dignités de son ordre, fut, en 1761, nommé bibliothécaire du duc de Parme, et mourut dans cette ville, le 2 février 1783. Ses principaux ouvrages sont : *De cultu S. Joannis-Bapt. antiquitates christianæ*, Rome, 1750, in-4; *De sacris christianorum balneis*, Rome, 2^e édit., 1758, in-4; *De athletarum cubistes in palaestra Græcorum commentarius*, Rome, 1756,

in-4; *Monumenta peloponesiaca commentariis explicata*, 1761, 2 vol. in-4, fig.; *Memorie de gran maestri dell' ordine gerosolimitano*, Parme, 1780, 3 vol. in-4, fig. Ces trois volumes contiennent les vies des fondateurs et des dix premiers grands-maitres de l'ordre de Malte, dont Paciaudi était historiographe. *De libris eroticis antiquorum*. Cette savante dissertation, insérée dans l'édition de Longus de Bodoni, a paru séparément, Leipsig, 1805, in-8, fig. *Lettres au comte de Caylus*, Paris, 1802, in-8, avec une notice sur Paciaudi, par Serieys. On trouve la liste complète de ses écrits dans l'*Histoire littéraire* des théatins par le père Vezzosi. On peut consulter aussi son *Eloge* par Dacier dans le *Recueil* de l'acad. des inscriptions, dont le P. Paciaudi était associé, ainsi que des principales académies de l'Europe.

PACIEN (saint), évêque de Barcelonne, florissait sous le règne de Valens. Il mourut, vers l'an 590, sous celui de Théodose, après avoir gouverné saintement son troupeau, et s'être distingué par ses vertus, son savoir et son éloquence. Il nous reste de lui : trois *Lettres* au donatiste Sympronien, dans la première desquelles on trouve ces paroles si connues : CHRÉTIEN est mon nom, et CATHOLIQUE mon surnom ; une *Exhortation à la pénitence* ; un *Discours sur le baptême*. Son latin est pur et élégant, ses raisonnements justes, ses pensées nobles. L'auteur sait à la fois inspirer la vertu et détourner du vice. Ses ouvrages ont été mis au jour par Jean du Tillet, à Paris, en 1558, in-4. On les trouve aussi dans la *Bibliothèque des Pères* et dans le second tome des *Conciles* d'Espagne par le cardinal d'Aguirre, Rome, 1694. Saint Pacien, avant de s'attacher au service de l'Eglise, avait été marié et avait eu un fils nommé *Dexter*. (Voy. ce nom.)

** PACIFICO, religieux franciscain ou cordelier, né dans le x^e siècle à Navarre, se fit une grande réputation en Italie comme prédicateur. Wadding (voy. ce nom) en fait mention dans ses *Scriptores ordinis minorum*, mais n'indique point la date de sa mort. Il est auteur d'un *Traité de la science des confesseurs*, plus connu sous le titre de *Summa Pacifica*, qui fut imprimé pour la 1^{re} fois à Milan, par Philippe de Lavagnia, 1479, in-8. L'ouvrage revu par le P. Fr. Tarvisini, religieux carme, a été réimprimé à Venise, en 1574 et 1580.

PACIFICUS MAXIMUS, né à Ascoli, d'une famille noble, l'an 1400, vécut un siècle. Ses poésies latines ont été imprimées sous le titre d'*Hecatelegium sive Elegiæ nonnullæ jocosæ et festivæ; laudes summorum virorum, urbium et locorum; invectivæ in quosdam; laudes patriæ Asculanæ et alia quædam jucunda et docta*, Florence, 1489, in-4, édition très-rare, réimprimée à Bologne, 1525, in-8; et avec ses autres ouvrages, Parme, 1691, in-4. On a retranché les vers licencieux dans cette dernière édition. La maladie honteuse est si bien décrite dans ses poésies, qu'on ne peut révoquer en doute que ce poison n'ait infecté l'Europe avant le voyage de Christophe Colomb en Amérique, en 1495, puisque notre auteur en fait mention dans un ouvrage imprimé en 1489. (Voy. ASTRUC.) Pacificus a beaucoup écrit contre Politien, et a donné

une édition du poème de Lucrèce. Cet écrivain mourut à Fano.

* PACIFIQUE DE PROVINS (le P.), missionnaire capucin que l'on croit né dans la ville dont il porte le nom, fut envoyé en 1622 dans le Levant. Après avoir parcouru différentes régions, il revint en Italie, qu'il quitta bientôt pour se rendre à Alep, d'où il passa en Perse. Chah-Abba lui permit d'établir des couvents de son ordre à Isphahan et à Bagdad, et lui donna des lettres pour Louis XIII, qu'il remit à ce prince au camp d'Alais. Envoyé dans les Antilles françaises comme supérieur-préfet des missions de son ordre en Amérique, il revint à Paris, où il mourut en 1635. On a de lui : *Lettre sur l'étrange mort du grand Turc, empereur de Constantinople* (Osman I), Paris, 1622, in-12 : *Le Voyage de Perse, contenant des remarques particulières de la Terre-Sainte et le testament de Mahomet*, Paris, 1651, in-4; 1642, in-12. La description des lieux saints occupe la plus grande partie du livre. *Relation ou Description des îles Saint-Christophe et de la Guadeloupe*, ibid., 1648, in-12. La *Bibliothèque des capucins* lui attribue une *Apologie de Raimond Lulle*, Paris, 1645, in-12.

PACIUS (Jules), chevalier de Saint-Marc, né à Vicence en 1550, composa un *Traité d'arithmétique* dès l'âge de 15 ans. Son humeur inquiète, et plus encore son attachement aux erreurs de Luther, l'ayant brouillé avec son évêque, il quitta sa patrie, enseigna la philosophie à Heidelberg, et le droit dans une multitude de villes que sa légèreté naturelle lui faisait quitter les unes pour les autres. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de droit. Les principaux sont : *De Contractibus*, in-fol.; *Epitome juris*, in-fol.; *De jure maris Adriatici*, Francfort, 1669, in-8 : *In Decretales libri V*, in-8. Pacius mourut dans ses erreurs à Valence en 1655, à 85 ans. Peiresce, qui avait été son disciple, tenta en vain de le ramener à la religion catholique.

PACOME (saint), né dans la haute Thébàide, vers l'an 292, de parents idolâtres, porta les armes dès l'âge de 20 ans. Les vertus des chrétiens le touchèrent, et dès que la guerre fut finie, il reçut le baptême. Il y avait alors dans la Thébàide un saint solitaire, nommé *Palémon* ; il se mit sous sa discipline. Le disciple fit des progrès si rapides dans la vertu sous cet excellent maître, qu'il devint lui-même chef du monastère de Tabenne sur le bord du Nil. Ses austérités et ses lumières se répandirent au loin; les solitaires accoururent en grand nombre. La haute Thébàide fut bientôt peuplée de monastères qui reconnurent ce saint homme pour leur fondateur. Ses disciples étaient dispersés dans différentes maisons composées de 50 à 40 moines. Il fallait autant de maisons pour former un monastère, de façon que chaque monastère comprenait depuis 12 jusqu'à 1600 cénobites. Ils s'assemblaient tous les dimanches dans l'oratoire commun de tous les monastères. Chaque monastère avait un abbé, chaque maison un supérieur, et chaque dizaine de moines un doyen. Tous ces différents membres reconnaissaient un même chef, et s'assemblaient avec lui pour célébrer la fête de Pâques, quelquefois jusqu'au nombre de 5000. La sœur de saint

Pacôme, touchée des exemples de son frère, fonda elle-même un monastère de filles, de l'autre côté du Nil, gouverné par la règle que son frère avait donnée à ses moines. Le saint solitaire, affligé d'un mal contagieux qui avait désolé son monastère, mourut en 548. Nous avons de lui : une *Règle*, dont saint Jérôme a donné une traduction latine que nous avons encore ; onze *Lettres*, imprimées dans le recueil de Benoît d'Aniane. Un ancien auteur grec a écrit la *Vie* de cet illustre patriarche ; Denys le Petit l'a traduite en latin, et Arnould d'Andilly l'a mise en français. On la trouve parmi celles des *Pères du désert*.

PACONIUS (Agrippinus), sénateur romain, enlevé sous Néron dans la disgrâce de Soranus et de Trébée, était un philosophe stoïcien, qui avait l'indifférence affectée de sa secte. Lorsqu'on lui eut annoncé que le sénat l'avait banni d'Italie et qu'on lui avait laissé ses biens : *Allons*, dit-il froidement, *allons dîner à Aricia*. — Tibère avait fait mourir son père, Marcus Paconius, parce qu'il avait déplu à un nain, dont ce prince bateleur se servait dans ses divertissements.

PACORI. Voy. PACORI.

PACORUS, fils d'Orôdes, roi des Parthes, neveu de Mithridate, se signala par la défaite de Crassus, dont il tailla l'armée en pièces, l'an 55 avant J.-C. Il prit le parti de Pompée, et se déclara pour les meurtriers de César. Après avoir ravagé la Syrie et la Judée, Ventidius marcha contre lui, et lui ôta la victoire et la vie, l'an 59 avant J.-C. — Il ne faut pas le confondre avec PACORS, roi des Parthes et ami de Décébale, roi des Daces. Il mourut l'an 107 de J.-C.

PACUVIUS (Marcus), neveu d'Ennius, né à Brindes l'an 218 avant J.-C. se distingua dans la poésie et dans la peinture ; il publia diverses pièces de théâtre, dont la plus applaudie fut celle d'*Oreste*. Son style n'a ni élégance ni pureté. Il nous reste de lui quelques fragments, qu'on trouve dans le *Corpus poetarum latinorum* de Maittaire et dans le 45 vol. du *théâtre complet des Latins* par M. Leveé. Ce poète mourut à Tarente, âgé de plus de 90 ans, l'an 154 avant J.-C.

PACS ou PAS (Richard), *Pacæus*, doyen de Saint-Paul de Londres, fut employé par Henri VIII dans plusieurs négociations importantes. Volsey, jaloux de son crédit, le lui fit perdre par de faux rapports, et Pacs eut la faiblesse d'en mourir de chagrin en 1552. Il était lié avec Erasme et avec d'autres savants de son siècle. On a de lui : des *Lettres* : *De fructu scientiarum*, 1517, in-4 ; un traité *De lapsu hebraicorum interpretum*, et d'autres ouvrages.

PADOUAN (Louis Lion), surnommé *le Peintre*, natif de Padoue, mort en 1606, âgé de 75 ans, sous le pontificat de Paul V, a excellé dans le portrait. Il eut un fils qui se faisait pareillement appeler le Padouan, quoique né à Rome, où il mourut l'an 1626, âgé de 52 ans. Celui-ci excella aussi dans le portrait, et fit en outre plusieurs morceaux d'histoire pour des églises. On a souvent confondu le père et le fils, et l'un et l'autre avec les Padouans dont nous allons parler.

PADOUANS (Jean del CAVINO et Alexandre BASAXO, surnommé les), très-habiles graveurs sur acier, qui ont contrefait les plus belles médailles antiques avec tant d'art, que les connaisseurs sont souvent en peine de les distinguer des véritables. Ils ont donné à celles de ces artistes le nom de *Padouanes*. Les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève en possédaient presque tous les coins, que le père du Molinet a fait graver très-exactement en cinq planches, dans sa *Description du cabinet de la bibliothèque de Sainte-Geneviève*, Paris, 1692, in-fol. On y voit entre autres le médaillon qui représente les têtes accolées de ces deux graveurs. Ils vivaient dans le xvi^e siècle.

** PAER (Ferdinand), célèbre compositeur, né en 1772 à Parme, y reçut dès sa plus tendre enfance des leçons des meilleurs maîtres, et fit, à 15 ans, jouer à Venise un opéra, qui eut le plus grand succès. Après y avoir achevé son éducation musicale, il visita les principales villes d'Italie, ajoutant partout à sa réputation par de nouvelles œuvres. De retour à Parme, où il fut accueilli par le grand-duc, son parrain, il employa ses loisirs à la culture des lettres et de la poésie, persuadé que, sans cette connaissance, on ne fait que de la *musique mécanique*. Appelé en 1793 à la cour de Vienne, il y composa plusieurs opéras, qui ne tardèrent pas de le faire connaître de toute l'Allemagne. En 1801, il succéda à Naumann (voy. ce nom), dans la place de maître de chapelle de l'électeur de Saxe. Napoléon ayant eu l'occasion de l'entendre à Dresde en 1806, lui fit des propositions qui le décidèrent à venir à Paris, où il s'établit définitivement. A la restauration, il perdit les emplois qu'il avait à la cour impériale ; mais son talent lui restait, et bientôt nommé directeur de la musique particulière du roi, il dirigea le théâtre italien de 1825 à 1828, époque où il fut remplacé par Rossini. Dès lors, il passa sa vie au milieu d'amis, qu'il devait autant à son caractère qu'à sa réputation, et mourut le 4 mai 1839. Spontini lui a succédé à l'institut, où il avait remplacé Catel. On a de lui un grand nombre d'opéras, dont les principaux sont : *Sargines* ; la *Griselda* ; *Camille* ; l'*Agnese* ; *Didon* ; le *Maître de chapelle*, etc. Paër avait été l'un des premiers maîtres du célèbre Paganini (voy. ce nom).

PAETZ ou PAATS (Adrien van), *Paetius* ou *Patius*, Hollandais, avait pour les négociations des talents dont il donna des preuves en Espagne, où il fut envoyé par les états-généraux en 1675. Bayle en fait un grand éloge ; il le qualifie de grand philosophe, grand théologien, grand jurisconsulte, etc. Ceux qui ont lu les productions de Paatz sont bien éloignés d'en croire Bayle sur sa parole ; ils ne sont pas surpris de ces éloges, lorsqu'ils savent que ce Paetz avait fondé l'*Ecole illustre* pour Bayle et Jurieu, et que ce même Paetz était, ainsi que Bayle, un partisan zélé de la tolérance. Il mourut en 1683, à 55 ans. On a de lui une *Lettre* qui parut en 1683, sur les derniers troubles d'Angleterre, où il est parlé de la tolérance de ceux qui ne suivent pas la religion dominante. Il n'y a ni justesse ni solidité dans les raisonnements de van Paetz, et l'analyse

que Bayle en a donnée (*Nouv. de la rép. des lett.*, 1685, p. 1082), suffit pour en montrer la faiblesse. On trouve aussi plusieurs de ses *Lettres* dans le recueil intitulé : *Præstantium ac eruditorum virorum epistolæ*, Amsterdam, 1704, in-fol.

PAEZ (François-Alvar), *Alvarus-Pelagius*, théologien portugais, se fit cordelier en 1504, et devint pénitencier du pape Jean XXII. Ce pontife lui donna l'évêché de Coron, puis celui de Sylves, et la qualité de nonce en Portugal. On a de lui : une *Somme de théologie*; l'*Apologie de Jean XXII*, Ulm, 1474; Lyon, 1517; Venise, 1560, in-fol; un traité *De planctu Ecclesiæ*, etc. Ce savant évêque mourut à Séville en 1552. Il joignait à beaucoup d'érudition un esprit doux et insinuant.

PAEZ (Balthasar), docteur en théologie de l'ordre de la Trinité, natif de Lisbonne, mort dans sa patrie en 1658, était pieux et savant. On a de lui des *Sermons* et des *Commentaires* sur l'Épître de saint Jacques, sur les deux cantiques de Moïse, etc., Paris, 1651, 2 vol. in-fol.

PAGAN (Pierre), *Paganus*, en allemand Heide, poète de Wanfrid dans la Basse-Hesse, fut professeur en poésie et en histoire à Marburg, et mourut à Wanfrid le 29 mai 1576. On a de lui : plusieurs *Pièces de Poésies*, qui se ressentent de l'humeur enjouée de l'auteur; *Præxis metrica*: l'*Histoire des Horaces et des Curiaques*, en vers latins. Ce morceau prouve plus de facilité que de véritables talents pour la poésie; ce n'est pas un poème, c'est une histoire en vers.

PAGAN (Blaise-François, comte de), né d'une famille noble d'Avignon, en 1604. A peine avait-il 12 ans, qu'il commença à porter les armes; il montra une valeur au-dessus de son âge. Au passage des Alpes et aux barricades de Suze, il entreprit, à la tête des enfants perdus, d'arriver le premier à l'attaque par un chemin particulier. Ayant gagné le haut d'une montagne escarpée qui aboutissait à la place, il se laissa glisser le long de cette montagne en disant : *Voici le chemin de la gloire*. Ses compagnons le suivirent, et forcèrent les barricades. Louis XIII, charmé de cette action héroïque, la raconta avec beaucoup de complaisance au duc de Savoie, en présence de la cour. Ce monarque le nomma maréchal-de-camp, et l'envoya servir en Portugal, l'an 1642. Cette même année, il devint entièrement aveugle, à l'âge de 58 ans. Un coup de mousquet lui avait fait perdre l'œil gauche au siège de Montauban, et une maladie lui enleva l'autre. Les mathématiques avaient toujours eu beaucoup d'attrait pour lui : il s'y consacra avec plus d'ardeur que jamais, et se fit un nom parmi les ingénieurs et parmi les astronomes, et même parmi les astrologues; car il donnait dans l'astrologie judiciaire. Il mourut à Paris le 18 novembre 1665, âgé de 61 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Traité des fortifications*, imprimé en 1645. Cet ouvrage passa pour le meilleur qu'on eût publié jusques alors sur cette matière. Ses principes furent détruits par le célèbre Vauban, qui prouva qu'il avait le défaut de rendre les flancs trop courts, trop étroits et trop serrés. *Théorèmes géométriques*, 1651; *Théorie des planètes*, 1667; *Tables astronomiques*, 1658; une *Relation*

historique de la rivière des Amazones, in-8; elle est curieuse et n'est pas commune.

* PAGANEL (Pierre), conventionnel, né en 1745, à Villeneuve-d'Agenois, embrassa l'état ecclésiastique, et suivit avec succès la carrière de l'enseignement. Après douze ans de professorat, il obtint une pension, et fut nommé à la cure de Noailiac. En 1789, il se rangea du parti des novateurs, obtint en 1790 la place de procureur syndic du district de Villeneuve, et l'année suivante, fut élu député à l'Assemblée Législative. Au 10 août il s'offrit pour faire partie de la députation que l'Assemblée envoyait au devant de Louis XVI, afin de protéger la famille royale contre les fureurs de la populace, et dans cette occasion donna des preuves de fermeté. Réelu à la Convention, il demanda que le jugement du roi fût laissé aux tribunaux; sa demande n'ayant point été accueillie, il vota la mort avec le sursis jusqu'à la paix. Il remplit les missions dont il fut chargé dans divers départements avec une si grande modération, qu'il fut rappelé par le comité de salut public. Cité devant le comité présidé par Robespierre, il se défendit avec énergie, et lui dit entre autres choses... « On aurait dû te rapporter que partout j'ai protégé la liberté des cultes, » rendu les églises aux catholiques, et les temples » aux protestants. » « Tu n'es donc pas un contre-révolutionnaire, toi...! » répondit Robespierre, et il déchira les pièces de la procédure. Rentré à la Convention, Paganel fut chargé de surveiller la fabrication des armes, dans les manufactures de Tulle, de Bergerac et de Bayonne. Sa mission remplie, il revint encore à Paris, où il fit adopter de sages règlements pour l'hôtel des Invalides et la maison de Saint-Lazare. Sous le directoire, il fut successivement nommé chef du contentieux et secrétaire-général du ministère des affaires étrangères. Plus tard, il eut l'emploi de chef de division à la grande chancellerie de la Légion-d'honneur. En 1816, obligé de sortir de France comme régicide, il se réfugia dans la Belgique, et mourut à Bruxelles le 20 novembre 1826, âgé de plus de 80 ans. Paganel a laissé : *Essai historique et critique sur la révolution française*, Paris, 1810, 5^e éd., 1816, 5 vol. in-8. On y remarque parfois la partialité d'un ancien républicain; *Les animaux parlants*, de Casti, trad. en prose, 5 vol. in-12; *Mémoire sur l'ancienneté du globe*; *Mémoire sur les causes de la durée de l'empire des Chinois*. Paganel était membre de la société philotechnique, de celle des antiquaires de France, etc.

** PAGANINI (Nicolas), le plus étonnant des violonistes, né en 1784 à Gènes, apprit de son père les premiers éléments de la musique, et ne tarda pas à montrer un talent précoce sur l'instrument qui devait l'illustrer. A peine dans sa huitième année, il jouait trois fois la semaine à l'Eglise, et se faisait entendre dans les salons. Avant cette époque il avait, dit-on, composé une sonate qui s'est perdue avec quelques *Œuvres* de son enfance. Placé sous la direction de Paër (*roy. ce nom*), alors chef du conservatoire à Parme, celui-ci, frappé de ses dispositions, le recommanda vivement à son ancien maître Giretti, qui lui enseigna les règles

du contre-point, et l'initia lui-même dans les autres secrets de la composition. Après avoir dirigé quelque temps l'orchestre de la sœur de Napoléon à Lucques, cédant à son goût pour les voyages, depuis 1815 il parcourut l'Europe, sans pouvoir se fixer nulle part. Il se fit d'abord entendre dans les principales villes d'Italie, à Milan, à Turin, à Rome, à Naples, et se rendit en 1828 à Vienne, où il fut accueilli avec enthousiasme. Le souvenir de son passage dans cette ville a été consacré par une médaille. De Vienne il alla dans toutes les capitales de l'Allemagne, recevant partout l'accueil le plus distingué. Ce ne fut qu'en 1851 qu'il vint à Paris, où il était impatiemment attendu par les *dilettanti*. Il y donna quinze concerts très-suivis, et dont l'effet fut d'accroître encore sa réputation déjà si grande. Il alla ensuite recueillir à Londres de nouveaux applaudissements, et revint à Paris en 1853; mais cette fois, par une inconcevable bizarrerie, il refusa de se faire entendre, malgré les instances de ses admirateurs. Sa santé déjà chancelante l'obligea de retourner en Italie, et il y mourut le 27 mai 1840. Son testament, publié par les journaux, contient des dispositions singulières. Il existe plusieurs *notices* sur ce grand musicien.

* PAGANO (Francesco-Mario), jurisconsulte, né en 1748 à Brienza dans la province de Salerne, se fit recevoir avocat à Naples, où son éloquence lui eut bientôt acquis une réputation. Nommé professeur de droit à l'université, il fut chargé de rédiger un plan de réforme de la procédure criminelle, et publia sur ce sujet un ouvrage qui fut cité comme le complément du *Traité* de Beccaria (*voy.* ce nom). Ses *Essais politiques*, dans lesquels, en examinant l'origine des sociétés, il en sape les véritables bases donnèrent lieu à des poursuites contre l'auteur. Mis en prison, il fut relâché au bout de quelques mois; mais il perdit ses places de professeur et de magistrat, et il lui fut défendu de reparaitre au barreau. Retiré à Rome, puis à Milan, il revint à Naples à la suite de l'armée française en 1799 (*voy.* CHAMPIONET), et contribua de tout son pouvoir à l'établissement de l'éphémère république de Parthenope. Il en devint un des législateurs, et voulut ensuite la défendre contre le cardinal Ruffo. Quoique compris dans la capitulation, il fut condamné à mort le 6 octobre 1800, avec plusieurs de ses collègues. On a de lui : *Essame politico della legislazione romana*, Naples, 1768, in-8; *Considerazioni sul processo criminale*, trad. en franç. par Hillerin, 1789, in-8; *Saggi politici di principi, progressi e decadenza delle società*, Naples, 1785-1792, 5 vol. in-8; *Saggio del gusto et delle arti belle. Discorso sulla natura e l'origine della poesia*, etc.

* PAGANUCCI (Jean), de Lyon, mort en 1797, est l'auteur du *Manuel historique et politique des négociants*, 1762, 5 vol. in-8, ouvrage qui eut un succès mérité.

PAGENSTECHER (Alexandre-Arnold), né à Brême dans la basse Saxe, sur la fin du xviii^e siècle, mort vers 1750, abusa de la jurisprudence pour publier des traités burlesques et obscènes, dont nous ne ferons pas l'énumération.

* PAGES (Pierre-Marie-François, vicomte de),

voyageur, né à Toulouse en 1748, entra dans la marine à 19 ans et forma le projet de visiter les mers de l'Inde, en s'y rendant par l'ouest, afin de découvrir le passage du nord. Conduit par son service à Saint-Domingue, il y fit les préparatifs de cette longue excursion qu'il commença en 1767, par la visite de la Louisiane, et ne reentra en France que le 8 décembre 1771. Deux ans après il fut désigné pour faire partie de l'infructueuse expédition aux Terres Australes, sous le commandement de Kerguelen contre lequel, à son retour, il porta des plaintes qui ne furent que trop écoutées. (*Voy.* KERGUELEN.) Il partit ensuite de Hollande sur un vaisseau armé pour la pêche de la baleine au Spitzberg. Il fut employé dans la guerre d'Amérique, terminée par la paix de 1785, et se retira dans une habitation qu'il possédait à Saint-Domingue. Il y fut massacré en 1795 dans une révolte des nègres. Pages était capitaine de vaisseau, correspondant de l'académie des sciences, etc. On lui doit : *Voyage autour du monde et vers les deux pôles par terre et par mer pendant les années 1767-1776*, Paris, 1782, 2 vol. in-8 avec cartes et fig., rempli de détails intéressants.

* PAGES (François-Xavier), compilateur et romancier infatigable, né à Aurillac en 1745, se fit recevoir avocat, et vint à Paris, peu de temps avant la révolution. Dans l'espérance de s'avancer rapidement, il en embrassa les principes; mais privé de sa fortune par la marche des événements, il fut obligé de se faire une ressource de sa plume, et mourut en 1802 dans l'obscurité. On se dispensera de citer ici ses *Romans*, dont aucun ne lui a survécu. Ses autres productions ne valent guère mieux. Cependant il faut distinguer dans le nombre : *l'Histoire secrète de la révolution française*, 1796-1801, 6 vol. in-8; *l'Histoire du consulat*, 1805, 5 vol. in-8; *Cours d'études encyclopédiques*, 1799, 6 vol. in-8. Autant de compilations médiocres où l'on trouve de temps en temps des choses utiles.

PAGET (lord Guillaume), né à Londres dans la fin du xvi^e siècle, fils d'un simple huissier, s'éleva par son mérite aux premières charges. Il devint clerc du cachet du roi Henri VIII, ensuite clerc du conseil et du sceau-privé, et peu de temps après clerc ou greffier au parlement. Il se conduisit dans ces divers emplois avec une prudence consommée. Henri VIII l'employa en France en qualité d'ambassadeur, et le fit à son retour chevalier secrétaire d'état, et l'un des exécuteurs de son testament. Après la mort de ce prince, Paget fut membre du conseil privé d'Edouard VI, puis envoyé ambassadeur à l'empereur Charles-Quint, pour demander des secours contre les Ecossais et les Français. De retour, il fut élevé à de nouvelles dignités; mais sa faveur auprès d'Edouard ne se soutint pas. Il fut enveloppé dans la disgrâce du duc de Sommerset, et renfermé dans la tour de Londres. On l'obligea en même temps de se démettre de toutes ses charges, et on le condamna à 6000 livres sterling d'amende. Paget fut rétabli dans ses emplois à l'avènement de la reine Marie à la couronne, et mourut en 1564, la 6^e année du règne d'Elisabeth.

PAGGI (Jean-Baptiste), peintre et graveur, né à

Gènes en 1554, mourut dans la même ville en 1627. Son père, noble Génois, voulant détruire la passion de son fils pour la peinture, lui fit étudier les mathématiques, et employa les menaces, mais ce fut inutilement : il fallut céder à son inclination. Paggi avait appris de lui-même le dessin. Il n'avait pas encore essayé de mélanger des couleurs, lorsqu'il se trouva chez un peintre qui faisait très-mal un portrait. Le jeune homme prit le pinceau, et, conduit par l'instinct de la nature, il peignit le portrait et le fit très-ressemblant. Il se mit depuis dans l'école du Cangiage. Il s'est aussi occupé à graver des planches de cuivre, et à écrire sur la peinture un ouvrage intitulé : *Definizione e divisione della pittura*, in-fol.

PAGI (Antoine), cordelier, naquit à Rognes en Provence, l'an 1624. Après avoir achevé son cours de philosophie et de théologie, il prêcha quelque temps avec succès. Ses talents lui méritèrent les premiers emplois de son ordre. Il fut quatre fois provincial, et les occupations de sa place ne l'empêchèrent pas de s'appliquer avec ardeur à l'étude de la chronologie et de l'histoire ecclésiastique. Il entreprit l'examen des *Annales* de Baronius. Le livre de cet illustre cardinal, quoique le plus étendu qu'on eût alors sur cette matière, offrait une infinité de méprises, et il était difficile de les éviter dans un temps où la saine critique était encore au berceau. Le P. Pagi les aperçut, et entreprit de les réformer année par année. Il fit paraître le 1^{er} tome de sa *critique* à Paris en 1689, in-fol. Les 5 autres n'ont vu le jour qu'après sa mort, à Genève en 1705, par les soins de son neveu François Pagi. Cet ouvrage important a été réimprimé dans la même ville en 1727. On y voit un savant profond, un critique sage, un écrivain d'un esprit net et solide, un homme doux et modéré. Cette critique est d'une utilité infinie ; elle va jusqu'à l'an 1198 où finit Baronius. L'abbé de Longuerue avait beaucoup aidé l'auteur de ce grand ouvrage, « qui, » dit un bibliographe moderne, a été regardé » comme un accompagnement si nécessaire pour » les *Annales* de Baronius, que les Italiens ont » donné une édition de ces *Annales* où sont fon- » dues les observations de son critique ; ce qui n'ôte » rien au mérite de ce savant cardinal, dans l'en- » treprise immense duquel il n'est pas étonnant » qu'il se soit glissé bien des inexactitudes. » Le P. Pagi finit ses jours à Aix en 1695. Ses mœurs douces le faisaient autant aimer que son savoir profond le faisait estimer.

PAGI (François), neveu du précédent et cordelier comme lui, naquit à Lambesc en 1634. Il hérita du goût de son oncle pour l'histoire, et le soulagéa dans la critique des *Annales* de Baronius. Il mourut le 21 janvier 1721, à 67 ans, après avoir été élevé aux charges de son ordre. On a de lui une histoire des papes, sous ce titre, *Breviarium historico-chronologico-criticum, illustriora pontificum romanorum gesta... complectens*, en 4 vol. in-4, dont le 1^{er} parut en 1717, et le dernier a été publié en 1747, par le P. Antoine PAGI, son neveu, qui a continué cet ouvrage et donné le tome 3 en 1748 et le tome 6 en 1755. L'auteur est exact

dans ses recherches et assez pur dans son style.

PAGI (l'abbé), ex-jésuite, prévôt de Cavaillon, né vers 1690, à Martigues en Provence, était neveu du P. François Pagi. Il est auteur de l'*Histoire de Cyrus le Jeune*, publiée à Paris en 1756, in-12. C'était un homme plein d'esprit et d'imagination, mais d'une imagination qui le maîtrisait souvent. Son *Histoire de Cyrus* n'est pas modelée sur les anciens. Le style en est ampoulé, diffus, romanesque et très-souvent négligé. On a encore de lui : *Histoire des révolutions des Pays-Bas*, 2 vol. in-12.

PAGNIN. Voy. SANCTÈS.

* PAGNINI (Luc-Antoine), littérateur italien, né à Pistoie en 1757, entra dans l'ordre des carmes à Mantoue, et obtint des succès distingués dans l'enseignement de la philosophie et de la rhétorique ; il fut en 1806, agrégé à l'université de Pise en qualité de professeur d'humanités et ensuite de lettres latines. L'évêque de Pistoie le nomma chanoine de sa cathédrale en 1815. Pagnini mourut en 1814, à 77 ans, dans de grands sentiments de piété. On a de lui de bonnes Traductions italiennes de *Théocrite*, *Bion* et *Moschus*, Parme, 1780, 2 vol. in-4 ; d'*Hésiode*, d'*Anacréon*, de *Callimaque*, d'*Epictète*, d'*Horace* : cette dernière obtint le prix de poésie de l'académie della Crusca ; des *Epigrammes* grecques, latines et italiennes, qui joignent à l'élégance de Pétrarque le sel de Martial ; plusieurs *Discours* estimés en italien et en latin, etc. Le *Magasin encyclopédique* de janvier 1815 contient un extrait de l'*Eloge* de Pagnini, écrit en latin par Xav. Ciampi, avec la liste de tous ses ouvrages.

PAIGE (Jean le), procureur-général des pré-moîtres, puis curé de Nantouillet, mort vers 1650, est auteur de *Bibliotheca præmonstratensis ordinis*, Paris, 1655, in-fol. Ouvrage où, au milieu de beaucoup de recherches, se sont glissées plusieurs inexactitudes, qui auraient été réparées si les malheurs des temps n'avaient mis obstacle à la publication d'une nouvelle édition.

* PAIGE (André-René le), né au Mans vers 1699, et chanoine de cette ville, où il mourut le 2 juillet 1781, a publié : *Dictionnaire topographique, historique, généalogique et bibliographique de la province et du diocèse du Maine*, 1777, 2 vol. in-8. Ce livre a beaucoup perdu de son utilité depuis la publication de l'ouvrage sur la même province par Pesche, mort juge de paix à Morteau (Doubs) en 1847.

* PAIGE (Thomas le), dominicain, né en 1597, dans la Lorraine, se fit un nom par ses talents pour la chaire. Il avait la composition facile, une voix sonore, une figure pleine de dignité, et l'action grave et véhémence. Paris voulut l'entendre, les plus grandes villes de province suivirent cet exemple, et partout il obtint des succès. Il mourut en 1658 après avoir rempli 56 ans son honorable ministère. Ses ouvrages sont : les *Oraisons funèbres de Nicolas de Verdun*, premier président au parlement, 1627, in-12 ; du maréchal de Vitry, 1649, in-4 ; et du duc de Chaulnes, 1651, in-4 ; *Manuel des confrères du saint Rosaire*, Nancy, 1625, in-12 ; l'*Homme content*, œuvre pleine de graves sentences, d'heureuses réparties et de bonnes pensées, Paris, 1629-1655, 2 vol. in-8.

* **PAIGE** (Louis-Adrien le), né en 1712 à Paris, se fit recevoir avocat, et devint bailli du temple, place qu'il perdit à la révolution. Vieux et obscur, il traversa les temps les plus difficiles sans être inquiété, et mourut en 1802, âgé de 90 ans. On a de lui : *Histoire de la détention du card. de Retz à Vincennes*, 1755, in-12; *Lettres historiques sur les fonctions essentielles du parlement*, Amsterdam, 1755, 2 part. in-12; *Lettres pacifiques*, Paris, 1752, in-12, 1755, in-4; *Mémoire au sujet d'un écrit de l'abbé Capmartin contre le parlement*, intitulé : *Observations sur le refus que fait le Châtelet de reconnaître la chambre royale*, 1754, in-12, etc.

* **PAIN** (Joseph), littérateur, né à Paris, en 1775, s'est fait connaître par un grand nombre de vaudevilles, qu'il a composés seul ou en société, et qui ont obtenu du succès, et par des chansons dont plusieurs ont eu la vogue. Ayant accepté, à différentes époques, et notamment en 1827, une place de censeur, il fut en butte aux injures des journaux. Il mourut à Paris en 1851. Parmi ses pièces on distingue les suivantes : *Teniers, Florian, Berquin; Fanchon la vieillesse; la Vieillesse de Piron; le Procès ou la Bibliothèque de Patru*. On lui doit en outre des *Poésies*, 1820, in-8, où l'on remarque plusieurs jolies fables.

* **PAINE** (Thomas), l'un des philosophes les plus hardis de ces derniers temps, fils d'un quaker, naquit à Thetford dans le comté de Norfolk, le 29 janvier 1757. Il fut d'abord, comme son père, fabricant de corsets, parcourut ensuite les mers sur un corsaire, s'ennuya des voyages, et reprit son état. Il l'abandonna de nouveau, fut employé dans l'Accise, qu'il quitta pour entrer sous-maitre dans les écoles des faubourgs de Londres. Dégoûté de ces diverses professions, d'après l'avis de Franklin qu'il avait connu à Londres, il passa en Amérique, et s'y fit connaître par des articles de journaux où il soutenait l'indépendance des colonies. Ce fut pour la défense de cette cause, qu'il publia en 1776 son pamphlet le *Sens commun*, traduit en français par La Baume, 1795, in-8. Quoiqu'anglais, il sut gagner la confiance des Américains. Il obtint en 1779, un place de secrétaire au comité des affaires étrangères, et fut envoyé en France en 1781, avec le colonel Lawrence, pour y négocier un emprunt. De retour aux Etats-Unis, il reçut du congrès trois mille dollars et trois cents ares de terres cultivées; l'état de Pensylvanie lui fit aussi présent de cinq cents livres sterling. En 1787, Paine revint à Londres, et prévoyant la grande crise dont la France était menacée, il en étudia les symptômes. Ses opinions démocratiques le rendirent le partisan naturel de la révolution; il en prit la défense contre Burke (voy. ce nom), dans un ouvrage intitulé : *Droits de l'homme* (1791), provocation sanglante contre tout ordre et toute société. La seconde partie contenant la théorie et la pratique, publiée l'année suivante, fut considérée comme contenant des principes séditieux. Traduit devant la cour du banc du roi, Paine, malgré l'éloquent plaidoyer d'Erskine son avocat, fut déclaré coupable, et réduit à chercher un refuge en France, où il fut accueilli avec enthousiasme. Naturalisé

français par un décret du 26 août 1792, il fut député du Pas-de-Calais à la Convention. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour le bannissement et la détention jusqu'à la paix; il motiva ensuite son opinion en faveur du sursis. Robespierre, irrité de sa modération, le fit exclure de la Convention comme étranger, et l'envoya peu après comme suspect, grossir le nombre des détenus du Luxembourg. Ce fut au milieu de tant d'innocentes victimes, qu'il avait contribué par ses doctrines à précipiter dans l'abîme, qu'après avoir tant de fois outragé la majesté des rois, il s'essaya de nouveau à blasphémer la majesté souveraine de Dieu. C'est dans sa prison qu'il mit la dernière main à son trop fameux pamphlet, *l'Age de la Raison*, où, dans un langage grossier, l'auteur reproduit les objections des déistes, attaque l'Ecriture sainte avec violence et nie toute révélation hors celle qui se lit dans le livre de la nature. La première partie de cet écrit, traduite en français, avait paru en 1793; la seconde fut publiée en 1795, peu de temps après qu'il eut été mis en liberté, sur la réclamation du ministre américain à Paris. En sortant du Luxembourg, Paine reprit sa place à la Convention, le 8 décembre 1794; mais il ne s'y fit plus remarquer. Une vie crapuleuse et ses systèmes bizarres lui firent perdre le peu de crédit dont il jouissait encore; et blessé dans son orgueil, il se détermina à repasser en Amérique, où il était rappelé par le président Jefferson. Retiré dans sa maison de New-Rochelle (état de New-York), il y est mort le 8 juin 1809. Sa fin a été racontée de différentes manières. Suivant les uns, son irrégulation se serait un peu démentie dans ses derniers moments. Les autres au contraire prétendent que deux ecclésiastiques s'étant présentés chez lui dans sa dernière maladie, il refusa leur ministère. Quoi qu'il en soit de ces deux assertions que nous ne prétendons pas éclaircir, nous citerons en faveur de la première un témoignage qui n'est pas dénué d'autorité. Son médecin, le docteur Manley, assure que dans sa dernière maladie, Paine s'écriait au milieu de ses douleurs : *Mon Dieu, secourez-moi; Seigneur, assistez-moi; Jésus-Christ, secourez-moi*; et qu'il aimait à entendre la lecture d'un livre de piété. « J'en conclus, dit le médecin, qu'il avait renoncé à ses anciennes opinions : je le pressai donc un jour de s'expliquer sur ce point, et je lui dis : *Croyez-vous, ou désirez-vous croire que Jésus-Christ est fils de Dieu?* Après quelques minutes de silence il répondit : « Je n'ai point de désir de croire sur » ce sujet; » et depuis, ayant encore vécu deux jours, j'ignore, ajoute-t-il, s'il s'expliqua sur cette matière. » Les quakers refusèrent de recevoir son corps, qui fut, selon son désir, enseveli dans sa ferme de New-Rochelle. La *Vie* de Paine a été écrite par le libraire Carlile et par Cheetham. La première n'est qu'un long panégyrique; la seconde, plus judicieuse, offre le tableau fidèle de la doctrine et des mœurs de Paine; et l'on voit par les faits qu'il cite et qu'il tenait des personnes qui avaient passé une partie de leur vie avec le déiste anglais, à quels dégoûtants excès il se livrait habituellement. Carlile a publié les *Œuvres* de Paine; et ses princi-

paux écrits ont été traduits en français et en allemand.

PAIS (Pierre), jésuite et missionnaire zélé en Ethiopie, a un nom parmi les géographes, pour avoir le premier des Européens découvert la source du Nil, au mois d'avril 1618. Les observations qu'il a données à ce sujet ont détruit toutes les fables qu'il avait plu aux voyageurs de débiter et aux compilateurs de répéter sur cette matière qu'il ne connaissait pas. Le baron de Tott, dans ses *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*, a parlé de cet objet avec peu de connaissance et d'exactitude. Voy. Lobo Jérôme.

PAISIELLO, et non *Paësiello* (Jean), célèbre compositeur, né en 1741 à Tarente, fut dès l'âge de cinq ans placé chez les jésuites de sa ville natale, qui développèrent ses heureuses dispositions pour la musique. Envoyé, en 1754, au conservatoire de Saint-Onuphre, il y eut pour maître Durante et se fit bientôt une très-grande réputation. Il composa des messes, des psaumes, des oratorios, et débuta dans la composition dramatique à Bologne, en 1763, par des opéra-comiques, qui furent accueillis avec enthousiasme. Après avoir parcouru les principales villes d'Italie, où il obtint les plus brillants succès, il se rendit en Russie, sur l'invitation de Catherine II, qui le combla de faveurs. En revenant en Italie il s'arrêta à Varsovie, à Vienne, s'établit à Naples, où le fixèrent les bienfaits de son souverain, dont il devint le maître de chapelle. C'est alors qu'il donna le plus grand nombre de ses chefs-d'œuvre, parmi lesquels on cite la *Nina* et la *Molinara*. Sur l'invitation de Bonaparte, alors 1^{er} consul, il vint en 1801 à Paris, où il fit représenter sa *Proserpine*, qui eut peu de succès. Après un séjour de deux ans et demi en France, il retourna à Naples où il mourut le 5 juin 1816, à l'âge de 75 ans, regardé comme un des premiers maîtres de l'Italie. Sans rien ôter à l'éloquence du chant, il donna plus de mouvement au langage de l'orchestre, et multiplia les airs avec accompagnement de clarinettes et de hautbois, sans faire perdre à ses compositions leur naïve simplicité. Outre une infinité de *cantates*, d'*oratorio*, de *messes*, de *motets*, de *Te Deum*, et six *œuvres de piano*, il a composé 50 *grands opéras*, environ 80 *opéras bouffons*, et plusieurs *intermèdes*. Sa manière est simple, correcte, élégante; ses accompagnements sont clairs, brillants et pleins d'effets. Il a excellé non-seulement dans l'opéra comique et l'opéra sérieux, mais encore dans la musique d'église. On estime surtout ses *messes de la Passion* et de Noël, son motet *Judicabit in nationibus*, son *Miserere* et son *Oratorio de la Passion*.

PAIX, divinité allégorique, fille de Jupiter et de Thémis. On la représente avec un air doux, tenant d'une main une petite statue du dieu Plutus, et de l'autre une poignée d'épis, de roses et de branches d'olivier, avec une demi-couronne de laurier sur sa tête, et des cornes d'abondance à ses pieds. On trouve dans les *Œuvres* de Rousseau une belle ode à cette divinité. Horace célèbre ses dons précieux, ceux surtout qui s'étendent sur l'esprit et le cœur de l'homme, dans la 13^e ode du 1^{er} livre : *Otium*

divos rogat. Il les caractérise parfaitement par ces mots :

Non gemmis neque purpurâ venale nec auro.
Non enim gaze, neque consularis
Summovet lictor miseros tumultus
Mentis, et curas laqueata circum tecta volantes

** PAJOL (Claude-Pierre), lieutenant-général, né en 1772 à Besançon, d'une famille honorable de la bourgeoisie, se disposait à suivre les cours de droit, lorsque la révolution vint lui ouvrir la carrière des armes. Ayant en 1790 obtenu un brevet de sous-lieutenant, il ne tarda pas à se distinguer, et, choisi par Kléber pour aide-de-camp, donna de nouvelles preuves de talent et d'intrépidité dans les Pays-Bas, sur le Rhin et en Suisse. Nommé colonel du 6^e de hussards, en 1798 il servit avec ce corps en Italie et ensuite en Allemagne sous Moreau dans la brillante campagne qu'immortalisa la victoire de Hohenlinden (voy. MOREAU). Sous l'empire, il parut avec honneur sur les principaux champs de bataille, à Austerlitz, à Wagram, etc. Général de division en 1812, il commanda l'avant-garde dans la campagne de Russie, prit Minsk et Mojaïsk, où il eut un bras fracassé; l'année suivante il contribua à la victoire de Dresde et fut laissé pour mort à Leipsig. Il reprit en 1814 Montereau sur les alliés, et en 1815 s'empara de Namur, au moment où se livrait la bataille de Waterloo. Ayant refusé d'accéder à la capitulation de Paris, il cessa d'être employé et ne reparut sur la scène qu'en 1850. Il seconda la révolution de tout son pouvoir, et en dirigeant le 5 août les insurgés sur Rambouillet, détermina Charles X à s'éloigner. Nommé gouverneur de la 1^{re} division militaire et pair de France, l'âge de la retraite étant arrivé pour lui, il espérait, qu'à raison de ses services, une exception aurait lieu en sa faveur; trompé dans cette attente, il refusa le gouvernement du Louvre avec le titre d'aide-de-camp du Roi, et mourut à Paris, le 21 mars 1844, à 72 ans, des suites d'une chute qu'il avait faite en montant l'escalier des Tuileries. Il vit approcher la mort avec la résignation d'un chrétien et la fermeté d'un soldat. Son *portrait* en pied, offert par ses fils à sa ville natale, est placé dans la grande salle de la Mairie.

PAJON (Claude), célèbre ministre de la religion prétendue réformée, et l'une des meilleures plumes que les protestants aient eues, naquit à Romorantin en 1626. Il se distingua tellement par son esprit et ses talents, qu'il devint ministre à 24 ans, et quelques années après professeur de théologie à Saumur. A peine avait-il commencé ses leçons, que les calvinistes d'Orléans le choisirent pour leur ministre. Il eut de grands démêlés avec Jurien, sur l'efficacité de la grâce, et sur la manière dont s'opère la conversion du pécheur. Jurien fit condamner ses opinions dans quelques synodes, comme si les assemblées calviniennes avaient plus d'infaillibilité que celles de l'Eglise catholique. Cette condamnation n'empêcha pas son système de prendre faveur, et ses disciples, qui étaient en grand nombre, furent nommés *pajonistes*. Il mourut à Carré, près d'Orléans, en 1685, immédiatement avant la révocation de l'édit de Nantes. Ses ouvrages sont : *Exa-*

men des Préjugés légitimes contre les calvinistes, 2 vol. in-12; *Remarques sur l'Avertissement pastoral*, etc. Ces deux ouvrages passent chez les calvinistes pour des chefs-d'œuvre, et chez les autres pour des fruits de l'esprit de parti.

PAJOT (Louis-Léon), comte d'Ons-en-Bray, naquit à Paris en 1678, s'appliqua à la philosophie et surtout à la physique. Il fit un voyage en Hollande, où il se lia avec les grands hommes qu'elle possédait alors, Huyghens, Ruysch, Boerhaave, etc. Chargé de la direction générale des postes, il l'exerça avec tant d'exactitude, qu'il mérita l'estime du public et la confiance de Louis XIV. Ce monarque le fit appeler dans sa dernière maladie pour cacheter son testament, avant de l'envoyer déposer au parlement. Ayant hérité, après la mort de son père, d'une maison de campagne à Bercy, il la destina, non pas à une maison de plaisir, mais à un cabinet philosophique, qu'il remplit de curiosités naturelles et mécaniques, et pour lequel il n'épargna ni soins ni dépenses. Ce cabinet devint si célèbre, qu'il attira à Pajot les visites de Pierre le Grand et d'autres personnages du plus haut rang d'Allemagne. Le recueil de l'académie des sciences, dont il était membre, renferme plusieurs *Mémoires* de lui sur la physique et la statistique. Les principaux sont : un *Mémoire* sur un *instrument* pour mesurer les liquides ; l'*Anémomètre*, ou *Mesure-vent* ; un 3^e *Mémoire* sur une *machine* pour battre la mesure des différents airs de musique d'une manière fixe, etc. L'intérêt des sciences lui était si cher, qu'il légua ses cabinets à l'académie, à des conditions qui les rendirent utiles au public. Cette compagnie le perdit en 1753. Ce fut aussi une perte pour les pauvres des paroisses de Bercy et de Saint-Germain-l'Auxerrois.

* PAJOU (Augustin), statuaire, né à Paris en 1730, fils d'un sculpteur ornementiste, montra dès sa première jeunesse un grand talent pour la sculpture. Ces heureuses dispositions le firent recevoir, à 14 ans, dans l'atelier de J.-B. le Moine, sculpteur du roi. Il ne tarda pas à se distinguer, et ayant obtenu le grand prix, fut envoyé à Rome où il perfectionna son talent par l'étude de l'antique. Après 12 ans d'un travail continu, il fut admis à l'académie royale sur la présentation d'un groupe en marbre de *Pluton qui tient Cerbère enchainé*. De cette production d'un style vigoureux et d'une exécution ferme et sûre, date une nouvelle ère pour la sculpture française. Cette route qu'il venait d'ouvrir, il la parcourut avec assez de succès pour mériter le titre de restaurateur de l'art. Doué d'une extrême facilité, Pajou a exécuté un grand nombre d'ouvrages dont le produit, joint aux bienfaits de la cour, lui procura une existence honorable que la révolution vint lui enlever. Il souffrit cette perte avec courage, et lorsque des temps plus calmes eurent succédé à ces jours de désordre, il devint membre de l'institut et conservateur du musée. Il mourut à Paris le 8 mai 1809. Ses principaux ouvrages sont toute la *sculpture* qui décore la salle de spectacle de Versailles, les *frontons* de la cour du Palais-Royal, les *statues* de Descartes, Pascal, Turenne, Bossuet, Buffon, etc. Un grand nombre de morceaux de cet artiste ont péri pendant

la révolution. Pajou a beaucoup contribué à rétablir le bon goût de l'architecture.

PALAFIX (Jean de), évêque espagnol, fils naturel d'un Espagnol noble, naquit en 1600 dans le royaume d'Aragon. Après avoir étudié avec succès dans l'université de Salamanque, il fut choisi par Philippe IV pour être du conseil de guerre, puis de celui des Indes ; mais il ne tarda pas à se dégoûter du monde et embrassa l'état ecclésiastique. Le monarque espagnol, auquel son mérite était connu, le nomma l'an 1639 à l'évêché de Puebla de los Angeles ou d'Angelopolis en Amérique, avec le titre de juge de l'administration des trois vice-rois des Indes. Il eut un démêlé fort vif avec les jésuites de son diocèse, prétendant que sa juridiction était lésée par l'usage que les missionnaires faisaient de certains privilèges. Cette contestation fut portée au pape Innocent X, qui la termina par un bref du 14 mars 1648. Le prélat avait écrit une lettre au pape le 25 mai 1647, où il détaillait ses plaintes. On dit qu'il en écrivit une seconde le 8 janvier 1649, dans laquelle il n'y a point d'horreurs que l'auteur ne dise contre les jésuites du Mexique. Plusieurs critiques croient que cette lettre a été fabriquée par d'autres mains, parce qu'elle contient des faussetés évidentes, des calomnies atroces et ridicules, les contradictions les plus palpables, et que ce langage ne peut être celui d'un personnage tel qu'on nous représente Palafox. Les jésuites du Mexique présentèrent un Mémorial à Philippe IV, pour se plaindre des calomnies de cette lettre, qui circulait partout sous le nom de l'évêque d'Angelopolis ; mais ce prélat, dans sa *Défense canonique*, qu'il présenta au même monarque en 1652, la désavoua. « Quand est-ce, dit-il, que j'ai parlé sur ce ton ? Où est cette prétendue lettre qu'ils citent ? Le souverain pontife la leur a-t-il communiquée ? qu'ils produisent ma signature. » (*Voy. le Bullaire*, tom. 4, édition de Lyon de 1655.) Ces critiques ajoutent qu'il n'est nullement vraisemblable que Palafox ait dit tant d'horreurs contre ces Pères en 1649, et fait un si bel éloge de ces mêmes religieux en 1652, dans sa *Défense canonique*. Voici comme il s'y exprime : « La compagnie du » saint nom de Jésus est un institut admirable, sa- » vant, utile, saint, digne de toute la protection, » non-seulement de Votre Majesté, mais des prélats » de l'Eglise. Il y a plus de cent ans que les jésuites » sont les coopérateurs utiles des évêques et du » clergé ; ils ont rendu les services les plus si- » gnalés, etc. » Enfin ce qui achève de persuader que cette lettre est supposée, ce sont les éloges les plus flatteurs que ce prélat, transféré sur le siège d'Osma en 1655, fit de ces religieux dans des *Notes* sur les *Lettres* de sainte Thérèse. Il les adressa en manuscrit au père Fra-Diégro, de la Présentation générale des carmes déchaux. Sa lettre est datée du 15 février 1656. On la voit dans l'édition de Venise 1690, in-4. L'on doit convenir néanmoins, puisqu'il en convient lui-même, qu'il a mis quelquefois trop de chaleur et de véhémence dans ses démarches. « Souvent » (dit-il dans ses *Observations* sur la 75^e lettre de sainte Thérèse) « nous trouvons » mille raisons qui ont une apparence de piété pour

» justifier notre conduite, et lesquelles dans le fond » nous viennent de l'orgueil; et c'est ce qui m'est » arrivé dans une occasion. » Devenu évêque d'Osmâ, il fit éclater sa charité et son zèle sur ce nouveau siège. Ses ouailles furent sa famille, et il fut pour elles le père le plus tendre et le plus compatissant. Il mourut le 50 septembre 1639, à 59 ans, après s'être dressé lui-même cette épitaphe, monument de son humilité : *Hic jacet pulvis et cinis, Joannes Uxamiensis*. On a de ce prélat, outre les ouvrages dont nous avons fait mention : *Le Pasteur de la nuit de Noël*, Léon, 1660, en espagnol; et Paris, 167... en français; plusieurs *Trailés* mystiques, dont quelques-uns ont été traduits en français par l'abbé Le Roy; des *Homélies* sur la passion de Notre-Seigneur J.-C., traduites par Amelot de la Houssaye, in-16; *l'Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares*, publiée en français à Paris en 1670, in-8, par Collé; *l'Histoire du siège de Fontarabie*, en 1658, imprimée à Madrid l'année d'après, in-4. Ses *Oeuvres* ont été réunies et publiées à Madrid, 1762, 15 vol. in-fol. qui se relient en 15. Le roi d'Espagne, Charles III, demanda à Clément XIII la canonisation de Palafox; cette demande fut plus vive encore sous Clément XIV, et on peut dire que tous les moyens humains furent épuisés pour en assurer le succès. Cependant l'affaire, de nouveau examinée sous Pie VI, est tombée dans l'oubli, quoique la cour d'Espagne ait encore recommencé de nouvelles démarches. Il peut se faire que la nouvelle *Histoire* de ce prélat, publiée en 1767 par l'abbé Dinouart, ait fait tort à sa mémoire; cet abbé persistant à lui attribuer la lettre absurde dont nous avons parlé, et d'autres démarches peu assorties à l'idée d'un saint : ce qui a fait dire à un habile critique qui n'a jamais été jésuite : *Nihil ad canonisationem confert mendax hujus episcopi vita, nuper in jesuitarum odium ab Josepho Dinouart, nomen suum reticente, gallice vulgata*. Voy. le *Notio temp.* de Danès, continué par Paquot, Louvain, 1775, page 325. Déjà, avant cette époque, les jansénistes l'avaient réclamé comme un de leurs partisans, et l'ont fait depuis d'une manière plus vive. L'auteur de la *Gazette de Florence*, une des trompettes du parti, n° 1, 1789, le nomme *réconciliateur de la pieuse Eglise hollandaise, indignement traitée par celle de Rome*. On prétend qu'effectivement on a trouvé entre ses papiers des preuves incontestables de son attachement à cette secte funeste, qui ébranla l'Eglise jusque dans ses fondements, et que c'est depuis cette découverte que Rome ne veut plus entendre parler de sa canonisation. Il y a plusieurs *Vies* de ce prélat en espagnol, en italien et en français, par un jésuite, qu'on dit être le P. Champion, Paris, 1688. C'est celle dont nous avons parlé plus haut, et dont l'abbé Dinouart a donné une édition.

** PALAFOX-Y-MELZI (don Joseph), général espagnol qui s'est illustré par la défense de Saragosse, était né en 1780 d'une des familles les plus anciennes et les plus distinguées de l'Aragon. Entré jeune dans la maison militaire du roi d'Espagne, il avait mérité l'estime de Ferdinand, qui lui donna dans différentes occasions des preuves de

confiance. En 1808, il accompagna la famille royale à Bayonne; mais il parvint à s'échapper, et de retour en Aragon fut proclamé par le peuple capitaine général du royaume et gouverneur de Saragosse. Il s'occupa sur le champ de mettre la ville en état de défense, et, soutenu par une population disposée à s'ensevelir sous les ruines de ses maisons plutôt que de se rendre, opposa aux Français une résistance telle qu'il faut recourir à l'histoire ancienne pour trouver un tel exemple d'inébranlable fermeté. Après trois mois d'un siège, où chaque rue, chaque maison fut vivement disputée, privé de vivres et voyant sa faible armée décimée chaque jour par l'épidémie, Palafox consentit enfin à capituler (21 février 1809). Conduit prisonnier en France, il fut enfermé dans le donjon de Vincennes jusqu'en 1815, et revint à Madrid avec Ferdinand VII, qui le confirma dans ses fonctions de capitaine général de l'Aragon; mais, au grand étonnement de l'Espagne, en 1820 il se prononça pour la constitution, et, en 1825, signa une protestation contre le pouvoir du roi. Dès lors il cessa de s'occuper des affaires publiques; et après le second rétablissement de Ferdinand, il continua de vivre paisiblement dans ses terres, où il mourut en 1845, entouré de nouveaux désordres, de nouvelles révolutions auxquelles il ne prit aucune part.

** PALAIRET (Elic), savant philologue, était né en 1715 à Rotterdam, d'une famille française, réfugiée en Hollande par suite de la révocation de l'édit de Nantes. Après avoir terminé ses cours de théologie, il fut fait prédicateur à Tournay, puis pasteur de l'église française à Londres. Il était vicaire de l'évêque de Bangor, dans la principauté de Galles, lorsqu'il mourut vers 1770. On a de lui : *Observationes philologico-criticæ in sacros novi fœderis libros, quorum plurima loca ex auctoribus potissimum græcis exponuntur, illustrantur ac vindicantur*, Leyde, 1752, gr. in-8. Quelques-unes des explications données dans cet ouvrage ont été réfutées dans les *Acta erudit.* de Leipsig, 1757, 451-58; *Thesaurus ellipsium latinarum, sive vocum quæ in sermone latino suppressæ vindicantur*, Londres, 1760, gr. in-8, livre utile. Dans la préface il annonce de nouveaux travaux qu'une mort prématurée ne lui a point permis d'achever.

PALAMÈDE, fils de Nauplius, roi de l'île d'Eubée, découvrit la feinte d'Ulysse qui contrefaisait l'insensé pour ne point aller à la guerre de Troie. Il prit Télémaque encore au berceau, et le mit devant le soc de la charrue qu'Ulysse conduisait; mais Ulysse courut aussitôt à son fils, et le retira du danger. Lorsqu'ils furent au siège de Troie, Ulysse, pour se venger, cacha dans la tente de Palamède une somme d'argent, qu'il l'accusa d'avoir reçue des Troyens pour trahir les Grecs, et, selon d'autres, de lui avoir volé à lui-même, et, en punition de ce crime supposé, il le fit lapider.

PALANTHA, PALANTHA ou PALATUA, fille d'Hyperborée, épousa Hercule, dont elle eut Latinus. C'est ce que dit Festus; mais Varron la fait fille d'Evandre et femme de Latinus. On croit qu'elle donna son nom au Mont Palatin. Elle était particulièrement révérée à Rome sur ce mont. On

nommait ses prêtres *palatiales*, et le sacrifice qu'on lui offrait *palatal*.

PALAPRAT (Jean de BIGOT), né à Toulouse en mai 1650, d'une famille de robe, montra de bonne heure du talent pour la poésie. A peine avait-il fini ses études, qu'il remporta plusieurs prix aux jeux floraux. Il prit d'abord le parti du barreau, auquel sa naissance semblait l'appeler. Créé capitoul en 1675, et chef du consistoire en 1684, il s'acquitta de ces deux emplois avec la droiture de cœur et la liberté d'esprit qui formaient son caractère. Il s'amusa ensuite à travailler pour le théâtre, et son goût pour le genre dramatique augmenta lorsqu'il eut fait connaissance avec l'abbé Brueys. Ces deux poètes amis avaient le même génie pour la plaisanterie. Palaprat mourut à Paris en 1721, à 71 ans. Ses ouvrages manquent de justesse et de précision. Ils se trouvent dans le recueil de ceux de Brueys, publié en 3 petits vol. in-12. Les pièces que Palaprat a faites seul, sont au nombre de quatre, savoir : *Hercule et Omphale*, les *Sifflets*, la *Prude du temps*, et le *Ballet*; et les pièces, auxquelles il a concouru avec Brueys, sont : *Le secret révélé*, le *Sot toujours sot*, le *Grondeur*, le *Muet*, le *Concert ridicule*. Palaprat avait voyagé pendant quelque temps et connu à Rome la reine Christine, qui chercha en vain à l'attacher à sa personne. Revenu à Paris, il plut au grand-prieur de Vendôme qui le nomma son secrétaire, et qui le traitait, ainsi que le duc son frère, avec la plus grande intimité.

PALATI. Voy. **PALAZZI**.

PALAYE (Jean-Baptiste de la Curne de Sainte), membre de l'académie française et de celle des inscriptions, né à Auxerre en 1697, mort à Paris le 1^{er} mai 1781, est principalement connu par ses *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, 1759-81, 5 vol. in-12, 2^e édit. avec une introduction et des notes de Ch. Nodier, 1826, 2 vol. in-8, très-bon ouvrage, plein de recherches, qu'on ne cesse de copier dans tous les livres qui traitent de la même matière, et qui présente un grand nombre de traits intéressants aux yeux du philosophe, du politique et du moraliste. (Voy. **HEMRICOURT**). Il a enrichi le recueil de l'académie des inscriptions d'une série de *Mémoires* qui ne sont pas assez connus, et parmi lesquels nous nous contenterons de citer celui sur la *Chronique* de Glabert, inséré dans le 8^e vol. Enfin il a laissé manuscrit un *Glossaire français*, dont il publia le *Projet* en 1756, in-4. L'impression de cet ouvrage qui formerait 40 ou 42 vol. in-fol., commencée du vivant de l'auteur et reprise depuis, n'a pas été continuée, au grand détriment des savants et des lettres.

PALAZZI (Jean), historien latin, né dans les états de Venise, vers 1640, mort vers 1705, s'est fait connaître par quelques histoires, ou plutôt par quelques compilations sur l'empire d'Occident. La principale est sous ce titre : *Monarchia occidentalis, scilicet Aquila inter lilia, saxonica sancta sive Bavaria, Franca, Sueva, etc.*, Venise, 1671-1675, 9 vol. in-fol. Elle comprend les empereurs depuis Charlemagne jusqu'à Léopold. L'auteur a orné cette histoire de médailles, d'emblèmes et de figures.

On a encore de lui : *Fasti ducales Venetorum*, 1696, gr. in-4; celui-ci est le plus exact.

PALAZZO ou **PALACIO** (Paul de), théologien, né à Grenade, fut professeur des saintes lettres à Coïmbre, et mourut en 1582. On a de lui un *Commentaire* sur l'*Écclésiastique* et des *Enarrations* sur saint Matthieu, en 2 vol. in-fol.

PALÉARIUS ou della **PAGLIA** (Aonius), né au xvi^e siècle, à Vérola, dans la campagne de Rome, changea son prénom d'*Antonius* en celui d'*Aonius*, par goût pour l'antiquité; il se laissa de bonne heure séduire par les erreurs de Luther. Après avoir passé plusieurs années à Rome, d'où il s'enfuit après le sac de cette ville par les Espagnols, il se fixa à Sienna, et y professa le grec et le latin avec réputation; mais n'ayant pas assez caché son apostasie, il fut obligé de fuir, et se retira à Lucques, où les magistrats lui accordèrent une chaire. De Lucques il passa à Milan, où il fut arrêté par ordre du pape Pie V, et conduit à Rome. Convaincu d'avoir dogmatisé contre la religion de ses pères, de répandre l'erreur et le trouble partout où il enseignait, il fut condamné à mort, et subit cet arrêt le 5 juillet 1570. On a de Paléarius : *Epistolarum libri IV*; *Orationes*; *Actio in pontifices romanos et eorum asseclas*; ouvrage fanatique qu'il adressa à l'empereur, aux princes de l'Europe, à Luther et à Calvin, lorsqu'il s'agit de convoquer le concile de Trente; *Poème sur l'immortalité de l'âme*, et divers ouvrages en vers et en prose, la plupart bien écrits en latin. On en a réuni quelques-uns à Amsterdam, en 1699, in-8, et à Léna, en 1728, in-8. Cette édition la plus complète des *Œuvres* de Paléarius est précédée de sa *Vie* par F. And. Hallbauer.

PALEMÓN ou **MÉLICERTE**, dieu marin, fils d'Athamas, roi de Thèbes, et d'Iono qui, craignant la fureur du prince son époux, prit Mélicerte entre ses bras, et se jeta avec lui dans la mer. Ils furent changés en divinité marine, la mère sous le nom de Leucothée, que l'on suppose être la même que l'Aurore; et le fils sous celui de Palémon ou de Portunus, dieu qui présidait aux ports. Pausanias dit que Mélicerte fut sauvé sur le dos d'un dauphin, et jeté dans l'isthme de Corinthe, où Sisyphe, son oncle, qui régnait en cette ville, institua les jeux isthmiques en son honneur.

PALEMÓN (*Q. Rhemmius*), grammairien, natif de Vicence, était fils d'un esclave. Il enseigna à Rome avec une réputation extraordinaire, sous Tibère et Claude, et, suivant Suétone, il faisait des vers sur-le-champ. Il ne nous reste que des fragments de ses écrits dans les *Poetae latini minores*, Leyde, 1751, 2 vol. in-4, et ces fragments donnent une idée avantageuse de son érudition. On a encore de lui un *Traité De ponderibus et mensuris*, Leyde, 1587, in-8, inséré dans les *Poetae minores*. Sa présomption et la corruption de ses mœurs dégradèrent ses talents.

PALEMÓN. Voy. **PACOME**.

PALEOLOGUE. Voy. les **ANDRONIC**, tome I^{er}, pag. 204 et 205, les **JEAN**, tome IV, pag. 560, et **MICHEL VIII**.

PALEOTTI (Gabriel), cardinal, né en 1322 à Bologne, fut lié d'une étroite amitié avec saint Charles

Borromée. Il parut avec avantage au concile de Trente, reçut le chapeau de cardinal de Pie IV, et mourut à Rome en 1597, à 75 ans. On a de lui divers ouvrages qui font honneur à son savoir. Les plus connus sont : *De bono senectutis*, Anvers, 1598, in-8, plein d'excellentes réflexions morales et chrétiennes ; *Archiepiscopale bononiense*, Rome, 1594, in-folio ; *De nothis, spuris que filiis*, in-8 ; *De consistorialibus consultationibus*, estimé ; *Acta concilii tridentini*. C'est une relation exacte de tout ce qui s'est passé au concile durant les sessions auxquelles il assista. Ses héritiers la présentèrent à Urbain VIII. Elle n'a pas encore été publiée en entier ; mais Pallavicin, dans son *Histoire du concile de Trente*, et Odericus Rainaldus, dans ses *Annales ecclésiastiques*, en ont fait un bon usage. La vie de ce pieux et savant cardinal, écrite par Augustin Bruno, se trouve au 6^e tome *Amplissima collectionis*, col. 1594, n^o 40. On a aussi *De vita et rebus gestis Gabrielis Paleotti*, par Alexis Ledesma, clerc régulier de saint Paul, Bologne, 1647, in-4.

PALEPHATES, ancien philosophe grec de l'île de Paros et, selon d'autres, de Priène, florissait sous le règne d'Artaxerxès Mnémon, vers l'an 472 avant J.-C. Il a composé un *Traité De rebus incredibilibus*, en cinq livres dont le 1^{er} est arrivé jusqu'à nous, et contient des choses curieuses et sensément présentées. La meilleure édition de cet ouvrage est celle d'Amsterdam, en 1688, in-8 ; il y en a une d'Elzévir, 1649. Cet auteur explique diverses fables d'une manière historique, et pour l'ordinaire assez judicieuse et vraisemblable. C'est ainsi que les Centaures ne sont, selon lui, que des guerriers montés à cheval, et qui ont paru à des peuples effrayés ne faire qu'une seule masse d'animal. L'ouvrage de ce philosophe a été traduit en latin avec le texte en regard et impr. par Elzévir, à Amsterdam, en 1649 ; traduit en français par Polier de Bottens, Lausanne, 1771, in-12.

PALES, déesse des pasteurs, à laquelle ils faisaient des sacrifices de miel et de lait, afin qu'elle les délivrât, eux et les troupeaux, des loups et des dangers. On lui offrait dans ces sacrifices du vin cuit, du millet et d'autres grains, et l'on faisait tourner les troupeaux autour de l'autel, pour la prier d'écarter les loups. C'est par son invocation que débute Virgile dans le 5^e livre des *Géorgiques*,

Te quoque magna Pales, et te memorande canemus
Pastor ab Amphryso.

PALESTRA, fille de Mercure, à qui l'on attribue l'invention de l'exercice de la lutte. D'autres la disent fille d'Hercule.

PALESTRINA (Jean-Baptiste-Pierre Alois de), célèbre compositeur, surnommé de son vivant le *Prince de la musique*, né à Palestrina en 1529, est sans contredit le premier qui ait mis en pratique toute la théorie de l'art, sans jamais manquer à l'exécution des règles. Son talent avait excité une telle admiration parmi les musiciens de son temps, que quatorze des plus célèbres parmi eux composèrent un recueil de psaumes à cinq voix, qu'ils lui dédièrent en 1592. Il fut maître de l'église de Saint-Pierre ; les papes faisaient un grand cas de ses compositions, et ils défendirent, sous les peines

les plus sévères, de les copier. Aussitôt que les musiciens venaient d'exécuter un de ses ouvrages à la chapelle Sixtine, ils étaient tenus de remettre leurs parties, et s'ils y manquaient, ils étaient renvoyés sur-le-champ. Ces parties étaient toujours gardées sous clef par un des chanoines de la basilique de Saint-Pierre. Voici la liste des ouvrages ou chefs-d'œuvre de ce fameux compositeur : des *Livres de messe* qui ont eu plusieurs impressions à Rome et à Venise ; *Plusieurs livres d'Offertoire*, Venise, 1594 ; idem de *motets* ; *Hymnes* pour toute l'année, Rome, 1589 ; *Madrigaux*, à quatre et cinq voix ; *Litanies* à quatre voix, qu'on chante encore aux fêtes solennelles dans l'église de Saint-Pierre, Venise, 1600 ; son superbe *Miserere* qu'on exécute tous les ans à la chapelle Sixtine pendant la semaine sainte et le jour des Morts. Palestrina mourut à Rome en 1594. Le P. Martini, dans son *Histoire de la musique*, fait de grands éloges de ce compositeur, dont les *Œuvres* font une partie des études de presque toutes les écoles d'Italie, et notamment de celles de Bologne, Naples et Rome.

PALEUR (*Pallor*). Les Romains l'adoraient conjointement avec la Peur. Ils en avaient fait des dieux, parce qu'en latin leurs noms sont masculins ; comme ils ont fait une déesse de la fièvre. Voy. ce mot.

* PALEY (Guillaume), célèbre théologien anglican, naquit en 1745 à Péterborough dans le comté de Northampton. Il fit avec distinction ses études à Cambridge au collège de Christ. Etant entré dans l'état ecclésiastique, il obtint une chaire d'Écriture sainte et donna sur le nouveau Testament grec des leçons qui servirent de canevas à quelques ouvrages qu'il publia dans la suite. Les principaux sont : *The principles of moral and political philosophy* (Principes de philosophie morale et politique), 1785, in-4, souvent réimprimé ; il a été traduit en français sur la 19^e édition par Vincent, 1819, 2 vol. in-8. *Horæ Paulinæ*, etc., 1787, in-8, trad. par Levade, Nîmes, 1809. L'auteur y prouve la vérité de l'histoire de saint Paul par la comparaison des épitres qui portent son nom avec les Actes des apôtres ; il n'y fait aucune mention de l'épître aux Hébreux, dont il ne reconnaissait pas la canonicité. Paley s'est beaucoup servi dans cet ouvrage des travaux de Lardner. (Voy. ST.-PAUL). *Théologie naturelle, ou Preuves de l'existence et des attributs de Dieu d'après les phénomènes de la nature*, 1802, in-8, trad. par Ch. Pictet, Genève, 1805, 1815 et 1817, in-8. Paley fut nommé à l'archidiaconat de Carlisle. Il mourut à Sunderland le 25 mai 1805, âgé de 62 ans. Il était savant et bon critique. Ses *Sermons* ont été imprimés après sa mort. Les *Œuvres* de Paley ont eu plusieurs éditions ; l'une des meilleures est celle de Londres, 1825, 7 vol. in-8, avec la vie de ce célèbre et habile défenseur du christianisme.

PALFIN (Jean), on *Palfyn*, né à Courtrai en 1649, lecteur en chirurgie à Gand, s'est acquis une grande réputation par son savoir et par ses ouvrages. Les principaux sont une excellente *Ostéologie en flamand*, traduite en français, et imprimée à Paris en 1751, in-12 ; une *Anatomie du corps humain* ;

traduite par Jean Devaux, savant et habile chirurgien. Boudon, médecin de Vendôme, en donna une édition perfectionnée, Paris, 1750, et A. Petit l'enrichit de nouvelles observations, Paris, 1755, 2 vol. avec fig. Pallin a encore donné d'autres ouvrages qui ont rapport à son art. Il mourut à Gand en 1757, avec la réputation d'un des plus habiles anatomistes de son siècle. Une notice sur Pallin a été publiée par J. de Mersseman, Bruxelles, 1844, in-4, portrait.

PALICE. *Voy. CHABANES.*

PALINGÈNE ou PALINGENIO (Marcel), *Palengenus*, poète du xvi^e siècle, dont le vrai nom était Pierre-Ange MANZOLI, né à Stellada dans le Ferrarais, est connu par son poème en 12 livres, intitulé *Zodiacus vite*, Rotterdam, 1722, in-8. Il le dédia à Hercule II d'Est, duc de Ferrare, dont, selon quelques-uns, il était médecin; mais d'autres disent qu'il était un de ces luthériens que la duchesse de Ferrare reçut à sa cour, et auxquels elle donna sa protection. Ce poème, dont le fond des choses ne se rapporte pas toujours au titre, renferme quelques maximes judicieuses, mais bien plus de vains arguments contre la religion. Ce défaut, joint aux traits satiriques qu'il lance contre le clergé, l'Eglise catholique, le pape et les cardinaux, indigna les gens de bien. Son cadavre fut exhumé et brûlé. La congrégation de l'index mit son ouvrage au nombre des livres hérétiques de la première classe. Comme les philosophes français ne manquent jamais d'accueillir les impiétés étrangères pour renforcer les leurs, nous en avons une traduction en prose publiée en 1751 par La Monnerie.

PALINURE, pilote du vaisseau d'Enée, s'étant endormi, tomba dans la mer avec son gouvernail. Après avoir nagé trois jours, il aborda en Italie. Les habitants le tuèrent, et jetèrent son corps dans la mer. Ils en furent punis par une peste terrible, qui ne cessa que quand ils eurent rendu, suivant la réponse de l'oracle, les derniers devoirs à Palinure. Enée le retrouva dans les enfers, où il apprit de lui-même sa triste catastrophe.

* PALISSOT DE BEAUVOIS (Ambroise-Marie-François-Joseph), naturaliste et voyageur, né le 27 juillet 1752, à Arras, d'une famille de magistrats, fit ses études à Paris au collège d'Harcourt, et fut reçu en 1772 avocat au parlement. Il remplaça son frère, quelque temps après, dans la charge de receveur général des domaines; mais, cette place ayant été supprimée en 1777, il se livra dès-lors avec ardeur à l'étude de la botanique, et publia plusieurs *Dissertations* qui le firent nommer en 1781 correspondant de l'académie des sciences. En 1786 il profita d'une occasion pour passer en Afrique où il explora les royaumes d'Oware, et de Benin, qu'aucun naturaliste n'avait encore visités, et dans l'espace de 48 mois recueillit une quantité considérable de plantes et d'insectes qu'il fit parvenir en Europe. Excédé de fatigues et déjà malade sous un ciel brûlant, il se hâta de fuir cette funeste contrée, et vint à Saint-Domingue, où il reprit bientôt ses excursions. Ses connaissances le firent admettre au conseil supérieur du Cap. Opposé à l'abolition

de la traite qu'il regardait comme la ruine de toutes les colonies, il se chargea de solliciter les secours des Etats-Unis contre les noirs. A son retour il fut emprisonné par les nègres et ne dut son salut qu'à la reconnaissance d'une mulâtresse qu'il avait affranchie, et qui obtint qu'il serait renvoyé aux Etats-Unis. Quoique privé de ressources, il fit dans l'intérieur du pays encore quelques excursions qui lui procurèrent de nouvelles récoltes. Ayant appris sa radiation de la liste des émigrés, il se hâta de revenir en France, et s'occupa de mettre en ordre les nombreux matériaux qu'il y apportait de ses voyages. Admis en 1806 à l'institut à la place d'Adanson, il prit une part très-active aux travaux de la classe. Pendant les cent-jours, Bonaparte le nomma conseiller titulaire de l'université. Il ne jouit pas longtemps de cette récompense tardive. Il mourut d'une fluxion de poitrine le 21 janvier 1820, à l'âge de 68 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Flore d'Oware et de Benin*, Paris, 1804-25, 2 vol. in-fol., avec 420 pl.; *Insectes recueillis en Afrique et en Amérique*, Paris, 1805-21, in-fol., avec 90 pl. col.; *Essai d'une nouvelle agrostographie, ou Nouveaux genres de graminées*, Paris, 1812, in-4 et in-8, avec 25 pl. Palissot a inséré dans différents recueils des dissertations très-estimées, sur les champignons, sur les mousses, sur une nouvelle espèce de serpents à sonnette. On a son *Eloge historique* par Thiébaud de Bernaud, Paris, 1821, in-8.

PALISSOT DE MONTENOY (Charles), littérateur, né à Nancy le 5 janvier 1750, mérita d'être compté parmi les enfants précoces. Dom Calmet lui a donné une place dans la *Bibliothèque de Lorraine*. A 15 ans il soutint une thèse publique en théologie et à seize fut reçu bachelier dans cette faculté. Entré dans la congrégation de l'Oratoire, il en sortit peu de temps après pour cultiver avec plus de liberté son goût pour les lettres. A 49 ans il donna sa *Tragédie de Ninus II*, et cette pièce fut suivie de plusieurs autres, où il montra un talent remarquable. Mais il quitta bientôt le théâtre pour la polémique et se trouva dès-lors engagé dans des luttes qui n'eurent de terme qu'à la fin de sa vie. Palissot souleva contre lui les philosophes par sa comédie du *Cercle*, dans laquelle Rousseau, déjà célèbre par son éloquence et par ses paradoxes, joue un rôle fort ridicule. Vinrent ensuite (1756) ses *Petites lettres contre de grands philosophes*, qui eurent le plus grand succès et où l'emphase et le galimatias de Diderot sont mis dans tout leur jour. La comédie des *Philosophes* qu'il donna en 1760, acheva de le brouiller avec une secte puissante et qui ne lui pardonna jamais d'avoir attaqué ses chefs et montré le résultat de leurs pernicieuses maximes dont nous voyons encore les suites. Cette pièce fut le signal d'un débordement de pamphlets dans lesquels l'auteur des *Philosophes* fut attaqué sans mesure comme sans pudeur; jamais la littérature ne fut déshonorée par des libelles plus calomnieux, plus remplis d'injures, d'insultes et de grossièretés. L'abbé Morellet, qui se signala parmi les champions de la philosophie (*voy. MORELLET*), avoue dans ses *Mémoires* publiés 60 ans après, que dans cette querelle litté-

raire il passa les bornes de l'honnêteté publique. Palissot, sans s'effrayer du nombre ni de la fureur de ses ennemis, publia, en 1764, la *Dunciade*, poème imité de Pope (voy. ce nom) et dans lequel, à l'exemple du poète anglais, il livre au ridicule tous les écrivains dont il avait à se plaindre. Ce poème, dont il ne parut d'abord que trois chants (voy. NORGARET), fut augmenté dans la suite de sept autres, auxquels il ajouta des notes qui devinrent le germe de ses *Mémoires littéraires*, son meilleur ouvrage et qui lui assure un rang distingué parmi les critiques. A l'époque de la révolution Palissot se montra d'abord le partisan des réformes; mais arriva la terreur et dès-lors il vécut dans la retraite. On l'eût entièrement oublié s'il n'eût eu la faiblesse de faire hommage à la Convention de son édition des *Œuvres* de Voltaire. (Voy. ce nom.) Dépouillé de sa fortune, il accepta la place d'administrateur de la bibliothèque Mazarine. Bien qu'il eût attaqué les philosophes, il était loin d'être religieux : par une inconscience qu'il ne sentait pas alors, il démasquait les principes pernicieux de ces écrivains, et lui-même était incéssamment sur les grandes questions qui importent le plus à l'homme. L'âge et la réflexion le ramenèrent à des pensées plus justes et plus sérieuses; il sentit le besoin de la religion, consacra à Dieu la fin de sa longue carrière, et mourut dans de grands sentiments de piété le 15 juin 1814. La première édition de ses *Œuvres*, Paris, 1765, 5 vol. in-12, est la seule bonne; les dernières, remplies de contradictions, d'invectives, d'injustices, annoncent un égoïsme révoltant et un auteur qui mendie des éloges, n'importe à quel titre. Ses premiers ouvrages, les seuls qui ont quelque mérite, sont : sa comédie des *Philosophes*, où l'on trouve une versification facile et le ton de la bonne comédie, qui n'est point restée au théâtre, mais elle a été conservée dans le *Répertoire* des auteurs du 5^e ordre; *l'Homme dangereux*, comédie supérieure à celle des *Philosophes*, mais qui n'a pas été représentée; la *Dunciade*, poème, où il ne manque qu'un peu plus de gaieté pour être un chef-d'œuvre d'esprit et de poésie. Parmi ses ouvrages en prose on cite ses *Petites lettres sur de grands philosophes*; ses *Lettres à M. de Voltaire*; son *Histoire des premiers siècles de Rome*, et surtout ses *Mémoires littéraires*, 2^e édition, 1805, 2 vol. in-8, écrit avec un vrai talent, mais dont les jugements ne sont pas toujours exempts de partialité. Palissot a recueilli, en 1806, sous le titre de *Génie de Voltaire*, ses jugements sur les divers ouvrages de ce grand écrivain; ils sont en général très-admiratifs; cependant son admiration n'est pas comme elle de quelques fanatiques sans raison ni restriction. Dans une édition qu'il a donnée des *Œuvres* de Corneille, avec les commentaires de Voltaire, il y a joint des notes et des éclaircissements, où il venge souvent avec beaucoup de justesse et de goût, le père de notre théâtre, des remarques rigoureuses de son commentateur.

PALISSY (Bernard de), né dans le diocèse d'Agen, était potier de terre; mais il était au-dessus de son état par son esprit et ses connaissances. Il naquit au commencement du xvi^e siècle, et mourut vers

1589 en prison, pour avoir embrassé et répandu le calvinisme. Il s'appliqua dans sa jeunesse à l'arpentage, puis au dessin, voyagea pour examiner les monuments d'antiquité et étudier l'histoire naturelle, et surtout la chimie, fort peu connue de son temps. Il fit plusieurs expériences, dont quelques-unes réussirent. En 1545, il fut chargé de lever la carte des marais salants de la Saintonge. Après 16 ans de peines et d'expériences, il parvint, non sans avoir fait de pénibles sacrifices, à découvrir la composition de l'émail, qui lui mérita d'être appelé à Paris et d'avoir un logement aux Tuileries; et il ouvrit, en 1575, un cours d'histoire naturelle et de physique. Il échappa à la Saint-Barthélemy; mais quelque temps après, les ligueurs le firent mettre à la Bastille comme calviniste, et ce fut dans cette prison qu'il termina sa carrière, étant presque nonagénaire. Nous avons de lui deux livres difficiles à trouver. Le premier est intitulé : *De la nature des eaux, des fontaines, des métaux, sels et salines; des terres, des pierres, du feu et des émaux*, Paris, 1580, in-8. Le second a pour titre : *Le moyen de devenir riche par l'agriculture*. Il y a dans ces deux traités quelques idées hasardées; mais ils offrent aussi des observations très-justes et fondées sur la pratique. Le dernier fut imprimé à Paris, en 1656, 2 vol. in-8, et on y a fait entrer celui de *la nature des eaux*. On a réimprimé les ouvrages de Palissy à Paris, 1777, in-4, avec les notes de Faujas de Saint-Fond, et des recherches sur la vie de l'auteur par M. Gobet, et en 1844 M. Paul-Ant. Cap en a donné une édit. gr. in-18 conforme aux textes originaux, avec des notes et une notice intéressante sur l'auteur. Il peignait bien sur le verre; mais la chute de cet art le réduisit à ne peindre que sur la faïence. Palissy fut le premier qui avança que les coquilles fossiles étaient de véritables coquilles déposées autrefois par la mer. Assertion que le philosophe de Ferney, se mêlant mal à propos de physique, a vainement tâché de tourner en ridicule dans une brochure intitulée, *Les singularités de la nature*. Bâle, 1768, in-8. D'autres écrivains se sont donné de plus grands torts encore, en prétendant que ces coquilles n'avaient pu être déposées que par une mer qui aurait couvert la face du globe durant des milliers d'années, tandis qu'il est démontré que le déluge seul explique toutes les questions que ces coquilles font naître; aussi Fontenelle les appelait-il les *médaillons du déluge*, parce qu'effectivement elles attestent cette terrible catastrophe du globe, comme les événements historiques sont attestés par les médailles. Voy. BOULANGER (Nicolas-Antoine.)

PALLADE, *Palladius*, né l'an 568 en Galatie, se fit solitaire de Nitrie en 588, et devint en 601 évêque d'Héliénopolis en Bithynie, puis d'Aspone. Il était lié d'une étroite amitié avec saint Jean Chrysostome, pour lequel il essuya de cruelles persécutions. Chassé de son église, il parcourut les différentes provinces, recueillant avec soin les actions édifiantes qu'il voyait. C'est d'après ces mémoires qu'il forma son *Histoire des solitaires*, appelée *Histoire Lausique*, parce qu'il la composa à la prière de Lausius, gouverneur de Cappadoce, auquel il

la dédia en 420. Hervet l'a fait imprimer en latin, Paris, 1555, in-4. On lui attribue encore un *Dialogue* contenant la vie de saint Jean Chrysostome, grec et latin, dans la Bibliothèque des Pères, Paris, 1680, in-4. Mais ce dernier ouvrage est vraisemblablement d'un autre PALLADE, qui était aussi ami de saint Jean Chrysostome, et évêque en Orient au commencement du v^e siècle.

PALLADINO (Jacques), auteur ecclésiastique du xiv^e siècle, connu sous le nom de *Jacques de Teramo* ou de *Giacomo d'Ancharano*, naquit dans cette ville en 1549, et devint successivement évêque de Monopoli, de Tarente, de Florence, de Spolète, légat en Pologne. On a de lui, entre autres ouvrages, un roman de piété, plusieurs fois imprimé et traduit dans presque toutes les langues. Il est intitulé : *Jacobi de Teramo compendium perbreve, Consolatio peccatorum nuncupatum, et apud nonnullos Belial vocitatum, id est, Processus Luciferi contra Jesum*, Augsbourg, 1472, in-fol., et plusieurs autres fois dans le xv^e et le xvi^e siècle. On le trouve aussi dans un recueil intitulé : *Processus juris jocososerii*, Hanau, 1611, in-8, qui contient encore le *Procès de Satan contre la Vierge*, par Barthole, et les *Arrêts d'amour*. Pierre Fargel, augustin, a traduit en français le *Procès de Belial*, Lyon, 1485, in-4, et plusieurs autres fois du même format. Il a été aussi imprimé sous le nom de *Jacques d'Ancharano*. L'auteur mourut en Pologne en 1417.

PALLADIO (André), architecte, né à Vicence en 1518, et mort l'an 1588, ou suivant la Biogr. Univ. de Michaud, le 19 août 1580, dans sa ville natale. Ses parents étaient d'une condition médiocre; mais, en considération de son mérite et des avantages qu'il avait procurés à sa patrie, il fut mis au nombre des citoyens et anobli. Il commença par exercer la sculpture; mais le célèbre poète Jean-Georges Trissino, lui voyant beaucoup d'inclination pour les mathématiques, se mit à lui expliquer l'architecture de Vitruve, et ensuite le conduisit avec lui en trois voyages qu'il fit à Rome. Ce fut dans ces voyages et deux autres qu'il fit depuis exprès, que Palladio s'appliqua à dessiner et à étudier les monuments antiques de cette ville. Son livre posthume des *Antiquités de l'ancienne Rome*, tout imparfait qu'il est, montre assez combien il avait approfondi le génie des anciens. C'est dans cette étude qu'il découvrit les véritables règles d'un art qui, jusqu'à son temps, était demeuré enseveli sous les débris de la barbarie gothique. Il nous a laissé un *Traité d'architecture*, divisé en 4 livres, admiré et recherché des connaisseurs. Il le publia en 1570, in-fol., avec figures; et depuis il a été souvent réimprimé. La meilleure édition est celle de Vicence en italien et en français, 1776-85, 4 vol. gr. in-fol., fig. On y joint ordinairement le volume des *Thermes des Romains*, Vicence, 1785, gr. in-fol., fig. La réimpression, faite à Vicence en 1786, est moins estimée, parce que les épreuves des gravures y sont faibles. Chapuy et Amédée Benignot ont publié une nouvelle édition des *Œuvres* de Palladio, Paris, 1825-42, in-fol. Roland-Fréard de Chambrai (voy. ce nom) a traduit le *Traité d'Architecture* en français, La Haye, 1726, 2 vol.

in-fol. Entre plusieurs magnifiques édifices dont cet illustre architecte a donné les dessins et qu'il a conduits, le théâtre dit de *gli Olimpici*, qu'il construisit à Vicence sa patrie, est la preuve la plus complète de l'excellence de ses talents.

PALLADIUS (Rutilius-Taurus-Emilianus), un des anciens agronomes dont les ouvrages nous sont parvenus, vivait après la décadence des lettres à Rome, et avant Cassiodore; mais on ne sait précisément en quel temps. On a de lui un traité *De re rustica* dans les *Rei rusticae scriptores*, Leipsig, 1755, 2 vol. in-4. M. Saboureux de la Bonnelerie en a donné une traduction française, Paris, 1775, in-8, qui fait le tome 5^e de l'*Economie rurale*, en 6 vol. in-8. Il en existe une traduction plus ancienne par Jean Darces, Paris, 1555, in-8. On trouve aussi des vers de Palladius dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

PALLAS. Voy. MINERVE.

PALLAS, affranchi de l'empereur Claude, eut la plus grande autorité sous le règne de ce prince. Il avait été d'abord esclave d'Antonia, belle-sœur de Tibère. C'est lui qui porta la lettre où elle donnait avis à l'empereur de la conspiration de Séjan. Il engagea Claude à épouser Agrippine sa nièce, à adopter Néron, et à le désigner pour son successeur. La haute fortune à laquelle il parvint le rendit si insolent, qu'il ne parlait à ses esclaves que par signes. Agrippine acheta ses services, et, de concert avec elle, la mort de Claude fut par lui accélérée. Quoique Néron dût sa couronne à Pallas, ce prince se dégoûta de lui, le disgracia, et sept ans après le fit périr secrètement, pour hériter de ses biens; mais il laissa subsister le tombeau de cet orgueilleux affranchi. Ce tombeau superbe était sur le chemin de Tibur, à un mille de la ville, avec une inscription fastueuse gravée dessus, et ordonné par un décret du sénat. Telle était la lâcheté romaine sous le règne des crimes et sous la verge des tyrans par lesquels le ciel châtiât un peuple dégénéré et corrompu; le vice jouissait des honneurs de la vertu : symptôme infailible de la chute et de la dissolution des empires.

PALLAS, philosophe qui vivait du temps de Valens, excita de grands troubles dans l'empire. Ayant été arrêté et mis à la torture, il déclara les noms de ses complices qu'on trouva être tous des philosophes occupés à perdre l'état, en trompant les ignorants par de fausses apparences de doctrine et de vertu. En conséquence, la secte de ces hommes dangereux fut proscrire, et personne dans l'Asie n'osa se montrer en public avec un long manteau, de peur d'être pris pour philosophe. Voy. HELVIDIUS, VESPASIEN, ZÉNON, LUCIEN, etc.

* PALLAS (Pierre-Simon), célèbre naturaliste et voyageur, né à Berlin en 1741, s'établit à Leyde, et avait publié sur les sciences naturelles quelques ouvrages remarquables, lorsque l'impératrice Catherine II, informée de son mérite, lui fit offrir en 1768 une place à l'académie de Pétersbourg. Adjoint aux astronomes envoyés dans la Sibérie, pour y observer le passage de Vénus sur le soleil, il employa plusieurs années à parcourir les différentes parties de la Russie, et le fit en savant et en obser-

vateur. Rien n'échappa à ses recherches. Il étudia les plantes, les animaux, les fossiles, en un mot toutes les parties de la science naturelle avec un succès dont le génie d'un seul homme ne semblait pas capable. La découverte qu'il fit en Sibérie, d'une abondante quantité d'os de grands quadrupèdes du midi, d'éléphants, de rhinocéros, de buffles, etc., faillit changer la face de la zoologie. Une de ses observations a changé celle de la géologie. Dans un *Mémoire* de 1777, il établit cette règle générale, vérifiée par tout de la succession des trois ordres primitifs de montagnes : les granitiques au milieu, les schisteuses à leurs côtés, et les calcaires en dehors. Pallas, comblé d'honneur par l'impératrice, fut appelé à donner des leçons d'histoire naturelle et de physique au grand-duc Alexandre. A raison de sa santé, paraissant préférer au séjour de Pétersbourg celui de la Tauride, Catherine lui donna dans cette contrée une propriété considérable où il continua pendant 15 ans les recherches minéralogiques et zoologiques qui l'ont rendu si célèbre. La faveur dont il jouissait ne put affaiblir dans son cœur l'amour de la patrie; après 42 ans d'absence, il voulut terminer ses jours dans le pays qui l'avait vu naître, et il partit pour Berlin en 1810. Son tempérament, affaibli par les fatigues qu'il avait essuyées dans ses voyages, succomba au bout de quelque temps sous les douleurs d'une dysenterie, le 8 septembre 1811. Cuvier prononça son *Eloge* à l'institut, le 5 janvier 1815. Les principaux ouvrages de Pallas sont : *Elenchus zoophylorum, generum adumbrationes, specierum descriptiones, cum selectis synonymis*, la Haye, 1766, in-8; *Miscellanea zoologica*, la Haye, 1766, in-4. Ces deux ouvrages commencèrent la réputation de l'auteur. Il a refondu le second dans les *Spicilegia zoologica*, Berlin, 1767-1780, 2 vol. in-4; *Voyages dans différentes provinces de l'empire russe de 1768 à 1775* (en allemand), Saint-Petersbourg, 1771-1776, 5 vol. in-4, traduit en français par Gautier de Lapeyronie, 1788-1795, 5 vol. in-4, et 1794, 8 vol. in-8, avec atlas et des notes de Lamarck et de Langlès. Pallas se distingue dans ce livre par l'exactitude des descriptions et la justesse des observations : il se fait une loi de ne parler que de ce qu'il a vu, et son voyage est, suivant Saussure, une mine inépuisable pour le naturaliste et l'homme d'état; *Recueil de documents historiques sur les peuplades mongoles*, 1776-1801, 2 vol. in-4; *Observations sur la formation des montagnes et les changements arrivés à notre globe*, 1777, in-8, trad. en franc. par Gobet, Paris, 1782, in-12; *Nouveaux documents, pour servir à la géographie physique, à l'ethnographie, à l'histoire naturelle et à l'économie domestique des pays et des peuples du Nord*, Saint-Petersbourg et Leipzig, 1781-96, 7 vol. in-8, avec cartes et fig. Ce précieux recueil, qui commence à devenir rare, renferme un grand nombre de morceaux intéressants; *Flora rossica*, Saint-Petersbourg, 1784-88, 2 part. in-fol., avec 401 fig.; ce vol. est le seul qui ait paru, le texte en a été imprimé à Francfort, 1789, in-8; *Tableau physique et topographique de la Tauride*, Paris, 1799, in-8 et in-4; *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa*, Saint-Petersbourg, 1787-89, 2 vol.

in-4. Bacmeister (*voy. ce nom*) avait conçu le projet de publier un vocabulaire comparatif de toutes les langues. Mais ayant abandonné son projet, l'impératrice en confia l'exécution à Pallas; *Observations recueillies pendant un voyage fait en 1795 et en 1794, dans les provinces méridionales de l'empire russe*, Leipzig, 1799-1801, 2 vol. in-4. Une traduction de cet ouvrage a été publiée par de Laboullaye et Tonnelier, Paris, 1805, 2 vol. in-4, et 1811, 4 vol. in-8 et atlas; *Zoographia rossia-asiatica*, Pétersbourg, 1811-51, 5 vol. in-4, ouvrage posthume peu répandu en France. Pallas était membre de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe.

PALLAVICINI (Antoine), cardinal, évêque de Vintimille et de Pampelune, naquit à Gènes l'an 1441, d'une maison noble et ancienne en Italie, et dont les diverses branches établies à Rome, à Gènes, en Lombardie, ont été fécondes en grands hommes. Ce cardinal eut la confiance des papes Innocent VIII, Alexandre VI et Jules II. Il rendit de grands services au saint Siège dans les négociations dont il fut chargé, et mourut à Rome en 1507, à 66 ans.

* PALLAVICINI (Baptiste, marquis), évêque de Reggio, né à Venise, d'une ancienne famille patricienne, cultiva la littérature à l'exemple des plus illustres prélats. Des ouvrages qu'il avait composés, on ne connaît que le *Carmen in historiam flendæ crucis*, dédié au Pape Eugène IV, et qui a été imprimé plusieurs fois dans le xv^e siècle. La 1^{re} édit., Parme, 1477, in-4, est sortie des presses établies dans l'enceinte du couvent des Chartreux, pour suppléer à la disette des imprimeurs que la peste avait éloignés de Parme. Celle de Trévise, 1494, in-4, est augmentée d'une *Oraison* à la Vierge, d'une *Élégie*, etc. Cette édition est intitulée : *Historia flendæ crucis et funeris D. N. J. C., versu heroico*.

PALLAVICINO (Ferrante), chanoine régulier de Saint-Augustin, de la congrégation de Latran, né vers 1618 à Plaisance, reçut de la nature beaucoup d'esprit et d'imagination. Ce présent lui fut très-funeste; il composa des satires sanglantes contre le pape Urbain VIII, de la maison des Barberins, pendant la guerre de ce pontife contre Odoard Farnèse, duc de Parme et de Plaisance. Pallavicino s'attira l'indignation de la cour de Rome, et fut obligé de se retirer à Venise. Il fut arrêté à Avignon (1), où il eut la tête tranchée en 1644. On trouve un abrégé de sa vie à la tête de la traduction du *Divorce céleste*, Amsterdam, 1699, que La Monnoye soutient n'être pas de lui, quoiqu'on le lui attribue communément. On a imprimé un *Choix des Œuvres* de ce satirique, à Villefranche (Genève), 1660, en un vol., qui se relie en deux. Toutes ses *Œuvres* permises sont imprimées à Venise, 1635, 4 vol. in-12.

PALLAVICINO (le cardinal Sforza), célèbre historien du concile de Trente, naquit à Rome en

(1) Ce ne fut point à Avignon, mais sur le pont de Sorgues, dans le comtat Venaissin, qu'il fut arrêté par des gens apostés pour le prendre à son passage. Il vivait tranquillement à Venise, lorsqu'un jeune homme, qui voulait gagner le prix mis par la cour de Rome à la tête de Pallavicino s'insinua dans son amitié. Lui persuada de venir en France, et le fit passer sur le pont fatal. Une si lâche trahison ne tarda pas à être punie; quelques années après, le perfide fut tué par un des amis de sa victime.

1607. Il était l'ainé de sa maison ; son goût pour la piété le fit renoncer aux espérances du siècle pour embrasser l'état ecclésiastique. Il devint, par son mérite, l'un des membres des congrégations romaines, puis de l'académie des *Umoristi*, et ensuite gouverneur de Jesi, d'Orviette et de Camerino. Pallavicino, peu sensible à tous ces avantages, se fit jésuite en 1657. Après son noviciat, il enseigna la philosophie et la théologie dans la Société. Le pape Innocent X le chargea de diverses affaires importantes ; et Alexandre VII, son ancien ami, qui lui devait en partie sa fortune, l'honora de la pourpre en 1657. Pallavicino fut en grand crédit auprès de ce pape, et mourut le 5 juin 1667. Son principal ouvrage est l'*Histoire du concile de Trente*, en italien, qu'il opposa à celle de Fra-Paolo. Les faits sont à peu près les mêmes ; mais les circonstances et les conséquences que les deux historiens veulent en tirer sont différentes, et elles devaient l'être : l'un avait, comme l'on sait, les vues d'un sectaire caché sous le froc d'un moine apostat, occupé à introduire le calvinisme à Venise (voy. SARRI) ; l'autre, constamment attaché à la foi catholique, n'a eu aucun intérêt à diriger les faits vers quelque but particulier. Par là, il est propre à mettre le lecteur impartial en état d'apprécier les divers ouvrages qui ont paru sur ce saint concile, entre autres celui d'un écrivain flamand, nommé Le Plat, qui a donné *Monumentorum ad Historiam concilii tridentini potissimum illustrandam amplissima collectio* : pauvre rapsodie, fruit de recherches inutiles, dirigées par un choix qui fait entrevoir tantôt une disposition d'esprit peu catholique, tantôt le dessein mal déguisé d'affaiblir par de mesquins détails le respect dû à cette grande assemblée. Le style de Pallavicino est noble et soutenu. L'auteur avait puisé ses matériaux dans les archives du château Saint-Ange, où sont toutes les négociations du concile. L'édition la plus recherchée de cet ouvrage intéressant est celle de Rome, 1656 et 1657, 2 vol. in-fol., qui est la première. Il fut réimprimé dans la même ville, 1664, 5 vol. in-4, et traduit en latin, 1670, 5 vol. in-4. (Voy. GIATTINI.) Le P. Puccinelli en a donné un assez bon abrégé, dépourvu de toutes les discussions théologiques. On a encore du cardinal Pallavicino un *Traité du style et du dialogue*, aussi en italien, Rome, 1662, in-16, ouvrage estimé ; et des *Lettres*, 1669, in-12, aussi en italien ; un *Cours entier de Théologie*, un *Commentaire sur la Somme de saint Thomas* ; *L'art de la perfection chrétienne* ; *Gli fasti sacri*, poème en octaves ; *Ermengilde*, tragédie, Rome, 1644, 2^e édit., 1655, in-8 ; représentée par les élèves du collège romain, dont il était alors préfet.

* PALLIERE (Vincent-Léon), peintre, né à Bordeaux en 1787, reçut les premières leçons de cet art, de son père, et vint à Paris à l'âge de 15 ans. Il eut pour maître Vincent, sous lequel il fit de rapides progrès. En 1812, il remporta le premier prix et fut envoyé pensionnaire à Rome ; il y travailla beaucoup et accrut sa réputation par plusieurs envois. De retour à Paris en 1818, il eut l'année suivante un succès brillant à l'exposition.

Le chemin de la gloire et de la fortune s'était ouvert devant lui, lorsqu'il fut atteint d'une maladie de poitrine, et mourut à Bordeaux le 29 décembre 1820, à peine âgé de 35 ans. Parmi ses tableaux on distingue : *les Prétendus de Pénélope massacrés par Ulysse*. Cette composition remarquable lui valut le premier prix ; *La flagellation du Christ*, à Rome, dans l'église de la Trinité-du-Mont ; *Saint-Pierre guérissant un boiteux*, à Paris, dans l'église Saint-Severin ; *Un berger en repos* ; et *Tobie rendant la vue à son père*, qui passe pour son chef-d'œuvre, est au musée de Bordeaux. Pallière se distingue par un beau ton de couleur, la grâce des poses, et un travail facile et harmonieux.

PALLIOT (Pierre), imprimeur-libraire à Dijon, né à Paris en 1608, mourut en 1698, dans la ville où il était établi. Ses connaissances dans le blason et dans les généalogies lui méritèrent le titre de généalogiste des duché et comté de Bourgogne ; les curieux recherchent deux de ses ouvrages : *Le Parlement de Bourgogne, son origine, avec les noms qualités, blasons*, Dijon, 1649, 2 vol. in-fol. François Petitot a donné une continuation de cet ouvrage, 1755, in-fol. ; *Science des armoiries*, de Louvan Geliot, augmentée de plus de 6000 écussons, Paris, 1660, in-fol., avec figures. Ce qu'il y a de singulier, c'est que non-seulement il imprima ses livres, mais qu'il grava encore le nombre infini de planches dont ils sont remplis.

** PALLÔY (Pierre-François), connu sous le nom de *Patriote Palloy*, qu'il se donna lui-même, né en 1754 à Paris, était entrepreneur de bâtiments. Au 14 juillet 1789, il figura parmi les vainqueurs de la Bastille, et chargé de la démolition de cette forteresse, sut tirer un parti très-lucratif de la vente des matériaux. Il en arrangea ensuite sous toutes les formes et de toutes les façons, faisant avec les pierres de taille des plans-modèles de cette prison, puis des bustes de toutes les *divinités* de l'époque, qu'il envoya aux 85 départements, aux députés, aux ministres, et, ce qui est plus piquant, à Louis XVI qui les lui paya fort bien. Il fit ensuite frapper des médailles avec le fer des chaînes qu'il trouva dans les cachots, et il adressa encore ces précieuses reliques à tous les pouvoirs, et en vendit à tous les enthousiastes et niais qui voulurent en acheter. Alors il alla s'établir à Sceaux, où il porta tout le matériel de son industrie, et malgré les bénéfices qu'il avait réalisés, par suite de fausses spéculations ou de dépenses inutiles, bientôt il se trouva dans un état de gêne. Au 10 août 1792, on le vit parmi les *braves* qui assaillirent les Tuileries restées sans défenses, et une année plus tard, il fit encore hommage d'une pierre de la Bastille à la convention qui l'accepta. Quelques mois après, la commune de Paris refusa ces dons, et le fit mettre en prison comme concussionnaire. Dès qu'il eut recouvré la liberté, il regagna sa retraite, et ne fit plus parler de lui tant qu'il vécut Robespierre. Depuis on le vit à chaque révolution prêt à chanter les triomphateurs et surtout à leur adresser des demandes. Il en adressa même à la restauration à laquelle il prodigua de mauvais vers, et sur sa porte de ridicules transparents. Les félicitations

qu'il offrit à la révolution de 1830 furent plus vives et probablement plus sincères. Alors il figura en tête de ces héros de la Bastille que l'on s'efforça de réhabiliter et auxquels on fit une pension de 500 fr. Palloy n'en jouit que peu d'années, et mourut à Sceaux, le 19 janvier 1853. On a de lui plusieurs écrits de circonstances entièrement oubliés, et qui ne méritaient pas un autre sort.

PALLU (Martin), né en 1661 à Tours, entra dans la compagnie de Jésus, et exerça le ministère de la chaire avec beaucoup de succès. Il prêcha l'Avent en 1706 devant Louis XIV, et ce prince le nomma pour un carême; mais ses infirmités l'obligèrent de renoncer à la chaire. Il s'attacha dans la suite à composer plusieurs ouvrages de piété, qui eurent du succès. Nous avons de lui : un *Traité du saint et fréquent usage des sacrements de pénitence et d'eucharistie*, Paris, 1759, vol. in-42; des *Sermons* publiés en 6 vol. in-12, par P. Segaud, en 1744. Ils sont remplis d'onction, et enrichis de l'application de l'Écriture et des pensées des Pères. Le style est d'une simplicité noble. Le P. Pallu mourut à Paris en 1742. — Il y a eu du même nom Etienne PALLU, dont on a la *Coutume de Touraine commentée*, 1661, in-4, ouvrage rare et recherché.

PALLU. Voy. PALU.

PALLUEL (François de). Voy. CRETTE.

PALMA (Charles-François), d'une ancienne famille noble, né le 18 août 1753 à Rosenberg en Hongrie, entra chez les jésuites en 1750, fit son cours de philosophie à Kaschau, et de théologie à Vienne, et consacra durant 10 ans, ses soins à l'éducation de la jeunesse au pensionnat royal de Tyrnau et au collège Thérésien à Vienne. A la suppression de la société, l'impératrice le nomma chapelain de l'archiduchesse Marie-Christine. Dès ce moment, il se donna entièrement à l'étude de l'histoire, dont il avait fait depuis longtemps ses délices. En 1776, il devint chanoine de l'église métropolitaine de Colocza; bientôt après il fut promu prévôt à Batha, et assesseur au comitat; grand prévôt en 1779, évêque de Colophon et suffragant de Colocza le 20 octobre, et vicaire-général le 20 juillet 1784. Il est mort à Pest, le 10 février 1787, à l'âge de 52 ans, laissant au public plusieurs ouvrages savants, fruit de recherches pénibles et bien dirigées : *Specimen heraldicæ Hungariæ, provinciarum nobiliumque scuta complectens*, Vienne, 1766, in-4; *Notitia rerum hungaricarum ab origine ad nostram usque ætatem*, Tyrnau, 1770, in-8, réimprimé en 1776 : ouvrage estimable par sa clarté et la netteté du style; *Traité des titres et armoiries de Marie-Thérèse, comme reine de Hongrie*, Vienne, 1774, in-8, en allemand : ouvrage entrepris pour prouver les droits de cette princesse sur différentes provinces dépendantes autrefois du royaume de Hongrie, et particulièrement sur la Gallicie et la Lodomérie; *Specimen ad Habsburgos Lotharingicam prosapiam illustrandam, ad nostra usque tempora*, Vienne, 1775, in-8, et 1774, in-fol. C'est une nouvelle édition augmentée de l'ouvrage du comte Coroni, qui prétendit prouver que les maisons d'Autriche et de Lorraine ont la même souche.

PALME ou PALMA l'Ancien (Jacques), célèbre peintre de l'école vénitienne, né à Sermatta dans le territoire de Bergame, en 1518, et ainsi nommé pour le distinguer de Palme le Jeune, son neveu. Elevé dans l'école du Titien, il recut de ce grand maître un pinceau molleux, qui le fit choisir pour finir une descente de croix que ce peintre avait laissée imparfaite en mourant. Ce n'est point dans les ouvrages de Palme qu'il faut chercher la correction et le grand goût du dessin; mais il n'y en a point qui soit terminés avec plus de patience, où les couleurs soient plus fondues, plus unies, plus fraîches, et dans lesquels la nature soit mieux imitée par rapport au caractère de chaque objet en particulier. Ce peintre a été fort inégal; ses premiers ouvrages sont les plus estimés. Ses dessins sont dans la manière du Titien et du Giorgion, mais, pour la plupart, inférieurs à ceux de ces deux grands artistes. On a gravé d'après ce maître qui mourut à Venise en 1566. Le musée du Louvre possède de lui quatre tableaux, dont le plus remarquable est celui qui représente *La Vierge et l'enfant Jésus recevant les hommages de six autres saints*. — Son neveu, Jacques, connu sous le nom de PALMA le Jeune, né à Venise en 1544, étudia sous le Tintoret, dont il a retenu le goût. Sa réputation s'accrut en peu de temps avec sa fortune; mais l'amour du gain lui fit faire un trop grand nombre de tableaux pour qu'ils lui fissent tous également honneur. Il mourut à Venise en 1628.

PALMEZEAX. Voy. CUBIÈRES-PALMEZEAX.

PALMIERI (Matthien), né en 1405, parut avec éclat au concile de Florence sa patrie, et mourut en 1475, à 70 ans. On a de lui : *Continuation de la Chronique de Prosper* jusqu'en 1449. — Mathias PALMIERI de Pise, qui vivait à peu près dans le même temps, poussa cet ouvrage jusqu'en 1481, 1485, in-4. On le trouve dans la *Collection de l'histoire des écrivains d'Italie*. Un traité *della vita civile*, Florence, 1529, in-8; un poème intitulé *Città di vita*, en 5 livres, qui n'a point été imprimé. Cet ouvrage lui attira des désagréments. Il y enseignait que nos âmes sont les anges qui, dans la révolte de Lucifer, ne voulurent s'attacher ni à Dieu ni à ce rebelle, et que Dieu, pour les punir, les relégua dans des corps, afin qu'ils pussent être sauvés ou condamnés, suivant la conduite bonne ou mauvaise qu'ils mèneraient dans ce monde. Ce poème fut condamné au feu; mais il n'est pas vrai que l'auteur ait essuyé le même sort. Mathias Palmieri, dont nous avons parlé dans cet article, mourut le 19 septembre 1485, âgé de 60 ans, après avoir traduit en latin l'*Histoire* fabuleuse des soixante-dix interprètes, qui porte le nom d'Aristée (voy. ce nom). Cette version parut pour la première fois à la tête de la Bible qu'il fit imprimer à Rome en 1471, 2 vol. in-fol. C'est la première publiée dans cette ville.

* PALMIERI (Vincent), théologien, né à Gènes en 1735, entra dans la congrégation de Saint-Philippe de Néri, où il puisa les principes des disciples de Jansénius. L'un des théologiens du synode de Pistoie, en 1786, il contribua à les y faire triompher. Sorti bientôt après de l'Oratoire, il devint

successivement professeur à Pise et à Pavie, où il trouva Tamburini, Zola et d'autres professeurs choisis par Joseph II, pour opérer des réformes et fit cause commune avec eux. Les événements déterminèrent Palmieri, en 1797, à retourner dans sa patrie. Plusieurs ecclésiastiques génois, amis des principes de Port-Royal, avaient formé une espèce d'académie dont Palmieri fit partie. Il signa la lettre de communion qu'ils adressèrent le 23 octobre 1798, au clergé constitutionnel de France, et qui fut lue au concile national de 1801. Palmieri est mort le 15 mars 1820, âgé de 67 ans. Peu de jours auparavant il avait reçu les sacrements de l'Eglise, sans rétracter les sentiments qu'il avait professés toute sa vie. On a de lui : *Traité historique, dogmatique et critique des indulgences*, 1788, 2 vol. in-8; cet ouvrage a eu au moins quatre édit., et a été traduit en plusieurs langues. *La liberté et la loi, considérées dans leurs rapports avec la liberté des opinions et la tolérance des cultes; Défense du dogme de la confession auriculaire*, contre Ranza; *La perpétuité de la foi de l'Eglise catholique concernant les indulgences*, Gênes, 1817, in-12; *Analyse raisonnée des systèmes des incrédules*, 7 vol. Tous les ouvrages de Palmieri sont en Italien.

* PALOMINO de VELASCO (Ascile-Antonio), peintre espagnol, né en 1653, à Bajalance près de Cordoue, joignit à l'entente de la perspective, le mérite du coloris et un dessin pur et correct; mais on lui reproche d'avoir choisi ses modèles dans une nature commune. Ses ouvrages les plus remarquables sont : *La Confession de saint Pierre*, à Valence, et les cinq tableaux du chœur de la cathédrale de Cordoue. Il mourut à Madrid le 15 avril 1726. Il cultivait aussi les lettres, et a publié *El museo pictorico y escala optica, etc.*, Madrid, 1713, 3 vol. in-fol. Les deux premiers contiennent la théorie et la pratique de la peinture, et le troisième les vies des peintres espagnols les plus célèbres. Ces Vies ont été réimprimées à Londres, 1742, in-8, et trad. en franç. sous ce titre : *Histoire abrégée des plus fameux peintres espagnols*, Paris, 1749, in-12. Il faut se méfier des jugements de l'auteur, qui se laisse souvent dominer par un préjugé national trop exclusif.

PALU (Pierre de la), *Paludanus*, d'une maison illustre, né dans la Bresse, vers 1280, prit l'habit de Saint-Dominique, professa la théologie à Paris avec succès, et se déclara l'un des premiers contre l'opinion de Jean XXII sur la vision béatifique; ce qui n'empêcha pas ce pape de le faire patriarche de Jérusalem en 1329. La Palu partit pour la Palestine, y fit quelques fruits, et revint en Europe avec une forte envie de faire entreprendre une nouvelle croisade. Son zèle fit de vains efforts pour animer les princes. Il mourut à Paris en 1342, après avoir publié des *Commentaires* sur le *Maitre des sentences*, in-fol.; des *Sermons*, et un *Traité de la puissance ecclésiastique*, qui sont restés manuscrits.

PALUD (la). Voy. GOFFRIDI.

PALUDANUS ou VAN DEN BROEC (Jean), de Malines, professeur en théologie et d'Ecriture dans l'université de Louvain, chanoine curé de Saint-

Pierre, et archiprêtre du district de la même ville, mourut en 1650, dans la 63^e année de son âge. On a de lui plusieurs ouvrages pour lesquels le public montra de l'empressement. Les principaux sont : *Vindiciæ theologicæ, adversus verbi Dei corruptelas*, Anvers, 1620, 2 vol. in-8. C'est une explication de presque tous les endroits de l'Ecriture sur lesquels on dispute entre les catholiques et les hérétiques; *Apologeticus marianus*. Il traite des louanges et des prérogatives de la sainte Vierge, dans ce livre publié in-4, Louvain, 1625; *De sancto Ignatio concio sacra*, in-8, ibid., même année; *Officina spiritualis sacris concionibus adaptata*, Louvain, 1624, in-4.

PALUDANUS (Bernard), né à Steenwick dans l'Over-Issel, en 1550, professeur de philosophie à Leyde, mort vers 1635, voyagea en Europe, en Asie et en Afrique. Il avait de la pénétration, de l'éloquence, une érudition variée, et, ce qui vaut encore mieux, une exacte probité. On a de lui divers ouvrages. Le plus connu est un *Recueil* de notes, dont il a enrichi les *Voyages maritimes* de Linschot, La Haye, 1599, in-fol., et en français, Amsterdam, 1658, in-fol.

PAMELE (Jacques de), *Pamelius*, né à Bruges en 1556, d'un conseiller d'état de l'empereur Charles-Quint, se fit un nom par de bons ouvrages. Après avoir acquis beaucoup de connaissances à Louvain et à Paris, il revint dans sa patrie où il fut fait chanoine. Son premier soin fut de dresser une belle bibliothèque, de confronter les écrits des saints Pères avec d'anciens manuscrits, et de s'appliquer à la critique sacrée. On lui donna ensuite un canonica de Sainte-Gudule à Bruxelles, et de Saint-Jean à Bois-le-Duc. Les guerres civiles qui affligèrent sa patrie l'obligèrent de se retirer à Saint-Omer, où l'évêque lui donna l'archidiaconé de sa cathédrale. Philippe II le nomma dans la suite à cet évêché et à la prévôté de l'église de Saint-Sauveur à Utrecht. Ses ouvrages sont : *Liturgia Latinorum*, Cologne, 1571 et 1576, 2 vol. in-4, ouvrage curieux et peu commun, qui renferme le rit du saint sacrifice de la messe observé par les apôtres et les saints Pères; *Micrologus de ecclesiasticis observationibus*; *Catalogus commentariorum veterum selectorum in universam Bibliam*, Anvers, 1566, in-8; *Relatio ad Belgii ordines de non admittendis una in republica diversarum religionum exercitiis*, Anvers, 1589, in-8; ouvrage plein d'une bonne théologie et d'une bonne politique; une *Edition* de saint Cyprien, Anvers, 1568; Paris, 1616, in-fol. Cette édition, faite sur divers manuscrits, est accompagnée de notes estimées qui ont passé dans les éditions que Rigault et Pearson ont données de ce saint Père. Une *Edition* de Tertullien avec des annotations estimées, la vie de ce Père, ses erreurs et la réfutation, Anvers, 1579; Paris, 1655, in-fol. Jean-Louis de la Cerda et Rigault ont profité du travail de Pamelius pour donner les éditions de Tertullien. Il publia le traité de Cassiodore, *De divinis nominibus*. On a encore de lui une nouvelle *Edition* de Raban-Maur, qui parut à Cologne, après sa mort en 1627, par les soins d'Antoine de Henin, évêque d'Ypres, 6 tom. en 3 vol. On trouve dans cette édition les *Commentaires* de Pamelius

sur Judith et sur l'Épître de saint Paul à Philémon. Ce savant mourut à Mons en Hainaut, en 1387, à 52 ans, en allant prendre possession de l'évêché de Saint-Omer. Il se fit autant estimer par les dons de l'âme que par ceux de l'esprit.

PAMMAQUE (saint), sénateur de Rome, célèbre par sa vertu et sa science, était d'une famille illustre. Il fut décoré de la dignité proconsulaire, et épousa Pauline, la seconde des filles de sainte Paule. Il découvrit le premier les erreurs de Jovinien et les dénonça au pape Sirice, qui les condamna en 390. Saint Jérôme tira de grandes lumières de Pammaque pour la composition de ses ouvrages contre Jovinien. Pammaque, ayant perdu sa femme, fit offrir le saint sacrifice pour elle, et donna, selon ce qui se pratiquait alors, un festin à tous les pauvres de Rome. On lit dans saint Jérôme que Pammaque oignait les cendres de son épouse du baume de l'aumône et de la miséricorde. Il fit bâtir un hôpital à Porto, et y servit les pauvres de ses propres mains. Son zèle pour la foi lui mérita une lettre de félicitation et d'encouragement de la part de saint Augustin. Le sentiment de quelques auteurs modernes qui prétendent qu'il reçut les ordres sacrés n'est fondé sur aucune preuve solide. Il était ami de saint Jérôme et de saint Paulin, et mourut en 410, honoré des regrets de ces deux grands hommes.

PAMPHILE (saint), prêtre et martyr de Césarée en Palestine, né vers le milieu du ^{iv} siècle, forma une très-belle bibliothèque, dont il fit présent à l'église de cette ville. Cette bibliothèque, au rapport de saint Isidore de Séville, était composée de 50,000 volumes, et contenait presque tous les ouvrages des anciens. Il transcrivit de sa main la Bible avec le plus grand soin et la plus grande exactitude, et travailla presque toute sa vie sur ce dépôt des oracles divins. Montfaucon a publié dans *Bibl. coisliana*, une courte explication des Actes des apôtres faite par saint Pamphile. Il copia aussi plusieurs ouvrages d'Origène, et composa l'Apologie de ce Père, lorsqu'il était en prison avec Eusèbe de Césarée. Saint Jérôme attribue cette Apologie à Eusèbe; mais Socrate, Photius, etc., la donnent à saint Pamphile; et si Eusèbe y travailla, il n'y eut qu'une faible part. (Voy. ce point bien discuté dans l'édition d'Origène, tome 4, part. 2, page 13, par D. Charles de la Rue.) Cette Apologie était divisée en cinq livres; il ne nous en reste que le premier de la traduction latine de Rufin, parmi les *Œuvres* de saint Jérôme. Saint Pamphile reçut la couronne du martyre sous Maximin, vers 308. Eusèbe de Césarée a écrit sa *Vie* en trois livres; saint Jérôme en faisait beaucoup de cas : elle n'est pas parvenue jusqu'à nous.

PAMPHILE, peintre macédonien, fit ordonner par un édit à Sicyone, et ensuite dans toute la Grèce, qu'il n'y aurait que les enfants des nobles qui s'exerceraient à la peinture, et que les esclaves ne pourraient s'en mêler. Il fut le fondateur de l'école de peinture à Sicyone, et fut le premier qui appliqua les mathématiques à son art. Appelle fut son disciple.

PAMPHILE MAURILIEN, nom sous lequel a été

donné, par un auteur inconnu (1), le roman en vers latins de *Pamphile et Galatée*, qui est imprimé avec la traduction en vers français, à Paris, chez Verrard, 1494, in-fol. Cet ouvrage fut fait pour Charles VIII, avant qu'il partit pour l'Italie. On l'a réimprimé avec la traduction en vers français, Paris, 1594, in-16.

PAN, fils de Mercure, et selon d'autres de Jupiter, dieu des campagnes et particulièrement des bergers. On l'honorait d'un culte particulier en Arcadie. Il est représenté en satyre, avec des cornes et des pieds de chèvre. Virgile le dit inventeur de la flûte à plusieurs tuyaux :

Pan primus calamos cera conjungere plures
Instituit.

Il a été aussi pris par les anciens Grecs pour le symbole de la nature, conformément à son nom qui signifie *tout*. Plusieurs le confondent avec le dieu Sylvain et le dieu Faune. Nous avons indiqué dans l'article *Brennus*, l'origine que l'opinion commune donne à la terreur *panique*. Cependant tous les savants ne sont pas du même sentiment; quelques-uns pensent que c'est une corruption du mot *punique*, et qu'il vient d'une fausse frayeur conçue à Carthage. Il est des mythologistes qui recourent à un capitaine de Bacchus nommé Pan, qui mit en fuite une armée en faisant pousser de grands cris à ses soldats, dans une vallée remplie d'échos; ce qui fit croire aux ennemis qu'ils avaient en tête des forces supérieures aux leurs.

PANAJOTI (Panagiotes-Nicusius, connu sous le nom de), premier interprète du grand-seigneur, né dans l'île de Chio, mort en 1675, eut beaucoup de crédit à la Porte, et il en profita pour rendre des services importants à sa nation. Il avait accompagné le grand-visir Achmet Kiuperli au siège de Candie, dont la prise fut due en partie à son adresse. Ce qui le mit en grande faveur auprès de son patron, et lui valut le poste de premier drogman de la sublime Porte, place importante, que depuis Panagiotti les Grecs ont occupée, et qu'avant lui on donnait à des renégats. Il se mêlait d'astrologie judiciaire et passait pour prophète parmi les Turcs, grâce à quelques conjectures heureuses. Il défendit avec zèle la foi de l'église grecque contre le patriarche Cyrille Lucar, écrivit en grec vulgaire, et fit imprimer en Hollande un ouvrage sous le titre de *Confession orthodoxe de l'Eglise catholique et apostolique d'Orient* : ouvrage péremptoire contre les calvinistes, qui avaient cherché chez les Grecs quelque conformité d'opinions avec leurs erreurs. Panagiotti était un homme très-estimable. Les Grecs ont un proverbe qui dit, « qu'il est aussi » difficile de trouver un cheval vert, qu'un homme » sage de l'île de Chio. » Panagiotti était de cette île; et comme il avait beaucoup de prudence et de génie, on le nommait le *cheval vert*. Ses obsèques furent faites avec la plus grande pompe. Le patriarche et un grand nombre de Grecs accompagnèrent son corps jusqu'à l'île de la Propontide, où est situé le monastère de la Sainte-Trinité, dont Panagiotti avait été le bienfaiteur et qui fut le lieu de

(1) On croit que Pamphile est le véritable nom de l'auteur de ce roman. Voy. le *Manuel* de M. Brunet.

sa sépulture. Depuis ce favori, les Grecs remplirent l'importante et lucrative place de premier drogman de la Porte-Ottomane, et par suite montèrent sur les trônes de la Moldavie et de la Valachie.

PANARD (Charles-François), né à Nogent-le-Roi, proche de Chartres, montra de bonne heure beaucoup de génie pour le vaudeville moral, dont il est regardé comme le père. Cet homme, qui savait si bien aiguïser les traits de l'épigramme, ne s'en servit jamais contre personne; il chansonna le vice, et non le vicieux. Il mourut à Paris, d'une apoplexie, le 13 juin 1765, à 74 ans. On a imprimé ses ouvrages sous le titre de *Théâtre et Œuvres diverses de M. Panard*, à Paris, 1765, 4 vol. in-12. Il y a beaucoup de facilité, de naturel, de sentiment, d'esprit, de bon sens; mais trop de négligences, de longueurs, et de fautes contre la langue et la poésie. Arm. Gouffé a publié les *Œuvres choisies de Panard*, Paris, 1805, 3 vol. in-8. Marmontel l'a surnommé le *La Fontaine du vaudeville*.

* PANCEMONT (Antoine-Xavier MAYNAUD de), évêque de Vannes, né en 1756 à Digoing-sur-Loire, fit ses études avec succès, et fut au sortir de sa licence nommé grand-vicaire de M. de Marbeuf, évêque d'Autun. Appelé à la cure de Saint-Sulpice, dans les circonstances les plus difficiles, il se livra tout entier au soin de soulager les pauvres qui souffraient du rigoureux hiver de 1788 à 1789, et à force de zèle et de sacrifices parvint à leur rendre plus supportable cette calamité. La révolution lui donna bientôt de nouveaux sujets d'inquiétude. Il eut plusieurs démêlés avec sa section, à cause des cérémonies publiques. Il refusa la bénédiction nuptiale à Camille-Desmoulins (*voy. ce nom*); mais celui-ci ayant promis de rétracter ses impiétés dans un des numéros de son journal, il crut devoir passer outre. Plus tard ayant fait éprouver le même refus à l'acteur Talma, il fut dénoncé à l'assemblée nationale, et, sans l'intervention de quelques amis, cette affaire eût eu peut-être pour lui des suites fâcheuses. En 1791, le dimanche 3 janvier, tandis qu'il était en chaire, plusieurs factieux crièrent : *Le serment...! A la lanterne...!* Le curé descend de la chaire; mais on le force d'y remonter, et l'on exige qu'il prononce la formule. Il s'y refuse, et il aurait péri victime de son zèle, sans le dévouement de ses paroissiens qui lui firent un rempart de leurs corps. La famille royale envoya le jour même savoir de ses nouvelles, et le maire de Paris, le fameux Bailly, vint lui exprimer ses regrets de cette scène scandaleuse. Il fut remplacé par le père Poiré, de l'Oratoire, qui fut installé le 6 février, mais qu'un grand nombre de paroissiens ne voulurent pas reconnaître. Espérant qu'en vertu du décret sur la liberté des cultes on lui laisserait exercer son ministère, et désirant rester au milieu de ses paroissiens, il loua l'église des Théatins pour y faire l'office. Mais le dimanche 11 avril, des attroupements se formèrent pour empêcher les fidèles de se réunir, et l'église ne put être ouverte. Le curé, objet des cris et des menaces, se réfugia à Bruxelles, d'où il adressa le 10 mai à ses paroissiens une lettre qui fut imprimée. Six mois après il revint, et continua secrètement les fonc-

tions de son ministère. Les fidèles de Saint-Sulpice se réunissaient alors dans les églises des religieuses du Saint-Sacrement et du Calvaire, et ce fut à leur intention qu'il fit imprimer huit *Exhortations* pour les dimanches du carême et pour ceux de la quinzaine de Pâques; elles sont réunies à l'*Histoire des événements arrivés dans la paroisse Saint-Sulpice pendant la révolution*, 1792, in-8, 96 pages. Lors des funestes journées de septembre, dans lesquelles tant de prêtres innocents furent massacrés, il dut son salut à l'adresse d'une pauvre femme. En 1797, le Directoire publia sur lui des notes trouvées parmi les papiers de Brottier, et donna l'ordre de le poursuivre. L'abbé de Pancemont se réfugia en Allemagne, et ne revint en France qu'à la fin de 1800, au moment où l'on négociait le *Concordat*. Il se lia très-étroitement avec l'abbé Bernier, qu'il seconda dans plusieurs circonstances. Devenu l'instrument d'une politique ambitieuse et rusée, il sollicita le légat d'accorder des bulles aux évêques constitutionnels, attestant qu'ils étaient revenus à l'unité catholique. La déclaration qu'il donna sur ce fait avec l'abbé Bernier a été rendue publique. Le 11 avril, de Pancemont, nommé à l'évêché de Vannes, fut sacré par le cardinal-légat. Une double opposition l'attendait dans son diocèse. L'ancien évêque, M. Amelot, n'avait pas donné sa démission. D'un autre côté, l'évêque constitutionnel, Charles Lemasle, avait un parti assez nombreux. De Pancemont fit tous ses efforts pour se le rattacher; il reçut Lemasle avec indulgence, ne parla point de rétractation, visita son diocèse, à l'occasion du jubilé, rétablit en 1804 son séminaire; enfin, il fit tout ce qui dépendait de lui pour réparer le mal qu'avaient produit les persécutions et les divisions. Cependant on lui reprocha de se prêter aux vues du gouvernement, comme il le fit dans une *Lettre circulaire* à ses curés (du 26 octobre 1805), sur la conscription, qui fut insérée au *Moniteur*. Cette lettre, et la nomination de l'abbé de Pancemont à la place d'aumônier de M^{me} Baciocchi, sœur de Bonaparte, indisposèrent contre lui plusieurs de ses diocésains. Le 28 août 1806, cinq hommes armés l'arrêtrèrent à une lieue de Vannes, le dépouillèrent et ne le laissèrent aller qu'après qu'il leur eut promis de leur envoyer 24,000 francs en or. Cet incident affecta vivement le prélat; le 15 mars 1807 il eut une attaque d'apoplexie, et mourut le 15 du même mois, à l'âge de 51 ans. Bonaparte, dans une lettre datée du camp de Finkenstein, le 3 mai suivant, fit l'éloge de ce prélat et ordonna que sa statue en marbre serait placée dans la cathédrale de Vannes. Pancemont avait un caractère aimable; ses mœurs furent toujours exemptes de reproches.

PANCIROLI (Gui), né à Reggio en 1525, d'une famille distinguée, fit de grands progrès dans l'étude du droit auquel il s'appliqua dans les différentes universités d'Italie. Sa réputation engagea le sénat de Venise à le nommer, en 1547, le second professeur des Institutes à Padoue. Il remplit successivement plusieurs chaires dans la même université, et toujours avec beaucoup d'honneur. La science du droit ne l'occupait pas seule. Il consacrait une partie de son temps à l'étude des belles-

lettres. Philibert-Emmanuel, duc de Savoie, touché de son mérite, l'attira dans l'université de Turin en 1571. Panciroli y eut autant d'admirateurs qu'à Padoue; mais des raisons de santé le firent revenir dans cette dernière ville. Il continua d'y enseigner le droit, et y mourut en 1599, à 76 ans. On a de lui : un traité curieux et intéressant, *Rerum memorabilium deperditarum et nuper inventarum*. Il écrivit ce livre en italien; Henri Salmuth le traduisit en latin, et le fit imprimer en 1599-1602, 2 vol. in-8. On donna une nouvelle édition de cette version à Francfort, en 1660, in-4. Pierre de la Noue mit cette traduction latine en français, Lyon, 1617, in-8; *Notitia dignitatum cum orientum occident. ultra Arcadii Honorii tempore*, Lyon, 1608, et dans la collection des *Antiquités romaines* de Grévius. Cet ouvrage est plein d'érudition. *De numismatibus antiquis; De juris antiquitate; De claris juris interpretibus*, Francfort, 1721, in-4; *De rebus bellicis; De magistratibus municipalibus et corporibus artificum; De quatuordecim regionibus urbis Romæ, earumque ædificiis tam publicis quam privatis*, etc.

* PANCKOUCKE (André-Joseph), libraire de Lille, où il naquit en 1700, a donné plusieurs ouvrages dont nous citerons les principaux : *Dictionnaire historique et géographique de la châtellenie de Lille*, 1755, in-12; *Éléments d'astronomie et de géographie*, 1759, in-12; *Essai sur les philosophes, ou les Egarements de la raison sans la foi*, 1745, in-12; *Manuel philosophique, ou Précis universel des sciences*, 1748, 2 vol. in-12; *Dictionnaire des proverbes français*, 1749, in-12; ouvrage plus complet et plus décent que celui de Leroux, mais effacé par celui de M. La Mésangère, publié en 1821; *Études convenables aux demoiselles*, 1749, 2 vol. in-12; *Amusements mathématiques*, 1749, in-12; *Art de désopiler la rate*, in-12, 2^e édit., augm. 1775, 2 vol. in-12. *Abrégé chronologique de l'histoire de Flandre*, 1762, in-8. Ces diverses compilations n'ont pas un grand mérite, et leur faible succès n'a pas été de longue durée. Panckoucke mourut en 1759, privé des sacrements de l'Eglise, à cause de son opposition au formulaire, qu'il refusa de signer, même à ses derniers moments.

* PANCKOUCKE (Charles-Joseph), fils du précédent, né à Lille en 1756, vint à Paris à l'âge de 28 ans, et y établit une imprimerie qui, grâce à son intelligence et à son activité, devint pour lui la source d'une immense fortune. Le *Mercury*, dont le produit couvrait à peine les frais, par le choix qu'il sut faire de nouveaux rédacteurs, compta jusqu'à 15,000 abonnés. Ce journal ne fut pas le seul qui, sous sa direction, obtint un brillant succès; le *Moniteur*, qu'il créa, réussit au-delà de ses espérances. Panckoucke mourut le 19 décembre 1798. Comme libraire, son nom est attaché aux plus grandes entreprises de son temps, telles que les *Œuvres de Buffon*, le grand *Vocabulaire français*, le *Répertoire universel de jurisprudence*, l'*Abrégé des voyages*, l'*Encyclopédie méthodique*, etc. Comme littérateur, ses ouvrages méritent à peine qu'on en rappelle le titre; cependant on cite encore ses traduct. de *Lucrèce*, de la *Jérusalem délivrée*, et

du *Roland furieux*; un *Discours sur le beau, un autre sur le plaisir et la douleur*; le plan de l'*Encyclopédie méthodique*, etc.

** PANCKOUCKE (Charles-Louis-Fleury), imprimeur-libraire, fils du précédent, né en 1780 à Paris, après avoir occupé un modeste emploi dans la secrétairerie du sénat, continua le commerce de son père. Il publia d'abord le *Dictionnaire des sciences médicales*, qui fut suivi d'une *Flore*, d'une *Biographie* et d'un *Journal* complémentaire, collection qui dépasse cent volumes. Peu de temps après, il fit paraître les *Victoires et conquêtes des Français*, et la réimpression en 26 vol. in-8, du grand ouvrage sur l'Égypte. S'occupant également de travaux littéraires, il donna des *Fragments de la vie d'Agricola* et la *Germanie* de Tacite, avec un commentaire tiré des *Œuvres* de Montesquieu. En 1819, il échoua dans sa candidature à la chambre des députés. Il fut nommé plus tard officier de la légion-d'honneur et membre de diverses académies; dans un voyage qu'il fit en Ecosse, admis à la société des antiquaires d'Edimbourg, il lui offrit une *Description de l'île de Staffa et de sa grotte basaltique*, in-fol., avec 12 pl. et 1 carte. En 1829, il visita l'Italie, pour compléter ses études sur Tacite, et dans ce but examina les monuments de Rome avec attention. Indépendamment des ouvrages déjà mentionnés, on lui doit encore comme éditeur : *Nova scriptorum latinorum collectio*; la traduction des *Classiques étrangers*; Le *Répertoire du Théâtre-Français*, avec un nouveau commentaire; La *Bibliothèque latine-française*, 1826-59, 178 vol. in-8, etc. Il mourut à Fleury-sous-Meudon, le 11 juillet 1844. Son principal titre est la traduction de *Tacite*, 1854, 7 vol. in-8, qu'on lui a disputée, mais injustement. Il a laissé manuscrites des traductions du poème de *Musée*, des *Ténèbres* de Lord Byron, et des premiers chants de l'*Arioste*.

PANDORE. C'était une statue que Vulcain fit et qu'il anima. Les dieux s'assemblèrent pour la rendre parfaite, en lui donnant chacun une perfection. Vénus lui donna la beauté, Pallas la sagesse, Mercure l'éloquence, etc. Jupiter, irrité contre Prométhée qui avait dérobé le feu du ciel pour animer les premiers hommes, envoya Pandore sur la terre avec une boîte où tous les maux étaient renfermés. Prométhée, à qui elle présenta cette boîte, l'ayant refusée, elle la donna à Epiméthée qui eut l'indiscrétion de l'ouvrir. C'est de cette malheureuse boîte que sortirent tous les maux qui inondèrent la terre; il ne resta que la seule espérance dans le fond. Plusieurs mythologistes ont cru reconnaître dans cette fable l'histoire d'Eve; et l'on ne peut disconvenir qu'elle en présente des traits qui, tout défigurés qu'ils sont, ne paraissent pas absolument méconnaissables. Voy. LAVAUR, OPHIONÉE.

** PANCRAZI (Joseph-Marie), né au commencement du xvi^e siècle à Cortone, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des théatins, et consacra ses loisirs aux recherches archéologiques. En parcourant la Sicile, la vue des antiquités qu'on y rencontre à chaque pas lui fit concevoir le dessein

de l'ouvrage intitulé : *le Antichità Siciliane spiegate*, Naples, 1731-32, 2 vol. in-fol. Dans le premier, il examine si la Sicile n'a pas fait partie du continent de l'Italie, et traite de ses premiers habitants, les Cyclopes, les Lestrigons, les Phéaques et les Latophages, sur lesquels les Grecs ne nous ont laissé que des fables. Le second renferme l'histoire d'Agrigente et l'explication de ses antiquités. Pancrazi mourut vers 1764, sans avoir pu terminer cet important ouvrage. Il était membre de l'académie étrusque et de la société colombaire de Florence.

* PANEL (Alexandre-Xavier), savant numismate, né en 1699 à Nozeroy en Franche-Comté, entra chez les jésuites à l'âge de vingt ans, et professa la rhétorique dans les collèges de Besançon, de Lyon et de Marseille. Quelques *dissertations* qu'il publia sur d'anciennes médailles l'ayant fait connaître, il fut appelé en Espagne par Philippe V, qui le nomma précepteur des infants et lui confia en même temps la direction de son cabinet de médailles. En 1724, il fit un voyage en France pour acheter le riche médailler de Rothelin. Le désir de revoir sa famille l'amena en Franche-Comté; en passant à Dijon, il examina les restes du médailler du P. Chifflet, et connut le savant P. Oudin. A Besançon, il obtint de Mairot de Mutigny qu'il lui cédât une collection de médailles celtiques ou gauloises. A son retour en Espagne, nommé professeur de rhétorique au collège royal de Madrid, ces nouvelles fonctions ne l'empêchèrent pas de continuer à s'occuper de numismatique. Il mit en ordre le cabinet du roi, et en fit la description que l'on conserve à la bibliothèque de l'Escurial. Il préparait une nouvelle édition de l'ouvrage d'Occo, sur les médailles des empereurs romains, et la *description des médailles grecques et égyptiennes* omises par André Morell dans son *Thesaurus*, etc., lorsqu'il mourut à Madrid en 1777, à 78 ans. Indépendamment de quelques *Lettres* sur des médailles, dans les *Mémoires* de Trévoux, on a de lui : *De cistophoris seu nummis quæ cistas exhibent*, Lyon, 1754, in-4; *Lettre touchant le médailler de Lebre*, premier président du parlement de Provence, Londres, 1757, in-4; *Remarques sur les premiers versets du premier livre des Machabées*, ou *Dissertation sur une médaille d'Alexandre le Grand*, Lyon, 1759, in-4, traduit en espagnol par Manuel Gomez y Marco, Valence, 1755, in-4; *De nummis Vespasiani fortunam et felicitatem reduces exprimentibus*, Lyon, 1742, in-4; *De coloniæ Tarraconæ nummo, Tiberium Augustum, Juliam Augustam, Cæsaris Augusti filiam, Tiberii uxorem, et Drusum Cæsarem, utriusque filium, exhibente*, Zurich, 1748, in-8, fig., *ibid.*, 1748, in-4, avec la traduct. en espagnol de Bonavent. Garcias; *De nummis exprimentibus undecimum Treboniani Galli Augusti annum; Galli Augusti decimum et tertium; decimum quartum Æmiliani Augusti, coloniæ Viminacii; undecimum denique Valeriani senioris*, *ibid.* 1748, in-4, fig. Le P. Panel y soutient le principe que les médailles rectifient les erreurs des historiens, parce que « le témoignage d'un métal, » exempt de passion et gardant fidèlement l'impreinte qui lui est confiée, doit être préféré aux

» rapports des hommes quelquefois trompés et souvent trompeurs. » Les rédacteurs des *Mémoires* de Trévoux disent « qu'il est difficile de défendre une » mauvaise cause avec plus d'esprit. » *De Ferdinandi regis natalibus; de Virorum principum natales celebrandi apud veteres consuetudine*, Madrid, 1750, in-4; *La sabiduria ou la Science et la sottise dans la chaire* (en espagnol), *ibid.*, 1758. C'est une critique des mauvais prédicateurs qui existaient alors en Espagne, et que le P. Isla (voy. ce nom) a si gaïement censurés dans son *Frère Gerundio*. On en trouve l'analyse dans le *Journal encyclopédique*, année 1759. La Serna Santander possédait quelques manuscrits de Panel. (Voy. le *Catalogue* de sa bibliothèque.)

* PANEL (Antoine), frère du précédent, né en 1702, à son exemple embrassa la règle de saint Ignace et s'appliqua particulièrement à la poésie latine. Quoiqu'il eût beaucoup de talent pour l'enseignement, sa faible santé ne lui permettant pas un travail assidu, il fut obligé d'abandonner cette carrière, qu'il remplissait avec honneur. Plus tard, sentant empirer sa santé, il se retira à Nozeroy, sa patrie, où il mourut vers 1760. On a de lui quelques *Odes* latines dont ses confrères ont loué la pureté classique du style.

* PANIERI (Ferdinand), théologien, né en 1759 à Pistoie, fut après son ordination nommé professeur de dogme dans le séminaire de cette ville, et seconda son évêque Ricci, dans toutes les innovations qu'il essaya d'introduire dans son diocèse (voy. Ricci). Ce prélat ayant été obligé de donner la démission de son siège, Panieri examina les matières contestées avec plus de soin et se hasarda d'envoyer à Rome un *Mémoire*, où il exposait ses difficultés. La réponse paternelle que lui fit Pie VI, rédigée par le savant cardinal Gerdil, le toucha vivement, et guéri d'une maladie dangereuse, il fit sa rétractation entre les mains de M. Falchi, successeur de Ricci. Non content de cette démarche, il adressa l'aveu de ses torts au saint Siège, l'accompagnant de *Dissertations* où il réfutait ses anciennes opinions. Sa conscience n'étant pas encore tranquille, il pria qu'on lui envoyât de Rome une formule de soumission qu'il souscrivit. Rentré dans le giron de l'Eglise, pour donner plus d'authenticité à son repentir, il fit une déclaration publique dans les conférences du clergé de Pistoie, dont il était devenu directeur. Plus tard, à l'occasion d'une leçon de morale qu'il fit en 1817, sur le mariage, il réfuta les erreurs enseignées autrefois dans le diocèse sur le pouvoir de l'Eglise relativement aux empêchements *dirimants*. Il fit, en outre, sa profession de foi sur la bulle *Auctorem fidei* de Pie VI, s'estimant heureux d'avoir trouvé une occasion de manifester son attachement au saint Siège, et son éloignement pour toute innovation. Cette partie de sa leçon, insérée dans l'*Arcadico*, journal de Rome, a été imprimée à part, avec deux *extraits* de lettres de Panieri, dans lesquelles il rend compte de sa conduite passée. Sa seconde lettre, datée de Pistoie, le 11 juin 1820, est une profession de foi sur l'autorité du saint Siège et les différentes questions relatives à la suprématie des

pontifes. Cette conduite lui gagna la bienveillance de son nouvel évêque, qui le nomma professeur de morale dans son séminaire et chanoine de sa cathédrale. Paniéri mourut le 27 janvier 1822, âgé de 65 ans. On a de lui : *Examen pratique et instructif sur les péchés qui se commettent dans les fêtes et les plaisirs du siècle*, Pistoie, 1808-1816, 4 vol.; *Exposition des lois de Dieu et de l'Eglise sur l'usure*, 1815, 1 vol.; *Catalogue des saints de Pistoie*, 1818, 2 vol., et il a laissé manuscrits plusieurs ouvrages sur des matières ecclésiastiques.

PANIGAROLA (François), évêque d'Asti en Piémont, né à Milan en 1548, entra jeune dans l'ordre des frères mineurs-observantins, où il se rendit très-savant dans la philosophie et la théologie, et se distingua surtout par ses talents pour la prédication. Son mérite lui valut l'évêché d'Asti, qui lui fut donné par Sixte V en 1587, et qui le fit choisir avec le jésuite Bellarmine, pour accompagner le cardinal Cajetan envoyé en France en 1589. Panigarola mourut à Asti en 1594. Ses *Sermons* furent imprimés à Rome en 1596, in-4. On a de lui plusieurs autres ouvrages, la plupart de piété et de controverse, tant en latin qu'en italien. Le plus connu est un traité de l'éloquence de la chaire en italien, intitulé *il Predicatore*, Venise, Guindi, 1609, in-4.

* PANIN (Nikita Ivanovitch, comte de), homme d'état russe, né le 15 septembre 1718, d'une famille originaire de Lucques (les Pagnini), était fils d'un des généraux du czar Pierre I^{er}. Il commença par être soldat dans les gardes à cheval de l'impératrice Elizabeth; il devint ensuite un de ses chambellans, puis son grand écuyer. En 1747, sa souveraine l'envoya à Copenhague et deux ans après à Stockholm, avec le titre de ministre plénipotentiaire. A son retour, il fut choisi pour gouverneur du grand-duc Paul Petrowitz, et se laissa gagner par Catherine II pour entrer dans le complot contre son mari. Le ministère des affaires étrangères fut le prix de sa soumission aux volontés de l'impératrice. Quelques biographes lui attribuent tous les actes importants qui ont été signés sous son règne; mais Levesque ne partage pas cette opinion. Il avait, selon cet historien, assez de capacité pour justifier le choix de Catherine, mais non une assez grande réputation de génie et d'activité pour qu'on lui fit honneur de ce qui devait être l'ouvrage de la souveraine. Un autre écrivain a dit qu'il fut le seul ministre de Catherine qui connût parfaitement les affaires; qu'il prévoyait tous les événements, mais qu'il donnait nonchalamment les vrais moyens d'arriver à tous les succès. Sa taille était énorme en grosseur. Il était gourmand, grand mangeur et grand dormeur. Il mourut le 11 avril 1785. On a *Précis historique de la vie du comte de Panin*, Londres, 1784, in-8.

* PANIS (Etienne-Jean), conventionnel, né en 1757 dans le Périgord, vint achever ses études à Paris, et s'y fit recevoir avocat. Lorsque la révolution de 1789 éclata, il en embrassa la cause avec un enthousiasme qui lui acquit bientôt une triste célébrité. Devenu beau-frère du brasseur Santerre (voy. ce nom), il prit part aux journées du 20 juin

et du 10 août. Dans la nuit du 11 au 12, il s'installa à l'hôtel-de-ville, et devint un des membres de cette audacieuse Commune qui organisa les massacres des prisons, et qui domina si longtemps la France. Il fit partie du *Comité de salut public*, qu'elle créa dans son sein, composé des plus violents démagogues. Député de la ville de Paris à la Convention, il ne parut guère à la tribune que pour repousser les attaques des Girondins qui demandaient que les auteurs des massacres de septembre fussent mis en jugement. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort, contre le sursis et contre l'appel au peuple. Nommé membre du comité de sûreté générale, il suivit longtemps le parti de Robespierre; mais après le supplice de Danton, il se sépara de lui; il osa même l'interpeller en le sommant de déclarer s'il l'avait aussi porté sur la liste des proscrits, et prit une part active aux événements du 9 thermidor. Au 1^{er} prairial (20 mai 1795), il essaya de défendre les chefs des insurgés dont la Convention venait d'ordonner la mise en accusation; mais il ne put parvenir à se faire écouter, et quelques jours après (27 mai), ayant voulu parler en faveur de Laignelot (voy. ce nom), il fut lui-même décrété d'arrestation. On lui reprocha la part qu'il avait prise aux massacres de septembre; un de ses collègues, Auguis, dont il implora le témoignage et qu'il appela son ami, s'écria : *Point d'amitié avec le colporteur de la mort*. Arrêté à la sortie de la séance, il ne recouvra la liberté que par l'amnistie du 4 brumaire an 4. Employé depuis dans l'administration des hospices de Paris, il reparut pendant les cent-jours sur la scène politique, et fut atteint par la loi contre les régicides. Retiré en Italie, il y vécut d'une pension que lui faisaient ses enfants. La révolution de 1850 lui permit de rentrer en France. Il mourut à Marly le 22 août 1852, à 75 ans, après avoir, assure-t-on, témoigné du repentir pour quelques-uns des actes de sa vie.

* PANNINI (Jean-Paul), paysagiste, né à Plaisance en 1691, se distingua par la grâce et la vérité qui brillent dans ses compositions. Ses ouvrages sont très-recherchés des amateurs. On cite comme son chef-d'œuvre un tableau représentant les *Vendeurs chassés du temple*. On fait aussi beaucoup de cas des différentes vues dont il a orné le château de Rivoli, maison de plaisance du roi de Sardaigne. Cet artiste mourut à Rome en 1764. Le musée du Louvre possède de lui : un *Festin donné sous un portique d'ordre ionique*, un *Concert dans l'intérieur d'une galerie circulaire d'ordre dorique*, et plusieurs tableaux de ruines.

PANNIUS (1), Romain, fabricant de papier ou *papyrus*, auquel il donna le nom de *fanniaque*. Il en établit une fabrique en Egypte, y amassa de grandes richesses, et mourut vers l'an 70 de J.-C. Nos lecteurs n'ignorent pas que le *papyrus* était une espèce de jonc qui croissait sur les bords du Nil, et que c'est sur cette matière que sont tracés les plus anciens manuscrits. Selon le récit de Costius, on trouva dans un tombeau du Janicule les livres de

(1) Feller s'est trompé sur le nom de ce fabricant qui s'appelait *Fannius* et son papier *fanniaque*.

Numa écrits sur ce papier. Nous nous bornerons à rappeler qu'il y en avait de plusieurs sortes, l'*hiératique* ou *sacré*, qu'on réservait pour les livres qui traitaient du culte; le *livien*, auquel Livie, femme d'Auguste, avait donné son nom; le *saitique*, l'*amphythatrique*, l'*emporétique* ou celui du commerce ordinaire, qui n'avait que six pouces de largeur, et enfin le *fanniaque*, inventé par Pannius, qui était de douze pouces. On conserve dans la bibliothèque du Vatican plusieurs manuscrits de ces différentes sortes de papier.

PANNONIUS (*Janus*), ou JEAN le HONGROIS, évêque de la ville de Cinq-Eglises, mort en 1490, et selon quelques-uns en 1472, à 57 ans, cultiva les belles-lettres avec succès en Italie, et travailla ensuite à les faire fleurir en Hongrie. On a de lui des *Elégies* et des *Epigrammes*, Venise, 1555, in-8, et dans les *Deliciæ poetarum hungarorum*, in-16, Francfort, 1619, parmi lesquelles on en trouve quelques-unes d'heureuses. Rien n'est plus plaisant que l'erreur des encyclopédistes touchant Janus Pannonius, qu'ils ont regardé dans la première édition de leur compilation, comme possédant cinq églises ou évêchés. A l'article *Evêché*, après avoir disserté sur la pluralité des bénéfices, et dit que le cardinal Mazarin, évêque de Metz, possédait en même temps 15 abbayes, ils ajoutent : « Et quant à la pluralité » des évêchés, Janus Pannonius était à son décès » évêque de cinq villes. »

PANOETIUS, philosophe grec de la secte des stoïciens, natif de Rhodes, fut ami de Scipion l'Africain le Jeune. Il florissait vers l'an 127 avant J.-C. Il avait composé : un livre sur les *sectes des philosophes*; un autre de la *tranquillité de l'âme*; un des *offices*, etc.

PANOPION, Romain, dont parle Valère-Maxime, à l'occasion d'un trait de fidélité héroïque de son esclave. Celui-ci ayant appris que des soldats accouraient pour tuer son maître qui avait été proscrit, changea d'habit avec lui, et le fit sortir secrètement par une porte de derrière, et, montant à la chambre, alla se mettre dans le lit de son maître, où il se laissa tuer à la place de Panopion.

PANORMITA, le *Panormitain*. Voy. ANTOINE de Palerme et TUDESCHI.

PANSA. Voy. VIBUS.

PANTALÉON (saint), célèbre martyr de Nicomédie, que l'on croit avoir souffert la mort vers 505, sous l'empire de Galère.

PANTALÉON, diacre de l'église de Constantinople dans le xiii^e siècle, est auteur d'un *Traité* contre les erreurs des Grecs, qui se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*.

PANTALÉON (Jacques). Voy. URBAIN IV.

PANTENUS ou PANTENE (saint), philosophe chrétien, né en Sicile, florissait sous l'empereur Commodus. Il enseigna dans la célèbre école d'Alexandrie, où, depuis saint Marc, fondateur de cette Eglise, il y avait toujours eu quelques théologiens qui expliquaient l'Ecriture sainte. Les Indiens ayant demandé quelqu'un capable de les instruire dans la religion chrétienne, et de combattre la doctrine des brahmanes, on leur envoya Panténus. Ensebe rapporte qu'il trouva chez ces peuples un Evangile

de saint Matthieu, écrit en hébreu, que saint Barthélemy leur avait laissé. Panténus, de retour à Alexandrie, continua d'y expliquer l'Ecriture sainte en particulier, l'école de cette ville étant alors gouvernée par saint Clément d'Alexandrie, son disciple. Il avait composé des *Commentaires* sur la Bible, qui ne sont pas venus jusqu'à nous. On peut juger de la manière dont il expliquait le texte sacré, par celle qu'ont suivie Clément d'Alexandrie, Origène et les élèves de cette école. Leurs commentaires sont pleins d'allégories; ils s'éloignent souvent de la lettre, et trouvent presque partout des mystères dont l'explication est mêlée de beaucoup d'érudition. (Voy. saint GRÉGOIRE le GRAND.) Saint Panténus vivait encore en 216.

PANTHEE Voy. ABRADATE.

PANTIN (Guillaume), né à Tielt en Flandre, au commencement du xvi^e siècle, médecin à Bruges, mort en 1585, laissa un savant *Commentaire* sur le traité de Celse *De re medica*, à Bâle, 1552, in-fol., qui prouve qu'il était versé dans la belle littérature. Il était grand-oncle du suivant.

PANTIN (Pierre), de Tielt en Flandre, se rendit habile dans les langues, et les enseigna à Tolède et à Saragosse; il devint ensuite chapelain de Philippe II, chanoine d'Ypres, doyen de Sainte-Gudule à Bruxelles, prévôt de Condé, et mourut à Bruxelles en 1611, à 56 ans. On a de lui : des *Traductions* de plusieurs auteurs et saints Pères grecs; un *Traité de Dignitatibus et officiis regni ac domus regie Gothorum*, dans les Conciles de Loaysa, et dans l'*Hispania illustrata*, 4 vol. in-fol.; petit traité savant et utile.

PANVINIO (Onuphre), religieux augustin, célèbre historien et antiquaire, né en 1529 à Vérone, mourut à Palerme en 1568, à 59 ans, après avoir rempli divers emplois dans son ordre et avoir été bibliothécaire du Vatican; il avait eu cette place de Marcel III, qu'il avait connu lorsque ce pape était cardinal. On dit qu'étant attaché au cardinal Alexandre Farnèse (Marcel III étant mort), et allant avec lui en Sicile, il en reçut, on ne sait à quelle occasion, quelque réprimande, et qu'il en conçut tant de chagrin qu'il en mourut. Ses manières affables, polies et prévenantes, le firent aimer de ses confrères, autant que son érudition profonde le fit estimer des savants. Paul Manuce l'appelle *Helluo antiquarum historiarum*. Il avait pris pour devise : *In utrumque paratus*, avec un bœuf placé entre une charrue et un autel. Il voulait dire qu'il était également prêt à supporter les fatigues du service divin et celles des sciences humaines. Nous avons de lui : un *Abrégé des vies des papes*, en 1567, in-4. L'auteur dédia son ouvrage à Pie V, qui honorait alors le siège romain par son zèle et ses vertus. *De antiquis Romanorum nominibus*, in-fol.; *De ritu sepeliendi mortuos apud veteres christianos, et de cæmeteriis eorumdem*, 1572, in-8; traduit en français, in-8; *De principibus romanis*, in-fol.; *De antiquo ritu baptizandi catechumenos*, in-4 et in-8; savant; *De republica romana*, Paris, 1588, in-8; profond et instructif; *Festorum libri V*, Venise, 1587, in-fol.; livre peu commun, et utile pour l'ancienne histoire et celle

du moyen âge; *De primatu Petri*; *Topographia Romæ*, Francfort, 3 vol. in-fol.; *De triumpho et ludis circensibus*, Padoue, 1681, in-fol.; *Chronicon ecclesiasticum a C. Julii Cæsaris tempore usque ad Maximilianum II*, in-fol. : ouvrage plein de recherches, et bien propre à éclaircir l'histoire tant ecclésiastique que profane; *De episcopatibus, titulis et diaconis cardinalium*; *Annotationes et supplementa ad Platinam de vitis sanctis pontificum*; *De septem præcipuis urbis Romæ basilicis*.

* PANZER (Georges-Wolfgang-François), savant bibliographe, né en 1729 à Sulzbach, dans le Haut-Palatinate, reçut le grade de docteur en théologie, et devint, en 1773, pasteur de l'église de Saint-Sébaïd à Nuremberg. Il mourut dans cette ville le 9 juillet 1805, président de la société pastorale de la Pegnitz. Ses ouvrages les plus connus sont : *Annales typographici ab artis inventæ origine ad annum M. D., etc.*, 1795-1805, 11 vol. in-4. C'est, dit M. Brunet, le répertoire le plus complet que nous ayons sur cette matière; cependant il ne remplace pas entièrement celui de Maittaire, et laisse encore beaucoup à désirer. *Annales de l'ancienne littérature allemande, ou Indication et description de tous les ouvrages imprimés depuis l'invention de l'art de l'imprimerie jusqu'en 1520*, Nuremberg, 1788, in-4; *Histoire de l'imprimerie dans les premiers temps à Nuremberg*, 1779, gr. in-4. Ces deux ouvrages sont en allemand.

PAOLI (D. Sébastien), littérateur et antiquaire, né dans le territoire de Lucques en 1684, se fit religieux dans la congrégation des clercs réguliers de la Mère de Dieu, se distingua par sa science, s'acquit l'estime des savants, surtout du marquis d'Orsi, de l'abbé Salvini et de Lazzarini; fut membre de plusieurs académies, et mourut d'hydropisie en 1751. Il a enrichi les journaux d'Italie d'un grand nombre de dissertations pleines d'érudition, sur les antiquités, l'histoire, la critique sacrée, la physique, etc., entre autres sur le titre de *Divin* donné aux anciens empereurs, sur une médaille d'or de l'empereur Valens, sur l'*Histoire de Naples* de Pierre Giannone, etc. Plusieurs de ses *Dissertations* ont été imprimées à Lucques et à Venise en 1748 et 1758. On a aussi de lui des *Vies* de plusieurs hommes illustres, entre autres d'*Ambroise Salvio*, évêque de Nardo; de *Philippe Macchiarelli*, religieux camaldule. A ces ouvrages il faut ajouter : *De la poésie des Pères grecs et latins dans les premiers siècles de l'Eglise*, Naples, 1714, in-8; une *Lettre sur trois manuscrits grecs*; *Code diplomatique de l'ordre de Saint-Jean ou de Malte*, 1758, 2 vol. in-fol. Tous ces ouvrages sont en italien.

* PAOLI (Hyacinthe), général corse, né à Bastia en 1702, d'une famille estimée, prit une part très-active à l'insurrection de son pays contre Gènes. Après l'avoir vaillamment défendu, il devint un des trois chefs qui gouvernèrent la Corse en 1755. Mais la France ayant pris part à cette lutte, Paoli se retira à Naples, où il fut fait colonel d'un régiment de Corses réfugiés. Il y mourut en 1768, à l'époque des succès de son fils dont l'article suit.

* PAOLI (Pascal), fils du précédent, né en 1726, au village de la Stretta, dans la piève de

Rostino, dépendante de la juridiction de Bastia, suivit son père dans l'exil, et fit ses études au collège militaire de Naples. Il était simple enseigne dans un régiment de cavalerie, lorsqu'il alla rejoindre, en Corse, son frère aîné, Clemente, qui venait d'être nommé un des magistrats suprêmes de l'île. Le jeune Pascal attira bientôt tous les regards, et en 1755, il fut proclamé, quoique absent, chef unique de l'île. La fortune ne fut pas d'abord favorable à ses armes, et l'un de ses rivaux, Marius-Emmanuel Matra, s'étant fait le stipendié des Génois, profita de ce moment pour l'accabler encore : Pascal dut son salut aux secours d'un autre ennemi plus généreux, Thomas Cervoni, et dès lors il fit oublier ses revers par des succès dont il sut profiter. Non content de battre les Génois sur terre, il créa une petite marine avec laquelle il fit beaucoup de mal à leur commerce. En 1761 les anciens maîtres de la Corse firent des propositions de paix : Paoli fit décréter que la nation ne se prêterait à aucun accommodement, à moins que son territoire ne fût évacué et son indépendance reconnue. Vainqueur de ses ennemis tant étrangers que nationaux, il se contenta d'être membre du conseil qui dirigeait les affaires publiques, et ne se réserva que le titre et l'autorité de général. En 1767, il enleva aux Génois l'île de Capraïa. Ceux-ci cédèrent à la France leurs prétentions sur la Corse. Paoli adressa des représentations au cabinet de Versailles, qui ne furent point écoutées; alors il recourut à la force des armes, et lutta pendant deux ans, avec des succès variés et non sans gloire; mais enfin, contraint de céder, il se retira en Angleterre. L'assemblée Constituante fit cesser son exil en 1789, et il accourut à Paris. Il fut présenté par La Fayette à Louis XVI, qui lui fit un accueil très-flatteur, et le nomma lieutenant-général commandant en Corse. Les maux de la révolution qui s'étendirent jusques dans son pays, et d'autres motifs légitimes, le détachèrent insensiblement de la France. Instruite de ses projets, la Convention le déclara traître à la patrie, et le mit hors la loi; mais cette fois ces foudroyants décrets ne purent atteindre la victime. Paoli, élu par les mécontents généralissime et président d'une consulte formée à Corte, offrit la Corse au roi d'Angleterre, qui fut assez peu reconnaissant pour donner la vice-royauté et même la présidence du parlement du nouveau royaume à d'autres qu'à Paoli. Il étouffa son ressentiment et se rendit à Londres, pour y faire entendre des plaintes auxquelles on ne fit aucune attention. Paoli mourut le 5 février 1807, dans un village près de Londres, désespéré de voir la France gouvernée par un homme qu'il avait vu naître, qu'il avait protégé et qui n'avait pu rester son ami. Il a été diversement jugé par ses contemporains; et, tandis que les uns en ont fait un grand militaire et un habile législateur, les autres n'ont vu en lui qu'un ambitieux et un homme ordinaire. Pommereul et Volney en parlent avec beaucoup de mépris. Le grand Frédéric et Voltaire en portent un jugement tout contraire : suivant ce dernier, « Paoli était » plus législateur encore que guerrier; son cou-

» rage était dans l'esprit. Quelque chose qu'on ait
 » dit de lui, il est impossible qu'il n'eût pas de
 » grandes qualités. Etablir un gouvernement ré-
 » gulier chez un peuple qui n'en voulait pas,
 » réunir sous les mêmes lois des hommes divisés
 » et indisciplinés, former à la fois des troupes
 » réglées, et instituer une université qui pouvait
 » adoucir les mœurs, établir des tribunaux de jus-
 » tice, mettre un frein à la fureur des assassinats
 » et des meurtres, policer la barbarie, se faire
 » aimer en se faisant obéir : tout cela n'est pas
 » absolument d'un homme ordinaire. » Le roi de
 Prusse, Frédéric II, appelait Paoli *le premier capi-
 taine de l'Europe*; et en effet, l'Europe entière l'a
 considéré comme tel. On a accusé ce général d'a-
 voir deux fois excité ses compatriotes à la révolte,
 on plutôt de les y avoir maintenus; mais, la pre-
 mière fois, il voulut les délivrer d'un jong étranger
 et tyrannique; et un gouvernement avide et san-
 guinaire l'autorisa, la seconde, à ne garder aucun
 ménagement pour affranchir son pays. L'ouvrage
 de Pompéi (*de L'état de la Corse*, 1821, in-8),
 contient un grand nombre de traits de Paoli.

: PAOLO. Voy. SARPI.

: PAOLUCCIO ou Paul-Luc ANAFESTO. Voy. ANA-
 FESTE.

: PAPAI-PARIZ (François), né à Décz en Transyl-
 vanie en 1649, d'un ministre protestant, étudia en
 médecine à Francfort et à Marbourg, et fut fait
 docteur à Bâle. De retour dans sa patrie, il enseigna
 cette science pendant 40 ans, et mourut en 1716.
 On a de lui : une *Traduction en latin de la Paix de
 l'âme* de Pierre du Moulin; un *Abrégé de l'Histoire
 ecclésiastique de Hongrie et de Transylvanie*, Zurich,
 1725, in-8. On ne doit s'attendre à rien de fidèle sur
 cette matière de la part d'un protestant, surtout à
 l'égard d'une province que ceux de la secte ont à
 différentes reprises bouleversée de fond en comble;
Paix du corps, livre de médecine, en hongrois;
Dictionarium latino-hungaricum, Lentschau, 1708,
 ouvrage de 15 ans de travail; *Dictionarium hunga-
 rico-latinitum*; il n'est que l'éditeur de cet ouvrage,
 qu'il a augmenté et corrigé; *Ars heraldica*, 1696,
 in-12; des *Poésies*, etc.

: PAPE (Gui.) Voy. GUI-PAPE.

: PAPEBROCK, et plus exactement PAPERBROECK
 (Daniel), né à Anvers en 1628, se fit jésuite en
 1646, professa les belles-lettres et la philosophie
 avec beaucoup de succès. Les pères Bollandus et
 Henschenius, collecteurs des *Actes des Saints*, l'as-
 socièrent à leur immense travail. Il alla à Rome
 avec Henschenius en 1660, et y amassa une ample
 collection de matériaux. De retour à Anvers sur la
 fin de 1662, il se livra sans réserve au travail auquel
 on l'avait destiné. Il était également propre à réta-
 blir l'histoire dans les faits authentiques, et par sa
 sagacité et par ses recherches. Il épura la légende
 des faussetés dont elle fourmillait. Le savant jésuite,
 ayant à fixer l'origine des carmes, ne donna dans
 aucune chimère. Il la marqua au xiv^e siècle; il as-
 signa, d'après Baronius et Bellarmin, le bienheu-
 reux Berthold pour le premier général de l'ordre.
 Quelques carmes, qui faisaient remonter leur ori-
 gine jusqu'à Elie, entrèrent en fureur. Ils inondè-

rent les Pays-Bas de libelles épouvantables contre
 Papebrock, et le traitèrent avec ce ton de hauteur
 qu'un noble allemand prend à l'égard d'un gentil-
 homme de deux jours. Le *nouvel Ismaël*, le *Jésuite
 réduit en poudre*, le *Jésuite Papebrock historien con-
 jectural et bombardant*, firent beaucoup rire le pu-
 blic. Les descendants d'Elie ne s'en tinrent pas à
 des brochures. Ils dénoncèrent, en 1690, le père
 Papebrock au pape Innocent X et à l'inquisition de
 Madrid, comme auteur des erreurs grossières qui
 remplassaient les 14 vol. des *Actes des Saints de
 mars, avril et mai*, à la tête desquels on voyait son
 nom. Quelles étaient ces erreurs? Celles-ci. Il n'est
 pas certain que la face de J.-C. ait été imprimée sur
 le mouchoir de sainte Véronique, ni même qu'il y
 ait jamais eu une sainte de ce nom. Le Mont-Carmel
 n'était pas anciennement un lieu de dévotion, et
 les carmes n'ont point eu le prophète Elie pour leur
 fondateur, etc. Un père Sébastien de Saint-Paul,
 carme, avait déjà dévoilé une partie de ces erreurs
 dans un gros volume imprimé à Cologne en 1693.
 (Voy. son article.) Toute l'Europe savante atten-
 dait avec impatience le jugement de Rome et de
 Madrid. L'inquisition d'Espagne prononça enfin, en
 1695, son anathème contre les quatorze volumes
 des *Actes des Saints*. Le triomphe des carmes était
 complet; mais un incident vint affaiblir leur gloire.
 Un religieux de la congrégation de Saint-Jean-de-
 Dieu disputa d'ancienneté avec eux. Il prétendit que
 l'ordre des frères de la charité avait 900 ans de
 primauté sur celui des carmes. Son raisonnement
 était tout simple. Abraham a été le premier général
 des frères de la charité : ce grand patriarche fonda
 l'ordre dans la vallée de Mambré, faisant de sa
 maison un hôpital. Cependant les jésuites furent
 admis à se justifier au tribunal de l'inquisition. Le
 père Papebrock défendit, article par article, les
 propositions dénoncées au saint-office. Ce tribunal,
 fatigué de cette affaire, défendit seulement les
 écrits faits pour et contre; le pape confirma ce sage
 décret, par un bref qui faisait défense de traiter de
 l'institution primitive et de la succession de l'ordre
 des carmes par les prophètes Elie et Elisée. (Voy.
 saint ALBERT.) Le P. Papebrock continua à tra-
 vailler à son ouvrage, et à bien mériter de la ré-
 publique des lettres jusqu'à sa mort, arrivée en
 1714, à 86 ans. Ce savant laborieux a eu grande
 part aux *Acta sanctorum* des mois de mars, d'avril,
 de mai et de juin; et les volumes qui contiennent
 ces mois passent pour les plus exacts et les plus
 judicieux de cette vaste compilation. Il est auteur
 du *Propylæum ad Acta Sanctorum maii*, in-fol.
 C'est un catalogue chronologico-historique des sou-
 verains pontifes. Les exemplaires qui contiennent
 l'Histoire des conclaves ont été défendus à Rome.
 Ses *Réponses aux carmes* sont en 4 vol. in-4.

: PAPENDRECHT (Corneille-Paul HOYNCK van),
 théologien allemand, né à Dordrecht en 1686, d'une
 famille noble et illustre, surtout par son attachement
 inviolable à la religion de ses pères. Il s'enga-
 gea dans l'état ecclésiastique, exerça le saint mi-
 nistère à la Haye, et devint secrétaire du cardinal
 d'Alsace, archevêque de Malines. Il exerça cet em-
 ploi avec zèle pendant vingt-quatre ans, et fut

nommé vicaire-général de ce diocèse pendant le voyage que le cardinal fit à Rome. En 1717, il fut pourvu d'un canonat de la métropole de Malines, admis au nombre des gradués en 1751, et fait archiprêtre de cette église en 1752. Son attention fut toujours tournée vers les devoirs de ses charges; cependant il sut trouver des moments de loisir qu'il consacra à l'étude, surtout de l'histoire ecclésiastique, et à dévoiler toutes les menées d'un certain parti. Épuisé de travaux et accablé de vieillesse, il mourut à Malines le 15 décembre 1754, regretté de tous les bons catholiques. On a de lui : *Historia Ecclesiæ ultrajectinæ a tempore mutatæ religionis in fœderato Belgio*, Malines, 1725, in-fol. C'est une histoire de la petite Eglise, traduite ensuite en flamand et imprimée en cette langue en Hollande, 1728, in-fol. Elle a été critiquée très-vivement par Van-Erkel (*voy.* ce nom), doyen du chapitre d'Utrecht; *Sæx epistolæ de hæresi et schismate aliquot presbyterorum ultrajectensium*, Malines, 1729, in-4; *Specimen eruditionis brodersianæ*, Malines, 1750, in-4. C'est l'examen ou la critique d'un ouvrage que Nicolas Brodersen, prêtre schismatique d'Utrecht, avait publié sous ce titre : *Tractatus historicus primus de capitulo cathedrali ecclesiæ metropolitanæ ultrajectinæ; Analecta belgica*, la Haye, 1745, 6 vol. in-4. On y trouve la *Vie* du président Viglius, écrite par lui-même, et d'autres pièces relatives à l'histoire des Pays-Bas, avec des notes judicieuses et intéressantes de l'éditeur. Il y a toute apparence que Papendrecht eut beaucoup de part à un rescrit du cardinal d'Alsace contre Van-Der-Croon, archevêque d'Utrecht, et auquel Varlet, évêque de Babylone, répondit en composant sa 2^{me} *Apologie*.

PAPHNUCE (saint), disciple de saint Antoine, puis évêque dans la Haute-Thébaïde, confessa J.-C. durant la persécution de Galère et de Maximin. Il eut le jarret gauche coupé, l'œil droit arraché, et fut condamné aux mines. Ce généreux confesseur assista, dit-on, au concile de Nicée en 525, et y reçut de grands honneurs. L'empereur Constantin le faisait venir presque tous les jours dans son palais, et lui baisait la place de l'œil qu'il avait perdu pour la foi. Socrate et Sozomène, pour l'ordinaire son copiste, rapportent que quelques évêques ayant proposé dans ce concile d'obliger ceux qui étaient dans les ordres sacrés à ne point vivre avec les femmes qu'ils avaient épousées avant leur ordination, Paphnuce s'y opposa, en disant qu'il fallait s'en tenir à l'ancienne tradition de l'Eglise, qui défendait seulement aux clercs de se marier après leur ordination. Mais Baronius et d'autres savants ont contesté avec raison ce trait d'histoire, et s'appuient sur le silence des autres écrivains, ainsi que sur l'autorité de saint Jérôme et saint Epiphane. Le premier assure (*Adv. Vigilantium*) que les églises d'Orient, d'Egypte et de Rome n'admettaient au nombre des clercs que ceux qui gardaient la continence, ou qui, étant mariés, promettaient de regarder leurs femmes comme leurs sœurs. Saint Epiphane s'exprime presque dans les mêmes termes. De manière que pour tenir ce discours, Paphnuce eût dû ignorer la discipline de l'église d'Orient et

d'Occident, ce qui n'a aucune vraisemblance, et qui eût paru fort étrange aux Pères du concile. Il paraît même douteux si Paphnuce assista à ce concile; car son nom ne se trouve dans aucune des diverses listes qui nous donnent le nom et la signature des Pères de Nicée. L'abbé Barruel a donné sur ce sujet une savante et ample dissertation, qu'il conclut de la sorte : « Socrate a contre lui le silence » de 120 ans, sur un fait qu'une foule d'historiens, » de saints Pères et de conciles auraient en cent » fois occasion de raconter avant lui, qu'ils auraient » même dû raconter, s'il était vrai. Il a contre lui » tous les saints Pères, tous les historiens, qui re- » gardent le célibat des prêtres comme prescrit par » les lois de l'Eglise longtemps avant le concile de » Nicée. Il a contre lui les actes de ce concile, qui » ne font pas la moindre mention de ce fait, et » toutes les listes des pères présents à ce concile, » dans lesquelles on ne trouve pas même le nom » de cet évêque; et surtout le canon de ce concile, » qui ne met pas même l'épouse au nombre des » femmes qui peuvent vivre sous le même toit que » le prêtre. Il a contre lui tous les conciles qui, » peu de temps après celui de Nicée, ont renouvelé » pour les prêtres la loi du célibat, sans le moindre » égard pour le prétendu fait de Paphnuce. Il a » contre lui toute la crédulité, tout le défaut de » connaissances historiques, critiques, théologi- » ques, canoniques, que ses adhérents mêmes lui » reprochent. Il a contre lui toutes les impostures » de son vieillard hérétique, Novatien, seul témoin » qu'il produise, et toute l'absurdité du fait des » raisonnements qu'il prête à Paphnuce. Si ce n'est » pas là une démonstration en fait de critique, nous » prions nos lecteurs de nous dire quelle sera donc » l'absurdité, en fait d'histoire, dont la fausseté » soit démontrée. » Paphnuce soutint avec zèle au concile de Tyr la cause de saint Athanase, son ami, et engagea Maxime, évêque de Jérusalem, à prendre sa défense.

* PAPI (Lazare), né en 1765, à Pontito, village sur la frontière du diocèse de Pistoie, étudia la chirurgie à Pise. Un goût décidé pour les voyages l'engagea à partir en 1792 pour les Indes orientales, où il servit dans l'armée anglaise contre Tippou-Saïb, et parvint au grade de colonel. De retour dans sa patrie en 1802, il se consacra exclusivement à la culture des lettres. D'abord censeur du lycée de Lucques, il fut en 1815, bibliothécaire de Marie-Louise, l'ancienne reine d'Etrurie, et plus tard chargé de l'éducation du fils du duc Charles-Louis. Il mourut en 1854. Outre une trad. italienne du *Paradis perdu* de Milton, on cite de lui : *Lettres sur les Indes orientales*; *Manuel d'Epictète*, 1829, in-8; *Commentarii della rivoluzione francese, della morte da Luigi XVI, etc.*, Lucques, 1850-51, 6 vol. in-8.

PAPIAS, évêque d'Hiéraple, ville de Phrygie, fut disciple de saint Jean l'Evangéliste, avec saint Polycarpe. Il composa un ouvrage en cinq livres qu'il intitula : *Explication des discours du Seigneur*. Il ne nous reste de cet ouvrage que des fragments qui, au jugement d'Eusèbe, donnent une mauvaise idée de sa critique et de son goût. Il fut auteur de

l'erreur des millénaires, qui prétendaient que J.-C. viendrait régner sur la terre d'une manière corporelle, mille ans avant le jugement, pour assembler les élus, après la résurrection, dans la ville de Jérusalem. Cette opinion était fondée sur le chapitre 20 de l'Apocalypse, où il est dit que les martyrs régneront avec J.-C. pendant mille ans; mais il est aisé de voir que cette espèce de prophétie, qui est très-obscur en elle-même, ne doit pas être prise à la lettre. Il est essentiel de remarquer qu'il y a eu des millénaires de deux espèces. Les uns, comme Cérinthe et ses disciples, enseignaient que, sous le règne de J.-C. sur la terre, les justes jouiraient d'une félicité corporelle, qui consistait dans les plaisirs des sens. Les autres croyaient que, sous le règne de mille ans, les saints jouiraient d'une félicité plutôt spirituelle que corporelle, et en excluaient les voluptés des sens. Quelques Pères ont embrassé cette opinion; mais il est faux qu'ils l'aient jamais regardée comme un dogme de foi. Saint Justin, qui la suivait, dit formellement qu'il y avait plusieurs chrétiens pieux, et d'une foi pure, qui étaient du sentiment contraire. Si dans la suite du dialogue il ajoute que tous les chrétiens qui pensent juste sont de même avis, il parle de la résurrection future, et non du règne de mille ans, comme l'ont très-bien remarqué les éditeurs de saint Justin. Barbeyrac et ceux qu'il cite ont donc bien tort de dire que les Pères soutenaient le règne de mille ans, comme une vérité apostolique. Il s'en faut de beaucoup que ce sentiment ait été unanime parmi les Pères. Origène, Denys d'Alexandrie son disciple, Caïus, prêtre de Rome, saint Jérôme, et d'autres, ont écrit contre ce prétendu règne, et l'ont rejeté comme une fable. Il n'est donc pas vrai que cette opinion ait été établie sur la tradition la plus respectable; les Pères ne font point tradition, lorsqu'ils disputent sur une question quelconque. « Les protestants, dit un théologien, ont mal choisi » cet exemple pour déprimer l'autorité des Pères » et de la tradition; et les incrédules qui ont copié » les protestants ont montré bien peu de discernement. Mosheim a fait voir qu'il y avait parmi les » Pères au moins quatre opinions différentes sur ce » prétendu règne de mille ans. »

PAPIAS, grammairien, qui florissait vers 1035, est auteur d'un *Vocabularium latinum*, dont la 1^{re} édition à Milan, 1476, in-fol., est rare, ainsi que celle de Mantoue, 1496, in-fol.

PAPILLON (Almaque), poète français, ami et contemporain de Marot, naquit à Dijon en 1487, d'une famille noble, ancienne et originaire de Tours, établie depuis 1521 en Bourgogne. Il fut page de Marguerite de France, femme du duc d'Alençon, et valet de chambre de François I^{er}. Il suivit ce prince et fut fait prisonnier avec lui à la bataille de Pavie. La Croix-du-Maine, dans sa *Bibliothèque française*, attribue à Papillon un livre intitulé *Le Trône d'honneur*, qui paraît s'être perdu. Ce poète mourut à Dijon en 1539, âgé de 72 ans. Il nous reste de lui sous le titre de *Nouvel amour*, une production de 6 ou 700 vers, où l'auteur célèbre les chastes amours de son royal protecteur.

PAPILLON (Thomas), neveu d'Almaque Papillon,

bon jurisconsulte, célèbre avocat au parlement de Paris, et l'un des plus grands orateurs de son siècle, naquit en 1514, à Dijon, où son père avait acquis un nom par ses talents pour le barreau. Il l'envoya à Paris pour y faire ses études de droit. Il s'y livra avec ardeur, et devint en peu de temps habile jurisconsulte. Il se perfectionna dans l'étude des langues, des grands orateurs grecs, latins et français, et mourut à Paris en 1596. On a de lui un traité intitulé : *Libellus de jure accrescendi*, imprimé à Paris en 1571, in-8; un autre, *De directis hæredum substitutionibus*, Paris, 1616, in-8; et encore *Commentaria in quatuor priores titulos libri primi Digestorum*, Paris, 1624, in-12. Les deux premiers ont été réimprimés dans le 5^e vol. de la *Collection du jurisconsulte Othon*, imprimée à Leyde en 1729, in-fol., sous le titre de *Thesaurus juris romani*. Tous ces différents ouvrages sont très-estimés.

PAPILLON (Jean), né à Saint-Quentin en 1661, d'un graveur en bois, hérita des talents de son père et les perfectionna. Il vint de bonne heure à Paris, où, dès l'année 1684, il fut en réputation parmi les brodeurs, les tapissiers, les gaziers, les rubaniers, pour lesquels il faisait des dessins pleins de grâces et de goût; mais il fut surtout employé par les imprimeurs. Il y a de lui un grand nombre de vignettes, de culs-de-lampe et d'autres ornements de livres, exécutés avec la plus grande propreté. Cet habile graveur mourut le 25 février 1723, âgé de 62 ans. Il a été surpassé par Jean-Michel son fils, qui a donné une *Histoire de la gravure en bois*, 1766, 2 vol. in-8, et qui s'est acquis beaucoup de réputation par d'excellents morceaux en ce genre. Il était né en 1698 et mourut en 1776.

PAPILLON (Philibert), naquit à Dijon le 1^{er} mai 1666, de Philippe Papillon, avocat distingué. Après avoir fait avec succès ses études au collège des jésuites de Dijon, il vint à Paris, et fut reçu docteur de Sorbonne en 1694. De retour dans sa patrie, il y fut pourvu d'un canonicat de la Chapelle-aux-Riches, bénéfice d'un revenu médiocre, mais suffisant pour un homme qui n'avait d'autre ambition que celle de cultiver les lettres, et qui d'ailleurs jouissait d'un patrimoine considérable. Une grande difficulté à s'enoeuvrer, qu'il ne put jamais vaincre, lui fit quitter la chaire et les fonctions de confesseur. L'histoire littéraire de sa province fut le principal objet de ses savantes recherches. Après sa mort, arrivée à Dijon le 23 février 1758, à 72 ans, le fruit de son travail parut sous le titre de *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, en 1742 et 1745, 2 vol. in-fol., par les soins de Papillon de Flavignerot, son frère, maître en la chambre des comptes de Dijon. (Foy. Jox.) Cet ouvrage a coûté beaucoup de recherches, mais il est écrit d'un style faible et lâche. Il y a quelques discussions qui pourraient paraître minutieuses à un philosophe, mais qui sont nécessaires dans ces sortes de livres. La république des lettres est redevable à l'abbé Papillon, savant communicatif, d'un grand nombre de Mémoires intéressants, que le P. le Long a insérés dans sa *Bibliothèque des historiens de France*, imprimée en 1719. Il fournit au même auteur beau-

coup d'observations, dont il a fait usage dans sa *Bibliothèque sacrée*, composée en latin et imprimée en 1725. Le P. Desmolets de l'Oratoire, successeur du P. le Long, enrichit ses *Mémoires d'histoire et de littérature* de divers morceaux précieux que lui avait communiqués l'abbé Papillon. Ce dernier est encore auteur de la *Vie de Pierre Abailard*, et de celle de Jacques Amyot, évêque d'Auxerre, toutes deux imprimées en 1702. Il dirigea, par ses recherches et ses lumières, l'ouvrage de Garreau qui a pour titre, *Description du gouvernement de Bourgogne*, imprimée à Dijon en 1717, et réimprimée en 1754. L'abbé Papillon fut intimement lié avec le président Bouthier, le savant P. Oudin et le célèbre la Monnoye, et a aidé de ses lumières beaucoup d'autres savants. La mort l'empêcha de mettre en ordre les matériaux qu'il avait recueillis avec soin pour l'histoire de sa province. L'abbé Papillon fut l'éditeur de l'*Histoire de la conquête de la Franche-Comté*, composée par Pélisson.

PAPILLON du RIVET (Nicolas-Gabriel), jésuite, né à Paris le 19 janvier 1717, mort à Tournai en 1782, a traduit plusieurs Discours latin du P. La Sante, et a fait quelques poèmes latins, entre autres : *Templum assentationis*, et *Mundus physicus*, effigies mundi moralis, où il prétend trouver en morale l'image des tourbillons physiques de Descartes. Parmi ses poésies françaises, on distingue l'*Épître au comte de Falckenstein*; il y a des détails intéressants, d'utiles leçons, et quelques louanges précoces. Ses *Sermons* imprimés à Tournai, 1770, 4 vol. in-12, ont eu du succès. Son éloquence est féconde, douce, coulante; son style châtié et correct : mais il ne s'anime et ne s'échauffe pas assez. C'est un fleuve qui coule toujours d'une manière uniforme, sans agiter ses eaux. Son tempérament était si délicat, que pendant 50 ans il n'a vécu que d'un peu de lait et de pain blanc. Il a confié au P. Véron des manuscrits qui peuvent former deux volumes in-8; ce sont des pièces fugitives, deux ou trois pièces dramatiques, qu'il avait composées pendant sa régence. On le trouve, là comme ailleurs, toujours aisé et correct, mais toujours un peu froid. Le P. Véron ayant été une des victimes de l'affreuse journée du 2 septembre 1792, avant d'avoir rien publié de ce manuscrit, il est à croire qu'il sera malheureusement perdu pour le public.

PAPIN (Isaac), né à Blois en 1637, étudia la philosophie et la théologie à Genève. Il apprit le grec et l'hébreu à Orléans, sous le ministre Pajon, son oncle maternel, connu par ses opinions signalées sous le nom de pajonisme. Ce ministre admettait le dogme de la grâce efficace; mais il ne l'expliquait pas d'une manière aussi dure que les prétendus réformés en général, et Jurieu en particulier. Papin embrassa le sentiment de son oncle, et le défendit avec chaleur contre Jurieu; celui-ci sonna le tocsin contre Papin, qui se vit contraint de passer en Angleterre et de là en Allemagne. Il prêcha avec succès à Hambourg et à Dantzick. Dès que son adversaire le sut en Allemagne, il écrivit partout qu'on ne devait point lui donner de chaire. C'était selon lui un ministre indulgent et faible,

qui soutenait que, les catholiques se faisant gloire de suivre l'Écriture, les protestants les plus zélés devaient les tolérer. Papin, maltraité par ceux de sa secte, revint en France abjurer le calvinisme entre les mains du grand Bossuet, en 1690. Le fougueux Jurieu écrivit à ce sujet une lettre pastorale, bien digne de lui. Il y prétendait que le nouveau converti avait toujours regardé toutes les religions comme indifférentes, et que c'était dans cet esprit qu'il était rentré dans l'Eglise catholique. Mais sa conversion fut si sincère que Papin, étant allé passer quelque temps chez sa tante, veuve de Pajon, contribua beaucoup à fortifier dans la foi trois jeunes fils de cette dame, ses cousins germains. Il mourut à Paris, en 1709. Le P. Pajon, de l'Oratoire, son cousin, publia en 1723, en 3 vol. in-12, le recueil des *Ouvrages composés par feu M. Papin en faveur de la religion* (1). Cette collection offre plusieurs traités : *La Foi réduite à ses justes bornes, de la tolérance des protestants, et de l'autorité de l'Eglise*, où il réfute la prétendue lettre pastorale de Jurieu. On changea quelque temps après le titre de cet ouvrage, en l'intitulant : *Les deux chemins opposés en matière de religion, l'examen particulier et le poids de l'autorité*, Liège, 1715, in-12. C'est là qu'il faut apprendre à penser et à parler comme il convient sur la tolérance. Un auteur qui en avait eu besoin autrefois est plus croyable que personne sur les sentiments que la religion, l'humanité et la politique prescrivent à l'égard des disciples de l'erreur. *La cause des hérétiques disputée et condamnée par la méthode du droit*, etc. Tous ces traités sont solidement écrits. — Nicolas PAPIN son oncle, et Denys PAPIN son cousin germain, tous deux habiles médecins et calvinistes, sont aussi auteurs de divers ouvrages, le premier d'un *Traité sur la sature, le flux et reflux de la mer; l'origine des sources, tant des fleuves que des fontaines*, in-12, et de quelques *Dissertations latines sur la poudre sympathique, sur la diastole du cœur*; le second a laissé une *Dissertation sur une machine propre à amollir les os pour en faire du bouillon*, en français, Paris, 1682, in-12; et dans *Fasciculus Dissertationum de quibusdam machinis physicis*, Marbourg, 1695, in-12, fig. Cette machine, qui porte son nom, a été perfectionnée dans ces dernières années; elle peut être d'une grande épargne dans les hôpitaux. Depuis les nouvelles applications de la vapeur aux bateaux et aux chemins de fer, la réputation de Denys Papin s'est beaucoup agrandie. Les Français ont réclamé pour lui cette importante découverte, destinée à changer la face du monde, en multipliant les relations des peuples. Une statue lui a été élevée à Blois où il était né vers 1630.

* PAPIN (Elie), maréchal-de-camp, né à Bordeaux, était fils d'un commerçant. La réquisition de 1795 le conduisit sur les champs de bataille; incorporé dans l'armée des Pyrénées-Orientales, il s'éleva rapidement par des actions d'éclat au grade de général de brigade. Cependant, en 1796, il donna sa démission, et reprit ses occupations commerciales. Bientôt, M. Dupont - Constant vint lui proposer,

(1) Il en parut la même année une trad. anglaise que l'on attribue à CORN. NARR voy. ce nom.

au nom de Louis XVIII, le commandement en chef de la Guyenne. Papin accepta et se mit en rapport avec le comité royaliste de Bordeaux. Trompant l'inquiète surveillance des autorités locales, il parvint, au milieu d'obstacles de toute nature, à organiser un corps de 6,000 hommes. Mais son plan ayant été découvert en 1806, il fut condamné à mort par contumace, et n'échappa qu'en s'embarquant pour l'Amérique. Pendant huit ans qu'il y resta, il s'occupa de spéculations commerciales, et il avait amassé une certaine fortune, lorsqu'il apprit la chute de Napoléon. Alors il s'empressa de revenir en France; mais le vaisseau sur lequel il se trouvait périt avec tout ce qu'il possédait. Le jugement rendu contre lui fut annulé le 30 avril 1817, et Papin, nommé commandant du département de Lot et Garonne, mourut en 1825 à Agen. M. Lesclide, capitaine sous ses ordres à l'armée royale de Guyenne, lui a consacré une *Notice* dans le *Moniteur* du 20 août 1825.

PAPINIEN (Æmilii Papinianus), célèbre jurisconsulte du III^e siècle, contemporain d'Ulpian, de Paulus, de Triphonius et de Modestin. On croit qu'il était d'Emèse en Phénicie, et parent de Julia Domna, seconde femme de Septime Sévère. Papinien fut avocat du fisc, puis préfet du prétoire sous cet empereur, qui conçut une grande estime pour lui, et dont on prétend qu'il contribua beaucoup à adoucir l'humeur farouche. Le principal emploi du préfet du prétoire était de juger les procès avec l'empereur. Sévère ne décida jamais rien sans son avis; il lui recommanda en mourant ses deux fils Caracalla et Géta. Le premier, ayant fait massacrer son frère entre les bras mêmes de leur mère; voulut engager Papinien à lui faire un discours pour excuser ce forfait devant le sénat. « Sachez » (lui répondit le généreux jurisconsulte) qu'il n'est pas aussi aisé d'excuser un fratricide que de le commettre. D'ailleurs, c'est se souiller d'un second meurtre que d'accuser un innocent après lui avoir ôté la vie. » Cette réponse irrita Caracalla, qui le fit décapiter en 212. Les historiens sont divisés sur le genre et l'époque de la mort de Papinien. Les uns le font massacrer vers l'âge de 56 ans; les autres, au contraire, prolongent sa vie jusqu'à sa 72^e année, et cette dernière opinion paraît plus fondée que la première. Tous les jurisconsultes en font un cas infini. Valentinien III ordonna, en 426, que quand les juges se trouveraient partagés sur quelques points de droit épineux, on suivrait le sentiment qui serait appuyé par ce *génie éminent*. C'est le titre qu'il donne à Papinien. La plupart de ses ouvrages sont perdus; mais il y a plusieurs de ses décisions dans le Digeste: saint Jérôme remarque qu'elles ne sont pas toujours d'accord avec l'Evangile et la pureté de la morale sainte, en particulier celle qui regarde le divorce: *Aliud Papinianus, aliud Paulus noster præcipit*. (Épith. Fabiolæ.)

PAPIRE-MASSON (Jean), né en 1544, à Saint-Germain-Laval en Forez, prit l'habit de jésuite, et le quitta après avoir enseigné avec réputation en Italie et en France. Il se consacra à l'étude du droit à Angers, et se fit recevoir avocat au parlement

de Paris. Ses connaissances et son intégrité lui méritèrent la charge de substitut du procureur-général. Il l'exerça avec honneur, et mourut à Paris en 1611 à 67 ans, vivement regretté des gens de lettres, dont la plupart étaient ses amis. Ses ouvrages sont: *Annalium libri IV*, 1598, in-4; ouvrage où l'on trouve des choses curieuses sur l'histoire de France: *Notitia episcoporum Galliarum*, in-8. Il y a des recherches et des inexactitudes. *Vita Joannis Calvinii*, in-4. Cette histoire, qui est assez bien écrite, appartient, suivant quelques-uns, à Jacques Gillot. Des *Eloges* latins des hommes illustres, recueillis par Balesdens, de l'académie française, 1656, in-8: ils sont plus emphatiques qu'instructifs; une Histoire des papes sous ce titre: *De episcopis urbis*, in-4; une *Description de la France par les rivières*. L'abbé Baudrand en a donné une édition avec des notes, 1683, in-8, en latin. M. de Thou a écrit sa *Vie*; elle se trouve à la tête des *Eloges*.

PAPIRIUS-CURSOR (Lucius) avait reçu ce nom, à cause de son agilité dans la course, où il gagnait tous les prix. Il était doué en outre d'une force extraordinaire, et est réputé pour un des grands capitaines de l'antiquité. Dictateur romain vers l'an 520 avant J.-C., il vainquit les Sabins, triompha des Samnites, et prit la ville de Lucérie. Sa sévérité lui fit perdre l'affection du peuple. Il maintenait la discipline militaire avec une grande rigueur. Le maître de cavalerie Fabius Maximus ayant, contre son ordre, attaqué et vaincu les Samnites, il voulut le punir. Le sénat ne put le fléchir; il ne céda qu'aux larmes du peuple, pardonna à Fabius, mais le destitua de son grade de général de cavalerie. Tite-Live dit qu'aucun des grands capitaines de Rome, de son siècle, n'a plus contribué que Papirius à affermir la puissance romaine. Sa famille était illustre à Rome entre les patriciennes, et donna plusieurs grands hommes à la république.

PAPIRIUS, surnommé *Prætextatus*, était de la même famille que le précédent. Il acquit le surnom de *Prætextatus*, parce qu'il fit une action d'une rare prudence dans le temps qu'il portait encore la robe nommée *prætexta*. Son père l'ayant un jour mené au sénat, où l'on traitait des affaires les plus importantes, sa mère voulut absolument savoir ce qui s'était passé à l'assemblée. Le jeune Papirius se délivra de ses importunités en lui faisant accroire que l'on avait agité la question « s'il » serait plus avantageux à la république de donner deux femmes à un mari, que de donner deux maris à une femme? » La mère de Papirius communiqua ce secret aux dames romaines, qui se présentèrent le lendemain au sénat, pour demander que l'on ordonnât plutôt le mariage d'une femme avec deux hommes, que celui d'un homme avec deux femmes. Les sénateurs ne comprenant rien aux cris et aux alarmes de ces femmes attroupées tumultueusement, le jeune Papirius leur apprit qu'il était l'auteur de leurs alarmes. Il fut extrêmement loué de sa prudence; mais on ordonna qu'à l'avenir aucun jeune homme n'aurait l'entrée au sénat, à la réserve de Papirius. C'est ainsi que fut aboli l'usage où étaient les sénateurs d'intro-

duire leurs enfants au sénat avant même qu'ils eussent atteint l'âge de puberté, afin de les former de bonne heure à la science du gouvernement : faux prétexte, qui ne tendait qu'à rendre les enfants vains et suffisants, à les éloigner des études propres à leur âge, et à compromettre la sagesse de l'administration et le secret de l'état.

PAPICUS (André), né à Gand vers l'an 1517, fut élevé avec soin dans les lettres et dans les sciences par Lévinus Torrentius, son oncle, qui, étant grand-vicaire à Liège, l'appela auprès de lui. Papius devint chanoine de la collégiale de Saint-Martin à Liège, et mourut fort jeune en 1581. On a de lui une traduction en vers latins du livre de Denis d'Alexandrie, *De situ orbis*; de celui de Musée, *De amore Erús ac Leandri*; et une édition de *Priscien*; le tout accompagné de notes savantes, Anvers, 1575, in-8. On a encore de lui : *De harmoniis musicis*, Anvers, 1581, in-12.

PAPON (Jean), lieutenant-général de Montbrison en Forez, naquit à Croiset près de Roanne en 1505, et y mourut en 1590. Il devint maître des requêtes ordinaires de la reine Catherine de Médicis, qui l'honora de sa confiance. On a de lui des *Commentaires latins sur la Coutume du Bourbonnais*, in-fol., ouvrage peu exact; *Rapport des deux principes de l'éloquence grecque et latine*, in-8; *Recueil d'arrêts notables*, en 3 vol. in-fol. C'est une espèce de pratique de toutes les parties du droit. Ce jurisconsulte ne jouit plus de la même célébrité qu'autrefois.

* PAPON (l'abbé Jean-Pierre), historien, né en 1754 au Puget de Téniers près de Nice, entra dans la congrégation de l'oratoire et y professa les humanités puis la rhétorique avec distinction dans divers collèges. Nommé bibliothécaire de Marseille, il forma le projet d'écrire l'histoire de Provence et fit le voyage de Naples pour aller chercher dans les archives les matériaux dont il avait besoin. Il quitta l'oratoire du consentement de ses chefs quelques années avant la révolution, et vint à Paris où il devait trouver avec le calme nécessaire à l'étude, plus de ressources pour achever le grand ouvrage qu'il avait entrepris. Après les massacres de septembre, il trouva un asile dans les montagnes de l'Auvergne, et ne revint à Paris qu'après la terreur. Il y mourut le 15 janvier 1805. Il était membre associé de l'institut. Indépendamment d'une *Ode sur la mort*, insérée dans le *Recueil des Jeux Floraux*, on citera de lui : *L'Art du poète et de l'orateur*, Lyon, 1766, in-12, 6^e édit., 1806, in-8, ouvrage devenu classique; *Voyage littéraire de Provence*, Paris, 1787, 2 vol. in-12, bien écrit et plein d'érudition; *Histoire générale de Provence*, Paris, 1777-1786, 4 vol. in-4, l'un des meilleurs ouvrages de ce genre. Les *Notices* des hommes célèbres sont beaucoup trop laconiques; l'article *Agricola*, par exemple, ne contient que six lignes, et l'on s'étonne de ne pas trouver celui de Massillon. « Parmi les pièces » qu'il avait rapportées de Naples, dit un de ses biographes, on remarque la quittance que la reine » Jeanne donna au pape Clément VI du prix de la » ville d'Avignon, qu'elle lui avait vendue. Je ne » sais qui avait imaginé le premier de dire que le

» pape s'était acquitté envers Jeanne par une absolution du meurtre de son premier mari. Une » anecdote pareille était précieuse pour certaines » gens; aussi la trouve-t-on souvent répétée. Voltaire surtout ne l'oublie pas. » *Histoire du gouvernement français depuis l'assemblée des notables du 22 février 1787, jusqu'à la fin de la même année*, Paris, 1788, in-8. Il y prédit d'une manière claire que la révolution qui se préparait se terminera comme celle de Rome par l'établissement du despotisme, seule ressource des peuples contre l'anarchie. *Epoques mémorables de la peste, et moyens de se préserver de ce fléau*, Paris, 1800, in-8. L'auteur y donne l'histoire de la peste depuis celle qui désola Athènes du temps de Périclès et d'Hippocrate, jusqu'à celle de Marseille. *Histoire de la révolution de France*, Paris, 1815, 6 vol. in-8. Cette histoire qui s'arrête en 1799 ne put paraître que sous la restauration, parce que la police impériale n'en aurait pas permis la publication. On y trouve des portraits vrais, des morceaux parfois éloquentes; nul fait essentiel n'y est oublié, et partout règne un esprit sage et modéré. Tout ce qui concerne Louis XVI et sa famille inspire un véritable intérêt.

PAPPUS, philosophe et mathématicien d'Alexandrie, sous le règne de Théodose le Grand, vers la fin du iv^e siècle, se fit un nom par ses *Collections mathématiques* en 8 livres, Pesaro, 1588, in-fol.; Bologne, 1660, in-fol. On y trouve les traités suivants : *Syntaxis mathematica in Ptolomæum. Explicationes in Aristarchum samium, de magnitudinibus ac distantis solis ac lunæ, etc.; Tractatus de fluviis Libyæ Universalis chorographia, etc.* Tous ces ouvrages sont utiles, quoiqu'ils ne soient pas exempts de fautes. On trouve dans les *Collections mathématiques* des *Extraits* d'ouvrages la plupart perdus, et des *Propositions* et *Lemmes* d'Euclide, d'Archimède, d'Apollonius, et autres grands géomètres. On n'a conservé qu'un *Abrégé*, en latin, de la *Géographie* de Pappus, fait sur une version arménienne.

PAPPUS (Jean), théologien protestant, né à Lindau en 1549, devint, dès l'âge de 21 ans, ministre et professeur à Strasbourg, et mourut en 1610. On a de lui en latin un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, 1584, in-8, et quelques livres de controverse, in-4, qui eurent de la vogue dans le temps, mais dans son parti seulement.

PAPUS (Emilius). Voy. l'article FABRICIUS (Caius), tome III, p. 464.

* PAQUOT (Jean-Noël), né en 1722 à Florennes, dans le pays de Liège, fit ses premières études dans sa ville natale, et les termina avec succès chez les jésuites de Liège. Il devint professeur de langue hébraïque à l'université de Louvain, et reçut de l'impératrice Marie-Thérèse le titre de conseiller historiographe. Par suite de démêlés qu'il eut avec quelques-uns de ses confrères, il quitta Louvain pour venir professer l'Écriture sainte au séminaire de Liège. Ce fut là qu'il connut l'abbé Feller, auquel il n'a pas été inutile dans la rédaction de son *Dictionnaire historique*. Lors de la révolution des Pays-Bas, dépourvu de ses emplois, il eut bientôt épuisé ses ressources; mais un ami

généreux vint à son secours et lui offrit un asile dans sa maison ; il y passa ses dernières années, partageant son temps entre l'étude et la prière, et mourut en 1805, âgé de 81 ans. Un journal de Liège, qui a publié en 1812 une *Notice* sur cet écrivain, le peint sous des couleurs très-favorables, parle de son attachement au siège de Rome et au souverain pontife, et loue l'ardeur avec laquelle il poursuivait la moderne philosophie. Paquot a donné comme éditeur un assez grand nombre d'ouvrages (*voy.* DIVÆUS, MARNE, MUIS), et il a traité avec un soin particulier ceux qui ont rapport à l'histoire. Comme auteur, nous lui devons : *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, Louvain, 1765-70, 5 vol. in-fol. ou 18 vol. in-12 : ouvrage peu agréable à lire, mais utile ; on regrette seulement qu'il ne soit pas plus complet. *Historiæ Flandriæ Synopsis*, 1781, in-4, et quelques écrits moins importants.

** PARA ou PHANJAS (l'abbé François), l'un des hommes les plus remarquables du XVIII^e siècle, né en 1724 au château du Phanjas, hameau du village de Chabottes, en Dauphiné, fut placé de bonne heure au collège d'Embrun, tenu par les jésuites. Avant même d'avoir fini ses études, trouvé digne d'entrer dans cette savante compagnie, il en devint bientôt un des maîtres les plus habiles, et après avoir professé avec succès à Marseille, puis à Grenoble, fut envoyé à Besançon, où son cours de philosophie attira de nombreux auditeurs, et devint le principe de sa réputation. Lors de la suppression de la société, il vint à Paris, où il fut accueilli par l'archevêque, M. de Beaumont, dont la protection lui assura le repos dont il avait besoin pour mettre la dernière main aux différents ouvrages qu'il avait commencés. A la révolution il prêta le serment exigé des ecclésiastiques ; mais il le rétracta dès qu'il connut la décision du souverain pontife, et fit, dit-on, tout ce qu'il put pour décider son ancien confrère Cérutti (*voy.* ce nom), à se retirer des voies funestes où il s'était engagé. Plein de tristesse à la vue des calamités qui désolaient la France, et épuisé de fatigues, il mourut à l'hospice des Madelonnettes, au mois de mai 1797, entre les bras de l'aumônier, qui lui avait prodigué les consolations spirituelles. Indépendamment de nouvelles éditions des *Eléments généraux de mathématiques* de l'abbé Deidier, et du *traité du nivellement* de Picard, on lui doit : *Eléments de métaphysique sacrée et profane*, Besançon, 1767, in-8. C'est dans cette édition qu'il osa dénoncer « la philosophie qui ouvrait la porte à tous les désordres ; et ces systèmes qui ne tendent à rien moins qu'à abolir la force sacrée des lois, qu'à souffler et à cimenter l'anarchie, qu'à rompre tous les liens qui unissent les hommes, qu'à saper tous les fondements des empires. » *Théorie des êtres insensibles*, 1779, 3 vol. in-8. Cet ouvrage, regardé comme un chef-d'œuvre, n'est que le développement du précédent. Il le traduisit lui-même en latin à l'usage des séminaires. *Théorie des êtres sensibles, ou cours de physique spéculative*, 1772, 3 vol. in-8, nouv. édit. 1788, 4 vol. in-8. *Principes de la saine philosophie, conciliés avec ceux de la religion*,

1774, nouv. édit., 1788, 2 vol. in-12. *Tableau historique et philosophique de la religion*, 1784, in-8, tom. 1^{er}. Ce premier vol. a pour objet la religion primitive du genre humain. « C'est, dit un critique, un morceau sans égal dans la littérature chrétienne, » et qui fait regretter la perte du 2^e vol. : la religion de Moïse et la religion primitive ; et du 3^e : la religion évangélique. *Théorie des nouvelles découvertes en physique et en chimie*. 1786, in-8. Para du Phanjas avait aussi du talent pour la poésie dont il faisait ses délassements, et on a de lui des *Odes* ; *Chants lyriques*, etc., in-12. *Voy.* l'art. MOLINA.

PARABOSCO (Jérôme), né vers le commencement du XVI^e siècle, est auteur de plusieurs comédies italiennes en prose et en vers. La plupart de ces pièces ont un caractère original qui les fait rechercher. Les meilleures éditions sont celles de Giolito, à Venise. Parabosco a aussi composé des *Nouvelles* dans le goût de celles de Boccace, de Bandello, etc., où il y a peu à gagner pour le bon goût, et moins encore pour les bonnes mœurs, imprimées à Venise en 1558, in-8, sous le titre de *Diporti di Girolamo Parabosco* ; et quelques autres ouvrages moins connus, et qui méritent très-peu de l'être. — Il ne faut pas le confondre avec Jean Paul Parabosco de Plaisance, qui a aussi donné des *Comédies* et des *Nouvelles*, et qui vivait dans le XV^e siècle.

PARACELSE (Auréole - Philippe - Théophraste BOMBAST de HOHENHEIM), naquit, selon Erasme, à Einsiedeln, petit bourg du canton de Schwitz, à quelques lieues de Zurich, en 1495, d'un père qui était fils naturel d'un prince, et selon Haller au village de Gaisse, dans le canton d'Appenzel, de la famille de Hœhiner qui y subsiste encore. Erasme lui donne le nom d'*ermite* dans une lettre qu'il lui adresse, parce que *Einsiedeln* signifie ermitage en allemand. Il voyagea en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Orient, pour y connaître les plus célèbres médecins. De retour en Suisse, il s'arrêta à Bâle en 1527, où il fit ses leçons de médecine en langue allemande. Il croyait que le latin n'était pas digne d'être parlé par un philosophe. Il expliquait ses propres ouvrages, et particulièrement ses livres intitulés, *De compositionibus*, *De gradibus* et *De tartaro* ; livres, dit Van Helmont, pleins de bagatelles et vides de choses. Gravement assis dans sa chaire, à la première leçon, il fit brûler les *OEuvres* de Galien et d'Avicenne. « Sachez, disait-il, que mon bonnet est plus » savant que vous, que ma barbe a plus d'expérience que vos académies : Grecs, Latins, Français, Italiens, je serai votre roi. » Se serait-on attendu à une paille rodromontade de la part d'un homme qui convenait que sa bibliothèque ne contenait pas dix pages ! Paracelse se faisait une gloire de détruire la méthode de Galien et d'Hippocrate, qu'il croyait peu sûre. C'étaient, selon lui, des charlatans, et le ciel l'avait envoyé pour être le *Réformateur de la médecine*. C'était le nom que cet impudent ne craignait pas de se donner. On ne tarda pas à s'apercevoir à Bâle, qu'il n'était lui-même qu'un charlatan. Il ne montait presque jamais en

chaire, sans être à moitié ivre. On déserta son école, et il se vit enfin contraint de quitter Bâle, craignant d'être puni pour avoir injurié gravement un magistrat. Il se réfugia en Alsace, vers la fin de l'année 1527. Il se vantait de pouvoir conserver, par ses remèdes, la vie aux hommes pendant plusieurs siècles; mais il prouva lui-même la vanité de ses promesses, étant mort à l'hôpital Saint-Étienne de Saltzbourg en 1541, à 48 ans. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Genève, en 1638, 3 vol. in-fol. Elles roulent toutes sur des matières philosophiques et médicales, et le mauvais y absorbe le peu de bon qui peut s'y trouver. Le style en est obscur et mystérieux, et le lecteur judicieux en portera le même jugement que Martin Delrio : *Ex quibus quivis intelligit nihil in homine pietatis neque mentis sanæ fuisse*. L'auteur parle toujours avec la modestie d'un homme qui s'attribuait la monarchie de la médecine. « Dieu lui avait révélé, disait-il, le » secret de faire de l'or et de prolonger la vie à » son gré, etc. » Il prétendait pouvoir créer des hommes par l'alambic : extravagance impie, victorieusement réfutée par le P. Kircher dans son *Mundus subterraneus*. Il alliait la magie avec la chimie, et les plus ridicules extravagances avec des vérités reconnues. Erasme, qui nous a donné sa *Vie*, raconte des choses singulières de son commerce avec le démon. Il prescrivait des remèdes où la superstition et le sortilège paraissent à découvert, et dit gravement que peu importe qu'on guérisse par le démon ou par quelque autre secours, abusant ridiculement de ces paroles : *Salutem ex inimicis nostris*. C'est la confiance qu'il avait dans la magie qui lui faisait prendre ce ton de docteur transcendant et infaillible. Il s'en explique lui-même dans plusieurs endroits, et en particulier dans son *Traité de l'épilepsie*. Et ailleurs, parlant des maladies qu'il regarde comme surnaturelles, il dit : *De tali curatione nec Galenus nec Avicenna scripserunt, aut sciverunt quidquam. Non enim in academiis omnis discitur ars. Ideo oportet medicum quandoque accedere vetulas, sagas, Zigei-neros, rusticos et circumforaneos; et ex ipsis artem ipsam addiscere qui plus sciunt de istis rebus quam omnes academice professores.* (Voy. FAUSTUS, HAEN.) Cependant, parmi une multitude d'erreurs impies et grossières, on trouve dans ses écrits quelques idées que des savants ont accueillies; telle est celle qui lui a fait considérer la lumière comme le grand agent de la nature : c'est au moins ce qu'a cru voir, dans la profonde obscurité qui enveloppe le verbiage de ce fameux charlatan, un Joyand, docteur en médecine de la faculté de Besançon, dans un *Précis du siècle de Paracelse* (à Paris chez Didot, 1787). En même temps que Joyand a remis en vigueur cette opinion de Paracelse, Linguet l'a imprimée dans des *Réflexions sur la lumière*, 1784 (réellement 1787). Lequel des deux a copié l'autre? Ont-ils eu tous les deux à la fois les mêmes conceptions? C'est ce qui serait difficile à définir. On doit à Paracelse l'art de préparer les médicaments par le moyen de la chimie, la connaissance de l'opium, du mercure, et quelques autres découvertes. En un mot, il en a fait assez pour en perdre quel-

quefois la tête, qui en lui n'était pas très-forte. Paracelse, par son caractère et son savoir, a beaucoup de rapport avec Henri-Corneille Agrippa et Arnaud de Villeneuve. (Voy. ces noms.) On peut le regarder encore comme le Cagliostro et le Mesmer de son siècle. La trempe de son esprit, sa science et ses opérations ont beaucoup de rapport avec celles de ces deux empiriques. Voy. AUBRY, GOCLENIUS, VAN HELMONT.

PARADES ou PARADISO (Jacques de). Voy. CLUSE.

PARADES ou PARADISI (Paul), appelé le *Cannosse*, vénitien juif, converti à la foi l'an 1551, est le premier qui ait enseigné la langue hébraïque dans le collège royal à Paris, où il mourut en 1559. Il est auteur d'un *Dialogue sur la manière de lire l'hébreu*, publié en latin par Jean Dufrène son disciple, Paris, 1554, in-8.

PARADIN (Guillaume), laborieux écrivain, né vers 1510 à Cuiseaux dans la Bresse chalonaise, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : l'*Histoire d'Aristée*, touchant la version du Pentateuque, in-4 (voy. ARISTÉE et PALMIÉRI); l'*Histoire de notre temps, faite en latin par Guillaume Paradin, et par lui mise en français*, Lyon, 1552, in-16. C'est la traduction de l'*Historia Galliae*, dont nous parlons plus bas. Elle est assez estimée; mais il est difficile d'écrire l'histoire du temps sans flatter plus ou moins. *Annales Burgundiae*, in-4; *De moribus Galliae historiae*, in-4; *Mémoires de l'histoire de Lyon*, 1623, in-fol.; *De rebus in Belgio anno 1345, gestis*, 1345, in-8; *La chronique de Savoie*, 1602, in-fol.; *Historia Galliae a Francisci I coronatione, ad annum, 1550; Historia Ecclesiae gallicanae; Memorialia insignium Franciae familiarum....* Paradin était doyen de Beaujeu; il mourut en 1590 dans un âge très-avancé.

PARADIN (Claude), chanoine de Beaujeu et frère du précédent, fut comme lui un homme de lettres. Il vivait encore en 1569. Il est connu par ses *Alliances généalogiques de France*, 1656, in-fol., livre curieux; et par ses *Devises héroïques*, qu'augmenta François d'Amboise, 1621, in-8. — Il ne faut pas le confondre avec un de ses parents, nommé Jean, natif de Louhans en Bourgogne, médecin de François 1^{er}, mort après l'an 1588, auteur de quelques rimailles, sous le titre de *Micropédie*, Lyon, 1546, in-8.

* PARADIS-DE-RAYMONDIS (Jean - Zacharie), littérateur, né en 1746 à Bourg en Bresse, succéda fort jeune à son père dans la charge de lieutenant-général du bailliage. Il se vit contraint de s'en démettre à cause de la faiblesse de sa santé; et, d'après l'avis des médecins, il passait tous les hivers à Nice où il connut Thomas (voy. ce nom), avec lequel il se lia d'une étroite amitié. Il se trouvait à Nice en septembre 1792, lors de l'entrée des Français dans le Piémont, et crut devoir aller chercher un asile à Udine. En apprenant que Louis XVI allait être mis en jugement, il sollicita l'honneur de le défendre : mais on n'eut aucun égard à sa demande. De retour en France en 1797, il partagea ses dernières années entre les lettres et l'agriculture. Dans un voyage qu'il fit à Lyon, il y mourut le 13 décembre 1800, à 54

ans. Outre quelques *Opuscules* sur l'amélioration des terres, sur la culture des pommes de terre, etc., on a de lui : *Traité élémentaire de morale et du bonheur* (sans nom d'auteur), 2^e édit., 1793, 2 vol. in-16 : « Personne n'a vanté ce livre, dit un » critique, mais son mérite a percé, comme l'odeur » de la violette s'élève du sein de l'herbe. La re- » nommée atteindra l'auteur dans son obscurité et » sa retraite, où il mérite de trouver le bonheur » dont il a si bien enseigné la recherche. » *Des prêtres et des Cultes*, Paris, 1797, ouvrage très-estimé. Paradis-de-Raymondis avait un caractère doux, bienfaisant et modeste.

* PARADIS (Léonard), né en 1763 à Moulins, fit ses études à Paris avec succès au séminaire des Robertins, et fut vicaire dans le diocèse d'Autun, dont Moulins dépendait alors. Il revint ensuite à Paris et fit quarante-ans partie du clergé de Saint-Roch, à l'exception du temps qu'il passa dans l'exil. Il y remplissait les fonctions de vicaire, lorsqu'en 1830, il remplaça son frère dans la cure de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle. Il mourut l'année suivante, le 18 mars, dans un âge avancé. On a de lui : *De l'obéissance due au pape*, ou *Réfutation de l'adresse de l'abbé Vinson aux deux chambres*, 1815, in-8; il y prouve de la manière la plus évidente par l'Écriture, la tradition et le témoignage d'un grand nombre d'évêques français, que le pape n'avait fait qu'user de son droit en signant le concordat de 1801 (voy. VINSON); *Tradition de l'Eglise sur l'infailibilité du pape*, 1820, in-8. Si l'on peut dire que l'abbé Paradis était ultramontain, il faut avouer qu'il professait un ultramontanisme bien modéré. — PARADIS (Jean-Baptiste), frère du précédent, mort le 5 mars 1850, avait été curé de Dorne, diocèse de Nevers, puis vicaire à Notre-Dame et successivement curé de Sainte-Valère et de Bonne-Nouvelle. C'était un ecclésiastique très-distingué.

* PARADISI (Agostino comte), littérateur distingué, né en 1756 sur le territoire de Reggio, fut membre de plusieurs académies, secrétaire perpétuel de celle de Mantoue, président des études, et ministre de la justice à Reggio, et mourut dans cette ville, le 29 février 1783. On a de lui : *Versi sciolti*, Bologne, 1762; *Scelta di alcune eccellenti tragedie francesi, trad. in verso sciolto*, 1764, Liège (Modène), 1772; *Orazione nel solenne aprimento dell'università di Modena*, Turin, 1773, avec une traduct. franç.; *Elogio del principe Raimondo Montecuccoli con note*, Bologne, 1776; réimprimé en 1782, à Venise, dans le tome 6 des *Elogj ital.*, etc. Ses œuvres choisies (*Poesie e prose scelte*), ont été publiées, Reggio, 1827, 2 vol. in-12, précédées de l'éloge de l'auteur, par Louis Cagnoli.

* PARADISI (le comte Jean), fils du précédent, né en 1760 à Reggio, adopta les principes de la révolution française et fut nommé par Bonaparte, un des directeurs de la république Cispadane. Mais le général Brune l'obligea de donner sa démission. Rendu à la vie privée, il se consacra tout entier à l'étude des sciences morales et politiques. Lorsque les Autrichiens rentrèrent en Italie, n'ayant pas eu le temps de fuir, il fut envoyé dans une forteresse des Bouches-du-Gattaro. La victoire de Marengo lui

rendit la liberté. Appelé, en 1801, au comice de Lyon, il s'y conduisit avec beaucoup d'habileté, et ne contribua pas peu à faciliter l'établissement du royaume d'Italie. Il en fut récompensé par des titres honorifiques et par la place de sénateur. En 1814, il fit tous ses efforts pour que la couronne fût transmise au prince Eugène. (Voy. BEAUHARNAIS.) Il resta quelque temps encore à Milan, sans autre place que celle de président de l'institut. De retour à Reggio, il y vécut dans la retraite la plus sévère et y mourut le 26 août 1826. On connaît de lui : *Discorso recitato nella prima adunanza dell' istituto italiano*, in-4; *Ricerche sulla vibrazione delle lamine elastiche*, Bologne, 1806, in-4; *Il Vitalizio* (la pension viagère), *commedia*, Milan, 1822, in-8; ses *Œuvres choisies* ont été publiées avec celles de son père, Milan, 1828, in-8.

PARAMO (Louis de), inquisiteur espagnol, publia à Madrid en 1597, in-fol., l'ouvrage le plus rare et le plus curieux que nous ayons sur le tribunal appelé le *Saint-Office*. Ce livre est intitulé : *De origine et progressu officii sanctæ inquisitionis ejusque utilitate et dignitate, libri III*. Il a été abrégé en français par Morellet (voy. ce nom), sous le titre de *Manuel des inquisiteurs*. L'auteur était parfaitement instruit de la matière qu'il traitait; il est exact dans les faits et les dates. Quant au tribunal dont il fait l'histoire, voy. ISABELLE DE CASTILLE, LIMBORCH, NICOLAS EYMERICK, TORQUEMADA, etc.

PARASOLS (Barthélemy de), poète provençal, fils d'un médecin de la reine Jeanne, naquit à Sisteron, suivant J. de Nostre-Dame, qui seul rapporte ce que nous en écrivons. On a de lui plusieurs ouvrages en provençal, entre autres des *vers* à la louange de Marie, fille de Jean, roi de France, et femme de Louis I^{er}, roi de Naples. Il se signala surtout par cinq *tragédies*, qui contiennent la vie de la reine Jeanne. Il les dédia à Clément VII (Robert de Genève), qui lui donna un canonat de Sisteron et la prébende de Parasols, où l'on dit que notre poète fut empoisonné en 1385.

PARC (Gabriel du Pac et non du). Voy. BELLE-GARDE.

PARC (du). Voy. SAUVAGE.

PARCIEUX (Antoine de). Voy. DÉPARCIEUX.

* PARCK (Thomas), littérateur anglais, né en 1759, se fit d'abord connaître par son talent pour la gravure, particulièrement dans le genre de *mezzo-tinto*; c'est à son burin que sont dus les portraits du docteur sir John Thomas, Waston, etc.; une *Muse comique* d'après Jordan, et une *Madeleine* d'après Gondolfi. Ses premières publications poétiques sont de *petites pièces*, (1797, in-8), dont plusieurs offrent de grandes beautés. En 1803, il fit paraître, avec de nombreuses additions, les *Nugæ antiquæ*, de Harrington, qu'il fit suivre longtemps après des *Nugæ Modernæ*, et fut nommé membre de la société des antiquaires de Londres. En 1806, il donna une édition du *Catalogue* d'Hor. Walpole, *des auteurs illustres de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande*, 3 gros vol. in-8, avec 150 portraits, et en 1813, une 2^e édit. augmentée des *Chansons populaires* de l'Angleterre, de Ritson. Deux ans après il donna sous le titre de *Heliconia*

un choix de poésies anglaises, composées sous le règne d'Elisabeth, 1815, 5 vol. in-4; recueil curieux, mais d'un intérêt assez médiocre pour tout lecteur qui n'est pas anglais; et en 1819 les œuvres choisies des petits poètes anglais (*The minor british poets*), 11 vol. in-12. Plus tard il concourut avec Egerton, Brydger et Haslewood, à la rédaction de différents journaux et recueils littéraires. Les dernières publications de Paré portent l'empreinte d'un caractère profondément religieux; tels sont *Les souvenirs du chrétien*, choix de vers pour la consolation de l'âge mûr. Il mourut à Church-Row, le 26 novembre 1854.

PARDAILLAN. Voy. Goudrin.

PARDIES (Ignace-Gaston), né à Pau en 1636, d'un conseiller au parlement de cette ville, se fit jésuite à l'âge de 16 ans. Après avoir enseigné les humanités, il se consacra à l'étude des mathématiques et de la physique; il fut depuis appelé à Paris pour professer les mathématiques au collège de Louis-le-Grand; et sa réputation, qui l'y avait précédé, le fit rechercher par tous les savants. Le P. Pardies mourut en 1675, à 37 ans, victime de son zèle, ayant gagné une maladie contagieuse à Bicêtre, où il avait confessé et prêché pendant les fêtes de Pâques. Ses ouvrages sont écrits d'un style net, concis et assez pur, à quelques expressions provinciales près. On a de lui : *Horologium thaumanticum duplex*, Paris, 1662, in-4; *Dissertatio de motu et natura comelarum*, Bordeaux, 1665, in-12; *Discours du mouvement local*, Paris, 1670, in-12, et 1675; *Eléments de géométrie*, Paris, 1671, in-12, et plusieurs fois réimprimés depuis. On en a deux traductions latines; l'une de Joseph Serrurier, professeur en philosophie et en mathématiques à Utrecht, imprimée dans la même ville en 1711, in-12; l'autre de Jean-André Schmitz, à Léna, 1683; *Discours de la connaissance des bêtes*, Paris, 1672. On y trouve les raisons des *cartésiens*, proposées d'une manière spéculative, et réfutées assez faiblement; ce qui fait croire que l'auteur n'était pas fort éloigné de regarder les brutes comme de pures machines. Il est vrai qu'il combat ce sentiment par des observations générales; mais les détails lui sont souvent favorables. La distinction de l'âme humaine d'avec le principe vivifiant des brutes, de quelque nature qu'il soit, est solidement établi dans cet ouvrage. *La Statique, ou la Science des forces mouvantes*, Paris, 1675; *Description et explication de deux machines propres à faire les cadrans avec une grande facilité*, Paris, 1678. On en donna une 5^e édit. à Paris, 1689, in-12; *Globi cælestis in tabula plana redacti descriptio*, Paris, 1674, in-fol. Ces cartes étaient les meilleures avant celles de Flamsteed. Le P. Pardies est le premier qui ait cherché à déterminer la *dérive* d'un vaisseau par les lois de la mécanique. Son principe adopté d'abord par le chevalier Renau, fut démontré faux par Huyghens. Ses principaux ouvrages ont paru à Lyon en 1725, in-12.

PARÉ (Ambroise), le père de la chirurgie française, né à Laval dans le Maine vers 1509, chirurgien de Henri II, de François II, de Charles IX et de Henri III. Il jouit d'une grande considération à

la cour de Charles IX. Lors du massacre de la Saint-Barthélemy, le roi, dit Brantôme, ne voulut sauver la vie à personne, sinon à maître Ambroise Paré, son premier chirurgien. « Il l'envoya quérir » et venir le soir dans sa chambre et garde-robe, » lui commandant de n'en bouger, et disait qu'il » n'était pas raisonnable qu'un qui pouvait servir » à tout un petit monde, fût ainsi massacré. » Des médecins envieux l'accusèrent, sous François II, d'avoir empoisonné ce prince : « Non, non, dit Catherine de Médicis, Ambroise est trop homme de » bien et notre bon ami, pour avoir eu la pensée de » ce projet odieux.... » Il opéra des cures éclatantes, entre autres sur le duc François de Guise et Charles IX. Le premier avait reçu, devant Boulogne, un coup de lance dont le fer et une partie du fût qui avait traversé depuis le dessus du nez jusqu'entre la nuque et l'oreille, furent retirés par Paré avec une dextérité merveilleuse. Les funestes suites d'une saignée faisaient craindre pour les jours de Charles IX. Par une thérapeutique aussi habile qu'énergique, Paré écarta le danger qui était imminent. Il donna au public plusieurs *Traité*s en français qui parurent en 1561, avec des figures. Jacques Guillemeau les traduisit en latin et les fit imprimer, Paris, 1561, in-fol. Cette collection a été plusieurs fois réimprimée; la meilleure édition est celle de Paris, 1614, in-fol. (1). Paré fut le premier qui donna une description de la membrane commune des muscles. Il était cependant plus habile opérateur que profond anatomiste. Il mourut en 1592, après avoir joui de la réputation de citoyen estimable. Quoique protestant, il rapporte des faits qu'on trouve plus ordinairement dans les écrivains catholiques, parce qu'ils sont particulièrement conformes à la croyance et à l'histoire de l'ancienne Eglise. C'est ainsi qu'il fait mention d'un énergumène qui parlait le grec et le latin sans jamais avoir appris ces langues. Il avait vérifié la chose par lui-même (2). *L'Eloge* de Paré a été mis au concours par l'académie de Bordeaux : le prix a été décerné au docteur Vimont en 1814. Une statue lui a été érigée à Laval le 29 juillet 1840. Parisol (voy. ce nom), dans le discours qu'il prononça au nom de l'académie de médecine, lors de l'inauguration de la statue de Paré, conjecture avec beaucoup de vraisemblance que ce grand chirurgien était catholique.

PARENIN. Voy. PARRENNIN.

PARENT (Antoine), né à Paris, en 1666, d'un avocat au conseil, étudia la jurisprudence par devoir, et les mathématiques par inclination. Il fit deux campagnes avec le marquis d'Alègre, et s'instruisit à fond par la vue des places. De retour à Paris, il fut reçu à l'académie des sciences. Il enrichit les *Mémoires* de cette compagnie d'un grand

(1) L'édition des *Œuvres complètes* d'Ambr. Paré, publiée par J.-F. Maignan, Paris, 1840, 3 vol. gr. in-8, fig., l'emporte sur toutes les autres.

(2) Erasme et Pomponne nous disent fort sérieusement qu'on peut savoir naturellement des langues qu'on n'a jamais apprises. Que d'opinions de savants qui ne méritent pas de réputation, et qui servent précisément à rappeler ce mot de Cicéron : *Nihil tam absurdum dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum*. Lib. de Divinal.

nombre de pièces. Cet estimable académicien mourut en 1716, avec la fermeté que donne la philosophie soutenue par la piété la plus tendre. Il avait un grand fonds de bonté, sans en avoir l'agréable superficie. On a de lui : des *Recherches de mathématiques et de physique*, 1714, 5 vol. in-12; une *Arithmétique théorico-pratique*, 1714, in-8; *Éléments de mécanique et de physique*, 1700, in-12; plusieurs ouvrages manuscrits. Quoique ces ouvrages soient remplis de remarques ingénieuses et de sages critiques, ils n'ont pas eu beaucoup de succès : on reproche à l'auteur de manquer de cette clarté qui fait le prix des livres de science.

* PARENT (François-Nicolas), né à Melun en 1752, embrassa l'état ecclésiastique, et était curé de Boissy-la-Bertrand, près de Melun, lorsque la révolution éclata : il en embrassa tous les principes avec ardeur, et, non content d'apostasier publiquement, il se maria en 1795, et devint rédacteur du *Journal des campagnes*. Dans une lettre adressée à la Convention et insérée dans le *Moniteur* du 4 novembre 1795, il déclame contre les dogmes les plus sacrés de la religion. Cependant il se montre plus modéré, dans son journal, ainsi que dans le *Courrier français*, qui parut à cette époque, et qu'on lui attribue ; mais ni son apostasie ni son dévouement aux maximes du jour n'améliorèrent sa fortune. A l'époque du consulat, il obtint à la police, section des mœurs, un emploi qu'il perdit à la restauration, et fut contraint pour vivre de se faire correcteur dans une imprimerie. Parent mourut le 20 janvier 1822, âgé de 70 ans, sans, à ce qu'il paraît, être revenu de ses erreurs. On a de lui un *Recueil d'hymnes philosophiques, civiques et moraux, etc.*, Paris, 1795, in-8. Il a laissé plusieurs opuscules manuscrits : comme les libraires n'en voulaient pas, et qu'il était trop pauvre pour les faire imprimer, il en faisait des copies à la main, qu'il distribuait à ses amis. Ce sont : *L'enfant du sang ; Raisonnons tous ; mon Epitaphe et mes confessions ; ou ma Profession de foi*.

* PARENT-DUCHATELET (Alexis-Jean-Baptiste), médecin, né en 1790 à Paris, fut reçu docteur en 1814, et dès lors exerça son art avec distinction. En 1821, il commença des recherches d'hygiène, auxquelles il se consacra tout entier dans les derniers temps de sa vie. Médecin d'un bureau de charité, et de plus, attaché à l'hôpital de la Pitié, il fut dès 1825, adjoint au conseil de salubrité ; et publia sur les questions les plus importantes d'hygiène appliquées aux travaux et professions d'utilité publique, un grand nombre de *Mémoires* qui ont été réunis sous le titre d'*Hygiène publique*, 1856, 2 vol. in-8, et qui contribuèrent beaucoup à décider la ville de Paris à faire exécuter dans différents quartiers de grands travaux d'assainissement. Le désir d'être utile le décida à un genre de recherches plus rebutant. Il étudia la corruption dans ce qu'elle a de plus hideux, et consigna les résultats de ce travail, qui l'occupa huit ans, dans un ouvrage intitulé : *De la Prostitution dans la ville de Paris, etc.*, 2^e édit., 1857, 2 vol. in-8. Tous ceux qui l'ont connu attestent qu'un profond sentiment du devoir le guidait dans ses recherches, et, qu'au milieu

de ses études si pénibles pour une âme honnête, il eut toujours des mœurs sévères et une vie chrétienne. Parent-Duchâtelet est mort à Paris le 6 mars 1856, à 46 ans, à la suite d'une maladie causée par un excès de travail. Dans ses derniers moments il recommanda vivement à sa femme l'éducation de leurs enfants. « Les leçons de vertu que ma mère m'a données, lui dit-il, font maintenant » ma consolation et mon bonheur. »

* PARENT-RÉAL (Joseph), avocat, né en 1768 à Ardres, près de St-Omer, termina ses études à Paris au collège de Ste-Barbe, et reçu avocat en 1790, en exerçait les fonctions à St-Omer, lorsqu'il fut nommé, malgré sa grande jeunesse, secrétaire en chef du district de Calais. Il quitta cette place pour celle de juge de paix ; et plus tard, commissaire du Directoire, puis membre de l'administration du Pas-de-Calais, il montra dans ces diverses fonctions une fermeté nécessaire, surtout dans les temps qui suivirent la plus épouvantable anarchie. Député de son département au conseil des cinquante, après le 18 brumaire il devint membre du tribunal. Mais s'étant prononcé contre l'établissement des tribunaux spéciaux, il fut compris dans la première élimination. Quoique peu favorable au gouvernement impérial, il fut fait conseiller d'état et prit part à la rédaction du code civil. Après la restauration, il cessa de remplir des fonctions publiques, et mourut à Paris le 28 avril 1854. On lui doit plusieurs ouvrages, qui ne lui ont pas survécu, tels que : *Recue des institutions oratoires de Delamalle ; Questions politiques ; Du Régime municipal, etc.* Il a laissé manuscrite une *Histoire du barreau ancien et moderne*.

PARES ou PERÈS (Jacques), théologien espagnol, connu sous le nom de *Jacques de Valence*, sa patrie, se fit religieux parmi les ermites de Saint-Augustin, et devint évêque de Christopole. Son zèle et sa charité le rendirent l'objet de l'amour et du respect de ses ouailles, qui le perdirent en 1491. On a de lui : des *Commentaires sur les Psaumes*, sur le *Cantique des cantiques*, etc. ; un livre contre les Juifs, *De Christo reparatore generis humani*, Paris, 1518, in-fol.

PARESSÉ ou OISIVETÉ, divinité allégorique, fille du Sommeil et de la Nuit, fut métamorphosée en tortue, pour avoir prêté l'oreille aux paroles flatteuses de Vulcain. Métamorphose pleine de moralité, qui représente la paresse comme la cause et le produit de la volupté. Le limaçon et la tortue lui étaient consacrés.

PARET D'ALCAZAR (Louis), peintre né à Madrid en 1747, mort le 14 février 1799, fut désigné par le Roi d'Espagne pour peindre les ports de la péninsule, et il a exécuté cette collection en partie avec beaucoup de succès. Parmi ses autres tableaux on cite celui qui représente le *Serment du prince des Asturies dans l'église de St.-Jérôme*, et un *Tournoi*, dont tous les personnages figurent les portraits de la famille royale.

PAREUS (David WÄNGLER, plus connu sous le nom de), né à Franckenstein dans la Silésie, en 1548, fut mis d'abord en apprentissage chez un cordonnier ; mais son maître le tira de cet état pour

le faire étudier. Son professeur, de luthérien le rendit calviniste, et lui procura une place dans l'académie d'Heidelberg. Pareus y obtint ensuite une chaire de théologie, et mourut en 1622, à 74 ans. Sa vie ne fut guère tranquille : sans cesse occupé de disputes contre les catholiques, il ne sut ni faire des heureux, ni l'être lui-même. On a de lui différents traités contre Bellarmin, et d'autres ouvrages de controverse, qui se trouvent dans le *Recueil* de ses *OEuvres*, publiées par son fils à Francfort en 1647, en 4 vol. in-fol. Ce recueil renferme aussi des *Commentaires* sur l'ancien et le nouveau Testament. Son *Commentaire* sur l'Épître de saint Paul aux Romains fut brûlé en Angleterre par la main du bourreau ; comme contenant des maximes contraires aux droits des souverains.

PAREUS (Jean-Philippe), fils du précédent, né à Hemsbach, près de Worms, en 1576, a été un des plus laborieux grammairiens de l'Allemagne. Il fut recteur de divers collèges, et en dernier lieu de celui de Hanau, où il mourut vers 1648. Nous avons de lui : *Lexicon criticon*, Nuremberg : ce n'est qu'un gros in-8, mais qui lui coûta des recherches ; *Lexicon plautinum*, 1614, in-8 ; c'est un vocabulaire des comédies de Plaute : *Electa plautina*, 1617, in-8. Il s'était élevé entre Pareus et Gruter une querelle furieuse à l'occasion de Plaute. On en voit des traces dans ce livre, assaisonné de toutes les élégantes saillies des crocheteurs. Une nouvelle *Edition* de Plaute en 1619, in-4, avec de savantes remarques ; *Electa symmachiana*, in-8 ; *Calligraphia Romana*, in-8 ; des *Commentaires* sur l'Écriture sainte, et d'autres ouvrages.

PAREUS (Daniel), fils du précédent, marcha sur les traces de son père. Il fut tué par des voleurs de grand chemin vers l'an 1645. Vossius en faisait beaucoup de cas. On a de lui un grand in-4, intitulé : *Mellificium atticum* ; c'est un recueil de lieux communs tirés des auteurs grecs ; *Historia palatina*, Francfort, 1717, in-4 : c'est un assez bon abrégé ; *Medulla historice ecclesiasticæ* ; *Medulla historice universalis*, in-12 ; un *Lexicon*, avec des notes sur Lucrèce, in-8.

PARFAICT (François), né à Paris, le 10 mai 1698, fit paraître de bonne heure une passion décidée pour le théâtre et fréquenta les comédiens jusqu'à sa mort, arrivée le 25 octobre 1755, à 55 ans. On a de lui : l'*Histoire générale du théâtre français, depuis son origine jusqu'à présent*, en 15 vol. in-12. Il fut aidé dans cet ouvrage, écrit sans correction et sans goût, par Claude PARFAICT son frère, mort en 1777. *Mémoires pour servir à l'histoire du théâtre de la foire*, 1745, 2 vol. in-12, avec son frère ; *Histoire de l'ancien théâtre italien*, 1755, in-12 ; *Histoire de l'Opéra*, manuscrite ; *Dictionnaire des théâtres*, 1756, 7 vol. in-12 : compilation mal digérée et fort ennuyeuse ; *Atrée*, tragédie, et *Panurge*, ballet, qui n'ont point été représentés, et qui ne méritent guère de l'être. Il composa, avec Marivaux, deux comédies, le *Dénoûment imprévu* et la *Fausse suivante*.

PARHAMMER (François), jésuite de la province d'Atriche, se consacra à l'instruction des paysans, et parcourut un grand nombre de provinces avec

des travaux et des succès extraordinaires. L'empereur François 1^{er} l'obligea d'abandonner une carrière qui lui était si chère, et d'être son confesseur. Il s'occupa en même temps à former des établissements utiles de plus d'un genre. La forme qu'il donna à la maison des orphelins et pauvres enfants de soldats, l'exercice militaire qu'il y introduisit, l'ordre exact et sévère qui y régnait, en avaient fait un objet de curiosité pour les étrangers. Après l'extinction de la société, il continua d'avoir la direction de cette maison. L'empereur Joseph II respectait ses vertus et son zèle. Peu de jours avant sa mort, il lui avait offert un évêché ; sur un refus du modeste ex-religieux, le monarque lui donna deux mois pour délibérer. La Providence décida la chose d'une manière plus prompte. Avant que ce temps fût résolu, il mourut à Vienne, le 1^{er} mars 1786.

* PARINI (Joseph), poète italien, né en 1729 à Bosizio, dans le Milanais, de parents pauvres, d'après leurs conseils embrassa l'état ecclésiastique. Pendant qu'il suivait les cours de théologie, il travaillait chez un avocat afin de pourvoir à ses besoins les plus urgents. Un penchant secret le poussait vers la poésie, et le temps qu'il pouvait dérober à ses occupations lui l'employait à lire Homère, Virgile, Horace, Dante, le Tasse, etc. Quelques *poésies* qu'il publia en 1752, lui ouvrirent les portes de l'académie des *Trasformati* ; un second recueil de *poésies* le fit recevoir à l'académie des *Arcades* de Rome, et dans d'autres sociétés littéraires. Ces succès n'améliorant pas sa fortune, il se vit contraint d'accepter l'emploi de précepteur. Se livrant alors à son goût dominant, il étudia de nouveau le grec, devint un des meilleurs hellénistes de l'Italie et se fit bientôt connaître comme un bon critique, mais il doit surtout sa célébrité à son poème, *Il Giorno*, divisé en quatre parties : *il Mattino*, *il Mezzo giorno*, *il Vespro*, *la Notte* : c'est une satire très-spirituelle des mœurs des grands seigneurs d'Italie. Le comte de Firmian, gouverneur de la Lombardie, se déclara son protecteur, lui confia la rédaction de la *Gazette* de Milan, le nomma professeur de belles-lettres aux écoles palatines et plus tard au collège de Bréra. Il était préfet des études lorsque le torrent de la révolution amena l'armée Française en Italie. Bonaparte le nomma membre de la municipalité de Milan, place qu'il eut la faiblesse d'accepter ; mais dans laquelle il se conduisit avec une grande fermeté. A la rentrée des Autrichiens dans la Lombardie, il eut à souffrir plusieurs contrariétés, qui altérèrent sa santé. Une maladie de langueur acheva de l'affaiblir ; sentant approcher sa fin, il oublia le monde, et chercha les consolations de la religion. Peu de moments avant sa mort il dicta au mathématicien Brambilla un sonnet improvisé sur la fragilité de la vie. Sentant les forces lui manquer il se jeta sur un lit, et après avoir fait ses adieux à ses amis, dit : « Je me » console avec l'idée de la Divinité ; car je ne trouve » d'autre règle pour la justice humaine que dans » la crainte et l'espérance d'un éternel avenir. » Il expira le 3 septembre 1799, à l'âge de 70 ans. Parini fut un des premiers poètes lyriques de l'Italie.

Il s'essaya avec succès dans la poésie dramatique. Mais ce furent ses poèmes satiriques qui établirent sa réputation. *Les quatre parties du jour à la ville*, ont été trad. en franç. par l'abbé Desprades, Paris, 1776, in-12. Une autre traduction a été publiée à Paris, 1814, in-18. M. Raymond les a trad. en vers, 1826, in-8. *Les Œuvres* de Parini ont été réunies à Milan, 1801-1804, 6 vol. in-8, avec une *Vie* de l'auteur par Fr. Reina.

PARIS ou ALEXANDRE, fils de Priam et d'Hécube. Sa mère étant enceinte de lui eut un songe où elle croyait porter dans son sein un flambeau. Effrayée, elle alla consulter l'oracle, qui répondit que cet enfant serait un jour cause de la ruine de sa patrie. Priam, pour éviter ce malheur, ordonna à Archélaüs, un de ses officiers, de faire mourir l'enfant aussitôt qu'il serait né. Archélaüs, touché de compassion à la vue de cette tendre victime, le donna à des bergers du mont Ida pour l'élever, et montra à Priam un autre enfant mort. Quoique Pâris fût élevé parmi des bergers, ce jeune prince s'occupait à des choses bien au-dessus de cette condition. Sa valeur lui fit donner le nom d'Alexandre, et sa beauté lui mérita le cœur et la main d'Œnone, nymphe du mont Ida. Jupiter le choisit pour terminer le différend entre Junon, Pallas et Vénus, touchant la pomme que la Discorde avait jetée sur la table, dans le festin des dieux, aux noces de Thétis et de Pélée. Pâris, devant qui ces trois déesses parurent, donna la pomme à Vénus, dont il mérita les bonnes grâces par ce jugement; mais il s'attira la haine de Junon et de Pallas. Lorsqu'on célébrait des jeux à Troie, il entra dans la lice, et remportait souvent la victoire sur Hector, son frère aîné. S'étant rendu à la cour de Ménélas, roi de Sparte, il profita de son absence pour enlever Hélène, épouse de ce prince (*voy. Hélène*), et alluma par ce rapt la guerre de Troie. Il s'y signala, tua Achille d'un coup de flèche au talon, et fut tué à son tour par Pyrrhus, fils de ce héros; et, selon d'autres, par Philoctète, possesseur des flèches d'Hercule. Lorsqu'il fut blessé, il se fit porter sur le mont Ida, auprès d'Œnone, pour s'en faire guérir, car elle avait une connaissance parfaite de la médecine; mais Œnone, indignée contre lui de ce qu'il l'avait abandonnée, le reçut mal, le laissa mourir et s'en repentit. *Voy. HOMÈRE.*

PARIS (Matthieu), bénédictin anglais, au monastère de Saint-Alban, mort en 1259, possédait à la fois l'art de la poésie, celui de l'éloquence, la peinture, l'architecture, les mathématiques, l'histoire et la théologie. Il fit paraître tant de régularité, qu'on le chargea de réformer les monastères. Il s'en acquitta avec zèle et avec succès. Son principal ouvrage est : *Historia major, sive rerum anglicarum historia a Guillelmo conquestoris adventu* (1066) *ad annum 45 Henrici III* (1259), *edita studio Matthæi Parkeri*, Londres, 1571, in-fol.; avec des additions, par Guillaume Wast, Londres, 1640, 2 vol. in-fol., ib. 1684; cette édit. passa pour la meilleure. Il y a un appendice qui commence en 1260, et finit en 1275. Il est de Guillaume de Rishanger, moine de Saint-Alban, et

historiographe du roi Edouard. Guillaume Cave assure que Matthieu Pâris a copié de la Chronique de Roger de Vendover ce qu'il rapporte jusqu'à l'année 1235. Le style en est pesant et lourd; l'auteur écrit avec beaucoup de sincérité le bien et le mal, à moins qu'il ne prenne parti dans une affaire : *C'est alors*, dit un critique, *le moins croyable de tous les historiens*. Matthieu avait fait un abrégé de cet ouvrage, qu'il intitula *Historia minor*, par opposition à sa grande Histoire, qu'il appelait *Historia major*. La *grande chronique* a été trad. en franç. par A. Huillard-Breholles, accompagnée de notes et précédée d'une introduction par M. le duc de Luynes, Paris, 1840-41, 9 vol. in-8.

PARIS (François), né à Châtillon, près de Paris, d'une famille pauvre, fut domestique de l'abbé Varet, grand-vicaire de Sens, qui le fit élever au sacerdoce. Il desservit la cure de Saint-Lambert, travailla ensuite dans une autre, et vint se fixer à Paris, où il mourut fort âgé en 1718, sous-vicaire de Saint-Etienne-du-Mont. On a de lui divers ouvrages de piété; les principaux sont : *les Psaumes en forme de prières*, in-12; *Prières tirées de l'Écriture sainte, paraphrasées*, in-12; un *Martyrologe*, ou *Idée de la vie des Saints*, in-8; *Traité de l'usage des sacrements de pénitence et de l'eucharistie*, imprimé en 1675, par ordre de Gondrin, archevêque de Sens; revu et corrigé par Arnould et Nicole; *Règles chrétiennes pour la conduite de la vie*, etc., in-12; quelques écrits pour prouver, contre Bocquillot, « que les auteurs peuvent légitimement retirer » quelque profit honnête des ouvrages qu'ils font » imprimer sur la théologie et la morale. » L'abbé Bocquillot soutenait le contraire, et agissait d'après ces principes : il faut convenir que s'ils sont sévères en ce point, ils sont plus nobles et plus généreux que ceux de son adversaire.

PARIS (François de), fameux diacre, était fils aîné d'un conseiller au parlement de Paris, où il naquit le 30 juin 1693. Il devait naturellement succéder à sa charge, mais il aima mieux embrasser l'état ecclésiastique. Après la mort de son père, il abandonna ses biens à son frère. Il fit pendant quelque temps des catéchismes à la paroisse de Saint-Côme, se chargea de la conduite des clercs, et leur fit des conférences. Le cardinal de Noailles, à la cause duquel il était attaché, voulut le faire nommer curé de cette paroisse; mais un obstacle imprévu rompit ses mesures. L'abbé Pâris, après avoir essayé de diverses solitudes, se confina dans une maison du faubourg Saint-Marcel. Il s'y livra au travail des mains, et faisait des bas au métier pour les pauvres. Il mourut dans cet asile en 1727, à 37 ans. L'abbé Pâris avait adhéré à l'appel de la bulle *Unigenitus*, interjeté par les quatre évêques; il avait renouvelé son appel en 1720. Avant de faire des bas, il avait enfanté des livres assez médiocres. Quelques-uns disent qu'on les lui a supposés pour lui faire un nom. Ce sont des *Explications* sur l'Épître de saint Paul aux Romains, sur celle aux Galates, et une *Analyse de l'Épître aux Hébreux*, explications que peu de personnes lisent. Son frère lui ayant fait ériger un tombeau dans le petit cimetière de Saint-Médard, tous les dévots du

parti allèrent y faire leurs prières. Il y eut des guérisons qu'on disait merveilleuses, il y eut des *convulsions* qu'on trouva dangereuses et ridicules. La cour fut enfin obligée de faire cesser ce spectacle, en ordonnant la clôture du cimetière, le 27 janvier 1752. Comment, après un tel éclat, les jansénistes ont-ils prétendu passer pour un fanatisme, pour une secte qui n'existait que dans l'imagination des jésuites? Leur séparation n'est-elle d'ailleurs pas manifeste dans la prétendue église d'Utrecht, méconnue de tous les catholiques de l'univers? Ce tombeau du diacre Pâris fut le tombeau du jansénisme dans l'esprit de bien des gens. Le célèbre Duguet, quoique d'ailleurs très-attaché au parti, regardait ces farces avec indignation et avec mépris. Petit-Pied en fit voir la sottise dans un ouvrage composé exprès (*voy. son article*). Le fanatique Mésenguy, au contraire, ne craint pas de les associer aux miracles de l'Evangile, et à ceux qui dans tous les siècles ont illustré l'Eglise catholique. Un philosophe anglais, de déiste redevenu chrétien par des réflexions faites sur la conversion et l'apostolat de saint Paul, mylord Georges Littleton (*voy. ce nom*), a parlé ainsi de ces prétendus miracles : « Ils étaient soutenus de » tout le parti janséniste, qui est fort nombreux et » fort puissant en France, et composé d'un côté » de gens sages et habiles, et de l'autre de bigots » et d'enthousiastes. Tout ce corps entier se réunit » et se ligua pour accréditer les miracles que l'on » disait s'opérer en faveur de leur parti; et ceux » qui y ajoutèrent foi étaient extrêmement dis- » posés à les croire. Cependant, malgré tous ces » avantages, avec quelle facilité ces prétendus mi- » racles n'ont-ils pas été supprimés? il ne fallut » pour réussir que murer simplement l'endroit où » cette tombe était placée.... Si Dieu eût réellement » opéré ces miracles, aurait-il souffert qu'une » misérable muraille eût traversé ses desseins? ne » vit-on pas des anges descendre autrefois dans la » prison des apôtres, et les en tirer, lorsqu'ils y » furent enfermés pour les empêcher de faire des » miracles? Mais l'abbé Pâris a été dans l'impuis- » sance d'abattre le petit mur qui le séparait de ses » dévots, et sa vertu miraculeuse n'a pu opérer » au-delà de ce mur. Et sied-il bien après cela à » nos incrédules modernes de comparer et d'op- » poser de tels miracles à ceux de J.-C. et des apô- » tres! Aussi n'est-ce que pour leur fermer la » bouche à cet égard que j'ai attaqué l'exemple » en question, et que je m'y suis arrêté. » (*Voy. MONTGERON*.) On a différentes *Vies* imprimées de ce diacre, dont on n'aurait peut-être jamais parlé si l'on n'avait voulu en faire un thaumaturge. Ces farces subsistent encore aujourd'hui, quoique avec moins de publicité. *Voy. MONTAZET, le Journ. hist. et litt., 1^{er} septembre 1787, p. 19 (1)*. Leurs excès n'ont pas fini avec la secte, qui, si on excepte quelques-uns de ses docteurs, s'est noyée dans le huguenotisme et le philosophisme, avec lesquels

elle a consommé la révolution de 1789, détruit la religion catholique en France, et rougi le sol de cette région, autrefois si chrétienne, du sang de ses prêtres et de ses pontifes. *Voy. LAFITAU*.

* PARIS (l'abbé Louis-Michel), né à Argentan en 1740, se chargea d'abord avec succès de quelques éducations particulières; et de retour dans sa ville natale, réunit quelques élèves auxquels il enseignait la langue latine, la géographie et l'astronomie. Son refus de prêter serment l'ayant fait condamner à la déportation, il se réfugia en Angleterre vers la fin de 1792, et fut accueilli à Londres par le vénérable abbé Carron (*voy. ce nom*), qui l'employa à l'école qu'il venait de fonder pour les enfants des émigrés. Rentré dans sa patrie, en 1801, il y rouvrit une maison d'éducation qui fut érigée quelques mois après en école secondaire. Il mourut dans sa ville natale, le 11 juin 1806. On a de lui : *Introduction à l'étude de la géographie; Eléments de grammaire française*; ces deux ouvrages parurent à Londres; *Cartes élémentaires d'astronomie et de géographie*, in-48, gravées par Godard, à Alençon, et le texte, imprimé sur le revers à Falaise, 1807. Ce texte est d'une concision et d'une clarté remarquables.

* PARIS (Pierre-Adrien), architecte, né à Besançon en 1747, fut en 1778 nommé dessinateur du cabinet du roi, architecte des économats, et se trouva chargé de tous les détails des fêtes de Versailles, de Marly et de Trianon. A la révolution, il resta fidèle au prince qui l'avait honoré de ses bienfaits, et se rendit à Rome où il avait fait ses études comme pensionnaire et laissé des amis. A la mort de Suvée (*voy. ce nom*), il fut nommé directeur de l'école de France, place qui n'avait jamais été remplie par un architecte. Il fut chargé par le gouvernement d'acheter les antiques de la villa-Borghèse, collection qui fait aujourd'hui le principal ornement du musée royal, et de diriger les fouilles du Colysée. De retour dans sa ville natale en 1817, il y mourut le 1^{er} août 1819. Comme architecte, son principal ouvrage est le portail de la *cathédrale d'Orléans*. Il a traduit de l'anglais l'*Agriculture des anciens*, de Dickson, Paris, 1802, 2 vol. in-8; et l'*Agriculture pratique des différentes parties de l'Angleterre*, de Marshal, 1803, 3 vol. in-8. Par son testament il a légué à la ville de Besançon ses livres, ses manuscrits, ses dessins, ses tableaux, ses antiques, etc. Ces précieux objets ont été déposés dans un bâtiment qui porte le nom de *Musée Pâris*.

* PARIS (Jean-Joseph), fut secrétaire en chef de la commission du gouvernement des îles Ioniennes, pendant l'occupation Française, ensuite sous-préfet, et mourut à Paris, le 15 mai 1824. On a de lui : deux mémoires couronnés par la société d'agriculture du département de la Marne : l'un *sur les moyens de prévenir la disette des blés*, 1819, in-8; l'autre *sur l'industrie nationale*, 1821, in-8. On lui doit encore : *Considérations sur la crise actuelle de l'empire Ottoman*, Paris, 1821, in-8.

* PARIS de BOISROUVRAY (le baron), lieutenant dans la garde royale, né à Chartres en 1776, mort à Metz le 13 octobre 1825, a publié : *Système général*

(1) Voyez les *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le XIX^e siècle*, dans lesquels on raconte les tentatives de quelques convulsionnaires qui ont essayé, depuis la révolution, de les renouveler.

du monde, et cause du mouvement des astres, Paris, 1819, in-8; *Un mot sur l'électricité*, Paris, Didot, 1825, in-8.

* PARIS-DUVERNEY (Joseph), célèbre financier, né à Moras, dans le Dauphiné, est le plus connu des quatre frères, qui, sur la fin du règne de Louis XIV, se firent un nom par leur habileté dans l'administration des finances. Après avoir été chargé en 1704, de la direction des vivres de l'armée de Flandre, du bail des fermes, du *visa*, des créances de l'état, ils eurent encore le soin de réparer le désordre causé par le système de Law. Les services signalés qu'ils rendirent, leur valurent des lettres de noblesse, et à chacun d'eux une charge d'intendant des finances. Cependant leur fortune rapide leur fit des ennemis, et plusieurs fois, suivant la faveur ou la disgrâce des ministres, ils obtinrent des honneurs ou subirent l'exil. Duverney, qui en 1751 avait fait adopter le projet de l'école royale militaire, en fut nommé le premier intendant avec le titre de conseiller d'état. Donné d'une activité que l'âge n'affaiblit pas, il prenait part à toutes les grandes entreprises commerciales, et il aidait de son crédit les négociants qui lui en paraissaient dignes. Il mourut en 1770, laissant sa fortune au comte de la Blache. (Voy. BEAUMARCHAIS). On lui attribue l'Examen du livre intitulé *Réflexions politiques sur les finances et le commerce*, par Tott, 1740, 2 vol. in-12. Luchet a publié : *Histoire de M.M. Paris*, 1776, in-8, et Grimoard les *Correspondances de Richelieu, du comte de St.-Germain et du card. de Bernis avec Paris-Duverney*, Paris, 1789, in-8.

PARIS. Voy. JOSEPH DE PARIS.

** PARISSET (Etienne), médecin-littérateur, né en 1770 à Grand, bourg des Vosges, quoique sans fortune parvint à faire d'excellentes études classiques et se rendit très habile dans les langues anciennes. Atteint par la réquisition, il fut envoyé soldat dans la Vendée, où il apprit à détester les discordes civiles. Dès qu'il le put il quitta le service, étudia la médecine et fut envoyé en 1794 à Paris, élève à l'école de santé; la famine désolait alors la France, et il serait mort de faim, si l'un de ses amis Riouffe (voy. ce nom) ne lui eût procuré une place d'instituteur dans une famille honorable, qui devint comme la sienne et dont les bienfaits le mirent à même de suivre la carrière à laquelle il se destinait. Au bout de huit ans, il reprit ses études médicales, et reçut docteur en 1806, ne tarda pas à se faire connaître avantageusement. Deux ans après il était membre du conseil de santé, médecin de l'hôpital de Bicêtre, et médecin des épidémies de l'arrondissement de Sceaux. C'est à l'étude des maladies contagieuses qu'il se dévoua d'abord avec un zèle qui n'a pas d'égal. En 1814, il faillit être victime du typhus, et il ne s'en occupa qu'avec plus d'ardeur à rechercher les moyens de combattre la contagion. En 1819, il est à Cadix avec la fièvre jaune; en 1821, à Barcelonne, où ce fléau vient d'éclater; et en 1828, il part pour l'Egypte, où il va étudier la peste, endémique dans cette contrée. Membre de l'académie de médecine à sa réorganisation, il en fut élu le secrétaire perpétuel en 1822, et par la ma-

nière dont il remplit cette place se montra l'égal au moins de Vicq-d'Azyr. (Voy. ce nom.) En 1842, il remplaça Pelletier (voy. ce nom) à l'académie des sciences, et mourut à Paris, le 5 juillet 1847, à 77 ans, laissant la réputation d'un médecin habile, d'un grand écrivain et ce qui vaut mieux encore, d'un des hommes qui par leurs vertus ont fait le plus d'honneur à l'humanité. Il est presque inutile d'ajouter que Pariset était profondément religieux, et que tous ses écrits respirent la piété la plus vive et les plus nobles sentiments. Aussi modeste que savant, il ne faisait cas que des qualités du cœur, il aimait à répéter ce mot qui le peint tout entier : « *Il n'y a de bon dans ce monde que la bonté.* » Plusieurs discours furent prononcés sur son cercueil, celui de M. Flandin, son confrère et son ami le plus tendre, est celui qui retrace le mieux les éminentes qualités de Pariset, et il est impossible de le lire sans émotion. Outre un assez grand nombre d'articles disséminés dans les journaux scientifiques et littéraires, dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, etc. et des traductions de quelques ouvrages d'Hippocrate, on citera de Pariset : *Observations sur la fièvre jaune, faites à Cadix en 1819*, Paris, 1820, in-4, fig.; *Histoire de la fièvre jaune observée en Espagne dans l'année 1821*, ib., 1825, in-8; *Mémoire sur les causes de la peste*, 1857, in-8; c'est, dit un de ses biographes, un vrai chef-d'œuvre; *Histoire des membres de l'académie royale de médecine*, 1845, 2 vol. in-12. C'est le recueil des éloges, au nombre de 21, que Pariset y avait lus dans les séances publiques; ils peuvent soutenir la comparaison avec ceux de Fontenelle et de Cuvier. (Voy. ces noms).

PARISIÈRE (Jean-César-ROUSSEAU de la), né en 1667, à Poitiers, d'une des plus anciennes familles de Poitou, évêque de Nîmes, mourut dans cette ville en 1756. Il assista comme député à l'assemblée du clergé de 1750. Dans le discours de clôture, il dit au roi que *son règne était fondé sur la catholicité et qu'il devait se soutenir par les mêmes principes*. Ce passage fut mal interprété et lui occasionna des chagrins; ils cessèrent quand on eut connu les pures intentions du prélat. On a publié en 1740 le recueil de ses *Harangues, Panégyriques, Sermons de morale et Mandements*, 4 vol. in-12. La modestie ou l'amour-propre éclairé de ce prélat le porta à brûler presque tous les ouvrages qu'il avait composés dans un âge moins mûr. Les pièces contenues dans les 2 volumes dont nous avons parlé échappèrent à ses perquisitions. La *Fable allégorique sur le bonheur et l'imagination* qu'on trouve dans le recueil des ouvrages de mademoiselle Bernard, est de ce prélat : elle est ingénieuse. Cet auteur a employé dans sa prose un style serré et concis, qui nuit quelquefois à la clarté de ses pensées. Quelques-unes de ces pièces offrent néanmoins de temps en temps des traits de la plus grande force. Le prélat était plus estimable en lui que l'orateur. Il appuyait la morale qu'il prêchait, par l'exemple d'une régularité vraiment épiscopale.

PARISOT (Jean-Patrocle), maître des comptes au parlement de Paris, est connu par un mauvais ouvrage publié sous le titre de *La foi dévoilée par*

la raison, Paris, 1681, in-8. L'auteur prétend que Dieu a voulu établir la religion en un temps par la foi, et en un autre par la raison, et qu'il était suscité de Dieu pour donner à l'Eglise de nouvelles lumières. Ce livre est la production d'une tête échauffée plutôt qu'incrédule.

PARISOT. Voy. NORBERT (le P.)

* PARK (Mungo), célèbre voyageur, né en 1771 à Fowlsheils, près de Selkirk en Ecosse, offrit à la société d'Afrique d'aller remplacer Houghton (voy. ce nom, iv, 454) dans la Nigritie. Parti le 22 mai 1793, sur un navire qui allait à l'embouchure de la Gambie, il continua sa route pour découvrir le Niger sur les bords duquel il arriva après bien des fatigues. De retour en Europe, il exerça quelque temps la médecine, puis entreprit en 1805 un nouveau voyage en Afrique. Le 28 mars, il aborda à Gorée, et le 49 juin, il arriva à Bammakou, sur les bords du Niger, mais dans un triste état. On fut quelque temps sans entendre parler de lui. Dans le courant de 1806, des nouvelles fâcheuses se répandirent à diverses reprises, annonçant qu'il avait péri. On ne variait que sur les circonstances; on disait d'abord que le roi de Haoussa, instruit que les Blancs étaient passés sans rien donner ni pour lui ni pour le chef d'Yaour, avait envoyé des troupes à leur poursuite et que Mungo-Park, en se défendant, avait été tué. Suivant un autre récit, la mort de Mungo-Park aurait été la suite, non d'une attaque, mais d'un accident, et il se serait noyé, entraîné par le courant du fleuve. Quoi qu'il en soit, on n'a plus entendu parler de cet infortuné voyageur qui a grossi la liste des martyrs de la science. Mungo-Park avait publié le résultat de son premier voyage sous ce titre : *Voyages dans les contrées intérieures de l'Afrique*, faits en 1793, 1796 et 1797, Londres, 1799, in-4, et 2 vol. in-8, cart. et fig.; observateur exact et judicieux, il y fait le tableau le plus fidèle des Maures et des Nègres. Le ton de vérité de ces récits et l'élégance de son style firent la fortune de son livre : il a été trad. en français par Castéra, 1799, 2 vol. in-8, fig., et la même année par l'abbé Duvoisin (depuis évêque de Nantes), dont la version est la plus estimée. Le major Rennel (voy. ce nom), qui avait connu Mungo-Park et lui avait été utile, a publié le Journal de sa 2^e expédition avec sa vie et d'autres pièces sous ce titre : *Dernier voyage de Mungo-Park, dans les contrées intérieures de l'Afrique*, fait en 1803, Londres, 1813, in-4; et 1816, in-8. Il a été traduit en français, 1820, in-8. Les inexactitudes que contient cette dernière relation ont été relevées dans l'ouvrage de Bowdich, intitulé : *Contradictions in Park's last journey explained*, etc., Paris, 1821, in-4.

PARKER (Mathieu), né à Norwich, en 1504, fut élevé à Cambridge au collège de Bennet. Il devint ensuite doyen de l'église de Lincoln, puis archevêque de Cantorbéry en 1559. Si on en croit la plupart des auteurs catholiques, il fut ordonné dans un cabaret. Courayer, dont le témoignage est plus que suspect, l'a nié; mais il est toujours certain que l'ordination de Parker est nulle, comme toutes celles qui se sont faites sous Elizabeth. C'est

le sentiment de tous les catholiques; Courayer en convient lui-même. « Il est constant, dit-il, que » sous Elizabeth les catholiques anglais refusèrent » de reconnaître Parker pour évêque, aussi bien » que ceux qu'il avait consacrés. Sanderus, Staple- » ton, Harding, en fournissent des preuves au- » thentiques. » (Voy. l'excellent *Traité* de Hardouin contre cet écrivain apostat.) Parker avait été protégé par l'archevêque Crammer, et fut chapelain d'Anne Boleyn, seconde femme d'Henri VIII, qui en mourant recommanda à ses soins l'éducation de sa fille Elizabeth, depuis reine. Nommé, en 1554, doyen du collège de Stoke près de Clare, dans le comté de Suffolk, il y établit une école, et commença à y montrer sa haine contre les catholiques. Il jouit de la faveur de Henri VIII et d'Edouard VI, mais sous le règne de Marie, il fut contraint de se tenir caché et il employa les loisirs de sa retraite forcée à traduire les *Psaumes* en vers anglais. Sous le gouvernement d'Elizabeth, il obtint le siège de Cantorbéry; il en était le second évêque protestant. Parker déclara la guerre au crucifix, aux cierges, aux images, et il montra un zèle si impolitique et et si inhumain, en 1575, dans une visite métropolitaine qu'il fit à l'île de Wight, qu'il s'attira les reproches d'Elizabeth elle-même. On a de lui : un traité *De antiquitate britannicæ Ecclesiæ*, in-fol. Mais cette antique église britannique, dont il fait l'histoire, n'est pas celle dont il était prélat, laquelle ne datait tout au plus que du règne de Henri VIII. Une édition de l'*Historia major* de Matthieu Pâris, Londres, 1561, in-fol.; de la *Chronique* de Matthieu de Westminster, Londres, 1570, in-fol. Jean Stype publia en 1611, en 4 vol. in-fol., la *Vie* de Parker, mort de la pierre en 1575. C'est un éloge qui n'est d'accord ni avec les faits que l'auteur avoue ni avec ceux qui, pour en être rejetés, n'en sont pas moins certains.

PARKER (Samuel), né à Northampton en 1640, d'une famille noble, fut élevé au collège de Vadam à Oxford, puis à celui de la Trinité. Il devint archidiacre de Cantorbéry, puis évêque d'Oxford, en 1686. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en anglais, sur des matières de controverse et de théologie. Les catholiques remarquent surtout un écrit qu'il publia pour montrer l'injustice et l'inconvenance du fameux serment du test. Il mourut en 1687. Ses productions n'ont pas passé la mer. Les principales sont : *Tentamina physico-theologica*; *Disputationes de Deo et providentia*, Londres, 1678, in-4; *Démonstration de l'autorité divine, de la loi naturelle et de la religion chrétienne*, en anglais, ainsi que les suivants; *Discours sur le gouvernement ecclésiastique*; *Discours apologétique pour l'évêque Bramhall*, etc.

* PARKES (Samuel), fabricant de produits chimiques, né en 1760 à Stourbridge dans le comté d'York, mort à Londres le 25 décembre 1825, s'est fait connaître comme un philanthrope zélé et comme un savant estimable. Il est auteur de plusieurs ouvrages qui ont eu beaucoup de succès et ont contribué aux progrès de l'industrie en Angleterre. Les plus connus sont : *Catéchisme de chimie*, Londres, 1806, in-8; *Essai sur l'utilité de la chimie*

dans les arts et les manufactures, 1808, in-8; *Eléments de chimie rendus sensibles par des expériences*, 1809, in-18; *Essais chimiques sur les arts manufacturiers de la Grande-Bretagne*, 1813, in-8; traduit en français par Delaunay, Paris, 1820, 5 vol. in-8; *Chimie des gens du monde*, traduit sur la 9^e édition par Riffault, 1822, 2 vol. in-8.

* PARKHURST (Jean), ministre anglican, né en 1728 à Catesby-House, dans le Northampton, mort le 21 février 1797, à Epsom en Surrey, est auteur des ouvrages suivants : *Adresse amicale à Wesley sur sa doctrine*; *Dictionnaire hébreu et anglais, sans points*, suivi d'une *Grammaire hébraïque et chaldaique*, Londres, 1762; réimprimé en 1778 et 1792, avec des augment.; 4^e édit. 1802, in-8; *Lexique grec et anglais du nouv. testament*, avec une grammaire grecque, 1764, in-4, 1769 et 1794, in-8; *La divinité et la préexistence du Sauveur démontrée d'après l'Ecriture*, 1787, in-8; c'est une réponse à Priestley.

PARKINSON (Jean), célèbre botaniste anglais, né à Londres en 1567. On a de lui un ouvrage aussi estimé que recherché, sous ce titre : *Theatrum botanicum, sive herbarium amplissimum, anglice descriptum*, Londres, 1640, 1655, 2 vol. in-fol. Ce livre est rare, de même que la collection de fleurs, qu'il publia sous ce titre : *Paradisi in sole, paradisus terrestris*, Londres, 1629, in-fol. avec des augmentations et des corrections, 1656, in-fol. Ces ouvrages, dont les titres sont en latin, sont écrits en anglais.

PARME (ducs de). Voy. FARNESE, ALEXANDRE et PAUL.

PARMENIDES D'ELÉE, philosophe grec, vivait vers l'an 504 avant J.-C. Il était disciple de Xénophane, et adopta toutes les chimères de son maître. Il n'admettait que deux éléments, le feu et la terre, et soutenait que la génération des hommes est venue du soleil. Il disait aussi qu'il y a deux sortes de philosophie : l'une fondée sur la raison, et l'autre sur l'opinion; comme si l'opinion n'était pas aussi fondée sur la raison. Il avait mis son système en vers à l'exemple d'Hésiode et de Xénophane. Il ne nous reste que des fragments de ses ouvrages, au nombre de deux, l'un pour les savants, et l'autre, moins abstrait, pour le peuple. Ces fragments ont été recueillis en partie par H. Etienne dans l'ouvrage intitulé : *De Poesi philosophica*. Platon a donné le nom de *Parménide* à un dialogue dans lequel il traite des idées.

PARMENION, général des armées d'Alexandre le Grand, eut beaucoup de part à la confiance et aux exploits de ce conquérant. Darius, roi de Perse, ayant offert à Alexandre de lui abandonner tout le pays d'au-delà de l'Euphrate, avec sa fille Statira en mariage, et 10,000 talents d'or pour avoir la paix, Parménion lui conseilla d'accepter des offres si avantageuses. On sait la réponse d'Alexandre (voy. son article). Le zèle et la fidélité avec laquelle cet illustre capitaine avait servi son prince furent mal payés par ce héros, qui sur un soupçon assez léger, fit massacrer le fils et ensuite le père, âgé pour lors de 70 ans (550 avant J.-C.). Ephestion, Cœnus et

Cratère, favoris d'Alexandre, avaient accusé fausement Parménion d'un complot tendant à ôter la vie à ce prince, et à s'emparer de son royaume. Il était alors gouverneur de la Médie, et il fut massacré par ses officiers, d'après les ordres de l'ingrat monarque. Parménion avait remporté plusieurs victoires sans Alexandre; mais Alexandre n'avait jamais vaincu sans Parménion.

PARMENTIER (Jean), marchand de la ville de Dieppe, né en 1494, se fit un nom par son goût pour les sciences et par ses voyages. Il mourut en 1550, dans l'île de Sumatra. Voici ce que Pierre Crignon, son intime ami, nous en dit : « Dès l'an » 1522 il s'était appliqué à la pratique de la cosmographie sur les grosses et lourdes fluctuations de » la mer. Il y devint très-profond, ainsi qu'en la » science de l'astrologie.... Il a composé plusieurs » mappemondes en globe et en plat, d'après les » quelles on a navigué sûrement. C'était un homme » digne d'être estimé de tous les savants, et capable, » s'il eût vécu, de faire honneur à son pays par » ses hautes entreprises. Il est le premier pilote » qui ait conduit des vaisseaux au Brésil, et le premier Français qui ait découvert les Indes jusqu'à » l'île de Samothra ou Sumatra, nommée Taprobane par les anciens cosmographes; il comptait » même aller jusqu'aux Moluques, et m'avait dit » plusieurs fois qu'il était déterminé, quand il serait de retour en France, d'aller chercher un » passage au nord, et découvrir par là jusqu'au » sud. » On a de Jean Parmentier diverses poésies, entre autres une pièce intitulée : *Moralité à dix personnages, à l'honneur de l'Assomption de la Vierge Marie*. Dans le recueil de ses vers, imprimé en 1556, in-4, on trouve : *Description nouvelle des merveilles de ce monde et de la dignité de l'homme* (en vers), etc.

PARMENTIER (Antoine), né à Nivelles dans le Brabant, mort à Namur le 13 mai 1722, docteur en théologie à Louvain, s'est distingué par son zèle pour la foi. On a de lui quelques écrits pour la bulle *Unigenitus*, contre Opstraet et d'autres réfractaires. Louvain, 1718, in-8.

* PARMENTIER (Antoine-Augustin), célèbre agronome, né en 1757 à Montdidier, de parents sans fortune, fut employé comme pharmacien dans les hôpitaux de l'armée de Hanovre (1757), y donna des preuves multipliées de ses talents et de sa courageuse humanité, et mérita la protection de ses chefs, notamment de Bayen et de Chamousset (voy. ces noms). De retour à Paris à la paix, il reprit ses études sous Nollet, Rouelle et de Jussieu, et en 1766 obtint au concours la place d'apothicaire-adjoint de l'hôtel des Invalides, dont six ans après il devint apothicaire en chef. Une disette générale avait eu lieu en 1769; l'académie de Besançon ayant proposé, en 1771, un prix pour l'auteur du meilleur mémoire indiquant les substances alimentaires propres à atténuer les calamités d'une disette, Parmentier fut couronné; il porta ensuite toute son attention sur la propagation de la pomme de terre, qui, transportée du Pérou en Europe dès le x^{ve} siècle, cultivée en grand dans l'Italie dès le x^{vi}e, et introduite en France par les Anglais, pen-

dant nos longues guerres de Flandre, avait été multipliée avec succès dans nos provinces méridionales. Turgot en avait étendu la culture dans le Limousin et dans l'Anjou. Mais elle était l'objet d'une aveugle prévention : on prétendait, non plus qu'elle engendrait la lèpre comme au xvi^e siècle, mais au moins des fièvres nombreuses. On disait qu'elle appauvissait le terrain dans lequel elle était plantée, et que d'ailleurs elle ne réussissait que dans une terre riche. Parmentier obtint du gouvernement 34 arpents dans la plaine des Sablons dont la stérilité n'avait encore pu être vaincue, et les ensemença en bravant les plaisanteries de ceux qui traitaient sa conduite de folie. Bientôt ces racines poussent des tiges, qui se couvrent à leur tour de fleurs. Il en compose un bouquet, qu'il porte à Louis XVI qui avait favorisé l'entreprise, et ce prince en pare sa boutonnière. De nouveaux essais tentés dans la plaine de Grenelle, réussissent également. Bientôt la précieuse semence est répandue sur tous les points de la France, et la pomme de terre devient une des principales nourritures de l'habitant des campagnes, et une des plus grandes ressources contre la disette. Heureux de ce premier succès, Parmentier perfectionna la boulangerie et propagea la mouture économique, dont l'emploi augmente d'un sixième le produit de la farine. Il décida le gouvernement à établir une école pratique de boulangerie et résuma tous ses principes dans son *parfait boulanger*, 1778, in-8, ouvrage qui n'a point encore été surpassé. Le maïs, la châtaigne, l'eau, le lait, le vin, le sirop de raisin devinrent tour à tour l'objet de ses recherches et d'utiles écrits qui seront toujours utilement consultés. La révolution lui enleva ses places; mais bientôt il en recouvra d'autres. Nommé successivement président du conseil de salubrité, inspecteur-général du service de santé des armées, administrateur des hospices, il donna dans ces diverses fonctions de nouvelles preuves de son dévouement au bien public, et mourut le 17 décembre 1813. Il était membre de l'institut depuis sa création, section d'économie rurale. Parmi ses ouvrages dont on trouve la liste complète dans la *Bibliographie agronomique* de Musset-Pathay, les plus remarquables sont : *Le parfait boulanger*, 1778, in-8; *Précis d'expériences et d'observations sur les différentes espèces de lait*, (voy. DEYEUX); *Recherches sur les végétaux qui, dans les temps de disette, peuvent remplacer les aliments ordinaires*, Paris, 1781, in-8. C'est une refonte importante du mémoire adressé à l'académie de Besançon; *Mémoire couronné* (en 1783) *par l'académie de Bordeaux, sur l'histoire naturelle, la culture et les usages du maïs*, 2^e édit., 1812, in-8; *Traité sur la culture et les usages des pommes de terre, de la patate et du topinambour*, 1789, in-8; *Traité théorique et pratique sur la culture des grains*, Paris, 1801, 2 vol. in-8. Cuvier, Silvestre et Cadet de Gassicourt ont fait l'*Éloge* de Parmentier, et une statue lui a été élevée dans sa ville natale en 1848. Voy. MODEL.

PARMESAN (le). Voy. MAZZOLI.

PARNELL (Thomas), poète anglais, né à Dublin en 1679, n'a fait que de petites pièces où il y a

peu à gagner pour un esprit solide, et même pour les bonnes mœurs, si nous en jugeons par quelques-uns de ses contes que des Français ont traduits ou imités. On trouve dans ses écrits de l'imagination, de la facilité et de l'élégance, mais peu de force et de chaleur. Il est mort à Chester en 1717.

* PARNELL (William), membre du parlement anglais, de la même famille que le poète, mort le 2 avril 1820 à Castle-Howard, en Irlande, se consacra tout entier à la défense de ses compatriotes, et publia dans leur intérêt entre autres écrits : *The causes of popular discontents in Ireland* (Causes des mécontentements populaires en Irlande); et *The apology for the catholics* (Apologie pour les catholiques).

* PARNY (Evariste-Désiré DESFORGES, chevalier, puis vicomte de), né à l'île Bourbon en 1753, fut à neuf ans envoyé en France, où il fit ses études au collège de Rennes. En sortant du collège il se crut appelé à l'état ecclésiastique, et l'homme qui devait donner plus tard un si grand scandale par la licence de ses écrits, songea quelque temps à s'enfermer à l'abbaye de la Trappe, si célèbre par son austérité (voy. RANCÉ); mais bientôt il embrassa la profession des armes, et entraîné par les séductions du monde, se livra tout entier aux plaisirs. Rappelé par son père à Bourbon, la passion que lui inspira une jenne créole lui révéla son talent pour la poésie élégiaque; et de retour en France, il publia ses premiers vers qui lui firent une réputation. Il revint l'île Bourbon en 1784, et suivit en qualité d'aide-de-camp le gouverneur des établissements français dans l'Inde. De nouveaux vers qu'il rapporta de ce voyage accrurent encore le nombre de ses admirateurs, qui lui décernèrent le surnom de *Tibulle français*. Des raisons de santé l'ayant obligé de quitter le service, il vint habiter une campagne près de Marly. Nourri des principes de la philosophie du siècle, il vit avec plaisir arriver l'ère des réformes; cependant il ne prit aucune part à la révolution, mais il eut à se reprocher de saper les bases de la religion dans un poème indigne de son talent, non moins que de tout honnête homme, à une époque où ses ministres étaient l'objet de la plus sanglante persécution. Dès lors il vit sa réputation baisser. Il mourut à Paris, le 3 novembre 1814, et fut remplacé à l'académie française par Jouy, qui, dans la notice qu'il lui consacra dix ans plus tard, eut la pudeur et le bon goût de ne rappeler que ceux de ses ouvrages dont on peut prononcer les titres sans être forcé de rougir.

* PAROLETTI (Victor-Modeste), né à Turin en 1763, fut, en 1799, nommé secrétaire du gouvernement provisoire, et l'année suivante, membre de la Consulta du Piémont. En 1807, député du département du Pô au corps législatif, il en devint secrétaire en 1811, et cessa deux ans après d'en faire partie. En 1815, s'étant fait naturaliser français, il continua d'habiter Paris; mais décidé par les bontés de son souverain il revint à Turin, où il mourut en 1854. On a de lui plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue : *Description historique de la basilique de*

Superga, Turin, 1808, in-fol., fig.; *Turin et ses curiosités*, 1819, in-8; *Turin à la portée de l'étranger*, 1826, in-8; *Vite di 60 illustri Piemontesi*, 1826, in-fol.; *Viaggio romantico pittorico delle provincie occidentali dell' antica e moderna Italia*, 1828, 5 vol. in-8.

* PAROY (Jean-Philippe-Guy LEGENTIL, marquis de), né en 1750 d'une ancienne famille de Bretagne, était colonel avant la révolution, époque où il quitta le service. Son père, qui avait toujours blâmé son goût pour la peinture, le trouvant la palette et les pinceaux à la main, les saisit et les jeta dans les fossés de son château. Quelques années après, ce talent devint l'unique ressource de sa famille, dont la fortune, qui était à Saint-Domingue, fut entièrement perdue. Son talent, en lui procurant des amis puissants, lui servit aussi à sauver son père emprisonné à Bordeaux, comme émigré, et comme député du côté droit de l'assemblée Constituante. On lui doit l'usage d'un procédé de stéréotypage, où les matrices de cuivre sont remplacées économiquement par une couche de plâtre appliquée sur des pages en caractères mobiles, qui reçoivent sans altération la matière fondue : c'est ce qu'on appelle le *clichage*. Il est aussi l'inventeur d'un vernis à faïence, entremêlé de poudre d'or, qui paraît susceptible d'un très-bel effet. Il est mort le 22 décembre 1824. Paroy était de l'ancienne académie de peinture, mais il ne fut point compris dans la classe des beaux-arts de l'institut. Il a publié : *Précis historique de l'origine de l'académie royale de peinture, sculpture et gravure*, Paris, 1816, in-8, et *Précis sur la stéréotypie, précédé d'un coup-d'œil rapide sur l'origine de l'imprimerie et ses progrès*, édition stéréotype, d'après les procédés de Paroy et Durouchail, Paris, 1822, in-8, de 52 pag. et cinq tableaux. On a exécuté d'après ce procédé une collection économique de classiques latins et beaucoup d'autres ouvrages.

PARQUES, filles de l'Enfer et de la Nuit, étaient trois : Clotho, Lachésis et Atropos. La vie des hommes, dont ces trois sœurs filaient la trame, était entre leurs mains. Clotho tenait la quenouille, Lachésis tournait le fuseau, et Atropos coupait le fil avec des ciseaux. Quelques anciens lui donnent une autre origine, d'autres noms. Ils les appellent Vesta, Minerve, Martia ou Marté; ou bien Nona, Décim et Marta.

PARR (Catherine), fut la sixième femme de Henri VIII, roi d'Angleterre. Ce prince ayant fait mourir Catherine Howard, qu'il n'avait pas trouvée vierge, disait-il, se maria vers l'an 1542 à Catherine Parr, veuve du baron Latimer, et sœur du comte Northampton. La nouvelle reine avait du penchant pour le luthéranisme. Henri VIII, destructeur de la religion catholique, et cependant ennemi de Luther et de Calvin, se préparait à lui faire son procès, lorsqu'il mourut en 1546. Un heureux hasard sauva la vie à Catherine : l'acte d'accusation, dressé et signé du roi, tomba de la poche du chancelier, et fut ramassé par un partisan de la reine, qui le lui apporta aussitôt. Avertie du danger, et sans perdre courage, dit l'abbé Milot, elle fait sa visite au roi, loue ses talents, son

habileté en théologie, et lui allègue que les disputes dans lesquelles elle était entrée n'avaient eu lieu de sa part que pour faire ressortir plus avantageusement l'esprit de son docte époux. Henri l'embrassa, en lui disant : Mon cœur, nous sommes toujours amis. Catherine ne resta que 34 jours veuve du roi, et se remaria à Thomas de Seymour, amiral d'Angleterre, qui la garda peu de temps; car elle mourut le 7 septembre 1547. On soupçonna, peut-être témérairement, que son mari, qui aimait la princesse Elizabeth, qu'il se flattait d'épouser, avait avancé cette mort. Que de scènes d'horreurs n'engendrent point la luxure et la fureur dogmatisante d'un seul homme!

PARRAIN. Voy. COUTURES.

PARRENNIN ou plutôt PARRENIN (Dominique), jésuite de la province de Lyon, né en 1665, au Russey, bailliage de Pontarlier, en Franche-Comté, fut envoyé à la Chine en 1698. L'empereur Khang-hi le goûta, l'estima, et avait souvent des entretiens avec lui; ce fut pour ce prince que le P. Parrennin traduisit en langue tartare ce qu'il y avait de plus nouveau en géométrie, astronomie et anatomie, etc., dans les ouvrages de l'académie des sciences de Paris et dans les auteurs modernes. Il suivait toujours le monarque chinois dans ses voyages de Tartarie, et il a été le médiateur dans les contestations survenues entre les cours de Pékin et de Moscou. C'est à lui qu'on est redevable des cartes de l'empire de la Chine. Il mourut à Pékin le 27 septembre 1741. L'empereur voulut faire les frais de ses funérailles, et les grands de l'empire y assistèrent. Le P. Parrennin était en correspondance avec de Mairan, et leurs lettres respectives ont été imprimées en 1759, in-12 : elles font honneur à l'un et à l'autre. Il traduisit une ancienne *Histoire de la Chine*, et eut part à la *Brevis relatio eorum quæ spectant ad declarationem Sinarum imperatoris Kam-Hi circa Cæli, Confucii et avorum cultum*, Pékin, 1701, in-4, ouvrage dont on conserve un exemplaire à la Bibliothèque de Besançon. L'*Eloge* de Parrennin par le P. Renaud, est consigné dans le 1^{er} vol. des *Ouvrages des académiciens* de cette ville, manuscrit in-fol.

PARRHASIUS, peintre, natif d'Ephèse, contemporain et rival de Zeuxis (voy. ce nom), vivait vers l'an 420 avant J. C. Cet artiste réussissait particulièrement dans la partie que l'on appelle le dessin. On trouvait dans ses ouvrages beaucoup de génie et d'invention. Le tableau allégorique que ce peintre fit du peuple d'Athènes lui acquit une grande réputation. Cette nation bizarre, tantôt fière et hautaine, tantôt timide et rampante, et qui à l'injustice et à la violence alliait la clémence et l'humanité, était représentée, dit-on, avec tous les traits distinctifs de son caractère. Parrhasius, quoique vaincu dans une occasion par Timanthe (voy. ce nom), avait conçu une si haute idée de lui-même, qu'il se prodiguait les louanges les plus fortes : il était méprisant et magnifique dans tout ce qui environnait sa personne. Il était ordinairement vêtu de la pourpre, avec une couronne sur la tête, se regardant comme le roi de la peinture, quoique, dans ce temps-là, cet art ne fût encore que peu de chose,

et que plusieurs de ceux qu'il rendit célèbres, ne seraient peut-être aujourd'hui que des artistes médiocres. Voy. APPELLES, PROTOGÈNE, ZEUXIS. Pline fait beaucoup d'éloges de cet artiste.

PARROCEL (Joseph), peintre et graveur, né en 1648 à Brignole en Provence, mort à Paris en 1704, perdit son père dans son enfance. Un de ses frères fut son premier maître. Il le quitta pour se perfectionner à Paris et en Italie. Il rencontra à Rome Courtois dit Le Bourguignon, fameux peintre de batailles, et se mit sous sa discipline. Il passa ensuite à Venise, où il étudia le coloris des savants maîtres qui ont embelli cette ville. De retour en France, il fut reçu avec distinction à l'académie de peinture, et il y fut nommé conseiller. Cet artiste a peint avec succès le portrait ; des sujets d'histoire et de caprice ; mais il a excellé à représenter des batailles, faisant tout de génie, sans avoir jamais été dans des camps, ni suivi des armées. Cependant il a mis dans ses tableaux de batailles un mouvement et un fracas prodigieux. Il a peint, avec la dernière vérité, la fureur du soldat : *Aucun peintre n'a su*, suivant son expression, *mieux tuer son homme*. Sa touche est d'une légèreté et son coloris d'une fraîcheur admirables. Il peignait avec beaucoup de facilité. A ces rares talents il joignit un esprit cultivé, un cœur généreux, un caractère franc et une physiologie heureuse. Il a gravé avec beaucoup d'intelligence une suite de la *Vie de Jésus-Christ*, et quelques autres morceaux. — Charles PARROCEL, son fils et son élève, fut choisi pour peindre les *Conquêtes de Louis XV*. Plusieurs de ses tableaux ont été exécutés en tapisseries aux Gobelins. Il mourut en 1752 à 62 ans. — Pierre PARROCEL d'Avignon, mort en 1759, à 73 ans, fut l'élève de Joseph Parrocel, son oncle et de Charles Marate. Son ouvrage le plus considérable est à Saint-Germain-en-Laye, où il a peint, dans une galerie de l'hôtel de Noailles, l'*Histoire de Tobie* en 15 tableaux. Son chef-d'œuvre est à Marseille, dans l'église des religieuses de Sainte-Marie : l'*Enfant Jésus*, assis sur un trône, est représenté couronnant la *Vierge*, qui est humblement inclinée devant lui.

* PARROT (Christophe-Frédéric), né à Montbéliard en 1751, y fit avec succès ses études classiques, et fut ensuite envoyé au séminaire de Tübingue. Il quitta brusquement cette école, et suivit à l'université d'Erlangen les fils d'un seigneur allemand ; il y reçut le grade de docteur en philosophie, et fut appelé en 1782 à y remplir une chaire de mathématiques. En 1801 il devint conseiller et secrétaire intime du duc de Wurtemberg, son ancien souverain, qui le chargea de missions importantes, dont il s'acquitta avec zèle et talent. Vers 1806, nommé, sur sa demande, grand bailli de Marbach, au bout de quelque temps il se démit de ses fonctions, et mourut le 12 février 1812 à Eslingen, où il s'était retiré près d'un de ses frères. On a de lui plusieurs ouvrages la plupart écrits en allemand, parmi lesquels nous citerons : *Application usuelle des principales parties des mathématiques*, Erlangen, 1781, 2 vol. in-8 ; *Recueil de pièces choisies*, (en français), ib., 1785, 2 vol. in-8 ; *Manuel pratique de l'économie rurale et domestique*, Nuremberg, 1790,

in-8, fig. ; nouvelle édition sous le titre de *Principes généraux des sciences économiques*, ib., 1798 ; *Esprit de l'éducation*, Francfort, 1795, in-8 (en fr.) ; *Traité complet de l'arithmétique théorique et pratique, avec des applications spéciales*, Bareuth, 1797, in-8.

* PARROT (Jean-Léonard), de la même famille, né en 1753 à Montbéliard, fit avec succès ses études dans le gymnase de cette ville. Admis en 1771 par le duc de Wurtemberg à l'institut d'éducation que ce prince venait de fonder dans son château de la Solitude, il justifia cette faveur par le rang distingué qu'il obtint parmi ses condisciples, au nombre desquels était Schiller, avec lequel il se lia d'amitié. En terminant ses cours, nommé secrétaire du conseil de régence à Montbéliard, et, plus tard, membre du conseil et adjoint au directeur général des domaines de la principauté, il remplit ces diverses fonctions jusqu'à l'occupation française. Employé dans les bureaux de la légation Wurtembergeoise à Bâle, il fut ensuite secrétaire d'ambassade à Paris, et en 1797, il passa avec le même titre au congrès de Rastadt. De retour à Stuttgart, il obtint de nouveaux témoignages de l'estime et de la confiance de son souverain, qui devenu roi de Wurtemberg, sous le nom de Frédéric I^{er}, lui accorda la décoration de l'ordre du mérite civil, puis celle de commandeur et la noblesse personnelle. Cette faveur éclatante fut suivie d'une disgrâce imprévue. Destitué de ses fonctions et banni de la résidence du prince, après avoir vainement demandé des juges, il se retira à Gernsbach dans le grand duché de Bade. A la mort du roi, arrivée en 1816, son successeur s'empessa d'annuler l'acte arbitraire dont Parrot était victime ; mais celui-ci refusa de nouvelles fonctions et toute espèce d'indemnité. En 1826 il fit en Livonie un voyage dans lequel il recueillit les matériaux d'un ouvrage important, sur les anciens peuples de cette contrée. Il revit la France en 1851, et peu de temps après, s'établit à Montbéliard, où il mourut le 10 juillet 1856. On a de lui en allemand plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Mémoires sur les économies royales de Sully*, 1799, in-4 ; *Traité théorique et pratique sur la manière d'asseoir la contribution de guerre imposée par les Français sur le duché de Wurtemberg, et sur les moyens d'améliorer quelques branches du revenu public*, Stuttgart, 1797, in-8 ; *Essai sur la langue, l'histoire, la mythologie et les relations civiles des Livoniens, Lettons et Esthoniens, depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'introduction du christianisme*, Stuttgart, 1828, 5 tom. in-8, et atlas.

PARSEVAL-GRANDMAISON (François-Auguste), membre de l'académie française, né en 1759 à Paris, d'une famille de finances, s'essaya d'abord dans la peinture, qu'il abandonna pour se livrer à la culture des lettres. La vue des désordres dont il était le témoin fortifia ses goûts studieux, loin de les affaiblir. Il traduisit d'abord l'épisode d'Armide, de la *Jérusalem délivrée*, et communiqua cet essai à l'abbé Delille, qui le pressa de traduire en entier l'ouvrage dont il venait de reproduire un fragment avec tant de bonheur. Parseval entreprit

ce travail; mais il y renonça bientôt, et conçut l'idée des *Amours épiques*, dans lequel il a réuni les morceaux composés sur l'amour par les plus grands poètes anciens et modernes. Il fit partie de la colonie de savants, d'artistes et d'hommes de lettres que Bonaparte emmena dans son expédition d'Égypte. De retour en France, il fut nommé membre du conseil des prises, fonction qui ne l'empêcha pas de se livrer à sa passion pour la poésie. En 1811, il remplaça Saint-Ange (*voy. ce nom*) à l'académie française. Encouragé par ce succès, il chercha dans l'histoire de son pays un sujet d'épopée qui lui permit de déployer toutes les ressources de son imagination, et il crut le trouver dans le règne de *Philippe-Auguste*. Il travailla vingt années à ce grand ouvrage qu'il fit paraître en 1825. La versification en est noble et facile, on y trouve d'intéressants épisodes, des tableaux brillants, et des scènes pathétiques. Mais le sujet manque de cet intérêt présent et populaire, indispensable au succès de l'épopée, et qui se trouve à un haut degré dans la Jérusalem et les Lusiades. A son entrée dans la carrière littéraire, il avait entrepris un poème sur les arts qu'il voulut achever pour combattre, disait-il, le romantisme, dont il déplorait amèrement les écarts. Il s'occupait aussi de traduire ou d'imiter en vers les plus beaux fragments de Shakespear, pour séparer l'or pur de l'alliage qui dépare les œuvres de ce grand génie. Enfin ses souvenirs d'Orient avaient donné naissance à un poème sur la *conquête de l'Égypte*, auquel il travaillait, lorsqu'il mourut le 7 décembre 1854. Sans fiel et sans envie, il était heureux des succès des autres, et il se plaisait surtout à encourager la jeunesse. Indépendamment de deux pièces de circonstance, Parseval a publié : *Les Amours épiques*, poème en 6 chants, 1804, in-18, 1806, in-8; *Philippe-Auguste*, poème en 12 chants, Paris, 1825, in-8; 2^e édit., 1826, 2 vol. in-18.

PARSONS ou PARSONIUS (Robert), né en 1547 dans le comté de Sommerset, fit ses études à Oxford, et, quoique catholique, il fit le serment impie qu'on exigeait de ceux à qui on conférait le doctorat. Il s'en repentit d'abord et se rendit à Rome, où il se fit jésuite. Il partit ensuite pour l'Angleterre avec le P. Edmond Campian. Ce sont les deux premiers jésuites qui y entrèrent. Leur réputation les y devança. On était informé de la manière dont saint Charles Borromée les avait reçus à Milan, et des victoires qu'ils avaient remportées sur Bèze dans des conférences publiques à Genève. On donna leur signalement dans tous les ports d'Angleterre, pour qu'ils fussent saisis au moment de leur débarquement; mais leur zèle pour la foi catholique leur fit braver tous les dangers et tromper la vigilance des hérétiques. Parsons travailla avec le plus grand fruit à ramener les hérétiques à l'Eglise, et à raffermir les catholiques dans la foi de leurs pères. Ses succès furent si grands, que les sectaires employèrent tous les moyens possibles pour le faire périr; ils mirent sa tête à prix. Ne pouvant le découvrir, ils s'en vengèrent sur les catholiques avec tant de fureur, que ceux-ci prièrent le P. Parsons de se retirer. Il se

rendit à Rome, où il mourut le 15 avril 1610. Nic. Antonio, dans sa *Bibliothèque des auteurs espagnols*, dit que Philippe II voulut demander pour lui à Clément VIII le chapeau de cardinal, mais que Parsons l'en détourna par ses larmes et ses prières. Il profita du crédit qu'il avait auprès de ce prince pour l'engager à établir en Espagne et dans les Pays-Bas des séminaires destinés à y élever de jeunes Anglais qui pussent ensuite se consacrer à la propagation de la foi en Angleterre. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en anglais, en latin, en espagnol, pour la défense de la religion catholique, un entre autres sous le nom d'André *Philopater*, en réponse à l'édit d'Elizabeth contre les catholiques. C'est un des jésuites dont les protestants disent le plus de mal; témoin Larrey, qui en fait une espèce de monstre dans son *Histoire d'Angleterre*, tome 2, p. 551.

PARTHENAY (Anne de), de l'illustre maison de Parthenay, femme d'Antoine de Pons, comte de Marennes, fut un des principaux ornements de la cour de Renée de France, duchesse de Ferrare, et fille de Louis XII. Elle avait une belle voix, chantait bien, et savait parfaitement la musique. Elle apprit le latin, le grec, l'Ecriture sainte et la théologie, sciences peu assorties à la tête d'une femme, et qui lui furent funestes. Elle embrassa les erreurs de Calvin, et travailla beaucoup à les répandre.

PARTHENAY (Catherine de), nièce de la précédente, fille et héritière de Jean Parthenay, seigneur de Soubise. Elle épousa en 1558 le baron de Pons, puis, en 1575, René, vicomte de Rohan, 2^e du nom, qu'elle perdit dix ans après. Occupée à élever ses enfants, elle leur inspira des sentiments d'héroïsme, mais en même temps de révolte et d'attachement à l'hérésie. Henri, duc de ROHAN, son fils aîné (*voy. son article*), et ses deux filles, Catherine et Anne de Rohan, répondirent à ses soins. Catherine, décédée en 1607, femme de Jean II, duc de Deux-Ponts, s'immortalisa par sa vertu. Ce fut elle qui fit cette belle réponse à Henri IV : « Je suis » trop pauvre pour être votre femme, et trop noble » pour être votre maîtresse. » Anne, morte sans alliance en 1646, soutint avec un courage digne d'une meilleure cause toutes les incommodités du siège de la Rochelle, aussi bien que sa mère. Cette dame mourut en 1651, à 77 ans.

PARTHENAY (l'abbé Jean-Baptiste des Roches de), naquit à la Rochelle, vers 1700, et mourut en 1766. On a de lui : l'*Histoire de Danemark*, 1755, 6 vol. in-12; *Histoire de Pologne sous Auguste II*, 1794, 2 vol. in-8; des traductions du danois, comme *Voyages d'Égypte et de Nubie*, de Norden, Copenhague, 1755, 2 vol. in-fol.; *Histoire du Groenland*, d'Eggede, Copenhague, 1755, in-8; *Pensées morales*, par Holberg, ibid., 1754, 2 vol. in-12. On remarque dans les écrits de l'abbé de Parthenay de la précision et de l'exactitude.

PARTHENAY (Jean de). *Voy. SOUBISE.*

PARTHENIUS de Nicée, qui florissait sous l'empire d'Auguste, est auteur d'un traité *De amatoris affectionibus* (1551), imprimé en grec et en latin plusieurs fois, in-8; entre autres dans *Historiæ poetiæ scriptores* de Gale. Jehan Fornier les a traduits

en français, Lyon, 1555, in-8, réimprimés en 1745, petit in-8.

PARTHÉNOPE, l'une des trois syrènes qui tentèrent en vain de charmer Ulysse par leur chant, se tua de désespoir. Son corps fut jeté par les flots sur les côtes d'Italie, et les peuples habitants de ces bords, qui le trouvèrent, lui élevèrent un tombeau. La ville où était ce tombeau, fut depuis appelée *Parthénopé*, du nom de la syrène dont elle possédait les dépouilles; mais cette ville ayant été renversée, on y en bâtit une autre plus magnifique, qu'on appela *Néapolis*, c'est-à-dire ville nouvelle, aujourd'hui capitale du royaume de Naples.

***PARTOINEAUX** (Louis, comte de), lieutenant-général, né en 1771, à Romilly-sur-Seine, entré à 20 ans grenadier dans les bataillons de volontaires de Paris, fut fait bientôt après officier au régiment de Hainault. Employé à l'armée des Alpes, il ne tarda pas à se signaler par la prise du fort d'Utell, qu'il enleva à la baïonnette. En 1795 il se distingua d'une manière non moins brillante au siège de Toulon, où il fut grièvement blessé. Nommé adjudant-général chef de bataillon, il servit à l'armée d'Italie sous les ordres de Bonaparte et Joubert : à la paix, chargé de missions à Rome et à Venise, il s'en acquitta de manière à se concilier l'estime des habitants. Après la reprise des hostilités, il prit part aux sanglantes batailles livrées sous Vérone, et fut fait général de brigade en 1799. Général de division en 1805, il fut envoyé en Italie en 1805, et contribua à tous les succès de cette campagne. Lors de l'invasion des états napolitains, il s'empara de Capoue et fit capituler Naples où sa division entra l'une des premières. Etabli gouverneur des Abruzzes, il réussit à y maintenir la tranquillité. Fait prisonnier dans la désastreuse retraite de Russie, il dut aux événements de 1814 sa mise en liberté, rentra en France, et se dévoua franchement à la cause des Bourbons. Au second retour du roi, nommé gouverneur de la 8^e division militaire, il passa vers la fin de 1815, au commandement de la 10^e division à Toulouse, où il contribua grandement à la pacification des troubles. Placé en 1820 à la tête de la première division d'infanterie de la garde, il fut envoyé peu de temps après, par les électeurs du Var, à la chambre des députés, où il vota constamment avec le ministère. Frappé en 1828 d'une attaque d'apoplexie, il quitta son commandement dans la garde pour reprendre celui de la 8^e division, et mourut le 14 janvier 1855 à Menton, dans la principauté de Monaco. On a de lui quelques opuscules sur la campagne de Russie.

PARUTA (Paul), noble Vénitien, surnommé le *Caton de Venise*, né dans cette ville en 1540, mort en 1598, à 58 ans, fut d'abord historiographe de la république. Son esprit l'éleva par degrés aux premières charges. Il fut nommé à plusieurs ambassades, devint gouverneur de Brescia, et fut enfin élu procureur de Saint-Marc. Il remplit ces différents postes avec une intégrité et un zèle peu communs. On a de lui plusieurs ouvrages en italien : de bonnes *Notes* sur Tacite; des *Discours politiques*, in-4, pleins d'idées profondes, dont quelques-unes sont fausses. Ils parurent à Venise en 1599, in-4.

Le président Montesquieu en a fait usage dans sa *Décadence des Romains*. Un *Traité de la perfection de la vie politique*, Venise, 1582, in-4, livre judicieux; une *Histoire de Venise depuis 1315 jusqu'à 1551*, in-4, 1605 et 1715, avec une *relation de la guerre de Cypré*. Elle est insérée dans le recueil des historiens vénitiens, 1718, 10 vol. in-4. De Thou fait un grand éloge de Paruta.

PARUTA (Philippe), connu par ses immenses recherches sur la Sicile, naquit à Palerme, et donna la 1^{re} édition de sa *Collection des médailles de Sicile*, à Palerme, en 1612, in-fol. Cet ouvrage fut réimprimé à Rome en 1649, et à Lyon en 1697. L'édition de Rome est la plus estimée après celle de Palerme. Havercamp en publia une édition latine, en 5 vol. in-fol., qui font partie de la grande collection des *Antiquités d'Italie*, par Grévin et Burmann, Leyde, 1725 et années suivantes, 45 vol. in-fol. Paruta mourut l'an 1629. On a aussi de Paruta des *Eloges des poètes siciliens* en vers et en prose.

PARYSATIS, sœur de Xerxès, et femme de Darius Ochus, roi de Perse, fut mère d'Artaxerxès-Mnémon et de Cyrus le Jeune. Elle favorisa l'ambition de ce dernier, qui se révolta contre son frère Artaxerxès, et fut tué à la fameuse bataille de Cunaxa, l'an 401 avant J.-C. Parysatis, infiniment sensible à cette perte, tira une cruelle vengeance de tous ceux qui avaient eu part à sa mort. Elle fit empoisonner Statira, femme de son fils Artaxerxès, qu'elle n'aimait point, et se souilla de tous les crimes que peut commettre la vengeance animée par l'ambition.

PAS (Manassès de), marquis de FÉQUIÈRES, d'une des plus anciennes maisons d'Artois, naquit à Saurmur en 1590. Il prit le parti des armes à l'âge de 15 ans, et monta de degré en degré jusqu'aux grades de lieutenant-général et de général d'armée. Il fut pris au siège de la Rochelle, et resta prisonnier jusqu'à la reddition de la place. Après la mort de Gustave-Adolphe, il fut envoyé ambassadeur extraordinaire en Allemagne, et, après bien des peines, il forma cette union des Suédois et de plusieurs princes de l'empire avec le roi, union si avantageuse à la France et si funeste à la religion catholique en Allemagne. La guerre s'étant bientôt allumée contre la maison d'Autriche, il commanda en 1655 l'armée française, conjointement avec le duc de Saxe-Weimar. La fatigue de cette campagne lui causa la seule maladie qu'il ait eue dans sa vie. Le roi envoyait tenir conseil à la ruelle de son lit. Dès qu'il fut rétabli, il continua de se signaler. Il assiégea Thionville en 1659. Piccolomini lui livra bataille et le fit prisonnier. Sa rançon coûta au roi le général Ekenfort, deux colonels, et 18,000 écus. Feuquières était alors mourant de ses blessures; il expira à Thionville le 14 mars 1660. Ses *Négociations d'Allemagne* en 1655 et 54 ont été publiées à Paris, 1755, en 5 vol. in-12.

PAS (Isaac de), fils aîné du précédent, lieutenant-général du roi, et gouverneur de Verdun, mourut ambassadeur extraordinaire en Espagne, l'an 1688. Il avait été vice-roi de l'Amérique, et ambassadeur en Suède, où il demeura 10 ans.

PAS (Antoine de), marquis de Feuquières, fils aîné d'Isaac, commença à se signaler en Allemagne en 1688. De là il passa en Italie, et se distingua à la bataille de Staffarde, aux prises de Suze et de quelques autres villes de Piémont. Nommé lieutenant-général en 1693, il servit en cette qualité jusqu'à la paix, et mourut en 1711, à 63 ans. Le marquis de Feuquières était un excellent officier, et connaissait la guerre par principes et par expérience; mais son esprit n'était pas moins chagrin qu'éclairé. Aristarque et quelquefois Zoïle des généraux, il se plaignait de tout le monde, et tout le monde se plaignait de lui. On disait qu'il était « le plus brave homme de l'Europe, parce qu'il » dormait au milieu de cent mille de ses ennemis. » Sa capacité n'ayant point été récompensée par le bâton de maréchal de France, il employa trop, contre ceux qui servaient l'état, des lumières qui auraient été très-utiles, s'il eût eu le génie aussi conciliant que pénétrant, appliqué et hardi. On a de lui des *Mémoires*, 1756, in-4 ou 4 vol. in-12. C'est la liste des fautes des généraux français sous le règne de Louis XIV. Mais ces fautes ne sont pas toutes réelles; il dénature souvent les faits pour avoir lieu de critiquer et de condamner. « Ses mémoires, dit » le duc de Saint-Simon, savamment, clairement, » précisément, noblement écrits, seraient un chef- » d'œuvre en ce genre si, comme un chien enragé, » il n'avait pas déchiré, et souvent mal à propos, » tous les généraux sous lesquels il a servi. » Cela n'empêche pas que l'ouvrage ne mérite d'être lu par les guerriers, et ne puisse leur être très-utile.

PAS, *Pacæus* (Richard) *Voy.* PACS.

PAS ou PAAS (Crispin de), en latin *Passæus*, célèbre graveur, né à Armuyde, en Zélande, vers 1536, fut disciple de Coornhaert, fameux enthousiaste, et se fit une réputation mieux méritée. Il a gravé un grand nombre d'estampes sur toutes sortes de sujets. Durant un assez long séjour à Paris, il a fait imprimer à ses dépens l'*Instruction du roi en l'exercice de monter à cheval*, par A. de Pluvinet (*voy.* ce nom), ornée de 50 planches très-bien gravées, dont toutes les figures sont des portraits ressemblants : cette édition est rare. Il mourut probablement à Utrecht, où il s'était fixé, avant le milieu du xvii^e siècle. — Simon de Pas, son fils, qui excella à graver des portraits en grand, fut appelé à la cour du roi de Danemarck, et y demeura jusqu'à sa mort. Magdeleine et Barbe, ses deux filles, manièrent aussi le burin avec distinction. — Crispin de Pas, dit le jeune, était fils de Simon. Il a aussi gravé avec succès.

PASCAL (Blaise) naquit à Clermont en Auvergne, le 19 juin 1623, d'un président à la cour des aides. Les mathématiques eurent pour lui un attrait singulier; mais son père lui en cacha avec soin les principes, de peur qu'elles ne le dégoutassent de l'étude des langues. Le jeune Pascal, gêné dans son goût pour la géométrie, ne devint que plus ardent à l'apprendre, et il y réussit à un certain point, de même que dans la physique. Son *Traité de l'Équilibre des liqueurs*, et les *Problèmes* qu'il a résolus sur la cycloïde, prouvent que, s'il avait vécu plus longtemps, il aurait excellé dans les sciences aux-

quelles il s'était consacré. Voilà l'éloge que l'on doit à ses talents. Mais lorsqu'on dit que, dès l'âge le plus tendre, Pascal, sans le secours d'aucun livre, et par les seules forces de son génie, parvint à découvrir et à démontrer toutes les propositions du premier livre d'Euclide jusqu'à la 32^e, on répond qu'un homme de ce mérite n'a pas besoin de panégyriques fondés sur des fables inventées à plaisir; lorsqu'on veut faire regarder Pascal comme l'auteur du sentiment de la gravité de l'air, parce qu'il a fait faire à M. Perrier, son beau-frère, cette expérience sur le *Puy-de-Dôme*, on répond que cette expérience est de Descartes, qui, deux ans auparavant, le pria de la vouloir faire (comme il est marqué dans la *Lettre* 77^e, tom. 3^e, de ce philosophe), et que d'ailleurs cette expérience n'est qu'une suite de celle de Torricelli; lorsqu'enfin on raconte que Pascal, dès l'âge de 16 ans, composa un *Traité des sections coniques*, qui fut admiré de tous les savants géomètres, on répond, avec Descartes, dans sa 38^e Lettre au père Mersenne, tom. 2, que c'était le *Traité* de M. Des-Argues. « J'ai aussi reçu, dit Descartes, » dans cette lettre, l'*Essai* touchant les coniques » du fils de M. Pascal; et, avant que d'en avoir lu » la moitié, j'ai jugé qu'il avait pris presque tout » de M. Des-Argues, ce qui m'a été confirmé in- » continent après par la confession qu'il en fit lui- » même. » Pascal continuant à se faire de la réputation, se retira à Port-Royal-des-Champs, et se consacra dans cette retraite à l'étude de l'Écriture sainte. Les solitaires qui habitaient ce désert étaient alors dans l'ardeur de leurs disputes avec les jésuites. Ils cherchaient toutes les voies de rendre ces pères odieux : Pascal fit plus, aux yeux des Français, il les tourna en ridicule. Ses 18 *Lettres provinciales* parurent toutes in-4, l'une après l'autre, depuis le mois de janvier 1656, jusqu'au mois de mars de l'année suivante. Elles sont un mélange de plaisanterie fine, et de satire violente; avant d'être publiées, elles furent revues par Arnauld et Nicole. On prétend que Bossuet, interrogé lequel de tous les ouvrages écrits en français il aimerait mieux avoir fait, répondit : *Les Provinciales*. C'est Voltaire qui rapporte cette anecdote; il cite pour garant Bussi-Rabutin, évêque de Luçon, de qui, dit-il, il l'avait entendu dire. Pour la vérifier, il aurait fallu rappeler à la vie cet évêque. Telles sont les preuves de Voltaire, et c'est sur sa parole que la plupart des lexicographes répètent des assertions si peu vraisemblables. Les gens sensés savent qu'il ne faut jamais se défier plus de cet homme que quand il affirme quelque chose avec plus d'assurance. Les *Provinciales* furent foudroyées par la puissance ecclésiastique et par la puissance civile. Le pape, le conseil d'état, des parlements, des évêques, les condamnèrent comme un libelle diffamatoire. Le parlement d'Aix les fit brûler par le bourreau, le 9 février 1657; mais tous ces anathèmes ne servirent qu'à les répandre. « Vous semble-t-il, » dit Racine, que les *Lettres provinciales* soient » autre chose que des comédies? L'auteur a choisi » ses personnages dans les couvents et dans la » Sorbonne. Il introduit sur la scène tantôt des ja-

» cobins et tantôt des docteurs, et toujours des jésuites. Le monde en a ri pendant quelque temps, » et le plus austère janséniste aurait cru trahir la » vérité, que de n'en pas rire. » (*Lettre de M. Racine, ou Réplique aux Réponses de MM. Dubois et Barbier d'Acour, dans l'Abrégé de l'Histoire de Port-Royal, Cologne, 1770, p. 75*). Ajoutons à ce jugement de Racine celui de Voltaire (*Siècle de Louis XIV*) : « Il est vrai, dit cet auteur, que tout le » livre porte à faux. On attribuait adroitement à » toute la société des opinions extravagantes de » quelques jésuites espagnols et flamands. On les » aurait déterrées aussi bien chez les casuistes dominicains et franciscains; mais c'était aux seuls » jésuites qu'on en voulait. On tâchait, dans ces » Lettres, de prouver qu'ils avaient un dessein » formé de corrompre les hommes; dessein qu'aucune société n'a jamais eu et ne peut avoir. » Voltaire va jusqu'à lui ravir le mérite du style des *Provinciales*, tant prôné, et prouve dans une *Lettre au père de la Tour*, imprimée en 1767, in-8, que si Pascal a écrit avec beaucoup de sel et d'agrément, il n'a pas écrit avec toute la pureté que l'on peut exiger; il fait de ces Lettres avec les écrits de quelques hommes célèbres un parallèle qui n'est pas du tout à l'avantage de Pascal. M. Rigoley de Juvigny, dans son livre *De la décadence des lettres et des mœurs*, n'en parle pas plus favorablement. « Si ces » Lettres, dit-il, ont fait dans le temps la plus » grande sensation, c'est qu'elles attaquaient une » compagnie puissante alors dans l'Eglise, dans » l'état et dans les lettres. On les répandit dans » toute l'Europe. La manière agréable dont elles » sont écrites, assaisonnées surtout de ce sel dont » se nourrit volontiers la malignité, les fit lire et » rechercher, malgré la sécheresse et le sérieux » des matières qu'on y traite. » (*Voy. DANIEL GABRIEL, BUSEMBAUM, ESCOBAR, RANÇÉ.*) L'auteur des *Provinciales* se brouilla avec ses intimes amis, parce qu'il changea de sentiment au sujet de la signature du Formulaire. En 1657, il soutenait, comme on le voit par les 17^e et 18^e lettres provinciales, que les cinq Propositions étaient bien condamnées, mais qu'elles ne se trouvaient pas dans l'*Augustinus*, et qu'on pouvait signer le Formulaire; en 1661, il soutint au contraire que les papes avaient erré non sur le fait, mais sur le droit; d'où il concluait qu'on ne pouvait pas signer le Formulaire, et que la signature des religieuses de Port-Royal n'était pas sincère. C'est pendant cette querelle qu'un homme du parti dit de lui : « On ne peut guère » compter sur son témoignage, soit au regard des » faits qu'il rapporte, parce qu'il en était peu instruit, soit au regard des conséquences qu'il en » tire, et des intentions qu'il attribue à ses adversaires, parce que sur des fondements faux ou incertains il faisait des systèmes qui ne subsistaient » que dans son esprit. » (*Lettre d'un ecclésiastique à un de ses amis.*) Cependant Pascal dépérissait tous les jours; sa santé s'affaiblissait, et son cerveau se sentit de cette faiblesse. Il croyait toujours voir un abîme à son côté gauche; il y faisait mettre une chaise pour se rassurer. Ses amis, son confesseur, son directeur, avaient beau calmer ses alar-

mes, il se tranquillisait pour un moment, et l'instant d'après il creusait de nouveau le précipice. (*Voy. NICOLE.*) Il croyait aussi avoir en une extase ou vision, dont il conserva la mémoire le reste de ses jours, dans un papier qu'il portait toujours sur lui, entre l'étoffe et la doublure de son habit. Ses adversaires se sont trop servis de ce dérangement d'organes pour affaiblir la grande idée que le parti s'est efforcé de donner d'un de ses plus zélés adeptes. Loin d'imiter un procédé qui semble manquer de générosité, nous nous contenterons, à l'exemple de saint Jérôme, de regretter qu'un homme si éclairé et si pieux, au moins selon les apparences les plus marquées, n'ait pas été tout simplement attaché au grand arbre de l'Eglise : *Nihil aliud dico quam Ecclesiae hominem non fuisse*. Pascal mourut à Paris en 1662, à 59 ans. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : des *Pensées*, recueillies et données au public depuis sa mort, en 1670, en un vol. in-12. Ce sont différentes réflexions sur le christianisme. Il avait projeté d'en faire un ouvrage suivi; ses infirmités l'empêchèrent de remplir ce dessein. Il ne laissa que quelques fragments, écrits sans aucune liaison et sans aucun ordre : ce sont ces fragments qu'on a donnés au public. Voltaire les a attaqués. Non content d'avoir traité l'auteur de *misanthrope sublime* et de *vertueux fou*, il a beaucoup déprimé son livre. On sent comment un ennemi forcené du christianisme a dû parler d'un ouvrage qui en contenait d'excellentes preuves. Il faut convenir néanmoins que l'auteur y est trop occupé de lui-même, et qu'à de bonnes réflexions il mêle des égoïsmes dont il semble avoir pris le modèle dans les *Essais* de Montaigne, mais qui sont d'autant plus déplacés, que la nature du livre et de la religion dont il traite les exclut positivement. Un historien ecclésiastique, en parlant de ses *Pensées* et d'autres ouvrages faits par des gens de faction et de parti, s'exprime de la sorte : « Comme l'esprit de l'Eglise » ne fut jamais de mettre en recommandation les » ouvrages même irrépréhensibles des écrivains » suspects, parce que les simples passent très-aisément de l'estime de l'auteur à toutes ses productions; nous avons cru ne pouvoir mieux faire, » que de nous prescrire un silence absolu sur toutes » ces sortes d'écrits; du reste, la piété ne peut rien » y perdre. Avec leur beau style, leur méthode et » leur profondeur même, ils sont presque tous » d'une froideur et d'une sécheresse qui resserrent » les cœurs au lieu de les attendrir. Tant il est » vrai que l'Esprit saint ne communique point son onction hors du sein véritable de l'Eglise. » (*Voy. BARRAL, MAROT.*) Un *Traité de l'équilibre des liqueurs*, in-12; quelques autres écrits pour les curés de Paris, contre l'*Apologie* des casuistes du père Pirot. Les éditions les plus recherchées des *Provinciales* sont, celle qui fut imprimée en quatre langues, à Cologne en 1684, in-8; celle in-12, en français seulement, sans notes, imprimée à Cologne en 1657, et celle d'Amsterdam en 4 vol. in-12, 1759, avec les notes de Nicole, qui s'est caché sous le nom de *Wendrock*, comme Pascal sous celui de *Louis Montalte*. L'abbé Bossut, de l'académie des sciences,

publia en 1779 le recueil des *Œuvres* de Pascal, 5 vol. in-8; elles ont été réimprimées depuis, plusieurs fois. L'édition de Paris, 1819, 6 vol. in-8, fait partie de la *Collection des chefs-d'œuvre de la langue française*. Un *Eloge de Blaise Pascal*, par M. Raymond, a été couronné par l'académie des Jeux Floraux, 1816. — Gilberte PASCAL, sa sœur, veuve de Florin Perrier, a mis à la tête des *Pensées sur la Religion*, la *Vie* de l'auteur. On s'imaginerait aisément comment une sœur engagée dans le même parti parle d'un frère qui en faisait un des principaux ornements. Voy. sur la célébrité des chefs et gens de parti une réflexion qui se trouve à l'article ARNAULD Antoine. Les *Pensées*, souvent réimprimées, ont été frauduleusement mutilées dans l'édition donnée par Condorcet, Londres, 1779, in-8. Voy. CONDORCET. Elles ont été rétablies suivant le plan de l'auteur par M. Frantin, Dijon, 1853, in-8. C'est un travail très-estimable, M. Cousin ayant eu l'occasion d'examiner les manuscrits autographes de Pascal, fit à l'académie française un *Rapport* sur la nécessité d'une nouvelle édition des *Pensées*. (1842, in-8). Cette édition a été donnée par M. Prosper Faugère sous ce titre : *Pensées, fragments et lettres de Blaise Pascal, publiés pour la première fois conformément aux manuscrits originaux*, Paris, 1844, 2 vol. in-8; auxquels il faut joindre : *Lettres, Opuscules et Mémoires de M^{me} Perier et de Jacqueline, sœur de Pascal, et de Marguerite Perier, sa nièce, publiés sur les manuscrits originaux*, par M. P. Faugère, 1845, in-8.

PASCAL I^{er} (saint), *Paschasius*, Romain, succéda dans la chaire de saint Pierre à Etienne IV, en 817. Il envoya des légats à Louis le Débonnaire, qui confirma en sa faveur les donations faites au saint Siège. Il reçut à Rome les Grecs exilés pour le culte des saintes images, et couronna Lothaire empereur. Ce pontife, digne des temps apostoliques par ses vertus et ses lumières, mourut le 11 mai 824. Il ne lui manquait qu'un caractère plus ferme. Rome fut déchirée par des factions sous son pontificat; il s'y commit des meurtres et d'autres crimes, suite de l'anarchie. Son successeur fut Eugène II : l'Eglise honore la mémoire de saint Paschal le 14 mai.

PASCAL II, Toscan, nommé auparavant *Rainieri*, succéda au pape Urbain II en 1099. Il avait été religieux de Cluny avant que d'être souverain pontife. Il excommunia l'antipape Guibert, mit à la raison divers petits tyrans qui maltraitaient les Romains, tint plusieurs conciles, et s'attira de grandes affaires au sujet des investitures, de la part de Henri I^{er}, roi d'Angleterre, de l'empereur Henri IV et Henri V son fils. (Voy. HENRI IV et HENRI V, empereurs.) Ce prince passa en Italie l'an 1110 pour recevoir la couronne impériale; mais le pape ne voulut la lui accorder qu'à condition qu'il renoncerait au droit des investitures. Henri était si peu disposé à satisfaire le pontife, qu'après avoir chicané quelques heures, il le fit arrêter, et exerça des cruautés inouïes, jusqu'à faire massacrer les clercs et les religieux qui avaient été au-devant de lui avec des démonstrations d'attachement et de respect. Cette atrocité irrita tellement les Romains,

que, dès le même jour, ils firent main-basse sur tous les Allemands qui se trouvaient dans leur ville. L'empereur, obligé de quitter Rome, emmena le pape avec lui, et le retint prisonnier jusqu'à ce qu'il eût accordé ce qu'il souhaitait. Dès que Paschal se vit en liberté il cassa, dans deux conciles tenus à Rome en 1112 et 1116, la concession qu'on lui avait arrachée. Accablé autant que dégoûté du poids de la grandeur, il voulut abdiquer le pontificat, et n'en put venir à bout. Il mourut le 22 janvier 1118. On a de lui un grand nombre de *Lettres* dans la collection des *Conciles* du père Labbe. — Il ne faut pas le confondre avec deux antipapes du nom de PASCAL, l'un, du temps de Sergius I^{er} (voy. ce nom); l'autre, qui s'opposa au pape Alexandre III. Voy. Gui de Crème.

PASCAL BAYLON (saint) naquit en 1340 à Torre Hermosa, petit bourg du royaume d'Aragon, de parents vertueux, mais d'une fortune trop bornée pour qu'il fût envoyé aux écoles. Il y suppléa en portant toujours un livre avec lui dans les champs, et priant ceux qu'il rencontrait de lui apprendre les lettres. Il sut bientôt parfaitement lire et écrire, et ne se servit de cet avantage que pour se perfectionner dans la religion. Sorti du premier âge, il se loua en qualité de berger. Dans ce paisible état, il apprit comme David à connaître, bénir et aimer le Dieu qu'il trouvait partout, et acquit en peu de temps une si grande expérience dans les choses spirituelles, qu'il eut bientôt sujet de dire comme lui : *Beatus homo quem tu erudieris, Domine, et de lege tua docueris eum* (Ps. 95). Voulant rester pauvre, il quitta son maître, qui avait voulu l'adopter pour son fils, et se mit en service dans le royaume de Valence, près d'un convent de franciscains déchaussés, où il ne fut bientôt connu que sous le nom du *saint berger*. En 1364, il y fut reçu en qualité de frère convers, et mourut âgé de 52 ans, le 17 mai 1392, à Villa-Réal, près de Valence. Paul V le béatifica en 1618, et Alexandre VIII le canonisa en 1690. Sa *Vie* a été écrite par Jean Ximènes, son compagnon, et par Christovel ou Christophe d'Arta. Voy. les divers monuments que le père Papebroch a publiés dans le tome de mai, p. 48-152.

PASCAL (saint Pierre), religieux de la Merci, né à Valence, enseigna la philosophie et la théologie avec succès dans son ordre. Sa réputation le fit nommer précepteur de l'enfant don Sanche, puis évêque de Jaën en 1296. Il combattit avec zèle le mahométisme, par un excellent ouvrage publié en 1300, par des sermons solides, et par l'exemple de sa vie sainte. Il fut pris par les Maures de Grenade en 1297. Ces barbares le retinrent en esclavage, et le firent ensuite mourir cruellement le 6 décembre 1300, à 72 ans. Le clergé et le peuple de son église lui ayant envoyé une somme d'argent pour sa rançon, il la reçut avec beaucoup de reconnaissance; mais au lieu de l'employer à se procurer la liberté, il en racheta un grand nombre d'enfants qu'il s'était occupé à instruire durant sa captivité, et dont l'âge tendre lui faisait craindre qu'ils n'abandonnassent la religion chrétienne. Son nom est vénéré en Espagne, où il fonda un grand nombre

de Monastères. Sa *Vie* a été imprimée à Paris en 1674, in-12.

PASCHAL (Charles PASQUALI, plus connu sous le nom de), né l'an 1547 à Coni en Piémont, vicomte de Quente, conseiller d'état, et avocat-général au parlement de Rouen, fut ami du célèbre Pibrac, dont il écrivit la *Vie*. Ses talents le firent envoyer ambassadeur en Pologne l'an 1576, puis en Angleterre l'an 1589, et chez les Grisons en 1604. Il servit son prince en homme d'esprit et en citoyen zélé. Son ambassade de Pologne plut si fort au roi, qu'il l'honora du titre de chevalier, et ajouta à ses armes une fleur de lis. Une paralysie ne lui permettant plus de travailler pour l'état, il alla mourir à sa terre de Quente, près d'Abbeville, en 1625, à 79 ans. On a de lui : un traité intitulé *Legatus*, dans lequel il parle des devoirs du négociateur en homme qui savait et les connaître et les remplir. La meilleure édition est celle d'Elzévir, 1643, in-12; son ambassade chez les Grisons, publiée in-8 sous le titre de *Legatio rhetica*, n'est pas marquée au même coin que l'ouvrage précédent. La *Vie de Gué de Faur de Pibrac*, 1584, in-12, en latin. Elle est curieuse, et a été traduite en français par du Faur d'Hermy, 1617, in-12; un bon ouvrage *De coronis*, Leyde, 1671, in-8; *Censura animi ingrati*, in-8.

PASCHASE-RATBERT, né à Soissons, fut élevé avec soin par les religieuses de Notre-Dame de cette ville, dans l'extérieur de leur monastère. Il prit ensuite l'habit de bénédictin dans l'abbaye de Corbie sous saint Adélard. Pendant l'exil de son abbé Wala, successeur et frère d'Adélard, il composa, vers 851, un *Traité du corps et du sang du Seigneur*, pour l'instruction des jeunes religieux de la nouvelle Corbie, en Saxe. Il enseigne dans ce traité que « le corps de J.-C. est réellement dans l'eucharistie le même qui est né de la Vierge, qui a été crucifié, qui est ressuscité et qui est monté au ciel. » Cet ouvrage, où l'auteur ne disait rien de nouveau, renfermait quelques expressions nouvelles. Ratramne et Jean Scot les attaquèrent; Paschase les défendit avec force, prouva qu'il n'avait écrit que ce que tout le monde croyait depuis les apôtres : *Quod totus orbis credit et confitetur*. Paschase était alors abbé de Corbie. Les tracasseries qu'on lui suscita, et quelques autres chagrins, le portèrent à se démettre. Il vécut en simple religieux, uniquement occupé à orner son esprit des connaissances sacrées et ecclésiastiques, et à enrichir son cœur de toutes les vertus de son état. Ce saint religieux mourut le 26 avril 865, n'étant que diacre, et fut enterré dans la chapelle de Saint-Jean. En 1075, son corps fut transféré dans la grande église, par l'autorité du saint Siège. On trouve son nom dans le *Martyrologe gallican* et dans celui des bénédictins. Son humilité était telle que malgré ses lumières et ses vertus, il se croyait le rebut de l'ordre monastique, et s'appelait *Peripsema monachorum*. Le ministre Claude, et plusieurs auteurs calvinistes, échos de cet écrivain, ont prétendu que le dogme de la transsubstantiation n'était pas antérieur à Paschase, qui en est l'inventeur selon eux; mais Nicole fait voir le ridicule de cette

prétention chimérique. Il a démontré dans son *Traité de la perpétuité de la foi*, que Paschase n'a rien enseigné de nouveau sur ce point, et que la présence réelle a été crue et enseignée de tout temps dans l'Eglise. Les ouvrages du savant abbé de Corbie sont : des *Commentaires* sur saint Matthieu, sur les Lamentations de Jérémie; un *Traité du corps et du sang de J.-C.* dans l'eucharistie; une *Épître* à Frudegard, sur le même sujet; la *Vie de saint Adélard*, et d'autres ouvrages, que le père Sirmond fit imprimer à Paris en 1618, in-fol. Dom Martenne a inséré dans sa Collection le traité *De corpore Christi*, plus exact que dans l'édition du père Sirmond, et quelques ouvrages déconvertis depuis 1618. Le père d'Achery a publié dans le tome 12^e de son *Spicilège* le traité de Paschase-Ratbert, *De partu Virginis* : question qui fit grand bruit aussi dans le 11^e siècle, et à laquelle cet illustre bénédictin prit part. Voy. la *Vie* de Paschase par le père Sirmond, à la tête de l'édition que ce jésuite a donnée des *Œuvres* de ce savant et pieux cénobite, ainsi qu'une autre *Vie* que dom Hugues Ménard a tirée des archives de Corbie, et qu'il a insérée dans ses notes sur le martyrologe bénédictin. Voy. aussi Ceillier, tom. 19, p. 87; les auteurs de l'*Hist. litt. de la France*, tome 5, p. 287; et Légiport, *Hist. litt. bened.*, tome 5, p. 77.

PASCHIUS (Georges), savant allemand, florissait dans le 17^e siècle. Sa vie nous est inconnue, mais il y a de lui un ouvrage qui mérite d'être connu. Il est intitulé : *Tractatus de novis inventis, quorum accuratiori cultui facem prætulit antiquitas*, Leipsig, 1700, in-4. Ce livre, peu commun, est rempli de recherches profondes. M. Dutens a dû s'en servir dans ses *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*. Voy. PEGEL.

PASINI (Joseph), abbé de Montoronisio, né à Turin en 1696, se distingua par ses vastes connaissances et par son profond savoir dans les langues orientales. Le roi de Sardaigne le nomma son conseiller et ensuite bibliothécaire de l'université de Turin, où il mourut vers l'an 1770. Ses principaux ouvrages sont : *Vocabolario italiano latino*, etc., Turin, 1757, 2 vol. in-4; *Histoire du nouveau Testament, avec des réflexions morales et des observations*, Turin, 1749; Venise, 1751, 2 vol. in-4; *Codices manuscripti bibliothecæ regii taurinensis athenæ per linguas digesti, et binas in partes distributi*, etc., avec Antoine Rivautella et François Berta, gardes et conservateurs de la même bibliothèque, etc., Turin, 1749-50, 2 vol. in-fol.; *Grammaticæ linguæ sanctæ institutio cum vocum anomalium explicatione*, Pavie, 1759. Tous les ouvrages de l'abbé Pasini sont écrits d'un style élégant et correct, et remplis d'une érudition très-étendue.

PASOR (Mathias), né en 1599, à Herborn, dans le comté de Nassau, fit de très-bonnes études à Heidelberg, où ses succès dans plusieurs actes académiques lui valurent une chaire de mathématiques en 1620. Les guerres du Palatinat l'obligèrent de s'enfuir en Angleterre : il se fixa à Oxford, et y professa les langues orientales jusqu'en 1629, qu'on lui offrit la chaire de philosophie à Groningue. Il y enseigna aussi les mathématiques, la théologie, la

morale, et y mourut aimé et estimé en 1758. On a de lui : un *Recueil de thèses*, auxquelles il avait présidé lui-même ; un *Traité* contenant des idées générales de quelques sciences. Il a publié les ouvrages de Georges Pasor, son père, professeur en grec à Franeker, mort en 1657. Les principaux sont : *Lexicon novi Testamenti*, livre utile, contenant tous les mots grecs du nouveau Testament, Elzévir, 1672, in-8 ; *Manuale Testamenti*, etc. ; *Collegium hesiodæum*, dans lequel il analyse les mots difficiles d'Hésiode.

PASQUALIGUS (Zacharie), théatin de Vêrone vers le milieu du XVII^e siècle, s'appliqua à l'étude de la théologie morale. Il a donné *Præcis Jejuni*, Gênes, 1655, in-fol. Le pays où il naquit a conservé l'usage de dépouiller quelques enfants de leur virilité : usage barbare que la jalousie inventa autrefois en Orient, et qu'on renouela en Occident pour avoir quelques belles voix de plus. Pasqualigus a fait un *Traité* moral sur cette cruelle opération, qui est si sévèrement défendue par les lois de l'Eglise.

PASQUIER (Etienne), né à Paris en 1529, fut reçu avocat au parlement et y plaida avec un succès distingué. Il brilla surtout dans le temps des querelles des jésuites avec l'université. Versoris se chargea de la cause des enfants d'Ignace, et Pasquier défendit celle de leurs adversaires. Le portrait qu'il fit de la société n'était rien moins que flatteur. Sa conclusion fut : « Que cette nouvelle société de » religieux qui se disaient de la compagnie de » Jésus, non-seulement ne devait point être agréée » au corps de l'université, mais qu'elle devait en » core être bannie entièrement, chassée et exter- » minée de France. » Cette conclusion parut un peu dure, ainsi que le reste du plaidoyer, qui n'était d'ailleurs qu'une déclamation pleine de fiel. Les jésuites furent seulement exclus de l'université. Henri III gratifia Pasquier de la charge d'avocat-général de la chambre des comptes, qu'il remit à son fils peu de temps après. Député en 1588, aux états-généraux de Blois, il fut témoin, dans cette ville, de l'assassinat du duc de Guise. Après la dissolution des états, il suivit le roi à Tours, et il y vit la réconciliation de ce monarque avec Henri IV. Il mourut à Paris en 1615, à 86 ans. Ses principaux ouvrages sont : des *Poésies* latines et françaises. Celles-ci sont très-faibles, les autres valent mieux. On trouve dans les latines six livres d'*Epigrammes* et un livre des *Portraits* de plusieurs grands hommes. Les françaises sont divisées en *Jeux poétiques*, en *Versions poétiques*, en *Sonnets*, en *Pastorales*. La *Puce* et la *Main* sont ce qu'il y a de plus saillant. Pasquier ayant aperçu une puce sur le sein de mademoiselle des Roches, en 1588, pendant la tenue des grands jours de Poitiers, tous les poètes latins et français du royaume prirent part à cette rare découverte, et cet insecte fit bourdonner tous les insectes du Parnasse. Ce fut le sujet d'un recueil intitulé *La Puce des grands jours de Poitiers*. La *Main de Pasquier* est un autre recueil de vers en son honneur. S'étant trouvé aux grands jours de Troyes, un peintre, qui avait fait son portrait, avait oublié de lui faire des mains. Cette singularité

excita la verve de tous les rimailleurs du temps ; *Ordonnances d'Amour*, Anvers (au Mans), 1564, in-8 : pièce obscène, remplie d'expressions dont on rougirait même dans les maisons de débauche ; *Recherches sur la France*, en dix livres, dont la meilleure édition est de 1663, in-fol. Cet ouvrage est un parterre varié de fruits et de fleurs ; on y trouve l'utile et l'agréable. Quoique le style en ait vieilli, il ne laisse pas de plaire, parce que l'auteur avait de l'imagination ; mais il faut se défier de ses éloges et de ses satires. Quand il parle des personnes ou des choses qui lui déplaisaient, il se livre à ses préventions, il s'échauffe, il exagère ; des *Epîtres*, en 5 livres, publiées en 1619, in-8. On y trouve beaucoup d'anecdotes curieuses sur l'Histoire de France ; Le *Catéchisme des jésuites*, 1602, in-8, plein de sarcasmes et de la satire la plus outragante. Il traite Ignace, fondateur des jésuites, de *chevalier errant*, de *fourbe*, de *menteur*, de *cafard*, qui voulut être reconnu pour un autre Jésus-Christ ; de *gourmand*, de *régicide*, de *Manès*, pire que *Luther*, parce que sa secte est revêtue de papalarderie ; de *démon incarné*, de *grand Sophi*, de *grand âne*, de *don Quichotte* : telles sont les injures qu'il prodigue à pleines mains contre le fondateur de cette société, dont le seul nom excitait sa bile ; aussi Bayle s'écriait-il : « Quelle dut être sa rage en » voyant mettre au nombre des saints celui qu'il » avait peint des couleurs les plus noires ! » François-Xavier était selon lui un *cafard*, un *Machiavel*, un *successeur de l'hérésiarque Manès*, ses miracles des *contes de la quenouille*, etc. Les jésuites sont les *scorpions de la France* ; ils sont, non les *premiers pisseurs du saint Siège*, mais les *premiers pilleurs*. On ne doit pas les appeler *ordre jésuite*, mais *ordure jésuite*, parce qu'ils vendent en gros les sacrements, plus cher que *Giési* ne voulut vendre le don des miracles à Naaman ; les *jésuites* sont autant de *Judas* ; il y a dans la *jésuiterie* beaucoup de la *juifverie*, voire que tout ainsi que les anciens Juifs avoient fait le proces à J.-C., aussi ces nouveaux Juifs le font maintenant aux apôtres. Il va jusqu'à dire que dans les vœux des jésuites, il y a de l'hérésie, du *machiavélisme* et une *piperie* manifeste ; enfin ce qu'il dit sur le nom de *Pères* qu'on donnait aux jésuites, ne pouvait sortir que de la plume de l'auteur des *Ordonnances d'amour* ; la plus effrénée luxure n'a rien inventé de plus atroce. On trouve à la fin de ce *Catéchisme* le *Pater noster* travesti et la parodie de l'*Ave Maria*, où il y a autant de sacrilèges que de mots. Dans la dernière pièce surtout, l'impie et la plus exécration obscénité combattent à qui aura le dessus. Tel est l'avocat qui a plaidé contre un ordre célèbre, et que des gens qui prétendaient au génie et au bon goût, ont regardé comme un écrivain sage et éloquent. Il est certain que les jésuites pouvaient dire comme Tertullien : *Tali dedicatore damnationis nostræ etiam gloriamur* ; Le *Monophile* en sept livres, en prose mêlée de vers. — Ce magistrat laissa trois enfants : Théodore, Nicolas et Gui. Le premier fut avocat général de la chambre des comptes ; le second, maître des requêtes, laissa un vol. de *Lettres*, in-8, pleines de particularités historiques ; et le dernier fut auditeur des comptes. Les *OEuvres* de

Pasquier ont été imprimées à Trévoux, 1725, 2 vol. in-fol. Il y manque, son *Catéchisme des jésuites* : on a cru servir sa mémoire par cette omission ; son *Exhortation aux princes*, etc., pour obéir aux séditions qui semblent nous menacer pour le fait de la religion, 1562, in-8, de 27 feuillets, indiquée dans le nouveau P. le Long, sous le n° 17, 858. Si le P. Garasse avait connu cet ouvrage, dont l'objet est de prouver la prétendue nécessité de favoriser et d'admettre le calvinisme, il n'aurait pas manqué de s'en prévaloir. Pasquier s'est indiqué à la fin de cet écrit par ces lettres : S. P. P. *faciebat*. Dans l'exemplaire de Pithou, elles sont ainsi remplies de sa main : *Stephanus Paschasius, Parisinus*. Il en avait paru, dès 1561, des éditions mutilées, que Pasquier désavoue dans un avis à la tête de l'in-8. Il a depuis été inséré dans le recueil connu sous le titre de *Mémoires de Condé*, dont il termine le 1^{er} vol.

PASSAVANTE (Jacques), né à Florence d'une famille distinguée, mort en 1557, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et rendit son nom célèbre en Italie par un traité intitulé *le Miroir de la vraie pénitence*, imprimé pour la première fois en 1495, in-4. Cet ouvrage est fort estimé, tant pour le fond que pour le style. L'académie de la Crusca en donna une édition, en 1681, qui est la 7^e ; celle de Florence, 1725, in-4, qui est la dernière, est la meilleure.

PASSEMANT (Claude-Siméon), né à Paris en 1702, se consacra à l'étude de l'optique, de l'astronomie et de l'horlogerie. Les cabinets du roi et de plusieurs particuliers sont ornés de divers instruments physiques et astronomiques, qui lui acquirent une très-grande réputation. On admire surtout : une *Pendule astronomique*, couronnée d'une sphère mouvante qui, selon les mémoires de l'académie, marque les révolutions des planètes de la manière la plus précise. Le roi en fut si content qu'il lui accorda une pension et un logement au Louvre. Un grand *Miroir ardent* de glace, de 45 pouces de diamètre, d'un grand effet ; deux *Globes*, l'un céleste, l'autre terrestre, qui tournent sur eux-mêmes. Il présenta au roi en 1765, un *Plan en relief* et un *Mémoire contenant des moyens de la plus grande simplicité pour faire arriver les vaisseaux à Paris*. Il y a divers détails relatifs à ce sujet dans l'ouvrage de Lalande sur les *canaux de navigation*. On estime deux écrits de ce célèbre artiste : l'un est intitulé *Construction d'un télescope de réflexion*, Paris, 1758, in-4, avec fig. Cet ouvrage apprend la manière de faire les télescopes. L'autre a pour titre : *Description et usage des télescopes*, 1765, in-12. Il n'a pas seulement perfectionné les télescopes et les lunettes d'approche comme le prouve l'usage qu'on en fait sur les vaisseaux, mais aussi l'horlogerie. Passessant mourut le 6 novembre 1769.

* PASSERANI (Albert RADICATI, comte de), gentilhomme piémontais, eut une part très-active aux discussions qui s'élevèrent entre Victor-Amédée II et le saint Siège, relativement à la nomination aux bénéfices consistoriaux, et publia contre la cour de Rome plusieurs pamphlets violents ; mais quand

ces différends eurent cessé, et lors de l'abdication d'Amédée (1750), cité devant le tribunal de l'inquisition il se réfugia en Angleterre. Nourrissant dans son cœur une haine contre les papes, il la fit paraître dans divers écrits publiés à Londres, où il s'était lié avec des esprits-forts, Collins, Tyndal, etc. L'ouvrage cité plus bas, dans lequel il fait l'éloge du suicide, ayant été traduit en anglais, Passerani, le traducteur et l'imprimeur furent mis en prison. Quand il eut reconvré sa liberté, il se rendit en France, puis en Hollande, où il mourut vers 1740. Il a publié dans les divers pays qu'il a parcourus les ouvrages suivants : *Récit fidèle et comique de la religion des cannibales modernes*, par Zélim Moslem, traduit de l'arabe. Cet écrit est dirigé contre l'église romaine. *Dissertation sur la mort*, Rotterdam, 1755. L'auteur « sentient que la mort n'est autre chose » que la décomposition de la matière et son changement de forme.... » et prétend que, puisque nous avons reçu la vie pour être heureux, nous sommes libres de la rendre quand nous devenons malheureux. Il traite d'inventions puériles, les récompenses et les peines éternelles, et dit qu'il n'y a pas de bien ni de mal moral, par la raison que toutes les actions sont nécessaires ; *Projet facile, équitable et modeste, pour rendre utiles à notre nation* (la piémontaise) *un grand nombre de pauvres enfants qui lui sont maintenant fort à charge* : livre paradoxal, à moins que l'auteur n'ait eu pour but de tourner en ridicule les hommes à projets ; *Recueil de Pièces curieuses sur les matières les plus intéressantes*, etc., Rotterdam, 1756 ; assemblage de morceaux impies, écrits d'un mauvais style, et pleins des grossièretés les plus révoltantes ; *La religion mahométane comparée à la païenne de l'Indoustan*, par Aly-Ebn-Omar-Moslem, Londres (Hollande), 1757, in-8. Ouvrage non moins indigeste que les précédents. On dit que vers la fin de ses jours Passerani rétracta, devant des ministres protestants, ses erreurs contre le christianisme ; mais il persista toujours dans sa haine contre le culte catholique et les pontifes romains.

PASSERAT (Jean), poète, né en 1554 à Troyes en Champagne, étudia le droit à Bourges sous Cujas, et vint ensuite à Paris, où il enseigna les belles-lettres dans les collèges de l'université, et obtint en 1572 la charge de professeur royal en éloquence, vacante par la mort de Ramus. Les guerres civiles ayant bouleversé la république des lettres ainsi que l'état, le professeur ferma son école, et ne l'ouvrit que lorsque la paix eut été rendue à la France, après l'entrée de Henri IV dans Paris, en 1594, et mourut en 1602, à 68 ans. Cet écrivain s'est principalement distingué par ses poésies latines et françaises. Parmi ses vers latins, on distingue ses *Epigrammes*, ses *Epitaphes*, et quelques pièces intitulées *Etrennes*. Il n'a point cet enthousiasme, ce beau feu d'imagination, qui caractérisent le génie. Il était plus fait pour donner de l'agrément à de petits riens, que pour exprimer les grands traits de la poésie. Ses vers français, publiés en 1606, in-8, sont divisés en *Poèmes*, en *Elégies*, en *Sonnets*, en *Chansons*, en *Odes*, en *Epigrammes* ; ils sont pleins de latinismes, et le langage en a vieilli.

On les lit cependant encore pour les grâces naïves qu'ils offrent. Il composa avec Nicolas Rapin les vers de la *Satire Ménippée*. (Voy. GILLOT Jacques et RAPIN). Passerat était lié avec des personnes qu'on ne soupçonnait pas d'avoir trop d'attachement à la religion catholique. On a de lui : *De cognatione litterarum*, imprimé à Paris, en 1606, in-8. C'est un traité grammatical fort savant de l'origine et de l'affinité des lettres ; *Orationes et præfationes*, publiées d'abord en 1606, et réimprimées en 1637, in-8. Ces discours, écrits d'un style épigrammatique, offrent différentes remarques de littérature ; *Des Commentaires* sur Catulle, Tibulle et Propertius, dont les savants font cas. Sa traduction française des 3 livres de la *Bibliothèque* d'Apollodore, Paris, 1603, est d'un style peu correct et suranné.

PASSERI (Jean-Baptiste), poète médiocre et peintre de quelque mérite, né à Rome en 1610, et mort dans la même ville en 1679, âgé d'environ 70 ans, a écrit les *Vies des peintres, sculpteurs et architectes* qui travaillèrent à Rome de son temps, et qui fleurirent depuis 1641 jusqu'en 1675. Cet ouvrage, rempli d'anecdotes curieuses et intéressantes, a été publié à Rome, en italien, en 1772, in-4. L'auteur, comme peintre, était élève du célèbre Domenichino, et ami d'Algardi et de Garzi. Comme poète, il fit d'assez mauvais *sonnets*, dont l'un servit à sa fortune. Passeri était *prince* de l'académie de Saint-Luc, lorsque le Dominiquin mourut, et il y fit célébrer sa mémoire de la manière la plus pompeuse.

PASSERI (Jean-Baptiste), né à Farnèse le 10 novembre 1694, s'acquit beaucoup de réputation par sa profonde érudition et par sa connaissance de l'antiquité. Son père le destina à la jurisprudence ; mais pendant qu'il se donnait à cette étude, il ne perdit pas de vue celle de l'antiquité, pour laquelle il avait un goût particulier. Après un séjour de quatre ans à Rome, où il avait beaucoup étendu ses connaissances favorites, il vint à Todi, où son père exerçait la médecine. Il y recueillit les anciens monuments de cette ville et des environs. En 1726, il tourna toute son attention du côté des antiquités étrusques, et rassembla un grand nombre de lampes qu'il arrangea par classes. Ayant perdu son épouse en 1738, après 12 ans d'une union paisible et heureuse, il embrassa l'état ecclésiastique et obtint l'emploi de vicaire-général de Pesaro, qu'il remplit avec zèle. Revenant de sa campagne, il tomba avec sa voiture dans un fossé, et mourut de cette chute le 4 février 1780. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Lucernæ fictiles musæi Passerii*, 1739-1745-1751, 3 vol. in-fol. Il en avait fait un quatrième qui n'a pas été imprimé ; il contient les lampes des chrétiens. *Discours sur l'histoire des fossiles de la campagne pésaraise*, Bologne, 1773 ; *Picturæ Etruscorum in vasculis, in unum collectæ, dissertationibus illustratæ*, 1767-75, 3 vol. gr. in-fol. ; plusieurs *Dissertations* sur des monuments antiques, dont Clément XIV a orné le *Musæum Clémentin* ; il est auteur des second et troisième volumes de l'ouvrage intitulé : *Thesaurus gemmarum astriferarum antiquarum*, publié par Gori en 1750, et du 4^e volume du *Thesaurus veterum dipty-*

chorum consularium, publié par le même. Il a enrichi de *notes* les autres volumes de cet ouvrage. Un très-grand nombre de *Dissertations* savantes et pleines de recherches, dans différents journaux d'Italie ; en 1780, on imprimait à Rome le premier volume d'un grand ouvrage de Passeri, intitulé : *Novus Thesaurus gemmarum selectissimarum*, in-fol., les deux autres ont paru en 1781 et 1785. En 1797, ils ont été reproduits sous de nouveaux titres, accompagnés d'un 4^e tome renfermant également 100 pl. et que l'on peut réunir à la 1^{re} édition.

* PASSERONI (l'abbé Jean-Charles), poète italien, né en 1713 au village de Lantosca dans le comté de Nice, fit ses études à Milan, qu'il regarda dès lors comme sa seconde patrie, et ensuite alla faire sa théologie et recevoir les ordres sacrés à Nice. Le nonce Lucini le choisit pour aumônier et l'emmena avec lui à Rome et à Cologne. La simplicité de ses goûts le déterminait bientôt à renoncer à la carrière brillante qui s'ouvrait devant lui : il revint à Milan, où il vécut pauvre, mais heureux, préférant l'indépendance à tous les biens que la fortune peut donner. Il partagea son temps entre les devoirs de son état et la culture des lettres, et contribua beaucoup à la renaissance de l'académie des *Trasformati*. Dans ses loisirs il s'appliquait à la poésie, pour laquelle il avait un talent rare, surtout dans le genre gai, le plus conforme à son humeur ; mais tout en badinant, il conserve dans ses écrits la plus grande décence ; et, en châtiant le vice par le ridicule, il s'applique à faire chérir la vertu. Ses ouvrages eurent un grand succès ; mais il en abandonna tout le profit au libraire. Le comte Firmian, gouverneur autrichien de Milan, parvint à lui faire accepter une modique pension qu'il partagea avec les pauvres ; car il vécut toujours avec la même frugalité. Quand la révolution française vint bouleverser l'Italie, nommé membre de l'*institut* de la république cisalpine, les honoraires de cette place ne lui servirent qu'à augmenter ses aumônes et à secourir un plus grand nombre d'indigents. Etranger à la politique, il se crut heureux, parce que, au milieu des troubles, on ne l'empêchait pas d'exercer les fonctions de son ministère. Il mourut en véritable chrétien, le 26 décembre 1802, âgé d'environ 89 ans. Parmi ses ouvrages on cite : *I Capitoli* dans le genre burlesque, très-plaisants ; *Il Cicerone*, Milan, 1768, 6 vol. in-8 ; Turin, 1774, 6 vol. in-12. L'ouvrage est divisé en trois parties et en 101 chants ; ce n'est point comme on pourrait le croire un poème dont l'orateur romain serait le héros. Cicéron ne figure que dans les premiers et les derniers chants de cette production spirituelle et satyrique. Les autres sont remplis par la critique des mœurs contemporaines, opposées à celles du temps de Cicéron. Les Italiens louent la pureté du style de cet ouvrage, auquel ils ne reprochent que la prolixité ; des *Mélanges* de poésies où l'on distingue des *Traductions de quelques Epigrammes grecques*, Milan, 1786-94, 9 part. in-8 ; *Favole*, ou *Fables ésopiennes*, ibid., 1786, 6 vol. in-12. C'est une imitation en vers des fables d'Esopé, de Phèdre, d'Avienus, pleines d'une bonne morale.

PASSEWAND-OGLOU. Voy. PASSWAN.

PASSIGNANO (le chevalier Dominique CRESTI, surnommé le), du lieu où il naquit en 1558, mourut en 1658, âgé de 80 ans, sous le pontificat d'Urbain VIII. Ce peintre célèbre était élève de Frédéric Zuccaro, et se distingua par plusieurs grands ouvrages à Rome. On y admire son goût de dessin, et la noblesse de ses compositions. La fortune et les honneurs furent la récompense de son mérite. Il eut pour disciple Matthieu Rosselli. Cet habile maître peignait avec une rapidité extraordinaire. Il exécuta en huit jours le fameux tableau du *Martyre de sainte Reparata*, et en une seule nuit celui de *saint Jean Gualbert*.

PASSIONEI (Dominique), savant cardinal, naquit à Fossombrone, dans le duché d'Urbin, le 2 décembre 1682, d'une famille illustre. Il fit ses études au collège Clémentin à Rome, où il commença dès lors une riche bibliothèque, devenue depuis si utile aux savants. En 1706, il vint à Paris pour porter la barrette au nonce Guallero, son parent. Il passa de là en Hollande en 1708, et y remplit bientôt le rôle de négociateur. On commençait à être fatigué de la longue guerre de la succession d'Espagne. Les puissances belligérantes y avaient envoyé des députés pour la paix. Le pape Clément XI, ne pouvant y avoir un nonce, choisit Passionei pour défendre secrètement les intérêts du saint Siège. Ses soins ne furent pas inutiles : il obtint des alliés l'évacuation des domaines du pape, où les troupes allemandes s'étaient établies. De retour à Rome, il fut nommé par Clément XI camérier secret et prélat domestique. En 1714, le pape l'envoya au congrès de Bâle, et en 1715 à Soleure. Quoiqu'il ne fût pas heureux dans la première de ces négociations, Clément XI n'approuva pas moins sa conduite, et le nomma secrétaire de la Propagande en 1719. Sa faveur continua après la mort de ce pontife, sous Innocent XIII, qui le nomma archevêque d'Ephèse, et lui donna la nunciature de Suisse, qu'il garda jusqu'en 1750. Clément XII le nomma alors à celle de Vienne, où l'empereur Charles VI et le prince Eugène lui firent un accueil distingué. Ses travaux apostoliques dans ces différents pays furent utiles à plusieurs personnes. L'abjuration du savant Eckard et celle du prince de Wurtemberg furent son ouvrage. Il fut fait secrétaire des brefs et cardinal en 1738, et incorporé dans le même temps aux différentes congrégations de Rome. Benoit XIV, étant monté sur le trône pontifical, le chargea des affaires les plus importantes, et le nomma bibliothécaire du Vatican en 1755. Il enrichit considérablement ce trésor, et en augmenta l'utilité par la communication. Il mourut d'apoplexie le 5 juillet 1771, à 79 ans. L'auteur de son *Eloge historique*, imprimé en 1765, prétend que la violence qu'il se fit en signant le bref de condamnation, lancé contre l'*Exposition de la doctrine* de Mésenguy, hâta sa mort. Serrao, autre zélé du parti, dans son ouvrage *De præclaris catechistis* (Vienne, 1777), regarde sa maladie et sa mort comme une punition divine. Tel est le fanatisme de secte : non content de lancer ses traits contre les adversaires de l'erreur, il les dirige sur ceux

même qu'il regarde comme ses amis, quand ils ne mettent pas dans leurs démarches toute la fureur ou l'opiniâtreté qu'il prétend leur inspirer. Le cardinal Passionei n'était pas favorable aux jésuites ; il s'opposa fortement à la canonisation du cardinal Bellarmin, et proscrivit, dit-on, de sa bibliothèque tous les ouvrages de la société. Il n'aimait pas davantage les autres religieux. La vivacité de son esprit le jetait dans des disputes dont il voulait toujours sortir victorieux. Malgré l'amitié que Benoit XIV avait pour lui, il s'opiniâtait à soutenir dans leurs conversations ses sentiments avec une vivacité inflexible ; c'était presque toujours le pape qui était obligé de céder. Il n'aimait pas le cardinal Valenti, secrétaire d'état ; il l'appelait le *bacha*. Un jour en lui donnant le baiser de paix, il lui dit assez haut *Salamalec*, au lieu de *Pax tecum*. Malgré ses défauts, le cardinal Passionei a des droits aux regrets des savants et à l'estime de la postérité. La révision qu'il fit avec le célèbre Fontanini du *Liber diurnus romanorum pontificum* ; une *Paraphrase* du psaume 19, faite sur l'hébreu, une du 1^{er} chapitre de l'*Apocalypse*, sur le syriaque ; la *Traduction* d'un ouvrage grec sur l'Antechrist ; l'*Oraison funèbre* du prince Eugène, traduite en français par madame du Boccage, sont des monuments de ses connaissances. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, Passionei est l'auteur des *Acta legationis helveticæ*, in-4. Ce sont six discours prononcés en différentes occasions avec quelques lettres sur les affaires qu'il eut à traiter en Suisse. Il peut servir d'instruction et de modèle aux nonces qui lui succéderont, puisqu'ils doivent avoir le même but, le maintien de la religion catholique. Son neveu, dont l'art. suit, a publié à Lucques, 1765, in-fol., un volume où il a réuni toutes les *Inscriptions* grecques et latines, rassemblées par ce savant cardinal. Cette collection, qui a été dissipée après sa mort, renfermait aussi beaucoup de bas-reliefs, d'urnes, etc. Le cardinal Passionei était membre de presque toutes les sociétés littéraires de l'Italie : il succéda à Maffei, comme associé étranger, dans l'académie des inscriptions. Lebeau y prononça son *Eloge*.

** PASSIONEI (Benoît), né vers 1720 à Fossombrone, était neveu du précédent, dont il partagea le goût éclairé pour l'antiquité. Honoré d'abord de divers emplois et notamment de celui de secrétaire de la congrégation des Eaux, il fut nommé par Pie VI à l'évêché de Terni, et mourut dans cette ville en 1787. Outre la publication du *Recueil d'inscriptions grecques et latines*, rassemblées par son oncle (voy. l'art. précéd.), on lui doit des éditions des *Lettres inédites* du card. Bona, Lucques, 1759, in-4, et du traité *De verâ philosophiâ*, du card. Adrien, Rome, 1775, in-4, et enfin la traduction italienne de la *Vie de D. Calmet*, par D. Fangé, 1770, in-4.

* PASSWAN - OGLOU (Osman), fameux rebelle turc, né en 1738, était, selon l'opinion la plus commune, fils de Paswan-Omar-Agha, *ayan* ou notable de la ville de Widdin (Bulgarie), qui avait commandé un corps de volontaires pendant la guerre contre les Russes et les Autrichiens, et à

qui le grand-visir avait fait trancher la tête parce qu'il lui était devenu suspect par son crédit et ses richesses. Enveloppé dans la disgrâce de son père, Passwan-Oglou fut arrêté; mais étant parvenu à s'échapper, il se réfugia dans les montagnes, devint chef de partisans, s'empara de Widdin, et soutint pendant plusieurs années une guerre opiniâtre contre toutes les forces réunies de l'empire. Presque toujours victorieux, il dicta des lois à la Porte ottomane, rompit plusieurs fois les traités qu'il avait faits avec elle, et ne mit enfin bas les armes, en 1798, qu'après avoir obtenu, avec son pardon, le Pachalick de Widdin et les trois queues. Depuis, le nouveau pacha servit fidèlement la Porte, et conserva une autorité presque absolue, jusqu'à sa mort, arrivée en 1807.

* PASTEUR (Jean-David), savant et littérateur hollandais, né à Leyde en 1765, fit partie des différentes assemblées nationales qui eurent lieu en Hollande depuis 1795 jusqu'en 1798. Il mourut en 1804, après avoir publié : une *Histoire des mammifères*, 3 vol. in-8; *les Russes en nord-Hollande*, drame en 3 actes; et des traductions du *Voyage de Cook autour du monde*, 15 vol. in-8; de *L'An 2440* de Mercier; du *Voyage d'Utrecht à Francfort de Cognac*, etc.

** PASTORET (Claude-Emmanuel-Joseph-Pierre, marquis de), pair de France, ne en 1736 à Marseille, d'une ancienne famille de Robe, après avoir paru quelque temps au barreau avec éclat, fut en 1781 pourvu d'une charge de conseiller à la cour des aides de Paris. Les faciles devoirs de cette place lui permirent de cultiver le goût pour les lettres, dont fort jeune il avait donné des preuves; et ses travaux, couronnés par l'académie des inscriptions, lui ouvrirent, en 1785, les portes de cette compagnie. Nommé, en 1788, maître des requêtes, il semblait marcher d'un pas rapide aux premiers emplois, lorsque la révolution arriva. Comme une foule d'autres bons esprits, il en adopta les principes; et, élu, en 1791, procureur-général syndic du département de Paris, il fit rendre en cette qualité le double décret portant que l'église Sainte-Geneviève serait transformée en un Panthéon pour les grands hommes, et que les restes de Mirabeau y seraient déposés. Devenu membre de l'assemblée législative, ses discours et ses propositions furent d'abord conformes aux premiers actes de sa vie politique; mais effrayé bientôt de la marche des événements, il s'arrêta, et fit des efforts aussi courageux qu'inutiles pour prévenir la chute du trône dont il redoutait les funestes conséquences. Après la journée du 10 août, il dut quitter la France, et réfugié en Savoie, il y attendit l'époque où les échafauds furent renversés. En 1795, député du Var, au conseil des cinq-cents, il parut souvent à la tribune pour y défendre avec éloquence les prêtres persécutés au nom d'une constitution qui ne subsistait plus, ou pour proposer diverses mesures propres à réparer les maux qu'un régime de sang avait faits à la France. Proscrit au 18 fructidor comme royaliste, et condamné à la déportation, il parvint à se soustraire à ce décret en se réfugiant en Suisse, puis en Italie, où l'étude vint

charmer son exil, et ne revint en France qu'à l'époque du consulat. Il ne réclama que son siège à l'institut, dont il était membre depuis sa création; et n'accepta que la place d'administrateur des hôpitaux de Paris, qui lui permit de contribuer à leur rendre leur ancienne prospérité. En 1804 il remplaça Bouchaud (*voy. ce nom*, II, 137), dans la chaire du droit naturel et des gens; et quelques années après, désigné par les électeurs de Paris candidat au sénat conservateur, il vint y prendre place parmi les grandes notabilités de la France impériale. A la restauration, élevé à la pairie, il ne cessa de prendre part aux discussions importantes soulevées à cette époque, et dans lesquelles sa parole grave et modérée eut toujours un grand poids. Déjà membre de l'académie des inscriptions, en 1820 il remplaça Volney à l'académie française. En 1829, il fut nommé chancelier de France. Après les événements de juillet il donna sa démission de cette haute place qui ne tarda pas d'être abolie, et cessa de faire partie de la chambre dont il était vice-président; mais dans le même temps il reçut un honneur dont il était digne, celui d'être nommé le tuteur du jeune prince à qui la révolution avait enlevé une couronne, et il en remplit les fonctions pendant cinq ans avec un zèle admirable; depuis il ne s'occupa plus que d'achever le grand ouvrage qui doit lui assurer dans la postérité une réputation durable. Il mourut à Paris, le 28 septembre 1840, à 84 ans, et fut remplacé à l'académie française par M. de Saint-Aulaire. Ses principaux ouvrages sont : *Zoroastre*, *Confucius* et *Mahomet*, 1787, in-8; *Moïse considéré comme législateur et comme moraliste*, 1787, in-8; *Traité des lois pénales*, 1790, 2 vol. in-8; *Histoire de la législation des anciens peuples*, 1817-57, 11 vol. in-8; ce savant ouvrage n'est pas achevé. Il a en part à la publication du *Recueil des ordonnances* depuis le 15^{me} vol., et de l'*Histoire littéraire de France* depuis le 15^e.

PASTRENGO. *Voy.* GUILLAUME de Pastrengo.

PASTUREL. *Voy.* THOMAS d'Aquin de Saint-Joseph.

* PASUMOT (François), né à Beaune le 30 avril 1755, se consacra d'abord à l'enseignement : en 1756, il reçut le brevet d'ingénieur-géographe, et par la protection de Cassini fut envoyé en Auvergne pour y étudier les volcans éteints et en dresser les plans. Trois ans après, nommé professeur de physique et de mathématiques au collège d'Auxerre, il devint membre de l'académie de cette ville, pour laquelle il rédigea *Mémoires géographiques sur quelques antiquités des Gaules*, 1765, in-12, avec de fort bonnes cartes. Des contrariétés imprévues l'ayant privé de sa chaire, il se rendit à Paris, où pendant onze ans il donna des leçons particulières. La révolution le frappa dans ses affections et le priva de toutes ses ressources. Alors il revint à la religion; mais s'étant lié avec les chefs du jansénisme, il adopta leurs erreurs, et les défendit, dans les *Annales* de l'église constitutionnelle de Desbois (*voy. ce nom*). Dans les dernières années de sa vie, il fut sous-chef au bureau des plans et cartes de la marine. Ayant fait un voyage à Beaune pour revoir ses parents, il y mourut le 10 octobre

1804. Outre des articles dans le *Journal de physique* de Rozier, on a de lui : *Voyages physiques dans les Pyrénées en 1788 et 1789*, Paris, 1797, in-8; c'est son principal ouvrage : *Dissertations et mémoires sur différents sujets d'antiquités et d'histoire*, Paris, 1810 à 1815, in-8, publiées par Grivaud de la Vincelle avec une Notice sur ce savant, et la liste complète de ses écrits; *Dissertation sur la situation du jardin d'Eden*, 1824, in-8. Il a laissé un manuscrit sur les preuves de la religion.

PATEL (Pierre), peintre, appelé communément *Patel le Tué*, avait aussi pour surnom *le Bon Patel* (ainsi que le méritent tous les membres de sa famille). Il est né en 1654. On a de lui des paysages et des morceaux d'architecture, d'une manière agréable, d'un coloris brillant. Ses ouvrages sont estimés : ils se rapprochent de la manière de C. Lorrain. Il mourut dans un duel en 1705. Le musée du Louvre et le château des Tuileries possèdent plusieurs tableaux de ce maître. Son fils Pierre suivit les mêmes traces : chez l'un et l'autre le coloris est brillant et les sujets bien choisis, mais ils sont trop fins et manquent souvent d'effet.

PATER (Paul), né en 1636 à Menhardsdorf, dans le Comté de Czepus, en Hongrie, fut chassé de son pays dès sa jeunesse, à cause de son attachement aux erreurs des protestants. Il se retira à Breslaw, où il s'attacha à la librairie; devint ensuite professeur au collège de Thorn, et enfin professeur de mathématiques à Dantzick, où il mourut en 1724. On a de lui divers ouvrages de philosophie et de littérature, entre autres : *Labor solis, sive de eclipsi Christo patiente Hierosolymis visa*; *De astrologia persica*; *De Mari Caspio*; *De Cælo empyreo*, Francfort, 1687, in-8; *De insignibus turcicis ex variis superstitionum tenebris, Orientalium maxime, illustratis*, etc.

PATER (Jean-Baptiste), peintre, né à Valenciennes en 1695, mort à Paris en 1756, avait pour le coloris ce goût si naturel aux Flamands. Il aurait pu devenir un excellent peintre; mais il a trop négligé le dessin, cherchant plus à se faire une fortune honnête qu'une réputation brillante. Ses compositions sont mal ordonnées, et ses tableaux sont faits de pratique. On a gravé quelques morceaux d'après lui.

PATERCULUS. Voy. VELLÉIUS.

PATÈRE ou PATERA (*Attius*), né à Bayeux et élevé dans l'école des Druides de cette ville, alla enseigner la grammaire et les lettres à Bordeaux. Il passa depuis à Rome, où il professa la rhétorique avec réputation, vers l'an 526. Ausone en fait un éloge qui semble tenir de l'enthousiasme. Patère eut pour fils Delphidius. Voy. ce nom.

PATÈRE, *Paterius*, disciple et intime ami de saint Grégoire le Grand, dans le vi^e siècle, fut notaire de l'Eglise romaine, et ensuite évêque de Brescia, suivant quelques savants. Cet écrivain ecclésiastique est principalement connu par un *Commentaire* sur l'Ecriture sainte tiré des ouvrages de saint Grégoire, à la suite desquels il a été imprimé. Ce livre est meilleur pour le sens spirituel que pour le littéral.

* PATERSON (Samuel), libraire, né à Londres

en 1728, mort en 1802, bibliothécaire du marquis de Lansdown, a rédigé plusieurs catalogues, estimés des amateurs. Celui de la bibliothèque de Croft est surtout recherché. On lui doit en outre quelques ouvrages parmi lesquels on cite : *Remarques rapides dans un voyage aux Pays-Bas*, 1769, 5 vol. in-12; le *Templier*, ouvrage périodique, 1775; et *Considérations sur la loi et les gens de loi*.

PATHAY. Voy. MUSSET-PATHAY.

PATIN (Gui), médecin, né en 1601 à la Place, hameau dépendant de Hodenc en Bray, non loin de Beauvais, prit le bonnet de docteur en 1621, à Paris. Ce fut dans cette ville qu'il exerça son art; il y fut moins connu par son habileté que par l'enjouement de sa conversation et par son caractère satyrique. Bayle dit que plusieurs seigneurs lui avaient offert un louis d'or sur son assiette toutes les fois qu'il voudrait aller dîner chez eux. Il avait, dit-on, le visage de Cicéron, et dans l'esprit la tournure de celui de Rabelais. Tout en lui avait un air de singularité : son habillement ressemblait à celui qu'on portait un siècle auparavant : il s'exprimait en latin d'une manière si recherchée et si extraordinaire, que tout Paris accourait à ses thèses comme à une comédie. Il était grand partisan des anciens, et avait pour adversaires tous les disciples des modernes; les malades étaient victimes de ce double fanatisme, et on pouvait les comparer à l'homme entre deux âges, courtisé par deux femmes, dont la plus âgée arrache tous les cheveux noirs, et la plus jeune tous les cheveux blancs, de façon que le pauvre homme reste chauve. Les querelles de l'antimoine, qui s'élevèrent de son temps dans la faculté de médecine de Paris, donnèrent beaucoup d'exercice à Patin; il regarda toujours ce remède comme un poison, en quoi il n'avait pas tout-à-fait tort, et il n'oublia rien pour le décrier. Il avait dressé contre J. Duchesne, partisan de l'antimoine, un gros registre de ceux qu'il prétendait avoir été les victimes de ce remède; et il faut convenir que plusieurs n'y avaient pas été enregistrés sans fondement. Patin nommait ce registre le *Martyrologe de l'antimoine*. Les injures ne furent pas épargnées; il les prodigua, et on les lui rendit avec usure. A tous les reproches généraux que pouvaient se faire des sectateurs d'Hippocrate et de Galien, ils ajoutèrent des accusations particulières et des personnalités diffamantes. Jamais la dignité doctorale ne fut plus compromise; la querelle devint si vive, qu'il fallut que le parlement ordonnât que la faculté déciderait au plus tôt sur les dangers et l'utilité de l'antimoine. Les docteurs s'assemblèrent le 29 mars 1666 : 92 furent d'avis de mettre le *vin émétique* au rang des remèdes purgatifs. Patin fut inconsolable. Il mourut en 1672, à 71 ans, regardé comme un savant médecin et un bon littérateur. On assure que le chagrin qu'il éprouva en voyant son second fils, Charles, exilé du royaume, le conduisit au tombeau. Il possédait assez bien la science des livres, et il en avait amassé un grand nombre. On a de lui : le *Médecin et l'apothicaire charitables*; des *Notes sur le Traité de la peste* de Nicolas Allain; des *Lettres* en 5 vol. in-12, qu'il ne faut lire qu'avec défiance. La plupart de ses

anecdotes politiques et littéraires sont ou fausses ou mal rendues. Patin y déchire impitoyablement ses amis et ses ennemis. Outre son penchant à la médisance, il en avait, dit-on, beaucoup à l'impie; mais cette accusation odieuse n'a pas été prouvée. Une nouvelle édit. augmentée des lettres de Patin a été publiée en 1846 par M. Le doct. Reveillé-Parise, 3 vol. in-8.

PATIN (Charles), fils du précédent, né à Paris en 1635, fit des progrès surprenants dans les sciences. A peine était-il âgé de 14 ans, qu'il soutint sur toute la philosophie des thèses grecques et latines, auxquelles assistèrent et applaudirent trente-quatre évêques, beaucoup de grands seigneurs et le nonce du pape. On le destina d'abord au barreau; mais son goût le portait vers la médecine: il quitta le droit après s'être fait passer avocat, et reçut le bonnet de médecin. Il exerçait son art avec distinction, lorsqu'il fut obligé de quitter la France. On attribue sa disgrâce à un prince du sang, qui l'accusa d'avoir débité quelques exemplaires d'un ouvrage satirique contre une princesse, après s'être chargé de les anéantir. Ce libelle avait pour titre *Les Amours du palais royal*. Il parcourut successivement l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, la Suisse et l'Italie. Il fixa enfin son séjour à Padoue, où on le gratifia de la première chaire de chirurgie et du titre de chevalier de Saint-Marc. Il mourut dans cette ville en 1695. On a de lui un grand nombre d'écrits en latin, en français et en italien. Les plus considérables sont: *Itinerarium comitis Briennæ*, in-8, Paris, 1662; il n'en est que l'éditeur; *Familia romanæ ex antiquis numismatibus*, Paris, 1665, in-fol. Il y en a une édition de 1705 augmentée. Le fond de l'ouvrage est de Fulvius Ursinus. *Traité des tourbes combustibles*, Paris, 1665, in-4; *Introduction à l'histoire par la connaissance des médailles*, Paris, 1665; et Amsterdam, 1667, in-12; *Imperatorum romanorum numismata*, Strasbourg, 1671, in-fol. Il a beaucoup profité du *Discours de Savot sur les médailles antiques*. Quatre *Relations historiques* de divers voyages en Europe, Bâle, 1675, et Lyon, 1674, in-12; *Pratica delle medaglie*, Venise, 1675, in-12; *Suetonius ex numismatibus illustratus*, Bâle, 1675, in-4; *De optima medicorum secta*, Padoue, 1676; *De febribus*, ibid., 1677; *De scorbuto*, ibid., 1679; *Lycæum patavinum*, ibid., 1682; *Thesaurus numismatum à Petro Mauroceno collectorum*, Venise, 1684, in-4; *Commentarii in monumenta antiqua marcellina*, Padoue, 1688, etc. Ces ouvrages sont aujourd'hui peu consultés; on y aperçoit la légèreté et l'inexactitude qui sont une suite naturelle des talents précoces (voy. BARATIER). L'esprit de l'auteur était d'ailleurs distrait par un caractère inquiet qui ne lui accordait que rarement cette situation tranquille, où germent les réflexions profondes et bien suivies.

PATIN (Charlotte et Gabrielle), fille du précédent, étaient, ainsi que leur mère Madeleine Hommets, de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, dont leur père avait été longtemps chef et directeur. L'une et l'autre ont publié des ouvrages savants en latin, et leur mère est auteur d'un recueil de Ré-

flexions morales et chrétiennes. Les ouvrages de Charlotte sont une *Harangue* latine sur la levée du siège de Vienne, et *Tabellæ selectæ*, Padoue, 1691, in-fol. avec des figures. C'est l'explication de quarante-un tableaux des plus fameux peintres que l'on voit à Padoue. Il y a une quarante-deuxième estampe, représentant la famille des Patin. On compte parmi les productions de Gabrielle, le *Panegyrique de Louis XIV*, et une *Dissertation*, in-4, sur le phénix d'une médaille de Caracalla, Venise, 1685, in-4.

PATKUL (Jean-Réginald de), gentilhomme livonien, naquit vers 1660 dans une prison de Stockholm, où son père était enfermé pour avoir laissé prendre la ville de Volmar par les Polonais. Patkul entra au service de la Suède, devint capitaine; mais il n'oublia pas sa patrie où il avait de grandes possessions. Il supportait impatiemment la perte des privilèges de la Livonie, anéantis par l'autorité absolue que Charles XI et Charles XII s'étaient arrogée. A la mort du premier, il tenta de livrer la Livonie au czar Pierre, ou au roi de Pologne, Auguste. Son entreprise ayant échoué, il passa au service de ce dernier prince, et fut revêtu du caractère de résident de Moscovie en Saxe. Charles XII n'en contraignit pas moins le roi Auguste de lui livrer Patkul par le traité d'Al-Ranstad. Le czar le réclama en vain, Charles XII le fit rouer et écarteler en 1707. Ses membres, coupés en quartiers, restèrent exposés sur des poteaux jusqu'en 1715, qu'Auguste étant remonté sur son trône, les fit rassembler et mettre dans une cassette, se reprochant la lâcheté avec laquelle il avait livré, contre les droits des gens et de l'humanité, l'ambassadeur d'un grand prince à un ennemi furieux et acharné. Pierre vengea l'infortuné Patkul, en dépouillant Charles de la Livonie et des meilleures provinces de la Suède. La *Vie* de Patkul a été publiée à Berlin, 1792-97, 3 vol. in-8.

* PATOU (François), né à Lille, en 1686, exerça la profession d'avocat avec succès. Conseiller du roi, puis lieutenant au bailliage de cette ville, il vécut dans le célibat et mourut le 24 septembre 1758, pleuré des pauvres dont il était le père, et de tous ceux qui avaient eu occasion de le connaître. Ses *plaidoyers* annoncent une manière noble, modérée et franche, et peuvent servir de modèles. On a de lui un *Commentaire* estimé des *coutumes de la ville de Lille et de la châtellenie*; 1788-90, 3 vol. in-fol.

PATOUILLET (Louis), né à Dijon en 1699, fit ses études au collège de cette ville, où il eut pour professeur en rhétorique le célèbre P. Oudin, qui contribua beaucoup à développer ses talents. Devenu jésuite, il enseigna la philosophie à Laon, et se distingua en même temps par l'éloquence de la chair. Après avoir prêché à Nancy devant le roi Stanislas, et avoir passé encore quelques années à Laon, il se retira à la maison professe de Paris, s'occupant de divers ouvrages, parmi lesquels on distingue la *Vie de Pélagie* (voy. PÉLAGE), et le *Dictionnaire des livres jansénistes*, 4 vol. in-12, qui est une nouvelle édition de la Bibliothèque janséniste du P. Colonia, et qui fut mis à l'index à Rome par un décret du 11 mars 1754. Il parut contre lui

des Observations de Gonjet et une lettre de Rulière. Il a donné pendant quelque temps le *Supplément de la Gazette ecclésiastique*, où il redressait les erreurs et réparait les omissions de cet écrivain fanatique. (Voy. Roche Jacques.) On attribue au P. Patouillet plusieurs écrits anonymes sur les affaires du temps : l'*Apologie de Cartouche*, ou le *Scélérat justifié par la grâce du P. Quesnel*, 1755, in-12; les *Progrès du jansénisme*, par frère la Croix, Quiloea, 1745, in-12; deux *Lettres à un évêque sur le livre du P. Norbert*, 1743; une *Lettre sur l'art de vérifier les dates*, 1750; *Entretiens d'Anselme et d'Isidore sur les affaires du temps*, 1756; *Lettre d'un ecclésiastique à l'éditeur des Œuvres d'Arnauld*, 1759, in-12. Il donna, en 1749 et en 1758, les 27^e et 28^e volumes des *Lettres édifiantes*. Il jouit de la confiance de M. de Beaumont, archevêque de Paris, et du saint évêque d'Amiens, M. de la Motte, chez lequel il vécut quelque temps, et mourut à Avignon, vers 1779. Quelques écrivains lui attribuent la *Réalité du projet de Bourg-Fontaine*; mais il paraît plus vraisemblable que c'est l'ouvrage du P. Sauvage, jésuite de la province de Lorraine. Voy. FILLEAU.

* PATRAT (Joseph), acteur et auteur dramatique, né à Arles, en 1752, et mort à Paris, en 1801, âgé de 69 ans, destiné au barreau, se fit recevoir avocat; mais entraîné par un goût très-vif pour le théâtre, il se fit comédien. Il a donné un assez grand nombre de pièces où l'on trouve des situations comiques et des caractères assez bien tracés. Plusieurs sont restées au répertoire, entre autres : l'*Heureuse erreur*; le *Fou raisonnable*; les *Méprises par ressemblance*; le *Complot inutile*; les *Amants protégés*; les deux *Frères*, imitée de Kotzebue; on distingue parmi ses opéras comiques la *Kermesse*, ou la *Foire allemande*; *Toberne*, ou le *Pêcheur suédois*, etc.

PATRICE (saint), évêque et apôtre d'Irlande, né en 572, mort vers l'an 464, après avoir converti une multitude de païens, fondé des monastères, dont l'un était à Armagh, et avoir rempli l'Irlande d'églises et d'écoles, où la piété et les bonnes études fleurirent longtemps. On a de lui un écrit appelé la *Confession de saint Patrice*, et une *Lettre à Corotic*, prince du pays de Galles, dont il eut beaucoup à souffrir. Ces ouvrages sont écrits avec peu d'élégance; mais ils montrent qu'il était versé dans la science des saints. Tillemont dit que ces écrits ont des marques certaines d'authenticité; les auteurs qui les ont suivis en écrivant la *Vie* de ce saint ne l'ont point farci de faits apocryphes, appuyés uniquement sur des bruits populaires. On lui attribue le *Traité des douze abus*, publié parmi les ouvrages de saint Augustin et de saint Cyprien. Jacques Waré a publié les *Œuvres de saint Patrice*, à Londres, 1638, in-8. Le Purgatoire de saint Patrice, dont Denys le Chartreux et plusieurs autres écrivains ont dit tant de choses fausses, comme Bollandus l'a démontré, est une caverne située dans une petite île du lac Dearg, dans l'Ultonie. Elle fut fermée par ordre du pape, en 1497, pour arrêter le cours de certains contes superstitieux. On la rouvrit ensuite, et on la visita pour y prier et y pratiquer les austérités de la pénitence à l'imitation de saint Patrice, qui se retirait souvent dans ce lieu et dans des en-

droits écartés, pour y vaquer plus librement aux exercices de la contemplation. Ceux qui sont étonnés de lire dans la *Vie* de ce saint des singularités en matière de piété et des mortifications peu conciliables avec nos goûts, nos usages et nos mœurs, ne doivent pas perdre de vue cette réflexion de Fleury. « Il est à croire que Dieu leur inspira cette » conduite pour le besoin de leur siècle. Ils avaient » affaire à une nation si perverse et si rebelle, » qu'il était nécessaire de la frapper par des objets » sensibles. Les raisonnements et les exhortations » étaient faibles sur des hommes ignorants et bru- » taux, accoutumés au sang et au pillage. Ils au- » raient même compté pour rien des austérités mé- » diocres, eux qui étaient nourris dans la fatigue » de la guerre, et qui portaient toujours le harnais. » Mais quand ils voyaient un saint Boniface, dis- » ciple de saint Romuald, aller nu-pieds dans les » pays froids; un saint Dominique Loricat se mettre » tout en sang en se donnant la discipline, ils comp- » taient que ces saints aimaient Dieu, et détestaient » le péché. Ils auraient compté pour rien l'oraison » mentale; mais ils voyaient bien que l'on priait, » quand on récitait des psaumes. Enfin ils ne pou- » vaient douter que ces saints n'aimassent leur pro- » chain, puisqu'ils faisaient pénitence pour les au- » tres. Touchés de tout cet extérieur, ils devenaient » plus dociles, ils écoutaient ces prêtres et ces » moines, dont ils admiraient la vie; et plusieurs » se convertissaient. » Cette réflexion suffit pour expliquer plusieurs singularités qui, dans l'histoire des saints, peuvent offenser des esprits délicats et trop préoccupés des mœurs actuelles; elle est appuyée par ce mot de l'Apôtre : « Je me suis fait » tout à tous, pour gagner tous les hommes à Jésus- » Christ : » *Omniibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos*. I. Cor. 9. 22. Voy. SIMÉON Stylite, DOMINIQUE Loricat.

PATRICE (Pierre), né à Thessalonique, vivait sous l'empereur Justinien, qui l'envoya, l'an 554, en ambassade vers Amalasonte, reine des Goths, et en 550, à Chosroës, roi des Perses, pour conclure la paix avec lui. La charge de maître du palais fut la récompense de ses services. Nous avons des fragments de l'*Histoire des ambassadeurs*, qu'il avait composée en deux parties. Chanteclair a traduit cet ouvrage intéressant, de grec en latin avec des notes savantes, auxquelles Henri de Valois joignit les siennes. On a imprimé les unes et les autres dans le corps de l'*Histoire byzantine*, publiée au Louvre, en 1648, in-fol.

PATRICE, *Patricius*, (Augustin Piccolomini), habile écrivain du x^v siècle, né à Sienne, d'une famille illustre, fut d'abord chanoine de cette ville, puis secrétaire de Pie II, en 1460. Ce pape lui donna ordre de composer un *Abrégé* des Actes du concile de Bâle, qui se trouve en manuscrit dans la Bibliothèque du roi de France, et imprimé dans le t. 5^e des *Conciles* du P. Labbe. Ses services lui valurent la place de maître des cérémonies de la chapelle du pape, et l'évêché de Pienza dans la Toscane. Il y mourut en 1496, regardé comme un des plus savants hommes de son temps. Il était également versé dans l'histoire sacrée et l'histoire profane. Il

eut part au *Pontifical*, imprimé à Rome, en 1485, in-fol. On trouve de lui, dans le *Musæum italicum* du P. Mabillon, *Adventus Friderici III ad Paulum II; Vita Bencii...* et dans Freher : *De Comitibus Ratisbonæ celebratis*. On lui attribue *Traité des rites de l'Eglise romaine*, que Christophe Marcel, archevêque de Corfou, fit imprimer sous son nom à Venise, 1516, in-fol.

PATRICE (André), habile Polonais du ^{xvii} siècle. Après avoir été prévôt de Varsovie et archidiacre de Wilna, il fut nommé premier évêque de Wenden, dans la Livonie. Il dut ces différentes places à son mérite; mais il ne jouit pas longtemps de la dernière, étant mort en 1585. Il a laissé des *Harangues* latines à Etienne Battori, roi de Pologne; des *Commentaires* sur deux *Oraisons* de Cicéron, et divers ouvrages de controverse et de belles-lettres.

PATRICIUS. Voy. PATRIZI.

PATRICK (Simon), évêque anglican, né en 1626, à Gainsborough, dans la province de Lincoln, d'un marchand, fut élève au collège de Cambridge. Il s'y distingua tellement par son savoir, qu'il en devint président. Il fut ensuite vicaire de Battersea, dans le Surrey, puis curé de Saint-Paul dans Covent-garden, à Londres, et il fut nommé chapelain du roi Charles I^{er}. En 1678, il fut élevé au doyenné de Pétersbourg, puis à l'évêché de Chichester, en 1689. On le transféra, en 1701, à l'évêché d'Ely, où il termina sa carrière, en 1707, à 81 ans. Son emportement contre l'Eglise romaine n'a honoré ni son savoir, ni les dignités qu'il a occupées; il se fait sentir dans tous ses ouvrages. Les principaux sont : *Commentaires* sur le Pentateuque et sur d'autres livres de l'Ecriture sainte; un *Recueil de prières*, etc.

* PATRIN (Eugène-Louis-Melchior), célèbre minéralogiste, né à Lyon en 1742, après avoir fait avec succès ses cours de physique et de chimie, voyagea dans l'Allemagne, la Hongrie, la Pologne, pour vérifier quelques hypothèses, et recueillir des faits propres à éclaircir l'histoire du globe. Gilibert (voy. ce nom) lui remit des lettres pour les principaux membres de l'académie de Pétersbourg. Pallas (voy. ce nom) lui facilita les moyens de visiter la Sibérie; il passa huit ans à parcourir les chaînes de montagnes de l'Asie boréale, depuis les monts Oural jusqu'au-delà du méridien de Pékin, et revint en France avec une riche collection de minéraux qu'il offrit de déposer au cabinet du roi. Il s'établit à Paris où il devait trouver plus de ressources pour cultiver les sciences naturelles. Quoiqu'il fût uniquement occupé de ses études, les Lyonnais ne l'en nommèrent pas moins député à la Convention; dans le procès du roi il vota pour le bannissement. Proscrit quelques mois après, sous prétexte qu'il avait excité les Lyonnais à la révolte, il parvint à se soustraire au supplice; et après le 9 thermidor fut employé à la manufacture d'armes de Saint-Etienne. A la création de l'école des mines, qu'il enrichit de sa précieuse collection, il en fut nommé bibliothécaire. Vers la fin de ses jours, il se retira près de Lyon à Saint-Vallier, où il mourut, le 15 août 1815, âgé de 75 ans. Modeste, studieux, sans ambition, Patrin était chéri de tous ceux qui le connaissaient. Il était correspondant de

l'institut, de l'académie de Pétersbourg, et de la société d'agriculture de Paris. Outre un grand nombre d'articles dans le *journal de physique*, les *Annales des mines*, etc., on a de lui : *Relation d'un voyage aux monts d'Altaïe en Sibérie*, fait en 1781, Pétersbourg, 1785, in-8, de 40 pages. Pallas l'a inséré dans ses *Nouveaux essais sur le Nord; Histoire naturelle des minéraux*, Paris, 1801, 5 vol. in-18, avec 40 pl. Cet ouvrage contient un grand nombre de faits entièrement neufs; *Notes sur les Lettres à Sophie*, par Aimé-Martin, (voy. MARTIN-AIMÉ). Une *Notice* sur Patrin a été publiée par M. Villermé, dans les *Annales encyclopédiques*, ann. 1818. IV, 58-71.

PATRIX (Pierre), né à Caen en 1585, d'un conseiller au bailliage, fut élevé par son père dans l'étude des lois. Le barreau ne lui inspirant que de l'ennui, il se livra à son goût pour la poésie. Parvenu à l'âge de 48 ans, il entra chez Gaston d'Orléans. Patrix suivit constamment ce prince dans la bonne et la mauvaise fortune; et après sa mort, il fut attaché avec autant de fidélité à Marguerite de Lorraine, sa veuve. Il fit les délices de cette cour, par son esprit, par son enjouement, par sa conversation agréable et facile. La grâce ayant touché son cœur, il supprima, autant qu'il put, les poésies licencieuses de sa jeunesse. Il mourut à Paris en 1671, avec de grands sentiments de religion et de repentir. On a de lui : un recueil de vers intitulé : *la Miséricorde de Dieu sur un pécheur pénitent*, Blois, 1660; *Plaintes des consonnes qui n'ont pas l'honneur d'entrer dans le nom de Neuf-germain*, dans les *OEuvres* de Voiture; *Poésies diverses*, dans le recueil de Barbin. La plupart sont très-faibles, à quelques endroits près, qui sont remarquables par un tour facile et original.

PATRIZI ou PATRIZIO (François), en latin *Patricius*, évêque de Gaëte, dans la Terre de Labour, né à Sienne, mort en 1494, fut enveloppé dans une sédition arrivée dans sa ville épiscopale en 1457, et le bruit courut qu'il avait été condamné à perdre la tête, mais c'était une fausseté. On a de lui plusieurs ouvrages de morale, de politique et de poésie, qui ont leur mérite. Les principaux sont : des *Dialogues* en italien au nombre de dix *sur la manière d'écrire et d'étudier l'histoire*, Venise, 1560, in-4. C'est son meilleur ouvrage; *De regno et regis institutione*, 1551, in-fol.; *De institutione reipublicæ*, 1519, in-fol. Ces deux dernières productions ont été traduites en français, la 1^{re} par Jean de Ferey, Paris, 1577, in-8; la 2^e, par un anonyme *ibid.*, 1550, in-fol. La Mouchetière en a fait une nouvelle version, Paris, 1610, in-8; *Del vero reggimento; Discorsi; Poemata de antiquitate Sinarum*.

PATRIZI ou PATRIZIO (François), de Cherso en Istrie, et selon quelques-uns de Clissa, dans la Dalmatie, où il naquit en 1529. Il enseigna la philosophie à Ferrare, à Rome et à Padoue, avec une réputation extraordinaire, et fut ennemi déclaré des sentiments péripatéticiens. Il mourut à Rome en 1597, à 68 ans. On a de lui : une *Edition* des livres attribués à Mercure Trismégiste; une *Poétique* en italien, Ferrare, 1556, in-4, divisée en deux décades, qui est une preuve que l'auteur avait bien

lu les anciens; *Paralleli militari*, Rome, 1594, in-fol. C'est un parallèle de l'art militaire ancien avec le moderne. Joseph Scaliger dit que Patrizio est le seul qui ait expliqué les difficultés de ce sujet important. Ceux qui sont venus après lui n'ont fait que le copier. C'est le plus rare et le plus utile des écrits de cet auteur : *Della nuova geometria libri XV*, Ferrare, 1587, in-4; et *Procli elementa theologica et physica latine reddita*, Ferrare, 1585, in-4.

PATROCLE, fils de Ménétiüs et de Sténéleë, fut élevé par Chiron avec Achille, et devint célèbre par l'étroite amitié qu'il lia avec ce héros. Il fut l'un des princes grecs qui allèrent au siège de Troie; et voyant qu'Achille, qui s'était brouillé avec Agamemnon, ne voulait plus combattre en faveur des Grecs, après avoir tenté vainement de le fléchir, il se couvrit des armes de son ami, pour inspirer, au moins par ses dehors, de la terreur aux Troyens; cet artifice ranima la valeur des Grecs consternés. Patrocle fit fuir devant lui les Troyens, qui le prenaient pour Achille, et vainquit Sarpédon dans un combat singulier; mais ayant été reconnu, il fut enfin vaincu lui-même et tué par Hector. Achille devint furieux à la nouvelle de sa mort, et s'en vengea par la mort d'Hector, dont par trois fois il traîna inhumainement le cadavre autour des murs de Troie.

PATRONA-KHALIL, Albanais de nation, d'abord soldat de marine (levanti), sur la galère la *Patrona*, d'où il prit son nom, était âgé de 45 ans, lorsqu'il excita la fameuse révolte de Constantinople en 1750. Après avoir servi sur mer et sur terre, et commis plusieurs assassinats, il fut fait janissaire de la garde du grand-seigneur. Les Perses, étant en guerre avec les Turcs, firent couper le nez à 500 janissaires qui tombèrent entre leurs mains, et les renvoyèrent par mer en Turquie. Le grand-visir, ne voulant pas que Constantinople fût témoin de cet horrible spectacle, fit noyer ces infortunés. Patrona résolut de tirer vengeance de cet outrage; il excita une rébellion (dont le prétexte fut l'établissement d'un impôt), dans laquelle entrèrent tous les janissaires. Il fit fermer les boutiques de Constantinople, et eut la hardiesse d'envoyer un détachement au sérail, et de faire demander qu'on lui livrât le grand-visir Ibrahim, le gouverneur de Constantinople et le chef des janissaires. Le sultan étonné assembla le divan, et, après plusieurs délibérations, il fit étrangler les trois personnes qu'on lui demandait, et envoya leurs corps aux rebelles. Ceux-ci, surpris et irrités, se plaignirent de ce qu'on leur avait envoyé morts ceux qu'ils voulaient avoir en vie, et sous ce prétexte ils déposèrent le sultan. Ils mirent sur le trône Mahmoud, son neveu, âgé de 55 ans, dont le père avait été déposé 25 ans auparavant, et qui abolit l'impôt, cause ou prétexte de la révolte. Patrona resta tranquille quelque temps; mais, ennuyé de son oisiveté, il forma de nouveaux complots: il distribua des places, il se nomma capitán-pacha ou amiral, et eut la hardiesse de se saisir de l'arsenal. Le grand-seigneur, ne pouvant se débarrasser de lui, le fit appeler dans la salle d'audience, où il fut massacré avec ceux qui l'accompagnaient.

PATRU (Olivier), avocat célèbre, naquit à Paris en 1604. Après avoir fait un voyage à Rome, il suivit le barreau, et cultiva avec succès le talent qu'il avait pour bien parler et bien écrire. Sa réputation et la protection du cardinal de Richelieu lui obtinrent une place à l'académie française, où il fut reçu en 1640. Il fit à sa réception un *Remerciement* qui plut tellement aux académiciens, qu'ils ordonnèrent qu'à l'avenir tous ceux qui seraient reçus feraient un discours pour remercier cette compagnie. L'auteur était lié avec la plupart des membres de ce corps. Vangelas le consultait comme un oracle, sur toutes les difficultés de la langue. Cet auteur avoue dans ses *Remarques* qu'il lui doit beaucoup. Patru jugeait sainement des choses de goût, et mérita le surnom de *Quintilien français*. Despréaux, Racine et les autres beaux esprits de son temps lui lisaient leurs ouvrages, et s'en trouvaient bien. Il vécut quelque temps avec la réputation d'un faux et irrégulier philosophe. Bossuet, étant allé le voir dans sa dernière maladie, lui dit : « On vous » a regardé jusqu'ici, monsieur, comme un esprit » fort; songez à détromper le public par des discours sincères et religieux. » Il se rendit à cet avis salutaire, et mourut en bon chrétien, à Paris en 1681, dans sa 77^e année, après avoir reçu une visite de la part de Colbert, qui lui envoya une gratification de 500 écus. Il avait toujours vécu dans l'indigence. On a de lui des *Plaidoyers*, et d'autres ouvrages, dont les meilleures éditions sont celles de 1714, in-4, et de 1752, en 2 vol. in-4. On y trouve des *Lettres* et les *Vies* de quelques-uns de ses amis. La plupart de ces ouvrages sont très-faibles, et n'ont plus la réputation qu'ils ont eue autrefois. « Patru, correct et froid, dit Lacretelle, retrancha » les défauts qui défiguraient l'éloquence judiciaire; » mais il n'en connut ni le caractère, ni les ressources, ni les effets. »

* PATTE (Pierre), architecte, né à Paris en 1725, fut d'abord associé aux collaborateurs de l'*Encyclopédie*, pour la direction des dessins et gravures, et s'étant brouillé avec les chefs de cette entreprise, cessa d'y coopérer. Comme il aimait la vie retirée et l'étude, il a plus écrit sur son art qu'il n'a exécuté: sa critique des plans de Soufflot pour l'église de Sainte-Geneviève a été justifiée par l'événement. Ses principaux ouvrages sont : *Discours sur l'utilité de l'architecture*, 1754, in-8; *Monuments érigés à la gloire de Louis XV*, etc., 1765, in-fol.; *Mémoires sur les objets les plus importants de l'architecture*, 1769, in-4, fig.; *Traité de la construction des bâtiments*, 1777, 5 vol. in-8, formant la continuation du *Cours d'architecture de Blondel* (voy. ce nom, II, 549); *Essai sur l'architecture théâtrale*, 1782, in-8, etc. Patte est mort à Mantes, le 19 août 1814. Il est l'éditeur des *Oeuvres d'architecture*, de Boffrand (voy. ce nom), 1755, in-fol. et des *Mémoires* de Ch. Perrault, 1759, in-12.

PATTEN (Thomas), théologien anglican, qui vivait dans le xvi^e siècle, se rendit célèbre par divers ouvrages savants en faveur de la religion, et qui prouvent qu'il avait bien étudié les saintes Ecritures. Parmi un grand nombre, les suivants méritent une attention particulière : *Apologie chré-*

tienne, in-8, discours fait pour la chaire ; *Apologie chrétienne de saint Pierre*, faisant aussi la matière d'un sermon qui fut prêché, publié avec des notes et une réponse aux objections du père Ralph Heathcote, aussi docteur anglican, mort en 1693 ; *La suffisance des preuves données de l'évidence de l'Evangile*, soutenue contre la réplique du P. Ralph Heathcote, in-8 ; *L'Opposition entre l'Evangile de J.-C. et ce qu'on appelle la religion naturelle*, sermon ; *Défense du roi David*, dont le caractère est mal exposé dans quelques écrits modernes. Patten mourut en 1690.

* PATUZZI (Jean-Vincent), dominicain, né à Conégliono, le 19 juillet 1700, prit l'habit en 1717, dans la congrégation du B. Salomoni, et fut chargé par ses supérieurs de professer la philosophie et ensuite la théologie à Venise. Il composa un grand nombre d'ouvrages dont quelques-uns ont paru sous le nom d'Eusebio Eraniste, et d'autres sous celui d'Adelfo Dositeo, deux masques qu'il prend quelquefois. Il mourut à Vicence, le 26 juin 1769. On a de lui : *Vita della V. serva di Dio Rosa Fialetti, del terzo ordine di san Domenico, con l'aggiunta di alcune sue lettere, canzoni ed altre spirituali operette*, Venise, 1740, in-4 ; *Difesa della dottrina del angelico dottor S. Tomaso sopra l'articolo cinque della Q. 154, 2^e*, Lucques, 1746, in-4, sans nom d'auteur. Ce livre est dirigé contre les partisans du P. Bensi, jésuite. (Voy. BENS.) *De futuro impiorum statu libri tres*, Vérone, 1748, in-4 ; 2^e éd., Venise, 1764 ; *Lettere teologico-morali di Eusebio Eraniste, etc., in difesa della storia del probabilismo del P. Daniello Concina*, Trente, (Venise), 1752, in-8. L'ouvrage eut trois éditions dans la même année ; *Lettere teologico-morali in continuazione della difesa dell'istoria del probabilismo*, 1755, 2 vol. in-8 ; *Lettere teologico-morali in continuazione della difesa, etc.*, 1754, 2 vol. in-8 ; (Voy. MADERNO) ; *Osservazioni sopra varj punti d'istoria letteraria, esposte in alcune lettere al P. Fr. Ant. Zaccaria, con due appendici, etc.*, Venise, 1756, 2^e éd., 1760, 2 vol. in-8 ; une édit. du traité *De re sacramentaria*, du P. Drouin (voy. ce nom), avec des additions et des notes, Venise, 1756, 2 vol. in-fol. ; *Lettera enciclica del Benedetto XIV, diretta al' assemblea generale del clero gallicano, illustrata e difesa*, Lugano, 1758, in-8 ; 2^e éd., Venise, 1759, insérée dans la *Raccolta selta delle cose di Portogallo, rapporto a' gesuiti*, Lugano, 1759 ; *con aggiunte e monumenti*, Venise, 1761, traduite en français, Utrecht, 1760, in-12 ; *Trattato della regola prossima delle azioni umane, etc.*, Venise, 1758, trad. en latin, Venise, 1761 ; *Breve istruzione sopra la regola prossima*, Venise, 1759, avec des augment., Naples et Milan, et trad. en latin, dans la *Théologie morale* de Gasparo Vattolo, Venise, 3 vol. in-4 ; *De indulgentiis et requisitis præsertim ad eas recipiendas dispositionibus*, Rome, 1760, in-16. Ce traité, publié sous le nom supposé de Nicolo Giunchi de' Raspanini, reparut la même année sous celui de l'auteur ; *Esposizioni sulla dottrina cristiana*, Venise, 1761. C'est une trad. de l'ouvrage de Mesenguy, mais tellement corrigé et changé, qu'on peut le regarder comme une œuvre nouvelle, à l'abri des censures de Rome ; *Lettere ad un mi-*

nistro di stato sopra le morali dottrine de' moderni casuisti, Venise, 1761, 2 vol. in-8 ; 2^e édition, augment., 1765, sous le nom d'Eusebio Eraniste ; *Lettere apologetiche, ovvero Difesa della dottrina di san Tomaso, contro le calunnie de' suoi accusatori sulla materia del tirannicidio*, Venise, 1765, in-8, sous le nom d'Eusebio Eraniste ; *De sede inferni in terris quaerenda dissertatio ad complementum operis de futuro impiorum statu*, 1765, in-4 ; *La causa del probabilismo richiamata all' esema da M. Liguori e convinta novellamente di falsità*, Ferrare, 1764, in-8 ; *Osservazioni teologiche sopra l'apologia di M. D. Alf. di Liguori, contro il libro intitolato : La causa del probabilismo*, Venise, in-8, sous le nom d'Adelfo Dositeo (Voy. LIGUORI) ; *Ethica christiana, sive theologia moralis, ex sanctæ Scripturæ fontibus derivata et sancti Thomæ Aquinatis doctrina illustrata*, Bassano, 1760, 7 vol. in-4 ; cet ouvrage fut achevé par le père Pierre Fantini, qui lefit précéder d'une *Vie* de l'auteur et du catalogue de ses ouvrages. L'Europe littéraire, juin 1769, contient l'Eloge du P. Patuzzi. On ne peut trop le louer d'avoir poursuivi, sans leur donner de répit, les défenseurs de la morale relâchée. Cependant des personnes qui la condamnent assurément pensent qu'il a quelquefois confondu avec elle une sage condescendance, des ménagements que dictent la prudence et la charité, des tempéraments que demandent quelquefois l'amour du prochain et les intérêts du salut des pénitents. L'Evangile est une loi de miséricorde aussi bien que de justice ; et l'on s'étonne de voir parmi ceux que le P. Patuzzi a combattus, le vénérable Liguori, homme consommé dans la connaissance des voies spirituelles, instruit, en un mot, par une longue expérience, des moyens les plus propres à faire rentrer le pécheur en lui-même, et à le ramener à la pratique des devoirs religieux.

* PAUCTON (Alexis-Jean-Pierre), mathématicien, né en 1756, à la Baroche-Gondoin, dans le Maine, étudia les mathématiques et le pilotage à Nantes, et vint à Paris, où il se fit instituteur. S'étant fait connaître par quelques travaux scientifiques, il obtint une place au bureau du cadastre, et fut nommé correspondant de l'institut. Il mourut à Paris le 15 juin 1798. On a de lui : *Théorie de la vis d'Archimède*, 1768, in-12 ; *Métrologie ou Traité des mesures, poids et monnaies des peuples anciens et modernes*, Paris, 1780, in-4. Malgré la quantité d'ouvrages qu'ont fait naître l'introduction du système métrique, celui de Paucton n'a rien perdu de son utilité. *Théorie des lois de la nature*, ou la science des causes et des effets ; suivi d'une *Dissertation sur les Pyramides d'Egypte*, 1780, in-8, ouvrage dans lequel Montucla (voy. ce nom), chargé de l'examiner en qualité de censeur, ne vit qu'un galimatias algébrique, et dont la clarté, par conséquent, ne paraît pas être le principal mérite. Il a laissé parmi ses manuscrits une traduction des Hymnes d'Orphée, un traité de Gnomonique, et une théorie du Ptérophore, et d'un *Char volant*, dont il avait exposé les premières idées dans la *Théorie de la vis d'Archimède*, etc.

PAUL (saint), nommé auparavant Saul, de la

tribu de Benjamin, était né à Tarse, ville de Cilicie, et en cette qualité était citoyen romain. Son père, pharisien, l'envoya à Jérusalem, où il fut élevé et instruit par Gamaliel dans la science de la loi. Il puisa dans la secte des pharisiens une haine violente contre le christianisme. Lorsqu'on lapidait saint Etienne, il coopéra à sa mort, en gardant les habillements des bourreaux qui lapidaient ce saint martyr. Il ne respirait que le sang et le carnage contre les disciples de J.-C. Il obtint des lettres du grand-prêtre des juifs, pour aller à Damas se saisir de tous les chrétiens, et les mener chargés de chaînes à Jérusalem; mais dans le chemin, il fut tout-à-coup frappé d'un éclat de lumière qui le renversa. Il entendit en même temps une voix qui lui dit : *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous?* — *Qui êtes-vous, Seigneur?* répondit-il. — *Je suis Jésus que vous persécutez.* Paul en tremblant s'écria : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Jésus lui dit de se lever et d'aller à Damas, où il lui ferait connaître ses volontés. Il fut baptisé à Damas par Ananie, et prêcha aussitôt l'Evangile avec zèle en Arabie, à Jérusalem, à Césarée et à Tarse, d'où saint Barnabé le mena à Antioche. Ils y instruisirent un si grand nombre de personnes, l'an 38 de J.-C., que ce fut alors que le nom de *Chrétiens* fut donné pour la première fois aux disciples de J.-C. De là il fut envoyé à Jérusalem, pour y porter les aumônes des chrétiens d'Antioche. Saint Barnabé l'accompagna dans ce voyage. Après avoir rempli leur commission, il revinrent à Antioche. Ils allèrent ensuite dans l'île de Chypre, l'an 45, puis à Paphos, où ils convertirent le proconsul Sergius Paulus (*voy. ce nom*). On croit que ce fut du nom de ce magistrat que l'apôtre des gentils prit le nom de *Paul*, pour lequel il changea son nom primitif de *Saul*. De l'île de Chypre ils passèrent à Antioche de Pisidie, et d'Antioche à Icone. Ils convertirent plusieurs juifs et gentils; mais ayant encore couru risque d'être lapidés par les juifs incrédules, ils allèrent à Lystres. Ce fut là que l'apôtre guérit un homme perclus dès sa naissance, nommé *Enée*. Ce miracle les fit prendre pour des dieux : le peuple voulait leur sacrifier. Ils avaient bien de la peine à réprimer les mouvements de leur idolâtre reconnaissance, lorsque quelques juifs, venus d'Icone et d'Antioche de Pisidie, changèrent les dispositions de la populace, qui se jeta sur Paul, l'accabla de pierres, et l'ayant traîné hors de la ville, l'y laissa pour mort. Il revint néanmoins dans la ville, d'où il sortit le lendemain pour aller à Derbe avec Barnabé. Ils repassèrent par Lystres, Icone, Antioche de Pisidie, vinrent en Pamphylie, et ayant annoncé la parole de Dieu à Perge, ils passèrent à Attalie, où ils s'embarquèrent pour Antioche de Syrie, d'où ils étaient partis l'année précédente. Les fidèles de cette ville les députèrent à Jérusalem vers les apôtres, pour les consulter sur l'observation des cérémonies légales. Les apôtres, s'étant assemblés pour en délibérer, arrêtaient, de l'avis de Pierre, qui parla le premier dans cette sainte assemblée, regardée comme le premier concile des chrétiens, et dont le discours fut fortement appuyé par saint Jacques, Act. 15, que l'on n'imposerait point aux

gentils le joug de la loi, mais qu'on les obligerait seulement à s'abstenir de viandes sacrifiées aux idoles, de chairs étouffées et de sang, qui étaient en abomination chez les juifs, dont ne ne devait pas aliéner les esprits; et de la fornication, regardée par les païens comme une chose licite. Paul et Barnabé revinrent avec cette décision, dont ils firent part à l'église d'Antioche. Paul ayant proposé à Barnabé de parcourir ensemble les villes où ils avaient prêché l'Evangile, ils se séparèrent à l'occasion de Marc, que Barnabé voulait emmener avec eux. Paul prit Syllas avec lui, et parcourut la Syrie, la Cilicie, la Lycaonie, la Phrygie, la Galatie, la Macédoine, etc. Il convertit à Athènes Denys l'Aréopagite, à la suite d'un discours inimitable, prononcé devant l'aréopage étonné et stupéfait. Jamais on ne parla plus magnifiquement de la Divinité. Etant retourné à Jérusalem, l'an 58 de J.-C., il fut arrêté par le tribun Lysias, et conduit à Félix, gouverneur de la Judée, qui le retint pendant deux ans prisonnier à Césarée. Festus, son successeur, ayant fait paraître Paul devant son tribunal, et ne le trouvant coupable d'aucun crime, lui proposa d'aller à Jérusalem pour y être jugé. Mais Paul, averti que les Juifs voulaient le tuer en chemin, en appela à César, et il fut arrêté qu'on l'enverrait à Rome. Quelques jours après il parut devant Agrippa et la reine son épouse, qu'il convainquit de son innocence. Il partit pour Rome, et aborda dans l'île de Malte (*voy. Malte et Méléda dans le Dict. géograph.*), dont les habitants le reçurent humainement. L'apôtre passa trois mois dans cette île; il guérit le père de Publius, le premier du lieu, et fit plusieurs autres miracles (*voy. CIANTAR-PALEOLOGUE*). Arrivé à Rome, il eut permission de demeurer où il voudrait avec le soldat qui le gardait. Il passa deux ans entiers à Rome, occupé à prêcher le royaume de Dieu et la religion de J.-C., sans que personne l'en empêchât. Il convertit plusieurs personnes, jusque dans la cour même de l'empereur. Enfin, après deux ans de captivité, il fut mis en liberté, sans que l'on sache comment il fut déchargé de l'accusation que les juifs avaient intentée contre lui. Il parcourut alors l'Italie, d'où il écrivit l'Épître aux Hébreux. Il repassa en Asie, alla à Ephèse, où il laissa Timothée, puis en Crète, où il établit Tite. Il fit ensuite quelque séjour à Nicopole, revint en Troade, passa par Ephèse, puis par Milet, et enfin il se transporta à Rome où il fut de nouveau mis en prison. Ce grand apôtre consumma son martyre le 29 juin de l'an 66 de J.-C. Il eut la tête tranchée par l'ordre de Néron, au lieu nommé les *Eaux salviennes*, et fut enterré sur le chemin d'Ostie. On a bâti depuis sur son tombeau une magnifique église, qui, détruite par un incendie en 1825, a été rétablie avec le secours des fidèles du monde chrétien. Nous avons de saint Paul 14 *Épîtres* qui portent son nom. A l'exception de l'Épître aux Hébreux, elles ne sont pas rangées dans le nouveau Testament selon l'ordre des temps : on a eu égard à la dignité de ceux à qui elles sont écrites, et à l'importance des matières dont elles traitent. Ces épîtres sont : l'*Épître aux Romains*, écrite de Corinthe, vers l'an 57

de J.-C.; la 1^{re} et la 2^e *Épître aux Corinthiens*, écrites d'Ephèse, vers l'an 57; l'*Épître aux Galates*, écrite à la fin de l'an 56; l'*Épître aux Ephésiens*, écrite de Rome pendant sa prison; l'*Épître aux Philippiens*, écrite vers l'an 62; l'*Épître aux Colossiens*, la même année; la 1^{re} *Épître aux Thessaloniens*, qui est la plus ancienne, fut écrite l'an 52; la 2^e *Épître* aux mêmes écrite quelque temps après; la 1^{re} à *Timothée*, l'an 58; la 2^e au même, écrite de Rome pendant sa prison; celle à *Tite*, l'an 65; l'*Épître à Philémon*, écrite de Rome l'an 61 (voy. ONÉSIME); l'*Épître aux Hébreux*. En tout 14 épîtres qui se trouvent dans toutes les éditions du nouveau Testament. On lui a attribué plusieurs ouvrages apocryphes, comme les prétendues Lettres à Sénèque; une aux Laodicéens; les Actes de sainte Thècle, dont un prêtre d'Asie fut convaincu d'être le fabricant; une *Apocalypse* et un *Évangile*, condamnés dans le concile de Rome sous Gélase. Ce qui nous reste des écrits de ce saint apôtre suffit pour le faire considérer comme un prodige de grâce et de sainteté. On y sent une véhémence, une force pour persuader et pour convaincre, que la fiction ne saurait jamais avoir. Il n'est pas possible à un esprit vrai de se soustraire à l'impression que cette lecture a faite sur tant de grands hommes. La sincérité, la candeur de cet illustre apôtre de J.-C., la persuasion intime qui l'animait lui-même, sa grande âme, victorieuse de tant de périls, de tant de persécutions, y paraissent dans le plus beau jour. On croit l'y voir, l'y entendre encore; rien n'est plus animé, plus vivant; et on peut lui appliquer ce qu'un ancien a dit d'un autre homme célèbre du même nom :

Et Pauli stare ingentem miraberis umbram.

Saint Jean Chrysostome, un des plus beaux génies et des esprits les plus solides de l'Orient, a montré dans plusieurs excellents discours, de quelle autorité était le témoignage d'un homme tel que Paul. Il désirait voir la ville de Rome, précisément pour y révéler la cendre de ce grand apôtre. (*Exhort. moral.* serm. 52. — *Novem homil. in Paulum*, Oper. tom. 1, p. 1038). Bossuet disait que si toutes les preuves du christianisme disparaissaient, les Épîtres de saint Paul l'y tiendraient constamment attaché. (Voy. saint DENYS d'ALEXANDRIE.) La conversion de ce grand homme, telle qu'il la rapporte lui-même dans les Actes des Apôtres et dans ses Épîtres, a ramené au christianisme un célèbre déiste anglais. (Voy. la fin de l'article LITTLETON Thomas.) Le roi Agrippa ne put en entendre le récit sans se sentir porté à professer la religion de J.-C. (Act. 26.) Le gouverneur Félix en fut ému jusqu'au fond de l'âme, et refusa d'écouter davantage un prisonnier si propre à persuader des vérités terribles aux hommes du siècle. (Act. 24.) Les premiers fidèles sentaient parfaitement la force de l'argument tiré de la conversion de Paul, et bénissaient Dieu de l'avoir fait servir à la gloire de la foi. (Gal. 1.) Les plus grands ennemis du christianisme ont toujours été embarrassés de l'impression qui résulte inévitablement de l'histoire des écrits de ce grand homme. Fréret, qui a fait tant d'inutiles efforts

pour répandre des nuages sur les livres des saints, n'a point osé toucher aux Épîtres de saint Paul. D'autres ont substitué des sarcasmes et des injures personnelles aux raisons qui leur manquaient. Le prétendu Bolyngbroke rejette tout ce qu'écrit Paul, *parce que, dit-il, il était chauve et petit*. Boulanger décide l'affaire en disant que c'est un *enthousiaste forcené*. Saint Paul s'est attiré, sans doute, ces politesses philosophiques, par le peu d'égards qu'il a eu pour les philosophes. On peut croire qu'ils étaient alors à peu près tels qu'ils sont aujourd'hui. (Voy. LUCIEN.) Paul les regardait comme des hommes vains, bouffis d'orgueil jusqu'au délire : *Dicentes se esse sapientes stulti facti sunt* (Rom. 1); comme des hommes sans mœurs, et abominables dans toute la rigueur du terme. (*Ibid.*) Il avertissait les chrétiens de se défier de leurs pompeuses leçons et de leur suffisance dogmatisante : *Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam*. (Coloss. 2.) Il les réfutait vivement, dès qu'il en avait l'occasion : *Quidam autem epicurei et stoici philosophi disserabant cum eo*. (Act. 17.) On comprend sans peine combien ses principes, ses sentiments et sa conduite lui donnaient d'avantage sur tous ces vieux pédagogues qui semonnaient froidement et commodément le genre humain par des sentences de parade et de morgue, ou le corrompaient par des maximes de vice. Qui d'eux eût osé se vanter d'avoir le zèle, l'activité, la patience, la persévérance de Paul, et surtout sa parfaite indifférence pour la gloire et le mépris, pour la calomnie et le respect, pour le nom de séducteur et celui d'homme vrai, pour l'obscurité et la réputation? *Per gloriam et ignobilitatem, per infamiam et bonam famam, ut seductores et veraces, sicut qui ignoti et cogniti* (II. Cor., c. 6, v. 8.) Non, la sublime disposition d'âme qui met tout cela de niveau ne leur était pas connue; ils n'en soupçonnaient pas même la possibilité, elle eût anéanti leur fastueuse sagesse, s'ils avaient pu en goûter un moment la divine impression. Guill. Paley (voy. ce nom) a publié : *La vérité de l'histoire de St. Paul*, telle qu'elle est rapportée dans l'Écriture, prouvée par la comparaison des épîtres qui portent son nom, avec les actes des Apôtres et avec les épîtres entre elles, trad. de l'anglais par Levade, 1821, in-8, ouvrage très-estimé.

PAUL (Saint), premier ermite, naquit dans la Thébaïde, de parents riches, vers l'an 229. Il perdit son père et sa mère dès l'âge de 15 ans, et se trouva maître d'un bien considérable. Il en fit deux emplois également utiles : il soulagea les pauvres, et se fit instruire dans les sciences. Le feu de la persécution s'étant allumé sous Déce, en 250, il se retira dans une maison de campagne. Son beau-frère, avide de son bien, ayant voulu le dénoncer pour en jouir plutôt, Paul s'enfonga dans les déserts de la Thébaïde. Une caverne, habitée autrefois par de faux monnayeurs, lui servit de retraite. Cette solitude, à laquelle il s'était d'abord condamné par nécessité, ne tarda pas à lui plaire. Il y passa le reste de sa vie, inconnu aux hommes, et ne vivant que des fruits d'un palmier dont les feuilles servaient à le couvrir. Dieu le fit connaître à saint

Antoine, quelque temps avant sa mort. Cet anachorète alla le chercher, et vint jusqu'à la grotte de Paul, qu'il eut le bonheur d'entretenir. Le saint solitaire lui apprit qu'il touchait à son dernier moment, et lui demanda le manteau de saint Athanasie. Antoine alla le chercher; mais au retour il ne trouva que le cadavre de Paul. Ce saint expira en 542, à 115 ans, après avoir donné naissance à la vie érémitique. On dit qu'après qu'il se fut nourri des dattes d'un palmier jusqu'à l'âge de 55 ans, un corbeau lui apporta tous les jours du pain miraculeusement, et qu'après sa mort deux lions firent la fosse dans laquelle saint Antoine l'enterra. Quelques savants révoquent ces faits en doute; mais il paraît que l'histoire que saint Jérôme, si voisin de ce temps, en a écrite avec tant d'intérêt et d'élégance, suffit pour leur assurer le suffrage des critiques sages. Des moralistes ont trouvé de la difficulté à concilier la sainteté de Paul, avec une solitude qui le privait de la fréquentation des saints mystères et de tous les secours que présente l'Eglise, en même temps qu'elle prescrit des devoirs. Mais, sans s'arrêter à ces temps de persécution où la fuite pouvait paraître le plus sûr moyen de salut, il est reconnu que dans les règles les plus générales comme les plus respectables, la Providence a mis ses exceptions; qu'elle peut déroger et déroge en effet à ses propres lois. (Voy. JEAN DE LA CROIX, RUSBROCH, TAULERE.) *Quis anachoretarum*, dit un ascétique, *si receptas leges ac regulas respiciis, saluus esse sine sacramentis, sine ullo salutis adminiculo potuit, sine ulla ecclesiasticarum legum observantia? Et accepti tamen Deo erant et miraculis fulgere; Paulus præsertim, quia prima ætate ab omni humano consortio ad mortem usque et Antonii adventum alienus vixit. Quenam ad hæc responsio, nisi DOMINUS EST FILIUS HOMINIS ETIAM SABBATHI?* (Matth., 12.) C'est souvent par ces exceptions mêmes et ces routes insolites tracées à la sainteté, que la Providence atteint son but d'une manière particulièrement efficace. (Voy. PATRICE, SIMÉON STYLITE.) L'Eglise célèbre sa fête le 13 janvier.

PAUL I^{er} (saint), succéda au pape Etienne II, son frère, en 757. Il donna avis de son élection à Pepin, lui promettant amitié et fidélité jusqu'à l'effusion de son sang. Ce prince lui prêta des secours pour le défendre contre les vexations de Didier, roi des Lombards. Paul fonda diverses églises, et après avoir gouverné avec sagesse et avec prudence, il mourut en 767. On a de lui 22 *Lettres* dans le Recueil de Gretser.

PAUL II (Pierre-Barbo), noble Vénitien, neveu du pape Eugène IV, qui l'honora du chapeau de cardinal en 1440, monta sur la chaire de Saint-Pierre après Pie II, en 1464. On fit jurer au nouveau pape d'observer plusieurs lois que les cardinaux avaient faites dans le conclave. Elles regardaient la continuation de la guerre contre les Turcs, le rétablissement de l'ancienne discipline de la cour romaine, la convocation d'un concile général dans huit ans, et la fixation du nombre des cardinaux à 44. De tous ces articles, Paul n'exécuta que celui qui regardait la guerre contre les infidèles. Cependant, pour se concilier les cardinaux, il leur ac-

corda le privilège de porter l'habit de pourpre, le bonnet de soie rouge et une mitre de soie semblable à celle que les souverains pontifes avaient seuls droit de porter. Il excommunia Podiebrad, roi de Bohême, qui persécutait ouvertement les catholiques de ses états. Cet anathème fut suivi d'une croisade qu'il fit prêcher contre ce prince; mais elle ne produisit aucun effet remarquable. Les seigneurs d'Italie, divisés entre eux, exerçaient des vexations horribles: Paul II travailla à les réunir, et eut le bonheur de réussir. Ce pontife mourut en 1471, à 54 ans, d'un excès de melon. On a de lui des *Lettres* et des *Ordonnances*, et on lui attribue un *Traité des règles de la chancellerie*. Un cordelier, professeur à Bonn, a fabriqué sous le nom de ce pontife une *Bulle* inepte et contradictoire, pour faire de l'archevêque de Cologne une espèce de pape en Allemagne: l'imposture fut alors découverte par la maladresse de l'imposteur. (Voy. le *Journ. hist. et litt.*, 1^{er} novembre 1770, pag. 548.) Paul réduisit le jubilé à 25 ans, par une bulle du 19 avril 1470. Il n'aimait pas beaucoup les gens de lettres, qui effectivement ne manquent pas de causer des troubles quand ils sont en trop grand nombre et trop protégés, mais surtout lorsqu'ils sont impunément superficiels et vains. (Voy. FRÉDÉRIC GUILLAUME.) Il supprima le collège des abrégiateurs, composés des plus beaux esprits de Rome. Platine, l'un de ces abrégiateurs, ne le ménage pas; mais comme pour de bonnes raisons il avait été dépoillé de ses biens et mis deux fois en prison par ordre de ce pape, il ne faut pas toujours compter sur ce qu'il en dit. Stella, plus équitable, dit que ce fut un pontife juste, charitable envers les pauvres, particulièrement envers les cardinaux, les évêques, les princes et les nobles qui n'étaient pas favorisés de la fortune; qu'il les aidait de ses propres revenus, de même que les veuves et les malades. Il ajoute que son principal soin était que la ville de Rome fût toujours abondamment pourvue de vivres. Le cardinal Quirini a donné la *Vie* de Paul II, Rome, 1740, in-4, et l'a très-bien vengé des calomnies de Platine.

PAUL III (Alexandre FARNÈSE), Romain, évêque d'Ostie, et doyen du sacré collège, fut mis sur la chaire de saint Pierre d'une voix unanime, après Clément VII, le 15 octobre 1554. Le commencement de son pontificat fut marqué par l'indication d'un concile général à Mantoue, qu'il transféra ensuite à Trente où la première session se tint le 15 décembre 1545. Il fit avec l'empereur et les Vénitiens contre les Turcs une ligne qui échoua. Il engagea, en 1558, les rois François I^{er} et Charles-Quint à se trouver à Nice, où ils firent une trêve de 10 ans, qui fut bientôt rompue. Son zèle était ardent et s'étendait à tout. Il établit l'inquisition à Naples, approuva la société des jésuites, condamna l'*Intérêt* de Charles-Quint, et se conduisit avec autant de circonspection que de fermeté envers Henri VIII, roi d'Angleterre. Ceux qui attribuent le schisme de ce prince à la rigueur du pape ignorent les circonstances de cet événement, et ne réfléchissent pas qu'un homme auquel six femmes n'ont pas suffi n'était point disposé à se contenter d'une. Il est

certain d'ailleurs que le schisme était consommé avant Paul III. (Voy. CLÉMENT VII et HENRI VIII). Paul III avait eu, avant d'embrasser l'état ecclésiastique, une fille qui épousa Bosio Sforce, et un fils, nommé Pierre-Louis Farnèse, qu'il fit duc de Parme et de Plaisance. Ce fils ingrat répondit mal aux soins de son père; il gouverna en tyran. Ses sujets se révoltèrent et lui ôtèrent la vie. Le petit-fils de Paul III ne se comporta pas mieux que son père, et les chagrins qu'il fit naître dans le cœur du pontife le mirent, selon quelques-uns, au tombeau, en 1549, à 84 ans. Près d'expirer, il s'écria, pénétré de douleur d'avoir souillé son âme pour des ingrats : *Si mei non fuissent dominati, etc.* Paul III aimait les lettres et la poésie, et récompensait ceux qui les cultivaient. Il nous reste de ce pontife quelques *Lettres* de littérature à Sadolet et à Erasme. Il avait composé des *Remarques* sur plusieurs *Épîtres* de Cicéron.

PAUL IV (Jean-Pierre CARAFFA), doyen des cardinaux et archevêque de Théate, autrement Chieti, dans le royaume de Naples, obtint la tiare après Marcel II, en 1555, âgé de 80 ans. Il montra, dès le commencement de son pontificat, une vigueur qu'on n'attendait pas de son grand âge. Il menaça des foudres ecclésiastiques l'empereur Charles-Quint, qui ne s'opposait pas avec assez de zèle aux luthériens; et se ligua avec la France, pour faire la conquête du royaume de Naples sur la maison d'Autriche. Ferdinand ayant accepté l'empire sans consulter le saint Siège, Paul IV le trouva fort mauvais. Il renvoya l'ambassadeur de ce prince, qui, outré de ce procédé, ne se rendit point à Rome pour se faire couronner : exemple que tous ses successeurs ont imité. Il travailla beaucoup à la réformation des mœurs, obligea les ecclésiastiques à porter des habits conformes à leur état, condamna avec sévérité les livres impies, punit les blasphémateurs, défendit les lieux infâmes, et chassa même de Rome ses neveux et leurs familles, parce qu'ils abusaient de leur autorité contre les lois de la justice et de la religion. Il étendit l'autorité de l'inquisition comme un moyen nécessaire pour contenir les progrès de l'erreur, obligea les évêques à résider dans leurs diocèses, et les religieux à rentrer dans leurs monastères, et travailla avec zèle à rétablir la religion catholique en Angleterre, sous le règne de la reine Marie. On lui a reproché de ne pas avoir reçu favorablement l'envoyé d'Elizabeth, qui était venu lui annoncer l'avènement de cette princesse au trône; mais si l'on considère les dispositions de cette reine, surtout sa haine profonde et sanguinaire, quoique d'abord dissimulée, contre les catholiques, on est convaincu que par des ménagements quelconques le pape n'aurait rien gagné sur elle. Il fulmina, en 1559, une bulle terrible contre les hérétiques, par laquelle il déclare tous ceux qui faisaient profession publique d'hérésie déchus de leurs bénéfices, dignités, etc. Ce pontife érigea ensuite divers évêchés en archevêchés, et créa de nouveaux évêques pour être leurs suffragants. Enfin, après avoir gouverné l'Eglise dans des temps pénibles et difficiles, il mourut le 18 août 1559, à 84 ans. Il s'était rendu recommandable par

son zèle, sa charité et la régularité de sa vie; mais il n'en fut pas plus aimé : sa statue fut insultée par la populace, qui la brisa et en jeta la tête dans le Tibre. On a de lui divers écrits : *De symbolo*; *De emendanda Ecclesia*; la *Règle des théatins*, dont il fut l'instituteur avec saint Gaëtan, et qui tirèrent leur nom de son évêché de Théate.

PAUL V (Camille BORGÈSE), originaire de Sienne, né à Rome en 1552, fut d'abord clerc de la chambre, et ensuite nonce en Espagne sous Clément VIII, qui lui accorda le chapeau de cardinal. Il monta sur le trône pontifical en 1605, après Léon XI, et eut le déplaisir de voir s'élever un différend assez grave entre le saint Siège et la république de Venise. Le sénat avait défendu par deux décrets : 1° les nouvelles fondations de monastères, faites sans son concours; 2° l'aliénation des biens-fonds, soit ecclésiastiques, soit séculiers. Le premier décret fut donné en 1605, et le deuxième en 1605. Le sénat fit arrêter vers le même temps un chanoine et un abbé, accusés de divers crimes, et en attribua la connaissance à la justice séculière. C'en était plus qu'il n'en fallait pour offenser le pontife. Clément VIII avait cru devoir dissimuler; mais Paul V, qui venait de faire plier les Génois dans une pareille occasion, se flatta que les Vénitiens seraient aussi souples : il se trompa. Le sénat soutint qu'il ne tenait que de Dieu le pouvoir de faire des lois, sans distinguer la matière, ni les règles, ni les usages reçus dans les états chrétiens. Il refusa de révoquer ses décrets, et de remettre les ecclésiastiques prisonniers entre les mains du nonce, comme le pape le demandait. Paul V, irrité, excommunia le doge et le sénat, et met tout l'état en interdit, si on ne lui fait satisfaction dans les 24 jours. Le sénat ne fit que protester contre ce monitoire, et en défendit la publication dans toute l'étendue de ses états. Une foule d'écrits, lancés de part et d'autre, annonçaient l'animosité des deux partis. Les capucins, les théatins et les jésuites furent les seuls qui observèrent l'interdit. Le sénat les fit tous embarquer pour Rome, et les jésuites furent bannis à perpétuité. Cependant Paul V se préparait à soutenir les armes spirituelles par les temporelles. Il levait des troupes contre les Vénitiens : ceux-ci se préparaient à les repousser. Mais le pape, instruit par une lettre interceptée, que Fra-Paolo essayait, à la faveur de ce différend, d'introduire le calvinisme à Venise (voy. SARPI), s'adressa à M. d'Alincourt, ministre de France, et alors le bon Henri IV se donna pour médiateur. Ses ambassadeurs à Rome et à Venise entamèrent la négociation, et le cardinal de Joyeuse la termina en 1607. On convint que ce cardinal déclarerait à son entrée dans le sénat, que les censures étaient levées, ou qu'il les levait; et qu'en même temps le doge lui remettrait la révocation de la protestation. On accorda le rétablissement des religieux bannis, excepté celui des jésuites, qui furent rétablis plus tard. Enfin les Vénitiens promirent d'envoyer à Rome un ambassadeur extraordinaire, pour remercier le pape de leur avoir rendu ses bonnes grâces. Peu de temps après, parut le livre du jésuite Suarez, que le parlement de Paris condamna. Paul V réclama contre cet

arrêt, qui demeura suspendu après de longs débats. Lors de l'assemblée des états-généraux, en 1614, ce pontife voulut faire recevoir en France le concile de Trente, mais il ne put l'obtenir. Il réclama également contre le livre de Richer, docteur en Sorbonne, qui portait atteinte aux droits du saint Siège; l'ouvrage fut censuré, et le pontife s'apaisa. Sous son gouvernement les nestoriens-chaldéens se réunirent complètement à l'Eglise romaine. Paul V s'était occupé de terminer un autre différend, longtemps agité dans les congrégations de *Auxiliis*. Il fit dire aux disputants et aux consultants, que, les congrégations étant finies, il faisait défense aux parties belligérantes de se censurer mutuellement. Quelques auteurs ont avancé que Paul V avait dressé contre la doctrine de Molina une bulle à laquelle il n'a manqué que d'être promulguée; mais ce fait est demeuré jusqu'à présent sans autre preuve que le projet de cette bulle, qui se trouve à la fin de l'*Histoire des congrégations de Auxiliis*, du P. Serry, qui ne se fonde que sur des relations manuscrites de la congrégation de *Auxiliis*, des P. François Pegna et Thomas Lemos, auxquels, selon le décret d'Innocent X, du 25 avril 1654, il ne faut nullement ajouter foi. « Tout ce » qui put intéresser à ce sujet la sagesse du souverain pontife, dit l'abbé Bérault, ce fut de maintenir la concorde entre les écoles catholiques, et » de réprimer la témérité des docteurs, qui voulaient dévoiler des mystères sur lesquels l'apôtre, » élevé jusqu'au troisième ciel, ne savait que s'écrier : *O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu!* Il est de foi que l'homme fait le bien librement, et que la grâce lui est absolument nécessaire pour les œuvres du salut; que la grâce ne nuit point au libre arbitre, et que le libre arbitre n'ôte rien au pouvoir de la grâce : voilà deux vérités qu'il faut croire simplement, et qui font également la matière de notre foi. Mais on ne s'est pas tenu à la substance du mystère; on a voulu, pour ainsi dire, en faire l'analyse et en connaître le mode, ou la manière d'être. On a demandé comment, terme qui, en nos mystères, annonce presque toujours la témérité, on a demandé comment la grâce s'accordait avec le libre arbitre; comment le libre arbitre agissait sous la main de la grâce, et comment la grâce disposait de l'activité du libre arbitre; quelle part ils avaient encore chacun à l'accomplissement des préceptes et au mérite des bonnes œuvres. Objets sagement voilés à nos yeux, afin que nous attendions tout du ciel, et qu'en même temps nous fassions tout ce qui est en notre pouvoir, afin que notre salut s'opérât avec crainte et tremblement, et tout à la fois avec d'autant plus d'assurance, que nous mettrions moins de confiance dans nos faibles efforts. » (Voy. LEMOS, LESSIUS, MOLINA.) On pressa Paul V, non moins vainement, de faire un article de foi de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. Paul se contenta de défendre publiquement le contraire. Ce grand pontife mit le même discernement dans l'affaire de Galilée, ne condamna que le ton décisif avec lequel il soutenait une opinion incer-

taine en elle-même (voy. COPERNIC), et contraire à la lettre de l'Ecriture; il lui permit même de la soutenir comme un hypothèse astronomique; mais Galilée mit dans sa conduite un fanatisme de suffisance et d'orgueil, qui, aux yeux des sages, le rendit inexcusable. « Il exigea » (écrivit Guichardin, ambassadeur de Toscane, au grand-duc, dans une dépêche du 4 mars 1616), « que le pape et le » saint Office déclarassent le système de Copernic » fondé sur la Bible; il assiégea les antichambres » de la cour et des palais des cardinaux; il répanda » dit mémoires sur mémoires. Galilée, ajoute l'ambassadeur, fait plus de cas de son opinion que de » celle de ses amis. Après avoir persécuté et lassé » plusieurs cardinaux, il s'est jeté à la tête du cardinal Orsini. Celui-ci, sans trop de prudence, a » pressé vivement S. S. d'adhérer aux désirs de » Galilée. Le pape fatigué a rompu la conversation... Galilée met un extrême emportement en » tout ceci, et il n'a ni la force ni la sagesse de » le surmonter. Il pourra nous jeter tous dans de » grands embarras; je ne vois pas ce qu'il peut gagner ici par un plus long séjour. » (Voy. GALILÉE et URBAIN VIII.) Paul V s'appliqua à embellir Rome, et à y rassembler les plus beaux ouvrages de peinture et de sculpture. Cette ville lui doit ses plus belles fontaines, surtout celle qui fait jaillir l'eau d'un vase antique, tiré des Thermes de Vespasien; et celle qu'on appela l'*Acqua Paola*, ancien ouvrage d'Auguste, que Paul V rétablit. Il y fit conduire l'eau par un aqueduc de 55,000 pas, à l'exemple de Sixte-Quint. Il acheva le frontispice de Saint-Pierre et le magnifique palais de Monte-Cavallo. Il s'appliqua surtout à relever et à réparer les anciens monuments, et à les faire servir, autant que leur nature le comportait, à la gloire du christianisme, comme l'exprime élégamment l'inscription placée sur une colonne de porphyre, tirée du temple de la Paix, et portant une belle statue de la Vierge, à côté de l'église de Sainte-Marie-Majeure :

Impura falsi templi
Quondam numinis
Jubente musta perferebam Cæsare :
Nunc læta veri
Perferens Matrem Dei
Te, Paule, nullis obticebo sæculis.

Son pontificat fut honoré de plusieurs illustres ambassades. Un roi du Japon, celui de Congo, et quelques princes des Indes lui envoyèrent des ambassadeurs. Le pontife eut soin de leur donner des missionnaires, et de fonder des évêchés dans ces pays nouvellement conquis à la foi. Il témoigna la même affection aux Maronites et aux autres chrétiens orientaux. Il envoya des légats à divers princes orthodoxes, soit pour leur témoigner son estime, soit pour les confirmer dans leur zèle pour la religion, et termina sa carrière le 16 janvier 1621, à 69 ans, après avoir confirmé l'*Oratoire de France*, les *Ursulines*, l'ordre de la *Charité*, et quelques autres instituts. « Jamais pape, dit un historien » moderne, n'a plus approuvé d'ordres religieux » et de congrégations différentes, persuadé qu'il ne » peut y avoir trop d'asiles à la piété, et que comme » Dieu ne conduit pas tous les hommes par la

» même voie , il est à propos de leur ouvrir diffé-
 » rentes routes par où ils puissent aller à lui. »
 Paul V, ferme dans ses prétentions, grand dans
 ses vœux, mais pas toujours assez éclairé dans les
 moyens, brillait plus par sa piété et son attachement
 à ses devoirs que par sa politique. On a remarqué
 qu'il ne passa aucun jour de son pontificat sans
 célébrer la messe, malgré ses infirmités ordinaires,
 et l'embarras des affaires les plus épineuses.
 Il ordonna à tous les religieux d'avoir, dans leurs
 études, des professeurs pour le latin, le grec,
 l'hébreu et l'arabe; décret qui n'a eu qu'une
 exécution très-imparfait.

PAUL. Voy. EMILE, et SERGIUS.

PAUL de SAMOSATE, ainsi appelé parce qu'il était
 de la ville de Samosate sur l'Euphrate, fut nommé
 patriarche d'Antioche, l'an 260 de J.-C. Zénobie
 régnait alors en Syrie, et sa cour rassemblait tous
 les hommes célèbres par leurs talents et par leurs
 lumières. Elle y appela Paul de Samosate, admira
 son éloquence, et voulut s'entretenir avec lui sur
 les dogmes du christianisme. Cette princesse préférait
 la religion juive à toutes les autres, et ne pouvait
 se résoudre à confesser les mystères de la religion
 chrétienne. Pour affaiblir cette répugnance, Paul
 tâcha de réduire les mystères à des notions toutes
 naturelles. Il dit à Zénobie, que « les trois »
 « Personnes de la Trinité n'étaient point trois Dieux, »
 « mais trois attributs sous lesquels sa Divinité »
 « s'était manifestée aux hommes : que J.-C. n'était »
 « point un Dieu, mais un homme auquel la sa- »
 « gesse s'était communiquée extraordinairement, »
 « et qu'elle n'avait jamais abandonné... » Paul de
 Samosate ne regarda peut-être ce changement criminel
 dans la doctrine de l'Eglise que comme une condescendance
 propre à faire cesser les préjugés de Zénobie. Mais
 lorsque les fidèles lui reprochèrent cette prévarication,
 il s'efforça de la justifier, en soutenant qu'en effet
 J.-C. n'était pas Dieu, et qu'il n'y avait en Dieu qu'une
 personne. Les erreurs de Paul alarmèrent le zèle des
 évêques; ils s'assemblèrent à Antioche, et l'adroit
 sectaire leur protesta qu'il n'avait point enseigné les
 erreurs qu'on lui imputait. On le crut, et les évêques
 se retirèrent; mais Paul persévéra dans son erreur,
 et elle se répandit. Les prélats d'Orient s'étant
 assemblés de nouveau à Antioche, vers 268, il fut
 convaincu de nier la divinité de Jésus-Christ, déposé
 et excommunié, et Domnus mis en sa place. Le concile,
 qui était fort nombreux, écrivit au pape saint
 Denys, pour lui faire part de la déposition de Paul
 et de l'ordination de Domnus. Rien ne prouve mieux
 que cette condamnation combien la foi de la divinité
 de J.-C. était affermie et générale dans l'Eglise,
 longtemps avant le concile de Nicée, et combien les
 sociniens en imposent en cherchant des partisans
 dans les anciens Pères. S'il s'en trouve qui se sont
 inexactement expliqués, c'est que le langage qui
 exprime le mystère de la Trinité n'était point
 encore rigoureusement formé et généralement
 adopté, quoique la foi fût certaine et uniforme.
 Paul de Samosate, refusant de souscrire à la
 décision du concile qui l'avait condamné comme
 un hérétique, et déposé comme chargé de plu-

sieurs crimes, demeurait toujours à Antioche, et
 ne voulait point quitter sa maison, qui appartenait
 à l'Eglise. Les chrétiens s'en plaignirent à l'empereur
 Aurélien, qui ordonna que la maison fût adjudgée
 à celui à qui le pape de Rome adresserait ses lettres,
 et qui par là serait reconnu être en communion
 avec lui : tant il était notoire, même aux païens,
 que l'union avec l'Eglise de Rome était la marque
 des vrais chrétiens. Les disciples de Paul furent
 nommés *paulianistes*, et préparèrent la secte qui
 s'éleva le siècle suivant, et porta le trouble dans
 l'Eglise et dans l'empire. (Voy. ARIS.) Les mœurs
 de cet hérésiarque étaient très-dérégées; des
 femmes qu'il avait établies jusque dans le palais
 patriarcal l'accompagnaient partout, et il se rendit
 odieux par ses extorsions, son faste et les désordres
 de tout genre auxquels il s'abandonna.

PAUL de TYR, professeur de rhétorique l'an 120
 de J.-C., fut député par ses concitoyens vers Adrien.
 Cet empereur, touché de son éloquence, lui accorda
 le titre de métropole pour la ville de Tyr. Il a
 laissé, sur son art, quelques écrits en grec, qui
 sont judicieux.

PAUL (*Julius Paulus*), jurisconsulte célèbre, qui
 florissait vers l'an 195 de J.-C., fut conseiller d'état
 avec Ulpien et Papinien. Les Padouans, voulant
 honorer le fameux médecin Apon, firent choix de
 Julius Paulus avec Tite-Live, pour accompagner le
 buste de leur concitoyen sur la porte du sénat : ce
 qui suppose une grande estime pour ce jurisconsulte.
 On a de lui quelques ouvrages de droit, entre autres
 les *Receptæ Sententiæ*, dont Schulting a donné
 une bonne édition.

PAUL le SILENTIAIRE, auteur grec, ainsi nommé
 de la dignité qu'il occupait dans le palais de Constantinople,
 vivait sous l'empereur Justinien, au vi^e siècle;
 nous lui devons une *Histoire* curieuse en vers de
 l'église de Sainte-Sophie. On la trouve dans l'*Histoire*
 byzantine, avec la traduction et les notes de du Cange,
 Paris, 1670, in-fol.; un poème en vers grecs sur
 les thermes de *pythia*, que le savant Huet a éclairci
 de ses notes, Paris, 1598, in-4, et un assez grand
 nombre d'*Epigrammes* dans l'*Anthologie*. (Celle
 de Brunck en contient 83.)

PAUL EGINÈTE, médecin du vii^e siècle, selon
 Herbelot, fut ainsi nommé parce qu'il était natif
 de l'île d'Egine, aujourd'hui Engia. Il laissa un
Abrégé des Œuvres de Galien, et plusieurs autres
 ouvrages en grec, qui renferment des choses curieuses
 et intéressantes. Son *Traité De Re medica* fut
 imprimé à Bâle, en 1531, in-fol.; et ses autres
 écrits le furent en grec à Venise, 1528, in-fol.,
 et en latin, Basle, 1538, in-fol. Les modernes y
 ont beaucoup puisé.

PAUL, diacre de Mérida, dans l'Estramadure,
 florissait aux premières années du vii^e siècle.
 On a de lui un livre intitulé : *De Vita et moribus Patrum*
Emeritensium, dont la meilleure édition est celle
 d'Anvers en 1658, in-4, avec les notes de Vargus.

PAUL WARNEFRIDE, diacre d'Aquilée, au
 viii^e siècle, illustre par sa piété et ses lumières,
 fut secrétaire de Didier, dernier roi des Lombards.
 Il fut reçu ensuite à la cour de Charlemagne, puis
 appelé à Metz pour y établir des écoles. Accusé par

des envieux d'avoir voulu attenter aux jours de l'empereur, il fut relégué dans l'île de Diomède, aujourd'hui Trémiti, dans la mer Adriatique. Alberge, prince de Bénévent, l'appela quelque temps après à sa cour, et après la mort de ce prince, en 787, il se retira au Mont-Cassin, où il embrassa la vie monastique, et mourut vers 801. Il est auteur d'une *Histoire des Lombards*, en 6 liv., depuis leur origine jusqu'à la mort de Luitprand, en 744. On la trouve dans les *Recueils* de Vulcanius et de Grotius. Il a eu beaucoup de part à l'*Historia Miscella*. Cet ouvrage renferme 24 livres. Les onze premiers ne sont que les dix livres de l'Histoire romaine d'Eutrope, avec des additions de Paul, insérées par-ci par-là. Les cinq suivants sont entièrement de Paul, et servent de continuation à Eutrope; les huit derniers sont de Landulphus Sagax, qui vivait du temps de Lothaire, fils de Louis le Débonnaire: ces huit derniers sont presque entièrement tirés de Théophanes, ou plutôt de son traducteur Anastase le Bibliothécaire. Henri Canisius en a donné une édition enrichie de notes, Ingolstadt, 1603, in-8. L'*Historia Miscella*, et *De rebus Longobardorum*, se trouvent dans le 1^{er} vol. des *Rerum italicarum scriptores* de Muratori. Paul diacre est encore auteur de quelques *Vies* de saints, et d'une *Histoire des évêques de Metz*, et de l'hymne de saint Jean : *Ut queant laxis*. Voy. ERCEMBERT.

PAUL (Marc), ou MARCO POLO, célèbre voyageur vénitien, parti avec son frère Masfio, l'an 1269, pour parcourir les régions orientales. Il eut le bonheur de gagner les bonnes grâces du grand Khan des Tartares, qui l'employa pendant 17 ans à diverses négociations dans son vaste empire. Polo, avec son frère, visita l'île de Sumatra, Ormus, la Perse, le Katai et la Chine. Le grand Khan, son protecteur, étant mort, il retourna à Venise, où il reçut un accueil honorable du sénat, qui lui confia le commandement d'une galère: Venise et Gènes étaient alors en guerre. La flotte de la première de ces républiques fut battue, et Polo fut blessé et fait prisonnier. C'est pendant sa captivité qu'il fit venir de sa patrie les *Notes* de ses voyages, qu'il y avait laissées, et dicta (1298) sa *Relation* à Rughello, noble Génois. Il en circula dès lors des copies. Lors de l'invention de la presse, cette relation fut imprimée sous ce titre : *Viaggi di Marco Polo e delle Maraviglie del mondo, da lui vedute*, etc., Venise, 1496, in-8. Elle a été traduite en différentes langues et insérée dans plusieurs collections. On fait cas de l'édition latine d'André Muller, Berlin, 1671, in-4. Marc Paul était bon observateur, et savait beaucoup de physique pour son temps. « Il » est digne d'attention, » dit M. Forster, *Histoire des Découvertes et des Voyages* faits dans le Nord, « que Marco Polo ait remarqué, il y a plusieurs » siècles, la hauteur des parties intérieures de » l'Asie, et qu'il ait fait des observations très- » exactes sur ces moutons sauvages, que les anciens » nommaient *musimomes*, et les Français et les » Italiens *mouflons*; animaux dont les cornes sont » si grandes, au rapport de quelques écrivains mo- » dernes, que les corsaks, ou petits renards du » désert, peuvent se cacher dedans. » Et après

avoir parlé de l'action du feu dans les hautes régions du globe, et de l'expérience de M. de Luc, qui prouve qu'il y brûle moins vivement, et que ses effets sont moins considérables que sur le bord de la mer, M. Forster remarque que M. Polo avait fait la même observation d'une manière très-expresse, et que cette observation est de 500 ans plus ancienne. L'*introduction* à la traduction anglaise du voyage de Marc Paul, Londres, 1818, in-4, contient des détails curieux sur l'auteur et les différentes éditions du texte, et des traductions de ce voyage. Le P. Placide Zuela (*voy. ce nom*) a publié un savant ouvrage : *Di Marco Polo et degli antichi viaggiatori i veneziani*, 2 vol. gr. in-4.

PAUL de SANTA-MARIA ou de BURGOS, savant juif, natif de cette ville, fut détrompé de ses erreurs en lisant la *Somme de saint Thomas*. Il embrassa la religion chrétienne, et entra dans l'état ecclésiastique, après la mort de sa femme. Son mérite lui procura des places importantes et des bénéfices considérables. Il fut précepteur de Jean II, roi de Castille, puis archidiacre de Trévigno, évêque de Carthagène, et enfin évêque de Burgos. On dit qu'il mourut patriarche d'Aquilée, en 1453, à 82 ans, après avoir défendu la religion par ses écrits. Les principaux sont : des *Additions aux Postilles* de Nicolas de Lyra; un traité intitulé : *Scrutinium Scripturarum*, Mantoue, 1474, in-fol.; *Quæstiones de nomine Tetragrammato*. Ses trois fils furent baptisés avec lui, et se rendirent recommandables par leur mérite. Le premier, ALPHONSE, évêque de Burgos, composa un *Abrégé* de l'histoire d'Espagne, qu'on trouve dans l'*Hispania illustrata*, 4 vol. in-fol.; le second, GONZALVE, fut évêque de Placentia, et le troisième, ALVARÈS, publia l'*Histoire de Jean II*, roi de Castille.

PAUL de LA CROIX (le B.), fondateur de l'ordre des Passionistes, naquit le 3 janvier 1694 à Ovado, diocèse d'Acqui, d'une famille noble. Prévenu dès son enfance d'une grâce particulière et déjà le modèle de toutes les vertus chrétiennes, il forma le dessein d'établir une congrégation. En 1720, il prit l'habit noir en mémoire de la passion, et se retira dans un ermitage avec un de ses frères, se préparant par la retraite et par la méditation des choses saintes à l'œuvre à laquelle il voulait se consacrer. Benoît XIII les ordonna prêtres tous les deux en 1727, et les autorisa à se donner des associés. Le premier établissement du père Paul-de-la-Croix fut celui de Montargentario, presque en Toscane. Benoît XIV approuva l'institut, d'abord par un rescrit du 15 mars 1741, et ensuite par un bref du 28 mars 1746. Clément XIII favorisa aussi la congrégation, et Clément XIV lui donna l'église Saint-Jean-de-Paul, bâtie sur l'emplacement du palais qu'occupaient au mont Cœlius les frères Jean et Paul martyrisés, dans leur propre demeure, par ordre de Julien l'apostat. Enfin Pie VI approuva l'institut de la manière la plus solennelle, par la bulle *Praeclara virtutum* du 15 septembre 1773. Paul-de-la-Croix eut le temps de voir son œuvre consolidée; il établit un noviciat et forma douze maisons en divers lieux. Il mourut en odeur de sainteté, le 18 octobre 1773. Sa *Vie* a été publiée par le P. de Saint-

Paul, Rome, 1786, in-4. On en trouve un extrait intéressant dans le *supplément aux Vies des Pères*, de Butler, Paris, 1824, in-8. Sa cause, introduite à la congrégation des Rites sous Pie VI, y a été examinée dans les formes juridiques, et le 18 février 1821, Pie VII proclama l'héroïsme des vertus du serviteur de Dieu.

PAUL (François), né à Saint-Chamas en Provence, s'appliqua à la médecine, et mourut en 1774, âgé de 45 ans. Il a fourni à la *Collection académique* commencée par Berzyat (*voy.* ce nom), partie étrangère, l'analyse des *Mémoires de l'académie de Berlin*, en 3 vol. in-4, et en 10 vol. in-12; et de l'*académie de Boulogne*, 1 vol. in-4, rédigée avec assez de sagacité. On lui doit en outre; *Mémoires pour servir à l'histoire de la chirurgie du XVIII^e siècle*, 1775, in-4 ou in-8; *Dictionnaire de chirurgie*, 1775, 2 vol. in-8. Il a aussi traduit du latin les *Institutions chirurgicales* de Heister, 1771, 2 vol. in-4, qu'il a enrichies d'observations intéressantes; le traité de la *Péripneumonie* de Van Swieten, et ceux des *fièvres intermittentes*, des *maladies des enfants*, et de la *pleurésie*, du même auteur.

* PAUL (Amand-Laurent), frère du précédent, né en 1740 à Saint-Chamas, fit ses études à Marseille, au collège de Belzunce, et admis chez les jésuites, enseigna les belles-lettres dans divers collèges jusqu'à la suppression de l'institut. Pour ne pas s'écarter de la carrière que l'obéissance lui avait fait embrasser, il accepta la chaire de rhétorique au collège d'Arles, et la remplit d'une manière distinguée. Pendant les orages de la révolution, il se retira en Espagne, et publia à Tolède une *Traduction espagnole des Heures de récréation* de Guicciardini. L'abbé Paul termina sa paisible carrière à Lyon, le 29 octobre 1809. On lui doit des traductions estimées : de *Velléius Paternulus*, 1770, in-12; de *L. A. Florus*, 1774, in-12; de *Justin*, 1775 et 1788, 2 vol. in-12; de *Cornélius Népos*, 1781, 1804, et 1820, in-12; des *Morceaux choisis de Tite-Live*, 1781, 2 vol. in-12; des *Fables de Phèdre*, 1805, et 1816, in-12; de *Sulpice-Sévère*, 1805; d'*Eutrope*, 1809, in-12. On lui doit en outre : *Cours de latinité supérieure*, 1807, 3 vol. in-12, réimprimé avec le *Cours de latinité inférieure*, 1821, 5 vol. in-12; *Cours de rhétorique*, 1810, in-12; *Art poétique de Boileau*, et divers *morceaux choisis de poésie française*, traduits en vers latins, 1804, in-8, 2^e édit., 1820, avec une notice sur l'abbé Paul. *Fables et descriptions d'animaux*, en latin élémentaire, in-12; *Versions chrétiennes et thèmes chrétiens*, in-12. Compilations utiles et réimprimées plusieurs fois.

PAUL (sir Georges Onésiphore), baronnet du comté de Gloucester, né le 21 septembre 1775, s'occupait toute sa vie d'objets philanthropiques, principalement de la réforme des prisons. Les soins qu'il prit d'améliorer celles de son comté de Gloucester en ont fait un modèle à proposer pour ces sortes d'établissements. Il est mort dans sa terre de Hill-House, le 16 décembre 1820. On lui doit : *Considerations on the defects of prisons* (*Considérations sur les défauts des prisons*), 1784, in-8; *Proceedings of the grand juries magistrates*, etc. (*Mesures prises par les grands jurés magistrats*, etc., du comté de

Gloucester, pour la réforme générale des prisons de ce comté), 1818, in-8; *Doubts concerning the expediency and propriety*, etc. (*Doutes concernant la convenance et l'opportunité d'établir immédiatement une maison pour les aliénés*, dans le comté de Gloucester), 1815, in-8. Sir G. O. Paul a donné encore quelques mémoires, dans les *Transactions* de la société pour l'encouragement de l'agriculture.

PAUL-ÉMILE. *Voy.* EMILE.

PAUL (saint Vincent de). *Voy.* VINCENT.

PAUL-JOVE. *Voy.* JOVE.

PAUL 1^{er} (Pétrowitz), empereur et autocrate de toutes les Russies, né le 1^{er} octobre 1754, était fils du grand duc Pierre, qui régna quelques mois sous le nom de Pierre III, et de la grande duchesse qui fut depuis Catherine II. Dès son enfance il fut victime de la désunion qui existait entre ses parents. L'empereur déclara par un ukase qu'il ne le reconnaissait pas pour son fils, et Catherine se montra souvent disposée à le sacrifier aux projets ambitieux de ses favoris. Les divisions de sa famille amenèrent la mort violente de Pierre III, en 1762. Paul Pétrowitz, auquel devait revenir l'empire, le vit changer de maître; et pendant le long règne de sa mère, il donna l'exemple d'une soumission qui attestait encore plus la faiblesse de son caractère que sa piété filiale. Cependant ce prince fut élevé avec soin par le savant physicien Æpinus, et il eut pour gouverneur le comte Panin. En 1774 le grand duc Paul épousa une fille du landgrave de Hesse Darmstadt; mais il perdit peu de temps après son épouse, qui mourut en couches; et, comme l'impératrice n'aimait pas cette princesse, et que Grégoire Orloff était alors dans la plus haute faveur, cet événement fit naître beaucoup de conjectures. En 1776 il se maria de nouveau avec la princesse de Wurtemberg, qui lui donna neuf enfants. Ce fut avec cette nouvelle épouse qu'il parcourut (1781) successivement, sous le nom de Comte du Nord, la Pologne, l'Autriche, l'Italie, la France et la Hollande. Ce voyage dura 14 mois. De retour en Russie, Paul se tint confiné dans le palais de Gatchina, évitant avec soin tout ce qui pourrait alarmer une mère soupçonneuse et jalouse du pouvoir. Cependant, lorsqu'en 1788 il vit la guerre déclarée aux Turcs, il sollicita la permission de se rendre à l'armée. « Toute l'Europe, écrivit-il à Catherine, connaît le désir que j'ai de combattre; que dira-t-elle » en apprenant que je ne puis l'exécuter? — L'Europe dira, répondit l'impératrice, que le grand-duc est un fils respectueux. » Paul 1^{er}, toujours éloigné du gouvernement par sa mère, ne prit part aux affaires que lors de son avènement au trône, après la mort de Catherine, arrivée en novembre 1796. Devenu maître de l'empire, il réhabilita la mémoire de Pierre III, son père, punit ses meurtriers (*voy.* ORLOFF), et exila la plupart des favoris de Catherine. Ce prince, d'un caractère bizarre, donna à la cour un aspect tout nouveau, en changea les usages et les coutumes, défendit qu'on portât des chapeaux ronds, et s'aliéna tous les cœurs par de petites mesures vexatoires qui tombaient sur toutes les classes. Il obligea aussi toutes les per-

sonnes qui se trouvaient sur son passage à descendre aussitôt de voiture et à se prosterner devant lui. La révolution française eut dans Paul 1^{er} un ennemi qui la détesta d'abord sincèrement, et qui prit toutes les mesures pour en arrêter les progrès. Nos princes et tous les Français furent traités par lui avec générosité; une armée de 80,000 hommes, sous les ordres de Suwarow, pénétra en Italie, tandis que trois autres corps d'armée soutenaient sur divers points la même cause. Mais sa politique versatile et son humeur inquiète lui fit bientôt abandonner ses premiers principes. Sous de vains prétextes, il rompt avec ses alliés, accable d'outrages Louis XVIII, le force à s'éloigner à la hâte de ses états, et s'unit avec les révolutionnaires. Il alla plus loin encore; il se fit l'allié et l'admirateur de Bonaparte, dont il fit placer le buste dans son palais. Mais ce prince avait froissé trop d'intérêts pour ne pas craindre le ressentiment de ceux qu'il avait outragés. Malgré sa vigilance et la sévérité de ses précautions, il fut attaqué dans sa chambre; il sauta de son lit, se défendit longtemps, et succomba sous le nombre le 12 mars 1801. Cet empereur unissait à de grandes qualités un caractère violent, source de ses malheurs; il voulait que dans un instant tout se conformât à sa volonté: il fut aimé de ses peuples, et il a laissé des monuments d'une sage administration. Il établit une maison d'orphelins militaires, où 800 enfants sont élevés et instruits, fit bâtir le beau palais de Michailow, ouvrit des canaux, et porta cette loi fondamentale pour un empire, qui transmet la succession au trône dans l'ordre de primogéniture, en n'y admettant les femmes qu'à défaut d'enfant mâle. La *Correspondance littéraire* de Laharpe fut adressée par l'auteur à Paul 1^{er}, qui eut pour successeur son fils aîné Alexandre (voy. ce nom).

PAULA (Julia Cornélia), première femme de l'empereur Héliogabale, était fille de Julius Paulus, préfet du prétoire, d'une des plus anciennes maisons de Rome. Héliogabale en était éperdument amoureux lorsqu'il l'épousa; mais bientôt après il se dégoûta d'elle et la chassa du palais. Paula, dépouillée du titre d'auguste et des honneurs qui l'accompagnaient, rentra paisiblement dans le cours d'une vie ordinaire, comme si elle se fût éveillée après un beau songe. Elle avait des vertus embellies par la beauté et les agréments. On croit qu'elle avait eu un premier époux et des enfants, puisque Héliogabale dit qu'il se mariait avec elle pour être bientôt père, lui que ses débauches avaient presque rayé du rang des hommes.

PAULE (sainte), dame romaine, née vers 349, descendait par sa mère des Scipions et des Gracques. Elle en eut les grandes qualités, qu'elle releva par toutes les vertus du christianisme. Devenue veuve, elle quitta toutes les pompes et les délices de Rome pour se renfermer dans le monastère de Bethléem: *Romæ prætulit Bethleem*, dit saint Jérôme, *et auro tecta fulgentia informis luti vilitate mutavit*. Elle y mena une vie pénitente, sous la conduite de ce saint docteur et fit bâtir des monastères et des maisons d'hospitalité. Elle apprit l'hébreu, pour mieux entendre l'Écriture sainte, dont

elle faisait sa consolation. (Voy. EUSTOCHUM, MARCELLE.) Cette illustre sainte termina sa carrière en 407, à 58 ans. (Voy. PAMMAQUE, qui avait épousé sainte Pauline sa seconde fille; et EUSTOCHUM, troisième fille de sainte Paule, qui resta vierge et ne quitta jamais sa mère.) C'est à cette dernière sainte que saint Jérôme écrivit cette lettre qu'on appelle l'*építaphe de sainte Paule*; ce même Père écrivit une lettre à sainte Paule pour la consoler de la perte de l'aînée de ses filles, nommée *Blésille*.

PAULE (saint François de). Voy. FRANÇOIS.

PAULET, fils d'un gentilhomme suédois établi à Foligni, prit l'habit de Saint-François en 1525, à 14 ans; il ne voulut être que frère lai, afin de pratiquer mieux l'humilité. Gémissant sur l'inobservance de la règle, il entreprit une réforme qu'il appela de l'*Observance*. Plusieurs religieux se rangèrent sous sa bannière, et les *Observantins* occupaient déjà un grand nombre de couvents, lorsque leur instituteur mourut saintement en 1590.

PAULET (Guillaume), d'une noble et ancienne famille du comté de Somerset, fut fait trésorier de la maison du roi d'Angleterre, Henri VIII, et fut élevé à la dignité de baron du royaume. Il eut divers autres emplois importants, sous Edouard VI, et fut confirmé dans la charge de grand-trésorier du royaume par la reine Marie et par la reine Elizabeth. Il mourut la 13^e année du règne de cette dernière princesse, à 97 ans, comptant 105 personnes descendues de lui. On lui demanda un jour comment il avait fait pour se maintenir sous quatre règnes différents, parmi tant de troubles et de révolutions dans l'état et dans l'Eglise? Il répondit: *J'ai été un saule et non un chêne*. L'intégrité et la probité ne s'accordent guères avec une telle flexibilité.

* PAULET (Jean-Jacques), médecin, né en 1759 à Anduze dans les Cévennes, fit ses cours à Montpellier, où il reçut le doctorat en 1764, et vint à Paris où il obtint le grade de docteur-régent de la faculté, et fut nommé membre de l'académie de médecine. Il entreprit, en 1778, la *Gazette de santé*, et la continua plusieurs années avec succès. Ayant avancé que la petite-vérole est contagieuse, il eut à soutenir de vives disputes contre quelques-uns de ses confrères à ce sujet; et peu s'en fallut même que l'autorité se mêlant de cette querelle, ne l'envoyât à la Bastille expier le tort d'avoir raison. Il se signala parmi les adversaires du magnétisme et publia plusieurs brochures très-piquantes, qui ne contribuèrent pas peu à dévoiler le charlatanisme de Mesmer (voy. ce nom). Homme de sens et prévoyant les suites de la révolution, il se tint à l'écart dans les temps les plus difficiles, et, sous le consulat, vint habiter Fontainebleau où il remplissait les fonctions de médecin du château, des hospices et des établissements de bienfaisance. Il y mourut le 4 août 1826, à 87 ans. Il a publié un assez grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on distingue: *Histoire de la petite-vérole, suivie de la traduction du Traité de Rhassès sur cette maladie*, Paris, 1765, 2 vol. in-12; *Recherches sur les maladies épizootiques, avec les moyens d'y remédier dans tous les cas*, Paris, 1776, 2 vol. in-8. Ce livre vraiment utile obtint un succès aussi com-

plet que mérité; *Traité des champignons*, 1790-95, 2 vol. in-4. Il faut réunir à cet ouvrage, le meilleur qui existe sur ce sujet, 1 vol. in-fol., composé de 217 pl. col. et du portrait de l'auteur; *Flore et Faune de Virgile*, ou *Histoire naturelle des plantes et des animaux dont ce poète a fait mention*, Paris, 1824, in-8.

PAULHÉ (André), prêtre, né vers 1750 à Lafage, près d'Alban (Tarn), remplit pendant 20 ans une chaire au collège d'Albi avec le plus grand succès. La fermeté de ses principes lui valut les honneurs de la persécution pendant la terreur. Enfermé d'abord à la Chartreuse de Castres, il fut ensuite conduit avec un grand nombre de ses confrères à Bordeaux, puis à Rochefort. Rendu enfin à la liberté, il ouvrit sa maison à de pieux jeunes gens qui se destinaient au sacerdoce, et compta bientôt jusqu'à trois cents élèves. Il dirigea seul cette modeste école plusieurs années, formant à la fois de bons élèves et de bons maîtres. Il a ainsi fourni à l'église de France des évêques, aux séminaires des supérieurs et des professeurs, des recteurs aux académies, et environ quatre-vingts prêtres à son diocèse. Doué d'un goût sûr et exercé, il savait faire sentir à ses élèves les beautés des poètes; mais il n'aimait pas que ses élèves s'appliquassent à la versification française. Ce pieux ecclésiastique succomba le 29 mars 1821. Il est peu d'hommes dont la carrière ait été aussi bien remplie.

PAULI (Grégoire), ministre de Cracovie vers l'an 1560 et 1566, était infecté de l'erreur des nouveaux ariens. Il fut un des premiers qui la répandirent dans la Pologne. Il eut même l'effronterie de faire peindre un grand temple dont Luther abattait le toit, dont Calvin démolissait les murailles, et dont lui-même sapait les fondements en combattant le mystère de la Trinité. Aussi disait-il hautement que Dieu n'avait révélé que peu de choses à Luther, qu'il en avait plus dit à Zuingle, et plus encore à Calvin; que lui-même en avait appris davantage, qu'il espérait qu'il en viendrait d'autres qui auraient encore de plus parfaites connaissances de tout : vanité, inconstance, incertitudes, propres à tous les sectaires dogmatisants. *Voy. LENTULUS Scipion*, SERVET.

PAULI. *Voy. PAULLI.*

* PAULIAN (Aimé-Henri), petit-fils d'un ministre protestant converti sous Louis XIV, naquit à Nîmes le 25 juillet 1722. Il fit ses études chez les jésuites et entra fort jeune dans leur société. L'étude des sciences physiques fut sa principale occupation, et il les professa jusqu'à la suppression de l'institut. Depuis il consacra ses loisirs à la composition d'ouvrages utiles et dont quelques-uns contribuèrent à répandre en France le goût de la saine physique. La révolution étant venue le surprendre au milieu de ses tranquilles occupations, il les abandonna pour se consacrer au ministère évangélique, et les dangers n'arrêtèrent pas son généreux dévouement. Il mourut octogénaire, vers 1802, dans le village de Mauduel près de Nîmes. Nous lui devons : *Dictionnaire physique*, Avignon, 1761, 5 vol. in-4; 9^e édit. Nîmes, 1789, 5 vol. in-8; *Nouvelles conjectures sur les causes des phénomènes électriques*, 1762, in-4; *Traité de paix entre Descartes et Newton*,

Avignon, 1764, 5 vol. in-12; *Dictionnaire des nouvelles découvertes faites en physique*, 1787, 2 vol. in-8; *Système général de philosophie*, 1769, 4 vol. in-12; *Véritable système de la nature*, Avignon, 1771, 2 vol. in-12; *Dictionnaire philosophico-théologique*, 1774, in-8. Pelvert attaqua cet ouvrage assez mal à propos dans les *Lettres d'un théologien* (1776); et Paulian publia une Défense; *Guide des mathématiciens*, 1772, in-8; *Commentaire sur l'analyse des infiniment petits de l'Hôpital*, 1769, in-8. Le P. Paulian avait un frère, avec lequel il prit part à quelques éditions de livres ecclésiastiques publiés à Nîmes.

PAULIN (saint), que saint Athanase appelle un homme véritablement apostolique et un des plus intrépides défenseurs de la foi orthodoxe contre les ariens, remplaça saint Maximin dans le gouvernement de l'église de Trèves. Constance, empereur arien, ayant fait assembler un concile à Arles en 335, contre saint Athanase, y appela aussi saint Paulin pour le faire souscrire à la condamnation du saint patriarche; mais le saint évêque, loin de se prêter à une proposition aussi inique, fut le premier des évêques occidentaux qui osa se déclarer hautement pour saint Athanase. L'empereur le relégua en Phrygie, province de l'Asie Mineure, infectée de l'hérésie de Montan. Il eut beaucoup à souffrir pendant son exil, qui dura jusqu'à sa mort arrivée en 338. Saint Jérôme parlant de lui, l'appelle un homme heureux par les souffrances : *Virum beatorum passionis*, et l'église de Trèves le révere comme martyr. Saint Félix, 5^e évêque après lui, fit transporter son corps de Phrygie à Trèves, vers l'an 396, et le déposa dans l'église qui porte aujourd'hui son nom. Saint Jérôme, dans son martyrologe, place la fête du saint au 31 août, jour auquel elle se célèbre encore aujourd'hui.

PAULIN (saint), né à Bordeaux vers 333, d'une famille illustre par la dignité consulaire, fut conduit dans ses études par le célèbre Ausone. Ses talents, ses richesses et ses vertus l'élevèrent aux plus hautes dignités de l'empire. Il fut honoré du consulat l'an 378, et épousa peu de temps après Thérésie, fille illustre d'Espagne, qui lui apporta de grands biens. Au milieu des richesses, des honneurs et de la gloire, Paulin reconnut le néant des choses du monde. De concert avec sa femme ils allèrent chercher une retraite en Espagne, où il avait des terres. Après y avoir demeuré 4 ans, ils se dépouillèrent en faveur des pauvres et des églises, et vécurent dans la continence. Le peuple et le clergé de Barcelonne, touchés des grands exemples de vertu et de mortification que leur donnait Paulin, le firent ordonner prêtre en 395. Le saint solitaire, trop connu et trop admiré en Espagne, passa en Italie, et se fixa à Nole en Campanie, où il fit de sa maison une communauté de moines. Les habitants de cette ville le tirèrent de son monastère, pour le placer sur le siège épiscopal, l'an 409. Les commencements de son épiscopat furent troublés par les incursions des Goths, qui prirent la ville de Nole. Ce fut dans ces malheurs publics que sa charité éclata davantage : il soulagea les indigents, racheta les captifs, consola les malheu-

reux, encouragea les faibles, soutint les forts. Après avoir donné des exemples d'humanité et de grandeur d'âme, il jouit assez paisiblement de son évêché jusqu'à sa mort, arrivée en 431, à 78 ans. Nous avons de ce saint plusieurs *ouvrages* en vers et en prose dans la *Bibliothèque des Pères*. La plus ample édition qui en ait été faite particulièrement est celle de Vérone, 1756, in-fol., par le marquis Maffei. On estime celle de Brun-Desmarettes, 1685, 2 tomes en 1 vol. in-4. On y trouve : 51 *Lettres*, traduites en français, 1724, in-8, que saint Augustin ne se lassait point de lire; un *Discours sur l'aumône*; *Histoire du martyre de saint Génès*; 52 *Pièces de poésie*. Le style de saint Paulin est fleuri, quoiqu'il ne soit pas toujours correct. Il y a de la vivacité dans les pensées et de la noblesse dans les comparaisons. Il écrit avec onction et avec agrément, et on peut le mettre au rang des Pères de l'Eglise qui méritent le plus d'être lus. (Voyez sa *Vie*, in-4, par D. Gervaise, et le 2^e tome della *nolana ecclesiastica Storia*, de Remondi, de la congrégation des somasques, Naples, 1759, in-fol. Cette histoire renferme la vie de saint Paulin et une excellente traduction italienne de ses *OEuvres*, surtout de ses poèmes.) On lit dans les *Dialogues* de saint Grégoire, que Paulin se mit dans les fers pour délivrer le fils d'une veuve, qui avait été pris par les Vandales : ce trait ne s'accorde pas avec les circonstances des temps et de la vie de saint Paulin. Le père Papebroch (*Act. Sanct.*, tom. 4, jun.) distingue trois Paulin de Nole, et prétend que ce fut le troisième qui se vendit aux Vandales avant l'an 555, et que c'est de lui qu'on doit entendre ce que dit saint Grégoire, qui composa ses *Dialogues* vers l'an 540.

** PAULIN de Périgieux, qui vivait 50 ou 40 ans après saint Paulin de Nole, est auteur d'une *Vie de St. Martin de Tours* en vers latins. Elle a été publiée pour la première fois en 1585 par Fr. Juret, sur un manuscrit de Pierre Pitbou; mais sous le nom de l'évêque de Nole. Ch. Daumius restitua cet ouvrage à son véritable auteur dans l'édition qu'il en a donnée à Leipsig en 1681, in-8, avec ses propres corrections et des notes de divers savants. Suivant le P. le Long, cet auteur n'a fait que rendre en vers assez grossiers l'élégante prose de Sulpice-Sévère (*Bibl. hist. de la France*, 1, 665). On en annonce une traduction qui paraîtra dans la *Bibl. lat. franç. de Panckoucke*, 2^e série, à la suite du *Sulpice-Sévère*. Le poème *De la vie de St. Martin*, est imprimé dans la *Bibliotheca maxima Patrum*, de Lyon, 1677, tom. vi.

PAULIN (saint), né en Autriche, fut élevé au patriarcat d'Aquilée, vers l'an 777, par Charlemagne, qui voulait récompenser ses connaissances en littérature : l'année d'après, il lui avait adressé un rescrit, où il lui donnait les titres de *Maître de grammaire* et de *très-Vénérable*. Paulin parut avec éclat au concile de Francfort, tenu en 794, contre Elipand de Tolède et Félix d'Urgel. Le savant archevêque refuta ce dernier par ordre de Charlemagne, auquel il dédia son ouvrage. Il mourut en 804, aimé et estimé. Madrisius, prêtre de l'oratoire d'Italie, a publié en 1757, à Venise, in-

fol., une édition complète des ouvrages de ce saint, avec des notes et des dissertations fort curieuses. Les principaux sont : le *Traité de la Trinité*, contre Félix d'Urgel, connu sous le nom de *Sacro-Syllabus*; un livre d'*Instructions salutaires*, attribué longtemps à saint Augustin.

* PAULIN DE SAINT - BARTHELEMI (Jean-Philippe WERDIN, plus connu sous le nom de), savant missionnaire, naquit le 25 avril 1748 à Hof, sur la Leitha, près de Manersdorf, dans la basse Autriche, et prit l'habit du Mont-Carmel à vingt ans. Il s'embarqua pour la côte de Malabar en 1774, et après avoir passé 14 ans dans les missions de l'Inde où il remplit des fonctions importantes, il revint à Rome en 1790, s'enfuit devant les Français en 1798, et reparut dans la capitale du monde chrétien, après un exil de deux ans qui n'avait pas été pour lui sans consolation. Il y remplit quelques emplois honorables qu'il dut à l'estime de Pie VII, et y mourut le 7 janvier 1806. Parmi les ouvrages nombreux qu'il a composés sur l'Inde, et dans lesquels il a répandu des notions plus justes que celles qu'on avait avant lui sur la littérature et les langues des peuples de l'Indoustan, nous citerons : *Sidharubam, seu Grammatica samscrdamica cum dissertatione historico-critica in linguam samscrdamicam*, Rome, 1790, in-4; *Systema brachmanicum liturgicum, mythologicum et civile*, 1791, in-4; *Musæi Borgiani codices orientales*, 1795, in-4; *India orientalis christiana*, 1794, in-4; *Viaggio alle Indie orientali*, ibid., 1796, in-4; trad. par Marchéna, avec des *observations* de Forster, d'Anquetil-Duperron et de Sylvestre de Sacy, Paris, 1808, 5 vol. in-8, et atlas in-4; *De antiquitate et affinitate linguæ zendicæ samscrdamicæ et germanicæ dissertatio*, Padoue, 1798, in-4; *De latinis sermonis origine et cum orientalibus linguis connexionem*, Rome, 1802, in-4; *Vyacarusea seu locupletissima samscrdamicæ ling. institutio*, ib., 1804, in-4. Ces ouvrages ont été surpassés par ceux de W. Jones, de Colebrooke, de Wilkins, de Leyden et de Wilson. « Mais ce serait, dit un juge compétent (Abel Remusat), une souveraine injustice que de refuser au P. Paulin le très-grand mérite d'avoir, en quelque sorte, ouvert la carrière, d'y avoir précédé des rivaux plus connus que lui, parce qu'ils sont venus après lui et qu'ils ont eu à leur disposition une foule de secours qui lui manquaient. » Le P. Paulin était membre de la société royale des sciences de Naples, corresp. de l'institut de Rome, et des acad. de Vellétri et de Padoue.

PAULINE, dame romaine, qui réunissait les avantages de la naissance et de la figure, épousa Saturnin, gouverneur de Syrie, dans le premier siècle. Un jeune homme, bien mal nommé *Mundus*, conçut pour elle une violente passion, à laquelle il ne put jamais la faire répondre. Pour satisfaire ses desirs, il corrompit un des prêtres de la déesse Isis, qui fit dire à Pauline que le dieu Anubis voulait la voir en particulier. Mundus, sous le masque du dieu, jouit de l'objet de son amour. Quelque temps après, Pauline, ayant appris du jeune homme cet artifice, le découvrit à son mari, qui en porta ses plaintes à Tibère. Ce prince fit pendre les prêtres d'Isis,

renverser le temple de cette déesse, après en avoir fait jeter la statue dans le Tibre. Mundus en fut quitte pour quelques années d'exil.

PAULINE (Pompeia), femme de Sénèque le philosophe, voulut mourir avec son mari, et Sénèque, qui ne croyait pas qu'elle pût vivre sans lui, l'y exhorta. Elle s'était déjà fait ouvrir les veines, mais Néron les fit refermer.

PAULINE (sainte). Voy. PAMMAQUE (saint).

PAULLI (Simon), médecin naturaliste, né à Rosstock en 1605, devint professeur de médecine à Copenhague, et fut appelé à la cour par Frédéric III, qui le fit son premier médecin. Christiern V, successeur de ce prince, lui donna l'évêché d'Aarhussen, qui est devenu héréditaire dans sa famille. Il mourut en 1680 à 77 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages : un *Traité De febribus malignis*, 1678, in-4; un *Traité de l'abus du tabac et du thé*, Strasbourg, 1661, in-4. Il en condamne l'usage. *Quadrupartitum botanicum de simplicium medicamentorum facultatibus*, Copenhague, 1668, in-4. Il a donné le nom de *Quadrupartitum* à cet ouvrage, parce qu'il l'a divisé selon les quatre saisons de l'année; *Flora danica*, 1647, in-4, et Francfort, 1708, in-8, dans lequel il parle des plantes singulières qui naissent en Danemarck et en Norwège. Cet ouvrage est enrichi de 395 figures. *Viridaria regia varia et academica*, Copenhague, 1655, in-12. C'est un catalogue de plantes de différents jardins. — Son fils, Jacques-Henri PAULLI, se distingua aussi dans la médecine, fut professeur d'anatomie à Copenhague en 1662, professeur d'histoire en 1664, et obtint le titre d'historiographe de Frédéric III. Il ajouta à son nom celui de *Rosenschild*. On a de lui un ouvrage sur l'anatomie, Copenhague, 1665, in-4.

PAULLINI (Christian-François), né à Eisenach en 1645, exerça avec succès la profession de médecine à Hambourg, à Altona, et à Eisenach, où il mourut en 1712. On a de lui beaucoup d'ouvrages curieux. Les principaux sont : *Description du chien*; — *du buffle*; — *du lièvre*; — *du loup*; — *de l'âne*; — *de la taupe*; *De pagis antiquis Germaniæ*, Francfort, 1699, in-12, etc. Et comme ouvrages plus étendus, il a laissé : *Syntagma rerum et antiquitatum germanicarum*, Francfort, in-4; *Historia isenacensis variis documentis illustrata*, in-4; plusieurs *Dissertations historiques* dans le 5^e vol. de la collection de Henri Meibomius; *Theatrum illustrium virorum Corbeiæ Saxonie*, Iéna, 1686, in-4; *Dissertationes historice, variorum monasteriorum Germaniæ origine, fundationes, explicantes*, Giessen, 1695, in-4.

PAULMIER DE GRENTEMESNIL (Julien le), né en 1520, dans le Cotentin, d'une famille ancienne, docteur en médecine à Paris et à Caen, fut disciple de Fernel. Il guérit Charles IX d'une longue insomnie, et peu de temps après il suivit le duc d'Anjou dans les Pays-Bas, et y montra beaucoup d'ardeur pour le calvinisme, qu'il avait embrassé. Il mourut à Caen en 1588, à 68 ans. On a de lui : un *Traité De vino et pomaco*, in-8, imprimé à Paris, en 1588, et en franç., 1589, même format. Cette trad. rare est recherchée des curieux; *De lue venerea*, in-8; *De morbis contagiosis*, in-4. Il ne

faut pas le confondre avec un autre médecin, Pierre PAULMIER, qui fut chassé en 1609 de la faculté de Paris, pour avoir ordonné l'antimoine, malgré l'arrêt du parlement qui en défendait l'usage : il publia plusieurs ouvrages pour défendre sa cause. Voy. GREVIN.

PAULMIER DE GRENTEMESNIL (Jacques le), fils de Julien, né au pays d'Auge en Normandie, en 1587, fut élevé par son frère dans la religion prétendue réformée. Le Paulmier fut chargé par les protestants, ses coréligionnaires, de présenter à Louis XIII leurs réclamations contre quelques infractions qu'on avait faites, disaient-ils, à l'édit de Nantes. Il se rendit en Hollande, en 1620, et servit huit ans sous le prince de Nassau contre les Espagnols. De retour à Caen, il indisposa contre lui un gentilhomme qui l'attaqua dans la rue, et qu'il eut le malheur de tuer. A 65 ans, il se battit encore avec un jeune homme vigoureux, et le désarma. Il était depuis plusieurs années fixé dans son pays natal où il se livrait à l'étude des belles-lettres et de l'antiquité, lorsqu'il mourut de la pierre, en 1670, à quatre-vingt trois ans. Il fut le premier promoteur de l'académie qui est établie à Caen. Ses principaux ouvrages sont : *Observationes in optimos auctores græcos*, Leyde, 1688, in-4; une *Description de l'ancienne Grèce*, en latin, in-4, 1678. On trouve à la tête de cet ouvrage une ample *Vie* de l'auteur. Des *Poésies* grecques, latines, françaises, italiennes, espagnoles, qui sont au-dessous du médiocre. L'auteur versifiait en trop de langues pour réussir dans aucune.

PAULMY. Voy. VOYER.

PAULUS. Voy. PAUL (Julius-Paulus).

* PAULZE (De), fermier-général, né à Montbrison, mort sur l'échafaud révolutionnaire en 1794, est auteur de *Mémoires* sur la Guyane, où il avait un établissement. On lui attribue aussi la plus grande partie des détails relatifs au commerce et aux possessions des Français en Asie et en Amérique, publiés dans l'*Histoire des Indes* de Raynal (voy. ce nom.)

PAUSANIAS, général des Lacédémoniens, fils de Cléombrote, roi de Sparte, contribua beaucoup au succès de la journée de Platée, où Aristide livra bataille aux Perses, l'an 479 avant J.-C. La valeur et la prudente activité de Pausanias forcèrent Mardonius, général de l'armée ennemie, à combattre dans un lieu étroit, où ses forces lui devinrent inutiles. Le nom persan n'en imposa plus aux Grecs. Pausanias porta ses armes et son courage en Asie, et mit en liberté toutes les colonies de la Grèce; mais il aliéna les cœurs par ses manières rudes et impérieuses. Les alliés ne voulurent plus obéir qu'à des généraux athéniens. Pausanias, mécontent de sa patrie, se laissa séduire par les présents et les promesses du roi de Perse. Il trahit non-seulement les intérêts de Lacédémone, mais il aspira encore à devenir le tyran de la Grèce. Les éphores, instruits de ses projets ambitieux, le rappelèrent. On avait de violents soupçons contre lui, mais aucune preuve suffisante. Sparte restait en suspens sur le sort de son sujet, lorsqu'un esclave à qui Pausanias avait remis une lettre pour Artabaze,

satrape du roi de Perse, acheva de convaincre les magistrats de la trahison de cet indigne citoyen. Le coupable se sauva dans le temple de Minerve. On en mura la porte, et sa mère porta la première pierre. Il y mourut consumé par la faim, l'an 474 avant J.-C.

PAUSANIAS, historien et orateur grec du ^{II}^e siècle, établi à Rome sous l'empereur Antonin le Philosophe, y mourut dans un âge très-avancé. Cet auteur s'est fait un nom célèbre par son *Voyage historique de la Grèce*, en dix livres. Cet ouvrage, plein de faits historiques, de mythologie, de science géographique et chronologique, et où il est parlé de tant de héros et de tant de statues, est très-utile à ceux qui veulent s'appliquer à l'histoire ancienne. Le style, quoique serré et obscur, offre quelquefois des morceaux pleins de noblesse. Pausanias avait l'art de raconter, mais il était crédule, comme la plupart des anciens historiens : toutes les traditions populaires se trouvent consignées dans son livre. La meilleure édition que nous en ayons a été publiée en 1696, in-fol. avec les savantes remarques de Kuhniius. *Voy. GÉDOYN*. Clavier en a publié une nouvelle trad. franç., très-estimée, Paris, 1814-21, 6 vol. in-8.

PAUSE (PLANTAVIT de la). *Voy. PLANTAVIT* et MARGON.

PAUSIAS, peintre, natif de Sicione, disciple de Pamphile, florissait vers l'an 560 avant J.-C. Il réussissait dans un genre particulier de peinture appelé à l'*encaustique*, parce qu'on faisait tenir les couleurs sur le bois ou sur l'ivoire par le moyen du feu. Il est le premier qui ait décoré de cette sorte de peinture les voûtes et les lambris. On a surtout célébré parmi ses tableaux une femme ivre peinte avec un tel art, que l'on apercevait à travers un vase qu'elle vidait tous les traits de son visage enluminé. La courtisane Glycère vivait de son temps, et elle était aussi de Sicione; elle excellait dans l'art de faire des couronnes avec des fleurs. Pausias, pour lui faire sa cour, imitait ses couronnes avec le pinceau. On peut consulter le *Mémoire sur la peinture à l'encaustique*, par M. le comte de Caylus et M. Majault, Paris, 1753, in-8.

PAUTRE (Antoine le), architecte de Paris, excellait dans les ornements et les décorations des édifices. Ses talents en ce genre lui méritèrent la place d'architecte de Louis XIV. Ce fut lui qui donna le dessin des cascades du château de Saint-Cloud, et qui bâtit l'église des religieuses de Port-Royal à Paris, en 1623. Il fut reçu à l'académie de sculpture en 1671. Cette compagnie le perdit quelques années après. Les *Œuvres* d'Antoine le Pautre parurent à Paris en 1652, in-fol. avec 60 planches.

PAUTRE (Jean le), parent du précédent, né à Paris en 1617, fut mis chez un menuisier, qui lui donna les premiers éléments du dessin. Il devint, par son application, un excellent dessinateur et un habile graveur. Ce maître entendait très-bien les ornements d'architecture et les décorations des maisons de plaisance, comme les fontaines, les grottes, les jets d'eau, et tous les autres embellissements des jardins. Il fut reçu à l'académie royale de peinture et de sculpture en 1677, et mourut

l'an 1682, à 65 ans. Son *œuvre* comprend plus de mille planches, dont le cavalier Bernini faisait un cas infini. On le partagea en trois vol. in-fol. Son fils, Pierre Le PAUTRE, né à Paris le 4 mars 1639, mort dans la même ville le 22 janvier 1744, s'appliqua à la sculpture. Plusieurs de ses ouvrages embellissaient Marly. Il fit à Rome, en 1691, le groupe d'*Enée* et d'*Anchise*, que l'on voit dans la grande allée des Tuileries. Il acheva en 1716, celui de *Lucrèce* qui se poignarde en présence de Collatinus. Le groupe de *Lucrèce* avait été commencé à Rome par Théodon.

PAUVRETÉ, divinité allégorique, fille du Luxe et de l'Oisiveté ou de la Paresse, était la mère de l'Industrie et des Beaux-Arts. On la représente timide, honteuse, avec un air pâle, et vêtue de lambeaux, et quelquefois aussi semblable à une furie, affamée, farouche, et prête à se désespérer. Horace en parle comme de la mère des vices :

Magnum Pauperies opprobrium, jubet
Quidlibet et facere et pati,
Virtutisque viam deserit arduæ.

Mais cela n'a pas lieu que pour les pauvres forcés et désespérés. La pauvreté entre dans les plans du Créateur, et tient une place essentielle dans l'ordre et la conservation du monde. Quand elle s'éloigne de l'extrême, elle fait le partage du sage, et devient cette médiocrité d'or si propre au bonheur :

Auream quisquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obsoleto
Sordibus tecum, caret invidenda
Sobrius aula.

* PAUW (Corneille de), savant distingué, mais paradoxal, né à Amsterdam en 1759, était petit-neveu du grand pensionnaire de Witt. Orphelin de bonne heure, un chanoine de Liège son parent prit soin de son éducation, et pour pouvoir lui assurer son bénéfice, l'engagea à embrasser l'état ecclésiastique. Entré au séminaire, le temps des épreuves terminé, il reçut le sous-diaconat. Sur ces entrefaites, le prince évêque de Liège ayant quelque contestation avec le roi de Prusse, le chargea d'aller défendre ses droits à la cour de Berlin. Le jeune diplomate plut en effet au grand Frédéric et le différend fut bientôt arrangé. Pauw sut gagner les bonnes grâces du roi, qui lui fit, mais vainement, les offres les plus avantageuses pour le retenir à sa cour. Content d'un canonicat du chapitre de Xanten, il se livra dès-lors à l'étude et composa les ouvrages philosophiques qui le firent bientôt connaître dans toute l'Europe. Quand les Français pénétrèrent en Allemagne, le directoire lui fit offrir la place de commissaire dans le pays de Clèves : Pauw craignit d'accepter. Les bouleversements dont il était témoin et des chagrins domestiques hâtèrent la fin de sa vie; il mourut le 7 juillet 1799. Pauw était l'oncle d'Anacharsis Cloots (*voy. ce nom*), si tristement connu par le rôle qu'il a joué dans la révolution. Les principaux ouvrages de Pauw sont : *Recherches philosophiques sur les Américains, sur les Egyptiens et les Chinois, et sur les Grecs*; ils ont été réunis à Paris, en 1795, 7 vol. in-8. On y trouve des aperçus neufs, beaucoup d'érudition, et de l'énergie dans le style;

mais des paradoxes aussi, des faits controuvés nombreux et un esprit systématique, contre lequel il est bon de se tenir en garde. *Voy.* PERNETTY.

PAUWELS (Nicolas), né en 1633, curé de Saint-Pierre, président du collège d'Arras, professeur royal du catéchisme à Louvain, sa ville natale, mort en 1715, 5 vol. in-12. Elle est estimée.

PAVIE (Raimond de), baron de FOURQUEVAUX. *Voy.* ce dernier nom.

PAVILLON (Nicolas), évêque d'Aleth, fils d'Etienne Pavillon, correcteur de la chambre des comptes, et petit-fils de Nicolas Pavillon, savant avocat au parlement de Paris, naquit en 1497. Saint Vincent de Paul, instituteur des missions, sous la direction duquel il s'était mis, connut ses talents et les employa. Il le mit à la tête des assemblées de charité et des conférences des jeunes ecclésiastiques. La réputation de ses talents pour la chaire parvint au cardinal de Richelieu, qui l'éleva à l'évêché d'Aleth. Le nouvel évêque augmenta le nombre des écoles pour les filles et pour les garçons; il forma lui-même des maîtres et des maîtresses; et leur donna des instructions et des exemples. Ces actions de vertu et de zèle ne l'empêchèrent pas de s'élever contre les décrets du saint Siège. Il était lié avec le docteur Arnould et avec les amis et les partisans de ce docteur, et ces relations l'entraînèrent dans quelques démarches qui ne furent pas généralement approuvées. Vincent de Paul en écrivit à l'évêque et lui fit des observations auxquelles celui-ci ne se rendit pas entièrement. Toutefois ce ne fut qu'après la mort de saint Vincent que le prélat se prononça tout-à-fait. Il se déclara contre ceux qui signaient le *Formulaire*, et cette démarche prévint Louis XIV contre lui. Ce monarque fut encore plus irrité, lorsque l'évêque d'Aleth refusa de se soumettre au droit de régale. On l'accuse d'avoir mis tout en œuvre pour brouiller Louis XIV avec Innocent XI, afin qu'au moyen de ces divisions le parti fût tranquille et se fortifiât; en quoi il a malheureusement réussi. Il mourut dans la disgrâce, en 1677, âgé de plus de 80 ans. On a de lui : *Rituel à l'usage du diocèse d'Aleth*, avec les instructions et les rubriques, en français, à Paris, en 1667 et 1670, in-4. Cet ouvrage est attribué au docteur Arnould, par M. Dupin. Leydecker, théologien calviniste, assure, dans son *Histoire du jansénisme*, que ce livre tend à la destruction de l'Eglise catholique et de ses sacrements. Il fut examiné à Rome et condamné par le pape Clément IX; le décret est de 1668. L'évêque d'Aleth, malgré cet anathème, continua de faire observer son rituel dans son diocèse; Des *Ordonnances* et des *Statuts synodaux*, 1675, in-12; *Lettre écrite au roi*, 1664. Elle fut, sur le réquisitoire de Talon, supprimée par arrêt du parlement de Paris du 12 décembre 1664. Sa *Vie* a été donnée au public en 1728, 5 vol. in-12, par Antoine de la Chassaigne de Châteaudun, docteur de Sorbonne, et par Lefèvre de Saint-Marc. C'est un panégyrique.

PAVILLON (Etienne), neveu du précédent, né à Paris en 1652, fut membre de l'académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres. Il se distingua d'abord en qualité d'avocat-général au

parlement de Metz. L'amour du repos, la faiblesse de son tempérament, le retirèrent bientôt de la pénible carrière qu'il courait. Il se livra, dans un doux loisir, aux charmes de la poésie. Louis XIV lui donna une pension de 2000 livres. Madame de Pont-Chartrain, en lui envoyant le brevet, lui fit dire que ce n'était qu'en attendant... Pavillon, alors très-malade, fit répondre à cette dame « que si elle » voulait lui faire du bien, il fallait qu'elle se dé- » pêchât. » Il mourut en 1705, à 75 ans. Ses *Poésies* ont été recueillies en 1720, in-12, et réimprimées depuis en deux petits volumes in-12. Quoique la plupart soient négligées, elles ont un naturel et une délicatesse qui flattent. Elles sont dans le genre de Voiture. Ses premiers écrits sentent la frivolité et la galanterie; mais il se dégoûta d'un genre vain et funeste, pour s'attacher à des idées plus nobles, et plus utiles. Son *Eloge* fut prononcé à l'académie française par Brûlart-Sillery, évêque de Soissons, qui le remplaça, et à l'académie des inscriptions par l'abbé Tallemant.

PAVIN. *Voy.* SAINT-PAVIN.

* PAYEN (dom Basile), bénédictin, né vers 1680, à Cendrecourt, en Franche-Comté, entra dans le cloître, en 1697, professa la philosophie et la théologie à l'abbaye de Murbach et remplit ensuite divers emplois dans son ordre. Ce savant religieux mourut à Luxeuil, le 25 août 1756, âgé de 76 ans. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages manuscrits, dont le plus connu et le plus utile est la *Bibliothèque séquanais*; elle est précédée d'une dissertation sur l'étendue et les limites de la Séquanie qui embrassait, avec la Haute-Bourgogne, une partie de la Suisse et du Bugey. Les auteurs y sont rangés par ordre chronologique. La bibliothèque de Besançon en possède deux copies, l'une in-4, de la main de l'auteur, et l'autre en 2 vol. in-fol. avec des corrections et des additions du P. Laire.

PAYNE. *Voy.* PAINE.

PAYS (René le), sieur de Villeneuve, né à Nantes, l'an 1636, passa une partie de sa vie dans les provinces du Dauphiné et de Provence, où il était directeur général des gabelles. Il mêla les fleurs du Parnasse avec les épineuses des finances, et mourut en 1690. On a de lui : les *Amitiés*, *Amours* et *Amourettes*, ouvrage mêlé de vers et de prose, que les dames et les jeunes gens lurent avec plaisir et avec le fruit d'y avoir au moins perdu leur temps; *Zélotide*, histoire galante, qui n'eut point le suffrage des gens de goût; un Recueil de pièces de poésies, *églogues*, *sonnets*, *stances*, où l'on trouve les finesses du bel esprit, et presque jamais les beautés du génie. Il le publia sous le titre de *Nouvelles œuvres*, Paris, 1672, 2 vol. in-12.

PAYVA. *Voy.* ANDRADA.

PAZ (Jacques-Alvarez de), né à Tolède, en 1553, entra chez les jésuites en 1555. Après avoir gouverné plusieurs collèges, il fut nommé visiteur en Aragon, ensuite provincial du Pérou. Mais cette destination ayant été changée, il fut provincial de Tolède, et mourut dans cette ville, en 1580. Sainte-Thérèse, dont il était le directeur, en fait le plus grand éloge. « Ce bon Père, dit-elle, me fit entrer » dans une voie de plus grande perfection. Il accom-

» pagnait ses paroles de beaucoup de douceur, et » des manières les plus insinuanes. » Il a donné plusieurs ouvrages de piété qui sont estimés; ils ont été traduits en plusieurs langues, et entre autres en français par le père Belon, et imprimés à Lyon, en 1740.

PAZMANI ou PAZMAN (Pierre), né au Grand-Waradin en Hongrie, se fit jésuite, se distingua par son zèle pour le salut des âmes, et remplit longtemps les fonctions de missionnaire dans sa patrie. Il s'acquit une telle réputation, qu'après la mort du cardinal Forgaces, archevêque de Strigonie, les magnats de Hongrie et l'empereur Mathias demandèrent au saint Siège qu'il fût nommé son successeur. Il fallut des ordres exprès du souverain pontife pour le contraindre à l'accepter. Monté sur ce siège, ses premiers soins furent de réparer les maux que l'hérésie avait faits dans son vaste diocèse. Il ramena au bercail par sa douceur, son affabilité et son grand talent d'instruire, beaucoup de brebis égarées, il réforma son clergé, publia des lois, et tint plusieurs synodes à cet effet. Vivant comme un simple religieux, à peine avait-il les meubles nécessaires à ses besoins. Ses revenus étaient consacrés à soulager les pauvres, à construire des églises, et à élever d'autres pieux monuments à la religion. Tirnau lui doit sa cathédrale, Presbourg un beau collège, et plusieurs villes d'édifiantes et d'utiles fondations. Ferdinand II lui obtint le chapeau de cardinal, en 1629. Il mourut à Presbourg, le 16 mars 1637. On a de lui : un grand nombre d'ouvrages ascétiques, polémiques, etc., en hongrois; des *Sermons* pour les dimanches et les fêtes, dans la même langue, 1636, in-fol.; quelques ouvrages polémiques, en latin; *Vindiciæ ecclesiasticæ*, Vienne, 1620, in-4; *Acta et decreta synodi strigoniensis celebrata*, 1629, Presbourg, 1629, in-4, etc.

PAZUMOT. Voy. PASUMOT.

PAZZI (Jacques), banquier florentin, d'une famille distinguée, fut chef de la faction opposée aux Médicis. (Voy. Médicis Laurent, surnommé le Grand.) La maison de Pazzi se réconcilia dans la suite avec les Médicis, et s'unit à elle par des mariages. Côme Pazzi, archevêque de Florence, en 1508, homme versé dans la littérature grecque et romaine, aurait été honoré de la pourpre par Léon X, son oncle et son ami, s'il n'était mort peu de temps après l'élection de ce pontife. Il traduisit *Maxime de Tyr* de grec en latin. — Alexandre Pazzi, son frère, publia quelques *Tragédies*, et une *Traduction* de la poétique d'Aristote, qui lui a mérité une place dans les éloges de Paul Jove. Les Pazzi s'étaient réfugiés à Lyon, où ils avaient dans l'église des Célestins leur tombeau, que la reine Marie de Médicis fit démolir pendant son séjour à Lyon en 1600, par haine pour cette famille.

PAZZI. Voy. MADELEINE.

* PEARCE (Zacharie), savant évêque anglican, né à Londres en 1690, fit ses études au collège de Westminster, puis dans celui de la Trinité à Cambridge, où il fut reçu docteur, en 1724. Nommé, en 1759, doyen de Winchester, il assista, en cette qualité, à l'assemblée de 1749 pour le comté de

Kent; quatre ans après, il fut élevé sur le siège épiscopal de Bangor, qu'il n'accepta qu'à force d'instances : il le quitta, en 1736, pour celui de Rochester, auquel il réunit le doyenné de Westminster. Ce prélat mourut le 29 juin 1774. Un monument lui a été érigé dans l'abbaye de Westminster. Outre des articles remarquables dans le *Guardian* et dans le *Spectator*, on lui doit : de bonnes éditions de différents ouvrages de Cicéron, du traité du *Sublime* de Longin, 1724; une critique de l'ouvrage de Bentley sur le *Paradis perdu*, sous le titre de *Revue du texte de Milton*; un *Commentaire* avec des notes, sur les quatre évangélistes et les Actes des Apôtres, et une nouvelle *Traduction* de la première Epître de saint Paul aux Corinthiens, Londres, 1777, 2 vol. in-4. Ces volumes ne parurent qu'après sa mort, ainsi que ses *Sermons*, en 4 vol. in-8. Pearce, comme Hoadly, réduisait la cène à une simple cérémonie.

PEARSON (Jean), né à Snoring dans le comté de Norfolk, en 1612, fut élevé à Eaton et à Cambridge, et prit les ordres selon le rit anglican, en 1639. Il eut ensuite plusieurs emplois ecclésiastiques, jusqu'à la mort funeste de Charles 1^{er}, dont il était zélé partisan. Il demeura sans emploi sous Cromwell; mais Charles II étant remonté sur le trône le fit son chapelain, le nomma principal du collège de la Trinité, et enfin, en 1672, évêque de Chester, où il mourut, en 1686. Ce prélat fut un exemple de la force et de la faiblesse de l'esprit humain. Après avoir fait éclater son génie dans la maturité de l'âge, il perdit entièrement la mémoire sur la fin de ses jours, et tomba dans l'enfance. Ses mœurs et son caractère étaient faciles, on le trouvait même trop relâché dans son diocèse; et l'on ne peut nier qu'il ne fût plus sévère dans ses écrits que dans sa conduite. Il eut en 1657, et conjointement avec Gunning, depuis évêque d'Ely, une conférence avec deux prêtres catholiques, sur le schisme d'Angleterre. Les protestants prétendent qu'il avait été convenu que les actes de cette conférence ne seraient point imprimés sans le consentement des deux parties, et que cependant il en parut une copie infidèle à Paris, en 1658, sous le titre de *Schisme démasqué*, réimprimée à Oxford sous le règne de Jacques II. On a de Pearson un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : *Vindiciæ epistolarum sancti Ignatii*, 1672, in-4; ouvrage dans lequel il démontre l'authenticité des Epîtres de saint Ignace, martyr, contre quelques calvinistes; des *Annales de la vie et des ouvrages* de saint Cyprien, qui se trouvent dans l'édition de ce Père, donnée par Jean Fell, évêque d'Oxford; un excellent *Commentaire* en anglais sur le Symbole des apôtres. Il a été traduit en latin, Francfort, 1691, in-4. Les *Annales de la vie de saint Paul*, et des *Leçons* sur les Actes des Apôtres, avec des *Dissertations* chronologiques sur l'ordre et la succession des premiers évêques de Rome, en latin, etc. Ces deux ouvrages se trouvent dans ses *Opera posthuma*, 1688, in-4; *Prolegomena in Hieroclem*, in-8, avec les *OEuvres* de ce philosophe. Dans tous ces écrits, on voit le savant profond, le critique judicieux, et, ce qui est plus rare dans un écrivain

anglican, on y trouve beaucoup de modération à l'égard de l'Eglise catholique. On lui doit aussi, conjointement avec son frère Richard, mort en 1670, catholique romain, une édition des *Grands critiques*, Londres, 1660, 10 vol. in-fol., réimprimés à Amsterdam, en 1684, 8 tomes en 9 vol. in-fol. Il faut y joindre le *Thesaurus theologico-philologicus*, Amsterdam, 1701 et 1702, 2 vol. in-fol.; la *Critica sacra* de Louis de Dieu, 1 vol. in-fol.; la *Synopsis criticorum*, Londres, 1669, ou Utrecht, 1684, 3 vol. in-fol.

* PECCHIOLI (Antonio-Alamanno), ecclésiastique, né à Sesto, village de Toscane, fut d'abord maître à l'école des clercs de Saint-Laurent à Florence, dont, par la suite, il devint prébendé, et mourut dans cette ville le 30 juin 1748. On a de lui : *Tractatus peregrinarum recentiumque questionum, occasione accepta à singulari libro de eruditione apostolorum, et a commentario de recta christianorum, in eo quod ad mysterium divinæ Trinitatis attingit, sententiæ, evulgatis per J. Lami*, Venise, 1748, in-8. Le savant abbé Lami (*voy. ce nom*, v. 117), attaqué dans cet ouvrage, y répondit par *Ezame di alcune asserzioni*, etc., Florence, 1749. Pecchioli n'existait plus lorsque la réponse de l'abbé Lami parut.

PECHANTRÉ (Nicolas de), poète dramatique, naquit à Toulouse, en 1658, d'un chirurgien de cette ville. Il fit quelques pièces de vers latins, qui sont estimées, et s'appliqua principalement à la poésie française. Couronné trois fois par l'académie des jeux floraux, il se crut digne des lauriers du théâtre. Il vint donc à Paris, et débuta par la tragédie de *Géta*, représentée en 1687, avec de grands applaudissements; il l'avait dédiée au grand-dauphin, qui l'en récompensa largement. Il donna ensuite *Jugurtha, roi de Numidie*, 1692 (qui lui coûta huit ans de travail), et la *Mort de Néron*. On a encore de lui : le *Sacrifice d'Abraham* et *Joseph vendu par ses frères*, tragédies qui ont été représentées à Paris dans plusieurs collèges de l'université. On rapporte, à l'égard de sa tragédie de la *Mort de Néron*, une anecdote assez singulière : Péchantré travaillait ordinairement dans une auberge; il oublia un jour un papier où il disposait sa pièce, et où il avait mis, après quelques chiffres : *Ici le roi sera tué*. L'aubergiste avertit aussitôt le commissaire du quartier et lui remit le papier en main. Le poète, étant revenu à son ordinaire à l'auberge, fut bien étonné de se voir environné de gens armés qui voulaient s'emparer de sa personne. Mais ayant aperçu son papier entre les mains du commissaire, il s'écria plein de joie : *Ah! le voilà; c'est la scène où j'ai dessein de placer la mort de Néron*. C'est ainsi que l'innocence du poète fut reconnue. Péchantré mourut à Paris, en 1708.

PECHLIN (Jean-Nicolas), né en 1646, reçut le bonnet de docteur en médecine en 1667, à Leyde sa patrie, obtint une chaire à Kiel, en 1675, fut nommé successivement premier médecin, bibliothécaire et conseiller du duc de Holstein-Gottorp, et ensuite précepteur du prince héréditaire. C'est en cette qualité qu'il l'accompagna à Stockholm en 1704. Il y mourut en 1706. On a de lui divers

ouvrages, dont quelques-uns font preuve plutôt de son éloquence que de la solidité de son jugement. *De purgantium medicamentorum facultatibus*, Amsterdam, 1702, in-8; *De vulneribus sclopelorum*, Kiel, 1674, in-4; *De aeris et alimenti defectu et vita sub aquis*, 1676, in-8; *De habitu et colore Æthiopum*, Kiel, 1677, in-8. Il établit le siège de la couleur des nègres dans le réseau cutané, et dit que la bile contribue à cette couleur, par la noirceur dont elle est empreinte. Le médecin Barrère a fait revivre cette opinion vers le milieu du xviii^e siècle : l'on doit convenir qu'elle est simple et naturelle; d'autres attribuent aussi avec beaucoup de vraisemblance, cette noirceur à la dilatation des mailles de réseau, qui par-là absorbe plus de rayons. Quoi qu'il en soit, il est tellement certain que c'est une affaire de climats et de diverses circonstances locales, et purement accidentelles relativement à la constitution physique de l'homme, qu'on a vu des nègres blancs et des Européens noirs, des nègres blancs et noirs dans les différentes parties du corps. (*Voy. le Cathéchisme phil.* n° 48, et le *Journ. hist. et litt.*, 1^{er} mars 1787, p. 589.) *Theophilus Bibalcus*, Paris, 1683, in-12. C'est un éloge du thé, écrit en style poétique. *Observationum physico-medicearum libri tres*, Hambourg, 1691, in-4. On y trouve d'excellentes remarques, mais aussi beaucoup de preuves de la crédulité de Pechlin.

** PECHMEJA (Jean), littérateur, né en 1741 à Ville-Franche, professa l'éloquence à la Flèche, et vint à Paris, où il débuta par être précepteur. L'académie française ayant en 1773 mis au concours l'*Eloge de Colbert* (*voy. NECKER*), il obtint un accessit; son *Téléphe*, poème en prose en 12 livres (1784, in-8), accueilli avec faveur au moment de sa publication, est depuis tombé dans un complet oubli. « L'auteur, dit la Harpe, manque souvent » son but faute de mesure dans ses idées et dans son » style. Il semble, comme Rousseau, faire un crime » de la propriété, sans laquelle cependant toute » société est impossible. Il ne veut pas que les en- » fants succèdent à la fortune de leurs pères, comme » si cette succession n'était pas de droit naturel, et » comme si les pères eux-mêmes ne travaillaient pas » pour leurs enfants. Il y a quelques morceaux d'une » éloquence noble, et des moments d'intérêt; mais » nul art dans la composition et la préparation des » événements; point de nœud qui attache; on y » trouve des faits sans vraisemblance, des tableaux » gigantesques, une nature fautive, des principes » outrés, une diction abstraite. » On voit que Pechméja n'avait fait que reproduire les dangereuses doctrines, mises en avant par Morelly (*voy. ce nom*), et renouvelées depuis par des hommes qui avaient plus d'audace et moins de talent que ces novateurs. Pechméja, célèbre dans les fastes de l'amitié, par la tendresse qui l'unissait au médecin Dubreuil, mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 7 mai 1783, à 43 ans, vingt jours après l'ami dont il déplorait la perte. Il avait fourni plusieurs morceaux à l'abbé Raynal (*voy. ce nom*), pour son *Histoire philosophique des deux Indes*; celui sur la *Traité des nègres* lui appartient entièrement.

PECK (Pierre), *Peckius*, jurisconsulte de Zirczée

en Zélande, enseigna pendant 40 ans le droit à Louvain, et devint en 1586 conseiller de Malines, où il mourut en 1589. On a de lui divers ouvrages de jurisprudence, qu'on a recueillis à Anvers en 1647, in-fol. — Pierre PECKIUS, son fils, conseiller de Malines, puis chancelier de Brabant et conseiller d'état, se distingua par sa science et hérita de son père une piété tendre, et un grand zèle pour l'orthodoxie. Ses talents pour les négociations éclatèrent surtout à la cour de France, en Allemagne et en Hollande, où il fut envoyé en qualité d'ambassadeur. Il est mort à Bruxelles en 1625, et a laissé *Votum pro studiis humanitatis*, Anvers.

PECQUET (Jean), médecin de Dieppe, mort à Paris en 1674, avait été médecin du célèbre Fouquet, qu'il entretenait à ses heures perdues des questions les plus agréables de la physique. Il s'est immortalisé par la découverte d'une veine lactée, qui porte le chyle au cœur, et qui de son nom est appelée le réservoir du Pecquet. Cette découverte fut une nouvelle preuve de la vérité de la circulation du sang; mais elle lui attira plusieurs adversaires, entre autres Riolan, qui écrivit contre lui un livre intitulé : *Adversus Pecquetum et pecquetianos*. On a de Pecquet : *Experimenta nova anatomica*, Paris, 1634; *De thoracis lacteis*, contre Riolan, Amsterdam, 1661. Ce médecin avait l'esprit vif et actif; mais cette vivacité le jetait quelquefois dans des opinions dangereuses. Il conseillait comme un remède universel l'usage de l'eau-de-vie; elle fut pour lui une eau de mort, en avançant ses jours, qu'il aurait pu employer à l'utilité du public.

PECQUET (Antoine), grand-maître des eaux et forêts de Rouen, et intendant de l'école militaire en survivance, naquit à Paris en 1704, et mourut dans cette ville en 1762. On a de lui : *Analyse de l'Esprit des Lois*, 1758, in-12, et *l'Esprit des maximes politiques*, 1757, 3 vol. in-12; *Lois forestières de France*, 1755, en 2 vol. in-4, ouvrage estimé; *l'Art de négocier*, in-12; *Pensées sur l'homme*, in-12; *Discours sur l'emploi du loisir*, in-12; *Parallèle du cœur, de l'esprit et du bon sens*, in-12; quelques *Traductions* de poésies italiennes.

* PÉDEROBA (Pierre-Marie de), religieux mineur réformé, ainsi nommé d'un bourg du territoire de Trévise, où il naquit en 1705, embrassa la vie religieuse au convent de Bassano, et chargé de professer la rhétorique, la philosophie et la théologie dans diverses maisons de son ordre, s'en acquitta avec un grand succès. Son talent pour la chaire accrut sa réputation; il prêcha, pendant plus de quarante ans, dans les principales villes d'Italie. Dans les dernières années de sa vie, il se retira à Trévise, où il mourut le 6 novembre 1785. Outre son *Carême*, Vicence, 1786, 2 vol. in-4, dédié au roi de Sardaigne Victor-Amédée, on lui doit un volume de *panégyriques* et de *Sermons*, 1788. Benoît XIV l'appelait le *prédicateur des prédicateurs*. Le caractère de son éloquence est la force et l'onction.

PEDIANUS. Voy. ASCONIUS.

PEDO. Voy. ALBINOVANUS.

* PEDRO d'ALCANTARA (don), empereur du Brésil,

fils aîné du roi Jean VI et de Charlotte Joachime, infante d'Espagne, né le 12 octobre 1798, au palais de Queluz, connut l'adversité dès son enfance. Transporté, lors de l'invasion française (1807), au Brésil où la famille royale fut obligée de se retirer, son éducation y fut confiée à un habile maître qui sut lui inspirer le goût des lettres et des arts. Jeune encore, il avait composé des poésies très-remarquables, était bon musicien, et s'était rendu familiers les arts mécaniques. Adroit dans tous les exercices du corps, il était surtout habile écuyer. En 1817 il épousa l'archiduchesse d'Autriche, Marie-Léopoldine. Lors de la révolution de Portugal en 1820, le roi Jean VI revint à Lisbonne, laissant au Brésil don Pedro, chargé du gouvernement sous la direction d'un conseil. Jean VI, qui avait démêlé ses vues ambitieuses, lui dit en le quittant ces mots remarquables : « Mon fils, conserve le Brésil attaché à » la couronne de Portugal, tant que tu le pourras : » mais si la chose devient impossible, conserve-le » pour toi-même. » Don Pedro se montra d'abord docile aux décrets des cortès et protesta dans plusieurs lettres de sa soumission au roi son père et au congrès national. Mais bientôt il résolut de profiter des dispositions hostiles des Brésiliens contre les Portugais pour se déclarer souverain indépendant. Une circonstance favorable à ses projets s'étant présentée, il en profita pour placer la couronne sur sa tête, tout en ayant l'apparence de céder au vœu de la nation. Il eut d'abord le titre de défenseur perpétuel, puis en 1822 celui d'empereur du Brésil. Lorsqu'en 1825 le Portugal eut détruit sa constitution et rétabli l'autorité souveraine (voy. JEAN VI), le nouveau ministère parut d'abord vouloir recourir à des mesures énergiques contre le Brésil, et Jean VI envoya des commissaires vers son fils. Mais le cabinet de Saint-James interposant sa médiation, fit conclure un traité par lequel le vieux roi de Portugal reconnut le Brésil comme un état indépendant, et son fils comme empereur, se réservant seulement pour lui le même titre. Après la mort de Jean VI, (1^{re} mars 1826), D. Pedro fut également reconnu, malgré sa renonciation antérieure, roi de Portugal et des Algarves par les gouvernements étrangers, à l'exception de l'Espagne. Il confirma sa sœur Isabelle-Marie dans la régence de Portugal, et pour se concilier l'affection des Portugais, les gratifia d'une charte constitutionnelle, calquée sur celle qu'il avait donnée au Brésil. Le 2 mai il abdiqua la couronne de Portugal en faveur de sa fille dona Maria da Gloria, alors âgée de 7 ans. Bientôt la constitution excita des troubles qui furent réprimés. De nouvelles tentatives des ennemis de cette constitution ayant également échoué, les mécontents prirent le parti de négocier, et soutenus par l'ambassadeur anglais à Lisbonne, ils parvinrent à obtenir que don Miguel, frère de D. Pedro et oncle de la jeune reine, qu'il devait épouser, reviendrait en Portugal avec le titre de régent. Cet arrangement ne pouvait que déplaire à D. Pedro; mais les circonstances le forcèrent d'y consentir, et le 3 juillet 1827, il nomma don Miguel régent de Portugal, et son lieutenant-général en ce

royaume. Il publia en même temps un acte d'abdication pure et simple en faveur de sa fille dona Maria, sans indiquer la manière dont le royaume serait gouverné jusqu'à la majorité de cette princesse. Mais à son arrivée en Portugal, don Miguel fut proclamé roi, et le 23 avril 1828, il annula la constitution. La situation du Brésil ne permettait pas à D. Pédro de prendre des mesures efficaces pour soutenir les droits de sa fille. Un parti s'était formé contre lui dans les deux chambres; et la nouvelle de la révolution de France en accrût encore l'audace. Averti que son fils, encore enfant, devait être proclamé empereur, il quitta Rio-Janeiro, le 29 décembre 1830, avec l'impératrice, et alla chercher des défenseurs dans la province de Minas Geraes. Il y fut bien accueilli, et y publia une proclamation contre les factieux. Sa rentrée dans sa capitale fut signalée par de nouveaux troubles, et le 7 avril 1831 il crut devoir abdiquer en faveur de son fils, alors âgé de cinq ans, qui, deux jours après, fut proclamé empereur sous le titre de Pierre II d'Alcantara. Le même jour, l'ex-empereur se rendit à bord de la corvette anglaise, le *Warspite*, d'où il écrivit à ses anciens ministres pour leur recommander ses enfants, et le 12 il fit voile pour l'Europe. Don Pédro assistait aux fêtes anniversaires de juillet, et le roi des Français lui donna le grand-cordon de la légion-d'honneur. Après un court voyage en Angleterre, il revint habiter le château de Meudon. Le 26 janvier 1832, il se rendit à Belle-Isle, où étaient rassemblées par ses soins des troupes destinées à combattre D. Miguel. Arrivé le 6 mars avec sa flotte à Terceira, il déclara l'île de Madère en état de blocus, et revint le 7 juillet opérer son débarquement sur les côtes du Portugal. Il réussit à entrer dans Lisbonne, et contraignit son frère de sortir du royaume. Il prit ensuite les rênes du gouvernement, sous le titre de régent. Etant tombé malade en 1834, au château de Quéluz, il demanda le 17 septembre les secours de la religion, et le lendemain, il écrivit au président de la chambre des députés que, venant de satisfaire au devoir d'un fils de l'Eglise, il devait dans sa position quitter l'administration, et qu'il priait la chambre de prendre les mesures que commandaient les circonstances. Dona Maria fut aussitôt déclarée majeure par les cortès, qui lui concédèrent les pleins pouvoirs de la royauté. Don Pédro mourut le 24 septembre à l'âge de 56 ans. Veuf en 1826, il avait épousé, en 1829, Amélie, fille du prince Eugène de Beauharnais, duc de Leuchtenberg.

PEDRUZZI ou PEDRUZI (Paul), savant jésuite de Mantoue, né en 1644, se fit un nom par ses connaissances dans l'antiquité. Rannee, duc de Parme, le choisit en 1680, pour arranger son riche cabinet de médailles. Ce travail l'occupait jusqu'à sa mort, arrivée le 20 janvier 1720, à 76 ans. On a de lui 8 vol. du *Museo Farnese*, imprimés de 1694 à 1727, qui forment 40 tomes in-fol. Pedruzzi était un homme estimable pour les qualités du cœur et de l'esprit. Le père Piovene, aussi jésuite, compléta la collection de Pedruzzi en y ajoutant deux volumes, dont le dernier parut en 1727.

PÉGASE, cheval ailé, célèbre dans la fable, fut

produit par Neptune, et, selon d'autres, naquit du sang de Méduse, lorsque Persée lui coupa la tête. En naissant il frappa du pied contre terre, et fit jaillir une fontaine qui fut appelée *Hippocrène*. Il habitait les monts Parnasse, Hélicon et Piérius, et paissait sur les bords d'Hippocrène, de Castalie et du Permesse. Persée le monta pour aller en Egypte délivrer Andromède. Bellérophon s'en servit aussi pour combattre la Chimère.

PÉGASE (Manuel Alvarès), jurisconsulte portugais, natif d'Estremoz, mort à Lisbonne en 1696, à 60 ans, laissa un *Recueil* des ordonnances et des lois de Portugal, qui a été continué après sa mort; il est en 14 vol. in-fol., depuis 1669 jusqu'en 1714: il a encore laissé d'autres ouvrages, qui ne l'empêchèrent pas de donner ses avis sur les affaires particulières.

* PEGEL (Magnus), savant saxon, né au xvi^e siècle, était très-versé dans les sciences exactes, et imagina une foule de procédés utiles, dont il ne put réussir à faire adopter aucun par ce même public, si souvent dupe des plus grossiers imposteurs. Il enseigna les mathématiques à Rostock et mourut inconnu à Helmstadt, en 1610. On a de lui: *The-saurus rerum selectarum magnarum, dignarum, utilium, suavium, pro generis humani salute oblatum*, 1604, in-4. Ce volume est très-rare; Georges Pasch, savant philologue, né à Dantzick en 1661, et mort en 1707, en a donné de curieux extraits dans la préface de son *Tractatus de novis inventis quorum accuratiori cultui faciem prætulit antiquitas*, Leipsig, (2^e édit.), 1700, in-4. Il paraît, d'après un passage de son livre, que Pegel a eu, bien avant le P. Lana, l'idée des moyens employés pour élever et soutenir les aérostats; mais on ne pourrait cependant, sans injustice, ravir à Montgolfier (voy. ce nom) la gloire de cette découverte, puisqu'il est le premier à qui l'on doive un procédé exécutable pour se frayer un chemin dans les airs.

PEGUILLON (Voy. BEAUCAIRE de).

* PEIGNÉ (Etienne), né à Paris le 30 décembre 1748, se consacra de bonne heure à l'enseignement et fut professeur à Reims, à Amiens, à Liège et à Moulins. Il obtint l'éméritat avec une pension de l'université, et mourut à Paris sur la fin de l'année 1822. Sans parler d'un *Traité de Mythologie*, qu'il composa pour ses élèves, et qu'on a livré à l'impression après sa mort, il a laissé un *Précis de la vie de Jésus-Christ*, Paris, 1821, in-12 et in-8; — 2^e édit., 1822. (Voy. MONTMIGNON). Cet ouvrage décèle une connaissance profonde de nos livres saints, jointe à un genre d'écrire très-bien approprié au sujet. Il avait entrepris les *Vies particulières des apôtres*, qu'il ne put achever. On lui doit encore: *Ambroise ou le triomphe de la foi sur l'incrédulité*, 1827, in-12; et la *Harpe d'Israël, ou chants de la Bible en vers français, par nos meilleurs poètes, avec le texte en regard*, etc., 1828, 2 vol. in-8.

PEIRESC (Nicolas-Claude FABRI, seigneur de), conseiller au parlement d'Aix, naquit au château de Beaugensier en Provence, l'an 1580: sa famille, originaire d'Italie, était établie en Provence depuis le xiii^e siècle. Après avoir étudié avec succès à Aix, à Avignon et à Tournon, il passa en Italie, et s'ar-

rêta à Padoue, pour finir son droit. Venise, Florence, Rome, Naples, le possédèrent ensuite tour à tour. Il y parut en savant qui voulait tout voir et tout remarquer. De retour à Aix, il y prit, en 1604, le degré de docteur. Les thèses qu'il soutint dans cette occasion pendant trois jours de suite furent longtemps célèbres en Provence. Le jeune savant se rendit ensuite à Paris, où les de Thou, les Casaubon, les Pithou, les Sainte-Marthe l'aimèrent et l'estimèrent. Il alla de là en Angleterre, y visita les savants de Londres et d'Oxford, et fut très-bien accueilli par le roi Jacques. De Londres il passa en Hollande, et vit Joseph Scaliger à Leyde, et Hugues Grotius à la Haye. Enfin après avoir parcouru la Flandre et une partie de la France, il revint à Aix, et y fut reçu conseiller au parlement. Sa maison fut dès lors l'asile des sciences et le bureau d'adresse de tous les savants. Cet homme illustre finit par embrasser l'état ecclésiastique. Louis XIII lui donna l'abbaye de Notre-Dame de Guistre, au diocèse de Bordeaux, et l'autorisa par lettres patentes à conserver avec ce bénéfice ses fonctions de conseiller. Ce double emploi ne lui faisait point négliger les sciences : sa maison était surmontée d'un observatoire et encombrée de livres, souvent entassés pêle-mêle, pour la conservation desquels il nourrissait un grand nombre de chats; c'est lui qui a introduit en France l'espèce d'Angora. Il entretenait chez lui un graveur, un sculpteur, un relieur et un copiste auxquels de temps en temps il adjoignait un peintre, pour retracer sur la toile différents monuments, ou la figure d'animaux rares. Peiresc acclimata dans son beau jardin botanique plusieurs plantes étrangères, et entre autres le figuier d'Adam (*musa paradisiaca*), dont le fruit lui semblait être cette espèce de raisin que les éclaireurs envoyés par Moïse lui apportèrent de la Terre promise. Peiresc mourut à Aix, en 1637, également regretté pour les qualités brillantes et les morales. On célébra son mérite en toutes sortes de langues, et ce recueil d'éloges a été imprimé sous le titre de *Panglossia*. Cependant cet homme d'une érudition vaste et variée n'a fini aucun ouvrage. On n'a de lui qu'une *Dissertation* curieuse et savante sur un trépied ancien, imprimée dans le tome 10^e des *Mémoires de littérature* du père Desmolets. Il a laissé plusieurs manuscrits; mais la plupart n'ont pas reçu le dernier coup de plume. Gassendi a donné la *Vie* de ce savant, La Haye, 1681, in-8, écrite avec beaucoup de pureté et d'élégance; et traduite en français par M. Requier, in-12, 1770. L'édition de Malherbe, Caen, 1822, contient la correspondance de ce grand poète avec Peiresc, dont on trouve beaucoup de lettres dans le *Magasin encyclopédique*. L'*Eloge* de Peiresc par Lemontey a été couronné par l'académie de Marseille en 1785.

PEIROUSE. Voy. LAPÉROUSE, et LAPEIROUSE.

PÉKHIN (Iwan le). Voy. LEPEKHIN.

PÉLAGE 1^{er}, Romain, diacre de l'Eglise romaine, fut archidiacre du pape Vigile, et apocrysaire en Orient, où il se signala par sa prudence et sa fermeté. Il fut mis sur la chaire de saint Pierre en 553. Il dut en partie son élévation à l'empereur

Justinien, qui avait goûté son esprit. Le nouveau pontife s'appliqua à réformer les mœurs et à supprimer les nouveautés. Il condamna les trois chapitres, dont il paraissait avoir parlé favorablement en écrivant en 546 à Ferrand, diacre de Carthage, pour le prier de délibérer, avec son évêque et les autres les plus instruits sur cette affaire; et travailla à faire recevoir le 5^e concile, tenu à Constantinople en 553. Vigile, son prédécesseur, s'était longtemps opposé à cette condamnation, quoiqu'à la fin il y ait acquiescé, parce qu'il craignait qu'elle ne fit regarder comme hétérodoxes des hommes dont la foi lui paraissait pure, quoique leurs écrits prêtassent à la censure. Pélage approuva la condamnation de leurs écrits dans des circonstances où leurs personnes semblaient n'être plus compromises, et où les eutychiens ne paraissaient plus pouvoir tirer avantage de cette condamnation. (Voy. IBAS, VIGILE.) Dans l'attaque des erreurs dominantes, il arrive très-naturellement que les personnes les mieux intentionnées semblent donner dans une extrémité opposée, et s'écarter de ce milieu si étroitement circonscrit, où se tient la vérité. Or, rien n'est plus raisonnable que de ne pas confondre les défenseurs, peut-être trop ardents de l'orthodoxie, avec les partisans d'une erreur reconnue. Et c'est sous ce point de vue qu'il faut envisager la conduite quelquefois inégale, quelquefois même opposée, mais toujours conséquente, que les pontifes et les conciles ont tenue à l'égard des doctrines et des docteurs. Les évêques de Toscane refusant d'adhérer au 5^e concile, et s'étant séparés de la communion de Pélage, il leur écrivit en ces termes remarquables : « Comment ne croyez-vous pas être séparés de la communion de tout le monde, si vous ne récitez pas mon nom suivant la coutume, dans les saints mystères : » puisque, tout indigne que j'en suis, c'est en moi » que subsiste à présent la fermeté du siège apostolique avec la succession de l'épiscopat ? » Les Romains assiégés par les Goths lui durent beaucoup. Il distribua des vivres, et obtint de Totila, à la prise de la ville en 536, plusieurs grâces en faveur des citoyens. Il mourut en 559. On a de lui 16 *Epîtres*. Le droit que s'attribua alors Justinien dans l'élection des papes (droit nouveau selon le père Pagi) soutenu par ses successeurs, occasionna, dans la suite, des vacances du siège de Rome beaucoup plus longues qu'auparavant. On voit cependant que, dès le temps d'Odoacre, les souverains d'Italie avaient prétendu diriger, ou, si l'on veut, troubler cette élection. Il eut pour successeur Jean III.

PÉLAGE II, Romain, fils de Wingil, qui est un nom goth, obtint le trône pontifical après Benoît 1^{er}, en 578. Il s'opposa à Jean, patriarche de Constantinople, qui prenait le titre d'*évêque œcuménique* (voy. GRÉGOIRE le Grand et PHOCAS), et travailla avec zèle, mais sans succès, à ramener à l'unité de l'Eglise les évêques d'Istrie, qui faisaient schisme pour la défense des trois chapitres. (Voy. VIGILE, pape, et IBAS.) Il s'éleva de son temps une maladie extraordinaire, aussi subite que violente : souvent on expirait en éternuant et en bâillant;

d'où est venu, selon quelques historiens, la coutume de dire à celui qui éternue : *Dieu vous bénisse !* et celle de faire le signe de la croix sur la bouche lorsqu'on bâille. Pélagé II fut attaqué de cette peste, et en mourut l'an 590. Sa mort fut honorée des larmes des pauvres, qu'il secourait avec largesse. On lui attribue 10 *Épîtres*, mais la 1^{re}, la 2^e, la 8^e et la 9^e sont supposées. Il eut pour successeur saint Grégoire le Grand.

PELAGE, appelé d'abord *Morgan* ou né sur les bords de la mer, nom qu'il changea contre celui de *Pélagius*, est un fameux hérésiarque, né au IV^e siècle dans la Grande-Bretagne. Il embrassa l'état monastique à Bangore, dans le pays de Galles, et vint à Rome, où il se lia avec Rufin le Syrien, disciple de Théodore de Mopsueste, qui lui apprit les erreurs de son maître. Pélage était né avec un esprit ardent et impétueux. En étudiant l'Écriture et les Pères, il fixa son attention sur tous les endroits qui défendent la liberté de l'homme contre les partisans de la fatalité, et tout ce qui prouvait la corruption de l'homme et le besoin de la grâce lui échappa. « Le péché originel, ce grand centre, dit » un théologien, où se réunissent les fils divers » qui conduisent vers la sortie du labyrinthe, dont » l'ignorance ou l'oubli avait fait éclore l'hérésie de » Manès, de Cerdon, de Marcion, et engendré tant de » creux systèmes sur le bien et le mal, tant de » vaines disputes sur l'homme et sur le Créateur, » ce mystère qui en explique tant d'autres, et dont » la croyance devient par là même si raisonnable » que les sages de l'antiquité profane ont entrevue » et qu'ils ont plus ou moins clairement énoncé. » Pélage l'a méconnu. » (*Voy. OVIDE, PLATON, PLIN, TIMÉE.*) Pélage développa ses idées dans le 4^e livre du *Libre arbitre*, qu'il publia contre saint Jérôme, et dans lequel il découvrait toute sa doctrine, en y ajoutant des erreurs nouvelles. Les principales étaient : 1^o qu'Adam avait été créé mortel, et qu'il serait mort soit qu'il eût péché ou non ; 2^o que le péché d'Adam n'avait fait de mal qu'à lui, et non à tout le genre humain ; 3^o que la loi de Moïse conduisait au royaume céleste aussi bien que l'Évangile ; 4^o qu'avant l'avènement de J.-C. les hommes ont été sans péché ; 5^o que les enfants nouveau-nés sont dans le même état où était Adam avant sa chute ; 6^o que tout le genre humain ne meurt point par la mort et par la prévarication d'Adam, comme tout le genre humain ne ressuscite point par la résurrection de J.-C. ; 7^o que l'homme naît sans péché, et qu'il peut aisément obéir aux commandements de Dieu, s'il veut. Rome ayant été prise par les Goths, Pélage en sortit, et passa, en 409, en Afrique avec Célestius, le plus habile de ses sectateurs. Il ne s'arrêta pas longtemps en Afrique ; il y laissa Célestius, qui se fixa à Carthage, où il enseigna les sentiments de son maître. Cependant Pélage dogmatisa en Orient où il s'était rendu. Ses erreurs furent dénoncées au concile de Diospolis. Les pères de cette assemblée les anathématisèrent solennellement, et l'auteur fut forcé de se rétracter ; mais cette rétractation ne changea pas son cœur. Il fut condamné de nouveau, en 416, dans le concile de Carthage et dans

celui de Milève. Les pères de ces conciles firent part de leur jugement au pape Innocent I^{er}, qui se joignit à eux, et confirma leur décret. Ce fut après cette décision du saint Siège, que saint Augustin dit à l'hérésiarque : La cause est finie après que Rome a prononcé : *Inde rescripta venerunt, causa finita est ; utinam aliquando finiatur error !* Innocent I^{er} étant mort peu de temps après, Pélage écrivit à Zozime, son successeur, et lui députa Célestius, pour faire lever l'excommunication portée contre lui et contre son ami. Le pape Zozime voulut bien recevoir son apologie ; mais il assembla en même temps des évêques et des prêtres, qui condamnèrent les sentiments de Pélage, en approuvant la résolution où il était de se corriger. Il reçut en même temps une *Confession de foi* de Pélage, où il désavouait les erreurs qui pouvaient lui être échappées. Zozime, trompé par cette soumission apparente, écrivit en sa faveur aux évêques d'Afrique, pour les prier, non de lever l'excommunication lancée contre lui, comme quelques auteurs l'ont dit, mais de différer de deux mois la décision de cette affaire. Ces prélats assemblèrent un nouveau concile à Carthage, en 417, et ordonnèrent que la sentence prononcée par le pape Innocent, contre Pélage et Célestius, subsisterait jusqu'à ce qu'ils anathématisassent leurs erreurs. Le pape Zozime eut la grandeur d'âme de reconnaître qu'il avait été surpris. Il confirma le jugement du concile et condamna les deux hérétiques dans le même sens que son prédécesseur. L'empereur Honorius, instruit de ces différents anathèmes, ordonna qu'on traiterait les pélagiens comme des hérétiques, et que Pélage serait chassé de Rome avec Célestius, comme hérésiarques et perturbateurs. Ce rescrit est du 30 avril 418. Le 1^{er} mai suivant, il y eut encore un concile à Carthage contre les pélagiens, dans lequel brilla saint Augustin, le docteur de la grâce. On y dressa neuf articles d'anathèmes contre cette hérésie. Les évêques qui ne voulurent point souscrire à la condamnation, furent déposés par les juges ecclésiastiques, et chassés de leur siège par l'autorité impériale. Pélage, obligé de sortir de Rome, se retira à Jérusalem où il ne trouva pas d'asile ; et l'on n'a su ni en quel temps ni en quel pays il mourut. Quelques saints Pères ont loué les mœurs de cet hérésiarque ; mais Orose et plusieurs autres Pères ont soutenu qu'on l'avait mal connu, que sa prétendue vertu n'était qu'hypocrisie, qu'il aimait la bonne chère et qu'il vivait dans la mollesse et les délices. Julien d'Eclane fut le chef des pélagiens après la mort de leur premier père. Cette hérésie prit une nouvelle forme sous ce nouveau chef. Elle ravagea pendant quelque temps l'Orient et l'Occident, et s'éteignit enfin tout-à-fait. Nous avons de Pélage une *Lettre* à Démétriadé, dans le tome deuxième de saint Augustin, dans l'édition des bénédictins : des fragments de ses 4 livres du *Libre arbitre*, et des *Commentaires* sur les épîtres de saint Paul, qui se trouvent dans l'*Appendix operum divi Augustini*, Anvers, 1703, in-fol. On voit par ses écrits qu'il avait de l'esprit, mais qu'il n'était pas savant ; il rebute par la stérilité et la sécheresse de son style. *L'Histoire du pé-*

lágianisme a été écrite par le cardinal Noris et par le père Patouillet, 1751, in-12. Cette dernière, moins savante que celle du cardinal, est bien écrite, pleine de vues sages et profondes ; l'auteur nous montre dans le pélagianisme toute la tortuosité et les artifices de l'hérésie qui lui est contradictoirement opposée, tant la marche et le génie de l'erreur sont les mêmes, de quelque extrémité qu'elle parte. Parmi les auteurs qui écrivirent contre Pélagie, on distingue saint Augustin, saint Jérôme, saint Prosper et saint Fulgence.

PÉLAGE, premier roi des Asturies, fils de Favila, duc de Cantabrie ou Biscaye. Il se retira dans cette province en 711, après la désastreuse bataille de Xérès. Pélagie, proche parent de Rodrigue, s'acquit l'estime de ceux de sa nation par ses vertus et par son zèle pour la religion catholique ; il forma le dessein de secouer le joug des Sarrasins, qui, ne pouvant le vaincre, entrèrent en négociation avec lui, et le laissèrent jouir, moyennant un léger tribut, d'une certaine étendue de pays. Ayant été insulté par les Maures, il marcha contre eux, et les défit en 716, conquit plusieurs provinces, et peu après fut proclamé roi de Léon et des Asturies. Il mourut en 737, avec la réputation d'un prince sobre, ennemi du luxe, courageux, et d'une piété exemplaire. C'est sans doute cette piété qui a excité le zèle de Voltaire contre ce prince, jusqu'à lui refuser le titre de roi contre le témoignage unanime des anciens historiens. Ce fut Pélagie qui donna l'essor à cette sanglante lutte entre les Espagnols et les Maures, qui dura depuis 716 jusqu'en 1492, époque où Ferdinand et Isabelle s'emparèrent de Grenade. Ce prince, dont la vie a fourni le sujet de plusieurs pièces de théâtre, fut le héros d'un *Roman* poétique de M. Pratheron, Vesoul, 1826, in-8.

PÉLAGE - ALVARÈS ou ALVARÈS - PÉLAGE. Voy. PAEZ.

PÉLAGIE (sainte), vierge et martyre d'Antioche, dans le 1^{re} siècle, durant la persécution de Maximin Daïa. Elle se précipita du haut du toit de sa maison, pour échapper à la perte de son honneur, que des gens envoyés par les magistrats païens voulaient lui ravir. La sainte pouvant espérer de faire une chute heureuse, son action ne présente aucune difficulté en morale ; mais indépendamment de cette considération, on peut dire que Pélagie n'écoula que sa foi et le désir de détromper et de convertir les païens. Cette estime héroïque de la chasteté était bien propre à démontrer aux persécuteurs l'innocence des mœurs des chrétiens, que l'on ne cessait de calomnier, et à leur imprimer du respect pour une religion qui inspire tant de pureté et de courage. Voy. APOLLINE, IGNACE d'Antioche, RAZIAS.

PÉLAGIE (sainte), illustre pénitente du 5^e siècle, avait été la principale comédienne de la ville d'Antioche. La grâce ayant touché son cœur, elle reçut le baptême, et se retira sur la montagne des Oliviers, près de Jérusalem, où, selon Jacques, diacre d'Héliopolis, déguisée en homme, elle mena une vie très-austère ; mais Théophane (*Chron. ad an. 25. Theod. jun.*), Nicéphore Calixte (*Hist.*,

l. 14, 30), la représentent comme une religieuse. Basile, dans son *Ménologe*, la peint sous ces traits, et assure formellement qu'elle se fit religieuse. « Comment, dit un critique, croire que cette sainte » aurait porté un habit contraire à son sexe ? Ce » genre de déguisement a toujours été en abomination. L'ancien Testament la traite de crime » détestable. (*Deuteron. 32.*) Les Pères et les conciles ont tenu le même langage. » Il faut convenir néanmoins que la bonne foi et des circonstances particulières justifient souvent des actions extraordinaires et anormales, que la loi générale semble condamner. Voy. PAUL l'Ermite.

PELARGUS. Voy. STORCK.

PELETIER (Claude le), magistrat, né à Paris en 1651, avec des dispositions heureuses, fut lié de bonne heure avec Bignon, Molé, Lamoignon, Despréaux et les autres grands hommes de son siècle. Il fut d'abord conseiller au Châtelet, puis au parlement, tuteur des princes, fils de Gaston d'Orléans, ensuite président de la 4^e chambre des enquêtes, et prévôt des marchands en 1668. Il signala sa gestion en faisant construire le quai de Paris, qu'on nomme encore aujourd'hui le *Quai Peletier*. Il se distingua extrêmement dans cette place, et succéda en 1683 à Colbert dans celle de contrôleur général des finances. Peletier sentit que si un contrôleur-général faisait quelques heureux, il faisait beaucoup de mécontents. Il se démit de cette place six ans après, fut fait directeur des postes, quitta entièrement la cour en 1697, et ne s'occupa plus que de l'étude et de son salut. Il venait passer tous les carêmes aux Chartreux, où il avait un appartement, et demeurait tout le reste de l'année dans sa terre de Villeneuve-le-Roi. Il mourut en 1711, à 80 ans. Les grands sentiments de piété qui l'avaient animé pendant sa vie présidèrent à sa mort. « Ce fut, dit un historien, un de ces magistrats » respectables qui concoururent, autant par leurs » vertus que par leurs talents, à l'illustration du » règne de Louis XIV. Ce grand homme mettait la » religion à la tête de tous ses devoirs, et dans le » temps même qu'il était chargé du poids des affaires publiques, il ne laissait passer aucun jour » sans rassembler sa famille et ses domestiques » pour faire avec eux la prière en commun. » On a de lui : un très-grand nombre d'*Extraits* et de *Recueils* assez bien faits de l'Ecriture, des Pères et des écrivains ecclésiastiques et profanes, en plusieurs vol. in-12 ; des *Editions* du *Comes theologus* et du *comes juridicus* de Pierre Pithou, son bisaïeul maternel ; à l'imitation de ces deux ouvrages, il composa le *Comes senectutis* et le *Comes rusticus*, l'un et l'autre in-12, qui ne sont que des recueils de pensées des auteurs anciens et modernes ; on lui doit encore la meilleure *Edition* du *corps du droit canon* en latin, avec des notes de Pierre et de François Pithou, en 1687, 2 vol. in-fol. ; et celle du *Code* des Canons recueillis par MM. Pithou, avec des *Miscellanea ecclesiastica* à la fin ; enfin en 1689 l'*Edition* des *Observations* de Pierre Pithou sur le *code* et les *Novelles*. La *Vie* de Claude le Peletier a été écrite en latin par J. Boivin le cadet, 1716, in-4. — Claude le Peletier eut dix enfants, dont plusieurs

doivent être cités dans ce Dictionnaire. L'aîné de ses quatre fils, nommé Michel, fut évêque d'Angers, et mourut en 1706, peu de temps après avoir été nommé évêque d'Orléans. Grandet a écrit sa vie. — Louis, le second, fut président à mortier, puis 1^{er} président, et mourut en 1750. — Charles-Maurice, le troisième, abbé de St.-Aubin d'Angers, refusa l'épiscopat et se retira à Saint-Sulpice, dont il mourut supérieur-général en 1751. — Claude, le plus jeune, connu sous le nom de Souzi, mourut âgé de 17 ans en 1686, après avoir donné l'exemple de la plus héroïque piété. L'abbé Proyard a donné sa *Vie* sous le titre de *Modèle des jeunes gens*, Paris, 1789, in-18. Louis, le second des fils de Claude Le Peletier, est la tige des Le Peletier de Rosambo, dont le dernier, président à mortier, porta sa tête sur l'échafaud avec l'illustre Malesherbes, son beau-père.

PELETIER de SOUZI (Michel le), frère du contrôleur-général, né à Paris en 1640, se fit recevoir avocat et plaîda avec distinction. Il acheta la charge d'avocat du roi au Châtelet, et l'exerça pendant cinq ans avec un applaudissement universel. Reçu conseiller au parlement en 1665, il fut nommé l'année suivante, avec Jérôme Le Peletier, son second frère, pour l'exécution des arrêts de la cour des grands-jours tenus à Clermont en Auvergne. Le roi le choisit en 1668 pour aller établir l'intendance de la Franche-Comté. A son retour, il fut intendant de Lille, de toutes les conquêtes de Flandre, et des armées que le roi y entretenait. Ses services lui méritèrent les places de conseiller d'état en 1685, d'intendant des finances, de conseiller au conseil royal, et de directeur général des fortifications. Dégoûté des affaires et de la cour, il se retira à l'âge de 80 ans à l'abbaye de Saint-Victor à Paris. Il y vécut près de 6 ans dans les travaux de la littérature et dans les exercices d'une vie chrétienne, et mourut en 1723, à 86 ans. L'académie des inscriptions lui avait donné, en 1701, la place d'académicien honoraire. On a de lui, dans les *Mémoires* de cette compagnie, de savantes recherches sur les *Curiosolites*, ancien peuple de l'Armorique, dont il est parlé dans les *Commentaires* de César (1). Toureil l'appelait *Homo limatissimi ingenii*. Son *Eloge* par de Boze a été inséré dans le tome 7^e du recueil de l'académie des inscriptions. — Ses descendants prirent le nom de Le Peletier-Saint-Fargeau; ce fut sur les conclusions de son arrière-petit-fils, Michel-Etienne, qui avait été reçu avocat-général au parlement de Paris, le 6 septembre 1747, que fut porté l'arrêt de suppression des jésuites en France. Il devint président à mortier en 1764, et mourut de la petite vérole, en septembre 1778. — Le fils de ce dernier perdit au sein de la Convention, une réputation honorable commencée dans la magistrature, et qui ne s'était pas entièrement effacée à travers les orages de l'assemblée Constituante. *Voy.* l'article suivant.

* PELETIER-SAINT-FARREAU (Louis-Michel le), né en 1760, à Paris, d'une famille distinguée dans la magistrature, fut successivement avocat géné-

ral et président à mortier au parlement de Paris. Député de la noblesse aux états-généraux de 1789, il y vota constamment avec la majorité de son ordre; et quand Louis XVI eut enjoint à la noblesse de se réunir au tiers-état, Le Peletier refusa d'obéir. Sa conduite répondit quelque temps à cet acte d'opposition; mais dès le mois de juillet, il changea brusquement de système, embrassa la cause populaire et dès lors appuya presque toutes les mesures révolutionnaires. Cependant il conserva toujours dans sa conduite et dans ses discours une modération et des formes de politesse dont se dispensaient la plupart de ses nouveaux alliés. Dans la discussion sur le droit de paix et de guerre il partagea l'avis de ceux qui en dépouillèrent la couronne; il appuya ensuite la suppression des titres honorifiques, et fut nommé président. Au mois de mai 1791, il fit un rapport sur le code pénal, dans lequel il demanda l'abolition de la peine de mort, et proposa de la remplacer par une détention de 24 ans. Après la session, il fut nommé membre du départ. de la Seine, puis président du départ. de l'Yonne, où il avait de grands biens. Elu par ce départ. à la Convention, il fit décider que cette assemblée avait le droit de juger Louis XVI. Il vota d'abord pour la réclusion, et engagea plusieurs de ses collègues à suivre son exemple. Cependant il vota la mort et se prononça contre l'appel au peuple avec une violence qui n'était ni dans son caractère, ni dans ses habitudes. Le 20 janvier, veille de l'exécution de ce fatal jugement, il était à table chez un restaurateur du Palais-Royal, lorsqu'il fut poignardé par un ancien garde du corps nommé Pâris. Il fut inhumé avec une pompe extraordinaire; mais le décret qui lui avait décerné les honneurs de Panthéon fut rapporté en 1795. Ses *Œuvres*, précédées de sa vie, ont été publiées par son frère, Bruxelles, 1826, in-8.

** PELETIER (Félix le), frère du précédent, né en 1767, était à la révolution capitaine de cavalerie et aide-de-camp du prince de Lambesc; il donna sa démission le 5 juillet 1789, et, à l'exemple de son frère, devint un des partisans les plus dévoués du nouvel ordre de choses. Lors de la translation des restes de Michel le Peletier au Panthéon, il prononça son oraison funèbre, et le lendemain il présenta sa nièce à la convention qui l'adopta pour sa fille au nom de la république. Exclu de la société des Jacobins comme noble, il fut obligé de sortir de Paris pendant la terreur, et n'y revint qu'après le 9 thermidor. Lors de l'établissement de la constitution de l'an III, il refusa la place de commissaire du directoire à Versailles. Impliqué, par suite de ses liaisons, dans le procès de Babeuf (*voy.* ce nom), il fut traduit à la haute cour de Vendôme; mais, quoique contumace, il fut acquitté. Au 18 fructidor, il courut le risque d'être déporté; et plus tard, lorsque Bonaparte s'empara du pouvoir, il fut encore question de l'envoyer à Cayenne avec les républicains dont l'exagération faisait craindre quelque entreprise contre le nouveau pouvoir. Lors de l'attentat du 3 nivose (*voy.* BONAPARTE), il fut enfermé au temple, puis conduit à l'Isle de Ré, où il resta deux ans. Il fut ensuite exilé à Genève, d'où

(1) On croit que cette dissertation n'est pas de Le Peletier, et qu'il fut seulement chargé de la présenter à l'académie.

il obtint en 1805 la permission de revenir dans ses propriétés en Normandie. Maire de Bacqueville, il donna sa démission au retour des Bourbons. Pendant les cent jours, député de Dieppe à la chambre des représentants, il y proposa de déclarer *Napoléon sauveur de la patrie*. Au second retour du roi, il fut banni par ordonnance, et vint chercher un asile à Bruxelles, d'où il fut enlevé par les Prussiens qui voulaient le conduire dans quelque forteresse. Il obtint cependant de rester à Francfort. Il lui fut permis en 1819 de rentrer en France, et même de résider à Paris, où il mourut presque oublié en 1837, à 70 ans.

PELETIER. Voy. PELLETIER.

PELHESTRE (Pierre), littérateur, fils d'un tailleur, né à Rouen vers 1655, mort à Paris en 1710, à 75 ans, lisait tout, mais avec de bons principes et des intentions droites. Il n'était âgé que de 18 ans, quand l'archevêque de Paris, Péréfixe, le manda : « J'apprends, lui dit-il, que vous lisez des » livres hérétiques ; êtes-vous assez docte pour cela ? » — Monseigneur, répondit le jeune homme, votre » question m'embarrasse : si je dis que je suis assez » savant, vous me direz que je suis un orgueilleux, » si je dis que non, vous me défendrez de les lire. » Sur cette réponse, le prélat lui permit de continuer. Il a donné une seconde édition du *Traité de la lecture des Pères* (voy. d'ARGONNE, 272), et des *Notes* excellentes sur le texte de cet ouvrage, Paris, 1697, in-12.

PÉLIAS, fils de Neptune et de Pyro, et frère d'Eson, roi de Thessalie, usurpa le royaume au préjudice de Jason, son neveu, que l'on déroba à sa fureur. Jason ayant atteint l'âge de 20 ans, se fit reconnaître par ses parents et redemanda ses états. Pélias ne les lui refusa pas ; mais il l'engagea d'aller à la conquête de la toison d'or, croyant qu'il périrait dans cette expédition. Il devint ensuite plus fier et plus cruel, et fut égorgé par ses propres filles, auxquelles Médée avait promis de le rajeunir comme elle avait rajeuni Eson.

PÉLICIER. Voy. PELLICIER.

PÉLISSON. Voy. PELLISSON.

PELL (Jean), mathématicien anglais, né en 1610, professa les mathématiques à Amsterdam et à Breda. A l'âge de 19 ans il composa, sur l'usage des cadrans, un traité qui commença sa réputation. Il résida auprès des cantons suisses protestants, au nom de Cromwell, revint à Londres, où il fut fait chapelain de l'archevêque de Cantorbéry, et mourut en 1685. Les mathématiques lui doivent quelques ouvrages, entre autres : *De vera circuli mensura* ; *Table de dix mille nombres carrés*, in-fol.

PELLEGRIN (Simon-Joseph), fils d'un conseiller au parlement de Marseille, où il naquit en 1665, entra dans l'ordre des religieux servites, et demeura longtemps parmi eux, à Moustiers, dans le diocèse de Riez. Mais, dégoûté de son état, il s'embarqua sur un vaisseau en qualité d'aumônier, et fit une ou deux croisières. De retour en 1705 de ses caravanes, il ouvrit boutique d'épigrammes, de madrigaux, d'épithalames, de compliments pour toutes sortes de fêtes et d'occasions ; il les vendait plus ou moins, selon le nombre des vers et leur différente

mesure. Il travailla ensuite pour les théâtres de Paris, et surtout pour celui de l'Opéra-comique. Ce qui fit dire à un plaisant :

Le matin catholique et le soir idolâtre,
Il dina de l'autel et soupa du théâtre.

Ce genre d'ouvrages n'étant nullement digne d'un prêtre, le cardinal de Noailles lui proposa de renoncer à la messe ou à l'opéra : l'abbé Pellegrin voulut garder ce qui le faisait vivre, et le cardinal l'interdit. Ses protecteurs lui procurèrent une pension sur le *Mercure*, auquel il travailla pour la partie des spectacles. Il mourut en 1745, à 82 ans, sincèrement converti. On a de lui, outre des *Tragédies* et des *Comédies* dont le plan ne vaut ordinairement rien, et dont la versification est fade et languissante : *Cantiques spirituels* sur les points les plus importants de la religion, sur différents airs d'opéra, pour les dames de St.-Cyr, à Paris, in-8 ; autres *Cantiques* sur les points principaux de la religion et de la morale, Paris, 1725, in-12 ; *Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*, mise en cantiques, sur les airs de l'opéra et des vaudevilles, Paris, 1705, 2 vol. in-8 ; les *Psaumes de David*, en vers français, sur les plus beaux airs de Lully, Lambert et Campra, Paris, 1705, in-8 ; *l'Imitation de Jésus-Christ*, sur les plus beaux vaudevilles, Paris, 1729, in-8 ; les *Œuvres d'Horace* traduites en vers français, éclaircies par des notes, augmentées d'autres traductions et pièces de poésies, avec un discours sur ce célèbre poète, et un abrégé de sa vie, Paris, 1715, 2 vol. in-12. Il n'y a que les 5 livres d'*Odes* qui soient traduits.

PELLEGRINI (PELLEGRINO di TIBALDO de, ou plus simplement TIBALDI ou PELLEGRIN de BOLOGNE), né en 1527 dans le Milanais, et mort en 1592, excella dans la peinture et l'architecture. On prétend que son ambition de se faire un nom dans la peinture était si ardente, que mécontent de lui-même, et désespérant de pouvoir atteindre le point de perfection qu'il imaginait, il voulut un jour se laisser mourir de faim, et qu'il en fut détourné par Octavien Mascherino, peintre, son compatriote, qui lui conseilla de s'adonner à l'architecture. Cependant il avait fait d'excellents tableaux, comme *Saint-Jean dans le désert* ; *Le choix des élus et des réprouvés* ; *L'Arrivée de Trajan à Ancône*, etc., qui sont admirés des connaisseurs. Devenu architecte, il s'acquiesça bientôt une grande réputation. Il fut appelé à Milan pour l'église de Saint-Ambroise, et ensuite à Madrid par le roi d'Espagne, qui l'employa au magnifique bâtiment de l'Escurial, comme peintre et comme architecte, et le renvoya en Italie avec 100,000 écus et le titre de marquis. (Voy. Rosso).

* PELLEGRINI (Joseph-Louis), célèbre prédicateur né en 1718, à Vérone, prit en 1756 l'habit de la société de Jésus dans le sein de laquelle il avait fait ses études. Appelé à Vienne par l'impératrice Marie-Thérèse, il y prêcha un carême avec le plus grand succès ; et de retour en Italie il continua longtemps d'y tenir un des premiers rangs dans la chaire évangélique. Dans ses loisirs il cultivait la littérature et les lettres avec succès, et mourut à Vérone le 18 avril 1791, à 81 ans. On a de lui : *Poésies latines et italiennes*, Venise, 1774, 2 vol. in-8 ; Bas-

sano, 1791, in-8, contenant quatre petits poèmes, *sur une éruption du Vésuve*, — *sur le pont de Veja*, — *sur les Cieux*, — *sur le tombeau de Dismice*, anagramme de Médicis. Son *Discours au peuple Véronais*, 1800, in-8, à l'occasion de la retraite des Français, passe pour son chef-d'œuvre; *Vers consacrés à la mort d'Amaritte*, 1800, in-8. Amaritte, anagramme de Mariette, nom d'une sœur qu'il chérissait tendrement. *Débora, Jephthé, Jonas, leçons sacrées*, Venise, 1804, 2 vol. in-8; *Tobie, raisonnements*, ibid., 1818, 2 vol. in-8; *Sermons*, ib., 1818, 5 vol. in-8; *Panegyriques*, ib., 1820, in-8. Le P. Pellegrini était aussi bon prosateur que poète élégant. Son style est pur, concis et plein de chaleur. Dans ses vers, il choisit pour modèle Pétrarque, dont il a parfois la grâce et l'expression. Il était membre des *Arcades* de Rome, et de toutes les sociétés littéraires de l'Italie.

PELLERIN (Joseph), ancien commissaire général et premier commis de la marine, né à Marly-le-Roi en 1684, mort à Paris le 30 août 1782, dans la 99^e année de son âge, unissait à l'activité d'un homme d'affaires le savoir d'un homme de lettres. Ayant obtenu sa retraite avec une pension après quarante ans de service, il se livra entièrement à l'étude de l'antiquité. Le cabinet de médailles qu'il avait formé, et dont le roi fit l'acquisition pour 300,000 francs en 1776, était un des plus riches et des plus rares qu'ait possédés un particulier. Il contenait 32,500 médailles. Il recula les bornes de la science numismatique par un recueil intéressant en 9 vol. in-4, enrichi d'un grand nombre de planches. Cette collection renferme : *Recueil de médailles de rois* qui n'ont pas encore été publiées et qui sont peu connues, 1762, in-4; — *de médailles de peuples et de villes*, etc., 1763, 3 vol. in-4; *Mélanges de diverses médailles*, 1765, 2 vol. in-4, qui servent de supplément aux recueils précédents; *Supplément* aux 6 vol. précédents, avec une table générale; 3^e et 4^e *Suppléments*, 1767, in-4; *Lettres*, 1768 et 1770, qui forment le 9^e vol. Cette collection est digne du cabinet des curieux, non-seulement par la beauté de l'impression, mais encore par les explications judicieuses et savantes dont chaque planche est accompagnée.

* PELLET (Jean-François), poète, né en 1782 à Epinal, y exerça la profession d'avocat. Consacrant ses loisirs à la culture des lettres, il fit paraître en 1810 une *Ode sur les vicissitudes des empires*, dans laquelle il semble prédire les événements qui s'approchaient. Son poème intitulé : *les Classiques et les romantiques*, fut l'occasion d'un procès où l'on vit jusqu'où pouvait aller l'audace d'un plagiaire. Le manuscrit qu'il avait envoyé à Paris, tomba dans les mains d'un avocat, qui le fit imprimer sous son propre nom en 1829, avec un titre différent, et eut l'impudence d'accuser Pellet de plagiat, lorsque celui-ci fit paraître son œuvre sous le titre et le nom d'auteur qui lui convenaient véritablement. La fraude était trop grossière, et les tribunaux ne tardèrent pas en faire justice; mais les agitations et les fatigues inséparables d'un procès de cette nature épuisèrent les forces de Pellet, et de retour à Epinal il y mourut cinq jours

après, le 13 février 1830. Ses œuvres diverses ont été publiées sous ce titre : *Le barde des Vosges*, 1827, in-8; 2^e édition, 1829, in-18. Son dernier ouvrage est une *Ode à M. de Lamartine sur la mort de sa mère*, Paris, 1830, in-8.

* PELLETAN (Jean-Gabriel), né à Marseille en 1747, fut envoyé en 1787 au Sénégal, par quelques-uns de ses amis intéressés dans la compagnie d'Afrique. Il répondit pleinement à la confiance de ses commettants, et se concilia l'estime et la bienveillance du ch. de Boufflers, gouverneur de la colonie. De retour en France, au bout de trois ans, il fut alors nommé directeur-général de la compagnie du Sénégal, à Paris. La révolution lui fit perdre cet emploi, et il fut même incarcéré comme suspect. En sortant de prison, il s'occupa de réunir les débris de sa fortune, et mourut au mois de décembre 1802. On a de lui : *Mémoire sur la colonie française du Sénégal avec quelques considérations historiques et politiques sur la traite des nègres*, etc. Paris, 1801, in-8. Pelletan rédigea cet ouvrage pendant sa détention à Saint-Lazare. Comme il y était dépourvu de livres, de cartes, etc., on conçoit qu'il n'a pu rien apprendre de neuf sur la géographie; mais ses considérations sur le parti qu'on peut tirer du Sénégal sont utiles.

* PELLETAN (Philippe-Joseph), chirurgien célèbre, né à Paris en 1752, se livra par le conseil de ses maîtres à l'enseignement et vit bientôt ses cours suivis par un nombreux auditoire. Nommé professeur suppléant à l'école pratique, il fut en 1792 envoyé chirurgien en chef aux armées, d'où il revint remplacer Desault (voy. ce nom) à l'Hôtel-Dieu. A la création de l'école de santé, il y fut nommé professeur de clinique chirurgicale, et à la formation de l'institut, il devint membre de la classe des sciences. En 1815, il passa de la chaire de clinique à celle de médecine opératoire, et plus tard à la chaire d'accouchements. Ses cours étaient toujours suivis par un grand nombre d'auditeurs qu'attiraient sa science et son immense talent d'exposition. Cependant en 1823, à la réorganisation de l'école, il fut privé de sa chaire. Cet habile chirurgien mourut le 28 septembre 1829. On a de lui : *Clinique chirurgicale ou Mémoires et observations de chirurgie clinique*, 1810, 3 vol. in-8; recueil très-estimé des praticiens.

** PELLETAN (Pierre), fils du précédent, né en 1782 à Paris, fut reçu à 14 ans à l'école polytechnique, et dirigea ses premières études vers les sciences physiques et mathématiques. A sa sortie de l'école, il ouvrit un cours de chimie qui attira de nombreux auditeurs, et dans le même temps étudia la médecine sous la direction de son père. Il fut employé comme chirurgien à l'armée de Suisse. Reçu docteur en 1813, il fut nommé, l'année suivante, médecin de l'hôpital du Val-de-Grâce, et bientôt après chargé seul du service de l'hôpital Montaigne, qu'encombraient les soldats infectés du typhus. Sa belle conduite, dans cette circonstance, fut récompensée par le titre de médecin de Louis XVIII et la croix d'honneur. Ayant, peu de temps après, commencé des cours particuliers de chimie et de physiologie, les élèves vinrent en foule l'é-

couler et l'applaudir. Il professa successivement ces deux sciences, ainsi que l'anatomie et la pharmacologie, toujours avec le même succès. A la réorganisation de la faculté de médecine, il obtint la chaire de physique, qu'il a remplie dignement pendant plus de vingt ans. Il mourut à Bruxelles, le 2 mai 1843, à 63 ans. Indépendamment de plusieurs *Mémoires* sur les arts chimiques, et d'articles dans le *Grand dictionnaire des sciences médicales*, on a de lui : *Dictionnaire de chimie générale*, Paris, 1822-24, 2 vol. in-8; *Traité élémentaire de physique générale et médicale*, 1824, 2^e édit., 1829-31, 2 vol. in-8, avec pl.

PELLETIER (Jacques), médecin, né au Mans en 1517, d'une bonne famille, se rendit habile dans les belles-lettres et dans les sciences, et devint principal des collèges de Bayeux et du Mans à Paris, où il mourut en 1582. Ses écrits sont plus nombreux que bons. On a de lui : des *Commentaires* latins sur Euclide, in-8, et quelques autres ouvrages de mathématiques, estimés dans leur temps, quoiqu'il n'ait point trouvé, comme il le prétendait, la quadrature du cercle; *Description du pays de Savoie*, 1572, in-8; un petit *Traité* latin de la peste; une *Concordance* de plusieurs endroits de Galien, et quelques autres petits traités réunis en 1559, en un vol. in-4; de mauvaises *Œuvres poétiques*, qui contiennent quelques traductions en vers, 1547, in-8; un autre *Recueil*, 1553, in-8; un troisième en 1581, in-4; *Traduction* en vers français de l'*Art poétique* d'Horace, 1545, in-8; un *Art poétique* en prose, 1553, in-8; des *Dialogues sur l'orthographe et la prononciation française*, 1550, in-8, où il veut réformer l'une et l'autre, en écrivant comme on prononce. M. de Clinchamp a publié une curieuse notice sur Pelletier dans le *Bulletin du Bibliophile*, juillet et octobre 1847.

PELLETIER (Gaspard), médecin de Middelbourg en Zélande, s'acquit beaucoup de réputation par la pratique de son art, fut fait échevin, puis conseiller dans sa ville natale, et mourut en 1658. On a de lui : *Plantarum, tum patriarum, tum exoticarum, in Walachria Zelandiæ insula nascentium, synonyma*, Middelbourg, 1610, in-8; rare et recherché.

PELLETIER (Jean le), né à Rouen en 1653, s'appliqua d'abord à la peinture. Il l'abandonna pour l'étude des langues, et apprit sans maître le latin, le grec, l'italien, l'espagnol, l'hébreu, les mathématiques, l'astronomie, l'architecture, la médecine et la chimie. Sur la fin de ses jours il ne s'appliqua presque plus qu'à l'étude de la religion, et continua cette étude jusqu'à sa mort, arrivée en 1711, à 78 ans. On a de lui : une savante *Dissertation sur l'arche de Noé*. Il y explique la possibilité du déluge universel, et comment toutes les espèces d'animaux ont pu tenir dans l'arche. Borrel avait déjà démontré la même chose; mais Pelletier, sans contester ses mesures et ses calculs, avait trouvé des inconvénients dans son plan, et tâche de les éviter dans celui qu'il propose. (*Voy. BORREL et WILKINS.*) Il y a joint une *Dissertation* sur l'*Hémène* de saint Benoît. C'est un gros vol. in-12, dans lequel il y a autant de savoir que de sagacité; Des

Dissertations sur les poids et les mesures des anciens; sur Kesitah, mot hébreu dans la Genèse, chap. 35; *sur la chevelure d'Absalon*, *sur le temple de Salomon et d'Ezéchiel*, *sur la mort de Socrate*, *sur les erreurs des peintres*, etc., dans les *Journaux de Trévoux*; une *Traduction française* de la *Vie de Sixte-Quint* par Leti, 1694, 2 vol. in-12; de l'ouvrage anglais de Robert Naunton, sous le titre de *Fragmenta regalia* ou *Caractère véritable d'Elizabeth, reine d'Angleterre, et de ses favoris*. On le trouve dans les dernières éditions de la *Vie* de cette princesse par Leti. Les dissertations de Pelletier sont écrites d'une manière proluxe et languissante, mais le résultat en est net et solide.

PELLETIER (Claude), docteur en théologie et chanoine de Saint-Pierre de Reims, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, la plupart en faveur de la soumission aux décisions de l'église catholique, et en particulier à la constitution *Unigenitus*. On sent bien que sous ce point de vue les hommes du parti ne l'ont point épargné. *Voy* le Catalogue de ses écrits, à la fin de son *Traité dogmatique de la grâce universelle*, 1727. Il mourut vers 1751. Il dénonça les instructions de Bossuet, évêque de Troyes, à Languet, archevêque de Sens; Bossuet le traduisit au parlement, et obtint contre lui un arrêt de cette cour, en date du 2 juillet 1755. Une *Nouvelle défense de la Constitution* qu'il publia à Rouen, 1729, 2 vol.; et un *Traité de l'amour de Dieu, tiré des livres saints*, furent déferés au parlement; et ce corps dégénéré, jugeant sur des affaires qui n'étaient pas de son ressort, supprima les ouvrages.

PELLETIER (Ambroise), né en 1705 à Porcieux en Lorraine, bénédictin de Saint-Vannes, et curé de Sénones, donna le *Nobiliaire* ou *Armorial de Lorraine*, 1758, in-fol. Ambroise Pelletier était un élève de dom Calmet. Il mourut en 1758.

PELLETIER. *Voy. PELETIER.*

PELLEVÉ (Nicolas de), né au château de Jouy en 1518, d'une ancienne famille de Normandie, s'attacha au cardinal de Lorraine, qui lui procura l'évêché d'Amiens en 1555. On l'envoya en Ecosse l'an 1559, avec plusieurs docteurs de Sorbonne, pour essayer de ramener les hérétiques; mais la reine Elizabeth s'étant opposée à leurs pieux desseins, Pellevé fut obligé de revenir en France. Il quitta son évêché d'Amiens pour l'archevêché de Sens, et suivit le cardinal de Lorraine au concile de Trente, où il parut avec tant d'éclat, que Pie V l'honora de la pourpre en 1570. Envoyé à Rome deux ans après, il servit les rois de France avec beaucoup de zèle et de fidélité pendant plusieurs années. Les troubles des nouvelles hérésies l'ayant engagé dans la ligue, Henri III fit saisir les revenus de ses bénéfices en 1585; mais bientôt après ce prince lui accorda la main-levée de ses biens, et le fit archevêque de Reims, après la mort du cardinal de Lorraine, aux états de Blois, en 1588. Il mourut en 1594.

PELLICAN (Conrad), né à Ruffach, en Alsace, l'an 1478, se fit cordelier en 1494, et changea le nom de sa famille qui était *Kurschner*, en celui de *Pellican*. Il exerça les principales charges de son ordre en France, en Italie et ailleurs. Ayant été

fait gardien du couvent de Bâle, en 1522, le commerce qu'il eut avec les hérétiques le pervertit. S'étant lié avec Zwingle, il donna dans les sentiments de Luther, qu'il enseigna d'abord avec précaution, pour ne pas provoquer le zèle des catholiques; mais en 1526 il quitta son habit religieux, et alla enseigner l'hébreu à Zurich, où il se maria bientôt après. Il mourut en 1556, à 78 ans, après avoir eu des démêlés fort vifs avec Erasme. On a de lui plusieurs ouvrages, que les protestants ont fait imprimer en 7 vol. in-fol. On y trouve une traduction latine des *Commentaires* hébraïques des rabbins, non-seulement sur l'Ecriture sainte, mais encore sur la doctrine particulière des Juifs.

* PELLICER (don Jean-Antoine), savant espagnol, né à Valence vers 1740, fit ses études dans cette ville et à l'université de Salamanque. Il vint à Madrid, et se fit connaître par différentes *dissertations* sur des sujets d'histoire, de littérature et d'antiquités. Charles III le nomma son bibliothécaire, et il fut membre de l'académie royale espagnole et de plusieurs autres sociétés savantes. Il mourut à Madrid en 1806, laissant plusieurs ouvrages dont les plus remarquables sont : *Essai d'une bibliothèque de traducteurs espagnols*, Madrid, 1778, in-4, précédé de notices sur trois auteurs espagnols, les deux Argensola et Cervantes; *Histoire de la bibliothèque royale*, avec une *Notice* sur les bibliothécaires et autres écrivains. Cet ouvrage, achevé en 1800, était sous presse en 1808, au moment de l'invasion de la péninsule par les Français. Pellicer a donné une excellente édition de *Don Quichotte*, 1797, 5 vol. in-8, avec une vie de Cervantes, dont le premier il a fait connaître la véritable patrie.

PELLICIER (Guillaume), évêque de Montpellier, né dans le petit bourg de Melgueil ou Mauquo en Languedoc, s'acquit l'estime de François I^{er} par son esprit. Ce prince l'envoya, en 1540, ambassadeur à Venise. Paul III lui accorda la sécularisation de son chapitre, et la permission de transférer son siège de Maguelone à Montpellier. Ce prélat montra beaucoup de zèle contre le calvinisme, et ce zèle lui attira de la part des sectaires des calomnies de tous les genres. Il mourut à Montpellier, en 1568, d'un ulcère dans les entrailles, causé par l'ignorance ou par la malice d'un apothicaire, qui lui fit prendre des pilules de coloquinte mal broyées. Pellicier avait une riche bibliothèque et de précieux manuscrits, dont plusieurs se trouvent à la bibliothèque du roi de France. Cujas, Rondelet, Turnèbe, de Thou, Scévole de Sainte-Marthe, et les autres savants de son temps ont célébré son savoir et ses autres qualités. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, et l'on prétend que c'est à lui que nous devons l'*Histoire des poissons*, que nous avons sous le nom de Guillaume Rondelet, médecin de Montpellier.

** PELLIEUX (Jacques-Nicolas), né dans l'Orléanais en 1749, après avoir terminé ses études médicales, fit deux voyages en Amérique en qualité de chirurgien-major, sur un bâtiment de l'état. Appelé en 1780 à l'hospice de Beaugency, il y exerça son art avec habileté, et mourut le 24 novembre 1852. On lui doit : *Essais historiques sur la ville de Beaugency et ses environs*, 1799-1801, 7 vol. in-12,

ouvrage fort intéressant. L'un des fondateurs de l'académie celtique en 1806, il fournit à ses recueils : *Lettre sur un tombeau antique découvert à Beaugency*, et *Dissertation sur les monuments celtiques en général*. Comme médecin on lui doit des *Mémoires* sur l'asphyxie, le dragonneau d'eau douce, la régénération des os, etc.

** PELLINI (Janvier), savant prélat, né en 1781 à Naples, prit à 16 ans l'habit ecclésiastique, et se distingua bientôt par la régularité de sa conduite, comme par son application à l'étude. Dès qu'il eût été ordonné prêtre, il fut pourvu de la chaire de dogme au collège archiépiscopal, et passa en 1825 professeur d'Ecriture-sainte à l'université. Les talents qu'il développa dans l'enseignement lui méritèrent l'affection de ses supérieurs, et nommé chanoine du chapitre de St-Janvier, il obtint successivement plusieurs bénéfices. Elevé, en 1852, sur le siège archiépiscopal de Conza, il montra dans l'administration de son diocèse ce zèle et cette charité dont il avait déjà donné tant de preuves. Il s'attacha d'une manière spéciale à faire fleurir les études ecclésiastiques, affaiblies par le malheur des temps, et rétablit dans son séminaire des chaires d'hébreu et de syriaque. Ce digne prélat mourut dans sa ville épiscopale, le 6 octobre 1855, à 54 ans. Outre les *Oraisons funèbres* des Papes Léon XII et Pie VIII, qu'il prononça dans sa cathédrale, on lui doit : *Entretien historique sur le couronnement des images de la sainte Vierge dans l'église du Vieux-Jésus*; *Entretien sur les glorieux faits de saint Higin, pape*; des *Traité théologiques sur la sainte Vierge*, sur le culte des saints et sur la vérité de la religion chrétienne; des *appendices aux institutions théologiques* de Thomas de Charnes (*voy.* ce nom). Tous ces ouvrages sont en italien.

PELLISSON-FONTANIER (Paul), né à Béziers, en 1624, d'une famille de robe, originaire de Castres, perdit son père de bonne heure. Sa mère l'éleva dans la religion prétendue réformée. Ses talents donnaient des espérances à cette secte; il avait autant de pénétration que de vivacité dans l'esprit. Il étudia successivement à Castres, à Montauban et à Toulouse. Les auteurs latins, grecs, français, espagnols, italiens, lui devinrent familiers. A peine avait-il donné quelques mois à l'étude du droit, qu'il entreprit de paraphraser les *Institutions* de Justinien. Cet ouvrage, imprimé à Paris, in-8, en 1645, était écrit de façon à faire douter que ce fût la production d'un jeune homme. Pellisson parut bientôt avec éclat dans le barreau de Castres; mais lorsqu'il y brillait le plus, il fut attaqué de la petite-vérole. Cette maladie affaiblit ses yeux et son tempérament, et le rendit le modèle de la laideur. Sa figure était tellement changée, que M^{lle} de Scudéri, son amie, disait en plaisantant qu'il abusait de la permission qu'ont les hommes d'être laids. Il était étroitement lié avec cette personne aussi laide que lui, et il figura dans les romans de cette femme auteur sous le nom d'*Acante* et d'*Herminius*. Plusieurs ouvrages qu'il composa à Paris l'y firent connaître avantageusement de tout ce qu'il y avait alors de gens d'esprit et de mérite. Il s'y fixa en 1652, et l'académie française, dont il avait écrit

l'Histoire, fut si contente de cet ouvrage, qu'elle lui ouvrit ses portes. Fouquet, instruit de son mérite, le choisit pour son premier commis et lui donna toute sa confiance. Ses soins furent récompensés, en 1660, par des lettres de conseiller d'état. Il avait eu beaucoup de part aux secrets de Fouquet; il en eut aussi à sa disgrâce. Il fut conduit à la Bastille, et n'en sortit que quatre ans après, sans qu'on pût jamais le détacher de son maître. Il y composa pour lui des *Mémoires* qui sont des chefs-d'œuvre. « Si quelque chose approche de Cicéron, » dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, ce sont ces » trois *Factums*. Ils sont dans le même genre que » plusieurs discours de ce célèbre orateur, un mé- » lange d'affaires judiciaires et d'affaires d'état, » traitées solidement avec un art qui paraît peu, » et une éloquence touchante. » Fouquet se serait peut-être perdu sans la présence d'esprit de Pellisson. Confrontés ensemble, le premier craignait qu'on ne lui opposât des pièces redoutables : il demeura interdit, lorsque Pellisson s'écria : *Monsieur, si vous ne saviez pas que les papiers qui attestent le fait dont on vous charge, sont brûlés, vous ne le nieriez pas avec tant d'assurance.* Fouquet, ainsi averti, tint ferme et ne put être convaincu. Pellisson avait conservé une foule d'amis dans ses malheurs, et ces amis obtinrent enfin sa liberté. Le roi le dédommagea de cette captivité par des pensions et des places. Il le chargea d'écrire son histoire, et l'emmena avec lui dans sa première conquête de la Franche-Comté. Pellisson méditait depuis longtemps d'abjurer la religion protestante; il exécuta ce dessein en 1670. Peu de temps après, il prit l'ordre de sous-diacre, et obtint l'abbaye de Gimont et le prieuré de Saint-Orens, riche bénéfice du diocèse d'Auch. L'archevêque de Paris ayant été reçu à l'académie française en 1671, Pellisson répondit à ce prélat avec autant d'esprit que de grâce. Ce fut dans cette occasion qu'il prononça le *Panegyrique* de Louis XIV, traduit en latin, en espagnol, en italien, en anglais, et même en arabe par un patriarche du Mont-Liban. Il fut reçu la même année maître des requêtes. La guerre s'étant rallumée en 1672, il suivit Louis XIV dans ses campagnes. Son zèle pour la conversion des calvinistes lui mérita l'éconamat de Cluny en 1674, de Saint-Germain-des-Prés en 1678, et de Saint-Denis en 1679. Le roi lui confia en même temps les revenus du tiers des économats, pour être distribués à ceux qui voudraient changer de religion, et qui par-là pourraient se trouver dans l'abandon et le besoin. Il était occupé à réfuter les erreurs des protestants sur l'eucharistie, lorsqu'il fut surpris par la mort à Versailles, en 1695. Il ne reçut point les sacrements, parce qu'il n'en eut pas le temps. Il est faux qu'il les ait refusés, comme l'assurent encore aujourd'hui les calvinistes, et il est très-certain qu'il avait communiqué peu de jours avant sa mort. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont le style en général est noble, léger, facile, mais quelquefois négligé. Les principaux sont : *Histoire de l'académie française*, qui parut pour la première fois en 1635, à Paris, in-12, et dont la meilleure édition est celle de l'abbé d'Olivet, qui

l'a continuée, en 1730, 2 vol. in-12. Trop de minuties sur de petits écrivains et d'inexactitudes dans les faits ont nui à cet ouvrage, d'ailleurs assez curieux; *Histoire de Louis XIV*, depuis la mort du cardinal Mazarin, en 1661, jusqu'à la paix de Nimègue, en 1678. Cet ouvrage, imprimé en 1749, 3 vol. in-12, sent beaucoup le courtisan, et annonce peu le bon historien; *Abrégé de la vie d'Anne d'Autriche*, in-fol., qui tient du panegyrique; *Histoire de la conquête de la Franche-Comté*, en 1668, dans le tom. 7^e des *Mémoires* du père Desmolets. C'est un modèle en ce genre, suivant les uns, et c'est peu de chose, suivant d'autres; *Lettres historiques et œuvres diverses*, Paris, 1749, 3 vol. in-12. Ces lettres sont comme un journal des voyages et des campements de Louis XIV, depuis 1670, jusqu'en 1688; il y en a 275. Elles sont écrites sans précision et sans pureté; *Recueil de pièces galantes*, en prose et en vers, de madame la comtesse de La Suze et de Pellisson, 1693, 3 vol. in-12. Les poésies de Pellisson ont du naturel, un tour heureux et de l'agrément; mais elles manquent un peu d'imagination; *Poésies chrétiennes et morales* dans le recueil dédié au prince de Conti; *Réflexions sur les différends de la religion*, avec une *réfutation* des chimères de Jurieu et des idées de Leibnitz sur le tolérantisme, en 4 vol. in-12; *Traité de l'eucharistie*, in-12. Ces deux ouvrages méritent l'estime des gens sensés, autant pour le fond des choses que pour la modération avec laquelle ils sont écrits. On a imprimé les *Œuvres diverses de Pellisson*, Paris, 1739, 3 vol. in-12, et Desessarts a publié les *Œuvres choisies de Pellisson*, 1805, 2 vol. in-12.

PELLOUTIER (Simon), ministre protestant de l'église française à Berlin, membre et bibliothécaire de l'académie de cette ville, et conseiller ecclésiastique, naquit à Leipsig, en 1694, d'une famille originaire de Lyon. Son *Histoire des Celtes, et particulièrement des Gaulois et des Germains, depuis les temps fabuleux jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois*, a fait honneur à son érudition. La meilleure édition de cet ouvrage rempli de recherches est celle que de Chiniac a donnée à Paris en 1770, 8 vol. in-12 et 2 vol. in-4. Les *Mémoires* dont Pelloutier enrichit ceux de l'académie de Berlin, sont un des principaux ornements des recueils de cette savante compagnie. La mort l'enleva en 1757, à 63 ans.

PÉLOPIDAS, général thébain, reprit Cadmée par stratagème sur les Lacédémoniens, l'an 380 avant J.-C. Il se signala avec Epaminondas, son intime ami, dans les plus fameuses expéditions de la guerre de Béotie. A la bataille de Mantinée, il reçut sept blessures, et il dut la vie à Epaminondas, qui, le couvrant de son bouclier, le défendit jusqu'à ce que leurs soldats vinrent les délivrer. Pélopidas se distingua surtout à la bataille de Leuctres, où il commandait le bataillon sacré qui décida la victoire, en attaquant en flanc la phalange lacédémonienne, l'an 371 avant J.-C., et au siège de Sparte deux ans après. Envoyé à Suze, il déconcerta les mesures des députés athéniens et spartiates, et conclut avec Artaxerxès un traité avantageux pour sa patrie. A son retour, il persuada aux Thébains de faire la

guerre à Alexandre, tyran de Phères, et eut la conduite de cette guerre. Son armée était moins forte que celle du tyran, on l'en avertit : *Tant mieux*, répondit-il, *nous en battons un plus grand nombre*. La bataille se donna l'an 564 avant J.-C. Pélopidas remporta la victoire, et fut tué les armes à la main.

PELOPS, fils de Tantale, roi de Phrygie, passa en Elide, où il épousa Hippodamie, fille d'Oënomais, roi de ce pays. Il s'y rendit si puissant, que tout le pays qui est au-delà de l'isthme, et qui compose une partie considérable de la Grèce, fut appelé *Péloponèse*, c'est-à-dire *île de Pélops*.

PELTAN ou PELTE (Théodore-Antoine de), jésuite, natif du village de ce nom dans la Campine liégeoise, enseigna avec beaucoup de réputation les langues grecque et hébraïque et la théologie à Ingolstadt, et mourut à Augsbourg, le 2 mai 1582. On ne peut rien ajouter à l'éloge qu'en fait Valère Rotmare dans son *Histoire des professeurs de l'université d'Ingolstadt*. On a de lui : *Paraphrasis et scholia in Proverbia Salomonis*, Anvers, 1606, in-4; plusieurs *Traité*s de controverse contre les erreurs de son temps; un grand nombre de *Traductions* du grec en latin : 1^o du *Commentaire* d'André de Césarée, évêque de Cappadoce, sur l'*Apocalypse*, Ingolstadt, 1574; 2^o des *Actes* du premier concile d'Ephèse, avec des notes, 1604, in-fol.; 5^o des *Homélies* des 17 Pères grecs, sur les principales fêtes de l'année, 1579; 4^o les *Commentaires* de Victor d'Antioche sur saint Marc, de Tite de Bostre, sur saint Luc, dans le tome 4^e de la *Bibliothèque des Pères*; 3^o une *Chaine* des Pères grecs, sur les *Proverbes* de Salomon, Anvers, 1614; 6^o de la *Paraphrase* de saint Grégoire Thaumaturge, sur l'*Ecclésiaste*, avec des notes. Peltan était du petit nombre des savants qui unissent les avantages d'une vaste mémoire à ceux d'un jugement solide, et les richesses de l'érudition à l'exactitude des raisonnements.

* PELTIER (Jean-Gabriel), littérateur, né à Nantes d'un riche négociant, fut envoyé à Paris pour y perfectionner son éducation : s'y trouvant en 1789, il se sentit de la vocation pour le métier de journaliste et combattit les doctrines démagogiques avec autant d'esprit que de courage, dans les *Actes des Apôtres*, l'un des pamphlets les plus remarquables de l'époque. Après la funeste journée du 10 août, il alla chercher un refuge en Angleterre, où il continua ses attaques contre les révolutionnaires. Le succès de ses publications lui donnait un certain crédit à Londres, et il l'employa plusieurs fois pour venir en aide à ses compatriotes malheureux. Il accueillit M. de Châteaubriand alors inconnu, lui trouva un libraire pour la publication de son *Essai sur les révolutions*, et lui rendit toutes sortes de services. Il publiait à cette époque un journal intitulé l'*Ambigu*, dans lequel il rendait compte à sa manière des événements qui se succédaient en France. Ayant osé y traiter sans aucun égard le nouveau maître qu'elle s'était donné, Bonaparte s'en plaignit au ministère Anglais, qui lui répondit, que la voie des tribunaux lui était ouverte pour obtenir les réparations qui lui étaient

dues. Peltier fut condamné à un dédommagement pécuniaire et aux frais de la procédure; mais une souscription fut ouverte, et presque aussitôt remplie, pour aider le journaliste à payer le montant de sa condamnation. Toutefois, comme le jugement fut rendu le jour même où la guerre éclata de nouveau entre la France et l'Angleterre, il n'a jamais été exécuté. Il publia lui-même les pièces de son procès, et ses écrits furent plus répandus qu'auparavant. Peltier reparut à Paris à l'époque des deux restaurations de 1814 et de 1815; mais n'ayant pas obtenu les avantages qu'il espérait, il retourna en Angleterre où il s'était marié, et où il recevait une pension du gouvernement. Cependant il revint plus tard en France, et mourut à Paris en mars 1825. On lui a reproché son peu d'ordre et d'économie, qui le réduisit plusieurs fois aux expédients, et lui fit accepter l'emploi de chargé d'affaires du roi Christophe (voy. ce nom), qui, pour honoraires de ses bons offices, lui envoyait de fortes cargaisons de café ou d'autres denrées coloniales. A cette occasion, ses ennemis disaient qu'il avait changé du blanc au noir. Indépendamment de plusieurs pamphlets, on doit à Peltier les *Actes des Apôtres*, 511 nos formant 10 vol. in-8, plus 41 paquets; il en existe une contrefaçon, en 20 vol. in-12. On en avait commencé un abrégé dont il a paru 4 vol. Peltier eut pour collaborateurs à cet ouvrage un grand nombre d'écrivains royalistes. *Dernier tableau de Paris, ou Précis de la révolution du 10 août et du 2 septembre, des causes qui l'ont produite, des événements qui l'ont précédée et des crimes qui l'ont suivie*, Londres, 1792, 2 vol. in-8, traduit la même année en anglais, et réimprimé à Paris après le 9 thermidor; *Histoire de la restauration de la monarchie française, ou la Campagne de 1795*, publiée en forme de correspondance, Londres, 1795. C'est une prédiction qui a été longtemps à se réaliser; *Courrier de l'Europe et Courrier de Londres*, qu'il donna ensuite sous le titre de *Tableau de l'Europe*, Londres, 1794 et 1795, 2 vol. in-8; *Paris pendant les années 1793 à 1802*, 250 nos, formant 35 vol. in-8; *Tableau du massacre des ministres catholiques et des martyrs de l'honneur, exécuté dans le couvent des carmes et à l'abbaye de Saint-Germain, les 2 et 4 septembre 1792*, Lyon, 1797, in-8; l'*Ambigu, variétés atroces et amusantes*, journal commencé en 1805, qui se continuait encore en 1819, et qui avait déjà plus de 80 vol.; *Relation du voyage du duc de Berry, depuis son débarquement à Cherbourg jusqu'à son entrée à Paris*, 1814, in-8; *Naufrage du brigantin américain le Commerce, perdu sur la côte occidentale d'Afrique au mois d'août 1815*, traduit de l'anglais de James Riley, Paris, 1817, in-8. On lui doit encore une édition du *Voyage de Denon, dans la haute et basse Egypte*, Londres, 1802, 2 vol. in-4, atlas in-fol., avec des changements assez nombreux dans le texte, mis dans un nouvel ordre; à la fin du 2^e vol. est un *appendice* très-étendu contenant des *relations particulières*, et des *mémoires* publiés par différents officiers ou savants qui ont fait partie de l'expédition.

PELTZ (Jean), sénateur de Sopron ou OEdem-

bourg, en Hongrie, s'est fait un nom dans sa patrie, par deux ouvrages : *La Hongrie sous ses vaivodes et ses ducs jusqu'à Geisa*, 1074; Sopron, 1753, in-8. Il y montre du goût pour les sentiments singuliers; il prétend que la Hongrie n'a pas été peuplée par les Huns, mais par différents peuples venus de l'Orient, et que la foi y a été plantée par les Grecs. *La Hongrie sous Geisa*, 1759, in-8. Il y soutient que ce n'est pas au temps de saint Etienne de Hongrie qu'il faut faire remonter le titre de *roi* et de *royaume* de Hongrie, mais seulement au temps de *Geisa*.

PELVERT (Bon François Rivière, plus connu sous le nom de), théologien appelant, né à Rouen en 1714, entra dans l'état ecclésiastique, et se fit ordonner prêtre en 1758 par M. de Caylus, évêque d'Auxerre. Son attachement au parti le fit désigner pour enseigner la théologie au séminaire de Troyes, et il occupa cette place jusqu'à la démission de M. Bossuet. Pelvert se retira à Paris et entra dans la communauté des prêtres de Saint-Josse, où le curé Bournisien rassemblait les appelants. La mort de ce curé, en 1755, engagea Pelvert à former, avec l'abbé Mesnidricu et quelques autres, une communauté secrète où ils dogmatisaient en sûreté. Il mourut en 1781. Il avait assisté au prétendu concile d'Utrecht de 1763. On a de Pelvert : *Dissertations théologiques et canoniques sur l'approbation nécessaire pour administrer le sacrement de pénitence*, 1755, in-12; *Dénonciation de la doctrine des jésuites*, 1767; *Lettres d'un théologien sur la distinction de religion naturelle et de religion révélée*, 1770; six *Lettres d'un théologien*, où l'on examine la doctrine de quelques écrivains modernes contre les incrédules, 1776, 2 vol. Ces lettres sont contre les PP. de la Marre, Paulian, Nonnotte et Floris, anciens jésuites, qui, ne pensant pas comme Pelvert sur beaucoup de matières, ne purent échapper à la critique amère de l'appelant. *Dissertation sur la nature et l'essence du sacrifice de la messe*, 1792, in-12; *Défense de la dissertation*. Ces deux ouvrages ont rapport à une controverse assez vive qui s'éleva contre les appelants, à l'occasion d'un livre de l'abbé Plowden (voy. ce nom) sur la nature du sacrifice de la messe. *Exposition succincte et comparaison de la doctrine des anciens et des nouveaux philosophes*, 1787, 2 vol. in-12. Pelvert a mis la dernière main au traité postume de Gourlin sur la grâce et la prédestination, 3 vol. in-4.

PENA (Jean), de Moustiers, au diocèse de Riez, en Provence, fut le disciple de Ramus pour les belles-lettres, et son maître pour les mathématiques. Il les enseigna à Paris au collège royal, et mourut en 1560, à 50 ans. On a de lui : une *Traduction* latine de la *Catoptrique* d'Euclide, avec une préface curieuse. Il a aussi travaillé sur les autres ouvrages de ce géomètre. Une *Edition*, en grec et en latin, des *Sphériques* de Théodose, 1558, in-4, etc.

PÉNÉLOPE, fille d'Icare (voy. ce nom), et femme d'Ulysse, est célèbre dans la fable par sa fidélité conjugale. Pour se délivrer de l'importunité des amants qui voulaient la séduire, pendant que son mari était au siège de Troie, elle leur promit de se déclarer après avoir achevé une pièce de toile qu'elle

travaillait; mais elle défaisait pendant la nuit l'ouvrage qu'elle avait fait pendant le jour. D'où est venu le proverbe, *C'est la toile de Pénélope*, pour dire une affaire qui ne se termine pas. Horace appelle, par une espèce d'antonomase, *galans de Pénélope*, les libertins de son temps :

Nos numerus sumus et fruges consumere nati
Sponsi Penelopes.

Epist. 2. lib. 1.

PENN (Guillaume), législateur de la Pensylvanie, et un des chefs des quakers ou *trembleurs*, fils unique du chevalier Penn, vice-amiral d'Angleterre, naquit à Londres en 1644. Elevé dans l'université d'Oxford, il y fut dressé à tous les exercices qui forment l'esprit et le corps. Sa curiosité l'attira depuis en France. Il parut d'abord à la cour, et apprit à Paris la politesse française. L'amour de la patrie l'ayant rappelé en Angleterre, et le vaisseau qu'il montait ayant été obligé de lâcher dans un port d'Irlande, il entra par hasard dans une assemblée de quakers ou trembleurs. Il se fit instruire dans les principes de cette secte, et revint trembleur en Angleterre. Un auteur moderne prétend qu'il l'était avant que de sortir d'Angleterre, qu'il le devint par la connaissance qu'il fit à Oxford même avec un quaker, et que dès l'âge de 16 ans il se trouva un des chefs de cette secte. Mais cet auteur n'a pas assez examiné ce fait. Penn, de retour chez le vice-amiral, son père, au lieu de se mettre à genoux devant lui, et de lui demander sa bénédiction, selon l'usage des Anglais, l'aborda le chapeau sur la tête, et lui dit : *Je suis fort aise, l'ami, de te voir en bonne santé*. Le vice-amiral crut que son fils était devenu fou; il s'aperçut bientôt qu'il était quaker. Il mit tout en usage pour obtenir de lui qu'il allât voir le roi et le duc d'York le chapeau sous le bras, et qu'il ne les tutoyât point. Guillaume répondit que sa conscience ne le lui permettait pas. Le père, indigné, le chassa de sa maison. Penn alla prêcher dans la cité; il y fit beaucoup de prosélytes. Comme il était jeune, beau et bien fait, les femmes de la cour et de la ville accouraient dévotement pour l'entendre. Le patriarche des quakers, Georges Fox, vint du fond de l'Angleterre le voir à Londres sur sa réputation. Tous deux s'embarquèrent pour la Hollande, et eurent des succès dans un pays où toutes les religions sont autorisées, hormis la véritable. Mais ce qui les encouragea le plus, ce fut la réception que leur fit la princesse palatine Elizabeth, tante de Georges II, roi d'Angleterre. Elle était alors retirée à la Haye où elle vit les amis; car c'est ainsi qu'on appelait alors les quakers en Hollande. Elle eut plusieurs conférences avec eux; ils prêchèrent souvent chez elle, et s'ils ne firent pas d'elle une parfaite quakeresse, ils avouèrent au moins qu'elle n'était pas loin de penser comme eux. Les amis semèrent aussi en Allemagne, mais ils y recueillirent peu. Penn repassa bientôt en Angleterre sur la nouvelle de la maladie de son père, et vint recueillir ses derniers soupirs. Le vice-amiral se réconcilia avec lui et lui laissa de grands biens, parmi lesquels il se trouvait des dettes de la couronne, pour des avances faites par le vice-amiral dans des

expéditions maritimes. Il fut obligé d'aller tutoyer Charles II et ses ministres plus d'une fois, pour son paiement. Le gouvernement lui donna, en 1680, au lieu d'argent, la propriété et la souveraineté d'une province d'Amérique, au sud de Maryland. Il partit avec deux vaisseaux chargés de quakers qui le suivirent. On appela dès lors ce pays *Pennsylvanie*, du nom de Penn; il y fonda la ville de *Philadelphie*, qui est aujourd'hui très-florissante. Il commença par faire une ligue avec les Américains sauvages ses voisins. Le nouveau souverain fut aussi le législateur de la Pennsylvanie. Il donna des lois, dont aucune n'a été changée depuis lui. Il revint en Angleterre pour les affaires de son nouveau pays, après la mort de Charles II. Le roi Jacques II, qui avait aimé son père, eut la même affection pour le fils; Penn lui fut très-attaché. On l'accusa même de s'être fait jésuite, à l'imitation de ce prince, qui ne l'a jamais été plus que lui. Il se défendit avec tant d'éloquence en présence de ses juges et de ses accusateurs, qu'il fut renvoyé absous. Il se tint dans une espèce de solitude sous le roi Guillaume, dans la crainte de donner lieu à de nouveaux soupçons. En 1699, il fit un second voyage avec sa femme et sa famille dans la Pennsylvanie. De retour en Angleterre, en 1701, la reine Anne voulut souvent l'avoir à sa cour. Il vendit la Pennsylvanie à la couronne d'Angleterre, en 1712, 280,000 livres sterling. L'air de Londres étant contraire à sa santé, il s'était retiré en 1710 à Ruschom, près de Twiford, dans la province de Buckingham. Il y passa le reste de sa vie, et mourut en 1748, à 74 ans. On a de lui plusieurs écrits en anglais, en faveur de la secte des trembleurs dont il fut comme le fondateur et le législateur en Amérique, et le principal soutien en Europe. (*Voy.* BARCLAY, Robert, et Fox, Georges.) Dans une de ses lettres, écrite en 1685, et insérée dans les *Caspinian's Lettres*, Londres, 1777, il avance et prouve assez bien que quelques nations américaines descendent des anciens Juifs. *Voy.* MENASSEH BEN-ISRAËL. On a de Penn un grand nombre d'*opuscules* en anglais, qui ont été recueillis en 1726 in-fol. : ils sont précédés de la *Vie* de l'auteur. Le plus curieux de ses ouvrages est l'*Histoire abrégée de l'origine et de la formation de la société dite des Quakers*, etc. trad. de l'anglais par E. P. Bridet, Londres, 1790, pet. in-12. Il existe plusieurs biographies du législateur de la Pennsylvanie; la plus intéressante est celle que Th. Clarkson a publiée en anglais sous ce titre : *Mémoires de la vie publique et privée de Perret*, Londres, 1815, 2 vol. in-8.

PENNANT (Thomas), célèbre naturaliste et antiquaire anglais, né en 1726 à Downing dans le comté de Flint, eut à peine achevé ses études à Oxford, qu'il s'appliqua sans réserve à l'histoire naturelle, dont la lecture de l'*Ornithologie* de Willughby lui avait inspiré le goût. Après avoir visité les cantons de l'Angleterre, les plus intéressants sous le rapport de la géologie, il voulut voir le continent, et se mit en relation avec Linnée, Buffon et Pallas. Un voyage qu'il fit en Ecosse, attira l'attention sur cette contrée alors peu connue et obtint un très-grand succès. Il en fit de semblables dans le pays

de Galles, et aux Hébrides, à l'île de Man, mais sans négliger l'histoire naturelle. Il mourut en 1798, dans sa maison de Downing, à 72 ans. Il avait donné en 1795, in-4, une histoire de ses travaux, sous le titre plaisant de *Vie littéraire de feu Thomas Pennant, écrite par lui-même*. On lui doit : *British zoology*, Londres, 1766, gr. in-fol., orné de 107 pl. avec un supplément de 25 pl. Cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois in-4 et in-8, et traduit en latin, Augsbourg, 1771-76, gr. in-fol. La 3^e édit., 1776-77, 4 vol. in-4, quoique plus complète, elle est moins recherchée que la première, parce qu'elle n'est pas aussi bien exécutée; *Arctic zoology*, Londres, 1784-87, 5 vol. in-4, avec 25 pl., trad. en franç. par le Tourneur, sous ce titre : *Le nord du globe*, Paris, 1789, 2 vol. in-8; *Indian zoology*, 2^e édit., Londres, 1790, in-4; *History of quadrupeds*, 5^e édit., 1795, 2 vol. in-4; *Journey from London to the isle of Wight*, 1801, 2 vol. in-4, fig.; *Journey from Chester to London*, 1782, in-4, fig.; *Tour from Downing to Aldston-Moor*, 1801, gr. in-4, fig.; *Tour from Aldston-Moor to Harrougate and Brimham Crags*, 1804, in-4; *Tour in Scotland in the year*, 1769, Chester, 1774, in-4, fig. et 4^e édit. Londres, 1790; *Tour in Scotland in the year*, 1772, and voyage to the Hebrides, Warrington, 1774, 2 vol. in-4, et Londres, 1790, trad. en franç. par Mallet; *History of the Parishes of Wileford and Holywell*, 1796, in-4; *Account of London*, 4^e édit., 1805, in-4; *Tour in Wales*, 1778, 2 vol. in-4; *The journey thro Snowdon*, 1781, in-4; *Outlines of the globe*, 1798-1800, 4 vol. in-4, fig. Cet ouvrage n'est point terminé.

PENNI (Jean-François), peintre, né à Florence en 1488, mort en 1528, était élève du célèbre Raphaël, qui le chargeait du détail de ses affaires (*il Fattorino*), d'où lui est venu le surnom du *il Fattore*. Il fut son héritier avec Jules Romain. Penni imitait parfaitement la manière de son maître; il a fait, dans le palais de Chigi, des tableaux qu'il est difficile de ne pas attribuer à Raphaël. Cet artiste a embrassé tous les genres de peinture; mais il réussissait surtout dans le paysage. — Son frère, Lucas PENNI, moins habile que lui, travailla en Italie, en Angleterre et en France à Fontainebleau. Il s'adonna à la gravure, mais il ne laissa que des pièces médiocres.

PENOTTI (Gabriel), de Novare, chanoine régulier de Saint-Augustin, de la congrégation de Latran, s'est fait connaître par une histoire des chanoines réguliers, sous le titre de *Generalis totius ordinis clericorum canonicorum Historia tripartita*. Elle fut imprimée à Rome en 1624, et à Cologne en 1645. *Propugnaculum humanæ libertatis*, etc. L'auteur vivait sous le pontificat d'Urbain VIII. C'était un homme savant et vertueux, que son mérite éleva aux premières charges de sa congrégation.

PENS (Georges), peintre et graveur de Nuremberg, florissait au commencement du xvi^e siècle. Cet artiste avait beaucoup de génie et de talent. Ses tableaux et ses gravures en taille-douce sont également estimés. Marc-Antoine Raimondi, célèbre graveur, employa souvent le burin de Pens dans ses ouvrages.

PENTHÉSILÉE, reine des Amazones, succéda à Orythie, et se signala au siège de Troie, où elle fut tuée par Achille. Virgile lui attribue un courage ardent et fougueux :

Penthesilea furens, mediis in millibus ardet.

Æneid. I. 495.

* PENTHIÈVRE (Louis-Jean-Marie de BOURBON, duc de), grand amiral de France, dernier héritier des fils légitimés de Louis XIV, naquit à Rambouillet, le 16 novembre 1725; dès l'année 1757 la mort du comte de Toulouse son père fit passer sur sa tête tous ses titres et toutes ses dignités. Il fit ses premières armes en 1742, sous le maréchal de Noailles; il se distingua par sa bravoure à Dettingue et à Fontenoy, et eut part à tous les succès de cette mémorable campagne. En 1746, la Bretagne que menaçait les Anglais fut par ses soins préservée d'une invasion. Là se terminèrent ses services militaires : le reste de sa vie fut rempli par les douceurs de la vie privée et par les soins de la bienfaisance. En 1744, il avait épousé Marie-Thérèse-Félicité d'Est. La mort prématurée de son épouse et celle de son fils, le prince de Lamballe, le plongea dans une profonde mélancolie à laquelle il était naturellement porté et qu'il ne charmait qu'en faisant du bien. Il allait au devant de l'infortune, et mettait à la soulager un empressement et une délicatesse qui doublait le prix de ses dons. Il protégea la jeunesse de Florian (*voy. ce nom*), et ce fut pour le distraire que cet écrivain composa ses fables. Lors de la première assemblée des notables, président d'un des bureaux, il y développa autant de connaissance que de sagesse. Pendant toute sa vie il n'avait usé de son immense fortune qu'au profit de l'indigence et du malheur, et il en recueillit le fruit dans ces temps calamiteux où la richesse et la naissance étaient un objet de haine et de proscription. Retiré à Vernon avec sa fille la duchesse d'Orléans (*voy. ci-dev. p. 501.*) il reçut des habitants des preuves de reconnaissance et d'attachement. Les malheurs de la famille royale et la fin tragique de l'intéressante princesse de Lamballe, sa belle-fille, empoisonnèrent ses derniers jours. Il mourut à Vernon le 4 mars 1795, 56 jours avant le décret de la convention qui mit tous les princes de la maison de Bourbon en arrestation et leurs biens sous le séquestre. M^{me} Guénard a donné une *Vie* romanesque du duc de Penthièvre. Les *Mémoires* sur la vie de ce prince par Fortaire son valet de chambre, 1808, in-12, sont plus exacts, mais remplis de détails minutieux qui en détruisent l'intérêt; l'abbé Carron a resserré et corrigé cette espèce de Journal dans ses *Vies des justes dans les plus hauts rangs de la société*, où il fait admirablement ressortir les vertus modestes de ce prince.

PEPIN LE GROS, ou de Héristal, maire du palais des rois de France, était petit-fils de saint Arnould, qui fut depuis évêque de Metz. Il eut pour aïeul Pepin le Vieux, ou de Landen, maire du palais sous Dagobert, et fut père de Charles Martel. Il gouverna l'Austrasie après la mort de Dagobert II en 680. Ebroïn, maire de Neustrie, le battit, mais Pepin lui enleva bientôt la victoire, et se fit déclarer maire du palais de Neustrie et de Bourgogne,

après avoir défait le roi Thierry. Il posséda toute l'autorité dans ces deux royaumes, sous Clovis III, Childebert et Dagobert. Il mourut dans le château de Jupille, près de Liège, le 16 décembre 714, après avoir gouverné 27 ans, moins en ministre qu'en souverain. Il laissa, entre autres enfants, Charles-Martel, tige de la 2^e race des rois de France. On lui donna le nom de *Héristal* ou *Herstal*, parce qu'il avait fait bâtir un palais et de grandes écuries (d'où vient le nom de *Herstal*), dans la seigneurie de ce nom sur la Meuse, vis-à-vis de Jupille.

PEPIN LE BREF, second fils de Charles Martel, et le premier monarque de la seconde race des souverains français. Il partagea la France avec son frère aîné, Carloman, et il gouverna la Neustrie, l'Aquitaine, la Bourgogne et quelques autres provinces. D'accord avec Carloman, et pour déjouer l'ambition des grands, il fit couronner un prince du sang de Clovis, Childéric III, l'*Insensé*. Il gagna ensuite le clergé, plusieurs seigneurs français, et le pape lui-même, qui voulait se soustraire aux caprices des empereurs de Constantinople, et au joug des Lombards, maîtres de l'Italie. Pepin fut élu roi à Soissons l'an 752, dans l'assemblée des états-généraux de la nation. Saint Boniface, archevêque de Mayence, le sacra, et c'est le premier sacre des rois de France dont il soit parlé dans l'histoire par des écrivains dignes de foi. Childéric III (*voy. son article*), dernier roi de la première race, prince faible et incapable de gouverner, fut privé de la royauté et renfermé dans le monastère de Sithiu aujourd'hui Saint-Bertin, et son fils Thierry dans celui de Fontenelle. On dit qu'au commencement de son règne, Pepin s'étant aperçu que les seigneurs français n'avaient pas pour lui le respect convenable, à cause de la petitesse de sa taille, il montra un lion furieux qui s'était jeté sur un taureau, et leur dit qu'il fallait lui faire lâcher prise. Les seigneurs étant effrayés à cette proposition, il courut lui-même sur le lion, passa son épée dans la gorge de l'animal, et d'un revers abattit la tête du taureau; puis se retournant vers eux : *Eh bien ! leur dit-il, vous semble-t-il que je sois digne de vous commander ?* Tandis que Pépin montait sur le trône des Mérovingiens et s'y maintenait par sa valeur, Astolphe, roi des Lombards, enlevait aux empereurs de Constantinople l'exarcat de Ravenne, et menaçait la ville de Rome. Le pape Etienne II demanda du secours à l'empereur Constantin, souverain titulaire d'un pays considéré depuis longtemps comme perdu pour les Grecs, qui ne s'en inquiétaient pas et ne faisaient aucun effort pour le défendre (*voy. GRÉGOIRE III*). Ses prières ayant été inutiles, il s'adressa à Pepin, qui ne tarda pas à le secourir (*voy. ETIENNE II*), où le succès de cette entreprise est détaillé). Pepin, vainqueur des Lombards, le fut encore des Saxons. Il parait que toutes les guerres de ce peuple contre les Francs n'étaient guère que des incursions de barbares, qui venaient tour-à-tour enlever les troupeaux et ravager les moissons; point de place forte, point de politique, point de dessein formé : cette partie du monde était encore sauvage. Pepin, après ses vic-

toires, ne gagna que le paiement d'un ancien tribut de 300 chevaux auquel on ajouta 500 vaches (*voy.* CHARLEMAGNE). Pepin força ensuite, les armes à la main, Waïfre, duc d'Aquitaine, à lui prêter serment de fidélité en présence du duc de Bavière, de sorte qu'il eut deux grands souverains à ses genoux. Waïfre révoqua cet hommage quelques années après. Pepin vola à lui, et réunit l'Aquitaine à la couronne; ce fut le dernier exploit de ce monarque conquérant. Il mourut d'hydropisie à Saint-Denis, en 768, dans sa 54^e année. Son nom est placé parmi ceux des plus grands rois. Les qualités d'un héros et d'un prince sage firent oublier son usurpation, que quelques auteurs considèrent comme l'ouvrage de la nation, qui le proclama roi à la place de celui qui ne pouvait l'être. Avant sa mort, il fit son testament de bouche et non par écrit, en présence des grands officiers de sa maison, de ses généraux, et des possesseurs à vie des grandes terres. Il partagea tous ses états entre ses deux enfants, Charles, et Carloman. Après la mort de Pepin, les seigneurs modifièrent ses volontés. On donna à Charles qu'on a depuis appelé *Charlemagne*, la Bourgogne, l'Aquitaine, la Provence avec la Neustrie, qui s'étendait alors depuis la Meuse jusqu'à la Loire et à l'Océan; Carloman eut l'Austrasie, depuis le Rhin jusqu'aux derniers confins de la Thuringe. Le royaume de France comprenait alors près de la moitié de la Germanie.

PEPIN, roi d'Aquitaine. *Voy.* Louis I^{er}, son père.

** PEPIN (Alphonse), né à Paris, après avoir fait de bonnes études, y exerça la profession d'avocat; mais après la révolution de 1830, à laquelle il avait pris autant de part que le lui permettaient son âge et sa position, il fut employé à la bibliothèque du Palais-Royal, puis nommé bibliothécaire de M^{me} Adélaïde. Dévot au nouveau gouvernement, il composa plusieurs ouvrages pour le défendre contre les attaques journalières des publicistes de tous les partis, et mourut, le 1^{er} décembre 1842, à peine âgé de 40 ans. L'année précédente, il avait publié : *De l'état du catholicisme en France*, in-8, ouvrage dans lequel il a déposé ses croyances religieuses. Parmi ses autres productions, on distingue : *Deux ans de règne*, 1830-32, Paris, 1833, in-8, livre auquel on croit que Louis-Philippe n'a pas été étranger, et qui contient des documents fort curieux : *Les barricades en 1832*, in-8; *De la royauté de juillet*, 2 vol. in-8.

PEQUIGNY. *Voy.* BERNARDIN.

PERALDUS (Guillaume), ou DE PETRA ALTA, dominicain du Dauphiné, mort en 1275, que plusieurs écrivains de son ordre ont cru à tort avoir été archevêque de Lyon, était suffragant de Philippe de Savoie qui occupa ce siège, sans avoir jamais reçu les ordres sacrés. Il est auteur d'une Somme des vertus et des vices, en latin, réimprimée plusieurs fois dans le xv^e siècle, et dont le célèbre Gerson (*voy.* ce nom) faisait un grand cas. L'édition la plus ancienne que l'on connaisse de cet ouvrage est celle de Cologne, 1479, 2 part. in-fol.; et la plus récente de Paris, 1663, in-4. On lui doit encore d'autres ouvrages, notamment des sermons

de *Tempore et de Sanctis*, Paris, 1798, in-8, dont il existe un grand nombre d'éditions; et un traité : *De eruditione Religiosorum*, que des bibliographes ont attribué à tort à Imbert, général des dominicains et dont on connaît une traduction espagnole imprimée sous le nom de son véritable auteur, Pampelune, 1499. *Voy.* la *Bibliothèque des écrivains dominicains* par Echard et Quétil.

PERARD (Etienne), doyen de la chambre des comptes de Dijon, né en 1590, et mort en 1663, avait étudié à fond tout ce qui regarde l'histoire de Bourgogne. Parmi les nombreux manuscrits qu'il a laissés, on n'a fait imprimer qu'un *Recueil de pièces servant à l'Histoire de Bourgogne*, Paris, 1669, in-fol. — Son fils Jules PERARD, né à Dijon, mort en 1690, conseiller au parlement de cette ville, est auteur de plusieurs pièces françaises et latines, en vers et en prose. — Un autre PERARD (Bénigne), avocat dans la même ville et à la même époque, a laissé diverses pièces sur les événements de son temps et de son pays.

PERARD-CASTEL (François), savant canoniste, né en 1647 à Vire, en Normandie, après avoir achevé son cours de droit, se fit recevoir avocat au parlement de Paris, puis au grand conseil, et se partagea entre la plaidoirie et le travail du cabinet. Une application excessive détruisit rapidement sa santé, et il mourut en 1687. On a de lui : *Paraphrase du comment. de Dumoulin sur les règles de la chancellerie romaine*, 1683 ou 1685, in-fol.; *Traité sommaire de l'usage et de la pratique de la cour de Rome pour l'expédition des signatures*, 1717, 2 vol. in-12, avec des additions de Guil. Noyer; *Remarques sur les définitions du droit canon sur les natures bénéficiales*, (par Desmaisons), 1700, in-fol.; — *Nouveau recueil de plusieurs questions notables sur les matières bénéficiales*, 1689, 2 vol. in-fol. Ferrière a publié l'*Eloge* de Perard-Castel dans ses *Additions aux vies des jurisconsultes*, par Taisand (*voy.* ce nom).

PERAU (Gabriel-Louis CALABRE), diacre, et licencié de la maison et société de Sorbonne, né à Semur en Auxois en 1700, mourut le 31 mars 1767, à 67 ans. Il fut sincèrement regretté, tant des gens de lettres, dont il honorait la profession par ses mœurs, que des amis qu'il s'était faits en grand nombre. Sa droiture et sa probité, son esprit égal et liant, sa franchise et sa gaieté naturelles, la douceur de son caractère, rendaient son commerce aussi facile que sûr. Il est principalement connu par la continuation des *Vies des hommes illustres de la France*, commencées par d'Auigny, tom. 13 à 25. Les volumes qu'il a composés sont recommandables par l'exactitude des recherches et par la netteté du style. On y désirerait quelquefois plus de chaleur et d'élégance. M. Turpin s'était chargé de continuer cet ouvrage, que Pérau fut obligé d'abandonner à cause de la perte de sa vue. Turpin est plus recherché dans sa manière; son style est affecté, et les faits sont souvent de son imagination. Pérau est encore éditeur d'un grand nombre d'ouvrages qu'il a retouchés, augmentés et enrichis de notes et de préfaces. Son édition des *Œuvres de Bossuet*, 1743-53, en 20 vol. in-4, ne ren-

ferme ni les sermons ni les lettres. On a encore de lui : une *Description des Invalides*, 1756, in-fol.; la *Vie de Jérôme Bignon*, 1757, in-12, estimée. Elle forme le 27^e vol. des *Vies des hommes illustres*. Il a publié, en outre, des *Editions* de Boileau, de Saint-Réal, la *Description de Paris* par Brice, la *Médecine des pauvres*, de Hecquet, etc., et a écrit le *Secret des Francs-Maçons*, 1744, in-12. — *Le Recueil A. B. C.*, qui est une collection de pièces historiques, 1745-62, 24 vol. in-12.

* PERCEVAL (Spencer), homme d'état, né à Londres en 1762, était le second fils de John Perceval, premier lord de l'amirauté, sous le ministère de lord Bute. Privé de son père à 8 ans, il fut envoyé à l'université de Cambridge, où il fit de brillantes études et suivit la carrière du barreau. L'un des admirateurs de Pitt, lorsqu'il fut, en 1797, élu pour représenter au parlement le bourg de Northampton, il appuya toutes ses vues, et se fit remarquer par ses talents oratoires, son zèle et ses connaissances en matière de finances. Nommé trois ans après conseiller de la couronne, le gouvernement l'appela peu de temps après au poste important de solliciteur général. A l'exemple de Pitt, il repoussa les propositions de paix avec la France, qu'il ne cessait de représenter comme une ennemie irréconciliable, dont il fallait, à tout prix et avant tout, arrêter les progrès. Il se prononça fortement, en 1805, contre l'émancipation des catholiques irlandais, et fit rejeter leur pétition. Après la mort de Pitt, les *Wighs* triomphèrent momentanément, et Perceval passa dans les rangs de l'opposition; mais le nouveau ministère ne fut pas de longue durée. A sa chute (1807), nommé chancelier de l'échiquier, il obtint peu après l'emploi lucratif de chancelier du duché de Lancastre; enfin, à la mort du duc de Portland en 1809, il fut appelé au poste éminent de premier lord de la trésorerie. Dans ces diverses fonctions, Perceval se montra le champion ardent de l'aristocratie et de l'épiscopat anglican, et il provoqua une espèce de *houra* contre les papistes, par une adresse véhémentement à ses constituants de Northampton. Il se déclara fortement contre la traite des noirs et continua de diriger les affaires de la Grande-Bretagne, d'après les principes de Pitt. Le 11 mai 1812, au moment où il entrait dans le vestibule de la chambre des communes, un nommé Bellingham, ancien courtier du commerce à Liverpool, le tua d'un coup de pistolet. L'assassin déclara n'avoir aucun complice; mais qu'il avait voulu se venger d'un refus que le ministre avait fait d'écouter ses réclamations. En apprenant la mort de Perceval, la populace témoigna une joie féroce, mais les deux chambres montrèrent la plus grande consternation; et tous les membres, sans distinction d'opinion politique, se réunirent pour solliciter du prince régent une pension en faveur de sa veuve et de ses enfants. Perceval ne doit pas être rangé parmi les hommes d'état du premier ordre; mais on ne peut disconvenir qu'il n'eût des talents très-remarquables.

* PERCHAMBAULT (Réné de la BIGOTIÈRE de), président au parlement de Bretagne, né dans l'An-

jou, et mort en 1727. En 1709, sans qu'aucun procès lui en eût fourni l'occasion, il publia un *Factum pour savoir si l'usage permet aux tuteurs de colloquer les deniers pupillaires à intérêt....* Ce premier écrit, censuré par la faculté de théologie de Nantes, fut bientôt suivi d'un *second* sur la même matière et d'un *Traité de l'usure et intérêt*. La faculté réfuta de nouveau la doctrine de Perchambault et se plaignit qu'il dénaturait les autorités, témoignait peu de respect pour l'Eglise et la tradition, et se permettait des expressions injurieuses. Jean-Arthur de la Gibonnais, doyen de la chambre des comptes, avait déjà fait paraître, en 1710, un *Traité de l'usure*, dans lequel il démasquait les dangers des nouvelles opinions sur l'intérêt, et les opposait aux anciennes doctrines. L'abbé Ecolasse, chanoine de Rennes, attaqua aussi Perchambault; mais il mêla la satire à la critique, et l'auteur lui intenta un procès en calomnie : le gouvernement intervint, et fit arrêter la procédure. On trouve à la fin de l'ouvrage d'Ecolasse le jugement des docteurs de Sorbonne, qui ne fut pas favorable à Perchambault. On a de ce jurisconsulte quelques autres écrits; ce sont : *Observations sommaires sur la coutume de Bretagne*, Laval, 1689, in-4; cet ouvrage a été réimprimé en 2 vol. sous le titre de *Coutume de Bretagne*, 1694; *Commentaire sur la coutume de Bretagne*, Rennes, 1695; *Institution au droit français par rapport à la coutume de Bretagne*, ibid. 1695; *Du devoir des Juges, et de tous ceux qui sont dans les fonctions publiques*, 1695, et quelques écrits dont on trouve les titres dans la *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* du xviii^e siècle, par l'abbé Goujet, t. 3.

** PERCIER (Charles), célèbre architecte, né en 1764 à Paris, suivit les leçons de Peyre (voy. ce nom), et remporta en 1786 le grand prix d'architecture. Envoyé, comme élève pensionnaire, à Rome, il y resta cinq ans à étudier les chefs-d'œuvre, et ne revint en France qu'en 1791. Pendant son séjour en Italie, il s'était lié avec M. Fontaine, dont il resta toute sa vie l'ami et le collaborateur. Devenu architecte particulier de Napoléon, il ne tarda pas à l'être du Louvre et des Tuileries, et fut quelques années plus tard membre du conseil des bâtiments. Louis XVIII le fit officier de la légion-d'honneur, et après 1850, il obtint la pension due à ses services. Il mourut à Paris, le 5 septembre 1858, à 74 ans. Il était membre de l'institut, classe des beaux-arts. La ville de Paris lui doit plusieurs de ses monuments les plus remarquables, parmi lesquels il suffira de citer l'arc-de-triomphe du Carrousel, et l'achèvement du Louvre. Voici la liste de ses publications, qui toutes lui sont communes avec M. Fontaine : *Palais, maisons et autres édifices modernes dessinés à Rome*, Paris, 1798, 2^e édit., 1850, in-fol. de 96 pl. avec texte; *Description des cérémonies et fêtes qui ont eu lieu pour le mariage de Napoléon avec Marie-Louise*, 1811, in-fol. avec 15 pl.; *Choix des plus célèbres maisons de Plaisance, de Rome et de ses environs*, 1812-15, gr. in-fol. avec 72 pl. et texte; *Recueil de décorations intérieures, etc.*, 1812, 2^e édit., 1827, in-fol. Il a aussi coopéré à l'ouvrage intitulé : *Sacre de Napo-*

lèon dans l'Eglise de Notre-Dame, le 2 décembre 1804, Paris, 1814, gr. in-fol.

* PERCY (Thomas), savant prélat anglais, naquit en 1728 à Bridgenorth dans le Shroshire, d'une famille qui descendait des anciens comtes de Northumberland. Ses études terminées à Oxford, il obtint bientôt quelques bénéfices, et employa ses loisirs à composer des ouvrages qui le firent connaître avantageusement, et lui valurent d'illustres amitiés. Chapelain du duc de Northumberland, puis du roi d'Angleterre, il obtint ensuite le doyenné de Carlisle, et fut en 1782 élevé sur le siège épiscopal de Dromore en Irlande. Il passa ses dernières années dans son diocèse où il se fit chérir par sa bienfaisance, et y mourut le 18 septembre 1811. On a de ce prélat plusieurs ouvrages estimés : *Han-Kiou-Chouan*, roman traduit du chinois, 1761, 4 vol. in-12, trad. de l'angl. par Eidous; *Mélanges chinois*, 1762, 2 vol. in-12; *cinq Morceaux de poésie runique*, traduits de l'islandais, 1765, in-4; le *Cantique de Salomon*, avec un commentaire et des notes, 1764, in-8; la *Clef du Nouveau Testament*, 1764, in-8; *l'Hermite de Warkwoth*, ballade en 3 chants, 1771, réimpr. en 1816, in-4, avec de jolies grav. en bois; *Reliques d'ancienne poésie anglaise*, 1775, 5 vol. in-12, 5^e édit., 1812, 5 vol. in-8; ouvrage qui fit époque dans la littérature anglaise; la *Traduction des antiquités septentrionales de Mallet*.

* PERCY (Pierre-François), célèbre chirurgien, né en 1754 à Montagney, village de Franche-Comté, reçut à 21 ans le grade de docteur en médecine à l'université de Besançon. Il vint ensuite à Paris perfectionner ses talents, et pendant plusieurs années il remporta les prix proposés par l'académie de chirurgie, qui s'empessa de le nommer associé regnicole. Il fut depuis couronné seize fois dans les concours publics ouverts par les principales académies de l'Europe. Aide-chirurgien dans la gendarmerie, il y étudia l'art vétérinaire sous Lafosse (voy. ce nom); et devint en 1782 chirurgien-major du régiment de Berry-cavalerie. Pendant la révolution, il fut successivement chirurgien en chef des armées de la Moselle, de Sambre-et-Meuse, du Rhin, etc. Il ne craignait ni les fatigues, ni les dangers; dans les marches forcées, il ne quittait jamais ses subordonnés, couchait comme eux sur la paille, et était toujours prêt à porter partout les secours de son art. Il faisait ou surveillait les premiers pansements, les premières opérations, sur le champ de bataille, tandis que les balles et les boulets pleuvaient autour de lui; cependant il ne fut blessé que trois fois dans le cours de ses campagnes. C'est à lui et à Larrey (voy. ce nom), que l'on doit l'institution de ces corps de chirurgiens ambulants, portés sur des chars légers, parcourant avec rapidité le champ de bataille, cherchant au milieu des rangs les militaires blessés, et les pansant sous le feu même de l'ennemi. Ce fut aussi à Percy que l'on dut les compagnies de brancardiers qui, pourvus de brancards de son invention, se transportaient partout pour enlever les blessés. Des soins si constants, pour adoucir les malheurs de la guerre, lui avaient non-seulement attiré la confiance et

l'attachement des soldats, mais encore l'estime des princes étrangers. En 1814, après l'occupation de Paris, il fit ouvrir les abattoirs à 12,000 soldats étrangers, en 36 heures un service régulier fut établi, et il se plaça lui-même à la tête des anciens officiers de santé qui avaient répondu à son appel pour secourir les malades et blessés russes et prussiens, qui furent sauvés pour la plupart. Il mérita par ce nouveau service rendu à l'humanité, les distinctions que lui décernèrent plusieurs souverains. Déjà Bonaparte lui avait donné les titres de baron et de commandant de la légion-d'honneur. Pendant les cents-jours, envoyé par le département du Doubs à la chambre des représentants, il y plaida la cause des soldats malades, et se rendit à l'armée. Il fit son devoir à Waterloo comme toujours. Mis à la retraite il s'occupa de ranger et de décrire sa magnifique collection d'armes anciennes et modernes, dont le catalogue a été publié. Il s'occupait aussi de l'amélioration d'un domaine qu'il possédait à Mongey près Lagny, dont les habitants gardent la mémoire de son inépuisable bienfaisance. Il est mort à Paris le 18 février 1825, âgé de près de 71 ans, après avoir demandé et reçu les sacrements de la religion. On a de lui : *Mémoire sur les ciseaux à incision*, 1783, in-4, couronné par l'acad. de chirurgie, et trad. en allemand; *Manuel du chirurgien d'armée*, 1792, in-12; *Pyrotechnie chirurgicale-pratique ou l'Art d'appliquer le feu en chirurgie*, 1792, Metz, 1794, in-8, trad. en allemand; les *Eloges de Sabathier et de Foes*, etc. Il a fourni beaucoup de *Rapports* et d'*Observations* aux *Journaux de médecine*, un grand nombre d'articles au *Dictionnaire des sciences médicales* et au *Magasin encyclopédique*. Son *Eloge* a été prononcé par A.-F. Silvestre à la société d'agriculture, et à l'acad. de médecine par Pariset. On a l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Percy*, par C. Laurent, son neveu, Versailles, 1817, in-8, avec portrait.

PERDICCAS, l'un des généraux d'Alexandre le Grand, eut beaucoup de part aux conquêtes du héros. Après la mort de ce conquérant, Perdiccas aspira à la couronne de Macédoine. Dans ce dessein, il répudia Nicée, fille d'Antipater, pour épouser Cléopâtre, sœur d'Alexandre. Antigone ayant découvert ses projets ambitieux, fit une ligue avec Antipater, Cratère et Ptolémée, gouverneur d'Egypte, contre leur ennemi commun. Perdiccas envoya Eumène, officier distingué, pour dissiper cette ligue. Il y eut beaucoup de sang répandu de part et d'autre; mais ce sang devint inutile aux intérêts de Perdiccas en Egypte. Il forma et fut obligé de lever le siège d'une petite place nommée le *Château des chameaux*, située près de Memphis. Il fit avancer son armée et l'engagea imprudemment dans un bras du Nil, où plusieurs périrent. Enfin sa dureté, son orgueil, son imprudence soulevèrent ses principaux officiers. Il fut égorgé dans sa tente, l'an 322 avant J.-C., avec la plupart de ses flatteurs. Perdiccas laissait apercevoir tous ses vices; il ne sut point commander à son cœur ni à son esprit, il n'avait aucun système; il ne prenait conseil que du moment; sans porter ses vues dans l'avenir.

PÉRÉFIXE (Hardouin de BEAUMONT de), archevêque de Paris, et historien, d'une ancienne maison de Poitou, où il naquit en 1608, était fils du maître-d'hôtel du cardinal de Richelieu. Il fut élevé par ce ministre, se distingua dans ses études, fut reçu docteur de la maison de Sorbonne et prêcha avec applaudissement. Il devint ensuite précepteur de Louis XIV, puis évêque de Rodez et confesseur du roi; mais croyant ne pouvoir en conscience remplir en même temps les obligations de la résidence et celle de l'éducation de son auguste élève, il donna volontairement la démission de cet évêché. Il fut fait archevêque de Paris en 1664. Son zèle pour le repos de l'Eglise et l'unité de la doctrine lui fit publier un *Mandement* pour la signature pure et simple du *Formulaire* d'Alexandre VII. (*Voy. cet article*). On sent bien qu'après cela les jansénistes ne l'ont pas épargné. L'auteur du *Dictionnaire critique* le traite d'homme de peu de sens, d'une petitesse d'esprit et d'une obstination invincible. Le caractère doux et aimable de Péréfixe, et ses autres qualités, auraient dû fermer la bouche à ses ennemis mêmes; mais c'est le propre du fanatisme de ne voir que l'ignorance et le vice dans ceux qui le combattent, tandis qu'il ne découvre que des lumières et des vertus chez ses partisans. Cet illustre prélat termina sa carrière en 1670. Il avait été reçu de l'académie française en 1654. On a de lui : une excellente *Histoire du roi Henri IV*, dont la meilleure édition est d'Elzévir, 1661, in-12; elle a été réimprimée un grand nombre de fois et traduite dans presque toutes les langues. Cette histoire, qui n'est qu'un abrégé, fait mieux connaître Henri IV que celle de Daniel. On croit que Mézerai y eut part, et il s'en vantait publiquement; mais cet historien incorrect ne fournit sans doute que les matériaux. Il n'avait point ce style touchant de Péréfixe, qui donne tant de charmes à son récit, et qui a fait dire à un critique moderne « que Henri IV devait plus à cette histoire qu'à la Henriade, parce qu'elle est écrite d'un ton de sentiment et de dignité qui la rend bien plus intéressante. » Un livre intitulé : *Institutio principis*, 1647, in-16, qui contient un recueil de maximes sur les devoirs d'un roi enfant. On trouve l'*Eloge historique* de ce prélat composé par Martignac, dans le *Journal des savants*, de 1698, pag. 191.

PÉRÉGRIN, fameux philosophe, surnommé *Pro-tée*, vivait sous l'empereur Marc-Antonin. Né à Parium dans la Troade, il en avait été banni pour cause d'adultère et d'autres crimes plus infâmes encore; car il avait pris les mœurs et les goûts des cyniques, dont il professait la philosophie : mais sa réputation ne faisant pas les progrès qu'il attendait, il s'imagina qu'il pourrait s'illustrer en se parant des vertus chrétiennes; car c'est toujours la vanité qui se trouve être le mobile des résolutions philosophiques. Il embrassa donc la religion chrétienne; mais voyant qu'elle exigeait des vertus aussi réelles que modestes, et que c'était une espèce d'apostasie que de les pratiquer pour les faire paraître, il comprit qu'il s'était trompé. Les chrétiens, qui l'avaient accueilli, reconnurent sous son extérieur affecté une âme sans religion et un

hypocrite sacrilège, qu'ils abandonnèrent avec horreur. Privé de cette ressource, et libre de toute contrainte, il chercha une autre route de fortune dans ses voyages. En Egypte, il s'exerça dans toutes les pratiques des cyniques les plus effrontés. A Rome, il se répandit en injures contre tout le monde, et même contre l'empereur, jusqu'à ce qu'il en fût chassé par le préfet; ce qui lui fit encore honneur dans l'esprit des dupes. De là il se retira dans la Grèce, où tout sophiste pouvait s'assurer d'un bon accueil; il acquit de la réputation à Athènes, en se logeant, avec un air de détachement, dans une cabane près de la ville. Se voyant vieux, et ayant épuisé tous les moyens de se faire valoir, il lui prit fantaisie de s'immortaliser par un expédient tout nouveau. Dans l'assemblée des jeux olympiques, la plus nombreuse de la Grèce, il déclara que dans quatre ans, à pareille cérémonie et à pareil jour, il se brûlerait publiquement. « Il avait, » dit un historien, un long terme devant lui, et se flattait peut-être que dans l'intervalle il surviendrait quelque incident propre à le dégager de sa promesse. Cependant il en retira les fruits anticipés, par l'admiration qu'un peuple frivole et amateur des choses extraordinaires croyait devoir à ce courage insensé. Mais enfin le jour fatal arriva; les conjonctures demeurant les mêmes, les disciples de Pérégrin se partagèrent dans leurs avis. Quelques-uns opinèrent à prolonger le plus longtemps qu'il serait possible les jours d'un homme aussi précieux. Les autres voulaient absolument qu'il y allât de son honneur de donner l'exemple du mépris de la vie avec tout l'éclat qu'il avait promis; et cette opinion prévalut tellement, que ce fut pour lui une sorte de nécessité de la suivre. La veille du jour marqué pour cette bizarre tragédie, il harangua publiquement sur la mort; mais le très-grand nombre des auditeurs marquant beaucoup plus d'empressement pour l'exemple que pour les moralités de l'orateur, qui commençait à trembler, on lui cria de toutes parts qu'il était temps de procéder à son sacrifice. Il laissa passer le jour donné, sous quelque prétexte qui ne satisfit point. Cependant il tomba malade, et comme il marquait beaucoup d'impatience dans la douleur, son médecin railla cette faiblesse dans un homme qui avait témoigné tant d'envie de mourir; mais quelle gloire, répliqua Pérégrin, de finir par une maladie, comme le commun des mortels? Et le proche faisant prendre le dessus à sa vanité, il protesta qu'il se brûlerait la nuit suivante. Tout le monde accourut. Pérégrin dresse un grand bûcher, paraît après minuit, une torche à la main et suivi de tous ses disciples. Il allume lui-même le bûcher, quitte sa besace, son manteau et son bâton, prie à haute voix les dieux propices; et ayant jeté de l'encens dans le feu, il s'y précipite. En un moment il fut étouffé. Cette action fut admirée comme un prodige de philosophie; mais Lucien, qui connaissait à fond les hommes vains et corrompus qui se décorent de ce nom (*voy. son article*), ne fit qu'en rire : il dit qu'on ne manqua pas de publier bien des prodiges, qu'on

prétendait être arrivé pendant cette scène tragique; mais il assure qu'il n'en avait vu aucun, quoiqu'il fût présent. Il risqua cependant beaucoup à publier trop tôt ce qu'il en pensait : l'enthousiasme de la multitude était tel, qu'il manqua d'être assassiné. Il est facile de découvrir dans cette catastrophe un homme dupe de sa vanité, qui aurait voulu en éluder les engagements, et qui s'était trop avancé. Du reste, bien loin de s'étonner de cette farce, il faut s'étonner au contraire de ce que parmi tant de prétendus philosophes qui finissent par le suicide, il ne s'en trouve pas davantage qui embellissent cette opération par quelque appareil de spectacle.

PEREIRA (Benoît) *Pererius*, savant jésuite espagnol, né en 1555 à Valence, mort à Rome en 1610, à 75 ans, professa avec succès dans son ordre. On a de lui des *Commentaires* latins sur la *Genèse*, in-fol., à Anvers, et sur *Daniel*. Il y a beaucoup de recherches dans l'un et dans l'autre ouvrage. On a encore de lui : *De magia, observatione somniorum et divinatione astrologica libri III*. Il y combat et dévoile les prestiges de ces arts funestes.

PEREIRA-GOMEZ (Georges), médecin espagnol, natif de Médina-del-Campo, est, dit-on, le premier des philosophes modernes qui ait écrit que les bêtes sont des machines sans sentiment. Il avança cette opinion en 1554; mais elle n'eut point de partisans; et elle tomba dès sa naissance. On prétend que c'est de ce médecin que Descartes avait emprunté ses idées; mais peut-être que ce philosophe, qui imaginait plus qu'il ne lisait, ne connaissait ni Pereira, ni son ouvrage. D'ailleurs Pereira n'est pas le premier auteur de ce sentiment. Plus de cinq cents ans avant Jésus-Christ, Phéréclide, philosophe de l'île de Scyros, avait soutenu que « les animaux sont de pures machines. » On attribue à Pereira des systèmes sur d'autres matières de physique et de médecine, aussi singuliers que celui sur l'âme des bêtes; mais ils sont peut-être mieux fondés, celui surtout où il combat et rejette la matière première d'Aristote. Il ne fut pas d'accord non plus avec Galien sur la doctrine des fièvres. Le livre où ce médecin soutient l'opinion que les bêtes sont des automates, est fort rare. Il fut imprimé en 1554, in-fol., sous le titre d'*Antoniana Margarita* : il lui donna ce titre pour faire honneur au nom de son père et de sa mère. Peu de temps après que cet ouvrage eut paru, il le défendit contre Michel de Palacios, et cette Défense, imprimée en 1554, in-fol., se joint ordinairement avec l'ouvrage même. La réfutation du même livre, intitulé *Endecalogo contra Antoniana Margarita*, 1556, in-8, est recherchée, plus à cause de sa rareté que de sa bonté. Pereira est encore auteur d'une autre production très-rare sur son art, intitulée : *Nova veraque medicina experimentis et rationibus evidentibus comprobata*, 1558, in-fol. C'est une apologie de ses sentiments, imprimée, comme ses autres ouvrages, à Medina-del-Campo.

PEREIRA de CASTRO (Gabriel), jurisconsulte portugais, membre du collège de Saint-Paul, dans l'université de Coïmbre, expéditeur des appels, sénateur du concile suprême de Portugal, né à Bragne

d'une famille illustre dans le barreau, était encore en vie en 1625, dans un âge avancé. Il est auteur d'un ouvrage de droit intitulé : *De manu regia, seu de legibus regis quibus regni Portugalliae in causis ecclesiasticis cognitio est ex jure, privilegio, consuetudine*, Lisbonne, 1622, in-fol. Il a reparu à Lyon en 1673, in-fol.; l'édition qui porte 1698 n'a rien de nouveau que le frontispice. Cet ouvrage, divisé en deux parties, est estimé : il contient un grand nombre de diplômes sur les matières ecclésiastiques, recueillis avec soin et tirés des archives de la couronne, appelées Torre de Tombo. Ces diplômes concernent les concordats faits entre la puissance ecclésiastique et le roi, et servent très-bien à terminer les différends qui s'élèvent souvent entre les deux puissances. Toutes les matières qui divisent souvent le trône et l'autel y sont discutées avec beaucoup d'érudition. Aujourd'hui on lui reprocherait, peut-être avec raison, d'accorder trop au pouvoir du souverain pontife, en l'étendant sur le temporel des rois.

PEREIRA (Joseph), carme portugais, était encore en vie l'an 1751, mais d'un âge avancé. Nous avons de lui : *Dissertation apologétique, historique, dogmatique et politique des Rites sacrés*, en portugais, Lisbonne, 1751, in-4; *Chronique des Carmes portugais de la stricte observance*, Lisbonne, 1747, 2 vol. in-fol.

* PEREIRE (Jacob-Rodrigue), membre de la société royale de Londres, et le premier instituteur des sourds-muets en France, naquit en 1716 à Berlango, petite ville de l'Estramadure. Il ouvrit à Cadix une école de sourds-muets qui ne put, à ce qu'il paraît, se soutenir, puisqu'il se fixa peu de temps après en France. Ses heureux essais sur le fils d'Azy-d'Etavigny, directeur des fermes à la Rochelle, lui valurent, en 1751, une pension de 800 fr. du roi Louis XV. Pereira fut lié avec la Condamine, et Buffon, qui fait l'éloge de son talent dans son *Histoire naturelle*; il forma un assez grand nombre d'élèves, et il en amena quelques-uns à converser distinctement et à saisir le sens du discours d'après le mouvement des lèvres. Né de race juive, il entretenait dans la croyance de leur famille les enfants qui lui étaient confiés. Il a laissé quelques écrits, sur la méthode de l'abbé de l'Epée, qu'il regardait comme impraticable : ce qui n'a pas empêché qu'elle se soit répandue dans toute l'Europe. Pereira mourut à Paris en 1780.

PEREIRA DE FIGUEIREDO (Antoine). *Voy. FIGUEIREDO*.

PÉRELLE (Adam), rival d'Israël Silvestre, naquit en 1658, à Paris, de Gabriel Pérelle, célèbre graveur, et embrassa la profession de son père. Son génie fécond, plus porté au talent de produire qu'à celui d'imiter, se livra indifféremment aux fougues de son caprice et aux indications du naturel. Il n'a gravé que des paysages, la plupart de fantaisie, et quelques morceaux d'après Corneille Poëlembourg. Il mourut à Orléans en 1695, à 57 ans.

PERELLE. *Voy. JUBÉ* (Auguste), baron de la Pérelle.

* PÉRERINYI (François), jésuite hongrois, s'appliqua à faire fleurir les lettres dans sa patrie. On

a de lui *Archi-Laurus strigoniensis*, Tyrnau, 1685, in-8. C'est l'éloge en vers des 58 archevêques de Strigonie.

PEREZ (D. Antonio), ministre espagnol, fils naturel de Gonzalve Perez, secrétaire de Charles-Quint et de Philippe II, devint, sous le second de ces monarques, secrétaire d'état au département des affaires étrangères. Perez fut accusé de péculat, de trahison et de malversations les plus odieuses, et en conséquence privé de ses emplois et de sa liberté. Il s'échappa de la prison et alla exciter une révolte en Aragon; de là il passa en France, où il mourut le 5 novembre 1611. « Perez, homme orgueilleux » (dit Macquer dans son *Abrégé chronologique d'Espagne*), « et séditieux, convaincu de plusieurs infidélités, trouve moyen de s'échapper et de se » sauver en Aragon, où il soulève la noblesse, le » peuple et les Mauresques. » On a de lui des *Lettres* traduites en français par Dalibrai; des *Relations* en espagnol, et d'autres écrits, Paris, 1598, in-4. On voit dans ses ouvrages une haine forcenée contre son prince; et c'est à cette source que la plupart de nos historiens modernes ont puisé les calomnies dont ils ont barbouillé le portrait de Philippe II. M. Mignet a jeté un nouveau jour sur les intrigues mystérieuses de la cour d'Espagne, au xvi^e siècle, dans son *Antonio-Perez et Philippe II*, 2^e édit. 1847, in-8, ouvrage composé sur des documents authentiques et qui mérite la plus grande confiance.

PEREZ (Antoine), archevêque de Tarragone, mort à Madrid le 1^{er} mai 1658, à 68 ans. Nous avons de ce prélat des *Sermons* et des *Traité*s sur l'Eglise, sur les Conciles, sur l'Ecriture, sur la Tradition, publiés sous le titre de *Pentateuchum fidei*, Madrid, 1620, 5 tomes en 4 vol. in-fol. rare.

PEREZ de VARGAS (Bernard), naturaliste espagnol, publia en 1569, in-8, à Madrid : *De re metallica-en-el qual se tratan muchos y diversos secretos del conocimiento de toda suerte de minerales*, etc. Cet ouvrage, très-rare, a été traduit en français, sous le titre de *Traité singulier de métallique*, Paris, 1743, 2 vol. in-12, fig. On y trouve des détails importants et curieux sur les différentes préparations de l'or, de l'argent et des autres métaux. Perez a encore laissé quelques ouvrages dont une espèce d'histoire générale de la nature, sous le titre de *la Fabrica del universo en sumaria de las cosas del mundo*, Tolède, 1563, 2 vol. in-fol., et un traité de l'Art de travailler les métaux, resté manuscrit. Voy. la *Bibl. Hispan.* nova de Nic. Antonio.

PEREZ (Antoine), célèbre jurisconsulte, né à Alfora, petite ville de la haute Navarre, en 1583, fut amené fort jeune aux Pays-Bas, reçut le bonnet de docteur en droit à Louvain, en 1616, et y enseigna longtemps cette science. L'empereur Ferdinand II et Philippe IV, roi d'Espagne, l'honorèrent du titre de conseiller. En 1666, il célébra le jubilé de son doctorat, et mourut à Louvain en 1672. Nous avons de ce savant : *Assertiones politice*, Cologne, 1612, in-4; *Prælectiones sive Commentarii in XII lib. Codicis*, Amsterdam, Elzévir, 1653, in-fol. C'est la meilleure édition. On estime aussi celle de Cologne, 1661, 2 vol. in-4, avec des additions de Huldric Eyben et des tables fort amples,

et celle de Genève, 1740, 2 vol. Perez y éclaircit toutes les lois du Code, et il y donne dans des explications un abrégé de tout ce qui se trouve dans le *Jus novum* et dans le *Jus novissimum*; son style, quoique concis, est très-intelligible. *Institutiones imperiales*, Amsterdam, Elzévir, 1673, in-12 : ouvrage universellement estimé; *Jus publicum*, Amsterdam, Elzévir, 1682, in-12; *Commentarius in XXV lib. Digestorum*, Amsterdam, 1669, in-4. — Il y a encore d'autres Antoine PEREZ qu'il ne faut pas confondre. Antoine PEREZ, jésuite, mort en 1631, après avoir enseigné la théologie à Salamanque, à Rome, et publié divers Traité de théologie scolastique et morale. Le cardinal Pallavicin l'appelle *virum ingenio mortalium nulli secundum, simulque religione ac pietate inclytum*. — Antoine PEREZ, médecin et chirurgien de Philippe II, de qui l'on a un *Traité sur la peste*, en espagnol. — Antoine PEREZ, chirurgien portugais du xvi^e siècle, qui a écrit sur son art en portugais.

* PEREZ (Joseph), bénédictin espagnol, professeur en théologie à l'université de Salamanque, s'appliqua à éclaircir l'histoire d'Espagne et surtout celle de son ordre. Il publia en 1688 des *Dissertations* latines contre le P. Papebroch (voy. ce nom), auquel il reproche d'attaquer des préjugés que le temps a rendus respectables. Mais il convient en même temps que l'on fait bien de purger les vies des saints des contes absurdes qui les défigurent. Il mourut vers l'an 1696.

PEREZ (Fernand). Voy. OLIVA.

* PERGOLESE (Jean-Baptiste), compositeur, né en 1704 à Casoria, au royaume de Naples, fut élève de Gaetano Greco, célèbre musicien. Ses talents lui méritèrent la protection du prince de Stigliano. Après un voyage à Rome, où il ne fut pas apprécié, il revint à Naples, et il y mourut de phthisie en février 1737, à 33 ans. On peut lui reprocher un style parfois trop coupé : mais la facilité de sa composition, sa science de l'harmonie, la richesse de sa mélodie lui assurent une réputation durable. Sa musique parle à l'esprit, au cœur, mais quelquefois trop aux passions. Ses principaux ouvrages sont : *la Serva Padrona*; *Il Maestro di musica*, deux intermèdes, qui contribuèrent beaucoup à naturaliser en France le goût de la musique italienne; un *Salve Regina*, sa dernière composition, et le *Stabat Mater*, regardé comme son chef-d'œuvre.

* PERI (Jérôme ou Jean-Dominique), pauvre berger de Toscane, devint poète en lisant l'*Arioste*. On a de lui *Fiezele destrutta*, Florence, 1619, in-4, fig. Cette édition est très-rare. Il en existe une autre de 1621, ornée des mêmes pl. On a de Peri un autre poème intitulé : *La Rotta navale*, Sienne, 1642, in-4.

* PERIANDER (Gilles), né à Bruxelles vers l'an 1540, s'appliqua principalement aux belles-lettres, et passa une grande partie de sa vie à Mayence, où l'on conjecture qu'il mourut dans un âge peu avancé. Outre une trad. lat. en vers élégiaques, sous le titre de *Noctue speculum*, 1567, in-8, du fameux roman allemand; la *Vie de Tiel Ulespiegle*; nous avons de lui : *Ilorti tres amœnissimi a præ-*

tantissimis poetis nostri sæculi, flosculis et plantulis odoriferis confecti, 1567, in-8. C'est un choix de morceaux des poètes italiens, allemands et français, qui ont écrit en latin ; ce vol. ainsi que le précédent sont très-rares ; *Germania, in quâ doctissimorum virorum elogia, et judicia continentur*, Francfort, 1567, in-12. Ce recueil est savant et curieux ; *Nobilitas Moguntinæ diocesis ecclesiæ*, Mayence, 1568, in-8, inséré dans le 3^e volume des *Scriptores rerum Moguntiacarum*, 1727, in-fol.

PÉRIANDRE, *Periander*, tyran de Corinthe, fut mis au nombre des sept sages de la Grèce : ce sage était un monstre, comme beaucoup d'autres que la moderne philosophie a placés dans ses fastes, aussi bien que l'ancienne. Il changea le gouvernement de son pays, opprima la liberté de sa patrie, et usurpa la souveraineté, l'an 628 avant l'ère chrétienne. Le commencement de son règne fut assez doux ; mais il prit un sceptre de fer après qu'il eût consulté le tyran de Syracuse sur la manière la plus sûre de gouverner. Celui-ci mena les envoyés de Périandre dans un champ, et, pour toute réponse, il arracha devant eux les épis qui passaient les autres en hauteur. Le tyran de Corinthe profita de la leçon du tyran de Sicile. Il s'assura d'abord d'une bonne garde, et fit mourir dans la suite les plus puissants des Corinthiens. Ces crimes furent les avant-coureurs des forfaits les plus horribles. Il commit un inceste avec sa mère, fit mourir, sur de faux rapports, sa femme Mélisse, fille de Proclès, roi d'Epidaure, et ne pouvant souffrir les regrets de Lycophron, son second fils, sur la mort de sa mère, il l'envoya en exil dans l'île de Corcyre. Un jour de fête solennelle, il fit arracher aux femmes tous les ornements qu'elles portaient pour leur parure. Enfin, après s'être souillé par les excès les plus barbares et les plus honteux, il mourut l'an 585 avant Jésus-Christ. Ses maximes favorites étaient : « Qu'il faut garder sa parole, et cependant ne point se faire scrupule de la rompre, quand ce que l'on a promis est contraire à ses intérêts ; que non-seulement il faut punir le crime, mais encore prévenir les intentions de ceux qui pourraient le commettre : » maximes pernicieuses, adoptées depuis par Machiavel. Ce tyran a été loué par ceux qui ont toujours de l'encens pour les meurtriers, les débauchés et les tyrans.

PÉRICLÈS naquit à Athènes, vers l'an 500 avant J.-C., de Xantippe, illustre citoyen de cette ville, qui le fit élever avec soin. Il eut entre autres maîtres Zénon d'Elée et Anaxagore, et devint grand capitaine, habile politique et orateur. Périclès résolut de se servir de ces qualités pour gagner le peuple, et ne manqua pas de réussir. Aux avantages que lui donnait la nature, il joignait l'art et la finesse d'un homme d'esprit qui veut dominer. Il partagea aux citoyens les terres conquises, et se les attacha par les jeux et les spectacles : pour affermir son autorité, il entreprit d'abaisser le tribunal de l'Aréopage, dont il n'était pas membre. Le peuple, enhardi et soutenu par Périclès, bouleversa l'ancien ordre du gouvernement, ôta au sénat la connaissance de la plupart des causes, et ne lui laissa que les affaires communes. Il fit bannir

par l'ostracisme Cimon son concurrent, et ses autres rivaux, et resta seul maître à Athènes pendant 15 ans. Il commanda l'armée des Athéniens dans le Péloponèse, remporta une célèbre victoire près de Némée contre les Sicyoniens, et ravagea l'Arcadie, à la prière d'Aspasie, fameuse courtisane qu'il aimait, et qu'il épousa dans la suite. Ayant déclaré la guerre aux Samiens, l'an 441 avant J.-C., il prit Samos après un siège de 9 mois. Ce fut durant ce siège, qu'Artemon de Clazomène inventa le bélier, la tortue, et quelques autres machines de guerre. Périclès engagea les Athéniens à continuer de combattre les Lacédémoniens. Il fut blâmé dans la suite d'avoir donné ce conseil, et on lui ôta sa charge de général. Il fut condamné à une amende qui se montait, selon les uns à 15 talents, et selon d'autres à 50. Les Athéniens, peuple volage et léger dans ses haines comme dans ses prédilections, passant rapidement du blâme à l'éloge, et content, comme le lui a dit en face le premier de ses orateurs (1), *dès qu'il voyait ou entendait quelque nouveauté*, ne furent pas longtemps sans changer d'opinion, et engagèrent Périclès à reprendre le gouvernement. Peu de temps après, il tomba malade de la peste, et mourut l'an 429 avant J.-C. Il réunissait en lui les talents d'amiral, d'excellent capitaine, de ministre d'état, de surintendant des finances.... Il fut surnommé l'*Olympien*, à cause de la force de son éloquence. Sa contenance était ferme et assurée, sa voix douce et insinuante. C'est principalement par l'usage qu'il sut faire de la parole qu'il fut, pendant près de 40 ans, monarque d'une république. Rien ne prouve mieux la lâcheté et la dégradation des Athéniens que le long règne d'un homme qui avait usurpé l'autorité, détruit le gouvernement légitimement reçu, épuisé le trésor public pour charger Athènes d'ornements superflus, introduit la mollesse et le luxe. Il enivra ses concitoyens de spectacles et de fêtes, pour les gouverner selon ses caprices, et donna, par ses amours pour la courtisane Aspasie, l'exemple d'une vie publiquement scandaleuse. On rapporte de lui quelques sentences. Toutes les fois que Périclès prenait le commandement, il disait qu'il allait commander à des gens libres, et qui étaient Grecs et Athéniens. Ces gens libres étaient devenus ses esclaves. Les tyrans ne parlent de la liberté que comme les conquérants de leurs conquêtes. On dit que le poète Sophocle, son collègue, s'étant écrié à la vue d'une belle personne : *Ah ! qu'elle est belle !* — Il faut, lui dit Périclès, qu'un magistrat ait non-seulement les mains pures, mais aussi les yeux et la langue. Cette réponse s'accordait peu avec sa conduite : la vertu de ces anciens sages n'était que dans leur bouche ou dans leurs écrits. — PÉRICLÈS, son fils naturel, combattit avec chaleur contre Callicratidas, général des Lacédémoniens, l'an 405 avant J.-C. ; il fut cependant condamné à perdre la tête, pour avoir négligé de faire inhumer ceux qui avaient été tués dans la bataille qu'il venait de gagner.

(1) Demosthènes. Nous lisons la même chose dans les Actes des Apôtres : *Athenienses autem omnes ad nihil aliud vocabant nisi aut dicere aut audire aliquid novi*. Act. 17. — ANYTUS, ARISTIDE, SOCRATE.

PRIÉGÈTE (le), surnom de DENYS de Charax. *Voy.* ce nom.

* PÉRIER (Antoine-Scipion), frère aîné de Casimir, né à Grenoble, en 1776, d'une famille distinguée dans le commerce, fit ses premières études à Lyon; elles furent interrompues par la suppression des collèges; mais il acheva son éducation sous la conduite du P. de la Coste, oratorien. Propriétaire à vingt ans d'un domaine à Laval, il essaya d'introduire dans cette contrée les forges à la catalane. Il devint en 1801 l'un des administrateurs des mines de houille d'Anzin, dont son père avait fait l'acquisition, et y dirigea des améliorations importantes. Plus tard il fonda une maison de banque à Paris avec son frère Casimir, et créa ou perfectionna plusieurs établissements d'industrie. A sa mort, le 2 avril 1821, il était un des régents de la banque de France. Il a fourni plusieurs articles aux *Annales de chimie*. Membre du jury de deux expositions des produits de l'industrie, en 1802 et 1806, il fit partie du conseil-général des manufactures attaché au ministère de l'intérieur. Il fut aussi l'un des fondateurs des compagnies d'assurance, et l'un des promoteurs de l'éclairage, par le gaz hydrogène. Scipion Périer, attaché sincèrement à la religion, en pratiquait sans affectation les devoirs les plus austères, s'entretenant ainsi dans la plus haute et la plus pure moralité.

* PÉRIER (Casimir), président du conseil des ministres, né à Grenoble en 1777, commença ses études avec son frère au collège de l'Oratoire, à Lyon, et les termina dans la maison paternelle. A peine son éducation achevée, il fut enlevé par la réquisition, et fit les campagnes de 1799 et 1800, en Italie, comme adjoint du génie. En 1802, il ouvrit à Paris une maison de banque avec son frère Scipion (*voy.* l'art. précédent), et déploya dans cette carrière une grande activité. Associé à diverses entreprises industrielles, il sut leur donner un nouvel élan, et à la restauration, il jouissait d'une fortune considérable et d'un crédit plus grand encore. Jusqu'en 1815, absorbé par le développement de ses affaires, il ne songea point à la politique. Mais en 1816, il publia contre les emprunts à l'étranger un écrit remarquable qui fixa sur lui l'attention; et dès l'année suivante la ville de Paris le nomma membre de la chambre des députés. Il y prit place dans les rangs de l'opposition dont il devint bientôt un des champions les plus zélés et les plus énergiques; mais il est à remarquer qu'aux époques même de la plus grande exaspération des partis, toujours il se renferma dans les bornes de la convenance et de la dignité. Jusqu'en 1820, il ne s'était guère occupé que de chiffres, et n'avait paru à la tribune que pour présenter des calculs. Mais aux journées tumultueuses de juin, insulté par des jeunes gens, il accusa le ministère d'avoir fomenté ces troubles. Il vota contre la nouvelle loi électorale qui établissait le double vote, et en 1825, il se prononça contre la guerre d'Espagne. Lorsque Manuel (*voy.* ce nom) fut expulsé de la chambre, il protesta contre cette mesure et s'abstint, à l'exemple de ses collègues, de reparaitre à la chambre pendant le

reste de la session. Réélu en 1824, avec un très-petit nombre de membres de l'opposition, il n'en continua pas moins ses hostilités contre le président du conseil, M. de Villèle, qui souvent eut besoin pour lui répondre de toutes les ressources de son habileté. Il combattit la réduction des rentes, mesure reconnue depuis être toute favorable à l'industrie. Il ne se prononça pas moins énergiquement contre le projet d'*indemnité* aux émigrés, et contre les lois sur la *septennalité*, le *sacrilège* et les *substitutions*. Dans la discussion des budgets il ne cessa de réclamer l'abolition des jeux et de proposer des économies; améliorations désirables sans doute, mais que, devenu ministre, il s'est vu lui-même dans l'impuissance de réaliser. Pendant cette lutte incessante qu'il eut à soutenir presque seul contre M. de Villèle, son talent d'orateur parut jeter un plus vif éclat, et sa parole devint plus grave et plus animée. Un député du côté droit, en voyant le petit nombre de membres de l'opposition, ayant dit : « Ils ne sont que six ! » Casimir Périer lui répondit : « Nous ne sommes que six; mais nous » avons derrière nous trente millions de Français » dont nous représentons les intérêts et les vœux ! » Lors des élections de 1827, il fut nommé député par les départements de la Seine et de l'Aube. En 1828, il fut porté sur la liste des candidats à la présidence avec Royer-Collard, qui fut préféré par la couronne. Vers cette époque, la voix publique le désigna comme devant faire partie d'un nouveau ministère, et le silence qu'il garda depuis, fut expliqué par les engagements que cette future élévation lui aurait fait prendre envers le pouvoir. Il paraît toutefois que le dérangement de sa santé fut une des principales causes qui le décidèrent à s'éloigner momentanément de la tribune, et à partir pour les eaux avant la clôture de la session. En 1850, il fut du nombre des 221 qui déclarèrent à Charles X qu'il ne pouvait y avoir concours entre la chambre des députés et le ministère Polignac. Cette déclaration fut le prélude de la crise qui devait renverser une seconde fois le trône des Bourbons (*voy.* CHARLES X, POLIGNAC, etc.). Parmi les hommes qui prirent part au soulèvement populaire, un certain nombre, depuis longtemps dévoué à la maison d'Orléans, n'attendaient que l'occasion de l'asseoir sur le trône; plusieurs rêvaient la république, d'autres enfin bornaient leurs vœux à renverser le ministère et à ramener Charles X dans de *meilleures voies*; telle était la pensée de Casimir Périer. Dans les diverses réunions de députés qui eurent lieu pendant les derniers jours de juillet, lorsque l'émotion du combat et l'enivrement de la victoire semblaient pousser aux résolutions violentes, il se prononça constamment pour les moyens de conciliation. Mais dans ces jours d'anxiété où les vainqueurs célébraient leur triomphe sur des pavés sanglants, peu d'hommes modérés eurent le courage de leur opinion; et les plus exagérés paraissant s'appuyer sur le peuple armé qui remplissait encore les rues, eurent d'abord la prépondérance dans les délibérations. Ainsi lorsque Lafayette, au nom de la commission municipale, crut devoir repousser les accommodements proposés par les envoyés de Charles X, en déclarant

qu'il était trop tard (voy. LAFAYETTE), Casimir Périer se contenta de garder le silence, sans opposer à la décision de ses collègues une résistance qui, pour être efficace, aurait eu besoin d'être soutenue par une force nationale. On remarqua son absence, dans la séance du 7 août, lorsque 219 députés déclarèrent le trône vacant, et y appelèrent le duc d'Orléans. Nommé président de l'assemblée, il ne consentit à accepter ces fonctions, qu'afin de ne pas retarder les travaux de la chambre, et quelques jours après, il donna sa démission, en prétextant l'état de sa santé. Ministre sans portefeuille, il cessa de faire partie du conseil, quand Lafitte (voy. ce nom) fut mis à la tête d'un nouveau ministère. Après les scènes impies et anarchiques du 15 février, un nouveau ministère fut formé, et Casimir Périer, après beaucoup d'hésitation, accepta le portefeuille de l'intérieur avec la présidence du conseil, sous la condition que le roi laisserait la direction des affaires aux ministres responsables. Son premier soin fut de prendre des mesures pour assurer l'ordre que l'effervescence des passions les plus violentes menaçait à chaque instant de troubler. Arrêter les émeutes et comprimer les partis, tel fut le but qu'il se proposa. Pour y parvenir il déploya une rare énergie de volonté, et il se fit un point d'honneur de n'employer que les moyens légaux pour défendre le gouvernement contre les attaques auxquelles il était journellement en butte; la royauté de juillet parut prendre quelque consistance sous son administration, et malgré les troubles de la Vendée, de Lyon et de Grenoble, qui furent comme les contre-coups de la révolution de 1850, il fut aisé de reconnaître que Louis-Philippe avait trouvé dans Casimir Périer l'homme le plus capable d'assurer la durée de son gouvernement. Cependant il parut faire une concession au parti révolutionnaire en proposant l'abolition de l'hérédité de la pairie. Mais en agissant ainsi il ne fit que céder à la nécessité; et en se soumettant aux exigences de l'opinion démocratique, il exprima l'espérance qu'on rendrait un jour son indépendance à une institution qu'il regardait avec raison comme le palladium des libertés publiques. Un des événements les plus importants qui eurent lieu pendant son administration, fut l'érection de la Belgique en royaume. La part que prit la France à l'élévation du prince de Saxe-Cobourg lui a été reprochée comme une faute. Peut-être en effet une politique habile eût-elle dû éviter de placer sur le trône de Belgique un roi protestant et dévoué à l'Angleterre. L'occupation d'Ancone fut un coup de main hardiment conçu, et audacieusement exécuté, auquel la propagande révolutionnaire s'empressa d'applaudir: mais cette expédition, trop faible pour opposer un obstacle sérieux aux envahissements de l'Autriche, n'eut d'autre résultat que de blesser profondément le souverain pontife. Ce n'est donc pas dans la politique extérieure qu'il faut chercher les titres de gloire de Casimir Périer. Mais il est vrai de dire qu'à l'intérieur, nul, depuis 1850, n'a gouverné l'état d'une main plus puissante et plus ferme. Placé, dans les circonstances les plus difficiles, à la tête d'un gouvernement que sa nouveauté exposait

à toutes les attaques, il fut assez fort pour comprimer l'esprit révolutionnaire, et il parvint à se créer dans la chambre, d'abord flottante et indécise, une majorité qui dans deux occasions solennelles donna une approbation positive à son système, et qui lui demeura constamment fidèle. Il résista à l'opposition qui réclamait aveuglément des lois d'exception contre le Midi et la Vendée, sans songer que ces lois pourraient un jour être tournées contre elle; et lors de la discussion sur la proposition Briquerville, contre les Bourbons de la branche aînée, il combattit avec force toute mesure pénale comme odieuse par les souvenirs sanglants qu'elle rappellerait, et comme inutile, puisque les princes exilés ne pouvaient revenir malgré la nation, et que, si la France se déclarait un jour pour eux, toute loi serait impuissante contre son choix. En 1852 le choléra asiatique, qui depuis quelques années s'avancait vers l'occident en ravageant les grandes villes de l'Europe, pénétra dans Paris. Plusieurs milliers de personnes périrent de la contagion. Casimir Périer, atteint lui-même par le fléau le 3 mai, expira le 16, après avoir demandé et reçu les secours de la religion. Quelques jours auparavant M. de Montalivet avait été nommé pour lui succéder au ministère de l'intérieur; mais il avait conservé le titre de président du conseil. Casimir Périer est sans contredit un homme d'état très-remarquable. Formé dans les discussions de la tribune, il possédait à un haut degré le talent de la parole; s'il ne fut pas toujours exempt d'exagération dans la guerre qu'il fit aux ministères de la restauration, son opposition en général fut consciencieuse et modérée. Après avoir vu avec peine l'expulsion de la branche aînée, il se rattacha au nouveau gouvernement, pour conjurer les dangers qui menaçaient l'ordre social. Après son élévation au pouvoir, il fit servir la force de sa volonté à se maintenir dans la voie d'une politique franche et loyale. D'autres ministres ont accompli sans doute plus de bien; mais en songeant aux circonstances difficiles dans lesquelles il se trouva placé, la postérité lui tiendra compte du mal qu'il a empêché, et le louera d'avoir lutté avec une opiniâtreté courageuse contre ce débordement de passions effrénées qui menaçaient la société d'une complète dissolution. Les *Opinions et discours de Casimir Périer* ont été publiés par sa famille, 1858, 4 vol. in-8, précédés d'une intéressante notice sur ce grand ministre par M. Ch. de Rémusat.

* PÉRIER (Augustin), frère aîné du précédent, né à Grenoble en 1775, se destinait à la magistrature. Mais toutes les vocations de famille ayant disparu dans le changement social de 1789, il se tourna vers l'école polytechnique et y recueillit avec ardeur des notions scientifiques, qu'il appliqua plus tard au perfectionnement de l'industrie fondée par son aïeul et son père. Dès 1798, il se mit à la tête du grand commerce qu'il avait fondé, et qui s'était péniblement soutenu au milieu de nos troubles civils; il y consacra ses efforts, et y déploya cette activité intelligente, cette loyauté décisive que demandent les hautes opérations de commerce, et qui préparent le négociant habile à la pratique de

toute espèce d'affaires. Durant cette époque, un autre mobile que l'intérêt dirigea souvent ses vues. Ainsi, en étendant la fabrication des toiles, il voulut porter cette industrie dans les vallées de l'Oisan, canton jusque-là inactif et pauvre au milieu de la première chaîne des Alpes. L'âpreté du climat ne laissant pas la matière de travail croître, près de l'industrie qui devait l'exploiter, les premiers frais de l'entreprise étaient considérables et le résultat incertain. Aussi n'était-ce pas un calcul de commerce, mais d'humanité : il réussit. En créant sur ce point des ateliers-modèles de tissage, il forma une multitude d'ouvriers; et tout un pays condamné chaque année à plusieurs mois de repos, eut constamment du travail et de l'aisance. Au milieu des soins d'une direction si vaste, Augustin Périer, membre du conseil-général de l'Isère et de plusieurs institutions de bienfaisance, passa l'époque de l'empire et les premières années de la restauration dans une vie active, honorable, heureuse même, si elle n'avait été troublée par de grands désastres et par des pertes domestiques. Il était peu tenté de la vie politique; cependant, en 1827, il se présenta à la députation dans le département de l'Isère, et le même jour il fut nommé dans trois arrondissements. Parvenu à la chambre dans un âge mûr, avec une longue expérience des affaires et des hommes, il ne rechercha pas les succès de tribune; mais on remarqua l'étendue de ses connaissances dans le débat des lois de finances, et il concourut avec autant d'habileté que de fermeté aux essais des lois municipales et départementales qui furent alors discutées. Exempt de toute ambition, il souhaitait la conciliation du pouvoir et de la liberté légale. Depuis 1850 il avait cessé de représenter à la chambre des députés le département où il avait obtenu de nombreux suffrages. Appelé à la chambre des pairs, le jour même de la mort de son frère, il semblait destiné à en jouir longtemps, quand il mourut dans sa terre de Fremigny, le 22 février 1854.

* PÉRIER (Camillo), frère des précédents, né en 1781 à Grenoble, entra à l'école polytechnique en 1799. Nommé, en 1809, auditeur au conseil d'état, c'est en cette qualité que Napoléon lui confia l'intendance de Saltzbourg. Appelé en 1811 à la préfecture de la Corrèze, en 1819 à celle de la Meuse, il se démit volontairement de ce dernier poste en 1822. Envoyé en 1828, par l'arrondissement de Marners (Sarthe), à la chambre des députés, il y siégea au côté gauche. Réélu en 1831, il appuya toutes les mesures propres à comprimer l'esprit révolutionnaire et fut, en 1837, nommé pair de France. Il mourut à Paris, le 14 septembre 1844, laissant la réputation d'un homme de cœur et de bien, aussi éclairé que consciencieux. Son *Eloge* a été prononcé à la chambre des pairs par M. le comte Portalis, dans la séance du 14 février 1848.

PÉRIER. Voy. PERRIER.

PÉRIERS (Bonaventure des), né à Arnay-le-Duc en Bourgogne, ou selon d'autres à Bar-sur-Aube, fut fait en 1556 valet de chambre de Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur de François I^{er}. Il

se donna la mort, en 1544, dans un accès de frénésie. Celui de ses ouvrages qui a fait le plus de bruit est intitulé *Cymbalum nudi*, 1557, in-8, et 1558, aussi in-8. Ce n'est plus un ouvrage rare, depuis qu'il a été réimprimé en 1711, à Amsterdam, in-12; et à Paris, 1752, petit in-12. Il est composé de quatre articles : le second, qui offre quelques plaisanteries assez bonnes contre ceux qui recherchent la pierre philosophale, est le meilleur; les autres ne valent rien du tout. Dès que ce livre parut, en 1558, il fut brûlé par un arrêt du parlement, et censuré par la Sorbonne. On soupçonna avec raison que des Périers, attaché à une cour où l'erreur était protégée, avait voulu, sous des allégories, prêcher la prétendue réforme. Cependant cet ouvrage, indépendamment des obscurités qu'il renferme, choque autant le bon sens que la religion; et il ne mérite, dit un auteur, d'autre réputation que celle que sa condamnation lui a donnée. On a d'autres écrits de ce fou : une *Trad.* en vers franç. de *l'Andrienne* de Térence, 1557, in-8; une *Trad.* en franç. du *Cantique* de Moïse; un *Recueil de ses OEuvres*, 1544, in-8; *Nouvelles récréations et joyeux devis*, 1561, in-4, et 1571, in-16. Quelques auteurs prétendent que ce dernier n'est pas de lui.

PERIERUS (Jean), jésuite, natif de Courtrai, se distingua dans l'étude de l'antiquité ecclésiastique, et mérita d'être associé aux savants hagiographes d'Anvers qui ont publié les *Acta Sanctorum*. Il mourut l'an 1762, à 51 ans.

* PERIGNON (Dominique-Catherine), marquis de), maréchal de France, naquit à Grenade près de Toulouse en 1754. Après avoir fait de bonnes études, il entra sous-lieutenant dans le corps des grenadiers-royaux de Guienne, et devint à la paix de 1783, aide-de-camp du comte de Preissac. Au commencement de la révolution dont il adopta les principes avec toute la modération de son caractère, il accepta la place de juge-de-peace à Montech, et fut, en 1791, nommé par le département de la Haute-Garonne, député à l'assemblée Législative. A la fin de la session, il alla prendre le commandement d'une légion à l'armée des Pyrénées-Orientales. Nommé général de brigade, puis de division, il succéda en 1794 à Dugommier (voy. ce nom), comme général en chef, et continua de remporter de grands avantages sur les Espagnols, notamment à Ecola, Fignière, etc.; mais son exploit le plus brillant fut la prise de Roses, dont le fort surnommé le *Boulton* n'avait jamais été pris. A la paix, nommé ambassadeur en Espagne, il conclut, en 1796, un traité d'alliance offensive et défensive entre les deux pays. En 1799, envoyé à l'armée d'Italie, il commanda l'aile gauche à la bataille de Novi, où il fut blessé grièvement et fait prisonnier. En 1801 il fut nommé sénateur, et en 1804, créé maréchal; en 1806, il devint gouverneur de Parme et Plaisance; en 1808 il alla remplacer Jourdan à Naples, et il y resta jusqu'au moment où Murat se déclara contre la France. Après la restauration, Monsieur le nomma commissaire extraordinaire du roi dans la 1^{re} division. Il se trouvait dans sa terre de Montech, lors du retour de Bonaparte en mars 1815;

il essaya d'organiser un plan de défense, et se retira dans sa terre. A la seconde restauration il fut nommé gouverneur de la 1^{re} division, commandeur de l'ordre de Saint-Louis, et compris dans la première nomination de pairs. Il mourut à Paris, le 25 décembre 1818. — Le marquis de PÉRICNON, fils aîné du précédent, entra fort jeune dans la carrière militaire. Aide-de-camp de Murat, il l'accompagna dans l'expédition de Russie. Ayant succédé à la pairie de son père, il se montra toujours à la chambre le défenseur des principes d'ordre et de conservation. En 1850, il refusa d'adhérer au nouveau gouvernement, et vécut dès lors dans la retraite. Il mourut à Grenade (Haute-Garonne), le 19 octobre 1841, après avoir reçu les secours et les consolations de la religion, qu'il avait toujours pratiquée avec zèle.

PERION (Joachim), docteur de Sorbonne, né vers la fin du x^e siècle, à Cormery en Touraine, se fit bénédictin dans l'abbaye de ce nom en 1517, et mourut dans son monastère vers 1559. On a de lui : quatre *Dialogues latins sur l'origine de la langue française, et sa conformité avec la grecque*, Paris, 1555, in-8; ouvrage curieux et rare. *De sanctorum virorum qui Patriarchæ ab Ecclesia appellantur, rebus gestis ac vitis, ib.*, 1555, in-4; trad. en franç. par La Fosse, sous ce titre : *Les Vies des Patriarches de l'ancien Testament*, 1557, in-8; des *Lieux théologiques*, Paris, 1549, in-8; des *Traductions latines de quelques livres de Platon, d'Aristote, de saint Jean Damascène, de Justin, d'Origène et de saint Basile*. Son latin est élégant; mais l'auteur manquait de critique.

PÉRIZONIUS (Jacques), savant critique et philologue, né à Dam en Hollande, en 1651, étudia à Deventer sous Gisbert Cuper, puis à Utrecht sous Georges Grévius. Ses protecteurs et son mérite lui procurèrent le rectorat de l'école latine de Delft, et la chaire d'histoire et d'éloquence à l'université de Franeker, en 1681. Il remplit cette place avec distinction jusqu'en 1695, qu'on le fit professeur à Leyde, en histoire, en éloquence et en grec. On a de lui : de savantes *Explications* de plusieurs endroits de différents auteurs grecs en latin, sous le titre d'*Animadversiones historicæ*, in-8; *Dissertations* sur divers points de l'histoire romaine; des *Oraisons*; plusieurs pièces contre Francius, professeur d'éloquence à Amsterdam, sous le nom de *Valerius Accinctus*; *Origines babylonicæ et ægyptiacæ*, Leyde, 1711, et Utrecht, 1756, 2 vol. in-8, remplies de remarques curieuses, où il relève les erreurs du chevalier Marsham. Cet ouvrage fait un honneur infini au profond savoir de Périzonius; l'édition d'Utrecht est enrichie des notes de Duker. Une bonne *Edition* des histoires diverses (*Historiæ variæ*) d'Elie, Leyde, 1701, 2 vol. in-8; des *Commentaires historiques* sur ce qui s'est passé dans le xv^e siècle. Cet écrivain infatigable mourut à Leyde, en 1716, à 64 ans. Son amour pour l'étude lui fit préférer le célibat au mariage. Il ne croyait pas que dans ce dernier état l'esprit pût conserver la liberté et l'essor nécessaire pour suivre le beau et le vrai, et en saisir tous les rapports, conformément à ce mot de Sénèque : *Vita conjugalis altos et generosos spi-*

ritus frangit, à magnis cogitationibus ad humillimas detrahit.

PERKIN-WAERBECK (Pierre), imposteur, célèbre dans l'histoire d'Angleterre, eut la hardiesse de se dire Richard duc d'York, fils du roi Edouard IV, sous le règne de Henri VII, vers l'an 1486. Marguerite, duchesse de Bourgogne, sœur d'Edouard IV, voyait avec peine Henri VII sur le trône; elle fit courir le bruit que Richard III, duc de Glocester, ayant donné ordre en 1485 d'assassiner Edouard V, prince de Galles, et Richard, duc d'York, tous deux fils d'Edouard IV, roi d'Angleterre, les paricides, après avoir tué le prince de Galles, légitime héritier de la couronne, avaient mis en liberté le duc d'York, qui s'était caché depuis dans quelque lieu inconnu. Quand elle eut répandu ces chimères parmi le peuple, elle chercha un imposteur adroit propre à jouer le rôle du duc d'York. Elle le trouva dans Perkin, jeune juif flamand, dont le père né à Londres s'était converti. Perkin se montra d'abord en Irlande sous le nom de *Richard Plantagenet*, et le peuple crédule n'eut pas de peine à le reconnaître. Charles VIII, roi de France, alors en guerre avec Henri, invita le nouveau prince à se rendre auprès de lui, et accrédita cette fiction : mais Perkin fut bientôt abandonné par Charles et obligé de passer auprès de la duchesse de Bourgogne, qui l'envoya au roi d'Ecosse Jacques IV, après le lui avoir vivement recommandé. Ce jeune monarque se laissa tromper par l'imposteur, et lui donna même en mariage une de ses parentes. Une armée écossaise ravagea bientôt les frontières de l'Angleterre. Perkin eut d'abord des succès; mais Jacques s'étant accommodé avec Henri, ce prince le pria de se retirer ailleurs. Il se cacha quelque temps en Irlande. De là il passa en Cornouailles, où le feu de la sédition subsistait encore. Il y fut arrêté, et se réfugia dans une église. Sa femme fut faite prisonnière et traitée avec distinction. Il se remit lui-même entre les mains de Henri, qui se contenta de le tenir en prison; mais y ayant formé un complot avec le comte de Warwick, prisonnier comme lui, pour tuer le gouverneur et se sauver, il fut condamné à mort. (*Voy. la Nouvelle historique* intitulée *Waerbeck*, par d'Arnaud).

PERKINS (Guillaume), théologien anglican, né en 1538 à Morston, dans le comté de Warwick, se rendit habile dans l'Écriture sainte. Il devint professeur de théologie à Cambridge, où il mourut en 1602, à 45 ans. On a de lui : *Commentaires* sur une partie de la Bible; un grand nombre de *Traité théologiques*, imprimés en 5 vol. in-fol.

PERMISSION (Bernard BLUET d'ARBÈRE, comte de), a fait des *Oraisons*, des *Sentences*, et principalement des *Prophéties*. La plupart se trouvent réunies sous le titre de ses *Œuvres*. Il y prend le titre de *Chevalier des Liges des 15 Cantons suisses*, et les dédie à Henri IV sous des titres emphatiques, 1600, in-12. Son *Testament*, imprimé en 1606, in-8, est de 24 pages. Bien des gens ont cherché l'explication des énigmes de ce livre; c'était prendre de la peine fort mal à propos.

* PERNE (François-Louis), né à Paris en 1772,

étudia la composition sous l'abbé d'Haudimont, un des meilleurs maîtres de chapelle du dernier siècle, et se distingua comme musicien, comme littérateur et comme savant. Nommé professeur d'harmonie au Conservatoire, puis inspecteur général et bibliothécaire de l'école royale de chant, au bout de six ans il obtint sa retraite et vint habiter le village de Chamouille près de Laon, où il mourut le 26 mai 1852. Il était correspondant de l'institut. L'un des rédacteurs de la *Revue musicale*, on lui doit de curieuses *Recherches sur la musique des anciens*, travail immense, qui avait rebuté les plus érudits; *Notice sur le manuscrit de Guillaume Machault*, 1815; *Nouvelle exposition de la séméiographie ou notation musicale des Grecs*, 1817; *Mémoire sur la théorie et la musique des Grecs avant Pythagore*.

PERNETTI (Jacques), né dans le Forez, en 1696, se consacra à l'état ecclésiastique, et l'honora par ses mœurs et par sa science. Il se chargea de l'éducation de M. de Boulogne, depuis intendant des finances, qui lui procura un canonicat à Lyon. Cette ville le décora du titre d'historiographe. Il mourut en 1777, âgé de 81 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de morale et de philosophie qui font honneur à son esprit, à son jugement, à sa religion : ils sont écrits d'un style clair, méthodique, plein de douceur et d'aménité. Les principaux sont : *Conseils de l'Amitié*; *Lettres sur les Physiologies*; *Dissertation sur l'Education*,....; sur la *vraie Philosophie*. Il y montre que ceux qui se décorent aujourd'hui de ce nom ne le méritent en aucune manière et en sont indignes; *L'Homme sociable*; les *Lyonnais dignes de mémoire*, 1757, 2 vol. pet. in-8, ouvrage plein de recherches.

* PERNETY (Antoine-Joseph), cousin du précédent, né en 1716 à Roanne, dans le Forez, embrassa la règle de St.-Benôit dans la congrégation de St.-Maur, et appelé par ses supérieurs à l'abbaye de St.-Germain-des-Prés, prit part aux recherches d'érudition de ses savants confrères. Il accompagna comme aumônier Bougainville (voy. ce nom) dans son voyage aux Malouines, et de retour en 1765, il signa la requête que quelques-uns de ses confrères présentèrent pour être dispensés de la règle. Peu après, il s'enfuit à Berlin, et Frédéric le nomma son bibliothécaire. Etant revenu à Paris en 1785, l'archevêque tenta de le faire rentrer dans son monastère, et le parlement s'étant déclaré en sa faveur, il resta dans le monde. Epris des rêveries de Swedenborg (voy. ce nom), il publia une *Traduction des Merveilles du ciel et de l'enfer* de cet enthousiaste. Il paraît qu'il se retira plus tard à Avignon, où il se fit une espèce de secte peu nombreuse, dont on ne connaît ni les dogmes ni les pratiques. Cet ancien bénédictin mourut en 1801. Nous citerons de Pernety : *Dictionnaire portatif de peinture, gravure et sculpture*, 1757, in-8; les *Fables égyptiennes et grecques dévoilées et réduites au même principe*, 2^e édit., Paris, 1786, 3 vol. in-12; *Dictionnaire mytho-hermétique*, 1758, in-8; *La Connaissance de l'homme moral par celle de l'homme physique*, 1776, 2 vol. in-8; *Histoire d'un voyage aux îles Malouines*, Paris, 1770, 2 vol. in-8; *Dissertation sur l'Amérique et les Américains*, Ber-

lin, 1770, in-12; contre le système de Paw (voy. ce nom, ci-dev.), qui lui répondit avec autant d'esprit que de politesse. Pernety fit alors réimprimer son ouvrage sous ce titre : *Examen des Recherches philosophiques de Paw sur les Américains*, 1771, 2 vol. in-12; en y ajoutant une réplique aux dernières *Observations* de Paw, qui ne jugea pas à propos de prolonger une discussion au moins inutile; *La vertu, le pouvoir, la clémence et la gloire de Marie, mère de Dieu*, Paris, 1790, in-8. On lui doit en outre une *Traduction du Cours de mathématiques* de Wolf (voy. ce nom). Il a dit-on travaillé au 8^e vol. du *Gall. christ.*

* PÉRON (François), naturaliste et voyageur, né en 1775 à Cérilly, petite ville de Bourbonnais, venait d'achever ses études lorsque la révolution lui fit embrasser l'état militaire. Blessé et fait prisonnier à Kaiserslautern, il séjourna quelque temps à Wesel et à Magdebourg. De retour en France en 1794, et réformé pour ses blessures, il vint à Paris suivre les cours de l'école de médecine. En 1800, il fut désigné comme zoologiste pour accompagner le capitaine Baudin, dans son expédition aux terres australes, où pendant près de quatre ans qu'il y séjourna, il recueillit un grand nombre d'objets d'histoire naturelle dont à son retour il s'empressa de faire part au public. La collection d'animaux qu'il avait formée, aidé de M. Le Sueur, et qu'il déposa au Muséum d'histoire naturelle, s'élevait à plus de cent mille échantillons, dont plus de 2500 espèces nouvelles. Péron fit aussi des expériences curieuses qui démontrent que les eaux de l'Océan sont d'autant plus froides qu'on descend à une plus grande profondeur. Nommé membre correspondant de l'institut, il prépara la relation de son voyage, et il était occupé de sa publication lorsqu'il mourut le 14 décembre 1810, à 55 ans, dans le lieu de sa naissance, entre les bras de deux sœurs qu'il aimait tendrement. Sa relation a paru sous le titre de *Voyage de découvertes aux terres australes pendant les années 1800-1804*, Paris, 1807-16, 5 vol. in-4 et atlas. Le premier est de Péron, une partie du second et le troisième ont été rédigés par le capit. Freycinet. Ce voyage qui est estimé, a été réimprimé en 1824, format in-8. Alard et Deleuze ont publié l'*Eloge de Péron*, 1811, in-4.

PEROT. Voy. PERROT.

PEROTTI (Nicolas), né en 1450 d'une illustre famille et de parents fort pauvres, à Sasso-Ferrato, bourg entre l'Ombrie et la Marche d'Ancône, fut contraint d'enseigner la langue latine pour subsister. Ses talents étaient déplacés dans sa patrie. Il alla à Bologne, et y professa la rhétorique avec tant de succès, que le sénat de cette ville le choisit en 1482, pour haranguer l'empereur Frédéric III, à son passage par Bologne. Ce monarque l'honora de la couronne poétique, et du titre de conseiller impérial. Perotti se rendit ensuite à Rome, où il gagna l'amitié du cardinal Bessarion, qui le choisit pour son conclave après la mort de Paul II. Plusieurs historiens ont prétendu qu'il fit manquer la papauté à son protecteur par une imprudence; mais c'est une fable. Les pontifes romains donnèrent à Perotti des marques particulières de leur es-

time, parce qu'il travailla avec ardeur à la réunion de l'église grecque pendant le concile de Ferrare. Il avait dédié à Nicolas V la traduction des cinq premiers livres de Polybe, les seuls connus alors, et il devint secrétaire apostolique et comte du palais de Latran. Quelque temps après il devint gouverneur de Pérouse, puis de l'Ombrie, archevêque de Manfredonia en 1458, et mourut en 1480 à Fugicura, maison de plaisance qu'il avait fait bâtir près de Sasso-Ferrato (1). Ses ouvrages sont : une *Traduction*, du grec en latin, des cinq premiers livres de l'*Histoire* de Polybe; une autre du *Traité du serment* d'Hippocrate;.... du *Manuel* d'Epictète;.... du *Commentaire* de Simplicius sur la *Physique* d'Aristote; des *Harangues*; des *Lettres*; quelques *Poésies italiennes*; des *Commentaires* sur *Stace*; un *Traité De generibus Metrorum*, 1497, in-4; *De Horatii Flacci ac Severini Boetii metris*, etc., 1471, in-4; un long *Commentaire* sur Martial, intitulé : *Cornucopia, seu latinæ linguæ commentarius*. La meilleure édition de ce livre est de 1513, in-fol. Il y a beaucoup d'érudition profane, mais peu d'ordre; *Rudimenta Grammaticæ*, Rome, 1473 et 1475, in-fol., éditions très-rares.

PEROUSE. Voy. LAPÉROUSE.

PERPÉTUE et FÉLICITÉ (saintes), martyres, ont souffert la mort à Carthage pour la foi de J.-C. en 205, 204 ou 203. Dom Ruinard a donné des actes de leur martyre. Ces actes sont authentiques, et ont été cités par Tertullien et par saint Augustin. La première partie de ces actes, qui va jusqu'à la veille de leur martyre, a été écrite par sainte Perpétue (2); saint Sature et un témoin oculaire ont ajouté le reste. (Voy. *Vindiciæ actorum sanctarum Perpetuæ et Felicitatis*, du cardinal Orsi, in-4.) Il y a une autre sainte FÉLICITÉ (voy. ce nom) qui a souffert le martyre avec ses sept fils, sous Marc-Aurèle, dont les philosophes exaltent tant l'humanité.

PERPINIACO (Guido de), ainsi appelé, parce qu'il était de Perpignan, se fit carme, et fut général de son ordre l'an 1518, évêque de Majorque en 1521, et mourut à Avignon le 21 août 1542. On a de lui : une *Concordance des Évangélistes*; une

Somme des hérésies avec leur réfutation; des *Statuts synodaux* et plusieurs autres ouvrages.

PERPINIEN (Pierre-Jean), *Perpinianus*, jésuite, né vers 1550 à Elche au royaume de Valence, le premier de sa compagnie fut professeur d'éloquence à Coïmbre. Il y reçut de grands applaudissements, surtout lorsqu'il y prononça son discours *De Gymnasiis societatibus*. Il enseigna ensuite la rhétorique à Rome, puis l'Écriture sainte dans le collège de la Trinité à Lyon, et enfin à Paris, où il mourut le 28 octobre 1566, âgé d'environ 56 ans. Muret et Paul Manuce font un grand éloge de la pureté de son langage et de celle de ses mœurs. Il est compté parmi les bons latinistes modernes. Le père Lazeri, jésuite, a publié le recueil de ses ouvrages, à Rome, en 1749, en 4 vol. in-8. Ils contiennent dix-neuf *Harangues* d'une belle et riche latinité, d'un style nombreux, sonore, imposant et agréable. C'est un des écrivains espagnols qui ont le mieux rendu le ton de l'éloquence; la *Vie de sainte Elizabeth, reine de Portugal*; un recueil de 53 *Lettres*, dont 22 de Perpinien et 14 de ses amis; seize petits *Discours*. Le 1^{er} vol. contient une *Vie* du P. Perpinien par l'éditeur; elle est un peu prolixe, mais pleine d'érudition et très-bien écrite.

* PERRACHE (Michel), sculpteur, né à Lyon, en 1685, résida longtemps en Italie et en Allemagne, et pour avoir décoré une église de Malines, y obtint des lettres de bourgeoisie. De retour dans sa patrie, il l'embellit d'un grand nombre d'ouvrages qui assurèrent sa réputation. Il mourut le 21 décembre 1750. — Son fils, mort en 1779, a illustré son nom par l'exécution d'une chaussée qui a réuni à Lyon une île considérable, en changeant le cours du Rhône, et reportant à une lieue sa jonction avec la Saône.

PERRAULT (Claude), architecte célèbre, né à Paris en 1615, s'appliqua d'abord à la médecine. Il a même composé des ouvrages qui sont une preuve de son érudition en ce genre; mais son amour pour les beaux-arts, et particulièrement pour l'architecture, lui fit entreprendre un travail d'un nouveau genre, ce fut la *Traduction* de Vitruve. On rapporte que Perrault avait beaucoup de goût et d'adresse pour dessiner l'architecture et tout ce qui en dépend. C'est lui qui fit les dessins sur lesquels les planches de son *Vitruve* ont été gravées. La belle façade du Louvre, du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, le grand modèle de l'Arc de triomphe au bout du faubourg Saint-Antoine, et l'observatoire, furent élevés sur ses desseins. (Voy. BERNINI.) Boileau lui a disputé la gloire d'avoir enfanté les deux premiers morceaux; mais c'est une injustice qui fait peu d'honneur à ce poète. Comme architecte, Claude Perrault doit tenir un rang parmi les premiers de son siècle; comme médecin, il est encore recommandable. Il conserva la vie et rendit la santé à plusieurs de ses amis et nommément à Boileau, qui l'en remercia par des épigrammes. L'académie des sciences, qui ne jugeait point du mérite d'un homme par des satires, se l'associa comme un artiste capable de lui faire honneur, non seulement par ses talents, mais encore par son caractère. Cet habile homme mourut en 1688, à 75 ans.

(1) C'est dans les manuscrits de Perotti, conservés à la bibliothèque royale de Naples, qu'ont été découvertes les *nouvelles Fables* attribuées à Phédre (voy. ce nom); mais que plusieurs critiques croient, et avec assez de vraisemblance, être de Perotti lui-même.

(2) On y admire surtout la vision qu'elle eut peu de jours avant sa mort. Sollicitée par Sature, un des compagnons de son futur martyr, de demander à Dieu de quelle manière finirait leur confession, elle vit en songe une échelle d'or si haute, qu'elle touchait de la terre au ciel, mais si étroite, qu'il n'y pouvait monter qu'une personne à la fois. Aux côtés de cette échelle étaient attachés des crocs, des lames d'épées, des couteaux, des pointes de fer et autres ferrements, disposés de manière que celui qui y serait monté sans prendre garde à soi, en aurait été percé et déchiré. Au pied de l'échelle était un dragon effroyable qui semblait en défendre l'approche. Sature monta le premier, et invita Perpétue à le suivre. Arrivée au bout de l'échelle, elle vit un jardin fort spacieux, et au milieu de ce jardin un grand homme habillé en berger, qui tirait le lait de ses brebis au milieu d'une foule de personnes vêtues de blanc. Soyez la bienvenue, ma fille, dit-il à la sainte, et en même temps il lui donna comme un morceau de fromage fait avec le lait qu'il tirait. Après qu'elle l'eut mangé, tout le monde ayant répondu *Amen*, elle s'éveilla à ce bruit, sentant encore quelque chose de doux dans sa bouche. Elle se crut alors destinée au martyre, et Sature consumma effectivement son sacrifice quelques instants avant elle.

Quoiqu'il n'eût guère exercé la médecine que pour sa famille, ses amis et les pauvres, la faculté plaça son portrait dans ses écoles publiques parmi ceux des Fernel, des Riolan, etc. Ses principaux ouvrages sont : une excellente *Traduction* française de *Vitruve*, 1675, in-fol., entreprise par ordre du roi, et enrichie de savantes notes. La seconde édition est de 1684, in-fol., avec des augmentations : mais les figures sont moins belles que dans la première. Un *Abrégé de Vitruve*, in-12 ; un livre intitulé : *Ordonnance des cinq espèces de colonnes, selon la méthode des anciens*, 1685, in-fol., dans lequel il montre les véritables proportions que doivent avoir les cinq ordres d'architecture ; un *Recueil de plusieurs machines* de son invention ; *Essais de physique*, 2 vol. in-4, et 4 vol. in-12 ; ses *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux*, Paris, 1671, avec une suite de 1676, in-fol., offrent de belles figures. On les a réimprimés à Amsterdam en 1756, en 5 vol. in-4 ; mais les figures de cette édition sont inférieures à celles de la première. Perrault avait trois frères, tous trois auteurs. — Pierre, l'aîné, receveur-général des finances de la généralité de Paris, est connu par un *Traité de l'Origine des Fontaines*, 1674, in-12, et par une *Traduction du Seau enlevé de Tassoni*, 1678, 2 vol. in-12. On a donné le recueil des *Œuvres physiques* de Claude et Pierre Perrault, à Leyde, en 1711, et à Amsterdam, en 1727, 2 vol. in-4. — Nicolas, le second, docteur en Sorbonne, donna, en 1667, in-4, sous le titre de *Théologie morale des Jésuites*, un ouvrage de parti, qui ne prouve ni son équité, ni sa modération. — Et Charles, dont l'article suit.

PERRAULT (Charles), frère du précédent, né à Paris le 12 janvier 1628, ne se distingua pas moins que lui. L'académie française lui dut un logement au Louvre ; l'académie de peinture, de sculpture et d'architecture fut formée sur ses *Mémoires*, et animée par son zèle. Il chanta les merveilles du règne de Louis XIV, et la gloire de la nation sous ce monarque. Colbert lui donna en 1664, la place de premier commis de la surintendance des bâtiments du roi. Son poème intitulé le *Siècle de Louis le Grand*, publié en 1687, parut aux yeux des partisans des anciens la satire la plus indécente qu'on pût faire de tous les autres glorieux siècles du monde. Pour soutenir ce qu'il avait avancé, il mit au jour, en 1690, son *Parallèle des anciens et des modernes*, en 4 vol. in-12. Cet ouvrage parut encore plus téméraire que son poème, et fut une preuve qu'il n'avait pas les connaissances nécessaires pour faire ce parallèle comme il faut. Il mit au-dessus d'Homère, non-seulement nos premiers écrivains, mais les Scudéri et les Chapelain. Despréaux et Racine, dont Perrault n'avait point parlé dans son *Parallèle*, ou dont il n'avait dit que des choses qui choquaient leur amour-propre, se crurent personnellement offensés. Racine fit un couplet, et Despréaux une épigramme. Le satirique prit vivement le parti des anciens, auxquels il était si redevable. Ses *Réflexions sur Longin* parurent ; elles furent toutes à leur avantage. A l'exception de quelques légers défauts qu'il reconnaît en eux, il les trouve divins en tout, et

croit la nature épuisée en leur faveur. Ce procès fut porté au tribunal du public, qui condamna les deux parties. Les défenseurs de Despréaux et Despréaux lui-même n'ouvraient les yeux que sur les beautés de détail des anciens, et les fermaient sur l'ensemble. Les défenseurs de Perrault au contraire se prévalaient des défauts de l'ensemble, pour ne rendre pas justice aux détails. La *Réponse* de Perrault aux *Réflexions sur Longin* fit autant d'honneur à son jugement qu'elle en fit peu au caractère de Boileau. Cet aristarque avait semé sa réfutation de traits vifs et piquants, et son adversaire n'employa contre lui que la modération et la politesse. Leurs amis communs travaillèrent à la paix, et elle fut conclue en l'année 1699. Le calme rétabli, Perrault s'occupa des *Eloges historiques* d'une partie des grands hommes qui avaient illustré le XVII^e siècle. Il en donna 2 vol. in-fol., dont le dernier parut en 1700, avec leurs portraits au naturel, que Bégou lui fournit. On les a réimprimés en Hollande, 2 vol. in-12, sans les figures. Perrault mourut le 16 mai 1705, à 75 ans, honoré des regrets des gens de lettres. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui plusieurs *Pièces* de poésie ; les principales sont : les *Poèmes de la Peinture*, du *Labyrinthe de Versailles*, de la *Création du monde*, de *Grisélidis* ; le *Génie*, épître à Fontenelle ; le *Triomphe de sainte Geneviève* ; l'*Apologie des femmes* ; des *Odes*, etc. ; le *Poème de saint Paulin*, 1675, in-4 ; celui de la *Chasse*, Paris, 1692, in-12, réimprimé dans le recueil qui a pour titre : *Passe-temps poétiques*, etc. Ses vers, ainsi que sa prose, manquent un peu d'imagination et de coloris. On y trouve assez de facilité, mais trop de négligences. L'auteur était d'ailleurs un homme d'esprit, et qui méritait d'être distingué dans la foule des écrivains du second ou du troisième ordre. — Il a publié sous le nom de son fils, PERRAULT d'Armancourt, encore enfant des *Contes des fées*, en prose, in-12, dans lequel on trouve le *Petit Poucet* et autres contes regardés comme des chefs-d'œuvre de naïveté, et dont le succès ne s'est jamais démenti. Ils font partie des *Œuvres choisies* de Perrault, publiées par Collin de Plancy, Paris, 1826, in-8, précédées des mémoires de l'auteur et de *Recherches sur les Contes des fées*, etc.

PERRAY (Michel du), avocat au parlement de Paris en 1661, bâtonnier de son corps en 1715, mourut à Paris, doyen des avocats, en 1750, âgé d'environ 90 ans. Il était fort versé dans la jurisprudence civile et canonique. Ses ouvrages sont remplis de recherches ; mais ils manquent de méthode, de style, et renferment plus de doutes que de décisions. Les principaux sont : *Traité historique et chronologique des dîmes*, réduit et augmenté par M. Brunet, avocat, en 2 vol. in-12 ; *Notes et Observations sur l'Edit de 1695*, concernant la juridiction ecclésiastique, 2 vol. in-12 ; *Traité sur le partage des fruits des bénéfices*, in-12 ; *Traité des dispenses de mariage*, in-12 ; *Traité des moyens canoniques pour acquérir et conserver les bénéfices*, 4 vol. in-12 ; *Traité de l'état et de la capacité des ecclésiastiques pour les ordres et les bénéfices*, 2 vol. in-12 ; *Observations sur le concordat*, in-12, etc.

* PERREAU (Jean-André), littérateur, né en 1749 à Nemours, débuta en 1771, par le drame de *Clarisse*, qui n'eut pas de succès. Il devint en 1775 précepteur des enfants du marquis de Caraman, et fit le *Vrai citoyen*, qu'il publia en 1791. Sous le régime de la terreur, Perreau se tint à l'écart. En 1799, il fut nommé professeur de législation à l'école centrale de la Seine, et professeur suppléant du droit de la nature et des gens au collège de France. Deux ans après il devint membre du tribunat où, dans la discussion du Code civil, il présenta comme rapporteur les titres de l'*adoption* et de l'*usufruit*. En 1804, il obtint la place d'inspecteur des écoles de droit, et mourut dans l'exercice de ses fonctions à Toulouse le 6 juillet 1815. Ses principaux ouvrages sont : *Eléments de législation naturelle*, 1801, 1807, in-8 ; nouv. édit., 1854, in-8 ; *Considérations physiques et morales sur la nature de l'homme et ses facultés*, etc., 1802, 2 vol. in-8. Il y a plus de verbiage que de raison dans ces différents ouvrages.

* PERRECIOT (Claude-Joseph), historien, né en 1728 à Roullans, se fit recevoir avocat au parlement de Besançon et partagea son temps entre son cabinet et l'étude des monuments du moyen âge. Il acquit la charge de procureur du roi des eaux et forêts à Baume. Maire de cette ville en 1768, il remporta l'année suivante un prix à l'académie de Besançon sur l'*Histoire de l'abbaye de Baume*, et vit successivement couronner plusieurs autres de ses mémoires par cette compagnie qui se l'associa. Trésorier au bureau des finances de Besançon, il fut un des commissaires chargés de rédiger les cahiers de doléance de ce bailliage, et en 1790, fut élu membre de l'administration départementale du Doubs, puis juge de paix du canton de Roullans. Arrêté comme suspect en 1795 et jeté dans une prison, il y fut heureusement oublié ; il recouvra la liberté au 9 thermidor, et mourut à Roullans, le 12 février 1798, âgé de 70 ans. On a de lui : *De l'état civil des personnes et de la condition des terres dans les Gaules, depuis les temps celtiques jusqu'à la rédaction des Coutumes*, en Suisse (Besançon), 1786, 2 vol. in-4 ; réimprimé par les soins de son petit-fils, 1845, 3 vol. in-8 ; *Observations sur la Dissertation de l'abbé de Gourcy sur cette question : Quel fut l'état des personnes en France, sous la première et la seconde race de nos rois...?* 1786, in-4. Elles se trouvent presque toujours réunies à l'ouvrage précédent. *Dissertation sur l'étendue des deux provinces appelées, sous les Romains, Germanie supérieure et Germanie inférieure ; et sur la formation de celles qu'on nomma ensuite Germanie première, Germanie seconde, et Province séquanais ; Dissertation sur l'origine des Francs, sur l'établissement de la monarchie française dans les Gaules, et sur l'Alsace thuringienne*, dans l'*Hist. d'Alsace* par Grandidier, tom. 1^{er} ; *Description historique d'une partie des doyennés d'Ajoie, de Granges et de Rougemont*, (dans l'*Almanach de Franche-Comté*, année 1788). Perreciot a laissé plus de cent dissertations sur la Séquanie et autres documents pour l'histoire de France au moyen âge. Il préparait une nouvelle édition de la *Notice des Gaules* d'Adr. Valois, et

c'est un malheur pour la science qu'il n'ait pas pu la terminer.

* PERREE (Jean-Baptiste-Emmanuel), contre-amiral, né en 1761 à St.-Valéry-sur-Somme, servit dès son enfance dans la marine marchande où il parvint au grade de capitaine. Entré lieutenant dans la marine de l'état en 1795, il eut le commandement de la *Proserpine*, frégate avec laquelle il captura dans une seule croisière 65 bâtiments, dont une frégate hollandaise de 52 canons qui fit une vigoureuse résistance. L'année suivante nommé capitaine, il fut chargé d'aller détruire les établissements anglais sur la côte d'Afrique, et en ramena 54 bâtiments richement chargés. Devenu chef de division, il fit partie de l'expédition d'Egypte, détruisit la flotte des Mamelouks sur le Nil, et rendit d'importants services. En récompense le général Bonaparte lui fit présent d'un sabre sur lequel étaient gravés ces mots : *Bataille de Chébreis*. Il se rendait à Toulon avec une division de frégates et de corvettes, lorsque le 19 juin 1799, il fut attaqué par des forces supérieures ; et contraint de se rendre après un combat sanglant, fut conduit prisonnier en Angleterre. Il fut échangé peu de jours après, et, nommé contre-amiral, reçut l'ordre d'aller ravitailler Malte. Il n'en était qu'à 50 milles, lorsqu'il rencontra la flotte anglaise commandée par Nelson. Ne consultant que son courage, il engagea le combat ; mais dès le commencement de l'action, blessé à l'œil gauche, il n'avait point quitté le banc de quart, lorsqu'il eut la cuisse droite emportée par un boulet et mourut quelques moments après sans avoir eu la douleur de connaître sa défaite. Son corps fut inhumé le 21 février 1800, à Syracuse, dans l'église de Sainte-Lucie.

* PERREGAUX (Alexandre-Charles, baron de), né en 1791 à Neuchâtel, mais d'origine française, entra en 1807 sous-lieutenant dans le bataillon de Neuchâtel, dont Berthier était alors souverain, et fit plusieurs campagnes avec distinction. Admis en 1814 dans les gardes-du-corps, il devint aide-de-camp du duc de Raguse, fut fait colonel en 1823, puis maréchal-de-camp en 1854. L'expédition d'Afrique mit ses talents dans un nouveau jour. Après les deux campagnes de Mascara et de Tlemcen, à la tête de 5,000 hommes, peu de semaines lui suffirent pour obtenir la soumission de vingt tribus des environs d'Oran. Nommé chef d'état-major-général des possessions françaises dans le nord de l'Afrique, à force de zèle, d'activité et de dévouement, il sut préparer le succès de la seconde expédition de Constantine. Atteint d'une balle sous les murs de cette ville, au moment où il se baissait pour relever le général Damrémont (voy. ce nom), il mourut, le 6 novembre 1857, à Cagliari, des suites de sa blessure.

PERRENOT (Antoine), ministre de Charles-Quint et de Philippe II, plus connu sous le nom de *cardinal de Granvelle*, était fils de Nicolas Perrenot, seigneur de Granvelle, et chancelier de l'empereur Charles-Quint. Il naquit le 20 août 1517, à Besançon, fit ses études avec beaucoup de succès, et apprit le latin, le grec, l'allemand, l'italien, l'espagnol. Après avoir brillé dans l'université de Padoue

et de Louvain, il entra dans les ordres sacrés. Son père le mena à la cour de Charles-Quint, qui ne tarda pas à l'employer dans les négociations. Le jeune Granvelle s'en acquitta avec autant de facilité que d'honneur. Semblable à César, il occupait cinq secrétaires à la fois, en leur dictant des lettres en différentes langues; il en savait sept parfaitement. A l'âge de 25 ans, il fut sacré évêque d'Arras. Il assista au concile de Trente, et y soutint avec tant de zèle les intérêts de l'empereur, qu'il en fut récompensé par une charge de conseiller d'état. Son maître le chargea plus d'une fois d'affaires importantes dont il se tira avec succès. Dans la guerre contre les protestants de l'Allemagne, Granvelle prit Constance par surprise. Cette ville était devenue l'asile des protestants; et pendant les dernières guerres de Charles-Quint, Granvelle le servit de la plume et de l'épée: il se tenait à cheval, armé de pied en cap, à côté de la litière où était l'empereur, qui souvent souffrait de la goutte. Une éloquence douce et persuasive lui donnait un grand ascendant sur les esprits. Il conclut le traité de Passau, qui fut très-favorable à l'Allemagne; et il négocia, en 1555, le mariage de l'infant don Philippe avec Marie, reine d'Angleterre, ce qui rendit pour quelque temps l'Espagne arbitre de toute l'Europe. Charles-Quint, en abdiquant l'autorité souveraine, recommanda Granvelle à son successeur. L'évêque d'Arras mérita les bonnes grâces de Philippe II, qui le consultait en toute occasion. Granvelle fut fait archevêque de Malines en 1559, année où cette église fut érigée en métropole, et il obtint la dignité de chancelier qu'avait eue son père. La duchesse de Parme (Marguerite d'Autriche), chargée du gouvernement des Pays-Bas, accorda toute sa confiance à Granvelle, qu'on lui avait donné comme ministre et conseil. Cette princesse lui procura le chapeau de cardinal en 1561. Mais l'hérésie et la révolte qui en est une suite naturelle, ayant mis le trouble dans les provinces belgiques, les factieux cabalèrent si fortement contre le cardinal, qu'il craignit pour sa personne. Il demanda au roi la permission de se retirer à Besançon pour quelque temps, ce qu'il obtint en 1564. Le séjour qu'il y fit pendant 5 à 6 ans, forme une des belles époques de sa vie. Le cardinal de Granvelle avait pour secrétaire le célèbre Juste-Lipse qu'il amena avec lui, ainsi que Petri, habile helléniste. Il s'y occupa de l'étude des lettres, attira des savants auprès de sa personne, établit une académie littéraire, et engagea Arias Montanus à prendre soin de la Polyglotte d'Anvers. Granvelle avait fait faire à ses frais les copies des exemplaires grecs de la Bible du Vatican, qu'il donna à Plantin (1). En 1571, Philippe II lui donna la vice-royauté de Naples, où il se conduisit avec beaucoup de prudence et de discernement. En 1573,

il fut appelé à Madrid, et y jouit de la plus grande considération. Quoiqu'il ne fût pas décoré du titre de premier ministre, il en remplit toutes les fonctions; et pendant le voyage que Philippe II fit en Portugal, pour prendre possession de ce royaume, Granvelle fut fait régent d'Espagne. La suite de sa vie fut constamment brillante, et il posséda jusqu'à la fin les bonnes grâces de son maître. En 1584, l'archevêché de Besançon vqua par la mort du cardinal Claude de la Baume; le chapitre de cette église élut le cardinal de Granvelle à sa place, et lui envoya l'acte de son élection à Madrid. Ce n'était pas un objet d'ambition pour lui; sa santé s'affaiblissait, et il ne vit dans cette élection qu'un moyen d'exécuter le projet de retraite qu'il méditait. Philippe II lui permit de l'accepter, et reçut sa démission de l'archevêché de Malines; mais il lui refusa la permission de se retirer, par des motifs qui prouvaient l'estime et la confiance qu'il avait pour son ministre. Granvelle mourut à Madrid le 21 septembre 1586, et son corps fut transporté à Besançon (1). Le cardinal de Granvelle était un homme d'un grand sens, d'esprit aussi pénétrant que solide, qui avait des vues sûres et étendues, autant de fermeté que de prudence. Il était d'un caractère complaisant, sans flatterie, sensible aux injustices, et les sachant dissimuler, mais sans trahison; fidèle aux devoirs de l'amitié, bon par tempérament et par principes, sévère par zèle pour l'ordre et la justice, attaché à sa religion et à son roi. Nous avons des *Mémoires pour servir à l'Histoire du cardinal de Granvelle*, publiés à Paris en 1755, en 2 vol. in-12, par dom Prosper Lévesque, bibliothécaire de l'abbaye St.-Vincent, que l'abbé Boisot avait enrichis de documents rassemblés par des recherches très-laborieuses, et de ses propres manuscrits, qui contenaient entre autres choses un projet de la *Vie* du cardinal de Granvelle, qui n'a pas peu servi au R. P. bénédictin. Courchetet a donné une *Histoire* de ce cardinal, Paris, 1761, 2 vol. in-12; Bruxelles, 1784. Granvelle est peint avec vérité dans un manuscrit précieux, intitulé : *De la guerre civile des Pays-Bas depuis 1556 jusqu'en 1567*. Ce manuscrit, qu'on souhaiterait de voir imprimé, est cité dans le *Catalogue* des livres de l'abbé Charles Michels, vendus à Anvers le 10 septembre 1781. L'auteur, contemporain des événements qu'il rapporte, nous apprend, touchant Granvelle, bien des particularités qu'on ne trouve pas ailleurs, et défend sa mémoire contre les calomnies dont le prince d'Orange et ses partisans l'ont noircie. (*Voy. GRAPPIN*, IV, 191.) Un choix des *Papiers d'état de Granvelle* fait partie de la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France*, qui s'imprime à Paris par ordre et aux frais du gouvernement. Il en a paru, de 1841 à 1846, 6 vol. in-4.

PERRIER (François), peintre et graveur, né à Saint-Jean-de-Lône, l'an 1590, quitta ses parents

(1) Le cardinal de Granvelle fut un zélé protecteur des lettres et des arts. Il pensionnait les Aldes, fameux imprimeurs de Venise, pour les encourager à donner de bonnes éditions des classiques grecs et latins, dont il possédait une belle collection dans sa Bibliothèque à Besançon, l'une des plus riches qu'il y eut alors. Il fit graver à ses frais les *Thermes de Dioclétien*, par Jérôme Coxie, graveur flamand, Anvers, 1558, in-fol.; cet ouvrage est devenu très-rare, et les exemplaires en sont portés dans les ventes à des prix très-élevés. *Voy. le Manuel* de M. Brunet, au mot OYA (Sébast. DE).

(1) Il ne faut pas craindre de le répéter à la honte éternelle de ceux qui ont ordonné cet acte sacrilège de vandalisme. Les cendres de ce grand homme ont été jetées au vent en 1794; et le cercueil en plomb qui les contenait a été fondu pour en faire des balles. Son tombeau fermé d'une seule pierre a servi longtemps d'abreuvoir aux chevaux des chasseurs de la Côte-d'Or, logés dans l'ancienne église des carmes changée en écurie!....

dans son enfance pour se soustraire à toute dépendance. Il se rendit à Lyon, où il se déterminait à être le conducteur d'un aveugle qui allait à Rome, et par cette démarche charitable et avantageuse à tous les deux, il fit le voyage sans frais. Sa facilité à manier le crayon lui donna entrée chez un marchand de tableaux, qui lui faisait copier les ouvrages des meilleurs maîtres. Les jeunes dessinateurs s'adressaient à lui pour faire retoucher leurs dessins. Lanfranc eut occasion de le connaître, et lui apprit à manier le pinceau. Perrier revint à Lyon, où il peignit le petit cloître des chartreux, et se fit un nom par son goût et ses talents pour son art. On lui conseilla de se fixer dans la capitale. Il vint donc à Paris, où Vouet l'employa, et le mit en réputation. Son mérite le fit nommer professeur de l'académie. Il mourut en 1650. Perrier s'est encore distingué par ses gravures, qui sont dans une manière nommée *clair-obscur*. On a de lui deux *Recueils* gravés à l'eau-forte : l'un est intitulé : *Icones et segmenta nobilium statuarum urbis Romæ*, 1658, in-fol. 108 figures ; l'autre a pour titre : *Icones et segmenta illustrium e marmore tabularum, quæ Romæ adhuc extant*, 1645, in-fol. oblong, 54 planches. On a aussi gravé d'après ce maître. On reproche à Perrier quelques défauts de correction, et un coloris trop noir ; mais on ne peut disconvenir qu'il n'ait eu un bon goût de dessin, et que ses compositions ne soient belles, savantes et pleines de feu. Perrier a eu un neveu qui fut son élève, Guillaume PERRIER. Il peignait dans sa manière. L'église des minimes à Lyon offrait plusieurs morceaux de sa main avant 1795. Ce peintre mourut en 1655.

PERRIER (Charles du). Voy. DUPERRIER.

PERRIER (François), avocat au parlement de Dijon, mort en 1700, à 55 ans, eut de la réputation dans sa province. On a de lui un *Recueil d'Arrêts* du parlement de Bourgogne, donné par Raviot, Dijon, 1755, 2 vol. in-fol.

* PERRIER (Marie-Victorine PATRAS, veuve), née en 1780, morte à Paris au mois d'avril 1821, cultiva les lettres avec quelque succès. Son principal ouvrage est intitulé : *Récréations d'une bonne mère avec ses filles*, ou *Instructions morales sur chaque mois de l'année à l'usage des jeunes demoiselles*, Paris, 1804, in-12 ; on doit encore à cette dame une petite, *Homélie* en un acte et en vers, *l'Emprunteur*, qui fut jouée en 1820, avec succès, au théâtre de la porte Saint-Martin ; et des *poésies agréables*, dans le *Petit magasin des dames*, et dans d'autres recueils. Elle en a laissé manuscrites plusieurs autres.

PERRIN (Pierre), connu sous le nom d'abbé Perrin, quoiqu'il ne fût point ecclésiastique et qu'il ne possédât aucun bénéfice ni abbaye, naquit à Lyon. Il portait habituellement le costume d'abbé, même lorsqu'il fut introducteur des ambassadeurs près de Gaston de France, duc d'Orléans, place que son esprit intrigant plutôt que son mérite lui avait procurée. Ce fut lui qui le premier imagina de donner en France des *Opéras*, à l'imitation de ceux de l'Italie. En 1659, il fit chanter à Issy dans la maison de M. de la Haye une pastorale en 5 actes qui parut avec le titre de *Première comédie française, en*

musique, représentée en France; pastorale, 1659, in-4. Cambert avait fait la musique de cette pastorale ; il joignit ensuite à ce maître Sourdeot et Champeron. Il composa avec ces trois co-associés l'opéra de *Pomone*, joué en 1671 après la mort de Mazarin, sur un théâtre élevé au jeu de paume de la rue Mazarine, vis-à-vis celle de Guénégaud. Il avait obtenu en 1669 des lettres-patentes pour l'établissement d'une *académie de musique*, où l'on chanterait au public des pièces de théâtre. Ce fut là l'origine de l'*Opéra*. On a de Perrin quatre *Opéras*, des *Odes*, des *Stances*, des *Elégies*, et un grand nombre d'autres *Poésies*, qui sont toutes du style de la Pucelle de Châpelain. Son *Jeu de Poésies* sur divers insectes est de tous ses ouvrages le moins mauvais, quoique la versification en soit incorrecte et traînante. Ce rimeur, contre lequel Boileau s'est si souvent exercé, mourut en 1680. Ses différentes *Poésies* ont été recueillies en 1661, 5 vol. in-12. Il traduisit l'*Enéide* en vers héroïques, ou plutôt gothiques, 2 vol. in-4.

PERRIN (Charles-Joseph), jésuite, né à Paris en 1690, mourut à Liège en 1767. Après la disgrâce de sa société, M. l'archevêque de Paris lui donna un asile dans son palais. C'était un religieux qui édifiait autant par la régularité de sa conduite, qu'il touchait par la douceur de ses mœurs. Son zèle pour sa société expirante pensa lui être funeste. Il prêcha avec succès dans les villes les plus considérables de France, et surtout dans la capitale. Ses *Sermons* ont été publiés, Liège, 1768, 4 vol. in-12. On y trouve un style facile, mais quelquefois incorrect ; des raisonnements pleins de force et de solidité, un pathétique mêlé d'onction, des images vives et touchantes. — Il y a un François PERRIN, aussi jésuite, né à Rhodéz en 1656, professeur de théologie dans l'université de Toulouse, puis dans celle de Strasbourg, dont on a un *Manuale theologicum*, Paris, 1714, 2 vol. in-8. Il mourut à Toulouse, le 14 décembre 1716.

PERRIN du LAC (F. M.), mort sous-préfet de Rambouillet, au mois de juillet 1824, parcourut la Louisiane qui venait d'être cédée à la France, à l'effet d'examiner cette vaste contrée et de reconnaître les moyens d'en tirer le parti le plus avantageux. A son retour, cette colonie venait d'être cédée aux Américains ; mais il n'en publia pas moins le résultat de ses investigations sous ce titre : *Voyage dans les deux Louisianes, et chez les nations sauvages du Missouri, par les Etats-Unis, l'Ohio, et les provinces qui le bordent, dans les années 1801 à 1805*, etc., Lyon, 1805, in-8, fig. La lecture de cet ouvrage estimable est très-intéressante, on y trouve des détails curieux sur les mœurs des sauvages au milieu desquels l'auteur a vécu et qu'il juge sans prévention. On lui doit encore *Salomon*, poème traduit de l'anglais de Prior, 1808, in-8.

PERRIN DEL VAGA. Voy. BUONACORSI.

PERRIN. Voy. BELLUNE.

** PERRIN (Jean-Charles), prêtre, né en 1754 à Arbois (Jura), dès qu'il eut reçu les ordres, s'embarqua pour l'Indostan, où il exerça les pénibles et périlleuses fonctions de missionnaire. De retour en 1786, il fut nommé principal du collège de sa

ville natale. A la révolution ayant refusé le serment, il fut forcé d'aller chercher un asile dans les pays étrangers et ne revint en France qu'à l'époque du concordat. Nommé chanoine honoraire de Bourges, il fut fait ensuite vicaire-général de Fréjus, et mourut, le 1^{er} mai 1844, à 90 ans. On a de lui : *Voyage dans l'Indostan*. Paris, 1807, 2 vol. in-8. L'auteur y rend compte de ses travaux apostoliques, décrit les mœurs et les coutumes des habitants, et fait connaître les diverses productions du pays. *Le trésor du fidèle, ou manuel de piété, etc.*, Paris, 1807, in-8, ou Versailles, 1811, in-12 ; *Eloge funèbre du Card. de Bausset*, Fréjus, 1824, in-4, 8 pag.

PERRON (Jacques Davy du), cardinal, vit le jour dans le canton de Berne, en 1536, de parents calvinistes, d'une maison ancienne de Basse-Normandie. Elevé dans la religion protestante par Julien Davy, son père, gentilhomme très-savant, il apprit sous lui le latin et les mathématiques. Le jeune du Perron, né avec une facilité surprenante, étudia ensuite le grec, l'hébreu, la philosophie et les poètes. Philippe Desportes, abbé de Tyron, le fit connaître à Henri III, comme un prodige d'esprit et de mémoire. La grâce ayant éclairé son esprit, il abjura ses erreurs, et embrassa l'état ecclésiastique. Ses talents le firent choisir pour faire l'oraison funèbre de la reine d'Ecosse, et celle de Ronsard. Il ramena à l'Eglise catholique, par la solidité de ses raisonnements, un grand nombre de protestants. Henri Sponde, depuis évêque de Pamiers, fut une de ses conquêtes. Ce prélat en fit depuis l'aveu solennel dans l'Epître dédicatoire de la première édition de son Abrégé des *Annales* de Baronius, qu'il dédia au cardinal du Perron. Les évêques demandèrent qu'un homme qui travaillait si utilement pour l'Eglise fût élevé aux dignités ecclésiastiques. En 1595, sous le pape Clément VIII, du Perron fut sacré à Rome évêque d'Evreux par le cardinal de Joyeuse, archevêque de Rouen. En 1600, il eut avec Duplessis-Mornai, en présence du roi, une conférence publique, dans laquelle il triompha de ce seigneur calviniste. Il lui fit remarquer plus de 500 fautes dans son *Traité* contre l'eucharistie. Mornai, ne pouvant défendre les passages que son adversaire l'accusait d'avoir altérés, se retira promptement à Saumur. (*Voy. MORNAI.*) Henri IV dit à cette occasion au duc de Sully : « Le pape des protestants a été terrassé. » — Sire, répondit le duc, c'est avec grande raison que vous appelez Mornai, pape; car il fera du Perron cardinal. » En effet, la victoire que ce dernier avait remportée, contribua beaucoup à lui procurer la pourpre romaine et l'archevêché de Sens. Henri IV l'envoya à Rome, où il assista aux congrégations de *Auxiliis*. Ce fut lui principalement qui déterminait le pape à ne point donner de décision sur ces matières, ce qui était effectivement le parti le plus sage : peut-être aussi toute décision dogmatique était-elle impossible, vu que les deux partis se réunissaient dans le dernier résultat de la doctrine catholique. *Voy. LEMOS et MOLINA.* Quand il fut revenu en France, le roi l'employa à différentes affaires, et l'envoya une troisième fois à Rome pour

accommoder le différend de Paul V avec la république de Venise. On assure que ce pape avait tant de déférence pour les sentiments du cardinal du Perron, qu'il avait coutume de dire : « Prions Dieu » qu'il inspire le cardinal du Perron, car il nous » persuadera tout ce qu'il voudra. » La faiblesse de sa santé lui fit demander son rappel en France. Après la mort de Henri IV, il employa tout son crédit pour empêcher qu'on ne fit rien qui déplût au siège de Rome. Il arrêta par sa vigilance les troubles qu'eût pu exciter dans l'Eglise et dans l'état le livre du docteur Richer sur la puissance ecclésiastique et politique. Il assembla ses évêques suffragants à Paris, et dans cette assemblée on anathémisa l'auteur et l'ouvrage. (*Voy. RICHER.*) Il mourut à Paris, le 5 septembre 1618, à 62 ans. On a dit de ce cardinal, par allusion à ses grands talents et aux défauts de sa constitution : « Qu'il » ressemblait à la statue de Nabuchodonosor, dont » la tête d'or et la poitrine d'airain étaient portées sur des pieds d'argile. » Effectivement, il avait de mauvaises jambes. Quelques écrivains passionnés ou incrédules eux-mêmes l'ont accusé d'irréligion, et avancent « qu'après avoir prouvé » l'existence de Dieu en présence de Henri III, il » lui proposa de prouver par des raisons aussi » fortes qu'il n'y en avait point. » Cette anecdote absolument fabuleuse est le fruit de la haine que les protestants et les richéristes portaient à ce redoutable adversaire. Les protestants ont cru surtout que ce conte pouvait servir à couvrir la défaite de Mornai, en montrant que ce cardinal prouvait le faux comme le vrai. Ses ouvrages ont été publiés en 5 vol. in-fol., précédés de sa vie. Ils renferment : la *Réplique au roi de la Grande-Bretagne*; un *Traité de l'eucharistie* contre Duplessis-Mornai; plusieurs autres *Traités* contre les hérétiques; des *Lettres*, des *Harangues*, et diverses autres pièces en prose et en vers; le *Recueil* de ses ambassades; un *Appendice* de la doctrine de saint Augustin. Les livres de controverse de ce célèbre cardinal offrent une vaste érudition. Il a surpassé tous les controversistes dans l'art de pousser les preuves fondées sur des faits ou des textes, et de former des conclusions fermes et précises. Ses *Poésies*, placées autrefois parmi les meilleures productions du Parnasse français, ont perdu beaucoup par les vicissitudes qu'a subies la langue. On y trouve des stances amoureuses et des hymnes, des complaintes et des psaumes, etc. Le livre intitulé *Perroniana* fut composé par Christophe du Puy. Isaac Vossius le fit imprimer à la Haye, et Daillé à Rouen, en 1669, in-12. Il y en a eu dans la suite plusieurs autres éditions. Il n'y a aucune apparence que ce grand cardinal ait dit toutes les puérilités qu'on lui attribue dans ce livre; tous ces *Ana* sont d'ailleurs, comme l'on sait, très-suspects, et ne forment souvent que des recueils d'historiettes libres et ridicules, quelquefois indécentes, qu'un brocheur oisif ou avide se plaît à mettre sur le compte d'un homme célèbre. Du Puy avait fait cet inutile et en partie fabuleux recueil avant de renoncer aux sottises du siècle, et de se faire chartreux. Le cardinal du Perron faisait toujours imprimer deux fois ses livres avant

que de les mettre au grand jour : la 1^{re} pour en distribuer des exemplaires à des juges éclairés; la 2^e, pour les donner au public, après avoir profité de leurs avis. Malgré cette précaution, presque aucun de ses livres ne lui a survécu, sinon ses livres de controverses, soit que le style en ait vieilli, soit qu'on ait fait mieux après lui. On peut voir sa *Vie*, par Burigny, homme d'ailleurs peu propre à l'écrire fidèlement, vu ses étroites liaisons avec un parti ennemi de l'Eglise catholique, Paris, 1768, vol. in-12.

PERRON de CASTERA (Louis-Adrien du), mort résident de France en Pologne, le 28 août 1752, à 45 ans, a traduit en français le *Newtonianisme des Dames*, 2 vol. in-12, ouvrage superficiel, et rédigé dans des principes qui déjà ont cessé de paraître vrais; et la *Lusiade* du Camoens, 3 vol. in-12, version éclipsée par celle qui a paru en 1776, 2 vol. in-8 (voy. CAMOENS). On a encore de du Perron : l'*Histoire du Mont Vésuve*, in-12; le *Théâtre espagnol*, 1758, in-12; 2 tom.; deux *Comédies*, etc. Son style est boursofflé et incorrect.

* PERRONET (Jean Rodolphe), célèbre ingénieur, né à Surène en 1708, mort en 1794, fut, dès l'âge de 17 ans, chargé de diriger de grandes constructions. Nommé en 1747 directeur de l'Ecole des ponts-et-chaussées qui venait d'être fondée, il se montra digne de ce poste important. Treize ponts furent exécutés d'après ses plans : c'est à lui que l'on doit ceux de Neuilly, de Mantes et d'Orléans qui passent pour des chefs-d'œuvre, et dont il a donné la description en 1785-89, 3 vol. in-fol.; 2^e édition, augmentée des ponts de Château-Thierry et autres, 1788, 3 vol. in-4 et atlas. Perronet est encore l'auteur du projet du canal de Bourgogne, et de celui pour amener les eaux de l'Yvette à Paris. Il a publié un savant *Mémoire* sur les moyens de construire de grandes arches de pierre d'une ouverture considérable, pour franchir de profondes vallées bordées de rochers escarpés, 1795, in-4, et en a inséré plusieurs autres dans le recueil de l'Académie des sciences, dont il était membre. Voy. la *Notice* pour servir à l'*Eloge* de M. Perronet, publiée en 1805 par M. Lesage.

PERROT (Nicolas), sieur d'Ablancourt, traducteur français, naquit à Châlons-sur-Marne en 1606, d'une famille très-distinguée dans la robe. Paul Perrot de la Salle, son père, était fameux par ses ouvrages en vers et en prose, et avait eu part à la composition du *Catholicon*. Le fils vint briller de bonne heure dans la capitale, où il fut reçu avocat au parlement de Paris, à l'âge de 18 ans. C'est alors qu'il abjura solennellement le calvinisme, à la sollicitation de Cyprien Perrot, son oncle, conseiller de la grand-chambre, qui voulut en vain lui faire embrasser l'état ecclésiastique. Il passa cinq ou six ans dans la dissipation, sans négliger néanmoins l'étude des belles-lettres. Il fit la *préface* de l'*Honnête femme* de son ami, le père Du Bosc. Cet écrit, dans lequel il n'y a rien d'extraordinaire, fut regardé comme un chef-d'œuvre. D'Ablancourt, à l'âge de 25 à 26 ans, rentra dans la religion prétendue réformée. Pendant les guerres de la Fronde, il se retira en Hollande, et de là en

Angleterre. De retour en France, il se fixa à Paris, où il voyait ce qu'il y avait de plus distingué parmi les hommes de lettres. L'Académie française se l'associa en 1637. Contraint de quitter la capitale, pour aller dans la province surveiller ses biens, il se retira à sa terre d'Ablancourt où il demeura jusqu'à sa mort, arrivée en 1664, à 58 ans. Il consultait avec soin sur ses écrits Patru, Conrart et Chapelain, ses amis intimes, dont le premier a écrit sa *Vie*. Mais sur la fin de ses jours, lorsqu'il venait faire imprimer ses ouvrages à Paris, l'impatience qu'il avait de s'en retourner l'empêchait de profiter de leurs conseils. Cette impatience augmenta avec l'âge : aussi ses dernières traductions sont beaucoup moins exactes que les autres. Le grand Colbert l'avait choisi pour écrire l'Histoire de Louis XIV, et lui avait donné une pension de mille écus. Mais ayant dit à ce prince que d'Ablancourt était protestant : *Je ne veux point d'un historien*, reprit le roi, *qui soit d'une autre religion que moi*. Effectivement, après les scènes qu'avaient données les huguenots en matière civile, il était à croire qu'un de leurs adhérents serait aussi un peu fanatique en matière d'histoire. Sa pension lui fut néanmoins conservée. Les auteurs qu'il a traduits sont : *Minutius-Félix*; quatre *Oraisons* de Cicéron; *Tacite*, *Lucien*, dont la 2^e édition est la meilleure. L'abbé Massieu en a donné en 1781 une traduction qui a été suivie d'une autre de Belin de Bulin, 1789. (Voy. LUCIEN.) La *retraite des dix mille*, de Xénophon; Arrien, *Des guerres d'Alexandre*; les *Commentaires* de César; *Thucydide*; l'*Histoire* de Xénophon; les *Apophthegmes* des anciens; les *Stratagèmes* de Frontin, à la fin desquels on trouve un petit *Traité* de la manière de combattre des Romains; l'*Histoire d'Afrique*, de Marmol, en 3 vol. in-4. Quoique son style commence à paraître un peu suranné, ses traductions sont si bien écrites, les tours en sont si élégants, les expressions si vives et si hardies, qu'on pense lire l'original. Sa manière de traduire est fort libre; il se contente de présenter en détail les pensées du texte; ce qui fit appeler chacune de ces traductions *la belle infidèle*. Elles sont en très-grand nombre, et il n'a jamais voulu travailler qu'en ce genre. Il répondit à quelqu'un qui lui demandait pourquoi, écrivant si bien, il aimait mieux être traducteur qu'auteur lui-même, « que la plupart des ouvrages modernes » n'étaient que des redites des anciens, et que, » pour bien servir sa patrie, il valait mieux traduire de bons livres que d'en faire de nouveaux. » Cette réponse conviendrait encore mieux aujourd'hui. On a encore de d'Ablancourt un *Recueil de Lettres* à son ami Patru, et un *Discours* sur l'immortalité de l'âme.

PERRY (Jean), historien anglais du xvi^e siècle, mort en 1755, fut employé aux affaires de l'état. Celles pour lesquelles il fut envoyé en Moscovie lui donnèrent occasion de composer une relation de l'état de cette monarchie. Elle a été traduite en français sous ce titre : *Etat présent de la grande Russie*, 1717, in-12. On y trouve des particularités assez curieuses sur le règne du czar Pierre Alexiowitz.

* PERRY (James), publiciste anglais, naquit à

Aberdeen, le 30 octobre 1736. Il se destinait à la profession d'avocat; mais la fortune de son père s'étant dérangée, il accepta un emploi dans une maison de commerce de Manchester. Après deux années, il se rendit à Londres, et en 1777, il coopéra à un journal de l'opposition récemment établi : le *général advertiser*. Il écrivit aussi plusieurs brochures politiques. En 1782, il entreprit la publication d'un cahier mensuel, intitulé : *The European magazine*; il ne le dirigea qu'une année, ayant été appelé à la direction du journal : *The Gazeter*. Il le dirigea pendant huit ans dans les mêmes principes. Enfin il acheta quelque temps après la propriété du *Morning Chronicle* dont il se déclara, avec M. Gray, son co-propriétaire, l'éditeur responsable. Entre ses mains le *Morning Chronicle* acquit une grande influence sur la nation anglaise, et une publicité européenne. Il exprime fidèlement les opinions et les sentiments des anciens whigs. La direction de ce journal le mit en relation avec un grand nombre de personnages distingués. La fermeté du caractère de Perry et son désintéressement lui valurent l'estime du parti des torys eux-mêmes. Perry mourut à Brighton, le 6 décembre 1821, dans la 65^e année de son âge. — Il avait formé une collection de brochures politiques, qui à sa mort a été regardée comme une des plus considérables de l'Angleterre.

PERSE (Aulus Persius Flaccus), poète latin, naquit, selon quelques-uns, à Volterre en Toscane, et selon d'autres à Tigulia, dans le golfe de la Spezzia, l'an 54 de J.-C. Il était chevalier romain, parent et allié des personnes du premier rang. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il les continua à Rome sous la discipline du grammairien Palémon, du rhéteur Virginius, et de Cornutus, célèbre philosophe stoïcien, qui lia avec lui une étroite amitié. Néron, sous lequel Perse versifia, avait la fureur de la poésie. Les véritables poètes couvrirent ce monarque versificateur des traits de la satire et de l'ironie. Perse, entraîné par sa colère et par le dépit, répandit sur lui des torrents de bile. Pour mieux ridiculiser l'empereur, il inséra dans ses satires quelques morceaux de ses pièces. On prétend que ce vers, dont il se moque dans sa première satire,

Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis

et les trois suivants, sont de Néron. Il osa le comparer au roi Midas : *Auriculas asini Midas habet*. C'était irriter un tigre. Le philosophe Cornutus, précepteur du poète, sentit le danger de ce bon mot, et lui fit mettre : *Quis non habet*? Autant les Satires de Perse respirent le fiel et l'emportement, autant il était doux, enjoué, liant dans la société. Il mourut l'an 62 de J.-C., à 28 ans, après avoir immortalisé dans ses Satires le nom de son ami Cornutus, auquel il légua sa bibliothèque et environ 25,000 écus; mais Cornutus ne voulut que les livres, et laissa l'argent aux sœurs de Perse. « Com- » bien aujourd'hui de philosophes, dit le P. Tarteron, auraient tout retenu ! » Il revit les ouvrages de ce poète, et supprima ceux qu'il avait composés dans sa première jeunesse, entre autres, ses vers

sur *Arrie*, illustre dame romaine, parente de Perse. Il nous reste de lui six *Satires*, imprimées ordinairement à la suite de Juvénal (*voy.* ce nom). Ce poète paraît dur et inintelligible à bien des lecteurs; mais est-ce sa faute si nous ne l'entendons pas ! Ecrivait-il pour nous ? Il faudrait connaître les personnes auxquelles il fait allusion, pour goûter ses satires. Plusieurs de ses traits sont uniques pour l'énergie. Ses contemporains en sentaient tout le prix, parce qu'ils en avaient la clef, et qu'ils ne perdaient rien de la finesse des applications. Sa morale est pure; il est le poète de la vertu, et le plus implacable ennemi du vice; quelques-uns ont écrit que, plus conséquent que les autres moralistes païens, il conformait ses mœurs à ses leçons. Nous en avons plusieurs *Traductions* en français. Celle du P. Tarteron est une des moins mauvaises. M. l'abbé le Monnier en a publié en 1771 une autre qui a été assez bien accueillie. Il en a paru une troisième en 1776, in-8, par M. Sélis; et ces deux nouveaux traducteurs, pour soutenir chacun la prééminence de leur version, ont fait entre eux une espèce de petite guerre, dont l'avantage a paru rester au dernier. En 1783, M. Sélis a publié une *Dissertation sur Perse*, Paris, 4 vol. in-12, où il défend la juste célébrité de Perse, contre M. Dusaulx, qui, dans la *Dissertation* mise à la tête de sa traduction de Juvénal, avait jugé Perse très-défavorablement. Amar-Duvivier a publié à Paris en 1817, in-12, une édition de Perse avec les traductions et les notes réunies de le Monnier et Sélis. La trad. de M. Perreau, qui fait partie de la *Biblioth. lat.* de Panckoucke, est très-supérieure à toutes celles de ses devanciers. Nous citerons encore la *Traduction* en vers français de Perse par M. Raoul, Meaux, 1812, in-8, et celle de M. Fabre, Paris, 1841, in-8. Suétone nous a transmis divers détails sur la vie de ce poète.

PERSEE, fils de Jupiter et de Danaé, est célèbre dans la fable par ses exploits. Acrisius ayant appris de l'oracle que son fils lui donnerait la mort, fit enfermer Danaé dans une forteresse, afin qu'elle n'eût point d'enfants. Mais Jupiter se changea en pluie d'or, corrompit ses gardes, et eut de Danaé un fils nommé *Persée*, qu'Acrisius fit exposer avec Danaé sur la mer dans une petite barque. Les flots le portèrent heureusement sur le rivage. Un marinier les mena au roi du pays. Ce prince épousa Danaé, et confia l'éducation de Persée à Dictys, frère de Polydecte. Persée s'acquitt ensuite une réputation immortelle par sa prudence et par son courage. Les poètes ont feint que Minerve lui avait prêté son bouclier. Il surmonta Méduse, vainquit les peuples du mont Atlas, et épousa Andromède, après l'avoir délivrée d'un monstre marin. Pour tous ces exploits il fut mis au nombre des constellations. *Voy. Acrise*.

PERSEE, dernier roi de Macédoine, succéda à son père Philippe, l'an 178 avant J.-C. Il hérita de la haine et des desseins de son père contre les Romains. Après s'être assuré la couronne par la mort d'Antigonos, son compétiteur, il leur déclara la guerre. Il défit d'abord l'armée romaine sur les bords du Pénée; mais dans la suite il fut vaincu

et entièrement défait à la bataille de Pydne par le consul Paul Emile, et mené à Rome en triomphe devant le char du vainqueur, qui avait été d'abord très-sensible à son humiliation. L'ayant vu, après la bataille, prosterné humblement à ses pieds, il le consola de sa disgrâce; en adressant la parole aux Romains qui l'environnaient, il leur dit : « Vous » voyez devant vos yeux un exemple frappant de » l'inconstance des choses humaines. C'est à vous, » jeunes Romains, que je donne principalement » cet avis. Convient-il après cela, quand nous » jouissons de la prospérité, de traiter qui que ce » soit avec hauteur et avec dureté, puisque nous » ignorons le sort qui nous attend à la fin du jour? » Celui-là seul sera véritablement homme, dont le » cœur ne s'enflera point dans la bonne fortune, » ni ne s'abattra dans la mauvaise. » Persée mourut dans les fers quelques années après, vers l'an 468 avant J.-C. L'un de ses fils exerça à Rome la charge de greffier.

* **PERSOON** (Chrétien-Henri), savant botaniste, né vers 1770 au Cap de Bonne-Espérance, quitta cette colonie à 12 ans, pour venir achever son éducation en Europe, aux universités de Leyde et de Gœttingen, où il suivit les cours de philosophie, de médecine et d'histoire naturelle. Il s'attacha plus spécialement à la botanique à laquelle il consacra depuis presque tous ses moments, surtout à l'observation des plantes cryptogames, sur lesquelles la science lui était redevable de plusieurs travaux intéressants. Dans ses dernières années, il s'établit à Paris où il mourut en nov. 1836. Outre plusieurs mémoires dans les actes des sociétés d'hist. naturelle de Londres, Philadelphie, Berlin et Gœttingen dont il était membre, on lui doit : *Observationes mycologicae*, Leipsig, 1796, 2 part. in-8; *Commentatio de fungis clavæ formibus*, ibid., 1797, in-8; *Tentamen dispositionis methodicæ fungorum*, Leipsig, 1797, in-8; *Icones et descriptiones fungorum minus cognitorum*, Paris, 1799-1800, in-4; ouvrage non terminé; *Synopsis methodica fungorum*, Gœttingen, 1801, 2 part. in-8; *Synopsis plantarum, seu enchiridion botanicum*, Paris, 1805-1807, 2 vol. in-12, manuel très-commode et fort estimé; *Mycologia Europæa, seu completa, omnium fungorum in variis Europææ regionibus detectorum enumeratio, methodo naturali disposita*, etc., Erlang, 1822-55, 5 vol. in-8, fig. col. Cet ouvrage important est resté malheureusement incomplet; *Traité sur les champignons comestibles*, Paris, 1818, in-8, où l'auteur s'attache surtout à prévenir de funestes méprises en les faisant distinguer des espèces vénéneuses (Voy. SCHAEFFER).

* **PERSUIS** (Louis-Luc LOISEAU de), compositeur, né en 1769 à Metz, fils du maître de chapelle de la cathédrale, se rendit très-habile sur le violon et donna des leçons de cet instrument dans plusieurs villes de province. Venu vers 1790 à Paris, il fut d'abord attaché à l'orchestre du théâtre Montausier, puis à celui de l'opéra, dont il devint le chef en 1810. Plus tard, lorsque l'opéra reçut le titre d'académie royale de musique, il en fut le directeur-général. Il venait de prendre sa retraite, lorsqu'il mourut le 22 décembre 1819. Il a donné à l'opéra *Léoni-*

das, 1799, avec Gresnick; le *Triomphe de Trajan*, avec Lesueur, 1807; la *Jérusalem délivrée*, 1812, son chef-d'œuvre; les ballets d'*Ulysse*, de *Nina*, de l'*Epreuve villageoise*, du *carnaval de Venise*, etc.

PERTANA. Voy. CONTO.

* **PERTICARI** (le comte Jules), littérateur et philosophe, né à Savignano en 1799, d'une famille illustre de Pesaro, après avoir étudié à Rome les mathématiques, le droit et les belles-lettres, visita les principales villes d'Italie, recherchant la société des hommes les plus éclairés avec lesquels il forma des amitiés durables. Son mariage avec la fille unique du poète Monti (voy. ce nom ci-dev. 90), le fixa décidément à Rome, et dès lors il partagea son temps entre ses devoirs, la société des savants et la culture des lettres. Dans les épanchements de l'intimité, il déplorait la dégénération de l'Italie, et il osa quelquefois, dans ses écrits, rappler ses concitoyens aux maux exemples et aux sages doctrines de leurs ancêtres. Convaincu qu'il n'y a point de style là où il n'y a point de pensée, il disait qu'on ne peut être bon écrivain, sans être en même temps bon citoyen et vrai philosophe : ces deux qualités, il les trouvait plutôt dans Pétrarque, et surtout Dante, que dans les littérateurs si nombreux du xvi^e siècle. Depuis longtemps, il préparait une vie de *Cola de Rienzi* (voy. GABRINI, IV, 5), enrichie de pièces historiques fort curieuses, relatives à la révolution démocratique opérée à Rome au xiv^e siècle par ce tribun du peuple, mais il n'eut pas le temps de la terminer; et c'est une perte vraiment regrettable. Cet estimable écrivain mourut à Rome en juillet 1822, au moment où il s'occupait de revoir une traduction italienne des *Lettres latines* de Pétrarque, plus intéressantes, sous quelques rapports que ses *Sonnets*. L'un des fondateurs du *Giornale arcadico* de Rome, il l'enrichit de plusieurs morceaux qui réunissent la beauté du style à la justesse des idées. Ses ouvrages ont été recueillis, Milan, 1825, 2 vol. in-16, et 1825, in-8. Les vers composés en l'honneur de Perticari, forment un vol., Bologne, 1825, in-8. Son éloge a été prononcé la même année à l'acad. des *Felsinei* de Bologne par Paul Costa, savant professeur.

PERTINAX (Publius-Helvius), empereur, né à Villa-Martis, près de la ville d'Alba-Pompeia, dans la Ligurie (aujourd'hui Albe dans le Montferrat), le 1^{er} août 126, était fils d'un affranchi nommé *Helvius*, qui gagnait sa vie à cuire des briques. Il fut néanmoins élevé avec soin dans les belles-lettres; il y fit tant de progrès, qu'il les enseigna avec réputation dans la Ligurie. Il prit le parti des armes sous Marc-Aurèle, et s'éleva par son mérite jusqu'aux charges de consul, de préfet de Rome, et de gouverneur de plusieurs provinces considérables telles que les deux Mésies, la Dacie et la Syrie, Marc-Aurèle, qui l'avait fait sénateur, l'employa en Orient, où il contribua à apaiser les troubles excités par Cassius. Rappelé à Rome, où il n'était point rentré depuis son admission au sénat, il fut exilé par Perpennis dans le lieu de sa naissance. Commode le rappela à Rome, et l'envoya dans la Grande-Bretagne, où les légions s'étaient révoltées. N'ayant pu, malgré sa fermeté, y rétablir la dis-

cipline, il demanda son rappel, et passa en Afrique avec le titre de proconsul. A son retour, il fut désigné consul pour la seconde fois et nommé préfet de Rome. Enfin, après la mort de Commode, il fut élu empereur romain, à 70 ans, par les soldats prétoriens, le 1^{er} janvier 193. La première action d'autorité qu'il fit fut de réprimer l'insolence des cohortes prétoriennes, qui insultaient hautement à Rome le peuple et bravaient les citoyens. Il bannit les délateurs qui s'étaient introduits de nouveau, à la faveur d'un ministère corrompu; et il abolit quantité d'abus que l'iniquité des temps faisait tolérer. Il ne voulut point permettre qu'on mit son nom à l'entrée des lieux qui étaient du domaine impérial, disant qu'ils appartenaient à l'empire et non à lui. Tous les fonds stériles que les empereurs possédaient en Italie et ailleurs, et qu'on appelait leur domaine, furent remis à ceux qui les voudraient cultiver. Pour encourager ceux qui se chargeraient de les faire valoir, il leur accorda dix ans d'exemption de taxe, avec promesse de ne les vexer en aucune manière tout le temps de son règne : nouvelle preuve du peu de culture qu'il y avait alors en Italie, qui ne fut jamais aussi cultivée sous les Romains qu'elle l'est aujourd'hui. Il remit au peuple tous les péages et les impôts qu'on levait sur les bords des rivières, dans les ports, sur les grands chemins, et enfin tout ce que le despotisme avait établi aux dépens de la liberté publique. Il fit vendre à l'encan les bouffons et les farceurs de Commode, instruments de la corruption publique, qui s'étaient enrichis par des leçons de frivolité et de vice : expédient qui anéantirait aujourd'hui bien du monde en Europe. Sa table était frugale, et chacun voulait imiter le prince; les vivres diminuèrent considérablement de prix. Si l'on en croit Capitolin, la bonne chère était si modique au palais, que les convives n'y trouvaient pas de quoi vivre. Cet historien le fait passer pour un prince d'une avarice sordide et de mœurs corrompues (voy. TITIANE); mais Dion et Hérodiën ne lui donnent que de l'économie. Pertinax faisait oublier la tyrannie de Commode, et même les persécutions de Marc-Aurèle, lorsque les prétoriens, mécontents de ce qu'il leur faisait observer exactement la discipline militaire, se soulevèrent. Dans la confusion de la révolte, un soldat le perça d'un coup de lance dans la poitrine, en s'écriant : *Voilà ce que les prétoriens t'envoient*. Pertinax s'enveloppa la tête avec sa robe et tomba mort de diverses blessures, le 28 mars de l'an 193 de J.-C., après un règne de 87 jours. M. Arnault père a fait représenter le 27 mai 1829 une tragédie qui a pour titre *Pertinax ou les Prétoriens*.

* PERTUSATI (le comte François), né à Milan le 9 mai 1741, était fils d'un sénateur. Lors de l'invasion de l'Italie par les Français en 1796, il fut conduit à Pavie, puis à Nice, où il subit un exil de quelques mois. En 1799, obligé de fuir pour se soustraire à de nouvelles persécutions, il se réfugia d'abord à Padoue, et ensuite à Venise, d'où il ne put revenir dans sa famille qu'après l'établissement du royaume d'Italie. Il y vécut sous une surveillance spéciale jusqu'au moment où

les Autrichiens rentrèrent dans la Lombardie. Il mourut à Milan le 22 mai 1825. Son attachement aux principes religieux ne se démentit pas un instant. Elevé par les jésuites, dont il avait même porté quelque temps l'habit, il leur resta constamment attaché et vit avec joie le rétablissement de leur institut. Si sa vie n'a pas jeté un grand éclat, il sut la rendre utile par des œuvres de charité : il a contribué surtout à la propagation des bons livres, dont il a traduit lui-même un grand nombre du français en italien, parmi lesquels nous citerons : *la Consolation du Chrétien*, par le P. Roissard ; *Circonstances de la mort de Voltaire*; *Pensées chrétiennes tirées du Trésor du chrétien*, par l'abbé Champion de Pontalié; *Pieux soliloques sur les souffrances de N. S.*, par le P. Compans; le *Mentor des enfants*, de l'abbé Reyre; *la Vérité défendue et prouvée par des faits contre les calomnies anciennes et nouvelles*, Reggio, 1819. C'est une défense de la société par le jésuite Rosaven; *Exercices pour la communion* du P. Griffet; le *Chrétien catholique fermement attaché à la religion*, par le P. Diesbach, etc.

* PERTUSIER (Charles), né en 1779, à Baume-les-Dames (Franche-Comté), d'une famille honorable, fut admis à 13 ans à l'école polytechnique, d'où il sortit sous-lieutenant d'artillerie légère. Il n'en avait pas 20, lorsqu'il publia sous le titre du *Berger arcadien*, un recueil d'idylles dans le genre de Gessner, qui lui valut une lettre flatteuse de Bernardin-de-Saint-Pierre. Envoyé à la tête d'un détachement à Zara, dans la Dalmatie vénitienne, il y fut oublié et ne put prendre part aux guerres de l'empire, qui lui auraient fourni l'occasion d'un rapide avancement. En 1812, il fut attaché à l'ambassade de Constantinople, et sut mériter l'estime d'Andreossi (voy. ce nom, t. 200), qui le chargea de différentes missions de confiance. Il profita de son séjour en Turquie pour étudier les mœurs des habitants, et pour décrire les sites admirables d'un des pays les plus favorisés de la nature. De retour en France à la restauration, il fut fait major dans l'artillerie à cheval de la garde, et plus tard, lieutenant-colonel du régiment du train d'artillerie à Vincennes. Mis à la retraite pour refus de serment, après la révolution de 1830, il revint à Besançon, où il est mort au mois de mars 1836. Ses principaux ouvrages sont : *Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore*, Paris, 1813, 5 vol. in-8; on y réunit un atlas gr. in-fol. de 25 pl. très-bien gravées par Piringer; *De la fortification ordonnée d'après les principes de la stratégie et de la ballistique moderne*, Paris, 1820, in-8, trad. en allemand; *La Bosnie considérée dans ses rapports avec l'empire ottoman*, Paris, 1822, in-8; *La Capitale de l'empire ottoman, considérée sous le point de vue militaire*, in-8; *La Valachie, la Moldavie, et de l'influence politique des grecs du Fanal*, 1822, in-8. Ces trois ouvrages complètent le tableau politique et moral de l'empire ottoman.

PERUGIN (Pierre Vantucci, plus connu sous le nom du), peintre, né en 1446, à Citta-della-Pieve, et non à Pérouse, d'où il tire cependant son nom,

fut élevé dans la pauvreté : il supporta avec patience les mauvais traitements d'un peintre ignorant chez qui il apprenait à dessiner ; mais beaucoup d'assiduité au travail et un peu de disposition naturelle le mirent bientôt en état de pouvoir s'avancer lui-même. Il alla à Florence, où il prit encore des leçons, avec Léonard de Vinci, d'André Verrochio. Ce peintre donna au Pérugin une manière de peindre gracieuse, jointe à une élégance singulière dans les airs de tête. Le Pérugin a beaucoup travaillé à Florence, à Rome pour Sixte IV, et à Pérouse sa patrie. Un grand nombre d'ouvrages et une économie qui tenait de l'avarice le mirent dans l'opulence. Il ne s'écartait point de sa maison, que sa cassette ne le suivit. Tant de précautions lui furent préjudiciables : un filou s'en étant aperçu, l'attaqua en chemin et lui déroba ses trésors, dont la perte lui causa la mort à Castello-della-Pieve en 1524. Ce qui a le plus contribué à la gloire du Pérugin, est d'avoir eu le célèbre Raphaël pour disciple. Le Musée du Louvre possède deux tableaux de ce peintre : le *Combat de la chasteté contre l'amour*, et *Jésus-Christ qui apparaît à Madeleine*.

PERUSSEAU (Silvain), jésuite, illustre dans la société par ses vertus comme par les talents de la chaire et de la direction. Il fut confesseur du dauphin, fils de Louis XV, et ensuite du roi, emploi qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1731. On a de lui : *Oraison funèbre du duc de Lorraine ; Panégyrique de saint Louis ; Sermons choisis*, 1738, 2 vol. in-12. Le P. Pérusseau n'a ni la force de raisonnement de Bourdaloue, ni les grâces et le ton intéressant de Massillon ; mais il montre un esprit net, facile, solide, pénétrant ; un cœur sensible, une imagination vive, de l'ordre et de la justesse dans les desseins, une élocution aisée, noble, variée, mais pas toujours assez châtiée. Ses sermons ont souvent touché les cœurs, et produit des conversions.

PERUZZI (Balthazar), peintre et architecte, né à Volterre en Toscane, d'un gentilhomme florentin, en 1481, s'appliqua d'abord par goût et par amusement au dessin ; mais son père l'ayant laissé sans bien, la peinture devint pour lui une ressource. Le pape Jules II l'employa dans son palais, et il fut choisi par Léon X pour être un des architectes de l'église de Saint-Pierre. Il fit pour cet édifice un très-beau modèle, qui ne fut point exécuté : il se trouve gravé dans l'architecture de Serlio, et mérite l'attention des artistes. Peruzzi fit beaucoup de tableaux pour les églises, et fut encore occupé à peindre sur les façades de beaucoup de maisons. Il eut le malheur de se trouver à Rome dans le temps que cette ville fut saccagée, en 1527, par l'armée de Charles-Quint. Il fut arrêté prisonnier ; mais il obtint sa liberté en faisant le portrait du connétable de Bourbon. Il mourut à Rome en 1536, pauvre, quoique toute sa vie il eût été très-occupé : la plupart de ceux pour qui il travaillait ayant abusé de sa modestie, qui l'empêchait de demander le prix de ses talents.

PESANT (Pierre le), sieur de Bois Guillebert, lieutenant-général au bailliage de Rouen, mourut

en 1714. On a de lui : la *Traduction d'Hérodien*, Paris, 1673, in-12 ; celle de *Dion Cassius ; la Vie de Marie Stuart*, nouvelle historique ; le *Détail de la France*. Cet ouvrage qui a eu plusieurs éditions, dont une sous le titre de *Testament politique de Vauban*, 1707, a été réimprimé dans la *Collection des principaux économistes*, tome 1^{er}, Paris, 1845, gr. in-8. Cet écrivain était petit-neveu du grand Corneille.

PESARÈSE (le), nom donné à CANTARINI, parce qu'il était né à Pesaro.

PESAY. Voy. PEZAY.

PESCAIRE. Voy. AVALOS.

PESCENNIUS-NIGER. Voy. NIGER.

PESCHE (J.-R.) Voy. PAIGE.

PESENTIUS de BERGAME (Elisée), capucin de la province de Brixen, enseigna l'arabe avec succès pendant l'espace de 30 ans ; l'étendue de ses connaissances dans la langue sainte lui procura l'avantage de convertir un nombre extraordinaire de Juifs. Il mourut en 1637. L'on a de lui une multitude d'ouvrages qui décèlent un homme appliqué et fort instruit ; tels sont : *Sal Elisei viri divini, sive Dictionarium hebraicum*, etc., in-fol. ; *Favus mellis ex floribus delibatus horti clausi, seu Grammatica hebraea*, 1 vol. in-fol. ; *Anatomia alphabeti hebraici*, 1 vol. in-fol. ; *Lectiones de antiquitate, nobilitate, necessitate, ac facilitate sanctæ linguæ*, un vol., et quantité d'autres sur le même sujet.

PESELIER (Charles-Etienne), né à Paris, en 1712, mort en 1765, fit quelques comédies, et donna ensuite des ouvrages plus utiles : des *Fables*, 1748, in-8 : l'esprit y domine et nuit à cette naïveté et aux grâces simples, propres à ce genre ; *Idee générale des finances*, 1739, in-fol. ; *Doutes proposés à l'auteur de la Théorie de l'impôt*, 1761, in-12. Ces deux ouvrages font preuve de connaissances fort variées. Tout y est présenté avec réserve et modestie ; *Lettres sur l'Education*, 1762, 2 vol. in-12, etc. Des vérités morales exprimées avec facilité, plus de raison que d'enthousiasme, plus de réflexions que d'images, caractérisent cet écrivain ; *Esprit de Montaigne*, 1735, 2 vol. in-12. C'est le 4^e ouvrage qui parut sous ce titre et qui, comme les autres, est tombé dans l'oubli. Pesselier avait la faiblesse de se croire jeune à 50 ans. A cette époque, il dédia au dauphin, fils de Louis XV, des vers sous le titre de *jeune Muse* : le prince s'étant informé de l'âge de l'auteur, lui envoya un hochet.

* PESTALOZZI (Henri), instituteur, né à Zurich le 12 janvier 1746, d'une famille patricienne, montra dès son enfance un esprit ardent, actif, et beaucoup de goût pour l'étude des langues ; cependant à 18 ans il y renonça pour s'occuper de théologie ; mais le mauvais succès d'une première prédication lui fit abandonner cette carrière pour se livrer à la jurisprudence, qu'il laissa encore pour s'adonner à la littérature. A 22 ans il brûla ses notes, ses extraits, ses collections, etc., pour se vouer à l'économie rurale, dans une petite campagne du canton d'Argovie, qu'il appela *Neuhof*. Ce fut alors qu'il eut l'occasion de remarquer l'état de misère intellectuelle et morale du peuple. Emu d'une pitié profonde, il ouvrit, en 1775, dans sa

petite propriété, un institut pédagogique pour des enfants pauvres et abandonnés ; il soutint quelque temps sa généreuse entreprise avec ses seules ressources ; mais il était loin de pouvoir exécuter ses projets comme il savait les concevoir, et il perdit la plus grande partie de sa fortune malgré la vie frugale qu'il avait introduite dans sa colonie, et dont il donnait lui-même l'exemple, et malgré les sources de prospérité qu'il espérait trouver dans l'agriculture et l'industrie manufacturière, deux bases importantes de son système d'éducation. Ce mauvais succès et les sarcasmes qu'il lui attira ne le découragèrent point. Convaincu de la justesse de ses vues, et ne pouvant les réaliser, il entreprit de les propager par ses écrits ; sa persévérance fut enfin récompensée. En 1798, de l'aveu et sous la protection du gouvernement helvétique, il établit un institut à Stanz, dans un couvent supprimé. Peu de temps après, il eut le chagrin de voir tomber son établissement à l'approche des armées étrangères ; mais il ne perdit point pour cela l'appui du gouvernement, et il obtint à un prix de louage très-moderé le château de Berthoud (canton de Berne), et le domaine qui en dépendait. Là il réorganisa son établissement qui fut ensuite transféré à Yverdon et élevé un moment au plus haut degré de prospérité, puis troublé par des dissensions intestines, et enfin ébranlé et anéanti par les vices d'une administration qui manquait d'ordre et de surveillance. Pestalozzi se retira en 1825 à sa campagne de Neuhof ; la société helvétique d'Olten vint l'y chercher pour en faire son président. Miné par ses travaux excessifs, et par le chagrin, il mourut à Brougg, canton d'Argovie, le 17 février 1827, emportant dans la tombe l'assurance d'avoir répandu quelques idées utiles qui ne peuvent manquer de fructifier un jour. D. A. Chavannes, membre du grand conseil et de la société d'émulation du canton de Vaud, a publié un *Exposé de la méthode élémentaire de H. Pestalozzi, suivi d'une notice sur ses travaux, son institut et ses principaux collaborateurs* ; mais cet exposé est obscur et manque de précision, et il y règne un ton d'enthousiasme et de prosélytisme fait pour éloigner la confiance. L'abbé Gérard de Fribourg, dans son rapport publié en 1805 : « dit » que le système de Pestalozzi consiste bien moins à » rendre un élève éminemment propre à l'exercice » de telle ou telle profession, qu'à le disposer par » une marche lente, rationnelle et sûre, exempte » de toute routine et de tout charlatanisme, et basée » sur la marche que suit la nature elle-même, à » pouvoir développer dans une partie quelconque » les facultés qu'il a reçues en naissant, et dont » l'instituteur s'attache à tirer le plus grand parti » possible, en lui formant un jugement sain, et en » lui donnant cette justesse d'esprit si précieuse » quand elle est jointe à la droiture du cœur. » *L'Esprit de la méthode de Pestalozzi*, précédé d'un *Précis sur l'institut d'éducation d'Yverdon*, par Jullien (de Paris), Milan, 1812, 2 vol. in-8, est un ouvrage utile à consulter par ceux qui veulent savoir à quoi s'en tenir sur cette méthode, qui, après avoir fait assez de bruit, est maintenant à peu près abandonnée. Pestalozzi avait commencé à

publier ses *œuvres complètes* dont il destinait le produit à la fondation d'une école pour les enfants des pauvres. Il en a paru, de 1819 à 1827, 13 vol. in-12 ; ses écrits les plus connus sont *Léonard et Gertrude*, dont il existe plusieurs traduct. franç., et le *Manuel des mères*, 1821, in-12, et 1854, in-18 ; un *Essai sur la vie de Pestalozzi et ses méthodes d'instruction et d'éducation, etc.*, par Aug. Cochin, a obtenu, en 1848, une mention honorable de l'académie des sciences morales et politiques.

PETAU ou PETO (Paul), antiquaire, né à Orléans en 1568, fut reçu conseiller au parlement de Paris, en 1588, et mourut en 1614. Il étudia les lois et les belles-lettres anciennes ; les premières par devoir, et les autres par goût. Il réussit assez dans ces deux genres. Ce qui nous reste de lui sur la jurisprudence ne jouit pas d'une grande considération. On estime davantage quelques traités sur les antiques, dont le principal parut à Paris en 1610, in-4, sous ce titre modeste : *Antiquariæ suppellectilis Portiuncula*. On grava son portrait, autour duquel fut mis ce vers faisant allusion à son nom :

Cum nova tot querant, nil nisi prisca PETO.

PETAU (Denys), savant jésuite, né à Orléans en 1585, étudia en philosophie dans sa patrie, et en théologie à Paris. Il n'était âgé que de 20 ans, quand il obtint au concours une chaire de philosophie à Bourges. Il était sous-diacre et chanoine d'Orléans, lorsqu'il entra en 1605 au noviciat des jésuites à Nancy. Il régenta la rhétorique à Reims, à la Flèche, à Paris, jusqu'en 1621, puis la théologie dogmatique dans cette capitale pendant 22 ans, avec une réputation extraordinaire. Les langues savantes, les sciences, les beaux-arts, n'eurent rien de caché pour lui. Il s'appliqua surtout à la chronologie, et se fit dans ce genre un nom qui éclipsa celui de presque tous les savants de l'Europe. Il mourut au collège de Clermont, en 1652, à 69 ans. Ce jésuite était d'un caractère plein de feu ; il eut plusieurs disputes, et il les soutint avec autant de chaleur que de succès. Son mérite ne se bornait pas à l'érudition qui n'a de prix que par l'usage que l'on en fait : les grâces ornèrent son savoir ; ses écrits sont pleins d'agréments. On y sent l'homme d'esprit et l'homme de goût : critique juste, science profonde, littérature choisie, et surtout le talent d'écrire en latin. En prose, il a quelque chose du style de Cicéron ; en vers, il sait imiter Virgile. Il avait étudié l'antiquité, mais sous la direction du génie, et de la manière dont les grands maîtres font leurs lectures. Aucun des bons auteurs parmi les anciens ne lui était inconnu. La nature l'avait doué d'une mémoire prodigieuse, l'art vint encore à l'appui du talent. Pour ne pas la charger trop, il déposait une partie de ses connaissances dans des recueils faits avec autant de méthode que de justesse. Quand il se proposa d'écrire sur la chronologie, il prit un maître pour lui enseigner l'astronomie ; mais après quelques leçons, le maître se retira, s'imaginant que c'était par plaisanterie qu'un tel disciple l'avait demandé. Quoiqu'il soit sorti de sa plume un nombre infini d'ouvrages, il avait des relations avec presque tous les savants de l'Europe,

et répondait exactement à leurs lettres. Le riche fonds de son commerce épistolaire fut brûlé quelque temps après sa mort, sous le prétexte assez frivole que les lettres des morts étaient des titres sacrés pour les vivants. Ses principaux ouvrages sont : de *Doctrina temporum*, 1627, en 2 vol. in-fol. ; et avec son *Uranologia*, 1650, 3 vol. in-fol., livre dans lequel il perçe, avec autant de sagacité que de justesse, la nuit des temps. Cet ouvrage lui fera toujours honneur, parce qu'il y fixe les époques par un art moins difficile et d'une façon beaucoup plus sûre qu'on ne l'avait fait avant lui. L'auteur le composa pour redresser les écarts de Scaliger ; *Rationarium temporum*, plusieurs fois réimprimé. Lenglet du Fresnoy en a donné une édition augmentée de tables chronologiques, de notes historiques et de dissertations, Paris, 1705, 5 vol. in-12. « C'est, selon M. Drouet, continuateur de la *Méthode d'étudier l'histoire* de Lenglet, de toutes les éditions la moins estimée. Le texte du père Petau y est rempli de fautes, et les additions qu'on y a jointes ne méritent pas d'accompagner un ouvrage aussi exact que celui du jésuite. Ce sont de pures compilations, dont le système ne se rapporte point à celui de ce père » Jean-Conrad Rungius a donné une édition du *Rationarium temporum*, Leyde, 1710, 2 vol. in-8, avec des suppléments, que les savants préfèrent à celle de Lenglet. Petau y abrège son grand ouvrage sur la chronologie, et y donne un précis de l'histoire universelle. On trouve dans la dernière partie des discussions chronologiques pleines d'ordre et d'érudition. Moreau de Mautour et l'abbé du Pin ont traduit cet ouvrage. On en a encore une traduction par Collin, Paris, 1682, 5 vol. in-12. Ce faiseur de traductions s'est arrogé la liberté d'y retrancher et d'augmenter selon sa fantaisie. Bossuet estimait beaucoup le *Rationarium temporum*, et en a fait un grand usage dans son *Discours sur l'histoire universelle*. Le rapport établi entre les époques des diverses nations, depuis le commencement du monde jusqu'à Jésus-Christ, lui a donné l'idée de cette liaison d'événements dont il nous a laissé un tableau si sublime ; *Dogmata theologica*, en 3 vol. in-fol., Paris, Cramoisi, 1644 et 1650, et réimprimés à Amsterdam, en 1700, 6 tomes en 5 vol. in-fol. avec des notes de Jean le Clerc. (Voy. ce nom.) Les protestants en ont fait un si grand cas, qu'ils les ont fait imprimer pour leur usage. On regarde le père Petau comme le restaurateur de la théologie dogmatique : c'est le nom que lui donne le célèbre Muratori. Mais comme un excellent modèle fait mille mauvaises copies, il est arrivé qu'en voulant marcher sur ses traces, on a un peu trop négligé, surtout dans ces dernières années, les armes du raisonnement, le secours d'une bonne et rigoureuse logique, dont les scolastiques avaient peut-être un peu abusé, mais dont l'oubli ou le mépris est un abus plus grand et d'une conséquence plus grave. (Voy. ANSELME, SUAREZ, saint THOMAS d'Aquin, etc.) On reproche au père Petau d'avoir employé quelquefois des raisonnements assez faibles pour prouver le dogme de la Trinité. (Voy. G. Bullus, *Def. fidei Nicænæ præem*, § 7, édit. 1688, p. 7, 8; et Huetii comment. de reb.

ad eum pertinentib. 69, 70.) On lui reproche aussi d'avoir parlé désavantageusement du sentiment des Pères qui ont précédé le concile de Nicée (*De Trinit.*, lib. 1, cap. 5. § 7, et cap. 8, § 2) : mais il s'est expliqué, ou, si l'on veut, rétracté dans la préface du second tome, où il enseigne pleinement la vérité. (Voy. le 6^e Avertissement de Bossuet contre Jurieu, n^o 100-105.) Il n'avait pas d'abord fait assez attention que la foi des premiers siècles touchant ce mystère était constante et uniforme, quoique le langage qui l'exprime ne fût pas invariablement arrêté; il le vit et le fit voir ensuite d'une manière démonstrative. (Voy. BULL., CORDEMOI, DENYS d'ALEXANDRIE.) On prétend qu'après avoir expliqué saint Augustin suivant le système de la prédestination absolue, ses confrères le forcèrent à revenir sur ses pas; mais c'est un conte qui n'est fondé que sur le dépit de ceux qui ont voulu fortifier leurs opinions par le suffrage d'un homme tel que Petau. En embrassant sur la prédestination le sentiment de ses confrères, le savant jésuite n'a pas cessé de dire que saint Augustin avait pensé autrement; il est donc faux qu'il soit revenu sur ses pas. Il est vrai cependant qu'il avait une espèce de prédilection pour les opinions dures et sévères: il était d'un naturel triste et mélancolique; et sans ses principes religieux et son attachement à l'orthodoxie, il eût pu donner dans des extrêmes; Les *Psaumes*, traduits en vers grecs, 1657, in-12. Qui croirait que cette traduction, comparable peut-être pour le tour et pour l'harmonie aux meilleurs vers grecs, n'a été néanmoins que le délasement de son auteur? Petau n'avait d'autre Parnasse que les allées et l'escalier du collège de Clermont. Cette version, si supérieurement versifiée, n'est pas exempte de défauts: On y chercherait en vain le genre et le ton lyrique. Elle est toute en vers hexamètres et pentamètres. Il ne connaissait guère l'essence ni la construction de l'ode. C'est au moins manquer de goût que de suivre toujours la même mesure, en traduisant des ouvrages de mouvements très-différents; *De Ecclesiastica hierarchia*, 1645, in-fol., ouvrage savant, bien propre à réfuter des erreurs que quelques pseudo-canonistes lâchent d'accrediter de nos jours; De savantes *Éditions* des *Œuvres* de Synésius, de Thémistius, de Nicéphore, de saint Epiphane, de l'empereur Julien, etc.; plusieurs *Écrits* contre Saumaise, La Peyre, etc., et contre les jansénistes. Ceux qui souhaiteront connaître plus particulièrement ce qui concerne ce célèbre jésuite, peuvent consulter l'*Éloge* que le père Oudin en a fait imprimer dans le tom. 57^e des *Mémoires littéraires* du père Nicéron. On trouve la *Médaille* de Petau par Dassier et une *Notice* sur Petau dans le *Museum mazuchellianum*.

PETERFFI (Charles), né d'une famille noble de Hongrie, se fit jésuite en 1715, enseigna les belles-lettres à Tynau et la philosophie à Vienne. Il se consacra tout entier à l'étude de l'histoire de sa patrie, et publia *Sacra concilia in regno Hungariæ celebrata ab anno 1016, usque ad annum 1715*, Vienne et Presbourg, 1742, in-fol. Cette collection renferme, outre les conciles de Hongrie, les constitutions ecclésiastiques des rois de Hongrie et

des légats du saint Siège. On admire avec raison la beauté du style, l'ordre qui règne dans cet ouvrage, la variété des recherches, les estampes qui représentent d'anciens monuments; mais on reproche à l'auteur de témoigner trop d'aigreur contre ses adversaires : ce qui lui occasionna beaucoup de chagrins. Il mourut le 14 août 1746.

PETERNEEFS ou Pierre NEEFS, peintre, né à Anvers, vers l'an 1570, fit une étude particulière de l'architecture et de la perspective. Son talent était de représenter l'intérieur des églises. On remarque dans ses ouvrages un détail et une précision qu'on ne peut se lasser d'admirer. Il a distribué la lumière avec beaucoup d'intelligence; et sa manière, quoique très-finie, n'est point sèche. Il peignait mal les figures; c'est pourquoi il les faisait faire ordinairement par Van Lulden, Teniers et autres. Nous ignorons l'année de sa mort. Peterneefs a eu un fils qui a travaillé dans son genre, mais qui lui était inférieur pour le talent. On voit, de ce peintre, au Musée du Louvre, l'*Intérieur de la cathédrale d'Anvers*.

PETERS (le P.), jésuite, était le confesseur de Jacques II, roi d'Angleterre. Les protestants et les philosophes ont essayé d'en faire un enthousiaste qui, par des conseils violents, ébranla le trône de son maître; Burnet, en bon sectaire, en parle de la manière la plus outrageante. Mais, outre qu'il est très-incertain si Jacques II se régla sur les avis du père Peters, on ne voit pas ce que ce prince fit de comparable aux violences de Henri VIII, d'Edonard et d'Elizabeth contre les catholiques. *Voy. JACQUES II.*

PETERSBOROUGH ou mieux PETERBOROUGH (Charles MORDAUNT, comte de), naquit, en 1662, d'une illustre famille d'Angleterre, et montra en 1680 une grande bravoure à Tanger, qui était alors assiégé par les Maures. La révocation de l'acte du *test*, sous Jacques II, le détermina à quitter l'Angleterre; il se rendit en Hollande, et s'attacha au parti du prince d'Orange, gendre de Jacques; et quand ce prince monta sur le trône d'Angleterre, sous le nom de Guillaume III, il combla Petersborough de faveurs et lui donna les titres de premier lord de la trésorerie (1689), et du comte de Monmouth. Il servit en cette qualité en Flandre, dans la campagne de 1692, sous le roi Guillaume, et il résigna son poste de premier lord de la trésorerie en 1694. Il eut le titre de comte de Petersborough à la mort de son oncle Henri. Il se signala, l'an 1705, en Espagne, à la tête des troupes envoyées par la reine Anne au secours de l'archiduc Charles, depuis Charles VI. Ayant assiégé Barcelonne avec une armée qui n'était guère plus nombreuse que la garnison, il la contraignit de se rendre après un siège de trois semaines. Il força, l'année suivante, le maréchal de Tessé à abandonner le camp qu'il avait devant cette ville, avec près de 100 pièces de canon, les munitions de guerre et de bouche, et tous les blessés, dont il fit prendre un soin particulier. Couvert de gloire dans ces deux campagnes, il aspira au titre de généralissime des troupes alliées, et excita contre lui la jalousie des autres commandants. Sur les plaintes de l'archiduc lui-même, il fut rappelé en Angleterre et disgracié. Ce ne fut

qu'après plusieurs apologies qu'il vint à bout de se laver des inculpations dont on l'avait chargé. On l'employa depuis dans des négociations. Il fut envoyé en qualité d'ambassadeur dans diverses cours d'Allemagne et d'Italie, et partout, il donna des preuves aussi signalées de son intelligence et de sa capacité, qu'il avait fait paraître de courage dans les armées. Il s'était trouvé, en 1711, aux conférences de Francfort pour l'élection de l'empereur. Ayant fait le voyage de Portugal, dans la vue de rétablir sa santé par le changement d'air, il trouva le terme de sa carrière près de Lisbonne, le 5 novembre 1755.

* PETERSEN (Jean-Guillaume), théologien protestant, né à Osnabruck, en 1649, acheva ses études à Rostock, avec assez de succès pour qu'on lui confiât une chaire de poésie à l'université. Peu de temps après, il fut nommé pasteur à Hanovre, place qu'il quitta pour la surintendance de Lubeck. Il s'y maria, et alla exercer le ministère évangélique à Lunebourg. Petersen était imbu d'idées singulières, qu'il fit partager à sa femme. Il annonçait un prochain avènement de Jésus-Christ, la résurrection des morts qui avaient cru au rédempteur avec des corps glorifiés, et la transmutation glorieuse de ceux qui seraient encore vivants. Il faisait ainsi revivre l'ancienne opinion du règne de mille ans condamnée par l'Eglise. Le consistoire de Zell en fut instruit, et, sur l'avis de l'université de Helmstadt, Petersen fut obligé de quitter sa place (1692). Il se retira dans une terre qu'il avait achetée au voisinage de Magdebourg et y mourut le 31 janvier 1727. Sa femme continua de dogmatiser. On accusait l'un et l'autre de regarder comme indifférentes toutes les croyances religieuses. La *Vie* de Petersen, écrite en allemand par lui-même, a été imprimée en 1717, in-8. Sa femme y ajouta la sienne, 1718.

* PETERSEN (Henri), pasteur réformé, né en Suisse, dans ses premières années avait connu Lavater; il vint faire ses études à Strasbourg où il devint président du consistoire, et professeur de physique. Comme prédicateur il s'était fait une réputation. Il mourut dans cette ville, à la fin de 1820, âgé de 55 ans. On a de lui des *Sermons* (en allemand), et des *Observations sur le galvanisme*, dont les physiciens font grand cas. Michel Berr lui a consacré une courte mais intéressante notice dans la *Revue encyclopédique*, 1820, tome iv.

* PETETIN (Jacques-Henri-Désiré), médecin, né à Lons-le-Saulnier, en 1744, mort à Lyon le 27 février 1808, président perpétuel de la société de médecine, et membre de l'académie de cette ville, y exerça son art avec le plus grand désintéressement, surtout à l'égard des pauvres. Il a publié, avec Vitet, *Journal des maladies régnantes à Lyon*. On lui doit entr'autres : *Mémoire sur la découverte des phénomènes que présentent la catalepsie et le somnambulisme*, etc., 1787, in-8; *Traité de l'électricité*, 1802; *Théorie du galvanisme*, 1805; *Electricité animale prouvée*, etc., 1805, in-8; des *Dissertations sur des cas de maladies rares et curieuses*. Son *Eloge historique* a été publié par Aimé Martin, Lyon, 1808.

* PÉTHION DE VILLENEUVE (Jérôme), maire de Paris, né à Chartres vers 1735, était fils d'un procureur au présidial de cette ville. Il y exerçait la profession d'avocat, lorsqu'il fut nommé député aux états-généraux en 1789. Un extérieur avantageux, beaucoup de facilité à s'exprimer, lui valurent une grande influence dans les premières années de la révolution. Antagoniste infatigable de l'ancien ordre de choses, il ne laissait échapper aucune occasion d'émettre son avis sur presque toutes les matières. Le roi, le clergé, la noblesse furent surtout l'objet de ses constantes attaques, et il ne cessa de provoquer et d'appuyer les mesures les plus violentes contre les grands corps de l'état; mais il se montra surtout l'un des adversaires les plus ardents des prêtres catholiques. Organe d'un parti républicain qui se cachait encore, il contribua de tout son pouvoir à dépouiller la royauté de toutes ses prérogatives et à la mettre dans l'impossibilité de se défendre quand le moment de la renverser serait venu. Ainsi après avoir refusé au roi le *veto* même suspensif, il demanda que le droit de paix et de guerre fût délégué à la nation. Le discours qu'il prononça dans cette dernière circonstance accrût son crédit dans l'assemblée dont il devint le président vers la fin de 1790; cet honneur qui flatta sa vanité ne fit qu'augmenter son audace. Protecteur déclaré des hommes de couleur, il demanda leur émancipation, et contribua puissamment à la perte de nos colonies par d'imprudentes motions. Lors de l'arrestation du roi à Varennes (*voy.* Louis XVI), il fut un des trois députés choisis pour le ramener. Les attentions de la famille royale pour Barnave (*voy.* ce nom) causèrent au député de Chartres un violent dépit. Peu de jours après, il attaqua l'inviolabilité du prince et fut un des sept députés qui demandèrent sa mise en jugement. Après la session, Péthion partagea avec Robespierre les hommages de la populace, et pendant qu'on donnait à son collègue le surnom d'*incorruptible*, il recevait celui de *vertueux*. Nommé maire de Paris, dès lors toutes les violences, tous les complots contre le pouvoir royal furent tolérés et encouragés. Il fit célébrer en l'honneur des Suisses du régiment de Château-Vieux, condamnés aux galères pour insubordination, une fête triomphale, à l'issue de laquelle l'assemblée législative se vit forcée de leur accorder les honneurs de la séance. L'insurrection du 20 juin 1792 fut son ouvrage (*voy.* Louis XVI). Suspendu de ses fonctions par le directoire du département, on vit alors la populace parcourir les rues en répétant : *Péthion ou la mort !* et l'assemblée intimidée leva la suspension. Le lendemain, anniversaire du 14 juillet, il parut au Champ-de-Mars en triomphateur. Le 3 août il vint à la barre du corps législatif demander, au nom de la commune de Paris, la déchéance de Louis XVI. Il ne put se dispenser de se rendre auprès du roi, lors de l'attaque des Tuileries dans la nuit du 9 au 10, et il ne fut pas étranger aux horreurs de cette journée. Sa conduite inexcusable pendant les massacres de septembre, fait conjecturer qu'il en fut le complice. Député du département d'Eure-et-Loire à la Convention, il présida le

premier cette assemblée qu'il avait contribué plus que personne à convoquer. Il s'y fit remarquer par son acharnement contre Louis XVI, et pressa le jugement de l'infortuné monarque. Il vota pour l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis. Quand l'horrible sacrifice eut été consommé, Péthion, qui y avait eu plus de part que ses collègues, essaya d'en arrêter les inévitables conséquences; il se réunit aux Girondins pour combattre les projets atroces du parti montagnard. Celui-ci triompha au 31 mai. Proscrit avec les Girondins, il se réfugia d'abord dans le Calvados, soulevé contre la Convention; et s'enfuit de là dans la Gironde, où il ne put trouver d'asile. Il paraît que, dans son désespoir, il se donna la mort; son cadavre fut découvert dans un champ de blé, près de Libourne, à moitié dévoré par les loups. Mme Roland, dont l'autorité n'est pas grande en cette circonstance, l'appelle un homme de bien; et Mme de Genlis, dont le témoignage serait moins suspect, si on ne savait qu'elle lui eût des obligations particulières, avoue quelle eut une véritable estime pour Péthion jusqu'à la mort du roi. Ses *Oeuvres*, qui se composent de ses discours et de quelques opuscules politiques, ont été imprimées en 1795, 4 vol. in-8. Il ne savait pas écrire; ce n'était qu'un orateur de club.

* PÉTION (Alexandre SABÈS), homme de couleur, né en 1770 au Port-au-Prince, reçut une éducation assez soignée : dès l'âge de 20 ans, il figura dans les guerres civiles qui éclatèrent à St.-Domingue, et parvint au grade d'adjudant-général. Après que les Anglais eurent évacué St.-Domingue, Toussaint-Louverture, revêtu du pouvoir absolu sous le titre de général en chef, trouva bientôt des ennemis dans ses auxiliaires; de ce nombre fut le général Rigaud, que Pétion seconda de tout son pouvoir. La fortune s'étant déclarée pour Toussaint, Pétion vint en France où il vécut dans le repos et livré à l'étude jusqu'à l'expédition du général Leclerc (*voy.* ce nom), dont il fit partie en qualité de colonel. Les succès de l'armée française firent bientôt rentrer la colonie sous l'autorité de la métropole; et St.-Domingue serait encore la plus riche possession française dans les deux Indes, si les chefs de l'expédition eussent été plus modérés et plus prudents. Les vexations de Rochambeau (*voy.* ce nom) ranimèrent la discorde, et le nègre Dessalines se mit à la tête des mécontents. Pétion contribua par son courage à la défaite des Français, qui furent forcés d'abandonner l'île. Les nègres proclamèrent alors leur indépendance, et créèrent un gouvernement républicain; mais Dessalines, de chef de la république s'en étant fait proclamer empereur, fut assassiné par le nègre Christophe (*voy.* ce nom), qui prit le titre de roi. Pétion nommé commandant de la partie de l'ouest dont Port-au-Prince était le chef-lieu, ne voulut pas obéir au roi noir, et fut élu président. La guerre civile recommença; mais après des tentatives inutiles de Christophe pour ressaisir le pouvoir, Pétion demeura maître et paisible possesseur de la partie de l'île qui l'avait reconnu. Dès que le calme fut revenu, il ne songea plus qu'à faire fleurir le commerce et les arts, et

à rendre respectable le nouveau gouvernement, qu'il avait tant contribué à établir. La sagesse de son administration lui mérita le titre de *Père de la patrie*, et à sa mort, survenue le 29 mars 1818, il emporta les regrets de toute la population haïtienne. Un mausolée lui a été élevé par l'ordre du sénat. Il fut remplacé par le général Boyer, son ami et son lieutenant.

PETIS (François), savant orientaliste, né en 1622, exerça pendant quarante ans, avec autant d'honneur que d'habileté, la charge de secrétaire interprète pour les langues turque et arabe. Il traduisit en turc l'histoire de France, et rédigea les trois volumes des *Voyages en Orient*, de son ami Thévenot le neveu. Ce savant estimable mourut à Paris en 1695. Outre les ouvrages cités, nous avons encore de lui : un *Dictionnaire turc-français et français-turc*; un *catalogue* des manuscrits turcs et persans qui étaient de son temps à la bibliothèque du roi; et l'*Histoire du grand Genghis-Kan*, premier empereur des Mogols et des Tartares, 1 vol. in-12, publié en 1710 à Paris par son fils, dont l'article suit.

PETIS DE LA CROIX (François), né à Paris en 1655, secrétaire interprète du roi de France pour les langues orientales, succéda à son père en cette charge, et la remplit avec honneur. Il fit plusieurs voyages en Orient et en Afrique par ordre de la cour. Louis XIV l'employa dans différentes négociations, et récompensa son mérite, en 1692, par la chaire de langue arabe au collège royal. Ce savant mourut à Paris en 1715. Outre les langues arabe, turque, persane et tartare, il savait encore l'éthiopienne et l'arménienne. On a de lui : la *Traduction des Mille et un jour*, contes persans, 5 vol. in-12; *Histoire de Timur Bec, connu sous le nom du grand Tamerlan, empereur des Mogols et des Tartares*, etc., traduite du persan in-12, en 4 vol., Paris, 1722. Il a traduit du français en persan l'*Histoire de Louis XIV par les médailles*, qui fut présentée en 1708 au roi perse. Il a donné l'*Eloge historique* de son père, bien écrit, et a laissé un grand nombre de manuscrits sur l'histoire orientale.

PETIS DE LA CROIX (Louis-Alexandre-Marie), fils et petit-fils des précédents, naquit à Paris en 1698. Il suivit la même carrière, et occupa les mêmes emplois que ceux dont il tenait le jour. Il est mort en 1751, après avoir publié : *Canon du sultan Soliman II, ou Etat politique et militaire de l'empire ottoman*; *Lettres critiques de Méhémet-Effendi*, 1755, in-12. C'était une réponse aux Mémoires du chevalier d'Arvieux sur la Turquie. Il a aussi publié l'*Histoire de Tamerlan*, par son père, et a laissé comme lui des manuscrits sur les affaires d'Orient. Ces trois écrivains ont été confondus dans un grand nombre de Dictionnaires historiques, dans plusieurs éditions de celui-ci, et dans Chaudon.

PETIT (Jean), né à Hesdin en Artois, dans le xiv^e siècle, se fit cordelier, devint docteur de Paris, et s'acquit d'abord de la réputation par son savoir, par son éloquence et par les harangues qu'il prononça au nom de l'université. Il fut de la célèbre ambassade que Charles VI envoya à Rome pour la pacification du schisme entre l'université et le saint

Siège en 1407; mais il dérogea bientôt à la gloire qu'il avait acquise. Jean-sans-peur, duc de Bourgogne, ayant fait assassiner Louis de France, duc d'Orléans, frère unique du roi Charles VI, Jean Petit soutint dans la grande salle de l'hôtel de Saint-Paul, le 8 mars 1408, que le meurtre de ce duc était légitime. Il osa avancer « qu'il est permis » d'user de surprise, de trahison et de toutes sortes » de moyens pour se défaire d'un tyran, et qu'on » n'est pas obligé de lui garder la foi qu'on lui a » promise. » Il ajouta que « celui qui commettait » un tel meurtre ne méritait non-seulement aucune » peine, mais même devait être récompensé. » Le plaidoyer qu'il prononça à cette occasion parut sous le titre de *Justification du duc de Bourgogne*. Ce qu'on peut opposer en bonne politique et en saine morale à cette opinion est, 1^o que la mort violente d'un prince inique donne presque toujours à l'état des secousses plus fatales que la tyrannie même; 2^o qu'un mauvais prince est un fléau de Dieu, et que s'il était permis à tout particulier de s'en défaire, les vues de la Providence seraient contredites. La peste et la famine ne sont pas en notre puissance physique, et le méchant souverain n'est pas dans notre puissance morale ou légale. (Voy. BURLAMAQUI.) Quant au droit de le méconnaître et de lui résister, ceux qui ont reconnu ce droit n'ont pas parlé précisément d'un souverain dur et injuste, mais d'un monstre qui, comme Antiochus, voudrait détruire la nation, ses lois et son culte (voy. JUDAS MACHABÉE), ou d'un prince qui ne régnerait que par un pacte conditionnel et conjointement avec les chefs de l'état, comme le doge de Venise, quel que soit d'ailleurs son titre, ou enfin d'un prince qui, par un serment inaugural, aurait renoncé à sa couronne en cas de parjure. (Voy. ANDRÉ, roi de Hongrie.) Gerson déféra la doctrine de Petit à Jean de Montaigu, évêque de Paris, qui la condamna comme hérétique le 25 novembre 1414. Le concile de Constance l'anathématisa la même année, dans la quinzième session, à la sollicitation de Gerson, mais en épargnant le nom et l'écrit de Jean Petit. Enfin le roi fit prononcer, le 16 septembre 1416, par le parlement de Paris, un arrêt contre ce livre, et l'université le censura. Mais le duc de Bourgogne eut le crédit, en 1418, d'obliger les grands vicaires de l'évêque de Paris, pour lors malade à Saint-Omer, de rétracter la condamnation faite par ce prélat en 1414. Petit était mort trois ans auparavant en 1411, à Hesdin. Son *Plaidoyer* en faveur du duc de Bourgogne se trouve dans la dernière édition des *Œuvres* de Gerson.

PETIT (Jean-François le), né à Béthune en 1546, abandonna la religion catholique pour se faire protestant, et se réfugia à Aix-la-Chapelle où il était encore en 1598. On ignore le lieu et la date de sa mort. On a de lui : une *Chronique des Provinces-Unies*, Dordrecht, 1601, 2 vol. in-fol. Quoiqu'elle ait été réimprimée deux fois en France et traduite en anglais, elle ne mérite pas qu'on en fasse grand cas, parce que les faits y sont altérés et qu'elle se ressent étrangement de l'esprit de parti; *La République de Hollande, ou Description des Pro-*

vinces-Unies, en flamand, Arnheim, 1613, in-4.

PETIT (Samuel), né en 1594 à Nîmes, d'un ministre, fit ses études à Genève avec un succès peu commun. Il n'avait que 17 ans lorsqu'on l'éleva au ministère. Il fut nommé peu de temps après à la chaire de théologie, de grec et d'hébreu à Nîmes, où il mourut le 12 décembre 1645. Outre le grec et l'hébreu, il savait le chaldéen, le syriaque, le samaritain et l'arabe. On raconte qu'étant un jour dans une synagogue, il entendit le rabbin invectiver en hébreu contre les chrétiens. Petit, à la grande surprise du docteur de la loi et de toute l'assemblée, lui répondit dans la même langue. On a de Petit plusieurs ouvrages : *Miscellanea*, en neuf livres, 1650, in-4 ; il y explique et y corrige quantité de passages de différents auteurs ; *Eclogæ chronologicæ*, 1651-52, in-4. Il y traite des années des Juifs, des Samaritains et de plusieurs autres peuples ; *Variaë lectiones*, quatre livres, 1655, in-4. Il en a employé trois à expliquer les usages de l'ancien et du nouveau Testament, les cérémonies, les observations ; *Observationum libri tres*, 1642, in-4 ; *Leges atticæ*, Paris, 1653, in-fol., dans lequel il corrige quantité d'endroits des divers auteurs grecs et latins ; cet ouvrage important a été réimprimé avec des remarques de P. Wesseling et d'autres savants, Leyde, 1741, in-fol. ; plusieurs autres écrits qui sont, ainsi que les précédents, recommandables par l'érudition qui y règne.

PETIT (Pierre), mathématicien et physicien, né en 1594 à Mont-Luçon, mort en 1677, à Lagny-sur-Marne, devint géographe du roi et intendant des fortifications de France. Il visita tous les ports de mer du royaume, par ordre de Louis XIII et de Richelieu. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques et de physique, qui sont curieux et intéressants. Les principaux sont : des *Traité de compas de proportion*, de la pesanteur et de la grandeur des métaux, de la construction et de l'usage du calibre d'artillerie, in-8 ; du vide, in-4, 1647 ; des éclipses, 1652, in-fol. ; des remèdes qu'on peut apporter aux inondations de la rivière de Seine dans Paris, 1688, in-4 ; de la jonction de l'Océan et de la Méditerranée par les rivières d'Aube et de la Garonne, in-4 ; des Comètes, 1665, in-4 ; de la Nature du chaud et du froid, 1671, in-12. C'est un des premiers qui fit en France des expériences sur le vide, après la découverte de Torricelli. On prétend même qu'il prévint l'expérience de Descartes, mal à propos attribuée à Pascal. (Voy. ce nom.)

PETIT (Pierre), poète latin et médecin de Paris, né en 1617, membre de l'académie de Padoue, mort en 1687, âgé de 70 ans, fut poète latin et français ; mais il a particulièrement réussi dans la poésie latine, et son talent en ce genre le fit placer au nombre des sept meilleurs poètes qui composaient la Pléiade latine de Paris. Le recueil de ses Vers parut en 1685, in-8. Il y mit à la tête un Traité de l'enthousiasme poétique, qui est curieux. Son poème intitulé *Codrux* est remarquable par l'élevation et la magnificence des idées, le choix et l'élégance de l'expression, la force et l'harmonie des vers. On peut donner le même éloge à son poème de la *Cynomagie*, ou du Mariage du philo-

sophe Cratès avec Hyparchie. Nous avons aussi de lui un poème sur la Boussole, un sur le Thé, imprimé à Leipsig en 1683, in-4, sous ce titre : *Thia, sive de sinensi herba thee*, et quelques vers français, entre autres des sonnets qui sont très-faibles. Outre ces vers, il nous reste de lui : trois Traités de physique : le 1^{er} du mouvement des Animaux, 1660, in-8 ; le 2^e des larmes, 1661, in-8 ; et le 3^e du feu et de la lumière, 1665 et 1664, in-4 ; deux ouvrages de médecine, dont l'un est intitulé : *Homeri nepenthes, seu De Helenæ medicamento, luctum, animique omnem ægritudinem abolente dissertatio*, Utrecht, 1689, in-8 ; il prétend que le nepenthes est une plante ; plusieurs croient que ce remède n'est autre chose que l'opium. Le second est un Commentaire sur les 3 premiers livres d'Arétée, Londres, 1726, in-4. On trouve ces commentaires avec les notes de Jean Wiggan, dans l'édition des OEuvres d'Arétée de Herman Boerhaave, Leyde, 1755, in-fol. Un Traité des Amazones, en latin, Paris, 1605 ; avec des notes critiques de Bernard de la Monnoye, Amsterdam, 1687, in-8 ; et en français, Leyde, 1718, in-12 ; un autre de la Sibylle, Leipsig, 1686, in-8 ; un vol. d'Observations mêlées, Utrecht, 1682, in-8 ; des Dissertations manuscrites ; la défense de la suite vraie ou prétendue du trimalcion de Pétrone (voy. ce nom) ; *De natura et moribus anthropophagorum*, Utrecht, 1688, in-8. Pour plus de détails, on peut consulter l'Eloge de Petit par l'abbé Nicaise dans le Journal des savants, avril 1689, et les Mémoires de Nicéron, tom. XI et XX.

PETIT (Louis), poète français, ancien receveur, général des domaines et bois du roi de France, mort à Rouen, sa patrie, en 1695, à 79 ans, s'acquit l'estime des savants de son temps, entre autres de Corneille, dont il fit imprimer les pièces de théâtre à Rouen ; du père Commire, qui lui adressa un de ses poèmes, intitulé : *Cicures lusciniæ tota hieme decantantes*. On a de lui des Poésies qui consistent en satires, épigrammes, madrigaux, stances, etc., dans lesquelles le bon goût règne ; on les lit encore avec plaisir, quand on fait grâce aux expressions surannées.

PETIT (Jean-Louis), chirurgien, né à Paris en 1674, fit paraître, dès sa plus tendre enfance, une vivacité d'esprit et une pénétration peu communes. Littre, célèbre anatomiste, demeurait dans la maison de son père ; le jeune Petit profita de bonne heure de ses lumières. Les dissections faisaient son amusement, loin de l'effrayer. On le trouva un jour dans un grenier, où, croyant être à couvert de toute surprise, il coupait un lapin qu'il avait enlevé, dans le dessein d'imiter ce qu'il avait vu faire à l'habile anatomiste. Le jeune élève fit des progrès si rapides, qu'il avait à peine 12 ans, quand son maître lui confia le soin de son amphithéâtre. Il apprit la chirurgie sous Castel et sous Mareschal, et fut reçu maître en 1700. Son nom passa aux pays étrangers. Il fut appelé, en 1726, par le roi de Pologne, et en 1755, par don Ferdinand, depuis roi d'Espagne (Ferdinand VI). Il rétablit la santé de ces princes, qui lui offrirent de grands avantages pour le retenir ; mais il préféra sa patrie à tout. Il fut reçu à l'académie des sciences en 1715, et de-

vint directeur de l'académie royale de chirurgie. Cet habile homme mourut à Paris en 1730, à 76 ans, après avoir inventé de nouveaux instruments pour la perfection de la chirurgie. Ses manières se sentaient plus d'une cordialité franche, que d'une politesse étudiée. Il était vif, surtout quand il s'agissait de sa profession. Une bêtise en chirurgie l'irritait plus qu'une insulte; mais il n'était sujet qu'à ce premier mouvement. Sa sensibilité pour les misères des pauvres était extrême; soins, remèdes, attentions, rien ne leur était épargné. On a de lui : une *Chirurgie* publiée en 1774 par M. Lesne, en 5 vol. in-8; un excellent *Traité sur les maladies des os*, Paris, 1725, 2 vol. in-12, et 1758; plusieurs savantes *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des sciences et dans le 1^{er} vol. des Mémoires de chirurgie; d'excellentes *Consultations sur les maladies vénériennes*, que M. Fabre a fait entrer dans son traité sur ces maladies. Tous ces ouvrages prouvent qu'il connaissait aussi parfaitement la théorie de la chirurgie que la pratique.

* PETIT (Antoine), médecin célèbre, né en 1718 à Orléans, était fils d'un pauvre tailleur, qui lui fit faire néanmoins de bonnes études au collège de sa ville natale. Venu à Paris après s'y être perfectionné sous la direction des meilleurs maîtres, il fut reçu docteur régent en 1746, et ne tarda pas à se faire une brillante réputation comme professeur et comme praticien. Admis à l'académie des sciences (1760), quelques mois après il remplaça Ferrein (*voy.* ce nom) dans la chaire d'anatomie au jardin du roi qu'il illustra. Ce grand anatomiste qui n'avait pas pu payer les frais de sa réception au doctorat, acquit une fortune considérable, qu'il employa en partie à fonder d'utiles établissements. En 1776 il se retira à Fontenay-aux-Roses, et plus tard au village d'Olivet, près d'Orléans, où il mourut en 1794. Portal avait été adjoint comme suppléant à Petit qui voulait faire nommer Vicq-d'Azyr, l'un de ses élèves. On lui doit : *Anatomie chirurgicale*, de Palfin, Paris, 1755, 2 vol. in-12, et 1757, in-4, édit. augm.; *Rapport en faveur de l'innoculation*, 1768, in-8; *Recueil de pièces concernant les naissances tardives*, 1766, 2 vol. in-8, ouvrage très-important; *Projet de réforme sur l'exercice de la médecine*, 1791, in-8.

* PETIT (Marc-Antoine), né en 1766 à Lyon, eut le malheur de ne point connaître son père; mais du moins il trouva dans sa mère une femme dévouée qui s'imposa tous les sacrifices pour lui donner une éducation soignée. A 17 ans, il obtint au concours une place de chirurgien interne à l'hôpital de Lyon. Ses succès intéressèrent un homme généreux qui lui fournit les moyens d'aller perfectionner ses talents à Paris, puis à Montpellier où il se fit recevoir docteur en 1790. L'année suivante il revint à Lyon, où il rendit de grands services pendant le siège. Des persécutions furent le prix de son dévouement; mais dès qu'il put reparaitre sans crainte, il se hâta de venir occuper la place de chirurgien en chef de l'hôpital général et la remplit avec toute la distinction qu'on devait attendre de son zèle et de ses talents. Petit mourut le 7 juillet 1811, à Villeurbanne près de Lyon, entouré

des secours de la religion qu'il appela de bonne heure, et qu'il reçut avec une foi sincère et une ferveur édifiante. Il était correspondant de l'institut. Outre quelques *Opuscules* dans les *Actes de la Société de Médecine de Lyon*, et des pièces de vers dans différents recueils, on a de lui : *L'Eloge de Desault* (*voy.* ce nom), célèbre chirurgien dont il avait suivi la clinique à Paris; *Essai sur la médecine du cœur*, 1806, in-8; *Tombeau du mont Cindre*, 1809, in-8, ouvrage inspiré par le désir de servir l'humanité et la morale; *Collection d'observations cliniques*, 1815, in-8, publié par MM. Lusterbourg et Jobert. On a deux *éloges* de ce médecin par MM. Cartier et Parat, et M. Dumas, secrétaire de l'académie de Lyon, a publié *Hommage rendu à la mémoire de Petit*, 1811, in-8.

* PETIT (Alexis-Thérèse), physicien, né en 1791 à Vesoul (Haute-Saône), avait à 10 ans toutes les connaissances exigées pour être admis à l'école polytechnique. En attendant qu'il eût atteint l'âge pour y être reçu, il vint à Paris où M. Hachette, qui avait été à portée d'apprécier ses dispositions extraordinaires, le fit entrer dans une maison d'éducation dirigée par d'habiles professeurs, où il eut la facilité de donner plus d'étendue et de solidité à ses études mathématiques et littéraires. Dès qu'il eut atteint sa 16^e année, il se présenta aux examens de l'école polytechnique, et, comme on s'y attendait, il fut reçu le premier de la promotion, en sortit d'une manière plus brillante encore. On s'empressa de l'attacher à l'école comme répétiteur, et en même temps il fut nommé professeur de physique au lycée, devenu depuis collège Bourbon. En 1815, il eut la même chaire à l'école polytechnique, et il la remplissait de la manière la plus brillante, lorsqu'il mourut le 21 juin 1820, âgé seulement de 29 ans. En 1814 il publia, avec M. Arago, son beau-frère, un *Mémoire sur les variations que le pouvoir réfringent d'une même substance éprouve dans les divers états d'agrégation qu'on peut lui donner par l'effet gradué de la chaleur* (Annales de physique), et en 1818, dans le même journal, un *Mémoire sur l'emploi du principe des forces vives dans le calcul des machines*. C'était le premier essai d'un grand travail que l'affaiblissement de sa santé ne lui permit pas de terminer. Il présenta la même année à l'académie des sciences les *Recherches* qu'il avait faites avec Dulong sur la *théorie de la chaleur*. Ce mémoire fut couronné en 1819. (*Voy.* DULONG.)

PETIT (François). *Voy.* POURFOUR.

PETIT-DIDIER (dom Matthieu), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Saint-Nicolas en Lorraine, en 1659, enseigna la philosophie et la théologie dans l'abbaye de Saint-Mihiel, et devint abbé de Sénones en 1715, fut président de la congrégation de Saint-Vannes en 1725, évêque de Macra *in partibus* en 1725, et l'année d'après assistant du trône pontifical. Benoît XIII fit lui-même la cérémonie de son sacre, et lui fit présent d'une mitre précieuse. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. La plupart décèlent beaucoup d'érudition. Les principaux sont : 5 vol. in-8 de *Remarques sur les 1^{ers} tom. de la Bibliothèque ecclés. de*

du Pin. Elles sont savantes et judicieuses ; mais il y en a quelques-unes sur lesquelles l'abbé du Pin se défendit assez bien ; cependant Petit-Didier paraît meilleur théologien que son adversaire. *L'Apologie des Lettres provinciales de Pascal*, contre les *Entretiens* de Daniel. Il désavoua cet ouvrage dont il était l'auteur ; mais l'on y avait fait beaucoup de changements. Il s'est déclaré ensuite hautement en faveur de la constitution *Unigenitus*, et a rompu toutes les liaisons qu'il avait paru avoir avec quelques-uns du parti. *Dissertation sur le sentiment du concile de Constance sur l'infailibilité des papes*, Luxembourg, 1724-1725, in-12, où il soutient que les Pères ne décidèrent la supériorité du concile sur le pape, que relativement au temps de trouble et de schisme où se trouvait l'Eglise. On trouve dans cet ouvrage des extraits d'un traité de Gerson, qui ne répond guère à l'idée que l'on a ordinairement de cet homme célèbre ; mais il y a apparence, ou que ce traité n'est pas de lui, ou qu'il a été substantiellement altéré par le luthérien van der Hart, qui le publia le premier, quoiqu'on puisse excuser plusieurs expressions par les circonstances tout-à-fait pénibles et alarmantes où se trouvait l'Eglise durant le grand schisme. *Justification de la morale et de la discipline de l'Eglise de Rome et de toute l'Italie, contre le Parallèle de la morale des païens et de celle des jésuites*, 1727, in-12. C'est une réfutation de l'ouvrage de Boyer (*voy.* ce nom, II, 187), condamné au feu par arrêt du parlement du 27 août 1726. Ce savant bénédictin mourut à Sénonnes, en 1728, à 69 ans, avec la réputation d'un homme grave, sévère et laborieux. — Il ne faut pas le confondre avec son frère Jean-Joseph PETIT-DIDIER, jésuite, dont on a une *Dissertation sur les prêts par obligation stipulative d'intérêts, usités en Lorraine et Barrois*, Nancy, 1755, in-8 ; *Remarques sur la Théologie du P. Gaspard Juenin*, Nancy, 1708, in-12 ; *Traité de la clôture des maisons religieuses*, Nancy, 1742, in-12 ; les *Exercices de saint Ignace*, en latin, réimprimés dans ces derniers temps et d'autres ouvrages. *Voy.* la *Bibliothèque Lorraine* par Calmet.

PETITEAU. *Voy.* LAFÉRANDIÈRE.

PETIT-PIED (Nicolas), docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Paris vers 1650, fut conseiller-clerc au Châtelet, et curé de la paroisse de Saint-Pierre-des-Arcis. Il était sous-chantre et chanoine de l'église de Paris, lorsqu'il mourut en 1705, à 75 ans. Une contestation lui donna lieu de composer son *Traité du droit et des prérogatives des ecclésiastiques dans l'administration de la justice séculière*, in-4. Il voulut présider au Châtelet en 1678, en l'absence des lieutenants, parce qu'il se trouvait alors le plus ancien conseiller. Les conseillers-laïcs reçus depuis lui s'y opposèrent, et prétendirent que les clercs n'avaient pas le droit de présider et de décaniser. Cette contestation excita un procès ; Petit-Pied fit un *Mémoire* bien raisonné, et il intervint un arrêt définitif, le 17 mars 1682, qui décida en faveur des conseillers-clercs.

PETIT-PIED (Nicolas), neveu du précédent, docteur de la maison et société de Sorbonne, né à

Paris en 1665, fit ses études et sa licence avec distinction. Ses succès lui méritèrent, en 1701, une chaire de Sorbonne, dont il fut privé en 1703, pour avoir signé, avec 59 autres docteurs, le fameux *Cas de conscience*. On l'exila à Beaune. Dégouté de ce séjour, il se retira auprès de son ami Quesnel, en Hollande. Il y demeura jusqu'en 1718, qu'il eut permission de revenir à Paris. Il établit son domicile et une espèce nouvelle de prêche, dans le village d'Anières, aux portes de Paris. Il y fit l'essai des règlements et de toute la liturgie que les frères pratiquaient en Hollande. La renommée en publia des choses étonnantes. On y accourut en foule de la capitale ; et bientôt Anières devint un autre Charenton. « On s'étonnera sans doute, » dit l'abbé Bérault, que de pareils scandales se » soient donnés hautement aux portes de Paris ; et » par là même ils pourraient devenir incroyables. » L'archevêque (M. de Noailles) ne se donnait pas » le premier souci pour les arrêter, ne dit pas un » mot qui les improuvât. La Sorbonne, contre ses » propres décrets et les déclarations du roi, réin- » tégra dans toutes ses prérogatives ce réforma- » teur scandaleux, tandis même qu'il donnait ces » étranges scandales. Mais au défaut de la puis- » sance ecclésiastique, la puissance civile intervint, » et voici dans le châtimement la preuve incontestable » de l'attentat. Le dépositaire de l'autorité royale » s'indignant enfin, contraignit les officiers de la » faculté à comparaître par-devant les ministres, » fit biffer la conclusion qui réhabilitait le docteur, » et chassa plus ignominieusement que jamais ce » perturbateur du repos public. » L'évêque de Bayeux (M. de Lorraine) le prit alors pour son théologien. Ce prélat étant mort en 1728, Petit-Pied se retira de nouveau en Hollande. Il obtint son rappel en 1754, et mourut à Paris en 1747. Suivant le *Dictionnaire critique*, « les disputes de » l'Eglise n'altérèrent en rien la douceur, la cha- » rité et l'humanité qui faisaient son caractère. » Si l'on en croit le *Dictionnaire des livres jansénistes*, à l'article de l'*Examen théologique*, et que l'on en juge par ses écrits : « Rien n'égale le style » mordant et chagrin de Petit-Pied. Son ouvrage » est un dictionnaire d'injures et de calomnies. On » ne sait s'il n'a pas surpassé, dans cette sorte de » littérature odieuse et infamante, les Zoïle, les » Scaliger et les Scioppius de Port-Royal. » Les principaux de ses ouvrages, faits presque tous pour la défense du parti, sont : *Règles de l'équité naturelle et du bon sens, pour l'examen de la constitution Unigenitus*, 1715, in-12 ; *Examen théologique de l'instruction pastorale approuvée dans l'assemblée du clergé de France, et proposée à tous les prélats du royaume pour l'acceptation de la bulle, etc.*, 1715, 5 vol. in-12. Cet ouvrage a été censuré par un grand nombre de prélats en 1717. *Réponses aux Avertissements de l'évêque de Soissons* (Languet), 5 tomes in-12, en 10 parties ; *Examen pacifique de l'acceptation et du fond de la bulle Unigenitus*, 5 vol. in-12 ; *Traité de la liberté*, en faveur de Jansénius, in-4 ; *Obedientiæ credulæ vana religio, seu Silentium religiosum in causa Jansenii explicatum, et salva fide ac auctoritate Ecclesiæ vindicatum*, 1708, 2 vol.

in-12; *Traité du refus de signer le Formulaire*, 1709, in-12; *De l'injuste accusation de jansénisme*, plainte à M. Habert, etc., in-12; *Lettres touchant la matière de l'usure*. Il a aussi travaillé, avec Legros, à l'ouvrage intitulé : *Dogma Ecclesiæ circa usuram expositum et vindicatum*, in-4; trois *Lettres sur les convulsions*, et des *Observations sur leur origine et leur progrès*, in-4; il ne leur est pas plus favorable que le célèbre Duguet, également zélé pour les intérêts du parti (voy. MONTGERON, ROCHE Jacques, et PARIS); quelques *Ecrits sur la crainte et la confiance*, et sur la distinction des vertus théologiques, etc.

* PETIT-RADEL (Philippe), médecin, né à Paris en 1749, obtint jeune au concours une place de chirurgien-aide-major des invalides. Devenu plus tard chirurgien-major, il partit pour les Indes orientales, et après trois années de séjour à Surate, revint en 1782 occuper la chaire de chirurgie à la faculté de Paris. Pour se soustraire aux calamités de la révolution, il fit un nouveau voyage aux Indes, et ne revint la France qu'en 1797. Nommé professeur de clinique chirurgicale à l'école de médecine de Paris, il remplit cette place avec succès, et mourut en chrétien le 30 novembre 1815, ayant souffert avec résignation une agonie de trois semaines. Petit-Radel se livra peu à la pratique. Elu, en 1814, président de la société de médecine, il y lut des *recherches sur les médecins mis au rang des saints et sur ceux qu'on a taxés d'athéisme*. Il cultivait la littérature latine et a trad. en vers latins les hymnes de Callimaque, et le roman de Longus, etc. Entr'autres ouvrages on a de lui : *Introduction méthodique à la théorie et à la pratique de la médecine*, 1787, 2 vol. in-8, trad. de l'anglais de Macbride, avec notes; *Dictionnaire de chirurgie*, 1790, 3 vol. in-4, faisant partie de l'*Encyclopédie méthodique*; *Institutions de médecine*, 1801, 2 vol. in-8; *Voyage historique, chorographique et philosophique, fait en Italie en 1811 et 1812*, 1815, 3 vol. in-8. Petit-Radel passait pour être très-sévère dans les examens. Ajoutons qu'il n'était pas moins connu par l'observance rigoureuse de ses devoirs religieux. — PETIT-RADEL (Louis-François), frère du précédent, habile architecte, né en 1740 et mort en 1818, inspecteur-général des bâtiments civils. On lui doit : *Projet pour la restauration du Panthéon français*, 1799, in-4.

* PETIT-RADEL (Louis-Charles-François), frère des précédents, né à Paris en 1756, fit ses études au collège Mazarin, puis au séminaire Saint-Louis, et fut ordonné prêtre le 25 décembre 1780. Plus tard il reçut le doctorat en Sorbonne. Il prononça, à Rouen, en 1784, le panégyrique de saint Bernard, et prêcha l'avent de 1786 à l'abbaye de Panthémont. Parmi ses discours on en remarque un sur la divinité de la religion chrétienne et le panégyrique de la sainte Vierge. M. de Lastic, évêque de Consérans, le nomma chanoine, puis son grand-vicaire. Les approches de la révolution le retinrent à Paris où il remplissait le double emploi de trésorier et d'aumônier de l'hôpital du St.-Esprit. Ayant refusé en 1791 de prêter le serment, il partit pour l'Italie, muni de lettres de recommandation pour le cardinal de Bernis, et à son arrivée à Rome, fut

placé dans une maison de chanoines réguliers. Mais bientôt son instruction et son zèle pour la science lui procurèrent des connaissances honorables. Il établit dans le convent qu'il habitait un jardin botanique, et y fit un cours d'après la méthode de Jussieu. Dans une de ses excursions, il trouva le palmier éventail, *Chamerops humilis*, qui n'était pas connu à Rome. Les racines de ce palmier étaient engagées dans les pierres d'un monument, qui lui parut être d'une construction antérieure aux Romains. Ce fut ce qui lui donna la première idée des monuments cyclopéens ou pélasgiques, sur lesquels de longues recherches l'ont amené à des découvertes qui sont aujourd'hui reconnues par tous les archéologues. De retour en France en 1801, appliqué à des études qui remplissaient presque tous ses moments, il ne reprit point les fonctions ecclésiastiques; il disait seulement la messe les dimanches, tantôt à l'église des Petits-Ménages, tantôt à celle des Dames-Carmélites de la rue Vaugirard. L'année suivante il obtint une place au bureau de statistique du ministère de l'intérieur et fut ensuite attaché à la bibliothèque Mazarine, dont en 1814 il devint administrateur en chef. Membre de l'Institut, il faisait partie de la commission chargée de la continuation de l'*Histoire littéraire* de France. Bon, simple, modeste, il observait toutes les convenances de son état, et se faisait remarquer par son obligeance et sa charité pour les pauvres. Dans les derniers temps de sa vie, l'altération de sa santé ne lui permit plus de dire la messe, et il se vit même obligé de renoncer au bréviaire. Il mourut à Paris à 80 ans, le 27 juin 1836. Outre plusieurs mémoires dans le *Recueil* de l'acad. des inscriptions, 2^e série, on citera de lui : *Notice sur les aqueducs des anciens et sur la dérivation du canal de l'Ourcq*, 1805, in-8; *Explication des monuments antiques du musée*, 1804-1806, 4 vol. in-4; *Recherches sur les bibliothèques anciennes et modernes*, 1819, in-8; *Examen analytique et tableau comparatif des synchronismes de l'histoire des temps héroïques de la Grèce*, 1827, in-4; *Recherches sur les monuments cyclopéens, et description de la collection des modèles en relief composant la galerie pélasgique de la Bibliothèque Mazarine*, publ. sur les manuscrits de l'auteur, 1841, in-8, précédé d'une notice sur Petit-Radel et de la liste de ses ouvrages au nombre de quarante-sept.

* PETIT-THOUARS. Voy. DUPETIT-THOUARS.

PETITOT (Jean), peintre, né à Genève, en 1607, porta la peinture en émail à sa perfection. Rien de plus parfait en ce genre que les ouvrages qu'on a de lui. Il parvint à trouver, avec un savant chimiste, des couleurs d'un éclat merveilleux. Il avait pour collaborateur Bordier, qui peignait les cheveux et les draperies des portraits. Ces deux artistes se rendirent à Londres. Charles 1^{er} attacha Petitot à sa personne, et le créa chevalier. On a plusieurs portraits que cet artiste a copiés d'après les plus grands maîtres. Le célèbre Van Dyck se plaisait à le voir travailler, et à retoucher quelquefois ses ouvrages. Son talent ne se bornait point à être un excellent copiste; il savait aussi dessiner parfaitement le naturel. Après son retour, Louis

XIV et plusieurs personnes de la cour l'occupèrent longtemps. Ce prince lui accorda une pension considérable et un logement aux galeries du Louvre ; mais comme cet artiste était protestant, il se retira dans sa patrie, lors de la révocation de l'édit de Nantes. Il mourut à Vevay, dans le canton de Vaud, en 1691. L'art de la peinture en émail paraissait perdu pour nous après la mort de Petitot ; mais il commence à reprendre une nouvelle vie, depuis que le sieur Pasquier, peintre en miniature, en est devenu le restaurateur. — Il y a eu dans ce siècle un François PETITOT, qui a continué les *Origines* de Bourgogne par Palliot.

* PETITOT (Claude-Bernard), littérateur, né en 1772 à Dijon, d'une famille très-estimée, après y avoir fait de bonnes études, vint à 18 ans à Paris où il s'essaya d'abord dans le genre dramatique. Sa tragédie d'*Hécube* fut reçue en 1792 au Théâtre-Français ; mais les rapports qu'on crut y trouver avec les malheurs de la reine, en firent défendre la représentation et compromirent la sûreté de l'auteur, qui se vit obligé de se réfugier aux armées : mais dès la fin de la première campagne il fut réformé pour cause de santé. De retour à Paris, il reprit ses études favorites, et en 1800, nommé chef du bureau de l'instruction publique, il concourut de tous ses efforts à rétablir l'enseignement sur ses anciennes bases. Fontanes (voy. ce nom), qui, pendant les proscriptions, avait trouvé un asile à Dijon chez Petitot, devenu grand-maitre de l'université, l'en fit nommer inspecteur-général. La restauration qu'il avait vue avec joie, lui conserva ses emplois ; il donna sa démission au retour de Bonaparte de l'île d'Elbe (en 1815), et, au second retour du roi, il fut nommé secrétaire-général de la commission d'instruction publique, puis, en 1821, conseiller de l'université. Son zèle fut, en 1824, récompensé par la place de directeur-général de l'instruction publique ; mais il n'en jouit pas longtemps. Épuisé par d'immenses travaux, il tomba dans un état de langueur, et succomba le 6 avril 1825, à 55 ans. De toutes ses pièces de théâtre qu'il appelait lui-même les erreurs de sa jeunesse, aucune ne lui a survécu ; outre *Hécube*, ce sont la *Conjuration de Pison*, *Géta*, et *Laurent de Médicis* ; elles sont devenues très-rares parce que l'auteur en a supprimé le plus qu'il a pu les exemplaires. Sa traduction des *Tragédies d'Alfieri*, 1802, 4 vol. in-8, la seule qui existe, élégante mais froide, eut peu de succès ; celle qu'il donna dans le même temps des *Nouvelles* de Cervantes, ne fut pas mieux accueillie. Les ouvrages qui recommandent Petitot et qui lui assurent une place honorable dans la littérature, sont les bonnes éditions qu'il a données de la *Grammaire de Port-Royal*, précédée d'un excellent *Essai* sur l'origine et les progrès de la langue française, 1803, in-8 ; des *OEuvres* de Racine, 1807, 3 vol. in-8 ; de *Molière*, 1812, 6 vol. in-8, avec des préfaces et des notes. Mais ses deux publications les plus importantes sont le *Répertoire du théâtre français*, Paris, 1805-1804, 25 vol. in-8 ; et avec des suppléments, 1817-1818, 55 vol. in-8, et la *Collection des mémoires relatifs à l'Histoire de France*. Elle est divisée en deux séries, la première

en 55 vol. commence à Philippe-Auguste (1180), et finit avec la ligue. La seconde en 79 vol. comprend le temps qui s'est écoulé depuis l'avènement de Henri IV jusqu'à la paix de Paris, conclue en 1763. Cette collection dans la publication de laquelle Petitot fut aidé par son frère, restera au nombre de nos principaux monuments historiques. Une *Notice sur Petitot* par M. Monmerqué se trouve à la tête du 57^e vol. de la 2^e série ; des *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, que ce savant a continuée et enrichie de plusieurs morceaux inédits. (Voy. LAHARPE, v, 91.)

PETITY (Jean-Raimond de), prêtre et prédicateur de la reine, né en 1715 à Saint-Paul-Trois-Châteaux, et mort en 1780, se distingua dans le siècle dernier par son talent pour la chaire, et par la composition de divers ouvrages. On a de lui ; *Panegyrique de saint Jean Népomucène*, 1757, in-8 ; *Panegyrique de sainte Adélaïde*, 1757, in-8 ; *Etreintes françaises*, 1766, in-4 ; *Bibliothèque des artistes et des amateurs*, 1766, 3 vol. in-4. Il y a des exemplaires datés de 1767 avec le titre d'*Encyclopédie élémentaire* ; *Manuel des artistes et des amateurs*, 1770, 4 vol. in-8 ; *Sagesse de Louis XVI, ouvrage moral et politique sur les vertus et les vices de l'homme*, Paris, 1773, 2 vol. in-8.

PETIVER (Jacques), apothicaire, membre de la société royale de Londres, s'appliqua constamment à la physique, et surtout à la botanique, et mourut en 1718. On a de lui : *Gazophylacii naturæ et artis decades decem*, Londres, 1702, in-fol. Ce sont 102 planches gravées ; les explications sont collées au verso des gravures. *Musei Petiveriani centuriæ X, rariora naturæ continent, videlicet animalia, fossilia, plantas, ex variis mundi plagis advecta, ordine digesta et nominibus propriis signata*, Londres, 1692 à 1705, in-8 ; *Pterigraphia americana*, Londres, 1712, in-fol., avec 20 planches ; *Catalogus J. Raii Herbarii britannici, ex editione L. Hans Sloane*, Londres, 1715, in-fol., etc. ; en anglais, 1715, même format ; *Plantarum Etruriæ rariorum catalogus*, 1715, etc. ; *Hortus peruvianus medicinalis*, 1715, etc. ; et un grand nombre de *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques*.

PÉTRARQUE (François), poète italien, naquit à Arezzo, le 20 juillet 1304. Son père s'étant retiré à Avignon, ensuite à Carpentras, pour fuir les troubles causés par les Guelfes et les Gibelins, et qui désolaient l'Italie, Pétrarque fit ses premières études dans ces deux villes. Envoyé à Montpellier, puis à Bologne, pour y étudier le droit, il y fit éclater ses talents et son goût pour la poésie italienne. Pétrarque n'étudiait le droit que par complaisance pour sa famille. Son père et sa mère étant morts à Avignon, il retourna dans cette ville, où il conçut bientôt de l'amour pour Laure de Noves. Il avait le visage agréable, les yeux vifs, la physiologie fine et spirituelle. Son air ouvert et noble lui conciliait à la fois l'amour et l'estime. Laure fut sensible à ces avantages de la nature ; mais elle ne le lui laissa pas apercevoir. Pétrarque ne pouvant rien gagner sur son amante, ni par ses vers, ni par sa constance, ni par ses réflexions, entreprit divers voyages pour se distraire, et vint s'enfermer

dans une maison de campagne à Vaucluse, près de Lisle, dans le comtat Venaissin. Les bords de la fontaine de Vaucluse retentirent de ses plaintes amoureuses. Il se sépara encore de l'objet de sa flamme, voyagea en France, en Allemagne, en Italie, et partout il fut reçu en homme d'un mérite distingué. De retour à Vaucluse, il y trouva ce qu'il souhaitait, la solitude, la tranquillité et ses livres. Sa passion pour Laure l'y suivit. Il célébra de nouveau dans ses écrits les vertus, les charmes de sa maîtresse, et les délicieux repos de son ermitage. Son nom était répandu partout. Il reçut dans un même jour des lettres du sénat de Rome, du roi de Naples, et du chancelier de l'université de Paris : on l'invitait de la manière la plus flatteuse à venir recevoir la couronne de poète sur ces deux théâtres du monde. Pétrarque préféra Rome à Paris ; il passa par Naples, où il soutint un examen de trois jours en présence du roi Robert d'Anjou, le juge des savants, ainsi que leur Mécène. Arrivé à Rome, il fut couronné de lauriers, le jour de Pâques de l'année 1341. Après avoir reçu la couronne, il fut conduit en pompe à l'église de Saint-Pierre, à la voûte de laquelle il la suspendit. La qualité de poète lauréat lui fut confirmée dans des lettres pleines des éloges les plus magnifiques. Tous les princes et les grands hommes de son temps s'empressèrent à lui marquer leur estime. Les papes, les rois de France, l'empereur, la république de Venise, lui en donnèrent divers témoignages. Retiré à Parme, où il était archidiacre, il apprit la mort de la belle Laure : il repassa les Alpes pour revoir Vaucluse, et pour y pleurer celle qui lui avait fait aimer cette solitude. Après s'être livré quelque temps à sa douleur, il retourna en Italie en 1352, pour perdre de vue des lieux autrefois si chers, et alors insupportables. (*Voy. Noves.*) Il passa à Milan, où les Visconti lui confièrent diverses ambassades. Rendu aux muses, il demeura successivement à Vérone, à Parme, à Venise et à Padoue, où il avait un canonat : il en avait eu déjà un à Lombez, et ensuite un autre à Parme. Un seigneur du voisinage de Padoue lui ayant donné une maison de campagne à Arquà, tout près de cette ville, il y vécut 5 ans, dans les douceurs de l'amitié et dans les travaux de la littérature. Ce fut là qu'il reçut une faveur qu'il avait autrefois briguée sans avoir pu l'obtenir. Sa famille avait été bannie de la Toscane, et dépouillée de ses biens, pendant les querelles des Guelfes et des Gibelins. Les Florentins lui députèrent Boccace, pour le prier de venir honorer sa patrie de sa présence, et y jouir de la restitution de son patrimoine. Quelque sensible que fût Pétrarque à cet hommage que l'étonnement de son siècle payait à son génie alors unique, il ne voulut pas quitter sa douce retraite. Pétrarque avait rempli des missions importantes que lui avait confiées le duc de Milan. Quand Gènes se fut donnée à Jean Visconti, Pétrarque essaya, mais sans succès, de réconcilier cette république avec celle de Venise. Il se rendit auprès de l'empereur Charles IV, afin de terminer les sanglantes disputes des Guelfes et des Gibelins. Plus tard, et sous Galéas Visconti, il alla encore trouver Charles

IV, et parvint à le dissuader d'une nouvelle expédition au-delà des Alpes. Il en reçut pour récompense le diplôme de comte palatin, renfermé dans une riche boîte d'or. Il accepta le diplôme et renvoya la boîte au chancelier de l'empire. Il vint deux fois en France chargé de diverses missions : il s'y rendit en 1360 pour complimenter le roi Jean sur sa délivrance. Ce fut Pétrarque qui fit connaître *Sophocle* en Italie ; il rendit au monde littéraire les *Institutions oratoires de Quintilien* et d'autres morceaux d'auteurs écrivains, et par ses conseils, Galéas Visconti fonda l'université de Pavie. Il était versé dans presque toutes les sciences sacrées et profanes, qu'il cultivait dans sa solitude. Il mourut en 1374, à 70 ans. Pétrarque passe avec raison pour le restaurateur des lettres, et pour le père de la bonne poésie italienne. Il se donna une peine extrême pour déterrer et pour conserver des manuscrits d'auteurs anciens. On trouve dans ses vers italiens un grand nombre de traits semblables à ces beaux ouvrages des anciens, qui ont à la fois la force de l'antique et la fraîcheur du moderne. Ses *Sonnets* et ses *Canzoni* sont regardés en Italie comme des chefs-d'œuvre. Ce qu'on admire le plus dans les vers de notre poète est cette douceur et cette mollesse élégante qui font son caractère, ce *molle atque facetum* dont parle Horace ; mais il n'est pas exempt des *conceits* et des pointes qui sont ordinaires aux poètes italiens. Ses *Triumphes* lui firent moins d'honneur, quoiqu'ils offrent de l'invention, des images brillantes, des sentiments nobles et de beaux vers. Tous les ouvrages de cet homme célèbre furent réimprimés à Bale, en 1581, in-fol. Ses *poésies latines* sont ce qui, dans ce recueil, mérite le plus l'attention des gens de goût, après les poésies italiennes ; mais elles sont inférieures à celles-ci. Son poème de la guerre punique, intitulé *Africa*, n'est pas digne d'un si grand poète, ni pour l'invention, ni pour l'harmonie, ni pour la versification. Ses autres ouvrages sont : *De remediis utriusque fortunæ*, Cologne, 1471, in-4, trad. en franç. en 2 vol. in-12, par de Grenaille, sous ce titre : *Le Sage résolu contre la Fortune ; De otio religiosorum ; De vera sapientia ; De vita solitaria ; De contemptu mundi ; Rerum memorabilium libri VI ; De republica optime administranda ; Epistolæ* ; les unes roulent sur la morale, les autres sur la littérature, d'autres sur les affaires de son temps (*voy. PERTICARI*) : *Orationes* ; elles tiennent de la déclamation. Tous ces ouvrages sont assez faibles ; on n'y trouve le plus souvent que des choses communes, écrites d'un style ampoulé, quoique assez pur. Pétrarque a eu presque autant de commentateurs et de traducteurs que les meilleurs poètes de l'antiquité. Plus de 25 auteurs ont écrit sa *Vie*. Celle qu'on trouve dans le 28^e volume des *Mémoires* du P. Nicéron est fort inexacte. Il y en a deux qui méritent d'être distinguées, celle de Muratori, à la tête de l'édition qu'il a donnée des *poésies* de cet auteur, et celle de M. le baron de la Bastie, dans les *Mémoires* de l'acad. des inscriptions ; mais elles ont été effacées par les *Mémoires* que M. l'abbé de Sade a publiés sur ce poète, en 1764, 3 vol. in-4. En exaltant les qualités de son héros, il n'oublie ni ses vices ni ses

défauts; sa passion pour Laure, qui, dans le fond, paraît avoir été un amour de chevalerie; le libertinage de sa jeunesse, son aigreur dans la dispute et son humeur caustique, ses déclamations pleines de fiel et quelquefois de fureur, dont les ennemis de l'Eglise se sont prévalus pour étayer et confirmer leurs excès. Mais sur quel fondement et avec quel avantage peuvent-ils donner pour un de leurs précurseurs un homme fameux par l'alliage bizarre de la galanterie et de la débauche, avec la qualité de chanoine et d'archidiaque, qui n'eut jamais ni la solidité d'esprit ni la gravité convenable pour s'élever contre les désordres? Panégyriste oiseux de la vertu, et tout entaché des vices qu'il ne cessait de reprendre dans les pontifes et les autres prélats romains, il ne saurait passer dans l'esprit des gens sensés que pour un déclamateur sans titre et sans conséquence. Peut-il mieux découvrir son coup-d'œil faux et sa tête exaltée, qu'en préconisant l'extravagant et séditieux Rienzi comme le restaurateur de la liberté romaine; qu'en l'égalant aux Brutus, aux Camille, à tous les plus grands héros de l'ancienne Rome? N'est-ce pas se décrier soi-même que de donner sur un pareil suffrage l'Eglise romaine pour la nouvelle Babylone, ou pour la prostituée de l'Apocalypse? Encore en cela n'est-on pas du tout d'accord avec Pétrarque. Il vomit à la vérité les injures les plus atroces, les sarcasmes les plus sanglants contre la cour d'Avignon; mais en même temps et invariablement il professe la foi du siège de Pierre, et rend un plein hommage à l'autorité de ses successeurs. Ainsi a-t-il réfuté d'avance les sectaires inconsidérés, qui n'ont érigé ses *Lettres latines* en renseignements graves et de premier ordre, que pour s'appuyer de ce témoignage factice. A ses écarts près, Pétrarque réunissait à des talents rares des qualités estimables; il fut fidèle à l'amitié, et plein de droiture et de probité au milieu des artifices de la cour. Quoiqu'il eût constaté ses faiblesses par la naissance d'un fils et d'une fille, il était pénétré des grands principes de la religion. Il en suivait scrupuleusement les pratiques; il jeûnait trois fois la semaine, et se levait régulièrement à minuit, pour payer à Dieu un tribut de louanges. Les meilleures éditions modernes de ses *Poésies italiennes* sont celles de Venise, 1756, 2 vol. in-4, de Padoue, 1819-20, 2 vol. in-4, donnée par Ant. Marsand (*voy. ce nom*); de Paris, 1821, 2 vol. in-8, avec un commentaire de Biagioli; de Milan, 1826, in-18, avec les explications du comte Leopardi (*voy. ce nom*); elles ont été traduites plusieurs fois en français, en prose, par l'abbé Roman, Levêque, etc., en vers par Léonce de St.-Géniez, Camille Esminau, et le comte de Montesquiou. Ses *Vite de i pontefici ed imperatori romani*, Florence, 1478, in-fol., sont rares. On a de Foscolo *Essai historique et critique sur Pétrarque* (en anglais) Londres, 1810, in-8, (*voy. Foscolo*), et du professeur Levati; *Viaggi ou Voyages de Pétrarque en France, en Allemagne et en Italie*, Milan, 1820, 5 vol. in-8; tableau des mœurs du xiv^e siècle; enfin Ant. Marsand, l'un des plus grands admirateurs du poète italien, a publié la *Bibliotheca Petrarchesca* (*voy. v. 525.*) (*Voy. MURATORI, MUZIO et SADE*).

PETREIUS (Théodore), né à Kempen, dans l'O-ver-Issel, le 17 avril 1567, se fit chartreux à Cologne, où il mourut le 20 avril 1640, après avoir été élevé à différentes charges dans son ordre. Il employa ses moments de loisir à composer ou à traduire divers ouvrages pour la défense de la foi catholique et pour l'honneur de l'ordre qu'il avait embrassé. Les principaux sont : *Catalogue des écrivains de son ordre*, Cologne, 1609; *Chronologie des papes et des empereurs*, Cologne, 1626, in-4; *Des mœurs et des erreurs des hérétiques*, Cologne, 1629, in-4. Les recherches de Pétréius n'ont pas été assez grandes pour porter ces ouvrages à leur perfection.

PETRI (Cunerus), né à Duyvendych, en Zélande, reçut sa première éducation à Brouwershaven, étudia en philosophie à Louvain, fut fait pléban (curé) de Saint-Pierre dans la même ville, et créé docteur en 1560. Il montra constamment une grande aversion contre les nouveautés, et fut un des grands adversaires de Michel Bañus. On le choisit pour être le premier évêque de Leuwarden dans la Frise occidentale en 1570; il y tint, le 25 avril de la même année, un synode dont les statuts ont été publiés en 1719, dans l'histoire des évêques de Leuwarden, par Heussenius. Il y exerça toutes les fonctions d'un bon pasteur jusqu'à la prise de sa ville épiscopale : les calvinistes et les anabaptistes le tinrent prisonnier dans Barlingen, où il eut beaucoup à souffrir pendant deux ans. Il fut ensuite chassé du pays, et se retira à Munster, où il exerça pendant quelque temps les fonctions de suffragant, et finit par enseigner l'Ecriture sainte à Cologne, où il mourut le 15 février 1580, à 49 ans. On a de lui plusieurs *Traités latins*; sur les *devoirs d'un prince chrétien*, Cologne, 1580, in-8; sur le *sacrifice de la messe*, Louvain, 1572; sur l'*accord des mérites de J.-C. avec ceux des saints*; sur le *célibat des prêtres*; sur la *grâce*, etc.; sur les *marques de la véritable Eglise*, Louvain, 1568; et dans la *Bibliotheca pontificia* de Rocaberti.

PETRI (Suffridus), né à Ryntsmageest, près de Dockum en Frise, le 13 juin 1527, mort à Cologne le 25 janvier 1597, enseigna les belles-lettres à Erfurt. Il fut ensuite secrétaire et bibliothécaire du cardinal de Granvelle, professeur en droit à Cologne, et historiographe des états de Frise. Les papes Sixte V et Grégoire XIII lui donnèrent des marques d'estime. Il se signala par plusieurs ouvrages; les principaux sont : *De Frisiorum antiquitate et origine*, Cologne, 1590, in-8; *Apologia pro origine Frisiorum*, Franeker, 1605, in-4; *De Scriptoribus Frisiae*, 1595, in-8. Suffridus y donne une *Notice* de 165 écrivains frisons, rangés selon l'ordre chronologique. Il en faut supprimer au moins les 50 premiers, qui ne sont que des personnages imaginaires. Suffridus est assez exact sur les vrais écrivains de Frise; les détails qu'il donne sur un grand nombre sont très-curieux. Il a donné des *Versions* en latin d'*Athénagore*, des trois derniers livres de l'*Histoire ecclésiastique* de Sozomène, de *quelques livres de Plutarque*; toutes ces versions sont enrichies de *notes* et de *commentaires*; *De illustribus Ecclesiae scriptoribus auctores praecipui veteres*, Cologne, 1580; c'est une collection précieuse qui a été aug-

mentée par Aubert Le Mire et Jean-Albert Fabricius; *Gesta pontificum leodiensium*, dans les *Gesta*, etc... de Chapeauville, tom. 3. Ce morceau de l'histoire de Liège va depuis 1389 jusqu'en 1505. Outre ces ouvrages, Suffridus en avait composé un très-grand nombre dont on a sujet de regretter la perte. Il écrivait bien en latin, possédait le grec, était versé dans l'histoire sacrée et profane, dans le droit et la théologie; mais il manquait de critique.

PÉTRI (Barthélemy), docteur et chanoine de Douai, né à Lintre, près de Tirlemont, dans le Brabant, enseigna à Louvain, puis à Douai, où il mourut en 1650, à 83 ans. On lui doit : le *Commenitorium* de Vincent de Lérins, avec de savantes notes, Douai, 1611 et 1651; des *Commentaires* sur les *Actes des Apôtres*, Douai, 1622, in-4; l'*Edition* des *Œuvres posthumes* d'Estius, auxquelles il a ajouté ce qui manquait des Epîtres canoniques de saint Jean.

PÉTRONE (saint), évêque de Bologne, au ^v^e siècle, homme éminent en piété, écrivit la *Vie* des moines d'Egypte, pour servir de modèle à ceux d'Occident. Il avait fait un voyage exprès pour les connaître : la relation qu'il nous a donnée est dans le second livre des *Vies des Pères*. Voyez *Historia litt. Eccl. aquileiensis* de Fontanini.

PÉTRONE (*Petronius Arbiter*) naquit aux environs de Marseille. Son goût pour les plaisirs et les beaux-arts le fit connaître à la cour de Claude; il en fut comblé de bienfaits. Nommé proconsul de Bithynie, puis consul, il fut l'un des principaux confidents de Néron, et comme l'intendant de ses plaisirs; ce qui lui fit donner le surnom d'*Arbiter*. Sa faveur lui attira l'envie de Tigellin, autre favori de Néron, qui l'accusa d'être entré dans la conspiration de Pison contre l'empereur. Pétrone fut arrêté et condamné à perdre la vie. Il prévint le tyran et se fit ouvrir les veines. Saint-Evremond fait de cet épicurien le portrait le plus avantageux; c'est l'éloge du maître fait par un disciple. Il n'avait, dit Tacite, la réputation ni de prodigue, ni de débauché, comme la plupart de ceux qui se ruinent, mais d'un voluptueux raffiné, qui consacrait le jour au sommeil, et la nuit au plaisir. Ce courtisan est fameux par une *satire* qu'avant d'expirer il envoya cachetée à Néron, dans laquelle il faisait une critique de ce prince sous des noms empruntés. Voltaire conjecture que ce qui nous en reste n'en est qu'un extrait fait sans goût et sans choix par un libertin obscur. Pierre Petit déterra à Trau en Dalmatie, l'an 1665, un fragment considérable, qui contient la suite du *Festin de Trimalcion*. Ce fragment, imprimé l'année suivante à Padoue et à Paris, excita une guerre parmi les littérateurs. Les uns soutenaient qu'il était de Pétrone, et les autres le lui enlevaient. Petit défendit sa découverte et envoya le manuscrit à Rome, où il fut reconnu pour être du ^{xv}^e siècle. Les critiques de France, qui en avaient attaqué l'authenticité, se turent lorsqu'on l'eut déposé dans la bibliothèque du roi. On l'attribue généralement aujourd'hui à Pétrone, et on le trouve à la suite de toutes les éditions qu'on a données de cet auteur licencieux. Le public n'a pas jugé si favorablement des autres fragments, tirés d'un manuscrit trouvé à Belgrade en 1688, que Nodot pu-

blia à Paris en 1694. Quoique l'éditeur (Charpentier) et plusieurs autres savants les aient crus de Pétrone, les gallicismes et les autres expressions barbares dont ils fourmillent les ont fait juger indignes de cet auteur. Ses ouvrages non contestés sont : le *Poème de la guerre civile* entre César et Pompée, traduit en prose par l'abbé de Marolles, et en vers français par le président Bouhier, Hollande, 1757, in-4. Pétrone, dégoûté de la gazette amponlée de Lucain, opposa *Pharsale* à *Pharsale*; mais son ouvrage, quoique meilleur à certains égards, n'est nullement dans le goût de l'époque. C'est plutôt une prédiction des malheurs qui menaçaient la république dans les derniers temps. Un autre *Poème sur l'éducation de la jeunesse romaine*; deux *Traité*s, l'un sur la corruption de l'éloquence, et l'autre sur les causes de la perte des arts; un *Poème de la vanité des songes*; le *Naufrage de Lycas*; *Réflexions sur l'inconstance de la vie humaine*; *Le Festin de Trimalcion*. Les bonnes mœurs ne lui ont pas obligation de cette satire. C'est un tableau des plaisirs d'une cour corrompue, et le peintre est plutôt un courtisan adulateur, qu'un censeur public qui blâme la corruption. On sait que Pétrone a le premier imaginé d'attribuer à la crainte la croyance d'un Dieu : *Primus in orbe Deos fecit timor* (1). Erreur aussi absurde qu'impie et funeste à la société humaine. Robertson l'a adoptée, avec beaucoup d'autres également révoltantes, dans son *Histoire de l'Amérique* (tom. 2, page 576). Bayle l'avait d'abord goûtée; mais, plus sage que l'écrivain anglais, il l'a rejetée ensuite et l'a combattue en ces termes : « Nous pouvons dire tout le contraire de ce que disait ce philosophe impie et libertin qui assurait, plutôt par le plaisir de dire un bon mot que par une véritable conviction, que c'était la crainte qui avait établi la créance de la Divinité; car c'est au contraire la seule crainte des châtements qui fait que quelques-uns cherchent à se persuader qu'il n'y a point de Dieu. » *Pensées diverses*, tom. 2. Les ouvrages de Pétrone furent trouvés en 1415 dans la Bibliothèque de Saint-Gall. Nodot en a traduit plusieurs, 1709, 2 vol. in-12, sans en exclure les peintures lascives qui ont mérité à Pétrone le titre de *Auctor purissimæ impuritatis*. M. Dujardin en a traduit aussi une partie sous le nom de *Boispréaux* : tous les deux eussent pu s'occuper d'un travail plus honnête et plus utile. Depuis, Deguerle (*voy.* ce nom) a trad. la *Guerre civile* en vers français; et P. Durand le *Satyricon* en prose, imprudence qui lui fit perdre sa place à l'université.

PÉTRONE-MAXIME. *Voy.* MAXIME.

PETROWITZ. *Voy.* ALEXIS.

PETRUCCL. *Voy.* LÉON X.

PETHO (Grégoire), noble Hongrois, vivait vers la fin du ^{xvii}^e siècle. Il a donné une *Collection des Chorniques de Hongrie*, écrite dans la langue du pays, Vienne, 1711. André Spangury, jésuite, en a donné une édition augmentée, Cassovie, 1754, in-4.

PETTY ou PETYT (Guillaume), économiste anglais, voyagea en France et en Hollande, fut pro-

(1) Cet hémistiche se retrouve dans Stace (*Thébaïde*, liv. 3, v. 661), qui l'a pris évidemment à Pétrone.

fesseur d'anatomie à Oxford, puis médecin du roi Charles II, que le fit chevalier en 1661. Petty avait d'abord servi dans la marine, où il se fit des économies avec lesquelles il alla étudier la médecine en Hollande et à Paris. Il s'y fit connaître par une *machine* à copier les lettres qui lui mérita un *brevet*. Il passa à Oxford, y professa l'anatomie, et rendit la vie à une femme qui venait d'être pendue. Nommé professeur à Londres, puis médecin à l'armée d'Irlande, il se montra favorable à Cromwell, s'attacha depuis aux Stuarts, et devint grand arpenteur d'Irlande. Petty s'occupa de la construction maritime, de l'économie et de la mécanique. Il acquit des terres en Irlande, y établit des forges, des pêcheries, ouvrit des mines, et amassa une grande fortune. Il mourut à Londres en 1687; il était né à Rumsey, dans le comté de Southampton, en 1623. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : un *Traité des taxes et des contributions*; *Jus antiquum communium Angliæ assertivum*, in-8; ouvrage intéressant pour l'Angleterre, où la chambre des communes a proprement l'administration des finances. Ce livre utile a été traduit en français sous ce titre : *La Défense des droits des communes d'Angleterre*, in-12; *Britannia languens*, in-8. Cet ouvrage est rare.

PEUCER (Gaspard), médecin et mathématicien, né à Bautzen, dans la Lusace, en 1525, fut docteur et professeur de médecine à Wittenberg. Il devint gendre de Mélancthon, dont il répandit les erreurs, et des ouvrages duquel il donna une édition à Wittenberg, en 5 vol. in-fol. Peucer mourut à Dessau en 1602, à 78 ans. Outre cette édition, il nous reste de Peucer : *De præcipuis divinationum generibus*; ce traité fut traduit en français par Simon Goulard, Anvers, 1584, in-4; *Methodus curandi morbos internos*, Francfort, 1614, in-8; *De febribus*, ibid., 1614, in-8; *Vitæ illustrium medicorum*; *Hypotheses astromicæ*; *Les noms des monnaies, des poids et des mesures*, in-8. Auguste, électeur de Saxe, le fit enfermer pendant dix ans dans une étroite prison à Dresde et à Leipsig (1), parce qu'il s'efforçait de publier la doctrine des sacramentaires dans ses états. Il écrivit, dit-on, dans sa prison, ses pensées sur la marge des vieux livres qu'on lui donnait pour se désennuyer, et il faisait de l'encre avec des croûtes de pain brûlées et détrempées dans le vin : ressource ingénieuse, qu'on attribue aussi à Pellisson.

PEURBACH. Voy. PURBACH.

PEUTINGER (Conrad), né à Augsbourg en 1465, fit ses études avec beaucoup de succès dans les principales villes d'Italie. De retour dans sa patrie, il montra le fruit des connaissances qu'il avait acquises. Le sénat d'Augsbourg le choisit pour son secrétaire et l'employa dans les diètes de l'empire, dans celles de Worms et dans les différentes cours de l'Europe. Peutinger ne se servit de son crédit que pour faire du bien à sa patrie; c'est à ses soins qu'elle dut le privilège de battre monnaie. Ce bon citoyen mourut en 1547, à 82 ans, après avoir passé ses dernières années dans l'enfance. L'empe-

reur Maximilien l'avait honoré du titre de son conseiller. Il était marié, et rendit sa femme heureuse; il est vrai qu'elle était digne de lui par ses connaissances et par son caractère. Ce savant est principalement célèbre par la *Table* qui porte son nom. C'est une carte dressée sous l'empire de Théodose le Grand, dans laquelle sont marquées les routes que tenaient alors les armées romaines dans la plus grande partie de l'empire d'Occident. On en ignore l'auteur; Peutinger la reçut de Conrad Celtes, qui l'avait trouvée dans un monastère d'Allemagne. François-Christophe de Scheib en a donné une magnifique édition in-fol., à Vienne, 1753, enrichie de dissertations et de savantes notes. Cette carte, devenue si fameuse, n'est pas l'ouvrage d'un géographe ni d'un savant, et dès lors la bizarre disposition des rivages et la chimérique configuration des terres ne doivent pas nous paraître énigmatiques. Il n'y a là aucun mystère, mais seulement de l'ignorance. Il paraît que c'est l'ouvrage d'un soldat romain uniquement occupé des chemins et des lieux propres à camper, ou plutôt des lieux où il y avait eu quelque campement, où il s'était fait quelque ouvrage, quelque expédition, etc., sans s'embarrasser en aucune façon de la situation respective que ces lieux avaient dans l'arrangement géographique des différentes places du globe. Voici ce qu'en dit le savant Velsler : *Auctorem geographiæ imperitum, mathematicas litteras in universum non doctum fuisse, necessario fatendum. Res enim loquitur, cum neque provinciarum circumscriptiones et figuræ, neque littorum canonibus respondeant. Inde fit ut non temere suspicer hæc in turbido castrensi, potius quam erudito scholarum pulvere nata*. On a encore de Peutinger : *Sermones convivales*, in quibus multa de mirandis Germaniæ antiquitatibus referuntur, qui se trouvent dans le 1^{er} vol. de la Collection de Schardius. La meilleure édition de cet ouvrage est celle d'Iéna, 1685, in-8; *De inclinatione romani imperii, et gentium commigrationibus*, à la suite de *Sermones convivales* et de Procope. On en trouve des extraits dans les écrivains de l'*Histoire des Goths*, de Vulcanius; *De rebus Gothorum*, Bâle, 1551, in-fol.; *Romanæ vetustatis fragmenta in Augusta Vindelicorum*, Mayence, 1528, in-fol.

* PEY (Jean), ecclésiastique instruit et zélé, né vers 1740 en Provence, après avoir été curé près de Toulon, devint vicaire général du diocèse et ne tarda pas à se faire connaître par ses talents pour la controverse. L'assemblée du clergé de 1775 loua ses efforts pour la défense de la religion attaquée alors par une secte puissante. Appelé peu de temps après à Paris, il y obtint un canonicat de la métropole et profita des loisirs que lui laissait cette place pour composer divers ouvrages estimables. Ayant refusé le serment, il se retira d'abord à Louvain, puis à Constance où il mourut en 1797. Ses principaux ouvrages sont : *Vérité de la religion chrétienne prouvée à un déiste*, 1770, 2 vol.; *Le Philosophe catéchiste, ou Entretiens sur la religion entre le comte de *** et le chevalier de ****, 1779, in-12; *Observations sur la théologie de Lyon* (voy. MONTAZET); *De l'autorité des deux puissances*, 1781, 3 vol. in-8; 1788, 2 vol. in-8; Liège, 1790, 4 vol. in-8. C'est, dit un de ses

(1) On montre encore à Leipsig l'endroit vrai ou faux de cette prison. Au reste, ce traitement était inconséquent de la part d'un prince qui s'était cru permis de secouer le joug de l'autorité en matière de religion.

adversaires (le fameux Camus), un des livres les mieux faits et les plus savants que l'on ait composés sur cette matière ; il a été trad. en espagnol (abrégé), Bayonne, 1822, 2 vol. gr. in-8 ; *De la tolérance chrétienne, opposée au tolérantisme philosophique*, 1783, in-12 ; le *Sage dans la solitude*, imité d'Young, 1787, in-8 ; *La loi de nature développée et perfectionnée par la loi évangélique*, Paris, 1789, in-8 ; *Le Philosophe chrétien considérant les grandeurs de Dieu dans ses attributs et dans les mystères de la religion*, Louvain, 1795, in-8.

* PEYRARD (François), professeur de mathématiques spéciales au lycée Bonaparte, né vers 1760 à Vial, commune de Saint-Victor-Malescourt (Haute-Loire), était doué de talents très-remarquables ; mais après s'être fait un nom dans les sciences par son érudition et sa capacité, il s'attira, par son inconduite, l'animadversion des hommes sages, et mourut à Paris à l'hôpital Saint-Louis le 3 octobre 1822. Outre plusieurs édit. augment. du *Cours de mathématiques* de Bezout (voy. ce nom), on lui doit de bonnes traduct. françaises des *Œuvres* d'Archimède et d'Euclide (voy. ces noms) ; de la *Nature et de ses lois*, 4^e édit. 1794, in-8. Ouvrage dans lequel il soulève la question du percement de l'isthme de Suez et de la jonction de la Méditerranée à la mer rouge par un canal ; *Précis historique des principales descentes qui ont été faites en Angleterre depuis Jules César*, 1798, in-8 ; *De la Supériorité de la femme au-dessus de l'homme* (sous le pseudonyme de Roëtig), et le *traité de l'incertitude des sciences*, trad. du latin de H. Corneille Agrippa, 1805, in-12 ; *Alphabet français*, 1805, in-8 ; *Statistique géométrique démontrée à la manière d'Archimède*, Paris, 1812, in-8 ; *Les Principes fondamentaux de l'arithmétique, suivis des règles nécessaires au commerce et à la banque*, 5^e édit., Paris, 1822, in-8 ; 6^e éd. 1835. Il a laissé manuscrite une traduction lat. et franç. des *Coniques* d'Apollonius de Perge, qui a obtenu l'approbation de l'académie des sciences.

PEYRAT (Guillaume du), d'abord substitut du procureur-général, ensuite prêtre et trésorier de la Sainte-Chapelle à Paris, mourut en 1643. On a de lui : l'*Histoire de la Chapelle* des rois de France, 1643, in-fol. ; des *Essais poétiques*, 1655, in-12, beaucoup moins estimés que l'ouvrage précédent, qui est savant et curieux.

PEYRE (Jacques d'Auzolles, sieur de la), gentilhomme auvergnat, né en 1371, fut secrétaire du duc de Montpensier, et mourut en 1642. Il s'était appliqué particulièrement à la chronologie ; et comme elle n'était pas encore fort débrouillée, ses ouvrages en ce genre, quoique pleins d'inexactitudes et bizarrement intitulés, passèrent pour des chefs-d'œuvre aux yeux des ignorants. Parmi plusieurs rêveries, il soutenait que les impostures recueillies par Annins de Viterbe (et plus anciennes que lui) pouvaient être justifiées ; qu'on pourrait ne donner à l'année que 364 jours, afin qu'elle commençât toujours par un samedi. Il eut des disputes assez vives avec le savant P. Petau, qu'il accabla d'injures. Ses productions ne méritent pas d'être citées, à l'exception de l'*Anti-Babau*, Paris, 1632, in-8, moins à cause de sa bonté que de sa

singularité. Cependant on fit frapper une médaille en son honneur, avec le titre de *Prince des chronologistes*.

* PEYRE (Marie-Joseph), architecte du roi, membre de l'académie d'architecture, né à Paris en 1750, mort à Choisy-le-Roi, le 11 août 1783, cultiva l'art auquel il doit sa célébrité avec tant de succès, qu'il fut envoyé pensionnaire à Rome où il étudia les monuments antiques. Dès ses débuts, il se fit remarquer par la hardiesse de ses conceptions, et par un style ferme et raisonné. Plus tard il fut un de ceux qui contribuèrent à opérer dans l'architecture une révolution analogue à celle que Vien commençait dans la peinture. En 1763, il publia 1 vol. in-fol. de ses *Œuvres d'architecture*, où l'on remarque surtout ses plans d'un palais et celui d'une église cathédrale. Bien que ses projets ne soient pas exempts des défauts que l'on remarque dans l'architecture du règne de Louis XV, tous portent l'empreinte du génie et se distinguent par un style élevé, et une grande habileté dans la disposition des plans et dans l'emploi des différents ordres. Le monument le plus important de ce célèbre architecte, est le *théâtre de l'Odéon*, qui, malgré les deux incendies qu'il a éprouvés, offre dans la masse des bâtiments que les flammes ont respectés, un des plus beaux édifices de Paris en ce genre. Sa *Dissertation sur les distributions des anciens comparées à celles des modernes*, est imprimée dans la 2^e édit. de ses *Œuvres*, 1795.

* PEYRE (Antoine-François), architecte, surnommé le Jeune, frère du précédent, né à Paris le 5 avril 1759, étudia d'abord la peinture, puis suivit la même carrière que son frère aîné, sous les auspices duquel il concourut et obtint le grand prix en 1763. A l'étude des monuments antiques, il joignit, pendant son séjour en Italie, celle de la perspective, et en acquit une connaissance profonde, comme le prouvent ses beaux dessins qui ornent le musée royal représentant : l'*Intérieur de la basilique de St.-Pierre*, la *Vue de la coupole et du baldaquin éclairés par la croix lumineuse du vendredi saint*, et celle de la colonnade au moment de la procession de la *Fête-Dieu*. Revenu en France, il fut nommé successivement contrôleur des bâtiments du roi à Fontainebleau, puis à Saint-Germain. Il bâtit dans cette dernière ville deux petites églises, remarquables par la bonne ordonnance et la justesse des proportions. Admis en 1777, à l'académie d'architecture, il fut appelé deux ans après par l'électeur de Trèves pour continuer son palais de Coblenz commencé sur un plan vicieux. La manière dont il s'acquitta de cette tâche difficile accrut beaucoup sa réputation. Retiré à Fontainebleau pendant les moments les plus orageux de la révolution, il s'efforça de soustraire à la fureur des vandales divers objets d'arts, particulièrement les bronzes qui embellissaient cette résidence royale. C'en était assez pour le rendre suspect ; il fut détenu au château, devenu maison d'arrêt, jusqu'au 9 thermidor. Depuis, il fut nommé membre de l'institut, du conseil des bâtiments civils, de l'administration des hospices, etc. Il mourut le mars 1825. Son *Eloge* a été prononcé à l'institut,

par M. Quatremère de Quincy. On a de cet architecte : *Restauration du Panthéon français ; compte rendu, etc.*, 1799, in-4 ; *OEuvres d'architecture*, 1819-20, in-folio, et plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'institut, classe de littérature et beaux arts. On a publié : *Notice des tableaux, dessins, gouaches, etc., composant le cabinet de feu M. Peyre*, Paris, 1825, in-8.

** PEYRE (Antoine-Marie), architecte, neveu du précédent et fils de Marie-Joseph, né en 1770 à Paris, eut pour premiers maîtres son père et son oncle. Il suivait les cours de l'académie lorsque la révolution éclata ; et il en embrassa la cause avec toute l'effervescence de la jeunesse. Devenu aide-de-camp de Lafayette, il fut blessé à côté de lui le 17 juillet 1791 au champ de mars. Plus tard dénoncé comme *feuillant*, pour se soustraire au danger qui le menaçait, il rejoignit l'armée des côtes, comme simple artilleur, et ne revint à Paris qu'après le 9 thermidor. Nommé sous le directoire architecte des bâtiments civils, il rentra comme chef de bataillon dans la garde nationale, et donna dans diverses circonstances des preuves de son ardeur belliqueuse. Après la révolution de 1850, il redevenant aide-de-camp de la Fayette ; mais ses nombreuses occupations à cette époque ne lui permirent pas de rester à l'état-major. Il mourut à Paris, le 25 février 1845. Outre une édition des œuvres d'architecture de son père (voy. plus haut), on lui doit : *Projets d'architecture*, 1812, in-fol., avec 15 pl. ; *Considérations sur la nécessité de rétablir l'ancienne académie, etc.*, 1815, in-4, et quelques opuscules relatifs à la reconstruction de la salle de l'Odéon, que l'on doit à son père.

PEYRÈRE (Isaac de la), né en 1594, à Bordeaux, de parents protestants, entra au service du prince de Condé, auquel il plut par la singularité de son esprit. Il s'imagina, en lisant le chap. V de l'*Épître aux Romains* de saint Paul, qu'Adam n'était pas le premier homme. Pour prouver cette opinion extravagante, il mit au jour, en 1655, un livre imprimé en Hollande, in-4 et in-12, sous ce titre : *Præadamitæ, sive Exercitatio super versibus 12, 15, 14 capituli 3 Epistolæ Pauli ad Romanos*. Cet ouvrage fut condamné aux flammes à Paris, et l'auteur mis en prison à Bruxelles, à la sollicitation de l'archevêque de Malines. Le prince de Condé ayant obtenu sa liberté, il passa à Rome en 1656, et y abjura, entre les mains du pape Alexandre VII, le calvinisme et le præadamisme. On croit que sa conversion ne fut pas sincère, du moins par rapport à cette dernière hérésie. Il est certain qu'il avait envie d'être chef de secte. Son livre déçèle son ambition ; il y flatte les juifs, et les appelle à son école. De retour à Paris, malgré les instances que lui avait faites le pontife pour le retenir à Rome, il rentra chez le prince de Condé en qualité de bibliothécaire. Quelque temps après, il se retira au séminaire des Vertus à Aubervilliers, près de Paris, où il mourut en 1676, à 82 ans, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise. On rapporte néanmoins qu'ayant été pressé, à l'article de la mort, de rétracter son opinion sur les præadamites, il répondit : *Hi quæcumque ignorant, blasphemant*. On le

soupçonna toute sa vie de n'être attaché à aucune religion, moins peut-être par corruption de cœur que par vanité et par bizarrerie d'esprit. Il avait des connaissances, et il écrivait assez bien en latin. Outre l'ouvrage déjà cité, on a de lui un traité aussi singulier que rare, intitulé : *Du rappel des Juifs*, 1645, in-8 ; une *Relation du Groënland*, 1647, in-8 ; celle de *l'Islande*, 1663, in-8, aussi intéressante ; une *Lettre à Philotime*, 1658, in-8, dans laquelle il expose les raisons de son abjuration et de sa rétractation, etc. Son ouvrage *Præadamitæ* a été solidement réfuté par le Prieur (voy. ce nom). Un poète lui fit cette épitaphe, rapportée par Moréri.

La Peyrère ici gît, ce bon Israélite,
Huguenot, Catholique, enfin Præadamite :
Quatre religions lui plurent à la fois ;
Et son in différence était si peu commune,
Qu'après quatre vingt ans qu'il eut à faire un choix,
Le bonhomme partit, et n'en choisit pas une.

PEYRÈRE (Abraham), frère du précédent, avocat au parlement de Bordeaux, est auteur d'un recueil des *Décisions du parlement de Bordeaux*, dont la dernière édition est de 1725, in-fol.

* PEYRIËHE (Bernard), médecin, né en 1755 à Perpignan, mort dans la même ville en 1804, fut professeur de matière médicale à la faculté de Paris, et membre de plusieurs sociétés savantes. On lui doit le tome 2 de l'*Histoire de chirurgie, depuis son origine jusqu'à nos jours*, Paris, 1774-80, 2 vol. in-4, fig. ; ouvrage plein d'érudition et qui suppose beaucoup de recherches. Le tome premier avait été publié par Dujardin, le 3^e vol. que Peyriëhe avait composé seul est resté inédit. Sue a donné l'énumération de ses ouvrages dans son *Discours prononcé à la rentrée de l'école de médecine de Paris*, le 5 novembre 1804.

* PEYRON (Jean-François-Pierre), peintre, né en 1744 à Aix, doué d'un vif sentiment du beau, goûta de bonne heure le Poussin, et fit une étude spéciale de ses ouvrages. Il obtint le grand prix en 1775, par un tableau représentant la *Mort de Sennèque*, qui était une protestation contre le mauvais goût de l'époque, et résolut de marcher sur les traces de Vien qui avait commencé une réforme, que David a eu la gloire d'achever (voy. DAVID). Admis à l'académie de peinture en 1785, il fut, deux ans après, nommé directeur de la manufacture des Gobelins, et chargé de plusieurs travaux importants pour le roi. Il perdit tout à la révolution, et dès lors il ne fit que languir jusqu'à sa mort, arrivée le 20 janvier 1815. David, qui assistait à ses obsèques, fit son éloge d'un seul mot : *Peyron m'a ouvert les yeux*. Ses deux principaux tableaux : *Cimon se dévouant à la prison pour en retirer et faire inhumer le corps de son père*, et *Paul Emile s'indignant de l'humiliation où se réduit Persée, qui se prosterne à ses pieds*, sont au musée royal. On estime sa *Mort de Socrate*, qui décorait une des salles du palais des députés. Peyron a gravé neuf pièces à l'eau forte, dont quatre d'après le Poussin, une d'après Raphaël, et quatre d'après ses propres dessins.

* PEYRON (Jean-François), frère du précédent, né en 1748 à Aix, d'abord secrétaire d'ambassade

à Bruxelles, fut ensuite envoyé commissaire dans les Indes-Orientales, fut attaché à M. de Bussy, gouverneur de Pondichéry, et mourut à Goudelour, le 18 août 1784. Outre des traductions de divers ouvrages de l'anglais, on a de lui : *Nouveau voyage en Espagne pendant les années 1777 et 1778*, 1782, 2 vol. in-8, très-estimé, et que l'on peut encore consulter avec fruit.

PEYRONIE (François Gicor de la), né à Montpellier en 1678, exerça longtemps la chirurgie à Paris, avec un succès distingué, qui lui mérita la place de premier chirurgien de Louis XV, qui lui conféra, en 1721, des lettres de noblesse. Ayant guéri, en 1758, le Dauphin d'un dépôt survenu à la mâchoire inférieure, le roi lui fit don d'une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre. Il profita de sa faveur auprès de Louis XV pour procurer à son art des honneurs qui animassent à le cultiver, et des établissements qui servissent à l'étendre. L'académie royale de chirurgie à Paris fut fondée par ses soins en 1751, éclairée par ses lumières, et encouragée par ses bienfaits. A sa mort, arrivée à Versailles en 1747, il fit des legs considérables à la communauté des chirurgiens de Paris, et à celle de Montpellier. La Peyronie était membre de l'académie des sciences. Son *Eloge*, par Briot (voy. ce nom, II, 229), a été couronné par l'acad. de médecine de Montpellier en 1819.

* PEYROT (Jean-Claude), prieur-curé de Pradinas, né à Milhau en 1709, s'adonna à la poésie, et vit plusieurs de ses pièces couronnées par les académies de Toulouse et de Rhodéz. Encouragé par ses premiers succès, il tenta de faire parler aux muses la langue des paysans de Rouergue, et il y réussit complètement. Son poème des *Quatre saisons*, ou les *Géorgiques patoises*, imprimé en 1781, in-12, lui fit dans sa province une réputation qui paraît devoir durer autant que celle de Gondouli (voy. ce nom), auquel on l'a comparé. La révolution chassa le poète de son modeste prieuré. Il vint alors habiter le hameau de Paillas, près de Milhau, où il mourut en 1793, âgé de 86 ans. Ses *OEuvres patoises et françaises* ont eu plusieurs éditions. La 4^e, annoncée comme la plus complète, Milhau, 1825, in-8, est ornée du portrait de l'auteur.

PEYROUSE. Voy. LAPÉROUSE.

PEYSSONNEL (Charles de), né à Marseille en 1700, sut allier le commerce avec l'érudition. Il mérita, par son intelligence dans le négoce, la place de secrétaire de l'ambassade de France à Constantinople, puis celle de consul à Smyrne, qu'il remplit avec beaucoup de désintéressement et à l'avantage des commerçants. Ses connaissances dans les antiquités lui ouvrirent les portes de l'académie des inscriptions. Les *Mémoires* qu'il présenta à cette société, et en particulier sa *Dissertation sur les rois du Bosphore*, prouvent combien il était digne d'y être agrégé. Il mourut en 1757. Il contribua de même que l'un de ses frères à créer une académie à Marseille.

* PEYSSONNEL (Louis-Charles), fils du précédent, né à Marseille en 1727, fut aussi consul-général à Smyrne, et correspondant de l'acad. des inscriptions, et mourut à Paris en 1790. On a de lui plu-

sieurs ouvrages importants : *Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin*, 1763, in-4; *Traité sur le commerce de la mer Noire*, 1787, 2 vol. in-8; *Examen du livre intitulé : Considérations sur la guerre actuelle des Turcs*, par Volney, 1788, in-8; *Situation politique de la France, et ses rapports actuels avec toutes les puissances de l'Europe*, 1789, nouv. édit., 1792; *Discours sur l'alliance de la France avec les Suisses et les Grisons*, 1790, in-8.

PEZAI ou PEZAY (Alexandre-Frédéric-Jacques Masson, marquis de), né à Versailles en 1741, s'attacha d'abord à la littérature, et entra ensuite dans le service. Il devint capitaine de dragons, donna des leçons de tactique à Louis XVI, fut nommé inspecteur-général des garde-côtes, et quelque temps après exilé dans sa terre (1), où il mourut en 1777. Il a donné quelques poésies dans le genre érotique, et quantité de pièces fugitives répandues dans l'*Almanach des Muses*; elles sont incorrectes et quelquefois trop libres. Nous avons encore de lui : une traduction de Catulle, peu estimée; *Soirées helvétiques, alsaciennes et franc-comtoises*, 1770, in-8, écrites avec trop de négligence; *La Rosière de Saclency*, pastorale en trois actes; les *Campagnes de Maillebois*, 3 vol. in-4, et un vol. de cartes (voy. MAILLEBOIS). On a recueilli plusieurs de ces écrits, sous le titre d'*OEuvres agréables et morales*, Paris, 1791, 2 vol. in-12, où se trouve une notice de sa *Vie*, qui, malgré le ton d'éloge qui y règne, ne laisse pas d'avoir un air aventurier. C'était un esprit léger, inquiet, irritable. Les philosophes de cette époque le regardaient comme un des leurs. Il était en correspondance avec Voltaire, qui lui adressa des vers, et fréquentait J.-J. Rousseau, qui lui lut ses *Confessions*. (Voy. le *Journ. hist. et litt.*, 4^e novembre, 1791, p. 343.)

PEZENAS (Esprit), né à Avignon en 1602, se fit jésuite, s'appliqua particulièrement à l'étude des mathématiques, et fut nommé, en 1728, professeur royal d'hydrographie et de physique à Marseille, emploi qu'il remplit avec distinction jusqu'en 1749. L'astronomie devint son occupation favorite. Après l'extinction de son ordre, il se retira dans sa patrie où il mourut le 4 février 1776. Sa douceur, son honnêteté, le firent autant aimer, que ses connaissances variées et ses vertus religieuses le firent estimer. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : *Eléments du pilotage*, 1753 et 1754, in-8; *Pratique du pilotage*, 1741 et 1749, Avignon, 1778, in-8; *Astronomie des marins*, 1766, in-8. On a aussi de lui beaucoup de traductions bien faites, entre autres du *Traité des fluxions* de Maclaurin, des *Eléments d'Algèbre* du même, du *Microscope* de Backer, du *Cours complet d'optique*, de Smith, 1767, 2 vol. in-4; du *Dictionnaire des arts et des sciences*, de Dyché, 1756, 2 vol. in-4; du *Cours de physique expérimentale*, de Désaguliers, 1751, 2 vol. in-4, etc.

PEZRON (le P. Paul), né à Hennebon en Bre-

(1) Il s'attira cette disgrâce par son indiscrétion, la hauteur de ses manières, et l'air d'une mystérieuse importance qu'il se donnait, et par lequel il trahit une partie du secret de ses liaisons avec le roi.

tagne, l'an 1639, se fit bernardin dans l'abbaye de Prières en 1661. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1682, et régenta ensuite au collège des bernardins à Paris avec autant de zèle que de succès. Son ordre lui confia plusieurs emplois honorables, dans lesquels il fit paraître beaucoup d'amour pour la discipline monastique. En 1697, il fut nommé abbé de la Charmoie; mais son amour pour l'étude l'engagea à donner, en 1703, la démission de son abbaye, dont il ne se réserva rien. Il s'enferma alors plus que jamais dans son cabinet, et s'y livra au travail le plus assidu et le plus constant. Ses occupations affaiblirent sa santé, et il mourut à Chessi en 1706, à 67 ans. La nature l'avait doué d'une mémoire prodigieuse et d'une ardeur infatigable. Son érudition était profonde; mais elle n'était pas toujours appuyée sur des fondements solides. Parmi les conjectures dont ses ouvrages sont remplis, il y en a quelques-unes d'heureuses, et beaucoup plus de hasardées. On a de lui : un Traité intitulé *L'Antiquité des temps rétablie*, 1687, in-4. L'auteur entreprend de soutenir la chronologie du texte des Septante, contre celle du texte hébreu de la Bible; il donne au monde plus d'ancienneté qu'aucun autre chronologiste avant lui. Un gros vol. in-4, 1691, intitulé : *Défense de l'antiquité des temps*, contre les PP. Martianay et Le Quien, qui avaient attaqué cet ouvrage par des raisons solides; *Essai d'un commentaire sur les prophètes*, 1695, in-12; il est littéral et historique, et il jette de grandes lumières sur l'histoire des rois de Juda et d'Israël. Il y entreprend d'arranger et d'expliquer les prophéties selon l'ordre chronologique. *L'Histoire évangélique confirmée par la judaïque et la romaine*, 1696, 2 vol. in-12; Avignon, 1848, 2 vol. in-8 : ouvrage savant, et qui forme une espèce de démonstration historique du christianisme, puisée dans des sources que ses ennemis ne peuvent récuser. On y trouve tout ce que l'histoire profane fournit de plus curieux et de plus utile, pour appuyer et pour éclaircir la partie historique de l'Evangile. Le P. de Colonia et Lardner (*voy.* ces noms) ont en partie rempli le même but. *De l'antiquité de la nation et de la langue des Celtes, autrement appelés Gaulois*, etc., 1705, in-8; livre plein de recherches.

* PEZZI (Charles-Antoine-Marie), archiprêtre de la collégiale de Pordenone dans le Frioul, né en 1735 à Venise, se prononça pour la révolution lorsqu'elle eut pénétré en Italie, et devint professeur de logique et de philosophie morale au lycée de Bellune. Exilé pour avoir publié un écrit dans lequel il tournait en ridicule le gouvernement autrichien en Italie, il se retira en 1826 à Paris, où il mourut le 18 février 1854. On cite de lui plusieurs ouvrages, en italien : *Leçons de philosophie de l'esprit et du cœur*, Padoue, 1821, 2 vol. in-8; *Principes d'agriculture et d'économie rurale*, Milan, 1823, in-8; *Tentatives pour retarder la chute de l'éloquence en Italie*, Milan, 1817, in-12; *Considérations impartiales sur la loi du célibat ecclésiastique*, Monaco, 1829. On n'a que trop lieu de croire, d'après cet ouvrage, que Pezzi avait totalement oublié l'esprit et les devoirs de son état.

PFAFF (Jean-Christophe), théologien luthérien,

né en 1651 à Pfule-Lingen, dans le duché de Wurtemberg, enseigna la théologie à Tubingen avec réputation, et y mourut en 1720. On a de lui : une *Dissertation sur les passages de l'ancien Testament allégués dans le nouveau*, savante, quoique d'une critique qui pourrait être quelquefois plus exacte; un recueil de *Controverses*, accueilli par ceux de son parti, ainsi que quelques autres ouvrages empreints du même esprit.

PFAFF (Christophe-Matthieu), fils du précédent, professeur en théologie, et chancelier de l'université de Tubingen, né à Stuttgart en 1686, est auteur de plusieurs ouvrages en latin, entre autres : *Institutiones theologicæ*, 1716 et 1721, 2 vol. in-8. On lui doit l'édition des *Fragmenta anecdota sancti Irenæi*, grec et latin, 1715, in-8. La liste complète de ses ouvrages occupe une feuille d'impression dans les ouvrages allemands. Il mourut chancelier de l'université de Giessen le 17 novembre 1760.

PFANNER (Tobie), né à Augsbourg en 1641, d'un conseiller du comté d'Oëttengen, fut secrétaire des archives du duc de Saxe-Gotha, et chargé d'instruire dans l'histoire et dans la politique les princes Ernest et Jean-Ernest. La manière dont il remplit ces emplois le fit nommer, en 1686, conseiller de toute la branche Ernestine. Il était si versé dans les affaires, qu'on l'appelaient les *Archives vivantes de la maison de Saxe*. Ce savant mourut à Gotha, en 1717. Ses principaux ouvrages sont : *L'Histoire de la paix de Westphalie*; l'édition de Gotha, 1697, in-8, est la meilleure : cette histoire a été effacée par celle du P. Bougeant; *L'Histoire des assemblées de 1652, 1655 et 1654*, Weimar, 1694, in-8; un *Traité des princes d'Allemagne*; la *Théologie des païens*; un *Traité du principe de la foi historique*, etc. Tous ces ouvrages sont écrits en latin avec assez peu d'élégance; mais ils sont faits avec soin.

PFEFFEL (Jean-André), graveur d'Augsbourg, né vers 1690, mort vers 1760 à Vienne, se fit connaître par son intelligence dans le dessin et par la délicatesse de son burin. Il fut chargé des planches d'un ouvrage très-considérable, intitulé : *La Physique sacrée*, qui parut en 1725. Ce livre est recherché des curieux pour la beauté des figures. Il contient 750 gravures en taille douce, faites sur le plan et les dessins de Pfeffel, et exécutées sous ses yeux par les plus habiles graveurs de son temps. (*Voy.* SCHEUCHZER (Jean-Jacques).—PFEFFEL (Christian-Frédéric), né en 1726 et mort en 1807, est auteur d'un *Abrégé de l'histoire et du droit public d'Allemagne*, dont la seconde édition a paru à Paris, 1776, 2 vol. in-4, 1777, 2 vol. in-8; ouvrage plein de vues lestes et fausses, fruit d'une partialité qui a plus d'un objet. La 1^{re} édit. était moins défectueuse. *Voy. le Journ. hist. et litt.* 1^{er} décembre 1777, p. 482.

* PFEFFEL (Gottlieb-Conrad), frère de Christian-Frédéric, né en 1756 à Colmar, y fonda en 1775, sous le nom d'école militaire, une maison d'éducation pour les jeunes protestants : la révolution la détruisit en 1792, et, dès lors il ne s'occupa plus que de littérature, jusqu'à sa mort arrivée à Colmar en 1809. Ses principaux ouvrages sont : *Essais poétiques*, dont l'édit. la plus complète est celle de

Tubingen, 1802-10, 10 vol. in-8. On y trouve des épigrammes, de petits contes, des odes, des épitres et des fables. Ces dernières, narrées avec facilité, offrent une lecture agréable; *Collection de contes et nouvelles*, trad. de l'allemand, Paris, 1825, 7 vol. in-12, auxquels il faut réunir *dix-huit Nouvelles*, 1826, 4 vol. in-12. Pfeffel a été un des traducteurs de la *Géographie de Busching*; il était membre honoraire de l'acad. de Berlin.

PFEFFERCORN (Jean), fameux juif, natif de Cologne, se donna longtemps pour le Messie parmi ceux de sa nation : ensuite s'étant fait chrétien, il tâcha de persuader à l'empereur Maximilien de faire brûler tous les livres hébreux, à l'exception de la Bible, « parce que, disait-il, ils contiennent » des blasphèmes, de la magie, et autres choses » aussi dangereuses. » L'empereur publia, en 1510, un édit conforme à la demande de Pfeffercorn. Reuchlin, par ses écrits et ses discours, tâcha d'empêcher l'exécution de cet édit. Pfeffercorn composa le *Miroir manuel*, pour soutenir son sentiment; Reuchlin y opposa le *Miroir oculaire*, qui fut condamné par les théologiens de Cologne, par la faculté de théologie de Paris, et par le P. Hochstrat, dominicain, inquisiteur de la foi. (*Voy. REUCHLIN.*) Pfeffercorn vivait encore en 1517. Outre le *Miroir manuel*, écrit en allemand, on a encore de lui : *Narratio de ratione celebrandi Pascha apud Judæos; De abolendis scriptis Judæorum, etc.*

PFEIFFER (Auguste), savant orientaliste allemand, naquit à Lawembourg en 1640. Il tomba, à l'âge de 5 ans, du haut d'une maison. Il se fracassa tellement la tête par cette chute, qu'on le releva pour mort, et qu'on se disposait à l'ensevelir; mais sa sœur, en cousant le drap mortuaire autour du petit corps, le piqua dans un des doigts, et s'apercevant qu'il l'avait retiré, elle le rendit à la vie par le secours de la médecine. On le mit aux études, et dans peu de temps il se rendit très-habile dans les langues orientales. Il les professa à Wittemberg, à Leipzig et en différents autres lieux, et fut appelé à Lubeck en 1690, pour y être surintendant des églises. C'est dans cette ville qu'il finit ses jours en 1698. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de critique sacrée et de philosophie, en latin et en allemand. Les principaux de ceux du premier genre sont : *Cansophia mosaica; Critica sacra*, Dresde, 1680, in-8; *De Mazora; De Trihaeresi Judæorum; Sciagraphia systematis antiquitatum hebræarum; Dubia vexata Scripturæ sacræ; Decas electa exercitationum biblicarum; Antichiliasmus; Thesaurus hermeneuticus; Decades duæ, de antiquis Judæorum ritibus; Specimen antiquitatum sacrarum*. Tous ses ouvrages de philosophie ont été imprimés à Utrecht, en 2 vol. in-4. Ses livres d'érudition sont assez recherchés.

* PFEIFFER (Jean-Frédéric), économiste, né en 1718 à Berlin, servit d'abord dans l'armée prussienne, et fut ensuite commissaire des guerres, puis conseiller de guerre et des domaines. A la paix, le roi de Prusse le chargea des établissements projetés pour la Marche électorale, et bientôt 150 villages et établissements ruraux ou industriels s'élevèrent sous son inspection. Devenu conseiller

intime, une accusation vague de concussion le fit enfermer dans la forteresse de Spandau; il en sortit sans avoir pu obtenir d'être jugé, et dégoûté du régime arbitraire quitta sa patrie. Il trouva de l'emploi auprès de plusieurs petits princes de l'empire; mais il renonça bientôt à toutes les places pour se livrer à l'économie publique, et visita les diverses contrées de l'Europe en observateur. Il mourut le 5 mars 1787, à Mayence, professeur des sciences économiques. Ses principaux ouvrages sont : *Précis de toutes les sciences économiques*, Manheim, 1770-78, 4 vol. in-4; *Histoire de la houille et de la tourbe*, 1774, in-8; *Secret d'améliorer la houille et la tourbe*, 1777, in-8, trad. en français, avec l'ouvrage précédent, par Jansen, Paris, 1787, in-8; *Principes de la science financière*, Francfort, 1781; *Principes de la science forestière*, 1781; *Principes de l'économie générale*, 1782-85, 2 vol. in-8; *Principes et règles de l'économie politique*, publiés par Moser, Mayence, 1787.

PFIFFER ou PFYFFER (Louis), né à Lucerne en 1550 d'une famille féconde en grands capitaines, porta de bonne heure les armes au service de la France. Capitaine dans le régiment suisse de Taurman, il en fut nommé colonel en 1562, après la bataille de Dreux, où il s'était signalé par son activité et sa bravoure. Il montra le même courage en Piémont, aux sièges de Volpiano et de Monte Cavallo; en Picardie, contre les Espagnols. La paix ayant fait réformer son régiment, Pfißer fut fait lieutenant de la compagnie des cent gardes suisses de Charles IX, qui le créa chevalier. Il amena, en 1567, un corps de 6000 Suisses au service de ce prince. Ce fut avec ce corps, dont il était colonel, qu'il sauva la vie à ce monarque, qu'il fit conduire dans un bataillon carré de Meaux à Paris, malgré tous les efforts de l'armée du prince de Condé, qui assaillit son petit corps de tous côtés. Au moment de l'attaque, Pfißer mit les genoux à terre, et fit sa prière; après quoi cette citadelle ambulante s'achemina vers Paris, renversant tout ce qui s'opposait à son passage. Cette journée, appelée *la Retraite de Meaux*, a immortalisé le nom de ce héros. Il continua de servir Charles IX par son courage et par son crédit auprès de ses compatriotes : crédit qui lui fit donner le surnom de *Roi des Suisses*. Il contribua avec son régiment, en 1569, à fixer la victoire de Moncontour contre les huguenots. Pfißer se déclara ouvertement pour la ligue, et engagea les cantons catholiques à l'aider puissamment. Il mourut dans sa patrie en 1594, à 64 ans, avoyer, c'est-à-dire premier chef du canton de Lucerne : charge que son zèle patriotique, sa grandeur d'âme et ses autres qualités lui avaient méritée. (*Voy. l'Histoire des officiers suisses*, par l'abbé Girard.)

** PFISTER (Jean-Chrétien), historien, né en 1772 dans le Wurtemberg, mort en 1856, a laissé une *Histoire de la Souabe*, Heilbronn, 1805-1827, 5 vol. in-8, et une *Histoire générale de l'Allemagne*, Hambourg, 1850-55, 5 vol. in-8. Cet ouvrage important a été traduit en français par Paquis, Paris, 1855-58, 11 vol. in-8. Pfister était membre de plusieurs sociétés savantes.

PFLUG (Jules), *Phlugius*, évêque de Naumbourg, né en 1510 d'une famille distinguée, fut d'abord chanoine de Mayence, puis de Zeits. Il entra par son mérite dans le conseil des empereurs Charles-Quint et Ferdinand I^{er}. Ce dernier prince s'en rapportait ordinairement à lui dans les affaires les plus difficiles. Pflug ayant été élevé sur le siège de Naumbourg, en fut expulsé par ses ennemis le jour même de son élection; mais il fut rétabli avec beaucoup de distinction six ans après par Charles-Quint. Il fut un des trois théologiens que l'empereur choisit pour dresser le projet de l'*Interim* en 1548, travail qu'il condamna ensuite; et présida aux diètes de Ratisbonne au nom de Charles-Quint. Il se signala surtout par ses ouvrages de controverse sur les dogmes attaqués par Luther. Ses livres sont pour la plupart en latin. Il en a fait aussi quelques-uns en allemand. On estime principalement : une *Exposition des cérémonies de la messe*; un *Traité de la réforme chrétienne*; un *Avis aux ecclésiastiques*. Ce savant et pieux évêque mourut en 1594, à 74 ans.

***PFLUGUER** (Marc-Adam-Daniel), agronome, né en 1777 à Morges, dans le canton de Vaud, vint de bonne heure à Paris et joignit la culture des lettres aux études de la science à laquelle il s'était particulièrement voué. Il y mourut au mois de mars 1824. On a de lui : *Cours d'agriculture pratique, divisé par ordre de matières, ou l'Art de bien cultiver la terre*, 1809, 2 vol. in-8; les *Amusements du Parnasse, ou Mélanges de poésies légères*, 1810, in-18; *Manuel d'instruction morale*, 1811, in-12; *Cours d'étude à l'usage de la jeunesse*, 1811-1812; *Maison des champs ou Manuel du cultivateur*, 1819, 4 vol. in-8, fig.

PFOCHEN (Sébastien) est connu par une dissertation publiée en 1629, sur le style du nouveau Testament, dans laquelle il prétend que le texte grec est d'une élocution aussi pure que celle des meilleurs écrivains de la Grèce. Galaker attaqua cette assertion et lui opposa *De novi Testamenti stylo dissertatio*, où il montre les hébraïsmes dont le texte grec abonde; mais sa critique est quelquefois exorbitante et tombe à faux.

PHACÉE, fils de Roméias, général de l'armée de Phacéas, roi d'Israël, conspira contre son maître, le tua dans son palais, et se fit proclamer roi, l'an 759 avant J.-C. Il régna 20 ans, et suivit les traces de Jéroboam, qui avait fait pécher Israël. Dieu, irrité contre les crimes d'Achaz, qui régnait alors en Judée, y envoya Razin, roi de Syrie, et Phacée, qui vinrent mettre le siège devant Jérusalem. Mais ils furent contraints de s'en retourner dans leurs états, Dieu les ayant envoyés pour châtier son peuple, et non pour le perdre. Cependant Achaz, au lieu de reconnaître ce bienfait de Dieu, ayant immolé aux dieux du roi d'Assyrie, qui était venu à son secours, attira de nouveau la malédiction du ciel sur son royaume, selon la prophétie d'Isaïe (cap. 7). Phacée fit une nouvelle irruption dans le royaume de Juda, et le réduisit à l'extrémité. Il tailla en pièces l'armée d'Achaz, lui tua en un jour 120,000 combattants, et au défaut de soldats, qu'il avait tous tués ou dissipés, il con-

duisit enchaînés à sa suite 200,000 tant femmes que filles et jeunes enfants, qu'il destinait à l'esclavage, et revint à Samarie chargé de déponilles. Mais sur le chemin, le prophète Obed vint faire de vives réprimandes aux Israélites des excès qu'ils avaient commis contre leurs frères, et leur persuada de renvoyer à Juda tous les captifs qu'ils emmenaient. Phacée fut détrôné par Osée, un de ses sujets, qui lui ôta la couronne et la vie, l'an 759 avant J.-C.

PHACEIAS, fils et successeur de Manahem, roi d'Israël, imita l'impiété de ses pères, et fut tué par Phacée, dans son palais de Samarie, l'an 759 avant J.-C.

PHAËTON, fils du Soleil et de Clymène, Epaphus lui ayant dit dans une querelle que le Soleil n'était pas son père, comme il se l'imaginait, Phaëton irrité alla s'en plaindre à Clymène, sa mère, qui lui conseilla d'aller voir son père pour en être plus assuré. Le Soleil, ne pouvant résister à ses larmes et à ses prières, lui confia son char, pour lui donner un gage de sa tendresse paternelle. Dès qu'il fut sur l'horison, les chevaux prirent le mors aux dents, de sorte que s'approchant trop de la terre, tout y était brûlé par l'ardeur du soleil, et que, s'en éloignant trop, tout y périssait par le froid. Jupiter ne trouva d'autre moyen de remédier à ce désordre, qu'en foudroyant Phaëton, qui tomba dans la mer, à l'embouchure du Pô. Ses sœurs et Cynus son ami, pleurèrent tant, qu'elles furent métamorphosées en peupliers, leurs larmes en ambre, et Cynus en cygne.

PHAINUS, ancien astronome grec du v^e siècle avant J.-C., natif d'Elide, faisait ses observations auprès d'Athènes, et fut le maître de Méton. Il est regardé comme le premier qui découvrit le temps du solstice.

PHALANX, frère d'Arachné. Pallas prit un soin particulier de leur éducation; mais, indignée qu'ils y répondissent mal et qu'ils eussent conçu l'un pour l'autre une passion criminelle, elle les métamorphosa en vipères.

PHALARIS, tyran d'Agrigente, en Sicile, se signala par sa cruauté. Il était originaire de Crète, et jouissait d'une grande fortune. Ses vues ambitieuses le firent exiler d'Astapylée, sa patrie; il vint à Agrigente où ses largesses lui gagnèrent les prolétaires, et s'étant fait un parti considérable dans cette ville, il profita de la solennité des thesmophories pour s'en emparer. Cet événement eut lieu l'an 571 avant J.-C. Il parut d'abord juste et modéré; mais ensuite quelques séditions lui ayant fait craindre de perdre le pouvoir, il chercha tous les moyens de tourmenter les citoyens. Pérille, artiste cruellement industrieux, seconda la fureur de Phalaris, en inventant un taureau d'airain. Le malheureux qu'on y renfermait, consumé par l'ardeur du feu qu'on allumait dessous, jetait des cris de rage, qui, sortant de cette horrible machine, ressemblaient aux mugissements d'un bœuf. Pérille ayant demandé la récompense de sa cruelle invention, Phalaris le fit brûler le premier dans le ventre du taureau. Eusèbe et quelques auteurs assurent que Phalaris en usa ainsi par indignation

contre l'auteur d'une invention si atroce, et consacra ensuite cette terrible machine dans le temple d'Apollon. Enfin les Agrigentins se révoltèrent, et y brûlèrent Phalaris lui-même, l'an 561 avant J.-C. Nous avons des *Lettres*, sous le nom d'*Abaris*, à ce tyran, avec les réponses; mais elles sont supposées. Léon Arétin les fit imprimer à Trévise, 1471, in-4; et y joignit sa traduction latine. Elles l'avaient été l'année d'auparavant en Sorbonne, in-4, il en existe plusieurs autres éditions du x^e siècle. La première édition grecque est de Venise, 1498, in-4; parmi les suivantes on distingue celles de Bâle, 1558, in-8, avec une nouvelle version latine de Thomas Naageorg; d'Oxford, 1693, in-8, avec la vie de Phalaris par Boyle, qui donna lieu à une fameuse *Dissertation* de Bentley; de Groningue, 1777, in-4, avec des notes de Lennep, et enfin de Leipsig, 1825, in-8, revue par G. H. Schæffer; il en existe des trad. françaises par Gruget, Paris, 1550, par Th. Beauvais, *ibid.*, 1797, in-12, et par Bénaben, Angers, 1805, in-8.

PHALEG, fils d'Héber et père de Ren, naquit cent deux ans après le déluge, cinquante avant la construction de la tour de Babel, et la même année que se fit la division de la terre d'Eden entre les onze enfants de Chanaan, au préjudice des enfants de Sem. C'est en mémoire de cette division, si on en croit Bonfrénius, qu'il reçut le nom de Phaleg. Torniellus, dans ses *Annales*, à l'an 1951, est d'un autre sentiment, et rapporte le nom de Phaleg à la division des langues, qui se fit lors de la construction de la tour de Babel, où se forma la multitude et la diversité des idiômes qui composèrent, dans la suite, le langage des nations: diversité que des physiologues ont regardé comme tenant au plan de la Providence, et que des hommes à systèmes ont vainement proposé de réformer par une langue universelle. (*Voy.* LEIBNITZ.) Les grammairiens ont observé que le seul mot *Sac* avait subsisté et subsistait encore dans toutes les langues: » Ce qui vient sans doute, dit un critique ingénu » et agréable, de ce que la seule chose que les » insensés constructeurs de la tour devaient com- » prendre, et dans laquelle ils devaient être d'ac- » cord, était de prendre leur sac et de s'en aller. »

PHALÉREUS. *Voy.* DEMÉTRIUS DE PHALÈRE.

PHALÉSIUS (Hubert). *Voy.* LUCAS BRUGENSIS.

PHALLUS, un des quatre principaux dieux de l'impureté; les trois autres étaient Priape, Bacchus et Mercure. Les déesses infâmes qu'on ne rougissait pas d'adorer, étaient en plus grand nombre: Vénus, Cotitto, Persica, Prema, Pertunda, Lubentie, Volupie, etc. Ce que c'est que la raison humaine abandonnée à elle-même! Les plus dégoûtantes abominations deviennent des objets de culte, quand la salutaire et éternelle lumière de la religion cesse de nous éclairer, pour conserver sur ce variable globe la vertu et l'honneur. Phallus était un des principaux objets des mystères de Cérès à Eleusine. *Voy.* *Lepsius* dans le dict. géog.

PHANAS (du). *Voy.* PARA.

PHARAMOND est le nom que la plupart des historiens donnent au premier roi de France. On dit qu'il régna à Trèves et sur une partie de la France,

vers 420, et que Clodion, son fils, lui succéda; mais ce que l'on raconte de ces deux princes est très-incertain. Plusieurs critiques prétendent que les Francs ont eu des rois avant Pharamond, et que Constantin en fit mourir deux, après les avoir défaits. Quoi qu'il en soit, on attribue communément à Pharamond l'institution de la fameuse *loi salique*. C'est un recueil de règlements, sur toutes sortes de matières, dans lequel il est dit qu'*aucune partie de l'héritage ne doit venir aux femmes*. De là la loi fondamentale qui les exclut de la succession à la couronne en France. Dans le temps de la ligne, on prétendait que la religion catholique était aussi essentielle à la succession au trône que la loi salique: prétention que les guerres civiles n'ont pas éclaircie. Il est certain qu'à ne considérer que la nature des choses, la première de ces conditions est aussi grave pour le moins et aussi importante que l'autre. Un écrivain fameux de ce siècle a fortement établi cette observation. *Voy.* HENRI IV.

PHARAON signifie *roi* dans l'ancienne langue des Egyptiens. Plusieurs souverains d'Egypte ont porté ce nom. On distingue 1^o celui qui régnait lorsque Abraham fut contraint par la famine de revenir en Egypte. — Le second occupait le trône lorsque Joseph, amené par des marchands israélites, fut établi intendant de toute l'Egypte. Ce que l'Ecriture nous en apprend donne l'idée d'un prince modéré et juste. — Le troisième Pharaon est celui qui, oubliant les services de Joseph, persécuta les Israélites. C'est lui et le suivant, à ce que l'on croit communément, qui bâtirent les pyramides. Si cependant ces pyramides étaient des greniers publics, comme quelques savants l'ont pensé, il est naturel de les rapporter au règne précédent. (*Voy.* le *Journal hist. et litt.*, 1^{er} décembre 1790, page 529.) — Le quatrième est celui à qui Moïse et Aaron demandèrent la permission d'aller avec le peuple sacrifier dans le désert, et qui, par son obstination, attira tant de fléaux sur l'Egypte; fléaux dont l'Ecriture, tant dans l'*Ecclésiaste* que dans les *Psaumes* et les livres sapientiaux, rapporte les effrayants détails, et dont les historiens profanes ont aussi conservé la mémoire. Diodore et Hérodote font mention de l'état humiliant où l'Egypte fut réduite pendant 400 ans, après les prodiges opérés par Moïse. — Le cinquième régnait du temps de David. — Le sixième fut le père de Salomon, qui épousa sa fille, mariage dont la conformité aux lois hébraïques et aux vues de Dieu est encore un problème pour ceux qui prennent dans un autre sens quelques passages des livres saints, qui semblent y être relatifs. — Le septième était Pharaon Sesac, qui donna asile à Jéroboam, et fit la guerre à Roboam. — Le huitième, Pharaon Saa. — Le neuvième, Néchao. — Et le dixième est Ophra ou Apriès (*voy.* ce nom).

PHARÈS, fils du patriarche Juda et de sa bru Thamar. Lorsqu'il vint au monde, Zara, son frère jumeau, présenta le premier son bras; mais ensuite il le retira, pour laisser naître Pharès son frère qui, par ce moyen, devint l'aîné. C'est un des ancêtres de Jésus-Christ, comme l'on voit au premier chapitre de saint Matthieu. Et c'est pour cela

que l'écriture rapporte les circonstances de sa naissance et sa primogéniture.

PHARIS, fils de Mercure et d'une des filles de Danaüs, bâtit une ville dans la Laconie, à laquelle il donna son nom.

PHARNACE II, fils de Mithridate, roi de Pont, fit révolter l'armée contre son père, qui se tua de désespoir, l'an 64 avant J.-C. Il cultiva l'amitié des Romains, et demeura neutre dans la guerre de César et de Pompée. César, voulant qu'il se décidât, tourna ses armes contre lui, l'an 47 avant J.-C., et le vainquit avec tant de célérité, qu'il écrivit à un de ses amis : *Veni, vidi, vici*.

PHASE, prince de la Colchide, que Thétis n'ayant pu rendre sensible, métamorphosa en fleuve. Il coule dans la Colchide, et ne mêle point ses eaux avec celles de la mer Noire où il se jette.

PHASSUR, prêtre, fils d'Emmer, était un de ces prophètes de mensonge qui amusaient les peuples par leurs flatteuses prédictions. Ayant entendu Jérémie prédire divers malheurs contre Jérusalem, il le frappa et le fit charger de chaînes. Le lendemain Phassur ayant fait délier le prophète, celui-ci prédit qu'il serait emmené captif à Babylone avec tous ceux qui demeuraient en sa maison, et qu'il y mourrait lui et tous ses amis. *Jérém.* 20. — Il ne faut pas le confondre avec PHASSUR, fils de Melchias, qui demanda la mort du même prophète, et le fit mettre au fond d'un puits. *Jérémie*, 38.

PHÉBADE ou FITADE (saint), *Fitadius*, évêque d'Agen, que les habitants du pays nomment *saint Fiari*. Il se fit un nom en réfutant la confession de foi que les ariens avaient publiée à Sirmich en 358, par un *Traité* qui est cité par saint Jérôme, et que nous avons dans la *Bibliothèque des Pères*, tom. 4, pag. 400. On y remarque beaucoup de justesse et de solidité dans les raisonnements. Les subtilités et les équivoques des ariens y sont dévoilées, et la doctrine catholique y est défendue avec force. Il assista au concile de Rimini en 359, et y soutint le parti orthodoxe avec saint Servais de Tongres; mais, surpris par les ariens, et entraîné par l'amour de la paix, il signa une confession de foi catholique en apparence. Il connut depuis sa faute; et il témoigna par une rétractation publique, qu'il n'avait eu dessein que de détruire l'erreur, et non d'y souscrire. Saint Phébad se trouva au concile de Paris en 360, à celui de Valence en 374, et à celui de Saragosse en 380. Il vivait encore en 392; mais il était mort en 400, après plus de 40 ans de travaux dans l'épiscopat. D. Rivet lui attribue un savant *Traité* contre le concile de Rimini. On en trouve une traduction grecque parmi les discours de saint Grégoire de Naziance. C'est le 49^e discours de ce Père.

PHÉDON, philosophe grec, natif d'Elée, fut enlevé par des corsaires et vendu à des marchands. Soerate, touché par sa physionomie douce et spirituelle, le racheta. Après la mort de son bienfaiteur, dont il reçut le dernier soupir, Phédon se retira à Elée, et devint chef de la secte éléatique. Sa philosophie se bornait à quelques froides moralités, sans aucune sanction et sans effet. Platon a donné à son dialogue sur l'immortalité de l'âme, le nom de *Phédon*.

PHÈDRE, fille de Minos et de Pasiphaé. Thésée l'enleva et l'épousa. Cette princesse ayant conçu de la passion pour Hippolyte, fils de Thésée et d'Antiope, reine des Amazones, et ce jeune prince n'ayant pas voulu l'écouter, elle l'accusa auprès de son père d'avoir attenté à son honneur. Thésée irrité livra ce malheureux fils à la fureur de Neptune. Hippolyte se promenant sur le bord de la mer, un monstre sortit tout-à-coup du fond des eaux, effraya ses chevaux, qui fracassèrent son char en le traînant à travers les rochers sur lesquels il expira. Phèdre rendit témoignage de son innocence en se tuant elle-même. Euripide et Racine ont fait chacun une *tragédie* sur la catastrophe de cet incestueux amour.

PHÈDRE (Julius), affranchi d'Auguste, né en Macédoine, écrivait sous Tibère. Il fut persécuté par Séjan, lâche ministre d'un prince barbare. Cet homme injuste croyait apercevoir sa satire dans les éloges que Phèdre fait de la vertu. Ce poète s'est fait un nom immortel par cinq livres de *Fables ésopiennes*, parce que Esope est l'inventeur de ce genre d'apologue, et que Phèdre l'a pris pour modèle. Nous n'avons rien dans l'antiquité de plus accompli que les fables de Phèdre pour le genre simple. Il plaît par sa douce élégance, par le choix de ses expressions, par l'heureux tour de ses vers; il instruit par ses ingénieuses moralités qui sont autant de miroirs où l'homme voit ses qualités et ses défauts. La Fontaine conte avec moins de précision et de justesse; mais, inférieur à Phèdre dans ce point, il le surpasse dans beaucoup d'autres. Sa poésie est plus vive, plus enjouée, plus variée et plus remplie de ces grâces légères et de ces ornements délicats qui s'accordent avec l'aimable simplicité de la nature. Les fables de Phèdre sont restées longtemps dans l'obscurité; François Pithou leur redonna la lumière, en les tirant de la bibliothèque de Saint-Remi de Reims, ou, suivant d'autres, de celle de Saint-Benoît-sur-Loire. Un critique paradoxal, Pierre Scriverius, a prétendu qu'on attribuait mal à propos à Phèdre les fables qui portent son nom. Quoique cette opinion ne soit guère propre à prendre quelque consistance, le P. Desbillons s'est donné la peine de la réfuter dans une *Dissertation* qu'il a publiée avec l'édition qu'il a donnée de ce fabuliste, Manheim, 1786, réimprimée en 1807. Le P. Brotier en a publié une autre, aussi très-estimée, en 1785. Sacy a donné une bonne traduction de Phèdre, sous le nom de Saint-Aubin. L'abbé Lallemant en a publié une nouvelle en 1758, in-8, avec un Catalogue raisonné des différentes éditions de cet auteur. L'abbé Paul en a donné une en 1805. M. J.-A. Cassitto mit au jour en 1809 un nouveau livre de Phèdre contenant 52 fables découvertes dans la bibliothèque royale de Naples; mais leur authenticité n'a point été reconnue par les savants; et personne aujourd'hui ne songe à la défendre. Joly (*voy.* ce nom) a donné une traduction en vers des anciennes et des nouvelles *Fables* de Phèdre, Paris, 1815, in-8; M. l'abbé Beuzelin en a donné une en prose, 1826, in-8, avec un bon commentaire, et M. E. Panckoucke, une nouvelle en prose, revue sur le manuscrit de Reims, 1854, in-8.

* **PHELIPPEAUX** (Jean), docteur en théologie et chanoine de Troyes, naquit à Angers. Bossuet, l'ayant entendu argumenter en Sorbonne, conçut de lui l'idée la plus avantageuse, et lui confia l'éducation de son neveu, l'abbé Bossuet, que Phelippeaux accompagna dans ses voyages en Italie. Ils étaient à Rome en 1697, lorsqu'on y traita l'affaire du *Quiétisme* (voy. FÉNELON, M^{me} GUYON), et l'évêque de Meaux le chargea de la suivre. Ils y mirent l'un et l'autre une bien grande vivacité, pour ne rien dire de plus. (Voy. leur correspondance dans les *Œuvres* de Bossuet.) A son retour, Phelippeaux déjà chanoine de Meaux fut nommé officiel et grand-vicaire. Il mourut en 1708, dans un âge très-avancé. On a publié de lui les ouvrages suivants : *Discours en forme de méditations sur le sermon de Jésus-Christ sur la montagne*, Paris, 1750, in-12 ; *Relation de l'origine, des progrès et de la condamnation du quiétisme*, 1752 et 1753, in-8, deux parties, sans nom d'auteur ni d'imprimeur. Cet ouvrage, qui, suivant M. de Bausset, décèle la partialité la plus marquée et l'acharnement le plus odieux contre Fénelon, fut flétri par un arrêt du conseil. Phelippeaux a laissé manuscrite une *Chronique des évêques de Meaux*, en latin.

* **PHELIPPEAUX** (A. le PICARD de), officier d'artillerie, né en 1768 d'une ancienne famille du Poitou, fut élevé à l'école militaire de Pont-le-Voy, et passa, en 1785, à celle de Paris, où il eut pour condisciple Bonaparte. Il s'y distingua dans les concours, et l'emporta même sur celui qui devait dominer sur l'Europe. En quittant l'école, en 1788, il entra dans le régiment d'artillerie de Besançon, lieutenant en second. Il se trouvait à Paris en juillet 1789, et il y commandait une des batteries qui auraient dissipé les attroupements formés sur la place Louis XV, si de Bezenval eût fait son devoir. Emigré avec un grand nombre de ses camarades, il fit la campagne de 1792, dans l'armée des princes, et à son licenciement, passa dans celle de Condé, où il servit, en 1795 et 1794, dans la compagnie noble d'artillerie. Il rentra l'année suivante en France pour y organiser une insurrection, leva un corps à la tête duquel il s'empara de Sancerre, et livra plusieurs combats où il eut l'avantage : il se maintint quelque temps dans le Berry ; mais bientôt ne se trouvant plus en état de résister aux forces dirigées contre lui, il fut contraint de se cacher. Dénoncé par deux traitres qui avaient servi sous ses ordres, il fut arrêté et conduit à Bourges ; mais une de ses parentes lui procura les moyens de s'évader. De retour à Paris, en 1797, il conçut et exécuta le projet de délivrer sir Sidney-Smith (voy. ce nom), détenu au temple. Sidney, témoigna sa reconnaissance à son libérateur en le faisant nommer colonel, et l'emmena avec lui dans son expédition sur les côtes d'Égypte. Phelippeaux eut part à tous ses succès, et fut chargé des travaux de défense de la place de Saint-Jean-d'Acre, assiégée par Bonaparte. Quoique les fortifications de cette ville fussent délabrées, et qu'il n'eût pas un nombre suffisant d'hommes pour les défendre, il parvint, par ses bonnes dispositions, à forcer l'armée française de lever le siège, le 20 mai 1799, après 61 jours de tranchée ouverte. Épuisé

de fatigues, il mourut peu de jours après, à l'âge de 31 ans. Cet officier, doué d'un esprit vif et pénétrant, unissait la résolution et l'activité à la prudence. Il est probable, dit un biographe, que s'il eût vécu, l'expérience et l'habitude d'un grand commandement aurait mûri son talent naturel, et qu'il aurait parcouru avec gloire une carrière dans laquelle la fortune ne lui a permis de faire que le premier pas.

PHÉLYPEAUX. Voy. PONTCHARTRAIN.

PHÉLYPEAUX (Louis-Balthazar), fils de François Phélypeaux, seigneur d'Herbaut, montra de bonne heure du goût pour la vertu et pour les lettres. Nommé chanoine de Notre-Dame de Paris en 1694, et agent général du clergé en 1697, il fut placé sur le siège épiscopal de Riez en 1715. Son nom et son mérite pouvaient lui procurer un évêché plus considérable et plus voisin de la cour ; il se contenta de celui que la Providence lui avait donné. Il fit le bonheur de ses diocésains, fonda un collège, un hôpital, un séminaire, s'attacha les indigents, pensionna les prêtres infirmes, les pauvres gentils-hommes et les veuves des officiers : tout cela se fit dans l'obscurité, sans faste, sans orgueil ; ce qui ajoute beaucoup au mérite de sa bienfaisance, surtout dans un siècle où le peu de bien qui se fait, se fait par ostentation et avec parade. Il eut d'ailleurs toutes les vertus épiscopales, et il instruisit son clergé, sans faire étalage de ses lumières. Il mourut en 1751, dans un âge avancé.

PHÉLYPEAUX D'HERBAUT (Georges-Louis), archevêque de Bourges, se distingua autant par l'activité de son zèle que par ses immenses charités. Un de ses prédécesseurs avait fondé un établissement bien précieux, puisqu'il était destiné à servir de retraite aux curés vieux et infirmes. Lorsque Phélypeaux parvint au siège de Bourges, cet établissement n'avait que 4,500 liv. de revenu : il le porta à 20,000 liv. Il fonda plusieurs collèges dans les principales villes de son diocèse, institua des bureaux de charité, et parvint à détruire ou du moins à diminuer considérablement la mendicité. Il se faisait un devoir d'instruire son peuple par lui-même, tant dans les villes que dans les campagnes. On raconte divers traits de son éloquence vraiment pastorale. Un jour qu'il faisait une exhortation aux catholiques dans une des villes de son diocèse, la vue d'une multitude de protestants qui étaient venus l'entendre enflamme sa sollicitude. Il dirige son discours vers ses auditeurs inattendus, leur expose les raisons qui doivent faire le plus d'impression sur eux, leur représente que leurs pères se faisaient une gloire d'être les enfants de cette même Eglise, dont rien n'aurait dû les séparer. « Leurs cendres, » s'écria-t-il, reposent dans ce temple où vous » voilà réunis ; elles accusent votre erreur et s'élèvent contre votre schisme. Tous ces tombeaux » parlent, vous entendez leurs voix, ils vous crient : » Pourquoi êtes-vous infidèles à la croyance de vos » aïeux ? Pourquoi vous êtes-vous dérobés à la sainte » autorité de cette église antique, dont les pasteurs » remontent par une succession non interrompue jus- » qu'au berceau du christianisme ? Cette Eglise mère » avait béni nos mariages, elle avait imprimé sur le

» front de nos fils, dont vous tenez le jour, le sceau
 » de la famille de Jesus-Christ, elle vous parle en-
 » core dans ce moment par l'organe de votre pontife,
 » écoutez-le.... Oui, je suis votre pasteur » reprit
 l'éloquent évêque avec une vivacité de sentiment
 qui fit fondre en larmes tout l'auditoire; « et vous
 » refusez d'être mes enfants; je serai votre père
 » malgré vous : je le suis par l'autorité de mon
 » ministère; cette autorité est celle de Jésus-Christ
 » même, qui a été confiée par l'imposition des
 » mains des anciens du presbytère, qui l'avaient
 » reçue des anciens, en remontant jusqu'aux apô-
 » tres et au Fils de Dieu, dont les mains divines
 » ont commencé cette chaîne de consécérations so-
 » lennelles, qui est venue, tout indigne que je suis,
 » reposer sur ma tête : votre mépris de ma puis-
 » sance paternelle ne peut me l'ôler. Je suis votre
 » père au nom de Dieu : celui de qui vient toute
 » paternité, au ciel et sur la terre, m'en donne sur
 » vous les droits sacrés; ils sont, s'il est possible,
 » plus inviolables que ceux de la nature. Mais si je
 » suis votre père de droit divin, ah ! mes enfants,
 » je sens que je le suis encore par le droit de mon
 » cœur; mes sentiments vous embrassent en dépit
 » de vous-mêmes : ne vous refusez pas à ma ten-
 » dresse; j'ai l'émulation de votre bonheur, vos
 » âmes sont enchaînées à la mienne. Je donnerai
 » ma vie avec joie, ô mon Dieu, vous en êtes té-
 » moin ! pour ramener dans les voies du salut mes
 » enfants qui s'égarent. » Il mourut à Paris le 25
 septembre 1787. Blin de Saintmore a fait son *Eloge*
historique, et l'abbé Fauchet son *Oraison funèbre*,
 dans laquelle il y a de très-beaux passages, et en
 même temps beaucoup d'idées mesquines et pué-
 riles, et, ce qui est digne d'une censure plus grave,
 des allures de la philosophie du jour (1).

PHENENNA, 2^e femme d'Elcana, père de Sa-
 muel, avait plusieurs enfants; et loin d'en remer-
 cier Dieu, elle insultait Anne, et la raillait de ce
 que le Seigneur l'avait rendue stérile. Mais Dieu
 ayant exaucé les prières de l'affligée, elle enfanta
 Samuel, et Phénenna fut humiliée. Le cantique
 qu'Anne prononça à ce sujet est un des plus tou-
 chants de l'Écriture sainte.

PHÉNIX, fils d'Amyntor, roi des Dolopes, fut ac-
 cusé par Clytie, concubine de son père, d'avoir
 voulu lui faire violence, et, quoiqu'il fût innocent,
 Amyntor ordonna qu'on lui fit perdre la vue; mais
 Chiron le guérit, et lui confia la conduite d'Achille.
 Il donna à ce prince une si excellente éducation,
 qu'il fut regardé comme le modèle des gouverneurs
 de la jeunesse. Après la prise de Troie, où il avait
 accompagné Achille, Pélée reconnaissant des ser-
 vices qu'il lui avait rendus dans la personne de son
 fils, quoique mort, rétablit Phénix sur le trône, et
 le fit proclamer roi des Dolopes.

PHÉRÉCRATE, poète comique grec, était con-
 temporain de Platon et d'Aristophane. Il vivait vers
 l'an 420 avant J.-C. A l'exemple des anciens co-
 miques, qui introduisaient sur le théâtre, non des
 personnes imaginaires, mais des personnages ac-

tuellement vivants, il joua ses contemporains. Mais
 il n'abusa point de la licence qui régnait alors sur
 la scène, et se fit une loi de ne jamais diffamer
 personne. On lui attribue 23 *Comédies*, dont il ne
 nous reste que des fragments, recueillis par Herté-
 lius et par Grotius, d'après lesquels on ne prend
 pas une idée avantageuse de l'auteur. On dit qu'il
 inventa l'espèce de vers appelés de son nom *phé-
 récratiens*. Ils étaient composés des trois derniers pieds
 du vers hexamètre, et le premier de ces trois pieds
 était toujours un spondée. Ce vers d'Horace, par
 exemple, *Quamvis pontica pinus*, est un vers *phé-
 récratien*. On trouve dans Plutarque un fragment de
 ce poète sur la musique des Grecs, qui a fourni à
 Burette le sujet d'un savant *Mémoire* inséré dans le
 tom. 15 du *Recueil* de l'académie des inscriptions.
 Les fragments de Phérécrate ont été publiés avec
 ceux d'Eupolis par Martin Runket, Leipsig, 1827,
 in-8.

PHÉRÉCYDE, philosophe de l'île de Scyros, vers
 l'an 560 avant J.-C., fut l'élève de Pittacus. Il passe
 pour avoir été le premier de tous les philosophes
 qui a écrit sur des choses naturelles et sur l'essence
 des dieux. Il fut aussi le premier, dit-on, qui sou-
 tint l'opinion que « les animaux sont de pures ma-
 » chines. » (*Voy* PEREIRA-GOMES.) Il fut le maître
 de Pythagore, qui l'aima comme son père. Le dis-
 ciple, ayant appris que Phérécyde était dangereu-
 sement malade dans l'île de Délos, s'embarqua
 aussitôt, et se rendit à l'île, où il fit donner tous
 les secours nécessaires à ce vieillard, et ne ména-
 gea rien de ce qui pouvait lui rétablir la santé. Le
 grand âge enfin, et la violence de la maladie, ayant
 rendu tous les remèdes inutiles, il repartit, dit-on,
 pour l'Italie. Mais tout cela est fort incertain; car
 on donne d'autres causes à sa mort : selon les uns,
 il fut dévoré par la vermine; selon d'autres, il se
 tua en se précipitant du haut du mont Corycius,
 lorsqu'il allait à Delphes. Presque toutes les morts
 de ces anciens sages sont marquées au coin de la
 folie. On peut voir dans les *Mémoires de l'académie*
de Berlin, année 1747, une *Dissertation* curieuse
 traduite du latin de J.-Ph. Hein, sur la vie, les ou-
 vrages et les sentiments de cet ancien philosophe,
 l'un des premiers entre les Grecs qui aient écrit en
 prose.

PHÉRÉCYDE, historien, natif de Léros, et sur-
 nommé l'*Athénien*, florissait vers l'an 480 avant
 J.-C. Il avait composé l'*Histoire de l'Attique*; mais
 cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous. Il
 n'en reste que des fragments, qui ont été publiés
 avec ceux d'Acusilas, par Sturz, Gera, 1798; Leipsig,
 1824, in-8.

PHIDIAS, sculpteur d'Athènes vers l'an 448 avant
 J.-C., avait fait une étude particulière de ce qui
 avait rapport à son talent. Il possédait assez bien
 l'optique, science qui lui fut utile dans une occa-
 sion remarquable. Alcamène et lui furent chargés
 de faire chacun une *Minerve*, afin qu'on pût choisir
 la plus belle pour la placer sur une colonne. La
 statue d'Alcamène, vue de près, avait un beau fini
 qui gagna tous les suffrages, tandis que celle de
 Phidias ne paraissait, en quelque sorte, qu'ébau-
 chée. Mais le travail recherché du premier disparut

(1) L'*Oraison funèbre* de ce prélat par l'abbé Saint-Jon est de
 beaucoup supérieure à celle de Fauchet. On n'en parla point dans
 le temps, parce qu'elle n'était que chrétienne.

recueillis par Grotius. Ils prouvent qu'il n'était pas un poète du premier rang. Il florissait vers l'an 274 avant J.-C.

PHILÉMON (Saint), homme riche de la ville de Colosses, fut converti à la foi chrétienne par Epaphras, disciple de saint Paul. Sa maison était une retraite pour les fidèles. Sa femme Appia et lui étaient la bonne odeur de la ville par leurs vertus, et la ressource de tous les malheureux par leurs libéralités. Onésime, esclave de Philémon, l'ayant volé, s'enfuit à Rome, où saint Paul l'instruisit de la religion et lui donna le baptême. L'apôtre le renvoya ensuite à son maître, auquel il le recommanda par une lettre qui est un modèle d'éloquence persuasive. (*Voy. ONÉSIME.*) Les Grecs rapportent plusieurs particularités de la vie et la mort de Philémon qui sont plus qu'incertaines. Ils le font martyriser à Colosses avec sa femme, dans une émeute populaire. Les Latins et les Grecs célèbrent leur fête le 22 novembre.

PHILÉTAS, poète et grammairien grec, de Cos, précepteur de Ptolémée Philadelphe, composa des *Elégies*, des *Epigrammes* et d'autres ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Les fragments qu'on en a pu recueillir ont été publiés avec ceux de quelques autres poètes contemporains, Halle, 1829, in-8. Ovide et Propertius l'ont célébré dans leurs poésies, comme un des meilleurs poètes de son siècle.

PHILÉTUS, hérétique du premier siècle, qui, sans nier formellement la résurrection, soutenait qu'elle était déjà opérée, et qu'elle n'était que le passage du péché à la grâce. C'est de lui que parle saint Paul dans sa seconde épître à Timothée : *Ex quibus est Hymenæus et Philétus...., dicentes resurrectionem esse jam factam, et subverterunt quorumdam fidem.*

* **PHILIBERT** (Emmanuel-Robert de), ecclésiastique, né en 1717, à Toulouse, mort vers la fin du siècle, a publié les *Annales de la société des jésuites*, 1764-1765, 4 vol. in-4.

* **PHILIDOR** (François-André DANICAN dit), compositeur, né à Dreux en 1726, fut élevé dans les pages de la chapelle du roi, où, à 15 ans, il fit exécuter un motet de sa composition. Sorti des pages, il donna des leçons de musique à Paris, et s'y fit connaître par son talent prodigieux pour le jeu d'échecs. Il se flatta d'en faire l'instrument de sa fortune et parcourut la Hollande, l'Allemagne et l'Angleterre, pour s'y mesurer avec les plus habiles joueurs. Son voyage ne lui fut pas inutile d'une autre manière. Etant à Londres il mit en musique la fameuse *Ode* de Dryden pour la fête d'*Alexandre*, qui lui mérita les éloges des connaisseurs. De retour à Paris, il donna l'opéra d'*Ernelinde*, qui commença sa réputation. Il travailla ensuite pour l'Opéra-Comique, et s'inspirant du goût italien que les Bouffes venaient de mettre à la mode, y fit représenter avec succès le *Maréchal ferrant*, *Tom-Jones*, le *Bûcheron*, le *Sorcier*, *Sancho Pança*, les *Femmes vengées*, le *Soldat magicien*, etc. Il alla pendant la terreur chercher un asile à Londres, et il y mourut le 31 août 1795. Son harmonie est expressive et savante, mais son chant manque souvent de mélodie. Sa conversation était peu spiri-

tuelle. Laborde, valet de chambre du roi, l'entendant un jour dire des trivialités, s'écria plaisamment : « Voyez-vous cet homme-là, il n'a pas le sens commun, c'est tout génie. » Son *Analyse du jeu d'Echecs* a été souvent réimprimée. L'édition de Londres, 1777, in-8, est ornée de son portrait gravé par Bartolozzi.

* **PHILPEAUX** (Pierre), Conventionnel, né à Ferrières en 1759, était avocat avant la révolution, dont il embrassa les principes. Député à la Convention par le départ. de la Sarthe, il s'y conduisit d'abord avec modération ; mais entraîné par l'exemple, il se plaça bientôt parmi les révolutionnaires les plus exaltés. Après avoir demandé que l'on accélérât le jugement de Louis XVI, il vota pour la mort, sans appel et sans sursis. Le 10 mars, il appuya le projet présenté par Robert-Lindet d'instituer un tribunal extraordinaire sans jurés, pour juger les crimes de trahison envers la république, projet que Barrère lui-même déclara monstrueux. Le 6 avril, il demanda que la promesse faite par la Convention de gratifier d'une somme de 500,000 livres quiconque livrerait Dumourier, s'étendit aux étrangers et même aux émigrés qui pourraient alors rentrer en France et dans leurs biens. Il dénonça les *accaparements*, proposa une taxe sur les riches, et appuya les mesures les plus extravagantes. Mais bientôt envoyé dans les départ. de l'Ouest, il vit de près les horreurs de la guerre civile, et fut ému à l'aspect des désastres qui frappaient une population exaspérée. Se trouvant en opposition avec ses collègues, en mission dans les mêmes contrées, il conçut un système de guerre tout différent de celui que suivaient les députés et les chefs militaires réunis à Saumur et qu'il appelait dérisoirement la cour de Saumur. Il fit adopter son plan par le comité de salut public ; mais, n'ayant point réussi, il se vit en butte aux attaques de ses adversaires, et fut rappelé. Aigri par cette disgrâce, il accusa les généraux qui commandaient à Saumur, de prolonger la guerre par leurs cruautés, et se vit alors dénoncé comme un des chefs du modérantisme. Après avoir lutté quelque temps contre ses nombreux adversaires, il fut arrêté le 30 mars 1794, et le 5 avril, condamné à mort, « pour avoir attaqué le gouvernement par ses écrits, avoir calomnié Marat, s'être déclaré défenseur du ministre Roland, etc. » Dans son interrogatoire, l'accusateur public, Fouquier-Tainville, ayant mêlé, selon sa coutume, l'insultante ironie à ses interpellations, Philipeaux lui répondit avec fermeté : « Il vous est permis de me faire périr, mais de m'outrager.... je vous le défends. » Avant d'aller à l'échafaud, il écrivit à sa femme deux lettres où il parle de la probité, de la vertu, de la justice du ciel, avec un calme et une résignation qui ne semblaient pas trop convenir à un homme qui avait voté la mort du meilleur des rois, et qui ne parut en sentir aucun remords. Outre ces deux lettres il a laissé des *Mémoires historiques sur la guerre de la Vendée*, 1795, in-8, et qui font partie de la collection des frères Baudouin. Philipeaux revenu de ses erreurs y plaide avec chaleur la cause de l'humanité. La Convention réhabilita sa mémoire et accorda des secours à sa veuve.

* PHILIPON de la MADELAINE (Louis), né à Lyon en 1734, et mort à Paris en 1818, avait été jésuite. A la suppression de l'institut il suivit la carrière du barreau et plus tard acquit la charge d'avocat du roi au bureau des finances de Besançon. Nommé intendant des finances du comte d'Artois, il vint à Paris où ses talents et son esprit aimable ne tardèrent pas à le faire connaître. Pendant la révolution il se tint à l'écart, et quand les moments les plus dangereux furent passés, il trouva dans la culture des lettres les moyens de réparer la perte de sa fortune. Il fut fait sous le Directoire bibliothécaire du ministère de l'intérieur, place qu'il conserva sous les gouvernements qui se succédèrent. Outre des *Vaudevilles* seul ou en société, et un assez grand nombre de chansons très-agréables, on a de lui : *Manuel Epistolaire*, 8^e éd., Paris, 1822, in-12; *Vues patriotiques sur l'éducation du peuple*, 1785, in-12; *De l'éducation des collèges*, 1785, in-8; *Dictionnaire des homonymes*, 5^e édit. 1817, in-8; *Dictionnaire portatif des poètes français*; *Dict. des rimes*; *Dict. de la langue française*, à la suite de l'Encyclopédie poétique, in-18; Plusieurs *Pièces académiques*, notamment un *Discours* sur le désir de s'immortaliser, couronné par l'Académie de Besançon en 1764; un autre sur la nécessité et les moyens de supprimer les peines capitales; un *Mémoire* sur les moyens d'indemniser un accusé reconnu innocent, etc.

PHILIPPE, roi de Macédoine, 4^e fils d'Amyntas II, naquit l'an 585 avant J.-C. Il fut élevé à Thèbes, où son père l'avait envoyé en otage, et fut confié aux soins d'Epaminondas dont il s'honora toujours d'avoir été l'élève. Dès sa jeunesse il fit éclater cette souplesse de génie, cette grandeur de courage, qui lui fit un nom si célèbre et de si puissants ennemis. Après la mort de Perdicas III son frère, il se fit déclarer le tuteur de son neveu, et se mit bientôt sur le trône à sa place, l'an 560 avant J.-C. L'état était ébranlé par les secousses de différentes révolutions, Philippe s'appliqua à l'affermir. Les Illyriens, les Péoniens et les Thraces voulurent profiter de sa jeunesse pour lui déclarer la guerre. Il désarma les deux premiers de ces peuples par des présents et des promesses, et l'autre n'osa remuer. Vainqueur par la politique et par la ruse, il déclara libre Amphipolis, ville qu'Athènes revendiquait comme une colonie. Son dessein était de ménager cette république et de ne point épuiser ses forces en voulant garder cette place. Les Athéniens, peu sensibles à son attention, s'armèrent pour lui ôter la couronne; mais le roi macédonien les vainquit auprès de Méhonte, et fit un grand nombre de prisonniers qu'il renvoya sans rançon. Cette victoire fut le fruit de la discipline qu'il avait mise dans ses troupes : la phalange macédonienne en eut le principal honneur; c'était un corps d'infanterie pesamment armé, composé pour l'ordinaire de seize mille hommes, qui avaient chacun un bouclier de six pieds de hauteur, et une pique de 21 pieds de long. Le succès de ses armes, et surtout sa générosité après la victoire, firent désirer la paix et son alliance au peuple d'Athènes; et les esprits y étant disposés de part et d'autre, elle ne tarda pas à être conclue. Les circon-

stances étaient favorables pour se venger des Illyriens. Philippe arma contre eux, les vainquit et affranchit ses états de leur joug. Son ambition, secondée par sa prudence et sa valeur, le rendit maître de Crénides, ville bâtie par les Thrasiens, et à laquelle il donna son nom. Les mines d'or qui étaient aux environs de cette ville en rendaient la prise très-importante. Il y mit beaucoup d'ouvriers, et fit battre en son nom la monnaie d'or. Philippe employa ses richesses à acheter des espions et des partisans dans toutes les villes importantes de la Grèce, et à faire des conquêtes sans la voie des armes. Le mariage du monarque macédonien avec Olympias, fille de Néoptolème, roi des Molosses, et la naissance d'Alexandre, depuis surnommé *le Grand*, mirent le comble à sa prospérité. Plutarque rapporte que Philippe, absent de ses états, apprit trois grandes nouvelles le même jour : qu'il avait été couronné aux jeux Olympiques, qu'il avait remporté une victoire contre les Illyriens, et qu'il lui était né un fils. Il écrivit lui-même à Aristote, pour le prier de se charger de son éducation, et la lettre ne fait pas moins d'honneur au monarque qu'au philosophe. (*Voy. ARISTOTE.*) Cependant il étendait ses conquêtes dans la Thrace. Méthon, petite ville de cette contrée, ne put résister longtemps à sa bravoure; mais ce siège lui devint funeste, par un coup de foudre que lui lança Aster dans l'œil droit. (*Voy. ASTER.*) Philippe méditait depuis longtemps le projet d'envahir la Grèce. Il fit la première tentative sur Olynthe, colonie et rempart d'Athènes. Cette république, fortement animée par l'éloquence de Démosthènes, envoya 17 galères et 2000 hommes au secours d'Olynthe; mais tous ses efforts furent inutiles contre les ressources de Philippe. Ce prince corrompit les principaux citoyens de la ville, qui lui fut livrée. Maître de cette place, il la détruisit de fond en comble, et gagna les villes voisines par ses largesses et par les fêtes qu'il donna au peuple. Il tomba ensuite sur les Phocéens et les vainquit. Philippe se fit déclarer chef des Amphictyons, et leur fit ordonner la ruine des villes de la Phocide. La Grèce commençait à ouvrir les yeux sur sa politique cruelle. Philippe, craignant de la soulever, retourna comblé de gloire dans la Macédoine; mais toujours avide du sang et de l'or, il porta le feu de la guerre dans l'Illyrie, dans la Thrace et dans la Chersonèse. Il se tourna ensuite contre Eubée, île qu'il nommait, à cause de sa situation, les entraves de la Grèce. Il se rendit maître de la plus grande partie de ce pays, autant par l'or que par le fer; mais Phocion vint délivrer ce pays de la domination tyrannique du roi de Macédoine. Philippe, poursuivi par un ennemi que ni son argent ni ses armes ne purent ébranler, déclara la guerre aux Scythes, et fit sur eux un butin considérable. Obligé de combattre, à son retour, les Triballiens, il fut atteint d'une flèche qui le blessa à la cuisse. A peine fut-il guéri de cette blessure, qu'il tourna de nouveau toutes ses vues contre la Grèce. Il entra d'abord dans la Béotie, et les armées en vinrent aux mains à Chéronée, l'an 338 avant J.-C. Le combat fut long, et la victoire se décida enfin pour Philippe. Le vainqueur érigea un tro-

phée, offrit des sacrifices aux dieux, et se livra à la débauche dans une fête qu'il ordonna pour célébrer son triomphe. L'ivresse du vin augmentant celle de son orgueil, il vint sur le champ de bataille insulter aux morts et aux prisonniers. L'orateur Démades, qui était du nombre des captifs, choqué de cette indignité, ne put s'empêcher de dire au prince : *Pourquoi jouer le rôle de Thersite, lorsque vous pourriez être un Agamemnon?* Cet avis généreux valut la liberté à Démades, et des traitements plus doux aux compagnons de son infortune. Philippe, vainqueur de la Grèce, osa prétendre à la conquête des Perses : il se fit nommer chef de cette entreprise dans l'assemblée générale des Grecs. Il se préparait à exécuter ce projet, lorsqu'il fut assassiné. Il allait, dans ce moment, assister à la représentation d'une tragédie composée par Néoptolème, où ce poète le peignait déjà vainqueur de Darius. Philippe était accompagné d'un nombreux cortège ; devant lui étaient portées les riches statues des douze grands dieux de la Macédoine, et une treizième statue plus magnifique que les autres et qui était celle de Philippe ayant aussi les attributs de la divinité. Pausanias, un de ses gardes, le tua pour se venger de ce que ce roi ne voulut pas lui faire justice d'une insulte qu'il avait reçue d'un courtisan nommé Attale. Ce fut l'an 336 avant J.-C. dans la 47^e année de son âge, après un règne de 24 ans. Philippe avait les vices et les apparences des vertus qui naissent d'une ambition démesurée. Sa politique, son art de dissimuler, ses intrigues, doivent être attribuées à son ardeur pour les conquêtes : il avait cette éloquence que donnent les fortes passions, cette activité et cette patience dans les fatigues de la guerre, fruits d'un amour insatiable pour la gloire. Il était généreux, magnanime, vertueux, moins par principes que par caprice. On ne sait pourquoi il se faisait dire tous les jours : *Philippe, souviens-toi que tu es mortel*. La conséquence de cette vérité eût dû être de rendre ses états heureux et de laisser en paix ceux des autres. Parmi le grand nombre de faits et de paroles mémorables que Plutarque a rapportés de ce prince, voici ceux qui le caractérisent davantage. On le sollicitait de favoriser un seigneur de la cour qui allait perdre sa réputation par un jugement juste, mais sévère : Philippe ne voulut pas y consentir, et ajouta : *J'aime mieux qu'il soit déshonoré que moi*. Une pauvre femme le sollicitait de lui rendre justice ; et comme il la renvoyait de jour en jour, sous prétexte qu'il n'avait pas le temps : *Cessez donc d'être roi*, lui dit-elle avec émotion. Philippe sentit toute la force de ce reproche, et la satisfut sur-le-champ. Une autre femme vint lui demander justice au sortir d'un grand repas, et fut condamnée. *J'en appelle*, s'écria-t-elle tout de suite. — *Et à qui en appelez-vous?* lui dit le monarque. — *A Philippe à jeun*. Cette réponse ouvrit les yeux du roi, qui rétracta son jugement. Un mot de Philippe, qui lui fait moins d'honneur que les actions précédentes, était *qu'on amuse les enfants avec des jouets, et les hommes avec des serments*. Maxime odieuse, qui fut l'âme et le principe de sa politique, et qui, dans ces temps d'une malheureuse philosophie, est devenue tellement la

ressource du mensonge, que ce n'en est plus une. On a une *Histoire de Philippe*, par Olivier (voy. ce nom, supra p. 284), et une autre en anglais par par Leland (voy. tome v, p. 494.)

PHILIPPE V, roi de Macédoine, obtint à l'âge de 14 ans, cette couronne après la mort d'Antigone, son cousin, l'an 220 avant J.-C. Les commencements de son règne furent glorieux par les conquêtes d'Aratus. Ce général était autant recommandable par son amour pour la justice, que par son habileté dans la guerre ; mais il devint odieux à un prince qui voulait se livrer à tous les vices. Philippe eut la lâche cruauté de le faire empoisonner. Il porta ensuite la guerre en Illyrie, en Italie, et y eut des succès. Il menaçait la Grèce ; mais les Romains ayant pris le parti des Grecs, le vainquirent dans plusieurs occasions importantes. Philippe, contraint de demander la paix, l'obtint à des conditions humiliantes. Des chagrins domestiques vinrent aigrir ceux que lui causaient les pertes qu'il essayait au dehors. Le mérite de son fils Démétrius excita sa jalousie et celle de Persée son autre fils. Ce frère indigne l'accusa auprès de son père d'avoir des vues sur le trône. Philippe, trop crédule, le fit mourir par le poison. La privation d'un tel fils lui ouvrit les yeux sur son injustice et sur celle de Persée. Il avait dessein d'élever Antigone sur le trône, à la place d'un fils injuste et barbare ; la mort l'empêcha d'exécuter son projet : il mourut à Amphipolis, l'an 178 avant J.-C., après un règne de 42 ans.

PHILIPPE, Phrygien d'origine, qu'Antiochus Epiphane établit gouverneur de Jérusalem. Il tourmenta cruellement les Juifs, pour les obliger à changer de religion. Antiochus, sur le point de mourir, établit le même Philippe régent du royaume, et lui mit entre les mains son diadème, son manteau royal et son anneau, afin qu'il le rendit à son fils, le jeune Antiochus Eupator ; mais Lysias s'empara du gouvernement sous le nom de cet enfant. Philippe, qui n'était pas le plus fort, s'enfuit en Egypte avec le corps d'Epiphane, pour demander du secours contre l'usurpateur ; et l'année suivante, profitant de l'absence de Lysias, qui était occupé contre les Juifs, il se jeta dans la Syrie et prit Antioche ; mais Lysias, revenant aussitôt sur ses pas, reprit la ville, et fit mourir Philippe.

PHILIPPE, fils d'Hérode le Grand et de Cléopâtre, et frère d'Antipas, épousa Salomé, cette danseuse qui demanda la tête de Jean-Baptiste. Auguste ayant confirmé le testament d'Hérode, qui laissait à Philippe la tétrarchie de la Gaulonite, de la Béthanie et de la Panéade, ce prince vint dans ses états, où il ne s'occupa qu'à rendre ses sujets heureux. Il aimait surtout la justice, et, pour en assurer l'exécution, il parcourut toutes les villes de son obéissance, faisant porter une espèce de trône, où il s'asseyait pour la rendre, satisfaisant tout le monde par sa clémence et son équité. Il fit rétablir magnifiquement la ville de Panéade, qu'il appela *Césarée*, en l'honneur de Tibère ; et c'est ce qui la fit nommer *Césarée de Philippe*. Il augmenta aussi le bourg de Bethsaïde, et lui donna le nom de *Juliade*, à cause de Julie, fille d'Auguste. Il

mourut après 37 ans de règne, la 20^e année de Tibère. — Il y a eu un autre PHILIPPE, aussi fils du grand Hérode, mais d'une femme nommée Mariamne, lequel épousa Hérodiade, et fut père de la Salomé dont nous parlons à la tête de cet article.

PHILIPPE (saint), apôtre de J.-C., naquit à Bethsaïde, ville de Galilée, sur les bords du lac de Génésareth. Le Sauveur l'appela le lendemain de la vocation de saint Pierre et de saint André, et lui dit de le suivre. Il alla dire à Nathanaël qu'il avait trouvé le Messie, et assista aux noces de Cana. Ce fut à lui que l'Homme-Dieu s'adressa, lorsque, voulant nourrir 5000 hommes qui le suivaient, il demanda où l'on pourrait acheter du pain pour tant de monde. Philippe lui répondit « qu'il en » faudrait pour plus de 200 deniers. » Pendant le long discours que J.-C. tint à ses apôtres la veille de sa passion, Philippe le pria de leur faire voir le Père. Mais le Sauveur lui répondit : *Philippe, celui qui me voit, voit aussi mon Père*. Voilà ce que l'Evangile nous apprend de ce saint apôtre. Des auteurs ecclésiastiques fort anciens disent qu'il alla prêcher l'Evangile en Phrygie, et qu'il mourut à Héraple, ville de cette province.

PHILIPPE (saint), le second des sept diacres que les apôtres choisirent après l'ascension de J.-C. On croit qu'il était de Césarée en Palestine ; au moins est-il certain qu'il y demeurait, et qu'il y avait quatre filles vierges, distinguées par l'esprit de prophétie. Après le martyre de saint Etienne, les apôtres s'étant dispersés, le diacre Philippe alla prêcher l'Evangile dans Samarie, où il fit plusieurs conversions éclatantes. Il y était encore, lorsqu'un ange lui commanda d'aller sur le chemin qui descendait de Jérusalem à Gaza. Philippe obéit et rencontra l'eunuque de Candace, reine d'Ethiopie, qui, lisant le prophète Isaïe, donna à Philippe occasion de l'instruire et de lui faire connaître J.-C. Rien de plus touchant, d'un récit plus simple et plus vrai, que ce qui est rapporté à ce sujet dans le chapitre 8 des *Actes des apôtres*. Il mourut à ce qu'on croit à Césarée vers l'an 70 de l'ère chrétienne.

PHILIPPE-BENITI ou BENIZZI (saint), 8^e général des servites, et non fondateur de ces religieux, comme quelques-uns l'ont dit, né à Florence en 1252 d'une famille noble, obtint en 1274 du concile général de Lyon l'approbation de son ordre, et mourut à Todi. Clément X le mit en 1671 dans le catalogue des saints. Les fondateurs de l'ordre des servites sont au nombre de sept, dont on fait l'office le 11 février. Ce saint fit de la sanctification de ses religieux le principal objet de son zèle, persuadé que c'était le premier de ses devoirs. Il nommait le crucifix *son livre*, et c'est en le contemplant qu'il rendit le dernier soupir le 22 août 1284. Sa vie a été écrite par l'abbé Malaval. (*Voy.* v, 451.)

PHILIPPE DE NERI. *Voy.* NERI.

PHILIPPE (Marcus-Julius), empereur romain, surnommé l'Arabe, né vers l'an 204 à Bostres ou Bostra en Arabie, d'une famille obscure, s'éleva par son mérite aux premiers grades militaires. L'ambition de régner, regardée dans ces temps de

ténèbres comme une vertu, lui fit assassiner Gordien le Jeune, dont il était capitaine des gardes, et il se fit élire empereur à sa place, l'an 244. Philippe, impatient de retourner à Rome, céda la Mésopotamie aux Perses, et revint en Syrie avec son armée. Quelques auteurs disent au contraire que Philippe ne céda rien aux Parthes, et qu'il remporta sur eux des avantages considérables : Gruter rapporte une ancienne inscription où Philippe est nommé vainqueur des Parthes. Quoi qu'il en soit, de retour à Rome, il tâcha de s'attirer l'amitié du peuple par sa douceur et ses libéralités. Le crime l'avait porté sur le trône ; mais dès qu'il y fut, il montra des vertus. Il fit beaucoup de règlements salutaires, et tourna tous ses soins vers la conservation de la paix. Il fit faire un canal au-delà du Tibre, pour fournir de l'eau à un quartier de la ville qui en manquait. Il entreprit d'abolir à Rome les lieux de prostitution, et exécuta, si nous en croyons Eusèbe, ce projet difficile dans une ville si vaste et si corrompue. Il accorda aux chrétiens la permission de faire en public tous les exercices de leur religion. On assure même qu'il embrassa ouvertement lui-même : Eusèbe, saint Jérôme, Vincent de Lérins, Orose, etc., sont de ce sentiment ; les mêmes auteurs, auxquels on peut joindre Rufin et Syncelle, disent qu'Origène écrivit deux lettres, l'une à ce prince, et l'autre à son épouse, avec un ton d'autorité qui aurait paru déplacé s'il n'avait écrit à des chrétiens. Eusèbe rapporte qu'un jour, veille de Pâques, ayant voulu entrer dans une église, l'évêque du lieu le repoussa, et lui dit qu'il ne pouvait être reçu qu'il n'eût fait pénitence publique des crimes dont il était accusé, à quoi il se soumit humblement. D'autres ajoutent que cette église était celle d'Antioche, et que l'évêque était saint Babylas (*voy.* ce nom). Il est difficile de se défendre de croire ce fait, quand on considère que ceux qui le rapportent étaient très-peu éloignés du lieu où il est dit s'être passé. Rome commençait à être heureuse sous le gouvernement de Philippe, lorsqu'il fut tué près de Vérone, en 249, par ses propres soldats, après avoir été défait par Dèce, qui avait pris le titre d'empereur dans la Pannonie. Il était alors âgé de 45 ans, et en avait régné 5 et quelques mois. Philippe son fils fut massacré entre les bras de sa mère Otacilia, n'ayant encore que 12 ans, et ayant déjà montré des qualités qui excitèrent les regrets de l'empire. La ville de Philippopolis dut son origine à Julius Philippe, qui la fit bâtir près de Bostra. Un critique judicieux et équitable a publié une Dissertation intitulée : *Apologia pro Philippis*, où l'on réfute le portrait odieux que des écrivains passionnés ont fait du père et du fils. *Voy.* OTACILIA.

PHILIPPE, duc de Souabe, fils de Frédéric Barberousse, et frère de Henri VI, né en 1178, fut élu empereur après la mort de ce dernier, en 1198 ; par une partie des électeurs, tandis que l'autre donnait la couronne impériale à Othon, duc de Saxe. Cette double élection alluma le feu de la guerre civile en Allemagne. Le pape demeura deux ans sans prendre aucun parti dans cette affaire, quoiqu'il fût sollicité fortement, tant par les deux préten-

dants, que par les seigneurs allemands et par les rois de France et d'Angleterre. Enfin, l'an 1200, il céda à leurs sollicitations, et se décida en faveur d'Othon; parce que, disait-il, Philippe de Souabe est excommunié par le pape Célestin, pour avoir envahi à main armée le patrimoine de saint Pierre, comme il l'a reconnu lui-même en demandant l'absolution, et parce qu'il fait encore la guerre à l'Eglise romaine, par Marcoualde et Diopoulde ses capitaines. Philippe fut excommunié; mais ayant écrit au pape une lettre pleine de respect en 1206, le pontife leva l'anathème, et fit tous ses efforts pour réconcilier les deux rivaux. Cette réconciliation était sur le point d'être consommée, lorsque Philippe fut assassiné à Bamberg, le 22 juin 1208, à 34 ans, par Othon, comte palatin de Bavière (1). Le meurtrier se vengea du refus que l'empereur lui avait fait de lui donner sa fille, et de ce qu'il l'avait empêché d'épouser celle du duc de Pologne. La mémoire de Philippe est respectée en Allemagne, comme celle d'un monarque généreux et sage, et d'un guerrier courageux et prudent. Son règne fut de onze années.

PHILIPPE I^{er}, roi de France, obtint le sceptre après son père Henri I^{er}, en 1060, à l'âge de 8 ans, sous la régence et la tutelle de Baudouin V, comte de Flandre, qui s'acquitta avec zèle de son emploi de tuteur. Baudouin défit les Gascons, qui voulaient se soulever, et mourut, laissant le roi à l'âge de 15 ans. Ce jeune prince fit la guerre en Flandre, contre Robert, fils cadet de Baudouin, qui avait envahi le comté de Flandre sur les enfants de son aîné. Philippe marcha contre lui avec une armée nombreuse, qui fut taillée en pièces auprès de Mont-Cassel. La paix fut le prix de la victoire, et le vainqueur jouit tranquillement de son usurpation. Guillaume le Conquérant, après avoir entièrement accablé l'Angleterre, tomba sur la Bretagne. Le duc implora le secours du roi de France, qui obtint la paix par ses armes. Elle fut rompue quelque temps après à l'occasion d'un bon mot. (*Voy. GUILLAUME le Conquérant.*) Philippe, dégoûté de sa femme Berthe, et amoureux de Bertrade, épouse de Foulques, comte d'Anjou, l'enleva à son mari; il se servit, en 1093, du ministère des lois pour faire casser son mariage, sous prétexte de parenté, et Bertrade fit casser le sien avec le comte d'Anjou, sous le même prétexte: un évêque de Beauvais les maria solennellement. Les deux époux étaient d'autant plus condamnables, qu'ils avaient abusé de l'autorité sacrée et profane pour autoriser leur concubinage. Cette union fut déclarée nulle par le pape Urbain II, qui prononça cette sentence dans les propres états du roi, où il était venu chercher un asile: tant était grande la fermeté que lui inspirait le sentiment du devoir. Philippe envoya des députés au pape, qui obtinrent un délai; mais ne se pressant pas de réparer le scandale, il fut excommunié de nouveau, dans un concile tenu à Poitiers, en 1100. L'an 1104, Lambert, évêque d'Arras, député du pape Pascal II, lui rapporta son

absolution à Paris, après lui avoir fait promettre de ne plus voir Bertrade: promesse qu'il ne tint pas. Suger nous apprend que leurs fils furent déclarés capables de succéder à la couronne; il est à croire qu'on perdit enfin de vue le vice de leur naissance. Philippe mourut à Melun, le 29 juillet 1108, à 57 ans, après avoir été témoin de la première croisade, prêchée par Pierre l'ermite, et à laquelle il ne voulut prendre aucune part. Son règne, qui comprend 48 ans, a été le plus long de ceux qui l'avaient précédé, excepté celui de Clotaire; et de tous ceux qui l'ont suivi, excepté ceux de Louis XIV et de Louis XV. Il fut célèbre par plusieurs événements; mais Philippe n'y joua aucun rôle important. Il parut d'autant plus méprisable à ses sujets, que ce siècle était plus fécond en héros, et qu'il était plus occupé de ses amours que des affaires d'état.

PHILIPPE II, surnommé *Auguste, le Conquérant* et *Dieu-Donné*, né en 1165 de Louis VII, dit le *Jeune*, roi de France, et d'Alix, sa 5^e femme, fille de Thibault, comte de Champagne, parvint à la couronne après la mort de son père, en 1180, à l'âge de 15 ans. Sa jeunesse ne fut point comme celle de la plupart des autres princes; il évita l'écueil des plaisirs, et son courage n'en fut que plus vif. Le roi d'Angleterre paraissait vouloir profiter de sa minorité pour envahir une partie de ses états. Philippe marcha contre lui, et le força, les armes à la main, à confirmer les anciens traités entre les deux royaumes. Dès que la guerre fut terminée, il fit jouir son peuple des fruits de la paix. Il réprima les brigandages des grands seigneurs, chassa les comédiens comme une source de corruption et de désordre, ordonna des peines contre les blasphémateurs, fit paver (en 1182 et 1183) les rues et les places publiques de Paris. Le financier Gérard, de Poissy, contribua à la dépense du pavage, par un don de onze mille marcs d'argent. Ce fut par les soins et les frais de Philippe-Auguste que l'on réunit dans l'enceinte de la capitale une partie des bourgs qui l'environnaient, et que la place des Innocents, qui n'était qu'un cloaque impur, fut entourée de murs et consacrée aux sépultures. Paris fut fermé par des murailles avec des tours. Les citoyens des autres villes se piquèrent aussi de fortifier et d'embellir les leurs. Les Juifs exerçaient depuis longtemps, en France, des friponneries horribles; Philippe les chassa de son royaume, et déclara ses sujets quittes envers eux: action injuste, si on ne la considère pas comme une espèce de représailles, et une punition propre à des gens enrichis de vols et de rapines. La tranquillité de la France fut troublée par un différend avec le comte de Flandre, qui fut heureusement terminé en 1184. Quelque temps après, Philippe déclara la guerre à Henri II, roi d'Angleterre, auquel il enleva les villes d'Issoudun, de Tours, du Mans et d'autres places. Le désir de chasser les infidèles de la Terre-Sainte, et la nécessité de les combattre chez eux, pour les empêcher d'envahir l'Europe, animaient alors les rois et les peuples. Philippe s'embarqua en 1190 avec Richard I^{er}, roi d'Angleterre. Les deux monarques allèrent mettre le siège devant Acre, qui

(1) Il s'appelait Othon de Wittelsbach. Les Allemands ont fait de cet événement le sujet d'une tragédie, qu'on ne lit pas sans la plus vive émotion. (*Voy. BABO, I, 380.*)

est l'ancienne Ptolémaïs. Presque tous les chrétiens d'Orient s'étaient rassemblés devant cette place importante. Saladin était embarrassé vers l'Euphrate dans une guerre civile. Quand les deux monarques européens eurent joint leurs forces à celles des chrétiens d'Asie, on compta plus de 500,000 combattants. Acre se rendit le 15 juillet 1191; mais la discorde, qui devait nécessairement diviser deux rivaux de gloire et d'intérêt, tels que Philippe et Richard, fit plus de mal que ces trois cent mille hommes ne firent d'exploits heureux. Fatigué de ces divisions et de l'ascendant que Richard prenait sur lui en toute occasion, Philippe retourna dans sa patrie, qu'il eût dû revoir avec plus de gloire. (*Voy.* saint BERNARD, GODEFROI DE BOUILLON, LOUIS VII, LOUIS IX, PIERRE l'Ermite, SUGER, etc.) L'année suivante, il obligea Baudouin VIII, comte de Flandre, à lui laisser le comté d'Artois. Il tourna ensuite ses armes contre Richard, roi d'Angleterre, sur lequel il prit Evreux et le Vexin. Philippe avait promis sur les saints Evangiles de ne rien entreprendre contre son rival pendant son absence; aussi les suites de cette guerre ne furent pas heureuses. Le monarque français, repoussé de Rouen avec perte, fit une trêve de six mois, pendant laquelle il épousa Ingelburge, princesse de Danemark, d'une beauté et d'une vertu égales. La répudiation de cette femme, qu'il quitta pour épouser Agnès, fille du duc de Méranie, le brouilla avec le saint siège, toujours attentif à maintenir la sainteté et l'indissolubilité du mariage. Le pape fulmina une sentence d'excommunication contre lui; mais elle fut levée, sur la promesse qu'il fit de reprendre son ancienne épouse. (*Voy.* INGELBURGE). Jean Sans-Terre succéda l'an 1199 à la couronne d'Angleterre, au préjudice de son neveu Artus, à qui elle appartenait de droit. Le neveu, appuyé par Philippe, prend les armes contre l'oncle. Jean Sans-Terre le défait dans le Poitou, le fait prisonnier et lui ôte la vie. Le meurtrier, cité devant la cour des pairs de France, n'ayant pas comparu, fut déclaré coupable de la mort de son neveu et condamné à perdre la tête, en 1205. Ses terres situées en France furent confisquées au profit du roi. Philippe s'empessa de tirer parti du crime du roi son vassal. Il s'empara de la Normandie, porta ses armes victorieuses dans le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Poitou, et remit ces provinces, comme elles l'étaient anciennement, sous l'autorité immédiate de sa couronne. Il ne resta à l'Anglais dans le ressort de la France que la province de Guienne. Pour comble de bonheur, Jean son ennemi s'était brouillé avec la cour de Rome, qui venait de l'excommunier. Cet anathème ecclésiastique fut favorable à Philippe. Innocent III lui remit entre les mains et lui transféra le royaume d'Angleterre en héritage perpétuel. Le roi de France, excommunié autrefois par le pape, avait déclaré ses censures nulles et abusives; il pensa tout différemment, quand il se vit l'exécuteur d'une bulle qui lui donnait l'Angleterre. (*Voy.* à l'article MARTIN IV, la réflexion d'un philosophe sur cette conduite des rois.) Pour donner plus de force à la sentence de Rome, il employa une année entière à faire construire 1700 vaisseaux, et à préparer la

plus belle armée qu'on eût jamais vue en France. L'Europe s'attendait à une bataille décisive entre les deux rois, lorsque Jean se réconcilia avec le pape, et mit son royaume dans la dépendance du saint Siège. Le pontife défendit à Philippe de rien entreprendre contre l'Angleterre, devenue fief de l'Eglise romaine, et contre Jean qui était sous sa protection. Cependant les armements qu'avait faits Philippe avaient alarmé l'Europe; l'Allemagne, l'Angleterre et les Pays-Bas se réunirent contre lui. Ferrand, comte de Flandre, se joignit à l'empereur Othon IV. Le roi de France se signala à la bataille de Bouvines, donnée en 1214 entre Tournay et Lille (et non à Bouvines, près de Dinant, comme quelques auteurs l'ont cru), et la gagna complètement. Le comte de Flandre et le comte de Bourgogne furent menés à Paris, les fers aux pieds et aux mains: c'était une coutume barbare de ce temps-là. Le vainqueur ne fit aucune conquête du côté de l'Allemagne; mais il augmenta son pouvoir sur ses vassaux. Philippe fut ensuite appelé au royaume d'Angleterre par les sujets du roi Jean, lassés de la domination de ce monarque. Le roi de France se conduisit en politique: il engagea les Anglais à demander son fils Louis pour roi; mais comme il voulait en même temps ménager le pape, et ne pas perdre la couronne d'Angleterre, il prit le parti d'aider le prince son fils, sans paraître agir lui-même. Louis fait une descente en Angleterre, est couronné à Londres, et excommunié à Rome en 1216; mais cette excommunication ne changea rien au sort de Jean, qui mourut de douleur. Sa mort éteignit le ressentiment des Anglais, qui s'étant déclarés pour Henri III son fils, forcèrent Louis à sortir d'Angleterre. Philippe-Auguste mourut peu de temps après, en 1225, dans la 58^e année de son âge. Ce fut sous son règne qu'eut lieu la fameuse croisade contre les albigeois, qui infestaient le Languedoc. Simon de Montfort était à la tête des croisés, et il extermina les hérétiques (*Voy.* MONTFORT et RAYMOND, comte de Toulouse.) Ce prince était plus que conquérant: il fut grand roi, bon politique, magnifique dans les actions d'éclat, économe dans le particulier, exact à rendre la justice, sachant employer tour-à-tour les caresses et les menaces, les récompenses et les châtements; zélé pour la religion, et toujours porté à défendre l'Eglise et à secourir les indigents. Ses entreprises furent presque toujours heureuses, parce qu'il méditait ses projets avec lenteur, et qu'il les exécutait avec célérité. Quoique plus porté à la colère qu'à la douceur, et à punir qu'à pardonner, il fut regretté par ses sujets comme un puissant génie et comme le père de la patrie. Outre les historiens Rigord et Guillaume le Breton, plusieurs autres écrivains ont retracé l'histoire du règne et du temps de Philippe-Auguste, entre autres (parmi les modernes) Baudot de Juilly, qui a donné une *Histoire de Philippe-Auguste*, Paris, 1702, 2 vol. in-12, mais en prenant rarement la peine de consulter les historiens contemporains; M^{lle} de Lussan, dont on a *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, 1758, 6 vol. in-12, et enfin M. Capefigue, à qui l'on doit une nouvelle *Histoire* de ce prince, 1829, 4 vol.

in-8; et *Histoire constitutionnelle et administrative de la France, depuis la mort du prince, 1855*, 4 vol. in-8.

PHILIPPE III, surnommé *le Hardi*, né en 1245, fut proclamé roi de France en Afrique, après la mort de saint Louis son père, le 23 août 1270. Il remporta une victoire sur les infidèles, et après avoir conclu avec le roi de Tunis une trêve de 10 ans, il revint en France. Philippe porta ensuite ses armes dans la Castille, pour défendre les prétentions d'Alphonse de la Cerda, fils de Blanche sa sœur, lequel venait d'être exclu de la couronne. Philippe fit d'abord quelques actions de bravoure; mais il fut bientôt obligé de se retirer, sans avoir pu enlever le trône au compétiteur de son neveu. Ce fut sous son règne qu'eut lieu la journée des *Vêpres Siciliennes*. On a appelé de ce nom le massacre des Français qui étaient dans l'île de Sicile. Cette catastrophe éclata le 50 mars, le lendemain du jour de Pâques 1282, au son de la cloche des vêpres. La fureur et le carnage commencèrent à Palerme, et se communiquèrent avec une rapidité étonnante de ville en ville. Jamais la vengeance ne se signala par des fureurs aussi barbares : on vit des pères ouvrir le ventre de leurs filles, pour y détruire les fruits de l'amour qu'elles avaient eu pour des Français. (*Voy. CHARLES de France, comte d'Anjou.*) Un seul Français vertueux échappa au massacre général (*voy. PORCELLETS*). Philippe le Hardi, pour venger la France, marcha en personne contre Pierre III, roi d'Aragon (*voy. son article et MARTIN IV*); mais il eut peu de succès, et mourut d'une fièvre maligne à Perpignan, le 6 octobre 1285, à 40 ans. Les qualités de ce prince furent la valeur, la bonté, la libéralité, l'amour de la justice et de la religion. Sa simplicité et son peu de méfiance nuisirent souvent à ses entreprises. C'est sous son règne que les premières lettres de noblesse furent données, l'an 1270, en faveur de Raoul, argentier du roi.

PHILIPPE IV, roi de France et de Navarre, surnommé *le Bel*, né à Fontainebleau en 1268, monta sur le trône après son père Philippe le Hardi, en 1285. Il cita au parlement de Paris Edouard I^{er}, roi d'Angleterre, pour rendre compte de quelques violences faites par les Anglais sur les côtes de Normandie. Ce prince, ayant refusé de comparaître, fut déclaré convaincu du crime de félonie, et la Guienne lui fut enlevée, en 1293, par Raoul de Nesle, comte de France. Le monarque anglais implora le secours de l'empereur, du duc de Bar et du comte de Flandre, qui se ligèrent contre le roi de France. Philippe eut d'abord des avantages en Guienne et en Flandre. Vainqueur à Furnes en 1296, il obligea les Anglais et les Flamands à accepter la paix; mais elle ne fut pas de durée. Philippe ayant invité Gui de Dampierre, comte de Flandre, à une entrevue, le retint prisonnier, s'empara de son pays, où il établit des gouverneurs qui se rendirent odieux par leur tyrannie. On se révolta : Philippe envoya une puissante armée qui fut entièrement défaite en 1302, à la bataille de Courtray, où périt le comte d'Artois avec 20,000 hommes et l'élite de la noblesse française. Philippe s'en vengea le 18 août 1304, à la bataille de Mons-

en-Puelle. Il fit ensuite la paix avec les Flamands. Une guerre nouvelle, mais moins sanglante que les précédentes, occupa en même temps Philippe : nous voulons parler de ces démêlés avec le pape Boniface VIII. Le premier sujet de mécontentement de ce pontife venait de ce que le roi avait donné retraite aux Colonne, ses ennemis. Philippe avait aussi des sujets de se plaindre de Boniface, qui avait voulu l'obliger malgré lui à vivre en paix avec ses voisins, et qui poussait extrêmement loin ses prétentions sur les collations des bénéfices, et voulait partager avec le monarque les décimes levées sur le clergé. La résistance de Philippe aux volontés du pape irrita ce dernier, qui donna la Bulle *Clericis Laicos*, par laquelle il défendait aux ecclésiastiques de payer aucun subside au prince sans l'autorisation du saint Siège. Une seconde bulle, qui commence par ces mots : *Ausculat, fili*, prouve que le pape s'attribuait le droit de faire rendre compte au roi du gouvernement de son état, et d'être le souverain juge entre lui et ses sujets. Philippe ayant fait brûler cette bulle, le 11 février 1302, le pape en donna une nouvelle qui commence ainsi : *Unam sanctam*. Il y prétendait que la puissance temporelle était soumise à la spirituelle, et que le pape a droit de déposer les souverains. C'était la jurisprudence du temps; les rois mêmes ne s'en défendaient pas, et en profitaient souvent. (*Voy. MARTIN IV, GRÉGOIRE VII, Louis V, empereur.*) Les états-généraux convoqués par Philippe interjetèrent appel au concile général. Le pape venait de l'excommunier par une bulle foudroyante, qui mettait le royaume en interdit. Nogaret fut envoyé vers le pontife, en apparence pour lui signifier l'appel au futur concile, mais réellement pour l'enlever, de concert avec les Colonne. Ils l'investirent dans la ville d'Anagni, et se saisirent de sa personne : violence qui le fit mourir de chagrin. Benoît XI, son successeur, termina ces malheureux différends. Clément V, qui fut pape après lui, annula dans le concile de Vienne, tout ce que Boniface VIII avait fait contre la France. Ce fut dans cette assemblée que fut résolue la perte des templiers. (*Voy. CLÉMENT V et MOLAY.*) Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit à ces deux articles; nous nous contenterons de dire que l'innocence ou la scélératesse générale et absolue des templiers sont également incroyables. Il a paru, en 1785, une brochure où Frédéric Nicolaï (*voy. ci-div. 217*), prétend prouver la certitude des crimes les plus révoltants attribués à ces malheureux chevaliers; mais les erreurs de tous les genres dont cet ouvrage fourmille, des injures atroces contre l'Eglise catholique, un triste scepticisme à l'égard des plus précieuses vérités, semblent prouver que l'auteur n'a cherché qu'à trouver des complices. Philippe mourut d'une chute de cheval, en 1314, à 46 ans, après avoir recueilli une partie des biens des templiers. Ce prince aliéna le cœur de ses sujets par ses exactions horribles, par les fréquentes altérations des monnaies, qui le firent appeler *le Fauz monnayeur*; par la puissance absolue qu'il donna à des ministres avarés et insolents, et par sa sévérité, parfois trop excessive.

PHILIPPE V, roi de France, surnommé *le Long*, à cause de sa grande taille, était fils puîné de Philippe le Bel. Il portait le nom de comte de Poitou, lorsqu'il succéda en 1316 à Louis Hutin son frère, ou plutôt à Jean I^{er} son neveu, qui ne vécut que huit jours, et dont il recueillit l'héritage à l'exclusion de Jeanne sa nièce, sœur de ce Jean. Il fit la guerre aux Flamands, renouvela l'alliance faite avec les Ecossais, chassa les Juifs de son royaume, et mourut le 3 janvier 1322, à 28 ans. Sa douceur et sa générosité avaient donné des espérances. Il avait formé le projet d'établir l'unité des poids et des mesures dans le royaume; mais il y rencontra des difficultés qu'il ne put surmonter. Les lépreux furent encore en grand nombre sous ce règne. Cette maladie, si dégoûtante et si horrible, était presque recherchée. Ils jouissaient de grands biens dans leurs hôpitaux, et ne payaient point de subsides. Ils commencèrent à exciter l'envie, et on les accusa d'avoir, de concert avec les Juifs et les Turcs, jeté leurs ordures et des sachets de poison dans les puits et dans les fontaines. On leur attribua, peut-être avec aussi peu de fondement, plusieurs crimes contre nature. Un grand nombre furent condamnés au feu, et les autres enfermés très-étroitement dans les *Léproseries*. Le règne de Philippe le Long est recommandable par quantité de sages ordonnances sur les cours de justice et sur la manière de la rendre.

PHILIPPE VI, dit **DE VALOIS**, I^{er} roi de France de la branche collatérale des Valois, était fils de Charles de Valois, frère de Philippe le Bel. Il naquit en 1293, et monta sur le trône en 1328, à la mort de son cousin Charles le Bel, après avoir eu quelque temps la régence du royaume. La France fut déchirée au commencement de son règne par des disputes sur la succession à la couronne. Edouard III, roi d'Angleterre, y prétendait, comme petit-fils de Philippe le Bel par sa mère; mais Philippe de Valois s'en saisit, comme premier prince du sang. Les peuples lui donnèrent à son avènement au trône le nom de *Fortuné*; il put y joindre, pendant quelque temps, celui de *Victorieux* et de *Juste*. Le comte de Flandre, son vassal, ayant maltraité ses sujets, et ceux-ci s'étant soulevés, Philippe marcha au secours de ce prince. Il livre bataille aux rebelles à Cassel, fait des prodiges de valeur, et remporte une victoire signalée le 24 août 1328. De retour à Paris, il entra dans la cathédrale pour rendre grâces à Dieu, à cheval et avec tous ses ornements guerriers, et fut représenté dans cet état par la statue équestre que l'on voyait à Notre-Dame (1). Philippe consacra le temps de la paix à régler le dedans de son royaume. Les financiers furent recherchés, et plusieurs condamnés à mort, entre autres Pierre Remi, général des finances, qui laissa près de vingt millions. Il donna ensuite l'ordonnance sur les francs-fiefs, qui imposent des droits sur les églises, et sur les roturiers qui avaient acquis des terres nobles. Ce fut alors que commença à s'introduire la

forme de l'appel comme d'abus, qui a été quelquefois utile et nécessaire, mais dont on a peut-être encore plus souvent abusé. L'année 1329 fut marquée par un hommage solennel qu'Edouard, roi d'Angleterre, vint lui rendre à Amiens, pour le duché de Guienne, genoux en terre et tête nue. La paix intérieure du royaume fut troublée par les différends sur la distinction des deux puissances, et sur la juridiction ecclésiastique, attaquée fortement par Pierre de Cugnieres, avocat du roi, défenseur de la justice séculière. On indiqua une assemblée pour entendre les deux parties devant le roi : ce magistrat y parla. Bertrand, évêque d'Autun, et Roger, archevêque de Sens, soutinrent la cause du clergé, qui ne fut ni attaquée ni défendue comme elle aurait pu l'être. Mais l'évêque d'Autun et l'archevêque de Sens, qui parlèrent pour le clergé, en dirent assez pour fixer la décision du roi en sa faveur. Les années suivantes furent employées à des règlements utiles, qui furent interrompus par la guerre qu'Edouard III déclara à la France. Cette malheureuse guerre, qui dura, à diverses reprises, plus de cent ans, fut commencée vers l'an 1336. Edouard s'empara d'abord des places de la Guienne, dont Philippe était en possession. Les Flamands se rangèrent sous ses étendards; ils exigèrent seulement qu'Edouard prît le titre de roi de France, en conséquence de ses prétentions sur la couronne, parce qu'alors, suivant la lettre de leur traité, ils ne faisaient que suivre le roi de France. « Voilà, dit Sainte-Foix, l'époque de la jonction » des fleurs de lis et des léopards dans les armoiries d'Angleterre. » Les armes de Philippe eurent d'abord quelques succès; mais ces avantages ne compensèrent pas la perte de la bataille navale de l'Ecluse, où la flotte française, composée de 120 gros vaisseaux, montés par 40,000 hommes, fut battue, l'an 1340, par celle d'Angleterre. Cette guerre, tour à tour discontinuée et reprise, recommença avec plus de chaleur que jamais en 1343. Les armées ennemies s'étant rencontrées, le 26 août 1346, près de Créci, village du comté de Ponthieu, les Anglais y remportèrent une victoire signalée. Edouard n'avait que 40,000 hommes, Philippe en avait près de 80,000; mais l'armée du premier était aguerrie, et celle du second, mal disciplinée, était accablée de fatigue. La France y perdit 23 à 50,000 hommes; de ce nombre on comptait environ 1500 gentilshommes, la fleur de la noblesse française. La perte de Calais et de plusieurs autres places fut la triste fruit de cette défaite. Quelque temps auparavant, Edouard avait défié Philippe de Valois à un combat singulier : le roi de France le refusa. Ce n'est pas qu'il ne fût brave; mais il crut qu'un souverain ne devait pas combattre contre un roi son vassal. Enfin, en 1347, on conclut entre la France et l'Angleterre une trêve de six mois qui fut prolongée à diverses reprises. Philippe de Valois mourut peu de temps après, en 1350, à 57 ans, bien éloigné de porter au tombeau le titre de *Fortuné*. Cependant il venait de réunir le Dauphiné à la France. Humbert, le premier prince de ce pays, ayant perdu ses enfants, lassé des guerres qu'il avait soutenues contre la Savoie, se fit dominicaire

(1) Le défaut d'inscription l'avait fait attribuer à Philippe de Valois; et Feller suit ici l'opinion commune; mais il aurait pu voir dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tome 2, pag. 890, les motifs qui prouvent qu'elle fut réellement érigée à Philippe le Bel.

et donna sa province à Philippe en 1549, à condition que le fils aîné des rois de France s'appellerait Dauphin. Philippe de Valois ajouta encore à son domaine le Roussillon et une partie de la Cerdagne, en prêtant de l'argent au roi de Majorque, qui lui donna ces provinces en nantissement; provinces que Charles VIII rendit depuis, remboursé par Ferdinand le Catholique. Il acquit aussi Montpellier, qui est demeuré à la France. L'impôt du sel, l'élevation des tailles, les infidélités sur les monnaies, le mirent en état de faire ces acquisitions. On avait non-seulement haussé le prix fictif et idéal des espèces, mais on en fabriquait de bas aloi, en y mêlant beaucoup d'alliage. Gaillard a écrit l'*Histoire de la querelle de Philippe de Valois et d'Edouard III, Paris, 1774, 4 vol. in-12*; elle forme la seconde partie de l'*Histoire de la rivalité de la France, de l'Angleterre*, le meilleur ouvrage de cet académicien (roy. GAILLARD).

PHILIPPE I^{er}, roi d'Espagne, etc., surnommé *le Beau*, et non pas *le Bel*, né en 1478, était fils de Maximilien I^{er}, archiduc d'Autriche, depuis empereur, et de Marie de Bourgogne. Il épousa, en 1490, Jeanne la Folle, reine d'Espagne, seconde fille et principale héritière de Ferdinand V, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille. Il mourut à Burgos, en 1506, à 28 ans, après une maladie de six jours, pour avoir fait un trop violent exercice de la paume. C'était le prince le plus beau, le plus généreux et le plus facile de l'Europe; mais il s'en fallait bien qu'il eût le génie, l'application, la prudence et l'habileté de son beau-père. On craignait, s'il eût régné plus longtemps, que l'inquisition, regardée comme nécessaire pour empêcher les progrès des nouvelles hérésies, n'eût été supprimée; que les grands n'eussent joui de leur ancienne autorité, et que les peuples ne fussent devenus aussi malheureux que sous Henri l'Impuissant.

PHILIPPE II, né à Valladolid en 1527 de Charles-Quint et d'Isabelle de Portugal, devint roi de Naples et de Sicile, par l'abdication de son père en 1554, et roi d'Angleterre le même jour, par son mariage avec la reine Marie, fille aînée d'Henri VIII. N'étant encore que prince d'Espagne, il épousa Marie, fille du roi de Portugal, dont il eut don Carlos. Il monta sur le trône d'Espagne le 17 janvier 1557, après la retraite de Charles-Quint. La France rompit la trêve qui avait été conclue avec l'Espagne du temps de Charles-Quint. L'amiral Coligny, gouverneur de Picardie, voulut surprendre Douai; mais, ayant été découvert, il fut obligé de se retirer. Il fit ensuite une invasion dans l'Artois, où il porta le ravage et brûla la ville de Lens. Philippe, étonné de cette rupture, engagea la reine d'Angleterre, Marie, son épouse, à déclarer la guerre à la France, et rassembla en Flandre une armée nombreuse, dont il donna le commandement à Emmanuel Philibert, duc de Savoie; huit mille Anglais se joignirent à ces troupes. Les Français furent taillés en pièces à la bataille de Saint-Quentin, le 10 août 1557. Cette ville ne put résister longtemps à une armée victorieuse. Philippe y vint jouir des fruits de la victoire, et embrassa le duc de Savoie, en lui disant : *C'est à votre valeur et à celle de vos généraux que je suis redevable de la*

gloire de cette journée. Le duc voulait aller se présenter devant Paris qui était dans la plus grande consternation; mais Philippe l'arrêta, en lui disant : *Non, il ne faut pas réduire son ennemi au désespoir*. On se contenta de forcer Catelet, Ham et Noyon. Le duc de Guise ayant eu le temps de rassembler une armée, prit Calais et Thionville; mais tandis qu'il rassurait les Français, Philippe gagnait, le 15 juillet 1558, une grande bataille contre le maréchal de Thermes, auprès de Gravelines, sous le commandement du comte d'Egmont, à qui il fit depuis trancher la tête pour cause de rébellion. Le maréchal de Thermes y fut blessé et fait prisonnier. Philippe, à la tête d'une armée nombreuse, vint camper sur le bord de la rivière d'Authie, pendant que Henri II, roi de France, se porta le long de la Somme. Ici les deux souverains, sollicités à faire la paix par les légats du pape et par la duchesse douairière de Lorraine, convinrent d'une suspension d'armes, et la paix fut conclue à Cateau-Cambrésis, le 15 avril 1559. Par ce traité, qui était à l'avantage de l'Espagne, le roi de France s'engagea à renoncer à toute alliance avec les Turcs et les princes protestants d'Allemagne, et à s'unir aux princes catholiques, pour la cause commune de l'Eglise. Il céda à Philippe plusieurs places et le comté de Charollais en pleine souveraineté. Cette paix fut cimentée par le mariage de Philippe avec la princesse Elizabeth, fille de Henri II. Philippe, après de si glorieux commencements, retourna triomphant en Espagne. En partant, il laissa le gouvernement des Pays-Bas à la duchesse de Parme sa sœur. Les nouvelles hérésies s'étaient secrètement glissées dans quelques cantons de ces provinces, malgré toutes les précautions de l'empereur Charles-Quint, qui avait fait les édits les plus sévères pour les proscrire. Philippe fit renouveler ces édits, et entrant dans les vues de son père, au sujet des nouveaux évêchés qu'il avait résolu de faire ériger pour y mieux assurer la religion, il en fit faire la proposition par la gouvernante. Ce fut la première occasion où la faction, depuis si connue sous le nom de *Gueux*, s'opposa aux desseins du souverain. Le prince d'Orange était celui qui paraissait le moins dans ces oppositions, et qui agissait le plus : la première chose qu'il fit demander par les états à la gouvernante fut l'éloignement des troupes espagnoles. Philippe, de peur d'aggraver les Flamands, consentit à cette demande malgré l'avis d'une partie du conseil. Les troupes ne furent pas plutôt hors des Pays-Bas, que les hérétiques se répandirent dans toutes les provinces. La hardiesse croissant avec le nombre, ils entrèrent dans les villes, pillèrent les églises, profanèrent les tabernacles, brisèrent les statues des saints, renversèrent, brûlèrent tout ce qui s'offrit à leur fureur, chassèrent les religieuses de leurs monastères, massacrèrent quantité de catholiques, de prêtres, de religieux, et commirent une infinité de désordres, que les historiens protestants eux-mêmes n'ont osé dissimuler ni excuser. La gouvernante, affligée de ces malheurs, écrivit au roi que les Pays-Bas n'avaient plus besoin de la douceur d'une princesse, mais de la vigueur d'un général à la tête d'une armée, pour punir les

rebelles. Elle demanda sa démission du gouvernement, et Philippe lui donna pour successeur le duc d'Albe, qui se rendit aux Pays-Bas à la tête de douze à quinze mille hommes. Ce fameux guerrier, naturellement sévère, ne fut pas plutôt à Bruxelles, qu'il fit arrêter le comte d'Egmont et le comte de Horn, qui eurent la tête tranchée. Le prince d'Orange se sauva en Allemagne, y leva une armée, rentra bientôt dans les Pays-Bas à la tête de près de 30,000 hommes, en partie soudoyés par les princes protestants d'Allemagne, fit entrer dans sa rébellion les provinces de son gouvernement, et en bannit la religion catholique; les huguenots de France vinrent servir sous ses étendards, avec le même empressement que les protestants d'Allemagne. Jamais on ne combattit de part et d'autre ni avec plus de courage ni avec plus de fureur. Les Espagnols, au siège de Harlem, ayant jeté dans la ville la tête d'un officier hollandais qui avait été tué au combat d'Ouverkerke, en tentant de secourir la ville, ceux-ci leur jetèrent onze têtes d'Espagnols, avec cette inscription : *Dix têtes pour le paiement du dixième denier, et la onzième pour l'intérêt*. Harlem s'étant rendu à discrétion, les vainqueurs firent mourir les ministres et ceux des magistrats et des bourgeois qui avaient fomenté avec plus d'ardeur la rébellion. Voltaire en fait monter le nombre à 1500; Strada dit qu'il n'y en eut que quatre cents en tout; Métren, historien protestant, qui a décrit jusqu'aux moindres particularités de ce siège, s'en tient à peu près au même nombre. Cette sévérité étonnera peu, si l'on fait attention aux cruautés, aux profanations, aux dérisions impies de la religion catholique, que les assiégés firent sur leurs remparts, pour insulter les Espagnols pendant la durée du siège. Le duc d'Albe fut rappelé en 1575; on envoya à sa place le grand commandeur de Requesens, et après sa mort, don Juan d'Autriche (*voy. leurs articles*); mais aucun de ces généraux ne put remettre le calme dans les Pays-Bas. A ce fils de Charles-Quint succéda un petit-fils non moins illustre : c'est Alexandre Farnèse, duc de Parme, le plus grand homme de son temps; mais en reconquérant plusieurs provinces, il ne put empêcher la fondation de la république de Hollande, qui naquit sous ses yeux. Philippe proscrivit, en 1580, le prince d'Orange, comme l'auteur des troubles des Pays-Bas, comme sujet rebelle, traître, parjure et ingrat, et mit sa tête à prix. Le prince répondit par un manifeste, où il s'efforçait de justifier sa conduite et accusait Philippe des plus grands crimes, mais sans en donner aucune preuve. Il envoya ce manifeste, fruit de l'empchement et de la passion, dans presque toutes les cours, mais pas une n'y eut égard; les états mêmes de Hollande, où Guillaume était tout-puissant, refusèrent de souscrire. Cependant le roi d'Espagne devenait roi de Portugal par la mort du jeune Sébastien, tué en Afrique. Le duc d'Albe lui soumit ce royaume en trois semaines, l'an 1580. Antoine, prieur de Crato, proclamé roi par la populace de Lisbonne, osa en venir aux mains; mais il fut vaincu, poursuivi et obligé de prendre la fuite. Sur ces entrefaites, Balthazar Gérard tua d'un coup de

pistolet le prince d'Orange (*roy. GÉRARD*). Philippe, irrité de ce qu'Elisabeth, reine d'Angleterre, n'avait cessé de fomenter les troubles, et de donner du secours aux rebelles, forma le projet d'une invasion en Angleterre, et fit préparer à cet effet une flotte, nommée *l'Invincible*. Elle consistait en 150 gros vaisseaux, sur lesquels on comptait 2650 pièces de canon, 8,000 matelots, 20,000 soldats, et toute la fleur de la noblesse espagnole. Cette flotte sortit de Lisbonne, le 27 mai 1588. Lorsqu'elle eut doublé le cap Finistère, une affreuse tempête la maltraita et l'obligea de relâcher dans différents ports. La flotte anglaise, trop faible pour soutenir une action générale, attaqua par escarmouches, et eut toujours l'avantage sur les Espagnols. La tempête seconda encore les efforts des Anglais : 12 vaisseaux, jetés sur les rivages d'Angleterre, tombèrent au pouvoir des ennemis; 50 périrent sur les côtes de France et d'Ecosse. Tel fut le sort de *l'Invincible*. Cette entreprise coûta à l'Espagne 40,000,000 de ducats, 20,000 hommes, 100 vaisseaux. Philippe supporta ce malheur avec la constance d'un héros. Un de ses courtisans lui ayant appris cette nouvelle d'un ton consterné, le monarque lui répondit : « J'avais envoyé combattre » les Anglais et non pas les vents; que la volonté » de Dieu soit accomplie... » Dans le même temps que Philippe attaquait l'Angleterre, il animait en France la ligue, pour empêcher que le trône ne fût occupé par un prince non catholique. Cependant il succombait sous le poids des années, des infirmités et des affaires; une fièvre lente le minait depuis longtemps; les douleurs aiguës de la goutte, et une complication de diverses maladies lui donnèrent une dernière occasion de déployer la fermeté de son âme. « On lui procurait, dit un de ses » grands détracteurs (Watson), quelque soulagement en tenant les abcès ouverts; mais d'un » autre côté il en résultait un mal plus insupportable : il décollait des plaies une matière » purulente, dans laquelle s'engendra une quantité » étonnante de vermine, qui, malgré tous les soins » que l'on prit, ne put être détruite. Il resta dans » cet état déplorable plus de 50 jours, ayant tous » jours les yeux fixés vers le ciel. Pendant cette » affreuse maladie, il fit paraître la plus grande » patience, une force d'esprit étonnante, et sur » tout une résignation peu ordinaire à la volonté » de Dieu. Tout ce qu'il fit pendant tout ce temps » prouva combien étaient vrais et sincères ses sentiments de religion. » On peut voir une ample et authentique relation de la mort de ce prince, qui seule suffirait pour en donner la plus haute idée : *De felici excessu Philippî Hispanorum regis libri III, Friburgi Brisgorie, apud Josephum Langium, 1609, in-4*. Il expira le 15 septembre 1598, après 45 ans et 8 mois de règne, dans la 72^e année de son âge. Il avait eu pour 4^e femme Anne d'Autriche, dont il eut Philippe III, qui lui succéda. Il n'y a point de prince dont on ait écrit plus de bien et plus de mal. Les catholiques le peignent comme un second Salomon, les protestants et les philosophes du jour comme un Tibère; son zèle contre les erreurs lui a mérité les honneurs de ce dernier

portrait. Sans adopter tous les éloges que les Espagnols en ont faits, il faut convenir que Philippe, né avec un génie vif, élevé, vaste et pénétrant, avec une mémoire prodigieuse, une sagacité rare, possédait, dans un degré éminent, l'art de gouverner les hommes. Personne ne sut mieux connaître et employer les talents et le mérite. Il sut faire respecter la majesté royale dans le temps où elle recevait les plus sanglants outrages; il fit rendre aux lois et à la religion le respect qui leur est dû. Du fond de son cabinet, il ébranla l'univers. Il fut pendant tout son règne, sinon le plus grand homme, du moins le principal personnage de l'Europe; et sans ses trésors et ses travaux, la religion catholique aurait été détruite, si elle avait pu l'être. « Ses yeux, dit le protestant Watson, » étaient continuellement ouverts sur toutes les » parties de sa vaste monarchie; aucune des branches » de l'administration ne lui était inconnue, il veillait sur la conduite de ses ministres avec une » attention infatigable; il montra toujours beaucoup de sagacité dans le choix qu'il en faisait, » de même que dans celui de ses généraux. Son » maintien était grave, son air était tranquille; » jamais il ne paraissait ni superbe ni humilié. » Nous devons à l'équité ce que nous venons de » dire à sa louange: la vérité de l'histoire exige » aussi que nous disions que le zèle qu'il avait pour » sa religion était sincère, et l'on ne peut même » raisonnablement supposer le contraire. » Il fit ériger plusieurs nouveaux évêchés, surtout dans les Pays-Bas, pour assurer la conservation de la foi antique; fonda un grand nombre de collèges pour l'instruction de la jeunesse, et étendit ses soins sur tout ce qui pouvait affermir le bonheur public dans des temps difficiles, où les nouvelles sectes ébranlaient tous les royaumes de l'Europe. Son règne a été l'époque des beaux jours de l'Espagne; jamais elle n'eut tant d'influence sur les affaires générales, et ne fut tant respectée au dehors. La plaie que les émigrations lui ont faite n'était pas encore sensible, ou paraissait réparée par la vigueur de l'administration publique. Quoique petit, Philippe avait la physionomie pleine de majesté, et d'une gravité, dit de Thou, mêlée de douceur et de grâces (*Statura brevi, sed venusta; vultu gravi, sed jucundo.*) Il eut successivement et tout à la fois la guerre à soutenir contre la Turquie, la France, l'Angleterre, la Hollande, et presque tous les protestants de l'Empire, sans avoir jamais d'alliés, pas même la branche de sa maison en Allemagne. Malgré tant de millions employés contre les ennemis de l'Espagne, Philippe trouva dans son économie et ses ressources de quoi construire 50 citadelles, 64 places fortifiées, 9 ports de mer, 25 arsenaux, autant de palais, sans compter l'Escorial. C'est en 1565 qu'il jeta les premiers fondements de ce superbe édifice, qui est en même temps un monastère dédié à saint Laurent, un palais magnifique, le lieu de la sépulture des rois (le plus riche et le plus beau qui soit dans le monde, construit sur le modèle du Panthéon, dont il porte le nom), et un collège pour de jeunes gentilshommes. Charles-Quint avait eu l'idée de ce

beau monument, mais il en fut détourné par ses guerres continuelles et par ses voyages; il est faux que ce soit l'effet d'un vœu fait par Philippe à la bataille de Saint-Quentin, comme quelques auteurs l'ont avancé. Un grand événement de sa vie domestique est la mort de son fils don Carlos (*voy. son article*). Nous ajouterons seulement que rien n'est plus méprisable que les préventions nationales et l'esprit de secte, acharné à calomnier et à insulter un grand roi, un père malheureux, qui ne devait être que plaint dans son infortune, et admiré dans la vigueur d'âme qu'il y a déployée. La fermeté de Brutus qui sacrifie ses fils à une liberté fougueuse est comblée d'éloges. Le czar Pierre qui fait mourir son fils sur une simple accusation de désobéissance est le grand, l'immortel Pierre, créateur de la Russie. Philippe se prive de son fils, après avoir épuisé tous les moyens de le conserver (*voy. le passage de de Thou, à l'article duquel nous renvoyons*); il s'en prive pour conserver l'état, pour se conserver soi-même: c'est un père dénaturé; tant la haine de la vraie religion défigure les actions des rois qui l'ont défendue avec une ardeur digne d'elle! Une observation, plus juste peut-être, est que les chagrins que donna à Philippe ce fils dégénéré furent la punition des plaintes assez dures qu'il avait faites à Charles-Quint sur ce qu'il le laissait si longtemps sans lui donner une partie de son héritage, trop empressé d'être souverain et roi, et trouvant en quelque sorte trop longue la vie de son père: *More videlicet liberorum*, dit Strada, *qui parentibus orti junioribus, senes ipsi paternam adeunt hereditatem, diu graves, quasi expectantes.* Ceux qui ont blâmé la sévérité avec laquelle Philippe punit et proscrivit les hérétiques, feignent d'ignorer les maux énormes qu'elle a prévus, et la paix domestique dont a constamment joui l'Espagne, tandis que les guerres civiles et religieuses ont ébranlé jusqu'aux fondements les états voisins (*voy. ISABELLE de Castille, LIMBORCH, NICOLAS EYMERICK, TORQUEMADA*): ils ne songent pas non plus à mettre en comparaison les excès horribles des sectaires avec la rigueur de leur punition. Qu'est-ce que la sévérité de Philippe à l'égard des cruautés inouïes exercées contre les catholiques par les disciples de Luther et de Calvin? « Philippe, » dit un jour le chancelier de L'Hôpital, qu'on peut bien citer en cette matière « détruisit heureusement » l'erreur en Espagne par le supplice de 48 personnes. » (*Voy. TOLEDE, Ferdinand de.*) C'est Philippe II qui fit imprimer à Anvers, 1569 à 1572, en 8 vol. in-fol., la belle *Bible Polyglotte* qui porte son nom; et c'est lui qui soumit les îles depuis appelées *Philippines*. Watson, presbytérien écossais, a publié, en 1778, une prétendue *Histoire* de ce prince, en 4 vol. in-8. Ce n'est qu'un recueil de ce que l'esprit d'hérésie ou d'une fausse tolérance a imaginé de calomnies contre ce grand roi. Deviendrait-on bien par quel écrit, par quel monument ce sectaire prétend juger Philippe II? par l'*Apologie du prince d'Orange*. C'est là son grand argument; voilà les archives où il faut chercher, selon lui, les matériaux de l'histoire de Philippe. « Si le » lecteur, dit-il, désire d'avoir une plus grande

» connaissance des actions de Philippe II et de son » caractère, il pourra lire avec fruit l'Apologie du » prince d'Orange. » Après quoi il transcrit cette apologie tout du long. On aurait cru que le décret de Philippe II, souverain légitime des Pays-Bas, devait plutôt régler le jugement public sur les actions et le caractère du prince d'Orange, que l'apologie d'un prince révolté ne devait décider de la réputation de son maître. Mais l'auteur écossais nous donne des règles toutes contraires : selon lui, c'est sur les écrits de Cromwell qu'il faut juger Charles II, l'empereur Léopold par le manifeste de Tékéli, Georges III par les gazettes de Boston, Catherine II par les ukases de Pugatschew. Faut-il être surpris qu'un écrivain de la même secte qui fit mourir sur un échafaud le bon roi Charles, qui intronisa Cromwell, qui déposa Jacques II, s'acharne à calomnier Philippe II, et à soumettre au jugement des rebelles la réputation de tous les souverains légitimes ? A l'esprit d'anarchie qui agite ce siècle, si nous ajoutons l'esprit d'irrégion, d'une lâche et imbécile tolérance pour tous les vices et toutes les erreurs, nous ne serons pas surpris de voir le fils de Charles-Quint partager les injures et les calomnies entassées contre les Constantin, les Charlemagne, les Théodose, les saint Louis, etc.; tandis qu'on exalte les Sardana-pale, les Julien, les Wenceslas, etc.; de voir Elizabeth, abreuvée, durant un règne long et terrible, du sang des catholiques ; Gustave-Adolphe, cimentant le luthéranisme par la ruine de 20 provinces, et le massacre de quatre millions d'hommes ; Guillaume d'Orange, formant une république mercantile sur les débris du trône et de l'autel, etc., mis au rang des héros ; tandis que Philippe, pour avoir combattu les nouvelles sectes et défendu la religion antique, n'est qu'un monstre. Pourquoi ce mot de Jésus-Christ, *Eritis odio propter nomen meum*, ne se vérifierait-il pas à l'égard des morts, à l'égard de leur mémoire, de l'odeur de piété et de vertus chrétiennes qui sortent de leur tombeau ? Pourquoi les rois chrétiens seraient-ils à l'abri d'un anathème si précieux aux yeux de la foi ? L'histoire des princes zélés pour la religion doit être naturellement aussi odieuse à l'impiété que leur existence et leurs personnes. (*Voy. FERDINAND II, JACQUES II, LOUIS XIV, MAINTENON.*) La révolution arrivée en 1779 dans les Pays-Bas catholiques, par des motifs tout opposés à ceux qui les troublèrent au *xvi^e* siècle, a dénaturé, chez les personnes qui ne saisissent pas l'ensemble et l'esprit des choses, la vraie notion de Philippe II, de ses ministres et de ses généraux employés dans les Pays-Bas. L'animosité contre le souverain régnant alors s'est étendue déraisonnablement sur ses prédécesseurs, et particulièrement sur Philippe II. On n'a pas réfléchi que celui-ci avait agi (avec une sévérité trop forte peut-être) en faveur du même objet que l'on prétendait défendre et conserver par tous les moyens. Les principaux historiens de Philippe II sont Sepulveda (1780), Ant. Herrera (1606), César Campana (1605), Louis Cabrera (1609), Grég. Leti (1679), et Watson (1777). M. Alex. Dumesnil a publié son histoire, Paris, 1822, in-8. *Voy. PEREZ, Ant.*

PHILIPPE III, roi d'Espagne, fils de Philippe II et d'Anne d'Autriche, né à Madrid en 1578, monta sur le trône, en 1598, après la mort de son père. La guerre contre les Provinces-Unies continuait toujours. Philippe III se rendit maître d'Ostende par la valeur de Spinola, général de son armée, en 1604, après un siège de 5 ans, où périrent plus de 80,000 hommes. Ce succès ne fut pas soutenu, et le monarque espagnol fut obligé de conclure, en 1609, une trêve de 12 ans, par laquelle il laissa aux Provinces-Unies tout ce qui était en leur possession, et leur assura la liberté du commerce dans les grandes Indes. La maison de Nassau fut rétablie dans la possession de tous ses biens. L'expulsion des Maures occupa ensuite le gouvernement. On les accusait d'être musulmans au fond de l'âme, quoiqu'ils fussent chrétiens à l'extérieur. Quelques preuves qu'ils méditaient un soulèvement général, et qu'ils avaient mendié à Paris et à Constantinople des secours puissants, précipitèrent leur perte. Un arrêt parut, le 10 janvier 1610, qui ordonnait à ces malheureux de sortir de l'Espagne dans le terme de 30 jours, sous peine de mort. A cet ordre, plus de 200,000 Maures quittèrent l'Espagne ; mais cette perte aurait été peu sensible pour la civilisation, le commerce et les arts, si les immenses colonies de l'Amérique, vraie et seule cause de l'affaiblissement de l'Espagne, n'avaient continué de dépeupler la mère patrie. Philippe, pour encourager l'agriculture, donna des édits les plus salutaires qui soient jamais émanés du trône. Il accorda les honneurs de la noblesse, avec exemption d'aller à la guerre, à tous les Espagnols qui s'adonneraient à la culture des terres. Cet édit si sage ne produisit pas un grand effet sur une nation qui ne se faisait gloire alors que du funeste métier des armes. Philippe mourut peu de temps après, en 1621, à 45 ans. Ce prince fut la victime de l'étiquette. Etant au conseil, il se plaignit de la vapeur d'un brasier, qui l'incommodait d'autant plus, qu'il relevait d'une grande maladie. L'officier chargé du soin d'entretenir le feu étant absent, personne n'osa remplir son emploi, et cette délicatesse mal entendue coûta la vie au monarque. Philippe III, prince faible, indolent, inappliqué, avait d'ailleurs de la piété, de la douceur, de l'humanité, les mœurs les plus pures et la conscience fort timorée. La confiance aveugle qu'il eut dans ses ministres, son éloignement extrême pour les affaires, auxquelles il donnait à peine une heure par jour, lui causèrent à la mort les remords les plus violents. Le bon prince comprit alors mieux que jamais que la vraie piété était l'amour du devoir, et que le devoir des rois est le plus redoutable de tous. Il allait se livrer à une espèce de désespoir, lorsque le jésuite Florentia, prédicateur célèbre, le ramena à des sentiments plus confiants, et l'aïda à mourir dans la tranquillité de l'espérance chrétienne. On a plusieurs *Vies* de Philippe III ; celle de l'anglais Watson, 2^e édition, 1786, 2 vol. in-8, continuée par Wil. Thompson, a été traduite en français par L.-J.-A. Bonnet, Paris, 1809, 5 vol. in-8.

PHILIPPE IV, roi d'Espagne, fils de Philippe III et de Marguerite d'Autriche, né en 1605, succéda à

son père en 1621. Cette même année la trêve de 12 ans, faite avec la Hollande, étant expirée, la guerre se ralluma avec plus de vivacité que jamais. Elle fut heureuse pour les Espagnols, tant qu'ils eurent à leur tête le général Spinola; mais en 1628 leur flotte fut défaite près de Lima par les Hollandais qui, depuis trois ans, avaient formé la compagnie des Indes occidentales. En 1633, il s'éleva entre Philippe et la France une guerre longue et cruelle. Les Espagnols informés des vues de la France et de la félonie de l'électeur de Trèves, qui s'était détaché de l'empire pour se lier avec la France, enlevèrent ce prince et s'emparèrent de sa capitale : ils eurent encore d'autres succès; mais la fortune les abandonna ensuite. Ils perdirent l'Artois, furent battus à Avent, dans le pays de Liège, et à Casal. La Catalogne se révolta et se donna à la France : le Portugal secoua le joug; une conspiration aussi bien exécutée que bien conduite, mit sur le trône, le 1^{er} décembre 1640, la maison de Bragance (*voy. JEAN IV*, tome 4, p. 364). Tout ce qui restait du Brésil, ce qui n'avait point été pris par les Hollandais aux Espagnols, retourna aux Portugais. Les îles Açores, Mozambique, Goa, Macao, s'arrachèrent en même temps à la domination de l'Espagne. Philippe IV ne sut cette révolution que lorsqu'il n'était plus temps d'y remédier. Olivares, son ministre et son favori, auteur en partie de cette perte par sa négligence, fut enfin disgracié. Ce ministre avait fait donner le nom de *Grand* à son maître. Le lendemain de sa disgrâce on afficha au palais ces mots : « C'est à présent que tu es » Philippe le Grand; le comte duc te rendait petit. » Les esprits s'ébranlaient à Milan, à Naples, en Sicile. Tant de commotions paraîtraient inexplicables sous un gouvernement doux et modéré, si on ne savait que la France les faisait naître par ses intrigues et son argent, pour engager l'Espagne à céder les Pays-Bas contre quelque autre province. C'est ainsi que le cardinal Mazarin espérait obtenir ce beau pays en rendant la Catalogne, et qu'il recommanda aux plénipotentiaires à Osnabruck d'insister fortement sur ce point. (*Voy. les Lettres histor., polit. et crit.*, Londres, 1790, t. 3, p. 346.) Une paix conclue en 1659, dans l'île des Faisans, vint terminer cette guerre. Les deux principaux articles du traité furent le mariage de Marie-Thérèse avec Louis XIV, et la cession du Roussillon, de la meilleure partie de l'Artois, et des droits de l'Espagne sur l'Alsace. Il ne restait plus d'ennemis à l'Espagne que les Portugais. Philippe les traita toujours de révoltés, qu'il allait bientôt mettre à la chaîne; mais deux batailles perdues firent évanouir à ses yeux cette espérance. Il mourut en 1665 à 60 ans. Ce prince ne manquait ni de génie, ni de talent, ni de santé; mais il manquait de résolution, d'activité et de vigueur. Du reste, humain, affable, modéré, clément, adroit, généreux, bienfaisant, il aimait ses sujets avec tendresse et recevait leurs plaintes avec une extrême bonté; ne voulait jamais employer l'autorité pour soutenir des ordonnances qui mécontentaient les peuples. Il avait rétabli les droits d'entrée et de sortie en Brabant : les états refusèrent pendant trois ans les subsides ordinaires,

parce qu'ils prétendaient que leur consentement à cet impôt indirect était nécessaire, aux termes de la constitution du pays. Philippe offrit de faire décider la question par des voies judiciaires, et qu'à la sentence qui serait portée avec pleine et entière connaissance de cause, et les deux parties ouïes, lui et les états s'y tiendraient. Cet acte de Philippe IV est du 12 octobre 1654; il se trouve au tome 3 des *Placards de Flandre*, fol. 178, et aurait dû servir de règle dans les temps postérieurs, où le gouvernement a vu naître de grandes commotions, pour s'être opiniâtre à l'exécution d'une multitude d'édits que les caprices du despotisme avaient substitués aux lois fondamentales de ces provinces. Ce roi protégea les lettres; il ambitionna lui-même le titre de littérateur et composa une tragédie. Les travaux qu'il fit exécuter à l'Escorial donnent une haute idée de sa magnificence. Gonzalo de Cespedes a publié l'*Histoire de Philippe IV*, en espagnol, in-fol.

PHILIPPE V, duc d'Anjou, second fils de Louis, dauphin de France, et de Marie-Anne de Bavière, né à Versailles le 19 décembre 1683, fut appelé à la couronne d'Espagne en 1700, par le testament de Charles II, roi d'Espagne; testament évidemment nul, puisque ce prince n'avait aucun droit d'exclure sa famille (la maison d'Allemagne) de sa succession, et que ce testament d'ailleurs était l'ouvrage du cardinal Portocarrero, signé par un prince faible et craignant excessivement la puissance de Louis XIV. Charles étant mort le 1^{er} novembre de la même année, Philippe V fut déclaré roi d'Espagne à Fontainebleau, le 16 du même mois, et le 24 à Madrid. Il fit son entrée en cette ville le 14 avril 1701, et fut reçu avec acclamation par les uns, et avec mécontentement par les autres. Philippe fut d'abord reconnu par l'Angleterre, le Portugal, la Hollande, la Savoie; mais bientôt une partie de l'Europe arma contre lui. L'empereur Léopold, voulant la monarchie espagnole pour l'archiduc Charles, son fils, se ligua avec l'Angleterre et la Hollande (auxquelles se joignirent ensuite la Savoie, le Portugal et le roi de Prusse), contre la France et l'Espagne, par le traité connu sous le nom de la *Grande alliance*. Les commencements de cette guerre si cruelle furent mêlés de succès et de revers. Philippe passa en Italie pour conserver Naples; et après s'être assuré de ce royaume, il retourna en Espagne. Le roi de Portugal s'étant déclaré contre lui, il perdit peu de temps après les principales villes d'Aragon, Gibraltar et les îles de Majorque et de Minorque. La Sardaigne et le royaume de Naples lui furent enlevés, tant par les victoires des Autrichiens que par la défection de ceux qui l'avaient d'abord reconnu. Philippe fut itérativement obligé de sortir de Madrid; la bataille de Saragosse mit une seconde fois cette capitale au pouvoir des ennemis. Le duc de Vendôme, envoyé à son secours, rétablit ses affaires. La bataille de Villaviciosa, donnée en 1710, où les Autrichiens, affaiblis par la prise de 4000 Anglais à Brihuega, conservèrent inutilement le champ de bataille; les succès dont elle fut suivie, et l'avantage que Villars remporta à Denain, affermirent Philippe sur le trône d'Es-

pagne. Le traité de paix fut conclu à Utrecht, en 1713. Philippe, après cette paix, assura la couronne à sa postérité masculine. Le conseil d'Espagne promulgua une loi solennelle, qui règle que « les princes descendants de Philippe, en quelque degré qu'ils soient, parviendront à la couronne » avant les princesses, fussent-elles filles du roi régnant. » Philippe réduisit les îles de Majorque et d'Ivica, et Barcelonne, qui persistaient dans le parti autrichien. Cette ville se signala par une résistance très-vigoureuse. Le maréchal de Berwick y entra en conquérant. Son premier soin fut de faire arrêter 60 des principaux chefs. La ville et la province furent privées à jamais de leurs privilèges, traitées en pays de conquêtes, et sujettes aux lois de la Castille. Il y avait en Espagne un homme dont le génie aurait beaucoup servi à la nation, si une ambition dangereuse n'avait rendu ses talents funestes : c'était Albéroni. Parvenu à la dignité de premier ministre, il s'empara, au milieu de la paix, de la Sardaigne en 1717, et se rendit maître de Palerme en Sicile. Une flotte de 50 vaisseaux de guerre, de dix galères, et une armée de 55,000 hommes de vieilles et excellentes troupes de débarquement, avaient fait cette nouvelle conquête. A la nouvelle de l'invasion de la Sardaigne, l'empereur se hâta de conclure une trêve de vingt ans avec les Turcs, et de faire passer 50,000 hommes en Italie. En même temps, il accéda au traité de la triple alliance, conclu entre la France, l'Angleterre et la Hollande, et signé le 4 janvier 1717, à la Haye. Une flotte puissante partit des ports d'Angleterre, sous les ordres de l'amiral Bing (père de celui qui finit si malheureusement en 1757), et fonda sur la flotte espagnole, qui fut vaincue. Les Espagnols perdirent 6000 hommes et 25 vaisseaux. (On peut voir dans l'art. ALBÉRONI la suite des affaires d'Espagne.) Philippe n'obtint la paix qu'à condition qu'il renverrait ce ministre intrigant. Ce fut à ce prix que la guerre fut terminée, et Philippe accéda au traité de la quadruple alliance, en 1720. Le roi, délivré des agitations que cause la guerre, n'en fut pas plus heureux. Les maladies et la mélancolie le rongeaient. Fatigué du fardeau de la couronne, il l'abdiqua, en 1724, et se retira à Saint-Ildefonso avec son épouse. Louis son fils monta sur le trône, et mourut quelques mois après. Philippe reprit le sceptre, et s'occupa des moyens d'augmenter sa puissance. Farnèse, duc de Parme et de Plaisance, étant mort sans enfants, en 1751, l'infant don Carlos fut mis en possession de ces deux états. La querelle qui s'éleva, en 1755, à l'occasion de la nomination de Stanislas au trône de Pologne, ralluma la guerre en Europe. Philippe V y prit part, et s'unit à la France contre l'empereur. L'infant don Carlos ayant sous ses ordres Montemar et 50,000 hommes, conquît la Sicile et le royaume de Naples, et se montra digne de la couronne par son activité et son courage. Toutes ces prospérités furent troublées par l'incendie du palais de Madrid, arrivé le 25 décembre 1754. Un nombre prodigieux de tableaux des plus grands maîtres, la meilleure partie des archives de la couronne, furent la proie des flammes. La paix fut conclue en 1756. L'em-

pereur céda à don Carlos les royaumes de Naples et de Sicile, et quelques places sur les côtes de Toscane, et l'infant abandonna à l'empereur Parme et Plaisance. Une nouvelle guerre vint troubler la tranquillité des peuples en 1740. Philippe V n'eut pas la consolation de la voir finir. Il mourut le 9 juillet 1746, à 65 ans, après en avoir régné 45. Il laissa de Louise-Marie-Gabrielle de Savoie, sa première femme, Ferdinand VI, qui lui succéda; et d'Elizabeth Farnèse, sa seconde femme, don Carlos, roi des Deux-Siciles, qui l'est devenu d'Espagne, et qui mourut en 1788; Philippe, duc de Parme et de Plaisance; l'infant don Louis, etc. La piété, la bonté, la tendresse pour ses sujets, formaient le caractère de Philippe V. Il était d'ailleurs irésolu, et trop souvent dirigé par la volonté des autres. Il le fut surtout par celle de la princesse des Ursins, dame et favorite de la reine, et dont sa seconde femme Elizabeth Farnèse exigea le renvoi lors de son mariage. Pendant longtemps, la cour de Philippe fut un mélange de jalousies et d'intrigues toujours renaissantes entre les seigneurs français et les seigneurs espagnols. Plus de fermeté dans Philippe V aurait mis fin à ces tracasseries, et lui aurait épargné des démarches dont il se repentait souvent. On peut consulter l'*Eloge* de ce prince par D. Joseph de Viera y Clavijo, qui remporta le premier prix d'éloquence à l'académie espagnole, en 1779, et qui a été traduit en français par Bongars, 1780, in-8. Voy. BACCALAR, marquis de Saint-Philippo.

PHILIPPE le *Hardi*, 4^e fils du roi Jean, naquit à Pontoise en 1342. A peine avait-il 16 ans qu'il fut honoré du surnom de *Hardi*, en considération des actions de bravoure qu'il fit à la bataille de Poitiers. Son père, enchanté d'avoir un tel fils, le créa duc de Bourgogne en 1363, avec la clause que, faute d'enfants mâles, le duché serait réversible à la couronne. Devenu chef de la seconde race des ducs de cette province, il éleva la Bourgogne au plus haut degré de puissance qu'elle eût depuis ses anciens rois. Marguerite, fille de Louis de Male, comte de Flandre, lui ayant été accordée en mariage en 1369, il arma pour son beau-père contre les Gantois révoltés, et ne contribua pas peu à les réduire. Les rebelles furent battus à la bataille de Rosbeck, donnée en 1382. Deux ans après, le comte mourut, et Philippe, son héritier, vint à bout de rétablir entièrement la paix dans le pays. Les comtés de Flandre, de Nevers, d'Artois, de Rethel, formaient cet héritage. Charles VI, son neveu, régnait alors en France. Le royaume était dans le trouble et la confusion : les rênes de l'état flottaient entre ses mains, et la nation chargea son oncle Philippe de les tenir. Cet emploi et son union avec la reine Isabeau de Bavière excitèrent l'envie du duc d'Orléans son neveu. Ce fut la source de cette haine si fatale au royaume, qui s'éleva entre les maisons de Bourgogne et d'Orléans. Marguerite de Flandre contribua beaucoup à ces divisions, par l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit de son mari. Philippe mourut à Hall en Hainaut, avec de grands sentiments de piété, en 1404, à 62 ans. La postérité l'a mis au rang des princes dont la sagesse et la

prudence égalaient la bravoure. Sa valeur n'excluait pas la bonté, et il poussait même quelquefois cette qualité trop loin. Il fut toujours protecteur zélé de la religion et de ses ministres. On ne peut cependant l'excuser sur son excessive prodigalité, qui, malgré ses immenses revenus, le rendit insolvable. A sa mort, il fallut recourir à un emprunt pour les frais de sa sépulture; ses meubles furent saisis par une foule de créanciers, et vendus publiquement; et la duchesse sa femme fut obligée de renoncer à la communauté des biens, en remettant sa ceinture, ses clefs et sa bourse sur le cercueil de son époux. Jean Sans-Peur, son fils aîné, lui succéda.

PHILIPPE le Bon, duc de Bourgogne, de Brabant et de Luxembourg, comte de Flandre, d'Artois, de Hainaut, de Hollande, de Zélande, etc., fils de Jean Sans-Peur, tué à Monterau-Faut-Yonne, en 1419, naquit à Dijon en 1396. Il succéda à son père en 1419. Animé du désir de venger sa mort, il entra dans le parti des Anglais, et porta la désolation en France, sur la fin du règne de Charles VI, et au commencement de celui de Charles VII. Il gagna sur le Dauphin la bataille de Mons en Vimeu, en 1421, et fit la guerre avec succès contre Jacqueline de Bavière, comtesse de Hainaut, de Hollande et de Zélande, qu'il obligea, l'an 1428, de le déclarer son héritier. Philippe le Bon quitta le parti des Anglais en 1435, et se réconcilia avec le roi Charles VII par le traité d'Arras, dont il régla lui-même les conditions. Après avoir tenté inutilement de raccommoder Louis, dauphin de France, avec son père, il reçut ce jeune prince dans ses états. Louis étant monté sur le trône, Philippe se déclara contre lui pour Charles, duc de Berry, son frère. Déterminé à lui faire la guerre, il céda au comte de Charollais, son fils, l'administration de ses états, et lui donna le commandement de son armée, en lui recommandant de *préférer toujours une mort glorieuse à une fuite humiliante*. Les habitants de la ville de Dinant, dans le pays de Liège, lui avaient fait plusieurs outrages. Philippe envoya contre eux, en 1466, le comte de Charollais, qui réduisit leur ville en cendre, après avoir fait passer les habitants au fil de l'épée. Le vieux duc de Bourgogne, malgré les infirmités de son âge, eut le courage inutile et cruel de se faire porter en chaise au siège, pour repaître ses yeux de cet affreux spectacle. Cette barbarie ne s'accorde guère avec le titre de *Bon*, que sa générosité lui avait mérité, et elle fait peu d'honneur à sa mémoire. Il mourut à Bruges, en 1467, à 71 ans, après avoir institué l'ordre de la Toison d'Or. On trouva à sa mort, dans ses coffres, 400,000 écus d'or, et 72,000 marcs d'argent, sans parler de 2,000,000 d'autres effets. *Voy. l'histoire des ducs de Bourgogne*, par M. de Barante, 5^e édit., Paris, 1823-27, 15 vol. in-8.

PHILIPPE de DREUX, fils de Robert de France, comte de Dreux, embrassa l'état ecclésiastique, quoique né avec des inclinations guerrières. Elevé au siège de Beauvais, il se croisa pour la Terre-Sainte, et se signala devant Acre en 1191. Philippe-Auguste ayant déclaré peu de temps après la guerre aux Anglais, l'évêque de Beauvais reprit de nou-

veau les armes. Les ennemis s'étant montrés devant la ville épiscopale, il arma son peuple, parut à leur tête avec un casque pour mitre, et une cuirasse pour chape. Les Anglais l'ayant poursuivi, le firent prisonnier, et le traitèrent avec dureté. Philippe s'en plaignit au pape Innocent III, qui, demandant sa grâce à Richard, roi d'Angleterre, intercédâ pour lui comme pour son fils. Le monarque envoya au pontife la cotte d'armes de l'évêque tout ensanglantée, et lui fit dire par celui qui la lui présentait, ces paroles des frères de Joseph à Jacob : « Voyez, saint Père, si vous reconnaissez la tunique » de votre fils. » Le pape répliqua que le traitement qu'on faisait à cet évêque était juste, « puisqu'il » avait quitté la milice de J.-C. pour suivre celle » des hommes. » Philippe de Dreux obtint sa liberté en 1202, et se trouva depuis à la fameuse bataille de Bouvines, en 1214, où il abattit le comte de Salisbury d'un coup de massue; car il se servait de cette arme, et ne voulait point, par un scrupule ridicule et inconséquent, étant ecclésiastique, user d'épée, de sabre, ni de lance. Il combattit aussi en Languedoc contre les albigeois, et mourut à Beauvais en 1217.

PHILIPPE, infant d'Espagne, et duc de Parme, né en 1720 du roi Philippe V et d'Elisabeth Farnèse, se signala dans la guerre de 1742 contre les troupes d'Autriche et de Sardaigne. Cette guerre avait pour objet de procurer à ce prince un établissement en Italie. Après avoir duré plusieurs années avec un mélange de succès et de revers, elle fut enfin terminée l'an 1748 par la paix d'Aix-la-Chapelle. Don Philippe obtint en toute souveraineté les duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla, qui lui furent cédés par la reine de Hongrie, à charge de reversion au défaut de postérité masculine, et il prit possession de la capitale de ses nouveaux états, le 7 mars de la même année. Il ne s'occupa plus que du bonheur des sujets qu'il venait d'acquérir; il répandit partout des marques de sa bienfaisance, fit fleurir l'agriculture, le commerce et les arts, et régna par l'esprit de justice et de religion. Il mourut en 1765. L'abbé de Beauvais, depuis évêque de Sénez, prononça son *oraison funèbre* à Versailles.

PHILIPPE, landgrave de Hesse. *Voy. LUTHER.*

PHILIPPE de FRANCE, duc d'Orléans, fils de Louis XIII, et d'Anne d'Autriche, et frère unique de Louis XIV, né en 1640, porta le titre de duc d'Anjou jusqu'en 1661, qu'il prit celui de duc d'Orléans. Son éducation répondit à sa naissance; mais il n'en profita pas autant qu'il aurait pu, s'il avait eu moins de goût pour les plaisirs. Il épousa Henriette, sœur de Charles II, roi d'Angleterre, princesse accomplie, et en qui les charmes de l'esprit étaient encore au-dessus de la beauté. Ce mariage ne fut pas heureux. (*Voy. HENRIETTE.*) Lorsque cette princesse mourut en 1670, on la crut empoisonnée, et le public malin fut assez injuste pour attribuer cette mort à Philippe. Ce prince s'était déjà fait connaître par son courage. Il avait suivi le roi dans ses conquêtes de Flandre en 1667; il l'accompagna encore à celles de Hollande en 1672. Il emporta Zutphen cette année, et Bouchain en 1676. L'année d'après, il alla mettre le siège devant Saint-Omer,

pendant que le roi était occupé à celui de Cambrai. Les maréchaux de Luxembourg et d'Humières commandaient l'armée sous Monsieur; le prince d'Orange était à la tête des ennemis. Une faute de ce général et un mouvement habile de Luxembourg décidèrent du gain de la bataille, proche de la petite ville de Cassel, qui lui donna son nom. Après cette victoire, Monsieur entra dans les lignes à Saint-Omer, et soumit cette place huit jours après. De retour à Paris, il vécut dans la mollesse jusqu'à sa mort, arrivée à Saint-Cloud en 1701, à 61 ans. Ce prince cultivait les lettres. L'abbé Le Vayer, fils de la Mothe Le Vayer, précepteur de ce prince, fit imprimer en 1670, in-12, la *Traduction* que Philippe avait faite de *Florus*. Après la mort d'Henriette, il avait épousé Elizabeth de Bavière, dont il eut le prince qui fait l'objet de l'article suivant.

PHILIPPE de FRANCE, fils du précédent et d'Elizabeth de Bavière sa seconde femme, né en 1674, fut nommé duc de Chartres jusqu'à la mort de son père en 1701, qu'il prit le titre de duc d'Orléans. Dès sa tendre jeunesse, il manifesta un caractère d'inquiétude et d'inconstance qui ne présageait pas des jours heureux. Il fit sa première campagne en 1691. Après s'être distingué au siège de Mons sous Louis XIV son oncle, il accompagna tout l'été le maréchal de Luxembourg, général de l'armée de Flandre. Chargé l'année d'après de commander le corps de réserve au combat de Steinkerque, il y fut blessé à l'épaule. En 1695, il se signala à la bataille de Nerwinde, où il pensa être pris, étant demeuré cinq fois au milieu des ennemis. La guerre étant éteinte, le duc de Chartres s'occupa pendant la paix à cultiver les sciences et tous les arts. Louis XIV l'envoya, en 1706, commander l'armée en Piémont; elle était alors devant Turin, dont elle formait le siège. Le prince Eugène le suivit de près. Il y avait deux partis à prendre, celui d'attendre le général ennemi dans les lignes de circonvallation, ou celui de marcher à lui. Le duc d'Orléans fut du dernier sentiment; mais le maréchal de Marchin montra un ordre du roi, par lequel on devait, en cas d'action, attendre l'ennemi dans les lignes, qui étaient trop étendues pour être bien gardées; il y eut un quartier forcé: le duc d'Orléans y accourut, fut blessé de deux coups de feu, et obligé de se retirer. Cette retraite, jointe à la mort du maréchal de Marchin, occasionna une déroute générale. (*Voy. MARCHIN.*) Les lignes et les tranchées furent abandonnées, l'armée dispersée; tous les bagages, les provisions, la caisse militaire, tombèrent dans les mains des vainqueurs. Le vaincu fut obligé de repasser les Alpes avec des troupes en désordre et en très-petit nombre. Le duc d'Orléans, malheureux en Italie, crut qu'il le serait moins en Espagne. Il y arriva en 1707, le lendemain de la bataille d'Almanza, et, profitant d'une victoire à laquelle il aurait bien voulu avoir part, il soumit, presque en les parcourant, les royaumes de Valence et d'Aragon. Il n'y eut dans cette belle contrée que les villes de Xativa et d'Alcaraz qui osèrent se défendre. Le désespoir tint lieu de courage aux habitants; mais ils furent bien punis de leur résistance. La plupart furent massacrés, et Xativa, prise d'assaut,

fut brûlée et détruite jusqu'aux fondements, ce qui n'honora pas la clémence du vainqueur. Il pénétra ensuite dans la Catalogne, où il conquit la forteresse de Lérida, l'écueil des plus grands capitaines. Cependant la fortune, favorable au roi Philippe V en Catalogne, l'abandonnait dans les autres contrées. Le bruit courait que ce monarque allait abdiquer la couronne, et l'on prétend que le duc d'Orléans songea à l'obtenir pour lui. Déjà il avait pris des mesures pour disputer à l'archiduc le sceptre, au moment qu'il échapperait à Philippe, lorsque la princesse des Ursins les pénétra, et les présenta à Philippe V et à Louis XIV sous la forme de la plus odieuse conspiration. Deux agents du prince, appelés *Flotte* et *Renaut*, furent arrêtés; trois seigneurs espagnols essayèrent le même sort. Louis XIV ne pardonna à son neveu qu'avec une peine extrême. Monseigneur, père de Philippe V, opina dans le conseil qu'on fit le procès à celui qu'on regardait comme coupable; mais Louis XIV crut qu'il valait mieux ensevelir ce projet informe dans un profond oubli. On croit cependant que le souvenir de ce projet contribua beaucoup aux arrangements que prit Louis XIV, à sa mort, pour le priver de la régence. Ces arrangements furent inutiles; le parlement la lui déféra, après avoir cassé le testament du monarque, qui la lui enlevait en semblant la lui conserver. La face des affaires changea alors totalement. D'après les conseils de son ministre, le cardinal Dubois (*voy. ce nom*), le duc d'Orléans s'unit étroitement avec l'Angleterre, et rompit ouvertement avec l'Espagne. Le cardinal Albéroni, premier ministre de Philippe V, forme le projet de procurer à son maître la régence de la monarchie française et d'en dépouiller le duc. La conspiration était près d'éclater, lorsqu'elle fut découverte par une courtisane, et elle devint inutile dès qu'elle fut connue. Le duc d'Orléans, pour éviter de plus grands troubles, pardonna à la plupart des conjurés; mais un assez bon nombre furent mis à la Bastille. Un des premiers soins du régent fut de gagner les jansénistes, et de rendre la paix à l'Eglise. Il ne connaissait pas l'opiniâtreté et l'incorrigibilité de l'esprit de parti, et ses efforts eurent peu de succès. Il engagea cependant le cardinal de Noailles à rétracter son appel, et lui fit promettre qu'il accepterait la bulle *Unigenitus*. Le duc d'Orléans alla lui-même au grand conseil, avec les princes et les pairs faire enregistrer un édit qui ordonnait l'acceptation de la bulle, la suppression des appels, l'unanimité et la paix. Mais ceux qui bravent l'autorité de l'Eglise ne respectent guère celle du trône. Quelque temps après, l'attention du public se tourna du côté du jeu des actions. Law avait rédigé depuis longtemps le plan d'une compagnie qui paierait en billets les dettes de l'état, et qui se rembourserait par les profits (*voy. son article*). Après la ruine du système de Law, il fallut réformer l'état; on fit un recensement de toutes les fortunes des citoyens vers la fin de 1721: 511,000 hommes, la plupart pères de famille, portèrent leur fortune à ce tribunal. Tous les rentiers de l'état furent remboursés en papier. Le duc d'Orléans perdit vers ce temps-là le cardinal Dubois, son favori et son ministre, sur lequel il se

reposait volontiers du soin du gouvernement : il ne lui survécut pas longtemps, et mourut subitement en 1725, âgé de 49 ans (1). A la mort du duc et de la duchesse de Bourgogne, on avait formé les soupçons les plus étranges. Des bruits non moins extraordinaires s'élevèrent à la mort du régent (*voy.* Louis, dauphin, père de Louis XV, et MARIE-ADÉLAÏDE de SAVOIE). Ce prince était peu laborieux, mais actif, brave, quoique livré à la mollesse et aux plaisirs, aimant tout et ne se passionnant pour rien, permettant à ses favoris d'abuser de sa bonté, et abusant lui-même de sa pénétration. Sans avoir un grand zèle pour la religion, il comprenait pourtant qu'elle était le meilleur ressort du gouvernement, et que la corruption ou la réformation des mœurs du peuple dépendait du choix des premiers pasteurs. Un ecclésiastique de grande qualité lui disait : « Je serai déshonoré si vous ne me faites évêque. — J'aime mieux, lui répondit-il, que vous le soyez que moi. » Au milieu des débauches les plus effrénées, il laissa échapper des aveux qui condamnaient sa conduite d'une manière bien formelle. Ayant indignement abusé d'une femme, et la voyant réduite au désespoir et prête à mourir, comme elle mourut en effet de douleur peu de temps après : « Si j'avais, lui dit-il, pu soupçonner tant de vertu, j'aurais tâché d'en avoir assez pour vous épargner cette affliction. » On a imprimé sa *Vie* en 2 vol. in-12; ce livre est fort imparfait, mais contient des observations importantes et les *Mémoires* de sa régence. Le duc de Saint-Simon a parlé trop favorablement de ce prince dans ses *Mémoires*; il a poussé la complaisance jusqu'à approuver la violence exercée contre le duc de Villeroi, gouverneur de Louis XV, et à louer son administration en général, qui cependant n'est guère susceptible d'apologie. En même temps, il lui échappe de terribles aveux : « Il s'accoutuma, dit-il, à la débâche, jusqu'à ne pouvoir s'en passer; et il ne s'y divertissait qu'à force de bruit, de tumulte et d'excès. C'est ce qui le jeta à en faire souvent de si étranges et de si scandaleuses, et, comme il voulait l'emporter sur tous les débauchés, à mêler dans ses parties les discours les plus impies, et à trouver un raffinement précieux à faire les débâches les plus inouïes aux jours les plus saints. Plus on était constant, ancien, outré en débauche, plus il considérait cette sorte de frénésie... Il s'était piqué d'avoir cherché à voir le diable, quoiqu'il avouât qu'il n'avait jamais pu y réussir; mais, épris de madame d'Argenton, et vivant avec elle, il trouva d'autres curiosités trop approchantes, et sujettes à être plus sinistrement interprétées. On consulta des verres d'eau devant lui, sur le présent et sur l'avenir. » Il ne dissimule pas non plus les soupçons ou plutôt les preuves du poison donné au duc et à la duchesse de Bourgogne sans néanmoins nommer le coupable, et témoigne que c'est bien malgré lui qu'il ne peut les cacher. « Les horreurs qui ne se peuvent plus différer d'être racontées glacent ma main; je les supprimerai, si la vérité due si entièrement à

ce qu'on écrit, si d'autres horreurs qui ont rendu chéri encore sur les premières, s'il est possible, si la publicité qui en a retenti dans toute l'Europe, si les suites les plus importantes auxquelles elles ont donné lieu, ne me forçaient de les exposer comme faisant une partie intégrante et des plus considérables de ce qui s'est passé sous mes yeux. » C'est à l'époque de sa régence que l'abbé Denina rapporte la subversion des principes, des mœurs et du goût qui a flétri le XVIII^e siècle. (*Voy.* FRÉDÉRIC-GUILLAUME II.) « Pour fixer, dit un auteur qui écrivait en 1791, le temps où l'irrégularité a pris son essor en France, il faut remonter à cette régence fameuse, où la race du nouveau Jérôme travaillait déjà à réaliser la division du monde du Prophète. » (*III. Reg. 11.*) *Voy.* ORLÉANS.

PHILIPPE le Solitaire, auteur grec vers 1105, dont nous avons *Dioptra*, ou la Règle du chrétien, ouvrage inséré dans la Bibliothèque des Pères. Jacques Pontanus en a donné une édition en grec et en latin, dans le recueil intitulé : *Versio et Notæ in varios Auctores graecos*, Ingolstadt, 1604, in-fol.

PHILIPPE de Bonne-Espérance, religieux prémontré, est appelé aussi *Philippe de Havinge*, nom du village où il était né, et l'*Aumônier*, à cause de ses abondantes aumônes. Devenu prieur de l'abbaye de Bonne-Espérance, en Hainaut, près de Binche, sous l'abbé Odon, il écrivit vivement à saint Bernard pour revendiquer le frère Robert, son religieux, que ce saint avait reçu à Clairvaux. Saint Bernard s'en plaignit, et Philippe fut déposé et envoyé dans une autre abbaye. Il se réconcilia dans la suite avec ce saint, et devint, en 1155, abbé de Bonne-Espérance, où il mourut en 1172. On a de lui : des *Questions théologiques*; des *Vies* et des *Eloges* de plusieurs saints, et d'autres ouvrages recueillis à Douai, en 1625, in-fol. par le père Charnart, abbé de Bonne-Espérance. Philippe était aussi savant que pieux. La vertu et les sciences fleurirent dans son abbaye, elle fut encore jusque dans ces derniers temps très-recommandable par la régularité des ses religieux, leur hospitalité, leur application aux études sacrées et utiles.

PHILIPPE de la TRES-SAINTE-TRINITE, né à Malacène, dans le diocèse de Vaison, était nommé *Espirit Julien* avant de se faire carme. Il fut envoyé missionnaire dans le Levant, parcourut la Perse, l'Arabie, la Syrie, l'Arménie, visita le Mont-Liban, fut professeur à Goa et prieur. De retour dans la province de Lyon, il y fut élevé successivement à toutes les charges, et élu général de l'ordre, à Rome en 1663. Il visita pendant son généralat presque tous les couvents de l'Europe, et mourut à Naples l'an 1671. On a de lui : *Summa philosophiæ*, Lyon, 1648, in-fol.; *Summa theologiæ*, Lyon, 1653, in-fol.; *Summa theologiæ mysticæ*, 1656, in-fol.; *Chronologia ab initio mundi ad sua tempora*, 1663, in 8; *Itinerarium orientale*, Lyon, 1649, in-8, livre curieux et exact, trad. en franç. par un carme (le P. Pierre de Saint-André. *Voy.* ce nom); plusieurs ouvrages en faveur du son ordre, dans lesquels il manque de critique.

PHILIPPE-LEVI, Juif converti, s'est fait connaître par une bonne *Grammaire hébraïque*, imp. en anglais à Oxford, en 1703. On ignore l'année de sa mort.

(1) Ce fut ce prince qui acquit pour la couronne le fameux diamant connu sur le nom de *régent*. *Voy.* PITT Guill. note.

PHILIPPE de Leyde. Voy. LEYDE.

PHILIPPE (le marquis de saint) Voy. BACCALAR-Y-SANNA.

PHILIPPE DE PRÉTOT (Etienne-André), littérateur, né à Paris, vers 1710, était fils d'un maître de pension, à qui l'on doit une *Apologie* de l'Oraison funèbre de Louis XIV, par le père Porée, et la *Traduction* de plusieurs *Harangues* de Cicéron, consacra, comme son père, sa vie à l'enseignement, et donna des cours particuliers d'histoire et de géographie qui eurent du succès. Nommé censeur royal, il dirigea en partie le *cours d'études à l'usage de l'école militaire*. Chargé de surveiller la réimpression des classiques latins, donnée par Coustelier, il publia de 1747 à 1753 de bonnes éditions de Catule, Tibulle et Propertius, de Salluste, Virgile, Horace, Juvénal, Perse, Phèdre, Lucrèce, Velléius, Paterculus, Entropet et Térence, avec des *notes* et des *avantures* préfaces. Philippe est encore l'éditeur des *Amusements du cœur et de l'esprit*, 1744-1745, 15 vol. in-12; et du *Treasure du Parnasse*, ou *Nouveau choix de pièces fugitives*, 1745, 4 vol. in-12. On lui doit en outre plusieurs ouvrages élémentaires, utiles dans le temps, mais qui ont été surpassés depuis : *Essai de géographie avec un Dictionnaire géographique françois-lat. et latin-françois*, 1748; 2^e édit., 1774, in-8; *Analyse chronologique de l'histoire universelle jusqu'à Charlemagne*, 1752, in-8; 1756, in-4; 1781, in-12. Elle est en grande partie tirée du *Compendium universale, etc.* de Jean Leclerc (Amsterdam, 1696, in-8). *Mémoires sur l'Afrique et l'Amérique*, 1752, in-4; *Tablettes géographiques pour l'intelligence des historiens et des poètes latins*, 1755, 2 vol. in-12. On les consulte encore. *Cosmographie universelle, physique et astronomique*, 1760, in-12; *Le spectacle de l'histoire romaine, depuis la fondation de Rome, jusqu'à la prise de Constantinople*, 1762, in-8, 1776, in-4; *Révolutions de l'univers ou Remarques et observations sur une carte destinée à l'étude de l'histoire générale*, 1764, in-12. C'est la carte que venait de donner Michel Picaut de Nantes. *Les Révolutions de l'univers représentées en 15 cartes, avec des remarques ou observations sur chacune d'elles*. C'est la même carte en 2 feuilles qui, par la manière différente de l'enluminer, offre à trente époques différentes, les *États* des divers états du globe. *Atlas universel*, composé de 125 cartes fort bien gravées. Philippe mourut à Paris, le 6 mars 1787, à 77 ans; il était membre des académies d'Angers et de Rouen.

PHILIPPE DE THESSALONIQUE, poète grec, connu par ses épigrammes, et plus encore par la collection que les philologues désignent sous le nom de *Seconde anthologie*, ou *Anthologie de Philippe*, pour la distinguer de celle de Méléagre (voy. ce nom, v, 397), bien supérieure à celle de Philippe, parce qu'il avait en l'avantage de puiser largement dans les productions des poètes de la première époque. On ne peut fixer le temps où vivait le poète thessalonicien. Vavasseur le place sous le règne d'Auguste, se fondant sur une épigramme dans laquelle Philippe fait allusion à ce perroquet qui, au retour d'Octave, après la bataille d'Actium, le salua par ces mots : *Ace, Cæsar, victor, imperator*. Fabricius

adopte cette conjecture; mais il semble la rejeter ensuite. Quoi qu'il en soit, Philippe a eu le mérite de conserver à la postérité les noms de plusieurs bons poètes grecs de la seconde époque, tels que, Antigone, Antipater, Antiphane, Antiphile, Automédon, Bianor, Cynagoras, Diodore, Evénus, Parménion, Philodème, Tullius et Zonas. Dans la seconde Anthologie (qu'on pourrait assez naturellement appeler le second *Parnasse grec*), on trouve aussi des pièces de Philippe, en général remarquables par l'élégance, l'harmonie, la finesse, et la vigueur; il sait passer, avec un talent rare, du genre fier à la plaisanterie la plus délicate. L'Anthologie de Philippe ne se trouve que dans les grandes éditions de l'Anthologie de Planude, dont nous citerons les plus estimées, savoir, l'édition *Princeps*, publiée par les soins du savant Lascaris d'Alopa, Florence, 1494; Bâle, 1549, avec des *Notes* savantes de Jean Brodæus; Henri Etienne, 1566, avec des *Notes*; la *Traduction* latine, par Eilhard Lubin, 1604; celle de Reiske, 1763; de Brunck, 1776, vol. in-8; et enfin la meilleure de toutes, celle de Fred. Jacobs (voy. ce nom, iv, 520).

PHILIPPEAUX. Voy. PHILIPPEAUX.

PHILIPPICUS-BARDANES, empereur d'Orient, né en Arménie d'une famille illustre, embrassa la carrière des armes et se signala sous Justinien II. Mais cet empereur, sur de faux soupçons, l'exila dans la Chersonèse, après l'avoir dépouillé de ses emplois. Une révolution précipita du trône Justinien; il y fut rétabli par les Bulgares. Les habitants de la Chersonèse ayant fait éclater leur joie lors de la chute de Justinien, ce prince donna à un de ses lieutenants l'ordre de les exterminer par le fer et par le feu. Ils eurent recours à Philippicus, le mirent à leur tête et le proclamèrent empereur. Les soldats de Justinien se rangèrent sous ses drapeaux, et il entra en triomphe dans Constantinople. Justinien fut arrêté et livré à un de ses lieutenants, dont il avait fait égorger la femme et les enfants. Philippicus fut couronné sans obstacle le 15 décembre 711; mais il fit oublier ses belles qualités par ses profusions, son libertinage et son indolence, qui l'empêchèrent d'aller combattre les Bulgares et les Sarrasins, qui ravagèrent la Thrace et la Médie. Il fut déposé et eut les yeux crevés la veille de la Pentecôte 715. C'était un prince d'une belle figure, d'un maintien imposant, beau parleur, mais indolent, indigne du trône, et uniquement occupé de ses plaisirs. Il laissa l'empire en proie aux Barbares, et n'eut d'activité que pour persécuter la foi. Il mourut en exil peu de temps après sa déposition. Quoique tous les historiens modernes l'appellent Philippicus, il porte le nom de *Filépiques* sur ses médailles. Artémis, son secrétaire, qui lui succéda sous le nom d'Anastase, fit mettre à mort les conspirateurs dont Philippicus avait été la victime.

PHILIPS (Jean), poète anglais, né à Bampton, dans le comté d'Oxford, en 1676, a donné trois célèbres poèmes : *Pomone*, ou *le Cidre*; *la bataille d'Hochstet*; *le précieux Schelling*. Ils ont été traduits en français par M. l'abbé Yart, de l'académie de Rouen, et le précieux *Schelling* l'a été en vers par M. Hennet dans le tom. 3 de la *Poétique anglaise*,

Les vers de Philips sont travaillés avec soin. Il avait d'abord enseigné le latin et le grec à Winchester ; de là il passa à Londres, où il mourut en 1708, à 32 ans. Simon Harcourt, lord-chancelier d'Angleterre, lui a élevé à Westminster un mausolée auprès de celui de Chaucere. La meilleure édition des *Poems* de Philips est celle de Londres, 1762, in-12.

PHILISTE de Syracuse, historien renommé, favori de Denys le Tyran, né à Syracuse, l'an 481 avant J.-C., fut d'un grand secours à ce prince pour établir sa domination. Denys le fit gouverneur de la citadelle de Syracuse ; mais Philiste, après avoir eu un commerce illicite avec la mère de Denys, épousa la fille de Leptine, frère de ce prince, et fut banni. Le courtisan disgracié choisit la ville d'Adria pour sa retraite, et composa, pendant sa disgrâce, une *Histoire de la Sicile* en 13 liv., et celle de *Denys le Tyran*, histoire dont Cicéron et les anciens font l'éloge. Loin de témoigner du ressentiment contre Denys, il le loua lâchement, comme Ovide, par le désir d'être rappelé. Il le fut en effet sous Denys le Jeune, dont il gagna tellement les bonnes grâces, qu'il fit chasser Dion, frère de la seconde femme de Denys l'Ancien. Dion se trouva peu de temps après en état de faire la guerre à Denys, l'assiégea dans la citadelle de Syracuse, battit sa flotte commandée par Philiste, qui fut fait prisonnier, et qui périt par le dernier supplice, l'an 377 avant J.-C. Cicéron appelle cet historien le *Petit Thucydide*. Voy. un *Mémoire* de l'abbé Sevin, dans ceux de l'académie des inscriptions, tome 13.

PHILISTION de Magnésie, poète comique, ou plutôt baladin et compositeur de farces, vivait à Rome peu de temps après Horace. Sidoine Apollinaire en fait mention en écrivant à son ami Domitius : *Ab-sunt ridiculis vestitu et cultibus histriones, Philistionis suppellectilem mentientes*. On dit qu'il mourut de trop rire, ou plutôt en s'efforçant de prolonger un rire de commande : fin digne de son métier.

PHILLIP (Arthur), navigateur, né en 1738, à Londres, était fils d'un maître de langue allemande. Il entra dans la marine à l'âge de 17 ans, et parvint au grade de capitaine de vaisseau. Nommé en 1787 gouverneur général de la *Nouvelle-Galles Méridionale* (New-South-Wales), découverte par Cook, il y arriva en janvier 1788, avec une escadre composée d'une frégate, d'un aviso, et de neuf transports ; ayant découvert que le point de Botany-Bay, indiqué par ce navigateur comme le plus favorable à un établissement, ne répondait pas à l'idée qu'il en avait donnée, il préféra le port Jakson. Il établit l'ordre dans la nouvelle colonie destinée à recevoir les condamnés à la déportation, et jeta les bases de la prospérité à laquelle elle est parvenue. Le mauvais état de sa santé l'ayant obligé de revenir en Europe après 5 ans, il fut élevé au rang de vice-amiral, se fixa à Lymington, dans le comté de Hamp, et mourut à Bath en 1814. On a publié : *Voyage du gouverneur Phillip à Botany-Bay, avec une description de l'établissement des colonies du port Jackson et de l'île de Norfolk*, Londres, 1789, in-4 avec cartes, ouvrage mal rédigé et fort mal traduit en français, Paris, 1794, in-8.

PHILLIPS (Thomas), chanoine de Tongres, né à

Ickford dans le comté de Buckingham, en 1708, exerça longtemps les fonctions de missionnaire en Angleterre, et mourut à Liège en 1774 ; il est principalement connu par la *Vie du cardinal Polus*, en Anglais, dont la seconde édition a paru en 1767 à Londres, 2 vol. in-8. C'est l'histoire très-intéressante d'un homme célèbre qui a vécu dans un siècle fécond en grands personnages et en grandes révolutions : révolutions de religion, révolutions civiles et littéraires. L'auteur de cet ouvrage rend compte de ces événements de la manière la plus noble. Il y a beaucoup de justesse et d'élévation dans les réflexions, de la chaleur et de la pureté dans le style. Il trace en maître les caractères de Thomas Morus, de Fischer, de Contarini, de Sadolet, Bunel, Budée, Giberti, Longolius, Buonamico, Flaminio, Erasme, etc. Il montre ce dernier par son bon et par son mauvais côté. Il fait voir d'une manière bien touchante l'état du royaume, qui était alors gouverné par un tyran livré aux plus violentes passions. On remarque une assez grande différence entre le premier et le second volume. L'auteur eut l'imprudence de faire imprimer le premier à Oxford et d'y mettre son nom ; comme il y a plusieurs choses qui naturellement ne doivent pas plaire aux protestants, ils s'en alarmèrent et commencèrent à cette occasion une persécution contre les catholiques. L'auteur, pour ne pas les irriter davantage, retrancha du second volume plusieurs choses intéressantes.

PHILOCTÈTE, fils de Poean, et compagnon d'Hercule, qui, près de mourir, lui ordonna d'enfermer ses flèches dans sa tombe, et le fit jurer de ne jamais découvrir le lieu de sa sépulture. Il lui donna en même temps ses armes, teintes du sang de l'Hydre. Les Grecs ayant appris de l'oracle qu'on ne prendrait jamais Troie sans les flèches d'Hercule, Philoctète leur fit connaître en frappant du pied l'endroit où elles étaient enfermées. Ce parjure fut puni à l'instant ; il laissa tomber une de ses flèches sur celui de ses pieds dont il avait frappé la terre. L'infection de sa plaie devint bientôt si grande, que les Grecs ne pouvant la supporter, l'abandonnèrent dans l'île de Lemnos, où il souffrit d'horribles et longues douleurs. Tant il est manifeste, par la fable comme par l'histoire, que le sacrilège, le parjure, le blasphème, étaient détestés des païens, et regardés comme l'objet spécial de la colère divine. Après la mort d'Achille, les Grecs furent obligés de recourir à Philoctète, qui, indigné de l'injure qu'on lui avait faite, eut bien de la peine à se rendre à leurs prières. Ulysse le contraignit de se rendre devant Troie, et il y tua, selon quelques-uns, Pâris d'un coup de flèche. Laharpe a traité ce sujet dans une de ses meilleures pièces.

PHILOLAUS de Crotone, philosophe pythagoricien, vers l'an 592 avant J.-C., s'appliqua à l'astronomie et à la physique. Il adopta le mouvement de la terre, qu'Aristarque de Samos et Philolaüs ont aussi soutenu, avant ou après lui (car on ne convient pas de la date précise de leur existence réciproque). Il enseignait que tout se fait par harmonie ; ce qui semble se rapporter, à quelques égards, au système de Leibnitz. Il avait, à quelques erreurs près, des notions assez justes sur la Divinité. « Dieu

» est le chef, disait-il, c'est lui qui commande à tout ce qui existe. » C'est de son nom que Bouillaud a donné à un de ses principaux ouvrages le titre d'*Astronomia Philolaica* (voy. tom. 2, p. 150). — Il est différent d'un autre philosophe de ce nom, qui donna des lois aux Thébains.

PHILOMÈLE, fille de Pandion, roi d'Athènes. Térée, roi de Thrace, attira cette princesse dans ses pièges, puis lui coupa la langue et l'enferma. Philomèle peignit sur une toile tout ce que Térée lui avait fait, et l'envoya à Progné sa sœur, femme de Térée. Progné vint à la tête d'une troupe de femmes, le jour de la fête des Orgies, délivrer Philomèle de sa prison; puis elle fit à Térée un festin de son propre fils Itys. Après qu'il eut bien mangé, elle lui en apporta encore la tête. Ce prince, irrité, s'étant mis en devoir de poursuivre sa femme et de la tuer, fut métamorphosé en épervier, Progné en hirondelle, Philomèle en rossignol.

PHILOMÈLE, général des Phocéens au commencement de la guerre sacrée, s'empara du temple de Delphes, l'an 537 avant J.-C. Son dessein était de faire servir les trésors de ce temple contre les Thébains, ennemis de sa patrie. Ce sacrilège engagea ses concitoyens dans une guerre d'autant plus cruelle, que la religion en était le motif. Philomèle, après avoir vaincu les Locriens en deux combats, et fait alliance avec les Athéniens et les Lacédémoniens, marcha contre les Thébains, qui le poussèrent dans des défilés d'où il ne pouvait sortir. Alors, craignant d'être pris et puni par ses ennemis comme sacrilège, il se précipita du haut d'un rocher. Onomarque et Phaylus, ses frères, lui succédèrent l'un après l'autre, et achevèrent de piller les richesses du temple de Delphes.

PHILON de BYSANCE, architecte, qui florissait trois siècles avant J.-C., est auteur d'un *Traité sur les machines de guerre*, imprimé avec les *Mathematici veteres*, au Louvre, 1695, in-fol. On lui attribue le *Traité* qu'Allatius a publié, *De septem orbis spectaculis*, grec-latin, Rome, 1640, in-8. Mais quelques savants doutent qu'il soit de lui. Ce curieux ouvrage a été réimprimé, avec des notes et des observations, par L. Teucher, Leipzig, 1814, in-8, et par J.-C. Orell, ibid., 1816, in-8. Ces deux éditions ont fait baisser le prix de celle d'Allatius qu'on ne trouve que difficilement.

PHILON, écrivain juif d'Alexandrie, né vers l'an 50 avant J.-C., d'une famille illustre et sacerdotale, fut chef de la députation que les Juifs envoyèrent à l'empereur Caligula, contre les Grecs, habitants de la même ville, vers l'an 40 de J.-C. S'il ne réussit pas dans sa négociation, les Mémoires qu'il nous a laissés à ce sujet, intitulés *Discours contre Flaccus*, montrent néanmoins qu'il s'y comporta avec beaucoup d'esprit, de prudence et de courage. Nous avons de Philon plusieurs autres ouvrages, presque tous composés sur l'Écriture sainte. Un des plus connus est son livre de la *Vie contemplative*, traduit par Montfaucon. Quelques savants, entre autres Hélyot et Montfaucon, ont appliqué aux premiers chrétiens ce qu'il dit dans ce livre sur les thérapeutes. D'autres savants ont prétendu que ces thérapeutes, dont il parle, n'étaient qu'une secte d'Es-

séniens, si connue chez les Juifs, laquelle faisait profession d'une perfection plus grande que celle à laquelle tendent les autres hommes. Parmi ses livres d'histoire, il y en a deux de cinq qu'il avait composés, sur les maux que les Juifs souffrirent sous l'empereur Caius. Il les lut à Rome en plein sénat, et ils y furent si applaudis, qu'on les fit mettre dans la bibliothèque publique. La meilleure édition des *Œuvres* de Philon est celle de Londres, en grec et en latin, en 1742, 2 vol. in-fol. Celle de Leipzig, 1828-50, 8 vol. in-8, fort médiocre quant à la partie typographique, est plus complète. La traduction française par Bellier, 1612, 2 vol. in-8, quoique rare, est peu recherchée. On y aperçoit un certain penchant à l'idolâtrie, qui fait soupçonner qu'ils ont été altérés, et qu'une main étrangère y a ajouté beaucoup de traits indignes de cet illustre écrivain. Philon écrit avec chaleur; il est fécond en belles pensées et en sentences judicieuses, et l'on sent qu'il était familiarisé avec les bons auteurs grecs et romains. On a dit de lui : *Vel Plato philonizat, vel Philo platonizat*. Philon convient que toute l'ancienne loi n'était que figurative (conformément à ce que saint Paul enseigne d'une manière si touchante et si bien développée dans son *Épître aux Hébreux*). Cette assertion est d'autant plus remarquable, que, n'étant pas chrétien, il ne pouvait saisir l'application des figures. Flave Josèphe était dans la même persuasion. J. Ch. Dahl a publié sous le titre de *Christomathia philoniana*, Hambourg, 1800, 2 vol. in-8, un choix de morceau de cet écrivain, qui est très-estimé. Le savant Angelo Mai a donné quelques nouveaux opuscules de Philon, encore inédits, et en fait connaître d'autres.

PHILON de BYBLOS, ainsi nommé du lieu de sa naissance, grammairien du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne, s'acquit beaucoup de célébrité par ses ouvrages. Le plus connu est sa traduction en grec de l'*Histoire phénicienne* de Sanchoniathon. Il nous reste de ce dernier ouvrage des fragments, sur lesquels Fourmont et d'autres savants ont fait des Commentaires curieux.

PHILOPATOR. Voy. PTOLÉMÉE.

PHILOPOEMEN, général des Achéens, né à Mégaloполиς, fit ses premières armes lorsque cette ville fut surprise par Cléomènes, roi de Sparte. Il suivit à la guerre Antigone le Tuteur, et gagna, l'an 208 avant J.-C., la fameuse bataille de Messène, contre les Étoliens, alliés des Romains. Sa bravoure l'ayant élevé au grade de capitaine général, il tua, dans un combat près de Martinée, Machanidas, tyran de Lacédémone. Nabis, successeur de Machanidas, défait sur mer Philopœmen; mais celui-ci eut sa revanche sur terre. Il prit Sparte, en fit raser les murailles, abolit les lois de Lycurgue, et soumit les Lacédémoniens aux Achéens, l'an 194 avant J.-C. Quatre ans après, les Messéniens, sujets des Achéens, reprirent les armes. A la première nouvelle de cette rébellion, Philopœmen conduisit ses troupes contre eux, leur livra plusieurs combats, fait des actions extraordinaires de courage; mais, étant tombé de cheval, il est pris par les Messéniens. On le conduisit à Messène, où il fut

jeté en prison. Dinocrate, général des Messéniens, et son ennemi particulier, appréhendant qu'il ne fût obligé de le rendre, le fit empoisonner. Philopœmen, que l'on nomme le dernier des Grecs, avait pris Epaminondas pour modèle. Il imita son désintéressement, sa simplicité dans l'extérieur, sa prudence à délibérer et à résoudre, son activité et son audace à exécuter. Mais, né avec un caractère violent, il transporta dans la société l'austérité de la vie militaire. La *Vie* de Philopœmen se trouve dans les *Vies* de Plutarque.

PHILOPONOS (Jean). *Voy.* JEAN PHILOPONOS.

PHILOSTORGE, historien ecclésiastique, né en Cappadoce vers l'an 564, était arien. On a de lui un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique*, dans lequel il déchire les orthodoxes, surtout saint Athanase. Il y a des choses intéressantes pour les amateurs de l'antiquité ecclésiastique; mais il écrit d'un style trop ampoulé. La meilleure édition de cet auteur est celle de Henri de Valois, en grec et en latin, 1675, in-fol., avec *Eusebe*. On estime aussi celle de Godefroi, 1642, in-4, à cause des savantes *Dissertations* dont elle est ornée. Philostorge florissait vers l'an 588. On lui attribue encore un livre contre Porphyre.

PHILOSTRATE, sophiste fameux, était né à Lemnos ou à Athènes, où il enseigna la rhétorique. De là il vint à Rome, et fut admis au nombre des gens de lettres qui fréquentaient la cour de l'impératrice Julie, femme de Septime-Sévère. Cette princesse ayant rassemblé des mémoires, ou, si l'on veut, des contes sur la *Vie* d'Apollonius de Thyane, les confia à Philostrate, qui les mit en ordre. Cette *Histoire*, traduite en français par Vigenère, in-4, a passé à la postérité. C'est un roman, ou plutôt un ramas de mensonges grossiers contre le christianisme et l'Evangile; le bon sens y est blessé à chaque page. L'auteur y entasse les prodiges les plus absurdes; et ce qui étonne, c'est qu'un homme qui devait avoir quelque jugement ait pu écrire sérieusement tant d'inepties. « Qui pourrait compter, dit » un sage historien, sur la vérité des faits dans la » *Vie* d'Apollonius? Elle fut écrite en premier lieu » par un certain Damis de Ninive, qu'il s'attacha » dans ses voyages d'Orient, et l'un de ses disciples, que Lucien traduisait comme des aventuriers, indignes de croyance et de la moindre » considération. Encore n'avons-nous plus de cette » *Vie* que ce qu'en recueillit, environ cent ans » après, sur des lambeaux altérés et des bruits » vagues, le sophiste Philostrate, qui ne le faisait » que pour flatter dans ses travers de femme savante l'impératrice Julie, épouse de Sévère, ardent persécuteur, et de son côté, ennemie déclarée du christianisme. » Photius, après avoir loué le style de Philostrate, ajoute que son ouvrage est plein de fictions et d'extravagances, et que c'est un travail entièrement inutile et méprisable. Lactance le compare à l'*Ane d'Or* d'Apulée, et le parallèle paraît juste. Louis Vivès, qui est un des premiers critiques, dit que Philostrate a corrigé les mensonges d'Homère par d'autres mensonges encore plus grands. Joseph Scaliger dit que Philostrate n'a observé ni le vrai ni la vraisemblance, qu'il passe les

bornes de la crédulité, dans la narration des prodiges d'Apollonius, qui fut un franc imposteur et semblable aux vendeurs d'orviétan. Vossius et Casaubon ne traitent pas Philostrate plus favorablement, et Juste Lipse remarque qu'il fait plusieurs fautes dans l'histoire romaine. On a encore de Philostrate les *Vies des Sophistes* en deux livres dont l'édition la plus récente est de Heidelberg, 1858, in-8; quatre livres de *Tableaux*, contenant la description de soixante-seize *Tableaux* qui décoraient le portique de Naples. C'est un recueil de récits descriptifs, dans lesquels on sent le rhéteur, ou l'homme plus fécond en paroles qu'en pensées, mais qui sont écrits d'ailleurs avec la pureté et l'élégance d'un homme qui avait professé l'éloquence à Athènes. Il a été traduit en français et imprimé à Paris en 1614, 1629 et 1657, in-fol. Les *Héroïques* dont le savant M. Boissonade a donné une bonne édition, Paris, 1806, in-8; et des *Lettres* revues par le même savant et publiées séparément, Paris, 1842, in-8. On a une bonne édition de cet auteur en grec et en latin, Leipsig, 1709, in-fol., avec des notes par Godefroi Oléarius. *Voy.* BLOUNT (Charles) d'Upper Hallowey. — Un autre PHILOSTRATE, neveu du précédent, a écrit les seconds *Tableaux*. Il vivait du temps de Macrin et d'Héliogabale.

PHILOTHÉE, moine du mont Athos, dans le xiv^e siècle, se distingua par sa régularité et par ses connaissances dans les matières ecclésiastiques. Nous avons de lui plusieurs *Traités*, les uns dogmatiques, les autres ascétiques, avec des *Sermons*. On trouve quelques-uns de ses ouvrages dans la Bibliothèque des Pères, et dans l'*Auctuarium* de Fronton du Duc.

PHILOXÈNE, de l'île de Cythère, poète grec dithyrambique. Denys, tyran de Sicile, répandit quelque temps sur lui ses bienfaits; mais ce poète ayant séduit une joueuse de flûte, fut arrêté et condamné au cachot. C'est là qu'il fit un poème allégorique, intitulé *Cyclops*, dans lequel il représentait, sous ce nom, Denys le Tyran; la joueuse de flûte, sous celui de la nymphe Galatée, et lui-même, sous le nom d'Ulysse. Denys, qui avait la manie des vers, quoiqu'il n'en composât que de médiocres, fit sortir Philoxène, pour lui lire une pièce de sa façon. Philoxène sentit bien que le tyran voulait captiver son suffrage, et que ce n'était qu'en applaudissant qu'il pouvait obtenir sa liberté; mais il ne voulut pas l'acheter à ce prix. (*Voy.* DENYS.) Une autre fois cependant il lui répondit d'une manière équivoque. Denys, lui ayant lu une pièce sur un sujet lugubre, lui demanda son avis : *Elle est si triste*, lui répondit Philoxène, *qu'elle fait pitié*. Philoxène, mourut à Ephèse, l'an 580 avant J.-C. Il était un des grands mangeurs de son siècle; il inventa une espèce de pâtisserie qu'on appela *philoxénienne*; sa gourmandise était originale et sans pudeur; il demandait aux dieux un gosier de trois coudées pour avoir le plaisir d'avaler plus longtemps. Il préférait la société des cuisiniers à celle des savants.

PHINÉES, fils d'Eléazar, et petit-fils d'Aaron, fut le 5^e grand-prêtre des Juifs. Il est célèbre dans l'Ecriture par son zèle pour la gloire de Dieu. Vers l'an 1455 avant J.-C., les Madianites ayant envoyé

leurs filles dans le camp d'Israël, pour faire tomber les Hébreux dans la fornication et dans l'idolâtrie; et Zambri, un d'entre eux, étant entré publiquement dans la tente d'une Madianite nommée *Cozbi*, Phinéas le suivit la lance à la main, perça les deux coupables et les tua d'un seul coup. Alors la maladie dont le Seigneur avait déjà commencé à frapper les Israélites cessa. Dieu, pour récompenser le zèle de Phinéas, lui promit d'établir la grande sacrifice dans sa famille. Cette promesse fut exactement accomplie. Le sacerdoce demeura à sa race pendant environ 355 ans, jusqu'à Héli, par lequel il passa à celle d'Ithamar. Mais cette interruption ne dura pas. Le pontificat rentra bientôt dans la maison de Phinéas par Sadoc, à qui Salomon le rendit. Les descendants de ce pontife en jouirent jusqu'à la ruine du temple, l'espace de 1084 ans.

PHINÉE, roi de Paphlagonie, fils d'Agénor, et mari de Cléopâtre, fille de Borée, qu'il répudia après en avoir eu deux fils. Borée vengea sa fille en crevant les yeux à Phinée, qui obtint, pour toute consolation, la connaissance de l'avenir. Ce fut aussi pour le punir, que Junon et Neptune envoyèrent les Harpies, qui, par leurs ordures, gâtaient ses viandes sur sa table. — Il y eut un autre PHINÉE, roi de Thrace, que Persée changea en pierre avec tous ses compagnons, en leur montrant la tête de Méduse, parce que ce roi prétendait épouser Andromède, qui lui avait été promise.

PHINÉE. Voy. OPHNI.

PHLÉGIAS, fils de Mars, roi des Lapithes, et père d'Ixion, ayant su que sa fille Coronis avait été insultée par Apollon, alla mettre le feu au temple de ce dieu, qui le tua à coups de flèches, et le précipita dans les enfers. Quoique les premiers torts fussent du côté d'Apollon, Phlégius fut condamné à demeurer éternellement sous un grand rocher, qui, paraissant toujours prêt à tomber, lui causait une frayeur terrible. Il répétait sans cesse, au rapport de Virgile, cette importante leçon : *Apprenez à pratiquer la justice et à respecter les dieux* :

..... Phlegiasque miserrimus omnes.

Admonet, et magnâ testatur voce per umbras :

Discite justitiam moniti et non temere divos.

Ses descendants, les Phlégiens, plus coupables que lui, se signalèrent par leur impiété; Neptune inonda leur pays, et les fit tous périr. On reconnaît ici sans peine l'histoire du déluge.

PHLÉGON, surnommé *Trallien*, parce qu'il était de Tralles, ville de Lydie, fut l'un des affranchis d'Adrien, et vécut jusqu'au temps d'Antonin le Pieux. Il nous reste de lui : un traité assez court sur *ceux qui ont longtemps vécu*; un autre *Des choses merveilleuses*, en 155 chapitres, la plupart très-courts; un fragment de son *Histoire des Olympiades*, qui était divisée en 16 livres. C'est dans le 15^e et le 14^e qu'il a parlé des ténèbres arrivées à la mort de Notre-Seigneur, laquelle répond à la 4^e année de la 202^e olympiade. (Voy. l'Art de vérifier les dates, préf., pag. 1 et 2, édit. de 1770.) Thallus, dans ses *Histoires syriaques*, est d'accord sur ce point avec Phlégon. Aussi les premiers chrétiens qui ont parlé aux Romains de ces ténèbres comme d'un prodige marqué, ont-ils fait voir non-seulement

par leurs auteurs, mais encore par les registres publics, que ni au temps de la première lune où Jésus-Christ était mort, ni dans toute l'année où cette éclipse est observée, il ne pouvait en être arrivé aucune qui ne fût surnaturelle. Enfin les païens mêmes, et les annalistes de Rome, ont parlé de cette éclipse comme d'un événement étonnant dans les fastes du monde : *Eum mundi casum*, dit Tertullien, *relatum in archivis vestris habetis*. La meilleure édition de ces débris de Phlégon est celle que Meursius donna à Leyde, en 1612, in-4, en grec et en latin, avec de savantes remarques.

PHLUGIUS. Voy. PLUG.

PHOCAS (saint), martyr, cultivait paisiblement son jardin, près de la porte de Sinope, dans la province du Pont. Le travail des mains lui fournissait, outre les choses nécessaires à la vie, de quoi faire des aumônes abondantes. Sa piété, sa charité, l'avaient fait connaître dans toute la contrée. Pendant une persécution, que l'on croit être celle de Dioclétien en 305, il fut dénoncé comme chrétien. Son prétendu crime était si notoire, que l'on crut pouvoir, à son égard, oublier toute formalité. Des soldats furent envoyés à sa demeure, où ils lui tranchèrent la tête. La conversion de Constantin ayant rendu, peu de temps après, la paix à l'Eglise, les chrétiens élevèrent, en l'honneur du saint martyr, une basilique, qui devint célèbre dans tout l'Orient : on y déposa une partie de ses dépouilles mortelles. L'église d'Amasée en possédait une petite portion. Saint Astère, évêque de cette église, prononça, vers l'an 400, le panégyrique de saint Phocas. Il y dit : « Les fidèles accourent des provinces les plus éloignées pour prier Dieu dans les églises où l'on conserve quelques reliques du saint. Le temple que les chrétiens ont érigé en son honneur, à Sinope, est particulièrement révérend sur toutes les mers : les marins chantent des hymnes en son honneur : ils l'invoquent lorsqu'ils sont en danger ; ils réservent pour les pauvres une portion de leur gain, en l'appelant la *part de Phocas*. Un roi a envoyé son diadème garni de diamants, avec un casque de grand prix, pour qu'ils fussent offerts à Dieu dans l'église du saint. » Une portion des reliques de saint Phocas ayant été envoyée à Constantinople, la ville célébra, pendant deux jours, la fête du saint martyr. Saint Jean-Chrysostôme prononça, en cette occasion, deux discours, dont l'un se trouve encore parmi ses œuvres. L'empereur Phocas fit élever à Constantinople, en l'honneur du saint martyr dont il portait le nom, une basilique, dans laquelle on transporta une portion considérable de ses reliques. Les Latins célèbrent sa fête le 14 juillet.

PHOCAS, empereur ou plutôt tyran d'Orient, naquit dans le vi^e siècle à Chalcédoine d'une famille qui n'avait rien d'illustre. La protection de Priscus, un des généraux de Maurice, lui fit obtenir le grade de centurion : les soldats le députèrent à Maurice pour lui demander la permission de passer l'hiver dans leurs familles. Sur le refus de l'empereur ils se révoltèrent et défirent le commandement à Phocas qui, en 682, fit son entrée publique, revêtu de la pourpre, dans Constantinople. Maurice s'enfuit dans un frêle esquif, mais le tyran le fit

arrêter et égorger ; la femme et les enfants de Maurice subirent le même sort quelque temps après. L'usurpateur sacrifia ses intérêts à ses ombrages. Il envoya des espions dans toutes les grandes villes de l'empire, pour savoir ce qu'on disait de lui : et comme on n'en pouvait dire du bien, on voyait arriver tous les jours à Constantinople des hommes chargés de chaînes, que le tyran immolait à sa cruauté. Cependant Chosroès se préparait à venger la mort de Maurice son bienfaiteur. L'empire était ravagé de tous les côtés ; mais de tous les ennemis de Phocas, les Perses étaient ceux qui l'inquiétaient le plus. Il gagna Narsès, un de leurs généraux, qui, séduit par ses promesses, eut l'imprudence de se rendre à Constantinople. Dès qu'il y fut arrivé, le barbare le fit brûler vif. Le peuple ne pouvait plus supporter un joug aussi tyrannique. Héraclius, gouverneur d'Afrique, conspira contre ce monstre. Il lui ôta le trône, et lui fit couper la main droite et la tête en 610. Son corps fut ensuite traîné par les rues, et brûlé dans le marché aux bœufs. Un moment avant que de le conduire au supplice, Héraclius lui dit : « Malheureux, n'avais-tu usurpé l'em » pire que pour faire tant de maux aux peuples. » Cet impudent lui répondit : *Gouverne-les mieux.* Ainsi périt ce scélérat couronné, homme sans religion, sans humanité, sans pudeur et sans remords. Il était d'une dissolution que rien ne pouvait arrêter, et qui entraîna souvent la perte de ceux dont il enlevait les femmes. Sa figure répondait à ses mœurs, et tout en lui était horrible. Le seul trait qui honore son jugement et qui prouve de l'équité, est la défense faite à Cyriaque, patriarche de Jérusalem, de prendre le titre d'*évêque œcuménique* ou *universel*, titre, disait-il, qui ne convenait qu'à l'évêque de Rome. Cependant saint Grégoire le Grand jugeait qu'il était équivoque, quoiqu'il eût été donné à saint Léon par le concile de Chalcédoine, et pouvait faire un sens faux, comme si le pape était l'évêque propre et ordinaire de tous les diocèses. Il préférerait qu'on dit *évêque de l'Eglise universelle*. Un écrivain leste et peu instruit, dans une dissertation imprimée à Strasbourg, en 1785, a nié la réalité de ce décret de Phocas ; mais l'unanimité des anciens et des modernes, des catholiques et des protestants, est un argument qu'aucune subtilité ne peut infirmer.

PHOCAS-NICÉPHORE. Voy. NICÉPHORE.

PHOCAS (Jean), moine du XII^e siècle, natif de l'île de Crète, selon les uns, ou de la Calabre, selon les autres, servit d'abord dans les armées de l'empereur Emmanuel Comnène. Dégoûté de la milice du siècle, il s'enrôla dans celle de Jésus-Christ, visita les saints lieux, et fit bâtir une petite église sur le Mont-Carmel, où il demeura avec d'autres religieux. On a de lui, dans le *Symmichta* d'Allatius, 1655, in-8, une *Description de la Terre-Sainte, de la Syrie, de la Phénicie*, et des autres pays qu'il avait parcourus. Il raconte en homme pieux, mais simple et crédule.

PHOCION, disciple de Platon et de Xénocrate, brilla dans ces deux écoles. Né vers l'an 400 avant Jésus-Christ, avec une éloquence douce, vive et concise, il faisait entendre beaucoup de choses en peu de

mots. Un jour, comme il paraissait rêveur dans une assemblée où il se préparait à parler, on lui en demanda la cause : « Je songe, répondit-il, si je ne » pourrais rien retrancher de ce que j'ai à dire. » Démosthènes le voyant arriver un jour dans l'assemblée du peuple, s'écria : *Voilà la hache de mes discours.* En effet, il s'opposa souvent à cet orateur et presque toujours avec succès. Lorsque Démosthènes voulut faire prendre les armes contre Philippe, Phocion lui répondit : « Vous voyez bien si » nous pouvons faire la guerre, mais vous ne voyez » pas si nous pouvons remporter la victoire. » En effet, on ne remarquait plus parmi les Athéniens ce zèle ardent pour le bien public, ce courage indomptable qui affrontait tous les périls de la guerre. Pendant qu'il fut en place, il eut toujours en vue la paix, et ne cessa de se préparer à la guerre. Il fut chargé du gouvernement 45 fois, et dans les différentes expéditions qu'il fit à la tête des armées, il vécut avec la modestie d'un simple particulier. Quand il allait à la campagne, ou qu'il était à la tête des troupes, il marchait toujours nu-pieds, et sans manteau, à moins qu'il ne fit un froid excessif ; de sorte qu'alors le soldat disait : *Voilà Phocion habillé, c'est signe d'un grand hiver.* Philippe et Alexandre tentèrent de corrompre sa fidélité. Après la prise du port de Pirée, les Athéniens l'accusèrent de trahison et le déposèrent du généralat. Phocion se réfugia vers Polysperchon, qui le renvoya pour être jugé par le peuple. Il fut condamné, d'une commune voix, à perdre la vie. Quand on eut apprêté la ciguë, Nicoclès, un de ses amis, le pria de lui permettre d'en goûter le premier : « Votre de » mande, ô mon cher Nicoclès, lui repartit Phocion, » m'est fort désagréable et me cause une peine ex » trême ; mais comme je ne vous ai jamais rien » refusé, je vous accorde encore ceci. » Discours puéril et absurde, qui ne donne pas une grande idée de son caractère. On défendit de lui rendre les derniers devoirs. Mais les Athéniens, peuple léger et volage, revenus bientôt de ces emportements, lui élevèrent une statue, et firent périr par le dernier supplice son accusateur. On place la mort de Phocion l'an 318 avant J.-C. Il avait plus de 80 ans, et à cet âge il soutenait toutes les fatigues de la guerre comme un jeune officier. L'abbé de Mahly a publié, en 1763, in-12, un ouvrage sous le titre d'*Entretiens de Phocion sur le rapport de la morale avec la politique.* Comme cet ouvrage n'est pas de Phocion, on y a fait dire à ce philosophe tout ce que l'on a voulu. Nul général n'avait commandé un plus grand nombre d'expéditions. Cornélius Népos et Plutarque ont été ses biographes. Le dernier plus exact et plus judicieux le compare à Caton d'Ut que. *Phocion* est le sujet et le titre d'une tragédie de Royan, jouée en 1817, et qui est restée au Répertoire.

PHOCYLIDES, poète grec et philosophe de Milet, dans l'Ionie, vivait 540 ans avant Jésus-Christ. Nous avons sous son nom une pièce de poésie qui n'est pas de lui, mais d'un auteur qui vivait sous Adrien ou sous Trajan, temps auquel on a forgé les vers sibyllins, dont quelques-uns se trouvent dans *Phocylides*. On trouve le petit poème qui lui

est attribué dans plusieurs recueils, entre autres avec *Théognide*, à Heidelberg, 1597, in-8. Il a été traduit trois fois en français par Duché sous le titre de *Préceptes de Phocylide*, Paris, 1698, in-12; par Lévêque, Paris, 1782, in-18; par Coupé, sous le titre de *Sentences*, etc., *poème moral de Phocylide*, 1798, in-18.

PHOEBÉ, diaconesse de l'église de Corinthe, qui était établie au port de Cenchré, fut chère aux premiers fidèles par sa vigilante et active charité. Saint Paul lui donne le nom de *sœur* dans l'Épître aux Romains, et fait l'éloge des grands services qu'elle avait rendus aux ministres de l'Évangile : *Com-mendo autem vobis Phæben, sororem nostram, quæ est in ministerio Ecclesiæ, quæ est in Cenchris; ut eam suscipiatis in Domino digne sanctis, et assistatis ei in quocumque negotio vestri indigerit; etenim ipsa quoque astitit multis, et mihi ipsi*. Le martyrologe romain en fait mention au 5^e jour de septembre.

PHORBÆUS. Voy. VERWEY.

PHORONÉE, fils d'Inachus, et roi d'Argos, fut pris pour arbitre dans un différend qui s'était élevé entre Junon et Neptune. Des auteurs extravagants ont dit qu'il fut le premier qui apprit aux hommes à vivre en société; comme si l'homme n'était pas né essentiellement sociable, que sa nature comportât l'état de sauvage proprement dit, et que les premiers hommes n'eussent pas fait une grande famille unie par les liens du sang, les lumières de la même raison, et le culte du Créateur. Voy. *Orphée*.

PHOTIN, hérésiarque du iv^e siècle, avait été diacre et disciple de Marcel d'Ancyre, et fut élevé sur le siège de Sirmich avec applaudissement. Il avait beaucoup d'esprit, de savoir et d'éloquence, et menait une vie en apparence irréprochable; mais il donna dans des erreurs monstrueuses, renouela l'hérésie de Sabellius, et soutint que J.-C. était un pur homme. Il fut déposé dans un concile de Sirmich en 334, puis exilé par l'empereur Constance. Julien ayant résolu d'ancêtre le christianisme, en lui associant toutes les erreurs, rappela Photin, et lui écrivit une lettre pleine d'éloges; mais il fut exilé de nouveau sous l'empire de Valentinien, et mourut en Galatie, l'an 356. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Les principaux étaient un *Traité* contre les gentils et les livres adressés à l'empereur Valentinien. Il écrivait bien en grec et en latin. Ses sectateurs furent nommés *Photiniens*. C'est pour mieux repousser cette erreur que dans le concile de Constantinople on ajouta aux paroles *Et ex Patre natum*, du symbole de Nicée, *Ante omnia sæcula*.

PHOTIUS, patriarche de Constantinople, né dans le ix^e siècle, sortait d'une des plus illustres et des plus riches maisons de cette ville. Il était petit-neveu du patriarche Taraise et frère du patrice Sergius, qui avait épousé une des sœurs de l'empereur. Ses parents cultivèrent avec soin les heureuses dispositions dont la nature l'avait favorisé. Bardas, le restaurateur des lettres, fut le directeur de ses études, et les progrès du jeune disciple éton-

nèrent ses maîtres. Il devint à la fois grammairien, poète, orateur, critique, philologue, mathématicien, philosophe, médecin, astronome. Ses talents contribuèrent autant que sa naissance à l'élever aux plus hautes dignités. Il fut grand écuyer, capitaine des gardes; ambassadeur en Perse, et premier secrétaire d'état. Ce fut après avoir passé par toutes ces charges qu'il embrassa l'état ecclésiastique. Alors ses études changèrent d'objet. Il se consacra à la théologie, et ce ne fut point sans quelque succès. Mais s'il fut aussi sage qu'on le dit, il fut encore plus vain et plus orgueilleux. Parvenu par ses intrigues à faire déposer d'une manière illégitime et odieuse Ignace, patriarche de Constantinople, il s'empara de sa place en 857. Par cette manœuvre, la ville impériale paraissait avoir deux patriarches; mais le pasteur intrus mit bientôt en œuvre l'artifice et la violence pour perdre le pasteur légitime. Maître de l'esprit de l'empereur Michel, il ne craignait point les contradicteurs; il ne leur répondait qu'en les faisant frapper de verges, jusqu'à ce qu'ils eussent souscrit à la condamnation de leur patriarche. Tel est l'esprit de l'hérésie et du schisme: d'abord souple et intrigant, il finit par la violence et la tyrannie. Les cruautés qu'il exerçait contre ses adversaires lui firent craindre une révolte. Il crut en prévenir les effets en écrivant au pape Nicolas I^{er} une lettre artificieuse, dans laquelle il prodiguait les mensonges et les flatteries. « Il gémissait, disait-il, de ce qu'on » avait mis sur ses épaules le fardeau de l'épiscopat, » et de ce que le patriarche Ignace s'en était dé- » chargé. » Il pria ensuite le pape d'envoyer ses légats à Constantinople, pour détruire le reste des iconoclastes, ou plutôt pour confirmer la déposition d'Ignace. Les légats étant arrivés furent maltraités: la crainte et le respect humain subjuguèrent leur courage, et firent naître l'oubli du devoir, ils assistèrent avec une lâche connivence au concile de Constantinople en 861, où Photius triompha. Nicolas, irrité d'avoir été joué, rétablit le patriarche légitime dans tous ses droits, et prononça anathème contre l'antipatriarche. Photius, pour gagner le pape, résolut enfin de s'en venger. Il assembla un synode à Constantinople en 866, et y prononça une sentence de déposition et d'excommunication contre le souverain pontife. C'est la première origine du schisme des Grecs. Le triomphe de ce prélat ambitieux ne fut pas de longue durée. Basile le Macédonien, ayant succédé à Michel, chassa Photius du siège patriarcal et y fit asseoir Ignace. Rome profita de cette conjoncture favorable pour faire assembler à Constantinople le 8^e concile œcuménique, convoqué en 869: Photius y fut anathématisé, et avec lui tous ceux qui ne voulurent pas abandonner sa cause. Les évêques, selon Nicétas David, historien contemporain, auteur de la *Vie de saint Ignace*, souscrivirent au décret avec le sang de J.-C. qu'on venait de consacrer; mais les actes du concile n'en disent rien. Photius disgracié se servit de toute la finesse de son esprit pour se faire rétablir. L'empereur Basile, né dans l'obscurité, voulait faire croire qu'il était d'un sang illustre: Photius le prit par ce faible. Il composa une histoire

chimérique, dans laquelle il le faisait descendre en droite ligne du célèbre Tiridate, roi d'Arménie. Ce prince, séduit par cette basse flatterie, lui accorda ses bonnes grâces, et le rétablit l'an 877, d'autant plus volontiers que le patriarche Ignace venait de mourir. Le pape Jean VIII se laissa surprendre par les instances de l'empereur Basile et par les artifices de Photius : il le reçut à sa communion, et envoya ses légats à un autre concile de Constantinople, dans lequel Photius se fit reconnaître pour patriarche légitime par ses fourberies, et en falsifiant les lettres du pape; mais Jean, ayant appris ce mystère d'iniquité, déclara nul ce synode et excommunia le faussaire. (*Voy. JEAN VIII.*) Les papes Martin, Adrien et Etienne se déclarèrent successivement contre lui, et la paix fut rompue. Photius éclata contre l'Eglise romaine, la traita d'hérétique au sujet de l'article du symbole *Filioque procedit*, et de quelques autres articles, auxquels Michel Cérularius ajouta ensuite le pain azyme. L'empereur Léon le Philosophe, frappé des plaintes que les pontifes de Rome avaient formées contre Photius, les fit examiner. On les trouva fondées, et il fut enlevé de nouveau, l'an 886, du siège patriarcal, pour être enfermé le reste de ses jours dans un monastère d'Arménie, où il mourut l'an 861. Fleury trace en deux mots le portrait de ce fameux schismatique : « C'était, dit-il, le plus grand esprit et le plus savant homme de son siècle; mais c'était un parait hypocrite, agissant en scélérat et parlant en saint. » C'est à lui, et à Michel Cérularius, qui a consommé le schisme, qu'il faut attribuer l'état déplorable où est tombée l'Eglise grecque. L'ignorance prodigieuse, la stupide superstition où sont réduits les peuples et les ministres de cette église isolée, entraînent nécessairement les grands abus et les désordres énormes qu'on lui reproche en matière de religion. Depuis cette époque, elle n'a pas eu de docteur célèbre, ni de concile qui ait mérité quelque attention. Les derniers Grecs savants, tels que Bessarion, Allatius, Arcudius, etc., ont été attachés à l'Eglise romaine. « Si on fait le parallèle du clergé grec avec le clergé latin, dit Montesquieu; si l'on compare la conduite des papes avec celle des patriarches de Constantinople, l'on verra des gens aussi sages qu'ils les autres étaient peu sensés. » Un autre contraste sont les triomphes de l'Eglise romaine et ses conquêtes dans les deux mondes, tandis que l'Eglise grecque est toujours restée dans les limites de sa servitude, dépourvue du principe de fécondité que J.-C. a laissé à ses apôtres. Nous avons de Photius un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : *Myriobiblon* ou sa *Bibliothèque*. C'est un des plus précieux monuments de littérature qui nous soit resté de l'antiquité. On y trouve des extraits de 280 auteurs dont la plupart ont été perdus. Il fit cet ouvrage à l'imitation du grammairien Télèphe, qui, pour faire connaître les bons livres, composa l'*Art des bibliothèques*, sous l'empereur Antonin le Pieux. On ne peut que louer Photius en qualité de bibliothécaire. Ses analyses sont faites avec art, et ses jugements sur le style et le fond des ouvrages sont presque toujours

dictés par le goût; mais on y voit aisément que Photius n'était pas aussi versé dans la théologie que dans la critique et les belles-lettres. Ce livre utile, qu'on peut regarder comme le père de nos journaux littéraires, ne se soutient pas sur la fin; on n'y trouve plus cette précision et cette justesse qui caractérisent le commencement. Fabricius prétend que cette différence vient de ce que cet ouvrage a été recueilli par plusieurs mains, et que ceux qui ont voulu remplir les lacunes l'ont gâté. En effet, le style en est si différent dans plusieurs endroits, que l'on serait porté à adopter cette conjecture. On en a donné une bonne édition à Rouen en 1653, in-fol., avec la version d'André Schot et les notes d'Hoeschelius. *Nomocanon* : c'est un recueil qui comprend, sous 14 titres, tous les canons reconnus dans l'Eglise, depuis ceux des apôtres jusqu'au 7^e concile œcuménique, et les lois des empereurs sur les matières ecclésiastiques. On sent combien une pareille collection est utile. On la trouve dans la *Bibliothèque de droit* de Justel, et on l'a imprimée séparément à Oxford, 1672, in-fol. Un recueil de 248 *Lettres*, Londres, 1651, in-folio, publié par Richard de Montaigu, avec une traduction latine : on y remarque, comme dans tous ses autres ouvrages, beaucoup d'esprit, une grande érudition; mais en général son style sent la déclamation, il est diffus, recherché, chargé de figures étrangères. *Lexicon græcum*, publié pour la première fois par G. Hermann, Leipzig, 1808, in-4, à la suite de Lexique de Zonaras, réimprimé séparément, Cambridge, 1822, et Leipzig, 1823, 2 vol. gr. in-8. Plusieurs *Traité théologiques* dans le premier tome du *Supplément* de Canisius, et dans le dernier du *Supplément* du P. Combefis à la *Bibliothèque des Pères*; plusieurs ouvrages manuscrits que l'on garde au Vatican, que quelque savant devrait se donner la peine de mettre au jour. On a l'*Histoire de Photius, patriarche schismatique, suivie d'observations sur le fanatisme*, par le P. Chrysostome Faucher, Paris, 1772, in-12, avec l'épigraphie : *Toute religion réduite au pur spirituel est bientôt reléguée dans l'empire de la lune.* *Voy. COUSTANT.*

PHRAATES I^{er}, ou PHRAHATES, roi des Parthes, succéda à Arsaces III, autrement Priapatius, et mourut l'an 141 avant J.-C., sans avoir fait rien de remarquable ni dans la paix, ni dans la guerre.

PHRAATES II régna après Mithridate son père, l'an 159 avant J.-C. Il fit la guerre contre Antiochus Sidètes, roi de Syrie, qui périt dans un combat; mais il fut ensuite défait lui-même, et tué dans une bataille contre les Scythes, l'an 127 avant J.-C.

PHRAATES III, surnommé le Dieu, succéda à son père Sintrice ou Sanatrocès, l'an 69 avant J.-C. Il se joignit aux Romains contre Tigrane, et fut tué par ses fils Orodes et Mithridate, l'an 58 avant J.-C.

PHRAATES IV, fut nommé roi par Orodes son père, qui eut bientôt sujet de s'en repentir (57 avant J.-C.). Ce fils dénaturé fit mourir tous ses frères et Orodes lui-même. Il n'épargna pas même son propre fils, de crainte qu'on ne le mit sur le trône en sa place. Il fit ensuite la guerre avec succès

contre Marc-Antoine, qui fut obligé de se retirer avec perte. Phraates fut chassé de son trône peu de temps après par Tiridate; mais il y remonta avec le secours des Scythes, l'an 25 avant l'ère chrétienne. Il ne pensa plus alors qu'à jouir de la paix et des plaisirs, et mourut 2 ans avant la venue de J.-C., regardé comme un prince cruel et injuste.

PHRANZA ou PHRANTZÈS (Georges), maître de la garde-robe des empereurs de Constantinople, et l'un des écrivains de l'histoire bysantine, naquit en 1401 à Constantinople et mourut vers 1477. Il eut la douleur de voir prendre cette ville par les Turcs, en 1455. Témoin, jusqu'en 1461, des malheurs arrivés à sa patrie, il les a transmis à la postérité. Son *Histoire*, imprimée avec *Genesis* et *J. Malala*, Venise, 1735, in-fol., est curieuse.

PHRAORTES, roi des Mèdes, succéda à Déjocès, l'an 657 avant J.-C. Il régna 22 ans, et fut tué en assiégeant Ninive. Cyaxare son fils lui succéda. On croit que Phraortes est l'Arphaxad dont il est parlé dans le livre de Judith.

PHRYGION (Paul-Constantin), de Schelestadt, embrassa les erreurs de Zwingle et d'Œcolampade, et fut le premier ministre de l'église de Saint-Pierre à Bâle, en 1529. Ulric, duc de Wurtemberg, qui s'était réfugié dans cette ville, goûta son esprit; et dès qu'il fut rétabli dans ses états, en 1534, il y appela ce novateur. Il le fit ministre à Tubingen, où Phrygion mourut en 1543. On a de lui : une *Chronologie*; des *Commentaires* sur l'Exode, sur le Lévitique, sur Michée, et sur les deux épîtres à Timothée.

PHRYNÉ, fameuse courtisane de l'ancienne Grèce, vers l'an 528 avant J.-C., fut la maîtresse du célèbre Praxitèle. Cet artiste lui ayant avoué que le *Cupidon* était son chef-d'œuvre, elle le lui enleva pour en faire présent à Thespies, sa patrie. La statue de Phryné, faite par Praxitèle, fut placée à Delphes, entre celle d'Archidamus, roi de Sparte, et celle de Philippe, roi de Macédoine. De toutes les prostituées de son temps, Phryné fut la plus recherchée. Son infâme métier lui produisit tant, qu'elle offrit de faire rebâtir Thèbes, pourvu qu'on y mit cette inscription : « Alexandre détruisit » Thèbes, et la courtisane Phryné l'a rétablie. » *Alexander diruit, sed meretrix Phryne refecit.* — Il y eut un autre PHRYNÉ, surnommée la *Cribleuse*, parce qu'elle dépouillait ses amants. Quintilien parle d'une troisième PHRYNÉ, qui, accusée d'impiété, obtint son pardon en découvrant son sein à ses juges : moyen digne de ces temps ténébreux et corrompus.

PHRYNICUS, orateur grec, natif de Bithynie, florissait sous Commode. Nous avons de lui : un *Traité des dictionnaires attiques*, imprimé plusieurs fois en grec et en latin. Il le fut pour la première à Rome en 1517, et l'a été depuis plus exactement à Augsbourg, 1601, in-4; à Utrecht, 1759, in-4; et à Leipzig, 1820, in-8; *Apparat sophistique*. C'est une collection de phrases et de mots, dont il ne reste que des fragments qui ont été publiés par le P. Montfaucon dans la *Bibliotheca coisliniana*. — Il y a eu deux autres auteurs grecs de ce nom : l'un,

poète tragique vers l'an 512 avant J.-C., était disciple de Thespis, inventeur de la tragédie. Il introduisit le premier des femmes sur le théâtre. L'autre, poète comique, florissait vers l'an 456 avant J.-C.

PHRYNIS, musicien de Mytilène, né vers l'an 480 avant J.-C., remporta, le premier, le prix de la cithare aux jeux des panathénées, célébrés à Athènes l'an 458 avant J.-C. Il ajouta deux nouvelles cordes à cet instrument; au lieu de sept, il en mit neuf, et lui ôta, par un changement moins heureux, la simplicité noble qui le caractérisait, pour lui donner un ton efféminé. Ce musicien s'étant présenté avec sa cithare dans les jeux publics de Lacédémone, l'éphore Eprepès coupa les deux cordes qu'il y avait ajoutées : conduite qui ne paraîtra ni ridicule, ni trop austère, si on considère que c'est par les plus légères innovations que commence la dégradation du caractère national, et que d'un raffinement de musique on arrive insensiblement à la frivolité, au luxe, à la mollesse et à la corruption. *Voy. TIMOTHÉE* de Milet.

PHRYXUS, fils d'Athamas et frère de Hellé. Pendant qu'il était avec sa sœur chez Crété leur oncle, roi d'Iolcos, Démodice, femme de Crété, sollicita Phryxus à l'aimer; se voyant rebutée, elle l'accusa d'avoir voulu attenter à son honneur. Aussitôt une peste ravagea tout le pays : l'oracle consulté répondit que les dieux s'apaiseraient en leur immolant les deux dernières personnes de la maison royale. Comme cet oracle regardait Phryxus et Hellé, on les condamna à être immolés; mais dans l'instant ils furent entourés d'une nue, d'où sortit un bélier qui les enleva l'un et l'autre dans les airs et prit le chemin de la Colchide. En traversant la mer, Hellé, effrayé du bruit des flots, tomba et se noya dans cet endroit qu'on appela depuis l'*Hellespont*. Phryxus étant arrivé dans la Colchide, y sacrifia ce bélier à Jupiter, en prit la toison, qui était d'or, la pendit à un arbre dans une forêt consacrée au dieu Mars, et la fit garder par un dragon qui dévorait tous ceux qui se présentaient pour l'enlever. Mars fut si content de ce sacrifice, qu'il voulut que tous ceux chez qui serait cette toison vécussent dans l'abondance tant qu'ils la conserveraient, et qu'il fût cependant permis à tout le monde d'essayer d'en faire la conquête. Voilà, selon la fable, cette fameuse toison d'or que Jason, accompagné des Argonautes, enleva par le secours de Médée. (*Voy. JASON*.) On dit que ce bélier fut mis au nombre des douze signes du zodiaque, et en fut le premier. C'est *Aries* chez les Latins.

PHUL, roi d'Assyrie, s'avança sur les terres du royaume d'Israël, vers l'an 763 avant J.-C., et fit reconnaître pour roi d'Israël, Manabén, qui, pour ce service, lui donna 1,000 talents d'argent. IV. *Reg. 15.*

PHYLIS, fille de Lycurgue, roi de Thrace, écouta favorablement Démophoon, fils de Thésée, qui promit de l'épouser aussitôt après son retour de Crète. Elle se pendit parce qu'il tardait trop à revenir, et fut métamorphosée en amandier. Démophoon, de retour, l'alla mouiller de ses pleurs.

PIA (Philippe-Nicolas), chimiste, né en 1721 à

Paris, fut employé comme pharmacien en chef à l'hôpital de Strasbourg, et s'y fit recevoir maître en 1744. De retour à Paris, il y exerça sa profession d'une manière distinguée, et se fit connaître comme chimiste, science qui commençait à se perfectionner, mais qui n'était pas encore arrivée au point où l'ont portée les travaux des Fourcroy, des Lavoisier (*voy. ces noms*), et de leurs successeurs. Nommé échevin en 1770, on lui dut l'établissement des dépôts de secours pour les noyés, et il en perfectionna les instruments. Ses services furent récompensés par le cordon de St.-Michel. Pendant la révolution, il fut administrateur des hôpitaux de Paris, et mourut le 4 mai 1799, âgé de 78 ans. On a de lui : *Description de la boîte-entrepôt pour le secours des noyés*, 1776, in-8 ; *Détails des succès de l'établissement que la ville de Paris a fait en faveur des noyés*, 1774-89, 8 part. in-8.

* PIACENTINI (Denis-Grégoire), savant philologue et antiquaire, né en 1684 à Viterbe, embrassa jeune la vie monastique, dans l'ordre de saint Basile, s'appliqua à l'étude de la langue grecque et des antiquités, et fut appelé à Rome pour y professer le grec ; il se retira ensuite dans la maison de son ordre, à Velletri, où il mourut, le 5 décembre 1754. On a de lui : *Epitome græcæ Paleographiæ ; et de recli græci sermonis pronunciatione dissertatio*, Rome, 1753, in-4. Cet ouvrage est à la fois un abrégé et un supplément de la Paléographie du P. de Montfaucon (*Voy. ce nom*). Dans la première partie, l'auteur expose son sentiment sur l'origine et les progrès de l'écriture grecque ; il y a joint le tableau des diverses formes des lettres, et l'indication des principales bibliothèques qui renferment des manuscrits grecs. Dans la seconde partie, divisée en six chapitres, il traite de la prononciation. *Diatriba de sepulcro Benedicti IX, in templo monasterii Cryptæ ferratæ* (Grotta ferrata) *detecto, in quâ ejusdem Pontificis pius obitus vindicatur, etc.*, 1747, in-4 ; *Commentarium græcæ pronunciationis, notis in veteres inscriptiones, et in alius nunc primum editas, locupletatum*, 1751, in-4. Il adressa cet ouvrage au P. Fréd. Rieffenberg qui, sous le nom de *Myrtibius Sarpedo*, avait lu à l'académie arcadienne, une critique de son système sur la prononciation de la langue grecque ; et après avoir réfuté son contradicteur, il appuie de nouvelles preuves les principes qu'il avait posés précédemment. *De sigillis veterum græcorum ; et de Tusculano Ciceronis, nunc Crypta ferrata disceptatio*, 1757, in-4. Cet ouvrage, plein de recherches et d'érudition, ne parut qu'après la mort de l'auteur.

PIALES (Jean-Jacques), savant canoniste, né vers 1720, au Mur-de-Barrès dans le Rouergue, fut reçu avocat au parlement de Paris. Il se lia avec les hommes d'un parti qui avait alors une grande influence, et devint l'intime ami de l'avocat Mey, regardé comme la colonne du jansénisme. Ils donnèrent l'un et l'autre un grand nombre de consultations, et prirent une part très-active aux affaires du parti. Piales perdit la vue vers 1763 ; mais cet accident ne lui ôta rien de son zèle pour la cause qu'il soutenait. Il est mort le 4 août 1789.

Ses ouvrages, que les changements survenus dans les matières ecclésiastiques rendent inutiles, sont au nombre de six : *Traité des collations des bénéfices*, 8 vol. in-12 ; *De la provision de la cour de Rome à titre de prévention*, 2 vol. in-12 ; *De la dévolution, du dévolu et des vacances de plein droit*, 3 vol. in-12 ; *De l'expectative des gradués*, 6 vol. in-12 ; *Des commendes et des réserves*, 3 vol. in-12 ; *Des réparations et reconstructions des églises*, 4 vol., et 5 dans l'édition donnée par Camus, M. Picot, dans une note du 4^e tome de ses *Mémoires ecclésiastiques*, attribuée à Piales le 1^{er} vol. de l'*Histoire de la fête de la Conception*, le seul qui ait paru.

PIANEZE. *Voy. SIMIANE.*

** PIAR (le P.), né à Saint-Mihiel dans le xvi^e siècle, chanoine régulier de la congrégation du St.-Sauveur de Lorraine, fut l'un des principaux promoteurs de la béatification de Pierre Fourier (*voy. ce nom*), instituteur de cette congrégation, et passa près de vingt ans à Rome, pour la solliciter. On le croit auteur des *Descriptions des cérémonies faites tant à Rome, qu'en Lorraine, à Mattincourt, à Toul, à Domèvre, etc.*, à l'occasion de cette béatification. Il a donné une édition de l'*Imago boni Parochi, seu acta præcipue parochialia beati Petri Forrerii, etc.*, Nancy, 1751, in-8, et composé une *Vie du B. Pierre Fourier*, pleine de détails curieux, dont ont profité ceux qui se sont occupés de ce pieux réformateur. Il passa les dernières années de sa vie à Domèvre, dont il était abbé régulier, et il y mourut vers 1748.

PIAST, célèbre duc de Pologne, qui succéda à Popiel^{II} en 842, après l'interrègne de plus d'un an. C'était un simple laboureur de la ville de Kruswick en Cujavie, ou du moins possesseur d'une terre qu'il cultivait lui-même. Il fut proclamé malgré lui, et ne céda qu'aux instances des Polonais. Il n'était pas chrétien, quoique adorant le vrai Dieu. Il régna avec justice, et mourut en 861, âgé de 120 ans. Les historiens en racontent des choses extraordinaires, qu'on peut révoquer en doute, mais qui donnent en général l'idée d'un bon prince et d'un honnête homme. Il est la souche de plusieurs ducs de Pologne et de Silésie. Micislas, premier duc de Pologne chrétien, était un de ses petits-fils. Du reste, cette époque de l'histoire de Pologne est convertie de ténébres que la critique n'a pas encore dissipées. Quelques-uns prétendent que Piast est le même que Micislas, et reculent le règne de ce nouvel Abdolonyme jusqu'à la fin du siècle suivant ; mais il est difficile d'accorder cette opinion avec les rapports de la plupart des historiens.

PIAT (Saint), né à Bénévent, au pays des Samnites, fut un des compagnons de saint Denis, l'apôtre de la France, qui était le chef des saints missionnaires partis de Rome pour aller prêcher l'Evangile dans les Gaules. Saint Piat, l'un d'eux, avait été ordonné prêtre avant de recevoir la mission particulière d'établir le culte du vrai Dieu à la place de celui des idoles, dans Tournai, capitale des Nerviens. Rictiovaré, ministre de Maximin qui asservissait alors la Gaule belgique, voulut arrêter les progrès de l'éloquence de saint Piat. Ses soldats poursuivaient avec acharnement les fidèles disciples

de cet apôtre; mais la mort de ses compagnons ne faisait qu'augmenter l'ardeur courageuse dont il était animé. Rictiofare donna l'ordre de l'arrêter, et de lui couper la tête. Usuard, dans son Martyrologe, fixe le martyre de saint Piat au 1^{er} octobre. Butler, ou plutôt Godescard, son traducteur, dit qu'il eut lieu vers 286; et Baillet, vers 287. D'autres auteurs reculent cette époque jusqu'à l'an 304; système peu admissible, puisque saint Grégoire de Tours place la mission de saint Denis sous l'an 250. Le corps de saint Piat resta caché à Seclin, petite ville située à quatre lieues de Tournai, dans laquelle on croit qu'il a subi le martyre. Il y fut découvert, dans le vi^e siècle, par saint Eloi, évêque de Noyon et de Tournai, ainsi que l'atteste saint Ouen, dans la vie de ce dernier prélat, qui fit déposer ce corps dans une châsse ornée d'or, d'argent et de pierreries. Après la persécution dont il vient d'être question, et pendant l'invasion des Normands, laquelle se reporte à l'année 881, la ville de Tournai fut en proie à leur fureur. On transporta alors la dépouille du saint à Chartres, où il avait prêché la foi avant de se rendre à Tournai. C'est depuis ce moment qu'il a reçu, dans la première de ces deux villes, et dans son diocèse, l'hommage d'un culte public. Il existe, à trois lieues de Chartres, un village appelé Saint-Piat, et dont l'église est sous son invocation. Ce village en prit le nom, lorsque les Secliniens eurent apporté à Chartres le corps du martyr. Dans le siècle suivant, une chapelle fut bâtie en son honneur dans la cathédrale. On trouve, dans les *OEuvres* de saint Fulbert, 60^e évêque, qui siégea depuis 1007 jusqu'à 1028, un hymne qu'il composa en l'honneur de saint Piat. Un Martyrologe de cette église, manuscrit du xi^e ou xii^e siècle, contient tout le détail de la vie, de la mort et de la translation du même saint, racontées avec une fidélité scrupuleuse, et dégagées de tout le merveilleux dont les légendaires de ce temps-là ornaient leurs relations. Il était invoqué particulièrement, quand des pluies continuelles menaçaient les récoltes. Alors des prières publiques étaient ordonnées dans tout le diocèse; et l'on exposait ses reliques. Les profanateurs de l'époque si justement appelée la *terreur*, espérant anéantir les mystères de la religion, éteindre toutes les lumières de la foi, et arracher du cœur des fidèles tous les sentiments religieux, en s'emparant des vases sacrés et de tous les ornements du culte catholique, enfin, en foulant aux pieds les reliques des saints, brûlèrent les procès-verbaux qui attestaient l'intégrité du corps de saint Piat, dont la châsse avait été ouverte neuf fois depuis 1543 jusqu'en 1730, sans que l'on trouvât jamais aucun changement dans le corps entier. Un de ces hommes impies qui avaient conçu ou qui exécutaient tant de crimes en haine de la religion, voulut briser les restes de saint Piat: ses compagnons s'y opposèrent, et se contentèrent de faire inhumer le corps en son entier, sans qu'il fût endommagé, un cercueil ayant été préparé tout exprès. En 1816, M. de Breteuil, préfet d'Eure-de-Loire, averti par de pieux habitants, ordonna les recherches nécessaires pour découvrir ces saintes reliques. Du 15 au 22 août,

ceux qui avaient été chargés de l'inhumation de 1795, ou qui en avaient été les témoins, furent appelés avec les magistrats et plusieurs hommes recommandables. On retira, devant eux, du cimetière Saint-Jérôme, le corps du saint, qui fut porté à l'hôtel de la préfecture, et de là dans l'église de Notre-Dame, où il reste déposé dans la chapelle dite autrefois des chevaliers. Cette année 1816 étant extrêmement pluvieuse, la dévotion à saint Piat fut des plus ferventes; et l'on vint, en foule, prier pour obtenir la cessation du fléau qui désolait les campagnes. M. Hérissou, juge au tribunal de Chartres, qui avait pris une part très-active aux recherches, a publié une *Notice historique sur saint Piat*, Chartres, 1816, 85 pag. in-8.

** PIATTI (le P. Jérôme), en latin PLATUS, jésuite, né en 1547 à Milan, d'une famille noble, embrassa la règle de St. Ignace à 21 ans, et se fit remarquer par sa piété et ses succès dans les études. Devenu secrétaire du P. Aquaviva (*voy.* ce nom, I, 254) pour les lettres latines, il fut aussi chargé du noviciat, et eut la gloire d'être le directeur de saint Louis de Gonzague (*voy.* ce nom, IV, 160), qu'il suivit de près au tombeau. L'élève mourut le 21 juin, à 23 ans, et l'instituteur, le 14 août 1591, à 44 ans. On lui doit : *De bono statûs religiosi, libr. III*, Rome, 1590; Venise, 1591; Trèves, 1601, in-4. Ce livre utile à tous ceux qui professent la vie religieuse, en montre les avantages. Il a été traduit en plusieurs langues, et notamment en français, par Ant. Girard, Paris, 1644, in-4; *De cardinalium dignitate et officio tractatus*, Rome, 1602, in-4. Il dédia cet ouvrage à son frère le card. Flam. Piatti. Il a été réimprimé un grand nombre de fois, mais l'édition de Rome, 1746, in-4, a été enrichie de notes et d'augmentations, par Jean-André Tria, savant Napolitain. Piatti avait encore composé un traité : *De bono statûs conjugalîs*, dont le manuscrit s'est perdu. — L'abbé PIATTI (Joseph), probablement de la même famille, est auteur d'un ouvrage très-important : *La storia critico-cronologica de' romani pontifici fino à Clemente XIII, e de' generali e provinciali concilij*, Naples, 1765-68, 15 tom. en 12 vol. in 4.

PIAZESKI (Paul), *Piascius*, évêque de Przemysl en Pologne, est auteur d'une *Histoire* de tout ce qui s'est passé dans la Pologne depuis Etienne Battori jusqu'à l'année 1646, in-fol. Elle est détaillée, voilà son mérite; mais elle est pleine d'inexactitudes. On cite encore de lui un ouvrage moins connu sous ce titre : *Praxis episcopalis*, in-4.

PIAZZETTA (Jean-Baptiste), peintre célèbre de l'école de Venise, où il avait reçu le jour en 1682, mort dans la même ville en 1754, âgé de 72 ans, s'était formé un goût singulier de dessin. Il estropiait la plupart de ses figures, en voulant les dessiner d'une manière forte et proportionnée. On a cependant beaucoup gravé d'après lui, parce que ses dessins ont, malgré leurs défauts, un caractère de grandeur qui tient du goût de Michel-Ange. Son talent ne l'enrichit pas : il mourut si pauvre qu'un de ses amis fut obligé de le faire enterrer à ses frais.

* PIAZZI (Joseph), célèbre astronome, né à

Ponte dans la Valteline le 16 juillet 1746, prit l'habit des théatins à Milan, et alla continuer ses études à Rome sous les pères Leseur et Jacquier. Chargé d'enseigner la philosophie à Gênes, dans un couvent de son ordre, quelques-unes de ses *Thèses* alarmèrent les Dominicains par la nouveauté des principes qu'il y défendait; et peut-être lui eussent-elles attiré des désagréments, s'il ne s'y fût soustrait en acceptant la chaire de mathématiques à l'université de Malte. Cet établissement ayant été supprimé, il revint à Rome, d'où il fut envoyé à Ravenne professer la philosophie au collège des nobles dont il était en même temps directeur. De nouvelles *Thèses* faillirent encore le brouiller avec des ecclésiastiques plus zélés qu'instruits; néanmoins il remplaça le prédicateur de son ordre à Crémone, puis fut nommé lecteur de théologie dogmatique à St.-André Della-Valle à Rome, où il eut pour collègue et pour ami le père Charamonte, (Pie VII). Devenu en 1780 professeur de mathématiques à l'académie des études de Palerme, il obtint la permission d'y établir un observatoire. En 1787 il vint en France pour s'y exercer dans la pratique de l'astronomie sous la direction de nos astronomes, et profita d'une occasion favorable pour visiter l'Angleterre où il reçut l'accueil le plus favorable des savants, entr'autres de Ramsden auquel il confia la construction de ses instruments. De retour à Palerme, il commença par dresser un nouveau catalogue des étoiles fixes, qui, publié en 1805, fut couronné par l'acad. des sciences de France. En s'occupant de ce travail, il fut conduit à la découverte d'une 8^e planète qu'il nomma *Ceres Ferdinandea*, et qu'on aurait dû, selon Lalande, appeler *Piazzi*. Il avait un instant supposé que c'était une comète; mais de nouvelles observations confirmées par celles d'Orioni (voy. ce nom), lui firent promptement reconnaître la vérité. Le roi de Naples voulut immortaliser cette découverte par une médaille d'or; mais Piazzi obtint qu'on en employât la valeur à l'achat d'un *équatorial*. Il continua son catalogue des étoiles fixes, et dans la nouvelle édition qu'il en donna en 1814, on vit avec surprise qu'il en avait déterminé 7646. Cette publication lui valut la médaille fondée par Lalande pour l'ouvrage le plus utile aux progrès de l'astronomie. Dans le même temps il s'occupa, par ordre de son gouvernement, d'établir en Sicile l'uniformité des poids et des mesures. En 1812, il fit adopter une nouvelle distribution territoriale de ce royaume. Après avoir dirigé quelque temps l'observatoire de Capo-di-Monte près de Naples, il fut remplacé par son élève Cacciatore, et retourna continuer ses travaux à Palerme. Il était malgré son grand âge revenu à Naples, et il y mourut le 22 juillet 1826, à 80 ans. Ses ouvrages les plus remarquables sont : *Della specola astronomica de regj studj di Palermo libri VI*, 1792-94-1806, 3 vol. in-fol., fig., etc.; *De reale osservatorio di Palermo*, 1806, in-fol. Ce vol. que l'on doit joindre à l'ouvrage précédent en forme le 6^e livre; *Della scoperta del nuova pianeta CERERE FERDINANDEA ot-tava tra i primarj del nostro sistema solare*, ibid., 1802, in-8; *Præcipuarum stellarum inerrantium*

positiones mediæ, ineunte seculo XIX, ex observationibus habitis in speculâ panormitand ab anno 1792 ad 1802, Palerme, 1805, in-fol.; *Præcipuarum stellarum inerrantium positiones mediæ*, etc., 1814; *Lezioni elementari di astronomia*, 1817, 2 vol. petit in-4. Piazzi était membre des académies de Naples, de Turin, de Berlin, de Gœttingen, de Saint-Petersbourg, de l'institut de France, de la société royale de Londres, etc. L'*Eloge* de ce grand astronome a été publié par Xavier Scrofani, Palerme, 1826, in-8.

PIBRAC. Voy. FAUR.

PIC (Jean), comte de la Mirandole et de Concordia, né en 1463 d'une famille illustre, fut dès sa plus grande jeunesse un prodige par sa mémoire étonnante. A peine avait-il entendu trois fois la lecture d'un livre qu'il répétait les mots de deux pages entières, ou dans leur ordre naturel, ou dans leur ordre rétrograde. Après avoir étudié le droit à Bologne, il parcourut les plus célèbres universités de France et d'Italie. On prétend qu'à l'âge de dix-huit ans, il savait 22 langues : chose extraordinaire et peu vraisemblable. « Il n'y a point de » langue, dit un homme d'esprit, qui ne demande » environ une année pour la bien posséder, et qui » conque, dans une si grande jeunesse, en sait 22, » peut être soupçonné de n'en savoir que les éléments. » Une chose plus extraordinaire encore, c'est que ce prince ayant étudié tant d'idiomes différents, ait pu, à vingt-quatre ans, soutenir des thèses sur tous les objets des sciences, *de omni re scribili*; mais il est connu que ces sortes de thèses ne sont qu'une espèce de parade qui réussit avec une teinture assez légère des sciences, une bonne contenance et un parler facile. L'auteur se rendit à Rome pour paraître sur un théâtre plus digne de son nom, et y fit afficher des *thèses*. On l'accusa d'hérésie, et on l'empêcha de se donner de nouveau en spectacle. Le pape Innocent VIII en censura treize propositions, après les avoir fait examiner par des commissaires; on vit que cet homme qui prétendait tout savoir ne savait même pas bien son catéchisme. Pie fit une *Apologie*, dans laquelle il prétendit se justifier; il y dit des choses plausibles, mais plusieurs reproches restèrent sans réponse satisfaisante. On trouve à la tête de ses ouvrages les 1400 conclusions générales sur lesquelles il offrit de disputer. On sent assez que dans cette étude immense, il se trouvait bien des choses que l'auteur ne savait que tres-légèrement et même très-défectueusement. La seule ostentation avec laquelle il promenait et étalait son savoir exclut l'idée d'un esprit juste et solide, capable d'apprécier ce qu'il sait et ce qu'il ignore. Devenu plus grave et plus modeste, il renonça à ces fanfaronnades, cultiva son esprit dans le silence, et abdiqua sa principauté pour se livrer à l'étude sans réserve. Il s'enferma dans un de ses châteaux, et mourut à Florence en 1494, à 52 ans, le même jour que Charles VIII fit son entrée dans cette ville. Ce prince qui avait connu à Paris Pic de la Mirandole, ayant appris sa maladie, lui envoya deux de ses médecins; mais Pic expira quelques heures après dans de grands sentiments de piété. Le pape Alexandre VI lui avait

donné un bref d'absolution l'année d'aparavant. Les mœurs de Pic de la Mirandole étaient aussi pures que son esprit était actif : il était foncièrement honnête homme, bon chrétien ; ses écrits prouvent son zèle pour la religion, et c'est dans cette matière qu'il a écrit des réflexions qui ont mérité d'être citées par des orateurs et des théologiens célèbres. Outre des *Thèses*, on a de lui plusieurs autres ouvrages, écrits avec assez d'élégance et de facilité. Ils ont été recueillis en deux vol. in-fol., à Bâle, en 1573 et en 1601. Les principaux sont : *De opere sex dierum*, dans lequel on trouve bien des questions inutiles ; un *Traité de la dignité de l'homme* ; un autre *de l'être de l'univers* ; les *Règles de la vie chrétienne* ; un *Traité du royaume de J.-C.*, et de la *vanité du monde* ; trois livres sur le *Banquet de Platon* ; une *Exposition de l'Oraison dominicale* ; un livre de *Lettres* ; *Dissertationes adversus astrologiam divinatricem*, Bologne, 1495, in-fol., rare. Pic s'y déclare contre l'astrologie judiciaire, mais il ne faut pas s'y méprendre, c'est contre l'astrologie pratiquée de son temps. Il en admettait une autre, et c'était selon lui l'*ancienne*, la *véritabte*, qui, disait-il, était négligée, et par laquelle il croyait pouvoir prédire la fin du monde. On voit par-là, ainsi que dans beaucoup d'endroits de ses ouvrages, que la solidité de son jugement n'égalait pas l'étendue de sa mémoire. Observation qui se vérifie presque toujours dans les savants précoces. *Voy.* BARATIER, CANDIAC, CRITON, HEINECKEN.

PIC (Jean - François), prince de la Mirandole, neveu du précédent, cultiva les sciences avec autant d'ardeur que son oncle ; mais sa passion pour la scolastique lui fit négliger la belle latinité. Sa vie fut fort agitée, et il fut chassé en 1499 de ses états par ses frères : il y fut rétabli en 1511 par le pape Jules II. Chassé de nouveau par les Français en 1512, il y rentra trois ans après ; mais Galeotri, son neveu, l'ayant surpris une nuit dans son château, l'assassina avec son fils Albert, en 1535. Il reçut la mort en embrassant un crucifix. Nous avons quelques-uns de ses ouvrages dans le recueil de ceux de son oncle. Les principaux sont : deux livres *sur la mort de J.-C.* ; *Examen vanitatis doctrinæ gentium et veritatis disciplinæ catholicæ* ; *De rerum prænotione pro veritate religionis contra superstitiosas vanitates* ; dans lequel il s'élève avec force contre les moyens illicites dont on se sert pour découvrir l'avenir ; des *Poésies latines* ; quatre livres de *Lettres*. On a encore de lui séparément : *Strix, sive De ludificatione demonum*, 1612, in-8 ; *De animæ immortalitate*, 1525, in-4 ; *Vita et defensio Hier. Savonarolæ*, Paris, 1674, in-12.

PICARD (Jean), ainsi nommé parce qu'il était de Picardie, renouvela les erreurs des *Adamites* au commencement du *xv^e* siècle, et se fit suivre par une populace ignorante et corrompue. Il prétendait être un nouvel Adam, envoyé de Dieu pour rétablir la loi de nature. Il fut chef des hérétiques qui se répandirent dans la Bohême, et qui, de son nom, furent appelés *picards*, secte abominable en fait de mœurs comme en fait de croyance. Kiska, chef des *hussites*, et aussi fanatique que les *picards*, pour se venger d'une incursion où ils avaient

causé du désordre, détruisit, en 1420, leur principal asile ; mais il ne paraît pas que la secte ait été détruite par cette expédition. On prétend que les *hernhuters* (1) en sont une branche. *Voy.* ZINZENBORG.) Beausobre a fait une longue dissertation pour justifier les *picards*, et avec eux toutes les sectes qui se sont souillées par des crimes contre les mœurs, que le savant auteur croit supposés ; mais malgré son érudition il n'a pu rendre son opinion vraisemblable, quoique dans cette même dissertation il ait fait d'excellentes remarques contre Bayle, dont il relève grand nombre d'erreurs. Avant lui, Basnage avait aussi fait d'inutiles efforts pour justifier les *picards*, qu'il a confondus avec les *vaudois*. Quelques anabaptistes tentèrent en Hollande d'augmenter le nombre des sectateurs de Picard ; mais la sévérité du gouvernement les eut bientôt dissipés. Cette secte a aussi trouvé des partisans en Pologne et en Angleterre : ils s'assemblaient la nuit, et l'on prétend qu'une des bases fondamentales de leur société était contenue dans ce vers :

Jura, perjura, secretum prodere noli.

PICARD (Jean), célèbre astronome, prêtre et prieur de Rillé en Anjou, né à la Flèche en 1620, vint de bonne heure à Paris, où des talents supérieurs pour les mathématiques et l'astronomie le firent connaître. On le choisit pour membre de l'académie des sciences, en 1660. Cinq ans après, le roi l'envoya au château d'Uranienbourg, bâti pour Tycho-Brahé par le roi de Danemarck ; ce château est flanqué de deux tours qui servaient d'observatoire. Cette course fut très-utile à l'astronomie : Picard rapporta de Danemark des lumières nouvelles, et les manuscrits originaux des observations de Tycho-Brahé, augmentées d'un livre. Ces découvertes furent suivies de plusieurs autres ; il observa le premier la lumière dans le vide du baromètre, ou le phosphore mercuriel. Il fut aussi le premier qui parcourut divers endroits de la France, par ordre du roi, pour y mesurer les degrés du méridien terrestre, et déterminer la méridienne de France. Il travailla avec le célèbre Cassini, son ami et son émule, lorsqu'il mourut en 1685, avec la réputation d'un savant modeste et d'un très-honnête homme. Ses ouvrages sont : *Traité du nivellement* ; *Pratique des grands cadrans par le calcul* ; *Fragments de dioptrique* ; *Experimenta circa aquas affluentes* ; *De mensuris* ; *De mensura liquidorum et aridorum* ; *Abrégé de la mesure de la terre* ; *Voyage d'Uranienbourg, ou Observations astronomiques faites en Danemarck*, *Observations astronomiques faites en divers endroits du royaume* ; *La Connaissance des temps*, pour les années 1679 et suivantes, jusqu'en 1683 inclusivement. Tous ces ouvrages se trouvent dans les tomes 6 et 7 des *Mémoires de l'académie des sciences*. Il fut un des premiers qui appliquèrent le télescope au quart de

(1) Ce serait calomnier les *hernhuters*, autrement frères moraves, que d'en faire une branche des *picards*, auxquels nous pouvons attester qu'ils ne ressemblent en rien, ni par les mœurs, ni par la croyance : la secte des *hernhuters* est une des 72 branches de celle de Luther, dans laquelle paraît s'être réfugiée la foi en J. C. comme Dieu, que toutes les autres répandues dans le nord de l'Allemagne semblent avoir définitivement abandonnée.

cercle. Auzout, célèbre mathématicien, eut le premier cette idée heureuse; mais Picard la perfectionna tellement, qu'on lui en attribue assez généralement la gloire. *Voy. Mouton (Gabriel).*

* **PICARD** (Louis-Benoît), auteur dramatique, né à Paris en 1769. Après avoir fait de bonnes études, il suivit quelque temps le barreau; mais il n'avait aucune vocation pour la jurisprudence, et il céda au penchant qui l'entraînait vers le théâtre. Lié avec Andrieux et Collin d'Harleville, qu'il nommait ses maîtres, il en reçut d'utiles conseils dont il profita. Ce fut sous les auspices d'Andrieux qu'il donna sa première pièce au théâtre de *Monsieur*, le *Badinage dangereux*, qui fut assez bien accueillie. La même troupe, transplantée peu de temps après au théâtre Feydeau, y représenta sa seconde comédie : *Encore des Ménéchmes*; et, en 1792, il y fit jouer les *Visitandines*, opéra-comique, imité du *Vert-Vert*, de Gresset, dont la musique de Devienne (*voy. ce nom*), mais plus encore les idées irréligieuses de l'époque assurèrent le succès. Cette pièce fut suivie de quelques ébauches de circonstance que l'auteur lui-même n'a pas jugé dignes de figurer dans l'édition qu'il a donnée de ses œuvres. Auteur aimé du public, il voulut être acteur, et débuta dans l'emploi des valets, au théâtre Louvois, sur lequel il donna, en 1797, *Médiocre et rampant*, sa première comédie de caractère, et qu'il soutint par ses ouvrages qui se succédaient avec une incroyable rapidité. Il en était le directeur, lorsque, d'après les conseils de ses amis, il abandonna la scène, afin de se livrer exclusivement à la composition. Admis en 1807 à l'académie française, à la place de Dureau Delamalle, son discours de réception fut moins l'éloge de son prédécesseur que celui de Collin d'Harleville (*voy. ce nom*) dont il parla d'une manière touchante. Il reçut vers le même temps la croix d'honneur, et fut chargé de l'administration de l'Opéra, qu'en 1816 il quitta pour reprendre la direction de l'Odéon. Il eut à cette occasion avec Alex. Duval (*voy. ce nom*), son ancien collaborateur et son ami, de fâcheux débats que termina bientôt une transaction. Picard avait déjà quitté depuis plusieurs années ce théâtre, lorsqu'il mourut à Paris le 31 décembre 1828. Il est sans contredit un des écrivains dramatiques les plus spirituels et les plus féconds de notre siècle. Son théâtre, 1821-1823, 10 vol. in-8, renferme 38 pièces, et depuis cette époque il en a augmenté le nombre. On lui saura toujours gré d'avoir conservé à la comédie son caractère, son style, et surtout son véritable but, qui est d'exciter le rire par la peinture des ridicules. Sous ce rapport il a joui d'une réputation populaire, que justifient *le Conteur*, *les Conjectures*, *les amis de Collège*, *le Collatéral*, *la Petite ville* (1) *Duhautcours*, ou *les Capitulations de conscience*, est un de ses meilleurs ouvrages, *les Marionnettes*, *les deux Philibert*, etc. On lui reproché de n'avoir mis en scène que des bourgeois et des parvenus, sans songer que nous n'avons

plus autre chose en France depuis la révolution. Un reproche plus grave et mieux fondé, c'est celui d'avoir mis dans son travail une précipitation qui se fait trop souvent sentir, d'avoir placé dans presque toutes ses pièces, des voyageurs, des personnages qui arrivent ou qui partent; d'avoir mieux réussi à peindre les ridicules que les vices, etc. Malgré ces défauts, ses comédies se distinguent par une gaieté franche et naturelle, un dialogue vif et animé, quoique parfois trop verbeux, et une parfaite entente de la scène. On doit encore à cet écrivain plusieurs romans, où l'on reconnaît de temps en temps l'observateur et le poète comique, mais qu'on ne lit plus guère. Ses pièces, même les meilleures, les plus applaudies dans leur nouveauté, ne paraissent plus au théâtre, en sorte que Picard est maintenant presque oublié; sort que d'ailleurs il partage avec tous les auteurs de la vieille comédie, Molière excepté, maintenant que le public blasé sur tous les chefs-d'œuvre, cherche de nouvelles émotions dans la représentation de pièces, où l'horreur le dispute à l'extravagance et au mauvais goût. Picard est l'auteur de la *Notice sur Molière* à la tête de l'édition des *Œuvres* de ce premier des poètes comiques, Paris, 1826-28, 6 vol. in-8; il a aussi donné, avec J. Peyrot, l'édition portative du *Répertoire du Théâtre Français*, 1823, 4 vol. in-8. Picard fut remplacé à l'académie française par Arnault (*voy. ce nom*, 1, 296), qui en avait été exclu en 1816, et qui dans son discours de réception a sagement apprécié les mérites comme homme et comme écrivain de son spirituel prédécesseur.

PICARDET (Hugues), né en 1560 à Mirebeau, en Bourgogne, de parents obscurs, exerça pendant 33 ans les fonctions de procureur-général au parlement de Dijon, sous Henri III, Henri IV et Louis XIII. Il demeura fidèle aux deux premiers pendant les troubles de la ligue; et il eut la satisfaction de marier sa fille à l'un des plus illustres chefs de la magistrature, F.-A. de Thou. Le terme de ses travaux fut celui de sa carrière; il venait de résigner sa charge entre les mains du conseiller Lenet, le même à qui Madame de Sévigné trouvait un esprit si piquant, lorsque la mort l'emporta, le 29 avril 1641, à 81 ans. On a de lui : *Remontrances faites en la cour du parlement de Bourgogne*, Paris, 1618-1624, in-8; *Remontrances sur l'édit de Nantes, les duels, blasphèmes, etc.*, non comprises dans le vol. précéd., Dijon, 1614, in-12; *L'assemblée des notables à Rouen*, Paris, 1617, in-8; *L'assemblée des notables à Paris*, 1626 et 1627; Paris, 1632, in-4. Les résolutions prises sur différentes propositions concernant la justice, la police et les finances de l'état, sont rapportées dans ce volume avec les harangues des personnages les plus influents. Picardet publia l'histoire des guerres soutenues par les français en Italie, par George Fiori, écrivain qui vivait au commencement du xvi^e siècle. Cette édition, mentionnée par Maittaire dans ses *Annales typographiques*, est dédiée au chancelier Sillery, et porte pour titre : *Georgii Flori, juriscons. Mediolanensis, de bello italico et rebus Gallorum præclarè gestis libr. VI; scilicet de Caroli VIII expeditione Neapolitanâ libr. II, de Ludovici XII expeditione Bononiën-*

(1) C'est de ses pièces celle que préférerait l'auteur. Dans les dernières années de sa vie, à la suite de quelques échecs : « Je me suis fait illusion sur le genre de mon talent, disait-il un jour avec l'accent du découragement, je n'étais pas né pour faire la comédie, je n'y entends rien, absolument rien; puis, se redressant avec quelque fierté : « Tout cela n'empêche pas que j'aie fait la *Petite ville*. »

si, de bello Genuensi et Germanico libr. IV, Paris, 1613, in-4. On voit, par ce seul énoncé, que l'historien milanais est favorable à la France; aussi repousse-t-il continuellement les traits lancés contre notre nation par Guichardin et les annalistes contemporains. Denis Godefroy a inséré, dans son *Histoire de Charles VIII*, la plus grande partie de cet ouvrage de Fiori.

PICARDET (C.-N.) prêtre, né vers 1725 à Dijon, nommé prieur de Neuilly, partagea son temps entre les devoirs de son état et la culture des lettres. Sa bienfaisance égalait son érudition, et il établit dans son prieuré un *prix* pour une rosière. Il mourut à Dijon en 1792, membre de l'académie de cette ville. On a de lui : *Essai sur l'éducation des petits enfants*, 1756, in-12; *Les deux Abdolonymes*, histoire tirée de Quinte-Curce, propre à instruire la jeunesse et à lui inspirer les sentiments d'une saine morale, 1779, in-8; *Histoire météorologique, nosologique et économique pour l'année 1785*. Sa mauvaise santé l'empêcha de terminer un ouvrage intitulé : *Grande apologetique ou réfutation de toutes les hérésies nées depuis l'origine du christianisme*. — PICARDET (M.-A.), son frère puîné, fut conseiller honoraire à la table de marbre de Dijon, et membre de l'académie de cette ville. Il a laissé des *poésies*, remarquables par la grâce et la facilité de la versification, et un *Journal des observations du baromètre de Lavoisier*. Il ne survécut que peu de mois à son frère. — PICARDET (Louise), leur sœur, morte en 1798, avait épousé Guyton de Morveau (*Voy. ce nom*, iv, 284), qu'elle seconda dans ses travaux, et contribua pour sa part aux progrès de la chimie en traduisant de l'allemand d'utiles ouvrages.

PICART (François le), seigneur d'Attili et de Villeron, doyen de Saint-Germain-l'Auxerrois, et docteur de Sorbonne, né à Paris en 1504, mort dans la même ville en 1556, fut un des plus savants théologiens du xvi^e siècle, et se distingua par sa piété et son zèle. L'ardeur avec laquelle il combattit les nouvelles hérésies lui mérita la haine de Bèze et de Calvin. On composa sur sa mort des *Regrets* et *complaintes*; item une *Déploration*; pièces imprimées dans le temps, qui prouvent combien il était aimé et estimé des catholiques. Le père Hilarion de Coste, minime, a écrit sa *Vie*. Les *Sermons* de Fr. le Picart ont été imprimés plusieurs fois, dans le xvi^e siècle, à Paris, à Reims, à Lyon, in-8. Toutes ces éditions sont aujourd'hui fort rares, sans être recherchées. On lui attribue un livre singulier et rare : *Le débat d'un Jacobin et d'un Cordelier, à qui aura sa religion meilleure*, 1606, in-12.

PICART (Benoît), capucin connu sous le nom de P. *Benoît de Toul*, naquit en cette ville en 1665, et se consacra aux recherches historiques. Nous avons de lui : une *Histoire de la maison de Lorraine*, 1704, in-8; une *Histoire ecclésiastique de Toul*, 1707, in-4; un *Pouillé de Toul*, 1711, 2 vol. in-8, qui fut défendu par arrêt du parlement. Ces livres sont mal écrits et manquent quelquefois de critique; mais il y a des choses qu'on ne trouve point ailleurs. L'auteur mourut en 1720.

PICART (Bernard), né à Paris, en 1675, d'Etienne Picart dit le *Romain*, fameux graveur, mort l'an

1721 en Hollande, étudia cet art sous son père, et l'architecture et la perspective sous Sébastien Le Clerc. Son goût pour la religion prétendue réformée le fit passer en Hollande en 1710. Ses compositions, en grand nombre, font honneur à son génie. Les pensées en sont belles et pleines de noblesse; peut-être sont-elles quelquefois recherchées et trop allégoriques. Il altéra l'expression de ses têtes, à force de les couvrir de petits points, et il chargea ses draperies de tailles roides, longues, unies, qui produisent un fini froid et insipide. Cet artiste mourut à Amsterdam en 1775, âgé de 60 ans. Il a fait un grand nombre d'estampes, qu'il nomma les *impostures innocentes*, parce qu'il avait tâché d'imiter les différents goûts pittoresques de certains maîtres, qui n'ont gravé qu'à l'eau forte, tels que le Guide, Rembrandt, Carle Maratte, etc. Il eut le plaisir de voir ses estampes vendues comme étant des maîtres qu'il avait imités. Le recueil de ses estampes forme un in-fol., Amsterdam, 1754. On a encore une collection de *Pierres antiques gravées, sur lesquelles les graveurs ont mis leurs noms, dessinées et gravées en cuivre par B. Picart, avec les explications latines par Philippe Stosch, traduites par Limiers*, Amsterdam, 1724, in-fol. Il a fait aussi beaucoup d'*Epithalames*, sorte d'estampes en usage dans la Hollande. On admire encore les estampes dont il a enrichi le grand ouvrage des *Cérémonies religieuses de tous les peuples du monde*, Amsterdam, 1725, et années suiv., qui parurent dans cet ordre-ci : cinq volumes contenant toutes les religions qui ne reconnaissent qu'un Dieu; deux vol. pour les idolâtres; deux autres vol. intitulés : l'un tom. 7, 2^e partie; l'autre, tom. 8; 2 vol. de *Superstitions*. Picart avait eu le malheur de s'engager dans une secte qui travestissait d'une manière calomnieuse les dogmes et les rites de l'Eglise catholique, et son ouvrage ne se ressent que trop de ce fanatisme. Les amis des arts étaient indignés de voir ces belles gravures contraster avec les injures et les extravagances de l'auteur. Les abbés Banier et le Mascrier ont tâché de remédier à ces désordres, en refondant l'ouvrage, Paris, 1741 et suiv., 9 vol. in-fol.; mais leurs efforts n'ont pas eu un succès bien complet, et les figures sont d'ailleurs moins belles que celles de l'édition de Hollande. Enfin, en 1785, des philosophistes (*voy. PONCELIN*), se sont emparés de cette collection fameuse pour en faire le repaire de toutes les erreurs du jour, et confondre la vraie religion dans le chaos des délires humains. « Faisons grâce, a dit un » critique à cette occasion, au fanatisme de Picart » et de ses associés. Tout odieux qu'il est, il est » infiniment préférable à celui de ces prétendus » gens de lettres. Qu'il maudisse et calomnie l'Eglise » catholique, c'est un mal et une sottise sans doute; » mais du moins respecta-t-il le christianisme, la » révélation : au lieu que ces plagiaires obscurs » n'ont de l'admiration que pour la religion des » brames, pour la doctrine et le culte des nations » vaines, molles, voluptueuses, superstitieuses et » corrompues. » On a encore de Picart les figures du *Temple des Muses*, Amsterdam, 1755, in-fol. Il a gravé aussi les métamorphoses d'Ovide.

PICART. *Voy. PICARD*.

PICCADORI (Jean-Baptiste), supérieur général des clercs-réguliers-mineurs, naquit à Riéti d'une famille honorable, et prit l'habit religieux à l'âge de 14 ans. Il fut chargé plus tard par ses supérieurs d'enseigner la philosophie et la théologie. Il n'avait que 25 ans, lorsqu'un concours fut ouvert à la *Sapience* pour une chaire de morale, et le P. Piccadori qui s'y présenta fut nommé professeur : il a rempli cette chaire avec la plus grande distinction jusqu'à la fin de sa vie. Piccadori devint en même temps curé de la paroisse de Saint-Vincent et Saint-Anastase, qualificateur de l'inquisition, consultant de l'*index*, membre du collège philosophique et de plusieurs sociétés littéraires. Il avait aussi rempli différentes charges dans son ordre, lorsque Léon XII l'en nomma supérieur général, au mois de septembre 1826. Il employa les dernières années de sa vie à faire fleurir les lettres et les vertus chrétiennes dans la congrégation, et mourut à Rome le 23 décembre 1829, à 63 ans, dans le couvent de Saint-Laurent *in Lucina*. On a de lui : des *Institutions d'Ethique*, ou de *Philosophie morale*; il se proposait de donner des *Institutions du droit des gens*, que la mort ne lui a pas permis d'achever.

PICCART (Michel), savant philologue, né à Nuremberg en 1574, devint professeur de philosophie et de poésie à Altdorf, où il mourut en 1620, après avoir été ami d'Isaac Casaubon. Il a laissé : des *Commentaires sur la Politique*, et sur quelques autres ouvrages d'Aristote, Nuremberg, 1617, in-4; *Periculatorum criticorum liber*, Helmstadt, 1663, in-4; *De ortu et migrationibus veterum Germanorum*, etc.; une *Traduction* latine d'Oppien, et d'autres ouvrages.

PICCINNI (Nicolo), célèbre compositeur, né en 1728 à Bari, dans le royaume de Naples, fit ses études au conservatoire de Sant'Onofrio, où il eut pour maîtres Léo et Durante (*voy.* ces noms). Il débuta en juin 1754, dans la carrière dramatique par un *opera buffa*, joué sur le grand théâtre de Naples, et qui fut très-applaudi. Deux ans après il y représenta sa *Zénobie* qui fut très-applaudie; mais c'était peu de chose auprès des succès qui l'attendaient à Rome. On y joua, en 1760, sa *Cecchina* ou la *Bonne Fille*, dont Goldoni lui avait fourni le poème. Cette pièce dans laquelle on entendit pour la première fois le grand morceau d'ensemble appelé *Final*, fut accueillie avec le plus vif enthousiasme; l'*Olympiade* où il avait eu à lutter contre le souvenir de la musique de Pergolèse et de Jomelli, et dont il triompha complètement, vint bientôt ajouter à sa réputation. Après 15 ans de séjour à Rome, il quitta cette ville, affligé d'un passe-droit qu'on lui fit en faveur du musicien Anfossi, et revint à Naples, où la fureur constante du public le dédommagea de l'injustice des Romains. Cependant il quitta l'Italie pour venir en France, où sa réputation lui avait acquis de nombreux partisans, et où l'appelaient la reine Marie-Antoinette. Arrivé à Paris à la fin de 1776, il s'y lia particulièrement avec Marmontel qui se chargea de lui apprendre le français. Le *Roland* de Quinault, retouché par cet académicien, servit aux premières études de Piccinni, qui en composa la musique. La

représentation de cet opéra éprouva de grandes difficultés. Gluck venait de donner *Armide* et possédait alors toute la faveur du public. La reine Marie-Antoinette choisit Piccinni pour son maître de chant, et témoigna le désir de voir cesser la division qui avait éclaté entre les deux musiciens : ceux-ci se rapprochèrent; mais les hostilités n'en continuèrent pas moins entre leurs partisans. Tout Paris prit part à cette guerre musicale, dont on a peine à concevoir la violence et qui produisit une multitude de pamphlets. Enfin Gluck quitta la France (*voy.* Gluck); mais Piccinni trouva un nouveau rival dans Sacchini. Il donna successivement *Atis*, *Didon*, *Diane* et *Endymion*, *Pénélope*, et dans l'intervalle deux opéras comiques. Nommé en 1782 directeur de l'école royale de chant, il semblait avoir trouvé le repos dans les loisirs de cette place, lorsque la révolution le priva de tous ses traitements. Le séjour de Paris lui devint insupportable, et il retourna en 1791 à Naples; mais ayant eu l'imprudence de manifester des opinions contraires à celles de la cour, il tomba dans une disgrâce complète et passa plusieurs années dans l'abandon et l'indigence. Enfin il se décida à revenir à Paris, où il arriva le 4 décembre 1799. Ayant été présenté à Bonaparte, alors premier consul, celui-ci lui accorda une pension et créa pour lui une place d'inspecteur au conservatoire. Piccinni ne survécut pas longtemps à cette faveur, il mourut à Passy, le 7 mai 1800. De plus de 150 ouvrages dramatiques qu'il a composés, sa *Didon* est le seul qui soit resté au théâtre. Ginguené a publié une *Notice sur la vie et les ouvrages de cet artiste*, Paris, an 9 (1801), in-8. **PICCINNI** (Joseph), fils aîné du précédent, mort à Paris en 1826, à l'âge de 68 ans, est auteur de plusieurs opéra-comiques, tels que le *Faux Lord*, le *Mensonge officieux*, *Lucette*, mis en musique par son père. Il a aussi donné plusieurs comédies dont aucune n'est restée au répertoire.

PICCOLOMINI (Alexandre), archevêque de Patras, était né en 1508 d'une illustre et ancienne maison, originaire de Rome et établie à Sienne. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en italien. Les plus distingués sont : diverses *pièces dramatiques*, qui, quoique assez sages, supposent un goût et un travail peu assortis à l'esprit épiscopal, ainsi qu'une *Instruction aux jeunes dames*, traduite et deux fois imprimée en français sous différents titres, et qui contient des maximes bien dangereuses; *La morale des nobles*, Venise, 1552, in-8; un *Traité de la sphère*; une *Théorie des planètes*; une *Traduction de la Rhétorique* et de la *Poétique* d'Aristote, in-4; *Institution morale*, Venise, 1575, in-4, traduite en français par Pierre de Larivey, Paris, 1581, in-4; et d'autres écrits, qui prouvent ses grandes connaissances dans la physique, les mathématiques et la théologie. Ce prélat mourut à Sienne, en 1578, à 70 ans.

** **PICCOLOMINI** (Ascanio), savant prélat italien, neveu du précédent, se fit remarquer dès sa jeunesse par ses talents, ses vertus et son zèle pour la discipline ecclésiastique. Nommé en 1579 coadjuteur de l'archevêque de Sienne, il devint titulaire de ce siège en 1588, et s'occupait d'utiles règle-

ments pour l'administration de son diocèse, lorsqu'il mourut en 1597. Il était membre de l'académie de la Crusca, sous le nom de l'*Offerto*. Indépendamment de l'édition des *Mémoires d'Aeneas Sylvius* (Pie II), Rome, 1584, in-4, donnée sous le nom de *Jean Gobelin*, on lui doit des poésies (*rime*), Sienne, 1594, in-4, et 2^e édit., 1598, in-8. De tous les ouvrages qu'il avait laissés manuscrits, on n'a imprimé que le suivant : *Avvertimenti civili estratti da' sei primi libri di Cornelio Tacito*, Florence, 1609, in-4. Ce volume est précédé d'une vie de l'auteur par Daniel l'Ermite.

PICCOLOMINI (François), de la même famille que les précédents, né à Sienne en 1520, enseigna avec succès la philosophie pendant 22 ans, dans les plus fameuses universités d'Italie, et se retira ensuite à Sienne, où il mourut en 1604, à 84 ans. La ville prit le deuil à sa mort. Ses ouvrages sont : plusieurs *Commentaires* sur Aristote, Mayence, 1608, in-8; *Universa philosophia de moribus*, Venise, 1585, in-fol. Il s'efforça de faire revivre la doctrine de Platon, parce qu'elle paraissait plus favorable aux vérités de physique et de morale que celle des autres philosophes.

PICCOLOMINI d'ARAGON (Octave), duc d'Amañfi, prince de l'empire, général des armées de l'empereur, dans la guerre de 50 ans, chevalier de la Toison-d'Or, naquit en 1599. Il porta d'abord les armes pour la couronne d'Espagne en Italie. Il servit ensuite dans les armées de Ferdinand II, qui l'envoya au secours de la Bohême, et qui lui confia le commandement des troupes impériales, en 1634. Après s'être signalé à la célèbre bataille de Norlingue, il fit lever le siège de Saint-Omer au maréchal de Châtillon. Il défait entièrement, en 1659, le marquis de Feuquières, qui avait mis le siège devant Thionville, et le fit prisonnier. Il rompit l'année suivante toutes les mesures de Bannier, général suédois, le poursuivit en 1641, et le força d'abandonner un grand espace de pays; il ne put cependant faire lever le siège de Wolfenbittel, ayant été repoussé par le comte de Guébriant. Il assista, comme plénipotentiaire de l'empereur, aux conférences de Nuremberg en 1649 et 1650, pour l'exécution du traité de Westphalie, et mourut le 10 août 1656, sans postérité, avec la réputation d'un négociateur habile et d'un général actif. Le célèbre Caprara était son neveu.

PICCOLOMINI (Jacques), dont le nom était *Ammanati*, prit celui de *Piccolomini* en l'honneur de Pie II, son protecteur. Il devint évêque de Pavie, puis de Tusculum, et enfin de Lucques, cardinal en 1461, sous le nom de *Cardinal de Pavie*, et mourut en 1479, à 59 ans. Ses ouvrages qui consistent en des *Lettres* et en une *Histoire* de son temps, sont imprimés à Milan, en 1521, in-fol.

PICCOLOMINI. Voy. PIE II, PIE III, et PATRICE.

* PICENINI (Jacques), ministre protestant, né dans le xv^e siècle à Samadeno, dans l'Engaddine, pays des Grisons, n'est connu que par quelques ouvrages de controverse dont les principaux sont : *Apologia de i chiese riformati*, en réponse à *L'Incrédule sans excuse*, du P. Segneri (voy. ce nom), Coire, 1706, in-8. Cet ouvrage fut réfuté en 1710 par le

P. Semery (voy. ce nom), et en 1713 par le P. Tonti, religieux augustin. Picenini, sans s'effrayer du nombre de ses contradicteurs leur opposa son *Trionfo della vera religione*; mais il trouva dans le cardinal Gotti (voy. ce nom), un adversaire plus redoutable qui, dans son traité *De vera Christi Ecclesia*, Rome, 1719, réfuta complètement les assertions du ministre calviniste, dont les ouvrages, au reste, semblent être plutôt d'un fougueux prédicant que d'un controversiste de bonne foi qui cherche la vérité.

** PICHARD (Auguste), philologue, né en 1815 à Paris, apprit d'abord le grec, le latin, l'allemand, l'anglais et l'espagnol, se livra avec la même ardeur à l'étude des langues orientales, et fut bientôt admis à la société asiatique. L'hébreu eut sa prédilection, et il ne tarda pas d'ouvrir un cours de cette langue, dont il publia quatorze leçons sous le titre de l'*Orientaliste*. Les succès qu'il obtenait fixèrent l'attention de M. Thiers, alors ministre de l'intérieur, qui le nomma en 1853 son secrétaire particulier. Il était sous-chef du bureau des secours généraux, lorsqu'il mourut, le 1^{er} octobre 1858, à 25 ans. Outre de nombreux articles dans les *Revue*s et les *Journaux*, et l'ouvrage déjà cité, on a de lui : *Essai sur la poésie latine*, Paris, 1852, in-18; plusieurs traductions de l'allemand, de l'anglais et les deux suivantes de l'hébreu : *Le livre de la bonne doctrine*, 1857, in-8; *Le livre d'Hénoch sur l'amitié*, 1858, in-8. Cet ouvrage est enrichi d'une préface, d'une introduction et de notes qui prouvent des connaissances bien extraordinaires, dans un si jeune savant, de l'histoire, des mœurs, et de la langue des juifs anciens et modernes. Pichard a laissé manuscrits des traductions du *Roman de Salomon*, des *Fables de Bidpay*, etc.

* PICHAT (Michel), auteur dramatique, né vers 1790 à Vienne (Isère), mort à Paris, le 26 janvier 1828, s'était fait connaître par une tragédie de *Tirrus*, qui mutilée par la censure ne fut pas représentée, mais dont quelques scènes intercalées dans un *prologue*, les *Trois genres*, donnèrent aux connaisseurs une favorable idée de son talent. Sa tragédie de *Léonidas*, jouée en 1825 avec un éclatant succès, confirma les espérances que son début avait données. Le troisième sujet qu'il traita, fut *Guillaume Tell*, où l'auteur s'était surpassé; mais il n'eut pas la satisfaction de jouir de son triomphe qui fut d'autant plus complet, que cette fois l'envie s'arrêta devant un tombeau. Outre ces trois tragédies, il a en part à quelques mélodrames, et il a composé quelques pièces de vers, entr'autres : *Le dévouement des médecins français à Barcelonne*, poème qui obtint le second accessit au concours de l'académie française, en 1822.

** PICHEGRU (Charles), général français, né en 1761 aux Planches près d'Arbois, de parents simples cultivateurs, fit d'excellentes études au collège de cette ville, tenu par les Minimes; puis fut envoyé par ces bons religieux au collège de Brienne, où Bonaparte était alors élève, et dont il devint le répétiteur; il en sortit sergent au 1^{er} régiment d'artillerie, fit avec quelque distinction la dernière campagne de la guerre d'Amérique, et parvint au grade d'adjudant. Il adopta les principes de la ré-

volution, mais il se montra dès lors l'ennemi de tous les excès. Vers la fin de 1792, il fut nommé commandant d'un bataillon de volontaires du Gard, qui se rendait à l'armée du Rhin. Attaché bientôt à l'état-major, il parvint rapidement aux grades de général de brigade, puis de division. Après la prise des lignes de Weissenbourg par les Autrichiens, ses talents et la réputation dont il jouissait déjà, le désignèrent aux conventionnels Lebas et Saint-Just, comme l'officier le plus capable de réparer les pertes que l'armée venait d'essuyer. En effet, avec des soldats découragés et manquant de tout, il ne tarda pas à reprendre l'offensive, battit les Autrichiens sur tous les points et les força bientôt de repasser le Rhin. Ce premier service rendu, il fut envoyé à l'armée du Nord, y rétablit la discipline qui seule peut assurer les succès, et après avoir repris aux Autrichiens les places dont ils s'étaient emparés, pénétra dans les Pays-Bas, dont il achève la conquête et celle de la Hollande qu'il exécuta dans une seule campagne au milieu de l'hiver. En reconnaissance de l'ordre qu'il avait maintenu lors de l'occupation d'Amsterdam, les états-généraux de Hollande lui offrirent une pension considérable qu'il refusa comme un autre Turenne. Renvoyé à l'armée du Rhin, il se trouvait à Paris dans le mois de germinal (avril 1795), au moment où la Convention était menacée par une insurrection démagogique. Investi du commandement militaire, il sauva Paris et la Convention, refuse les témoignages de reconnaissance qui lui sont offerts et demande pour toute faveur la permission de rejoindre l'armée. Il venait de voir les hommes les plus marquants de la Convention ; il savait à quoi s'en tenir sur la nouvelle forme de gouvernement dont la France faisait depuis quatre ans l'essai, au milieu des échafauds et des ruines ; et peut-être pensa-t-il qu'elle ne pourrait retrouver le repos et son ancienne prospérité, qu'à l'abri du trône que les factions avaient renversé. Mais rien ne prouve qu'il se soit mis en rapport avec les agents des Bourbons, ni qu'il ait stipulé des conditions auxquelles lui général de la république se chargerait de rétablir la monarchie (1). En apprenant que Bonaparte, pour avoir comprimé l'insurrection de vendémiaire, venait d'être nommé général de l'armée de l'intérieur, il se permit une plaisanterie blessante qui, rapportée au futur vainqueur de l'Italie, devint une cause d'inimitié entre deux hommes faits pour s'apprécier (2). La réputation dont jouissait Pichegru avait attiré autour de lui une foule d'intrigants dont les indiscretions finirent par le compromettre aux yeux du gouvernement. Sa conduite était à l'abri de tout reproche ; on le calomniait sourdement, et le directoire, qui craint de le laisser à la tête de son armée et qui n'ose pas lui en ôter le commandement, le nomme son ambassadeur en

Suède. Il refuse ce poste et se retire dans un village de la Haute-Saône, où il a acheté un modeste domaine, et où il mène une vie si simple et si obscure, qu'elle échappe même à ses ennemis (1). Ce fut là que vinrent le chercher les suffrages des électeurs de la Haute-Saône et du Jura pour l'envoyer au conseil des cinq-cents. Le jour qu'il y prit séance, il en fut élu président. Il s'y occupa de réorganiser, pour l'opposer à l'émeute, la garde nationale de Paris, qu'il avait appris à estimer dans les journées de germinal, et se joignit à ceux de ses collègues qui voulaient contraindre le directoire à respecter les lois. Arriva le 18 fructidor, et condamné sans jugement à la déportation, il fut conduit à Rochefort et dès le lendemain jeté dans l'entrepont d'un vaisseau qui faisait voile pour Cayenne. Dès qu'on fut sûr qu'il ne pouvait pas répondre, on imprima la correspondance de Pichegru avec le prince de Condé, trouvée dans les fourgons de Klinglin (*voy. ce nom*), sans que personne se soit avisé de demander par qui elle y avait été mise. Rendu à Sinamari, la fermeté de son caractère le sauva du sort de la plupart de ses compagnons d'infortune, dont l'insalubrité du climat, le manque des choses les plus nécessaires et le désespoir abrégèrent la vie. Avec quelques-uns de ceux qui sur vivaient, il s'échappa sur une frêle pirogue, et après avoir couru les plus grands dangers parvint à gagner Surinam, où le souvenir de sa noble conduite en Hollande lui valut l'accueil le plus généreux. Il se rendit aussitôt en Angleterre, où sa gloire et ses malheurs le rendirent l'objet de l'admiration et de la curiosité publique. Il entra une fois au parlement ; les pairs se levèrent par respect, Pichegru salua et sortit (*voy. le Moniteur*). Ses ennemis répandant le bruit qu'il s'était mis à la solde de cette puissance (2), il se hâta de passer en Allemagne ; et l'on dit alors qu'il y était venu pour donner des conseils aux généraux Autrichiens et Russes, qui ne furent battus que pour ne les avoir pas écoutés. Il était encore en Allemagne lorsque Bonaparte, devenu 1^{er} consul, se hâta de rouvrir la France aux pros crits de toutes les opinions. Pichegru, excepté de cette mesure, s'en plaignit amèrement dans une lettre insérée dans les journaux étrangers ; et comme il était fort mauvais courtisan, il le fit dans des termes peu propres à ramener le pouvoir qu'il avait tant d'intérêt à se concilier. Le bruit ayant couru qu'il avait été arrêté à Bayreuth avec des émigrés, Pichegru crut devoir rassurer ses amis sur son sort en leur écrivant une lettre dans laquelle il rend un compte si vrai, si naturel de sa position, qu'on ne sera pas fâché d'en trouver ici un fragment (3) : « Proscrit, enlevé, déporté par un acte de

(1) « Je ne puis me persuader que Pichegru ait été coupable de trahir la cause qu'il devait servir. J'ose à peine exprimer un doute qui serait une injure. J'aime mieux l'absoudre de cette imputation. » Voilà l'opinion d'un des hommes les plus honnêtes et les plus consciencieux qui aient traversé la révolution, M. de Barbé-Marbois : *Journal d'un député, non jugé*, vol. 4^{er}, p. 70.

(2) Pichegru a toujours été persuadé que c'était la cause de la haine que Bonaparte lui montra dès lors.

(1) Pichegru avait acheté 28,000 francs assignats l'abbaye de Bellevaux près de Cirey. C'est là qu'il passa tout le temps qu'il s'éloigna de l'armée et sa nomination au conseil des 500. Il existe encore quelques-unes des personnes qui l'ont vu à Bellevaux et qui attestent que la vie qu'il y menait n'était pas celle d'un conspirateur. Cependant Fauche-Borel (*voy. ce nom*) si lié avec Pichegru, n'a pas même su qu'il habitait l'abbaye de Bellevaux ; et il va le trouver à Arbois où il n'était pas, pour lui remettre de l'argent, dont Pichegru n'avait pas besoin.

(2) Pichegru a répondu à ce reproche dans la lettre dont on publie un fragment.

(3) Cette lettre est adressée à M. Vienot, de Vesoul, connu

» violence contraire à toutes les lois, je dirai même
 » par un crime de lèse-nation, j'ai dû m'attendre
 » que celui qui s'est établi le successeur d'un gou-
 » vernement qui abusa si odieusement de son au-
 » torité, mettrait au nombre de ses premiers actes
 » de justice la réparation complète de cet attentat.
 » J'avais d'autant plus de raison d'y compter, qu'il
 » avait à réparer sa propre injustice, puisqu'il est
 » un de ceux qui provoquèrent et appuyèrent le
 » plus cette mesure (1). Ne le devait-il pas, d'ailleurs,
 » pour la justification de sa conduite actuelle, puis-
 » que le rétablissement du culte et la rentrée des
 » émigrés, qui furent dans le temps les principaux
 » motifs de notre proscription, sont les bases du
 » système présent? Vous me direz peut-être qu'il
 » s'est exécuté à cet égard en rappelant ceux qui
 » avaient été proscrits avec moi, mais qu'il a dû
 » m'excepter à cause de la correspondance sur la-
 » quelle le directoire avait échafaudé une conspi-
 » ration. Un *jugement authentique ayant oppré-*
 » *cié ce fatras à sa juste valeur*, en innocentant
 » toutes les personnes prétendues compromises, de
 » quel poids peut-il être maintenant contre moi
 » seul pour justifier l'exception? Je sais que l'on
 » me fait un crime de recevoir des secours de l'An-
 » gleterre. Celui-ci, je ne puis le désavouer, et je
 » conviens franchement que c'est par ces seuls se-
 » cours que j'existe depuis mon évasion de Cayenne.
 » Si j'avais eu d'autres ressources, certainement
 » j'aurais refusé celle-ci. Mais vous connaissez ma
 » fortune (2); quand elle aurait été à ma disposition,
 » elle n'aurait pu me subvenir depuis quatre
 » ans. Un malheureux chassé impitoyablement de
 » la maison paternelle, privé de tout moyen de
 » subsistance, se rend-il donc criminel en recevant
 » un morceau de pain de la main d'une personne
 » en querelle avec ceux qui l'ont chassé? D'ail-
 » leurs, mes compagnons d'infortune ne dédaï-
 » gnèrent pas plus que moi cette main secourable,
 » et tous lui ont plus ou moins d'obligations. Je
 » dois dire toutefois que ceux envers qui nous les
 » avons contractées, joignant la délicatesse à la gé-
 » nérosité, ne se permirent jamais seulement une
 » question indiscrète. Ce second grief ne peut donc
 » pas plus que le premier motiver l'injuste excep-
 » tion dont j'ai à me plaindre, et je ne puis l'at-
 » tribuer qu'à une animosité personnelle qui prend
 » sa source dans l'improbation que je donnai dans
 » le temps à la journée du 15 vendémiaire. Voilà,
 » je n'en doute pas, mon véritable crime aux yeux
 » de Bonaparte. Il en fut vivement piqué, et le
 » manifesta plusieurs fois en présence d'officiers
 » qui m'étaient attachés. La haute puissance à la-

» quelle il est parvenu n'a rien diminué de son
 » ressentiment; mais elle ne saurait diminuer non
 » plus la conscience de mes droits. Si par ses ser-
 » vices il en a acquis la plus belle couronne du
 » monde, il doit plus que personne trouver étrange
 » que nos récompenses soient dans une aussi énorme
 » disproportion. Sans prétendre établir entre lui et
 » moi la moindre comparaison, j'ose croire que
 » les miens peuvent au moins justifier mes pré-
 » tentions à un traitement différent de celui que
 » j'éprouve. Je les commençai dans le moment le
 » plus critique; pendant toute leur durée, je n'eus
 » en partage que des fatigues, des dangers et des
 » privations, et en les cessant, la proscription et
 » l'exil furent ma seule récompense. On ne m'ac-
 » cusera pas d'orgueil, j'espère, pour refuser de
 » prendre une posture suppliante devant ceux qui
 » m'ont si indignement traité. Je suis donc bien
 » décidé à ne faire aucune démarche directe ni in-
 » directe, et je ne puis vous faire que des remer-
 » cements pour les offres obligeantes que vous m'avez
 » faites à cet égard. » A cette époque l'animosité de
 » Bonaparte contre Pichegru avait fait place à des sen-
 » timents plus dignes de l'un et de l'autre. Il dit au
 » général Donzelot qui lui parlait en faveur de son
 » malheureux compatriote : Pichegru ne peut pas
 » revenir en France; mais je ne veux pas qu'il reste
 » en Angleterre; qu'il choisisse une retraite en Alle-
 » magne ou en Italie, et il aura lieu d'être content
 » du sort que je lui ferai. Vous pouvez le lui
 » mander. Il était de retour en Angleterre, lorsqu'il
 » reçut de Moreau ou de la police, l'invitation de se
 » rendre à Paris pour se concerter sur les mesures à
 » prendre dans le cas où le 1^{er} consul songerait sérieu-
 » sement, comme le bruit s'en répandait, à se faire
 » empereur. Il y vint, vit Moreau dont il fut mécon-
 » tent, et se disposait à repartir pour l'Angleterre, lors-
 » que, livré par son hôte à la police, il fut enfermé au
 » Temple, où, las des hommes et de la vie, il la ter-
 » mina par un suicide, et fut inhumé le 6 avril 1804;
 » il avait 43 ans. Cette mort si funeste émut vivement
 » l'opinion publique; ce fut pour lui donner le change
 » que la police fit imprimer et distribuer à un grand
 » nombre d'exemplaires le *Mémoire de Montgaillard*
 » (*voy. ce nom*), concernant la trahison de Pichegru
 » dans les années III, IV, V, à laquelle on n'ajouta dans
 » le temps aucune croyance; mais qu'après la restau-
 » ration sont venus appuyer Fauche-Borel (*voy. ce*
 » *nom*), et tous ceux qui avaient quelque intérêt à se
 » dire les amis des Bourbons pour revendiquer le prix
 » de leurs services. La vérité n'est pas encore connue
 » à cet égard, et peut-être ne le sera-t-elle jamais.
 » Si Bonaparte n'a pas toujours été bienveillant pour
 » Pichegru, il a toujours du moins rendu justice à
 » ses grandes qualités militaires, comme on le voit
 » dans le *Mémoire de Ste.-Hélène*. On assure qu'au
 » moment où Pichegru était son prisonnier, Bona-
 » parte songeait à le faire gouverneur de la Guiane,
 » persuadé qu'avec ses talents il en ferait dans quel-
 » ques années la plus belle colonie du monde. M. No-
 » dier avait entrepris la justification de Pichegru, et
 » la *Notice* qu'il a publiée dans ses *Souvenirs et por-*
 » *traits* (œuvres, 9,) sur ce grand et malheureux ca-
 » pitaine, fait vivement regretter qu'il n'ait pas eu les

par son patriotisme exalté et qui certainement ne serait point resté l'ami de Pichegru s'il avait pu le soupçonner capable d'une trahison. Elle a été imprimée en 1827 dans le 5^e vol. des mélanges de la société des Bibliophiles; et reproduite en 1844, dans les mémoires de l'acad. de Besançon.

(1) On sait que ce furent les adresses de l'armée d'Italie provoquées par Bonaparte qui décidèrent le directoire à faire le coup d'état du 18 fructidor.

(2) Elle consistaient dans l'abbaye de Bellevaux qu'il avait achetée 28,000 livres assignats. Au moment où Pichegru fut arrêté pour être conduit à Cayenne, il avait si peu d'argent que ses amis furent obligés de se cotiser pour lui faire une somme de 400 fr.

loisirs d'un livre qu'il croyait nécessaire de consacrer à sa mémoire. Deux statues élevées à Pichegru, l'une en marbre à Lons-le-Saunier, et l'autre en bronze à Besançon, ont été renversées à la révolution de 1830, en haine de la royauté dont on le regardait comme le partisan dévoué. Ainsi Pichegru est aux yeux du monde un traître pour avoir voulu renverser la République, ce qui n'est pas prouvé, et Bonaparte un demi-dieu pour l'avoir renversée en effet et s'être emparé de l'autorité; n'est-ce pas le cas de répéter avec M. de Châteaubriand : « Nous » avons deux poids et deux mesures; nous approuvons pour une idée, un système, un intérêt, un homme, ce que nous blâmons pour une autre idée, un autre système, un autre intérêt, un autre homme. » *Mémoires d'outre-tombe*, tom. III.

* PICHLER (Gui ou Weith, en latin *Vitus*), jésuite, né dans le XVIII^e siècle à Berchhofen en Bavière, professa plusieurs années le droit canonique dans l'université de Dillingen, puis à Ingolstadt et à Munich, où il mourut le 15 février 1756. On a de lui : *Theologia polemica*, Augsbourg, 1752, 2 vol. in-4; *Jus canonicum, secundum quinque decretalium titulos Gregorii papæ IX explicatum, etc.*, (Venise, Pesaro, 1758), 2 vol. in-fol. Cette édition est due aux soins du savant P. Zaccaria (voy. ce nom), qui l'a corrigée d'après les dernières constitutions pontificales, et a joint aux prolégomènes un appendice tiré des *Prænotiones canonice* de Jean Doujat (voy. ce nom, III, 274). A la fin du tome second est l'*Apologie* que le P. Zech a faite contre Concina, de l'opinion de Pichler, autrefois son maître, sur les lois du prince en matière de prêt, avec une *Réfutation* de la *Réplique* du même Concina à cette *Apologie*, sans pour cela s'écarter de la *Lettre encyclique* de Benoît XIV. *Epitome juris canonici juxta decreta*, Augsbourg, 1749, 2 vol. in-12. — Un autre PICHLER (Joseph) a donné : *Historiæ imperatorum germanicorum sæculum primum*, Vienne en Autriche, 1753.

PICHON (Jean), né à Lyon en 1683, se fit jésuite en 1697. Le roi Stanislas ayant fondé avec une magnificence vraiment royale des missions dans la Lorraine, pour donner un commencement à cette fondation, jeta les yeux sur le père Pichon, qui avait déjà donné des preuves de son zèle dans cette province. Ce missionnaire voyant que quelques novateurs éloignaient les fidèles de la sainte communion, sous prétexte qu'il fallait être parfait pour la recevoir, composa l'*Esprit de J.-C. et de l'Eglise sur la fréquente communion*, 1743, in-12, où, en combattant des erreurs, il donna dans des erreurs contraires. Son livre fit beaucoup de bruit : les jésuites furent les premiers à l'improver; il fut condamné à Rome en 1748, et par plusieurs évêques de France. L'auteur le condamna lui-même par un acte public à Strasbourg, le 24 janvier 1748. Il fut relégué ensuite en Auvergne, et passa de là à Sion en Valais, où l'évêque de cette ville l'avait demandé. Il y fut grand-vicaire et visiteur général du diocèse, et mourut en exerçant les fonctions du saint ministère, le 5 mai 1751.

* PICHON (Thomas-Jean), docteur en théologie, né en 1751, au Mans, après avoir reçu les ordres,

s'attacha à M. d'Avrincourt, évêque de Perpignan, et le suivit dans son diocèse. Il n'y resta que deux ans, et revint à Paris, où il s'occupa de la composition de quelques ouvrages. Rappelé au Mans, il y obtint un canonicat de la Ste.-Chapelle et l'évêque lui conféra le titre de supérieur général des communautés de filles du diocèse; *Monsieur* le nomma historiographe pour son apanage du Mans. La révolution le priva de ses bénéfices. On dit qu'en 1791 on lui offrit la place d'évêque constitutionnel qu'il refusa; mais plus tard il accepta celle d'administrateur de l'hôpital général, et mourut dans sa patrie le 18 novembre 1812. On a de lui beaucoup d'ouvrages : *La raison triomphante des nouveautés*, ou *Essai sur les mœurs et l'incrédulité*, Paris, 1758, in-12; *Traité historique et critique de la nature de Dieu*, 1758, in-12; *Cartel au philosophe à quatre pattes*, (Rousseau), ou *l'Immatérialisme opposé au matérialisme*, Bruxelles, 1763, in-8; *La physique de l'histoire*, ou *Considérations générales sur les principes élémentaires du tempérament et du caractère naturel des peuples*, La Haye, 1765, in-12; *Mémoire sur les abus du célibat dans l'ordre politique*, Amsterdam, 1766, in-12; *Mémoire sur les abus dans les mariages*, 1766, in-12; les *Droits respectifs de l'état et de l'Eglise, rappelés à leurs principes*, Avignon, 1766, in-12; *Etudes théologiques*, ou *Recherches sur les abus qui s'opposent aux progrès de la théologie dans les écoles publiques, et sur les moyens possibles de les réformer en France*, 1767, in-8. Quelques-uns des écrits de l'abbé Pichon excitèrent les plaintes des personnes religieuses; mais il n'en résulta rien de fâcheux pour l'auteur à qui l'on ne pouvait guère reprocher que de la légèreté dans des matières graves. *Principes de la religion et de la morale, extraits des ouvrages de Saurin*, ministre du saint Evangile, 1768, 2 vol. in-12. Le fond de cet ouvrage est de Durand, qui l'année précédente avait publié à Lausanne, l'*Esprit de Saurin. Sacre et couronnement de Louis XVI, précédé de Recherches sur le sacre des rois de France, et suite d'un journal historique de ce qui s'est passé à cette cérémonie*, Paris, 1773, in-4. L'abbé Pichon est l'auteur du journal du sacre, mais les *Recherches* sont de Gobet. *Les Arguments de la raison en faveur de la religion et du sacerdoce*, 1776; *Examen de l'homme d'Helvétius*, même année. En rendant justice au zèle de l'abbé Pichon, et à son amour du travail, on regrette qu'il se soit abandonné aux écarts de son imagination, et qu'il ait soutenu des paradoxes qui ne donnent pas grande idée de son jugement.

* PICOT (Pierre), né au mois de décembre 1758 à Paris, fit ses études au séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, et entra dans la communauté des prêtres de Saint-Sulpice, où il resta jusqu'à la révolution. A cette époque ayant refusé de prêter le serment, il fut obligé de se tenir caché, mais il n'émigra point. Après que les violents orages furent passés, il se réunit à plusieurs de ses anciens confrères qui obtinrent l'autorisation d'exercer leur saint ministère dans l'église des Carmes, qu'ils desservirent quelque temps. Il était le doyen de l'ancienne communauté de Saint-

Sulpice, lorsque le cardinal de Périgord lui conféra un canoniat de Saint-Denis. Picot est mort le 10 mars 1825, âgé de plus de 84 ans. On a de lui l'*Eloge de Christophe de Beaumont, archevêque de Paris*, qu'il avait composée à la mort de ce prélat, mais qu'il n'a fait imprimer qu'en 1822, in-8.

* PICKEN (Andrew), né à Paisley en 1788, fils d'un négociant, fut élevé lui-même pour exercer le commerce, et fit un voyage dans les Indes orientales. De retour en Europe, il abandonna sa profession pour une place dans la Banque d'Irlande, et se retira bientôt à Glasgow, où il s'occupa sérieusement d'affaires commerciales. Cependant il trouva le loisir de cultiver les lettres, et publia ses *Contes et essais de l'ouest de l'Ecosse*, qui eurent un prodigieux succès, mais lui firent tant d'ennemis, qu'il fut obligé de quitter Glasgow. Ruiné par quelques spéculations malheureuses, il se consola de la perte de sa fortune avec la littérature, et vint à Londres où son roman intitulé : *Le Sectaire*, le mit en vogue. Il fut dès lors un des collaborateurs des revues et magasins littéraires les plus répandus. La publication du *Dominie's legacy* mit le sceau à sa réputation. Picken fit paraître en 1832 les *Histoires traditionnelles des anciennes familles*, fondées sur les vieilles légendes anglaises, écossaises et irlandaises : elles devaient avoir une suite, mais l'auteur mourut le 25 novembre 1834, laissant inédit un roman historique (*The Black Watch*), épisode de la bataille de Fontenoy, qu'on regarde comme son chef-d'œuvre.

PICOT. Voy. CLORIVIÈRE.

* PICOT (Pierre), prédicateur protestant, né à Genève en 1746, descendait de Nicolas Picot, compatriote et ami de Calvin, qui vint avec ce prétendu réformateur se fixer en Suisse en 1536. Ses études théologiques terminées, il voyagea en France, en Hollande et en Angleterre pendant les années 1771 et 1772. A son retour, il fut nommé pasteur du village de Sattigny, puis pourvu d'une chaire de théologie, à Genève, où il mourut le 28 mars 1822. Ses *Sermons* publiés l'année suivante in-8, par un de ses confrères M. Chenevière, sont remarquables surtout par l'élégance et l'harmonie du style. Picot avait de grandes connaissances en astronomie.

** PICOT (Michel-Joseph-Pierre), né en 1770 à Neuville-aux-Bois (Loiret), était destiné à l'état ecclésiastique. Tonsuré à l'âge de 13 ans, il entra en 1786 au séminaire d'Orléans tenu par les sulpiciens, pour lesquels il prit des sentiments d'affection et d'estime qu'il a gardé toute sa vie. Lorsqu'il eut terminé sa théologie, étant trop jeune pour entrer dans les ordres, il devint professeur au petit séminaire de Meung-sur-Loire, où la révolution le surprit. A l'exemple de son directeur, il refusa le serment, déposa l'habit ecclésiastique et rentra dans sa famille. Atteint par la réquisition, et ne s'étant pas présenté, il fut obligé de se cacher ; mais sur la fin de 1793, il crut prudent de subir les exigences de la loi, et demanda du service dans la marine qu'il ne quitta qu'en 1797. De retour chez son père, il reprit ses études ordinaires et s'appliqua surtout à connaître l'histoire ecclésiastique du siècle qui finissait ; et dès cette

époque il recueillit un grand nombre de matériaux qui lui servirent plus tard à composer le grand ouvrage auquel il dut sa réputation. Une éducation particulière dont il consentit à se charger, en le fixant à Orléans, lui procura plus de ressources pour son travail, qu'il n'en pouvait trouver dans une petite ville. Une maladie, dont il fut atteint vers le même temps, en altérant sa santé pour toujours, le força de renoncer à la prêtrise ; il n'en continua pas moins les pieuses pratiques dont il avait contracté l'usage dans sa famille, et ensuite au séminaire. En 1806, il se chargea de l'éducation des enfants du prince de Beauvau ; mais peu après il quitta cette position pour se livrer uniquement à ses travaux littéraires. Il devint alors le collaborateur de M. de Boulogne, aux *Mélanges de philosophie, d'histoire, de morale et de littérature*, dont celui-ci lui abandonna bientôt la rédaction. (*Voy. de BOULOGNE*, II, 159). Ce journal, destiné à la défense des saines doctrines sur lesquelles repose la société (1), ayant été supprimé en 1811, Picot offrit sa collaboration à la *Biographie universelle*, pour laquelle il rédigea une série d'articles remarquables par leur exactitude. En 1814, il fit paraître l'*Ami de la religion et du roi*, dont il resta le rédacteur principal jusqu'en 1840. Par sa modération, la sagesse de ses vues et de ses principes, il sut donner une grande vogue à ce journal, dont il a fait le répertoire le plus précieux des matériaux utiles à l'histoire ecclésiastique de ce siècle. Il mourut à Paris, le 15 novembre 1841, à 71 ans. Indépendamment d'une édition des *Œuvres* de M. de Boulogne, à laquelle il ajouta un *Tableau politique et religieux de la France sous le directoire, et un précis historique sur l'église constitutionnelle depuis son origine*, on a de lui plusieurs ouvrages estimés, tous anonymes. Le plus important et qui semble devoir faire vivre le nom de Picot dans la postérité, c'est celui qu'il a publié sous le titre modeste de *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le XVIII^e siècle*, Paris, 1806 ; 2^e édit. 1815-16, 4 vol. in-8. Cette 2^e édition, continuée jusqu'à l'année 1815 et fort améliorée dans toutes ses parties, est, dit un critique compétent « moins » polémique et moins théologique » que les *Mémoires* du P. d'Avrigny (*voy. ce nom*), dont elle semble faire la continuation et le pendant ; *Essai historique sur l'influence de la religion en France pendant le XVIII^e siècle*, 1824, 2 vol. in-8. Cet ouvrage, le meilleur de Picot au jugement du même critique, est comme un supplément aux *Mémoires* de d'Avrigny sur la même époque. Des *Notices* sur le savant *Ste.-Croix*, 1809 ; — sur l'*abbé Emery*, supérieur de St-Sulpice, 1811 ; — et sur l'*abbé Legris-Duval*, 1819, in-8 ; la *Notice* sur l'abbé Emery fut saisie par la police et mise au pilon. Picot a légué une partie de sa riche bibliothèque au séminaire de St-Sulpice.

* PICOT-BELLOC (Jean), frère puîné du botaniste La Peirouse (*voy. ce nom*), né à Toulouse en 1748, servait dans les gardes du corps à l'époque de la révolution. Le zèle avec lequel il en embrassa

(1) La collection de cet estimable journal, 1805-1811, forme 9 vol. in-8.

les principes lui valut en 1795 la place de commissaire des guerres à Saint-Girons. Mais décrété d'accusation peu de temps après, il ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Depuis il partagea ses loisirs entre la littérature, et les soins qu'il donnait à ses domaines. Il mourut en 1820. On lui doit un *drame* en 3 actes, les *Dangers de la calomnie*, joué au théâtre du *Lycée des Arts* sur la fin de 1794; et *Le père comme il y en a peu ou le Mariage assorti*, comédie en 3 actes et en prose. L'auteur dédia ces pièces au directoire exécutif et aux deux conseils.

PICOT. Voy. LAPEIROUSE.

PICQUET (François), missionnaire, né à Lyon en 1626 d'un banquier de cette ville, voyagea en France, en Italie et en Angleterre, et fut, en 1682, nommé consul d'Alep en Syrie. La république de Hollande, instruite de son mérite, le choisit aussi pour son consul à Alep. Il ne se servit du crédit que lui donnait sa place pour le bien des nations qu'il servait, et pour l'utilité de l'Eglise. Il rendit de grands services à la France, à la Hollande, et aux chrétiens du Levant, ramena à l'Eglise catholique un grand nombre de schismatiques, et se montra aussi zélé missionnaire que consul fidèle et intelligent. André, archevêque des Syriens, homme de mérite, qui devait son élévation à Picquet, sachant qu'il voulait abdiquer le consulat pour retourner en France et y embrasser l'état ecclésiastique, lui donna la tonsure cléricale en 1660. Picquet partit en 1662, emportant avec lui les regrets de tous les chrétiens d'Alep, dont il était comme le père, et de tous les habitants de cette grande ville, admirateurs de ses vertus. Il passa à Rome pour rendre compte au pape Alexandre VII de l'état de la religion en Syrie, et vint ensuite en France, où il prit les ordres sacrés. Il fut nommé en 1674 vicaire apostolique de Bagdad, puis évêque de Césaropole, dans la Macédoine. Ce digne prélat repartit pour Alep en 1679, et y rendit les services les plus importants à l'Eglise pendant tout le cours de sa mission. Il mourut à Hamadan, ville de Perse, en août 1685, à 60 ans, avec le titre d'ambassadeur de France auprès du roi de Perse. Il fournit plusieurs pièces importantes à Nicole pour le grand ouvrage de la *Perpétuité de la Foi*. Sa *Vie* a été donnée au public à Paris en 1752. On l'attribue à Anthelmi, évêque de Grasse, qui paraît avoir eu de bons mémoires.

PICQUET (François), missionnaire, naquit à Bourg-en-Bresse, le 6 décembre 1708. Dès l'âge de dix-sept ans, il commença, dans sa patrie, les fonctions de missionnaire; et, à vingt ans, l'évêque de Sinope, suffragant du diocèse de Lyon, lui donna la permission de prêcher dans toutes les paroisses de la Bresse et de la Franche-Comté, qui étaient de sa juridiction. Il entra ensuite dans la congrégation de Saint-Sulpice; et on lui proposa la direction des nouveaux convertis; mais l'activité de son zèle lui fit chercher une plus vaste carrière, et l'entraîna au-delà des mers, en 1753, dans les missions de l'Amérique septentrionale. Après qu'il eût longtemps travaillé en commun avec d'autres missionnaires, on le jugea digne de former de nou-

velles entreprises. Vers 1740, il s'établit près du lac des Deux-Montagnes, au nord de Montréal, à portée des Algonquins, des Nipissings et des sauvages du lac Témiscaming, à la tête de la colonie, et sur le passage de toutes les nations du nord, qui descendaient par Michilimakinac au lac Huron. Il ne se bornait pas à instruire les Indiens : il flanquait leurs villages de bonnes redoutes; il leur procurait des secours en tout genre. Il gagna si bien leur confiance, qu'il entretenait une correspondance suivie avec les nations du Nord, par les Algonquins et les Nipissings; et avec celles du sud, par les Iroquois et les Hurons. Il parvint à les déterminer toutes à se soumettre au roi de France. Dès le commencement de la guerre en 1742, elles montrèrent leur attachement pour leur protecteur, et portèrent les premiers coups aux Anglais. Picquet prenait part aux expéditions : grâce à son activité, l'ennemi ne put rien entreprendre du côté où il était; deux fois Québec lui dut son salut. A la paix il fit adopter, par La Galissonnière, gouverneur général du Canada, l'établissement de la mission de la Présentation, près du lac Ontario : elle fut la plus utile de toutes celles de ce pays, parce qu'elle se trouvait sur la route que Picquet avait vu prendre aux partis ennemis que les Anglais envoyaient contre la colonie. C'est le lieu où les Anglais ont depuis bâti la ville de Kingston : ainsi l'emplacement était bien choisi. En moins de quatre ans, l'établissement de Picquet devint très-florissant. Il y réunit plus de cinq cents familles. Il fit en canot le tour du lac Ontario, passa le Niagara, pénétra jusque dans les établissements anglais, et partout se concilia l'amitié des sauvages. En 1755, il vint en France, et composa, pour le ministre de la marine, plusieurs mémoires sur le Canada. L'année suivante, il retourna dans ce pays; et la guerre ayant éclaté en 1755, les Indiens, dirigés par Picquet, détruisirent tous les forts anglais au sud de l'Ontario, et aidèrent à la défaite du général Braddock. La bataille où Montcalm perdit la vie ayant entraîné la perte du Canada, Picquet, ne voulant pas tomber entre les mains des Anglais, partit avec vingt-cinq Français et deux petits détachements de sauvages, qui étaient relevés successivement par d'autres, à mesure qu'il arrivait chez une nation différente. Il alla, par le haut Canada, à Michilimakinac, traversa le Michigan, et arriva, par la rivière des Illinois et le Mississipi, à la Nouvelle-Orléans, où il passa vingt-deux mois, ne s'occupant qu'à réunir les esprits. Les Anglais, en prenant possession du Canada, regrettèrent beaucoup de n'y pas trouver Picquet. Ils l'appelaient le Jésuite de l'Ouest, parce qu'ils croyaient qu'un homme si zélé ne pouvait appartenir qu'à une société qui avait donné de si grandes preuves de zèle et d'activité. Ils se croyaient perdus quand il était à l'armée, et ne paraient que de Picquet et de son bonheur. De retour en France, Picquet passa quelques années à Paris, exerçant son ministère dans tous les endroits où l'archevêque le jugea utile. Les assemblées du clergé lui offrirent une gratification de douze cents livres : s'étant retiré à Bourg, il y vécut dans une

espèce de chaumière hors de la ville. En 1777, il fit un voyage à Rome, où sa réputation l'avait devancé : le saint Père le reçut comme un missionnaire qui devait être cher à l'église, et le défraya de son voyage. Picquet résista aux efforts qu'on fit pour le retenir dans la capitale du monde chrétien ; il revint dans sa chaumière, et mourut à Verjon, le 15 juillet 1781. L'astronome Lalande, compatriote de Picquet, a écrit sa vie, qui se trouve au commencement du tom. xxvi des *Lettres édifiantes*, édit. de 1786.

PICQUET. Voy. LA MOTHE et PIQUET.

PICTET (Bénédict), né à Genève, en 1653, d'une famille distinguée ; fit ses études avec beaucoup de succès. Après avoir voyagé en Hollande et en Angleterre, il professa la théologie dans sa patrie, avec une réputation extraordinaire. Une maladie de langueur, causée par un excès de travail, accéléra sa mort, arrivée en 1724. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages en latin et en français, estimés de ceux de son parti. Les principaux sont : une *Théologie chrétienne*, en latin, 3 vol. in-4, dont la meilleure édition est de 1721 ; *Morale chrétienne*, Genève, 1710, 8 vol. in-12 ; l'*Histoire du XI^e et du XII^e siècle*, pour servir de suite à celle de Le Sueur ; plusieurs *Traité de controverse* ; un grand nombre d'écrits ascétiques ; des *Lettres* ; des *Sermons*, 1697 à 1721, 4 vol. in-8 ; *Traité contre l'indifférence des religions*, Genève, 1716, in-12. Sénebiez cite de lui 51 ouvrages.

PICTET (Jean-Louis), astronome, de la même famille que le précédent, né en 1759 à Genève, s'appliqua d'abord à la jurisprudence, et se fit recevoir avocat ; mais entraîné par son goût pour les sciences, il consacra ses loisirs à l'étude de la physique et de l'astronomie, et fit plusieurs voyages en France et en Angleterre, pour perfectionner ses connaissances. Il fut désigné par Lalande, à l'académie de Pétersbourg, avec Mallet, dont il devint, dans la suite, le beau-frère, pour aller observer le passage de Vénus sur le soleil, dans les parties les plus éloignées de l'empire Russe. Les deux astronomes partirent de Genève, au commencement d'avril 1768, et arrivèrent à Pétersbourg le 19 juin. Mallet fut envoyé à Ponoï, dans la Sibérie, et Pictet à Oumba. L'état du ciel ne lui permit pas d'observer le passage de Vénus ; mais il trouva le moyen de rendre son séjour, dans cette contrée sauvage, utile à la science, par plusieurs remarques importantes. De retour à Genève, en 1770, il entra au conseil des deux-cents ; fut élu, peu après, conseiller d'état ; puis syndic en 1778. Pictet mourut en 1781. On a de lui : *Observationes variae occasione transitus Veneris per solis discum, in Siberiâ, anno 1769, institutæ in Umbæ pago* ; dans le tome second des *Mémoires de l'académie de Pétersbourg*, pour cette année. Il a laissé manuscrit le *Journal de son voyage en Russie et en Sibérie*. Sénebiez le trouve intéressant par le ton simple et vrai qui y règne, par les peintures naïves de la nature et des hommes. — PICTET (Gabriel), né en 1710, à Genève, mort en 1783, brigadier des armées Sardes, a publié un *Essai sur la tactique de l'infanterie*, Genève, 1760, in-4.

* PICTET (Marc-Auguste), de la même famille, né à Genève en 1752, fut dès sa jeunesse l'élève et l'ami de Saussure, qu'il accompagna dans ses voyages aux Alpes. Il lui succéda, en 1786, dans la place de professeur de philosophie, et ensuite dans celle de président de la société pour l'avancement des arts. Lorsque la révolution vint interrompre ses travaux, il s'interposa au milieu des partis, et tenta mais inutilement diverses voies de conciliation. Un nouveau gouvernement ayant été établi, il s'exposa aux plus grands dangers pour sauver les anciens magistrats des violences d'une populace amentée ; enfin, le mal étant consommé, il donna tous ses soins à adoucir les ressentiments et à rapprocher les cœurs. En 1798, il fut l'un des quatorze citoyens choisis pour fixer les bases du traité de réunion de Genève à la France, et sut assurer à ses compatriotes une plus grande liberté pour l'exercice de leur culte que l'on n'en accordait alors en France à la religion du plus grand nombre. En 1802, il fut appelé au tribunal où il vota le consulat à vie, et l'élévation du premier consul à la dignité impériale. A la suppression du tribunal, il fut nommé un des quinze inspecteurs généraux de l'université, et fit en cette qualité des tournées qui ne furent pas sans profit pour la science. Après les événements de 1814, il se retira dans sa patrie, où il reprit ses occupations scientifiques, et il y mourut le 19 avril 1825. Il avait ouvert, depuis quelques années, des cours publics d'histoire naturelle qui étaient très-suivis. La ville de Genève a fait l'acquisition de son cabinet. On a de lui : un *Essai sur le feu*, 1791, in-8, contenant beaucoup d'expériences nouvelles ; *Voyage de trois mois en Angleterre, en Ecosse et en Irlande*, 1805, in-8 ; une foule d'articles dans le *Journal de Paris*, les *Lettres de Deluc*, les *Voyages de Saussure*, divers *Opuscules* cités par Sennebiez dans l'*Histoire littéraire de Genève*, tome 3. Il a traduit de l'anglais l'ouvrage de James Halle, intitulé *Description d'une suite d'expériences sur la comparaison et sur l'action de la chaleur* ; mais l'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation, c'est le recueil périodique qu'il entreprit en 1796 avec son frère et M. Maurice, son ami, sous le titre de *Bibliothèque britannique*, et dont le but était de faire connaître par des analyses et des traductions, tous les ouvrages et toutes les découvertes remarquables de l'Angleterre. Ce recueil mensuel et qui se continue toujours avec le même succès, a pris depuis 1816 le titre de *Bibliothèque universelle*. Les auteurs, depuis cette époque, en ont étendu le plan et y rendent compte des ouvrages qui méritent d'être connus, mais plus particulièrement des écrivains de la Suisse.

* PICTET de ROCHEMONT (Charles), frère du précédent, né à Genève le 22 septembre 1755, servit pendant dix ans avec distinction dans le régiment suisse de Diesbach au service de France, et rentra dans sa patrie en 1785, y remplit différents emplois. Chargé d'organiser en 1789 la milice genevoise, il remplit l'année suivante la place d'auditeur, magistrature de police par laquelle devaient débiter à Genève ceux qui voulaient arriver aux premières dignités de la république. Dans les troubles que souleva la révolution française il défendit les insti-

tutions qui avaient assuré la prospérité de son pays, et fut incarcéré quelque temps. Il se retira en 1796 à la campagne et y partagea son temps entre la littérature et l'économie rurale. Bientôt il fit de son domaine de Lancy une ferme modèle, où les meilleurs systèmes de culture furent successivement introduits, et d'où les plus parfaits instruments, ainsi que les ouvriers les plus habiles se répandaient ensuite dans les lieux circonvoisins. Il introduisit le premier en Suisse la race des merinos, enseigna l'art de la maintenir dans sa pureté; et après avoir publié dans son *Journal d'agriculture* les résultats de son expérience, il établit des colonies en Provence, et jusqu'à Odessa. En même temps, il contribua beaucoup à étendre la culture de la pomme de terre, qu'il accoutuma les fermiers à la destiner à la nourriture des bestiaux et à la tenir en réserve pour les temps de disette. Ce fut encore Pictet qui introduisit le système des assolements, qui fit reconnaître la supériorité de la charrue belge, et qui donna l'impulsion à ces écoles d'agriculture, qu'on a vues se multiplier dans toute l'Europe. Le *Journal d'agriculture*, qu'il publia pendant 29 ans, contribua beaucoup à répandre toutes les découvertes, toutes les connaissances utiles, et dirigea vers un but commun tous les travaux des amis du laboureur. Pictet, en abandonnant le service pour s'occuper d'agriculture, n'avait point renoncé à l'étude de l'art de la guerre; il s'y livra dans la solitude avec un redoublement d'ardeur, et ne demeura étranger à aucun de ses développements. A son régiment, il était devenu seulement un bon officier; à Lancy, il devint un bon tacticien. Pendant la durée des triomphes des armées françaises, il n'avait donné, par aucun acte personnel ni par l'acceptation d'aucune fonction publique, son adhésion à la réunion de sa patrie à la France. Lorsque les alliés approchèrent du Rhin, après les revers de cette puissance, il sentit que c'était le moment d'agir pour faire recouvrer à sa patrie son indépendance, et il fit partie de la première députation qui se présenta aux souverains alliés près de Bâle. En avril 1814, il fut à Paris le représentant du gouvernement de Genève; et dans le mois d'octobre de la même année, il fut envoyé au congrès de Vienne. En août 1815, la confédération helvétique le députa au congrès de Paris, et plus tard à la cour de Turin, en qualité d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire. Au moment où les souverains travaillaient à reconstituer l'Europe, Pictet s'attacha à prouver l'importance de la neutralité suisse, dans un écrit intitulé : *La Suisse dans l'intérêt de l'Europe*, où il fit preuve d'une si grande supériorité de vues dans l'art de la guerre, que l'on y crut reconnaître le général Jomini. Il insista aussi pour que l'on détruisit à Genève toute la partie des fortifications qui pouvaient lui devenir fatale, sans être d'aucune utilité pour la Suisse, ce qui entraîna des discussions sans fin. Cependant il parvint à éclairer et à ramener les esprits, et il fut un des commissaires nommés par le conseil-souverain pour l'examen du projet. Sa santé était depuis longtemps altérée; quoique plus fatigué le jour où l'on devait prendre une décision importante, il voulut assister

à la séance, et il en sortit beaucoup plus affaibli. Le mal ne fit que s'accroître, et il mourut le 28 décembre 1824. Il a dit lui-même, à sa dernière heure, « que sa commission de fortifications lui » coûtait la vie, mais qu'il avait fait son devoir. » Il ne l'avait acceptée que par zèle pour le bien public; car peu jaloux des dignités, aussitôt qu'il eut fait reconnaître l'indépendance de la Suisse et sa neutralité, il avait donné sa démission de la place de conseiller-d'état, pour rentrer dans sa retraite. On a de lui : *Tableau de la situation actuelle des Etats-Unis d'Amérique*, d'après Morse et les meilleurs auteurs américains, Paris, 1795, 2 volumes in-8; *Education pratique*, traduction libre de l'anglais, de Marie Edgeworth, 1800, in-8, 1801, 2 vol. in-8; *Traité des assolements*, ou l'Art d'établir les rotations des récoltes, 1801, in-8; *Faits et observations concernant la race des mérinos d'Espagne à laine superfine et les croisements*, 1802, in-8; *Théologie naturelle ou Preuves de l'existence et des attributs de la Divinité, tirées des apparences de la nature*, traduction libre de l'anglais, d'après Paley, Paris, 1804, 2^e édition, 1817, in-8, avec une préface; *Recherches sur la nature et les effets du crédit du papier dans la Grande-Bretagne*, trad. de l'angl. de H. Thornton, in-8; *Vues relatives à l'agriculture de la Suisse et aux moyens de la perfectionner*, traduit de l'allemand de Fellemberg, et enrichi de notes, 1808, in-8; *Cours d'agriculture anglaise, avec les développements utiles aux agriculteurs du continent*, 1810, 10 vol. in-8. C'est la réimpression de la partie d'agriculture de la *Bibliothèque britannique*. *De l'emploi des pommes de terre à la nourriture des bestiaux dans le canton de Genève*, extrait de la *Bibliothèque universelle*, Genève, 1820, in-8; *Choix de poésies de lord Byron*, de Walter Scott et de Th. Moore, Genève et Paris, 1820, 2 vol. in-8; *La Suisse dans l'intérêt de l'Europe*, 1821, in-8; *Comparaison de trois charrues*, Genève et Paris, 1825, in-8. Il a aussi fourni à la *Bibliothèque britannique* plusieurs morceaux importants, entre autres celui qu'il publia en 1816 sur la *littérature anglaise*, qui, par la force des pensées et la sévérité du goût, appartient à la plus haute critique.

PIDOU de SAINT-OLON (François), chevalier, seigneur de Saint-Olon, né en Touraine en 1640, obtint une place de gentilhomme ordinaire du roi en 1672. Cet emploi le mit à portée d'être connu de Louis XIV; il fut successivement envoyé extraordinaire à Gènes et à Madrid, et ambassadeur extraordinaire à Maroc. Les insultes que reçut son caractère public à Gènes, furent un des motifs du bombardement de cette ville. Ses services furent récompensés par le titre de commandeur de l'ordre de Saint-Lazare. Il mourut à Paris, le 27 septembre 1720, à 80 ans. On a de lui : *Etat présent de l'empire de Maroc*, Paris, 1694, in-12. Cette relation est courte, sage, judicieuse et exacte. Les *Evénements les plus considérables du règne de Louis le Grand*, Paris, 1690, in-12, traduit de Marana. Dreux du Radier a inséré dans le *Journal de Verdun* (décembre 1754), un *mémoire* sur la vie de Pidou de Saint-Olon.

PIDOU DE SAINT-OLON (Louis-Marie), frère du

précédent, né en 1637 à Paris, prit l'habit des clercs réguliers théatins, à Rome, et y fit profession, le 8 décembre 1639. Envoyé en Pologne, comme missionnaire apostolique, il partit de cette ville, le 30 septembre 1665, avec le P. Galano, et arriva le 1^{er} mai suivant à Léopol, où la mort de son collègue, en 1666, le laissa seul chargé de toutes les affaires de sa mission : il y termina, la même année, la réunion de l'Eglise Arménienne à la Romaine, qu'ils avaient commencée ensemble. L'étude particulière qu'il avait faite de l'arménien littéral, lui fut fort utile en cette occasion ; et il dut à la connaissance approfondie de cette langue, d'avoir été le premier théatin français, employé dans les missions étrangères, en Russie, à Constantinople, en Arménie, etc., et principalement en Perse, où il remplit toutes les fonctions apostoliques avec plus d'édification que de succès. Le pape Innocent XI l'ayant nommé, en juillet 1687, à l'évêché de Babylone, il fut sacré solennellement à Ispahan, le 9 mai 1694. Pourvu aussi, depuis quelques années, du consulat de France en Perse, il choisit Hamadam pour sa résidence habituelle, afin d'être à portée de diriger les affaires spirituelles de son diocèse, sans négliger les fonctions politiques qui lui étaient confiées. En 1709, on lui donna pour coadjuteur, l'évêque d'Agathopolis, Gatien de Galliezou, qui mourut, en 1712, à Ispahan. Pidou revint alors malgré lui dans cette ville, où son grand âge ne lui permettait plus de servir la religion et l'état, il écrivit au ministère de France, pour le presser d'envoyer en Perse un nouveau consul. En effet, devenu paralitique en 1715, ce digne prélat mourut à Ispahan, dans le convent des carmes déchaussés, le 20 novembre 1717, âgé de plus de 80 ans. De son temps eurent lieu l'ambassade de Fabre et de Michel en Perse, et celle de Méhémet-Riza-Beyg. Pidou eut moins de part à la seconde, que l'abbé Richard, qui, depuis la mort de l'évêque d'Agathopolis, avait pris en Perse la direction des affaires de France. On voit, aux archives du ministère des affaires étrangères, plusieurs lettres de Pidou de Saint-Olon. Elles contiennent quelques détails pour l'histoire de l'Orient ; mais elles prouvent que les efforts de ce missionnaire n'avaient pas obtenu chez les Arméniens des résultats aussi heureux en Perse qu'en Pologne. Sa *version de la liturgie arménienne* a été publiée en 1726, à Paris, dans le tome III de *l'explication littérale*, etc., des *cérémonies de la messe*, par le Père Lebrun. Le Père Pidou avait aussi composé une *courte relation de l'état, des commencements et des progrès de la mission apostolique aux Arméniens de Pologne, de Valachie et provinces circonvoisines, et de l'érection du collège pontifical de Léopol, pour la nation arménienne*, sous la direction des clercs réguliers théatins, avril 1669. Cet ouvrage est resté manuscrit dans la bibliothèque de Saint-Silvestre de Monte-Cavallo, à Rome.

PIE I^{er} (saint), successeur du pape saint Hygin en 142, était italien d'origine, et fut martyrisé selon Alletz l'an 150 : d'autres disent qu'il mourut après un règne de 8 ans suivant Lenglet-Dufresnoy, et de 10 suivant le père Pagi. Il condamna l'hérésie

Valentin, et soutint un grand nombre de combats, qui, selon Tillemont, lui ont fait donner le titre de martyr par Usuard et les anciens martyrologistes ; mais Fontanini, critique aussi savant que judicieux, soutient dans son *Historia litteraria aquilensis*, lib. 2, cap. 3 et 4, que ce saint termina sa vie par le glaive. On lui a attribué des *Lettres* que quelques critiques regardent comme supposées. Saint Anicet lui succéda.

PIE II (Æneas-Sylvius PICCOLOMINI), né en 1403 à Corsini, dans le Siennois, dont il changea le nom en celui de Pienza, fit ses études à Sienne. Ses progrès furent rapides. A 26 ans, il assista au concile de Bâle, où il fut secrétaire du cardinal de Fermo. Le concile l'honora de différentes commissions. Il fut ensuite secrétaire de Frédéric III, qui lui décerna la couronne poétique, et l'envoya en ambassade à Rome, à Milan, à Naples, en Bohême et ailleurs. Nicolas V l'éleva sur le siège de Trieste, qu'il quitta quelque temps après pour celui de Sienne. Enfin, après s'être signalé dans diverses nonciatures, il fut revêtu de la pourpre romaine par Callixte III, auquel il succéda, deux ans après, en 1458. Pie II donna en 1460 une bulle, qui déclare les *appels du pape au concile nuls et erronés*. Il disait « que c'était là un abus inouï dans les siècles » précédents, manifestement contraire aux saints » canons, et souverainement dommageable à tous » les ordres de la république chrétienne ; qu'en appelant à un tribunal qui n'existe point, et n'existera peut-être de fort longtemps, on se met en » pleine liberté de continuer le mal, que les crimes » demeurent impunis : que tous les ordres de la » hiérarchie languissent dans la confusion ; que les » puissants, avant de pouvoir être réprimés, ont » écrasé les faibles, et que la révolte contre le premier siège se fortifie au point de devenir irrémédiable. » Cette bulle n'empêcha pas le procureur-général du parlement de Paris d'interjeter appel au concile, pour la défense de la Pragmatique-Sanction, contre laquelle le pape ne cessait de s'élever. Pie était alors à Mantoue, où il s'était rendu pour engager les princes catholiques à entreprendre la guerre contre les Turcs, qui continuaient à envahir les plus belles provinces de l'Europe, et menaçaient le reste. La plupart consentirent à fournir des troupes ou de l'argent ; mais les Français refusèrent l'un et l'autre, ce qui indisposa le pape contre eux. Il parut oublier ce refus sous Louis XI, qui, pour l'obliger et faire cesser d'anciennes plaintes, abolit, en 1461, la Pragmatique-Sanction. L'année suivante, 1462, fut célèbre par une dispute entre les cordeliers et les dominicains, touchant le sang de Jésus-Christ séparé de son corps pendant qu'il était au tombeau. Il s'agissait aussi de savoir s'il avait été séparé de sa divinité ; les cordeliers étaient pour l'affirmative, et les dominicains pour la négative. Ils se traitaient mutuellement d'hérétiques, et le pape fut obligé de leur défendre par une bulle de se charger les uns les autres de ces qualifications odieuses, dans une matière qui ne touchait en rien à la pureté de la foi, et qui ne pouvait être discutée avec tant d'ardeur, et par raisonnements nécessairement minutieux et subtils, sans déroger à la

simplicité et à la majesté de la religion. En 1463, il donna une bulle par laquelle il rétracta ce qu'il avait écrit au concile de Bale, lorsqu'il en était ses crétaire (1). Il sentait bien qu'on lui objecterait que « le pape voyait les choses dans un jour différent » de l'homme particulier ; » et il répond à cette objection. Cependant les Turcs menaçaient la chrétienté. Pie, toujours plein de zèle pour la défense de la religion contre les infidèles, prend la résolution d'équiper une flotte aux dépens de l'Eglise, et de passer lui-même en Asie, pour exciter les princes chrétiens par son exemple (2). Il se rendit à Ancône dans le dessein de s'embarquer ; mais il y tomba malade de fatigue, et y mourut le 16 août 1464, âgé de 59 ans. Pie II fut un des plus savants hommes de son siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoires sur le concile de Bâle*, depuis la suspension d'Eugène IV jusqu'à l'élection de Félix V ; *l'Histoire des Bohémiens*, depuis leur origine jusqu'à l'an 1458 ; deux livres de *Cosmographie* ; *l'Histoire de l'Europe, durant le règne de l'empereur Frédéric III*, dont il avait été le vice-chancelier, 1685, in-fol. : elle passe pour assez exacte et assez bien détaillée ; *Traité de l'éducation des enfants* ; un *Poème sur la Passion de J.-C.* ; un *Recueil de 432 Lettres*, Milan, 1475, in-fol., dans lesquelles on trouve quelques particularités curieuses ; les *Mémoires de sa Vie*, donnés sous le nom de Jean Gobellin, son secrétaire, et dont l'éditeur est Ascan. Piccolomini (voy. ce nom), Rome, 1584, in-4. On ne doute point que ce ne soit l'ouvrage même de ce pontife. *Historia rerum ubicumque gestarum*, dont la première partie seulement vit le jour à Venise, 1477, in-fol. Il avait composé en latin le *Roman d'Euryale et Lucrèce*, petit in-4, sans date, mais fort ancien, publié en français à Paris, 1493, in-fol. Cette production excita dans son cœur de vifs regrets, qu'il exprime avec beaucoup de force dans une de ses lettres (la 409^e dans l'édition de Lyon, 1503). Ses *Œuvres latines* ont été recueillies par Hopper et imprimées à Bâle en 1572, in-fol. Plus tard Gaspard Corber et J. Andr. Schmid ont publié ses *Opera geographica et historica*, Helmstadt, 1707, 3 vol. in-4. Ce recueil contient : *Cosmographia* ; *Historia bohémica. In libros Antonii Panormitæ de dictis et factis Alphonsi sapientis* ; *Historia rerum Friderici III* ; *Libri tres de concilio basiliensi* ; *Epitome decadum Blondi*. On trouve sa *Vie* au commencement. Enfin Mansi (voy. ce nom, v, 459), a publié ses *Orationes politicæ et ecclesiasticæ*, Lucques, 1753-59, 5 vol. in-4. En 1786, il a paru dans le *Journ. Encyclopédique* une Notice fautive et calomnieuse de ce pontife, avec une lettre malicieusement corrompue. Voy. *Journ. hist. et litt.*, 15 mai 1786, p. 108, où cette imposture est dévoilée et confondue. Paul I^{er} fut le successeur de Pie II.

PIE III (François TODESCHINI), était fils d'une sœur du pape Pie II. Ce pontife lui permit de prendre le nom de *François Piccolomini*, et le fit archevêque de Sienne et cardinal. Il succéda au pape

Alexandre VI, le 22 septembre 1505. Son prédécesseur avait montré sur la chaire de saint Pierre beaucoup de vices : Pie y fit éclater les vertus d'un apôtre. On concevait de grandes espérances d'un tel pontife ; mais il mourut le 12 octobre suivant, 21 jours après son élection. Jules II lui succéda.

PIE IV (Jean-Ange), cardinal de Médicis, était frère du marquis de Marignan, général de Charles-Quint. Il naquit à Milan, de Bernardin Medichino, en 1499, s'éleva par son mérite, et eut divers emplois importants sous les papes Clément VII et Paul III. Jules III, qui l'avait chargé de plusieurs légations, l'honora du chapeau de cardinal en 1549. Après la mort de Paul IV, il fut élevé sur la chaire de saint Pierre, le 15 décembre 1559. Son prédécesseur avait déplu aux Romains, qui outragèrent cruellement sa mémoire. Pie IV commença son pontificat en leur pardonnant. Il ne crut pas devoir user de la même clémence envers les neveux de Paul IV, que ce pape avait chassés de Rome, parce qu'ils avaient abusé de leur autorité, contre les lois de la justice et de la religion ; car il fit étrangler le cardinal Caraffe au château de Saint-Ange, et couper la tête au prince de Palliano, son frère : jugement qui fut annulé sous le pontificat de Pie V. (Voy. l'élégant et intéressant ouvrage de Graziani : *De casibus virorum illustrium*). Pour arrêter les progrès des hérétiques, il reprit le concile de Trente, qui avait été malheureusement suspendu. Il envoya en 1561 des nonces à tous les princes catholiques et protestants, pour leur présenter la bulle de l'indication de cette importante assemblée. Ce concile ayant été terminé en 1563, par les soins de saint Charles Borromée, son neveu, le pape donna une bulle, le 26 janvier de l'année suivante, pour la confirmation des décrets du concile. L'année 1563 vit éclore une conspiration contre la vie du pape, par Benoît Accolti et quelques autres visionnaires. Ces insensés s'étaient imaginé que Pie IV n'était pas légitime, et qu'après sa mort on en mettrait un autre sur le saint Siège, qu'on nommerait le *pape Angélique*, sous lequel les erreurs seraient réformées et la paix serait rendue à l'Eglise. La conspiration fut découverte, et le fanatique Benoît périt par le dernier supplice. Le pontife mourut peu de temps après, en 1565, à 66 ans. Il orna Rome de plusieurs édifices publics. S'il contribua beaucoup à l'élevation de sa famille, il faut convenir que la plupart de ses parents lui firent honneur. C'est au règne de ce pontife qu'on doit rapporter l'époque de l'institution des séminaires : œuvre si importante, qui fit répandre aux Pères du concile de Trente des larmes de joie, et qui leur parut elle seule un ample dédommagement de tous les travaux du concile ; seule capable en effet de réparer par les fondements l'ordre hiérarchique, et par une suite nécessaire, tous les ordres des fidèles. « C'est » par ce moyen, dit l'abbé Bérault, qu'on vit re- » fleurir de toutes parts l'esprit principal du sacer- » doce ; cette solide piété qui est utile à tout, ou » dont procède toute utilité ; cette vertu enracinée » à loisir dans une terre de bénédiction, mûrie » lentement à l'ombre du sanctuaire, éclairée par » des maîtres habiles et expérimentés, également

(1) Il existe une édition très-rare de cette Bulle, Coligne, Clric Zel de Hanau, vers 1468, in-4.

(2) C'est alors que Pie II donna la *Bulla Anciana contra Turchos* ; elle est datée de Rome le XI des calendes de novembre 1464 ; et il en existe une édition de Mayence, Fust. 1464, in-fol., qui est exclusivement rare.

» éloignée de la puérilité superstitieuse, de la fer-
 » veur indiscret et d'une lâche pusillanimité. C'est
 » là qu'au moyen des exercices assidus, la jeunesse
 » acquit en peu de temps l'expérience des anciens ;
 » qu'un zèle naissant se forma aux saintes indus-
 » tries et à tous les procédés savants de l'art divin
 » de conduire les âmes. Ecoles évangéliques, où
 » tout prêche aux yeux mêmes la piété, la pureté,
 » la décence ecclésiastique. Sous la couronne et
 » l'habit clérical, on apprit qu'on avait choisi à ja-
 » mais le Seigneur pour unique héritage, qu'on ne
 » pouvait sans ridicule, ainsi que sans crime, re-
 » tourner aux parures et aux manières mondaines,
 » paraître aux lieux de licence ou de tumulte, aux
 » théâtres, aux tavernes, au milieu des plaisirs
 » contagieux du siècle. Que dirai-je du renouvel-
 » lement, de la continuité, de la perfection des
 » études ecclésiastiques, cultivées avec des succès
 » tout nouveaux dans le calme solitaire de ces
 » pieux asiles ? Théologie profonde, théologie mo-
 » rale et pratique, règle pour la conduite des âmes,
 » pour l'observance des rites et des cérémonies sa-
 » crées, pour tout ce qui peut conserver à nos mys-
 » tères adorables l'air de majesté qui leur convient :
 » ce sont là autant de matières, dont la simple in-
 » dication doit nous inspirer une reconnaissance
 » éternelle pour les instituteurs visiblement inspi-
 » rés des lieux de bénédiction où elles se cultivent.
 Voy. BORROMÉE (saint Charles).

PIE V (saint Michel GHISLERI), né à Boschi ou Bosco, dans le diocèse de Tortone, en 1504, était fils d'un sénateur de Milan, suivant l'abbé de Choisi, et suivant l'opinion la plus commune, il naquit d'une famille pauvre. Il se fit religieux dans l'ordre de Saint-Dominique. Paul IV, instruit de son mérite et de sa vertu, lui donna l'évêché de Sutri en 1556, le créa cardinal en 1557, et le fit inquisiteur général de la foi dans le Milanais et la Lombardie; mais la sévérité avec laquelle il exerça son emploi dans des temps pénibles, où les nouvelles erreurs pénétraient partout, l'obligea de quitter ce pays. On l'envoya à Venise, où l'ardeur de son zèle trouva encore plus d'obstacles. Pie IV le transféra à l'évêché de Mondovi. Après la mort de ce pontife, il fut mis sur le siège de saint Pierre, en 1566. Elevé à la première place du christianisme par son mérite, il redoubla de zèle et déploya contre l'hérésie une sévérité devenue plus nécessaire que jamais, et qui étoufferait les sectes dans leur naissance, si ceux qui ont l'autorité en main songeaient à l'employer. Il n'usa cependant de cette sévérité qu'après avoir épuisé tous les moyens de douceur. Il fit exécuter les décrets de réformation faits par le concile de Trente; il défendit le combat des taureaux au cirque; il chassa de Rome les filles publiques, et permit de poursuivre les cardinaux pour dettes. Il signala, en 1568, son zèle pour la grandeur du saint Siège, en ordonnant que la bulle *In cœna Domini* (qu'on publiait à Rome tous les ans le jeudi-saint, avant le pontificat de Clément XIV) serait publiée de même dans toute l'Eglise. Cette bulle, attribuée assez communément à Boniface VIII, mais qui, par des additions successives, est considérée comme l'ouvrage de plusieurs sou-

verains pontifes, regarde principalement la juridiction de la puissance ecclésiastique et civile : ceux qui appellent au concile général des décrets des papes; ceux qui favorisent les appelants; les princes qui veulent restreindre la juridiction ecclésiastique, qui violent les immunités du clergé, qui vexent les peuples par de nouveaux impôts, qui fournissent des armes aux infidèles, etc., y sont frappés d'anathème. Elle fut reçue dans quelques provinces; mais la plupart des puissances refusèrent de la reconnaître. Il ne faut pas cependant la juger sur nos goûts et nos principes; elle exprime les maximes et les besoins des temps où elle fut d'abord conçue. Un philosophe moderne en a fait l'apologie en des termes remarquables. « On reproche, dit-il, aux chefs de l'Eglise d'avoir voulu empiéter sur le temporel des souverains, d'avoir donné atteinte à leurs droits. Mais est-ce empiéter sur leur temporel que de veiller sur leurs usurpations ? Est-ce un attentat que de réclamer en faveur d'un peuple qu'on dépouille et qu'on écrase ? Est-ce un crime que d'obliger un prince à payer ses dettes et à restituer les rapines faites en son nom ? Est-ce un abus que d'avertir un souverain de ne point surcharger une nation d'impôts, de ne point établir de nouveaux péages, de ne point entreprendre de guerres injustes, de ne point battre de fausse monnaie, de ne point gêner le commerce, de ne point dicter de mauvaises lois, de ne point permettre à ses sujets de vendre des munitions de guerre aux Algériens, aux Tunisiens, etc., dont les pirateries continuelles ne tendent qu'à ruiner le commece des nations chrétiennes ? Est-ce un si grand mal de rappeler aux princes mêmes leurs devoirs et les droits des nations lorsqu'ils les oublient ? Qui réclamera donc en faveur des peuples, si la religion, cette seule et unique barrière qui nous reste contre le despotisme et le désordre, se tait ? N'est-ce pas à elle à parler lorsque les lois gardent le silence ? Qui enseignera la justice, si la religion ne dit rien ? qui vengera les mœurs, si la religion est muette ? En un mot, de quoi servira la religion, si elle ne sert à réprimer le crime, et par conséquent le despotisme militaire, qui est le plus grand de tous les crimes ? Mais, dira-t-on, le pape abuse de son autorité. Eh ! comment pourrait-il en abuser ? A-t-il d'autres armes que celles de la persuasion, de la charité, de la modération ? S'il se trompait évidemment, mille voix ne s'élèveraient-elles pas contre lui ? Que pourrait d'ailleurs faire contre le bien commun celui qui a le plus grand intérêt au maintien du bien commun ? » (Voy. BONIFACE VIII.) Clément XIV suspendit la publication de cette bulle, et Pie VI, ami de la paix, et inspiré par l'esprit de modération qui a toujours gouverné l'Eglise, a continué à la regarder comme non avenue, espérant par là ralentir la conspiration de ce siècle contre le siège de Pierre; espérance qui jusqu'ici n'a point été réalisée par des événements bien flatteurs. Pie V méditait depuis quelque temps un armement contre les Turcs; il eut le courage de faire la guerre à l'empire ottoman, en se liguant avec les Vénitiens et le

roi d'Espagne Philippe II. Ce fut la première fois qu'on vit l'étendard des deux clefs déployé contre le croissant. Les armées navales se rencontrèrent le 7 octobre 1571, dans le golfe de Lépante, où les Turcs furent battus, par la flotte des princes chrétiens confédérés, et perdirent plus de 50,000 hommes et près de 200 galères (*voy. D. JUAN d'AUTRICHE*, IV, 619). On dut principalement ce succès au pape, qui s'était épuisé en dépenses et en fatigues pour procurer cet armement. On prétend qu'il eut surnaturellement connaissance de cette grande victoire, donnée précisément à l'heure où il la demandait par les plus ferventes prières. Pie mourut le 1^{er} mai 1572, à 68 ans, de la pierre. Il répéta souvent au milieu de ses souffrances : *Seigneur, augmentez mes douleurs et ma patience*. Son nom ornera toujours la liste des pontifes Romains; il eut les vertus d'un saint et les qualités d'un roi. Le sultan Sélim, qui n'avait point de plus grand ennemi, fit faire à Constantinople, pendant trois jours, des réjouissances publiques de sa mort. Le pontificat de Pie V est encore célèbre par la condamnation de Baïus, par l'extinction de l'ordre des humiliés, et par la réforme de l'ordre de Cîteaux. Clément XI le canonisa en 1712. Il reste plusieurs *Lettres* de ce pape imprimées à Anvers en 1640, in-4. *Voy. sa Vie* en Italien par Agatio di Somma, in-4. Félibien la publia en français, 1672. Elle répond d'avance à tout ce que la fausse philosophie, la douce et hypocrite tolérance, ont débité contre la mémoire de ce pieux pontife. Pie V eut pour successeur Grégoire XIII.

* PIE VI (Jean-Ange BRASCHI), successeur de Clément XIV, naquit à Césène le 27 décembre 1717, d'une famille peu riche, mais noble et ancienne, et reçut une éducation distinguée. Le cardinal Ruffo le présenta à Benoît XIV qui le fit son secrétaire. Clément XIII le nomma successivement auditeur, puis trésorier de la chambre apostolique, place qui conduit infailliblement à la pourpre. La destruction des jésuites était vivement sollicitée par les couronnes de France, d'Espagne et de Portugal. Ce pontife mourut sans avoir franchi cette grande question et perdit Avignon. Clément XIV se chargea de la destruction de l'ordre, ce qui lui rendit les bonnes grâces de la France et les provinces du Comtat. Braschi recueillit dans son logement quelques-uns des malheureux pros crits; il n'en obtint pas moins le chapeau de cardinal, que l'estime publique demandait hautement pour lui. Cet état de choses était nécessaire à connaître pour faire sentir toutes les difficultés qui s'élevaient dans le choix du successeur de Clément XIV. Les couronnes, et surtout celles de la maison de Bourbon, voulaient un sujet qui consommât l'ouvrage de Ganganelli. La première condition qu'on exigeait du nouveau pape était de ne jamais rétablir les jésuites. Les Romains, médiocrement attachés à la mémoire de Ganganelli, cherchaient à écarter celui qui aurait professé un attachement trop servile aux couronnes ennemies de la fameuse société. Braschi, qui s'était tenu dans une prudente modération au milieu des deux partis, fut élu. Cette nomination, faite le 13 février 1773, causa une joie universelle, que le nouveau pape justifia par tous les

actes de sa conduite publique et privée. Il se forma un conseil composé de tous les gens les plus distingués par leurs talents, et annonça qu'il surveillerait lui-même toutes les parties de l'administration. Sa conduite passée répondait de la vérité de ses promesses. Redouté des méchants, estimé des bons citoyens, il était le seul des chefs du gouvernement que le peuple eût épargné dans ses murmures occasionnés par une disette cruelle; et la fermeté, la pénétration de Pie VI étaient devenues célèbres par une espèce de proverbe (1). Tous les projets que Braschi méditait depuis longtemps avaient un caractère de noblesse, de générosité, où son âme se peignait tout entière. Nous ne ferons qu'indiquer la vaste entreprise du dessèchement des marais Pontins. Dès les premiers temps de la république romaine, on avait à différentes époques fait de vaines tentatives pour assainir cette contrée, où une malheureuse population languit et s'éteint au milieu des vapeurs pestilentielles, et que le voyageur même ne traverse impunément qu'avec des précautions indispensables : Pie VI visita lui-même cette terre de désolation et il y venait tous les ans encourager et diriger les travaux. La voie Appienne, ce chef-d'œuvre de l'industrie des Romains, fut dégagée des encombrements qui la surchargeaient et ne faisaient qu'augmenter la stagnation des eaux. On creusa un large canal, qui en facilita l'écoulement vers le lac Fogliano, et qui devait par la suite augmenter les mouvements du commerce. Une ville toute entière, dont les plans étaient déjà adoptés, aurait embelli et couronné ces superbes ouvrages : mais les troubles qui survinrent, empêchèrent l'exécution de plans conçus dans les mêmes vues de salubrité et d'embellissement. A l'esprit de bienfaisance qui le caractérisait, Pie VI unissait un goût de magnificence qui se révélait surtout dans les cérémonies pontificales. Une physionomie noble et spirituelle, une taille haute et développée dans les plus belles proportions, donnaient à toutes ses manières, à tous ses mouvements, une grâce, une majesté, qui excitaient au plus haut degré l'affection et le respect (2). « Il » faut convenir, dit un des détracteurs les plus » amers de Pie VI, qu'il a gouverné l'Eglise à une » époque où les plus grands talents et les plus » grandes vertus n'auraient pu la mettre à l'abri » des orages. » (*Voy. les Mém. hist. et philos.*) En effet non-seulement les principes de la philosophie moderne s'étaient insinués dans les dernières classes de la société, mais plusieurs souverains eux-mêmes semblaient s'être mis en lutte ouverte avec l'autorité religieuse, notamment l'empereur Joseph II, que dirigeaient un vieux ministre plein de vanité et d'orgueil (*voy. KAUNITZ*), et un évêque ambitieux (*Voy. HERBERSTEIN*). Pie VI, justement alarmé du danger de sa position, crut ne pas devoir s'en tenir aux simples communications diplomatiques : il résolut d'aller à Vienne traiter en personne avec Joseph. Ce voyage éprouva la plus vive opposition dans sa famille et dans le conseil;

(1) *Ha denti per morsicare, e un buon naso per sentire.*

(2) Le peuple s'écriait souvent : *Quanto è bello, quanto è bello ! Tanto è bello, quanto è santo.*

le cardinal de Bernis surtout représentait avec force l'humiliation qui résulterait pour le chef de la religion, d'une démarche inutile : mais Pie VI était résigné à tout, et ses espérances ne furent pas toutes déçues. Joseph le reçut (1782) avec une magnificence affectée, dont il comptait bien se faire un moyen pour affaiblir l'autorité du pape, en redoublant de respect pour sa personne : on essaya même de tenter le pontife, en lui offrant le titre de prince de l'Empire pour son neveu. Pie VI refusa modestement, mais avec fermeté. Il sut se concilier l'amour et la vénération des peuples, tandis que, d'autre part, le prince par son invincible obstination, et le premier ministre, par ses superbes et ridicules dédains, cherchaient à lui faire subir des mortifications et des dégoûts. L'empereur vint l'année suivante à Rome, et déjà l'on put remarquer qu'en traitant l'affaire de l'archevêché de Milan, il avait cédé sur quelques difficultés assez sérieuses, par suite de l'estime qu'il avait conçue pour la personne du pape. Ces dispositions favorables s'accrurent par la suite ; et, en 1790, l'impérieux Joseph, alarmé des mouvements du Brabant, se vit forcé de demander à Pie VI des armes spirituelles, pour ramener ses sujets révoltés contre l'autorité légitime. Ce fut ainsi que l'opinion publique dut changer sur ce voyage, d'abord si vivement combattu. En Toscane, le grand-duc Léopold, frère de Joseph, imbu des mêmes doctrines, mais plus prudent, avait pris pour auxiliaire de ses projets l'évêque de Pistoie, Ricci (*voy.* ce nom). Un synode tenu à Pistoie, en 1786, avait consacré toutes les maximes anti-romaines, et Léopold avait entrepris d'en faire confirmer les décrets dans un concile tenu l'année suivante à Florence. Trois prélats seulement y donnèrent leur approbation. Léopold sentit dès lors le danger de son entreprise : le temps mûrit ses réflexions ; et, en arrivant au trône impérial (1790), il se hâta d'abolir toutes les innovations introduites par Joseph. Le nouveau grand-duc en fit autant en Toscane ; il relégua Ricci dans un couvent, après l'avoir forcé à présenter sa démission ; et Pie VI eut la consolation d'obtenir une réconciliation complète avec l'Empire et la Toscane. A Naples, ce fut une espèce d'intrigant, nommé *Tanucci*, parvenu au ministère, qui dirigea les attaques contre l'autorité du saint Siège. Le roi, oubliant que le premier prince de sa maison, qui était monté sur le trône de Naples, le devait en grande partie aux prédécesseurs de Pie VI, par suite de ce droit de suzeraineté attribué alors au saint Siège, imagina de disputer sur la présentation de la haquenée, espèce d'hommage-lige. Le cardinal de Bernis fut envoyé à Naples pour négocier un arrangement, et l'hommage de la haquenée fut converti en une prestation pécuniaire, qui satisfait les deux puissances. Le roi et la reine de Naples vinrent à Rome mettre le dernier sceau à cette réconciliation, qui fut sincère de part et d'autre. Les démêlés avec la république de Venise et le duc de Modène causèrent aussi quelques chagrins à Pie VI, qui en triompha par les mêmes moyens de douceur et de modération. Dans le reste de l'Europe,

Pie VI eut moins d'adversaires à combattre. Les princes protestants ne traitaient pas Pie VI avec moins d'égards que les souverains catholiques. Frédéric lui sut gré d'avoir été le premier pape qui lui eût donné le titre de roi, et de n'avoir pas inquiété les jésuites auxquels il avait donné un refuge dans ses états. Catherine II exigeait davantage ; elle demandait une bulle qui leur permit de recevoir des novices. Pie VI embarrassé d'une demande opposée aux engagements qu'il avait pris, refusa avec sa douceur accoutumée, mais il n'avait aucune force pour s'y opposer. Les souverains qui avaient enfin compris que c'était s'en prendre à leur propre autorité, que d'attaquer l'autorité religieuse, voulurent remédier au mal que l'erreur avait déjà fait ; mais l'impulsion était donnée, et la révolution française éclata. Après les premières mesures prises au détriment du clergé français, des attaques plus formelles furent dirigées contre la cour de Rome : on supprima les annates ; et dès lors il fut question de s'emparer d'Avignon. L'assemblée nationale imagina la fameuse *constitution civile du clergé*, et afin de donner la force nécessaire à cet acte monstrueux d'impiété et d'orgueil, un serment formel d'y obéir fut exigé des ecclésiastiques ; tous ceux qui refusèrent de le prêter furent privés des secours et des aumônes qui représentaient les bénéfices abolis. Sur 158 évêques, quatre seulement s'y soumirent ; la plus grande partie du clergé, composé de soixante-quatre mille individus, suivit cet exemple, et préféra la misère au parjure. L'émancipation de tous les ordres monastiques, le divorce, le mariage des prêtres, devinrent des lois de l'état et des titres de proscription, non-seulement contre ceux qui se refusèrent à leur exécution, mais contre ceux qui osèrent les désapprouver. Au milieu de tant de désordres, Pie VI ne pouvait garder le silence. Il s'expliqua sur tous ces points dans plusieurs écrits, mais surtout dans son bref doctrinal, qui est un chef-d'œuvre d'éloquence et de saine théologie. Loin d'employer des menaces, qu'on eût trouvées orgueilleuses, et qui n'eussent produit qu'une vaine irritation, c'est avec les armes de la raison et les préceptes des saints canons qu'il combat ses ennemis. Le courage dont il est animé, il cherche à l'inspirer au ministère qui dirigeait alors la France : « La résistance » fût-elle pleine de dangers, écrivit-il à l'archevêque » de Bordeaux (1), alors garde des sceaux, et à » l'archevêque de Vienne (2), qui avait la feuille » des bénéfices, il n'est jamais permis de paraître » abandonner un instant la foi catholique, même » avec le dessein de revenir sur ses pas, quand les » circonstances auront changé. » Défenseur zélé des droits d'autrui, mais désintéressé complètement pour ce qui le touche, il suspend la perception des taxes pour les expéditions de France, « Afin, » dit-il, que l'on ne croie pas que notre inquié- » tude ait d'autre objet que la religion, et pour » fermer la bouche aux ennemis du siège apostolique. » Enfin dans ce bref, qui sera toujours cité comme le monument le plus honorable pour son

(1) Champion de Cicé.

(2) Le Franc de Pompignan.

pontificat, Pie VI professe des principes bien éloignés de ces maximes ultramontaines, tant reprochées à quelques-uns de ses prédécesseurs, en fixant, avec autant de modération que de clarté et de sincérité, les limites entre les deux puissances. Tant d'efforts généreux furent inutiles. Le gouvernement français, trop faible et trop effrayé, n'osant pas s'opposer aux décrets désastreux de l'Assemblée Constituante, laissa le pape et le clergé exposés seuls dans l'arène. Les évêques, imaginant qu'un sacrifice éclatant pourrait changer l'état des choses, offrirent tous au pape la démission de leurs sièges (mai 1791). Le pape la refusa, en les exhortant à attendre les décrets de la Providence. Quelques brefs consolateurs pénétraient difficilement jusqu'à eux. A mesure qu'ils tombaient entre les mains des factieux ils étaient brûlés avec ignominie; et le ministère français souffrait ces indignités. (*Voy. les Martyrs de la foi*, t. IV, p. 278.) Tout lien religieux fut rompu dès lors avec la cour de Rome; à peine quelques vaines considérations extérieures retenaient encore le lien politique. Le nonce du pape fut contraint de se retirer: l'effigie de sa sainteté fut brûlée; et les pouvoirs du cardinal de Bernis, qui n'avait pas voulu prêter serment, furent révoqués. Cette noble résistance ne fit qu'accroître la fureur des révolutionnaires. Ils étaient importunés par la vue de tant de malheureux, dont la courageuse résignation pouvait exciter une dangereuse pitié. On résolut de s'en défaire, en les désignant comme des rebelles à l'autorité nationale; et la dénomination de *prêtres réfractaires*, employée pour la première fois, dans des actes publics de l'administration, fut un signal de proscription. Tel fut le sanglant héritage légué par l'Assemblée Constituante à ses successeurs. A peine avait-elle disparu, que la glacière d'Avignon fut comblée de cadavres, parmi lesquels les ecclésiastiques furent les principales victimes (24 octobre 1791). Trois évêques et plus de trois cents prêtres furent égorgés dans les journées des 2 et 3 septembre 1792. Tout ce qui put échapper au fer des bourreaux et des assassins était déporté, ou se condamnait à un exil volontaire au-delà du Rhin, des Alpes, des Pyrénées, et des barrières de l'Océan: l'Europe fut couverte de prêtres réfugiés (1). Plus de quatre mille reçurent l'hospitalité dans les Etats-Romains où Pie VI les accueillit avec la charité

d'un pasteur, et les larmes d'un père. Depuis la révocation du cardinal de Bernis, le gouvernement français avait proposé plusieurs ambassadeurs, entre autres le comte de Ségur, mais Pie VI les avait tous refusés. C'était la légation de Naples qui dirigeait, en quelques sorte, la diplomatie française à Rome, soit en correspondant avec le consul nommé *Digne*, soit en envoyant des agents de ses bureaux. Le 15 février 1793, un sieur Flotte, major de l'escadre française, en croisière devant Naples, arriva porteur d'une lettre officielle, qui enjoignait au consul de France de faire placer le nouvel écusson sur sa porte et sur celle de l'académie nationale. L'officier de marine se chargea d'aider dans l'exécution de cet ordre Basseville, envoyé de la république. Ils devaient, à la suite d'une orgie civique, être appuyés dans le mouvement qu'ils avaient préparé, par les élèves de l'école de France. Les deux émissaires républicains se promènèrent en carrosse sur le cours, étalant avec orgueil la cocarde tricolore. La multitude s'assemble et fait entendre des menaces; on y répond de la voiture par des insultes: le peuple s'arme de pavés, et le tumulte est au comble. Flotte et Basseville, assaillis de toutes parts, sont obligés de mettre pied à terre; ils se réfugient dans la maison d'un banquier français, où le peuple les poursuit. Basseville veut se défendre avec un stylet dont il s'était muni: un barbier lui porte un coup de rasoir dans le bas-ventre, et le blesse mortellement. Cependant la force armée arrive, et protégée sa retraite. Le pape envoie son propre chirurgien; mais le blessé mourut dans la soirée du lendemain, après avoir fait témoigner ses regrets et demander pardon au cardinal secrétaire d'état. Il montra les sentiments d'une piété édifiante (*Voy. BASSEVILLE*). Le consul Digne suivit cet exemple (1); et Flotte revint à Naples, avec soixantedix écus romains, que la chambre apostolique lui fournit, parce qu'il n'avait pas même l'argent nécessaire pour son voyage. Pie VI eut soin d'instruire toutes les puissances des détails de cet événement: la Convention nationale ne manqua pas de représenter l'affaire comme un assassinat prémédité, dont elle comptait tirer vengeance: mais elle ne put accomplir ce dessein. L'anarchie la plus complète, des rébellions intérieures, des profanations, des massacres, des succès militaires, lui firent perdre de vue Rome, contre laquelle elle ne fit point de nouvelle tentative, depuis la dispersion de la flotte française par une tempête devant Oneglia, le 21 décembre 1792. Arriva le 9 thermidor. On crut en Italie comme en France à un changement heureux; et beaucoup de prêtres français se disposèrent à rentrer dans leur patrie. Pie VI ne croyait pas le danger passé; et il les exhorta à demeurer. Cédant ensuite à leurs instances, il fit assurer leur voyage par tous les moyens qui étaient encore en son pouvoir. Ses sentiments ne furent que trop justifiés. Le Directoire, qui avait succédé à la Convention, suivait

(1) La mort de Louis XVI vint ajouter un profond chagrin à tous ceux dont Pie VI était accablé. Ce fut à cette occasion que se déploya cette affection si vive, que le cardinal de Bernis avait depuis longtemps annoncée, en écrivant: *Pie VI a le cœur tout français*. Elle parut tout entière dans l'allocution du 17 juin 1793, où le saint pontife s'exprimait avec l'accent des douloureuses lamentations du prophète sur le sort de Sion: *Ah! Gallia, Gallia! a predecessores nostris appellata totius christianitatis speculum... Quam hodie aversa a nobis es! quam hostili in veram religionem animo! ac inter omnes qui unquam fuerunt insectatores infestissima! ah! iterum Gallia, etc.* Dans la première édition, publiée à Rome, on remarquait l'épithète *Sceleratissimus*, donnée à Voltaire; elle a été retranchée dans les éditions de Paris, 1815, 1818 et 1821. Il en existe deux autres traductions françaises; l'une par l'abbé de Limon, vicaire général du diocèse de Metz, Bruxelles, 1793, in-8, l'autre par l'abbé Guillon, depuis évêque de Maroc, Paris, 1818, in-8. (*Voy. les Martyrs de la foi*, tom. IV, pag. 271 et 272). Cette éloquente allocution fut traduite dans le temps par l'archevêque de Nice (Maury).

(1) On a suivi, dans ce récit, M. l'abbé Guillon, auteur des *Martyrs de la foi*, témoin de beaucoup de faits, et dépositaire de tous les souvenirs du cardinal Spina, qui n'avait pas quitté Rome pendant tous ces événements.

les mêmes plans avec moins de violence mais plus de perfidie. Les supplices étaient moins fréquents, mais la persécution n'était pas moins active. *Il voulait moins de sang*, dit Carnot dans son premier mémoire, *mais des larmes en abondance*. Tout était corrompu et avili; l'armée soutenait seule la gloire de la nation, et méprisait le gouvernement à qui elle faisait célébrer et craindre ses triomphes. Après avoir soumis tous les pays en-deçà du Rhin, restait à faire la conquête de l'Italie; et Bonaparte en fut chargé au commencement de l'année 1796. Le général français, après une suite de victoires éclatantes, força les Autrichiens à repasser l'Adige, et le pape voyant rompue la seule barrière qui pût défendre d'une invasion les Etats-Romains, prit le parti de négocier. L'ambassadeur d'Espagne, Azara, fut chargé d'aller trouver le vainqueur, qui, laissant un moment respirer l'archiduc Charles, s'était porté rapidement sur sa droite, pour envahir les états du saint Siège. La cession des deux légations de Bologne et de Ferrare satisfait à peine l'avidité du conquérant, auquel il fallut en outre promettre les plus beaux tableaux, les plus belles statues du Muséum, et une contribution de quinze millions. Pendant ce temps, des commissaires du Directoire, venus à Florence, dictaient des conditions encore plus dures: ils voulaient que le Pontife annulât les bulles, brefs, mandements, instructions pastorales, et généralement tous les écrits émanés du saint Siège, depuis le commencement de la révolution. Pie VI, indigné, déclara qu'il aimait mieux traiter avec le général. Bonaparte avait reçu l'ordre de s'emparer de Rome; mais, soit qu'il voulût saisir cette occasion de faire preuve d'indépendance, soit qu'il eût conçu dès lors la pensée de laisser une ombre d'existence à l'autorité religieuse, pour la faire servir à de plus vastes projets, il se hâta de conclure un traité qui ajoutait aux articles déjà arrêtés la cession d'une partie de la Romagne, élevait la contribution à la somme de trente-un millions, outre la fourniture de seize cents chevaux. Cet arrangement signé, il ne perdit pas un moment pour retourner vers le Tyrol, laissant 15 mille hommes sous le commandement de Victor, afin de garder les pays conquis. Telle fut la paix ou plutôt la trêve de Tolentino (19 février 1797), qui porta la désolation et l'anarchie dans les murs de Rome. Au milieu de ces revers Pie VI déployait un courage surnaturel. Sa modération, son activité, l'exemple qu'il donna de tous les sacrifices, ne furent que de faibles palliatifs, qui retardèrent seulement une douloureuse catastrophe. Les familles les plus considérables et les plus riches se dépouillèrent, comme le pape, de leur or, de leur argenterie, et de tout ce qui appartenait aux jouissances d'un vain luxe. Le trésor du château St-Ange épuisé, l'on eut inutilement recours à la fatale ressource du papier-monnaie. Le Directoire s'était vu, avec un dépit mal dissimulé, arracher une proie qu'il brûlait de ressaisir. Ce n'était pas assez de tous les maux qui accablaient le saint Père, les calomnies les plus absurdes furent inventées pour accélérer sa perte. Il était accusé d'avoir permis le passage à la cavalerie napolitaine, qui allait au secours de l'Autriche, comme s'il avait

eu à sa disposition des forces pour l'empêcher; et on lui reprochait en outre d'avoir songé un instant à se mettre en état de défense, et à prendre quelques-unes de ces mesures dictées par la simple prudence, pour maintenir la tranquillité intérieure. Ces faits avaient précédé le traité de Tolentino. Mais le Directoire ne cherchait qu'un prétexte pour s'affranchir de la foi jurée. Il pressait avec la dernière rigueur le versement de la rançon pécuniaire, et menaçait hautement. La sédition vint à son secours: le 27 décembre 1797, un rassemblement armé et déployant le drapeau tricolore se forma autour du palais de Joseph Bonaparte, ambassadeur de France. Un détachement de cavalerie fut envoyé pour le dissiper. Dans ce moment le général français, Duphot, ayant, à côté de l'ambassadeur, voulu forcer le passage (1), fut tué d'une balle. Depuis plusieurs jours le pape était malade et le cardinal Joseph Doria, gouvernant en son nom, au lieu de se plaindre d'un attentat aussi évident contre l'autorité souveraine et la tranquillité publique, envoya faire des excuses à l'ambassadeur français, qui s'enfuit à Florence. Le cardinal écrivit, dans les mêmes termes de soumission, au prince Massimi, ambassadeur en France; mais tout fut inutile. Le moment parut favorable au Directoire pour parvenir à ses fins. Le général Berthier prit le commandement de l'armée que Bonaparte avait laissée dans la marche d'Ancône, et le 29 janvier 1798, vint camper sous les murs de Rome. Il se fit précéder d'une proclamation, menaçante contre le pape, flatteuse pour le peuple, et dans laquelle il protestait de sa déférence pour la volonté des citoyens romains, de son attachement aux intérêts des gens de bien, de son respect pour les propriétés générales et particulières. Ce moyen ne pouvait guère manquer son effet sur cette partie corrompue des habitants d'une grande ville, qui espère tout d'une révolution, et sur la foule des gens timides et paisibles, dont la sûreté, compromise dans les convulsions d'une anarchie sans frein, trouve une garantie plus assurée dans un gouvernement usurpateur, mais ferme et puissant. Une députation solennelle vint prier le général français d'accomplir ses généreux desseins. Dès le lendemain (15 février), il entra dans la ville avec Masséna (*voy. ce nom*), l'un de ses lieutenants, et les spoliations commencèrent. Les scellés furent mis au Muséum, et dans les galeries, sur tous les objets précieux qui devaient faire désormais la proie de la grande nation. On avait proposé à Pie VI d'en soustraire une partie à l'avidité des vainqueurs; mais il opposa la bonne foi des traités, qu'il faut observer, même avec des scélérats; et pas un anneau, pas un camée, ne furent détournés de leur place. On vendit à vil prix les statues et les vases qui ornaient la villa Albani, et le palais du cardinal Busca à Sainte-Agathe de *i Monti*. Pendant ce temps, on plantait un arbre de liberté au Capitole, on attachait des cocardes tricolores aux oreilles du cheval de Marc-Aurèle; on créait un directoire composé

(1) Nous avons passé rapidement sur un fait consigné dans tous les Mémoires du temps, aujourd'hui connu et jugé par l'Europe entière. *Voy. les Mémoires de l'abbé Georgel, les Martyrs de la foi*, etc.

de sept membres, parmi lesquels figurait Bassal, (voy. ce nom), ex-curé constitutionnel de Versailles, et conventionnel. Tous ces bouleversements s'opéraient sous les auspices de l'armée conquérante, qui, par ces grands exploits remplissait les promesses de son général. Les spoliations qui devaient s'exercer sur la personne même du pape furent confiées à des commissaires très-habiles en ce genre, et capables des recherches les plus minutieuses (1). Pie VI fut dépouillé de ses meubles, de la plus riche partie de ses ornements pontificaux, de ses moindres bijoux. Sa bibliothèque particulière, composée de plus de quarante mille volumes, fut vendue à un libraire de Rome, pour douze mille écus en cédules. On eut néanmoins l'air de vouloir conserver au pape une ombre d'autorité; on lui fit proposer, par le général Cervoni, de prendre la cocarde tricolore. Pie VI la repoussa avec dignité : « Je ne connais point, dit-il, d'autre uniforme que celui dont l'Eglise m'a honoré. » On était bien assuré d'avance de ce refus; et tout était préparé pour l'exécution des *grandes mesures*. Ce fut le commissaire Haller qui fut chargé de les annoncer, et de presser le départ du pape (2). Le S. P. alléguait son grand âge et ses infirmités : « Je suis à peine » convalescent, dit-il, je ne puis abandonner mon » peuple ni mes devoirs; je veux mourir ici. — Vous » mourrez partout, répliqua Haller : si les voies de » douceur ne vous persuadent pas de partir, on emploiera les moyens de rigueur pour vous y contraindre. » Pie VI resta seul avec ses domestiques, parut pour la première fois accablé de douleur. Il entra dans son oratoire, se recueillit un instant dans le sein de Dieu, et reparut au bout de quelques moments : « Dieu le veut, dit-il, en reprenant sa sérénité ordinaire; préparons-nous à recevoir tout » ce que sa providence nous destine à » et pendant les 48 heures qu'il passa encore à Rome, il ne cessa de s'occuper des affaires de l'Eglise et de ses devoirs religieux. Le 20 février, le commissaire qui avait devancé le jour, le trouva prosterné aux pieds du crucifix. « Dépêchez-vous, » s'écria l'impatient exécutant de cette violence sacrilège; et, le pressant de descendre l'escalier du Vatican, il ne le perdit point de vue qu'il ne fût monté dans la voiture qui l'attendait. C'est ainsi que ce vénérable pontife, fut arraché à son palais, et traîné au lieu encore incertain de son exil, à travers les ténèbres d'une nuit désastreuse, dont un orage épouvantable vint encore augmenter l'horreur. Un détachement de dragons, qui accompagnait la voiture, servit à écarter la foule que toutes les précautions d'une inquiète surveillance n'avaient pu empêcher de se

tenir éveillée pour se précipiter sur les pas de son souverain. Le pape avait à ses côtés, son médecin, son maître de chambre, et devant lui quelques personnes de sa maison. A la porte Angélique, les commissaires lui déclarèrent qu'il était sous leur responsabilité, et lui firent prendre le chemin de Viterbe. Quelques adoucissements se mêlèrent néanmoins aux peines de sa position : sur la route, les paysans accouraient de toutes parts; les plus éloignés s'agenouillaient pour recevoir sa bénédiction; les plus près de la voiture exprimaient à haute voix leur douleur et leurs vœux. Quelques prêtres, des Français surtout (1), échappés à la colère des vainqueurs, heureux naguère des bienfaits d'une généreuse hospitalité, maintenant à peine couverts de vêtements convenables à la misère et à la nécessité de déguiser leur état, étaient parvenus à rejoindre l'illustre voyageur. Le pape les accueillit avec le plus tendre intérêt, se glorifiant de combattre, de souffrir avec eux, et de travailler aussi à mériter ces consolations sublimes que la religion seule peut donner. Le projet du directoire était de déporter le saint Pontife dans l'île de Sardaigne; mais il changea d'avis craignant que les Anglais ne vinssent le délivrer. Arrivé à Sienne, le pape fut logé au couvent des Augustins, qu'il habitait depuis trois mois, lorsqu'un événement extraordinaire le força d'en sortir. Le 23 mai, un tremblement de terre ébranla toute la maison, et le saint Père venait à peine de quitter sa chambre lorsque le plafond s'écroula. Transféré le 2 juin dans la chartreuse, près Florence, là, du moins, il put recevoir la visite du grand-duc, du roi et de la reine de Sardaigne : le premier, tremblant sous la surveillance tyrannique de la domination française; et les autres, récemment chassés de leurs états, où ils avaient laissé des souvenirs immortels de bonté et de vertus. On peut imaginer tout ce que dut avoir de touchant et d'admirable une telle entrevue, dans une circonstance qui rassemblait tant d'illustres et déplorables exemples de la fragilité des grandeurs humaines. « J'oublie, dans des » moments si doux, toutes mes disgraces, disait » Charles-Emmanuel au saint Père; je ne regrette » point le trône que j'ai perdu : je retrouve tout » à vos pieds. — Hélas! cher prince, répondait » Pie VI, tout n'est que vanité; nous en sommes, » vous et moi, la triste preuve. Portons nos regards » vers le ciel; c'est là que nous attendent des trônes » qui ne périront jamais. » Et ce couple auguste pressait le vénérable vieillard de l'accompagner en Sardaigne. « Venez avec nous, saint Père, lui disait » la sœur de Louis XVI, Marie-Clotilde, nous nous » consolerons ensemble : vous trouverez dans vos » enfants tous les soins respectueux que mérite un » si tendre père. » Pie VI se refusa à ces généreuses instances : il donna pour excuse son grand âge, ses infirmités, et surtout la crainte d'éveiller les soupçons de leurs farouches oppresseurs. Il fallut se résoudre à d'éternels adieux, et cette séparation cruelle altéra, d'une manière plus douloureuse encore, la santé du saint Père. Cependant il ne se ra-

(1) L'un d'eux banquier suisse et calviniste, nommé Haller, se fit distinguer par des manières insolentes et brutales. Rien n'échappait à sa vigilante rapacité. Après avoir fait main-basse sur les objets les plus précieux, il aperçut aux doigts du pape deux bagues, qu'il se fit remettre avec des menaces assez positives de s'en emparer de vive force. Il est vrai qu'il rendit le lendemain celle qui était d'une moindre valeur. On rougit de raconter tant de bassesses et d'infamie.

(2) Il est à remarquer que toutes ces vexations commencèrent le 13 février, jour de l'anniversaire de l'exaltation de Pie VI. C'était tous les ans une fête solennelle dans la cour pontificale. Quoique le pape fut malade alors, l'anniversaire fut célébré, par les cardinaux, dans la chapelle Sixtine.

(1) Foy, dans les *Martyrs de la foi*, l'entretien que le pape eut à Bologne avec M. l'abbé d'Auribeau, habillé en soldat.

lentit pas un instant dans les occupations les plus dignes de son courage. Malgré la difficulté des communications et la rigueur de la surveillance dont il était environné, le déplorable état des affaires de l'Eglise trouvait constamment en lui toute l'ardeur d'un zèle infatigable. Pendant cette première période de sa captivité, qui dura dix mois, il put profiter du moins de quelques moments de calme pour se livrer encore à des travaux dont l'utilité et la gloire rappelaient les plus beaux jours de son pontificat. Ce fut là qu'il reçut l'expression de la douleur du fidèle clergé de France, et particulièrement des évêques réfugiés en Angleterre. Le bref qu'il leur adressa en réponse, le 19 novembre 1798, rappelle et la haute éloquence de saint Léon, et l'unction pénétrante de saint Grégoire. Il imita aussi leur intrépidité, en combattant, avec non moins de vigueur le serment de *haine à la royauté*, que des ecclésiastiques faibles ou égarés avaient cru devoir prêter. Cependant les négociations secrètes des cabinets étrangers redoublaient les anxiétés du Directoire français, qui soupçonnait, avec raison, que la délivrance de Pie VI serait le but de leurs efforts. Par un calcul de perfidie, qui conciliait sa peur et sa cruauté, il voulait que le grand-duc chassât lui-même le saint Père de ses états. Le prince répondit que ce n'était pas lui qui avait appelé le pape en Toscane, et qu'il ne se chargerait pas de l'en faire sortir. Cette généreuse résistance fut punie bientôt après par l'envahissement de l'Etrurie. Dans le moment, on s'en tint à négocier; on fit proposer à l'Autriche de recevoir Pie VI au couvent de Moelk, près le Danube. L'imprudente jactance de l'ambassadeur français à Vienne dérangerait ce projet (*Voy. CHARLES-JEAN*, II, 552). On sonda l'Espagne, qui exigea des conditions inacceptables au gré du gouvernement français. On parla de nouveau de la déportation en Sardaigne. On ne prit aucune résolution définitive, et les choses restèrent au même état. Au commencement de l'année 1799, les hostilités recommencèrent: Les armées russe et autrichienne menaçaient l'Italie, où la garde de l'auguste prisonnier devenait plus incommode, et pouvait gêner les opérations militaires. Le Directoire prit donc le parti de le faire transporter en France. Mais la maladie du pontife avait fait des progrès alarmants. La paralysie s'était établie sur une de ses jambes, qu'on avait convertie de vésicatoires. Ce fut en cet état qu'on l'enleva, le 1^{er} avril pour le transférer à Parme, où il respira quelques jours, consolé par la visite de l'enfant et de sa famille, et par les égards respectueux du commandant français (1); mais, le 13, des ordres plus rigoureux lui intimèrent un nouveau départ. Les médecins représentèrent en vain le danger d'un transport aussi brusque, aussi violent. Le commissaire français fit découvrir le lit du malade, inspecta les plaies avec cette brutalité farouche qui convenait si bien à sa mission, sortit un moment, et rentra presque aussitôt, en disant : *Il faut que le*

pape parte mort ou vif. La résistance était inutile; elle pouvait être dangereuse en compromettant les souverains du pays, et le pape n'insista pas davantage sur ses propres souffrances. Le 14, conduit à Plaisance, il en partit le 15, pour Lodi, d'où il devait être transporté par Milan à Turin. Mais à peine avait-il passé le Pô que la crainte d'être surpris par les ennemis saisissant ses gardes, il fut ramené à Plaisance, pour regagner Turin par une autre route. Arrivé le 24 dans la capitale du Piémont, on le fit entrer à trois heures de la nuit dans la citadelle par la porte de secours, afin de tromper l'empressement du peuple, avide de jouir de sa présence. Il se croyait au terme de ses persécutions, lorsqu'il apprit le lendemain qu'il allait être transféré en France. « J'irai partout où ils voudront, » s'écria-t-il, en levant les yeux et les mains au ciel : *Anlerò dove vorranno*; » et le vendredi, 26, il est enlevé également pendant la nuit, et conduit à Oulx, où il est logé chez les chanoines réguliers. Le lendemain, on se mit en devoir de franchir le mont Genève : à peine a-t-on pu faire quelques préparatifs indispensables, pour le transport du prisonnier. Ses membres sont couverts de plaies. On est obligé de le soulever avec des sangles pour le placer dans une voiture. « On parvient enfin » à l'asseoir sur une espèce de chaise à porteur, qui » n'était guère qu'un grossier brancard. Les prélats » et les gens de sa très-n odeste suite ont des mules » pour gravir les rochers. C'est en cet état que le » saint Père est porté sur la montagne. Pendant » quatre heures, il va, suspendu sur des sentiers » étroits, entre un mur de vingt pieds de neige et » des précipices effrayants. Des hussards piémontais » lui offrent leurs pelisses; il les remercie en disant : Je ne souffre pas, et je ne crains rien; la » main du Seigneur me protège visiblement parmi » tant de dangers : allons mes amis, du courage! » mettons en Dieu notre confiance. » Le 30 au soir, ce lugubre cortège, qui ressemble déjà à un appareil de funérailles anticipées, entre dans Briançon. Pie VI touche enfin le sol de cette France, d'où l'on a vu sortir tous les maux de l'impiété, et où le ciel a préparé des miracles de repentir. Le peuple, honteux de ses crimes, de sa gloire et de sa misère, fatigué d'un gouvernement qu'il méprise et qu'il abhorre, commence à gémir des déplorables excès de l'irréligion et de la révolte. L'aspect déchirant de cette victime auguste, qu'on lui offre en sacrifice, le rappelle à des sentiments de piété, dont souvent il ne peut cacher les émotions : mais il est interdit au pape, enfermé dans l'hôpital, de s'approcher de la fenêtre près de laquelle la foule se presse pour s'efforcer de le voir. On le sépare des fidèles compagnons de son martyre (1), qu'on envoie à Grenoble. On ne lui laisse que son confesseur et un aide-camérier. Il passa vingt-cinq jours dans ce cruel isolement, qui eût duré plus longtemps sans doute, si les rapides progrès de Souwarow en Italie n'eussent inspiré de nouvelles frayeurs au Directoire, qui se déterminait

(1) Cet estimable officier était M. Demongin (Louis), chef d'escadron de cuirassiers. Pie VI lui témoigna sa reconnaissance par le don d'un cheval magnifique. M. Demongin est mort, en 1841, à Mont-les-Francois (Haute-Saône), lieu de sa naissance.

(1) C'étaient l'archevêque de Corinthe, Spina, depuis cardinal, et archevêque de Gènes; le prêtre Jaraciolo, maître de chambre de sa Sainteté; le père Pie Ramera son chapelain; et son secrétaire, M. Mariotti.

à faire transporter le pape à Valence. Ce nouveau trajet fut mêlé de quelques consolations, qui purent adoucir du moins l'amertume de ses derniers moments. Pendant que le Directoire et ses odieux satellites cherchent encore à multiplier les outrages contre leur victime, les habitants du pays multiplient sur ses pas les témoignages d'amour, de douleur et de vénération. A Gap, à Vizille, à Grenoble surtout, un même sentiment a électrisé tous les cœurs. Les personnes de tout âge, les calvinistes même, expriment tout haut leur admiration et leur religieuse pitié. Les femmes se font remarquer par des traits de courage, et par cette ingénieuse sensibilité qui s'anime encore davantage à la vue du péril, et ne manque presque jamais de moyens de succès. Quelques-unes, déguisées en servantes, séduisent, à force d'argent, les gardes du pape, pour être reçues dans sa maison, et y exercer les plus humbles emplois. A son départ de Grenoble, une mère et ses deux filles suivent à pied la voiture jusqu'à Tullins. Sur la route, cent jeunes vierges, vêtues de blanc, se réunissent pour lui jeter des couronnes de fleurs. Le pape, souriant à ces hommages si purs, si naïfs, bénissait avec bonté cette innocente jeunesse. Quelquefois les gendarmes de son escorte se prêtaient à ces empressements, d'autres fois ils les repoussaient, suivant l'impulsion qu'ils recevaient de l'autorité supérieure, devenue plus défiante encore, et plus irrésolue, par les orages élevés dans son propre sein. Des cinq directeurs dont elle était composée, trois venaient d'être expulsés par une mesure extraordinaire (1), et ce changement convulsif donnait à toutes les opérations politiques une incertitude, une hésitation, qui annonçaient la faiblesse d'une puissance qui se voit sur le point de tomber en dissolution (2). Le 14 juillet, jour de sanglante mémoire, Pie VI arrive à Valence, accompagné de ses fidèles amis, qu'on lui avait rendus à Grenoble. Il fut logé à la citadelle, dans l'appartement du gouverneur, près le couvent des cordeliers, qui servait de prison à trente-deux prêtres, dont plusieurs avaient éprouvé la bienfaisance du pape, pendant leur séjour en Italie. Il fut sévèrement défendu à ces infortunés de communiquer avec leur bienfaiteur, et à celui-ci de sortir de l'enclos du jardin, « de peur, disait-on, qu'il n'occasionnât du trouble et des rassemblements. » Pie VI, indifférent désormais aux choses de la terre, aux outrages des hommes, ne songe plus qu'à se préparer au dernier des sacrifices. Tous ses moments sont consacrés à la prière. Quelquefois ces actes de piété sont interrompus par des regrets qui ne tombent que sur cet épouvantable déluge de maux qu'il va laisser après lui : « Mes souffrances corporelles ne sont rien, disait-il, en comparaison des peines de mon cœur... Les cardinaux et les évêques dispersés... Rome, mon peuple.... ! l'Eglise ! ah ! l'Eglise.... ! voilà ce qui, nuit et jour, me tourmente. En quel état vais-je

» donc les laisser ? » A ces pensées si amères, si douloureuses, se joignaient de nouvelles persécutions. Le Directoire, effrayé de plus en plus des progrès de Souwarow, avait ordonné, le 4 août, que le pape serait transféré à Dijon : « Bien entendu, ajoutait-il, que le voyage sera fait aux dépens du Saint-Père. » Il défendait même expressément qu'on s'arrêtât à Lyon ; mais la maladie avait fait de tels progrès, que le moindre mouvement extraordinaire pouvait hâter l'instant fatal. Le 20 août, un vomissement violent annonça que la paralysie s'était jetée sur les entrailles : cet accident fut suivi d'un profond évanouissement dont les secours de l'art le tirèrent avec peine. Ces symptômes décidèrent le pape à demander le saint viatique, qu'il reçut placé dans un fauteuil, et revêtu de ses ornements pontificaux. La connaissance lui resta jusqu'à la fin : il expira le 29 août 1799, à une heure 25 minutes du matin. Il était âgé de 81 ans 8 mois et deux jours, et avait gouverné l'Eglise pendant 24 ans 6 mois et 14 jours. La nouvelle de sa mort ne se fut pas plutôt répandue dans le public, qu'une foule immense accourut pour rendre aux restes inanimés du saint martyr les hommages de sa vénération. L'autorité n'essaya pas même d'arrêter cet élan universel. Ceux qui ne pouvaient obtenir le plus simple objet qui eût appartenu au pontife, jetaient des fleurs sur son cercueil, et remportaient celles qui avaient pu y toucher. Le Directoire ayant permis qu'on observât, en cette circonstance, les formalités, et qu'on rendit les honneurs accoutumés, le corps fut embaumé et enseveli avec ses ornements, et les actes qui accompagnaient la dépouille mortelle d'un souverain (1) ; et le cœur, avec les entrailles, renfermés dans une urne. Ce dépôt sacré resta dans la citadelle de Valence, jusqu'au moment où Bonaparte, devenu premier consul, publia une résolution prise le 30 novembre 1799, avec ses collègues, par laquelle ils arrêtaient : « Que les honneurs de la sépulture seront rendus à ce vieillard respecté par ses malheurs, qui n'a été un moment l'ennemi de la France, que séduit par des conseillers perfides qui environnaient sa vieillesse, » ajoutant qu'il est de la dignité de la nation française, et conforme à la sensibilité de son caractère, de donner des marques de considération à celui qui a occupé un des premiers rangs sur la terre, etc. » Cet acte, qui en imposa longtemps aux gens de bien, et qui annonçait de plus vastes desseins, fut exécuté d'une manière mesquine : l'inhumation fut faite dans le cimetière commun ; un protestant eut seulement la permission de faire élever une petite voûte en maçonnerie, dont la porte fut murée, afin de reconnaître le lieu de la sépulture. Les choses restèrent en cet état, jusqu'au 15 juillet 1801, époque à laquelle le concordat, accordé par Pie VII à Bonaparte, servit de rançon à la dépouille mortelle de son prédécesseur, qui fut enfin transportée à la basilique de Saint-Pierre, à

(1) Treilhارد, Merlin, et Laréveillère-Lepaux.

(2) C'était cinq mois avant la révolution du 18 brumaire ; mais en ce moment, on avait déjà choisi secrètement pour chef unique du gouvernement, Joubert, qui fut tué le 19 août 1800, à la bataille de Noli.

(1) Ces actes sont l'inscription historique, sur des tablettes de cuivre, des pièces de monnaie de différentes espèces, frappées sous son règne, etc. L'épithaphe que l'on mit sur son cercueil, contenait ces mots très-remarquables :

In urce in qua obses Gallorum custodiebatur.

Rome, suivant les intentions du testament de Pie VI. (Voy. les détails très-curieux de cette exhumation dans les *Martyrs de la foi*, tom. IV, p. 350 et suiv.). Sur ses instantes réclamations, les entrailles ont été rendues à la ville de Valence. Un monument exécuté par un sculpteur français, M. Maximilien Laboureur, élève de Canova, décore le mausolée qui les renferme, et porte cette inscription, envoyée de Rome par le cardinal Spina :

Sancta Pii sexti redeunt præcordia Gallis :
Roma tenet corpus, nomen ubique sonat.

La longue durée du pontificat de Pie VI, ses qualités brillantes sous un aspect purement humain, plus admirables encore au point de vue religieux ; une fermeté imperturbable dans les combats qu'il eut à soutenir tour-à-tour contre les souverains et contre les peuples, des vertus touchantes dans les calamités qui l'accablèrent ; la vénération, l'enthousiasme qu'il ne cessa d'inspirer alors même que le prestige des grandeurs de la terre avait disparu, et la part qu'il dut prendre aux premiers, aux plus déplorables événements de la révolution européenne, lui assure une trop grande place dans l'histoire, pour qu'une foule d'écrivains ne se soient pas empressés de lui consacrer des souvenirs ou d'éloge ou de blâme. Ce fut la satire qui ouvrit la lice : elle profita du deuil de la religion pour insulter à ses regrets, quand elle ne pouvait encore répondre que par des larmes. Dans les derniers mois de 1798, c'est-à-dire pendant la captivité de Pie VI, parurent les *Mémoires historiques et philosophiques* (voy. BOURGOING, II, 172). Cet ouvrage, composé par ordre du directoire, est écrit d'un style plus amer qu'énergique, plus affecté qu'élégant, et très-souvent rempli de mauvais goût (1). Indépendamment des déclamations, des impiétés cyniques, qui font les grandes réputations parmi les incrédules, l'auteur tombe dans les contradictions les plus grossières. C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir peint Pie VI tour-à-tour comme entêté et irrésolu, comme impétueux et pusillanime, obligé cependant de rapporter tant de faits qui prouvent une liaison, une suite non interrompue dans toutes les parties d'un système où l'élévation des pensées n'excluait pas la modération, la bonté, la douceur des moyens d'exécution, il essaie d'attribuer tous les malheurs du pontificat de Braschi à la timidité, à l'inconstance de son caractère ; et bientôt il les rejette sur la fatalité des circonstances. Une telle instabilité de jugement dispense d'un examen plus approfondi (2). D'autres écrits ont vengé Pie VI de ces odieuses calomnies. Le premier est : le *Précis historique de la vie et du pontificat de Pie VI*, par M. Blanchard, Londres, 1800. Cet ouvrage répond aussi aux *Mémoires philosophiques* ; mais l'ouvrage le plus important qui ait paru sur ce grand pontife est : *Fasti del santo Padre Pio VI*

raccolti da G. B. Tavanti, Florence, 1804, 3 vol. in-4. On peut lire encore avec intérêt dans les *Martyrs de la foi*, un article fort étendu et fort curieux ; *Viaggio del peregrino apostolico*, Rome, 1799, par un des personnages qui suivirent le pape à Valence ; les *Mémoires* de M. l'abbé d'Hesmivy d'Auribeau ; et l'*Oraison funèbre de Pie VI*, prononcée en latin, à Venise, devant le conclave par Mgr. Brancadoro, trad. en franç. par M. l'abbé d'Auribeau, et imprimée en divers formats.

* PIE VII (Barnabé-Louis CHIARAMONTE), né le 14 août 1742, à Césène, ville de la Romagne, était fils du comte Scipion Chiaramonte et de Jeanne Ghini, famille peu riche, mais très-considérée dans le pays. A 16 ans il embrassa la règle de Saint-Benoît, dans la célèbre abbaye du Mont-Cassin, et prit alors le nom de *Grégoire*. Il fut envoyé par ses supérieurs à Rome, où il acheva ses études dans le monastère de saint Paul *extra muros*, dont l'église, monument précieux et pour la religion et pour les arts, a été dévorée en 1823 par les flammes. Chiaramonte professa la théologie dans plusieurs maisons de son ordre, et se fit remarquer par ses talents et sa piété. Aux vertus d'un religieux, il joignait les plus heureuses qualités du cœur et de l'esprit. Pie VI, dont il était parent, le tira du cloître pour le placer sur le siège de Tivoli. Quelque temps après, il fut attaché à l'administration du diocèse d'Imola, dont il devint évêque, et le 14 février 1785, il fut élevé à la dignité de cardinal. Son changement d'état ne fit que mettre dans leur jour la bonté et la modération de son caractère. A l'époque de l'invasion des Français en Italie, il n'épargna rien pour calmer l'effervescence des esprits. Une insurrection ayant éclaté dans Lugo, le pieux évêque adressa une touchante *pastorale* aux insurgés. N'en pouvant rien obtenir, il s'adressa au général Augereau, qui, touché de son zèle et de ses vertus, épargna les vaincus, et parvint à éviter un horrible massacre. Deux républiques venaient de s'établir en Italie, la *Cisalpine* et la *Cispadane*. Chiaramonte parvint à faire élire dans son diocèse des députés amis de la religion. Mais une *pastorale* où il rendait douteuse la compatibilité de la religion avec le système républicain, irrita les partisans du nouvel ordre de choses, et le prélat s'attendait au même sort que le cardinal Mattéi, renvoyé de son diocèse pour une semblable protestation ; cependant il ne fut pas inquiété. Quelque temps après, sa correspondance avec les cardinaux Mattéi et Giovannetti (voy. ces noms), fut interceptée ; on y trouva la *circulaire* que les trois prélats devaient adresser aux pasteurs de leurs diocèses, par laquelle ils leur enjoignaient d'inviter leurs paroissiens à prendre les armes en faveur de l'empereur d'Autriche et de la religion. On comprend les conséquences fâcheuses que cette circulaire pouvait avoir pour les trois cardinaux, si dans ce moment les Français n'avaient pas éprouvé des revers (1799). Aussitôt que la Romagne fut évacuée, l'évêque d'Imola publia une *Lettre pastorale* qui exhortait les fidèles à se soumettre aux vainqueurs. Après la mort de Pie VI, les cardinaux réunis à Venise en *conclave*, en donnèrent avis aux différents souverains catholiques, et n'oublièrent pas Louis XVIII, alors proscrit, et résidant en

(1) C'est ainsi qu'en parlant de Marie-Thérèse, l'auteur nous apprend « qu'elle avait rapetissé son âme dans les langes de la dévotion. » Tom. I^{er}, pag. 228.

(2) Les rédacteurs des *Annales philosophiques, morales et littéraires*, donnèrent plusieurs articles sur les *Mémoires* de Bourgoing, et répondirent avec autant d'esprit que de vérité à toutes les vaines attaques de cet auteur.

Courlanda (1). Le 6 décembre 1799, s'ouvrit le conclave. Pendant trois mois, les suffrages se partagèrent entre les cardinaux Albani, Archetti, Bellizzoni, Martiniana; ils se réunirent enfin tous (2) sur Chiaramonte, qui fut élu le 14 mars 1800. Le nouveau pontife, pour honorer la mémoire de son prédécesseur, prit le nom de Pie VII. Il quitta Venise, le 6 juin, sur une frégate impériale, *la Bellone*, prit terre à Pesaro, et entra dans Rome le 5 juillet, au son des cloches et au bruit de l'artillerie du château Saint-Ange. Le premier soin du pontife avait été de s'entourer de personnes dont il connaissait le dévouement pour l'Eglise, il confia les principales charges de sa cour aux prélats Caraffa, Marolti (ex-jésuite), Balbi, Widmann, Falconieri, Simonetti, et l'abbé Annibal Schmid. Il créa le cardinal Roverella prodataire; et Consalvi, qui était auditeur de rote, fut nommé pro-secrétaire d'état, puis cardinal. Pie VII apporta la même prudence dans ses autres choix. Les ressources de l'état avaient diminué, mais il sut pourvoir à tout, et son gouvernement temporel et spirituel commença sous les plus heureux auspices. A peu près à cette époque, parut, à Venise, une brochure où, tout en démontrant les dangers produits par les maximes du jour, l'auteur suppliait le pape de rétablir les jésuites. « Leur destruction, » disait-il, a été une des principales causes de la » révolution française, qui n'aurait jamais éclaté, » si leur société avait été maintenue. » Pie VII se borna, pour le moment, à témoigner son affection pour cette compagnie, en publiant, le 7 mars 1801, un *bref* par lequel il permettait aux jésuites de s'établir en Russie, nommant, pour chef de l'ordre, François Kareu, délégué par le saint Siège. Trois ans après, et par un autre *bref* du 31 juillet 1804, il sanctionna leur établissement dans le royaume de Naples. Il s'occupa dans cet intervalle à diminuer les plaies qu'avaient laissées dans les Etats romains les troubles révolutionnaires. Il fallut entrer en composition avec d'avidés acquéreurs des dépouilles de l'Eglise. Ces transactions furent très-onéreuses au trésor papal, déjà grevé, ainsi que les établissements publics, d'une dette énorme. Pie VII, en faisant un appel à l'amour de ses sujets pour l'aider à combler le déficit dans les caisses de l'état, donna le premier l'exemple des sacrifices que tous les nobles romains s'imposèrent. On retrancha dans le service du palais tout ce qui n'était pas indispensable, et le souverain de Rome vivait comme le plus simple particulier. En même temps, il rétablit l'ordre dans l'administration, satisfait au vœu public, en assurant le libre commerce des grains et de toutes les denrées de première nécessité. Une loi établit une répartition des impôts plus juste et plus modérée; enfin un *bref* réprima l'indécence

des vêtements et fit cesser les scandales publics. Si, retenu par de graves motifs d'économie, Pie VII n'éleva point de somptueux édifices, il s'occupa de restaurer les anciens monuments. L'arc magnifique de Septime-Sévère, ceux de Tite et de Constantin, réparurent dans leur premier éclat. Une des vertus les plus éminentes de Pie VII était la modération, unie à la fermeté. Lorsque le cardinal Ruffo (*voy. ce nom*) avait forcé les Français d'abandonner Naples, la junte suprême établie pour juger les coupables. (*voy. FERDINAND IV*), influencée par Nelson (*voy. ce nom*), avait agi avec la plus grande rigueur. Sans considération pour le rang, le sexe ou les services, des prêtres, et même des évêques, auxquels on n'avait à reprocher qu'un moment de faiblesse ou d'erreur, avaient péri du dernier supplice ou languissaient dans les fers. Pie VII, affligé, s'en plaignit par une lettre énergique. Le gouvernement napolitain donna pour excuse, que deux prélats faisaient partie de la junte, et que c'était à eux et non au roi à se justifier. Le pontife excommunia les deux prélats, Gervasio, archevêque de Capoue, et l'évêque Torrusio, vicaire apostolique de Naples, et commandant en second de l'armée de Ruffo. Le premier consul, Bonaparte, dès son arrivée au pouvoir, comprit que, sans la religion, il n'y a pas de gouvernement stable, et qu'en rétablissant le culte catholique, il remplirait les vœux de la grande majorité des Français. La victoire de Marengo ayant affermi son autorité, il s'empressa d'ouvrir avec Pie VII des négociations, dont le cardinal Martiniana, évêque de Verceil, fut l'intermédiaire. Le consul pria le saint Père d'envoyer d.s délégués à Paris pour préparer un concordat. Cette mission fut confiée à Mgr. l'archevêque de Corinthe, Spina, et au P. Caselli, ex-général des servites, tous deux profonds théologiens. Malgré leur zèle et leur talent, mille difficultés retardèrent la conclusion du concordat. Enfin le cardinal Consalvi (*voy. ce nom*) vint à Paris, où il dut acheter le rétablissement du culte catholique par bien des sacrifices. Outre les trois légations que le pape fut contraint de céder définitivement à la France, le consul exigea une nouvelle circonscription des diocèses, et la démission des anciens évêques. Le plus grand nombre obéissant à la voix de leur pasteur suprême, se démisrent de leurs sièges, mais quelques-uns s'y refusèrent. Le concordat fut donc signé à Paris le 16 juillet 1801, et Pie VII le ratifia à Rome le 15 août suivant. Afin de donner à cet acte une sanction plus imposante, le pontife publia, le 27 novembre, une bulle solennelle, et le cardinal Caprara vint en France donner l'institution aux nouveaux évêques, et terminer tous les arrangements relatifs aux affaires ecclésiastiques. La publication de *concordat* eut lieu à Paris le jour de Pâques, 18 avril 1802, et le retour à la religion fut célébré dans une cérémonie solennelle, où assistèrent les trois consuls et les principaux corps de l'état. Peu de temps après, Bonaparte fit sanctionner par le corps législatif des *articles organiques* qui altéraient sensiblement l'esprit et le fondement du concordat. Pie VII ne dissimula point la douleur que lui causait cette artificieuse conduite; et dans une *allocution*, prononcée en consistoire secret, le 24 mai

(1) S. M. leur fit la réponse suivante : « Nous reconnaissons » solennellement le pontife qui sera choisi par vous, et lorsque » *Celui* par qui règnent les rois nous aura rétabli sur le trône de » nos ancêtres, nous ferons respecter son autorité légitime dans » toute l'étendue de notre royaume, et nous justifierons notre titre » de *roi très-chrétien* et de *fiis atné de l'Eglise*. Donné à Mit- » tau, le 14 novembre 1799. — *Signé, LOUIS.* »

(2) Les scrutins, lus au milieu du silence le plus imposant, sont unanimes moins une voix, celle de Chiaramonte *Voy. la vie de Pie VII*, par M. Arnaud.

1802, il déclara aux cardinaux, « qu'en promulguant le concordat, on y avait ajouté plusieurs articles dont il n'avait pas eu connaissance... » Les réclamations du pontife ne furent écoutées qu'au moment où le consul se fit proclamer empereur. A l'exemple de Charlemagne, il voulut qu'un pape lui donnât l'onction royale, mais il exigea davantage, puisqu'au lieu de se rendre à Rome, il insista pour que le Pape vint à Paris. Pour l'obtenir, il fit espérer au saint Père qu'il rendrait à la religion son ancienne splendeur. Pie VII, craignant que son refus n'eût les résultats les plus funestes, après avoir longtemps hésité, tint, le 29 octobre 1804, un consistoire secret, dans lequel il dit aux cardinaux : « Vénérables frères, vous voyez combien sont justes » et puissantes les raisons que nous avons d'entreprendre ce voyage ; nous y sommes déterminés » par des vues utiles pour notre sainte religion. » Ce pontife quitta Rome le 2 novembre à l'entrée d'une saison rigoureuse : il fut dédommagé de ses fatigues par la joie vive que sa présence excita, non-seulement dans les villes d'Italie qu'il traversait, mais en France et surtout à Lyon, où le 15 il dit la messe dans la métropole, et donna, sur un balcon, la bénédiction à une foule immense, qu'il trouvait partout sur ses pas. « Que grâces en soient rendues » à Dieu ! » s'écria le saint Père dans l'excès de sa satisfaction paternelle. Il arriva le 25 à Fontainebleau ; sa première conférence avec Napoléon eut lieu à la croix de Saint-Hérem. Le 28, il entra dans Paris, où tous les corps de l'état lui furent présentés. Avant de quitter Fontainebleau, Pie VII avait exigé de Napoléon, que les évêques constitutionnels fussent tenus de donner une déclaration individuelle de leur entière soumission aux décrets de l'Eglise, conçue en ces termes : « Je déclare, en » présence de Dieu, que je professe adhésion et » soumission aux jugements émanés du saint Siège, » et de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, » sur les affaires ecclésiastiques de France. Je prie » sa Sainteté de m'accorder sa bénédiction apostolique. » Les cérémonies du sacre eurent lieu, le 2 décembre, dans l'église de Notre-Dame. Le 1^{er} janvier 1805, le pape tint, à l'archevêché, un consistoire où il donna le chapeau à MM. de Belloy et Cambacérès. Le même jour dans un consistoire secret, M. Charles-Théodore de Dalberg, électeur chancelier de l'empire germanique, fut nommé par le Pontife archevêque de Mayence, au siège de Ratisbonne (que ce prélat administrait depuis 1805), métropole qui comprenait celles de Mayence, Trèves et Cologne, et les évêchés suffragants. C'était le prélude d'autres arrangements pour l'église d'Allemagne, qui n'eurent pas lieu. Le pontife donna ensuite le rochet à deux ecclésiastiques que S. S. venait de créer évêques de Poitiers et de la Rochelle ; et le 22 mars, dans un nouveau consistoire, furent institués les évêques pour les sièges vacants. Partout où sa Sainteté se présentait, elle était accueillie par des acclamations. Elle reçut des députations de tous les grands corps de l'état, et rien ne fut négligé pour que les honneurs dus à son rang et à sa dignité lui fussent rendus. Mais l'empereur éludait l'exécution des promesses qu'il avait faites au souve-

rain Pontife, et après plusieurs conférences qui n'eurent aucun résultat, il partit pour Milan où il allait se faire couronner roi d'Italie. Pie VII, le cœur navré, se disposa à retourner à Rome, n'ayant retiré d'autres fruits de son pénible voyage, qu'un supplément aux fonds assignés au clergé de France, le rétablissement des missions étrangères, celui des prêtres de Saint-Lazare, et des sœurs de la charité. Après un séjour d'environ cinq mois à Paris, il se mit en route le 4 avril 1805, et fut reçu partout sur son passage avec le même enthousiasme qu'il avait excité à son arrivée. A Châlons-sur-Saône, il donna, après la messe, la bénédiction papale ; à Lyon, les jeunes gens formèrent sa garde d'honneur et firent le service de son palais. Pie VII rouvrit avec solennité l'église de Notre-Dame de Fourvières, objet de la dévotion des peuples. A Florence il reçut de la reine d'Etrurie l'accueil le plus distingué. Il logea au palais Pitti, et du grand balcon donna au peuple rassemblé la bénédiction papale. L'évêque de Pistoie (*voy. Ricci*) y vint abjurer ses erreurs aux pieds du saint Père qui lui pardonna. Pie VII quitta Florence le 10 mai, et à l'entrée des états de l'Eglise, il trouva l'ambassadeur d'Espagne et plusieurs seigneurs romains, qui étaient venus au-devant de lui. Le 16 juin il revit la capitale du monde chrétien au milieu de la joie générale, et ce jour heureux fut célébré par des réjouissances publiques. Le 26, sa Sainteté, dans un consistoire secret, fit part aux cardinaux des résultats de son voyage, et des preuves de respect et d'attachement qu'elle avait reçues du clergé et des fidèles de France. Elle ajouta que son séjour dans ce royaume avait resserré pour jamais les liens qui unissent les catholiques avec le chef de l'Eglise. Le conseil apostolique, que le pape avait établi avant son départ, et les administrateurs publics, méritèrent ses éloges pour le zèle avec lequel ils avaient rempli leurs fonctions. Pie VII, rassuré par les intentions pacifiques que lui manifestait Napoléon, put enfin s'occuper du bonheur de ses peuples. Voyant avec peine que le Code introduit dans les provinces italiennes, réunies à l'empire français, contenait sur le mariage et le divorce des dispositions contraires à l'esprit de l'Eglise, le pontife fit des représentations à Napoléon qui, six mois après avoir été sacré par Pie VII, n'y répondit que par l'occupation d'Ancône. Le pape se plaignit de ce procédé par une lettre autographe adressée à Napoléon ; mais il n'y eut aucun égard. Après la victoire d'Austerlitz, Napoléon adressa le 7 janvier 1806, à Pie VII, une lettre arrogante, dans laquelle il lui reprochait de suivre de mauvais conseils, et notamment ceux du cardinal Consalvi. Il ajoutait qu'il n'avait fait occuper Ancône que comme *Protecteur du saint Siège*, et pour empêcher que cette place ne fût souillée par les Grecs ou par les Turcs. Les justes griefs de Pie VII s'augmentaient de jour en jour. Le pape avait signé, le 16 septembre 1805, un concordat avec la république italienne ; mais aussitôt qu'elle fut érigée en royaume, au mépris de ce traité, les domaines ecclésiastiques furent mis en vente, ainsi que les biens-fonds des évê-

ques. Des monastères furent supprimés ou réunis à d'autres. D'envahissement en envahissement, la puissance séculière s'arrogea une autorité exclusive sur les églises dépendantes du saint Siège. Le pontife fit de nouvelles réclamations, et comme elles n'eurent aucun succès, il cessa de donner des bulles pour les évêchés d'Italie. Dans le même temps Bonaparte s'empara des principautés de Bénévent et de Ponte-Corvo, sous le dérisoire prétexte qu'elles étaient un sujet de dispute entre la cour de Rome et celle de Naples. On promit au saint Père des indemnités qu'on ne donna point. Napoléon, après avoir chassé Ferdinand IV de ses états, plaça sur le trône de Naples, d'abord Joseph, son frère, puis son beau-frère Murat. Il donna en même temps Lucques et Piombino à madame Bacciocchi, sa troisième sœur. D'après ce bouleversement, opéré en une seule année (1806), Pie VII avait tout à craindre, et pour ses propres états, et pour sa personne. Avant de porter ce dernier coup, Napoléon parut vouloir se concilier l'affection du clergé français; il rendit plusieurs décrets en sa faveur, et prit des mesures assez sages relativement aux établissements ecclésiastiques. Après avoir placé tous ses frères sur des trônes, Napoléon obsédait le saint Père de nouvelles demandes aussi indiscrètes que captieuses (1); il exigeait que le pape se joignît à la confédération du Rhin; qu'il fermât aux Anglais les ports d'Ancône et de Civita-Vecchia, et en outre, qu'il cessât d'entretenir des relations avec l'Autriche, et le roi Ferdinand IV, alors à Palerme. Sur le refus d'accéder à de pareilles demandes, une armée française marcha sur Rome. On dit qu'elle ne ferait qu'y passer pour se rendre à Naples; mais, arrivée à la porte *del Popolo*, elle en désarma les gardes, et le 2 février 1807, Miollis (voy. ce nom) s'empara du château Saint-Ange. Presque aussitôt le canon fut braqué devant le palais Quirinal, et le pape sommé de satisfaire aux exigences de Napoléon, à défaut de quoi l'armée française occuperait les états romains. Six cardinaux napolitains reçurent l'ordre de se rendre dans leur pays. Dans le mois de mars, quatorze autres cardinaux italiens furent également renvoyés chacun dans leur patrie. Le 2 avril suivant, Napoléon rendit, à Saint-Cloud, deux décrets, dont l'un réunissait à *perpétuité* au royaume d'Italie les provinces d'Urbin, d'Ancône, de Macerata et de Camérino; l'autre prononçait la confiscation des biens des cardinaux, prélats, et autres employés à la cour de Rome, qui ne se rendraient pas dans leur pays natal. Le 7 avril, un détachement força la porte du palais pontifical, et en désarma la garde; le prélat Cavalchini, gouverneur de Rome, fut exilé à Fenestrelle. Le chef de l'Eglise, malgré ces persécutions, n'oubliant pas les intérêts de la religion, le 10 avril, déclara *vénérable* Marie-Clotilde de France, reine de Sardaigne; et le 24 mai, décréta la *canonisation* de cinq *bienheureux*, savoir François Caracciolo, Benoît de Saint-Philadelphie, Angele Merici, Hyacinthe

Marescotti, et Colette Boilet, française. Depuis quarante ans (1767), Rome n'avait point vu une pareille solennité. Le 11 juin, des officiers français ayant pénétré dans l'appartement du cardinal Gabrielli, pro-secrétaire d'état, mirent les scellés sur ses papiers, et renvoyèrent ce prélat à son évêché de Sinigaglia. Dès le 16 mars, sa Sainteté avait informé les cardinaux de tout ce qu'il avait eu à souffrir depuis l'entrée des Français à Rome. Le pape tint un nouveau consistoire, le 11 juillet, dans lequel il protesta contre les mesures que ses ennemis employaient envers sa personne et son Eglise. Il fit adresser secrètement à tous les prélats et curés des états romains une instruction dont le but était de les prémunir contre les pièges que leur tendraient les ennemis communs, en exigeant, entre autres choses, un serment absolu, et ne leur permettant que la formule conçue en ces termes : « Je » promets et jure de ne prendre part à aucune » conspiration, complot ou sédition contre le gouvernement actuel, comme aussi de lui être soumis » et obéissant dans tout ce qui ne sera point contraire aux lois de Dieu et de l'Eglise. » Le général Miollis demanda, le 31 décembre, d'être admis avec son état-major, auprès de sa Sainteté, pour la complimenter à l'occasion de la nouvelle année. Pie VII, sans s'écarter de la modération dont il avait fait preuve tant de fois, se borna à lui faire dire que, « malgré sa tendresse pour la nation française, » qui lui avait donné tant de témoignages de respect et d'attachement, il ne pouvait voir des » personnes qui étaient, peut-être contre leurs » propres sentiments, les exécuteurs d'un plan ignominieux, et qui avilissaient aux yeux du monde » entier l'auguste caractère du chef de l'Eglise et » du souverain de Rome. » Pendant que le saint Père était soumis à la surveillance la plus vexatoire, les gardes civiques de nouvelle création commettaient, dans les villes et les campagnes, les plus grands désordres. Le pontife s'en plaignit dans une lettre à Miollis, pleine d'un noble courage; mais on n'eut aucun égard à ses justes réclamations. Il défendit par un bref, secrètement répandu, tout enrôlement pour une nation étrangère, offrant le pardon à tous ceux qui, étant enrôlés, se retireraient immédiatement : ces mesures ne produisirent que peu d'effet. Les journaux de Rome, rédigés sous l'influence française, tâchaient de jeter le discrédit et le ridicule sur les prêtres, sur leurs fonctions, et n'épargnaient pas même le chef de l'Eglise. Pie VII fut vivement affecté d'entendre répéter par la gazette romaine les harangues prononcées devant Napoléon, le 27 octobre 1808, par les députés du Mu-one, du Tronto, et du Metauro, provinces enlevées au saint Siège, dont ce passage tiré de la réponse de Bonaparte avait fait connaître la substance... « La théologie » qu'ils apprennent (les prêtres) dans leur enfance » leur donne des règles sûres pour le gouvernement spirituel, mais elle ne leur en donne aucune » pour le gouvernement des armées et pour l'administration; ils doivent en conséquence se renfermer dans le gouvernement des affaires du » ciel... » La même gazette reproduisit le *Rapport sur la situation de l'empire*, du 2 novembre 1808,

(1) Nous ne comptons pas au nombre de ces demandes celles qui sont mentionnées dans une lettre apocryphe de Pie VII, du 31 février 1808 : c'est par erreur qu'elle se trouve dans plusieurs éditions de sa *Correspondance*.

dans lequel on supposait que le Pape avait consenti aux articles organiques, relatifs au *concordat*. Pie VII ordonna au cardinal Pacca de déclarer, en son nom, aux ministres étrangers, résidant à Rome : « Que ni le concordat ni les lois organiques ne pouvaient faire cesser la distinction marquée par Dieu même entre les deux puissances spirituelle et temporelle, ni donner à Bonaparte la juridiction divine, accordée à l'Eglise et à son chef visible.....; qu'il était faux que le concordat eût reconnu et consolidé l'indépendance de l'état de l'Eglise en France...; enfin, qu'il était calomnieux de dire que le concordat eût consacré la tolérance des autres cultes, etc. » Le déplorable état où se trouvaient l'Eglise et son chef ne permettant pas de tolérer des réjouissances tumultueuses, Pie VII fit avertir les curés de Rome qu'il n'y aurait pas de carnaval pour l'année 1809. Aussitôt que le commandant en fut instruit, il fit insérer dans la *Gazette de Rome* que sa Sainteté autorisait les masques, les courses, les banquets, etc. Cependant aucun ouvrier ne voulut préparer les charpentes nécessaires pour les courses; le carnaval arriva, et les rues furent désertes. Le peuple romain donna un témoignage non moins éclatant de son dévouement, en célébrant avec pompe les journées des 14 et 21 mars, époques de l'élection de Pie VII, et de son couronnement à Venise. Sur ces entrefaites, le général Lemarois vint remplacer Miollis, et la position du saint Père ne fit qu'empirer. Enfin arriva la terrible catastrophe, et la plus violente usurpation fut consommée. Enivré par ses conquêtes, Bonaparte rendit un décret daté de son camp de Vienne, le 17 mai 1809, qui commence ainsi : « Considérant que lorsque Charlemagne, empereur des Français, notre auguste prédécesseur, fit don aux évêques de Rome de diverses contrées, il les leur céda à titre de fiefs, pour assurer le repos des sujets, et sans que Rome eût cessé, pour cela, d'être une partie de son empire... etc. » Suivent les articles dans lesquels est nommée une consulte extraordinaire, composée de MM. Miollis, Salicetti, Degérando, Jeannet, etc. Le pontife, après avoir vainement protesté contre cet acte d'iniquité, n'ayant plus de mesures à garder, lança une bulle d'excommunication contre les auteurs, complices et fauteurs de cette usurpation et des maux qui affligeaient l'Eglise. La bulle, datée de Sainte-Marie-Majeure, le 10 juin 1809, fut le lendemain publiquement affichée. Le 6 juillet, le saint Père adressa à ses sujets une *Proclamation* où il se plaignait des cruelles vexations qu'il avait éprouvées, et manifestait ses craintes qu'on ne voulût l'arracher de Rome. S'attendant à la plus criminelle de toutes les violences, Pie VII avait fait murer les principales avenues du Quirinal. Le 5 juillet, il apprit qu'il devait être enlevé dans la nuit. Il pouvait en appeler à son peuple; mais il voulut éviter l'effusion du sang. Il se contenta d'ordonner à ses gardes la plus exacte surveillance : précaution inutile. Un traître, François Basolas, ancien porte-faix du Quirinal, et auquel le pape avait fait grâce de la vie, servit de guide aux Français, conduits par le général Radet (voy. ce nom). A

une heure du matin, un gros détachement de troupes entoura le Quirinal; des officiers de police avaient été mis aux aguets dans les environs. Le général, avec son état-major, attendait dans le palais Colonna l'issue de son audacieuse entreprise; Radet et les siens escaladent les murs du jardin; on arrive au corps-de-garde des Suisses, qui n'était composé que de trente-huit hommes. Leur commandant fait demander au pape s'ils devaient repousser la force par la force; et sur la réponse de Pie VII, ils se laissèrent désarmer. Les portes des appartements du saint Père sont brisées; le général entre le chapeau sous le bras; le pontife, entouré des cardinaux Pacca et Despuig, écrivait à son bureau; sa figure était calme, celle de Radet paraissait agitée. Il fut quelques instants sans pouvoir prononcer un seul mot; enfin, d'une voix tremblante, il dit au pape « qu'il avait une mission bien désagréable à remplir, mais qu'ayant prêté serment d'obéissance et de fidélité à l'empereur, il ne pouvait se dispenser de s'en acquiescer... » — « Pourquoi venez-vous troubler ma demeure? » lui dit Pie VII avec dignité. « Que voulez-vous...? » A ces paroles, les soldats ôtèrent tous leurs chapeaux. Le général ajoute alors, qu'il vient lui proposer de la part du gouvernement français, d'abdiquer sa souveraineté temporelle, qu'à cette condition sa Sainteté pouvait rester tranquille à Rome. Pie VII levant les yeux au ciel, et le montrant de la main : « Je n'ai agi, en tout, répondit-il, qu'après avoir consulté l'Esprit saint, et vous me mettez en pièces (*me tagliarete in pezzetti*) plutôt que de me faire rétracter ce que j'ai fait. » Le général ayant insisté, le saint Père répondit : « Et si vous avez cru devoir exécuter de pareils ordres de votre empereur, à cause du serment que vous lui avez prêté, pensez-vous que nous puissions abandonner les droits du saint Siège, auquel nous sommes liés par tant de serments? nous ne pouvons renoncer à ce qui ne nous appartient pas. Le domaine temporel est à l'Eglise romaine, nous n'en sommes que les administrateurs. Au reste, après ce que nous avons fait pour votre empereur, nous ne devons pas en attendre ce traitement... » — « Je sais, dit le général, que l'empereur vous a beaucoup d'obligation... » — Il m'en a plus encore que vous ne pensez, » ajouta Pie VII, avec un accent expressif... Radet signifia alors au pape qu'il devait le conduire chez le commandant en chef, pour y apprendre sa destination définitive. On permit au saint Père de se faire accompagner du cardinal Pacca (voy. ce nom). On les fit entrer dans une voiture, qu'un gendarme ferma à clef : avant d'y monter, le pape donna sa bénédiction à la ville de Rome. La voiture, au lieu de se diriger vers la demeure du général en chef, sortit par la porte *Salara*, tourna les murs, et, à trois heures du matin, arriva au dehors de la porte *del Popolo*. Le pape se plaignit avec douceur à Radet de son artifice, et de l'avoir fait partir sans les personnes qu'il avait désignées pour l'accompagner. Radet lui répondit que ces personnes le rejoindraient au plus tôt avec les provisions qui lui seraient nécessaires; et il ajouta : « Saint-Père, il est encore temps de signer votre re-

» nonciation aux droits temporels. » — Non ! fut la seule réponse du courageux pontife. La voiture était entourée d'un piquet de gendarmes ; le général Radet était assis sur le siège. On avait placé partout des relais. A la *Storia*, les postillons, fondant en larmes, se jetèrent aux genoux du pape, qui leur donna sa bénédiction. *Figli miei corag o ed orazione*, leur dit-il : « Courage, mes enfants, courage et » prière. » Quelque précaution qu'on prit, on devinait dans presque tous les endroits par où il passait, que c'était le pape que l'on emmenait captif ; partout l'inquiétude et l'affliction se montraient sur les visages, et on n'entendait que des soupirs et des sanglots. On ne saurait exprimer la douleur que ressentirent les Romains, quand ils apprirent l'enlèvement de leur souverain. Après dix-neuf heures d'une marche précipitée, on arriva à Radicofani, où le pape fut rejoint par le prélat Doria, le neveu du cardinal Pacea, un chapelain, un chirurgien et deux domestiques. A Poggibonzi, la voiture versa : Radet eut un poignet démis et sa Sainteté reçut une forte commotion. L'auguste victime calma l'effervescence du peuple, qui paraissait disposé à l'arracher des mains de ses persécuteurs. Non loin de Turin, près de Rivoli et de Suze, le saint Père, qui avait déjà eu quelques atteintes de fièvre, se trouva mal : il dit à M. Boissard, colonel de gendarmerie, qui avait remplacé Radet : « Avez-vous » ordre de me conduire mort ou vif ? Si votre ordre » est de me faire mourir, continuons la route ; si » non, je veux m'arrêter. » On fit halte quelques heures, et l'on arriva le soir au Mont-Cenis, où le pape passa deux jours à l'hospice. A Nice, où il arriva le 7 août, le saint Père reçut des marques touchantes de respect et d'attachement : l'ex-reine d'Etrurie et son fils exilés dans cette ville (*voy. MARIE-LOUISE*), vinrent se jeter aux pieds du pape, et lui demander sa bénédiction. Le soir, toute la ville fut illuminée, excepté les maisons des autorités françaises. Le lieu d'exil fut fixé pour Pie VII à Savone. On chercha à l'éblouir par le faste de son palais, par un nombreux domestique, et un riche traitement. La cathédrale de Savone reçut le nom de *chapelle papale* : M. César Berthier fut nommé *maître du palais du pape*, qui était gardé plus strictement même qu'au Quirinal. Croyant pouvoir mieux les surveiller, Napoléon fit venir à Paris tous les cardinaux qui se trouvaient à Rome lors de l'enlèvement du saint Père, et n'en excepta que ceux qui étaient malades. Lors du divorce de Bonaparte avec Joséphine, on ne daigna pas, dans un acte aussi important, consulter le chef de l'Eglise : ce fut l'officialité de Paris qui le prononça. L'empereur avait exigé que les cardinaux fussent présents à la cérémonie de son mariage avec Marie-Louise : treize n'ayant pas assisté, on leur retira leurs pensions, et on leur enjoignit de ne plus paraître qu'en noir ; ce qui donna lieu à la distinction des *cardinaux rouges* et des *cardinaux noirs*. Malgré la surveillance à laquelle on avait soumis le saint Père, d'abondants secours lui venaient des fidèles italiens et français : il entretenait même une correspondance secrète avec ses serviteurs les plus affidés. Cependant Bonaparte remplaça, de son propre mouve-

ment, quelques évêques décédés en France et en Italie : ne pouvant prendre les informations nécessaires, le pape refusa d'expédier les bulles. Napoléon assembla, le 16 novembre, une commission chargée de pourvoir aux besoins de l'Eglise ; elle était composée des cardinaux Maury et Fesch, de cinq évêques, du P. Fontana et de l'abbé Emery, supérieur-général de Saint-Sulpice. On lui présenta trois séries de questions : la première concernant le gouvernement de l'Eglise, la seconde le concordat, la troisième les églises d'Italie, d'Allemagne, et la bulle d'excommunication. Elle termina ses travaux le 11 janvier 1810. Son rapport, sans heurter trop fortement les principes, montre néanmoins quelque complaisance pour un despote facile à irriter. Le 25 février parut un décret portant que l'édit de 1682 sur les 4 articles du clergé était loi de l'empire. Le 17, un sénatus-consulte avait décidé que le pape prêterait serment de ne rien faire contre les quatre articles. Tous les moyens furent employés par Napoléon pour arracher au pape son assentiment. Les cardinaux Caprara, Maury et l'évêque de Casal, furent envoyés successivement à ce sujet auprès de Pie VII ; mais le vertueux Pontife demeura inflexible. Le cardinal Fesch qui ne se montrait pas disposé à seconder les vues de Napoléon, fut renvoyé à Lyon et Maury le remplaça sur le siège de Paris. Ce prélat crut pouvoir imiter la conduite des évêques nommés par Bonaparte, qui s'étaient fait investir par les chapitres du titre d'administrateurs spirituels des diocèses vacants ; il écrivit même au pape pour lui annoncer sa nomination. Le saint Père lui répondit par un *brief*, du 5 novembre 1810, dans lequel il lui ordonne de renoncer à l'administration du siège de Paris, le menaçant, en cas de désobéissance, d'agir à son égard conformément aux saints canons. La police impériale fut mise en mouvement pour découvrir ceux qui avaient répandu ce *brief*. M. d'Astros, vicaire-général de Paris, conduit au château de Vincennes, fut sommé de donner sa démission ou de dénoncer la personne qui lui avait communiqué ce *brief* : il ne voulut faire ni l'un ni l'autre. Les cardinaux Gabrielli et Oppizzoni, et le P. Fontana, furent également enfermés à Vincennes ; d'autres ecclésiastiques furent emprisonnés. Le système de persécution contre le pape devenait de jour en jour plus tyrannique. Tandis qu'il se promenait, le 7 janvier 1811, dans les jardins de son palais, des agents de police s'introduisirent dans les appartements de sa Sainteté, fouillèrent dans son secrétaire particulier, et saisirent tous ses papiers, parmi lesquels se trouvèrent un *brief* qui conférait au cardinal de Pietro des pouvoirs extraordinaires, et un autre adressé au vicaire-général de Paris (1). On priva dès lors

(1) Ce *brief*, du 18 décembre, adressé à M. d'Astros, déclarait « nul et sans effet tout ce que ferait le cardinal Maury, sciemment » ou par ignorance, dans l'administration du diocèse de Paris. » Napoléon, irrité de ce nouveau *brief*, fit révoquer, par le chapitre, les pouvoirs de M. d'Astros. Par un autre *brief*, du 2 décembre 1810, le saint Père déclara que l'évêque de Nancy, nommé par Bonaparte à l'archevêché de Florence, ne pouvait administrer ce diocèse, d'après le concile oecuménique de Lyon, qui défend à celui qui a été élu pour une église, de se charger, avant d'avoir reçu l'institution canonique, de l'administration spirituelle ou temporelle de cette église. Le chapitre de Florence ayant adhéré

le pape d'encre, de plumes, de papiers et on le sépara du prélat Doria, de son confesseur, de tous ceux enfin qu'on soupçonnait d'avoir facilité sa correspondance. L'évêque même de Savone fut compris dans cette mesure tyrannique. On signifia, en outre, au saint Père, qu'il ne pourrait plus sortir de ses appartements. Cependant, soit honte, soit remords, Napoléon révoqua cet ordre cruel au bout de dix-sept jours, et tout fut remis sur l'ancien pied. Dans cet état de choses, Napoléon convoqua une seconde commission d'évêques, préparatoire au concile où l'on devait discuter les bulles et les dispenses ecclésiastiques. La commission répondit aux deux questions qui lui furent faites sur ce sujet : 1^o que dans les circonstances où l'on se trouvait, c'était aux évêques que les fidèles devaient s'adresser pour obtenir les dispenses, mais seulement pour tout ce qui était relatif aux besoins journaliers ; 2^o que puisque le pape refusait les bulles sans alléguer aucune raison canonique, le moyen le plus sage était de faire ajouter au concordat une clause portant que sa Sainteté donnerait l'institution dans un temps déterminé, faute de quoi le droit d'instituer serait dévolu au concile de la province. Quatre évêques furent choisis pour se rendre en députation auprès du pape, munis d'un message signé de douze évêques qui s'étaient réunis chez le cardinal Fesch. La députation fut reçue avec bienveillance par Pie VII, qui, quoique méconnu et captif, ne pouvait jamais démentir sa bonté naturelle. On assure que le pape promit, le 19 mai, qu'il accorderait l'institution canonique, dans les formes voulues par le concordat ; mais il paraît qu'en résumé, le saint Père n'avait prétendu accorder aux métropolitains que des pouvoirs provisoires. Il déclara, en même temps, qu'il ne ratifierait jamais l'usurpation de sa souveraineté temporelle, et qu'il ne prêterait point le serment demandé par le sénatus-consulte du 17 février 1810. Il parut décidé à vivre des secours des fidèles, et refusa de nouveau les deux millions en biens ruraux que le même acte lui assurait. Le concile des évêques de France et d'Italie s'ouvrit le 17 juin 1811 dans l'église métropolitaine de Notre-Dame. Il était composé de quatre-vingt-quinze membres, savoir : six cardinaux, neuf archevêques, et quatre-vingts évêques. Depuis le concile de Trente, on n'avait pas vu une si nombreuse réunion de prélats. Le cardinal Fesch présidait : il prêta le premier le serment d'être attaché à la foi, et de rendre au pontife romain une véritable obéissance, et reçut ensuite le même serment des pères du concile. Après cette première séance, il n'y eut que des congrégations générales ou particulières à l'archevêché. Bonaparte avait voulu former un bureau de police dans l'assemblée, afin de l'influencer. Cette mesure excita de justes réclamations. Les évêques italiens se plaignirent que, dans l'adresse, on eût suivi les quatre articles de 1682, qu'ils ne reconnaissaient pas, et protestèrent contre cette partie de l'adresse. En même temps, l'évêque de Chambéry proposa d'aller réclamer de Bonaparte la liberté du saint Père : cette proposition n'eut pas de

aux décisions du saint Père, ses membres furent destitués ou emprisonnés.

suite. L'évêque de Nantes lut de nouveau, dans la cinquième congrégation, l'adresse qu'il avait rédigée, et qui avait été retouchée par la commission ; mais le prélat s'étant avisé de dire qu'elle avait eu l'approbation de l'empereur, cet aveu servile excita l'indignation de toute l'assemblée. Les débats devinrent plus vifs à la lecture du paragraphe relatif à l'excommunication, qui fut retranché ; mais Napoléon ne voulut point recevoir l'adresse avec cette suppression. Enfin, dans une nouvelle congrégation (du 8 juillet), l'assemblée déclara qu'elle estimait *qu'avant de prononcer sur les questions qui lui étaient proposées, le concile, pour se conformer aux règles canoniques, devait solliciter la permission d'envoyer au pape une députation qui lui exposât l'état déplorable des églises, et qui conférât avec lui sur les moyens d'y remédier*. Cette décision irrita fortement Bonaparte. Pour le calmer, quelques prélats concertèrent avec lui un projet de décret contenant en substance « que l'empereur nommerait à tous les sièges vacants ; que le pape donnerait, six mois après, l'institution canonique, et que, ce délai expiré, on procéderait à l'institution canonique et à la consécration. » Ce décret fut rejeté par l'archevêque de Bordeaux ; le lendemain (9 juillet), l'évêque de Gand s'unit à lui, et six autres membres rétractèrent leur première approbation. Il ne resta que quatre voix en faveur du décret. Alors le concile décida que le décret, *avant d'avoir force de loi, devait être soumis à l'approbation du saint Père*. Mais Napoléon cassa le concile le 10 juillet. Deux jours après, les évêques de Gand, de Tournai et de Troyes, furent conduits au Donjon de Vincennes. On essaya ensuite de reformer le concile. Le 5 août, on tint une congrégation générale, où l'on vota par assis et levé, afin d'ôter toute liberté aux suffrages : le décret proposé par l'empereur fut adopté. Napoléon, un peu calmé, permit aux cardinaux Doria, Dugnani, Roverella, Ruffo (Fabrice), et de Bayanne, d'aller trouver le pape qu'ils étaient chargés d'amener à des concessions. Arrivés à Savone, ils reçurent un bon accueil du saint Père, qui, cédant à leurs instances, confirma le 20 septembre, par un *bref*, qui fut alors imprimé, le décret du 5 août. Dans ce bref si extraordinaire dont le cardinal Roverella fut l'auteur principal, le pape reconnaît les évêques assemblés à Paris comme formant un *concile national* ; et de plus, il les félicite de leur soumission filiale, et de la *véritable obéissance* qu'ils ont témoignée pour lui et l'église romaine, *cette mère et maîtresse de toutes les autres*. Ces dernières expressions irritèrent Bonaparte qui ne voulut point accepter ce bref, et rappela les cardinaux à Paris. C'est ainsi que se termina ce simulacre de concile, convoqué avec tant d'éclat et qui avait réuni les prélats des deux principaux pays soumis à l'Eglise catholique. Depuis trois ans le pape vivait dans une dure captivité, toujours égal à lui-même, calme et résigné, ne se laissant point abattre par tant d'infortunes. Des prélats distingués, un envoyé de la cour d'Autriche, qui fit exprès le voyage de Savone, ne purent obtenir aucun adoucissement à sa position. Le soir du 9 juin 1812, on intima l'ordre au pontife de se préparer à rentrer en France. Il reçut l'injonction

de quitter ses habits, qui auraient pu le faire reconnaître en chemin. Parti dans la matinée du 10, il fut rejoint près de Turin par l'archevêque d'Edesse, M. Bertazzoli. Arrivé malade à l'hospice du Mont-Cenis, au milieu de la nuit, le pape y reçut l'*extrême-onction* dans la matinée du 14; la nuit suivante il dut continuer le voyage; et le 20 juin, au matin, il arriva à Fontainebleau. Le Pontife fut obligé d'attendre dans une maison voisine qu'on eût reçu l'ordre de lui ouvrir le Palais. Les cardinaux qui étaient restés à Paris, et les autres prélats, furent invités à aller lui offrir leurs hommages. Ils avaient été précédés par le ministre des cultes et l'intendant de la couronne. Le train de magnificence où l'on mit le service du saint Père, l'espèce de liberté qu'on semblait lui accorder, et le pouvoir d'admettre à sa messe tous les fidèles qu'il en jugerait dignes, auraient pu faire croire que la bonne intelligence était rétablie entre l'empereur et le chef de l'Eglise. Le journal officiel appuyait cette opinion en annonçant que le *pape était libre*. Cependant Pie VII accueillait tout le monde avec son affabilité ordinaire. Il demanda seulement de n'être plus obligé de recevoir un cardinal qui s'était fait l'agent de son persécuteur. Son cœur paternel était navré de douleur en voyant ce même persécuteur sévir en France et en Italie contre les ecclésiastiques les plus attachés aux règles de l'Eglise. Napoléon, par ses apparences de réconciliation avec le saint Père, voulait l'amener à un second concordat. De retour de sa désastreuse campagne de Russie, il entoura le pape de prélats, qui lui faisant craindre un schisme dans l'Eglise, le déterminèrent enfin à promettre de se prêter aux moyens de conciliation qu'on lui présenterait. D'après cette promesse, le 19 janvier 1815, Napoléon se présenta directement devant le Pape, le prit dans ses bras, le baisa au visage et lui fit mille démonstrations d'amitié. Les jours suivants il y eut d'autres entretiens entre le pape et Napoléon. Enfin le 25 janvier le nom de Pie VII fut apposé sur un papier qu'on lui dit contenir les préliminaires d'un nouveau concordat et que l'empereur signa sur le champ après lui. C'était le concordat même qui n'eut et ne devait avoir aucune valeur. Napoléon ne devait donner à cet acte aucune publicité jusqu'à ce que les conditions eussent été réglées de part et d'autre. Mais craignant que le pape ne révoquât ce qu'il avait accordé, il le fit publier et présenter au sénat par Cambacérès, le déclarant *obligatoire dans tout l'empire français*, et renvoyant devant les tribunaux les évêques et les métropolitains qui ne s'y soumettraient pas. Cependant le pape, revenu de l'indigne surprise qui lui avait été faite, se hâta de rétracter l'acte qu'il avait signé par son bref du 24 mars, adressé à Napoléon lui-même, qui serait encore un monument d'une sublime raison, s'il n'en était pas un d'un admirable courage. A part l'ordre d'éloigner de Fontainebleau quelques-uns des cardinaux, soupçonnés d'avoir encouragé le pape dans sa rétractation, Napoléon se conduisit comme s'il n'eût pas eu connaissance de cette pièce. Cependant les événements marchaient, et Napoléon, malheureux à la guerre, résolut d'entamer de

nouvelles négociations avec le saint Père, qui déclara positivement qu'il ne s'en occuperait qu'à son retour à Rome. Le 17 janvier 1814, M. de Beaumont, évêque de Plaisance, lui présenta un projet de traité, par lequel on rendait au saint Père la partie occidentale de ses états. Le pape répondit : « La restitution de mes états est un acte de justice, » et ne peut devenir l'objet d'un traité. Il est inutile de me presser à cet égard : tout ce que je ferai ici paraîtrait l'effet de la violence, je ne demande qu'à retourner à Rome; et alors nul obstacle ne m'arrêtera pour remédier aux maux de l'Eglise. » Le 22, le colonel Lagorsse vint communiquer respectueusement au pape l'ordre de son départ pour Rome. Le lendemain, entouré des cardinaux qui se jetèrent à ses pieds, il mêla ses larmes aux leurs, et soutenu par le cardinal Mattei, il monta dans son carrosse avec son aumônier, l'archevêque d'Edesse. Ainsi que dans ses deux premiers voyages, Pie VII fut reçu partout avec les plus vives marques de respect et de vénération. A Orléans, en levant les mains au ciel, il s'écria : *Je bénis de bon cœur la bonne ville d'Orléans...* A Cahors, deux dames riches et pieuses, n'ayant pu s'approcher du saint Père, à cause de la foule, s'habillèrent en villageoises, et s'introduisirent dans l'auberge pour le servir à table. A Nîmes, tandis que le peuple criait : *Vive le saint Père!* un protestant ne put s'empêcher de dire à haute voix : *Voilà le plus grand homme du siècle!* A Beaucaire, les prêtres le placèrent et le portèrent sous un dais. A Nice, à la Croix-de-Marbre, sur la côte de Gênes, à San-Remo, il fut accueilli avec les mêmes démonstrations de joie. Arrivé à Savone, il y resta jusqu'au 19 mars, et quatre jours après, il se trouva à Firenzuola, au milieu des troupes alliées, qui occupaient déjà une partie de la France. Après avoir envoyé un délégué à Rome, pour annoncer son prochain retour, il s'arrêta quelques temps à Imola, son ancien siège, et à Césène, sa patrie. Le 4 mai, le saint Père adressa à ses sujets une proclamation, qui fut reçue avec des transports de joie. Sur ces entrefaites, Murat, qui se disait autorisé par l'Autriche, voulant garder Ancône et ses Marches, dépendant des états romains, le pape dépêcha le cardinal Consalvi à Londres auprès des souverains alliés, qui s'empressèrent d'accueillir ses justes réclamations (*Voy. CONSALVI*). Pie VII fit son entrée dans Rome, le 24 mai, avec une pompe extraordinaire. Nous ne décrirons pas l'enthousiasme du peuple en revoyant son vertueux souverain, ni les cérémonies qui eurent lieu dans une circonstance aussi solennelle. Le pontife se rendit d'abord à la basilique de Saint-Pierre, pour rendre grâce de sa délivrance à l'auteur de toutes choses, qui avait fait triompher sa vertu au milieu de tant de cruelles épreuves. Ses premiers soins furent de réparer autant que possible les maux causés par les troubles d'une assez longue anarchie. Le 25 juillet, l'ancien évêque de Saint-Malo, M. Cortois de Pressigny, arriva à Rome en qualité d'ambassadeur du roi Louis XVIII, pour continuer les négociations au sujet de l'église de France. Le 6 août, le pape communiqua, dans un consistoire, aux cardinaux sa

bulle *Sollicitudo omnium Ecclesiarum*, etc., qui rétablit la compagnie de Jésus. Le P. Pannizoni, provincial des jésuites, qui revenait de Sicile avec cinquante de ses religieux, en reçut un exemplaire des mains du souverain pontife. Un édit du 15 avril 1815 renouvela ceux de Clément XII et de Benoît XIV, contre les réunions maçonniques. La France dès le mois de mars était retombée sous le joug de Bonaparte, évadé de l'île d'Elbe. Murat, réconcilié avec son beau-frère, tenta de soulever l'Italie contre les Autrichiens. Le pape lui refusa le passage dans ses états ; mais les Napolitains continuant d'avancer, le saint Père quitta Rome et s'embarqua pour Gênes, où il attendit sans inquiétude le résultat d'une guerre qui devait être promptement décidée. Napoléon, vaincu de nouveau, et forcé d'abdiquer une seconde fois, tombe au pouvoir des Anglais, tandis que Murat, contraint de quitter Naples, n'y rentre que pour mourir. Le rétablissement de Ferdinand IV (voy. ce nom) sur son trône, et les talents diplomatiques que déploya le cardinal Consalvi au congrès de Vienne (1^{er} novembre 1814 au 9 juillet 1815), firent restituer au saint Siège, non-seulement Ancône et ses Marches, Bénévent et Ponte-Corvo, mais les trois légations de Bologne, Ravenne et Ferrare, qui lui avaient été ravies par le traité de Tolentino. Pie VII, de retour dans sa capitale, donna de nouveau ses soins aux affaires temporelles et spirituelles de ses états. Le nouveau concordat entamé avec la France, et signé par M. de Blacas le 11 juin 1817, fut présenté le 22 novembre à la chambre des députés pour recevoir la sanction législative ; la majorité ministérielle paraissant disposée à le rejeter, le projet ne fut pas même discuté. La moitié des sièges épiscopaux en France étaient vacants ; les évêques, justement alarmés de ce grave inconvénient, ainsi que des dangers que courait la religion, qui manquait de ministres au milieu des attaques auxquelles elle était en butte, et considérant d'autres maux qui affligeaient l'Eglise, écrivirent au saint Père une lettre aussi respectueuse qu'énergique. Pie VII, désirant prévenir de plus grands dangers, consentit à un arrangement provisoire, par lequel il fut nommé aux évêchés conservés par le concordat de 1801. Sa Sainteté, dans le consistoire du 25 août 1819, expliqua les motifs qui l'avaient portée à cette condescendance, par l'allocution suivante : « Le » roi de France, dans le désir de donner un té- » moignage solennel de son excellente bonté, nous » a déclaré par une *note officielle* que son intention » est d'abréger, le plus qu'il sera possible, la durée » des mesures provisoires qui ont été convenues » entre nous et sa Majesté, pour remédier aux » maux les plus pressants de l'Eglise de France ; » que son intention est également d'employer, de » concert avec nous, tous les moyens qui sont en » son pouvoir, pour faire pour cette Eglise des » avantages qui résultent pour elle de l'état stable » et définitif qu'elle doit avoir, comme aussi de » réaliser, suivant les formes constitutionnelles de » son royaume, et à mesure que les ressources de » l'état le permettront, sans surcharge pour ses » peuples, l'augmentation du nombre des sièges épi-

» scopaux, ainsi qu'il sera reconnu nécessaire pour » les besoins des fidèles. » Dans la session suivante la chambre des députés porta le nombre des évêchés de 50 à 80. Ce fut avec une satisfaction toute paternelle que Pie VII vit ce nouveau triomphe de la religion ; mais il eut presque en même temps de nouveaux sujets de douleur. La secte dangereuse des *carbonari*, triomphante à Naples (voy. FERDINAND IV), étendait son influence dans les villes frontières des états du saint Siège, où elles avaient essayé d'établir une *union patriotique pour l'Etat romain*. Pie VII, par une bulle du 10 avril 1821, prémunit ses sujets contre les attaques du *philosophisme*, et défendit de nouveau les réunions clandestines, notamment celle des francs-maçons. Cependant les Autrichiens ayant occupé Naples, tout rentra dans l'ordre, et Ferdinand IV, rétabli sur son trône, fut reçu par le pape dans le palais Quirinal, à son retour du congrès de Vienne, où les souverains l'avaient appelé. Toujours attentif au bien de la catholicité, le saint Père entretenait une correspondance active avec le roi et le clergé d'Espagne, opprimés par les Cortès. Il fit tout ce qu'il lui fut possible pour diminuer les maux qui affligeaient les Eglises catholiques d'Allemagne, ainsi que celles de la Suisse, de la Hollande et de l'Angleterre. L'âge avancé, une enflure aux jambes, et d'autres incommodités, l'empêchaient souvent de paraître aux cérémonies publiques. Pie VII ne sortait plus de sa chambre que pour se promener, en voiture, dans les jardins du Quirinal. Le 6 juillet 1823, il parut plus gai que de coutume. Tout le monde s'étant retiré à dix heures, le pape, resté seul, après avoir récité son bréviaire, ayant voulu prendre un livre sur la cheminée, se leva de son siège, en s'appuyant d'une main sur son bureau et de l'autre en cherchant un appui sur un cordon attaché à la muraille ; mais le saint Père ne put atteindre ce cordon, et il tomba entre la table et le fauteuil. Aux cris que la douleur lui arracha, on accourut, on le plaça sur son lit ; et à la première visite les chirurgiens déclarèrent que le col du fémur s'était cassé. Une fièvre violente survint, accompagnée de délire, au milieu duquel on l'entendit plusieurs fois prononcer les mots de *Savone* et de *Fontainebleau*. Le quatrième jour, la fièvre cessa, et pendant une semaine sa Sainteté parut se trouver mieux. Le roi de France, affligé du fâcheux accident arrivé au saint Père, lui envoya, par la poste, un de ces lits mécaniques qui, par leurs divers ressorts, suppléent au défaut de mouvement dans les membres. Sa Sainteté se montra très-sensible à cette attention. Cependant, à l'aide d'une rampe construite autour de sa chambre à coucher, le saint Père, en s'y appuyant, pouvait marcher quelques minutes ; malheureusement, au bout de quarante jours le mal augmenta. Le 18 août l'archevêque d'Edesse (1), Bertazzoli, récemment nommé cardinal, administra le viatique à sa Sainteté ; on voulut lui donner des cordiaux..... « Je n'ai d'autre soin à » prendre, dit-il d'une voix éteinte, que de pré- » parer mon âme à rendre compte à Dieu de ma

(1) C'est par une erreur typographique qu'à l'article de ce prélat il est nommé archevêque d'Ephèse.

» longue carrière. » Le 19, il reçut l'extrême-onction, après quoi il chargea l'ambassadeur de France, M. de Laval-Montmorency, de faire connaître au roi, à ce *fiis aîné de l'Eglise*, « les derniers vœux » qu'il formait pour la conservation de ses jours et » la prospérité de son royaume. » L'agonie du saint Père fut longue, mais tranquille. Le 20 août 1825, à cinq heures du matin, il rendit le dernier soupir : c'était l'âme du juste qui abandonnait un corps périssable pour voler au sein de son créateur. Pie VII avait atteint sa 85^e année. Le cardinal Della Genga lui succéda, le 27 septembre, sous le nom de Léon XII (*voy. ce nom*). M. le Ch. Artaud de Montor a publié une *Histoire du pape Pie VII*, 3^e édit. Paris, 1858, 5 vol. in-12; elle est très-estimée.

PIE VIII (François-Xavier CASTIGLIONE), né le 20 novembre 1761, à Cigoli, près d'Ancône, se prépara par d'excellentes études à la carrière ecclésiastique et joignit à des connaissances profondes dans la théologie et le droit canonique, une érudition non moins grande dans l'archéologie et la numismatique. Nommé, en 1800, évêque de Montalto par Pie VII qui connaissait tout son mérite, dans les discussions qui s'élevèrent bientôt entre le saint Siège et Napoléon, le zèle qu'il montra pour la défense des droits de l'Eglise le fit exiler à Milan, à Pavie et à Mantoue, où il fut placé sous la surveillance la plus fatigante. Au retour de la paix en 1814, il rentra dans son diocèse, au milieu des applaudissements des fidèles; et une nouvelle correspondance s'établit entre le digne évêque et Pie VII, rendu à son siège de Rome. Le 8 mars 1816, créé cardinal, il fut transféré à l'évêché de Césène, lieu de naissance de Pie VII et où ce pontife voulait avoir un fidèle et sincère ami. Il fut appelé plus tard à occuper le siège épiscopal de Frascati, et, lors de la mort de Léon XII, le 10 février 1829, il se trouvait le doyen de cette classe de cardinaux qu'on appelle de l'ordre des évêques, pour les distinguer de ceux qui appartiennent à l'ordre des prêtres et des diacres. Il fut, en cette qualité, chargé de répondre aux ambassadeurs de France, d'Espagne et d'Autriche, qui, selon l'usage, exprimaient devant le sacré collège les vœux de leurs cours sur l'élection du nouveau chef de l'Eglise; le discours de Châteaubriand se terminait ainsi : «..... La mémoire de Léon XII sera vénérée par la » France. Le royaume, que gouverne si glorieuse- » ment le fils aîné de l'Eglise, n'oubliera pas les » conseils pacifiques qui ont empêché la discorde de » troubler, même passagèrement, les nouvelles » prospérités de la patrie. Léon XII joignait à ses » vertus apostoliques cette modération d'esprit et » cette connaissance de son siècle, si nécessaire aux » chefs des empires. Eminentissimes seigneurs, vos » lumières assureront au saint Siège, dans le pro- » chain conclave, un successeur digne de ce pon- » tife conciliateur. Si vous êtes des princes puissants, » vous êtes aussi les ministres de cette religion » charitable qui abolit l'esclavage parmi les hom- » mes, qui, simple à la fois et sublime, est éga- » lement appropriée aux besoins de la société nais- » sante et à ceux de la société perfectionnée; vos » suffrages indépendants iront bientôt chercher

» parmi vos pairs un vrai pasteur pour la chré- » tienté, un souverain éclairé pour la plus illustre » portion de cette noble Italie, qui dicta des lois » au monde antique, qui civilisa le monde mo- » derne, qui toujours féconde et jamais épuisée, » nourrit aujourd'hui à l'ombre de sa gloire le sou- » venir de sa grandeur. » Dans sa réponse le car- » dinal Castiglione disait : « Le sacré Collège connaît » la difficulté des temps... : toutefois, plein de con- » fiance dans la main toute-puissante du divin au- » teur de la foi, il espère que Dieu mettra une digue » au désir effréné de se soustraire à toute autorité, » et que, par un rayon de sa sagesse, il éclairera les » esprits de ceux qui se flattent d'obtenir le respect » pour les lois humaines indépendamment de la » puissance divine. Tout ordre de société et de » puissance législative venant de Dieu, la seule vé- » ritable foi chrétienne peut rendre sacrée l'obéis- » sance... Le conclave espère que Dieu accordera à » l'Eglise un pontife saint et éclairé..., qui réglera » sa conduite selon la politique de l'Evangile....., » qui est la seule véritable école d'un bon gou- » vernement..., et qui montrera aux admirateurs » étrangers de la gloire ancienne et nouvelle de » Rome, le Vatican et le vénérable institut de la » propagande, pour démentir celui qui accuserait » Rome d'être l'ennemie des lumières et des arts. » Le 31 mars 1829, Castiglione fut élu pape à la presque unanimité des suffrages. Il en parut surpris, et montra de l'hésitation; mais on fit tirer le canon du château Saint-Ange, signe de l'élection accomplie, les cardinaux se prosternèrent à ses pieds, et il s'écria : « Que la volonté de Dieu soit » faite ! » — Pie VIII (c'est le nom que prit le nouveau pontife) confia la charge de secrétaire d'état au cardinal Albani. Il adressa suivant l'usage, à tous les prélats de la chrétienté, une lettre encyclique dans laquelle le nouveau Pontife signala comme des causes de troubles la liberté de la presse, les sociétés bibliques, etc. Le gouvernement français n'en voulut point permettre la publication, et refusa explicitement l'*exequatur*. Les sociétés secrètes qui s'étaient formées dans les états romains fixèrent aussi l'attention de Pie VIII, et plusieurs de leurs membres furent sévèrement punis. Un bref fut adressé aux évêques de la nouvelle province ecclésiastique de Fribourg en Brisgaw, qui supportaient, sans élever aucune réclamation, les envahissements de la puissance temporelle, et dont quelques-uns, par leur conduite, paraissaient conniver avec les ennemis secrets du catholicisme. Le saint Père les rappelait avec force à leurs devoirs, comme évêques, et proclamait de nouveau que *l'Eglise est libre par l'institution divine*. Après la révolution de 1850, le chef suprême de l'Eglise déclara, dans plusieurs brefs adressés à différents évêques, notamment au cardinal de Rohan, archevêque de Besançon, que chacun pouvait, sans blesser sa conscience, prêter serment au nouveau pouvoir, et que rien ne s'opposait à ce qu'on fit dans les églises les prières publiques pour le roi des Français, puisqu'il régnait paisiblement, *nunc tranquillis rebus*. L'état de souffrance dans lequel il se trouvait depuis longtemps s'aggrava tout-à-coup, et il mourut dans

des sentiments exemplaires de piété, le 30 novembre 1850, après un règne d'un an et huit mois. Il eut pour successeur Grégoire XVI (*voy. ce nom*). On a l'*Histoire du pape Pie VIII*, par le chevalier Artaud de Montor, Paris, 1844, in-8. *Voy. LIGORI*, v, 255.

PIECK (Nicolas), gardien du couvent des récollets, est le chef des illustres martyrs de Gorcum, que Guillaume de la Marck fit mourir près de la ville de Briel par des supplices cruels et recherchés. (*Voy. la MARCK*.) Le P. Pieck avait 38 ans lorsqu'il scella de son sang la foi catholique, le 9 juillet 1572. Ses compagnons étaient au nombre de 18, prêtres et religieux, qui étaient tombés entre les mains du tyran par la prise de Gorcum. Il y avait huit prêtres et deux frères de l'ordre de Saint-François : Jérôme de Weert, Théodore d'Embsen, Nicaise Hésius, Willehadus Danus, Godefroi de Marvel, Antoine de Weert, Antoine de Hornaer, François le Roi, de Bruxelles; Pierre d'Asch, brabançon, et Corneille de Wyck : trois curés, Léonard Véchélius, natif de Bois-le-Duc, et Nicolas Poppélius, pasteur à Gorcum; Godefroi Duneus, docteur en théologie; Jean d'Oosterwyck, chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin; Adrien Bécanus, et Jacques Lacops, religieux de l'ordre de Prémontré; André Walteri, pasteur, à Heynort; et Jean de Colonia, dominicain, pasteur à Hornaer. Ils furent tous cruellement tourmentés par des supplices qu'on n'ose même rapporter, afin qu'ils reniassent la présence réelle du corps de J.-C. dans l'eucharistie et la primauté du pape. Comme ils persistaient dans leur croyance, on leur enfonça premièrement des chandelles brûlantes dans les narines et dans la bouche; puis on leur coupa le nez, et finalement ils furent pendus dans une grange, près de Briel. Ils souffrirent tous le martyre avec une constance incroyable. (*Voy. MUSIUS*.) Un frère récollet apostasia par la crainte de la mort; mais quelque temps après il fut pendu pour avoir volé. Le savant Heuterus, ayant répondu avec moins de fermeté que les autres martyrs, conserva la vie, mais il répara cette faiblesse dans la suite. Estius a écrit l'*Historia martyrum gorconiensium*, Donay, 1605. Leurs reliques furent transportées depuis en différentes églises des Pays-Bas catholiques, où on a vu arriver par leur intercession plusieurs miracles. Le pape Clément X les mit au nombre des saints, le 14 novembre 1673, et en fit célébrer la fête au jour de leur martyre.

PIÉMONTAIS ou PIÉMONTÈSE (Alexis ou Alessi), nom sous lequel *Guillaume Ruscelli*, médecin italien, mort en 1565, se cachait pour distribuer le secret de ses remèdes. Ils furent publiés par François Sansovino, sous le titre de *Secreti d'Alessi Piemontese*, en 7 livres. Les éditions nombreuses qu'on en a faites sont in-8 et in-16. C'est un riche trésor pour les charlatans.

PIÉRIDES, filles de Piérius, ayant défié les Muses à qui chanterait le mieux, furent métamorphosées en pies par ces déesses. — On donne aussi ce nom aux Muses, à cause du mont Piérius qu'elles habitaient.

PIÉRIUS VALÉRIANUS (Jean-Pierre BOLZANI, connu sous le nom de), célèbre écrivain, de l'ancienne famille des Bolzani, naquit à Belluno, dans

l'état de Venise. Il fut obligé dans son enfance de servir de domestique. Un cordelier, son oncle paternel, qui avait été précepteur de Léon X, lui donna des leçons de littérature. Ses progrès furent si rapides qu'il se vit bientôt ami des gens de lettres les plus célèbres, et surtout du cardinal Bembo. Léon X et Clément VII lui témoignèrent beaucoup d'estime, et lui en firent sentir les effets. Piérius, préférant l'étude et une honnête médiocrité à tout ce qui pouvait le distraire en l'élevant, refusa l'évêché de Justinopolis et celui d'Avignon. Il se contenta d'une charge de protonotaire apostolique. On lui confia plusieurs négociations importantes, dont il s'acquitta avec honneur. Cet homme estimable mourut à Padoue en 1558, à 81 ans. Ses principaux ouvrages sont : les *Hiéroglyphes*, commentaire latin sur les lettres saintes des Egyptiens et des autres nations, auquel Cælius Sec. Curion ajouta deux livres, qu'il orna de figures et qu'il fit imprimer en 1567, in-fol. La meilleure édition est de Lyon, 1626, in-fol. Henri Schwalenberg en donna un abrégé en 1606, à Leipsig, in-12. Son traité si connu : *De infelicitate litteratorum* (1), imprimé pour la première fois en 1620, à Venise, par les soins d'Aloysius Lollini, évêque de Belluno, qui en conservait le manuscrit dans sa bibliothèque. Il a été réimprimé depuis avec ses *Hiéroglyphes*, en 1647, à Amsterdam, et à Leipsig, dans le Recueil intitulé : *Analecta de calamitate litteratorum*, in-8, avec une préface de Burchard Mencken; *Pro sacerdotum barba apologia*, en 1555, in-8, adressé au cardinal Hippolyte de Médicis, qui avait été son disciple; et réimprimé avec les traités de Musonius et d'Hospinien, sur l'usage de raser la barbe et de se couper les cheveux, Leyde, 1659, in-12. Cet écrit offre des recherches curieuses; Les *Antiquités de Belluno*, Venise, 1620, in-8, avec son traité *De infelicitate litteratorum*; diverses *Leçons sur Virgile*, dans l'édition du *Virgile*, avec les Commentaires de Servius, chez Robert Etienne, in-fol., et plusieurs fois depuis; des *Poésies* latines. Piérius avait reçu au baptême le nom de Jean-Pierre. Sabellius, son maître, changea ce dernier nom en celui de Piérius, par allusion aux Muses, en latin *Pierides*, dont il avait été le favori. D'ailleurs, par un usage de ce temps-là, il fallait porter un nom qui rappelât l'antiquité.

PIERQUIN (Jean), fils d'un avocat de Charleville, né vers 1672, étudia à Reims, où il prit le degré de bachelier, en théologie. Il fut pendant 40 ans curé de Châtel-sur-Aisne, dans le diocèse de Reims, où il mourut, en 1742, âgé d'environ 70 ans. Sans négliger les fonctions pastorales, il s'occupait de divers objets de curiosité et de science physique. Il a écrit sur la couleur des nègres, sur l'évocation des morts, sur le sabbat des sorciers, sur les transformations magiques, sur le chant du coq, sur la pesanteur de la flamme, sur la preuve de l'innocence par l'immersion, etc. On a rassemblé ses *OEuvres physiques et géographiques*, Paris, 1744, in-12. Elles

(1) Un bibliophile anglais a donné une édition du traité *De infelicitate litteratorum*, Genève, 1821, in-8, tirée à 87 exemplaires; elle est augmentée de quelques notes de l'éditeur, M. Egerton Brydges et de la vie de l'auteur.

offrent des choses singulières, dont plusieurs ne sont pas assez vérifiées, d'autres fausses, et d'autres plus vraies qu'on ne le pense communément aujourd'hui. On a encore de lui : une *Vie de saint Juvin*, Nancy, 1752, in-12; une *Dissertation sur la Conception de J.-C.*, et sur une *Sainte Face* qu'on a voulu faire passer pour une image constellée, Amsterdam, 1742, in-12.

PIERRE (saint), le prince des apôtres, fils de Jonas et frère de saint André, naquit à Bethsaïde. Son premier nom était *Simon*; mais le Sauveur lui donna dans la suite celui de *Céphas*, qui en Syriaque signifie *Pierre*, en disant qu'il *bâtirait sur cette pierre son Eglise, que l'enfer ne renverserait jamais*. « Par où, dit un habile théologien, J.-C. a voulu » faire comprendre qu'en élevant saint Pierre à la » dignité de chef des apôtres, il en faisait la pierre » fondamentale de son Eglise. Puisqu'il dit que cet » édifice ne sera point renversé, mais subsistera » jusqu'à la fin des siècles, il faut que l'autorité de » saint Pierre ait passé à ses successeurs, et que » son siège soit toujours le centre de l'unité, auquel » les fidèles doivent tenir pour être membres de » l'Eglise. Ainsi ont raisonné les Pères, et après » eux les théologiens; les hérétiques et les incré- » dules font de vains efforts pour obscurcir cette » vérité. » J.-C. l'ayant rencontré avec son frère André, qui lavaient leurs filets sur le bord du lac de Génésareth, ordonna à Pierre de les jeter en pleine mer. Quoiqu'ils n'eussent rien pu prendre de la nuit, de ce seul coup ils prirent tant de poissons, que leurs barques en furent remplies. Alors Pierre se jeta d'étonnement aux pieds du Sauveur, qui lui dit de quitter ses rets pour le suivre; et depuis ce temps-là il lui demeura toujours intimement attaché. Il avait une maison à Capharnaüm, où J.-C. vint guérir sa belle-mère, et quand il choisit ses douze apôtres, il mit Pierre à leur tête. Pierre fut un des témoins de sa gloire sur le Thabor. De retour à Capharnaüm, ceux qui levaient le demi-sicle pour le temple demandèrent à Pierre si son maître le payait. L'apôtre, par ordre de Jésus-Christ, jeta sa ligne dans la mer, et prit un poisson, dans la gueule duquel il trouva un sicle, qu'il donna pour son maître et pour lui. Pierre assista à la dernière cène, et fut le premier à qui J.-C. lava les pieds. Il se trouva dans le jardin des Olives, quand des soldats arrêterent J.-C.; et transporté d'un zèle mal entendu pour son maître, il coupa l'oreille à Malchus, serviteur du grand-prêtre Caïphe, chez lequel il suivit J.-C. Ce fut là qu'il renia trois fois Notre-Seigneur, et qu'ayant entendu le coq chanter, il sortit de la salle, et témoigna son repentir par ses larmes. Saint Pierre, après avoir reçu de J.-C. l'ordre de paître, non-seulement les agneaux, mais les brebis, c'est-à-dire, non-seulement les simples fidèles, mais encore les pasteurs, fut témoin de la glorieuse ascension de son divin maître. Le jour que le Saint-Esprit descendit sur les apôtres, Pierre prêcha avec tant de force J.-C. ressuscité, que 5,000 personnes se convertirent, et demandèrent à être baptisées. Quelques jours après, comme il montait au temple avec Jean pour y faire sa prière, il trouva à la porte un

homme perclus qui lui demanda l'aumône. Pierre lui ayant dit qu'il n'avait ni or ni argent, lui commanda de se lever au nom de *Jésus de Nazareth*. Cet homme se leva aussitôt, marcha, et entra dans le temple, glorifiant Dieu. L'ombre de Pierre rendait la santé aux malades, et on les lui apportait de tous côtés. Le grand-prêtre et les sadducéens, jaloux des progrès de l'Evangile, firent saisir les apôtres, et les firent mettre en prison. Mais un ange les ayant délivrés, ils allèrent dans le temple annoncer de nouveau J.-C. Leurs ennemis, plus irrités que jamais, étaient sur le point de les faire mourir, lorsque Gamaliel les détourna de cette cruelle résolution. Ils se contentèrent donc de les faire battre de verges : traitement que ces illustres confesseurs de J.-C. souffrirent avec joie, se félicitant d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour le nom de leur cher maître. Pierre sortit de Jérusalem pour visiter les fidèles des environs. Il arriva à Lydée, où il guérit Enée, paralytique depuis 8 ans; et cette guérison opéra la conversion des habitants. La résurrection de Tabitha produisit le même effet à Joppé. Peu de temps après, il alla à Antioche, et y fonda l'Eglise chrétienne. Il parcourut aussi les provinces de l'Asie Mineure, vint à Rome l'an 42 de l'ère vulgaire, et y établit son siège épiscopal. La capitale du monde lui parut le lieu le plus propre à la propagation de la religion divine dont il était le premier ministre. Cette grande ville, qui, comme dit saint Léon, avait, par sa célébrité et sa puissance, répandu ses superstitions dans toute la terre, devait dans le dessein de Dieu devenir l'humble servante de la vérité, et étendre ensuite sa domination spirituelle bien au de-là des bornes de son ancien empire : *Quæ eras magistra erroris, facta es discipula veritatis....., latius præsideres religione divina quam dominatione terrena*. C'est en cette année 42 que commencent les 25 années du pontificat que l'on donne communément à saint Pierre. Revenu à Jérusalem pour célébrer la pâque de 44, il y fut arrêté par ordre d'Hérode-Agrippa, qui avait fait mourir saint Jacques le Majeur. Son dessein était de le sacrifier à sa complaisance pour le peuple; mais la nuit même du jour que le tyran avait fixé pour le mettre à mort, l'ange du Seigneur tira l'apôtre de prison, et il sortit de Jérusalem. On croit que de là il alla pour la 2^e fois à Rome, d'où il écrivit sa 1^{re} épître vers l'an 50 de l'ère vulgaire. Pierre, chassé de Rome avec tous les autres Juifs par l'empereur Claude, revint en Judée, et fit l'ouverture du concile de Jérusalem. Il y parla avec beaucoup de sagesse, et il fut conclu que l'on n'imposerait point aux gentils le joug des cérémonies légales. Il alla peu de temps après à Antioche, et ce fut là que saint Paul lui résista, parce qu'il semblait, par complaisance pour les juifs, favoriser l'observance des anciens rites. « C'est » très-injustement, dit l'abbé Bergier, que les hérétiques et les incrédules ont pris occasion de ce fait » pour calomnier ces deux apôtres; il n'y a dans la » conduite de l'un ni de l'autre aucun trait d'hypocrisie ni de mauvaise foi. Ceux d'entre les protestants qui ont conclu de là que saint Pierre n'était » pas infallible se sont joués du terme; ils devaient » conclure tout au plus que saint Pierre n'était pas

» impeccable. Tenir une conduite de laquelle on
 » peut tirer une fausse conséquence et une erreur,
 » ce n'est pas enseigner pour cela l'erreur. Saint
 » Pierre pourrait donc avoir péché dans sa con-
 » duite, sans avoir failli dans sa doctrine. » Cepen-
 » dant quelques Pères et quelques critiques ont cru
 » que le Céphas dont il s'agit en cet endroit n'était
 » pas saint Pierre. (*Voy. CÉPHAS et KERKHERDERE.*) Re-
 » tourné à Rome, il écrivit sa 2^e épître aux fidèles
 » convertis. Le but de cette épître est de les affermir
 » dans l'attachement inviolable qu'ils doivent avoir à
 » la doctrine et à la tradition des apôtres, et de les
 » prémunir contre les illusions des faux docteurs. Le
 » feu de la persécution était alors allumé; Pierre fut
 » condamné à mourir en croix. Il demanda d'avoir
 » la tête en bas, « de peur (dit un saint Père) qu'on
 » ne crût qu'il affectât la gloire de J.-C. s'il eût été
 » crucifié comme lui. » Ce prince des apôtres fut
 » attaché à la croix le même jour, selon la plus
 » commune opinion (*voy. le Journ. hist. et litt.,*
 » 1^{er} février 1791, page 186), et au même endroit
 » où saint Paul fut décapité, l'an 66 de J.-C. et le
 » 12^e du règne du barbare Néron. Sa mort fixa irré-
 » vocablement à Rome le premier siège de l'Eglise
 » chrétienne, qu'il avait d'abord établi à Antioche.
 » Dès lors Rome est devenue la Jérusalem du chris-
 » tianisme, la résidence de son premier pasteur, le
 » centre de l'union catholique, l'oracle et la règle
 » de toutes les églises; où les Pères et les théologiens
 » de tous les siècles ont cherché des décisions dans
 » les matières difficiles; où l'on a vu échouer les
 » artifices de tous les sectaires qui ont essayé d'al-
 » térer la doctrine de J.-C.; où ont reçu leur mission
 » tous les hommes apostoliques qui, après la pre-
 » mière publication de l'Evangile, ont porté aux na-
 » tions cette lumière divine. Après quoi il ne faut pas
 » être surpris si la fureur des hérétiques, si les sar-
 » carmes des mauvais catholiques se sont tournés
 » dans tous les temps, mais surtout dans ce siècle de
 » vertige et d'erreurs, contre cette grande mère des
 » chrétiens; s'ils ont fait tous leurs efforts pour faire
 » regarder comme une usurpation, comme le fruit de
 » l'ambition et de l'intrigue, l'autorité que le pon-
 » tife romain exerce dans l'Eglise universelle, en
 » vertu des pouvoirs reçus de Dieu même. « De là, »
 » dit un voyageur philosophe, qui saisit heureuse-
 » ment le rapport des causes avec les effets (*Discours*
 » *sur l'histoire*, par le C. d'Albon), « de là les décla-
 » mations fongueuses qu'on fait retentir sans cesse
 » à nos oreilles, et que bégaiement les enfants qui ne
 » savent pas l'histoire. Détruisons des accusations
 » aussi graves qu'injustes, fixons les idées, ne
 » croyons pas avoir fait à Rome chrétienne les re-
 » proches que nous pourrions faire avec fonde-
 » ment à la conduite de quelques-uns de ses pon-
 » tifes, et ne donnons pas à conclure qu'on est en
 » droit de déprécier l'une, quand même on aurait
 » raison de blâmer les autres. Rome chrétienne ne
 » doit rien à la politique: si elle a étendu sa puis-
 » sance dans les régions enveloppées des plus
 » épaisses ténèbres; si elle a soumis à ses lois des
 » peuples qui échappèrent aux armes, et ne recon-
 » nurent jamais l'empire des plus célèbres conqué-
 » rants; si des hordes sauvages qui n'ont jamais

» prononcé les noms d'Alexandre et de César, ont
 » écouté la voix de ses pontifes avec respect, et ont
 » reçu leurs instructions comme des oracles; si, dé-
 » vouée à la paix, Rome a fait des conquêtes que
 » lui eût enviées Rome consacrée à la guerre, ces
 » prodiges ne furent pas l'ouvrage des passions hu-
 » maines; les passions humaines ne servirent qu'à
 » les rendre plus éclatants, puisqu'elles se ligèrent
 » pour opposer de plus grands obstacles à l'exécution
 » des projets qu'elles avaient tant d'intérêt à
 » traverser. » (*Voy. saint GRÉGOIRE, saint LÉON,*
 » *ISIDORE, MERCATOR, LUTHER, MELANCHTHON, et tom.*
 » *1^{er}, Chronologie des papes.*) Un écrivain connu par
 » d'excellents ouvrages ascétiques, a fait sur le même
 » sujet les réflexions suivantes: « Pour moi, lorsque
 » je vois le chef des chrétiens, le successeur de
 » saint Pierre assis sur le trône des Césars, régner
 » dans Rome, et de cette capitale du monde chré-
 » tien faire entendre sa voix pastorale à tous les
 » peuples de l'univers; lorsque je réfléchis sur la
 » manière dont s'est opéré ce prodigieux change-
 » ment, je ne puis m'empêcher de m'écrier: *Le*
 » *doigt de Dieu est ici.* Lorsque je compare la splen-
 » deur et la magnificence du Vatican avec l'obscu-
 » rité et l'horreur des prisons mamertines; lorsque
 » je me dis à moi-même: Celui qui a gémi dans
 » ces affreux cachots est honoré dans cette superbe
 » basilique, et son successeur habite ce somptueux
 » palais; la même religion qui conduisait en secret
 » quelques fidèles aux pieds du saint apôtre hu-
 » milié sous ses fers, conduit publiquement tous
 » les peuples du monde aux pieds du saint Père,
 » son successeur rayonnant sous la tiare: un tel
 » spectacle, je l'avoue, me ravit, me transporte,
 » me pénètre de respect, de joie et de reconnais-
 » sance. Je ne crains pas d'appliquer à cet événe-
 » ment les paroles de la sainte Vierge dans son
 » cantique: *Dieu a renversé les tyrans de leur trône.*
 » *et y a placé ceux qu'ils tenaient dans l'humiliation.*
 » Eglise sainte, triomphez; et que toute la gloire
 » en soit à votre céleste époux, qui a opéré sur la
 » terre de si grands prodiges; que vos vrais en-
 » fants s'en réjouissent et triomphent avec vous! »
 » Quelques protestants ont poussé l'esprit de parti
 » jusqu'à soutenir que saint Pierre n'a jamais été à
 » Rome, et n'a conséquemment pas fondé ce siège;
 » mais les savants les plus ennemis de l'autorité pa-
 » pale les ont solidement réfutés. Pearson, évêque
 » anglican, dans une Dissertation qui se trouve parmi
 » ses *Oeuvres*, a donné à ce fait toute la démonstra-
 » tion dont il est susceptible. En effet tous les monu-
 » ments de l'histoire déposent en sa faveur. Saint
 » Pierre, écrivant aux autres églises, leur dit: *L'E-*
 » *glise assemblée dans Babylone vous salue.* Cette Ba-
 » bylone était, au rapport de Papias, la ville de
 » Rome, d'où l'apôtre écrivait alors. Saint Jérôme et
 » les autres interprètes s'accordent avec Papias sur
 » l'explication de ce texte. Hégésippe qui, comme
 » ce dernier, touchait aux temps apostoliques, a pu-
 » blié l'histoire du martyre que saint Pierre a souf-
 » fert à Rome. Saint Irénée et saint Ignace, disciples
 » de saint Pierre, nous apprennent que cet apôtre
 » avait fixé son siège à Rome. Tertullien appelle les
 » hérétiques au témoignage de l'Eglise romaine fondée

par saint Pierre. Saint Cyprien nomme souvent cette église la *Chaire de Pierre*. Arnobe, saint Epiphane, Origène, saint Athanase, Eusèbe, Lactance, saint Ambroise, Optat, saint Jérôme, saint Augustin, saint Chrysostôme, Paul Orose, saint Maxime, Théodoret, saint Paulin, saint Léon, etc., nous ont laissé le catalogue des évêques de Rome, depuis saint Pierre jusqu'au pontife qui occupait le saint Siège de leur temps; et depuis cette époque, tous les écrivains ecclésiastiques et profanes l'ont conduit jusqu'à Pie IX, qui remplit aujourd'hui le siège de saint Pierre. Quelle autre religion que la catholique peut présenter une succession si marquée et si connue? Et faut-il s'étonner si ses ennemis se sont efforcés d'en détruire le fondement? Quelle secte a osé feindre une chaîne de pasteurs légitimes si serrée et si bien suivie, *Confinçant tale quid hæretici*? C'est le défi que donnait Tertullien à tous les hérétiques, et ce défi si hardi et si sûr a gagné bien de la force et de l'importance depuis Tertullien : il parlait de la sorte, lorsque la durée de l'Eglise ne comptait pas encore deux siècles; qu'eût-il dit si une succession non interrompue de dix-huit siècles s'était montrée à lui par les titres et les monuments les plus manifestes et les plus incontestables? « Il y a tous » jours, dit M. Bossuet, ce fait malheureux contre » les hérétiques : ils sont séparés du grand corps » de l'Eglise. Mais pour nous, quelle consolation » de pouvoir, depuis notre souverain pontife, re- » monter sans interruption jusqu'à saint Pierre, » établi par J.-C.; d'où, en reprenant les pontifes » de la loi, on va jusqu'à Aaron et Moïse, de là » jusqu'aux patriarches et jusqu'à l'origine du » monde ! Quelle suite ! quelle tradition ! quel en- » chainement merveilleux ! » Outre les deux *épîtres* de saint Pierre qui sont au nombre des livres canoniques, on lui a attribué plusieurs ouvrages comme ses *Actes*, son *Evangile*, son *Apocalypse*, tous ouvrages supposés.

PIERRE (saint), évêque d'Alexandrie en 500, fut regardé comme un des prélats les plus illustres de son temps, soit pour sa doctrine, soit pour ses vertus. Sa constance fut éprouvée dans les persécutions de Dioclétien et de Maximien, et il reçut la palme du martyre en 511. Pendant son épiscopat, il fit des canons pénitentiels, et déposa dans un synode Méléce de Lycopolis, convaincu d'apostasie et d'autres crimes. Théodoret nous a conservé quelques *Lettres* de ce saint évêque, dans le 4^e livre de son *Histoire*. Le P. Combefis a donné deux sortes d'actes du martyre de saint Pierre, les uns publiés par Surius, et les autres par Métaphraste; mais ils ne méritent aucune croyance, et ne s'accordent ni avec Eusèbe, ni avec Théodoret.

PIERRE-CHRYSOLOGUE (saint), né à Imola, fut élu archevêque de Ravenne vers l'an 455. Il s'était préparé aux vertus épiscopales par la régularité de la vie cénobitique : moyen excellent pour former de bons pasteurs. (*Voy.* saint NORBERT.) Saint Germain d'Auxerre s'étant rendu à Ravenne, pour obtenir de l'empereur Valentinien la grâce de quelques criminels, tomba dangereusement malade, et eut la consolation de mourir entre les bras de

Pierre-Chrysologue, qui hérita de son cilice et de son camail. L'hérésiarque Eutychès, instruit de l'éloquence de Pierre, voulut l'attirer dans son parti; mais le saint évêque lui répondit d'une manière à le confondre. Il le renvoya à la lettre de saint Léon le Grand à Flavien, lettre qui est un abrégé de ce que l'on doit croire sur le mystère de l'incarnation. Il mourut, selon quelques-uns, en 458; d'autres disent le 2 décembre 450. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Venise, 1742, in-fol.; on fait encore quelque cas de l'édition de Venise, 1750, in-fol., publiée avec des notes, par le P. Sébastien-Paul de la Mère de Dieu, et réimprimée à Augsbourg, 1758, in-fol. On y trouve 176 *Sermons*, *discours* ou *homélies*, la plupart fort courts. L'illustre évêque y explique en peu de mots, d'une manière assez agréable, le texte de l'Ecriture. Son style est coupé, quoique assez suivi; ses pensées sont ingénieuses; mais elles sortent quelquefois du naturel, et ne renferment que des jeux de mots. Les critiques du dernier siècle ont jugé que ses *Sermons* n'ont rien d'assez élevé ni d'assez éloquent pour lui avoir fait mériter le nom de *Chrysologue* (homme dont les paroles sont d'or), qui ne lui fut donné que 250 ans après sa mort, par Félix, évêque de Ravenne, rédacteur de ses ouvrages. Ils tiraient leur force de la véhémence du saint et zélé orateur, du ton vif, touchant et pathétique dont il les prononçait, et qui produisait sur son peuple le plus grand effet.

PIERRE NOLASQUE (saint), fondateur de l'ordre de la Merci, pour la rédemption des captifs, naquit vers 1189 dans le Lauragais, au diocèse de Saint-Papoul en Languedoc. Ses parents étaient nobles. Il s'attacha dans sa jeunesse à Simon de Montfort, qui le mit auprès de Jacques, roi d'Aragon. Son esprit et sa vertu lui acquirent les bonnes grâces de ce prince. Pierre profita de son crédit auprès de lui pour établir un ordre religieux militaire, destiné à briser les fers des chrétiens captifs chez les musulmans. Ce fut le 10 août 1223, et non 1218, que se forma cette société respectable. Pierre Nolasque, qui l'institua étant laïque, voulut que les obligations de ces chevaliers ne fussent pas moindres que celles des religieux du chœur. Après avoir donné la première forme à son ordre, il réunit l'office de rédempteur à celui de supérieur-général. On assure que, dans les deux premières expéditions qu'il fit dans les royaumes de Valence et de Grenade, il retira 400 captifs des mains des infidèles. Il passa ensuite en Afrique, et y essuya beaucoup de traverses. Enfin après avoir vécu 26 années dans l'exercice de toutes les vertus, il mourut saintement la nuit de Noël, en 1256 ou 1258, à 67 ans. Saint Louis faisait un cas particulier de ce saint fondateur, et l'honora de plusieurs lettres. Pierre s'était associé dans l'institution de son ordre avec Raimond de Pegnafort; et ce fut conjointement avec ce saint qu'il donna à ses religieux l'habit que nous leur voyons encore aujourd'hui. Il n'était pas prêtre, comme l'ont cru quelques auteurs. On ignorait le lieu de sa sépulture; mais, Charles III, roi d'Espagne, ayant fait faire des fouilles à Barcelonne (selon les indications don-

nées dans une lettre du P. Jacques Pédralbes, jésuite, découverte à Ferrare le 8 mars 1786), on trouva, en 1788, le 25 avril, le corps du saint à une grande profondeur, au bas d'un escalier, dans une niche, en habit de chevalier, avec sa cuirasse et sa longue épée, suivant le costume de son temps, et une inscription qui marque que c'est le corps de saint Pierre Nolasque.

PIERRE de VÉRONE (saint), né de parents hérétiques en 1205, dans la ville dont le nom lui est resté, puisa dès sa première enfance, dans une école catholique, une foi pure et ferme, dont les instigations de ses proches ne purent le détacher. Il entra dans l'ordre des frères-prêcheurs, que gouvernait encore saint Dominique. Il s'y rendit célèbre par le ministère de la parole de Dieu : son zèle et sa capacité lui firent confier la charge d'inquisiteur à Milan. Il opéra des conversions sans nombre, et ne se fit pas moins d'ennemis ; les hérétiques obstinés frémissaient de voir affaiblir leur parti par le zèle de Pierre. Mais plus le danger croissait pour ses jours, plus s'enflammait son ardeur pour le martyre. Le dimanche des Rameaux, 24 mars 1252, comme il prêchait à Milan devant un auditoire immense, il dit d'une voix fort élevée, qu'il savait indubitablement que sa mort était résolue par une troupe de conjurés ; en effet, il fut assassiné sur le chemin de Côme à Milan le 6 avril de la même année, par deux scélérats soudoyés. Innocent IV le canonisa un an après sa mort. Un de ses assassins, nommé *Carin ou Marin*, entra chez les dominicains de Forlì en qualité de frère convers, et expia son crime par les exercices d'une austère pénitence. La *Vie* de Pierre a été écrite par Léontino, dominicain, qui avait demeuré longtemps avec lui à Vérone, et qui fut depuis patriarche de Jérusalem. On l'appelle quelquefois *Pierre de Milan*.

PIERRE D'ALCANTARA (saint), né en 1499 à Alcantara, du gouverneur de cette ville, entra dans l'ordre de Saint-François, dont il fut provincial en 1558 et en 1542. Le désir d'une plus grande perfection le fit retirer sur la montagne d'Arabida en Portugal ; il y établit une réforme, qui fut approuvée en 1554 par Jules III. Ce saint mourut en 1562, regardé comme un modèle de mortification et de pénitence. Clément IX le canonisa. On a de lui un traité de l'*Oraison mentale*, qu'il composa à la prière d'un gentilhomme rempli de piété, qui l'avait souvent entendu parler sur cette matière. Ce livre a été regardé comme un chef-d'œuvre par sainte Thérèse, par Louis de Grenade, par saint François de Sales, par le pape Grégoire XV. Il est encore auteur d'un excellent traité *De la paix de l'âme*. On dit qu'après sa mort il apparut à sainte Thérèse, environné d'une clarté céleste, et disant ces paroles, rapportées dans l'office de sa fête : *Felix pœnitentia quæ tantam mihi promeruit gloriam!*

PIERRE ALEXIOWITS I^{er}, surnommé le *Grand*, né le 11 juillet 1672 d'Alexis Michaëlowits, czar ou tzar de Moscovie, fut mis sur le trône après la mort de son frère aîné, Théodore ou Fædor, au préjudice d'Iwan son autre frère, dont la santé était aussi faible que l'esprit. Les strélitz (milice à peu

près semblable aux janissaires des Turcs), excités par la princesse Sophie, qui espérait plus d'autorité sous Iwan son frère, se révoltèrent en faveur de celui-ci. Le jeune czar Pierre s'étant réfugié avec sa mère dans le couvent de la Trinité, les strélitz le poursuivirent jusque dans l'église. L'un d'eux avait le glaive sur sa tête, lorsqu'un corps de cavalerie arriva assez à temps pour les disperser. L'empire fut livré pendant plusieurs jours à la fureur des strélitz qui répandirent des flots de sang. Enfin pour éteindre la guerre civile, il fut réglé que les deux frères régneraient ensemble. L'inclination du czar Pierre pour les exercices militaires se développa de bonne heure. Pour rétablir la discipline dans les troupes de Russie, il voulut donner à la fois la leçon et l'exemple. Il se mit tambour dans la compagnie de Lefort, Genevois, qui l'aida beaucoup dans ses différents projets. (*Voy. Lefort*). Il battit quelque temps la caisse, et ne voulut être avancé à des grades plus hauts qu'après l'avoir mérité. En veillant sur le militaire, il ne négligea pas les finances, et il pensa en même temps à avoir une place qui servit de rempart à ses états contre les Turcs. Il s'empara d'Azof en 1696, et défendit cette forteresse contre les insultes des Tartares. Pierre méditait dès lors de faire un voyage dans les différentes parties de l'Europe, pour s'instruire des lois, des mœurs et des arts. L'an 1697, après avoir parcouru l'Allemagne, il passa en Hollande et se rendit à Amsterdam, et ensuite à Saardam, village à deux lieues de là, fameux par ses chantiers et par ses magasins. Le czar déguisé se mit parmi les ouvriers ; prenant leurs instructions, mettant la main à l'œuvre, et se faisant passer pour un homme qui voulait apprendre quelque métier. Il était des premiers au travail. Il mit lui-même un mât d'avant, qui se démontait en deux pièces, et qu'il plaça sur une barque qu'il avait achetée, et dont il se servait pour aller à Amsterdam. Il construisit aussi un lit de bois et un bain. Ce prince se fit enrôler parmi les charpentiers de la compagnie des Indes, sous le nom de *Baas Petter*, c'est-à-dire, *Maître Pierre* : ses compagnons l'appelaient ainsi. Un homme de Saardam, qui était en Moscovie, écrivit à son père, et découvrit par sa lettre le mystère qui enveloppait le czar. Tous les ouvriers, instruits de son rang, voulurent changer de ton ; mais le monarque leur persuada de continuer à l'appeler *Maître Pierre*. Pierre quitta la Hollande en 1698 pour passer en Angleterre. On lui avait préparé un hôtel magnifique ; mais il aimait mieux se placer près du chantier du roi. Il y vécut comme à Saardam, s'instruisant de tout, et n'oubliant rien de ce qu'il apprenait. Le roi d'Angleterre lui donna le plaisir d'un combat naval à la manière européenne ; il n'était pas possible de lui procurer une fête plus agréable. On travaillait alors en Russie à faire un canal qui devait, par le moyen des écluses, former une communication entre le Don et le Wolga. La jonction de ces deux fleuves ouvrit aux Russes un passage pour trafiquer sur la mer Noire, et en Perse par la mer Caspienne. Pierre trouva en Angleterre des ingénieurs propres à finir ce grand ouvrage. De Londres

il se rendit à Vienne, d'où il se disposait à passer en Italie; mais la nouvelle d'une sédition l'obligea de renoncer à son voyage. C'était encore la princesse Sophie qui l'avait excitée du fond de sa retraite. Le czar calma cette sédition à force de tortures et de supplices. Il coupa lui-même la tête à beaucoup de criminels. La plupart des strélitz furent décimés ou envoyés en Sibérie; en sorte que ces troupes, qui faisaient trembler la Russie et le czar lui-même, furent dissipées et presque entièrement détruites. Le czar institua en 1699 l'ordre de Saint-André, pour répandre l'émulation parmi ses gentilshommes. Les Russes pensaient que Dieu avait créé le monde en septembre, et c'était par ce mois qu'ils commençaient l'année; mais le czar déclara que l'on daterait à l'avenir le commencement de l'année du mois de janvier. Il consacra cette réforme au commencement de ce siècle par un grand jubilé. Une affaire importante l'occupait. Entraîné par les sollicitations d'Auguste, roi de Pologne, et par l'espérance que lui donnait la jeunesse de Charles XII, roi de Suède, il déclara la guerre à ce dernier monarque, en 1700. Les commencements n'en furent pas heureux; mais ses défaites ne le découragèrent point. « Je sais bien, disait-il, que les » Suédois nous battront longtemps; mais enfin nous » apprendrons à les battre. Evitons les actions générales avec eux, et nous les affaiblirons par de » petits combats. » Ses espérances ne furent pas trompées. Après de grands désavantages, il remporta, en 1709, devant Pultawa, une victoire complète. Il s'y montra aussi grand capitaine que brave soldat, et fit sentir à ses ennemis combien ses troupes s'étaient instruites avec eux. Une grande partie de l'armée suédoise fut prisonnière de guerre, et on vit un héros tel que le roi de Suède, fugitif sur les terres de Turquie, et ensuite presque captif à Bender. Le czar fit manger à sa table les généraux suédois prisonniers. Il les traita toujours comme aurait fait le roi qu'ils auraient rendu victorieux. Il acheva de conquérir la Livonie et l'Ingrie, et y joignit la Finlande et une partie de la Poméranie suédoise. Il fut plus en état que jamais de donner ses soins à la ville de Pétersbourg, dont il venait de jeter les fondements. Cependant les Turcs, moins excités par Charles XII que par leur propre intérêt, rompirent la trêve qu'ils avaient faite avec le czar, qui eut le malheur de se laisser enfermer, en 1711, par leur armée, sur les bords de la rivière du Pruth, dans un poste où il était perdu sans ressource. Au milieu de la consternation générale de son armée, la czarine Catherine, qui avait voulu le suivre, osa seule imaginer un expédient : elle envoya négocier avec le grand-visir Baltagi Méhémet. On lui fit des propositions de paix avantageuses; il se laissa tenter, et la prudence du czar acheva le reste. En mémoire de cet événement, il voulut que la czarine instituât l'ordre de Sainte-Catherine, dont elle serait chef, et où il n'entrerait que des femmes. Ces succès ayant produit la tranquillité dans ses états, il se prépara à recommencer ses voyages. Il s'arrêta quelque temps à Copenhague, en 1715, où il s'occupa à visiter les collèges, les académies, les savants, et à examiner les côtes du Danemarck et

de la Suède : il alla de là à Hambourg, à Hanovre, à Wolfenbüttel, toujours observant; puis en Hollande, où il parut avec l'éclat d'un souverain, et en France, en 1717. Après avoir parcouru ces pays en homme curieux, il retourna dans sa patrie, et y reprit sa sévérité, pour ne rien dire de plus. Le prince Alexis, son fils, lui ayant occasionné du mécontentement, il lui fit faire son procès, et les juges conclurent à la mort. Il mourut le lendemain de l'arrêt. (*Voy. ALEXIS PETROWITZ*). Le genre de cette mort reste jusqu'ici voilé aux yeux du public. Il est difficile de croire, comme on l'apprend dans quelques relations, que Pierre ait été lui-même l'exécuteur de l'arrêt, mais il est certain que les ruses furent couvertes des membres rompus des amis de son fils. Il fit couper la tête à son propre beau-frère, le comte de Lapouchin, frère de sa femme Eudoxie Lapouchin, qu'il avait répudiée, et oncle d'Alexis. Le confesseur de ce prince infortuné eut aussi la tête tranchée (*Voy. EUDOXIE*). Le plus grand tort du prince Alexis envers son père était son attachement pour les anciennes mœurs et son aversion pour les réformes. Il s'était fait de nombreux partisans parmi ceux qui partageaient son opinion. Pierre n'aimait pas son fils; cependant il avait mis tous les moyens en usage pour faire entrer Alexis dans ses vues : il l'exila, l'emprisonna; mais ce prince n'en resta pas moins ennemi de toute innovation. Si la Moscovie a été civilisée (ce qui n'est vrai qu'à quelques plages voisines de la Baltique), il faut avouer que cette civilisation lui a coûté cher, et qu'en bonne philosophie il vaut mieux être un peu rustre dans le calme et l'obscurité, que d'acquiescer quelques brillants dehors, au prix de tant de meurtres et d'horreurs. En 1721, il conclut avec la Suède une paix glorieuse, par laquelle on lui céda la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, la moitié de la Carélie et Wibourg. Le czar continua de faire divers établissements, et de donner des soins à la réforme des abus ou des choses qu'il regardait comme telles. Le changement général comprit aussi la religion, qui à peine méritait le nom de religion chrétienne, le schisme des Grecs ayant été l'époque de l'ignorance et de la superstition, dans toutes les régions qui participèrent à cette division fatale. Il abolit la dignité de patriarche, quoique assez dépendante de lui. Maître de son église, il fit divers règlements ecclésiastiques, et apprit à l'univers, par un nouvel exemple, que les hommes qui, par attrait pour l'anarchie, se détachaient du grand corps de l'Eglise et de son chef, ne manquaient jamais de tomber sous une autorité profane et arbitraire; conformément à cette observation d'un illustre théologien : *Simile quid illis eveniet divinæ huic apud Isaiam comminationi : PRO EO QUOD ABIECIT POPULUS ISTE AQUAS SILOE, QUÆ VADUNT CUM SILENTIO, PROPTER HOC ECCE ADDUCET DOMINUS SUPER EOS AQUAS FLUMINIS FORTES ET MULTAS. Sic enim renuentes summo universalis Ecclesiæ pontifici subijci, compelluntur laicorum decretis obtemperare*, Cabassut, Theor. et Prax. jur. can., l. 3, c. 27. Ses armées ayant conquis presque toute la côte occidentale de la mer Caspienne, en 1722 et 1723, il fit lever le plan de

cette mer, sur la forme de laquelle néanmoins l'on n'est pas encore d'accord. (*Voy. Caspienne*, dans le *Dict. géog.* 1792.) Cependant Pierre sentait sa santé épuisée : il était attaqué depuis longtemps d'une rétention d'urine qui lui causait des douleurs aiguës, et qui l'emporta le 28 janvier 1723, à 35 ans. On a cru, on a imprimé qu'il avait nommé son épouse Catherine héritière de l'empire, par son testament ; mais la vérité est qu'il n'avait pas fait de testament, ou que, du moins, il n'en a jamais paru ; négligence bien étonnante dans un législateur. Pierre le Grand était d'une taille haute ; il avait l'air noble, la physionomie spirituelle, le regard rude : il était sujet à des espèces de convulsions qui altéraient quelquefois les traits de son visage : il s'exprimait avec facilité et parlait avec feu ; il était naturellement éloquent ; il haranguait souvent, mais pas toujours fort à propos, ni d'une manière bien convaincante. Jamais homme ne fut plus vif, plus laborieux, plus entreprenant, plus infatigable. Sa grande ambition était pour ainsi dire de créer ; ses tentatives étaient souvent barbares : il obligea un certain nombre de matelots de boire de l'eau de la mer jusqu'à ce qu'ils en moururent tous (belle création !). Pierre était extrême dans son amitié, dans sa haine, dans sa vengeance, dans ses plaisirs. Il était adonné au vin et aux liqueurs fortes. Ces boissons ruinèrent son tempérament, et le rendirent sujet à des accès de fureur, dans lesquels il ne se connaissait plus ; il était alors plus cruel. Il se mettait au-dessus de toutes les bienséances et usages reçus, et semblait se glorifier d'une originalité qui tenait aux mœurs qu'il prétendait réformer dans ses sujets. On l'a vu à Dantzig, assistant à un sermon, à côté d'un bourguemestre de la ville, dans un temps très froid, ôter la perruque de dessus la tête de ce magistrat et la mettre sur la sienne. Il y a cent traits de cette nature à narrer sur son compte. On ne peut disconvenir qu'on ait outré, surtout dans ses dernières années, les éloges donnés aux bonnes qualités de ce prince, et qu'on n'ait trop dissimulé ses fautes et ses défauts. « On a loué ce prince, dit un de » ses historiens, comme un législateur ; on a célébré son code, et il n'a pas fait de code : il a promulgué des lois, la plupart empruntées des étrangers, et il n'a pas donné un corps de lois ; il a laissé subsister d'anciennes lois qu'il aurait dû abroger ; il en a donné de nouvelles qui ont été abrogées, ou le seront par ses successeurs. Placé sur le trône pour faire observer les lois, et pour punir le crime, mais né dans un pays qui avait adopté pour la punition des coupables la cruelle sévérité des Orientaux, il confondit plusieurs fois la justice avec une rigueur féroce qui révolte l'humanité. Persuadé que le crime ne doit pas rester impuni, il comprit quelquefois tant d'accusés dans sa vengeance, qu'il dut y envelopper des innocents. Monarque, il faisait trembler ses peuples ; homme, il descendait jusqu'à la familiarité avec les derniers de ses sujets. Protecteur de la religion, il donna des lois pour obliger les Russes à remplir les devoirs extérieurs du christianisme ; ennemi du clergé, il profana les céré-

monies de la religion, pour rendre les prêtres ridicules. Sensible à l'amitié, ardent dans ses goûts, il laissait oublier à ses amis qu'il était leur maître ; colére, emporté, capricieux, il les terrassait, les frappait de la main et de la canne ; furieux dans l'ivresse, il tira quelquefois l'épée contre eux. Dur à lui-même, il ne pouvait aimer que ceux qui ne craignaient pas les fatigues, et qui savaient mépriser la vie dans les hasards de la guerre, sur la face des mers irritées, et dans les débauches de la table. Ennemi de l'indolence, zélé jusqu'à l'excès pour les institutions dont il était l'auteur et qu'il croyait utiles, il condamna son propre fils. Réformateur, il voulait inspirer à sa nation des mœurs plus douces et plus décentes ; entraîné par son penchant et par l'exemple des étrangers, il leur laissait voir le souverain plongé dans la débauche, ami des plaisirs grossiers, livré à des vices crapuleux. » *Histoire de Russie, tirée des Chroniques originales, etc., par Lévesque*, Paris, 1781.) Le même historien nous a conservé des traits qui marquent dans ce prince bien de la duplicité et de la petitesse. On sait qu'il avait paru se prêter de bonne foi aux moyens de réunir l'église russe avec la mère et le centre de toutes les Églises ; il semblait rechercher ces moyens avec ardeur, et flattait d'un heureux succès ceux qui secondaient ses intentions par le seul amour de la vérité et de l'union. « De retour dans ses états, » dit M. Lévesque, il fit du pape lui-même le principal personnage d'une fête burlesque. Nous avons vu que déjà, depuis un grand nombre d'années, il s'était joué souvent, dans des parties de débauche, du chef si longtemps respecté de l'Eglise russe. Pierre s'avisa en 1718 de transporter sur la personne du pape le ridicule qu'il avait jeté sur le patriarche. Il avait à sa cour un fou, nommé Zotof, qui avait été son maître à écrire. Il le créa prince-pape. Le pape Zotof fut intronisé en grande cérémonie par des bouffons ivres ; quatre bègues le harangèrent ; il créa des cardinaux, il marcha en procession à leur tête. Les Russes virent avec joie le pape avili dans les jeux de leur souverain ; mais ces jeux indisposèrent les cours catholiques et surtout celle de Vienne. Ces fêtes n'étaient ni galantes ni ingénieuses. L'ivresse, la grossièreté, la crapule, y présidaient. L'impératrice Catherine II a fait élever avec des frais immenses, à Pétersbourg, une statue colossale à la mémoire de Pierre, ouvrage de M. Falconet, qui a essuyé différentes critiques, auxquelles ce célèbre artiste n'a pas répondu avec cette modération qui relève les talents, en leur associant le mérite de la modestie. — Voltaire a donné l'*Histoire de Pierre le Grand*, 2 vol. in-12, traduite en anglais, Londres, 1761, in-8 ; en allemand, par M. Busching, Francfort, 1761, in-8. L'idée que l'historien donne de Pierre ne s'accorde guère avec ce qu'il écrivait en 1758 au prince royal de Prusse : « Ce que votre Altesse a daigné me » mander du czar Pierre I^{er} change bien mes idées. » Est-il possible que tant d'horreurs aient pu se joindre à des desseins qui auraient honoré Alexandre ? Quoi, policer son peuple et le tuer !

» Être bourreau et législateur ! Quitter le trône
 » pour le souiller ensuite de crimes ! Créer les
 » hommes et déshonorer la nature ! » Si nous en
 croyons un politique anglais (Wraxal), « l'auteur a
 » suivi plutôt son génie et son imagination que
 » l'impartialité et l'exacte vérité, et a fait briller
 » d'un faux éclat Pierre, son héros.... Les Russes
 » étaient sûrement, au commencement du xviii^e
 » siècle, ensevelis dans la nuit d'une profonde igno-
 » rance ; ils n'étaient en aucune manière liés avec
 » les autres nations de l'Europe qu'ils méprisaient.
 » Pierre força la barrière : il leur fit adopter des
 » arts et des mœurs dont ils n'avaient nulle idée,
 » et contracter des usages et des manières diffé-
 » rentes de celles qu'ils avaient ; mais toute cette
 » réforme n'était que superficielle. Les Russes per-
 » dirent, à la vérité, cette grossièreté qui les carac-
 » térisait, mais ils n'y gagnèrent presque rien.
 » Quelque opinion que l'on se forme du change-
 » ment de leurs coutumes, on est forcé de regarder
 » le czar Pierre comme un souverain imprudent.
 » Ces immenses possessions de Moscovie, qui s'é-
 » tendent jusqu'aux frontières septentrionales de la
 » Chine, de la Perse et de la Turquie, font de cet
 » empire une partie de l'Asie plutôt que de l'Eu-
 » rope. On avait sagement fixé pour métropole la
 » ville de Moscou, qui, par sa situation dans le
 » centre de l'empire, facilitait au gouvernement
 » les moyens de porter son autorité dans les pro-
 » vines les plus éloignées, et de contenir cette
 » multitude de tribus errantes et féroces qu'on ne
 » peut assujettir qu'avec beaucoup de peine. Le
 » czar n'a point fait ces réflexions essentielles. Ja-
 » loux de devenir souverain européen, il perdit de
 » vue le poids qu'il mettait infailliblement dans la
 » balance de l'Asie, pour prendre à la Suède deux
 » ou trois provinces stériles. Il éprouva même des
 » fatigues et des guerres toute sa vie pour conserver
 » ces faibles conquêtes. L'établissement de la capi-
 » tale dans un endroit limitrophe de la Russie, sur
 » les bords du lac de Finlande, dans un marais où
 » la nature avait tout refusé, fut le résultat de cette
 » fausse politique... Que dirons-nous de ce prince,
 » en le considérant comme père du peuple, titre
 » qui devrait toujours être uni à celui de fonda-
 » teur ? Le grand nombre de sujets à qui les exha-
 » laisons mortelles des terres marécageuses où Pé-
 » tersbourg est bâti coûtèrent la vie ; la sévérité
 » sans bornes, la cruauté même dont il usa pour
 » introduire et maintenir ses règlements, font que
 » les âmes généreuses souhaitent de pouvoir jeter
 » un voile sur la malheureuse nécessité que l'on
 » cite pour justifier cette partie de la vie du czar. »
 Un philosophe célèbre n'a pas jugé ce prince plus
 favorablement que le voyageur anglais. « Il est,
 » dit J.-J. Rousseau, *Contr. Soc.*, liv. 2, chap. 8,
 » pour les nations comme pour les hommes, un
 » temps de maturité qu'il faut attendre avant de
 » les soumettre à des lois ; mais la maturité d'un
 » peuple n'est pas toujours facile à connaître, et si
 » on la prévient, l'ouvrage est manqué. Tel peuple
 » est disciplinable en naissant, tel autre ne l'est pas
 » au bout de dix siècles. Les Russes ne seront ja-
 » mais policés, parce qu'ils l'ont été trop tôt. Pierre

» avait le génie imitatif : il n'avait pas le vrai
 » génie, celui qui crée et fait tout de rien. Quel-
 » ques-unes des choses qu'il fit étaient bien, la plu-
 » part étaient déplacées. Il a vu que son peuple
 » était barbare, il n'a point vu qu'il n'était pas
 » mûr pour la police ; il l'a voulu civiliser quand
 » il ne fallait que l'aguerrir. Il a d'abord voulu
 » faire des Allemands, des Anglais, quand il fallait
 » commencer par faire des Russes ; il a empêché
 » ses sujets de jamais devenir ce qu'ils pourraient
 » être, en leur persuadant qu'ils étaient ce qu'ils
 » ne sont pas. C'est ainsi qu'un précepteur français
 » forme son élève pour briller un moment dans
 » son enfance, et puis n'être jamais rien. » Un
 historien couronné (*Histoire de la maison de Brand.*)
 a eu raison de dire de lui : « Il mourut, laissant
 » dans le monde plutôt la réputation d'un homme
 » extraordinaire que d'un grand homme, et cou-
 » vrant les cruautés d'un tyran des dehors d'un
 » législateur. » Outre différentes *Histoires* en pres-
 que toutes les langues sur Pierre le Grand, il y a
 un *Eloge* de ce prince par Fontenelle, un *Poème*
 (*la Pétréide*) par Thomas, une *Tragédie* par M. Car-
 rion-Nizas, 1804, in-8, et un *Opera comique* par
 Bouilly, 1790. On peut consulter l'*Histoire de Pierre*
le Grand par Halem, en allemand, Munster, 1805-
 1805, 3 vol. in-8 ; *Anecdotes originales de Pierre le*
Grand par Staehlin, trad. de l'allemand, Stras-
 bourg, 1787, 1 vol. in-8 ; *Mémoires du règne de*
Pierre le Grand par Rousset, sous le nom d'Iwan
 Neste-Suranoi, La Haye, 1725, 4 vol. in-12, etc.

PIERRE II, empereur de Russie, était fils d'Alexis
 Pétrowits, que le czar Pierre le Grand priva de
 la couronne et de la vie. Il succéda en 1727 à l'im-
 pératrice Catherine, qui l'avait déclaré grand-duc
 de Russie l'année précédente. L'événement le plus
 remarquable de son règne fut la disgrâce du fa-
 meux Menzikof, premier ministre, qui fut relégué
 dans la Sibérie. Cet empereur mourut l'an 1750, de
 la petite-vérole, dans la 15^e année de son âge,
 sans avoir été marié.

PIERRE III, né en 1728 d'Anne Pétrowna, fille
 aînée de Pierre le Grand, et de Charles-Frédéric,
 duc de Holstein-Gottorp, fut déclaré grand-duc de
 Russie le 18 novembre 1742 par l'impératrice Eli-
 zabeth, sa tante, après avoir embrassé la religion
 grecque. Il se nommait auparavant *Charles-Pierre-*
Ulric. Après la mort de cette impératrice, il fut
 proclamé empereur de Russie, le 5 janvier 1762,
 ou le 25 décembre 1761, selon le vieux style ; mais
 il ne jouit pas longtemps du trône. On prétend
 que son inapplication, son amour pour les plaisirs
 et pour les nouveautés, fit murmurer tous les
 ordres de l'état, et que des murmures on passa à
 la révolte. Pierre fut détrôné le 6 juillet 1762, et
 l'impératrice sa femme fut reconnue souveraine
 sous le nom de *Catherine II*. Ce prince mourut sept
 jours après. Entièrement décidé pour la religion
 protestante, il avait dessein, dit-on, de faire des
 changements à celle des Russes ; on assure qu'il
 l'avait déclaré à l'archevêque de Novogorod, et que
 cela ne contribua pas peu à aliéner les cœurs de la
 nation. On sent assez que les scènes qui forment
 l'ensemble et surtout la catastrophe de son règne,

n'ont pas encore l'éloignement qu'il faut pour paraître sous le point de vue qui doit fixer les regards de l'histoire. « On doit attendre, dit M. Leclerc dans » son *Histoire de Russie*, que les orages formés sur » l'Europe épurent son horizon pour un siècle; que » le temps laisse éclore la vérité; qu'il lui rende » pour ainsi dire le jour et la voix, en ôtant le » pouvoir à ceux qui la tenaient captive. » Réflexion applicable à l'histoire de tous les empires et de tous les grands de la terre, mais dont la lâcheté adulateuse des écrivains courtisans ou mercenaires a fait dans tous les temps, mais surtout dans le nôtre, très-peu de cas. M. Schultz, dans l'élégante histoire de son temps (*Res suo ævo gestas*, etc.), regarde avec raison comme invraisemblable le bruit répandu par la cour, que Pierre était mort d'une colique hémorrhoidale, et justifie en quelque sorte ce prince plus imbécile, selon lui, que criminel : *Vigentem annis et corpore validum, si abstulisset fatum, quis fidem habuerit? An mirum in tanta opportunitate si creditur parricida cecidisse manu? nam in carcere jugulatum esse percrebuit. Hunc exitum habuit muliebri astu victus, præceps Petrus ac obtusus, qui breve regnandi spatium, non exilio civium, non cæde fedavit; imbecillior quàm nocens.* Les véritables causes de la mort de Pierre III furent l'ambition et les galanteries de Catherine sa femme. Il avait publiquement désavoué pour son fils l'héritier présomptif du trône (Paul 1^{er}) et voulait faire enfermer Catherine; celle-ci le prévint. Elle avait pour amant Orloff, l'ainé de deux autres frères du même nom, et fils d'un strélitz que Pierre III avait épargné. Les trois Orloff (*voy. ce nom*) formèrent un complot, excitèrent une révolte, et tandis que Pierre III allait la réprimer, il fut arrêté par trahison, dépouillé des marques de sa dignité, maltraité, brutalement, enfermé dans une prison, et un poison qu'on lui fit avaler n'opérant pas assez vite, un des Orloff (Alexis) l'étrangla. Pierre III a éprouvé la vérité de la fameuse maxime : *Væ victis*. Certains gazetiers l'ont peint comme un prince crapuleux et imbécile. L'auteur des *Anecdotes de Frédéric le Grand*, plus impartial, dit : « Ses prétendus excès de boisson étaient si peu véritables, » que le prince usait d'une grande sobriété, ne déjeûnait pas, et ne quittait jamais après dîner les femmes. Il avait l'esprit élevé, le cœur juste et sincère : ennemi de la flatterie et de l'oppression; incapable de soupçon et de cruauté. » M. de Saldern, ambassadeur de Russie, a aussi entrepris de réhabiliter la mémoire de ce prince dans son *Histoire de la vie de Pierre III, empereur de toutes les Russies, présentant, sous un aspect impartial, les causes de la révolution arrivée en 1762*, Metz, 1802, in-8.

PIERRE III, roi d'Aragon, de Valence, de Majorque et de Sicile, né en 1259, monta sur le trône après Jacques 1^{er} son père, en 1276, et porta ses armes dans la Navarre, sur laquelle il avait quelques prétentions. Il se vit bientôt obligé de revenir dans ses états; où son humeur bizarre et sévère avait soulevé une partie des principaux seigneurs, dont ses frères étaient les chefs. Ce prince qui avait épousé Constance, fille du bâtard Mainfroy, pré-

tendu roi de Sicile, voulut se rendre maître de cet état, pour plaire à sa femme, et pour satisfaire son ambition. Dans la vue de l'arracher à Charles d'Anjou, 1^{er} de ce nom, il cabala avec quelques séditeux, et conseilla, dit-on, la conspiration des vèpres siciliennes, c'est-à-dire le massacre de tous les Français en Sicile, à l'heure de Vèpres, le jour de Pâques de l'an 1282. Ensuite il arriva dans le pays, et s'en rendit facilement maître. Le pape Martin IV, pénétré de douleur d'une action si barbare, excommunia les Siciliens avec Pierre, et mit ses états d'Espagne en interdit. Pour prévenir les suites d'une cruelle guerre, le roi d'Aragon fit offrir à Charles de vider ce grand différend par un combat singulier, à condition de se faire assister chacun de cent cavaliers. Charles, qui était franc et courageux, quoique âgé de soixante ans, accepta le combat contre Pierre, qui n'en avait que quarante. Le jour du combat venu, Charles d'Anjou entra dans le champ qui leur avait été assigné à Bordeaux par le roi d'Angleterre; mais l'Aragonais ne comparut que quand le jour fut passé. Cependant Charles de Valois prit le titre de roi d'Aragon après l'interdit jeté sur cet état par le pape, et y fut conduit par Philippe le Hardi, son père, avec une puissante armée; il eut quelque succès, mais sans consistance. Pierre mourut le 10 novembre 1285, à Villefranche de Panadès, où il reçut l'absolution des censures, sans renoncer cependant à la Sicile, qu'il donna par testament à Jacques son second fils, qui s'y fit couronner l'année suivante. Alphonse III, son fils aîné, lui succéda en Aragon.

PIERRE (surnommé le Cruel), roi de Castille, né en 1354 à Burgos, monta sur le trône, après son père Alphonse XI, en 1350, à l'âge de 16 ans. Le commencement de son règne n'annonça que des horreurs; il fit mourir plusieurs de ses sujets par des supplices recherchés. Il épousa Blanche, fille de Pierre 1^{er}, duc de Bourbon; il la quitta trois jours après son mariage, et la fit mettre en prison, pour reprendre Marie de Padilla, qu'il entretenait. Jeanne de Castro, qu'il épousa peu de temps après, ne fut pas plus heureuse; il l'abandonna. Ce procédé, joint à ses horribles cruautés, souleva les grands contre lui. Pierre le Cruel en fit mourir plusieurs, et n'épargna pas même son frère Frédéric, ni don Juan son cousin, ni la reine Blanche de Bourbon. Enfin ses sujets prirent les armes contre lui en 1366; et ayant à leur tête Henri, comte de Transtamare, son frère naturel, ils s'emparèrent de Tolède et de presque toute la Castille. Pierre passa dans la Guyenne, et eut recours aux Anglais, qui le rétablirent sur le trône en 1367; mais ce ne fut pas pour longtemps. Henri de Transtamare, assisté des troupes françaises conduites par Bertrand Duguesclin, le vainquit dans une bataille en 1368, et le tua de sa propre main (1). Ainsi périt à l'âge de 54 ans et 7 mois, Pierre le Cruel, roi de Cas-

(1) Ce fut dans une tente, et non sur le champ de bataille, que cette scène déplorable eut lieu. Les deux frères se furent à peine aperçus qu'ils se jetèrent comme des furieux l'un sur l'autre, et se prirent corps à corps. Henri eut le dessous, et il aurait infailliblement péri, si un des témoins de cette lutte, en le prenant par les jambes, ne l'eût retourné sur don Pedro. Henri profita de cet avantage, et tua son frère.

tille : exemple mémorable pour tous les souverains qui poussent à leur comble le despotisme, l'impunité et la vengeance. On croit que l'éducation aurait pu détruire, ou du moins diminuer les défauts de ce prince. Mais abandonné à Albuquerque, son gouverneur, qui lui fraya le chemin du vice, et se voyant absolu dans un âge où il aurait fallu, pour un caractère tel que le sien, une longue obéissance, il ne fut, avec de l'esprit, du courage et de l'application, qu'un tyran et un monstre. Par la mort de Pierre, finit la postérité légitime de Raimond de Bourgogne ; la race bâtarde lui succéda dans la personne de Henri de Transtamare. Plusieurs écrivains attribuent la cruauté de Pierre, qu'ils appellent sévérité, au besoin qu'avaient ses états de grands exemples pour arrêter les crimes qui s'y commettaient, les révoltes qui y avaient lieu, et les abus de toute espèce qui s'étaient introduits dans toutes les classes et particulièrement chez les grands seigneurs. Plusieurs ouvrages ont été composés sur ce prince : il existe deux tragédies dont ce monarque est le sujet, *Pierre le Cruel*, de du Belloy, jouée en 1772, imprimée en 1777, et le *Don Pèdre* de Voltaire, 1775. M. Mérimée a publié en 1848 l'*Histoire de D. Pèdre, roi de Castille*.

PIERRE II, roi de Portugal, fils de Jean IV, né en 1648, entra dans les intérêts de la reine sa belle-sœur, Marie-Elisabeth-Françoise de Savoie-Nemours, et contribua à faire déclarer son frère Alphonse incapable de régner. Il devint régent du royaume, et épousa en 1668 la reine, dont le mariage n'avait pas été consommé. La même année, il fit la paix avec l'Espagne, et fut déclaré roi après la mort de son frère. Il favorisa le parti de l'archiduc Charles contre Philippe V, et mourut le 9 décembre 1706, à l'âge de 58 ans.

PIERRE, écrivain ecclésiastique, n'est connu que par un *Traité sur l'incarnation et la grâce*, que l'on a joint aux *Œuvres* de saint Fulgence. Cet ouvrage se trouve aussi dans la *Bibliothèque des Pères*. L'auteur s'y donne le titre de diacre ; c'est tout ce que l'on en sait. Il vivait dans le vi^e siècle.

PIERRE de SICILE naquit en cette île vers le milieu du ix^e siècle. Il est connu par son *Histoire des manichéens*. Cet ouvrage que l'on trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, contient des faits curieux et importants, qui font connaître l'état et les sentiments de cette secte, dans le temps où l'auteur vivait. Il a été donné séparément par Matthieu Raderus, en grec et en latin, Ingolstadt, 1604, in-4.

PIERRE DAMIEN (le bienheureux), né à Ravenne vers l'an 988, fit concevoir d'heureuses espérances dès son enfance ; elles ne furent pas vaines. Après avoir enseigné avec réputation, il s'enferma dans la solitude de Sainte-Croix d'Avellane, près d'Eugubio, et devint prieur, puis abbé de ce monastère. Le pape Etienne IX, instruit de son mérite, le fit cardinal et évêque d'Ostie en 1057, et l'employa dans les affaires de l'Eglise romaine. Pierre Damien continua, sous les papes suivants, d'être chargé de diverses affaires, dont il s'acquitta avec applaudissement. Il consacra tous ses soins à faire revivre la discipline dans le clergé et dans les monastères. Il mourut saintement comme il avait vécu,

à Faenza le 23 février 1073, à 66 ans. Il s'était démis auparavant de son évêché. On a de lui des *Lettres*, des *Sermons*, des *Opuscules*, les *Vies de saint Odilon*, de saint Romuald et de saint Dominique l'*Encuirrassé*, et d'autres ouvrages, qui ont été recueillis en quatre tomes formant un in-folio ; ils sont utiles pour la connaissance de l'histoire ecclésiastique du xi^e siècle. On y trouve une érudition variée, de la clarté, de l'aisance et de la force dans le style, quoiqu'il ne soit pas toujours pur, et que les idées manquent quelquefois de justesse. La lecture n'en peut être que très-utile, surtout aux ecclésiastiques et aux religieux. Il prit le surnom de *Damien*, par reconnaissance pour un de ses frères qui portait ce nom, et auquel il devait son éducation. L'édition des ouvrages de ce Père, donnée à Paris en 1663, in-fol., est assez estimée. Sa *Vie* a été écrite par saint Jean de Lodi, son disciple, et ensuite évêque de Gubbio, et publiée par dom Mabillon. *Sec. 6. Bened.*

PIERRE IGNÉE, c'est-à-dire de *Feu*, célèbre religieux de l'ordre de Val-Ombreuse, et issu de l'illustre maison des Aldobrandins, fut fait cardinal et évêque d'Albano en 1075. Pierre de Pavie, évêque de Florence, fut accusé de simonie et d'hérésie par les religieux du monastère de Saint-Jean-Gualbert. Cette accusation agita tous les esprits ; on proposa de la justifier. Pierre Ignée fut choisi, en 1063, par les moines de son couvent, pour faire l'épreuve du feu contre l'évêque. Ces sortes d'épreuves avaient été défendues par quelques conciles ; mais ces canons n'étaient pas partout en vigueur, et l'on croyait pouvoir excepter quelques cas particuliers. (*Voy. CHARLEMAGNE, EUGÈNE II, MARIE D'ARAGON.*) Pierre entra gravement, les pieds nus et à petits pas, en présence de tout le peuple de Florence, dans un brasier ardent, entre deux bûchers embrasés, et il alla avec une démarche mesurée jusqu'au bout. S'étant aperçu qu'il avait laissé tomber son manipule, il retourna sur ses pas, et le retira du milieu des flammes aussi blanc qu'il l'avait en y entrant. Le vent de la flamme agita ses cheveux, fit flotter son étole et son aube ; mais rien ne brûla, pas même les poils de ses jambes. Quand il fut parvenu à l'extrémité des deux bûchers, il voulut y passer derechef, pour en sortir par où il était entré ; mais le peuple le retint. Ce récit est tiré de la lettre que le clergé et le peuple de Florence écrivirent à cette occasion au pape Alexandre. Les écrivains de ce temps-là, et surtout Didier, abbé du Mont-Cassin, depuis pape, sous le nom de *Victor III*, en parlent comme d'une chose très-certaine. Cependant Pierre de Pavie, après avoir été suspendu quelque temps par le pape, continua d'être évêque de Florence, soit qu'il donnât des preuves bien fondées de résipiscence, soit que, dans un temps de division et de trouble, il fût plus aisé de convaincre le coupable que de le punir : soit enfin que le pape ne crût pas devoir tenir compte d'une preuve illégale et contraire aux canons.

PIERRE, dit L'ERMITE, gentilhomme français d'Amiens en Picardie, quitta la profession des armes pour embrasser la vie érémitique, et ensuite celle-ci

pour la vie de pèlerin. Il fit un voyage dans la Terre-Sainte, vers l'an 1095. Touché de l'état déplorable où étaient réduits les chrétiens, il en parla à son retour d'une manière si vive au pape Urbain II, et fit des tableaux si touchants, que ce pape l'envoya de province en province exciter les princes à délivrer les fidèles de l'oppression. C'est l'occasion et l'origine de la première croisade. Il faut être bien affermi dans l'insensibilité philosophique pour prétendre que les chrétiens eussent dû abandonner leurs frères, et céder l'empire des Constantin et des Théodose à des usurpateurs, à des tyrans sanguinaires, ou afficher une injustice étrange en condamnant ces expéditions sur le peu de succès qu'elles eurent. Nous avons déjà observé, d'après un ancien, que cette manière de juger était propre aux insensés. (*Voy. saint BERNARD.*) « Peut être, dit un » auteur judicieux, que le zèle de la religion fit » pécher contre les règles de la prudence; mais ce » qui nous importe encore uniquement ici, on ne » viola point les lois de l'équité. Ainsi donc le feu » de la guerre, l'enthousiasme des croisades, exa- » miné froidement d'après les preuves de fait que » présente toute la suite de l'histoire, et non pas » sur les vagues reproches de fanatisme, non pas » sur les déclamations injurieuses d'un philoso- » phisme plus fanatique et plus intolérant que ce » qu'il appelle ainsi, l'exhibition des faits, dis-je, » fait seule évanouir ici toute idée d'injustice. Des » vues, peut-être fautives, mais légitimes de poli- » tique; la nécessité de la propre défense et la con- » venance de la diversion, furent un nouveau sujet » de ces guerres, et fournissent un nouveau jour » pour les justifier pleinement aux yeux de toute » personne tant soit peu versée dans le droit de la » paix et de la guerre. Rappelez-vous un moment » quel fut le génie de l'islamisme à son origine, et » quel système d'oppression il ne cessa point de » suivre avec acharnement, tant qu'il eut en main » la force oppressive et la prépondérance du pou- » voir : le but constant du premier auteur de cette » absurde religion fut d'y soumettre les trois par- » ties du monde connu, non par la voie engageante » de la persuasion, qu'elle ne pouvait soutenir, » mais par le poids meurtrier du cimeterre, par » l'abrogation des lois, la dégradation du genre » humain, et le mépris de toute humanité. Tout » était sanctifié par le zèle de l'Alcoran; et pourvu » qu'on tendit à cette fin, il n'était plus de moyen, » soit séditieux, soit tyrannique, soit meurtrier » et barbare, qui ne devint légitime. Les peuples, » qui couraient au devant du joug, qui se fai- » saient un mérite de la révolte et de l'apostasie, » entraient en communauté de nation et de pri- » vilèges avec la secte monstrueuse qu'ils gros- » sissaient de jour en jour : on faisait impitoya- » blement tomber le reste sous le tranchant des » armes, ou, par un traitement encore plus déplo- » rable, on les réduisait sous les chaînes à la con- » dition des bêtes de somme. Nul peuple, nul em- » pire, nul droit de cité ni de majesté, nulles de » ces lois primitives et sacrées parmi les nations » même en guerre, n'étaient révévés par ces viola- » teurs enthousiastes de tout droit et de toute reli-

» gion. Ne seraient-ce donc pas ces infracteurs bru- » taux de tout lien social, qui enflammeraient toute » la véhémence philosophique, si les termes vagues » de fanatique et de fanatisme exprimaient autre » chose dans son jargon, que la haine de l'Evangile » et de la vertu? » D'abord, les philosophes, pour » déguiser, sous le voile de l'amour du bien public, » leur haine contre tout ce qui tient à la religion, ont » prétendu que les croisades avaient eu des consé- » quences funestes à l'Europe entière. Cette imagina- » tion n'a point tardé à s'évanouir. Ils reconnaissent » aujourd'hui qu'il en est résulté de grands avan- » tages; que la navigation et le commerce durent » leurs principaux progrès, ou, pour mieux dire, » leur création et leur véritable existence, à ces trans- » migrations perpétuelles des Occidentaux vers l'O- » rient; que les arts repassèrent en Europe; que les » guerres particulières et les hostilités intestines qui » déchirent le sein d'un même état furent abo- » lies (1); mais ils prétendent que ces avantages ont » été des suites accidentelles, et n'existaient pas dans » l'intention des croisés : plaisante manière de rai- » sonner, et qui prouve bien la tortuosité du men- » songe! Est-ce la chose ou l'intention qu'il s'agit ici » de juger? et si la chose est bonne et utile, quel » droit ai-je de prononcer qu'elle n'a point été telle » dans les vues de celui qui l'a procurée? Le grand » effet des croisades n'a certainement pas échappé » aux chefs de ces expéditions lointaines. Ils savaient » très-bien que le moyen le plus efficace de garantir » l'Europe de la fureur mahométane était de porter » la guerre en Asie. « Qui peut donc crier à l'injus- » tice, dit l'auteur que nous venons de citer, contre » les ligues formées par les nations chrétiennes, » afin de parer à la fureur si bien dévoilée de leur » ennemi naturel? Qui peut leur faire un crime » d'avoir porté la guerre au cœur de son empire, » pour y fixer son inquiétude et ses efforts, et l'em- » pêcher de brouiller au loin? Qui ne manifeste » son penchant odieux pour ces nations conjurées » contre le christianisme, en usant contre leurs ad- » versaires d'un rigorisme contraire à toutes les » règles, non-seulement des plus justes représailles, » mais de la plus indispensable défense, à toutes » les maximes de la prudence et de la saine poli- » tique? Or, que ces considérations aient dirigé les » chefs de la république chrétienne, c'est ce qui ne » saurait plus nous paraître douteux, depuis que » nous avons entendu le pape Urbain II, au con- » cile de Clermont, et ses successeurs en tant » d'autres rencontres, exhortant les princes et les » peuples à réprimer l'insolence des musulmans, » alléguer, en termes exprès, le dessein qu'avaient » ces infidèles de subjuguier tous les royaumes, tous » les empires, d'anéantir toute puissance chré- » tienne. » Pierre paraissait peu propre, au pre- » mier abord, à conduire une affaire si importante. C'était un petit homme, d'une physionomie peu » agréable. Il portait une longue barbe et un habit » fort grossier; mais sous cet extérieur humble il ca-

(1) Ils ont encore oublié que la noblesse, en se portant sur l'Asie, aliéna une partie de ses biens, ou emprunta sur hypothèque des sommes considérables du peuple même dont elle facilita l'émancipation.

chait un grand cœur, du feu, de l'éloquence, de l'enthousiasme; c'était un homme d'un courage héroïque, d'un esprit élevé, d'une vivacité et d'une énergie de sentiment qui faisait passer ses propres affections, d'une manière irrésistible, dans l'âme de tous ceux à qui il parlait. Sa vie pauvre et très-austère lui conférait un degré nouveau d'autorité. Il distribuait ce qu'on lui donnait de meilleur, ne mangeait que du pain, ne buvait que de l'eau, mais sans affectation, et avec la piété judicieuse qui convenait à un génie de cet ordre. Il eut bientôt à sa suite une foule innombrable. Godefroi de Bouillon, chef de la partie la plus brillante de la croisade, lui confia l'autre. L'ermite guerrier se mit à leur tête, vêtu d'une longue tunique de grosse laine, sans ceinture, les pieds nus, avec un grand froc et un petit manteau d'ermite. Il divisa son armée en deux parties; il donna la première à Gauthier, pauvre gentilhomme de ses amis, et conduisit l'autre. Ce solitaire commandait quarante mille hommes d'infanterie et une nombreuse cavalerie. Cette multitude indisciplinée fut défaite en plusieurs combats par les Turcs, et il ne resta que 2000 hommes qui se réfugièrent à Constantinople. Pierre se joignit ensuite à Godefroi de Bouillon et autres chefs croisés. Se trouvant en 1097 au siège d'Antioche, qui trainait en longueur, et réfléchissant sur le peu de succès qu'il avait eu dans la conduite d'une armée, tandis qu'il en avait eu un si grand et si prompt à former la croisade, il crut qu'il avait rempli la tâche que la Providence lui avait marquée, et que ce serait prendre le change que de continuer l'emploi de général. Il résolut de se retirer; mais Tancrede, prévoyant l'effet que ce départ aurait sur l'esprit des croisés, lui fit faire serment de n'abandonner jamais une entreprise dont il était le premier auteur. Il signala son zèle par la conquête de la Terre-Sainte, et fit des merveilles au siège de Jérusalem, l'an 1099. Après la prise de cette ville, le nouveau patriarche le fit son vicaire-général en son absence, pendant qu'il accompagna Godefroi de Bouillon, qui allait au devant du sultan d'Égypte, pour lui livrer bataille auprès d'Ascalon. Il mourut dans l'abbaye de Neu-Moutier, près de Huy, dont il était fondateur. Son tombeau qui était dans une grotte sous la tour, a été comblé dans ces dernières années, lorsqu'on a réparé l'église, sans qu'on ait seulement songé à conserver la pierre sépulcrale avec l'épithaphe de cet homme illustre; son corps a été transporté dans la sacristie, où on le voyait dans une urne de bois.. « Ceux de nos auteurs modernes, » dit M. Moreau, pour qui toute entreprise religieuse est un objet de raillerie, et ceux qui ont été plus frappés des désordres que nos croisés se permirent en Orient, que de la grandeur et de la noblesse du projet qui les réunit, ont voulu faire de Pierre l'ermite un fou enthousiaste, un homme qui eût mérité d'être enfermé. Ceux qui réfléchissent plus froidement, ceux qui, pour juger des actions, se transportent au siècle qui les a produites, ont dû se former une toute autre idée de cet homme singulier. Pour moi, j'avoue que son génie m'étonne, et que son courage me paraît approcher de celui qui fait les

» héros dans tous les genres. Je le vois arriver de » Jérusalem à Rome, parcourir ensuite l'Italie, la » France, l'Allemagne, et ne manquer son but » nulle part. Quelle devait être l'élévation de ses » idées, la force des images dont il savait les revêtir, la rapidité de ses mouvements, le feu de ses expressions! Il n'eut pas les talents d'un général, je n'ai pas de peine à le croire; aussi ne le vit-on jamais endosser la cuirasse: il commit des imprudences, cela peut-être encore, et qui est-ce qui n'en commit pas dans ces expéditions lointaines? Mais seul, il avait enflammé toute l'Europe; il s'était fait suivre des peuples; il avait déterminé, persuadé, entraîné les rois, les grands, les ministres; il produisit dans le monde un changement inattendu: à sa voix, les tyrans cessèrent d'infester leur patrie, et cette ardeur guerrière qu'on ne pouvait éteindre, et qui était le fléau général de l'Europe esclave et malheureuse, il la maîtrisa, il la porta en Asie, il la tourna tout entière contre des ennemis qui étaient eux-mêmes des usurpateurs, persécutant depuis 50 ans des hommes que nos ancêtres regardaient avec raison comme leurs frères. Ne valait-il pas mieux, après tout, combattre ces brigands d'Asie, que d'égorger, comme on faisait alors, ses parents et ses compatriotes? Non, le solitaire d'Asiens ne fut point un insensé, il mérita une place parmi les hommes justement célèbres. » *Discours sur l'histoire de France*, tom. 14. M. Mailly a peint Pierre l'ermite des plus noires couleurs dans son *Esprit des Croisades*, ouvrage qui ne contient que l'esprit de l'auteur, et point du tout celui de ces expéditions lointaines, et qui, sous l'appareil d'une érudition factice, n'est qu'un recueil de déclamations, de jugements faux, et surtout de calomnies contre des personnages illustres. M. Michaud a représenté avec plus de vérité et de noblesse Pierre l'ermite dans son *Histoire des Croisades*. (Voy. saint BERNARD, GODEFROI DE BOUILLON, LOUIS VII, LOUIS IX, SUGER, MICHAUD.)

PIERRE de CLUNY ou PIERRE le Vénérable, né en Auvergne, de la famille des comtes de Montboisier, était le septième de huit enfants mâles. Un d'eux seulement resta dans le siècle. Pierre, suivant l'exemple de ses frères, se fit religieux à Cluny. Prieur de Vézelay, il devint abbé et général de son ordre en 1121, à l'âge de 28 ans. Ses talents et ses vertus lui méritèrent cette place. A peine y fut-il élevé, qu'il fit revivre la discipline monastique, sans affecter les austérités recherchées. Le pape Innocent II vint à Cluny en 1150, Pierre l'y reçut avec magnificence. Il donna un asile à Abeillard, qui trouva en lui un ami et un père. Il l'engagea à rétracter ses erreurs et à faire pénitence. L'abbé de Cluny combattit les erreurs que Pierre de Bruys et son sectateur Henri répandaient dans la Provence, dans le Languedoc et dans la Gascogne. Enfin, après avoir rempli dignement sa carrière, il mourut saintement dans son abbaye, le 24 décembre 1156. On a de lui six livres de *Lettres*, et plusieurs autres ouvrages curieux et intéressants, entre autres un excellent *Traité sur la Divinité de J.-C.*, un contre les Juifs; des *Traités* sur le Baptême des

enfants, contre Pierre de Bruys; sur l'*Autorité de l'Eglise*, sur les *Basiliques*, les *Eglises* et les *Autels*; sur le *Sacrifice de la Messe*, sur les *Suffrages pour les morts*, sur les *Louanges de Dieu par les Cantiques et les instruments de musique*, sur le *Culte de la Croix*, etc. Quoique son raisonnement n'ait ni la chaleur ni la vigueur de celui de saint Bernard, il présente et développe les preuves d'une manière qui ne subjugué pas les esprits avec le même empire, mais qui opère la même persuasion dans ceux qui ne se lassent point de le suivre. Son style est ordinairement net et correct, surtout dans ses lettres, qu'on a conservées au nombre de près de 200, et qui annoncent une faculté de voir et de sentir analogue à sa rare prudence. Pierre le Vénérable avait un sens droit et naturel, une charité rare, un cœur compatissant. Il partagea constamment avec saint Bernard et l'abbé Suger la supériorité du mérite et de la célébrité sur les grands hommes de ce temps. Ses qualités, moins brillantes que celles de ses deux émules, n'étaient pas moins solides; et les chefs de l'Eglise les employèrent souvent avec un égal succès à la conduite des affaires les plus importantes. Dans les négociations délicates qui lui furent confiées, il montra de la prudence et de la dextérité. En gagnant la confiance par les charmes de sa candeur et de sa douceur, il ne trahit jamais la cause qui lui était confiée, ni par une molle complaisance, ni par une simplicité imprudente. Il défendit son ordre contre saint Bernard, qui reprochait aux religieux de Cluny d'être trop somptueux en bâtiments, d'avoir une table trop peu frugale, de s'éloigner de quelques pratiques de la règle de saint Benoît. Pierre le Vénérable répondit à ces reproches d'une manière satisfaisante; mais ils ne se trouvèrent que trop vérifiés, lors de la révolution de France en 1789; car les religieux de Cluny allèrent eux mêmes au-devant de leur dissolution, et livrèrent les dépouilles du sanctuaire à des mains profanes, pour en recevoir le triste présent de la liberté du siècle. Son *Apologie*, ainsi que ses autres écrits, se trouvent dans la *Bibliothèque de Cluny*, publiée à Paris en 1614, in-fol., d'où ils ont passé dans le tome 22 de la *Bibliothèque des Pères*. Sa *Vie*, écrite par un de ses disciples nommé *Rodolphe*, a été publiée par dom Martène.

PIERRE LOMBARD, appelé le *Maître des Sentences*, fut nommé *Lombard*, parce qu'il était né près de Novare, dans la Lombardie. Il se distingua tellement à Paris, qu'il fut fait écolâtre ou président de l'école de cette ville, et ensuite pourvu de l'évêché de cette capitale. Il avait été auparavant chanoine de Chartres. Philippe, fils du roi Louis le Gros, et frère de Louis le Jeune, refusa cet évêché, et le fit donner à Pierre Lombard, son maître. Ce savant en prit possession en 1159. Il n'en jouit pas longtemps, étant mort en 1164. Ce prélat était bien capable d'instruire son peuple; ses exemples soutenaient ses instructions. Tout le monde connaît son ouvrage des *Sentences*, sur lequel nous avons tant de Commentaires. C'est un recueil des passages des Pères, dont il concilie les contradictions apparentes, à peu près comme Gratien l'avait fait dans son *Décret*. Ce dernier compilateur était sans doute

fort inférieur à Pierre Lombard; mais celui-ci tombe dans plusieurs de ses défauts. Il fourmille de questions inutiles; il en omet d'essentielles; il appuie ses raisonnements sur des sens figurés, qui sont moins des preuves solides du dogme que du pen de sagacité de ceux qui s'en servent. On doit lui pardonner ces imperfections, si l'on considère que Pierre vivait dans un temps barbare, et qu'il fut le premier auteur qui entreprit de réduire la théologie en un corps entier. Il est certain qu'il s'en acquitta avec assez d'ordre et de méthode. Son ouvrage, dont la première édition est de Venise, 1477, in-fol., est divisé en quatre livres, et chaque livre en plusieurs paragraphes (1). On trouva dans cet ouvrage, après la mort de l'auteur, une proposition condamnée par le pape Alexandre III. La voici: *Christus, secundum quod est homo, non est aliquid*. Il voulait dire sans doute, *aliquid absolutum, quod personam constituat*; mais son intention n'était point assez exprimée. On a encore de Pierre Lombard un *Commentaire pour les Psaumes*, Paris, 1541, in-fol., et un autre sur les *Epîtres* de saint Paul, 1557, in-fol. Les trois ouvrages de Lombard parurent réunis à Nuremberg en 1478, et à Bâle en 1486. Une des meilleures éditions du livre des *Sentences* est celle de Louvain, 1557, in-4, par les soins d'Antoine Chenart.

PIERRE DE CELLES, religieux, natif de Troyes, s'étant distingué par sa piété et par son savoir, fut élu abbé de Celles vers 1150, et de là transféré à l'abbaye de Saint-Remi de Reims en 1162. Placé sur le siège épiscopal de Chartres en 1180, il l'occupait jusqu'en février 1187, année de sa mort. On a de lui des *Lettres*, des *Sermons*, des *Traité de la conscience*, des *pains de proposition*, du *tabernacle*, etc., dans la *Bibliothèque des Pères*; et recueillis par le père Sirmond, Paris, 1615, in-8; et par dom Ambroise Janvier, Paris, 1671, in-4, avec une préface de D. Mabillon.

PIERRE COMESTOR ou le *Mangeur*, né à Troyes, fut chanoine et doyen de cette ville, puis chancelier de l'église de Paris, en 1164; il enseigna pendant quelque temps la théologie. Il quitta ses bénéfices pour se faire chanoine régulier de Saint-Victor à Paris, où il finit sa vie en 1198 selon quelques-uns, et selon d'autres au mois d'octobre 1179. Il était enterré ou plutôt emmuraillé dans une voûte qui séparait deux chapelles, à droite du chœur. Nous avons de lui: *Historia scholastica*, Utrecht, 1475, in-fol. C'est le premier livre connu, imprimé avec date, dans cette ville, Augsbourg, 1475, in-fol. Il en existe plusieurs autres éditions du x^e siècle; mais les deux qu'on vient de citer sont les plus recherchées des curieux. C'est une histoire sacrée, mêlée de l'histoire profane, depuis la Genèse jusqu'aux actes des apôtres. L'auteur charge sa narration de longues dissertations, qui renferment des raisonnements bizarres et des fables ridicules. Elle a été traduite en flamand et en français sous le titre de *Bible Historiée* (par Guyart des Moulins), Paris, Ant. Vérard, 2 vol. in-fol. Des *Sermons*, publiés sous le

(1) Ce fameux ouvrage a été imprimé avec la *Somme* de St. Thomas, Montrouge (près de Paris), 1841, 2 vol. in-8. Cette édition, avec les notes de Migne, est estimée.

nom de *Pierre de Blois*, par le père Busée, jésuite, Mayence, 1600, in-4. On fit cette épitaphe à Pierre Comestor :

Petrus eram, quem petra legi, dictusque Comestor.
Nunc comedor. Vivus docui, nec cesso docere
Mortuus ; ut dicat, qui me videt incineratum :
Quod sumus iste fuit, erimus quandoque quod hic est.

On lui attribue *Catena temporum* : c'est une compilation indigeste de l'Histoire universelle, Lubeck, 1475, 2 vol. in-fol., traduite en français sous le titre de *Mer des histoires*, Paris, 1488, 2 vol. in-fol.

PIERRE le CHANTRE (*Petrus Cantor*), docteur de l'université, et chantre de l'église de Paris, auteur d'un livre intitulé *Verbum abbreviatum*, ainsi nommé parce qu'il commence par ces mots, tirés de l'*Épître aux Romains*, se fit religieux dans l'abbaye de Long-Pont, où il mourut vers 1197. On trouve dans les bibliothèques plusieurs autres ouvrages de cet auteur, en manuscrits. Celui que nous avons cité n'est pas toujours exact. Il fut imprimé à Mons en 1659, in-4, par les soins de Georges Galopin, moine de Saint-Guilain.

PIERRE dit de *Colombario*, était évêque d'Ostie, vers le milieu du xiv^e siècle. Il couronna l'empereur Charles IV à Rome, en 1546, et fit l'*Histoire de son voyage* en cette ville. L'auteur et l'ouvrage seraient oubliés, si le père Labbe n'en eût fait mention dans sa *Bibliothèque de manuscrits*.

PIERRE de POITIERS, chancelier de l'église de Paris, mort l'an 1200, est auteur de quelques écrits insérés dans la Bibliothèque des Pères, et d'un *Traité des sciences*, imprimé à la fin des *Œuvres* de Robert Pullus, 1655, in-fol. Ce traité prouve que l'auteur était un des premiers théologiens de son siècle.

PIERRE de BLOIS fut ainsi appelé parce qu'il avait vu le jour dans cette ville. Après avoir étudié à Paris et à Bologne, il devint précepteur, puis secrétaire de Guillaume II, roi de Sicile. Appelé en Angleterre par le roi Henri II, il obtint l'archidiaconé de Bath, dont il fut dépouillé sur la fin de ses jours. On lui donna celui de Londres, mais il y trouva plus d'honneurs que de revenus. Il avait été auparavant chancelier de Richard, archevêque de Cantorbéry, qui faisait un grand cas de son mérite. Cet estimable écrivain mourut en Angleterre l'an 1200. Il était d'un caractère austère, et il se signala par son zèle pour la discipline et les règles ecclésiastiques. On a de lui 185 *Lettres*, 65 *Sermons*, et d'autres ouvrages, dont la meilleure édition est celle de Pierre de Goussainville, Paris, 1667, in-fol. Il s'y élève avec force contre les dérèglements du clergé. Les écrivains protestants l'ont souvent cité dans leurs déclamations contre ce corps, sans distinguer le langage d'un enfant zélé pour la gloire de sa mère, et celui d'un ennemi acharné à la calomnier et à la perdre. Son style est coupé, sententieux, plein d'antithèses et de jeux de mots. Les *Sermons* publiés sous le nom de Pierre de Blois par le père Busée, Mayence, 1600, sont de Pierre Comestor (voy. plus haut). Il a continué l'*Histoire des monastères d'Angleterre* d'Inculfe, depuis 1091 jusqu'en 1118, publiée par Savil en 1596. Les auteurs de l'*Histoire de l'E-*

glise gallicane disent que Pierre de Blois est le premier qui se soit servi du mot *transsubstantiation* : c'est une erreur. (Voy. HILDEBERT.) Etienne, évêque d'Autun, contemporain d'Hildebert, qui assista au sacre de Philippe, fils de Louis le Gros, le 14 avril 1129, dit dans son *Traité du sacrement de l'autel*, chap. 15 : *Oramus ut... oblatio panis et vini transsubstantietur in corpus et sanguinem Jesu Christi*.

PIERRE-ALPHONSE, juif portugais, converti à la foi dans le xii^e siècle, prouva que sa conversion était sincère ; ce qui n'est pas toujours ordinaire chez cette nation. La *Bibliothèque des Pères* offre de cet auteur un *Dialogue contre les juifs*, qui renferme les motifs de sa conversion, et de fortes raisons adressées à ses anciens confrères pour suivre son exemple.

PIERRE, moine de Vaulx-Cernay, ordre de Cîteaux, au diocèse de Paris, dans le xiii^e siècle, accompagna en Languedoc Gui son abbé (1), un des douze que le pape Innocent IV nomma pour aller combattre les albigeois. Il fut témoin oculaire des événements de cette guerre, dont il a écrit l'*Histoire*. Elle est curieuse, intéressante, et montre par les faits les plus éclatants comme les plus incontestables, à quel point d'horreur et d'alarme publique ces odieux hérétiques avaient porté leurs excès. Cette histoire a été imprimée à Troyes en 1615, in-8, et dans la *Bibliothèque de Cîteaux* de dom Tissier. Arnaud Sorbin l'avait traduite de latin en français, Paris, 1569 ; une traduction bien supérieure à l'ancienne, qui n'a de mérite que sa rareté, forme le tome 14 de la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, publiée par M. Guizot.

PIERRE, nommé communément *Pierre Martyr*. Voy. VERMIGLI.

PIERRE (La). Voy. MALLEROT.

PIERRE. Voy. PASCHAL.

PIERRE de HONESTIS. Voy. HONESTIS.

PIERRE de NAVARRE. Voy. NAVARRE.

PIERRE de LUNE. Voy. BENOIT, antipape, après l'art. BENOIT XII.

PIERRE de LUXEMBOURG. Voy. LUXEMBOURG.

PIERRE de LÉON. Voy. ANACLET, antipape.

PIERRE (Corneille de la) *Cornelius à Lapide* ou CORNEILLE CORNELISSEN VAN DEN STEEN, célèbre commentateur de l'Ecriture sainte, né à Bocholt, dans la Campine liégeoise, en 1566, entra dans la compagnie de Jésus, et s'y consacra à l'étude des langues et des belles-lettres, et surtout à celle de l'Ecriture sainte. Après avoir professé avec succès à Louvain et à Rome, il mourut dans cette dernière ville le 12 mars 1657, âgé de 71 ans, en odeur de sainteté. Son corps fut enterré dans un endroit à part, pour qu'il pût être distingué, au cas qu'il s'agit de sa béatification. Nous avons de lui 10 vol. de *Commentaires sur l'Ecriture sainte*, pleins d'excellentes choses, mais qui ne sont pas toujours assorties à celle dont il s'agit : le jugement et la critique de l'auteur n'égalent pas sa vaste érudition. On estime, plus que le reste de ses *Commentaires*, ce qui regarde le *Pentateuque* et les *Épîtres* de saint Paul. La meilleure édition du corps complet de ses *Commentaires* est celle d'Anvers, 1681 et an. suiv.,

(1) PIERRE était neveu de Gui.

10 vol. in-fol. Tirinus et Menochius en ont fait grand usage; ils n'ont fait souvent que les abréger en ôtant tout ce qui est étranger au sens littéral.

PIERRE de SAINT-ROMUALD (Pierre Guillebaud), né à Angoulême en 1585, fut d'abord chanoine d'Angoulême, puis feuillant, et mourut en 1667, à 82 ans. C'était un homme estimable, dont la mémoire était vaste et le jugement très-borné. Ses livres sont un mélange de bon et de mauvais, ramassés sans choix de côté et d'autre avec des réflexions triviales et des expressions gothiques. Sa critique est toujours en défaut, et les faits les plus extraordinaires et les moins vraisemblables sont ceux qu'il rapporte de préférence. On a de lui : un *Recueil d'épithaphes*, 2 vol. in-12 : *Le Trésor chronologique*, 1658, 5 vol. in-fol.; *l'Abrégé*, en 5 vol. in-12, 1660, bon pour la date des faits arrivés de son temps; *La Chronique d'Adhémar*, avec une continuation, 1652, 2 vol. in-12, qui fut censurée par l'archevêque de Paris, en 1655; le parlement la supprima.

PIERRE de SAINT-LOUIS (le P.), dont le nom de famille était *Barthélemi*, naquit à Valréas, dans le diocèse de Vaison, en 1626. Il avait 18 ans, lorsqu'il fut épris de la beauté d'une demoiselle nommée *Madeleine*; mais il eut la douleur de la voir enlevée par la petite vérole, au moment où il était sur le point de l'épouser. Sa mélancolie, après cette perte, lui inspira le dessein de se faire carme. Le père Pierre était né avec quelque goût pour la poésie; il la cultiva dans son nouvel état. Pour sanctifier son travail, il forma le dessein de chanter dans un poème les actions de quelque saint ou sainte. Il balança longtemps entre Elie, qu'il regardait comme le fondateur de son ordre, et la Madeleine, patronne de son ancienne maîtresse. Enfin les reproches que lui fit en songe son ancienne Madeleine, le déterminèrent à célébrer cette sainte. Il entreprit une espèce de poème héroïque, qui lui coûta cinq ans de veilles. Dès que cet ouvrage fut achevé, il se rendit à Lyon, où, après quelques traverses, il vint à bout de le faire imprimer sous ce titre : *La Madeleine au désert de la Sainte-Baume en Provence, poème spirituel et chrétien*, en 12 livres. Ce poème, chef-d'œuvre de pieuse extravagance, selon l'expression de la Monnoye, jouit de l'honneur d'une seconde édition. Le P. de Saint-Louis ne vit pas cette espèce de triomphe de sa *Madeleine* : il était mort d'une hydropisie de poitrine quelque temps auparavant. C'était un de ces hommes qui, comme a dit un critique, ont l'esprit froid et la tête chaude. Son ouvrage était devenu fort rare. La Monnoye le fit réimprimer dans son recueil de *Pièces choisies*. Le P. de Saint-Louis avait achevé avant sa mort un autre poème sur le prophète Elie, et lui avait donné pour titre *l'Eliade*. La ressemblance de ce nom avec celui d'*Iliade* lui paraissait d'un heureux augure pour le succès de son poème; mais il n'a point paru; les carmes eurent la prudence de le supprimer. Il avait anagrammatisé les noms de tous les papes, des empereurs, des rois de France, des généraux de son ordre, et de presque tous les saints.

PIERRE de SAINT-ANDRÉ, nommé dans le siècle

Jean-Antoine *Rampalle*, était de l'île, près Cavailon, dans le comtat Venaissin. Il se fit carme en 1640, et se distingua tellement par sa science et ses vertus, qu'il fut élevé aux premières dignités de son ordre. Il en fut fait définitif-général l'an 1667, et mourut à Rome le 29 novembre 1671. On a de lui : *De la chiromancie naturelle*, Lyon, 1655, in-8; *Vies* de plusieurs saints de son ordre; une *Traduction* en français du *Voyage dans l'Orient*, du père Philippe de la Sainte-Trinité, Lyon, 1655, in-8; des *Tragédies sacrées*; une édition de *l'Histoire générale des carmes* de la congrégation d'Italie, par le père Isidore de Saint-Joseph, avec des suppléments et des corrections, en latin, Rome, 1668-1671, 2 vol. in-fol.

PIERRE de BRUYS. Voy. BRUYS.

PIERRE d'OSMA, Espagnol, professeur en théologie dans l'université de Salamanque, soutint dans le xv^e siècle, que la confession était un établissement humain, et non une institution divine. Ce qui fut condamné comme hérétique, et par les théologiens et par le pape Sixte IV. Erreur renouvelée par Calvin, Zwingli, et en dernier lieu par un docteur de Vienne, nommé Eybel, qui, en 1784, publia une diatribe allemande, pour prouver que la confession était une invention moderne, comme s'il était possible que dans un temps où la piété des fidèles était si refroidie, on eût pu réussir à faire recevoir une loi aussi pénible que celle de la confession auriculaire. Ce novateur fut victorieusement réfuté par le père Fulgence Hüllinghoff, dans un savant *Traité* intitulé : *Antiquitas confessionis privatae*, Munster, 1789, in-12. Des philosophes de ce siècle, d'ailleurs conjurés contre le christianisme, ont reconnu la sagesse et l'utilité de cette divine institution. Luther s'opposa à son abolition, comme d'un des plus importants objets de la religion. Voy. le *Catéchisme philosophique*, tome 3, n^o 501.

PIERRE (Jean-Baptiste-Marie), très-habile peintre, après avoir perfectionné ses talents à Rome, travailla à Paris avec un brillant succès, et se consacra surtout à la décoration des églises. Ses ouvrages les plus connus sont : *Saint-Pierre guérissant les boiteux*, et *la mort d'Hérode*, deux tableaux placés à Saint-Germain-des-Près; le *Saint François*, à Saint-Sulpice, celui de l'église Saint-Louis à Versailles; le *martyre de Saint-Thomas de Cantobéry*, autrefois à Saint-Louis du Louvre; la *coupole* de la chapelle de la Vierge à Saint-Roch - morceaux où le pittoresque et la manière de peindre large et facile se disputent la prééminence. Il mourut à Paris le 14 juin 1789, âgé de 75 ans.

PIERRE (Eustache de SAINT-); L'abbé de SAINT-); (Bernardin de SAINT-). Voy. SAINT-PIERRE.

* PIERRES (Philippe-Denis), imprimeur, né à Paris en 1741, d'une famille qui depuis deux cents ans exerçait la librairie, se distingua par la beauté et la correction des ouvrages sortis de ses presses. En 1784, il eut l'honneur de présenter à Louis XVI le modèle d'une presse de son invention, approuvée par l'académie des sciences et qu'il perfectionna depuis. Il en imagina une seconde, qui n'a ni jumelles, ni train, ni étançon, et qui est supérieure à toutes celles qui étaient alors connues. Il exécu-

tait lui-même fort adroitement les modèles de ses machines, et avait à ses gages des ouvriers qui travaillaient sous sa direction. Il établit en 1787 à Versailles une imprimerie pour le service des notables; la révolution lui ayant enlevé son état et sa fortune, il fut obligé d'accepter en 1807 une place dans le bureau des postes de Dijon. Il mourut dans cette ville le 18 février 1808. Il était membre des académies de Lyon, Orléans et Rouen. Pierres continua de 1774 à 1789, le *Catalogue hebdomadaire des livres nouveaux qui se publient en France et chez l'étranger*, et dont la collection forme 27 vol. in-8. Il a donné une édition estimée du *Lexicon* de Schrevelius, 1767, in-8, et publié dans les journaux divers articles, entre autres une *Lettre* à Fréron, sur le *Salluste* stéréotypé par Ged en 1759 (*Année littéraire*, 1775, tome 6); une *Lettre* sur des essais de polytypage (*Journal de Paris*, mai 1786); la *Description d'une nouvelle presse d'imprimerie*, 1786, in-4. L'Académie des sciences l'ayant engagé en 1774 à rédiger l'*Art de l'imprimerie* pour la *Collection des arts et métiers*, il réunit à cet effet beaucoup de matériaux, et l'on regrette qu'il n'ait pas terminé cet ouvrage qui aurait formé 3 vol. in-fol. et sur lequel on trouve des détails dans la *Notice* de Leschevin sur ce typographe, (*Magasin encyclopédique*, 1808).

* PIERSON (Nicolas), frère convers de la réforme de Prémontré, né à Aspremont en 1692, mort vers 1760, s'est rendu célèbre par son talent pour l'architecture et par le grand nombre de monuments religieux dont il a donné les dessins et dirigé la construction. Les principaux sont : la belle abbaye de Sainte-Marie de Pont-à-Mousson; le portail et les tours de l'église de l'abbaye d'Estival; l'église de Baugeval, le Palais épiscopal de Toul. C'est sur ses dessins qu'a été reconstruite à neuf l'abbaye de Jandœuvre.

PIET (Baudouin van der), né à Gand en 1546, d'une famille patricienne, fut, à la naissance de l'université de Douai, le premier qui eut le titre de bachelier. Il devint docteur, puis professeur en droit à Douai, et remplit cette place avec distinction. Le conseil de Malines le nomma plusieurs fois pour être un de ses membres; mais Piet refusa constamment cet honneur, aimant mieux former des juges lui-même. Il fut l'oracle des grands et du peuple jusqu'à sa mort, arrivée à Douai en 1609, à 63 ans. Sa profonde érudition était appuyée sur un jugement très-solide. Les ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur, sont : *De fructibus*; *De duobus reis*; *De emptione et venditione*; *De pignori et hypothecis*; *Responsa juris, sive Consilia*.

PIETRO-COSIMO. Voy. COSIMO.

PIETRO de la FRANCESCA, peintre, natif de Florence, mort en 1445, fut long temps employé par le pape Nicolas V à peindre le Vatican. Il réussissait à faire des portraits; mais son goût dominant était pour les combats. On a de lui des ouvrages sur l'arithmétique et sur la géométrie.

PIETRO-LONGO. Voy. AERSTEN.

PIETRO di PETRI, habile peintre, mort à Rome, sa patrie, en 1716, à 45 ans, excellait surtout dans le dessin. Il imitait très-exactement les origi-

naux. Tout ce qui est sorti de ses mains est estimé des connaisseurs.

PIETRO dè CORTONE. Voy. BERETIN.

PIETRO-RICCIO. Voy. CRINITUS (Pierre).

* PIETRO (Michel di), cardinal, né à Albano en 1747, fut nommé, très-jeune encore, professeur d'histoire ecclésiastique et de droit canonique. La réputation qu'il s'était acquise engagea Pie VI à lui donner la place de secrétaire de la congrégation extraordinaire qu'il créa pour s'occuper du synode de Pistoie. On croit qu'il eut part à la bulle *Auctorem fidei*, publiée en 1794, contre les actes de ce synode. Il devint ensuite évêque *in partibus* d'Isaure, consultant de l'inquisition, examinateur du clergé et camérier d'honneur du pape. Pie VI, forcé de s'éloigner de Rome en 1798, le nomma délégué apostolique et il rendit d'importants services à l'église dans ces circonstances difficiles. Pie VII le créa cardinal (1801), et le fit préfet de la propagande et patriarche de Jérusalem. Il fut un des cardinaux qui accompagnèrent le pontife en France lorsqu'il s'y rendit pour sacrer Napoléon. Quelques années après, lorsque cet empereur, ébloui par ses succès, voulut ajouter à son empire les états de l'Eglise, Pie VII, en quittant Rome, désigna le cardinal Pietro son délégué; mandé comme la plupart des membres du sacré collège à Paris, il fut forcé d'obéir; mais il n'en continua pas moins, autant qu'il le pouvait, de pourvoir aux besoins spirituels des diocèses privés de leurs pasteurs, et de veiller aux intérêts de la religion. Soupçonné d'avoir rédigé le bref adressé au cardinal Maury, pour lui défendre de s'immiscer dans l'administration du siège de Paris, son refus d'assister au mariage de Bonaparte avec Marie-Louise vint accroître la colère de l'empereur; il reçut l'ordre de quitter Paris et fut ensuite enfermé au donjon de Vincennes. En 1815, il obtint la permission de rejoindre le pape à Fontainebleau. L'année suivante il en fut encore séparé; mais les événements politiques le délivrèrent bientôt. De retour à Rome, fait grand pénitencier et préfet de l'Index, il fut ensuite nommé évêque d'Albano, puis de Porto et Sainte-Rufine. Ce prélat mourut sous-doyen du sacré collège le 2 juillet 1821. Il joignait à la science théologique une pureté de principes et une inébranlable fermeté. Il a eu part à plusieurs écrits publiés pendant les troubles de l'Eglise. La collection des brefs de Pie VI contient de lui deux pièces remarquables, une *Lettre* à l'évêque de Grasse, et une *décision* sur le serment de haine à la royauté. « On ne pouvait, dit M. Artaud, s'empêcher d'honorer cet homme toujours grave, qui ne cédait jamais à un mouvement irréflecti, dont la tête forte et l'esprit invariable furent pendant tant d'années un des soutiens les plus solides du saint Siège. Je me rappellerai toujours la manière savante et délicate dont il termina un jour des entretiens sur les évêques constitutionnels. « Messieurs, écoutez un de vos évêques, un évêque » de Marseille, Salvien, cet antique fils du saint » Siège disait chez vous : *Ita est enim Ecclesia Dei* » *quasi oculus. Nam ut in oculum etiamsi parva* » *sordis incidat, totum lumen obscecat, sic in eccl-* » *siastico corpore, etiamsi pauci sordida faciant,*

» *propè totum ecclesiastici splendoris lumen offusca-*
tur. Car l'Eglise de Dieu est comme l'œil : en
 » effet, si une petite impureté tombe dans l'œil, elle
 » obscurcit toute la clarté, de même dans le corps
 » ecclésiastique, si un petit nombre est taché d'im-
 » pureté, presque toute la clarté de la splendeur
 » ecclésiastique est offusquée. » (Salvien, *de gub.*
Dei, lib. vii).

** PIEYRE (Pierre-Alexandre), auteur drama-
 tique, né en 1752 à Nismes, de parents protestants,
 acheva ses études à Paris, et de retour dans sa fa-
 mille travailla quelque temps dans la maison de
 son père, marchand drapier. Dans ses loisirs ayant
 composé une comédie en 5 actes, *l'Ecole des Pères*,
 restée son principal ouvrage, il revint à Paris pour
 la faire représenter au théâtre Français, où elle fut
 jouée en 1787 avec un grand succès. En la faisant
 imprimer, il la fit précéder d'une dédicace au duc
 de Chartres (depuis Louis-Philippe), et il fut dès
 lors attaché à la personne de ce prince qu'il accom-
 pagna dans ses différentes garnisons. Les circon-
 stances ne lui ayant pas permis de le suivre hors de
 France, il passa le temps de la terreur dans une
 campagne près de Nismes, et ne revint qu'en 1799
 à Paris avec quelques nouvelles pièces de théâtre
 qu'il ne put jamais faire représenter quoiqu'elles
 fussent assurément très-supérieures à la plupart de
 celles qu'on donnait à cette époque. Il se décida,
 d'après le conseil de ses amis, à les faire imprimer
 et elles forment le second volume de ses *Œuvres*
dramatiques, imprimées à Orléans en 1808. Le pre-
 mier qui ne parut qu'en 1811, contient outre son
Ecole des Pères, les *Amis à l'épreuve*, jouée en 1787
 avec succès; *La Princesse d'Elide*, pièce de Molière
 improvisée pour les fêtes de Versailles, qu'il acheva
 d'après l'esquisse de ce grand maître sur l'invitation
 de M^{me} de Genlis; *Les Philosophes amoureux*, de
 Destouches, réduits en 5 actes, et le *Dépit amoureux*
 de Molière, réduit également en 5 actes; le tome
 second renferme *le Garçon de cinquante ans*, celle
 de toutes ses pièces que l'auteur préférait; *Orgueil*
et vanité et *l'Intrigue anglaise*. Pieyre à la restau-
 ration refusa tous les emplois qui lui furent offerts,
 voulant conserver son indépendance; mais il ac-
 cepta un logement au Palais-Royal, où il mourut,
 le 30 juin 1830. Son *Ecole des Pères* est imprimée
 dans la suite du *Répertoire*.

PIGALLE (Jean-Baptiste), sculpteur, né à Paris
 en 1714. Son père qui était menuisier, et entre-
 preneur des bâtiments du roi, le mit, dès l'âge de
 huit ans, chez le Lorrain, sculpteur de l'académie.
 Après quelques années de séjour en Italie, il revint
 en France, et fut obligé pendant cinq ans de cher-
 cher sa subsistance en travaillant pour un sculp-
 teur, et de se charger de travaux peu dignes de
 lui. Une Vierge qu'il fit pour les invalides le fit
 connaître du comte d'Argenson. Ce ministre lui
 commanda de faire une statue de Louis XV. Ma-
 dame de Pampadour lui fit faire une figure en pied
 qui était son portrait, une autre figure du *Silence*,
 et un groupe de *l'Amour et de l'Amitié*. Dès ce mo-
 ment, Pigalle ne connut plus le besoin, et com-
 mença à jouir du fruit de sa constance et de ses
 travaux. Le roi lui fit exécuter deux grandes sta-

tues de *Mercure* et de *Vénus* , pour être envoyées en
 présent au roi de Prusse, qui en a toujours fait
 grand cas. Il a fait encore la belle statue de
 Louis XV pour la ville de Reims, et une multi-
 tude d'ouvrages de diverses grandeurs; mais ce qui
 a donné le plus d'éclat à sa réputation, c'est le
Tombeau du maréchal de Saxe, placé dans un
 temple luthérien de Strasbourg. Ce monument est
 trop célèbre, le plan et l'exécution, les beautés et
 les défauts en sont trop connus des amateurs, pour
 que nous ayons besoin d'en faire ici l'analyse : il
 en a paru différentes critiques et apologies : mais,
 dans son ensemble, on ne peut s'empêcher de re-
 connaître un bel et grand ouvrage. (*Voy. le Journ.*
hist. et litt., 1^{er} octobre 1778, p. 182.) Pigalle avait
 plus de talents que d'esprit, plus de justesse que
 d'étendue dans les idées; il avait plus le sentiment
 du vrai que celui du beau : il croyait que tout était
 bien dès que la nature était fidèlement exprimée.
 Cette persuasion a paru particulièrement dans la
 statue de Voltaire, que les connaisseurs ont trouvée
 doublement répréhensible, et par la nudité aussi
 déraisonnable que hideuse dans laquelle il a repré-
 senté cet homme fameux, et par le choix du mo-
 dèle, en qui une maigreur extrême et un affai-
 sement général de toutes les parties ajoutaient à la
 difformité naturelle de la vieillesse; il aimait mieux
 faire une anatomie savante qu'une belle statue.
 Voltaire a senti lui-même l'ineptie de cette figure
 et s'en est plaint au sculpteur dans des vers, où sa
 luxurieuse imagination s'est donné un nouvel essor;
 on ne peut citer que les suivants :

Cher Phidias, votre statue
 Me fait mille fois trop d'honneur.
 Que ferez-vous d'un pauvre auteur,
 Dont la taille et le cou de grue,
 Et la mine très-peu joulflue,
 Feront rire le connaisseur.

Pigalle fut reçu à l'académie en 1744, nommé ad-
 joint à professeur en 1745, professeur en 1752,
 adjoint au recteur en 1770, recteur en 1777, enfin
 chancelier de l'académie en 1785. Il avait été dé-
 coré en 1769 de l'ordre de Saint-Michel. Il est mort
 à Paris le 20 août 1785.

PIGANIOL de la FORCE (Jean AYMAR de), né
 en Auvergne, en 1673, d'une famille noble, s'ap-
 pliqua avec ardeur à la géographie et à l'histoire
 de France. Pour se perfectionner dans cette étude,
 il fit plusieurs voyages en différentes provinces. Il
 rapporta de ses courses des observations impor-
 tantes sur l'histoire naturelle, sur le commerce, et
 sur le gouvernement civil et ecclésiastique de
 chaque province. Elles lui servirent beaucoup
 pour composer les ouvrages que nous avons de
 lui. Les principaux sont : une *Description histo-*
rique et géographique de la France, dont la plus
 ample édition est de 1755, en 15 vol. in-12. C'est
 le meilleur des ouvrages qui eussent paru jusque
 alors sur cette matière, quoiqu'il renferme encore
 un grand nombre d'inexactitudes et même de bé-
 vues. *Description de Paris*, en 10 volumes in-12 :
 ouvrage instructif, intéressant, et beaucoup plus
 parfait que la description de Germain Brice. Il est
 d'ailleurs écrit avec une élégante simplicité. Il en
 donna un *Abrégé* en 2 vol. in-12. *Description du*

château et parc de Versailles, de Marly, etc., en 2 vol. in-12. Elle est agréable et assez bien faite. *Nouveau Voyage de France*, réimprimé plusieurs fois; le meilleure édition est de 1770, 2 vol. in-12. Il mourut à Paris en 1755, à 80 ans. Il avait été sous-gouverneur des pages du duc de Toulouse.

* PIGAULT-LEBRUN (Guillaume-Charles-Antoine), romancier, né en 1755 à Calais, fit ses études au collège de Boulogne-sur-Mer, dirigé par les Oratoriens, et fut ensuite envoyé à Paris pour y faire son cours de droit. Mais la fougue de son caractère et son goût pour les plaisirs l'éloignaient de cette profession sérieuse. Il hésita longtemps sur le choix d'un état, et finit par se décider pour la carrière des lettres. Le mouvement produit par la révolution dans toutes les classes de la société lui offrit de nombreux sujets d'observation; mais il s'attacha surtout à peindre les mœurs des conditions inférieures, et il les reproduisit avec plus de vérité que de décence. Dépourvu de toute moralité, son seul but paraît avoir été de reproduire des effets comiques; quelquefois cependant, après avoir commencé un roman par des peintures grotesques et bouffonnes, il le termine par des scènes graves et pathétiques. Mais sa facilité l'a souvent égaré. A force de vouloir être naturel et vrai, il tombe presque toujours dans le trivial, et blesse par l'indécence de ses peintures les lecteurs d'un goût délicat. On ne peut contester à Pigault la fécondité et l'originalité. Mais ces qualités sont associées en lui à un dévergondage d'imagination qui rend la lecture de ses ouvrages très-dangereuse. Disciple des philosophes du XVIII^e siècle, à leur exemple (*voy.* DIDEROT, etc.), il ne respecte dans ses romans ni la religion ni les mœurs; mais il les attaque bien plus ouvertement dans *Le Citateur*, compilation impie qui n'est guère qu'un extrait du *Dictionnaire philosophique*. Cet ouvrage, publié en 1805, fut saisi par la police d'alors, qui n'était pas trop sévère, ce qui n'en empêcha pas la réimpression. Il a composé un certain nombre de pièces dramatiques, qui la plupart eurent du succès dans le temps et dont quatre ou cinq ont été recueillies dans la *Suite du Répertoire*. A une époque avancée de sa carrière, éprouvant le besoin de s'occuper de travaux plus sérieux, il se fit historien, et publia une *Histoire de France abrégée, critique et philosophique, à l'usage des gens du monde*, 1825-1828, 8 vol. in-8; il en détacha les *histoires de Charlemagne, de Louis IX, de Charles VI, de Charles VII, de Louis XI*. Ces ouvrages, où l'on chercherait vainement une appréciation exacte des faits et cet esprit grave et impartial qui appartient à l'histoire, n'ont pas eu de succès, et n'en méritaient point. La réputation que Pigault-Lebrun s'était faite comme romancier facétieux et obscène, détruisait d'avance, et avec raison, l'autorité à laquelle il aspirait comme historien. La réimpression de quelques-uns de ses romans qui circulaient depuis longtemps donna lieu à des saisis et à des poursuites qui l'affligèrent beaucoup. Il perdit en 1825 une place d'inspecteur des salines qu'il avait obtenue en 1810, à la recommandation de Jérôme Bonaparte, dans l'intimité duquel il avait

vecu en Westphalie. Alors il alla demeurer à Valence en Dauphiné avec son gendre, qu'il avait associé à la composition de quelques-uns de ses derniers ouvrages. Il revint au bout de quelque temps à Paris, mais il ne tarda pas de se retirer à Lucelle près de Saint-Germain, où il est mort le 24 juillet 1835, à 82 ans. Nous ignorons si l'âge l'avait ramené à des idées plus morales. La nature de ses productions nous dispense d'en donner ici la liste. Ses *Oeuvres complètes* ont été publiées de 1822 à 1824, 20 vol. in-8. Cette collection ne comprend que les romans, les pièces de théâtre et les mélanges. Pigault-Lebrun sera toujours regardé comme un de ces écrivains dont le succès passager est devant la postérité une accusation contre le siècle où ils ont vécu.

* PIGEAU (Enstache-Nicolas), jurisconsulte, né à Mont-l'Évêque près de Senlis, en 1750, de parents pauvres, était destiné à un état mécanique. Après avoir reçu d'un vénérable ecclésiastique les éléments de l'instruction, il fut mis en apprentissage à Paris; mais il quitta bientôt l'atelier pour entrer chez un procureur dont il devint premier clerc au bout de six mois. Dès-lors il put fréquenter les cours de droit et fut reçu avocat en 1774. La grande aptitude qu'il apporta à l'étude des lois, son ardeur infatigable à en comparer l'esprit avec les applications si souvent divergentes de l'ancienne procédure, lui firent de bonne heure concevoir le plan d'un ouvrage où le chaos des formulaires de la chicane fit place à une méthode à la fois plus simple et plus sûre. Cet ouvrage, qui devint classique en naissant, parut sous le titre de *Procédure civile du Châtelet de Paris*, Paris, 1778, 2 vol. in-4, et fut réimprimée en 1780 et en 1787. Pigeau donna en 1784 : *Introduction à la procédure civile*, in-8; 5^e édit., revue par Poncelet, 1822, in-8. Devenu l'oracle de la procédure, le modeste auteur ne s'en vit pas moins obligé d'accepter l'emploi de secrétaire de l'avocat général Héralte de Sehelles (*voy.* ce nom), depuis si tristement célèbre. Cette ressource lui ayant été enlevée, loin de chercher, comme tant d'autres, à profiter des circonstances pour s'élever aux emplois ou à la fortune, il préféra descendre à l'obscur condition de commis libraire. Après la terreur il reprit ses travaux et ouvrit des cours de droit, où sa réputation attira un grand nombre d'auditeurs. Lorsqu'il fut question de réduire la législation à des règles uniformes, Pigeau devint l'un des rédacteurs du nouveau code de procédure. A la création des écoles de droit il y obtint en 1805 la chaire de procédure à la faculté de Paris, et la remplit avec succès jusqu'à sa mort, le 22 décembre 1818. Pendant les cent-jours il avait refusé de signer l'adresse de l'école à Bonaparte et l'acte additionnel. Outre les ouvrages déjà cités, on lui doit : *Notions élémentaires sur le code civil*, 1804, 4 vol. in-8; 2^e édit., augm. sous le titre de *Cours élémentaire de code civil*, 1818, 2 vol. in-8; *Procédure civile des tribunaux de France*, 1807-1808, 2 vol. in-4, 4^e édit. avec des notes de M. Crivelli, 1826; ce n'est que la *procédure du Châtelet*, avec les additions et les corrections nécessitées par le nouveau code; *Commentaire sur le code de procédure civile*, revu et publié

par MM. Poncelet et Lucas Championnière, 1827, 2 vol. in-4, précédé d'une *Notice* sur l'auteur par M. Gairal, avocat. Pigeau était parent du procureur-général Bellart (*voy. ce nom*) qui lui a consacré un *article nécrologique* dans le *Moniteur* du 1^{er} janvier 1819.

PIGIUS (Albert), mathématicien et controversiste, né à Kempen, petite ville de l'Over-Yssel, vers l'an 1490, étudia à Louvain et à Cologne, et prit dans la première université le titre de bachelier, et dans la seconde celui de docteur. Il était profondément versé dans les mathématiques, dans les matières de théologie et d'antiquité. Il signala son zèle pour la foi par plusieurs ouvrages contre Luther, Mélanchthon, Bucer et Calvin. La réputation qu'il se fit à Cologne s'étendit jusqu'à Rome, où le pape Adrien VI le fit venir vers l'an 1522. Clément VIII et Paul III, successeurs d'Adrien, n'eurent pas moins de considération pour Pighius; ils le chargèrent de différentes négociations pour le bien de la religion à Worms et à Ratisbonne. Il mourut le 29 décembre 1542 à Utrecht, où il était prévôt de l'église de Saint-Jean-Baptiste. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Le plus considérable est intitulé : *Assertio hierarchiæ ecclesiasticæ*, Cologne, 1572, in-fol. Son style n'est ni aussi pur, ni aussi élégant que celui de Sadolet, avec qui il était en relation, et des autres *cicéroniens*; mais il est moins barbare que celui des scolastiques de son temps. On a encore de lui un *Traité De Gratia et libero hominis arbitrio*, contre Calvin, Cologne, 1542, in-fol. Il montre dans ses écrits un grand dévouement au saint Siège; peut-être le pousse-t-il même trop loin. On ne peut désavouer qu'il n'ait quelques sentiments singuliers; aussi le cardinal Bona disait en parlant de lui : *Cautè legendus est, quod non semper solidam tradat doctrinam*. Il composa aussi plusieurs ouvrages de mathématiques, entre autres : *De ratione paschalis celebrationis, deque restitutione calendarii ecclesiastici*; *De æquinoctiorum solstitionumque inventione*. Il éclairait la théorie par la pratique; il excellait à construire les sphères armillaires.

PIGIUS (Etienne VINAND), neveu maternel du précédent, dont il emprunta le nom, naquit comme lui à Kempen, l'an 1520. Il fit deux voyages en Italie. Au retour de son second voyage, il fut pourvu de la place d'écolâtre dans la collégiale de Xanten, dont il était chanoine. Il y passa le reste de ses jours partagé entre les devoirs de piété et d'étude, et y mourut le 19 octobre 1604. Il n'est personne de son temps qui l'ait surpassé dans la connaissance des antiquités romaines. Juste-Lipse le qualifie : *Alter indefessi calami et styli Livius*. On a de lui : *Annales de la ville de Rome*, en latin, Anvers, 1599-1615, 5 vol. in-fol.; *Hercules prodicius*, Anvers, 1587. C'est une description du voyage que Pighius fit en Italie. Elle est pleine d'observations sur les antiquités romaines et germaniques. Il nous a laissé plusieurs autres ouvrages également pleins d'érudition, dont quelques-uns ont été insérés dans les *Antiquités grecques* de Gronovius, t. 9.

PIGNA (Jean-Baptiste NICOLUCCI, surnommé), naquit dans le Ferrarais, au commencement du xvi^e

siècle; il mérita la protection de ses souverains par ses talents et ses ouvrages. Il fut à la fois bon grammairien, littérateur et historien. Il mourut en 1575. On lui doit divers livres de politique et d'histoire (1) : *Il Principe*, Venise, 1561, in-8; *Il Duello, nel quale si tratta dell' onore dell' ordine della cavalleria*, 1554, in-4; *Historia de principi di Este*, Ferrare, 1570, in-fol., estimée et peu commune; *Romanzi ne' quali della poesia e della vita d'Ariosto si tratta*, Venise, 1554, in-4.

PIGNATELLI (Fabricio), savant jésuite napolitain, mort en 1656, connu par une Dissertation où il veut prouver que saint Barthélémi est le même que Nathanaël, publié sous ce titre : *De apostolatu B. Nathanaëlis Bartholomæi*, Paris, 1660, in-8.

PIGNATELLI. *Voy. INNOCENT XII.*

* PIGNATELLI (François), prince de Strongoli, né vers 1752, à Naples, d'une illustre famille, entra de bonne heure dans la carrière militaire; mais un duel dans lequel il eut le malheur de tuer son adversaire le chevalier Polatrelli, le fit éloigner de la cour, et il n'y reparut que lorsque don Carlos, devenu roi d'Espagne sous le nom de Charles III, céda le trône de Naples à son fils Ferdinand IV. Pignatelli, en flattant le goût de ce jeune prince, ne tarda pas à gagner sa confiance; il accrut sa faveur en servant les projets ambitieux de la reine Caroline qui, pour le récompenser de ses lâches complaisances, le fit nommer gouverneur des Calabres. Ces provinces venaient d'être désolées par d'affreux tremblements de terre; et des sommes immenses furent mises à sa disposition pour être distribuées aux malheureux qui avaient le plus souffert; mais il fut accusé d'en avoir détourné la plus grande partie. Cette imputation fondée ou non, ne diminua point son crédit. Nommé bientôt après gouverneur de Naples, il signala son administration par des travaux importants, parmi lesquels on cite les fameux greniers d'abondance qu'on montre aux étrangers comme un objet de curiosité, mais dont la construction fut, dit-on, encore pour lui l'occasion de nouvelles rapines. En 1789, Pignatelli fut élevé au rang de capitaine général et fut en outre chargé de la police de tout le royaume. Lorsque Ferdinand prit la résolution de passer en Sicile, Pignatelli fut investi de pouvoirs extraordinaires avec le titre de vicaire-général; mais à l'approche des Français, prompt à désespérer des moyens de résistance que l'honneur lui prescrivait du moins de tenter, il abandonna lâchement la ville de Naples aux horreurs de l'anarchie. Il s'enfuit en Sicile, d'où il ne revint à Naples qu'après le retour de Ferdinand; mais il ne put jamais regagner la faveur royale. Cependant en 1807 il entra dans un complot qui avait pour but de rappeler les Bourbons à Naples. Exilé pour cette cause, il se rendit à Rome et fut rappelé par Murat, peu après son avènement au trône. Il continua d'habiter Naples ou ses environs, jusqu'à sa mort en 1812.

* PIGNEAU DE BEHAINE (Pierre-Joseph-Georges), missionnaire, né en 1741 au bourg d'Origny, dio-

(1) On lui doit aussi comme littérateur des poésies latines (*Carmina libri I^{er}*), imprimées avec celles de Cæc. Calaguini et du célèbre Arioste, Venise, 1553, in-8.

cèse de Laon, se voua, malgré ses parents, à la périlleuse carrière des missions étrangères, et s'embarqua secrètement au port de Lorient, vers la fin de 1765. Arrivé à Pondichéri, les contrariétés de tout genre auxquelles il fut en butte ne rebutèrent point son courage. En 1770, il fut nommé par le pape, évêque d'Adran *in partibus* et coadjuteur de l'évêque de Canathe auquel il succéda l'année suivante comme vicaire apostolique. En 1774, il alla à Macao, puis au Camboge, d'où il entra dans la basse Cochinchine dont deux rois avaient été mis à mort successivement par des rebelles appelés *Tay-Son*, c'est-à-dire *Montagnes de l'Occident*. Ils étaient ainsi désignés, parce que leurs chefs étaient sortis des montagnes occidentales de la province de Qui-Nhon. L'évêque d'Adran donna un asile dans sa maison à Nguyen-Anh, frère cadet du monarque détrôné. Ce prince dont le parti s'accroissait de jour en jour, fut proclamé roi en 1779. Il n'oublia pas le service que lui avait rendu le missionnaire; il l'appela près de lui, et il ne faisait rien sans le consulter. Mais Nguyen-Anh fut détrôné en 1782, et l'évêque, obligé de quitter la Cochinchine, mena la vie la plus misérable dans le Camboge que désolaient à la fois la famine et une armée siamoise. Il se rendit ensuite dans le royaume de Siam (1785) emmenant avec lui ses chers élèves du collège des missions, fondé en Cochinchine, et il espérait pouvoir asseoir son établissement chez les Siamois, les alliés de son souverain adoptif. Mais il fut bientôt désabusé sur le compte de ce peuple perfide, qui n'avait paru s'unir au prince Cochinchinois que pour entrer dans ses états et les ravager. Nguyen-Anh, que ses revers avaient réduit au désespoir, était sur le point de se jeter dans les bras des Hollandais ou des Portugais; mais l'évêque d'Adran ranima son courage et lui donna l'espoir d'être secouru par la France qui, probablement, aurait retiré profit et honneur de son patronage. Investi des pouvoirs illimités du prince cochinchinois, qui lui avait confié son fils aimé, âgé de 6 ans, l'évêque d'Adran fit voile pour la France où il arriva au mois de février 1787. Il parvint à triompher des préventions du ministre de la marine de Castries, et obtint la conclusion d'un traité par lequel, le roi de France s'engageait à envoyer sans délai à son nouvel allié un secours d'hommes, de vaisseaux, d'armes et de munitions, et le roi de Cochinchine à faire des concessions de territoire aux Français. L'évêque d'Adran arriva, au mois de mai 1788, à Pondichéri, apportant au comte de Conway, gouverneur général des établissements français dans l'Inde, le cordon rouge qu'il avait sollicité pour lui. Conway, chargé de l'expédition projetée dans la Cochinchine, avec la faculté d'en fixer l'époque, la fit échouer. L'évêque d'Adran fut obligé de recourir aux négociants de Pondichéri dont il obtint quelques secours, avec lesquels le prince cochinchinois, qui s'était déjà remis en possession des provinces voisines du Camboge (1789), obtint de nouveaux succès. Fixé dès lors à la cour de ce prince, il y mourut le 9 octobre 1799, vivement regretté du roi et de son fils. On peut consulter les

Nouvelles des missions étrangères, Londres, 1797, et les *Nouvelles lettres édifiantes*.

PIGNORIA (Laurent), né à Padoue en 1571, savant antiquaire, devint curé de Saint-Laurent de cette ville, puis chanoine de Trévise, où il mourut de la peste le 13 juin 1631. Ce littérateur s'était formé une belle bibliothèque et un riche cabinet de médailles, qui lui servirent dans la composition de ses savants ouvrages. On a de lui : un *Traité de Servis*, et *eorum apud veteres ministeris*, Amsterdam, 1674, in-12; *Mensa-Isiaca*, 1669, in-4; c'est la 5^e édition et la meilleure de ce curieux ouvrage qui avait d'abord paru sous le titre de *Vetustissimæ tabulæ ceneæ hieroglyphicis cœlatæ explicatio*; puis de *Characteres ægyptii*, *Origini di Padova*, 1623, in-4; et plusieurs autres ouvrages pleins de profondes recherches. Pignoria avait un amour vif et constant pour l'étude. Les hommes les plus savants de son siècle se firent honneur d'être en relation avec lui.

* PIGNOTTI (Laurent), le plus célèbre des fabulistes italiens, né en 1759 à Figline, petite ville entre Florence et Arezzo, était fils d'un négociant, qui, ruiné par de malheureuses spéculations, s'établit avec sa famille à Castello, où il mourut de chagrin, laissant une veuve désolée et quatre enfants en bas âge. Ayant trouvé des ressources dans la générosité d'un de ses parents, il alla continuer ses études à l'université de Pise, et reçut docteur en médecine en 1765, alla pratiquer son art à Florence, où ses talents comme médecin et comme poète lui firent de nombreux amis. Il renonça sans peine à la pratique de la médecine pour accepter la chaire de physique à l'académie fondée à Florence par la jeune noblesse. En 1774, il fut nommé à la même chaire à l'université de Pise. Après 27 ans d'exercice, il obtint sa retraite avec le titre de conseiller; et en 1807, celui d'auditeur de l'université, la première dignité littéraire de la Toscane. Il mourut le 5 août 1812. Ses *poésies* ont été recueillies, Florence, 1812-13, 6 vol. in-8, et Pise, 6 vol. in-12; les *fables* de Pignotti, Pise, 1782, in-12, ont eu un grand nombre d'éditions et ont été traduites en français par M. Lèpan, 1816, in-12 : elles sont écrites avec pureté et même avec élégance; mais ce ne sont quelquefois que des contes ingénieux et piquants et trop souvent dirigés contre les choses respectables. On y a réuni des *nouvelles* qui empêchent de les mettre entre les mains de la jeunesse. Outre des *Odes* et des *Épîtres*, on lui doit encore *La tresse de cheveux enlevée*, poème imité de l'anglais (*voy. Pope*), trad. en franç. par Miger, Paris, 1805, in-8. Nous citerons de lui comme physicien : *Conjectures météorologiques sur les variations du baromètre*, dans les *Novelle letterarie* de Lastri, Pise, 1780, et comme historien : *Histoire de la Toscane*, Pise, 1815, 9 vol. in-8, et 10 vol. gr. in-18; elle est peu estimée des Italiens. *Voy. Lombardi, Histoire de la littér. italienne au XVIII^e siècle*, tome III, p. 286.

PIGRAY (Pierre), en latin *Pigræus*, chirurgien ordinaire du roi, né à Paris, se distingua dans l'exercice de son art, tant dans la capitale qu'à la suite des armées, sous les règnes de Henri IV et

de Louis XIII. Il fut disciple et rival du célèbre Ambroise Paré ; mais leur émulation ne fit que resserrer les nœuds de leur amitié et de leur estime réciproque. Ils s'éclairèrent encore l'un l'autre, et perfectionnèrent leur art sans jalousie et sans s'obscurcir. Pigray a donné au public : *Chirurgia cum aliis medicinae partibus conjuncta*, Paris, 1609, in-8 ; c'est un abrégé des écrits de Paré avec des réflexions et des observations ; *Epitome præceptorum medicinae chirurgicæ*, Paris, 1612, in-8 ; en français, Lyon, 1675, in-8. Pigray mourut le 15 novembre 1615.

* **PIIS** (Pierre-Antoine-Augustin, chevalier de), l'un de nos plus féconds chansonniers, né à Paris en 1753, était fils d'un chevalier de Saint-Louis, qui avait été major au Cap-Français. Destiné à servir dans un régiment colonial, la faiblesse de sa santé le força de renoncer à l'état militaire. Il suivit son inclination pour les lettres et se lia ensuite avec l'Attaignant et Saint-Foix, dont les conseils contribuèrent à l'engager dans un genre de littérature bien frivole. *La Bonne femme*, ou *le Phénix*, parodie d'*Alceste*, qu'il donna en 1776 à la comédie italienne, fut accueillie d'un public disposé à encourager tous les jeunes talents. Ce premier succès fut suivi de beaucoup d'autres ; et lorsqu'arriva la révolution, il avait déjà donné seul ou avec Barré (*voy.* ce nom), une vingtaine de vaudevilles, qui la plupart avaient réussi, mais dont aucun n'est resté au répertoire. En 1784, il obtint la charge de secrétaire-interprète du comte d'Artois, qui lui laissa tout le temps de composer des vers, de publier des poèmes, des contes, des chansons, et de répondre aux critiques des journalistes, qui ne lui épargnaient point les épigrammes ni les sarcasmes. La révolution lui ayant enlevé la plupart de ses ressources, il sollicita des comédiens auxquels ses ouvrages avaient procuré des bénéfices considérables, une pension de douze cent francs qu'il ne put obtenir. Alors il fonda, de concert avec Barré, le *théâtre du vaudeville*, qui fut ouvert le 12 janvier 1792, et où il fit représenter un grand nombre de pièces de circonstance, qu'il désavoua depuis. Après le 18 brumaire, il fut nommé secrétaire général de la préfecture de police, place qu'il conserva jusqu'en 1814, époque où il devint secrétaire-général adjoint de la direction générale de la police du royaume. Il obtint bientôt sa retraite. Pils avait été l'un des fondateurs du *Portique républicain*, société littéraire, dont l'une des conditions d'admission était de ne point faire partie de l'institut, ce qui ne l'empêcha pas de faire dans la suite beaucoup de démarches, mais inutilement, pour entrer à l'académie française. Il fut aussi l'un des fondateurs des *Diners du Vaudeville*, et du *Caveau moderne*, où, quoique déjà sur le retour de l'âge, il ne montrait pas moins d'entrain et de gaieté que ses jeunes et joyeux associés. Il mourut le 22 mai 1852 ; revenu sincèrement à la religion, il ne parlait qu'avec amertume de succès trop déplorables, puisqu'ils avaient été obtenus aux dépens de la morale. C'est avec une affliction sincère qu'il vit plusieurs de ses chansons irréligieuses réimprimées sans son aveu. Il avait publié lui-même, en 1810,

ses *OEuvres choisies*, en 4 vol. in-8. Le 1^{er} contient son poème sur *l'harmonie imitative*, avec sa réponse à ses critiques, et différents morceaux relatifs à ce poème pour lequel il eut toujours une tendresse particulière. Le 2^e ses pièces de théâtre, pour lesquelles il n'avait point eu de collaborateurs ; le 3^e les pièces fugitives, et le 4^e six livres de chansons. Pils, qui avait fait de très-bonnes études classiques, comme le prouve le poème de *l'Harmonie imitative*, trop loué par les uns et trop décrié par d'autres, avait plus d'esprit que de talent, et plus de talent que de goût. Habile à manier le calembourg, cette arme a été retournée contre lui par ses adversaires ; on a dit que dans ses ouvrages *il y avait beaucoup de choses à barrer* (à Barré) nom d'un de ses collaborateurs ; on lui a fait l'application de cet hémistiche de Virgile : *Di meliora Pils*, et de ces paroles du Rituel : *Auge Pils ingenium*.—Antoine de Pils, son parent, conseiller au parlement de Bordeaux, puis grand sénéchal du Bazadois, député de l'ordre de la noblesse à l'assemblée Constituante, périt en 1774 sous la hache révolutionnaire. Pils lui avait dédié en 1788, sa pièce des *Trois sœurs ricales*, ou *le double Jugement de Paris*.

PIKARSKI (Michel de), riche seigneur de Pologne, eut l'esprit faible, et le roi Sigismond III lui donna des curateurs : il en fut si choqué, qu'il résolut de tuer ce prince. Il prit le temps que le roi devait aller à l'église pour commencer la diète (c'était le 15 novembre 1620). Il se cacha derrière la porte, et quand le roi vint à passer, il lui déchargea sur la tête deux coups de hache d'armes, qui le firent tomber à terre. On lui donna la question pour l'obliger à découvrir ceux qui l'avaient porté à ce forfait ; il ne nomma personne, et dit beaucoup d'extravagances, ne se plaignant que de la faiblesse de son bras. On le tenailla, et après lui avoir coupé toutes les jointures des doigts l'une après l'autre, et ensuite la main droite, on l'écartela. On brûla son corps ; on en jeta les cendres dans la Vistule, et l'on rasa son château.

PILARINO (Jacques), né dans l'île de Céphalonie, docteur en médecine à Padoue, exerça cette science dans l'île de Candie, à Constantinople, en Syrie, à Alep, en Egypte, à Smyrne, où il s'attacha au consul de la république de Venise ; enfin il fit des courses dans la Transylvanie, la Valachie, la Moscovie, se fixa ensuite à Venise, et mourut à Padoue, en 1718, à 59 ans, après être rentré dans le sein de l'Eglise romaine, et avoir renoncé aux erreurs des Grecs schismatiques. On a de lui : un Traité latin en faveur de *l'inoculation de la petite vérole*, Venise, 1715, in-12. (*Voy.* CONDAMINE) ; *La medicina difesa, contra J. Gasola*, 1717, in-12.

* **PILASTRE** de la BRADIÈRE (Urbain-René), conventionnel, né en 1752, au village de Chefles dans l'Anjou, fit ses études à l'université d'Angers, et vint ensuite à Paris où il puisa dans la société des gens de lettres et en particulier de l'abbé Raynal, des idées anti-sociales dont plus tard la réalisation devait être essayée par les prétendus philosophes. Mécontent de l'ordre qui existait en France, il alla en Allemagne, en Suisse, en Italie, à la recherche du meilleur des gouvernements ; et il

allait passer en Amérique dans le même but, lorsqu'arriva la révolution. Nommé député de la sénée-chaussée d'Anjou, aux états-généraux, qui prirent bientôt le titre d'assemblée constituante, il y appuya de tous ses moyens les innovations dont on a depuis apprécié les résultats. Après la session, il fut nommé l'un des administrateurs de son département, puis maire d'Angers. Renvoyé à la Convention, dans le procès du roi, il vota la réclusion pendant la guerre et le bannissement à la paix, rejeta la ratification du peuple et admit le sursis. Proscrit au 31 mai avec les girondins, il ne reparut qu'après la chute de Robespierre. Il fit ensuite partie du conseil des Anciens, et au 18 brumaire, devenu membre du corps Législatif, il cessa d'en faire partie en 1803. Alors il retourna dans son département où il s'occupa de la culture de ses terres, et fit beaucoup de bien par son exemple, ses conseils et les secours qu'il donnait à propos. En 1820, nommé membre de la chambre des députés, il y vota avec le côté gauche. Il mourut à Cheffes le 24 avril 1850, à l'âge de 77 ans. On le cite comme un des plus zélés propagateurs de la vaccine.

PILATE (*Pontius Pilatus*), gouverneur de la Judée, commanda dans cette province pendant dix ans sous Tibère. L'historien Josèphe le peint comme un homme emporté et avide. Ce fut à lui que les Juifs menèrent J.-C., pour le prier de faire exécuter le jugement de mort qu'ils avaient porté contre lui. Le gouverneur, qui reconnut son innocence, et qui remarquait en lui quelque chose d'extraordinaire, frappé surtout de sa tranquillité et de son silence, tâcha de le sauver; il fut même un moment occupé de la recherche de la vérité, si odieuse aux grands, et parut vouloir en être instruit. Mais à peine en avait-il formé la demande, qu'il alla, sans attendre de réponse, retrouver les insensés qui demandaient la mort du Juste. Il crut les fléchir par un moyen barbare, et les satisfaire en faisant cruellement flageller le Sauveur. Mais la rage de ses ennemis n'étant pas assouvie, Pilate essaya de profiter de la fête de Pâques pour le délivrer. Il voulut même se dispenser de prononcer le dernier jugement contre lui, en le renvoyant à Hérode, roi de Galilée. Lorsqu'il vit que les Juifs ne se rendaient point, et qu'ils le menaçaient de la colère de César, en lâche courtisan il abandonna J.-C. aux bourreaux, croyant se purifier de cette iniquité par la vaine cérémonie de se laver les mains, et de se déclarer *innocent de l'effusion du sang de cet homme juste*. Environ un an après la mort du Sauveur, Pilate prit l'argent du sacré trésor, pour faire travailler à un aqueduc. Le peuple se souleva contre lui, et le gouverneur employa des voies extrêmes pour apaiser la sédition. Il exerça des cruautés encore plus horribles contre les habitants de Samarie, qui s'en plaignirent à Tibère : sur ces plaintes, il fut mandé à Rome, où il arriva l'an 27 de J.-C., au commencement du règne de Caligula. Envoyé en exil près de Vienne en Dauphiné, il se tua de désespoir deux ans après. Nous avons sous son nom une lettre à Tibère, dans laquelle il lui rend compte des miracles et de la résurrection de J.-C.; mais

c'est un écrit supposé. On doit porter le même jugement du *Trésor admirable de la sentence de Ponce-Pilate contre J.-C., trouvée écrite sur parchemin en lettres hébraïques dans la ville d'Aquila*. Cette pièce fut traduite de l'italien en français, et imprimée à Paris, en 1581, in-8.

PILATRE DE ROZIER (Jean-François), né à Metz en 1736, se signala dans le temps que les Français s'occupaient des aérostats. Il avait été élève de M. Sage, dans la chimie, et ce professeur lui fit avoir une chaire de cette science à Reims, qu'il conserva peu de temps. Il était déjà connu à Paris par un cours qu'il avait donné au Marais, et dans lequel il répétait les expériences d'électricité que les découvertes de Franklin avaient mises à la mode. De retour dans la capitale, il obtint la place d'intendant des cabinets d'histoire naturelle et de physique de Monsieur (depuis Louis XVIII). Il conçut alors l'idée du *Musée*, qu'il ouvrit au public en 1781, et dont Monsieur se déclara le protecteur. En travaillant à l'analyse du gaz, Pilatre de Rozier imagina un appareil propre à garantir des effets du méphitisme, et le lieutenant-général de police Lenoir lui donna des encouragements pour cette utile invention. Pilâtre applaudit à la découverte des *aérostats* des frères Montgolfier, et voulut les imiter. Après s'être élevé plusieurs fois avec son ballon (*voy. CHARLES*, tome II, p. 363), il entreprit, le 15 juillet 1785, de passer en Angleterre, avec un physicien nommé Romain; mais il fut précipité de la hauteur de 1500 pieds, et trouvé mort, ainsi que son compagnon, dans un état affreux et méconnaissable. Un poète un peu dur, et qui n'avait pas le cœur disposé à la compassion, lui a fait cette épitaphe :

Ci-gît qui périt dans les airs,
Et par sa mort si peu commune,
Mérite aux yeux de l'univers
D'avoir son tombeau dans la lune.

La suivante est plus spirituelle et plus sérieuse; on a proposé de la mettre dans l'église paroissiale de Wimille, où il fut enterré :

Hic lapsus jaceo indignante Pilaster ab æthrâ,
Quæque cadunt astris ossa Wimilla tenet.
Aera perspatientur aves, permittitur æquor
Piscibus : ultimum sic homo calcet humum.
Me non Icarie cautum fecere ruinae :
Cautior ob fati, sis, peregrine, meis.

L'inutilité (1) et le danger de cette espèce de jeu, déjà démontrés par la raison et diverses expériences, furent encore mieux reconnus par cette catastrophe, et l'on ne vit plus guère qu'un nommé Blanchard qui continua d'en amuser le public oisif.

On convient enfin que l'enfance,
Avec ces bulles de savon
Que gonfle le gaz du poumon,
Créa vraiment cette science.

On peut voir l'histoire de la chute de Pilâtre dans le *Journal historique et littéraire*, 15 juillet 1785; p. 482; diverses réflexions sur les aérostats, et l'impossibilité de les diriger, 15 décembre, 1785, p.

(1) Cette inutilité est encore démontrée par un raisonnement fort simple, et bien propre à faire reléguer dans le pays des chimères l'espoir de nos modernes charlatans. Pour mettre un corps en mouvement, selon la loi de l'équilibre, il faut le poids, la puissance et le point d'appui. Nous voyons bien le poids et la puissance, mais où est le point d'appui ?

630; — 15 février 1784, p. 256; — 1^{er} mars 1784, p. 349. — Ne peuvent servir à connaître la hauteur des montagnes, 15 février 1784, p. 256, ni à observer les aurores boréales, 15 avril 1784, page 382. — Ridicule enthousiasme qu'ils ont inspiré, 15 février 1784, p. 261; — 1^{er} août 1787, p. 484. — Blasphèmes absurdes, auxquels ils ont donné lieu, 1^{er} août, 1785, p. 502; — 15 juillet 1784, p. 429; — 15 février 1784, p. 265; 1^{er} août 1787, p. 486; — 15 décembre 1785, p. 622. — L'invention n'en est pas moderne, 1^{er} mars 1784, page 346. — N'ont pas été connus chez les Chinois, 1^{er} juin 1786, p. 229; ni du temps de Flave-Josèphe, 1^{er} février 1785, p. 227. — Pourquoi l'homme ne doit pouvoir planer dans les airs à volonté, 15 décembre 1785, page 653; et dans ce *Dict.* DANTE, Jean-Baptiste; OLIVIER DE MALMESBURY. Rœderer lut l'éloge de Pilâtre en 1786, dans une séance du musée.

PILATUS. Voy. LÉONTIUS.

PILÉ (Denys), prêtre du diocèse de Paris, *appelant* et connu par son attachement au parti, et par divers ouvrages composés pour le soutenir. Il a donné : *Réponse aux lettres théologiques de dom la Taste*, qui sont au nombre de 21. Ce savant religieux s'y moquait des convulsions, ainsi que des miracles du cimetière de Saint-Médard, et en montrait le ridicule. (Voy. TASTE.) Un écrit en l'honneur du diacre Pâris; une *Lettre* sur le discours de J.-J. Rousseau, *De l'origine et des fondements de l'inégalité*; la *Lettre d'un Parisien à M. l'archevêque*; une *Traduction* des livres de saint Augustin à Pollentius; une dissertation de *l'indissolubilité absolue du lien conjugal*, 2 vol. Cet ouvrage ne parut qu'après la mort de l'auteur. On dit que l'abbé Pilé, à l'exemple de Jubé, curé d'Anières, et de quelques autres jansénistes, se permettait, de son propre chef, dans la liturgie et dans la célébration de la messe, des changements et des innovations qu'aucune autorité privée n'a droit d'introduire et qui ne pouvaient que scandaliser les fidèles. Pilé mourut le 5 juin 1772.

PILES (Roger de), peintre et littérateur, né à Clamecy en 1653, était d'une famille distinguée dans le Nivernais. Il étudia d'abord en Sorbonne; mais un goût particulier pour la peinture l'engagea à se mettre de bonne heure sous la discipline du frère Luc, récollet. Ménage, instruit de son mérite, le fit entrer chez le président Amelot en 1662, pour avoir soin de l'éducation de son fils. Le jeune Amelot fit un voyage en Italie avec de Piles, qui eut alors occasion de satisfaire son amour pour les beaux-arts. De retour en France, notre auteur publia quelques traités sur la peinture, qui le firent estimer et rechercher des artistes célèbres et des amateurs. Son élève ayant été nommé ambassadeur du roi à Venise, de Piles le suivit en qualité de secrétaire d'ambassade. Il l'accompagna encore à Lisbonne en 1685, et en Suisse en 1689. Il fut chargé de porter au roi le traité de neutralité que l'ambassadeur avait conclu avec les 15 cantons. Trois ans après, Louvois l'envoya à La Haye comme amateur de tableaux, mais en effet pour traiter secrètement avec les personnes qui souhaiteraient de détacher les Hollandais de la grande alliance. Il fut

découvert et retenu prisonnier par ordre des états pendant cinq ans, jusqu'à la paix de Ryswick. Ce fut dans sa captivité qu'il s'occupa à composer les *Vies des peintres*. A son retour en France, le roi lui donna une pension. Il voulut suivre Amelot, nommé en 1703 ambassadeur à Madrid; mais sa mauvaise santé le força de quitter l'Espagne. Il mourut en 1709, à 74 ans. De Piles avait les qualités qui font aimer et estimer; son esprit était méthodique, son cœur sensible, son caractère simple. Il était bon ami, fidèle et discret. Ces qualités avaient pour base un grand fonds de religion, qui seul donne la sanction et la consistance aux vertus humaines. Il fut honoré du titre de conseiller-amateur de l'académie de peinture et de sculpture. Ses occupations ne lui permirent point de s'adonner entièrement à la peinture; mais il s'était fait des principes qui suppléaient en quelque sorte à l'usage qui lui manquait. Son admiration pour les tableaux de Rubens était extrême. Il ressemblait à ce peintre par son enthousiasme pour son art, et par un esprit capable d'affaires. Il avait une grande intelligence du coloris et du clair-obscur: il imitait parfaitement les objets qu'il voulait rendre. Ses ouvrages sont: un *Abrégé d'anatomie, accommodé aux arts de peinture et de sculpture*, publié sous le nom de Tortebat, 1667, in-fol.; *Conversations sur la connaissance de la peinture*, 1677, in-12; *Dissertations sur les ouvrages des plus fameux peintres*, in-12, 1681; *Les premiers éléments de la peinture pratique*, 1684, in-12; *Traduction du poème De arte graphica* de Du Fresnoy, avec des remarques, 1684, in-12; *Abrégé de la vie des peintres*, 1715, in-12; *Cours de peinture par principes*, 1708, in-12. Tous ces ouvrages sont écrits avec beaucoup de netteté; ils ont été réunis sous le titre d'*Œuvres diverses de M. de Piles*, Paris, 1767, 5 vol. in-12.

* PILES (Antoine-Toussaint-Joseph-André-Marseille, comte de FORTIA de), né en 1758 à Marseille, descendait d'une ancienne et noble famille, originaire de Catalogne (voy. FORTIA d'URBAN). Chevalier de Malte en naissant, il fut à neuf ans pourvu de la survivance de la vigerie de Marseille. Il entra en 1775, dans les cheveau-légers de la garde, et il était lieutenant dans le régiment du roi-infanterie, lors de la dissolution de ce corps, après l'insurrection de Nancy (voy. BOUILLÉ, II, 150). Il sortit de France à cette époque et visita le nord de l'Europe dans la compagnie du chevalier de Boisgelin (voy. ce nom), son ami. Rentré en France à la fin de 1792, il se tint longtemps caché pour échapper aux persécutions révolutionnaires, et ne revint à Paris qu'après la chute de Robespierre. Il y publia son *Voyage* qui eut beaucoup de succès, et concourut à la rédaction de divers journaux. Ayant recouvré une partie de sa fortune, il ne tarda pas à se retirer en Provence où il passa tout le temps de l'empire, employant ses loisirs à la culture des lettres. A la restauration, il fit paraître différentes brochures politiques, et entreprit de réfuter les erreurs amoncelées dans la *Biographie des Contemporains* dont les auteurs niaient ou excusaient tous les crimes de la révolution, avec un cynisme que nous voyons se reproduire dans la plupart des his-

toires de cette déplorable époque. N'ayant point été encouragé dans ces louables projets, tout au contraire, abreuvé de dégoûts, il quitta Paris pour revenir à Sisteron, où il mourut le 18 février 1826, à 74 ans. De tous ses ouvrages assez nombreux, le seul qui lui ait survécu et qui sera toujours utilement consulté, c'est le *Voyage de deux Français au Nord de l'Europe, en Allemagne, Dannemarck, Russie, Suède et Pologne, fait en 1790-1792*, Paris, 1796, 3 vol. in-8. On citera encore de de Piles : *Correspondance philosophique de Caillot - Duval*, Nancy (Paris), 1775, in-8; facétie très-singulière; *Six lettres à L. S. Mercier sur les six tomes de son Nouveau Paris*, 1801, in-12; *Examen de trois ouvrages sur la Russie* (Voyage de Chantreau; Révolution de 1762, par Rhulière; et mémoires secrets par Masson), 1802, in-12; 2^e édit. augmentée d'un *Coup d'œil rapide sur l'empire de Russie, depuis Pierre-le-Grand jusqu'à la fin de 1817*, 1817, in-8; *Quelques erreurs de la géographie universelle de Guthrie et du Cours de cosmographie de Mentelle*, etc., 1804, in-8; *Nouveau dictionnaire Français*, Paris, 1818-1819, un vol. in-8. Ce dictionnaire ne contient qu'un certain nombre de mots, la plupart relatifs à l'histoire, à la morale et à la politique, qui servent de texte à l'auteur pour critiquer les opinions émises par divers écrivains. *Preservatif contre la Biographie nouvelle des contemporains*, 6 part., in-8, 1822 à 1825; cet ouvrage n'est pas terminé.

PILLADE (Laurent), né en Lorraine dans le xvi^e siècle, obtint un canonicat à Saint-Dié, et s'amusa à la poésie. Dom Calmet déterra un de ses Poèmes, qu'il plaça dans sa *Bibliothèque de Lorraine*. Il roule sur la guerre des paysans d'Alsace, et peut servir plutôt à instruire sur quelques événements de cette guerre qu'à prouver le goût de l'auteur. Il avait été publié d'abord à Metz en 1548, petit in-4.

* PILLE (Louis-Antoine, comte), lieutenant-général, né à Soissons, en 1749, était secrétaire-général de l'intendance de Bourgogne au moment de la révolution dont il adopta les principes avec enthousiasme. Il quitta sa place pour accepter celle de commandant d'un bataillon de volontaires de la Côte-d'Or, et fut employé en 1792 dans l'armée du centre, sous Lafayette, qu'il contribua beaucoup, par ses dénonciations, à faire émigrer. Passé à l'armée du nord avec le grade d'adjudant-général, il y fit la campagne de Belgique sous Dumourier qui, pour se débarrasser de lui, le livra au prince de Cobourg. Pille fut quelque temps prisonnier dans la citadelle de Maëstricht. Ayant recouvré la liberté, il vint à Paris, et le club des jacobins, dont il était un des membres les plus exaltés, lui fit confier, après l'éloignement de Pache et de Bouchotte, le ministère de la guerre sous le titre de *commissaire-général*. Il conserva cette place jusqu'après le 9 thermidor, soutenu par les montagnards; mais le retour à des idées d'ordre lui fit perdre de son crédit. Il fut alors employé à l'intérieur comme général de brigade, et commanda la place de Marseille, où dans toutes les occasions il se montra le protecteur des terroristes contre la réaction, qui fut d'autant plus forte dans le Midi, que la compression y avait été plus grande. Envoyé par le Directoire à Lille en 1797, il s'y trouvait au

18 brumaire, contre lequel il se prononça. Cependant il fut nommé peu de temps après inspecteur-général aux revues. Ce républicain accepta le titre de comte de l'empire en 1806; il reçut de la restauration la croix de Saint-Louis; et mis à la retraite en 1815, à raison de son âge, alla vivre tranquillement à Soissons où il mourut le 7 octobre 1828, à 79 ans.

** PILLET (1) (le P. Etienne), cordelier, né dans le xv^e siècle à Saint-Malo, reçu docteur en théologie à l'université de Paris, professa cette science à Mayence et à Metz. L'ardeur qu'il apportait dans les controverses lui mérita le surnom de *Brulefer*, qu'il prend à la tête de ses ouvrages et que lui donnent les historiens de son ordre, qui s'accordent d'ailleurs à louer son érudition et sa piété. Il vivait en 1485, et Wading dit qu'il mourut dans le couvent de Bernon en Bretagne, sans fixer la date de sa mort; mais elle est antérieure à l'année 1500. Indépendamment d'un *Traité curieux contre les peintres qui ne rendent pas d'une manière convenable les personnes de la très Sainte-Trinité*, on lui doit : *Formalitates cum argumentationibus ad eas Samuelis cassinensis*, Milan, 1496, in-4; *De venerabili sacramento et valore missarum*, Paris, 1497, in-4; *Opuscula varia*, Paris, 1499; Venise, 1516, in-8; des *Sermons* en latin sur la pauvreté de Jésus-Christ et des apôtres, Paris, 1500, in-4; *Tractatus identitatum*, Bâle, 1501 et 1507; c'est une explication, d'après Scot, des identités et des distinctions des choses; *In quatuor sententiarum libros S. Bonaventuræ interpretatio subtilissima*, in-4, goth. sans date. Ce livre eut un grand succès, et fut réimprimé plusieurs fois à Paris, Bâle et Venise.

* PILLET (Réné-Martin), général français, né à Tours, en 1762, acheva son cours de droit à Paris, se fit remarquer dans les premiers troubles de la révolution, à la tête des clercs de la basoche, et devint aide-de-camp de Lafayette. Lorsque ce général eut donné sa démission de commandant de la garde nationale, Pillet, nommé commissaire des guerres, fut envoyé à l'armée du Centre, puis à celle du Nord, toujours sous les ordres de Lafayette dont il partagea la disgrâce après le 10 août. Il fut arrêté avec son général par les avant-postes autrichiens; mais ayant obtenu la faculté de se retirer dans un pays neutre, il visita l'Allemagne, la Hollande, les Etats-Unis et l'Angleterre. A son retour en France, en 1799, arrêté comme émigré, il obtint sa radiation, et le général Berthier, depuis prince de Neufchâtel, l'attacha à son état-major. Il devint ensuite adjudant-général, et fut envoyé en Portugal. Blessé à l'affaire de Viméiro, en 1808, il fut fait prisonnier et conduit en Angleterre, où il eut à subir de mauvais traitements. Ayant tenté de s'évader, il fut repris, et ne reentra en France qu'en 1814. Il fut nommé par Louis XVIII maréchal-de-camp et chevalier de Saint-Louis. Sa santé avait beaucoup souffert de sa captivité, et il mourut en 1816, à l'âge de 54 ans. Pillet a publié : *L'Angleterre vue à Londres et dans ses provinces, pendant dix années, dont six comme prisonnier de guerre*,

(1) On n'a pu découvrir sur quelle autorité s'appuie la *Biographie universelle* pour donner à ce théologien le nom de Pillet.

Paris, 1813, in-8. Cet écrit, qui n'est pas exempt de partialité, ce qu'il faut sans doute attribuer au souvenir des mauvais jours qu'il y avait passés, a été vivement attaqué par le général Sarrazin dans son *Tableau de la Grande-Bretagne, ou Observations sur l'Angleterre*, Paris, 1816, in-8.

* PILLET (Claude-Marie), littérateur, né en 1775, à Chambéry, d'une famille honorable, se fit recevoir docteur en droit à Turin, et se livra ensuite à l'étude des mathématiques. La Savoie ayant été réunie à la France, et atteint en 1795 par la réquisition, il dut partir pour l'armée. La myopie dont il était affecté et la faiblesse de sa constitution l'ayant fait réformer, il travailla quelque temps au cadastre de son département. Il vint en 1802 à Paris, fut employé environ deux ans dans les bureaux de la direction du canal de l'Oureq, puis entra dans une maison de banque, où il fut chargé des arbitrages. Outre le grec et le latin, Pillet possédait cinq ou six langues vivantes, et il n'était étranger à aucune branche des connaissances humaines. Les éditeurs de la *Biographie universelle* l'attachèrent à cette grande entreprise dont il a dirigé la rédaction et revu les épreuves depuis le 4^e jusqu'au 44^e vol. avec un zèle qui ne s'est pas démenti un instant. Pillet était pieux et remplissait avec exactitude tous les devoirs de religion. Quoiqu'il ne fût pas riche, il faisait d'abondantes aumônes et retranchait même sur son nécessaire pour pouvoir donner davantage. Dans une année de disette qui affligea la Savoie, il envoya une somme assez considérable à Chambéry, destinée à faire distribuer des soupes économiques aux indigents. Il en distribuait lui-même aux nécessiteux de Paris. Il poussait jusqu'à l'extrême la sobriété et l'abnégation de sa personne : « Logé dans un grenier, dit la *Biographie des contemporains*, vêtu d'habits achetés à la friperie, » ne vivant que de pain sec ou d'aliments grossiers et » de mauvais fruits; sans feu chez lui, sans cha- » peau dans les rues, il bornait ses dépenses à ache- » ter des livres, et ses plaisirs à passer ses soirées » dans les ventes. Là encore, tout en prêtant l'oreille » aux enchères, il employait son temps à lire ou à » corriger des épreuves. La vente finie, il revenait, » surchargé de ses acquisitions, travailler jusqu'à » minuit au bureau de la *Biographie universelle*, » et le lendemain, dès le point du jour, il recom- » mençait sa besogne accoutumée. » Sa santé ne pouvait guère résister longtemps à un pareil genre de vie. Pillet mourut à Paris, le 3 février 1826, à l'âge de 53 ans, des suites d'un rhume négligé. Il avait formé une nombreuse collection de livres rares et de cartes géographiques, qu'il a léguée aux jésuites de Chambéry. Pillet a coopéré à plusieurs ouvrages par des conseils ou par des notes et des observations judicieuses qu'il faisait sur les épreuves. Il a publié : *Barème des mesures agraires de Savoie*, Paris, 1805, in-8, 5 part.; *Analyse des cartes et plans dressés pour l'Histoire des Croisades*, 1812-14, 2 part. in-8 avec 5 cartes; *Limitation de la Savoie, en conformité du traité de paix du 30 mars 1814*, carte demi-feuille in-fol.

** PILLON (Anne-Adrien-Firmin), littérateur, né en 1766 à Paris, mort à Mont-Rouge, le 27 février

1844, annonça d'abord du goût pour les arts, et reçut quelque temps des leçons de David qui n'était alors connu que comme le restaurateur de la peinture en France. La révolution dérégla sa fortune et ses projets; il profita du crédit des amis de sa famille pour obtenir un emploi dans l'administration des domaines; mais il n'y fit pas un chemin aussi rapide que beaucoup d'autres, puisqu'il n'était que simple receveur de l'enregistrement lorsqu'il fut mis à la retraite en 1824; il est vrai que Pillon n'avait pas cessé de cultiver les lettres, et de faire des vers et des comédies, ce qui n'est guère un motif d'avancement près des chefs de la finance. Outre quelques articles dans les *actes des apôtres* (Voy. PELTIER, VI, 424), et diverses pièces de théâtre, parmi lesquelles on distingue : la *Comédie aux Champs-Élysées*, (1806), hommage à Collin d'Harleville, on lui doit : *Essai sur la Franc-Maçonnerie*, poème en 3 ch., 1807, in-8; *Lucien moderne, ou légère esquisse du tableau du siècle*, dialogues, 1807, 2 vol. in-8; *La coupole de l'église Sainte-Geneviève*, 1853, hommage à Gros, (voir ce nom, IV, 250); *Réflexions morales et religieuses sur l'Écclésiaste*, 1854, in-18; *Nouveau théâtre d'éducation*, Paris, 1856, in-12.

PILON (Germain), habile sculpteur et architecte de Paris, naquit à Loué près du Mans, et mourut vers l'an 1608. Il fut un de ces hommes rares, destinés à tirer les arts des ténèbres de la barbarie, et à porter dans leur patrie le vrai goût du beau. Il est le premier sculpteur qui ait supérieurement rendu le caractère des étoffes. On voit à Paris plusieurs de ses ouvrages, qui font les délices des curieux. L'église Sainte-Catherine, la Sainte-Chapelle, Saint-Gervais, l'église des religieux Picpus, celle des Célestins, de Saint-Etienne-du-Mont, étaient ornées de plusieurs morceaux de sculpture admirable, chef-d'œuvre de ce grand artiste; mais ces ouvrages, ainsi que tous ces monuments des sciences et des arts, surtout ceux qui tenaient au culte chrétien, ont été détruits, mutilés ou dispersés durant la révolution de 1789. Parmi les productions de cet artiste nous citerons le groupe des *trois Grâces*, son chef-d'œuvre, que l'on voit au musée de Paris, et qu'il exécuta par ordre de Catherine de Médicis.

PILPAY ou BIDPAY ou PIDPAY, bramine indien, gymnosophiste et philosophe, fut, à ce que l'on croit, gouverneur d'une partie de l'Indostan et conseiller de Dabschelim, qui était, dit-on, un puissant Indien. Il employa des fables ingénieuses pour enseigner à ce prince les principes de la morale et l'art de gouverner. Ces *Fables*, écrites en indien, sont connues dans l'Orient sous le titre de *Calilah et Dimnah*, et elles ont été traduites dans presque toutes les langues connues. On ne sait rien de bien assuré sur sa vie, sur ses ouvrages, ni sur le temps où il a vécu. Plusieurs critiques le confondent avec Esope et Lockman (voy. ces noms). Antoine Galland a traduit ses fables en français, Paris, 1688, in-12, 1724, 2 vol. in-12, avec des fables de Lockman. Sylvestre de Sacy en a publié une édition arabe, 1816, in-4. Le *Journal des Savants*, mai 1817, contient un curieux article de Chézy sur cette édition.

PIN (Jean du), moine de Cîteaux, dans l'abbaye

de Notre-Dame du Vaucelles, près Cambrai, mort en 1372, âgé d'environ 70 ans, est auteur du *Champ vertueux*, Paris, S. D. in-4., en vers français, imprimé en lettres gothiques et écrit d'un style semblable. Il en avait paru précédemment une édition à Chambéry, 1483, petit in-fol. goth., sous ce titre : *le livre de bonne vie qui est appellé Mandevie*. Elle est fort rare et pour cette raison très-recherchée de ces curieux qui achètent des livres non pour les lire mais pour les montrer, dont Labruyère a fait un portrait si ressemblant dans ses inimitables caractères.

PIN (Louis Ellies du), né à Paris en 1637, d'une famille ancienne, originaire de Normandie, fut élevé avec soin par son père. Il fit paraître dès son enfance beaucoup d'inclination pour les belles-lettres et pour les sciences. Après avoir fait son cours d'humanité et de philosophie au collège d'Harcourt, il embrassa l'état ecclésiastique, et reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1684. Il avait déjà préparé des matériaux pour sa *Bibliothèque universelle des auteurs ecclésiastiques*, dont le 1^{er} vol. parut in-8, en 1686. Les huit premiers siècles étaient achevés, lorsque la liberté avec laquelle il portait son jugement sur le style, la doctrine et les autres qualités des écrivains ecclésiastiques, déplut à Bossuet qui en porta ses plaintes à Harlay, archevêque de Paris. Ce prélat obligea du Pin à rétracter un grand nombre de propositions, dont quelques-unes étaient néanmoins susceptibles d'un sens favorable. L'auteur, en se soumettant à tout ce qu'on voulut, espérait que son ouvrage ne serait pas supprimé. Il le fut cependant par un décret du prélat, le 16 avril 1693; mais on lui accorda la liberté de le continuer en changeant le titre. Son repos fut encore troublé par l'affaire du cas de conscience; il fut l'un des docteurs qui le signèrent. Cette décision lui fit perdre sa chaire et le força de quitter la capitale. Exilé à Châtellerault en 1705, en se rétractant il obtint son rappel; mais il ne put recouvrer sa place de professeur royal. Clément XI remercia Louis XIV de ce châtiement, et dans le bref qu'il adressa à ce monarque, il appelle ce docteur *un homme d'une très-mauvaise doctrine, et coupable de plusieurs excès envers le siège apostolique*. Du Pin ne fut pas plus heureux sous la régence; il était dans une étroite liaison avec Guillaume Wake, archevêque de Cantorbéry, et était même avec lui dans une relation continuelle. On soupçonna du Pin le mystère dans ce commerce, et le 10 février 1719, on fit enlever ses papiers. « Je me trouvais au Palais-Royal au moment qu'on les y apporta » (dit Lafitau, évêque de Sisteron, dit qui nous empruntons ces anecdotes) : « il y était dit que les principes de notre foi peuvent s'accorder avec les principes de la religion » anglicane. On y avançait que, sans altérer l'intégrité des dogmes, on peut abolir la confession auriculaire, et ne plus parler de la transsubstantiation dans le sacrement de l'Eucharistie; anéantir les vœux de la religion, retrancher le jeûne et l'abstinence du carême, se passer du pape, et permettre le mariage des prêtres. » Des gens qui se croient bien instruits assurent que sa conduite était conforme à sa doctrine, qu'il était marié, et

que sa veuve se présenta pour recueillir sa succession. Si ce docteur était tel qu'ils nous le présentent, le pape devait paraître modéré dans les qualifications dont il le charge. Ses amis ont voulu faire regarder son projet de réunion de l'église anglicane avec l'Eglise romaine plutôt comme le fruit de son esprit conciliant que comme une suite de son penchant pour l'erreur; mais comment accorder ce jugement avec ce que l'évêque de Sisteron dit avoir lu de ses propres yeux dans les écrits de du Pin? On sait d'ailleurs qu'il était partisan de Richer, et qu'il prônait son démocratique système, totalement destructif de la hiérarchie et de l'unité de l'Eglise, et cela même après que le syndic eut solennellement abjuré ses erreurs. Du reste, quelque idée que l'on se fasse de sa façon de penser et de sa conduite, on ne peut lui refuser un esprit net, précis, méthodique, une lecture immense, une mémoire heureuse, un style à la vérité peu correct, mais facile et assez noble, et un caractère moins ardent que celui qu'on attribue d'ordinaire aux écrivains du parti avec lequel il était lié. Il mourut à Paris, en 1719, à 62 ans. Vincent, son libraire, honora son tombeau d'une pierre de marbre, avec une épitaphe de la composition du célèbre Rollin. Les principaux ouvrages de ce laborieux écrivain sont : *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, contenant l'histoire de leur vie, le catalogue, la critique, la chronologie de leurs ouvrages, tant de ceux que nous avons que de ceux qui se sont perdus; le sommaire de ce qu'ils contiennent, un jugement sur leur style, leur doctrine, et le dénombrement des différentes éditions de leurs ouvrages, en 38 vol. in-8; réimprimée en Hollande en 19 vol. in-4. Dom Ceillier a donné dans le même genre un ouvrage qui est plus exact, mais qui se fait lire avec moins de plaisir. L'abbé du Pin juge assez souvent sans partialité et sans prévention, mais la vitesse avec laquelle il travaillait, son esprit superficiel et peu capable de réflexions soutenues, lui ont fait commettre bien des fautes : quelques-unes cependant sont de nature à ne pouvoir être attribuées à la précipitation et à la distraction, et l'on ne peut guère les concilier avec la bonne foi. (Voy. le *Journ. hist. et litt.*, 15 novembre 1791, p. 426.) Les principales erreurs qu'on lui reprocha en flétrissant son ouvrage étaient : 1^o d'affaiblir la piété des fidèles envers la sainte Vierge, et de ne paraître corriger ou prévenir des exagérations et des abus qu'en donnant dans des excès contraires; 2^o de favoriser le nestorianisme; 3^o d'affaiblir les preuves de la primauté du saint Siège; 4^o d'attribuer aux saints Pères des erreurs sur l'immortalité de l'âme et sur l'éternité des peines de l'enfer; 5^o de parler d'eux avec trop peu de respect, etc. Matthieu Petit-Didier a donné une Critique en 3 vol. de la *Bibliothèque ecclésiastique*. (Voy. PETIT-DIDIER, SOUCHET.) Une Edition de Gerson en 5 vol. in-fol. (Voy. CHARLIER); *Traité de la puissance ecclésiastique et temporelle*, in-8; *Histoire de l'Eglise en abrégé*, en 4 vol. in-12; *Histoire profane*, 6 vol. in-12. Cet ouvrage et le précédent, faits à la hâte, manquent d'exactitude. *Bibliothèque universelle des historiens*, 2 vol. in-8, suivant le plan de sa Bibliothèque ecclésiastique, mais qui n'a pas été achevée;

Histoire des Juifs depuis J.-C. jusqu'à présent, 1710, en 7 vol. in-12. C'est l'ouvrage du ministre Basnage, que du Pin s'appropriâ, en y faisant quelques changements. (Voy. BASNAGE.) *De antiqua Ecclesiæ disciplina*, in-4; *Liber Psalmorum cum notis*, in-8; *Traité de la doctrine chrétienne et orthodoxe*, in-8, qui était le commencement d'une théologie française qui n'a pas eu de suite; *Traité historique des excommunications*, in-12; *Méthode pour étudier la théologie*, in-12: bon ouvrage, réimprimé en 1769, avec des augmentations et des corrections par l'abbé Dinouart; une *Edition d'Oplat de Milève*, Paris, 1700, in-fol. estimée; l'*Histoire d'Appollonius de Thyanes, convaincu d'impiété*, 1705, in-12. Il y a de très bonnes remarques. Voy. APOLLONIUS.

PINA (Ruy de), historien portugais, né au xv^e siècle, occupa divers emplois à la cour. Jean II lui confia des missions et d'autres fonctions confidentielles. Il signa le testament de ce roi en qualité de notaire public; et, après sa mort, il fit l'ouverture et la lecture de sa dernière volonté. Sous le règne d'Emmanuel il jouit de la même confiance et fut nommé *cronista-mor* ou historiographe. Il vécut encore sous le règne de Jean III qui le chargea d'écrire la chronique du règne précédent. Albuquerque voulut avoir également Pina pour historien de ses expéditions, et commença par lui envoyer des bagues à rubis pour prix de sa complaisance. Des écrivains contemporains, tels que Damien de Goes et Jean de Barros, parlent avec un peu de jalousie de ces cadeaux. Le premier prétend avoir eu toute la peine de la rédaction, tandis que Pina eut les rubis. Celui-ci mourut vers 1521. Au dernier siècle, on tira des archives de Torre do Tombo les chroniques qu'on lui attribue. Il n'y a que Damien de Goes, son rival, qui prétende que le premier historien portugais, Ferdinand Lopès, en est l'auteur; ce qui ne serait pas faire une grande injure à Pina. Les chroniques sont celles du règne de Sanche I^{er}, Alphonse II, Sanche II, Alphonse III, Denis et Alphonse IV. La dernière parut à Lisbonne en 1635, in-fol.; les autres furent publiées en 1727-29, et recueillies avec la chronique d'Alphonse Henri, par Duarte Galvam, sous le titre de *Chronicas dos seis reys primeiros*. L'académie de l'histoire portugaise tira des mêmes archives trois autres chroniques de Pina; ce sont celles des règnes de Duarte, Alphonse V et Jean II. Pour les deux premières, l'auteur s'est beaucoup servi des travaux de Gomez Eanès de Furara; la dernière est entièrement de sa composition. Elles ont été insérées dans le *Recueil* de livres inédits de l'histoire portugaise, Lisbonne, 1790-92, in-4. Les manuscrits, conservés aux archives de Lisbonne, sont écrits avec un grand soin et d'une rare beauté. Sous le rapport du style, on s'accorde à assigner à Pina un rang immédiatement au-dessous de Ferdinand Lopès.

PINA (Jean de), jésuite, né à Madrid en 1582, mort en 1687, fut prédicateur, recteur et provincial dans la société. On a de lui : *Commentaire sur l'Ecclesiaste*, en 2 vol. in-fol.; un autre sur l'Ecclesiastique, en 5 vol. in-fol. On dit qu'il avait lu tous les Pères grecs et latins, qu'il en avait extrait cent volumes, et que chaque volume était de 500 pages,

tous écrits de sa main; mais on ne dit pas si cette compilation immense était bien digérée. Il y a apparence que non, du moins si l'on en juge par les ouvrages imprimés de Pina qui ne sont qu'un recueil informe de passages.

PINAMONTI (Jean-Pierre), né à Pistoie en 1632, entra chez les jésuites en 1657. Il fut le fidèle compagnon du père Segneri, et partagea ses travaux apostoliques durant 26 ans. Il lui survécut, et passa encore 10 ans dans cette carrière du zèle et de la charité, jusqu'à sa mort arrivée à Orta, dans le diocèse de Novare, le 25 juin 1703. Il avait mérité la confiance de la duchesse de Modène, dont il fut le directeur spirituel, et de Cosme III, grand-duc de Toscane. On a de lui un grand nombre d'opuscules écrits en italien, dont plusieurs ont été traduits en diverses langues : les plus connus sont ceux que le père de Courbeville traduisit en français sous le titre de *Directeur dans les voies du salut* (1), et *Lectures chrétiennes sur les obstacles du salut*; *Considérations sur les souffrances*, imprimées à Maëstricht en 1791; et la *Sinagoga disingannata* (la Synagogue dérompée), où l'aveuglement des Juifs et la vérité du christianisme sont prouvés avec autant de précision que de force. Un autre de ses opuscules, écrit en latin, a pour titre : *Exorcista ritè instructus, seu accurata methodus omne maleficiorum genus probe ac prudenter curandi*; on y trouve le discernement et la prudence unie au respect qu'on doit aux pratiques et aux sentiments de l'église. Tous ces traités ont été publiés à Venise, chez Pezzana, 1742, in-4. On a mis à la tête un précis de sa Vie.

PINÆUS. Voy. PINEAU.

PINART (Michel), savant orientaliste, né à Sens en 1659, mort à Paris en 1717, s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'histoire, des langues, des antiquités et de la bibliographie. Ses succès lui méritèrent une place dans l'académie des inscriptions. Le recueil de cette société savante offre divers *Mémoires* de cet auteur. Sa *Dissertation sur les Bibles hébraïques* est estimée pour l'exactitude et les bonnes recherches qu'elle renferme; elle est imprimée dans les *Supplément du Journal des savants* pour l'année 1707.

PINCIANUS. (Voy. NUNEZ.)

PINDARE, le prince des poètes lyriques, naquit à Thèbes, dans la Béotie, vers l'an 550 avant Jésus-Christ. Il apprit de Lasus d'Hermione, et de Myrtis, dame grecque, l'art de faire des vers. Il était au plus haut point de sa réputation, dans le temps que Xerxès voulut envahir la Grèce. On croit qu'il mourut au théâtre vers l'an 456 ou 442 avant J.-C. Il avait composé un très-grand nombre de poésies; mais il ne nous reste que ses *Odes*, dans lesquelles il célèbre ceux qui, de son temps, avaient remporté le prix aux quatre jeux solennels des Grecs, qui sont les jeux olympiques, les isthmiques, les pythiques, et les néméens. Alexandre eut tant de vénération pour la mémoire de ce grand poète, qu'à la destruction de Thèbes, il conserva sa maison et sa famille. Pindare n'avait pas reçu de moindres marques de considération pendant sa vie. Thèbes

(1) Cet ouvrage de Pinamonti a été souvent réimprimé, la 9^e édition, Paris, 1835, in-12, est précédée d'une notice sur l'auteur.

l'ayant condamné à une amende pour avoir donné trop d'éloges à Athènes, cette ville fit payer cette somme des deniers publics. On sent, en lisant les ouvrages de Pindare, cette impétuosité de génie, ces transports subits et sublimes, cette impulsion véhémence et en même temps délicate, qui caractérisent le poète lyrique. Horace le compare à un torrent qui, grossi par de fortes pluies, se précipite du haut des montagnes, et se roule tout écumant par les vallées et les plaines :

Monte decurrens velut amnis, imbres
Quem super notas aluere ripas,
Fervet, immensusque ruit profundo
Pindarus ore.

Il n'a pas moins de douceur que d'enthousiasme, et le gracieux lui est aussi naturel que l'énergique : témoin le riant tableau qu'il nous offre des champs élysées, dans la seconde *ode olympique*, adressée à Théron, roi d'Agrigente. Comme philosophe il avait des idées saines de la Divinité, et en parlait d'une manière digne d'elle : « Rien au monde, dit-il, n'échappe aux yeux de Dieu ; sa providence » s'étend sur tout. C'est lui qui nous éclaire ; il est » tout-puissant ; rien n'est fait que par lui. » La 1^{re} édition de ce poète est d'Alde l'Ancien, Venise, 1513, in-8 ; on cite encore celle d'Oxford, 1696, in-fol. ; mais comme elle a été effacée par d'autres plus récentes et meilleures, on la recherche peu maintenant. Les meilleures éditions de ce grand poète lyrique sont celles de M. Auguste Bœckh, Leipzig, 1814-21, 2 vol. in-4, et de M. Dissen, Gottingue, 1830, 2 vol. in-8 ; celle-ci fait partie d'une collection de poètes grecs publiée par MM. Jacobs et Rost : le commentaire en est excellent. L'abbé Massieu a traduit en français quelques odes de Pindare. La Motte-Houdard a tâché d'en imiter quatre en vers français ; mais il a prouvé la vérité de cette strophe d'Horace :

Pindarum quisquis studet æmulari,
Jule, ceratis ope Dædaleæ
Nititur pennis, vitreo daturus
Nomina ponto.

Marmontel, en rendant justice aux grands talents de Pindare, lui reproche de négliger l'unité, l'ensemble et la liaison. Deux *Traductions* complètes de Pindare ont paru en français, en 1801, par Gin ; et en 1818, par Tourlet, avec le texte grec de Heyne, soigneusement revu, très-bien imprimé, et accompagné de notes savantes sur les passages difficiles ou mal interprétés avant lui. Pindare a été traduit en vers polonais par M. Wiernikowski, 1828.

PINDEMONTE (Marc-Antoine), littérateur, né en 1694 à Vérone, d'une famille qui a produit un grand nombre d'hommes de mérite, était versé dans les langues grecque et latine, et cultivait plus particulièrement la poésie. Sa mémoire tenait du prodige : il n'oubliait rien de ce qu'il avait lu ; et, quand il était consulté, il citait exactement le volume et la page où se trouvaient les renseignements demandés. Il remplit les premiers emplois de la magistrature dans sa ville natale, où il mourut en 1744. Outre des *Discours* sur les règles de l'art dramatique et du poème épique, on a de lui une foule de petites pièces agréablement versifiées. Il en avait publié un recueil (*Poesie latine e vol-*

gari), Vérone, 1721, in-8 ; édition augmentée, Venise, 1776, 2 vol. in-8. Pindemonte laissait inédite une traduction en vers de l'*Argonautique* de Valérius Flaccus, terminée dès 1730 ; elle a été publiée, Vérone, 1776, in-4, avec le texte en regard, et l'éditeur l'a fait suivre d'une *Lettre* sur la traduction de Stace, par Selvaggio Prospera.

PINDEMONTE (Charles), neveu du précédent, né en 1733 à Vérone, se fit connaître dès l'âge de 18 ans, par une bonne traduction italienne du poème de Vida sur les *Echecs*. — PINDEMONTE (Didier), frère de Charles, gentilhomme du duc de Hesse-Darmstadt, a publié : *Riposta universale alle opere del Scip. Maffei*, Vérone, 1754, in-8.

PINDEMONTE (Jean, marquis), parent des précédents, né en 1731 à Vérone, fut élevé à Modène, au collège des nobles. Il manifesta de bonne heure beaucoup de goût pour la poésie ; mais, bien qu'il se soit fait d'abord un nom par sa facilité à improviser, et par quelques pièces de théâtre qui furent représentées à Venise avec succès, il mourut à Milan, en 1812, à peu près oublié. Après avoir été préteur à Vicence, il avait voyagé en France au commencement de ce siècle, puis avait été nommé membre du corps législatif italien. On lui doit : une traduction en vers italiens des *Remèdes d'amour* d'Ovide, à la suite de laquelle se trouvent plusieurs pièces originales, d'une facture assez remarquable, mais faibles de pensées, Vicence, 1791, in-8. Un *Eloge de saint Thomas d'Aquin*, où l'auteur a montré plus d'érudition que d'éloquence. *Componimenti teatrali*, Milan, 1804, 4 vol. in-8, réimprimés en 1827, 2 vol. gr. in-16. On trouve en tête un *Discorso sul teatro italiano*. Parmi ses pièces, celle qui a pour titre *i Baccanali*, offre des beautés peu communes, et elle a été plusieurs fois réimprimée dans des recueils italiens.

* PINDEMONTE (Hippolyte), littérateur, frère du précédent, né à Vérone en 1753, d'une famille illustre, fit ses études à Modène, au collège des prêtres de la congrégation de saint Charles. Dès l'âge de dix-huit ans il publia des essais de prose et des poésies, parmi lesquelles on en remarque quelques-unes écrites en latin, et d'autres traduites du latin et du grec, qui le placèrent dès-lors parmi les bons poètes italiens. Après ce brillant début, il visita successivement l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et la France, étudiant les hommes et les choses ; et le résultat de cette seconde éducation fut de le ramener aux principes d'une sage politique, et à ceux d'une religion éclairée dont il s'était vu sur le point de s'éloigner. Le spectacle des horreurs et des impiétés qui se commettaient en France opéra dans le caractère et dans les idées de Pindemonte une révolution qui fortifia son génie loin de l'affaiblir. Il a rapporté ses diverses impressions dans ses *Viaggi* et dans son *Abarite* qui ramenèrent l'attention sur cet élégant écrivain. Pindemonte a composé aussi des *Poesie campestri* où il décrit les campagnes et les mœurs de l'Angleterre. Ses *Bucoliques* en vers et en prose, son poème sur les *Tombeaux*, ses *Epîtres* et ses *Héroïdes*, ajoutèrent à sa réputation. Sa *Traduction* de l'*Odyssée* et de fragments des *Géorgiques*, ses *Eloges* de quelques hommes célèbres ; ses *Élégies*,

des *Dissertations*, des *Discours*, de *Petits poèmes*, des *Sonnets*, avec la tragédie d'*Arminius*, composent le reste de ses ouvrages. Pindémonte mourut à Véronne le 18 novembre 1828. Ses *Œuvres* furent imprimées l'année suivante, Milan, 8 vol. gr. in-16. Sa tragédie d'*Arminius* a été traduite par A. Trognon dans les *Chef-d'œuvres des théâtres étrangers*.

PINEAU (Séverin du), *Pinæus*, mort à Paris en 1619, doyen des chirurgiens du roi, était né à Chartres vers le milieu du xvi^e siècle. Il fut expert dans la lithotomie. On a de lui : *Discours touchant l'extraction de la pierre de la vessie*, 1610, in-8; traité *De virginitalis notis*, Leyde, 1641, in-12. Il y a de bonnes choses dans ce traité; mais il y en a aussi qu'il n'était pas nécessaire d'exposer aux yeux du public, surtout avec la liberté que l'auteur s'est permise; ce qui en a fait supprimer une traduction allemande par ordre du magistrat d'Erfurt.

PINEAU (Gabriel du), né à Angers en 1575, suivit le barreau dans sa patrie avec une réputation supérieure à son âge. Il vint ensuite à Paris, et plaida avec éclat au parlement et au grand conseil. De retour à Angers, il devint conseiller au présidial. Il fut consulté de toutes les provinces voisines, et eut part aux grandes affaires de son temps. Marie de Médicis le créa maître des requêtes de son hôtel. Louis XIII le nomma, en 1632, maire et capitaine général de la ville d'Angers. Il mourut en 1694, à 71 ans. Ses écrits sont : *Notes latines* opposées à celles de du Moulin sur le droit canon, imprimées avec les *Œuvres* de ce jurisconsulte par les soins de François Pinsson; *Commentaire, observations et consultations sur plusieurs questions importantes, tant de la coutume d'Anjou que du droit français*, avec des *Dissertations sur différents sujets*, etc.; ces divers ouvrages ont été réunis en 1725, en 2 vol. in-fol., par les soins de Poquet de Livonière, avec des remarques.

PINEDA (Jean de), né en 1557 à Séville, d'une famille noble, entra dans la société des jésuites en 1572. Il y enseigna la philosophie et la théologie dans plusieurs collèges, et se consacra à l'étude de l'Écriture sainte. Pour se la rendre plus facile, il apprit les langues orientales. Nous avons de lui : *Commentaire sur Job*, Anvers, 1612, in-fol. et Venise, 1759, 2 vol. in-fol.; sur l'Éclésiaste;... sur le Cantique des cantiques; *De rebus Salomonis*, in-fol., curieux et savant; une *Histoire universelle de l'Eglise*, en espagnol, 4 vol. in-fol.; une *Histoire de Ferdinand III*, en la même langue, in-fol.; *Index novus librorum prohibitorum et expurgatorum*. Il mourut le 27 janvier 1657, emportant dans le tombeau les regrets de ses confrères et du public.

* PINEL (le P.), oratorien, né vers la fin du xvii^e siècle à Saint-Domingue, venu en France y professa dans plusieurs collèges de sa congrégation, notamment à Juilly et à Vendôme où il se trouvait en 1756. Outre sa classe, il faisait des instructions aux domestiques et aux enfants; mais sa doctrine étant suspecte, il lui fut défendu de les continuer. La congrégation de l'Oratoire ayant accepté la bulle, et s'étant soumise à la signature du formulaire, il protesta contre ces actes et quitta l'ordre ou en fut exclus. Il l'employa sa fortune à la propagation de

l'œuvre. On le regarde comme le promoteur d'une classe de convulsionnaires qui dominaient principalement dans le Midi. Il paraît qu'il s'était encore laissé aller à d'autres illusions, et qu'il était fortement prévenu en faveur du prochain avènement d'Elie et du règne de mille ans. Il courait le pays avec une sœur Brigitte, qu'il avait enlevée de l'Hôtel-Dieu de Paris, débitant cette doctrine, qu'il tâcha d'accréditer par un écrit intitulé : *Horoscope des temps*, ou *Conjectures sur l'avenir*. Il termina ses jours dans un village, privé de toute espèce de secours, laissant une partie de sa fortune à la sœur Brigitte, qui retourna dans son hôpital et qui signa, le 15 novembre 1777, un acte de renonciation aux folies et aux scandales des convulsions. On a du P. Pinel : *De la primauté du pape*, en latin et en français, Londres, 1770, in-4; ibid., 1770, in-12, en français seulement, avec un avis de l'éditeur, en réponse aux *Nouvelles ecclésiastiques* du 22 mars 1770. On y attaque la *Lettre* de Meganck sur la primauté de saint Pierre et de ses successeurs, dans laquelle ce doyen du chapitre d'Utrecht, tout appelant qu'il est, soutient que cette primauté est non-seulement d'honneur, mais encore de juridiction. Le P. Pinel prétend au contraire que saint Pierre n'eut jamais d'autorité sur les autres apôtres, et que la primauté des papes, n'étant ni divine ni de juridiction, est dénuée de tout fondement. *Voy. la Notion de l'œuvre des convulsions*, par le P. Crèpe, dominicain, Lyon, 1788.

* PINEL (Philippe), célèbre médecin, né en 1745, à Saint-Paul (Tarn), fit ses premières études au collège de Lavaur, d'où il se rendit à Toulouse pour y suivre les cours de théologie; mais ne se sentant pas de vocation pour l'état ecclésiastique, du consentement de son père, il étudia les mathématiques, s'y rendit fort habile, vécut du produit des leçons qu'il donnait, et dans le même temps suivit les cours de médecine avec un tel succès, qu'avant même qu'il eût pris tous les grades, il fut choisi pour suppléant par un de ses professeurs. Reçu docteur en 1775, à 29 ans, il se rendit peu de temps après à Montpellier pour s'y perfectionner sous la direction des habiles maîtres que comptait alors l'école de cette ville. Toujours pauvre, il fut obligé, pour vivre, de se charger d'une éducation et de composer pour les jeunes étudiants des thèses qui passaient pour des chefs-d'œuvre de latinité. Il employait ses loisirs à étudier l'histoire naturelle, à se fortifier dans la connaissance du grec et de l'anglais, et à suivre les cours de chimie. Il connut alors Chaptal (*voy. ce nom*), encore incertain sur la carrière qu'il devait suivre; et par ses conseils et son exemple il eut une grande influence sur la destinée de son nouvel ami. Venu en 1778 à Paris, l'enseignement des mathématiques et quelques travaux pour des libraires furent d'abord ses seules ressources. Il s'y lia bientôt avec le botaniste Desfontaines (*voy. in, 211*) d'une amitié rare, et cette liaison en amena d'autres. Il écrivit des articles variés pour le *Journal de Paris*; et la *Gazette de santé*, qui lui fut confiée, prospéra quelques années dans ses mains. La société royale de médecine proposa, en 1792, un prix *Sur les moyens les plus efficaces*

de traiter les malades dont l'esprit est devenu aliéné avant l'âge de vieillesse ; Pinel concourut et son mémoire fixa sur lui l'attention de ses juges. Peu de temps après il fut nommé, par l'administration des hospices, médecin de la maison de Bicêtre. Persuadé qu'on ne faisait qu'aggraver l'état des aliénés par des châtimens et par une réclusion rigoureuse, il résolut de les traiter avec douceur, de les laisser jouir du bienfait de l'exercice, du travail et d'un air salubre, en se bornant à une surveillance exacte et paternelle, et le succès répondit à son attente. Unissant à la douceur et aux autres vertus qui font le grand médecin, ce courage si rare dans les discordes civiles, il ne craignit pas de compromettre sa vie, en cachant parmi les malades de son hôpital, des infortunés que leurs sentimens ou leurs vertus allaient conduire à l'échafaud. Après deux ans il passa médecin en chef de la Salpêtrière ; il en fit un des plus beaux établissemens de l'Europe en ce genre. A la création de l'école de médecine, il y remplit la chaire d'hygiène et de physique médicale, et bientôt après celle de pathologie interne. Quoique privé de l'heureux don de la parole, il réunit à ses cours un grand nombre d'élèves, pleins de vénération pour un maître qui mettait à leur disposition, sinon d'une manière brillante, d'une manière claire et simple, le résultat de ses observations et de son expérience. De l'école il passa, lors de sa formation, à la faculté de médecine, où, à sa réorganisation en 1822, il ne conserva que le titre d'honoraire. Mais ce n'était point une disgrâce, comme l'ont prétendu des écrivains toujours prêts à condamner l'autorité (1). Pinel mourut le 25 octobre 1826. Il était membre de l'académie des sciences. Outre un grand nombre de *Mémoires* dans les recueils scientifiques, on a de Pinel : la traduction des *Institutions de médecine* de Cullen, 1781, 2 vol. in-8 ; une bonne édition des *OEuvres* de Baglivi (voy. ce nom), avec des notes, Paris, 1788, 2 vol. in-8 ; *Nosographie philosophique*, ou *Méthode de l'analyse appliquée à la médecine*, Paris, 1798, 2 vol. in-8 ; 6^e édit., 1818, 3 vol. in-8. Cet ouvrage, dit Pariset, malgré quelques imperfections, offre l'ensemble nosologique le plus complet peut-être, le plus clair et le plus harmonieusement ajusté qu'eut jusque-là possédé la littérature médicale. *Traité medico-philosophique sur l'aliénation mentale*, 1801, in-8 ; 2^e édit. augmentée, 1809, in-8 ; ouvrage important qui mit le sceau à la célébrité de l'auteur, mais dans lequel on lui reproche de n'avoir pas poussé l'analyse assez loin. Il a compris sous le même titre la manie avec délire, et les manies simples dont quelques-unes « sont jugées, reprouvées par les idées, combattues par toutes les forces de l'intelligence : » d'où vient ce phénomène de la double volonté, « si bien caractérisé par saint Paul et si mal éclairci » par les philosophes. » *La médecine clinique rendue plus précise par l'application de l'analyse*, etc., Paris, 1802, in-8 ; 3^e édition, 1813, in-8. C'est le recueil de ses observations sur les maladies aiguës faites à la Salpêtrière. On y trouve d'excellentes remarques et des vues profondes. Dupuytren a con-

sacré à Pinel une *Notice* intéressante ; et Pariset a prononcé son *Eloge* en 1827, à l'académie de médecine. Nous en extrairons l'anecdote suivante : Un homme qui avait une juste célébrité, mais qu'une soif de petite renommée rendait extravagant, rencontra Pinel et lui dit : « Je prépare une nouvelle » édition de mon *Dictionnaire des Athées* : j'y ré- » serve cette fois pour vous un article dont vous » serez content. — Et moi, répliqua Pinel, je vais » donner une nouvelle édition de mon *Traité sur » la Folie* ; comptez que vous y serez mis à votre » place, dans un article que j'accorde tout exprès, » et qui vous fera grand honneur. » Inutile d'ajouter que l'auteur du dictionnaire n'insista plus.

** PINELLI (le P. Luc), jésuite, né à Melfe, dans le royaume de Naples, d'une famille originaire de Gènes, sortait à peine de l'enfance, lorsqu'en 1562 il embrassa la règle de St. Ignace. Ses progrès dans les lettres et dans les vertus chrétiennes furent également rapides. Ayant reçu le doctorat en théologie, il professa cette science à Ingolstadt et à Pont-à-Mousson ; il fut ensuite recteur des collèges de Florence et de Pérouse et de la maison professe de Palerme ; enfin ses supérieurs l'envoyèrent préfet des études à Naples, où il mourut, le 25 août 1607, âgé d'environ 60 ans. On doit à ce saint religieux un assez grand nombre d'ouvrages ascétiques, écrits en italien, et traduits en latin par le P. Busée et d'autres de ses confrères. Imprimés séparément dans différentes villes d'Allemagne et d'Italie, ils ont été réunis à Cologne en 1608 ; tous se distinguent par l'érudition et la piété. Son livre intitulé *Gerson ou de la perfection religieuse*, traduit dans presque toutes les langues, l'a été en français, par François Solier. C'était le seul des ouvrages du P. Pinelli que l'on connût en français, mais M. Vincent, curé de Geneuille, diocèse de Besançon, vient de donner la traduction de ses *méditations sur l'Eucharistie*, sous ce titre : *Pieux entretiens de l'âme avec Notre-Seigneur, avant et après la communion*, 1849, in-18, précédée d'une courte notice sur l'auteur, extraite de la *Bibl. soc. Jesu* du P. Sotwel.

PINELLI (Jean-Vincent), savant bibliophile, naquit à Naples en 1555, de Cosme Pinelli, noble Génois, domicilié dans cette ville, et qui y avait acquis des richesses considérables par le commerce. Après avoir reçu une excellente éducation, il quitta sa patrie pour venir se fixer en 1559, à Padoue, à l'âge de 24 ans. Passionné pour les sciences, il préféra cette ville, à cause des savants en tout genre qu'une célèbre université y rassemblait. Il se forma une bibliothèque aussi nombreuse que distinguée par le choix des livres et des manuscrits, et il ne cessa de l'augmenter jusqu'à sa mort. Ses soins pour l'enrichir étaient incroyables. Ses correspondances littéraires non-seulement en Italie, mais dans toute l'Europe savante, lui procuraient tous les ouvrages nouveaux dignes d'entrer dans sa collection. Juste Lipse, Joseph Scaliger, Sigonius, Possevin, Pancirole, Pierre Pithou, et un grand nombre d'autres, étaient en commerce avec lui, et tous ont célébré son érudition. Il mourut en 1601, âgé de 68 ans, sans avoir publié aucun ouvrage. Paul Gualdo, qui a

(1) Voy. l'*Eloge* de Pinel dans l'*Histoire des membres de l'acad. de médecine*, par Pariset, p. 256.

écrit la *Vie de Pinelli*, ne spécifie point le nombre des volumes qui composaient sa riche bibliothèque; il nous apprend seulement que, pour la transporter par mer à Naples, elle fut distribuée en 150 caisses, dont 14 contenaient les manuscrits; mais elle ne parvint pas entière à ses héritiers. Le sénat de Venise fit apposer le scellé sur les manuscrits, et enlever tout ce qui concernait les affaires de la république, au nombre de 200 pièces. Pinelli établit le premier à Naples un jardin botanique, qu'il mit à la disposition des curieux. Outre l'hébreu et les langues anciennes, il avait appris et parlait avec autant d'élégance que de facilité le français et l'espagnol.

* PINELLI (Maffeo), bibliophile non moins célèbre que le précédent, avec lequel il a été confondu, né en 1756 à Venise, joignit au goût des livres celui des tableaux et des antiquités, fut, comme son père et son aïeul, directeur de l'imprimerie ducal, et mourut en 1785. Outre les langues anciennes, il possédait le français et l'anglais, et il était très-versé dans l'histoire littéraire. On a de lui : *Prospecto di varie edizioni degli autori classici greci e lat.*, Venise, 1780, in-8; mais il est surtout célèbre par sa collection de livres et de tableaux, dont le savant Morelli (voy. ce nom) a publié le catalogue sous ce titre : *Bibliotheca Maphæi Pinelli magno jam studio collecta*. Venise, 1787, 6 vol. in-8.

* PINELLI (Barthélemi), célèbre graveur, né en 1781 à Rome, dans le quartier des transteverins, ne put jamais vaincre les habitudes de sauvagerie qu'il avait contractées dès son enfance. Doué d'une imagination vive et d'un génie facile, il a dessiné et gravé plusieurs milliers de sujets, parmi lesquels on remarque ceux qui se rapportent à l'Histoire de la république romaine et des empereurs; aux œuvres de Virgile, Dante, Le Tasse et l'Arioste; au poème de Télémaque; à l'histoire du pape Pie VII. Après avoir gagné par son travail des sommes immenses, il mourut à Rome, le 1^{er} avril 1855, dans sa 54^e année, si pauvre que ses amis durent pourvoir à ses funérailles qui furent célébrées avec une grande pompe.

* PINELO (Antonio de LEÓN—), écrivain laborieux, né sur la fin du xvi^e siècle au Pérou, d'une famille distinguée, termina ses études au collège de Lima, et se proposa dès lors de recueillir tout ce qui était relatif à l'histoire des Indes. Pour réaliser son projet, il se rendit en Espagne, et nommé rapporteur au conseil des Indes, il put reconnaître combien la législation des colonies espagnoles était compliquée et embarrassée par la multitude d'édits et d'ordonnances quelquefois contradictoires. Il en entreprit la collection méthodique dont il publia le *Prospectus* en 1625. Son plan, présenté au conseil des Indes, obtint l'approbation universelle; on lui ouvrit les archives de Madrid et de Simancas, et un décret spécial l'autorisa à tirer des secrétaires générales du Pérou et du Mexique, les registres et titres nécessaires à son travail. Le nombre des pièces dont il eut à faire le dépouillement est prodigieux. L'ouvrage fut à peu-près achevé en 1655; divers incidents en retardèrent la publication, qui n'eut lieu qu'après la mort de l'auteur, sous les auspices de don Vincent-Gonçaga, sous ce titre : *Reco-*

pilacion general de las leys de las Indias, 1680, 4 vol. in-fol. Léon-Pinelo avait été autorisé à en donner séparément quelques extraits : *Politica de las Indias*; — *Bullario Indico*, formant une espèce de corps de droit canonique pour l'Amérique; — *Historia del supremo consejo de las Indias* : mais les deux premiers sont demeurés manuscrits, et l'on n'a imprimé du troisième qu'un grand extrait, sous forme de *Table chronologique*, 1643. Le zèle de l'auteur fut récompensé par un brevet de juge honoraire au tribunal suprême de la Contratacion, à Séville, et le titre de premier historiographe des Indes. On conjecture que ce savant historien est mort vers 1672. Ses principaux ouvrages sont : *Relation des fêtes de la congrégation de l'immaculée conception*, Lima, 1618, in-4; il publia aussi un *Poème* sur le même sujet; *Traité des confirmations royales*, Madrid, 1650, in-4; ouvrage important sur la jurisprudence de l'Amérique espagnole. *Vie de don Toribio Alphonse Mogrovejo, archevêque de Lima*, 1655 et 1655, in-4, traduit en italien par M. A. Cospi, 1655, in-4, à l'occasion du procès de la canonisation de ce saint prélat. *Question morale : Le chocolat rompt-il le jeûne ecclésiastique?* Madrid, 1656 et 1659, in-4; *Les voiles des femmes, anciens et modernes*, Madrid, 1641, in-4; dissertation savante et curieuse, publiée à l'occasion de la pragmatique royale appelée de *las tapadas*. *Aparato politico de las Indias occidentales*, 1655, in-fol. *Le Paradis dans le Nouveau-Monde*, commentaire apologétique; *Histoire naturelle*, etc., des Indes occidentales, Madrid, 1656, in-fol.; *Abrégé de la Bibliothèque orientale et occidentale, nautique et géographique*, Madrid, 1757, 3 vol. in-fol., ouvrage important, qui mériterait d'être plus connu en France. La 1^{re} édition, Madrid, 1629, ne forme qu'un seul vol. in-4, celle de 1757, publiée par André Gons. de Barcia, renferme de nombreuses augmentations. Le nombre des auteurs indiqués s'élève à plus de 14,700. Il est fâcheux qu'elle soit défigurée par de nombreuses fautes d'impression.

PINET (Antoine du), seigneur de Noroy, vivait au xvi^e siècle. Besançon était sa patrie (1). Son fanatisme devint une espèce de fureur contre l'Eglise catholique, qu'il accabla de mille outrages. La *Conformité des églises réformées de France et de l'Eglise primitive*, Lyon, 1564, in-8; et les *Notes* qu'il ajouta à la traduction française de la *Taxe de la chancellerie de Rome*, qui fut imprimée à Lyon, en 1564, in-8, et réimprimée à Amsterdam, 1700, in-12, décèlent particulièrement sa haine contre l'Eglise, qui réprouvait les erreurs de sa secte. Sa *Traduction de l'Histoire naturelle* de Pliny, Lyon, 1566, 2 vol. in-fol. et Paris, 1608, a été beaucoup lue autrefois. Quoiqu'il ait fait bien des fautes, son travail est-très utile encore à présent, même pour ceux qui entendent le latin de Pliny, à cause des recherches du traducteur et du grand nombre de notes marginales. Pinet a encore mis au jour les *Plans des principales villes et forteresses du monde*, Lyon, 1564, in-fol. Sa traduction des *Commentaires* de Matthiote sur Dioscoride a paru à Lyon, 1565,

(1) Les bibliothécaires Franc-Comtois le font naître à Baume-les-Dames.

in-fol., avec les figures des plantes et des animaux.

* PINGERON (Jean-Claude), littérateur laborieux, né à Lyon, vers 1730, embrassa la profession des armes et prit du service en Pologne, où il obtint le grade de capitaine d'artillerie et fut employé comme ingénieur à Zamosc. De retour en France, il entra dans les bureaux des bâtiments de la couronne à Versailles, et consacra ses loisirs à la culture des lettres. Il voyagea aussi en Italie, et parcourut les Echelles du Levant, Malte et la Sicile. En 1779, il devint l'un des coopérateurs du *Journal de l'agriculture, etc.*, dans lequel il inséra un grand nombre de dissertations sur des objets d'utilité publique. Il mourut à Versailles, en 1795, âgé de 60 ans. Pingeron était très-versé dans les langues modernes. Il a traduit de l'italien un grand nombre d'ouvrages, entr'autres : *Traité des vertus et des récompenses*, de Dragonetti, 1768, in-12; *Conseils d'une mère à son fils*, qui est sur le point d'entrer dans le monde, de M^{me} Piccolomini-Gérardi, 1769, in-12; *Traité des violences publiques et particulières*, par Muréna, 1769, in-12; *Essai sur la peinture*, par Algarotti, 1770, in-12; *Les Abeilles*, poème de Ruccellai, 1770, in-8; Amsterdam, 1781, in-12; *Vies des architectes anciens et modernes*, par Milizia, 1771, 2 vol. in-12; *Lettres de l'abbé Sestini sur l'Italie, la Sicile et la Turquie*, 1789, 3 vol. in-8; de l'anglais, *Voyage dans la partie septentrionale de l'Europe*, par Marshal, 1776, in-8; *Description de la Jamaïque*, 1782, in-12; *Description de la machine électrique de Cuthbertson*, 1790, in-8; enfin il a publié *Expériences et recherches utiles à l'humanité, aux hospices, au commerce et aux beaux arts*, traduits de plusieurs langues et recueilles de divers voyages, 1805, in-8. Il a fourni divers articles à la *Bibliothèque physico-économique*, et à d'autres recueils du même genre.

PINGOLAN ou PUYGUILLON (1) (Aymeric de), poète provençal, mort vers 1260, fit diverses pièces ingénieuses, mais si satiriques qu'elles lui attirèrent de fâcheuses affaires. On a de lui un poème intitulé *Las Angueyssas d'amour*. Pétrarque l'a imité. Raynouard a publié diverses pièces de ce poète dans son *Choix de poésies originales des troubadours*, sous le nom d'Aimeri de Peguilain.

* PINGRÉ (Alexandre-Gui), savant astronome, né à Paris le 4 septembre 1711, fit ses études chez les génovéfains de Senlis, entra dans leur congrégation dès l'âge de 16 ans, et plus tard y fut professeur de théologie. Il connut à Rome Le Cat (voy. ce nom), qui l'engagea à étudier l'astronomie, science dans laquelle il fit de rapides progrès. L'observation du passage de Mercure, en 1755, lui valut le titre de correspondant, puis d'associé libre de l'académie des sciences. Il obtint peu de temps après la place de bibliothécaire de Sainte-Geneviève, et le titre de chancelier de l'université. Il fut envoyé en 1760 dans la mer des Indes, pour observer le passage de *Vénus* sur le disque du soleil. Il accompagna en 1767 Courtanvaux en Hollande, pour vérifier les horloges marines de Le Roi et de Ber-

thoud; et enfin il fit partie des voyages de l'*Isis* et de la *Flore* (1769-72), lesquels avaient pour objet d'accroître les progrès de l'astronomie et de la géographie. S'étant acquitté avec honneur de ces missions, il fut nommé par le roi astronome-géographe de la marine, à la place du savant Delisle. Il mourut à Paris le 1^{er} mai 1796 à 84 ans. Il a laissé : *Etat du ciel*, almanach nautique, pour les années 1754-55-56-57, 4 vol. in-8; *Mémoire sur les découvertes faites dans la mer du Sud, avant les derniers voyages des Français autour du monde*, 1778, in-4; *Cométographie, ou Traité historique et théorique des comètes*, 1785, 2 vol. in-4. On y trouve calculées les orbites de toutes les comètes connues : c'est l'ouvrage le plus important de l'auteur. La traduction des *Astronomiques de Manilius* (voy. ce nom, v, 456); *Histoire de l'astronomie du XVII^e siècle*, 1791, in-4. Il a été l'éditeur des *Mémoires de l'abbé Arnauld d'Andilly*, 1756, 3 vol. in-8; et de la 11^e édit. de la *Géographie* de Buffier, 1781, in-42. On trouve le détail de ses observations et de ses ouvrages astronomiques dans les *Tables de l'académie des sciences*, dans les *Mémoires* de Trévoux, de 1762 à 1765, et dans la *Bibliographie astronomique de Lalande*. Son *Eloge* par Prony a été inséré dans les *Mémoires de l'institut* (sciences mathématiques et physiques). On a une *Notice* sur Pingré par Ventenat dans le *Mercur* du 10 prairial an 4, tom. 22, p. 217), et dans le *Magasin encyclopédique*, 2^e année, 1^{er} vol. pag. 542.

* PINI (le P. Herménégild), naturaliste distingué, né en 1741 à Milan, entra dans la congrégation des prêtres de Saint-Paul, dits Barnabites, qui se livre particulièrement à l'éducation de la jeunesse. Il se voua à l'étude des sciences naturelles, et contribua beaucoup à augmenter la célébrité du collège de Saint-Alexandre de Milan, où il professait la physique et la minéralogie. Il y fonda un musée d'histoire naturelle qu'il enrichit des objets qu'il avait recueillis dans ses voyages. Sous le gouvernement Français, il devint inspecteur général des études, membre de l'institut d'Italie et chevalier de la couronne de fer. Ce religieux est mort à Milan, le 5 janvier 1825, laissant de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Osservazioni mineralogiche su la miniera di ferro di Rio ed altre parti dell' isola d'Elba*, Milan 1777, in-8; *Mémoire sur de nouvelles cristallisations de feld spath et autres singularités du granit*, Milan, 1779, in-8; *De venarum metallicarum excoctione*. C'est son principal ouvrage; il a été réimprimé plusieurs fois. La meilleure édition est celle de Vienne, 1785, 2 vol. in-4; *Viaggio geologico per diverse parti meridionali dell' Italia*, 2^e éd., 1802, in-8; *Riflessioni analitiche* (en italien) sur les systèmes géologiques, Milan, 1811, in-8; le P. Pini a principalement en vue, dans cet ouvrage, de combattre Breislack qui, dans son *Introduction à la géologie*, avait émis l'opinion que la fluidité primitive du globe était ignée. Pini soutient, conformément à la cosmogonie de Moïse, qu'elle a été aqueuse. Breislack ayant attribué, dans le même ouvrage, l'existence des corps organiques fossiles à l'élévation de la mer beaucoup au-dessus de son niveau actuel, le père

(1) Ou mieux encore *Peguilain*. On conçoit que le nom d'un poète peu connu s'altère facilement; et de ce que Feller a mal écrit ce nom on en doit rien conclure contre l'étendue et la variété de ses connaissances.

Pini répondit que ce phénomène s'expliquait mieux par le déluge, tel qu'il est rapporté dans la Genèse.

PINIUS (Jean), savant jésuite, né à Gand en 1678, a travaillé aux *Acta sanctorum*, à Anvers, et a enrichi cet ouvrage de plusieurs dissertations estimées. Il mourut le 19 mai 1749.

* PINKERTON (Jean), géographe, historien et numismate anglais, né à Edimbourg en 1758, fut destiné par sa famille au barreau, et passa quelque temps chez un avocat pour s'y former à la connaissance des affaires. Mais son père étant mort en 1780, il vint à Londres où d'abord il s'occupa de littérature et publia quelques pièces de vers; mais il abandonna bientôt la poésie pour se livrer à des études plus sérieuses, et se fit une réputation par ses connaissances en histoire et surtout en numismatique. Mais sa vie était peu réglée; et quand il eut dissipé sa fortune, il se vit obligé de chercher des ressources dans sa plume et publia sous le nom supposé de Robert Héron, des *Lettres sur la littérature*, qui lui rapportèrent sans doute de l'argent, mais firent peu d'honneur à ses principes et à son caractère. Aussi plus tard ayant demandé une place de bibliothécaire au musée britannique, il ne put l'obtenir. L'accueil qu'il reçut en France dans un premier voyage dont il a donné la relation, sous le titre de *Souvenirs de Paris*, de 1801 à 1806, le déterminait à y revenir pour veiller à la publication ou à la traduction de divers de ses ouvrages; et il mourut à Paris le 10 mai 1826. De tous les écrits de Pinkerton, le plus connu en France est sa *Géographie moderne, rédigée sur un nouveau plan*, 1808, 2 vol. in-4; 2^e édit., 1807, 5 vol. in-4, trad. en franç. par M. Walckenaer, 1814, 6 vol. in-8, avec atlas; on en a un *Abrégé* traduit aussi en français par M. Walckenaer; 5^e éd., 1817, in-8. Elle n'est plus au niveau de la science. Parmi les autres productions de cet écrivain infatigable, on distingue : *Essai sur les médailles*, 1789, 2 vol. in-8, traduit en français avec *Notes et additions*, par J. G. Lipsius, Dresde, 1794, in-4; *Anciens poèmes écossais, tirés de la collection de sir Richard Maillard*, 1786, 2 vol. in-8; *Dissertation sur l'origine et les progrès des Scythes ou Goths*, 1787, in-8, trad. en franç. par Miel; *Vite antiquæ sanctorum Scottiæ*, 1789, in-8, premier volume d'un recueil qui n'a pas été continué faute de souscripteurs; *Histoire métallique de l'Angleterre jusqu'à la révolution*, 1790, in-4, avec 50 pl.; *Poèmes écossais*, réimprimés d'après des éditions rares, 1792, 3 vol. in-8; *Recherches sur l'histoire d'Ecosse avant Malcolm*, 1789, 3 vol. in-8; réimprimées avec la *Dissertation sur l'origine des Scythes ou Goths*, 1814, 2 vol. in-8; *Histoire d'Ecosse depuis l'avènement de la maison Stuart*, 1797, 2 vol. in-4; *Galerie écossaise ou Portraits de personnes éminentes avec leur caractère*, 1790, in-8; *Iconographie écossaise, ou Portraits des illustres personnages d'Ecosse*, 1795-1797, 2 vol. in-8; *Collection générale de voyages*, Londres, 1808 à 1815, 17 vol. in-4; *Pétralogie, ou Traité sur les rochers*, 1811, 2 vol. in-8.

* PINKNEY (William), diplomate américain, naquit en 1764 à Annapolis dans le Maryland, d'un

père anglais, qui dans la guerre de l'indépendance avait soutenu la cause de la métropole. Connue par ses succès au barreau, il fut élu en 1790, membre du congrès. En 1794, envoyé en Angleterre pour terminer les différends avec cette puissance, l'année suivante il se rendit en Espagne, avec une mission relative à la Floride. En 1797 il passa en France, mais le Directoire ayant refusé de l'admettre, il revint à Madrid, et en 1802, il alla en Italie chargé de la surintendance générale des consulats américains. De retour en Amérique en 1804, Pinkney reprit ses fonctions d'avocat. Il revint en 1806 en Angleterre traiter la grande question du droit des neutres, élevée à l'occasion du blocus maritime et continental; malgré tous ses efforts, il ne put obtenir que des concessions de peu d'importance. A son retour en 1811, promu au poste de procureur-général, il prit beaucoup de part aux discussions qui eurent lieu relativement à la déclaration de guerre de la Grande-Bretagne en 1812. Lors des hostilités commises par les Anglais sur le territoire des Etats-Unis, il commanda un corps de volontaires, et fut blessé à l'attaque de Washington. Baltimore le nomma, en récompense de sa belle conduite, son représentant au congrès. Pinkney fut nommé en 1816 ministre plénipotentiaire de la république auprès de la Russie. Au bout de deux années, il demanda son rappel pour cause de santé; il fut élu sénateur par l'état de Maryland et mourut le 24 février 1822. Sa *Vie* a été publiée en anglais par M. Henry Wheaton, 1826, in-8. Le botaniste Millrand lui a dédié un arbuste que l'on rencontre dans les forêts de l'Amérique, et lui a donné le nom de *Pinknea*.

PINON (Jacques), poète latin, obtint, au parlement de Paris, sa patrie, une charge de conseiller, qu'il remplit avec la réputation d'un homme de probité. Il se distingua dans le barreau par ses lumières et son intégrité, et dans la littérature par ses connaissances profondes et variées, et surtout par son talent pour la poésie. Il en donna des preuves dans son poème *De anno romano*, qu'il dédia au roi Louis XIII, qui estimait en lui un savant aimable et un bon magistrat. Cet ouvrage est très-instructif : le commentaire en prose que l'auteur y a joint pour en rendre la lecture plus claire, est plein d'érudition. On a encore de Pinon un autre poème concernant la suite chronologique des empereurs romains en Orient et en Occident, depuis Jules-César jusqu'à Maximilien 1^{er}. Ce poète historien mourut doyen des conseillers en 1644. Les éditions de ses poésies sont de Paris, 1615 et 1650, in-4.

PINS (Jean de), en latin *Pinus*, conseiller-clerc au parlement de Toulouse, et évêque de Rieux en 1525, était né en 1470 d'une famille qui a donné à l'ordre de Malte deux grands maîtres, dans Odon et Roger de Pins, l'un en 1297, et l'autre en 1555. Jean fut ambassadeur à Venise et à Rome, où il cultiva la littérature et l'éloquence. Il mourut à Toulouse, sa patrie, l'an 1557. On a de lui : les *Vies de sainte Catherine de Sienne et de Philippe Béroalde* son maître, en latin; l'une et l'autre imprimées à Bologne, en 1505, in-4; *De vita aulica*,

Toulouse, in-4; *De claris fœminis*, Paris, 1521, in-fol. (1); ouvrage remarquable par la beauté du style; *Sancti Rochi vita*, Paris, in-4. Son *Eloge* avec quelques-unes de ses *Lettres à François I^{er}* et à *Louise de Savoie*, régente, a été publié à Avignon, en 1748, in-12. Il écrivit en latin avec élégance et politesse, et il mérita qu'Érasme, bon juge, dit de lui : *Potest inter tullianæ dictionis competitorum numerari*, Joannes Pinus.

* PINSON (Marin), célèbre modelleur, né en 1746 à Paris ou dans les environs, réunissait à une rare connaissance de l'anatomie l'art de modeler en cire et de colorier les parties du corps humain les plus difficiles à représenter et à conserver. Ses premiers essais obtinrent en 1770 les suffrages de l'académie des sciences; depuis, il donna à ses travaux toute la perfection dont ce genre était susceptible, et le cabinet d'anatomie du jardin du roi possède une collection de pièces exécutées par ses soins. Catherine II lui fit faire les offres les plus séduisantes pour l'attirer en Russie; mais Pinson aimait mieux consacrer ses talents à son pays. Nommé chirurgien-major des Cent-suisse en 1777, il fut mis en 1792 à la tête des hôpitaux militaires de St.-Denis et de Courbevoie, et attaché en 1794 à l'école de médecine. Plus de 200 morceaux d'anatomie, tant humaine que comparée, et de ces accidents rares et singuliers que produit la nature, représentés en cire, sont déposés dans cet établissement pour l'instruction des élèves. Frappé des fréquents malheurs occasionnés par l'usage des champignons, Pinson avait exécuté en cire 550 espèces de ce végétal, représentées dans leurs différents âges, avec leur coupe verticale, afin de faire connaître ceux qui sont vénéneux et ceux dont on peut se servir sans danger. Cette collection a été achetée en 1825 par le roi Charles X, qui en a fait don au Muséum d'histoire naturelle. Pinson, dont la vie avait été celle d'un honnête homme, mourut en chrétien en 1820, à 82 ans.

PINSONNAT (Jacques), né à Châlons-sur-Saône, était professeur royal en hébreu, curé des Petites-Maisons, et docteur de théologie en la faculté de Paris. Cet écrivain, distingué par sa piété, son zèle et son érudition, mourut en 1725, âgé de 70 ans. On a de lui : une *Grammaire hébraïque*; des *Considérations sur les mystères, les paroles et les actions principales de J.-C.*, avec des prières.

PINSSON (François), jurisconsulte, né en 1612 à Bourges d'un professeur en droit, mort à Paris en 1691, à 79 ans, étudia la jurisprudence dans l'école de son père. Il vint à Paris, en 1655, et s'y fit recevoir avocat. Il plaida d'abord au Châtelet, et ensuite au parlement. Pinson travaillait aussi dans le cabinet, et il était regardé comme l'oracle de son siècle, surtout pour les matières bénéficiales, auxquelles il s'appliqua particulièrement. Les excellents ouvrages qu'il nous a laissés sur cette matière prouvent combien il y était versé. Les principaux sont : un ample *Traité des bénéfices*, commencé par Antoine Bengy, son aïeul maternel,

célèbre professeur à Bourges, imprimé en 1654; la *Pragmatique Sanction* de saint Louis et celle de Charles VII, avec de savants commentaires, 1666, in-fol.; des *Notes sommaires sur les indults* accordés à Louis XIV par Alexandre VII et Clément IX, avec une Préface historique, et quantité d'Actes qui forment une collection utile; *Traité des régales*, 1688, 2 vol. in-4, avec des instructions sur les matières bénéficiales : ouvrage rempli de savantes recherches, et enrichi d'un grand nombre d'Actes originaux qui sont d'une grande utilité pour l'étude du droit; Pinsson a travaillé à la révision des *Oeuvres* du savant de Mornac, et de celles de du Moulin.

PINTO (Hector), religieux de l'ordre de Saint-Jérôme, fut docteur de l'université de Coimbre, où l'on fonda pour lui une chaire de théologie. Il mourut dans le monastère de Gislà, près de Tolède, en 1584. On a de lui : de savants *Commentaires* sur Isaïe, sur les Lamentations de Jérémie, sur Ezéchiel, sur Daniel et Nahum, Paris, 1617, 5 vol. in-fol.; un livre intitulé : *Image de la vie chrétienne*, en portugais, traduit en français par Guillaume de Coursol, Paris, 1580.

PINTO. Voy. MENDEZ-PINTO.

PINTO-RIBEIRO (Jean), gentilhomme, devenu célèbre par le rôle qu'il a joué dans la révolution qui a placé la maison de Bragance sur le trône de Portugal, était né à Lisbonne, vers la fin du xvi^e siècle. Il cultiva, dans sa jeunesse, la littérature et la jurisprudence, et mérita, par ses talents, l'estime du jeune duc de Bragance, qui le prit pour secrétaire. Supportant avec impatience la tyrannie des Castillans, il conçut le dessein généreux d'affranchir son pays de leur domination, en mettant son maître sur un trône auquel l'appelaient les droits de la naissance et l'affection des peuples. Il excita l'ambition du duc de Bragance, soutint l'espoir des mécontents, et parvint à former une vaste conjuration à laquelle se rattachèrent bientôt les plus grands seigneurs de Portugal, et l'archevêque de Lisbonne lui-même, dom Rodrigue d'Acunha (voy. ce nom, 1, 40). Cette intrigue fut conduite avec tant d'art et de discrétion, que les Espagnols n'eurent pas le moindre soupçon des dangers qui les environnaient. Le jour était fixé pour proclamer le duc de Bragance roi de Portugal; mais la timidité de ce prince pensa faire échouer un plan si bien concerté. Pinto, par ses prières et par ses menaces, triompha de l'irrésolution de son maître, et l'obligea de se rapprocher de Lisbonne, pour encourager par sa présence les conjurés. Ceux-ci s'étaient distribué leurs rôles, dans cette mémorable journée. Pinto avait été chargé d'arrêter le ministre espagnol Vasconcellos, que sa cruauté signalait à la vengeance publique. Un de ses amis, ignorant ce qui se passait, rencontra Pinto à la tête d'une troupe de soldats; il lui demanda ce qu'il prétendait faire avec ce grand nombre d'hommes armés : « Rien » autre chose, lui répondit-il en souriant, que de » changer de maître, et vous défaire d'un tyran, pour » vous donner un roi légitime. » Après avoir tant contribué à mettre la couronne sur la tête du duc de Bragance, il continua de le servir de sa plume, et

(1) La *Vie* de Ste. Catherine de Sienne a été réimprimée dans ce recueil; mais de Pins n'en est pas l'éditeur, comme Feller la reconnut plus tard. Voy. l'art. TIXIER (Ravignius Textor.)

publia divers écrits propres à prévenir les divisions, et à justifier l'expulsion des Espagnols. Le roi récompensa Pinto de son dévouement en l'élevant aux premières dignités de la magistrature, qu'il remplit d'une manière brillante : il avait été nommé premier président de la chambre des comptes, et garde des archives royales, quand il mourut, dans la force de l'âge, à Lisbonne, le 11 août 1645. Ses restes furent inhumés dans le cloître des cordeliers de cette ville. On a de lui différents ouvrages, tous en langue portugaise : ce sont des *Réponses* aux manifestes du roi d'Espagne, contre la révolution ; — des *Discours* sur l'administration de la justice, sur les droits du conseil royal ; — un *Traité* touchant la prééminence des lettres sur les armes, etc. Son style, dit un critique (le comte d'Ericeira), est coulant ; et tout ce qu'il a écrit est d'un goût exquis : il a enrichi la langue portugaise de plusieurs mots qui ont été adoptés par les meilleurs auteurs. Les ouvrages de Pinto ont été recueillis, Coimbre, 1729, in-fol. Il a laissé en manuscrit le *Recueil des lois de Portugal*, et un *Commentaire sur les poésies lyriques du Camoëns*. Le comte Louis d'Ericeira a publié une courte *Notice sur Pinto*, qu'on trouve dans le tome XLII des *Mémoires* de Nicéron, et dans le *Dictionnaire* de Moréri, édit. de 1759. Pinto est le héros d'une comédie historique de Lemercier (*voy.* ce nom, V, 196).

PINTOR (Pierre), né à Valence en Espagne en 1423, fut médecin d'Alexandre VI, qu'il suivit à Rome, où il exerça son art avec succès. On a de lui deux ouvrages recherchés : *Aggregator sententiarum doctorum de præservatione et curatione pestilentiae*, Rome, 1499, in-fol. ; *De morbo fredo et occulto, his temporibus affligenti*, etc., Rome, 1500, in-4, gothique ; livre extrêmement rare, dont on connaît un exemplaire, qui est entre les mains de M. Cotunio, professeur d'anatomie à Naples. Pintor, qui l'écrivait en 1496, y parle distinctement de la syphilis ; ce qui prouve qu'elle était connue en Europe avant le retour des Espagnols du voyage de l'Amérique. (*Voy.* ASTRUC). Pintor mourut à Rome en 1505.

PINTURICCHIO (Bernardin), peintre italien, né à Pérouse, en 1454, mort en 1513, âgé de 59 ans. Il était élève de Perugin, et avait beaucoup de talent. Il suivit à Sienne le fameux Raphaël, son ami, et a peint au dôme dans la bibliothèque de Sienne, la *Vie* du pape Pie II, qui est une suite de tableaux fort estimés. On prétend que le célèbre Raphaël l'aïda dans cet ouvrage. Pinturicchio avait le défaut d'employer des couleurs trop vives, et, par une singularité qui était de son invention, il peignait sur des superficies relevées en bosse les ornements d'architecture : innovation qui n'eut point d'imitateur.

** PINY (le P. Alexandre), dominicain, né vers 1646 à Barcelonnette, petite ville de Provence, autrefois dépendante du comté de Nice, embrassa la vie religieuse à Draguignan, et après avoir achevé ses études à Aix avec beaucoup de succès, fut jugé digne de venir enseigner la philosophie et la théologie à Paris, au couvent de la rue Saint-Jacques, le plus célèbre que cet ordre possédât en France.

Il y occupa les principales chaires pendant seize ans aux applaudissements de ses confrères ; et en 1692 obtint la permission de se retirer d'abord dans la maison du noviciat et ensuite dans le couvent de la rue Saint-Honoré, où il ne s'occupait plus que de la direction des âmes ; il passait une partie de la nuit en prières, et le jour à prêcher ou à entendre en confession les personnes qui lui accordaient leur confiance. Ce saint religieux mourut le 20 janvier 1709. On a du P. Piny un assez grand nombre d'ouvrages en latin et en français, dont on trouve la liste, précédée de son *Eloge* dans la *Bibliothèque* des PP. Quétil et Echard, II, 775. On se contentera de citer *La vie de la mère Magdeleine de la sainte Trinité*, fondatrice des religieuses de la miséricorde au Mans, 1666, in-12, Annecy, 1679, et Lyon, 1680, in-8 ; *La clef du pur amour*, 1682, in-12 ; *L'Oraison du cœur*, 1685, in-12 ; *La vie cachée*, 1685, in-12.

PIO (Albert), prince de Carpi, dans le Modénois, fut général d'armée de François I^{er}. Il osa se mesurer avec Erasme. Les disputes qu'il eut avec lui servirent à éclaircir quelques points de doctrine. Il mourut à Paris en janvier 1550, et fut enterré aux Cordeliers, où ses héritiers lui firent dresser une statue en bronze. Ses ouvrages furent recueillis à Paris, en 1591, in-fol.

** PIORRY (Pierre-François), conventionnel, né vers 1750, à Poitiers, exerçait la profession d'avocat au présidial de sa ville natale, lorsque survint la révolution, dont il adopta les principes. Chef de la garde nationale, puis l'un des administrateurs du département de la Vienne, il fit partie de l'assemblée législative, où il siégea avec les révolutionnaires les plus exaltés. Député par son département à la Convention, il y vota la mort du roi, sans appel ni sursis. Envoyé l'année suivante commissaire dans son département, il s'y livra à de tels actes de tyrannie, qu'après la chute de Robespierre, il fut mis en accusation ; mais la loi du 3 brumaire l'amnistia bientôt. Toujours attaché au parti du terrorisme, il se compromit dans la révolte des 2 et 3 prairial (mai 1795) ; on l'accusa d'avoir fait sonner le tocsin contre la Convention ; mais cette affaire n'eut point de suites fâcheuses pour lui. Commissaire sous le directoire, près les tribunaux d'Anvers, il fut arrêté et traduit, pour sa participation à des complots anarchistes, devant un jury qui l'acquitta. Peu de temps après, nommé juge au tribunal d'appel de Trèves, il en devint président de chambre, et conserva ses fonctions jusqu'en 1814. Alors il alla chercher un asile à Liège, où il mourut, vers 1840, dans un âge avancé.

* PIOZZI (Esther Lynck, dame), était née en 1759 à Boswell, dans le comté de Caernarvon ; veuve d'un riche brasseur du bourg de Southwark, membre du parlement, elle épousa un maître de musique italien. Samuel Johnson qui s'était fait un plaisir de cultiver ses dispositions pour les lettres, ayant désapprouvé ce second mariage, elle cessa toute relation avec lui, et se rendit avec son mari à Florence, où elle continua de se livrer à son goût pour la littérature. Après avoir visité plusieurs contrées de l'Europe, elle revint en 1786 dans son pays natal, et mourut à Clifton le 2 mai 1821, dans sa 85^e année.

Elle a publié : *Mélanges de Florence*, 1785, in-8. C'est un recueil de morceaux en prose et en vers de différents auteurs dont elle a composé quelques-uns, ainsi que la préface ; *Anecdotes sur Johnson*, 1786, in-8, *Lettres de Johnson, ou à lui adressées*, 1788, 2 vol. in-8 ; *Observations et réflexions faites durant un voyage par la France, l'Italie et l'Allemagne*, Londres, 1789, 2 vol. in-8, ouvrage frivole, mais qui n'en obtint pas moins beaucoup de succès ; *Synonymes anglais*, 1794, 2 vol. in-8 ; c'est son meilleur ouvrage. Ce vol., tiré à un petit nombre d'exemplaires pour présents, est fort rare ; il a eu plusieurs éditions ; *Retrospection, ou Revue des événements les plus remarquables de l'histoire du genre humain pendant les dix-huit cents dernières années, avec leurs conséquences*, 1801, 2 vol. in-4. On a en outre de M^{me} Piozzi plusieurs morceaux en vers et en prose dans divers recueils périodiques.

* PIPELET (François), né en 1722, à Coucy-le-Château, près de Soissons, y pratiquait avec succès la chirurgie, lorsque le célèbre Louis, son ami, l'engagea à venir se fixer à Paris, et le fit recevoir à l'académie royale de chirurgie. Il en fut nommé successivement conseiller et directeur, et conserva cette charge pendant six années. Ayant traité avec succès le duc d'Angoulême, alors fort jeune, dans une maladie, il obtint le titre de chirurgien du roi ; mais la révolution survint, et Pipelet se retira, en 1792, dans sa ville natale où il mourut le 14 octobre 1809. Il a laissé deux écrits qui font honneur à ses connaissances : *Sur les signes illusoires des hernies épiploïques ; Nouvelles observations sur les hernies de la vessie et de l'estomac*. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. — PIPELET (Jean-Baptiste), fils du précédent, devint, comme lui, membre et conseiller de l'académie royale de chirurgie. Il exerça d'abord à Paris, puis à Tours, où il mourut à la fin de l'année 1825. On a de lui *Manuel des personnes incommodées de hernies*, etc., 1805, in-12, 2 édit. 1807, in-12, et des observations, qui ne sont pas sans importance, sur une plaie du bas ventre, et sur les hernies de la vessie et de l'estomac, insérées, avec celles de son père, dans les *Mémoires de l'académie de chirurgie*.

* PIPER (Charles, comte de), sénateur et premier ministre de Charles XII, né vers 1660 à Stockholm, dans une condition obscure, s'ouvrit le chemin des honneurs par son caractère flexible. Il gagna la confiance de Charles XII, qu'il accompagna dans presque toutes ses campagnes, et montra non moins de pénétration et de politique que le roi avait d'audace et de bravoure. Charles XII, maître de la Pologne, fit convoquer la diète pour élire un roi : Piper lui conseilla de garder cette couronne plutôt que de la placer sur une autre tête. Charles lui répondit : « Je suis plus flatté de » donner que de gagner des royaumes. » Cette réponse est magnanime ; mais, pour la rendre plus juste, il aurait fallu que le roi de Suède eût appris à conserver ses états avant de donner les autres. A la bataille de Pultava (1709), Charles XII, au milieu du désastre de son armée, demanda ce qu'était devenu Piper : « Sire, lui répondit-on, il a été fait » prisonnier avec toute la chancellerie. » Le czar

attendait que Charles XII réclamât son ministre, et Charles ne voulut jamais offrir sa rançon dans la crainte d'être refusé. Le malheureux Piper, enfermé dans la forteresse de Schlussembourg, y mourut en 1716, après 7 ans de captivité, et dans sa 70^e année. Le czar rendit son corps au roi de Suède, qui lui fit faire des obsèques magnifiques. Ces honneurs ne purent réparer l'abandon où il avait laissé un de ses serviteurs les plus utiles et les plus fidèles.

PIPPI (Giulio), peintre. Voy. ROMAIN (Jules).

PIPPO (Philippe SANTA CROCE, dit), excellent graveur, s'est autant distingué par le beau fini et l'extrême délicatesse qu'il mettait dans ses ouvrages, que par le choix singulier de la matière qu'il employait pour son travail. Il s'amusait à tailler sur des noyaux de prunes et de cerises de petits bas-reliefs composés de plusieurs figures, mais si fines qu'elles devenaient imperceptibles à la vue ; ces figures, vues avec la loupe, étaient néanmoins dans toutes leurs proportions. (Voy. sur ces sortes d'ouvrages ALUNNO, BOVERICK, SPANNOCHI.) Il eut plusieurs enfants : Matthieu, l'aîné de tous, surpassa ses frères ; et Jean-Baptiste, fils de celui-ci, fut encore plus recommandable que son père. On ignore le temps précis où ils ont vécu.

PIQUET ou PICQUET (Claude), cordelier, né à Dijon vers le milieu du xvi^e siècle, remplit, plusieurs années, la charge de lecteur en théologie et en philosophie, et fut élevé aux premières dignités de son ordre, dans la province de Bourgogne. On ignore l'époque de sa mort, qu'on sait pourtant être postérieure à l'année 1621. On a de lui : *Commentaria super evangelicam fratrum minorum regulam ac S. Francisci testamentum*, Lyon, 1597, in-8. A la suite on trouve le catalogue alphabétique des religieux les plus éminents en piété, que l'ordre avait produits jusqu'alors. *Provinciæ S. Bonaventuræ seu Burgundiae Fratrum Minorum regular. observant. ac canobiorum ejusdem initium, progressus et descriptio*, Tournon, 1610 ; Lyon, 1617 ; Tournon, 1621, in-8. La dernière édition est augmentée d'une réponse de l'auteur au P. Fodéré, qui l'accusait de s'être emparé de ses *Mémoires*, dans le temps qu'il était gardien à Chalon, et de n'avoir pas complété son travail (Voy. *La description des Monastères de Sainte-Claire*, par le P. Fodéré, p. 1.) Wading attribue encore au P. Piquet une *Vie du pape Clément IV*, dont le manuscrit se conservait dans une bibliothèque particulière à Lyon.

PIQUET. Voy. LAMOTHE-PIQUET.

PIRANESI (Jean-Baptiste), graveur à l'eau forte et au burin, né en 1707, à Rome, se montra très-laborieux. Son œuvre consiste en seize volumes d'un format atlantique, qui ont pour objet de faire connaître tout ce qu'on rencontre d'édifices remarquables dans la Rome ancienne et moderne, ainsi que ce que l'antiquité a laissé de plus précieux en bas-reliefs, vases, autels, tombeaux, etc. J.-B. Piranesi n'a point eu d'égal pour le talent avec lequel il dessinait l'architecture et les ruines ; son talent comme graveur n'était pas moins renommé. Dans les pièces de caprice que renferme la collection de ses *OEuvres*, on ne sait ce qu'on doit admirer le

plus, ou de la fécondité et du piquant de la composition, ou de l'esprit qui brille dans la manière dont elles sont exécutées. Il avait établi à Rome, pour le commerce des estampes, une maison dont les relations s'étendaient dans toute l'Europe, et il mourut dans cette ville, en 1778.

* PIRANESI (François), fils du précédent, né à Rome, en 1748, se livra, comme son père, à l'art de la gravure et continua son commerce d'estampes avec succès. Il fut honoré du titre de chevalier, et Gustave III, roi de Suède, sur le bruit de sa réputation, le nomma son chargé d'affaires auprès de la cour de Rome. Lorsque cette ville fut envahie par les Français, Piranesi accepta une place dans le gouvernement républicain, et invita tous les nobles romains à venir le trouver au Capitole, pour y brûler les emblèmes de la noblesse. Du reste, il se distingua par sa modération et son intégrité. Piranesi fut envoyé, en 1798, à Paris, comme ministre de la république romaine. De retour à Rome, lors des revers momentanés des Français, il se rendit à Naples, avec sa collection, dans l'intention de s'embarquer pour la France. Arrêté par ordre du gouvernement napolitain, l'intervention du premier consul lui fit rendre la liberté, et il vint à Paris, où Bonaparte lui accorda une protection spéciale; il y publia une édition complète de ses *Antiquités Romaines*, ainsi qu'une magnifique collection de dessins coloriés et de plusieurs œuvres nouvelles de gravures. Il y fonda dans le même temps une manufacture de vases peints, candélabres, trépieds, etc., en terre cuite, à l'imitation des vases étrusques, destinés à rappeler les plus belles formes de l'antiquité. Mais cette entreprise le ruina; un décret du gouvernement décida que son établissement serait acquis aux frais de l'état, et réuni aux richesses de la calcographie du Musée. Les événements empêchèrent l'acquisition d'être consommée. Piranesi mourut le 27 janvier 1810. La calcographie de Piranesi se compose de différentes parties : *Antiquités romaines*, 220 pl.; *Panthéon*, 29 pl.; *Magnificence de l'Architecture romaine*, 47 pl.; *Architecture étrusque, grecque et romaine, ponts, temples*, etc., 85 pl.; *Antiquités d'Albano et de Castel Gandolfo*, 48 pl.; *Ruines de Pæstum*, etc., 20 pl.; *Vues de Rome, fontaines, ports, temples, thermes, forum, tombeaux*, 157 pl.; *Choix de quelques tableaux, gravés par divers maîtres, d'après l'école italienne*, 64 pl.; *Antiquités de Pompéïa, Herculaneum, Stabia*, usages civils, militaires, religieux, etc., 91 pl.; enfin *Vues diverses de Baalbek, d'Égypte, de la grande Grèce, de Constantinople, de Palmyre*, etc., gravées au trait pour être coloriées à la Volpato, 200 pl.

** PIRAULT DES CHAUMES (Jean-Baptiste-Vincent), né en 1767 à Paris, se destinait au barreau; mais la révolution, dont il se montra l'antagoniste, contraria longtemps ses vues, et ce ne fut qu'en 1808 qu'il se fit recevoir avocat. Il avait cependant plaidé quelquefois devant les conseils de guerre, notamment pour Brotier et Lavilleheurnois (voy. ces noms), accusés d'une conspiration royaliste. Il devint professeur de droit civil à l'académie de législation, membre de la société philo-

technique et de diverses autres sociétés académiques. Sincèrement attaché à la branche aînée des Bourbons, la révolution de 1830 redoubla son exaltation. Retiré à Nanterre, dont il fut quelque temps maire, il y mourut en octobre 1838. Indépendamment de la traduction en vers des *Poèmes* d'Ovide, non traduits par Saint-Ange (voy. ce nom); de celle du poème de Joach. Camerarius, de *Thermis Plombarius*, à la suite d'un *Voyage à Plombières ou lettre à M. V.*, Paris, 1823, in-18, et enfin de *La tante supposée*, nouvelle inédite de Cervantes (voy. ce nom), on lui doit : *Fables nouvelles*, Paris, 1819, in-8. Elles sont presque toutes de l'invention de l'auteur, et sont moins littéraires et morales que politiques. *Contes et nouvelles en vers*, Bruxelles, 1829, in-12; la forme ne rachète pas toujours le fond, extrêmement frivole. — *Fagana ou le philosophe, chronique du royaume de Fez*, Paris, 1852, 4 vol. in-12, roman politique. Ses ouvrages inédits, à en juger par les titres, sont beaucoup plus importants que ceux qu'il a publiés; c'est un *Précis de l'histoire politique de l'Europe et des colonies*, de 1729 à 1818; le *Tableau de l'histoire ecclésiastique*, où l'on trouve la chronologie des conciles, des papes et des empereurs jusqu'à Léon XII; un *Dictionnaire de morale et de philosophie*, et la traduction non terminée des *Amours des plantes*, poème de Darwin (voy. ce nom, III, 553).

PIRCKHEIMER (Bilibald), historien et philologue, surnommé le Xénophon de l'Allemagne, né à Nuremberg le 5 décembre 1470, mort dans la même ville le 22 décembre 1530, à 60 ans, fut conseiller de l'empereur et de la ville de Nuremberg, et servit avec honneur dans les troupes de cette ville. Egalemeut propre aux affaires et aux armes, il fut employé dans diverses négociations importantes, où l'on admira son éloquence et sa sagesse. C'est à cet écrivain que l'on est redevable de la première édition des *Œuvres* de saint Fulgence, Haguenau, 1520, in-fol., très-rare. Il donna aussi des *Traductions* latines de plusieurs classiques grecs. Ses *Œuvres* ont été recueillies et publiées à Francfort, en 1610, in-fol., sous le titre : *Opera politica, historica, philologica et epistolica*. On y trouve des poésies et des traités de politique et de jurisprudence; ce vol. est rare.

** PIRHING (Henri), savant canoniste, né dans un village de la Bavière en 1602, après avoir achevé ses études avec distinction, embrassa la règle de St. Ignace et prononça les quatre vœux à l'âge de 22 ans. Il enseigna successivement, dans diverses maisons de la société, la philosophie, la controverse et la morale; et fit ensuite, pendant 12 ans, des leçons de droit canonique et sur l'écriture sainte. Devenu recteur du collège d'Eischtadt, il suivit alors avec éclat la carrière de la prédication, et mourut à Dillingen après l'année 1676, dans un âge avancé. Outre une *Apologie*, en allemand, de l'empereur, des princes catholiques et des divers ordres religieux, contre les protestants de Ratisbonne, 1635, in-8, on a de lui : plusieurs ouvrages estimés sur les *Livres des décrétales*, qui d'abord imprimés séparément ont été recueillis sous ce titre : *Jus canonicum nova methodo expli-*

catum, adjunctis aliis quæstionibus, quæ ad plenam titulorum cognitionem pertinent, Dillingen, 1674-76, et Venise, 1739, 5 tom. en 2 vol. in-fol. — *Facilis et succincta SS. canonum doctrina*, Venise, 1695, in-4.

* PIRINGER (Benoît), graveur, né en 1774, à Vienne, se fit de bonne heure une réputation, par des *Vues d'Autriche et d'autres pays*, gravées à l'aquatinta. Alexandre de Laborde, ayant voulu introduire en France un genre qui y était alors peu cultivé, amena Piringer à Paris, et l'employa à graver les planches de ses *Monuments de la France*. (Voy. LABORDE, v, 60). Parmi les estampes de cet artiste qui réussissait surtout dans le paysage, on distingue la *Danse de village*, le *lever et le coucher du soleil*, et les *Quatre points du jour*, d'après Claude Lorrain. Cette dernière production lui valut la médaille d'or à l'exposition de 1814, et le diplôme de membre de l'académie des beaux-arts de Vienne. Ce succès le décida à faire paraître quatre autres *Points du jour*, dans une plus petite dimension et d'après ses propres dessins : les sites en sont bien choisis et l'exécution en est facile et gracieuse. Il travaillait au *Voyage pittoresque dans les Pyrénées françaises* de Melling, et il en avait déjà publié 4 livr., lorsque la mort l'enleva en 1826. Son ouvrage le plus considérable est l'*Atlas des Promenades pittoresques dans Constantinople*. (Voy. PERTUSIER.) Chaillou-Potrelle a publié le *Catalogue des estampes de Piringer*, Paris, 1827, in-8 de 47 pag. précédé d'une *Notice* sur ce graveur.

** PIRO (François-Antoine), religieux minime, né à Cosenza dans le royaume de Naples, chargé d'enseigner la philosophie dans différents collèges dirigés par des religieux de son ordre, adopta les doctrines de Locke (voy. ce nom), mais en exagéra les principes dans ses *Riflessioni intorno l'origine delle passioni*, ouvrage accueilli par une certaine classe de lecteurs, mais qui fut censuré par l'inquisition. Docile à cet avertissement, il en retira les exemplaires, et voulant réparer le scandale qu'il avait involontairement causé, il entreprit de réfuter les principales erreurs de Bayle. Tel est le but de son traité : *Dell' origine del male, contra Bayle, nuovo sistema anti-manicheo*, Naples, 1749, dans lequel il s'efforce de concilier la bonté et la sagesse de Dieu avec l'origine et la nature du mal, en considérant tous les genres de maux comme autant de moyens nécessaires pour que la vertu puisse exister. Ce système trouva des adversaires dans ces écrivains qui, pour se faire un nom, n'importe de quelle manière, sont toujours prêts à disputer sur tout et à jeter des doutes sur les notions les plus claires et les plus utiles à l'humanité. Ce bon religieux ne laissa pas leurs objections sans réponse ; mais les sceptiques qu'il avait à combattre sont trop orgueilleux pour convenir jamais de leur défaite. Retiré dans la maison de son ordre à Naples, il y mourut en 1763, dans un âge peu avancé.

PIROMALLI (Paul), dominicain, né en Calabre dans le xviii^e siècle, fut envoyé dans les missions d'Orient. Il demeura longtemps en Arménie, où il eut le bonheur de ramener à l'Eglise catholique beaucoup de schismatiques et d'eutychiens, et le

patriarche même qui l'avait traversé et maltraité. Il passa ensuite dans la Géorgie et dans la Perse, puis en Pologne, en qualité de nonce du pape Urbain VIII, pour y apaiser les troubles causés par les disputes des Arméniens, qui y étaient en grand nombre. Piromalli réunit les esprits dans la profession d'une même foi et dans l'observance des mêmes pratiques. Comme il retournait en Italie, il fut pris par des corsaires qui le menèrent à Tunis. Dès qu'il fut racheté, il alla à Rome rendre compte de sa mission au pape, qui lui donna des marques éclatantes de son estime. Le pontife lui confia la révision d'une Bible arménienne, et le renvoya en Orient, où il fut élevé, en 1653, à l'évêché de Nassivan. Après avoir gouverné cette église pendant neuf ans, il revint en Italie. Il fut chargé de l'église de Bisignano, et y mourut trois ans après, en 1667. Sa charité, son zèle, ses autres vertus, honorèrent l'épiscopat. On a de lui : des ouvrages de controverse et de théologie ; deux *Dictionnaires*, l'un *latin-persan*, et l'autre *arménien-latin* ; une *Grammaire arménienne* ; un *Directoire*, estimé pour la correction des livres arméniens. Tous ces ouvrages déposent autant en faveur de sa vertu qu'en faveur de son érudition.

* PIRON (Aimé), père de l'auteur de la *Métromanie*, né en 1640 à Dijon, y exerçait la profession d'apothicaire, et charmait ses loisirs par la culture des lettres. Sa réputation d'honnête homme le fit nommer échevin, et son caractère enjoué lui mérita la bienveillance du grand Condé. Il comptait au nombre de ses amis le célèbre Santeuil, et ils se brouillèrent ; mais ils se réconcilièrent le même jour, et lorsque Santeuil mourut, Aimé Piron lui paya son tribut dans une pièce de vers en patois bourguignon qu'il préférerait à la belle langue de Louis XIV. Pendant trente ans il composa dans ce patois des *Noëls*, attendus avec une vive impatience par les amateurs, mais qui ont été effacés par ceux de La Monnoye (voy. ce nom). Le joyeux apothicaire mourut dans un âge avancé, le 9 décembre 1727. Outre ses *Noëls*, il a laissé, de petits *Poèmes*, des *Chansons*, des *Harangues* et des *Pièces fugitives*, pétillant de verve et d'esprit, comme l'*Ebaudiseman dé Dijonnois su l'heuröse naissance de monseigneur le duc de Brégonne*, Dijon, Pailliot, 1682, 27 p. in-8 ; *Guillaume Encharbotai, Joyeusetai sur le retor de la santé du roi*, etc., etc.

PIRON (Alexis), fils du précédent, né à Dijon, le 9 juillet 1689, reçut une bonne éducation de son père, prit ses grades à Besançon et se fit recevoir avocat dans sa ville natale. Il y passa plus de 50 années dans la dissipation d'un jeune homme égaré dans ses désirs et dans l'usage de sa liberté. Une ode dont il ne tarda pas à rougir lui-même ayant fait une impression scandaleuse sur ses concitoyens, il quitta sa patrie pour échapper aux reproches qu'il y essayait. Sa famille ne pouvant l'aider que faiblement, il se soutint, à Paris, à l'aide de son écriture, qui était aussi belle et aussi nette que les traits du burin. Il se plaça chez M. de Belisle en qualité de secrétaire, et ensuite chez un financier. Diverses pièces, où l'on trouve des détails singuliers et originaux, et une invention piquante, qu'il

fournit au spectacle de la Foire, commencèrent sa réputation; et la *Métromanie*, comédie en cinq actes, bien conduite, pleine de génie, d'esprit et de gaieté, jouée en 1758 sur le Théâtre-Français, y mit le sceau. Ses tragédies, *Callisthène*, *Fernand Cortès*, n'eurent pas un grand succès. Celle de *Gustave Wasa* en obtint beaucoup, et fut jouée 20 fois de suite. Une chute qu'il fit quelque temps avant sa mort en précipita l'instant, qui arriva au commencement de 1775. Le recueil de ses ouvrages parut en 1776, en 7 vol. in-8, et en 9 vol. in-12. On souhaiterait que l'éditeur (RIGOLEY DE JUVIGNY) eût fait un choix, qu'il se fût permis des retranchements que des raisons très-sages semblaient lui suggérer. Ce sont des comédies, des tragédies, des pastorales, des odes, des épigrammes. Piron réussissait dans ce dernier genre, et on doit le placer après Marot et Rousseau. Il y en a d'une mordacité extrême, parmi lesquelles on peut compter la suivante :

Un jeune homme bouillant invectivait Voltaire.
 « Quoi ! disait-il, emporté par son feu,
 « Quoi ! cet esprit immonde a l'encens de la terre !
 « Cet infâme Archiloque est l'ouvrage d'un Dieu !
 « De vice et de talent quel monstrueux mélange ?
 « Son âme est un rayon qui s'éteint dans la fange ;
 « Il est tout à la fois et tyran et bourreau ;
 « Sa dent d'un même coup empoisonne et déchire,
 « Il inonde de fiel les bords de son tombeau ;
 « Et sa chaleur n'est plus qu'un féroce délire. »
 Un vieillard l'écoutait, sans paraître étonné.
 « Tout est bien, lui dit-il ; ce mortel qui te blesse,
 « Jeune homme, du ciel même atteste la sagesse :
 « S'il n'avait pas écrit, il eût assassiné.

Tout le monde connaît celle qu'il fit pour servir d'épithape à lui-même :

Ci-gît Piron, qui ne fut rien,
 Pas même académicien.

Epigramme qui aurait encore plus de force aujourd'hui, où le monde est rempli d'académies, et où il n'y a de si petit brochureur qui ne soit de plusieurs académies. Une justice que l'on doit rendre à Piron, c'est que, malgré les libertés condamnables qu'il s'est permises dans les productions de sa jeunesse, il ne lui est rien échappé, dans ses écrits, contre la religion. Bien des propos, qu'on lui a attribués dans la société, ne sont pas de lui, ou peuvent être regardés comme les saillies d'un esprit vif, qui ne réfléchissait pas toujours. Au moins ne peut-on révoquer en doute les preuves qu'il a données de son repentir : elles sont consignées dans les papiers publics. Cette démarche, vraiment philosophique, a été vraisemblablement la cause de la haine des philosophes contre lui. Ne sera-ce que dans la hardiesse à tout dire, à tout écrire, à tout faire, que consistera la philosophie ? Et encourrait-on l'anathème de ces messieurs, parce qu'on aura eu le courage de rétracter ce qui n'aurait jamais dû échapper. Nous citerons ces paroles mémorables de Piron, dans son testament à l'académie : « Je lègue, » dit-il, aux jeunes insensés qui auront la malheur » reuse démangeaison de se signaler par des écrits » licencieux et corrupteurs, je leur lègue, dis-je, » mon exemple, ma punition, et mon repentir » sincère et public. »

* PIRON, dit DE LA VARENNE, du lieu de sa naissance, près d'Ancenis, a été l'un des meilleurs officiers de l'armée royaliste de la Vendée. Issu

d'une famille noble, il quitta la France en 1791 avec ses parents, et servit à l'armée des princes dans les cheveu-légers. De retour en Bretagne, après la découverte des papiers de La Rouarie (*voy. ce nom*), il s'unit à Scheton, et s'étant mis à la tête des ouvriers insurgés des mines de Montrelais, vint attaquer Oudon; mais ayant échoué, il rejoignit les Vendéens, et le 17 juillet 1793, se conduisit avec une telle valeur à la bataille de Vihiers, où les républicains, commandés par Santerre, furent mis en déroute, qu'on l'appela dès lors le *héros de Vihiers*. Le 18 septembre suivant, il reçut l'ordre du conseil supérieur formé des chefs royalistes, d'aller combattre l'armée de Santerre. Il réunit 10,000 hommes et trois pièces de canon, fit occuper Coron par son avant-garde et lui ordonna de se replier à la vue des républicains, afin de les attirer et leur faire quitter les hauteurs. Santerre tomba dans le piège. Il fit marcher son avant-garde sur Coron, et laissa s'engager son artillerie entre deux montagnes d'où il ne put la retirer. Ses bataillons n'étant plus soutenus se replièrent en désordre, laissant l'artillerie au pouvoir des Vendéens dont la victoire fut complète. C'est ce qu'on nomma la déroute de Santerre (*voy. ce nom*). Piron, mis alors à la tête d'une division, continua de se signaler par son courage et ses talents aux batailles de Mortagne, de Chollet, ainsi que dans l'expédition outre Loire, à Laval, à Granville, et plus particulièrement encore au Mans et à Savenay, où il commandait l'arrière-garde. Après la défaite des Vendéens, il se tint caché pendant quelque mois aux environs de Nantes, mais las de cette inaction, il tenta de repasser la Loire pour gagner le Poitou. Atteint par une canonnière républicaine, il fut tué dans son bateau à coups de fusil (mars 1794). Piron est un de ces héros de la Vendée, qui se distinguèrent le plus par ses talents militaires, par sa bravoure, et par son humanité. Son nom est encore célèbre dans les chants des Bretons et des habitants du Poitou.

PIROT (Georges), jésuite, né en 1599, dans le diocèse de Rennes, devint un profond casuiste. Mais son imagination ardente et un zèle mal entendu, lui attirèrent beaucoup de désagréments. Les discussions entre les jésuites et les jansénistes commençaient à devenir assez sérieuses, lorsque le père Pirot publia son *Apologie des casuistes contre les calomnies des jansénistes*, 1637. Ce livre, où l'auteur s'était permis des diatribes trop violentes et des propositions hasardées, fut condamné par le pape Alexandre VII, par plusieurs évêques français, et par la faculté de théologie de Paris. (*Voy. l'Histoire ecclésiastique du xvii^e siècle*, par Dupin, tome 2, et les *Mémoires chronologiques et dogmatiques* du père d'Avrigny, année 1639.) L'abbé Pirot mourut le 6 octobre 1639, âgé de soixante ans.

PIROT (Edme), docteur et professeur de Sorbonne, né à Auxerre le 12 août 1651, fut d'abord chantre de Varzi dans le diocèse d'Auxerre, puis chanoine de Notre-Dame à Paris, et enfin chancelier de cette cathédrale. Nommé examinateur des livres et des thèses relatifs à la théologie, il se trouva mêlé dans l'affaire du *quiétisme*. Sous M. Harlay, il travailla à la censure de madame Guyon, qu'il

interrogea ; il fut chargé ensuite d'examiner le livre de Fénelon, intitulé *Explication des maximes des saints*. Il fit au manuscrit quelques changements auxquels l'auteur avait consenti, et ayant ainsi ôté de ce livre ce qui lui paraissait blâmable et dangereux, il finit par dire que ce livre était *tout d'or*. Cependant, lorsqu'il vit Bossuet se prononcer si fortement contre ce même ouvrage, l'abbé Pirotrétracta non-seulement sa première décision, mais il écrivit une *Censure* contre l'*Explication*, signée par soixante autres docteurs, et datée du 16 octobre 1698. Pirotré est mort à Paris le 4 août 1715. On n'a rien d'imprimé de ce docteur, excepté un *Discours* en latin, qu'il prononça à la Sorbonne en 1669. On connaît néanmoins plusieurs copies de quelques-uns de ses manuscrits, telles qu'une *Relation des vingt-quatre dernières heures de la marquise de Brinvilliers*, en 1676 ; — un *Mémoire sur l'autorité du concile de Trente, en France*, qui fut envoyé à Leibnitz, et qui est cité dans la correspondance de Bossuet avec ce philosophe ; — des *Corrections et des changements faits à l'abrégé des principaux traités de théologie* du père Letourneux ; et quelques autres écrits que l'on trouve cités dans l'*Histoire de Fénelon*. Ce docteur est souvent mentionné dans les *Histoires de Bossuet et de Fénelon*, par le cardinal de Bausset.

PIRRHING. Voy. PIRHING.

PIRRO (Roch), célèbre historien, né en 1577 à Neto dans la Sicile, après avoir terminé ses études, reçut à Catane, le même jour (4 février 1601), le laurier doctoral en théologie et en jurisprudence, et remercia ses juges par un discours qui enleva tous les suffrages. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé, peu après, chapelain du roi, chanoine de Palerme, et trésorier de la chapelle royale. Il consacra la plus grande partie de ses revenus à des fondations pieuses ou au soulagement des pauvres. Il fit construire à Palerme, dans la partie inférieure du Palais, une chapelle dédiée à la Vierge, et qu'il décora avec magnificence ; il augmenta de quatre prébendes le chapitre de Neto, et fit des dons abondants aux hospices. La prière et l'étude partageaient tous ses moments : il s'appliqua spécialement à éclaircir l'histoire ecclésiastique de la Sicile ; et les différents ouvrages qu'il publia sur ce sujet furent accueillis des savants. En 1643, Philippe IV le nomma son historiographe. Pirotré mourut à Palerme, le 8 septembre 1651, à 74 ans. On a de lui : *Synonimi*. Palerme, 1594, in-8. L'auteur n'avait que quinze ans lorsqu'il composa cet opuscule, qui a été réimprimé avec des additions, en 1637 et en 1640 ; *Historia del glorioso san Corrado Piacentino*, 1595, in-8 ; *Chronologia regum penès quos Sicilia fuit imperium, post exactos Saracenos*, 1650, in-fol. ; cet ouvrage a été refondu avec le suivant ; *Notitiæ Siciliensium ecclesiarum*, 1650-55, in-fol., réimprimé avec des additions considérables sous ce titre : *Sicilia sacra disquisitionibus et notitiis illustrata, lib. IV*, 1644-47, 3 vol. in-fol. ; inséré dans le tome X du *Thesaurus antiquitatum Italiæ*. Le savant Ant. Mongitore a donné une 3^e édit. de cet ouvrage, corrigée et augmentée, 1755, 2 vol. in-fol. L'auteur y a réuni une foule de détails im-

portants qui jettent un grand jour sur l'histoire de la Sicile au moyen âge. Mongitore en a extrait : *Notitia regni et imperialis capellæ S. Petri, sacri et regii Palatii Panormitani*, qu'il a publiée séparément, 1716, in-fol. On peut consulter, pour de plus grands détails, la *Bibliotheca sicula*, tom. 2, 201, dans laquelle Mongitore dit qu'il possédait un manuscrit autographe de Pirotré, contenant les *Annales de Palerme*, sous l'archevêque Ferdinand de Andrada.

PISAN (Thomas de), astrologue de Bologne, fut appelé à Venise par un docteur de Forlì, conseiller de la république, dont il épousa la fille. Les Vénitiens, instruits de sa capacité, l'honorèrent du titre qu'avait son beau-père. La réputation de son profond savoir porta le roi de France Charles V, et le roi de Hongrie, à le faire solliciter en même temps de se rendre dans leurs états. Pisan préféra la France, où il jouit d'un grand crédit, que la mort de Charles V, arrivée en 1580, affaiblit beaucoup. On lui retrancha une partie de ses gages, le reste fut mal payé, et ses infirmités le conduisirent au tombeau quelques années après. Christine de Pisan, sa fille, dont nous allons parler, assure qu'il mourut à l'heure même qu'il avait prédit. Voy. MORIN Jean-Baptiste.

PISAN (Christine), fille du précédent, née à Venise, vers l'an 1563, n'était âgée que de 3 ans, lorsque son père la fit venir en France, où elle épousa, à l'âge de 15 ans, un jeune gentilhomme de Picardie, nommé *Etienne Castel*. Une maladie contagieuse ayant emporté cet époux, en 1583, à 34 ans, Christine, âgée seulement de 25 ans, fut accablée d'un grand nombre de procès. Elle se consola de sa mauvaise fortune par l'étude, et elle composa un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose. Charles VI lui accorda une pension considérable. On a d'elle : les *Cent Histoires de Troyes*, en rimes, petit in-fol., sans date ; le *Trésor de la cité des dames*, Paris, 1497, in-fol. ; *Le Chemin de longue étendue*, traduit par Jean Chaperon, Paris, en 1549, in-12 ; une partie de ses *poésies* a été imprimée à Paris, en 1549, in-12. Les autres se trouvent en manuscrit dans la bibliothèque du roi et dans d'autres bibliothèques. Elles respirent la naïveté et la tendresse. L'ouvrage en prose qui lui a fait le plus d'honneur, est la *Vie de Charles V*, qu'elle composa à la prière de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Cette vie se trouve dans le 5^e volume des *Dissertations* sur l'Histoire ecclésiastique de Paris, par l'abbé le Bœuf, qui a écrit la *Vie* de cette femme illustre.

PISANI (Victor), amiral vénitien, se distingua, en 1578, contre les Génois et en Dalmatie. Un revers fit oublier ses services, il fut condamné à avoir la tête tranchée. La peine fut convertie en cinq années de prison. Avant qu'elles fussent écoulées, les Génois menacèrent les Vénitiens d'une descente. Ceux-ci armèrent leurs galères ; mais les matelots refusèrent d'y monter, si on ne leur rendait le général Pisani. Des nobles furent obligés de l'aller chercher à la prison, et il vint au palais au milieu des acclamations du peuple. Loin de se plaindre de l'injure qu'on lui avait faite, il approuva la sentence rendue contre lui, puisqu'on l'avait crue utile au bien

blic, et reprit le commandement que le doge le pressait d'accepter. Ses nouveaux succès contre les Génois furent arrêtés par la mort qui le surprit en 1580. *Voy. les Memorie per servire alla Storia di Vettor Pisani.*

PISANO. *Voy. ANDRÉ DE PISE.*

PISANT (Dom Louis), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1646 à Sassetat, village du pays de Caux, fit profession dans l'abbaye de Jumièges, le 6 mai 1667. Une conduite sage et régulière, de la piété, du zèle pour le maintien de la discipline, lui concilièrent l'estime et la confiance des premiers supérieurs. Il assista, à diverses reprises, aux chapitres de la congrégation, en qualité de député, et y fut nommé à des supériorités importantes, telles que celles des abbayes de Saint-Remi de Reims, de Corbie, de Saint-Ouen, etc. L'amour de la retraite lui fit demander qu'on le dispensât de ces charges. Il choisit l'abbaye de Saint-Ouen pour son séjour, et y vécut simple religieux jusqu'à sa mort, arrivée le 5 mai 1726. On a de lui : Deux *lettres* sur la signature du formulaire à l'occasion du *cas de conscience*, Rouen, 1702; elles sont adressées à un curé du diocèse d'Orléans. L'auteur établit, dans la première, qu'on ne peut signer le formulaire en usant du silence respectueux; il pense que ce serait une restriction mentale, indigne d'un ecclésiastique. Dans la seconde, il accumule les preuves à l'appui de cette opinion. — *Sentiments d'une âme pénitente en vingt méditations sur le psaume MISERERE, avec de courtes réflexions et prières, pour une retraite de dix jours.* — *Traité historique et dogmatique des privilèges et exemptions ecclésiastiques*, sans nom d'auteur, ni de lieu, 1715, in-4. Dom Pisant y soutient la validité de ces exemptions. Il passait dans son ordre plutôt pour un bon religieux que pour un écrivain habile.

PISCATOR, en allemand FISCHER (Jean), théologien allemand, enseigna la théologie à Strasbourg sa patrie. Son attachement au calvinisme l'obligea de quitter cette ville, pour aller professer à Herborn. Il mourut à Strasbourg, en 1546. On a de lui : *Commentaires* sur l'ancien et le nouveau Testament, en plusieurs vol. in-8; *Amica Collatio de religione cum C. Vorstio*, Gouda, 1613, in-4.

PISE (Barthélemi de), ainsi nommé parce qu'il était de cette ville, a souvent été oublié par les auteurs de dictionnaires, et plus souvent encore confondu avec son homonyme : ce dernier était franciscain, et naquit au xiv^e siècle. L'autre était de l'ordre des frères Prêcheurs ou des dominicains, et mourut vers 1547, c'est-à-dire, peu après (si ce n'est avant) la naissance du franciscain. Le dominicain est auteur de quelques ouvrages, savoir : *Summa de Casibus conscientiae*, Cologne, 1474, in-fol. La Serna Santander regarde cette édition comme la première. Cependant Cornélius a Beughem, et, sur sa seule autorité, Quétif et Echard, parlent d'une édition de Paris, 1471, qui n'existe peut-être pas. Il y en a quelques autres éditions, et beaucoup de manuscrits, que l'on conservait dans diverses bibliothèques. Une note que l'on trouve, soit dans les manuscrits, soit dans les imprimés, contient le nom de l'auteur, sa qualité, et donne l'année 1558

comme étant celle de la composition du livre; *De documentis antiquorum opus morale, editum diligentia Alberti Clarii*, Trévise, 1601, in-8. Ces deux ouvrages sont les seuls de l'auteur qui aient vu le jour. Les PP. Quétif et Echard en citent sept ou huit autres, dont trois existent en manuscrit dans la bibliothèque du roi, à Paris (voy. *Catalogus codicum manuscriptorum bibliothecae regiae*, tome iv, p. xix de la table, au mot BARTHOLOMAEUS DE S. CONCORDIO, qui était le nom de religion de l'auteur.)

PISELLI (Clément), de l'ordre des clercs réguliers mineurs, naquit à Olevano, diocèse de Palestrine, le 25 octobre 1650. Il alla faire ses études à Rome, sous de bons maîtres. Il avait des dispositions et aimait le travail. Quelques années lui suffirent pour perfectionner son instruction et lui obtenir des succès dans les belles-lettres et la philosophie. Son premier dessein était de suivre la carrière du barreau. De mûres réflexions lui firent préférer l'état religieux et la vie du cloître, comme plus propre à favoriser son goût pour les sciences. Il sollicita et obtint son admission dans l'ordre des clercs réguliers mineurs. Après y avoir achevé sa théologie, il s'adonna à la prédication, et y acquit de la célébrité. Il prêcha dans les principales églises d'Italie, et recueillit partout une ample moisson d'applaudissements. On lui confia dans son ordre les plus honorables emplois, et, dans un chapitre tenu en 1711, il fut élu procureur-général de son institut. Enfin, en 1715, on le nomma à une chaire de morale à l'université romaine de la Sapience. Il n'en jouit pas longtemps, ayant succombé le 18 janvier 1715 à une attaque d'apoplexie. Il était âgé de 65 ans et fut fort regretté. Il a publié : *Compendio della vita del venerabile P. Francesco Caraccioli, fondatore de' chierici regolari minori*, Rome, 1700, in-4; *Memorie istoriche de' chierici regolari minori*, Rome, 1710, in-fol.; *Theologiae moralis Summa*, Rome, 1710. Le père Piselli la dédia au cardinal *del Giudice*. Cet abrégé est fort estimé, soit pour la clarté et la méthode, soit pour la solidité du raisonnement, et lorsqu'il parut, le pape Clément XI l'honora de son suffrage. Il s'en fit plusieurs éditions à Venise, à Bologne et dans d'autres lieux. En 1762, elle parut à Rome en 2 volumes. Le père *Pierre Amici*, de Bologne, aussi clerc mineur régulier, a donné une *Notice sur la vie et les ouvrages de Piselli*, son confrère, laquelle a été insérée parmi celles des *Arcadiens* décédés. — Il ne faut point confondre le père *Clément Piselli* avec *Joseph Piselli*, mathématicien et poète, né en Ombrie, vers la fin du xvi^e siècle. Cinelli parle de celui-ci dans sa *Biblioteca*, tom. 4, pag. 77, et donne la nomenclature de ses nombreuses productions poétiques.

PISIDES (Georges), diacre, fut garde des chartes et référendaire de l'église de Constantinople, sous l'empire d'Héraclius, vers 640. On a de lui un ouvrage en vers grecs iambes sur la *Création du monde*, et un autre *Poème sur la vanité de la vie*. Ils n'offrent ni poésie ni élégance. On les trouve dans la Bibliothèque des Pères. On les a insérés aussi dans le *Corpus poetarum graecorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.; et on les a imprimés séparément à Paris, 1584, in-4. On lui attribue encore

plusieurs *Sermons* en l'honneur de la sainte Vierge, sermons que le père Combefis a publiés. Ce ne sont que des déclamations d'écolier, pleines de phébus et de galimatias.

PISISTRATE, général athénien, descendant de Codrus, se signala à la prise de l'île de Salamine, de concert avec Solon ; mais après avoir été le défenseur de sa patrie, il voulut en être le tyran. Au talent de s'énoncer avec facilité il joignait l'artifice et le masque du patriotisme. Il se montrait ardent défenseur de l'égalité, moyen usé, mais qui dans tous les temps séduit la lie du peuple. Solon, maître d'Athènes, découvrit aisément les vues de cet ambitieux, et les dévoila aux yeux des Athéniens. Pisistrate, voyant qu'on avait pénétré ses projets, eut recours à une ruse qui lui réussit. S'étant mis lui-même tout en sang, il se fit porter sur la place publique. La populace s'assemble : il montre ses blessures, accuse ses ennemis d'avoir voulu l'assassiner, et se plaint de ce qu'il est la victime de son zèle pour la république. Le peuple, touché par ce spectacle, lui donne 50 gardes ; il en augmente le nombre, et se rend bientôt maître de la citadelle d'Athènes, les armes à la main, l'an 560 avant J.-C. La ville, saisie de crainte, reconnait le tyran. Cependant Lycurgue et Mégacles se réunissent contre lui, et le chassent d'Athènes ; ses biens furent mis à l'encan, et il n'y eut qu'un seul citoyen qui osât en acheter. Les deux prétendus libérateurs d'Athènes ne restèrent pas longtemps unis. Mégacles, pour qui Lycurgue était un rival trop puissant, proposa à Pisistrate de le mettre en possession du pouvoir souverain, s'il voulait épouser sa fille. Le tyran y consentit, et ayant réuni ses forces avec celles de son beau-père, il obligea Lycurgue de se retirer. Pour s'emparer de l'esprit du peuple, il employa de nouveaux artifices. Il choisit parmi la populace une femme d'une taille avantageuse, capable de jouer toutes sortes de rôles. Cette femme ayant pris les habits qu'on donnait ordinairement à Minerve, courut les rues d'Athènes sur un char superbe, et criant dans tous les carrefours que Minerve, leur protectrice, ramenait le sage Pisistrate. Le peuple crut voir la déesse elle-même, descendue exprès du ciel pour le bonheur d'Athènes. On reçut ce tyran avec des acclamations de joie ; il s'empara du pouvoir souverain, et rendit public son mariage avec la fille de Mégacles. Le tyran se dégoûta bientôt de sa nouvelle épouse. Le père de cette fille la vengea, en gagnant à force d'argent la plus grande partie d'Athènes et les troupes mêmes de Pisistrate, qui, abandonné des siens, se sauva dans l'île d'Eubée, l'an 544 avant J.-C. Ce ne fut qu'au bout de onze ans, et par les intrigues de son fils Hippias, qu'il sortit de son exil. Il se rendit maître de Marathon à la tête d'un corps de troupes, surprit les Athéniens, et entra victorieux dans sa patrie. Tous les partisans de Mégacles furent sacrifiés à sa cruauté et à son ambition. Dès qu'il eut satisfait son orgueil et sa vengeance, il montra, à l'imitation des faux philosophes de tous les siècles, quelques vertus factices, et tâcha de couvrir ses excès par des actes de bienfaisance. Il fit quelques établissements utiles. Il ordonna que les soldats blessés seraient nourris aux

dépens de l'état. Il éleva dans Athènes une académie, qu'il enrichit d'une bibliothèque publique. Dans la suite, Xerxès fit transporter cette bibliothèque en Perse, comme l'une des plus précieuses dépouilles de la Grèce. Cicéron croit qu'il gratifia les Athéniens des ouvrages d'Homère, et les mit en ordre. Après avoir régné 55 ans, il mourut l'an 528 avant J.-C. Hippiarque et Hippias, ses fils, lui succédèrent.

PISO. Voy. POIS Charles.

PISON (Lucius Calpurnius Piso), surnommé *Frugi*, à cause de sa frugalité, était de l'illustre famille des Pisons, qui a donné tant de grands hommes à la république romaine. Il fut tribun du peuple, l'an 149 avant J.-C., puis consul. Pendant son tribunat, il publia une loi contre le crime de concussion : *Lex Calpurnia de pecuniis repetundis*. Il finit heureusement la guerre de Sicile. Pour reconnaître les services d'un de ses fils, qui s'était distingué dans cette expédition, il lui laissa par son testament une couronne d'or, du poids de 20 livres. Pison joignait aux qualités de bon citoyen les talents de jurisconsulte, d'orateur et d'historien. Il avait composé des *Harangues*, qui ne se trouvaient plus du temps de Cicéron, et des *Annales* d'un style assez bas : elles sont aussi perdues.

PISON (Caius Calpurnius), consul romain. l'an 67 avant J.-C., fut auteur de la loi qui défendait les brigues pour les magistratures : *Lex Calpurnia de ambitu*. Il fit éclater toute la fermeté digne d'un consul dans une des circonstances les plus orageuses de la république. Le peuple romain, gagné par les promesses empoisonnées de Marc-Palican, homme turbulent et séditionnaire, allait se couvrir du dernier opprobre, en remettant la souveraine autorité entre les mains de cet homme, moins digne des honneurs que du supplice. Les tribuns du peuple attisaient par leurs discours l'aveugle fureur de la multitude, déjà assez mutinée par elle-même. Dans cette situation, Pison monta dans la tribune aux harangues, et quand on lui demanda s'il déclarerait Palican consul, en cas que les suffrages du peuple concourussent à le nommer, il répondit d'abord, « qu'il ne croyait pas la république en » sevelie dans des ténèbres assez épaisses pour en » venir à ce degré d'infamie. » Ensuite, comme on le pressait vivement, et qu'on lui répétait : « Par » lez, que feriez-vous, si la chose arrivait ? — Non, » repartit Pison, je ne le nommerais point. » Par cette réponse ferme et laconique, il enleva le consulat à Palican, avant qu'il pût l'obtenir. Pison, suivant Cicéron, avait la conception tardive ; mais il pensait mûrement et sensément, et par une fermeté placée à propos, il paraissait plus habile qu'il ne l'était réellement.

PISON (Cneius Calpurnius), fut consul sous Auguste, et gouverneur de Syrie, sous Tibère. On prétend qu'il fit empoisonner Germanicus. Accusé de ce crime et se voyant abandonné de tout le monde, il se donna la mort, l'an 20 de J.-C. On rapporte de lui des traits de cruauté atroces. Ayant donné ordre, dans la chaleur de la colère, de conduire au supplice un soldat, comme coupable de la mort d'un de ses compagnons, avec lequel il était sorti du camp, et sans lequel il était revenu, il ne

voulut jamais accorder à ses prières quelque temps pour s'informer de ce qu'il était devenu. Ce soldat, pour subir sa condamnation, fut mené hors des retranchements, et déjà il présentait sa tête, lorsque son compagnon, qu'on l'accusait d'avoir tué, reparut. Le centurion, alors chargé de l'exécution, ordonna au bourreau de remettre son sabre dans le fourreau. Ces deux compagnons, après s'être embrassés l'un l'autre, sont conduits vers Pison, au milieu des cris de joie de toute l'armée et d'une foule prodigieuse du peuple. Pison, tout écumant de rage, monte sur son tribunal, prononce contre tous trois, sans excepter le centurion qui avait ramené le soldat condamné, un même arrêt de mort en ces termes. « Toi, j'ordonne qu'on te mette à mort, » parce que tu as déjà été condamné; toi, parce que tu as été la cause de la condamnation de ton » camarade; et toi, parce qu'ayant eu ordre de » faire mourir ce soldat, tu n'as pas obéi à ton » prince. » Nous ne lisons pas qu'une telle atrocité ait été punie, et cela seul suffit pour nous apprendre dans quel état étaient dès lors les lois et les mœurs romaines.

PISON (Lucius Calpurnius), sénateur romain, de la famille des précédents, accompagna, en 258, l'empereur Valérien dans la Perse. Ce prince ayant été pris, et Macrien nommé son successeur, le nouvel empereur envoya Pison dans l'Achaïe pour s'opposer à Valens. Pison, au lieu de le combattre, se retira en Thessalie, où ses soldats lui donnèrent la pourpre impériale. Valens marcha contre lui et lui fit ôter la vie en 261, après un règne de quelques semaines.

PISON (Guillaume), né à Leyde, docteur en médecine du ^{xvii}^e siècle, la pratiqua au Brésil, aux Indes et à Amsterdam. Les libéralités de Maurice, comte de Nassau, le mirent en état de donner son *Historia naturalis Brasiliæ, in qua non tantum plantæ et animalia, sed et indigenarum morbi et mores describuntur*, Leyde, 1648, in-fol., réimprimé sous le titre *De Indiæ utriusque re naturali et medica*, Amsterdam, 1658, in-fol.

PISONES. Voy. POIS.

PISSELEU (Anne de), duchesse d'Etampes, d'une ancienne famille de Picardie, était fille d'honneur de Louise de Savoie, mère de François I^{er}. Ce prince la vit à Bayonne à son retour d'Espagne, et conçut pour elle une passion violente. Il la maria en 1556 à Jean de Brosse, qui eut le comté d'Etampes, érigé en duché. La duchesse parvint au plus haut point de la faveur, et elle s'en servit pour enrichir ses amis et perdre ses ennemis. L'amiral Chabot, son ami, dégradé par arrêt du parlement, fut rétabli dans sa charge en 1542; et le chancelier Poyet, dont elle croyait avoir lieu de se plaindre, fut privé de la sienne en 1545. On a dit que cette favorite avait révélé à l'empereur Charles-Quint des secrets importants, qui firent battre les armées françaises. Après la mort de François I^{er}, on lui permit de se retirer dans une de ses terres, où elle mourut vers 1576 après avoir embrassé le calvinisme.

* PISSOT (Noël-Laurent), né vers 1770, à Paris, fils d'un libraire qui s'était ruiné dans l'exercice de son commerce, ne fut pas plus heureux lui-

même. Il se fit ensuite éditeur et même auteur, sans obtenir à ce double titre de grands succès, puisqu'il mourut à l'hôpital le 15 mars 1815. On citera de lui comme auteur : *Marcellin ou les Epreuves du monde*, 1800, in-18; *La Galerie anglaise*, etc., 1802, in-18, compilation; *Vocabulaire de l'Histoire moderne*, 1805, in-8; *Histoire du clergé pendant la révolution*, 1805, 2 vol. in-12; *Les Friponneries de Londres mises au jour*, 1805, in-12; *Manuel du culte catholique*, 1810, in-12; *Précis historique sur les Cosaques*, 1812, in-8; *Le Mea culpa de Napoléon Bonaparte; l'aveu de ses perfidies et de ses cruautés*, 1814, in-8; *Histoire de plusieurs aventuriers fameux, depuis la plus haute antiquité, jusques et y compris Bonaparte*, 1814, 2 vol. in-12; *Sièges soutenus par la ville de Paris, depuis l'invasion des Romains dans les Gaules, jusqu'au 30 mars 1814*, 1815, in-8; *Le Cérémonial de la cour de France*, 1816, in-18; *Les véritables prophéties de Michel Nostradamus, en concordance avec les événements de la révolution*, 1816, 2 vol. in-12.

PISTORIUS (Jean), né à Nidda, dans la Hesse, en 1546, s'appliqua d'abord à la médecine, et fut reçu docteur avec applaudissement; mais ses remèdes n'ayant pas le succès qu'il en espérait, il se livra à la jurisprudence. Son savoir lui mérita la place de conseiller d'Ernest-Frédéric, margrave de Bade-Dourlach. Il avait embrassé la religion protestante; mais il la quitta quelque temps après pour se faire catholique. Il devint ensuite docteur en théologie, puis conseiller de l'empereur Rodolphe II, et prévôt de la cathédrale de Breslaw. On a de lui : plusieurs *Traité*s de controverse contre les luthériens; *Artis cabalisticæ scriptores*, Bâle, 1587, in-fol. : recueil peu commun et recherché; *Scriptores rerum polonicarum*, Bâle, 1582, 5 vol. in-fol. Lenglet-Dufresnoy, dans sa *méthode pour étudier l'histoire*, xiv, 41, a donné les titres des pièces contenues dans ce recueil, rare et estimé. *Rerum Germanicarum scriptores, ib.*, 1582-84-1607, 5 vol. in-fol., collection fort curieuse. Elle aurait pu être mieux digérée. L'auteur mourut en 1608.

PITARD (Jean), Normand, premier chirurgien de saint Louis, occupa avec distinction la même place auprès des rois Philippe le Hardi et Philippe le Bel. La chirurgie n'avait point encore eu de chef : cet homme sensible ne put voir sans indignation un art si nécessaire livré à une foule de charlatans qui abusaient de la crédulité et de la santé de ses semblables. Aidé de son crédit et des biens qu'il avait acquis par ses talents, il entreprit de donner à la chirurgie une forme nouvelle en fondant le collège ou la société des chirurgiens de Paris. Ce fut lui principalement qui en dressa les statuts l'an 1260; mais il ne les publia que quelques années après, confirmés par l'autorité royale. Il s'obligea lui-même le premier par serment à les observer, et son exemple fut suivi par ses confrères. Il mourut à Paris en 1515.

PITAU (Nicolas), graveur d'Anvers, né vers 1655, donna une grande idée de ses talents par la *Sainte Famille* qu'il grava d'après Raphaël. L'art avec lequel le cuivre est coupé dans cet ouvrage, la correction et la fonte des contours, qui rendent le

précieux fini et l'effet de l'original, peuvent servir de modèle à ceux qui ont l'ambition d'exceller dans la gravure au burin. Parmi les ouvrages de Pitau, on remarque plusieurs portraits qu'il grava d'après ses dessins, et notamment celui de *Saint François de Sales*, revêtu du *pallium*. Il mourut en 1671, à 58 ans.

PITAVAL. Voy. GAYOT.

PITHO ou SUADA, déesse de l'éloquence, était fille de Mercure et de Vénus, à laquelle on la donnait quelquefois pour compagne. Elle est représentée ordinairement avec un diadème sur la tête, pour exprimer son empire sur les esprits. Elle a un bras déployé dans l'attitude de la déclamation, et tient de l'autre main un foudre et des chaînes de fleurs, signifiant le pouvoir de la raison et le charme du sentiment, qu'elle sait également employer. On voit à ses côtés un caducée, symbole de la persuasion, et les écrits de Démosthènes, de Cicéron, les deux orateurs qu'elle a le plus favorisés.

PITHON-COURT, curé de Boissy-le-Sec, près Verneuil, diocèse de Chartres, était né à Carpentras. Il réunit à la piété le goût le plus décidé pour l'étude, et se fit principalement connaître par ses écrits sur le comté Venaissin. S'étant démis de sa cure, il fut, pendant quelques années, titulaire du prieuré de Lorroux en Bretagne, et mourut subitement à Verneuil, dans les premiers mois de 1780. On a de lui : *Histoire de la noblesse du comté Venaissin, d'Avignon et de la principauté d'Orange*, Paris, 1745-50, 4 vol. in-4. On lui reproche un grand nombre d'inexactitudes, et surtout le tort de n'avoir pas distingué l'origine de la noblesse des familles dont il a fait mention. Il avait publié le prospectus d'une *Histoire du comté Venaissin et de la ville d'Avignon*, dont le manuscrit, en 6 vol. in-4, est annoncé dans la *Biblioth. historiq. de la France*. Il ne paraît pas que cette histoire ait été imprimée. La *Chronique littéraire* de l'abbé Rive lui attribue, en société avec Monclar, le *Mémoire pour le procureur-général au parlement de Provence, servant à établir la souveraineté du roi sur la ville d'Avignon et le comté Venaissin*, 1769, 2 part. in-8; ouvrage devenu rare, le fond en ayant été mis dans le dépôt des affaires étrangères.

PITHOU (Pierre), naquit en 1539 à Troyes en Champagne d'une famille distinguée. Après son éducation domestique, il vint puiser à Paris, sous Turnèbe, le goût de l'antiquité. De Paris il passa à Bourges, et y acquit, sous le célèbre Cujas, toutes les connaissances nécessaires à un magistrat. Ses premiers pas dans la carrière du barreau ne furent pas bien assurés. La timidité glaçant son esprit, il fut obligé de renoncer à une profession qui demande de la hardiesse. Le calvinisme faisait alors des ravages sanglants en France : Pithou, imbu des erreurs de cette secte, faillit perdre la vie à la Saint-Barthélemi. Devenu catholique l'année d'après, quoique toujours prévenu pour les protestants et estimé d'eux, il fut substitut du procureur-général, puis procureur-général en 1581 dans la chambre de justice de Guyenne. Il occupait la première place, lorsque Grégoire III lança un bref contre l'ordonnance de Henri III, rendue au sujet du concile de

Trente. Pithou publia un *Mémoire* où il défendit l'ordonnance du roi ; car il était toujours prompt à suivre son ancienne ardeur contre le siège de Rome. Il était de la société des beaux-esprits qui composèrent contre la ligue la satire connue sous le nom de *Catholicon d'Espagne*, ce qui tenait un peu de l'inconséquence : car étant devenu catholique, il était naturel qu'il tournât son génie caustique contre la ligue huguenote, formellement rebelle et sacrilège, plutôt que contre la ligue catholique. (Voy. GILLOT, MONTGAILLARD.) Il mourut le jour anniversaire de sa naissance, à Nogent-sur-Seine, le premier novembre 1596, à 57 ans. On a de lui : un *Traité des libertés de l'Eglise gallicane*, ouvrage qui a quelquefois besoin de commentaire, et qui lui suscita des contradicteurs : on prétendit y trouver plus d'un reste de la religion que l'auteur avait abandonnée, et on ne se trompait point. La meilleure édition est celle de Paris, 1731, 4 vol. in-folio. Un grand nombre d'*Opusculs*, imprimés à Paris, 1609, in-4; des *Editions* de plusieurs monuments anciens, dont la plupart regardent l'histoire de France; des *Notes* sur différents auteurs profanes et ecclésiastiques; un *Commentaire sur la Coutume de Troyes*, in-4; plusieurs autres *Ouvrages* sur la jurisprudence civile et canonique; *Comparaison des lois nouvelles avec celles de Moïse*, 1675, in-12, faussement attribuée à son frère. M. Grosley a écrit sa *Vie*, qui souvent dégénère en éloge, Paris, 1756, 2 vol. in-12. On cite de Pithou un fait fort honorable. En 1587, Ferdinand, grand-duc de Toscane, voulant s'attribuer les biens d'un de ses sujets, dont le fils était accusé du crime de lèse-majesté, se soumit à la décision de Pithou : celui-ci déclara que le prince devait partager avec les sœurs du condamné. Il ajouta ensuite... « La plus grande gloire que puisse obtenir un grand prince, c'est » de se laisser désarmer dans sa propre cause par » l'équité et l'humanité... » Cette décision fut adoptée par la rote de Florence.

PITHOU (François), frère du précédent, naquit à Troyes en 1544. Nommé procureur-général de la chambre de justice établie sous Henri IV contre les financiers, il exerça cette commission avec autant de sagacité que de désintéressement. Il mourut en 1621, à 77 ans. Il eut part à la plupart des ouvrages de son frère, et il s'appliqua particulièrement à éclaircir le corps du droit canonique, imprimé à Paris en 1687, 2 vol. in-fol. avec leurs corrections, par les soins de Claude le Pelletier. On doit encore à François Pithou : l'*Edition* de la *Loi salique*, avec des notes; le *Traité de la grandeur, droits du roi et du royaume de France*, in-8; une édition du *Comes theologicus; Observationes ad Codicem*, 1689, in-fol.; *Antiqui rhetores latini, Rutilius Lupus, Aquila Romanus, Julius Rufinianus, Curius Fortunatianus, Marius Victorinus*, etc., Paris, 1599, donnés aussi par Capertonier, Strasbourg, in-4. C'est lui qui trouva un manuscrit des Fables de Phèdre, et qui le publia conjointement avec son frère.

PITISCUS (Samuel), né le 50 mars 1637 à Zutphen, recteur du collège de cette ville, puis de celui de St.-Jérôme à Utrecht, y finit ses jours le premier

février 1717, à 81 ans. On a de lui : *Lexicon antiquitatum romanarum*, Leuwarden, 1715, 2 vol. in-fol. C'est un abrégé des antiquités grecques et romaines de Grævius et de Gronovius, arrangé selon l'ordre de l'alphabet. L'auteur a pris la peine de vérifier toutes les citations qu'il rapporte. L'abbé Barral en a publié un abrégé en français, Paris, 1766, 2 tomes en 3 vol. in-8. Des *Editions* de plusieurs auteurs latins, avec des notes peu estimées; une *Edition* des *Antiquités romaines* de Rosini, Utrecht, 1701, in-4; *Lexicon latino-belgicum*, Amsterdam, 1723, in-4. C'est une traduction de celui du P. Tachard. Arnold-Henri Westerhosijs en a donné une nouvelle édition corrigée et considérablement augmentée, Amst., 1758, 2 vol. in-4. Pitiscus était un savant laborieux, plus propre cependant à compiler qu'à écrire. Il manque souvent de goût et de critique. — Il ne faut pas le confondre avec Barthélemy Pitiscus, Silésien, né le 24 août 1561; et mort à Heidelberg, le 2 juillet 1615, après avoir été successivement précepteur et prédicateur de l'électeur Palatin Frédéric IV. On a de lui quelques ouvrages de théologie en latin et en allemand. Il est encore auteur d'un livre peu commun intitulé : *Thesaurus mathematicus*, Francfort, 1613, in-fol., et d'un *Traité des triangles* (*Trigonometria parva et magna*), dont Tycho-Brahé faisait cas.

PITOT (Henri), mathématicien, né en 1693 à Aramon, diocèse d'Uzès, fut jusqu'à l'âge de vingt ans, rebelle à toute instruction. Il avait cinquante ans lorsqu'il se fit enseigner le latin, par le précepteur de son fils, pour se mettre en état de lire les ouvrages de mathématiques écrits dans cette langue. Un livre de géométrie qu'il vit par hasard chez un libraire, et dont les figures piquèrent sa curiosité, déterminèrent sa vocation; il le lut, parvint à le comprendre, et s'étant procuré d'autres ouvrages du même genre, il acquit un fonds extraordinaire de connaissances, lorsqu'on le croyait encore incapable d'en acquérir. Quand on le vit ensuite du haut d'une vieille tour de la maison de son père, observer le cours des astres avec des instruments qu'il avait inventés lui-même, et tracer des cadrans, on le tint pour sorcier. Un ami de sa famille persuada à ses parents de l'envoyer à Paris, où Réaumur lui ouvrit sa bibliothèque, lui prodigua ses conseils, et l'associa plusieurs fois à ses travaux. Pitot aida ce savant physicien dans ses expériences sur le fer, le vernis, la porcelaine, et dans la réunion des matériaux pour la description des arts et métiers. Pitot commença dès 1722 à se faire connaître du public, en insérant dans le *Mercur* les détails et les résultats de son calcul de l'éclipse de soleil du 22 mai 1724, calcul dont la précision et l'exactitude furent vérifiées par l'observation. L'astronomie lui dut encore une solution très-simple du fameux problème de Kepler sur la première équation des planètes, et une méthode analytique de tracer des lignes correspondantes à des minutes aux grandes méridiennes, en 1731. L'académie des sciences lui ouvrit ses portes en 1724, et il fournit aux *Recueils* de cette compagnie des *Mémoires* : sur les quadratures de la moitié de la courbe des arcs, appelée la compagne de la cycloïde; sur les propriétés des polygones circon-

crits au cercle; sur les machines mues par un courant ou une chute d'eau, 1725; sur la force qu'on doit donner aux cintres dans la construction des grandes voûtes et des arches des ponts, 1726; sur le mouvement des eaux, 1730; sur une machine de son invention pour mesurer la vitesse des courants d'eau et le sillage des vaisseaux, 1752; sur la théorie des pompes, 1753; sur les causes des maladies mortelles qui règnent sur les côtes de la mer dans le Bas-Languedoc, 1746, etc. Ses principes sur le mouvement des eaux furent attaqués par Dufay, et l'académie entière partagea d'abord l'opinion de ce dernier. Mais Pitot, ayant mis en action, sous les yeux même de la compagnie, un modèle de sa machine, construit suivant sa théorie, triompha par le succès de cette expérience. Outre ses nombreuses dissertations, ce mathématicien a publié, sous le titre de *Théorie de la manœuvre des vaisseaux*, 1731, in-4, un ouvrage qui fit oublier celui du chevalier Renau sur le même sujet, et qui, fondé sur les principes établis par Bernoulli, en contient une démonstration plus simple et une application plus facile. Ce livre, adopté par le gouvernement français pour l'instruction de la marine, fut traduit en anglais, et la société royale de Londres en récompensa l'auteur en l'admettant au nombre de ses membres (1). En 1740, Pitot fut appelé par les états de Languedoc pour vérifier la possibilité et indiquer les moyens de dessécher les marais qui s'étendent d'Aiguemorte à Beaucaire. Il eut aussi l'inspection générale du canal royal, qu'il répara et perfectionna par des travaux assidus, pendant plus de vingt années, et la direction des travaux publics dans la sénéchaussée de Nîmes, qui lui dut le rétablissement de l'usage antique des pierres milliaires sur les grandes routes. Cette ville lui dut en outre la construction de quelques beaux ponts, dont celui du Gard, adossé à l'aqueduc romain qui porte ce nom, n'est point indigne de ce magnifique monument, et a reçu des habitants du pays le nom de *Pont-Pitot*. Le pont de Cette, formé de 52 arches, ne lui fait pas moins d'honneur. Pitot enrichit la ville de Carcassonne des belles eaux qui l'arrosent, au moyen d'un canal élevé sur ses dessins; son plus bel ouvrage, en ce genre, est l'aqueduc de la fontaine de Saint-Clément, à Montpellier, qui parcourt un espace de 15,000 mètres sur des arcades, quelquefois à double rang, on creusé dans le roc sur une longueur de 400 mètres, et qui, dans les plus grandes sécheresses, apporte à la ville au moins quatre-vingt pouces d'eau. Cet ouvrage coûta à son auteur treize ans de peines et de travaux, il en a donné une notice intéressante à la société royale de Montpellier, à laquelle il soumit aussi des observations importantes sur les inondations du Rhône. Pitot mourut à Aramon, le 27 décembre 1771, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise, avec la piété la plus édifiante. Son Eloge, par Grandjean de Fouchy, se trouve dans le *Recueil* de l'académie des sciences de 1771.

PITS (Jean), *Pitseus*, né vers l'an 1560 à Southampton, dans le comté de Hamps, était neveu du célèbre Sanderus. Il étudia en Angleterre, et en-

(1) Cet ouvrage a été remplacé dans les écoles depuis 1773 par celui d'Euler (voy. ce nom III, 441).

suite à Donai. De là il se rendit à Reims, où il passa un an dans le collège des Irlandais, où il abjura l'hérésie. Il voyagea ensuite en Italie et en Allemagne. Le cardinal Charles de Lorraine lui donna un canonicat de Verdun, et le proposa pour confesseur à la duchesse de Clèves, sa sœur. Après la mort de cette princesse, Pitts fut doyen de Liverdon, où il mourut en 1616. On a de lui un livre des *Illustres écrivains d'Angleterre*, Paris, 1619, in-4, et d'autres ouvrages en latin, qui manquent quelquefois d'exactitude, mais qui prouvent beaucoup de savoir.

PITT (Guillaume), premier comte de Chatam, d'une famille noble et ancienne d'Angleterre, était petit-fils de Thomas Pitt, gouverneur du fort St-Georges de Madras, et qui fit la première acquisition du fameux diamant connu sous le nom de *Régent* (1). Né à Westminster en 1708, il fut sujet à la goutte dès sa jeunesse. Obligé d'être sédentaire, il fit des études profondes, et s'attacha surtout à la politique. La cour d'Angleterre employa ses talents, et il fut principal ministre sous Georges II et Georges III. Il se signala surtout dans la guerre de 1757. Les Anglais se rendirent maîtres de toute l'Amérique septentrionale, et eurent des succès extraordinaires sur terre et sur mer. Lorsque les colonies se soulevèrent, lord Chatam, qui n'était plus dans le ministère, insista fortement dans le parlement pour faire rappeler l'armée anglaise qui était en Amérique, et qu'on se bornât à une guerre contre la France. La mort l'enleva dans sa terre de Hayes le 12 mai 1778. Actif, infatigable, laborieux, tempérant, il joignit à ces qualités une étendue et une profondeur de génie qui lui procurèrent une grande influence sur tout ce qui se fit de son temps. Ce ministre, créé pair du royaume en 1766, a été enterré aux frais de la nation, dans l'église de Westminster, parmi les rois. Ses titres passèrent à son fils aîné, avec une pension de 4,000 liv. sterl., que le roi et le parlement lui ont accordée en mémoire des services du père. *L'Histoire de Wil. Pitt, comte de Chatam*, a été publiée par le Rév. Fr. Thackeray, Londres, 1827, 2 vol. in-4.

PITT (William), célèbre ministre anglais, second fils du précédent, naquit le 28 mai 1759, à Hayes dans le comté de Kent, et fut élevé jusqu'à l'âge de 14 ans sous les yeux de son père lord Chatam. Il fut ensuite envoyé à l'université de Cambridge, où dès-lors ses talents précoces firent présager ce qu'il serait un jour. Cependant il eut à lutter contre un tempérament faible et valétudinaire; mais une maladie grave ayant développé ses organes, sa santé se raffermir, et il put continuer ses études. Il se livra plus particulièrement à celle des lois, fut reçu avocat en 1780, plaida plusieurs causes avec succès, et s'accoutuma, d'après le conseil de son père, à parler sur toutes sortes de sujets. Il contracta ainsi de bonne heure l'habitude de s'enoncer avec facilité, et acquit à un haut degré

cette assurance et cette présence d'esprit si nécessaires à un homme d'état. Lors des élections générales de 1780, ses amis l'engagèrent à se présenter comme candidat de l'université de Cambridge; mais il échoua. Plus heureux au mois de janvier suivant, il fut élu par le bourg d'Appleby. L'Angleterre était alors en guerre avec ses colonies d'Amérique et avec la France, l'Espagne et la Hollande; elle avait en outre à craindre la *neutralité armée* de la Russie, du Danemarck et de la Suède; la France menaçait ses propriétés dans l'Inde. La situation intérieure n'était pas plus favorable; l'industrie, le commerce, le crédit public étaient presque anéantis. Dès son entrée au parlement, Pitt se déclara contre le ministère de lord North, et par conséquent contre la guerre d'Amérique. Pitt débuta, le 26 février 1781, par appuyer une motion de Burke dont le but était d'opérer des réformes dans la liste civile. Son discours plein d'éloquence, de logique, et annonçant des connaissances profondes dans les matières d'état, fut couvert d'applaudissements, et l'on put dès-lors prédire que Pitt, alors à peine âgé de 22 ans, remplacerait dignement le comte Chatam. Il parla dans d'autres occasions, et toujours avec succès. Cependant, à la retraite des ministres, il ne fut point compris dans la nouvelle administration, et refusa la place aussi honorable que lucrative de vice-trésorier d'Irlande, que son père avait occupée. Quoique fort attaché à la constitution de son pays, il crut y voir des abus et fit partie de la société *des amis de la réforme parlementaire*; mais l'expérience lui apprit qu'en matière de gouvernement la perfection est une chimère dangereuse; et dans la suite, il combattit fortement cette même réforme qu'il avait longtemps soutenue avec talent, mais sans succès. A la mort de Rockingham, qui avait remplacé lord North, Fox s'étant retiré ainsi que lord Cavendish, lord Shelburne fut nommé premier lord de la trésorerie, et Pitt obtint la place importante de chancelier de l'échiquier. C'est à cette époque que commença entre Fox et Pitt cette longue inimitié qui dura autant que leur vie. Lord Shelburne fut bientôt contraint de donner sa démission, et Pitt soutint seul pendant six semaines le poids de toutes les discussions parlementaires. Le roi le pressait de se mettre à la tête du cabinet; mais sentant la nécessité de ployer quelque temps sous la coalition de North et de Fox, il refusa constamment, et le 31 mars 1785 il résigna sa charge de chancelier de l'échiquier. Le mois suivant se forma le ministère dit de la *coalition*, et le parlement ayant été prorogé au mois de juillet, Pitt vint en France, demeura quelque temps à Reims, puis à Paris, et reçut partout l'accueil le plus distingué. De retour en Angleterre, il ne se montra pas d'abord opposé au ministère; mais quand Fox présenta son *bill* sur l'administration de l'Inde, Pitt le combattit comme attentatoire aux droits de la couronne, et le bill, adopté par la chambre des communes, fut rejeté par celle des pairs. Ce bill qui, suivant l'expression d'un orateur, *créait un empire dans un empire*, avait fort déplu au roi. Les ministres furent renvoyés le 18 décembre, et Pitt nommé premier lord de la trésorerie, chancelier de l'échiquier, se trouva par

(1) Ce Thomas Pitt l'avait acheté dans les Indes pour 48,000 pagodes (20,400 liv. sterling, ou près de 700,000 fr.). Il le revendit au régent (duc d'Orléans), 435,000 liv. sterling suivant les auteurs anglais, et 2 millions seulement, suivant les français. Ce diamant, de la grosseur d'un œuf de pigeon, pèse 427 carats, et dans l'état publié par l'assemblée nationale en 1772, il est évalué 12 millions.

ces deux charges à la tête du nouveau ministère ; il eut bien de la peine à le composer. Pitt n'avait alors que 24 ans, peu d'influence et peu de fortune ; et il avait à lutter contre des hommes habiles, puissants et d'une expérience consommée ; cependant il ne se laissa point abattre par tant d'obstacles. Comme un membre du parlement cesse d'en faire partie quand il accepte un emploi du gouvernement, ce ne fut qu'après sa réélection, au mois de janvier 1784, qu'il put se présenter à la chambre, où il eut à combattre les partis de Fox et de lord North. Soutenu par le roi et la chambre des pairs, lorsqu'il vit que la chambre des communes rejetait presque tous ses projets, il fit dissoudre le parlement (25 mars). Ce coup d'état étonna toute l'Europe et donna la plus haute idée de son caractère. C'est à cette occasion que lord North dit en parlant de Pitt, cet homme est *né ministre*. Une grande irritation suivit cette crise, les adversaires de Pitt faillirent se ruiner pour l'empêcher de triompher dans les nouvelles élections : vains efforts. La nation montra presque partout la confiance que le ministère lui avait inspirée. Londres, Bath et d'autres villes désirèrent que Pitt voulût bien les représenter ; il donna la préférence à l'université de Cambridge, qui le choisit malgré de redoutables concurrents. Il ouvrit la session avec une majorité très-prononcée : sa position n'en restait pas moins difficile. Tout languissait dans l'intérieur, le trésor était vide et la contrebande faisait des progrès alarmants. Pitt arrêta les fraudes commerciales en diminuant les droits sur les objets que l'on importait frauduleusement ; et pour que le trésor ne souffrît pas de cette diminution, augmenta l'impôt sur les fenêtres. Les emprunts avaient été jusques alors livrés aux amis du ministère : il ne les accorda qu'à ceux qui, en présentant une solvabilité suffisante, offraient à l'état les conditions les plus avantageuses. Pour rétablir la balance entre les recettes et les dépenses, il fit adopter différentes taxes sur les chapeaux, les rubans, les gazes et sur les vins étrangers. Au moyen de ces mesures et de diverses économies, il parvint en moins de trois ans (1786), après avoir acquitté toutes les dépenses de l'état, à réaliser un *excédant* d'un million sterling, qu'il appliqua au rachat progressif de la dette publique ; ce fonds d'amortissement, qui s'augmenta chaque année par l'intérêt des effets publics rachetés, et auquel il ajoutait encore les sommes disponibles, fut livré par quartier à des commissaires choisis dans les plus hautes classes, et Pitt ne souffrit jamais qu'on en détournât la moindre partie pour l'appliquer à un autre usage. Il s'occupa ensuite des affaires de l'Inde, soutint le crédit chancelant de la compagnie, et régla d'une manière aussi avantageuse que solide l'administration de ce pays. Tant de travaux ne l'empêchèrent pas de prendre une part très active aux discussions du parlement. Il conclut en 1788 une alliance avec la Prusse et le stathouder, contre la France, qu'il avait toujours le dessein d'humilier. Redoutant l'ambition de la Russie, il intervint dans les débats entre cet empire et la Porte, et par un armement formidable, déterminait Catherine II à faire la paix (11 août 1791).

Cependant il portait un regard pénétrant sur la France, où la révolution faisait de rapides progrès. Soigneux d'éloigner de sa patrie le fléau qui menaçait d'envahir l'Europe ; mais fidèle à son odieux système par rapport à la France qu'il voulait voir abaissée, il refusa les propositions de la Prusse et de l'Autriche qui demandaient que l'Angleterre s'unît à elles pour sauver Louis XVI. Ce ne fut qu'après l'emprisonnement de ce malheureux prince qu'il rappela lord Gower, ambassadeur d'Angleterre à Paris. Quoique cette mesure n'eût pas fait cesser la neutralité, craignant les progrès des *ja-cobins* anglais, il restreignit l'exportation des armes, des munitions et des grains, publia le *bill* contre les attroupements, et celui qui est connu sous le nom d'*alien bill* oublié depuis longtemps, comme arbitraire et impolitique, qui donne au gouvernement le droit d'expulser, sans jugement préalable, tout étranger suspect. Quoique le roi de France fût détrôné et captif, le marquis de Chauvelin le représentait encore à Londres ; mais trois jours après le supplice de Louis XVI, l'ambassadeur reçut l'ordre de quitter l'Angleterre. (*Voy. CHAUVELIN.*) Pitt profita de l'impression profonde que produisit la mort de ce monarque pour établir les bases de cette hostilité permanente et de cette coalition qu'il soumit aux ordres de la Grande-Bretagne. Les préparatifs de cette puissance amenèrent la Convention à lui déclarer la guerre, et les hostilités commencèrent. Les alliés eurent d'abord quelques succès ; ils s'emparèrent de Valenciennes, et surprirent Toulon ; mais les républicains furent ensuite victorieux. En 1796, l'Espagne, forcée par le Directoire, déclara la guerre à la Grande-Bretagne ; celle-ci, abandonnée ensuite par ses autres alliés, entama quelques négociations pour traiter de la paix, mais inutilement, et l'Angleterre se trouva seule engagée dans une lutte difficile à soutenir. La descente de 15 à 1800 Français dans le pays de Galles porte l'épouvante dans les comtés de l'ouest et du nord de l'Angleterre ; une insurrection est près d'éclater en Irlande, et les marins menacent aussi de se révolter. D'un autre côté les dépenses énormes de la guerre avaient porté un coup terrible au système des finances. La dette publique augmentait rapidement ; et la banque réclamait les avances qu'elle avait faites. Cette situation critique n'abattit point le courage de Pitt ; son génie remédia à tout. Ne pouvant rembourser la banque, il l'autorise par un bill à continuer l'émission de ses billets, et la dispense provisoirement de les acquitter en espèces. Il apaisa l'Irlande, parvint à empêcher la révolte des marins, et forma une nouvelle coalition (1798) avec l'Autriche, la Russie et la Turquie. Celle-ci, ancienne alliée de la France, y fut entraînée par l'expédition d'Egypte. Bonaparte, devenu premier consul, voulut entamer des négociations avec Pitt ; mais le ministre anglais s'y refusa. Cette nouvelle coalition n'a pas plus de succès que la première, et l'empereur d'Autriche est forcé de signer la paix de Lunéville en 1801 ; d'un autre côté Paul I^{er}, devenu tout-à-coup admirateur enthousiaste de Bonaparte, avait rompu avec l'Angleterre dont il était mécontent et lui donnait les plus vives inquié-

tudes, lorsque l'assassinat du czar vint la délivrer de ses craintes. Ce fut à cette époque que Pitt se retira du ministère. Depuis longtemps il s'occupait de l'union de l'Angleterre et de l'Irlande sous une même législation. Cette union, approuvée par le roi le 2 juillet 1800, eut son effet le 1^{er} janvier 1801. Mais une des conditions avait été l'émancipation des catholiques irlandais, et le roi ayant refusé de tenir la promesse que les ministres avaient faite en son nom (*Voy. O'CONNEL*), Pitt qui voyait d'ailleurs avec peine la paix près de se conclure avec la France, ne voulant point y participer, donna sa démission, et concourut lui-même à la formation du nouveau ministère. Cette paix fut de courte durée; au moment d'une nouvelle rupture, Pitt ressaisit le pouvoir (mai 1804), et s'occupa de former une troisième coalition contre la France. Mais les rapides victoires des Français trompèrent encore une fois ses desseins. Ce chagrin, joint aux contrariétés que lui donnait la division qui régnait dans son ministère, augmenta sa goutte; maladie héréditaire dans sa famille, et qu'il avait rendue plus violente par l'usage immodéré du vin. On le transporta dans sa maison de Pultney (1) où sa maladie s'aggrava lorsqu'il apprit les nouvelles victoires de Napoléon, et la paix de Presbourg, qui en fut la suite. Son ancien précepteur (le doct. Tomline), alors évêque de Lincoln, l'assista dans ses derniers moments, et lui ayant proposé de prier avec lui, Pitt y consentit, en disant : « Je crains d'avoir, » comme beaucoup d'autres, trop négligé la prière, » pour que celle que je ferai sur mon lit de mort » puisse être efficace. Je me confie à la miséricorde » de Dieu. » Il remit ses papiers à son frère et à l'évêque de Lincoln, recommanda ses nièces, filles du comte de Stanhope, à la générosité de la nation anglaise; il témoigna quelques inquiétudes sur le sort de ses neveux, et expira le 23 janvier 1806, âgé de 47 ans. Malgré l'opposition de Fox ses restes furent déposés à Wetsminster. Plusieurs écrits ont paru sur cet homme célèbre, les principaux sont : *Histoire de la Vie politique de Pitt*, par M. Gifford, 1809, 3 vol. in-4; — *Mémoires sur la Vie de Pitt*, par le doct. Tomline, 1821, 2 vol. in-4 ou 1823 3 vol. in-8. Ces Mémoires qui ne vont que jusqu'en 1795, ont eu quatre éditions; c'est la meilleure biographie de ce grand homme d'état. Ses principaux *Discours* ont été publiés avec ceux de Fox, en 12 vol. in-8, et traduits en français par MM. de Jussieu et Janvry, Paris, 1819-1820. Sans entrer dans un examen détaillé de la conduite politique de Pitt, et en lui accordant tous les talents que l'Europe a justement admirés, on doit lui reprocher de s'être laissé entraîner par sa haine aveugle contre la France, au point sinon d'avoir encouragé les crimes de la révolution, du moins de n'avoir rien fait pour en diminuer les horreurs; il est évident qu'avec les moyens dont il disposait il aurait pu sauver le roi dont la mort mit la France à deux doigts de sa perte; et que depuis il n'ac-

corda jamais aux royalistes que des forces insuffisantes afin de prolonger une lutte qui d'après ses calculs machiavéliques devait de plus en plus affaiblir les deux partis. Ce sont là de graves reproches que l'histoire a déjà faits à Pitt. Mais ses qualités privées lui ont mérité les éloges même de ses adversaires (1). Son désintéressement et la régularité de ses mœurs l'avaient fait nommer *Le ministre sans tache*; et quoique toute sa vie il ait été animé du désir insatiable du pouvoir, il refusa l'ordre de la Jarretière, ne voulut jamais être que *William Pitt* et mourut pauvre. Doué d'une rare éloquence, il parlait sur-le-champ et sur toutes les matières avec clarté, énergie, profondeur et précision. Souvent il mettait tant de chaleur dans ses discours, qu'il paraissait livré à la plus vive colère; c'est pourquoi ses adversaires le désignaient par le surnom de *the angry boy, l'enfant colère*. En résumé peu de ministres se sont trouvés, comme Pitt, dans des circonstances aussi difficiles, et peu ont su comme lui en triompher. Il n'y a guère d'exemples non plus qu'un ministre qui disposait des richesses d'une nation opulente soit mort pauvre, et ait refusé ces honneurs et ces titres illustres que briguent à la fois l'intrigue et l'ambition.

PITTACUS, l'un des sept sages de la Grèce, était de Mitylène, ville de l'île de Lesbos. Il commanda dans la guerre contre les Athéniens, et offrit de se battre contre Phrynon, général des ennemis. Il employa dans ce combat une ruse peu spirituelle et peu généreuse : après avoir enveloppé son ennemi avec un filet qu'il portait sous son bouclier, il le tua. Ses concitoyens, aussi peu délicats que lui sur les moyens de la victoire, le remercièrent de ce service, en lui donnant la souveraineté de leur ville. Pittacus leur donna des lois qu'il mit ridiculement en vers, et se démit ensuite du souverain pouvoir. Une des maximes qu'il débitait, était « qu'il ne faut point publier ce qu'on a dessein de » faire, afin que si l'on n'en vient point à bout, on » n'ait pas le chagrin de se voir moqué; et qui ne » sait pas se taire, disait-il, ne sait pas parler. » Aujourd'hui la politique des esprits les plus grossiers s'étend sans peine jusque-là. Le plus grand de ses exercices était, selon Cléarque, de moudre du froment; c'est à peu près ce qu'il fit de mieux, et ce ne peut-être guère que cela qui l'a fait placer au nombre des *sept Sages*. Cependant ce mérite appartient à une profession commune et nombreuse. Il mourut l'an 579 avant J.-C., à 70 ans.

PITTON (Jean-Scholastique), historien provençal, né vers 1620 dans la ville d'Aix, étudia la médecine et se fit recevoir docteur; mais il négligea la pratique de son art pour se livrer au goût qui le portait aux recherches historiques, et publia quelques ouvrages dont la réputation ne franchit

(1) On ne lui connut d'autre défaut que l'usage immodéré du vin : défaut qui, dans une occasion où il se présenta presque ivre au parlement avec M. Dundas, qui était dans le même état, donna lieu au distique suivant :

I don't see the speaker. — Do you?
— I don't see one. — I see two.

« Je ne vois pas l'orateur.... le voyez-vous (demandait Dundas) ? »
— « Je n'en vois pas seulement un (répondait Pitt) , j'en vois » deux. »

(1) On me montra la petite maison où mourut pauvre le fils de lord Chatam, l'homme d'état qui avait mis l'Europe à sa solde et distribué de ses propres mains les milliards de la terre. CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, tome 3.

point les bornes de sa province. Il mourut dans sa ville natale en 1690. Sur la fin de sa vie, il travaillait à un commentaire sur l'histoire naturelle de Pline. On a de lui : *Histoire de la ville d'Aix, capitale de la Provence, depuis sa fondation, etc.*, Aix, 1666, in-fol. Elle est mal écrite; et les faits, présentés sans ordre, n'y sont pas assez circonstanciés. *Annales de la sainte église d'Aix*, Lyon, 1668, in-4. On y joint cinq *Dissertations* du même auteur, dans lesquelles il cherche à prouver, contre Launoy, que saint Maximin et sainte Madeleine ont fini leurs jours en Provence. (*Voy. LAUNOY*, v, 158). *Traité des eaux chaudes d'Aix, de leurs vertus, et de la saison de s'en servir*, 1678, in-8; *De conscribenda historia rerum naturalium Provincia*, 1679, in-8. C'est le plan d'un ouvrage qu'il n'a jamais exécuté. Il a grossi cette petite brochure de plusieurs dissertations étrangères à l'histoire naturelle; la plus intéressante est celle où il fixe le lieu du combat que Marius livra aux Ambrons, dans les environs d'Aix. *Sentiments sur les historiens de Provence*, 1682, in-12. Cet ouvrage a été retouché par Joseph Templer, auditeur des comptes, mort en 1706. Le *Dictionnaire* de Moréri, édit. de 1759, contient un assez long article sur Pitton, auquel il attribue deux *Traités* inconnus aux autres biographes, l'un de la *glace*, et l'autre du *café*.

* PITTONI (Jean-Baptiste), prêtre, né vers 1666 à Venise, est connu surtout par son recueil des *constitutions* et des *décisions pontificales* des saintes congrégations de Rome relatives au clergé. Il fit paraître en 1704 celles qui regardent les confesseurs; celles qui ont rapport aux curés furent publiées en 1689 et en 1715; celles qui concernent les chanoines en 1709: il donna en 1711 les *Constitutions* et *Décisions* qui règlent la collation des bénéfices: l'année suivante, furent mises au jour les *Constitutions* relatives aux évêques, aux abbés, au clergé séculier et régulier, et aux ordres militaires. Enfin, en 1725, quelques-unes des *Décisions* qui ont rapport au mariage. Cet utile recueil, qui forme 14 vol. in-8, fut imprimé par les soins de Léonard Pittoni, père de l'auteur. On lui doit en outre: la *Vie de Benoît XIII*, Venise, 1750, in-4, en italien; *Calendario romano decennale*, avec des *notes* et des *décisions* de la sacrée congrégation; *De octavis festorum, quæ in Ecclesia universaliter celebrantur*, 2 vol. in-8. Pittoni mourut le 16 novembre 1748, âgé de 82 ans.

* PIVATI (Jean-François), jurisconsulte, né à Padoue en 1689, archiviste et bibliothécaire de l'université de cette ville, mort à Venise en 1764, est auteur de la première encyclopédie italienne qu'il publia sous ce titre: *Nuovo Dizionario scientifico e curioso, sacro et profano*, Venise, 1740, 10 vol. gr. in-folio, fig. On lui doit en outre: *Riflessioni fisiche sopra la Medicina elettrica*, Venise, 1749, in-4.

** PIXÉRECOURT (Réné-Charles GUILBERT de), surnommé le *Corneille des boulevards*, né en 1775 à Nancy, d'une famille noble, reçut une éducation religieuse qui le préserva plus tard de tomber dans les mêmes fautes que la plupart des auteurs qui travaillent pour les théâtres secondaires. Il venait

de commencer son cours de droit, quand arriva la révolution. Il suivit dans l'émigration son père, ancien major au régiment de Royal-Roussillon, et fit la campagne de 1792 dans l'armée des princes. Rentré en France dans le temps où les lois contre les émigrés s'exécutaient de la manière la plus rigoureuse, il se maria, vint à Paris et eut le bonheur d'échapper à la mort; mais il ne put échapper à la misère, et pendant quelque temps il ne vécut et ne soutint son petit ménage que de ce qu'il pouvait gagner en enluminant des éventails. Ce qui le soutenait, c'était l'espoir de parvenir à faire représenter au moins quelques-unes des pièces qui s'entassaient dans son portefeuille. Ce ne fut qu'en 1797 qu'il put enfin faire jouer sa première comédie *les Petits Auvergnats*. Depuis ce moment il ne cessa de travailler pour la scène, et fit représenter sur différents théâtres, une foule de pièces, comédies, vaudevilles, drames, mélodrames; mais il réussit surtout dans ce dernier genre, où il sut offrir un vif intérêt, puissamment augmenté par une habile mise en scène. Il y représente les situations les plus terribles, les plus déchirantes, les actes les plus noirs; mais il sait tempérer la tragique par le bouffon; plein de respect pour la morale, il a toujours soin de faire triompher la vertu. Devenu directeur du théâtre de la Gaîté, il s'enrichit dans cette entreprise, grâce à l'immense succès de ses pièces; mais l'incendie de cette salle en 1855, lui fit perdre une grande partie de sa fortune. Après cette catastrophe, il vendit sa bibliothèque, dont le catalogue est imprimé, et se retira à Nancy, où il mourut, le 27 juillet 1844. Parmi ses productions, dont le nombre ne s'élève pas à moins de cent-vingt, on remarque: *Céline ou l'enfant du mystère*; *le Pèlerin blanc*; *l'Homme à trois visages*; *les Mines de Pologne*; *les Maures d'Espagne*; *la Forteresse du Danube*; *Robinson Cruséo*; *la Rose blanche et la Rose rouge*; *Marguerite d'Anjou*; *les Mines de Babylone*; *Charles le Téméraire*; *Christophe Colomb*; *le Monastère abandonné*; *la Fille de l'exilé*; *l'Evasion de Marie-Stuart*; *la Tête de mort*; *Latitude*. Il a donné lui-même ses *Œuvres choisies*, Nancy, 1844-45, 4 vol. in-8, précédées d'une introduction, par Ch. Nodier.

PIZARRE (François), conquérant du Pérou, né à Truxillo dans l'Estramadure en 1475, était fils naturel d'un gentilhomme dont il prit le nom, et son premier emploi fut de garder les pourceaux dans une campagne de son père. Ayant un jour égaré un de ces animaux, et n'osant rentrer dans la maison, il s'enfuit et s'embarqua pour les Indes espagnoles. Il s'y distingua en 1515 sous Nugnez de Balboa qui découvrit la mer du Sud. Animé lui-même de la passion des découvertes, il fit plusieurs voyages dans la mer du Sud avec Diégo d'Almagro; et découvrit la côte de l'empire péruvien, en 1525, mais ayant refusé de regagner l'isthme il resta dans une île déserte avec treize soldats fidèles. Un petit navire vint le délivrer de sa position critique. Pizarre, remontant de nouveau les côtes du Pérou, aborda à Tumbez, et rapporta en Espagne une si grande quantité d'or, que Charles-Quint le nomma gouverneur des terres qu'il avait découvertes et qu'il

pourrait encore découvrir. Le Pérou fut conquis. Pizarre usa de sa victoire en chrétien, et pardonna aux vaincus. L'Inca Huascar, instruit de son mérite, lui envoya une ambassade pour lui demander sa protection contre son frère Atahualpa qui, après l'avoir dépossédé de son empire, voulait lui arracher la vie. La renommée avait enflé les exploits et les forces du conquérant espagnol. Les Péruviens, prévenus comme les Mexicains, par des oracles vrais ou faux, qu'il viendrait bientôt de l'Orient des hommes barbus, d'un aspect terrible, portant le tonnerre, conduisant avec eux des animaux formidables, regardaient ces étrangers comme les fils du soleil. Atahualpa, intimidé par ces oracles, crut voir dans les Espagnols des hommes envoyés du ciel pour venger son usurpation. Il dépêcha des ambassadeurs à Pizarre, avec des présents magnifiques, en le sommant de sortir de ses états. Pour toute réponse, Pizarre précipita sa marche, et arriva à Caxamarca, où était campé l'usurpateur avec quarante mille hommes. Il le défît sans peine, le prit et le traita bien; mais une action barbare de cet Indien perfide et féroce le fit condamner à mort. Quelques jours avant la bataille de Caxamarca, Huascar, frère d'Atahualpa, et l'héritier légitime du trône, était tombé entre les mains de ses ennemis: l'usurpateur, craignant que les Espagnols ne rendissent la couronne à ce prince, donna des ordres pour qu'on le fit périr. Les vainqueurs furent irrités de ce meurtre. Un Péruvien, qui l'accusa d'avoir donné des ordres secrets pour massacrer les Espagnols, augmenta encore leur ressentiment. On le condamna à mort. (Voy. ATAHUALPA, CORTEZ, MANCO-CAPAC, MONTÉZUMA.) Peu de temps après, la discorde se mit entre les vainqueurs du Pérou, et Pizarre après avoir d'abord battu et puni de mort Almagro, son rival, fut assassiné le 19 juin 1531 par les amis et à l'instigation du fils d'Almagro, qui ne jouit pas longtemps de son crime. (Voy. son article.) Tout le monde connaît le roman ridiculement larmoyant que Marmontel a fait sur la conquête du Pérou: barbouillage où la sottise et l'irréligion se disputent à qui aura le dessus. Voy. le *Journal historique et littéraire*, 1^{er} mars 1777.

* PIZZI (l'abbé Joachim), littérateur, né à Rome en 1716, se fit connaître dès sa jeunesse par quelques *poésies légères* qui lui valurent l'estime des connaisseurs. Admis à l'académie des *Arcades* en 1731, il y soutint sa réputation poétique par un grand nombre de compositions, où l'on remarquait de l'élégance, de la facilité, et surtout une grande correction de style. A la mort de l'abbé Morel, en 1739, il lui succéda dans la place de *custode*, ou président de l'académie, qui sous sa direction acquit un nouveau lustre. La considération générale dont il avait joui jusqu'alors diminua un peu à l'arrivée de la fameuse *Corilla*. Cette *improvisatrice*, moins connue par ses talents poétiques que par ses galanteries, attirait tous les beaux-esprits de Rome, et même les gens les plus qualifiés. Pizzi se montra l'un des plus empressés à lui rendre ses hommages, et imagina de faire couronner la nouvelle Sapho au Capitole, honneur si rarement accordé aux génies les

plus marquants de l'Italie. Le zèle qu'il mit dans cette affaire excita des murmures et des satires où l'abbé Pizzi ne fut point épargné, ce qui lui fit dire en riant que le couronnement de Corilla était devenu pour lui le *couronnement d'épines*. Il mourut le 18 septembre 1790, laissant différents ouvrages, dont les principaux sont : *Discours sur la poésie tragique et comique*, Rome, 1772; *Dissertation sur une camée antique*; *La Vision de l'Eden*, poème en 4 chants, tiré en partie de l'Apocalypse, Rome, 1778. Ce poème est digne d'éloges, soit par la beauté des images, soit par l'harmonie de la versification; *Le triomphe de la poésie*, imprimé à Parme par Bodoni, 1779, in-4, dans les *Actes du couronnement de Corilla*. (Voy. CORILLA, III, 38.)

* PLAAT (André-Henri-Jean van der), ingénieur hydraulicien, né en 1761 à Grave, sur la Meuse, était parvenu au grade de lieutenant du génie, lorsqu'il passa en 1787 au service de Russie avec le rang de major dans la même arme. Il se distingua l'année suivante dans la campagne contre les Suédois, puis dans celles de 1789, 90 et 91, contre les Turcs, et reçut trois blessures, en 1790, à la prise d'Ismail. Il était alors lieutenant-colonel et chef d'un bataillon de grenadiers. A la paix l'impératrice lui fit présent d'une épée d'honneur et le décora de l'ordre de Saint-Wladimir. Nommé colonel d'infanterie, il obtint le même grade dans un corps d'ingénieurs, et fut chargé de la défense des provinces méridionales de l'empire russe, ainsi que des travaux du port d'Odessa. Il dirigea la construction de Tiraspol sur le Dniester, et d'autres importants ouvrages dans la Chersonèse Taurique, et reçut de nouvelles faveurs de la czarine. En 1796, Paul 1^{er} le nomma général-major. Deux ans après il quitta le service de la Russie, et s'étant marié en Hollande, il y vivait dans la retraite, lorsqu'en 1807, le roi Louis-Napoléon lui confia l'inspection du *Waterstaat*, c'est-à-dire des travaux hydrauliques pour la défense de la Hollande. L'empereur le nomma plus tard ingénieur en chef du département du Zuyderzée. Lorsque les alliés s'avancèrent pour affranchir la Hollande, il fut député vers eux pour accélérer la marche de leurs troupes. Il reçut du roi Guillaume le titre de major-général et le commandement de Bréda, qu'il défendit avec succès contre les Français. Sa belle résistance fut récompensée par la décoration de l'ordre de Hollande, et par celle de l'ordre de Sainte-Anne, première classe, qui lui fut accordée par l'empereur Alexandre. En 1815, il fut nommé commandant du Brabant septentrional, gouverneur d'Anvers, et commandant du premier arrondissement, avec le grade de lieutenant-général. Enfin, le 16 mars 1816, il eut le commandement de la quatrième division. Il mourut à Anvers, le 15 février 1819. Depuis 1810, il faisait partie de la société des sciences de Harlem.

PLACCIUS (Vincent), né à Hambourg, en 1642, y fit ses premières études, et les acheva à Helms-tadt et à Leipsig. Il voyagea ensuite en Italie et en France. De retour dans sa patrie, il se livra au barreau, et occupa avec distinction, pendant 24 ans, la chaire de morale et d'éloquence. Quoiqu'il fût d'un tempérament mélancolique, il était obli-

geant, affable, attaché à ses disciples et généreux envers les indigents. Ses ouvrages sont : un *Dictionnaire des auteurs anonymes et pseudonymes*, en latin, publié en 1708, 2 vol. in-fol., par les soins de Fabricius : livre curieux, quoique les fautes y fourmillent; Jean Christophe Mylius y a fait un *Supplément*, Hambourg, 1740, in-fol. La seconde édition du *Dictionnaire* de Barbier (*voy.* ce nom), offre un ensemble plus curieux et plus exact, quoiqu'elle laisse encore à désirer; *Liber de jurisconsulto perito*, 1695, in-8; *Carmina juvenilia*, Amsterdam, 1667, in-12; *De arte excerpendi*, Hambourg, 1689, in-8, et beaucoup d'autres, qui sont un témoignage favorable de ses talents et de son érudition. Il mourut en 1699.

PLACE (Pierre de la), en latin *a Platea* ou *Platanus*, né dans l'Angoumois en 1520, était d'une naissance distinguée, et fut successivement avocat, conseiller, et premier président de la cour des aides en 1555. Pendant qu'il faisait ses études à Poitiers, il eut quelques conférences avec Calvin, qui l'attira dans son parti. Sa nouvelle croyance, qu'il commença de professer publiquement en 1560, lui fit perdre sa place de président, que le roi lui rendit. Cependant il dut ensuite quitter la capitale : il y revint, et fut tué en 1572, à la Saint-Barthélemi. Il était fort attaché au parti huguenot, et le prouva par ses *Commentaires de la religion et de la république*, depuis 1556 jusqu'en 1561, in-8, 1566. On a encore de lui quelques livres de morale, comme l'*Excellence de l'homme chrétien*, 1581, in-12. A la tête se trouve une *Vie* de la Place, par le P. de Farnace.

PLACE (Josué de la), ministre protestant à Nantes, et professeur de théologie à Saumur, où il mourut en 1655, à 59 ans. Il avait une opinion particulière sur l'imputation du péché d'Adam, qui fut condamnée dans un synode de protestants en France. Ses *Oeuvres* ont été réimprimées à Franeker en 1699 et en 1703, 2 tomes in-4. Ce qu'il y a de plus intéressant, ce sont ses *Disputes contre les sociniens*.

* PLACE (Pierre-Antoine de la), littérateur médiocre, né à Calais en 1707, d'une famille honorable mais pauvre, mort à Paris en 1795, obtint, en 1762, le privilège du *Mercur de France*, mais son peu de talent ne put le soutenir et il fut obligé de l'abandonner au bout de deux ans. Il avait en 1746 donné le *Théâtre anglais*, 8 vol. in-12. Cette traduction n'est pas faite sur le modèle du Théâtre des Grecs. Le père Brumoy (*voy.* ce nom) a rendu les auteurs grecs tels qu'ils sont dans leurs écrits; il n'en altère pas la noble simplicité, et nous fait connaître leur véritable génie : dans la traduction de la Place on chercherait en vain celui des auteurs anglais, tant il en a changé le genre et le style. Peut-être en aura-t-il voulu corriger les irrégularités; mais il les a rendus méconnaissables. Son travail a cependant été utile à plusieurs de nos poètes dramatiques qui y ont puisé des plans, des situations et des caractères nouveaux. Il a traduit en outre de l'anglais un assez grand nombre de romans, entr'autres le *Tom-Jones*, de Fielding, Paris, 1767, 4 vol. in-12; et l'*Orpheline anglaise*, de miss Sara, sœur de Fielding (*voy.* ce nom). Ses

autres ouvrages sont des tragédies, *Venise sauvée*, imitée d'Otway; *Jeanne d'Angleterre*; *Adèle de Ponthieu*, etc. La première est la seule qui eut quelque succès. Un *Recueil d'épithames, ouvrage moins triste qu'on ne pense*, Bruxelles, 1782, 3 vol. in-12; *Pièces intéressantes et peu connues, pour servir à l'histoire et à la littérature*, Paris et Bruxelles, 1785-90, 8 vol. in-12 : ouvrage diffus et mal écrit; *Hermippus redivivus ou le triomphe du sage sur la vieillesse et le tombeau*; traduit de l'anglais de Cohausen; *Le Valère-Maxime français*, 1792, 2 vol. in-8. Laharpe a publié dans le *Mercur* du 20 juillet 1795, une piquante *Notice sur la Place*, et l'a reproduite dans son *Cours de littérature*. On y lit que la Place, tourmenté toute sa vie du besoin de célébrité, fit annoncer sa mort dans les *feuilles* de l'abbé Desfontaines, et déplorer la perte d'un jeune homme de si grande espérance; le stratagème fut bientôt découvert et trouvé plaisant.

PLACE (le marquis Pierre-Simon la). *Voy.* LA-PLACE.

PLACENTIUS ou PLAISANT (Jean-Léon), de Saint-Tron, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et passa la plus grande partie de sa vie à Maestricht, où on croit qu'il mourut vers l'an 1548. On a de lui : *Catalogus omnium antistitum Tungrensium, Trajectensium et Leodiensium*, Anvers, 1529, et Amsterdam, 1655, in-24. C'est un abrégé historique des évêques de Tongres et de Liège jusqu'à Erard comte de La Marek. L'auteur, trop crédule, adopte toutes les fables qu'il a trouvées dans les anciennes chroniques; un poème tautogramme, de 560 vers, intitulé : *Pugna porcorum*, Anvers, 1550, in-8, et dans les *Nugæ venales*, in-12, dont tous les mots commencent par un P. L'auteur s'y cacha sous le nom de *Publius Porcius*. Il n'est pas le premier auteur qui se soit amusé aux niaiseries des vers lettrés. Sous Charles le Chauve, un Ubaldus ou Hubaldus, bénédictin du monastère de Saint-Amand en Flandre, fit un pareil poème en l'honneur des chauxes, dont tous les mots commencent par un C. Ils ont été imprimés ensemble à Louvain, 1546.

PLACETTE (Jean de la), né à Pontac en Béarn, l'an 1659, d'un ministre qui l'éleva avec soin, exerça le ministère en France dès l'an 1660. Mais après la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, il se retira en Danemark, où il demeura jusqu'en 1711; il passa ensuite en Hollande, et se fixa d'abord à la Haye, puis à Utrecht, où il mourut en 1718, à 79 ans. On a de lui un grand nombre d'écrits, qui l'ont fait regarder comme le meilleur moraliste des protestants. Ses principaux ouvrages sont : *Nouveaux Essais de morale*, 1692, 4 vol. in-12; *Traité de l'orgueil*, dont la meilleure édition est celle de 1699; *Traité de la conscience*, 1695; *Traité de la restitution*, 1696; *La communion dévote*, dont la meilleure édition est celle de 1699; *Traité des bonnes œuvres en général*, 1700; *Traité du serment*, in-12; *Divers traités sur des matières de conscience*, in-12; *La mort des justes*, in-12; *Traité de l'aumône*, in-12; *Traité des jeux de hasard*, in-12; *La morale chrétienne abrégée*, dont la meilleure édition est celle de 1701, in-12; *Réflexions chrétiennes sur divers sujets de morale*, in-12; *De insanabili Ecclesiæ romane seep-*

ticismo dissertatio, 1686, ou 1696, in-4. Le titre de cet ouvrage annonce l'esprit qui l'a dicté. *De l'autorité des sens contre la Transsubstantiation*, in-12, réchauffé d'un sophisme mille fois réfuté; *Traité de la foi divine*, 4 tom. in-12; *Dissertation sur divers sujets de théologie et de morale*, in-12. Il y a d'excellentes choses dans ses ouvrages; mais il y aurait beaucoup à retrancher pour les rendre utiles à tout le monde chrétien : dans ceux où l'auteur se livre à l'enthousiasme de secte, il y a très-peu à recueillir. La Placette a été surnommé le *Nicolas des protestants*.

PLACIDE de Ste-HÉLÈNE (le P.), parent et élève de Pierre Duval, né en 1649 à Paris, entra chez les augustins-déchaussés de la place des Victoires à Paris en 1666. Il y continua de s'appliquer à la géographie, et fit un grand nombre de cartes, dont la plus estimée est celle du *cours du Pô*. Cet habile homme mourut à Paris en 1754, à 85 ans, avec le titre de géographe ordinaire du roi, qu'il avait obtenu en 1705.

PLACIDIE (Galla-Placidia-Augusta), née à Constantinople vers 588, était fille de Théodose le Grand, et sœur d'Arcadius et d'Honorius, demeurait ordinairement avec ce dernier prince. Alaric, s'étant emparé de Rome en 409, la mit dans les fers. Ataulphe, son beau-frère, sensible aux charmes de son esprit et de sa figure, conçut une violente passion pour elle. Il épargna Rome à sa prière, et envoya des présents à Honorius, en lui demandant la main de sa sœur : ce prince ayant refusé cette alliance, Ataulphe s'en vengea, en ravageant l'Italie, et épousa Placidie à Narbonne en 414. Placidie acquit sur l'esprit de son époux un grand ascendant et elle l'engagea à porter ses armes contre les Vandales, qui ravageaient l'Espagne; mais arrivé à Barcelonne, Ataulphe fut tué par un de ses officiers en 415. Après la mort d'Ataulphe, elle retourna auprès d'Honorius, qui la maria à Constance, associé à l'empire. Ce second époux lui ayant encore été enlevé, elle consacra tous ses soins à l'éducation du fils (Valentinien III) qu'elle avait eu de lui. Cette princesse mourut à Ravenne en 450 après s'être signalée par un courage au-dessus de son sexe, un grand zèle pour la religion, et une sagesse profonde dans les affaires du gouvernement. Nous avons une médaille dans laquelle elle est représentée, portant le nom de J.-C. sur le bras droit, avec une couronne qui lui est apportée du ciel. Quelques sectaires des derniers siècles ont indignement calomnié cette grande et pieuse princesse, trop zélée à leur gré pour des choses odieuses à la prétendue réforme.

PLANAT (Jacques), docteur en droit canon, et grand-vicaire de l'évêque de Béziers en 1656, est auteur d'un excellent ouvrage ascétique, intitulé : *Schola Christi*, dont l'abbé Chomel a donné une traduction libre en français, Paris, 1791, 7 vol. in-12; le dernier intitulé : *L'école du Sauveur sur les mystères*, est du traducteur.

PLANCHE (Le Fèvre de la), avocat du roi à la chambre du domaine, exerça cet emploi pendant 52 ans, s'en démit en 1752, et obtint des lettres de conseiller d'honneur avec voix délibérative au bu-

reau des finances et à la chambre du domaine. Il mourut à Paris, en 1748, dans un âge assez avancé. Nous avons de lui un ouvrage posthume qui a paru à Paris, en 1765, 3 vol. in-4, sous ce titre : *Mémoires sur les matières domaniales*, ou *Traité du domaine*, avec des notes par M. Lorry.

PLANCHE. Voy. REGNIER.

PLANCHER (dom Urbain), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1667 à Chenus dans le diocèse d'Angers, mérita d'être élevé à la place de supérieur. Il en remplit les devoirs dans divers monastères de Bourgogne, et mourut dans celui de Saint-Bénigne de Dijon, l'an 1750, âgé de 83 ans. Ce fut dans cette maison que s'étant déchargé du poids du gouvernement, il entreprit l'*Histoire du duché de Bourgogne*. Il en donna 3 vol. in-fol., Dijon, 1741-1748. Le 4^e ne parut qu'en 1781 par les soins de dom Merle. Cette histoire est écrite d'une manière peu agréable; mais elle est exacte, et elle est ornée de gravures d'autant plus précieuses que la plupart des monuments qu'elles représentent, ont été détruits par les vandales du xvm^e siècle.

* PLANCHOT (Guillaume), ecclésiastique, né à Tarascon en 1756, montra de bonne heure d'heureuses dispositions pour la chaire. Après avoir prononcé dans quelques villes du Languedoc des sermons qui justifiaient l'opinion qu'on avait de ses talents, il fut mandé à Paris, et fut chargé de prononcer le *Panégérique de saint Louis* devant l'académie des sciences. Son discours eut un plein succès. Il fut retenu pour prêcher l'année suivante le sermon de la Cène devant le roi, et celui de la Pentecôte devant les chevaliers du Saint-Esprit; mais une mort prématurée l'empêcha de remplir ce double engagement. On ne connaît d'imprimé de l'abbé Planchot que son *Panégérique de saint Louis*, 1766, in-4.

** PLANCK (Théophile-Jacques), théologien protestant, né en 1751 à Nortlingen, dans le Wurtemberg, obtint en 1784 une chaire de théologie à l'université de Goettingue; il l'occupa pendant un demi-siècle avec distinction, et mourut, le 31 août 1853, à 82 ans. Il eut la douleur de survivre à son fils, dont l'art. suit, dans lequel il pouvait se promettre un digne continuateur. Indépendamment d'une édition augmentée des *éléments de l'Histoire de l'église chrétienne* de Spittler (voy. ce nom), et d'un grand nombre d'écrits de circonstances, tels que : *Sur la séparation et la réunion des principaux partis chrétiens*, 1805; *Considérations sur les changements les plus récents dans l'état de l'église catholique*, 1808; *De la situation des partis catholique et protestant en Allemagne*, 1816; *Examen de la preuve historique de la divinité du christianisme*, 1821, on a de lui : *Histoire de la naissance, des modifications et du développement de la dogmatique protestante*, Leipzig, 1781-1800, 6 vol. in-8. On y joint : *Histoire de la théologie protestante, depuis l'introduction de la formule de concorde jusqu'au milieu du xvm^e siècle*, Goettingue, 1851, in-8. C'est le travail le plus complet que les protestants aient sur cette matière; *Histoire de la naissance et des progrès de la constitution ecclésiastique de la société chrétienne*, Hanovre, 1805-1809, 5 vol. in-8; *His-*

toire du christianisme à l'époque de sa première introduction dans le monde par Jésus-Christ, et par les apôtres, Goettingue, 1813, 2 vol. in-8. Tous ces ouvrages sont en allemand.

***PLANCK** (Henri-Louis), fils du précédent, né en 1735 à Goettingue, enseigna, comme son père, la théologie, et mourut dans sa ville natale, le 23 septembre 1831, à 46 ans. On lui doit : *Observations sur la première épître de saint Paul à Timothée*, Goettingue, 1808, in-8, il en soutient l'authenticité contre un de ses confrères ; *Sur la révélation et l'inspiration*, 1817, in-8 ; et *Abrégé du système religieux philosophique*, 1821, in-8.

PLANCUS (Gaius Plotius), se signala par un trait d'humanité héroïque. Ayant été proscrit par les triumvirs, Antoine, Lépide et Octave, il fut contraint de se cacher. Ses esclaves ayant été pris par ceux qui le cherchaient, soutinrent longtemps, au milieu des supplices, qu'ils ne savaient point où étaient leur maître. Plancus ne souffrit point qu'on tourmentât davantage des esclaves fideles et d'un si bon exemple : il s'avança au milieu du peuple, et présenta sa tête aux soldats. — Il ne faut pas le confondre avec Cneius PLANCUS ou PLACIUS, pour lequel Cicéron a prononcé une oraison qui défend la légalité de son élection à la place d'édile.

PLANQUE (François), docteur en médecine, né à Amiens en 1696 ; mort en 1765, est auteur de quelques ouvrages qui ont fait honneur à son savoir : *Chirurgie complète, suivant le système des modernes*, Paris, 1744, 2 vol. in-12, traité élémentaire, dont les chirurgiens conseillaient la lecture à leurs élèves ; *Bibliothèque choisie de médecine, tirée des ouvrages périodiques, tant français qu'étrangers*. Cette collection curieuse, continuée et achevée par Goulin, forme 10 vol. in-4, ou 51 vol. in-12 ; la traduction des *Observations rares de médecine et de chirurgie* de van der Wiel, 1758, 2 vol. in-12.

***PLANTADE** (Charles-Henri), compositeur, né en 1764 à Paris, fut reçu, dès l'âge de sept ans, dans la musique des pages, et ne tarda pas à réaliser les espérances que ses heureuses dispositions avaient fait concevoir. Il eut alors l'honneur d'être admis à chanter des duos avec la reine Marie-Antoinette, qui, comme l'on sait, était, une excellente musicienne ; elle daigna l'encourager, et toute sa vie il conserva la plus vive reconnaissance des bontés de cette auguste princesse. Il se fit bientôt connaître comme chanteur, violoncelliste, et surtout comme accompagnateur de partition, mérite rare alors. Il apprit la composition de Langlé. Vers 1790, la fameuse romance : *Te bien aimer, ô ma chère Zélie!* commença sa réputation. Au 10 août il faisait partie, comme grenadier, du bataillon des filles de St.-Thomas, et dans cette circonstance il donna des preuves de son dévouement à la famille royale. A la création du conservatoire, il y fut nommé professeur. Sous l'empire il fut chargé d'enseigner le chant aux princesses ; et lorsque Louis Bonaparte (*voy.* ce nom) devint roi de Hollande, il le suivit à la Haye comme directeur de sa musique et de sa chapelle. De retour à Paris, il fut chef de chant à l'opéra. En 1814, nommé chevalier de la légion d'honneur, il devint, peu de

temps après, maître de la chapelle du roi, placée qu'il perdit à la révolution de 1830. Le nouvel exil de la branche aînée des Bourbons lui causa un vif chagrin. Il mourut à Paris, le 18 décembre 1839, à 75 ans. Le théâtre lui doit plusieurs ouvrages, tels que *Palma ou le voyage en Grèce* ; le *Roman* ; le *Mari de circonstance*, etc., qui ont obtenu un succès mérité. Comme compositeur de musique sacrée, il a laissé plusieurs *motets* estimés, une messe de *Requiem*, et le *Te Deum*, qui fut exécuté au sacre de Charles X.

PLANTAVIT de la **PAUSE** (Jean), né dans le diocèse de Nîmes d'une famille ancienne, fut élevé par ses parents dans les erreurs de Calvin, et fut ministre à Béziers. La grâce ayant touché son cœur et éclairé son esprit, il fit abjuration en 1604, et se livra tout entier à l'étude de l'Écriture sainte et de la théologie. Il devint grand-vicaire du cardinal de La Rochefoucauld, puis aumônier d'Elizabeth de France, reine d'Espagne. Cette princesse lui procura l'évêché de Lodève, qu'il gouverna en homme apostolique. Ses incommodités l'ayant obligé de s'en démettre en 1648, il se retira au château de Margon, dans le diocèse de Béziers. Il y mourut en 1651, à 75 ans. Ses connaissances étaient très-vastes, surtout dans les langues orientales. On a de lui : *Chronologia Præsulum Iodevensium*, Aramon, 1654, in-4 ; un *Dictionnaire hébreu*, Lodève, 1645, 4 vol. in-fol., sous le titre de *Florilegium rabbinicum*, auquel il a joint une *Bibliothèque hébraïque*. Poitevin Peitavi a publié une notice sur ce prélat, 1807, in-8.

PLANTAVIT de la **PAUSE** de **MARGON**. *Voy.* **MARGON**.

PLANTIN (Christophe), célèbre imprimeur du xvi^e siècle, né à Mont-Louis, près de Mons (1), en 1514, porta à un haut degré de perfection le bel art d'imprimer. Il se retira à Anvers, et le bâtiment qui servait à ses presses était regardé comme un des principaux ornements de cette ville. Les dépenses qu'il avait faites pour se procurer les plus beaux caractères et les plus savants correcteurs montaient à des sommes immenses. On prétend même qu'il employait des caractères d'argent. Une riche bibliothèque ajoutait à l'admiration des étrangers. En 1575, il fut décoré du titre d'*Architypographe royal*. Le détail des ouvrages sortis de ses presses serait trop long. Cet homme illustre mourut en 1589, à 75 ans, après avoir amassé de grandes richesses, dont il se servit pour honorer les sciences et aider les savants. Il avait plus de réputation en qualité d'imprimeur qu'en qualité d'homme docte, quoique ce dernier titre ne pût pas lui être refusé. Il avait épousé Jeanne de la Rivière, et avait eu un fils, qui était mort à l'âge de 12 ans, et trois filles, dont les maris continuèrent à perfectionner l'art dans lequel avait excellé leur beau-père ; l'aînée épousa Raphelengius, qui s'établit à Leyde ; la seconde, Moret, fameux imprimeur d'Anvers ; et la troisième, Beys, de Paris.

* **PLANTIN** (Jean-Baptiste), ministre protestant, né à Lausanne, vers 1625, termina ses études à l'académie de cette ville, et nommé desservant du

(1) L'opinion commune fait naître Plantin dans la Touraine.

château d'Oyes, profita des loisirs que lui laissaient ses fonctions pour s'appliquer à l'histoire; il mourut postérieurement à l'année 1678. Ses ouvrages sont : *Helvetia antiqua et nova*, Berne, 1636, in-8, insérée par Fuessli dans son *Thesaurus historiae helveticae*, et réimprimée à Zurich, en 1757, in-8. L'auteur a beaucoup puisé dans les recueils de Simler, de Tschudi, et dans les mémoires d'Em. Hermann, bon antiquaire; *Abrégé de l'histoire générale des Suisses*, avec une description particulière de leur pays, Genève, 1666, in-8. Cette histoire de la Suisse, assez peu estimée, est la première qui ait été publiée en français. Haller (*Biblioth. histor. de Suisse*, iv, n° 447), lui reproche d'avoir rapporté des inscriptions qui n'ont jamais existé; et d'avoir estropié la plupart des noms propres qu'il a traduits du latin. *Lausana restituta, sive brevis oratio de reformatione Lausanae*, A. D. 1556, in-12 de 16 pages. Ce discours fut prononcé par Nic. Tscharnier, qui n'avait alors que quinze ans. *Dictionnaire français et latin*, Lausanne, 1677, in-8; *Petite chronique de la ville de Berne*, Lausanne, 1678, in-12, de 184 pages. Ce livre, devenu rare, peut encore être utile, quoique rempli de fautes d'impression; Une *Chronique de Lausanne*, et une *Chronique du pays de Vaud*, conservées en manuscrit dans diverses bibliothèques de la Suisse.

PLANODES (Maxime), né à Nicomédie, ainsi qu'il le dit lui-même dans un de ses opuscules, et moine à Constantinople, florissait vers l'an 1527. L'empereur Andronic le Vieux l'envoya à Venise à la suite d'un ambassadeur. Planodes prit du goût pour l'Eglise latine, et ce penchant le fit mettre en prison. Pour obtenir sa liberté, il écrivit contre les Latins, mais avec si peu de force, que le cardinal Bessarion en concluait que son cœur n'avait eu aucune part à cette production de son esprit. Nous avons de ce moine grec : une *Vie d'Esope*, qui est un tissu de contes absurdes et d'anachronismes grossiers. Il ajouta à cette vie plusieurs fables, qu'il publia sous le nom de ce philosophe, mais qui ne paraissent point être de lui. Tout cela bien approfondi a contribué à fortifier l'opinion de ceux qui croient qu'Esope n'est qu'un personnage fabriqué sur celui de Locman. (*Voy. ce nom et ESOP.*) Méziriac a combattu ce que Planodes a écrit sur la rabeuse figure d'Esope; mais si son existence est supposée, la critique de l'un n'est pas plus fondée que celle de l'autre; un recueil d'épigrammes grecques connu sous le nom d'*Anthologie*, dont la première édition est de Florence, 1494, in-4, et la meilleure de Francfort, 1600, in-fol.

* PLAT ou PLAET (Josse le), canoniste, né à Malines en 1755, commença ses études dans sa ville natale et les termina à l'université de Louvain. Reçu en 1766 docteur en droit civil et canonique, il étudia avec le plus grand soin les antiquités ecclésiastiques. L'université de Louvain le nomma en 1768 à une chaire de droit civil, puis en 1774 à celle de droit canonique. Dès l'année 1770, il s'était fait connaître par une thèse où il établissait l'indissolubilité du mariage de l'infidèle converti, contre le commun des théologiens. Cette thèse fut attaquée par le père Maugis, augustin de Louvain. Le Plat

y répondit par une *Dissertation historico-canonique*, et, pour y donner plus de poids, fit réimprimer une dissertation dans le même sens, donnée à Vienne en 1766. Dès lors il s'écartait de la route ordinaire et laissait entrevoir qu'il partageait les opinions des théologiens qui pensent que les décisions du saint Siège, même appuyées de l'assentiment de la majorité des évêques, ne font pas toujours autorité. Fébronius, van Espen, Riegger et d'autres, qui étendent au-delà de leurs justes limites ce qu'on appelle les *libertés de l'Eglise*, devinrent ses guides. L'empereur Joseph II, qui poursuivait son plan de réforme dans les Pays-Bas, le trouvant très-disposé à favoriser ses innovations, le choisit pour les introduire et les appuyer. Lors de l'établissement du séminaire général de Louvain, des huit professeurs de la faculté de théologie, six furent destinés arbitrairement, et deux seulement conservés, les docteurs Le Plat et Marant, auxquels on adjoignit des hommes qui pensaient comme eux. Cet enseignement, en contradiction avec les opinions du clergé, n'eut pas le succès qu'on aurait désiré. Les élèves refusèrent de pareils maîtres, et Le Plat, en 1787, obligé de quitter Louvain, où il craignait d'être maltraité, se retira à Maëstricht. L'année suivante ayant voulu recommencer son cours, il fut insulté publiquement; le gouvernement autrichien lui fit alors une pension; mais elle ne lui fut pas longtemps payée; il prit alors le parti de se retirer en Hollande, près de l'abbé Mouton, qui y rédigeait les *Nouvelles ecclésiastiques*. En 1806, il fut nommé professeur de droit romain à Coblenz, et directeur de l'école de cette ville, place qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 6 août 1810. Outre sa *Dissertation historico-canonique*, 1771, in-8, on a de lui : une *Edition du Commentaire de Van Espen sur le nouveau droit canonique*, avec une préface assez longue, Louvain, 1777, 2 vol. in-8; une *Edition latine des Canons du concile de Trente*, avec *préface et notes*, 1779, in-4; *Vindiciæ assertorum in præfatione codicis concilii tridentini præmissa*, Louvain, 1780, in-4. C'est une réponse aux attaques dirigées contre la préface de son édition du concile de Trente; un *Recueil des actes et pièces relatifs à ce concile*, 1784, 7 vol. in-4; on y trouve quantité de documents qui n'avaient jamais vu le jour, tirés des archives de la Belgique; une *Edition des Institutions de jurisprudence de Riegger*, 1786, 5 vol. in-8, dont il donna la même année un *abrégé*; Une *Edition latine des Discours de Fleury sur l'Histoire ecclésiastique*; une *Dissertation contre l'autorité des règles de l'index*, 2 vol. in-4; une *Dissertation* contre ce qu'avait établi dans ses leçons le docteur van der Velde, relative à la *Règle IV du concile de Trente sur la lecture de la Bible en langue vulgaire*; une *Dissertation sur le pouvoir d'établir des empêchements dirimants du mariage, et de l'origine des empêchements existants*, 1782, in-8. L'auteur s'y prononce en faveur de l'autorité civile. Van der Velde attaqua cette dissertation dans une thèse publique, soutenue le 18 juin 1785. Le Plat répondit la même année par : *Vindiciæ dissertationis canonice de sponsalibus et matrimoniorum impedimentis adversus thesim, die 18 junii in schola theologica propugnata*; *Lettre d'un théolo-*

gien canoniste à N. S. P. Pie VI, au sujet de la bulle Auctorem fidei, portant condamnation d'un grand nombre de propositions tirées du synode de Pistoie de l'an 1786, sans date. Loin d'y conserver le respect dû au chef de l'Eglise, Le Plat, oubliant toutes mesures, s'y sert d'expressions injurieuses envers le pontife et la cour romaine; Observations sur la déclaration de S. Em. le cardinal archevêque de Malines, touchant l'enseignement du séminaire général de Louvain, 1789, in-8. Ce prélat, après un examen où il avait proposé différentes questions aux professeurs, avait déclaré cet enseignement non orthodoxe; Supplément au catéchisme de Malines, Saint-Tron, de l'imprimerie archiépiscopale, in-8. C'est une critique très-vive de ce catéchisme.

PLATEL (l'abbé). Voy. NORBERT (le Père).

PLATEL (Jacques), jésuite, né en Artois en 1608, mort à Douai en 1681, après avoir enseigné la philosophie et la théologie dans cette université, et publié plusieurs ouvrages, entre autres *Synopsis cursus theologici*.

* PLATEN (Balthasar-Bogislas, comte de), gouverneur général de Norwège, né le 29 mai 1766, dans l'île de Rugen, était fils du baron Bernard de Platen, gouverneur-général de la Poméranie. Il s'était destiné au service de mer, et, depuis sa 17^e année jusqu'à sa 20^e, il avait voyagé dans presque toutes les parties du monde. Ayant, en 1797, donné la démission de son grade, il se livra tout entier à l'exécution de travaux utiles. C'est à son génie actif, éclairé et persévérant, que l'on doit l'exécution du projet formé depuis des siècles de faire communiquer la mer du Nord avec la Baltique. Il fut le directeur général de la grande entreprise du canal de Gotha qui fait l'admiration de tous ceux qui l'ont vu; et il en conduisit les travaux avec tant d'activité qu'il le vit presque terminé. En 1809, il reçut plusieurs missions importantes, et prit part à la constitution actuelle de la Suède. Le 9 juin de la même année, le roi l'appela dans son conseil; mais il en sortit en 1812, époque où il fut nommé intendant-général de l'armée contre la Norwège. Le prince royal de Suède le créa, en 1814, gouverneur-général du Holstein-Schleswig et du Jutland, place qu'il garda jusqu'à la conclusion de la paix entre le Danemarck et la Suède. Le 20 octobre il fut nommé l'un des commissaires chargés de dresser l'acte d'union de Suède et de Norwège, et, le 7 janvier 1815, le titre de comte lui fut conféré. En 1827 le roi lui donna le poste important de gouverneur de la Norwège, et le nomma chef de la troisième division de la grande amirauté. Il mourut à Christiania le 6 décembre 1829, à 63 ans. Il était, depuis 1815, membre de l'académie des sciences de Stockholm.

PLATINA (Barthélemi de Sacchi, dit), célèbre historien, né en 1421, dans un village nommé Piacenza (en latin *Platina*), entre Crémone et Mantoue, d'où il prit le nom de *Platina*, suivit d'abord le métier des armes. Il s'appliqua ensuite aux sciences, et tâcha de se distinguer de la foule, pour se produire à Rome, où le conduisit le cardinal de Gonzague; le cardinal Bessarion lui donna un appartement dans son palais, et obtint pour lui du pape Pie II quelques petits bénéfices, ensuite la charge

d'abrégiateur apostolique. Paul II, successeur de Pie II, ayant cassé les abrégiateurs, Platina s'en plaignit d'une manière violente et emportée, qui le fit mettre en prison. Il en sortit au bout de quelques mois, à la prière du cardinal François de Gonzague; mais il eut ordre de rester dans Rome. Pomponius Lætus avait établi une académie à Rome, dans le but d'encourager la recherche et l'examen des monuments anciens. On la peignit au pape comme composée d'hommes irréligieux sans cesse occupés de tramer des complots contre l'Eglise et son chef. Ils furent tous arrêtés ainsi que Platina, qui était du nombre: après avoir souffert la torture, il resta un an en prison, sans doute parce qu'il ne détruisit point les preuves alléguées contre lui. Paul fit ensuite espérer à Platina qu'il lui procurerait quelque établissement; mais ce pape mourut d'apoplexie avant d'effectuer ses promesses. Sixte IV, son successeur, rétablit Platina dans ses charges, et lui donna celle de bibliothécaire du Vatican en 1475. Comblé de grâces, il vécut tranquille, et mourut de la peste en 1481, à 60 ans. Trithème en fait cet éloge: *Vir undequaque doctissimus, philosophus et rhetor celeberrimus, ingenio subtilis et vehemens, eloquio disertus et mulcens*. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Le principal est l'*Histoire des papes* depuis saint Pierre jusqu'à Sixte IV, par l'ordre duquel il l'avait entreprise et à qui il la dédia. L'auteur aurait pu mettre plus de discernement et d'exactitude dans les faits et moins de passion dans les portraits de plusieurs souverains pontifes, qu'il peint plutôt d'après son imagination que d'après leur histoire. (Voy. PAUL II et le cardinal QUIRINI.) La 1^{re} édition de cette *Histoire* est celle de Venise, 1479, in-fol., en latin. Il y en a eu depuis un grand nombre d'autres éditions, dans lesquelles on a retranché plusieurs traits hasardés ou faux. Coulon l'a traduite en français, 1651, in-4. Ses autres ouvrages sont: des *Dialogues sur le vrai et le faux bien*, pleins d'ennuyeuses moralités; un livre du *Remède d'amour*, Leyde, 1646, in-16, qui est traduit en français et joint à celui de Fulgose, Paris, 1582, in-4; un *Dialogue de la vraie noblesse*; deux du *bon citoyen*; le *Panegyrique du cardinal Bessarion*; un traité *De pace Italiae componenda, et de bello Turcis inferendo*; d'autres *Traité*s qui se trouvent dans le recueil de ses *OEuvres*; l'*Histoire de Mantoue et de la famille des Gonzagues*, en latin, publiée par Lambecius, Vienne, 1675, in-4. Elle est écrite avec moins de liberté que son *Histoire des papes*. Une *Vie* curieuse et intéressante de Neri Capponi, insérée par Muratori dans le 20^e tome de ses écrivains d'Italie; un *Traité sur les moyens de conserver la santé, et la science de la cuisine*, Venise, 1475, pet. in-fol. 1^{re} édit. avec date, Civita di Friuli, 1480, pet. in-4, Venise, 1498 et Bologne, 1499, même format. Il y en a une traduction française par Didier Christol imprimée plusieurs fois dans le xvi^e siècle, in-8 et in-fol. Toutes les *OEuvres* de Platina sont en latin, et furent imprimées à Cologne en 1529 et 1574, et à Louvain en 1572, in-fol.

PLATON, célèbre philosophe, fils d'Ariston et chef de la secte des académiciens, naquit dans l'île d'E-

gine, l'an 430 avant J.-C., d'une famille illustre. Dès son enfance il se distingua par une imagination vive et brillante. Il saisit avec transport et avec facilité les principes de la poésie, de la musique et de la peinture. A l'âge de vingt ans, il s'attacha à Socrate, qui l'appela le *Cygne de l'académie*. Après la mort de Socrate, Platon se retira chez Euclide à Mégare. Il visita ensuite l'Egypte, pour profiter des lumières qu'on attribuait aux prêtres de ce pays, et des hommes savants qu'il croyait y trouver. Peu content des connaissances qu'il avait recueillies en Egypte, il alla dans cette partie de l'Italie que l'on appelait la grande Grèce, pour y entendre les trois plus fameux pythagoriciens de ce temps-là. De là il passa en Sicile pour voir les merveilles de cette île, et surtout les embrasements du mont Etna. De retour dans son pays, après ces courses diverses, il fixa sa demeure dans un quartier du faubourg d'Athènes, appelé *Académie*. C'est là qu'il ouvrit son école, et qu'il forma tant d'élèves à la philosophie. La beauté de son génie, l'étendue de ses connaissances, la douceur de son caractère et l'agrément de sa conversation, répandirent son nom dans les pays les plus éloignés. Denys le Jeune, tyran de Syracuse, épris du désir de le connaître et de l'entretenir, lui écrivit des lettres également pressantes et flatteuses pour l'engager à se rendre à sa cour. N'espérant pas beaucoup de fruit de son voyage auprès d'un tyran, il ne se pressa pas de partir. On lui dépêcha courrier sur courrier; enfin il se mit en chemin et arriva en Sicile. Il y fut reçu en grand homme; le tyran offrit un sacrifice pour célébrer le jour de son arrivée. Platon trouva en lui les plus heureuses dispositions : Denys hait bientôt le nom de tyran, et voulut régner en père; mais l'adulation rendit cette résolution inutile. Platon retourna en Grèce, avec le regret de n'avoir pu faire un homme d'un souverain, et le plaisir de ne plus vivre avec de lâches flatteurs qui en faisaient un monstre. A son retour, il passa à Olympie pour voir les jeux. Il se trouva logé avec des étrangers de considération, à qui il ne se fit pas connaître. Il retourna avec eux à Athènes, où il les logea chez lui. Ils n'y furent pas plutôt, qu'ils le pressèrent de les mener voir Platon. Le philosophe leur répondit en souriant : *Le voici*; et l'on peut croire que ce ne fut pas sans quelque flatteur retour sur lui-même; mais les étrangers furent dans l'admiration. On lui attribue quelques bons mots, ainsi qu'à Socrate. Voyant les Agrigentins faire d'énormes dépenses en bâtiments et en repas, il dit : « Les habitants d'Agrigente bâtissent comme » s'ils devaient toujours vivre, et mangent comme » s'ils mangeaient pour la dernière fois... » Platon avait naturellement un corps robuste et vigoureux; mais les voyages qu'il fit sur mer, et les fréquents dangers qu'il courut, altérèrent ses forces. Néanmoins, il n'eut presque aucune attaque de maladie dans tous le cours de sa vie. Dans le ravage affreux que la peste fit à Athènes au commencement de la guerre du Péloponèse, il échappa à ce fléau commun par un régime de vie sobre et frugal. Sa tempérance le conduisit à une heureuse vieillesse : il mourut le jour anniversaire de sa naissance, après une car-

rière de 81 ans, l'an 347 avant J.-C. Platon, maître dans l'art de penser, ne le fut moins dans l'art de parler. Son style est noble et élégant. L'atticisme, qui était parmi les Grecs, en matière de style, ce qu'il y avait de plus fin et de plus délicat, règne dans tout ce qu'il a écrit. Aussi lui donna-t-on de son temps le surnom d'*Apis attica* (Abeille athénienne); de même que la postérité enthousiaste et excessivement admiratrice lui a déferé celui de *divin*, par rapport à sa morale. Quant au système de philosophie qu'il se forma, il établit deux sortes d'êtres, Dieu et l'homme : l'un existant par sa nature, et l'autre devant son existence à un créateur. Il admettait la création du monde, et partageait les principaux êtres qui le composent en deux classes. Les astres sont de la première, et les génies bons ou mauvais de la seconde. L'Être suprême, qui préside à ces êtres intermédiaires, est incorporel, unique, bon, parfait, tout-puissant, juste; il prépare aux gens de bien des récompenses dans une autre vie, et aux méchants des peines et des supplices. D'un tel système doit découler nécessairement une morale pure. « Rien ne l'est plus en effet, » dit l'abbé Fleury, que celle de Platon, quant à » ce qui regarde le désintéressement, le mépris des » richesses, l'amour des hommes et du bien public; » rien de plus noble quant à la fermeté du courage, » au mépris de la volupté, de la douceur, de l'opinion des hommes, et à l'amour du véritable » plaisir. » Aucun auteur païen n'avait parlé d'une manière aussi sublime des attributs de la Divinité, de la Providence, des supplices et des récompenses d'une vie future. C'est sans doute ce qui engagea les premiers Pères de l'Eglise à étudier soigneusement la philosophie de Platon. Clément d'Alexandrie dit, dans ses *Stromates*, que sa philosophie, quoique humaine, avait servi aux Grecs pour les préparer à l'évangile comme la loi aux Hébreux; d'autres ont cru qu'avant la venue du Messie, Dieu avait laissé échapper un rayon de la lumière évangélique en faveur de quelques hommes privilégiés; d'autres ont conjecturé que dans le cours de ses voyages en Egypte et en Phénicie, Platon y avait appris plusieurs de ces vérités primordiales, que la tradition y avait conservées au milieu des ténèbres du paganisme; d'autres enfin ont dit que ce philosophe avait lu les livres saints, et renforcé sa philosophie par ce grand et lumineux secours. Ce qui le ferait croire est en particulier sa doctrine sur les trois personnes en Dieu, qui, quoique défigurée en bien des points, est trop analogue à celle des saintes lettres pour ne pas croire que le philosophe y ait puisé. Il dit, par exemple, « que le triangle équi- » latéral est de toutes les figures celle qui approche » le plus de la divinité. » Paroles qui n'ont aucun sens raisonnable, si on ne le prend pas dans celui qu'elles présentent naturellement. On sait d'ailleurs que l'Écriture sainte a été connue des anciens sages, et qu'ils en ont fait usage. (Voy. OPHIONÉE, LAFAUR, NUMÉRIUS, OVIDE, FICIN, etc.) Une autre idée qui semble se rencontrer souvent dans les écrits de Platon, est celle du Messie; il en parle comme du grand instituteur des hommes, sans les leçons duquel toutes les lumières philosophiques vont à

rien. « Le parti que nous avons à prendre, dit-il » dans son second *Alcibiade*, est d'attendre patiemment que quelqu'un vienne nous instruire de la manière dont nous devons nous comporter envers les dieux et les hommes. Mais quand arrivera ce temps, et quel est celui qui nous enseignera tout cela? Je verrais volontiers cet homme-là, qui que ce puisse être.... Qu'il vienne incessamment : je suis disposé à faire tout ce qu'il me prescrira ; et j'espère qu'il me rendra meilleur. » Il ne parle pas d'une manière moins remarquable du péché originel. « La nature et les facultés de l'homme, » dit-il, ont été changées et corrompues dans son chef, dès sa naissance. » Zonaras dit qu'en 796 on ouvrit un sépulcre fort ancien, dans lequel on trouva un corps mort, qu'on crut être celui de Platon. Ce cadavre avait une lame d'or à son cou avec cette inscription : *Le Christ naîtra d'une vierge, et je crois en lui*. Il n'en fallut pas davantage pour confirmer l'idée que Platon avait été un des héros du christianisme. Grotius et Bossuet ont paru favorables à ce sentiment. Ils se fondent particulièrement sur ces paroles très-remarquables : « Qu'il vienne, ce divin législateur, imprimer en traits de feu, sur le marbre et l'airain, la loi antique que les passions et les préjugés ont effacée du cœur de l'homme ; qu'il vienne la proclamer aux quatre coins de l'univers ; qu'il dissipe tous les nuages. » Si l'austérité de la loi décourage, si elle effraie notre faiblesse, qu'il envoie encore un homme juste dont les vertus servent d'encouragement et de modèle. Il faut que cet homme n'ait pas même la gloire de paraître juste, pour ne pas être soupçonné de l'être par vanité ; il faut qu'il soit dépouillé de tout, à l'exception de sa vertu ; il faut que, sans nuire à personne, il soit traité comme le plus méchant de tous ; il faut qu'il persévère jusqu'à la fin dans la justice ; qu'il soit fouetté, chargé de fers ; qu'on l'attache en croix ; qu'on le fasse expirer dans les plus cruels supplices. » Il faut convenir cependant que, malgré la sagesse de la plupart de ses maximes, la doctrine et la conduite de Platon se ressentent de l'inconséquence ordinaire à tous les sages profanes, et surtout à ces hommes suffisants qui, sans autorité et sans mission, ont osé se donner pour les précepteurs du genre humain. Aulu-Gelle l'accuse de larcin, et d'un amour déréglé pour Agathon, à la louange duquel il composa des vers qui existent encore ; Suidas l'accusa d'avarice, Théopompe de mensonge, Athénée d'envie. Il remerciait les dieux de l'avoir fait naître grec et de l'avoir créé homme plutôt que femme, avantage dont tant de scélérats d'Athènes pouvaient se glorifier. Il proscriit la virginité, et veut que les femmes soient en commun. Il permet aux pères de tuer leurs enfants lorsqu'ils sont difformes, et aux maîtres de faire mourir leurs esclaves. Il permet aussi que, par dévotion, tout le monde s'enivre. « Un extrait d'une lettre de Platon, dit le célèbre Duguet, prouve assez combien il était vil et faux, combien il craignait de s'expliquer sur la nature de Dieu, combien par conséquent il était éloigné de s'exposer au plus petit danger pour le reconnaître publiquement et lui rendre l'hommage qui

lui est dû. » Si Platon a eu réellement les lumières dont nous avons parlé, il n'en est que plus coupable d'avoir pratiqué et préconisé le vice, d'avoir sacrifié aux fausses divinités en abandonnant le vrai Dieu. Sa *République* offre des erreurs pernicieuses, des idées chimériques et impraticables, et en même temps d'excellentes leçons. « Dans tout état bien constitué, dit-il, les premiers soins doivent se tourner vers la religion véritable, non vers la religion quelconque, vraie ou fauleuse ; et les hommes destinés à la magistrature doivent être élevés, suivant ses maximes, dès leur plus tendre jeunesse. » Ailleurs, il établit cette maxime souvent vérifiée par l'événement, que les tyrans commencent par affranchir les esclaves et par piller les temples (liv. 8, tom. 2, pag. 228 et 250, Amsterdam, 1765). Tous les ouvrages de cet homme illustre sont en forme de dialogues, à l'exception de douze *Lettres* qui nous restent de lui. On y trouve sur la rhétorique plusieurs principes qui sont répandus en partie dans son *Phædon* et dans son *Gorgias*. La première édition des *Œuvres* de Platon a été publiée par le savant Marc Musurus (voy. ce nom), Venise, Alde, 1515, in-fol. L'édition donnée par Serranus ou Jean de Serres, en grec et en latin, en 5 vol. in-fol., 1578, imprimée par Henri Etienne, continue d'être recherchée des savants. On estime aussi celles avec la version latine de Marsile Ficin, Francfort, 1602, in-fol. ; de Deux-Ponts, 1782-86 ; de Bekker, Berlin, 1816-1818 ; Londres, 1826, 11 vol. in-8. Dacier a traduit en français une partie des *Dialogues* de Platon ; cette version, imprimée en 1701, 2 vol. in-12, et réimprimée en 1771, 3 vol. in-12, est fort au-dessous de l'original. L'abbé Groua a traduit la *République*, Paris, 1762, 2 vol. in-12 ; les *Lois*, Amsterdam, 1769, 2 vol. in-12 ; et les *Dialogues* non traduits par Dacier, ib., 1770, 2 vol. in-12 ; les versions de l'*Hippias* ou *Traité du beau*, mis en français par Maucroix ; et du *Banquet de Platon*, par Jean Racine, sont à la suite de celle des *Dialogues* par Dacier, de l'édition de Paris, 1771. La seule traduction complète des *Œuvres* de Platon en français est celle qu'a publiée M. Cousin, Paris, 1822-1840, 15 vol. in-8 ; elle est enrichie de notes et de dissertations du savant éditeur. François Patrice a donné une comparaison curieuse des opinions de Platon et d'Aristote dans ses *Discussions péripatéticiennes*, et dans son livre intitulé : *Aristoteles exotericus*. Les plus beaux morceaux de Platon se trouvent réunis dans l'ouvrage intitulé : *Pensées de Platon sur la religion, la morale et la politique, recueillies et traduites* par M. J.-V. Leclerc, Paris, 1819, 2^e édit. 1824, in-8. Plusieurs *Commentaires* ont paru sur les *Idées* de Platon. Nous citerons ceux de Scipion Agnelli, qui ouvrit la carrière, Venise, 1615 ; de Faehsen, Leipsig, 1796 ; et de Schantz, Londres, 1795.

PLATON, poète grec, né à Corinthe, florissant environ cent ans après Platon le philosophe. Il excella dans la nouvelle comédie, dont il passa pour le chef. Il ne nous reste que quelques fragments de ses pièces ; ils suffisent pour juger qu'il avait de la verve comique et de l'invention.

PLAUTE (Marcus-Accius-Asinius-Plautus), le

père de la comédie latine, né à Sarsine, village d'Ombrie, vers l'an 227 avant J.-C., s'acquit à Rome une grande réputation dans le genre comique. Il avait déjà fait quelques-unes de ses pièces à l'âge de dix-sept ans, et à 21 ans il avait déjà une brillante réputation. Il avait beaucoup gagné par ses comédies; mais s'étant ruiné dans le commerce, il se vit contraint, pour vivre, de se louer à un boulanger, pour tourner une meule de moulin. C'est dès lors qu'on lui donna le nom d'*Asinius*; car c'était ordinairement les ânes qui tournaient les meules d'un moulin. Il nous reste vingt *Comédies* de ce poète, qui mourut l'an 184 avant J.-C. Plaute fut estimé de son temps, par rapport à l'exactitude, à la pureté, à l'énergie, à l'abondance et à l'élégance même de son élocution; on lui reproche sa négligence dans la versification, quelques plaisanteries basses et fades, de mauvaises pointes, des jeux de mots ridicules, des turlupinades grossières, des ordures révoltantes. Il a moins d'art, mais plus d'esprit que Térence. Ses intrigues sont mieux ménagées, les incidents plus variés, et l'action est plus vive dans ses comédies que dans celles de son rival. Les *Comédies* de Plaute ont été imprimées pour la première fois à Venise par Vendelin de Spire, 1472, in-fol. Les meilleures éditions de cet auteur sont celles de Francfort, 1621, in-4, par Frédéric Taubman; de Padoue, 1725, in-8, ou 1764, 2 vol.; la première est la plus rare; mais la seconde est augmentée; de Paris, 1759, 5 vol. in-12, chez Barbou; de Deux-Pont, 1788, 3 vol. in-8, revue par Brunck; de Berlin, 1809, 4 vol. in-8, et enfin de Paris, 1850, avec un nouveau commentaire de M. Naudet: celle-ci fait partie de la *Biblioth. latine* de Lemaire. Quant aux écrivains qui l'ont traduit en français, voyez les articles de M^{me} DACIER, de LIMIERS et de GUEUDEVILLE. M. l'abbé Le Moignon, traducteur estimé de Térence, avait, dit-on, traduit Plaute; mais on n'a rien retrouvé de son travail. La *Traduction* qu'en a donnée J.-B. Levée dans le *Théâtre des Latins*, Paris, 1820, avec des observations littéraires d'Amaury et Alex. Duval, est peu estimée; mais la nouvelle *Traduction* de M. Naudet, Paris, 1851-57, 9 vol. in-8, a réuni tous les suffrages.

PLAUTIEN (Fulvius Plautianus), homme d'une naissance obscure, devint le favori de l'empereur Sévère, qui le fit en 202 préfet de Rome et lui procura le consulat. Ce courtisan, aussi avide qu'orgueilleux, égalait son maître en pouvoir et le surpassait en richesses acquises par les voies les plus odieuses. On lui avait érigé un nombre infini de statues. Il ne voulait point qu'on l'approchât sans permission. Lorsqu'il paraissait dans les rues, on criait de ne pas se trouver sur son passage, de se détourner et de baisser les yeux. Il eut le bonheur de faire épouser sa fille Fulvie Plautille à Antonin Caracalla, fils de Sévère, dans le mois de juin 205, et lui donna une dot qui aurait suffi pour marier cinquante reines. Caracalla ne l'aima pas longtemps, et la menaça du plus triste sort, dès qu'il aurait l'autorité en main. Plautien, instruit des desseins de son gendre, conspira contre Sévère et son fils. Ce complot ayant été découvert, il fut mis

à mort, et Plautille envoyée en exil dans l'île de Lipari, avec Plautius son frère. Après qu'ils y eurent langué pendant sept ans dans la misère, Caracalla leur fit ôter la vie en 211. Plautille avait eu deux enfants, un fils mort en bas âge, et une fille qui la suivit dans son exil, et que Caracalla eut la barbarie de faire poignarder avec sa mère.

PLAUTILLE. Voy. l'article précédent.

* PLAYFAIR (John), géologue, né en 1749, au village de Benvie en Ecosse, était fils de James Playfair, ministre anglican, connu par son *Système de Chronologie*. Il acheva ses études à l'université de St-André, et tout en faisant ses cours de théologie, se rendit fort habile dans la physique et les mathématiques. A la mort de son père, en 1772, il obtint sa cure; mais il ne conserva pas longtemps ce bénéfice. S'étant chargé d'une éducation à Edimbourg, il y fut bientôt connu des professeurs de l'université qui se l'associèrent en lui procurant la chaire de mathématiques. A la création de la société royale de cette ville, il en fut élu membre, puis secrétaire. Dans les dernières années de sa vie, il s'adonna à la géologie et fit un voyage dans les Alpes pour étudier ces montagnes. Il est mort à Edimbourg le 19 juillet 1819. On a de lui: *Eléments de géométrie*, 1796, in-8; *Eclaircissements sur la théorie de la terre* par Hutton, 1812, in-8, trad. en franç. par C. A. Basset, Paris, 1815, in-8; *Esquisse de philosophie naturelle*, 1812, in-8; une bonne édition d'*Euclide*; l'excellent *Discours préliminaire*, du supplément à l'*Encyclopédie britannique*. Il a été aussi un des coopérateurs les plus actifs et les plus distingués de la *Revue d'Edimbourg*, et il a enrichi de bons *Mémoires* divers autres recueils. On distingue surtout celui qu'il lut en 1789 à la société royale d'Edimbourg, et qu'il inséra dans le 2^e vol. de ses *Transactions*, sous ce titre: *Remarques sur l'astronomie des brames*. Les *œuvres* de J. Playfair ont été recueillies à Edimbourg, 1822, 4 vol. in-8.

* PLAYFAIR (William), frère du précédent, économiste, né à Dundee en 1759, fut d'abord dessinateur dans les fabriques de Birmingham, puis vint à Londres où il coopéra à la rédaction de divers journaux. Au commencement de la révolution il établit une maison de banque à Paris; mais le régime de la terreur la lui fit abandonner et il retourna à Londres où il ouvrit un magasin d'orfèvrerie et de bijouterie. En 1815 il avertit le ministère anglais du projet qu'avait Napoléon de quitter l'île d'Elbe, deux mois avant son exécution, mais on n'en tint aucun compte. Il revint à Paris après la seconde restauration, et travailla en 1818 au *Galignani's messenger*. Condamné à trois mois de prison et à trois mille francs d'amende pour un article injurieux à la mémoire du comte de St-Morrys tué en duel par le colonel Dufay, il s'enfuit à Londres. Il y mourut dans la misère le 15 février 1825. Il a publié un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: *Atlas politique et commercial*, 1786, in-4; *Vues générales des forces et des ressources actuelles de la France*, 1795, in-8; *Pensées sur l'état politique de la France*, 1795, in-8; *Histoire du jacobinisme*, 1795, in-8; *Observations sur les établissements de la Grande Bretagne dans les Indes*, 1799, in-4; *Etat vrai des dépenses et des*

ressources de la Grande-Bretagne, 1800, in-4; *Tables statistiques de tous les états de l'Europe*, 1800, in-4; *Manuel statistique*, montrant, d'après une méthode entièrement nouvelle, les ressources de chaque état et royaume de l'Europe, 1801, in-8, traduit en français par Donnant, Paris, 1802, in-8; *Recherches sur les causes de la décadence et de la chute des riches et puissantes nations*, 1805, in-4, 2^e édit., 1807; *Richesse des nations*, de Smith, avec des notes et des chapitres supplémentaires, 11^e édition, 1806, 5 vol. in-8; *Notice statistique des Etats-Unis d'Amérique*, 1807, in-8; *Plan pour obtenir la balance du pouvoir en Europe*, 1815, in-8; *Portraits politiques et modernes*, avec des notes historiques et biographiques, 1814, 2 vol. in-8; *La France telle qu'elle est, et non telle que l'a faite lady Morgan*, 1818, traduite en français, Paris, 1820, in-8.

* PLAZZA ou mieux PIAZZA (Benoît), jésuite, né à Syracuse vers la fin du xvi^e siècle, professa pendant plusieurs années la théologie à Palerme, y fut préfet des études, et enfin censeur et consultant de l'inquisition de Sicile; il mourut vers 1765 âgé d'environ 70 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Il Purgatorio, istruzione catechistica dello stato e pene del Purgatorio e de' rimedi apprestati da Dio in questa vita, a fin di sodisfare si per noi, come per li nostri defunti al debito di quelle pene contracte perli peccati*, etc., Palerme, 1754. *Christianorum in sanctos, sanctorumque reginam, eorumque festa*, imagines, reliquias, propensa devotio à præpostera ejusdam scriptoris reformatione, sacræ potissimum antiquitatis monumentis ac documentis vindicata, simul et illustrata, etc. accesserunt Jesu Christi monita maxime salutaria, de cultu dilectissimæ matri Mariæ debito exhibendo, a duacensi doctore (1) olim proposita, Palerme, 1751, in-4. Cet ouvrage est dirigé contre la *Regolata divozione de' christiani* publié par Muratori, sous le nom de *Lamindo Pritanio*. Muratori, aussi pieux que savant, n'avait certainement pas eu l'intention de rien ôter à la sainte Vierge de ce qui lui est dû; mais peut-être n'avait-il pas assez consulté les pieux auteurs avoués par l'Eglise, qui ont parlé du culte de Marie. *Causa immaculatæ conceptionis B. M. V., sacris testimoniis utrinque allegatis, et ad examen theologico-criticum revocatis, agitata et conclusa; accedit sancti Patri Argorum episcopi oratio, in conceptionem sanctæ Annæ, ex græcis mss. edita*, Palerme 1747, et Cologne, 1751, in-fol.; *Lettera al Daniello Concina, in risposta a due impugnazioni da lui fatte nell' opera contra gli ateisti*, Palerme, 1755, in-4, et Venise, 1756. C'est une réponse au P. Concina qui avait attaqué l'ouvrage de Piazza contre *Lamindo Pritanio*; *Dissertatio anagogica, theologica, parænetica de paradiso, opus posthumum*, etc. accedit *Jos. Mariæ Gravinæ caput quintum et ultimum de electorum hominum numero, respectu hominum reprobatorum*, Palerme, 1770. Cette addition de *Gravina* fut prohibée par un décret de Rome, du 22 mai 1772. Le P. Piazza a laissé d'autres ouvrages inédits, soit de théologie, soit de controverse, qui tous attestent son savoir et sa piété.

(1) Ce docteur de Douay est Adam Widenfeldt. Voy. son article.

* PLÉE (Auguste), botaniste, né en 1787, chef de division à la secrétairerie du roi, fut envoyé en 1819 comme naturaliste du gouvernement, chargé d'explorer l'Amérique du sud; il avait en partie accompli l'objet de sa mission, lorsqu'il mourut au Fort-royal à la Martinique le 7 août 1825. Ses collections ont été envoyées au muséum d'histoire naturelle de Paris. On a de Plée : *Le jeune botaniste, ou entretien d'un père avec son fils sur la botanique et la physiologie végétale*, Paris, 1812, 2 vol. in-12, avec 48 pl.; *Herborisations artificielles aux environs de Paris*, 1812-14, in-8 avec fig., 18 liv. Cet ouvrage n'a point été terminé.

PLÉLO (Louis-Robert-Hippolyte de BREHAN, comte de), colonel d'un régiment de son nom, né en 1699, était ambassadeur du roi de France auprès du roi de Danemarck, lorsque Stanislas fut élu pour la seconde fois roi de Pologne, en 1755. Ce prince se retrancha dans Dantzick, où une armée Russe vint l'assiéger. Le comte de Plélo osa avec 1,500 Français attaquer 50,000 Russes. Il força trois de leurs retranchements; mais, accablé par le nombre, il fut percé de mille coups le 29 mai 1754, et le reste de sa troupe fut pris. Il cultivait la poésie avec succès, témoin diverses pièces légères, ingénieuses et piquantes, répandues dans différents recueils, dont la plus répandue est une idylle, naturelle à la fois et pleine de finesse, sous ce titre : *La manière de prendre les oiseaux*. Elle se trouve dans le *Portefeuille d'un homme de goût*. Le *Choix de chansons* publié par Moncrif (voy. ce nom) en contient une sous le nom du comte de Plélo, qui est tirée mot à mot des *Vigiles de Charles VII*, de Martial d'Auvergne.

PLEMPIUS (Vopiscus-Fortunatus), né à Amsterdam le 25 décembre 1601, se fit recevoir docteur en médecine à Bologne, et revint exercer cette science dans sa patrie. L'archiduchesse Isabelle l'appela en 1633 à Louvain, pour y professer. Il perfectionna l'art de guérir par ses leçons et par ses écrits. On a de lui : *Ophthalmographia, sive De oculi fabrica, actione et usu*, Amsterdam, 1651, in-4, réimprimé avec ses *Medicinæ fundamenta*, Louvain, 1659, in-fol.; *De affectibus capillorum, et unguium natura*, 1662, in-4; *De togatorum valetudine tuenda*, 1670, in-4; *Loimographia, sive Tractatus de peste*, Amsterdam, 1664, in-4; *Antimus Coningius peruvianus pulveris defensor, repulsus a Melippo Protymo*, Louvain, 1655, in-8. Coningius est le nom supposé du père Honoré Fabri, jésuite; Protymus est celui que prit Plempius pour décrier le quinquina. Il mourut le 12 décembre 1671 à Louvain, âgé de 70 ans, dans la foi catholique, qu'il y avait embrassée.

PLESSIS-MORNAY. Voy. MORNAY.

PLESSIS-PRASLIN. Voy. CHOISEUL.

PLESSIS-RICHELIEU (Armand du), né à Paris en 1585, de François du Plessis-Richelieu, capitaine des gardes de Henri IV, regut de la nature les dispositions les plus heureuses. Son éducation ayant été confiée à des maîtres habiles, il parut un grand homme dès son enfance. Après avoir fait ses études en Sorbonne, il passa à Rome, et y fut sacré évêque de Luçon en 1607, âgé seulement de 22

ans. Revenu en France, il s'avança à la cour par son esprit insinuant, par ses manières engageantes, et surtout par la faveur de la marquise de Guercheville, première dame d'honneur de la reine Marie de Médicis, alors régente du royaume. Cette princesse lui donna la charge de son grand aumônier, et peu de temps après celle de secrétaire d'état. Les lettres-patentes, datées du dernier novembre 1616, portaient qu'il *aurait la préséance sur les autres ministres*; mais il ne jouit pas longtemps de sa faveur. La mort du maréchal d'Ancre, son protecteur et son ami, lui ayant occasionné une disgrâce, il se retira auprès de la reine-mère à Blois, où elle était exilée. Cette princesse était brouillée avec son fils; Richelieu profita de cette division pour entrer en grâce. Il ménagea l'accommodement de la mère et du fils, et la nomination au cardinalat fut la récompense de ce service. Le duc de Luynes, qui l'avait d'abord exilé à Avignon, le lui promit, et lui tint parole, et donna son neveu Combalet à mademoiselle Wignerod, depuis duchesse d'Aiguillon. Après la mort de ce favori, la reine, mise à la tête du conseil, y fit entrer Richelieu. Elle comptait gouverner par lui, et ne cessait de presser le roi de l'admettre dans le ministère. Louis XIII fit quelques difficultés; mais Richelieu vainquit tous les obstacles, et supplanta bientôt les autres ministres. Le surintendant la Vieuville, qui lui avait prêté la main pour monter à sa place, en fut écrasé le premier au bout de six mois. Ce ministre avait commencé la négociation d'un mariage entre la sœur de Louis XIII et le fils du roi d'Angleterre. Le cardinal finit ce traité malgré les cours de Rome et de Madrid, au commencement de 1625. L'année d'au paravant, il avait été élevé aux places de principal ministre d'état, et chef des conseils, et deux ans après il fut nommé surintendant général de la navigation et du commerce. Ce fut par ses soins que l'on conserva l'année suivante l'île de Ré, et qu'on recommença le siège de la Rochelle. Cette place, le boulevard du calvinisme, était, pour ainsi dire, un nouvel état dans l'état. Elle avait alors presque autant de vaisseaux que le roi. Elle voulait imiter la Hollande et aurait pu y parvenir, si la France ne s'y était opposée de la manière la plus ferme et la plus vigoureuse: tant il est dangereux de laisser germer les sectes dans un royaume catholique, et de ne pas opposer aux erreurs naissantes une résistance sévère. Le cardinal de Richelieu, résolu d'exterminer entièrement le parti protestant, et d'assurer une bonne fois le repos intérieur de la France, crut devoir commencer par sa plus forte place. Après un an du siège le plus vigoureux, cette ville rebelle fut obligée de se rendre à discrétion (*Voy. GURTON.*) Le cardinal de Richelieu avait tout employé pour la soumettre: vaisseaux bâtis à la hâte, dignes troupes de renfort, artillerie, enfin jusqu'aux secours de l'Espagne, profitant du zèle de cette cour pour la religion, et obtenant d'elle des vaisseaux, pour ôter aux Rochellois l'espérance d'un nouveau secours d'Angleterre. Il commanda pendant le siège en qualité de général; ce fut son coup d'essai, et il montra que le génie peut suppléer à tout. La

Rochelle réduite, en 1628, il marcha vers les autres provinces, pour enlever aux calvinistes une partie de leurs places de sûreté. Après avoir mis la paix dans l'état, Richelieu songea à porter la guerre dans les états voisins: oubliant bientôt la loyale et généreuse conduite de l'Espagne, il lui fit déclarer la guerre, et fut nommé généralissime de l'armée envoyée en Italie, au secours du duc de Nevers, à qui l'empereur refusait l'investiture du duché de Mantoue. Il entra, en 1639, en Savoie, attaqua Pignerol, et secourut Casal. Louis XIII était alors mourant à Lyon, où la reine-mère lui demandait la disgrâce d'un ministre qui le faisait vaincre. Cette princesse ramena son fils à Paris, après lui avoir fait promettre qu'il renverrait le cardinal dès que la guerre de l'Italie serait terminée. Richelieu se croyait perdu et préparait sa retraite au Havre-de-Grâce. Le cardinal de la Valette, secondé par le fameux capucin le père Joseph, favori de Richelieu, lui conseilla de faire une dernière tentative auprès du roi. Il va trouver ce monarque à Versailles, où la reine-mère ne l'avait point suivi; il a le bonheur de le persuader de la nécessité de son ministère, et de l'injustice de ses ennemis. Louis, qui avait sacrifié son ministre par faiblesse, se remit par faiblesse entre ses mains, et lui abandonna ceux qui avaient conspiré sa perte. Ce jour, qui est encore aujourd'hui nommé la *Journée des dupes*, fut celui du pouvoir absolu du cardinal. Le garde-des-sceaux, Marillac, et le maréchal son frère, perdirent tous deux la vie, l'un en prison, et l'autre sur un échafaud. (*Voy. leurs articles.*) Au milieu de ces exécutions, il concluait avec Gustave. Adolphe un traité pour défendre les protestants contre Ferdinand II: conduite bien inconséquente, dans un homme qui avait montré tant de zèle contre les protestants de France. Mais tandis qu'il s'occupait des affaires du dehors, il avait à combattre une foule d'ennemis au-dedans. Gaston, duc d'Orléans, frère du roi, se retira en Lorraine, en protestant qu'il ne rentrerait point dans le royaume, tant que le cardinal y régnerait. Un arrêt du conseil déclara les amis de Gaston criminels de lèse-majesté; et la reine Marie de Médicis, qui était entrée dans ses vues, alla finir ses jours à Cologne, dans un exil volontaire. Il y eut une foule de poursuites: on voyait chaque jour des poteaux chargés de l'effigie des hommes ou des femmes qui avaient ou suivi ou conseillé Gaston et la reine. Le maréchal de Bassompierre fut renfermé pendant le reste de la vie du ministre. Le maréchal duc de Montmorenci, gouverneur du Languedoc, crut pouvoir braver la fortune du cardinal: il se flatta d'être chef de parti, et leva l'étendard de la révolte, à la prière de Gaston d'Orléans, qui l'abandonna. Montmorenci mourut sur un échafaud en 1632. Le garde-des-sceaux fut mis en prison; le commandeur de Jars, et d'autres, accusés d'avoir toujours des intelligences avec Gaston et la mère du roi, furent condamnés par des commissaires à perdre la tête. Le commandeur eut sa grâce sur l'échafaud; mais les autres furent exécutés. On ne poursuivait pas seulement les sujets qu'on pouvait accuser d'être dans les intérêts de Gaston; le duc de Lorraine, Charles IV,

en fut la victime. On le dépouilla de ses états, parce qu'il avait consenti au mariage de ce prince avec Marguerite de Lorraine. Le cardinal voulait faire casser cette union, afin que s'il naissait un prince de Gaston et de Marguerite, ce prince, héritier du royaume, fût regardé comme un bâtard incapable d'hériter. La cour de Rome et les universités étrangères ayant décidé que ce mariage était valide, le cardinal le fit déclarer nul par un arrêt du parlement. Cette opiniâtreté à poursuivre le frère du roi jusque dans l'intérieur de sa maison, à lui ôter sa femme, et à déposséder son beau-frère, excita de nouvelles conjurations. Le comte de Soissons et le duc de Bouillon y entrèrent : ils ne pouvaient choisir de circonstance plus heureuse. Le mauvais succès qu'avait alors la guerre d'Allemagne, que le cardinal de Richelieu avait entreprise, l'exposait au ressentiment du roi, qui avait donné à Gaston la lieutenances générale de son armée. Son ennemi, découragé, voulut quitter le ministère, et il en aurait fait la folie, dit Siri, sans le père Joseph, qui le rassura. Les conjurés résolurent d'assassiner le cardinal chez le roi même ; mais Gaston, qui ne faisait jamais rien qu'à demi, effrayé de l'attentat, ne donna point le signal dont ils étaient convenus. Au milieu des agitations que lui causaient des craintes continuelles, Richelieu fondait l'imprimerie royale, rebâtissait la Sorbonne, élevait le Palais-Royal, établissait le jardin des Plantes, appelé le *Jardin du roi*. Mais l'objet auquel il donna le plus de soin, ce fut l'académie française, dont il voulut être le fondateur et le protecteur, ne se doutant pas qu'il travaillait pour une ingrate. « La bonne politique, dit un philosophe, ne se trompe guère sur les événements futurs. Celle du cardinal de Richelieu, si vaste, si prévoyante, ne lui fit pas même pressentir qu'un siècle philosophe pourrait succéder un jour au sien, et que non-seulement le nom du fondateur serait à peine prononcé dans le sanctuaire qu'il avait élevé et consacré aux Muses, mais encore que, loin d'y brûler quelques grains d'encens en son honneur, on oserait même y blâmer sa mémoire. Tel est l'esprit de ce siècle destructeur : il abat les statues érigées au génie, pour en élever d'autres au bel-esprit. » Tandis qu'il travaillait à orner et à cultiver l'intérieur du royaume, sa politique s'occupait du dehors. Il fomentait les troubles d'Angleterre comme ceux d'Allemagne, et il écrivait ce billet, avant-coureur des malheurs de Charles I^{er} : « Le roi d'Angleterre, avant qu'il soit un an, verra qu'il ne faut pas se méprendre. » Tandis qu'il excitait la haine des Anglais contre leur roi, il se formait de nouveaux complots en France contre lui. Mademoiselle de la Fayette, que le roi honorait de sa confiance, fut obligée de se retirer de la cour. Le jésuite Caussin, confesseur du roi, qui s'était servi d'elle pour faire rappeler la reine-mère, fut exilé en Basse-Bretagne. La reine, femme du roi, pour avoir écrit à la duchesse de Chevreuse, ennemie du cardinal et fugitive, fut presque traitée comme criminelle. Ses papiers furent saisis, et on lui fit subir une espèce d'interrogatoire devant le chance-

lier Séguier. Madame d'Hautefort, aussi attachée à la reine qu'au roi, et donnant par sa faveur des inquiétudes au ministre, fut disgraciée. Le jeune Cinq-Mars, fils du maréchal d'Effiat, devenu grand-écuyer, prétendit entrer dans le conseil ; le cardinal ne voulait pas le souffrir, et Cinq-Mars trama sa perte. Ce jeune courtisan se lia avec Gaston et le duc de Bouillon. Leur but était de perdre le cardinal ; et, pour réussir plus facilement, ils faisaient un traité avec l'Espagne, qui devait envoyer des troupes en France. Le bonheur du cardinal voulut encore que le complot fût découvert, et qu'une copie du traité lui tombât entre les mains. Cinq-Mars et de Thou, son ami, périrent par les derniers supplices. On plaignit surtout ce dernier, confident du conspirateur qu'il avait désapprouvé. La reine elle-même était dans le secret de la conspiration ; mais n'étant point accusée, elle échappa aux mortifications qu'elle aurait essuyées. Le cardinal déploya dans sa vengeance toute sa rigueur. On le vit traîner Cinq-Mars à sa suite, de Tarascon à Lyon sur le Rhône, dans un bateau attaché au sien, tandis qu'il était frappé lui-même à mort. Il se fit porter à Paris, sur les épaules de ses gardes, placé dans une espèce de chambre, où il pouvait tenir deux hommes à côté de son lit. Ses gardes se relayaient : on abattait des pans de murailles pour le faire entrer plus commodément dans les villes. C'est ainsi qu'il alla mourir à Paris le 4 décembre 1642, à 57 ans. Son confesseur lui ayant demandé, dans sa dernière maladie, s'il pardonnait à ses ennemis, il répondit : « Je n'en ai jamais eu d'autres » que ceux de l'état ; » et c'est sans doute sous ce point de vue qu'il faut envisager les opérations sévères qui eurent lieu sous son ministère : la France leur dut sa tranquillité et sa gloire. Il légua au roi 3,000,000, monnaie de France d'aujourd'hui, à 50 liv. le marc : somme qu'il tenait toujours en réserve. La dépense de sa maison, depuis qu'il était premier ministre, montait à mille écus par jour. Tout chez lui était splendeur et faste, tandis que chez le roi tout était simplicité et négligence. Ses gardes entraient jusqu'à la porte de la chambre, quand il allait chez son maître. Il précédait partout les princes du sang : il ne lui manquait que la couronne ; et même lorsqu'il était mourant, et qu'il se flattait encore de survivre au roi, il prenait des mesures pour être régent du royaume, et de plus, patriarche ; ce qui menaçait la France d'un schisme (*roy. HERSENT et RABARDEAU*) : mais ces projets s'annéantirent par sa mort. Il choisit, pour le lieu de son tombeau, l'église de Sorbonne, qu'il avait rebâtie avec une magnificence vraiment royale. On lui éleva depuis un mausolée, chef-d'œuvre du célèbre Girardon. Ce qu'on a dit à l'occasion de ce monument, *magnum disputandi argumentum*, est le vrai caractère de son génie et de ses actions. Il est très-difficile de connaître un homme dont ses flatteurs ont dit tant de bien, et ses ennemis tant de mal. Il eut à combattre la maison d'Autriche, les calvinistes, les grands du royaume, la reine-mère sa bienfaitrice, le frère du roi, la reine régnante, enfin le roi lui-même, auquel il fut toujours nécessaire et souvent odieux. Malgré tant

d'ennemis réunis, il fut tout en même temps, au dedans et au dehors du royaume. Mobile invisible de toutes les cours, il en réglait la politique sur les intérêts de la France. Par ce principe, il retenait ou relâchait les rênes qu'il maniait en maître. Il est difficile d'expliquer comment un ministre, prêtre, évêque et cardinal, se soit ligué avec les protestants, et se soit efforcé d'affermir ce parti en Allemagne et dans toute l'Europe, uniquement dans la vue d'affaiblir la maison d'Autriche. En réussissant momentanément dans son dessein, peut-être a-t-il préparé la destinée que subit la France dans le siècle suivant. « Politique humaine, dit un vrai » philosophe, vous saisissez très-bien les rapports » du moment; mais ce qui est au-delà vous échappe. » Tandis que vous triomphez du court succès de » vos spéculations, déjà le redoutable avenir tient » en main la réfutation de vos systèmes, et la pu- » nition de vos artifices. » La terre de Richelieu fut érigée, en sa faveur, en duché-pairie au mois d'août 1651. Il fut aussi duc de Fronsac, gouverneur de Bretagne, amiral de France, abbé général de Cluny, de Cîteaux, de Prémontré, etc. On a de lui : son *Testament politique*, qui se trouve en manuscrit dans la bibliothèque de Sorbonne, et qui a été légué à cette bibliothèque par l'abbé des Roches, secrétaire du cardinal. On en trouve un autre exemplaire dans la Bibliothèque du roi, avec une *Relation succincte* apostillée. On n'a découvert ce dernier exemplaire que depuis quelques années. Les meilleures éditions de cet ouvrage sont celles de 1757, par l'abbé de Saint-Pierre, en 2 vol. in-12; et de 1764, à Paris, en 2 vol. in-8. M. de Fonce-magne, qui a dirigé cette nouvelle édition, prouve l'authenticité de ce testament dans une préface écrite avec beaucoup de précision et de netteté. Le père Griffet l'a prouvée aussi d'une manière très-satisfaisante : Voltaire a eu beau la contester, ses raisons n'ont eu ni partisans, ni défenseurs. *Méthode de controverses* sur tous les points de la foi, in-4. Cet ouvrage solide, un des meilleurs en ce genre, avant que Bossuet, Nicole et Arnauld eussent écrit contre les calvinistes, fut le fruit de sa retraite à Avignon. Les *Principaux points de la foi catholique défendus*, etc. David Blondel a écrit contre cet ouvrage. *Instruction du chrétien*, in-8 et in-12; *Perfection du chrétien*, in-4 et in-8; un *Journal*, très-curieux, 1648, in-8, et en 2 vol. in-12; ses *Lettres*, dont la plus ample édition est de 1696, en 2 vol. in-12. Elles sont intéressantes; mais ce recueil ne les renferme pas toutes; on en trouve d'autres dans le *Recueil de diverses pièces pour servir à l'Histoire*, etc., in-fol. de Paul Hay, sieur du Châtelet; des *Relations*, des *Discours*, des *Mémoires*, des *Harangues*, etc. On lui attribue l'*Histoire de la mère et du fils*, qui a paru en 1751, en 2 vol. in-12, sous le nom de Mézerai. On peut consulter son *Histoire* par Antoine Aubery : quoique assez mal écrite et trop louangeuse, elle présente les faits avec assez de fidélité. Sa *Vie*, écrite par Jean Le Clerc, 1696, 5 vol. in-12, réimprimée avec d'autres pièces en 5 vol., est remplie des préjugés de l'auteur, dont le but était de faire l'apologie des protestants, bien plus que de faire connaître la personne et l'admi-

nistration du cardinal. Indépendamment des préventions de secte, on croit lire souvent un philosophe du jour, c'est-à-dire un de ces hommes qui fait de l'histoire le dépôt de ses spéculations et de ses erreurs personnelles. Il faut bien plus encore se garder de juger ce cardinal célèbre d'après les historiens qui ont paru depuis la subversion générale des principes et pendant la persécution du christianisme en France : ouvrages de la haine et de la calomnie, où les hommes illustres sont déchirés à proportion qu'ils étaient chrétiens, où les prêtres surtout et les pontifes sont immolés au fanatisme de l'impiété dominante. Ce ministre protégea les lettres; il encouragea le génie de Corneille, et en devint, dit-on, ensuite jaloux. Il composa lui-même une espèce de drame, intitulé *Mirame*, joué à grands frais et devant la cour, dans le théâtre qui existe encore, et qu'il avait fait bâtir auprès du Palais-Cardinal. C'est Richelieu qui, le premier, introduisit en France les spectacles profanes; et on cessa depuis lors de représenter les *Mystères de la Passion*.

PLESSIS-RICHELIEU (Alphonse-Louis du), frère du précédent, était doyen de Saint-Martin de Tours, lorsqu'il fut nommé à l'évêché de Luçon, par le roi Henri IV, à la place de Jacques du Plessis, son oncle; mais avant que d'être sacré, il céda cet évêché à son frère cadet, dont on vient de parler, et se fit chartreux. Il prit alors le nom d'*Alphonse-Louis*. Il fit profession à la grande Chartreuse, en 1606, et y vécut plus de 20 ans sans montrer aucun désir de rentrer dans le siècle. Mais lorsque son frère fut en crédit à la cour de France, il accepta l'archevêché d'Aix en 1626, et, deux ans après, il passa à celui de Lyon. En 1629, le pape Urbain VIII le nomma cardinal-prêtre, quoique, selon l'ordonnance de Sixte-Quint, deux frères ne dussent jamais porter la pourpre en même temps. En 1652, il fut grand aumônier de France, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, et obtint plusieurs abbayes fort riches. En 1658, le roi de France l'envoya à Rome pour des affaires très-importantes dont il s'acquitta avec succès. Après son retour à Lyon, en 1658, la peste ravageant son diocèse, il se signala par son zèle et par sa charité pour son troupeau, qu'il n'abandonna point. Il se trouva à l'élection du pape Innocent X, en 1644; et, l'année d'après, il présida l'assemblée du clergé de France, tenue à Paris. Il mourut d'hydropisie, le 23 mars 1655, âgé de 71 ans. Attaché aux devoirs de son état, il ne se mêla que des affaires de son diocèse, et très-peu des intrigues de la cour. Il fut enterré à la Charité de Lyon, comme il l'avait demandé. Voici l'épithaphe qu'il se fit lui-même : *Pauper natus sum, paupertatem novi, pauper morior, et inter pauperes sepeliri volo*. Ce fut à l'abbé de Pont-Château qu'il dit dans sa dernière maladie qu'il aimerait beaucoup mieux mourir dom Alphonse, que cardinal de Lyon. Sa *Vie* a été écrite en latin par l'abbé de Pure, Paris, 1685, in-12, et en franç. par Ant. Péricaud, Lyon, 1829, in-4.

PLESSIS-RICHELIEU (Louis-François-Armand de Vignerod du), petit-neveu des précédents, maréchal de France, né le 15 mars 1696, mort à Paris,

le 7 août 1788, dans sa 93^e année, a été célèbre sous le règne de Louis XV, comme courtisan et comme militaire. Ce fut lui qui, à la bataille de Fontenoi, conseilla de placer derrière les rangs quatre pièces de canon, chargées à mitraille, qui foudroyèrent le bataillon carré des Anglais. En 1756, il fit la conquête de Minorque, favorisé par la victoire que remporta M. de la Galissonnière sur l'amiral Bing. On connaît son mot heureux donné à l'ordre contre les soldats qui s'enivraient au point de ne pouvoir pas faire le service : *Le premier qui s'enivrera n'aura pas l'honneur de monter à l'assaut*. Cette idée réveilla dans les cœurs l'enthousiasme de la gloire, et personne ne s'enivra durant la continuation du siège. Le maréchal commanda en 1757, en Hanovre, où il ne fut pas heureux; et la convention de Cloterveen ne fait pas plus d'honneur à ses talents pour la négociation, que les suites n'en firent à sa capacité militaire. Il avait été, en 1727, ambassadeur à Vienne; mais il en fut rappelé sur la demande de l'empereur Charles VI, informé, dit-on, que Richelieu, avec deux autres seigneurs, avait fait un sacrifice au diable (voy. le *Journ. hist. et litt.*, 15 mars 1790, p. 448). Il a paru une *Vie privée du maréchal de Richelieu*, Paris, 1790, 3 vol. in-8. On comprend sans peine quelle a été la *Vie* d'un homme qui l'a passée presque toute entière dans les intrigues et la galanterie. « Ce n'est pas, a dit un critique, à la vérité, la » *Vie* de Nestor; ce n'est que celle de l'homme à » *bonnes fortunes*; mais enfin on a les *pièces justificatives*, c'est-à-dire les lettres galantes des princesses, duchesses, comtesses et vicomtesses qui n'ont pas pu tenir contre la tactique du vainqueur de Mahon. L'éditeur offre de consigner ces » graves manuscrits chez un notaire. Ainsi, vingt » familles d'un grand nom, les princes du sang, » les ducs français, pourront s'assurer, chez le tabelleur, de l'écriture et de l'infidélité de leurs » grand'mères. C'est Alcibiade racontant ses exploits galants, et tenant école de plaisir et de » volupté. On voit qu'à tous égards ce livre est » digne du temps. » Sa *Correspondance avec M. M. Paris du Verney*, précédée d'une *Notice* de sa vie, a paru à Paris, en 1789, 2 vol. in-8. On a donné à Paris, en 1790, des *Mémoires du maréchal de Richelieu*, 4 vol. in-8. Ces Mémoires ont été désavoués par son fils. Ils n'en ont pas eu moins de vogue et de célébrité; non pas qu'ils méritent dans la totalité la moindre confiance, mais parce qu'ils sont si bien assortis à l'esprit du siècle, que les dupes ne trouvent rien de mieux. C'est l'abbé Giraud-Soulavie qui en est le rédacteur. Cet abbé, las de courir vaux et monts pour écrire des Genèses en rivalité avec Moïse (voy. le *Journ. hist. et litt.*, 15 juin 1784, pag. 259; et l'*Examen des époques de la Nature*, n° 192), s'est tout-à-coup tourné du côté de la politique et de la galanterie, et nous a donné des romans d'histoire, comme jadis des romans de physique. (Voy. SOULAVIE.)

PLESSIS (Claude du), avocat au parlement de Paris, natif du Perche, mort en 1681, cultiva la jurisprudence avec un succès distingué. Colbert le choisit pour l'avocat des finances. Les jurisconsultes

ont souvent recours à ses *Œuvres*, contenant ses *Traité sur la coutume de Paris*, ses *Consultations*, etc., avec les notes de Claude de Berroyer et d'Eusèbe de Laurière, Paris, 1754, 2 vol. in-4. Il a tâché de mettre de la méthode dans des matières confuses, et de traiter avec clarté des questions que les commentateurs avaient embrouillées.

PLESSIS-HESTÉ (Guillaume de la BRUNETIÈRE du), né dans l'Anjou en 1650, étudia à Paris, et y prit le bonnet de docteur de Navarre. Il fut nommé évêque de Saintes en 1676. Louis XIV, après l'avoir choisi pour cet évêché, dit : « Je viens de donner » un évêché à un homme que je n'ai jamais vu; » mais je n'en parle à personne qu'on ne m'en dise » du bien. » Lorsque le prélat alla remercier le roi, ce prince lui dit : « Quand je n'aurais pas » donné cet évêché à votre mérite, je l'aurais accordé à votre personne, après vous avoir vu. » Le nouvel évêque, ayant trouvé son diocèse rempli d'hérétiques, s'appliqua à les instruire, et fit venir des missionnaires zélés pour l'aider dans cette œuvre. Il les visitait lui-même fréquemment, et les secourait de livres et d'argent. Il fonda un hôpital général à Saintes, où il mourut en 1702, en odeur de sainteté.

PLESSIS (dom Toussaint-Chrétien du), parisien, sortit de la maison de l'Oratoire pour entrer dans la congrégation de Saint-Maur, où il prononça ses vœux l'an 1715. Après avoir été chargé du soin de la bibliothèque publique de Bonne-Nouvelle à Orléans, il passa à Saint-Germain-des-Prés, puis à Saint-Remi de Reims, enfin à Saint-Denis en France, où il mourut en 1764, à 75 ans. On a de lui : *Histoire de la ville et des seigneurs de Coucy*, Paris, 1728, in-4; — *de l'église de Meaux*, 1751, 2 vol. in-4; *Description de la ville d'Orléans*, 1756, in-8; — *de la Haute-Normandie*, 1740, 2 vol. in-4; *Histoire de Jacques II*, 1740, in-12; *Nouvelles annales de Paris*, 1755, in-4; des *Lettres* et des *Dissertations* dans le *Journal de Trévoux* et le *Mercure de France*. Dom du Plessis avança dans son *Histoire de Meaux*, comme un fait presque certain, que l'art de fabriquer des titres était, vers le x^e siècle, un vice universel, qui infectait presque toutes les abbayes, les corps de ville, les communautés, et les cathédrales même : idée romanesque et fautive, qui a beaucoup d'analogie avec celles que le P. Hardouin avait adoptées sur tous les genres d'antiquités. Sa témérité lui attira une foule de critiques et de tracasseries méritées.

PLINE l'Ancien ou le naturaliste (C. *Plinius-se-cundus*), naquit sous Tibère, l'an 23 de J.-C., à Véronne ou à Côme, d'une famille illustre, porta les armes avec distinction, fut agrégé au collège des augures, et devint intendant en Espagne. A son retour, il s'arrêta dans les Gaules, et en parcourut le midi. Son intelligence et sa probité lui firent confier plusieurs affaires importantes par Vespasien et Titus, qui l'honorèrent de leur estime et de leur amitié. Malgré le temps que lui dérobaient ses emplois, il en trouva suffisamment pour travailler à un grand nombre d'ouvrages, qui la plupart ont été perdus pour la postérité. Il consacrait le jour aux affaires, et la nuit à l'étude; il ne perdait ni

le temps des repas ni le temps des voyages. On lisait à sa table; et dans ses savantes courses il avait toujours à ses côtés son livre, ses tablettes et son copiste; car il ne lisait rien dont il ne fit des extraits. Cet homme célèbre eut une mort assez funeste. L'embrasement du mont Vésuve, arrivé l'an 79 de J.-C., fut si violent, qu'il ruina des villes entières, avec une grande étendue de pays, et que les cendres en volèrent, dit-on, jusque dans l'Afrique, la Syrie et l'Égypte. Pline, qui commandait alors une escadre, voulut s'approcher de cette montagne, pour observer ce terrible phénomène; mais il fut puni de sa téméraire curiosité, et suffoqué par les flammes, à 56 ans. Pline le Jeune, son neveu, a raconté les circonstances de sa mort et de cet embrasement. Dans la 26^e Lettre de son 6^e livre, adressée à Tacite, il ne nous reste de Pline l'Ancien que son *Histoire Naturelle*, en 37 livres. Il y en a eu un grand nombre d'éditions. Celle du père Hardouin, à Paris, en 1725, 5 vol. in-fol., est enrichie de notes savantes, qui corrigent souvent ce qu'il y a de défectueux dans le texte. C'est une réimpression de celle qu'il avait donnée *ad usum Delphini*, 1685, 5 vol. in-4. « Cet ouvrage, dit » Pline son neveu, est d'une étendue d'érudition » infinie, et presque aussi variée que la nature » elle-même. » Etoiles, planètes, grêle, vents, pluies, arbres, plantes, fleurs, métaux, minéraux, animaux de toute espèce, terrestres, aquatiques, volatiles; descriptions géographiques de villes et de pays, l'auteur embrasse tout, et ne laisse dans la nature et dans les arts aucune partie qu'il n'examine; mais il est souvent très-crédule, et raconte gravement des contes de vieilles; et ce qui fait l'objet d'un juste étonnement, c'est que cet homme, qui savait admirer les merveilles de la nature et en développer avec intérêt les moindres détails, était moins qu'un enfant dans la science des vérités qui résultent le plus manifestement de cette étude. L'idée de Dieu était très-imparfaite chez lui, et l'immortalité de l'âme lui paraissait un paradoxe. Il va jusqu'à avancer que ce dogme sublime et consolant est une invention de la vanité humaine: *Humana vanitas in futurum etiam se propagat, et in mortis quoque tempore, ipsa sibi vitam mentitur*. « Tout en déraisonnant, dit un physiologue, Pline » nous donne une bonne preuve de la vérité qu'il » rejette. Cet élancement de l'âme vers l'avenir, » cette impossibilité de la contenter, de la calmer » en bornant ses désirs aux jouissances de cette vie, » montre qu'elle a une autre destination. Pourquoi » les brutes, les chevaux surtout, si fiers et si » fringants, eux qui disent *vah* au son de la trompette, qui flairent les combats et la victoire » (Job. 59), ne se sont-ils pas avisés de vouloir être » immortels? Pourquoi sont-ils complètement contents, sans inquiétude et sans désirs, quand le » râtelier est bien fourni? » A travers des erreurs très-graves, Pline laisse échapper des notions qui ne peuvent être que le fruit de l'ancienne tradition générale, ou de la communication des lumières contenues dans les livres saints: comme l'on voit dans le passage suivant, qui exprime d'une manière bien énergique le péché originel: *Animal*

cæteris imperatorum a suppliciis vitam auspicatur, unam tantum ob causam quia natum est. Hist. Nat., l. 7. (Voy. PLATON). On ne trouve dans cet ouvrage ni la pureté, ni l'élégance, ni l'admirable simplicité du siècle d'Auguste, auquel l'auteur touchait, à peu d'années près. Il l'a distingué par la force, l'énergie, la vivacité, on eût même dit la hardiesse, tant pour les expressions que pour les pensées, et une merveilleuse fécondité d'imagination pour peindre et rendre sensibles les objets qu'il décrit. Mais il faut avouer que le style en est dur et serré, et par là souvent obscur; que les pensées sont fréquemment poussées au-delà du vrai, outrées, et mêmes fausses. Buffon, qui fait de l'ouvrage de Pline un éloge un peu hyperbolique, convient que c'est une compilation, une copie de ce qui avait été écrit avant lui, mais une copie qui a de grands traits et qui est préférable à des originaux. L'*Histoire naturelle* de Pline a été traduite en français par M. Poinssinet de Sivry, en 12 vol. in-4, dont le dernier a paru en 1782. Il y a joint le texte latin, et de bonnes observations. (Voy. PINET). David Durand a fait imprimer l'*Histoire de l'or et de l'argent*, extraite de Pline, Londres, 1729, in-fol., et celle de la peinture, 1725, in-fol. Il a paru de nouvelles traductions de Pline. Celle d'Ajasson de Grand-sagne, avec des notes de MM. Beudant, Brongniart, Cuvier, Daunon, etc., 1829-35, 20 vol. in-8, fait partie de la *Bibl. lat. franç.* de Panckoucke. Celle de M. Littré, 1848, de la *Collection* publiée sous la direction de M. Nisard.

PLINE le Jeune (Cæcilius-Plinius-Secundus), neveu et fils adoptif de Pline l'Ancien, natif de Côme et disciple de Quintilien, s'éleva par son mérite jusqu'aux premières charges, sous l'empire de Trajan, et devint même consul, l'an 100 de J.-C. C'est pendant son consulat qu'ayant été chargé de faire le *panégyrique* du prince son bienfaiteur, il le prononça au milieu du sénat. Quelque temps après, il fut envoyé dans le Pont et dans la Bithynie, en qualité de proconsul. Il gouverna les peuples avec douceur, diminua les impôts, rétablit la justice, et y fit régner le bon ordre. Une violente persécution s'étant allumée contre les chrétiens sous l'empire de Trajan, qui, pour avoir affiché la philosophie, n'en était pas plus véritablement philosophe, Pline osa plaider leur cause auprès de l'empereur. Il écrivit à ce prince que « le commerce des chrétiens » entre eux était exempt de tout crime; que leur » principal culte était d'adorer le Christ comme un » Dieu; que leurs mœurs étaient la plus belle leçon qu'on pût donner aux hommes, et qu'ils s'obligeaient par serment de s'abstenir de tout » vice..... » Trajan, touché des raisons que cet homme équitable lui exposa, défendit de faire aucune recherche des chrétiens; mais il ordonna qu'on punit de mort ceux qui seraient dénoncés. Arrêt absurde et contradictoire, comme l'observe Tertullien; car, si les chrétiens étaient coupables, il était juste qu'on les recherchât; et s'ils étaient innocents, il était de toute injustice de les mettre à mort lorsqu'ils étaient dénoncés: *O sententiam necessitate confusam, parcit et sævit, dissimulat et animadvertit?* Un Allemand, nommé Semler, écrivain

superficiel, et connu seulement par sa haine contre le christianisme, a nié l'authenticité de ces lettres de Pline; mais il fut d'abord, et victorieusement réfuté par M. Haversaat, dans la *Défense des Lettres de Pline sur les chrétiens*, Gottingue, 1788, in-8. « Rien n'inquiète plus les incrédules, dit un auteur, que les rapports de l'Ecriture sainte, ou de l'histoire des premiers siècles de l'Eglise, avec les récits des historiens profanes. Ils sont alarmés des preuves d'antiquité, de considération et de vérité que cette conformité suppose. Aussi font-ils l'impossible pour accuser d'interpolation ou de supposition les passages les plus authentiques. » Pline, revenu à Rome, y vécut en homme digne d'avoir rendu ce témoignage à la plus pure des religions : grand sans orgueil, d'un abord facile sans bassesse, d'une contenance noble sans hauteur; libéral, généreux, désintéressé, ne recevant jamais rien pour ses plaidoyers; gracieux, affable, bienfaisant, sobre, modeste, bon fils, bon mari, bon père, bon citoyen, bon magistrat, ami zélé et fidèle; il ne lui manquait, pour donner de la consistance et une sanction sûre à ses vertus, que de leur donner pour base la religion dont il avait fait un si juste éloge. Il mourut l'an 115, dans sa 50 ou 52^e année. Pline avait composé plusieurs ouvrages. Il avait plaidé à Rome, dès l'âge de 19 ans, avec une approbation aussi universelle que rare, dans une ville où l'on ne manquait ni de concurrents, ni d'envieux. Il poursuivit cette carrière comme il l'avait commencée; il lui arriva plusieurs fois de parler sept heures de suite, et d'être le seul fatigué. Ses *Discours ou plaidoyers* ne sont pas venus jusqu'à nous, non plus qu'une *Histoire* de son temps, dont on doit encore plus regretter la perte. On ne peut juger de son style que par son *Panegyrique de Trajan* et ses *Lettres*, traduits par M. de Sacy, Paris, 1775, 2 vol. in-12; nouvelle édit., 1808, 5 vol. in-12. Ce discours est d'un style fleuri, brillant, tel que doit être celui d'un panegyrique, où il est permis d'étaler avec pompe tout ce que l'éloquence a de plus éclatant, et, par un privilège malheureusement reçu, d'outrer la vérité des faits par des exagérations ridicules et par de lâches flatteries. Les pensées y sont belles, en grand nombre, et souvent paraissent neuves; mais la diction se sent un peu du goût des antithèses, des pensées coupées, des tours recherchés, qui dominaient de son temps. La même affectation règne dans ses *Lettres*, que les gens de goût mettent au-dessous de celles de Cicéron. Un judicieux critique en a fait le parallèle suivant : « Cicéron, né avec les sentiments de la liberté romaine, quoique expirante alors, et que ses oppresseurs puissants respectaient encore en lui, n'écrivait à ses amis que pour déposer dans leur sein le secret de son âme, sans avoir la pensée que ses lettres pussent jamais être mises au jour. Elles sont l'expression naïve de ses sentiments : elles ont cette aisance, cette franchise, qui sont la suite de la liberté d'ouvrir son âme avec confiance; elles sont aussi instructives qu'intéressantes; elles renferment l'histoire de son temps, présentent et peignent le caractère, les passions,

les projets, les intrigues des hommes de son siècle; elles jettent un jour sur les affaires générales et sur les causes secrètes des troubles qui agitaient la république, et qui sapaient sourdement les fondements de la liberté; enfin elles éclairent sur tous les événements où Cicéron a joué lui-même un grand rôle. Pline, au contraire, né à la cour des rois, observe, dans ses lettres, le silence d'un courtisan. Sa réserve est extrême : il ne s'ouvre avec ses amis sur aucun événement public; il ne les entretient d'aucune affaire politique : ainsi ses Lettres sont, à cet égard, dénuées de tout intérêt. Mais comme Pline était un honnête homme, un homme vertueux, ses Lettres sont pleines de sensibilité, de délicatesse, d'honnêteté, de grâces douces et aimables : elles renferment les sentiments les plus nobles, les meilleurs préceptes, des maximes excellentes, les conseils les plus sages. Ce mérite réel peut compenser ce qui leur manque d'ailleurs. » La première édition des *Lettres* de Pline est de Venise, 1471, in-fol. Les meilleures sont celles *Cum notis variorum*, Elzevir, 1669, in-8; d'Amsterdam, 1754, in-4; et de Leipsig, 1800 ou 1806, 2 vol. in-8, avec les notes de Gierig. Le *Panegyrique* de Trajan a été publié dans les *Panegyrici veteres* par le P. de la Baune, à l'usage du Dauphin, Paris, 1677, in-4; mais la meilleure édition est celle de Schwarz, Nuremberg, 1746, in-4.

PLOT (Robert), professeur de chimie dans l'université d'Oxford, garde du cabinet d'Ashmol, né en 1640, mort en 1696, consuma ses jours à faire des recherches intéressantes sur la physique et l'histoire naturelle. On a de lui deux ouvrages estimés : l'*Histoire naturelle du comté d'Oxford*, 1677, in-fol., réimprimée en 1705; celle du *comté de Stafford*, 1679, in-fol., réimprimée en 1686, l'une et l'autre en anglais. Ses compatriotes en font cas.

PLOTIN, philosophe platonicien, né l'an 205 de J.-C. à Lycopolis en Egypte, prit des leçons de philosophie sous le célèbre Ammonius, qui avait son école à Alexandrie. Il avait essayé auparavant de plusieurs maîtres; mais aucun ne le satisfaisait. Un de ses amis le mena entendre Ammonius, et dès la première leçon il dit : *C'est celui-là même que je cherchais*. Il passa onze ans sous ce maître, sans qu'on voie sur quoi cette préférence était fondée. Il alla ensuite s'instruire chez les philosophes persans et indiens. L'empereur Gordien allait alors faire la guerre aux Perses; Plotin profita de cette occasion et suivit l'armée romaine, l'an 245 de J.-C. Cette course faillit lui être funeste; car il eut bien de la peine à sauver sa vie par la fuite, lorsque l'empereur eut été tué. Il avait alors 39 ans. L'année suivante il alla à Rome, et y ouvrit une école de philosophie. Porphyre s'étant mis sous sa discipline, il composa, pour l'instruire, plusieurs ouvrages qui forment en tout cinquante-quatre livres. Ils sont divisés en six *Ennéades*, et roulent sur des matières très-obscurcs et même presque toujours incompréhensibles, mais que la philosophie embrasse par prédilection, parce qu'elles voilent et déguisent sa faiblesse. Il fit des disciples jusqu'au milieu du sé-

nat, et l'on remarqua dès-lors que ce qu'on appelle le *Robinage* n'était pas ce qui se défendait le mieux de l'amour des nouveautés. Les dames furent aussi du parti de Plotin. L'empereur Gallien et l'impératrice Salonine accédèrent à cette galanterie, et l'on prétend que, par leurs bonnes grâces, Plotin était sur le point d'acquiescer une terre considérable dans la Campanie, et d'y établir une colonie de philosophes, pour y faire pratiquer les lois idéales de la république de Platon : projet qui, selon toutes les apparences, n'aurait point augmenté la masse de lumières, de vertu et de bonheur qui se trouve sur la terre. Plotin mourut dans la Campanie, l'an 270 de J.-C., à 66 ans. Il avait de ces singularités que l'orgueil a mises dans toutes les têtes des anciens sages. Il avait honte d'être logé dans un corps, se croyant trop excellent pour être homme. Par cette raison, il ne voulut jamais se faire peindre, ni dire l'année et le lieu de sa naissance, ni faire usage d'aucun remède, quoique sa vie capricieuse et un défaut de régime, trop bien assorti à sa philosophie, le rendissent souvent malade. On lui conseilla l'usage des lavements, pour apaiser les douleurs de colique qui le tourmentaient ; mais il répondit qu'un tel remède ne pouvait s'accommoder avec la gravité d'un philosophe. Il n'avait pas toujours été si délicat. A l'âge de huit ans, fréquentant déjà les écoles, il ne laissait pas d'aller trouver sa nourrice, et de lui demander à téter. Quoiqu'on l'eût grondé plusieurs fois comme un enfant importun, il ne cessa pas d'en user ainsi longtemps avec elle. Ces dégoûtantes bassesses ne l'empêchèrent pas d'arriver au plus absurde orgueil. Amélius, son disciple, le pria un jour d'assister à un sacrifice qu'il offrait aux dieux. « C'est à eux, répondit le maître, de venir » à moi, et non pas à moi d'aller à eux. » Il se vantait d'avoir un génie familier comme Socrate ; mais celui de Plotin, disaient ses disciples, était au-dessus des simples démons, et au rang des dieux. Ce qu'on en raconte et ce qu'il a écrit ne donne pas l'idée d'une si rare inspiration. Ses *Ennéades* ont été imprimées à Bâle, 1580, in-fol., en grec, avec la version latine, des sommaires et des analyses sur chaque livre, par Marcile Ficin, celui de tous les modernes qui a le plus étudié cet ancien philosophe. Les *Œuvres* de Plotin ont été réimprimées à Oxford en 1855, 3 vol. in-4, avec des notes et la traduction latine de Ficin. Cette traduction a été imprimée séparément à Florence, 1492, in-fol., belle édition et la première de cette version.

PLOTIUS (Plotina-Pompeia), femme de l'empereur Trajan, avait épousé ce prince longtemps avant qu'il parvint à l'empire. Elle fit avec lui son entrée à Rome, aux acclamations du peuple ; et en montant les degrés du palais impérial, elle dit qu'elle y entrerait telle qu'elle souhaitait d'en sortir. Ce qui, avec un sentiment précieux, présente une vanité puérile. Tel était le goût de la philosophie du temps. Elle contribua beaucoup à la diminution des impôts, dont les provinces étaient surchargées. Elle accompagnait son époux en Orient, lorsque ce prince mourut à Sélinunte, l'an 117. Plotine porta les cendres de Trajan à Rome, où elle revint avec Adrien, qu'elle avait favorisé dans tous ses desseins.

Ce prince lui dut l'adoption que Trajan fit de lui, et par conséquent l'empire. Elle eut pour lui des sentiments qui donnèrent lieu à des bruits qu'on ne doit peut-être pas légèrement adopter. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Adrien n'avait pas de quoi justifier cette adoption ; mais, plein d'une tendre reconnaissance, il conserva à sa bienfaitrice l'autorité qu'elle avait eue sous Trajan. « Plotine, » dit un écrivain sagement en garde contre les jugements du monde, « a partagé l'enthousiasme que » son époux a inspiré même aux philosophes. Les » auteurs de la *Description* des pierres gravées du » cabinet du duc d'Orléans adoptent, sans restriction, l'éloge très-étendu que Plin a fait de cette » princesse ; ils ne pardonnent pas à Dion d'avoir » voulu jeter quelques nuages sur sa vertu : cependant Dion paraît très-bien instruit, et son témoignage est plus grave que celui d'un panégyriste » de profession. Spartien prétend que l'adoption » d'Adrien est une supercherie de Plotine, qui » conduisit cette intrigue, Trajan étant déjà mort. » Entrope est à peu près du même sentiment. Parmi les modernes, Crevier pense qu'il faut un peu » se défier des louanges de Plin. » La mort enleva Plotine en l'année 129 ; et selon la folie impie de ces siècles ténébreux, elle fut mise au rang des dieux.

PLOTIUS (Lucius), rhéteur gaulois, vers l'an 100 avant J.-C., est le premier qui ouvrit dans Rome une école de rhétorique en latin. Cicéron témoigne ses regrets de ne pas avoir assisté à ses leçons. Cet illustre rhéteur eut des jours longs et heureux. Il avait composé un excellent *Traité du geste de l'orateur*. Ce traité est totalement perdu.

* PLOWDEN (François), ecclésiastique anglais, était fils d'une dame d'honneur de la reine, femme de Jacques II, qu'elle avait accompagnée en France lors de la révolution de 1688. Il fut élevé sous les yeux de sa mère à Saint-Germain-en-Laye, puis au séminaire anglais à Paris. La protection des Stuarts pouvait lui procurer un rang dans l'église ; mais s'étant lié avec Boursier, prêtre appelant, il refusa de signer de nouveau le formulaire et de donner son adhésion à la bulle *Unigenitus*, ce qui le priva, dit-on, du chapeau de cardinal que le prétendant lui destinait. Le même refus l'empêcha d'être employé dans les missions d'Angleterre où il était retourné. Alors il revint en France, et se logea chez des doctrinaires de la maison de Saint-Charles à Paris ; il reprit les fonctions de catéchiste qu'il avait déjà exercées à St.-Etienne-du-Mont ; mais le curé de cette paroisse le força de renoncer à cet emploi. Il se borna depuis à faire des instructions dans des maisons particulières, sans vouloir se soumettre aux conditions nécessaires pour obtenir des pouvoirs. Il mourut dans la maison des doctrinaires en 1788. On a de lui : *Traité du sacrifice de J.-C.*, Paris, 1778, 3 vol. in-12, où il enseigne que la réalité de ce sacrifice consiste, non dans l'immolation, mais dans l'offrande faite à Dieu de la victime immolée, et que le sacrifice n'est qu'une simple offrande de l'immolation de la croix. (*Voy. PELVERT.*) Ce livre excita quelques divisions parmi les prêtres appelants seulement, et donna lieu à plusieurs écrits

pour et contre. On a publié de cet ecclésiastique : *Élévations sur la vie et les mystères de J.-C.*, Paris, 1804, 4 vol. in-12.

* PLOWDEN (Charles), jésuite, de la même famille, né en Angleterre le 1^{er} mai 1743, mort, le 13 juin 1821, à Jougne, en Franche-Comté, avait terminé ses études à Rome, en 1759, où il était entré dans la compagnie. De retour dans sa patrie, il fut quelque temps directeur du séminaire catholique de Stonyhurst, dans le comté de Lancastre, d'où il passa à la direction de la chapelle de Bristol. Il prit une part fort active aux divisions qui agitérent les catholiques anglais sur les mesures à prendre pour obtenir leur émancipation, et il se montra toujours très-zélé pour le saint Siège. Dans les disputes qui éclatèrent en 1790 et 1791 pour le serment, il se rangea du côté des évêques, et s'éleva avec force contre les opérations du comité catholique. On a de lui : *Discours prononcé lors du sacre de M. Douglas*, 1791, in-8; *Considérations sur l'opinion moderne de l'infailibilité du saint Siège dans les décisions des questions dogmatiques*, Londres, 1790; *Observations sur les questions proposées aux catholiques anglais*, 1791; *Réponse au second livre bleu*, 1791; *Lettre aux catholiques pour justifier sa conduite*; *Remarques sur les écrits de M. Joseph Berington*, 1794; *Remarques sur les mémoires de Grég. Panzani, précédées d'une lettre à M. Berington*, 1794; *Lettre à M. C. Butler sur la protestation des catholiques*, 1796 : tous ces ouvrages écrits en anglais sont estimés.

PLOWDEN (Francis), historien et publiciste, frère du précédent, fut élevé comme lui au collège anglais de St-Omer. Lorsque les lois anglaises s'adoucirent en faveur des catholiques, il fut un de ceux qui usèrent de la liberté qui leur fut accordée d'entrer au barreau, et reçu en 1793 docteur ès-lois à l'université d'Oxford, il exerça la profession d'avocat à Londres avec un grand succès. Ayant attaqué la conduite de quelques agents du gouvernement, comme il ne put pas appuyer ses assertions, dont la vérité était assez généralement reconnue, des preuves judiciaires requises par la loi, il fut condamné à une amende de 5,000 liv. sterl. L'impossibilité de payer cette somme le força de se retirer en France, où il obtint une petite pension sur les fonds des collèges anglais et mourut à Paris le 4 janvier 1829. Ses principaux ouvrages sont : *Examen des droits naturels des sujets britanniques*, 1784, in-8; *Histoire abrégée de l'Empire britannique pendant les derniers vingt mois*, 1794, in-8; *Histoire abrégée de l'Empire britannique, pendant l'année 1794*, 1795, in-8, trad. en franç.; *l'Eglise et l'Etat ou Recherches sur l'origine, la nature et l'étendue de l'autorité ecclésiastique et civile dans ses rapports avec la constitution anglaise*, 1795, in-4; *Revue historique de l'état de l'Irlande*, 1805, 3 vol. in-4, ou 1809, 3 vol. in-8; *Histoire d'Irlande de 1472 à 1810*, Dublin, 1811, 3 vol. in-8. Cette histoire est estimée. *Deux lettres historiques à sir John Cox Hippiusley*, in-8; *Deux autres à sir John O'Connor Columbanus*, 1812 et 1813; *Subordination humaine*, Paris, 1824, in-8, etc. Les premiers écrits de Plowden valent infiniment mieux que les derniers, dans lesquels il est impossible de

ne pas reconnaître l'effet de l'âge et de l'exil sur une tête ardente.

PLUCHE (Noël-Antoine), né en 1688, à Reims, ou à Rethel, dans le diocèse de Reims, selon la *France littéraire* de 1769, mérita, par la douceur de ses mœurs et ses progrès dans les belles-lettres, d'être nommé professeur d'humanités dans l'université de cette ville. Deux ans après, il passa à la chaire de rhétorique, et fut élevé aux ordres sacrés. L'évêque de Laon (M. de Clermont), instruit de ses talents, lui offrit la direction du collège de sa ville épiscopale. Ses soins et ses lumières y avaient ramené l'ordre, lorsque des sentiments particuliers sur les affaires du temps troublèrent sa tranquillité, et l'obligèrent de quitter son emploi. Il avait des sentiments opposés à la bulle *Unigenitus*, et la franchise avec laquelle il s'était expliqué dans cette occasion l'allait faire arrêter, lorsque Rollin lui fit trouver un asile chez l'intendant de Rouen (Gasville) qui lui confia l'éducation de son fils, à la prière de son protecteur. L'abbé Pluche ayant rempli cette place avec succès, quitta Rouen pour se rendre à Paris, où il donna d'abord des leçons de géométrie et d'histoire. Produit sur ce théâtre par des auteurs distingués, son nom fut bientôt célèbre, et il soutint cette célébrité par ses ouvrages. Il donna successivement : le *Spectacle de la Nature*, Paris, 1752, 8 tom. en 9 vol. in-12. Cet ouvrage, également instructif et agréable, est écrit avec autant de clarté que d'élégance; mais l'auteur dit peu en beaucoup de paroles. La forme dialogique l'a entraîné dans ce défaut; mais il est compensé par un langage de sentiment qui anime la nature, en saisissant les rapports qui en font un tout admirable et conséquent. Ce n'est point une de ces physiques arides et squeletteuses qui se perdent dans des tourbillons, des volcans, des attractions, des mers universelles, des époques imaginaires et contradictoires, qui ne nous apprennent que des chocs du hasard et d'aveugles impulsions; c'est un tableau vivant et animé de l'ouvrage de la création, tel qu'il a été conçu par la sagesse et exécuté par la puissance du souverain auteur. *Le Spectacle de la nature* a été traduit dans plusieurs langues de l'Europe. M. L.-F. Jauffret en a publié un *Abrégé*, Paris, 1805, 8 vol. in-18, avec les changements qu'exigeait le progrès qu'ont fait les sciences exactes depuis la première publication de l'ouvrage; mais il s'est borné aux cinq premiers vol. qui sont les seuls qui traitent de l'histoire de la nature. Le marquis de Puységur en avait déjà donné *l'Analyse et l'abrégé*, Reims, 1772 ou 1786, in-12; *Histoire du ciel*, Paris, 1759, en 2 vol. in-12. La première partie est pleine de recherches savantes sur l'origine du ciel poétique. C'est presque une mythologie complète, fondée sur des idées neuves, mais simples et ingénieuses. La seconde est l'histoire des idées philosophiques sur la formation du monde. L'auteur y fait voir admirablement l'inutilité, l'inconsistance et l'incertitude des systèmes les plus accrédités, et finit par l'excellence et la simplicité sublime de la physique de Moïse. Outre une diction noble et arrondie, on y trouve une érudition qui ne fatigue point. *La mécanique des langues*, Paris, 1751, in-12, traduit en

latin par l'auteur sous ce titre : *De linguarum artificio*, Paris, in-12. Il y propose un moyen plus court pour apprendre les langues : c'est l'usage des versions qu'il voudrait substituer à celui des thèmes; il paraît qu'un moyen plus sûr est de les employer tous les deux. Les versions peuvent suffire pour l'intelligence des langues, même pour en connaître les richesses et les beautés; mais les thèmes seuls peuvent exercer le style. *Concorde de la géographie des différents âges*, Paris, 1763, in-12, avec cartes, le portrait de l'auteur et son éloge historique, par Robert Etienne; ouvrage posthume, superficiel, mais dont le plan décèle l'homme d'esprit. *Harmonie des Psaumes et de l'Evangile*, ou *Traduction des Psaumes et des Cantiques de l'Eglise*, avec des *Notes relatives à la Vulgate, aux Septante et au texte hébreu*, qui rendent intéressante cette traduction, dont la fidélité est connue, in-12, Paris, 1764. L'abbé Pluche s'était retiré en 1749 à la Varenne-Saint-Maur, où il se consacra entièrement à la prière et à l'étude. Sa surdité étant arrivée au point qu'il ne pouvait plus entendre qu'à l'aide d'un cornet, le séjour de la campagne ne lui offrait plus aucun agrément. Ce fut néanmoins dans cette retraite qu'il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 19 novembre 1761, à 75 ans. Il possédait les qualités qui font le savant, l'honnête homme et le chrétien. Sobre dans ses repas, vrai dans ses paroles, bon parent, ami sensible, philosophe humain, il donna des leçons de vertu dans sa conduite comme dans ses ouvrages. Son attachement au christianisme était vif et sincère. Quelques esprits forts ayant paru surpris que sur les matières de la foi il pensât et parlât comme le peuple : Je m'en fais gloire, répondit-il; il est » bien plus raisonnable de croire à la parole de » l'être suprême que de suivre les sombres lumières » d'une raison bornée et sujette à s'égarer. » Après cela, on ne peut que s'étonner de son dévouement à un certain parti, au préjudice de la soumission due aux décrets de l'Eglise universelle! Tant il est vrai que l'inconséquence est née avec l'homme, et que ce ne sont pas les plus éclairés qui s'en défendent le mieux.

PLUKENET (Léonard), né en 1642, mort vers l'année 1710, s'est distingué par ses recherches sur la botanique. Il se procura de toutes les parties du monde une collection de plantes sèches, dont il fit graver les figures. On a de lui : *Phytographia, seu Plantarum icones*, Londres, 1691, 92 et 96, quatre parties, gr. in-4, 528 planches; *Almagestum botanicum, sive Phytographiæ onomasticon*, Oxford, 1696, pet. in-fol., par les soins de Morison. Sloane reproche à l'auteur d'avoir supposé des plantes qui n'existent pas, et d'en avoir défigurées d'autres. *Almagesti botanici mantissa, plantas novissime detectas complectens*, 1700, planches 329 à 350; *Amalthæum botanicum, id est, Stirpium indicarum alterum Copiæ-Cornu*, 1703, planches 351 à 454 : le tout en trois parties imprimées gr. in-4, édition très-recherchée. Il en a paru une nouvelle à Londres, 1769, 6 tom. en 4 vol. gr. in-4, moins belle, mais plus commode pour les recherches, à cause de la table générale.

PLUMIER (Charles), botaniste et religieux mi-

nime, né à Marseille en 1646, apprit les mathématiques à Toulouse sous le père Maignan, son illustre confrère. Le maître, charmé du génie de son élève, lui montra non-seulement les hautes sciences, mais il lui apprit encore l'art de faire des lunettes, des miroirs ardents, et d'autres ouvrages non moins curieux. On l'envoya à Rome, où son extrême application pensa lui faire perdre l'esprit. Alors il quitta les mathématiques, pour s'adonner à la botanique : science qui demandait moins de contention. De retour en Provence, il se livra entièrement à son nouveau goût. Louis XIV, instruit de son mérite, l'envoya en Amérique, pour rapporter en France les plantes dont on pourrait tirer le plus d'utilité pour la médecine. Il y fit trois voyages différents, et revint toujours avec de nouvelles richesses. Le roi paya ses courses par le titre de son botaniste, et par une pension qui fut augmentée à proportion de ses services. Il fut affilié à la province de France, et Paris devint dès lors son séjour. Le célèbre Fagon, premier médecin du roi, l'engagea à faire un quatrième voyage, pour découvrir, s'il était possible, d'où vient que le quinquina qu'on apporte à présent en Europe a moins de vertu que celui qu'on apportait au commencement qu'on le connut? Le savant minime entreprit courageusement cette périlleuse carrière, mais la mort l'arrêta au port de Sainte-Marie, proche de Cadix, où il expira en 1704, à 58 ans. L'étude de la nature lui avait inspiré un amour infini pour celui qui en est l'auteur, et sa piété était aussi tendre que sincère. On a de lui : *Description des Plantes de l'Amérique*, Paris, 1695, in-fol., 108 planches : par erreur il y a sur le titre, 1715. Cet ouvrage a été traduit en latin par Jean Burmann, sous le titre de *Plantarum americanarum fasciculi decem*, Amsterdam, 1760, in-fol., avec 262 planches. Un *Traité des fougères de l'Amérique*, en latin et en français, Paris, 1703, in-fol., 172 pl.; un ouvrage curieux et enrichi de figures, intitulé : *l'Art de tourner*, Lyon, 1709, in-fol., réimprimé, Paris, 1749, in-fol. Cette édition est la seule estimée. L'auteur y enseigne la manière de faire toutes sortes d'ouvrages au tour. *Nova plantarum americanarum genera*, Paris, 1705, in-4°; deux *Dissertations sur la cochonille*, dans le journal des savants, 1694, et dans celui de Trévoux, 1703. On trouva dans son cabinet plusieurs ouvrages écrits de sa main, qui auraient pu former 22 volumes. Il y traite de tous les oiseaux, de tous les poissons et de toutes les plantes de l'Amérique. Ces ouvrages étaient embellis par une infinité de dessins, dont l'auteur, habile dessinateur et graveur, avait déjà gravé lui-même une bonne partie. On les conserve dans la bibliothèque du roi, et à celle du Jardin des Plantes.

PLUNKETT (Olivier), primat d'Irlande, sa patrie, né au château de Rathmore dans le comté de Meath en 1629, passa de bonne heure en Italie. Après avoir fait ses études dans le collège des Hibernois et professé dans celui de la Propagande, il fut nommé archevêque d'Armagh en 1669, et sacré par Clément IX. Ses travaux apostoliques lui attirèrent la haine des hérétiques, qui l'accusèrent d'avoir voulu soulever les catholiques contre le roi d'An

gleterre. On le condamna à être pendu, et son corps à être mis en quatre quartiers. Cet arrêt fut exécuté le 10 juillet 1681 ; il avait 65 ans. Telle était alors, et a été durant plus d'un siècle l'inquisition d'Angleterre contre les catholiques. L'innocence et la vertu ne servaient de rien, dès qu'on était attaché à la foi antique, qui avait été durant tant de siècles celle du royaume. Les bourreaux et les sentences ne suffisaient pas aux exécutions. Avec cela, ces farouches insulaires déclamaient contre l'inquisition d'Espagne. (Voy. LIMBORCH.) On a de lui des *Mandements et Instructions pastorales* recueillies et publiées, à Londres, 1686, 2 vol. in-4.

* PLUQUET (François-André-Adrien), écrivain savant et judicieux, naquit à Bayeux le 14 juillet 1716, fit ses études à Caen et les termina en 1742 à Paris. Après avoir pris ses grades en théologie, il devint grand-vicaire de M. de Choiseul, qui le pourvut d'un canonicat de sa cathédrale de Cambrai ; il le résigna en 1778 pour venir à Paris occuper au collège royal la chaire de philosophie morale, et ensuite celle d'histoire. Cette place le mit en rapport avec les gens de lettres les plus distingués. On commençait à diriger contre la religion les attaques qui depuis se sont si prodigieusement multipliées ; et les *encyclopédistes*, dit-on, tentèrent de l'attirer à leur parti. Loin de répondre à ces avances, il se crut appelé à combattre les nouvelles doctrines, et défendit la religion dans plusieurs de ses ouvrages. On a de lui : *Examen du fatalisme, ou Exposition et réfutation des différents systèmes de fatalisme*, Paris, 1757, 3 vol. in-12 : il y démontre, par de solides raisonnements, qu'une intelligence infinie a tout créé et gouverne tout, qu'elle a fait l'homme libre et maître de ses actions, que sous ce rapport son sort dépend de lui, et qu'il est affranchi de toute nécessité. Les preuves sont parfaitement enchaînées, et l'auteur s'y montre aussi bon écrivain que profond métaphysicien. *Lettres à un ami sur les arrêts du conseil*, 30 août 1777, concernant la librairie et l'imprimerie, Londres, 1777, in-8. Ces deux lettres sont fort curieuses. Il y en a une troisième sur la librairie. La traduction du latin des livres classiques de la Chine, recueillis par le P. Noël, précédés d'observations sur l'origine, la nature et les effets de la philosophie morale et politique de cet empire, Paris, 1784-85, 7 vol. in-48 (voy. NOËL) ; *Mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit humain, par rapport à la religion chrétienne, ou Dictionnaire des hérésies*, Paris, Nyon, 1762, 2 vol. in-8. Ce livre, l'un des meilleurs que l'on ait faits sur ce sujet, est précédé d'un discours où l'auteur s'efforce de trouver quelle a été la religion primitive des hommes, et quels sont les changements qu'elle a subis jusqu'à l'établissement du christianisme. L'auteur recherche et suit les causes de ces changements, ainsi que les effets qui en ont résulté. Le reste de l'ouvrage est proprement un dictionnaire où les hérésies sont décrites avec les détails convenables, et solidement réfutées. C'est surtout dans cet ouvrage que l'abbé Pluquet a signalé son talent, son érudition et la justesse de son esprit. On en a donné une édition, Besançon, 1819, 2 vol. in-8, augmentée de plusieurs articles

relatifs au jansénisme et à l'église constitutionnelle ; *De la sociabilité*, 1767, 2 vol. in-12. L'auteur y prouve que l'homme est sociable par sa nature, et que, loin d'être né méchant et en état de guerre, comme le veut Hobbes, il est naturellement porté au bien et à l'exercice de toutes les vertus ; *Traité philosophique et politique sur le luxe*, 1786, 2 vol. in-12 ; *De la superstition et de l'enthousiasme*, publié par D. Ricard, 1804, in-12. On vit avec peine Pluquet en consacrer un chapitre entier à déclamer contre un corps célèbre par les services qu'il a rendus à l'Eglise et à l'état. Il passait pour être attaché au parti janséniste ; cependant il n'en épousa pas les travers et les passions. L'abbé Pluquet s'était démis de sa chaire en 1782 : il mourut à Paris d'apoplexie, le 18 septembre 1790. C'était un homme vertueux, un ami sûr, ennemi de la flatterie et de la dissimulation. On lui reprocha quelquefois un peu de brusquerie et de dureté. Il avait eu le projet de donner un abrégé de ses leçons par l'Histoire.

** PLUQUET (Frédéric), bibliographe, de la même famille que le précédent, né en 1781 à Bayeux, après avoir terminé ses premières études, alla suivre à Paris des cours de chimie ; et après avoir passé ses examens d'une manière brillante, revint dans sa ville natale exercer la profession de pharmacien. Dans ses loisirs il recueillait de vieux livres et les antiquités de sa province, ce goût devint bientôt une passion, et il quitta sa pharmacie très-achalandée pour revenir à Paris, où il se fit libraire en livres rares et en pièces autographes. Quatre ans après, il revint reprendre son officine à Bayeux, où il mourut, le 3 septembre 1854, à 53 ans. On a de lui : *Pièces pour servir à l'histoire des mœurs et des usages du Bessin, dans le moyen-âge*, Caen, 1825, in-8 ; *Contes populaires, Préjugés, Patois, Proverbes et noms des lieux de l'arrondissement de Bayeux*, 1825, in-8, volume tiré à petit nombre ; mais réimprimé en 1854, gr. in-8 ; *Mémoires historiques sur l'Hôtel-Dieu de Bayeux*, 1825, in-8 ; *Notice sur la vie et les écrits de Robert Wace, etc.*, 1824, gr. in-8. fig., et réimprimée à la tête de l'édition du *Roman du Rou* (voy. WACE) ; *Curiosités littéraires, concernant la province de Normandie*, 1827, in-8 ; *Notice sur les inspirés fanatiques, imposteurs, béats, etc., du département de la Manche*, 1829, in-8 ; *Essai historique sur la ville de Bayeux et de son arrondissement*, 1829, in-8, ouvrage plein de recherches curieuses ; l'auteur promettait une seconde partie qui n'a point paru ; *Coup d'œil sur la marche des études historiques et archéologiques en Normandie*, 1831, in-8 ; *Notice sur les établissements littéraires et scientifiques de la ville de Bayeux*, 1834, in-8. M. E. Lambert a publié une *Notice nécrologique* sur Pluquet.

PLUTARQUE, naquit à Chéronée, ville de la Bœotie, et étudia à Delphes où il suivait les leçons d'Ammonius, lors du voyage de Néron en Grèce, l'an 66. Ses talents éclatèrent de bonne heure. Des sa plus tendre jeunesse, ses concitoyens le chargèrent de plusieurs affaires importantes, qui lui méritèrent les premières charges de sa patrie. Après avoir voyagé en Grèce et en Egypte, croyant y acquérir les connaissances propres à former un

homme de lettres et un sage, il vint à Rome, où il enseigna la philosophie. Suidas se trompe, lorsqu'il dit que Plutarque fut honoré du consulat sous Trajan : il paraît également faux qu'il ait été précepteur de cet empereur, mais un emploi que Plutarque paraît avoir rempli pendant longues années, c'est la dignité de prêtre d'Apollon. Il fut aussi attaché au sacerdoce du temple de Delphes. Il mourut vers l'an 140 de J.-C. sous le règne d'Antonin le Pieux. Nous avons de Plutarque les *Vies des hommes illustres*, et des *Traité de morale*. Il y a dans ceux-ci un grand nombre de faits curieux qu'on ne trouve point ailleurs, et des leçons très-utiles pour la conduite de la vie; celui qui a pour titre : *De sera numinis vindicta*, renferme de grandes et utiles vérités. Les *Vies des hommes illustres*, grecs et latins, qu'il compare ensemble, peuvent servir à former les hommes pour la vie publique et pour la vie privée. Plutarque n'est point flatteur : il juge les choses ordinairement par ce qui en fait le véritable prix. Il ne blâme que par des faits; et c'est ainsi qu'il faut peindre les hommes. Quant à sa diction, elle n'est ni pure, ni élégante; mais en récompense, elle est énergique et abondante. Il emploie assez fréquemment des comparaisons qui jettent beaucoup de grâce et de lumière dans ses réflexions et dans ses récits. On lui reproche cependant d'être trop long dans les unes, et, dans les autres, trop attentif à remarquer des minuties, trop fécond en remarques triviales et en réflexions communes, enfin trop prévenu en faveur des Grecs. Ces défauts se font encore plus sentir dans ses *Traité moraux*, qui n'offrent quelquefois que des compilations mal digérées, sans ordre, sans goût, pleines d'anecdotes peu intéressantes et de faits sans vraisemblance. Plutarque, homme d'ailleurs plus sage que la plupart des anciens philosophes, était initié dans les mystères de Bacchus; il fut pendant plusieurs années prêtre d'Apollon et embrassa tous les genres de superstition. Il regarde les fables les plus ridicules comme des vérités importantes, et condamne l'exercice de quelques précieuses vertus, dont sans doute il ne connaissait pas assez la nature. On peut d'autant moins l'excuser, que depuis plus d'un siècle la lumière de l'Evangile, répandue dans toute la terre, luisait aux grands et aux petits, aux savants et aux idiots, et que dans plus d'un endroit de ses écrits, on s'aperçoit qu'elle ne lui était pas inconnue. Les meilleures éditions en grec et en latin de Plutarque sont : celle de Henri Etienne, 1572, en 13 vol. in-8, dont le 13^e contient l'*Appendix* et les notes; celle de Maussac, en 1624, 2 vol. in-fol.; l'édition de Reiske, Leipzig, 1774-82, 12 vol. in-8, passe pour la meilleure que l'on ait jusqu'ici des *OEuvres complètes de Plutarque*, en grec et en latin; cependant elle laisse encore à désirer. Les *Vies* ont été réimprimées à Londres, 1727, 5 vol. in-4, auxquelles il faut joindre les *Apophthègmes*, imprimés en 1741. L'édition grecque donnée par Coray, Paris, 1803-15, 7 vol. in-8, est très-bonne. Nous avons plusieurs Traductions en langue française des *Vies*, l'une d'Amyot, l'autre de Tallemant, la 3^e de Dacier et une 4^e de Ricard. La première,

quoique en vieux gaulois, a un air de fraîcheur qui la fait rajeunir, ce semble, de jour en jour. Les *Traité de morale* déjà traduits par Amyot (*voy.* ce nom, et BROTIER, II, 242), l'ont été par Ricard, qui, par d'excellentes notes, explique ou redresse plusieurs passages du philosophe. C'est ainsi par exemple, qu'il réfute avec beaucoup de justesse et d'érudition les reproches calomnieux que Plutarque fait aux juifs, dans l'endroit où il examine les raisons de leur éloignement pour la chair de porc. C'est là cependant que Voltaire a copié ses contes sur Moïse, et ses impiétés prétendues originales, qui dans Plutarque ne sont que des fautes d'ignorance, et qui sont dans Voltaire le crime d'un homme instruit qui ridiculise, par des plaisanteries réchauffées, ce qu'au fond du cœur il est obligé de respecter. C'est dans une opinion d'Anaxagore, judicieusement réfutée par Plutarque, qu'un philosophe moderne (*voy.* HELVETIUS), a puisé le creux système qui place le principe de l'intelligence humaine dans les cinq doigts de la main. (*Voy.* la PORTE du Theil).

PLUTON, dieu des enfers, fils de Saturne et de Rhée. Lorsque Jupiter eut détrôné Saturne, il donna à Pluton les enfers en partage. Ce dieu était si noir et si laid, qu'il ne pouvait trouver une épouse. Il fut obligé d'enlever Proserpine lorsqu'elle allait puiser de l'eau dans la fontaine d'Aréthuse en Sicile. Il faisait sa demeure ordinaire dans les enfers, et désirait sincèrement la mort de tout le monde, pour peupler son royaume.

PLUTUS, dieu des richesses, ministre de Pluton, et fils de Cérès et de Jasion. Théocrite et Aristophane disent qu'il était aveugle. Plutus avait d'abord la vue bonne, et ne s'attachait à faire prospérer que les justes; mais Jupiter la lui ayant fait perdre, les richesses devinrent indifféremment le partage des bons et des méchants : emblème mythologique, qui nous apprend qu'elles ne furent jamais la mesure du mérite, et ne sont pas dignes des regards de l'homme vertueux.

PLUVINEL (Antoine), gentilhomme du Dauphiné, où il naquit vers le milieu du xvi^e siècle, fut le premier qui ouvrit en France à la noblesse les écoles de manège, que l'on nomma *Académies*. On était auparavant obligé d'aller apprendre cet art en Italie. Il fut premier écuyer de Henri, duc d'Anjou, qu'il suivit en Pologne, et qui, à son retour en France, le combla de biens. Henri IV lui donna la direction de sa grande écurie, le fit son chambellan, sous-gouverneur du dauphin, et l'envoya ambassadeur en Hollande. Il mourut à Paris en 1620, après avoir composé un livre curieux, intitulé : *Instruction du roi dans l'exercice de monter à cheval*, Paris, 1625, in-fol., avec figures. Ce qui fait le prix de cet ouvrage, ce sont les planches gravées par Crispin de Pas (*voy.* ce nom). Ce livre avait paru en 1625, in-fol. sous ce titre : *le Manège Royal où l'on peut remarquer le défaut et la perfection du cavalier en tous les exercices de cet art, fait et pratiqué en l'Instruction du roi* (Louis XIII), avec fig., gravées par le fameux Crispin de Pas. Les connaissances de Pluvinel ne se bornèrent pas à l'art de l'équitation; il possédait tout ce qui peut faire un

négociateur intelligent. On lui a accordé encore les qualités d'un bon citoyen et d'un sujet fidèle.

POCCIANI (Michel), natif de Florence, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des servites, et se distingua par son application aux études conformes à son état. Il mourut l'an 1576. On a de lui en latin : une *Histoire* de son ordre depuis l'an 1255 jusqu'à l'an 1566; une *Explication de la règle de saint Augustin*; un *Catalogue des Ecrivains* de sa patrie; une *Vie de saint Philippe Beniti*, en italien, etc.

* POCHARD (Joseph), prêtre, né en 1715, à la Cluse, près de Pontarlier, acheva ses études avec succès à l'université de Besançon, et mérita la bienveillance de l'archevêque Antoine-Pierre II de Grammont, qui s'empessa de lui offrir une place de directeur de son séminaire. Il se dévoua quoique fort jeune à l'accomplissement de ses devoirs, avec un zèle infatigable, et composa un cours complet de théologie, que sa modestie ne lui permit pas de publier, mais qu'il expliqua, pendant plus de trente ans, aux nombreux élèves, que sa réputation attirait de toutes les parties de la Franche-Comté et des provinces voisines. Il présidait aux exercices intérieurs du séminaire, prêchait dans les retraites, et trouvait encore le temps d'étudier l'histoire, la jurisprudence et même les sciences exactes. Ses élèves étaient habitués à voir en lui le meilleur comme le plus indulgent des amis, et il se servit de la confiance qu'il avait su leur inspirer, pour les diriger avec plus de succès dans la carrière à laquelle ils se destinaient. Ses lumières, sa douceur, son éminente piété l'avaient rendu un objet de vénération pour tout le diocèse de Besançon, quand il fut élevé à la dignité de supérieur du séminaire. Affaibli par l'âge et par une fièvre lente, il n'accepta qu'avec peine une charge qu'il regardait comme au-dessus de ses forces. Il la conserva néanmoins six ans, après lesquels ses infirmités le contraignirent d'y renoncer. La faiblesse de sa poitrine l'avait aussi forcé d'abandonner la chaire; mais la vue de cet homme vénérable était aussi éloquente que ses discours, et son admirable résignation, ses récits enjoués faisaient oublier aux personnes qui l'entouraient les douleurs auxquelles il était en proie. Ce pieux ecclésiastique mourut le 23 août 1786. C'est à lui qu'on doit la révision du *Missel* et du *Bréviaire* du diocèse de Besançon, imprimés par ordre du cardinal de Choiseul, et regardés comme des modèles en ce genre. L'abbé Pochard a en la plus grande part à l'ouvrage intitulé : *Méthode pour la direction des âmes dans le tribunal de la pénitence, et pour le gouvernement des paroisses*, imprimé pour la première fois à Neufchâteau, en 1772, 5 vol. in-12, par ordre de l'évêque de Toul. (Foy. DROUAS de Boussey.) L'édition de 1817, Besançon, 2 vol. in-12, est précédée de l'Eloge historique de Pochard, par M. Louis Rousseau, ancien curé de Lons-le-Saulnier. Cet Eloge avait paru dans le *Journal ecclésiastique* de l'abbé Barruel, mai 1788.

POCOCK (Edouard), né à Oxford en 1604, fut élevé au collège de la Magdeleine de cette ville. Le désir qu'il avait de se perfectionner dans les langues orientales, lui fit entreprendre le voyage du

Levant. Il y fut chapelain des marchands anglais à Alep, pendant 5 ou 6 ans. De retour en Angleterre, il devint lecteur en arabe dans la chaire fondée en 1636, par l'archevêque Laud. Ce prélat l'envoya l'année suivante à Constantinople, pour y acheter des manuscrits orientaux. A son retour, on lui donna la cure de Childrey. Quelque temps après il se lia d'amitié avec Gabriel Sionite, et avec le célèbre Grotius. Pocock fut nommé, en 1648, professeur en hébreu, et chanoine de l'église de Christ à Oxford, à la sollicitation du roi, qui pour lors était prisonnier dans l'île de Wight. Il fut privé de ses postes en 1650, parce qu'ils refusa de prêter le serment d'indépendance. Il se retira dans sa cure de Childrey, d'où il retourna à Oxford le printemps suivant. Il y fit les fonctions de lecteur en arabe dans le collège de Balliol, ne s'étant alors trouvé personne dans le collège capable de cette fonction. On lui rendit son canonicat en 1660, au rétablissement du roi Charles II. Il mourut à Oxford en 1691, à 87 ans. C'était un homme recommandable, non-seulement par ses lumières, mais aussi par l'intégrité de ses mœurs, par sa douceur, par sa modération et par toutes les qualités qui rendent la société aimable. On a de lui des Traductions latines : des *Annales d'Eutychius*, patriarche d'Alexandrie, Oxford, 1639, 2 vol. in-4; de l'*Histoire orientale* d'Aboulfaradj, Oxford, 1672, 2 vol. in-4; une *version* du syriaque, de la 5^e épître de saint Pierre, de la 2^e et de la 3^e de saint Jean, et de celle de saint Jude, 1650, in-4; une *version* du livre intitulé : *Porta Mosis*, 1655, in-4; des *Commentaires* sur *Michée*, *Malachie*, *Osée* et *Joël*, en anglais, 5 vol. in-fol.; un recueil de *Lettres*; *Specimen historiae Arabum*, Oxford, 1650, in-4, réimprimé dans la même ville en 1803, avec des additions; un grand nombre d'autres ouvrages, imprimés à Londres en 1740, en 2 vol. in-fol. On y trouve des recherches abondantes et des versions très-fidèles de plusieurs livres qui auraient été inconnus sans ses soins laborieux.

POCOCKE (Richard), né à Southampton en 1704, fit ses études à Oxford, et se fit recevoir docteur en théologie. Il voyagea ensuite dans le Levant en homme curieux et savant, depuis l'an 1757 jusqu'en 1742. A son retour dans sa patrie, il obtint plusieurs bénéfices, et fut successivement évêque d'Ossory, d'Elphin, et de Meath en Irlande, et mourut en 1765. On a de ce savant : une *Description de l'orient de l'Egypte depuis Alexandrie jusqu'aux sources du Nil*, etc., Londres, 1745-1748, 5 vol. in-fol., en anglais. Cet ouvrage est très-estimé, particulièrement des savants qui aiment à connaître la topographie de ce pays. Les inscriptions et les monuments antiques sont gravés avec la plus grande fidélité. Les cartes sont aussi gravées sur les dessins de l'auteur. Le troisième volume, en forme de petit *Atlas*, comprend des cartes très-détaillées de tout le cours du Nil, depuis sa source jusqu'à son embouchure. On a traduit une grande partie de cet ouvrage en français, Paris, 1772-75, 7 vol. in-12. *Description de l'Orient*, Londres, 1758, in-fol., en anglais : ouvrage orné de plus de 500 planches et cartes géographiques; *Carte de l'Egypte*, en quatre feuilles.

**** POCZOBUT** (Martin-Odlaniski), né le 20 octobre 1728, d'une ancienne famille noble de Lithuanie, entra chez les jésuites en 1743. Les rares dispositions qu'on lui trouva pour les hautes sciences déterminèrent ses supérieurs à les lui faire cultiver sous les plus habiles maîtres. Il se perfectionna dans les langues savantes en Bohême, de là il se rendit à Marseille auprès du célèbre P. Pézénas (*voy. ce nom*), directeur de l'observatoire de cette ville. A l'époque de l'expulsion des jésuites de France, il suivit à Avignon le P. Pézénas, qui rentra dans sa famille. Pour étendre de plus en plus les connaissances qu'il avait puisées à l'école d'un si grand maître, il voyagea successivement en France, en Allemagne, en Italie, et eut occasion de connaître et de cultiver tous les astronomes les plus renommés de son temps, entr'autres les PP. Hell, Riccati, Boscowich et Lalande. Attaché à l'université de Wilna, il y professa l'astronomie et la langue grecque avec le plus grand succès. Il remplissait en même temps les fonctions de directeur de la typographie et de l'observatoire. Le roi de Pologne Stanislas-Auguste, dont il était astronome, le fit chevalier de l'Aigle-Blanc, et fit frapper en son honneur une médaille d'argent. Ce souverain l'envoya en Angleterre et sollicita pour lui son admission dans la société royale de Londres. Cette illustre académie eut tant d'égard pour cette auguste recommandation et pour le mérite reconnu du P. Poczubut, que n'y ayant pas pour le moment de place vacante dans la classe des membres étrangers, elle lui offrit, par une exception sans exemple, de l'admettre en qualité de membre vignicol. Le P. Poczubut ne voulut rien au-delà des faveurs de son souverain; il eut la modestie et la délicatesse de refuser et se contenta de la première vacance. Il enrichit d'un grand nombre d'excellents instruments l'observatoire de Wilna, dont il accrut la célébrité par ses soins et ses travaux. En 1769, il se rendit à Rével pour observer le fameux passage de Vénus sur le soleil. Précédemment il avait calculé avec la plus rigoureuse exactitude et d'après la nouvelle théorie une éclipse de lune, et déterminé avec précision les phases de cette planète et le moment où elles s'accomplissaient, non-seulement pour le méridien de Wilna, mais aussi pour ceux de Varsovie, de Cracovie et de Dantzich. Plus tard il publia des *Observations astronomiques*, faites à l'observatoire royal de Wilna en 1775. « Ces » observations sont en très-grand nombre, dit Lalande, on y trouve la nouvelle constellation du » *Taureau royal de Poniatowski*, adopté depuis par » l'académie des sciences. » (Bibliogr. astronom. pag. 555). Cette constellation fut formée par le P. Poczubut en l'honneur de Stanislas-Auguste, roi de Pologne, son mécène. Après la suppression des jésuites, il retint auprès de lui le plus grand nombre qu'il put de ses confrères, et se consacra avec eux à soutenir, propager et étendre la culture des sciences dans sa patrie. L'université de Wilna se glorifie de l'avoir eu pour recteur pendant 18 ans, et on peut dire qu'il a été l'âme des travaux de ce corps illustre et l'agent principal de sa gloire. On a de lui : 1° Plusieurs *Dissertations astronomiques* imprimées. 2 Les *Recherches sur l'antiquité du Zo-*

diacque de Denderah, dédiées au pape Pie VII; il y démontre que ce Zodiaque ne devance pas de 546 ans l'ère chrétienne, ôtant ainsi aux incrédules l'espoir qu'ils avaient conçu de s'en servir pour attaquer la chronologie de Moïse. 3° Un grand nombre de savantes observations encore inédites qui se conservent dans les archives de l'université. Après avoir continué ses utiles travaux jusqu'à l'âge le plus avancé, il désira terminer sa carrière, comme il l'avait commencée, dans le sein de la compagnie de Jésus, conservée en Russie par l'impératrice Catherine II, et protégée également par ses successeurs, Paul I^{er} et Alexandre I^{er}. Dans cette vue, après s'être soustrait à la tendresse et aux regrets de ses collaborateurs et admirateurs, et après avoir déposé comme gage de sa reconnaissance dans la chapelle du noviciat des jésuites de Dunabourg, les marques honorables de ses longs et illustres travaux, il y renouvela ses vœux de religion. Après 18 mois de séjour dans cet asile de recueillement, il termina paisiblement dans l'exercice des vertus religieuses une vie très-active et vraiment chrétienne, le 8 février 1810, à 82 ans.

PODIEBRAD (Georges), roi de Bohême, né en 1420, fut nommé gouverneur de ce royaume pour le jeune roi Ladislas, fils d'Albert d'Autriche. Après la mort de ce prince, il se fit proclamer roi, en 1438. Il gagna une bataille contre les Moraviens, et se fit couronner l'an 1461; mais l'attachement qu'il avait à la secte des *Hussites* le fit excommunié par Paul II. Podiebrad se révolta ouvertement contre l'Eglise romaine, et persécuta les catholiques, qui prirent les armes, et appelèrent Matthias Corvin pour le mettre sur le trône. Podiebrad ne résista que faiblement, et mourut d'hydropisie le 22 mai de l'an 1471. *Voy. MATTHIAS CORVIN et PAUL II.*

PODIKOVE ou **PODOKOVE** (Jean), natif de Valachie, s'est fait une espèce de réputation, dans le xvi^e siècle, par son esprit turbulent et ambitieux. Il assembla une troupe de gens de néant comme lui, entra à leur tête en Valachie, attaqua le prince Pierre, qui en était vaivode, allié de Batori, et le dépouilla de ses états. A la nouvelle de cette révolution, le roi de Pologne écrivit à Christophe son frère, prince de Transylvanie, de donner du secours au prince détrôné. Christophe passa en Valachie; Podikove fut obligé de chercher un asile en Pologne, et il se rendit à Nicolas Seiniawski, gouverneur de Kaminieck, en 1579. De là il fut envoyé à Batori, roi de Pologne. Le grand-seigneur, Amurat, envoya un exprès pour demander qu'on le lui remit ou qu'on le fit mourir : on satisfut ce prince. Podikove eut la tête tranchée à Varsovie, en présence de l'envoyé du sultan, comme perturbateur du repos public. Sa force était si grande, que sans beaucoup d'effort il rompait en deux un fer de cheval.

POENA, déesse de la punition, était adorée en Afrique et en Italie. On la représentait boiteuse, suivant le crime avec lenteur, mais l'atteignant enfin; emblème de la divine justice, qui, pour l'ordinaire, n'exerce sa vengeance qu'après avoir donné du temps au repentir, et laissé un libre essor

aux desseins du méchant. De là ces beaux vers d'Horace :

Raro antecedenlem sceleratum
Deseruit pede Pœna claudo.

POETUS. Voy. ARRIE.

POGGIANI (Jules), littérateur, né en 1522 à Suna, diocèse de Novarre, sur le lac Majeur, s'appliqua, dès sa plus tendre jeunesse, à l'étude, et fit les progrès les plus rapides dans la langue grecque. A son arrivée à Rome, où sa réputation l'avait précédé, il fut chargé de l'éducation du jeune Robert de Nobili, que le pape Jules III, son oncle, fit cardinal à treize ans, et qui mourut à dix-sept. Il fut ensuite attaché, comme secrétaire, à différents prélats, et enfin au cardinal Ch. Borromée, dont il mérita la confiance. Poggiani remplit les fonctions de secrétaire de la congrégation nommée par le souverain pontife pour expliquer la doctrine du concile de Trente. Il suivit le cardinal Borromée à Milan, et mourut en cette ville, le 5 novembre 1568, à 46 ans, au moment où le pape Pie V venait de le rappeler pour le mettre à la tête du secrétariat des brefs. Poggiani revit et corrigea le texte du *Catéchisme* appelé communément *ad Parochos*, rédigé par plusieurs savants théologiens du Concile de Trente (1). C'est à lui qu'on doit l'édition du *Bréviaire* publié sous le nom du pape Pie V, Rome, 1568, in-fol. Il a mis en latin les *Actes* du premier Concile de Milan. Outre la traduction, plus élégante que fidèle, du traité de saint Chrysostome, *De Virginitate*, Rome, P. Manuce, 1562, il a laissé celle d'une *Harangue* et de quatre *Lettres* d'Eschine, restées inédites. Le savant évêque d'Amélia, Graziani, avait rassemblé les lettres et les harangues de Poggiani. Cette collection, attendue avec impatience par tous les amateurs de la bonne latinité, a été enfin publiée par le P. Lagomarsini (*Epistolæ et orationes olim à Gratiano collectæ*), Rome, 1756-62, 4 vol. in-4, avec un grand nombre de notes. (Voy. LAGOMARSINI, v, 87.) L'éditeur a fait précéder le premier volume, d'une lettre de Graziani au cardinal Commendon, qui contient des détails sur la vie de Poggiani. Parmi ses discours, tous remarquables par l'élégance et la pureté du style, on distingue l'*Oraison funèbre* du pape Marcel II, celle de François, duc de Guise, tué par Poltrot, devant Orléans; et une *Harangue* prononcée par Poggiani, devant les cardinaux assemblés après la mort de Pie IV, pour l'élection de son successeur.

POGGIO-BRACCIOLINI (Jean-François), appelé communément le *Pogge*, naquit à Terra-Nuova, dans le territoire de Florence, en 1580. Il étudia dans cette ville la langue latine sous Jean de Ravenne, et la grecque sous Emmanuel Chrysoloras. Elevé par de tels maîtres, il fit des progrès rapides, obtint la place d'écrivain apostolique et celle de secrétaire des papes, depuis Boniface IX jusqu'à Calixte III. Pendant la tenue du concile général de Constance, il suivit dans cette ville le pape Jean XXIII (dépossédé en 1415), et s'y appliqua à chercher des manuscrits anciens. Il eut le bonheur d'en dé-

terrer un grand nombre. Le supplice de Jérôme de Prague remua naturellement l'âme d'un homme qui se sentait coupable de plus d'une erreur en matière de religion : il écrivit une lettre en faveur de cet hérétique. (Voy. les *Icones* de Théodore de Bèze.) De Constance il passa en Angleterre, et continua ses recherches. De retour à Rome, il remplit son emploi de secrétaire pendant quelque temps, et en sortit, après environ 40 ans de séjour, pour se rendre à Florence, où il s'était marié en 1555. Il obtint la place de secrétaire de la république, et fit bâtir auprès de Florence une maison de campagne, où il passa dans le repos le reste de ses jours, qu'il finit en 1459, à 79 ans. Le Pogge avait l'esprit satirique, et il aimait surtout à l'exercer contre ses ennemis. L'impiété de ses sentiments, la licence de ses mœurs, la malignité de ses censures, lui en firent beaucoup. « Le Pogge, disait Erasme, est un écrivain » si peu instruit, que quand même il ne serait pas » tout rempli d'obscénités, il ne mériterait pas » qu'on se donnât la peine de le lire; mais il est » en même temps si obscène, que quand même il » serait le plus savant des hommes, les gens de bien » devraient toujours le regarder avec horreur. » Il avait eu trois fils d'une maîtresse, dans le temps qu'il portait l'habit ecclésiastique; mais ses mœurs furent plus réglées depuis son mariage. Outre que l'âge avait modéré le feu de ses passions, son épouse parvint par ses grâces et ses vertus à fixer son caractère. Ses principaux ouvrages sont : des *Oraisons funèbres*, prononcées au concile de Constance; *Histoire de Florence* en latin, depuis l'an 1550 jusqu'à 1455, que Recanati a publiée pour la première fois in-4, en 1715, avec des notes et la vie de l'auteur. Il y en avait longtemps auparavant des versions italiennes : celle de son fils Jacques, à Venise, 1476, in-fol., n'est pas commune. Cet ouvrage manque de fidélité et d'exactitude. L'auteur cache tout ce qui peut faire tort à sa patrie. Un *Traité De Varietate fortunæ*, que l'abbé Oliva fit imprimer pour la première fois, in-4, à Paris, en 1725; deux livres d'*Épîtres*; un de *Contes obscènes*, dont la première édition est sans date et sans indication de lieu, in-4. On la reconnaît à une dédicace, *Glorioso et felici militi Raymundo*, etc. Celles du xv^e siècle sont rares : on les trouve dans le *Laurentius Valla*, et dans *Petrarcha de salibus virorum illustrium*, sans date, in-4. Il y en a une vieille traduction française, 1549, in-4, 1605, in-12; et une autre plus élégante par M. Durand, Amsterdam, 1711, in-12. Les cinq premiers livres de Diodore de Sicile, traduits en latin, et d'autres ouvrages, Strasbourg, 1510, in-fol., et Bâle, 1558. Parmi les livres des anciens qu'il a découverts, on compte ceux de Quintilien, qu'il trouva dans une vieille tour du monastère de Saint-Gal; cet ouvrage était connu depuis longtemps en France, comme l'a remarqué Petit-Radel, dans ses *Recherches sur les Bibliothèques*; douze *Comédies* de Plaute, une partie de l'*Asconius Pedianus*; les treize premiers livres de *Valérius Flaccus*; *Ammien Marcellin*; un fragment *De finibus et legibus* de Cicéron; *Lucrèce*, *Manilius*; *Silius Italicus*. Mais Jacques Lenfant a donné un *Poggiana*, Paris, 1819, in-8, par le comte

(1) On a, sans aucune preuve, attribué quelquefois à Paul Manuce, la belle latinité et la correction du style de ce catéchisme : il n'y eut aucune part.

Em. de Laubespain, qui y a joint des notes fort instructives, mauvaise compilation, pleine de sarcasmes contre les papes et les moines, contenant la vie de l'auteur, avec des bons mots, dont plusieurs, comme tous les *Ana*, sont inventés sur le génie connu de l'auteur, quoiqu'ils ne soient jamais sortis de sa bouche. Shepherd a publié en anglais la *Vie* de Pogge; elle a été traduite en français.

POGGIO (Jacques), fils du précédent, fut pendu en 1478, pour avoir trempé dans la conjuration des Pazzi. On a de lui : des *Traductions* italiennes de l'*Histoire de Florence*, de son père; de la *Vie de Cyrus*, de *Xénophon* et de quelques *Vies* d'empereurs romains, tirées de Spartien, Capitolin et Lampride; un *Commentaire* sur le *triomphe de la Renommée*, poème de Pétrarque; la *Vie de Philippe Scholarius*, et quelques autres ouvrages.

POGGIO (Jean-François), chanoine de Florence et secrétaire de Léon X, mort en 1522, à 79 ans, était frère du précédent. On a de lui un *Traité du pouvoir du pape et de celui du concile*. Il y défend avec ardeur la puissance pontificale.—On cite encore trois fils du Pogge, *Jean-Baptiste*, docteur en droit, chanoine de Florence, et auteur des *Vies* de Nicolas Piccinini et du cardinal Capranica, écrites en italien; *Pierre-Paul*, qui mourut à Rome, à vingt-six ans, prieur de Sainte-Marie sur la Minerve; et *Philippe*, qui, après avoir été un an chanoine de Florence, quitta l'état ecclésiastique pour se marier.

POGGIO (Jean-Antoine), né en 1770 à Vercell, cultiva dans sa jeunesse la peinture à Rome, ainsi que la poésie. De retour en Piémont, il fut fait chef de division à la préfecture de la Sesia. Pendant l'occupation française en 1807, il revint dans sa ville natale, partagea dès lors son temps entre les lettres et les arts, et mourut le 14 janvier 1858. Outre son recueil de poésies, on a de lui des traductions en vers du dythirambe de Delille sur *L'immortalité de l'âme*, Vercell, 1812, in-8, et de son poème de *l'Imagination*, 1817, in-8. Comme artiste, on cite de lui : un tableau de *Sainte-Ursule*, et des dessins à la plume, entr'autres la *Résurrection de Lazare*, et une *Descente de croix*. (Voy. la *Storia della letteratura Vercellese*, de Gregory.)

* POHL (Jean-Emmanuel), botaniste distingué, né à Vienne en 1784, avait déjà publié son *Tentamen floræ Bohemiæ*, lorsqu'en 1817 il suivit au Brésil l'archiduchesse d'Autriche fiancée à don Pedro (voy. ce nom). Pendant 5 ans, il parcourut ce vaste empire, et recueillit une collection de plantes, remarquable par l'abondance et la beauté des échantillons. De retour à Vienne, il fut nommé conservateur du musée brésilien, l'un des établissements les plus curieux de cette capitale, et en 1827, fit paraître le 1^{er} vol. des *Plantarum Brasiliæ icones et descriptiones*, etc. En 1852, il avait paru 8 fascicules de ce bel ouvrage qui se continue. L'auteur mourut à Vienne le 22 mai 1854. Il laissait inachevée la publication de son *voyage au Brésil*, 2 vol. gr. in-4, fig. dont le 1^{er} avait paru en 1852, le second n'a été publié qu'en 1857.

* POIDEBARD (Jean-Baptiste), mécanicien, né en 1762 à Saint-Étienne, fit ses premières études à Lyon, prit ses grades à Valence, et devint à 18

ans, professeur de mathématiques au séminaire de Saint-Irénée. Au commencement de la révolution, nommé curé de Myons en Dauphiné, il se lia d'une étroite amitié avec Imbert-Colomès (voy. ce nom), que la proscription ne tarda pas d'atteindre et l'accompagna en Russie. C'est là qu'en qualité d'ingénieur-mécanicien au service du czar il exécuta différents travaux qui lui acquirent une grande réputation de savoir et d'habileté. Il inventa ou perfectionna plusieurs procédés et plusieurs machines. Il imagina un nouveau moyen de faire remonter le Volga aux barques les plus chargées, trouva un excellent ciment, dont on se servit pour la construction des bâtiments de l'université, et ne rendit pas moins de services aux particuliers qu'au gouvernement par ses conseils et ses inventions. Cependant, Poidebard mourut dans un état voisin de la misère, à Saint-Petersbourg, le 25 février 1824, laissant dans le dénûment les enfants d'un compatriote qu'il avait adoptés. Les consolations de la religion qu'il avait aimée et pratiquée toute sa vie et qu'il appela plus spécialement à son secours à l'approche de la mort, furent seules capables d'apporter quelque adoucissement à l'amertume de ses regrets. M. Bregnot du Luth lui a consacré une *notice* intéressante dans les *Archives du Rhône*, tome iv, 291-98.

POIDRAS, nom d'un imposteur anglais du temps d'Edouard II, roi d'Angleterre en 1314. Il était fils d'un tanneur d'Excesler, et chercha à enlever la couronne à ce prince. Il soutenait qu'il avait été changé par sa nourrice. Un projet si extraordinaire et si mal conçu ne fit que conduire l'imposteur au gibet, au lieu de lui procurer le trône où il avait voulu monter.

POILLY (François), graveur, né à Abbeville en 1622, mort à Paris en 1695, eut pour maître Pierre Daret. Il perfectionna ses talents par un long séjour à Rome. De retour à Paris, il donna au public plusieurs planches de dévotion, d'histoire et de portraits de diverses grandeurs. Louis XIV le fit son graveur ordinaire par un brevet du 31 décembre 1664, « en considération, dit ce monarque, » de son expérience et des beaux ouvrages qu'il a » mis au jour, tant en Italie où il a séjourné, qu'à » Paris. » Poilly était aussi bon dessinateur que graveur habile. Tous ses ouvrages sont au burin pur, à la réserve d'un portrait de Baronius, qu'il fit à l'eau-forte, pour être mis à la tête des *Oeuvres* de ce savant cardinal. Il ne profana jamais son talent par aucun sujet libre. On a le catalogue de son *Oeuvre* par R. Hecquet, Paris, 1752, in-42, rare.—Son frère, Nicolas POILLY, mort en 1696, âgé de 70 ans, s'est fait aussi un nom dans la gravure; le portrait a été sa principale occupation.

* POINSIGNON (dom Etienne), bénédictin de Saint-Vannes, né en 1705, à Dun, dans le duché de Bar, prononça ses vœux en 1722, à l'abbaye de Beaulieu, diocèse de Verdun, et partagea sa vie entre l'étude et la direction des paroisses desservies par sa congrégation. Il mourut à l'abbaye de Moirremont, diocèse de Châlons-sur-Marne, le 27 décembre 1782. On a de ce religieux : *Le Pasteur instruit de ses obligations*, ou *l'Institution des curés*, Paris, 1765, 3 vol. in-12.

POINSINET de SIVRY (Louis), littérateur estimable, né en 1755 à Versailles, au sortir du collège publia des poésies (les *Eglogues*) maintenant oubliées, mais dont le succès n'en décida pas moins sa vocation. Nourri de la lecture des anciens et particulièrement des grecs, il traduisit ensuite *Anacréon* et les autres petits poètes grecs; et quoique sa version laissât beaucoup à désirer, le public lui sut gré de cette tentative (*Voy. SAINT-VICTOR*). Il n'avait que 24 ans, lorsqu'il fit représenter *Briseïs*, tragédie dans laquelle il avait en l'art de réunir les plus belles situations de l'*Iliade*, et qui est restée au *Répertoire*; il fut moins heureux dans sa tragédie d'*Ajax*, où l'on distingue cependant une scène vraiment belle, celle de la dispute des armes d'Achille. On retrouve quelques lueurs de son premier talent dans son *Caton d'Utique*, qu'il fit imprimer en 1789, mais qui n'a point été représenté. Quoiqu'il eut alors près de soixante ans, l'auteur de *Caton* partageait le délire de la révolution avec toute la fougue d'un jeune homme. Il n'y figura point cependant, et mourut oublié à Paris, en 1804. Si Poinset, au lieu de gaspiller son talent, car il en avait beaucoup, se fût borné au genre dramatique et qu'il eut plus soigné ses ouvrages, on ne peut douter qu'il ne se fût fait une réputation durable; mais soit qu'il ait été entraîné par le désir de montrer une grande variété de connaissances, soit qu'il ait été forcé par sa position de fortune de se mettre aux gages des libraires, pendant les trente ans qui s'écoulèrent entre la représentation de *Briseïs* et la publication de *Caton*, il prit part à différentes entreprises littéraires et fit paraître un assez grand nombre d'ouvrages, dont on ne citera que ceux qui peuvent lui faire quelque honneur et qui seraient consultés encore avec fruit. *Théâtre et œuvres diverses*, 1764, in-12. Ce petit volume contient, dit un critique, les meilleurs ouvrages de Poinset et les seules qui doivent sauver son auteur de l'oubli; *Origine des premières sociétés des peuples, des sciences, des arts, et des idiomes anciens et modernes*, 1769, in-8. L'auteur se propose de prouver, que les sociétés doivent leur origine à la connaissance des divers usages du feu; et comme, selon lui, l'ancienne Celtique est la première contrée où l'usage du feu ait été connu, il en conclut qu'elle a été la première habitée, et que les Celtes Uriens, en se multipliant, ont envoyé des colonies dans tout le reste de la terre. Ce système que Poinset appuie d'un grand appareil d'érudition, n'en est pas plus solide. Toutes les fois que nos philosophes ont voulu s'écarter du récit de Moïse (*voy. ce nom, v. 158*), pour expliquer la Création ou l'établissement de la société humaine sur la terre, ils n'ont donné que de vaines hypothèses ou des rêves indignes d'occuper un homme sérieux. *Nouvelles recherches sur la science des médailles*, 1778, in-4. L'auteur y fait preuve d'érudition et d'une saine critique. Il a donné des traductions : du *fragment* du 91^e livre de Tite-Live, tiré d'un manuscrit du Vatican, Paris, 1775, in-8; du *théâtre* d'Aristophane (*voy. ce nom*), surpassée par celle de l'abbé Brotier, le neveu du célèbre éditeur de Tacite, qui, l'on doit en convenir, a beaucoup profité du travail de son devan-

cier; et enfin de *Histoire naturelle de Plin*, accompagnée de notes, 1771-1782, 12 vol. in-4. Quoiqu'il eût à son tour beaucoup profité des travaux de la Nauze, de Jault et de Querlon, sa traduction ne répondit pas à l'attente des savants (*Voy. PLIN*). On lui doit encore une édition d'*Horace*, avec un Commentaire français, Paris, 1778, 2 vol. in-8. Il a laissé manuscrits une trad. complète de *Plaute* et la trad. en vers des quatre premiers chants de l'*Iliade*. Poinset a réclamé le *Commentaire sur Racine*, publié par Luneau de Boisjermain (*voy. ce nom*).

POINSINET (Antoine-Alexandre-Henri), cousin du précédent, né à Fontainebleau, en 1755, d'une famille attachée au service de la maison d'Orléans, aurait pu prendre l'emploi de son père; mais le démon de la métromanie le domina de bonne heure. Depuis 1755, qu'il publia une mauvaise parodie de l'opéra de *Tithon et l'Aurore*, il n'a cessé de travailler pour le théâtre. Il avait parcouru l'Italie en 1760; et voulant voir l'Espagne, il partit en 1769, comptant travailler dans ce royaume à la propagation de la musique italienne et des ariettes françaises; mais il se noya dans le Guadalquivir. La crédulité, qui dérivait un peu de son extrême vanité, le fit tomber plus d'une fois dans des pièges ridicules, que des plaisants lui tendirent. On lui annonça un jour qu'il devait être reçu membre de l'académie de Pétersbourg, pour avoir part aux bienfaits de l'impératrice, mais qu'il fallait préalablement apprendre le russe, parce qu'il pourrait fort bien être mandé à la cour: il crut étudier le russe, et se trouva au bout de six mois qu'il avait appris le bas breton. Une autre fois on lui fit accroire qu'il avait tué un homme en duel, quoique à peine il eût tiré son épée pour se battre, et qu'il avait été condamné à être pendu. On lui fit lire sa sentence imprimée; un faux crieur la hurlait sous sa fenêtre; et Poinset de se couper les cheveux, de se déguiser en abbé, de pleurer à chaudes larmes, de se cacher; puis le roi lui donna sa grâce, comme à un grand poète, cher à la nation.

* POINTE (Noël), Conventionnel, était armurier à St.-Etienne. Député par le département de Rhône et Loire à la Convention, il y vota la mort du roi et contre l'appel au peuple. Son *opinion* a été imprimée. Envoyé dans les départements de la Nièvre et du Cher, il y favorisa le parti démagogique. Après le 9 thermidor, rentré dans la Convention, il demanda l'exécution littérale de l'horrible loi des suspects. Il fut dénoncé plus tard par les autorités de la Nièvre, à raison de la mission qu'il avait remplie dans ce département, et l'affaire fut renvoyée au comité de législation, chargé de faire un rapport sur sa conduite; mais le 15 vendémiaire mit fin à toutes ces enquêtes. N'ayant pas été appelé aux Conseils, il fut nommé par le Directoire un de ses commissaires dans un département. Sous l'empire, il ne remplit aucune fonction publique. N'ayant pas signé l'acte additionnel, il ne fut point exilé en 1815. Ce démagogue est mort le 10 avril 1825 à Sainte-Foi, près de Lyon, persévérant dans les sentiments politiques qu'il avait autrefois professés. Il a fait imprimer *les Crimes des sociétés populaires, précédés de leur*

origine, Montpellier, 1795, in-8. Ce titre cache une apologie complète des clubs et des *services* qu'ils ont rendus. Aussi cette brochure fut-elle réimprimée dans un grand nombre de départements.

* POINTIS (Jean-Bernard DESJEANS, baron de), chef d'escadre et commissaire-général de l'artillerie de la marine, sous les ordres de Duquesne, né en 1635, se signala d'abord dans les campagnes qui eurent lieu contre les régences du nord de l'Afrique, de 1681 à 1686. Il commandait en 1690 un vaisseau de ligne, lorsque l'amiral Tourville fit éprouver, entre l'île de Whigt et le cap Fréhel, un échec aux flottes combinées d'Angleterre et de Hollande. En 1696, il fut chargé de l'expédition contre Carthagène, dans la mer des Antilles. Les frais d'armement furent faits par une compagnie de capitalistes, à la condition d'avoir part aux profits. Parti de Brest le 9 janvier 1697, il mouilla devant Carthagène le 12 avril, et s'empara successivement des forts qui défendaient les approches de la place, qui capitula le 2 mai. Au retour, l'escadre française fut rencontrée par une flotte anglaise forte de 29 voiles : Pointis qui n'avait que sept vaisseaux et trois frégates, dont plus de la moitié des équipages était malade, réussit par une manœuvre habile et à la faveur d'un brouillard à échapper aux Anglais. Ses vaisseaux s'étant dispersés, il crut prudent de ne point chercher à les rallier, combattit chemin faisant six vaisseaux ennemis et arriva à Brest le 29 juin 1697. En 1705 il fut envoyé, malgré lui, pour assiéger Gibraltar, et ne fut pas heureux dans cette nouvelle entreprise, malgré la bravoure et l'intelligence qu'il y déploya. Épuisé par de longues fatigues, il se retira du service et mourut à Champigny, près de Paris, le 24 avril 1707. Il a donné la *Relation de l'expédition de Carthagène faite par les Français en 1697*, Amsterdam, 1698, in-12, avec une *carte* et un *plan* : elle est écrite avec simplicité, et offre des détails curieux.

POIRÉE (Gilbert de la). Voy. PORRÉE.

POIRET (Pierre), écrivain mystique, né à Metz, en 1616, d'un protestant qui exerçait le métier de fourbisseur, fut mis dans sa jeunesse chez un sculpteur ; mais il le quitta pour s'appliquer au latin, au grec, à l'hébreu, à la philosophie et à la théologie. Il se rendit en 1668 à Heidelberg, où il fut fait ministre ; et en 1674 à Anweil, où il obtint la même place. Pendant son séjour dans cette ville, les ouvrages des mystiques, et surtout ceux de la Bourignon, échauffèrent tellement son cerveau, qu'il résolut de vivre et d'écrire comme eux. Il admirait principalement cette dévote exotique, et n'en parlait qu'avec enthousiasme. Poiret se retira à Rhinsburg, près de Leyde en Hollande, où il mourut en 1719, âgé de 75 ans. Pour mieux penser aux choses spirituelles, il s'était entièrement séparé du monde. La solitude ne fit qu'exalter son imagination, au lieu de la calmer. On a de ce ministre plusieurs ouvrages pleins d'enthousiasme, et où il n'est pas toujours possible de comprendre quelque chose. Comme il paraît qu'en fait de spiritualité, la vraie foi est la première lumière, la source et le fondement de toutes les autres, il est naturel de

croire que n'ayant pas celle-là, Poiret n'aura pas été extraordinairement favorisé des autres, quelque semblable que soit quelquefois son langage à celui des mystiques catholiques. Ses principaux ouvrages sont : *Cogitationes rationales de Deo, anima et malo* ; l'*Economie divine*, 1687, en 7 vol. in-8 ; *La paix des bonnes âmes*, 1687, in-12 ; *Les principes solides de la religion chrétienne*, etc., in-12 ; *La théologie du cœur*, 2 vol. in-12 ; une *Edition des OEuvres* de la Bourignon, en 21 vol. in-8, avec une *Vie* de cette fille singulière, regardée ordinairement comme une fanatique, quoique quelques-uns attribuent les défauts de ses écrits plutôt à l'incapacité de s'exprimer avec l'exactitude théologique, qu'à la perversion de l'esprit : sa conduite et plusieurs de ses maximes, ses liaisons surtout, ne viennent pas à l'appui de cette explication favorable, qui a plutôt lieu pour madame Guyon, dont Poiret a inséré plusieurs traités dans ce recueil, ainsi que d'autres ouvrages du même genre. (Voy. BOURIGNON et GUYON.) Poiret ne se contenta pas d'étudier les mystiques, il écrivit sur la physique, et osa attaquer Descartes, dans son *Traité De eruditione triplici*, 2 vol. in-4, imprimé à Amsterdam, 1707.

** POIREY (François), célèbre écrivain ascétique, né à Vesoul en 1584, embrassa la règle de saint Ignace, à l'âge de dix-sept ans, et fut destiné par ses supérieurs à la carrière de l'enseignement. Après avoir professé les humanités, la rhétorique, la philosophie, la théologie et l'écriture sainte, il fut mis à la tête de la maison professe de Nancy, nommé recteur du collège de Lyon, et enfin de Dôle, où il mourut, le 25 novembre 1657. C'était un homme pieux et instruit. On a de lui : *Ignis holocausti, sive affectus ex divinis litteris quibus animus sacerdotis ad piæ celebrandum disponitur*, Pont-à-Mousson, 1629, in-16 ; réimprimé à Cologne, à Lyon, etc. *Le moyen de se disposer à la mort*, in-16 ; *Le bon Pasteur*, in-12 ; *La triple couronne de la Vierge Marie*, Paris, 1650, in-4, réimprimé en 1635, même format, et en 1645, in-fol. Cet ouvrage eut beaucoup de succès : la mère Jacqueline Bouette de Ble-mur, religieuse du saint-sacrement, d'après le conseil de quelques personnes pieuses, en retoucha le style, qui avait vieilli, et le reproduisit avec des changements et des additions qui en pour ainsi dire un ouvrage nouveau, sous ce titre : *Les grandeurs de la Mère de Dieu*, 1681, 2 vol. in-4. Les RR. PP. bénédictins de Solesmes ont à leur tour refondu ces deux ouvrages, et les ont réimprimés sous le premier titre : *La triple couronne de la bienheureuse Vierge Marie, mère de Dieu, tissu de ses principales grandeurs d'excellence, de pouvoir et de bonté, et enrichie de diverses inventions pour l'aimer, l'honorer et la servir*, au Mans, 1848-49, 3 vol. in-8. La préface de cette édition est signée du savant abbé de Solesmes, D. Prosp. Guéranger. On doit encore au P. Poirey : *La science des saints*, Paris, 1658, in-4. Il avait laissé en manuscrit un *Recueil de méditations*, que ses confrères publièrent à Tournon, 1641, in-4.

* POIRIER (dom Germain), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris en 1724, avait terminé ses études à 14 ans : il n'en avait pas

encore 15, lorsqu'il entra au monastère de Saint-Faron de Meaux, où il fit profession le 10 mars 1740. Après avoir enseigné la philosophie et la théologie dans différentes maisons de son ordre, il devint secrétaire du visiteur de la province de France. Cette place, loin de le détourner des recherches d'érudition, lui fournit au contraire l'occasion de s'y livrer. Il était d'usage que de ce poste on passât aux supériorités des monastères; mais il préféra la poussière des chartiers, qui lui offraient plus de moyens de s'instruire, et obtint la garde des archives de St.-Denys qu'il mit dans un meilleur ordre. Son heureuse mémoire se chargea d'une si grande quantité, et d'une telle variété de connaissances que, pour donner de l'activité à la grande entreprise du *Recueil des historiens de France*, qui languissait depuis la mort de dom Bouquet (voy. ce nom), on l'y associa en 1762. En effet, dès qu'il y eut mis la main, le travail prit une marche plus prompte. Le 11^e vol. parut en 1767, avec de savantes *Notes, des Suppléments*, d'intéressantes *Observations* et une excellente *Préface*. Un événement inattendu interrompit cette coopération. En 1765 dom Poirier quitta sa congrégation par suite des troubles dont elle était agitée, et s'attacha à la province d'Alsace: il s'en repentit; et, quoiqu'il eût obtenu des bulles d'abbé *in partibus*, dix ans après sa sortie, il sollicita sa rentrée à Saint-Germain-des-Prés en qualité de garde des archives. Membre d'une commission établie par M. le garde-des-sceaux, pour préparer une collection générale des diplômes et chartes du royaume, il fut nommé par le roi associé libre à l'académie des inscriptions. La révolution vint l'arracher à sa retraite. Après l'incendie de la bibliothèque de St-Germain en 1794, il veilla seul à la garde des manuscrits que les flammes avaient épargnés. Il fut deux ans après attaché à la bibliothèque de l' Arsenal, et en 1800, à la réorganisation de l'institut, fit partie de la classe d'histoire. Ces deux places lui rendirent quelque aisance; mais il n'en vécut pas moins pauvrement. Ses dépenses personnelles ne s'élevaient jamais au-dessus de quatre ou cinq cents francs; le reste de son revenu appartenait à l'indigence et à l'amitié, et particulièrement aux anciens religieux de son ordre. Sa simplicité extérieure annonçait celle de son âme; sa sobriété et sa tempérance n'étaient pas moins remarquables. Sa mort fut imprévue; elle arriva le 2 février 1805, dans la 79^e année de son âge. Outre le 11^e vol. du *Recueil des historiens de France*, avec dom Précieux et dom Housseau, 1767, il a contribué à l'édition de *l'Art de vérifier les dates*, 5 vol. in-fol., 1785-87 (voy. D. CLEMENCET, II, 648). Il eut la plus grande part au travail fait vers 1780, sous la direction du garde-des-sceaux, pour préparer une *Collection générale des diplômes et chartes du royaume*, à l'instar de celle de Rymer pour l'Angleterre. (Voy. BREQUIGNY et la PORTE du THEIL. Il lut à l'académie plusieurs *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, entr'autres un *Examen historique et critique de l'histoire de Charles VI*, par l'Anonyme de Saint-Denys, plein de recherches. Enfin il a publié avec Vicq-d'Azir, *Instruction sur la manière d'inventorier et de conserver tous les*

objets qui peuvent servir aux arts, aux sciences et à l'enseignement, Paris, an 2 (1794), in-4. Dacier a donné une *Notice historique sur D. Poirier*, dans le *Recueil de l'acad. des inscriptions*, 2^e série, t. 1^{er}.

POIS (Antoine le), médecin de Charles III, duc de Lorraine, très-versé dans la connaissance de l'antiquité, né en 1525, mort l'an 1578 à Nancy sa patrie, est auteur d'un ouvrage curieux et recherché, intitulé: *Discours sur les médailles et gravures antiques*, Paris, 1579, in-4. Il s'attache, en particulier, à la description des monuments de la Lorraine et des contrées voisines.

POIS (Nicolas le), né à Nancy en 1527, mort en 1587, succéda à son frère dans l'emploi de premier médecin du duc Charles. On a de lui un ouvrage très-savant et plein de recherches: *De cognoscendis et curandis morbis libri tres, ex clarissimorum medicorum, tum veterum, tum recentiorum, monumentis collecti*, Francfort, 1580, in-fol. Le célèbre Boërhaave, bon juge en cette matière, l'a cru digne de revoir le jour, et en a donné une nouvelle édition ornée d'une préface, Leyde, 1756, 2 vol. in-4; il a été réimprimé depuis à Leipsig, 1766, 2 vol. in-8.

POIS (Charles le), *Carolus Piso*, fils du précédent, né à Nancy en 1563, fut médecin des ducs de Lorraine Charles III et Henri II. Il engagea le duc Henri à établir une faculté de médecine à Pont-à-Mousson, et en fut le premier professeur et doyen. A l'étude de la médecine, il avait joint celle des langues savantes. Tous ses soins furent de simplifier l'étude de la médecine et de la dépouiller de la vaine subtilité des Arabes. A tant de connaissances il joignit une grande pureté de mœurs, et beaucoup de charité pour les pauvres. Il quitta Pont-à-Mousson en 1653, pour aller soulager ses concitoyens de Nancy, affligés de la peste, et fut la victime d'une résolution si chrétienne. On a de lui: *Selectiorum observationum et consiliorum de prætervisis hactenus morbis, affectibusque præter naturam, ab aquâ seu seroso colluvie et diluvie ortis, liber singularis*, Pont-à-Mousson, 1618, in-4. Boërhaave, qui estimait autant les talents du fils que ceux du père, en a donné une bonne édition qu'il a ornée d'une préface, Leyde, 1753, in-4, et reproduite, Amsterdam, 1768, in-4. *Physicum cometæ speculum*, 1619; *Eloge du duc Charles III*, en latin.

POISSON (Nicolas-Joseph), prêtre de l'Oratoire, né à Paris en 1657, entra dans cette congrégation en 1660. Il voyagea en Italie, et y fit admirer son esprit et son érudition. De retour à Paris, sa patrie, il fut fait supérieur de la maison de Vendôme. Il joignit les mathématiques à la littérature. Il avait beaucoup étudié les ouvrages de Descartes, son ami; et la reine Christine voulut l'engager à écrire la vie de ce philosophe; mais il s'en excusa. Ce savant mourut à Lyon en 1710, dans un âge avancé. On a de lui: une *Somme des conciles*, imprimée à Lyon en 1706, en 2 vol. in-fol. sous ce titre: *Delectus auctorum Ecclesiæ universalis, seu nova conciliorum*, etc.: près de la moitié du second volume est remplie de notes sur les conciles; des *Remarques* estimées sur le *Discours de la méthode*, sur

la mécanique et sur la musique de Descartes, une *Relation de son voyage d'Italie*, dans laquelle il parle des savants italiens de son temps; un *Traité des bénéfices*; un autre sur les *Usages et les cérémonies de l'Eglise*. Ces trois derniers ouvrages sont manuscrits.

POISSON (Raimond), né à Paris en 1628, était fils d'un habile mathématicien, et eut pour protecteur le duc de Créquy. Son penchant pour le théâtre lui fit quitter ce seigneur. Poisson devint comédien du roi. Ses *comédies* sont fort médiocres. Il est mort à Paris en 1690. On a imprimé ses *Comédies*, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1745, 2 vol. in-12. — Son petit-fils, Philippe Poisson, mort à Paris en 1745, est aussi auteur de dix *Comédies*, recueillies en 2 vol. in-12, et dont les meilleures sont le *Procureur arbitre*, l'*Impromptu de campagne*, le *Réveil d'Epiménide*. Les deux premières restées au théâtre font partie du *Répertoire* de Petitot qui les a fait précéder d'une *Notice* sur l'auteur.

POISSON (Pierre), cordelier, né à Saint-Lô en Normandie, définitiveur général de l'ordre de Saint-François, puis provincial et premier père de la grande province de France, se distingua par ses talents pour la prédication. Il se faisait surtout admirer par sa profonde connaissance de l'Ecriture et par son éloquence. Il prêcha l'avent à la cour en 1710. Nous avons de lui deux *Oraisons funèbres*, l'une de monseigneur le dauphin, et l'autre du duc de Boufflers; la première imprimée en 1711, la seconde en 1721, et toutes deux remplies de traits frappants. On a encore de lui un *Panegyrique de saint François d'Assise*, 1755, in-4. Aux talents de la chaire il alliait une connaissance peu commune du droit canon, et joua pendant quelque temps un rôle dans son ordre. Il mourut à Tanlay, en 1740.

** POISSON (Simon-Denis), savant géomètre, né en 1781 à Pithiviers, après deux années d'études à l'école centrale de Fontainebleau, sous un maître qui devina le génie de son élève pour les mathématiques, fut admis le premier et hors de rang à l'école polytechnique. C'était en 1798; il n'avait que 17 ans, et bientôt il étonna les professeurs par des travaux d'analyse qui attirèrent sur lui l'attention de Laplace (voy. ce nom). A la fin de ses cours, il fut dispensé des examens, tant on était sûr de sa capacité, et chargé de remplacer Fourier (voy. ce nom), alors en Egypte, comme répétiteur-adjoint. L'année suivante, il présenta un *Mémoire* à l'institut, qui fut jugé digne d'être imprimé dans le *Recueil des savants étrangers*. Nommé titulaire à l'école polytechnique, un peu plus tard il suppléa M. Biot au collège de France, et continua de se distinguer chaque année par d'importants travaux qui le signalèrent comme un des premiers mathématiciens de l'Europe. A la création de l'école normale, en 1811, il y fut nommé professeur de mécanique. L'année suivante, il remplaça Malus à l'académie des sciences. En 1816, il fut nommé professeur à la faculté de Paris, puis successivement examinateur des aspirants aux écoles spéciales, membre du conseil royal de l'instruction publique, du bureau des longitudes, etc. Après la

révolution de 1830, quoiqu'il n'eût aucune sympathie pour le nouveau gouvernement à la durée duquel il ne croyait pas, il se laissa nommer pair de France, titre qui n'ajouta rien à sa véritable illustration qu'il devait à ses travaux; car on peut dire que Poisson fut plus que personne le fils de ses œuvres. Ce savant mourut à Sceaux, le 23 avril 1840. Outre une foule de *Mémoires* intéressants imprimés dans les journaux scientifiques et dans le *Recueil de l'académie*, on a de lui : *Traité de mécanique*, 1811, 2^e édit., augmentée, 1852, 2 vol. in-8. Cet ouvrage est resté la base classique de l'enseignement de la mécanique-mathématique; et ce peu de mots suffisent pour son éloge. Parmi ses autres travaux on distingue surtout : *Nouvelle Théorie de l'action capillaire*, 1851, in-4; *Théorie mathématique de la chaleur*, 1853, in-4. Poisson a eu pour successeur à l'académie des sciences M. Duhamel; M. Arago y a fait son *Eloge*.

POISSON. Voy. BOURVALAIS et POMPADOUR.

POISSON. Voy. LACHABEAUSSIÈRE.

* POISSONNIER (Pierre-Isaac), médecin, né à Dijon en 1720, fut reçu docteur à la faculté de Paris en 1746 : l'une de ses thèses, dans laquelle il soutient que l'usage du cidre est plus salutaire que celui du vin aux personnes maigres, le fit connaître tout d'abord, et il ne tarda pas d'avoir la vogue. Trois ans après il fut professeur de chimie au collège de France. Plus tard Helvétius (voy. ce nom), inspecteur général des hopitaux militaires, le choisit pour suppléant. En 1757 nommé premier médecin de l'armée d'Allemagne, il fut l'année suivante envoyé à la cour de Russie pour soigner la santé de l'impératrice Elizabeth qui fit tout ce qu'elle put pour l'attacher à sa personne. Il revint en France comblé de présents et reçut le titre honorifique de conseiller d'état; on créa ensuite pour lui la place d'inspecteur-général des hopitaux de la marine et des colonies; et il reçut une pension de 12,000 liv., pour avoir trouvé les moyens de dessaler l'eau de la mer. Poissonnier ne fut pas du nombre des ingrats qui oublièrent les bienfaits de la cour. Pendant la terreur il fut enfermé dans la prison de Saint-Lazare, d'où il ne sortit qu'après la chute de Robespierre. Il mourut le 15 septembre 1798, âgé de 79 ans. Il était membre de l'acad. des sciences. Il a terminé le *Cours de chirurgie*, de Col de Villars, en y ajoutant un 5^e vol. qui contient les *Traités des fractures et des luxations*, 1742, in-8, et un 6^e vol. formé d'un *Dictionnaire* des termes de médecine et de chirurgie. On lui doit en outre : *Instruction sur les moyens de conserver la santé des troupes pendant les quartiers d'hiver*, Halberstad, 1757; *Essai sur les moyens de dessaler l'eau de mer*, 1765. Cette expérience réussit complètement. Berthollet a trouvé une méthode plus simple et moins dispendieuse (voy. BERTHOLLET.) *Abrégé d'anatomie, à l'usage des élèves des écoles de la marine*, 1785, 2 vol. in-12. Sme a prononcé l'*Eloge* de Poissonnier à la société de médecine, et Lalande a publié une *Notice* sur ce médecin dans le *Magasin encyclopédique*, 1798, tome 4, page 456.

** POISSONNIER-DESPÉRIERRES, frère du précédent, médecin du roi, chevalier de Saint-Michel

en 1769, nommé membre de l'académie de médecine à sa création en 1776, en était président en 1791. On a de lui deux ouvrages estimés : *Traité des maladies des gens de mer*, et *Traité des fièvres de l'île de St.-Domingue*, 1780, 2 vol. in-8.

POITEVIN (Hervé le), prêtre de la congrégation des eudistes, naquit à Vologne en 1665. M. l'évêque de Senlis lui confia la direction de son séminaire, et le nomma à un canonicat de sa cathédrale. Il s'est fait connaître par les ouvrages suivants : *Comédie chrétienne*; *Catéchisme*; *Méthodes*; *Instructions*; livres qui tous respirent la piété et sont propres à l'inspirer. Ce vertueux ecclésiastique mourut à Senlis, le 7 novembre 1750, et y a laissé des souvenirs honorables.

** POITIER (Pierre-Louis), né en 1745 au Havre, embrassa l'état ecclésiastique, et se fit remarquer par sa haute piété. Dès qu'il fut prêtre, nommé supérieur du séminaire de Rouen, il apporta les plus grands soins aux affaires du diocèse, rien ne se décidait qu'il ne fût consulté. Ayant d'abord approuvé les innovations de la révolution, il prêta le serment; mais il ne tarda pas à se rétracter, et se retira au séminaire de St.-Firmin, à Paris, où il fut massacré le 3 septembre 1792. On a de lui : *Avis aux vierges chrétiennes*, in-8; *Avis aux fidèles*, in-8; ce dernier ouvrage a eu trois éditions.

POITIERS (Diane de), duchesse de Valentinois, née en 1500, était fille de Jean de Poitiers, comte de Saint-Vallier. Elle fut d'abord fille d'honneur de la reine Claude, et se servit de son crédit utilement pour sa famille. Son père, convaincu d'avoir favorisé la fuite du connétable de Bourbon, fut condamné à avoir la tête tranchée. L'arrêt allait être exécuté, lorsque sa fille alla se jeter aux genoux de François I^{er}, et obtint par ses larmes, et surtout par ses attraites, la grâce du coupable. La peur fit sur l'esprit de Saint-Vallier une telle révolution, qu'en une nuit les cheveux lui blanchirent. Il tomba même dans une fièvre si violente, qu'il ne put jamais guérir, même après que le roi lui eut accordé son pardon. C'est de là qu'est venu le proverbe de la *fièvre de Saint-Vallier*. Diane sa fille fut mariée, en 1514, à Louis de Brézé, grand sénéchal de Normandie, à qui elle donna deux filles, l'une mariée au duc de Bouillon, l'autre au duc d'Aumale. Elle avait au moins 40 ans, lorsque le roi Henri II, qui n'en avait que 18, en devint éperdument amoureux; et quoique âgée de près de 60 à la mort de ce prince, elle avait toujours conservé le même empire sur son cœur. Après la mort du roi, elle se retira, en 1559, dans sa belle maison d'Anet, où elle mourut en 1566, à 66 ans. Elle est, à ce que l'on croit, la seule maîtresse pour qui l'on ait frappé des médailles. On en voit encore une aujourd'hui, où elle est représentée foulant aux pieds l'Amour, avec ces mots : « J'ai vaincu le vainqueur de tous, » *Omniū victorem vici*. Les calvinistes, qui ne l'aimaient pas, lui ont reproché de s'être enrichie aux dépens du peuple. Brantôme la peint d'une manière plus favorable : « Elle était, » dit-il, fort débonnaire, charitable et aumônière. » Il faut que le peuple de France prie Dieu qu'il ne

» vienne jamais favorite de roi plus mauvaise que » celle-là, ni plus malaisante. »

POIVRE (Pierre), voyageur, né à Lyon, en 1719, d'une famille de négociants, y commença ses études chez les missionnaires de Saint-Joseph, et les acheva au séminaire des missions étrangères à Paris. A 20 ans il partit pour la Chine; en y arrivant il était porteur d'une lettre qui le fit mettre en prison : il y apprit la langue chinoise et mérita la protection du vice-roi de Canton qui lui facilita les moyens de visiter l'intérieur du pays. Au bout de deux ans il partit pour la Cochinchine, où il passa deux autres années et revint à la Chine, où il retrouva les mêmes bontés dans son protecteur. En 1745, il revenait en France pour revoir sa famille, rendre irrévocables ses liens religieux, et retourner ensuite au bout du monde, où l'appelait son zèle; le vaisseau qui le portait fut attaqué dans le détroit de Banca par un bâtiment Anglais : dans le combat, un boulet de canon lui emporta le poignet. Conduit prisonnier à Batavia, occupé toujours de vues utiles, il y prit des connaissances réfléchies sur la culture des épiceries, que les Hollandais possédaient alors exclusivement, et sur les îles où elles sont indigènes. Il avait formé dès lors le projet qu'il a depuis réalisé, d'en enrichir un jour son pays. De retour à Paris, après divers voyages, il fut choisi, en 1749, pour aller, en qualité de ministre du roi, à la Cochinchine, fonder sur des liaisons d'amitié une nouvelle branche de commerce. La compagnie des Indes l'envoya ensuite à Manille, pour acquérir et naturaliser à l'île de France les épiceries fines. Nommé, à son retour, intendant des îles de France et de Bourbon, il s'occupa de tous les moyens d'améliorer l'état des deux îles, d'y réparer les fautes de ses prédécesseurs, et d'y former des établissements utiles (*voy. CÉRÉ*, II, 482). Il quitta ces îles en 1775, et se retira à Lyon, où il mourut le 6 janvier 1786, laissant des manuscrits que l'administration n'a jusqu'ici pas jugé à propos de publier. Les *Voyages d'un philosophe*, 1768, in-12, et réimprimés plusieurs fois, sont un choix de fragments tirés de ses mss. et publiés à son insu. L'édition de Paris, 1797, in-8, sous le titre d'*Oeuvres complètes de Poivre*, est augmentée de quelques lettres et de discours de ce véritable homme de bien. Elle est précédée de sa *Vie* par Dupont de Nemours. Poivre était chevalier de St.-Michel et correspondant de l'acad. des sciences.

* POIX (le P. Louis de), capucin, né en 1714, au diocèse d'Amiens, se livra avec beaucoup d'ardeur à l'étude des langues orientales; il en développa le goût parmi ses confrères et fut le chef de la société des capucins hébraïsans de la maison de St.-Honoré de Paris, qui d'après son *plan* (publié en 1768) se proposaient de donner une nouvelle *Bible polyglotte* plus parfaite que toutes celles qui existent. (*Voy. VILLEFROY*.) Ce religieux mourut à Paris en 1782. Il a publié de concert avec les pères Séraphin de Paris, Jérôme d'Arras, etc. : *Prières que Nersès patriarche des Arméniens fit à la gloire de Dieu, pour toute âme fidèle à Jésus-Christ*, latin et franç.; *Principes discutés pour faciliter l'intelligence des livres prophétiques*, 1755-64, 16 vol. in-12; c'est le fruit de plus de vingt ans de travail; des traductions de l'*Ec-*

clésiaste, 1771, in-12; des *Prophéties* d'Habacuc, des *Prophéties* de Jérémie, Paris, 1788, 6 vol. in-12; c'est un des meilleurs ouvrages des capucins; les *Prophéties* de Baruch, 1788, in-12. La traduction de Baruch, faite sur le texte hébreu, ainsi que les précédentes, est accompagnée d'une *Dissertation sur le vœu de Jephthé* et de *Réponses critiques* à l'abbé Feller, à l'abbé Contan de la Mollette, etc.; *Essai sur le livre de Job*, Paris, 1768, 2 vol. in-12. La société hébraïque a laissé manuscrit un *Dictionnaire arménien, latin, italien et français*, ainsi que plusieurs ouvrages que la révolution empêcha de publier; mais ils ne sont pas à regretter. On est étonné avec Feller, dit un biographe, que l'assemblée du clergé ait paru approuver « un système réellement » vain et creux, qui tend à dénaturer l'écriture » sainte, et à asservir l'éternelle parole de Dieu à une » hypothèse grammaticale aussi arbitraire qu'éphémère, une idée qui approche du fanatisme; » ou pour parler plus modérément, ajoute-t-il, « on est » étonné que ces religieux aient fait de si belles promesses, et qu'ils ne les aient pas accomplies.

POL (le comte de SAINT-). Voy. LUXEMBOURG et FRANÇOIS.

POLALLION, ou plutôt POLLALION. Voy. LUMAGUE.

POLAN (Armand), théologien de la religion prétendue réformée, né à Oppaw en Silésie, l'an 1561, devint professeur de théologie à Bâle, et y mourut en 1610, à 49 ans. On a de lui : des *Commentaires* latins sur Ezéchiel, sur Daniel, et sur Osée; des *Dissertations*; des *Thèses*; des *Ecrits* de controverse contre Bellarmin, etc.

** POLCASTRO (le comte Jean-Dominique), antiquaire, né en 1710 à Padoue, d'une famille dans laquelle le goût des lettres était héréditaire, s'occupa d'éclaircir différents points de l'histoire de sa patrie; et à l'exemple de son ayeul maternel Sert. Orsato (voy. ce nom, VI, 509), dont il défendit l'ouvrage *De notis romanorum*, contre les attaques de Scip. Maffei, s'attacha surtout à l'étude des inscriptions romaines. Aidé de quelques-uns de ses savants compatriotes, il acquit la collection d'Orsato de plusieurs milliers de *Sigles* (abréviations) qui n'avaient point encore été observées, et en composa le *Lexique* le plus ample que l'on connaisse. Après avoir mené une vie honorable, il mourut en 1787 à 77 ans, laissant une mémoire chère à ses compatriotes auxquels il n'avait cessé de donner l'exemple de toutes les vertus civiles et chrétiennes. On connaît de Dom. Polcastro : *Notizia della scoperta fatta in Padova d'un ponto antico con una romana iscrizione*, Padoue, 1775, in-4, avec 5 gr. pl.; *Dello antico stato et condizione di Padova*, Milan, 1811, in-4. Cette dissertation est estimée; *Lessico generale della ortografia e della lingua numismatico-lapidaria*, Padoue, 1852, 4 vol. in-8. Ces deux derniers ouvrages ont été publiés par le petit-fils de l'auteur, Jérôme comte Polcastro, qui fut lui-même un savant distingué. — JÉRÔME, né à Venise en 1768, mort le 29 septembre 1859, était membre de l'académie de Padoue, dont il a enrichi les *Mémoires* d'un grand nombre de morceaux remarquables, entr'autres d'une *Dissertation sur la poésie improvisée*, etc. Il a

traduit en italien l'opuscule de Plutarque, *des devoirs des époux*, 1818, in-8.

POLEMBOURG (Corneille), peintre, né à Utrecht en 1586, mort dans la même ville en 1660, fit un voyage en Italie pour se perfectionner. Il forma son pinceau d'après les meilleurs tableaux qui embellissent la ville de Rome. Son goût le portait à travailler en petit; les tableaux qu'il n'a point faits dans une petite forme ne sont pas aussi précieux. Le grand-duc de Florence voulut avoir de ses ouvrages; le roi d'Angleterre, Charles I^{er}, le fit venir à Londres; Rubens l'estima beaucoup, et lui commanda plusieurs tableaux. Polembourg a fait des paysages très-agréables; il rendait la nature avec beaucoup de vérité. Ses sites sont bien choisis, et ses fonds souvent ornés de belles fabriques et des ruines de l'ancienne Rome. Sa touche est légère, et son pinceau doux et moelleux. Le transparent de son coloris se fait singulièrement remarquer dans ses ciels. Varré est, parmi ses élèves, celui qui a le plus approché de sa manière.

POLÉMON, né à Oete, dans le territoire d'Athènes, se livra à la débauche en sa jeunesse. Un jour il se rendit à l'académie encore tout fumant d'ivresse, la tête couronnée de fleurs, et les yeux apesantis par le vin; il fut si frappé d'un discours que fit Xénocrate sur les suites humiliantes de l'intempérance, que, par un excès contraire, il afficha une austérité de parade. Telle était la vertu inconsistante des anciens philosophes, qu'elle ne pouvait se tenir dans cet heureux milieu qui fait sa place naturelle, et hors duquel elle devient vice. Polémon remplit la chaire de Xénocrate, son maître, et mourut fort âgé, vers l'an 272 avant J.-C. (Voy. COLLIS, LUCIEN, ZÉNON, etc.)

POLÉMON I^{er}, roi de Pont, obtint ce royaume du triumvir Marc-Antoine, dont il était l'ami. Il le servit de toutes ses forces dans la guerre contre les Parthes, qui le firent prisonnier. A peine avait-il obtenu sa liberté, que la guerre civile s'étant allumée entre Octave et Marc-Antoine, il fit marcher des troupes au secours de son protecteur. Mais la bataille d'Actium ayant décidé du sort et de la vie d'Antoine, Polémon se réconcilia avec Octave, qui admira sa fidélité, et lui donna la souveraineté du Bosphore, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 57 de J.-C.

POLÉMON II, fils du précédent, fut, par l'empereur Caligula, reconnu souverain des états de son père, dès qu'il fut mort. Claude lui céda, trois ans après, la Cilicie en échange du Bosphore Cimmérien, qu'il donna à un descendant de Mithridate. Polémon II embrassa le judaïsme, pour épouser la reine Bérénice, fameuse par ses amours avec Titus; mais cette princesse s'étant séparée de lui, il abandonna le culte auquel il s'était soumis. Sur la fin de ses jours, il céda le royaume de Pont aux Romains, et l'on en fit une province, qui porta longtemps le nom de *Polémoniaque*.

POLÉMON, orateur qui florissait sous le règne de Trajan, vers l'an 100 de J.-C., laissa des *Harangues*, publiées pour la 1^{re} fois par Henri Etienne en grec, Paris, 1567, in-4; et par le P. Poussines, Toulouse, 1657, in-8, en grec et en latin. — Il y a eu un phi-

losophe POLÉMON, ami d'Attale II, roi de Pergame; et un autre POLÉMON, aussi philosophe, homme très-insolent, qui chassa de sa maison l'empereur Antonin, alors proconsul. *Voy.* ANTONIN.

POLENI (Le marquis Giovanni), né à Padoue en 1683, et mort en la même ville en 1761, y avait occupé avec beaucoup de distinction les chaires de professeur d'astronomie et de mathématiques. Après avoir remporté trois prix au jugement de l'académie royale des sciences de Paris, il fut agrégé à cette compagnie en 1759. Comme il excellait dans l'architecture hydraulique, il fut chargé par la république de Venise de veiller sur les eaux de cette seigneurie. D'autres puissances le consultèrent sur le même objet. Il travailla aussi dans toutes les parties qui concernent l'architecture civile; et quand Rome ouvrit les yeux sur l'état périlleux où se trouvait la basilique de Saint-Pierre, le pape Benoît XIV appela le marquis Poleni pour entendre son avis. Après les examens convenables, il dressa un excellent *Mémoire* sur les dommages qu'avaient soufferts cet édifice et sur les réparations qu'il était à propos d'y faire. C'était un homme doux, aimable, modeste, toujours prêt à dire du bien de tout le monde. Il avait l'esprit pénétrant, profond, et la mémoire excellente. Son âme était grande, forte, pleine de constance, de sincérité, de probité : sa charité était sans bornes. Le marquis Poleni ne se borna pas aux mathématiques; il s'adonna quelquefois aux antiquités, et l'on a de lui des *Suppléments* aux grands recueils de Grævius et de Gronovius, Venise, 1737, 5 vol. in-fol. Ses autres ouvrages roulent sur les *baromètres*, *thermomètres*, etc., sur les *tourbillons*, sur le *mouvement des eaux*, sur les *aqueducs de Rome*, etc.

POLI (Matthieu). *Voy.* POOLE.

POLI (Martin), né à Lucques en 1662, alla à Rome à l'âge de 18 ans, pour se perfectionner dans la connaissance des métaux. Il y inventa plusieurs expériences nouvelles, et y eut un laboratoire public de chimie, qui fut très-fréquenté. Poli ayant trouvé un secret concernant la guerre, il vint l'offrir à Louis XIV. Ce prince loua, dit-on, l'invention, donna une pension à l'auteur et le titre de son ingénieur; mais il ne voulut point se servir du secret, préférant l'intérêt du genre humain au sien propre. Anecdote qui a été contestée, et qui peut-être n'est pas plus vraie que tant d'autres que l'on rapporte dans le même genre, en particulier celle qui regarde un certain Dupré, qu'on prétend avoir offert à Louis XV de mettre le feu à une flotte entière de loin. « Pourquoi, dit un homme d'esprit, n'aurait-on pas adopté ce secret? Ceux qui en font honneur » à des principes d'humanité sont bien honnêtes; » mais quand j'examine la manière dont les choses » vont, j'ai bien de la peine à le croire. Si l'humanité avait quelque influence dans l'esprit des héros, sur le choix des matières pour détruire les » hommes, la poudre à canon aurait-elle jamais » été adoptée...? Les mines, les bombes, ne sont-elles pas ce que la lâcheté, jointe à la cruauté, a » jamais imaginé de plus furieux...? Pour moi, en » voyant le canon balayer la surface de la terre, les » mines en déchirer les entrailles, et l'air lui-même

» chargé d'une pluie homicide, j'ai quelques soup- » çons que les grandes âmes qui ont diversifié avec » tant de sang-froid les manières de couper les » hommes, de les percer, de les hacher, de les » rôtir, de les bouillir, n'ont jamais pu être arrêtées » par le scrupule d'en introduire une de plus. » Poli, de retour en Italie, en 1704, fut employé par Clément XI, et par le prince Cibo, duc de Massa. Il revint en France en 1713, et obtint une place d'associé étranger à l'académie des sciences. Louis XIV lui ordonna de faire venir en France toute sa famille. A peine était-elle arrivée, que Poli, attaqué d'une grosse fièvre, expira le 29 juillet 1714. On a de lui une apologie des acides, sous ce titre : *Il Trionfo degli acidi*. Le but de cet ouvrage est de prouver que les acides sont très-injustement accusés d'être la cause d'une infinité de maladies, et qu'au contraire ils en sont le remède souverain. Ce livre parut à Rome en 1706.

* POLI (Joseph-Xavier), savant physicien, né en 1746 à Molfetta, dans la Pouille, alla terminer ses études à Padoue, dont l'université comptait alors d'habiles maîtres. De retour dans sa patrie il y exerça quelque temps la médecine; mais il ne tarda pas à l'abandonner pour se livrer exclusivement à l'histoire naturelle. S'étant établi à Naples, il fut en 1776 nommé professeur de géographie à l'académie militaire, puis envoyé par le roi, dans l'intérêt de cette école, en France et en Angleterre. A son retour il fut chargé d'un cours de physique, et peu de temps après nommé précepteur du prince royal, depuis François I^{er}. Les événements politiques interrompirent la publication du grand ouvrage auquel il doit sa célébrité. Il accompagna deux fois son élève dans ses exils à Palerme. Le reste de sa vie fut entièrement consacré à l'avancement des sciences. Naples lui dut la fondation d'une chaire de minéralogie, un nouveau jardin botanique, et l'accroissement de la bibliothèque royale qu'il fit ouvrir au public. Cet illustre savant mourut le 7 avril 1823, à la suite d'une grave et douloureuse maladie dont il supporta les souffrances avec une résignation toute chrétienne. Outre des dissertations dans les *Opuscoli scelti* de Milan et dans les *Mémoires* de l'académie de cette ville, on a de lui plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Ragionamento intorno allo studio della Natura*, Naples, 1781, in-4; *Lesioni di geografia e di storia militare*, 1777, 2 vol. in-8; *Eléments de physique expérimentale*, 1785, 5 vol. in-8. Cet ouvrage estimé a été réimprimé un grand nombre de fois; la 2^e édition est de 1824. *Testacea utriusque Siciliae eorumque historia et anatome*, Parme, 1791-1827, 5 vol. in-fol. Le 3^e vol. a été publié par M. Stephano delle Chiaje, qui l'a fait précéder d'une vie de Poli son maître et son ami. Ce grand physicien se délassait de l'aridité de ses études en composant des vers dont il a publié un recueil sous ce titre : *Saggio di poesie italiane e siciliane*, 1814, 2 vol. in-8, qui n'a rien ajouté à sa réputation; il avait donné précédemment un poème intitulé : *Viaggio astronomico*, 1804, 2 vol. in-8, dans lequel il décrit les lois qui régissent les astres, mais qui d'après les critiques compétents, ne vaut guère mieux au point de vue scientifique que sous le rapport littéraire; il

en avait entrepris un autre sur la minéralogie sous le titre de *Viaggio sotteraneo*, qui est resté inachevé.

POLIDORE-CALDARA, peintre, né en 1495, à Caravaggio, bourg du Milanais, d'où il prit le nom de *Caravage*, fut obligé de faire le métier de manœuvre jusqu'à l'âge de 18 ans. Mais ayant été employé à porter aux disciples de Raphaël le mortier dont ils avaient besoin pour la peinture à fresque, il résolut de s'adonner entièrement à la peinture. Les élèves de Raphaël le secondèrent dans son entreprise. Ce grand peintre le prit sous sa discipline, et Polidore fut même celui qui eut le plus de part à l'exécution des loges de ce maître. Il se signala surtout à Messine, où il eut la conduite des arcs de triomphe qui furent dressés à l'empereur Charles-Quint, après son expédition de Tunis. Polidore songeait à revenir à Rome, quand son valet lui vola une somme considérable qu'il venait de recevoir, et l'assassina dans son lit, en 1565. La plus grande partie de ses ouvrages est peinte à fresque. Il a aussi beaucoup travaillé dans un genre de peinture qu'on appelle *sggraffito* ou *manière égratignée*. Ce célèbre artiste avait un goût de dessin très-grand et correct. On remarque beaucoup de fierté, de noblesse et d'expression dans ses airs de tête. Ses draperies sont bien jetées. Son pinceau est moelleux. Ses paysages sont particulièrement très-estimés. Il a été comparé au célèbre Jules Romain ; et si Polidore avait moins d'enthousiasme, il mettrait plus d'art dans ses compositions. On a beaucoup gravé d'après lui. Le musée de Paris conserve plusieurs tableaux de cet habile artiste.

POLIDORE-VIRGILE. Voy. **POLYDORE**.

**** POLIDORO (Paoli)**, prince de l'Eglise, né en 1778 à Jési, fut créé cardinal, du titre presbytéral de Sainte-Praxède, par Grégoire XVI, le 25 juin 1854. Honoré de la confiance de ce prélat, il sut mériter celle de son successeur Pie IX, aujourd'hui régnant, et remplit avec la plus grande distinction plusieurs hautes charges administratives et judiciaires. Il est mort à Rome, le 23 avril 1847, à 69 ans. Heureux de ne pas être témoin des bouleversements qui devaient forcer le chef de l'Eglise à aller chercher un asile dans le royaume de Naples pour se soustraire à la domination de ses sujets, dont le bonheur avait été le constant objet de ses soins paternels.

* **POLIER (Antoine-Louis-Henri de)**, né à Lausanne en 1741, d'une famille noble d'origine française, passa dans l'Inde en 1757 comme cadet au service de la compagnie anglaise. Ses talents lui valurent bientôt la place d'ingénieur en chef ; mais privé de cette place par un passe-droit, et retardé dans son avancement sous le prétexte qu'il n'était pas né anglais, il entra au service de Souja-Oul-Doula, prince maratte, devenu l'allié des Anglais ; et s'étant établi à Feizabad pour étudier les mœurs, la religion et l'histoire des Indous, après beaucoup de vicissitudes dans sa fortune, il revint en Europe en 1788, et ayant acheté des propriétés aux environs d'Avignon, il fut assassiné le 9 février 1793 par des brigands qui dévalisèrent sa maison ; mais la riche collection de peintures indiennes et de manuscrits orientaux, qu'il avait formée dans l'Inde,

échappa heureusement au pillage. Sa collection de peintures fut vendue à M. Beckford, anglais. Ses manuscrits, au nombre de 42, furent plus tard cédés par son fils à la bibliothèque du roi : une de ses parentes, madame la baronne de Polier, a tiré de ses notes les matériaux de l'ouvrage intitulé : *Mythologie des Indous*, Paris, 1809, 2 vol. in-8.

POLIGNAC (Melchior de), cardinal, vit le jour au Puy en Velay, le 11 octobre 1661, d'une des plus illustres maisons de Languedoc. Six mois après qu'il fut venu au monde, il fut exposé à un grand malheur. Il était nourri à la campagne. Sa nourrice, qui était fille, et qu'une première faute n'avait pas rendue plus sage, en fit une seconde. Dans cet état qu'elle ne put longtemps cacher, frappée de tout ce qu'elle avait à craindre, elle s'enfuit vers la fin du jour, et disparut, après avoir porté l'enfant sur un fumier, où il passa toute la nuit. Heureusement c'était dans une belle saison ; on le trouva le lendemain, sans qu'il lui fût arrivé aucun accident. Le jeune Polignac fut amené de bonne heure à Paris par son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique. Il fit ses humanités au collège de Louis le Grand, et sa philosophie à celui d'Harcourt. Aristote régnait toujours dans les écoles. Polignac l'étudia par déférence pour ses maîtres ; mais il se livra en même temps à la lecture de Descartes. Instruit de ces deux philosophies si différentes, il soutint l'une et l'autre dans deux thèses publiques, et en deux jours consécutifs, et réunit les suffrages des partisans des *réveries* anciennes, et de ceux des *chimères* modernes. Les thèses qu'il soutint en Sorbonne, vers l'an 1685, ne lui firent pas moins d'honneur. Le cardinal de Bouillon, enchanté des agréments de son esprit et de son caractère, le prit avec lui, lorsqu'il se rendit à Rome, après la mort d'Innocent XI. Il l'employa non-seulement à l'élection du nouveau pape, Alexandre VIII, mais encore dans l'accommodement qu'on traitait entre la France et la cour de Rome. L'abbé de Polignac eut occasion de parler plusieurs fois au pontife, qui lui dit, dans une des dernières conférences : « Vous paraissez » toujours être de mon avis et à la fin c'est le vôtre » qui l'emporte. » Les différends entre le saint Siège et la cour de France étant heureusement terminés, le jeune négociateur vint en rendre compte à Louis XIV. C'est à cette occasion que ce monarque dit de lui : « Je viens d'entretenir un homme et un jeune » homme, qui m'a toujours contredit et qui m'a » toujours plu. » Ses talents parurent décidés pour les négociations. Le roi l'envoya ambassadeur en Pologne, en 1695. Il s'agissait d'empêcher qu'à la mort de Jean Sobieski, près de descendre au tombeau, un prince dévoué aux ennemis de la France n'obtient la couronne de Pologne, et il fallait la faire donner à un de la maison de France. Le prince de Conti fut élu par ses soins, en 1696 ; mais diverses circonstances ayant retardé l'arrivée de ce prince en Pologne, il trouva tout changé lorsqu'il parut, et fut obligé de se rembarquer à Dantzick. L'abbé de Polignac, contraint de se retirer, fut exilé dans son abbaye de Bon-Port. Après y avoir fait un séjour de 5 ans, uniquement occupé des belles-lettres, des sciences et de l'histoire, il re-

parut à la cour avec plus d'éclat que jamais (1702). Il fut envoyé à Rome, en qualité d'auditeur de rote (1706), et il n'y plut pas moins à Clément XI, qu'il avait plu à Alexandre VIII. De retour en France, en 1709, il fut nommé plénipotentiaire, avec le maréchal d'Uxelles, pour les conférences de la paix, ouvertes à Gertruidenberg (1710). Ces deux négociateurs en auraient fait une avantageuse, si elle avait été possible. La franchise du maréchal était tempérée par la douceur et la dextérité de l'abbé, le premier homme de son siècle dans l'art de négocier et de bien dire. Tout l'art des négociateurs fut inutile : les alliés, les Hollandais surtout, se souvenaient des hauteurs et des prétentions exorbitantes de Louis XIV ; ils usèrent de représailles, et prescrivirent au monarque vaincu des conditions trop dures. L'abbé de Polignac fut plus heureux au congrès d'Utrecht, en 1712 ; mais les plénipotentiaires de Hollande s'apercevant qu'on leur cachait quelques-unes des conditions du traité de paix, déclarèrent aux ministres du roi qu'ils pouvaient se préparer à sortir de leur pays. L'abbé, qui n'avait pas oublié le ton avec lequel ils lui avaient parlé aux conférences de Gertruidenberg, leur dit : « Non, messieurs, nous ne sortirons pas » d'ici ; nous traiterons chez vous, et nous traiterons de vous, et nous traiterons sans vous. » Ce fut la même année 1712, qu'il obtint le chapeau de cardinal, qui fut accompagné, l'année d'après, de la charge de maître de la chapelle du roi. Après la mort de Louis XIV, il se lia avec les ennemis du duc d'Orléans, et ces liaisons lui valurent une disgrâce éclatante. Il fut exilé, en 1718, dans son abbaye d'Anchin, d'où il ne fut rappelé qu'en 1721. Innocent XIII étant mort en 1724, le cardinal de Polignac se rendit à Rome, pour l'élection de Benoît XIII, et y demeura 8 ans, chargé des affaires de France. Nommé à l'archevêché d'Auch, en 1726, et à une place de commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, en 1752, il reparut cette année en France, et y fut reçu comme un grand homme. Il mourut à Paris, le 20 novembre 1741, à 80 ans, avec une réputation immortelle. Le cardinal de Polignac était un de ces esprits vastes et lumineux, qui embrassent tout, et qui saisissent tout. Les sciences et les arts, les savants et les artistes lui étaient chers. Sa conversation était douce, amusante et infiniment instructive, comme on le peut juger par tout ce qu'il avait vu dans le monde et les différentes cours de l'Europe. Le son de sa voix, et la grâce avec laquelle il parlait et prononçait, achevaient de mettre dans son entretien une espèce de charme qui allait presque jusqu'à la séduction. L'universalité de ses connaissances s'y montrait, mais sans dessein ni de briller ni de faire sentir sa supériorité. Il était plein d'égards et de politesse pour ceux qui l'écoutaient ; et s'il aimait à se faire écouter, on se plaisait encore plus à l'entendre. Sa mémoire ne le laissa jamais hésiter sur un mot, sur un nom propre ou sur une date, sur un passage d'auteur ou sur un fait, quelque éloigné ou détourné qu'il pût être ; elle le servait constamment, et avec tout l'ordre que la méditation peut mettre dans le discours. Quoique le cardinal de Polignac aimât les

bons mots, et qu'il en dit souvent, il ne pouvait souffrir la médisance. Un seigneur étranger, attaché au service d'Angleterre, et qui vivait à Rome sous la protection de la France, eut un jour l'imprudence de tenir à sa table des propos peu mesurés sur la religion et sur la personne du roi Jacques. Le cardinal lui dit, avec un sérieux mêlé de douceur : « J'ai ordre, monsieur, de protéger votre » personne, mais non pas vos discours. » Nous avons de lui un poème sous ce titre : *Anti-Lucretius, seu de Deo et natura, libri IX*, publié en 1747, in-8 et in-12, par M. l'abbé de Rothelin ; traduit en italien par le P. Ricci, bénédictin, Vérone, 1767, 3 vol. in-4, et élégamment en français par Bougainville, 2 vol. in-8. « Ouvrage » (pour parler avec ce dernier) « qui a fixé tous les suffrages et vaincu » tous les obstacles que lui opposait un siècle où » la langue de l'ancienne Rome est peu cultivée, » où l'irrégulation triomphe, où l'abus de l'esprit est » appelé raison, où les bons mots sont devenus » des décisions, et les paradoxes des principes. » L'objet de cet ouvrage est de réfuter *Lucrèce*, et de déterminer, contre ce précepteur du crime et ce destructeur de la Divinité, en quoi consiste le souverain bien, quelle est la nature de l'âme, ce que l'on doit penser des atomes, du mouvement, du vide. L'auteur en conçut le plan en Hollande, où il s'était arrêté à son retour de Pologne. Le fameux Bayle y était alors ; l'abbé de Polignac le vit (1), et en admirant son esprit, il résolut de réfuter ses erreurs. Il commença à y travailler durant son premier exil, et il ne cessa depuis d'ajouter de nouveaux ornements à ce vaste et brillant édifice. On ne saurait trop s'étonner qu'au milieu des dissipations du monde et des épineuses affaires, il ait pu mettre la dernière main à un si long ouvrage en vers, écrit dans une langue étrangère, lui qui avait à peine fait quatre bons vers dans sa propre langue. Il est étonnant qu'il ait pu exprimer d'une manière si claire, si naturelle et si aisée, des phénomènes ou des systèmes hérissés de détails qui, en prose même, ne sont pas sans obscurité. Ceux qui ont trouvé ces détails peu agréables, et qui par-là ont tâché de mettre l'auteur au-dessous de *Lucrèce*, auraient dû nous prouver que lorsque celui-là nous parle de ces atomes et de leurs propriétés, il est plus coulant et plus harmonieux que son adversaire, en expliquant la règle de Képler, les progressions, stations, rétrogradations des planètes, etc. Si on veut mettre de côté le préjugé qui parle en faveur des anciens, on trouvera qu'avec l'aisance et la facilité de *Lucrèce*, il n'a ni sa négligence, ni son incorrection (*voy. LUCRÈCE*), et qu'on ne doit attribuer qu'à sa modestie ce qu'il dit de son ouvrage : *Eloquio victi, re vincimus ipsa*. « A » l'égard de la physique de ce poème, dit Voltaire, » il me paraît que l'auteur a perdu beaucoup de » temps et de vers à réfuter la déclinaison des » atomes, et les autres absurdités dont le poème de

(1) Dans une conversation avec le Hollandais, l'abbé de Polignac lui ayant demandé s'il était réellement protestant : Oui, monsieur, répondit Bayle, et si bien protestant, que je proteste contre tout ce qui se dit et ce qui se fait. On prétend que c'est à cette réponse très-frappante, surtout dans la bouche de Bayle, que nous devons l'*Anti-Lucrèce*.

» Lucrèce fourmille ; c'est employer de l'artillerie » pour détruire une chaumière. » Voltaire ne songeait pas que, dans ce siècle, des absurdités aussi révoltantes que celles de Lucrèce avaient eu plus d'un défenseur. Témoin le *Système de la Nature*, qui n'est qu'une paraphrase de celui de Lucrèce. Il n'est donc point du tout inutile de foudroyer ces extravagances, et on peut dire que Polignac l'a fait supérieurement. Sans blesser la modestie, il chante lui-même son triomphe, c'est-à-dire celui de la religion et de la raison. Nous citerons ce morceau, capable seul d'embarrasser étrangement ceux qui osent lui préférer le poème de Lucrèce, pour les expressions, les idées et les images :

Numine calcato sed enim spoliisque superbus,
Quam plenis cantabat ovals sua semina buccis!
Quam tumide magni celebrabat Inanis honore!
Jamque immortales Epicuri ad templa ferebat
Exuvias, viridi redimitus tempora lauro
Victor, ob ereptum Superis et Manibus orbem,
Atque incantatas præclaro carmine gentes.
Mæsta sequebatur manibus post terga revinctis
Religio, stipata choro lugente priorum;
Victima sacrilegum cultro mactanda profano.
Tum saltu atque jocis pubes insana micare,
Spargere purpureos flores myrtilumque virentem:
Nec deerant, Veneris lectissima turba, puellæ,
Quæ calathis ferrent uvas et Adonidis hortos.
Jam duc tu gradiens Ratione, quid ille creparet
Vidisti; fragiles nugas et vana tropæa,
Non sine despectu quodam tacitoque pudore
Miratus tenues dilabi prorsus in auras:
Nec personatæ steterunt mendacia Muse.

On a encore blâmé l'auteur d'avoir combattu les idées de Newton, pour mettre à leur place les rêveries de Descartes ; il est vrai qu'il eût mieux fait de s'en tenir à des notions sûres et avouées, et de n'adopter aucun système : celui de Descartes ne se soutient plus nulle part, au moins dans sa totalité, et celui de Newton reçoit tous les jours de grandes atteintes (*voy.* son article). Mais il est si difficile de n'avoir pas quelque prédilection pour certaines opinions que la vogue et le nationalisme ont en quelque sorte consacrées, qu'on ne doit pas juger sévèrement l'illustre auteur à cet égard. D'ailleurs, la réflexion principale, et en quelque sorte générale, qu'il oppose aux hypothèses de Newton, savoir qu'une chose n'est pas démontrée pour être exactement calculée, et que le faux peut être supputé comme le vrai, reste toujours incontestable, indépendamment de tout ce que l'auteur raisonne sur les systèmes (1). Sa *Vie*, par le P. Faucher, Paris, 1777, 2 vol. in-12, est prolixe, et assez faiblement écrite, mais exacte, pleine de faits intéressants et de bonnes observations. Voltaire lui-même a prodigué ses éloges à Polignac, et dans le *Temple du goût*, il l'appelait

Le cardinal, oracle de la France....
Réunissant Virgile avec Platon,
Vengeur du ciel et vainqueur de Lucrèce.

Polignac aimait les antiquités, et c'est principale-

(1) Cum fieri possit numeros det ut algebra rectos,
Absurdo ad libitum posito...
Si fretus Ptolemæo, operosos orbibus orbes
Adjicerem, usque novis cælum intricans epicyclis:
Legitimos possem numeros implere: quid inde?
Veraces numeri, mendax et causa subesset.

Voy. les Observ. philosoph. sur les Systèmes, etc., Liège, 1788, n° 8, 9, 123.

ment à lui qu'est due la découverte de la maison de campagne de Marius entre Frascati et Gotta-Ferrata ; on y trouve entre autres un magnifique salon, orné de belles statues. Ce fut aussi sous ses yeux que se fit la découverte du palais des Césars, dans la vigne de Farnèse, sur le Mont-Palatin. Il aurait désiré qu'on détournât le cours du Tibre, dans certains endroits, pour en retirer les statues et les trophées qu'on y avait jetés dans les temps des factions, des guerres civiles, et pendant les incursions des Barbares. Les honneurs littéraires s'étaient accumulés sur sa tête : après avoir remplacé Bos-suet à l'académie française en 1704, il fut nommé membre de l'académie des sciences, en 1715, et de celle des belles-lettres en 1717. Son *Eloge* a été composé par M. de Boze, et inséré dans le *Recueil de l'académie des inscriptions*. De Mairan en a lu un aussi à l'académie des sciences, le 4 avril 1742, et on en a un autre du P. Charlevoix, dans les mémoires de Trévoux, juin 1745, pages 1033-91.

** POLIGNAC (Jules, prince de), ministre de Charles X, né en 1780 à Paris, au milieu des pompes de la cour, devait offrir un nouvel exemple de la fragilité des grandeurs humaines et de l'inconstance de la fortune ; il était fils du duc de Polignac, et de M^{me} Yolande-Martine-Gabrielle de Polastron, qui, devenue l'intime amie de la reine Marie-Antoinette, fut dès lors exposée aux calomnies des courtisans, jaloux de la faveur dont elle jouissait. Après la prise de la Bastille, il suivit le sort de sa famille, forcée de chercher un asile hors de France pour échapper à la haine des révolutionnaires. Il habita successivement avec ses parents, Turin, Rome, Venise et Vienne, où il eut la douleur de voir sa mère mourir de chagrin, le 9 décembre 1795, âgée de 44 ans. Il suivit alors son père dans l'Ukraine, où l'impératrice Catherine lui avait accordé des terres ; mais ne pouvant s'accommoder à un climat froid et humide, il revint en Allemagne, d'où il passa en Angleterre avec son frère Armand, vers l'époque de l'établissement du consulat. Il y fut accueilli par le comte d'Artois qui le prit en affection, et le fit un de ses aides-de-camp. Revenu en France avec son frère en 1804, ils furent impliqués l'un et l'autre dans la conspiration de Georges (*voy.* ce nom, iv, 86), et mis en jugement donnèrent un touchant exemple d'amitié fraternelle, se disputant à qui des deux mourrait pour l'autre. Jules fut condamné à deux ans de prison (*voy.* ARMAND, plus bas) ; à l'expiration de sa peine, il fut retenu prisonnier, mais il ne se plaignit point de sa captivité, puisqu'il la partageait avec son frère. Ils s'évadèrent en 1814 à l'approche des armées alliées, et rejoignirent à Vesoul le comte d'Artois, qui les renvoya bientôt à Paris, où le 31 mars ils arborèrent des premiers le drapeau blanc. Jules, nommé par le roi maréchal-de-camp, fut chargé de diverses missions, notamment à Rome pour y solliciter le rétablissement des anciens évêchés, et reçut dans cette circonstance le titre de prince, qu'il ne fut autorisé que plus tard à prendre en France (1). Pendant

(1) Ordonnance du 30 juillet 1822.

les cent-jours, il suivit le roi à Gand; et, renvoyé sur les frontières de l'Est, contribua de tout son pouvoir à y rétablir l'autorité royale. En 1816, élevé à la pairie, il refusa de prêter serment de fidélité à la charte, qu'il croyait, ainsi que plusieurs de ses collègues, blesser les intérêts de la religion, et ne consentit à siéger qu'après que le pape eût levé ses scrupules. En 1825, nommé à l'ambassade d'Angleterre, il signa le traité qui autorisait l'expédition en faveur des Grecs. Le 8 août 1829, il fut appelé par Charles X à la présidence du conseil. Le nouveau ministère fut accueilli avec un sentiment général d'inquiétude (voy. CHARLES X, II, 538); le 25 juillet 1830 il promulgua les ordonnances qui, dans sa pensée, devaient rendre son indépendance à la royauté, mais qui dans la réalité, si on en juge par les seules apparences, amenèrent la chute de la branche aînée des Bourbons. Pendant les trois jours que dura la lutte, le prince de Polignac refusa toute concession et tout accommodement, et toutefois, par une conséquence inexplicable, ne prit aucun moyen énergique pour comprimer les factieux. Après le triomphe de la révolution, il tenta de s'échapper sous un déguisement; mais reconnu à Granville, il courut le danger d'y perdre la vie. Transféré à Paris, et traduit devant la cour des pairs, il fut condamné à une prison perpétuelle, privé de tous ses titres, grades et ordres, et déclaré mort civilement; il avait été noblement défendu par M. de Martignac (voy. ce nom). Après quelques années de détention au fort de Ham, il fut amnistié (1836), passa en Angleterre, puis obtint de rentrer en France, où il mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 30 mars 1847, à 67 ans. Le prince de Polignac était, dans la vie privée, de mœurs douces et pleines de candeur et d'aménité; sa politesse était exquise, et ses manières celles d'un grand seigneur. Sa foi et sa piété eussent été remarquées même dans les beaux jours de l'Eglise, et ne se démentirent jamais. Sa conduite politique s'explique par trop de confiance dans ses lumières, par un dévouement chevaleresque pour Charles X, enfin par l'ignorance complète du véritable esprit du pays. Outre quelques *Discours* prononcés à la chambre des pairs, on a du prince de Polignac : *Etudes historiques, politiques et morales sur l'état de la société européenne vers le milieu du XIX^e siècle*, Paris, 1844, in-8. Cet ouvrage, que l'on peut regarder comme le résumé de ses principes, fut vivement attaqué par les journaux de l'opposition libérale. Il faut y joindre : *Réponse à mes adversaires*, 1845, in-8.

** POLIGNAC (Armand, duc de), frère aîné du précédent, né en 1771, était à la révolution officier dans un régiment de hussards; il sortit de France avec sa famille, se maria en Italie, fit la campagne de 1792 dans l'armée des princes, et rejoignit ses parents à Vienne. Il partagea dès lors les vicissitudes et les traverses de son frère. Traduit avec lui pour conspiration devant la cour criminelle de Paris, il implora la clémence des juges pour son frère, demandant à supporter seul la rigueur des lois. Condamné à mort, sa peine fut commuée en une détention qu'adoucirent les soins

de son frère. A la restauration, nommé aide-de-camp du comte d'Artois et maréchal-de-camp, il fut en 1815 élu par le département de la Haute-Loire à la chambre des députés; et la même année élevé à la dignité de pair de France. La révolution de 1830 le priva de tous ses emplois; il vécut dès lors dans la retraite et mourut à Paris, le 2 mars 1847, à 76 ans, quelques jours avant son frère, auquel l'unissait la plus tendre amitié, non moins que les liens du sang.

POLIN (le capitaine). Voy. GARDE (La).

POLINIÈRE (Pierre), physicien, né à Coulonçe, près de Vire, en 1671, fit son cours de philosophie au collège d'Harcourt à Paris, et reçut le bonnet de docteur en médecine. Un attrait puissant l'entraînait à l'étude des mathématiques, de la physique, de l'histoire naturelle, de la géographie et de la chimie. Il fut choisi le premier pour démontrer les expériences de physique dans les collèges de Paris, et il en fit un cours en présence du roi. Il mourut subitement dans sa maison de campagne à Coulonçe, en 1754, à 63 ans. Polinière était un homme appliqué, qui ne connaissait que ses machines et ses livres. Il cherchait plus, dans l'explication de ses expériences, la clarté que l'élégance; car quoique des physiciens distingués vinssent profiter de ses leçons, il n'oubliait point qu'elles étaient destinées pour des écoliers. Ses ouvrages sont : des *Eléments de mathématiques*, peu consultés; un *Traité de physique expérimentale*, qui a eu beaucoup de vogue avant les *Leçons* de l'abbé Nollet. Il est intitulé *Expériences de physique*. La 3^e et dernière édition est de 1741, 2 vol. in-12.

POLIPHILE. Voy. COLONNE.

POLITI (Alexandre), clerc régulier des écoles pies, et l'un des savants les plus distingués que produisit cet ordre, naquit à Florence le 10 juillet 1679, et y prit l'habit de clerc régulier le 5 février 1693, n'ayant pas encore 16 ans accomplis. Il avait fait ses humanités chez les jésuites d'une manière brillante. Il donna dès son noviciat des preuves de ce qu'il deviendrait un jour, en rédigeant des notes savantes et judicieuses sur d'anciens auteurs. Il en fit présenter le recueil à son provincial, lequel, charmé d'un si beau talent, protégea depuis avec une bienveillance singulière le jeune religieux qui donnait de telles espérances. Il fit sa philosophie et sa théologie, partie à Florence, et partie à Rome, et y fournit avec éclat cette double carrière. Le chapitre général étant assemblé dans cette dernière ville, en 1690, lorsque Politi terminait ses cours, il y soutint des thèses publiques, où il fit admirer son savoir. De retour en Toscane, il enseigna successivement la rhétorique et la philosophie à Florence, puis la théologie à Gènes pendant près de 20 ans, et enfin les belles-lettres et l'éloquence dans l'université de Pise, qui crut ne pouvoir donner au fameux *Benoît Averani*, professeur de belles-lettres, un successeur plus digne de le remplacer. Frappé d'apoplexie le 18 juillet 1732, il expira le 25 à l'âge de 75 ans et quelques jours. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Philosophia peripatetica ex mente sancti Thomæ Aquinatis*, Florence, 1708, in-12; *Selecta*

christianæ theologiæ capitâ, ibid., in-4; *De patria in condendis testamentis potestate*, Florence, 1712, in-12. On en trouve un bon extrait dans le *Giornale de letterati d'Italia*, t. 10, art. 9, pag. 447 et suiv. *Specimen Eustathii nunc primum latine versi*. C'est un essai et comme un prélude du grand ouvrage qui suit : *Eustathii... Commentaria in Iliadem Homeri*. Ces commentaires d'Eustathe, évêque de Thessalonique, au ^{xii}^e siècle, n'existaient qu'en grec. Le P. Politi, aidé du P. Salvini, les traduisit en latin pour la première fois, et les enrichit de notes savantes. L'ouvrage est en 3 vol. in-fol., dont le premier, dédié au grand-duc Jean Gaston, parut en 1750; le deuxième, dédié au pape Clément XII, en 1752, et le troisième, dédié à Louis XV en 1753. Il devait en paraître un quatrième, et on commençait à l'imprimer lorsque le P. Politi mourut. (Voy. EUSTATHE.) Cet ouvrage est le plus considérable de ceux du P. Politi. *Vita della serva di Dio suora Maria Angela Gini*, Florence, in-4; *Martyrologium romanum castigatum ac commentariis illustratum*, Florence, 1751, in-fol.; des *Harangues*, des *Panegyriques*, et d'autres *Opuscules*, etc. On trouve dans la *Storia letteraria d'Italia*, tome 6, pag. 753, une bonne Notice sur le P. Politi, avec une exacte nomenclature de ses ouvrages, trop nombreux pour être tous rappelés ici.

** POLITI (Jean), savant canoniste, né en 1756 à Pinzano près de Concordia dans le duché de Modène, reçut les premières leçons de grammaire d'un de ses parents, et après avoir passé un an au séminaire d'Udine, alla terminer ses études au séminaire de Padoue, l'une des premières écoles d'Italie (voy. FERRARI, III, 521). Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se fit recevoir docteur dans la double faculté de droit, et revint à Concordia où il professa les belles-lettres et donna dans le même temps au séminaire de cette ville des leçons de droit canonique, dont l'étude était alors trop négligée. Quoique sa vie eut été jusques là celle d'un homme de cabinet, il fut en 1771 obligé par son évêque d'accepter une modeste cure de campagne, avec les titres d'archiprêtre et de vicaire forain, titres très-honorables lorsqu'ils étaient moins communs et qu'ils ne se donnaient qu'au mérite. Pendant trente ans qu'il administra cette paroisse, il y fit tout le bien qu'il put, veillant sans cesse à l'instruction et aux intérêts de son troupeau, et partageant avec les pauvres non-seulement les revenus de sa cure, mais ce qu'il obtenait de sa famille. L'affaiblissement de sa santé ne lui permettant plus de remplir ses devoirs comme il l'avait fait jusqu'alors, il accepta en 1800 un canonicat du chapitre de Concordia; peu de temps après, il fut nommé vicaire-général du diocèse, et mourut en 1804, à 68 ans. Outre quelques discours prononcés dans des cérémonies religieuses, entre autres : *Orazione per la solennità del preziosissimo sangue di N. S. J. C.*, Udine, 1777, in-8, et des *Oraisons funèbres*, dont celle du pape Pie VI a été imprimée en 1799, on a de lui : *Orationes ad instauranda Juris ecclesiastici studia*, Padoue, 1781, in-8. Ces discours, au nombre de cinq, sont précédés d'une longue et savante préface dans laquelle il combat le mode d'en-

seignement du droit canonique adopté dans les séminaires, et indique la marche à suivre pour former promptement de bons élèves. Mais son ouvrage le plus important est la *Jurisprudentia ecclesiastica universa*, Venise, 9 vol. in-4. Cette publication lui valut un bref honorable du pape Pie VI; et ce témoignage d'estime de ce grand pontife dut consoler l'auteur des attaques auxquelles il fut en butte de la part des ennemis de l'Eglise et des novateurs qui formaient alors un parti considérable en Italie.

POLITI. Voy. CATHARINUS.

POLITIEN ou POLIZIANO (Ange), naquit à Montepulciano en Toscane l'an 1454. C'est du nom de cette ville, appelée en latin *Mons Politianus*, qu'il forma le sien, car il s'appelait auparavant *Cino* ou *Cini*, abréviation d'*Ambrogini*. Andronic de Thessalonique fut son maître, et le disciple valut bientôt plus que lui. Un poème, dans lequel il célébra une joute dont Laurent et Julien de Médicis donnaient le spectacle au peuple, le fit connaître avantageusement de ces illustres protecteurs des lettres. Ils lui firent obtenir un canonicat à Florence, et Laurent le chargea ensuite de l'éducation de ses enfants, entre autres de Jean de Médicis, depuis pape sous le nom de Léon X. Pic de la Mirandole, qui était alors à Florence, lui donna une place dans son cœur, et l'associa aux travaux de son esprit. Les talents de Politien lui méritèrent la chaire de professeur des langues latine et grecque. On lui envoya des disciples de toutes les parties de l'Europe. Ses succès le rendirent altier et querelleur. Il eut des disputes fort vives avec plusieurs savants, entre autres avec Mérula, qu'il avait attaqué mal à propos, et qui eut la générosité de ne pas publier une satire très-piquante qu'il avait faite en réponse. Politien mourut en 1494. Sa mort est rapportée différemment. On prétendit qu'il s'était cassé la tête contre une muraille, désespéré de n'avoir pu gagner le cœur d'une dame qu'il aimait. Paul-Jove, Scaliger et d'autres, ont adopté ce récit. Varillas, dans ses *Anecdotes de Florence*, lui est encore moins favorable, et donne une autre cause plus infâme de sa mort. Ce n'a pas été assez d'attaquer ses mœurs, on a écrit qu'il disait « qu'il n'avait lu » qu'une seule fois l'Ecriture sainte, et se repen- » tait d'avoir si mal employé son temps. » Propos d'un homme qui, même en fait de littérature et de sciences, n'aurait ni goût ni sentiment, puisqu'il est de fait que ce livre contient de grandes beautés et de grandes lumières, indépendamment de l'inspiration (1). Ces diverses imputations ont été niées par les défenseurs de sa mémoire, ainsi que dans sa *Vie*, publiée par Mencke en 1736, in-4. Si elles sont fausses, elles prouvent que Politien avait beaucoup d'ennemis; et on ne doit pas cacher qu'il les dut moins à ses talents qu'à son caractère caustique. Parmi ses ouvrages, on compte : l'*Histoire latine de la conjuration des Pazzi*, écrite avec plus d'élégance que de vérité; une *Traduction latine*

(1) On peut consulter sur ce sujet une excellente Dissertation de M. Ancillon, en réponse à la question : *Quels sont, outre l'inspiration, les caractères qui assurent aux Livres saints la supériorité sur les livres profanes*. Voy. le Journ. hist. et litt., 1 juillet et 4^{er} août 1785. — ART. DEBORA, DAVID, HABACUC, ISAÏE, LOTI, LUC, MOÏSE, PAUL, etc.

d'*Hérodien*, qu'il entreprit par ordre du pape : elle est aussi pure que fidèle ; un livre d'*Epigrammes grecques* ; la *Traduction* latine de plusieurs poètes et historiens grecs ; deux livres d'*Épîtres latines* ; quelques petits *Traité de philosophie*, superficiels ; un *Traité de la colère* ; quatre *Poèmes bucoliques* ; et d'autres ouvrages latins. Sa diction est pleine de douceur et de facilité ; *Canzoni a Balla con quelle di Lorenzo Medici*, Florence, 1568, in-4 ; 1557, in-12 ; 1759, in-8, et d'autres ouvrages en italien, Le recueil des *OEuvres* de Politien, Venise, 1498, in-fol., et Florence, 1499, même format, est au nombre des livres rares, ainsi que l'édition que Gryphe en donna en 1550, en 3 vol. in-8. Cette celloction fut réimprimée à Bâle en 1553, in-fol., avec des augmentations.

POLIZIANO, en latin *de Polluciis* (Jean-Marie), religieux carme, était de la famille des Poluzzi de Bologne, et né dans cette ville, bien que quelques-uns aient écrit qu'il avait pris naissance à Novellara dans l'état de Modène. Il était savant théologien, et florissait vers 1490 ; il est auteur des ouvrages suivants : *Vita del B. Alberto da Trapani e i suoi miracoli*, etc. Surius l'a publiée dans ses *Vies des saints*, à la date du 16 août. — *Constitutiones*, Venise, 1499. — *Vexillum et mare magnum ordinis carmeliti*. — *Orationes, epistolæ, sermones quadragemales*, etc.

POLLINI (Ciro), botaniste et médecin distingué, né en 1785 à Alagna dans la Lomelline, obtint la chaire de botanique au lycée de Vérone ; ce fut dans cette ville qu'il publia sa *Flore de Vienne*, ses *Éléments de botanique*, ses *Expériences sur la végétation*, et son *Catéchisme agricole* qui lui valurent les plus honorables distinctions. Ce savant mourut le 1^{er} février 1855, dans sa 50^e année.

POLLINI (Jérôme), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né à Florence, prononça ses vœux dans le couvent de *Santa-Maria-Novella* de cette ville. Il était, en 1596, prieur du couvent de Saint-Geminien, et avait, pendant longtemps, professé la théologie. On a de lui : *Istoria ecclesiastica della rivoluzione d'Inghilterra, in IV libri, ne quali si tratta di quello ch'e avvenuto in quell' isola da che Arrigo ottavo cominciò a pensare di repudiar Caterina, una legitima moglie, infino a quelli ultimi anni di Lizabeta, ultima sua figliuola ; raccolta da gravissimi scrittori, ne meno di quella nazione che d'altre*, Rome, 1594, in-4. La reine Elisabeth fit brûler cet ouvrage, où la vérité l'offensait. Il y en eut une seconde édition, à Bologne, aussi in-4. *Vita della B. Margherita di Castello, suora del terzo-ordine di san Domenico*, Pérouse, 1601, in-8. Le père Pollini avait composé cette vie, d'après les documents conservés dans les archives du couvent qu'il habitait. Les éditeurs des *Acta sanctorum* l'ont traduite en latin, et insérée dans leur deuxième tome d'avril, au 15 de ce mois. Pollini mourut en 1601.

POLLIO. Voy. TREBELLII.

POLLION. Voy. ASINIUS.

POLLION (Védus), engraisait des lamproies de sang humain. Auguste soupant un jour chez lui, un de ses esclaves brisa un verre de cristal. Védus le fit prendre sur-le-champ et donna ordre qu'on le

jetât dans un grand réservoir, à la merci des lamproies : genre de mort dont il faisait punir ses gens lorsqu'ils tombaient dans quelque faute. Le jeune esclave s'échappa, et courut se jeter aux pieds d'Auguste, le suppliant d'empêcher qu'il ne devint la proie des poissons. L'empereur fit relâcher l'esclave, briser en sa présence tous les verres de cristal, et en fit remplir le réservoir. Il est constant cependant que cette inhumanité était assez commune chez les Romains, surtout à l'égard des vieux esclaves dont on ne tirait plus de service.

POLLUX. Voy. CASTOR.

POLLUX (Julius, grammairien de Naucrète, en Egypte, né vers l'an 180 de J.-C., fut élève d'Adrien de Tyr à Rome, puis instituteur du jeune Commode. Il devint ensuite professeur de rhétorique à Athènes, où il mourut à l'âge de 58 ans. Suidas nous a transmis les titres de ses ouvrages. On a de lui un *Onomasticon*, ou dictionnaire grec, en 18 livres, Venise, 1502, et Florence, 1520, in-fol. La meilleure édition est celle d'Amsterdam, en 1706, 2 vol. in-fol., en grec et en latin, avec des notes de Jungerman et de divers autres savants.

POLO (Marco). Voy. PAUL (Marc.)

POLTROT de MÉRÉ (Jean), gentilhomme de l'Angoumois, né vers 1525, passa sa jeunesse en Espagne, où il avait suivi le baron d'Aubeterre. De retour dans son pays, il embrassa la religion protestante, et devint un de ses plus fanatiques partisans. Irrité des succès du duc de Guise, il prit la résolution de le tuer. Pendant que ce prince assiégeait Orléans en 1563, Poltrot épia le moment où il était peu accompagné, et lui tira un coup de pistolet, dont il mourut six jours après. Ayant été arrêté, il avoua à la question : « Qu'il avait été attiré et induit à cela par la persuasion du ministre » Théodore de Bèze, lequel lui avait persuadé qu'il » serait le plus heureux de ce monde, s'il voulait » exécuter cette entreprise, parce qu'il ôterait de ce » monde un tyran ennemi juré du saint Evangile, » pour lequel acte il aurait paradis, et s'en irait » avec les bienheureux, s'il mourait pour une si » juste querelle. » Le ciel pour prix d'un parricide ! Telle est la morale horrible que les sectaires de tous les temps ont appelée au secours de leurs erreurs. Ce scélérat fut condamné par arrêt du parlement à être déchiré avec des tenailles ardentes, tiré à quatre chevaux et écartelé. (Voy. François de LORRAINE.)

POLUS, POLE ou POOL (Renaud), cardinal et archevêque de Cantorbéry, né en 1600, à Stowerton-Castle dans le comté de Stafford, était proche parent des rois Henri VII et Edouard IV. Il fut élevé dans l'université d'Oxford, et parcourut ensuite les plus célèbres académies de l'Europe. Sa probité, son érudition, sa modestie et son désintéressement lui firent des amis illustres, entre autres Bembo et Sadolet, qui le regardaient comme un des hommes les plus éloquents de son siècle. Henri VIII qui faisait beaucoup de cas de ses talents, eut pour lui une amitié et une estime distinguées. Mais Polus n'ayant pas voulu flatter sa passion pour Anne de Boulen, et ayant écrit contre son changement de religion, ce prince mit sa tête à prix. Le pape Paul

III, qui l'avait fait cardinal en 1556, lui donna des gardes. Après la mort de ce pontife, il eut beaucoup de voix pour lui succéder ; il fut exclu par la brigue des vieux cardinaux, sans que cette exclusion lui causât des regrets. Après avoir été employé dans diverses légations, et avoir présidé au concile de Trente, il retourna en Angleterre sous le règne de la reine Marie. Cette princesse le fit archevêque de Cantorbéry et président du conseil royal. L'empereur Charles-Quint s'était opposé à son retour en Angleterre, craignant qu'il ne s'opposât lui-même au mariage de son fils Philippe. Mais il ne s'occupa qu'à ramener les protestants dans le sein de l'Eglise, à remettre le calme dans l'état, et à rendre la liberté à ceux qui étaient opprimés. Ennemi des violences dans les affaires de religion, il n'employa jamais que la patience et la douceur. Sa mort, coup fatal et pour la religion et pour le royaume, arriva à Londres, le 25 novembre 1558. Tous les auteurs, même les protestants, donnent de grands éloges à son esprit, à son savoir, à sa prudence, à sa modération, à son désintéressement et à sa charité. On lui avait appris, peu auparavant, la mort de la reine ; il en fut tellement touché, qu'il demanda son crucifix, l'embrassa dévotement et s'écria : *Domine, salva nos, perimus ; Salvator mundi, salva Ecclesiam tuam*. A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il tomba dans l'agonie et mourut 15 heures après, âgé de 58 ans, avec la réputation d'avoir été un des plus illustres prélats que l'Angleterre eût produits. Son corps fut porté à Cantorbéry, et mis dans la chapelle de Saint-Thomas, qu'il avait fait bâtir, avec cette simple épitaphe : *Depositum cardinalis Poli*. On a de lui plusieurs *Traité*s : celui de *De unitate ecclesiastica*, Rome, (vers 1556) in-fol. ; de *officio et potestate summi pontificis*, Louvain, 1569, in-fol. ; de *concilio tridentino* ; un *Recueil des statuts*, qu'il fit étant légat en Angleterre ; une *Lettre* à Crammer sur la présence réelle ; un *Discours* contre les faux évangéliques, adressé à Charles-Quint ; plusieurs *Lettres*, Brescia, 1744-57, 5 vol. in-4, pour ramener dans le sein de l'Eglise ceux qui s'en étaient séparés. Ces ouvrages sont savants ; mais le style n'en est ni pur ni élégant. Sa *Vie* a été écrite en Italien par Beccatelli, archevêque de Raguse, et elle a été traduite en latin par André Dudith ; ils étaient l'un et l'autre secrétaires de cet illustre prélat. Le cardinal Ange-Marie Quirini a donné sa *Vie* avec ses *Lettres* dans l'édition de Brescia ; mais elle est très-inférieure à l'excellente Histoire de ce cardinal, écrite en anglais par Thomas Philips, Oxford, 1764, 2 part. in-4, et Londres, 1767, 2 vol. in-8. Voy. PHILLIPS.

POLUS (Mathieu POOL ou POLE), né à Londres vers 1620, fut incorporé dans l'université d'Oxford, et lui fit honneur par son érudition. Il devint recteur de Saint-Michel-le-Quern à Londres, en 1648, et proposa en 1653, pour l'éducation de la jeunesse, un projet que le parlement approuva ; mais l'auteur ayant été obligé de se retirer en Hollande, ce projet n'eut pas lieu ; et vu le peu d'effet de tous ses plans d'éducation, il est à croire que le public n'y perdit pas grand'chose. Poole avait publié avant son départ plusieurs ouvrages, dont le plus célèbre est son

Synopsis criticorum, Londres, 1669, 5 vol. qui se relie en 9, in-fol. et réimprimé à Utrecht, 1684, 5 vol. in-fol., avec des augmentations qui n'empêchent pas de préférer la première édition. Cet ouvrage est un abrégé des remarques des plus habiles commentateurs de l'Ecriture sainte, et surtout de celles des protestants. Il mourut à Amsterdam en 1685.

* POLVEREL (Etienne) était, en 1789, syndic des états de Bearn, et fut chargé de faire connaître à l'assemblée nationale le vœu des habitants de la Navarre d'être réunis à la France. En 1791, il fut nommé accusateur public du premier arrondissement de Paris, place qu'il perdit momentanément pour n'avoir pas poursuivi avec assez d'activité les fabricateurs de faux assignats. Après la journée du 10 août 1792, il fut envoyé avec Sonthonax, commissaire à Saint-Domingue, avec des pouvoirs illimités. Les mesures funestes qu'ils prirent dès leur arrivée, amenèrent une guerre d'extermination entre les noirs et les blancs, qui finirent par succomber. Les colons échappés au massacre dénoncèrent les commissaires comme coupables d'actes arbitraires, et ceux-ci, de leur côté, les accusèrent d'avoir tenté de livrer la colonie aux Anglais, ce qui était une calomnie. Décrétés d'accusation, le 16 juillet 1793, à la demande de Billaud-Varennes et Bréard, cette proposition n'eut point de suite. Au mois de janvier 1794, Danton provoqua l'exécution du décret lancé contre eux, en les assimilant à des brigands. Après le 9 thermidor, ils obtinrent leur liberté provisoire. Mais les colons continuant de les dénoncer, la Convention, embarrassée, décida qu'elle entendrait les délégués, contradictoirement avec leurs adversaires. Une commission fut établie ; mais la mort de Polverel (5 avril 1795) arrêta le cours de l'instruction, et Sonthonax fut mis en liberté. (Voy. SONTONAX.) Polverel ne s'était point enrichi dans sa préture, puisqu'il ne laissa pas même de quoi payer ses créanciers. On a de lui : *Tableau de la constitution du royaume de Navarre et de ses rapports avec la France*, 1789, in-8.

POLYBE, né à Mégapolis, ville du Péloponèse, dans l'Arcadie, vint au monde entre l'an 210 et l'an 200 avant J.-C. Son père Lycortas était illustre par la fermeté avec laquelle il soutint les intérêts de la république des Achéens, pendant qu'il la gouvernait. Il donna à son fils les premières leçons de la politique, et Philopœmen, un des plus intrépides capitaines de l'antiquité, fut son maître dans l'art de la guerre. Le jeune Polybe se signala dans plusieurs expéditions, pendant la guerre des Romains contre Persée. Ce monarque ayant été vaincu, il fut du nombre de ces Achéens emmenés à Rome pour les punir du zèle avec lequel ils avaient défendu leur liberté. Son esprit et sa valeur l'avaient déjà fait connaître. Scipion et Fabius, fils de Paul-Émile, lui accordèrent leur amitié, et se crurent trop heureux d'être à portée de prendre ses leçons. Polybe suivit Scipion au siège de Carthage. Sa patrie était réduite en province romaine ; il eut la douleur de la voir en cet état, et la consolation d'adoucir les maux de ses concitoyens par son crédit, et de fermer une partie de leurs plaies. Il se trouva au siège de Numance avec son illustre bienfaiteur,

qu'il perdit peu de temps après. Sa mort lui rendit le séjour de Rome insupportable. Il retourna dans sa patrie, où il jouit, jusqu'à ses derniers jours, de l'estime, de l'amitié et de la reconnaissance de ses concitoyens, et mourut à 82 ans, vers l'an 120 avant J.-C., d'une blessure qu'il se fit en tombant de cheval. De tous ses ouvrages (*l'Histoire de Numance*, la *vie de Philopœmen*, des *Commentaires sur la Tactique*, un *Traité de l'habitation sous l'équateur*, et une *Histoire générale*), nous ne possédons qu'une partie de cette dernière qui s'étendait depuis le commencement des guerres puniques jusqu'à la fin de celle de Macédoine. Elle fut écrite à Rome, mais en grec. Elle était renfermée en 40 livres, dont il ne reste que les cinq premiers, qui sont tels que Polybe les avaient laissés. Nous avons des *fragments* assez considérables des douze livres suivants, avec les ambassades, et les exemples des vertus et des vices, que Constantin Porphyrogénète avait fait extraire de l'*Histoire* de Polybe. On trouve ces *extraits* dans le recueil de Henri de Valois. Polybe est, de tous les écrivains de l'antiquité, celui qui est le plus utile pour connaître les grandes opérations de la guerre qui étaient en usage chez les anciens. Brutus en faisait tant de cas, qu'il le lisait au milieu de ses plus grandes affaires. Il en fit un abrégé pour son usage, lorsqu'il faisait la guerre à Antoine et à Auguste. Les hommes d'état et les militaires ne sauraient trop le lire, les uns, pour y puiser des leçons de politique, et les autres, les préceptes de l'art funeste, mais nécessaire, de la guerre. Cet historien leur plaira plus qu'aux grammairiens et aux gens de goût. S'il raisonne bien, il narre mal, et il dit désagréablement de bonnes choses. Le chevalier de Folard, qui nous a donné un excellent commentaire sur cet auteur, en 6 vol. in-4, 1727-1750, avec une traduction par dom Thuilier, a le même défaut. Il est négligé et prolix dans son style, trop long dans ses réflexions. et manque de liaisons dans ses idées. On y a ajouté en Hollande un 7^e volume. L'édition de Polybe, Rome, 1473, in-fol., est la première de la trad. latine de Nicol. Perotti; mais le texte grec n'a été publié qu'en 1550, Haguenau, avec la même traduction, par les soins de Vinc. Obso-pæus. Les meilleures sont celles de Casaubon, Paris, 1609, in-fol.; d'Amsterdam, 1670 *cum notis variorum*, 5 vol. in-8; d'Ernesti, Leipsig, 1765, 5 vol. in-8, et surtout de Schweighæuser, 1789 à 1795, 9 vol. in-8. La traduction du dom Thuilier a été réimprimée, Amsterdam, 1757 et 1774, 7 vol. in-4; ces éditions contiennent un supplément que l'on joint à celle de Paris. Il existe un *Abrégé* du commentaire de Folard sur Polybe (par Chaboz), Paris, 1754, 5 vol. in-4. — POLYBE, médecin et gendre d'Hippocrate, a laissé quelques ouvrages de médecine qui sont parvenus jusqu'à nous. On les trouve dans les *OEuvres* d'Hippocrate. — Un autre POLYBE fut affranchi de l'empereur Claude. Sénèque lui adressa un de ses ouvrages, dans lequel il le loue beaucoup.

POLYCARPE (saint), évêque de Smyrne, disciple de saint Jean l'évangéliste, prenait soin de toutes les églises d'Asie. Il s'était converti vers l'an 80, et fut ordonné évêque de Smyrne en 96. Il fit un

voyage à Rome, vers l'an 158, pour conférer avec le pape Anicet sur le jour de la célébration de la pâque : question qui fut agitée depuis avec beaucoup de chaleur sous le pape Victor. Son zèle pour la pureté de la foi était si ardent, que lorsqu'il entendait proférer quelque erreur, il s'enfuyait en criant : « Ah ! grand Dieu, à quel temps m'avez-vous ré-servé ! » On dit qu'ayant rencontré Marcion à Rome, cet hérésiarque lui demanda s'il le connaissait ? *Oui*, répondit le saint évêque, saisi d'horreur, *Je te reconnais pour le fils aîné de Satan*. Une autre fois, ayant vu Cérinthe entrer dans un bain : *Fuyons*, s'écria-t-il, *de peur que le bain ne tombe sur nous*. « Grande leçon pour les fidèles », dit un moraliste, relativement à la conduite à tenir envers les hérétiques. Si ce saint et savant évêque, disciple des apôtres, si près de la lumière évangélique, n'a osé communiquer avec des sectaires, craignant le souffle impur des faux docteurs, que penser de la témérité ou de la coupable indifférence des simples fidèles qui fréquentent leur société, lisent leurs livres, ou écoutent leurs discours ? De retour en Asie, il scella l'Evangile de son sang, et fut condamné à être brûlé vif ; mais les flammes l'épargnant, le bourreau le poignarda vers l'an 169, sous l'empire de Marc-Aurèle, dont on nous raconte tant de choses doucereuses. Son martyre est rapporté d'une manière très-élégante dans la lettre de l'église de Smyrne aux églises de Pont : lettre dont Eusèbe a donné l'abrégé dans le chapitre 14 du liv. 4 de son Histoire ; lettre singulièrement estimée des anciens, et que l'on doit regarder comme un des plus précieux monuments de l'antiquité ecclésiastique. Il ne nous reste de saint Polycarpe qu'une seule *Epître*, écrite aux Philippiens. On la trouve dans les *anciens monuments des Pères* par Cotelier ; dans les *Varia sacra*, par le Moine ; et avec celles de saint Ignace, par Us-sérius, Londres, 1644 et 1647, 2 tom. in-4. Saint Pothin, premier évêque de Lyon, et saint Irénée, son successeur, étaient disciples de cet illustre martyr.

POLYCLÈTE, sculpteur de Siccyone, ville du Péloponèse, vivait vers l'an 452 avant Jésus-Christ, et passait parmi les anciens pour avoir porté la sculpture à sa perfection. Il avait composé une figure qui représentait un garde des rois de Perse, où toutes les proportions du corps humain étaient si heureusement observées, qu'on venait la consulter de tous les côtés comme un parfait modèle : ce qui la fit appeler par tous les connaisseurs *la Règle*.

POLYCRATE, tyran de Samos, vers l'an 552 avant J.-C., régna d'abord avec un bonheur extraordinaire. Amasis, roi d'Egypte, son ami et son allié, effrayé d'une prospérité si constante, lui écrivit de se procurer quelque malheur, pour prévenir ceux que la fortune volage pouvait lui réserver. Le tyran mit cet avis à profit, et jeta une bague d'un grand prix dans la mer. Quelques jours après, le sort la lui fit retrouver dans le corps d'un poisson que des pêcheurs lui apportèrent. Le malheur qu'Amasis craignait pour son ami ne tarda pas à arriver. Oronte, l'un des Satrapes de Cambyse, et qui

commandait pour lui à Sardes, résolu de s'emparer de Samos. Il attira chez lui le tyran, sous prétexte de lui céder une partie de ses trésors, afin de le soutenir dans une révolte contre le roi de Perse. L'avidé Polycrate, amorcé par cette promesse, se rendit à Sardes; mais à peine y fut-il arrivé, qu'Oronste le fit mourir en croix, l'an 524 avant J.-C. Voilà ce que raconte Hérodote; mais tout ce que cet historien nous dit des rois d'Égypte et de leurs contemporains appartient presque entièrement aux temps fabuleux, et ne s'accorde ni avec la chronologie ni avec ce qui nous reste d'ailleurs de notions sur ces siècles reculés.

POLYCRATE, évêque d'Ephèse, n'est connu que par une lettre au pape Victor sur la pâque. Cette lettre, regardée longtemps comme authentique, a été vivement attaquée dans une Dissertation du père Molkenbuhr, publiée à Munster en 1793, in-4. Il est certain que la plupart des raisons que le savant critique allègue pour prouver la supposition, sont de nature à faire une grande impression sur des lecteurs non prévenus; elles semblent même répandre des doutes fondés sur l'existence de Polycrate, et dès lors il faut supposer que le passage où Eusèbe parle de cet évêque, est une interpolation. *Voy. le Journal hist. et litt.*, 1^{er} décembre 1793, page 503; 1^{er} février 1794, page 178.

POLYDAMAS, fameux athlète, qui étrangla un lion sur le mont Olympe. Il soulevait, dit-on, avec sa main, le taureau le plus furieux, et arrêtait un char à la course, traîné par les plus forts chevaux; mais se fiant trop sur sa force, il fut écrasé sous un rocher qu'il s'était vanté de pouvoir soutenir. *Voy. Milon.*

POLYDORE, fils de Priam et d'Hécube, fut confié à Polymnestor, qui le massacra lors de la prise de Troie, pour s'emparer de ses richesses. Les dards avec lesquels il fut tué, prirent racine sur son tombeau et formèrent un buisson. Enée en arracha quelques jets, en vit couler du sang, et Polydore, de dessous la terre, lui raconta sa tragique histoire. *Voy. le 3^e livre de l'Énéide*, v. 22. — Il y a eu plusieurs autres POLYDORE, dont l'histoire appartient aux temps fabuleux.

POLYDORE-VIRGILE ou VERGILE, né vers 1470, à Urbin en Italie, passa en Angleterre pour y recevoir le denier de saint Pierre, tribut qu'on payait alors au saint Siège. Henri VIII, charmé de son esprit, l'y arrêta, et lui procura l'archidiaconé de Wels. Le climat froid d'Angleterre étant contraire à sa santé, il alla respirer un air plus chaud en Italie. Il mourut en 1533, après avoir publié plusieurs ouvrages, purement écrits en latin. Les principaux sont : une *Histoire d'Angleterre*, qu'il dédia à Henri VIII, et qui va jusqu'à la fin du règne de Henri VII. On en a une édition publiée à Bâle en 1554, in-fol. Cet historien narre assez bien; mais il est quelquefois peu exact, et souvent superficiel. Elevé sous une domination étrangère, il n'a pas assez connu l'état des affaires d'Angleterre, ni la police de ce royaume. *De inventoriis rerum*, en huit livres, Amsterdam, 1671, in-12. Il y a beaucoup de recherches, mais

peu d'exactitude; ce qui a donné lieu à ce distique latin :

Virgili duo sunt, alter Maro, tu Polydore
Alter; tu mendax, ille Poeta fuit.

Un *Traité des prodiges*, Bâle, 1531, in-8, peu judicieux; des *Corrections sur Gildas*; un *Recueil d'adages ou de proverbes*. On cite aussi de lui trois opuscules : *De patientia et ejus fructu libri II*; *De vita perfecta lib. unus*; *De veritate et mendacio lib. unus*, imprimés avec le *Traité des prodiges*, Bâle, 1543.

POLYDORE. *Voy. POLYDORE CALDARA.*

POLYEN, *Polyenus*, écrivain de Macédoine, s'est fait un nom célèbre par un *Recueil de stratagèmes*, qu'il dédia aux empereurs Antonin et Vêrus, dans le temps qu'ils faisaient la guerre aux Parthes. On a plusieurs éditions de cet ouvrage, qui est distribué en 8 livres. La meilleure était celle de Maasvicius, Leyde, 1690, in-8, avec des notes, avant qu'on eût vu paraître celle de M. Coray, Paris, 1809, in-8. Ce livre a été traduit en français sous ce titre : *Les Ruses de guerre de Polyen*, 1739, en deux vol. in-12, par dom Lobineau.

POLYEUCTE (saint), célèbre martyr de Mélitine en Arménie, dans le III^e siècle. Néarque, son ami, a écrit les Actes de son martyre. (*Voy. Tillemont*, t. 3, pag. 424.) Pierre Corneille a fait du martyre de ce saint le sujet d'une de ses tragédies, et l'on peut dire que c'est un chef-d'œuvre dans le genre dramatique. Mais cela n'a pas empêché les personnes pieuses d'être choquées de la liberté que le poète s'est donnée de faire monter les saints sur le théâtre habituellement consacré à un histrionisme profane et licencieux, et de mêler la tendresse de l'amour humain à l'héroïsme de l'amour divin.

POLYEUCTE. *Voy. ÉPIPHANE*, moine.

POLYGNOTE, peintre grec de Thasos, île septentrionale de la mer Egée, florissait vers la 90^e Olympiade. Il s'est rendu célèbre par les peintures dont il orna un portique d'Athènes. Ses tableaux étaient une suite qui renfermait les principaux événements de Troie; ils étaient, dit-on, précieux par les grâces, et surtout par l'expression que ce peintre sut donner à ses figures. On voulut reconnaître ses peines par un prix considérable, mais il le refusa généreusement. Cette conduite lui attira de la part des Amphictyons, qui composaient le conseil de la Grèce, un décret solennel pour le remercier. Il fut en même temps ordonné que, dans toutes les villes où cet artiste célèbre passerait, il serait logé et défrayé aux dépens du public. Polygnote florissait vers l'an 400 avant J.-C. Ce peintre inventa entre autres choses, pour les figures des femmes, des vêtements transparents et des coiffures de couleurs diverses qui leur donnaient une grâce singulière. Au temps de Plinie, on voyait à Rome, dans le portique de Pompée, un tableau où Polygnote avait représenté un soldat couvert de son bouclier et dans l'action de monter ou de descendre les degrés, ce qu'on ne pouvait décider. Aristote conseille aux jeunes gens d'étudier attentivement les ouvrages de Polygnote, à cause de la perfection avec laquelle il exprimait le caractère moral.

POLYgone, fils de Prothée. Son frère Télégone et lui furent tués par Hercule, qu'ils avaient osé provoquer à la lutte.

POLYHISTOR. Voy. ALEXANDRE-POLYHISTOR.

POLYMESTOR, ou **POLYMNESTOR**, roi de Thrace, le plus avaré et le plus cruel de tous les hommes. Hécube lui fit crever les yeux pour avoir tué Polydore. Voy. ce nom.

POLYMNIE ou **POLYHIMNIE**, l'une des neuf Muses, présidait à la rhétorique. On la représente ordinairement avec une couronne de perles, habillée en blanc, toujours la main droite en action pour haranguer, et tenant un sceptre en sa gauche. Voy. *Ptho*.

POLYPHÈME, fils de Neptune et de Thoosa, était un cyclope d'une grandeur démesurée, qui n'avait qu'un œil au milieu du front, et qui se nourrissait de chair humaine. Ulysse ayant été jeté par la tempête sur les côtes de la Sicile, où habitaient les cyclopes, Polyphème l'enferma, lui et tous ses compagnons, avec ses troupeaux de moutons dans son antre, pour les dévorer. Mais Ulysse le fit tant boire en l'amusant par le récit du siège de Troie, qu'il l'enivra; ensuite, aidé de ses compagnons, il lui creva l'œil avec un pieu. Après quoi Ulysse ordonna à ses compagnons de s'attacher sous les moutons, lorsqu'il mènerait paître son troupeau. Ce qu'il avait prévu arriva. Polyphème ayant ôté une pierre que cent hommes n'auraient pu ébranler, et qui bouchait l'entrée de la caverne, se plaça de façon que les moutons ne pouvaient passer qu'un à un entre ses jambes. Lorsqu'il entendit Ulysse et ses compagnons dehors, il les poursuivit, et leur jeta un rocher d'une grosseur énorme; mais ils l'évitèrent aisément, s'embarquèrent et ne perdirent que quatre d'entre eux, que le géant avait mangés. Il faut lire, dans le 5^e livre de l'*Enéide*, la description pittoresque que Virgile fait de ce géant :

*Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum;
Trunca manum pinus regit, et vestigia firmat.*

..... Graditurque per æquor

Jam medium, necdum fluctus latera ardua tinxit.

POLYPHONTE, tyran de Messène, fut tué par Téléphon, fils de Chresphonte et de Mérope, qui avait échappé à sa fureur, lorsqu'en usurpant le trône il massacra tous les princes de la famille royale.

POLYXÈNE, fille de Priam et d'Hécube. Lorsqu'on était assemblé dans le temple pour la cérémonie de son mariage avec Achille, Paris tua ce prince. Après la ruine de Troie, Pyrrhus immola cette princesse sur le tombeau de son père. Telles sont les scènes atroces que présente l'héroïsme barbare des siècles païens.

POLYXO, prêtresse d'Apollon, excita les femmes de Lemnos à massacrer leurs maris, parce qu'ils avaient amené avec eux des femmes de la Thrace. — Il y eut une autre **POLYXO**, femme de Téléphème, qui fit pendre Hélène, parce qu'elle avait été cause de la guerre de Troie, où son mari avait été tué.

POMBAL (dom Sébastien-Joseph CARVALHO MELHO, comte de OËyras, puis marquis de), né en 1699

d'Emmanuel de Carvalho, pauvre gentilhomme de Soura, bourg de Portugal dans le territoire de Coïmbre. Il fut envoyé dans l'université de cette ville pour y faire son cours de droit; mais ennemi de la gêne et de l'application, et entraîné par des passions vives, il se dégoûta bientôt de l'étude, et prit le parti des armes. Une taille avantageuse et presque gigantesque, une figure distinguée et une force extraordinaire le rendaient propre à ce nouvel état; mais dégoûté encore de cette profession, soit par inconstance, soit parce qu'il n'avait pas été compris dans une promotion, soit, comme on l'a écrit, qu'il ait été obligé de quitter son régiment pour des écarts de jeunesse, il se retira à Soura. Il avait su captiver le cœur d'une jeune dame de la première noblesse du royaume, nommée dona Thérèse de Noronha-Almada, et vint à bout de l'épouser, malgré l'opposition des parents de cette dame. Il la perdit le 7 janvier 1759. A force d'intrigues et de sollicitations, il fut envoyé, en 1745, à Vienne pour une commission secrète, sans être revêtu d'aucun caractère public. S'il n'y déploya pas de grands talents pour les négociations, s'il manqua l'objet très-simple et facile de sa mission, il montra qu'il savait très-bien réussir en galanterie. Il sut plaire à la jeune comtesse de Daun, parente du célèbre maréchal de ce nom, et éprouva encore des difficultés plus grandes qu'en Portugal, pour contracter cette deuxième union : il en vint cependant à bout. Après s'être acquitté tout aussi mal d'une autre commission à Londres, il retourna à Lisbonne, où il resta sans emploi, parce que la conduite qu'il avait tenue à Vienne avait dégoûté dom Juan V de ses services. La reine (Marie-Anne d'Autriche), qui avait pris en affection l'épouse de Carvalho, s'intéressa vivement en faveur de l'époux auprès du roi, sans qu'elle pût obtenir le moindre emploi. Mais cette princesse réussit mieux auprès de son fils, après la mort de D. Juan V, arrivée le 50 juillet 1750. Le nouveau roi ne put se refuser aux desirs de sa mère, et nomma d'abord Carvalho secrétaire des affaires étrangères. Il s'empara insensiblement de toute la confiance du roi, et crut son crédit assez bien établi pour oser s'opposer au mariage de la princesse héritière présumptive de la couronne, avec dom Pédre, frère du roi, quoique dom Juan V eût demandé les dispenses nécessaires à Rome; il voulut ensuite la marier au duc de Cumberland, malgré les lois fondamentales du royaume, touchant la succession à la couronne, qui excluent tout prince étranger, surtout s'il n'est pas catholique (voy. les *Révolut. de Portugal* par Vertot, pag. 8); en sorte que le mariage prémédité par dom Juan ne fut conclu qu'en 1760. (On peut consulter sur ces faits divers les *Mémoires du marquis de Pombal*, 1785, 4 vol. in-12; et les *Anecdotes du ministère de Sébastien Joseph Carvalho*, Varsovie, 1785, avec l'épigraphe : *Quo magis socordiam illorum irridere libet qui præsentis potentia credunt extingui posse etiam sequentis ævi memoriam*. Tac., *Annal.*, livr. 4.) Tant que la reine-mère fut en vie, Carvalho fit quelques efforts pour cacher son caractère; mais après la mort de cette vertueuse princesse, arrivée le 14 août 1754, il crut pouvoir tout entreprendre, et ne mit plus de bornes à son orgueil

et à son avarice. L'illustre famille de Tavora ayant refusé l'alliance de son fils, il résolut de l'exterminer avec la principale noblesse de Portugal. Il fit construire un grand nombre de prisons qui furent bientôt remplies de tous ceux qui pouvaient lui porter ombrage. Pendant que la noblesse et le peuple tremblaient à l'aspect de ces horreurs, le roi de son côté était dans des crises continuelles au récit des prétendues conjurations dont Carvalho ne cessait de lui figurer la réalité. Sans parler des plus illustres personnages du royaume qui périrent sur l'échafaud, une multitude incroyable de personnes de tout état et de tout âge furent saisies, enfermées dans des cachots ou envoyées en exil, comme autant de complices d'un crime qui n'eut jamais d'existence que dans la tête du ministre. « Plaisante conspiration » (dit un auteur qui a écrit impartialement sur cette matière), « unique à coup sûr dans l'histoire de tous les siècles ! ourdie tout à la fois par des capucins, des marchands, des nobles, des militaires, des évêques, des jésuites existants à Goa, au Brésil, à Lisbonne, des Allemands, des Hongrois, des Polonais, des Italiens, des Portugais, etc. S'il ne fut jamais de mensonge plus atroce et plus ensanglanté, il n'en fut pas non plus de plus grossier et de plus ridicule. » (*Voy. AVEIRO, TAVORA, MICHEL DELL' ANNUNCIATA, MALAGRIDA, etc.*) Pour mieux cimenter son gouvernement, Carvalho abolit le tribunal qu'on nommait le *Jugement de la Couronne royale*, composé de vingt-quatre juges auxquels étaient attribuées les causes des grands du royaume, et lui substitua celui de l'*Inconfiance*, qui n'était composé que de six sénateurs choisis par le ministre, devenu quelque temps après comte d'Oeyras, grand-maître de la cour et marquis de Pombal. Sa puissance était telle, que toute plainte, toute réclamation était étouffée par le sentiment de la terreur. « Qui croirait » (dit l'abbé Garnier, dans l'*Oraison funèbre* du roi, prononcée à Lisbonne en 1777), « qu'un seul homme, en abusant de la confiance et de l'autorité d'un bon roi, pût, durant l'espace de vingt ans, enchaîner toutes les langues, fermer toutes les bouches, resserrer tous les cœurs, tenir la vérité captive, mener le mensonge en triomphe ; effacer tous les traits de la justice, faire respecter l'innocence et la barbarie, dominer l'opinion publique d'un bout de l'Europe à l'autre ? Hélas ! que les ressources du crime sont redoutables, et son pouvoir étendu ! » Tandis que tout le royaume était en deuil, le ministre déployait un faste et une opulence qui contrastaient étrangement, non-seulement avec la situation de ce qu'il y avait de plus grand dans le royaume, mais encore avec celle des affaires publiques. Quoique tous les biens de ceux qu'il fit condamner fussent confisqués, l'état était obéré, les troupes mal entretenues et mal payées. Les Espagnols se seraient emparés facilement de tout le Portugal pendant la guerre de 1762, s'ils ne s'étaient pas amusés aux sièges de Miranda et de Bragance. Ils prirent ces places, et Alméida, qui était d'une plus grande importance, parce qu'elle leur ouvrait le chemin de Lisbonne ; mais sur ces entrefaites, la paix se fit. Carvalho la fit servir à de

nouvelles vues d'ambition et de vengeance : « Le règne de ce ministre (dit un voyageur philosophe) dura trop pour une nation opprimée, qui traînait avec douleur un joug de fer. Les années qui suivirent ressemblèrent toutes à celles qui avaient précédé : il ne se départit jamais de ce despotisme odieux dont il s'était fait un système. Ce fut tous les jours le même mépris pour la noblesse ; et ce qui ne paraît pas croyable, c'est qu'il ne lui était pas permis d'entrer au service. Cette permission, constamment refusée aux personnes de condition, n'est accordée qu'aux flatteurs ou aux amis du ministre : ses créatures et les étrangers obtiennent seuls les distinctions militaires. Si le peuple jouit de quelque apparence de liberté, c'est qu'il sait concentrer sa douleur et qu'il se tait. Sur les plus légers indices, sur les moindres soupçons, plus souvent encore sans soupçons, sans indices, par humeur, par antipathie, les proscriptions continuent et frappent les têtes les plus respectables. Le Portugal est couvert de deuil et en proie à la désolation. Les prisons ne suffisent plus ; les personnes que la force condamne à être privées de leur liberté, iront en Afrique ou dans les Indes en pleurer la perte, etc. » (*Discours sur l'Histoire, etc., par le comte d'Albon.*) Le moment de la mort du roi, arrivée en 1777, fut celui de la chute du ministre, et cette chute, trop lente pour le bonheur des peuples, leva le voile qu'une faction assez connue avait jeté sur tant d'excès pour en cacher la réalité. Le discours que les ordres de l'état adressèrent en 1777 à la reine, et que cette princesse envoya elle-même au pape Pie VI, imprime le sceau de la vérité sur ce que nous avons rapporté dans cet article. « La Providence (y est-il dit entre autres choses) avait destiné V. M. à être la redemptrice de ce royaume, en l'ornant de toutes les qualités nécessaires pour remplir les devoirs d'une dignité si élevée ; le sang dégoutte encore de ces plaies profondes qu'un despotisme aveugle et sans bornes a faites au cœur du Portugal. Ce qui nous console, c'est que nous en sommes actuellement délivrés. C'était ce despotisme affreux, qui était par système l'ennemi de l'humanité, de la religion, de la liberté, du mérite et de la vertu. Il peupla les prisons, il les remplit de la fleur du royaume ; il désespéra le peuple par ses vexations, en le réduisant à la misère. C'est lui qui fit perdre de vue le respect dû à l'autorité du souverain pontife et à celle des évêques. Il opprima la noblesse, il infecta les mœurs, il renversa la législation, et gouverna l'état avec un sceptre de fer. Jamais le monde ne vit une façon de gouverner plus lourde et si cruelle. Eh ! que fait la Providence ? Elle fait disparaître l'illusion qui tendit des pièges à la piété du roi défunt, et oppose au grand nombre de ces désordres exécrables les vertus de V. M. C'est de cette source que dérivent les dispositions sérieuses du gouvernement actuel... ; l'élargissement des prisonniers, la justification des innocents, la réintégration des déposés et des exilés. C'est cette même Providence qui préserva miraculeusement V. M. contre les choses réitérées qui réduisirent le Portugal à la

» consternation la plus déplorable. Son bras tout
 » puissant anéantit de puissants stratagèmes, afin
 » que V. M. eût pour époux l'auguste monarchie
 » qui nous gouverne actuellement... Enfin la Pro-
 » vidence préserva V. M. de plusieurs attentats et
 » d'infâmes machinations formées contre la légi-
 » timité de son droit. Pour faire le coup d'état qui
 » produisit notre bonheur, nous n'avions d'autres
 » armes que les prières des gens de bien et celles
 » du royaume, qui fléchirent enfin le ciel en notre
 » faveur, etc. etc. » A cette heureuse époque, les
 » fatales prisons s'ouvrirent. On vit sortir de dessous
 » terre, et reparaître parmi les vivants, huit cents
 » personnes qui avaient disparu, et que l'on croyait
 » mortes depuis longtemps. C'était le reste d'environ
 » neuf mille, que le ministre avait enlevées à l'état.
 » Elles furent accueillies avec des transports de joie,
 » qu'on sent mieux qu'on ne peut les exprimer. Le
 » procès des prisonniers et des suppliciés fut revu par
 » ordre de la reine, et discuté longtemps avec toute
 » la rigueur possible. Le conseil d'état et les juges
 » députés pour cet examen, s'étant assemblés le 7 avril
 » 1781 (les *Mémoires* disent la nuit du 3 au 4; peut-
 » être ce 4 est-il devenu un 7. *Voy. le Journ. Hist. et*
litt. 13 octobre 1784, p. 268), au palais royal pour
 » la dernière fois, et après avoir fait jusqu'à trois
 » heures du matin la plus longue et la plus sérieuse
 » discussion de cette affaire, décidèrent « unanime-
 » ment, et déclarèrent que les personnes, tant vi-
 » vantes que mortes, qui furent justiciées ou exi-
 » léées, ou emprisonnées en vertu de la sentence du
 » 12 janvier 1759, étaient toutes innocentes du
 » crime dont on les avait accusées. » On s'éton-
 » nera sans doute qu'on ait laissé vivre un tyran qui
 » avait si longtemps opprimé la nation, et qu'on ne
 » l'ait pas sacrifié à la vengeance publique; mais on
 » doit se souvenir de l'ascendant qu'il avait eu sur
 » l'esprit du roi son maître. On ne peut douter
 » qu'il n'ait eu la précaution de se munir de toutes
 » les pièces capables de le justifier, et de faire re-
 » tomber sur la personne de son souverain les
 » cruautés dont il ne prétendait être que l'instrument
 » et l'exécuteur. Non content de menacer qu'il se
 » justifierait à ses dépens, il osa le faire en effet dans
 » un Mémoire civil, qui fut aussitôt supprimé. Ce
 » n'est donc pas sans raison que par respect pour la
 » mémoire du roi son père, la reine a abandonné le
 » scélérat à ses remords, et l'a laissé tranquillement
 » descendre dans le tombeau. A cette considération il
 » faut joindre les efforts du parti philosophique et ceux
 » d'un autre parti également intrigant et puissant,
 » pour intéresser en faveur du ministre disgracié une
 » cour voisine, à qui, du moins alors, l'excès de ses
 » forfaits n'était pas suffisamment connu, ou qui, par
 » des raisons politiques, croyait devoir empêcher l'é-
 » clat de sa punition. Il mourut à sa terre, le 8 mai
 » 1782, dans sa 85^e année, près de neuf mois après le
 » décret définitif donné contre lui par la reine régnante,
 » le 16 août 1781, qui portait, « qu'après
 » avoir usé de clémence à son égard, elle ne se serait
 » pas attendue qu'il eût osé, dans un procès civil en-
 » tamé contre lui, produire au grand jour une dé-
 » fense de sa conduite durant le cours de son mi-
 »nistère; que l'ayant fait interroger ou entendre sur

» différents chefs d'accusation, loin de s'en pur-
 » ger, il les avait tellement aggravés, qu'après un
 » mûr examen, les juges décidèrent qu'il était cri-
 » minel, et méritait une punition exemplaire. Que
 » cependant, ayant égard à son âge fort avancé,
 » son bon plaisir royal était de l'exempter de la pu-
 » nition corporelle qui lui devait être infligée, et
 » de lui ordonner de se tenir éloigné de vingt milles
 » de la cour, laissant néanmoins dans leur entier
 » toutes les prétentions légales et justes contre la
 » maison dudit marquis, soit durant sa vie, soit
 » après son décès. » Quoi qu'il en soit des causes
 » humaines qui ont concouru à laisser mourir Car-
 » valho dans son lit, on ne peut qu'adorer celles de
 » la Providence, qui punit quelquefois avec éclat des
 » coupables ordinaires, tandis qu'elle tarde à frapper
 » les monstres, et qui souvent à des peines mani-
 » festes substitue des tourments secrets d'une impres-
 » sion plus longue et plus vive. Cromwell teint du
 » sang de son roi, n'est-il pas mort au faite de
 » sa puissance? mais ignore-t-on quel enfer il porta
 » avec soi? (*Voy. son article.*) Et Carvalho put-il
 » goûter au milieu des emprisonnements et des mas-
 » sacres qui désolaient la capitale et les provinces,
 » un moment de sécurité et de paix? Le glaive de la
 » vengeance divine et humaine n'était-il pas sans
 » cesse présent à ses yeux et suspendu sur sa tête?
 » Ceux même qui, au moment de sa disgrâce, le
 » dévouaient à la mort, conviennent que son supplice
 » a été mieux assorti à ses délits. Que le fer termine
 » les excès d'un scélérat ordinaire; pour un tyran
 » glorieux l'humiliation est le comble du châtiment.
 » Aman sentit plus vivement que la mort l'obligation
 » de promener Mardochée en triomphe parmi les rues
 » de la capitale de l'empire de Perse... Qu'on juge de
 » l'agitation de cette âme altière et féroce, en voyant
 » ses ennemis écrasés, reparaître, par une espèce de
 » résurrection, dans toute la gloire de l'innocence et
 » de la considération publique; publier les arrêts
 » prononcés en leur faveur, qui étaient autant de
 » manifestations de ses iniquités; sortir de ses mains
 » les sommes immenses que sa rapacité avait amas-
 » sées par les voies les plus iniques, et dont la jus-
 » tice ordonna la restitution (1); un peuple entier s'a-
 » charner à l'abolition de son médaillon, le charger
 » d'ordure, et enfin le détruire avec tous les trans-
 » ports qu'inspire la délivrance après la plus mor-
 » gante oppression. Ce genre de tourment, suivi de
 » l'exil et d'une longue infirmité, d'une lèpre humi-
 » liante et dégoûtante, est bien propre à absoudre
 » la Providence des reproches que des hommes in-
 » considérés font à la lenteur et au secret de ses opé-
 » rations, et à rappeler à l'esprit du lecteur philo-
 » sophe ces beaux vers de Claudien :

Sæpe mihi dubium traxit sententia mentem,
 Curarent Superi terras, an nullus inesset
 Rector, et incerto fluerent mortalia casu.
 Abstulit hunc tandem Rufini pena tumultum,
 Absolvitque Deos.

Quelques-uns ont cru que dans son exil, et durant
 l'espace qui s'écoula entre sa disgrâce et sa mort,

(1) Elles ne se retrouvèrent pas toutes, s'il est vrai, comme il en
 est convenu lui-même, qu'il avait dépensé 800,000 ducats pour la
 destruction des jésuites, somme que d'autres portent à 1,200,000.
 (*Voy. le Journ. hist. et litt.*, 19 juin 1792, p. 206.)

ce tyran avait tâché d'expier ses crimes par le repentir. Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsque l'évêque de Coïmbre, Michel dell'Annunciata (*voy. ce nom*), alla le voir à sa terre de Pombal, il le trouva à genoux avec sa famille au milieu de la cour, lui demandant pardon et sa bénédiction. L'on ne peut douter aussi qu'il n'ait été que l'instrument de la secte philosophique et jansénistique, qui le crut propre à préluder aux opérations depuis longtemps projetées, et dont les premières sont expliquées par les dernières. On a publié plusieurs ouvrages sur la vie et le ministère de Pombal; nous citerons celui qui est intitulé : *Anecdotes du ministère de Sébastien-Joseph Carvalho, comte d'Oeyras, marquis de Pombal*, 1784, in-12, dans lequel il est sévèrement traité, et un autre ayant pour titre : *Administration de dom Sébastien-Joseph Carvalho, etc.*, 1788, 4 vol. in-12, qui n'est qu'une apologie.

* POMEL (Claude-Joseph), graveur, né en 1781 à Dôle (Jura), quitta l'imprimerie où ses parents l'avaient placé, pour étudier le dessin et la gravure qu'il avait commencé sans maître. Il vint à Paris se perfectionner par l'étude des modèles. Sa gravure présente un mélange de pointillé et de taillé et produit un effet net et brillant. On cite de cet artiste : six sujets tirés des *Incas*; *les quatre saisons*; *Atala*; *l'Histoire d'Esther*; *sainte Geneviève de Brabant*; *les quatorze stations du chemin de la Croix*, et enfin plusieurs planches de la *description* de l'Égypte. Il est mort à Villemonble près Paris, le 18 mars 1856, à 55 ans.

* POMERANCE ou POMERANCIO (Christophe RONCALLI, dit le chevalier *Dalle*), peintre, né en 1552 à Volterra, termina ses études à Rome, et se fit une assez grande réputation pour mériter d'être chargé de peindre au Vatican, dans la chapelle Clémentine, la *Mort d'Ananie et de Saphire*, qui a été copiée en mosaïque pour l'église Saint-Pierre. Plusieurs autres mosaïques de la même église ont été exécutées d'après ses cartons. Il fut chargé d'autres travaux importants. On voit de lui à Naples dans l'église de Saint-Philippe de Néri un tableau de la *nativité de J.-C.*, où l'on remarque surtout la tête de la Vierge. Le pape Paul V le fit chevalier du Christ; il visita différentes parties de l'Europe, et chargé d'honneurs et de richesses revint à Rome où il mourut le 14 mai 1626, à 74 ans. Il avait un beau coloris, une touche légère, de l'harmonie et du clair-obscur; mais on lui reproche un génie trop libre et des attitudes outrées. Malgré ces défauts, il a mérité justement une place parmi les bons artistes.

POMÈRE (Julien) *Pomerius*, né dans la Mauritanie, passa dans les Gaules, et fut ordonné prêtre, après y avoir enseigné la rhétorique. Il vivait encore en 496. C'est lui qui est auteur du livre *De la vie contemplative, ou des vertus et des vices*, ouvrage qu'on a longtemps attribué à saint Prosper, et qui se trouve dans ses *Œuvres*. Saint Julien de Tolède ayant aussi porté le nom de *Pomère*, quelques écrivains l'ont confondu, mais très-mal à propos, avec Julien Pomère. Pomère de Mauritanie vivait au *ve* siècle, et l'autre ne parut que 200 ans après.

POMET (Pierre), né à Paris en 1658, acquit autant de réputation que de richesses dans la profession de marchand droguiste, qu'il y exerça longtemps. Il rassembla à grand frais, de tous les pays, les drogues de toute espèce. Il fit les démonstrations de son droguier au jardin du roi, et donna le *Catalogue de toutes les drogues* contenues dans son magasin, Paris, 1695 et 1709, in-8. Il se proposait de publier la description de toutes les raretés de son cabinet; mais il n'en eut pas le temps, étant mort à Paris le 18 novembre 1699, le jour même qu'on lui expédia le brevet d'une pension que Louis XIV lui accorda. On a de lui un excellent ouvrage que Joseph Pomet, son fils, a fait réimprimer en 1755, en 2 vol. in-4, sous le titre d'*Histoire générale des drogues simples et composées*. Il avait déjà paru à Paris en 1694, in-fol., et les figures de cette première édition sont plus belles que celles de la seconde. Il a été traduit en allemand, Leipsig, 1717, in-fol., et en anglais, Londres, 1725, in-4.

POMEY (François), jésuite, né dans le comtat Venaissin en 1618, fut longtemps préfet des basses classes à Lyon, où il mourut en 1673. C'est un de ces hommes qui semblent faits pour instruire la jeunesse par leur zèle, leur patience, leur méthode et leurs talents. Ses principaux ouvrages sont : un *Dictionnaire français-latin*, 1664, in-4, dont on ne se sert plus dans les classes, depuis qu'on en a fait de meilleurs; *Flos latinitatis*, 1665, in-12. C'est un bon abrégé du Dictionnaire de Robert Etienne; *Indiculus universalis*, français - latin, Lyon, in-12, imprimé plusieurs fois. Georges-Matthias König en a donné une édition en quatre langues, Nuremberg, 1671, 1698, 1709, in-8. On en a donné aussi une édition avec l'italien, Venise, 1682. L'abbé Dinouart en a publié une nouvelle édition française-latine, corrigée, augmentée, et selon quelques-uns gâtée et bouleversée, Paris, 1756, in-12. Des *Colloques scolastiques et moraux*; *Libitina* ou *Traité des funérailles des anciens* en latin; un *Traité des particules*, en français; *Pantheum mythicum, seu Fabulosa deorum historia*, Utrecht, 1697 ou 1701, pet. in-8, avec figures. C'est une mythologie assez bonne, qui a été traduite en français par M. Thénard, Paris, 1715 et 1732, in-12. *Novus rhetorices candidatus*, dont le père Jouvenci donna en 1712, une nouvelle édition corrigée et augmentée, à l'usage des rhétoriciens du collège des jésuites de Paris.

POMIS (David de). *Voy. DAVID*.

* POMME (Pierre), médecin, né vers 1732, à Arles, exerça longtemps sa profession dans sa ville natale. Sa réputation le fit appeler à Paris, où des cures heureuses augmentèrent sa célébrité. Quoiqu'il fût très-désintéressé, il acquit une fortune considérable et revint en jouir dans sa patrie, où il est mort en 1812. Il ne voulut jamais recevoir d'honoraires des malades indigents, disant « que les » riches le payaient pour ceux qui ne l'étaient pas. » Adversaire du brownisme, il le réfuta dans un écrit qui fut lu avec intérêt. Le principal ouvrage de Pomme est son *Traité des affections vaporeuses des deux sexes*, dont l'édition la plus récente est celle de Paris, 1805-1804, 5 vol. in-8; il y a joint diffé-

rents opuscules qu'il avait publiés précédemment, tels que sa *Réfutation de la doctrine de Broum*, des *Observations sur le galvanisme, sur le quinquina*, etc. M. Eloi Johanneau a donné une notice sur ce médecin, dans la *Bibliothèque historique* de Ch. Pougens.

POMMERAYE (dom Jean-François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Rouen en 1617, renonça à toutes les charges de son ordre, pour se livrer entièrement à l'étude. Il mourut d'apoplexie dans la maison du savant Bulteau, auquel il était allé rendre visite, en 1687, à 70 ans. L'amour de l'étude et celui de son état étaient ses plus grandes passions. On a de lui plusieurs ouvrages pesamment écrits, mais pleins de recherches laborieuses. Les principaux sont : l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen*, de *Saint-Amand* et de *Sainte-Catherine* de la même ville, in-fol., 1662; l'*Histoire des archevêques de Rouen*, in-fol., 1667. C'est le meilleur de ses ouvrages. L'*Histoire de la cathédrale de Rouen*, 1686, in-4; un *Recueil des conciles et synodes de Rouen*, 1677, in-4. On préfère la collection des mêmes conciles donnée par le père Bessin. *Pratique journalière de l'aumône*, in-12. C'est une exhortation de donner à ceux qui ont la charité de quêter en faveur des pauvres.

POMMEREUL (François-René-Jean, baron de), officier-général et administrateur, né à Fougères en 1745, entra à 20 ans cadet dans l'artillerie, fut employé dans l'expédition de Corse et s'y distingua. Regardé comme un bon officier, il fut en 1787 envoyé à Naples pour y organiser l'artillerie sur le même pied qu'en France, et y obtint le grade de maréchal-de-camp. Au moment de la révolution française, inscrit sur la liste des émigrés, il ne parvint à s'en faire rayer qu'en 1796. Bonaparte, alors général en chef de l'armée d'Italie, lui proposa de l'employer; mais il refusa, et revint à Paris où il fut attaché au comité d'artillerie et nommé général de division. Mis à la retraite peu de temps après, il resta sans emploi jusqu'à la création des préfetures qu'il fut nommé préfet d'Indre-et-Loire. Affichant dans cette place, avec la dernière inconvenance, sa haine pour la religion, il fit circuler un almanach dans lequel les noms des saints étaient remplacés par ceux des philosophes du paganisme et par les figures emblématiques de leurs systèmes. Cette publication causa un grand scandale; néanmoins le gouvernement ferma les yeux; et ce ne fut que lorsque les habitants de Tours adressèrent des plaintes, relatives à une somme considérable que le préfet avait dû employer à la réparation des routes, qu'il fut déplacé. Mais ce changement, loin d'être une disgrâce, lui valut au contraire une préfecture meilleure, celle du département du Nord. Nommé conseiller d'état en 1810, l'année suivante il remplaça Portalis (voy. ce nom), dans la direction générale de l'imprimerie et de la librairie. Pendant toute la durée de son pouvoir, il ne cessa d'exercer le plus odieux arbitraire, et de faire peser sur une branche de commerce alors très-souffrante, une fiscalité sans mesure, et qui ne tourna pas toujours au profit de l'état. On avait établi, en faveur

de son administration, un impôt sur la réimpression des anciens ouvrages : et ce fut principalement aux livres de piété et de saine morale qu'il en fit supporter le poids. Enfin il exerça contre les hommes les plus honnêtes et les plus paisibles, d'inutiles vexations. Privé de son emploi à la rentrée du roi, il reprit, au 20 mars 1815, ses fonctions au conseil d'état. Compris dans l'ordonnance du 24 juillet, il alla chercher un asile à Bruxelles, mais il obtint en 1819 l'autorisation de rentrer en France, et il est mort à Paris le 5 janvier 1825. Parmi les ouvrages de Pommereul, qui la plupart sont justement oubliés, on distingue : *Histoire de l'île de Corse*, 1779, 2 vol. in-8. L'éloge qu'il y fait de la famille Bonaparte, alors peu illustre, a, dit-on, contribué beaucoup à la faveur dont il a joui constamment. *Recherches sur l'origine de l'esclavage religieux et politique du peuple en France*, 1781; *Des chemins et des moyens les moins onéreux au peuple et à l'état de les construire et de les entretenir*, 1781; *Manuel d'Epictète, précédé de réflexions sur ce philosophe et sur la morale des stoïciens*, 1783, in-8; *Observations sur le droit de passe, proposées pour subvenir à la confection des chemins*, 1796; *Vues générales sur l'Italie et Malte, dans leurs rapports politiques avec la république française, et sur les limites de la France à la rive droite du Rhin*, 1797; *Campagnes du général Bonaparte en Italie*, 1797, in-8, ou 2 vol. in-12; *L'Art de voir dans les beaux arts*, traduit de l'italien de Milizia, 1798, in-8; *Mémoires sur les funérailles et les sépultures*, 1801; *Essai sur l'histoire de l'architecture, précédé d'observations sur le beau, le goût et les beaux-arts*, extraits et trad. de Milizia, la Haye, 1819, 3 vol. in-8. Enfin il a fait tirer à 25 exemplaires des *Imitations* de Martial, et à 50 deux opuscules, l'un intitulé, *Oisiveté*, et l'autre, *Souvenir de mon administration des préfetures d'Indre-et-Loire et du Nord*. Il a coopéré à l'*Art de vérifier les dates*, au *Dictionnaire géographique de Bretagne*, à l'*Encyclopédie*, etc. (voy. BREISLAK). Pommereul joua un grand rôle dans l'organisation du culte théophilantropique. Lalande l'a placé dans son *Dictionnaire des athées*, et il était bien digne de cet honneur.

POMPADOUR (Jeanne-Antoinette Poisson, marquise de), était fille d'un fermier de la Ferté-sous-Jouarre, ou, selon d'autres, d'un boucher des Invalides, qui fut accusé de malversations, condamné et obligé de prendre la fuite. Née en 1722, elle reçut de sa mère une éducation soignée; elle était mariée à M. Lenormand d'Étioles, quand elle succéda, auprès de Louis XV, à la faveur de madame de Châteauroux. Elle fut créée marquise de Pompadour en 1745, et jouit d'un grand crédit. Elle mourut en 1764, à 44 ans, après avoir vu sa faveur en durer 20. On a publié après sa mort : ses *Mémoires*, 2 vol. in-8, Liège, 1765. Dans ce livre, on la fait l'arbitre de la guerre et de la paix, et le mobile de la disgrâce ou de la faveur des ministres et des généraux. Il est certain qu'elle avait dans tout cela une très-grande influence. Mais ces mémoires sont apocryphes. Les *Mémoires historiques et Anecdotes de la cour de France pendant la faveur de la marquise de Pompadour*, Paris, 1802,

in-8, publié par Soulavie, ne méritent pas plus de confiance. Les *Lettres de M^{me} de Pompadour*, 1772, in-8, réimprimées plusieurs fois, sont l'ouvrage de la jeunesse de l'auteur. Barbé-Marbois l'a peinte assez au naturel. On la voit ennuyée et malheureuse au sein de la grandeur. *Voy. CRÉBILLON* (Claude-Prosper) (1). M. Crawford a, dans ses *Mémoires d'histoire et de littérature*, Paris, 1809, in-4, publié le *journal d'une femme de chambre* (mad. du Hausset) de mad. de Pompadour. Il a été réimprimé dans la collection des *Mémoires sur la Révolution*. On y trouve beaucoup de détails sur cette favorite et sur la vie privée de Louis XV : M. Crawford tenait le manuscrit original de M. Senac de Meithan, lequel le devait lui-même à un ami du marquis de Marigny.

POMPÉE le Grand (Cnæus-Pompéius-Magnus), fils de Pompée Strabon et de Lucilia, d'une famille noble, naquit l'an 106 avant J.-C., la même année que Cicéron. Il apprit le métier de la guerre sous son père, un des plus habiles capitaines de son temps. Dès l'âge de 25 ans, il leva de son chef trois légions, qu'il mena à Sylla. Trois ans après, il reprit la Sicile et l'Afrique sur les proscrits, et mérita les honneurs du triomphe, l'an 81 avant J.-C. Après la mort de Sylla, il obligea Lépide à sortir de Rome, et porta la guerre en Espagne contre Sertorius. Cette guerre étant heureusement terminée, il triompha une deuxième fois, l'an 75 avant J.-C., n'étant encore que simple chevalier romain. Pompée fut élu consul quelques jours après. Il rétablit, pendant son consulat, la puissance des tribuns, extermina les pirates, remporta de grands avantages contre Tigrane et contre Mithridate, pénétra, par ses victoires, dans la Médie, dans l'Albanie et dans l'Ibérie; soumit les Colques, les Achéens et les Juifs, et retourna en Italie avec plus de puissance et de grandeur que les Romains ni lui-même n'auraient osé l'espérer. Ayant congédié ses troupes, il rentra dans Rome en homme privé et en simple citoyen. Cette modestie, après la victoire, lui gagna tous les cœurs. Il triompha pendant trois jours avec une magnificence qui le flatta moins que les acclamations du peuple. Sa gloire lui fit des ennemis et des jaloux. Pour les repousser, il s'unit à Crassus et à César. Tous les trois jurèrent de se servir mutuellement. Julie, fille de César, que Pompée épousa, fut le lien de cette union. Ces deux grands hommes, unis par le sang et par la politique, et soutenus par Crassus, formèrent ce que les historiens appellent le *premier triumvirat*, vers l'an 60 avant J.-C. Ce fut la première époque de la destruction du pouvoir consulaire et populaire, qui fléchit bientôt sous une autorité que le génie, le crédit et les richesses rendaient inébranlable. Caton vit porter ce coup et ne put le parer : *Nous avons des maîtres*, s'écria-t-il, *et c'en est fait de la république*. Pompée ayant été élu consul avec Crassus, on voulut donner la préture à Caton, pour contre-balancer leur pou-

voir; mais Pompée feignit qu'il avait paru des signes au ciel, qui devaient l'empêcher d'avoir cette charge. Ses prétentions ne s'arrêtèrent pas là; il voulut tenir tout de la reconnaissance de ses concitoyens. Il avait presque triplé les revenus de la république, et tellement reculé les frontières de l'empire, que l'Asie mineure, qui, avant ses victoires, était la dernière des provinces du peuple romain, en occupait alors le centre. Cependant Pompée, par une conduite imprudente, se donnait un rival redoutable, ou plutôt un maître dans la personne de César. Il s'en aperçut, et travailla à l'abattre. Le sénat l'ayant nommé gouverneur d'Afrique et d'Espagne, il se contenta de gouverner ces provinces par ses lieutenants, quoique la chose fût sans exemple, pendant qu'il s'occupait à Rome à captiver la bienveillance du peuple par des jeux et des spectacles. Il en donna de si magnifiques, à l'occasion de la dédicace d'un théâtre qu'il avait fait construire, et dont les ruines existent encore, qu'au rapport de Cicéron, la pompe de l'appareil en fit entièrement disparaître la gaieté. Ce théâtre, le premier qui ait été bâti d'une manière permanente, était assez vaste pour contenir 40,000 personnes. L'an 52 avant J.-C., il fut créé seul consul, élection sans exemple, autorisée par Caton et par le sénat, mais qui brouilla Pompée avec César. Ils n'étaient plus liés depuis quelque temps par les mêmes nœuds qu'autrefois. Julie était morte, et Pompée venait d'épouser Cornélia, fille de Métellus Scipion, qu'il associa à son consulat. César, pour se rendre maître de la république, voulait en même temps garder le gouvernement des Gaules, et obtenir le consulat. Le sénat, à la sollicitation de Pompée, rendit un décret par lequel il devait être regardé comme ennemi de la patrie, s'il ne quittait son armée dans trois mois. Tel fut le premier acte d'hostilité entre ces deux rivaux de gloire et de puissance. Pompée ne l'aurait peut-être jamais fait, sans l'occasion qu'il eut de reconnaître combien la plupart des Romains lui étaient attachés. Réchappé d'une maladie, contre toute espérance, il eut le plaisir de voir toute l'Italie entière célébrer sa convalescence par des fêtes. Cet événement le rendit présomptueux, et quelqu'un lui ayant dit que si César marchait contre Rome, on ne voyait rien qui pût l'arrêter : « En » quelque lieu de l'Italie, répondit-il, que je frappe » la terre de mon pied, il en sortira des légions. » César se présenta bientôt pour le combattre; ce Pompée, qui devait faire sortir des légions par un seul mouvement du pied, se retira de Rome avec les consuls, et se renferma dans Brindes, d'où il passa bientôt dans la Grèce. Il eut le bonheur de mettre l'Orient dans ses intérêts, et forma deux grandes armées, une de terre et l'autre de mer. César l'y suivit; mais Pompée évita soigneusement d'en venir à une action décisive. Son adversaire, sentant qu'il ne pouvait l'y contraindre, prit la résolution de l'enfermer dans des lignes, et en vint à bout, quoiqu'il eût un tiers moins de troupes. Pompée, menacé des dernières extrémités, attaqua les lignes et les force. La déroute de ses ennemis fut si complète, qu'on ne doute point que la for-

(1) La société des Bibliophiles français a fait imprimer en 1828, dans le 6^e vol. de ces *Mélanges*, quatorze lettres de mad. de Pompadour, treize adressées à mad. de Lutzelbourg et une à Paris-Duverney. De tous les ouvrages attribués à cette favorite, ces lettres seules sont authentiques. (*Voy. La France littér.* de M. Guenard.

tune ne se fût entièrement déclarée pour lui, s'il eût marché droit au camp de César. Ce dernier en convenait lui-même, et disait, en parlant de cette journée, *que la victoire était aux ennemis, si leur chef avait su vaincre*. Il y eut bientôt une nouvelle bataille à Pharsale, l'an 48 avant Jésus-Christ. Dans cette journée, à jamais mémorable, la cavalerie de Pompée prit lâchement la fuite. Les soldats de César attaquèrent le camp du général ennemi, qui découragé par la déroute de ses troupes, se réfugia sur des hauteurs, d'où il s'enfuit par mer en Egypte, auprès de Ptolémée. Ce monarque, à qui il demanda une retraite dans ses états, chargea deux de ses officiers de l'aller recevoir, et de le poignarder à l'instant. Le grand et malheureux Pompée passe, accompagné de peu de soldats et de domestiques, dans la chaloupe qui devait le porter à terre. Mais aussitôt Achillas et Septimius, c'étaient les noms des deux officiers, le tuèrent, à la vue de sa femme, qui le conduisait des yeux, du vaisseau où il l'avait laissée. Son corps demeura quelque temps sans sépulture sur le bord de la mer. Un de ses affranchis et un de ses soldats le brûlèrent, suivant l'usage des anciens, et couvrirent ses cendres d'un petit monceau de terre. Tel fut le tombeau du grand Pompée. César, à qui on porta sa tête, versa des larmes sur son sort, et lui fit élever un tombeau plus digne de lui. Mais il y a lieu de douter que ces larmes aient été sincères. (*Voy. CÉSAR.*) On a remarqué que la fortune de Pompée et sa longue chaîne de victoires finirent après la démarche imprudente qu'il fit d'entrer dans le temple de Jérusalem, de se faire montrer le trésor et ouvrir le *Sancta Sanctorum*. (*Voy. CRASSUS.*) « La sainteté du temple, dit Flave Josèphe, fut violée d'une étrange sorte; car au lieu que jusqu'alors les profanes, non-seulement n'avaient jamais mis le pied dans le sanctuaire, mais ne l'avaient jamais vu, Pompée y entra avec plusieurs de sa suite. » Cependant, il fant rendre justice au généreux Romain; ces trésors qui tentèrent Crassus, Pompée les vit et ne toucha à rien : exemple qui doit faire rougir plus d'un prince chrétien, qu'une philosophie impie a travestis en spoliateurs des lieux saints. S'il fut digne d'entrer en concurrence pour la valeur avec César, il lui fut toujours supérieur par la pureté des mœurs et la modération des sentiments. César voulut être le maître du monde, et Pompée ne voulut en être que le premier citoyen. Il fut ami constant, ennemi modéré, citoyen paisible, tant qu'il ne craignit point de rival. Sa vie privée offre plusieurs traits dignes d'un sage. Son médecin lui ayant ordonné, dans une maladie, de manger de la grive, ses valets lui dirent qu'en été on ne pouvait trouver cet oiseau nulle part que chez Lucullus, qui en engraisait chez lui. Pompée ne voulut point qu'on allât lui en demander, et dit à son médecin : « Quoi! Pompée serait donc un homme mort, si Lucullus n'était un monstre perdu de mollesse et de luxure? » Il commanda en même temps qu'on lui servît un autre oiseau qui ne fût pas si difficile à trouver. Salluste l'a durement jugé par cette courte sentence : *Oris probi, animo*

inverecundo. Il se peut, sans doute, que les paroles et les dehors de Pompée n'aient pas toujours été d'accord avec son cœur, et qu'il n'ait pas assez aimé la vertu pour lui sacrifier en secret; mais il serait difficile de trouver un de ces anciens héros qui lui eût sacrifié de la sorte. Cicéron en parle avec plus de justice dans la belle oraison *Pro lege Manilia*. Moline a donné l'*Histoire du grand Pompée*, Paris, 1777, 2 vol. in-12.

POMPÉE (Cneius et Sextus), fils du précédent, avaient mis une puissante armée en campagne, lorsque leur illustre père leur fut enlevé. Jules-César les poursuivit en Espagne, et les défit à la bataille de Murcie, l'an 43 avant J.-C. Cneius y fut tué. Sextus, son cadet, se rendit maître de la Sicile, où sa domination ne fut pas de longue durée. Il perdit dans un grand combat sur mer la puissante flotte dont il était le maître, et fut entièrement défait par Octave et Lépide. Il passa en Asie avec sept vaisseaux seulement, lui qui auparavant en avait eu jusqu'à 550. L'impuissance où il était de soutenir la guerre l'obligea de se retirer en Arménie, où Antoine lui fit donner la mort, l'an 55 avant J.-C.

POMPÉE. *Voy. TROGUE.*

POMPEI (le comte Alexandre), architecte, né à Vérone en janvier 1706, étudia à Naples chez les jésuites : revenu dans sa patrie, il se consacra entièrement à l'architecture, et y montra beaucoup de talent. Plusieurs des palais qui décorent Vérone furent élevés sous sa direction; on y remarque les principes du goût alliés à ceux de l'art. Pompei mourut en 1772; il a laissé : *Li cinque ordini dell' architettura civile di M. San-Micheli, descritti e publicati*, Vérone, 1755, in-fol.

* POMPEI (Jérôme), de la même famille que le précédent, gentilhomme de Vérone, où il naquit le 18 avril 1751, embrassa plusieurs études à la fois, et devint en peu de temps un des hommes les plus instruits de l'Italie. Orateur, philosophe, théologien et poète, il acquit une grande réputation. Il cultiva néanmoins plus particulièrement la poésie, et mourut le 4 février 1788. On cite de lui les ouvrages suivants : *Canzoni pastorali, con alcuni Idilli di Teocrito e di Mosco, tradotti in versi italiani*, Vérone, 1766, in-8, dédiées au cardinal Albani; *Nuove Canzoni pastorali, odi, sonetti, traduzioni, etc.*, Vérone, 1779; *Les vies des hommes illustres de Plutarque*, traduites en italien, ibid., 1772, 4 vol. in-4, Naples, 1784; *Ipernestra*, tragédie, 1767; *Callirhoe*, tragédie, 1769, etc. Ses œuvres ont été recueillies à Vérone, 1790-91, 6 vol. gr. in-8. La vie de Pompei a été écrite en latin par le P. Fontana, Vérone, 1790, et insérées dans le tom. 5. des *Vitæ Italarum* de Fabroni. Son *Eloge* en italien par H. Pindemonte se trouve dans le *Journal de Pise*, tome 7, p. 272.

POMPEIA, troisième femme de Jules-César, fille de Q. Pompée, fut mariée à ce héros après la mort de Cornélie; mais son époux la répudia bientôt après. Il la soupçonnait d'avoir eu commerce avec Claudius, qui s'était glissé en habit de femme, pendant les cérémonies publiques de la fête de la Bonne-Déesse. On voulait engager César de déposer contre

elle ; il le refusa, en disant *qu'il ne la croyait point coupable* ; cependant, par une inconséquence digne de ces temps ténébreux, il la renvoya, sous le ridicule prétexte que *la femme de César* (le plus luxurieux des Romains) *ne devait pas seulement être exempte de crime, mais même de soupçon.*

POMPEIEN. Voy. LUCILLE.

POMPEIO LEONI, célèbre sculpteur italien, naquit en 1538, et après avoir acquis un renom dans l'Italie, vint en Espagne, où l'appela Philippe II. Pompeio orna le maître-autel de l'église de l'Escurial de *quinze statues et d'un crucifix* qui font l'admiration de tous les connaisseurs : ce sont ses plus beaux ouvrages. Il mourut vers 1605.

POMPEIUS-FESTUS. Voy. FESTUS.

* POMPIERRES (Guillaume-Xavier LABBEY de), né le 5 mai 1751 à Besançon, entra, en 1768, lieutenant dans le régiment de Grenoble artillerie. Il était capitaine et chevalier de St. Louis à l'époque de la révolution dont il embrassa d'abord les principes, mais il recula devant ses excès, et fut enfermé 18 mois dans les cachots de la terreur. Marié dans la Soissonais, il fut élu par ses nouveaux concitoyens, président de son district. Plus tard, sous l'empire, il devint conseiller de préfecture du département de l'Aisne. Nommé, en 1815, membre du corps législatif, il s'y rangea parmi les adversaires du despotisme impérial. Après la restauration il se montra l'un des plus rudes opposants à toutes les mesures proposées par les ministres du roi. Dans les cent-jours, envoyé à la chambre des représentants, il y garda le silence, et, lors de sa dissolution, reentra dans la vie privée, jusqu'en 1819, qu'il fut renvoyé à la chambre des députés, par les électeurs de l'Aisne. Il y soutint une opposition systématique à tous les actes du gouvernement, quelquefois avec une violence qui dépassait toutes les bornes. Il s'acharna surtout contre M. de Villèle, qu'il proposa de mettre en accusation, et contribua beaucoup à la retraite de ce ministre. Il continua de harceler M. de Martignac, et après la révolution de 1830 prit part à tous les actes qui amenèrent l'avènement de Louis-Philippe. Il mourut à Paris, le 14 mai 1851. Plusieurs de ses opinions et discours politiques ont été imprimés.

POMPIGNAN (Jean-Georges de). Voy. FRANC (le) de Pompignan.

POMPONACE ou POMPONAZZI (Pierre), en latin *Pomponatius*, né dans la ville de Mantoue le 16 septembre 1462, était de si petite taille, qu'il ne s'en fallait guère qu'il ne fût un nain. Mais la nature avait réparé ce défaut en lui accordant beaucoup d'esprit. Il enseigna la philosophie à Padoue et en plusieurs autres villes d'Italie, avec une réputation extraordinaire. Son livre *De immortalitate animæ*, en 1554, in-12, dans lequel il soutient qu'Aristote ne la croit point, et que l'on ne peut la prouver que par l'Écriture sainte et par l'autorité de l'Église, fut vivement attaqué (voy. NIPRUS). La première assertion pouvait être vraie, et l'on comprend que l'autorité du pédagogue grec est peu de chose en cette matière (voy. ORÉGIUS) : mais la seconde est dangereuse et fautive, car quand toute autre preuve philosophique manquerait à ce dogme,

les notions de morale, l'idée ineffaçable du vice et de la vertu, en formeraient une démonstration complète. Cependant le cardinal Bembo, qu'on prit pour arbitre dans cette affaire, tâcha de lui donner un tour favorable, et Pomponace obtint une nouvelle permission de publier son livre. Il trouva alors des apologistes ; mais il lui resta encore beaucoup d'adversaires. Theophile Raynaud prétend que son ouvrage de *l'immortalité de l'âme* fut jugé digne du feu par les Vénitiens, et qu'il fut désavoué par son propre père. Le cinquième concile de Latran le condamna. Il paraît que, non content de rejeter les preuves naturelles d'une vérité aussi consolante que parfaitement assortie à toutes les notions humaines, Pomponace voulait mettre une espèce d'opposition entre la foi et la raison, deux choses qui, dans un bon esprit, sont toujours d'accord. Un auteur protestant a depuis renouvelé cette erreur. (Voy. HOFFMAN Daniel.) Son livre *des Enchantements* n'excita pas moins de rumeur. On le mit à l'index. L'auteur veut y prouver que ce qu'on dit de la magie et des sortilèges ne doit aucunement être attribué au démon. (Voy. BODIN, BROWN, DELRIO, MAFFÉE (Scipion), HAEN, OPHIONÉE, MÉAD, SPÉ.) Mais, en même temps qu'il combat la magie, il donne un pouvoir fort étrange aux astres ; il leur attribue tous les effets miraculeux, et en fait dépendre les lois et la religion. Telle est l'inconséquence de l'esprit humain abandonné à lui-même, que rejetant des vérités reconnues, il les remplace par les fruits d'une imagination inquiète et égarée. On place la mort de Pomponace en 1525, à soixante-trois ans. Elle fut causée par une rétention d'urine. Il s'était fait cette épitaphe, qui marque assez bien son esprit flottant, bizarre et capricieux : *Hic sepultus jaceo. Quare? nescio nec si scis, aut nescis, curo. Si vales, bene est : vivens valui. Fortasse nunc valeo ; si, aut non, dicere nequeo.* Quoiqu'une foule d'écrivains catholiques et protestants l'aient accusé d'irréligion, on assure qu'il fit une fin très-chrétienne, son incrédulité étant, comme chez beaucoup d'autres, plus dans sa bouche et dans sa plume que dans son esprit. Les ouvrages philosophiques de Pomponace furent recueillis à Venise, en 1625, in-fol., sous ce titre : *Petri Pomponatii opera omnia philosophica*. Cette édition est rare.

POMPONE. Voy. ARNAULD.

POMPONIUS-ALFICUS. Voy. ATTICUS.

POMPONIUS-MELA, géographe de Mellaria, dans le royaume de Grenade, est auteur d'une géographie intitulée *De situ orbis*, en trois livres. Cet ouvrage est exact et méthodique. L'auteur a su le rendre agréable par plusieurs traits d'histoire. Plusieurs savants, entre autres Vossius et Gronovius, l'ont enrichi de notes. La première édition est de Milan, 1471, in-4. Les meilleures sont celles de Leyde, 1646, in-12 ; de Gronovius, 1722, in-8, qui se joint à la collection *cum notis variorum*. Mais on préfère celle de Leyde, 1748, 2 vol. in-8. On en a encore une de 1761, in-4. Ce géographe florissait dans le premier siècle de l'Église.

POMPONIUS LÆTUS (Julius), nommé mal à propos *Pierre de Calabre*, naquit, en 1425, à Amen-

dolara, dans la haute Calabre. Il vint de bonne heure à Rome, où ses talents le firent distinguer; mais ayant été accusé avec d'autres savants d'avoir conjuré contre le pape Paul II, il se retira à Venise. Après la mort du pontife, il revint à Rome. Il eut dans cette ville un grand nombre de disciples, et ses leçons étaient tellement suivies, qu'elles commençaient au point du jour; on venait souvent à minuit pour retenir une place. Sixte IV et Innocent VIII appréciaient ses talents. Cependant on l'accusait de vivre en philosophe suspect d'impiété et d'athéisme. Il était enthousiaste de l'ancienne Rome. Il ne lisait que les auteurs de la plus pure latinité, dédaignant l'écriture et les Pères. Il célébrait la fête de la fondation de Rome, et avait dressé des autels à Romulus. Dans la chaleur de son zèle pour le paganisme, il disait que la religion chrétienne n'était faite que pour des barbares. « Cela était vrai, dit un auteur, dans le sens qu'elle » a instruit tous les barbares de la terre, qu'elle

» les a soumis à ses lois, et rendus heureux par » des mœurs douces et par les consolations de la » foi. » Les lumières de la grâce ayant dissipé les ténèbres de sa philosophie, il mourut chrétiennement, en 1495, à 70 ans, à l'hôpital, où son indigence l'avait fait porter dans sa dernière maladie. On lui donne aussi le nom de *Julius Pomponius Sabinus*, et de *Pompinus Fortunatus*. On a de lui : un *Abrégé de la vie des Césars*, depuis la mort des Gordien jusqu'à Justinien III, 1588, in-fol.; un livre *De exortu Mahumedis*, dans un recueil sur ce sujet, Bâle, 1555, in-fol.; un autre *Des magistrats romains*, in-4; *De sacerdotiis, de legibus, ad M. Pantagathum*, in-4; *De Romanæ urbis vetustate*, Rome, 1515, in-4; *Vita Statii poetæ et patris ejus*; *De arte grammatica*, Venise, 1484, in-4; des éditions de Salluste, de Pline le Jeune, et de quelques écrits de Cicéron; des *Commentaires* sur Quintilien, sur Columelle et sur Virgile, etc. Sabellicus, son disciple, a écrit sa *Vie*.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.



William M. Robertson
Esq. Portland, Me. (Ct.)
now, please peruse,

Dear Sir,

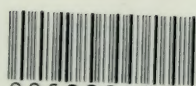
Very truly
Yours,
J. W. Brown



CE



a39003



006986102b

